



BIBLIOTHEQUE
ROYALE
91283
3^{ME} SERIE

B

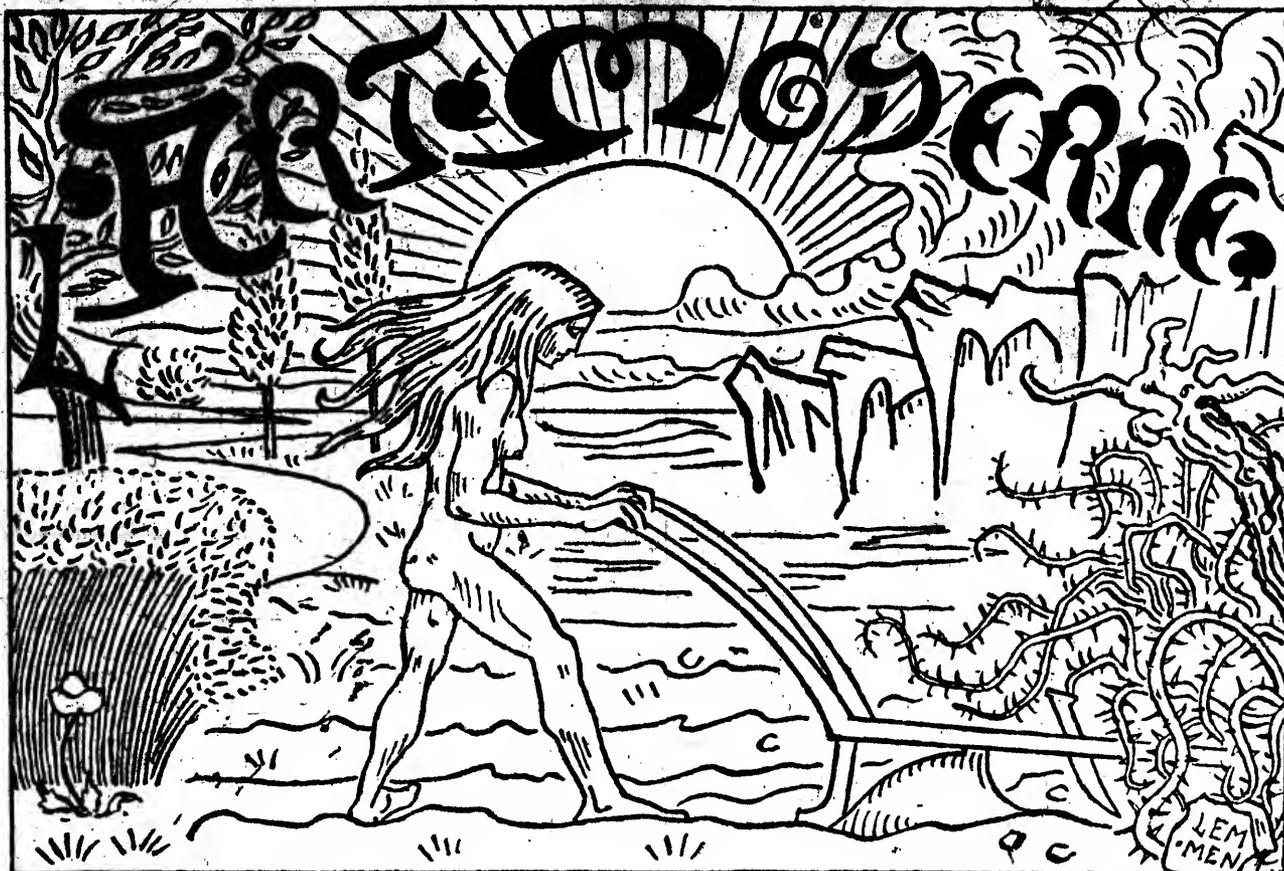
1893

48

L'ART MODERNE

1893





1^{er} JANVIER 1893

Treizième année

NUMÉRO UN

SOMMAIRE

YOLANDE. — CELLES QU'ON RESPECTE. — VOLUMES DE VERS. —
 « A PROPOS D'HAMLET ». — PORTRAITS ET SILHOUETTES. — NOU-
 VEUX CONCERTS DE LIÈGE. — A VERVIERS. — TERMES DE CUISINE
 PARLEMENTAIRE. — MÉMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

YOLANDE

C'est un très pur joyau d'art que cette partition d'*Yolande* dont le Théâtre de la Monnaie nous offrait mardi la primeur. Joyau ciselé avec amour par un artiste d'une probité rare et d'un goût sûr, à la main déjà experte, à l'esprit mûri par un labeur silencieux et concentré.

Le drame — développement psychologique de deux caractères — est conduit avec le souci de donner une expression musicale fidèle aux pensées et aux paroles des personnages, et l'union du poème et de la musique est si étroite qu'on ne pourrait les détacher l'un de l'autre.

En ceci, M. Magnard adopte les principes du drame lyrique selon l'évangile wagnérien. Il se sert, comme le maître, de motifs conducteurs symbolisant non pas tel personnage déterminé, mais les idées primordiales autour desquelles se meut l'action. Et ces motifs, judicieuse-

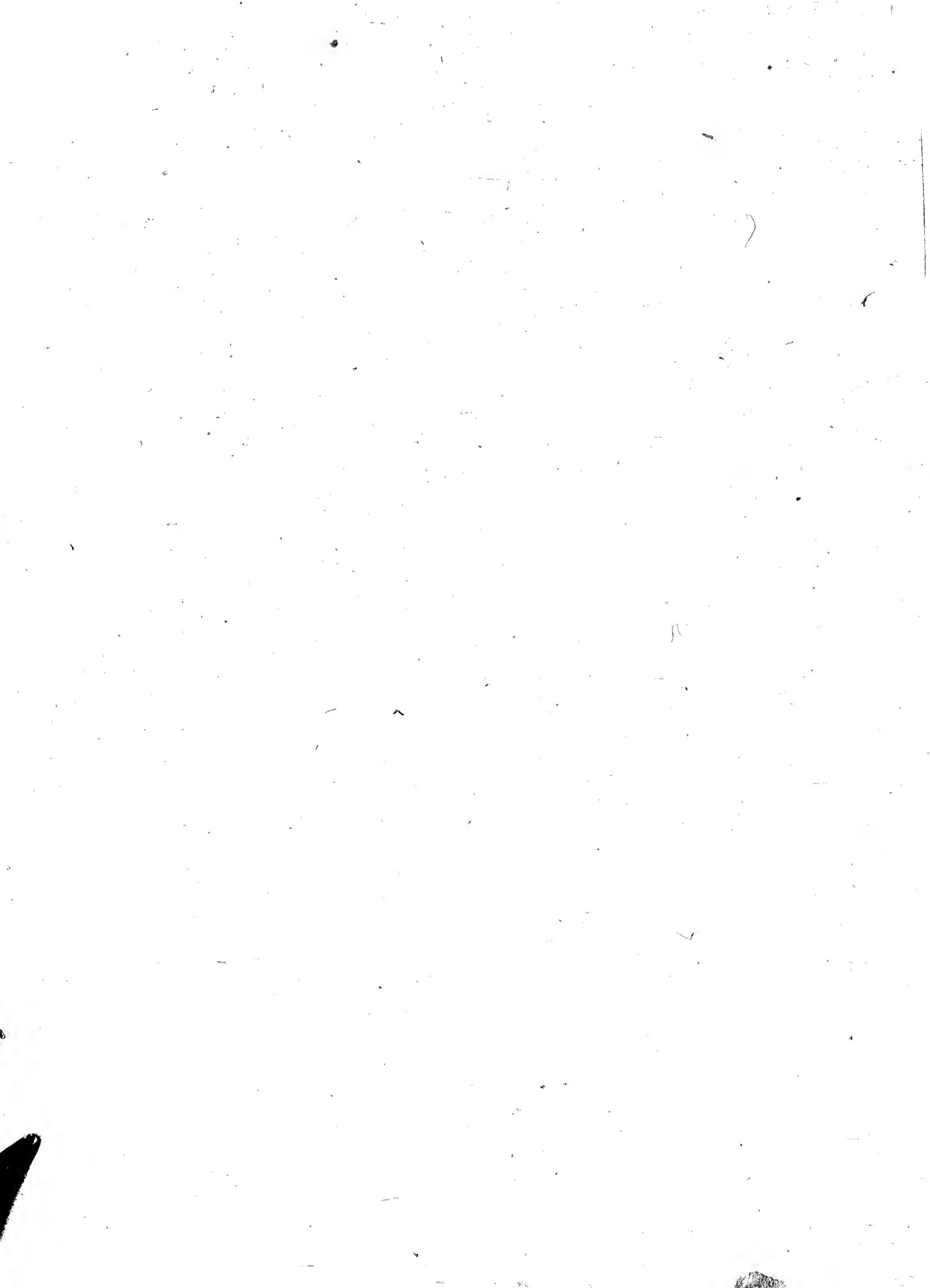
ment choisis en phrases médullaires, constituent la trame sur laquelle l'orchestre et les voix brodent, en larges fleurs soyeuses, des dessins mélodiques déduits des thèmes essentiels.

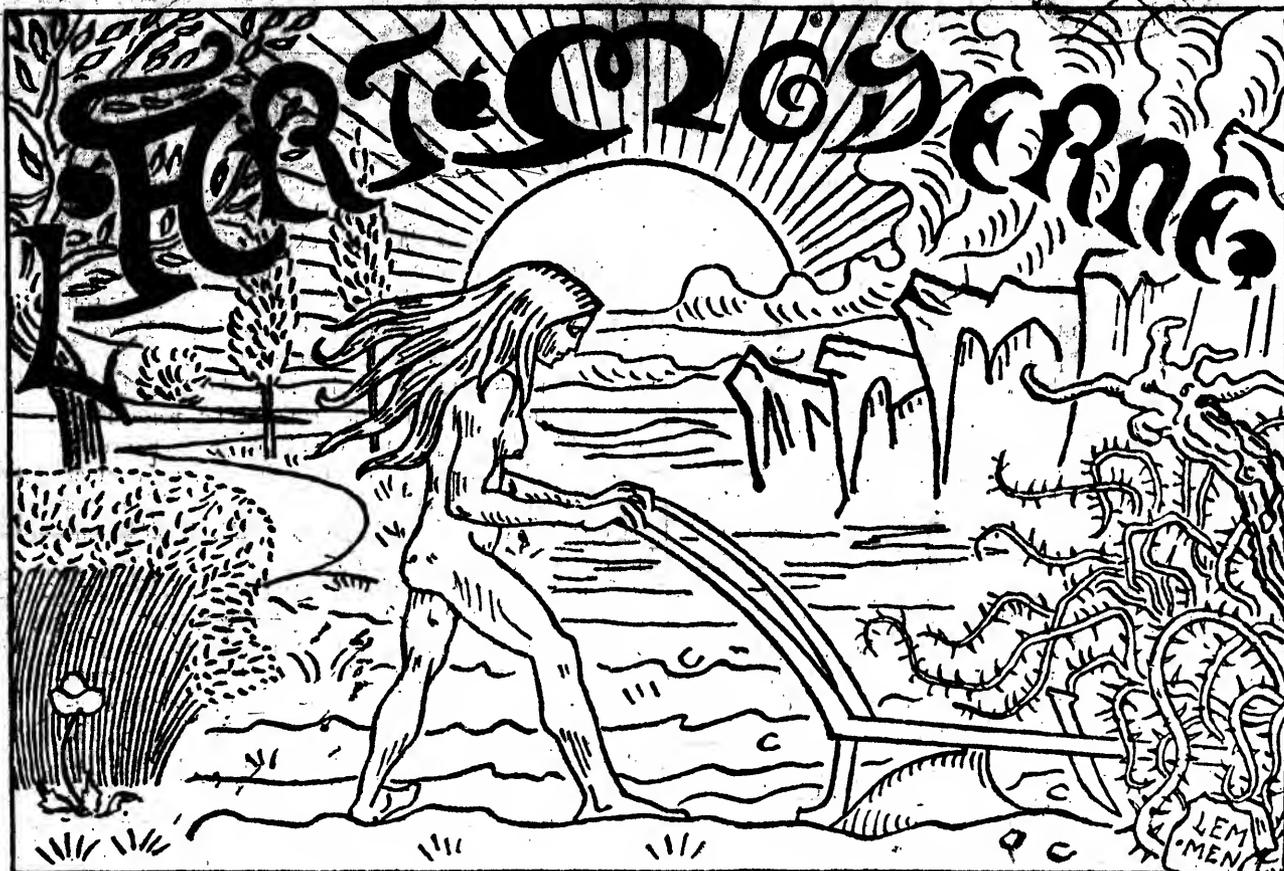
Le procédé donne à la partition une tenue rigoureuse; il charme, par ses combinaisons polyphoniques, l'oreille des musiciens, tout en donnant aux non-initiés l'impression d'une œuvre harmonieusement construite, d'un contour ferme et précis.

Et voyez les jolies inspirations qu'il fait naître : quand l'aube dissipe la nuit qu'*Yolande* trouble de ses plaintes et de ses larmes, un chant très doux s'élève de l'orchestre. Et ce même chant reparaît, à la fin du drame, pour exprimer la paix qui descend dans l'âme rasserenée de Roland, lorsque les paroles consolatrices de la jeune femme ont chassé les pensées de révolte qui assiégent le héros.

Pénétré de la logique de cette technique, le compositeur n'a pas jugé, à propos de sacrifier aux traditions, de concéder quoi que ce soit à l'éducation imparfaite du public. Ni le poème, que nous avons analysé en détail, ni le tissu musical dont il le vêt ne sont conformes aux idées reçues. *Yolande* donne une sensation d'art intense et plane d'un vol hardi dans les hautes sphères de la pensée.

C'est ce qui a causé quelque surprise à ceux pour qui la musique de *Cavalleria rusticana* constitue la plus





1^{er} JANVIER 1893

Treizième année

NUMÉRO UN

SOMMAIRE

YOLANDE. — CELLES QU'ON RESPECTE. — VOLUMES DE VERS. —
 « A PROPOS D'HAMLET ». — PORTRAITS ET SILHOUETTES. — NOU-
 VEUX CONCERTS DE LIÈGE. — A VERVIERS. — TERMES DE CUISINE
 PARLEMENTAIRE. — MÉMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

YOLANDE

C'est un très pur joyau d'art que cette partition d'*Yolande* dont le Théâtre de la Monnaie nous offrait mardi la primeur. Joyau ciselé avec amour par un artiste d'une probité rare et d'un goût sûr, à la main déjà exporte, à l'esprit mûri par un labeur silencieux et concentré.

Le drame — développement psychologique de deux caractères — est conduit avec le souci de donner une expression musicale fidèle aux pensées et aux paroles des personnages, et l'union du poème et de la musique est si étroite qu'on ne pourrait les détacher l'un de l'autre.

En ceci, M. Magnard adopte les principes du drame lyrique selon l'évangile wagnérien. Il se sert, comme le maître, de motifs conducteurs symbolisant non pas tel personnage déterminé, mais les idées primordiales autour desquelles se meut l'action. Et ces motifs, judicieuse-

ment choisis en phrases médullaires, constituent la trame sur laquelle l'orchestre et les voix brodent, en larges fleurs soyeuses, des dessins mélodiques déduits des thèmes essentiels.

Le procédé donne à la partition une tenue rigoureuse; il charme, par ses combinaisons polyphoniques, l'oreille des musiciens, tout en donnant aux non-initiés l'impression d'une œuvre harmonieusement construite, d'un contour ferme et précis.

Et voyez les jolies inspirations qu'il fait naître : quand l'aube dissipe la nuit qu'*Yolande* trouble de ses plaintes et de ses larmes, un chant très doux s'élève de l'orchestre. Et ce même chant reparaît, à la fin du drame, pour exprimer la paix qui descend dans l'âme rasserenée de Roland, lorsque les paroles consolatrices de la jeune femme ont chassé les pensées de révolte qui assiègent le héros.

Pénétré de la logique de cette technique, le compositeur n'a pas jugé, à propos de sacrifier aux traditions, de concéder quoi que ce soit à l'éducation imparfaite du public. Ni le poème, que nous avons analysé en détail, ni le tissu musical dont il le vêt ne sont conformes aux idées reçues. *Yolande* donne une sensation d'art intense et plane d'un vol hardi dans les hautes sphères de la pensée.

C'est ce qui a causé quelque surprise à ceux pour qui la musique de *Cavalleria rusticana* constitue la plus

délectable manifestation de l'art lyrique contemporain. La surprise était d'ailleurs prévue des artistes qui ont suivi les répétitions d'*Yolande* et qui ont plongé, à travers l'enchevêtrement inusité des broussailles symphoniques, jusqu'au cœur de la partition.

Ces artistes y ont découvert bien autre chose que le procédé dont nous parlons plus haut, et qui n'est qu'un mode d'écrire sur lequel la discussion reste ouverte, bien que, à notre avis, il réponde rationnellement aux exigences du drame lyrique moderne.

Ce qui décide le musicien curieux de neuf, consciencieux et artiste, c'est la recherche constante de rythmes appropriés aux états d'âmes des personnages; c'est aussi le soin qu'il prend d'adapter aux situations du poème les tonalités qu'il juge leur convenir particulièrement.

Les rythmes, il les alterne, il les brise, il les transforme et parfois il les combine et les emploie simultanément afin de provoquer une impression spéciale.

Les tonalités, il les dispose suivant un plan déterminé d'avance qui ne laisse rien au hasard des trouvailles harmoniques.

Les modulations sont amenées par les nécessités du poème. Et les relations tonales s'établissent rigoureusement, comme les couleurs dominantes dans une toile de maître. En voici des exemples? Les passages de ténor, les étonnantes récits d'*Yolande* sont écrits en *fa majeur* ou dans le ton relatif de *ré mineur*: à peine quelques phrases s'écartent-elles de cette tonalité, tout en restant dans une proximité tonale immédiate. Les parties mystiques de l'œuvre, et spécialement le thème du choral qui traverse toute la partition comme un appel à la piété et une affirmation de foi ardente, apparaissent invariablement en *fa dièse*, ton dont la sonorité orchestrale est particulière.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Ils nous paraissent suffisants pour donner une idée de l'esthétique nette et raisonnée de M. Magnard. Débuter de cette manière, alors qu'il est si facile de se faire applaudir en servant aux auditeurs les mixtures usitées, c'est faire œuvre d'artiste sincère et fier.

D'autres ont vanté avant nous les qualités poétiques et musicales d'*Yolande*, la langue mélodieuse — nous parlons du texte et de la musique — dans laquelle est écrite ce petit drame, le soin avec lequel il est prosodié. Il y a là un ensemble de mérites auquel la critique, à de rares et presque honorables exceptions près, a rendu un hommage unanime. En songeant que l'auteur a vingt-sept ans et que c'est son début à la scène, on ne peut se garder d'une vive admiration et l'on présage un avenir exceptionnel.

Lorsqu'il se sera débarrassé des influences qui, fatalement, le hantent, et qu'il aura complètement dégagé une personnalité qui déjà s'affirme, M. Albéric Magnard prendra l'une des premières places dans cette vivante

et brillante école de musique française à laquelle nous devons une Renaissance de l'art musical.

La direction de la Monnaie, qu'il convient de féliciter pour avoir osé monter une œuvre purement artistique qui dépasse la compréhension actuelle de son public ordinaire, a confié l'interprétation d'*Yolande* aux premiers sujets de son personnel. Et tous se sont efforcés d'être à la hauteur de leur tâche. M. Seguin donne un relief superbe au personnage de Roland le Hardi, qu'il chante et joue en artiste accompli. Une voix timbrée et puissante, un instinct musical très sûr servent à souhait M^{lle} Chrétien dans sa création d'*Yolande*. M^{lle} Wolf et M. Danlée complètent une interprétation homogène et soignée, et sous la ferme direction de M. Flon, les instrumentistes nuancent et détaillent avec précision la partie symphonique, vraiment épineuse, qu'un de nos artistes les plus éminents comparait à juste titre à un « concerto d'orchestre ». Un accident survenu au métronome électrique a coupé inopinément la communication entre le chef et les chœurs placés dans la coulisse. Il en est résulté quelque désordre qu'une deuxième audition corrigera.

CELLES QU'ON RESPECTE

par M. PIERRE WOLFF.

La presse se pratique vraiment de façon édifiante. La première représentation de cette pièce, dont un journal parisien a dit plaisamment qu'elle avait deux mots de trop dans son titre (on pourrait même dire trois), a été un four noir. Or, plusieurs périodiques que nous lûmes par fortune, la donnent pour un succès.

Notre public a eu, cette fois, le bon sens de rester d'une froideur polaire. Les applaudissements n'ont pas voulu partir, malgré l'amorce habituelle de quelques claqueurs qui battent le briquet pour allumer le feu.

Certes, M^{lle} Berthe Cerny, dont le froufrouant jupon jaune de *Ma Cousine* a laissé des souvenirs suggestifs et durables dans le souvenir des Bruxellois, a un charme de minauderies, de petits coups de tête, de sourires fondants, de phrases en saccades qui, pour être toujours les mêmes et paraître monotones à qui en a déjà goûté la saveur pralinée, opère invinciblement sa séduction sur les nouveaux venus. Quel ennui que ces artistes qui se figent dans quelques gestes ou attitudes bien trouvées et qui restent invariablement eux-mêmes dans les rôles les plus variés! Quelle méconnaissance de l'essentielle qualité de leur art et comme cette perpétuelle vision d'un identique personnage chasse de la pièce l'être fictif de l'œuvre pour y enchaîner l'être réel et trop connu de l'affiche!

Celles qu'on respecte est une critique à la scène.

fort banale, à peine intéressante, des catins du monde, toujours prêtes à faire les filles tout en affectant d'être des prudes et des personnes archi-distinguées. L'auteur, M. Wolff, montre la facilité de leurs chutes, le vide et la puérilité des prétextes par lesquels elles se justifient vis-à-vis de leur conscience légère comme leurs colifichets. C'est cette espèce de femmes, écloses sur les couchés du monde où l'on noce, qui demandent à la vie de perpétuelles occasions de plaisir, et qui confinent le plaisir dans les soupers fins où le champagne prédispose à l'érotisme; ces cocodettes, d'après le joli mot second empire, qui travestissent à ce point l'amour qu'il mérite cette définition amusante et terrible : un sentiment ridicule accompagné de gesticulations obscènes. Elles baguenaudent, flirtent, suçent des bonbons, ôtent et remettent leur corset, et se livrent à la galanterie pour se distraire, quelquefois aussi pour le profit, absolument comme les plus détachées amazones du bataillon de Cythère.

La satire est peu mordante. Le chapelet des épisodes enfilés par M. Wolff est niais, amusant parfois mais par de bien vieux mots. La pièce d'abord sautillante se poursuit en une très lourde marche de traine-savattes et finit comme elle peut. La jeune dinde qui a trompé son mari pour un gentilhomme bookmaker, revient à son mari pendant l'intérim entre le polichinelle qu'elle quitte et le polichinelle qu'elle cherchera dès demain, et qui probablement ne vaudra pas même le premier. C'est une page de la vie d'une hystérique faite pour le mariage et la vie de famille comme une cannepetière pour être la supérieure d'un couvent de carmélites.

M. Noblet joue avec un naturel rare. Il a le chic plat et le cynique égoïsme du monsieur qui, à cette question : Que faites-vous? — répond : Je fais la noce; — du gommeux qui prend les femmes en les culbutant en un temps deux mouvements, absolument comme il prend un book, sans un plaisir beaucoup plus grand, sans un plus intense souvenir de la conjoncture. Aussi quelle colère froide quand les pauvrettes veulent passer au collage! quel dégoût énergique et simple pour leurs calineries qu'il trouve assommantes; quel brusque recul quand elles offrent la coupe de leurs lèvres ou le mobilier de leur corsage. Ah! la parfaite canaille comme il se qualifie lui-même, ce Bressac qui trace par la grande galerie du Louvre le sentier qui mène aux mauvais coins parisiens dans lesquels il croque ses victimes.

C'est l'orchidée Mme Andrée Mégard qui remplit le rôle de celle qui doit y passer après l'autre. Elle promène en brun sa beauté blonde et placide dans le rôle de cette seconde incarnation de *Celles qu'on respecte*. C'est une amie, naturellement, comme Bressac est un ami. Elle accueille l'amant avec une désinvolture du dévergondage le plus tranquille et enfle, avec le flegme d'une ceinture dorée, le même petit chemin de la grande

galerie du Louvre. Le rideau tombe au moment du départ de cette poulette avec le coq fatigué qui fait le beau et dresse la crête autour de ce nouveau cotillon.

Bref, spectacle de qualité médiocre, aimablement et spirituellement joué. Mais que tu es loin, ô Mounet-Sully! que tu es loin, Eschyle! que vous êtes loin, ô lamentable Jocaste, ô terrifiant Œdipe!

VOLUMES DE VERS

Poésies complètes de Catulle Mendès.

Catulle Mendès réunit ses poésies complètes. Tous ceux qui se sont enquis, pour nourrir leurs admirations, de l'art d'il y a vingt ans, connaissent les *Contes épiques*, *Hespérus*, *Intermède*, *Soleil de minuit*, *Philomela*, *Sérénades*, *Pagode*, *Soirs moroses*. Nous nous rappelons cette belle et très parfaite série de vers, en la grande et sévère édition d'alors, celle de Fischbacher. Ils sonnaient, les alexandrins, comme de belles armes. Ils se contournaient, les sixains de *Pagodes* et les huitains des *Soirs moroses*, comme de lisses et élégants coquillages. Le livre prenait place à côté des œuvres de Dierckx, Menard, de Heredia et Leconte de Lisle. Comme art il était, suivant les théories prosodiques admises, irréprochable. Je me souviens de :

SURVIVANCE

Dans la faïence d'Yeddo
Où s'écorne en un flet d'eau
La lune étroite,
La fleur que je cueillis hier
Ouvre encor son calice fier
Et se tient droite.

Bien qu'un doigt brutal ait brisé
Sous les pleurs d'un matin rosé
Sa tige frêle,
On dirait que la sève encor
Montant du sol au pistil d'or
Circule en elle,

Tant, avec son arôme frais,
(Toi-même tu t'y tromperais,
Subtile abeille!)
Éclate triomphalement
Comme un rire de jeune amant
La fleur vermeille.

La face d'un décapité
Où l'on ne sait quelle clarté
Dans l'œil s'obstine,
Semble aussi vivre, quand le sang
Ruiselle, sombre, éclaboussant
La guillotine.

Et je songe en mon triste esprit
A ma jeunesse qui sourit,
Alerte et forte,
Mais qui ne tient plus à mon cœur;
Ardente, heureuse, à l'air vainqueur,
Et pourtant morte.

En son dernier tome (le seul inédit de la présente série), Catulle Mendès reste fidèle aux formes nettes, plus prosodiques que rythmiques. À côté des pièces aussi amples que solides d'*Hélas*, il rime de mièvres rondels qu'il titre *Amours de Juliette*, *Amours désertes*, *Amours de mésange*. Les lecteurs de *l'Echo de Paris* seuls les connaissent. Citons :

Il cause avec une fée et juge qu'elle n'a pas le sens commun.

Sous un chapeau de pimprenelles
Une fée en notre jardin
Vint un jour, son vertugadin
Était gemmé de coccinelles.

« Où sont les amours éternelles ?
Est-ce ici ? » dit, l'air très mondain
Sous un chapeau de pimprenelles,
Une fée en notre jardin.

Je répondis : « Où seraient-elles
Si ce n'est dans notre cher éden ? —
Mais je vis un rure badin
Luire en ses taouneuses prunelles
Sous un chapeau de pimprenelles.

En conclusion, que dire si ce n'est que le parfait rimeur et le délicat imaginaire qui font de Catulle Mendès le poète si assidûment suivi par telles lectrices et tels lecteurs n'a en rien démerité du Parnasse.

Le premier Livre pastoral de M. de Plessys. — Paris, Vanier.

Rien n'est en effet plus aisé que de taquiner l'école romane. M. Maurice de Plessys, spécialement, à inventer des épithètes latines, à faire de M. Jean Moreas un dieu en neuf personnes, à composer des dédicaces folles, n'échapperait à aucune plaisanterie. Le titre de ses odes à peine lu, on voudrait se mettre à tirer tous les boix d'artifice de raillerie et de liaison qui sont d'usage.

Nous croyons qu'il y a mieux à faire.

Ce qui nous déplaît en ce livre c'est son manque de respect vis-à-vis des maîtres. Dans la dédicace à Jean Moreas, Homère, Pindare, Virgile, Ronsard sont mis à pied au profit de leur moderne continuateur, charmant poète certes, mais dont l'art est précisément, à cause de son unique joliesse, le contraire du leur.

On pourrait défaire M. Moreas un habile froisseur de petits papiers de soie, un expert découpeur de roses en toile, un poète au doigté délié et à vocalises. Mais présenter Jean Moreas comme englobant Homère en sa personne, c'est montrer l'Alphée buvant la Méditerranée, et l'on ne comprend pas comment deux tels noms peuvent être cités ensemble.

De plus, ressusciter la pléiade consardienne, en la faire comme une sorte d'ordre littéraire, avec son prince et ses chevaliers, messied aujourd'hui, ou l'orgueil et la vanité doivent de plus en plus être bannis des groupes poétiques nouveaux. Celui qui se sent élu, songe bien plus à s'humilier qu'à se pavaner devant la terrifiante idée qu'il doit avoir du mystère qu'est la beauté. Se congratuler, songer à soi quand on écrit aux autres pour qu'ils vous renvoient une épître également de louanges, se faire de mutuels salamalecs, au nom des muses, paraît si en dehors de notre temps effrayant et énorme, qu'on s'étonne que des idées pareilles arrivent encore à l'esprit.

Ensuite, pourquoi ressusciter de rhétoriques mortes que des maîtres, voici des siècles, ont créées aussi parfaites qu'il est possible de le faire ? Ils étaient dans l'atmosphère où un tel art nécessait presque de lui-même. Actuellement, rien que pour les imiter, même gauchement, il faut faire effort.

Et l'on aboutit à des pastiches nuls, à des décalques et des reflets sans chaleur, sans lumière. On mêle à de la piquette le vin ardent de la Renaissance française et l'on sert à boire ce breuvage non plus en des gobelets d'argent, mais en des verres ébréchés de taverne.

Il ne réussira jamais à n'importe quel groupe d'annuler l'évolution qui s'est faite dans la littérature française depuis ce siècle, ni de l'appauvrir en lui fermant des sources qui l'ont régénérée et la régénèrent quotidiennement.

Quand les idées générales sont tournées vers la réglementation

comme au temps de Louis XIV, une réforme littéraire restrictive et uniquement nationale est possible; aujourd'hui que le cosmopolitisme envahit tout et que l'Europe entière s'ébauche en nation aryenne unique, l'effort de l'école romane restera inévitablement vain.

Régulus, tragédie en trois actes, par le comte de SUPPREN DE LA CONDAMINE. — Paris, imprimerie typographique Bourdardie.

Serait-ce le réveil de la tragédie ? En tous cas, l'auteur est un classique qui fidèlement se rattache au XVII^e siècle et par la pensée, et par le style, et par la texture de sa pièce. Il y a sans doute du courage à maintenir, en une époque d'art aussi tourmentée et diverse que la nôtre, le drapeau d'une poésie disparue, et à ce compte l'auteur doit être félicité.

Poèmes suisses, par VIRGILE ROSSEL. — Payot, à Lausanne.

Ceci est un livre patriotique. Légendes, victoires, défaites sont chantées. L'âme de la Suisse vibre dans le clairon du poète qui décidément s'échappe à tous les découragements et à tous les tourments de sa génération; les coups de trompette sonnent assez étrangement à nos oreilles accoutumées aux symphonies savantes des virtuoses du vers et cet hymne à la Patrie vient peut-être assez à propos à une heure où le patriotisme même est mis en question, et où ils ne sont pas nombreux ceux qui disent à leur pays comme l'auteur au sien :

Heureux d'avoir pu vivre où je suis né,
Je bénis le sort et te remercie,
Sans rien me devoir, tu m'as tout donné,
Terre d'Helvétie.

X « A PROPOS D'HAMLET »

M. FERNAND KHNOFF, des XX, a fait le 23 décembre au *Cercle artistique* de Bruxelles, et le mardi suivant au *Cercle artistique* de Gand, une conférence très documentée dans laquelle il a mis la précision et le vouloir qui caractérisent ses tableaux.

Après avoir parlé de la bibliographie shakespeareienne et rappelé les ouvrages de l'évêque Wadworth, de lord Campbell, de Blades, R. Smith, Thoms, Paterson, etc., le peintre-conférencier a fait l'histoire du paradoxe baconien, inventé par Miss Delia Bacon et repris par le juge Holmes aux Etats-Unis et par William Smith et Mrs. Potten Angleterre.

Il a décrit le théâtre « Le Globe » où *Hamlet* a été joué pour la première fois. Puis, après avoir cité Miss Mariott et M^{lle} Lerou, il a défini la suite des acteurs qui ont joué le rôle d'Hamlet depuis le créateur Richard Burbage jusqu'à M. Beerbohm-Tree, en passant par Taylor, Hart, Bitterton, Garrick, Kemble, Kean, Fechter et Irving.

De là, en parlant du rôle d'Ophélie et de Mrs. Giddons, la sœur de John Kemble, il a décrit en artiste délicat et perspicace le portrait que fit d'elle Gainsborough et qui est à la *National Gallery* :

« La grande actrice est représentée de trois-quarts, assise, devant un fond rouge, qui vient de Van Dyck mais s'est acidulé en passant sur une palette anglaise.

Le visage est clair, le regard dominateur, la lèvre charnue. L'inclinaison du grand chapeau noir découvre une masse de cheveux poudrés, presque une aile à la tempête; et des boucles descendent devant les épaules.

Au cou, un ruban noir souligne la longue mâchoire.

Un fichu bleu, d'un bleu anglais translucide et lointain, et combien différent du bleu français de Lesueur, opaque et toujours trop près; un fichu, croisé sur la poitrine, se continue en de larges rubans, bleus aussi.

Les mains, près d'un manchon qu'elle tient sur les genoux.

Autour du bras, une sorte d'écharpe drapée, vieil or, et le costume même, d'un blanc verni, rayé légèrement de bleu, à quelque chose de marin.

Ce portrait est bien anglais et représente un type bien anglais aussi; ce que, honni soit qui mal y pense, on pourrait nommer la femme objet d'art.

M. Fernand Khnopff a parlé des acteurs du continent: Rouvière, Rossi et Mounet-Sully; de la légende de l'écrivain-décor de Skakespeare (légende qui doit être, une fois pour toutes, reculée), et a cité plusieurs auteurs, dont Oscar Wilde, qui prouvent que la mise en scène de ce temps était déjà fort compliquée.

Il a terminé en analysant et en lisant quelques passages de l'*Hamlet* de Jules Laforgue, l'une des plus belles et des plus impressionnantes de ces *Moralités légendaires* qui demeureront — tant pis pour ceux qui ne les comprennent pas — l'honneur de la littérature contemporaine.

PORTRAITS ET SILHOUETTES

par le baron DE HAULLEVILLE

Première série. — Bruxelles, Lacomblez.

« Des amis en qui j'ai confiance m'ont conseillé de réunir en deux volumes quelques-uns de mes travaux éparpillés ou dont la première édition, après être rentrée dans l'obscurité le lendemain de sa publication dans un journal ou dans une revue, a servi à envelopper du fromage ou des harengs chez le marchand du coin. Ces conseillers, trop indulgents peut-être, m'ont assuré que le public garde mieux le souvenir de ce qu'il lit dans un livre. J'ai suivi ces avis, non sans appréhension. »

En ces termes mélancoliques, M. le baron de Haulleville présente au public le premier volume des exhumations annoncées. C'est qu'il a la nostalgie du livre, ce laborieux dont les loisirs ont été dévorés par le travail de la publication quotidienne. Le livre est pour lui l'œuvre de dilection, le doux fruit de méditation et de recueillement, le signe de liberté, et le seul qu'il eût publié jusqu'ici portant ce titre évocateur de la délivrance des tâches journalières et de l'esprit joyeux de s'abandonner à sa fantaisie: *En vacances*.

Mais, à côté de cette création de plaisance, quelle énorme production emportée aux tourbillons des luttes éphémères! Pour échapper autant que possible à cette consommation effrayante d'œuvres sans lendemain, M. de Haulleville a choisi dans les revues, qui sont déjà presque des livres, un terrain où sa pensée pût s'étendre plus à l'aise pour des lecteurs moins haletants.

Certes, les études que M. de Haulleville y a consacrées à M. Thiers, au couronnement de l'empereur d'Allemagne, à Napoléon III, à la démission du roi Amédée, à un pèlerinage à Rome, portent encore la marque du polémiste, combattant pour le triomphe d'une idée et appréciant à cette mesure les œuvres et les hommes, mais c'est là ce qui en fait l'intérêt et donne à la réunion de ces travaux épars la cohésion d'un véritable livre. Le journaliste y a apporté la valeur documentaire de ses recherches

à toutes les sources de publicité, et le littérateur un style net et précis, ironique souvent et qui parfois n'est pas sans grandeur. C'est une belle page d'histoire que celle où il évoque les gloires de Versailles devant les Teutons assemblés dans la grande galerie pour acclamer comme empereur un roi de Prusse.

Le livre se termine par une étude sur Camille Dubourg, pseudonyme sous lequel se cachait modestement une femme distinguée, et sur Jules Van Praet, « cet homme de pénombre » qui identifia si bien son œuvre avec celle de la royauté qu'il n'est pas possible de la distinguer aujourd'hui et que, à sa mort, ses travaux attirèrent bien moins l'attention que sa galerie de tableaux sur laquelle l'auteur donne quelques intéressants détails. Pour elle aussi, M. Van Praet recherchait l'obscurité et le silence, et l'auteur raconte qu'Alexandre Dumas ayant exprimé le désir de voir cette collection dont il avait entendu parler, le ministre, après quelque résistance, le conduisit devant une grande armoire, dans laquelle les fameux tableaux étaient remisés comme dans une garde-robe.

En somme, le livre est d'une très attrayante lecture rétrospective, et nous espérons que M. de Haulleville ne tardera pas à publier la seconde série.

Nouveaux Concerts de Liège.

Les Nouveaux concerts ont repris leurs séances annuelles.

Le peu d'empressement du public liégeois et les pertes pécuniaires qui en résultent pour les organisateurs n'ont pas découragé MM. Dupuis et Vandenschilde.

Ils ont assumé une tâche toute de désintéressement et hautement artistique: répandre davantage la musique moderne, faire connaître les jeunes. Il fallait que ce but fût réalisé à Liège à côté de celui des concerts du Conservatoire. Ces messieurs l'ont compris et ils prétendent ne pas faillir à la tâche.

Si la foule reste indifférente, du moins est-il une partie du dont la sympathie et la gratitude leur sont acquises, et les applaudissements nourris qui ont accueilli dimanche M. Dupuis en étaient la spontanée expression.

Il appartenait à M. Sylvain Dupuis de faire connaître à Liège les esquisses symphoniques *La Mer* de Paul Gilson.

L'Art moderne a dans des phrases justement admiratives analysé l'œuvre du compositeur brabançon, lors de son exécution aux Concerts populaires de Bruxelles (1).

Je note donc simplement en quelques mots rapides mes impressions. Ce qui me frappe surtout — l'audition terminée — c'est l'habileté de la facture, la parfaite connaissance que le compositeur possède des ressources de l'orchestre, la maîtrise avec laquelle il en sait disposer. Aussi la variété et la puissance des harmonies, la conduite des thèmes qui ne se perdent pas dans la savante polyphonie de l'œuvre sont-elles très remarquables.

Ce qui me reste encore, c'est l'éveil insuffisant des sentiments d'élevation, de grandeur sublime qu'évoque en moi ce titre: *La Mer*. Non pas que l'œuvre soit dépourvue d'émotion, mais parce que le décor, le paysage y domine.

La première partie cependant, « Le Lever du jour », communique quelque chose de l'impression morne de solitude de la mer et la troisième, « Le Crépuscule », avec ses harmonies ascendantes, élève la pensée qui n'est plus retenue par la

(1) *Art moderne*, p. 99, no 13, 1892.

forme descriptive. Cette troisième partie est un peu longue. « La Tempête », un véritable « déchaînement de toutes les forces instrumentales de l'orchestre », est une page d'une étonnante puissance. Elle laisse l'auditeur haletant sous une impression à la fois de terreur et de grandeur.

L'exécution de *La Mer* a été parfaite de netteté et de vigueur ; l'orchestre, soucieux des nuances, marchait avec un rare ensemble.

M. Dupuis nous a fait entendre une adaptation pour orchestre du « Jardin enchanté de Klingsor » et des « Filles-fleurs » de *Paisible*. Ces fragments, ainsi distraits du drame, ne donnent qu'une faible impression de ces pages musicales d'une si enveloppante séduction.

M^{lle} Betty Schwabe, une jolie violoniste de 18 ans, paraît appelée à de prochains triomphes. Élève de Joachim, elle possède de la pureté de son et de la franchise du coup d'archet de son maître. Plus que virtuose, M^{lle} Schwabe est une artiste qui sent.

Quel que chose de sa jeunesse, de sa candeur passe dans son enthousiaste interprétation. Et c'était charmant de l'entendre jouer dans le concerto en *mi mineur* de Mendelssohn, la Polonaise de R. Wieniawski et une des danses espagnoles de Sarasate.

A VERVIERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Si étonnant qu'on soit de Robert Schumann, il est permis de ne pas s'extasier devant *Paradies und Peri*. L'œuvre est longue, d'inspiration diluée, inférieure aux *Melodies*, au *Quintette*, à maintes pages de soufflé puissant ou de grâce délicate.

Sous la direction de M. A. Voncken, la masse chorale et instrumentale de la Société royale l'Emulation (de Verviers) a fait de son mieux pour donner de la couleur à l'œuvre.

Les solistes, M^{mes} Lépine et Mauriès, MM. Dimitri et Leroy, se sont tirés avec honneur de leur fort ingrate tâche. Dans la seconde partie du concert, exclusivement consacré à des soli, nous avons été heureux d'applaudir la belle voix de M^{lle} Lépine, ainsi que les remarquables qualités de style et de diction qui caractériseront le talent de M^{me} Mauriès. Quant aux morceaux chantés, ils n'offraient aucun intérêt particulier.

Le concert se donnait dans le nouveau local du Manège. Il est détestable d'acoustique. Que les cantatrices qui ne veulent pas attraper de bronchites s'en gardent ! C'est un conseil d'ami que nous leur donnons.

TERMES DE CUISINE PARLEMENTAIRE

A mon ami AUGUSTE DELBEKE
membre de la Chambre des représentants.

ASSIETTE. — On appelle ainsi, en termes de cuisine parlementaire, la vaisselle, plus ou moins plate, dans laquelle on sert l'impôt.

BARDER. — Faire la barde, attacher, avec des ficelles, des tranches de lard sur la dorure des gloires nationales.

BLANCHIR. — Mettre à l'eau bouillante, pour laisser légèrement attendrir. On retire ensuite, et on met à l'eau claire. On fait blanchir les têtes de veau, afin de les rendre plus flexibles et plus faciles à parer.

BOUQUET. — Se dit des ingrédients qu'on met dans les bouil-

lons. On appelle *bouquet garni* celui auquel on ajoute une feuille de laurier.

BRAISER. — Verser du vin dans un pot entouré de braise.

BRIDER. — Employer une ficelle, afin de retenir.

BROCHETTE. — On élève les hommes d'Etat à la brochette.

CISELER. — Faire des incisions, en biais, sur la chair que l'on veut faire griller.

DAUBER. — Mettre à la daube.

DÉGORGER. — Faire rendre gorge.

DÉOSSER. — Oter la peau et les os. Cette opération demande de l'adresse et beaucoup d'usage.

ECHAUDER. — On échaude la volaille pour la plumer.

FLAMBER. — Quand la volaille est plumée, on peut dire qu'elle est flambée.

FRISSONNEMENT. — Le frissonnement est la petite secousse qui se produit au moment où l'animal va être cuit.

GARNITURE. — Ornaments dont on pare les bêtes avant de les servir.

GLACER. — Employer une croûte luisante.

GRATIN. — Croûte de belle couleur.

HABILLER. — Trousser un discours, pour lui donner la forme convenable.

MACÉRER. — Faire infuser à froid, pour extraire les principes.

MASQUER. — Ajouter de la sauce.

MENU. — Ordre du jour.

MIJOTER. — Faire cuire à petit feu.

MOULES. — En termes de cuisine parlementaire, ce sont des espèces de cruches sans queue ni tête. Pour faire des brioches, il y en a de toutes les formes.

PANER. — Augmenter les traitements.

PARER. — Parer un discours, c'est en ôter les nerfs.

PIQUER. — Faire des lardons.

REVENIR. — *Faire revenir*, c'est faire passer dans le beurre. On disait autrefois *faire rougir*.

SAUTER. — Lâcher la queue de la poêle.

TOURNER. — L'orage fait tourner la crème.

TROUSSER. — Apprêt de la dinde.

CHARLES DUMERCY

Memento des Expositions

GLASGOW. — XXXII^e exposition annuelle de l'Institut des Beaux-Arts. 7 février-8 mai. Délai d'envoi : 10 janvier. Dépôt chez Bourguignon, rue de Namur, Bruxelles. Renseignements : *Robert Walker, secrétaire, 175, Sauchiehall Street.*

LYON. — Société lyonnaise des Beaux-Arts. 24 février-23 avril 1893. Délai d'envoi : 15 janvier. (Dépôt : Paris, chez Potier, rue Gaillon, 14). Envois directs à Lyon jusqu'au 25 janvier. Renseignements : *Secrétariat, rue de l'Hôpital, 6.*

PARIS. — Salon de 1893 (Champs-Élysées). 1^{er} mai-30 juin. Délai d'envoi : peinture, 14-20 mars ; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars ; sculpture, 1-5 avril ; bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines, 1-3 avril. Jusqu'au 25 avril, les artistes auront la faculté de remplacer leurs modèles en plâtre par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive.

— Exposition de la Rose et Croix (Dôme central du Champ de Mars). 1-30 avril 1893. Envois du 10 au 20 mars. Renseignements : *M. J. Péladan, rue de la Vierge, 10, Nîmes.*

PAU. — Exposition des Amis des Arts. 15 janvier-15 mars 1893. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *G. Tardieu, secrétaire général.*

PETITE CHRONIQUE

A l'issue de la représentation d'*Yolande*, M. Albéric Magnard a réuni à l'Hôtel de Suède les interprètes de son œuvre, les directeurs, chefs de service et solistes du théâtre, ses amis de Paris arrivés pour assister à la première, parmi lesquels MM. Robert de Bonnières, Téodor de Wyzewa, Gny Ropartz, Vigeant, Raymond d'Abzac, Charles Darcours, quelques amis de Bruxelles, etc. M. Francis Magnard, directeur du *Figaro*, présidait le souper qui a été cordial et charmant. Répondant au toast de remerciement porté par le compositeur, M. Stoumon a bu à l'avenir artistique de M. Albéric Magnard, déclarant qu'il espérait être encore directeur de la Monnaie lorsque l'auteur d'*Yolande* terminerait une nouvelle partition et qu'il serait toujours heureux de lui faire bon accueil.

M. Litta fera le mardi 10 janvier un *piano-recital* à la Maison du Peuple (Section d'art et d'enseignement populaire). Son programme comprend un choix d'œuvres classiques et modernes, depuis Haydn et Beethoven jusqu'à Vincent d'Indy.

L'exposition annuelle du *Voorwants* s'ouvrira le samedi 14 janvier, dans les galeries de l'ancien Musée.

Nous recevons le premier numéro d'une nouvelle revue artistique bi-mensuelle : *Lutte pour l'Art*, qui paraît décidée à donner de bons coups de bec en faveur des idées que nous défendons. Revue un peu mystérieuse : aucun nom de directeur ni de secrétaire sur la manchette; aucune signature; une simple adresse d'administrateur : rue de France, 70, justifiée par cette phrase finement ironique : « Il se pourrait, pour des raisons quelconques, que des personnes désirassent connaître les auteurs des articles de ce journal. »

Lutte pour l'Art met strictement en pratique, pour elle-même, cet axiome, inséré dans son programme : « Ne comptent pas les individus. »

Ce programme nous plait d'ailleurs tout entier. Il affiche une cranerie de bon augure. Quelques extraits :

« Contrairement à l'usage, nous ne parlerons jamais de nous-mêmes, à part cette fois-ci..... Nous ne chercherons pas non plus à gagner de l'argent.... »

Les imbéciles commencent à lever la tête. Ils conservent bien encore le vague étonnement de ne recevoir que si rarement des coups de pied au derrière, eux qui en avaient la salutaire habitude, mais ils ont déjà l'intuition d'être, en quelque sorte, les souverains dispensateurs de ce qu'ils appellent la gloire. Et cela est insupportable.....

Notre double but :

Contraindre les lourds, à l'égard des œuvres, à une admiration dont nous nous fichons pas mal, mais qui nous donnera la paix, puisqu'elle deviendra peut-être silencieuse.

Relèver, exaspérer l'orgueil des artistes. »

A citer encore, dans l'un des premiers articles, cet aphorisme : « En art, surtout, l'outrance est bête, l'outrance qui se rue à travers les tièdes, sans se préoccuper de ceux qu'elle écrase, allant droit au but. »

On peut s'abonner au bureau de location du Théâtre de la Monnaie aux deux concerts que l'Association des artistes musiciens donnera cette année.

Ci-après les avantages de l'abonnement. *Pour les deux concerts et par place* : fauteuil d'orchestre, première loge, baignoire, 10 francs; balcon, loge deuxième rang de face, 8 francs; parquet, 7 francs; deuxième loge de côté, 6 francs.

Pour les autres places, pas d'abonnement et prix ordinaires du théâtre.

Très justé, cette observation de la *Curiosité universelle*, dans un article élogieux sur notre Musée des arts décoratifs :

« Une chose regrettable, c'est que l'on n'ait pas cru devoir enlever au plâtre son ton d'un blanc froid, en le teintant légère-

ment, comme cela existe au Musée du Trocadéro, à Paris, ou, encore mieux, en donnant aux reproductions la couleur des originaux. Les *Fonts baptismaux* bronzés de l'église Saint-Barthélemy, à Liège, font regretter que l'on n'ait pas étendu au reste du Musée cette heureuse innovation. (Le puits de Quentin Metsys, par exemple, traité de la même manière, rendrait évidemment mieux la pensée de l'artiste qui l'a conçu.) Du coup, le Musée perdrait cet aspect triste et monotone que le ton uniformément blanc et froid du plâtre lui donne. Espérons que l'on y viendra!

M^{lle} Juliette Folville, applaudie cet été au Waux-Hall comme virtuose et comme compositeur, vient de remporter un grand succès à Rouen, où elle a fait entendre quelques-unes de ses œuvres. Le Théâtre des Arts a mis à l'étude son drame lyrique : *Atala*.

Une revue littéraire uniquement consacrée à l'Art, abstraction faite de toutes les étiquettes dont on l'affuble : symbolisme, décadentisme, occultisme, etc. « qui ne servent qu'à troubler les esprits », telle se présentent les *Blätter für die Kunst* (1), qui réunit au sommaire de sa première livraison les signatures des poètes Stefan George, Hugo von Hofmannsthal, Paul Gérardy, Edmond Lorin et Carl Rouge.

C'est la revue de la Renaissance des lettres en Allemagne.

La Bibliothèque royale de Berlin a cédé au cabinet des Estampes une collection d'environ 45,000 portraits gravés.

Le Musée berlinois a acquis à la vente Hulot deux tableaux importants : *La Vierge aux Anges*, qui figurait au catalogue sous le nom invraisemblable de Wolgemuth et qui est un Lucas de Leyde authentique; puis le prétendu *Calvaire* de Quentin Metsys, qui serait plutôt l'œuvre d'un successeur et imitateur de Roger Van der Weyden.

Enfin, le même Musée a acquis à la vente Dudley un précieux dessin de Rembrandt, *Saint Jean prêchant dans le désert*, pour le prix de 2,500 guinées (plus de 66,000 francs).

(1) BERLIN, Carl August Klein, Lothringer Strasse, 9. — VIENNE, L. Weiss, Tuchlauben. — PARIS, L. Vanier, quai Saint-Michel, 19.



PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots: **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-38

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c. suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhénan)
Vins de toutes provenances

MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

NOUVEAUTÉS PARUES :

- P. TSCHAÏKOWSKY, *Nocturne* (n° 4 des Six morc. p^r piano (op. 10).
- " *Valse sentimentale* (n° 6 des Six morceaux pour piano (op. 51).
- " *Complaisance* (nocturne sur deux thèmes de *Sirigou-rotschka*).
- H. DUVERNOY, *Alerte, piqueurs! caprice* (op. 88).
- " *Les Noces d'or de grand'maman, gavotte* (op. 131).
- " *Une fête à Barcelone, bolero* (op. 131).
- " *Amis, serrons les ceps! marche* (op. 132).
- M. GUZMAN, *Caprice espagnol* (op. 3).
- RENAUD MAURY, *Trois airs de ballet* (op. 13).
- A. PARENT, *Arabesque, p^r violon et violoncelle, solo* (op. 8).

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LÉON BLOY. *Le Salut par les Juifs*. — L'ENNEMI DES LOIS, par MAURICE BARRÈS. — L'EXPOSITION VAN GOGH A AMSTERDAM. — EXPOSITIONS DE LA SEMAINE. — THÉÂTRE DU PARC. — UN THÉÂTRE LYRIQUE HISTORIQUE. — UN AUTRE THÉÂTRE. — LA PRESSE EN TURQUIE. — LE PALAIS-NOËL. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Léon BLOY

LE SALUT PAR DES JUIFS (1)

La portée de ce livre étrange, — où Léon Bloy révèle pour la troisième fois le merveilleux exégète qui se cache en lui sous le pamphlétaire, — semble avoir été inaperçue des pachas de la critique parisienne qui ont daigné rompre en sa faveur un silence jusqu'ici inviolé.

Faut-il croire que les locataires et sous-locataires des grands rez-de-chaussée littéraires se soient contentés de juger l'œuvre sur le titre qu'elle arbore et sur le contenu de ses dix premières pages, battant en brèche les procédés de polémique de M. Drumont? Peut-être. Car une étude plus approfondie les aurait empêchés de voir dans *le Salut par les Juifs* ce qu'ils y ont vu : c'est-à-dire une réhabilitation de la race errante et la réfutation des théories antisémitiques.

(1) Un vol. in 12 de 132 pages. — Paris, librairie Adrien Demay, 21, rue de Châteaudun. (Prix : 3 francs.)

Chose plus curieuse, la méprise que nous signalons semble avoir été le lot de l'auteur lui-même, s'il faut en croire la dédicace d'un exemplaire que nous avons sous les yeux et qui est conçue dans ce style lapidaire, auquel se délectent tous les admirateurs de l'écrivain du *Désespéré* : « A Edmond Picard, pour l'exaspérer. »

En réalité, cette nouvelle bible n'exaspérera que ceux auxquels elle assigne une mission salvatrice tout à fait inédite.

Les précédents écrits de Léon Bloy nous laissaient soupçonner déjà son peu d'amour pour les descendants d'Israël. « Le moyen-âge, disait-il en parlant des juifs dans son principal chef-d'œuvre, avait le bon sens de les cantonner dans des chenils réservés et de leur imposer une défroque spéciale qui permit à chacun de les éviter. Quand on avait absolument affaire à ces puants, on s'en cachait comme d'une infamie et on se purifiait ensuite comme on pouvait. La honte et le péril de leur contact était l'antidote chrétien de leur pestilence, puisque Dieu tenait à la perpétuité d'une telle vermine. »

Le livre d'aujourd'hui nous prouve que la conception de l'ignominie de la perpétuelle engeance d'Israël ne s'est point modifiée pour celui qui écrivait ces lignes rétrospectives.

« Au double point de vue moral et physique, dit Léon Bloy, le youtre moderne paraît être le confluent de toutes les hideurs du monde » (page 12).

« La sympathie pour les juifs est un signe de turpitude... Il est impossible de mériter l'estime d'un chien quand on n'a pas le dégoût instinctif de la synagogue » (page 36).

On voit donc qu'il faut se garder d'opposer d'une façon absolue, comme on l'a fait, Léon Bloy à Edouard Drumont, et de les ériger en protagonistes de deux thèses contradictoires.

A celui qui serait venu lui proposer de venger Israël des larges coups de canif que Drumont lui a prodigués, Bloy répondrait certes aussi noblement que le fit quelques mois avant sa mort, Villiers de l'Isle Adam, au candidat au généralat d'une pareille riposte : « Cela vaut trente deniers, Monsieur. »

La thèse de ce livre. Elle est indiquée succinctement en ce dilemme qui évoque tout d'abord la classique figure du cercle vicieux :

« Les juifs ne se convertiront que lorsque Jésus sera descendu de sa croix, et précisément Jésus ne peut en descendre que lorsque les juifs se seront convertis » (page 72).

Pour former l'armétisme de cette troublante prédiction, il faut évoquer la grandiose similitude que Bloy signale entre la seconde Personne divine et ces mots consubstantiels : le Verbe, la Chair, l'Argent, le Pauvre... Les juifs, après avoir égorgé le Verbe fait Chair, crucifié aujourd'hui l'Argent en l'écartant du Pauvre. Ils ont épousé à leur insu l'effroyable pénitence d'être fidèles à jamais dans leur sacrilège et de continuer avec rage sur l'indestructible Symbole ce qu'ils avaient accompli sur la chair passible du vrai Dieu.

A notre voyant, l'universel mercantilisme du peuple errant apparaît donc non pas comme la conséquence accréditée d'un décret qui le châtierait d'avoir trafiqué de son Dieu, mais comme une fatalité qui prépare l'avènement du Sauveur, du Paraclet, qui sortira d'Israël, quand les temps seront venus...

Toutes ces considérations appartiennent à la plus haute explication que nous ne voulons donner ici que l'ombre du commentaire entrepris par Léon Bloy, et que le chapitre XVII du livre pousse à la plus effrayante profondeur.

Ceux auxquels il a été donné de lire et de comprendre le *Rédempteur du globe*, *Christophe Colomb devant les taupeux*, la *Chevalière de la mort* et les premières chapitres du *Désespéré* ne s'étonneront point d'ailleurs de constater de nouveau l'orientation de l'esprit de Marchenay vers les symboles des Livres saints et les codes apocalyptiques, qui hantèrent, d'ailleurs, l'imagination d'autres écrivains de sa race : le président Agier, Blanc de Saint-Bonnet, Barbey d'Aurevilly, Hella.

Ce qui semble être plus propre à Bloy dans ce dilemme, c'est la conviction qui le domine d'une inter-

vention prochaine et décisive parmi nous de l'Esprit saint, recélé aujourd'hui par Israël ainsi qu'il a été dit.

Quant à l'idée même de l'avènement d'une ère nouvelle, — empruntée aux prédictions d'Isaïe et d'Ezéchiel, — elle se retrouve dans de nombreux auteurs chrétiens des premiers siècles : Papias, Tertullien, Lactance et de siècle en siècle, il s'est trouvé des millénaires ou des montanistes pour défaire les supputations antérieures et reproduire avec des nuances nouvelles les pronostics de leurs devanciers.

La thèse nouvelle, exposée dans *le Salut par les Juifs*, et qui nous fait les très humbles créanciers sans terme de la bonne volonté des déicides, s'inspire de quelques Images, de quelques Textes sacrés, dont Bloy dénonce lui-même les difficultés d'interprétation en son style merveilleux :

« Quand on les regarde avec fixité, dit-il, ils seompénètrent soudain et se coalisent en un seul front pour se multiplier derechef aussitôt qu'on s'efforce de les saisir. Et quand, plein de lassitude, on s'en détourne pour contempler de vaines ombres dans les miroirs énigmatiques de cet univers, ils arrivent insidieusement, comme des obsesseurs très subtils, et ils environnent l'esprit de leurs tranchées silencieuses... on a beau savoir qu'ils sont les flots d'un identique océan et qu'ils ne peuvent rompre les digues de l'Unité absolue; l'ondoyance perpétuelle de leurs aspects et le conflit apparent de leurs couleurs déconcertent infailliblement l'orientation la plus attentive. Il faut prendre son parti de n'obtenir jamais que d'intermittents éclairs, car Jésus lui-même, venu, disait-il, pour tout « accomplir », ne s'exprima qu'en paraboles et similitudes. »

Peut-être la place n'est-elle pas ici de discuter la façon dont Léon Bloy comprend et traduit cette parole du Christ : *Salus ex Judeis*, sur laquelle repose toute la nouveauté de sa thèse.

Il est permis cependant de rappeler dans quelles circonstances furent prononcés ces mots, beaucoup moins mystérieux sans doute que Bloy ne les suppose.

Il est dit, au chapitre IV de l'*Évangile selon saint Jean*, que Jésus passant par la Samarie s'en vint en une ville nommée Sichar et qu'il s'y reposa sur le bord de la fontaine de Jacob.

« Nos pères, lui dit une femme samaritaine, ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. »

On sait en effet que les Samaritains, voisins de Jérusalem, s'étaient séparés de l'orthodoxie juive.

Jésus lui dit : « Femme, croyez-moi, le temps va venir où vous n'adorerez plus le Père céleste ni sur cette montagne ni dans Jérusalem. Vous adorerez ce que vous ne connaissez point; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des juifs. »

Le sens de l'entretien apparaît très clair, et aucun

commentateur ou traducteur ne s'est avisé de confondre : *Salus ex Judæis* avec *Salus a Judæis*.

Mais, si précaire que puisse nous paraître l'argument d'interprétation sur lequel repose toute la thèse de Léon Bloy, nous ne saurions assez louer les grandioses développements déductifs qu'elle comporte dans ce livre. La question juive n'est pas tout le livre, d'ailleurs, il s'en faut. Le dessein de Bloy n'a pas été d'énumérer le nombre des aborigènes et des circoncis qu'il a pu découvrir parmi les financiers qui mènent le monde. Il voit surtout, ici comme en d'autres ouvrages, le pauvre frustré de la justice. Et l'on sait qu'aucun auteur des temps passés ou modernes ne s'est élevé à une éloquence aussi altissime dans l'exaltation de la pauvreté.

Le Salut par les Juifs doit être lu surtout par ceux, trop nombreux encore, qui ne connaissent et n'admirent en Léon Bloy que le tortionnaire de tous les voleurs de gloire et le démolisseur — d'ailleurs inimitable — de toutes les statues de boue qu'il a été dans les fameux pamphlets du *Pal* et du *Désespéré* et qu'il sera demain encore dans les confrontations littéraires de *Belluaires et porchers*.

H. C. W.

L'ENNEMI DES LOIS

par MAURICE BARRÈS. — Perrin, Paris.

Dans cette étude, plus condensée encore que les précédentes, M. Barrès rêve que nous touchons au moment où une élite humaine — qui entraînerait tôt ou tard le reste de l'humanité, — est capable d'éprouver de façon *sensible* le bonheur d'obéir à la loi de solidarité.

Il pense qu'en nous commence enfin à croître, — d'une croissance naturelle, — ce sentiment d'universelle fraternité que les héros, les génies et les saints avaient seuls compris dans son essence et qu'ils ne nous avaient fait partager qu'au moyen d'un mirage quelconque.

Il croit que « de longs siècles d'esclavage puis de soumission aux religions et aux codes » ont à ce point fait surgir ce que notre nature avait d'obscur bonté, que nous pouvons maintenant laisser peu à peu retomber dans l'oubli ces lois et ces codes, ne conservant pour les plus faibles que les lois garde-fous; il espère que nous pourrions « faire des actes spontanés et suivre sans lutte nos âmes perfectionnées par tant de siècles d'éducation morale », parce que nous en arriverons à développer nos instincts naturels au point de « souffrir de nuire ».

Il essaie de « préciser en formules contagieuses ce qui chez les autres n'est encore que bouillonnements confus ».

Bouillonnements confus, les calculs secs des économistes anciens, les utopies réalisées sur les échelles trop courtes des rêveurs généreux, et les emportements des anarchistes, — que pourrait unir cette formule, base commune de leurs tendances si diverses : « Le bonheur des autres nous apparaissant comme une condition de notre propre bonheur. »

Comme tous ceux qui, à l'heure présente, se rendent compte de la marche de l'armée humaine, ce cérébral est convaincu que

ce n'est ni la culture de l'intelligence ni l'étude de systèmes nouveaux qui nous font défaut pour le moment. Ce dont nous avons le plus besoin, c'est de raffiner ou plutôt d'intensifier notre sensibilité grandissante et qui s'ignore encore elle-même; car, « seules, nous mènent les vérités qui nous font pleurer ».

Barrès est certes un des hommes de France qui, à l'heure actuelle, pensent le plus profondément; et ses livres, aux formes légères, seront bientôt relus comme des manuels de philosophie compacte.

Comme Goethe, Emerson, voire Schopenhauer, et à des hauteurs subtiles qu'un passionné comme V. Hugo n'a jamais atteintes, il cherche les bases des vraies lois sociales dans l'étude approfondie de nos instincts.

Dans *le Jardin de Bérénice* il étudiait l'âme du peuple et reconnaissait l'arbitraire témérité qu'il y a, pour les théoriciens, à forcer ces instincts populaires dont nul ne connaît la portée, et que l'on fausse si facilement, justement parce qu'ils sont sourds et aveugles.

Dans *l'Ennemi des lois*, il affirme que nos lois actuelles, reflet des générations mortes, empoisonnent notre instinct qui les dépasse en bonté et en justice.

Seulement, si Bérénice était un symbole clair et attrayant de l'âme du peuple, les trois êtres incomplets que Barrès a choisis pour représenter ce qu'il y a de plus avancé dans l'âme moderne, nous arrêtent mais ne nous convainquent pas. Leur « sensibilité affinée » est une sensibilité d'êtres maladroits, d'êtres coupés en deux; et il m'est impossible de croire à la vérité *instinctive* du monstrueux héroïsme avec lequel Claire se résigne à subir près d'elle une rivale. Son instinct est faussé par son excès d'intellectualité. Je ne crois pas à cette « union cérébrale » additionnée d'une Marina, réunion mal assortie de trois débris humains, détraqués par des excès de civilisation mal digérée.

Je crois à la femme entière suffisant à l'homme entier. Ces deux êtres complets sont rares? — Peut-être, mais ils dépassent par la force de l'instinct qui les a fait se trouver, s'unir et former la vraie unité humaine, — masculine et féminine à la fois, — tous les héroïsmes des compromissions nécessitées par des instincts faibles et défectueux.

Pour que ces êtres complets soient moins rares, il faut que se développe une sensibilité intense, une vie naturelle et forte, et non pas seulement une « sensibilité affinée ».

Et parce que tous les êtres sains ont au moins l'inconsciente intuition de cette entité, de cette unité possibles, je prétends que le ménage à trois de Claire, Marina et André est, ou une chose fautive, ou un sacrifice fait par trois êtres qui n'ont eu ni la force ni la clairvoyance de suivre leur instinct tout entier et qui se résignent aux conséquences de leur faiblesse. « Sensibilité affinée » mais insuffisante.

Tout sacrifice est un désordre nécessaire parfois, sublime toujours, mais un désordre. Et je crois que la sensibilité qui nous manque est celle qui nous rendrait conscients de notre moi et du moi des autres au point de nous faire deviner la place exacte que nous pouvons remplir dans l'ensemble, par le simple développement de notre personnalité.

Oui, notre temps sceptique, qui voit se décomposer tant de vieilles choses, renaitre toutes les folies héroïques et toutes les sublimes naïvetés, notre temps a pu voir la bonté de deux rivaux l'un pour l'autre et l'élasticité étonnante du cœur humain dévoyé.

Mais il a vu aussi ces êtres puissants, conscients de leur force,

jaloux de la grand-matière, braver leurs instincts secondaires, les hommes, de sa po' l'opinion et leurs propres faiblesses, pour parvenir — se employer tout entiers, d'un seul coup de vie, là où ils auront une place appropriée et assez grande pour se réfugier avec tout ce qu'ils ont.

Ils l'ont compris : c'est leur seul moyen d'être heureux sans nuire à l'harmonie de l'ensemble.

Ils ne sont pas en sentant la souffrance des autres seulement, et en la prenant sur nos épaules, que nous résoudrons le problème social, mais en VOULANT, avec énergie, que chacun ait cette force, de connaître et de prendre sa place entière, sa place véritable, mais rien que sa place.

C'estement — cette volonté énergique — est peut-être celui de BARTHÈS, mais on lui reproche de ne l'avoir pas fait vivre assez fortement dans ses symboliques héros.

A-t-il dédaigné de chercher des contemporains plus entiers ou plus convulsants, et voudrait-il seulement, comme il le dit, « donner la visibilité des personnes de ce temps qui ont la vie véritable (et non pas la vie complète) la plus intense et la plus créative » ?

Il l'a probablement jugé trop vite, car il est de ces esprits qui créent lentement autour d'eux les idées avec lesquelles on les jugera, et je n'ai sur lui que des impressions encore mal définies.

Mais malgré son dédain des barbares qu'il fustige froidement avec une ironie implacable à rencontrer, je crois à la sincérité de ce latin. Selon le plus de sa race, il cherche à condenser en un prisonnier le rayonnement trouble que dégage la chaleur de l'universel cœur humain, qui va toujours se resserrant.

I. WILL.

L'EXPOSITION VAN GOGH A AMSTERDAM

Le peintre hollandais R.-Roland Holst vient d'accomplir, dans un milieu hostile, simplement, sous le protectorat d'aucune Société, sans argent, tout ce que la piété et l'admiration pouvaient tout encore pour ce Peintre, si exceptionnellement peintre, que ce pourrait bien être pour rappeler avec éclat à la véritable signification de ce mot que la fatalité le dota si surabondamment.

Par ses soins, l'œuvre complète de Van Gogh se trouve réunie en la salle du Panorama. Ce sont 404 numéros; le premier date de 1886, le dernier de 1890. Toute la vie de peintre de Vincent tenant en ces cinq années, l'aphorisme, inscrit en tête de la numérotation, s'explique, se trouve assez justifié :

« J'ai travaillé autant et avec aussi peu de prétention qu'un rayonné, et tout ce qui dure. V. G., 1889. »

Sous tenez cette exposition comme la plus hautaine réponse qu'on pouvait donner aux échappatoires antérieurement invoqués, mais surtout pour le plus considérable événement d'art de ces dernières années.

Holst le résume, ceci pour le catalogue : Un soleil aurolé — de couleur plus haut que le Soleil qui sombre au bout d'une année se plie de néant — se ploie maintenant touché de mort. Et tout est, qu'il a la conquête au prix de si insolite ascension et désespérance, il suit solennellement dans la nuit.

Et la déposition de la Fleur est bien plus tragique que celle de l'astre. Elle se précise par ce simple nom : Vincent.

Le superbe dessin de ce très émouvant dessin de la couverture, Holst le résume dans le catalogue cette lapidaire préface — et, au regard de ce monde, même les journalistes, s'évertue à

user du style de Van Deyssel », cette froide et cruelle concision est à noter :

« Le public est gâté; beaucoup de peintres sont devenus les contrefacteurs de ce que la foule tient pour la Beauté, ont cessé de reproduire leurs propres visions.

Tout cela provient du commercialisme. Beaucoup de talent fut utilisé à cette puissance du jour, par suite anéanti.

Les gens dépourvus du sens de l'art voient aujourd'hui l'art ramené au niveau de leur entendement; dès lors, ils ont perdu toute pudeur et appellent insensé ce qui transgresse leurs vues.

La plupart des expositions s'organisent non pour éduquer, mais pour flatter les visiteurs; la plupart des peintres sont les flagorneurs du goût public qui se sent chez lui dans les salons d'art organisés, en tous points, aux fins de ces buts impurs.

De « riches et intacts cadres » sont exigés aux salons et dans les bulletins officiels d'adhésion, l'attention est attirée sur l'influence que la dimension d'une toile exerce sur le plus ou moins de chance de vente.

L'œuvre d'art est devenue une marchandise aussi bonne que toute autre, une marchandise de spéculation; la réclame aux œuvres d'art se fait à coup de médailles, faire œuvre d'art est un métier lucratif; d'art, s'entend, — au service de pareille profession.

Et l'œuvre d'art qui n'est pas vendable est considérée par la foule comme ne relevant pas de l'art.

Mais Art est aussi, et fut de tous temps, la dénomination des aspirations les plus hautes du plus précieux avoir de nos intellects.

Les aspirations de Van Gogh ne manqueront pas d'effrayer tous ceux dont le goût est caressé aux expositions officielles, c'est donc avec d'autant moins d'appréhension que pur être négligés — d'autant que cela ne pouvait se faire autrement — les « riches et intacts cadres », qui, s'ils sont simple encadrement, peuvent bien être de quelque utilité, mais ne devraient pourtant jamais être une condition de refus ou d'admission à l'exposition.

Cette exposition est rassemblée pour ces seuls parmi les gens qui veulent bien croire que ce qui est compréhensible du coup, n'est pas, en raison de cette facilité, ce qu'il y a de meilleur.

Elle est rassemblée en outre pour ceux qui admirent l'œuvre de Vincent, et aussi pour ceux-là qui croyaient bien en ses hauts vouloirs, mais n'étaient pas convaincus qu'il les eût atteints glorieusement ! »

— Abandonnant le baroque et clinquant usage de dénominations aussi peu précises qu'alléchantes, il est fait usage, dans ce catalogue, d'une simple indication d'années et de séjours. Seulement, en marge de tels numéros, l'organisateur utilise des fragments de lettres de Vincent à son frère Théo van Gogh. Entre autres : « Dans mon tableau du *Café de nuit*, j'ai cherché à exprimer que ce café est un endroit où l'on peut se ruiner, devenir fou, commettre des crimes. Enfin, j'ai cherché par des contrastes de rose tendre et de rouge sang et lie de vin, de doux vert Louis XV et Véronèse contrastant avec les verts jaunes et les verts bleus durs, tout cela dans une atmosphère de fournaise infernale de soufre pâle — exprimer la puissance des ténèbres d'un assommoir, et toutefois, sous une apparence de gaieté japonaise et de bonhomie de Tartarin. »

« Ce que les impressionnistes ont trouvé pour la couleur, cela s'étendra encore davantage, mais il y a un lien, que beaucoup oublient, qui lie cela au passé et je m'efforcerais de montrer que

je ne crois guère à une séparation rigoureuse des impressionnistes et des autres. Je trouve très heureux, que dans ce siècle il y ait eu des peintres comme Millet, Delacroix — qu'on ne peut dépasser. »

Et tous, n'allons-nous pas être possédés du désir de voir Roland Holst parachèver son œuvre de glorification. Il faut qu'il obtienne un choix plus complet de lettres et qu'elles soient publiées. Il importe seulement qu'elles soient réservées au plus petit nombre, à ceux pour lesquels Lui-même eût consenti à se dépouiller de ses plus intimes pensées d'art.

H. V.

Expositions de la semaine.

M. L. GEORGE, à la *Galerie moderne*.

Des paysages exécutés par un jeune peintre très inspiré par les Boulenger, les Coosemans, les Asselberghs. Aux uns il emprunte les lisières des bois et les automnes roux, aux autres leurs soirs de Campine. Pas d'originalité. De la peinture faite à travers le tempérament de beaucoup d'autres — et de *chic*!

M. EVARISTE CARPENTIER, au *Cercle artistique*.

Un peintre anecdotique. Parfois il se croit peintre d'histoire, et il souligne ses tableaux de grands titres : 1793! Mais l'épopée révolutionnaire n'en reste pas moins une anecdote sous sa brosse. En somme, de la banalité, de la vide peinture de genre, de la sentimentalité et de l'esprit fades et bourgeois.

THÉÂTRE DU PARC

Monsieur chasse, comédie en trois actes, par GEORGES FEYDEAU.

En guise d'étrennes, M. Alhaiza a servi samedi au public de son théâtre une joyeuse comédie du Palais-Royal.

Comédie, vaudeville ou simple pochade, — comme on voudra, — *Monsieur chasse* est l'histoire, traitée à la manière d'Hennequin, d'un mari qui trompe sa femme et encourt la vengeance de celle-ci. Mari et femme ont choisi par hasard la même maison : 40, rue d'Athènes, — dont la concierge est une La Tour du Nord, s'il vous plaît! — pour lacérer leur contrat.

C'est dans cette maison aussi qu'habitait Urbaine des Petites-Voitures, une tendresse cultivée par le jeune Gontran, potache fin-de-siècle, neveu de Duchotel, le monsieur qui chasse. De là nait au second acte un imbroglio prévu, mais toujours drôle : placards qui s'ouvrent et se ferment, confusions de chambres, d'alcôves, de vêtements, apparition sur la scène de personnages en caleçons, poursuivis par d'inattendus sergents de ville, cris, reproches, angoisses, bras au ciel, Oh! ma mère! procès-verbal de constatation d'adultère, erreur judiciaire, etc., etc. Malheureusement, après avoir vu l'écheveau s'emmêler au second acte, il faut — pourquoi? je me le demande — qu'au troisième nous assistions au pénible désenchevêtrement de l'intrigue.

Quand les auteurs de pochades cesseront-ils de s'ériger en algébristes? L'intérêt réside dans le développement de leurs combinaisons, non dans la solution d'équations invraisemblables.

M^{lle} Cerny prête au rôle de M^{me} Duchotel sa grâce séduisante et son élégance de bon aloi. Elle souligne très spirituellement les finesses du premier acte. Noblet lui donne la réplique en comédien consommé. Des acteurs de la maison, il faut citer Dubroca, dans le rôle de Gontran, et M^{me} Toudouze dans le rôle de la concierge, comtesse de La Tour du Nord, attendant son muletier.

Monsieur chasse est précédé d'un très médiocre lever de rideau :

Un bain de ménage, du même auteur. M. Feydeau a voulu ménager sans doute pour la pièce principale l'attention et les applaudissements de son public.

UN THÉÂTRE LYRIQUE HISTORIQUE

Vraiment artistique et digne d'être pris en sérieuse considération, ce projet proposé en ces termes par la *Jeune Belgique* :

« Trente ans de propagande n'ont pas suffi à démontrer l'esprit de l'œuvre de Wagner à la foule. Le saut était trop brusque et la démonstration péchait par ses prémices. La foule ne voit rien au delà des richesses matérielles que le théâtre lyrique a amassées depuis le commencement de ce siècle, pour sa corruption. La démonstration est à recommencer d'un peu plus haut, c'est-à-dire des points de vue pris par Wagner lui-même chez les auteurs anciens. C'est pourquoi la fondation d'un théâtre lyrique historique serait opportune. Ce théâtre rendrait un peu de champ aux conceptions; il ferait moduler la pensée en reproduisant des œuvres inconnues, ou oubliées, d'époques passées où les ressources matérielles étaient moindres, mais l'esprit plus pur et plus élevé. Il nous ramènerait passagèrement à un art plus sobre et plus abstrait. L'œuvre de ce théâtre serait un succédané logique ou, pour mieux dire, le corollaire de ce qu'on a appelé le wagnérisme. Ce n'est qu'en s'appuyant sur les classiques que Wagner a pu donner cette prodigieuse extension vers l'avenir au théâtre lyrique. Il est allé avec des richesses merveilleuses rejoindre ce théâtre au point de la lignée marqué par Gluck. A la rigueur, on pourrait dire qu'il n'a fait que corriger une déviation en reconnaissant en plein classicisme ses premiers ancêtres. Pour bien le comprendre et profiter de son œuvre, il faut que nous reconnaissons à notre tour les précurseurs; il faut que nous faisons nos humanités lyriques. Le temps d'arrêt que nous subissons est favorable à une revue historique qui remettrait bien des idées à leur place exacte et éclairerait de lumière vraie la pauvre et vulgaire musique que des gens au goût désorbité nous donnent pour de la musique de matras. »

Pour préciser, voici ce que nous proposons : une entreprise par patronats sous la direction artistique d'un musicien; une seule représentation de chaque pièce, sur un petit théâtre. Pas de troupe permanente; les artistes choisis spécialement pour les rôles à créer. L'orchestre et les chœurs se recruteraient facilement. On représenterait des œuvres de Monteverde, Scarlatti, Pergolèse, Cimarosa, Paisiello, Lulli, Rameau, Cossec, Grétry, Méhul, des œuvres de Hændel et de quelques compositeurs qui entretinrent la scène allemande jusqu'à Mozart. Si l'essai réussissait, on aborderait ensuite des œuvres plus développées telles que celles de Gluck, de Spontini, de Beethoven. On nous objectera que la Monnaie va monter *Orphée*. Quand même la Monnaie inscrirait réellement à son programme plusieurs œuvres de Gluck, cela n'empêcherait pas la réalisation du programme préliminaire que nous venons d'esquisser et, du reste, ce que nous proposons c'est une campagne d'art méthodique et suivie, dégagée de tout intérêt commercial. »

L'idée est belle, dit la *Nation* qui reproduit ces lignes, et ceux qui la réaliseraient rendraient au grand art un service immense dans notre pays où la poussée artistique ne demande que quelque aide, nous en sommes convaincus, pour donner des résultats merveilleux.

UN AUTRE THÉÂTRE

D'autre part, on parle d'un projet de théâtre de drame et de comédie, patronné par un groupe de notabilités mondaines, qui aurait pour but de réagir contre la médiocrité des spectacles habituels en donnant, une fois par mois, avec la collaboration d'artistes choisis, une représentation d'œuvres dramatiques vraiment littéraires.

On mettrait en scène, successivement, des pièces classiques inconnues, des traductions d'ouvrages empruntés à la littérature anglaise, espagnole, italienne, allemande, etc. Une large part serait faite à la jeunesse littéraire belge et étrangère. Ces représentations — dans un vraisemblablement lieu au Théâtre Communal, qui est, malgré sa situation un peu excentrique (mais on s'habitue si vite aux distances) une des meilleures salles de spectacle de Bruxelles. On croirait des patronats à 400 francs qui donneraient aux libéraux le droit d'assister aux répétitions et aux représentations du nouveau théâtre.

Ce projet, on le voit, se rapproche un peu de celui qui fut si patiemment exposé, dans ces colonnes, par le baron de Haulleville, mais auquel son auteur donna des proportions trop vastes pour qu'il fût mis en pratique. Il s'agirait, cette fois, d'un cadre plus modeste. L'entreprise consisterait uniquement à donner tous les livers une série de représentations artistiques devant un public de patrons et d'abonnés; et il est à espérer qu'on réunira un nombre suffisant de personnes s'intéressant à l'art pour mener à bien cette intéressante tentative, digne d'encouragements et de sympathie.

LA PRESSE EN TURQUIE

Bien amusante, l'ordonnance qui régit la presse en Turquie :
 Art. 1^{er}. — Donner de préférence des nouvelles de la santé précieuse du souverain et de la famille impériale, de l'état des récoltes quand elles sont bonnes, des progrès du commerce et de l'industrie en Turquie.

Art. 2. — Ne publier aucun feuilleton qui n'ait été expressément approuvé au point de vue de la moralité par S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique et gardien des bonnes mœurs.

Art. 3. — Ne pas produire des articles littéraires ou scientifiques trop longs pour ne pouvoir passer dans un seul numéro. Éviter ces mots : *A suivre* ou *La suite à demain*, qui provoquent une fâcheuse tension d'esprit.

Art. 4. — Être soigneusement les blancs et les lignes de points dans un article, parce que ces procédés autorisent des suppositions fausses et troublent la tranquillité des esprits, comme cela s'est vu en différentes circonstances, en permettant des interprétations contre Sa Majesté Impériale.

Art. 5. — Éviter avec le plus grand soin toutes personnalités, et si l'on vient vous dire que tel gouverneur ou sous-gouverneur a été convaincu de vol, concussion, assassinat ou autre action blâmable, tenir le fait pour non prouvé et le taire soigneusement.

Art. 6. — L'usage absolu de reproduire des pétitions des particuliers et des communautés de province se plaignant des abus de l'autorité et les signalant au souverain.

Art. 7. — Il est interdit de signaler les tentatives d'assassinat contre les souverains étrangers, sous quelque forme qu'elles se soient produites, ou les manifestations séditieuses qui ont pu avoir lieu dans ces pays étrangers; car il n'est pas bon que ces choses se soient remuées de nos loyales et paisibles populations.

Art. 8. — Il est défendu de mentionner ce nouveau règle-

ment dans les colonnes de votre journal, parce qu'il pourrait provoquer des critiques ou des observations déplacées de la part de quelques esprits mal faits.

La découverte de ce curieux document a été faite par l'*Abraham Verhoeven* (1), un nouveau périodique bi-mensuel, moniteur officiel de la prochaine exposition internationale de la presse ancienne et moderne, auquel nous souhaitons cordialement la bienvenue.

LE PALAIS-NOËL

Le Palais-Noël (2), exclusivement rédigé par des avocats, et qui se présente coquettement sous une jolie couverture à la sanguine composée par M^{lle} Louise Danse, a eu un succès unanime. Tous les exemplaires de grand luxe à 25 francs avec aquarelles originales, et aussi les 50 exemplaires sur papier impérial du Japon, ont été enlevés en quelques jours, et déjà les exemplaires sur ivoire à fr. 2.50 se font rares. C'est une nouvelle victoire à l'actif de la Conférence du Jeune Barreau, qui a maintes fois, dans les domaines les plus divers, donné des preuves de sa vitalité et de son esprit d'initiative.

Les croquis de M. Le Jeune, ministre de la Justice, et de M^e Emile Demot, avocat à la Cour de cassation, le *Lied* de Maurice Maeterlinck mis en musique avec beaucoup de goût par M^e L. De Lantsheere, avocat à la Cour d'appel, ont été particulièrement goûtés. L'album est varié, amusant, et d'une élégance typographique irréprochable. Nous donnons ci-dessous, à titre de souvenir de cette curiosité bibliographique et judiciaire, un des croquis de M. le ministre de la Justice.



CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

A propos de « Boccace »

Boccace, la joyeuse et célèbre opérette de Franz de Suppé, qui avait déjà donné lieu, lors de sa traduction en français, à un débat judiciaire, a fait jeudi dernier l'objet d'un nouveau procès devant le Tribunal de commerce de Bruxelles.

M. D'Hévin, directeur du Théâtre du Cirque à Anvers, a passé le 26 octobre dernier avec MM. Schott frères, se disant cessionnaires pour la Belgique et l'étranger du droit d'édition de *Boccace*, un traité par lequel ces derniers s'engageaient à fournir au premier, moyennant un prix de location stipulé, les partitions et les parties d'orchestre nécessaires pour jouer l'opérette de M. de Suppé. La maison Schott prit l'engagement de ne louer à aucun

(1) Bureaux : rue de l'Écuyer, 37, Bruxelles. Abonnement : 3 francs par an. Union postale : 5 francs.

(2) V^e Larcier, imprimeur de l'Ordre des avocats près la Cour d'appel, Bruxelles.

autre théâtre d'Anvers le matériel de *Boccace* pendant la saison actuelle.

M. D'Hénin commanda des costumes neufs, engagea des artistes, — la distribution de l'œuvre exigeant un personnel exceptionnellement nombreux — et mit *Boccace* en répétitions, lorsqu'il apprit avec stupéfaction que le Théâtre de la Scala annonçait le même spectacle.

MM. Schott, avisés par le directeur du Théâtre du Cirque, tentèrent de s'opposer aux représentations de la Scala. Mais le directeur de cette entreprise théâtrale, M. Grésini, exhiba un contrat en due forme par lequel M. Crazz, se disant également cessionnaire du droit d'édition de *Boccace*, lui avait loué le matériel. MM. Schott frères furent condamnés à payer 1,500 francs de dommages-intérêts au directeur de la Scala, qui fit jouer *Boccace* avec beaucoup de succès sur son théâtre.

M. D'Hénin assigna à son tour la maison Schott. Il réclama 40,000 francs de dommages-intérêts pour les pertes qu'il a subies et pour le bénéfice dont il a été privé.

L'affaire, plaidée pour le demandeur par MM^{es} Edmond Picard et Octave Maus, pour MM. Schott frères par M^e Henri La Fontaine, a été exposée en détail jeudi dernier au tribunal. Elle sera continuée jeudi prochain.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, c'est aujourd'hui à 4 1/2 heures qu'aura lieu le deuxième Concert populaire, avec le concours de M. Eugène Ysaye. On nous prie d'annoncer que les portes resteront fermées pendant l'exécution de la *Rhapsodie orientale* de Glazounov, les cinq parties de cette œuvre importante se jouant sans interruption.

Pour rappel, mardi prochain, *Piano-recital* de M. Litta à la Maison du Peuple. — Jeudi, première séance populaire de piano donnée par M. Joseph Wieniawski à la Grande Harmonie. — Samedi, premier concert de l'Association des artistes musiciens à la Monnaie, sous la direction de M. P. Tschalkowsky.

La deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu dimanche prochain, avec le concours de M. Désiré Demest, professeur au Conservatoire royal de musique de Liège, qui a obtenu un si brillant succès au premier concert du Conservatoire.

Les trois concerts de M^{lle} Louise Derscheid, que nous avons annoncés, sont fixés aux jeudis 19 janvier, 2 et 16 février. Ils auront lieu à 8 heures, à la Grande Harmonie, avec le concours de MM. Colyns et Ed. Jacobs, professeurs au Conservatoire, et de MM. Fievet et Enderlé.

Les programmes sont très attrayants. Brahms fera les frais de la première séance. Le deuxième concert sera consacré à Beethoven; le troisième aux musiciens russes Tschalkowsky, Rubinstein et Davidoff.

Les œuvres de Brahms choisies pour le premier soir sont : le trio (op. 8) en *si majeur*, la sonate (op. 99) en *fa majeur* pour piano et violoncelle, le quatuor (op. 25) en *sol majeur*.

Et YOLANDE? — Plusieurs de nos amis demandent pourquoi il n'y a pas eu de seconde représentation de *Yolande*. Nous ne nous l'expliquons pas.

Une foule d'artistes et d'amateurs de musique, qui n'ont pu se trouver à la première, ont grand intérêt à entendre le drame en musique de M. Magnard.

D'autres, et ils sont nombreux, qui assistaient à cette première et qui ont été frappés de la valeur musicale de l'œuvre, ne demandent pas mieux que de la réentendre. *Yolande* est, en effet, de ces partitions que l'on aime à bien connaître, dont on devine

les qualités sérieuses à une première audition, mais qui plaisent encore davantage après un examen plus approfondi. Rien d'ailleurs n'empêche la direction de la Monnaie de représenter ce drame musical, il ne nécessite pas un grand déploiement de personnel ni une mise en scène compliquée.

Dès lors on ne peut s'expliquer la disparition de l'affiche de l'œuvre de M. Magnard.

Nous renvoyons nos amis à la direction de la Monnaie. — F. L. (Réforme.)

Nous rappelons aux intéressés le grand concours de littérature institué par la Société des *Soirées populaires*, de Verviers, à l'occasion du XXV^e anniversaire de sa fondation.

Les concurrents peuvent s'adresser à M. Léon Lobet, à Verviers, pour recevoir les conditions de ce concours.

On annonce de Paris la mort de M. Albert Delpit, l'auteur du *Fils de Coralie*, qui a succombé à 43 ans.

Les romans de M. Delpit sont nombreux : *la Vengeresse*, *les Compagnons du Roi*, *Jean Nu-Pieds*, *la Famille Cavaillie*, *la Fille du Marquis*, *le Mystère du Bas-Meudon*, *Roberte de Bramaphann*, *les Fils de José*, *le Dernier Gentilhomme*, *le Mariage d'Ouda*, *la Marquise*, *Solange de Croix Saint-Luc*, *Thérésia*, *Disparu*.

Au théâtre : *Robert Pradel*, quatre actes en prose, à l'Odéon (1873); *Jean Nu-Pieds*, quatre actes en vers au Vaudeville (1875); *le Message de Scapin*, un acte en vers à la Comédie-Française; *les Chevaliers de la Patrie* (1876), drame historique en cinq actes et huit tableaux, au Théâtre-Historique; *le Fils de Coralie* (1879), au Gymnase; *les Maucroix*, comédie en trois actes, à la Comédie-Française (1883); *Mademoiselle de Bressier*, à la Porte-Saint-Martin.

Le troisième spectacle du Théâtre-Libre sera composé d'une pièce en quatre actes, en prose, d'un débutant, M. Louis Bruyère. Titre : *Le Devoir*.

M. Antoine et M^{lle} Henriot joueront les deux principaux rôles de cet ouvrage.



Le curieux titre que nous reproduisons ci-dessous est celui d'un ouvrage imprimé à Paris vers 1502 : *Le grand Vita Christi* traduit de latin en français par frère Guillaume Lemenand de l'ordre des frères mineurs de l'observance. Il figure au catalogue de décembre de M. Edm. Deman, auquel nous avons emprunté le « Sonneur de cloche » publié dans notre dernier numéro, composition mosaïquée en divers tons qui figure sur les plats d'une reliure de Raparlier pour *Notre-Dame de Paris* parue en 1889 chez Ferroud, avec illustrations de Luc-Olivier Merson.

Le grand vita xpi
traduit de latin
en français

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles-Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-38

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 25.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

VENUE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

NOUVEAUTÉS PARUES :

- P. TSCHAIKOWSKY, *Nocturne* (n° 4 des Six morc. p^r piano (op. 19).
- " *Valse sentimentale* (n° 6 des Six morceaux pour piano (op. 51).
- " *Complainte* (nocturne sur deux thèmes de *Snegou-rotschka*).
- H. DUVERNOY, *Alerte, piqueurs!* caprice (op. 88).
- " *Les Noces d'or de grand'maman*, gavotte (op. 131).
- " *Une fête à Barcelone*, bolero (op. 131).
- " *Amis, serrons les rangs!* marche (op. 132).
- M. GUZMAN, *Caprice espagnol* (op. 3).
- RENAUD MAURY, *Trois airs de ballet* (op. 13).
- A. PARENT, *Arabesque*, p^r violon et violoncelle seuls (op. 8).

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

DEUX MAÎTRES CRITIQUES BELOES. — LE « CHANT DE LA CLOCHE » AUX CONCERTS LAMOUREUX. — PETITE CONFESSION. *M. Vincent d'Indy*. — QUELQUES LIVRES. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — MARGARITÉ ANTE PORCOS. — SOCIÉTÉ NATIONALE DE MUSIQUE. *Premier concert*. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

Deux Maîtres Critiques belges.

Des nouveaux? Entendons-nous. Pas comme écrivains. Pas pour les Esthètes. Mais pour notre gros public si durablement ignorant de ses artistes et si attentivement maintenu dans cette ignorance par la presse quotidienne, que navrerait apparemment une transformation entraînant vers notre littérature l'attention retenue aux faits divers de la stérile et niaise politique courante, aux productions du cabotinage, et aux œuvres étrangères désormais atteintes et parfois dépassées par notre extraordinaire mouvement belge, visible pour tous, et admiré par tous, excepté par nos compatriotes.

Les noms de Francis Nautet et d'Ernest Verlant ne suscitent assurément rien de défini dans l'esprit mal meublé d'une bourgeoisie qui alimente ses très faibles besoins littéraires aux suppléments des grands journaux et qui, depuis quelque temps, se contente à ce point de

ces bazars d'articles à cinq sous, qu'il en est résulté la fameuse crise du Livre, qu'on n'achète plus. Il en est bien d'autres, chez nous, et des meilleurs qui sont divinement ignorés. Parlez donc, pour voir, dans les milieux dits selectés (en quel sens prendre cette sélection?) d'Eugène Demolder et de ses *Contes d'Yperdamme*. On vous regardera avec la placide inconscience d'un troupeau de vaches contemplant le passage d'une locomotive.

Il est vrai que, d'autre part (ah! comme on glisse facilement vers les digressions!) la virginale *Etoile belge* s'avise de prendre l'élection de M. Charles Tardieu à la section des lettres de l'Académie royale de Belgique, classe des Beaux-Arts, en remplacement de Jean Rousseau, comme une occasion d'inviter le Gouvernement à continuer ce mouvement de remplacement de Jean par Charles en nommant celui-ci directeur des Beaux-Arts, rien que ça! La bonne et naïve *Etoile* le réclame d'une voix gémissante, en déplorant « que ce poste reste vacant depuis de longs mois ». L'Académie, crie-t-elle, vous indique votre devoir, Monsieur le Ministre. Elle équivaut Tardieu à Rousseau. Faites de même! Equivalez-les une fois de plus. *Bis diis repetita placet!*

Comme ce détail de mœurs journalistiques vient bien à l'appui de ce que nous disions tout à l'heure. Voilà un camarade qui est secrétaire, syndic, président, économe,

quelque chose comme ça, du Comité de la Presse. En fait d'art, il a fait le voyage de Bayreuth et est le parent, à un degré mal connu, de Gounod. En fait de lettres, il a polémique immémorialement, et actuellement écrit dans *l'Indépendance belge* les stupéfiants articles de haute politique nationale, en quadruple galimatias, qui font croire que l'âme de feu Mauraige a émigré dans sa peau! Et alors que cette candidature a été brûlée et flambée dès qu'elle avait surgi, voici qu'on essaie de rallumer cette chandelle éteinte!

Mais, malheureux, parlez-nous donc, puisque vous êtes d'avis qu'il faut recruter soit pour l'Académie, soit pour la Direction des Beaux-Arts, parlez-nous, par exemple, d'hommes comme Nautet, d'hommes comme Verlant. Si vous êtes d'avis que vraiment la mort de Jean Rousseau a fait un vide, que la vacature du poste a créé des maux, et que M. Jules de Burtet qui selon vos appréciations sans conséquence « s'entend encore moins aux beaux-arts qu'aux affaires administratives et se plaît à jouer au petit manteau bleu dans les ateliers des artistes » ne suffit pas à la besogne, choisissez mieux, de grâce, que votre syndic, ou président. On ne veut plus, dans l'avant-garde qui mène la bataille artistique et laisse derrière elle vos trainards, on ne veut plus d'invalides ou de ratés, à qui on fait, sur leurs vieux jours, une sinécure rentée. Ces postes de haute influence veulent des hommes jeunes de force et surtout d'idées. Les doctrines et les allures rancunières de ceux qui n'ont jamais rendu l'ombre d'un service à notre art neuf, qui ont, au contraire, essayé de l'étouffer, qui encore aujourd'hui, mettent une évidente mauvaise grâce à le saluer et à le subir, ne conviennent pas à une mission tout entière de progrès, de foi et d'encouragement. Un ministre enthousiaste, jugeant et décidant par lui-même, fait mieux l'affaire des jeunes générations que les éclopés du journalisme, fût-il le plus pur clérical et l'appeliez-vous Pantalon!

Nos jeunes générations! Est-ce qu'on s'en occupe au milieu du bascuillage quotidien des résumés politiques, des nouvelles maritimes et commerciales, des correspondances particulières de Mons et de Huy, des faits-divers? Voici que coup sur coup, Francis Nautet, dans cette admirable revue belge *La Société Nouvelle* qui est peut-être la plus vivante, la plus progressive, la plus illuminée des feux de l'avenir paraissant chez les nations aryennes, qu'Ernest Verlant, dans *la Revue générale* qui, elle aussi, malgré sa direction nouvelle, subit les allures des temps nouveaux, publient, le premier sous le titre *Histoire des lettres belges d'expression française*, le second sous celui *Quelques écrivains belges*, des articles de tout premier ordre, d'une ingéniosité d'aperçus étonnante, d'une profondeur de pensée, d'une justesse de jugement, d'un supériorité, d'une amplitude, d'un charme de style qui empoignent et ravissent! Qui

donc signale cela dans la presse? A peine, chez les plus bienveillants, trouve-t-on une mention, en passant. Il est vrai que c'est déjà beaucoup de ne pas être injurié par les critiques qui ont accueilli Maeterlinck par des quolibets et des huées et qui comptent parmi eux celui qui a dit du frissonnant poète qu'il était un « gaillard avide de réclame »!!!

Une note de la rédaction de *la Revue générale* porte: « Depuis un certain temps déjà, la littérature éclore sur le sol belge durant ces dernières années a particulièrement attiré l'attention du monde lettré. Successivement, d'importantes revues américaines, anglaises, françaises, allemandes lui ont consacré des pages sympathiques. » Et la rédaction ajoute qu'elle va, donc, s'en occuper à son tour. Comme c'est bien le chez nous! On connaît nos poètes, on connaît nos prosateurs à Boston, à Londres, à Paris, à Berlin. Mais l'immense majorité des Belges n'en a guère entendu parler, si ce n'est en jargon de zwanze. Comme il paraît, pourtant, que ce ne sont pas les premiers venus puisque des étrangers le disent dans les deux hémisphères, *la Revue générale* daigne accueillir ce qu'en dira M. Verlant.

Eh bien, le seul fait de cette tolérance affichée d'un ton pincé fera plus de bien à la Revue, dans le groupe des lettrés, que tous les articles sur « la situation des partis » de son directeur M. le Ministre d'Etat Charles Woeste.

Mais pour nous, ce qui domine, ce n'est pas cette justice tardive, dont nos écrivains se moquent, car on les a heureusement débarrassés du goût de la gloire et des ennuis de la notoriété, mais ce fait autrement important et reconfortant que M. Ernest Verlant s'est révélé grand critique, tout comme M. Francis Nautet, et que, par leur sincérité, par la santé de leur esprit, par la façon vraiment originale et terrienne dont ils font leur œuvre, ils se placent, à notre avis, au-dessus et des classiques Brunetière et des melliflueux Bourget. Le tarabiscotage de ces officiels usés à la fleur de l'âge revuiste, leur perpétuel marchandage, leurs pesages de grains de poussière dans des balances de fils d'araignées, leurs préjugés de caste et de monde, leur ignorance scandaleuse de la vraie vie sociale, leur préoccupation d'écrire pour un petit groupe de pimbèches hystériques ou de financiers véreux qui, comme feu le bon Reinach, font de la littérature à leurs moments perdus, tous ces défauts horribles que le baguenaudage de nos gens en bonne posture transforment en immenses qualités, ils les ont évités. Ils sont nets, simples, ennemis des réserves qui tachent le manteau dont on drapait une gloire, animés d'une loyale bienveillance, fiers de trouver des artistes parmi leurs compatriotes, aimant à leur dire, déchiffrent leurs qualités natives, parlant des nôtres avec notre âme, nous les expliquant en claires phrases psychologiques, dépliant avec une fermeté élé-

gante les feuilles de ces fleurs superbes, nous révélant les beautés auprès desquelles tant d'entre nous passent sans en voir les couleurs, sans en respirer les parfums.

De telles œuvres, un tel épanouissement des plus belles facultés méritent qu'on les crie et qu'on les popularise.

Nous avons cet orgueil, à *l'Art moderne*, de n'avoir guère, depuis treize ans, signalé à tort une œuvre ou un homme, de n'avoir guère attaqué un abus, une personnalité néfaste, une pratique condamnable, sans avoir frappé juste. Chaque fois l'événement nous a justifiés, sans trop de retard, malgré les clameurs et les fureurs de la meute atteinte par nos fouaillages. Pareille fortune est le propre de ces journaux persistants, rédigés par des plumes qui n'étant pas du métier ont une absolue indépendance de préjugés et de position. Voir mieux et dire plus franchement fait trouver plus aisément le vrai. Eh bien, chers Artistes, à qui nous avons surtout consacré ces lignes, nous vous prédisons que les noms de Francis Nautet et d'Ernest Verlant, que nous connaissons déjà certes et que nous aimons, sont en passe d'ajouter un fleuron nouveau à la couronne de notre jeune art belge où déjà brillent, en joyaux précieux, tant de noms pris aux domaines les plus divers : Le fleuron de la haute critique littéraire.

LE « CHANT DE LA CLOCHE »

aux Concerts Lamoureux.

Le triomphe qui a accueilli dimanche dernier le *Chant de la Cloche* à Paris a dû retentir délicieusement dans le cœur de tous les musiciens qui composent la Jeune France musicale. Ce n'est pas seulement la consécration officielle et définitive du talent de Vincent d'Indy : c'est plus et mieux, la brèche ouverte par où passera victorieuse la colonne que le jeune maître dirige, encourage et défend avec une admirable abnégation.

Nous le sentions tous, — et avec quelle joie profonde ! — artistes et hommes de lettres réunis au Cirque d'été, lorsque la foule a acclamé d'une seule voix le compositeur, tandis qu'expiraient les accords du dernier tableau, dans lequel le peuple enthousiasmé exalte l'artiste méconnu et lui décerne l'apothéose. Et cela surtout a dû faire plaisir à M. d'Indy, qui n'en est plus à s'enorgueillir d'un succès personnel. En lui s'incarne tout un monde d'idées nouvelles, d'aspirations, de réformes, que mieux que personne, grâce à la supériorité de son art et à l'autorité qu'il s'est conquise, il peut imposer. Ces audaces, cet esprit d'affranchissement, cette préoccupation constante d'un art élevé et fier, peu accessible aux masses dans notre actuel état de culture intellectuelle, sont l'apanage du groupe laborieux à la tête duquel la mort du regretté maître César Franck a placé Vincent d'Indy. Et le grand public de Paris a, constatons-le à son honneur, en couronnant le *Chant de la Cloche*, prouvé qu'on peut désormais compter sur sa sympathie en faveur de l'œuvre de rénovation à accomplir.

Le *Chant de la Cloche* n'avait, on s'en souvient, été exécuté intégralement en France qu'en 1886, au lendemain de l'octroi du

prix de dix mille francs que décerna à l'œuvre le Jury de la Ville de Paris. Il nous fallut, au printemps de l'année écoulée, faire le voyage d'Amsterdam pour l'entendre, et nous avons consigné ici l'impression que nous fit éprouver cette partition à la fois exquise et puissante, dans laquelle Vincent d'Indy s'affirme symphoniste et compositeur lyrique de premier ordre.

Cette impression, nous l'avons éprouvée à nouveau dimanche passé. Elle a même été plus intense, l'œuvre se trouvant dans son véritable cadre, au cœur de Paris, et non pas exilée dans des régions éloignées, bien que fort hospitalières. Ajoutons qu'une exécution supérieure de la part de l'orchestre en a rendu, avec plus de fidélité qu'à Amsterdam, toutes les beautés symphoniques. En revanche les chœurs, plus nombreux et mieux disciplinés en Hollande, n'ont pas donné à Paris autant de relief aux parties vocales. Vincent d'Indy, qui s'était chargé, en l'absence de M. Lamoureux, de les diriger, tandis que M. Chevillard s'occupait avec zèle des répétitions d'orchestre, les avait amenés au maximum de perfection qu'on pouvait raisonnablement en attendre. Mais on les eût voulu mieux armés pour lutter avec avantage contre le déchainement de l'orchestre.

Quant aux solistes, ils ont — nous parlons des deux interprètes principaux, M^{lle} Francine Gherlsen et M. Gibert — vaillamment et en artistes sincères accompli leur tâche difficile. M^{lle} Gherlsen a plu à tout le monde par d'exceptionnelles qualités de musicienne, par le goût et l'intelligence avec lesquels elle a chanté le rôle délicat et charmant de Lénore. Et pourtant un malencontreux enrrouement, survenu quelques jours avant le concert, avait failli tout compromettre. M. Gibert, qui pourrait bien être le meilleur ténor actuel de France, a donné au personnage de Wilhelm beaucoup de caractère et de poésie. Il a la voix claire, bien timbrée, il articule à merveille et, s'il nuance de même, ce serait tout à fait parfait.

Les deux artistes ont partagé avec M. Lamoureux et le compositeur le succès unanime qui a accueilli chacun des sept tableaux qui se déroulent aux yeux charmés. Car les yeux, certes, sont impressionnés autant que l'ouïe par cette musique pittoresque et descriptive qui évoque mille épisodes exprimés de la façon la plus chatoyante et la plus variée.

Veut-on, au surplus, l'analyse de l'œuvre ? M. Alfred Bruneau l'a fort bien résumée en son article du *Gil Blas*, et on lira avec plaisir cette appréciation d'un musicien de goût et de talent, en attendant la prochaine exécution complète du *Chant de la Cloche* à Bruxelles :

« Aux cris joyeux des fondeurs, la Cloche colossale, dernière œuvre de Wilhelm, est achevée et, dans un livre cabalistique, s'annonce pour le Maître la mort. Wilhelm évoque donc, une dernière fois, les instants où les cloches influent sur sa vie et, parmi les dissonances nuageuses des violons, voici que le premier tableau, peu à peu, se dessine : C'est son baptême. De l'austérité calme des chants mystiques se détache la tendre et mélancolique phrase de sa mère, dont l'émotion presque douloureuse est bientôt noyée dans l'enthousiasme des religieux *Hosannah* !

Au crépuscule du soir, en un bois printanier, Wilhelm et Lénore maintenant se promènent et la scène est d'une candeur charmante, malgré son excessive froideur. A l'inquiétude de Lénore sur le succès de Wilhelm dont l'œuvre est trop belle peut-être pour être comprise des Doyens des Métiers, à son rêve de mort qu'elle raconte comme une prédiction, celui-ci répond par

un large et confiant appel à l'Art, à l'Amour et à la Nature resplendissante. Et, tandis qu'une cloche lointaine sonne l'*Angelus*, ils s'acheminent vers la ville et se perdent tous deux dans la nuit.

A la fête des Métiers, la foule chante et danse. Sur une grande gaieté de l'orchestre, les corporations défilent, les écoliers précédant les Doyens qui déclarent Wilhelm victorieusement inscrit au livre de maîtrise. Mais, comme elle l'avait prédit, Lénore, le jour même du triomphe, est morte et, à présent, Wilhelm, acablé, est assis dans la chambre des cloches de la vieille tour. La sublimité de son art est la risée de tous et nul espoir ne lui reste. Alors, en une exquise scène fantastique, à la voix des cloches de mimuit, les follets et les effets lumineux scintillent et tourbillonnent, les esprits du Rêve l'enlèvent doucement et, dans une lueur étrange, Lénore, consolatrice, apparaît à Wilhelm, lui apportant de l'infini les félicités de l'Harmonie éternelle.

Le tocsin, l'incendie, les cris. Des aventuriers pillent, brûlent, tuent, et les soldats même fuient devant le fléau. Avec l'aide de Dieu, Wilhelm sauvera la ville. Et, sur une véhémence sans égale de l'orchestre, sur les appels terrifiés, les désespoirs éperdus, les enthousiasmes frénétiques des voix, le tableau se déroule avec une puissance descriptive, une intensité de vie incomparables.

Maintenant, Wilhelm va mourir. L'œuvre est faite. Son existence entière vient de passer sous ses yeux, et c'est sans regrets qu'il adresse au Dieu des Arts sa dernière prière, afin que sa belle cloche, en laquelle est passée son âme, célèbre la paix infinie, la sublime harmonie et l'éternelle vérité.

Et tandis que son cortège funèbre défile sur la place, au milieu des discussions haineuses des maîtres et des doyens ameutant la foule, la cloche colossale, animée tout à coup d'une vie surnaturelle, s'agite d'elle-même, sonnant l'apothéose qui, de tous les cœurs, s'élève majestueusement et glorieusement vers les cieux. »

Et M. Bruneau ajoute à cette intéressante et fidèle analyse :

« J'en ai dit assez pour montrer la hauteur, la noblesse d'une telle conception. Avec une rigoureuse honnêteté, la musique suit le poème dans tous ses développements. Par l'emploi de thèmes d'une brièveté très symphonique, elle commente de la plus heureuse façon les sentiments qui y sont exprimés, et je n'étonnerai personne en affirmant que la partition de M. d'Indy est instrumentée avec une prodigieuse maîtrise. Il me suffira de faire remarquer l'emploi des sonorités qui symbolisent les divers langages des cloches, pour montrer la subtilité poétique de cette orchestration étincelante de verve et très pénétrante en ses recherches curieuses.

M. d'Indy est maintenant puissamment armé pour « s'emparer de la scène » et je ne puis que souhaiter à son premier drame lyrique le succès qui vient de saluer la reprise au concert du *Chant de la Cloche*. »

Nous croyons pouvoir affirmer dès à présent que le souhait si confraternellement exprimé par l'auteur du *Rêve* sera exaucé, les deux actes que M. d'Indy a écrits pour son drame promettant une partition de tout premier ordre.

PETITE CONFESSION

M. Vincent d'Indy.

DEMANDE. — « Simple, doux et passionné d'art, vous professez pour ceux qui furent vos maîtres : Wagner et César Franck, une admiration voisine du culte.

« Président de la Société nationale, vous y faites exécuter beaucoup moins votre belle musique de chambre que les compositions de vos distingués lieutenants : de Bréville, Benoit, Marty, Bordes, Chausson, etc...

« Quiconque vous connaît, obligeant et désintéressé à prodige, se demande où vous avez trouvé le temps d'écrire, avant qu'ait pour vous sonné la quarantaine : l'ouverture d'*Antoine et Cléopâtre*, *Wallenstein*, *Saugefleurie*, la fantaisie pour hautbois et orchestre, la Suite dans le style ancien, Tableau de voyage, la *Forêt enchantée* et ce *Chant de la cloche* que Lamoureux a fait acclamer hier.

« La croix, vous l'avez reçue sans l'avoir sollicitée. Enfin, vous ne croyez pas déchoir, vous, le rénovateur désigné du drame musical en France, en vous chargeant des parties de grosse caisse et de triangle, dans les concerts de vos amis. Que pouvez-vous avoir à vous reprocher? »

RÉPONSE. — « Je me fais construire dans mon pays, au fond du Vivarais, un château de légende. Et j'en suis l'architecte!!! Ce lieu m'attire. J'y marcherai vivant dans mon rêve orchestré. J'y finirai l'œuvre à laquelle j'ai consacré déjà plusieurs années, un drame musical ayant pour décor les Cévennes au temps des guerres religieuses. »

PÉNITENCE

« Vous direz, matin et soir, une prière à Notre-Père Franck et, chaque jour, trois « Je vous salue, Wagner ».

LE VICAIRE DE SERVICE : L.-D. (*Journal*.)

QUELQUES LIVRES

L'Aube, roman, par Ad. TABARANT. — Paris, Charpentier. — Avec cette dédicace : « A Edmond de Goncourt, à l'admirable évocateur de l'autre siècle, je dédie ce gros labeur de restitution, cette revue d'une époque dont cent ans nous séparent, écrite avec une vérité jalouse et dans la forme évocatrice d'une fixation instantanée. »

Fixation instantanée, en effet, et scrupuleusement étudiée, d'une foule de détails extérieurs de la vie populaire et bourgeoise en 1793.

Une suite d'estampes du temps, vives, lestes parfois, dessinées par le menu, rappelant entre autres celles que Debucourt a si bien gravées en couleur. Bien jolies, celles du cortège des Etats généraux, puis de l'animation du Palais Royal et de la fête populaire.

M. Tabarant a pleinement réussi son laborieux travail de photographie rétrospective, mais je ne vois rien dans son livre qui nécessite la traduction littéraire de ces jolis tableaux. Il ne nous dit rien qu'une gravure n'eût pu nous dire et nous imprimer sur la rétine à moins de frais de temps et d'attention.

Pourquoi un art empièterait-il sur l'autre, et si les aspects et les formes seules d'un temps nous frappent, pourquoi ne pas les rendre par les arts qui sont essentiellement les arts de la forme?

Si cette œuvre était « mise en peinture », nous y perdriions quelques jurons pittoresques et des aperçus généraux qu'on retrouverait dans M. Thiers plutôt que dans tout autre écrivain de la Révolution.

C'est peu de chose pour légitimer l'emploi de l'art fait pour exprimer surtout la PENSÉE.

Passagère, par PAUL BONNETAIN. — A. Lemerre, éditeur, Paris.

Cette *Passagère* me donne assez exactement l'impression d'un de ces tableaux de nu, d'une nudité élégante, jolie, bien dessinée

et savoureusement peinte, qu'on rencontre parfois au Salon de Paris. Pas profond, pas une étude, mais une capiteuse peinture de femme point tout à fait banale. Visions tentantes des délices de Ceylan. Notes justes des impressions maritimes d'un élégant.

Du charme, de la passion, filtrée par les détails d'une vie de désœuvré.

La Seconde jeunesse, par VIROILE ROSSEL. — Mignot, à Lausanne.

Poème idyllique et tendre, une sorte de roman en vers non pas originaux, mais de bonne et solide facture, avec des descriptions émues de bonheur champêtre rappelant *Le Vicair de Wakefield* de ce bon Goldsmith. La même inspiration protestante d'ailleurs, utilitaire. L'impression est saine, parce qu'on sent que ces vers qui ne ressemblent en rien à ceux de Baudelaire, viennent d'impressions vraies, paisibles et optimistes comme on peut les avoir sans doute dans quelque chalet helvétique à un bon nombre de degrés au-dessus du niveau de la mer et des passions humaines. La douceur de l'idylle n'y dégénère pas en fadeur et l'optimisme y trouve des accents mâles et généreux comme ces élans de jadis de la poésie romantique et de la strophe actée de Victor Hugo.

La vie est bonne en somme. Elle vaut qu'on la vive ! O Schopenhauer !

A propos de Tennyson.

Je voulais parler de Tennyson, j'ai recherché ce qui m'avait ému jadis dans ses vers. Mais à quoi bon faire revivre les morts ? A l'heure où il est venu, il a dit paisiblement des choses que nous redisons avec fièvre maintenant. D'autres les avaient dites avant lui.

Il les a mises dans une gaine ciselée et dorée et les a fait pénétrer ainsi dans quelques citadelles où les choses nues n'entrent pas. Mais pour nous, nous n'avons plus ni temps ni patience pour admirer cette harmonie extérieure, nous avons soif de choses fortes, neuves, dont l'éclatante nudité s'impose à nous.

Et pour ceux qui

Dans le bruit de l'orage

Entendent une voix plus profonde que le tonnerre

l'orage est d'une grisante beauté et fait oublier les tranquilles.

I. WILL.

AUX CONCERTS POPULAIRES

La deuxième matinée des Concerts populaires a été pour M. Eugène Ysaÿe l'occasion d'un succès sans précédent. Le public, habituellement réservé, s'est « emballé » avec une ardeur tout à fait inusitée. On a acclamé l'artiste, on l'a rappelé quatre ou cinq fois, on l'eût volontiers porté en triomphe. — Succès justifié par les qualités de premier ordre qui placent définitivement M. Ysaÿe à la tête des maîtres du violon. Justesse impeccable, sonorité pleine et harmonieuse, sûreté d'attaque, sentiment délicat, mécanisme prestigieux, le virtuose met tout cela au service d'une interprétation sincèrement artiste, s'élevant ainsi très haut au-dessus des violonistes dont le talent consiste surtout à éblouir par l'acrobatisme de leur doigté.

Nul ne pourrait jouer avec autant de poésie et de puissance cette très jolie *Fantaisie sur des airs écossais* de Max Bruch, dans laquelle passe l'âme des peuples du Nord. Et quant au 2^{me} Concerto de Saint-Saëns, M. Ysaÿe l'a interprété avec une autorité inégalée jusqu'ici, colorant chaque partie, leur donnant une intensité d'expression qui a émerveillé l'auditoire.

Depuis ses dernières apparitions aux Concerts populaires et aux Concerts d'hiver de M. Franz Servais, M. Ysaÿe a progressé encore, ce qui paraît difficile quand on se rappelle avec quelle incomparable *maestria* il exécute le concerto de Vieuxtemps et le concerto de Mendelssohn. Mais le talent du maître est de ceux qui grandissent toujours : le fonds en est inépuisable.

La partie symphonique du concert avait été particulièrement soignée. Et sous la ferme et vivante direction de M. Joseph Dupont, l'orchestre a fait entendre, en première audition, deux œuvres empruntées à la littérature musicale russe contemporaine : les airs de ballet du *Prince Igor* dans lequel s'affirme le génie musical de Borodine, le plus grand des compositeurs du Nord, et la *Rhapsodie orientale* d'Alexandre Glazounow, le dernier né de la famille slave et peut-être le plus brillant et le mieux doué de ses membres.

La *Rhapsodie orientale* décèle un musicien pour qui la connaissance de l'orchestre, la variété des timbres, les judicieux accouplements d'instruments n'ont point de secrets. Quelques thèmes d'une poésie intense, qui paraissent jaillis des traditions populaires, ce riche domaine qui produit les plus belles moissons musicales quand il est intelligemment exploité, servent de trame aux étincelantes broderies du compositeur. Les tableaux se déroulent à la manière des poèmes symphoniques, liés l'un à l'autre par des rappels du chant, et présentés surtout au point de vue pittoresque, avec plus de souci de la forme que du fond. C'est intéressant et charmant, malgré sa superficialité, et tels fragments, la *Ballade du vieillard*, par exemple, et le *Chant du jeune improvisateur*, qui reparait au milieu de l'orgie effrénée des troupes victorieuses, atteignent à une véritable grandeur.

La jeune école russe, qui compte actuellement parmi ses personnalités les plus distinguées MM. Rimsky-Korsakow et Glazounow, aura sur la musique la plus heureuse influence en élargissant le cadre de la symphonie, en détruisant d'enracinés préjugés sur les modulations harmoniques, en créant une instrumentation nouvelle qui déjà préoccupe tous les jeunes auteurs (M. Paul Gilson ne nous contredira pas). Ce sont, pourrait-on dire, œuvres de « propagande », qui, si elles ne demeurent point comme chefs-d'œuvre, n'en ont pas moins une sérieuse valeur et un incontestable attrait.

La *Kaiser-Marsch*, pour laquelle M. Dupont paraît avoir une prédilection marquée et qu'il conduit avec un enthousiasme tout juvénile, terminait magnifiquement le concert.

MARGARITE ANTE PORCOS

Quelques sifflets ont accueilli la seconde d'*Yolande*, sifflets promptement réprimés du reste par les applaudissements des nombreux soucieux d'art qui assistaient au spectacle.

Plus rien ne manque à la satisfaction esthétique de M. Magnard. Les suffrages des artistes lui sont acquis et il a obtenu en outre — chose précieuse — les sifflets d'une douzaine d'abonnés, cramponnés à leurs fauteuils comme des huitres à leur banc, que sa musique empêche de digérer à l'aise.

N'exige-t-il pas pour la compréhension de son œuvre un effort intellectuel considérable et dont sont incapables des mammifères de poids en travail de digestion ?

Alors, naturellement tous : financiers préoccupés d'agiotages, requis par la coulisse de la Bourse, pour qui la musique n'est qu'un passe-temps — tel le bésigue pour les vieilles tantes —

et Beckmesser du bel-air, tous les solennels masurodotes ont escaladé leur vieil arbre pour érier *vaca* à cet empêcheur de dormir en rond.

Eh bien, à cela il y a peut-être une transaction acceptable à proposer, que les masuirs, gens d'affaire, comprendront facilement.

Ils paient 60 francs par mois, soit à peu près 3 francs par représentation. Pour cela on leur donne au moins 4 actes. Un seul maintenant les exaspère.

Si, oh masuireux, on vous offrait pour ce malheureux acte qui vous incommode tant, le remboursement du quart de votre soirée, soit quinze sous, nous laisseriez-vous tranquille?

Voyons, l'offre est sérieuse. Quinze sous! mais vous nous permettez, de grâce, — cela nous arrive si rarement! — d'aller au théâtre.

Qu'on nous donne donc de temps en temps *Yolande*; nous vous dispensons volontiers de l'écouter.

La Réforme donne en ces termes le récit de cette deuxième représentation mouvementée :

« La seconde représentation de *Yolande* a eu lieu mardi. La salle de la Monnaie était bien garnie, ce qui prouve que les directeurs du théâtre qui ont eu le courage de monter le drame en musique de M. Magnard, ce dont on ne saurait assez les féliciter, ont eu raison d'en donner une seconde audition qui, nous l'espérons, sera suivie de plusieurs autres.

L'impression de la première, que l'on se trouvait en présence d'une œuvre de valeur, pleine de généreuses promesses, a été entièrement confirmée.

Les artistes et les vrais amateurs de musique assistaient nombreux à cette représentation et ont applaudi de tout cœur.

Cette manifestation de sympathie n'a pas été du goût de certains abonnés qui ont eu devoir protester violemment.

La musique de M. Magnard exerce sur eux une mauvaise influence. Cela les érisse, trouble leur sommeil; on n'entend plus aux fauteuils leurs ronronnements de chats satisfaits et bienheureux, d'être caressés par la musique laxative qu'on sert habituellement.

Donc, M. Magnard, tout comme jadis Wagner et Bizet, a eu les honneurs des sifflets. C'est parfait.

Mais pourquoi diable ces abonnés qui payent en moyenne 3 francs par cachet pour avoir le droit de régenter le théâtre et d'y imposer le mauvais goût artistique viennent-ils entendre *Yolande*, alors qu'il leur serait si simple de siroter leur mazagan dans la taverne d'en face, en attendant la *Cavalleria* de leur cœur?

Qu'ils manifestent donc un peu moins d'intransigeance. Ce n'est pas trop d'avoir au moins une fois par an un acte de vraie musique, pour toutes les banalités de goût douteux qui peuplent le répertoire.

F. L. »

SOCIÉTÉ NATIONALE DE MUSIQUE

PREMIER CONCERT.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La Société nationale de musique de Paris, qui est la pépinière des talents neufs, s'efforce, sous la très artistique impulsion que lui donne M. Vincent d'Indy, de faire connaître au public des œuvres anciennes ignorées. Elle avait inscrit à son programme d'ouverture l'*Ode funèbre* écrite en 1727 par J.-S. Bach à l'occasion des funérailles de la reine de Pologne Christiane-Eberhardine,

électrice de Saxe et margrave de Bayreuth (du wagnérisme avant la lettre, dirait l'Ouvreuse du Cirque d'été).

Cette œuvre, très pure et d'une beauté classique sévère, a reçu des chœurs de la Société, des solistes (M^{mes} Gramacini-Soubre et Baldo, MM. Warmbrodt et Quirot) et du petit orchestre accompagnateur (flûtes, hautbois, violes de gambe et quintette à cordes, — un piano et un harmonium remplaçant les deux luths en grève), une interprétation très satisfaisante.

Grand succès aussi pour deux chœurs *a capella* de Roland de Latre, détaillés avec beaucoup de goût par les Chanteurs de Saint-Gervais sous la direction de leur jeune et actif maître de chapelle, M. Charles Bordes, et pour le *Cantique de Racine*, de G. Fauré, accompagné par l'auteur.

Une pianiste de talent, M^{me} Henry Jossie, a affirmé de belles qualités de virtuose et de musicienne dans l'exécution du *Prélude, aria et final* de César Franck et de quelques pièces de Chabrier, parmi lesquelles une *Bourrée fantasque* d'écriture récente, qui a été très applaudie.

Pour finir, des *Danses orientales* chantées de M. G. Alary, qui n'ont qu'un intérêt de facture et qui détonaient par leur orientalisme d'exposition universelle dans un concert sévèrement composé.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

La maison d'édition Enoch et Costalat, boulevard des Italiens, 27, à Paris, vient de publier toute une série de mélodies nouvelles, étrennes musicales qui plairont aux amateurs de compositions aimables, d'interprétation facile.

En premier lieu, une mélodie de CÉSAR FRANCK, *le Mariage des roses*, sur un texte de M. Eugène David. Puis un lot nombreux d'œuvres de M^{lle} CHAMINADE :

Berceuse (Ed. Guinand), *A l'Inconnue* (Ch. Grandmougin), *Sur la plage* (Ed. Guinand), *le Rendez-vous* (Ch. Cros), *Viens, mon bien-aimé!* (A. Lafrique), *Barcarolle* (Ed. Guinand), duo pour mezzo et baryton, et *Nocturne pyrénéen* (A. Silvestre), duo pour contralto et basse.

Citons en outre :

LUCINI. *Neiges d'avril* (P. Bernay).

LIPPACHER. *Noël d'Alsace* (Ch. Grandmougin).

DUVERNOY. *Chant d'Alsace* (A. Silvestre).

P. LACOMBE. *Fleur meurtrie* (L. Gozlan).

Id. *L'Exilé* (A. Silvestre).

La présence à Bruxelles de M. TSCHAÏKOWSKY appelle l'attention sur les récentes compositions du maître russe. Parmi celles-ci, signalons aux pianistes une *Valse sentimentale*, un *Nocturne* et une *Complainte* sur deux thèmes de *Snégourotchka*. Ce dernier morceau a été transcrit par M. A. Ziloty pour piano et violon. Ce sont, on le sait, MM. Maekar et Noël, Passage des Panoramas, 22, à Paris, qui sont les concessionnaires exclusifs de la musique de Tchaïkowsky pour la France et la Belgique.

Citons encore, chez les mêmes éditeurs, un *Andante religioso* pour violon, violoncelle ou cor en *fa*, avec accompagnement de piano, que vient de faire paraître M. ALFRED FOCK.

PETITE CHRONIQUE

M. Georges Eekhoud fera samedi prochain, à l'Exposition du « Voorwaarts » qui s'est ouverte hier, une conférence sur *les Mœurs au siècle de Shakespeare*.

Une très intéressante matinée sera donnée aujourd'hui dimanche au Théâtre du Parc, par M^{me} J. Thénard, de la Comédie-Française, avec le concours de MM. J. Renot, Krauss, Demey, Durel, P. Franck, Bertin, et de M^{mes} A. Guyon, Cl. Bauché, Cl. Schmidt et Devienne. On jouera *les Femmes Savantes* et *les Folies* de Regnard.

Les plus grands soins ont été apportés à l'interprétation et à la mise en scène de ces deux ouvrages, qui constitueront un spectacle artistique des plus attrayants.

Pour rappel, la deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu au Conservatoire aujourd'hui dimanche, à 2 heures, avec le concours de M. Désiré Demest, professeur au Conservatoire royal de musique de Liège, qui chantera l'air de *la Jolie fille de Perth* de Bizet et deux airs italiens de Fasolo et Bononcini (XVII^e-XVIII^e siècle). MM. Anthoni et De Greef exécuteront la sonate en si mineur de J.-S. Bach pour flûte et piano. La *Symphonietta* de Raff terminera cette belle séance.

Nous avons annoncé que le Cercle artistique de Bruxelles consacrerait le 24 février une séance aux œuvres de M. Vincent d'Indy. Le programme en a été arrêté comme suit : 1^o Trio pour piano, clarinette et violoncelle; 2^o Madrigal; 3^o Tableaux de voyage pour piano; 4^o Lied pour violoncelle; 5^o Le rêve (extrait du Chant de la Cloche); 6^o Valse pour piano.

Le Cercle artistique de Gand prépare de son côté pour le 27 du même mois un concert dans lequel les chœurs et les instrumentistes de la Société interpréteront diverses œuvres de César Franck, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Pierre de Bréville, Ernest Chausson, Emmanuel Chabrier et Charles Bordes.

■ Au Conservatoire de Gand, M. Adolphe Samuel donnera le 25 février un concert exclusivement dévoué aux compositions de M. Vincent d'Indy. Au programme : le 2^{me} et le 4^{me} tableau du Chant de la Cloche (solistes : M^{me} Michaux et M. Demest), le Camp de Wallenstein et la Symphonie sur un chant montagnard français (soliste : M. Litta).

M. Emile Sigogne reprendra le lundi 23 courant la série de ses intéressants entretiens sur la littérature contemporaine. Les leçons seront données tous les lundis, à 4 heures, dans la jolie salle de la Galerie moderne, rue Royale, 180.

Voici le programme des cours :

23 janvier, aperçu général sur le Théâtre contemporain. — 30 janvier et 6 février, Emile Augier. — 13, 20 et 27 février, Alexandre Dumas fils. — 6 et 13 mars, Ibsen. — 20 et 27 mars, lecture d'œuvres inédites.

Prix du cours pour les dix séances, 20 francs; une séance à part, 3 francs. Une réduction de moitié est faite aux membres de l'enseignement et aux pensionnats.

Le sculpteur Rodin vient d'achever le médaillon le César Franck destiné au monument qu'érigent à la mémoire du maître ses anciens disciples. L'œuvre, que nous avons vue ces jours-ci dans l'atelier de l'artiste, est superbe de vie et d'expression. Elle sera exposée le mois prochain au Salon des XX, où la musique de César Franck a été, ainsi qu'on sait, jouée en première audition et est très goûtée des fervents d'art qui suivent les manifestations artistiques des XX.

Quelques nouvelles des compositeurs français : M. Vincent

d'Indy vient d'achever le deuxième acte du drame lyrique auquel il travaille. L'œuvre s'annonce comme devant dépasser tout ce que le compositeur a écrit de plus dramatique et de plus expressif jusqu'ici.

M. Chausson a terminé un fort beau Poème de l'amour et de la mer pour ténor avec accompagnement d'orchestre sur un texte de Maurice Bouchor. Il a mis en outre la dernière main au deuxième acte de son drame lyrique *Le Roi Arthus*, qui promet beaucoup. Ce deuxième acte, notamment, contient un duo d'amour d'une passion et d'un mouvement extraordinaires.

M. Pierre de Bréville, outre l'ouverture pour *la Princesse Maleine* qui fut jouée à la Société Nationale, a écrit un poème lyrique pour baryton et orchestre intitulé *La Tête de Kenwarc'h*, chant de guerre gallois du XIII^e siècle, une curieuse série de portraits en musique : Franck, d'Indy, Fauré, Chausson, un Salut en quatre parties pour voix seules et chœur de femmes, enfin diverses mélodies.

M. Albérie Magnard est tout à sa seconde symphonie. Quant à M. Charles Bordes, il est absorbé par la maîtrise de Saint-Gervais, à laquelle il a donné une impulsion artistique d'un intérêt exceptionnel.

Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de France vient d'accorder à l'Association des journalistes parisiens les grandes salles de l'École des Beaux-Arts pour y exposer, pendant le mois de mai prochain, les portraits des écrivains et des journalistes du siècle.

Cette exposition sera des plus intéressantes; les organisateurs ont reçu la promesse de nombreux portraits, aussi curieux au point de vue artistique que par les personnalités qu'ils représentent.

Les adhésions continuent d'arriver et sont reçues chaque jour au comité de l'Association, *Abis*, boulevard des Italiens.

La curieuse gravure sur bois dont nous donnons ci-dessous la reproduction figure sur le titre de l'ouvrage de Symphonien Champrier intitulé : *Symphonia Platonis cum Aristotele et Galeni cum Hippocrate* (Paris, 1516). — Au catalogue Deman de décembre.



PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES,
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGERES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

J. SCHAVYË, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

EUGÈNE LAERMANS. — AU SIÈCLE DE SHAKESPEARE. — CONCERTS DE LA SEMAINE. — A UN CRITIQUE. — SAMSON ET DALILA. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — THÉÂTRE LIBRE. — LE TOMBEAU DE BAUDELAIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Eugène Laermans

Celui-ci, certes, est quelqu'un. Du groupe des exposants du *Voorwaarts* il se lève, maître non pas encore dans son art, mais de son art spécial et personnel, avec une vision neuve des choses et des hommes que sa nature d'artiste profond et sincère rend dominante.

On lui crie comme un reproche : Vous faites de la caricature !

Et l'on oublie que les gens de notre siècle, tant paysans que citadins, revêtent l'aspect grotesque, quasi généralement. Notre vie étant fiévreuse et compliquée, nos besoins et nos affres inconnus aux siècles précédents, la transformation de notre race s'accomplit, le corps dégénérant presque à mesure que l'esprit se développe. Mille facteurs rompent l'équilibre et le calme de l'existence et impriment au masque et aux dehors humains un curieux caractère de déformation. Quoi d'étonnant que l'expression artistique — dès qu'il s'agit de talents observateurs et aigus — profère ces aspects bizarres ?

Les hommes de notre temps, si un Grec eurythmique du temps de Périclès les dévisageait, il les jugerait à peine ses semblables ou croirait à l'avènement d'une autre espèce. Non seulement dans les établissements de bains nous scandalisons les murs et les colonnes par l'horreur de nos graisses et de nos contours, mais dans la rue même nous sommes, grâce à des modes ineptes et outrageantes, des quintessences de ridicule. Les foules modernes ou moins encore les groupes d'hommes modernes, — troupes électoraux, défilés à l'offrande des mortuaires, meetings, réunions parlementaires, processions, — celui qui les regarde attentivement ne peut s'empêcher d'y découvrir des juxtapositions tératologiques. Dans cet ensemble, les gens à prestance et à allure demeurent aussi bizarres que les autres, par cela même qu'ils accentuent les écarts et les contrastes.

Qui dira le ridicule du bourgeois chauve qui arbore une barbe ? Et les réplets et les dodus qui portent l'hostie de leur nombril dans l'ostensoir massif de leur bedaine, dindonesquement ? Et les maigres, longs comme des pains français ? Et les minuscules autant que toupies ou poupées essuie-plumes ! Il est quasi impossible de songer à une rencontre de gens, soit en ville, soit aux labours, sans être forcé de donner raison aux peintres déformateurs et aux artistes cruels. Les Forains sont aussi criants de réalité parisienne que les Laermans de réalité champêtre !

— Au reste, la tendance se généralise. En France, toute une école s'est levée, très anxieuse de traduire les aspects à trous et bosses de l'humanité et, chez nous, les salons précédents nous ont familiarisé avec les tentatives étranges de Henri De Groux et les étonnantes caractérisations de M^{lle} Marguerite Holeman. Quant à James Ensor, il inscrit et burine de la bizarrerie féroce.

Un peintre tel que Laermans, venant — nous avons tâché de le montrer — à son heure, on peut se demander de quels ancêtres il tient? Sa descendance est aisée à saisir.

Et d'abord, en Flandre seule il pouvait éclore. Devant son art un Latin doit se trouver béant et le seul mot : vulgarité, doit sceller son jugement. Callot est fringant et pittoresque, Forain, dont nous rapprochions incidemment Laermans, est spirituel et cynique. Avec eux, notre peintre n'a que de lointains rapports, étant lui un triste et un apitoyé. Il s'intéresse peu aux qualités de fantaisie rare et ciselée. Il n'est ni un illustrateur ni un trouveur de légendes. Seul Daumier pourrait, parmi les Français, le revendiquer comme élève.

Pourtant ses vrais ancêtres, ceux dont il hérite pleinement et largement, ceux qui lui sont sa vraie et authentique famille, se nomment Breughel et Bosch. Ils revivent en lui, assurément transformés, peut-être méconnaissables, mais profondément mêmes en dernière analyse.

Connaissez-vous non pas les diableries, mais les *Saisons* de Pierre Breughel et surtout ses étonnants et terribles *Mendiants*? De tels sujets, où la réalité la plus violente se prouve, où la misère humaine est célébrée en des corps misérables et ridicules, la même intimité de pitié, la même fondamentale tristesse, si évidentes chez Laermans, se dégagent. Ils sont bien, les ancêtres gothiques et ce peintre moderne, de même race et de même spiritualité. Ils aiment au fond, pénétrairement, la détresse humaine qu'ils peignent. Si les sots rient devant leurs œuvres, n'y voyant que sujets de vaudeville ou parades foraines, c'est que les sots sont des sots. Eux les Flamands, à la fois matériels et mystiques, ont la religion de la plaie et de la loque, du corps hydro-pique ou émâcié, de la chair veule et tarie. La haine pour eux serait blasphème et diminuerait la portée de leur vision.

Les scènes de Laermans ne sont pas gaies. Elles sont vivantes avec excessivité. Elles se développent en des paysages gris, sous des ciels bas, par des campagnes ou des banlieues dont l'atmosphère est tombale. La douleur des choses les enserme; elles s'affirment dans le rayon de l'angoisse et du dénûment, avec au-dessus d'elles l'identité des jours mornés et parfois « la nuée inquiétante ». Ses types s'imposent à la fois bouffons et mélancoliques; ils réalisent la fusion de ces deux

éléments contraires et puisent en cette rencontre l'inusité sentiment qu'ils font éclore. D'où la surprise.

Le public ne s'arrête qu'à leur aspect bouffon. Il détaille leur accoutrement : culottes où toute une famille semble avoir fourré ses cuisses pendant un siècle; bedaines où paraît s'accomplir une digestion collective; sabots énormes; casquettes couleur de pluie; bretelles en croix sur le Golgotha d'un dos monstrueux; camisoles bourrées à éclater; jupons comme des meules dans la campagne.

Mais le vrai Laermans est au delà de ces détails. Qu'il en ait conscience, ou bien qu'il l'ignore, la grande force que son observation perforante met en évidence est un immense sentiment d'humanité, non pas de l'humanité en général, mais de celle de son temps, celle qu'on rencontre, celle qu'on étudie et celle pour et par laquelle on souffre. Les artistes du Nord plus que ceux du Midi propagent ce sentiment dans leurs œuvres, et voilà peut-être la plus fondamentale différence qui les sépare. Il suffit de le signaler dans : *La Prière au village*, *Le Soir*, *Exode de villageois*, *Une Nuée inquiétante*, pour qu'immédiatement on saisisse avec quelle ténacité de pluie indiscontinue il baigne ces œuvres. Chez les puissants seuls, il règne aussi total et aussi accusé.

Dites, avons-nous raison d'insister sur l'avènement en art d'un peintre tel qu'Eugène Laermans?

Au Siècle de Shakespeare

par GEORGES ECKHOUD (1)

L'apré styliste du *Cycle patibulaire*, le robuste poète des *Kermesses*, le médullaire romancier de *la Nouvelle Carthage* et de *Kees Doorik*, le conteur national des *Fusillés de Malines* nous donne une œuvre nouvelle, d'érudition cette fois : *Au Siècle de Shakespeare*.

Par l'abondance de son œuvre, l'interminable variété de ses écrits et la rude vigueur de son talent, Georges Eckhoud compte comme l'un des chefs incontestés du mouvement artistique belge. Il s'affirme décidément une des personnalités marquantes des lettres contemporaines et son nom s'inscrit désormais dans la liste de ceux qu'en terre belge ou française on qualifie : « maîtres ».

Au Siècle de Shakespeare, c'est un large et superbe décor, brossé avec ampleur et richesse, plein de couleur et de relief, et déroulant, sur les bords de la Tamise, le pays anglais tel qu'il était au temps du dramaturge génial d'*Hamlet* et du *Roi Lear*. L'écrivain fait surgir un Londres passé, un Londres lointain dont les eaux du fleuve tragique qui le baigne ne se souviennent plus d'avoir reflété les tours et les murailles, et dont il ne reste à l'heure présente, avec les œuvres des poètes de ces périodes, que quelques monuments formidables qui ont pu porter, sur leurs épaules de pierre, des faix d'années.

D'abord, voici la campagne, les coutumes des fermiers et des gentilshommes campagnards, mœurs riches et libres, vivifiées de

(1) Chez Lacomblez, à Bruxelles.

plein air, de sang et de force. Quelques échelons plus bas, c'est le rustre renforcé, le maroufle anglais dont Georges Eckhoud reproduit un superbe portrait, buriné par l'évêque Earle. Ces populations « hors ville » sont décrites avec leurs festins et leurs fêtes : les veillées où le bol d'ale épiceé circulait à la ronde, les ripailles de Noël, le gâteau de l'Épiphanie, les *Morris dances* du 1^{er} mai, les luttes et les tournois de Cotswold-Hill.

Après nous avoir promenés dans une province sonnante ainsi d'une vie énergique, l'écrivain nous fait entrer dans le Londres de jadis. Les rues s'ouvrent. Le peuple bat les murs. Le fleuve se sillonne de navires, de bateaux, de canots. « Le Londres d'alors est situé sur la colline du Lud et, bien longtemps après l'invasion du luxe et des mœurs plus policées, il représente un dédale de rues étroites, tortueuses, où traîne, à ciel ouvert, un ruisseau noir et bourbeux, — ruelles bordées de hautes maisons en bois, mal plâtrées, à trois étages, à toits de plomb, aux multiples pignons pittoresquement déchiquetés, et dont le faite, en surplomb sur le rez-de-chaussée, empêche les rayons du soleil d'atteindre le pied des façades. » Voilà les églises, au nombre de cent vingt, les prisons, celle de Ludgate, entre autres, où les débiteurs insolubles, lorsqu'ils y étaient écerués, étaient autorisés à solliciter la charité des passants à travers les barreaux de leurs geôles donnant sur la rue. Voilà les quartiers fameux : Coal-Harbour, refuge des dissipateurs et des gens tarés ; Moor-Ditch, célèbre par ses marais et ses bicoques sordides ; Black-Friars, dont les habitants se consacrent à la fabrication des plumes ; Bucklers-bury, le séjour des herboristes et des apothicaires ; Cléments-Inn, l'habitaclé de la jeunesse universitaire ; Pitch-Hatch, le quartier des maisons borgnes. Voilà les filles et les courtisanes, les *laced muttons* (moutons lacés), comme on les appelait alors, voilà les *hot houses* (littéralement : maisons chaudes), avec les proxénètes et les procureuses. Voilà les galaneries de ce siècle, avec la jolie légende de l'arbre du pont des Cocus.

Toute la vie de Londres ! Les tavernes et, parmi elles, la *Boar's Head Tavern* (la Hure de Sanglier), célèbre, celle-ci : « Au XVI^e siècle, les établissements de cette cocagne se concentrèrent en un seul foyer, la vaste auberge de « la Hure de Sanglier », près de London-Stone ou la Pierre de Londres, comme nous l'apprend Ben Jonson dans sa *Foire de la Saint-Barthélemy*. Ces murs saturés et imprégnés de tant de fumets savoureux et de bouquets recherchés, et qui avaient vu défiler des générations entières de convives illustres et de gourmands épiques, furent détruits en 1666 par cet incendie formidable qui consuma les trois quarts du vieux Londres. Mais ce temple du culte de Gaster comptait tant de fidèles, il était tellement indispensable aux braves cockneys, qu'on le reconstruisit deux ans après. Toutefois, l'ère des imposantes ventrées touchait à sa fin et, à quelque temps de là, ces halls immenses, construits pour des tablées de géants, parurent démesurés aux Londonniens, qu'avait étriés et rassis le maussade puritanisme ». Parmi les autres tavernes se signale surtout la *Strène*, où se rencontraient Ben Jonson, Shakespeare, Beaumont, Fletcher, Selden, Cotton, Carew, Martin, Donne et beaucoup d'autres artistes. Détail comique, « on donnait, Shakespeare en fait foi, l'homérique nom d'*ajax* aux alcoves que nous désignons plus prosaïquement aujourd'hui par le nombre 100 ».

Ensuite, l'auteur nous décrit les coupeurs de bourses et de jarrets, l'engance de la valetaille : les *blue bottles* (bouteilles bleues), ainsi appelés à cause de la couleur de leur livrée ; puis, les maisons de jeu, les promenades, les patrouilles...

Les deux derniers chapitres sont consacrés, l'un à la cour, l'autre au théâtre. L'histoire des toilettes à la cour est pittoresque et piquante. Les seigneurs sont raffinés, précieux, mais en même temps « ils sont sanguinaires ; la vue, la couleur du sang les régale. A la fin de la classe à courre, les veneurs ont coutume de plonger leurs mains dans le sang de la bête immolée, en guise de trophée. Un des sports auxquels se livrent les *fast youths*, autrement dit les lionceaux de ce temps-là, consiste à retirer avec la bouche un pruneau ou un raisin d'un vase d'eau-de-vie enflammée ».

Dans le curieux chapitre consacré au théâtre, cueillons ceci : « C'est que l'esprit orné et vivace, à la fois raffiné et ingénu, l'impressionnabilité des grands concertait avec l'enthousiasme, la naïveté et l'exubérance du peuple. Rien alors de notre épouvantable bâillement fin-de-siècle, rien surtout de cette agitation à vide, de ce *struggle for noise*, de cette lutte pour la réclame, de cette sophistication encore pire que l'apathie universelle. Tout ce monde de la Renaissance ressent encore plus qu'il ne pense, et pense tout haut et vibre, et s'épanche. Par exemple, il n'y va point par quatre chemins. Il ignore ce qu'on appelle aujourd'hui un succès d'estime. Ou bien il rit aux éclats ou bien il sanglote ; il s'emballé ou il se fâche ; et, dans ce dernier cas, gare aux pommes tapées et même aux coups de gourdin. Les soirées orageuses, comparables à la bataille d'*Hernani*, sont fréquentes. *Clubs ! Clubs !* cet appel à l'émeute par lequel s'attroupent et s'enfièvent les apprentis londonniens, ne retentit pas seulement sur la scène, dans *Jules César* ou *Roméo et Juliette*, mais amène et révolutionne souvent les salles. Usant des repréailles du pape Léon X à l'égard d'un moine qui lui avait fait entendre une méchante comédie, ces violents galopent le poète jusque dans la taverne voisine et vous le bernent avec entrain. »

Tel ce livre, fortement pittoresque, fervemment érudit. On devine un amour profond de l'auteur pour cette époque si grande et si robuste, pour ces temps quasi héroïques de barbarie raffinée. L'atmosphère de ce siècle est saisie avec une justesse colorée et vive et l'on se rend un compte exact et nécessaire, d'ailleurs, de « l'alentour », dirais-je, des géniales œuvres littéraires de cette sublime période, dont Georges Eckhoud nous parlera en de prochains volumes.

CONCERTS DE LA SEMAINE

M. Tchaïkowsky à l'Association des artistes musiciens.

La moisson a été abondante, cette semaine, de croches, de doubles croches, de blanches, de rondes et de soupirs. C'est la saison où les pianos implacablement martelés, implorent la pitié, où les violons exténués demandent grâce et crient miséricorde.

Samedi passé, ce fut M. Tchaïkowsky qu'on présenta à l'Association des artistes comme chef d'orchestre et comme compositeur.

M. Tchaïkowsky est un musicien célèbre. Ses mélodies aimablement banales l'ont rendu populaire dans les pensionnats de jeunes filles ; sa musique de chambre, qui reflète tour à tour Schumann, Gounod et Verdi, a mis en mouvement tous les archets d'amateurs, et ses compositions symphoniques ont figuré sur tous les programmes de musique russe qu'une excursion navale a mis à la mode.

Les œuvres entendues à l'Association : 3^{me} suite d'orchestre, 2^{me} Concerto pour piano, fragments du ballet *Casse-Noisette*,

Ouverture solennelle, ont révélé plus d'habileté et d'ingéniosité que d'inspiration. Il y a vraiment peu d'invention dans ce formidable concerto, accumulation de toutes les difficultés pianistiques connues. Et n'était le sérieux talent, la variété de timbres et l'ampleur de style du virtuose, M. Franz Rummel, il eût paru insupportable.

Le compositeur est plus heureux dans un cadre restreint, et telles petites pièces, l'*Humoreske*, par exemple, ont un joli tour mélodique enveloppé d'harmonies délicates. M. Ruminel s'est montré artiste de premier ordre dans l'interprétation, de cette œuvre. Son exécution du *Rondo Capriccioso* de Mendelssohn et de deux pièces de Chopin lui ont valu une ovation unanime et les honneurs du *bis*. Dans un concert Tchaïkowsky, cette attitude du public a paru quelque peu ironique. Mais aussi pourquoi vouloir imposer Tchaïkowsky comme porte-drapeau d'une école dont il n'est que le serre-file? Les musiciens bruxellois connaissent trop bien Borodine, Rimsky-Korsakow et Alexandre Glazounow pour se méprendre sur la place qu'il faut assigner à chacun des membres du groupe des musiciens néo-russes.

Musique de chambre au Conservatoire.

Après l'artillerie de siège de l'Association, l'artillerie légère des *Professeurs d'instruments à vent*: un petit orchestre réduit à l'harmonie — flûtes, hautbois, clarinettes, cors et bassons, — a exécuté avec la plus exacte précision de mouvements et de nuances une œuvre un peu longuette, quoique agréablement écrite, de Raff, la *Simphonietta*, op. 188, et aussi, avec une légère modification dans la composition du groupe instrumental, un *Divertissement* de Mozart.

Le grand succès de la séance a été pour MM. Anthoni et De Greef, qui ont exécuté à ravir la sonate de Bach en *si mineur* pour flûte et piano, et surtout pour M. Désiré Demest, le jeune chanteur liégeois qui s'est rapidement fait un nom à Bruxelles. Sa voix est d'une étendue extraordinaire. M. Demest a chanté dimanche de vieilles et exquises mélodies italiennes écrites dans les registres graves: un air de Caldara, un autre de Bassani, puis le célèbre *Plaisir d'amour* de Marsini, et enfin l'air de *la Jolie Fille de Perth*, qui exige une voix de fort ténor et que le chanteur a dit avec tant d'autorité, de grâce et de sentiment que le public l'a redemandé.

Nous avons signalé déjà les qualités exceptionnelles de l'artiste, appelé à prendre la première place parmi nos chanteurs de concert, — et pourquoi pas de théâtre? L'organe est si riche et d'un timbre si harmonieux, l'artiste a tant de conscience et de scrupule qu'on peut tout espérer de ce talent naissant, vierge de tout cabotinage et indemne d'habitudes pernicieuses.

M^{lle} Louise Derscheid.

C'est Brahms qui a triomphé, jeudi dernier, à la Grande Harmonie, avec, pour protagonistes, M^{lle} Louise Derscheid, MM. Colyns et Edouard Jacobs, interprètes fidèles et consciencieux, enthousiastes des œuvres qu'ils présentaient au public et sachant l'art de communiquer à l'auditoire la belle ardeur qui les enflamme. Exécution correcte, nuancée et artiste du *Trio en si majeur*, de la *Sonate* pour piano et violoncelle en *fa majeur*, du *Quatuor* en sol, récemment entendu à la séance Kefer.

Le quatuor Crickboom.

MM. Crickboom, Angenot, Hans et Gillet ont donné vendredi, à la salle des Ingénieurs, devant un auditoire nombreux, leur

première séance de musique de chambre. Soirée charmante, dans laquelle le jeune quatuor a affirmé de réelles qualités d'ensemble et un entrain juvénile de bon augure. Le joli quatuor en *ré majeur* de Borodine a spécialement reçu une excellente interprétation. M. Crickboom l'a conduit d'un archet souple et ferme à la fois, et la phrase du *notturmo* a servi à mettre particulièrement en relief le violoncelliste, M. Henri Gillet. Le quatuor en *mi bémol* de Tchaïkowsky, joué pour la première fois par M. Ysaye et ses partenaires aux XX, de même que le quatuor de Borodine, ouvrait la séance.

Dans un intermède vocal, on a applaudi M^{lle} Louise Van Hoof, qui a chanté avec un joli sentiment et d'une voix fraîche des mélodies de Borodine, Cui, Kopilow et Tchaïkowsky.

A UN CRITIQUE

Quand on lit des articles à prétentions philosophiques et psychologiques comme celui que M. Derepas — un imitateur maladroit des formes littéraires de M. de Vogüé — consacre dans le *Correspondant* à « la Musique et l'âme moderne », on se dit qu'une fois encore nous n'avons pas assez crié le nom de nos hommes de valeur.

Voilà un monsieur qui, avec les meilleures intentions du monde, se met à parler de Wagner et de César Franck. Je le soupçonne, d'après ses dires, de n'être grand clerc ni en allemand ni en musique, et d'avoir été obligé de juger Wagner d'après ce qu'en ont dit Schuré, Jullien, Saint-Saëns, Catulle Mendès, — poètes intuitifs ou commentateurs instruits, — mais esprits trop latins pour tenter l'escalade philosophique d'un génie aussi teutoniquement compliqué que Wagner.

Un seul, jusqu'ici, que les initiés s'arrachent mais que les superficiels ignorent trop, a, par un magnifique travail de science et de pensée, rendu les conceptions de Wagner accessibles à nos esprits latins, c'est M. Maurice Kufferath.

Si ce M. Derepas l'avait lu, il n'opposerait pas à Wagner le génie si différent de César Franck, qui, par parenthèse, faisait sa nourriture des partitions de Wagner.

Il n'accuserait pas Wagner d'avoir créé *Parsifal* pour « populariser la théologie et la métaphysique », et il comprendrait que l'interprétation artistique et *consciente*, d'un sentiment profond, n'est pas nécessairement « de l'art à systèmes ».

Au lieu d'accuser Wagner de nous donner « de la mythologie alambiquée et symbolique », il le verrait, secouant l'éparpillante multiplicité des impressions extérieures de son temps, pour chercher dans les vieilles et frustes légendes communes à tous les peuples, l'expression simple du sentiment humain.

Ce monsieur qui admire Beethoven a-t-il jamais étudié la neuvième symphonie, avant de dire que « Wagner a poussé très loin le mépris de la prudence à l'égard de l'oreille »? S'il l'a étudiée, je l'engage à la relire ainsi que les derniers quatuors de Beethoven, et l'œuvre tout entière de Bach, aux fugues et aux canons entêtés qui n'ont rien de « prudent ». Et je lui citerai seulement un petit (?) accord de treizième mineure (premier accord du « presto » qui précède l'entrée du chant dans la neuvième symphonie) qui semble rempli d'« imprudence » et que Wagner — le plus grand commentateur de la neuvième — n'a jamais dépassé en audace.

Vous me demandez pourquoi je réponds à un pareil ignare? Mais c'est parce que ses phrases — e l'ai vu — l'avaient fait

prendre au sérieux par des ignorants que j'aimais beaucoup. Et parce que j'enrage de voir naitre et circuler ces productions pré-jentieuses et ultra superficielles quand nous avons chez nous, tout à côté, de si lumineuses explications.

Si nous tirions un peu nos Kufferath du fond de nos bibliothèques pour les faire voyager dans les cerveaux non encore renseignés, nous serions moins exposés à voir éclore et prospérer des petites fabrications caduques et sans bases comme celles de M. Derepas.

I. WILL.

SAMSON ET DALILA

AU THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le directeur de notre Théâtre Royal, abandonnant le répertoire habituel de province, vient de monter *Samson et Dalila* de Saint-Saëns. C'est la première fois que cet opéra est joué en Belgique.

Il faut savoir gré de cette innovation au directeur, et cependant je regrette presque le choix de M. Fabre. Non pas que je ne considère cet opéra comme une œuvre de valeur. J'estime au contraire que parmi les grands opéras français modernes, par la sincérité et la science musicale, il marque au premier rang. Mais l'œuvre ne me paraît pas avoir grandi à la scène; la forme de l'oratorio était mieux son cadre et l'intime exécution par la voix et le piano me laissait meilleur souvenir.

Ces trois actes traînent un peu, ils manquent de mouvement, l'action languit, c'est monotone.

Cette impression que j'ai éprouvée a été celle du public. Il n'a pas apprécié l'intrinsèque valeur de la musique et a fait à l'opéra un accueil assez froid. Le public a eu tort; *Samson et Dalila* est bien l'œuvre d'un musicien puissant, d'une personnalité très nette et d'une remarquable probité artistique. La piété et la passion ont inspiré Saint-Saëns. Nous devons à la piété le 1^{er} acte jusqu'à l'apparition de Dalila et le 3^{me} tableau tout entier; ce sont les meilleures pages de l'œuvre et les plus heureuses inspirations du compositeur; le sentiment religieux y est élevé et pénétrant.

La passion me semble avoir moins bien inspiré Saint-Saëns; au 2^{me} acte, toutefois, dans le duo de Samson et Dalila, il a trouvé des accents d'une énervante volupté, d'une ardeur singulièrement troublante.

L'exécution est convenable; l'orchestre, dirigé par M. Léon Dubois, a des qualités; M^{me} d'Ajac et M. Fonteix tiennent bien les rôles principaux.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

L'orchestre des Nouveaux concerts, sous l'énergique impulsion imprimée par M. Dupuis, a définitivement acquis des qualités de clarté, de précision et d'ensemble qui nous valent d'excellentes exécutions d'œuvres très différentes. Nous avons entendu dimanche dernier la symphonie en sol mineur de Mozart et l'ouverture d'*Obéron* de Weber.

La pure diction et la jolie voix chaude, très habilement conduite, de M. Désiré Demest, le lauréat de notre Conservatoire, sont bien connues; mais cette jolie voix nous a paru insuffisante

dans le monologue « O glaive promis par mon père » et le chant d'amour « L'ombre fuit » du premier acte de *la Valkyrie*. Elle n'a eu ni assez de mordant ni assez de vigueur. Et le sauvage élan, la mâle énergie du héros ne vibrent pas au travers de l'impeccable diction de M. Demest.

L'orchestre a eu le tort de suivre le chanteur, de s'étouffer et de s'astreindre ainsi à un rôle secondaire. Ce n'était pas du tout *la Valkyrie*. M. Demest chante beaucoup mieux l'air du Graal de *Lohengrin*; il y trouve des accents plus vrais et plus mâles.

Le grand intérêt et le grand succès du concert ont été pour M. Bernard Stavenhagen que M. Dupuis nous avait précédemment déjà fait acclamer. Quoique jeune, M. Stavenhagen est un maître du piano. Il joint à une merveilleuse virtuosité une extraordinaire puissance. Il ne recherche pas les effets, mais s'absorbe dans l'œuvre interprétée, et son jeu simple, net, acquiert une admirable intensité d'expression.

C'est dans le Concerto en ut mineur de Beethoven que se sont surtout révélées l'ampleur du style et la pénétrante puissance de Stavenhagen. Il a joué encore un carnavalesque Concerto en la mineur et la 12^e Rhapsodie de Liszt.

THÉÂTRE LIBRE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le Ménage Brésil de M. ROMAIN COOLUS. — **A Bas le Progrès** de M. DE GONCOURT. — **Mademoiselle Julie** de M. STRINDBERG.

M. Coolus est un des plus fréquents rédacteurs de *la Revue Blanche*. Il y publia de curieux vers d'un rythme souvent heureux, d'une langue singulièrement travaillée, des nouvelles brutales et gouailleuses mêlées de subtilités verbales d'une ingéniosité raffinée. Sa pièce est une pochade crue, excessive et d'une tournure parodique très déterminée. Il y a en M. Coolus une certaine verve satirique. Il est au naturalisme ce que Champavert était aux Jeune France. *Le Ménage Brésil* est un ménage bourgeois, et il y a plus de vérité peut-être qu'on le croirait dans ce petit acte cynique et égrillard qui semble se passer à un étage de la maison de Pot-Bouille.

C'est dans un milieu tout autre que s'introduit le cambrioleur que met en scène M. E. de Goncourt. Rarement il aura affaire à des clients plus courtois. Aussi se met-il vite à l'aise et l'on cause. On cause même bien. M. de Goncourt a une sorte d'esprit tortillé et ingénieux, qui est un mélange de blague vive, de justesse dans le trait, d'imprévu dans l'image et tout cela s'em-berlificote délicieusement, se débrouille, s'entrecroise de concetti, de maximes, de pirouettes et avec les ressources d'une langue précieuse, riche, scintillante qui, en lui retirant ce qu'elle a là d'un peu haché, deviendrait, passant du burlesque au marivaudage, une langue délicieuse de comédie sentimentale ou moqueuse, où l'oiseau bleu aurait des griffes. D'ailleurs, M. de Goncourt est grand écrivain et tout ce qu'il écrit porte sa marque, toile de maître ou croquis!

Mademoiselle Julie nous est venue du Nord. Il y a du beau, du bizarre, du trivial, de l'incohérent dans cette pièce. Elle est d'une imagination sombre et paradoxale et sans l'espèce de génie incomplet et dru qui l'anime, elle dégénérerait vite en chiracomanie; mais M. Strindberg est quelqu'un et c'est quelque chose.

B.

LE TOMBEAU DE BAUDELAIRE

On peut envoyer, dès à présent, les pièces de vers ou poèmes en prose destinés à cette publication commémorative au directeur de la *Plume*, M. Léon Deschamps, 31, rue Bonaparte, Paris.

Les œuvres des membres du comité sont reçues sans examen; celles des autres seront examinées en séance publique et acceptées s'il y a lieu.

Toutefois, la commission proposera de demander des vers à certains poètes et alors les envois seront reçus d'avance.

Nous signalons le fait à nos poètes, spécialement à MM. Giraud, Gilkin, Maeterlinck, Grégoire Le Roy, Van Lerberghe, Mockel, Valère Gille, etc. Emile Verhaeren a déjà fait son envoi.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Boccace » en justice (1).

Le tribunal de Commerce a prononcé son jugement dans l'instance intentée par M. D'Hénin, directeur du Théâtre du Cirque à Anvers, contre MM. Schott frères, éditeurs de musique. Il s'agissait, on s'en souvient, d'une action en dommages-intérêts fondée sur ce que la maison Schott avait loué au directeur du Théâtre du Cirque le matériel nécessaire pour monter *Boccace* en garantissant au preneur l'exclusivité de cette opérette. Or, un théâtre concurrent, la Scala, à qui un autre éditeur avait concédé le droit de représenter le même ouvrage, fit jouer *Boccace* et rendit illusoire le droit de M. D'Hénin. Le tribunal accorde à celui-ci 12,985 francs de dommages-intérêts, avec condamnation des éditeurs Schott aux frais et exécution du jugement nonobstant appel.

« Attendu, dit en substance le jugement, qu'il est constant en fait et au surplus non contesté par les défendeurs, qu'après avoir loué au demandeur les parties d'orchestre de l'opéra *Boccace* dont ils se prétendent propriétaires et le matériel nécessaire à l'exécution de cette œuvre musicale, ajoutant qu'il ne serait loué à aucun autre théâtre d'Anvers pendant la saison actuelle, il s'est fait que le Théâtre de la Scala de la même ville a joué *Boccace*;

« Attendu que les défendeurs ont donc commis une infraction au traité conclu avec le demandeur et gravement engagé leur responsabilité en mettant le demandeur dans l'impossibilité soit de jouer la pièce, soit d'empêcher l'exploitant de la Scala de la donner.... »

PETITE CHRONIQUE

Le Théâtre de la Monnaie a repris la semaine passée *Pierrot Macabre*. La partition de M. Lanciani, dans laquelle s'enchaînent des airs populaires habilement mis en œuvre par le musicien, a retrouvé auprès des abonnés et des habitués son succès du début. On eût souhaité plus d'ensemble dans les mouvements du corps de ballet. Les solistes, M^{lle} Riccio et M. Duchamps, ont été applaudis.

On nous annonce la formation d'un nouveau groupe de peintres, de sculpteurs et d'architectes, dont la première exposition s'ouvrira le 28 janvier à la Galerie moderne. Ce groupe, qui prend le titre de *Le Sillon*, se compose d'anciens élèves de l'Académie.

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

Une conférence sur la *Chanson française* sera faite prochainement au Cercle artistique de Bruxelles par M. Julien Tiersot, compositeur de musique et auteur de plusieurs ouvrages de musicologie très appréciés dont nous avons rendu compte. Citons entre autres sa belle étude, récemment parue, sur *Rouget de l'Isle* (1), ses *Musiques pittoresques à l'exposition de 1889* et son important ouvrage sur l'*Histoire de la Chanson populaire en France* (2).

On se souvient que plusieurs œuvres chorales de M. Tiersot ont été exécutées avec succès aux concerts des XX.

La conférence du Cercle comprendra une partie musicale, qui aura pour interprètes M^{me} Arclainbaud, du Théâtre de la Monnaie, et M. Tiersot lui-même.

Extrait à méditer d'une lettre d'un grand artiste favorisé d'une commande officielle. Peu important le temps et le pays. C'est d'application universelle. Il écrit à un ami :

« J'ai envoyé au ministre la lettre lui expliquant d'abord ce que j'entendais faire; je lui ai ébauché mon idée, mon projet; je ne crains qu'une chose, c'est que le ministre demande l'avis d'un artiste officiel. Je serais mal aidé, par exemple, s'il s'adressait à notre ami qui me disait l'autre jour : « Songez donc de suite à.... (ici les noms de divers grands hommes classiques), etc. D'ailleurs, a-t-il ajouté, je vais m'occuper de votre programme. » Est-ce assez encombrant! A ce titre il faudrait renoncer à faire de l'art. Le ministre est homme, je crois, à se passer d'avis semblables. Dites-lui, je vous en supplie, qu'il me laisse le maître (s'il veut m'accorder sa confiance) de faire ce que je veux; je ne suis ni pédant ni crétin et me tirerai bien d'affaire tout seul. C'est à ce prix seulement qu'on peut faire œuvre d'art. Mon programme serait bien différent. Je n'aborderai les arts, les lettres et les sciences que pour en rechercher l'âme. Cette figure immortelle et pensive est autrement belle que.... (ici de nouveau les grands hommes). L'homme est un détail. Les arts, les sciences vivent, l'homme meurt. Elles continuent leur route de génération en génération, toujours belles et pures. Ces figures sont autrement subjectives que le pourpoint, l'habit des hommes illustres appelés (de nouveau les noms). Que de belles choses à trouver dans ce domaine! Mais je suis certain qu'on trouvera des artistes officiels pour dire au ministre : « Faites attention! Ce programme ne paraît pas très clair. » Et l'inspiration de l'artiste sera tarie! J'espère qu'il comprendra. J'aime trop l'art pour ne pas m'inquiéter de ces influences. En tous cas, j'espère que vous me secourrez, s'il le faut. »

Petit memento musical : MARDI 24 JANVIER, 1^{re} représentation de *Werther* à la Monnaie. A cause de cette coïncidence, la Maison du Peuple (section d'art) a remis à une date qui sera fixée ultérieurement la séance littéraire et musicale qui devait avoir lieu ce jour-là. Le même soir, concert de M^{lle} Chaminade au Cercle artistique.

MERCREDI 25. — Piano-recital de M. Litta à la salle Erard (8 heures). Œuvres de Haydn, Beethoven, Chopin, V. d'Indy, Litta, M. Lazare, Leschetitzky, Liszt.

JEUDI 26. — Séance populaire de piano de M. Wieniawski à la Grande-Harmonie (8 heures). Œuvres de Weber, Moschelès, Rheinberger, Henselt, Sgambati, Moszkowski, Tausig, Chopin, Liszt, etc.

Gil Blas a publié dernièrement, sous la signature de « l'abbé

(1) Voir *l'Art Moderne*, 1892, p. 237.

(2) — Id. 1889, pp. 246 et 293.

de Chazelles », d'amusantes notes sur les professeurs du Conservatoire de Paris. Détachons ce portrait de l'auteur de *Werther*, en ce moment à Bruxelles :

MASSNET. — Très aimé. Arrive vite, sans voir personne, allure très professeur. Respecte les distances. Ne serre la main à aucun de ses élèves. S'installe, hausse des lunettes, tout comme un vieux, se passe la main dans les cheveux, et commence. Très sobre de félicitations. Traite avec une indifférence polie ceux qui ne lui paraissent pas doués. Gardé pour ceux qu'il devine vraiment artistes ses encouragements ou ses colères. S'y donne alors tout entier.

Quand l'œuvre qu'il joue au piano est tout à fait remarquable, il s'emballa, crie, hurle : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » Est enthousiasmé, enthousiasme la classe entière. Tous les cœurs battent. Le morceau terminé, se tourne, avec un sourire aimable et fin, un sourire de compère, vers l'auteur, lui tend la main, dit : « Je suis content ».

Et les autres élèves regardent avec envie cette poignée de main, si rare et si flatteuse.

Entre chaque leçon, aime à raconter des histoires.

L'Ecole de musique de Louvain donnera le dimanche 5 février, à 7 1/2 heures, au Théâtre de la ville, un grand concert vocal et instrumental, avec le concours de M^{lle} Cécile Thévenet, cantatrice.

On exécutera *Kollebloemen* (Coquelicots), poème de Pol de Mont, musique d'Edgar Tinel, des fragments de *Een laatste Zonnestraal* (Un dernier rayon de soleil), poème d'Emmanuel Hiel, musique de Gustave Huberti.

« Ce concert sera, dit un journal de Louvain, le dernier de la brillante période qui s'ouvrit en 1882, pendant laquelle furent exécutées les œuvres suivantes : *La Création du monde* (Haydn); *le Houyoux* (E. Mathieu); *le Paradis et la Péri* (Schumann); *les Saisons* (Haydn); *de Schelde* (P. Benoit); *Frehyr* (E. Mathieu); *la Fille du Roi des Aulnes* (Niels Gade); *la Nuit de Walpurgis* (Mendelssohn); *le Déluge* (Saint-Saëns); *l'Enfance du Christ* (Berlioz); *la Vie d'une Rose* (Schumann); *Myrto* (Edm. Michotte); *la Damnation de Faust* (Berlioz); *Jacqueline de Bavière* (J. Van den Eeden).

Ainsi vont les choses humaines, à Louvain comme ailleurs. M. Emile Mathieu a fait des efforts gigantesques pour développer le goût musical dans notre ville. On l'a d'abord suivi avec ardeur; puis on lui est resté fidèle par point d'honneur; aujourd'hui on est las, hélas !

M. Emile Mathieu n'en a pas moins mérité de la cité. Tous ses concitoyens se feront un devoir d'assister au dernier concert, et leurs enthousiastes acclamations compenseront l'amertume des défaillances. »

M. Heirwegh, professeur de musique, soliste au Théâtre royal de la Monnaie, vient d'ouvrir en son domicile, rue du Collège, 39, à Ixelles, un cours de solfège (méthode du Conservatoire) pour jeunes gens et jeunes filles, respectivement le mardi et le jeudi, à 5 heures. Afin de mettre ce cours à la portée de tout le monde, le prix de fréquentation n'est que de 5 francs par mois.

Les mérites bien connus du professeur lui assureront rapidement une grande clientèle d'élèves.

MM. J. et A. Le Roy, frères, 42, place du Musée, prient les artistes et les esthètes de visiter leur exposition de quelques tableaux de maîtres belges et français, parmi lesquels : Clays,

Corot, Courbet, Daubigny, Decamps, Diaz, Duprè, Fromentin, E. Meissonier, Robie, Th. Rousseau, Alfred Stevens, Vollon, Willem's et Ziem. — Du 18 janvier au 5 février.

MM. Alexandre Marcette et F. Binjé viennent d'ouvrir au Cercle artistique de Gand une exposition de leurs œuvres, qui restera ouverte jusqu'au dimanche 29 janvier inclus.

Les amis de M. H. de Bulow, dit *l'Indépendance*, seront agréablement surpris en apprenant que la maladie dont il souffrait est en bonne voie de guérison, si bien que M. de Bulow pourra diriger lui-même le huitième concert philharmonique à Berlin. Le septième concert a été dirigé par M. Félix Mottl.

Exemple amusant de la façon dont les journaux français renseignent leurs lecteurs sur ce qui se passe en Belgique. On lit dans *la Curiosité universelle* :

« Une curieuse exposition, qui rappelle un peu celle de la Rose-Croix, s'est tenue ces temps derniers, à Bruxelles, dans les salles du Musée royal, sous les auspices du mécène belge, M. Raymond Hyst, président du cercle *Pour l'Art*.

Les visiteurs ont fait un grand succès aux invités français : MM. Rodin, Rops, Trachsel, Séon, Hiederhausern.

Citons parmi les œuvres belges dignes d'attention : *Vers l'Inconnu*, de M. Jean Delville; les *Etudes* de M. Charles Pilliger; les *Parfums du soir*, de M. Léon Jacques, etc. »

Ces quelques lignes ne contiennent que les erreurs suivantes : 1^o M. Raymond Nyst — et non Hyst — est secrétaire du cercle, et nous ne croyons pas qu'il ait quelque prétention à se faire qualifier « le Mécène belge »;

2^o M. Rodin n'a pas exposé;

3^o M. Rops est Belge;

4^o M. de Niederhäusern, et non Hiederhausern, et M. Trachsel sont Suisses;

5^o M. Pilliger, et non Pilliger, est Français.

A part cela, les renseignements de *la Curiosité* sont exacts.

Le même journal a trouvé quelques drôleries amusantes dans les catalogues des anciens Salons de Paris, de 1793 à 1818. Exemples :

SALON DE 1793. — N^o 41. Deux petits intérieurs, dont une cuisinière. Par Drolling.

N^o 83. Portrait d'une femme tenant d'une main son bracelet sur lequel est peint le portrait qui l'intéresse, et de l'autre, traçant sur le sable le sentiment dont elle est agitée. Par Trinquesse. (Sculpture). N^o 86. Une Rosière pleurant la mort de son Fondateur, et montrant l'image de son cœur; petit modèle de 20 pouces sur 11. Par Delaire.

SALON DE 1796. — Baltard (Louis-P.), élève de la nature et de la méditation, rue de l'Université.

(Dessins). N^o 14. Une mère joue avec son enfant et un chien, le père contemple ce tableau... il jouit...

Jaurat (Nicolas-Henry). N^o 220. Portrait de C.-J. Gelé, à l'instant où il reçoit le brevet d'imprimeur de la gendarmerie nationale; l'artiste en a peint le contenu et le cachet.

SALON DE 1798. — Leroy (François). N^o 284. Le Médecin des urines. Une jeune fille et son amant le consultent et attendent avec impatience la décision du docteur.

Pallière (Etienne). N^o 325. Une jeune femme, assise sur un morceau de rocher et se livrant à la mélancolie.

SALON DE 1800. — M^{lle} Gérard. N^o 153. Un enfant sur les genoux de sa mère; sa bonne lui fait lécher les pieds par un carlin.

Laurent (J.-A.). N^o 354. Un jeune homme écrit des Vers sur le Volet de la chambre à coucher de sa *tant douce amie*.

SALON DE 1810. — Kobell. N^o 444. Un paysage représentant deux vaches.

SALON DE 1817. — M^{me} Chaudet. N^o 152. Portrait d'enfant portant le sabre de son père.

Hervier. N^o 449. Un cadre de miniatures. Il renferme le portrait de l'auteur et les portraits de son *Epouse, dans l'état naturel* et de somnambulisme.

Lebrun. N^o 495. Paysage représentant Hercule et Omphale.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30. soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumeurs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6
GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

WERTHER. — MASSENET INTIME. — ÉCOTÉRISME. — EXPOSITIONS DE LA SEMAINE. — D'UN SUISSE, SUR LA BELGIQUE. — LES « REVUES ». — LA POUSSE DES FEUILLES. — LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT BAUDELAIRE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

WERTHER

Tout le monde ayant lu, — tout le monde étant censé avoir lu le *Werther* de Goethe, roman sentimental médiocre qui affola une génération et précipita, assurément, de macabres dénouements à maint drame d'amour, il nous sera superflu de rappeler ici comment le jeune poète sur lequel pivote l'action s'éprit de la fille du bailli, vécut de chimères et finit par emprunter à un rival heureux ses pistolets pour se loger une balle dans la tête.

Charlotte, Lotte, le type de la ménagère accomplie, taillant, au moment de partir pour le bal, des tartines à une innombrable marmaille de petits frères et de petites sœurs, a été une proie gloutonnement convoitée par la gravure, la litho- et la chromolithographie. Sous forme de tapisserie brodée en laines versicolores, elle décore, sur les deux rives du Rhin, le fauteuil-bergère de toute maison qui se respecte. On la découvre sur les plateaux destinés au « Thé-Kränzchen » des blondes Marguerite, et les devants de cheminée sont rarement

dépourvus de son image gracieuse. Sa vertu et ses mérites domestiques sont proposés en exemple à toutes les jeunes Allemandes, avides de voir quelque beau Werther renouveler les traditionnelles promenades aux environs de Wetzlar et peut-être (qui sait? la femme est si cruelle!) remplir consciencieusement jusqu'à l'épilogue le rôle du héros incandescent.

Mais en la prosaïque et pratique Germanie actuelle, — celle d'après 1870, — le roman est banni de la vie. Et si le souvenir de la tant douce Charlotte se perpétue, soutaché au cordonnet rouge et bleu sur la blancheur des nappes, reflété parfois en des yeux couleur de pervenche et d'aigue-marine, le désespoir du poète n'est plus imité par les valseurs à trois temps, trop absorbés par l'instruction des recrues et par l'étude de la « théorie » pour aimer jusqu'au suicide les petites Gretchen qui leur résistent. (Et puis, leur résistent-elles?)

Exclu de l'existence bourgeoise, *Werther* s'est réfugié au théâtre. Il a fini son rôle actif, sa « propagande par le fait », et on le classe désormais comme un bibelot hors d'usage, comme une curiosité d'un autre âge. Ce n'est guère trop tôt : un siècle, et plus, s'est écoulé depuis son apparition, et l'on se demande avec surprise comment les fabricants d'opéras, de drames et d'opérettes ont pu laisser en repos, durant tant d'années, ce « sujet » abandonné à la merci des librettistes, — aucune loi ne protégeant (après un délai limité) les

œuvres littéraires contre les attentats des compositeurs lyriques.

Il y eut bien, en Allemagne, quelques vagues tentatives pour mettre Charlotte en scène, mais aucun de ces essais ne mérite une mention, et la Belle dormait au bois son-sommeil de cent ans quand M. Massenet vint brusquement la réveiller.

La sentimentalité du sujet devait plaire au compositeur dont le tempérament musical est porté presque exclusivement à exprimer la tendresse. Il aime, on le sait, les anecdotes amoureuses et se délecte à les raconter en phrases élégantes, en madrigaux fleuris. L'amour tient la plus grande place dans chacune de ses œuvres, depuis *Marie-Madeleine* jusqu'au *Mage* : il était naturel qu'il écrivit un *Werther*, et qu'il l'écrivit avec ses qualités de musicien habile, auquel rien de ce qui charme et séduit le public n'est étranger, et aussi avec ses défauts de compositeur superficiel et mièvre, plus soucieux de plaire que d'émouvoir.

Les auteurs du livret, MM. Paul Milliet, Blau et Hartmann, ont taillé dans *Werther* les scènes qui devaient convenir particulièrement à l'esthétique de M. Massenet. Chaque acte de la partition contient un duo d'amour, et le deuxième acte paraît fait tout exprès pour donner au compositeur l'occasion de placer quelques-unes des mélodies, d'un tour agréable et facile, dans lesquelles il excelle. Les personnages y chantent tour à tour leur air, à la grande joie des spectateurs, et il y a même pour Sophie, la sœur de onze ans que les auteurs ont émancipée pour la circonstance, une ritournelle délicieuse que se disputeront les jeunes filles.

Négligeant le côté philosophique, le seul qui donne au roman sa portée et l'élève au-dessus de la plus banale des romances, MM. Milliet, Blau et Hartmann se sont attachés exclusivement au côté anecdotique du récit, au côté « tartines » pourrait-on dire, puisque le goûter des mioches joue un rôle si important dans cette affaire. Et s'ils ne nous ont pas montré, comme le fit Goethe, le jeune Werther écosant lui-même ses pois à Walheim et les faisant frire au beurre, ils n'ont négligé aucun des petits épisodes qui, dans le roman, servent à fixer l'atmosphère et à délimiter le cadre. Il semble même qu'ils n'en aient pas trouvé assez, puisqu'ils ont éprouvé le besoin d'y ajouter la scène, qui n'a rien de plaisant, des amoureux confits en une muette et réciproque admiration, et celle, moins plaisante encore, des deux pochards dont la lugubre gogaille attriste tout le début du deuxième acte. Sous prétexte de rendre l'action « scénique », on s'est même attaché à enfler et à grossir les plus minuscules détails du livre. Ce qui en fait l'intérêt : le développement psychologique du caractère de Werther, a été oublié. Et qu'on ne dise pas que la psychologie n'est pas du domaine de la scène : des exemples récents crient trop haut pour qu'il soit néces-

saire de rencontrer l'objection. C'est même le seul but, la seule raison d'être du drame lyrique, la conception supérieure par laquelle il s'élève au-dessus de l'opéra et le domine de toute sa hauteur.

Mais voilà : M. Massenet n'a point rompu avec les formes traditionnelles, malgré le soin constant qu'il prend de faire passer pour neufs les patrons démodés sur lesquels il confectionne ses partitions. La suppression des airs à couplets, la substitution de la monodie aux ensembles vocaux de jadis, l'immixtion timide de quelques motifs conducteurs, la part plus grande donnée à l'orchestre dans l'exposé des thèmes mélodiques ne suffisent pas à transformer un pauvre opéra en drame lyrique. Ce n'est là que l'enveloppe extérieure, le vêtement. Fera-t-on jamais un général d'un mannequin affublé d'un uniforme chamarré ?

C'est ce qu'avec la complicité de ses librettistes M. Massenet a fait de *Werther*. Il a soigné l'uniforme, sans s'occuper de ce qu'il recouvrait. Il y avait peut-être à tirer un drame poignant de ce tragique amour qui résorbe une vie. Les auteurs n'y ont vu qu'un fait-divers. Ils ont rapetissé les personnages, puérilisé les situations. Et il n'est pas jusqu'à la mort émouvante de Werther, si simplement et si sobrement décrite par Goethe, — le meilleur morceau du roman, — qui ne devienne, dans la pièce, un banal duo d'amour, le plus convenu et le plus déplacé, puisqu'il travestit la tendre figure de Charlotte et la transforme en grande coquette de mélodrame.

Qu'on ne nous parle donc pas, à propos de *Werther*, d'art nouveau, d'audaces, de rajeunissement de la langue musicale. *Werther* ? C'est l'opéra comique d'autrefois, le vieil opéra comique auquel on a mis un faux nez. Le dialogue parlé est remplacé par une déclamation notée, mais le fond est le même. Les personnages sont purement extérieurs, l'action est en surface, et rien, non vraiment, n'apporte un élément nouveau aux poncifs dont les reliefs ont servi à créer ce genre bâtard : l'opérette.

Pourquoi se donner tant de peine pour déguiser sa nature ? M. Massenet est admirablement organisé pour écrire de jolis airs, des duos délicats, des chœurs ingénieusement conduits. Il connaît mieux que personne le maniement des voix. Son instrumentation est pimpante et variée. Avec ces dons-là, il ferait des opéras comiques délicieux que tous les musiciens applaudiraient avec enthousiasme. Mais il force son tempérament en cherchant à atteindre un genre dont le sens intime lui échappe. De tout son œuvre, et il est considérable, — M. Massenet est un des producteurs les plus féconds de ce temps, — il ne restera que des tentatives vers un idéal qui lui échappe, des ouvrages mixtes tenant par le fond à l'art scénique d'autrefois, par la forme extérieure au drame moderne : on sait que pareils compromis n'ont qu'une durée éphémère.

Le compositeur doit avoir le sentiment de cette impuissance. Sa musique s'exaspère de plus en plus, elle devient malade. L'indigence d'idées musicales est flagrante dans *Werther*. Les thèmes principaux, courts et sans caractère nettement défini, sont répétés à satiété, et vainement l'auditeur attend-il le développement d'une des idées exposées. Nous citerons comme exemple le plus frappant de ce dénuement la symphonie de la *Nuit de Noël*, dans laquelle le compositeur s'essouffle à faire redire constamment à l'orchestre la même phrase, — une phrase d'ailleurs assez banale, — sans en tirer, à aucun moment, les développements symphoniques qu'elle comporte. Et la scène — introduite pour permettre aux machinistes de montrer le panorama de la petite ville de Wetzlar ensevelie sous la neige — étant d'une durée considérable, il en résulte pour l'auditeur un énervement pénible.

Les parties d'opéra comique proprement dit sont les mieux venues. Le début du premier acte, où des chœurs d'enfants à l'unisson se mêlent aux joyeux propos du bailli, le rôle épisodique de Sophie, la scène des lettres du troisième acte sont traités avec goût, d'une main experte, et les détails en sont charmants. Mais lorsque la situation devient pathétique, M. Massenet ne trouve plus les accents qui conviennent et masque sous de formidables coups de timbales, sous de tonitrueux éclats de trombones la pauvreté de son inspiration mélodique. Glissons sur le *brindisi* que chante Werther au deuxième acte, la plus triviale des Marseillaises amoureuses qui empanachent les partitions de M. Massenet.

La distribution ne comportant en réalité que deux rôles, — les autres sont ce qu'en argot de théâtre on nomme des pannes, — l'interprétation sera rapidement analysée. M. Leprestre serait un Werther charmant s'il voulait bien modérer ses effets de jambes, atténuer la violence de ses gestes, refréner ses mouvements. Sa voix est belle, d'un timbre harmonieux. Il la conduit avec art. Mais il renchérit sur le rôle d'amoureux transi que les librettistes ont composé et en provincialise à outrance les effets. M^{me} Chrétien n'est pas du tout la Lotte de Goethe; elle n'est pas non plus, croyons-nous, la Charlotte de M. Massenet. Sa voix claironnante est mal à l'aise dans les choses tendres et fanées qu'elle a à dire. Elle dramatise les moindres syllabes de son rôle et manque essentiellement de l'intimité souriante qu'exige le personnage. Charmante, d'ailleurs, sous sa perruque blonde, en ses atours Directoire, et musicienne consommée.

La bonhomie de M. Gilibert, la voix superbe de M. Ghasnes, la grâce élégante de M^{me} Archaimbaud complètent l'interprétation à laquelle MM. Stoumon et Calabresi ont donné un cadre de décors neufs et un accompagnement orchestral qui fait honneur à M. Flon.

MASSENET INTIME.

Extrait d'une biographie de M. Jules Massenet que prépare M. HUGUES LMBERT, l'auteur des *Profils de Musiciens*, dans lesquels on trouve de curieux renseignements sur les compositeurs de notre époque :

« D'apparence frêle, Massenet possède une énergique vitalité qui a fait de lui un fécond producteur. Au train de vie qu'il a mené, soit travail, soit plaisir, d'autres plus puissamment constitués auraient peut-être sombré; lui a victorieusement résisté.

En l'étudiant d'un peu près, on obtient deux tons : le premier, très à découvert, c'est la caresse, l'affabilité des manières; le second, profondément caché celui-là, c'est le sentiment d'envie, nous dirions même la....., si le mot n'était un peu gros. Il y a chez lui du félin; après la caresse, gare le coup de griffes! Adroit à la flatterie; et sous des apparences de grande franchise, il sait dissimuler habilement sa pensée. Dévoré d'ambition, arrivé de son vivant au comble de la gloire, il est anxieux et rêve d'atteindre un sommet dont il n'aperçoit pas lui-même la hauteur. Ceci nous remet en mémoire un mot bien piquant de Reyer sur Massenet. On parlait d'*Esclarmonde* devant l'auteur de *Sigurd*, et l'on répétait l'exclamation qui avait échappé à Massenet : « Wagner, prodigieux génie! Je m'estimerais heureux d'arriver à sa cheville. » — Alors, Reyer, très sérieux et avec conviction : « Mais il y arrive, il y arrive! »

La jalousie que lui inspire tout succès autre que le sien propre, est innée chez lui; elle est inconsciente et ne peut être maîtrisée; il la dissimule, mais elle apparaît quand même. C'est le point noir de cette vie d'artiste si bien remplie. Avec tout ce qu'il faut pour être heureux, son imagination très vive, sa méfiance instinctive, sa nervosité un peu malade l'amènent à se créer des sujets continuels d'alarme et des désespoirs navrants.

Ajoutons toutefois un correctif : si Massenet n'était pas à même de vaincre la jalousie que lui inspiraient les succès d'autrui, il a su racheter cette faiblesse par les louanges publiques qu'il a distribuées à ses émules.

« Massenet, c'est un fleuriste, disait une jeune femme belle et spirituelle. Il a de jolies roses chez lui; il sait bien faire les bouquets. »

Les tiges de ces roses sont dépourvues d'épines. Le bouquet est un composé de jolies fleurs cueillies par lui, au printemps de la vie; leur arôme discret s'est perpétué jusqu'à une époque plus avancée de sa carrière et convient à la petite chapelle où se donnent rendez-vous les adorateurs et adoratrices d'un maître que le Temps a effleuré légèrement de son aile.»

ÉSOTÉRISME

L'homme voudrait, c'est là son incurable envie,
Voir par-dessus le mur.

VICTOR HUGO.

Ce mur aux confins de l'humaine vie, les générations l'ont successivement et avec des fortunes diverses, escaladé. Les plus grands et les plus nobles esprits, en équilibre instable sur la crête, ont annoncé et décrit ce qu'ils voyaient au delà, mais leurs découvertes rares étaient ardues et la hauteur d'où ils parlaient si grande que leur verbe sonnait indistinct et n'arrivait aux hommes

que décoloré et susceptible d'interprétations variées et parfois contraires. Il était trop haut, ce mur. On finit par le déclarer inaccessible et, lassé d'y monter, tant bien que mal on s'installa au bas. Mais vite fatigué de cette basse posture, l'esprit humain, comme un noble oiseau trop fracassé des coups de tempête et à cause de cela, se défiant de la puissance de ses ailes qui si haut l'ont porté, se mit à tourner et à voler au ras du sol, cherchant dans de suprêmes efforts quelque issue. Ce mur qui semblait d'airain et de vertigineuse hauteur, on voyait à travers. Son impénétrabilité était apparente; elle s'ouvrait au sens prodigieusement affiné de la vision des chercheurs et les ténèbres extérieures où s'agitent les causes sur lesquelles se modèlent les formes visibles, allaient être percées par la curiosité investigatrice de la pensée. De là, une éclaircie, une rénovation, l'emploi d'une nouvelle ou plutôt très ancienne méthode : l'analogie, une étonnante et soudaine reviviscence de spiritualisme.

Curieuse et chaotique époque que la nôtre, où les éléments opposés s'entrechoquent, cherchant, dans des heurts multipliés, les points de contact par lesquels ils pourront se fondre. Le XIX^e siècle sera, sous des formes nouvelles mais analogues, ce qu'a été le XV^e siècle, l'aurore d'une renaissance, et de même que, il y a quatre cents ans, l'esprit de l'antiquité ressuscité, sous sa forme grecque, par les travaux des érudits, s'est mêlé au grand courant chrétien venant de traverser le moyen-âge, de même une antiquité plus reculée, sortie toute vivante des fouillés des archéologues et de l'étude de langues très anciennes, va unir par une combinaison encore indéterminée, son esprit à cette civilisation occidentale dont le progrès s'est fait pas à pas d'expériences et d'analyse. Les brahmanes lisent nos philosophes et le grand prêtre Sumangala vénère Darwin et Littré, qu'il a placés dans son paradis. A Paris, au Collège de France, un professeur officiel enseigne la doctrine de Bouddha, et, bientôt les ombrages de quelque pare avoisinant verront les solitaires méditations des disciples de M. de Rosny. Nos habitudes d'analyse étroite ont rétréci notre vue, et accoutumés à marcher péniblement à l'aide de béquilles de tous genres qui sont les sciences spéciales, nous sommes devenus peu capables d'enserrer dans la portée de nos regards ces vastes courants du flot humain, qui irrésistiblement le poussent vers son inconnaissable destinée. Et bientôt ressortira prodigieusement notre absolue ignorance de cette antiquité où se base notre enseignement et que nous étudions neuf ans pour ne jamais parvenir à la connaître.

Les révolutions politiques; comme ces grands vents qui passent et détruisent, n'ont guère fait qu'érafler le sol et que modifier superficiellement la société; mais ce sont les assises mêmes de cette société qu'un éboulement général, dont on sent les premières commotions, va remuer profondément.

Combien imparfait et restreint notre savoir du passé, de son histoire, de ses religions? Comme l'Ancien et le Nouveau Testament, le théologien de l'avenir lira les Vedas, le Bhagavat-Gita, le Lalita Vestara, le Zend Avesta et la Kabbale. L'humanité est un produit de l'intelligence, et ses transformations s'opèrent d'abord en sa pensée.

Partout et dans tous les temps, il a été une révélation qui sous des noms divers et des symboles variés a formé un évangile de salut. Dans tous les temps peu l'acceptent. Jamais la pensée ni l'amour ne triomphent absolument.

L'intelligence moyenne de la foule est un miroir où se déforme l'idée originelle. A l'aurore philosophique de ce siècle, chez Saint-Simon

et chez les fondateurs du positivisme, Auguste Comte et Littré, ce saint qui ne croyait pas en Dieu, il y eut absolue abnégation et entier insouciant de tout intérêt matériel. Et cependant cette philosophie, qui chez les penseurs et les hauts esprits a été l'instigatrice des grandes découvertes décuplant le pouvoir humain, développait chez les plus bas le goût d'un plat réalisme, de tout le côté brutal et sans idéal de la vie. Incomprises, les maximes des philosophes devinrent des points d'appui pour l'expansion sans scrupule de l'égoïsme, et les *struggle for life*s, n'ayant sans doute jamais lu Darwin, firent du principe de la concurrence vitale l'assise de leur convoitise et de leur exploitation des faibles.

Il serait intéressant de montrer comment du réalisme positif de Comte et de Herbert Spencer émana cette renaissance du spiritualisme portant en elle des principes qui renouvellent l'habituelle conception de l'être, et par là d'indiquer une fois de plus cette oscillation perpétuelle qui est le procédé fatal du développement de l'esprit. Cette besogne appartiendrait à la philosophie pure. Se borner à quelques personnalités, en qui s'affirment ces très anciennes nouvelles idées, vaut mieux.

Une femme, pour quelques-uns une aventurière, pour d'autres une initiée, d'originalité réelle et d'intellectuel pouvoir, M^{me} Blavatsky, fut l'initiatrice. Sa vie ressemble à une course à travers les continents. Sous ses attitudes mystérieuses, sans doute volontairement assumées, sa virile intelligence perceait et son ascendant sur ses adeptes était absolu. A Londres, où il y a un an elle mourut, elle avait transporté le siège de la société théosophique qui de là pénétra en France où elle se scinda en divers tronçons.

A Paris déjà, Saint-Yves d'Alveydre, un des plus vastes esprits de ce temps, avait tracé le plan synthétique d'une réforme universelle. Par l'application d'une loi sociale que fait ressortir l'observation des quatre-vingt-six siècles discernables en l'histoire de l'humanité, s'accomplirait la conciliation des extrêmes; tels que le pouvoir civil et le pouvoir religieux, la libre pensée et l'Eglise. C'est la conception scientifique et sociale du gouvernement mettant pour jamais dans l'ombre l'aspect politique de la civilisation et jusqu'aux noms de république et de monarchie.

Mais tout cela est à peu près ignoré de la foule, le mouvement d'idées pour elle personifié en Péladan qui l'amuse par ses excentricités de costume et ses attitudes hiératiques de mage chaldéen, en Papus, dont le profond savoir occulte se dissimule sous le pavillon respecté de la science physiologique; le premier, psychologue d'une profondeur inspirée, métaphysicien subtil, exaspéré jusqu'à l'extravagance par la bêtise de l'hostilité ambiante, ayant le tort d'écrire des romans et d'y soutenir des thèses comme celle de la décadence des nations latines, qui sont simplement aussi décadentes que les autres, mais non plus; le second, un savant d'érudition encyclopédique qui vulgarise dans une langue claire et sans accent, sous forme de dictionnaire, de brochure et de traité, des notions ésotériques. D'autres, comme de Guaita et Chaboseau, creusent à part et d'une allure originale et artiste leur sillon; l'un en faisant l'histoire des sciences maudites, l'autre celle du bouddhisme.

Cette floraison du savoir ésotérique qui s'épanouit dans une haute sphère d'intellectualité, passera à peu près inaperçue de la foule contemporaine qui s'arrête aux broussailles de la porte. En effet, ce qui l'attire, ce sont les descriptions moyen-âgeuses de sorcellerie et nous en avons pour longtemps des récits de magie noire, de messes de même couleur, de sabbat, avec tous les détails suggestifs, d'envoûtements, de légendes monstrueuses

d'incubés et de succubes, et autres horribles phénomènes où se repaître abondamment la salacité de nos vertueux contemporains.

Et n'est-elle pas caractéristique, cette accusation publique de meurtre par envoûtement au siècle de l'électricité et du téléphone?

Quoi qu'il en soit, il est d'intérêt majeur ce mouvement d'idées qui nous dévoile une antiquité inconnue ou méconnue, rapproche et réunit en un même courant la science occidentale et celle de l'Orient, et baigne de lumière ces croyances jusqu'alors faussement vues, qui font agir depuis vingt-quatre siècles plus de quatre cent soixante-dix millions d'hommes, le tiers et davantage de toute la race humaine. C'est un signe de l'accroissement de la conscience en l'humanité.

EMILE SIGOGNE.

Expositions de la semaine.

AU VOORWAARTS

Nous avons, dimanche dernier, déterminé la signification de l'avènement de Laermans dans notre art. Ses coexposants du *Voorwaarts* méritent certes qu'avec le sien, mais non pas au même rang, leurs noms s'inscrivent. Et voici M. Gilsoul, opulent et hardi de couleur; beau peintre en qui se ramassent les traditions de Courbet, prétendant et réussissant à donner l'impression de la force, de la vigueur et de la santé; M. Ottevaere, encore tâtonnant, sollicité de côtés divers, affichant des pratiques orientées suivant des directions multiples, mais déjà découvreur néanmoins, et grâce à tel dessin spécialement curieux et inventif; M. Van Doren, dont le paysage lunaire intéresse; M. Colmant cataloguant dessins et enluminures, celles-ci tributaires d'Henri De Groux, ceux-là caractérisés par de longs traits ligneux et incisifs; M. Rothier, s'affirmant par deux numéros de caractère, etc.

En résumé, ce jeune Cercle du *Voorwaarts* gagne d'année en année plus nette et artistique allure et trouve en se développant et en se précisant de plus en plus sa raison d'être. Il ne se confond avec aucun autre quant à ses tendances et ses volontés et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

M. HERMANUS, au Cercle artistique.

Paysagiste fin et délicat, M. Hermanus, dans ses vues de Saint-Job, de Venise, de Dordrecht, a un grand tort, c'est de refaire les aquarelles de Staquet, — mais à l'huile. Un bon conseil: Qu'il se dégage de cette influence trop prépondérante en son art. Il gagnera en personnalité. Il a du goût, de la patte, de la poésie, de la couleur — tout ce qu'il faut d'ailleurs pour faire un charmant paysagiste.

D'UN SUISSE, SUR LA BELGIQUE (1)

Le tempérament national est tout calme et lent. Nous ne sommes pas plus formés intellectuellement à trente ans qu'un Parisien à vingt; nous sommes herbe des champs, non fleurs de serre chaude. Le fonds moral s'acquiert beaucoup plus vite ici que la pleine possession du talent. Et puis, le milieu est si paisible, si peu favorable aux initiatives hardies dans le domaine de l'art, que nous n'avons rien de comparable à votre jeune mouvement littéraire belge. Nous nous imaginons volontiers que nous sommes ce

(1) Extrait d'une lettre de M. VIRGILE ROSSEL, de Berne, à l'un de nos rédacteurs.

que les Allemands appellent le *normal mensch*, qui jouit tranquillement de sa bonne santé. En Belgique, vous êtes plutôt des fiévreux et des passionnés; et vous n'avez pas nos habitudes de mesure et de modération qui ne sont point très propices, je l'accorde, au développement d'individualités primesautières. Mais j'ose dire que nous avons l'esprit assez ouvert, que nous nous intéressons à tout, et que, spécialement en littérature, nous ne nous rattachons à aucun système. J'ajoute que les principes de liberté, en matière d'art, ont été longtemps étouffés par notre public; la plupart des gens qui lisent sont du parti conservateur et inclinent vers un piétisme plus ou moins mitigé. Figurez-vous que moi, qui ne suis pourtant pas un révolutionnaire, je suis un peu regardé comme une brebis galeuse parce que je n'ai jamais fait mystère de mon indifférence en religion. Cependant, les idées nouvelles gagnent du terrain et nous avons joliment marché, voici un quart de siècle.

Pardonnez-moi d'entrer dans tous ces détails. Vous pourriez vous rendre compte à peu près de ce que sera mon étude sur vos lettres belges: justice rendue aux gens des « Cinquante années de liberté », comme à la génération actuelle. Il me paraît que les jeunes, dont j'admire l'entrain et la verve, affectent un peu trop de mépris envers leurs devanciers et qu'ils ne tiennent pas un compte suffisant de la loi d'évolution qui, en littérature comme ailleurs, n'est jamais enfreinte impunément... Mais mon livre vous expliquera mieux que ces notes jetées au courant de la plume le point de vue auquel je me suis placé. Mes sympathies vont en somme plutôt aux jeunes qu'aux autres, mais ce sont des sympathies que vous trouverez peut-être bien entourées de restrictions et de réserves. Je ne suis d'ailleurs pas arrivé encore au terme de mon travail; et mon volume ne sera pas terminé avant quelques mois.

LES « REVUES »

Le plaisir qu'éprouvent nos concitoyens à se voir caricaturés d'une plume légère, à entendre chançonner les grands et menus événements de la vie publique, à assister à d'incohérents défilés de personnages politiques et autres est, paraît-il, si vif, que la *REVUE* s'empare de nos scènes à la mode, y prend solidement racine et, plus que tout autre spectacle, amuse le populaire. Depuis plus de trois mois *Bruzelles-Electrique* emplit l'Alcazar d'un auditoire qui ne se lasse pas d'applaudir aux joyusetés marolliennes de Milo et d'Ambreville, de lorgner le déshabillage des ballerines, de happer au vol et de souligner d'éclats de rire les allusions de tout genre qui émaillent les couplets de MM. Maltreuis et Garnir. Il en est de même aux Galeries, où *Tout-Bruzelles*, la sœur cadette de *Bruzelles-Electrique*, semble avoir même intensité de vie.

Les directeurs prévoient le moment où l'on jouera les revues sans interruption, de la Circoncision à la Saint-Sylvestre. Ce sera la gazette rimée et chantée dans laquelle on intercalera chaque soir, comme des instantanés, les événements notables de la journée. Et déjà s'inaugure à l'Alcazar cette mode nouvelle. On n'y compte plus les scènes ajoutées depuis la première représentation. La pièce qu'on y joue en ce moment n'a plus qu'une très lointaine ressemblance avec l'autre, celle du début. C'est ainsi que la représentation de *Maitre Martin* à la Monnaie et le passage de la troupe de M. Hutchinson à l'Alhambra ont inspiré la verve comique des auteurs qui ont imaginé aussitôt, et réalisé de façon

vraiment fort bouffonne, un *Maitre Martin up to date* qui défile les ultimes abraacadabranees des compagnies britanniques. Tout y est, jusqu'aux danseuses serpentines qui mêlent aux grâces flottantes de la Loie Fuller le piment des déhanchements de la Goulue dans un pas cosmopolite bissé chaque soir. Faut-il ajouter que l'inévitable *Ta-ra-ra-boom-de-ay* met des ressorts d'acier dans les jambes des acteurs et secoue toute la salle d'une frénésie gigantesque ?

Bruxelles se britannise. Les brouillards opaques qui nous asphyxient ajoutent à l'illusion. La prochaine revue sera écrite en anglais, d'un bout à l'autre. On assure que Malpertuis est à Londres pour apprendre la langue. Dansons, mes frères ! *Ta-ra-ra-boom-de-ay ! Ta-ra-ra-boom-de-ay !*

La pousse des feuilles.

Janvier a fait éclore quelques nouveaux périodiques. Citons : *La Revendication sociale*, revue économique, scientifique et littéraire, paraissant le 15 de chaque mois, sous la direction de M. Octave Moulin. Bureaux à Bruxelles : rue Demot, 4. Abonnements : 3 francs par an pour la Belgique ; 4 francs pour l'étranger.

La Revendication sociale se propose d'étudier, sans parti pris et en dehors de tout intérêt de groupe ou d'école, les revendications sociales qui se manifestent aujourd'hui partout et s'imposent irrésistiblement à l'attention des penseurs.

Fondée sur le principe d'une indépendance absolue, elle rejettera tout article de réclame, toute discussion de partis, toute querelle personnelle. Elle défendra des idées, mais non des hommes ou des groupes.

La Ligue, organe belge du droit des femmes, paraissant chaque trimestre. A Bruxelles, chez H. Lamertin, rue du Marché-au-Bois, 20. Prix du numéro : 75 centimes.

Bulletin de la Société d'études sur la question Louis XVII, paraissant tous les mois. A Paris, rue Favart, 6. Abonnement : 5 francs par an pour la France, 6 francs pour l'étranger. Prix du numéro : 50 centimes.

Ce Bulletin mensuel est l'organe de la société d'études récemment constituée en vue d'élucider ce problème historique qui passionne en ce moment tant d'intelligences : Louis XVII est-il mort au Temple ou a-t-il pu s'évader de cette prison et demeurer, dans cette survie, écrasé sous une mort civile imposée et maintenue par la raison d'État ?

« Les preuves, pour ou contre, que nous acceptons et que nous sollicitons avec instance, dit le Comité de la revue dans son avis-programme, sont les pièces authentiques que recèlent les archives publiques ou privées, soit en France, soit à l'étranger, les aveux francs ou déguisés, épars dans les mémoires publics ou inédits, les correspondances parfois livrées au hasard des ventes, les témoignages manuscrits ou oraux, en un mot tout ce qui constitue aux yeux de l'historien sincère une preuve ou un commencement de preuve. »

On sait qu'il existe sur cette question une bibliographie considérable, parmi laquelle il faut citer les intéressants et importants travaux de M. Otto Friedrichs que nous avons analysés à plusieurs reprises.

L'Art littéraire, bulletin mensuel d'art, de critique et de littérature. Rédacteur en chef : Louis Lormel. Rédaction : rue du Four, 3, Paris. Abonnement : France, 2 francs. Etranger, fr. 2-50.

Enfin *le Mobilier*, revue artistique hebdomadaire dont le titre indique l'objet. Publiée sous la direction de M. L. Van Hassel, *le Mobilier* annonce les ventes mobilières et artistiques, rend compte des ventes d'objets d'art et d'antiquités, s'occupe d'art ancien et d'art moderne, d'expositions, etc. Bureaux : rue de Lausanne, 43, à Bruxelles. Abonnement : 15 francs par an pour la Belgique ; 20 francs pour l'étranger.

Citons en outre, pour clore cette nomenclature, *Il Corriere universale*, journal politique, littéraire, artistique, scientifique, etc., paraissant à Milan tous les dimanches depuis le 1^{er} janvier et bien rédigé. On y élève seulement trop de piédestaux à Mascagni. Abonnements : 12 francs par an en Italie ; 16 francs à l'étranger. Bureaux : Via Monte Napoleone, 4, Milan.

LISTE DE SOUSCRIPTION

POUR LE

MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE

SOUSCRIPTEURS BELGES (4)

SIXIÈME LISTE

Report des listes précédentes.	fr. 794
MM. L. d'Hoffschmidt, conseiller à la Cour d'appel de Liège	5
Xavier Neujean, avocat à la Cour d'appel de Liège.	5
M ^{me} Marie Mali, à Verviers	5
MM. Victor Arnould, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles	5
Marguery, avocat à Louvain	5
Fris, avocat à Malines et membre de la Chambre des représentants	5
Fernand Brouez, directeur de la <i>Société nouvelle</i>	5
Eugène Demolder, de <i>l'Art moderne</i> , Bruxelles	5
Iwan Gilkin, directeur de la <i>Jeune Belgique</i>	5
Albert Giraud, de la <i>Jeune Belgique</i>	5
M ^{me} Marthé Massin	2
MM. L.-O. Roty, graveur en médailles	5
Ch. De Poortere, avocat à Bruges	5

A reporter. 856

Nous avons reçu, en même temps que le compte rendu de la séance du 16 décembre, la lettre ci-après :

J'ai l'honneur de vous transmettre officiellement que par une délibération du 16 décembre courant, le Comité d'honneur vous a voté, à l'unanimité des membres présents, des remerciements et des félicitations pour l'initiative intelligente que vous avez prise au sujet de la souscription pour le monument de Charles Baudelaire.

Veuillez agréer l'assurance de ma haute considération.

Le secrétaire du Comité,
LÉON DESCHAMPS.

(1) Les souscriptions sont reçues dans les bureaux de *l'Art moderne*, d'où elles seront transmises au Comité central, à Paris.

Memento des Expositions

BORDEAUX. — 41^e exposition annuelle des *Amis des Arts*. 1^{er} mars. Envois : 1^{er}-10 février. Gratuité de transport pour les invités. Renseignements : F.-H. Brown, secrétaire, Galerie de la Terrasse du Jardin public, Bordeaux.

BRUXELLES. — 10^e exposition internationale des *XX*. Février-mars. Dépôt, à Paris chez Monniot, boulevard de Clichy, 128. Gratuité de transport pour les artistes invités. Dépôt à Bruxelles, les 13 et 14 février. Renseignements : Secrétariat des *XX*, rue du Berger, 27, Bruxelles.

CONSTANTINE (Algérie). — 1^{re} exposition des *Amis des Arts*. 2 avril. Renseignements : Clouard, secrétaire, route de Sétif, Maison Marty, Constantine.

GLASGOW. — XXXII^e exposition annuelle de l'Institut des Beaux-Arts. 7 février-8 mai. Délai d'envoi expiré. Renseignements : Robert Walker, secrétaire, 175, Sauchyhall Street.

LYON. — Société lyonnaise des *Beaux-Arts*. 24 février-23 avril 1893. Délai d'envoi expiré. Renseignements : Secrétariat, rue de l'Hôpital, 6.

PARIS. — Salon de 1893 (Champs-Élysées). 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars; sculpture, 1-5 avril; bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines, 1-3 avril. Jusqu'au 25 avril, les artistes auront la faculté de remplacer leurs modèles en plâtre par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive.

Id. — Exposition des *Artistes indépendants* (Pavillon de la Ville de Paris). 18 mars. Envois : 4, 5, 6 mars. Renseignements : M. Sereñat de Belzám, secrétaire.

Id. — Exposition de la Rose † Croix (Dôme central du Champ de Mars). 1-30 avril 18h3. Envois du 10 au 20 mars. Renseignements : M. J. Péladan, rue de la Vierge, 10, Nîmes.

PETITE CHRONIQUE

Les *XX* ouvriront dans le courant de février leur dixième Salon international annuel de peinture, de sculpture et de dessins. Cette exposition, à laquelle prendront part, outre la plupart des membres de l'Association, des invités français, anglais, hollandais et belges, aura lieu, comme les précédentes, dans les Galeries du Musée. Une section y sera réservée aux arts appliqués à l'industrie. Des conférences littéraires, des auditions de musique nouvelle compléteront cette manifestation artistique qui excite chaque année, à juste titre, un si vif intérêt. Les artistes invités sont : pour la Belgique, M^{me} Marguerite Holeman, MM. W. De-gouve de Nuneques, Charles Doudelet, Léon Frédéric et Jean Gaspar; pour la France, M^{me} Jeanne Jacquemin, MM. Emile Bernard, Albert Besnard, Alexandre Charpentier, Henri Cros, Henri-Edmond Cross, Jules Desbois, Hippolyte Petitjean, H. de Toulouse-Lautrec; pour l'Angleterre, MM. Ford Madox Brown, E.-A. Hornel et P. Wilson Steer; pour la Hollande, M. J. Thorn Prikker.

La plupart de ces artistes n'ont jamais exposé en Belgique.

Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Georges Eekhoud fera mardi prochain, à 8 1/2 heures, une conférence sur Ibsen à la Maison du Peuple (section d'art).

La partie musicale de cette intéressante soirée sera consacrée aux œuvres d'Edward Grieg, le compatriote du célèbre dramaturge. Interprètes : M^{lle} Rachel Neyt, MM. Sevenants, Miry et Arvesen. Programme :

1. Sonate pour piano et violoncelle.
2. A. *Souvenir*; B. *Primevère*; C. *Berceuse*; D. *Dans les bois* (mélodies).
3. Sonate pour piano et violon.
4. *La chanson du Solweig*; B. *Je l'aime*; C. *Ainsi va l'amour*;
- D. *Un rêve* (mélodies).

5. Musique pour *Peer Gynt*, drame de H. Ibsen : A. *A la fête nuptiale*; B. *Peer Gynt et Ingrid*; C. *Mort d'Åse*; D. *Levée de l'aurore*; E. *Nuit orageuse sur la mer*; F. *Danse de la fille du roi de la montagne*; G. *Danse arabe*; H. *Danse d'Anitra*; I. *Danse des Gnomes*.

Prochainement, à Anvers, ouverture du 3^e Salon des *XIII*. De nombreux envois étrangers viendront renforcer encore le niveau de ce Salon, où se produisent annuellement en leurs dernières œuvres les peintres : Léon Abry, Emile Claus, Ed. De Jans, H. Desmeth, Edg. Farasyn, Frans Hens, Ev. Larock, R. Looymans, H. Luyten, Ch. Mertens, Alex. Struys, Léo. Van Aken, L. Van Engelen et Th. Verstraete.

L'ancienne *Société des Beaux-Arts* est, on les ait, sur le point d'être reconstituée à Bruxelles. Un comité provisoire composé de MM. Verwee, Blanc-Garin, Slingenev, F. De Vriendt, Fernand Khnopff, Parmentier, baron F. de Beeckman, Alphonse Allard, vicomte B. de Jonghe, duc d'Ursel, a arrêté un projet de statuts qui fixe à 125 le nombre maximum des membres effectifs, le chiffre des membres associés et des membres d'honneur étant illimité. Le but de la Société est l'encouragement de l'art sous toutes ses formes et spécialement l'organisation des expositions triennales de Bruxelles.

La cotisation à payer par les membres effectifs est de 50 francs et de 20 francs seulement s'il sont artistes. Cette cotisation leur donne comme avantages l'entrée gratuite aux expositions organisées par la Société et la remise gratuite de billets de tombola.

Les demandes d'admission sont reçues par M. Blanc-Garin, rue de la Poste, 87.

Le piano a eu les honneurs de la semaine. On a applaudi mercredi M. Litta, qui a répété à la salle Erard, avec quelques modifications, le programme intéressant et varié qu'il avait interprété dernièrement à la *Maison du Peuple*.

Le lendemain, les amateurs se réunissaient à la *Grande-Harmonie* où M. Joseph Wieniawski les a tenus sous le charme d'une exécution colorée, brillante et nuancée. On sait que l'excellent pianiste donne cet hiver trois séances populaires de piano, embrasant la littérature musicale classique et moderne. Les deux premières auditions ont eu un succès égal.

Vendredi, le *Cercle artistique* offrait à ses membres la première des trois soirées Samary consacrées respectivement à M^{lle} Chaminade, à Vincent d'Indy et à Chabrier. M^{lle} Chaminade, qui a un fort joli talent de pianiste, a exécuté elle-même plusieurs de ses compositions. On a goûté surtout un trio joué par l'auteur et par MM. Paul Viardot et Henri Gillet. Diverses mélodies, parmi lesquelles *L'Anneau d'argent*, *Amoroso*, *Plaintes d'amour*, ont été dites par M^{me} Maya et ont plu à l'élégant auditoire que cette soirée attractive avait rassemblé.

MM. Eugène Ysaye et Joseph Jacob se sont fait entendre la semaine dernière à Nancy, où l'on a fait à nos deux compatriotes un accueil enthousiaste. M. Ysaye a en outre joué mercredi dernier, avec le plus grand succès, à La Haye.

Le deuxième concert du Conservatoire aura lieu le 5 février. Au programme : *Manfred*, avec Mounet-Sully, et la *Symphonie n° 2* de Schumann.

Le troisième concert populaire, dont le programme n'est pas encore définitivement arrêté, est fixé au 26 février.

L'Exposition rétrospective des œuvres de Meissonier s'ouvrira le 6 mars prochain à la galerie de la rue de Sèze et durera un mois. Elle contiendra des tableaux et dessins prêtés par des collectionneurs de France et de l'étranger et aussi les toiles, dessins ou esquisses restés dans l'atelier de l'artiste.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 li. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA DISCUSSION DU BUDGET DES BEAUX-ARTS. — LA COLLECTION VAN PRAET. — LA PORTE DE BRONZE DU PALAIS DE JUSTICE. — LA CLASSE DES LETTRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — PLUMITIFS ANVERSOIS. — EXPOSITIONS DE LA SEMAINE. — A LA SECTION D'ART (Maison du Peuple). — AU CONSERVATOIRE DE LIÈGE. *Deuxième Concert.* — VERVIERS. *Deuxième Concert populaire.* — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

La discussion du Budget des Beaux-Arts.

Elle fut tout à fait digne du pays de Rubens! Elle manifeste clairement que nous sommes en un temps où, grâce à nos jeunes peintres et à nos jeunes écrivains, à nos jeunes savants et à nos jeunes artistes, la Belgique prend rang aux premiers rangs. Il est évident que nos députés ont le sentiment qu'ils vivent et fonctionnent à une époque où la patrie voit s'épanouir des fleurs comme les poètes Giraud et Maeterlinck, les prosateurs Lemonnier et Eekhoud, les peintres Khnopff et Van Rysselberghe, pour n'en cueillir que six dans l'admirable parterre de nos gloires reviscences et de nos belles espérances. Ils voient, ils croient, ces législateurs inspirés et prophétiques. Ils se doutent qu'un immense mouvement de vaillance et de renaissance fermente autour d'eux, annonçant le prodige de ce pays, aux étroites

frontières, reprenant par son art et sa science, par ses travaux et son enthousiasme, la primauté de la vieille Flandre, reine glorieuse du moyen-âge. Représentant la nation, ils en sentent, apparemment, le cerveau et le cœur en sa partie la plus vibrante, la Jeunesse!

Ah! ouïche! Voici le bilan de ces débats lamentablement misérables et bêtes, où pas une haute pensée ne prit essor, où pas une parole notable ne fut dite. Dans la discussion générale: Le renouvellement des conseils communaux. L'élection, en train de devenir légende, de Haute-Croix, triomphe de M. Huysmans. Les locaux du Conservatoire royal de Gand. Un subside à l'école de musique d'Ypres, la tant noble cité dont les naturels, il y a peu d'années, demandaient qu'on badigeonnât les fresques de Delbeke qui commençaient à sortir des limbes pour l'immortalité. Le crédit en faveur des hippodromes! La réunion des faubourgs à Bruxelles. La répartition des crédits pour la restauration des monuments, — par exemple pour l'église de Diest, qu'on s'occupe de déshonorer, allez-y voir. Et quand s'ouvrit le chapitre X, spécialement titré Sciences et Lettres, et quand s'ouvrit le chapitre XI, titré Beaux-Arts... pas un mot, pas un mot, pas un mot! Ils se tinrent cois, tous ces honorables, élus mais non élite du pays, comme des escargots devant un timbre-poste.

Quand, à Bruxelles, régnaient les Indépendants, à chaque retour des budgets, immuables en leur cycle

comme les phénomènes solaires régulateurs des religions primitives, se levait, en sa saison, comme un dieu paternel et bienfaisant, M. Ernest Slingeneyer, menant la théorie des muses et parlant en leur nom. Quelques idées réconfortantes étaient émises et voltigeaient sous le lanterneau de la Chambre; une musique lointaine faisait résonner des refrains un peu vieillis mais toujours doux à entendre; les arts, les lettres, les sciences étaient salués en passant et l'encens réservé aux divinités fumait en leur honneur, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure. Le ministre des beaux-arts, se nommait-il de Moreau, Devolder ou Mélôt, à ces strophes répondait par des anti-strophes, et on avait l'illusion d'une cérémonie respectueuse. M. Le Jeune, lui-même, en une circonstance mémorable, ne put résister, en pleine célébration de ce discret mystère, à l'envie de crier son cri d'artiste, et fit le rapide et inoubliable discours d'un quart d'heure, sur la préférence qu'on voulait donner à la bonne soupe sur le beau langage, apostrophe cinglante qui lui valut une immense offrande d'admiratifs remerciements, le vengeant des sarcasmes dont le picotait la petite presse. Bref, on se disait: Tout n'est pas mort! Petit bonhomme vit encore!

Mais aujourd'hui! Nul n'a repris le doyennat vacant de M. Slingeneyer. Non, nul: ni M. Lambiotte, ni M. Lepoutre, ni le pullulant et ubiquitaire M. Lemonnier, ni M. Graux, le rigide Carnot belge, ni M. De Mot, l'hilare, ni M. Buls, le frigidité. Le poste est vide, comme celui de directeur des Beaux-Arts. C'est monsieur Néant qui s'y carre. Ah! si M. Charles Tardieu était là! Au moins serait-ce une fichue consolation que de l'entendre calembredainiser en faisant craquer les jointures un peu raidies de son esprit voué aux pénibles besognes politiques de *l'Indépendance*.

Est-ce fini de parler art au Parlement? M. de Kercove de Denterghem seul y touchera-t-il de ses mains gourdes de descendant à trente-six quartiers pleins de l'homme préhistorique de Néanderthal, lui qui a proposé ces jours-ci de couper tous les arbres qui enguirlandent et ennoblissent nos grand'routes pour les remplacer par des poteaux téléphoniques « qui ne nuisent pas à l'agriculture et marquent les directions par les jours de neige », ainsi qu'il l'a osé dire, mes frères, textuellement et plus brutalement dans l'insolence des termes.

Nous avons compté que M. de Burlet ramasserait l'arme qu'avait dû déposer M. Slingeneyer. Il en a manqué l'occasion. Il eût pu faire une profession de foi qui eût réjoui les âmes d'artistes, si aisément séduites, si prêtes à partir pour le ciel des illusions, si promptes à se donner et à acclamer. Ses actes récents le faisaient croire, lui qui rompt crânement avec les routines rondecuiriques et se dégage élégamment de la tyrannie des fantômes, stryges et lémures qui sont tapis

dans les bureaux. Il a préféré ferrailer avec le champion des électeurs libéraux de Haute-Croix et donner des estocades dans la politique, hélas!

M. de Burlet, quoique disert et habile, n'a parlé de rien en fait d'art, pas même de l'enquête promise par lui au sujet des dits et gestes de la fameuse Commission des Musées qui a fait et continue à faire si bien la morte, lors et depuis la campagne menée contre elle, ici même, l'an dernier. Parole de ministre nous semblait pourtant parole sérieuse. Qu'il soit pénible de soumettre les vieux débris qui la composent à une inquisition dure au moment même où, à Paris, une autre commission vaque à des devoirs persécuteurs analogues, on le comprend. Mais cela ne peut toutefois en demeurer là. Le bruit a couru que le ministre se contenterait d'adjoindre au groupe des invalides, un groupe de jeunes qui leur serviraient de cadre et empêcheraient les monstruosité coutumières. Il paraît qu'administrativement c'est licite et facile. On signale aussi, pour préparer à l'indulgence, que la Commission a enfin acheté un bon tableau, par Louis Dubois, le portrait de son père, qui est, en effet, magnifique, et qu'elle a bien voulu admettre à la rampe un chef-d'œuvre de Géricault, don d'un mourant: « Jeune prince et son état-major. » Mais tout cela nous paraît belgiquement transactionnel et bureaucratiquement cauteleux, et nous attendons mieux, n'étant pas de ceux qu'on apaise avec des amusettes et sachant par expérience que le bon combat, le menât-on seul au milieu d'une presse complaisante, finit toujours par donner la victoire.

Notre pays, en soit béni le sort! subit un atavisme artistique incompressible. Rien n'a manqué à l'œuvre d'étouffement qu'avait entamé un doctrinarisme industriel et financier qui n'avait d'autre idéal que celui de l'argent et du ventre. Les forces concentrées d'une bourgeoisie superlativement capitaliste et jouisseuse n'ont pu réussir à énerver notre art. Vainement des phalanges de peinturlureurs et d'écrivailleurs infâmes se sont évertués à faire pour elle des œuvres en équation avec ses platitudes. La révolte des hautes âmes a eu raison de cet asservissement et de cet avilissement. Une nouvelle aurore resplendit. Partout la vieille écorce craque et d'admirables jets de lumière fusent vers tous les points de l'horizon. A ce travail joyeux et immense, l'encouragement officiel n'est pas nécessaire. Mais s'il vient d'un homme libre et fier, jeune de cœur et hardi, il peut se transformer en une décisive poussée, donnant, dans la bataille qui partout est engagée, le coup de collier d'une charge triomphante. De tous les hommes qui ont inutilement encombré le Ministère des Beaux-Arts, M. de Burlet est le premier qui s'annonce comme pouvant accomplir cette mission. Dans ses allures, dans les mesures récentes qu'il a prises coup sur coup comme s'il se sentait enfin dans

sa route, il y a une virilité qui suscite la sympathie et éveille la confiance. Aussi faut-il espérer que si, l'an prochain, la roue de fortune politique ne l'a pas mis à bas, il aura compris définitivement son rôle et que nous entendrons à la Chambre un exposé sincère et fort de ce qui aura été fait et de ce qu'il faudra faire, un programme méthodique et brillant des réformes qu'attend notre art renouveau. Il ne nous semble pas homme à accepter le rôle d'un téléphone dans lequel soufflent les quelques fonctionnaires anonymes dont l'étrange collègue a si longtemps chez nous administré stérilement les Beaux-Arts.

LA COLLECTION VAN PRAET

La collection Van Praet se composait exactement de soixante-dix tableaux et de onze dessins et aquarelles, soit au total 81 numéros.

M. Van Praet, ministre de la maison du roi des Belges, l'avait formée aidé des conseils de M. Arthur Stevens, le frère d'Alfred Stevens.

Jamais il n'acheta un tableau sans le consulter, et il est juste d'associer le nom d'Arthur Stevens à celui de M. Van Praet, aujourd'hui tous deux disparus.

Voici la liste des œuvres :

Achenbach, 1 — Boilly, 1 — Bonington, 1 — Coanaletti, 1 — Marie Collart, 2 — Corot, 1 — David, 1 — Decamps, 5 — Degroux, 1 — Eugène Delacroix, 4 — Diaz, 1 — Jules Dupré, 2 — Fromentin, 1 — Gainsborough, 1 — Gallait, 2 — Géricault, 2 — Goya, 1 — Gudin, 1 — Ingres, 3 — Jongkind, 1 — Deknyff, 1 — Largillière, 2 — Leys, 2 — Madou, 1 — Marilhat, 2 — Meissonier, 7 — Millet, 4 — Portaels, 1 — Prudhon, 1 — Roqueplan, 3 — Théodore Rousseau, 4 — Ary Scheffer, 1 — Alfred Stevens, 6 — Joseph Stevens, 5 — Troyon, 1 — Verboeckhoven, 1 — baron Wappers, 1 — Wilkie, 1 — Willems, 2 — Ziem, 2.

Voici, d'autre part, la liste des tableaux que M. Chauchard a acquis dans cette collection :

La Bergère, par Millet; *le Christ au prétoire*, par Decamps; *Avenue de la Forêt de l'Isle Adam*, par Théodore Rousseau; *la Charrette*, par Théodore Rousseau; *l'Homme à l'épée*, par Meissonier; *le Liseur noir*, par Meissonier; *le Liseur blanc*, par Meissonier; *la Vanne*, par Jules Dupré, et *le Garde-chasse*, par Troyon.

M. Chauchard a obéi au goût français en achetant trois Meissonier sur neuf tableaux. Ces trois œuvrettes, très connues à Bruxelles, sont en somme assez insignifiantes. Le Millet est beau; M. Van Praet l'avait échangé contre le fameux *Angelus*, ce qu'il dut regretter souvent, vu les prix insensés auxquels les marchands parisiens ont jugé à propos de pousser ce tableau de bonne valeur moyenne, dans l'intention trop visible de faire monter tous les Millet. Le Dupré est superbe.

Quand on examine la liste donnée plus haut et qu'on se souvient, il faut bien reconnaître que la fameuse collection ne manquait pas de remplissage. Mais elle avait plusieurs joyaux célèbres qui ont suffi à faire sa réputation.

Actuellement, depuis l'achat par l'expert parisien Henri Garnier, la presse donne avec l'ensemble des régiments de Mac Do-

nald à Wagram. Mais, hélas! le Panama nous a appris ce que valent et comment s'obtiennent ces dithyrambes exaltés. Il y a là une campagne qui a habilement commencé par les achats de M. Chauchard destinés à amorcer l'amateur. Celui-ci fera bien de se défier. C'est le cas de rappeler la prédiction de Stendhal: Tôt ou tard, les provinciaux et les étrangers s'apercevront que tous les articles des journaux sont dictés par la camaraderie ou par l'argent. Que notre Commission du Musée médite et ne se laisse plus aller, sur les objurgations de quelques-unes de nos gazettes, à payer un prix fou pour quelques rognures de la collection Van Praet dont chaque morceau aurait valu en moyenne 40,000 francs!!! Si vraiment le prix de trois millions indiqué et tambouriné est sincère!

Enfin, n'est-il pas fâcheux que M. Van Praet, ce grand citoyen comme il est de règle de le proclamer, n'ait pas laissé sa collection à l'État, sauf à en donner la jouissance leur vie durant à son neveu et à sa nièce? Ceux-ci sont morts, sans rien en vendre, et voici que des héritiers éloignés monnayent le tout. C'était vraiment bien la peine de tant collectionner!

LA PORTE DE BRONZE DU PALAIS DE JUSTICE

Exposition des projets de concours.

Peu de concurrents, une dizaine, que n'ont pas découragés les difficultés, la grandeur du sujet à traiter et les recherches du style qu'il comporte. On connaît le jugement rendu: l'exécution à M. Van Mansfeld, le 2^{me} prix à M. de Lalaing, le 3^{me} à M. Hubrecht.

Le grand mérite à reconnaître à l'architecte Van Mansfeld, c'est qu'il a tenu à composer une porte qu'eût signé Poelaert: il s'est intimement pénétré de la manière du maître, et dans la décoration des panneaux il s'est ingénié à trouver des motifs que l'on peut familialement rattacher à ceux de l'ornementation générale du palais. Les dessins, habilement présentés, donnent, à notre sens, une valeur d'effet trop intense au décor; mais l'exécution en bronze atténuera tout cela en remettant chaque chose à son plan.

Avec M. de Lalaing, nous nous trouvons en présence, naturellement, d'une œuvre de sculpteur qui fait craquer le cadre architectural et qui a le tort grave, dans un monument de sentiment grec, d'introduire des éléments renaissancistes, telle sa michelangesque tête de Moïse et son élégante figure de femme, proche parente d'une nymphe de Jean Goujon de la fontaine des Innocents à Paris. Il n'y a qu'à louer le bas relief de l'imposte, avec sa Loi dont la Justice et la Miséricorde voilent la sévérité du regard, mais les têtes des panneaux carrés sont d'une étude moins digérée, Moïse étant traité en haut relief, Solon et Justinien semblant deux bustes à placer dans des niches, et Napoléon présenté en profil médaillant. Réserves faites, il y a, dans ces superbes fusains, œuvre d'artiste, mais d'application intempesive.

Le projet de M. Hubrecht a la sobriété de parti de celui classé premier, mais l'ornementation, notamment le bas relief avec griffons, est faible d'inspiration et mal venue.

Le projet à la devise *Croissant* est conçu dans une note bien mièvre à côté de l'aspect titanique du Palais; puis pourquoi, sur chaque battant, cette sorte de guichet en forme de stèle funéraire surmontée d'une statuette de Minerve: cette duplicité de motifs détruit l'unité d'aspect que la porte devrait avoir. Les boucliers à

gorgones sont présentés avec goût, mais l'imposte avec inscription est bien pauvre.

La pauvreté n'est pas le fait du projet *Macte animo*; ici nous dirons plutôt qu'il y a une surabondance et un hors d'échelle évidents entre l'imposte et les ouvrants de la porte. Les panneaux sont trop divisés etibelotés comme une huisserie renaissance, alors que la minervette du maclair est d'un sentiment grec archaïque, et l'immense lion (puis pourquoi un lion?) contemporain d'Assur-Banipal. Les tores de chêne et les guirlandes laurées sont bien grouillants, et l'on ne comprend pas, dans la frise, cette sextuplication de la table de la Loi, qui doit être une. Le talent ne manque pas dans cette composition, mais il eût fallu plus de cohésion et un certain fondu entre ses éléments disparates.

Notons encore deux projets qui retardent de quarante ans, car ils nous montrent des échantillons de ces fantaisies néo-grecques, tant à la mode sous Napoléon III, et si démodées maintenant : l'article a cessé de plaire.

La végétation du crime moissonnée par la justice ne constitue pas une porte, mais un panneau décoratif indéchiffrable; quant à la maquette *Age quod agis*, trop peu poussée, elle éveille en nous, avec cette multitude aux bras implorants et cette immuable Justice, là-haut, terrifiante en sa triangulaire silhouette, le souvenir de quelque suggestive hallucination d'Odilon Redon.

LA CLASSE DES LETTRES

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

A l'occasion de la promotion, acclamée par *l'Etoile belge*, de M. Charles Tardieu à la qualité de membre de cette institution, nous avons eu la curiosité d'en rechercher la composition.

Voici la liste étrange que révèle l'officiel almanach dans un pays où actuellement pullulent les prosateurs et les poètes dont les noms heureusement deviennent familiers et qui, à l'étranger, nous font une gloire. A quelques exceptions près, c'est merveilleux d'illustrations inconnues, et ridicule au point de vue des lettres. Si on mettait ensemble tout le bagage littéraire de ces immortels, ce serait le cas de dire qu'à quarante ils ont de la gloire comme quatre. A remarquer qu'il y en a juste trois qui ont osé se nommer littérateur !

- Faider, Ch., ancien ministre, procureur génér. hon., à Bruxelles.
- Nève, Félix, professeur émérite à l'université, à Louvain.
- Wauters, Alph., archiviste de la ville, à Bruxelles.
- Le Roy, Alph., professeur émérite à l'université, à Liège.
- De Borchgrave, E., ministre plénipotentiaire, à Constantinople.
- Wagener, A., administrateur de l'université, à Gand.
- Willems, P., professeur à l'université, à Louvain.
- Rolin-Jacquemys, G., ancien ministre, à Bruxelles.
- Bormans, S., administrateur inspecteur de l'université, à Liège.
- Piot, C., archiviste général du royaume, à Saint-Gilles.
- Potvin, Ch., conservateur du musée Wiertz, Ixelles.
- Stecher, A., professeur à l'université, à Liège.
- Lamy, T., professeur à l'université, à Louvain.
- Henard, P., lieutenant-général, à Bruxelles.
- Gantrelle, J., professeur à l'université, à Gand.
- Loomans, C., professeur émérite à l'université, à Liège.
- Tiberghien, G., professeur à l'université, à Saint-Josse-ten-Noode.
- de Harlez, Ch., professeur à l'université, à Louvain.
- Vanderkindere, L., professeur à l'université, à Uccle.
- Henne, A., secrét. honor. à l'académie des beaux-arts, à Bruxelles.

- Frédéricx, G., littérateur, à Bruxelles.
- Goblet d'Alviella (c¹⁰ E.), professeur à l'université, à Saint-Gilles.
- Frère-Orban, H.-J., ministre d'état, à Bruxelles.
- Vanderhaeghen, F., bibliothécaire à l'université, à Gand.
- Prins, Ad., directeur général au ministère de la justice, à Ixelles.
- Marchal (chev. Edm.), à Saint-Josse-ten-Noode.
- Vuysteke, J., littérateur, à Gand.
- Banning, E., direct. général au min. des affaires étrang., à Ixelles.
- De Monge, L., professeur à l'université, à Louvain.
- Giron, A., conseiller à la cour de cassation, à Ixelles.
- Loise, Ferd., littérateur, à Louvain.
- de Chestret de Hanefte (baron J.), à Liège.
- Fredericq, P., professeur à l'université, à Gand.
- Kurth, G., professeur à l'université, à Liège.
- Mesdagh de ter Kiele, Ch., procureur général près la cour de cass.
- Denis, H., professeur à l'université, à Ixelles.

PLUMITIFS ANVERSOIS

C'est un fait qui mérite vraiment quelques instants de méditation que cette subite suspension d'inviolabilité de l'enseignement académique. Des journalistes anversois jappent depuis quelques semaines aux mollets du directeur actuel de l'Académie d'Anvers comme après un vulgaire novateur. Par quel miracle, ce titre jadis si excellemment solennel ne défend-il plus celui qui le porte? Simplement, des innovations introduites au sacro-immuable enseignement, — des innovations pas si terribles — mais avérant l'indéniable souci d'un développement progressif.

Il n'en fallait pas plus pour encolérer ceux qui couvraient d'yeux tendres et d'écrivasseries laudatives tout ce qui s'accomplissait derrière les saintes grilles. La nouvelle d'innovations s'est répandue et elle a produit l'effet de piment sous la queue de chevaux de fiacre. Celui qui préside — vrai, que c'est malgré eux, ce qu'ils ne manquent de dire — à l'enseignement académique anversois peut se préparer à subir le choc effroyablement grotesque de cette cavalerie d'occasion. Il va payer cher ses tentatives d'organisation meilleure; comment ne craint-il pas pour sa vie, *on estropie déjà son nom*.

Peut-on dire où s'arrêtera la rage de ceux qui se mettent si inattenduement à détruire ce qu'ils avaient si servilement adoré? Nos plumitifs ont la haine démoniaque et M. A. de Vriendt ne jouira pas même du privilège d'être un « ami politique »! Qu'il réfléchisse! Sa courtoisie envers les « pestiférés » suscitera, dès qu'elle sera connue, sa mise en accusation autant que le fait d'avoir illustré le cours d'histoire de l'art de projections lumineuses; ce qui est un outrage abominable, n'est-ce pas?

Ah, l'esprit moderne, où qu'il se révèle, reste bien l'ennemi, le cauchemar affolant de cette classe de critiques. Ils se sont longtemps hercés de ce refrain que des « énergumènes » seuls préchaient la marche en avant et ils avaient foi en le tout-puissant arsenal de leurs plaisanteries.

Les yeux extatiquement fixés sur les murs du temple jalousement dépourvus de toute lucarne, ils se rassuraient; les recrues qu'on y enseignait grossiraient indéfiniment l'armée, leur armée; les places que d'anciens avaient vidées, enthousiasmés d'air vif et d'indépendance et de lumière, seraient certainement remplies et ils y comptaient bien. Et voilà qu'aujourd'hui l'extase béate a fait place à l'effroi le plus inouï; ils ont ressenti le choc jusque dans leurs moelles et c'est à peine s'ils ont trouvé la force pour se

trainer vers les murs qui ont si subitement crevé, où des fenêtres se sont ouvertes par une profanation sacrilège — qui se lavera dans du sang — et qu'ils ont pu voir une série d'horreurs.

Le cadavre de l'enseignement précédent, l'Institut supérieur métamorphosé, sous leurs yeux, en « ivromage » où se seraient logés « des rats de toutes couleurs », et que quelques instants auparavant ils avaient reconnu transformé « en plat de lentilles » ; puis on ferait voir trop de nu aux jeunes filles !

Et ils n'ont pas tout vu, à cause du jet de lumière oxydrique. Pour que leurs clameurs ne soient pas vaines, ces journalistes, « anversoïis de cœur et d'âme », ont trouvé que le meilleur moyen d'ameuter la foule était encore de lui crier qu'elle était volée ! Ainsi, c'est au nom de l'argent que se mène cette campagne d'art.

Si M. A. de Vriendt, si directement mis en cause, et en lequel, je commence à eroire, l'observation un peu superficielle de ces magistrats-critiques a cru reconnaître un novateur authentique à ces indices « de n'avoir exposé ni au Cercle artistique ni au Salon triennal », garde plus longtemps le silence, nous allons assister à des imprécations aussi lyriquement excessives que celles d'Akëdisserill réclamant des explications à l'orgueilleux Prêtre !

Mais tout cela, c'est le côté réjouissant de pareille algarade ; au fond, tout ce bruit est énormément désespérant. Il découvre, une fois de plus, que la route ne se vide pas de patrouillards sauvages et haineux qui guettent l'idée progressive pour lui lancer tous les bâtons entre les jambes.

Nous avons cru que c'était la façon provocante, dont nous l'habillons, et les sauts brusques que nous lui faisons faire, qui suscitaient la rage. Hélas, hélas, voici qu'une inviolable personne, d'un passé irréprochable, mais justement soucieuse, à l'heure où on lui confie une responsabilité énorme, de ce qui s'accomplit au dehors, tente d'ouvrir, une à une, toutes les fenêtres d'un édifice où elles étaient murées depuis quand et toutes les pierres irruent maintenant avec la lumière qui l'avait tenté.

Le directeur de l'Académie d'Anvers tiendra-t-il tête à l'émeute ? Nous verrons bien ! Sait-il que c'est l'innovation dernière qui fixe définitivement celle qui la précède ? C'est ce régime sans faiblesse et continu qui fera l'office de la schlague près de ceux qu'une servilité originelle ne prédispose pas à relever longtemps la tête.

Expositions de la semaine.

LE SILLON à la *Galerie moderne*.

Le Sillon est un nouveau cercle composé de tout jeunes. Aucune personnalité bien nette ne s'y remarque encore, mais, ce qui est peut-être plus déplorable, tous ces peintres et ces sculpteurs sont sages et dans leur exposition, n'éclate aucun pétard, ne jaillit aucune fusée d'audace, de révolte, de vraie jeunesse. On ne peut leur prodiguer encore que des éloges banals. Ainsi M. Bernier, — frane imitateur de Jan Stobbaërts, — est évidemment un coloriste chaud, M^{me} Bernier possède du métier et ses natures mortes sont vigoureuses ; M. Bartholomé expose de solides dessins, et M. Coulon des dessins *modernistes* où l'on sent l'influence des Willette. et des Rops. Il y a encore M. Gustave Stevens, et M. Criel qui expose le génie du monument de Van Beers à Anvers. « Il y a des qualités là-dedans, » mais pas assez. Elles surgiront peut-être plus fortes un jour. Attendons.

MM. THÉO HANNON et VALCKENAERE au *Cercle artistique*.

M. Théo Hannon a de la verve en ses aquarelles, enlevées avec

rapidité, d'un pinceau un peu « diable ». Il croque Antibes, Cannes, Spa, Charleroi, l'Ardenne (une jolie Ardennaise !) Sainte-Gudule, Menton. Son aquarelle est vagabonde. Il la mouille à l'eau bleue des méditerranées ou à l'eau calme du lac des Quatre-Cantons. Près des pins parasols, voici les toits du Borinage, les liserons de Capri ou les bords de la Sambre à Landelies.

Quant à M. Valckenaere, ses marines manquent totalement d'accent et la couleur en est désagréable.

A LA SECTION D'ART

(MAISON DU PEUPLE)

Mardi soir, la musique norvégienne de Grieg et la conférence sur Ibsen de Georges Eekhoud réalisaient un programme scellé d'unité et attrayant. Public populaire, rares bourgeois.

La conférence a été méthodique et renseignante. Eekhoud a divisé l'œuvre ibsénienne en trois phases : celle des drames romantiques, celle des pièces philosophiques, celle des études sociales.

Des drames, il a lu telles scènes tirées des *Prétendants à la couronne* dont la profondeur, la netteté et la bataille dialoguée ont pénétramment porté. Un scalde, typé magistralement, résume en phrases brèves toute une philosophie de vie haute et tragique.

Puis le conférencier a passé à *Peer Gynt* et *Brandt*, qui représenteraient les deux faces de l'âme d'Ibsen. Enfin il a résumé telles études, le *Canard sauvage* entre autres, pour en faire jaillir l'idée mère.

La Norvège, d'après Eekhoud, est grâce à son climat, à son ciel et à ses côtes, la terre des merveilles et des splendeurs. La lumière — aurores boréales, soirs polaires, firmaments miraculeux — y pousse l'esprit au rêve à travers l'infini, et les légendes et les féeries y éclosent comme des floraisons prismatiques. C'est de ces nordis neigeux et argentés que les mythologies septentrionales sont descendues pour envahir l'imagination des Germains et des Anglo-Saxons et faire éclore les poésies les plus larges et en même temps les plus frêles et les plus filigranées qui soient.

D'un autre côté, c'est au fond des terres de la Norvège que s'est retranché l'orthodoxie protestante la plus rigide, la plus acérée, la plus glacialement fanatique. Des barres de fer plantées en guise de plantés hautes au milieu d'un jardin de féerie et de fantaisie, voilà ce qui se découvre là-bas.

Ce sont ces antinomies qui firent éclore, à travers temps, ici, les scaldes, là, les pasteurs luthériens, que le génie d'Ibsen relèté encore aujourd'hui.

Surtout dans les études sociales, ce double courant se fraie une route. Il est facile de le suivre parmi les protagonistes du *Canard sauvage*, de la *Maison de poupées*, de la *Dame de la Mer* et des *Revenants*.

En terminant sa causerie, Eekhoud a établi certaines idées générales sur l'art, sur l'art librement pratiqué, à l'encontre des écoles et des pionats. Il a donné pour exemple Ibsen et la tendance audacieuse et radicale de ses idées et de ses écrits.

À la partie musicale ont collaboré les excellents pianistes Sevenants et Baize, le violoncelliste Miry et la chanteuse M^{lle} Rachel Neyt. Ces artistes ont donné à diverses œuvres de Grieg, à des mélodies esquises, à la Sonate pour piano et violoncelle, à la Suite tirée de *Peer Gynt* une interprétation artiste qui en a fait goûter la saveur rare.

AU CONSERVATOIRE DE LIÈGE

Deuxième concert.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Notre Conservatoire possède un professeur de violon qui est un maître éminent, l'une des plus hautes personnalités actuelles du violon : César Thomson. Son nom est glorieusement connu par toute l'Europe, qu'il a triomphalement parcourue. Liège l'ignorait presque ou feignait de l'ignorer. Depuis plus de dix ans on ne l'y avait plus entendu en public et nul organisateur de fêtes musicales n'avait fait effort suffisant pour obtenir son concours. Au dernier concert du Conservatoire il vient enfin de nous être donné de l'écouter, de l'apprécier et de l'acclamer. Longues, frénétiques, triomphantes ont été les acclamations. Liège connaît aujourd'hui César Thomson et ne peut plus l'oublier.

C'est un virtuose éblouissant et un puissant artiste. Il vaine avec une aisance et une prestesse qui feraient croire à de l'inconscience, les difficultés les plus insurmontables. Le son est plein, le jeu ferme, le style à l'ampleur et l'austérité. Sous son archet la phrase se développe sonore, justement expressive. L'émotion naît de la haute compréhension de l'œuvre; elle est contenue, concentrée, sans emphase; l'intensité du sentiment, sobrement, religieusement exprimé, fait l'impression durable et profonde.

M. Thomson s'est aussi distingué par le choix des morceaux exécutés; il a choisi de belle et grande musique : le Concerto en ré majeur de Brahms, l'Adagio et la Suite de Ries, la Passacaglia sur un thème de Haendel, le Trille du Diable de Tartini. Les rappels enthousiastes ont fait ajouter au programme les Zigeunerweisen de Sarasate.

Ce concert fut, du reste, un des plus complets, des meilleurs que nous ayons eus au Conservatoire. M. Radoux a dirigé de mémoire l'exécution de la 5^e symphonie de Beethoven, qui dans son ensemble a été bonne. Nous avons réentendu l'émouvant finale de *Mlada* de Borodine; c'est vraiment une œuvre empoignante. Le douloureux et poétique prélude du 3^e acte de *Tristan et Yseult* et l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, cette parfaite synthèse d'une grande œuvre, complétaient cet admirable programme.

VERVIERS

Deuxième Concert Populaire

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Ce qu'il a donné de nourrissant :

D'abord, la partie orchestrale tout entière. Art viril, caractère d'interprétation nettement accusé, exécution raffinée. Les cordes, notamment, sont parfaites.

L. Kefer a dirigé la *Symphonie héroïque* de Beethoven, la *Réverie* de Schumann, des fragments de *Roméo* de Berlioz et la Chevauchée des Walkyries de façon à les imposer au public, qui a eu l'air de comprendre et a religieusement écouté. L'opiniâtre conviction de Kefer et l'avènement à l'âge de raison d'une génération plus instruite, ont fait de notre bourgeoisie une classe qui commence à respecter l'art véritable.

Une grande partie de la population en est encore, malheureusement, en fait d'art, à la phase d'initiation apportée par les cafés-concerts, les sociétés de chant et de fanfares douces d'un féroce

esprit de clocher, les bazars, japonais ou non, et les illustrations à un sou, sans compter l'incroyable amour du sucré qu'ont toutes les enfances, les amateurs dans l'enfance de l'art comme les autres.

Mais, au concert.

Autre chose faite pour nous réchauffer l'âme : la belle voix de M. Demest qui nous a dit avec émotion, sûreté, élégance, les Adieux de Lohengrin, et des romances de Grétry, Martini et Schumann. Voix étendue, forte, chaude, se pliant admirablement aux demi-teintes, parfaite émission du son, diction claire, ce jeune homme a tout ce qui fait les grands chanteurs. Quelle chance d'avoir pu l'entendre dans notre provincial Verviers, où les Concerts populaires et quelques rares conférences sont notre seule pâture artistique.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Parmi les plus récentes publications dignes de fixer l'attention, citons un *Salut* pour voix seules et chœur de femmes avec accompagnement d'orgue ou harmonium, par M. PIERRE DE BRÉVILLE (chez A. Manuel, à Paris).

M. de Bréville, on le sait, excelle à écrire de la musique mystique. Ses compositions religieuses, qui ont toutes une grande élévation de pensée et un sentiment intense, marquent parmi les meilleures de son œuvre, déjà important. La *Messe* pour soprano, ténor, baryton et chœur à trois voix avec accompagnement d'orgue, de harpe et d'instruments à cordes, qu'il publia antérieurement chez le même éditeur, révèle une piété réelle et non la religiosité frivole qui colore la musique d'église fabriquée à notre époque. M. de Bréville a le sentiment des maîtres primitifs et il l'exprime dans une forme moderne, avec une sûreté d'écriture et une connaissance des effets peu communes. Souhaitons entendre la *Messe* et le *Salut* adoptés par quelque maîtrise soucieuse de varier son répertoire et de faire briller un rayon d'art dans l'austérité de la liturgie.

MM. P. et L. HILLEMACHER ont écrit sur un poème de M. Lucien Solvay, *Mon Amour* (chez A. Leduc, à Paris), une scène lyrique attachante, dont la forme libre leur a permis de donner à chaque vers, presque à chaque mot, un accent expressif d'une rare intensité. De subtiles harmonies, d'imprévus brisements de rythmes donnent à la composition un intérêt particulier.

Enfin, parmi les nôtres, M. LOUIS KEFER a publié chez Breitkopf et Härtel sa *Symphonie pour grand orchestre*, jouée à Verviers avec un succès que nous avons relaté, en attendant qu'une de nos sociétés bruxelloises de concerts veuille bien, en mettant l'œuvre à l'étude, reconnaître qu'il y a en Belgique des musiciens de haute valeur et de réel talent.

PETITE CHRONIQUE

Nous signalons très particulièrement à l'attention le nouveau journal bi-mensuel *La Lutte pour l'Art*, dont le troisième numéro vient de paraître à Bruxelles. Il y a là un superbe groupe de plumes vaillantes et téméraires. Certes, depuis longtemps on n'avait vu un si énergique départ pour la bataille de l'Art. Convictions profondes, aspirations vers le neuf, indépendance indomptable, tout y est. De grand cœur nous applaudissons à cette poussée qui a constamment l'allure d'un assaut. Cela est d'un grand réconfort au moment où quelque fatigue, quelques symptômes de

décépitude et quelque tendance à devenir secrétaires se révèlent dans des périodiques qui furent jadis à la tête du jeune mouvement.

Ces quelques lignes en tête du journal : « Nous sommes une Tribune absolument libre, sans comité de rédaction ni rien qui ressemble à une autorité quelconque. Tous ceux, connus ou inconnus, qui ont à développer une idée d'art ou de combat peuvent nous adresser leurs écrits. Nous ne demandons que sincérité et loyauté. A part l'idée, rien ne nous préoccupe ni ne nous effraye. »

Le Théâtre des Galeries annonce pour aujourd'hui dimanche les deux dernières représentations de la revue qui a tant égayé nos concitoyens : l'une, en matinée, avec distribution de jouets aux enfants au moment où l'arbre de Noël, éclairé par des lampes électriques (oh ! le progrès !) s'érige sur la silhouette d'or du bon Saint-Nicolas qui préside au ballet des bilboquets, des cerceaux, des jeux de grâces et de croquet ; l'autre à 8 heures du soir.

On remisera définitivement les jolies poupées et tous les joyeux fantoches mis en scène par M. Durieux, et demain *le Brillant Achille*, une opérette nouvelle de M. L. Varney, remplacera *Tout-Bruxelles* sur l'affiche, en attendant les merveilles du *Pays de l'or*, le « clou » de la saison des Galeries.

Notons, pour mémoire, la brillante représentation donnée mardi dernier à la Monnaie au bénéfice de la caisse de retraite de l'Association libre des typographes. On a fait fête à M^{mes} Worms-Barretta et Pauline Granger, à MM. Got, Worms et Laroche qui ont donné une interprétation remarquable et vraiment artistique du *Flibustier* de Richepin. Le deuxième acte de *Roméo et Juliette* a été pour M^{lle} Berthet, dont les succès récents à l'Opéra de Paris ont eu du retentissement à Bruxelles, l'occasion d'un triomphe fleuri et de rappels enthousiastes. Dans la dernière partie, M^{lle} Rosita Mauri a dansé avec M. Vasquez des fragments de ballets ingénieusement introduits dans *Pierrot Macabre* : l'« Aragonaise », la « Madrilène » et la « Castillane » du *Cid*, la « Mikagouwa » du *Rêve* de M. Gastinel, et la « Sabotière » de *la Korrigane* de M. Widor. Elle a mis dans ces « pas » variés une grâce, une élégance, une précision de mouvements et d'attitudes de nature à reconcilier les artistes avec le ballet.

Soirée superbe et recette abondante.

Une exposition internationale d'affiches s'ouvrira aujourd'hui, à 2 heures, au Musée communal d'Ixelles.

Bach, Searlatti, Haendel, Beethoven, Schubert, Schumann, Verdi, Saint-Saëns, Liszt, Alkan, Moniuszko, Dolff, Schulhoff, Heller, etc., tel est le bilan de la troisième et dernière séance éclectique de piano que donnera M. Joseph Wieniawski, jeudi prochain, à la Grande Harmonie.

M. Philippe Flon, chef d'orchestre au Théâtre de la Monnaie, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, M^{me} Jacques Flon, décédée à l'âge de 71 ans. Les funérailles ont été célébrées vendredi à l'église de Saint-Jean-Baptiste, en présence d'une assistance nombreuse, dans laquelle on remarquait un grand nombre de musiciens et d'artistes du théâtre. Nous présentons à M. Flon la sincère expression de nos condoléances.

Dans son dernier numéro, *la Curiosité universelle* publie un article intitulé : *l'Art et la neige*, dans lequel elle analyse l'ouvrage du comte de Robiano relatif aux statues de neige qui furent exécutées à Anvers, en 1772, par les élèves de l'Académie royale

de dessin. « Nous ne sommes plus aux beaux jours de ces généreuses initiatives, ajoute le rédacteur ; nos modernes statuaires ambitionnent plutôt les commandes rémunératrices que l'art et ses nobles satisfactions. L'onglée leur fait peur... Tant pis pour les pauvres ! »

Apprenons à *la Curiosité*, qui paraît l'ignorer, que les sculpteurs belges ne redoutent point l'onglée et que s'ils ne dédaignent point les commandes rémunératrices, ils n'hésitent pas à sacrifier leur temps et leur talent au profit des généreuses initiatives (voir plus haut). L'an dernier, au Parc de Bruxelles, fut organisée une exposition de statues de neige qui n'eut rien à envier au traditionnel concours de 1772 et qui procura une recette rondelette aux pauvres de la ville.

Cet hiver, ce n'est pas la bonne volonté qui a fait défaut. Seule, la « matière première » a manqué.

Un double concours est ouvert pour la composition d'un poème en langue flamande et d'un poème en langue française, destinés à être mis en musique pour le prix de composition musicale de 1893 (concours de Rome).

Il sera décerné un prix de 300 francs ou une médaille en or de la même valeur aux auteurs des poèmes couronnés.

Les poèmes ne comporteront pas plus de trois morceaux de musique de caractère différent, entrecoupés de récitatifs ; ils ne dépasseront pas deux cents vers. Ils appartiendront soit au genre lyrique, soit au genre dramatique. Dans ce dernier cas, il n'est pas nécessaire qu'ils aient été conçus en vue de la représentation théâtrale. Les auteurs pourront, à leur gré, écrire un monologue ou mettre en scène plusieurs personnages.

Le concours sera clos le 1^{er} avril 1893.

La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut vient de publier le règlement de ses concours de 1893. Le programme des concours littéraires porte notamment : un recueil de poésies ou de poèmes en prose, un roman ou une nouvelle, une pièce de théâtre, un livret d'opéra, une œuvre de critique ou d'histoire littéraire. S'adresser pour les renseignements à M. C. Wilquet, secrétaire général de la Société, avenue d'Havré, 30, à Mons.

Le Comité de *l'Emulation*, à Liège, se propose d'organiser prochainement une exposition d'estampes et de gravures anciennes.

Ce serait, dit *l'Express*, une bonne fortune pour les Liégeois qui sont, en dehors de la musique, passablement sevrés de jouissances artistiques.

L'Art et l'Idée, la curieuse et très artistique revue de M. Octave Uzanne dont nous avons à maintes reprises signalé les attachantes études et les illustrations originales, entre en vacances pour un an. Son directeur annonce qu'il désire — pour au moins douze mois — goûter les joies souveraines de l'affranchissement et ne plus se soumettre aux obligations d'une dépendance périodique. Il donne rendez-vous à ses familiers le 20 janvier 1894, leur promettant que la revue renaitra ce jour-là plus vive, plus ardente, plus combative que jamais.

Citons, parmi les articles de M. Uzanne les plus intéressants parus dans les dernières livraisons, une étude sur Eugène Grasset, avec de nombreuses illustrations d'après des œuvres inédites (octobre), des notes sur le goût intime et la décoration personnelle de l'habitation moderne (novembre), des remarques sur la renaissance lithographique actuelle (décembre), — celles-ci ornées de neuf lithographies originales inédites, spécialement composées pour la revue.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12,00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12,00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Eclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
soys le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. un an . 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA DÉMOLITION DU TEMPLE DES AUGUSTINS. — AVATAR DE « LA NATION ». — QUELQUES LIVRES. — AU CONSERVATOIRE. — SECTION D'ART (Maison du Peuple). — CONFÉRENCE DE M. ERNEST VERLANT. — PETITE CONFÉSSION. — PETITE CHRONIQUE.

La démolition du Temple des Augustins

On l'a pris en grippe, le pauvre temple. Pour quoi? On ne le sait guère. Un petit reporter, un follicule, aura un jour (qui se souvient quand?) avec l'inconscience de ses pareils, crié quelque chose contre lui, une injure bête, une zwanze. Quelques lecteurs badauds se seront mis à prud'hommiser là-dessus dans les halls où sont débités les bocks. Comme il y a de l'art dans cette affaire, et que même en démolissant l'art, on a l'air d'en faire, ce qui est glorieux, les bavardages se sont développés autour des tables et se sont mis à tourner dans les journaux. Un soir de meeting, quelque orateur, en besoin de lousticité, aura éjaculé un de ces mots qui font la joie dans les milieux où les rêves ratés de Bruxelles-Attractions|difficultuement s'élaborent. Alors c'est devenu un cri public comme « O Vandenspeereboom! » La plaisanterie s'est évertuée journalière, coutumière. L'idée de la destruction a été clichée. Elle est passée à l'état de dogme. Plus

personne ne l'a discutée parce que plus personne n'y a pensé. L'hostilité contre la muette et noble façade, chef-d'œuvre de Cœberger, s'est infiltrée dans tous les cerveaux. L'unanimité s'est faite, insurmontable. Et aujourd'hui que nous venons protester contre l'œuvre de vandalisme qui va s'accomplir (l'adjudication de la mise en pièces est faite ou près de l'être), nous avons conscience que notre protestation vaut celle du voyageur alpin qui sent crouler sur lui une avalanche.

Qu'importe! Il y a jouissance à être seul de son avis et à proférer quelques malédictions au moment où se manifeste l'irréparable.

Est-ce que vraiment dans cette foule qui quotidiennement, en ses flux et reflux, va et vient, balançant sa masse dans le long goulet que fait la double rangée des maisons du nouveau boulevard, nul ne fut jamais frappé et saisi par la belle ordonnance et la monumentale perspective que forme, au bout du couloir, le décor harmonieux, et si bien pondéré dans ses lignes de ce superbe spécimen, gris et rouge, du style jésuite? Il clôture magistralement une avenue urbaine déjà trop longue. Il interrompt, en ne le fermant qu'en apparence, l'alignement, s'épuisant en monotonie, d'une chaussée interminable. Par l'îlot qu'il forme dans le lit du fleuve-rue, contraignant les eaux de la multitude affairée à se diviser, il distrait et repose, il crée l'imprévu du pittoresque et grandit la promenade citadine

en la variant par un double et ingénieux détour, qu'on eût cherché et admiré comme une trouvaille, si le hasard ne l'avait pas donné.

C'est reposant, quand on marche sur d'indéfinis trottoirs, que d'avoir devant soi, dans la fusée lointaine du regard, un monument à contempler, qui modifie et sa couleur et ses proportions au fur et à mesure qu'on avance, ne livrant d'abord que sa masse en bloc, et, peu à peu, démasquant la surprise et la séduction de ses détails. A quoi servent les vues à longue portée qui n'aboutissent à rien, comme un télescope braqué sur le vide. Voyez, rue Royale, cette Sainte-Marie byzantine dont longtemps une stupide aversion franc-maçonne empêcha l'achèvement. Quelle joie sereine à contempler de loin l'oriental ensemble de sa coupole étoilée, de sa lanterne dorée, de ses minarets et de ses romanes arca-tures! Quel vide dans notre oculistique bruxelloise si on la supprimait! Comme toute la ville est embellie et glorifiée par son aérienne présence!

Eh bien, regardez, ô promeneurs, ô flâneurs, ô cou-reurs, la façade des Augustins, non pas de près seule-ment, mais à distance, quand, paisibles ou affairés, vous venez de la Bourse. Reliez-la aux puissants bajoyers d'écluse que forment les enfilades des maisons de gauche et de droite. Efforcez-vous de voir l'ensemble de ce magnifique amas d'architectures de fantaisie s'ache-vant par ce morceau capital, solide et admirablement équilibré. Regardez ce spectacle par les jours de soleil ou par les jours de pluie, tantôt net et atmosphérique-ment clair, tantôt estompé par une brume translucide, à telles heures morose et sévère, à d'autres pompeuse-ment doré. Tâchez de vous rendre compte et vous aurez le sentiment du crime que l'on va commettre.

Comment! dans cette vieille ville historique, trop rajeunie par ces rectilignes artères en lesquelles la modernité vraiment passe trop haut et trop seule, il y a, superbe contraste! un artistique échantillon d'un art qui éveille cette chose si douce : le passé, et il faudrait se ruer pour le détruire. Il se dresse là, non loin de monuments plus récents, tel qu'une œuvre précieuse et rare dans une collection curieuse mais trop jeune. Il orne et charme dès que, se démêlant des préjugés sau-grenus qui ont cours, on s'efforce à raisonner ses sensa-tions. Il est de ces choses antiques qui, une fois détruites, sont, comme les vieux arbres, irréparables, parce qu'on ne peut pas les faire sans l'alchimie du temps. Et voici qu'aveuglément, dans ce court inter- valle qui suffit aux sottises, on le ferait disparaître!

La façade, soit, dira-t-on. Mais l'arrière, le vaisseau, l'afreux vaisseau arrondissant l'ignominie de son cul-de-sac badigeonné. Qu'en faire?

Qu'en faire? Allez à Munich voir ce qu'on peut faire d'une église de ce style quand la banalité de ses murs et de ses fenêtres est revêtue et encadrée des ornements

faciles à réaliser qui les mettent en harmonie avec le diapason donné par une façade telle que celle ici défendue. Il y eut là un roi, deux rois (il est vrai qu'ils passèrent pour fous) qui non contents de préserver pieusement les vieilles choses, voulurent en avoir qui fussent, pour eux et pour leur peuple, des spécimens des architectures célèbres. Une église fut bâtie dans ce style jésuite à grand pignon majestueux, si proche parent du style des maisons flamandes de la Grand'Place. Sur tout son pourtour elle est curieuse et belle. Avec moins de frais, sans doute, que la démolition, le square banal qu'on projette de mettre à la place, et la statue, ou la fontaine, probablement affreuses, qu'on édifiera au milieu des gazons malades, on ferait du temple des Augustins un édifice complet et superbe.

Quand il est à prévoir, hélas! que bientôt on n'apercevra plus au fond de la trouée que l'ignoble paravent de l'hôtel Continental, avec ses femmes juchées sur le faite, criant au secours, pour qu'on vienne les délivrer et les descendre, on se sent colère et indigné.

D'après Henne et son érudit collaborateur Alphonse Wouters, archiviste infatigable, l'église des Augustins, bâtie d'après les dessins de Cœberger, « est un des mo-numents les plus remarquables de Bruxelles ». Elle a toujours passé, en effet, pour la maîtresse œuvre de l'artiste. Les clabaudes qui insultent le vieux monu-ment se doutent-ils de cela? Le gouverneur d'Arras en posa la première pierre le 5 mai 1620, au nom de la gouvernante Isabelle. Il fut consacré le 1^{er} novembre 1642 par l'Archevêque; il aura donc bientôt ses trois siècles. Les frais de construction furent énormes. La grande nef est large, sa voûte imposante, l'inté-rieur forme une salle superbe appropriée à toutes les cérémonies. C'était la seule église de Bruxelles sans clocher. Le 8 novembre 1796, les jacobins chas-sèrent les moines augustins qui la desservaient et dont le couvent s'étalait derrière, le long de la Senne dont la berge, alors verdoyante, leur avait été octroyée « parce qu'il s'y trouvait plusieurs pavillons ou mai-sons d'été, dans lesquelles, comme si c'eût été de « petites auberges, beaucoup de laïques se réunis-« saient pour boire et s'adonner à d'autres récréa-« tions inutiles, y faisant des farces inconvenantes, « y proférant des paroles scandaleuses et allant « même jusqu'à tendre leurs pintes aux religieux « comme pour les solliciter à partager leurs plai-« sirs ». Ainsi parle l'acte qui est aux archives de la Chambre des Comptes. Le 12 décembre 1797 fut abattue une statue de la Vierge qui ornait le frontis-pice. En 1814 elle fut définitivement enlevée au culte. En 1815 elle abrita les blessés français de Waterloo. Depuis 1830 elle servait aux solennités publiques, jus-qu'au jour où on y installa provisoirement la grande poste.

Au centre de la capitale, dans le quartier désormais le plus palpitant de la grande ville, là où se fait la sistole et la diastole de son sang circulant en population active, là où bat son cœur, existe cette ancienne et vénérable église, offrant une salle admirable pour toutes les réunions, toutes les fêtes, toutes les expositions, tous les concerts, toutes les conférences, un véritable forum couvert, aisément accessible, d'une sonorité parfaite expérimentée durant des ans et des ans, bien éclairée par de hautes et abondantes baies fenestralles. Incessamment on clame et on réclame pour obtenir un local réunissant, difficile problème, toutes ces qualités, toutes ces adaptations. Quoique fasse notre contemporaine maladresse, nous n'obtiendrons jamais rien de pareil. On l'a! et on veut le démolir. O aberration!

Pourquoi ne pas au moins essayer. Si longtemps le vieux monument fut supporté, pour abriter la poste, défigurée par les honteuses annexes qui l'avaient rendu dégoûtant et misérable, balafre d'affiches, déshonoré par des pissoirs à l'obscénité célèbre? Quel mal souffrirait-on à le maintenir un triennat encore, après l'avoir débarrassé de ces chancre et de ces lèpres, après avoir marqué par des tonalités appropriées ce qu'il pourrait devenir si quelque artiste de science et de cœur s'appliquait à le restaurer? Qu'on l'ouvre surtout aux assemblées de tout genre, politiques et artistiques, qu'on habitue notre population à le fréquenter, à y entendre ses orateurs, à y voir discuter ce qui l'intéresse. Bientôt on l'aimera, bientôt on ne pourra plus s'en passer. Oh! la jouissance d'écouter dans une salle à grandeur d'église, sans subir l'épouvantable supplice de la chaleur étouffante, du manque d'air, du manque d'acoustique! Là enfin, il serait permis de parler avec la chance d'être entendu de tous, avec la chance de ne point s'épuiser en sueurs, car vraiment jusqu'ici, l'éloquence chez nous, au point de vue des conditions de l'hygiène et de l'art, est traitée avec la barbarie des sauvages.

Oui, nous avons la foi que si quelque sagesse s'introduisait enfin dans cette question qu'obscurcit un si bizarre emballage destructeur et dévastateur, on se dirait: Essayons! Notre chère et pittoresque ville aurait un joyau de plus, un joyau retrouvé et restauré, et aussi le grand hall public, rationnel et favori, qui lui manque, et qui, ouvert de tous côtés, car on pourrait sur son pourtour percer des portes comme au théâtre de Bayreuth, suffirait aux assemblées populaires, bien loin de la zone neutre où, gouvernementalement, l'on souhaite voir régner la paix et la mort.

AVATAR DE « LA NATION »

L'ART SOCIAL

M. VICTOR ARNOULD vient de donner à son journal *La Nation*, où parurent à foison d'admirables articles, les seuls valables de la presse politique belge, la forme hebdomadaire et nous l'en félicitons. C'est celle qui convient le mieux à son grand talent, fait de science, d'élévation, d'ingéniosité et de puissant coloris. Tant de mérites réunis se galvaudent dans la presse quotidienne. Il faut à celle-ci du bavardage banal, du baguenaudage zwanzeur, de la blague vide et surtout l'incessant pelotage de la bêtise publique. Le journal hebdomadaire s'adresse à l'élite, au petit nombre, mais au petit nombre qui mène les foules.

Les deux premiers numéros de *la Nation* hebdomadaire sont excellents. Ils sont variés, animés, stylés. Ils ont bien le caractère intermédiaire à la fois vivant et aristocratique d'idées qui tient le milieu entre la gazette quotidienne et la revue. A ce titre, au point de vue politique, le nouveau journal « comble un vide ».

Voici, à titre d'échantillon, ce qu'il disait dimanche dernier à propos de la vieille controverse (si cette histoire vous embête, nous allons la recommencer) de *l'art social* et de *l'art pour l'art*, qui vient d'avoir un regain de vingt-quatre heures, et que, pour notre part, nous avons épuisée dans *l'Art moderne*, il y a quelque dix ans, prédisant alors ce qui est arrivé, ce qui devait arriver, ce qui a ressuscité soudain et passagèrement cette classique querelle: Que dans un temps comme le nôtre *l'art social* triompherait.

La vérité est que les deux formules sont vraies au sens subjectif, c'est-à-dire que chacun a à suivre celle qui va le mieux à son intellect. C'est le vieux proverbe normand: Chacun son chat sa femme à sa manière.

« Depuis que l'art vrai existe, il n'a vécu, il ne s'est fait éternel que par l'intuition qu'il avait du milieu dans lequel il se manifestait, et auquel il donnait, par la splendeur de ses révélations, une conscience plus haute de lui-même! Et c'est pour cela que les peuples étaient à genoux devant l'art et en faisaient leur religion: l'art révélait au peuple, au milieu duquel il éclatait, comme un prodige de génie, les profondeurs de son âme dans le crime, et dans l'héroïsme, dans l'horreur et dans le sublime, et l'art le conquérait, parce qu'il s'identifiait à lui; il était absolument, irrémédiablement social.

« Tout l'art grec est social, depuis Homère jusqu'aux tragiques et jusque Aristophane. Toute la société grecque, histoire, politique, mœurs, religion, respire dans l'art grec, qui n'est pas le rayonnement et l'illumination idéale de ce peuple tout entier.

« Tout l'art catholique est social. Une cathédrale du moyen-âge, c'est la foi populaire toute brûlante dressée debout et esclandant le ciel.

« Tout l'art de la Renaissance est social. Il éclate triomphant avec le renouveau des idées, et la forme antique ne renait qu'avec la pensée de l'antiquité. Ce sont les philosophes qui précèdent les artistes, et l'on ne comprend les marbres des Grecs et leur architecture que parce qu'on a relu Platon et Aristote. Sinon, pourquoi, pendant tant de siècles, le Parthénon serait-il resté lettre morte pour l'intelligence de tous, artistes et poètes?

« Tout l'art de Shakespeare est social. Après les Grecs, c'est le plus grand art connu. Toute l'histoire anglaise, tout le peuple anglais revivent, et presque sans préoccupation d'art, dans l'œu-

vre surhumaine de Shakespeare. Il n'a jamais songé « à faire de l'art », il n'a songé qu'à mettre en mouvement tous les ressorts des actions et des passions de son temps et de son peuple, et c'est pour cela qu'il a fait du grand art, de l'art immortel.

« Tout l'art français du XVII^e siècle est social. Il n'y a pas moyen de concevoir une seule des tragédies de Corneille et de Racine, une seule des comédies de Molière, si on les sépare du milieu où elles ont été nées et pour lequel elles ont été écrites.

« L'art allemand du XVIII^e siècle est social. Le *Faust* de Goethe, ce n'est pas de l'art pour l'art, c'est la philosophie et la vie dramatisées avec la philosophie dominant la vie. Et dans notre siècle, ce n'y a qu'un artiste qui domine tout, parce qu'il est exclusivement social, c'est Balzac. Celui-là, avec Shakespeare, ne songeait pas au style, ni de l'art ni à raffiner sur la forme. Il songeait à donner, à représenter, vivante et palpitante, la vie de la société qu'il voyait et pour cela que lui aussi, le social, a constitué l'œuvre à côté de laquelle le romantisme d'alors et le Parnasse s'empoussièrent dans l'aile, essoufflés et criards, comme des carbonniers ou des piocheurs autour de la haute tour immobile.

« En regard de Balzac, il n'y a qu'un colosse encore, c'est Hugo, mais un colosse est social, incompréhensible si on le sépare, non seulement de son époque, mais du moment historique précis où il a conçu et réalisé chacune de ses œuvres. Et qui encore, des œuvres des grands n'est pas social? Est-ce Byron avec son *Don Juan*? Est-ce Heine ou Heine? Est-ce Lamartine ou Musset? Qui donc?

« Mais quel vrai écrivain, quel véritable artiste pourrait donc ne pas avoir toutes ses fibres plongeant dans la société qui l'entoure, et dans l'évolution en laquelle il n'est qu'un grain de sable, de cette société toute entière? Où donc puiserait-il la vie? et quelle œuvre peut subsister si on ne lui souffle la vie! »

QUELQUES LIVRES

Euryaltrès, par FRANÇOIS COULON. — Léon Vanier, éditeur, Paris.

Cela nous étonne toujours un peu ici en Belgique de voir émettre comme œuvres des idées que nous avons connues et propagées depuis longtemps, et de les voir émettre par de jeunes Français qui croient les avoir découvertes. L'enthousiasme intelligent de F. Coulon pour l'art philosophique et psychologique de Wagner est une élégante répétition de ce qu'ont dit depuis dix ans *L'Art moderne* et *Le Guide musical*.

Voilà du reste comment ce jeune auteur avoue — en toute modestie — qu'il est disciple de Wagner : « Dans ce champ de la végétation serrée et gigantesque où Wagner a si largement moissonné, il y a encore à glaner surtout pour les écrivains, qui privés des ressources de la musique vocale et instrumentale, n'ont pas à redouter la perte totale de leur originalité. Le fond de leurs œuvres, les idées, la disposition des scènes principales attestent l'influence wagnérienne; mais la forme, le langage leur appartiennent. La musique des syllabes déterminera l'atmosphère du drame, établira une sorte d'orchestration verbale suggérant les idées premières, que précisera le dialogue. »

Le drame de M. Coulon est en effet d'une très bonne « orchestration verbale » et la « musique de ses syllabes » s'accorde avec les pensées. C'est donc du Wagner mis en musique parlée. Le symbole émis est clair. Mais pourquoi faut-il qu'il m'apparaisse à moi, qui ai l'âme trop vieille peut-être, comme le symbole d'un wagonnet de vie très jeune?

« C'est moi-même qui suis le monde »

dit l'épigraphe, prise à *Tristan*.

Et certes c'est en lui-même que l'auteur, suivant l'exemple consciemment philosophique de tous les grands chercheurs, est descendu pour étudier le monde. Mais soit que le culte de Wagner lui ôte de la personnalité, soit que ce terrible modèle le fasse paraître sommaire en ses conceptions, je ne puis m'empêcher de lui crier : « Sors de ce courant si tu es fort, si tu le peux. L'art de Wagner est une des plus grandes synthèses de notre temps, il nous emprisonne despotiquement. Si tu veux être grand, sers-toi de lui, ne le sers pas, — oublie son absorbante influence, après qu'elle t'aura mené au fond de toi. »

Tumultes, par ETIENNE MONTDORÉ. — L. Vanier, éditeur, Paris.

Le critique devrait toujours descendre au fond de lui-même pour tâcher d'émettre des avis impersonnels, humains, universels. Je voudrais toujours descendre à cette impersonnalité.

Mais il est des choses qui me rendent pénible ce plongeon au fond de mon « moi ». Il fait noir dans ce chaos. Certains hommes et certaines œuvres y font entrer de la lumière, mais la lanterne ne s'allume pas toute seule.

Comme *Tumultes* n'a fait surgir aucun feu follet dans le marécage de mes instincts dormants, je suis forcé de le juger avec le dessus de ma tête, comme qui dirait « à vue de toupet. »

J'y ai donc vu beaucoup de bons vers, de l'audace, de la verve, des mots très heureux, souvent neufs — et, comme fond, les histoires personnelles d'un jeune homme qui conte ses amours sans plus, — amours entrecoupées de beaucoup de réflexions — sans pensée.

La belle Valdrade, par PAUL RENAN.

Ouvrage tiré des chroniques du IX^e siècle par un érudit, passionnément épris d'histoire et quelque peu sectaire à ses heures.

Roman des infortunes conjugales du pauvre Lothaire II et de ses démêlés avec les papes. — Curieux détails sur les mœurs du temps — mœurs peu douces, peu chastes, peu sincères. M. Paul Renan en fait une étude consciencieuse, puisée dans des documents dont il indique la source.

Je lui reproche son style qu'on eût qualifié de « style noble » dans les anciens cours de littérature et qui nous paraît aujourd'hui déclamatoire et légèrement banal.

Mais la passion indignée avec laquelle M. P. Renan s'attaque aux erreurs historiques ne lui laisse pas le calme nécessaire pour parler sa langue naturelle. I. W.

Programme du cortège du Landjuweel de 1892. — Académie d'archéologie de Belgique. — Ville d'Anvers.

La presse quotidienne a suffisamment parlé en son heure du beau cortège organisé à Anvers au mois d'août dernier par la Société d'archéologie d'Anvers avec le concours de quatorze sociétés anversoises et l'intervention financière de l'Etat, de la province et de la ville. Les vacances nous avaient entraîné loin de l'Escaut et c'est avec un sentiment de très vif regret de n'avoir pas assisté à ces fêtes éclatantes que nous en avons lu le compte rendu élogieux. Le programme que nous feuilletons rétrospectivement précise les descriptions qu'ont faites nos amis et nos confrères, et nous invite à adresser toutes nos félicitations — bien tardives — au comité qui a fait si belle œuvre d'art, de science et de patriotisme en organisant le cortège désormais historique du Landjuweel de 1892.

AU CONSERVATOIRE

La très haute valeur artistique de *Manfred*, servie par une interprétation de premier ordre, a fort heureusement dissipé l'impression de « Comment? Encore! » qu'avait suscitée parmi les habitués des concerts l'annonce de cette reprise. C'est la quatrième fois, en effet, que nous entendons la même œuvre au Conservatoire. Le poème (ou du moins ce qui en tient lieu) passe, il est vrai, par des lèvres diverses pour arriver jusqu'à l'auditeur. Ce fut d'abord M^{lle} Tordeus qui le récita, puis M. Vermandele. Il paraît avoir trouvé son interprète définitif en M. Mounet-Sully, qui vient d'être chargé pour la deuxième fois de nous le dire.

Et il le dit admirablement. La dernière fois qu'on joua *Manfred* au Conservatoire, — en février 1888, il y a cinq ans déjà! — M. Mounet-Sully avait la gorge pleine de chats. Il dut même, à la répétition générale, solliciter l'indulgence du public. Dimanche dernier, rien de pareil ne ternit le plaisir qu'éprouve le public à se bercer à la cadence de vers largement déclamés. Il frissonna aux beaux rugissements de lion que pousse le héros pour implorer l'oubli. Il pleura aux passages de tendresse dans lesquels il évoque la douce figure d'Astarté. L'art nuancé, subtil, tour à tour emporté et câlin de M. Mounet-Sully a trouvé dans ce rôle de *Manfred*, malgré l'habit noir, malgré le cadre de choristes et de musiciens qui détruit toute illusion, des accents singulièrement émouvants. Le tragédien a fait vibrer toute la lyre des impressions, il a été presque un orchestre à lui seul et a effacé, par la justesse de ses intonations, le disparate de la parole dite et du vers chanté se succédant l'un à l'autre dans le même ouvrage. Très intelligemment, M. Chomé et M^{me} Neury-Mahieu lui ont donné la réplique.

Le chant a trouvé, de même que le dialogue, un interprète de choix en M. Seguin, dont la voix superbe, au timbre puissant, s'est épanouie merveilleusement dans les airs de baryton. A signaler aussi l'excellent quatuor des basses et les soli de M^{lles} Thévenet et Flament.

L'orchestre s'est surpassé. Le solo de cor anglais a été dit avec une poésie pénétrante et un charme exquis par M. Guillaume Guidé. Les soli de violon, exécutés par le premier pupitre (MM. E. Ysaye, Colyns et Cornélis), ont été prestigieux. Les chœurs, de leur côté, ont été excellents. De toutes parts on sentait une émulation extraordinaire. Il s'agissait de créer un *Manfred* idéal, un *Manfred* type, et l'on y est arrivé. Il semble difficile de s'élever plus près de la perfection absolue.

Une bonne exécution de la *Symphonie* n° 2 de Schumann avait ouvert ce concert, qui fera date au Conservatoire.

SECTION D'ART

(MAISON DU PEUPLE)

M. Georges Flé s'est affirmé musicien et poète en ces naïfs et profonds « Chants des grèves et de la mer » exécutés, mercredi dernier, à la salle Saint-Michel. Assistance nombreuse, conférence de M. Sluys et *Suite* pour piano et chœurs de M. Paque.

C'est vers les « Chants des grèves et de la mer » que sont allées surtout l'attention et la sympathie. Ils ont été exécutés rideau baissé, afin que le public puisse mieux qu'en présence des chanteurs et des chanteuses, se créer l'illusion nécessaire. Car les poèmes et les notes lui disaient la mer, les vagues larges, les

barques, les marins, les plages, les phares, les mouettes, les villages dans la dune, les gars, leurs mères, leurs fiancées, choses si lointaines et si différentes d'un monsieur en habit noir et d'une chanteuse en toilette rose, qu'il valait mieux ne montrer qu'une simple toile rouge et faire deviner derrière tout ce que l'on voulait.

Ces « Chants des grèves et de la mer » composés avec conscience et science, tout simples, mais aussi tout passionnés, ont l'incontestable mérite de décrire le milieu marin, de créer le mensonge d'art nécessaire pour qu'on sente l'air salin, le vent, le ciel, le soleil, la tempête. Le tout subordonné au cadre fruste et sincère de la langue et de la sensation du peuple.

Quelques-uns (n° 1, n° 4 et le dernier) poignent vraiment, émeuvent d'une vivace émotion haletante et ne sont guère loin d'être parfaits.

L'auteur a soudé lui-même musique et paroles pour que l'œuvre soit d'un bloc.

Le public de mercredi dernier, plus instinctif que n'importe quel autre, lui a démontré combien il avait réussi à ressusciter l'art nu et vrai qu'il rêvait.

Conférence de M. Ernest Verlant

Les théories de Lombroso sur l'homme de génie ont été, vendredi soir, exposées et discutées dans une conférence de M. Ernest Verlant au Cercle Artistique.

On sait que de même qu'il a créé théoriquement le type du criminel, le professeur italien a inventé le type du génial. Au physique, ce serait un être malingre, petit, rachitique et pâle de teint. Pourtant il y a les robustes : Balzac, Hugo, Goethe. Au moral, ce serait un caractère égoïste, hostile, étroit. Pourtant il y a la série innombrable des utopies tout en générosité : Rousseau, Lamennais, Lamartine. Au point de vue intellectuel, le génie se distinguerait par des manques subits de mémoire, par la haine du changement, etc. Mais tout l'échafaudage d'exemples charpenté par Lombroso n'est que rebuts de faits douteux, dont quelques-uns grotesques.

Sa règle n'est sur aucun point décisive ni ferme. Elle s'émiette comme un monticule de sable et ne mériterait point qu'on la discutât, s'il n'était à craindre que le bruit qui s'est fait autour d'elle ne l'imposât aux foules comme une conclusion flottant au-dessus du livre et bientôt acceptée par la seule raison que des gens graves la répètent.

Aussi la deuxième partie de la conférence de M. Ernest Verlant a-t-elle tendu à donner l'idée vraie de l'homme de génie. Le génie n'est pas de la même nature que la folie. S'il y a des génies fous, il est des imbéciles qui le sont également. Si le génie était la folie, au fur et à mesure qu'un poète, un peintre, un musicien, deviendraient fous, leur talent devrait se développer et atteindre son point maximum en même temps que la maladie. Ni névrose ni psychose. Le génie n'est pas même anormal, mais extraordinaire. Ceux qui l'ont défini ou plutôt caractérisé sont : Théophile Gautier dans le sonnet qu'il dédie à Michel-Ange; Baudelaire dans ses vers sur l'albatros; Schopenhauer dans *le Monde comme volonté et représentation*, quand il établit que chez l'homme de génie on ne rencontre point la proportion commune entre la volonté et l'intelligence, que cette dernière empiète sur la première.

Revenant aux théories de Lombroso, le conférencier en indique

le méchant et vulgaire esprit. Au fond, le criminaliste italien a profité de la haine et de l'envie des masses, qui détestent toute supériorité. Il leur a désigné les génies comme des êtres dangereux et subversifs vis-à-vis desquels la société doit se tenir en garde. De même que Tribulat Bonhomet rêvait de faire périr les artistes et les penseurs en un tremblement de terre, aménagé comme un trape s'ouvrant sur une scène perfectionnée, de même il ne répugnait point à l'auteur de « l'homme de génie » de faire un nettoyage d'utilité publique à travers les lettres et les arts. Les médiocres tiendraient le manche du balai.

La conférence de M. Ernest Verlant a été très attentivement écoutée. Il s'est levé au milieu de sonores applaudissements. Rarement, en effet, causerie plus substantielle, plus nourrie d'arguments, plus documentée, a divergé d'avec les parlottes traditionnelles que tels parisiens en voyage viennent régulièrement chiffonner à la tribune du Cérès. Aussi quelques vieilles semelles ont-elles aussitôt protesté en s'en allant vers la salle de billard, avec un bruit de cuir mis à la torture.

PETITES CONFESSIONS

Messenger

DEMANDE. — « Approchez, jeune musicien,

« Votre idole, c'est Wagner, n'est-il pas vrai, mon fils? Eh! mon Dieu, vous n'avez point mauvais goût.

« Quoique tout jeune encore, vous avez déjà un certain bagage derrière vous. *Les Deux Pigeons* à l'Opéra, *Isoline* à la Renaissance, dont le livret fut écrit par Catulle Mendès, *la Basoche* à l'Opéra-Comique, *la Fauvette du Temple* aux Folies; et puis, n'est-ce pas vous, cher enfant, qui avez mis au point *François les Bas-Bleus*, que ce pauvre Bernicat n'avait pu achever? Et chacune de ces pièces que je viens de citer a été un succès pour vous. Hier encore, *Madame Chrysanthème* — seul livre que Loti ait consenti à lire — vous a de nouveau fait triompher.

« Et vous venez à moi aujourd'hui! Je vous avoue que j'en suis fort surpris. »

RÉPONSE. — « Hélas! mon père, j'ai un grand défaut! je connais, malheureusement pour moi, beaucoup trop mes maîtres!... Alors... alors, malgré moi, je les imite un tout petit peu!... Ainsi, la musique de *Madame Chrysanthème*, au premier acte surtout, ressemble à celle de... je ne le dirai pas moi-même. »

« A part cela, j'ai du talent, c'est certain!... Ce que je fais n'est pas mal, mais pas mal du tout : il y a des riens qui sont des bijoux, des nuances qui sont... »

PÉNITENCE

« Arrêtez-vous, mon fils.

« Vous viendrez tous les dimanches ici pour tenir l'orgue pendant une heure.

« De plus :

« Vous enverrez au vicar de service — avec de jolies dédicaces — les partitions de vos œuvres. »

LE VICAR DE SERVICE : P. W. (*Journal*.)

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, 18 février, à 2 heures, que s'ouvrira au Musée moderne la Dixième exposition internationale des XX. Comme les années précédentes, l'ouverture sera strictement réservée aux artistes invités et aux porteurs de cartes permanentes. Le public aura accès au Salon dès le lendemain, dimanche, de 10 à 5 heures.

Pendant la durée de l'Exposition, le QUATUOR YSAÏE (MM. Eugène YsaÏe, Crickboom, Van Hout et Jacob) donnera avec le concours de M^{me} Théroïne, de M^{lle} Michaux, de MM. Vincent d'Indy, Ernest Chausson, Charles Smulders, Désiré Demest, Anthoni, Fontaine et Zinnen, trois auditions de musique nouvelle.

Ces séances exceptionnelles auront lieu les mardis 21 et 28 février et 7 mars, à 2 heures, au Salon des XX.

Parmi les compositions interprétées pour la première fois à Bruxelles figureront le *Premier trio* pour piano, violon et violoncelle de César Franck, le *Quatuor* pour instruments à cordes et le *Quintette* d'Alexis de Castillon, le *Poème de l'Amour et de la Mer* (*inédit*) d'Ernest Chausson, le *Concerto* pour piano (*inédit*) de Charles Smulders, la *Sonate* pour piano et violon (*inédite*) de Guillaume Lekeu, des mélodies inédites de Gabriel Fauré, Pierre de Bréville, Paul Gilson, Guillaume Lekeu, etc. On entendra, en outre, deux des œuvres les plus importantes de Vincent d'Indy : le *Quatuor* pour instruments à cordes et la *Suite* pour trompette, deux flûtes, deux violons, alto et violoncelle.

Des conférences seront faites par MM. Paul Verlaine et Edmond Picard à des dates qui seront fixées prochainement.

Des cartes personnelles d'abonnement à 15 francs, donnant droit à une place numérotée pour les concerts et les conférences et à l'entrée permanente dans les galeries de l'Exposition, sont mises dès aujourd'hui à la disposition du public. S'adresser au secrétariat des XX, rue du Berger, 27, à Bruxelles.

Une audition musicale sera donnée aujourd'hui dimanche, à 2 heures, en la salle de l'Exposition du *Voorwaarts*, par un groupe de jeunes compositeurs belges : Gilson, Agniez, Van Dam, Lunssens, De Boeck, etc.

De 10 à 4 heures, les salles seront accessibles au public au prix démocratique de 10 centimes.

M^{lle} Louise Derscheid, encore tout émue d'un accident de voiture qui lui était arrivé pendant qu'elle se rendait au concert, a donné la semaine dernière, avec MM. Colyns, Jacobs et Enderlé, une fort bonne séance de musique de chambre consacrée à Beethoven. On a particulièrement applaudi son interprétation sobre, correcte et expressive des *Trente-deux variations en ut mineur*. Le superbe *Trio en si bémol* terminait la séance, ouverte par le *Quatuor* pour piano et instruments à cordes.

La troisième et dernière de ces intéressantes auditions aura lieu jeudi prochain, à 8 heures, à la Grande Harmonie. Le programme porte notamment la première exécution à Bruxelles du *Trio* de Tchaïkovsky (à la mémoire d'un grand artiste) et du *Quintette* de Davidoff.

M. Wieniawski a clôturé jeudi, en présence d'un public attentif et enthousiaste, le cycle de ses séances populaires. Trois concerts voués uniquement au piano, sans l'appât d'une cantatrice ou de quelque virtuose de l'archet, c'était audacieux, et il a fallu tout l'art de M. Wieniawski pour mener à bonne fin cette entreprise,

que seuls les très grands, Rubinstein par exemple, ont osé imaginer. Le *Carnaval* de Schumann joué intégralement, une *sonate* de Beethoven, le quatuor de *Rigoletto* transcrit par Liszt et une foule de morceaux de Searlatti, Haesler, Schubert, etc., ont donné à l'artiste, en ce dernier concert, l'occasion de montrer la variété et les ressources de son jeu.

Il a fait oublier l'instrument et même le pianiste pour faire parler les maîtres.

La deuxième des séances consacrées à Brahms que donne cet hiver M. Gustave Kefer aura lieu à la *Galerie moderne*, rue Royale, vendredi prochain, à 8 1/2 heures. Au programme : le *Septuor* (op. 18) pour instruments à cordes, le *Quatuor* (op. 26) pour piano et archets, les trois *Intermezzi* pour piano (op. 117) et le *Trio* (op. 40) pour piano, violon et cor.

Le troisième Concert populaire aura lieu à la Monnaie, dimanche 26 février, avec le concours de M. Sydney Vantyn, professeur de piano au Conservatoire royal de Liège, qui jouera le *premier concerto* de Brahms, et des pièces pour piano seul de Mendelssohn, Chopin et Liszt.

L'orchestre fera entendre, pour la première fois à Bruxelles, la symphonie *La Noce villageoise* du compositeur viennois Carl Goldmark, et l'ouverture *Hutsiska* d'Anton Dvorak.

MM. Herman Richir et Emile Van Doren ouvriront au Cercle artistique de Bruxelles, du 13 au 23 février, une exposition de leurs œuvres.

Une exposition de tableaux anciens hollandais, flamands et liégeois aura lieu à Liège du 23 avril au 7 mai, sous les auspices du Comité des Beaux-Arts de l'*Émulation*.

Les œuvres de chaque peintre seront autant que possible groupées, afin de mieux en faire ressortir la personnalité.

Un journal hebdomadaire très bien fait, le *Paris-Bruxelles*, paraît dimanche dernier l'article suivant :

« La Belgique vient de perdre un de ses enfants les plus illustres — et la science un électricien génial : Théo Van Rysselberghe est mort vendredi matin. A Théo Van Rysselberghe est due la découverte permettant de télégraphier et de téléphoner simultanément sur le même fil. Après avoir longtemps étudié aussi le transport de la force à distance, il s'était arrêté à l'eau sous pression. C'est ce système qui a été adopté pour l'éclairage électrique et la distribution d'énergie à domicile à Anvers. Le nom de Théo Van Rysselberghe vivra aussi longtemps que ceux de Gramme, de Siemens et de Bell. »

Les amis de notre excellent peintre Théo Van Rysselberghe ont dû être troublés par cette nouvelle. Il s'agit, en réalité, de son frère François. Et pourtant son cœur fraternel a-t-il peut-être, tant il est généreux et tendre, souhaité que ce fût lui que la mort eût fauché.

La *Société de musique de Tournai* donnera son concert annuel le dimanche 26 février, à 6 h. 1/2 du soir, dans la salle de la Halle aux Draps. On y exécutera la *Judith* de M. Charles Lefebvre.

La *Société de musique de Tournai*, qui se compose actuellement de 125 voix de femmes et de 110 voix d'hommes, a engagé pour chanter le rôle de Judith M^{lle} Baldo, des Concerts Colonne et Lamoureux, et pour le rôle d'Holopherne, M. Heuschling.

L'orchestre sera composé de 125 instrumentistes.

Hier, à 2 heures, s'est ouvert à Anvers, à l'ancien musée de peinture, le Salon annuel des XIII.

Parmi les exposants étrangers nous relevons les noms de MM. Roll, Mesdag, von Uhde, Kuehl, Grönwöld, Fûgel, Sisley, Skredsvig, D. Oyens ; et parmi les belges : Alb. Baertsoen, Binjé, Denduyts, Gilsoul, Maurice Hagemans, Richir, Jan Stobbaerts.

Pour paraître prochainement : *Tristan et Yseult* de Richard Wagner ; la légende, le drame et la partition, étude critique, littéraire et musicale, par Maurice Kufferath.

Tristan et Yseult formera un volume in-12, d'environ 350 pages, imprimé en caractères neufs et sur papier de choix. Il paraîtra dans les premiers jours de mai.

Le prix est de 3 francs pour les souscripteurs (à Paris, chez Fischbacher ; à Bruxelles, chez Schott frères).

VENTE

DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Argenteries anciennes et modernes

BIJOUX

Bronzes et cuivres modernes

PORCELAINES ET FAIENCES DIVERSES

MEUBLES ANCIENS ET MODERNES

GRAVURES — LIVRES — MONNAIES et MÉDAILLES

Dentelles, Vases et Cristaux, Objets divers, etc., etc.

DE FEU MADAME MEEUS

qui aura lieu

en l'Hôtel, 34, Avenue des Arts, à Bruxelles

les 10, 11, 13, 15, 16, 17, 18, 20, 21 et 22 février 1893

à 1 1/2 HEURE PRÉCISE DE RELEVÉE

Par le ministère de M^e ECTORS, notaire à Bruxelles, 55, rue du Marais, à l'intervention de son collègue M^e JACOBS, résidant même ville, rue des Paroissiens, 11.

EXPERTS : MM. J. et A. LEROY frères, 13, Place du Musée, et Aug. DUFOUR, joaillier-orfèvre, 30, Marché aux Herbes, à Bruxelles, qui ont dressé le catalogue.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue RoyaleNombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Ving de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Déuvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin, de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'AFFICHE. — MONNAIES GRECQUES ET MÉDAILLES MODERNES. — FORD-MADDOX BROWN. — L'ART AU PARLEMENT. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — AU CHAT NOIR. — LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE. — PETITE CHRONIQUE.

L'AFFICHE

En ce moment est ouverte, au Musée communal d'Ixelles, une exposition d'affiches.

Quatre maîtres y marquent : Chéret, de Toulouse-Lautrec, Grasset et Willette.

Chéret? Il est célèbre, maintenant. Toutes les divettes tiennent à honneur de se faire pourtraicturer en ses pimpantes affiches. Et celles-ci réveillent la froide banalité des murs modernes de leurs affriolances éclatantes et de leurs bruyantes mignardises. Oui, les voilà — Yvette Guilbert ou Kanjarova — avec le sourire à la fois poupin et canaille de leurs refrains, dans leurs vives toilettes de chanteuses d'alcazars. On dirait qu'un peu de la lumière des rampes, qu'un peu du reflet des coulisses, qu'un peu de l'atmosphère chaude et vicieuse des cafés-concerts éclabousse tout ce coin de muraille où elles silhouettent leurs profils d'« étoiles » à la mode! Voilà les petites femmes du Moulin-Rouge, de l'Al-

cazar d'été, et les moulins tournent aux horizons — les moulins rouges, emblèmes de plaisir canaille et devant lesquels cavalcadent la gamine luronnerie, le « jambe-en-l'airisme », la désinvolte noce des continieuses de Grille d'égout et de la Goulue. Chéret, c'est une « dinette d'art », disait, je crois, J.-K. Huysmans. Certes il affine la polissonnerie, il rend exquis les roublans impures qui fréquentent l'Hippodrome, il raille ce monde excentrique avec une brillante délicatesse et son pinceau a comme le pétillément et l'entrain d'une musique d'Offenbach! Mais c'est aussi le décorateur de la Joie, qui tire des feux d'artifice aux coins des rues, qui prépare des fêtes aux yeux des passants; il enivre les artères des villes par la kermesse de ses tonalités. Le sourire de ses danseuses a l'éclat de roses inondées de rosée et les maillots se tirent sur les jambes avec de tentantes couleurs de chair et de soie. Chéret, c'est le maître affichiste!

Mais un rival a surgi : Toulouse-Lautrec. Celui-ci ne prodigue pas toutes ces épices de joie et n'est pas riche de la corne d'abondance où Chéret puise l'or et les rires et les lumières de sa verveuse fantaisie. — Il est plus sévère — presque macabre. Mais quel prodigieux morceau d'art cet *Aristide Bruant dans son cabaret!* O le beau Velasquez des seigneurs cabarottiers et des gentilshommes chansonniers du quartier de Montmartre! Quel mystère dans l'allure et quelle

inquiétude un peu fantastique dans le visage de ce Bruant coiffé de feutre, vêtu d'un large manteau bleu, avec sa rouge écharpe! On dirait un chouan diabolique, un père étrange de régions infernales! Il se drape dans un orgueil de César de Bazan, — le bizarre trouble au service des bocks au Paris des quartiers fous — cascadeurs, le chanfre macabre des complaintes des « marlous » et des « marmites ». Oh! la superbe affiche!

Dans une note familiale et grave, s'affirment très artistiquement les affiches signées Grasset. La *Librairie* *avait* que c'est certainement une œuvre bien évocatrice de l'époque des Gérard de Nerval et des Célestin Nanteuil. Au fond, se dresse, dans un reflet qui la magnifie, la cathédrale romane qui a prêté son décor grandiose au plus célèbre roman de ce temps-là : *Notre-Dame de Paris*. Une lectrice en robe noire, à large colletterie, d'une grâce profonde avec son chignon en diadème au-dessus de sa tête, — une coiffure « à la reine Amélie » — s'adonne, à l'avant-plan, à la lecture de quelque roman de Balzac ou laisse voguer son âme à travers la poésie passionnée d'Alfred de Musset. La couleur veloutée, le noir brûlant et bien « gammé » de cette affiche a fait un véritable bijou, au feu sombre.

Quant à Willote, ses affiches tantôt sentimentales, tantôt drôles ou amusantes. Mais elles sont plutôt de bestes fantaisies qu'on verrait avec plus de plaisir à la dernière page du *Courrier français* qu'elles illustrent à l'ordinaire.

Les affiches doivent, en effet, forcer l'attention du public. Elles sont appelées à voler les regards des passants. Elles constituent une sorte d'avant-garde attirante de la réclame et pour cet office elles doivent être armées de façon à se rendre maîtresses des foules qui se déroulent dans les rues et les boulevards.

Les Anglais et les Américains ont bien compris ce rôle de l'affiche. Mais ils frappent à formidables et lourds coups de poings, ils appellent les clients à pleine et entière goulée. Leurs couleurs sont brutales : on dirait que ces grands papiers sont peinturlurés par des boxeurs ou des cow-boys. Les Allemands ne sont pas plus gracieux et quand ne se montre pas le pédantisme d'un « herr professor » de Munich, c'est un plat enfumage, un indigeste ragoût de tons nauséux qui s'offre aux regards.

Qu'en ont-ils fait? Le résultat du concours d'affiches ouvert à Bruxelles est déshonorant. Cela pue, par ses paquets et ses allégories, la veule éducation qu'on donne aux jeunes artistes dans les académies. C'est nul, absolument nul, remarquable bien, dans le paquet de ces affiches, la tentative (celle qui donne des aspects de la médaille de Wiertz) dénotant un artiste de talent et bon dessinateur, mais l'ensemble est désolé.

Pourtant, avec le sens du décor et de la couleur que possède notre jeune école, ne pourrait-on voir quelques originaux faiseurs d'affiches égayer nos maisons, nos cloisons, nos murailles d'autres produits que de ceux étalés là-bas à Ixelles? N'y aurait-il pas des affichistes qui seraient à Breughel, à Rubens, à Leys ce que Chéret et Lautrec, ces Parisiens essentiels, sont à Watteau ou à Degas? Imaginez l'annonce d'un bal masqué faite par James Ensor, et l'attrait qu'aurait cette œuvre d'un coloriste turbulent? Laermans, avec ses harmonies particulières qui étreignent les regards serait aussi un rude remueur des attentions qui passent le long des trottoirs! Théo Van Rysselberghe allumerait de belles lumières dans les promenades. Et que d'autres encore!

Aussi, si la tentative d'Ixelles a avorté, nous ne perdons aucun espoir de voir un jour les rues de Bruxelles se faire les musées de belles œuvres étalées au plein air. Mais pour cela il faut que les organisateurs de fêtes et de kermesses, les échafaudiers de réjouissances publiques confient l'exécution des affiches à d'autres qu'à de vieilles badernes ou des rapins de vingtième ordre.

Monnaies grecques et médailles modernes

Par AUGUSTE DELBEKE, avocat au Barreau d'Anvers, membre de la Chambre des représentants. — Broch. in-8° de 28 pages, 12 planches photographiées hors texte, illustrations phototypiques dans le texte. Extrait de la *Revue belge de Numismatique*, année 1892. — Bruxelles, 1892, Goemaere. Tiré à part, petit nombre.

Voici une œuvrette charmante, un régal pour les lettrés et les esthètes, quelques pages savoureuses écrites par un homme de goût, par un amateur passionné des monnaies grecques. Nous avons la bonne fortune de pouvoir donner à nos lecteurs quelques extraits de cette rareté bibliographique réservée aux initiés, s'occupant d'un art qui n'est pas encore vulgarisé et qui, en des productions minuscules, réalise un beau complet et séducteur.

M. Auguste Delbeke, qui devrait prendre à la Chambre le rôle vacant de défenseur des arts et des artistes, possède un cabinet de monnaies choisies avec une rigueur raffinée. Il l'exhibe discrètement, et le raconte avec amour, dans cette brochure, distribuée à quelques amis seulement. Le numismate et le lettré s'y révoltent de façon saisissante et nous rendrons gloire à l'homme et service à l'art en reproduisant quelques passages de ce travail où respire la joie sereine du possesseur de choses rares et belles. Les grandes et nobles idées s'y mêlent aux descriptions techniques minutieuses. Nul, croyons-nous, ne les lira sans sentir s'éveiller en soi l'envie d'avoir à son tour quelques-unes de ces œuvres admirables si douces à voir, si douces à manier de doigts caressants.

« Notre civilisation sent toujours que la civilisation grecque est parmi ses aïeules. Une sympathie irrésistible l'entraîne vers l'étude de tout ce qui est grec. Sans doute l'éducation que reçoit la jeunesse depuis la Renaissance a beaucoup contribué à cette attraction vers l'histoire, l'archéologie et l'art helléniques. Mais

l'« humanisme » a aussi des racines profondes dans notre âme. Toujours il se trouvera une élite pour reconnaître dans les œuvres grecques les manifestations les plus nobles de l'esprit humain. La littérature, la philosophie, l'art, la politique des Grecs éveillent éternellement l'attention passionnée des esprits cultivés.

L'hellénisme ne vieillit pas. Il rajeunit du moins constamment. Les Hellènes ne nous apparaissent plus comme aux hommes de la Renaissance, aux auditeurs des tragédies de Racine, ni aux contemporains du premier Empire. Nous comprenons et nous aimons autrement qu'eux la Grèce antique, mais nous l'aimons autant. La génération qui vient ne la verra pas avec les mêmes yeux que nous ; mais, quoi qu'en pense notre âge de fer et d'électricité, elle la regardera avec autant d'intérêt que nous.

Parmi les souvenirs de cette civilisation grecque, quoi de plus vivant, de plus intime, de plus varié que la monnaie ? Quoi de plus intéressant et de plus instructif ?

Le caractère sacré du type est dans la numismatique grecque une règle presque absolue. Les tyrans ni les rois n'osèrent d'abord placer leur effigie sur la monnaie. Ils s'y risquèrent seulement plus tard. Encore cette audace sacrilège ne se fit-elle pas jour tout d'un coup. Alexandre le Grand n'alla jamais jusqu'à se faire représenter sur sa monnaie d'or. Et sur sa monnaie d'argent il ne le fit qu'en donnant les traits de son visage à la tête d'Héraclès coiffée de la dépouille de lion. Lorsqu'en Asie-Mineure la monnaie grecque admit les portraits des rois régnants ou du chef des dynasties, elle est en pleine décadence, bien que ses avers soient souvent encore de purs chefs-d'œuvre.



Monnaie d'Antiochus I^{er}, roi de Syrie. (Cabinet de M. Delbeke.)

II

Et, pour la plupart, quels charmants objets que les médailles grecques ! Combien intéressants par eux-mêmes, pour des yeux initiés aux séductions du relief et même pour des doigts sensibles aux délicatesses du tact ! Il suffit d'un coup d'œil pour les reconnaître. Ils sont d'essence grecque. Ils ont de l'art hellénique la clarté, la précision, la mesure, la simplicité, l'allure facile et allègre, souvent la grandeur et l'élévation. Ils en ont aussi le merveilleux sentiment du pittoresque et de la convenance.

Jamais la sculpture n'a traité le nu avec plus d'aisance et de force élégante que la monnaie grecque.

Et la tête humaine, comme ces graveurs en sont maîtres ! Dans la courte période où les artistes monnayeurs du monde grec, aux trois premiers quarts du IV^e siècle, ont adopté la mode, peu pratique pour le numéraire, mais séduisante pour des praticiens aussi entendus, des têtes de face ou de trois quarts, les chefs-d'œuvre ne se comptent pas. Non, seulement ces types de face sont d'incomparables petits bas-reliefs, des bijoux d'audace artistique heureuse, où la science du méplat, la technique des plans est souveraine, mais encore des merveilles d'habileté destinées par le graveur à remplir convenablement le flan restreint malgré les

hasards de la frappe, et aussi à circuler et à lutter le mieux possible contre le frai. Ainsi, la tête de la nymphe Aréthuse, de face, de Kimon, et celle de Pallas par Eucleidas sur les tétradrachmes



Monnaie d'Amphipolis. (Cabinet de M. Delbeke.)

bien connus de Syracuse, celle d'Apollon par Théodotos sur la célèbre monnaie de Klazomènes.

Les têtes de profil ne sont pas moins remarquables. On connaît les immortelles créations de Kimon et d'Evainetos, graveurs des pentekontalitra de Syracuse, présentant à l'avvers la personification de la fontaine Aréthuse, les têtes de la Pallas de Thurium, du Zeus des tétradrachmes d'Arcadie et de Philippe de Macédoine, de Koré sur la monnaie d'Agathocle, de l'Apollon archaïque de Léontini, du Dionysos de Lampsaque et de Naxos, de l'Héra d'Elide, et tant d'autres, parmi lesquelles la tête d'un style si



Décadrachme d'Athènes. (Cabinet de M. Delbeke.)

hiératique et si grandiose qui orne le décadrachme d'Athènes, malheureusement par trop rare.

III

La numismatique des Grecs est un résumé de leur art. Différente en cela de la nôtre, qui marche seule, dans son type figé, insensible à la rénovation artistique qui s'opère autour d'elle, la monnaie grecque marque toutes les étapes, toutes les nuances locales, toutes les tendances successives de la vie artistique. Voyez un choix de monnaies chronologiquement disposées. Vous pourrez y suivre l'art grec dans sa croissance, sa maturité et son déclin. Voici les coins du VI^e et du VII^e siècle, avec leur physio-



Tétradrachme d'Athènes, style archaïque. (Cabinet de M. Delbeke.)

nomie encore assyrienne, leur rudesse et leur inexpérience de facture vraiment sauvages. Songeant aux merveilles de l'art grec

peuvent à la pleine possession de lui-même, on est étonné qu'une telle splendeur ait eu de tels débuts. Et l'on reste confondu devant le génie d'une race à laquelle il a suffi de deux siècles pour faire le long chemin qui sépare de la perfection ces grossiers et maladroits essais.



Monnaie primitive de Zeus Olympios. (Cabinet de M. Delbeke.)

Mais, lorsqu'on vient à la place à l'art archaïque proprement dit de l'Asie Mineure, on trouve déjà mieux les formes, mais avec un effort qui se traduit par la lourdeur du style et le convenu des expressions. Vous trouverez dans les monnaies de cette période un charme de naïveté, fait de simplicité et de naïveté, une délicatesse de touche que l'on cherchera vainement plus tard, même à la grande époque.



Avers d'un tétradrachme de Léontini, représentant la tête archaïque d'Apollon. (Cabinet de M. Delbeke.)

Vient ensuite le *vi^e siècle*, l'âge d'or de la monnaie grecque. C'est au début de cette période que se placent les coins portant le célèbre buste de face, et les chefs-d'œuvre des graveurs grecs.

La fin de cette époque, qui empiète d'une vingtaine d'années sur le *v^e siècle*, nous montre des coins toujours superbes, mais dont le type est plus de progrès, comme ceux d'Alexandre le



Obverse et reverse d'une monnaie athénienne. (Cabinet de M. Delbeke.)

Grand conquérant, premiers successeurs en Égypte, en Syrie, en Thrace.

Au *viii^e siècle*, commence le déclin de l'art monétaire, comme de toute sculpture. Le flanc de la monnaie devient plus large,



Obverse d'une monnaie archaïque de Syracuse. (Cabinet de M. Delbeke.)

La fin de cette époque nous voyons apparaître les portraits

Au cours de cette période, la monnaie nous présente un phénomène que les archéologues constatent pour la sculpture et qui se reproduit chaque fois que l'art, incapable de créer, se lasse de la



Pentekontaliton de Syracuse, gravé par Kimon. (Cabinet de M. Delbeke.)

formule accoutumée. Il retourne au passé, à la formule primitive, par dilettantisme. Nous possédons des statues, non pas archaïques, mais archaïsantes, où l'artiste est revenu de propos délibéré aux naïvetés de l'art primitif dont il ne réussit pas, du reste, à



Monnaie d'Oponite, avers. (Cabinet de M. Delbeke.)

retrouver le charme d'expression. Nous avons aussi des monnaies archaïsantes, entre autres le statera d'argent des Thessaliens et le tétradrachme d'Antigone Gonatas, portant au revers l'image de Pallas combattant.

C'est dans cette période décadente que naît la nouvelle série des monnaies d'Athènes. Ces coins représentent au droit la tête de la célèbre statue chrysiléphantine de l'Athéna Parthénos créée



Tétradrachme à flan aplati de Myrrhina. (Cabinet de M. Delbeke.)

par Phidias. Il en existe de beaux exemplaires. Mais ce n'est plus là le grand art monétaire, qui, dès le milieu du *vi^e siècle*, n'est plus qu'un très lointain souvenir.

Faut-il croire que ces exemples resteront toujours inaperçus de nos artistes? Je ne parviens pas à m'y résigner. Et je me prends à espérer devant quelques médailles récentes des Roty, des Tasset, des Dupuis. La médaille bien connue de l'Exposition de 1878 est aussi fort belle. Chaplain ne s'y est pas entièrement affranchi de la technique monétaire. Il ne le pouvait sans doute, à cause de la reproduction mécanique à laquelle son œuvre était destinée. Mais il se dégage de toutes les entraves inutilement

acceptées jusqu'ici. Le bord et les inscriptions sont réduits à leur vrai rôle; le champ est disposé en lentille légèrement concave; les types font équilibre avec le flanc; les compositions sont



Médaille de Chaplain. — Avers.

simples et largement traitées. La facture et les sujets sont d'une modernité très franche, et pourtant inspirés par les antiques. Sans doute, le grand graveur n'a point imité les Grecs: il est



Médaille de Chaplain. — Revers.

resté de son temps. Mais on ne s'aurait s'y tromper. Il a étudié et compris la médaille grecque. Regardez, à l'avant, l'admirable tête de la République et dites si vous n'y sentez pas le souffle vivifiant de l'art des Kimon et des Evinète?... »

M. Delbeke ajoute cette remarque qui frappera, certes, comme une contribution démonstrative, ceux qui collectionnent les faits destinés à démontrer l'infériorité de la race de Sém pour l'Art :

« Il est impossible de ne pas s'étonner que les Sémites, si remuants, si prompts au trafic, si aptes, de nos jours encore, à tirer parti de la mobilisation des richesses due à l'usage de la monnaie, ne soient pas parvenus, par eux-mêmes, à cette inven-

tion du numéraire qui semblait réservée à leur tempérament mercantile. Les Carthaginois n'apprirent l'usage de la monnaie qu'en Sicile, au contact des colonies helléniques, et leurs coins sont gravés par des Grecs siciliens. La Judée frappa le siècle longtemps après les monnaies des Hellènes et — soit dit en passant — comme art, son monnayage est au-dessous de toute critique. Les Phéniciens, au temps où leurs nef, pleines de marchandises, encombraient encore les criques de l'Hellade et de ses îles, ces négociants hardis, à l'époque où ils enseignaient le commerce aux Grecs, durent aller prendre chez eux l'idée de frapper monnaie. »

Ford-Madox Brown

A l'occasion de l'ouverture du Salon des XX, où expose le peintre anglais Ford-Madox Brown, nous pensons qu'il est intéressant de reproduire cette partie d'un article sur le grand préraphaélite, signé Emile Verhaeren et publié dans le numéro de janvier de la *Société nouvelle* :

« A travers la multiplicité de ses mises en pages nouvelles, dès qu'on s'interroge sur la parenté qui existe entre lui et les peintres venus avant lui, c'est aux gothiques plutôt qu'à ceux de la renaissance qu'on le rattacherait.

Certes est-il venu en pleine fermentation romantique, alors que Delacroix et Delaroche en France guidaient, par à travers les écoles d'art de l'Europe, l'un les audacieux, l'autre les timorés et les prudents. Il visita Paris, mais surtout s'arrêta à Anvers dans l'atelier de Wappers, où les traditions nouvelles, venues des ateliers parisiens et amalgamées au souvenir des Rubens et des Van Dyck, étaient en honneur. Wappers n'a point déteint sur lui, c'est à peine si la *Condamnation de Marie Stuart*, une des anciennes œuvres de Madox Brown, rappelle les Paul Delaroche. Elève de romantiques, à peine a-t-il gardé d'eux leur curiosité de l'histoire et des chroniques.

Leys fut son compagnon. Tous les deux se connurent et se pratiquèrent. Et maintenant, à travers les années, c'est bien plus à son compagnon qu'à son maître que l'art de Madox Brown fait songer. Non pas que matériellement il y ait ressemblance entre les deux peintres. La parenté fut entre eux d'esprit. En même temps, dans un même milieu et certes pour les mêmes raisons, tous les deux s'arrachèrent à l'art romantique pour s'en venir vers l'art gothique et tous les deux, aussitôt leur conversion faite, apparaissent avec les mêmes tendances archaïques dans l'art de leur temps. Eux deux, les premiers, ont fait pivoter, vers le milieu de ce siècle, l'art entier sur son axe, tournant sa face vers la simplicité, la naïveté, la pureté, la vie intérieure qu'au rebours des renaissances, des néo-grecs, des néo-romains, les peintres chrétiens ont toujours et avant tout tâché de traduire.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'à l'écllosion, vers 1850, de l'école préraphaélite, Ford-Madox Brown fut celui des peintres vivants vers lequel Rossetti tendit les mains.

M. Walter Hamilton raconte, en son *Étude moeument in England*, qu'en 1846, lors de l'apparition des dessins de Madox Brown à Westminster, le jeune Gabriel Rossetti fut si fort ému qu'il écrivit au maître pour solliciter l'honneur de devenir son élève. Ce disciples fut l'origine de leur inépuisable amitié dans laquelle toujours Rossetti maintient du respect et de l'admiration. Jamais Madox Brown, à cause de sa haine des « cliques et des coteries », ne consentit à faire partie de la confrérie préraphaélite.

mais ils se regardent à défendre chacun des frères, il leur faut bien non pas ses conseils, mais l'ardeur jumelle de sa foi dans le même haut art.

Voilà pour ce qui bien qu'il n'ait jamais été affilié à la confrérie. L'œuvre de Madox Brown : *Chaucer lisant ses poèmes à la cour d'Edouard III*, fut brûlée à Sydney, est considérée comme le premier tableau affirmant nettement les théories préraphaélites. Rossetti vivait pour Chaucer, de même qu'il posa plus tard pour un de ses élèves d'un célèbre tableau de Millais.

De cette œuvre, tant se fût-il réalisé que le mouvement — tellement profond et sincère, qu'il en est comme sacré — qui constitue le premier acte du préraphaélisme, n'entraînât point la sympathie active de Madox Brown.

N'y avait-il pas tout comme les préraphaélites, le culte pieux d'un art sincère, qui à la toute abnégation personnelle, religieux de cet art culte? N'y avait-il pas dans la nature non pas le symbole mais comme le trait de la vie divine? Ce qu'étaient les cœurs froids de ceux qui, et de candeur et de naïveté de ces premiers artistes chrétiens anglais, qui doné un jour le fera connaître et les séparera de cette suite de royaux académiciens habiles, pour lesquels le travail d'un art gelé de perfection constitue à cette heure un programme? Ceux qui aujourd'hui approchent le vieillard robuste et simple qui fut le Madox Brown ardent et doux de jadis, avec tout le charme d'un chateleur d'âme tendre et forte qui se dégage de sa démarche et de ses paroles. Cet homme, hors de notre temps, en son cœur est grave et bon, se penche sur la jeunesse et sur la vie avec la même sollicitude qu'autrefois et sans que jamais sa vieillesse ne vienne le diminuer. Dans sa maison, vide des femmes, de la toilette et de la lutte ancienne et qui se recueille et un carreau de travail encore, achevant la dernière fresque de la salle des lords de Manchester. Et l'on songe à ce qu'étaient son atelier où Rossetti et Holman Hunt y venaient causer avec lui, pour se servir et leur guide, le soir des jours d'exposition, pendant toute la nuit que anglaise aboyait après eux. »

L'art au Parlement!

(Chambre des Représentants, séance du 31 janvier 1893.)

Propos d'un Barbare.

M. de Keteleere de Denterghem. — Je ne compte pas examiner à fond le budget de l'agriculture : je me bornerai à traiter trois points.

Le premier est celui de M. de Pittens au sujet des plantations d'arbres le long des routes de l'Etat. L'honorable membre se demandait, à ce propos, par quelles essences on remplacerait les arbres abattus? A mon avis, il serait utile de planter à leur place des poteaux télégraphiques... (*On rit*) Ils permettraient de reconnaître les routes en temps de neige et ils ne feraient aucun tort aux cultures voisines, tout en rapportant de sérieuses ressources à l'Etat.

LES COUSÉS DE RÉCEPTION

Les *coussés des rois en Flandre*, xylographie, musique, coussés, par EDMOND VANDER STRAETEN; Gand, J. Vuylsteke. — *Les Coussés flamandes*, par E. MINNAERT; Bruxelles, L. F. Buisson.

AU CHAT NOIR

... Ce Rodolphe Salis que nous avons connu rapin au Quartier Latin, se souvenant de ses études et de son romantisme de peintre qui avait peint des vestes de cuir et des cuirasses bossuées, eut la bonne idée de créer la Taverne littéraire dans un cadre gothique. Son jargon des mélés de 1830, les épices de ses boniments firent le reste. Et aussi ses inventions merveilleuses : comme de se présenter au mémorable banquet des maires de France, en qualité de maire de Chatnoirville!

On sait la vogue, la foule ininterrompue, les gens du monde s'en mêlant, et les personnages. M. Pierre Loti y vint avec son frère Yves, un solide marin au tricot rayé, blanc et bleu. Le général Boulanger aussi. Ce fut l'apogée. Maintenant, l'entreprise décline. On fait la province et l'étranger. En janvier pourtant, toujours à l'affût du mouvement, on y donnera du mystique : *La légende de sainte Geneviève*, patronne de Paris. Qu'importe le succès, d'ailleurs. Le patron est millionnaire, châtelain, possesseur du château de Naintré, avec tours et machicoulis, près de Chatellerault, où il se fera un jour sans doute nommer député.

Quant à ses auteurs, quelques-uns sont allés à la célébrité, comme M. Jules Jouy; d'autres à l'hôpital, comme ce pauvre Mac-Nab mort à Lariboisière et Albert Tinchant aussi. Il venait d'envoyer un billet humoristique à ses amis, annonçant qu'il passerait là l'hiver et y recevrait tous les jeudis après-midi. Le lendemain il n'était plus! N'est-ce pas très mélancolique, ces pauvres chansonniers qui se trouvent si vite dépourvus et vont mourir à l'hôpital?...

Un de ceux qui en furent et se brouilla, le peintre Willette, fit figurer, il y a quelques années, dans une exposition complète de ses œuvres, un dessin où l'on voyait, un peu ressemblant au patron du fameux cabaret, un reître en bottes molles, portant un écriteau : « V'là le marchand de la mort aux rats! » auquel pendaient pas mal de bestioles occises.

(L'Indépendance)

LISTE DE SOUSCRIPTION

POUR LE

MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE

SOUSCRIPTEURS BELGES

SEPTIÈME LISTE

Réport des listes précédentes.	fr.	856
MM. Eugène Laermans, peintre, Bruxelles		5
Auguste Peltzer, sénateur, Verviers.		10
Ed. Peltzer de Clermont, Verviers		5
Louis Kefer, directeur de l'Ecole de musique de Verviers		5
Joseph Soubre, avocat, Verviers.		5
Th. Desenfans, avocat-avoué, Verviers		5
Albert Bonjean, avocat, Verviers.		5
Arthur Levoz, substitut du procureur du Roi, Verviers		5

A reporter. fr. 901

PETITE CHRONIQUE

Le Salon des XX s'est ouvert hier pour les invités et les abonnés. Une foule d'artistes et d'hommes de lettres, parmi lesquels on remarquait particulièrement MM. Vincent d'Indy et Ernest Chausson, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe et Grégoire le Roy, Camille Lemonnier, Constantin Meunier, le peintre hollandais Thorn Prikker, le sculpteur parisien Charpentier, dont l'envoi fait sensation, etc. L'ouverture publique aura lieu aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin.

Le premier concert de musique nouvelle que donnera le QUATUOR YSAÏE au Salon des XX aura lieu mardi prochain, 21 courant, à 2 heures. La présence des compositeurs Vincent d'Indy et Ernest Chausson, qui prendront part à l'exécution de leurs œuvres, des concours du ténor Demest et d'un groupe d'instrumentistes des Concerts du Conservatoire, parmi lesquels MM. Anthoni, Fontaine et Zinnen, donneront un intérêt exceptionnel à cette séance, dans laquelle seront interprétés le *Trio* (op. 1) de César Franck, le *Poème de l'amour et de la mer* (inédit) d'Ernest Chausson et la *Suite en ré* de Vincent d'Indy pour trompette, flûtes et orchestre d'instruments à cordes.

Paul Verlaine fera une conférence à Charleroi, le dimanche 26 courant. Cette conférence aura lieu à l'Eden-Théâtre et est organisée par la Société des Conférences à la tribune de laquelle se sont déjà succédé cet hiver les poètes Albert Giraud et Maurice Désombiaux. Aujourd'hui 19, ce sera Jules Destrée qui y parlera : *De la poésie française contemporaine, notamment de Verlaine et de Mallarmé et de leur influence*. La causerie de Jules Destrée servira ainsi de préparation à celle de Verlaine et permettra aux lettrés de Charleroi de se rendre compte de l'importance de l'événement littéraire que constituera la présence du grand poète français parmi eux.

La « Chapelle De Lange », d'Amsterdam, donnera un concert à Liège dans la salle d'audition du Conservatoire, le mercredi 22 février, à 8 heures du soir. L'orchestre des « Nouveaux Concerts », sous la direction de M. Sylvain Dupuis, prête son concours à cette fête musicale.

Aujourd'hui dimanche, une ouverture pour *la Princesse Maleine* de Maeterlinck, par Pierre de Bréville, sera exécutée aux « Nouveaux Concerts » de Liège, dans la salle du Conservatoire.

La représentation théâtrale organisée annuellement au bénéfice de la Crèche-Ecole gardienne d'Ixelles, aura lieu au Théâtre Molière, le vendredi 3 mars prochain, à 8 heures.

On jouera *la Pluie et le Beau temps* de Léon Gozlan et *L'Ami Fritz*, comédie en trois actes, par MM. Ereckmann-Chatrion.

S'adresser pour retenir des places au Comité des Dames patronesses de la Crèche, rue Sans-Souci, 114, à Ixelles.

Le cinquième spectacle du théâtre libre, en répétition déjà depuis plusieurs jours, se composera d'une pièce en cinq actes, en prose, de M. Georges Lecomte. Titre : *Mitrages*.

M. Antoine donnera ensuite : *Comme ils sont tous*, de M. Emile

Fabre; *l'Enfant*, de M. Jean Thorel; *Valet de cœur*, de M. Maurice Vaucaire; *Nos mères*, de M. Ernest Laumann.

La première répétition d'orchestre de *la Walkyrie* a eu lieu la semaine dernière à l'Opéra. L'œuvre de Wagner, qui sera jouée en avril, coûtera 100,000 francs de frais de décors, costumes, etc.

Voici la distribution définitive de l'œuvre de Wagner : MM. Van Dyck, *Siegmond*; Delmas, *Wotan*; Fournets, *Hounding*. M^{mes} Rose Caron, *Sieglinde*; Bréval, *Brunchilde*; Desclamps, *Fricka*. Huit walkyries : M^{mes} Carrère, Berthet, Marcy, Wyns, Marcelle Dartoy, Héglon, Agussol et Vincent.

La Belgique paroissiale illustrée, texte par Alfred Janax, illustration par Paul Bayart, préface par M. l'abbé Van Caster, comprend la description pittoresque de toutes les églises paroissiales du diocèse de Malines en quatre-vingt-trois livraisons, payables en six versements de 10 francs.

S'adresser à l'administration, 76, rue de la Consolation, à Bruxelles.

On vient de vendre aux enchères, à New-York, deux collections célèbres : celles de MM. Charles Osborne et William Thorne, composées en grande partie de tableaux dus à des maîtres français.

Voici des prix fort élevés réalisés par les pièces les plus importantes :

Jules Breton, *le Départ pour les champs*, vendu, il y a quelques années, 35,000 francs, est monté à 85,000 francs; Gérôme, *Marchand de tapis en Orient*, 75,000 francs; Troyon, *Paysage et animaux*, 39,000 francs; Meissonier, *un Cavalier*, 35,000 francs; Bouguereau, *l'Aurore*, 34,000 francs; Jules Lefebvre, *l'Aube*, 10,000 francs; de Neuville, *Convoi de prisonniers*, 33,000 francs; Rosa Bonheur, *le Roi de la forêt*, 23,500 francs; Detaille, *un Cuirassier*, 23,000 francs; Vibert, *Discussion théologique*, 21,000 francs; Van Marcke, *Troupeau de bœufs*, 20,000 francs; Munkacz, *Dans l'atelier*, 14,000 francs; Leloir, *le Papillon*, 13,750 francs.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPÉRAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison : Mayence s/ Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Plus beaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célestes Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Tapisseries et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tapisseries et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES ARTS DÉCORATIFS AU SALON DES XX. — LE BUDGET DES BEAUX-ARTS. — AU SALON DES XX. — AU CERCLE ARTISTIQUE. — AUGUSTE RODIN. — THÉÂTRE LIBRE. — PETITE CHRONIQUE.

Les Arts décoratifs au Salon des XX.

Pour la première fois, et afin de mieux marquer l'union intime qui existe dans toutes les manifestations de l'Art, — qu'il s'agisse des œuvres uniquement destinées à récréer les regards ou des applications d'idées artistiques aux objets usuels, — les XX ont ouvert un Salon spécial aux arts décoratifs.

Ceux-ci, il est vrai, avaient été admis et appréciés à quelques expositions antérieures, et les céramiques éblouissantes de Delaherche, les enluminures délicates de Walter Crane, les frontispices et lettrines d'Herbert Horne et de Selwyn Image avaient éveillé l'intérêt. Cette fois, on fait aux applications de l'art les honneurs de deux salles tout entières, la première et la dernière, et ainsi s'ouvre et se clôt, par une flambée de soleil, l'exposition la plus variée et la plus nourrie d'œuvres personnelles et fortes qu'en ces dix années de luttes les XX aient imposée à l'attention.

C'est réellement une coulée de lumière que le déploie-

ment de ces polychromies joyeuses : affiches aux tons d'orfèvreries, carreaux de faïence aux luisants métalliques, étains aux reflets de lacs endormis en la profondeur des forêts. Dès l'entrée, l'œil en est égayé, et l'harmonie des combinaisons chromiques est telle que malgré leur violence, elles apparaissent calmes, d'une pondération savante, sans nul accord dissonnant.

L'important envoi du Ministère des Beaux-Arts de France, ces huit cartons de verrières commandés à M. Albert Besnard et qui figurent avec honneur au Musée des Arts décoratifs de Paris, marquent au premier rang. Nous en avons ici-même, lorsqu'ils firent leur apparition au Champ-de-Mars, voici deux ans, vanté la composition ingénieuse et le coloris prestigieux. Avec une entente parfaite de la décoration servie par une rare sûreté de main et un goût subtil, M. Besnard a peint, en variant ingénieusement les attitudes et les mouvements, toute une faune qui prend ses ébats dans des décors champêtres : cygnes aux ailes éployées, paons majestueux, aigles aux fiertés impériales, singes détrousseurs d'orangers, volées d'oiseaux pillards. L'impression est gaie et charmante, et l'on pressent l'effet que feront ces œuvres au coloris magique lorsqu'elles seront transposées en d'éblouissants vitraux criblés de lumière. Les formalités à remplir pour obtenir l'autorisation de disposer de ces œuvres d'une si jolie fantaisie ont été, paraît-il, assez épineuses, et les

Associations enlées durent depuis deux ans. Il est heureux que celles-ci aient enfin abouti. L'exposition des verreries de M. Besnard exercera sans doute une influence heureuse sur le goût des artistes belges qui se vouent à la décoration.

M. Alexandre Charpentier partage avec M. Besnard le succès de la section des arts décoratifs. Sculpteur de rare mérite, habile à assouplir les formes, à faire palper le bronze ou le plâtre, — son bas-relief *Gomorrhe* en fait foi. — M. Charpentier ne dédaigne point d'appliquer aux ustensiles de la vie courante les raffinements d'un art exquis. Ses pots en étain, ses couvercles de coffres, ses bidons témoignent d'une véritable maîtrise. On n'imagine rien de plus exquis que ces bibelots réalisés par un artiste qui renoue la tradition des artisans du moyen-âge en y mêlant un goût personnel très moderne. Aussi le public s'est-il jeté, dès l'ouverture du Salon, sur ces objets d'art. On a presque épuisé en quelques jours le nombre d'exemplaires que l'artiste s'est promis d'exécuter, en délimitant scrupuleusement le chiffre. Indépendamment de ses étains, M. Charpentier expose un élégant programme du Théâtre Libre en papier gaufré, une terre-cuite vernissée, *La Sonate* tout à fait jolie, et un *Dos de violon* en bronze sur l'acier évolue, avec des attitudes exquises, une chorégraphie de petites danseuses à faire damner Degas.

Après l'article consacré dimanche dernier à l'*Affiche*, et spécialement à M. de Toulouse-Lautrec, passé maître en cet art spécial, nous n'aurons pas à nous arrêter longtemps à l'envoi de cet artiste. On voit au Salon des XX : *Amstude Bruant en son cabaret*, le *Divan japonais* et trois lithographies en couleurs qui resserrent et intimisent le procédé du jeune peintre. L'effet auquel il arrive par la juxtaposition de tons plats, par la synthèse des lignes essentielles est vraiment prodigieux.

Voici un curieux paravent signé de M. Emile Bernard, un tout jeune, celui-ci, nouveau venu aux XX, et qui paraît excellemment doué. Les quatre feuilles de ce paravent racontent au verso la vie souffreteuse des *Bûcherons observables*, esquissée en camaïeu sur des fonds blancs. Elles montrent, au recto, en une palette brune et d'outre-mer et d'orangé, les figures symboliques des *Saisons*, et révèlent un sens particulier de la décoration mis au service d'une pensée philosophique. C'est beaucoup plus que du décor, et telles figures au geste presque hiératique, ont une portée quasi définitive. Des emblèmes, des vers, des attributs ornent ces compositions attachantes, réduites au caractère substantiel des formes. Et les figures, d'austères figures de formes brunes aux coiffes ingénues, se meuvent dans des paysages synthétiques d'un effet saisissant.

Comme pendant à cette œuvre curieuse, Mlle Anna Boch expose un paravent de mêmes dimensions. Ici, l'artiste a vaincu la rigidité de la composition. Les

quatre feuilles s'égaient de paysans aux moissons, de pêcheurs gravissant l'étroit sentier qui mène, à travers les dunes, de la mer à l'humble logis.

Le coloris, pour n'avoir point les fanfarants éclats de M. Bernard, n'en est pas moins harmonieux; le dessin est ferme et la disposition des groupes agréable. C'est, parmi les tentatives d'art décoratif faites par les membres des XX, l'un des morceaux qui requièrent.

Ces tentatives sont d'ailleurs toutes d'un réel intérêt. Citons, en premier lieu, la *Veillée d'Ange* de M. Henri Van de Velde, broderie (soie et laine) dans un style archaïque rajeuni au point de vue des tons par les récentes théories sur les complémentaires, sur l'influence réciproque des couleurs et leurs relations entre elles, au point de vue de la forme par les découvertes modernes sur les rythmes des lignes. Le point de départ est des plus simples : dans un verger borné par la mer, aux reflets du couchant qui dore le paysage, embrasant des meules lointaines, les anges gardent le sommeil du Nouveau-né. Un fleuve de lumière les enveloppe, et le clair sillage qu'il trace dans la prairie en une courbe gracieuse trouve dans la disposition des branches d'arbres ses lignes complémentaires. Les réactions de teintes, les influences de la lumière sur l'ombre, au point de contact, sont rigoureusement notées en fils de soie et donnent à l'œuvre, qui a dû coûter à son auteur un travail énorme, une saveur toute particulière, une valeur d'art de premier ordre.

Citons encore le *Panneau céramique*, d'un éclat magnifique, et l'élégante *Table à thé* de M. Finch, les deux plats en grès flambé, au monogramme des XX, de M. Delaherche, et les dessins d'art ornemental de M. Georges Lemmen, qui a décidément trouvé sa voie. Nous avons loué déjà, lors de l'exposition de l'*Association pour l'Art* à Anvers, la suite de dessins enluminés qu'il traça pour servir de couvertures ou de frontispices à divers ouvrages, notamment au *Livre d'images* de M. Gustave Kahn.

Son exposition est complétée cette fois par une foule de dessins nouveaux qui montrent M. Lemmen en complète possession de son métier, et doué d'un goût exquis. Il innove constamment dans l'art de l'ornementation des livres, dans l'ingénieuse disposition des entrelacs, des courbes, des figures rectilignes, et il obtient, avec des moyens élémentaires, des résultats absolument personnels et nouveaux. C'est de l'art charmant, qui assigne à M. Lemmen une place toute spéciale.

Nous parlerons prochainement de quelques-uns des peintres et sculpteurs qui alignent leurs œuvres dans les galeries des XX. Nous avons cru, en raison de l'importance attribuée cette année aux arts décoratifs, devoir donner le pas à ceux-ci. Ils constituent l'une des plus heureuses innovations dont les XX, ces remueurs d'idées neuves, aient pris l'initiative.

Le budget des Beaux-Arts

Dans la séance du Sénat du 22 février, M. le comte Goblet d'Alviella, en un discours excellent, animé d'un véritable amour des intérêts de l'art, a appelé l'attention du Ministre de l'intérieur sur plusieurs questions qui intéressent au plus haut point les artistes et le public, et dont à plusieurs reprises nous avons parlé avec insistance.

Il faudrait citer tout entier son discours, qui occupe plus de cinq colonnes des *Annales parlementaires*.

Reproduisons-en les passages essentiels :

BIBLIOTHÈQUE. — SECTION DES PÉRIODIQUES. — CATALOGUE.

« Une des charges principales de la Bibliothèque royale, c'est l'abonnement aux périodiques, et il est certain que l'institution d'une salle de périodiques ouverte au public, dans les conditions où elle a été établie, est une des améliorations les plus sérieuses qui aient été réalisées, depuis plusieurs années, dans cet ordre d'idées.

J'ajouterais, et vous pouvez m'en croire à titre de visiteur assidu, que, jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, ce service a admirablement marché. Mais, depuis lors, il semble qu'il se soit produit un véritable relâchement dans la mise au courant des publications.

Ainsi, rien que dans la partie archéologique et historique, dont je m'occupe spécialement, je pourrais citer un nombre considérable de publications périodiques qui, bien que figurant au catalogue, ne font leur apparition sur les rayons qu'après un retard considérable, de trois mois, six mois, un an et même plus, ce qui leur enlève leur principal mérite : l'actualité.

Il m'est revenu, de plus, que des plaintes analogues se sont produites dans tous les autres ordres de publications. Ces plaintes ont même trouvé un écho dans le dernier rapport de M. le conservateur en chef. Mais ceci n'empêche pas que la situation ne reste la même et j'appelle sur ce point l'attention de l'honorable ministre de l'intérieur.

Je lui demanderais également si on ne pourrait pas bientôt reprendre l'élaboration du catalogue systématique, qui doit se poursuivre à côté de celle du catalogue d'entrée ?

Parce travail est indispensable dans toute bibliothèque publique. Il l'est d'autant plus ici que la Bibliothèque royale de Bruxelles se compose de différents fonds qui ont chacun leur catalogue distinct et que ces catalogues ont grand besoin d'être refondus, d'abord entre eux, puis avec les acquisitions ultérieures.

On avait commencé le travail, il y a quelques années, et on l'avait même presque achevé pour les publications relatives à l'histoire naturelle. Mais, depuis lors, c'est-à-dire depuis quatre ou cinq ans, plus rien n'a été fait. Il faudrait un service spécial dans ce but : cela ne coûterait pas très cher et ce serait la meilleure façon de former de futurs employés pour le service de la bibliothèque et même des archives. »

M. Goblet propose en outre de remédier à l'encombrement qui se produit dans les bâtiments de la Bibliothèque et dans ceux des Musées par suite de l'extension donnée à l'un et à l'autre de ces services publics :

« Ou bien il faut construire au plus vite le palais des Beaux-Arts, afin d'affecter à la Bibliothèque quelques-unes des salles qui sont actuellement consacrées à des expositions temporaires ; ou

bien, il faut abandonner carrément tout le bloc aux Beaux-Arts pour y établir toutes les installations nécessaires, à commencer par les installations exigées pour les expositions triennales, en lieu et place des affreux baraquements dont tout le monde se plaint.

Seulement, il faudrait, dans ce cas, construire une bibliothèque nouvelle, qui répondrait à tous les besoins présents et éventuels de cet important établissement.

Il y a un mal administratif qu'on a souvent dénoncé dans notre pays : c'est la maladie du provisoire. Mais il y en a un autre encore et il est d'autant plus redoutable qu'il se greffe précisément sur le premier : c'est ce que j'appellerai la maladie de l'appropriation. Avec les sommes qu'on a gaspillées chez nous depuis vingt-cinq ans pour approprier, en vue de besoins plus ou moins urgents, des locaux fort peu en harmonie avec leur destination, on aurait pu bâtir à neuf, de façon à satisfaire toutes les exigences des services publics, et encore en faisant des économies ! »

PALAIS DU CINQUANTENAIRE. — MUSÉE DES MOULAGES.

ETHNOGRAPHIE.

L'honorable sénateur critique fort justement le placement défectueux des objets d'art exposés :

« Dès l'entrée, la vue se heurte contre le soubassement massif du monument choragique de Lysierate, qui gagnerait tant cependant à être vu d'un peu loin, afin qu'on puisse apprécier l'harmonie générale des lignes et l'élégance des détails qui forment le couronnement.

Dans sa situation actuelle, il masque, en outre, une grande partie de la salle avec les monuments qui s'y trouvent. Derrière ce monument grec si mal placé, se trouvent un portique indou, puis d'autres monuments grecs ; tout cela mêlé avec des monuments de la Renaissance et du moyen-âge, indistinctement confondus !

Je sais bien qu'on me répondra que les dimensions de ces reproductions empêchent un classement rigoureux, soit chronologique, soit géographique.

Mais la confusion dépasse réellement toutes les bornes. N'ai-je pas vu moi-même, la semaine dernière, une reproduction d'une Madone de Hal accrochée sur le portail de la cathédrale de Beaux-Vais, comme si elle faisait partie du même édifice et bien que ce soient deux œuvres appartenant à des siècles différents ?

Que sera-ce donc si, de la galerie principale, nous pénétrons dans les salles latérales ?

Ici, c'est une véritable Babel, où sont confondus tous les âges, tous les pays, tous les ordres, tous les styles.

L'honorable M. Buis, dont la compétence en matière d'art décoratif est si universellement reconnue, s'en est déjà plaint à la Chambre, il y a deux ans, dans les termes suivants :

« Je défie toute personne, même fort intelligente, qui ignorerait l'histoire des styles architecturaux et qui voudrait se donner cette éducation en allant visiter le musée des plâtres, de pouvoir obtenir cette instruction ! Les modèles sont placés en dépit du bon sens, sans méthode : aucun ordre chronologique n'a été suivi. Il est impossible de se rendre compte des variations qu'a subies une forme architecturale au cours des siècles. »

L'honorable M. de Burlet, qui venait d'arriver au pouvoir, répondit que c'était là du provisoire. Malheureusement nous savons ce que cela veut dire en Belgique ! I puis, lors, on s'est borné à placer dans deux petites salles de quelques mètres carrés les monuments peu nombreux — trop peu nombreux — qui se

attachement respectueux à l'art ancien de l'Égypte et de la Mésopotamie.

Mais, dès lors arrivé à la première salle, consacrée aux nombreux procédés de l'art grec, le travail s'est arrêté et il n'a plus été repris.

M. Goblet se plaint aussi de l'absence de catalogue et demande avec raison ainsi que nous l'avons fait nous-même, qu'on donne aux reproductions en plâtre l'aspect et la couleur des originaux :

« Il y a deux ans, je l'avoue à ma honte, je ne connaissais pas encore le célèbre puits de Quentin Metsys, ou plutôt je ne le connaissais que par sa reproduction au Palais du Cinquantenaire et je l'admiraïs fort; même dans ces conditions. Quand il m'a été donné d'aller voir l'original, je n'ai pu revoir sa reproduction sans la trouver fade et disgracieuse. Pourquoi cela? Parce qu'on avait essayé de donner au plâtre la couleur du fer.

Le plâtre ne peut parfaitement donner la forme générale et les détails, mais il n'est pas impuissant à traduire une impression artistique, qui varie sensiblement avec les matériaux. Il faudrait que, dans toutes ces reproductions, on imitât non seulement la couleur de la pierre, mais encore, si c'est nécessaire, celle du bois, du fer, du cuivre, du bronze.

On l'a essayé, du reste, au musée même, pour les fonts baptismaux d'une église de Liège, ainsi que pour la plaque tombale d'un monument funéraire de Bréda, et on a obtenu des imitations parfaites et qui donnaient bien mieux l'impression de l'original.

M. Goblet demande à M. le Conservateur en chef pourquoi l'on n'avait pas poursuivi cette expérience si bien commencée. Il m'a répondu qu'il partageait absolument ma façon de voir, mais qu'il avait les mains liées.

La partie consacrée à l'art décoratif et à l'ethnographie est, d'après M. Goblet, dans un désordre complet :

Je n'en citerai qu'un exemple pour ne pas fatiguer l'assemblée. Il y a une collection excessivement remarquable de verres, qui pourrait donner une excellente idée de l'histoire de la fabrication du verre.

En haut, pour la voir dans tous ses détails, il faut d'abord chercher dans la grande salle, des vitrines séparées par des colonnettes de vases grecs, puis trouver le reste dans une salle latérale de verre des instruments préhistoriques et des sarcophages égyptiens.

D'autre part, puisque c'est là le musée d'ethnographie, pourquoi disperser les collections ethnographiques les unes au musée du Cinquantenaire, les autres au musée d'histoire naturelle, d'autres encore au musée de Hal et il ne faut pas oublier que le but essentiel de ce classement est, d'une part, de faciliter les recherches des savants et des artistes, d'autre part, d'instruire le public en l'intéressant. Pour cela, il faut un double classement à la fois chronologique et systématique. Ce classement est, du reste, adopté dans la plupart des grandes villes étrangères, notamment à Berlin, à Londres, à Oxford, à Paris.

Pourquoi n'en pourrait-il être ainsi chez nous? »

PALAIS DE JUSTICE. — DÉCORATION INTÉRIÈRE.

Il y a deux ans, l'honorable ministre de l'intérieur, dans le discours que j'ai appelé tantôt, répondait de la sorte à ceux qui demandaient l'intervention de l'État en cette matière :

« Il est évident que l'État pourrait livrer à ses architectes, pour la décoration, suffirait à susciter un grand mou-

vement parmi nos peintres, où certainement les talents ne manquent pas. »

J'ai appris, depuis lors, que le département de l'intérieur a confié à deux de nos artistes les plus distingués l'exécution de sculptures au Jardin botanique, ainsi que la décoration du grand escalier du palais des Académies.

Je l'en félicite, mais je me permettrai de signaler à l'honorable ministre un autre monument qui est encore aussi vierge de toute décoration artistique qu'au jour où il est sorti des mains de l'architecture, et c'est peut-être fort heureux, car cela permettra au moins de dresser et de suivre un plan d'ensemble dans sa décoration.

Je veux parler du palais de justice de Bruxelles. Quand vous y pénétrez, vous voyez partout des socles, des dés, des consoles, des corniches, des entre-colonnes qui baillent depuis douze ans à attendre chacun son groupe, sa statue, son buste ou son vase décoratif.

Non seulement ces lacunes donnent à l'édifice un air inachevé qui frappe tous les étrangers, mais il faut tenir compte aussi de ce que l'utilisation de ces supports faisait partie intégrante de l'œuvre, telle qu'elle a été primitivement conçue.

Si on ne voulait pas y pourvoir, il ne fallait pas les créer ou même les laisser subsister dans les plans.

Je citerai particulièrement, Messieurs, la salle des pas-perdus, où quelques œuvres d'art placées sur des socles, des escaliers et des balustrades seraient de nature à corriger ce qu'il s'y trouve d'un peu sec et raide dans les lignes.

Il y a aussi les rampes de l'escalier intérieur, sous le grand portail, ainsi que la cage de l'escalier vers la rue des Minimes, « ce monument dans un monument », comme on l'a appelé. On trouve là des emplacements tout indiqués pour des lampadaires artistiques qui pourraient, suivant les nécessités, être adaptés au gaz ou à la lumière électrique.

D'autre part, à la cour d'assises, au tribunal de commerce, dans les différentes salles de la cour d'appel et de la cour de cassation, il existe des panneaux destinés à recevoir des tapisseries, des tableaux, voire des frises qui pourraient fournir à nos artistes l'occasion d'exercer leur génie symbolique.

Quelques-uns de ces cadres sont pudiquement ornés d'une toile verte qui cache la nudité du mur et qui fait l'effet d'un rideau. Il ne se passe guère de jour où quelque visiteur, au courant des habitudes de nos églises, ne demande aux gardiens du palais de tirer le rideau pour voir le chef-d'œuvre qu'il dissimule. (Sourires.)

Je ne demande pas que l'on exécute ces travaux de décoration du jour au lendemain, je ne demande même pas qu'on les commence à l'aide du budget actuel, mais je demande qu'on les prépare, en dressant dès maintenant un plan général des travaux à exécuter, non pas qu'il faille arrêter dès aujourd'hui tous les sujets, qu'il faille refuser toute liberté à l'artiste ou s'enchaîner complètement pour l'avenir; mais, ce que je demande, c'est qu'on arrête dans une vue d'ensemble la nature et la forme de la décoration qui convient à chaque salle, à chaque galerie, à chaque emplacement.

Si l'on procède au hasard des circonstances et des fantaisies administratives, on risque d'aboutir à un manque d'unité, de goût, d'harmonie, qui pourrait bien faire ressembler le palais de justice — quelques chefs-d'œuvre qu'on y accumule isolément — à une gigantesque salle de vente. »

Au Salon des XX

Le premier concert donné par le Quatuor Ysaye au Salon des XX a été le plus parfait de tous ceux que consacrent depuis quelques années M. Eugène Ysaye et ses partenaires à l'artistique propagande qu'ils ont entreprise.

Trois œuvres au programme seulement, mais trois œuvres de choix, signées du maître de l'école française contemporaine, César Franck, et de deux de ses disciples les plus distingués, MM. Vincent d'Indy et Ernest Chausson.

Le *trio en fa dièse*, du premier, pour remonter à 1842, — ce qui n'empêche pas qu'il était absolument inconnu à Bruxelles, — n'en a pas moins une fraîcheur charmante. On le croirait écrit de nos jours, tant la forme en est libre et conforme à l'esthétique moderne. A peine dans le final, qui s'enchaîne ingénieusement à la deuxième partie, — un *allegro molto* traité en *scherzo*, — le romantisme de l'époque marque-t-il de quelques rides les idées mises en œuvre. La perle des trois morceaux qui composent cet ouvrage (le premier en date dans l'œuvre du maître) est l'*andante con moto* du début, dont la pureté de style et la calme inspiration mélodique rappellent les tableaux des primitifs. Les motifs exposés sont repris, détail à noter, dans les deux morceaux suivants, ce qui donne à l'ensemble une unité qu'on n'est pas accoutumé à trouver dans les compositions qui ont un demi-siècle d'existence. L'admirable interprétation qu'en ont donné MM. Ysaye, Jacob et Vincent d'Indy a largement contribué à mettre en pleine lumière les beautés radieuses de l'œuvre, applaudie unanimement par le nombreux auditoire qui assistait au concert.

Le *Poème de l'Amour et de la Mer*, écrit par M. Ernest Chausson sur des vers assez hermétiques de Maurice Bouchor, a reçu un chaleureux accueil du public, qui réserve chaque année ses applaudissements les plus nourris à l'auteur de la *Tempête*. Commencé il y a quelques années, puis abandonné, ce *Poème*, d'une inspiration élevée et dans laquelle s'épanouit l'art séducteur de M. Chausson, a reçu tout récemment sa forme définitive. Il se compose de deux parties, *La Fleur des eaux* et *La Mort de l'amour*; reliées par un interlude dont l'auteur se sert habilement dans la dernière partie de son œuvre pour en tirer des effets vraiment émouvants. Il est, comme les compositions de M. Chausson précédemment entendues, d'une rare distinction d'idées enveloppées d'un subtil tissu d'harmonies délicates. Le chant y est traité en déclamation lyrique, et l'orchestre, dont l'auteur a exécuté lui-même la réduction avec un sérieux talent de pianiste, commente la poésie en s'adaptant, vers par vers, aux sentiments exprimés. La voix sympathique de M. Demest et sa diction irréprochable ont donné tout le relief voulu à cette composition nouvelle, qui marquera dans l'œuvre de M. Chausson et ajoute un fleuron à la couronne de la jeune école française.

La Suite en ré dans le style ancien de M. Vincent d'Indy clôturait cette attrayante audition. Il nous souvient de l'époque, peu éloignée, où l'exécution de cette œuvre charmante, d'une grâce rythmique et mélodique originale, soulevait les ricanements des habitués du Conservatoire où elle fut exécutée pour la première fois. Il y eut des protestations, d'intempestifs claquemets de banquettes. Aujourd'hui la Suite est classée parmi les compositions les plus personnelles et les plus séduisantes.

L'exécution qui en a été donnée mardi sous la direction de l'auteur par MM. Zinnen, Anthoni, Fontaine et le quatuor Ysaye,

secondés par un groupe d'instrumentistes qui a transformé le septuor en partition d'orchestre, a été prestigieuse de précision, d'ensemble et de nuances délicatement observées. M. Ysaye a délicieusement joué la phrase du menuet pour violon solo, et le public a bissé le morceau.

Au Cercle artistique.

Le *Cercle artistique*, — le bon vieux Cercle où le jeu de billard est plus en faveur que celui des pianistes, où de branlants chefs arrachés à la lecture de la *Revue de Belgique* font huir leur calvitie dans l'entre-bâillement des portes, — le *Cercle artistique* s'est payé une séance de musique nouvelle.

Instigué par on ne sait quel subit besoin de rajeunissement, il a invité M. Vincent d'Indy à faire entendre sur son estrade quelques-unes de ses compositions, et l'auteur du *Chant de la Cloche* s'est prêté de bonne grâce à ce caprice de vieillard. Il a, deux heures durant, égrené un chapelet d'inspirations exquis, d'œuvres raffinées qui ont naturellement passé par-dessus la tête des auditeurs pour pénétrer dans le cœur des rares artistes égarés dans la salle.

Le *Trio* pour piano, clarinette et violoncelle, connu des habitués du Salon des XX, a été supérieurement exécuté par MM. Vincent d'Indy, Michart et J. Jacob. Les sonorités piquantes de l'œuvre, qui donnent un coloris pittoresque aux idées développées par l'auteur, les rythmes variés par lesquels le musicien fait passer le thème initial, le pathétique intense du *Chant élégiaque* ont été merveilleusement exprimés. M. Jacob a, de même, interprété avec un sentiment profond et une rare ampleur de son *Lied* pour violoncelle. Deux extraits du *Chant de la Cloche* et un *Madrigal* dits par M. Mauguères d'une voix timbrée mais peu assouplie, diverses pièces pour piano, parmi lesquelles les charnants *Tableaux de voyage*, complétaient cette séance, la plus artistique et la plus attachante de celles que, depuis longtemps, le *Cercle* ait offertes à ses membres.

AUGUSTE RODIN (1)

Debout, dans un mouvement de conquête hautaine, les bras fièrement campés sur sa forte poitrine pour en contenir l'ardeur bouillonnante, la jambe droite tendue en avant, en marche vers cette fortune et cette gloire dont l'attente le dévora, son énorme tête à la rude crinière de lion, inquiètement fixée sur la Vie, une fièvre allume ses yeux, ses étranges yeux petits au regard aigu, et tout l'être se bande à cette perpétuelle poursuite de l'inaccessible idéal; il semble que ce grand front aille éclater où germa le formidable poème de la *Comédie humaine*, du *Père Goriot* à *Séraphitus*, de la *Peau de chagrin* à la *Cousine Bette*: Balzac est là, nu, vivante maquette de glaise fraîche qu'anime le doigt du sculpteur au moment où je franchis le seuil de l'atelier.

J'hésite: l'image est belle des deux pétrisseurs de vie, face à face, dans le grand jour des murs clairs. Autour, sur des selles, d'autres figures attendent, inachevées: le Victor Hugo du Panthéon; des marbres: un colossal *Baiser*, l'homme assis en

(1) On lira avec intérêt cette étude sur le grand sculpteur Rodin, dont l'envoi au Salon des XX obtient en ce moment un succès unanime.

une pose penchée de tendresse, de mâle bonté amoureuse, la femme roulee avec lui, le rythme caressant de ses bras l'enlaçant aux épaules, une tête de Jaokanann dans le plat d'or de Salomé : et la bouche entrouverte frémissent encore les paroles saintes, les yeux éblouis s'acharnent à contempler le rêve lumineux dont ils virent, et les longs cheveux souillés de sang s'épandent comme une plante agonisante; un corps de femme berécée dans une vigueur, la ligne onduleuse de ses reins vibrante aux baisers de l'eau, l'œil de chair que l'on respire ému, et dont l'odeur douce enfle et gonfle le sang court sous la peau; la vie éclate partout, en la suite de ces formes; la vie déborde, gonfle le jeu des muscles, colore la matière animée; tout pense, parle, vibre, frissonne, pulse, d'une vie large, abondante, d'une vie attendrie, profonde, c'est-à-dire d'une vie infiniment simple, infiniment complexe, l'âme de vraie vie.

Le sens de cet art hautain, dès qu'il se révèle, vous remplit l'âme d'une impulsion inexprimable. L'inerte matière, modelée par l'artiste, a l'éclat surhumain la transfigure, l'éclaire, le rythme ferme de l'écoulement Beauté. Dououreux, tordus de souffrance ou calmes, tranquillement là immobiles en un sommeil, perdus au fond de leur rêve d'amour ou de pensée, repliés sur eux-mêmes en régression, toujours émané des corps cette toute-puissance splendide du mystère; l'âme même de la Nature. La Passion souffre son ouragan de délices; les lèvres se collent; les corps muets se tendent et bondissent; les chevelures se débattent comme des drap peaux; et les âmes se pénètrent. L'impérissable beauté est la que l'on même, triomphante. Voilà le secret de cette émotion qui nous gagne en présence de telles œuvres. Et comment résister à ce torrent de fièvre qui s'échappe de *Tristan et Yseult*? Que l'assimilation paraisse étrange! Mais à me saisir l'œil et les nerfs de formes, j'éprouvai, complète et aussi complexe, l'identique sensation musicale. Il y avait ces admirables poses de sombre amour, ces élans muets de tendresse, ces jolies d'abandon. Il y avait cette plainte d'humanité en mal de bonheur, cet enfoncement de tout l'être de chair en l'être de chair où l'on étouffe la détresse d'exister... et cette joie suprême, cette joie de Dieu qui nous comble l'âme de fol orgueil : se sentir un palpitant lambeau de l'univers, de l'idéale harmonie, et s'y mêler!

L'artiste à qui l'on doit de telles minutes, comment le saluer assez bas?

L'homme est de taille petite et fort. Le teint, de saine couleur, s'exalte vite à la moindre expansion. Les yeux, d'étrange nuance, ont une profondeur derrière le verre d'un lorgnon; ils vous regardent jusqu'au cœur. Sa voix est douce, d'une douceur qui caresse et dompt. Dès qu'il parle de son art, — et il ne parle que de son art, — la voix devient ardente, brûle les mots sur ses lèvres. Cette force, pourtant, il y a la plus séduisante timidité. L'homme de travail, de volonté supérieure, indomptable sur lui-même et de son œuvre, après tant de pénibles labeurs, tout d'effort, trente ans de patience à se créer une formule, ne s'appréhende son métier, comme il le dit, à regarder la nature : il a des larmes dans la voix quand il prononce le mot d'humilité, se fait l'esclave soumis de cette puissance qu'il a traversée. Et l'on devine aussitôt quelle source de tendresse bouillonne en lui. On comprend mieux, à côté de certaines excès, de certaines violences de son œuvre, l'abondance d'âme, intime, simple, toute de demi-teinte, par quoi il vous parle, ces lignes aux regards mouillés de mélancolie, ces

formes de vie flottante, ces lignes calmes encore toutes vibrantes, d'avoir souffert.

Par là, il toucha à la grandeur méconnue de l'Antique que l'on considéra trop comme impassible, purement matérielle. S'il a, lui, le réalisme puissant de la statuaire grecque, ne possède-t-il pas aussi l'imagination tourmentée des artisans du moyen-âge?

Je sais, signé de son nom, un corps renversé de Danaé qui égale les plus beaux morceaux du siècle de Phidias. C'est la chair même, toute secouée de spasme, la chair belle, la chair saine et voluptueuse, où l'on mord à pleines lèvres comme en un fruit, toute la sève du nu corrigien.

« Par la violence seule on atteint à la souplesse. Rien n'est heurté dans la nature; il n'y a que des demi-teintes; saisir le geste spécial où se révèle l'âme d'une forme; ce geste, le laisser poser du bout du doigt, le fixer, mais le fixer se continuant, germé lui-même d'une pensée du modèle ou d'une sensation qui l'a précédé, le fixer tel qu'il contienne tout ce qu'il contenait quand il nous apparut... Ce n'est que ça, la sculpture, pas plus que ça ». Et il ajoute : « Il suffit d'être un patient ouvrier... et d'un peu d'intelligence! »

Il parle ainsi, très calme, sans l'ombre de pose ni d'orgueil, avec la noble assurance de la vérité.

« Mais ce n'était point encore assez, dit M. Georges Lecomte dans les remarquables pages qu'il lui consacre au cours de son livre : *L'Art impressionniste*, ce n'était point encore assez de doter son marbre de vie et d'âme : tout en restant un analyste perspicace, M. Rodin se haussa aux plus artistiques synthèses.... En outre, il se préoccupe d'ordonner ses exactes représentations en vue de l'ornementation et de l'harmonie. La vie des corps, dont la nervosité est apparente et dont les épidermes sont comme trépidants, se manifeste toujours par une beauté absolue du modelé et des lignes.

« Les attitudes, outre qu'elles sont significatives, vivantes et vécues, apparaissent interprétées en un évident souci de décoration. L'expressive réalité se transforme par cet art conscient des rythmes naturels et des noblesses d'arrangement, en des généralisations d'une superbe beauté ornementale.

« La Vie, la sourde mobilité des muscles, des nerfs et de l'épiderme, la saisissante intellectualité des physionomies sont la base où s'édifie l'œuvre grandiose! »

GABRIEL MOUREY. (*Gil Blas*.)

THÉÂTRE LIBRE

Le Devoir, pièce en 4 actes de M. LOUIS BRUYERRE.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Voilà vraiment une bonne soirée de Théâtre Libre. M. Antoine y fut excellent en magistrat canaille et sophiste, qui justifie son égoïsme et son ambition du nom de Devoir et couvre d'une phraseologie officielle les défaillances de sa délicatesse et le cynisme de sa conduite. Il y a des scènes excellentes dans la pièce de M. Bruyère, de la verve âpre et de la passion et le comique y naît naturellement du disparate inhérent au magistrat, entre l'infaillibilité de sa fonction légale et les imperfections de ses actes privés; ajoutez-y qu'à force d'user envers les autres du langage juridique il s'en applique la convention, les tours de phrase du prétoire s'enfilent dans ses débats d'alcoves et il adapte aux passions un langage administratif.

L'étude qu'a faite M. Bruyère du procureur Guerigny est très forte, accentuée jusqu'à la caricature, mais bien construite et d'une excellente psychologie théâtrale qui fait honneur à l'auteur dont c'est le début. Il y a une scène de rupture entre Guerigny et sa maîtresse qui est abondante, précise, bien en valeur et où les deux personnages s'avouent tout entiers au moindre geste et à la moindre réplique ce qui est, je crois, la condition du bon théâtre, ce qui est tout le théâtre, au moins tout le théâtre dit réaliste.

La pièce de M. Bruyère a été bien montée; il y a eu au quatrième acte un cabinet de procureur qui est une merveille d'exactitude et d'exactitude ironique, un décor qui ne sert pas seulement de fond aux personnages, mais qui éclaircit leurs caractères et où la lustrine d'une chaise et le papier jaune d'un dossier ont une valeur complémentaire dans l'ensemble des faits qui ont lieu là.

R.

PETITE CHRONIQUE

Le deuxième concert de musique nouvelle donné au Salon des XX par le QUATUOR YSAÏE aura lieu mardi prochain 28 février, à 2 heures, avec le concours de M^{lle} Michaux et de M. Vincent d'Indy.

On y entendra le *Quintette* d'Alexis de Castillon pour piano et instruments à cordes (première audition à Bruxelles), le *Quatuor* de Vincent d'Indy pour piano et cordes, diverses œuvres vocales de G. Fauré et P. de Bréville exécutées pour la première fois à Bruxelles et des pièces pour piano d'E. Chabrier, interprétées par M. Vincent d'Indy.

L'entrée est de 2 francs.

Jeudi prochain, à 2 heures, conférence par M. PAUL VERLAINE.

Le prochain concert du Conservatoire, fixé au 5 mars, mais qui sera vraisemblablement remis au 12, sera consacré en partie aux œuvres de Wagner. M. Gevaert fera exécuter le prélude de *Tristan et Iseult*, le prélude de *Parsifal*, l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, l'ouverture de *Faust* et la marche funèbre de la *Götterdämmerung*. La *Reformation's symphonie* de Mendelssohn complètera cet intéressant programme.

Le *Cercle des femmes peintres* ouvrira son quatrième Salon annuel dans les salles du Musée le 1^{er} avril prochain, veille de Pâques. Les notices doivent être envoyées avant le 8 mars au secrétaire, M^{lle} M. Gasparoli, rue Breydel, 9, à Bruxelles.

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est aujourd'hui dimanche, à 6 1/2 heures du soir, qu'aura lieu à Tournai l'exécution de la *Judith* de M. Ch. Lefebvre.

La conférence de M. Jules Destrée à Charleroi sur « Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé » a obtenu un signalé succès. Bien que le public de ces réunions populaires soit extrêmement divers et peu préparé, en général, à de subtiles discussions d'art, M. Jules Destrée, en une heure de causerie attachante, s'en est fait écouter à souhait pour caractériser l'œuvre et la vie des deux grands poètes, faire apprécier leur originalité et ce qu'ils ont apporté de neuf, de fier et de délicat à la poésie française et l'influence profonde qu'ils eurent: M. Jules Destrée a fait applaudir ce merveilleux joyau de *Sagesse*: *Les faux beaux jours ont lui tout le jour*.... Préparation excellente à la causerie que fera ce dimanche 26, à Charleroi, Paul Verlaine, première d'une série en Belgique.

Le programme du prochain spectacle des Escholiers, où se joua récemment la *Dame de la Mer*, porte: *Une Cinquantaine*, pièce en un acte de M. Paul Ginisty; *Une Visite*, pièce en deux actes de M. Edouard Brandès, traduit du danois par MM. Fritz de Zepelin et le vicomte de Colleville; *Madame Lupar*, comédie en trois actes de M. Camille Lemonnier.

« Le *Ta-ra-ra-boom-de-ay* aura eu toutes les gloires, dit l'*Indépendance*. A Sierra Leone, dans un concert populaire et gratuit donné par l'*Unity Club* et auquel assistaient, en leurs somnambules costumes, de nombreux noirs de la côte, les interprètes se dépeignaient de n'avoir obtenu qu'un succès d'estime, lorsque parut une chanteuse excentrique anglaise qui entonna, avec la musique traditionnelle, la chanson créée par Miss Lottie Collins.

Le *Ta-ra-ra-boom-de-ay* eut un succès fou. Les nègres debout sur leurs sièges accompagnaient la chanteuse avec des gestes fous. Il fallut recommencer plusieurs fois.

Jamais enthousiasme ne fut plus sincère, et il est probable que le fameux air ne tardera pas à être populaire en Afrique. Qui sait si son refrain enchanteur n'arrivera pas un jour jusqu'aux Stanley-Falls! »

Ne serait-ce pas tout simplement que la célèbre chanson a regagné son pays d'origine? Des musicologues qui se sont livrés à des recherches consciencieuses sur le *Ta-ra-ra-boom* affirment, en effet, qu'il n'est autre qu'un refrain nègre qui a vu le jour lors de l'émancipation des noirs d'Amérique.

Un de nos amis, actuellement au Congo, nous écrivait dernièrement: « J'ai noté à Saô Thomé (Équateur) un *Hi zim zim bam bam* plus triste et joyeux à la fois que le *Ta-ra-ra-boom* panaché de spleen et d'humour. »

VENTE

DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Aquarelles, Gravures, etc.

DÉPENDANT DE LA SUCCESSION DE FEU M. J. LOUVOIS

A LA

Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances, à Bruxelles

les lundi 27, mardi 28 février et mercredi 1^{er} mars 1893,

A 2 HEURES PRÉCISES DE RELEVÉE.

Par le ministère de M^e MANGELSCHOTS, notaire à Bruxelles, boulevard Baudouin, 17, à Molenbeek-Saint-Jean.

EXPERTS: MM. J. et A. LEROY frères, 13, place du Musée, à Bruxelles.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF: PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHÂTEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue RoyaleNombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhine)
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption. AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

— GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DES XX. — PAUL VERLAINE EN BELGIQUE. — LES ŒUVRES DE THORN PRIKKER. — CONCERTS POPULAIRES. — AUX XX. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — A GAND. — UNION DES FEMMES PEINTRES. — LE PAYS DE L'OR. — NÉCROLOGIE. *M. Henry Warnots*. — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon des XX ⁽¹⁾

LES INVITÉS

Et de même qu'entre eux ils affichent les préférences d'art les plus éloignées, si pas les plus contradictoires, les XX font preuve dans le choix de leurs invités des divergences de goût les plus nettes. Ils ont horreur de l'étroitesse et du parti pris. Leur seule haine — et celle-là est commune à tous — les éloigne des peintres faisant d'art vieillot. Mais les autres, tous, sont accueillis, et voici le vieux Madox Brown voisinant avec de Toulouse-Lautrec et le patient, le minutieux, le strict et gothique Degouve de Nuncques coudoyant la peinture toute en taches et en plaquages de Hornel.

Sur Ford-Madox Brown un article a été publié par la *Société nouvelle*, partiellement reproduit ici, qui fixait l'art étonnamment précurseur et magistral de

(1) Voir notre dernier numéro.

celui que Rossetti, Hunt et Millais ont toujours considéré comme leur annonciateur. Plus qu'eux trois, il est Anglais en son art, sans aucun des raffinements que les préraphaélites italianisés ont inaugurés là-bas, sans préoccupation outrée de perfection froide et compassée, sans visée autre qu'un grand ou profond sentiment dramatisé par des lignes et des couleurs. Bien qu'il soit malaisé de juger Madox Brown sur les preuves d'art émises à la rampe des XX, on peut néanmoins imaginer, comme type de son esthétique, la scène du *Roi Lear*. Car dans cette œuvre, les fortes et violentes pensées, la résurrection pathétique des temps légendaires, la conception historique et large du passé, qui haussent le peintre à un si haut rang dans l'école britannique, se font jour.

Madox Brown a hérité de Shakespeare la vision barbare et féroce, le sens de la beauté fruste, lourde, féodale, aussi bien que celui de l'ingénuité, de la grâce, de la douceur; la puissance de mettre en action et d'appeler à la vie les grands caractères, les cœurs suprêmes, les âmes folles d'ardeurs et de luttes et de créer autour d'elles cette subtile atmosphère d'illusion que l'art seul des très grands réalise. Madox Brown est de cette race anglo-saxonne qui fleurit si bellement d'art le règne d'Elisabeth et de Charles I^{er}. Il est essentiellement un dramaturge.

Seulement, l'heure de ce siècle où il vivait a quelque-

fois contrarié cette franchise de haute nature qu'il portait en lui et lui a fait commettre tels gestes — par exemple, celui du roi de France dans *Lea*, ou celui de Roméo dans la scène du Balcon — qui, au lieu d'être de drame, ne sont que de théâtre. La faute en est imputable aux idées mil-huit-cent-trentiennes qui régnaient jadis à travers l'art européen tout entier.

Il nous plaît de citer, après Madox Brown, le jeune peintre Degouve de Nuncques. D'apparence, rien ne les unit. Et pourtant, si l'on gratte les surfaces, chez l'un autant peut-être que chez l'autre, apparaît la sincérité fondamentale et une sorte de primitivité élue. A première vue, l'art de Degouve semble des jouets : petites maisons, petits arbres, moutons de Nuremberg, bergère de la Forêt-Noire. On se croirait devant un enfant qui s'est mis à peindre des boîtes et des bons-hommes.

Et néanmoins, combien cette première impression fuit ! On est séduit par la savante construction des terrains du *Paysage brabançon*, par la surprise de vie sortant de ces verts d'herbe et d'allées, par l'intimité enclose aux chaumières des routes, aux rues des hameaux, aux chemins bordés de haies. Quelque chose d'étrange en même temps que de familier surgit de cette maison rose, éclairée brutalement en ce jardin presque de cloître, sous un ciel de feu de Bengale bleu. Les pelouses de teintes si douces où croissent des fleurs rares augmentent encore cet aspect clérical et mystérieux. Puis, si l'on examine les portraits — celui du gamin au *Hibou*, dont la tête est construite avec une solidité et une science durériennes, celui de *Henry de Groix*, exsangue et malade, que souligne sèchement, mais sinistrement, un foulard rouge — et que l'on en extrait les qualités de caractère et de force silencieuse, une très vive et pénétrante admiration s'en va vers ce peintre concentré et textuel.

Marguerite Holeman se limite à une peinture toute d'instinct. Plusieurs de ses envois sont d'un art très incomplet, mais prouvent, par à travers leurs défauts mêmes, combien riches et abondantes et originales se développeront, un jour, ses qualités foncières.

Déjà elle possède un métier uniquement à elle. Par des frottis de couleurs, non pas au pinceau, mais au doigt, elle recouvre le champ de son panneau, puis, lentement, elle modèle, suivant la forme et la nature des objets, tantôt avec le manche de la brosse, tantôt avec le grattoir. C'est grâce à ce dernier instrument que ses clairs et ses ombres sont comme picotés et tiquetés et que les désinences des teintes sont aussi méticuleusement et irréprochablement marquées.

Pour l'instant, les rêves les plus fantasques la hantent et quelquefois leur réalisation plastique n'est qu'approximative. Toutefois, dans *les Possédés*, par exemple, éclate la spécialité de sa mise en pages, la force hié-

rique qu'elle imprime aux gestes et attitudes et surtout l'harmonie sourde et comme spiritualisée dont elle réussit à envelopper chaque œuvre, suivant sa signification intellectuelle. Une tendance, parfois, l'attire vers la charge et vers la déformation, et c'est alors qu'elle rêve les *Processions à Saint-Chat* et les émeutes au pays des *Sainte-Catherine*.

La peinture de M. Frédéric se précise de plus en plus dans le sens de l'endimanchement de ses sujets. Autrefois, certains peintres, surtout les Français du XVIII^e siècle, concevaient leurs œuvres comme une fête perpétuelle, non seulement quant aux motifs, mais aussi quant à la couleur et aux lignes. M. Frédéric peint dans l'air clair et un peu trop blanc d'un continuel dimanche.

C'est à la fois son charme et son défaut. Son charme, lorsqu'il nous offre *la Salutation angélique* et les enfants joufflus et bouclés, avec des fleurs en leurs deux mains ; son défaut, lorsqu'il rêve d'élégances et de femmes en robe claire, assises parmi des pelouses et des fleurs. M. Frédéric est gauche. Le point serait de faire servir cette gaucherie à nous dépendre la vie rustique, avec la candeur et la pitié que nous surprenons également en lui. A cet égard, le dimanche à la campagne est bien son jour. Mais il ne faudrait point aller au delà et confondre la distinction ou la grâce avec l'endimanchement.

De Toulouse-Lautrec est, parmi tous les peintres montmartrois, le plus puissant à typer les mœurs et les gens excentriques. Son art est non pas amusant, comme on l'imprime, — il est bien plus. Il est cruel et cynique. Il est assez fort pour se passer de légende. Il vient de Forain, de Degas, des Japonais. Mais ces différentes influences se sont fondues et décisivement apparaît le grand talent ou plutôt la maîtrise du peintre de *Bruant* et de *la Goulue*. Dans la peinture de mœurs parisiennes, qui donc apparaît au delà de Lautrec ?

L'envoi de M. Henry Cros semble venu des Grèces lointaines et la brisure que le sculpteur a simulée dans la pâte fait perdurer cette illusion. Dites, ou plutôt imaginez-vous œuvre plus délicate, plus pure, plus fraîche, plus nouvelle et plus antique, plus divinement claire et candidement belle ? Combien le médaillon en bronze de César Franck, par Rodin, brutalise cette relique venue d'on ne sait quel coin de terre où survivrait l'art clair.

Rodin, par sa facture énergique et fiévreuse, par la violence de vie qu'il assigne à la matière, nous ramène à notre art, dont Henry Cros, pendant le laps d'une admiration, nous avait éloigné.

Les néo-impressionnistes MM. Petitjean et Edmond Cros séduisent, le premier par la vision à la Puvis de Chavannes d'une nymphe discrète, le second par une suite de paysages excellemment construits et de juste lumière.

M. Doudelet et Mme Jacquemin évoluent en des orbites d'influences diverses, ne réussissant point encore à se définir nettement.

Les envois du sculpteur Gaspar sont d'indéniables témoignages de haut talent. Dans ses études de fauves il réussit à imprimer aux échines un rampement puissant et nerveux et rien n'est chaste et de lignes calmes et douces autant que son groupe : *Adolescence*. Il détiendrait comme caractéristique de son talent une délicatesse spéciale, une souplesse vigoureuse et un très personnel charme.

Telle, indépendamment des artistes dont nous avons parlé en notre article consacré aux arts décoratifs, la liste des exposants invités aux XX, en cette dixième année de lutte contre un public béotien.

Paul Verlaine en Belgique.

C'est un fait peu notoire, — et honorable assurément, — que la part d'intervention assumée par la Belgique littéraire dans la dévotion et la glorification de tels ou tels écrivains français de ces dernières années, dont nous ne croyons pas devoir attendre la mort pour les proclamer immortels, — ainsi que le font leurs compatriotes. Nos admirations qui répugnent aux renommées du cabotinage et du mercantilisme, qui regimbent à la plupart des célébrités normaliennes ou académiques, volent d'elles-mêmes aux grands Sincères, habiles seulement à sentir et à œuvrer des œuvres artistiques. Ceux-ci, notre petit pays ne fut jamais obstiné à les méconnaître, tant s'en faut ! et il fournit à plus d'un parmi eux la première aperception de la gloire. Par exemple, à ce noble Villiers de l'Isle-Adam, dont les derniers jours furent embaumés par le souvenir du triomphal accueil que nos lettrés lui réservèrent. Presque autant qu'à l'auteur d'*Axel*, à cet autre consciencieux et rare génie : Stéphane Mallarmé, qui fit à Bruxelles l'honneur de l'élire pour point d'essor de ses livres. Voici qu'enfin Paul Verlaine, cet autre merveilleux chantre de l'âme humaine, plus humain peut-être et plus séduisant que Villiers et Mallarmé, éprouve — aux réceptions qui lui sont faites — combien notre nationalité littéraire, dégagée de toutes influences déprimantes, indéfectiblement orientée vers l'art sincère, sait apprécier et couronner le mérite.

Pour tout dire d'ailleurs, Verlaine est un peu Belge et qui sait si, à notre insu, quelque chauvinisme instinctif ou quelque loi latente d'affinité n'attise les sentiments d'une admiration par elle-même justifiée ? Verlaine, comme on sait, naquit à Metz (en 1844) d'un père officier dans l'armée française. Il opta pour la France en 1873. Mais son grand-père paternel était Belge et, qui plus est, Belge des Ardennes.

Au pays de mon père on voit des bois sans nombre.
Là des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre
Et la myrtille est noire au pied du chêne vert.
Noire de profondeur, sur l'étang découvert,
Sous la bise soufflant balsamiquement dure
L'eau saute à petits flots, minéralement pure.
Les villages de pierre ardoisière aux toits bleus

Ont leur pacage et leur labourage autour d'eux.
Du bétail nonpareil s'y fait des chairs friandes
Sauvagement un peu parmi les hautes viandes.
Et l'habitant, grâce à la Foi sauve, est heureux (1).

D'autre part, Verlaine connut en Belgique — il y a maintes années déjà — un des plus forts orages de sa vie. Une rixe, dénouée par des coups de revolver, d'ailleurs peu offensifs, lui mérita les sévérités de la justice belge, — et nous valut peut-être (heureux contre-coup !) les admirables inspirations de *Sagesse*.

Enfin, les *Romances sans paroles* contiennent, on s'en souvient, toute une suite charmante de paysages belges : Walcourt, Charleroi, Bruxelles, Malines, Anvers. Elle est née en 1872, sur le champ de foire de Saint-Gilles, cette amusante fantaisie :

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours.
Tournez, tournez au son des hautbois.

Le gros soldat, la plus grosse bonne
Sont sur vos dos comme dans leur chambre ;
Car, en ce jour, au bois de la Cambre,
Les maîtres sont tous deux en personne.

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,
Tandis qu'autour de tous vos tournois
Clignotte l'œil du filou surnois,
Tournez au son du piston vainqueur.

C'est ravissant comme ça vous soûle,
D'aller ainsi dans ce cirque bête !
Bien dans le ventre et mal dans la tête,
Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez, tournez, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons,
Pour commander à vos galops ronds
Tournez, tournez sans espoir de foin.

Tournez, tournez ! le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement.
Voici partir l'amante et l'amant,
Tournez au son joyeux des tambours.

En ce pays qu'il aime — et qui le lui rend si bien — Paul Verlaine a trouvé une réception digne de lui. La série des conférences lectures qu'il a données a été l'occasion d'autant de manifestations enthousiastes. La voie lui avait été bien préparée d'ailleurs, par des lettrés qui — tout récemment — avaient, à Charleroi (Jules Destrée), à Bruxelles (Firmin van den Bosch), à Anvers (Pol de Mont), à Gand (Maurice Dullaert) choisi l'œuvre du Pauvre Lélian pour texte de conférences annonciatrices. C'était donc à des publics initiés — ou du moins, non ignorants, comme si souvent ! — que s'adressait la parole et l'autorité littéraire du Maître. Après avoir parlé dimanche soir à Charleroi, il est arrivé à Bruxelles lundi, et le soir même, le « Cercle Léon XIII », un cercle de jeunes catholiques, tout récent encore, mais qui tend à devenir un vrai foyer de littérature et de sociologie, sous l'action de son admirable président, M. Alexandre Braun, avait, le premier en notre ville, l'honneur de l'accueillir et de l'acclamer. Verlaine y a parlé d'abord de la poésie en Belgique, donnant à notre jeune littérature des éloges qui seront pour elle un nouveau titre de noblesse. Il a parlé ensuite du poète français qu'il connaît le mieux, c'est-à-dire de lui-même, et ce avec une bonhomie et une simplicité charmantes. Mercredi, c'était au tour du « Cercle artistique et littéraire d'Anvers » à le recevoir. Jeudi, au tour des XX, où sa conférence sur les nouvelles métriques poétiques — conférence émaillée de citations de Gustave Kahn, de Moréas, d'autres

(1) *Anour (Paysages)* (1892).

encore, de lui-même — a intéressé autant qu'elle a plu. Vendredi soir, il parlait au « Cercle artistique » et — pour cette fois — littéraire de Bruxelles. Samedi matin, il parlait pour Liège et Verviers où d'autres publiés l'attendent. Lundi, il donnera à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, une causerie dont le titre : « Mes Prisons » promet des confidences et des révélations que le lieu rendra plus piquantes. C'est par Gand et Bruges que le bon poète clôturera son voyage chez nous.

Assurément, il en emportera le plus doux et le plus vivace souvenir, un souvenir qui luira longtemps comme un rayon de soleil sur sa vie tourmentée. Tous les lettrés belges, — sans exception, — le fait est rare et doit être signalé, se sont trouvés d'accord pour faire fête à Paul Verlaine : les critiques et les écrivains de toutes les écoles, depuis ceux de *la Jeune Belgique* jusqu'à ceux de l'art social et du vers libre, jusqu'à ceux des autres officiels ! Une telle unanimité est surtout à l'honneur du poète si vraiment poète qu'est l'auteur de *Sagesse* et de *la Bonne Chanson*. Son art n'est point de combat ou de tendance, il est tout de sincérité et d'humanité vécue.

H. C. W.

LES ŒUVRES DE THORN PRIKKER.

Parmi les œuvres les plus hermétiques actuellement exposées au Salon des XX, les deux compositions de M. Thorn Prikker, *Amour* et *Une Fiancée*, excitent particulièrement l'attention et la curiosité. Défendu avec énergie, en Hollande, par la jeunesse littéraire, qui a pris chez nos voisins, en ces dernières années, un magnifique essor, l'artiste occupe dans son pays une situation très en vue. Il nous a paru intéressant de demander à un critique de la jeune école néerlandaise son opinion sur l'art énigmatique de M. Thorn Prikker. Voici les notes que nous envoie M. René Stellwagen, rédacteur au *Telegraaf* :

« C'est avec beaucoup d'hésitation que je vous adresse quelques mots sur l'art si intime et si personnel de mon ami Thorn Prikker, le jeune Hollandais qui expose en ce moment au Salon des XX ; et je n'aurais pas pensé à vous donner mon opinion dans une langue qui n'est pas la mienne, si je n'étais d'avis que cet art a besoin de quelques éclaircissements pour ceux qui sont appelés pour la première fois à l'apprécier.

Après l'impressionnisme de ce siècle, incarné dans les grands maîtres de Barbizon en France et dans leurs élèves en Hollande, un art nouveau est né : à l'art des couleurs s'est substitué celui des lignes. Les lignes, et je ne parle pas des lignes de l'impressionnisme, des lignes formant la composition d'un tableau quelconque, des contours d'arbres ou de maisons, les lignes sont, de même que les sons dans la musique, de même que les mots dans la poésie, les moyens d'exprimer l'émotion. Je m'explique : l'artiste pénétré de cette théorie nouvelle ne se sert pas, pour rendre la sensation qu'il éprouve, d'images réelles, magnifiques par son génie ; il laisse la réalité de côté et crée une réalité fantastique de tout ce qu'il sent en lui-même : sons, musique, poésie, formes et couleurs.

Ainsi, par exemple, l'artiste, pour représenter une figure humaine, songe à la pensée, aux sentiments, aux passions de l'être dont il reproduit l'image et s'efforcera d'exprimer ces abstractions au moyen des lignes primordiales qui dérivent de l'image ou qui entourent celle-ci.

C'est ce principe qui fera comprendre l'art de Thorn Prikker. Dans ses deux tableaux, le peintre n'exprime qu'une sensation :

le repos, et c'est cette sensation qu'il a notée en sa première toile : *Amour* (1), par la disposition des vagues qui montent vers le milieu de la toile et descendent en courbes harmonieuses. L'essence du repos, la pureté, est exprimée par les figures flottantes, presque surhumaines, en lesquelles se personnifient les ondes. Et l'ensemble des lignes qui s'élèvent en se courbant, comme en prière, symbole de la dévotion du croyant devant son Dieu, autour de la figure principale, marquent la supériorité de cet être à la fois humain et surhumain qui s'humilie jusqu'à porter sur le dos, pour leur faire passer d'un bord à l'autre cette mer sainte, des vaches, représentation de la matérialité inconsciente. La mer est sanctifiée par l'homme-Christ courbé ; ses ondes sont des hymnes, des alleluia ; elle glorifie la charité silencieuse qui s'oublie pour aider tous ceux qui ont besoin de secours.

De l'autre côté du tableau, la Madone est le symbole du ciel, but que les meilleurs des hommes cherchent à atteindre, le Nirvana ; l'oubli suprême de tout ce qu'il y a de bas et de commun dans la vie. Comme la Madone qui l'incarne, il est lui-même Charité, parce qu'il donne tout ce qu'il a à la terre. Ainsi, le sens du tableau est-il la symbolisation de la charité divine, du repos sublime.

Dans le second tableau, *Fiancée*, la figure de la femme voilée de blanc, agenouillée devant un autel, nous montre le plus haut degré de l'amour : la douleur ; mais la douleur exquise, la douleur voluptueuse du Christ mourant pour ses enfants. C'est l'amour, la douleur blanche d'une vierge qui sent croître en elle la dévotion, la sublime renonciation symbolisée par la Croix, par Jésus, l'homme vierge. Tous deux, la Vierge et le Christ sans tache, sont unis par une grande ligne qui enlace leur corps, et par la couronne d'épines qui fleurit autour de la tête de la fiancée. Cette union de deux êtres sans péché est le symbole de la pureté la plus haute : pour elle, les lis courbent la tête et exhalent leurs parfums. Aux arrière-plans, des colonnes gothiques et des architectures d'églises sont comme l'image de l'histoire du genre humain entier qui se lève en prière perpétuelle de marbre, en dévotion muette à l'amour pur de la fiancée et du Christ vierge. »

R. S.

CONCERTS POPULAIRES

Troisième matinée

Merveilleusement commencé par le poème symphonique de César Franck, *Le Chasseur maudit*, dont l'orchestre de M. Joseph Dupont a donné une excellente interprétation, la troisième matinée des *Concerts populaires* a eu une fin assez malheureuse.

Une interminable composition de Goldmark, toute en surface et d'intérêt fort contestable, a rempli la plus grande partie de la séance. Le pianiste désigné pour jouer le *Concerto* de Brahms s'est, paraît-il, trouvé indisposé et s'est retiré aussitôt après avoir donné de ce *Concerto* une interprétation que nous nous abstiendrons de juger puisque l'artiste, ainsi que l'a annoncé au public le directeur des Concerts, n'était pas en possession de ses moyens. L'ouverture de *Hutsiska* de Dvorak, une composition vide et bruyante, n'a pas réussi à réveiller l'attention assoupie, malgré la virtuosité de ses interprètes.

Les *Concerts populaires* ont habituellement tant d'intérêt qu'il serait injuste de tenir rigueur à leur énergique directeur de cette

(1) *Amour*, mieux vaudrait *Charité*. Le mot hollandais *Liefde* signifie Amour et Charité à la fois.

séance malencontreuse. La guigne s'y est, paraît-il, attachée. Souhaitons que la quatrième matinée répare cette faiblesse passagère et la fasse oublier.

AUX XX

La deuxième séance du quatuor Ysaye au Salon des XX a été, comme la première, d'une rare séduction artistique. Le choix des œuvres, leur exécution parfaite donnent à ces concerts une signification spéciale et les classent au premier rang des auditions musicales de la saison. Aussi l'annonce des séances vingtièmes excite-t-elle tant d'intérêt qu'il devient difficile de loger tous les auditeurs dans la salle, malgré ses dimensions.

MM. Ysaye, Van Hout et Jacob ont fait réentendre, avec l'auteur, au piano, le très beau quatuor de M. Vincent d'Indy, joué pour la première fois il y a deux ans. Nous avons dit alors notre avis sur cette œuvre captivante dont les deux premières parties surtout marquent parmi les plus belles pages qui aient été écrites de nos jours. M. Van Hout a dit la phrase de la *Ballade* avec une ampleur de son et une justesse d'expression qui ont été particulièrement remarqués.

Dans l'exécution du *Quintette* de Castillon pour piano et instruments à cordes, M. Schörg remplaçait, au second violon, M. Crikboom qu'une indisposition éloigne cette année de ses partenaires habituels. Le Quatuor et M. Vincent d'Indy ont admirablement fait valoir ce quintette, la première œuvre d'Alexis de Castillon, qui renferme de réelles beautés à côté de quelques inexpériences. Le premier mouvement est d'une pureté de lignes exquise. Dès le début on se sent en présence d'un maître. Quand on se reporte à l'époque où l'œuvre a été écrite et qu'on songe à l'état où se trouvait alors la musique de chambre en France, on ne peut se défendre d'une réelle admiration pour le génie de Castillon, qui a été le précurseur et l'initiateur du groupe si florissant aujourd'hui.

Le *Scherzo* a été surtout applaudi. Il est, en effet, d'une grâce piquante et d'une variété de rythmes des plus intéressantes. *L'Adagio* et *final*, qui renferme quelques longueurs, a des envolées superbes qui ont été soulignées avec une autorité extraordinaire par les interprètes.

Indépendamment de ces deux compositions de grande allure, le programme portait quelques pièces plus courtes, pour chant et pour piano. C'étaient, de Pierre de Bréville, deux mélodies au dessin flottant soutenu par des harmonies subtiles : *Après la Mort* et *Harmonie du soir*; de Gabriel Fauré, *Larmes et Clair de lune*, deux de ses plus délicates inspirations; d'Emmanuel Chabrier, *Sous bois* et *Scherzo-valse*.

Les mélodies ont été dites d'une jolie voix fraîche, avec un sentiment exact des nuances, par M^{lle} Michaux.

M. Vincent d'Indy a interprété les pièces pour piano en artiste et en virtuose.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Au troisième des Nouveaux Concerts nous avons entendu la première symphonie (en ut mineur) de Brahms et une ouverture pour la *Princesse Maleine* de Pierre de Bréville, deux premières auditions.

Grande œuvre, certes, cette symphonie, et qui révèle un compositeur de haute envergure. L'*andante*, la troisième partie (un poco allegretto e gracioso), la phrase initiale de l'*allegro* dans la quatrième partie sont de belle musique; l'orchestration est d'un maître. Cependant, la personnalité de Brahms se dégage mal de cette symphonie où l'on ne retrouve pas l'austérité presque religieuse de ses œuvres plus récentes.

Peut-être devrions-nous réentendre l'ouverture de la *Princesse Maleine* de M. de Bréville pour contrôler notre première impression. C'est évidemment l'œuvre d'un musicien de valeur qui possède une juste connaissance des éléments de l'orchestre et qui a eu le bon goût de ne pas se perdre dans de faciles descriptions symphoniques.

M. de Bréville a prétendu nous donner une sorte de synthèse musicale du drame de Maeterlinck. Y a-t-il réussi? Je n'ai pas reconnu la grâce si délicieusement malade de la chétive princesse; cette flottante, subtile et inquiète poésie, si pénétrante dans l'œuvre du poète, je ne l'ai pas retrouvée dans l'œuvre du musicien; l'impression de la lecture, troublante de mystère, d'évocatrices rêveries et de grâce exquise, je ne l'ai pas ressentie.

L'orchestre de M. Dupuis a joué avec ses qualités de netteté et de précision — devenues habituelles — la symphonie de Brahms et l'ouverture de M. de Bréville. Il a exécuté — et particulièrement bien — les « Murmures de la forêt » de *Siegfried*.

Cette fois l'indispensable virtuose était M. Julius Klengel, un violoncelliste, professeur au Conservatoire de Leipzig. Le son qu'il tire de son instrument est quelque peu voilé, mais quelle belle méthode et quel noble style. La pureté, la sobriété, la sincérité sont chez lui tout à fait remarquables.

Il a joué de grande manière l'*Aria* de J.-S. Bach, que très simplement, mais avec une haute conviction, il a mis en pleine valeur.

Dans le *Concerto* de Schumann, que je goûte médiocrement et que, paraît-il, on n'avait pas encore joué en Belgique, sans doute à cause de ses difficultés presque insurmontables, dans une *Tarentelle* de Piatti et le *Mouvement perpétuel* de Paganini il a fait preuve d'une prestigieuse virtuosité.

La « Chapelle De Lange » d'Amsterdam s'est fait entendre sous les auspices des Nouveaux Concerts. A Liège comme à Bruxelles, elle a remporté un éclatant triomphe.

Deux parties au programme : l'une, composée de chants religieux, l'autre, de musique profane. Nous préférons, et de beaucoup, la partie religieuse; ce n'était pas, m'a-t-il paru, l'opinion générale. Il n'est plus d'éloges à faire de cette noble entreprise, de la sûreté des interprètes, de la perfection des ensembles. Pouvons-nous regretter le trop apparent souci de perfection qui, dans les chants religieux, nuit un peu à l'intensité de l'impression?

A GAND

Le Conservatoire, puis le *Cercle artistique* ont fait à M. Vincent d'Indy les honneurs d'une audition, et l'une et l'autre de ces séances a excité beaucoup d'intérêt et réuni un auditoire exceptionnellement nombreux.

L'orchestre et les chœurs de Gand, sous la direction de l'auteur, ont donné une bonne interprétation de *Wallenstein*, du 4^{me} tableau

(*Vision*) du *Chant de la Cloche* et de la *Symphonie sur un Chant montagnard français*. Il est désolant que l'acoustique de la salle en forme de boyaux dans laquelle le Conservatoire est forcé de donner ses concerts soit si déficiente. Les efforts persévérants du directeur, M. Adolphe Samuel, le résultat vraiment artistique auquel il est arrivé en formant et en disciplinant un orchestre qui prend rang parmi les meilleurs du pays, la renommée du Conservatoire de Gand dont quelques classes, et particulièrement la classe de chant, sont justement réputées, méritent qu'on donne aux concerts un cadre digne d'eux.

Les solistes M. Demest, M^{lle} Michaux et M. Litta ont contribué pour une bonne part au succès de la séance. Signalons spécialement l'art sobre et de bon aloi avec lequel M. Demest a chanté une mélodie pour voix de ténor et orchestre, *Clair de lune*, sur un poème des *Orientales*.

Au *Cercle artistique*, le surlendemain, très jolie séance consacrée à l'École française : César Franck, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Charles Bordes, Emmanuel Chabrier, Pierre de Bréville, tout un programme de musique nouvelle inconnue dans la vieille cité et qui a peut-être dérouter un peu des oreilles accoutumées à des compositions plus conformes.

Les chœurs, fort bien chantés par les membres de la section chorale du Cercle, ont été très applaudis. On a même bissé la *Cheruchée du Ciel* de Vincent d'Indy et l'adorable *Madrigal* de Fauré, interprété en octeur par les meilleures voix de la section.

M^{lle} Michaux, chargée du solo du chœur de Vincent d'Indy, *Sur la Mer*, a fort bien dit en outre quelques-unes des plus jolies mélodies de Chausson, de Pierre de Bréville, de Fauré et de Charles Bordes. M. Henri Gillet, violoncelliste, a joué avec une émotion pénétrante le *Lied* de Vincent d'Indy et l'*Élégie* de Fauré. Le *Prélude, fugue et variation* de César Franck, pour orgue et piano, et la *Joyeuse Marche* de Chabrier complétaient cet intéressant programme, entièrement nouveau, qui a eu un épilogue dans la maison hospitalière de M. et M^{me} Dutry, où s'est achevée une soirée charmante d'art pur et d'intime confraternité artistique.

Union des Femmes peintres et sculpteurs.

(XII^e exposition, 21 février-18 mars. — Palais des Champs-Élysées.)

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Parmi tant de coloriations si hâtifs et si peu personnels, quelques œuvres intéressent par un détail ingénieux, un effort vers l'originalité, un peu d'émotion ou une dextérité de jolis doigts : ce seraient les croquis de Z. Braunerowa, les paysages de Mary Camfrancq, d'un clair clapotis impressionniste, les scènes d'intérieur de Katharine Kingelly et de H.-M. Trevor, d'un charme crépusculaire de bon aloi, dans leurs tonalités violâtrés. Esther Huillard est bien romantique, bien romancé souvent, et sa bravoure d'autrefois dégénère en élite. Marguerite Turner amuse par une mise en pages imprévue, de criardes couleurs et le holdnisme de ses pantins.

Des numéros de sculpture, s'isolent deux bustes, signés Marie Galland, — œuvres d'allure préméditée, exécutées avec décision, belles de rêve. L'un figure une aveugle. Inscrites dans la couleur mystère de la glaise, les lignes déclives des yeux clos et de la bouche si fine se combinent, par mystérieux artifices, avec tous

les traits du visage pour déterminer un masque de noble méditation et de tristesse immémoriale. L'autre, un plâtre d'une curieuse facture martelée, figure une paysanne bretonne, coiffée d'un bonnet dressé en chechia. Avec son front lété, ses yeux écartés, sa bouche en arc, elle constitue un assez singulier personnage, à la fois fruste et sourieur, naïf et faunesque.

Quant aux lithographies d'E. Vornuz d'après la *Mise au Tombeau* de Titien et un portrait de Rembrandt; elles sont bien dans le caractère des originaux. X.

LE PAYS DE L'OR

Le Pays de l'Or, représenté vendredi soir au Théâtre des Galeries avec un grand déploiement de mise en scène et de ballerines, est un vaudeville compliqué de féerie, un *Tour du Monde* semé de trucs, chargé d'épisodes, de transformations, de tableaux sensationnels. On y voit M^{lle} Villers, en maillot vert, traverser en bicyclette les chutes du Niagara, — un Niagara en eau véritable, jaillissante et rebondissante; des canots évoluer, au cours d'une fête nautique, sur un vaste aquarium éclairé à l'électricité et dans lequel on tire un feu d'artifice (les fusées étaient mouillées et ont refusé d'obtempérer aux injonctions de l'artificier le soir de la première, mais on les obligera bien à faire leur service); des Chinois, des nègres, des minstrels, des Peaux-Rouges traverser la scène à tout propos. On se déguise tout le temps, on chante des couplets de revue, on se fait des niches, et les clowneries alternent avec les romances sentimentales dont M. Vasseur a épinglé sa partition.

Si vous me demandiez pourquoi tout cela a été imaginé, j'aurais quelque peine à vous l'expliquer. Le fil qui rattache les grains de ce bizarre chapelet d'aventures est une histoire d'héritage, un bloc de millions représenté par un *placer* qu'il s'agit de conquérir avant le terme fatal fixé pour sa reprise par l'État. Une étrange agence fait la chasse à ce *placer*, entend marier de force un jeune homme naïf à l'héritière du propriétaire, la belle Kitty Gibson, mais la jeune fille a donné son cœur à un « ami fidèle », et le jeune homme naïf est cramponné jusqu'au fond des Amériques les plus excentriques par une horizontale qui fait la fête avec un rastaquouère effroyable, tandis que l'heureux possesseur du *placer*, ignorant de sa fortune inespérée, joue les Peaux-Rouges dans les foires.... Oh! ma tête, ma tête!

Le public n'a paru prendre à ce récit incohérent qu'un plaisir modéré. De discrets bâillements s'ébauchaient dans les loges. Quelques accros dans la mise en scène ont achevé de faire paraître la soirée languette aux spectateurs, malgré les efforts méritants de la troupe, M. Dubosc et M^{lle} Villers en tête, pour défendre la pièce.

NÉCROLOGIE

M. Henry Warnots.

La mort de M. Henry Warnots est une perte sensible pour le Conservatoire de Bruxelles, où il exerçait depuis vingt-cinq années le professorat. Après avoir brillé sur la scène, à Strasbourg d'abord, puis à Marseille, à Paris et en dernier lieu à Bruxelles, où il créa, au Théâtre Flamand, les rôles principaux de *Maria van Burgondië* et de *Frans Ackerman*, l'artiste se consacra à l'enseignement et s'y fit tout de suite une place enviée. Fondateur de

l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode, directeur de la Société de musique de Bruxelles, puis de la Nouvelle Société de musique, il organisa maintes fois des exécutions d'ensemble pour lesquelles il déploya la plus grande activité et qu'il conduisait avec une réelle autorité. Il se plaisait à diriger de grandes masses vocales et obtenait de celles-ci des résultats étonnants.

M. Warnots est mort à 60 ans. Aux funérailles, célébrées jeudi en présence d'une foule d'amis, d'artistes, d'hommes de lettres, M. Gevaert a rappelé, avec une réelle émotion, les services rendus au Conservatoire par l'éminent professeur, et M. Dujardin a signalé la part prépondérante prise par le défunt dans la fondation et la direction de l'École de musique de Saint-Josse.

Nous présentons à son fils, M. le docteur Léo Warnots, et à sa fille, M^{lle} Elly Warnots, l'expression sincère de nos regrets.

PETITE CHRONIQUE

Le troisième concert du QUATUOR YSAÏE au Salon des XX aura lieu mardi prochain, 7 courant, à 2 heures. On y entendra, en première audition, la *Sonate pour piano et violon* de M. GUILLAUME LEKEU, jouée par M^{me} Théroïne et M. Eugène Ysaÿe; le *Concerto pour piano et orchestre* de M. CHARLES SMULDEËRS; l'*Heure du Belfroi*, poème de M. J. Casier, musique de M. DORSAN VAN REYSSCHOOT, chanté par M. G. Colardin; un *Andante et Presto-scherzando* de M. PAUL GILSON et trois poèmes pour chant et piano de M. GUILLAUME LEKEU chantés par M^{lle} Angéline Delhaye. Le prix d'entrée est de 2 francs.

La *Chronique* nous prend à partie parce que nous avons eu l'audace de railler quelque peu les tendances réactionnaires du Cercle artistique de Bruxelles, d'insinuer notamment que le noble jeu de billard y est plus en faveur que celui des pianistes.

Cela nous vaut, dans le numéro du 1^{er} mars, un Premier-Bruxelles d'une colonne et demie, où l'*Art moderne* est traité de Turc à More par un vénérable monsieur qui signe Nestor, et qui s'efforce de démontrer, par le chiffre des tableaux vendus au Cercle et par d'autres arguments esthétiques de même valeur, que le dit Cercle est le foyer d'art le plus intense et le centre intellectuel le plus vivant de Bruxelles.

Nous n'aurions pas songé à répliquer à ce plaidoyer naïf, si l'on ne nous avait signalé, en même temps que cet article, l'appréciation émise la veille, 28 février, par le même journal, sur le même Cercle artistique et littéraire. C'est à propos d'un concert donné par M. Vincent d'Indy, lequel, décidément, dit la *Chronique*, est en train de conquérir la Belgique.

« Je ne parle pas, ajoute entre parenthèses le journal, des éléments réactionnaires représentés au Cercle artistique de Bruxelles par une collection d'anciens culottiers du roi DAGOBERT. »

Il paraît que M. Nestor, s'il lit l'*Art moderne*, ne lit guère son propre journal. La préférence nous flatte.

C'est égal, la « collection d'anciens culottiers » ne doit pas être contente de la gazette dans laquelle opère son fougueux défenseur.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à la semaine prochaine la publication du discours prononcé au Sénat par M. de Burlet, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, en réponse au discours de M. le comte Goblet d'Alviella que nous avons reproduit dans notre dernier numéro. Il contient d'intéressants renseignements sur les questions artistiques actuellement à l'ordre du jour.

A cause d'une indisposition de M. Crickboom, la deuxième séance du quatuor Crickboom-Gillet, qui devait avoir lieu en mars, est remise au commencement d'avril.

Le *Chant de la cloche* de M. Vincent d'Indy formera, comme nous l'avons annoncé, le programme du second concert de l'Association des artistes musiciens, fixé à la fin d'avril. Les répé-

titions des chœurs viennent de commencer au Théâtre de la Monnaie.

M. Emile Sigogne poursuit, à la Galerie Moderne, son cours de littérature contemporaine devant un nombreux auditoire. Il a commencé lundi dernier son étude sur Ibsen.

CONCOURS MUSICAUX TRIMESTRIELS. — *La Libre Critique*, revue d'art et de littérature paraissant le dimanche, vient d'inaugurer une série de concours de composition musicale dont le premier aura lieu le 15 mars prochain et comportera une pièce pour chant et piano.

Envoi franco, sur demande adressée au bureau de la rédaction, rue Souveraine, 37, Bruxelles, du programme détaillé et des conditions de ce concours.

La conférence de Paul Verlaine à Charleroi avait attiré un public nombreux, exceptionnellement et même trop nombreux, pourrait-on dire, car des douze cents personnes accourues là, une minorité seule assurément fut capable d'entendre les confidences curieuses et les récitations du poète. Très respectueux d'ailleurs, ce public, plein de déférence sympathique pour l'homme et pour l'œuvre, et marquant de bravos la lecture de pièces des *Poèmes saturniens*, des *Fêtes galantes* et de *Sagesse*, et aussi l'*Apparition* de Mallarmé. Bref, cet empressement en foule à une réunion populaire, démontrant qu'il y a place à Charleroi pour un groupement d'art et de littérature; et cet accueil attestant vaines les appréhensions qu'en avait le poète timide. Le soir, dans une maison amie, des lectures encore, d'une émotion esthétique, d'une émotion sentimentale inexprimables et dont ceux qui eurent l'honneur et le bonheur de les ouïr garderont à jamais un souvenir profond.

Il est question de célébrer, l'an prochain, à Bruges, le quatrième centenaire de la mort de Hans Memling, le peintre merveilleux dont les œuvres forment le musée particulier de l'hôpital Saint-Jean, où est conservée l'admirable chaise de sainte Ursule.

On organiserait un cortège historique (qui représenterait toutes les gloires artistiques de Bruges, et une exposition générale des œuvres, aujourd'hui éparses, de Hans Memling.

Nous rappelons aux intéressés le concours de littérature organisé par les Soirées populaires de Verviers. Le délai pour l'envoi des pièces expire le 30 avril prochain.

S'adresser pour tous renseignements au président de l'œuvre, M. Léon Lobet, à Verviers.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHÂTEAU DE FONTAINE-DEVIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)
MAISON PRINCIPALE À BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence sur Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DES XX. *Les Vingtistes*. — L'ANCIENNE « SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS » DE BRUXELLES. — LE PRIX QUINQUENNAL. — AUX XX. *Troisième concert* — A ANVERS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon des XX ⁽¹⁾

LES VINGTISTES

Cette année quelques vingtistes : Fernand Khnopff, Willy Schlobach, Georges Minne, Robert Picard se sont abstenus d'exposer. Mais ceux qui se sont montrés sur la brèche ont suffi à emporter, de l'assaut de leurs frères œuvres, une des plus belles victoires que les XX puissent consigner en leurs annales.

Nous avons dit en nos deux précédents articles en quelle haute estime nous tenions les tentatives d'art décoratif et industriel accomplies par le jeune Cercle et combien nous prisions les envois de ses invités.

A cette occasion, nous avons pu vanter quelques exposants vingtistes : Lemmen, Van de Velde, Finch, Anna Boch, et signaler leurs tendances nouvelles.

Aujourd'hui c'est de Vogels, d'Ensor, de Van

(1) Troisième article. Voir nos deux derniers numéros.

Rysselberghe, de Toorop, de Dario de Regoyos; de Paul Du Bois, de Charlier, de Van Strydonck, de Signac, de Rodin, de Rops qu'il faudrait dire des choses de critique.

Mais certains — tel Paul Du Bois (dont une caractéristique *Dentellière* et une *Femme nue*, modelée de main experte, marquent) — ou Paul Signac, moins heureux que l'an dernier, mais toujours d'une sonorité limpide en ses couleurs, — ou Guillaume Vogels, prodigue d'harmonies prime-sautières, — ou Dario de Regoyos, qui continue la gamme légère et moderniste de ses impressions espagnoles — n'indiquent pas de voie neuve en leur art, et bien qu'intéressants et sympathiques, ne nous donnent pas d'œuvres qui datent. Ils ont continué à perforer cette année, d'un effort continu et sûr, la trouée par eux commencée. Citons toutefois parmi les œuvres définitives la figure de jeune femme assise signée Paul Du Bois. De quelque côté qu'on la regarde, elle est d'une silhouette charmante, d'un imprévu de lignes décoratives vraiment séduisant. Elle dit bien son époque, l'élégance sobre de la femme d'aujourd'hui.

Parmi les autres, Théo Van Rysselberghe s'affirme maître en ses *Portraits*. Un maître de couleur nuancée et riche, plein de grâce et de coquetterie en son portrait de jeune fille, d'une carnation si délicate, que rehaussent des verts veloutés et profonds, — plein de couleur caractériste en son portrait d'Emile V... baigné d'une

chaude intimité de lumière d'intérieur. Ses *Paysages* sont vibrants, plaqués de soleil, sentant bon le grand air, ivres d'une atmosphère qui déborde du cadre.

Le médaillon en bronze : César Franck, signé Auguste Rodin, d'une touche large et généreuse, est une œuvre vibrante de vie et de pensée, d'une pénétration intense. L'œuvre évoque puissamment le grand musicien dont, naguère, dans cette même salle, et sous les yeux du maître peut-on dire, on acclamait la première composition, ce pur trio en *fa dièse* qui demeurera à travers les ans l'une de ses pages préférées.

Jan Toorop, dont le « faire » émerveille toujours, et dont le métier atteint à des miracles d'exécution, avec des somptuosités inattendues de coloris, — un coloris de joaillier exotique, — rêve à des recherches symboliques et nous initie à des paysages singuliers, à des scènes étranges, aux rites douloureux et macabres.

Quant à James Ensor, son art s'accroît, énergique et féroce, en une note implacable où le grotesque caricatural hurle en un bizarre carnaval et où la tonalité s'avive de blancheurs crues et de rouges et de bleus d'une pureté qui pétillait devant les prunelles impérieusement attirées.

Et puis voilà Rops. Des œuvres déjà anciennes, mais, pour la plupart, inconnues du public. La lithographie *Enterrement au pays wallon* date de l'époque des Courbet et des Charles De Groux et porte profondément la marque de son temps. A côté de cette œuvre d'observation réaliste, avec des trivialités en relief et des ridicules d'attitudes et de physionomies volontairement dominants, de petits paravents à trois feuilles, d'une curiosité de « modiste », des croquis, des dessins, des pointes-sèches — voire une grasse peinture à l'huile : *Etude de femme* — forment une bien intéressante exposition. Cela fait feu d'un modernisme pimenté. Mais le *Frontispice de Curieuse* s'indique, entre toutes, comme une petite œuvre géniale. Dans un paysage que ne renierait pas Verlaine, cette femme nue, merveilleuse de curiosité et d'envie devant le satyre au cou duquel elle accroche ses bras interrogateurs, s'érige en symbole inquiétant. A côté, une *Nana* provocante, colorée de vice, — ô la Diane chasserresse des viveurs d'aujourd'hui, sûre, avec sa chair offerte opulemment, de chasses triomphales!

Et nous aurons ainsi signalé et noté — quelques mots seulement pour chacun! — les vingtistes de ce Salon. C'était le dixième Salon et certes c'était le plus vivant, le plus « en avant » qui ait été ouvert depuis que, par haine des formules et par esprit de lutte contre le monde des officiels, le groupe s'est constitué et depuis, sous son drapeau de lumière et de hardiesse déployé au soleil de l'Art, il s'est donné la mission de combattre annuellement ces atroces ennemis : la Routine, le Préjugé, l'Académie.

Pour clore ces notes rapides, réparons une omission involontaire. Parmi les invités des XX, M. Karl Meunier obtient un légitime succès. En huit planches grassement burinées et mordues à l'eau-forte, il exprime pleinement l'art austère et fort de Constantin Meunier, et ce doit être une joie pour le cœur du grand artiste de voir son œuvre aussi respectueusement interprétée par des mains filiales.

L'ancienne « Société des Beaux-Arts » de Bruxelles.

Le 3 janvier 1811, à la veille de la guerre de la France contre la Russie, « M. le maire de Bruxelles, comte de l'Empire, membre « de la Légion d'honneur » (c'était le duc d'Ursel, grand-père du duc actuel), envoyait une circulaire et une note « aux amateurs des « beaux-arts et aux artistes de Bruxelles ». La circulaire contenait une invitation à faire colporter des listes de souscription et engageait les destinataires « à s'associer ainsi au succès d'un concours de « peinture et de sculpture projeté pour l'année courante ».

La note, que j'ai sous les yeux, entre dans de longues explications sur le but de l'association à créer. « Depuis longtemps, dit-elle, les villes de Gand et d'Anvers ont fourni aux arts un noble « encouragement en proposant alternativement un concours de « peinture, de sculpture et d'architecture. Bruxelles ne peut « rester simple spectatrice des efforts des villes voisines pour « faire renaitre les beaux-arts de l'école flamande... » On propose « une souscription assez modérée pour la rendre générale. Elle « devra être de six francs au moins pour donner rang de sous-« cripteur », mais on admettra des dons plus modiques jusqu'à concurrence de trois francs. La note expose ensuite le mécanisme de la commission qui sera nommée par l'assemblée générale des souscripteurs; celle-ci aura lieu dans la première quinzaine de février.

Suivent alors de copieux détails sur l'organisation du concours, qui sera ouvert tous les deux ans à partir de 1811. Il y aura trois médailles, une de peinture (de la valeur de 800 francs), une de sculpture (600 francs) et une de paysage (600 francs). La commission, en cas d'achat, prononcera sur « la destination des tableaux « et morceaux de sculpture couronnés » et les destinera soit à une église, soit au musée, soit à un autre établissement public. « Les ouvrages qui auront concouru seront exposés pendant un « mois à la vue du public. Il y aura, en outre, un salon d'expo-« sition pour les productions des artistes vivants. On aura soin « de choisir pour cette exposition un local spacieux, de manière à « ce que chaque morceau soit placé dans tout son jour. On ne « doute nullement que MM. les artistes ne s'empressent d'y « envoyer leurs meilleurs ouvrages. On admettra sans exception « tout morceau de peinture, de sculpture, d'architecture, gravure « et dessins. » (Je copie textuellement d'après les procès-verbaux de la Société.)

Depuis 1811 jusqu'en 1830, année où finissent les procès-verbaux, c'est le duc d'Ursel qui anime la société par son zèle et son intelligence. Maire de Bruxelles, commissaire général après le départ des Français, grand maître de la maison de la reine des Pays-Bas, ministre du Waterstaat, le duc d'Ursel ne néglige pas un instant sa chère société. Il encourage la commission, stimule les dévouements de ses concitoyens, recueille de l'argent, entoure

les jeunes artistes de prévenances et de protection, « pousse à la vente » des œuvres des artistes faits. Le duc est, en un mot, l'âme de la société.

Les concours de Gand dataient de 1792; ils étaient organisés par l'autorité académique avec le concours de l'administration communale; les œuvres primées étaient exposées pour le public et l'on organisait en même temps une petite exhibition des œuvres de quelques artistes belges vivants.

J'ignore qu'elle est la date de la création des concours d'Anvers. Il est certain, d'après les procès-verbaux que j'ai sous les yeux, qu'ils existaient en 1811.

Ces procès-verbaux reproduisent les listes de souscription, colportées en 1811, avec les noms de leurs « lanceurs ».

Voici, par exemple, un extrait de la liste confiée à M. Bosschaert (je copie textuellement) :

M. Charles d'Ursel, maire	15 louis (fr. 353.25)
D'Arenberg, sénateur	10 » (fr. 235.50)
D'Assche, près la préfecture	4 » (fr. 23.55)
Haultepenne	1 louis.
Osy, rue Ducale	1 »
Bosschaert, conservateur du musée	1 »
Liedekerke-Beaufort, Grand-Sablon	1 »
De Lannoy, sénateur, rue Royale	5 »
Charlé, rue de l'Evêque	36 francs.
Prince de Masseran	2 louis.
M ^{me} de Sandrouin Walkiers, au Parc, n° 183	12 francs.
Roupepe, rue du Curé	18 »
Maldeghem, rue des Sablons, n° 1035	12 »
Bosquet, adj. maire	6 »

LA LISTE DE M. FRANÇOIS :

Le Broussart, professeur, lycée de Bruxelles	20 francs.
Empis (1) id. id. id.	6 »
Rouillé id. id. id.	6 »
Fiocardo, propriétaire de <i>l'Oracle</i> (2).	6 »

LISTE DE M. NAVEZ :

Navez, J.-A., rue des Longs-Charibts, 349	fr. 6 00
De Mark, G., Montagne-aux-Herbes-Potagères, 704	6 00
Heyvaert, H., rue du Ballon, 1178	6 00
De Hemptinne, A., rue du Ballon, 1194	6 00
Baugniet, M.-F., Marché-aux-Tripes, 169	6 00
Stevens, B.-J., rue de la Braie, 1190	6 00

LISTE DE M. J.-B. PICARD :

Picard, J.-B.	23 55
Picard, G., rue des Minimes, 508	6 00
Honoré, place Saint-Michel	12 00
d'Anethan, conseiller de préfecture, au Parc, 121	12 00
Dillen, rue des Paroissiens	6 00
Melot, rue des Boiteux, 592	6 00
Tavernier, juge de Paix, Assche	6 00

Une foule d'autres listes, colportées par MM. Godecharles, Marneffe, van Hulthem, Plateau, Beyens, Werry, van Volden, Lepez, Cornet de Grez, de Burtin, de Sécus, Engler, de Landtsheer,

(1) C'est le même Empis qui devint plus tard de l'Académie française.

(2) Dans une autre liste, on lit M. J.-B. Picard, prop. de *l'Oracle*, rue des Minimes.

Thys, Thômas, Cardon père, Robinet, H. van Assche, Stevens, Dormer, Weissenbruch, Speeckaert, etc., etc., sont là devant moi et renferment des centaines de noms connus à Bruxelles encore aujourd'hui, mais avec des domiciles tout différents.

Un avis, inséré dans *l'Oracle*, qui était sans doute le journal le plus lu de ce temps, convoqua les souscripteurs pour le 11 février « à l'Hôtel de la Mairie ».

« M. le Maire, comte de l'Empire », ayant ouvert la séance, M. Bosschaert, conservateur du Musée, prononce un discours plein de galimatias. Il débute ainsi : « Au nombre des beaux jours dont Bruxelles s'honore, vous placerez celui qui reçoit le « gage de votre empressement à remplir les vues que le sentiment des beaux-arts et de leur prospérité vous inspire... »

Sur la proposition du brave Bosschaert, « M. d'Ursel, maire de Bruxelles, comte de l'Empire et membre de la Légion d'honneur », est nommé président par acclamation, et M. van Hulthem, recteur de l'Académie, est désigné comme vice-président.

Bosschaert termina ainsi sa harangue : « Nos vœux, Messieurs, « vous appellent également à compléter la commission, mais elle « est limitée. Si tous ceux que chacun de vous se ferait un devoir « de désigner ne le sont pas, ils recevront du moins l'hommage « de vos regrets et de vos obligantes intentions. »

L'assemblée applaudit vivement et, sur la proposition de M. le Maire, nomme : secrétaire, M. Picard; trésorier, M. Meeus; et MM. Bosschaert, de Sécus père, Thyberghien, Pollart de Canivris, A. Lens et Godecharles, membres de la commission.

Saluons en passant les noms de ces dignes citoyens, qui, sous le despotisme impérial et la domination étrangère, lourde et humiliante, n'oubliaient pas le passé glorieux de leur patrie. Picard était le grand-oncle de notre ami Edmond Picard. Sécus était le dernier *primus* de Louvain, le grand-oncle du comte Eug. d'Henricourt de Grunne. Van Hulthem est l'illustre bibliophile. Lens et Godecharles sont des artistes que nous n'avons pas oubliés. Meeus et Thyberghien ont des noms célèbres dans le monde des affaires : le premier est le père de l'ancien gouverneur de la *Société Générale*.

Le 20 février 1811, la commission décide :

1° Que l'Association portera le titre de *Société de Bruxelles pour l'encouragement des Beaux-Arts*;

2° Tous les artistes indistinctement seront admis au concours;

3° Si par l'objet présenté au concours un artiste belge est jugé digne d'un encouragement particulier, la commission l'enverra à Paris et lui fera une pension suffisante pour qu'il puisse y continuer ses études;

4° Le salon d'exposition sera ouvert le 4 novembre 1811;

5° Le jury d'artistes sera convoqué par lettres « à l'effet « d'assister à la séance du 23 du courant et composé comme « suit : François, J. Lens, Landtsheer, Janissens, J.-B. De Roy, « Verhulst, Huysman, van Assche, Henry, Werry ».

Il n'est pas sans intérêt de connaître le programme du premier concours (je copie) :

Le sujet « de composition » sera *Agar et son enfant renvoyés par Abraham*. Les figures auront un mètre de proportion. La hauteur du tableau est fixée à un mètre et un tiers. Sa largeur laissée au choix de l'artiste.

Le sujet de paysage sera *Une belle Matinée d'automne*. Les accessoires sont laissés au choix de l'artiste. Le tableau aura au moins 2 1/2 pieds de long sur 2 de haut.

Le sujet de sculpture, un modèle en terre cuite qui représentera

La Sculpture ciselant le buste de Rubens. La figure sera de la proportion de 2 pieds de France.

Le sujet d'architecture sera *Un Hôtel des Monnaies* sur un terrain isolé de 120 pieds de long sur autant de large. La proportion du plan sera de 1 1/4 centimètre par mètre.

Ulérieurement, la commission ajouta au concours une section de dessins.

Le 28 février 1811, nouvelle séance de la commission, qui décrète les mesures les plus minutieuses pour le concours, « après avoir consulté les principaux artistes de Bruxelles ». La première joute s'ouvrira en 1811. La seconde, en 1813, en alternant avec celle de Gand.

M. Picard (J.-B.), secrétaire (place de Borgendael, S. VII, n° 970), expédie des exemplaires du programme dans toutes les directions et à la presse de l'Europe et de Bruxelles. Celle-ci est représentée par *l'Esprit des journaux, l'Oracle et la Petite Poste*. M. Picard envoie aussi des programmes : Académie de France, villa Médicis, à Rome, à :

- Paclincq, de Gand, peintre d'histoire;
- Oddevaere, de Bruges, id.
- Meulemeester, de Bruges, graveur;
- Verstappen, d'Anvers, sculpteur;
- Auriel (?), de l'Ourse (?), id.
- Van de Vivere, directeur de l'Académie de Gand, chez le chevalier Canova, sculpteur;
- Dueq, de Meulebeke, peintre d'histoire;
- Caloigne, de Bruges, sculpteur;
- De Munck, de Bruges, à l'Hôpital des Pèlerins flamands.

On voit que la réunion des artistes belges, à Rome, était nombreuse à cette époque.

De 1811 à 1830, à chaque exposition, on est embarrassé par la question de savoir où elle se fera. Le « provisoire définitif » en pareille matière ne date donc pas de nos jours. Dans une lettre du 8 juillet 1811, le marquis Paul Arconati regrette vivement que la commission ait refusé l'offre qu'il lui avait faite : « Je suis affecté, dit-il (je copie textuellement), que la maison dite du roi, « de la fiancée ou du peuple ou du pain, que j'ai acquise pour la « conserver comme un monument de l'ancienne splendeur du pays, « et comme elle fut consacrée par l'archiduchesse Elisabeth à la « sainte Vierge, je l'ai vouée à ce qui pouvait concourir au progrès « des sciences et arts, et pour cela j'aurais été flatté qu'elle eût « servi aussi à l'usage de l'exposition. Je me résigne pourtant à « être privé de cette satisfaction. Vous avez eu la bonté de m'auto- « riser à figurer parmi vos souscripteurs, quoique je ne sois pas « du nombre des habitants de cette grande cité et je ne puisse, « ni doive, ni veuille nullement prétendre à rivaliser, égal et « encore moins surpasser aucun de vos souscripteurs les plus dis- « tingués, n'étant qu'un simple, paisible et satisfait hermite de « Vlessembeek, uniquement occupé pour ainsi dire de choses « rurales, conséquemment je ne puis ni ne dois m'insérer « qu'avec la plus grande modicité. A cet effet, je ne l'effectue « modestement que pour la somme de 6 louis par an... » Le bizarre châtelain de Gasbeke avait éprouvé un refus, parce que M. Pollart avait soutenu qu'on ne voyait pas clair dans le monument où se trouve aujourd'hui notre Musée communal.

Enfin, le 17 novembre 1811, la commission, présidée par M. Van Hultsem, se réunit pour décerner les prix. Sont présents une quarantaine d'artistes : Ommeganck, Van Brée, Van Regemorter, Geets, de Cauwer, Cels, Hallez, Van Geel, de Noter, Pisson, etc.

Van Malder, Stevens, Verhulst, Jacops, Payen, La Tour, Le Roy, Cardon père, etc. etc. Les prix sont décernés de la manière suivante :

Peinture. — 1. Gassié, de Bordeaux, élève de MM. Vincent et Lacour, de Paris.

2. Lordon, élève de Prudhon, à Paris.

Paysage. — Prix : Van Regemorter fils, d'Anvers, élève de son père.

Sculpture. — Prix : Huygens, de Bruxelles, élève de M. Gode-charles.

Architecture. — Prix : J.-C. Louyet, de Bruxelles, élève de M. Henry, architecte de S. M.

Dessin. — Médaille d'honneur :

1. F.-J. Navez, de Charleroy, élève de M. François, de Bruxelles;
2. P. Leroy, de Bruxelles, élève de M. J.-B. De Roy, peintre, à Bruxelles.

Le 24 mars 1811, les prix furent solennellement distribués, dans le « grand salon de la mairie », avec « fanfares » et en présence d'une foule enthousiaste. Le duc d'Ursel, président, prononça un discours patriotique : « Lorsque j'ai manifesté le désir, « dit-il, de voir les habitants de Bruxelles accorder aux arts une « protection et des encouragements dignes de l'importance de « cette ville, dignes des talents cultivés avec tant de succès dans « la Belgique et qui de tous temps ont fait une partie de sa gloire, « j'avais compté sur un succès brillant. L'événement a justifié « mon attente. Dès longtemps, mes concitoyens m'avaient « devancé par leurs vœux. Il ne s'agissait que d'élever la voix. « Toutes ces volontés étaient réunies et n'attendaient qu'une occa- « sion pour se prononcer... Cette cérémonie doit faire époque « parmi nous. Les succès obtenus à la naissance d'un établisse- « ment aussi important en perpétueront le souvenir. Vous verrez « dans peu d'années les talents-déjà distingués prendre un nou- « vel essor. Vous en verrez naître des nouveaux, et vous vous « applaudirez d'avoir été les fondateurs d'une institution qui « maintiendra notre patrie dans le rang dont « elle ne devrait « jamais descendre. »

Ce fut un événement à Bruxelles. Étaient présents : le préfet, (M. de la Tour du Pin), le général commandant, le premier président de la Cour d'appel, etc., et tous les anciens « ordres » de Bruxelles, noblesse, tiers-état et même clergé. Les prix furent remis aux vainqueurs dans toutes les règles de l'art. Ce fut presque une manifestation nationale :

Le 21 décembre 1811, la commission décida que :

1. Le tableau de M. Gassié serait encadré aux frais de la société;
2. Le dessin de M. Navez resterait à la société pour 12 louis;
3. Le jury du dernier concours siégerait de nouveau en 1813, plus M. Van Gelder;
4. On demanderait de nouvelles souscriptions.

Les dépenses qui nous paraissent risibles aujourd'hui (j'en citerai quelques-unes), avaient épuisé la caisse de M. Meeus et M. Picard criait misère.

(A suivre.)

HAULLEVILLE.

LE PRIX QUINQUENNAL

Nous lisons dans *la Gazette*, à propos du Prix quinquennal qu'il s'agit de décerner cette année :

« Depuis 1853, le prix ne fut décerné que quatre fois : M. Ad. Mathieu l'obtint en 1862, M. Potvin en 1867, M. Ed. Fétis en 1872, et M. Camille Lemonnier en 1887.

M. Ed. Fétis l'obtint pour ses *Artistes belges à l'étranger*, et M. Lemonnier pour sa *Belgique*.

Cette fois, la période quinquennale n'a pas produit d'ouvrage de cette envergure, mais plusieurs écrivains de la génération qui s'est levée vers 1880, arrivés aujourd'hui à la maturité, se sont signalés par un ensemble d'œuvres qu'on ne peut négliger.

Pour cela même, le rôle du jury va devenir beaucoup plus difficile. Et déjà parmi ceux qui pourraient être appelés à choisir le lauréat, des divergences sérieuses se font jour. Les uns parlent de ne pas décerner le prix, comme cela s'est déjà fait trois fois sur sept. Les autres citent des œuvres qu'ils voudraient couronner. Parmi ces dernières, celles qui semblent réunir jusqu'à présent le plus de chances sont de MM. Georges Eekhoud et Francis Nautet.

Pour le premier, on fait valoir la très sérieuse importance du contingent de ses œuvres, consacrées presque toutes à célébrer un coin de notre pays et l'une de nos races, par cela ayant un caractère national. On dénombre ses œuvres parues dans la dernière période quinquennale : *La Nouvelle Carthage*, *les Fusillés de Malines*, *le Cycle patibulaire*, *le Siècle de Shakespeare*.

Pour M. Francis Nautet, qui a publié des études critiques intéressantes, c'est surtout pour sa récente *Histoire des lettres belges d'expression française* — un important ouvrage de critique savante et subtile et qui manquait à l'histoire contemporaine de notre pays — dont le second volume, publié déjà par fragments, va paraître, qu'on réclame le prix.

On cite d'autres noms encore, mais ce sont ces deux-ci surtout qui reviennent souvent.

Nous les signalons pour information. »

Il est presque inutile que nous exprimions notre avis au sujet de ces projets. Eekhoud et Nautet sont deux noms sympathiques dans nos jeunes lettres. L'un est le grand conteur des *Kermesses*, de *Cycle patibulaire*, des *Fusillés de Malines*, le romancier de *la Nouvelle Carthage*, l'érudit profond et artiste du *Siècle de Shakespeare*, — autant d'œuvres de haute marque qui, quoi qu'en pense *la Gazette*, placent leur auteur à côté de Camille Lemonnier et bien au-dessus d'Ed. Fétis. Par sa personnalité de large envergure, l'originalité de son caractère d'artiste, la somme déjà considérable de son œuvre, la nationalité de son art, de même que par sa science littéraire considérable, Georges Eekhoud s'impose à l'attention et au respect de tous.

Francis Nautet, dont nous avons fait encore, il y a quelques semaines, le plus vif éloge, est aussi une des figures de premier rang de notre renaissance littéraire. Critique prime-sautier, esprit pénétrant, littérateur exquis — avec de simples et grands côtés d'intuition — très personnel et d'une indépendance absolue de caractère et d'idées, il se montre aussi, porteur d'une œuvre déjà abondante et variée, un des tous premiers parmi les littérateurs belges.

Quand un pays possède des littérateurs de cette force, il est

oiseux de discuter la question de savoir s'il y a lieu de signaler une œuvre éclose depuis cinq ans, alors que les œuvres foisonnent et brillent autour de nous.

AUX XX

Troisième concert

L'intérêt principal de cette troisième matinée, — la dernière d'un cycle qui demeurera célèbre, — était la première audition d'une Sonate pour piano et violon et de trois Poèmes en musique de M. Guillaume Lekeu.

M. Lekeu, né à Verviers, travaille en ce moment sous la direction de M. Vincent d'Indy à Paris. Il concourut il y a deux ans pour le prix de Rome, et sa cantate *Andromède*, dont on entendit un fragment aux XX en février 1892, lui valut le second prix. Depuis lors, l'esprit du jeune compositeur a mûri, et ce qu'il nous donne aujourd'hui est tout autre chose qu'une promesse ou un essai heureux. Il y a dans sa Sonate des idées élevées et belles, développées avec art, des trouvailles de rythme et d'harmonie, et chose rare pour un débutant, une personnalité nette. Il y a telles tournures de phrases, telles cadences qui sont bien et dument du Lekeu, et qui griffent l'œuvre d'un parafé original. C'est, pensons-nous, la meilleure composition de musique de chambre jaillie du sol belge, et l'auditoire très compréhensif des XX lui a rendu justice en acclamant l'auteur et ses admirables interprètes, M^{me} Théroïne et M. Eugène Ysaye.

Ceux-ci l'ont merveilleusement mise en relief. On sait avec quelle perfection M. Ysaye exprime le sens intime des œuvres qu'il exécute, fouillant la pensée de l'auteur dans ses plus secrets replis, découvrant des intentions, des nuances infiniment subtiles qui donnent à l'ensemble une poésie enveloppante. Son interprétation de la Sonate a été prestigieuse. Ainsi présentée, l'œuvre devait réussir, abstraction même faite de sa valeur.

M. Ysaye a trouvé en M^{me} Théroïne, la femme du sympathique représentant de la Maison Erard, une partenaire digne de lui. Très sûre de son mécanisme, M^{me} Théroïne a un toucher délicat et une belle sonorité qui la placent au rang des meilleures pianistes qui se sont fait entendre à Bruxelles. La modestie de l'artiste l'a tenue trop longtemps éloignée de l'estrade des concerts. Aussi son début a-t-il été une surprise en même temps qu'une victoire.

La jolie voix de M^{lle} Angéline Delhaye et sa diction précise ont fait apprécier à leur valeur les trois poèmes dont M. Lekeu a écrit le texte et la musique. Ils ont tous trois un joli caractère, et, comme la sonate, bien que d'une nature plus légère, cette signature personnelle qui donne tant de saveur à la musique du jeune compositeur. Le dernier poème, *Nocturne*, nous paraît renfermer l'inspiration la plus haute de ce joli recueil.

La séance avait commencé par l'audition du concerto de M. Charles Smulders, de Liège, exécuté avec une précision remarquable par l'auteur et M. Gaston Dethier. Œuvre de facture excellente, très fouillée, sans nulle trivialité d'expression, mais qu'il faudrait entendre à l'orchestre pour l'apprécier complètement.

On a applaudi également une composition descriptive de M. Dorsan Van Reysschoot, de Gand, intitulée *L'Heure du Beffroi*, dans laquelle la voix des cloches et du carillon se mêle poétiquement au rythme des vers, largement déclamés par le chanteur. Un baryton gantois, M. Colardin, accompagné par l'auteur, a fort

bien interprété cette œuvre nouvelle. Et pour clôturer cette séance exclusivement nationale, qui a paru plaire beaucoup au nombreux auditoire accouru à l'appel des *XX*, une petite partition inconnue de Paul Gilson, *Andante et Presto*, dans laquelle est mis ingénieusement en œuvre un thème populaire brabançon, une chanson de tissierand au rythme sautillant et vif, dont la trivialité est sauvée par une harmonisation délicate, d'une variété amusante.

A ANVERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Pélops, première partie de la trilogie **Hippodamia** (première exécution, à Anvers, par la troupe néerlandaise du drame lyrique).

— Cette fois, c'est en dehors du répertoire classique, en dehors des productions locales : *Pélops*, première partie de la trilogie lyrique *Hippodamia*, due à la collaboration du poète Jaroslav Vrchlický et du musicien Zdenek Fibich.

La participation de la jeune école tchèque aux représentations organisées à l'exposition de musique de Vienne (1892) mit en lumière le nom du musicien Fibich à côté de ceux de Smetana, Dvorak, Jerabek et Suberi. *Hippodamia* attirera spécialement l'attention en raison de la formule que le musicien innova. Et c'est une arrière-pensée, d'ailleurs avouée, de propagande pour cette forme d'art nouvelle qui semble avoir préoccupé en même temps Benoit, dans son drame *Karel van Gelderland*, que le musicien tchèque, qui nous a valu l'audition de la première partie de cette trilogie. A entendre *Pélops*, nous avons trouvé trop de charme et trop de satisfaction pour ne pas excuser les motifs un peu étroits et personnels au musicien qui prend sur lui tout le poids de ces exécutions et qui ont décidé de l'apparition de cette pièce sur notre vraie scène lyrique.

Pélops est une œuvre d'art vraiment respectable; des auditions ultérieures nous fixeront mieux sur sa vraie valeur. Mais dès aujourd'hui s'impose en nous l'idée d'un drame sobre et grandiose à la façon des tragédies antiques; d'une orchestration peu banale, savante, d'originalité contestable pourtant ou plutôt peu nette. Nous avons pu noter certains commentaires musicaux très frappants.

Le système en cause, pour n'être pas une découverte très récente, puisque J.-J. Rousseau le prônait, n'en est pas moins appliqué depuis peu de temps en son intégrité absolue.

Un commentateur le formule ainsi : « Un drame parlé, soutenu, souligné et commenté dans toutes ses parties par la musique, qui, respectant d'une façon absolue le texte, ne cherche jamais à le dominer, mais à s'unir à lui dans une communion parfaite. »

Est-ce là une conséquence de l'œuvre wagnérienne, comme le déclarait, lors de la première exécution d'*Hippodamia* à Vienne, le *Wiener Extrablatt* et comme les journaux d'ici vont le répétant? Nous croyons que le musicien-dieu n'a rien à voir dans cette affaire, et que le drame lyrique ainsi compris, — où la collaboration musicale se contente d'un rôle plutôt secondaire, assurément plus ornemental que primordial, n'est qu'une heureuse et extrême appréciation de la formule ancienne, celle qui rattachait des différents actes, remplissait les instants où la scène était vide où les personnages muets, soulignait l'allégresse des cortèges, commentait l'éveil de l'Amour, l'effondrement de la Douleur ou de la Mort par de la musique!

C'est l'audace d'avoir présenté en son entièreté le système qui nous séduit et qui nous fait applaudir, réservant pourtant notre opinion sur l'influence rénovatrice que ce mode d'illustration musicale aura sur le vieux mélodrame ou sur les tragédies futures taillées sur les patrons antiques.

Il convient surtout de féliciter chaudement M. Keurvels, l'enthousiaste chef d'orchestre qui met au point ces œuvres d'une exécution quasi parfaite et dont l'œuvre est doublement méritoire en raison surtout des moyens précaires dont il dispose.

V.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Six mois en Italie. Journal d'une ignorante (Anonyme); Paris, Chamérot et Renouard. — *Ames blanches*, par WILLIAM RITTER; Paris, Alphonse Lemerre. — *Bains de sons*, par L'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ; Paris, H. Simonis Empis. — *Chevaleries sentimentales*, par A.-FERDINAND HEROLD. — *Dans les eaux xélandaises*, par Hector Van Doorslaer; Bruxelles, Société belge de librairie (extrait de la *Revue générale*). — *Au Monténégro*, par EMILE VAN DER VELDE; Bruxelles, P. Weissenbruch (extrait de la *Revue de Belgique*). — *Portraits et Silhouettes* (deuxième série), par le BARON DE HAULLEVILLE: Guillaume III, roi des Pays-Bas; Jules Van den Peereboom; Lacordaire; le comte de Montalembert; Adolphe Dechamps; Thonissen; le cardinal Manning, etc., etc.; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Claudine Lamour*, par CAMILLE LEMONNIER (dessin de Chéret); Paris, E. Dentu.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — *Société des Aquafortistes belges*. Exposition d'eau-fortes et pointes-sèches (Salle du Cercle artistique). En avril. Renseignements: *rue de la Loi, 56, Bruxelles*.

Id. — *Cercle des femmes-peintres*. 1^{er}-30 avril. Renseignements: *M^{lle} Mary Gasparoli, secrétaire, rue Breydel, 9, Bruxelles*.

CONSTANTINE (Algérie). — 1^{re} exposition des *Amis des Arts*. 2 avril. Renseignements: *Clouard, secrétaire, route de Sétif, Maison Marty, Constantine*.

GAND. — Exposition des *XX* au *Cercle artistique*. 2-30 avril.

MUNICH. — Exposition annuelle de la *Société des Artistes*. 1^{er} juillet-1^{er} novembre. Délais d'envoi: *Notices, 15 avril; Oeuvres, 1^{er}-20 mai. Envoi collectif de Bruxelles: Winand de Haas et C^{ie}; d'Anvers: Von der Becke et Marsily. Renseignements: M. K.-A. Baur, secrétaire*.

PARIS. — Salon de 1893 (Champs-Élysées). 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi: *peinture, 14-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars; sculpture, 1-5 avril; bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines, 1-3 avril. Jusqu'au 25 avril, les artistes auront la faculté de remplacer leurs modèles en plâtre par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive*.

Id. — Salon de 1893 (Champ de Mars). 10 mai-10 juillet. Délais d'envoi: *peinture et gravure, 20-25 mars; sculpture, 15-18 avril (pour les sociétaires et associés, du 10 au 15 et du 20 au 22 avril). Section des objets d'art: 11-20 avril. Renseignements: M. Puvis de Chavannes, président de la Société nationale des Beaux-Arts*.

Id. — Salon annuel de l'*Union libérale des artistes français* (Champ de Mars, palais du Dôme central). 20 mai-20 juillet. Délais d'envoi: 2-12 mai. Renseignements: *M. L. Filhon, boulevard de Port-Royal, 17, Paris*.

Id. — Exposition des *Artistes indépendants* (Pavillon de la

Ville de Paris), 18 mars. Renseignements : *M. Serendat de Belzim, secrétaire.*

Id. — Exposition de la Rose † Croix (Dôme central du Champ de Mars), 1-30 avril: Envois du 10 au 20 mars. Renseignements : *M. J. Péladan, rue de la Vierge, 10, Nîmes.*

PETITE CHRONIQUE

M. EDMOND PICARD fera MARDI PROCHAIN, 14 MARS, à 2 heures, une conférence au Salon des XX.

Sujet : *L'Évolution de la poésie française contemporaine.* — *M. Henry de Régnier.*

Cette conférence terminera la série des matinées littéraires et musicales du Salon des XX, dont la clôture aura lieu incessamment.

Le prix d'entrée aux conférences et aux concerts est de 2 francs.

CLAUDINE LAMOUR, le nouveau roman de Camille Lemonnier qui a été publié en feuilleton dans le *Gil Blas*, vient de paraître en volume à Paris, avec une illustration de Cheret, le célèbre affichiste.

Cette œuvre qui raconte l'éclosion, les triomphes et le crépuscule d'une divette de café-concert, a un succès très marqué; on nous assure que six éditions ont été enlevées tout de suite.

Elle est du plus vif intérêt et présente, sous une face nouvelle, le talent si varié de notre compatriote.

Nous en rendrons compte dans un de nos prochains numéros.

M. Julien Tiersot a fait mardi soir, au Cercle artistique, une conférence sur la *Chanson française* qui avait attiré beaucoup de monde et qui a été très applaudie.

Il est vrai que la conférence était corsée d'un petit concert dans lequel M. Tiersot, qui possède une fort jolie voix de ténor, a fait sa partie. Avec la collaboration de Mme Archainbaud, il a fait entendre quelques-unes des plus jolies vieilles mélodies populaires qu'il a recueillies et harmonisées, entre autres la *Chanson du roi Renaud, le Pauvre laboureur, En passant par la Lorraine*, etc. Succès très vif et très mérité.

Parmi les nombreux candidats à la place de professeur de la classe de chant au Conservatoire, vacante par suite de la mort de M. Henri Warnots, M. Gevaert vient de choisir M. Désiré Demest, qui s'est fait entendre avec tant de succès, tout récemment, aux concerts du Conservatoire et du Salon des XX.

M. Demest est nommé à titre intérimaire, mais il est probable que cette situation provisoire deviendra bientôt définitive.

Élève de M. Bonheur, M. Demest était répétiteur de la classe de son professeur au Conservatoire de Liège. Tout le monde a vanté à l'envi sa belle voix et son excellente méthode. Il entrera dès mardi prochain en fonctions.

On nous écrit de Charleroi :

En lisant les poésies de Verlaine, on aura remarqué quelques pièces curieuses sur la Belgique, des impressions de Charleroi, Walcourt : Ce n'est pas un pur hasard.

Sait-on que Verlaine est d'origine ardennaise ?

Son grand-père était notaire à Bertrix (Luxembourg). La famille du poète existe toujours à Paliseul.

Ainsi qu'il arrivait presque toujours il y a un siècle, quand un Luxembourgeois émigré, c'était vers Metz, Nancy, Reims ou Paris qu'il se dirigeait.

Paul Verlaine est né à Metz. Mais son origine est tellement ardennaise que son nom même est celui d'un village situé près de Longlier, sur la ligne du Luxembourg.

Un ancêtre du poète Verlaine aura pris le nom de son hameau; c'est fort ordinaire en Belgique : les noms de Mellery, Graux, Warnant, Houyet, etc., etc., n'ont pas d'autre origine.

D'autres s'appellent De Liège, De Namur, De Bertry (qui est la prononciation vraie de Bertrix).

Cet admirable pays de Bertrix, Luchy, Florenville, Herbéumont est bien connu des artistes.

Y-a-t-il dans Verlaine un souvenir de la forêt d'Ardenne? Les critiques experts en choses ancestrales décideront.

C. L.

On se souvient de la profonde impression produite, à Paris, l'an dernier, par l'exécution de chants sacrés de la grande époque, aux offices de la semaine sainte, par les chanteurs de Saint-Gervais.

Noblesse oblige : cette année l'excellente maîtrise que dirige M. Ch. Bordes fera entendre un choix plus considérable de morceaux. En voici les principaux : les *Selectissimæ Modulationes* (18 repons à 4 voix), la messe *Quarti toni* (4 voix), Passion selon saint Jean (*Turbæ*), *Improgeria* (à 2 chœurs) et *O vos omnes* (motet à 4 voix). De Palestrina : messe *Ascendo ad Patrem* (5 voix; 9 repons à 4 voix), *Cœnantibus illis* (motet à 5 voix), *Sicut cervus* (à 4 voix) et l'hymne *Vexillo Regis*. De Lassus : *Litanie des Saints* et *Regina cœli* (4 voix). De Josquin des Prés : *Miserere* (5 voix); *Ave Christe* (4 voix). Citons encore *Benedictus* (4 voix) de Nanini, *Crucifixus* (8 voix) de Latti, le *Christus factus est* (4 voix) de Jallus et celui de Averio, aussi à 4 voix, un *Benedictus* (4 voix) de Gurdetti, un autre de Viadana, *Adoramus* (4 voix) de Cursi et *Alleluia* (4 voix) de Bernalier.

Pour paraître incessamment :

UN ALBUM D'EAUX-FORTES

Contenant 10 planches tirées à 40 exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotées et parafées par

A. W. FINCH

Prix de souscription : 25 francs. S'adresser à Mme Veuve Monnom, éditeur, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

En vente chez MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

Mélodies nouvelles pour chant et piano :

EMILE DURAND, *Les Prunes* (A. Daudet).

EDMOND DIEST, *L'Aube qui se lève* (P. Collin).

OCTAVE FOUQUE, *Trois jours de vendange* (A. Daudet).

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBÔTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 8

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER. *Claudine Lamour*. — HENRI DE RÉGNIER. *A propos de la conférence d'Edmond Picard aux XX*. — L'ANCIENNE « SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS » DE BRUXELLES (suite). — AU CONSERVATOIRE. — LE THÉÂTRE FLAMAND A BRUXELLES. — ME-NA-KA. — PETITES CAUSES DU JOUR. *Paul Verlaine*. — PETITE CHRONIQUE.

Camille Lemonnier

CLAUDINE LAMOUR (1)

Depuis *le Mâle*, je ne crois pas que Camille Lemonnier ait rien écrit de plus intense, de plus socialement, de plus individuellement profond que l'étude de cette Claudine Lamour.

Dans quelques-unes de ses grandes esquisses de collectivités, il a subi l'empirement des idées générales de l'époque. Elles l'obsèdent, elles le harcèlent, il ne peut s'en débarrasser qu'en les revêtant de toute la magie de son talent de peintre, de devineur, et il nous donne *Happe-Chair*, *la Fin des Bourgeois*, pages arrachées au livre de l'histoire minutieuse et saignante d'aujourd'hui.

Mais dans *Claudine Lamour*, comme dans *le Mâle*,

(1) Chez Dentu, Paris. Couverture de Chéret.

se dressent, vivantes, des choses plus profondes encore que l'actualité de nos angoisses sociales. Comme le *Mâle*, — en qui s'incarne tout le flamboyant orgueil, toute la saine et souple puissance de la nature, — Claudine Lamour se révèle le prototype le plus audacieusement buriné de notre artificielle vie en ces siècles tâtonnants.

Sa « monstrueuse virginité » — stérilité de nos déséquilibres — accuse nos excitations trop exclusivement cérébrales, et elle reste bien, cette vierge impure et impuissante, le fruit et le symbole de la vie irrationnelle de nos Bysances.

En lisant, m'est venue cette vision nette que le vrai grand artiste est celui qui a l'intuition la plus subtile et la plus violente de ce qui se passe dans les entrailles de l'humanité. Je dis dans ses entrailles et non dans son cerveau, car les entrailles mentent moins; et le cerveau ne fait que chercher, éperdu, le mot infallible de leur mystérieuse philosophie : *Claudine Lamour* est le cri le plus aigu que l'art de notre période ait jeté pour traduire l'horreur, la mortelle misère de notre dégénérescence ou de notre désarroi.

La force de cette œuvre est qu'on n'y sent aucune volonté de synthèse ni de symbole, aucune ambition convertissante, aucune arbitraire conception se parant de quelques reflets de vie, — rien — que l'inconscient et violente attirance d'un être merveilleusement sen-

sible vers une créature qui condense en elle seule tant d'impressions obsédantes et multiples.

Multiples, car ne voyons-nous pas tout autour de nous surgir par bribes et morceaux, l'âme de Claudine en sa passive et fiévreuse vanité, en sa finesse d'artiste, en son besoin de griseries cérébrales, en son charme fait d'oppositions déconcertantes, et jusqu'en son attrait pour le mystérieux, pour l'absolu qu'elle n'a pas la force de vouloir ?

Comme elle attire, comme elle retient, cette éphémère et éternelle Claudine, encadrée de toute une notation nouvelle de la réalité, de tant de paillettes de poésie flottant autour d'elle, émanant d'elle !...

J'ai voulu relire *Nana*, non pour comparer, — Jupiter me garde de cette tentance impie ! — mais pour mieux savourer *Claudine* ; j'ai relu l'apparition de *Nana* à un public qu'elle enfievre et j'avais là devant moi ce poème, cette chose étincelante et épique, la jouissance aiguë de Claudine pamée sous les caresses impalpables de cet amant multiple, le public :

Une palpitation monta, s'étendit ; elle se sentit enfoncer dans les fraîcheurs d'un lac, dans le vertige mol et ondoyant du berceement d'une vaste étendue d'eau. Des poissons aux yeux de pierreries par flottilles déferlaient, inouis, glissant doucement à sa peau, en sillages étincelants qui, ensuite, s'évanouirent. Mais leurs yeux se dilatèrent ; c'était le rêvé et le désir des yeux d'une foule en fusées, en flambois, en diamants noirs, en rouges pépites, en disques de braise, la roue et les ellipses en feux d'artifices et en vols de lampires de tons des milliers d'yeux, sur des tremblements de feuillages d'or, sur des fonds de roses architectures.

Et tout à coup il n'y eut plus que ces yeux, ils adhéraient à sa chair, ils s'incrustaient dans ses pores, leurs ventouses la mangeaient, leurs tarets la vrillaient ; et toute escarbouclée de leurs gemmes vivantes elle s'aperçut l'idole possédée par leurs tiols impérieux et doux.

Ces yeux, à leur tour, étaient comme des palpations de mains et des frôlements de bouches ; ils devenaient l'ondulément et la résille autour de son corps d'un myriadaire baiser.

Des arbres s'effeuillèrent et chûrent en pluie d'yeux lourds, la nuit pleura des larmes qui, en tombant, se congélèrent et des sphères d'yeux encore, par-dessus les autres, en remois infinis, giroyaient ; et tous étaient comme les innombrables facettes d'un miroir où sa jouissance délirait de voir la splendeur multipliée de sa nudité.

Vieille Flandre, qui imprimas tes brillantes couleurs sur la rétine de tes enfants, ces pages ne sont-elles pas un éclatant réveil de ton art majestueux et chatoyant ?

Et dans mon esprit, tout l'insondable, tout l'infini peut-être du talent de Zola se heurte à quelque chose

qui, sans l'amoindrir, pourrait bien en être la contrepartie. Ce puissant dénonciateur des brutales fatalités, ce lourd et génial géolier de l'imagination, se définit mieux au contact du don spécial, de l'impressionnabilité particulière de cet artiste de mon pays, de cet intuitif peintre du *Mâle* et de *Claudine Lamour*.

Pour Lemonnier, toute conception nouvelle s'enveloppe de beauté, de joie, d'une griserie qui le sacre poète ; on se mire volontiers en ces œuvres parce que, si vrai, si faible, si miséreux qu'on s'y aperçoive, on s'y voit aussi, dans une flambée d'orgueil, beau, glorifié par une nuée d'or de bonté, d'apitoiement.

Pauvre nous ! qui nous sentons si souvent les hétaires stériles de trop d'idées et de pensées diverses, nous sommes consolés par cette pitié amoureuse, qui nous enveloppe en parant Claudine de tout le fin mirage de nos élégances cérébrales, consolés aussi par le rythme souple de cette langue riche et expressive, consolés comme on l'est quand on regarde longtemps les œuvres de Rops en sentant ceci : qu'il y a encore de la vie en nous puisqu'il y a encore tant de beauté dans le reflet même de nos misères.

Et je me prends à refeuilleter le livre, attendri par cette autre moitié de notre sensoriale ou mentale dépravation, qui est la souffrance, ébloui par ce déploiement d'art, par ces formes neuves et personnelles, évocatrices de sensations inédites, qui m'enfoncent impérieusement dans l'âme l'image à la fois si légère et si profonde de *Claudine Lamour*.

I. W.

HENRI DE RÉGNIER

A propos de la conférence d'Edmond Picard aux XX

Paris, décembre 1892.

MONSIEUR,

Octave Maus m'écrit l'intention où vous êtes de faire sur moi une conférence. Je veux tout d'abord et d'avance vous remercier de l'honneur que vous me faites et vous dire le plaisir qu'il y a pour un écrivain à être examiné et commenté par quelqu'un d'une aussi subtile compétence et d'une si haute impartialité.

Je vais donc dans cette lettre vous parler de moi, ce qui est inexcusable en soi, mais que vous excuserez à cause de la circonstance particulière où je me trouve vis-à-vis de vous.

Voici donc les quelques renseignements dont vous disposerez à votre choix.

Je suis né à Honfleur, Calvados, le 28 décembre 1864. J'ai donc 28 ans ces jours-ci. En 1871 je vins habiter Paris que je n'ai pas quitté depuis. Ma famille du côté paternel est originaire des Flandres, des environs de Mons probablement, mais au XVI^e siècle elle se fixa en Thiérache non loin de Laon, où elle vécut jusqu'en 1789. Tous mes aïeux jusqu'à mon grand-père furent militaires. La famille de ma mère est bourguignonne. Les membres eurent de père en fils des charges au parlement de Dijon et l'un d'eux épousa la dernière héritière de la famille de Saumaise dont était

ce Claude de Saumaise qui fut au XVII^e siècle un érudit célèbre. C'est le seul écrivain que je connaisse dans mes ascendants.

Ce qui me poussa vers l'art fut donc un goût particulier que ne motivait aucun atavisme ni le monde où je vivais. La littérature n'y existait pas et il n'y avait pas dix volumes dans la maison.

J'ai commencé à faire des vers au collège. J'y fus malheureux et assez bon élève et je n'en garde d'agréables souvenirs que mes promenades dans les cours avec Francis Vielé-Griffin et d'interminables lectures pendant les classes où j'abritais dans le cartilage d'une grammaire grecque les romans de Goncourt et les vers de Musset. Mon confesseur m'a fait brûler une dizaine d'exemplaires de *Rolla*, que je rachetais, dès que j'avais l'absolution, à fr. 2.75.

Sorti du collège, j'ai fait mon droit jusqu'à la licence et je me préparais à différentes carrières. Mes parents m'en voulaient une et je faisais semblant d'obéir, car il est dans mon caractère de ne faire que ce que je veux en ayant l'air de me prêter à ce qu'on veut de moi. Enfin on me laissa libre.

Le premier recueil que j'ai publié s'appelait *Les Lendemain*. Il parut chez Vanier en octobre 1885, et en 1886 à la même époque en parut un autre appelé *Apaisement*.

Sully Prudhomme me paraissait en ce temps la poésie même ! Je connus alors Mallarmé dès 1885.

Vous dirai-je l'influence qu'il eut sur moi ? Vous le connaissez et vous savez comment son charme subtil et sa merveilleuse sagesse s'insinuent dans l'esprit qui l'a une fois goûté.

Pourtant j'ai conscience de ne l'avoir jamais bassement imité, et si j'ai tiré de ses exemples un profit intérieur, ce fut dans la mesure où il est licite de l'avoir fait.

En 1887, au mois de mars, parurent *les Sites* et en 1888 *les Episodes*. J'y contai des légendes avec le souci que le récit revêtait de son allégorie un sens que traduisait le décor et qu'annonçaient par allusion les petites fabulations que j'avais choisies.

Pendant les deux années qui suivirent je travaillai aux *Poèmes anciens et romanesques*, qui parurent en 1890. J'y avais adopté un mode de versification composite, fait de l'alexandrin comme accord fondamental et d'autres rythmes accessoires qui le modulaient, et c'est à peu près dans la même technique que j'écrivis *Tel qu'en songe* (1892).

Je n'ai pas la prétention que cette manière de versifier soit la seule bonne ni très originale, mais elle me semble admissible et logique. D'ailleurs, ces questions de forme ne m'intéressent pas extrêmement et leur discussion m'a toujours semblé oiseuse. *La poésie me paraît une sorte de don inventif qui se fait jour*, s'il existe dans un écrivain, à travers la forme qu'il adopte, fut-elle erronée et maladroite. Pour ce qui est de théories littéraires, je ne saurais être que très bref, car il n'y a pas lieu à théorie de la part de quelqu'un qui est en pleine pratique et en pleine recherche. J'ai tout au plus des goûts : j'aime les choses composées, l'ordonnance, la symétrie même au risque de quelque froideur apparente. Versailles m'est toujours apparu comme le plus beau lieu du monde et je crois que *l'art consista à imposer à tout une transfiguration dans une sorte d'au-delà mental*. Les sentiments et les passions sont des matières poétiques à ordonner selon soi-même.

Quant à mes projets, ils sont en ce moment réduits à celui d'y voir clair en moi-même. Je ne travaille à rien de bien précis et je voudrais faire un petit volume de contes en prose en attendant l'instant où je pourrai utiliser mes rêveries incertaines en quelque poème.

Voici, Monsieur, une lettre bien décousue et bien incomplète. J'y ajouterai qu'il parut en 1891 chez Vanier une réédition des *Sites* et des *Episodes*, suivis de sonnets inédits. J'ai remanié en maints endroits le texte primitif. En prose j'ai écrit beaucoup d'articles ; ils sont dans les *Entretiens politiques et littéraires*.

J'achèverai ceci en vous disant que *j'ai toujours aimé l'art pour lui-même comme une sorte de plaisir supérieur et désintéressé*, sans jamais imaginer qu'il y pût correspondre quelque chose dans l'ordre matériel qui fût la récompense d'une réussite et je n'ai jamais recherché que l'estime de mes amis. Ils furent si indulgents à mon égard que j'en eusse pu prendre quelque estime pour moi-même, mais j'ai trop le sentiment du beau pour le pouvoir satisfaire par mes propres écrits.

Merci encore, Monsieur, de votre aimable projet, et veuillez croire aux respectueux sentiments de celui qui se souvient d'avoir été votre hôte à Bruxelles, un soir.

HENRI DE RÉGNIER

L'ancienne « Société des Beaux-Arts » de Bruxelles (1).

Le succès du concours et de l'exposition de 1814 avait donné un peu de vie au monde de Bruxelles, courbé sous le despotisme du gouvernement français. Je tire cette conclusion des procès-verbaux que j'ai sous les yeux. Cependant, ils sont très irrégulièrement tenus et pleins de redites et de confusion. Je vais en extraire encore quelques renseignements utiles.

Dans la séance de la Commission, tenue le 28 octobre 1812, sous la présidence de M. Van Hulthem (présents : Bosschaert, Tyberghien, Godecharles et Picard), il est déposé sur le bureau deux lettres, l'une de la « Commission des beaux-arts à Gand », l'autre de la « Commission des beaux-arts à Anvers », demandant une entente entre les trois sociétés, de telle sorte que les concours et les expositions fussent alternativement triennaux. Le duc d'Ursel, retenu par le « Conseil de recrutement pour l'armée » (la retraite de Russie venait de commencer !), s'était fait excuser.

M. Van Hulthem fut chargé de répondre affirmativement aux Commissions d'Anvers et de Gand, avec cette réserve, que le concours, organisé à Bruxelles pour 1813, serait maintenu à côté de celui que la Société d'Anvers avait décrété pour la même date. Désormais la « triennalité » aurait donc lieu de la manière suivante :

1813 Bruxelles et Anvers.

1814 Gand.

1815 Bruxelles.

1816 Anvers.

1817 Gand, etc., etc.

Telle est l'origine de nos expositions triennales officielles actuelles.

Je découvre une autre « origine » dans les procès-verbaux. Le 28 février, le « maire président de la Commission » écrit aux administrateurs des hospices des Ursulines et de Sainte-Gertrude de se présenter au prochain Salon avec leurs « boîtes » à aumônes.

Une troisième « origine » est celle-ci : Le duc d'Ursel suscite le comte de Liedekerke-Beaufort (le père de notre regretté et noble ami Hadelin de Liedekerke-Beaufort, mort député pour Dinant, il y a quelques années), pour former, pendant l'Exposition, une société d'achat d'œuvres d'art, à répartir ensuite, parmi les sous-

(1) Suite. — Voir notre dernier numéro.

cripteurs, par la voie du sort. Dans la séance de la Commission, du 23 mai 1815, on vote des médailles, « pour les écoles qu'ils ont établies », à M. Lens, associé de l'Académie de Vienne et de l'Institut de France, à M. Godecharles, statuaire de Sa Majesté, et De Roy, paysagiste. Puis on décide de former une société qui achètera des tableaux à mettre en loterie. MM. Pollart de Camivris, Mécis et Godecharles sont adjoints au bureau de cette société spéciale. Celle-ci se constitua le 25 mai 1815; les souscripteurs nommèrent, « pour acheter », le comte de Liedekerke-Beaufort, grand maréchal du palais du nouveau Roi, M. Charlé, « amateur » et propriétaire, et M. Bosschaert (du Musée).

288 actions ont été délivrées et ont produit 4,320 francs.

19 tableaux ont été achetés pour fr. 4,162 00
Frais divers. 158 00

Somme pareille. fr. 4,320 00

La liste des tableaux et celle des numéros gagnants est annexée au procès-verbal. La plus chère de ces toiles, *Samuel*, par Cels, a coûté 588 fr. et est échuë à M. Bovie, au *Duc de Brabant*. La moins chère, *Paysage*, par Blomaert, a coûté 118 fr. et est échuë à M. Dangonneau. Une *Fête villageoise*, par Coene, payée 208 fr., a été gagnée par M. J.-B. Picard. Une *Vénus*, de Landsheer, 282 fr., au Musée. Un *Paysage*, de Faber, 188 fr., à la duchesse d'Ursel. Un *Paysage*, de Ducorron, 220 fr., à M. de Coppin de Conjohx, etc., etc.

La Société avait pris au sérieux son rôle de Mécène, malgré l'exiguïté de ses ressources, qui, dans les années d'abondance, ne dépassaient guère 6,000 ou 7,000 francs de revenus. On trouve, dans les procès-verbaux, la trace de ses générosités chroniques. Ainsi, par exemple, dans la séance du 28 octobre 1812, sur la proposition de M. van Hulthem, la commission, « considérant « que M. Navez, domicilié à Bruxelles, élève de M. François, a « remporté le prix de dessin au concours de Bruxelles, et le « grand-prix d'histoire au concours de Gand, qu'il montre les plus « heureuses dispositions, qu'il n'est pas avantaagé par la fortune, « arrête, que le dit sieur Navez sera envoyé à Paris aux frais et « comme pensionnaire de la Société ».

Le 23 mai 1813, le maire de Bruxelles, comte de l'Empire, « au milieu de toutes les autorités convoquées à cet effet (une « distribution de prix) et d'un concours immense de souscrip- « teurs », ouvre la séance et prononce un bon discours. Il fait allusion à l'envoi de Navez à Paris : « Les succès qu'il a déjà « obtenus, dit-il, nous présagent ceux qu'il obtiendra encore. Il « justifiera la confiance que nous avons mise en lui. Son nom « franchira les bornes dans lesquelles il avait été enfermé jusqu'à « présent, et, en quittant la ville qui a été le berceau de ses « talents, il fera connaître partout les noms de ses protecteurs. » Paroles peut-être un peu orgueilleuses, mais prophétiques.

Le 10 juillet 1813, M. van Hulthem écrit à Navez, à Paris, qu'il aura une pension de 1,000 francs par an, payable jusqu'à révocation, de trois mois en trois mois, par anticipation, « à dater du 1^{er} juin dernier ». La Commission, ajoute van Hulthem, « espère « que vos progrès seront assez rapides pour en faire jouir bientôt « la Société, et que vous saurez prouyer, par les divers morceaux « que vous enverrez au Salon de 1815, que ses sacrifices ont été « bien placés. »

Le secrétaire, J.-B. Picard (qui, à dater du 10 mai 1815, signe « le maître des comptes de S. M., secrétaire honoraire de la

« Société des Beaux-Arts », invite les membres de la Commission à se trouver, le 20 février 1815, « à l'hôtel de S. E. le commissaire « général de l'intérieur et président de la commission des Beaux- « Arts » : Les Français étaient partis. Doléances de l'excellent secrétaire : l'encaisse du trésorier n'est que de 3,600 francs, tandis que pour couvrir les dépenses, y compris neuf mois de pension, *dus à Navez*, il faudrait 5,000 fr. Beaucoup de souscripteurs sont morts ou ont « filé » avec le défunt gouvernement.

Tout le personnel officiel était renouvelé, comme on va le voir. Pour la séance publique du 11 juin 1815 sont invités (sept jours avant la bataille de Waterloo, du 18 juin 1815) :

Falck, secrétaire d'Etat; baron de Capellen, secrétaire d'Etat; Appellius, commissaire général; comte de Thiennes, commissaire général; baron Tindal, inspecteur général; comte de Mérode, grand maître de la Cour; comte de Liedekerke-Beaufort, grand maréchal du Palais; S. Exc. le duc de Wellington, feld-maréchal; le duc de Beaufort, président du conseil privé; de Jonghe, président de la Chambre des comptes; Wautelée, ff. de premier président; Daniels, procureur général; Malfroid, président de première instance; Bourgeois, procureur civil; baron d'Anethan, intendant; de Leveilleuse, sous-intendant; l'ambassadeur d'Angleterre; baron Binder, ministre d'Autriche; baron La Tour du Pin, ministre de France; baron Evers, inspecteur général; Jolines, commandant de la ville; baron d'Hooghvorst, maire.

Un discours fut prononcé. (Par qui? Le procès-verbal ne le dit pas. Le duc d'Ursel était alors commissaire général de l'intérieur.) J'y lis ce passage caractéristique :

« La Commission, ne pouvant donner un témoignage flatteur à tous ceux qui s'en étaient rendus dignes, a cru remplir le but qu'elle s'était proposé en offrant des médailles aux artistes qui ont formé des écoles où se sont développés les talens sur lesquels il était délicat de porter un jugement. C'est en rendant hommage aux maîtres que nous avons cherché à honorer les élèves. C'est sur leur exemple, c'est sur leurs utiles leçons que nous devons fonder l'espoir de voir renaître les arts dans ce pays, qui doit recouvrer tous ses droits à la célébrité, en retrouvant une nouvelle existence.

« Lorsque notre patrie avait perdu son nom, lorsque les talens de nos artistes étaient destinés à devenir tributaires d'une école étrangère, je conçois que l'émulation pût être étouffée et que quelques momens de découragement interrompissent les études dont la constance peut seule assurer les succès, mais nous pouvons avec confiance jeter les yeux sur l'avenir et nous verrons s'ouvrir devant nous un vaste champ d'espérances.

« Ne perdons pas de vue que c'est au siècle nouveau à réparer les désastres du passé. C'est à l'époque où nous sommes rendus à nous-mêmes, que nous devons invoquer le souvenir de tous les personnages illustres dans les arts à qui ce pays a donné naissance. C'est sur ces souvenirs que nous devons appuyer les espérances de l'avenir et montrer que nous avons retrouvé notre énergie avec notre indépendance.

« Si nos temples, si nos édifices publics sont dépouillés des chefs-d'œuvre des arts qui devaient nous servir de modèles, notre pays renferme cependant encore quelques débris précieux échappés au naufrage.

« Lorsque nos jeunes artistes iront chez l'étranger étudier les grands modèles qui y sont rassemblés, ils auront un double motif d'émulation et ils se souviendront sans doute que leur patrie

compte sur les talents qu'ils y rapporteront pour adoucir la privation des trésors qu'elle a perdus.

« Déjà vous avez pu juger cette année des progrès rapides de l'élève entretenu à Paris aux frais de la Société, et la libéralité du roi nous mettra bientôt en mesure d'étendre cette faveur.

« Ce pays a été le berceau d'une école dont les monuments sont un objet d'admiration; travaillons aujourd'hui à rallumer ce feu qui pouvait être éteint, mais qui jamais ne devait s'éteindre; nous avons une ancienne gloire à soutenir et l'amour-propre national doit réchauffer celui du talent.

« C'est sous le règne d'un roi qui protège les arts que nous devons les voir fleurir et briller d'un nouvel éclat. C'est dans l'histoire de sa famille à qui des siècles de renommée avaient ouvert le chemin du trône, c'est dans l'histoire de leur pays que les artistes devront désormais puiser les sujets qui exerceront tous les efforts de leur génie; mais pourquoi recourir aux temps passés, peut-il y avoir une plus noble tâche à remplir que celle de transmettre les exploits de nos jeunes princes à la postérité. Combien de motifs se réunissent pour exalter les idées! Combien de nouveaux mobiles pour développer les talents! Puisse la cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui devenir pour les arts l'époque d'un nouveau siècle de gloire. »

A travers ces vibrantes paroles on sent passer un souffle nouveau. Les cris du patriotisme, longtemps contenus par le despotisme du gouvernement français, se font enfin entendre librement. Et le premier de ces cris rédempteurs est pour l'art, pour l'art national! On remarquera la présence à cette solennité de Wellington et du baron Tindal, qui, huit jours plus tard, se battaient à Waterloo.

(La fin prochainement.)

HAULLEVILLE.

AU CONSERVATOIRE

Certes y avait-il dimanche, parmi les graves abonnés et les « belles écouteuses », bon nombre d'admirateurs fanatiques de Wagner qui, naguère, le sifflèrent consciencieusement quand il n'était pas encore de bon ton de l'applaudir. Des musiciens même, qui jadis, en 1876 (il est vrai que c'est si loin!) s'amusaient à placer la partition de *la Walkyrie* à l'envers sur le pupitre de leur piano pour faire rire leurs amis, sont devenus les plus chauds partisans du maître de Bayreuth. Félicitons-nous, mes frères, de ces conversions, admirons la puissance infinie de la grâce qui touche le cœur des pécheurs et leur inspire le repentir, tressons en couronnes nos louanges pour les offrir à ceux qui viennent de découvrir le musicien ignoré et faisons fumer devant eux l'encens de notre reconnaissance.

La direction du Conservatoire a donné une série de premières auditions : le prélude de *Parsifal*, le prélude de *Tristan*, la marche funèbre du *Crépuscule*. L'auteur n'étant mort que depuis dix ans, le public du Conservatoire ne connaissait pas ces œuvres et leur a fait un accueil enthousiaste; si enthousiaste que M. Gevaert a remercié l'auditoire des applaudissements qu'il lui adressait, et, avec modestie, les a transmis à ses excellents collaborateurs de l'orchestre. Tout cela a été très inattendu et très touchant. Seuls, ceux qui applaudissaient la musique de Wagner ont paru surpris, mais ils avaient évidemment tort.

Ajoutez qu'on a complété le programme par une nouvelle audition de l'ouverture des *Maîtres*, et par la reprise de la *Faust*-

Ouverture, cette curieuse et attachante composition où se combinent avec les prodromes de la dernière manière du maître les influences romantiques de l'époque où elle fut écrite, et en particulier l'influence de Carl-Maria von Weber.

Comme première partie, la *Reformation's Symphonie* de Mendelssohn, qui paraît avoir été spécialement inscrite au programme à cause de la similitude qui existe entre une cadence dont s'est servi l'auteur et la conclusion du motif de la Foi développé par Wagner dans *Parsifal*. M. Maurice Kufferath a déjà fait remarquer cette analogie dans son excellent ouvrage sur *Parsifal*. On a trouvé piquant, ou simplement curieux, de rapprocher les deux œuvres. On aurait pu y ajouter tels passages de Palestrina où la même gradation ascendante se retrouve, et compléter la démonstration en jouant, après le final de la symphonie qui est, comme on sait, basé sur le choral de Luther, la *Kaiser-Marsch* et la *Bénédiction des poignards*.

La *Symphonie* et les ouvertures de Wagner ont été d'ailleurs exécutées avec un souci des nuances, une précision et un ensemble remarquables. On nous permettra de n'être pas d'accord avec M. Gevaert sur l'allure trop rapide qu'il donne au prélude de *Parsifal*, ni sur la durée exagérée qu'il attribue aux points d'orgue. Les fidèles de Bayreuth ont gardé, inaltérablement gravée dans la mémoire, une impression de piété, de mystique extase que n'évoquait point, dimanche, l'exécution du *Prélude*. En revanche, la *Marche funèbre*, scandée du tonnerre de ses accords heurtés, a produit grand effet et a ému tout le monde.

Il a fallu, pour sécher les larmes et ramener le sourire sur les lèvres des assistants, la burlesque apparition d'une nichée de bizarres pierrots qui ont prétexté des folies tolérées de la Mi-Carême pour happer à la sortie tous les auditeurs du concert et leur décocher en plein visage, dans des poignées de confetti, des vérités au poivre rouge. Les plus austères personnages politiques ont été l'objet de leurs lazzi intempestifs et c'est dans un rire énorme, répété jusqu'au traditionnel *five o'clock* du *Globe*, que s'est achevé ce concert d'art élevé et de poignante émotion.

Le Théâtre Flamand à Bruxelles

par JEAN BAES, architecte, sous-directeur de l'École des Arts décoratifs, membre de la Commission des théâtres, etc. — Bruxelles, Lyon-Claesen, éditeur.

M. Lyon-Claesen, qui a la spécialité des belles publications d'architecture, vient de faire paraître en un album de luxe une série de planches phototypiques, dont l'une en couleurs, reproduisant les façades et les plans du Théâtre Flamand érigé par M. l'architecte Jean Baes, — l'une des constructions les plus originales et les mieux comprises de Bruxelles.

On sait que la préoccupation principale de M. Baes a été la sécurité des spectateurs et qu'il a réalisé ingénieusement le difficile problème d'une évacuation rapide de la salle en établissant autour du théâtre de vastes galeries extérieures qu'il a fort habilement fait concourir à l'ensemble ornemental. Le projet parut si hardi qu'il rencontra des adversaires nombreux. L'architecte dut lutter énergiquement contre les conseils même de ses amis pour maintenir ses balcons de fer.

La crainte salutaire provoquée par l'incendie de l'Opéra-Comique en 1887, ajoutée au souvenir plus éloigné des catastrophes du Ring-Theater et de l'Opéra de Nice, triompha des résistances. On laissa faire l'intelligent architecte; on ne s'opposa

plus ni à ses galeries extérieures ni au « pont des pompiers » qu'il avait imaginé, et aujourd'hui la ville compte un édifice des plus intéressants, à la fois pratique et décoratif. En outre, le principe du balcon de fer, avec échelles de sauvetage, a été adopté dans un grand nombre de théâtres.

Ajoutons — et nous le savons par expérience pour avoir naguère pris part aux représentations d'une revue basochienne qui fit quelque bruit — que l'acoustique du Théâtre Flamand est excellente. N'était sa situation un peu excentrique, ce serait la salle de spectacle la plus favorable aux représentations de comédie et de drame. Elle est surtout et elle restera dévolue aux spectacles populaires. La destination de Théâtre Flamand que la Ville lui a donnée (c'est en réalité le Théâtre Communal; son affectation à la littérature dramatique flamande n'est point définitive) est bien en rapport avec le quartier populaire dans lequel elle s'élève.

L'album que met en vente M. Lyon-Claesen dans un élégant portefeuille contient une histoire sommaire de la construction, une description de ses principales particularités et dix-sept planches tirées avec le plus grand soin. C'est un ouvrage vraiment artistique et d'un réel intérêt.

ME-NA-KA

L'Alcazar a donné mardi un spectacle neuf, un acte d'opéra comique d'une fantaisie aimable, joliment serti dans un décor japonais agrémenté de chatoyants costumes taillés dans les soies souples et les crêpes légers de Liberty.

Il fallait trouver une transition pour passer des cadences mélodieuses de l'idiome marollien aux banalités du langage usuel : on a choisi le japonais. Et le joyeux Ambreville parle désormais presque sans accent étranger cette langue de l'Extrême-Orient.

L'action se déroule dans la maison d'un sage, à Tokio, et aussi un peu dans le ciel qui s'entrouvre par moments pour laisser échapper, dans l'éclair d'un bruit de tam-tam, de jolies personnes bien habillées, telle M^{lle} Lesœur, qui de commère de revue a été promue à la dignité d'« âme sœur ».

L'âme sœur descend sur la terre pour faire pêcher l'austère Zi-Pan-Gou et l'empêcher de prendre dans le céleste séjour la place de l'élu qu'elle protège. Elle y réussit d'ailleurs sans peine, — et cela n'a rien de surprenant, — mais elle succombe à son tour aux maléfices d'un jeune gredin nommé Ko-Ci-Ko dont les jolis yeux l'ensorcellent, et elle obtient des dieux bons l'autorisation de rendre définitive sa qualité d'intermédiaire de mortelle pour s'unir à celui qu'elle aime. Le châtiment de Brunnhilde est pour Me-Na-Ka une récompense, ce qui marque bien la distance qui sépare les mythologies!

Les petits airs, les petits danses et les petits chœurs dont M. Gaston Serpette a agrémenté la légende mise en œuvre par M. Paul Ferrier ont paru plaire infiniment au public, qui en a redemandé plusieurs.

PETITES CAUSES DU JOUR

PAUL VERLAINE

RÉQUISITOIRE. — « Après Cladel, Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé — Verlaine!

« La Belgique est cruelle; toutes nos gloires, elle les accapare.

Nous rendra-t-elle du moins Verlaine — cette fois-ci? Je ne m'y fierais pas.

« Les journaux de Bruxelles rapportent que le poète triomphe, lit ses vers, raconte ses prisons, commente sa conversion, baguenaude et conférence...

« Cependant, à Broussais, les internes se morfondent et ne dissimulent pas leurs inquiétudes, sur les suites de ces « franchises repeues d'un pauvre souffreteux », comme eût dit Villon, ce grand Villon qui rinait jadis en sa prison de Meung, comme naguère Verlaine en celle de Mons... Si c'était la seule analogie qu'il y eût entre eux!

« Je demande l'extradition de Paul Verlaine. »

PLAIDONNIE. — « Pourquoi? La joie d'enfant du bon Verlaine, vêtu de noir, lingé de blanc, chaussé de vernis; sa grimace, devant le verre d'eau sucrée du conférencier, alors cela ne vous désarme pas?

« Vous reprochez à l'auteur des *Fêtes galantes* de « bien disner pour une chanson, sans desbourser pas un denier ». Qu'en savez-vous? Il est homme, au contraire, à payer de sa personne, à reconnaître délicatement l'hospitalité qu'un peuple généreux lui octroie. Il a déjà célébré l'avènement de la jeune littérature belge en France. C'est quelque chose.

« Ah! je l'entends d'ici, lisant les pièces les plus célèbres de *Parallèlement...* « J' tiens ça d' papa... » Et c'est Villon. Puis, exalté, offrant à la Vierge Marie les plus belles inspirations de *Sagesse*: « J' tiens ça d' maman... » Et c'est Marceline Desbordes-Valmore, de qui Verlaine a dit qu'elle est la seule femme de génie du siècle.

« Quoi de plus touchant, que ce poète au milieu de sa famille? »

VERDICT. — « L'extradition est accordée. Verlaine sera ramené à l'hôpital Broussais, pour y expier sa débauche de conférences à l'étranger. »

LE GREFFIER D'AUDIENCE : L. D. (*Journal.*)

PETITE CHRONIQUE

LE SALON DES XX sera, en raison du succès qu'il obtient, prolongé de huit jours. La clôture est irrévocablement fixée au dimanche 26 mars.

Aussitôt après la clôture de leur Salon, les XX expédieront leurs œuvres à Gand où elles seront exposées dans les locaux du *Cercle artistique*. Cette exposition — la première exposition d'ensemble des XX hors de Bruxelles — s'ouvrira le dimanche de Pâques, 2 avril, à 10 heures du matin.

Les membres de la Section d'art de la Maison du Peuple, au nombre d'une soixantaine, ont visité dimanche dernier le Salon des XX. Ils ont été reçus par MM. Octave Maus, Fernand Khnopff, Paul Du Bois et Théo Van Rysselberghe, qui les ont pilotés dans les galeries de l'exposition et qui leur ont donné les renseignements utiles. Ils se sont vivement intéressés aux objets d'art et d'art industriel exposés et ont prié M. Emile Vandervelde de remercier les XX en leur nom, ce dont il s'est acquitté en excellents termes.

LE BON CHAMPAL! Voici ce qu'il a mis dans *la Réforme*, l'ineffable et blond reporter, si facile pourtant aux maladifs enthousiasmes. On sait le succès de l'exposition des vingtistes. Voici comme, au début, la jugeait ce prophète à rebours :

« La dixième exposition des XX, qui s'est ouverte samedi après-midi, marque une déchéance nouvelle chez les vingtistes victimes des théories et des procédés bizarres auxquels ils ont sacrifié leur talent et leur personnalité. Quelques envois d'artistes étrangers

sont, par contre, fort intéressants et rachètent partiellement l'impression douloureuse que l'on éprouve à la vue de cette nouvelle manifestation du pointillisme bruxellois. »

On lit dans *la Réforme* : « L'administration des chemins de fer a décidé d'ouvrir un concours pour la nouvelle affiche illustrée destinée à publier sous un aspect aimable les avantages anciens et nouveaux de la ligne de bateaux d'Ostende à Douvres. Trois prix seront décernés aux artistes qui se seront le plus distingués dans cette intéressante joute : le premier sera de 1,000 francs, le deuxième de 600 francs, enfin le troisième de 300 francs. Cette intelligente réclame coïncidera avec l'entrée en service des deux nouvelles malles modèles, commandées par l'Etat, l'une aux établissements Cockerill, l'autre à une maison écossaise. »

Nous aussi approuvons de grand cœur l'initiative de M. Vandepereboom. Le tempérament flamand, expansif, coloriste, exubérant, a tout ce qu'il faut pour réussir dans cet art devenu si pompeux et si charmant. Rubens a été un décorateur admirable. Jordaens eût été un illustre affichiste.

Des peintres comme Ensor, Schlobach, Lemmen, Laermans peuvent hardiment tenter l'aventure et ajouter ce nouveau fleuron à la renaissance de l'art en Belgique.

On lit dans *le Journal des Tribunaux* :

« Charles Van der Stappen vient de terminer une œuvre charmante et touchante. C'est un *In memoriam* pour Alexandre de Burlet, le cher et grand confrère qui était à la tête du Jeune Barreau catholique, résumant et exprimant, avec de si superbes allures, les idées de progrès et de transformation qui animent ceux qui en composent la partie la plus sympathique et la plus brillante. Quel malheur qu'un tel homme ne soit plus là, quelle impulsion et quel élan il donnerait au mouvement ! Avec quelle autorité désintéressée et ardente il le dirigerait. Heureusement que notre confrère Alexandre Braun s'efforce à imiter cette forte et féconde tradition.

Charles Van der Stappen a établi son œuvre en un cartouche quadrangulaire à deux faces, en bronze. D'un côté, une figure de femme, affaissée, mélancolique, tenant à la main un rameau brisé, encore verdoyant, exprimant la tristesse d'une mort prématurée. De l'autre, cette inscription : POUR URISER SON CŒUR VAILLANT, IL FALLUT LA MORT. Et les dates qui ouvrirent et fermèrent cette belle existence inachevée : 1844-1891, — avec une branche de chêne, symbole de force et de courage.

Ce souvenir sera confié durant quelques jours à notre bibliothécaire, M. De Boelpaep, au Palais. Nos confrères pourront l'admirer au Palais, dans la salle du conseil de l'ordre. »

Nous avons vu cette œuvre. Elle est digne de l'artiste raffiné et de l'ami fidèle que fut toujours Charles Van der Stappen. Elle sera précieuse pour tous ceux qui ont connu l'incomparable avocat qui l'a suggérée.

M. Eugène Ysaye vient d'être engagé par la Société des Concerts (Conservatoire de Paris), pour le concert du 30 mars. Après le grand succès remporté par l'artiste, l'an passé, avec son prestigieux Quatuor, nul doute que M. Ysaye ne soit apprécié du public parisien comme il le mérite.

M. Maurice Rosenthal, un pianiste dont la réputation est très grande en Allemagne, donnera mercredi prochain, à 8 heures, à la Grande Harmonie, un *piano recital* dans lequel il fera entendre des œuvres de J.-S. Bach, Schubert, Weber, Schumann, Chopin, Liszt et Brahms.

M. Henri Heuschling, dont les auditions annuelles sont toujours très suivies, donnera vendredi prochain, 24 mars, à 8 h. 1/2, un concert à la salle Marugg avec le concours de M^{lle} Maria Michaux, la jeune cantatrice qui s'est fait entendre dernièrement au Salon des XX, et de M. Louis Miry, violoncelliste.

M. Lucien Pissarro vient de publier à Londres un album de gravures sur bois, en noir et en couleurs, dont quelques-unes ont été vues l'an dernier au Salon des XX. L'album contient douze planches, tirées à 12 exemplaires seulement. Il est mis en vente à 150 francs.

Un autre album, contenant six lithographies originales dessinées

sur pierre par M. Charles-H. Shannon, et tirées à petit nombre par l'artiste, a été mis en vente en même temps. Six exemplaires à 100 francs sont dans le commerce. Il n'a été tiré que huit exemplaires de l'album complet.

S'adresser pour l'une ou l'autre de ces raretés chez M. Shannon, the Vale, Chelsea (Londres), ou à Paris, chez M. Durand-Ruel, 16, rue Laffitte.

De nouvelles galeries d'exposition, *The Grafton Galleries*, viennent de s'ouvrir à Londres, sous la direction de M. F.-G. Prange dont nous avons annoncé le séjour à Bruxelles, où il s'est mis en rapport avec un grand nombre d'artistes belges. Ceux de nos peintres qui exposent en ce moment à Londres sont M^{mes} B. Art, E. Beernaert et H. Ronner, M. E. Claus, A. De Vriendt, L. Frédéric, A.-J. Heymans, Hoeterickx, F. Khnopff, J. Mayné, C. Meunier, F. Rops, Th. Van Rysselberghe, E. Van Leemputten, I. Verheyden, Th. Verstraete, R. Wytman.

Quelques prix de la vente A. Johnston, à New-York : Delacroix, *Tigre et Serpent*, 32,500 fr. ; Dupré, *Bœufs allant à l'abreuvoir*, 9,000 fr. ; Troyon, *Animaux conduits au pâturage*, 5,500 fr. ; Diaz, *Jour nuageux*, 7,000 fr. ; Delacroix, *Butaille*, 14,500 fr. ; Breton, *Moissonneur au repos*, 6,500 fr. ; Jacque, *Berger et moutons*, 13,625 fr. ; Corot, *Mare et saules*, 10,000 fr. ; Dupré, *Chaumière près d'une rivière*, 7,500 fr. ; Rosa Bonheur, *Paysage et bétail*, 6,000 fr. ; Cazin, *Jour d'octobre*, 12,500 fr. ; Rousseau, *Environs de Baybizon*, 11,000 fr. ; Daubigny, *Coucher de soleil*, 13,500 fr. ; Diaz, *Clairière*, 13,000 fr. ; de Neuville, *Avant-poste*, 10,750 fr. ; Corot, *Près de Ville-d'Avray*, 17,000 fr. ; Breton, *Jour d'été*, 12,750 fr. ; Isabey, *Marine*, 12,000 fr. ; Bouguereau, *la Littérature et l'Art*, 17,500 fr. ; Dupré, *Chêne près de la rivière*, 37,500 fr..

GALERIE DU CONGRÈS

Rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

Mercredi, 29 mars 1893, à 2 heures de relevée, aura lieu sous la Direction de M. EMILE CLAREMBAUX, la

VENTE DES TABLEAUX

aquarelles et dessins délaissés par

JOSEPH STEVENS

Exposition : lundi 27 et mardi 28 mars, en la Galerie du Congrès, de 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10.15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots: **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption. **AVIS.** — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ORPHÉE. — L'ANCIENNE « SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS » DE BRUXELLES (suite et fin). — CONFÉRENCE DE M. THÉODORE DE WYZEWA. — BAINS DE SONS, par l'Ouvreuse du Cirque d'Été. — CONCERT ROSENTHAL. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITES CAUSES DU JOUR. *Camille Lemonnier*. — PETITE CHRONIQUE.

ORPHÉE

Jean-Jacques Rousseau écrivait, après avoir écouté *Orphée* : « Puisqu'on peut avoir un si grand plaisir pendant deux heures, la vie doit être bonne à quelque chose. »

Un siècle a passé, et nous voici, malgré les modifications profondes qui se sont produites dans notre manière de sentir et de penser, malgré les révolutions qui ont bouleversé l'état social, subissant à notre tour le charme impérieux de Gluck. Avouons-le ingénument : hormis les représentations de Bayreuth, aucun spectacle ne nous a ému plus délicieusement que la représentation d'hier, la plus parfaite que nous ait offerte le Théâtre de la Monnaie. Et volontiers nous dirions avec M^{lle} de l'Espinasse : « L'impression que j'ai reçue de la musique d'*Orphée* a été si profonde, si sensible, si déchirante, si absorbante, qu'il m'était impossible de

parler de ce que je sentais : j'éprouvais le trouble, le bonheur de la passion ; j'avais besoin de me recueillir, et ceux qui n'auraient pas partagé ce que je sentais auraient pu croire que j'étais stupide. Cette musique, ces accents attachaient du charme à la douleur et je me sentais poursuivie par ces sons déchirants : J'ai perdu mon Eurydice... »

Ce radieux chef-d'œuvre, dont les auditions du Conservatoire, forcément restreintes au seul élément musical, ne nous avaient donné que le soupçon, (et pourquoi ne pas confesser qu'*Orphée* présenté sur une estrade de concerts nous avait toujours paru long ?) est apparu dans la sérénité de son éclat tranquille, dans la lumière discrète qui le baigne. L'action, le geste, le décor, le rythme des attitudes et des danses s'unissent si étroitement à la déclamation lyrique, au chant et au commentaire symphonique de l'orchestre, que ces éléments divers forment un tout désormais indissoluble. Jamais nous n'avons mieux pénétré la vérité de ce principe, exposé par le maître lui-même, et dont s'est inspiré Wagner pour la création des chefs-d'œuvre par lesquels il a glorieusement poursuivi et développé le plan admirable de Gluck : « J'ai voulu réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus. Je pense qu'elle doit ajouter à

l'autre ce qu'ajoutent à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord des lumières et des ombres qui animent les figures sans en altérer les contours.

En quelques lignes, Gluck a ainsi tracé le programme du drame lyrique. Une audition d'*Orphée* suffit à démontrer la justesse de cette théorie et à mettre en relief les aberrations de goût dans lesquelles a versé l'opéra romantique sous la conduite de Rossini et de Meyerbeer.

Orphée, bien que centenaire et plus que centenaire (la partition en fut composée de 1762 à 1764), garde une fraîcheur et une jeunesse inaltérables. La sincérité de l'accent musical en fait pour les compositeurs actuels, que préoccupe à juste titre l'adaptation stricte de la phrase mélodique aux situations du drame, un modèle précieux. On ne pourrait, pensons-nous, trouver, en ces quatre actes, le plus petit écart entre le sens du texte prosodique et le tissu mélodique qui lui sert de vêtement. C'est — et il convient d'insister sur ce point — cette précision dans l'emploi de la langue musicale qui donne en grande partie aux œuvres de Gluck leur haute valeur et leur portée émotionnelle.

Ajoutez-y l'unité de la conception, la variété des moyens d'expression, la noblesse de l'inspiration, la logique et la puissance dans le développement psychologique des caractères et vous aurez le secret de l'étonnante beauté qui nous charme dans *Orphée*.

La forme en est d'ailleurs d'une simplicité toute archaïque. Gluck a bâti ses partitions sur de larges et solides assises, les chœurs, auxquels il a donné une importance relativement considérable. Sur ces bases s'élèvent les récits, dont le dessin expressif, architectural pourrait-on dire, loin de ralentir l'intérêt comme les piètres récitatifs usités dans les opéras issus de l'école italienne, soulignent avec intensité les sentiments dont sont animés les personnages. Les airs s'épanouissent ensuite en fleurs de lumière, toujours maintenus dans l'ordonnance générale de l'œuvre et combinés harmonieusement avec la décoration ornementale de l'ouvrage. Car l'ordre et le goût, ces qualités du XVIII^e siècle, sont une des caractéristiques du chevalier et donnent à ses œuvres une aristocratie particulière.

La musique de scène, les ballets, rigoureusement écrits dans le style de l'œuvre, concourent à former un ensemble pondéré, savamment disposé en jardins bien plantés, aux allées symétriques, aux pelouses rectilignes.

Faut-il parler de l'instrumentation qui donne à *Orphée* une couleur si riche et une si vivante allure? Nécessairement privé des ressources que les découvertes modernes de l'acoustique ont apportées à la musique, Gluck a eu néanmoins des trouvailles de génie. Il a animé l'orchestre, il a transformé la plupart des instruments, muets avant lui, en interprètes vivants

dont la voix pleure, chante et rit avec la même intensité que la voix humaine. Nous avons publié à ce sujet une étude développée à laquelle les représentations de la Monnaie donnent de l'actualité et qui nous dispensent d'insister davantage (1).

On remarquera enfin qu'*Orphée* est dénué du fatras des duos, trios, quatuors et quintettes qui encombrant les partitions de l'époque romantique et qui sont en absolue contradiction avec l'esthétique du drame musical. Il n'y a dans l'œuvre qu'un *Terzetto*, et encore ne figure-t-il pas dans la partition française. Il existait dans la partition italienne de 1764 (la partition française ne parut que dix ans après) et M. Gevaert, sous la direction savante duquel s'est fait le travail des répétitions et de la mise au point au Théâtre de la Monnaie, a cru intéressant de le restituer. Il aurait pu s'en dispenser, car ce morceau n'a qu'une valeur purement décorative et ne se rattache pas à la trame musicale de la partition. L'interprétation médiocre qui en a été donnée a fait regretter davantage cette ajout inutile.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule modification qui ait été apportée au texte parisien d'*Orphée*. Nous avons eu sous les yeux un des exemplaires de la partition confiée aux interprètes. Elle renferme de nombreuses corrections, fruit d'un minutieux travail de comparaison et de recoulement nécessité par les altérations qu'a subies la version originale en passant par les mains d'éditeurs peu scrupuleux.

Les changements les plus importants portent sur la suppression de l'ouverture, qui ne se rapporte guère à l'ouvrage et revêt un caractère beaucoup plus léger que celui-ci; sur l'adjonction, à la fin du premier acte, du ballet des Furies qui, précédemment, n'était pas dansé et qu'on se bornait à jouer, rideau baissé, pendant l'entracte (ce qui valait beaucoup mieux que de représenter les Furies par de jeunes personnes court-vêtues qui dansent un cramignon à l'entrée des Enfers); enfin sur l'intromission, à la fin de l'ouvrage, d'un chœur extrait d'*Echo et Narcisse* qui sert d'épilogue au 4^e acte.

Orphée n'ayant plus été joué à Bruxelles depuis 1808 (la première représentation en fut donnée en 1776, sous la direction de Visthumb), il nous serait difficile, même en interviewant les abonnés les mieux renseignés du théâtre, de décider si ces remaniements sont justifiés.

Ce qui est hors de doute, c'est qu'*Orphée*, tel qu'il est représenté, et malgré quelques imperfections de mise en scène et d'interprétation, forme un spectacle d'une incomparable splendeur, dans lequel l'esprit se retrempe comme dans un bain rafraîchissant. Il laisse dans la mémoire le souvenir d'une œuvre d'art parfaitement

(1) Voir *L'Art moderne* du 5 avril 1885.

belle, qui a la clarté et la sobriété du génie. La seule impression à comparer à celle d'une pareille audition est l'émotion que provoque la vue soudaine, en telle obscure bourgade italienne, d'une fresque de quelque artiste primitif, où tout est équilibré, précis et expressif.

Depuis longtemps on sollicitait cette reprise : nous-même l'avons maintes fois réclamée. Diverses circonstances l'ont fait différer. Et tout d'abord le lièvre, sans lequel on ne fait point de civet, manquait. La direction songea jadis à M^{lle} Bernardi pour remplir le rôle d'Orphée, mais elle fut reconnue insuffisante. M^{me} Blanche Deschamps était tout indiquée. Elle quitta Bruxelles avant qu'on eût pu monter l'ouvrage. Et cependant les chœurs étaient prêts, l'orchestre avait commencé ses études. Vint, cette année, M^{lle} Armand. Sa voix superbe, son instinct dramatique, son intelligence de la scène, sa nature exceptionnelle de musicienne et de cantatrice la prédestinaient à créer la figure poétique et passionnée de l'époux d'Eurydice. Et grâce à elle, *Orphée* a revu le jour, après une éclipse totale qui a duré quatre-vingt-cinq ans.

M^{lle} Armand a pleinement réalisé toutes les espérances. Elle a chanté et joué son rôle en grande, en très grande artiste. Elle y a mis une sincérité d'accent, une délicatesse de nuances, une émotion pénétrante qui la placent, d'emblée, au premier rang des artistes de dramé lyrique. Dans les parties purement mimées, entre autres en ce délicieux acte des Champs-Élysées qui est la merveille de cette merveille et qui est mis en scène avec un goût parfait, elle a eu des attitudes, des gestes, des mouvements adorables d'ingénuité. On eût dit le jeune Parsifal environné des floramyès. Aussi son succès a-t-il été extraordinaire. On ne s'est pas lassé de l'acclamer et de la rappeler.

M^{lle} Lejeune chante le rôle d'Eurydice d'une voix agréable, en musicienne et en cantatrice de goût. M^{lle} Van Hoof est une jolie ombre heureuse, et n'était M^{lle} Darcelle (l'Amour) dont la grâce ne rachète pas ce que son chant et la monotonie de sa mimique ont d'insuffisant, l'ensemble serait à peu près irréprochable.

La direction a gratifié *Orphée* de quatre décors neufs dont les trois premiers — et principalement celui des Champs-Élysées — sont fort artistiques. Le Temple de l'Amour seul nous a paru d'une composition malheureuse et d'une couleur criarde. Chœurs et orchestre, sous la direction de M. Flon, ont été excellents, et vraiment cette représentation relève, d'un coup, le prestige du Théâtre de la Monnaie, qui avait besoin d'une revanche.

Vaici donc *Orphée* rétabli au répertoire. Rappelons à ce propos ce que nous disions naguère au sujet d'un autre chef-d'œuvre, *Armide* : « Les grandes œuvres sont comme les étoiles fixes. Elles ne bougent pas et leur lumière est inaltérable. Et pourtant elles ont beau

être immobiles, elles n'ont pas toujours le même aspect et ne se montrent pas toujours au même point du ciel. Parfois elles disparaissent pendant des périodes entières, mais quand elles remontent sur l'horizon, leur éclat est aussi pur qu'au premier jour et tout cède devant elles. C'est que si elles n'ont pas changé, notre propre mouvement, et souvent nos erreurs et nos modes, nous les ont rendues pour un temps invisibles. Mais aussitôt qu'il nous est donné de nouveau de les apercevoir, nous retombons sous le charme, et il n'arrive à l'esprit de personne de méconnaître leur céleste beauté (1). »

Et maintenant que la voie est ouverte, que le public, y compris Messieurs les abonnés, a fait à *Orphée* un accueil triomphal, pouvons-nous espérer voir peu à peu compléter le cycle des œuvres de Gluck ? Les deux *Iphigénie*, *Alceste*, *Armide* ne remplaceraient-ils pas avantageusement *Cavalleria Rusticana* et *Werther* ?

L'ancienne « Société des Beaux-Arts » de Bruxelles (2).

Il y a alors une lacune dans le registre des procès-verbaux jusqu'en 1817, au moment où l'on donne le programme du concours nouveau. Il est daté de La Haye, 21 décembre 1817, et signé par le président de la Société des Beaux-Arts, ministre du Waterstaat, le duc d'Ursel, et par le secrétaire honoraire de la société, maître des comptes, J.-B. Picard.

J'ai fait grâce aux lecteurs des programmes, des concours et des expositions depuis l'an 1811, pour ne pas allonger cette notice. On trouvera cependant dans le fatras des procès-verbaux des indications utiles pour l'histoire de l'art dans notre pays.

La Société des Beaux-Arts avait grandi dans l'opinion publique après 1815. On la considérait presque comme officielle, car, je vois, que, de La Haye, on demandait administrativement, de la part du ministre de l'instruction publique, au duc d'Ursel de vouloir transmettre une note descriptive destinée à paraître dans l'*Almanach officiel* du royaume. Le duc d'Ursel envoie alors les lignes suivantes :

« BRUXELLES.

« Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts.

« Cette société fut établie en 1811. Son but est l'encouragement des beaux-arts et notamment de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Elle ouvre alternativement avec Gand et Anvers un salon d'exposition et de concours, et admet à ce salon tout objet d'art exécuté par des compositeurs vivants. Le prochain salon sera ouvert en 1821.

« La société se compose de membres souscripteurs et de membres honoraires choisis parmi les artistes qui présentent au salon les plus beaux ouvrages ; elle achète la production qu'elle distribue parmi ses membres ; envoie en France et en Italie les élèves qui montrent des dispositions heureuses, et décerne au mérite des prix et des médailles.

« Protecteur : Le Roi.

« Commission de la société : Le duc d'Ursel (G.-C. 2), président ; Vanhulthem ✱, vice-président ; Meeus ✱, trésorier ; Picard (J.-B.), secrétaire.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1882, p. 90.

(2) Suite et fin. — Voir nos deux derniers numéros.

« *Membres du conseil* : Le baron de Secus ✕; Tyberghien, Pollart de Canivris; Lens ✕; Godecharle. »

En fouillant dans ces vieilles paperasses, j'y ai découvert le règlement de la société qu'on croyait perdu. En voici le texte :

RÈGLEMENT

1^o La Société Royale des Beaux-Arts de Bruxelles est placée sous la protection spéciale de Sa Majesté;

2^o Le nombre de ses membres est indéterminé; leur souscription est annuelle et volontaire; elle continue de fait aussi longtemps que le sociétaire n'y renonce pas; elle est encore due pour l'année pendant laquelle le renon se fait;

3^o Le minimum de cette souscription est de 10 florins des Pays-Bas par an; elle peut être élevée à volonté. Un collecteur est établi pour en recevoir le montant chez les sociétaires sous quittance du trésorier. Il suffit, à l'amateur qui désire y participer, de s'adresser, soit à ce trésorier, soit au secrétaire ou à un membre quelconque de la Commission;

4^o La signature des membres de la Société et le montant de leurs souscriptions sont consignés dans un registre tenu à cet effet;

5^o Les fonds sont employés à des Prix de concours, des frais de Salon, à l'envoi de élèves en Italie, en achat d'objets d'art et autres encouragements de même nature;

6^o Une Commission administrative et permanente est chargée de l'économie des finances.

Cette Commission est nommée par les sociétaires, lorsque la place de trésorier ou celles de deux membres du Conseil sont vacantes, les votes pour leur remplacement sont demandés à domicile chez tous les membres effectifs. Les fonctions de la Commission sont remplies à titre gratuit;

7^o Elle rend d'époque en époque à ses mandataires compte de l'emploi des deniers;

8^o Le Salon de Bruxelles est ouvert tous les trois ans, en alternant avec Anvers et Gand;

9^o Un programme, publié en temps utile, indique les objets du concours auquel les belges seuls sont appelés; et les bases de l'Exposition où sont admises les productions des artistes vivants, sans distinction de patrie;

10^o Les frais de concours et du Salon, ainsi que la pension des élèves à l'étranger étant assurés, le restant en caisse sert à l'achat d'objets d'art au Salon;

11^o Les achats se distribuent entre les sociétaires par la voie du sort, à leur intervention, s'ils le désirent, et à raison d'une action pour 10 florins, de deux actions pour 20 florins et ainsi de suite, les fractions intermédiaires ne comptant pas. Le numéro ou les numéros placés sur la quittance de souscription de l'année pendant laquelle se fait le tirage, tiennent lieu d'action; à défaut du recouvrement des souscriptions de la même année en temps utile, les numéros de l'année précédente les remplacent. En général ces numéros restent les mêmes pour les anciens membres;

12^o La liste des souscripteurs est publiée avec la notice des objets d'exposition;

13^o Ils reçoivent des cartes d'entrée lors de la distribution des prix;

14^o La Société ayant spécialement pour but l'encouragement des beaux-arts, n'admet pas les artistes parmi ses membres effectifs; cependant elle décerne, par le canal de sa Commission, le

titre de membre honoraire à ceux de ces artistes qui se font remarquer au Salon par des talents supérieurs.

Dans la séance du 4 février 1823, furent nommés membres de la Commission :

Trésorier : M. Mecus junior (futur gouverneur de la Société générale), en remplacement de son père décédé.

Membres : le baron Joseph d'Hooghvorst, chambellan (futur membre du Gouvernement provisoire en 1830) et le comte François de Robiano, chambellan, en remplacement de MM. Bosschaert et Lens, décédés.

M. Tyberghien étant mort à son tour, et MM. Pollart et J.-B. Picard désirant se retirer « pour motifs de santé », on procéda, le 20 février 1827, à de nouvelles élections. Furent élus : le baron de Wellens père, bourgmestre de Bruxelles, le vicomte de Beughem aîné et M. de Foestraete. M. de Beughem devint secrétaire en remplacement de J.-B. Picard.

Au mois d'avril, M. de Wellens fut élu vice-président en remplacement de M. van Hulthem, démissionnaire.

Je glane encore ces quelques renseignements :

Dans une lettre du 24 janvier 1824, M. Picard, encore secrétaire, écrit à M. Vervloet, « peintre pensionnaire de la Société à Rome », pour l'inviter à envoyer au prochain Salon. Il lui dit aussi que la société verrait avec plaisir que « MM. Kessel, Woogd, Terling, « Verstappen, Hanselaar, Maes et les autres artistes belges, actuellement à Rome, la missent, par l'envoi de quelques-unes de leurs « compositions, à portée d'apprécier leurs talents ».

Voici les résultats de ce concours de 1824 :

Peinture. — Prix : Louis Picqué, de Deynze, pour son *Vieue Tobie bénissant son fils*.

Accessit : François-Antoine Bodumont, élève de Paelinck, pour sa *Reconnaissance d'Orèste et d'Electre*.

Figures demi-nature. — Prix : Désiré de Fiennes, d'Anderlecht, élève de Paelinck, pour son *Edipe au désespoir*.

Accessit : Ant. Bodumont, déjà nommé, pour son *Léonidas et Chombroles (?)*.

Conversation. — Prix : Charles Brias, de Malines, pour sa *Scène burlesque au cabaret*.

Accessit : M^{lle} Félicité Sommé, d'Anvers, pour sa *Scène de famille dans un jardin*.

Sculpture. — Prix, à l'unanimité, à Jean-Lambert Salare, professeur à l'Académie de Liège, né à Ans, pour son *Philoctète décochant une flèche à Ulysse*.

Architecture (un hospice d'aliénés). — Prix : François-Joseph Goetgebuier, jeune, de Gand, élève de Roelant.

Accessit : Joseph Guislain (plus tard, célèbre aliéniste), docteur en médecine, né et domicilié à Gand.

Dessin de composition. — Prix, à l'unanimité : Ange Franivis, de Bruxelles, élève de son père, pour la *Tunique ensanglantée de Joseph portée devant Jacob*.

Gravure. — Prix : Joseph Ifuinu, de Malines, pour la *Tour de la cathédrale d'Anvers*.

Accessit : François de Hondt, de Bruges, pour le buste du médecin Van Hende.

Paysage. — Prix : J.-B. de Jonghe, professeur à l'Académie de Courtrai.

Accessit : Philippe Gallens, de Bruxelles.

Le Salon de 1824 a coûté, « frais de toute espèce ».	1,000 00
Prix, médailles et distribution	4,000 00
Total.	5,000 00

La Société d'amateurs achète, en 1824, 14 tableaux (de 50 à 780 fr.) pour 3,610 fr.

De son côté, la Société achète 16 tableaux pour 4,972 fr. (de 50 à 636 fr.).

Le 7 octobre 1825, le duc d'Ursel écrit à M. le chevalier de Reinhold, ministre du Roi, à Rome, pour lui recommander M. de Fiennes, envoyé par la Société dans la ville éternelle. Déjà M. de Landsheer, fils du professeur à l'Académie de Bruxelles, était pensionnaire de la Société en Italie.

N'oublions pas de remarquer que le gouvernement, après 1815, encouragea la Société de ses maigres subsides. Je lis dans une circulaire de la Commission, en date du 29 août 1829, que le gouvernement, ayant assigné des fonds pour l'acquisition de tableaux en 1833, sans étendre sa générosité à l'année 1830, la dite Commission a résolu (séance du 25 août 1829) d'ajourner le concours nouveau à 1833, et de se borner en 1830 à organiser une simple exposition qui coïncidera, dit-elle, avec celle des produits de l'industrie nationale. Il y avait donc déjà à cette époque des expositions industrielles.

Le dernier document que j'aperçoive dans les registres est une lettre du duc d'Ursel au comte de Liedekerke-Beaufort, le priant de prendre, encore une fois, la présidence du comité d'achat. C'est une lettre du 4 août 1830.

La veille de la révolution.

Le lendemain de 1830, la Société des *Beaux-Arts* était morte.

HAULLEVILLE.

Conférence de M. Théodore de Wyzewa.

Au Cercle. Public peu nombreux. Le socialisme, même sur une affiche, ferait-il peur ?

Conférence, comme toute, anodine. Remarques quelconques sur Malon, Guesde, Bebel, Dömela-Niewenhuis; remarques nombreuses sur Max Vollmar et William Morris. Ces deux derniers seraient de véritables grands esprits — les seuls — que M. de Wyzewa aurait rencontré dans son enquête sur le socialisme à travers l'Europe.

On se souvient de cette enquête. Un journal parisien en chargea M. de Wyzewa, qui revint de voyage avec, entre ses mains, un bouquet d'articles très intéressants, d'une littérature de voyage finement et clairement dessinée. Deux de ces articles ont été en partie lus par M. de Wyzewa.

Les idées du conférencier sur le socialisme sont nettes. Il n'en admet qu'un seul, celui du comte Tolstoï. On le sait composé d'abnégation personnelle, d'altruisme pratique, de sincérité et de bonté totales. Certes ce socialisme a ses théories : suppression des armées, fraternité entre peuples, abolition des exils et des prisons, ruine du capital, etc. Mais ce qui distingue le comte Tolstoï des autres chefs socialistes, c'est l'exemple qu'il donne; c'est la mise en pratique immédiate de sa doctrine, c'est le travail manuel auquel il se livre, c'est le rang de travailleur auquel il est descendu, c'est la charité et la bonté devenues sa vie. Les autres chefs du socialisme tendent tout au contraire à devenir des politiciens, des hommes d'opposition, des leaders d'un parti dont l'am-

bition est d'arriver au pouvoir et de dominer. Aussi l'écart s'élargit-il de plus en plus entre ses chefs et la masse qui les prit pour porte-voix. Bientôt tous liens seront brisés et le socialisme anonyme, agissant non plus par ses dirigeants mais par lui-même, deviendra plus instinctif, plus soudain, plus formidable. L'action sera abandonnée aux troupes et ce ne seront plus par des paroles mais par des explosions et des ruines qu'elles manifesteront leurs vouloirs et leurs programmes.

La force négative, la force sourde, la force à travers tout sera leur unique mode d'action.

Le socialisme ainsi entendu est avant tout anarchique et constater ce changement c'est tout simplement, bien que M. de Wyzewa ne l'ait point dit, admettre qu'aujourd'hui c'est l'anarchisme qui seule devient sociale.

Avec de telles idées l'unique salut réside dans les théories du comte Tolstoï. Seule chez lui une direction d'accord avec les principes d'égalité immédiate, existe. Et M. de Wyzewa, bien qu'il ne se dissimulât point qu'il prêchait dans le désert, a vaillamment engagé les membres du Cercle à lire et, si possible, à imiter Tolstoï. Jusqu'à cette heure aucune conversion n'a eu lieu.

M. de Wyzewa parle clairement, distinctement, logiquement. Parfois un petit sourire sceptique, qui ne semble être qu'une sorte de concession au public. Au fond, nous croyons M. de Wyzewa très sincère et très convaincu. Et courageux dans son attaque à la science, « tueuse de l'oraison », comme disait Verlaine. Et tueuse aussi de la joie, du repos, de la tranquille contemplation, du bonheur de vivre, de la beauté et peut-être, définitivement, un jour, de l'art lui-même.

BAINS DE SONS

par l'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ. Paris, H. Simonis-Empis.

Le gai Willy a réuni de nouveau, en un joyeux volume, ses *Lettres de l'Ouvreuse du Cirque d'Été*; cette fois sous le titre : *Bains de sons*. Ces lettres qui au premier abord pourraient peut-être ne sembler qu'un amoncellement d'abracadabrants calembours, certes plus tard prendront une très curieuse place dans l'histoire de la musique à Paris. Il appartient donc à *l'Art moderne* de les signaler tout particulièrement et d'établir dès à présent leur essentielle portée.

Elles peuvent être considérées comme constituant l'avènement dans la presse quotidienne parisienne de la *chronique des concerts*. Autant effectivement les plus menus détails, les moindres potins de coulisses sont jetés en pâture à la curiosité avide des lecteurs, autant les plus glorieuses fêtes musicales sont bannies et jugées choses insignifiantes.

Les vigilants directeurs des journaux veillent à éloigner les échos que tenteraient peut-être d'y glisser, parfois, quelques courageux écrivains; et la raison est toujours : *qu'il ne faut pas embêter les lecteurs*.

C'est pour enfreindre cette rigoureuse consigne qu'Henry Gauthier-Villars, un érudit et charmant poète, a entrepris la tâche ardue de faire prendre aux liseurs parisiens l'habitude de s'intéresser également aux *faits et gestes* musicaux, sans « embêter ». Alors, sous l'avalanche des plus excessives cocasseries se dégage un goût pur, un goût impeccable, le bon goût absolu. L'amusant Willy cache un critique au jugement certain et ferme, montre une connaissance approfondie des grandes créations, un sens parfait de

la musique et une étude intelligente des éléments qui constituent cet art.

Telles pages, d'une drôlerie extrême, seraient à citer pour les vérités qu'elles enferment, comme par exemple, *On demande un opéra*, où *L'ouvreuse*, s'adressant aux élèves du Conservatoire, les implore à faire un opéra, un opéra vieux jeu : « Bons élèves du Conservatoire, nourrissons de tels ou tels chers maîtres, qui n'avez ni conception d'art, ni sentiment personnel, ni rien de ce qui révèle les créateurs... De quel droit tentez-vous de reproduire ce qui est délimité, parfait, unique, et ce dont vous n'avez pénétré ni l'origine, ni la nature, ni la signification?... »

« Vous êtes « avancés », c'est vous qui le dites. Vous l'êtes, oh oui ! vous l'êtes grotesquement. Nous savez votre métier de musicien, assez pour en être les esclaves... »

N'est-ce point applicable à tous ceux qui se sont, comme le dit Willy, *fortifiés en l'incurable incompréhension de Wagner*? Je voudrais pouvoir transcrire le chapitre en entier. »

Voici donc un livre curieux, qui est venu nous apporter plus que des critiques mêmes : un peu de l'atmosphère de là-bas, car ce sont parfois de petits pastels où nous revoyons le public des concerts parisiens lui-même, où nous retrouvons des fêtes communes et amies, tels d'Indy, Clausson, Chabrier, le noir Pougeaud, et les autres, parfois croqués admirablement en quelques fins et légers traits de plume. Erg. S.

CONCERT ROSENTHAL

M. Maurice Rosenthal a émerveillé son auditoire, mercredi, par un mécanisme foudroyant et une vélocité déconcertante. Virtuose dans toute la force du terme, M. Rosenthal exécuté sur le piano, avec une sûreté prodigieuse, les tours de force les plus périlleux. C'est du trapèze plus que de la musique, et l'on se demande si les travaux d'Hercule qu'il a fallu accomplir pour parvenir à un pareil résultat sont compensés par le but artistique atteint.

La fantaisie de Liszt sur *Don Juan* (pauvre Don Juan ! pauvre Mozart ! atteint, sous les doigts implacables de M. Rosenthal, les limites où l'art pianistique se confond avec la gymnastique aérienne.

La valse en ré bémol de Chopin, triomphe des élèves du Sacré-Cœur, se transforme sous ses doigts en étude de concert. Le premier thème est joué en tierces, en sixtes, puis il est superposé au second motif et si on l'en priait, M. Rosenthal jouerait en même temps de la main gauche l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*. N'a-t-il pas imaginé de « concentrer » en une seule trois valses de Strauss et de les jouer toutes les trois en même temps ? L'apothéose de la polyphonie ! N'empêche que M. Rosenthal est un rude pianiste qui daigne parfois avoir du sentiment et du goût.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Ville, par l'auteur de *Tête d'or*; Paris, librairie de l'Art indépendant. — *La Chevauchée d'Yeldis* et autres poèmes, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN; Paris, Léon Vanier. — *La Passion catholique*; une âme princesse, par POL DEMADE (réponse au livre de M. Maurice Barrès : *L'Ennemi des lois*); Gand, A. Siffer. — *Sous le bleu*, impressions d'Italie, par FIRMIN VAN DEN BOSCH; Gand, A. Siffer.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

L'éditeur Muraille, de Liège, vient de publier un recueil de dix mélodies par Théodore Jadoul. Nous connaissons de ce musicien une fraîche *Aubade* sur les vers d'Hugo : « L'aube naît et ta porte est close... », parue il y a quelques années. Elle fait partie du recueil, avec des pièces de production plus récente dans lesquelles le séjour à Liège des compositeurs russes paraît avoir laissé quelques traces. Nous parlons surtout de la jolie mélodie intitulée : *S'il est un charmant gazon*, dont l'accompagnement rappelle celui de *la Princesse endormie* de Borodine. Ailleurs, M. Jadoul y est même allé de sa petite fantaisie sur le nom de B. La F.

L'ensemble de ce recueil, qui aura une suite, ainsi que nous l'annoncée l'éditeur, est fort agréable et dénote un musicien de goût.

Il est dédié à M. Désiré Demest qui l'aura vite rendu populaire.

PETITES CAUSES DU JOUR

M. CAMILLE LEMONNIER

RÉQUISITOIRE. — « Il ne m'appartient pas de faire tomber le masque, de dire quelle chanteuse en vogue M. Lemonnier a prétendu silhouetter, dans le roman qu'il publie sous ce titre : *Claudine Lamour*.

« Aussi bien, la couverture qu'a illustrée le délicieux Chéret, met sur les *i* des points si-gros, qu'on les prendrait pour des points d'exclamation. Tels du moins m'apparaissent ces longs gants noirs au bout des bras inertes, collés au corps. Pas d'erreur possible; la marque est connue.

« Eh bien ! souffrirez-vous, Messieurs, qu'un homme de la valeur de M. Lemonnier ravale son talent à ce bas èselandre, à cette exhibition d'entresort, à ce salmis-diffamatoire ? Roman à clef... ; soit ! Vous n'en sifflez que mieux.

« Je demande l'expulsion de M. Lemonnier, comme j'ai demandé, vainement d'ailleurs, celle de M. Maeterlinck. Assez d'articles belges ! »

PLAIDOIRIE. — « Cette sévérité serait puérite et discourtoise. Accabler un écrivain de sa nationalité, plaisir facile, manœuvre usée. Le Midi monte, le Nord descend : balance. Pourquoi les Belges n'auraient-ils pas, au soleil de France, la place octroyée aux Russes, aux Scandinaves, aux Allemands ?

« M. Lemonnier n'est pas le premier venu. Dans son œuvre considérable, *le Mâle* et *le Mort*, pour n'en citer que deux, occupent une place enviable. Pareillement, *la Fin des Bourgeois* serait un roman saisissant, débarrassé de la quincaille que, sur le tard, l'auteur attache à la queue de ses phrases. Enfin, il a érigé à la gloire de la Belgique le plus beau monument littéraire dont elle se puisse enorgueillir. N'est-ce rien ? »

VERDICT. — « La Cour accorde à Claudine Lamour l'insertion, dans *Gil Blas*, d'un roman réfutatoire, qu'elle signera de son véritable nom, et intitulera : *Kam-Hill Monnier*. »

Le Greffier d'audience : L. D. (Journal.)

PETITE CHRONIQUE

Le Salon des XX sera irrévocablement clôturé aujourd'hui dimanche, à 5 heures, la plupart des œuvres exposées devant être expédiées à Gand, où s'ouvre dimanche prochain, au *Cercle artistique*, une exposition des XX.

Celle-ci ne comprendra que les œuvres des membres de l'association. Ont accepté l'invitation du *Cercle artistique* : M^{lle} Anna Boeh, MM. P. Du Bois, J. Ensor, W.-A. Finch, F. Khnopff, G. Lemmen, G. Minne, D. de Regoyos, A. Rodin, F. Rops, P. Signac, J. Toorop, H. Van de Velde, T. Van Rysselberghe, G. Van Strydonck, G. Vogels.

M. Demest étant indisposé, le concert du Conservatoire fixé à aujourd'hui dimanche n'aura pas lieu.

Le Théâtre des Galeries vient d'ajouter au *Pays de l'Or* une attraction nouvelle, une « danse serpentine » gracieusement dansée par M^{lle} Valentine Petit, dont les débuts ont-fait sensation.

M^{lle} Petit porte des toilettes exquisés et rivalise, pour le charme de ses attitudes et la légèreté de ses pas, avec les Jenny Joyce et les Loïe Fuller. Aussi le public lui prodigue-t-il chaque soir ses applaudissements.

Les artistes de la Comédie-Française donneront cette semaine trois représentations au Théâtre de la Monnaie. On annonce pour jeudi *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en 3 actes d'Alexandre Dumas, et *la Joie fait peur*; la deuxième représentation, fixée à samedi, se composera du *Père prodigue*, comédie en 3 actes d'Alexandre Dumas fils; la troisième représentation aura lieu dimanche, en matinée.

L'audition du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy au Théâtre de la Monnaie est fixée au samedi 15 avril. Les rôles principaux ont été distribués de la manière suivante: Wilhelm, M. Leprestre; Lénore, M^{lle} Armand; La Mère, M^{lle} Wolf; Diétrich Leerschuwulst, M. Seguin.

M. d'Indy assistera aux dernières répétitions et à l'exécution.

Le prochain Concert populaire, fixé au 23 avril, sera dirigé par M. Hans Richter. Le programme portera entre autres l'ouverture de *Tannhäuser*, la *Stegfried Idyll*, l'ouverture d'*Elénore*, l'Enchantement du Vendredi Saint de *Parsifal*. Un concert supplémentaire sera donné le lendemain de la fermeture du Théâtre de la Monnaie, avec le concours de M^{me} Rose Caron et de M. Ernest Van Dyck qui ont, comme on sait, débuté tous deux le même jour aux *Concerts populaires*.

Nous avons cité, plus haut, dans notre article sur *Orphée*, l'appréciation de J.-J. Rousseau et de M^{lle} de Lespinasse. Qu'on ne s'imaginer pas que c'était l'opinion du public, ni surtout de la critique! Gluck, comme Wagner, a eu ses Commettant, ses Bellaïgue, ses Cattier. L'éternelle histoire!

Grimm, la quintessence de la critique de l'époque, écrivait de Gluck: « Son chant paraît triste et monotone, barbare ou commun ». Et Bachaumont, le chroniqueur du Bel-Air, dit dans ses *Mémoires*: « Sa Majesté a fait de son mieux pour soutenir le chef-d'œuvre prétendu du chevalier, Gluck; mais tous les efforts des partisans de cet Allemand n'ont pas pu garantir le mauvais effet du troisième acte, qui n'a obtenu aucun applaudissement... Les ballets mêmes sont misérables... Point d'air de violon, rien de gai, etc. »

Pas de mélo-o-o-die, comme dit Beckmesser. Aujourd'hui les sous-Grimm et les Bachaumonticules admirent, sans restriction, Gluck, mais ils éreintent ceux qui ont repris et développé la même pensée artistique. Oui, l'éternelle histoire! L'histoire de l'ignorance, du parti pris et de la mauvaise foi.

Le Quatuor Heerman, de Francfort, est en ce moment à Bruxelles où il s'est fait entendre la semaine passée dans les salons de M^{me} Errera et de M^{me} Brugmann. Cette célèbre association d'artistes (MM. Heerman, Koning, Welker et Hugo Becker) interprètent avec une rare perfection les œuvres classiques. Ils ont une finesse et une homogénéité de son exceptionnelles. Aussi est-ce un régal de les entendre jouer les œuvres des maîtres qui figurent habituellement à leurs programmes: Schubert, Beethoven et Brahms.

Les Concerts populaires d'Angers, fondés et dirigés d'une manière si artistique par M. Jules Bordier, ont vécu. La municipalité ayant refusé de continuer à les subventionner, il a fallu clôturer la série de ces intéressantes auditions, qui ont tant contribué à propager en France les œuvres des maîtres classiques et modernes.

Voici en quels termes humoristiques M. Bordier fait part de cette fâcheuse nouvelle. C'est sur une carte encadrée de noir:

Angers, 16 mars 1893.

Vous êtes prié d'assister aux obsèques de l'*Association artistique d'Angers*, assassinée à l'âge de 16 ans par les membres du Conseil Municipal d'Angers, sous la présidence du Docteur Guignard, Maire.

PRIEZ POUR EUX!

La cérémonie aura lieu le 26 mars, Salle du Cirque, à 1 heure et demie.

De la part de Jules Bordier, d'Angers.

A cette cérémonie funèbre prendra part M. Eugène Ysaye, qui jouera avec orchestre le 3^e *Concerto* de Saint-Saëns, la *Suite fantastique* de Jules Bordier et la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch. Grâce à lui l'enterrement des Concerts d'Angers sera, du moins, de première classe.

Il n'y aura pas, cette année, dit le *Guide musical*, de représentations au Théâtre de Bayreuth. En revanche, l'année prochaine, les représentations seront reprises en juillet et le programme comprendra cette fois *Parsifal*, *Tannhäuser* et *Lohengrin*.

Cette dernière œuvre n'a pas encore été donnée à Bayreuth et M^{me} Wagner se propose de l'y monter intégralement et sans coupures, selon les intentions de Wagner, si souvent méconnues sur les théâtres ordinaires. Ce sera une restitution analogue à celle de *Tannhäuser*, qui a produit une si profonde impression et révélé l'œuvre sous des aspects tout nouveaux.

A défaut des représentations de Bayreuth, il y aura cette année des représentations wagnériennes à l'Opéra de Munich, pendant la saison d'été et à l'époque de l'Exposition de peinture, qui attirera beaucoup d'étrangers.

GALERIE DU CONGRÈS

Rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

Mercredi, 29 mars 1893, à 2 heures de relevée, aura lieu sous la Direction de M. EMILE CLAREMBAUX, la

VENTE DES TABLEAUX

aquarelles et dessins délaissés par

JOSEPH STEVENS

Exposition: lundi 27 et mardi 28 mars, en la Galerie du Congrès, de 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF: PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courée et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures.— Cologne à Londres en 13 heures.— Berlin à Londres en 22 heures.— Vienne à Londres en 36 heures.— Bâle à Londres en 20 heures.— Milan à Londres en 32 heures.— Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir.— De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir.— **Salons luxueux.** — Fumeurs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS—VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BÉCHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MOYNOU, 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ARCHITECTURE AU XIX^e SIÈCLE. — L'INITIATIVE PRIVÉE DANS LES ARTS. — CLÔTURE DU SALON DES XX. — EXPOSITION LUYTEN, MERTENS, VAN DEN EECKHOUDT. — CÉSAR FRANCK. — PETITES CAUSES DU JOUR. *Georges Lecomte*. — LIVRES ET BROCHURES. — CONCERT HEUSCHLING. — PETIT BILLET DU MATIN. *Au greffier de l'audience*. — PETITE CHRONIQUE.

L'ARCHITECTURE AU XIX^e SIÈCLE

Contraste frappant entre la valeur artistique des monuments du passé et ceux du temps présent!

Autrefois, même aux époques de décadence artistique, l'architecture avait sa physionomie propre, elle était l'expression de l'esprit du moment. Aujourd'hui ce n'est pas seulement la décadence de cet art, mais sa nullité absolue : l'architecte ne fait plus qu'emprunter, à un arbre mort maintenant, tel ou tel rameau, l'appropriant plus ou moins heureusement à sa destination nouvelle. Il participe d'ailleurs trop souvent de la générale médiocrité des « artistes » qui, au lieu d'avoir été conduits par vocation à des carrières où un tempérament, des aptitudes spéciales, une intelligence exceptionnelle sont requis, auxquelles l'émotion de l'art, cette sensibilité spéciale si rare, donnera seule la grandeur, n'y ont entrevu qu'une position rémunératrice d'autant

plus facile à acquérir que l'enseignement des académies lui aplanit le chemin et l'y installe bientôt.

Vous figurez-vous un peintre auquel deux « particuliers » s'adresseraient, l'un pour avoir un tableau religieux conçu dans le goût de Hans Memling, et dont l'autre lui commanderait une toile décorative dans la manière de Rubens, ou un tableautin genre Teniers? Eh bien! n'est-ce pas là la situation acceptée tous les jours par nos architectes? L'on construit aujourd'hui une église romane ou gothique, au choix, et l'on accepte de même la commande d'un hôtel de ville en Renaissance flamande ou d'un musée Néo-grec! L'on applique des formules apprises, mais l'on ne fait pas œuvre d'art, d'autant plus qu'il faut surtout viser à satisfaire une fabrique d'église ou un conseil communal dont la science et le goût sont nuls; et alors nous voyons s'édifier dans nos villes ces étonnantes constructions rappelant carnavalesquement des époques glorieuses, et participant plus de la pâtisserie que de l'architecture.

L'architecture n'est-elle pas comme une langue parlée, toujours expressive d'une pensée propre à une époque, qui résume celle-ci et en est l'émanation même?

Comment serait-il possible qu'en notre siècle, dans notre pays, un homme fût à même de s'exprimer dans une langue d'une autre époque, de reproduire les idées de ces temps morts, souvent même la langue d'une autre civilisation ou d'un temps fort éloigné de nous;

de parler enfin plusieurs de ces langues, et ce, avec le même succès que ceux — qui étaient souvent des êtres d'exception, des hommes de génie — *qui parlaient leur langue propre et révélaient l'esprit même de leur temps?*

Ce n'est donc pas en réétudiant les styles du passé que nos architectes peuvent espérer faire œuvre d'art, en comprenant souvent mal l'esprit de ces styles, en les appliquant donc sans discernement, *en les étudiant tous*, ou plutôt en n'en étudiant que les formules, tandis que les architectes d'autrefois, ceux qui ont créé des chefs-d'œuvre, n'en connaissaient qu'un, qui était leur moyen *bien à eux*, bien *vivace* d'exprimer leur pensée (à preuve la transformation subie par chaque style au cours des siècles, et qui en montre la *vie*, tandis que maintenant l'on ne fait plus que recommencer un art mort, non approprié à nos idées, à notre temps).

La tradition architecturale est rompue. L'on ne fera que piétiner sur place, tant que ce sera vers le passé que se porteront les regards de ceux qui font métier de bâtir.

Le respect du monument ancien doit être certes plus grand encore, puisque nous savons que *jamais* dans *cette* forme du génie humain nous ne pourrions égaler nos ancêtres : le monument doit être conservé précieusement, quelque soit son importance, s'il offre un intérêt artistique, archéologique ou historique : c'est l'image même des siècles écoulés, des humanités mortes. Jamais l'on ne pourra jeter assez de pierres aux ignorants et aux imbéciles, inventeurs de restaurations qui ont pour but *d'améliorer* un monument (!) — vandalisme trop commun chez nous, auquel sont dues la flèche du Beffroi de Gand, la restauration du Steen d'Anvers, etc.; mais que les regards de nos architectes, de ceux, bien entendu, qui ont du talent, qui sont des artistes (il en est chez nous quelques-uns, de grands, de purs artistes, fort en peine assurément de produire œuvre d'art, et qui, vivant à une autre époque, eussent créé des merveilles dignes de leurs grands ancêtres), que leurs efforts se portent vers une formule nouvelle d'art, vers une expression architecturale conforme à l'esprit de notre temps, résultante logique d'un matériel de construction nouveau, engendrant des proportions nouvelles.

Le fer est bien de notre siècle; pourquoi ne l'emploie-t-on pas d'une manière plus judicieuse dans toutes les constructions nouvelles? Avec le mélange d'autres matériaux, on arriverait à créer un *style*.

Des tentatives sont faites dans les bâtiments d'exposition, dans nos gares de chemins de fer, mais trop souvent encore en s'inspirant des proportions propres aux matériaux anciens, ou en empruntant aux styles connus les éléments décoratifs. Pourquoi ne pas rompre avec la tradition académique, pourquoi surtout ne pas généraliser les tentatives novatrices et les appliquer à

toutes les constructions d'aujourd'hui dans nos villes qui n'ont plus rien du passé et qui ont trop de la banalité et du mauvais goût de tout un siècle?

L. A.

L'Initiative privée dans les Arts

M. le duc d'Ursel a prononcé au Sénat le discours suivant qui contient d'excellentes choses. Il est, certes, curieux de voir qu'à la Chambre haute plusieurs orateurs ont pris la parole à propos du budget des Beaux-Arts, alors qu'à la Chambre des représentants, sur ces matières d'un si puissant intérêt, on s'est tu avec unanimité.

« M. le duc d'Ursel. — Je demande la permission d'entretenir un instant le Sénat d'un objet étranger à la politique, à propos duquel se rencontrent et se tendent les mains des adversaires irréconciliables sur d'autres terrains et qui constitue, par le contraste, une sorte de délassément pour les esprits divisés et tendus à l'excès par les préoccupations de la politique.

Parmi les charges innombrables qu'assume l'Etat, une des plus importantes, comme l'une des plus difficiles à exercer, est sans contredit l'éducation artistique de la nation.

C'est une charge et une lourde responsabilité. Celui qui n'en sentirait pas le poids prouverait qu'il n'en comprend ni la valeur ni la haute portée, et il se montrerait, par cela même, en-dessous de sa mission.

Ce n'est pas certes à l'honorable M. de Burlet que l'on pourrait adresser ce reproche.

Il y a là matière à des volumes et à cent discours : je me bornerai à dire quelques mots d'un des côtés de la question qui emprunte aux circonstances une certaine actualité : la part à faire à l'initiative privée en matière de développement artistique.

Mon intention n'est pas de critiquer ce qui se fait aujourd'hui; il faut, au contraire, savoir reconnaître ce que fait le gouvernement avec les moyens restreints dont il dispose. Mais on peut examiner si le résultat obtenu est en rapport avec les sacrifices que s'impose la communauté et s'il ne pourrait être augmenté au profit de tous.

La réponse sera différente selon qu'on s'adressera aux bureaucrates ou aux artistes.

En dépit des premiers, les seconds assurent que l'organisation actuelle ne donne pas aux artistes d'une part, au public de l'autre, des occasions suffisantes de se connaître et de s'apprécier; que la puissante influence dont dispose l'Etat n'est pas toujours employée au mieux des intérêts de l'art; que son impersonnalité même en est la cause; que, pour la mise en valeur de la production artistique, la part n'est pas toujours assez largement faite aux initiatives privées et que l'indépendance est quelquefois un obstacle; qu'enfin le public se détourne des choses de l'art véritable pour se rejeter vers des applications industrielles, qui sont à l'art ce que la photographie est à la peinture.

Ces questions, longtemps débattues dans les milieux artistiques, ont fait naître l'idée d'un groupement nouveau, spontané, qui puiserait en lui-même ses éléments de vitalité, son principe d'expansion, et, poursuivant ce seul but, le progrès de l'art, accepterait tous les concours sans en repousser aucun, mais aussi sans se faire dépendant d'aucun.

Les encouragements ne manquent pas. Sans chercher au dehors l'exemple de ce que peuvent engendrer de fécondes émulations, n'avons-nous pas, dans la prospérité des Sociétés des beaux-arts

d'Anvers et de Gand, la preuve de ce que peut produire l'association du public et des artistes?

Jadis, à Bruxelles même, une semblable organisation a eu une existence florissante et il n'a guère fallu moins qu'une révolution pour rompre avec une tradition de vingt années.

Les efforts tentés aujourd'hui dans le sens de la reconstitution d'un organisme analogue, rajoint et approprié aux besoins présents, n'ont pas d'autre cause et pas d'autre but.

Ce but est en corrélation directe avec les causes que je viens d'indiquer. Il est donc bon de susciter dans le public un mouvement d'idées en faveur des choses de l'art, quelle que soit d'ailleurs sa forme et sa tendance; d'intéresser un plus grand nombre de personnes à la production artistique; de multiplier les points de contact, les occasions de se connaître, de se rencontrer, de s'apprécier; de faire naître chez les profanes des désirs nouveaux, des besoins artistiques là où ne règne aujourd'hui que la recherche du confortable et de satisfactions qui n'ont rien d'esthétique; en deux mots, de travailler à l'éducation du public et de faire du profane ce qu'il doit être, l'auxiliaire nécessaire de l'artiste.

Mais, objectera-t-on, ce but élevé ne peut-il être atteint en dehors du concours direct du gouvernement? Sans doute, mais plus difficilement et moins complètement si les deux forces, au lieu de se prêter un mutuel concours, venaient à se contrarier. C'est dans l'alliance et non dans la subordination de l'une à l'autre que l'art et le public trouveront leur compte.

Une société privée ne doit pas plus être une entrave pour l'Etat qu'elle ne doit être un rouage gouvernemental ajouté à tant d'autres.

L'un et l'autre doivent agir de concert, l'un en vertu de sa mission de protection et d'encouragement, l'autre en s'accommodant avec plus de souplesse que ne saurait le faire une administration au mouvement d'idées contemporain.

Sans doute, quand l'œuvre nouvelle aura fait ses preuves, l'Etat pourra, comme il le fait ailleurs, lui confier le soin de faire, dans certaines conditions à débattre, ce qu'il a fait jusqu'ici par lui-même. Mais ce ne peut et ne doit être que s'il juge que d'autres sont, mieux que lui, en mesure d'atteindre le but élevé et immatériel de la progression de l'art. Entre l'abdication et la tutelle, il y a place pour de salutaires et de fécondes initiatives.

Mais si (tels sont — et j'ai l'espoir d'en tomber d'accord avec le ministre — les rapports à établir entre l'Etat et les initiatives privées, quel sera le rôle de celles-ci vis-à-vis de l'art lui-même et des artistes, ses pontifes?

Faut-il qu'une société des beaux-arts ait un programme limité, qu'elle personnifie un système ou une école?

Il fut un temps où il n'en aurait pu être autrement. Il semble qu'aujourd'hui ce serait plus qu'une impossibilité: ce serait un mal.

Plus qu'à aucune autre époque, l'art est en période de transformation.

Sans doute, l'évolution a été, dans tous les temps, la loi de l'art comme celle de toute chose humaine; mais l'histoire nous montre, à un moment donné, toutes les productions intellectuelles d'un peuple subissant les mêmes influences, obéissant aux mêmes lois et présentant des caractères communs, qui constituent le style des grandes époques artistiques; elles se sont succédé les unes aux autres, l'une amenant l'autre, soit par voie de développement, soit par voie de réaction.

Il n'en est plus de même aujourd'hui, et telle est la multiplicité

des tendances, des écoles, des aspirations et des méthodes, que l'on en est à se demander, sans pouvoir y répondre, quelle est la forme qui l'emportera et qui constituera définitivement le style de notre époque?

Dès lors, le rôle de tous ceux dont le but est le même, qu'ils soient l'Etat ou qu'ils soient des organismes libres, n'est-il pas de dégager le travail partout où il se rencontrera, de lui faire sa place, de lui donner l'occasion de se produire, de triompher ou de succomber?

Et c'est, en définitive, au public instruit, formé, éclairé par la comparaison, qu'il appartient de dicter la sentence.

C'est donc aussi vers la formation du goût du public que doivent se porter nos efforts.

Beaucoup a été fait dans ce but; on peut même dire que tout ce qui pouvait se faire administrativement, a été fait et bien fait. La constitution d'un musée d'art décoratif tel que celui du pare du Cinquantenaire, où se trouvent groupés, à la portée de tous, les modèles que les générations passées ont produits pour l'instruction des générations futures, et surtout la fondation de l'Institut supérieur d'Anvers sont des œuvres importantes dues au gouvernement. Ce qui lui manque davantage, c'est un public pour en profiter et en jouir, et constituer ce public est l'œuvre du moment.

Il faut pour cela beaucoup de temps, d'efforts et de persévérance, plus d'un échec peut-être, pour préparer le succès; mais le but est noble et désintéressé et, dès lors, il suffit à tenter tous ceux qu'anime la passion des choses élevées, et c'est sur les manifestations nouvelles et, à coup sûr, intéressantes de l'initiative privée dans ce sens que je me permets d'attirer toute l'attention de M. le ministre. »

CLOTURE DU SALON DES XX

Comme tous les ans, nous publions le chiffre des recettes effectuées par le Salon des XX. Et comme tous les ans, mais sans plus d'espoir de voir notre demande accueillie (et pour cause!), nous invitons les autres Cercles qui exposent dans les mêmes locaux, pendant le même espace de temps, à communiquer au public l'état de leurs finances. La comparaison serait intéressante et montrerait bien où vont la sympathie et la curiosité.

Cartes permanentes	fr.	915 00
Entrées à 2 francs		1,056 00
Entrées à 50 centimes		1,907 50
Vente du catalogue		474 00
Total	fr.	4,352 50

Ce chiffre, auquel il faut ajouter les invitations pour l'ouverture, les cartes de presse et les entrées de faveur, représente, au bas mot, 7,000 visiteurs.

Voici, pour compléter ces renseignements, la liste des acquisitions faites avant et pendant le Salon :

Œuvres acquises avant l'Exposition.

EMILE BERNARD.	Paravent : <i>Les Saisons; les Bûcherons misérables.</i>
ALBERT BESNARD.	Huit cartons de vitraux commandés par l'Etat français.
F.-M. BROWN.	<i>Cordelia's Portion.</i>
Id.	<i>Romeo and Juliet.</i>

W. DEGOÛVE DE NUNQUES.	<i>Henry De Groux.</i>
PAUL DU BOIS.	<i>Femme nue</i> (statuette bronze).
Id.	<i>Dentellière</i> id.
Id.	Portraits (médailles, bronze).
MARGUERITE HOLEMAN.	Portrait.
Id.	<i>Désolation</i> (dessin).
E.-A. HORNEL.	<i>Butterflies.</i>
Id.	<i>The Brook.</i>
A. RODIN.	<i>César Franck</i> (commandé pour le monument).
F. ROPS.	Toutes les œuvres.
J. TOOROP.	<i>Les Rôleurs.</i>
Id.	<i>O grave, where is thy victory?</i>
T. VAN RYSELBERGHE.	<i>Après le brouillard.</i>
Id.	Portraits.
G. VOGELS.	<i>La Rafale.</i>
Id.	<i>Le Brise-lume.</i>

Pendant l'Exposition.

ANNA BOCH.	Paravent : <i>Les Champs, la Mer.</i>
ALEX. CHARPENTIER.	<i>Pot à tisane</i> (six exemplaires).
Id.	<i>Pot à crème</i> (quatre exemplaires).
Id.	<i>Chloé</i> (deux exemplaires).
Id.	<i>Tête d'enfant</i> (trois exemplaires).
Id.	Coffret : <i>le Violon</i> (sept exemplaires).
Id.	Coffret : <i>le Chant</i> (dix exemplaires).
Id.	<i>Dos de violon.</i>
Id.	<i>La Sonate</i> (trois exemplaires).
Id.	<i>Programme du Théâtre-Libre.</i>
HENRI CROS.	<i>Le Léthé</i> (bas-relief).
CH. DOUDELET.	<i>Peine de cœur.</i>
JAMES ESSOR.	<i>Les Mauvais Médecins.</i>
Id.	<i>Fleurs.</i>
A.-W. FINCH.	<i>Table à thé</i> (trois exemplaires).
MARGUERITE HOLEMAN.	<i>La Noce.</i>
JEANNE JACQUEMIN.	<i>Seraphilus.</i>
T. VAN RYSELBERGHE.	Eau-forte (trois exemplaires).
GUILLAUME VOGELS.	<i>Feuilles sèches.</i>
Id.	<i>Brouillard pluvieux.</i>

Nous publierons dans notre prochain numéro la statistique complète du cycle de DIX ANNÉES qui vient d'être clos par le Salon de 1893 : recettes, liste des artistes exposants, nomenclature des œuvres musicales produites, énumération des conférences littéraires, etc. Ce tableau est fort intéressant et classe à son rang, pour ceux qui rechignent encore, la belle, hardie et persévérante initiative des XX.

Exposition Luyten, Mertens, Van den Beekhoudt.

Trois jeunes. Les deux premiers, Anversois. Le troisième, Brabançon. On a pu voir les œuvres de MM. Luyten et Mertens aux expositions anversoises de *L'Als ik kan*. La plupart des toiles actuellement émaillées à la Galerie Moderne ont été alignées l'an passé à l'Exposition *Anvers-Bruxelles*. Pâtes maçonnières selon la formule, coins de nature agreste lourdement truquées. Peu ou point d'originalité. Sites, mise en pages, coloris, tout est conforme. Le seul effort d'art est ce *meeting* d'ouvriers de M. Henri Luyten, déjà vu, peinture vocifératoire d'un socialisme conventionnel et d'une couleur d'infé. Du mouvement, oui, mais factice et obtenu

par les recettes connues. Peu d'invention et, surtout, une toile de dimensions trop grandes pour raconter un épisode.

M. Van den Beekhoudt pourrait être une nature de peintre. Un vrai jeune ; dix-huit ans, nous dit-on. Son début promet un artiste robuste, observateur sagace, épris de lumière, de couleur, habile à saisir le caractère des figures qu'il rencontre. Tels de ses pastels — le portrait de son père et un paysan en flanelle rouge, entre autres — décèlent une « patte » étonnante. Ses paysages sentent l'atelier de Verheyden : même vision, même facture tapotée en virgules, avec des échappées de clair sur des fonds assombris.

Dégagé des influences qui le hantent, M. Van den Beekhoudt sera quelqu'un. C'est, certes, des trois exposants, le plus artiste.

CÉSAR FRANCK

Les Béatitudes, jouées pour la première fois intégralement, viennent de remporter à Paris, aux concerts Colonne, un succès colossal. Ça été l'apothéose du maître, nous écrit-on. Voici l'article très élogieux et très intéressant que consacre à cette exécution M. ALFRED BRUNEAU dans le *Gil Blas*.

En 1890, au crépuscule d'une de ces tristes journées pluvieuses qui commencent les hivers parisiens, dans un coin retiré du cimetière de Montrouge, un modeste cercueil se recouvrait de terre. Une vingtaine de jeunes artistes avaient suivi le corbillard qui apporta ce cercueil, et maintenant ils contemplaient douloureusement une petite croix de bois noir où quelques mots étaient tracés à la craie : « César Franck, compositeur de musique, mort le 8 novembre 1890. »

Alors, sans discours officiels, après les touchants adieux d'un ami et d'un disciple, l'ordinaire cérémonie s'acheva.

Ce très simple et très digne enterrement ne fut pas, comme on peut le voir, une de ces grandes cérémonies funèbres qui décident, pour un jour, de la joie d'une ville, transformant les églises en salles de spectacle et les cimetières en champ de courses, affolant les reporters et troublant, dans les journaux, l'ordre de la mise en pages quotidienne. Les quelques artistes qui, dévotement, avaient pris la route de Montrouge et qui, mélancoliquement, redescendaient la colline, étaient à peu près seuls à ne point vouloir ignorer ceci : C'est que César Franck fut, avec Bach, Beethoven, Wagner et Berlioz, un des plus puissants novateurs de la musique.

Donc, ainsi que ses glorieux prédécesseurs, Franck eut à lutter toute sa vie. Avec quelle âpreté, quelle injustice, quel dédain on accueillit l'œuvre admirable qu'il nous laissa, je n'ai pas à le rappeler ici. Il me suffit de faire remarquer que l'auteur des *Béatitudes* est mort sans avoir entendu la plupart de ses ouvrages et presque inconnu de la foule, pour montrer à quel point l'obstruction fut alors savamment organisée. Mais Franck ne souffrait nullement de cette hostilité. En composant sa musique, d'une robustesse inaltérable, il s'élevait trop haut, trop près de Dieu peut-être, pour s'abaisser ensuite aux faiblesses des ambitions ou des rancunes humaines. Son âme était pure, sereine et simple comme celle d'un enfant ; son esprit était fier, noble et courageux comme celui d'un héros. C'est ce qui explique comment, par la primitivité radiieuse de ses chants, par la modernité prodigieuse de ses harmonies et de ses développements, il créa un art d'une intensité d'expression si personnelle, d'une unité de forme si merveilleuse.

Pour créer cet art, à l'exemple des grands novateurs et contrairement à l'idée que l'on se fait d'eux généralement, Franck n'eut besoin de rien démolir, de rien bouleverser, de rien changer à l'ordre naturel des choses. Il édifia sa cathédrale sonore sur les solides et gigantesques assises du passé; il fut le continuateur de Bach et de Beethoven, comme Bach et Beethoven furent eux-mêmes des continuateurs. Il professait, d'ailleurs, un respect sans bornes pour les ancêtres de la musique, car il savait bien qu'il descendait d'eux directement et qu'il avait hérité de leur génie.

Ce qui assure à César Franck une gloire digne de lui, c'est que son œuvre répond miraculeusement aux aspirations de la jeunesse actuelle. Le mouvement qui, à cette heure, pousse la littérature et la peinture vers le mysticisme, seul de tous les musiciens, Franck l'avait pressenti et devancé. Car les oratorios quelque peu mondains qui, en ces dernières années, charmèrent une partie du public par leur grâce sensuelle et troublante, n'ont aucun point de ressemblance avec la religiosité austère et calme de *Rédemption*, de *Rebecca*, de *Ruth* et des *Béatitudes*. Le mysticisme grandiose et particulier de *Parsifal*, dans sa sublimité sacrée, ne peut, davantage, être mis en parallèle avec le souffle immense de spiritualité qui, divinissant et unifiant l'œuvre de Franck, en a fait un monument de piété fervente.

César Franck était né à Liège en 1822, et dès l'âge de quinze ans, il vint à Paris qu'il ne devait plus jamais quitter. Entré aussitôt au Conservatoire, il obtint bien vite les prix de contre-point et d'orgue.

A Sainte-Clotilde, il fut le plus merveilleux improvisateur. Lorsqu'il s'asseyait devant le clavier aux cent voix, son visage superbement grave et volontaire se transfigurait, reflétant, dès qu'elles passaient en son haut esprit, les nobles inspirations écloses en son cœur naïf et fort. Le pli austère de sa lèvre s'accentuait alors, et tandis qu'une flamme s'allumait en ses bons et clairs yeux, d'un grand geste familier, il tirait les jeux du mystique instrument, faisant tonner les foudres saintes ou chanter les angéliques pardons.

Cependant, c'est dans la musique de chambre qu'il devait s'essayer d'abord et, à la vérité, rien dans ses premiers trios ne fait deviner les magnificences du quintette et du quatuor futurs. Au contraire, *Ruth*, exécutée en 1846, contient en germes tout l'art de Franck. Si la primitivité y est plus apparente que la modernité, au moins une fusion intime de ces deux éléments se fait-elle déjà pressentir à certaines harmonies frappantes de nouveauté. Comme dans *Rebecca*, où se réalisent pleinement ces indications, l'orchestre nous promène en un Orient biblique d'une poésie délicieuse, d'une mélancolie pénétrante et irrésistible, tandis que les personnages saints, hiératiquement, murmurent de mystérieuses et tranquilles mélodies.

Au milieu d'un paysage idéal, chantent aussi les voix de sa radieuse messe, d'une expression si profonde en sa simplicité naïve. D'ailleurs, à chaque composition s'affirmera davantage ce sentiment de mysticité. Eclatant en victorieuses fanfares comme dans le grandiose et symbolique oratorio de *Rédemption*, dominant les appels éperdus du *Chasseur maudit*, émergeant du frémissement aérien des *Eolides* ou fêtant l'amour de *Psyché*, partout et toujours l'idée de Dieu resplendira. Et, même dans les œuvres de musique pure, telles que la *Symphonie*, le *quintette* et le *quatuor*, la conception sera assez haute, assez noble, assez austère pour nous donner encore pareille impression de religiosité.

Mais j'ai hâte de vous parler des *Béatitudes*, l'œuvre maîtresse de César Franck qui, avec un succès triomphal, a été exécutée hier, pour la première fois, aux concerts du Châtelet.

Car un homme a entrepris de réparer l'inqualifiable injustice. Et ce n'est point la mort de Franck qui, seule, a décidé du dévouement de M. Colonne à cette belle cause, puisque *Psyché* — il n'est peut-être pas inutile de le rappeler — fut donnée d'abord au Châtelet, du vivant même de l'auteur.

Le magnifique oratorio, acclamé hier, est la paraphrase musicale des *Béatitudes évangéliques*, les huit moyens indiqués par Jésus-Christ, dans son *Sermon sur la montagne*, pour assurer le bonheur à ceux qui les mettraient en pratique.

Dans un prologue, d'une indicible désolation, le vieux monde se meurt, chargé de maux et de crimes. Mais en un rayonnement, une voix s'élève, douce comme le miel, apportant aux déshérités l'espoir, le pardon, la rédemption divine.

Au cours des huit parties de l'œuvre, nous voyons donc l'humanité, dominée par un Satan gigantesque, souffrir, ramper, pleurer sans cesse et toujours la voix consolatrice descend du ciel, combattant le démon qui finit par s'avouer vaincu, alors qu'un cri formidable de délivrance secoue la Terre régénérée.

Les musiques infiniment variées de ce poème philosophique sont d'une grandeur, d'une sérénité, d'une sublimité incomparables. L'art de Franck y resplendit en sa fierté souveraine, en sa tendresse naïve, en son austérité calme, en sa pure et lumineuse clarté. Avec quelle maîtrise sont employées les plus subtiles ressources de la polyphonie orchestrale et vocale; avec quelle aisance, quelle sûreté, quelle profondeur d'expression, quelle modernité de facture se transforment les thèmes. Celui de Jésus, par exemple, qui s'adapte si excellentement aux sentiments divers des huit béatitudes, surgissant d'abord des sonorités graves du violoncelle pour s'épandre ensuite dans toute la partition avant d'éclater en hosanna de triomphe pendant le chœur final. Et ces motifs véhéments, devenus tout à coup si tristes, si désolés en leur impressionnante lenteur, et achevant de se développer au milieu du renaissant tumulte des instruments.

Mais aucune parole ne peut donner idée d'un tel chef-d'œuvre et je dois maintenant me borner à féliciter hautement M. Colonne de l'acte de réparation qu'il vient d'accomplir. J'associe à son orchestre et à ses chœurs M^{lles} de Nocé, Prégi, Tarquini d'Or, MM. Auguez, Ballard, Fournets, Grimaud, Villa, Warmbrodt et j'applaudis en eux les triomphateurs d'une journée très glorieuse.

Au lendemain de cette journée presque apothéotique, j'ai voulu, brièvement, dire ici quel noble artiste fut César Franck et saluer, de toute mon admiration, une des plus hautes figures qui aient dominé le monde musical.

ALFRED BRUNEAU.

PETITES CAUSES DU JOUR

GEORGES LECOMTE

ACCUSATION. — « Vingt-cinq ans à peine, avocat, auteur dramatique, et se voir aujourd'hui assis sur le banc des accusés! Car, capable il l'est, et plus que n'importe lequel de ses confrères! Alors qu'il n'avait commis aucun crime, il s'arrangea de façon à ce qu'Antoine lui demandât une pièce pour le Théâtre-Libre. Il fit la *Meule*, comédie qui fit un bruit du diable: la presse entière, hélas! constata le talent et la valeur de l'auteur! Et quelle philoso-

phie plane toujours dans ses œuvres ! une philosophie douloureuse et poignante ! Et quelle langue ! nette, riche et vigoureuse !

« A vingt-cinq ans, quand on a déjà eu les succès sur toute la ligne, on mérite une punition exemplaire. »

PLAIDOIRIE. — « Mon client aurait pu se défendre lui-même, mais il a mieux aimé me céder la place, ce dont je le remercie. Ma plaidoirie sera courte, car, sans le vouloir sans doute, M. l'avocat général a mis en avant, et en pleine lumière, les qualités de celui qu'il appelle l'accusé. Cependant, M. l'avocat général connaît mal le bagage de Georges Lecomte : un beau volume par exemple, *L'Art impressionniste*, contenant une critique sagace, renseignée, une vision juste de la peinture. Du reste, ce livre le classe définitivement comme critique d'art.

« Enfin, ce soir une nouvelle pièce : *Mirages*, un drame de premier ordre, une tragédie moderne d'une rare hauteur de pensée et d'éloquence.

« Et si, après cela, on condamne Georges Lecomte, ça m'étonnera bien. »

VERDICT. — « La Cour condamne Georges Lecomte à faire une pièce pour le Vaudeville pour l'hiver prochain. »

LE GREFFIER D'AUDIENCE : P. W. *Journal*.

LIVRES ET BROCHURES

La Légende d'Ulenspiegel, par CHARLES DE COSTER. — Bruxelles, Lacomblez.

L'éditeur Lacomblez vient de mettre en vente la nouvelle édition de la *Légende d'Ulenspiegel*, attendue avec tant d'impatience par la presse et le public belges.

L'œuvre maîtresse de Charles De Coster n'avait jamais été publiée qu'en édition de luxe. La voici maintenant à la portée des bourses modestes : car, malgré les grands frais qu'entraîne une publication de cette envergure, Paul Lacomblez, tout en maintenant la coutumière élégance de ses éditions, a voulu que le prix du volume lui assure une place dans toutes les bibliothèques.

On a parlé de littérature nationale. Le voilà, le vrai livre national, que tous les Belges devraient lire et relire ! Ils y trouveraient l'esprit de la vieille Flandre palpitant sous une langue digne des grands maîtres français.

Pèlerinage d'Olympie, par CHARLES BULS. (Extrait des *Annales de la Société d'archéologie*.) — A. Vromant, Bruxelles.

Description fidèle des restes d'Olympie dont les fouilles ont été faites sous les auspices du gouvernement allemand depuis une quinzaine d'années.

M. Buls prend Pausanias pour guide, et avec son aide il reconstitue les fêtes de la 240^{ème} olympiade.

Les reproductions, accompagnant le texte, des statues de l'Hermès de Praxitèle et de la Niké de Tacomios, évoquent mieux que ne pourrait le faire aucune prose, le génie si naturel et si pénétrant de la Grèce.

Ces deux vivantes œuvres d'art sont au nombre de celles qui précèdent, pour ainsi dire, ce moment de fugitif équilibre où, dans l'art grec, la pensée transcendante anima toute la richesse de la matière, sans qu'on puisse dire laquelle des deux, de la pensée ou de la matière, a le plus impressionné l'artiste.

Promenade en Espagne, par E. MINNAERT (Extrait de la *Revue de Belgique*.) — P. Weissenbruch, Bruxelles.

Je ne sais si tous les industriels de retour d'Espagne que j'ai

vus étaient des gens remarquables et personnels, ou si c'est M. Minnaert qui conte ses impressions de voyage à peu près comme le font une foule de gens, mais sa « promenade » m'a paru être un vague écho de choses que j'avais souvent entendues, et qu'il ne m'a pas été, du reste, désagréable de réentendre.

I. W.

Par une impardonnable distraction, nous avons omis dans le dernier numéro de *L'Art moderne* de citer le nom de M. Alfred Ernst, l'un des deux auteurs du livre : *Bains de sons*. M. Alfred Ernst, dont *L'Art moderne* naguère encore signala la belle étude sur Wagner, est le chroniqueur musical entre autres de la *Revue blanche*; il ne nous en voudra pas d'attenter ainsi à sa modestie et Willy (son collabo et ami Gauthier-Villars) sera heureux de notre rectification.

Erg. S.

Concert Heuschling.

Le concert que donne chaque année M. Heuschling est toujours un petit événement artistique et mondain. Un auditoire attentif et recueilli a applaudi chaleureusement, samedi dernier, l'excellent chanteur, dont la voix agréable et la diction nette sont unanimement appréciés.

Au succès du professeur on a associé son élève, M^{lle} Michaux, qui a dit en musicienne et avec une grande justesse d'expression deux airs de Gluck. Elle a, en outre, chanté avec M. Heuschling un duo de Mozart et un duo de Boieldieu, qui ont — ce dernier surtout — été très applaudis.

Un jeune violoncelliste de talent, M. Miry, a rempli les intermèdes de ce concert vocal, et il l'a fait en artiste scrupuleux et habile.

PETIT BILLET DU MATIN

AU GREFFIER DE L'AUDIENCE

Le réquisitoire que vous publiez à propos de *Claudine Lamour*, Monsieur, est sévère pour moi : il s'en déduit que je suis Belge et que j'ai pris, pour les prêter à cette bonne fille, les gants noirs d'une chanteuse que vous ne nommez pas, mais que tout le monde a reconnue. Partant de là, vous insinuez que mon roman est un roman à clef : j'en serais encore à l'ignorer sans vous. Mais cette clef, vous seul l'avez découverte, et vous vous en servez pour forcer les tiroirs de mon livre. Eh bien, laissez-moi vous dire : cette clef est une fausse clef, elle est de celles qui vont sur toutes les serrures. Personne, parmi ceux qui me connaissent, ne s'y trompera ; on sait bien que je vis loin du boulevard et que je ne collectionne pas les petits papiers. Qu'aurais-je eu besoin de clef, d'ailleurs ? Les grandes réputations sont comme des avenues où tout le monde a accès. J'ai vu un porche illuminé, des foules se précipitaient : je suis entré et j'ai connu l'Idole. Il n'y fallait que quarante sous, consommation comprise. Que si, par des côtés d'art, ma petite Lamour rappelle la très précieuse divette en qui se glorifient toutes les divettes, ce serait un hommage envers la créatrice d'un genre dont le charme rare ne permet pas qu'on l'oublie, même en des écritures où il n'est point question d'elle. Mais ce n'est là qu'un reflet, et ce reflet s'arrête à l'artiste qu'est ma Claudine, qu'est aussi celle en qui, assez irrévérencieusement, vous voulez voir jusqu'au bout une autre Claudine. Ensuite, ce n'est plus, dans *Claudine Lamour*, qu'une fiction pure, une petite

machine de tête et de nerfs, tout entière sortie de ma fantaisie. Appliquez-y toutes les clefs de votre trousseau, Monsieur, je ne crois pas qu'aucune puisse servir. Car la clef de mon personnage, c'est moi qui l'ai fabriquée. Et cette clef-là, elle ne traîne ni à la rue, ni dans les audiences.

(Gil Blas.)

CAMILLE LEMONNIER.

PETITE CHRONIQUE

Les artistes de la Comédie-Française auront appris jeudi à leurs dépens que le temps n'est plus où l'on put, à Bruxelles, faire passer pour lanternes allumées les vessies d'une littérature dramatique démodée, fripée et usée jusqu'à la trame. *Madelmoiselle de Belle-Isle! La Joie fait peur!* Un déballeage de poncifs, de lieux communs, de sentimentalités mièvres, de situations fausses, le tout présenté avec des gestes empaillés, des effets oratoires mil-huit-cent-trenteux, un débit factice et lassant. Ce spectacle eût récréé Noé dans son arche. Il laisse Bruxelles indifférent et c'est devant une salle aux trois quarts vide que s'est accomplie la première étape de l'exode pascal annuel de la Comédie.

L'exposition rétrospective de l'œuvre de l'excellent paysagiste A.-J. Heymans s'ouvrira au Cercle artistique mardi prochain, 4 avril.

Le Cercle des femmes peintres ouvrira mercredi prochain, 5 avril, au Musée, son exposition annuelle.

On nous prie d'annoncer que vu l'affluence, la répétition générale du 4^e Concert populaire aura lieu le 22 courant, au Théâtre de l'Alhambra, et non à la Grande Harmonie.

La Société de Musique de Mons donnera dimanche prochain, 9 avril, à 2 h. 1/2, dans la salle de la Bourse, un concert dont le programme porte le *Démon* (1^{re} exécution), opéra lyrique de L. de Casembroot, d'après Lermontoff, musique de Paul Gilson, et *Un dernier rayon de Soleil* (fragments), oratorio d'Emmanuel Hiel, adaptation française de G. Anthéunis et de Raet, musique de G. Huberti.

On entendra en outre M^{lle} Irma Sethe, violoniste, qui exécutera le 5^{me} Concerto de Vieuxtemps.

L'École de musique de Louvain pourra, grâce à la réorganisation du Cercle choral des dames et du Cercle des anciens élèves des classes de chant, entreprendre une nouvelle série de concerts, pareils à ceux qu'elle a offerts pendant une période de dix années et qui ont largement contribué, sous l'impulsion de M. Emile Mathieu, à la diffusion de l'art musical à Louvain.

Le Quatuor Mariën, d'Anvers, prépare pour la fin d'avril un concert consacré aux œuvres de Vincent d'Indy. On exécutera entre autres le Quatuor pour piano et instruments à cordes et la Sulte en ré dans le style ancien pour trompette, deux flûtes et quatuor d'archets.

Fin d'un article de M. Georges Servières, dans *le Guide musical*, sur les *Béatitudes* :

« Il me reste à souhaiter que la Belgique, patrie de César Franck, se souvienne, à son tour, du grand maître qu'elle a donné à la France et au monde musical, et qu'elle tienne à l'honneur de lui rendre un public hommage par l'exécution de son œuvre capitale! »

Extrait de la chronique musicale d'un journal bruxellois :

« M. d'Avilla a chanté admirablement l'admirable *Procession* de César Franck, qui n'avait jamais encore été entendue en public à Bruxelles, surtout avec orchestre. »

Qu'est-ce que cela pourrait bien vouloir dire?

Franciscus, de M. Edgard Tincl, a obtenu à Berlin, où il a été exécuté deux fois à la Philharmonie, un succès sans précédent. Les rôles principaux étaient chantés par M^{me} Herzog et M. Vogl. « On a rappelé l'auteur plus de vingt fois sur l'estrade, dit la *Tägliche*

Rundschan. Rien ne saurait donner une idée de ce triomphe inouï ni de la spontanéité et de la durée des ovations. Jamais un musicien ne subjugué à ce point notre public blasé, captivant tous les cœurs, enchaînant toutes les intelligences par le prestige de son génie. »

D'après la *Volkszeitung*, « *Franciscus* est un chef-d'œuvre de tout premier ordre ».

Une vente très intéressante d'estampes modernes en épreuves d'artiste aura lieu à Paris, à l'Hôtel Drouot, le jeudi 13 avril.

Le catalogue renferme bon nombre de pièces rares signées Bracquemond, Champollion, Flameng, Jacquemart, Gigoux, Rajon, Waltner, l'œuvre à peu près complète de F. Gaillard, et plusieurs gravures par et d'après Meissonier.

L'Institut des Beaux-Arts de Glasgow vient d'ouvrir son 32^e Salon annuel. Il contient 914 objets d'art. La Belgique n'a, cette fois, fourni au Salon écossais qu'un contingent extrêmement restreint : M^{me} H. Ronner expose deux toiles, M^{me} A. Ronner et Franz Hens, d'Anvers, chacun une.

GALERIE DU CONGRÈS

Rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

Lundi, 10 avril 1893, à 2 heures de relevée, aura lieu, sous la Direction de M. EMILE CLAREMBAUX, la

VENTE DES TABLEAUX MODERNES de M. S. MIROULT

composée d'œuvres de MM. Gallait, J et A. Stevens, Willems, Dubois, Boulenger, Courtens, Vervée, Fourmois, Robie, Verhas, Smits, Oyens, etc.

Exposition samedi 8 et dimanche 9 avril, de 10 à 5 heures.

En vente chez MACKAR et NOËL

Éditeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

- P. TSCHAIKOWSKY. *J'étais une petite herbe dans les champs* (op. 47 n° 7).
— *Chanson de la bohémienne* (op. 60 n° 7).
— *Au jardin près du ruisseau*, duo (op. 46 n° 4).
— *Valse de la Belle au bois dormant* (piano et orch.).
— *Nocturne en fa majeur*, pour piano.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855. — *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAVY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE À BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures.— Cologne à Londres en 13 heures.— Berlin à Londres en 22 heures.— Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir.— De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette, et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES TROPHÉES. — EXPOSITION DE M. A.-J. HEYMANS. — LES XX. Dix années de campagne. — LES FEMMES-PEINTRES. — AU CONSERVATOIRE DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

Les Trophées ⁽¹⁾

Le beau et noble poète José-Maria de Heredia a ciselé, sculpté, fouillé, enluminé, émaillé, au cours de sa vie, de multiples sonnets auxquels il confiait, pour les mieux définir, sa chaude admiration pour les héros, sa vision épique de l'histoire, ses rêves des siècles morts et sa passion de couleurs éclatantes. Son œuvre aristocratique s'est faite lentement, à l'écart de la réclame et du tapage, avec un net dédain de la hâte et un insouciant persistant du public et des disputes littéraires. C'était d'un bel exemple et d'une claire fierté.

Or, il se fait qu'aujourd'hui ces vers longtemps intacts deviennent aux mains de quelques critiques obstructifs des armes ou plutôt des ustensiles: Ils s'en servent bien plus, dirait-on, qu'ils ne les admirent. Habitués à ne chercher leurs arguments qu'en des livres, *les Trophées* ont été incorporés dans leur bibliothèque militante et vont être utilisés. Le nom de José-

(1) In 12, Alphonse Lemerre, Paris, 1893.

Maria de Heredia, d'une si belle flamme colorée, va se ternir dans les inutiles et moroses polémiques entre parnassiens et anti-parnassiens, entre traditionnels et novateurs, entre symbolistes et évolutionnistes, que sais-je? Tous ceux qui perdent leur temps à théoriser au lieu de silencieusement créer, bourdonneront jusqu'à susciter la lassitude et la colère et bientôt au lieu de provoquer l'hommage autour du maître sonnettiste, ils ne lui attireront que des négateurs systématiques.

José-Maria de Heredia est, après Leconte de Lisle, le plus glorieux poète du Parnasse. Son art date d'une période littéraire révolue. C'est d'après les formes et les esthétiques d'il y a trente ans qu'il le faut classer. Nos préoccupations et nos goûts d'aujourd'hui n'importent en cette occurrence.

Disons pourtant, à l'honneur de ce maître, qu'il est très attentif à la littérature de cette heure, qu'à Paris, il admet en son intimité et sa sympathie les poètes nouveaux qui cherchent au delà ou plutôt en dehors de son pays littéraire, et que, somme toute, c'est vers eux et non vers les recommenceurs et les imitateurs, fût-ce de lui-même, que se tendent ses mains. On le jugerait injustement si l'on n'appuyait sur cette bienveillance et cette compréhension.

Les Trophées se rangent dans la poésie épique et idyllique. Ils sont conquis à travers l'histoire et la légende. Ils procèdent de cette curiosité et de cet enthousiasme

des écrivains modernes vers le passé, qui tour à tour marquèrent les œuvres d'Alfred de Vigny, Victor Hugo et Leconte de Lisle. Ceux-ci furent d'admirables ressusciteurs; ils firent des gestes de Christ ouvrant les sépulcres et commandant aux siècles de revivre. Et les temps avec leurs philosophies, avec leurs mœurs et leurs passions, avec leurs théogonies et leurs cultes marchèrent en leurs fresques et leurs poèmes. On pourrait dire de ces maîtres que le monde, pendant qu'ils pensaient, tournait dans leur cerveau.

Leur art dressait d'énormes statues, définissait et immobilisait dans leurs livres tels personnages et telles époques, leur art — surtout celui de Leconte de Lisle — était statique et son allure plutôt passive. L'art de José de Heredia est au contraire un art de figuration mouvementée et, si j'ose dire, un art actif. Parfois il s'accélère jusqu'à la fièvre. Il célèbre la vie ardente, batailleuse, conquérante. S'il descend vers la Grèce, c'est pour exalter Hercule; s'il aboutit à Rome, c'est pour admirer Hannibal. Les idylles ne lui sont que jours de repos entre deux campagnes oriflammées de littérature héroïque. Et avant tout, et pour toujours, il restera celui qui fut le sonneur et le héraut de la gloire des conquistadors.

L'âme avide d'action et de mouvement qui frémit en lui assigne à certains de ses vers une telle trépidation et une telle flamme que jamais, croyons-nous, le toujours un peu rêche alexandrin n'a tremblé d'une vie plus nette et d'une agitation plus expressive entre des mains d'artiste. La réalisation esthétique est entière en ces exemples :

C'est l'heure flamboyante où par la ronce et l'herbe
Boudissant au milieu des molosses, superbe,
Dans les clameurs de mort, le sang et les bois,
Faisant voler les traits de la corde tendue,
Les cheveux dénoués, haléante, éperdue,
Invincible, Arthemis épouvante les bois. (La Chasse.)

Encore :

Une nymphe s'égare et s'arrête. Elle écoute
Les larmes du matin qui pleuvent goutte à goutte
Sur la mousse. L'ivresse emplit son jeune cœur.
Mais d'un seul bond, le dieu du noir faillis s'élançe.
La saisit, frappe l'air de son rire moqueur,
Disparaît... Et les bois retombent au silence. (Pan.)

Encore :

Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait pensif et triomphant
Le piétinement sourd des légions en marche. (La Trebia.)

Ce notateur du mouvement, fatalement, décrira avec splendeur tels gestes ou déterminera avec précision telle attitude.

Ainsi :

Le chef vêtu d'airain, de laque et de crépon,
Otant le masque à poils de son visage glabre,
Regarde le volcan sur un ciel de cinabre
Dresser la neige où rit l'aurore du Nippon.
Mais il a vu vers l'est ébloussé d'or, l'astre
Glorieux d'éclairer ce matin de désastre,
Poudre, orbe éblouissant, au-dessus de la mer.

Et pour couvrir ses yeux dont pas un cil ne bouge,
Il ouvre d'un seul coup son éventail de fer
Où dans le satin blanc se lève un soleil rouge.
(Le Daimio.)

Autre preuve :

Et tandis que l'essai brillant des cavaliers
Traîne la pourpre et l'or par les blancs escaliers
Joyeusement baignés d'une lumière bleue,
Indolente et superbe, une dame à l'écart
Se tournant à demi dans un flot de brocart,
Sourit au négrillon qui lui porte la queue.

Ce sont ces qualités de dessin vivant et agissant, ce sont ces admirables prises sur le vif des plasticités qui attirent le plus impérieusement dans les *Trophées*. Le poète est le notateur de la vie extérieure; il est le contraire d'un contemplatif. Ce rôle appartient à son maître Leconte de Lisle, dont l'art s'appuie sur les idées et sur les philosophies, si bien que l'histoire n'est qu'un immense symbole dressé devant le spectateur pour les faire valoir et comprendre.

De sa passion héroïque et agitée, José-Maria de Heredia se repose parfois. — Et c'est alors que son esprit quiet se berce d'idylles et de paysages siciliens. Nous aimons moins cette partie de son œuvre : quelques-uns de ses sonnets champêtres — à preuve la série du *Hortorum Deus* — se maculent de remplissages et de chevilles. Les rimes onomastiques, si étonnantes ailleurs, font ici défaut et tels termes usés et quelconques tendent à les remplacer au bout du vers. Pourtant faut-il signaler combien est vif quelquefois le souvenir virgilien évoqué. Les poètes de l'école romane trouvent en José-Maria de Heredia un indéniable précurseur. Ce qu'ils veulent faire revivre, revit ici.

Il appartenait également au poète des *Trophées* de célébrer les artisans et les métiers, lui qui autant que le ciseleur Cellini et Oumétada se définit parfait ouvrier. Son établi à lui, c'est la prosodie et il y travaille merveilleusement. Comme Julian del Rey il y façonne des vers, tels des épées; et comme Fray Juan de Segovie il cisele des quatrains d'un éclat de reliquaire ou d'ostensoir. Il peut être mis incontestablement au même rang qu'eux. Quand José-Maria de Heredia veut se diminuer, il se proclame un simple tâcheron de phrases ou bien encore rien qu'un metteur en scène de rimes bien habillées. Son art est incontestablement de taille plus haute et plus solide dépasse telle mode ou telle manie.

Pour résumer le poète que l'on découvre dans les *Trophées*, disons qu'ayant célébré tout ce qu'il aimait : la guerre, l'héroïsme, la conquête, le voyage, puis la douceur des choses agrestes goûtée par des vieillards et des sages, auxquels, un jour, les ans lui feront plus nettement ressembler, enfin le travailleur scrupuleux, l'artiste habile de ses mains, le patient et parfait technicien, son livre est à sa manière une confession de désirs et quelquefois de regrets.

E. Fournier

EXPOSITION DE A.-J. HEYMANS

Au Cercle artistique.

L'exposition quasi totale, de l'œuvre de M. A.-J. Heymans est certainement un événement de marque dans notre évolution artistique. Elle montre, en son entier labeur, en sa complète éclosion, un des plus vigoureux talents picturaux de notre terroir. À ses débuts, M. Heymans s'apparente un peu aux Boulenger, aux Baron, aux Coosemans. Mais avant tout, il est le peintre, déjà, de la Campine, dont il rend avec force et émotion les plaines sablonneuses, les bruyères et les sauvages mamelons. Ce qu'il préfère, d'abord, ce sont les crépuscules et les soirs; et, dans une pâte savoureuse et solide, il plante des bergers conduisant, aux lueurs d'une lune qui se lève, or et rouge, à travers les brumes d'un horizon mélancolique, leurs troupeaux aux toisons spectrales dans les nuits qui commencent. Les basses chaumines fument dans les transparences ambrées ou argentines des ténèbres. Mais ce pittoresque premier, un peu voulu et cherché parfois en des effets connus de rentrées de troupeaux au clair de lune, s'accroît, s'originalise, se concentre par une franche, sincère, constante et tenace étude de la nature. Voilà les plaines, les mares, les rivières, les prairies, les bruyères et, par-dessus tout cela, de grands ciels. La vue du peintre est puissante, saine et robuste.

A merveille il saisit l'âme picturale des choses, la signification des nuages au firmament ou la beauté des plans d'une bruyère où poussent les genêts, la gloire tranquille d'une nuée reflétée dans un canal arrosant des prairies, ou l'abandon chantant le silence d'un coin de bois solitaire. A côté des soirs bruns voilà les neiges, aussi, les neiges frigides, tachetées par l'or ou le bronze des dernières feuilles, ou par le vent persévérant des sapinières. et parmi elles ces *Bouleaux*, chargés de givre, entortillant leurs branches sur l'azur de gel d'un zénith éclatant, avec une fierté chaste, une éblouissante et bizarre virginité, ou bien la *Pêche aux anguilles*, un chef-d'œuvre de clarté mystérieuse, de lueurs de lanternes sur un fleuve gelé où des pêcheurs trouent la glace afin d'attirer les anguilles, ou bien le piquant et prime-sautier *Troupeau dans la neige*.

Toutes ces toiles sont très saisissantes; mais, en même temps que le pittoresque s'en dépêtre de certains souvenirs, la lumière en devient plus intense, plus fine, plus aérienne. Et, chose curieuse, le peintre qui préférerait les crépuscules et les clairs de lune, va peu à peu, à travers des après-midi de blés vivaces, de dunes radieuses, de bois sonores, vers la gloire irradiante des matins. Un soleil blanc et rose, un soleil d'hostie se lève dans son art, une purification d'aurore qui triomphe dans ce *Réveil* enthousiasmé de chants d'oiseaux, candide et vibrant des faisceaux du soleil levant, albe cantique à la lumière qui chasse la nuit de son fouet de rose et d'or et de ses eris d'alouettes et d'hirondelles, — ou dans cette autre toile aurorale : *Soleil matinal*. C'est toujours le peintre savoureux et rustique de la *Mare*, le poète champêtre de *Mon village*, ce beau frisson d'avril, le coloriste du *Marché aux oranges*, des *Pêcheurs*, — mais quel envol de renouveau vers des clartés pures, et comme, logiquement, sans heurt, par la force de son tempérament, la saine logique de son art, on sent que le peintre s'est transformé tout naturellement, comme un soleil un peu voilé finit par fendre les nuages et éclater d'une splendeur sans tache.

Le Printemps ravit dans cette note, avec ses grands châtai-

gniers fleuris et ses baigneuses, — rêve de mai, de douceur, de calme embaumé sous un firmament de noble idylle. La très pimpante *Vue d'Houffalize*, là tout près, vous jette son sourire, avec le *Moulin de l'ermitage*, idyllique aussi, car l'idylle, c'est peut-être le fond de l'art de ce champêtre robuste, qui évite les rouges et les tons violents, amoureux des bois jaunes et des bruyères dorées mondées par le soleil, des blés baignés de jours et des matins blancs.

LES XX

DIX ANNÉES DE CAMPAGNE

UN PEU DE STATISTIQUE

Les renseignements statistiques suivants, qui concernent les dix années pendant lesquelles les XX ont mené joyeusement, contre vents et marées, une campagne artistique dont l'influence a été considérable dans tous les domaines : peinture, sculpture, musique, littérature, intéresseront sans doute nos lecteurs.

Comme nous le disions dernièrement, ce tableau classé à son rang l'initiative audacieuse d'une poignée d'artistes que n'ont pu arrêter dans leur effort d'art désintéressé ni les clameurs d'une presse ignorante et malveillante, ni la naïveté des masuirs pour qui toute évolution, toute poussée en avant est dangereuse et blâmable.

Quand on songe que les XX n'ont d'existence collective que pendant un mois, que jamais ils n'ont demandé un subside ni un encouragement officiel, qu'ils ont été en butte à l'hostilité la plus acharnée (on se demande pourquoi), que certains membres de la Chambre leur ont même fait l'honneur de les attaquer avec violence au Parlement (1), il faut avouer que les résultats acquis sont satisfaisants.

Les renseignements statistiques que nous avons recueillis portent sur les expositions, au nombre de dix (1884-1893), les conférences et les auditions musicales. On verra la somme d'art amassée en ces dix Salons, — moins d'une année si on met bout à bout les mois employés.

Les Exposants.

D'abord le groupe des XX, modifié depuis la fondation par des retraits que justifiaient des motifs de convenance personnelle ou qu'excusait la crainte d'être compromis dans les escarmouches violentes qu'il a fallu livrer à l'éternelle sottise. La mort, enfin, a, deux fois, et dès le début de la jeune association, frappé celle-ci dans ses forces vives en lui enlevant les peintres P. PANTAZIS en 1884, quelques jours avant l'ouverture du premier Salon, et CH. GOETHALS en 1885.

Les artistes qui font ou qui firent partie de l'Association sont :

Mlle Anna Boch (1886-1893). — MM. A. Chainaye (1884-1888). — Frantz Charlet (1884-1893) — Guillaume Charlier (1885-1893). — J. Delvin (1884-1885). — Paul Du Bois (1884-1893). — James Ensor (1884-1893) — Willy A.-Finch (1884-1893). — Fernand Khnopff (1884-1893). — Jef Lambeaux (1884). — Georges Lemmen (1889-1893). — Georges Minne (1891-1893). — Robert Picard (1890-1893). — Dario de Regoyos (1884-1893) — Auguste Rodin (1889-1893). — Félicien Rops (1886-1893). — Willy Schlobach (1884-1893). — Paul Signac (1891-1893). — F. Simons (1884-1885). — Jan Toorop (1885-1893).

(1) Il est bon que leurs noms soient conservés. Ce sont, ou s'en souvient peut-être, M. Charles Woeste, député d'Alost, et le jeune M. Armand Anspach-Puissant, député de Thuin.

1893). — G. Vanhise (1884-1886). — Henry Vande Velde (1889-1893). — Théo Van Rysselberghe (1884-1893). — G. Van Strydonck (1884-1893). — P. Verhaert (1884-1885). — Th. Verstraete (1884-1885). — G. Vogels (1884-1893). — R. Wytzman (1884-1887). — I. Verheyden (1885-1887). — Henri De Groux (1887-1890).

Secrétaire : Octave Maus (1884-1893). — Trésorier : Victor Bernier (1884-1893).

Aux trente-deux noms des *Vingties* il faut ajouter ceux de cent vingt-sept artistes invités par eux à prendre part à l'une ou à plusieurs de leurs expositions annuelles, ce qui porte à CENT CINQUANTE-NEUF le nombre des exposants. Plus de la moitié de ceux-ci n'avait jamais exposé en Belgique.

Allemagne : Lieberman (1884), Von Ulde (1885), Max Klinger (1889), Oberlaender (1891).

Belgique : L. Arlau (1884, 1887), A.-J. Heymans (1884), J. Stobbaerts (1884), X. Mellery (1885, 1888, 1890, 1892), F. Ter Linden (1885), Ch. Hermans (1886), L. Speckaert (1886), H. De Braeckeleer (1887), E. Smits (1887, 1891), A. Verhaeren (1887), E. Boch (1890), W. Degouve de Nuncques (1893), Ch. Doudelet (1893), L. Frédéric (1893), Marguerite Holeman (1893), peintres.

P. De Vigne (1884, 1889), Ch. Van der Stappen (1884, 1888, 1891), Th. Vinçotte (1884), C. Meunier (1885, 1887, 1892), L. Devillez (1885), J. Gaspar (1893), sculpteurs

L. Le Nain (1885), A. Danse (1886), K. Meunier (1893), graveurs.

Etats-Unis : W. Chase (1884, 1886), J. Sargent (1884), J.-M.-N. Whistler (1884, 1886, 1888).

France : Gervex (1884), Cazin (1885), Fantin-Latour (1885), J.-F. Raffaëlli (1885, 1887), A. Besnard (1886, 1889, 1893), Claude Monet (1886, 1889), A. Renoir (1886, 1890), Zandomenighi (1886), F. Gaillard (1886), Monticelli (1886), O. Redon (1886, 1890), M^{me} M. Cazin (1887), A. Lebourg (1887), M^{me} B. Morisot (1887), A. Renan (1887), G. Seurat (1887, 1889, 1891, 1892), L. Anquetin (1888), J.-E. Blanche (1888), Caillebotte (1888), H. de Toulouse-Lautrec (1888, 1890, 1892, 1893), Dubois-Pillet (1888, 1890), M^{lle} E. Gonzales (1888), Guillaumin (1888, 1891), Heilleu (1888), H.-E. Cross (1889, 1893), P. Gauguin (1889, 1891), M. Luce (1889, 1892), E. Moreau-Nelaton (1889), C. Pissarro (1889, 1891), L. Pissarro (1890, 1892), P. Cézanne (1890), L. Hayet (1890), A. Sisley (1891), Ch. Angrand (1891), J. Chéret (1891), Ch. Filliger (1891), Mary Cassatt (1892), M. Denis (1892), L. Gausson (1892), Ch. Serret (1892), E. Bernard (1893), M^{me} J. Jacquemin (1893), H. Petitjean (1893), peintres.

Injalbert (1884), Lanson (1885), J. Carriès (1886), H. Crés (1888, 1893), M^{me} Besnard (1888), E. Fremiet (1889), A. Charpentier (1890, 1893), J. Baffier (1891), A. Bartholomé (1892), sculpteurs.

Braquemond (1885, 1889), H. Guérard (1886), graveurs.

O. Roty (1884, 1886, 1890), Chaplain (1888), graveurs en médailles.

A. Delaherche, potier.

Grande-Bretagne : W. Stott (1884, 1889), Mark Fisher (1885), Swan (1885), Clara Montalba (1886), W. Sickert (1887), P.-W. Steer (1889, 1891, 1893), G.-W. Thornley (1890), Walter Crane (1891), H. Horné (1892), S. Image (1892), F. Madox Brown (1893), E.-A. Hornel (1893)

Italie : Mancini (1885), Michetti (1885), Segantini (1890).

Pays Bas : J. Israëls (1884), J. Maris (1884), Mauve (1884), Mesdag (1885), Breiher (1886), Is. Israëls (1886), W. Maris (1887), M. Maris (1887), Van der Maarel (1887), Ph. Zilcken (1887), W.-B. Tholen (1889), Ch. Storm de Gravesande (1890), V. Van Gogh (1890, 1891), F. Verster (1891), M. Bauer (1891), Thorn Prikker (1893).

Suède-Norvège : Bergh (1884), Kroyer (1885), Kolstø (1886), Krohg (1886), Thaulow (1887), Larsson (1891).

Suisse : M^{lle} Louise Breslau (1885), Marceiin Desboutsins (1889).

Ici encore la mort a frappé. Elle a enlevé Artan, de Braeckeleer, Monticelli, Seurat, Dubois-Pillet, Mauve, Van Gogh.

Les Conférences

Vingt-deux conférences littéraires ont été faites par dix-sept conférenciers, belges et étrangers :

MM. ANTOINE. Pièces d'Edouard Pailleron, d'Alfred de Musset et de Victor Hugo (1888). — ALBERT GIRAUD. *La petite presse en Belgique* (1884). — EDMOND HARAUCOURT. *Les Reines de village* (1886). — GUSTAVE KAHN. *Le vers libre* (1891). — GEORGES LECOMTE. *Les tendances de la peinture contemporaine* (1892). — STÉPHANE MALARMÉ. *Villiers de l'Isle-Adam* (1890). — CATULLE MENDÈS. *Richard Wagner* (1884). — EDMOND PICARD. *L'art jeune* (1884); *Lecture du Juré* (1887); *Trois poètes belges d'exception* : Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck et Charles Van Lerberghe (1890); *Jules Laforgue et la femme* (1891); *Henri de Régnier et l'évolution de la poésie française contemporaine* (1893). — J.-F. RAFFAËLLI. *Le laid, l'intimité, la sensation et le caractère dans l'art : une bibliothèque de dessins* (1885). — G. RODENBACH. *Le jeune mouvement littéraire en Belgique* (1884); *Camille Lemonnier et son œuvre* (1886). — M^{lle} MARGUERITE ROLLAND. Pièces de Camille Lemonnier (1892). — M. EMILE SIGOONE. *La Tentation de Saint-Antoine* de Flaubert. — M^{me} JENNY THÉNARD. *Les comédiens peintres* (1885). — HENRI VAN DE VELDE. *Le paysan en peinture* (1891). — P. VERLAINE. *La poésie contemporaine* (1893). — VILLIERS DE L'ISLE D'ADAM. Conférence-Lecture (1888). — TÉODOR DE WYZEWA. *Les origines du mouvement décadent* (1889).

Les Auditions musicales.

Vingt-trois concerts ont été donnés, dont les programmes ont fait connaître (pour la plupart en première audition) les œuvres de cinquante-sept compositeurs, parmi lesquels 17 Belges, 17 Français, 6 Russes, 4 Espagnols, 10 Allemands.

Musiciens belges : E. AGNIEZ. *Petite suite pour violon et piano* (1884). — P. BENOIT. *Het Roosje* (1887). — J. BLOCKX. *Moederlied et De Spinster* (1887). — A. DE GREEF. *Mazurka pour violon* (1884); *Elle dort*, nocturne (1884); *Album espagnol*, pour deux pianos (1887) *Valse-caprise* (1887). — A. DUPONT. *Rondes ardennaises* (1890). — P. GILSON. *Scherzo pour 4 cors* (1890); *Hunoreske* (1890); *La Mer*, esquisses symphoniques (1892); *Andante et Presto scherzando* (1893). — G. HUBERTI. *La Rose des bruyères* (1890). — L. JOURNET. *Chansons du dimanche* (1890). — L. KEFER. *Trio pour piano, violon et violoncelle* (1887). — G. KEFER. *Cinq mélodies* (1887). *Chanson de matelot et Soir religieux* (1890). — G. LEKEU. *Fragment d'Andromède* (1892); *Sonate pour piano et violon* (1893); *Trois poèmes pour chant et piano* (1893). — E. MATHIEU. *Le pêcheur*, ballade (1887); *le Sorcier*, soli et chœurs (1890). — F. SERVAIS. *Pâte étalée du soir*, solo et chœurs (1892). — CH. SMULDERS. *Concerto* (1893). — L. SOUBRE. *Chanson* (1890). — H. VIEUXTEMPS. *Romance pour violon* (1886). — D. VAN REYSSCHOOT. *L'heure du Beffroi* (1893).

Musiciens français : C. BENOIT. *Épithalame* (1891). — CH. BORDES. *Tristesse* (1889); *Suite basque pour flûte et quatuor à cordes* (1890); *Dansons la gigue!* (1891); *Paysages tristes* (1892). — E. CHARRIER. *Valses romantiques pour 2 pianos* (1891); *Joyeuse marche* (1892); *Mélancolie et Scherzo-valse* (1893). — E. CHAUSSON. *Nanny* (1889); *Hélène* (acte I, scène III) (1890); *La Tempête* (1891); *Concert pour violon et piano avec accompagnement de quatuor à cordes* (1892); *Poème de l'Amour et de la Mer* (1893). — C. CHEVILLARD. *Quintette pour piano et instruments à cordes* (1892). — P. DE BRÉVILLE. *Chanson triste* (1889); *Hymne à Vénus*, chœur (1890); *Sainte-Rose de Lina*, solo et chœur (1891); *Après la mort et Harmonie du soir* (1888). — A. DE CASTILLON. *Prélude de la Suite dans le style ancien* (1888); *2^{me} Trio pour piano, violon et violoncelle* (1890); *Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle* (1892); *Quintette pour piano et cordes* (1893). — L. DE SERRES. *Le Jour des morts*, soli et chœur (1892). — VINCENT D'INDY. *Trio pour clarinette, violoncelle et piano* (1888); *Poème des montagnes* (1888); *Sur la mer*, chœur (1889);

Suite en ré dans le style ancien pour trompette, 2 flûtes et orchestre d'instruments à cordes (1889 et 1893); *Fantaisie* pour hautbois (1889); *La Chevauchée du Cid*, solo et chœur (1889); *Lied* pour violoncelle (1890); *Tableaux de voyage* (1890); *La Mort de Wallenstein* (1890); *Quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle (1890 et 1893); *Symphonie* sur un chant montagnard français (1890); *Quatuor* pour 2 violons, alto et violoncelle (1891); *le Chant de la cloche*, 2^e tableau : *Amour*, soli et orchestre (1892). — H. DUPARC. *La Vague et la Cloche* (1889); *Lénoir* (1891). — G. FAURÉ. *Impromptu* (1888); *Élégie* pour violoncelle (1888); *Quatuor en ut mineur* pour piano, violon, alto et violoncelle (1888); *Après un rêve* (1888); *Au bord de l'eau* (1888); *Berceuse* pour violon (1888); *Sonate* pour violon et piano (1888); *Quatuor en sol mineur* pour piano, violon, alto et violoncelle (1889); *Au Cimetière* (1889); *le Ruisseau*, chœur (1889 et 1891); *Madrigal*, chœur (1889); *Caligula* : chœurs du 5^e acte (1889); *la Fée aux champs* (1890); *les Berceuses* (1890); *Puisqu'ici bas toute âme* (1892); *Larmes* (1893); *Clair de lune* (1893). — C. FRANCK. *Sonate* pour piano et violon (1888); *Quintette* pour piano, 2 violons, alto et violoncelle (1889 et 1891); *la Vierge à la crèche*, chœur (1889 et 1891); *les Cloches du soir* (1890); *Prélude, fugue et variation* pour orgue et piano (1890); *Rédemption* : chœur des anges et air de l'Archange (1890); *Quatuor* pour 2 violons, alto et violoncelle (1891); *Eros et Psyché* (1891); *les Danses de Lormont* (1891); *Chanson du vannier* (1891); *Soleil* (1891); *Hulda* : les Hermines, chœur (1892); *Trio en fa dièse* pour piano, violon et violoncelle (1893). — B. GODARD. *Air de Pedro de Zalamea* (1884); *Canzonetta* (1886). — A. MAGNARD. *Nocturne* (1890); *Invocation* (1892). — E. REYER. *Ballade de la Statue* (1884). — J. TIERSOT. *En passant par la Lorraine*, chœur (1889); *le Mois de mai*, chœur (1889); *Au soleil de mai*, chœur (1891); *Renouveau*, chœur (1892). — P. VIDAL. *Chanson de fées*, chœur (1890); *la Nativité*, solo et chœur (1891).

Musiciens russes : A. BORODINE. 2^{me} quatuor pour 2 violons, alto et violoncelle (1891). — A. GLAZOUNOV. *Élégie* pour violoncelle (1892). — KOPYLOW. *Méditation du laboureur* (1891). — N. RIMSKY-KORSAKOW. *Chanson du berger Lell* (1891); *Concerto* pour piano et orchestre (1892). — STCHERBATSCHOFF. *Mazurka n° 3* (1891). — P. TSCHAÏKOWSKY. 3^{me} quatuor pour 2 violons, alto et violoncelle (1891); *Barcarolle* (1891); *Pourquoi?* (1891).

Musiciens espagnols : F. ARBOS. *Pièces caractéristiques dans le genre espagnol* pour piano, violon et violoncelle (1888). — CINNA. *Malaguna* (1888). — GUELZENBU. *Habanera* (1888). — SARASATE. *Habanera et Zapateado* (1888).

Musiciens allemands : J.-S. BACH. *Adagio et fugue en sol mineur* (1888). — BEETHOVEN. *Sérénade* (1884). — BRAHMS. *Quatuor en sol* pour piano, violon, alto et violoncelle (1884). — F. LACHNER. *Quintette* pour piano, 2 violons, alto et violoncelle (1884). — MENDELSSOHN. *Mélopée* (1884). — E. NAUMANN. *Sérénade*, nonette pour instruments à vent (1884). — R. SCHUMANN. *Trois contes de fée* (1884); *Concerto en la mineur* (1886); *Fantastic-Stücke* (1888). — F. SCHUBERT. *Quintette* pour piano, 2 violons, alto et violoncelle (1884). — SPOHR. *Adagio du Concerto pour deux violons* (1886). — R. WAGNER. *Ouverture des Maîtres Chanteurs* (1886).

Divers : E. GRIEG. *Sonate* pour piano et violon (1884). — MOSZKOWSKI. *Valse de concert* (1884). — TARTINI. *Variations sur un thème de Corelli* (1886).

Interprètes.

Parmi les interprètes qui ont donné une haute saveur d'art aux auditions musicales du Salon des XX, il faut placer en première ligne l'admirable QUATUOR YSAYE (MM. Eugène Ysaye, Crickboom, Van Hout et J. Jacob) qui, depuis 1888, s'est attaché à faire apprécier les compositions les plus belles de la musique de chambre moderne et qui a apporté à cette propagande artistique l'appoint d'une autorité indiscutable et d'un dévouement absolu.

Une mention spéciale doit être faite de M. Vincent d'Indy, qui, depuis 1888 également, n'a pas manqué une année de prendre part à la direction et à l'exécution des concerts, et qui s'est fait connaître à la fois comme compositeur, comme pianiste et comme chef d'orchestre.

Voici, d'ailleurs, la liste des solistes qui se sont fait entendre au Salon des XX depuis l'origine :

CHANT. M^{mes} Cornélis-Servais, L. de Serres, Flon-Botman, Soetens-Flament.

M^{lles} B. Bady, Dyna Beumer, H. Browez, H. Cuvelier, A. David, J. De Haene, A. Delhaye, De Wulf, F. Gilliaux (Gherlsen), Gorlé, R. Hirsch, Loevensohn (Lovenz), M. Michaux, F. Salter, C. Thévenet, L. Van Damme, Van Langendonck.

MM. A. Agniesz, Cheyrat, G. Colardin, D. Demest, H. Heuschling, Renaud, Seguin.

PIANO. — Les compositeurs J. Blockx, E. Chausson, C. Chevillard, L. de Serres, V. d'Indy, G. Fauré, G. Lekeu, E. Mathieu, Ch. Smulders, D. Van Reysschoot.

M^{mes} Bordes-Pène, Moriamé-Lefebvre, Théroine.

M^{lles} P. de la Mora, L. Derscheid, L. Parcus, H. Schmidt, S. Smit.

MM. P. Braud, A. De Greef, G. Dethier, G. Kefer, Octave Maus, A. Pierret, A. Van den Broeck, Théo Ysaye.

INSTRUMENTS À CORDES. — M^{lles} A. et L. von Netzer; MM. Fernandez-Arbos, Biermasz, Crickboom, Danneels, Deru, Férier, Gillet, Hans, Hill, J. Jacob, Ed. Jacobs, L. Kefer, Kihlman, Lerminiaux, Marchot, Miry (violon), Miry (violoncelle), Schörg, Ten Have, Van der Goten, L. Van Hout, E. Ysaye.

INSTRUMENTS À VENT. — MM. Anthoni, Devos, Dumou, Fontaine, Geeraerts, Gentsch, Guidé, Heirwegh, Lemal, Leroux, Mahy, Merck, Pletinckx, Poncelet, Ruelle, Zinnen.

HARPE. — M^{lle} S. Kayser, M. Meerloo.

L'orchestre a été conduit par MM. Vincent d'Indy et Guillaume Guidé; les chœurs par MM. Vincent d'Indy et Octave Maus.

Recettes.

Pour clôturer cette statistique, voici les recettes réalisées chaque année par les entrées et par la vente du catalogue :

Années.	Entrées.	Catalogues.	Totaux.
1884.	fr. 2,466 50	150 00	2,616 50
1885.	3,052 50	187 50	3,240 00
1886.	4,611 50	282 00	4,893 50
1887.	4,720 50	787 00	5,507 50
1888.	4,138 00	739 00	4,877 00
1889.	4,485 50	475 00	4,960 50
1890.	4,684 00	550 00	5,234 00
1891.	4,296 00	521 00	4,817 00
1892.	4,280 00	546 00	4,826 00
1893.	3,877 50	474 00	4,351 50

Total général. fr. 45,313 50

LES FEMMES-PEINTRES

A défaut de présidente, — une femme du monde, pleine d'initiative et de zèle pour les choses artistiques, faillit le devenir, mais la combinaison échoua (du côté de la barbe est la toute-puissance), — les Femmes-peintres ont en M^{lle} Mary Gasparoli un secrétaire doué de la plus insinuante activité, de la plus rusée diplomatie.

Elle parvient, Dieu sait par quels machiavélismes ! à découvrir, à inventer en Belgique assez de femmes-peintres pour remplir, ou à peu près (ce n'est vraiment qu'une approximation) les trois

salles du Musée affectées aux expositions privées. Et alors que les peintresses connues ou réputées, les Euphrosine Beernaert, les Anna Boeh, les Marie Collard, les Louise Héger, les Juliette Wytzman, les Marguerite Holeman font la petite bouche, dédaignent cette « parlote » féminine, et préfèrent mêler leurs jupes aux pantalons en des Salons-mixtes où le talent seul, et non le sexe, établit une classification, le menu secrétaire trotte si allègrement d'atelier en atelier que l'exposition s'ouvre à son heure, avec un contingent honorable de toiles.

L'atelier Blanc-Garin occupe le centre de cette exhibition, manifestation nouvelle du mouvement féministe. Il aligne quelques œuvres de ses meilleures élèves, M^{lles} Dagmar de Furnijelm, Verboeckhoven, Verwée, Léotard. Et parmi les deux ou trois douzaines de jeunes femmes qui ne redoutent pas de se salir les doigts en écrasant des tubes de couleur et en manipulant des essences, quelques exposantes intéressent par la sincérité de leur effort d'art ou par le relief qu'on y découvre de telle personnalité masculine renommée. La facilité d'assimilation est, chez les femmes, vraiment curieuse. Nous le remarquons déjà l'an passé. Cette fois, et plus encore que naguère, les influences s'accusent. Le faire de tel peintre connu transparait dans certaines toiles, adouci et féminisé, mais nettement accusé. Voyez les œuvres, d'ailleurs intéressantes, de M^{lles} Baldauf, Nathalie et Sophie de Bourtoill, de M^{me} Demanet — la plus coloriste des exposantes — et dites si sur chacune des toiles vous ne pourriez pas mettre, après la signature de l'auteur, celle d'un peintre qui a été l'inspirateur, l'esprit familier des pensées de l'artiste?

La galanterie voudrait que nous citions toutes ces dames. Mais la critique ne l'entend pas ainsi. Bornons-nous donc à signaler les fleurs, joliment traitées au pastel et à l'aquarelle, de M^{lle} Gasparoli, le *Réfectoire* de M^{lle} Heyermans, les pastels de M^{lle} A. Evans, les *Accessoires* et *Objets congolais* de M^{lle} B. de Meuse, les paysages de M^{me} Piers, et surtout les figures au pastel de M^{lle} Marguerite Turner, qui paraît avoir travaillé à l'école de Boldini et qui montre une amusante habileté dans le maniement des poussières colorées.

Il y a aussi la collection des études, plus ethnographiques qu'artistiques, faites en Perse par M^{lle} Luiza Denis, qui ont été exposées récemment à la Galerie Moderne.

AU CONSERVATOIRE DE LIÈGE

Franciscus

Franciscus, Oratorio de M. Edgard Tinel, a triomphalement parcouru l'Allemagne et la Hollande. Il nous est revenu en Belgique, consacré chef-d'œuvre et tout couvert de gloire. C'est précédé du retentissement de ses glorieuses campagnes qu'il a été présenté au public liégeois. Et si cette imposante réputation a favorablement agi sur la masse des auditeurs qui a fait grand succès au compositeur, je crois que chez certains elle a excité la sévérité et provoqué la déception.

L'Art moderne, à deux reprises déjà, a analysé cet oratorio (1); je me bornerai donc à noter mon sentiment.

C'est en admirant un travail si consciencieux, mais étonné de tant de sage modération, d'une éloquence si pondérée, si peu convaincante, que j'ai écouté les développements trop étendus de l'œuvre un peu diffuse de M. Tinel.

Franciscus est certainement une œuvre de sérieuse valeur, qui

(1) V. *L'Art moderne*, 1888, pp. 237 et 286; 1889, pp. 49 et 20.

a nécessité un labeur et des connaissances musicales considérables, qui, conçue dans la manière de Haendel et de Mendelssohn, est conduite avec beaucoup de soin et très grande habileté. Le compositeur utilise avec infiniment d'adresse et souvent de charme les connaissances acquises et les souvenirs musicaux amassés.

Mais je ne dégage pas une réelle personnalité, suffisamment nette, pour que dans l'éblouissement des lauriers conquis je m'exalte jusqu'à crier au chef-d'œuvre.

Certains morceaux, en des genres différents, ont de la grâce, de la vie, du caractère : ainsi, dans la 1^{re} partie, le prélude dans le style de Haendel, la Scène au château avec la Valse lente et la Tarentelle, la Ballade à la pauvreté, de recherche un peu trop apparente cependant, et l'Apparition à saint François; dans la 2^e partie, l'introduction, suivant moi la page la mieux inspirée de l'œuvre, le cantique au soleil et le chant d'amour; dans la 3^e partie, les deux chants de saint François, la scène de l'église avec l'entrée de l'orgue très habilement ménagée.

Mais de l'ensemble je ne retiens qu'une impression de travail et de haute correction, je ne sens pas le grand souffle de l'inspiration, et si l'œuvre est savante, elle ne me provoque ni émotion ni pensées religieuses.

L'exécution de *Franciscus*, longuement préparée par M. Radoux, a été excellente en tous points. Chœurs et orchestre se sont distingués. M. Edgard Tinel les dirigeait et avec une rare maîtrise.

Une seconde audition de l'oratorio a été donnée dimanche; comme la veille, M. Tinel a été acclamé.

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, 15 courant, à 8 heures du soir, que sera exécuté, au Théâtre de la Monnaie, par l'Association des Artistes musiciens, le *Chant de la cloche* de M. Vincent d'Indy. Une modification a dû être introduite dans la distribution : M^{lle} Chrétien chantera le rôle de Lénore, M^{lle} Armand ne pouvant, à cause du service absorbant qu'elle a au théâtre en ce moment, se consacrer aux études de cette œuvre difficile.

Les chœurs, qui comprennent un ensemble de plus de 150 exécutants, marchent avec précision. L'orchestre répète tous les jours. On attend, jeudi matin, l'auteur, qui assistera aux trois répétitions générales et à l'exécution.

La première partie du concert se composera de *Charlotte Corday* de P. Benoit, de l'*Aria* de J.-S. Bach, joué par tous les archets, et de l'*Espana* de Chabrier.

Les tableaux du *Chant de la cloche* qui seront exécutés samedi, sont, outre le prologue : *le Baptême, l'Amour, la Fête, la Vision, l'Incendie*.

Le Théâtre de la Monnaie a repris avec succès, la semaine passée, le joli opéra comique de Poise, *L'Amour médecin*, qui n'avait plus été joué depuis 1887, date de sa création. La musique de Poise, si fine et si spirituelle en son archaïsme, a été fort goûtée, et l'interprétation qu'en ont donnée les artistes, spécialement M^{lle} Nardi et M. Gilibert, en a fait valoir le charme. Il y a en moins d'ensemble, toutefois, que lorsque l'improvisé de Molière fut présenté par M^{lle} A. Legault, M. et M^{me} Gandubert et M. Renaud.

Nous appelons l'attention des amateurs sur la vente de la collection Miroult qui aura lieu demain à la Galerie du Congrès. Cette collection se compose presque exclusivement de tableaux de l'école belge et renferme de belles toiles d'Agnessens, Boulenger, Artan, Dubois, Joseph et Alfred Stevens, Stobbaerts, Smits, Van Camp, Fourmois, Verwée, Verhas, etc.

Signalons aussi l'importante vente de la collection Geoffroy-Dechaume qui aura lieu à Paris, à l'Hôtel Drouot, les 14 et

15 avril. Toiles de Corot, Daubigny, Chintreuil, J. Dupré, Delacroix; Daumier, Karl Daubigny, Meissonier; aquarelles, dessins, bronzes de Barye, gravures, lithographies. Une centaine de gravures de Daubigny, et surtout l'œuvre de Daumier, plus de 3,500 pièces en tirage à part ou avant toutes lettres (épreuves d'essai ou tirées avec cache-lettres).

Quelques prix de la vente des toiles de Joseph Stevens chez M. Clerebaux : *L'importun*, 5,500 francs. — *Le Chien du saltimbanque*, 2,000 francs. — *Le Marchand de sable*, 1,900 francs. — *L'intérieur du saltimbanque*, 1,600 francs. — *Cheval et chien*, 1,550 francs. — *Vieille lice et conradin*, 1,050 francs. — *Le vieux serviteur*, 400 francs.

Le Cercle artistique de Schaerbeek a ouvert, hier, sa première exposition à la Galerie moderne. Nous en parlerons dimanche prochain.

La Société des artistes de Munich (*Münchener Künstlergenossenschaft*) organise, sous le patronage du gouvernement bavarois, son exposition annuelle des Beaux-Arts qui s'ouvrira le 1^{er} juillet prochain. La clôture est fixée au 31 octobre suivant.

Un comité, nommé par M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, est chargé de réunir les œuvres des artistes belges qui participeront à cette exposition.

Les adhésions doivent être notifiées, au plus tard, le 1^{er} mai au *Secrétariat du comité belge*, 9, place du Musée, et les œuvres doivent y être déposées à la date extrême du 30 mai.

Une nouvelle revue littéraire vient de naître à Liège : *La Revue Wallonne*, très coquettement vêtue par M. Aug. Bénéard, imprimeur-éditeur.

La revue paraîtra chaque mois en un fascicule d'au moins 32 pages in-4^e. Abonnement : 6 francs par an. Elle sera illustrée par MM. Bauer, De Groux, De Witte, Donnay, Jaspar, Maréchal et Rassenfosse, et, pour le texte, groupera toutes les personnalités littéraires de la terre wallonne. Déjà figurent au nombre des principaux collaborateurs MM. M. Wilmotte, A. Mockel, F. Nautet, C. Demblon, G. Jorissenne, G. Garnier, A. Vierset, etc.

Nous souhaitons à la *Revue Wallonne* vie et prospérité.

La troisième audition musicale de M. Gustave Kefer, consacrée aux œuvres de Brahms, aura lieu jeudi prochain, 13 avril, à 8 1/2 heures, à la *Galerie moderne*, rue Royale, 180. Le programme porte : le *Trio* (op. 101) pour piano, violon et violoncelle, la 3^e *Sonate* (op. 108) pour piano et violon et le *Quintette* (op. 115) pour clarinette, deux violons, alto et violoncelle (seconde audition).

M. Eugène Ysaye s'est fait entendre au Conservatoire de Paris, le vendredi et le samedi de la semaine sainte. Il a joué le 3^e *Concerto* de Saint-Saëns avec orchestre, et a remporté un succès triomphal. Il a été, de même, applaudi avec enthousiasme à la *Société des Instruments à vent*, où il a interprété une sonate de Raff avec M. Diemer.

Les Nouveaux Concerts liégeois, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, préparent pour dimanche 7 mai une audition du premier acte de *Tristan et Isolde*.

Les soli seront chantés par M^{mes} Gabrielle Lejeune et Fick-Wéry, MM. Lafarge et Gilbert. Dans la première partie du concert, M. Lafarge dira la scène de la forge de *Siegfried* et M. Maurice Kufferath parlera au public de l'œuvre de Wagner et en particulier de *Tristan et Isolde*.

En vente chez MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

- CH. LEFEBVRE. *Souvenir* (A. de Musset) pour baryton ou ténor.
— *Les anges gardiens* (P. Collin), chœur pour voix de femmes avec solo.
- A. BARRÉS. *O Salutaris* pour baryton ou mezzo-soprano.
- TH. SALOMÉ. Sérénade p^r piano (ou orchestre).
- CONSTANT SIEG. Minuetto p^r piano (op. 56 n^o 5).
- A. PARENT. Mazurka p^r violon avec accompt^r de piano (op. 11).

VILLE DE BRUXELLES

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES
de la riche collection de

TABLEAUX

Aquarelles et Dessins modernes

DE DIVERSES ÉCOLES

DE FEU M. FRANÇOIS VAN DER DONCKT

Bonheur, Rosi	Heilbuth, F.	Schreyer, A.
Clays, P.-J.	Koller, G.	Stevens, Alfred
Comte, P.-G.	Laeys, V.	Troyon, C.
Corot, J.-B.	Madou, J.-B.	Van Marcke, E.
Courtens, F.	Metzmacher, E.	Verboeckhoven, E.
Daubigny, C.	Michel, G.	Verhas, F.
De Haas, J.-H.-L.	Pastni, A.	Verhas, J.
De Jonghe, G.	Robie, J.	Willems, F.
Diaz de la Pena	Roelefs, W.	Ziem, F.
Gallait, L.	Rousseau, Th.	
Goupil, J.	Roybet, F.	

Cette vente aura lieu par le ministère de M^e ELOY, notaire résidant à Bruxelles, 10, rue de la Chancellerie,

les mardi 18 et mercredi 19 avril 1893, à 2 heures
très-précises de relevée en la

GALERIE SAINT-LUC, 10, rue des Finances

EXPERTS : MM. J. et A. Le Roy, frères, 12, place du Musée.

Exposition particulière : samedi 15 avril 1893,

Id. publique : dimanche 16 avril 1893,

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire Eloy et chez MM. J. et A. Le Roy, frères, experts.

GALERIE DU CONGRÈS

Rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

Lundi, 10 avril 1893, à 2 heures de relevée; aura lieu, sous la Direction de M. EMILE CLAREMBAUX, la

VENTE DES TABLEAUX MODERNES

de M. S. MIROULT

compasée d'œuvres de MM. Gallait, J. et A. Stevens, Willems, Dubois, Boulenger, Courtens, Vervée, Fourmois, Robie, Verhas, Smits, Oyens, etc.

Exposition samedi 8 et dimanche 9 avril, de 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhin)
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francofort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES, ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

POUR LES YEUX ET LES OREILLES! — LE BUDGET DES BEAUX-ARTS. — CUEILLETTE DE LIVRES. — L'EXPOSITION DES XX A GAND. — LA MAISON DU CHEVAL MARIN. — EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE DE SCHAERBEEK. — WAGNER INTIME. — PETITES CAUSES DU JOUR. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — INSTANTANÉ. — PETITE CHRONIQUE.

POUR LES YEUX ET LES OREILLES!

D'un coup d'article jetons-les, ces quelques idées écloses au cours de flâneries. Les idées semées finissent souvent, dans le terreau des âmes et des esprits, par germer, par dresser des tiges au soleil de l'esprit, par fleurir en fleurs d'autant plus brillantes et plus riches que la semence a dormi plus longtemps dans les plis du sol.

Quand on se promène en nos belles régions de grand ciel et de lumière limpide, sous nos arbres si voluptueusement baignés de jour, le long de nos rivières lentes et abondantes, si on possède un œil de coloriste, amoureux des caresses et des saveurs lumineuses, vite on s'enthousiasme et l'on se sait en un pays exceptionnellement pictural. Que sèche, malgré l'or de ses orangers et de ses citronniers, la nature méridionale où le jour se contente de délimiter net les frondaisons, sans s'attarder,

comme ici, à en dévorer goulûment et brillamment les feuilles! Eh bien, dans les villages de nos campagnes et de nos prairies — ces velours de tendresse étalés sous le firmament! — ne vous est-il pas arrivé souvent de vous arrêter devant des roses trémières fleuries sous des volets verts, devant des liserons cramponnés à une façade, devant de rutilantes splendeurs de tournesols éclairant tout un rustique jardinet? N'avez-vous pas été ravis par de nuptiales splendeurs de jasmins, par des haies d'aubépines jolies comme de petits morceaux de ciels vierges étoilés? N'est-ce pas que ces riens fleuris dans les plaines et les hameaux, ces bouquets éparpillés, mettent une poésie intime et délicieuse sous les fenêtres, sous les gouttières, le long des murs des granges, voire sur les opulentes mousses des chaumes?... Mais un regret vient de ne pas voir plus de maisonnettes tapisées de verdure, plus de jardins et de haies empanachés de floraisons. Et alors suit cette réflexion: Que n'enseigne-t-on dans les écoles à aimer et à cultiver les fleurs et les plantes simples et belles qui feraient la joie des yeux et la fête perpétuelle des villages? Dire les saisons où il faut planter, le moment des semailles! Dire la beauté et la douceur des pétales et des couleurs!

Une génération ainsi éduquée (car on fait comprendre la beauté des choses, voire à des rustres!) enchanterait la Belgique, ajouterait à son pittoresque calme et savou-

reux, large et plantureux, la captivante poésie des aubépines de mai autour des haies, des roses fleuries au son des rouets rustiques, des liserons et des vignes encadrant des fenêtres campagnardes.

Autre chose! Après la fête des yeux, la fête des oreilles. Certains instruments de musique interprètent à merveille l'âme populaire, des instruments dont on se rit pourtant : la flûte à trois sous, l'harmonica. Qui ne garde, cependant, au fond de son cœur, quelque bribe de musique plaintive d'harmonica, entendue en un coin de port, des soirs d'exceptionnelle rêverie, ou dans une kermesse d'été, lointaine, dorée par la nostalgie du passé? Et lorsque quelque gaillard rustique danse en essoufflant son instrument, des souvenirs d'impressions de naguère reviennent, mélancoliques, évoqués par ce refrain populaire, par cette harmonie primitive, si propice aux ressouvenances et qui est comme le cœur même des paysages du jadis qui renaissent à l'esprit. La flûte à trois sous? Un gamin en jouait un soir, dans la banlieue bruxelloise, aux abords de l'exposition du Grand Concours. Il en jouait d'une façon charmante, emperlant l'air d'une idylle comme un jeune sylvain. Il allait, il allait, toujours « musiquant » le long des maisons. La foule se mit à le suivre. Il jouait toujours, impassible. La foule grossissait. Un grand gaillard, une sorte d'Hercule, prit le gamin musicien sur ses épaules, et du haut de ce colosse le petit Orphée de la flûte à trois sous continua, triomphateur artiste, à jeter à ses adorateurs ravis, la vive limpidité de ses improvisations. N'est-ce pas délicieux et émouvant une telle scène populaire, qui réveille la bonté, la tendresse, la rêverie au cœur des foules?

Eh bien! qu'on enseigne, dans les écoles, à jouer de l'harmonica, de la flûte en fer blanc! On verra se renouveler des scènes aussi belles. On suscitera Dieu sait quels petits artistes charmants. Dieu sait quels oiseaux dans nos provinces! Ces instruments abandonnés à l'inspiration populaire interpréteront ses chansons et ses lieds et ils engendreront un art mille fois plus prime-sautier que toutes les fanfares, que tous les orphéons sonnante de bombardons et de grosses caisses et qui lancent par la gueule de leurs cuivres, comme de la mitraille, des marches veules et des accords dignes de scander l'allure de bœufs gras triomphants.

Ce serait dans la couleur et le parfum des fleurs, dans les sons des musiques filant ainsi que des ruisselets aériens de village en village, à travers prés, à travers bois, un si joli décor à la vie spirituelle, une source de bons sentiments versée au peuple — du véritable art populaire, en fleurs et en sons — et d'où jaillirait sans cesse une poésie imprévue et forte.

Le budget des Beaux-Arts

Voici, pour faire suite au discours de M. le comte Goblet d'Alviella que nous avons analysé dans notre numéro du 26 février, la réponse faite par M. de Burlet, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, aux questions posées par l'honorable sénateur.

ORGANISATION DES MUSÉES.

« Il y a peu de jours, des journaux français parlaient avec les plus grands éloges du Musée d'art décoratif et industriel et rendaient hommage à l'initiative prise par le gouvernement au sujet de la création de ces musées. Ils parlaient aussi avec éloge des collections qui y sont réunies.

L'honorable M. Montefiore-Levi a dit avec raison que nous possédons là de véritables trésors artistiques. Nos musées, tels qu'ils sont constitués, sont la réalisation du programme que M. Beer-naert avait conçu et exposé aux Chambres lorsqu'il était ministre des travaux publics. Je dois à mon collègue cette justice et cet hommage mérités.

Permettez-moi, Messieurs, de vous dire, en quelques mots ce qui a été accompli pour atteindre le but qu'il se proposait.

On a réuni, entre la rue de la Régence et la Montagne de la Cour, un ensemble d'installations magnifiques : le Musée de peinture moderne et les archives générales du royaume.

Nous avons doublé l'importance des locaux du Musée de peinture, bâti le Palais des Beaux-Arts et le Musée d'histoire naturelle, mis tout le monument de la porte de Hal à la disposition du Musée d'armures.

Les archives du royaume, comme je le disais tantôt, sont installées dans les meilleures conditions et peuvent, à tous les points de vue, soutenir avec avantage la comparaison avec les établissements similaires des autres pays; nous avons agrandi la bibliothèque, en éloignant l'école industrielle de Bruxelles, qui y avait été installée pendant bien des années et dont le voisinage constituait un véritable danger pour nos collections; nous avons établi, au parc du Cinquantenaire, le Musée scolaire; enfin, la création d'un Musée d'ethnographie a été décrétée.

Lorsque j'ai eu l'honneur de procéder à l'installation des commissions des musées du Cinquantenaire, j'ai fait connaître sommairement comment je comprenais l'organisation de ces musées et quelles étaient les questions, très importantes, restant à résoudre pour que le public puisse retirer de ces collections tous les avantages possibles.

Voici, Messieurs, quelques lignes du procès-verbal de la séance d'installation :

« M. le ministre remercie les membres de la commission d'avoir bien voulu accepter la mission, toute de dévouement, qu'ils tiennent de la confiance du gouvernement. Il est convaincu que, sans souci des critiques auxquelles sont exposées les commissions artistiques, celle-ci, guidée par sa haute compétence, agissant avec une entière indépendance, absolue, saura mener à bonne fin l'œuvre qui lui est confiée... »

Comme vous le savez, Messieurs, l'installation de nos musées est de date encore récente : les lacunes actuellement existantes sont, par conséquent, excusables. Ces musées doivent recevoir une extension nouvelle, comme je l'indique dans la suite de mon exposé à la commission, par des constructions importantes.

« M. le ministre fait remarquer que la fusion des différents

comités des diverses sections des musées en une commission générale s'explique et se justifie par la connexité d'intérêts des dites sections.

« Le désir du gouvernement est que la commission générale et les divers comités, pénétrés de l'importance de leur mission, guident l'administration et lui facilitent la prompt solution de toutes les affaires qui se rattachent aux intérêts immédiats des musées... »

« La construction de l'hôtel de l'administration des chemins de fer permettra de disposer, dans un avenir relativement peu éloigné, de la partie des locaux du parc du Cinquantenaire occupée actuellement par le personnel de cette administration.

Nous sommes singulièrement rapprochés de ce moment, puisque le nouvel hôtel des chemins de fer est à peu près sous toit aujourd'hui. Et nous pourrions débarrasser le Palais du Cinquantenaire de cet appendice peu agréable à l'œil, lorsque l'hôtel des postes sera terminé.

« Il y aura lieu d'utiliser ce laps de temps en vue de l'étude complète d'une installation définitive des collections des sections d'art monumental et d'art décoratif, qui sont à l'étroit dans les locaux actuels, ainsi que de la section d'antiquités.

« En ce qui concerne la collection des industries d'art moderne, M. le ministre estime qu'un appel immédiat aux industriels du pays aurait pour résultat de provoquer des dons et de hâter l'organisation de cette collection... »

L'honorable membre sait que nous ne disposons pas actuellement de tous les locaux nécessaires. C'est une lacune qui sera comblée le plus tôt possible.

« Il y aura également lieu d'examiner la possibilité de l'installation éventuelle d'un Musée africain au parc du Cinquantenaire et, le cas échéant, les mesures à prendre à cette fin... »

« Le Musée ethnographique semble ne pouvoir se développer suffisamment dans le local restreint qui lui est dévolu à la porte de Hal : il trouverait peut-être au parc du Cinquantenaire un local convenable et plus vaste.

« Les monnaies romaines de la collection de Meester de Ravenstein pourraient être réunies à la collection de numismatique de la Bibliothèque royale pour former un ensemble complet au parc du Cinquantenaire. Cet arrangement, désirable au point de vue des études numismatiques, aurait aussi pour résultat de donner aux autres sections de la Bibliothèque royale la place qui leur manque actuellement.

« Les collections nationales, ai-je ajouté, doivent être utiles, non seulement aux savants et aux artistes, mais elles doivent également servir à l'éducation du peuple.

« A cette fin, il importe qu'elles soient classées avec méthode, autant que possible dans l'ordre chronologique, que les objets soient étiquetés, des catalogues et inventaires soigneusement élaborés et tenus avec une ponctuelle régularité. »

Vous le voyez, ces idées se rencontrent avec celles exprimées hier par l'honorable comte Goblet et, si la situation actuelle n'est pas, à ce point de vue, tout à fait satisfaisante, c'est que nous sommes encore dans la période de transformation et d'organisation.

Nous ne perdons pas l'occasion de stimuler le zèle du conservateur en chef et des conservateurs adjoints qui sont chargés de cataloguer, d'étiqueter et de mettre le public qui se rend aux musées du parc du Cinquantenaire, à même de tirer de sa visite tout le profit possible.

C'est un service à rendre au pays que de parler dans nos assemblées législatives de ces musées ; car, chose triste à dire, beaucoup de nos concitoyens semblent ignorer encore l'existence même de ces musées intéressants. On ne les visite guère.

MUSÉE DES ÉCHANGES. — POLYCHROMIE. — CLASSEMENT.

Messieurs, l'honorable comte Goblet, renouvelant des observations qui se sont quelquefois fait entendre, a signalé l'utilité qu'il y aurait à appliquer la polychromie aux reproductions d'objets d'art ancien réunies au Musée du Cinquantenaire ; ce serait, croit-il, le seul moyen de donner à ces reproductions l'aspect des originaux.

Personnellement, je suis d'accord avec l'honorable membre, mais les avis sont partagés au sujet de ce genre de décoration. Les reproductions du Musée de South-Kensington sont polychromées ; celles du Trocadéro ne le sont pas : on s'est borné à donner une teinte plate à quelques-unes d'entre elles. La section d'art monumental n'est point partisan de cette innovation.

Les quelques pièces polychromées ou teintées qui se trouvent au musée datent de 1880.

Sans insister sur la dépense considérable qu'entraînerait cette décoration, il y a lieu de remarquer qu'elle ne pourrait s'appliquer d'une manière convenable qu'à un nombre limité d'objets et qu'elle est d'une conservation fort difficile.

Quoi qu'il en soit, rien n'empêche de procéder à cet égard à certaines expériences.

Il n'est pas nécessaire de prendre en cette matière une décision absolue et générale. Des exceptions peuvent se justifier.

Le classement chronologique des pièces du musée, dont M. le comte Goblet ne se déclare pas satisfait, s'opère par les soins des conservateurs et sous le contrôle de quatre commissions spéciales.

Mais il a dû être fait exception pour certaines œuvres, telles que le fronton du Parthénon, dont le développement est tel qu'il doit nécessairement empiéter sur plusieurs siècles. Il en est de même du tabernacle de Léau, placé au milieu du grand hall, lors de l'exposition de 1880.

Ce monument, d'une grande élévation, trouverait difficilement place ailleurs. L'emplacement choisi s'impose, du reste, au point de vue du coup d'œil général de la salle, ce qui a-bien aussi son importance. Au point de vue de cet effet d'ensemble, la grande salle est certainement une des plus belles de l'Europe.

DÉCORATION DES MONUMENTS PUBLICS. — PALAIS DE JUSTICE.

L'honorable comte Goblet sait que le gouvernement se préoccupe des travaux de décoration artistique, soit sculpturale, soit picturale, de différents monuments.

Aucune résolution définitive n'est prise encore en ce sens ; mais je suis personnellement grand partisan de ce genre d'encouragement donné à nos bons artistes ; c'est un moyen de développer et de former le goût artistique du public.

Nous nous sommes déjà engagés dans cette voie, et l'honorable comte Goblet demande que nous poursuivions la tâche, en décidant, notamment, la décoration du Palais de justice de Bruxelles, où des socles assez nombreux semblent, dit-il, attendre des travaux de sculpture et où beaucoup de vastes panneaux appellent des peintures décoratives.

Ce programme est certainement fort séduisant, mais l'honorable comte Goblet voudra bien tenir compte de ce que les travaux de

décoration commandés en ce moment doivent être réalisés au moyen des ressources ordinaires du budget. Il n'y a pas lieu actuellement de recourir aux crédits extraordinaires, comme on l'a fait en des temps plus prospères.

La décoration du Palais de justice s'accomplira; c'est une question de temps; mais elle entraînera une dépense tellement considérable, à raison même des proportions colossales du monument, que mes crédits ordinaires ne pourraient jamais suffire.

Et, avant de songer à réaliser ce projet, il faut que les travaux actuellement projetés, et qui sont de proportions plus modestes, soient terminés.

Que l'honorable membre veuille bien reconnaître que les travaux dont il a parlé hier constituent déjà une entreprise considérable en sculpture et en peinture décorative. »

CUEILLETTE DE LIVRES

Contes à Marjolaine, par GEORGES GARNIER.
Lacomblez, Bruxelles.

Un vrai Wallon de corps et d'âme. Sera-t-il parmi ceux qui incarneront un jour la personnalité wallonne? Peut-être. Il la comprend si bien, cette nature un peu froide, sans éclat de couleur, toute en lignes, qui force le cerveau à plus de retours sur lui-même, l'adline et lui communique une questionnante activité. Là, plus de ces horizons indéfinis dont le voile mystérieux contient tous les reflets du prisme et engendre forcément dans nos corps surmontés d'âmes, l'image et la couleur. Rien que des choses apparaissant nettes les unes derrière les autres, empêchant la grisaille de l'unité de sensation; formant des esprits clairs, des natures vives, exaltées parfois, mais rarement aussi pesamment passionnées que les natures flamandes.

Ces huit nouvelles sont notées tout entières comme on note des impressions bien personnelles. Aucun ressouvenir, aucune imitation d'autrui. Des aquarelles franches et fines, justes de couleur, poétisées par l'adoration d'un vrai enfant du pays, qui connaît les profondes ressources et les chères faiblesses de cette Wallonie.

Mes préférences sont pour « Anonyme », cette pittoresque énigme de vie et de mort, et pour ces charmants couplets à la Meuse, dans le conte dédié à Marjolaine: « Car c'est dans la Meuse — as tu déjà songé à ce symbole, Marjolaine? — que toutes les sources jaillies des entrailles de notre sol vont se réunir. Le moindre filet y court du fond du pays par des chemins compliqués, mais par des pentes inévitables; les fontaines ne coulent que pour aller au fleuve; chacune lui apporte son tribut: l'eau froide des rochers, l'eau tiède lentement promenée sous les soleils d'été, l'eau parfumée de la lavande et du thym des prairies, l'eau aiguillée par le cresson des rives, l'eau troublée par l'industrie et les usines.

« La vallée de la Meuse est à cause de cela comme le cœur de la Wallonie; toutes les traditions y aboutissent avec nos ruisseaux et nos rivières; c'est elle qui conserve les souvenirs, l'unité et la force de notre race. C'est à cause d'elle qu'à travers les temps nous sommes restés un petit peuple de même sang et de même cœur.

« Les hommes grandis sur les terres qu'elle arrose en gardent, jusqu'à la mort, une marque originelle, qui les distingue des autres hommes, un don particulier d'éprouver, une faculté spéciale de s'émouvoir, un peu de poésie mélancolique ou joyeuse.

« ... Notre peuple, Marjolaine, c'est celui dont le cœur s'émeut de même façon que le nôtre, dont l'esprit est ouvert aux mêmes joies; c'est la collectivité des êtres du même sang unis par des souvenirs à garder en commun, par des aspirations à formuler d'intelligence. Les provinces de cette patrie-là s'appellent Ardennes, Famenne, Condroz, Entre-Sambre-et-Meuse. Dans chacune d'elles et dans toutes à la fois, nous avons le sentiment d'être « chez nous », dans un pays conquis et gardé par nos pères qui l'ont défriché de leurs mains, fertilisé de leurs sueurs, défendu de leurs bras, protégé de leurs poitrines. »
I. W.

Au Montenegro, par EMILE VANDERVELDE.

(Extrait de *la Revue de Belgique*). — Weissenbruch, Bruxelles.

Vingt pages écrites de verve, imprimant dans l'œil et dans l'esprit l'aspect de cette Chine, le Montenegro — la Montagne noire — fermée par sa configuration à toute influence européenne, restée plus slave que les Slaves.

Costumes, crasse, pauvreté, fierté, superstitions, lois, décor et réalité, on croit voir, bien vivante, l'aride patrie de ces demi-sauvages, « le seul pays d'Europe où la propriété individuelle du sol soit à peu près complètement inconnue ».

Si les Montenégrins sont « tous nobles, tous rois », si le salaire et le prolétariat sont pour eux de vains mots, il est cependant douteux que leur sort soit tout à fait enviable pour le moment.

« Faudra-t-il donc toujours? — dit M. Vandervelde — que l'humanité choisisse entre les inégalités navrantes des hautes civilisations, et cette égalité des communautés barbares, durement payée par d'incessantes guerres, de périodiques famines, et une existence aussi monotone en temps de paix que celle des Esquimaux dans leurs maisons de neige? »

Mais, continue-t-il « à quoi bon ces discussions forcément stériles sur les civilisations qui se sont succédé sur la terre? Regardons plutôt vers l'avenir avec le ferme espoir que ceux qui viendront après nous sauront concilier les avantages de la vie primitive et de la vie civilisée ».

On ne pourrait mieux conclure ces pages, d'observation si pénétrante sous leur souple et attrayante enveloppe de spirituelle conférence.

L'exposition des XX à Gand.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Les XX ont émigré en groupe serré et font étape en ce moment dans la jolie petite salle du Cercle artistique et littéraire de Gand, où les expositions se succèdent au point de passer inaperçues si elles ne sont particulièrement attrayantes. Ainsi, à Gand, les XX sont remarqués, discutés, commentés, abimés, exaltés; enfin s'égrène pour eux toute la gamme du succès. Non pas que l'on soit unanime à les « admettre », car c'est bien là le mot juste dans ce milieu où il y a peu de temps encore on s'exasiait devant des têtes de moine ou de vieillard bien imprégnées de bitume à la mode d'Anvers, signées par quelque docte professeur. Mais enfin, on va au Cercle en foule, on y admire les exquises productions de Khnopff, les pénétrants dessins de Rops, les vigoureuses sculptures de Paul Dubois et devant les œuvres de Thééo Van Rysselberghe, un Gandois qui plaide éloquentement devant ses citoyens pour l'école nouvelle, on commence à reconnaître qu'elle n'est

pas sans mérite; qu'elle soulève de gré ou de force le visiteur dans l'effort vigoureux et sincèrement raisonné fait par toute cette pléiade de néologistes pour arriver à une vibrante reproduction de la nature. C'est surtout devant le portrait mauve signé Van Rysselberghe que s'opère lentement l'évolution artistique du public qui, tombant à pic sur les envois de Regoyos, Vandeveldé et Ensor, a souri et même ri, avant d'avoir vu et apprécié. Le fameux proverbe « Nul n'est prophète en son pays » ne s'applique donc pas à Van Rysselberghe, car c'est cet artiste qui précisément sert de trait d'union entre l'admiration traditionnelle qu'on professe pour ses maîtres de l'Académie de Gand et l'hommage que l'on rend à son talent et à celui de ses amis.

Faut-il dire qu'Ensor est le plus discuté de tous les exposants et exposé aux lazzi et aux plaisanteries faciles des partisans de l'art 1830? Faut-il ajouter que M^{lle} Boch et Vogels sont les vingtistes les moins combattus parce que certaines de leurs œuvres se rapprochent le plus des gammes accoutumées?

Cette impression n'a pas l'importance d'une critique raisonnée; qu'elle serve uniquement pour les XX à marquer d'une pierre blanche leur passage à Gand, et qu'elle leur apprenne, s'il en est besoin, que leur halte dans nos murs n'est pas restée sans influence pour le triomphe des idées nouvelles.

LA MAISON DU CHEVAL MARIN

Notre conseil communal vient d'acquiescer l'un des plus jolis édifices du vieux Bruxelles, la maison du *Cheval marin*, située à l'angle du Marché-aux-Pores et du quai aux Briques. Voici le rapport fait par M. Buls, bourgmestre, au sujet de cette acquisition :

« Chaque jour Bruxelles voit disparaître une de ses maisons anciennes qui donnaient un aspect si pittoresque à notre vieille cité.

Celles qui forment un cadre si magnifique à notre Hôtel de Ville ont été préservées, grâce à l'intelligente munificence de l'Administration communale, et jamais un de nos contribuables ne lui a reproché les sommes considérables qui ont été dépensées en vue de conserver à la Grand-Place ce caractère unique en Europe, qui fait l'admiration de tous les étrangers et l'orgueil des Bruxellois.

Cette sollicitude de la Ville pour les édifices anciens remarquables par leur architecture, n'a évidemment pu s'étendre à toutes les maisons anciennes; beaucoup ont disparu, d'autres ont été transformées pour satisfaire à des exigences nouvelles.

Une de ces maisons, datant de la fin du XVII^e siècle, est sur le point sinon de disparaître, au moins d'être remaniée au point de perdre son style architectural. Le propriétaire a sollicité l'autorisation de percer des vitrines dans les murailles du rez-de-chaussée.

Cette maison, construite dans le style élégant et pittoresque de la Renaissance flamande, forme, par sa situation au bord du canal, à l'angle du Marché-aux-Pores et du quai aux Briques, un point de vue intéressant qu'il serait déplorable de voir disparaître.

Les spécimens de cette architecture, qui est considérée comme propre à l'art flamand, deviennent de jour en jour plus rares dans notre ville.

Cette maison porte le nom de *Zeepaard* et cette appellation paraît se rapporter à la date de sa construction; en creusant ses fondations, les ouvriers y trouvèrent, paraît-il, les ossements

fossiles d'un *Elephas primigenius* et les considérèrent comme formant le squelette d'un cheval marin; plus tard, cette maison fit partie d'une propriété particulière dite « Le comte d'Egmont ».

Depuis plusieurs années, le Collège s'était préoccupé de la conservation de ce joli édifice, mais nous avons reculé devant les exigences du propriétaire; aujourd'hui que celui-ci a réduit ses prétentions, nous croirions manquer à nos obligations en ne venant pas proposer au Conseil l'acquisition de cet immeuble, qui pourra être utilisé pour un service public, de manière à dégrever notre budget de la location d'une autre maison occupée par le capitaine du port.

En conséquence, le Collège, d'accord avec la Section des finances, vous propose, Messieurs, d'autoriser l'acquisition de cet immeuble et de décider qu'elle sera faite pour cause d'utilité publique.

Un crédit extraordinaire sera demandé ultérieurement au Conseil pour couvrir les frais de cette acquisition et des travaux de restauration. »

Les conclusions de ce rapport ont été adoptées à l'unanimité des membres présents.

Exposition du Cercle artistique de Schaerbeek

Quelques peintres : Isidore Verheyden, Jan Stobbaerts, Jan Verhas, Binjé et Staquet émergent d'un flot de médiocrités qui donnent l'envie de s'enfuir de la Galerie moderne dès qu'on y est entré. Et encore ces artistes n'exposent-ils, en général, que du déjà vu. M. Verheyden tient la corde avec son *Vieux Promeneur rustique*, joliment silhouetté et d'une couleur claire. A citer aussi, et très particulièrement, de suggestifs dessins : une tête d'homme, une tête de femme, une figure de vieille, signés Colmant, un nom rencontré déjà, au *Voorwaarts*, pensons-nous, et qui marquera.

WAGNER INTIME

Bien amusante, l'historiette que raconte le *Guide musical* :

« Wagner avait chez lui un serviteur, sorte de factotum, en qui il avait la plus absolue confiance. C'était un Suisse, du nom de Stœcker, tout en longueur, qui vaguait tout le temps par la maison en bras de chemise et coiffé d'une casquette rouge ornée d'une houppe énorme. C'était un homme très entendu, faut-il croire, puisqu'il remplissait chez Wagner les fonctions de domestique, de cocher, de valet de pied et de jardinier tout ensemble. Aussi était-il considéré comme un membre de la famille. Pendant les repas, tandis qu'il servait, il prenait part à la conversation et même, sans autrement se gêner, interpellait les convives étrangers, à la plus grande joie de Wagner.

Frédéric Nietzsche, qui était à cette époque professeur à Bâle, venait souvent, le dimanche, voir Wagner. Un jour, il arriva avec un paquet de musique sous le bras. — Ah! dit-il en entrant à Wagner, cette fois je vous apporte une composition de moi. Si vous le voulez, je vais vous la jouer avec Richter.

La foudre tombant sur le toit de la maison n'eût pas produit un effet pareil à celui produit par cette proposition.

Wagner semblait pétrifié. Il ne s'était pas douté que ce Nietzsche qui s'était jusqu'alors montré un admirateur passionné de ses œuvres, ce philosophe qui l'avait intéressé par ses vues originales et profondes, était aussi... compositeur de musique. Jusqu'alors, tout au moins, jamais il n'avait été question de cela entre eux.

Mais que faire? Nietzsche avait déjà ouvert le piano et il fallut m'asseoir près de lui pour jouer sa composition, une ouverture à quatre mains! A peine le morceau commencé, le visage de Wagner s'était rembruni. Quand ce fut fini, il était pâle de colère. Je pressentais une tempête terrible; mais il eut la force de se contenir devant Nietzsche. Sans proférer une parole, il se leva et sortit, ou plutôt se précipita hors de la pièce. Tableau! Je ne savais quelle contenance prendre vis-à-vis de Nietzsche, lorsque la porte se rouvrit. Une minute ne s'était pas passée, Wagner rentrait, se secouant littéralement dans un accès de fou rire :

— Non! ce Stœcker (le domestique) est vraiment un drôle de corps! Que croyez-vous qu'il ait fait? Quand il m'a vu sortir si furieux, il m'a arrêté de sa forte main et, me touchant l'épaule, il m'a dit dans le plus pur dialecte suisse : « Ça ne me paraît pas bon, hein, maître! »

Un rire général accueillit cette boutade. L'orage était passé. Depuis lors, jamais Nietzsche ne parla plus de ses compositions. »

Et notre confrère ajoute malicieusement : « Le philosophe ne paraît pas avoir oublié cette petite avançie à son amour-propre. Lisez le *Cas Wagner*. »

PETITES CAUSES DU JOUR

M. EDMOND HARAUCOURT

RÉQUISITOIRE. — « Ah ça, ne va-t-on pas bientôt rendre la paix au Christ? Chaussée-d'Antin, il fait les lendemains du vaudeville sans couplets de M. Lemaitre; il s'exhibe au Châtelet, dans les intervalles de la *Fille prodigue*, pièce en cinq écuries, et M. Grandmougin, pour d'identiques entreprises, postule des planches disponibles, ça ou là :

« Chateaubriand rapporte qu'un grand terrien du moyen-âge appelait Dieu : le Gentilhomme de là-haut. Jésus en est aujourd'hui le grand premier rôle. Il s'incarne en MM. Mayer et Garnier. Il est le rédempteur du monde — des théâtres, console les directeurs, et laisse venir à lui *jusqu'aux* petits enfants — avec leurs familles. Judas l'a vendu, les dramaturges le revendent. Il fait recette; c'est un placement meilleur que les admirables *Béatitudes* de César Franck!

« Un exemple est nécessaire. Vous sévirez contre M. Haraucourt, l'auteur de la *Légende des sexes*, à ce titre moins autorisé que qui que ce soit à trafiquer de la *Passion*. »

PLAIDOIRIE. — « Pourquoi mon client porterait-il, exclusivement, la peine d'une profanation qu'il n'a pas seul commise? Sa simonie n'a pas été, que je sache, jusqu'à faire danser un ballet sur le mont des Oliviers... »

« Il est également injuste de ne rappeler, des œuvres de M. Haraucourt, que celle qui a circulé sous le manteau. Il a publié aussi, outre un roman : *Amis*, des vers qu'on récite ailleurs qu'au fumoir, entre hommes. Il est l'auteur d'une adaptation de *Slylock*, jouée à l'Odéon en 1890. Il est jeune, avisé, souple et chevalier de la Légion d'honneur, ni plus ni moins qu'Edmond de Goncourt et Zola.

« Je sollicite pour lui la clémence du tribunal. »

VERDICT. — « La Cour condamne M. Haraucourt à trente deniers d'amende. »

LE GREFFIER D'AUDIENCE : L. D.
(Journal.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Basilique du Sacré-Cœur

Un très curieux procès touchant à de délicates questions de droit d'auteur a été vidé par le tribunal correctionnel de Paris.

M^{me} Saudinos-Ritouret, fabricante d'objets de piété, avait fait saisir une foule de médailles, scapulaires, images et souvenirs divers colportés par de petits camelots et représentant la basilique du Sacré-Cœur récemment inaugurée à Montmartre. Elle affirmait être seule investie par l'archevêque de Paris du droit de vendre les dites bondieuseries et requérait le ministère public, auquel elle s'était jointe comme partie civile, de réclamer contre les prévenus des condamnations sévères.

Défense des petits camelots : L'archevêque de Paris n'étant pas propriétaire de la basilique, n'a pu disposer par contrat de cette œuvre. La loi sur la propriété littéraire n'est d'ailleurs pas applicable en l'espèce. Il ne s'agit pas d'une propriété privée, mais d'un monument dû à des souscriptions publiques, et son caractère fait retomber sa reproduction dans le domaine public.

Mais le jugement n'est pas de cet avis et condamne chacun des prévenus à 100 francs d'amende et 20 francs de dommages-intérêts.

Le motif de cette rigueur, c'est que le droit conféré à l'archevêque d'ouvrir des souscriptions publiques, de prendre toutes les mesures voulues tant pour l'acquisition des terrains nécessaires que pour l'achat des projets, plans et dessins des architectes, lui a donné la faculté de rétrocéder valablement la reproduction du monument, en l'absence de toutes réserves de la part de ces derniers.

La loi de 1793 s'applique à toutes les œuvres d'art, y compris les plans d'architecture.

Si la basilique de Montmartre, qui est un monument public, peut, une fois érigée, être reproduite par le dessin, la photographie ou tout autre procédé (1), chacun devenant propriétaire de l'œuvre ou de l'épreuve due à son initiative propre, on ne saurait étendre ce droit de reproduction jusqu'à la partie de la basilique qui, n'étant pas édifée, ne se trouve pas tombée dans le domaine public; or, les objets saisis s'appliquent à la reproduction de tout édifice, y compris, notamment, la flèche et le dôme et autres parties détachées des plans et devis qui ne sont pas construits ou achevés. Dès lors, les prévenus ont porté atteinte à un droit privatif, acquis par l'archevêque de Paris et, par lui, valablement transmis à la partie poursuivante.

INSTANTANÉ

TOULOUSE-LAUTREC. — Un petit, tout petit bout d'homme, qui est en train de prendre une grande place parmi les modernistes, après Degas, Raffaëlli, Forain. Doué d'une vision perspicace, étudie avec un art simple et sûr, aigu et sarcastique, le monde douloureux des filles de joie, sur les pentes de Montmartre, du Moulin-Rouge, du Moulin de la Galette. Le peintre de la Gigolette et de la Pierreuse dont Bruant est le poète, a trouvé sa Joconde fin-de-siècle avec *Mélimite* et la *Goulue*. Ne se contente pas de

(1) Ce principe est très contestable. Le contraire a été jugé en Belgique, où la rigueur des principes du droit d'auteur est généralement mieux observée qu'en France.

suivre d'un pinceau caustique les quadrilles réalistes. Compose aussi des affiches éclatantes, inspirées des Japonais, qui placardent gaiement les murailles, et le désignent pour succéder au maître Chéret. Signe particulier : N'aime que les grandes femmes et prétend qu'il n'y en a de telles qu'à Londres, — où il pèlerine fréquemment. (Gil Blas.)

PETITE CHRONIQUE

Une réunion d'artistes a eu lieu mercredi dernier au café du *Globe*, pour examiner la situation que fait à ceux d'entre eux qui n'ont pas adhéré aux statuts de la nouvelle *Société des Beaux-Arts*, la constitution de cette Société. Il a été décidé que tous les artistes bruxellois seront convoqués prochainement à une assemblée générale, afin de délibérer en commun sur les mesures à prendre dans l'intérêt de tous.

La troisième séance de musique de chambre pour instruments à vent sera donnée au Conservatoire aujourd'hui dimanche, avec le concours de M^{lle} Julia Milcamps, cantatrice, de MM. Achille Lermينياux, Léon Van Hout, Henry Merck et Michel Heirwegh.

On y entendra l'air de *la Belle Arsène* de Monsigny, l'air des *Noces de Figaro* de Mozart, le *Trio* de Brahms pour piano, clarinette et violoncelle (première exécution à Bruxelles), une Sonate de Mozart, et la *Sérénade* pour flûte, violon et alto de Beethoven.

Le premier concert de l'Octuor vocal belge, dirigé par M. Victor Bauvais, professeur au Conservatoire, aura lieu demain, lundi, à 8 heures, au Palais de la Bourse (salle des ingénieurs).

L'Octuor interprétera des œuvres à voix mixtes du XII^e au XVIII^e siècle, ainsi que des chœurs de Gluck, Berlioz, Schubert, Schumann, Lassen.

C'est dimanche prochain qu'aura lieu, sous la direction de M. Hans Richter, le quatrième Concert populaire. Au programme : l'ouverture de *Tannhäuser*, l'Enchantement du Vendredi-Saint de *Paraisfal*, la *Stegfried-Idyll*, l'ouverture d'*Eléonore* et la troisième symphonie de Brahms. Répétition générale samedi, à 2 1/2 heures, au Théâtre de l'Alhambra.

Le concert du Conservatoire consacré à *Messie* de Hændel, remis par indisposition de M. Demest, aura lieu le dimanche 30 avril.

La présidence du Comité des concerts du Waux-Hall est, comme l'an dernier, dévolue à M. Guillaume Guidé, qui a, on s'en souvient, donné aux auditions estivales une direction très artistique.

La prochaine saison, qui s'ouvrira au commencement du mois prochain, promet d'être fort intéressante. Il y aura notamment quatre festivals conduits par M. Eugène Ysaye et consacrés les deux premiers à la musique française, le troisième à l'école russe, le quatrième à l'école belge.

Les concerts du Waux-Hall seront dirigés par MM. Léon Du Bois et Lapon.

Quelques prix de la vente Miroult sous la direction de M. Clarmebaux :

L. Gallait. *Les Pestiférés*, 2,950 francs; *le Chant du prisonnier*, 1,800 francs; *le Désespoir maternel*, 1,775 francs; *le Spadassin*, 1,575 francs. — J. Stevens. *Après le repas*, 2,600 francs. — J. Coosemans. *Forêt de Tervueren*, 1,900 francs. — A. Stevens. *Jeune Femme*, 1,700 francs. — H. Boulenger. *Les Saules*, 1,650 francs. *Environs de Dinant*, 725 francs. — P.-J. Clays. *Temps calme sur l'Escaut*, 1,550 francs. — F. Courtens. *Moulin en Hollande*, 1,250 francs. — Robie. *Fleurs*, 1,250 francs. — Th. Fourmois. *Paysage en Dauphiné*, 1,200 francs. — A. Verwée. *Vaches en prairie*, 850 francs; *Chevaux à l'abreuvoir*, 800 francs. — F. Willems. *La Ménagère*, 850 francs. — L. Dubois. *L'Art en deuil*, 800 francs; *Marais en Campine*, 500 francs. — J. Verhas. *Jeunes filles*, 625 francs. — E. Smits. *Le Nid*, 550 francs. M. Collart. *Chemin du lapin*, 500 francs.

La *Société d'Archéologie de Bruxelles* ouvre plusieurs concours pour l'année 1894 :

1^o Un concours pour la carte préhistorique de la Belgique (prix : 500 francs);

2^o Un-concours pour la carte de la Belgique à l'époque romaine (prix : 500 francs);

3^o Un concours pour la carte de la Belgique à l'époque franque (prix : 500 francs).

Ces concours sont ouverts à tous les Belges ou étrangers actuellement domiciliés dans le royaume et à tous les membres indistinctement de la *Société d'Archéologie*.

S'adresser, pour le programme, à M. Saintenoy, secrétaire général, rue des Palais, 63, Bruxelles.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

de la riche collection de

TABLEAUX

Aquarelles et Dessins modernes

DE DIVERSES ÉCOLES

DE FEU M. FRANÇOIS VAN DER DONCKT

Bonheur, Rosa	Heilbuth, F.	Schreyer, A.
Clays, P.-J.	Koller, G.	Stevens, Alfred
Comte, P.-C.	Lagys, V.	Troyon, C.
Corot, J.-B.	Madou, J.-B.	Van Marcke, E.
Courtens, F.	Metzmacher, E.	Verboeckhoven, E.
Daubigny, C.	Michel, G.	Verhas, F.
De Haas, J.-H.-L.	Pasini, A.	Verhas, J.
De Jonghe, G.	Robie, J.	Willems, F.
Diaz de la Pena	Roelofs, W.	Ziem, F.
Gallait, L.	Rousseau, Th.	
Goupil, J.	Roybet, F.	

Cette vente aura lieu par le ministère de M^e ELOY, notaire résidant à Bruxelles, 10, rue de la Chancellerie,

les mardi 18 et mercredi 19 avril 1893, à 2 heures très-précises de relevée en la

GALERIE SAINT-LUC, 10, rue des Finances

EXPERTS : MM. J. et A. Le Roy, frères, 12, place du Musée.

Exposition particulière : samedi 15 avril 1893,

Id. publique : dimanche 16 avril 1893, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire Eloy et chez MM. J. et A. Le Roy, frères, experts.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES

ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855. Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE.

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE CHANT DE LA CLOCHE. — LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS. — LE TALENT. — LES LETTRES DE F. LISZT. — L'ÉVOLUTION DES LETTRES. — LE BUDGET DE L'ART DRAMATIQUE. — LA WALLONIE. — PETITE CHRONIQUE.

LE CHANT DE LA CLOCHE

Il faut rendre cette justice à M. Flon et à l'Association des artistes-musiciens : alors qu'à Bruxelles tout le monde hésite à entreprendre l'étude des grandes œuvres chorales et symphoniques, que les sociétés de musique qui s'étaient vouées à l'interprétation de ces compositions sont mortes d'anémie, l'Association, sous l'énergique impulsion de son jeune chef, a courageusement monté l'une des œuvres les plus belles, mais aussi les plus difficiles, du répertoire moderne, ce *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy qui date de quatorze ans déjà et dont un seul tableau avait été exécuté jusqu'ici à Bruxelles.

Paris l'a entendu plusieurs fois. A Amsterdam, la société *Excelsior*, sous la direction de M. Henri Viotta, en a donné une exécution intégrale il y a un an, et nous avons relaté le prodigieux succès qui accueillit en Hollande la légende dramatique de Vincent d'Indy (1). Sa

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, pp. 106 et 137.

reprise aux concerts Lamoureux, les 8 et 15 janvier derniers, fut, de même, un triomphe pour l'auteur et consacra définitivement aux yeux du grand public la renommée que Vincent d'Indy avait depuis longtemps acquise parmi les artistes (1).

La période troublée que nous venons de traverser a détourné quelque peu l'attention de l'événement artistique préparé par M. Flon. Il n'est pas très agréable de voir, pour aller entendre de la musique, traverser une ville en état de siège, forcer des cordons de gardes civiques et frôler les coups de sabre de la police; les ruades des chevaux de Messieurs les gendarmes. Ceux à qui les « mesures d'ordre » ont laissé la liberté d'agir et la faculté de concentrer leur attention sur une conception musicale ont assisté, samedi soir, à une audition qui marquera, malgré les imperfections d'une mise au point par trop précipitée, parmi les grands frissons d'art qui ont secoué Bruxelles.

Ne relevons pas les tares de l'exécution, « besogne de théâtre, entendions-nous dire, et non travail de concert ». Ne retenons que ceci : grâce à la bonne volonté et à la persévérance de tous, solistes, choristes, musiciens d'orchestre, grâce à la courtoisie des directeurs de la Monnaie, qui ont prêté leur personnel choral et leurs meilleurs artistes, on a pu donner une idée satisfaisante

(1) Voir *l'Art moderne*, 1893, p. 19.

de la poétique et émouvante partition de Vincent d'Indy. Quelques répétitions de plus eussent permis d'exécuter les deux derniers tableaux, *la Mort et le Triomphe*, qu'il fallut malheureusement supprimer, faute de temps pour en achever l'étude et aussi faute d'artistes capables d'interpréter convenablement certain quatuor bouffe, d'exécution assez vétilleuse, qui précède le chœur final.

Malgré l'amputation, l'œuvre est apparue merveilleuse de puissance, de variété, d'inspiration mélodique. Et l'on sait que pour le maniement ingénieux des voix et la richesse de l'instrumentation, Vincent d'Indy n'a pas de rival. Il possède le secret des effets charmants ou impressionnants et joue en maître du clavier orchestral.

Ce *Chant de la Cloche* est inspiré du poème de Schiller, qui lui a servi de point de départ. Le compositeur avait même songé d'abord à mettre purement et simplement en musique les vers du tragique. Mais il arriva, comme fréquemment, que l'œuvre grandit soudainement, dépassa les limites qui lui avaient été primitivement fixées, fit éclater le cadre et vécut d'une vie propre. *Le Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, légende dramatique en sept tableaux qui pourraient aisément être mis en scène et pour lesquels l'auteur a donné des indications précises de décor, de costumes et d'action, n'a plus qu'une affinité éloignée avec le *Lied der Cloche*. Qu'on en juge.

Dans un prologue qui expose musicalement les thèmes principaux mis en œuvre par le compositeur, Wilhelm, le maître fondeur, vieux et sur le point de mourir, évoque le passé et se rappelle tous les événements de sa vie auxquels ont été mêlés les sonneries des cloches. Le public assiste à ces événements, voit le défilé des personnages qui, dans la petite ville allemande où résida Wilhelm, au XVI^e siècle, furent pour le maître fondeur encouragement ou désillusion. Et c'est, exprimé en musique avec une grâce touchante, *le Baptême*, plein de rires et de joie, d'espoirs et de visions claires, avec les prophétiques exhortations de la Mère. Puis, *l'Amour*, dialogue de deux cœurs candides qui s'ouvrent à une mutuelle affection à l'heure calme de l'Angelus. Aux intimités d'une promenade sentimentale hors les murs succède l'entrain de la joie populaire. C'est *la Fête*, avec ses chansons d'étudiants, ses cortèges de métiers, ses danses enlaçantes. Mais Wilhelm se retrouve seul dans le vieux clocher. Lénore, sa douce Lénore est morte, et le désespoir l'envahit. Alors, le bronze des cloches s'anime; des voix consolatrices murmurent des paroles caressantes aux oreilles de l'artiste, et Lénore elle-même, la muse et l'inspiratrice, l'harmonie éternelle, apparaît à Wilhelm dans une *Vision* qui est bien, tant au point de vue du poème qu'au point de vue musical, le point culminant de la partition. Au cinquième tableau, le tocsin gronde. Des voix affolées s'inter-

rogent. L'incendie éclate, sinistre et grandiose. Des routiers en profitent pour attaquer la ville. La consternation est à son comble, quand Wilhelm s'avance. Il reproche au peuple sa lâcheté, rallie les hommes, se met à leur tête et les mène au combat, tandis que les vieillards et les femmes font la chaîne et se rendent maîtres des flammes.

C'est après *l'Incendie* qu'il a fallu s'arrêter samedi, et certes les cinq tableaux entendus ont suffi à montrer la haute valeur poétique et musicale de l'œuvre. L'auditoire a fait à l'auteur une véritable ovation et l'a appelé avec tant d'insistance qu'il a fini par se montrer un instant sur la scène au milieu de ses interprètes, MM. Leprestre, Seguin et Ceuppens, M^{mes} Chrétien, Wolff, Van Hoof et Frandas.

Si l'on avait pu aller jusqu'au bout, on aurait assisté à *la Mort* de maître Wilhelm, puis au couronnement de cette superbe partition, à la scène de *Triomphe*, pour laquelle nous avouons nos préférences.

Le fondeur a terminé l'œuvre de sa vie, une cloche de proportions inusitées avec laquelle son âme s'est identifiée. Les bourgeois réunis examinent l'ouvrage, le critiquent. La cloche est mal construite. Des solennels pédants déclarent avec assurance que jamais on n'en fera jaillir un son. Aussi pourquoi Wilhelm n'a-t-il pas suivi les règles traditionnelles? Tout à coup, ô prodige! le gigantesque battant s'ébranle, mû par une force invisible. L'airain frémit, et aux acclamations enthousiastes du peuple les sonneries résonnent, graves et pleines. Vive le maître fondeur! Mais Wilhelm est mort et le triomphe que lui décerne la foule est tardif.

Telle est, dans ses grandes lignes, cette œuvre, dont le sens symbolique est trop clair pour que nous ayons à le souligner. Vincent d'Indy y a mis le meilleur de lui-même : une rare intensité de sentiment dramatique dans les tableaux tragiques comme *la Vision*, *l'Incendie*, une poésie pénétrante dans *l'Amour*, une expansion de joie, une allégresse réelle dans *la Fête*. Quant au *Triomphe*, il réunit, en un ensemble mouvementé, toutes les expressions mises en jeu dans les tableaux précédents, et l'auteur l'assaisonne même d'une certaine verve narquoise qui lui est personnelle et qui est comme la griffe de ses grandes partitions (voir, par exemple, le quatuor de bassons du *Camp de Wallenstein*.)

Que certaines influences puissent être relevées dans *le Chant de la Cloche*, c'est incontestable et il ne faut pas être grand clerc pour en faire la constatation. Commencée en 1879, lors de l'épanouissement du drame wagnérien, la partition de Vincent d'Indy devait tout naturellement subir la hantise des œuvres du maître de Bayreuth. Une certaine analogie d'époque et de lieu avec la comédie lyrique des *Maîtres Chanteurs* devait même accentuer les souvenirs qui, par instant, traversent l'ou-

vrage. Mais ces rencontres fugitives, qui semblent l'hommage d'un disciple respectueux, amusent aujourd'hui que l'auteur a montré, dans mainte œuvre postérieure, sa foncière originalité, et que dans ce *Chant de la Cloche* lui-même éclate la personnalité la plus marquante qui se soit révélée en France depuis Berlioz.

L'effort tenté par M. Flon est digne d'éloges, nous le répétons. Ce qui serait curieux encore, ce serait d'aller jusqu'au bout, de nous restituer l'œuvre dans son ensemble au début de la saison prochaine et, avec l'aide des directeurs de la Monnaie, qui n'hésiteront pas à témoigner de leur bon vouloir, de représenter l'œuvre à la scène, avec costumes et décors. Si cette tentative paraît trop hardie, il restera à ceux qui n'ont pu entendre samedi dernier le *Chant de la Cloche* à Bruxelles la ressource d'aller l'écouter au mois de novembre à Liège, où M. Sylvain Dupuis vient de réunir à son excellent orchestre, en vue d'une exécution intégrale, les chœurs de la Légia et un nombreux choral féminin.

LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS

par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — PARIS, Léon Vanier

C'est le dernier poème de ce livre qui le baptise. Et bellement. Car si depuis ces quelques dernières années, un poème, non conçu d'après l'imitation mais d'après l'originalité, a mérité qu'on murmurât, à son sujet, le toujours périlleux mot chef-d'œuvre, c'est assurément cette *Chevauchée d'Yeldis*.

Ce ton à la fois clair, chantant, simple, familier, aisé et triomphant, nul avant M. Viélé-Griffin ne l'a incliné en des vers. Des comparaisons multiples accourent vers l'esprit, quelques-unes on dirait contradictoires, mais toutes qualifiant telles de ses strophes ou telles de ses phrases. En voici : une armure d'argent au fond d'une source; des pommiers en fleurs; un grand mur blanc et frais, avec, tombant d'entre les branches des arbres, écartes de soleil; une mousse scintillante de rosée diamantaire; un fleuve plane en une herbée; un très naïf gazouillis d'oiseaux; un frolement de fleurs parmi des fleurs remuées et dégageant des parfums d'eau.

Et si du jeu imaginaire on passe aux impressions, dont quelques-unes profondes, songeant à :

J'ai fait ma chasteté de ton épaule nue
Frissonnant du baiser de mon attente;

ou bien à :

Fleuves d'amours imperturbés
Où j'ai lavé le carnage de vivre;

tandis que d'autre part quelqu'un dit un poète :

Il n'est pas de nuit sous les astres
Et toute l'ombre est en toi;

on arrive à se représenter l'auteur de la *Chevauchée d'Yeldis* comme un chercheur de primitivité profonde, de grâce ingénue et vivace, de beauté claire et placide, afin de se laver, dans une nature pure et renouvelée, des souillures, des tares et des hontes de la vie.

Si bien que ce livre apparaît comme une sorte de rédemption opérée sur l'âme par le calme, par la tranquillité, par la paix, par la bonté des choses rêvées et vues à travers de beaux prismes

d'idylle. Viélé-Griffin remue en ses songes la joie idéale de vivre, après les heures nocturnes par lesquelles tous nous avons passé, comme quelque berger de légende dont la voix se modulerait désormais parmi l'enchantement des bois, et loin, oh bien loin, de toute contingence déprimante. Son art, il le veut facile, non pas dans le sens bête de ce mot, mais facile parce que tout entier il sort de lui et qu'il n'a qu'à s'écouter pour le noter. C'est, du reste, l'impression qu'il fait à tous. Il n'y a là ni formule, ni travail soi-disant impeccable, ni doctrine soutenue, ni ardeur de fondateur ou de propagateur d'école.

« Quitte, dit-il lui-même au lecteur, le souci quotidien qui te lasse; laisse même les esthétiques qui pronent tour à tour *réalisme* et *idéisme*; crois qu'il n'y eut jamais antagonisme entre le réel et l'idéal; mais que c'est de leur fusion qu'est faite la vie; oublie aussi les savants, métriciens — le vent passe dans les peupliers — et prends, simplement comme je te le donne, ce peu de moi. »

On ne peut mieux dire et plus courtement ce que tous les poètes de cette heure éprouvent.

La théorie! — qu'on l'abandonne aux pions, qu'on la donne à tondre de la langue à ceux dont les dents ne peuvent plus mordre l'ample et sans cesse nouvelle beauté. Ceux-ci s'esquintent à écrire à côté de l'art, en marge des livres, au lieu de composer simplement des textes.

« Le vent passe dans les peupliers! » Quelle raison vaut celle-là! Et quelle plus vive et plus multiple musique. Nous sommes lassés des livres, nous en avons des paquets sur le cerveau, quelques-uns de nous s'en effondrent; nous n'avons plus qu'un désir, c'est de les secouer pour penser, sentir et écrire par nous-mêmes, face à face avec la vie profonde.

M. Viélé-Griffin a réalisé, heureusement, ce qu'il constate en son liminaire.

Citons, de ce très personnel volume :

DIPTYQUE

Voici la plaine aux grands blés roux
Que rêvait un moine de Fiésole;
Regarde la faux qu'on y voit luire
La faux est belle
Qui vole
A tire-d'aile,
Comme une aile noire dans les blés roux;
La Mort est belle et sans paroles,
El fauche et fauche à larges coups
Et sa moisson est bonne et belle.

De sa faucille —
Le bel Amour glane des fleurs
Parmi l'éteule
Glane et pleure
Et chante
Et marche seul
Sans épouvante;
Et la Mort marche devant Lui
Avec sa faux qui luit et luit
— Drapée d'aube dans son linceul —
Fauche sans parole et sans bruit
Le million des grands épis.

La voici sur le ventail d'or;
Elle pousse la charrie d'automne;
Le long champ déferle en sillon;
Charriot le chaume pâle et mort;
Et derrière Elle. Il marche encore
Avec encor des épis d'or
Dans ses cheveux d'adolescent,
Avec, encor, le même chant
Et sème, encore, aux vieux sillons,
Dans l'or du soleil pâissant,
Sème les cœurs par millions.

Veux-tu pleurer alors qu'il châte!
 Aimer c'est mourir et renaître;
 Quel pauvre leurre l'épouvante!
 Redoutes-tu de le connaître?
 Regarde encore et fais ta vie
 Selon la vas ou de joie :
 La faucille d'Amour dévie,
 La faux comme une aile s'éploie;
 Veis : l'Amour fauche de son aile
 Les plus hauts lys que pleurent les saules,
 La Mort fait halte et sa faux noire
 Est comme une aile,
 Est comme une aile à son épau!
 Réjouis-toi et sache croire.

LE TALENT

Le vulgaire croit que le talent doit toujours être égal à lui-même et qu'il se lève tous les matins comme le soleil, reposé et rafraîchi, prêt à tirer du même magasin, toujours ouvert, toujours plein, toujours abondant, des trésors nouveaux à verser sur ceux de la veille : il ignore que, semblable à toutes les choses mortelles, il a un cours d'accroissement et de dépérissement, qu'indépendamment de cette carrière qu'il fournit, comme tout ce qui respire (à savoir : de commencer faiblement, de s'accroître, de paraître dans toute sa force et de s'éteindre par degrés, il subit toutes les intermittences de la santé, de la maladie, de la disposition de l'âme, de sa gaité ou de sa tristesse.

En outre, il est sujet à s'égarer dans le plein exercice de sa force : il s'engage souvent dans des routes trompeuses ; il lui faut alors beaucoup de temps pour en revenir au point d'où il était parti, et souvent il ne s'y trouve plus le même. Semblable à la chair périssable, à la vie faible et attaquable par tous les côtés de toutes les créatures, laquelle est obligée de résister à mille influences destructives, et qui demandent ou un continuel exercice ou des soins incessants, pour n'être pas dévorées par cet univers qui pèse sur nous, le talent est obligé de veiller constamment sur lui-même, de combattre, de se tenir perpétuellement en haleine, en présence des obstacles au milieu desquels s'exerce sa singulière puissance.

L'adversité et la prospérité sont des écueils également à craindre. Le trop grand succès tend à l'enlever, comme l'insuccès le décourage. Peu de hommes de talent n'ont eu qu'une lueur, qui s'est éteinte aussitôt que montée. Cette lueur éclate quelquefois des leur apparition, disparaît ensuite pour toujours. D'autres, faibles et chancelants, ou diffus, ou monotones en commençant, ont jeté, après une longue carrière presque obscure, un éclat incomparable, tels que Corneilles ; Lewis, après avoir fait *le Moine*, n'a plus rien fait qui vaille.

Il en est qui n'ont pas subi d'éclipse, etc.

Le principal attrait du génie est de coordonner, de composer, d'assembler les rapports, de les voir plus justes et plus étendus.

Extrait de *Journal intime* d'Eugène Delacroix, publié par la Revue hebdomadaire.

LES LETTRES DE F. LISZT

On vient de publier à Leipzig, un recueil contenant 659 lettres de Franz Liszt. Ces lettres sont choisies parmi celles où le célèbre compositeur, dont la vie fut si agitée, limite ses confidences à des jugements sur la musique et les musiciens, et à des renseignements sur ses propres travaux.

Même, on n'y trouvera point les lettres de Liszt à Berlioz, à Wagner, à Taussig. Encore moins doit-on y chercher sa correspondance avec la comtesse d'Agoult et la princesse Wittgenstein, ou des détails sur son entrée dans les ordres, sur le divorce de sa fille, qui fut, avant d'être M^{me} Wagner, la femme de M. Hans de Bülow, sur les circonstances de sa propre vie et les particularités de son caractère.

Pourtant on trouve, dans ce recueil, une lettre adressée à l'abbé de Lamennais, à l'époque de ses brillants débuts à Paris, au moment où des distractions mondaines absorbaient tout le temps du jeune virtuose. Lassé, il s'écrie : « Ma vie s'écoulerait-elle toujours au milieu de ce désœuvrement sans but et si déprimant ? L'heure enfin d'une vie profonde et de l'action virile ne sonnera-t-elle jamais ? Dois-je donc, à perpétuité, servir de divertissement à la badauderie des salons ? »

L'une de ses premières lettres, à son arrivée à Paris, fut pour son professeur Czerny, auquel il est resté fidèlement attaché.

Dans la suite de ce recueil, nous trouvons des lettres adressées, en assez grand nombre, à Robert Schumann. En 1838, il lui écrit que c'est avec ravissement qu'il exécute son *Carnaval* et ses *Fantaisies pour piano*. « Il n'y a guère que vous et Chopin, dit-il, qui m'intéressiez vivement. » Plus tard, il déclare que la *Geneviève* de Schumann est la sœur du *Fidèle* de Beethoven. Pourtant, dans une lettre ultérieure, il reproche à Schumann de trop précipiter sa production et de ne la point assez mûrir pour lui donner un tour plus original et plus parfait.

Il dit de Chopin : « Ses succès mondains et le genre de ces succès n'ont point altéré son talent. Sa musique reste transparente, aérienne, éthérée ; on ne la peut comparer à rien. Il est aussi loin du pédantisme de l'école que de la fadeur des salons. Il tient de l'ange et de la fée. Ses *Polonaises* sont l'élégance, la passion, l'originalité mêmes dans l'héroïque. »

Sur Beethoven : « Pour les musiciens, Beethoven, c'est la colonne de fumée le jour, de feu la nuit, qui guidait les Hébreux. Son obscurité comme sa clarté montrent le chemin à suivre, d'une façon impérative et infallible. »

Liszt tenait en estime particulière M. Saint-Saëns. Il dit de sa messe qu'elle est une œuvre grandiose, digne de toute admiration, supérieure par son style religieux et son souci de perfection à tous les ouvrages nouveaux de ce genre. Il va jusqu'à lui faire prendre place entre Bach et Beethoven. La modestie de M. Saint-Saëns s'en est peut-être offusquée.

La dernière lettre de ce recueil, où l'intérêt languit souvent, est adressée à M^{me} Sophie Menter. Il lui donne rendez-vous à Bayreuth, entre le 20 juillet et le 7 août 1886. Il ne revit point son élève préférée et mourut le 31 juillet. (Guide musical.)

L'ÉVOLUTION DES LETTRES

Dans la *Société Nouvelle*, livraison de mars, p. 399, dans une belle étude de Francis Nautet, intitulée : *Histoire des lettres belges d'expression française* :

« Une expression nouvelle va naître lentement en toute liberté, non gênée par la tyrannie classique. Des êtres ingénus, tout neufs devant les choses, vont parler. Pourquoi des gens ayant une façon de sentir propre se serviraient-ils, pour exprimer leurs sentiments, d'une langue étrangère ? Si le génie de la langue romane avait pu exercer sur eux une pression absolue, le monde n'eût pas été doté de la magnifique langue mixte, issu du latin et des idiomes ger-

maniques, que nous parlons aujourd'hui et qu'illustrent tant de chefs-d'œuvre.

« De nos jours, sous l'empire d'une confusion semblable, avec des caractères atténués, mais où l'on distingue parfaitement une crise d'individualisme et une vivace anarchie littéraire, on semble chercher d'instinct un même mouvement de refonte dans la liberté du vocable, l'insoumission aux règles et l'affranchissement à des lois esthétiques ne concordant plus avec la structure de l'âme moderne. Des écrivains, comme MM. Paul Adam, Camille Lemonnier, Francis Poictevin, Stéphane Mallarmé, cherchent une nouvelle prose; des poètes d'un talent pénétrant, comme MM. Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel, Paul Gerardy, en Belgique; Jules Laforgue, Gustave Kahn, Henri de Regnier, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, pour ne citer que les plus remarquables parmi les Français, revisent les lois de la poésie, fixées, en dernier lieu, par Banville et Sully-Prud'homme. Des esthéticiens viennent à la rescousse. M. Dumur établit des nouvelles lois, aussi strictes que les anciennes, mais qui constituent un champ où peuvent croître des formes originales. Il base l'harmonie des vers sur l'accent tonique seul, en maintenant la structure égale des vers entre eux et le rythme, mais en sacrifiant parfois la rime. M. Edouard Dubus veut la liberté la plus large pour la strophe et le vers. Par contre, des poètes d'un talent exercé et sûr, comme MM. Gilkin et Giraud, en Belgique, considèrent ces innovations comme un danger; cette crise d'individualisme est de la « folie ». Mais M. Adolphe Retté démontre que ce mouvement était nécessaire et il se félicite de le voir aboutir à l'individualisme. C'est aussi l'opinion de M. Verhaeren : « Les poètes nouveaux cherchent leur forme en eux-mêmes, forgent leur ordre et ne se soumettent qu'à des règles individuelles, jaillies de leur manière de penser et de sentir. » Dans une étude sur l'évolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle, M. Ferdinand Brunetière n'est pas loin de se rallier à la même doctrine. Il cite l'exemple du romantisme. « Les romantiques, dit-il, en recherchant la littérature étrangère et les mœurs exotiques, n'y voyaient pas un but, une fin, une chose désirable en soi, mais un moyen, une machine de guerre, pour achever de battre en brèche le classicisme, ou, encore, principalement un prétexte à s'émaniciper de la tyrannie des modèles. » — « Le romantisme, ajoute-t-il, a été une sorte de rébellion contre une race latinisée jadis à fond. » — « L'individualisme est une protestation du Moi contre tout ce qui tenterait de l'asservir. »

« La bataille ne se livre pas seulement sur ce terrain. L'orthographe elle-même est en butte à des attaques dirigées par des maîtres. Elle est, d'après M. Jean Psichari, « une pure convention, élaborée par des pédants ». Ce pédantisme, dit M. Anatole France, un puriste, fut l'œuvre du XIV^e siècle; « il prétendait rappeler l'étymologie grecque et latine et n'était que de la fantaisie; » — aussi, « pour les connaisseurs c'est un placage suspect. » — « La langue a été faite par tout le monde. Et les ignorants y ont travaillé. Plus nombreux que les savants, ils ont ouvré davantage. » Mais ce n'est pas un motif pour repousser leur œuvre. — « Pourquoi tenter de mettre de la régularité où se trouve déjà la vie? Les langues sont semblables à de hautes forêts où les mots ont poussé comme ils ont voulu; ou comme ils ont pu. Il y en a de bizarres et de monstrueux. Il y en a de réguliers. Ils forment, réunis dans le discours, de magnifiques harmonies et il serait barbare de les tailler comme les tilleuls des boulevards de petite ville. Il faut respecter ce que le grand descriptif appelle la *cime indéterminée*. »

Aussi, s'il est bon, en somme, de respecter l'orthographe, ce

n'est pas à cause de sa pureté étymologique. Et la conclusion, c'est que la langue doit continuer à être l'œuvre de tout le monde, c'est-à-dire qu'il faut ouvrir le chemin à celui qui crée et consacrer l'usage. Ce ne sont pas les raisons théoriques qui doivent prédominer, elles n'ont pas de valeur fondamentale, mais les raisons de sentiment, « c'est-à-dire les seules vérités un peu hautes qu'il nous soit donné d'atteindre. »

« C'est pour ces diverses causes que, de tous côtés, des talents s'insurgent contre des traditions qui confinent l'expression dans un beau domaine, certes, mais dont le terrain a tout donné. Les irréguliers, les excentriques, les pittoresques, les doués d'imprévu cherchent, en dehors des formes consacrées, à formuler des sentiments encore confus, une esthétique nouvelle et s'essayent en des gaucheries d'expression parfois charmantes. Les écrivains épris de pureté font comme Grégoire de Tours, ils blâment les innovations, ils réprouvent l'indiscipline et l'irrespect des règles. Et pourtant tous les genres de littérature s'épuisent; aucun n'est doué du principe d'éternité. Les sources tarissent ou n'ont plus un débit suffisant pour les lèvres ardentes. Quand certaines formes ont atteint leur développement complet, il est naturel d'en créer d'autres, afin d'y exercer son génie à soi, en toute indépendance, sans être obligé de labourer le sol qu'ont fait fructifier les ancêtres. Le fils doit-il toujours passivement répéter l'œuvre du père? Un moment arrive où les choses sont arrivées à leur degré de perfection absolue et définitive. La conquête est terminée; les facultés cherchent alors une autre matière et d'autres champs. Tandis que les lois demeurent fixes, l'homme évolue. Mille circonstances le transforment; de nouvelles lois doivent être partant créées, en conformité avec les changements survenus. »

Le budget de l'Art dramatique.

Nous nous associons aux observations suivantes de M. Lamens, au Sénat :

« Au moment de la discussion du budget du ministère de l'intérieur, des orateurs signalent périodiquement à la Chambre et au Sénat l'insuffisance de la dotation des lettres et sciences et des beaux-arts.

Tout en reconnaissant, dans une certaine mesure, le bien-fondé de ces observations, le gouvernement se déclare dans l'impossibilité d'y faire droit, faute de ressources.

En présence de cette situation, je m'étonne de voir régulièrement inscrite au budget une somme de 37,000 francs, destinée à encourager la littérature et l'art dramatiques. Il me semble que cette somme considérable pourrait recevoir une meilleure destination et que, en réalisant des économies sur ce chapitre, on trouverait pour les autres manifestations de l'art, sans aggraver les charges du trésor, un complément de ressources des plus importants.

Je ne serai, je pense, contredit par personne si j'affirme que la presque totalité de la somme consacrée à la littérature dramatique a été, depuis nombre d'années, dépensée en pure perte et si j'ajoute que le système actuel, tel qu'il est organisé par les arrêtés royaux et le règlement ministériel, doit nécessairement amener ce résultat négatif.

Il existe quatre comités de lecture, chargés d'examiner les pièces de théâtre et de décider de leur admissibilité au bénéfice des primes. Indépendamment de ces quatre comités, on a institué

des commissions provinciales, chargées d'assister à la représentation des pièces approuvées par les comités.

On devine ce que ces rouages compliqués doivent coûter en jetons de présence, frais de correspondance, déplacements, etc. Il est à croire qu'ils absorbent une partie notable du crédit de 37.000 francs.

Les pièces approuvées par les comités et commissions donnent droit, pour chacune des cinq premières représentations, à une prime de 40 à 250 francs. Après ces cinq représentations, l'auteur a droit à une demi-prime pour de nouvelles séries de cinq représentations; pourvu que ces dernières soient données, chaque fois, dans une autre localité et sur une scène réunissant certaines conditions réglementaires.

Qu'a produit jusqu'ici ce système? Il a produit un résultat remarquable, qui ne semble d'un haut comique; il a produit la transformation en salle de théâtre officielle de vingt cabaret de village et de banlieue; il a amené l'émiettement en parcelles infinitésimales de la matière des subsides.

Le théâtre, au Messieurs, il existe en Belgique, grâce à ce régime, 28 théâtres officiellement reconnus. Quand on saura qu'il existe des théâtres à Erps-Querbs, à Montaigu, à Brecht, à Blaesvelt, Ekerghet et Cortenberg, que Maeseyck en compte trois, Moll, Hoogstraeten et Ghel chacun deux, on sera édifié sur l'importance de tous ces temples de Melpomène et sur le rôle qu'ils sont appelés à jouer au point de vue de la diffusion du grand art!

Que d'œuvres représentées sur ces scènes subventionnées? Que d'œuvres de Racine, de Shakespeare qui les ont mises au jour? Le *Moniteur* nous révèle, chaque année, leurs noms et leurs titres; mais, à part quelques honorables exceptions, il vaut mieux, pour leur gloire, je pense, ne pas tirer ces listes de l'oubli où elles reposent!

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que, malgré les sacrifices que le gouvernement s'impose, nous ne sommes pas riches en littérature dramatique nationale et que, en cette matière plus qu'en toute autre peut-être, nous sommes tributaires de l'étranger. Or, ce n'est certainement pas en distribuant aveuglément des subsides qui, par leur chiffre, ressemblent plutôt à des annuités et qui ne sont, en réalité, que des primes à la médiocrité, que l'on parviendra jamais à fonder un théâtre belge.

Je ne suis pas, je l'avoue, grand partisan du théâtre en général; je me rappelle toujours cette parole d'un célèbre auteur dramatique contemporain, Alexandre Dumas fils: « Le théâtre! n'y conduisez jamais mes filles. » Mais, enfin, si le gouvernement croit qu'il est de son devoir de favoriser le développement de ce genre de littérature, je pense qu'il ferait œuvre plus utile en réservant ses ressources, ses subsides, pour quelques productions d'un mérite exceptionnel, se recommandant par leur valeur littéraire autant que par leur portée morale. Il pourrait, en évitant de prodiguer ses faveurs, intervenir d'une façon vraiment efficace, sans qu'il lui en coûte, et beaucoup près, ce qu'il dépense aujourd'hui. Les sommes qu'il consentirait de ce chef trouveraient, sans nul doute, une heureuse application à d'autres objets non moins intéressants, et les contribuables de Brecht, d'Erps-Querbs et de Ghel se consoleraient facilement en apprenant que certains de leurs cabarets ne sont plus reconnus comme théâtres officiels, comptent les contributions voulues pour bénéficier des primes.

Je crois pouvoir me borner à appeler sur ce point l'attention de M. le ministre de l'Intérieur; j'espère qu'il voudra bien mettre la main à l'œuvre.

LA WALLONIE

La Wallonie, après sept années de luttes fiévreuses, se supprime; son but étant, dit-elle, atteint.

Son dernier numéro lui fait de belles funérailles.

Nous ne savons aucune revue belge qui ait aligné en un seul numéro un sommaire aussi complet et aussi irréprochablement artiste. Deux noms, ceux de José-Maria de Heredia et de Stéphane Mallarmé, — les maîtres, — le titrent. Puis viennent tous les jeunes écrivains qui en France sont marqués d'avvenir. Ensuite les Belges choisis parmi les audacieux et les novateurs.

A cause de leur beauté, mais aussi à cause de leur rareté, citons quelques vers du poète si obstinément et si malencontreusement depuis déjà longtemps silencieux, Charles Van Lerberghe :

CHANSON

Dans une barque d'Orient
S'en revenaient trois jeunes filles,
Trois jeunes filles d'Orient
S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire
Et qui tenait le gouvernail,
Sur ses lèvres aux roses essences
Nous rapportait d'étranges histoires,
Dans le silence.

Une qui était brune
Et qui tenait la voile en main
Et dont les pieds étaient ailés,
Nous rapportait des gestes d'ange,
En son immobilité.

Mais une qui était blonde,
Qui dormait à l'avant,
Dont les cheveux tombaient dans l'onde
Comme du soleil levant,
Nous rapportait sous ses paupières,
La lumière.

PETITE CHRONIQUE

M. Hans Richter étant retenu à Vienne par son service à l'Opéra, le Concert populaire annoncé pour aujourd'hui est remis à une date ultérieure. Ce concert sera probablement fixé aux 6 et 7 mai et remplacera le concert extraordinaire de clôture qui devait être donné sous la direction de M. Joseph Dupont avec le concours de M^{me} Caron et de M. Van Dyck. Cette séance est définitivement abandonnée, M^{me} Caron et M. Van Dyck étant retenus à Paris pour les répétitions de *la Walkyrie* dont la première n'aura lieu vraisemblablement que du 10 au 15 mai.

L'interruption des représentations de Bayreuth, cette année, sera compensée, comme nous l'avons dit, par l'organisation d'un cycle wagnérien que l'Opéra royal de Munich donnera du 13 août au 29 septembre.

Voici les ouvrages choisis et les dates fixées :

13 et 27 août, 10 septembre : *Les Fées* (premier opéra de Wagner).

15 août, 12 septembre : *Le Vaisseau-Fantôme*.

17 août, 24 septembre : *Les Maîtres Chanteurs*.

20 août, 3 septembre : *L'Or du Rhin*.

21 août, 4 septembre : *La Walkyrie*.

23 août, 6 septembre : *Siegfried*.

25 août, 8 septembre : *Le Crépuscule des dieux*.

29 août, 17 septembre : *Tristan et Yseult*.

1^{er}, 14 et 19 septembre : *Tannhäuser*.

Enfin, les 24, 25, 27 et 29 septembre, une troisième série ininterrompue de la tétralogie.

Une série de séances de musique de chambre sera donnée, le

mois prochain, à Bonn, par les soins du comité de la « Maison de Beethoven ». Ces matinées auront lieu du 10 au 14 mai. Le programme n'en est pas encore définitivement arrêté, mais il est, dès à présent, certain que le quatuor Joachim et le quatuor Rosé, de Vienne, feront entendre la série presque complète des quatuors de Beethoven. Il y aura, en outre, des *Lieder* de Beethoven chantés par le baryton Messchaert et M^{lle} Leisinger, et des sonates de Beethoven jouées par Eugène d'Albert et sa femme, plus connue sous le nom de M^{me} Careno.

Le festival rhénan aura lieu cette année à Dusseldorf, sous la direction de M. Julius Butts.

Premier jour, dimanche de la Pentecôte : le *Te Deum* de Bruckner et l'oratorio de Handel : *Israël en Egypte*.

Deuxième jour, lundi : Beethoven, symphonie en ut mineur et la *Damnation de Faust* de Berlioz, première exécution au Rhin.

Troisième jour : quatrième symphonie de Brahms; concerto pour violon de Beethoven, exécuté par M. Hugo Heermann, de Francfort; le Réveil de Brunnhilde, troisième acte, scène finale du *Siegfried* de Wagner, interprétée par M^{me} Rosa Suelzer, de Berlin, et le ténor Willy Birrenkoven; et l'ouverture et chœur final du *Rheingold* de Schumann.

La nouvelle revue néerlandaise *Van Nu en Straks*, luxueusement imprimée sur papier de Hollande, paraît en livraisons de 32 pages in-4°. Texte de MM. Gustave Vermeylen, P. Van Langendonck, G. Buysse, Emm. de Bom, etc.; illustrations, vignettes, lettrines et culs-de-lampe par MM. X. Mellery, H. Van de Velde, T. Van Rysselberghe, W. Finch, G. Lemmen.

Bureaux : rue de Pachéco, 81, Bruxelles.

L'Estampe originale, le nouvel et charmant album dont on a pu voir aux XX la couverture et une planche, dessinées toutes deux par M. de Toulouse-Lautrec, paraîtra tous les trimestres par séries de dix estampes, les unes polychromes, d'autres en bistre, en sanguine ou en noir, rigoureusement tirées à 100 exemplaires numérotés.

Les collaborateurs sont, entre autres, MM. Anquetin, Emile Bernard, Albert Besnard, Bonnard, Braquemond, Eugène Carrière, Alexandre Charpentier, Jules Chéret, Maurice Denis, Fantin-Latour, Gauguin, Ibels, Camille et Lucien Pissarro, Pavis de Chavannes, Raffaelli, Odilon Redon, Renoir, Rodin, Félicien Rops, Carlos Schwabe, de Toulouse-Lautrec, Vallotton, Whistler, Willette, etc., etc.

Prix pour les souscripteurs, 150 francs par an. Chaque année éditée sera portée à 200 francs. S'adresser à M. André Marty, directeur du *Journal des Artistes* et de *L'Estampe originale*, 17, rue de Rome, Paris.

La représentation de *Pelléas et Mélisande* de M. Maeterlinck, toujours ajournée par le Théâtre d'Art, n'aura décidément pas lieu sous cette direction. Mais les amis de l'auteur n'abandonnent pas cette tentative; par leurs soins, la pièce sera représentée au Vau-deville, grâce à la complaisance de M. Carré, qui a bien voulu leur offrir l'hospitalité dans les premiers jours de mai. Les demandes de places doivent être adressées à M. Camille Mauclair, boulevard Arago, 3, ou à M. Lugné-Poë, rue Montholon, 9, à Paris.

Le collège échevinal de Cureghem vient de remettre à M. Alexandre Béon, compositeur de musique, la médaille de 1^{re} classe et le diplôme d'honneur qu'il a obtenus au concours de composition (musique d'harmonie, de symphonie et religieuse) organisé par l'Académie artistique du Hainaut et où plus de 250 concurrents s'étaient présentés.

M. Béon a été de plus nommé membre titulaire de l'Académie du Hainaut.

Nous rappelons aux intéressés le concours de littérature organisé par les *Soirées populaires* de Verviers. Le délai pour l'envoi des pièces expire le 30 avril prochain.

S'adresser, pour tous renseignements, au président de l'œuvre, M. Léon Lobet, à Verviers.

La neuvième période du concours quinquennal institué par arrêté royal du 31 décembre 1882 est close depuis le

31 décembre dernier. Or, la nomination du jury de ce concours n'a pas encore eu lieu. A M. Lammens, qui avait signalé ce fait au Sénat, M. de Burtel a répondu :

« Sur quatorze personnes désignées par l'Académie au choix du gouvernement, sept se sont récusées.

D'où la conséquence que, le jury devant être composé de sept membres, et sur quatorze noms indiqués au gouvernement sept ayant disparu, le gouvernement a vu son choix, en réalité, je ne dirai pas limité outre mesure, mais radicalement supprimé.

Je ne suspecte pas les intentions de l'Académie; je cite le fait, et ce fait est que, le gouvernement n'ayant plus que sept noms et devant nommer sept membres, l'Académie, dans ces conditions, ferait elle-même, en réalité, les nominations.

Cette situation est contraire aux termes et à l'esprit de l'arrêté organique, puisque le choix doit être fait par le Roi, sous la responsabilité ministérielle.

Là se trouvent les causes du retard.

Dans ces conditions, en effet, je n'ai pas cru devoir procéder à la nomination du jury du concours et j'ai demandé à l'Académie royale de Belgique des présentations nouvelles, qui sauvegarderaient la liberté et les prérogatives du gouvernement.

On ne peut qu'approuver M. le ministre de l'Intérieur de sa résolution et exprimer le vœu de voir bientôt l'Académie faire de nouvelles présentations qui mettront la nomination du jury à l'abri de toute insinuation et de toute critique. (*Journal de Bruxelles*.)

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — Un artiste de noble pensée, de vision tout à fait personnelle, et parmi les poètes nouveaux de la génération montante, marche presque de pair en tête avec Henri de Régner. Vient de publier une étrange et mystique suite de poésies, la *Chevauchée d'Yeldis*, qui enchantera les lettrés. Vit à l'écart, loin des coteries et des chapelles, la plupart de l'année à la campagne, dans un château des bords de la Loire, où il réalise son rêve de nature et de solitude. Cependant n'a point déserté la lutte et renoncé à l'effort; au contraire, hanté par tout ce qui passionne la jeunesse inquiète d'aujourd'hui, attiré par ces problèmes sociaux où s'élabore la formule future de l'humanité, écrit assidûment dans ces rares et vils *Entretiens politiques et littéraires*, dont il fut le fondateur. Au physique, un solide garçon de trente ans; d'apparence et de tournure anglo-saxonne. Fait songer à quelque Stanley jeune, ardent et combatif qui marche à la conquête d'un frisson inconnu à travers la forêt vierge de l'âme humaine. Signé particulier : Un des protagonistes du volapük, qu'il écrit et parle couramment.

N. (*Gil Blas*.)

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE.

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPORNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maisons à Mayence, s'Klein
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES.

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 30 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples en aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Facilité de vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES.

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattés et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES COURS D'ÉLOQUENCE EN BELGIQUE. — LÉON CLADEL, par Robert Bernier. — PAGES DE POÈTES. *Dit un page*, par E. Rassenfosse; *Le Château des Merveilles*, par Valère Gille. — LES BATISSEURS DE VILLES. — LITTÉRATURE VAGABONDE. *Six mois en Italie*; *Sous le bleu*; *Dans les eaux zélandaises*. — PETITES ÉLECTIONS. *Edmond de Goncourt*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Les Cours d'éloquence en Belgique

Y a-t-il lieu de supprimer le cours de diction, d'élocution et de prononciation à l'Université de Liège et de le transférer au Conservatoire?

Ce projet part d'une appréciation très inexacte de la situation en Belgique.

Il n'est pas d'homme suivant les débats judiciaires ou les débats politiques qui ne soit frappé de l'extrême imperfection dans le débit de nos orateurs, tandis qu'au contraire le débit dans les manifestations artistiques, soit au théâtre, soit dans les concerts, apparaît comme satisfaisant.

La conclusion qui s'impose devant un pareil état de choses, c'est que l'enseignement de la diction dans les conservatoires est convenable, tandis que pour le barreau, la politique, le professorat, les conférences, il a besoin d'être sérieusement réorganisé.

Il y a un intérêt au moins aussi considérable à faire des avocats, des officiers du ministère public, des orateurs parlementaires, des professeurs et des conférenciers sachant bien parler, qu'à faire des acteurs ou des chanteurs.

Malheureusement il règne ce préjugé que ce n'est que dans l'art de conservatoire que le cours de diction est utile.

C'est contre cela qu'il faut énergiquement réagir en renforçant l'enseignement du débit oratoire dans les universités, et non en le supprimant; car ce n'est point parce qu'on a commis l'erreur de confier ce cours à l'université de Liège à un ancien comédien de l'école déclamatoire et que l'on n'a point obtenu de résultat sérieux qu'il est permis de dire que cela ne sert à rien.

Ce n'est pas, semble-t-il, à la faculté de philosophie et lettres qu'il faudrait rattacher ce cours, mais à la faculté de droit, en lui donnant nettement l'allure d'un enseignement au point de vue de l'éloquence judiciaire et parlementaire. Tous les exemples et tous les exercices devraient être empruntés à ce double domaine où les modèles abondent, tandis que jusqu'ici on les empruntait au théâtre et à la versification, ce qui donnait au cours une apparence démodée et conventionnelle.

On ne peut assez vanter l'efficacité qu'a sur un avocat ou sur un orateur l'avantage d'avoir été mis au courant — ne fût-ce qu'en quelques courtes leçons données par

un homme d'expérience — des moyens d'améliorer sa voix, de la fortifier, de l'assouplir et d'arriver ainsi à une articulation nette et agréable. La transformation tient souvent aux plus petites choses et corrigée des défauts que, sinon, on porte parfois avec soi toute sa vie. Quand on fréquente le Palais, même dans les principales villes belges, on est le plus souvent excédé en écoutant plaider les jeunes avocats ou requérir les substitués. Dans nos Chambres aussi, la façon de parler est navrante.

Cela s'explique quand on considère que nos populations bilingues mêlent involontairement les contractions musculaires germaniques aux latines quand il s'agit de faire fonctionner les organes de la voix.

Et cependant il n'est pas difficile de s'en débarrasser dans une certaine mesure et sans perdre notre originalité de prononciation qui a sa saveur et qu'il ne faut pas condamner absolument; il suffit pour cela d'avoir été instruit par un bon professeur des règles fondamentales de la prononciation; dès qu'on les connaît, on les pratique avec continuité dans la conversation et dans le discours et l'on arrive à d'efficaces redressements.

Ces observations touchent à la prononciation si défectueuse et si grossière chez nous. Il y a aussi à faire des remarques analogues en ce qui concerne la diction; c'est à-dire la façon de nuancer son débit pour le faire mieux écouter.

Presque toujours, en effet, en Belgique le débit est d'une monotonie fatigante. On prend le ton trop haut ou trop bas et on ne le quitte plus; on parle trop vite ou trop lentement; bref, il y a vingt défauts dont la plupart disparaissent dès qu'un professeur expérimenté les a signalés, mais qu'on conserve toujours dans le cas contraire, car personne ne se risque à prendre à part un avocat après un plaidoyer ou un orateur après un discours, pour lui signaler les travers ou les défectuosités de sa parole; tout au plus de temps en temps le patron d'un stagiaire, et encore faut-il qu'il ait de l'autorité et de l'audace, signale-t-il à ce dernier la nécessité de corriger une faute par trop insupportable.

Au barreau de Bruxelles, où depuis peu d'années s'est révélée une jeunesse extraordinairement laborieuse et intelligente à la recherche de tous les progrès, quelques tentatives ont été faites pour l'organisation d'un enseignement.

Mais les préoccupations scientifiques et judiciaires l'ont empêché. Nous ne citons le fait que pour montrer que l'urgence de la situation s'est révélée au point de provoquer ces essais. Il en a été de même à Louvain. On peut, de plus, ajouter que fréquemment dans leurs conversations, les jeunes avocats ont formulé un pareil desideratum. Mais il faut convenir que l'initiative privée n'est, sous ce rapport, guère puissante en raison des frais que nécessite le concours d'un professeur. Il est probable que quand on a institué à Liège le cours de

débit oratoire, on obéissait aux mêmes préoccupations dont l'évidence est saisissante.

Tout dépend de celui qu'on choisirait pour professer le cours. Il faut certes du tact et de l'expérience, car spécialement le chapitre de la prononciation proprement dite impose des exercices qui peuvent aisément tourner au comique.

Mais avec des auditeurs sérieux et à qui on aura fait comprendre l'utilité de ces pratiques, cet inconvénient sera évité par un homme de tact.

Il y a en Belgique beaucoup de disposition à l'éloquence; et avec une originalité qu'on ne trouve pas en France où dans les tribunaux, notamment, on a adopté une manière de parler presque uniforme que l'on considère comme le mieux en rapport avec les convenances et qui dégénère souvent en snobisme. Chez nous, chacun conserve beaucoup mieux sa nature et il en résulte une grande variété d'orateurs. L'imagination aussi est très vive et la façon d'argumenter très spéciale. Ceux qui ont la chance de s'appliquer à l'étude de la prononciation et du débit sont arrivés à de remarquables résultats et parfois à une grande supériorité. En d'autres termes, les dons naturels ne manquent pas, mais leur mise en œuvre est maladroite et on laisse stériles de vraies richesses. Les cours de débit leur donneraient leur expression et les résultats seraient probablement faits pour étonner. Le devoir du gouvernement paraît être, non pas de se décourager et de jeter le manche après la cognée en supprimant le cours de Liège, mais de le réorganiser en le *fortifiant*, en le surveillant attentivement et en inspirant aux étudiants en droit le goût et l'étude de l'éloquence.

LÉON CLADEL

par ROBERT BERNIER

Notes et souvenirs d'un ami, avec portrait. (Extr. de la *Revue Socialiste*.)

Quelques pages émues et compréhensives sur la vie de Cladel, cette belle vie faite d'art, de probité haute, de dévouement à la cause des humbles.

M. Bernier nous amène presque à confondre l'homme et l'artiste dans une même admiration. De cette petite brochure me vient la vision d'un homme artiste, d'un de ces hommes qui sont rares parce que les autres hommes n'ont pas la force d'être simples et entiers, rapetissés, empétrés qu'ils sont dans les broussailles de leurs faux et inexplicables contacts.

Je ne m'étonne pas qu'ami et admirateur de Baudelaire, Cladel lui ait reproché son apparent « manque de civisme ». Pour Cladel le civisme n'était qu'une des formes de la bonté naturelle, blessée de tout ce qui détonnait dans l'harmonie générale. Son civisme, à lui, venait de la même source que son art, — toute la profondeur de sa nature étant soumise d'une même et unique tension vers le beau, le rythme, l'équilibre, l'harmonie.

M. Bernier, pour légitimer peut-être la tendance sociale des

œuvres de Cladel, cite ces lignes de Baudelaire, que Cladel lui-même aimait à relire :

« ... Par son principe même, l'insurrection romantique était condamnée à une vie courte. La puérile utopie de l'école de *L'Art pour l'Art*, en excluant la morale, et souvent même la passion, était nécessairement stérile. Elle se mettait en flagrante contrevention avec le génie de l'humanité. Au nom des principes supérieurs qui constituent la vie universelle, nous avons le droit de la déclarer coupable d'hétérodoxie. Sans doute, des littérateurs très ingénieux, des antiquaires très érudits, des versificateurs qui, il faut l'avouer, élevèrent la prosodie presque à la hauteur d'une création, furent mêlés à ce mouvement, et tirèrent des moyens qu'ils avaient mis en commun des effets très surprenants...

« Mais je préfère le poète qui se met en communion permanente avec les hommes de son temps, et échange avec eux des pensées et des sentiments traduits dans un noble langage suffisamment correct. Le poète, placé sur un des points de la circonférence de l'humanité, renvoie sur la même ligne en vibrations plus mélodieuses la pensée humaine qui lui fut transmise; tout poète véritable doit être une incarnation, et pour compléter d'une manière définitive ma pensée par un exemple récent, malgré tous ces travaux littéraires, malgré tous ces efforts accomplis hors de la loi de vérité, malgré tout ce dilettantisme, ce *voluptuosisme* armé de mille instruments et de mille ruses, quand un poète, maladroit quelquefois, mais presque toujours grand, vint dans un langage enflammé proclamer la sainteté de l'insurrection de 1830 et chanter les misères de l'Angleterre et de l'Irlande, malgré ses rimes insuffisantes, malgré ses pléonasmes, malgré ses périodes non finies, la question fut vidée et l'art fut désormais inséparable de la morale et de l'utilité. »

J'admire ces lignes, mais il se vrille au fond de moi une faim de raisons plus simples, plus primitives encore pour éclairer ma conviction, — d'ailleurs enracinée, — que l'art est inséparable de « la morale et de l'utilité ».

Et d'abord, je ne crois pas à un art spécialement social ou religieux ou moral. Je ne crois pas qu'on puisse faire *exprès*, avec une intention exclusivement utile, de l'art utile. Avoir d'excellentes idées, des inventions géniales ou héroïques, et *ensuite* les draper de beauté, n'est pas faire œuvre d'art; — n'est artiste que celui que toute chose émeut *surtout* par la somme de beauté qu'elle contient.

Mais je crois que l'art — tout art sincère — est par son essence social et religieux et moral et utile; — et il est tel parce qu'il est l'admiration d'une harmonie, l'admiration de l'être mis à sa plus haute place, — à la place qui lui convient.

Le beau, c'est ce qui convient, dit Rops, avec les Grecs : « The eternal fitness of things ».

Sans remonter jusqu'à Moïse ou Spinoza, je crois que tous ceux de nous qui ont eu, quelque jour, l'âme heureuse et l'estomac féroce, ont cru, ne fût-ce qu'un instant, avec les plus vieux penseurs, que l'être était le bien; que le mal n'était que négation.

Puis, quelques-uns ont assez vécu pour voir de méchants morceaux d'affirmation, de vivants poisons, parasites ou microbes, détruire de grands morceaux d'être. Désespérés, ils ont cru voir surgir une terrible dualité de forces, de tendances, un Arhiman, un dieu du mal — et leur notion du bien s'est obscurcie.

Mais voici qu'un sentiment indéfini, puissant, que seuls quelques élus ont manié, — parfois sans le comprendre, tant il les enivrait, — s'est fait jour et s'est réfléchi au fond de notre cerveau.

Nous commençons à entrevoir que notre instinct du beau était la mystérieuse et lente réponse de la nature à notre questionnante recherche du bien.

Le bien n'est pas l'être, il est « l'être mis à sa place », l'être harmonisé, l'être proportionné à sa fin, il est « ce qui convient », il est le Beau.

Oh ! certes, la maigre chose que nous appelons vertu aujourd'hui ne se confond pas toujours avec ce que nous trouvons beau malgré nous.

Mais que savons-nous encore du bien, dont la notion s'élabore, se sculpte peu à peu en nous par les découvreurs de beauté? — Et ces découvreurs de beauté, ces poètes, est-il donc impossible qu'ils soient conscients de leur écrasant sacerdoce?

Si Eschyle a pu dire : « Dès l'origine, le poète illustre a servi les hommes. Orphée a enseigné l'horreur du meurtre, Musée les oracles et la médecine, Hésiode l'agriculture, et ce divin Homère l'héroïsme. Et moi, après Homère j'ai chanté Patrocle et Tencez au cœur de lion, afin que chaque citoyen tâche de ressembler aux grands hommes ». (Citation faite par V. Hugo dans *Shakespeare*.)

Si le plus grand des poètes a osé affirmer sa volonté de faire aimer ce qu'il aimait, de forcer l'admiration, de déterminer l'action en criant à tous son enthousiasme, pourquoi, au nom de l'art, interdissions-nous à nos poètes d'en faire autant?

Pourquoi ces foyers aux courbes légères ou profondes qui sont les artistes, ne concentreraient-ils pas les reflets du beau quand il luit à travers les poussées des masses, — tout comme lorsqu'il brille sur quelque vivante naere, — femme, fleur, son ou couleur?

Si l'intuition synthétisante d'un artiste, résumant l'œuvre complexe du temps, dégage de ce qui l'entoure le côté universel, la ligne de beauté, — pourquoi le chant d'ivresse de cette intuition ne serait-il pas une œuvre d'art?

Pourquoi nos machines à coudre et nos différentes machines politiques seraient-elles moins poétiques que le rudc rouet et les sommaires injustices d'un temps lointain?

Parce qu'on les chanterait en mots nouveaux, qui nous paraîtraient désordonnés?

Ah ! n'ayons pas peur d'un ordre nouveau qui nous paraîtrait du désordre!

N'ayons pas peur pour les vrais-prêtres; ceux-là sont amoureux de leur dieu, ils n'en parlent qu'avec respect. Spontanée ou laborieuse, ils l'auront patiemment ou génialement ciselée, la forme de leur rêve.

Et s'il en est parmi nous qui trouvent trop grossière l'enveloppe d'une nouvelle révélation du beau, qu'ils se reculent de quelques pas. C'est que l'artiste, alors, sans s'inquiéter de quelques solitaires manieurs de loupes, aura vu comme voit la foule, — la foule qui ne peut voir que de loin et qui, de la place où elle est, est souvent meilleur juge de l'ensemble et de la grandeur d'une œuvre que ceux qui, le nez collé dessus, en scrutent les détails.

Pour juger Cladel, maître et amant de la forme, qui pourra dire que cet éloignement soit nécessaire? ou qu'il fut citoyen avant d'être artiste? Il fut aussi profondément l'un que l'autre — et c'est ce qui le fit grand. Dans son art, la forme est inséparable de la pensée — aussi inséparable que le dessin extérieur de la corolle d'une fleur l'est de son germe, de sa racine, dont elle dépend intimement.

Ce qui fait l'art véritable, c'est qu'on ne puisse pas dire où finit la pensée et où commence la forme; c'est que l'une découle naturellement de l'autre. Avec tous les vrais artistes, Cladel l'a

senti; cette étroite dépendance est ce qui nécessite et légitimise la personnalité. Si la pensée, l'inspiration était une chose étrangère à la forme, il pourrait alors n'y avoir qu'une forme, une convention applicable à l'expression de tous les enthousiasmes, — on pourrait mesurer l'œuvre d'art à une certaine aune. — Heureusement nous avons, pour apprécier l'art, autre chose qu'une formule, — il nous reste encore un certain sens latent du beau dans tous les domaines.

I. WILL.

PAGES DE POÈTES

Le charmant et frais volume qu'on lit en une demi-heure et qui, après, attire encore! Illustrations d'Auguste Donnay et d'Armand Rassenfosse. Vers d'Edmond Rassenfosse. Titre : *Dit un page...*

Et d'abord, pour la simplicité et la tranquillité de son art où les lignes sont si uniment expressives, que soit loué Auguste Donnay. A travers ses tâtonnements, les attentifs qui l'ont suivi, ont pu présager le dessinateur délicat et primitif qu'il est à cette heure et que ce mince volume, nettement, prouve. Ses planches n'ont aucune prétention certes et néanmoins quelle évocation de pays planes, calmes et idylliques sort d'elles. Et comme étroitement elles se soudent au texte!

Quant à celui-ci, il est d'un poète déjà reconnu. Des essais de rythmes divers; des alternances nouvelles; des surprises heureuses; non pas des essais mais des réussites de vers blancs. Une liberté entière non pas conquise mais prise tout simplement, avec le souci de la faire servir à l'expression la plus naturelle de sa pensée et de son émotion. Edmond Rassenfosse ne s'embarrasse point d'un tas de règles qui pour les poètes d'il y a cinquante ans constituait la poésie. Il écrit non point d'après la prosodie, mais d'après lui-même, ce qui est évidemment la meilleure règle pour être soi avant d'être tour à tour presque tous les autres.

Voici une de ses chansons :

Un peu de linge, de linge blanc,
Et quelques planches charitables,
Et puis quelques prières d'enfants
Avec une croix charitable.

Ou bien l'eau douce sous les brouillards,
L'eau qui s'en va couler d'oubli
Emmi les algues et les nuphars,
L'eau limpide et bonne d'oubli.

Frère est la dépouille de mon âme;
Bientôt rien n'en restera.
Qu'une seule âme charitable
Ferme les yeux et fasse une croix.

Je fus celui des tristes chansons,
De vains rêves et d'amours vaines,
Peut-être aussi celui des haines...
Oh ne sachez pas même mon nom!

Du *Château des merveilles* (auteur Valère Gille) de nombreux comptes rendus se sont occupés.

Valère Gille reste en ses strophes très discipliné. Le vers de huit pieds tressé en quatrains le requiert de page en page au long de son livre. Il s'en sert fort habilement pour décrire un château merveilleux qu'il filigrane — vitres dorées, pignons en houppes et en crêtes, portes et cloisons légères et adorablement peintes — en l'honneur de quelque princesse de rêve, une vraie femme de caprice et de futilité. On a prodigué les comparaisons joliettes au sujet de ces minuscules poèmes. Toute l'étagère des mots exquis a été époussetée. Et avec raison, puisque ce livre est en effet très précieusement et finement composé. Il est au surplus très spécial.

S'il demeure fidèle à la métrique traditionnelle, il vire, en maints passages, vers les assonances et les rythmes naïfs de chansons d'enfants. Exemple :

Dans les prés elle va menant,
Sautillant, ses brebis jolies,
Dans les prés elle va chantant,
Allant, venant, mille folies.

Tout le ciel est dans la fontaine,
Chantant, couraut elle s'y mire;
Ses yeux d'amour sont dans la plaine
Et dans les roses son sourire.

Tel qu'il se présente, le volume indique un délicat poète qui a voulu fixer un rêve menu avec quelques fines et capricieuses lignes et quelques tons amusants de pastel. Il y a parfaitement réussi. Maniérisme, soit; mais à quel titre exclurait-on de la littérature n'importe quelle œuvre d'art? Or, celle-ci en est une.

LES BATISSEURS DE VILLES

Titre légendaire — œuvre moderne.

Il s'agit d'un groupe, paraphé Charles Van der Stappen et destiné à l'exposition du Champ de Mars.

Le titre fait songer aux Tubalcaïn bibliques aux Amphion. Le groupe? — deux tâcherons, à l'heure de la sieste, l'un étendu, tout de son long, à terre; l'autre, accroupi sur un bloc de pierres informe, le torse ployé en avant, la tête chue dans le sommeil, les bras se croisant entre les jambes, les mains aux pieds. Chose inattendue! — appliqué à ce groupe de vie si quotidienne, le titre quasi fabuleux ne choque point. Il n'écrase point; au contraire, il se transforme et s'adapte. C'est le groupe qui a raison du titre.

Cela seul suffirait à classer l'œuvre.

L'art en est simple et puissant. Charles Van der Stappen a abandonné son faire trop en détails, son faire que j'oserais appeler accidentel et diminuant, bien qu'intéressant et quelquefois heureux; il s'est borné à ordonner et à harmoniser les grandes lignes, à donner vie et force à de grands blocs; il a rompu avec des pratiques agréables et quelquefois amusantes pour inaugurer la sévérité et la vigueur. Déjà *Ompdrailles* pouvait faire présager les *Batisseurs de villes*. Ceux-ci restent toutefois, jusqu'à ce jour, uniques, en son œuvre. Ils s'apparentent aux sculptures primitives et formidables des bas-reliefs assyriens ou thébains. *Ompdrailles* procédait encore des renaissants italiens ou de tels maîtres français.

Le groupe, sous ses aspects divers, est d'heureuse et belle structure : on peut le regarder sous différents angles sans qu'il ne heurte. A l'analyser, on se prend à admirer combien habilement et avec entente a été ordonné, par exemple, le faisceau de bras et de pieds — ceux de l'homme couché et ceux de son compagnon ployé et affalé — qui se rencontrent en un même point, à droite du groupe. De ces complications, l'artiste a tiré merveilleusement parti et par tels arrangements a prolongé et souligné la topographie des grandes lignes. D'une difficulté, il a fait surgir une surprise esthétique.

Quant à la vie profonde qui anime le plâtre, elle est celle des travailleurs et des peineurs — mais grandie. Les corps sont ceux de nos ouvriers avec leurs déformations et leurs caractéristiques, leurs mains et leurs pieds énormes, leurs cous rêches, gonflés et résistants, leurs dos larges et bossués. Toutefois, le pittoresque d'un creux ou d'un rehaut, la virtuosité d'un modelé n'y tiennent guère

place importante : c'est d'ensemble que le groupe intéresse. La lumière qui se joue autour de telles sculptures modernes et les colore volontiers jusqu'à changer pour ainsi dire leur nature sculpturale en picturale, n'empiète point. La force et la beauté cette fois jaillissent d'ailleurs.

Et puis, quelle réalité dans la prostration et l'affaiblissement des dormeurs ! Quelle détente dans leur violente musculature ! Comme la scène, à force d'expression, s'élève au-dessus d'un fait-divers de la vie !

On est en présence d'une œuvre qui marque, une œuvre de science, certes, mais aussi d'audace et qui ne sera, croyons-nous, que la première d'une série magistrale.

LITTÉRATURE VAGABONDE

Six mois en Italie. JOURNAL D'UNE IGNORANTE. — Paris, Chamerot et Renouard.

Journal d'une ignorante ? Ironique ou trop modeste, le titre de ce joli volume est contredit, à chaque page, par l'érudition de l'auteur, — une érudition discrète, dénuée de pédantisme, qui donne du charme et de l'intérêt à l'exacte notation des impressions quotidiennes.

« De très douces amitiés et d'heureux hasards m'ont permis des investigations variées ; du nord au sud, j'ai pu causer avec beaucoup de monde, et, ce qui est précieux, avec beaucoup de personnes de mondes différents. Partout j'ai fait, à l'occasion, parler des gens du peuple, et, si c'est le meilleur moyen d'apprendre les mœurs d'un pays, c'est aussi le meilleur d'en connaître l'âme primitive, et celle-ci est la plus charmante. » Ces seules lignes révèlent le louable souci d'une observation non superficielle. Aussi *Six mois en Italie* est-il tout autre chose que la glose habile d'un guide Joanne. L'itinéraire est précis et classique : Milan, Rome, Naples, Florence, Bologne, Venise. Il embrasse, en outre, la visite des villes d'importance secondaire mais d'intérêt artistique égal, sinon supérieur : Orvieto, Sienna, Pérouse, Assise, Ravenne, Padoue, Vérone. Et dans ce voyage si souvent décrit, l'auteur anonyme éprouve des sensations neuves et les transcrit en phrases nettes, en images claires.

On sent la féminité de la plume, mais en aucune page le bas-bleu n'apparaît. Art, archéologie, histoire, littérature, musique, l'écrivain a puisé à toutes les sources pour donner à son livre la vie et l'intérêt. C'est une âme d'artiste qui vibre, c'est un cœur enthousiaste qui chante la joie des belles œuvres, des sentiments élevés. Le haïssable « moi », particulièrement irritant dans les relations de voyage, n'a qu'une place infiniment réduite. L'Italie, ses trésors, sa nature souriante, ses mœurs populaires composent seuls les éléments du superbe panorama que notre Ignorante déploie à nos yeux charmés.

Sous le bleu. IMPRESSIONS D'ITALIE, par FIRMIN VANDEN BOSCH. Gand, A. Siffer.

C'est, comme l'écrivain anonyme du *Journal d'une Ignorante*, le pays du soleil que M. Firmin Vanden Bosch décrit en une courte mais substantielle brochure. Voyage rapide, un peu à vol d'oiseau ; remarques sagaces, d'un observateur attentif ; style net, cursif, souvent teinté d'art. Exemple :

« Ce soir-là, un soir pacifique et doux, quand le train nous amena en vue de Venise, et que l'un après l'autre, sous un rosâtre

reflet de crépuscule, les dômes altiers et les sveltes campaniles surgirent de la mer bleue par-dessus un vague tassement de maisons, ce spectacle nous donna l'intense émotion d'un lointain rêve, soudain transposé dans la réalité ; et quelques instants plus tard, allongé dans l'élégante gondole aux noires draperies, tandis que nous glissions sur l'eau calme et unie, soit que nous longions les hauts palais fleuris de dentelures et d'arabesques, soit que nous pénétrions dans les carrefours mystérieux et noirs, Venise, parmi ce silence de fin de jour que seul troublait le bruit monotone de la rame, Venise nous apparut ce qu'elle *devait* être : une impératrice puissante, riche et glorieuse de naguère, reléguée dans la paix de l'océan, au milieu de l'intégrité splendide de ses souvenirs. »

Dans les eaux zélandaises, par HECTOR VAN DOORSLAER (extrait de la *Revue générale*). — Bruxelles, Société belge de librairie.

Pour M. Hector Van Doorslaer, nul besoin de franchir les monts et d'absorber d'innombrables kilomètres pour éprouver les jouissances aiguës du voyage. Un modeste sloop balancé sur l'Escaut avec un bon fusil sur le deck, du vent dans la voileure, des canards à portée sur le flot clair, et voici son cœur de *boatsman* et de *huntsman* (car il est plural, le cœur de notre confrère) qui tressaille d'aise et se plonge en d'infinies béatitudes.

M. Van Doorslaer décrit avec bonne humeur et avec esprit ses excursions nautiques. Il nous fait partager ses joies, il nous initie aux secrets de la chasse aux oiseaux d'eau, et ses descriptions, qui décelent un marin d'expérience et un chasseur habile, révèlent en outre un artiste épris de la splendeur des horizons maritimes, de la lumière des ciels de la Hollande, des mignardes architectures où tintent les carillons, de toutes les jolies qui font des bourgades zélandaises un Japon concentré, à quelques encablures d'Anvers.

Dans les eaux zélandaises fait revivre d'inoubliables heures dans l'âme de tous ceux qui se sont abandonnés aux caresses du flot le long des rives à demi submergées des îles néerlandaises. Pour les autres, quelle excitation à larguer la brigantine et à hisser le foc !

PETITES ÉLECTIONS

M. EDMOND DE GONCOURT

PROFESSION DE FOI. — « Vous m'avez appelé naguère à la Présidence de la République des Lettres ; c'est à vos instances encore que je cède, en courant l'aventure d'une réélection.

« Mes titres ? Dirai-je, une fois de plus, l'indéniable influence que nous avons exercée, mon frère et moi, sur l'évolution littéraire contemporaine ? La plupart des mouvements, nous les avons annoncés, dirigés, accomplis.

« Dès 1865, *Germinie Lacerteux* introduisait le vrai peuple dans le roman, car le « document humain » n'est pas l'enfant des trente-six pères qu'on cite, mais de deux seulement : Nous. *Madame Gervaisais* semble ensuite avoir prévu la réaction que le mysticisme, en ce moment, hasarde. Et la psychologie de *la Faustin*, ne fut-elle pas, elle aussi, primordiale ?

« En art ? C'est une erreur de croire que nous nous sommes bornés à exalter le XVIII^e siècle et le japonisme. Il suffit de relire *Manette Salomon* et nos « Salons », notamment, pour voir que nous avons eu, *ab ovo*, l'intelligence de l'art moderne dans toutes ses manifestations.

« Au théâtre enfin, s'incarna, en Réjane, une *Germinie* nettement révolutionnaire, au sens dramatique. »

OPPOSANTS. — « Les commissions consultatives combattent en principe la réélection de M. de Goncourt, malgré l'embarras qu'elles éprouvent à désigner son successeur. »

« En dépit de garanties appréciables, cette candidature est essentiellement conservatrice. Ce sont de fiéffés aristocrates qui ont les premiers, dans le roman, sondé la misère du peuple. N'oubliez pas qu'ils se déclarèrent partisans des cornettes dans les hôpitaux, (voir *Sœur Philomène*), et que celui des deux frères qui survit a crié : A bas le progrès ! »

« Enfin, ne vous laissez pas prendre à l'étonnante verdure répandue dans la personne et dans les œuvres de cet ancien, qui aura publié, en moins d'une année, *la Guinard*, *Etudes d'art*, *L'Amour au XVIII^e siècle*, récemment parus, et *l'Italie d'hier*, sous presse. M. de Goncourt a soixante-dix ans. Place aux hommes nouveaux ! Place aux jeunes ! »

SCAUTIN. — « Au premier tour, la réélection de M. de Goncourt à la Présidence de la République des Lettres est proclamée. »

L'AFFICHEUR : L. B. (*Journal*.)

Memento des Expositions

DUNKERQUE. — Exposition des Beaux-Arts (par invitations). 14 juillet-17 septembre. Envois du 1^{er} au 20 juin. Renseignements : *Secrétaire de la Société pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, Duthérke*.

LE HAVRE. — Société des Amis des Arts. 29 juillet-1^{er} octobre. Gratuité de transport pour les invités. Envois avant le 5 juillet au Musée. Renseignements : *M. Platel, secrétaire*.

LILLE. — Exposition de l'Union artistique du Nord. 1^{er} août-1^{er} octobre. Envois avant le 20 juillet. Renseignements : *E. Delcroix, secrétaire général*.

LIMOGES. — Exposition des Beaux-Arts (arts décoratifs et industriels, peinture, sculpture, gravure). 14 mai-15 juillet. Envois : 15 avril-8 mai. Renseignements : *Eugène Poutard, directeur général de l'exposition, Limoges (Haute-Vienne)*.

PÉRIGUEUX. — IV^e exposition de la Société des Beaux-Arts. 24 mai-10 juillet. Envois jusqu'au 5 mai à *M. Bertoletti, secrétaire général de la Société*.

VERSAILLES. — Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. 2 juillet-1^{er} octobre. Envoi du 29 mai au 3 juin. Renseignements : *M. L. Bery, secrétaire général, 16, rue Hoche*.

PETITE CHRONIQUE

MÉVISTO, actuellement en représentation à l'Alcazar, fait parfois songer, grâce à ses allures dramatiques brusques, à Paul Martinetti. Là s'arrête le parallèle.

Le jeu du chanteur parisien est violent et spécial. Quelquefois la déclamation égare la vérité et le tragique cesse d'être poignant. Mévisto caractérise le marion, le soldat, le mal-tourné, le va-mu-pieds. Puis, en un poème intitulé *Rédemption*, il célèbre le travail.

Nous nous souvenons de Mévisto quand il joua *l'Évasion et la Puissance des Ténés*. L'acteur était remarquable. Aujourd'hui on rêve pour lui un rôle féroce et sinistre en une pantomime.

Mardi prochain, première représentation de *Jean Majeur*, drame en trois actes.

Le concert d'ouverture du Waux-Hall est fixé à vendredi prochain, 5 mai.

La Société d'Archéologie de Bruxelles annonce pour aujourd'hui dimanche, à 8 1/2 heures du soir, dans la Salle des Ingénieurs, au Palais de la Bourse, une audition de musique ancienne organisée sous ses auspices par l'*Octuor Vocal Belge*, sous la direction de M. Bauvais, professeur au Conservatoire royal, avec le concours de M^{me} Everaers, pianiste.

On peut se procurer des cartes d'entrée chez tous les éditeurs de musique.

La même société annonce une séance de projections lumineuses, qui aura lieu à l'hôtel de ville (salle des mariages, entrée par l'escalier des lions), le jeudi 4 mai prochain, à 8 1/2 heures du soir. Sujet : l'Égypte ancienne, projections par M. R. Raeymackers, membre effectif, explications par M. G. Heq, secrétaire de la société.

L'Indépendance belge annonce qu'elle enverra aux salons parisiens un critique anglais et à la Royal Academy un critique français pour rendre compte en ses colonnes de ces différentes expositions. Les critiques seront MM. Mac Coll et Besnard. *L'Indépendance* espère réaliser ainsi quelque nouveauté dans les analyses d'art, la plupart devinées sitôt que l'on surprend les XX au bas d'un article. Et certes faut-il approuver l'idée et applaudir. Il est en outre d'incontestable intérêt de connaître les appréciations d'un peintre tel que M. Besnard, dont les tendances sont modernes, sur ses confrères des diverses écoles britanniques. Le choix du juge est heureux.

La Société Royale l'Orphéon de Bruxelles a mis à l'étude, en vue de son grand concert annuel qui aura lieu dans le courant du mois de mai prochain, au Théâtre Royal de la Monnaie, les quatre nouveaux chœurs qui ont été imposés au Concours international de chant d'ensemble organisé par cette société, lors des dernières fêtes nationales, pour célébrer le 25^e anniversaire de sa fondation et celui de son directeur-fondateur, M. Edouard Bauwens. Tout le monde se rappelle le retentissement qu'a eu ce concours et particulièrement celui de la division d'honneur où se rencontraient les trois plus fortes sociétés du pays de Liège : *La Légia, Les Disciples de Grétry*, de Liège, et *L'Emulation*, de Verviers.

Les chœurs imposés à cette division et qu'exécutera l'Orphéon à son prochain concert sont : *Magnificat* de François Riga, et *L'Evocation* de Léon Jouret.

Les autres chœurs sont : *Jeunesse* d'Alfred Tilman, et *les Laboureurs* de Camille De Vos.

La distribution des prix aux lauréats des concours de 1892 et le troisième concert populaire auront lieu à l'école de musique de Verviers, mercredi prochain, 3 mai, à 8 heures du soir. M. L. Kéfer fera exécuter le prélude et la première scène du troisième acte (trio des Filles du Rhin) du *Crépuscule des Dieux* (première exécution à Verviers), la symphonie n^o 4 de Beethoven, la suite d'orchestre de *Peer Gynt*, de Grieg, l'Adagio et le Scherzo du Quintette op. 63 de Schubert, etc.

On annonce la création, à Paris, des *Concerts de l'École Moderne*, institution nouvelle dont M. Charles Lamoureux va prendre la direction, et qui est due à l'initiative de MM. Emile Bernard, Bourgault-Ducoudray, Emmanuel Chabrier, Gustave Charpentier, Ernest Chausson, Camille Chevillard, Gabriel Fauré, Benjamin Godard, Georges Hue, Vincent d'Indy, Fernand Le Borne, Xavier Leroux, Georges Marty, André Messager, Charles-Marie Widor.

Une des clauses des statuts de la société oblige les associés à fournir chaque année une œuvre inédite destinée, avec les compositions des auteurs invités, à constituer les programmes des concerts.

La Société des grandes auditions musicales fera représenter cette année, comme elle le fit l'année dernière pour *les Troyens*, avec l'éclat et le succès que l'on sait, *l'Iphigénie en Tauride* de Gluck, qui fut jouée à Paris pour la première fois en 1779. Cette intéressante reprise, dont les études sont faites sous la direction de M. Vincent d'Indy, aura lieu à l'Opéra-Comique le 25 mai.

Nous savons, en outre, que la même société a l'intention de faire

représenter cette année aussi *Tristan et Yseult* de Richard Wagner. Cette œuvre serait donnée à l'Opéra vers la fin décembre.

Dans le *Mouvement littéraire*, un article de M. Nyst, intitulé *Aujourd'hui*, présente au lecteur quelques idées nettes et claires sur la Belgique, « pauvre terre maternelle d'avortements ».

La Société nouvelle imprime la *Naissance de saint Nicolas*, conte si plein de rêve archaïque et de vie flamande, par Eugène Demolder, et *l'Amour dans Tristan et Yseult* par Maurice Kuffelrath.

Les *Entretiens politiques et littéraires* profèrent à leur éventaire l'*Épilogue des saisons hivernales*, curieux agencement de visions et de réflexions par Saint-Pol-Roux.

Des mêmes *Entretiens*, livraison de mars, p. 245 :

« De la formule *l'Art pour l'Art* — dont on veut ôrner une fois encore le guidon de la double réaction esthétique et sociale — hâtons-nous d'analyser la portée. Nous ne nous attarderions pas à discuter avec *la Jeune Belgique* — où la polémique est un peu... villageoise, et qui représente peu l'avenir depuis que M. Eekhoud, le vigoureux Flamand, s'est retiré d'elle, et encore moins la Belgique qui rédige *l'Art moderne* et la *Société nouvelle*. »

Du *Mercur de France*, livraison d'avril, p. 387 :

« Le lundi 13 mars, en l'honneur de M. Maurice Maeterlinck, de passage à Paris, déjeuner d'« écrivains nouveaux » au café Voltaire. Présents : MM. Stuart Merrill, Albert Mockel, Francis Vié-Griffin, Maurice Maeterlinck, Camille Mauclair, Pierre Louys, Léon Deschamps, Alfred Vallette, Adolphe Retté, Henri Mazel, Jean Carrère, René Tardivaux. »

Signalons, dans *l'Art français* (4), périodique très bien rédigé sous la direction de M. H. Galli, une intéressante étude de M. Firmin Javel sur J.-F. Raffaëlli, avec de belles reproductions d'œuvres de l'artiste, portrait, autographe, etc.

L'un des deux seuls exemplaires connus de l'édition originale du *Tamerlan* d'Edgard Poe vient d'être vendu à New-York 300 livres sterling (42,500 francs).

Aux amateurs d'affiches illustrées : *La Revue d'art et de littérature* (Paris, boulevard Montparnasse, 116) devient l'organe d'une société nouvelle, « Les Amis des affiches illustrées », qui a pour but de réunir les collectionneurs d'affiches, de rechercher les pièces rares, de faciliter les échanges, d'ouvrir des expositions, etc.

Un service d'offres et de demandes est organisé par la *Revue*, qui publie un bulletin mensuel des affiches nouvelles. S'adresser à M. Emile Peyrefort, directeur de la *Revue d'art et de littérature*.

Les Hommes d'aujourd'hui (Vanier, éd.). Derniers numéros parus : Stuart Merrill ; dessin d'A. Sterner, texte de H. de Régnier. — Marcel Legay ; dessin de F. Fau, texte de L. Durocher.

Une collection d'œuvres inédites de Schumann va sous peu paraître chez Breitkopf et Härtel, dans la grande édition complète et critique des œuvres du maître de Zwickau. La revision de ces pièces a été confiée à Brahms et la collection comprendra les pièces suivantes :

1. *Andante et variations*, pour deux pianos, deux violoncelles et un cor ;
2. *An Anna* (A Anna), poésie de J. Kerner, mélodie avec accompagnement de piano ;
3. *Im Herbst* (En Automne), poésie de J. Kerner, mélodie avec accompagnement de piano ;

(1) Bureaux, 76, passage Choiseul, Paris. — Abonnements, 20 fr. par an en France, 24 fr. à l'étranger.

4. *Hirtenknabe* (Petit Berger), poésie de Eckert, mélodie avec accompagnement de piano ;

5. *Etudes symphoniques* pour piano (supplément à l'op. 13) ;

6. *Scherzo* et *Presto passionato* pour piano (supplément aux op. 14 et 22) ;

7. Thème en *mi bémol* majeur pour piano.

A ce propos, le *Monde artiste* exprime le regret que les éditeurs n'aient pas cru devoir joindre à ce volume les fragments de la sonate dont le *Magazine of music* de Londres a raconté récemment l'histoire. D'après ce journal, Joachim posséderait le manuscrit d'une sonate pour piano et violoncelle, écrite en 1853, et demeurée inconnue. Elle aurait été composée à l'occasion d'un voyage de Joachim à Dresde, par des artistes qui tenaient à lui causer une surprise. Or, ces artistes n'étaient point les premiers venus, et leur collaboration mérite l'attention des curieux. En effet, Dietrich avait écrit *l'Allegro en la mineur*, Schumann *l'Intermezzo en fa*, Brahms *l'Allegro en ut mineur*, et Schumann le *Finale en la mineur et la majeure*.

Portrait instantané, par le *Gil Blas*, d'HENRY BECQUE, qui annonce sa candidature à la députation et qui entend représenter à la Chambre, à côté de Maurice Barrès, les hommes de lettres :

La moustache en brosse, une tête énergique solidement assise sur de larges épaules, la bouche goguenarde, fait penser à ces pauvres officiers en demi-solde aigris par l'attente et les déboires, qui conspiraient et étaient sans cesse aux aguets de quelque bonne querelle. Peut avoir cinquante ans, mais n'en est pas moins classé parmi les « jeunes matres ». Défié par les uns, qui l'ont pris comme porte-drapeau, le jugent comme avec des verres grossissants de lorgnette, est simplement considéré par ceux qui ne s'emballent pas comme un des ironistes qui, en une langue sobre, verveuse, impeccable, ont su le mieux étaler au théâtre et railler les mœurs de la bourgeoisie d'aujourd'hui. Joue les méconnus, bien que tous les théâtres lui soient ouverts, et a inventé le chef-d'œuvre-fantôme qu'on ne se lasse pas d'annoncer et qu'on ne voit jamais éclore. La dent mauvaise, semble se complaire fièrement à s'isoler de toute sympathie, à multiplier autour de soi les inimitiés et les rançunes, ne sait pas résister au plaisir de distiller quelque boutade fielleuse, de démolir d'une phrase qui emporte le morceau même ses meilleurs camarades. Signe particulier : A pris le rond de serviette de Dumas à la table d'hôte de M^{me} Auber-ton.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhin)
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58^m matin, 10^h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %^o, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « **ESTEY** »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

VITTORIO PICA. — QUELQU'UN D'AUJOURD'HUI, par Henry Maubel.
— ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — JEAN MAYEUX. — LES COURS D'ÉTO-
QUENCE EN BELOIQUE. — LE SALON DE PARIS. *La scène à faire.* —
CONCERTS LIÉROIS. — VENTES DE TABLEAUX. — CHRONIQUE JUDI-
CIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Vittorio Pica

Vittorio Pica!

Nous avons lu ses œuvres et nous savions l'intérêt que ce jeune critique napolitain porte aux littératures modernes française et belge.

Un esprit attentif, pénétrant avec une rare perspicacité et une souplesse savante dans les arcanes, souvent si complexes, des poètes de nos jours.

Dans un livre récent *Dell'Arte Aristocratica*, Verlaine, Mallarmé, J.-K. Huysmans, d'autres, sont analysés, et leur *aristocratie* est mise en relief dans un style nerveux et précis. — vrai style de critique, — avec le charme de cette langue italienne chantante, qui semble toujours laisser passer du soleil entre ses mots, comme les rayons s'insinuent entre les grappes des treilles, aux vignobles.

Mais non seulement le critique est incisif et compré-

hensif et descend lumineusement dans l'âme des poètes les plus maudits, mais, à travers son style d'analyste s'avère, et pour le bon et sublime Verlaine, et pour les nobles Barbey d'Aureville et Villiers de l'Isle Adam, et pour toute la pléiade des purs artistes de leur pléiade, une ardente sympathie qui place haut celui en qui elle a pris flamme.

Le mérite de Vittorio Pica est d'autant plus grand qu'il se trouve, sans doute, être un des seuls, parmi les jeunes, qui dans la péninsule italique s'occupe en propagateur et en créateur de littérature vraiment artiste.

Il n'est pas, jusqu'ici, en Italie de mouvement jeune, de renaissance littéraire. Il n'y a pas là, comme en France, les de Régnier, les Kahn, les Griffin, les Barrès, comme en Belgique, les Eekhoud, les Maeterlinck, de jeunes écrivains chefs d'une armée de récents artistes de plume.

Vittorio Pica est donc, à Naples, une sorte d'apôtre du Beau Moderne, un critique d'avant-garde qui fera sans doute surgir, si pas un mouvement littéraire, du moins un mouvement intellectuel précurseur, qui faciliterait l'éclosion de celui-là et rendrait le champ de l'esprit propice à son éclosion.

Aussi — avec cette idée-sympathique que nous nous étions faite de lui — quelle joie de lier connaissance là-bas avec lui, au pied du Vésuve, dans cette belle Naples tapageuse, poétique et lumineuse, éparpillée à l'infini,

continuée par Portici, Torre del Greco, Torre del Annunziato, au bord de son golfe bleu !

Nous dinâmes d'abord avec Pica en notre hôtel — un hôtel dont les peintures imitent les fresques de Pompéi et où se « guitarisent » chaque soir, à l'heure des tables d'hôte, d'endiablées *Santa-Lucia* — et vite, quelques verres de « Capri Spumante » et le caractère ouvert et accueillant de ce Napolitain matiné d'Anglais, — solide gaillard et gai luron buvant sec et mangeant ferme, — nous firent bons camarades.

Et le voilà nous parlant des Belges — de Camille Lemonnier, auquel il a consacré mainte belle étude, — de Georges Eekhoud, dont il cite, avec admiration, toutes les œuvres d'affilée, — de Théo Hannon, — que devient-il, l'auteur des *Rimes de Joie*? — de Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe — tous noms familiers — et nous nous retrouvions ainsi, sous le panache vésuvien coupant le ciel de sa fumée, en plein Brabant littéraire. Pica a beaucoup de sympathie pour les Belges dont il cultive fort activement les lettres, et il y a quelques jours, il donnait encore à un grand journal italien : *Il Paese*, une ingénieuse étude sur *les Aveugles dans les drames de Maurice Maeterlinck*.

Le surlendemain nous fûmes chez Pica, à travers les rues montant comme des échelles, le long des hautes maisons de ce Naples déjà si oriental avec ses basses boutiques dégorgeant leurs victuailles et leurs fruits colorés jusque sur les trottoirs, au son des cloches des vaches laitières conduites à travers la ville et qu'on trait aux portes mêmes des clients.

A dix heures — ce mercredi 29 mars — nous déjeunions chez Pica, et de sa chambre de travail, encombrée de tant de livres à nous chers, nous admirions un Naples encore inaperçu, le Naples de derrière les rues, le Naples des terrasses et des jardins suspendus, avec, dans le fond, cette merveille éternelle du golfe.

Et vers quatre heures, après un long séjour dans le musée, devant les bronzes noirs et archaïques trouvés à Herculaneum encastrés en la lave dure, ou devant ceux de Pompéi vert-de-grisés sous la cendre qui les a ensevelis, nous nous installions à la *Trattoria Pallino*, une auberge de banlieue tenue par un ancien révolutionnaire et située au haut de cet amphithéâtre le long duquel tout Naples se déroule.

C'était pour goûter d'authentiques mets napolitains. Et vrai ! après ce repas qu'on ne médise pas devant nous de la cuisine italienne !

Les vins d'Italie — depuis celui d'Asti, sirupeux et doux comme son nom, jusqu'à celui du Vésuve, d'un rouge infernal, le vrai vin à boire au sommet du volcan, dans ce paysage sulfureux et d'un lunaire étrange à rendre Poe désespéré de ne l'avoir signé — les vins d'Italie donnent, tout le long de la botte qui a les Apennins pour tige et qui se mouille dans la Méditerranée,

une gamme sonore, variée et capiteuse et qui rend bien le sang de ces campagnes chaudes et la verve de ces côteaux brûlés par le soleil.

Mais la cuisine napolitaine ? La vraie ? Celle de cette *Trattoria Pallino*, où se réunit périodiquement la jeunesse scientifique et littéraire de Naples et que celle-ci appelle son Temple ?

O ! les *taratufoli* (truffes de mer), huîtres dodues condensant le parfum du golfe comme les truffes donnent l'essence des aromes sylvestres du Périgord ! Et les *vermicelli alle songole*, combien savoureux dans leur préparation roussâtre ! Et les *calamai*, et les fromages aux superbes noms : *mazzarello*, *caciocavallo*, *gorgonzola*. Après les séries de dîners d'hôtel, les fongibles dîners servis identiquement par toute l'Europe avec plus ou moins d'à-propos culinaire, quel régal de couleur locale en ces bons plats napolitains, en cette albergerie qui doit être là-bas ce qu'est chez nous le *Roi d'Espagne* à Ruysbroeck, ou telle autre « hostellerie » renommée pour sa franche et locale mangeaille.

A peine nous étions assis, que trois gaillards, la mandoline au poing, nous servaient une sérénade apéritive, de ce ton mi-mélancolique et mi-goguenard, nasillard ou braillé à pleine gorge, que prennent les sires maigres, gratteurs de cordes, qui surgissent à chaque coin des rues napolitaines, infatigables chanteurs « sérénadant » chaque soir jusqu'à minuit sous les fenêtres des hôtels.

Et Pica, caressant sa barbe de Méphistophélès, l'œil clignotant, avec ses gestes nerveux habituels, nous contait des choses de la vie de Naples, des anecdotes « vésuviennes » — et nous voyions le soleil tomber derrière le cap de Pouzzoles et l'île d'Ischia.

Là-bas Capri, l'île où Tibère avait bâti son palais de débauche, et le Vésuve s'enveloppaient de bleu, devenaient quasi immatériels, semblables à des nuages dans ce superbe jour au déclin.

Le soleil, en ce coin de mer Tyrrhénienne, se cache d'emblée derrière les monts, encore enflammé comme au midi et pareil au bouclier surhumain d'une lutte homérique.

Alors, dans un crépuscule unicolore, mais d'une majesté divine, avec des voiles blanches qui le cinglent et qui sont les oiseaux de son rêve, le golfe bleu s'évapore, dirait-on, lentement dans la nuit qui arrive, calmement baigné par sa mer sans marée, coupé à l'horizon par le printemps des montagnes sorrentines.

QUELQU'UN D'AUJOURD'UI

par HENRY MAUBEL. — Bruxelles, Lacomblez.

M. Henry Maubel est un des jeunes écrivains les plus délicats parmi les Belges. C'est lui qui nous a donné la fine nouvelle : *Miette* et la monographie scénique : *Etude de jeune fille*, qui eut naguère un succès d'art mérité au Théâtre Molière.

M. Maubel est un observateur de nuances et de jolieses, un pastelliste de la prose, un mélancolique au sourire mi-sceptique, mi-attribué. Son art, jusqu'ici, était fait de trouvailles de cœurs ingénus de jeunes filles. C'était un art timide et pudique, qui ne se colorait que des roseurs qui montent au front des pubertés. Et le charmant conteur — ou l'habile « scéniste » qu'est M. Henry Maubel — nous profilait de vivantes figures de pensionnaires, naïves, avec des inquiétudes adorables et exquises nichées en leurs poitrines naissantes et s'y ébattant joliment comme des tourterelles, mais non sans froisser de leurs ailes le cœur trop proche.

En ces œuvres un rien d'afféterie, de minutie, d'enjolivement seyait, était même « très bien porté ». De petites coquetteries d'observations trop soigneusement époussetées relevaient à ravir les plis de phrases maniérées et le frou-frou élégamment modeste des adjectifs.

Mais ces qualités même, naguère charmeuses, ont sans aucun doute fait quelque tort au livre nouveau : *Quelqu'un d'aujourd'hui*.

Et quand je dis « quelqu'un », j'entends tout homme capable de sentiment et de conscience, tout homme portant une tête vivante, toute personne, tout être enfin !

Le but, il est vrai, était très grand et difficile. Ce Christian, héros du livre, prétend résumer tout un coin et un coin essentiel de l'âme moderne, cette âme lasse d'être sceptique, écourée de l'égoïsme ambiant, malade d'un avenir qu'elle ne perçoit pas encore.

Le but — soyons très sévère — n'est pas suffisamment atteint. On dirait que les marivaudages, les tendresses et les petites larmes au coin des yeux des Miettes ont encore laissé persister une influence trop prépondérante en ce roman nouveau. M. Maubel y raconte des impressions qu'il semble avoir partagées avec de ses anciennes héroïnes et il voit certaines choses de la vie à travers leur âme.

Ce qui manque à un tel livre, c'est la maturité, c'est l'expérience de la vie même. En général, il est trop vague, trop incertain ; l'auteur n'ose s'empoigner corps à corps avec cette vie, qu'il semble craindre, avec un émoi bizarre de jeune fille. L'œuvre eût gagné en force, en audace, si M. Maubel avait attendu quelques années avant de lui donner son envol.

Et puis, il a recueilli la somme de toutes ses sensations, et il les ajoute l'une à l'autre pour former son roman. Certes, elles forment un tout harmonieux, en ce sens que M. Maubel a une façon particulière et personnelle de sentir, mais elles sont loin de s'enchaîner pour l'unité de l'œuvre, de façon à satisfaire les défenseurs sévères de la logique en matière de lettres.

Mais, en revanche, que de morceaux subtils ! Et là se reconnaît, indiscutable, l'écrivain de talent qu'est l'auteur de *Miette*. Quelle nervosité précieuse ! Quelle âme aux écoutes de toutes les finesses, et comme les archets des événements spirituels les plus imperceptibles font vibrer cet artiste aigu ! A ce point de vue il est, au cours du roman, une scène de concours au Conservatoire qui nous vaut quelques très belles pages — des plus belles écrites chez nous

en ces derniers temps. Malheureusement, au lieu de s'abandonner comme là à son « voir » et à son « sentir », il arrive trop, ailleurs, à l'auteur de philosopher sur des complexités mièvres, derrière ses livres, au bord de son pupitre. Il aligne des raisonnements coupés en quatre, qu'il a compris sans doute très bien, à la loupe de son laboratoire, mais que, dans le recueil qu'il nous offre, nous voudrions ressoudés et plus perceptibles. La psychologie de M. Maubel n'a pas encore une base assez ferme, assez expérimentale. — Encore un peu de vie, et nous tiendrons de lui une œuvre plus mûre et plus énergique.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Savonarola, drame en vers en quatre journées, par ROGER DE GOEIJ ; Bruxelles, J. Lebdgue et Co. — *Prima Verba*, par VICTOR-THOMAS ORBAN ; Bruxelles, H. Lamartin. — *Le Poème de l'Âme* (poème initiatique), par RENÉ CAILLÉ. Ouvrage orné de trois pantacles et accompagné de deux mélodies pour piano et chant ; Paris, Comptoir d'édition, rue Halévy, 14. — *Les Vertiges*, poésies, par ERNEST BOUHAYE ; Paris, L. Vanier. — *Salutations, dont d'angéliques*, par MAX ELSKAMP, rehaussées à la couverture d'une ornementation par Henri Van de Velde ; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Sorella*, drame en trois actes, par OSCAR HANNEUSE ; Bruxelles, P. Lacomblez. — *L'Esthétique de Richard Wagner ; Essais de philosophie de l'Art*, par J.-G. FRESON ; 2 vol. ; Paris, Fischbacher.

JEAN MAYEUX

Jean Mayeux, c'est les *Deux orphelines* réduites à une seule orpheline et dont tous les personnages, devenus aphones, remplacent par une mimique expressive l'abondante phraséologie de M. d'Ennery. On ne parle pas dans *Jean Mayeux*. C'est tout au plus si on pousse quelques cris. Mais on se rattrape sur les gestes. Et les mains, les jambes, la tête, le buste, les hanches, tout agit, remue, se tortille, non pour souligner l'aimable fantaisie d'un scénario de ballet, mais pour semer dans l'âme des spectateurs l'épouvante, la pitié, l'horreur. Il y est question de viol, d'assassinat, de rapt, de séquestration, de proxénétisme et autres délicats ressorts dramatiques du répertoire de l'Ambigu. Et comme la parole « ailée » est absente (on se demande vraiment pourquoi ?), la mimique devient d'autant plus féroce. Et cela porte, cela porte ! Cela porte d'autant plus fort que les effets sont plus grossiers, les situations plus brutales. Nous voici loin des pantomimes à joyeux coups de pied dans le derrière, loin aussi des gracieuses ou touchantes restitutions de l'art des Funambules auquel *L'Enfant prodige* a triomphalement ouvert la voie. Le mélomimodrame de M. Bernard de la Bretesche n'est qu'un *Mystère de Paris* arrangé pour les Ecoles de sourds-muets. L'idée artistique en est absente. Encore faut-il reconnaître quelque habileté à combiner les scènes de façon à en faire jaillir un maximum d'émotion. Les mouchoirs sautent d'eux-mêmes hors des poches quand les agents se précipitent dans le galetas de la Chenille, revolver au poing, au moment où Jeanne de la Lilière, l'enfant volée, est en train de subir les avant-derniers outrages d'un nommé Alphonse, sur la profession duquel sa coiffure ne laisse aucun doute. Oh ! il était temps ! et comme le bon Jean Mayeux a bien fait de prévenir la police !

Car Jean Mayeux n'est point ici le personnage cynique et redoutable créé de toutes pièces par Traviès. Ce n'est pas lui qui se camperait devant une glace, la main gauche passée dans l'ouverture de la redingote, la droite, armée d'un bicorne, sur le dos, en disant : « Comme je ressemble à l'Autre ! » Bien que tortillard comme son homonyme, c'est un modeste saltimbanque, un souffre-douleur battu et d'ailleurs content, un malheureux aussi déshérité au moral qu'au physique. Il passe les deux premiers actes à sauver l'infortunée Jeanne de la Lilière pour lui planter au troisième son couteau dans le dos, ce qui ne paraît pas très logique. L'auteur justifie cet acte d'excessive vivacité en nous faisant entendre, ou plutôt comprendre, que c'est la sauvage jalousie du bossu qui l'a poussé à cette fâcheuse extrémité. Car dans l'entr'acte du II au III, Jeanne de Blinière, rendue à sa famille éplorée, s'est mariée.

Ce qu'il faut constater, c'est l'attrait qu'exerce de nos jours sur le public toute pantomime, quelle qu'elle soit. On se souvient du succès des frères Martinetti dans *Robert Macaire* et dans *la Nuit terrible*, succès que nous avions peut-être tort d'attribuer à l'art admirable des interprètes, et spécialement du grand mime Paul Martinetti. On se rappelle la fortune inattendue de *l'Enfant prodigue*. *La Statue du Commandeur* et *Retour du bal* ont été très appréciés au Parc. Et voici *Jean Mayeux* acclamé, frénétiquement applaudi à l'Alcazar. Quel est donc le prestige qui s'exhale des pièces d'où tout dialogue est soigneusement exclu ? Il est vraisemblable que, parlé, *Jean Mayeux*, tout en excitant l'enthousiasme des petites places, eût glissé sur l'épiderme des spectateurs d'en bas. En gestes, c'est « une tentative », un « essai curieux ». Et l'on confondra aisément, pendant quelque temps, ce genre d'essais avec les œuvres d'art qui prendront leur essor au soleil de cette renaissance de la pantomime.

LES COURS D'ÉLOQUENCE EN BELGIQUE

Nous avons reçu de M. Radoux, directeur du Conservatoire de Liège, à propos de notre article sur les Cours d'éloquence, la communication suivante :

Liège, le 3 mai 1893.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dans un article inséré dans votre numéro du 30 avril dernier et intitulé : *Les Cours d'éloquence en Belgique*, je lis la phrase suivante : « Y a-t-il lieu de supprimer le cours de diction, d'élocution et de prononciation à l'Université de Liège et de le transférer au Conservatoire ? »

N'étant pas étranger à la création de ce cours à l'Université, qu'il me soit permis de vous en rappeler les rétroactes :

Sachez d'abord que ce cours a existé au Conservatoire de Liège de 1862 à 1876, et que ce n'est qu'à la mort de M. Le Pas, titulaire de ce cours, que j'en ai demandé la suppression.

Une statistique à laquelle je m'étais livré m'avait démontré que le plus grand nombre des élèves hantant ce cours nous venait de l'Université, et que c'était là plutôt qu'au Conservatoire qu'il devait être institué.

C'est ce que comprit très bien M. Delcour, alors ministre de l'intérieur, en nommant M. Monrose professeur de diction française à l'Université de Liège, et en souscrivant aux propositions que j'avais l'honneur de lui faire à cette époque, de remplacer le cours de *déclamation française* au Conservatoire par un cours de *déclamation lyrique*, à la tête duquel il plaça, sur ma proposition

et celle de mon conseil d'administration, M. Sébastien Carman, le distingué baryton qui fit pendant dix ans les délices des habitués du Théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

J'é pensais avec raison qu'un cours de ce genre répondrait d'une façon plus complète aux aspirations naturelles d'un Conservatoire de musique, puisqu'on y apprendrait à la fois à *bien dire* et à *bien chanter*.

Les résultats obtenus ont affirmé ma conviction à cet égard.

Comment ce cours de diction est-il moins bien suivi à l'Université de Liège qu'il ne l'était par MM. les étudiants alors qu'il était établi au Conservatoire?... Voilà ce que je ne m'explique pas.

Faut-il en chercher la cause dans l'attrait disparu de *la timbale* à décrocher dans les concours de fin d'année? ou bien est-ce, comme vous le dites, parce qu'on a commis l'erreur, de confier ce cours à un ancien comédien de l'école déclamatoire qu'il est déserté?...

En tout cas, je suis convaincu, comme vous, que tous ceux qui se destinent à l'art oratoire auraient tout à gagner à la création d'un cours de diction donné dans les conditions que vous indiquez, et il faut espérer que le gouvernement le maintiendra; je souhaiterais même qu'il le rendit obligatoire dans les Universités pour tous les étudiants en droit.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes sentiments distingués.

Le Directeur du Conservatoire royal de Liège,
J.-B. RADOUX.

N. B. — Je joins à cette lettre des extraits de mon rapport du 6 octobre 1876 :

A Messieurs les Membres de la Commission administrative du Conservatoire.

MESSIEURS,

« La mort récente de M. Le Pas, titulaire de la classe de déclamation française, ramène naturellement sur le tapis la grave question de l'opportunité de ce cours au Conservatoire royal de Liège.

J'ai eu l'honneur d'exposer mes idées à ce sujet dans un précédent rapport, mais je crois utile d'en rendre ici la substance, aujourd'hui qu'il va falloir penser, soit au remplacement de M. Le Pas, soit à la suppression du cours. »

« Il m'a toujours paru, Messieurs, que ce cours s'était trompé de porte en s'implantant chez nous. En effet, il est à remarquer que sur le nombre d'élèves relativement assez élevé qui ont fréquenté cette classe depuis sa création, la majeure partie nous est venue de l'Université! D'où je conclus que c'est là et non au Conservatoire que ce cours devrait exister. »

LE SALON DE PARIS

LA SCÈNE A FAIRE

DIALOGUE DES MORTS

C'est la nuit, aux Champs-Elysées. Des personnages vêtus de blanc se promènent par petits groupes dans le jardin de la sculpture, parmi les plâtres et les marbres qui émergent des massifs noirs. Le sable des allées ne crie point sous leurs pas, et leurs yeux surnaturels brillent comme des étoiles dans la douce clarté de lune qui filtre à travers la toiture vitrée.

PHIDIAS. — Nom de Zeus! Quels saligauds!...

HOUDON. — Qu'y a-t-il, cher maître?

PHIDIAS. — As-tu vu les pieds de la *Poésie héroïque*?

JEAN GOUJON. — A moins d'être aveugle... C'est régnant.

COYSEVOX. — Mais aussi, pourquoi diable cette manie de venir au vernissage... Pluton nous donne congé cette nuit, et au lieu d'aller la passer au Louvre...

(Quelques ombres de peintres illustres se sont rapprochées et se mêlent aux maîtres défunts du ciseau.)

RAPHAEL. — J'ai mal à ce qui fut ma tête!

WATTEAU. — J'aurais des haut-le-cœur si mon cœur n'était réduit en cendres!

VELASQUEZ. — *Carajo!* J'ai vu du Bonnat!

HOUDON. — Ça n'est pas plus fameux là-haut qu'ici-bas, alors?

ZEUXIS. — Panta Kaka..., comme nous disions à Athènes.

EUGÈNE DELACROIX. — Si je rencontre jamais M. Rochegrosse, je lui colle un tube de rouge dans le derrière.

M. INGRES. — Calmez-vous, Messieurs, calmez-vous, et ne vous en prenez qu'à vous-mêmes de l'offense faite à votre goût... Pourquoi s'entêter à passer ici la nuit du vernissage?... Vous savez bien que c'est tous les ans la même chose...

(A ce moment, un petit vieillard propre, blanchissant et très décoré, s'avance gracieusement vers les ombres. C'est le maître de céans, M. William Bouguereau lui-même.)

M. WILLIAM BOUGUEREAU. — Vous ne vous attendiez pas à me trouver là, chers et illustres confrères... (A *Raphael*.) Cher maître...

VELASQUEZ. — Quel est ce rasta?

M. WILLIAM BOUGUEREAU, *grossier*. — ... Hé, dites-donc, vous, l'impressionniste! Vous pourriez parler plus poliment... Je suis chez moi ici, et n'y crains personne...

RAPHAEL. — De la douceur, signor! Qui donc êtes-vous?...

M. BOUGUEREAU, *se découvrant*. — Je suis M. Bouguereau! (Il s'incline devant *Raphael*)... Votre petit Will, cher maître!

(Les ombres s'éloignent avec dégoût. M. Ingres retient Courbet, qui parle de déboulonner le petit vieux. Raphaël sort le dernier, calme et sublime. Au moment où il va franchir la porte, M. Bouguereau qui a couru après lui, le tire par le pan de son suaire.)

M. WILLIAM BOUGUEREAU. — Encore un mot, mon cher maître, un petit encouragement.

RAPHAEL, *toujours angélique*. — Cochon!

(M. Bouguereau s'affale. L'aurore le trouve une heure plus tard ronflant dans son rose)

FRANCISQUE LAHARPE. (*Gil Blas*.)

CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La royale *Légia* s'est donné un excellent concert, il y a huit jours. Le Quatuor de Vincent d'Indy a été interprété avec un sens juste par MM. Jaspas, Zimmer, Maasz et Péclers. La ballade, admirable d'équilibre instrumental, impressionnante et noble, a rempli le public d'une très artistique émotion. M. Jaspas, dans les allegros, a détaillé sur l'ivoire les élégantes dentelles des contreponts avec des doigts habiles, souples et délicatement expressifs. MM. Maasz et Péclers, altiste et violoncelliste, ont trouvé des couleurs et des accents très subtils.

M^{lle} De Cré nous est arrivée comme une révélation. Nous savions que l'Opéra de Paris l'avait engagée sans sollicitation de sa part; mais nous ne nous attendions pas à tant de surprise. Une voix

extraordinaire, veloutée, tendre, timbrée à ravir, étendue du contre-mi grave au la aigu, sans inégalité, sans trou; une émission irréprochable, solide, *sacra postamenti*; une diction presque accomplie; du style, déjà, et une chaleur sobre, concentrée, qui promet des interprétations caractéristiques. Elle n'a qu'un petit défaut: elle cède un peu trop au plaisir d'étaler l'opulence de ses notes merveilleuses; il faut dire que ces notes graves ont fait courir des frissons prolongés dans toutes les échine. Nous espérons qu'on lui donnera occasion de chanter du Hændel, du Bach, du Wagner; elle y trouvera ses vrais auteurs. Elle a cependant donné grand relief à la mélodie (*Fiancée*) de Charles René et à l'air de *Sapho* de Gounod.

Notre distingué professeur de cor, M. Lejeune; s'est fait applaudir dans une romance de Bruneau, dont le détestable accompagnement déchire la mélodie déjà tirillée à l'excès, et dans un rondo mieux écrit de Richard Strauss, où l'influence de Weber est esquivée par des trouvailles heureuses, des accents nouveaux et des chutes peu banales de phrases.

J. S.

VENTES DE TABLEAUX

VENTE VANDER DONCKT, à Bruxelles (notaire, M. Eloy; experts, MM. J. et A. Leroy).

Principaux prix: Troyon. *Bestiaux au pâturage*, 36,000 fr. — Corot. *Le Ruisseau*, 23,500 fr.; *la Route*, 21,000 fr. — Van Marcke. *L'Abreuvoir*, 18,500 fr. — Daubigny. *Paysage*, 13,400 fr. — Schreyer. *L'Abreuvoir*, 12,700 fr.; Diaz. *Bohémiennes*, 11,900 fr.; *la Clairière*, 7,000 fr.; *Sous bois*, 7,000 fr. — Rosa Bonheur. *Le Laboureur*, 9,900 fr. — A. Stevens. *La Parisienne-Japonaise*, 8,300 fr.; *Jeune femme à sa toilette*, 2,450 fr.; *Jeune fille au bouquet*, 1,250 fr.; *la Lettre*, 1,600 fr. — Roybet. *Gentilshommes visitant une église*, 7,400 fr.; *le Corps de garde*, 6,000 fr. — Tienr. *Les Lagunes à Venise*, 5,000 fr. — Madou. *Hier tait*, 4,600 fr.; *L'Aristocrute au cabaret*, 4,600 fr.; *la Rixe au cabaret*, 1,000 fr.; *le Railleur*, 1,250 fr.; *le Ménestrel*, 1,700 fr. — Pasini. *Le Currosse*, 3,050 fr. — Clays. *Rampe de Rotterdam*, 3,300 fr.; *Intérieur du port d'Ostende*, 3,000 fr. — F. Willems. *La Châtelaine*, 2,600 fr.; *le Message*, 2,300 fr. — Verboeckhoven. *Troupeau sautant une barrière*, 2,400 fr.; *Cour de ferme*, 1,450 fr. — Gallait. *Jeanne la Folle*, 1,950 fr. — Goupil. *La Lettre*, 1,550 fr. — F. Verhas. *Le Bouquet*, 1,500 fr. — De Haas et Roelofs. *La Métairie*, 1,500 fr.; *Paysage avec bestiaux*, 1,400 fr. — F. Courtens. *La Mare*, 1,350 fr.; *la Drève aux hêtres*, 1,250 fr. — J. Robie. *Bouquet de fleurs et oiseau*, 1,300 fr.; *Fleurs et oiseau*, 1,200 fr. — De Haas. *Bestiaux dans les dunes*, 1,000 francs.

VENTE DE LA COLLECTION DE M^{me} DENAIN, à la galerie Georges Petit, à Paris. La première vacation a produit 418,436 francs; celle pour les objets d'art et d'ameublement, 200,355 francs. Ce qui fait monter à 618,791 fr. le total.

Voici quelques-unes des plus intéressantes enchères: 80,000 fr. *Les Saisons*, de Prudhon; 42,700 francs un *Portrait de M^{me} Sombrival*, par Nattier; 35,000 francs deux vases en forme d'aiguères en porcelaine de Chine; 6,800 francs une galerie de cheminée Louis XV; 4,000 francs deux candélabres Louis XVI; 7,000 francs une pendule Louis XVI marbre et bronze; 5,000 francs un cartel; 42,800 francs un pot à eau et une cuvette

en argent ciselé achetés par le Musée des arts décoratifs; 16,800 francs un buste en terre cuite de M^{me} Lebrun. Un petit groupe marbre blanc, attribué à Falconet, a été vendu 4,400 fr.; une commode Louis XV, 7,300 francs; un meuble Louis XVI, attribué à Riesener, 9,200 francs.

Notons encore: Rembrandt (son portrait), 41,600 francs. Rubens, un moine, 12,800 francs. Un portrait attribué à Velasquez, 10,000 francs.

Le portrait de M^{lle} Sallé, pastel, par Latour, 18,000 francs. Un Théodore Rousseau, *L'Arc en ciel*, 17,500 francs. Même prix pour *Au bord du ruisseau*, de Bonington.

Le *Retour au foyer*, de Fragonard, 16,200 francs. Deux panneaux de Oudry, 15,000 francs. *La Muse et l'Eloquence*, de Boucher, 6,400 francs.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le Théâtre-Libre en tournée.

Au cours de l'été dernier, M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, avait entrepris avec sa troupe une tournée dans le Midi.

Il se trouvait le 17 septembre à Nîmes et devait se rendre à Toulouse où une représentation était annoncée pour le soir même au Théâtre des Variétés.

Malheureusement, le train qui aurait dû l'amener à Cette à 11 h. 39 du matin eut quarante minutes de retard, si bien que M. Antoine et sa troupe manquèrent la correspondance avec l'express de Toulouse et, par suite, la représentation ne put avoir lieu.

C'est en raison de ces faits que M. Antoine réclamait à la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée 4,500 francs à titre de dommages-intérêts.

Le tribunal de commerce de la Seine a rendu le 6 avril son jugement. Il décide qu'un contrat de transport est né entre la Compagnie de Lyon et le demandeur lors de la remise des billets et que la Compagnie s'est engagée à effectuer le transport de ses voyageurs aux heures fixées par ses affiches et portées aux indicateurs des chemins de fer; que dès lors la Compagnie est en faute et doit à M. Antoine une réparation que le tribunal fixe à mille francs.

La Compagnie est condamnée en outre à tous les dépens.

PETITE CHRONIQUE

La quatrième et dernière séance de musique de chambre donnée par les professeurs Anthony, Guidé, Poncelet, Mereckx, Neuman et de Greef, aura lieu au Conservatoire, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, avec le concours de M^{me} Saville, du Théâtre royal de la Monnaie; de MM. Eugène Isaye, Joseph Jacob et M. Van Hout.

Au programme: la *Sonate pour piano et violon* de César Franck, le *Septuor* de Beethoven et l'*Ode à sainte Cécile*, de Haendel, chantée par M^{me} Saville.

C'est décidément dimanche prochain, à 2 heures de l'après-midi, qu'aura lieu le quatrième concert populaire. M. Hans Richter n'ayant pu quitter Vienne, c'est M. Félix Mottl, le chef d'orchestre de Carlsruhe et de Bayreuth, qui dirigera. Répétition générale, samedi, à 2 1/2 heures, à l'Alhambra.

Un cinquième concert sera donné à la fin du mois avec le concours de M^{me} Caron et de M. Van Dyck.

Le concert annuel de l'*Orphéon* aura lieu demain, lundi, à

8 heures du soir, au Théâtre royal de la Monnaie, avec le concours de M^{mes} Dyna Beumer, cantatrice, Edith Smith, violoniste, de MM. Antoni, flûtiste, et Louis Moyaerts, basse chantante.

L'*Orphéon* exécutera les quatre chœurs nouveaux qui ont été imposés au concours international de chant d'ensemble qu'elle a organisé l'année dernière à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

On peut retenir ses places à l'avance en s'adressant au local de la société, place de la Bourse, 1, Bruxelles.

La Chambre de commerce française donnera au Théâtre de l'Alhambra, mercredi prochain, à 8 heures du soir, un grand concert-spectacle de bienfaisance, avec le concours de M^{me} Félicia Mallet, de MM. Galipaux et Aristide Bruant.

Chaque place prise à l'avance recevra son montant intégral en billets de la tombola. On peut se procurer des places numérotées: au siège de la Chambre, 148, boulevard Anspach, et chez M^{me} veuve Chommeton, 66, boulevard Anspach.

M^{me} Louise Derscheid donnera le 10 mai, à 1 1/2 heure, et le 11 mai, à 2 1/2 heures, dans la salle Gunther, rue Thérésienne, 6, deux auditions de ses élèves. La première sera consacrée au cours de piano (professeur: M^{lle} L. Derscheid); la seconde, au cours de musique de chambre (professeur: M. Ed. Jacobs).

Par suite de la maladie de M. Crickboom, le quatuor Crickboom-Gillet se voit obligé d'abandonner les deux dernières séances qui devaient être consacrées aux écoles française et allemande.

Le Quatuor remercie les abonnés du sympathique encouragement qu'il a rencontré jusqu'ici.

Prière de faire retirer le prix des abonnements aux deux dernières séances chez M. Gillet, 144, rue Defacqz, jusqu'au 15 mai.

Exposeront au second Salon annuel de l'*Association pour l'Art*, qui s'ouvrira aujourd'hui dimanche, à Anvers, dans les salles de l'ancien musée de peinture:

Pour l'Angleterre: MM. Jeffrey et Co, Walter Crane, Lewis Day, C.-A. Voysey, W. Black, Heywood, Summer, J.-D. Sedding;

Pour la Belgique: MM. Heymans, Eug. Laermans, George Morren, Théo Van Rysselberghe, Constantin Meunier, Thys, Paul Du Bois, Jean Gaspar, A.-W. Finch, Henry Van de Velde;

Pour la France: MM. J.-E. Blanche, Bonnard, Carot, Alex. Charpentier, Henri Cros, Henri-Edm. Cross, Maurice Denis, Dulac, Gausson, Guérard, Guilloux, M^{me} H. Enneida, Ibels, Luce, M^{me} Berthe Morisot, Lucien Pissarro, P. Ranson, Ribo-Roy, Signac, Thesmar, de Toulouse-Lautrec, Vuillard;

Pour la Hollande: M. Thorn Prikker;

Pour le Japon: M. Outamaro.

Le Conseil communal de Mons vient de décider l'organisation d'une Exposition des Beaux-Arts qui s'ouvrira le 28 mai courant dans les salons de l'hôtel de ville et sera clôturée le 9 juillet.

Les envois doivent être faits avant le 10 mai et adressés directement à l'hôtel de ville.

LES BELGES A L'ÉTRANGER. — Hier soir, à l'Opéra de Paris, a débuté le baryton J. Noté, élève de M. Georges Bonheur. C'est là un nouveau succès pour le brillant professeur et qui fait bien le pendant à la nomination de M. Demest, au Conservatoire de Bruxelles.

La librairie de l'*Art indépendant*, rue de la Chaussée-d'Antin, 11, à Paris, va faire paraître par souscription la *Damoiselle édue*, poème lyrique d'après Dante-Gabriel Rossetti, par Cl.-A. DEBUSSY, qui eut un très vif succès au dernier concert d'orchestre de la Société nationale de musique et qui est vraiment, d'après ce qu'on nous a dit, une œuvre de très sérieuse valeur, l'une des plus attachantes qu'ait produite la jeune école musicale française.

La partition sera ornée d'une couverture en couleur par Maurice Denis. Tirage restreint à 150 exemplaires, dont 3 sur chine, à 25 fr.; 5 sur whatman et 5 sur japon, à 20 fr.; 12 sur hollandaise, à 15 fr. et 125 sur vélin blanc, à 7 fr. La même librairie mettra prochainement en vente le *Concert pour piano, violon et quatuor d'instruments à cordes* de M. ERNEST CHAUSSON, et, du

même auteur, le *Poème de l'Amour et de la Mer*, pour ténor et orchestre. Ces deux œuvres ont été entendues, en première audition, aux concerts des XX et ont eu l'une et l'autre un très grand retentissement dans le monde musical. Elles ont été créées, l'une par MM. Eugène Ysaye, Auguste Pierret et le quatuor Ysaye, l'autre par M. D. Demest.

La direction des beaux-arts de France vient d'acheter, pour être placé au Musée du Luxembourg, le grand tableau : *La Cène*, du peintre Uhde, de Munich, qui figura au Salon de 1887, puis à l'Exposition universelle de 1889.

Voici la distribution de *Pelléas et Mélisande* de M. Maeterlinck, qui sera représenté le 17 mai aux Bouffes-Parisiens :

Arkel, M. Emile Raymond; Pelléas, M. Aubry; Golaud, M. Ligné-Poé; Mélisande, M^{me} Meuris; Geneviève, M^{me} Georgette Camée; La vieille servante, M^{me} France; Le petit Yniold, Georgette Loyer.

La partie décorative a été confiée à M. Paul Vogler et les costumes à M. Ligné-Poé.

La troupe du Théâtre-Libre va commencer bientôt une nouvelle tournée dans les villes suivantes : Lyon, les 15, 16, 17 et 18 juin; Marseille, les 19, 20, 21, 22, 23, 24 et 25 juin; Nîmes, le 26 juin; Montpellier, les 27, 28 et 29 juin; Toulouse, les 30 juin, 1^{er} et 2 juillet.

Le célèbre chansonnier et poète Gustave Nadaud est mort à Paris la semaine passée.

Gustave Nadaud était né à Roubaix, le 20 février 1820. Il était donc dans sa soixante-quatorzième année. Ses parents le destinaient au commerce. En 1884, il abandonna complètement les affaires pour se consacrer tout entier à la muse chansonnrière. On sait qu'il composait lui-même vers et musique, dédaignant les ponts-neufs dont se contentait Béranger. Il laisse un grand nombre de ces petits poèmes à ariettes, dont plusieurs sont deve-

nus populaires, tels *Pandore*, *le Quartier latin*, *Insomnie*, *Bonhomme* et bien d'autres. Il est aussi l'auteur de plusieurs opérettes et piécettes de salon, et d'un roman : *Une Idylle* (1861). Nadaud a tour à tour abordé la chanson sentimentale, badine ou politique. Il avait une note de fantaisie intime et d'humour mouillé qui était bien à lui.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

AU PAYS NOIR, par Constantin Meunier

Gravé à l'eau-forte par Karl MEUNIER

Paraîtra le 10 mai chez
E. DEMAN, 16, rue d'Aren-
berg, Bruxelles, avec une
notice de Camille LEMON-
NIER.

Album de 9 pl. in-fol.
(50 × 34 cent.) dont un
portrait et une couverture.

TIRAGE

150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

6 exempl. sur japon
numérotés de 1 à 6 . fr.100
20 exempl. sur hollande
numérotés de 7 à 26. " 40
124 exempl. sur vélin
numer. de 27 à 150 " 25

Les exemplaires sur japon
sont accompagnés chacun d'un
dessin original de CONSTANTIN
MEUNIER.

Les exemplaires sur hollande
seront signés, à chaque épreuve,
par le graveur.

A partir du jour de la mise
en vente les prix des exem-
plaires non souscrits seront
respectivement portés à 120,
50 et 30 francs.



PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — **Eclairage électrique**. — **Restaurant**. **BILLETTS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETTS CIRCUAIRES

Supplément de 2^o en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^o prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ASSOCIATION POUR L'ART. — SALUTATIONS, DONT D'ANGÉLIQUES, par Max Elskamp. — EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES AQUAFORTISTES BELGES. — AU CONSERVATOIRE. — A PROPOS DU SALON DE PARIS. — NOS ARBRES. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — VENTES DE TABLEAUX. — PETITE CHRONIQUE.

L'ASSOCIATION POUR L'ART

Ils persévèrent! *Diabolicum est*. L'an dernier, Anvers se révolta contre cet art subversif qu'audacieusement, au mépris des plus vénérables traditions, une poignée d'artistes et d'esthètes osa substituer aux sages et saines pratiques de la docte Académie dépositaire des préceptes sacrés, des canons que nul ne peut, sous peine d'hérésie, transgresser. Il y eut des explosions de colères ou de rires, selon le tempérament particulier de chacun. Il y eut aussi d'extraordinaires beuglements poussés par les gazettes locales, et si stridents, si lamentables, que les cris variés érucés par nos journaux en ces dix années de campagne vingtiste apparaîtraient, par comparaison, léger gazouillis de fauvettes et murmures de feuilles.

Cependant nos esthètes restaient fort calmes sous l'orage, ne daignant même pas répliquer. Et leur pro-

menade silencieuse à travers les salles claires de l'Exposition était pareille à celle des Ombres heureuses dans l'éternel printemps des Champs-Élysées.

Anvers avait presque oublié ce scandale et s'absorbait avec délices dans des spéculations dont le pétrole, le coton, les peaux tannées et la viande salée constituaient l'objet principal. Les Cap et Col, et leurs innombrables imitateurs, et leurs élèves, et leurs maîtres, s'étaient remis à enduire des châssis de bitumes variés. Ils s'appliquaient à reproduire consciencieusement les faits divers coloriés dont s'enorgueillit le Port et la Ville, à Vanderouderiser à l'envi. Hélas! le mois de mai est revenu, et avec lui cette exposition de malheur qui sonne à l'ancien Musée des fanfares d'émeute et de révolution. L'affiche seule est une provocation! De tous côtés, sur les murs, elle tire l'œil, elle poursuit de la hantise de son symbole le passant inquiet. De gré ou de force, elle le mène au Salon, et s'il éprouve quelque satisfaction à voir les affreux bonshommes armés de pied en cap que la direction de l'Académie a rangés parmi les monstruosité des concours, dans la salle qui sert d'antichambre à l'Association pour l'Art, — le couloir sombre des panoramas, — elle le laisse effaré, tremblant, anéanti, devant les œuvres qui fièrement s'alignent à la cimaise de la grande galerie, sur le vert pimpant de la tenture, sous les flots de lumière dont nul velum n'atténue l'éclat.

Ne sont admis en cette turbulente compagnie que ceux qui se permettent de ne pas voir, de ne pas penser et de ne pas peindre comme tout le monde : plusieurs de ceux qu'une juste indignation a flétris du nom de Vingtistes, quelques-uns de leurs complices de Paris et de Londres, d'autres malfaiteurs, les uns inconnus, mais qui ne le seront pas longtemps, les autres trop connus et déjà presque célèbres, tant la corruption du goût exerce partout ses ravages.

On sait que nous sommes nous-mêmes, et incurablement, gangrenés. Avec un inexplicable entêtement, nous nous obstinons à préférer aux plus exactes imitations des maîtres l'art personnel, quel qu'il soit. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de nous entendre déclarer, au rebours de toute vraisemblance, que cette *Association pour l'Art* constitue, avec les XX, l'initiative la plus artistique à laquelle notre pays ait donné l'essor. Ceci établi pour dissiper toute équivoque, voyons les œuvres.

Les affreux bonshommes déjà cités, qui paraissent être l'incarnation de l'Académie elle-même, occupent militairement la salle qui fut, l'an passé, dévolue aux arts décoratifs. Il a fallu réunir dans le même salon les applications de l'art à l'industrie, papiers peints, affiches, vitraux, céramique, broderie, et les œuvres purement d'art. L'effet n'en est ni moins varié, ni moins intéressant.

Citons en premier ordre, dans la section ornementale, les étains d'Alexandre Charpentier, tant admirés au Salon des XX. Quelques pièces nouvelles : le *Masque du peintre Hawkins*, un *Pot à vin nouveau*, une *Armoire à layette* (érable et étain) ornée d'adorables bas-reliefs complètent le superbe envoi du sculpteur, dont le grand plâtre *Gomorrhé* décore la seconde salle, à la place d'honneur. Citons aussi le vitrail de M. Thys vu à l'Exposition bruxelloise *Pour l'Art*, une verrière de M. Carot, les affiches de M. de Toulouse-Lautrec, la *Table à thé* de M. Finch, la *Broderie ornementale* et de curieuses lettrines de M. Van de Velde, un fort beau choix de papiers de tenture exposés par MM. Jeffrey et Co et dessinés par les maîtres de la décoration ornementale : Walter Crane, Lewis Day, J.-D. Sedding, W. Black, C.-A. Voysey.

Parmi les œuvres qui requièrent particulièrement l'attention, celles de M. P. Ranson, dont les panneaux décoratifs *le Tigre*, *Motif de sorcellerie*, *Lustral* et *Harmonies de verts et de jaunes* sont composés dans un sentiment personnel très accusé et peints avec un sentiment délicat des colorations. C'est neuf et d'une grande séduction. M. Ranson applique curieusement à la composition du décor des figures d'hommes ou d'animaux. Son *Tigre*, d'allure véhémence, est le morceau le mieux venu de sa très intéressante exposition.

On retrouve ce félin parmi les planches qui composent la première livraison de *l'Estampe originale*,

la nouvelle publication de l'éditeur Marty dont nous avons annoncé l'apparition et à laquelle collaborent tous les artistes nouveaux. Cette première livraison, exposée actuellement à Anvers, porte les signatures de MM. de Toulouse-Lautrec, Vallotton, Ibels, Denis, Anquetin, Bonnard, Vuillard, etc. Elle ouvre une série vraiment artistique, d'une variété amusante et d'une réelle originalité.

Mais voici d'autres éléments d'attraction. En bonne lumière, présentées avec goût, les toiles limpides de Théo Van Rysselberghe, de Paul Signac, d'Henri-Edmond Cross vues au dernier Salon des XX. Le groupe néo-impressionniste est complété par un bel envoi de Maximilien Luce, dont la vision s'est affinée et la technique affermie lors d'un séjour à Londres, où Lucien Pissarro a terminé le très attachant album de gravures en couleurs et en noir et blanc dont quelques épreuves furent exhibées l'an passé à Bruxelles. Citons encore, dans la même tendance d'art, bien que le procédé diffère, Léon Gausson, dont quelques toiles, et notamment *le Halo*, produisent, par de subtiles notations de nuances, par d'exactes et exquises irradiations de lumière, des impressions d'une pénétrante poésie.

D'autre part, les compositions symboliques de Thorn-Prikker dressent l'énigme de leurs rythmes de lignes aux savantes complications. Outre les œuvres qu'il exposa récemment au Salon des XX, le jeune peintre hollandais a envoyé à Anvers d'importants dessins rehaussés, déconcertants d'aspect au premier abord, mais d'un intérêt qui augmente à mesure qu'on pénètre davantage l'intention et le sentiment poétique de l'artiste.

Nous avons revu aussi avec plaisir deux des grandes toiles d'Heymans les plus admirées au Cercle artistique, *le Printemps* et *Sous bois*, quelques-unes des paysaneries inquiétantes d'Eugène Laermans, deux tableaux de Constantin Meunier et l'album d'eaux-fortes que son fils Karl a consacré à la gloire du grand artiste. Parmi les œuvres dont *l'Association pour l'art* a eu la primeur, sept bas-reliefs en pâte de verre par Henri Cros, une esquisse et deux lithographies de Maurice Denis, une suite de lithographies par Charles Dulac, de captivantes peintures, des pastels et lithographies d'Henri-Gabriel Ibels, qui excelle à mettre en scène, dans une atmosphère d'une réalité saisissante, le personnel spécial des cirques, des cafés-concerts, des théâtres forains, un portrait de M^{lle} Berthe Morisot, cinq beaux dessins d'Angrand ; enfin, l'important envoi de Georges Morren, qui cherche sa voie, tantôt hanté par la technique néo-impressionniste qu'il ne s'est pas complètement assimilée, tantôt poursuivant, dans d'intéressantes études de fleurs, le caractère du dessin et l'harmonie du coloris. Son exposition marque sur ses précédents envois un progrès incontestable.

Nous choisissons, pour le mettre en vedette, un excellent dessin, *Sous l'abat-jour*, recherche d'attitudes et d'effets de lumière qui décèle une observation attentive et une volonté tenace.

Et pour clore ces notes rapides, trop brèves pour décrire en détail la très artistique exposition anversoise mais qui suffiront à en indiquer l'intérêt, signalons, outre quelques sculptures connues de nos lecteurs bruxellois et signées Constantin Meunier, Paul Du Bois, Jean Gaspar, une admirable collection d'estampes d'Outamaro obligeamment prêtée par M. Bing et qui suffirait, à elle seule, à attirer au Salon de l'*Association pour l'Art* la foule des artistes et des amateurs d'art.

Ceci est une pure merveille. Il y a là soixante-trois planches d'un coloris éblouissant, relatant, en des compositions dont rien n'égale la grâce et la souplesse, la vie intime du Japon : baignades d'enfants, toilette de jeunes femmes, causeries familières, idylles rustiques, travaux des champs, promenades en bateau, le tout exprimé par des moyens élémentaires mais avec une telle intensité d'art qu'on reste confondu. Les épreuves sont toutes de premier choix. C'est une fête pour les yeux, un régal qu'il faudrait pouvoir savourer à loisir en de fréquentes et lentes visites.

Et maintenant, que se déchainent les grondantes colères des journaux, que jaillisse l'imbécile raillerie des snobs! L'*Association pour l'Art* peut voir paisiblement éclater l'orage. Elle s'est placée assez haut pour ne pas être éclaboussée par les boues qui vont être remuées autour d'elle.

SALUTATIONS, DONT D'ANGÉLIQUES

par MAX ELSKAMP. — Bruxelles, Lacomblez.

Quelques phases de vie d'un poète chantées ou plutôt priées, sous le patronage d'une vierge, d'une petite vierge flamande, née au ciel certes, mais ayant depuis longtemps vécu à Anvers. Le poète lui offre tout : sa ville, son peuple, ses désirs, ses voyages. Et la vierge lui est successivement, d'après l'heure que le poète vit, la *Tour d'ivoire*, l'*Horloge admirable*, l'*Etoile de la mer*, la *Pleine de grâces* et la *Consolatrice des affligés*. Ainsi se spécialisent pour lui les admirables vocables, les pures louanges filigranées que, chaque jour, ceux et celles qui vont aux messes catholiques attribuent à Marie, d'après les textes d'or des litanies populaires.

Le doux et exquis livre — et comme il prouve un poète en marge des classifications admises! Dites, combien à son sujet sonnent faux les titres : porteurs de lyre, rimeurs impeccables, ouvriers parfaits, merveilleux ordonnateurs et magiques rhéteurs. Lui n'est rien qu'un humble et très ému et silencieux notateur de ses impressions intimes, de ses joies et de ses tristesses toutes les deux à genoux devant la poétique image d'une vierge légendaire. Il trouve des mots, non pas admirables au sens littéraire, mais divins au sens humain et profond et il les aligne ou plutôt il les balbutie selon une syntaxe que les grammairiens assurément réprouvent, mais que les poètes à l'unanimité admettent. Il est, en cette évolution

artistique, le frère de Verlaine, du Verlaine de *Sagesse*, et il agencé des strophes que Georges Kinopff eût pu écrire. Il est bien loin de nous tous et, quant à moi, au-dessus de nous tous, puisqu'il est plus près des vraies sources de la pureté, de l'innocence claire et de la piété. Il réalise l'idée qu'on se fait de ces artistes lointains et chastes : les Angelico et les Sano di Pietro. Leur art fut avant tout, comme le sien, d'adoration et d'agenouillement. Il n'était pas tuméfié d'orgueil comme celui qui suivit; il était de sa ville, de son église, de son cloître; il n'étonnait point, mais il glorifiait et consolait. Il était de tranquillité, de recueillement, de vie minime en gestes, mais énorme en sentiments. C'était un art de perpétuel dimanche.

Certains coins du vieil Anvers, certains coins baptisés où s'élèvent des statues pieuses, certaines cours et ruelles, certains aspects de vieux monuments et surtout cette atmosphère dominicale des églises et un indiscontinu bruit de cloches prolongent jusqu'en notre siècle les impressions que les artistes médiévaux cueillaient dans l'air autour d'eux. M. Max Elskamp les a certes cueillies. Et quant à l'autre Anvers, celui des bateaux et des bassins, celui des steamers et des hangars, il l'a transfiguré en le voyant à travers une étoile, l'*Etoile de la mer*. Ainsi s'est-il, en totalité, approprié le milieu qu'il fallait à son âme. Et depuis lors il contemple, là-bas, sur la flèche de Notre-Dame, une vierge « dans les beaux châteaux d'or de ses couronnes »; là-bas, à travers le cadran énorme qui « voit la mer à l'horizon », la Marie-du-Temps, la Marie-aux-Iles, la Marie-aux-Heures; là-bas, après les villes expiées, dans le sans cesse départ des navires, la « Marie-du-Ciel, qui s'est faite chair ineffablement sur la mer »; et là-bas, au jour des processions et des Mais, aux autels naïfs comme des images, Madame la Vierge. Et toujours vers ces diverses apparitions il lève ses pauvres bras, soit louangeurs, soit tristes, et toujours il pèlerine de madone en madone, lui donnant les noms les plus fervents, la prenant pour confidente, mêlant la mère à la reine et recourant vers elle jusqu'à la définitive consolation, car le livre se termine ainsi :

Et lors c'est légende accomplie,
et mes villes aussi guéries

et consolées jusqu'à s'aimer
comme un enfant après pleurer,

dans les choses très de mystère
des reposoirs et des lumières

où revoici tout mon pays
en dahlias et blanc de lys

pour mieux glorifier vos cierges
du mois Mai, Madame la Vierge.

Lors, sous les arbres et les heures,
dans la rue où ma vie demeure,

Marie des doux au travail, faites
au bois de Mai dormir ma tête

du bon repos des bons outils;
et sain mon corps pour sain l'esprit

dans un plus beau mois de Marie
de toute ma tâche accomplie.

Le volume sort des presses de Buschmann; il est d'un goût sûr. La couverture en est ornée d'un dessin à lignes courbes et saluantes — bleu sur blanc — par Henry van de Velde.

Exposition de la Société des Aquafortistes belges

AU CERCLE ARTISTIQUE

Une exposition variée et bien fournie. L'ensemble est bon. Quelques noms hors pair : MM. Storm van 's Gravesande, Zilcken, Besnard, Helleu, Desboutin, Bauer, Ensor.

M. Storm van 's Gravesande a la facture puissante et large. Son trait condense la force des masses d'eau houleuses assaillant les pilotis des estacades, à l'entrée des ports. Il synthétise, en une planche magistrale, le mouvement de la vague, le balancé limpide et sonore des marées qui montent. D'autres fois, son eau-forte rend les vibrations des plaines maritimes — Escaut ou mer du Nord — avec la lutte des bateaux contre les vents du large, avec les flots crétant à l'infini la surface des ondes au-dessus desquelles passent les voiles. Puis, c'est Dordrecht avec son port bien achalandé, ses mâts au repos et sa vieille tour carrée si souvent célébrée par Goyen en ses pâtes savoureuses. M. Storm a de la grandeur, du souffle et de la couleur vigoureuse et pleine de lumière.

M. Helleu est gracieusement parisien. Ses physionomies de femmes, ses profils pimentés de gaminerie et ses attitudes emplies de coquetterie, ou de laisser aller, ou de rêverie aux yeux languoureux, — tout cela est plein de charme, en une note moderne, avec un trait personnel. C'est de l'école des Degas, des Forain, des Lautrec, mais dans une atmosphère plus mondaine, plus chaste, sans le cynisme de Forain, sans la drôlerie macabre de Lautrec.

M. Marcelin Desboutin est un coloriste qui donne de beaux accords de noirs en ses portraits, mais souvent les figures manquent de « dessous », de structure, d'ossature. Sa verve est néanmoins prodigieuse. — Ne dirait-on pas qu'il fait des eaux-fortes à la brosse ?

M. James Ensor met une exquise finesse argentine, en laquelle on reconnaît sa vision de coloriste, dans certaines vues d'Ostende et en quelques paysages. C'est léger et savoureux. La *Cathédrale* est une œuvre de marque, avec son architecture fantastique et sa foule baroque.

Que de noms à citer encore ! M. James Tissot ne nous plaît guère. Malgré de réelles qualités de métier, nous trouvons son art « anecdotier », un art d'illustration, assez étroit, sans rayonnement. M. Adrien Dewitte a beaucoup de science et possède également à fond son métier de graveur, mais il manque également d'émotion artistique. M. Armand Rassenfosse copie Félicien Rops avec un sans-gêne extraordinaire. Jamais nous n'avons vu le pastiche poussé à un tel point. Rops est imité étonnamment ! M. Paul Renouard est un moderniste qui traduit en bons traits ses observations.

Voilà M. Smits, gracieux et élégant, M. Armand Heins, trop varié, M. Omer Coppens, avec de captivants essais de lumière, M. Léon Bardenne — une patte preste et spirituelle ! — M. Daniel de Haene (très bien, le *Corbeau* de Poë), M. Ernst Duez, M. Théodore Verstraete, avec des effets de nuit bien étudiés, M. Karl Meunier, dont de jolis portraits, M. Rodolphe Wytzman, avec une poétique *Rentrée du héron*, et M. Henri Mennier. Parmi les femmes, M^{lle} Elisabeth Wesmael, une élève de M. Danse, M^{lle} Louise Danse, dont les *Folles* ont un beau caractère, et M^{lle} Jules Destrée-Danse : sa *Sculpture gothique*, d'après une sculpture de l'église Saint-Nazaire à Careassonne, est une œuvre captivante. A noter aussi de bien curieuses études signées Jan Stobbaerts.

C'est là la partie la plus vivante de l'exposition. D'autres artistes ont exposé des reproductions de tableaux de Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Brauwer, Preti, Véronèse, Van Eyck, etc., — dont quelques-unes rendent fidèlement, avec ses nuances, l'œuvre originale ; — d'autres, au contraire, la refroidissent et l'anéminent.

De la lumière fine, M. Zilcken en éparpille aussi à travers ses eaux-fortes. C'est un Hollandais, comme M. Storm, mais il n'a pas la vigueur de celui-ci ni sa superbe maîtrise. Il a la ligne aérienne ; ce que nous préférons en lui, c'est la façon dont il rend la plaine hollandaise (*Près Delfshaven*) parsemée de saules, de maisonnettes, de moulins. Les plans, variés de marécages, fuient avec légèreté vers l'horizon. Le *Paul Verlaine* (d'après Jan Toorop) est merveilleux de vie et jamais le visage à la fois faunesque et apostolique du poète de *Sagesse* n'a été produit avec une telle intensité et un plus large caractère.

M. Bauer, un troisième Hollandais, montre, dans ses eaux-fortes, un sens distingué du décor, qu'il inonde, un peu à la façon rembranesque, de jets blancs de lumière, en des scènes qui font songer aux orientes de Benjamin Constant.

AU CONSERVATOIRE

Pour clore la série un peu incécise de leurs auditions de musique de chambre, MM. les professeurs d'instruments à vent ont donné dimanche passé une séance exceptionnellement brillante. Grâce à M. Eugène Ysaye, secondé par ses partenaires habituels, MM. Van Hout et J. Jacob, ce dernier concert a pris le caractère d'une solennité artistique de premier ordre.

Jamais, de mémoire d'abonné, ne fut mieux interprété le Septuor de Beethoven, avec plus d'ensemble, de décision, de fini et de sentiment. O ce Menuet ! Quelle grâce pimpante en ses *pizzicati* ! Et quelle verve endiablée dans le Presto ! M. Ysaye conduisait de l'œil et du bout de l'archet, imperceptiblement. Mais on sentait l'autorité de sa direction et l'influence impérieuse qu'il exerçait sur ses collaborateurs, d'ailleurs excellents : MM. Van Hout, Jacob, Dancels, Poncelet, Merck et Neumans. C'était une transformation, un rajeunissement de cette œuvre si connue, une manière nouvelle de la présenter, qui a soulevé un véritable enthousiasme.

Comme soliste, M. Ysaye n'avait pas eu moins de succès dans l'exécution de la sonate de Franck, pour laquelle M. De Greef apportait au virtuose une collaboration efficace, bien qu'un peu effacée. M. Ysaye a fait passer dans la salle le frisson des grandes émotions artistiques. Nul mieux que lui n'est en mesure d'exprimer tout ce qu'il y a d'ingénu, de poétique et d'exquis dans la musique de Franck, avec laquelle il s'est identifié.

L'air de *Rigoletto*, chanté par M^{me} Saville-Rown, succédant immédiatement aux pures inspirations de l'auteur des *Béatitudes*, a failli provoquer des protestations. On s'est contenté de sourire. Mais vraiment la chute était trop brusque et l'on tombait de trop haut.

L'air de l'*Ode à sainte Cécile*, chanté par la même artiste, avait révélé une cantatrice à la voix agréable, sinon puissante. Ce qui manque surtout à M^{me} Saville, c'est l'articulation. Il est à peu près impossible de comprendre une syllabe de ce qu'elle chante. Les cantatrices australiennes sont, nous le savons, très demandées, mais il y a des limites même à l'exotisme.

A PROPOS DU SALON DE PARIS

Sévère, mais juste, — et joliment « tapé » — ce début de l'étude d'OCTAVE MIRBEAU sur le Salon des Champs-Élysées, publiée dans le supplément illustré du *Journal* :

« L'époque d'art où nous vivons est hideuse. C'est partout le triomphe du laid. On ne sait plus ce que c'est qu'une belle forme, ni qu'une belle matière. Il est impossible, aujourd'hui, à un homme de goût de trouver en France une étoffe de décoration acceptable, une tapisserie harmonieuse, un meuble délicatement menuisé, un bouton de porte ingénieux, une lampe aimable à regarder. Les menus ustensiles qui servent à nos besoins journaliers, et dans lesquels l'ouvrier d'autrefois savait mettre du pathétique, de la proportion et de la ligne, sont devenus d'une affligeante vulgarité. Tout ce qu'on fabrique chez nous est horrible. Non seulement le style en est absent, mais cela dépasse les bornes de la hideur rêvée. Il n'en peut être autrement dans une organisation sociale comme la nôtre, où l'Etat est tout et l'individu n'est rien.

Cette chute profonde dans le laid, c'est la conséquence forcée du suffrage universel, par qui dominent les médiocrités ; c'est le résultat naturel du règne opportuniste qui prêcha un utilitarisme abject, un enrichissement féroce, et donna une prime à tous les bas instincts de l'homme ; et voilà où nous en sommes arrivés, avec la bureaucratiation de l'art, les barrières douanières, le machinisme camelotier et l'industrialisme voleur.

Puis, quand un pays laisse se former, grandir et se développer ces vastes réservoirs du laid, que sont le Louvre et le Bon Marché, il est perdu pour longtemps, car tout se tient, du plastique à l'intellectuel, de la matière à l'esprit ; et la forme est une éducation permanente qui, belle, fait des civilisations, comme la Grèce antique, et, laide, produit le peuple imbecile et routinier que nous sommes aujourd'hui. N'est-ce pas une chose inconcevable que pour avoir une jolie étoffe, par exemple, ou un objet de cuivre ouvré avec goût, ou un meuble qui ne soit pas la copie lourde et bête des formes anciennes, il faille le demander à l'Angleterre où, sous l'impulsion donnée par William Morris, s'accroît, de jour en jour, et se perfectionne un très intéressant mouvement de renaissance artistique et décorative ?

Et voilà où je voulais en venir. La peinture actuelle — j'entends la peinture de ces peintres parqués en sociétés d'exploitation, comme des actionnaires de mines de guanos, de phosphates, et non celle de ces solitaires admirables qui sont notre refuge et dont j'aurai, plus tard, à évoquer l'œuvre consolatrice — la peinture actuelle est scientifiquement harmonique à cette hideur où patage si crapuleusement le goût français. Elle complète, par une adéquation mathématique, l'horreur de nos murs, de nos salons, de nos palais officiels, de nos modernes églises ; elle corrobore le rêve du banquier et de la putain, et fait se pâmer la modiste et le coiffeur dans un délire esthétique. Elle est « d'ensemble » avec nos plaisirs, nos vaudevilles, nos affaires, notre politique policière, notre journalisme potinier et gobeur ; elle donne aux drôleries niaisées de la chansonnette, aux larmoiements patriotiques de la romance, un fond de décor merveilleusement approprié ; elle va avec nos chaises, nos buffets, nos armoires, nos vitraux, nos bibelots... Car c'est effrayant à regarder ces deux mille toiles qu'un même cerveau, semble-t-il, a conçues, qu'une même main, dirait-on, main servile comme une machine, a exécutées ; dans la nature

si vaste, si féconde, si inépuisable en beauté, ils n'ont rien vu, ces peintres, que de petites anecdotes, de petits faits particuliers, inutiles et bêtes. Jamais une harmonie, une totalité, une émotion. Les ciels où se perpétue et se renouvelle à chaque minute le formidable drame atmosphérique, les horizons infinis vêtus de lumière, la majesté des bêtes fraternelles, l'énigme troublante du visage humain, ils rapetissent tout cela, qui est la vie, le mystère de la vie, à la mesure d'une petite illustration de journal. L'histoire, où s'exhausse jusqu'à la divination l'âme d'un Michelet et d'un Delacroix, ils vont en chercher l'évocation dans les cavalcades des fêtes municipales, dans les groupements scéniques de la Porte-Saint-Martin et de la foire de Neuilly.

Je m'étais promis pourtant de n'être pas sévère, de montrer envers ces peintres la pitié qu'on éprouve devant ce qui est en ruine, devant ce qui est mort. Je m'étais dit : « Ne troublons pas dans leur tombe ces pauvres petits vieux cadavres. Après tout, ils ont été fidèles à leur rêve... Qu'importe si leur rêve fut pitoyable ! » Mais je me trompais, les voilà, maintenant, qui essaient de sortir de leurs routines, de se laver de la boue de leur bitume, de se débarbouiller de la crasse de leurs oeuvres. Et, sans dents, sans cheveux, sans jambes, ils entrent dans la danse moderne. Le Champ de Mars les obsède. Ils sentent que la mode, les belles toilettes, le rastaquouérisme les abandonnent pour la concurrence d'en face. Ils se sont dit : « Eh bien, soyons Champ de Mars ! » de même qu'au Champ de Mars on avait proclamé : « Soyons impressionnistes. » Alors ils peignent en blanc, les petits cadavres, eux aussi ; ils inondent de plâtre et de crêpe leurs palettes ; ils éclaboussent de jaune, de bleu, de vert, de rouge le vieux cuir culotté de leurs foies, au hasard, sans savoir pourquoi, pour faire comme tout le monde.

Et je suis pris d'un grand découragement, j'ai la terreur de cet article à écrire. Comment rendre par des mots suffisants et variés toutes ces imaginations pareilles d'où l'idée est si totalement absente ? Et quand j'aurai répété deux mille fois : « C'est mauvais : c'est hideux ! » Quoi dire encore, puisque toutes ces toiles sont mauvaises et laides, pour des raisons identiques ?

Et puis, à quoi cela sert-il ? »

NOS ARBRES

A MONSIEUR DE BURLET, Ministre de l'Intérieur.

Savez-vous, Monsieur le Ministre, qu'on vient de mutiler les arbres qui forment, autour du Parc du Cinquantenaire, une si belle bordure quadrangulaire double ? Ce Parc ressort de votre département, si nous ne nous trompons. Obéissant au stupide préjugé, si souvent combattu ici, qu'il faut tailler les arbres pour les soigner et les faire beaux, on a élagué les basses branches, fabriqué des troncs nus, hideux et lardés de cicatrices, et détruit les superbes bouquets, allant du sol à la cime, qui commençaient à se former. Des imbeciles ont traité cette verdure d'agrément comme une coupe de rapport destinée à fournir des planches. Ces admirables peupliers du Canada seront bientôt, si ça continue, des manches à balai hideux.

Nous sommes un des seuls pays où ces mutilations grotesques sont infligées à la végétation. Le même abominable spectacle déshonore nos grandes routes. Il est vrai qu'un certain de Kerchove de Denterghem a demandé à la Chambre de remplacer les arbres routiers par des poteaux téléphoniques « qui ne font pas de

mal à l'agriculture et guident les piétons par les jours de neige ». Bel exemple pour les crétiens qui sont toujours prêts à gâter ce qui est charmant. En Angleterre, partout, les arbres poussent comme ils veulent, et leurs basses branches, commençant au ras de terre, en font des merveilles.

M. Buis, le bourgmestre de Bruxelles, avait cependant démontré, par nos boulevards, par les squares et les plantations urbaines que l'on doit à son bon goût et à son intelligence, ce qu'une ville gagne à supprimer ces pratiques idiotes. Pour Dieu, Monsieur le Ministre, imitez-le et faites respecter nos plantations, car elles sont à nous, sachez-le, à nous qui avons besoin de ces grands ombrages et qui souffrons quand on les déshonore. Défendez aux agents qui emploient leur temps à ces loisirs, défendez leur de jamais couper le moindre rameau. Et en peu d'années, notre Bruxelles sera magnifique de verdure.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le concert de dimanche est un triomphe pour M. Sylvain Dupuis. Après l'exécution du 1^{er} acte de *Tristan et Yseult*, les applaudissements ont éclaté de toutes parts; les solistes ont été rappelés; puis les acclamations redoublant de vigueur, vibrant d'enthousiasme, sont allées à M. Dupuis avec une vivacité et une spontanéité dont nous croyions incapable le public de nos concerts.

Certes, elle avait été laborieusement gagnée, cette manifestation de sympathique reconnaissance. Il était grand temps que le public dit à M. Dupuis et à son zélé collaborateur M. Vandenseldre qu'il appréciait leurs efforts, qu'il n'ignorait pas quel travail, quelle persistance de volonté avaient été, depuis plusieurs années, indispensables pour atteindre pareil résultat, qu'il les comprenait enfin et que dorénavant il les suivrait.

En vérité, il avait été secouru, le public; attentif, recueilli, il avait écouté les admirables développements du 1^{er} acte de *Tristan et Yseult*. Il semblait pénétré — quel progrès est réalisé! — de la souveraine puissance du Maître de Bayreuth. Quelque chose de l'ardeur, de l'intense passion qui gronde dans cette prodigieuse musique avait passé dans la foule électrisée.

L'exécution par l'orchestre a, du reste, été supérieure: de la clarté, les phrases initiales se détachant bien et réapparaissant toujours mises en valeur, de la discrétion dans l'accompagnement, de l'élan et de l'ensemble.

M^{lle} Gabrielle Lejeune chantait Yseult. Elle aussi — depuis un an qu'elle a quitté notre conservatoire — a accompli d'étonnants progrès. Sa voix, d'une fraîcheur charmante, a considérablement gagné en sûreté, en étendue et en douceur. L'articulation et la diction se sont affermie. Elle n'a point encore l'ampleur que l'on souhaiterait à l'interprète d'Yseult. La recherche de l'expression juste et forte est trop apparente, l'effort de l'étude trop sensible. Mais elle a beaucoup de sincérité, de la vigueur et une émotion communicative. Il y avait de la justesse dans sa composition. Son succès très marqué était certes mérité.

M. Lafarge, de l'Opéra, a trouvé des accents pénétrants dans le rôle de Tristan; peut-être eût-il pu donner davantage dans le duo de la fin, sublime jusqu'au vertige.

M. Gilbert a pleinement déployé sa belle voix de basse dans la fière réponse à Brangaine et dans les brèves apostrophes de Kurnewal.

M. Demest a dit fort bien de sa jolie voix chaude la chanson du moine; et M^{me} Fick-Wery s'est montrée consciencieuse dans le rôle de Brangaine.

La Société « La Légia » a chanté les chœurs avec cette vigueur, cette brillante sonorité et cet ensemble qui la font incomparable.

Dans la seconde partie du concert, l'orchestre a également exécuté de belle manière le prélude et l'introduction au 3^e acte de *Lohegrin*. Il a accompagné le chant de la forge de *Siegfried* que M. Lafarge dit en grand artiste. Il y met une ardeur juvénile merveilleuse.

L'audition avait été précédée d'une intéressante causerie sur *Tristan* de M. Maurice Kufferath, dont on connaît la haute compétence et le goût délicat.

VENTES DE TABLEAUX

VENTE GEOFFROY-DECHAUME, à Paris. — *Les Voleurs et l'Ané* de Daumier a été payé par l'Etat 12,100 francs. Cette peinture, qui est une des œuvres les plus puissantes du grand caricaturiste, figurera prochainement au Musée du Luxembourg.

Les autres Daumier se sont relativement bien vendus :

Les Curieux à l'étalage, 1,900 fr.; le *Barreau*, 3,250 fr.; *Sortie du bateau à lessive*, 2,850 fr.; le *Boucher, marché de Montmartre*, 2,850 fr. Parmi les dessins, *Avocats se rencontrant sur les marches du palais*, 1,550 fr.; *Avocats causant*, 1,600 fr.; le *Forgeron*, 1,010 fr.; le *Boucher de Montmartre*, 1,300 fr.

Signalons, parmi les autres enchères, trois Corot: le *Fallon de Châtillon-sur-Saône*, 7,000 fr.; les *Dunes de Dunkerque*, 10,700 fr.; le *Port de Dunkerque*, 5,100 fr.

Plusieurs études de Daubigny: le *Ru de Valmondois*, 7,000 fr.; *Un Verger*, 2,700 fr.; le *Soir au Bas-Meudon*, 5,000 fr.; les *Fourneaux près Grandville*, 2,400 fr.; le *Moulin Mignot*, 1,600 fr.; *Un bras de la Marne près Créteil*, 1,700 fr.; l'*Ancien qui de Bercy*, 2,150 fr.

Les Meissonier — études et esquisses à l'aquarelle — ont obtenu des prix relativement modestes. Un tableau, le *Joueur de cornemuse*, 2,000 fr.; *Portrait de M^{me} Augustine Brohan*, dessin à la mine de plomb, 1,000 fr.; la *Lecture chez Diérot*, calque sur papier glacé frotté à la sanguine, 1,650 fr.; le *Cavalier*, dessin à la plume et au crayon, 260 fr.; *Jeune homme assis*, dessin à la mine de plomb, 250 fr.; le *Savetier*, dessin à la mine de plomb, 300 fr.; l'*Ange déchu*, dessin sur bois à la mine de plomb et à la gouache, 400 fr.; le *Maréchal ferrant*, dessin sur bois à la mine de plomb, rehaussé de gouache, 305 fr.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, quatrième concert populaire au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. F. Motte.

Nous exprimons récemment le regret, à propos de l'exécution du *Chant de la cloche* au concert des Artistes musiciens, que la disparition de la Société de musique rendit si difficile à Bruxelles l'exécution des grandes œuvres vocales. Aussi est-ce avec joie que nous apprenons la fondation d'un choral mixte qui prêtera éventuellement son concours à toute entreprise artistique ayant besoin de masses chorales.

Le nombre de 76 associés (dont 40 chanteuses et 36 chanteurs)

permet l'étude d'un répertoire fort étendu embrassant l'exécution d'un grand nombre de belles œuvres anciennes et modernes.

Fondé par MM. Léon Soubre et Henri Carpay, le *Choral mixte* donnera un premier concert mercredi prochain, 17 mai, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie.

Plusieurs œuvres nouvelles, parmi lesquelles la première des *Béatitudes* de César Franck et *Nuit persane* de Saint-Saëns, figurent au programme. Ces œuvres seront exécutées avec le concours de M^{lles} Hendrikx et Michaux, de MM. Chomé, Devaux et Pieltain. En outre, M. Eugène Ysaye a bien voulu promettre aux organisateurs le généreux concours de son prestigieux talent.

Avec de pareils éléments, l'initiative de MM. Soubre et Carpay ne peut manquer d'attirer l'attention et les sympathies de tout le monde artiste de Bruxelles.

Par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, l'orchestre du Waux-Hall s'est vu forcé de changer le programme annoncé pour le soir de l'Ascension. Ce programme extraordinaire sera exécuté ce soir, dimanche. Il porte la *Huldigungs-Marsch* de Wagner; le ballet de l'opéra *Feramors* de Rubinstein; une marche militaire de Schubert, orchestrée par Guiraud; l'Ouverture de concert de Rietz; la Fantaisie wallonne de Hanssens; la *Réverie* de Vieuxtemps; une ouverture de Suppé; une « *Czardas* » de Michiels et la Sérénade badine de Gabriel Marie (soliste M. Merck).

Nous recevons de la santé de notre grand Félicien Rops les nouvelles suivantes, qui réjouiront ses amis :

Paris, mai 1893.

CHER AMI,

A Paris pour quelques jours, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer notre ami Félicien Rops à son atelier de la place Boieldieu, où j'étais grimpé à tout hasard; j'y ai trouvé un Rops superbe, au teint hâlé, plus que jamais exubérant de vie et de jeunesse, enchanté de voir un vieux camarade, un pays.

Et pendant une longue parlotte, il me parla de ses projets nouveaux, d'efforts en vue de trouver de nouvelles formules, en très grand et très modeste artiste qu'il est.

Ainsi donc, la légende d'un Rops malade et affamé n'existe plus

C. MEUNIER.

Les deux auditions d'élèves données la semaine passée par M^{lle} Louise Derscheid, à la salle Gunther, ont réuni un nombreux auditoire, vivement intéressé par l'excellent enseignement que donne le professeur, secondé, pour la musique de chambre, par M. Edouard Jacobs. Les programmes, fort artistiques, embrassaient un choix judicieux d'œuvres classiques et modernes, interprétées avec un sens juste par les jeunes pianistes qui se sont succédées sur l'estraade. M^{lle} Derscheid perpétue les traditions de l'école de Louis Brassin, et nous l'en félicitons.

Le département des chemins de fer vient d'ouvrir un concours pour une *affiche-réclame*, illustrée et colorée, destinée à la publicité en faveur de la ligne Ostende-Douvres.

Le *Moniteur* du 5 mai fait connaître les conditions et le programme de ce concours.

La composition qui obtiendra le premier prix recevra une prime de 1.000 francs; le second prix sera de 500 francs; le troisième de 300 francs.

Les projets primés appartiendront à l'Etat, qui les utilisera librement, en tout ou en partie, en les modifiant ou en les complétant, selon les intérêts du service qu'ils sont appelés à faire connaître.

L'*Indépendance* annonce la mort d'un jeune compositeur belge, M. George Weiler, qui s'est fait connaître par des recueils de mélodies où il y a beaucoup de charme et un sentiment harmonique très fin. Tout récemment, M. George Weiler a remporté le premier prix à l'un des concours du *Figaro musical*.

Le pauvre garçon a succombé à une phtisie pulmonaire.

La *Revue blanche* (15 avril) imprime :

« Depuis le 22 janvier, l'*Art Moderne* nous néglige. Au numéro portant cette date, un fort bel article sur Laermans. »

Il doit y avoir à la *Revue blanche* quelque friand de littérature qui détourne, avec une habileté d'escamoteur, l'exemplaire de l'*Art Moderne* que, très régulièrement, nous expédions chaque samedi à la direction.

Dans l'*Art français*, du 25 mars; le sommaire :

Th. Chartran : *Portrait de M. Lozé*.

V. Gilbert : *Bénédiction nuptiale*.

Edmond Picard : *Chez le barbier et Avant l'expédition*.

Zuber : *Septembre aux champs (Haute-Alsace)*.

Foreau : *Milon de Crotone*.

Donc un écrivain Edmond Picard en France. Il y avait déjà là un Edmond Picard peintre. — A distinguer du nôtre.

On nous prie d'annoncer que le *Nouvel Écho* vient de se réunir avec la *Revue du Vingtième Siècle*.

Les Bureaux de la *Revue du Vingtième Siècle* restent 8, rue de Saint-Petersbourg, à Paris.

Le 1^{er} juin s'ouvrira dans la galerie Durand-Ruel, sous le patronage de M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, l'exposition des œuvres de Charlet, organisée par la Société des artistes lithographes français.

Le comité d'organisation se propose de consacrer le montant des entrées à élever un monument à l'artiste et il prie les collectionneurs d'œuvres de Charlet désireux de collaborer au succès de cette manifestation artistique de vouloir bien adresser leurs communications au président de la Société des artistes lithographes français, 10, rue Gaillon.

Résultat de l'exposition des œuvres de Meissonier, à Paris : le Comité a remis à l'Œuvre de l'hospitalité de nuit, 25,000 francs; à l'Œuvre des victimes du devoir, 12,500 francs; à l'Orphelinat des Arts, 12,500 francs. Ensemble, 50,000 francs.

« Ce qu'on expose s'impose pourvu que l'on compose autant que l'on expose. Mais je suppose qu'on la fasse à la pose ou qu'on appose aux murs des exercices de mise en train, devoirs scolaires ou études d'atelier, oh! alors qui expose s'expose, le public s'indispose et la critique se repose. »

Cette fleur de galimatias est cueillie dans une chronique signée C. T. et publiée dans l'*Indépendance belge*.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES

ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres **Orgues-Harmoniums « ESTEY »**

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons.

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

PELLÉAS ET MÉLISANDE. — MAURICE MAETERLINCK. — CUEILLETTE DE LIVRES. *La Duchesse de Malf. Robin En République.* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — LYSISTRATA. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — CHORAL MIXTE. — A VERVIERS. — « L'ODYSSÉE » DE MAX BRUCH. — LES SALONS DE PARIS. — PETITES ÉLECTIONS. *Alphonse Allais.* — PETITE CHRONIQUE.

Pelléas et Mélisande.

Par les soins de MM. Camille Mauclair et Lugné-Poë qui firent preuve en cette conjoncture de l'initiative, de l'opiniâtreté et du dévouement les plus louables, et avec l'issue d'une réussite qui fut complète, le *Pelléas et Mélisande* de M. Maurice Maeterlinck fut représenté à Paris, le 27 mai, au Théâtre des Bouffes.

L'épreuve n'était pas sans quelque gravité. Il ne s'agissait plus seulement, comme dans les expériences précédentes : *L'Intruse* ou *les Aveugles*, d'obtenir du public une attention brève et exceptionnelle capable de ressentir la tragique et autoritaire angoisse du premier de ces courts drames ou l'énigmatique et frissonnante anxiété qui se dégage du second, il fallait là une attention plus complaisante, d'une durée assez longue, soutenue et minutieuse, pour suivre le progrès d'une romanesque, mélancolique et douloureuse fiction, y patienter

aux suspensions et en raccorder les scènes qui, outre leur signification et leur sens textuel, en ont d'interprétatifs et coopèrent, une à une, à l'entente et au développement de la fable et de l'idée qu'elles allégorisent.

Le public à qui l'on demandait cet effort, s'il était assez choisi pour qu'on pût l'en espérer, ne l'était point assez pour que son assentiment ou sa résignation à jouir d'un tel spectacle ne fussent des indices intéressants du sort qu'auront les pièces de M. Maeterlinck quand l'accès à les entendre sera élargi et qu'elles seront, ce qu'elles doivent être et ce qui fait leur mérite particulier, non pas un divertissement de lettrés prévenus et qui sont du secret, mais un jeu populaire où le plus humble comme le plus subtil trouvera d'après lui-même son plaisir.

Les drames de M. Maeterlinck sont en de bonnes conditions de popularité, car ils sont à la fois fortement tragiques et simplement charmants, archaïques, frustes et simplificateurs : ce sont des sortes de contes dramatiques, des espèces de « lanternes sentimentales », et *Pelléas et Mélisande* a spécialement cet aspect de pages d'album en action. Il l'a pris surtout à être représenté, car l'impression diffère beaucoup de celle qu'on éprouva à la lecture. Si elle est autre, elle n'en est pas autrement charmante.

En des décors d'un beau style : une forêt, une salle de palais, avec au fond la mer, passent, s'arrêtent et

repassent des personnages de bure ou de soie, plus linéaires que colorés ; ils ont je ne sais quoi de grave et d'enfantin et sont continuellement en face de leur destinée. « Il n'arrive peut-être pas d'événements inutiles », dit quelque part le vieux roi Arkel. Il n'y a rien de superflu dans le drame de M. Maeterlinck, tout y vaut en soi-même directement ou par allusion ; aussi l'œuvre est-elle une et belle et sa composition fragmentaire en laisse percevoir l'effet total qui est d'une haute tristesse apitoyée et d'une misère langoureuse et fatidique.

Si M. Paul Vogler a mis du talent à peindre les décors, si M. Gabriel Fabre a écrit une musique douce et lente pour la chanson que chante Mélisande du haut de la tour, les acteurs, de M. Lugné-Poë à M. Grange, ont mis à leur rôle une sincérité, une bonne foi parfaites. M. Lugné-Poë fut particulièrement remarquable dans celui de Golaud. Il s'y est montré d'une simplicité et d'une autorité singulières, d'une mimique excellente et, s'il a contribué à la représentation de *Pelléas et Mélisande*, il a eu part aussi, d'une façon très efficace, au succès de la pièce par son jeu juste et pathétique. M^{lle} Meuris fut une Mélisande gracile et tendre, épurée et puérile, et M^{lle} Aubry un Pelléas adolescent et doux. M. Raymond en roi Arkel fut parfait et M^{lle} Camée aussi en son bref rôle de Geneviève. Quant au petit Yniold qui était M^{lle} Loyer, elle le fut à merveille.

C'était vraiment un plaisir de voir ce rideau rouge lever les plis conventionnels et pompeux de sa pourpre, peinte à crépines d'or, sur ce drame écrit d'une langue claire, simple et poétique, sur ces personnages visant au recul du songe qu'ils représentent, à une distance d'illusion. Aussi le vieux rideau poncif et rouge habitué à s'ouvrir sur un cadre à opérettes comme ses pareils des autres théâtres sur des salons à la Sardou, des boudoirs à la Dumas ou des lieux à la Richopin et à la Parodi, grinçait-il d'une façon particulièrement grincheuse à ne révéler rien aux spectateurs que cette délicate et ancienne légende argentée.

Le public lui fit bon accueil et en sentit vivement les beautés. Il serait difficile de rester insensible à celles qui abondent là partout et augmentent en certaines scènes comme celles de la fontaine, de la tour ou du jardin au point qu'il est impossible d'y être récalcitrant. Aussi ne le fut-on pas et M. Maeterlinck fut applaudi par ce que Paris compte de délicats et d'intelligents : il le fut des mains amies de M. Octave Mirbeau et des mains gantées de M. Montesquieu, de la présence de M. Whistler et du fond d'une loge du sourire approbateur de M. Stéphane Mallarmé.

HENRI DE RÉGNIER

Maurice Maeterlinck.

Voici l'appréciation que publie, sur Maurice Maeterlinck, le *Journal*, par la plume de M. Stanislas Rzewuski. Inutile de rappeler, n'est-ce pas, la scandaleuse attitude de la presse belge à l'égard du poète auquel on rend de pareils hommages à l'étranger.

« Tous les dons du poète dans la véritable acception de ce mot devenu banal, M. Maeterlinck les possède à un degré de plénitude, d'intensité et de sincérité absolu : l'imagination lyrique, le sens du mystère de la vie et de l'Être, le pressentiment de l'au-delà, l'inquiétude des vérités éternelles, le mépris des contingences périssables et l'illusion du monde matériel, l'aspiration ardente vers cet univers inaccessible des essences primordiales et des idées platoniciennes qui est la patrie perdue et regrettée de tous les grands esprits spéculatifs et lyriques ; enfin et surtout le don inappréciable et si rare d'incarner ces rêves et ces aspirations confuses et grandioses en des images d'une beauté, d'une originalité, d'un relief inoubliables. Car ceci constitue le second trait caractéristique des œuvres du poète belge ; un talent tout nouveau, pleinement original et spontané s'y manifeste ; parmi les poètes de la Terreur, parmi ceux qui ont exprimé en d'immortels symboles l'angoisse, la détresse et la misère de l'existence humaine, et les abîmes d'épouvante qui l'environnent, l'auteur de *Pelléas et Mélisande* occupe une place à part ; ses créations fantastiques, si humaines, si palpitantes et si tragiques en leur admirable simplicité, ne nous donnent jamais l'impression du déjà vu, — elles ont vraiment créé un frisson nouveau, — personne n'a pénétré plus profondément dans l'âme humaine affolée devant l'énigme de la mort, de la souffrance et de l'injustice des destinées. Et cependant, la faculté merveilleuse de symbolisme spéculatif qui prête à l'œuvre entière de M. Maeterlinck une si haute signification d'art ne nuit jamais à la clarté harmonieuse de ses drames ; — comme tous les véritables poètes, ce poète symbolique et tragique demeure simple, humain, compréhensible à tous, — car j'affirme que le spectateur le plus illettré comprendra, sentira et admirera le symbolisme tragique de *L'Intruse*, et quoi qu'on prétende aujourd'hui, c'est dans ce caractère universellement humain des créations poétiques que se manifeste leur perfection, leur valeur psychologique et leur vitalité. »

CUEILLETTE DE LIVRES

La Duchesse de Malfi. par JOHN WEBSTER

(Traduction de Georges Eckhoud. — Bruxelles, V^e Monnom.

Ce continuel producteur, Georges Eckhoud, de par ses derniers livres, non seulement s'affirme le plus personnel prosateur de notre jeune école, mais il s'indique aussi comme en étant un des cerveaux les plus compréhensifs et une des personnalités les plus érudites.

Le *Cycle Patibulaire* vient à peine de paraître, que la *Société Nouvelle* publie une des œuvres les plus poignantes qu'ait signées Eckhoud : *Chardouvette*, une nouvelle passionnée, fulgurante et angélique à la fois, corrosive et naïve. — une œuvre électrisée d'étrangeté et de malaise, d'une maîtrise indiscutable, — dans une gamme d'un modernisme aigre et nerveux que seul Eckhoud a fait vibrer de vibrations à la fois douloureuses et extatiques.

Au *Siècle de Shakespeare* a paru il y a quelques mois, et voici une belle et franche traduction de *la Duchesse de Malfi* de John

Webster, qui est comme une suite du savant et artiste volume consacré à l'époque du poète d'*Hamlet*.

Chronologiquement, Webster est un des derniers venus de la pléiade shakespearienne. Il commence à écrire pour la scène en 1601. Son bagage littéraire n'est pas aussi considérable que celui de ses pairs — tous colosses de production — mais il comprend, outre deux tragédies (deux chefs-d'œuvre) : *la Duchesse de Malfi* et *Vittoria Corrombona*, plusieurs comédies de mœurs qui comptent parmi les plus documentaires et les plus vivantes de l'époque (surtout *Northward-Ho!* et *Westward-Ho!*).

Dans la susdite pléiade, Webster est le noir, le pessimiste : un faire à la Goya. Taine a dit fort justement de lui que sa pensée semble habiter incessamment les sépulcres et les charniers.

Depuis l'*Edda* jusqu'à Lord Byron, on n'a rien trouvé de plus grandement triste. Charles Lamb, le critique anglais, a fort bien défini le génie de Webster dans son *Specimen of English Dramatic Poets*. Parlant de *la Duchesse de Malfi* il dit : « Les divers degrés de la série de tortures amenant la mort de la duchesse sont aussi éloignés des conceptions d'une vengeance ordinaire que l'étrange caractère de souffrance qu'ils ont imprimé à la victime dépasse l'imagination des poètes ordinaires. De même que ces supplices ne paraissent pas de ce monde, de même son langage n'est plus d'un habitant de la terre. Elle a vécu parmi les horreurs au point que l'horreur fait partie de l'air qu'elle respire, de ses ambiances normales; pour elle, l'horreur est devenue un élément vital. Elle parle la langue du désespoir, ses discours ont une saveur de Tartare et d'âmes en peine. Que sont la couronne de fer de Luke, le taureau d'airain de Berillus, le lit de Procuste, comparés aux images de cerc contrefaisant les cadavres, aux visages convulsés et grimaçants des fous, au fossoyeur, au sonneur de glas, à cette femme qu'on enterre pour ainsi dire vive, à toutes ces affres? Graduer habilement l'horreur, toucher une âme à l'endroit le plus sensible, retirer tout ce qu'il peut donner du sentiment de la terreur, harceler et bourreler une âme jusqu'à ce qu'elle succombe et ne faire intervenir qu'alors les instruments du supplice suprême, tout cela n'a pu être réalisé que par Webster. Les écrivains d'un génie inférieur parviennent à amonceler les horreurs, mais sont incapables de cette progression et de cette intensité. Ils confondent la quantité avec la qualité; ils effraient les enfants avec des diables peinturlurés, mais ils ignorent l'art de terrifier les âmes. »

Le langage de *la Duchesse de Malfi* est riche et abondant en images. Celles-ci pleuvent, nourries, et de cette œuvre originale se dégage le fort et sublime fumet shakespearien qui parfume et relève toute la littérature anglaise de cette grande période.

Bobin, par FERNAND BAUDOUX.

Une histoire de saltimbanques qui rappelle beaucoup *les Frères Zemganno* d'Edmond de Goncourt. M. Baudoux ne nous offre pas, dans le monde forain, un type nouveau, non encore inventé ou décrit par la littérature. Ses personnages ont été déjà crayonnés et leur psychologie était assez connue. Mais il leur donne néanmoins beaucoup de vie et d'allure. Ils se dressent bien devant l'esprit et on les retient. C'est même un vrai plaisir d'artiste de voir d'anciens personnages de lectures ainsi revivre, évoqués de façon aussi preste. Car le livre de M. Baudoux est un livre d'artiste. Les descriptions qui encadrent le jeu des héros de cette histoire foraine dénotent un peintre à l'œil vif et compréhensif et une patte de coloriste. La description de la foire de Bruxelles, notamment, est pimpante et pleine de lumière. Et, ce dont il faut féliciter

M. Baudoux qui sacrifie au naturalisme, c'est de la véritable distinction de son livre. Il plane haut au-dessus de la veulerie ordinaire de certains naturalistes d'aujourd'hui, qui paraissent, maintenant que Médan a donné sa belle et féconde moisson, en vider les égouts et en rincer les latrines. *Bobin* est une œuvre des plus estimables et M. Baudoux a une bonne place marquée parmi les prosateurs belges.

En République, par J. DE TALLENAY. — Paul Ollendorf, Paris.

Roman dramatique enchaîné dans la peinture d'une de ces éphémères républiques de l'Amérique du Sud, où la clairvoyance des foules et l'honnêteté politique des dirigeants sont choses infiniment plus rares encore qu'en notre vieille Europe.

Beaucoup de couleur locale dans les tableaux de ce pays. Les fêtes gauches et pompeuses du président, les discours grandiloquents des ministres et des représentants, la sensation d'exil des diplomates étrangers, le despotisme presque naïf des chefs du pouvoir, la cuistrerie de quelques aventuriers adroits devenant des personnages dans ces pays qui n'ont guère d'oisifs héréditaires, les particularités de la vie dans ces grandes villes encore un peu « parvenues », — le tout est observé et rendu de façon intéressante par l'auteur, qui évidemment a « peint d'après nature ».

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

— *Mes Prisons*, par PAUL VERLAINE; Paris, L. Vanier. — *La Chanson panthéiste*, par MARC AMANIEUX; Paris, Ollendorf. — *Les Aspirations*, poèmes en prose, par VICTOR REMOUCHAMPS; Paris, L. Vanier. — *Les Filles du Pape* (Popes et Popadias), par M^{me} MARGUERITE PORADOWSKA; Paris, Hachette et C^{ie}. — *Ebauches*, par ROBERT BERNIER; Bibliothèque des modernes, Paris. — *Contes au Perron*, par HUBERT STIERNET; Bruxelles, Cl. Vos. — *Ariettes douloureuses*, par ROLAND DE MARÈS; Paris, L. Vanier.

LYSISTRATA

Gardez-vous de croire que la comédie de M. Maurice Donnay soit une traduction ou une adaptation de *la Lysistrata* d'Aristophane. Dans une conférence préliminaire, l'auteur, qui ne dédaigne point le calembour et cultive l'à-peu-près, se défend d'être le père *adaptif* du comique grec. Il repousse le reproche d'avoir porté une main sacrilège sur un chef-d'œuvre. L'affabulation du poète n'a été pour lui qu'un canevas sur lequel il a brodé, en fils de soie versicolores, les arabesques de sa fantaisie. Il affirme aussi n'avoir visé, en créant le brave général Agathos aimé des femmes, aucune personnalité contemporaine. Mais l'ironie de pince-sans-rire avec laquelle il débite, rideau baissé et « devant que les chandelles soient allumées », ses déclarations de principes laissent, et peut-être n'est-ce pas sans raison, l'auditoire sceptique. Ne vous fiez pas surtout à l'accent de sincérité du conférencier, lorsque tout en confessant que les jeunes filles, s'il en est dans la salle, feront bien de se retirer, il annonce que le public sera plutôt déçu dans son attente de scènes croustillieuses et de propos légers. Fichtre! la déception n'est pas à redouter. On en disait de raides à Athènes au temps d'Alcibiade!

Il est vrai que le peplum sauve tout, et qu'un philosophe (un philosophe grec, s'entend, un philosophe qui, au dire de notre-

historiographe, n'a jamais touché un dé, une courtisane, voire un brave stratège ou un capitaine à trois aigrettes peuvent se permettre dans leurs conversations une licence qui ne serait point tolérée dans la bouche des Athéniens de nos jours. Nos mœurs sont chastes, on le sait, nos dialogues sont décents, et c'est assurément pour nous donner l'orgueil des progrès accomplis dans la voie du bien et de la vertu que l'auteur retrace avec complaisance l'éroticité d'une civilisation abolie.

A l'en croire, l'amour était, à l'époque reculée dans laquelle il a placé l'action de sa comédie, le ressort principal de la vie. Pour en corser l'attrait, les femmes allaient jusqu'à tromper parfois leurs maris. Elles étaient jalouses des courtisanes qui leur prenaient leurs amants, elles employaient mille ruses pour déjouer leurs savantes techniques. Les hommes, de leur côté, poussaient la débauche jusqu'à s'aventurer chez des filles de joie lorsqu'ils ne trouvaient pas au foyer conjugal les joies qu'ils étaient légitimement en droit d'y goûter. C'était, on le voit, un dévergondage complet dont notre époque n'offre heureusement plus d'exemple. Ajoutez-y le jeu, l'intempérance, l'usure, toutes les passions les plus basses. Et mille détails de caractère : l'hypocrisie des femmes, qui osaient enfreindre de solennels serments, la trahison des hommes, qui poussaient l'astuce jusqu'à envoyer dans les bras de leur maîtresse le mari dont ils convoitaient l'épouse...

Ces mœurs abominables sont enlaidies dans un épisode de la guerre du Péloponèse, une grève de toutes les femmes athéniennes qui éclata soudain à Athènes au moment de la rentrée des troupes. Pour faire cesser la campagne qui, depuis vingt ans, leur enlevait à la fois, durant d'interminables mois, leurs maris et leurs amants et les privait ainsi de leur distraction favorite, les femmes athéniennes, sur les conseils de Lysistrata, — un meneur que les scythes n'incarcérèrent point, ce qui prouve, une fois de plus, combien tout est changé! — décidèrent qu'elles refuseraient obstinément à leurs époux, et même aux auxiliaires de ceux-ci, de se prêter au moindre de leurs caprices amoureux, tant qu'ils n'auraient point signé avec Lacédémone la paix définitive. L'assemblée, à laquelle prirent part toutes les Athéniennes, y compris les courtisanes, fut tumultueuse et l'on eut grand'peine à se mettre d'accord, — ce qui prouve une fois de plus à voir plus haut. Mais le serment fut prêté, et vous devinez quelles scènes la rigueur inattendue de toutes les beautés athéniennes provoqua parmi ces héros que sept mois de privations avaient affamés. Mais quoi! Il s'agissait du salut de la république, et les femmes firent bon. Une seule trahit son serment, et ce fut, hélas! le chef des conjurés, Lysistrata elle-même, dont le brave général Agathos conquit les faveurs en lui récitant des vers au clair de lune. Ne croyez pas que la passion l'entraîna à cet acte coupable. Jamais elle n'eût cédé, si le brave général, qui, en parfait tacticien, était au fait de toutes les ruses pour pénétrer au cœur des imprenables citadelles, ne lui eût péremptoirement démontré que le seul moyen de sauver la république était précisément le contraire de ce qu'elle avait juré d'observer. Et grâce au dévouement de Lysistrata, la république fut effectivement sauvée et la paix conclue. Le patriotisme de cette petite femme ardente reçut deux fois sa récompense.

Voilà, à grands crayonnages, cette pièce amusante, dans laquelle M. Maurice Donnay, a dépensé beaucoup de verve, de gaieté et de fantaisie. Les deux premiers actes, surtout, sont d'une drôlerie gaminie qui leur a valu un succès considérable. Le troisième et le quatrième acte languissent quelque peu.

Il faudrait, pour les sauver, une interprétation plus légère, moins « tournée de province » que celle qu'ils ont reçue. Car, il faut le reconnaître, à part M^{lle} Marguerite Ugalde, qui joue avec crânerie le rôle de Lysistrata, et M. Guitry, superbe dans sa création d'Agathos, — un vrai Caran d'Ache des *Courses dans l'antiquité*, — la troupe est d'une médiocrité lamentable. Et l'on souffre de voir rester au fond du verre la mousse dont pétille le vin dont M. Donnay a arrosé les épices qu'il nous sert. La mise en scène appelle impérieusement les pommes cuites, et seule l'indulgence extrême du public a fait embarquer celui-ci avec quiétude sur la trirème que lui a montée l'impresario en annonçant que les costumes et les décors étaient exactement pareils à ceux du Grand-Théâtre.

Si c'était ça la mise en scène du Grand-Théâtre, rien d'étonnant à ce qu'il ait si tôt dû mettre la clef sous le paillason.

AUX CONCERTS POPULAIRES

A l'attrait d'un programme symphonique de choix sur lequel flamboyaient ces trois noms : Brahms, Beethoven, Wagner, s'ajoutait l'intérêt que devait nécessairement provoquer la présence au pupitre directorial de l'un des chefs d'orchestre de Bayreuth, M. Félix Mottl. Au lieu d'un virtuose, c'est un *Capellmeister* qu'exhibait M. Dupont, dont la modestie s'accommode parfaitement de ces combinaisons inusitées.

L'an dernier ce fut M. Hans Richter qui vint diriger l'un des concerts populaires, celui qu'il est d'usage de consacrer presque exclusivement aux œuvres de Wagner. Il remporta un succès si décisif que M. Dupont n'hésita pas à le prier de revenir. On sait — les journaux nous ont raconté les péripéties de cet engagement — qu'il fallut le remplacer. Ce fut M. Félix Mottl qui fut sollicité, et qui accepta. Le succès de ce dernier égala, dépassa peut-être celui de M. Hans Richter. Dès les derniers accords de la 3^e symphonie de Brahms, jouée avec une flamme et un enthousiasme qui éclairèrent l'œuvre d'un éclat insoupçonné, on acclama le chef d'orchestre. Après l'exécution de l'ouverture de *Léonore*, la tempête de bravos se déclina. Jamais, d'ailleurs, l'admirable ouverture ne fut interprétée avec une poésie aussi pénétrante, avec une si communicative émotion. Mais ce fut surtout dans la seconde partie du concert, dans laquelle figuraient quelques-unes des plus belles pages de Wagner, le *Voyage de Siegfried*, le *Siegfried-Idyll*, le *Charme du Vendredi-Saint* et l'ouverture de *Tannhäuser*, que le succès se haussa au triomphe. On ne se lassait pas de rappeler le chef d'orchestre étranger, qui dut revenir quatre ou cinq fois saluer le public emballé.

Nous sommes très heureux de l'accueil fait à M. Félix Mottl, dont la haute personnalité artistique, le talent et l'esprit d'initiative méritent tous éloges. Mais il nous paraît injuste de lui attribuer tout le mérite de l'exécution vraiment supérieure dont nous avons joui. Ce n'est pas en une répétition qu'on transforme un orchestre, et il a fallu l'excellente et patiente préparation dont il a été l'objet pour obtenir l'homogénéité parfaite qui a donné tant de charme à l'interprétation.

Ce qui est certain, c'est que la présence d'un artiste tel que M. Mottl ou M. Richter est surtout un stimulant. Les musiciens tendent vers lui leur attention, s'efforcent de se surpasser. On en obtient tout ce qu'il est possible de leur demander. D'un geste à peine perceptible, d'un regard, le chef leur communique ses

volontés, et quand ce chef sent profondément la musique, comme le célèbre *Capellmeister* de Carlsruhe et de Bayreuth, qu'il est pénétré des œuvres qu'il dirige, qu'il connaît celles-ci dans leurs plus intimes replis, on devine ce que devient l'interprétation.

Tous les auditeurs ont été frappés de la souplesse de ses « mouvements ». Au rebours des chefs d'orchestre français, et en particulier de M. Lamoureux, qui dirigent habituellement « au métronome », M. Mottl abandonne constamment la rigueur de la mesure pour mieux faire « chanter » l'idée mélodique. Ainsi, par exemple, l'hymne à l'amour sensuel de *Tannhäuser*, qu'on est accoutumé d'entendre jouer en pas-redoublé, devient, sous sa direction, une phrase passionnée, large, enthousiaste. L'ascendant qu'exerce M. Mottl lui permet de précipiter et de retouner à son gré l'allure de ses musiciens sans craindre un défaut d'ensemble. Et notre excellent orchestre, complètement remis de la maladie inquiétante qu'il avait contractée sous la direction Barwolf, a reconquis une vitalité, une force, une ardeur superbes. Il a eu autant d'élan et d'éclat dans les passages de force que de délicatesse dans les pages de tendresse et de rêve. La sensation d'art qu'on éprouvait à l'entendre était complète, sans mélange et sans inquiétude.

CHORAL MIXTE

Premier concert.

La nouvelle société le *Choral Mixte* a donné mercredi dernier son premier concert de la Grande Harmonie.

L'attrait de la nouveauté, l'intérêt qu'inspirait la nouvelle entreprise de MM. Soubre et Carpay, ainsi que le programme qu'ils avaient si artistement composé, avaient amené beaucoup de monde.

Et vraiment, le « maiden-speech » de la jeune phalange a répondu à l'attente générale. Désormais nous avons à Bruxelles une société chorale organisée, dirigée par des chefs dont nous n'avons plus à faire l'éloge, composée de vrais artistes. Grâce à elle, nos orchestres autres que celui du Conservatoire pourront exécuter des oratorios, cantates et autres œuvres exigeant des chœurs auxquelles le public bruxellois n'a guère pu s'initier jusqu'ici.

Remercions et félicitons les initiateurs de cette entreprise éminemment artistique et utile. Félicitons-les surtout de la manière dont ils se sont affirmés en ne craignant pas d'exécuter, les premiers à Bruxelles, des œuvres telles que la *Chanson d'Ancêtre* et la *Nuit Persane* de Saint-Saëns, et surtout le prologue et le n° 1 des *Béatitudes* de César Franck.

Chanson d'Ancêtre et *Nuit Persane* sont deux œuvres de caractères bien différents. La première est un chœur avec baryton solo (M. Pieltain) à l'allure martiale et enthousiaste. Elle a été exécutée peut-être un peu vite, mais, comme tout le reste d'ailleurs, avec ensemble et justesse. La seconde est une suite de scènes musicales et déclamatoires (M. Chomé) dont l'orientalisme un peu factice ne nous a guère plu.

Le grand intérêt de la soirée résidait dans la première exécution du prologue et du n° 1 des *Béatitudes*.

Il est impossible de juger une œuvre dont on n'a pu entendre qu'une si petite parcelle. La conception musicale, comme la conception évangélique des *Béatitudes*, forme un tout. Aussi avons-nous été péniblement surpris de devoir nous lever subitement, laissant à peine chauchées dans notre cerveau les idées du maître et inassouvie l'émotion provoquée. Dès les premières pages, l'œuvre s'affirme, en effet, mystique et grandiose. Les

qualités de César Franck s'y retrouvent : profondeur de sentiment et richesse d'orchestration qui, immédiatement, imposent l'admiration.

Nous espérons que M. J. Dupont ne tardera pas à nous donner une audition complète de cette grande œuvre qui, il y a deux mois, a provoqué aux Concerts Colonne l'enthousiasme du monde musical parisien.

Notre grand violoniste Ysaye prêtait son dévoué concours au concert. Il a exécuté d'abord, avec son prestigieux mécanisme, des variations de Joachim, un tour de force de virtuosité; puis, dans ce style qui fait de lui un des maîtres incontestés du violon, une *Sarabande et Gigue* du grand Jean-Sébastien Bach et la célèbre *Romance en fa* de Beethoven.

Au programme figuraient encore deux chœurs bien connus des *Saisons* de Haydn : la *Chasse* et les *Vendanges*, ainsi qu'une œuvre de Grieg pour mezzo-soprano, contralto et chœurs, intitulée « A la porte du cloître », dans laquelle se sont fait remarquer les jolies voix de M^{lles} Michaux et Hendriks. L'œuvre est pleine de charme et d'originalité, d'un romantisme peut-être un peu trop cherché.

A VERVIERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le troisième concert populaire se confondait avec celui de l'Ecole de musique, ce qui lui permettait d'être plus beau; aussi l'orchestre a-t-il rarement été plus compréhensif du caractère d'ensemble et de l'expression détaillée des œuvres qu'il a exécutées.

A mesure que nos musiciens progressent techniquement, ils comprennent mieux l'élevation et la pureté du goût artistique de Kefer qu'ils suivent avec une confiance croissante.

La quatrième symphonie de Beethoven, si jeune et si fraîche, avait son allure gaie et tendre; le *Peer Gynt* de Grieg avait toute sa finesse d'effet. Le succès du Quintette op. 63 de Schubert — joué par tous les archets — prouvait manifestement que le public est susceptible d'impressions d'art élevé quand on se donne la peine d'écartier les broussailles qui entourent cet art. Entre autres broussailles, il faut compter la sonorité insuffisante d'un quatuor dans une grande salle. Et si toute la musique de chambre n'est pas susceptible d'être ainsi grossie de volume, il faut dire — et Kefer le savait bien — que ce grossissement convient spécialement à certaines œuvres sonores comme le Quintette de Schubert. Sa richesse d'harmonie moderne, pour ainsi dire, s'étale et se déploie dans une grande salle avec une intensité et une clarté impressionnantes.

Encore un morceau d'orchestre, — et de quelle difficulté! — ce captivant trio des filles du Rhin (*Crépuscule des dieux*), où les cuivres et les voix se distinguèrent, qui initia notre public à cette héroïque page de la Tétralogie.

Les ennuyeux petits grincements et autres bruits variés dont l'orchestre est coutumier et prodigue à l'appel des premiers prix (distribution aux lauréats de l'année) avaient été remplacés par une série de fanfares choisies par L. Kefer dans les partitions de Wagner.

Vous voyez que notre prochaine génération verviétoise a des chances d'être bercée au son des leit-motifs de dieux et de héros.

« L'ODYSSÉE » DE MAX BRUCH

Un mot sur « l'Odyssée » de Max Bruch exécutée, pour la première fois en Belgique, à Dison.

Louons les amateurs vaillants, sérieux et pas vite effrayés qui l'ont chantée avec entrain et talent, ne chicanons pas leur malencontreux orchestre et passons à l'œuvre.

Que voici bien les germaniques hommes de talent!

Si quelques inspirations leur ont réussi, ils s'imaginent que seule la quantité de vertueux travail leur manque pour passer grands hommes — et ils façonnent de toutes pièces de ces œuvres énormes, comme tant d'honnêtes peintres éparpillent leur couleur sur des toiles toujours grandissantes.

« Prenons, se disent-ils, un sujet classique — et rendons-le plus classique encore. Par exemple, supposons un Ulysse qui ressemble, d'un peu loin, à Joseph, fils de Jacob; et piochons une musique qui soit à la hauteur de cette conception neuve. »

Mais voilà que ça tourne mal. Au lieu d'atteindre à un art quelque peu universel, Max Bruch nous transporte dans la plus désespérante banalité. Banalité d'idées, d'orchestration, d'effets. Et cela dure — sans compter les coupures — pendant une heure et demie. Quelques pages sont intéressantes, — deux ou trois, — mais elles se noient dans l'ennui du reste.

Je crois qu'il vaut mieux que nous laissions cet éléphant aux Allemands qui ont l'estomac et l'oreille plus longanimes, qui ne sont pas si chatouilleux sur les accrocs faits à la réputation d'Ulysse, et qui ne se sentiront pas d'aise en réentendant des formules, des récitatifs, voire des airs et des accords qu'ils savent méritoires pour les avoir souvent entendu admirer dans d'autres œuvres ou chefs-d'œuvre.

Le concert se terminait par le finale des *Maîtres chanteurs*, et Dieu sait si ceux-ci firent pâlir par leur triomphant éclat le malheureux Ulysse.

Les Salons de Paris.

La plupart des critiques parisiens déplorent la décléance des halles aux huiles actuellement ouvertes sous le nom de Salons des Beaux-Arts. Nous avons cité la semaine passée l'opinion de M. OCTAVE MIRBEAU. Voici celle du chroniqueur anonyme de *l'Eclair*, qui n'est autre, pensons-nous, que M. ARSENE ALEXANDRE, l'un des critiques les mieux renseignés et les plus compétents :

« Il semble que presque tous aient peint avant d'avoir pensé et surtout d'avoir pensé en peintres. On ne leur demande point, grand Dieu, de penser en philosophes, en réformateurs; ou en mages de la Rose-Croix. Ils ont exécuté; ils n'ont pas conçu. Ils se sont contentés du premier objet qui se présentait à leur idée, et de la première forme sous laquelle il se présentait. Ils n'ont pas cherché à interpréter, mais à copier.

Et c'est pourquoi un Salon tel que celui-ci n'est pas une collection d'œuvres d'art, mais une collection d'images.

Mais ces images, vulgaires pour la plupart, sont exécutées alors de la façon la moins logique et la moins pratique. Le procédé employé, la toile plus ou moins grande et le cadre doré, est le plus coûteux et le plus conventionnel. Il immobilise et éternise des choses qu'à la rigueur on feuilleterait pour se distraire. Le tableau est devenu l'objet le plus anormal et le plus encombrant, et il n'a qu'une destination factice, pour ainsi dire de complaisance. Ce n'est qu'un préjudice. Faites des dessins, des croquis,

faites des estampes, faites des albums, mais ne faites plus de tableaux sans savoir pour qui ni pour quoi.

En un mot, la peinture, détournée de son origine, vulgarisée jusqu'à l'écoeurement, ne reviendra un moyen d'art que le jour — où presque personne ne fera plus de peinture. »

Voici aussi la conclusion de l'article de M. OCTAVE MIRBEAU dans *le Journal* sur le Salon d'en face :

« Et la conclusion, me dira-t-on ?

La conclusion de tout cela est que, du moins je le crois, les expositions officielles ont fini leur temps. Elles n'ont rien donné et la mode n'y est plus.

Inconsciemment, même les gens qui y vont par chic, qui acceptent d'avance les opinions courantes et se font une loi des idées reçues, sont las, las de revoir toujours les mêmes choses.

Il faut donc souhaiter leur disparition. Ceux que l'art intéresse savent où aller voir ce qui est beau. Quant aux autres, qui n'avaient vu dans la peinture qu'un sport bien porté, eh bien, ils trouveront une autre distraction. »

PETITES ÉLECTIONS

ALPHONSE ALLAIS

PROFESSION DE FOI. — « Hé! lecteurs!... J'apprends qu'on va fonder une chaire de Gaieté gauloise restaurée au Collège de France. Je postule l'emploi de professeur.

« Mes titres? Parlons-en. Ils sont nominatifs (supposition moins maboule qu'elle n'en a l'air). Je rédige en chef *le Chat noir* et je viens de publier un volume que vous achèterez, si vous ne voulez pas passer à mes yeux pour de sales individus.

« Cela s'appelle : *Pas de bile!* et fait suite à deux autres livres de moi : *Vive la vie!* et *A se tordre!* Tordez-vous donc, si vous n'êtes pas de fangeux animaux vautrés sur les romans de MM. Cherbuliez et Rod, ces Suisses pour touristes des agences de cabinets de lecture.

« Vous l'avez dû remarquer (car je vous suppose une honnête qualité d'esprit), j'ai le génie des incidentes et mes adjectifs explosifs rachètent ce que mes qualificatifs ont de familier. Bref, un style de bonne compagnie. Il a de qui tenir. J'ai été, pendant cinq ans, précepteur à tout faire dans une riche famille anglaise et je suis, présentement, attaché à la personne d'un jeune duc orléaniste, en qualité de professeur de langues funèbres (synonyme de mortes, disent les dictionnaires d'argot). J'ai refusé la même place auprès du petit roi de Serbie. »

POLEMIQUE. — « Cette candidature n'est pas sérieuse. Défiiez-vous de cet homme blond et flegmatique : c'est un Normand des plus madrés. Défiiez-vous de ce garçon qui met sur ses cartes de visite, tantôt : ancien usufruitier, tantôt : abonné du chemin de fer de Vincennes, ou bien : ouvrier de parenthèses. Défiiez-vous de ces livres jaunes qui portent, en sous-titre : *Œuvre anthumes*.

« Ce que n'a pas dit Allais, c'est que les dames seront admises à son cours, qu'on y fumera, qu'on sera libre de lui offrir des « distingués », comme appelle si drôlement les bocks le Boubouroche de Courteline.

« Laissez-vous s'établir ces fâcheux précédents dans le sacré Collège où revient chaque jour l'ombre nostalgique de Renan ?

SCAURIX. — « M. Larroumet étant l'unique concurrent d'Alphonse Allais, l'élection de celui-ci paraît assurée. »

L'AFFICHEUR : L. D. (*Journal*.)

PETITE CHRONIQUE

Il est question de représenter la semaine prochaine *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck au Théâtre du Parc avec l'interprétation et la mise en scène de Paris. Nous souhaitons vivement que les pourparlers engagés à cet effet aboutissent.

L'orchestre du Waux-Hall a commencé la répétition des quatre grands concerts extraordinaires qui seront donnés sous la direction de M. Eugène Ysaÿe.

Le premier de ces festivals, consacré à des œuvres de l'école française contemporaine, aura lieu dans le courant de la semaine prochaine.

Les Récits de Nazareth, par Eugène Demolder, paraîtront dans la quinzaine. On souscrit chez l'éditeur Charles Vos, 20, rue de l'Impératrice. Prix : fr. 3-50.

Il paraît que M. Léopold Wallner a publié un article extrêmement spirituel dans lequel il se gausse de *l'Art moderne*. Du moins il l'affirme, à ce qu'on nous rapporte. « As-tu lu mon article? — Non? — Je te l'envoierai! »

Ce Matulu est un professeur de piano — nous sommes ravis de lui faire cette réclame — qui emploie ses loisirs à écrire des chroniques musicales dont l'effrayante pédagogie suffirait à dégoûter de la musique ceux qu'un vif penchant pousserait à étudier cet art.

La fantaisie d'un de nos collaborateurs, qui préconisa l'étude de la flûte en fer-blanc et de l'harmonica, lui fait pousser des cris d'orfraie. Que M. Wallner se rassure. Notre collaborateur ne songe pas à substituer à l'orchestre du Conservatoire celui des Montera-beau (vive Nameur po tot!) et à accorder à l'ocarina la préférence sur le violon de M. Ysaÿe.

Beckmesser ne comprit point la poésie de Walter de Stolzing, et les professeurs de piano sont parfois rebelles à l'humour d'un homme de lettres.

Un joli trait de camaraderie artistique raconté par Emile Bergerat à propos de la prochaine vente de la collection Armand Gouzien :

« L'illustre graveur Félicien Rops, de qui les pièces sont aujourd'hui si rares et si chères, a tenu à attester publiquement de la tendresse fraternelle dont il chérissait Armand Gouzien. Non seulement il a voulu que, de son vivant même, il possédât les moindres planches de son œuvre complète et damât ainsi le pion aux collectionneurs les plus riches des deux mondes, mais encore il s'est engagé à faire le service régulier de toute sa production future à l'amateur qui acquerra d'un bloc l'ensemble unique de cette œuvre. La prime est vraiment magnifique et c'est une largesse de grand seigneur à musée. On n'inspire pas de pareils traits d'amitié à un artiste de l'envergure de Rops, très sceptique sur les hommes et les choses de son temps, sans en mériter l'honneur par des qualités sérieuses, et je vous réponds, moi, qui le connais bien, qu'en fait de modernes, le maître est difficile. L'univers, à ses yeux, n'est pas aussi peuplé qu'il paraît l'être. »

Les peintres étrangers ne sont pas une quantité négligeable à nos expositions annuelles, dit un journal parisien.

Sur 1,348 peintres exposants que l'on compte cette année aux Champs-Élysées, il y a environ 270 étrangers, c'est-à-dire 20 p. c. La proportion est encore beaucoup plus forte au Champ de Mars. Ce sont les États-Unis qui nous envoient le plus fort contingent. Puis viennent les Anglais, les Belges, les Espagnols, les Allemands dans l'ordre où je les donne. Ceci au point de vue du chiffre absolu.

Mais la production artistique considérée relativement à la population offre un ordre tout différent. La Belgique qui n'a que six millions d'habitants, fournit à nos deux Salons environ 60 peintres, c'est-à-dire 1 pour 100,000 habitants, tandis que l'Italie, qui a 30,000,000 d'habitants, n'en amène que 43, c'est-à-dire, 1 pour près de 3,000,000 d'habitants.

A la Royal Academy, dont l'Exposition vient de s'ouvrir à Londres, 41,600 toiles ont été présentées. Le jury en a reçu 1,830.

On vient de vendre à Berlin une intéressante collection d'autographes ayant appartenu à feu M. le comte Paar.

Plusieurs lettres et manuscrits de musiciens ont atteint des prix très élevés : trois lettres de Beethoven ont été adjugées 310, 289 et 200 mares; une lettre de Haydn 185 mares; la partition d'orchestre d'un duo du *Crociato*, de Meyerbeer, 210 mares; une lettre de Léopold Mozart, dans laquelle il annonce la naissance de son fils Wolfgang, a trouvé acquéreur à 200 mares; une lettre de Schubert 350 mares; une autre de Weber, adressée à propos du succès de la première représentation du *Freischütz*, 505 mares; quelques lignes de Wagner 106 mares, etc.

Vient de paraître chez Edm. DEMAN

Editeur, rue d'Arenberg, 16, Bruxelles.

AU PAYS NOIR

par CONSTANTIN MEUNIER,

gravé à l'eau-forte par KARL MEUNIER, avec une notice de CAMILLE LEMONNIER.

Un album de 9 planches in-folio dont un portrait et une couverture, tiré à 150 exemplaires numérotés.

(Pour les conditions, voir *l'Art Moderne* du 7 mai.)

En vente chez MACKAR et NOËL

Éditeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

P. TSCHEIKOWSKI. *Après le jour* (P. Collin), duo.

— *Je ne troublerai pas ton bonheur* (id.) p^r sopr. ou ténor.

— *Adieu!* (id.) pour soprano.

CH. LEFEBVRE. *Adieu, Suzon* (A. de Musset) pour ténor.

— *Contemplation* (V. Hugo) p^r baryon ou mezzo-soprano.

— *Légende de sainte Azémar* (A. Theuriot) id.

— *Pompéi* (E. Peveril) pour baryton.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS-PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Eclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-38

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres **Orgues-Harmoniums « ESTEY »**

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS.

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE BELGE. — POUR LES YEUX ET POUR LES OREILLES. — FÉLICIEN ROPS PEINTRE. — LE PRIX QUINQUENNAL. — CUEILLETTE DE LIVRES. — BEUGLEMENTS. — VENTES DE TABLEAUX. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

La littérature dramatique belge

Dans l'admirable essor de l'art littéraire belge, presque ignoré chez nous, sauf des Esthètes, cette petite légion de cinq cents esprits attentifs, qui suffisent, du reste, à la besogne, comme le petit équipage d'un transatlantique suffit à mener l'encombrante cohue des passagers ignorante des règles de la navigation, la littérature dramatique reste un peu en arrière. Pour quelles causes? Est-ce dégoût des vieilles formes qui continuent à être exploitées par la majorité des théâtristes français? Nous le croyons, car certes les aptitudes ne manquent pas à notre jeune école pour réussir en ce genre aussi brillamment que dans les autres. Mais elle est prise d'un tel besoin d'originalité, d'un tel ennui pour le déjà-fait et le déjà-vu, que nous nous expliquons sa répugnance à employer les vieux canons érigés en dogme par les Dumas fils et les Augier. Là comme ailleurs, elle veut du neuf, malgré toutes les

objurgations des pontifards, fût-ce des néo-pontifards, et certes la célébrité, désormais assise, de Maeterlinck fut conquise surtout par l'imprévu de ses drames extraordinaires : *La Princesse Maleine*, *l'Intruse*, *les Aveugles*, *les Sept Princesses*, *Pelléas et Mélisande*. Camille Lemonnier aussi, en adaptant pour la scène *le Mâle* et *Madame Lupar*, et tout récemment, en pantomime, *le Mort*, a, d'une poussée vigoureuse, bousculé les traditions usées et essayé de renouveler un genre qui s'éteint dans l'épuisement.

Les ressources intellectuelles, nous en avons la conviction, ne nous manquent donc pas, et fatalement elles s'épanouiront malgré l'indifférence, malgré les résistances. Là, comme pour les autres rameaux artistiques, en si belle floraison, la sève montera malgré tout. On s'est si bien accoutumé chez nous à travailler pour soi, à produire sans espérance de succès auprès du gros public, on est devenu si calme devant les inepties et les injures de la critique routinière, qu'on les tient pour des facteurs absolument négligeables. Les avoir avec soi équivaut presque à un brevet de masuirisme. Dès qu'ils vous louent, on est suspect aux autres et à soi-même. Le travail artistique se poursuit dans la solitude et le dédain, et l'on cherche ses satisfactions non pas dans les succès mais dans le bonheur de produire. Il en est plus d'un, écrivain, poète, peintre, qui n'est pas éloigné d'imiter Hobbema, dont

on trouva, à sa mort, presque toutes les œuvres cachées dans son grenier et retournées contre les murs.

Il est pourtant quelques hommes dévoués qui pensent, non sans raison, qu'un peu d'encouragement serait salutaire, et qui, étant donné l'usage gouvernemental des subsides et des aides, voudraient l'appliquer le moins mal possible au progrès de notre littérature dramatique. Un rapport, en ce sens, vient d'être présenté à l'Union littéraire par MM. Fréd. Descamps et Gustave Rahlenbeck. Ils proposent de modifier l'absurde règlement en vigueur, datant de 1879, dont les deux maîtresses sottises sont l'allocation aux auteurs de pièces, représentées en Belgique, de primes en argent pour les cinq premières représentations, et le fameux « Comité de lecture », composé d'on sait quels roquentins, qui décide souverainement et préventivement si une pièce peut ou non être admise au bénéfice de la protection gouvernementale. Les deux rapporteurs caractérisent d'une plume amère et discrète les légendaires âneries de ces malfaiteurs : « Nous avons vu quels résultats négatifs a produit le régime actuel des comités de lecture, composés en grande partie d'hommes qui n'acceptent pas les choses nouvelles et qui sont arrêtés par des scrupules tout à fait étrangers aux questions d'art. Il arrive même souvent qu'on y introduit des lettrés connaissant fort peu la scène, et incapables de juger d'une œuvre dramatique d'après un manuscrit, sans parler de ceux qui proclament bien haut leur sainte horreur pour le théâtre. »

Voici les réformes que ces messieurs proposent :

1° Les primes accordées aux auteurs et compositeurs belges sont supprimées ;

2° Pour toute pièce *formant corps de spectacle* (opéra, opéra comique, ballet, comédie, vaudeville ou drame) le gouvernement garantira au directeur le supplément nécessaire pour parfaire la moyenne des recettes de l'année précédente pour les six premières représentations en ce qui concerne les théâtres de la première catégorie, les quatre premières représentations en ce qui concerne les théâtres de la seconde catégorie, les deux premières représentations en ce qui concerne les théâtres de la troisième catégorie ;

3° Pour toute pièce *ne formant pas corps de spectacle*, de simples primes en argent seront accordées aux directeurs, selon le rang du théâtre ;

4° Les comités de lecture sont supprimés. Toute pièce émanant d'un auteur belge et jouée sur un théâtre en Belgique a droit à l'application du nouveau règlement, pourvu que les conditions énumérées par celui-ci aient été observées pour sa représentation.

Ce n'est pas sans quelque répugnance que nous examinons la matière de l'intervention officielle dans les arts. En principe, et quoi qu'on fasse, elle va toujours à la médiocrité comme elle part du favoritisme. Ces

vices originels stérilisent les meilleures intentions. Cette fois pourtant de bonnes idées apparaissent : Suppression d'un odieux et inepte comité de censure, avantages pécuniaires dépendant non plus du caprice des bureaux, composés parfois de panamistes, mais du goût et des combinaisons des directeurs de théâtre. Voilà deux offrandes au régime de la liberté. De plus, le tarif établi sur le taux des recettes de l'année précédente est assurément très pratique et dégagé d'arbitraire.

Pour démontrer l'inanité et la bâtisse du système actuel, les rapporteurs en décrivent en ces termes les résultats ridicules :

« Pour un opéra en cinq actes, le *maximum* de ce que le gouvernement accorde est de 250 francs par représentation, soit 1,250 francs pour les cinq premières. Et ce sera tout, absolument tout. Or, pour mettre en scène un opéra nouveau, l'œuvre n'exigeât-elle qu'une mise en scène fort simple, une dépense d'une dizaine de mille francs est de la dernière nécessité. Il faut un ou deux décors nouveaux (il y a cinq actes !), il faut remettre en état de servir les décors existants et faire confectionner des costumes neufs en certain nombre. N'oublions pas que, du reste, le cahier des charges de plusieurs de nos théâtres lyriques, celui de *la Monnaie* par exemple, exige du directeur qui monte une œuvre nouvelle un ou plusieurs décors entièrement nouveaux. Encore faudra-t-il des miracles d'ingéniosité au directeur pour arriver, avec ces dix mille francs, à une mise en scène qui, pour notre public et notre presse, habitués au cadre merveilleux dont on sertit les opéras nouveaux nous venant de Paris ou de Bayreuth, n'aboutisse pas à une impression « tournée de province », qui d'avance vouera l'œuvre à l'incertitude et à la gouaillerie du public, — partant à l'insuccès inévitable.

« Mais en admettant qu'il se trouve, ce directeur génial, que répondront à son objection de cette grosse dépense inévitable. — perte sèche en cas d'insuccès — les auteurs d'un opéra nouveau ? Par l'offre dérisoire de l'abandon de leur prime : 250 francs par représentation, avec maximum de cinq représentations, soit 1,250 francs ? Pour la mise en scène d'une comédie, certes les dépenses du directeur sont moindres, mais aussi le règlement diminue-t-il en proportion la prime allouée, laquelle pour une comédie en trois actes n'est plus que de cent francs par représentation. Et encore ces cent francs sont-ils un *maximum*, réductible à 60 francs !

« Comment peut-on s'étonner que, dans de pareilles conditions, les directeurs de nos théâtres, souvent animés des meilleures intentions pour notre art dramatique, s'ingénient de toutes façons à éluder la clause de leur cahier des charges leur imposant la représentation d'un certain nombre d'actes belges ? »

M. Jules de Burlet, ministre des beaux-arts, est par-

venu, par quelques bonnes mesures indépendantes vis-à-vis de ses bureaux, sévérités opportunes, mépris des puissances routinières, mise en relief d'artistes de haute valeur dédaignés par les snobs, très beaux projets d'œuvres artistiques d'ensemble, à se faire classer comme un homme d'initiative et de progrès. Certes, le système de MM. Descamps et Rahlénbeck mérite d'être examiné par lui et il est à espérer qu'il saura, là aussi, accomplir quelques salutaires réformes. Occasion de plus d'acquérir ce renom de hautes visées et cette popularité de bon aloi qui font aujourd'hui, dans l'opinion, toute la valeur des gouvernants et qui semblent le mot d'ordre du ministère actuel. Longue sera sa vie s'il sait y rester fidèle!

POUR LES YEUX ET POUR LES OREILLES

Nos réflexions émises dans notre numéro du 16 avril dernier sur les fleurs, la flûte et l'harmonica ont porté des fruits. Nous ne faisons pas allusion aux lourds concombres qu'un professeur de piano a pesamment fait germer dans les plates-bandes de la *Fédération artistique* — concombres assaisonnés à la cosaque — mais sans faire les matulus, comme le susdit pourfendeur d'accordéon, nous ne craignons de dire qu'il nous a été parlé beaucoup de nos idées énoncées dernièrement. Les gens des bords de la Senne ont sans doute d'autres yeux et des oreilles de dimension moindre que certains riverains du Volga ou du Dnieper.

Les fleurs, notamment, projetées par nous comme décoration au pays entier, transformé ainsi en perpétuel Longchamps rustique, ont eu le don de plaire à beaucoup, et le bouquet que faisait notre article a été flairé avec certain plaisir par d'autres nez que des nez de Polaks.

Les fleurs? Mais, en somme, certains coins de notre pays en sont assez pauvres. Certaines villes manquent de coquetterie. Beaucoup de routes sont veuves d'arbres.

Un exemple? Le lundi de la Pentecôte, après une nuit passée en une auberge hollandaise de Breskens, aux bouches de l'Escaut, nous errions dans la Flandre zélandaise. Nous allions à travers des villages : Oostburg, Katzand, Cassandria. Il avait fait un orage superbe la veille, à la vesprée, un orage qui avait fouetté les steamers entrant dans le fleuve, uné moustache d'écume au bas de leur proue. Flessingue était devenu fantômal et les nuées, crevant, battu l'onde avec rage, tandis qu'aux lointains du ciel, là-bas, avaient du fond de la Hollande, là-bas, du fond de l'Escaut, là-bas, du fond de la Flandre, là-bas, du fond de la mer du Nord, des escadrons nouveaux chargés de foudre, bardés de tempête, gonflés de vent et de tonnerre, se rassemblaient à des lucurs d'éclairs pour le combat résonnant au zénith, enflammés de colère et noirs d'orage.

Peu à peu le drame météorologique s'était calmé. La nuit avait endormi la foudre.

Mais le matin, de larges nuées grises et noires suspendaient leurs draperies limpides au-dessus du pays.

Et nous allions par des routes pavées de briquettes. Les villages nous charmaient par leur ineffable clarté, par le sourire de leurs façades multicolores, bariolées de bleu et de vert. Des groupes de paysans tout vêtus de noir — graves habitants de ces maisonnettes joyeuses — nous regardaient curieusement au passage, plantés

devant de petites églises dont les cloches tintaient. Des femmes en bonnet de dentelles montraient aux fenêtres leurs figures blanches et roses de Hollandaises entre des rideaux propres. Il faisait exquise « dominical » en ces villages et nous rencontrions des carrosses chargés de villageois, de lourds carrosses zélandais qu'on dirait avoir appartenu jadis à des seigneurs du temps de Louis XIII et avoir été « rimodernisés », suivant l'expression dont nous gratifia récemment, à Gènes, un cicérone devant des objets restaurés.

Ce qui était surtout ravissant, c'était, dans ce pays de Zélande, les arbres et les fleurs.

Les arbres — tantôt colonnades bornant la route et rejoignant leurs feuillages en ogives, tantôt rideaux masquant les prairies, tantôt fûts esseulés au milieu de vergers — donnaient à la province l'aspect d'un parc seigneurial, avec une grande fraîcheur, d'une profonde opulence de verdoisement, une fête gemmée des feuilles abreuvées par les rosées et par l'humidité du fleuve et de la mer qui sont proches.

Puis les fleurs! A chaque façade, c'était un grimement de roses. Partout s'éparpillaient des pétales. Des poignées de fleuriettes avaient été jetées à toutes les portes par des mains divines. Une pétillante profusion de fleuriettes allumait partout de gais carillons de couleurs pimpantes et ravies. Devant chaque habitation, un jardinet méticuleusement soigné étendait des tapis de tulipes ou de narcisses.

A l'entrée des maisons, des barrières en bois variées, — parfois bizarres, avec des allures de portiques de pagodes — (n'a-t-on pas dit que les Hollandais étaient Chinois de l'Occident?) — des barrières peintes en blanc éclatant, avec des rayons bleus, verts, rouges, bruns.

Vraiment, tout cela est merveilleux. On dirait que ce pays est le vrai pays du bonheur, — une région céleste, un paradis aux bords de l'Escaut.

Mais laissant à notre droite Sluys avec son beffroi à poivrières et Sainte-Anne, rassemblée autour de sa large tour romantique, nous allâmes vers Knocke et Heyst, par le Hazegras.

La-bas, à notre gauche, le Zwyn, désert morne, mélancolique, vieux fleuve ensablé au-dessus duquel quelques hérons s'ébattent, traçant les arabesques de leur col et de leurs ailes et de leurs longs becs sur le ciel gris.

La plaine s'étend vers la mer en nappes jaunes, vertes ou violacées, se perdant dans les digues et les dunes — emplies de la nostalgie des grands navires chargés de richesses qui, aux époques passées, gagnaient Bruges en passant par là.

Puis voilà la frontière — la Belgique,

Plus de fleurs — tout à coup — plus d'arbres, plus de joie pimpante dans les chaumines! Un préjugé, chez nos cultivateurs, leur fait penser que la plantation d'arbres est nuisible à la culture, et voici des labours réches, à perte de vue, avec, de temps en temps, quelques peupliers, un saule pleurant ses frères absents au bord d'une mare.

Et pourquoi ce changement subit de décor? N'est-ce pas la même terre, ici, qu'en Zélande? N'est-ce pas le même air, salin, humide, vibrant?

Mais quand on sort de ce paradis qui ouvre là-bas ses portiques de verdure, on se sent triste ici, et désolé de la pauvreté des maisons. Voyez ces cahutes misérables, vraies porcheries! Là-bas, la plus petite maison de pauvre était ravissante comme une maison de poupée ou comme celle d'une fée qui aurait abandonné son

palais et ses trésors pour se retirer humblement à la campagne.

Aussi nous insistons encore pour qu'on apprenne aux enfants, dans nos écoles, à aimer les fleurs et à les cultiver.

Que ceux qui ne eroient pas à l'opportunité de nos réclamations aillent en Flandre zélandaise par ce joli printemps! Ils reviendront convaincus, surtout s'ils reviennent par Heyst.

Aux abords de cette ville de plaisir et de bains ils suivront une route nue, sans arbres; près de la gare de cette ville de plaisance, ils contempleront de sordides cahutes, puantes et crasseuses — vrais chaneres de banlieues — et ils applaudiront à notre effort vers un pays fleuri et poétique.

FÉLICIEN ROPS PEINTRE

Paris, 20 mai 1893.

MON CHER AMI,

Je ne vous entretiens pas souvent des choses de Paris, ayant dès longtemps remarqué, non sans humiliation, que Bruxelles était toujours mieux renseigné là-dessus que les Parisiens eux-mêmes. Toutefois je tiens à vous signaler un fait qui intéresse l'art de votre pays en la personne d'un artiste qui nous est également cher; je veux parler de Félicien Rops.

Les eaux-fortes de Rops sont aujourd'hui universellement estimées et recherchées. Quiconque se pique de discernement en matière d'art lui reconnaît, avec une originalité de conception dont nul contemporain n'approche, une prodigieuse habileté, de main et une science infailible des plus variés procédés de gravure. Quelques-uns ont eu la bonne fortune de voir ses dessins, où les crayons divers, le pastel, la détrempe, les gommes, le scalpel et les pointes mousses d'ivoire ou d'agate, combinés en un mystérieux métier, défient l'analyse et commandent l'admiration. A ce double point de vue, les artistes comme les amateurs proclament sa haute valeur. Mais, après cet hommage rendu à une indiscutable maîtrise, il a dû vous arriver comme à moi-même d'entendre murmurer une restriction dont se consolent les confrères auxquels il est toujours pénible d'avouer le mérite d'autrui : « Rops est un merveilleux graveur, un dessinateur précieux, mais.... ce n'est pas un peintre! » Eh bien! c'est une erreur. Une fois de plus, l'injuste manie des spécialisations fait fausse route. Rops est également un grand peintre, et cela vient d'apparaître publiquement au cours de la vente après décès de notre regretté et excellent ami Armand Gouzien. Là, parmi les tableaux collectionnés par celui-ci, grossis de dons nombreux spontanément offerts par ceux qui avaient, pendant toute une existence, éprouvé son inépuisable grâce et sa loyale camaraderie, figuraient plusieurs toiles de Rops, notamment une petite figure de Hollandaise à mi-corps, mesurant environ 13 centimètres sur 23, intitulée par l'auteur : *La Cabaretière du pilotage*, et par le rédacteur peu avisé du catalogue : *Femme de brasserie en Belgique*. A l'exposition, les marchands estimaient cela 500 à 600 francs. Aux enchères, *la Cabaretière* est montée à 1,900 francs. Et c'est pour rien. Dans ce petit morceau, la pâte, la couleur, les lumières autant que les lignes affirment toutes les qualités des maîtres. Et l'œuvre est aussi indépendante et personnelle que, dans un autre genre, *la Tentation* ou *la Pornocratie*. L'heureux acquéreur de cette merveille laisse derrière lui beaucoup d'envieux, dont le plus grand nombre ne trouvera jamais la consolation désirée. Car malheureusement (et

c'est la seule excuse de ses détracteurs) Rops a fait trop peu de peinture.

Cependant, à la même séance, quelques acquéreurs avisés ont enlevé une autre petite toile, très intéressante aussi, représentant une femme détachant elle-même le masque joyeux dont se fardait son triste visage, symbole poignant de l'éternelle comédie féminine; et aussi de beaux paysages, dont l'un des plus impressionnants est échu au poète Edmond Haraucourt : une vue prise aux environs d'Anseremme, dans une gorge rocailleuse, où circulairement les tristes masses de silex émergent de taillis sauvages, sous un ciel subtilement limpide et consolateur. Là figurait aussi un souvenir des *Roches des Grands Malades*, non loin de Namur, brossé avec une verve audacieuse et sûre; et une douzaine d'autres encore, moins importants mais également curieux, tous d'une vision intéressante, d'une facture solide et ferme. Tous ont atteint des prix honorables. Cette exhibition a été pour le public une révélation.

Peut-être en a-t-elle été une pour Rops lui-même, qui ne soupçonnait pas, sans doute, que ces études, exécutées jadis en manière de délassements, fussent ainsi conquérir de prime saut la faveur du public. Souhaitons que ce succès l'encourage à donner à la peinture une large part de sa puissante maturité.

Et croyez, mon cher ami, à mes sentiments toujours affectueux.

E. R.

LE PRIX QUINQUENNAL

Voici un article extrait de la *Chronique*. Nous y applaudissons de tout cœur et sans réserve, heureux de voir ainsi soutenir et défendre notre grand écrivain Georges Eekhoud.

« La composition du jury chargé de décerner cette fois le prix quinquennal de littérature française n'a pas été amenée à bonne fin sans de certaines complications. Ces complications étaient dues en grande partie au refus de jurés d'antan, ne désirant plus s'exposer derechef à la désagréable aventure de voir, comme il advint naguère, un lauréat refuser plus ou moins tapageusement son prix!

Généralement, nos poètes et nos prosateurs jouissent du dédain de la classe des lettres de notre Académie royale, qui leur préfère, quand il s'agit de recruter ses membres, les froids hellénistes ou les latinistes secs, enlignés les uns et les autres à couronner non des œuvres d'imagination, mais les produits indigestes de laborieux compilateurs.

Cette antipathie routinière pour nos « hommes de lettres » proprement dits semble partagée également par les spécialistes officiels chargés de composer les jurys de littérature française, — jurys où d'ordinaire les « professeurs de langues mortes » sont en majorité.

Toutefois, en l'occurrence, c'est moins à l'Académie qu'au gouvernement que doit s'adresser le reproche.

C'est, en effet, parmi les quatorze candidats que lui désigne la classe des lettres que le gouvernement choisit les sept membres du jury quinquennal de littérature française.

Or, lorsque le ministre de l'intérieur ne trouve pas le moyen de composer un jury qui soit à sa convenance absolue, il demande à MM. les Académiciens de lui désigner sept candidats supplémentaires.

C'est ce qui s'est fait cette année pour la nomination de MM. de

Groutars, Discailles, Fétis, Kurth, Pergameni, Sticnet et Wilmotte. (Trois écrivains sur sept.)

A ces messieurs du jury revient donc la délicate mission de décider lequel de nos écrivains d'expression française l'emporte sur ses confrères de la plume et mérite les palmes quinquennales !

Leur mission est délicate, mais leur besogne ne semble pas devoir être, cette fois, bien compliquée.

En cette dernière période de cinq années, si notre renaissance littéraire s'est merveilleusement affirmée, développée, épanouie ; si la production intellectuelle s'est montrée spécialement fertile et variée, elles sont rares, cependant, les personnalités maitresses dont les qualités originales et puissantes les aient isolés du coup de leurs émules plus obscurs.

Elles sont rares ; et parmi celles-là, au premier rang, brille de tout son farouche éclat la personnalité de Georges Eekhoud, honneur incontesté des lettres belges !

Il est bien peu de nos écrivains — un peu tous à la remorque du bateau parisien — dont l'originalité soit aussi tranchée ; ce Flamand possède sa palette à lui et n'emprunte à nul maître son dessin ni sa couleur.

Il a su se créer une langue abondante et riche, sonore et forte, un style bien personnel ; et son incessante production déconcerte les plus vaillants !

D'accès un peu rude pour qui ne le connaît, mais d'amitié sûre et durable, Eekhoud vit à l'écart des vanités courantes, isolé dans sa tour laborieuse, ne cherchant d'autre satisfaction que celle de son travail, qu'il aime par-dessus tout. Travail continu, acharné, volontaire... Aussi, quelle moisson déjà !...

Est-il nécessaire d'énumérer ces volumes passionnés, aux pages frémissantes de vie, d'une observation aiguë et d'une si piquante moralité : *Kees Doorik*, *les Kermesses*, *les Milices de Saint-François*, *les Nouvelles Kermesses*, *la Nouvelle Carthage*, *les Fusillés de Malines*, *le Cycle patibulaire*, puis *Au Siècle de Shakespeare*, et tout récemment la mirifique traduction de *la Duchesse de Malfi* de John Webster !

Qui n'a lu, voire relu, ces ouvrages marqués tous au coin d'une sensibilité spéciale et d'une philosophie âpre, qui est la caractéristique de ce talent de race ?

En vérité, Messieurs les jurés, je vous le redis, votre besogne, cette fois, ne semble guère fatigante ; et presque nul pour vous, le classique embarras du choix ! »

CUEILLETTE DE LIVRES

Ebauches, par ROBERT BERNIER. — Bibliothèque des Modernes, Paris.

De courtes études, des traits caractéristiques de la vie moderne, sous lesquels on sent la recherche constante des problèmes sociaux et moraux. Bernier voudrait agir comme les savants et ne faire que ramasser les matériaux qui auraient éveillé son attention d'artiste. Mais, hanté par les préoccupations de son temps, il laisse deviner, par le choix même de ses matériaux, la tendance de son esprit, anxieux et chercheur de la vérité dans tous les domaines, comme tous les esprits sains de l'heure actuelle.

Le contraste que font nos vieilles conventions morales et reli-

gieuses avec les révélations encore obscures de notre conscience actuelle, le frappe ; et dans les faits qui l'entourent, sa nature fine et normale a fait une sélection presque involontaire : elle a retenu ceux qui le plus ironiquement viennent faire grimacer les antiques lois, devant la sévère grandeur d'une règle moins arbitraire et plus conforme aux instincts universels.

Pour la forme de sa pensée, je répète volontiers avec le préfacer, X. de Ricard : « Robert Bernier est une volonté mâle maniant un outil sûr. C'est de ceux-là que nous aurons besoin ».

Contes au Perron, par HUBERT STIERNET. — Ch. Vos, éditeur, Bruxelles.

Des rêves un peu vagues. Des symboles profonds, peut-être, mais obscurs. Un poète certes, — qui sent confusément les fatalités lourdes du passé, — un poète triste, aimant les choses étranges, contant des faits que je ne sens noués autour d'aucune affirmation. Se cherche-t-il encore peut-être ? De l'apitoyement sincère et bien exprimé, esprit facilement hypnotisé par le merveilleux : qualités de poète, défauts qui, en mûrissant, pourront devenir précieuses.

Ariettes douloureuses, par ROLAND DE MARÈS.

— Léon Vanier, Paris.

Des vers ; de jolies et douces petites chansons, — chanson des rayons de soleil, chanson de la rivière, chanson des flocons de neige, — petites chansons régulières, élégantes, d'une sincérité un peu superficielle, — évoquant d'autres chansons entendues. Il me semble qu'il est dangereux par exemple de refaire « Les belles dames du temps jadis » après Villon, quelque vérité, quelque grâce qu'on y mette.

Au surplus, la langue des *Ariettes* est harmonieuse et musicale, avec de temps en temps des mots qui restent, comme celui-ci, terminant un quatrain sur « les Folles » :

Avec vos grands yeux fous tout pleins de vieux soleils !

BEUGLEMENTS

Avions-nous raison de dire, dernièrement, qu'en comparaison des beuglements que font pousser aux gazettes provinciales les expositions d'art neuf, les cris variés éruptifs par les journaux de Bruxelles en ces dix années de campagne vingliste apparaîtraient léger gazouillis de fauvettes et murmures de feuilles ?

Voici comment mugit cette année *le Méphisto* d'Anvers :

L'ART PROSTITUÉ

« Il y a des bagnes pour les criminels, des maisons de santé pour les fous ; et il n'y a rien de semblable pour les corsaires de l'art.

Il en est pourtant qui méritent l'un et l'autre, parce qu'ils sont à la fois criminels et fous.

Tels sont les faux apôtres de l'*Association*, dont les produits infects emplissent en ce moment la salle de l'ancien Musée de peinture.

Ils appellent cela de l'art, que tous ces falbalas ridicules, ces chinoïseries sans queue ni tête, ces ineptes avortons, ces, ces disant tempérament pictural, ces jaunes, ces d'un soir-rouges, ces extravagances entassées les unes sur les autres, ces donnent des nausées à ceux qui ont le courage de les autres, qui regardent d'y promener un

Sous prétexte de briser avec les règles admises, avec les principes fondamentaux, ils brisent avec le bon sens. Partant ils sont idiots.

Idiots criminels, car il y a là des Meunier, des Laermans et certains encore, dont le talent viril se prostitue volontairement dans un travail de lépreux.

Ceux-là on devrait les clouer au pilori. Ils n'ont pas le droit de se gaspiller ainsi, pour le seul plaisir de paraître autres que le commun des mortels.

A côté de ces fourvoyés il y a les impuissants, qui cachent leur débilité sous le voile de l'allure fin-de-siècle. Ces malheureux forment légion dans le salon qui nous occupe.

S'ils ne dessinent pas mieux, c'est qu'ils ne le savent pas, et s'ils font de leurs tableaux (!!) des excentricités colorées, c'est qu'ils sont incapables de faire quelque chose de sérieux.

Voyez les ours mal léchés enfantés par les Van Rysselberghe, les Dulac, les Vandeveldt, les Cross, les Thorn-Prikker et leurs infortunés compères, et dites-nous franchement s'il y a là-dedans un atome d'inspiration et de rendu artistique.

Ils n'ont ni dessin ni coloris, à moins que l'on prenne pour icelles des lignes capricieuses et des couleurs fausses.

C'est écœurant.

Et ces gens s'intitulent pompeusement les rénovateurs de l'art, les gouverneurs de l'avenir, les Messies.

Tout ce qui se fait de réellement grand et robuste dans le domaine pictural est du charlatanisme, de la caducité, de l'erreur.

Eux seuls sont les vrais artistes.

Ils ont en main la lumière qui inondera les siècles futurs; et si on ne les apprécie pas encore à leur juste valeur, c'est que le monde a l'esprit trop étroit pour les comprendre.

Voilà leurs théories et voilà leur excuse.

O vanité!

Heureusement que ces détraqués ont pris pour enseigne, sur leur affiche, deux grosses larmes rouge-sang. Ils pleurent sur eux-mêmes.

Et nous pleurons sur eux.

GUSTAVE DE GRAEF. »

Autre échantillon. C'est le début d'un article de M. Eugène Landoy dans *le Précurseur* :

« Nous avons été voir à l'ancien Musée l'exposition des argumentateurs pour l'art, car on argumente aujourd'hui dès que l'on s'est payé un symbole ténébreux, et c'est en vérité une ironie plaisante que ce terme rigide d'argument appliqué à des rébus où le diable, à force de se gratter le front pour en pénétrer le sens, ferait tomber ses cornes. L'ancien Musée, où plane encore la gloire des vieux maîtres, semble mal supporter la présence dans ses murs de cette galerie subversive. Un frisson d'indignation court le long de la cimaise, le sol a des tremblements inquiétants, les lanterneaux ont traité avec toutes les araignées des environs pour arrêter la lumière à l'aide de toiles poussiéreuses. Une colonne, que nous avons interviewée, ne nous a répondu que par ce seul mot : « Misère! ».

Nos critiques bruxellois sont décidément distancés par leurs confrères de la presse départementale.

VENTES DE TABLEAUX

VENTE DE LA COLLECTION SCHULDT, à Hambourg. — Diaz, *le Repos de Diane*, 32,100 marks (40,125 francs); *Intérieur de forêt*, 14,000 marks. — Eug. Fromentin, *Surprise dans un défilé*, 18,200 marks. — Eug. De la Croix, *Maréchal ferrant arabe*, 16,000 marks.

VENTE CLIFDEN, à Londres. — Rembrandt, *la Femme du bourgmestre Six*, 175,900 francs; *Portrait du bourgmestre Six*, 144,400 francs. — Velasquez, *Marianne d'Autriche*, 107,600 fr.; *Isabelle de Bourbon*, 65,600 francs. — Sir Joshua Reynolds, *Portrait de Lady Caroline Price*, 97,100 francs. — Gainsborough, *Portrait de Lady Carr*, 31,200 francs.

Une table Louis XVI, en bois de tulipier, garnie de plaques en porcelaine de Sèvres, a été adjugée 65,625 francs.

Memento des Expositions

DUNKERKE. — Exposition des Beaux-Arts (par invitations). 14 juillet-17 septembre. Envois du 1^{er} au 20 juin. Renseignements : *Secrétaire de la Société pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, Dunkerke*.

LE HAVRE. — Société des Amis des Arts. 29 juillet-1^{er} octobre. Gratuité de transport pour les invités. Envois avant le 5 juillet au Musée. Renseignements : *M. Platel, secrétaire*.

LILLE. — Exposition de l'Union artistique du Nord. 1^{er} août-1^{er} octobre. Envois avant le 20 juillet. Renseignements : *M. Delecroix, secrétaire général*.

MONS. — Exposition des Beaux-Arts. 28 mai-9 juillet. Délai d'envoi expirés. Renseignements : *M. H. Sainctelette, bourgmester de Mons*.

SPA. — 2 juillet-31 septembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Délai d'envoi : 5-25 juin. Renseignements : *M. Albin Body, président de la commission directrice*.

VERSAILLES. — Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. 2 juillet-1^{er} octobre. Envoi du 29 mai au 3 juin. Renseignements : *M. L. Bercy, secrétaire général, 16, rue Hoche*.

PETITE CHRONIQUE

Un monsieur qui signe GRIMM et dont le bafouillage est infligé par intermittences aux lecteurs de *la Fédération artistique* (6 combien!), prétend avoir découvert une contradiction entre l'éloge que nous fimes dernièrement d'Outamaro et les articles que nous consacraimes (c'est bien de nous qu'il s'agit, l'allusion est transparente) à l'exposition japonaise de 1889. Et il exulte, le monsieur. Trouver *l'Art Moderne* en défaut, quelle ineffable joie!

Cette joie, constatons-le à regret, doit lui échapper. Ou ce Grimm ne sait pas lire, ou il est de mauvaise foi.

Dans nos quatre articles sur l'exposition de M. Bing (1), PAS UNE LIGNE pour « accabler » l'art japonais, pour « tomber » les artistes du Japon. Un sinèdre éloge de ceux-ci, une discussion de leurs procédés, un parallèle entre l'art du Nippon et celui des néo-impressionnistes auquel on le compara maladroitement, et un persiflage du ridicule snobisme qui envahit subitement Bruxelles, phénomène analogue à la wagnérite aiguë qui exerce en ce moment ses ravages dans la bourgeoisie parisienne. C'est tout.

Pardon! Ce n'est pas tout. Il y a, de plus, cette nouvelle : « Le Gouvernement s'est décidé à faire l'acquisition de quelques planches de choix, et, à l'exemple de Londres, de Paris, de Leyde et de Berlin, Bruxelles aura son Musée japonais. BRAVO! ET ENCORE BRAVO! »

(1) Voir *l'Art moderne*, 1889, pp. 41, 43, 50 et 153.

Et cette observation : « L'exposition japonaise était dans l'air. *L'Art moderne* SE PROPOSAIT PRÉCISÉMENT D'EN OUVRIR UNE. » Voilà comment, en 1889, les affreux esthètes que nous sommes « tombaient » l'art japonais. Et comment, en 1893, on « grime » avec sérénité la pensée d'autrui.

L'Indépendance annonce en ces termes le procès que fait le parquet de Bruxelles à M. Camille Lemonnier :

« On parle beaucoup depuis quelques jours d'un procès intenté à M. Camille Lemonnier, l'auteur du *Mâle* et de *la Belgique*, et on commet, en en parlant, quelques inexactitudes. Voici, croyons-nous, la vérité :

M. Camille Lemonnier comparaitra à la prochaine session des assises du Brabant pour avoir publié dans le *Gil Blas illustré* un article-nouvelle intitulé : *L'homme qui tue les femmes*, et qui avait paru une première fois dans le *Gil Blas* quotidien en 1888. Cet article, inspiré par les crimes de *Jack-the-Ripper* dans Whitechapel, a été jugé comme contraire aux bonnes mœurs. La chambre du conseil du tribunal de première instance, tout d'abord saisie de l'affaire, avait rendu en faveur de M. Camille Lemonnier une ordonnance de non-lieu. L'auteur de *L'homme qui tue les femmes* supposait donc l'affaire classée. Mais le parquet de la Cour d'appel avait découvert, dans *L'homme qui tue les femmes*, un sadisme spécial que ni le souci de créer une œuvre d'art ni celui de rechercher un problème de pathologie criminelle ne pouvait, à son avis, excuser.

D'où le renvoi à la Cour d'assises, mesure à laquelle est associé un marchand de journaux prévenu d'avoir vendu le journal incriminé.

M^e Picard, qui a défendu M. Lemonnier à Paris, lors des poursuites dirigées contre lui pour *l'Enfant du Crapaud*, l'assistera encore devant la Cour d'assises du Brabant. Quant au marchand de journaux, il a choisi comme défenseur M^e G. Rahlenbeck. »

Ajoutons à ces renseignements que l'affaire, qui avait été fixée au 6 juin, ne sera plaidée qu'au commencement de juillet. Plusieurs hommes de lettres seront entendus comme témoins.

Ce mois de mai a fait éclore (coquin de printemps!) deux revues nouvelles, simultanément, en Belgique et en France.

La nôtre s'appelle *le Libre Journal* et a vu le jour à Mons, patrie d'Orlando di Lassus, de François Fétis et d'Antoine Clesse. Ce *Libre Journal* est à la fois littéraire et musical. Il paraît deux fois par mois. Son programme : « Notre but, l'Art; notre guide, le Caprice. » Au sommaire de la 1^{re} livraison : Georges Garnier, Georges Mesnil, Paul Germain, P. Montrieux, etc., — prose et vers mêlés. — Excellentes intentions, esprit de jeunesse et d'en avant. Nos félicitations et nos vœux de réussite.

La nouvelle revue parisienne est intitulée *Le Cœur*. Elle est illustrée et paraît tous les mois. Esotérisme, littérature, science, arts. Rédacteur en chef : Jules Bois. N'était un puéril et informe dessin imaginé pour la couverture par M. Antoine de la Rochefoucauld, la revue aurait grand air et belle allure. Au sommaire, les signatures de J.-K. Huysmans, de Jules Bois, d'Antoine de la Rochefoucauld, d'Emile Bernard, etc., un dessin de Signac dans le texte et une reproduction du *Soir à Concarneau* qui fut exposé l'an passé au Salon des XX. Bureaux : 20, rue Chaptal, Paris. Abonnements semestriels : Paris, fr. 3.50; étranger, 5 francs.

Signalons enfin, bien qu'il ne s'agisse point d'une revue artistique (l'Art y tient néanmoins une place, et la signature de M. Henri La Fontaine nous est garant des tendances modernistes du nouveau périodique), *la Justice*, journal hebdomadaire, organe d'un groupe politique d'extrême gauche, dans lequel figurent MM. Georges Grimard, Léon Furnémont, Emile Brunet, Max Hallet, Henri Gedocst, Raymond Bôn, etc., qui appartiennent tous à la fraction militante du jeune Barreau. Nous lui souhaitons cordialement la bienvenue.

Le premier des quatre grands concerts extraordinaires qui seront donnés au Waux-Hall, sous la direction de M. Eugène Ysaye, aura lieu jeudi prochain avec le concours de M^{lle} Julia Milcamps.

Ce concert sera consacré aux maîtres de l'école française contemporaine : Hector Berlioz, Saint-Saëns, Bizet, Gounod, Léo Delibes, Reyher, Lalo.

Félicien Rops est décidément guéri. Il l'annonce dans une récente et longue lettre envoyée à l'un de nos amis et nous sommes heureux de publier l'extrait suivant de cette « missive » :

« La vie, chez certaines natures, n'est qu'un perpétuel recommencement. Chaque matin le *carpe diem* d'Horace flamboie devant mes yeux comme un avertissement de la brièveté de nos jours, et j'ai toujours eu cette très douce philosophie pour guide : « Garde-toi de chercher ce qui peut advenir demain. » *Quid sit futurum cras, fuge querere*, dit encore le bon Horace, père de toute sagesse ! Voilà ce que c'est que d'avoir fait de bonnes études ! N'oublie pas que j'ai été un « fort en thème ! ! » et qui fuyait les bourdeaux. »

Les premiers amis ne se peuvent oublier, ils font partie de vos heures heureuses, de vos bonheurs et de vos deuils aussi. Mais ils se remplacent, si vous avez encore en vous assez de vitalité pour vous intéresser aux hommes et à leurs actes, frères des vôtres ; assez de « terre » pour y faire à nouveau pousser la verte Espérance. »

Le sculpteur Van der Stappen a été victime à Paris d'un accident de voiture assez grave. Le fiacre dans lequel il avait pris place a été heurté violemment, avenue de l'Opéra, par un autre véhicule. M. Van der Stappen a eu une côte brisée. Il reçoit à Sèvres, chez son ami le graveur en médailles Oscar Roty, les soins les plus empressés. Les nouvelles que nous recevons sont de nature à rassurer les amis de l'éminent artiste, qui en sera quitte pour trois semaines de repos.

M. Mounet-Sully donnera demain lundi et après-demain mardi, au Théâtre des Galeries, deux représentations, l'une d'*Hamlet* et l'autre d'*Hernani*, qu'il n'a jamais représentés à Bruxelles.

Le concert populaire supplémentaire que M. Joseph Dupont espérait pouvoir donner avec le concours de M^{me} Caron et de M. Van Dyck n'aura décidément pas lieu.

Nous apprenons à regret la mort de M. Gustave Van den Eeden, violoncelliste, professeur au Conservatoire de musique de Tours, décédé à Mons, âgé de 48 ans. M. Gustave Van den Eeden était le frère de M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons. Il fit partie à Bruxelles de l'orchestre de la Monnaie et des Concerts populaires.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES.
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE À BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhén)
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE.

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Eclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER EN COUR D'ASSISES. — LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS ET LES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES. — DEUX RÉCENTS VOLUMES DE VERS. *Chevalerie sentimentale*, par F. Hérold; *Une belle dame passa*, par A. Retté. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — TRÈS RUSSE. — LE SALON DE MONS. — VENTE DE TABLEAUX. — INSTANTANÉS. *Alexandre Charpentier*. — PETITE CHRONIQUE.

Camille Lemonnier en Cour d'assises.

A MONSIEUR LE JEUNE, MINISTRE DE LA JUSTICE,

Monsieur le Ministre,

C'est un écrivain qui vous écrit, rien qu'un écrivain, et une fois de plus il va se vérifier combien peu de chose c'est cela, consacrer sa vie à l'Idée, mettre de belles paroles à ce que l'on sent venir des choses à soi...

Un Parquet, le Grand Parquet, a décidé de me poursuivre pour un récit écrit il y a cinq ans, paru l'an dernier dans un recueil. Ce récit, jusqu'à présent, n'avait effarouché personne, deux fois un journal l'avait publié; on sait bien que les écrivains de ce temps usent quelquefois de couleurs un peu vives, il est des esprits que persécute le mystère triste des destinées... Même cette psychologie, cette chose tragique qui est une âme

démence, une âme absente d'elle-même et entraînée par ses vertiges, l'Instruction ne s'en était pas effarouchée plus que les lecteurs du recueil, plus que les lecteurs du journal. La chambre des mises en accusation avait prononcé le non-lieu. Il s'est trouvé que les susceptibilités du Grand-Parquet ont condamné ce qui n'eût pas même eu besoin d'être absous, ce qui était la conscience même de l'écrivain et seulement une des grandes misères de la bête sociale.

Ce n'était que cela, en effet, la mise en présence d'une conscience d'écrivain et d'une conscience revêcue par lui en son œuvre, d'une trouble et douloureuse conscience opprimée par le sentiment de l'Inéluctable. Pas même une imagination, mais une conjecture, l'élucidation, avec les faibles yeux de l'homme, d'un crime demeuré obscur, d'un redoutable et étrange mystère de mort et de folie qui, à l'époque où le récit fut écrit, harcelait les effrois de toute une ville, et peut-être de la Capitale même de la démence et de la défaillance des âmes... A sa manière, en opérant comme le chimiste et précipitant aux cornues de la probabilité les mobiles du crime, l'écrivain avait assumé la mission d'un juge d'Instruction.

Il ne peut subsister aucun doute, tout le récit est bien l'étude d'un cas de criminalogie et ce cas, c'est celui de Jack l'Eventreur, c'est la légende même de l'effrayant meurtrier à travers les déductions d'une analyse qui,

j'ose le croire, demeure rigoureuse. L'écrivain, l'artiste, le professionnel n'y avait ajouté que le relief et les nuances de l'art, il avait répandu sur le crime un peu d'or et de vermillon, il avait couvert les pauvres chairs nues des victimes de la pudeur et de la charité des belles phrases. Ce n'est pas vous, Monsieur le Ministre, qui l'en blâmez.

Encore il n'y eût là seulement que rhétorique bien futile, bien méprisable si l'esprit, en une telle redoutable enquête, n'avait subi les entraînements du cœur, si l'écrivain, au bord de ce puits d'abominations, n'avait crié le cri de l'humanité. Il en a voulu toucher le fond, il est descendu aux abîmes de la créature, il en est remonté avec la pitié pour les prédestinations en qui se ligue le mal des races. Et ici encore, ce n'est pas votre blâme que je redoute, Monsieur le Ministre, car ne sera-ce pas votre gloire d'avoir été secourable à la détresse humaine et ne survivrez-vous pas en les mansuétudes et les indulgences qui vous rendirent compatissant aux opprimés et aux réprouvés !

Cette page dont on cherche à l'accabler, il la revendique pour son honneur, il la revendiquerait avec orgueil si l'humilité n'allait mieux au sentiment du peu que nous sommes, si ce n'était pas, ce récit, une preuve de la lamentable fragilité de nos volontés et un témoignage des dérélictions où quelques-uns roulent sans espoir de recours. Il faut quelquefois expliquer Dieu. Si peu qu'on soit, pourvu qu'on s'y efforce, dans la capacité et la droiture de sa conscience, on a fait alors sa tâche, on a dit la parole qui délègue un peu les ténèbres. Jamais peut-être l'écrivain qui parle ici ne s'est senti plus près de sa conscience ni plus près de cette fin de toutes les philosophies qui, dans l'état de nos sociétés en recomposition, est la Pitié... Ce n'est pas à des juges, à des magistrats qu'il siérait de lui en garder rigueur, puisque la justice n'est peut-être en son expression dernière que cela... Un Parquet peut ignorer la littérature, il n'a pas le droit de méconnaître l'effort de la Bonne Conscience.

Et pourtant, Monsieur le Ministre, c'est bien pour ce récit, pour cette conjecture que je dois être déféré aux Assises... Mais pas même pour ce récit, c'est exagérer les griefs du Parquet, c'est leur prêter plus d'ampleur qu'ils ne méritent... Mais pour trois lignes de ce récit, trois seules lignes, rien que trois lignes où une probité d'art me fit transposer en une décence de métaphores ce que les journaux, tous les journaux, ceux qui vont dans la famille aussi bien que ceux qui en sont exclus, énonçaient sans nul art, avec cynisme, tout le temps que s'agitèrent les esprits autour des massacres de White-Chapel. Je suis coupable, pour le Parquet, d'avoir osé toucher à des plaies, à de la chair d'une main trop délicate en évitant les contacts grossiers et immédiats, de n'avoir pas déshabillé brutalement cette

chair et ces plaies, et au contraire, d'avoir jeté dessus un bout de draperie.

L'ingérence des Parquets en littérature n'a le plus habituellement pour effet, je le sais, que de grandir l'écrivain et de situer en haute lumière les écrits qui méritèrent un débat public. C'est que presque toujours en ces rencontres de la libre Conscience et des morales routinières, l'Idée nouvelle éclate plus incompressible et se dénonce en accord avec les aspirations générales. Le Droit, la Philosophie et la Morale passent ainsi du côté de ce qui paraissait le plus faible et de ce qui devient le plus fort. Les jurys, qui sont composés d'intelligences spontanées, ne s'y trompent pas. Mais si même la condamnation, si rare soit-elle, peut n'être encore, dans les pays d'ancienne littérature, qu'une aventure d'où l'honneur de l'écrivain se retire sauf, le fait seul d'être incriminé constitue, dans les pays où règne la défiance de la littérature, un discrédit qui frappe non pas seulement un écrivain isolé, mais tout l'effort littéraire autour de lui... Et alors, Monsieur le Ministre, c'est chose terrible, cette arme des codes entre des mains qui frappent sans discernement et comme à travers une aveugle rancune pour ce qui est la pensée et le sacrifice des hommes qui acceptent de mourir pour elle. J'ai trente ans de carrière, trente ans de travail, de peine et de pauvreté — et j'ai à peu près autant de livres. Dans l'universelle indifférence, j'aidais au bon courage de ceux qui tentèrent de faire jaillir l'œuvre toujours différée de cette terre pétrée où avaient germé tous les arts, où un livre seul avait fleuri, prodigieux, *la Légende d'Uylenspiegel*... Mes livres ? J'y souffrais, j'y combattais, j'y disais notre âme, j'y glorifiais le sol natal. Une patrie s'est si bien reconnue en l'un d'eux, *La Belgique*, que c'est son image sensible, que c'est la ferveur d'amour et de piété dont je l'y évoquai qui me fit obtenir, il y a six ans, le Prix quinquennal.

Ma grande lutte, si longtemps vaine, se trouva payée le jour où je cessai d'être l'écrivain inconnu et méconnu, où j'entrai dans la famille acceptée des Esprits... Mais par-dessus toute autre joie j'eus celle de voir grandir autour de moi et s'élever à la maîtrise les cadets qui d'abord s'étaient formés à mon exemple. Ils n'étaient que quelques-uns... Comptez-les, c'est une armée, c'est la Patrie même en sa fleur, la plus brillante et la plus généreuse... Alors, lentement, devant la volonté de cet écrivain qui ne consentait pas à l'abdication intellectuelle pour son pays, devant l'épanouissement des talents qui se levaient, les arides entrailles nationales se prirent à tressaillir, il passa sur le pays entier comme le souffle d'une Renaissance, le public s'habitua à la pensée qu'il lui manquait une gloire et que ces écrivains la lui donnaient.

Cependant, Monsieur le Ministre, me voilà, après tant de temps et d'écritures, pauvre et nu comme au

début. Trente ans de travail, trente ans de livres n'ont pas su défendre celui qui filialement, comme à une religion, se vouait à exalter son pays.

Il est poursuivi pour trois pauvres lignes d'un peu plus de littérature qu'il n'entre dans les habitudes d'un Parquet. Mais peut-être le Parquet ne connaît-il de moi que ces trois lignes, peut-être ne sait-il rien de mes livres ni de nos livres.

Il y aurait immodestie, je crois bien, Monsieur le Ministre, à tant vous occuper d'un cas personnel si je ne me sentais ici un peu plus que le seul écrivain de ces propos. Mais quelle sécurité pourrait encore demeurer à ceux qui me suivent quand l'afné qui les menait à la bataille est atteint dans le respect qu'il avait droit d'attendre pour un si long et si ponctuel labeur? Mon œuvre entier est là pour m'absoudre ou me condamner; en le dédiant à mon pays, je le déferais à la conscience publique, à toutes les magistratures; et trois lignes seulement, l'aumône d'un réquisitoire pour trois lignes, qui me laissent indigent avec les mains pleines. Il faudra donc frapper pour un mot les riches de pensées, et qui ne seront encore que des pauvres de livres!

Et voilà le mal, Monsieur le Ministre... C'est toute une jeunesse, c'est le plus admirable mouvement littéraire, c'est un miracle de génie et de courage, c'est la sève vive d'une floraison des esprits rendant l'Europe attentive qu'on va exposer encore une fois aux rires et aux clameurs des prétoires! Je ne suis qu'un des arbres de cette forêt qui toujours monte et s'étend plus au loin. Mais le coup retentira à travers les autres arbres, il retentira par delà la forêt. Et la foule ironique et méchante, la même qui insultait à nos premiers livres, recommencera à nous outrager en cette pauvre chose de nous qui est notre foi, qui est notre conscience littéraire et qu'aura méprisée l'inclémence d'un Parquet.

Je vous expose cela tristement, Monsieur le Ministre, plus en peine de notre œuvre commune que de moi. Reconnaissez à ma franchise l'entraînement que nous nous sentons vers une haute conscience, la vôtre, et votre don d'Art émouvant. C'est la littérature qu'on voudrait proscrire, c'est elle qui me vaut, après tant d'anciennes humiliations dont je triomphai, le triste privilège de la défendre en souffrant encore pour elle.

Veillez croire, Monsieur le Ministre, à mes sentiments respectueux.

CAMILLE LEMONNIER

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

ET LES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES

Voici donc la Société des Beaux-Arts constituée. Du moins on l'affirme. Elle est indigente, elle n'est pas dans ses meubles et cherche un abri, mais elle vit. Et elle a manifesté son existence en

obtenant du gouvernement que sur seize membres composant la commission directrice du prochain Salon, huit fussent proposés par elle. Il était impossible de faire davantage pour une personne si jeune, si inexpérimentée et si totalement dénuée de pécune.

Rien ne sera donc changé, cette année, aux traditions, et l'exposition triennale bruxelloise de 1893 sera organisée, comme précédemment, par le gouvernement. On admet seulement la Société des Beaux-Arts à s'immiscer dans la gérance de l'entreprise, à en étudier le mécanisme, et quand elle aura atteint sa majorité et complété son éducation, on lui confiera la direction des affaires. A la condition, toutefois, qu'elle soit installée convenablement, qu'un protecteur sérieux lui ait offert le petit hôtel indispensable, car le gouvernement ne veut être pour elle qu'un amant de cœur. Il l'aidera bien un peu, comme de juste, à l'occasion de ses petites fêtes triennales. Mais il faut qu'elle se débrouille pour les dépenses d'entretien. L'hôtel surtout, ou le palais — car la nouvelle arrivée entend mener grand train — sera difficile à décrocher. L'Etat refuse obstinément de le faire construire. Et il n'a pas tout à fait tort, l'Etat, quand il répond aux sollicitations de sa protégée : « Si je bâtis un palais, je l'habiterai moi-même et j'y inviterai qui je voudrai, selon mon bon plaisir. »

En attendant une solution, les mois s'écoulent et les artistes se demandent où l'on accrochera leurs toiles, où l'on alignera leurs marbres à la prochaine *Fair of arts* bruxelloise. M. de Saint-Cyr a présenté au gouvernement le plan d'un local provisoire (dont coût 65,000 francs) qui pourrait être, après une épreuve préparatoire destinée à en apprécier les avantages et les inconvénients, transformé en installation définitive. Il s'agit d'un baraquement à élever sur l'emplacement de l'ancien Palais de Justice, situation excellente. Mais le projet dort au ministère de l'agriculture, et l'Etat ne paraît nullement disposé à ouvrir sa bourse au profit de la Société des Beaux-Arts. Il est donc probable que le Salon sera installé, comme celui de 1890, dans les galeries du Musée moderne, ce qui présente l'inconvénient de coûter assez cher (45,000 francs, dit-on, pour le transfert des œuvres d'art dont se compose le dit Musée) et de supprimer, précisément à l'époque des migrations d'étrangers, l'une de nos rares attractions bruxelloises. Sans compter les accidents auxquels on expose les toiles du Musée en les trimbalant de locaux en locaux.

Si la Société des Beaux-Arts comprenait son rôle et voulait se rendre vraiment utile, elle se démènerait tant et si bien qu'elle trouverait, en dehors des régions gouvernementales, un capital suffisant pour élever une salle d'expositions et de concerts. La constitution d'une société civile ayant pour objet la construction et l'exploitation d'un Palais de fêtes artistiques comme il en existe dans toutes les capitales est-elle donc, dans un pays qui se pique de dilettantisme, d'une réalisation impossible? Et les sénateurs, ducs, pairs et autres respectables messieurs qui se sont mis à la tête de la société sont-ils si parfaitement ruinés qu'ils ne puissent, en se cotisant, réunir les fonds nécessaires? Belle occasion aussi pour les banquiers sémites de consacrer à une entreprise artistique une parcelle des bénéfices que leur ont procuré les lucratives opérations sur les emprunts argentins.

Sans compter qu'à côté de l'intérêt artistique, l'affaire se présente avec des probabilités séduisantes pour la spéculation. On nous assure que le gouvernement serait disposé à céder gratuitement le terrain nécessaire pour une entreprise de ce genre. Resterait donc uniquement le coût des constructions, les frais d'entretien, les appointements du personnel.

Sans doute est-il peu probable que les recettes d'un Salon triennal soient suffisantes pour amortir ces dépenses. Mais qu'est-ce qui empêcherait la Société, concessionnaire d'un local bien aménagé, de donner, outre les expositions d'œuvres d'art, des concerts, des conférences, des représentations dramatiques, dont le produit servirait à solder ces débours? Limiter l'activité de la Société à l'organisation d'un Salon triennal est vraiment au-dessous de ce qu'on est en droit d'attendre de ceux qui ont assumé la mission de développer le goût artistique en Belgique.

On s'est plaint maintes fois de ce que Bruxelles ne possédât aucune salle de concerts, aucune salle de conférences, aucune salle de réunions publiques. Ne parlons pas des salles de telles sociétés particulières, le *Cercle artistique* et la *Grande harmonie*, par exemple, qui n'accordent leurs locaux que moyennant des conditions au regard desquelles les fourches caudines elles-mêmes n'étaient que de la Saint-Jean. Elles ont l'habitude, notamment, d'imposer comme *sine qua non* préliminaire l'admission de tous leurs membres aux fêtes projetées, ce qui suffit généralement à brusquer la rupture des pourparlers. Construire une salle pouvant servir aux expositions d'œuvres d'art et aux concerts, aux conférences et aux représentations dramatiques, ne serait-ce pas une bonne affaire? Combien d'artistes seraient heureux d'y exhiber leurs toiles, combien de musiciens s'y feraient entendre avec plaisir, en dehors même des grands concerts et des Salons périodiques. Et les conférences! Et les représentations d'artistes étrangers, du Théâtre Libre ou d'autres entreprises analogues! Le règlement, facile à établir, sauvegarderait les intérêts de l'art et ceux de la Société. Bien compris et administré avec intelligence, Palais des fêtes deviendrait rapidement un foyer permanent d'art, un centre intellectuel du plus puissant attrait. Et les patrons, et les abonnés, et les visiteurs ne manqueraient pas.

L'idée est sans doute trop simple et trop pratique pour qu'on l'adopte, et nous assisterons encore longtemps à la partie de volant engagée entre l'Etat et la Société des Beaux-Arts, qui se renvoient alternativement les plans des bâtiments à construire, avec le devis des entrepreneurs.

Ce qu'il importe de déterminer dès à présent, — on paraît ne pas s'en inquiéter, — c'est le sort que l'organisation nouvelle va faire aux artistes peu soucieux de s'enrégimenter sous un drapeau quelconque, aux indépendants, à ceux notamment qui se réunissent par groupes sympathiques en des expositions particulières dont l'intérêt balance et souvent dépasse celui des grandes halles aux huiles officielles.

Va-t-on, lorsqu'ils solliciteront les locaux du Gouvernement, les renvoyer à la Société des Beaux-Arts, dont l'action sera dorénavant substituée à celle de l'Etat? Et cette société va-t-elle exiger, pour accueillir tous ces irréguliers dans son camp retranché, qu'ils aient le mot de passe et soient immatriculés sur les contrôles de l'armée régulière? Ah! mais non, n'est-ce pas! Il ne faut pas que sous prétexte de protéger l'art on le doctrinarise davantage. Si la société a pour effet de n'être utile qu'à ses membres, zut! n'en faut plus. Mieux vaut, mille fois, la vieille diligence administrative dans laquelle tout le monde finissait par trouver place, jeunes et vieux, quand le conducteur y mettait de la bonne volonté.

Il faut que si la Société devient définitivement régente des Beaux-Arts, rôle pour lequel ceux qui la composent paraissent avoir des aptitudes contestables, elle comprenne sa mission d'une façon électorale et impartiale. Il faut que tous les artistes puissent

obtenir l'usage des locaux dont elle disposera. Il faut que les groupes particuliers d'exposants soient certains de retrouver les avantages matériels que leur assure le régime actuel.

Si la Société ne prend point cet engagement, qu'on la confine dans l'organisation des Salons triennaux (ceux-ci deviendraient même décennaux que l'art n'en souffrirait guère) et que le gouvernement laisse son antique diligence à la disposition des artistes qui voudraient lui donner la préférence. Vaille que vaille, elle a mené pas mal de voyageurs au but.

DEUX RÉCENTS VOLUMES DE VERS

Chevaleries sentimentales, par F. HÉROLD; *Une Belle Dame passa*, par A. RETTÉ.

Maint poète récent a ressuscité dans ses vers les décors que M. Hérold dresse en ses *Chevaleries sentimentales*. Les types ou plutôt les héros et les reines et princesses sont également connus. Il ne reste donc plus à M. Hérold pour se distinguer de ses confrères qu'à envisager sous un aspect personnel ces décors et ces personnages.

Quelquefois il y réussit, soit par un déplacement d'ornements littéraires inédits, soit par une nouvelle entente des symboles émis. Ainsi, dans la dernière pièce, la fable de *la Belle au bois dormant* célèbre assez curieusement les noces de joie éternelle et de rêve.

M. Hérold appartient au plus méritant et affirmatif groupe de poètes français: celui dont MM. Henri de Régnier et Viellé-Griffin sont les chefs notoires. Il peut se réclamer de leurs visées et de leurs buts: rajeunir dans le pur rythme — la rime et la césure traditionnelles mises à l'arrière-plan — le vers moderne et rechercher en un chant plus souple et plus onduleux autour de l'idée l'expression de la poésie future.

Pourtant, il s'en faut que M. Hérold soit entièrement dégagé des anciennes pratiques. Le *Livre des reines* l'apparente encore à tels maîtres parnassiens. La facture diffère, mais la conception est la même. Banville qui fit les *Princesses* ne renierait point comme élève libre M. Hérold. Il le réprimanderait peut-être, mais vu le décours de ses enseignements et du petit *Petit traité de littérature française*, le garderait auprès de lui et l'encouragerait.

Toutefois, qu'il soit bien entendu que si *Médée* est de vision parnassienne pure, *Luciane* est un tableau de couleur exquise, de poésie frêle et parfumée, de douceur fleurie et naïve que les pinces des maîtres plastiques n'auraient jamais aussi immatériellement réalisé. Encore faudrait-il louer *Paryse* et *Aélis* dont les noms seuls si harmonieux et clairs appellent l'hommage d'un poème.

Ceci soit dit pour classer M. Hérold parmi les écrivains de ce temps, bien qu'il importe peu de qui il tient ou vers qui il va, dès qu'il s'agit de fixer non point la firme mais la valeur de son talent. Cette valeur est réelle et nette. Nous n'en voulons pour preuve que ces vers:

Une mer grise et froide martelle la grève
Vers qui viennent, ainsi que d'océans mauvais,
Des vaisseaux tristes, des vaisseaux de morne rêve.

Vagues comme le vaisseau noir du Hollandais,
Ils arrivent de quels pays et de quels ports?
Dans les voiles qui sanglotent et les cordages,
Le vent siffle des chants de mort et de remords.

Oh les languides, oh les nocturnes vaisseaux !
Et qui portent l'ennui des hiémales plages
Où n'ont fleuri jamais parmi les arbrisseaux
Les fleurs claires, les roses douces de sourire...

Oh les sombres vaisseaux dont la flotte s'accroît
Sous le ciel terné où pas un rayon d'or ne brille,
Et le flot long qui bat la côte, gris et froid...

Le poème de M. A. Retté : *Une belle dame passa*, définit une phase de vie sentimentale. *L'aventurier* n'est autre que le poète qui s'exprime en désignant sa dame :

Qu'importe! je dirai, vers Demain
Selon quelles caresses elle me fut amante
Et par quelles nuits murmurantes
J'ai senti sur mon front l'enfance de ses mains.

Et cette dame elle-même, la voici :

La dame que j'ai choisie
Se vêt de voiles candides
En ses cheveux tu résides
Arome de l'ambrosie.

La dame que j'ai conquise,
Dans un pays inconnu,
D'où nul n'était revenu
Dès les temps me fut promise.

A cet instant où le poète va plus précisément nous définir sa dame, une sorte de double création se présente à son esprit, si bien qu'il avouera :

Dame d'enfer, ton sourire féroce,
Dame du diable, un baiser de ta bouche
C'est le feu bu des mauvaises fontaines,

et qu'il ajoutera :

Mais n'est-ce la Poésie,
La dame que j'ai choisie?

Cette manière de concevoir est particulière à M. Retté ; il double la réalité de rêve si bien qu'il confond les deux et que presque toujours une figure se dresse derrière une autre. Ainsi multiplie-t-il le sens de ces poèmes et, à notre avis, les élargit-il. Au reste, n'est-il pas naturel à tout poète d'expliquer les choses qu'il imagine par celles qu'il voit et de confondre sa double vision du monde. Que la poésie prenne vie dans une femme ou qu'une femme devienne une poésie agissante, quoi de plus indifféremment vrai pour certains yeux ?

Une belle dame passa est donc pour nous autant une fiction qu'un fait ; le livre participe à deux ordres de sentiments et de pensées.

Le thème de passion triste autour de la dame qui passe, qui est passée, est développé par M. A. Retté avec une belle distinction et grâce d'images.

Tels vers restent dans la mémoire :

T'offrant des pleurs aux astres dérobés,
Minuit pensif s'agenouille à tes pieds.
La lune est d'argent sous les arbres roses.
Un Dieu mystérieux debout dans l'ombre d'or.

S'il nous fallait rattacher M. Retté à quelqu'un, nous choisirions Gérard de Nerval.

Il y a dans *Une belle dame passa* un vague et un mystère, et quelquefois une lueur que l'auteur des inoubliables sonnets que l'on admire, reconnaîtrait comme dardés à travers son art sur les pages que nous tâchons d'analyser. Et certes serait-il fier d'avoir non point pour disciple mais pour continuateur un poète aussi pénétrant et vrai que M. A. Retté.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les baisers morts, par PAUL VÉROLA ; frontispice de FÉLICIEN ROPS ; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire (éditée sous le patronage de *la Plume*). — *La vie artistique*, deuxième série, par GUSTAVE GEFFROY ; pointe-sèche d'AUGUSTE RODIN ; Paris, E. Dentu. — *Epitome des Doctrines théosophiques*, par W.-Q. JUDGE (traduit par M. A. O.) ; Paris, Bibliothèque de la Renaissance orientale, boulevard Saint-Michel, 30. — *Les Aspirations*, poèmes en prose, par VICTOR REMOUCHAMPS ; Paris, L. Vanier.

TRÈS RUSSE

La nouvelle de M. Jean Lorrain transportée sur la scène par M. Oscar Méténier a gardé de son premier avatar la violence des situations, la brutalité du dénouement, mais l'atmosphère capiteuse qui en déterminait le sens esthétiquement et en fixait la portée s'est quelque peu évaporée. Elle s'est brûlée aux flammes de la rampe, et l'auteur l'a si bien comprise qu'il a cru devoir, dans une conférence préliminaire, restituer à ses personnages leur enveloppe.

C'est le sadisme qui constitue le ressort de *Très russe*. Ce dilettantisme spécial affole la marquise Livitinoff jusqu'à vouloir son amant assassin, et les trois actes, un peu minces, de la pièce n'ont pour objet que d'amener cette situation.

Mauriat, exaspéré par les superexcitantes coquetteries de sa maîtresse d'un soir, pénétre chez elle, la nuit, armé d'un revolver, pour tuer le bellâtre qu'il croit lui être préféré. « Ah ! c'est ainsi que je t'aime, jaloux, ivre de fureur », et la marquise se jette avec véhémence dans ses bras. Mais le bonheur de Mauriat s'écroule aussitôt. Une forme se dessine dans l'ombre. Et malgré les protestations de la marquise, Mauriat croit celle-ci coupable et abat son rival d'un coup de feu.

L'épilogue est violemment dramatique. S'il n'était amené avec trop de précipitation, il terminerait logiquement ce petit drame dans lequel on retrouve la verve de M. Méténier, sa vivacité de réparties et jusqu'à son humour gamin et ses spirituelles méchancetés.

Le souvenir en demeurera néanmoins éphémère. De ces trois actes, il n'y en a vraiment qu'un qui compte. Le deuxième lui sert de préparation et quant au premier, ajouté après coup, il n'a guère d'autre utilité que de nous apprendre l'état-civil et les aventures de l'héroïne, ce qu'un personnage du deuxième acte se charge de nous faire connaître par surcroît.

Très russe a été joué avec beaucoup d'entrain par MM. Marquet, Bertal et par M^{lle} Dalbert, une jolie personne tumultueuse dans les moments de passion et d'une coquetterie suffisamment cruelle dans les autres.

LE SALON DE MONS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le Salon de Mons !.. Eh oui ! un Salon. Une résurrection. Est-ce une résurrection ? Les salons d'antan étaient si peu vivants ! Mais, ma foi, appelons cela une résurrection. Soit.

Comment est-il revenu à la vie, ce Salon ? Oh ! d'une manière un peu inattendue : un vieux fonds de réserve découvert, provenant d'une ancienne société d'encouragement des Beaux-Arts ; une

société reconstituée, le patronage et la protection financière de la ville administrée par un conseil communal jeune, intelligent, vivant, guétant par toutes les lucarnes de l'hôtel de ville les rayons de lumière des esprits.

Et l'idée naquit subitement, chez ces vaillants, d'organiser une exposition des Beaux-Arts. Comme cela, au pied levé, rapidement, faisant un appel pressé à tous les artistes du pays, déléguant des artistes de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, pour s'adjoindre à la Commission de Mons, composée d'artistes et de dilettanti de la ville.

Et les artistes de toutes les villes, comme mus par un même ressort, répondant à cet appel aussi peu préparé que peu officiel d'allure.

Et les envois arrivaient nombreux, de partout : petits tableaux, esquisses, aquarelles, pastels, gravures, sculptures, aucune œuvre encombrante, obstruante, gênante comme dans les grands Salons ; mais des œuvres bonnes, en nombre, l'âme des artistes, les morceaux d'atelier rachetant par leurs qualités d'art, leurs dimensions restreintes.

Toutes les salles du vieux hôtel de ville gothique, bientôt remplies, formaient un très beau cadre à cette exposition.

La municipalité avait elle-même invité les artistes et le monde officiel à cette fête. Une grande fête des arts.

Le ministre des Beaux-Arts, qui ne perd aucune occasion de témoigner sa sollicitude pour les arts, s'est rendu à Mons pour faire l'ouverture de l'exposition. Il fut reçu et harangué par le bourgmestre, M. Henri Sainctelette, en tête du collège échevinal. La réponse du ministre fut encourageante et flatteuse.

En même temps arrivaient en ville, par groupes, des artistes de tous les points du pays, envahissant bientôt le local de l'exposition, où le groupe officiel parcourut toutes les salles.

A l'issue de l'ouverture, bourgmestre, échevins, conseillers, commissaires, s'emparent chacun d'une poignée d'artistes et entraînent les groupes dans la salle des concerts et redoutes où un raout est offert aux exposants et invités. Là, les édiles se multiplient, s'empressent auprès de tous les artistes. Cette réception est agrémentée d'un concert par l'harmonie de la garde civique.

La ville a un air de fête inconnu jusqu'ici. Les artistes sont tout aussi ahuris qu'enchantés de cet accueil. Bon nombre d'entre eux sont retenus à Mons par les mécènes montois et ne regagnent leurs villes que le lendemain soir.

Tout cela se passait samedi dernier, la veille de la kermesse, la veille du *Doudou*.

Dimanche, en visitant l'exposition, nous remarquons déjà sur certains cadres : *vendu*. C'est que si les Montois ont bien reçu leurs invités, ils veulent aussi en conserver le souvenir de première façon. Outre les achats que fera la commission pour la tombola, nombre de conseillers communaux, le bourgmestre notamment, et des amateurs de la ville ne veulent pas laisser se disperser les œuvres exposées sans en retenir quelques-unes, soit pour eux personnellement, soit pour le musée.

Et nous ne serions pas étonné de voir, à ce point de vue, Mons donner un bel exemple à la capitale du pays, dont la dernière exposition triennale est au si piètre résultat financier.

Nous ne pouvons aujourd'hui faire l'examen des œuvres. Nous n'avons voulu que rendre hommage à une ville qui semblait sommeiller, mais qui a tenu à nous montrer qu'elle est capable de faire bien et grand.

L. L.

VENTE DE TABLEAUX

Voici les prix obtenus par les quatre tableaux de Corot, vendus mercredi 17 mai à l'hôtel Drouot, par M^e G. Coulon et M. Vannes :
Le Matin, 9,500 fr. — *Le Soir*, 9,500 fr. — *Le Pont de Norni*, 48,000 fr. — *La Campagne de Rome*, 48,000 fr.
 Total de la vente : 115,000 francs.

INSTANTANÉ

ALEXANDRE CHARPENTIER. — Une figure des jours de barricade. Les yeux violents, la lèvre amère, les traits accentués, sous la barbe aux crins rudes. Des vêtements de hasard, un feutre pointu, se promène ainsi le long des berges de Billancourt, où il habite un immense terrain vague cerné d'usines, et de même déambule à travers la vie, par les expositions d'art ou les représentations de littérature. Né en place Maub', vers 1856, fils et petit-fils d'ouvriers de Paris, commença de s'insurger dès l'Ecole des Beaux-Arts, connut l'extrême pauvreté, vécut des années dans une péniche, l'été à la campagne, l'hiver, s'accrochant au Pont-Royal. Sculpteur, doué d'une rare puissance, s'est imposé par des bas-reliefs comme « les Boulangers ». Aujourd'hui, tâche à faire revivre le goût et la mode des étains, pareils à de la chair grasse et souple, fond, forge, lime, martelle et soude lui-même. L'auteur, aussi, de cinq ou six cents médaillons, et prépare le monument de Charlet. Signe particulier : Se repose en faisant de la musique avec sa fille qui est une violoniste exquise. — S. (*Gil Blas*.)

PETITE CHRONIQUE

C'est demain lundi qu'aura lieu, au Théâtre du Parc, la représentation de *Pelléas et Mélisande* que nous avons annoncée. Elle sera donnée par M. Lugné-Poë et tous les autres créateurs de l'œuvre à Paris.

M. Camille Mauclair, qui fut le promoteur de la représentation à Paris, accompagnera à Bruxelles les artistes de la création.

La mort de M. Firket laisse sans titulaire la place de professeur de la classe d'alto au Conservatoire. Bon nombre de concurrents se présentent, et parmi eux il en est plusieurs que leurs mérites recommandent particulièrement à l'attention du Ministre. Citons spécialement MM. Van Hout, Agniez et Lapon, qui ont chacun leurs partisans.

M. Van Hout est l'un des plus remarquables solistes des Concerts populaires, des concerts du Conservatoire et du Théâtre de la Monnaie, et c'est lui que M. Eugène Ysaye a choisi pour jouer la partie d'alto dans le Quatuor qu'il a formé et qui a affirmé sa supériorité aux concerts des XX, et dans une série d'auditions vraiment triomphale à Paris. Nous ne pensons pas qu'on puisse placer en des mains plus compétentes l'enseignement de l'alto au Conservatoire.

D'autre part, le talent de M. Agniez, professeur de la classe d'ensemble instrumental au Conservatoire, est incontestable, et quant à M. Lapon, chef d'orchestre au Waux-Hall, il remplit consciencieusement depuis plusieurs années les fonctions de moniteur dans la classe de M. Firket, et invoque naturellement ses états de service.

Pour trancher la difficulté, il conviendrait peut-être d'ouvrir un concours. Nul doute que les artistes désireux d'occuper les fonctions importantes de professeur d'alto au Conservatoire se prêtent de bonne grâce à cette épreuve, qui est d'ailleurs de tradition au Conservatoire quand les mérites des divers candidats rendent le choix épineux. C'est à la suite d'un concours qu'ont été désignés,

en ces dernières années, M. Anthoni, professeur de flûte, M. Goeyens, professeur de trompette, M. Eeckhoute, professeur de contrebasse. Et nous pensons qu'on s'est fort bien trouvé de ce mode de procéder.

Le pourfendeur d'accordéons continue à déposer l'indigeste caviar de ses proses dans la *Fédération artistique*.

Pauvre Wallner! Cette critique pédantesque n'aura pas plus le « don » de plaire que la « moujik » que ce Polak, d'ailleurs sympathique, fit exécuter naguère en des concerts oubliés.

M. Wallner traduit parfois — pas trop mal (faisons lui cette modeste réclame) — des auteurs de son pays. Qu'il se contente de ce rôle de dictionnaire! Nous n'avons jamais pris ses autres articles au sérieux et n'avons nulle envie de continuer une polémique avec cette trop didactique âme sœur de Borodine.

C'est mercredi prochain, 7 juin, qu'aura lieu au Waux-Hall le premier festival français sous la direction de M. Eugène Ysaye. En voici le programme :

La Jeunesse d'Hercule, *Marche héroïque*, Saint-Saëns; *L'Artésienne*, Bizet; *Rhapsodie norvégienne*, Lalo; ouverture de *Sigurd*; Reyser; ouverture de *Phèdre*, Massenet; *le Carnaval romain*, Berlioz.

M^{lle} Julia Milcamps chantera le grand air de *Mireille* : « Ah ! ce Vincent... » (Gounod), et *Arioso* de Léo Delibes.

Le second festival sera consacré aux œuvres de la jeune école : Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Pierre de Bréville, Bonheur, Dukas, Debussy, etc.

M. Henri Thiébaud donnera mardi prochain, à 8 heures précises, à la Salle Kevers, rue du Parchemin, 12, une audition de ses œuvres, avec le concours de M^{me} Montbiot, soprano; M^{lle} Jeanne Pisart, pianiste; MM. Léo Devaux, ténor; A. Agniesz, baryton; Henri Merck, violoncelle solo du Théâtre royal de la Monnaie, et d'un chœur de dames.

Une indiscretion théâtrale : le Théâtre de l'Albambra s'ouvrira dans le courant de septembre sous la direction d'un impresario parisien qui y donnera, avec une très grande mise en scène, une féerie inédite à grand spectacle de M. Oscar Méténier, *Merlin l'enchanteur*.

L'ouvrage se compose de cinq actes et de vingt tableaux. Il y aura, paraît-il, un grand nombre de « trucs » nouveaux, réalisés par M. Dickson, de Londres.

Merlin l'enchanteur sera le pendant de *Rabelais* qui fut tant de succès cet hiver à Paris.

Le Conservatoire de Mons donnera le 18 courant un grand concert dans lequel sera exécuté l'oratorio dramatique *Brutus* de son directeur, M. Jean Van den Eeden.

Cette solennité musicale, à laquelle participeront 300 exécutants, aura lieu au théâtre, avec le concours de MM. D. Demest, ténor, et Arthur De Greef, pianiste.

L'Intransigeant de Paris a l'intention d'organiser à ses frais, sur une grande scène parisienne, une représentation de la pièce socialiste *Les Tisserands*, de Gerhart Hauptmann, jouée récemment avec grand succès au Théâtre-Libre.

M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, est en instance pour réaliser ce projet et a soumis le manuscrit de l'œuvre de M. Hauptmann à l'administration des Beaux-arts.

Eh! bien, et Bruxelles? M. Antoine nous a complètement négligés cette année. Il aurait une belle revanche à prendre avec *les Tisserands*.

Rappelons, à ce propos, que ce drame intense a été publié pour la première fois en français dans la *Société Nouvelle*.

Nos lecteurs se rappellent le succès des grands concerts du Casino de Blankenberghe. Grâce à l'initiative de l'excellent chef d'orchestre, M. Jules Goetinck, on a pu y entendre des concerts Wagner, Beethoven, Vincent d'Indy, Peter Benoit, J. Blockx, P. Gilson, etc.

Cette année, l'un des premiers grands concerts sera consacré

au maître français H. Berlioz. On y exécutera *Harold en Italie*, avec M. Van Hout au pupitre d'alto solo. Il y aura aussi, indépendamment d'un concert Vincent d'Indy, une audition consacrée aux jeunes auteurs français. Plusieurs concerts seront réservés aux auteurs belges, allemands, scandinaves, etc.

La saison promet d'être brillante pour M. Goetinck et son excellent orchestre.

Nous tenons à la disposition des intéressés, dans nos bureaux, le programme du concours national ouvert par l'Administration des chemins de fer de l'Etat belge pour un projet d'affiche-réclame illustrée et colorisée destinée à la publicité en faveur de la ligne d'Ostende-Douvres.

Rappelons que des primes de 1,000, 500 et 300 francs seront attribuées aux meilleurs projets. Le dépôt doit être fait avant le 4 juillet à la Direction de l'exploitation, rue Ducale, 6, à Bruxelles.

C'est au sculpteur Alexandre Charpentier que le comité Charlet a confié le soin de glorifier celui que l'on a si justement appelé le Calot du XIX^e siècle. Sur une colonne tronquée, le buste de Charlet s'élève; le visage à cette expression réfléchie, gravement songeuse du fameux portrait qu'il traça de lui-même. Appuyé contre la colonne, un grenadier, debout, dans une pose héroïque et familière à la fois, semble monter la garde, et plus bas un enfant, un de ces enfants que Charlet nous a peints si souvent, sourit au grenadier d'un sourire d'admiration et d'envie. C'est là tout l'art de Charlet, symbolisé en ces deux figures qu'il affectionna tout particulièrement.

Une nouvelle revue, *la Croisade*, paraît à Paris tous les mois.

La Croisade publie dans chaque numéro un dessin et une lithographie (hors texte) de MM. Anquetin, Bernard, Bonnard, Ibels, Valloton, de Toulouse-Lautrec, Séguin, Schwabe, Angrand, Launay, etc.

Principaux collaborateurs : Charles Morice, Schuffenecker, C. Maclair, R. Ranft, E. Bernard, Khnopff, P. Gauguin, Trachsel, P. Signac, M. Cremnitz, J. Launay, M. Thomas, Albert Charpentier, Francis Jourdain, etc.

Bureaux : 47, rue Turbigo. — Abonnements : 10 francs par an.

Une belle vente d'eaux-fortes et de lithographies aura lieu mercredi prochain à l'Hôtel Drouot par le ministère de M^e Delestre assisté de M. Dumont, expert. La collection comprend bon nombre de pièces rares de Bresdin, Bracquemond, Manet, F. Rops, Whistler, etc.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPBRWAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Moyence s/Ilain
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-33

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption. AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai via-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Terrasses et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

PELLÉAS ET MÉLISANDE AU THÉÂTRE DU PARC. — LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS ET LES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES. — EXPOSITION DE LA PRESSE. — DOCUMENTS A CONSERVER. — LA WALKYRIE, par Maurice Kufferath. — LA SCÈNE A FAIRE. *Père et enfant*. — LE FESTIVAL FRANÇAIS. — PETITE CHRONIQUE.

Pelléas et Mélisande

AU THÉÂTRE DU PARC

Certes, la clique doctrinaire, la coterie bourgeoise qui prétend avoir le monopole de l'esprit et de l'art — et qui ne détient que celui de l'argent et de la prébende — s'était rendue au Théâtre du Parc, lundi dernier, avec des intentions sardoniques, de la basse moquerie au pli des lèvres, de la hargne aux dents.

Mais ces amers pommadés du Bel-Air et ces jeunes pète-sec empuantant d'une rageuse aridité les pans de leur livrée de mondains, ont dû ravalier leurs sifflets et rengainer leur goguenardise. La Doctrine était en minorité, comme elle commence à l'être partout, et elle a été mise en déroute par ce public nouveau, enthousiaste et vivant, que l'on rencontre aux manifestations de l'art jeune à Bruxelles.

Car, malgré certains passages mal compris par lui,

le public a été respectueux, généralement, comme il seyait qu'il le fût devant une œuvre aussi profondément belle.

Les épisodes dramatiques l'ont principalement saisi. Telle la scène où Golaud blessé ordonne à Mélisande d'aller chercher la bague perdue au bord de la mer. Telle la scène de jalousie où Golaud traîne sa femme par les cheveux. Telle la scène d'amour au bord de la fontaine, duo enténébré du pressentiment de la mort. L'aveu de Pelléas, passionnément clamé à travers la chevelure de Mélisande penchée à la fenêtre de la tour, ce morceau d'une poésie si haute, débordante d'un amour chaste et fou, a été applaudi avec une unanime énergie.

C'étaient là les côtés les plus *humains* de l'œuvre. Mais le symbole n'en a pas été aussi bien saisi. Notamment la scène où le petit Yniold, après avoir tenté de soulever une pierre, interpelle un berger qui passe. Mais cette pierre lourde, — « plus lourde que moi... plus lourde que tout le monde... plus lourde que tout ce qui est arrivé... Je vois ma balle d'or entre le rocher et cette méchante pierre... que personne ne pourra soulever... plus lourde que toute la maison... on dirait qu'elle a des racines dans la terre... » — cette pierre, c'est la destinée qui se trouve entre nous et la « balle d'or » de nos rêves. Et le berger, n'est-ce pas aussi une figure énigmatique du destin? « Tiens! il n'y a plus de soleil. Ils arrivent, les

petits moutons ; ils arrivent... Il y en a !... Il y en a !... Ils ont peur du noir... Ils se serrent ! Ils se serrent !... Ils ne peuvent presque plus marcher !... Ils pleurent ! ils pleurent ! Et ils vont vite !... Ils vont vite !... Ils sont déjà au grand carrefour. Ah ! Ah ! Ils ne savent plus par où ils doivent aller... Ils ne pleurent plus... Ils attendent. Il y en a qui voudraient prendre à droite... Ils voudraient tous aller à droite... Ils ne peuvent pas !... Le berger leur jette de la terre .. Ah ! Ah ! Ils vont passer par ici... Ils obéissent ! Ils obéissent ! Ils vont passer sous la terrasse... Ils vont passer sous les rochers... Je vais les voir de près... Oh ! Oh ! comme il y en a !... Il y en a !... Toute la route en est pleine... Maintenant ils se taisent tous... Berger ! Berger ! pourquoi ne parlent-ils plus ?... Où vont-ils ? Berger ! Berger ! » Ces moutons qui marchent apeurés dans les ténèbres — c'est la symbolisation de l'humanité des drames de Maeterlinck. Ses personnages aussi vivent dans une nuit, effarés au souffle de la fatalité qui brise chez eux toute volonté et les mène, comme les brebis silencieuses, « au grand carrefour ». Cette scène d'Yniold, supérieurement interprétée par cette très artiste petite fille, M^{lle} Georgette Loyer, est véritablement profonde, — mais, au théâtre, elle a échappé à la compréhension du public, sans doute parce qu'elle sort absolument du cadre habituel qu'on donne aux actes des drames et des tragédies.

Pour bien saisir, d'ailleurs, le théâtre de Maeterlinck (est-ce bien du théâtre ? se disent les Franciscus de Belgique et de France, cherchant toujours si toutes règles qu'on leur a apprises sont bien observées et se manifestent à point), il serait évidemment utile que toute la salle eût subi la préparation nécessaire à la compréhension d'une œuvre aussi subtile et d'une atmosphère spirituelle aussi insolite. Il faut, pour trouver les trésors de ce dramaturge, se hausser à cet état de beau rêve dans lequel ses personnages évoluent avec des gestes de ballades et expriment des sentiments primitifs, d'une naïveté troublante et précieuse, tout cela dans le brouillard hallucinant d'une fatalité étrange qui souffle des coulisses son épouvante morbide et pâle. Ce frisson d'art nouveau n'est pas d'une communication facile, précisément parce qu'il a encore été peu éprouvé, et que toujours le neuf effare l'esprit humain enclui à l'habitude.

Un autre empêchement à ce que le public entrât dans l'esprit de la pièce, d'emblée et complètement, c'étaient ces fréquents entr'actes entre chaque tableau. L'émotion envahissait la salle ; il se faisait de ces silences profonds où l'on entend comme battre le cœur impressionné de la foule, crac ! la toile rouge tombait. Cela désillusionne, cela tracasse ; c'est presque un supplice de Tantale. Il faut s'emballer à nouveau alors qu'on était pris. Et parmi les spectateurs, il en est

nombre dont l'élan est difficile et pénible, et dont l'esprit ne s'échauffe que peu à peu, à la longue. Il faudrait, aux prochaines représentations maeterlinckiennes, supprimer ces entr'actes nuisibles. Pourquoi n'adopter pas un système analogue à celui décrit par Georges Eekhoud en son *Siècle de Shakespeare* ? A l'avant-plan de la scène, un décor qui reste, un décor assez indéterminé, pour que toutes les scènes accessoires ou secondaires puissent s'y jouer sans que cela choque par une anomalie possible entre le décor et ce qui s'y passe. Au fond de la scène, un décor changeant pour les scènes principales, auquel le décor de l'avant-plan servirait pour ainsi dire de cadre. Ainsi, plus d'interruption, plus de heurt, plus de temps galvaudé, et les esprits lancés dans le courant du drame fileraient droit, emportés sans saccade agaçante, sans obstacle éternant.

Quant à l'interprétation ? Délicate, nuancée, habile, absolument artiste. Le ton de rêve pris par les acteurs — leur allure légendaire — c'était bien là ce qu'il fallait à l'interprétation de ce drame de songe. M^{lle} Eugénie Meuris est une actrice de haute valeur. Tout en elle : la voix, le regard, la silhouette un peu frêle contribuaient à en faire une Mélisande au charme pénétrant, à la naïveté poétique. M^{lle} Aubry, dans le rôle de Pelléas, et cette extraordinaire petite M^{lle} Loyer, le petit Yniold au rôle symbolique, ont été excellents. M. Lugné-Poe — un Golaud parfait — et M. Mauclair, qui ont « monté » ce drame, ont fait une tentative curieuse qui a réussi et dont ils peuvent tirer gloire.

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

ET LES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES (1)

Nous avons reçu au sujet de l'article que nous avons publié dans notre dernier numéro l'intéressante communication que voici. Elle nous est envoyée par un artiste qui préfère garder l'anonyme mais qui est en mesure d'être parfaitement renseigné. Aussi pensons-nous que l'opinion qu'il émet a une importance particulière.

Le Gouvernement vient de se décider, comme on le verra dans notre « Petite chronique », à faire construire une baraque pour le prochain Salon sur l'emplacement de l'ancien Palais de Justice. Mais ce n'est encore qu'une mesure provisoire, bien qu'elle constitue un acheminement vers la solution définitive que nous préconisons.

Au sujet des divers partis qu'on pourrait tirer du Palais des fêtes et des ressources qu'il produirait, nous ne sommes pas de l'avis de notre correspondant. Nous pensons notamment qu'il fait erreur en affirmant que les conditions de l'acoustique sont si différentes de celles de la lumière que la musique et la peinture ne peuvent vivre sous le même toit. L'événement a maintes fois démontré le contraire, et spécialement au Salon des XX, dont la

(1) Voir notre dernier numéro.

grande salle de peinture a été reconnue excellente au point de vue de l'acoustique par tous les musiciens qui s'y sont fait entendre. Le projet que nous avons exposé, et qui est somme toute adopté à titre transitoire, nous paraît devoir être maintenu et complété, avec ses chances diverses et son immédiate utilité artistique.

Ceci dit, voici la lettre :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

L'Art Moderne est parfaitement renseigné sur la Société des Beaux-Arts et sur ce que pense le Gouvernement de cette nouvelle société.

En réalité, le Gouvernement ne poursuit qu'un but : celui de se débarrasser de l'obligation qui lui incombe de construire un Palais d'expositions (car n'oublions pas que les artistes ont possédé ce Palais, rue de la Régence, et qu'il leur a été enlevé sans crier gare).

Il offre d'abord le superbe cadeau d'un terrain à l'ancien Palais de Justice à la Ville de Bruxelles qui le refuse, jugeant le cadeau onéreux.

Les ministres s'abouchent avec la Société des Beaux-Arts, puis avec des financiers. Même réponse pour la même raison. On peut être assuré que si l'affaire présentait des probabilités séduisantes pour la spéculation, les financiers l'eussent bien vite empoignée. Voyons s'il y a quelque bénéfice à tirer d'une telle entreprise.

Il est avéré que la plupart des sociétés d'art existant à Bruxelles ne font pas les frais que nécessitent leurs expositions, bien que le Gouvernement leur donne gratuitement le local. Les XX et les Aquarellistes font seuls exception.

Imposer une location serait évidemment vouloir la disparition de toutes ces sociétés.

La Société des Beaux-Arts, comprenant qu'elle n'a de raison d'exister que si elle défend les intérêts généraux et non les intérêts étroits de ses membres artistes, a pris la résolution de défendre auprès du Gouvernement toutes les sociétés existantes, car, ainsi que le dit fort bien *L'Art Moderne* : « Il faut que les groupes particuliers d'exposants soient certains de retrouver les avantages matériels que leur assure le régime actuel. » Mais voilà le plus grand revenu espéré pour le Palais qui disparaît.

Voyons maintenant les autres revenus. Est-il possible de construire un Palais servant en même temps aux expositions d'art et aux concerts ?

M. Gevaert, dont l'autorité et l'expérience sont si considérables en cette matière, affirme que les nécessités d'acoustique sont à l'encontre de celles de la lumière exigée pour les tableaux, qui réclament les grandes verrières.

La complication d'un théâtre est encore moins pratique.

Restent les conférences. — Peu ou pas de rapport.

Enfin les fêtes. Le Gouvernement s'oppose formellement à ce que le Palais serve à des solennités autres que des solennités artistiques. Donc pas de bals : rien de Bruxelles-Attractions. Quelles seront donc les sources de revenus ?

A mon avis, la question se réduit à ceci : La Belgique peut-elle se désintéresser des grandes luttes artistiques internationales ? Etant donné son passé, ne doit-elle pas tenter de faire pour Bruxelles ce que Munich a fait pour l'Allemagne ? Le Gouvernement n'a-t-il pas le devoir de faire tous ses efforts pour que la réputation artistique belge soit maintenue dans sa plus haute expression ?

Je crois que la réponse n'est pas douteuse et que tous jugeront qu'il doit y avoir à Bruxelles un local répondant aux exigences modernes des expositions.

C'est là une des seules façons qui soient données au Gouvernement d'encourager réellement le mouvement artistique.

Dans ce cas, la seule solution possible est celle-ci : Le Gouvernement donne à une société le terrain et une annuité représentant 2 1/2 p. c. du capital nécessaire à la construction du Palais d'Exposition et à son aménagement.

La société aura l'obligation de donner son local GRATUITEMENT aux sociétés et artistes qui voudront y exposer. Elle supportera tous les frais de ces expositions et percevra les entrées.

Le dividende distribué aux actionnaires de la société ne pourra dépasser 5 p. c. S'il dépasse ce chiffre, il sera diminué d'autant à l'annuité que le Gouvernement devrait donner l'an suivant à la société.

Je suis persuadé que sur cette base on trouverait immédiatement le capital nécessaire pour donner à la Belgique et aux artistes le Palais qu'ils réclament depuis si longtemps.

Que le Gouvernement et la Société laissent de côté l'un les habiletés administratives, et l'autre les intérêts marchands. Qu'ils aillent droit au but et disent nettement ce qu'ils croient possible. Il est grand temps de prendre des résolutions, sans quoi nous arriverons en 1896, comme nous sommes arrivés en 1893, dans cette incertitude bizarre qui fait que l'on ignore encore où et quand l'Exposition aura lieu.

Et Bruxelles, mis dans une situation artistique inférieure aux capitales européennes, Bruxelles qui a perdu son marché international, verra, ses artistes étant devenus besoigneux, sa production d'œuvres d'art décliner et disparaître.

UN ABONNÉ DE *L'Art Moderne*.

Voici, à propos des Salons officiels, l'opinion — radicale, celle-ci — de la *Paix* :

« On nous apprend que chaque exposition triennale de beaux-arts à Bruxelles coûte au gouvernement cent et des mille francs, — et que des économistes sévères voudraient supprimer cette dépense, dût le Salon ne pas s'ouvrir ou être laissé à charge d'une entreprise privée, comme on le voit dans d'autres villes. Ces juges, peut-être trop sévères, ont pour principal argument la médiocrité croissante des œuvres exhibées sous un patronage officiel trop coûteux et le danger social d'induire en travaux artistiques tant de faiseurs de croûtes qui gagneraient mieux leur pain dans la boulangerie. Il ne s'en faut guère que cet avis ne soit le nôtre pour ces motifs et quelques analogues. Il ne sied pas aux gouvernements de gouverner les arts, les sciences, l'enseignement ; ils ne réussissent nulle part dans cette tâche inconnue de nos pères, qui n'en ont pas moins produit, en pleine liberté, des œuvres supérieures non encore égalées sous notre régime budgétaire. »

EXPOSITION DE LA PRESSE

Dans les salles du Musée réservées aux expositions des Cercles d'artistes, une exhibition curieuse dont il n'a guère été parlé, bien qu'elle présente de l'intérêt : l'Exposition internationale de la Presse ancienne et moderne. Quelques collectionneurs (car il y a des collectionneurs de journaux comme des collectionneurs de timbres-poste ou de monnaies) en ont eu l'idée, et cette collection

de collectionneurs a aussitôt réuni assez de journaux pour en tapisser des surfaces indéfinies. Il y en a tant et tant qu'il a fallu prendre tous les locaux disponibles; jusqu'aux petites salles lointaines, inconnues du public, les petites salles que le Musée encombre de son trop plein, de ses cadres, de ses tableaux invalides, et qu'on dérobe habituellement aux expositions particulières.

Décrire l'exposition de la Presse? Il n'y faut pas songer. Ce qu'il importe de louer, c'est le goût et l'ordre qui ont présidé à son installation. Dans un décor joliment peint par M. Paul Delliez, les journaux, les milliers de journaux s'alignent en bataille, retenus aux murailles par un ingénieux appareil de rubans, répartis par nationalités et aussi par spécialités. A la cimaise, interminablement, sont rangés les journaux illustrés, les caricatures. Dans des vitrines, les annuaires, les revues, les ouvrages curieux sur la Presse, les collections embrassant une période de telle ou telle feuille périodique (on sait que les collectionneurs se contentent généralement d'un numéro de chaque journal, et c'est déjà assez encombrant comme cela!) Il y a aussi des affiches, mais en petit nombre, et l'on eût pu, à cet égard, trouver mieux et davantage.

Dans une salle spéciale, la presse ancienne, de vénérables périodiques datant d'époques reculées. Le plus ancien journal exposé est un numéro des *Nieuwe Tijdinghen* d'Anvers, portant la date du 13 novembre 1619. Il y a aussi la *Gazette de la place Maubert* ou *Suite de la Gazette des Halles touchant les affaires du temps*, 1649. Les transformations successives du *Times*, qui n'avait, en 1793, qu'un format minuscule, montrent d'une façon saisissante l'importance croissante du journalisme, actuellement tellement subdivisé qu'on fonde des organes spéciaux pour toutes choses. Parmi les plus curieux, l'Exposition de la presse montre environ 300 journaux philatéliques, c'est-à-dire consacrés exclusivement au timbre-poste, 150 journaux maçonniques, 40 journaux sténographiques, 20 journaux volapükistes, des journaux vélocipédiques, gastronomiques, d'horlogerie, etc. Il y a aussi des journaux en relief pour les aveugles, etc.

Une série de feuilles aux titres baroques fait la joie des collectionneurs.

Citons : *Le Lapin*, journal de « ces dames »; le *Cochon*, journal des gens sales (rédacteur en chef : D. Goutant); le *Cadavre*, journal amusant, organe des familles et des amphithéâtres; la *Vilange révolutionnaire*; le *Journal des cocus avec la liste officielle de tous ceux qui le seront*, ce dernier naturellement imprimé sur papier canari. Toutes les cocasseries y passent. Voici le *Journal des amoureux* (rédacteur en chef : Cupidon), le *Journal des curés*, dirigé par O. Rapronobis, celui des *Poivrots*, par G. Monplumet, des *Cocottes*, par Nini Pattenlair, des *Cornards* (Lecocu), des *Nouveaux Mariés* (Cœurveinard), des *Militaires et des bonnes d'enfants*, etc., etc.

La province de Liège (pour la Belgique, on a classé les gazettes par provinces, tant le nombre en est grand) a donné à elle seule naissance à ces feuilles facétieuses, parmi cent autres : *La Petite Puce*, journal satirique; *la Bougie*; *le Spirou*; *le Clyseopompe*, organe des *Pays-Bus*.

On demeure vraiment stupéfait, en parcourant cette curieuse exhibition, du nombre prodigieux de journaux qui inondent le globe, depuis la plus modeste feuille de chou d'un village ignoré jusqu'aux chefs-d'œuvre de typographie, aux grands périodiques qui distribuent chaque jour la matière d'un gros volume.

Et dans cette débauche de papier noirci, la Belgique, détail peu connu, occupe l'un des premiers rangs. Un diagramme dressé en 1880 indique l'importance relative de la Presse dans tous les pays de la terre, calculée proportionnellement au nombre des habitants. C'est la Nouvelle-Zélande qui l'emporte; l'Angleterre occupe le second rang. Puis viennent l'Écosse, la Belgique et les États-Unis, avant la France, l'Allemagne, la Suisse et les Pays-Bas.

Pour des raisons demeurées obscures, en ce pays de journalisme à outrance, la Presse a laissé passer presque inaperçue l'attachante exposition qui lui est consacrée, et dont l'installation a imposé aux organisateurs un patient travail et des efforts dont on ne paraît nullement leur tenir compte.

DOCUMENTS A CONSERVER

On lit dans un quotidien, à propos de la représentation de *Pelléus et Mélisande* :

« Qu'on réunisse par l'imagination les dix-huit tronçons de la pièce, et tous les caractères apparaîtront veules, falots, inconsistants. Golaud est même si pitoyable qu'il en devient presque comique.

« On a parlé de Shakespeare... Est-il besoin de dire que les personnages de Maeterlinck ne ressemblent pas plus aux héros shakespeariens que de petits soldats de plomb à Napoléon? Ne comparons pas ce turlututu rachitique au tonnerre des grandes orgues. »

Vous vous direz, lecteur : Ceci est extrait de la doctrinaire et phthisique *Liberté*. Pas du tout, c'est lu dans la progressiste *Réforme*, la même qui lors de l'apparition des *Serres chaudes* et de la *Princesse Maleine*, appelait Maeterlinck : « Ce gaillard avide de réclame. » La signature est pseudonymique et le gaillard fait bien. Mais si la politique de la *Réforme* ressemble à son esthétique, *bône Deus* ! quel turlututu !!!

Voici, dans le même goût, la conclusion de l'article de M. Edmond Cattier dans la *Gazette* :

« Moi, ça me rappelle une demoiselle de comptoir que j'ai connue en mon jeune temps. Il y avait un Allemand qui venait tous les soirs la contempler; et puis, en allant lui payer sa consommation, il lui parlait *vergiss mein nicht*, *lieder* et petits oiseaux. Elle n'avait rien osé dire, pendant tout un temps... Mais voilà qu'un soir, elle sort de son assiette, et qu'elle lui crie, sans préparation :

— S... nom de D..., comme vous m'embêtez !

Eh bien ! Il n'a plus jamais recommencé !

Sous toutes réserves, bien entendu ! »

M. Maeterlinck voudra bien se rappeler que le signataire de ces lignes s'est classé dans l'opinion publique en appelant les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* « un plat vaudeville ».

En revanche, *l'Indépendance*, dont la critique n'a pas trop recliné au drame de Maeterlinck (il est vrai que M. G. Harry, rédacteur en chef, est un admirateur déterminé du poète gantois, dont il a traduit certaines œuvres), *l'Indépendance* reproduit une intéressante lettre adressée à M. Jules Lemaitre à propos de son feuilleton sur *Pelléus et Mélisande*. On ne pourrait mieux dire, ni

rappeler avec plus de modération et de courtoisie un critique trop spirituel au respect de l'artiste.

« Votre feuilleton m'a déplu... Vous vous êtes amusé à des plaisanteries trop faciles..., etc., etc. Vis-à-vis de l'artiste qui a cherché, en toute loyauté d'esprit, un moyen d'accroître et de renforcer, par une atmosphère correspondante, l'émotion du drame, une autre attitude s'imposait...

L'idée de Maeterlinck, n'est-ce pas un peu de matérialiser au théâtre l'analogie et la métaphore? Or, la métaphore constitue à elle seule, vous le savez, une large part de la poésie. Elle est venue au monde le jour où un homme a regardé à la fois une rose et une femme, la mer et les yeux, un roseau et une vierge. C'est elle qui a tenté de saisir, dans l'universalité des choses, les familles de signes. Avoir essayé, en élargissant son domaine, d'accroître son impression sur notre âme n'est pas d'un esprit ordinaire et de telles recherches ne sauraient vous être indifférentes. Savez-vous ce que j'admire le plus dans Maeterlinck, ce qui me touche dans tous les cas par dessus tout, ce qui est bien à lui? C'est la faculté de retrouver au fond de lui, avec une acuité singulière, ces premières visions de la vie qui ont affecté nos sens d'enfant de si fortes impressions. Rappelez-vous « le Boucher », par exemple; ce mot ne dégagait-il pas quelque horreur, très justifiée d'ailleurs, à vos yeux de huit ans? Le troupeau qui s'en va le soir à l'abattoir ne vous hantait-il pas la nuit? Et la sensation des vieilles femmes toutes noires que chacun de nous a connues, et l'adoration de l'agneau, des petites bêtes douces à toucher, et l'effroi dégagé par certains pauvres, et l'immense inconnu des gens qui s'en vont en un long voyage... Tout cela qui a remué nos premières fibres, qu'on retrouve d'ailleurs, comme vous l'avez dit très justement, dans les chansons populaires, tout cela, n'est-ce donc rien? Et le poète qui en a tiré des motifs touchants jusqu'à l'aigu ou saisissants jusqu'à la peur, ne méritait-il pas d'être traité autrement qu'avec une ironie fort peu tempérée?... »

LA WALKYRIE

par MAURICE KUFFERATH. Paris, Fischbacher. Bruxelles, Schott.

Les Allemands ont beaucoup ergoté sur Wagner, mais on dirait que Wagner résume trop bien ce qu'ils ont de plus personnel pour qu'ils puissent l'analyser clairement. Ils en parlent comme parlerait d'un groseillier un enfant qui aurait le nez dedans. Pour les Français, ils sont trop loin du groseillier et tout en l'admirant ils n'en comprennent exactement aucune des trois dimensions. C'est surtout la profondeur qui leur échappe; ce qu'ils en saisissent, ils l'additionnent maladroitement... ou le soustraient à la largeur ou à la hauteur.

Je crois qu'il se trouve quelquefois chez les Belges un œil placé à la bonne distance pour apprécier les groseilliers voisins. Et certes, si cet œil existe quelque part pour juger Wagner, c'est chez nous et il est logé dans le crâne de M. Maurice Kufferath.

Il a tout ce qu'il faut pour voir clair, l'œil de ce Latin qui a gardé quelques bons souvenirs de ses ancêtres teutons.

Quelquefois ce dit œil permet au nez qu'il domine de chausser les lunettes bleues d'une prudence et d'une retenue trop répandues dans l'air ambiant. Mais ça ne dure qu'un éclair. Les yeux reparaisent vite luisants, vivants et suffisamment profonds pour juger Wagner, assez profonds certes pour se passer de la protection des lunettes bleues.

Personne ni en Allemagne ni en France n'a jusqu'ici aidé à comprendre le colosse Wagner comme Kufferath. Les documents, les recherches historiques dans lesquelles il a essayé de suivre pas à pas l'invention du poète y sont pour beaucoup.

Mais pour faire ces recherches il fallait d'abord avoir la conviction d'une synthèse à découvrir, à indiquer tout au moins. Il avait cette conviction, il nous la communique et il fait ainsi grimper jusqu'à une haute place de notre cerveau, la notion jusque-là obscure de l'art de Wagner.

Par ces vers de Verlaine qui ouvrent la brochure consacrée à *la Walkyrie* :

Voici le malheur
Dans sa plénitude

il nous conduit au cœur du sujet.

Nous sommes au moment où la femme, synthétisant l'amour et la pitié, vient bouleverser le vieil ordre du monde en y introduisant un élément nouveau.

La lutte de l'ancien cadre trop étroit contre la poussée nouvelle et la victoire momentanée des choses du passé sur la force de l'avenir, voilà le drame que nous sentons tous obscurément dans *la Walkyrie* et que M. Kufferath nous fait comprendre, qu'il fait se détacher en caractères clairs.

Comme elle reconforte, cette vision intellectuelle d'un sentiment toujours plus affirmatif et grandissant, cette vision d'une forme qui détruira le passé et pour laquelle toute souffrance n'est qu'une consécration !!

Qu'il fait bon, à un moment où l'humanité s'apprête à traverser une heure de victoire et où notre propre lutte est plus acharnée, qu'il fait bon retrouver au fond de l'âme des vieux Aryens l'angoisse des choses qui nous bouleversent et dont leurs mythes trahissent l'inquiétude et la souffrance! Qu'il fait bon se découvrir leurs fils quand on va pouvoir leur crier à travers les siècles : Pères, vos enfants ont l'espoir prochain de vous venger!

M. Kufferath est le premier qui aura esquissé dans toute son ampleur le bilan de ce que la masse doit à Wagner, car le travail qu'il a fait, les recherches positives auxquelles il s'est livré sont autant d'yeux ouverts sur la profondeur de l'œuvre du dramaturge. Petit à petit, diminués, discutés, dispersés par de menus écrivains et journalistes, ces grands faits viendront échouer par bribes aux pieds des derniers venus; ces affirmations fortes et claires entreront par tous les canaux vides et assoiffés du snobisme, de la sentimentalité, de la vaine spéculation de l'esprit, tout autant que par ceux d'une saine ignorance, jusqu'à la moelle des prochaines générations. Je vois d'ici le naïf étonnement de ces moutards devant l'incompréhension actuelle.

LA SCÈNE A FAIRE

PÈRE ET ENFANT

L'atelier de M. Francisque Sarcey. Des bahuts de chêne vitrés cachent les pans de mur. C'est là que sont enfermés tous les articles que le Maître a écrits depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Table-bureau en bois clair, comme on en voit chez les juges d'instruction. Cheminée à la prussienne, bec de gaz administratif. Dans la pénombre, relégué à cause de l'usure, le canapé légendaire sur lequel vinrent succomber tant de jeunes vocations. M. Sarcey a congédié son secrétaire et fait venir son fils aîné, qui, comme on le sait, termine ses études au Lycée de Versailles.

M. SARCEY, *grave*. — Eh bien? Eh bien, mon fils?

LE JEUNE SARCEY. — Eh bien?... Tu répètes les mots, voilà que tu te Mæterlinguises!

M. SARCEY. — Mon enfant, je ne suis pas un vieux pontife, tu le sais. J'ai souvent écrit qu'un père devait être l'ami, le camarade même de son fils : c'est au fils à ne pas prendre avec son père le son de la camaraderie. Tu m'as fait tantôt beaucoup de peine. Tu as applaudi d'une façon tout à fait indécente aux Bouffes. Aux observations très douces que j'ai cru devoir te faire, tu as répondu avec une vivacité qui frisait l'impertinence.

LE JEUNE SARCEY. — Ta tenue au théâtre m'avait dégoûté!

M. SARCEY, avec colère. — Encore! Ce n'est pas assez d'avoir attristé le dîner par ton enthousiasme pour ces billevesées, tu persistes à trouver ça bien, à faire chorus avec un tas de gommeux imbeciles...

LE JEUNE SARCEY, conciliant. — Voyons, papa, ne t'emballe pas! Le parti pris n'est plus de ton âge, réfléchis un peu, et tu conviendras que dans *Pelléas et Mélisande* il y a du génie.

M. SARCEY. — Du génie! Mais tu es fou, fou à lier!... ou plutôt tu es ignorant comme une carpe...

LE JEUNE SARCEY. — C'est beau comme de l'Eschyle!

M. SARCEY. — Ah!

LE JEUNE SARCEY. — Oui, mon vieux, beau comme de l'Eschyle! La même fatalité qui plane sur les événements, la même grandeur, la même poésie!...

M. SARCEY, frappant du poing sur la table. — Vas-tu te taire, gredin!

LE JEUNE SARCEY. — Je veux bien me taire... Seulement, je me réserve le droit de t'éreinter dans le *Potache*, si ton... *Dimanche* est par trop ridicule...

SARCEY. — Mon *Dimanche*!... Oh! mon *Dimanche* sera bien simple. Je ne discuterai pas la pièce : je dirai simplement qu'elle ne ferait pas d'argent... C'est la seule critique qui porte.

LE JEUNE SARCEY. — Oui, c'est ton truc quand tu ne comprends pas.

M. SARCEY. — Mais as-tu compris, toi?

LE JEUNE SARCEY. — Parfaitement... J'ai même été empoigné!

M. SARCEY. — Empoigné? Mais par quoi donc?

LE JEUNE SARCEY. — ... Par l'émotion humaine qui se dégageait de tous ces personnages, de ce mari jaloux et doux, de la passion inconsciente des deux amants!... Ah! on voit bien que tu n'as jamais aimé!

M. SARCEY. — Qu'est-ce que tu dis?

LE JEUNE SARCEY. — Je dis que si tu t'étais promené dans le parc de Versailles, le soir, avec une femme se penchant mollement à ton bras.

M. SARCEY, outré. — Ah! c'est comme cela qu'on vous surveille au collège!

LE JEUNE SARCEY. — Si tu avais été l'amant d'une femme mariée et d'imagination, tu ne te serais pas étonné qu'une suprême volupté fasse s'éteindre deux amants surpris!...

M. SARCEY. — Allons donc! devant un poignard ou revolver, on ne songe pas à la bagatelle!

LE JEUNE SARCEY. — Les bourgeois peut-être!... Mais pour les poètes, le danger de l'adultère est un aphrodisiaque exquis.

M. SARCEY. — Tu bafouilles! Il est monstrueux à ton âge d'oser parler ainsi. As-tu regardé autour de toi pendant la représentation? Quelle était l'attitude des hommes d'expérience, des hommes qui ont vécu? M'as-tu vu applaudir, moi qui connais la vie?

LE JEUNE SARCEY. — Ah! oui, tu m'as l'air de la connaître!

M. SARCEY, jetant un regard vers le canapé. — Il y a des

choses dont un galant homme ne parle pas... Mais en vérité, pour un fils fin-de-siècle, tu m'as l'air d'ignorer, bien volontairement, la réputation de ton père...

LE JEUNE SARCEY. — Ah! oui... ton fameux canapé!... Mais avec qui donc trompais-tu maman?

M. SARCEY. — Je ne te permets pas...

LE JEUNE SARCEY. — Avec des ouvreuses!

M. SARCEY. — Toutes les gloires...

LE JEUNE SARCEY. — Quand elles étaient encore filles de concierges!... Tu es incapable d'un sentiment... Ce n'est pas ta faute...

M. SARCEY. — Ce n'est pas au fils à juger son père... Mais je n'étais pas seul dans la salle... Il y avait d'autres critiques... Pessard?

LE JEUNE SARCEY, se tordant. — Oh! oh! Pessard! lui non plus ce n'est pas sa faute! A son âge...

M. SARCEY. — Et Jules Lemaitre?

LE JEUNE SARCEY. — Il est jeune, celui-là, mais si pâle. Et puis, tu sais bien qu'il n'a rien d'entier, pas même le cœur...

M. SARCEY. — Soit. Mais Bauer, c'est bien un jeune, lui...

LE JEUNE SARCEY. — Oui, la jeunesse est son gagne-pain... mais il lui était bien difficile d'applaudir une invention de Mirbeau, après les articles échangés, tu comprends...

M. SARCEY, hors de lui. — Va te coucher, je sens que je t'étranglerais... Et puis, j'ai à travailler.

LE JEUNE SARCEY. — Travaille! travaille... je réverai sur ton canapé!...

(Le jeune Sarcey va s'étendre sur le canapé paternel, les yeux mi-clos, fume une cigarette. Le prince de la critique assujettit ses lunettes, prend sa plume de la main droite, se récurve le nez de la gauche, et commence son admirable feuilleton de dimanche prochain.)

M. SARCEY. — Voyons, début simple...

(Il écrit):

... *Décidément, il n'y a plus d'enfants.*

FRANCIQUE LAHARPE. (*Gil Blas*.)

LE FESTIVAL FRANÇAIS

M. Eugène Ysaye a fait, mercredi dernier, ses débuts de chef d'orchestre. Ses débuts « officiels » s'entend, car on l'a vu diriger déjà, au Conservatoire, avec une compétence et une autorité qui ont été très remarquées, l'orchestre destiné à accompagner le concerto de Saint-Saëns exécuté par un de ses élèves au concours de violon.

Le succès du nouveau chef a été très grand. Sous sa direction ferme et souple, l'exécution des divers morceaux composant le premier festival français a été excellente. On se serait cru dans une salle de concerts, et non dans un jardin public, tant les musiciens ont mis de soins, de nuances, d'esprit artistique dans leur interprétation. Citons particulièrement la suite tirée de *L'Arlésienne* de Bizet et la *Jeunesse d'Hercule*, le poème symphonique de Saint-Saëns, qui ont reçu l'un et l'autre une exécution irréprochable.

M. Ysaye a prouvé, d'emblée, que chez lui le chef d'orchestre est à la hauteur du virtuose, ce qui ne nous a nullement surpris.

Comme solistes, MM. Kuhn et Guidé se sont fait spécialement remarquer.

Enfin, le public exceptionnellement nombreux qui remplissait le Waux-Hall a fait un gros succès à M^{lle} Milcamp, qui a chanté d'une voix charmante un air de *Mireille* et l'*Arioso* de Delibes.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement vient d'agréer le projet de baraquement qui lui a été présenté par M. de Saint-Cyr pour y organiser le prochain Salon des Beaux-Arts.

La dépense, qui sera de 65,000 francs, comme nous l'avons dit, sera supportée par les Ministères de l'Agriculture et de l'Intérieur.

Ce sera un véritable palais de fêtes qui sera construit, un palais de fêtes provisoire, mais qui deviendra définitif s'il réunit les conditions nécessaires. La salle de peinture aura 650 mètres de rampe. Les deux salles de sculpture réuniront une superficie de 920 mètres carrés. Il y aura en outre un buffet-restaurant, un fumoir, un vestiaire, diverses dépendances, etc. Cette installation provisoire restera pendant sept mois à la disposition du Gouvernement, qui pourra ainsi, après la clôture du Salon, l'utiliser en vue d'essais à faire pour les diverses destinations qu'aurait éventuellement la construction définitive.

En présence du très grand succès obtenu mercredi par le festival de musique française contemporaine, la direction du Waux-Hall, d'accord avec M. Eugène Ysaye, a décidé de donner ce soir, dimanche, une seconde audition de ce programme extraordinaire.

Le *Moniteur* publie un arrêté de promotions et de nominations dans l'ordre de Léopold de plusieurs compositeurs et professeurs de musique.

Sont promus au grade d'officier :

MM. Colyns, J.-B., professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; Vereken, Th., professeur au Conservatoire royal de musique de Liège.

Sont nommés chevaliers :

MM. Bergmans, C., vice-président de la Commission de surveillance du Conservatoire royal de musique de Gand; Bloecx, Jean, professeur à l'École de musique d'Anvers; Callaerts, Jos., professeur à l'École de musique d'Anvers; Cornélis, Alex., professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; de Noidans, P., membre de la Commission administrative du Conservatoire royal de musique de Liège; Ghymers, J., professeur au Conservatoire royal de musique de Liège; Huberti, G., professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; Kefer, L., directeur de l'École de musique de Verviers; Lorey, Cl., professeur d'orgue à l'École de musique religieuse de Paris; Massart, Joseph, professeur au Conservatoire royal de musique de Liège; Merck, L., professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; Steenebruggen, Alph., ancien professeur au Conservatoire de Strasbourg; Stiénon du Pré, A., président de la Société de musique de Tournai; Thomson, César, professeur au Conservatoire royal de musique de Liège; Vandenhuevel-Duprez, F., compositeur et professeur de chant à Paris; Van Maldeghem, R., musicologue à Bruxelles; Van Reysschoot, Dés., compositeur et organiste à Gand.

Comme nous le faisons pressentir, le Ministre de l'Intérieur s'est décidé à mettre au concours la place de professeur d'alto au Conservatoire de Bruxelles, qui fait, on le sait, l'objet de nombreuses compétitions.

On lit dans le *Gil Blas* :

« Le *Gil Blas illustré*, dans son numéro du 19 février, reproduisait un conte vraiment terrible et beau de Camille Lemonnier, intitulé : *L'Homme qui tue les femmes*. Ce conte avait paru une première fois ici même il y a quatre ans. Depuis, l'écrivain l'avait fait paraître dans un livre de nouvelles : *Dames de volupté*.

« Le Parquet de Bruxelles ayant trouvé cette publication délicate, le juge d'instruction et la chambre du conseil furent unanimes à se prononcer pour le non-lieu.

« Le Procureur général alors interjeta appel et obtint le renvoi aux assises.

« Camille Lemonnier poursuivi dans son pays de naissance, où il est considéré comme le chef respecté et incontesté de la littérature, c'est un comble !

« Le Parquet, dans l'œuvre considérable du maître, n'a trouvé

qu'un conte à reprendre et, dans ce conte, deux ou trois lignes. Mais aussi pourquoi Camille Lemonnier écrivit-il ce livre terrible : *La Fin des Bourgeois*, où toute la Belgique doctrinaire fut étalée dans son cynisme. »

Le gouvernement français, qui avait déjà acquis trois œuvres de Constantin Meunier pour le Musée du Luxembourg, vient de lui acheter le bas-relief en bronze intitulé *Les Puddleurs au four* qui figure actuellement au Salon du Champ-de-Mars.

Les œuvres déjà placées au Musée sont : le *Marteleur*, le *Débardeur* et la *Glèbe*.

La France du 20 mai 1893, dans son compte rendu du Salon du Champ-de-Mars, publie ce qui suit : « Le groupe de M. Van der Stappen, « Les Bâisseurs de villes », est réellement une œuvre de maître. Le sujet, tout nouveau, était d'une conception difficile et l'artiste l'a rendu avec une science du modelé parfaite, une grande simplicité, une largeur de pensée, une puissance et un sentiment artistiques qui nous ont laissé une vive impression. » — La presse française est, au surplus, particulièrement élogieuse pour Van der Stappen, Meunier et H. De Groux. Comme de coutume, ils sont infiniment plus loués à l'étranger qu'en Belgique. Notre pays est connu pour son sans-gêne à l'égard des hommes qui l'illustrent.

Nous ferons connaître, aussitôt que l'espace nous le permettra, le magnifique article consacré par M. Octave Mirbeau à Meunier. Voici son appréciation d'Henry De Groux :

« J'ai gardé pour la fin les deux toiles de M. Henry De Groux qui sont peut-être ce qu'il y a de meilleur au Salon.

Sous son apparente naïveté de primitif, M. Henry De Groux est un peintre consommé; il est merveilleusement habile au jeu des couleurs. Ses toiles ont l'aspect d'objets précieux, de matière luxueuse, que doivent avant tout montrer les œuvres d'art. Il y a en lui un mélange de tapissier persan et d'imagier gothique, avec tout d'un coup des accentuations à la Rembrandt. Ses toiles sont méticuleusement composées au point de vue de la couleur, c'est la couleur qui le mène et le dirige. Dans son apparent désordre, il est minutieusement logique, et son imagination, qui est vive; qui est débordante de verve, ne va que juste où la couleur lui dit d'aller. Son *Moïse sauvé des eaux*, ainsi que ses *Bohémiens* sont de purs chefs-d'œuvre de coloriste. La joie de ces deux toiles éclate en sonorités superbes.

C'était bien la peine de s'être montré l'année dernière envers un tel peintre d'une impolitesse inexcusable. Il est vrai que cette année on a relégué ses tableaux dans une inaccessible salle où nul peut-être ne les verra. »

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhénanie)
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres **Orgues-Harmoniums « ESTEY »**

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

160

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ARTISTIC WALL PAPERS. — UNE AME PRINCESSE, par Pol DEMADE.
— LE FUTUR. PALAIS DES BEAUX-ARTS. — NOS ARTISTES JUGÉS A
L'ÉTRANGER. Constantin Meunier. — LE SALON DE MONS. — PETITE
CHRONIQUE.

Artistic wall papers.

En prévision de ce que, chez nous, les gens qui ont de quoi se loger sous des toits, évoluent, un jour, vers un état de perfection qui les éloignerait sensiblement de l'état en lequel une complaisance — qui a sa plus belle part dans la haine qu'ils nourrissent contre toute intellectualité, et ce, à peu de frais, sans quoi elle serait morte de faim comme tout ce qui doit attendre la nutrition de leur générosité — les maintient, nous comptons signaler les récentes applications — et celles à venir — de l'art à l'ameublement.

En somme, ce n'est pas d'une naïveté par trop risible ni d'espérance par trop indurée de croire que le règne de l'abomination finira un jour. Il faudrait simplement pour cela qu'un esprit aussi mathématique que celui de ceux qui ont dégagé de leur gangue mystérieuse les lois de l'hérédité et de l'atavisme formulât scientifiquement les effrayants ravages moraux qu'a suscités, en nous, l'influence — depuis l'existence intra-utérine — de

demeures où l'on tord couramment au goût le cou dans tous les coins,

Le patriarche Jacob — entre autres astuces dont le flair est à sa race comme celui des truffes aux porcs — avait découvert qu'en plaçant, au moment où elles entraient en chaleur, dans les auges et abreuvoirs des brebis, dont les produits uniformément blancs seuls constituaient la part de son serviteur Laban, des verges pelées de peuplier, de coudrier et de châtaignier, elles faisaient des brebis marquetées, picotées et tachetées. Peut-on nier que la sainte et douloureuse œuvre de maternité qui nous jeta au monde n'ait été influencée par les objets qui se rapprochent bien plus encore *alors* de la Mère, à cause d'une vie plus claustrale. Ils infiltrèrent traitreusement leur poison par les yeux, particulièrement vagues — *alors* — et réceptifs et comme perdus; en quête de suggestion et de volontés, n'importe d'où qu'elles viennent. Et rien ne la défend contre ces infiltrations mauvaises; les choses se font insidieuses et prévenantes au point de lui offrir — d'aucunes — un point d'appui en sa marche prudente, excessivement. Et ses regards, qui pendant l'accomplissement de la tâche glorieuse rôdent sur tout ce qui l'entoure, comme pour doter l'enfant de tout ce qu'ils auront distillé, ne ramènent à la ruche que l'extrait du laid, du trivial, et quand vient à la lumière l'enfant, le germe est en lui de toutes les abominations.

Cet empoisonnement explique qu'un enfant qui a dix ans n'ait pas fini de briser impitoyablement tout ce qui l'entoure et les rares ravages qu'ils consentent encore à opérer se pourraient expliquer par la présence — quand même — en eux, d'une infinitésimale parcelle du sens que les ancêtres avaient de la beauté.

Que si l'on prend si grand soin d'un développement physique selon la norme du fruit de ses entrailles, que n'aurait-on cure d'un développement régulier moral? Et pourquoi, étendant les précautionneuses conditions, en vue d'une réalisation parfaite d'un corps, ne cherche-t-on pas désormais à influencer — en vue de la perfection — l'esprit?

Que nous mettions tout au pis, que les indications que nous comptons faire ne décident le public à aucun changement, en mieux, de ses acquisitions et de son goût, serviraient nos notes à l'édification d'une *maternité idéale*, dont la probabilité se recule derrière la haute barricade de tout ce désintéret actuel de la perfection.

Les papiers peints anglais — plus spécialement ceux de la manufacture Jeffrey and Co, en raison de la série de très remarquables échantillons qu'elle alignait au Salon de l'Association pour l'Art d'Anvers — requièrent notre attention, cette fois.

Malgré la participation remarquée des manufactures anglaises à l'Exposition universelle de 1889, les papiers peints n'auront que rarement encore pénétré dans les appartements du continent. Le plus généralement on les ignore et le génie adolescent et vigoureux auquel Crane a donné mission de sonner la trompette de la renommée au profit de la belle tentative du manufacturier cité, aura à ne pas se laisser trop vite devant l'indifférence ou plutôt devant la ladrerie du public. Car, en ce cas, il n'a pu ne pas être frappé par la valeur d'art de ces produits, mais il ne l'a pas subie jusques y compris cette conséquence inhérente et justifiée par la rémunération de l'artiste qui les conçoit, leur cherté relative.

C'est le fait de toute application de l'art à l'industrie d'augmenter le prix du produit ainsi glorifié et il n'en peut être, malheureusement, autrement. Walter Crane, dans la préface du catalogue de la troisième exposition (90) de l'*Arts and Crafts exhibition Society*, prit la peine de réfuter ainsi ce reproche :

- Quelques-uns semblent croire que nos expositions
- se proposent d'en appeler — par l'exhibition de pro-
- duits à bon marché et de débit — à ce qu'on est
- convenu d'appeler la *masse*; nous en appelons
- certainement à *tous*, mais qu'on veuille bien ne pas
- oublier que le bon marché en art, en industries d'art
- est presque impossible, sauf pour certains objets de
- production plus ou moins mécanique.
- En fait, on ne peut ériger le bon marché en règle
- — surtout pour des marchandises de bas prix —
- qu'au prix de bon marché, c'est-à-dire en faisant

- baisser le prix de la vie humaine et du travail; et
- pareil bon marché est, en réalité, extravagant et
- destructeur. Il est difficile de s'imaginer comment,
- avec les conditions économiques actuelles, il en pour-
- rait être autrement. L'art est, après tout, dans son
- sens véritable, la couronne et la fleur de la vie et du
- travail et nous ne pouvons raisonnablement espérer
- d'acquérir cette couronne, si nous ne taxons à sa juste
- valeur la vie humaine et le travail qui doivent nous
- la mettre en main!

La naïveté est jouée, croyez-le, qui demande ainsi simplement l'abandon du « droit » que la généralité des possédants croit avoir acquis au prix d'assez de férolicités — mais qui lui en coûtaient en froissements sentimentaux ce qu'ils lui rapportaient en gros sous, d'où la justification devant leur conscience, des moyens — de maintenir dans la misère ceux que la faim met si humblement sous eux. Crane n'attend pas lui-même du bon gré ce qui constituera le prix de si longues luttes, de si persistantes revendications, la règle, enfin, de la société transformée. Et la mise en vigueur nous importe surtout parce que nous attendons d'elle l'épanouissement total de cette renaissance qui travaille à la reconstitution de l'unité de l'art. Le courant a mené trop longtemps toutes les facultés et toutes les forces au Tableau et à la Statue. Qu'on parvienne à l'en détourné et les terres où semblent mortes les autres branches de l'art ne resteront pas plus longtemps stériles.

L'art dont la sénilité impuissante paraît pourtant irrémédiable aujourd'hui peut retrouver en le commerce avec elles la vigueur que ses rapports exclusifs avec la Statue et le Tableau a compromis et greffé d'assez honteuses maladies.

Le public s'aperçoit-il seulement que l'art s'est étendu et peut-il consentir — en dehors de l'idée, assez répugnante en soi, pour lui, d'une taxation raisonnable du labeur d'autrui — à payer un rien de plus tous objets qui se revendiqueront d'un peu de ce qu'il payait pourtant dans le Tableau? Si l'on pouvait le convaincre que le talent a débordé des cadres et que sous les espèces de papiers peints il s'est étendu sur tout le mur et que le charme qu'il affectait à un endroit assez restreint et délimité, il le peut retrouver aujourd'hui et à meilleur compte tout autour de la chambre. J'entends ce charme sans lequel le tableau lui-même ne s'apparente que par bâtardise à la peinture, l'ornemental.

Bien entendu, ce n'est le fait-divers seul qui s'est entendu, — ce dont la gourmandise avérée du public pour l'anecdote s'accommoderait assez bien, — sinon nous verrions — pour notre malheur — refluer les « Jardins d'Armide » et autres, voire ces *suites* philosophiques parmi lesquelles les *Prodiges*, qui figuraient le contraste entre la vertu et les vices, de l'auteur de la *Décadence des Romains* triomphèrent.

Les « Artistic wall papers » démentent eux toute intervention contestable, ils se réclament d'ornementalité pure; d'ailleurs, qu'on n'aille pas oublier que c'est William Morris qui rattacha cette industrie à l'art et que du premier coup il la dota de la très spéciale expression décorative de cette Renaissance anglaise, qu'il fut le plus ardent à imposer.

Et Crane le suivit, et Bailey, Brophy, Pite, Hart, Sanderson, Sedding, Scott-Morton, Levis Day, Voysey et Heywood-Summer.

(A suivre.)

HENRY VAN DE VELDE

UNE AME PRINCESSE

Par POL DEMADE. — Gand, typ. A. Siffer. — Le livre porte, au bas de la première page, ces mots : Réponse au livre de M. M Barrès, *L'Ennemi des lois*.

Réponse, ou plutôt, comme le dit l'auteur, coïncidence.

Ici, comme dans le livret de Barrès, un homme aime deux femmes à la fois, deux femmes qui comprennent ce partage et y consentent.

Seulement, les trois héros de Barrès finissent par être heureux à leur façon, agrandis et purifiés par la pitié; et ceux de M. Demade, tout aussi généreusement pitoyables, sont tous les trois malheureux. En quoi je ne vois pas bien la supériorité de ce dernier.

Il me semble que l'auteur qui se dit *l'ami des lois*, a choisi une donnée qui prouve précisément l'insuffisance et l'étroitesse des dites lois, puisque la conclusion pratique de son livre, c'est le martyre qu'elles infligent à trois malheureux êtres.

Pourquoi ce malheur?

Car l'auteur, comme Barrès, admet chez son héros la possibilité de cet amour double; bien plus, il l'admire, et c'est dans sa religion que « l'âme princesse » — le mystérieux docteur — trouve la force d'aimer ces deux femmes à la fois; il espère les retrouver toutes deux au ciel. Il y a donc pour lui incompatibilité entre la morale intérieure, celle des âmes, et son application-extérieure, celle des corps. Car je ne vois pas pourquoi les arrangements d'amours doubles que tant de gens placent dans le ciel — comme solution aux difficultés qu'ils ont à les réaliser sur la terre — sont plus légitimes dans l'autre vie, ou plus illégitimes dans celle-ci.

Mais, objectera M. Demade, il y a la « boue », le corps, le regrettable et difficileux partage de l'homme entre deux « boues ». Et il y a l'impossibilité pour le corps de suivre l'âme en cette dualité.

Que le corps et l'âme soient à ce point ennemis et séparables (qui sait, surtout en amour, où l'un commence et où l'autre finit?) c'est ce que je ne rechercherai point ici. J'essaie de me glisser dans les conceptions de l'auteur.

Selon lui, l'âme, à laquelle il est bien forcé de reconnaître une liberté aussi indéniable que celle des atomes, l'âme pourrait se dédoubler. Seules, les difficultés pratiques de ce dédoublement empêchent de l'admettre pour le corps. Cette morale est donc une morale utilitaire, sans base absolue.

Qu'il cherche un peu plus profondément; il verra qu'au problème hantant sourdement la conscience souffrante et abâtardie de

nos contemporains, il n'y a guère que deux solutions hautes, pour éviter les tricheries terrestres ou célestes.

Celle de Barrès : Pitié des êtres aimants pour la complexité étrange du cœur humain, pitié active, vivante comme celle de Claire envoyant André chez Marina.

Et celle de quelques-uns de nos gigantesques ancêtres, les Aryens : L'immolation d'un être à un autre être, sans retour possible. Négation virtuelle de toute possible complexité. Immolation qui implique, comme morale, la nécessité absolue de ne joindre que des êtres qui soient le complément plein et constant l'un de l'autre, — sous peine de faire boiter, loucher, se gonfler ou se rapetisser, se désorganiser afin pendant leur vie entière, les deux moitiés inégales et mal adaptées de cette unité forcée.

A cette titanique et héroïque morale, je crois que la faiblesse humaine nous forcera longtemps encore d'ajouter la pitié de Barrès.

Une supériorité de M. Demade sur Barrès — chercheur intellectuel et respectueusement tâtonnant — c'est l'enthousiasme que lui inspire la grandeur de ses héros, c'est la chaleur de sa fière affirmation, et l'orgueil d'une conviction forte, sertie en phrases vibrantes comme celle-ci :

« L'univers entier s'éroulant en fange sur ma tête ne m'empêcherait pas de croire que nous ne sommes pas tout boue, et qu'après tout, nous avons une âme! Amour de héros! Eh! soit. Les héros sauvent le monde, et sans ces Atlas condamnés à porter le ciel sur leurs épaules, nous nous en irions en poussière. Voilà les dix justes qui doivent empêcher Sodome de flamber comme une torche de colère ! »

T. S.

Le futur Palais des Beaux-Arts.

On a commencé la semaine passée le déblai et le nivellement des terrains sur lesquels sera élevé le baraquement de MM. G. de Saint-Cyr et Elle destiné au prochain Salon de Bruxelles. Nous voici donc dans la période active et la date d'ouverture, fixée au 15 septembre, pourra être maintenue.

Le nouveau Palais des Beaux-Arts — ou du moins la maquette qui en tiendra lieu provisoirement — occupera tout le vaste espace compris entre les rues de Ruysbroeck, de la Paille et Joseph Lebeau. Il se composera de treize salles de peinture qui pourront, dans certaines circonstances, être réunies et former une salle de fêtes de soixante mètres de longueur sur quarante de largeur.

Ces salles seront de dimensions différentes et varieront de dix à vingt et un mètres sur onze mètres soixante. Il n'y aura aucun angle : tous les coins seront à pans coupés. L'ensemble permettra un développement de sept cent vingt mètres de rampe, portes défalquées (dans le Palais des Beaux-Arts de la rue de la Régence devenu le Musée ancien, il n'y a que sept cent douze mètres, portes comprises).

Les salles de peinture s'ouvriront sur les deux jardins de sculpture dans lesquels on aura directement accès par la rue de Ruysbroeck et par la rue Joseph Lebeau. Ces jardins auront ensemble, comme nous l'avons dit, une superficie de neuf cent vingt mètres carrés. Ils pourront être planchiés et compléter ainsi la salle de fêtes qu'on obtiendra en enlevant les cloisons mobiles des salles de peinture.

L'installation comprendra en outre quatre petites salles pour

les aquarelles et les dessins, et, vers la rue de Ruysbroeck, un buffet-restaurant, un salon de repos, un salon réservé à la presse, un vestiaire et les bureaux de l'administration.

Les auteurs du plan sont allés revoir, au point de vue de la décoration et des aménagements, les Salons du Champ de Mars et des Champs Elysées. Ils espèrent faire aussi bien et peut-être mieux à Bruxelles.

La lumière sera, dans toutes les salles et dans les jardins de la sculpture, tamisée par des veluins. Un tapis de couleur sobre, gris à bande rouge, régnera dans tous les locaux, dont les cloisons seront tendues d'étoffes de différentes colorations. Il y aura des salles rouges, des salles bleues, etc., ce qui constitue une innovation heureuse.

Le plan du Palais des Beaux-Arts définitif ne diffère guère de cette installation provisoire, si ce n'est qu'il comporte quatre entrées, afin de permettre l'ouverture simultanée de quatre expositions différentes, et l'installation d'une galerie couverte au dessus de la rue de Ruysbroeck pour relier le Palais au Musée. Un grand escalier sera construit en ce cas au-dessus du buffet qui occupera l'emplacement où se trouvait l'entrée principale du vieux palais.

NOS ARTISTES JUGÉS A L'ÉTRANGER

CONSTANTIN MEUNIER

M. Octave Mirbeau, dans son étude sur le Salon du Champ de Mars, consacre la plus grande partie de son article à Constantin Meunier, qu'il place au premier rang des sculpteurs actuels. Nous ne résistons pas au désir de reproduire les principaux passages de cette magistrale étude, qui pourra faire naître de salutaires réflexions sur la légèreté avec laquelle la presse belge traite ceux de nos artistes que les critiques étrangers déclarent des hommes de génie.

Constantin Meunier a actuellement, il est vrai, une autorité que nul n'oserait disputer au risque de se rendre ridicule. Mais qu'on veuille bien se rappeler les railleries et les sottises dont il fut l'objet. Il ne faudrait pas remonter bien loin dans les collections de journaux pour en trouver des exemples attristants. Ceci dit, laissons la parole à M. Mirbeau :

« Constantin Meunier est un considérable, un immense artiste, dont il faut parler avec ce respect et cette joie qu'on éprouve devant les créateurs de chefs-d'œuvre éternels. Et celui-là qui règne aux plus hauts, aux plus purs sommets de l'art, il a, dans son admirable existence d'artiste, quelque chose de particulièrement touchant. Peintre, il ne se mit que tard à la statuaire; à l'âge où les autres, fatigués, aspirent au repos et terminent leur besogne, lui, avec toute l'ardeur, toute l'allégresse, tout l'enthousiasme de la jeunesse, en recommença une nouvelle.

Constantin Meunier apprit donc son métier de sculpteur; il y devint, du premier coup, presque un maître. Ses inspirations, il n'alla pas les chercher dans les froides mythologies et les allégories surannées; il les trouva en lui et autour de lui. Observateur passionné de la nature, toujours en contact, dans les grondantes campagnes belges, avec le monde du travail, l'oreille et le cœur ouverts au lamento de la souffrance humaine, il continua, sculpteur, ce que, peintre, il avait commencé : le grand, le douloureux poème de la mine. Il était né là, il avait vécu là, parmi ces

paysages meurtriers, devant ces noirs horizons d'usines, sous ces ciels étouffants chargés de fumées qui ne s'en vont jamais; il avait toujours marché sur ce sol au fond duquel halètent et cheminent des milliers d'existences humaines, vouées à l'affolement des ténèbres, sur ce sol maudit des mères et des épouses, et qui est un cimetière de vivants; il avait toujours vu ces files sévères, ces files accablées de porions; descendre dans le noir, et la splendeur déformée de ces torsos, autrement splendides que ceux des dieux, et l'auguste beauté de ces gestes du travail, autrement plus beaux que ceux des héros aux lueurs d'épées, aux envols de pourpre. Il poursuivit son rêve de pitié, de beauté et de révolte, non au moyen d'anecdotes dramatiques et de frissonnantes mises en scène, mais par la calme et simple restitution de cette figure spécialisée : le travailleur aux prises avec ce monstre, le travail. C'est pourquoi l'œuvre de Meunier, qui n'est que de beauté, atteint par la beauté même et par la beauté seule, sans préméditation de littérature, sans supercherie de symbolisme, a cette intensité de vérité humaine, a cette signification violente de terreur sociale. On demande parfois ce que c'est que l'art anarchiste... Eh bien, le voilà. C'est le beau.

Chaque année les œuvres de Meunier, dont l'exécution se serrait, dont la matière devenait plus souple, plus obéissante à la main devenue plus savante, ces œuvres s'élargissaient, s'amplifiaient, jusqu'au jour où elles acquièrent l'accent définitif, le caractère d'éternité du vrai chef-d'œuvre et, d'un vieux cheval, d'un spectre de vieux cheval, tirèrent toute une épopée de la douleur humaine.

Ah! qu'il est fatigué le vieux cheval de mine! Et comme ses flancs évidés dont les côtes cerclent la peau, accusent les durs traitements et les longs manques d'avoine! comme il a travaillé pourtant, sans jamais se plaindre, le pauvre; comme il a roulé dans la nuit, les lourds, les éternels fardeaux, sous les jurons et le coup de fouet du charretier. Il voudrait bien marcher encore. Mais il n'en peut plus. Jamais il n'a connu les belles aventures des routes libres, ni l'herbe des talus, ni la joie fleurie des prés qui fait le poil luisant, ni le retour à l'écurie, pleine de fraîche litière, après les journées de labour, au soleil. Et, toujours la nuit, dans les galeries basses qui lui écorchent l'échine, la nuit que traversent, comme des étoiles de la mort, les lueurs effrayantes des lampes, et où la face des gueules noires surgit, de temps en temps, de l'ombre platonienne, avec d'étranges regards de damnés, la nuit aux mille poitrines haletantes!... Ses jambes se sont arquées au genou, engorgées au boulet, et les cuisses désunies, le jarret détendu, il se repose sur son sabot replié, comme font les bêtes exténuées. L'encolure, à la crinière chauve, les épaules marquées par le collier-fer, avec les reins raidis, une ligne presque droite qui tremble aux vertèbres et se divise à la croupe qui s'affaisse, en une double apophyse. Et il penche la tête, un peu de coin, l'oreille baissée, les naseaux effilés, les lèvres tombantes. L'œil est terne, douloureux et bon, et comme voilé d'une taie de ténèbres. Des larmes ont creusé sur sa peau des rigoles. Rien en lui ne bouge, pas un poil, pas un muscle. Il est immobile et prostre; il ne se couchera que pour mourir.

Ce qu'il y a de très bien observé, c'est que Constantin Meunier a donné à cette vieille et lamentable carcasse de cheval un visage. Et qu'il est émouvant! Car les bêtes vieillies et malades ont un visage comme les vieilles gens, visage fait de misère et de résignation, visage tragique où se lit, mieux que dans un livre, l'injustice qui pèse sur les vies condamnées des humbles. Tellé est

la magique du chef-d'œuvre que, sans aucun sentimentalisme, sans nulle rhétorique, par l'éloquence seule de la forme, ce petit bronze évoque toute la mine, la mine effroyable qui enferme et broie tant d'existences humaines, à qui l'on a disputé le pain, comme l'avoine à ce cheval. Et la pensée va, avec de singulières mélancolies, avec de sourdes colères aussi, de la bête fouaillée à l'homme martyr et de l'homme martyr à la société coupable qui ne protège que les heureux. Qu'il en dit long, ce vieux cheval de mine!

Et voici la créature humaine : un buste de femme du peuple.

Une même fatalité pèse sur la bête et sur la femme ; toutes deux, elles sont marquées par le même malheur, des mêmes sublimes flétrissures. Elles ont la même immobilité, la même prostration, la même inguérissable détresse. Et, tandis que la bête misérable atteint, par la souffrance, à l'expression humaine, la créature humaine, qui a trop souffert, retourne à l'expression animale. Mais quelle noblesse dans la ligne restée belle ! quelle pureté dans les contours de ce visage maternel ! et quelle douleur aussi ! Le front plissé, le cheveu rare, la bouche ravagée, les yeux usés par le travail et par les veilles, les paupières éraillées par les larmes, elle presse de ses doigts maigres son sein tari par d'épuisants allaitements.

De même que l'admirable cheval de mine, cet admirable buste est traité largement par de grands plans, car, comme tous les artistes qui savent merveilleusement leur métier, Constantin Meunier se plaît aux belles synthèses de la ligne, aux difficiles simplifications du modelé. Ces mille détails qui constituent un tel visage humain, et qui correspondent à des sensibilités réellement senties et réellement exprimées, se devinent et se recomposent par la justesse du dessin, et l'impeccable harmonie de la construction, qui met à leur place les lumières et les valeurs. C'est sobre, éloquent et fort comme de l'antique.

Ce que je ne cesse d'admirer, dans le talent de Meunier, c'est sa simplicité. Jamais de gestes violents ou heurtés, jamais ce qu'on appelle de *sujet*. Il a l'horreur du bavardage et de l'anecdote qui rapetissent tout ce qu'ils touchent. Tout le drame si poignant, toute l'émotion qui vous étreint et vous secoue dans votre cerveau et votre cœur, à la vue de ces figures, naissent spontanément, non point d'une mise en scène appropriée au sentiment que l'artiste veut exprimer, mais de l'ensemble même de la figure, et de la concordance de ses mouvements. Meunier arrive ainsi par le simple, sans composition apparente, à la totalité d'expression dont est capable une œuvre d'art, et qui assure à ses chefs-d'œuvre une survie éternelle.

Cette observation me frappe plus encore, peut-être, dans *la Douleur*, étude de femme de mineur, détachée du fameux groupe : *Le Grison*. C'est une femme qui se penche pour regarder le cadavre de son homme, tué dans la mine. L'homme, cette fois, n'y est pas ; il n'y a plus que la femme. Elle ne fait aucun geste, elle ne s'arrache pas les cheveux, elle ne se renverse pas les reins. Non, elle est là, simplement, le buste penché vers la terre, les bras immobiles et pendants, l'œil morne, dans l'immobile stupeur causée par l'événement. Rien n'est plus poignant, et cela dit tout.

Il me faudrait la place que je n'ai pas, pour décrire les deux bas-reliefs : *Puddeurs* ; *Mineurs à la sortie du puits*. Ces deux bas-reliefs font partie d'un monument idéal que rêve Meunier, et qui n'a pas encore de destination, et qui n'en aura peut-être jamais, mais qu'il poursuit avec cette belle prodigalité de création, insou-

cieuse de l'avenir, dont sont seuls capables des hommes de cette race. Et pourtant, il y a dans ces bas-reliefs, aux héroïques mouvements, une beauté qui fait songer aux plus précieuses, aux plus fortes œuvres de l'antiquité. Il faut l'insondable infamie de ce temps, pour qu'aucun pays n'ait encore songé à s'assurer la possession d'un tel ouvrage, et si grandiose.

Ah ! qu'il serait beau sur la place de Fourmies !

On a dit de Constantin Meunier que l'influence de Rodin sur lui avait été considérable et déterminante. Certes, et Meunier s'en honore, j'imagine, et il la garde. Mais si cette influence lui a révélé un métier, elle ne dirige aucune de ses sensations, lesquelles lui appartiennent, et qu'il exprime originalement, dans le sens de son génie. Et voilà ce que je voulais dire. Les hommes de génie ont entre eux des ressemblances impersonnelles, un air de parenté morale, parce qu'ils servent, par des moyens différents, la Beauté éternelle et Une. Mais ceux qui ne voient pas la beauté ne voient rien.

LE SALON DE MONS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le Salon de Mons bat son plein, maintient son succès : les visiteurs continuent à y fréquenter ; les commissions ont de nombreuses réunions. Jusqu'à ce jour une quarantaine d'œuvres sont acquises soit par la Société d'encouragement des beaux-arts, soit par des amateurs, soit pour la tombola publique. Le conseil communal votera ces jours-ci le subside qui, joint à la subvention promise par le gouvernement, formera la somme destinée aux acquisitions pour le Musée de la ville.

Depuis quelque dix ans, Mons n'avait plus de Salon. L'exposition de cette année, due à un groupe d'artistes montois ayant à leur tête le directeur de l'Académie, sera renouvelée désormais tous les trois ans.

Bonne chance aux organisateurs, et puissent les artistes tenir leurs promesses de revenir à l'hôtel de ville gothique avec des primeurs. Car, il faut bien le dire, la plupart des œuvres exposées en ce moment sont archi-connues. Il n'en pouvait guère être autrement, pour diverses raisons, dont quelques-unes ont été exposées ici. Ceux qui ignorent les conditions spéciales dans lesquelles cette exhibition est née, nomment sévèrement « rossignols » les envois de beaucoup d'artistes. Un rossignol, tout vieux qu'il est, n'en chante pas moins souvent une jolie musique d'art.

Il ne faut pas, dans cette exposition de Mons, chercher une... orientation, comme dirait un doctrinaire qui a perdu le nord, ni une pensée nouvelle d'art. Mais acceptons ces envois tels quels.

Cinq salles du vieil hôtel de ville sont remplies. Jetons un coup d'œil dans les salons, plus ou moins bien ou mal éclairés. Ce n'est pas chose facile que de faire entrer les rayons solaires à travers des fenêtres ogivales profondes et étroites. Il a fallu des prodiges d'habileté pour présenter convenablement peintures et sculptures.

M. A. Bourlard est ici chez lui ; il reçoit. Le fond du grand salon au premier est occupé par sa vaste toile : *Gilles de Chin terrassant le dragon*.

Bien qu'on puisse différer d'avis sur les peintures de M. Bourlard, il faut, lui reconnaître une nature emportée, un véritable tempérament d'artiste au service d'un esprit distingué.

Le chevalier, monté sur un cheval blanc cabré, domine, écrase,

foudroie, piétine le monstre affalé sur la terre empestée de Wasmes. Tout un cortège d'hommes, de chevaux, de chiens affolés complètent la composition. Cette toile occupe, d'une façon permanente, le centre de l'édifice, y scellée comme les vivantes armoiries de Mons.

Verwèr expose trois spécimens de sa robuste et succulente peinture : *Deux vaches au pâturage*, le plus important des trois, un *Étalon pommelé*, d'une belle santé, et un *Étalon brun*. J. Verlias : une *Plage de Heyst-sur-Mer*, ancienne esquisse large de facture et distinguée de couleur. Isidore Verheyden : un gai *Printemps*, un paysan en veste rouge regardant ses floraisons de pommiers, et un *Hiver* d'une bonne impression. Une *lisière du parc à Terwueren*, de Verstraeten, requiert, bien que ce tableau soit fort mal placé. Citons aussi une *Tête de vieillard* de Vanaise.

Ce qui surprend, c'est le nombre de printemps et de vergers fleuris. Y en a-t-il, y en a-t-il ! Est-ce donc plus attrayant ou plus facile à traiter que les figures ? On le croirait, vraiment, à voir le nombre incalculable de paysages pas mal et le petit nombre de portraits ou figures, médiocres souvent.

M^{lle} Boch remet au jour un vieux tableau, trop connu pour reparler des belles qualités d'art qu'on y trouve malgré le temps et les transformations de la peinture de cette intéressante artiste. M. Portielje expose un petit tableau d'intérieur. La lumière entre par une fenêtre et baigne les figures et les choses. M. F. Nys, dans son *Potager*, a une belle diffusion de tons et de lumières. Une *Osteria à Rome un jour de foire*, de M. L. Philippet, est un vibrant morceau où toutes les couleurs jouent heureusement dans le soleil. De M. Portiels, une *Tempête* allant un train d'enfer, esquisse vivement crayonnée. Plusieurs envois de Mellery fort intéressants, notamment son *Intérieur du palais Pisani à Venise* et *Souvenir de l'île de Marken*, très captivant et particulier de facture. M^{lle} Georgette Meunier nous donne un vrai morceau d'art dans ses *Pavots vivaces*.

Deux Constantin Meunier expriment àprement toute la poésie du Borinage. Mariette arrive à une certaine intensité de lumière dans son *Eseant à Anvers*, qui déceale une absence de technique. D'Heenebiéq, une *Grande mosquée à Tanger*, solide et bonne étude, claire et chaude. Un vieux et bon et fin Charles Hermans, *Le départ des amis*. M. Degouxe de Nuneques retient les avides de visions spéciales d'art par son *Allée de cerisiers* et *Mon jardin*. Léon Dardenne saute dans les impressions et les remarques les plus diverses. M. Claus nous montre son poétique *Déclin du jour*. Une *Marée basse* et une *Plage et bateau*, d'Artan, appartenant à M. Dehaut, sont deux des bonnes toiles du maître regretté. M. Wytzman est de plus en plus hanté par les poétiques visions de l'aurore et M^{lle} Wytzman tapote ses rayons de soleil en des tons fins et transparents dans sa rue de village qu'intercepte un bouquet habilement jeté à l'avant-plan.

Les bonnes aquarelles et pastels sont nombreux, et nous retrouvons là tous les maîtres et virtuoses de la craie et du wathman : Binjé, Cassiers, Benduyts, Staquet, Uytterschaut, Van Camp. M^{lle} Cécile Douard, entre autres bonnes études, nous montre une sanguine remarquable.

La sculpture non plus n'a pas boudé : Charlier, Paul De Vigne, Bevillez, dont le groupe en plâtre, *Au sortir du bain*, a des parties fort intéressantes et artistement exprimées, Constantin Meunier sont tous bien représentés. Ce dernier a envoyé ses deux figurines en bronze : *Souffleur de verre*, à la silhouette athlétique, et *l'Abatteur*, superbes morceaux trop connus pour que nous en

rappelions les beautés. MM. Samuel, Vinçotte et Lambeaux ont tenu également à figurer dignement en ce salon, vieux pour nous, mais neuf presque entièrement, et c'est là l'essentiel, pour le public montois.

PETITE CHRONIQUE

Les répétitions d'orchestre du prochain festival ont commencé au Waux-Hall sous la direction de M. Eugène Ysaye.

Le programme de ce grand concert ne comprendra que des œuvres de l'école belge.

M^{lle} Friede-Gourévitch, qui s'est fait entendre au Waux-Hall mardi dernier, est une jeune chanteuse russe dont la voix est d'un beau timbre et qui met dans tout ce qu'elle chante une expression dramatique intense. Très bonne musicienne, très artiste, M^{lle} Friede prendra rang le jour où elle aura perfectionné sa diction, qui laisse à désirer. Les difficultés de la prononciation française vaincues, les sérieuses qualités de la cantatrice apparaîtront dans leur éclat.

On lit dans la *Gazette* du 15 juin :

« Le *Journal de Bruxelles*, dans une note aux allures officieuses, a annoncé il y a deux jours la mise à la retraite prochaine de trois fonctionnaires du département de l'intérieur, MM. Rothier, Lecmans et Gilles.

En ce qui concerne M. Rothier, cette mise à la retraite paraît être le dénouement d'une petite conspiration entre le ministre et certains candidats à la direction générale des Beaux-Arts.

M. Rothier, qui est directeur des Beaux-Arts, qui est attaché à ce département depuis quarante-huit ans, et y a rendu de très précieux services, était tout désigné, de par la hiérarchie et l'ancienneté, à la succession de Jean Rousseau. Pour ne pas la lui donner, le ministre a attendu qu'il eût atteint l'âge de la retraite. Ce candidat aux droits gênants disparu, on pourra tout arranger. »

Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans ces bruits de mise à la retraite. Il paraît naturel que si les fonctionnaires dont il est question ont atteint l'âge des loisirs, on les admette à faire valoir leurs droits à une pension honorablement gagnée.

Les quarante-huit années de loyaux services de M. Rothier nous paraissent, d'ailleurs, des états de service suffisants pour qu'on n'insiste pas davantage sur l'utilité qu'il y aurait à placer à la tête de la direction des Beaux-Arts un fonctionnaire fossile qui n'a d'autre titres à faire valoir que son « tour de bête ». Et ce qu'il nous faut, c'est précisément le contraire d'un rond-de-cuir usé par un demi-siècle d'administration.

Il est amusant d'entendre parler d'« ancienneté » et de « hiérarchie » dans le domaine artistique. Au lieu de critiquer le Ministre, félicitons-le de ne pas se plier aux exigences d'une routine belge et de rechercher, pour les divers domaines de son département, les hommes les plus capables et non les plus blancs de poil et les plus racornis d'idées. Le règne du ganachisme a pris fin. Ou du moins il est ébranlé. Rien d'étonnant à ce que cela déplaise à la *Gazette*, organe du masuirisme induré. Quant à nous, réjouissons-nous. *Tu-ra-ra-boom-de-ay!*...

Voici l'ordre des concours publics du Conservatoire de Bruxelles :

Instruments à embouchure : Mardi 20 juin, à 8 heures.

Instruments à anche et flûte : Jeudi 22 juin, à 8 heures et à 3 heures.

Contrebasse, alto, violoncelle : Samedi 24 juin, à 8 heures et à 3 heures.

Musique de chambre : Lundi 26 juin, à 9 heures.

Orgue : Mardi 27 juin, à 3 heures.

Piano (jeunes filles), prix Laure Van Cutsem : Vendredi 30 juin, à 2 heures.

Harpe, piano (hommes) : Samedi 1^{er} juillet, à 3 heures.

Violon : Vendredi 7 et samedi 8 juillet, à 9 heures et à 2 heures.

Chant théâtral, prix de la Reine : Mercredi 12 juillet, à 11 h. et à 2 heures.

Un petit concert servira, comme de coutume, d'ouverture aux concerts. On y entendra les œuvres suivantes :

Un *Jesu dulcis memoria* du vieux maître espagnol Vittoria, les deux premiers chœurs de dix-huitième psaume de Marcello, trois chœurs *a capella* de Brahms, des Noël anciens et un *Ave Maria* de M. Gevaert, — ceci pour la classe d'ensemble vocal, sous la direction de MM. Joureï et Soubre; pour la classe d'ensemble instrumental et sous la direction de MM. Colyns et Agniez, l'ouverture de *Lodoïska* de Chérubini, la symphonie en sol (n° 13) de Haydn et trois pièces de Bach transcrites par M. Gevaert : une *Gavotte*, une *Sicilienne* et une *Bourrée*.

Cette phrase du chroniqueur musical de la *Fédération artistique* (dernier numéro) nous a rendu rêveur :

« Avant d'être père d'une progéniture quelconque l'on est d'abord le fils de quelqu'un. »

Pas mal non plus, ce qui suit :

« Mme M... a une jolie voix qui manque malheureusement d'assiette. M. A... est visiblement en progrès; son baryton est de bonne qualité, sa diction s'est améliorée. Un conseil bienveillant, qu'il ne force pas les notes hautes. C'est inutile et dangereux; on les entend fort bien sans cela. »

Rien d'étonnant à ce que ceux qui rédigent ce charabia ne comprennent pas toujours ce que disent les journaux écrits en français.

Voici comment le *Mouvement littéraire* apprécie le procès fait à M. Camille Lemonnier :

« *Dames de volupté* pourra paraître désormais aussi avec une préface judiciaire. Voici, Camille Lemonnier cité à comparaître pour avoir écrit : *L'Homme qui tue les femmes*, c'est-à-dire pour avoir haussé jusqu'au domaine littéraire le fait divers que tous les journaux du monde ont raconté par la banale et naturaliste plume des journalistes. Mais pour eux, des grâces spéciales devant le bon sens et la magistrature; cependant ils ont dit...? Il est inconcevable qu'il soit permis de tout blasphémer et de tout abjurer et de tout avilir comme le font sans talent vingt livres jetés par jour en librairie, vingt écrivains du livre et du journal, car la distinction est enfantine, tant qu'on ne touche à rien de sexuel. Mais je ne sais si la bêtise est sincère, ou si la justice avocate n'est pas un peu sadique. Sans doute. Le code continue de passer ses droits en traquant sur le domaine intellectuel. M. Camille Lemonnier a-t-il troublé ou perverti l'ordre social; je voudrais bien qu'on nous montrât où ce conte, même et surtout en paraissant dans *Gil Blas*, est enseignant en matière érotique, et le phénomène d'innocence, lecteur du *Gil Blas*, à qui il eût appris quelque chose d'érotique. Quelqu'un s'ennuyait au Palais, qui a incriminé le conte : on a fait venir un écrivain pour qu'il introduisit de la bonne littérature. C'est convenable vassalité de la part du barreau, mais bien des ennuis au Maître Lemonnier, et accord d'audience dont son nom n'a que faire!

Camille Lemonnier a des réponses éclatantes : une nouvelle œuvre va paraître chez Savine, accusant le travailleur laborieux et sain, si viril; une autre dans le *Figaro*, « *L'Arche, journal d'une maman* », œuvre blanche, très pure, très familiale, très intime, presque jeune fille, démenti formel au Lemonnier que cherchent à figurer les tribunaux. Laissez donc tranquille le domaine littéraire, chaque jugement devient un monument d'incompétence qui traverse les temps en préface, accolant au génie devancier d'un homme le document de la bêtise de son temps.

Aujourd'hui cette note; nous reviendrons sur cette cause qui est celle de tous! »

Ajoutons que *L'Arche* paraîtra en novembre prochain dans le *Figaro*.

M. Ligné-Poë et ses camarades, dont le succès a été unanime dans *Pelléas et Mélisande*, viendront donner au Théâtre du Parc, le samedi 24 courant, une représentation de *la Dame de la Mer* de H. Ibsen, et de *l'Intruse* de Maurice Maeterlinck.

C'est aujourd'hui dimanche, à 7 heures du soir, qu'a lieu à Mons le concert annuel du Conservatoire de cette ville.

Au programme : La *Symphonie écossaise* de Mendelssohn et la

Marche du Couronnement de Tchaïkowsky; le *Concerto* de Grieg et divers soli, par M. De Greef; le récit du Graal de *Lohengrin*, et l'air d'ivresse de *la Jolie fille de Perth*, par M. Demest; enfin, la première partie de *Brutus*, oratorio dramatique pour soli, chœurs et orchestre, de M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire (soliste : Maurice Tondeur).

Le Comité exécutif de l'Exposition d'Anvers a ouvert un concours national d'architecture pour les façades de son bâtiment principal. Les conditions déplorables de ce concours ont été vivement combattues par la Société des Architectes d'Anvers et par la Société d'Encouragement des Beaux-Arts de la ville d'Anvers, consultée à ce sujet.

Les délégués de ces deux sociétés, réunis en commission spéciale, ont critiqué entre autres le terme restreint accordé pour l'étude des projets, la confusion établie entre le rôle de l'architecte et celui de l'entrepreneur, la responsabilité solidaire imposée à ces derniers, les obligations absolument anormales mises à la charge de l'architecte; ils ont, de plus, fait ressortir que, sous le prétexte d'un concours, on exigeait réellement de ce dernier une véritable adjudication, avec ses aléas et ses garanties.

La Société centrale d'architecture de Belgique vient, à son tour, de protester contre les conditions imposées aux concurrents. Elle engage ses membres à ne point prendre part au concours et à décliner toute invitation qui leur serait faite de participer au jugement de ce dernier.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

18 juin, départ à 7 h. 45 du matin, et le 25 juin, départ à 9 h. 15 du matin

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15

Rue des Récollets, 16

BRUXELLES

ANVERS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES

ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bale à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883. ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER. *Le Bestiaire*. — ARTISTIC WALL PAPERS. — LE FUTUR PALAIS DES BEAUX-ARTS. — LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — LE SALON DE MONS. — PETITES CAUSES DU JOUR. *M. Édouard Dujardin*. — VENTE DE TABLEAUX. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

CAMILLE LEMONNIER

LE BESTIAIRE (1)

En ce livre, qu'il intitule tragiquement *Le Bestiaire*, celui qui appelle Rubens son maître a enfermé toute une violence rouge et sombre. Vous rappelez-vous la pittoresque et formidable face sauvage que profèrent les bourreaux dans *le Martyre de saint Liévin*; les bras et les poings de bouchers et de malfaiteurs qu'exhibent les dresseurs de gibet dans *l'Élévation de la Croix à Anvers*; les profils — on dirait de la férocité sculptée — des démons et des damnés parmi des cataractes de chairs et de cheveux dans *la Chute des mauvais anges à Munich*?

Quelques-uns des épisodes du *Bestiaire* font songer à ces œuvres. Il y a en elles et en lui la même vision

(1) Paris, Savine.

de crime énorme, coloré, rugissant, les mêmes gestes musclés vers le meurtre, les mêmes éclairs par les yeux, le même ricanement et le même couteau, pendant que les mains font la besogne, au pli de la bouche. La bête humaine y est analysée sinistre et lourde, opulente et redondante en vices; elle s'y étale en un luxe de tueries et de vengeances; elle se soûle de toute la lie de férocité qu'elle porte en elle; elle est toute en mâchoires proéminentes, en regards fous et mornes, en dents rapaces; elle prouve la lutte lointaine — celle du temps des cavernes et des campements lacustres — s'exerçant encore aujourd'hui en pleine campagne paisible ou en pleine ville enfiévrée.

Ah! ces terribles rêves des hommes et des choses! On ne nous montre d'ordinaire que le front, les yeux, le torse clair et fier de l'humanité et non le dos demeuré monstrueusement félin, ce dos en plaies honteuses et blêmes qui n'ont pu jusqu'à ce jour être guéries ni par les cautères des religions ni par les moxas des codes et des lois.

Aussi, puisque l'Art n'est, somme toute, qu'une création nouvelle de la vie, réalisée par des hommes doués de génie, faut-il que de tels livres éclosent. Ils sont nécessaires afin de dévoiler l'existence totale, avec ses ombres aussi bien que ses clartés. Ce n'est pas tant le frisson et l'émotion que le développement d'une esthétique complète qu'ils poursuivent et voilà pourquoi,

avant même de se réclamer du vrai, ils peuvent se réclamer du beau.

Du *Bestiaire* pourrait faire partie *l'Homme qui tue les femmes*, cet admirable conte qui enveloppe, de la tristesse de ses longues phrases, une de ces confessions tragiques que les Poë et les Baudelaire aiment à noter et qui porte en chaque paragraphe la trace d'un remords sourd et funèbre comme un marmonnement de prières au fond d'un *in-pace*. Aussi est-ce poursuivre le repentir et la douleur que de susciter un procès à de telles œuvres profondes, farouches et morales.

Dans le *Bestiaire*, Camille Lemonnier met, à mainte reprise, en jeu la plus forte de ses facultés littéraires : le sens de la rusticité. Ses personnages — presque tous paysans ou travailleurs — s'imposent, largement taillés dans des blocs de style rude et solide comme du chêne ou de la pierre. Les géants assassins en souliers cloutés et en blouse ! Ils errent dans le soir, ils attendent au coin des routes, ils pénètrent dans les fermes comme des ours ou des gorilles monumentaux. Ils ont le dandinement des brutes formidables. L'inconscience, la simplicité qu'ils arborent à être criminels, la fatalité de leur malfaisance, l'auteur y appuie en chaque épisode. Même ceux qui mettent Dieu et les saints au courant de leur meurtre usent de raisonnements à tel point naïfs qu'ils restent, comme les autres, d'authentiques bêtes de sang. Toutes les théories des criminalistes modernes peuvent leur être appliquées.

En d'autres contes du *Bestiaire*, c'est le vice plutôt que l'assassinat qui apparaît. Vices simples : *La Maison du père Grugeard*, *le Puits*, *le Mal des bêtes*; vices compliqués : *L'Éveil du sexe*, *Dusépulcre*, *la Tête de mort*. Pourtant, chose bien spéciale, à travers la plupart de ces monstruosité morales, une vertu poussée au paroxysme ou plutôt déviée, se lève. Ainsi s'affiche l'amour maternel dans *L'Éveil du sexe* et *la Tête de mort* avec une telle furie que les personnages en revêtent on ne sait quoi de sacré. Ces femmes-là, avant d'être coupables, sont martyres et détournent la signification d'une action humaine. Elles expriment, à leur manière, le toujours merveilleux héroïsme.

Voici tels contes où pointent les traits grotesques : *La Pension Saint-Amour*, *le Terrible Magapour*, *la Rancune des Malicors*. Mœurs veules et pourries, travers larges, égoïsmes en silex, tout cela s'accommode d'une bouffonnerie sonore et sonnante à travers les notations implacables. Magapour, M. Poils, le vieux Malicors sont des personnages de comédie violente.

La variété la plus nette marque donc les pages de ce livre, variété qui distingue tout l'œuvre de Camille Lemonnier. Il y a quelques mois paraissait *Claudine Lamour*, cette fièvre de vie ficelée en une jupe, un corsage échappé, des bas noirs et des gants comme des bas; — aujourd'hui, voici le *Bestiaire*, livre formidable

avec de larges taches de sang, prouvant le poing et la rudesse, autant que l'autre indiquait le doigté et le croquis presté.

À la première page du *Bestiaire* la liste s'impose de Camille Lemonnier les œuvres non pas complètes mais principales. Il y en a quinze, toutes d'un artiste net et quelques-unes d'un maître incontesté. En France, l'auteur du *Mâle*, de *Happe-Chair* et de *la Fin des Bourgeois* est mis au rang des suprêmes romanciers de ce temps.

En Belgique, on lui a aboyé aux talons pendant toute sa vie, lui chicanant l'éloge, douchant autour de lui l'admiration publique comme les cantonniers sur les places douchent le soleil. Des journalistes, auteurs de romans nuls, ont nié sa personnalité, parce que, malgré tout ce qu'ils pourraient penser d'énorme d'eux-mêmes, ils ne parvenaient point à découvrir la leur. Il fut seul pendant dix ans à travailler pour l'envie et la bêtise bruxelloises.

Mais aujourd'hui que ses adversaires se transportent des bureaux où l'on rédige des articles de journal aux bureaux où l'on rédige des articulets de procédure, il n'est plus seul. Il a pour lui tous les jeunes qu'il a précédés et qu'il a guidés, qui affirment l'intacte grandeur et beauté et honnêteté de son œuvre et de son caractère. Cela est insalissable, quand bien même on y renverserait des encres à griffonner mille condamnations.

Artistic wall papers ⁽¹⁾

Or, Crane prit place à part; sa prodigieuse faculté d'imagination triompha sur ce terrain comme sur tous ceux où il s'évertua de semer sa belle semence d'art.

Ce fut l'émigration spontanée vers les murs de tout son peuple de filles-fleurs et d'êtres sylvains et tous les animaux partis également des albums légendaires se mirent à les suivre à travers de très rythmiques végétations. Car c'est sur une architecture d'assez identiques volutes qui se déroulent la plupart de ces épisodes; les lignes de très spéciale souplesse partent en fusées tirebouchonnantes et se résument en les frises que la tradition anglaise veut larges excessivement; là sans heurt trop évident dévie le motif dans le sens horizontal de la cimaise qu'il se met à longer.

« *Wood notes*, *Golden age*, *Cockatoo*, *Peacock garden*, *Corona vitæ* » furent l'appoint qui haussa si sensiblement l'importance de ce dernier salon d'art appliqué. Le « nursery paper » *The house that Jack built* et sa toute récente création, *The Trio*, dont le sujet se découvrirà dans ces vers dont elle prétexte :

Life's home to deck come Graces three :
Music, Painting, Poesy.

(1) Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

eurent complété la série des papiers peints de W. Crane.

Voici *Wood notes* : A travers d'harmoniques brossailles de palmes et de rinceaux un chien s'élançait après la biche ; Pan sonne du cor et tous les petits événements suscités par ce pourchas tumultueux se tendent la main comme des enfants qui font la chaîne, se soudent les uns aux autres par des envols de lignes qui sont des queues de faisan, de larges feuilles insinuantes et le col qui se tend d'une colombe vers une autre.

En la frise, merveilleuse et résumée, une file de biches galopant par-dessus de quiets lapins.

Et c'est d'une tonalité sobre, assez peu attirante. C'est le fait, d'ailleurs, de la plupart de ces papiers de Crane et d'autres, et j'en pourrais signaler de particulièrement désenchantants. *Golden age* ainsi, dont il ne nous fut donné de voir qu'un échantillon réalisant par trop imparfaitement un modèle conçu en vue d'une évidente exécution en cuir repoussé et qui figure l'assez lourde invasion d'amours — anglais de robustesse — en quelque bienheureux pays peuplé d'oiseaux des îles.

Une identique construction losangée le rapproche du *Cochatoo* dont l'emmèlement de deux phrases, l'une montant à la frise et l'autre en descendant, n'aboutit qu'à une confusion déroutante autant que la banalité flagrante de certains détails d'ornementation. N'importe, tel quel, ce papier, qui fait se quereller des perroquets au point que leur vacarme fait fuir les écureuils sous les queues d'assez maigres paons, dégage un charme qui serait plutôt d'une broderie dont la coloration calcinée accuserait des origines un peu barbares.

Peacock garden s'excepte et se vêt de faste autant que de délicatesse. Sur un champ de branches ourlées de feuilles longues et maigres se juchent en d'arrogantes postures des paons qui, là-haut, dans la frise, deviendront solennels et processionnaires.

Peacock garden s'affirme de haut et du meilleur style et triomphe facilement dans cette série de modèles où *Corona vitæ* constitue un parquetage extrêmement habile pourtant de mille détails très voulus, mais d'un enchaînement singulièrement forcé.

Malheureusement, toute l'adresse qu'il fallut à les rattacher en vue d'un symbole dont la grandeur s'est diminuée en raison de l'exiguïté des matériaux employés, n'aboutit qu'à l'éloigner des essentielles conditions de l'ornementalité.

« Techniquement parlé, écrit Crane, le dessin du champ et de la frise de ce modèle s'inspira d'un agrandissement et d'un arrangement de la couronne impériale, qui se présente dans les deux sous une forme plus ou moins abstraite.

« Symboliquement, le dessin peut être interprété comme un emblème d'une vie riche et ample, non dépourvue pourtant de ses changements et de ses contrastes, mais levant toujours à nouveau sa fleur

« et son fruit. Tandis que les lions ailés et fleuris qui supportent la couronne de la vie indiquent ses triomphes matériels, les sphinx, de chaque côté de l'arbre, figurent ses mystères et ces problèmes qui restent sans réponse et perpétuellement posés à nouveau à l'humanité sous l'espèce du fruit de l'arbre de la science.

« Dans la frise, réapparaît la couronne portée en triomphe par les bons génies de la maison dans l'éclat total de son époque florissante, se renouvelant par ses fruits et portant les semences propres à sa nature. »

B.-V. HART tenta de s'assimiler dans *The royal Jubilee* cette dangereuse façon d'ornementation symbolique. Résultat : de la puérilité et la menace présente de murs envahis par l'illustration plutôt que par la décoration, dont les œuvres de feu SEDDING, SCOTT-MORTON, BATLEY, LEVIS DAY ne se départissent pas.

Si ces artistes acceptèrent les formules et le matériel décoratif courants, leur mérite n'est pas ordinaire, néanmoins, de les avoir fait plier sous la loi du bon goût. Parmi eux BATLEY élargit visiblement son écriture ornementale, *The Osborne*, à la façon de Brophy, dont *Sapho* surtout est d'un fastueux et inaccoutumé déploiement d'amples courbes.

Mais la joie nous fut également réservée de contempler l'*Isis* de VOYSEY, le *Tulip* de HEYWOOD-SUMNER, et d'y reconnaître que d'indéniables recherches les marquent d'un style aussi nettement opposé à la fantaisie et au symbole qui ordonnent les œuvres de CRANE qu'aux traditions reprises, améliorées et rajeunies par la série d'artistes citée.

Ici, de particulières les formes se font synthétiques, plus intentionnelles sont les courbes, et les lignes conscientes du charme qu'elles dégagent par elles-mêmes se dissimulent moins sous de masquantes vestitures.

En *Isis*, VOYSEY épanouit de gigantesques pivots et des muguets géants ascendent avec elles logiquement vers la frise. Et celle-ci est unique, la plus belle qui soit : une file d'oiseaux, partis d'une verrière de SELWYN IMAGE, dirait-on, s'enguirlande en travers des pavots souples se courbant avec une grâce infinie.

Ils voyagent par ce pays de fleurs qui se sont sournoisement avivées, là-haut, d'un rien de vert rouillé et d'un rouge atténué d'ocre, afin de les charmer et qu'ils consentissent à descendre sur la Terre et à s'y arrêter.

HEYWOOD-SUMNER procède en *Tulip* d'une superposition régulière d'antéfixes d'où s'échappent des tulipes closes qui sont comme des globes de lumière appalée. Et la nuit épandue sur tout le mur s'éclaircit vers la frise qui s'illumine comme celle d'*Isis*.

Car ce papier donne l'illusion d'eaux vertes et tranquilles, où les fleurs mettraient autant d'yeux voilés. A l'horizon, le jour descend sur elles et quelques fleurs

s'entr'ouvrent et se colorent anticipativement d'un rien de l'éclat rouge que tantôt le soleil suscitera au ciel.

Découvrira-t-on plus facilement maintenant ce qui différencie ces deux derniers papiers peints de ceux que nous analysions précédemment et qu'une nouvelle orientation conduit vers des sujets moins usités, plus purement idéels? Cette tâche est dévolue à la décoration moderne de combler au plus vite par l'Idée le creux que dissimulait si sàvamment une ornementation strictement objective. Nos yeux seuls y trouvaient leur compte; mais voilà qu'ils se sont unis, depuis, bien plus étroitement à notre cerveau et celui-ci, à titre égal, exige satisfaction.

HENRY VAN DE VELDE

Le futur Palais des Beaux-Arts.

MM. de Saint-Cyr et Elle ont soumis mardi dernier à la commission de la prochaine Exposition des Beaux-Arts les plans du baraquement qu'ils sont chargés d'élever sur l'emplacement de l'ancien Palais de Justice.

A part quelques modifications de détail (suppression de certaines cloisons, substitution d'une salle aux locaux exigus destinés aux aquarelles et aux dessins, élévation à 80 centimètres de la cimaise qui devait être placée à 65 centimètres du sol), ces plans ont été entièrement approuvés par la commission. Il a été décidé que les travaux commenceront immédiatement par l'édification d'un bâtiment dans lequel seront remisées les caisses contenant les œuvres d'art à exposer. Ce bâtiment s'élèvera à front de la rue de Ruysbroeck, par où on y aura directement accès. Déjà les charpentiers sont à l'ouvrage.

Restent à trancher certaines questions relatives à la décoration, à propos de laquelle il y a une divergence d'opinions entre les auteurs du projet et la commission.

Ainsi, comme nous l'avons dit, MM. de Saint-Cyr et Elle se proposent de varier la tenture des murs, ainsi que cela s'est fait au Champ-de-Mars, où certaines salles sont vouées au bleu, d'autres au rouge, etc. Il en résulte une agréable variété pour l'œil et l'avantage donné aux artistes de choisir pour leurs œuvres le fond le plus favorable. Il paraît que la commission se cramponne à la tradition, et avec tant d'énergie qu'il est difficile de lui faire lâcher prise. Elle veut du rouge, du rouge partout, du rouge dans toutes les salles. La raison? Parce que les Salons de Bruxelles ont toujours été tendus de rouge; parce que l'idée des entrepreneurs constitue une INNOVATION, donc un danger!

Un point important dont il n'a pas été question jusqu'ici et sur lequel nous attirons spécialement l'attention des auteurs du projet et du gouvernement, c'est la nécessité de ne pas oublier, dans la construction définitive du Palais des Beaux-Arts, la Musique et l'Art oratoire.

On semble ne se préoccuper jusqu'ici que de la peinture. Si l'on veut que le Palais remplisse le but auquel il est destiné, il faut qu'il contienne une salle où il soit possible aux orateurs de parler, aux musiciens de se faire entendre.

Il n'y a à Bruxelles, pour les conférences et pour les concerts, que les salles de spectacle ou celles des cercles privés. Elles ne conviennent, en général, ni à la musique ni à la parole, et ne sont, d'ailleurs, que très exceptionnellement disponibles.

Ne peuvent se faire entendre au *Cercle artistique*, par exemple, que les conférenciers spécialement invités.

Pourquoi, si l'on donne aux peintres un local d'exposition, les orateurs n'auraient-ils point une salle *publique* à leur disposition? L'éloquence, considérée en Belgique comme une quantité négligeable bien que bon nombre de nos compatriotes décèlent des aptitudes spéciales dans l'art de la parole, prendrait son essor si on lui permettait de se manifester ailleurs que dans des *Jardins joyeux* et des *Cour d'Angleterre*. Elle a droit à la même protection que la peinture. Il est juste, dès lors, que le Palais des Arts lui donne abri.

Et la musique! Combien de fois s'est-on plaint de ce qu'il n'existe à Bruxelles, en cette ville de 600.000 habitants qui se pique de dilettantisme et qui, vraiment, est fort avancée au point de vue musical, aucune salle de concerts. Le Conservatoire a la sienne, c'est vrai. Mais allez donc demander à M. Gevaert de la mettre à la disposition des artistes qui ne sont pas « de la maison! »

Les Concerts populaires, par exemple, doivent, pour chacune de leurs auditions, faire dresser, à leurs frais, au Théâtre de la Monnaie, une estrade dont le coût est de 500 francs. De plus, par suite de mésintelligences entre directeurs, la salle ne leur est octroyée que pour les concerts, et non pour les répétitions. Ce qui oblige M. Joseph Dupont à emprunter la salle d'une société particulière, la *Grande Harmonie*, — salle dont l'acoustique est déplorable, — pour diriger les études des concerts qui ont pour cadre le Théâtre de la Monnaie! On ne pourrait faire de l'art dans de plus mauvaises conditions, et nous comprenons fort bien que tels artistes, prêts à fonder une association artistique et à créer de nouveaux foyers musicaux, renagent leurs bonnes volontés.

Or, cette salle, que tous les musiciens réclament, il sera aisé de la trouver dans le futur Palais des Beaux-Arts.

Les peintres, dit-on, demandent que les locaux d'exposition ne soient pas trop élevés, afin que la lumière ne tombe pas de haut sur leurs œuvres. Ces locaux ne conviendraient pas à la musique qui veut, pour s'épanouir, — nous pensons surtout à la musique orchestrale, chorale, aux grandes auditions d'ensemble, — un vaste vaisseau. Mais qu'est-ce qui empêche d'aménager pour ces exécutions l'un des jardins couverts destinés à la sculpture? Ces jardins seront — ou pourront être — parquetés. Il suffira de leur donner des proportions conformes aux exigences de l'acoustique et à les meubler d'une estrade mobile. Il sera aisé de faire d'une des nombreuses dépendances une salle d'accord très pratique, de ménager une entrée particulière pour les artistes.

Cette question, très importante pour l'avenir de l'art musical en Belgique, mérite un examen sérieux. Et nous insistons spécialement pour qu'on s'en occupe IMMÉDIATEMENT, avant l'adoption du plan définitif du Palais des Fêtes, avant qu'on puisse dire: « Quel dommage! Si l'on y avait pensé plus tôt!... Mais voilà: les journaux attendent toujours qu'il soit trop tard pour remédier à un état de choses. Et alors ils tombent sur le dos du gouvernement pour tout critiquer avec amertume. »

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Par une température variant de 28 à 32 degrés (à l'ombre) se sont ouverts, la semaine passée, les bains tièdes à musique du Conservatoire. Un petit concert d'élèves a servi de prélude à la cérémonie.

Le public, attentif et sympathique, a généralement approuvé la partie orchestrale du concert. L'élément choral lui a paru plus faible. La composition du programme était d'ailleurs quelconque : un hoche-pot de morceaux pris « au hasard de la fourchette » depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours. L'ouverture des concours donnait, ces dernières années, à quelque jeune auteur belge l'occasion de produire une œuvre nouvelle. C'est à ces séances que M. Agniez, l'excellent professeur de la classe d'ensemble instrumental, fit entendre d'intéressantes compositions de MM. Paul Gilson, Léon Dubois, Arthur De Greef. Pourquoi est-on retombé cette année en de vétustes *Lodoïska*? L'initiative du jeune chef d'orchestre se serait-elle déjà brisée contre les vénérables traditions de la Maison?

Mardi, le défilé des élèves a commencé devant un public d'abord clairsemé de parents et d'amis, qui s'accroît chaque jour et qui finit par battre les portes comme une marée d'équinoxe aux jours solennels des concours de chant, le point culminant de la « grande semaine » conservatorienne.

Les concours ont leurs fidèles, que chaque année on voit reparaitre à leur place accoutumée. Ni les trombones ni les saxophones ne les rebutent. Les contrebasses même ont du charme pour eux. Ils arrivent les premiers, s'installent commodément, armés d'un crayon qui leur sert à épingleur leur programme d'observations critiques. Un regard indiscret nous a permis de lire cette remarque, crayonnée par un voisin de stalle, l'un des plus assidus de ces jurés volontaires :

« Un physiologiste pourrait écrire un intéressant chapitre à intituler : *De l'influence des instruments de musique sur l'amélioration de la race humaine*. Les saxophones et les bassons ne semblent former que des tailleurs de pierres; les cors et les trompettes engendrent des cordonniers; les clarinettes commencent à les dégrossir, les hautbois les affinent et la flûte leur donne des attaches délicates. Quand paraissent les archets, on voit se soulever d'un mouvement rythmique les corsages des demoiselles des secondes loges. Pour les pianistes, il y a des spasmes. On sait, du reste, qu'ils ont toujours fait des victimes. »

Les concours les plus applaudis ont été, jusqu'ici, ceux de hautbois et de flûte. Technique remarquable, compréhension artistique, finesse de nuances, les élèves de MM. Guidé et Anthoni ont un ensemble de qualités qui fera d'eux des instrumentistes de premier ordre. Excellente classe aussi que celle de M. Poncelet, qui forme chaque année d'habiles clarinettes. A noter, au concours de cor, une jolie composition de Léon Dubois, *Scherzo* pour huit cors, qui a valu à son auteur un succès unanime. Bonne exécution par les élèves de M. Merck. Le concours de violoncelle a paru monotone et démesurément long en raison du manque d'intérêt des morceaux choisis. Le concerto de Lindner, le morceau imposé, n'a qu'une valeur technique, et parmi les morceaux « au choix » les concurrents n'ont pas produit une œuvre intéressante. L'un d'eux a joué une *Prière* de Piatti qui est bien la composition la plus vide, la plus « chevillée » et la plus lamentable qu'on puisse trouver. Ne pourrait-on pas, en même temps qu'on instruit les élèves dans le mécanisme de leur art, leur former le goût et développer leur sens esthétique?

L'épreuve n'a pas révélé de tempérament exceptionnel. Il a même fallu, de la part du jury, beaucoup d'indulgence pour enjoliver d'une « distinction » le premier prix. Faisons exception pour M^{lle} Kufferath, qui paraît douée d'une nature artiste, et pour M. De Briyn, qui donne des espérances. Les autres ont joué correcte-

ment, en élèves ayant suivi scrupuleusement les leçons consciencieuses du maître.

Le concours de contrebasse a eu son succès habituel. Et le jury a pris tant de plaisir aux épreuves qu'il a bissé, oui! bissé! un concurrent.

Quant à l'alto, il a été, comme de coutume, médiocre. Il est grand temps qu'on donne à la classe d'alto une impulsion nouvelle. Souhaitons que le concours ouvert par le Ministre pour la place de professeur désigne un artiste qui prenne à cœur le relèvement de ce cours si important et si négligé.

Ceci dit, voici les résultats :

Trombone. Professeur : M. SEHA.

1^{er} prix, M. Blangenois. — 2^e prix avec distinction, M. Mottry.

2^e prix, M. Detiège. — 1^{er} accessit, MM. Junion et Dekeyser.

Trompette. Professeur : M. GOEYENS.

1^{er} prix, MM. Schinck et Vannuffelen. — 2^e prix, M. Bayens. — 1^{er} accessit, M. Delcourt.

Cor. Professeur : M. MERCK.

Cor basse : 1^{er} prix avec distinction, M. Dubois. — 2^e prix, M. Escaré.

Cor alto : 1^{er} prix, MM. Delatte et Smedts. — 2^e prix, M. Servais.

Saxophone. Professeur : M. BEECKMAN.

1^{er} prix, MM. Borré et Bossaert. — 2^e prix, M. De Schuyter.

Basson. Professeur : M. NEUMANS.

1^{er} prix, MM. Maréchal et Boogaerts. — 2^e prix, M. Riffart.

Clarinette. Professeur : M. PONCELET.

1^{er} prix avec distinction, M. Coessens. — 1^{er} prix, M. Desmet. — 2^e prix avec distinction, MM. Duby, Sohy et Lemaire. — 1^{er} accessit, MM. Masure, Van Praet, Dufrasne, Van Aerschot et Michotte.

Hautbois. Professeur : M. GUIDÉ.

1^{er} prix avec distinction, M. Fonteyne. — 1^{er} prix, MM. Rovies et Verstraeten. — 2^e prix, MM. Bury, Piéard et Nachtergaele. — 1^{er} accessit, M. Vranekx.

Flûte. Professeur : M. ANTHONI.

1^{er} prix, MM. Gondry et Van Hoegaerden. — 2^e prix avec distinction, M. Scheers. — 2^e prix, M. Six. — 1^{er} accessit, MM. Vinck, Boschmans, Loots et Berg.

Violoncelle. Professeur : M. E. JACOBS.

1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Chaplin. — 1^{er} prix, MM. Van Winkel et Hofsteede. — 2^e prix avec distinction, M^{lle} Kufferath. 2^e prix, M. Treichler. — 1^{er} accessit, M. De Briyn.

Contrebasse. Professeur : M. ECKHAUTE.

1^{er} prix, M. Jhek. — 2^e prix avec distinction, M. Peeters.

Alto. Chargé de cours : M. LAPON.

1^{er} prix, MM. Gietzen, Baroen et Naveau. — 2^e prix, M. Van den Bossche. — 1^{er} accessit, MM. Lempers et Meses.

LE SALON DE MONS

L'Exposition des Beaux-Arts de Mons obtient un vif succès, comme le constatait, dimanche dernier, notre correspondant. Les visiteurs sont nombreux et beaucoup d'œuvres ont été acquises.

Voici la liste des achats faits jusqu'ici :

ACHATS FAITS PAR DES PARTICULIERS :

Artan, *Plage* (M. Théophile Dehaut). — Julien Dillens, *Allegretto* (le même). — Louise Danse, *Portrait d'Artan* (le même). —

Gilsoul, *La nuit M. le baron du Vivier*. — Georgette Meunier, *Pavots vivaces* (M. Léon Abrassart de Bulloy). — Jean Verhas, *La Plage* (M. Henry Raeymaeckers). — Cécile Douard, *Fleurs* (M. Valère Lefocart). — P.-J. Dierckx, *Le repos des maçons* (M. Albérie Passelecq). — Hagemans, *Fréir*, aquarelle (M. Fulgence Masson). — Cassiers, *Quai d'Ostende*, aquarelle (M. Henry Sainetelette). — Cassiers, *Le soir au Pirrot*, aquarelle (M. Georges Leclercq). — Louis Titz, *Bords de l'Escaut*, aquarelle (M. C. Bleunar).

ACHATS FAITS POUR LA TOMBOLA :

M^{lle} Beernaert, *Bords de l'Escaut*. — M^{lle} Anna Boch, *La Mansarde*. — C. De Nayer, *Fruits*. — L. Maeterlinck, *Un lendemain*. — Franz Van Luppen, *Chemin à Genck*. — Alois Boudry, *Mœurs d'autrefois*. — Th. Cœriez, *La Forge*. — Isidore Meyers, *Un coin intime*. — Ed. Farasyn, *Les Pêcheurs de crevettes*. — Armand Dandoy, *Environs de Müddelkerke*. — Isidore Verheyden, *Hiver*. — M. Hagemans, *Souvenir de la Hutpe*. — A. De Tombay, *Marie de Nazareth* (bronze). — H. Bellis, *Chrysanthèmes*. — Liévin Herremans, *Mousquetaire chantant*; id., *Mousquetaire au cabaret*. — Alb. Hambresin, *Proclamation au x^v siècle* (bronze). — Louis Titz, *La Pêcheuse* (aquarelle). — H. Staquet, *Coin du port d'Ostende* (aquarelle). — H. Seghers, *Rentrée des barques de pêche* (aquarelle). — H. Binjé, *Neige* (aquarelle). — Bamps, *Moulin à Woluwe* (aquarelle).

PETITES CAUSES DU JOUR

M. EDOUARD DUJARDIN

REQUISITOIRE. « M. Dujardin, bookmaker et symboliste, est fastueux. Tous les ans, le Grand Prix couru, il offre à la presse et à ses amis la représentation unique d'un de ses ouvrages. Ainsi nous eûmes, en 1891, au Théâtre d'Application, la première partie de la *Légende d'Antonia*; l'an dernier, au Théâtre Moderne, le *Chevalier du passé*, et la trilogie a été complétée, cette année, au Vaudeville, par la *Fin d'Antonia*, tragédie moderne où l'auteur a mis, dit-il, « un peu d'émotion, quelques cris de passion humaine ».

Régisseur, M. Dujardin fait soi-même la police de la salle et renvoie à leurs distractions coutumières les spectateurs badins venus pour s'égayer à ses dépens.

Cela est bien. Mais l'exemple qu'il donne nous semble condamnable, au fond. Le défenseur soutiendra que, par exception, l'argent des courses reçoit une destination qui le purifie. Il n'est pas moins vrai que l'accusé entraîne ses confédérés, d'endents, symbolistes et romans, dans une voie périlleuse. Tous ne sont pas comme lui experts en choses de turf. Et l'on s'attriste à penser que la représentation d'une œuvre longue à mûrir, est subordonnée à la victoire de Ragsky, 6/1, à Webb, gagnant d'une courte tête!

PLAIDOIRE. « Facile persiflage! La vie sportive de M. Dujardin ne nous appartient pas. Sa vie littéraire, au contraire, nous arrête. Il fut le fondateur de *la Revue wagnérienne*, à une époque où l'admiration de Wagner n'était point tombée encore dans le domaine mondain. Il dirigea *la Revue indépendante* après Félix Fénéon, du temps — le bon temps! — qu'elle avait pour collaborateurs : Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Laforgue, Huysmans, Mallarmé, Céard, Bourget, Mirbeau, Hennique, vingt autres... »

« Enfin, il a publié des contes : *Les Hantises*; un roman : *Les Lauriers sont coupés*, et des vers : *La Comédie des amours*, qui le détachent en serre-file de la section des symbolistes. »

VERDICT. — « Un succès dans les Grands Prix. »

LE GREFFIER D'AUDIENCE : L. D. *Journal*.

VENTE DE TABLEAUX

Quelques prix payés récemment à l'hôtel Drouot pour des dessins de Willette :

Ah! tu me fais concurrence, 300 francs. — *La Parisienne* : *Pierrot blanc, Pierrot noir, je vous fais chevalier du clair de lune; Atlas, boycottez et amusez-moi!* 355. — *Chiche! que j'enlève ma chemise*, 345. — *Narcisse* (dessin colorié), 310. — *Au Sacré-Cœur* : « *Quel dommage que ce soit des hommes!* », 245. — *L'Enfant prodigue* (affiche, épreuve sur chine avec lettre), 120. — *De mon temps, au lycée*, 105. — *L'Empereur et la Sentinelle* (dessin); 95. — *O Femme! le jour où tu seras enfin notre égale... bon Dieu! quelle volée*, 90. — *Le triomphe du veau d'or*, 85.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

M. Jean Marlin vient de publier chez l'éditeur Muraille, à Liège, trois chansons : *Noël populaire, Berceuse, Consolation*, d'un joli tour naïf, d'une grâce de très ancienne légende, — trois petites pages qui plairont aux artistes et au public.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Exposition générale des Beaux-Arts (Salon de 1893) 16 septembre-1^{er} novembre. Envois du 1^{er} au 12 août. Renseignements : M. Emile Van Mons, secrétaire de la commission organisatrice, au Musée royal, Bruxelles.

DOUAI. — Exposition des Amis des Arts. 9-31 juillet. Délai d'envoi : 1^{er} juillet. Renseignements : M. L. Quinon-Hubert, secrétaire général, Douai.

DUNKERKE. — Exposition des Beaux-Arts (par invitations). 14 juillet-17 septembre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : Secrétaire de la Société pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, Dunkerke.

FONTAINEBLEAU. — Exposition des Amis des Arts de Seine et Marne. 1^{er} août-1^{er} octobre 1893. Dépôt, à Paris, du 5 au 15 juillet, chez M. André, rue Ganneron, 16. Renseignements : M. Weber, secrétaire général, Grande rue, 63, Fontainebleau.

LE HAVRE. — Société des Amis des Arts. 29 juillet-1^{er} octobre. Gratuité de transport pour les invités. Envois avant le 5 juillet au Musée. Renseignements : M. Platel, secrétaire.

LILLE. — Exposition de l'Union artistique du Nord. 1^{er} août-1^{er} octobre. Envois avant le 20 juillet. Renseignements : M. Delcroix, secrétaire général.

SPA. — 2 juillet-fin septembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Délai d'envoi : 5-25 juin. Renseignements : M. Albin Body, président de la commission directrice.

VERSAILLES. — Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise, 2 juillet-1^{er} octobre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : M. L. Bercy, secrétaire général, 16, rue Hoche.

PETITE CHRONIQUE

On s'occupe beaucoup, dans le monde des lettres, du prix quinquennal de littérature française. Des renseignements inexacts ayant été donnés par plusieurs journaux, disons qu'aucune décision n'a été prise jusqu'ici. Le jury vient de se réunir et de distribuer les ouvrages dont ses membres auront à se partager l'examen. Une liste très complète des ouvrages parus depuis cinq ans en Belgique a été dressée à cet effet.

Voici la composition du jury : MM. Ed. Fétis, Discailles, Pergameni, Kurth, Wilmotte, abbé Stiernet et chanoine de Grotars.

Le prochain festival de musique dirigé par M. Eugène Ysaye aura lieu au Waux-Hall jeudi prochain. Il sera exclusivement consacré aux compositeurs belges, parmi lesquels César Franck (le

Chasseur maudit, Erasme Raway (*Scènes hindoues*), Edgar Tinel (airs de ballet de *Polyeucte*), Paul Gilson (*Fantaisie sur des airs canadiens*), Guillaume Lekeu (*Rhapsodie sur des motifs angevins*), Théophile Ysaye, Mortelmans, etc.

Le troisième et dernier festival, dans lequel on exécutera les œuvres de la jeune école française, est fixé au 14 juillet.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique porte à la connaissance des intéressés qu'un concours est ouvert pour l'obtention de la place de professeur d'alto au Conservatoire royal de musique de Bruxelles. Pour y être admis, il faut être Belge de naissance, âgé de 20 ans au moins et de 35 ans au plus.

Les postulants adresseront leur demande au secrétariat de l'établissement, avant le 30 juin courant, en y joignant leur extrait de naissance et tous autres certificats ou renseignements.

Le concours aura lieu dans la première quinzaine de juillet. Le jury déterminera les épreuves auxquelles les récipiendaires seront soumis et qui comprendront nécessairement l'exécution d'un morceau au choix des concurrents et la lecture et transposition d'un morceau à première vue.

L'Exposition générale des Beaux-Arts de 1893 s'ouvrira le 16 septembre prochain et durera six semaines.

Les ouvrages devront être expédiés, du 1^{er} au 12 août, au local de l'Exposition (entrée par la rue de Ruysbroeck).

Le concert du Conservatoire de Mons a été pour le directeur de cet établissement, M. Jean Van den Eeden, pour l'orchestre, les chœurs et les solistes, l'occasion d'un vrai triomphe. La presse est unanime à constater le succès et ne tarit pas d'éloges sur la composition du programme et sur l'interprétation. *Le Hainaut, la Tribune, l'Organe, le Journal et la Gazette de Mons* consacrent tous à cette solennité musicale un article enthousiaste. MM. Demest et Degreef ont été acclamés, rappelés. Quant à l'oratorio de M. Van den Eeden, *Brutus*, dont on exécutait la première partie, il a produit également une grande impression.

« L'œuvre de Van den Eeden, dit entre autres *le Journal de Mons*, est de grande allure et bien personnelle.

Les sentiments du peuple sont rendus en idées musicales mélodieuses et fortes, qui se développent et s'enchaînent. Le chœur et l'orchestre ont un rôle parallèle, ce dernier ne tombant jamais au rang d'accompagnement du chant. Pendant que les chœurs chantent l'action, l'orchestre l'interprète dans des différentes phases; il est comme symbolique des faits et des sentiments du drame qui, tout entier, est symphoniquement décrit; le coup de poignard même est noté.

Il reste, après audition, l'impression de quelque chose de grandiose, d'héroïque. Quoique écrite depuis vingt ans, l'œuvre reste debout, jamais étrangère à la technique moderne: sentiment dramatique, travail d'orchestration, leitmotiv, etc.

L'originalité se révèle aussi bien dans la phrase que dans le rythme; et une orchestration savante et touffue soulignant une mélodie sobre et distinguée caractérise cette composition qui empoigne la masse sans laisser arracher à l'art la moindre concession.

Brutus est une œuvre de large envergure, digne en tous points du talent puissant et si personnel de l'auteur de tant d'œuvres symphoniques savoureuses: le dramaturge futur de *Numance*.

Oh! ces coquilles! *Le Guide musical* imprime: « Le rôle de Gwendoline est écrit dans une teinture très étendue... » Pour l'essiture, évidemment.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAVY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhén)
Vins de toutes provenances

Les 29 et 30 juin et 1^{er} juillet 1893

A 2 HEURES PRÉCISES

Au domicile et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert
16, RUE D'ARENBERG, A BRUXELLES

VENTE

DE

LIVRES ANCIENS & MODERNES

ESTAMPES EN NOIR ET EN COULEUR

DU XVIII^e SIÈCLE

des Écoles anglaise et française, etc.

provenant en partie de la succession de

Madame Veuve CARLIER

Exposition chaque jour de vente, de 8 heures à midi.

L'intéressante collection de dessins anciens, esquisses de Maîtres, Gravures coloriées (aqua-teintes), Gravures anciennes, formant l'album de feu Monsieur **DÉSIRÉ BÖHM**, en son vivant archéologue et artiste peintre à Ypres, est à vendre en bloc ou en partie de la main à la main.

Cette collection a été formée à Rome par les ancêtres de cette famille d'artistes, dont M. D. BÖHM était le représentant; l'album contient des spécimens des Écoles italienne, flamande, allemande, etc.; des dessins originaux de Michel Ange, Annibal Carrache, Van Dyck, Salvator-Rosa, Lepautre, Jordaens, Overlaet, etc.

Pour les gravures et eaux-fortes: Ruysdael, Pontius, Petrus de Jode, Vischers, Vanloo, etc.; mais principalement des superbes gravures signées: Albert Dürer, Pironesi, Rembrandt, Aldegrever, etc.

Parmi les gravures coloriées: Debucourt, Janinet, Cipriani, Bartolozzi, etc., un dessin japonais par Icosaï; les douze apôtres, peints sur parchemin, par Piazzetta, etc.

Cette collection a été exposée à Anvers en 1876 au Cercle Artistique et Littéraire, où elle a obtenu un succès très grand et très flatteur.

S'adresser à M. H. HENNAERT, rue de Boesinghe, 8, à YPRES (Belgique).

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Le 25 juin, départ à 9 h. 15 m. après l'arrivée du train quittant Bruxelles à 7 h. 58. — On quitte Flessingue à 4 h. 30 de relevé

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES:

G. VERSTRAËTEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK

Quai du Commerce, 15

BRUXELLES

Rue des Récollets, 16

ANVERS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF: PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855. Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir:

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLÔME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **L'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA DAME DE LA MER. — CONTES ET SOUVENIRS, par Léopold Courouble. — LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. — LE FUTUR PALAIS DES BEAUX-ARTS. — UNE SALLE DE CONCERTS. — LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — LA FIN D'ANTONIA, par Edouard Dujardin. — DOCUMENTS A CONSERVER. *La Walkyrie* et la presse parisienne. — VENTE DE TABLEAUX. — PETITE CHRONIQUE.

La Dame de la Mer.

Les drames d'Ibsen sont comme la mer, dont l'âpre saveur les pénètre. Tantôt ils s'éclairent d'une lueur soudaine qui découvre de larges espaces, tantôt la brume et l'ombre plongent dans le mystère des étendues infinies, jusqu'au plus profond recul des horizons. Et comme elle, ils attirent et effraient. Ils chantent la poésie des plaines illimitées et aussi la terreur des naufrages. Ils évoquent de dangereux voyages à travers les récifs et les bancs, et parfois, comme en cette *Dame de la Mer* dont nous obsède encore, après huit jours, le lyrisme pathétique, ils révèlent les ancrages en des ports sûrs, à l'abri de toutes tempêtes.

La touchante légende que celle de cette *Dame de la Mer*! Ibsen en fait, dès le début, pressentir le symbole par la phrase d'un personnage épisodique dont l'unique

mission paraît être de la prononcer. C'est un peintre qui ébauche la vue du fjord : « Ici, sur le récif, il y aura une sirène mourante.

LYNGSTRAND. — Pourquoi ?

BALLESTED. — Parce qu'elle s'est égarée et ne sait plus retrouver le chemin de la mer ; elle reste là, et agonise dans cette eau saumâtre ! Comprenez-vous ? »

Cette sirène, c'est la figure principale, c'est Ellida, la jeune femme à l'imagination exaltée, qui n'a point trouvé dans un mariage de raison l'idéal rêvé.

La « haute mer » l'attire, la hante, l'appelle invinciblement. Fille de l'inspecteur du phare, elle a en elle toute une hérédité d'indépendance. Elle a aimé un marin, qui symbolisait pour elle l'affranchissement. Et elle se remémore la douceur de ses entretiens, dont la mer faisait l'unique objet : « Nous parlions des tempêtes et des temps calmes, des nuits sombres et des jours ensoleillés. Mais nous parlions surtout des baleines et des phoques qui se traînent sur les écueils aux rayons de soleil ; puis des mouettes, des aigles et de tous les autres oiseaux de l'océan. Et alors il me semblait que tous ces êtres devaient être de la même race que lui. » Le marin a disparu depuis des années, mais elle l'attend, il reviendra pour l'emmenef, et son souvenir demeuré ineffaçablement dans son cœur, comme dans le cœur de Senta restait gravée l'image du Hollandais. En attendant, la vie s'écoule et Ellida se désespère. Sa

belle-fille, malgré son esprit pratique, a elle-même été gagnée par la nostalgie de l'idéal.

« Il me semble, dit-elle, que nous menons la même existence que les corassins de l'étang. Ils ont le fjord tout près, on vont et viennent des milliers de poissons de mer, de vrais poissons sauvages; mais les pauvres poissons domestiques n'en savent rien, dans leur eau douce, et jamais ils n'auront leur part de cette vie de liberté. »

La liberté! Chacun des drames d'Ibsen est dominé par un grand principe qui porte l'action et l'âme. Dans *les Revenants*, par exemple, c'est l'hérédité, dont le poids fatal pèse sur l'humanité et supprime son libre arbitre. Bien que cette idée apparaisse, à diverses reprises, dans *la Dame de la Mer*, c'est celle de liberté qui l'emporte.

L'homme doit être libre pour avoir la responsabilité de ses actes. Il n'est pas responsable s'il agit sous la pression des irrésistibles tentations qui l'attirent vers l'inconnu. Et fort simplement, malgré d'apparentes complications, Ibsen développe sa thèse en montrant la Dame de la Mer invinciblement poussée vers le marin qu'elle a aimé jadis, jusqu'au jour où son mari lui rend la conscience d'elle-même en lui donnant le droit de choisir entre le fantôme et lui.

« Maintenant tu es complètement dégagée de moi et des miens. Maintenant ta vie peut retrouver sa vraie route et la suivre. Maintenant tu peux faire ton choix librement, Ellida. Tu en es responsable. »

Rendue à elle-même, à la liberté de ses actions, Ellida n'hésite plus et abandonne irrévocablement son rêve.

« WANGEL. — Ellida, ton âme est comme la mer. Elle a des flux et des reflux. D'où vient le changement qui s'est fait en toi? »

ELLIDA. — Tu ne comprends donc pas que le changement s'est fait, et qu'il devait forcément se faire dès que tu me laissais libre d'agir? »

WANGEL. — Et cet idéal, cet inconnu mystérieux qui t'attirait?

ELLIDA. — Il ne m'attire ni ne m'effraie plus. J'ai eu la possibilité de le contempler, la liberté d'y pénétrer. C'est pourquoi j'ai pu y renoncer.

WANGEL. — Je commence à te comprendre, peu à peu. Tes pensées, tes sentiments sont autant d'énigmes et d'allégories. Ce qui t'attirait vers la mer, ce qui t'attirait vers lui, vers cet étranger, c'était un besoin de liberté qui s'éveillait et grandissait en toi, rien de plus.

ELLIDA. — Je ne sais. Mais tu as été un bon médecin pour moi. Tu trouvas et tu osas employer le vrai moyen, le seul qui pût me sauver. »

Ces quelques extraits suffisent à indiquer la pensée développée par Ibsen dans ce drame attachant, à faire saisir le symbolisme dont il double les épisodes qu'il

met en scène. Car rien n'est inutile dans l'art d'Ibsen, et tels événements, en apparence futiles, illuminent les bosquets sombres par lesquels il se plaît à faire passer les spectateurs.

L'action principale est nouée autour de trois personnages : Ellida, son mari et l'Etranger. Mais chacun des rôles de second plan prend part au drame, contribue à en expliquer le sens secret, à rendre plus palpable le symbole. Le professeur Arnholm, qui après avoir fait la cour jadis à Ellida, finit par demander sa belle-fille Bolette en mariage; le jeune sculpteur Lyngstrand que sa maladie de poitrine rend candidement égoïste et qui accumule les « gaffes »; la petite Hilde, qui sous l'extérieur d'une enfant espiègle et moqueuse cache une âme de la plus exquise sensibilité, sont, d'ailleurs, en quelques traits, si merveilleusement crayonnés qu'ils acquièrent une existence définitive. Faut-il voir dans les intrigues qui s'enroulent autour de l'action l'expression d'unions diverses, comparées au mariage mystique d'Ellida avec l'Inconnu et à l'intimité morale de la vie conjugale réclamée par le docteur Wangel? Peut-on inférer de l'influence surhumaine qu'exerce sur la Dame de la Mer le regard de l'Etranger qu'Ibsen a voulu opposer à la liberté humaine les phénomènes de suggestion et d'hypnotisme qui l'entravent? Et cet étrange bohème de Ballested, à la fois cabotin, peintre, coiffeur, maître de danse et « président de l'Association des sonneurs de cor », n'est-il pas une incarnation de l'homme qui trouve le bonheur dans l'indépendance absolue, dans le mépris des conventions et des formules? Les drames d'Ibsen sont si chargés de pensées et de symboles que plus on les fouille, plus les découvertes se multiplient.

Il y a peut-être bien des choses encore à déchiffrer dans *la Dame de la Mer*. Mais nous croyons en avoir exposé l'idée mère et les symboles principaux. Grâce soient rendues à M. Lugné-Poë et à ses camarades, qui sont venus, en bons paladins, continuer la croisade qu'ils ont naguère entamée par *Pelléas et Mélisande*. Si M. Lugné-Poë a été un Docteur Wangel sobre, mélancolique comme il convient et résigné à subir les fatalités de la vie, M^{lle} Mellot a été la Dame de la Mer passionnée, exaltée, énigmatique créée par Ibsen. Merveilleusement vêtue d'une robe bisè qui la plaçait hors la contingence des époques et des lieux, l'artiste a donné un relief extraordinaire aux hallucinations d'Ellida. Et la légère emphase de son discours et de son geste n'était nullement déplacée en ce rôle pathétique. On a distingué, parmi les artistes chargés des autres rôles, M^{me} Georgette Loyer qui a créé, presque au pied levé, pour remplacer M^{lle} Meuris, une petite Hilde mutine et charmante.

Cette unique représentation de *la Dame de la Mer* a été suivie d'une reprise de *l'Intruse*, le drame poi-

gnant de Maeterlinck, dont les artistes du Parc nous donnèrent l'an passé une assez bonne interprétation. Nous avons dit alors notre vive admiration pour *l'Intruse* et l'impression que ce drame avait provoquée (1). La représentation de samedi nous a confirmé dans notre appréciation, bien que certains rôles fussent cette fois tenus imparfaitement et que des défauts de mémoire eussent compromis l'effet que doit produire l'œuvre de Maeterlinck.

CONTES ET SOUVENIRS

par LÉOPOLD COUROUBLE. — Bruxelles, chez Lacomblez.

Un faisceau de souvenirs — pétillant d'esprit, de drôlerie — avec, par-ci, par-là, une note sentimentale, toujours exquise et délicate. Parfois, c'est un Alphonse Allais qui vous étourdit du coup d'aile de sa fumisterie, — d'autres fois c'est un conteur qui vous charme par un récit maniéré, — puis d'autres fois c'est un ironiste caustique fustigeant ferme, mais qui s'attendrit à la page suivante en quelque conte de Noël. Léopold Courouble est ainsi le Protée de la chronique et de la nouvelle. Varié, vif, pétulant, plein de sourires, plein d'éclats, avec un constant friselis de moquerie et des traits inattendus hérissant les phrases, aigrettant la ligne des vocables, — son style ainsi court, pique, plaisante, se tarabiscote en une drôlichonnerie, se détend en de belles et artistes périodes, court à l'assaut d'un calembour, pour esquisser ensuite quelque croquis bien enlevé, buriner quelque gravure ferme, — et de là verse une larme en un récit apitoyé, puis s'amuse à des pieds de nez, à des culbutes. — O la divine fantaisie!

Il y a là de petits contes ravissants pour les enfants : *Le petit Chaperon rouge*, de curieux souvenirs de lycée avec, en un décor enlevé de main prestée, les silhouettes bien vues de Sarah Bernhardt, de Jérôme, Victor et Louis Napoléon, de colorées notes de voyage et surtout : *Mon Peau-Rouge*, — des historiettes bouffes : *A l'Amphithéâtre de coiffure*, *le Paradis s'amuse* (de l'Offenbach!) — une profonde page de critique populaire : *L'Estrade d'Elseneur*.

Mais ce qui charme surtout, ce sont les *Contes bruxellois* et, parmi eux, *le Châtiment de Mme Keutlings*. O la bonne et belle humeur brabançonne! La haute moquerie sans fiel et sans méchanceté, où l'on rit de tout cœur! M. Courouble montre en ces contes une verve franche et saine, où la plaisanterie se double d'un fond d'observation qui la rend vraiment forte et très localement colorée. La petite bourgeoisie bruxelloise! Les Madame Keutlings, les Madame Posenaer, les Van Poppel, les M. Mous et la Madame Rampelbergh! Et ce bon Jules Trullemans. « Pour mourir, il s'était amusé à lécher tout le vert-de-gris qui couvrait le dôme de la grande serre du Jardin botanique. » On entend résonner les « Oeie! Oeie! Oeie! » de ces dames et tomber les prud'homismes marolliens de ces messieurs — cela au milieu d'un décor fait, dirait-on, d'éclats de rire et de farce.

Tel — le livre signé Léopold Courouble apporte dans les lettres belges une note verveuse et fantaisiste, de la chronique artiste, d'un brio personnel, d'une fougue juvénile et joyeuse.

Détachons-en ce passage, tiré du *Doctor Pimley* : « Parmi tous, un pauvre garçon émuait son âme. C'était un grand diable mai-

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, p. 105.

gre, jeune encore, mais dont la figure émaciée, vieillie, disait une longue souffrance. Ses pommettes pointaient sous la peau. Dans les fosses des joues, sous le menton pointu poussait une barbe rare, rousse, toujours souillée de saumure et de jus de cavendish. Les prunelles gonflées s'élançaient hors des orbites et semblaient sans regards.

Tous les jours, il errait sur le pont, serrant contre sa poitrine un harmonica au soufflet tendu mais muet.

C'était un dément silencieux, contemplatif. Il ne parlait à personne, sinon parfois au docteur qui le réchauffait dans sa cabine d'un coup de genièvre de Schiedam. Quant aux émigrants, il leur inspirait une vague inquiétude qui le débarrassait de leur familiarité et même de leur raillerie...

Pendant le jour, il ne jouait jamais de son harmonica : il semblait composer en dedans en s'inspirant de la mer et du ciel. Mais dès que venait le soir, aux premières grisailles de crépuscule, il allait s'asseoir, fatigué d'errer, sur des cordages, et soudain, dans la flâne de l'équipage, quand le joli pétilllement des écumes de l'hélice se détachait plus joyeusement, plus perlé sur le ronflement des fortes machines, il commençait à faire miauler le vieil accordéon, dont les plaintes peu à peu s'élevaient si étranges, si sanglotantes qu'elles poignaient l'âme de tous d'une exquise tristesse. Et les snobs et les ladies descendaient du haut pont par la raide échelle de fer, pour venir écouter cet Orphée mystérieux... posé sur une nef à vapeur. »

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

— La Société des Beaux-Arts vient de publier la liste de ses membres. Elle comprend trente-cinq peintres, dix sculpteurs, un graveur et trois architectes, dont voici le dénombrement :

PEINTRES. — M. Asselberghs, M^{lle} E. Beernaert, MM. Binjé, Blanc-Garin, A. Bouvier, Clays, Cluysenaer, M^{me} Marie Collart, MM. Coosemans, Courtens, Dell'Acqua, Juliaan De Vriendt, L. Frédéric, Gilsoul, baron Goethals, Hennebicq, Ch. Hermans, A.-J. Heymans, F. Khnopff, comte de Lalaing, Markelbach, X. Mellery, J. Portaels, E. Slingeneyer, E. Smits, Stacquet, J. Stobbaerts, F. Ter Linden, Yttererschaut, Van der Hecht, Van Doren, A. Verhaeren, J. Verhas, I. Verheyden, A. Verwée.

SCULPTEURS. — MM. Desenfans, De Tombay, P. De Vigne, J. Dillens, F. Dubois, Lagae, J. Lambeaux, C. Meunier, Ch. Van der Stappen, Th. Vinçotte.

GRAVEUR. — M. J.-B. Meunier.

ARCHITECTES. — MM. Acker, Beyaert et Van Humbeek.

Il est clair que cette compagnie ne forme qu'une fraction restreinte des artistes bruxellois. Il est non moins clair que les tenances nouvelles ne sont que fort imparfaitement représentées dans la société. Dès lors surgissent avec persistance les points d'interrogation que nous avons posés dans notre premier article sur la Société des Beaux-Arts (1).

Quelle sera l'attitude de la société à l'égard des artistes qui refusent de s'enrégimenter dans ses rangs? Va-t-elle, pour leur permettre d'exposer, exiger qu'ils soient immatriculés? Ou les trente-cinq peintres qui la composent vont-ils faire des « invitations » à leur choix?

Et quel sort sera réservé aux groupes vivants et remuants, aux associations particulières qui ne restreignent pas leur activité à

(1) Voir *l'Art moderne* du 4 juin dernier.

des exhibitions triennales mais montent sur la brèche tous les ans, armés d'œuvres nouvelles dont ils se servent pour démolir les vieux bastions et les antiques remparts de l'Art officiel?

Y aura-t-il désormais une armée régulière qui seule aura droit à la protection de l'Etat?

Il faut qu'on s'explique là-dessus. Le gouvernement entend se débarrasser du souci des expositions sur les trente-cinq peintres cités. C'est parfait. Mais il s'agit, pour ces messieurs et pour ces dames, de prendre l'engagement formel de respecter les droits acquis, de maintenir dans leurs avantages tous ceux de leurs confrères qui préfèrent garder leur indépendance. Ou sinon, gare la casse.

Le futur Palais des Beaux-Arts.

Diverses communications nous sont parvenues au sujet des articles que nous avons publiés sur la construction, si désirée et si urgente, du Palais des Beaux-Arts (1). La question de la salle de concerts préoccupe, à juste titre, plusieurs de nos correspondants.

« Ce n'est pas une salle pouvant contenir 2 ou 300 personnes qu'il faut à Bruxelles, dit l'un d'eux, mais bien un hall qui puisse servir aux Concerts Populaires. »

C'est ce que nous avons exposé dimanche dernier. « L'idée première de M. de Saint-Gyr, nous écrit encore notre correspondant, était de séparer les salles de peinture par des cloisons mobiles descendant dans le sous-sol, ce qui permettait de faire un vaste hall propre à toutes les fêtes. Cette idée a été abandonnée à cause de l'élévation des frais.

Il avait aussi proposé de planchéier les jardins d'hiver de la sculpture, et c'est avec raison que *L'Art moderne* reprend et approuve cette idée. Je la trouve excellente, si toutefois l'acoustique s'accommode d'une verrière pour plafond. Y a-t-il des exemples heureux de cette disposition? Les Allemands, dont toutes les grandes villes possèdent de vastes salles de concerts, ont-ils des locaux de ce genre? Vous rendrez un réel service à l'art en éclaircissant ces points.

Reste la question financière. Les grandes auditions musicales données à Bruxelles sont, dit-on, toujours onéreuses. S'il en est ainsi, la société qui construirait le local n'aurait aucun motif d'en faire l'objet d'une entreprise commerciale. D'après moi, le gouvernement ne devrait donner son terrain et ses capitaux qu'en interdisant toute spéculation à ceux qu'il gratifie de cet avantage. Il faut que les musiciens aient une salle de concerts à leur disposition, comme les peintres ont des galeries d'exposition.

Enfin, votre avis sur les colorations différentes des salles destinées au Salon de peinture est excellent et doit être adopté. »

Comme on le verra plus loin, la question de la salle de concerts est sur le point d'être résolue. La Ville de Bruxelles est saisie d'un projet qui donnera vraisemblablement satisfaction aux artistes. Nous pensons, toutefois, que l'idée que nous avons émise au sujet de la transformation éventuelle d'un des jardins d'hiver du Palais des Beaux-Arts en hall de concerts et de fêtes doit être maintenue. Il ne s'agit pas là d'un bâtiment à élever spécialement en vue des grandes auditions musicales, mais d'une simple appropriation, d'une étude à faire des lois de l'acoustique pour donner au local des proportions favorables au développement normal des sonorités orchestrales et chorales.

(1) Voir *L'Art moderne* des 4, 11, 18 et 25 juin derniers.

La verrière dont parle notre correspondant n'est pas un obstacle aux bonnes conditions d'une salle de musique. Nous connaissons plusieurs locaux couverts de vitrages dans lesquels on entend d'excellents concerts : notamment à Londres, à Amsterdam, à Francfort, à Mayence. Et le projet, proposé par un groupe de jeunes compositeurs français, de donner au Champ-de-Mars des auditions musicales pendant la durée du Salon, n'a été repoussé que par la mesquine et presque inexplicable hostilité de MM. les peintres, qui ont craint « la concurrence ».

Le problème consiste uniquement à trouver les dimensions favorables. Un homme d'expérience le résoudra sans peine. C'est également l'avis de M. Léon Lequime, que les questions artistiques ont, on le sait, toujours préoccupé. Nous publierons dans notre prochain numéro la lettre que nous recevons de M. Lequime au moment de mettre sous presse : elle contient de judicieuses observations et de bonnes idées.

UNE SALLE DE CONCERTS

Il est sérieusement question de doter Bruxelles d'une salle de concerts. Si l'Administration communale veut bien ne pas fermer l'oreille aux instantes sollicitations des musiciens, ce sera bientôt chose faite. Et ainsi sera exaucé le vœu dont nous nous sommes fait l'écho (1).

Sur l'initiative du *Cercle artistique*, M. Acker, l'un de nos jeunes architectes les plus distingués, a dressé les plans d'un vaste bâtiment à construire dans l'enclos du Waux-Hall, derrière les locaux du Cercle auxquels il seront reliés. Ce bâtiment, spécialement aménagé pour la musique, servira l'été pour les concerts du Waux-Hall si le temps ne permet pas de les donner en plein air. Il sera assez vaste pour abriter, l'hiver, les Concerts populaires ou telle autre association artistique.

Construit en fer et en briques émaillées, orné de majoliques, le local projeté n'aura qu'un rez-de-chaussée afin de ne pas déparer l'aspect pittoresque du Parc. Du côté de la clôture du Waux-Hall qui côtoie l'allée asphaltée, il sera même dissimulé par un treillage qui supportera des plantes grimpances.

La salle de concerts aura 36 mètres de long sur 28 de large, ce qui donne une superficie de 1,008 mètres carrés; elle pourra contenir 2,000 personnes. L'emplacement de l'orchestre sera de 13^m80 sur 10^m50. Les artistes auront un foyer, un bureau d'administration, une salle d'accord (sous l'estrade de l'orchestre) et une buvette. Rien n'a été oublié on le voit, et le plan, qui a été minutieusement établi, fait vraiment honneur à M. Acker.

Le projet, approuvé par le Collège, a été soumis à la section des Beaux-Arts et à la section des Finances. M. Acker a été prié de faire le devis de l'entreprise. Ce devis vient d'être transmis au Collège et il y a tout lieu d'espérer que la Ville votera le crédit nécessaire pour l'édification de ce magnifique local.

La situation qu'il occupera, ses dimensions, ses aménagements spéciaux en feront une salle de concerts idéale, un Temple digne du culte auquel il est consacré. Nous souhaitons vivement que le projet aboutisse et que les maçons se mettent à l'œuvre à bref délai.

(1) Voir notre dernier numéro, p. 204.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE ⁽¹⁾

Musique de chambre avec piano. Professeur, M^{me} ZAREMSKA.
1^{er} prix, M^{lle} De Kock. — 2^e prix avec distinction, M^{lle} Abeloos.
— 2^e prix, M^{lles} Delessenne et Huygens. — Accessit, M^{lle} Taboux,
Orgue. Professeur, M. MAILLY.

1^{er} prix, M. Deneufbourg. — 2^e prix avec distinction, M^{lle} Delmotte. — 2^e prix, MM. Dusoleil et Chalk.

Excellent concours, l'un des plus intéressants de toute la série.

Piano (jeunes filles). Professeur, MM. C. GURICKX et Ad. WOUTERS.

1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Voué. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Galiot. — 2^e prix avec distinction, M^{lle} Abraham. — 2^e prix, M^{lle} Leclercq. — 1^{er} accessit, M^{lles} Pousset et Eland.

PRIX LAURE VAN CUTSEM. — M^{lle} Falkenstein.

La nomination de deux professeurs jeunes et zélés a infusé un nouveau sang au cours de piano pour jeunes filles et le concours a offert tout naturellement un intérêt plus varié qu'autrefois. La répartition des élèves entre plusieurs professeurs devrait se faire pour toutes les classes. Les concours de violon et de chant ont déjà prouvé à l'évidence la supériorité de ce système.

Le public avait été charmé par le jeu souple et délicatement délié de M^{lle} Galiot; il a été émerveillé du talent précoce de M^{lle} Voué. Ces deux jeunes filles ont parfaitement interprété la première partie du concerto de Humel et leurs morceaux au choix, mais M^{lle} Voué y a mis plus de compréhension artistique et aussi plus de sentiment, qualité qui, du reste, prédomine, poussée quelquefois jusqu'à la mièvrerie, parmi les élèves de M. Wouters, tandis que celles de M. Gurickx paraissent s'attacher davantage à la perfection du mécanisme. Dans le prix L. Van Cutsem, les trois concurrentes ont lutté de froideur. C'est M^{lle} Falkenstein qui a décroché la timbale; c'est justice, mais nous ne pouvons nous empêcher de constater que là où elle mettait des intentions, beaucoup d'intentions, trop d'intentions, il n'y avait que des *forte* et des *piano* avec des mouvements de tête et de bras.

LA FIN D'ANTONIA

Par M. EDOUARD DUJARDIN

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

« Ecoutez, n... de D..., c'est très beau. »

C'est en ces termes que protestait contre quelques lazzis irraisonnés un des invités de M. Dujardin à la représentation de *la Fin d'Antonia*, donnée au Théâtre du Vaudeville le 14 juin dernier. Je m'associerais de grand cœur à cette affirmation, n'était l'invocation malencontreuse et déplacée qui pour moi la dépare. Mais, cette réserve faite, je crois pour le reste qu'on ne saurait donner de meilleur conseil que de prier qu'on écoute M. Dujardin, et aussi qu'on le lise, et qu'on le connaisse, et qu'on le voie, et qu'on sache tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fait et tout ce qu'il fera, car M. Dujardin est tout simplement un être miraculeux. Miraculeux, parce que sans cesse il va jusqu'au bout de tout. Quand nous nous contentons, nous, d'admirer simplement et naïvement Wagner, M. Dujardin, lui, fait *la Revue wagnérienne*,

(1) Suite. — Voir notre dernier numéro.

qui défie Wagner plus que jamais les Allemands eux-mêmes n'eussent pu le faire. Quand nous protestons contre le joug naturaliste ou parnassien, mais sans presque rien faire pour le secouer, M. Dujardin canalise, dans *la Revue indépendante*, tous les ruisselets symbolistes qui jusqu'à lui risquaient de se perdre et il les concentre en un torrent qui menace de tout emporter. Quand on se plaint enfin de la bassesse et de la plate réalité de notre théâtre, M. Dujardin écrit et fait représenter cette extraordinaire trilogie d'*Antonia*, où plus rien, absolument rien du réel ne subsiste, et qui finit par une ode triomphale à l'absolu. C'est que M. Dujardin s'est persuadé, en effet, et plus intensément que quiconque, que le poète qui ne vise pas toujours en tout à l'absolu, n'est pas digne du nom de poète. Et comme M. Dujardin n'a d'autre but dans la vie que de mériter ce titre de poète, il n'hésite devant rien de ce qui peut le lui acquérir. C'est ainsi que le miracle des représentations d'*Antonia* s'est renouvelé trois fois devant le tout Paris mondain et lettré, de plus en plus attiré, et attiré malgré ou peut-être à cause même de la dissemblance profonde qu'il faut bien constater encore entre les désirs de « relatif » chers à cette foule, si élue qu'elle soit, et l'audacieuse tentative de M. Dujardin d'escalader le ciel.

Antonia, après avoir été l'amante et la courtisane (*Antonia et le Chevalier du passé*), après avoir donc connu l'amour et la gloire, et s'être persuadé que vain était l'amour et vaine la gloire de la royauté, cherche maintenant sa fin dans le renoncement, dans la vie spirituelle en dehors du monde et au-dessus de la nature (comme autrefois la vie religieuse, nous dit M. Dujardin dans l'argument de sa tragédie). Maintenant c'est une mendicante. Elle ne veut plus rien que le silence et la solitude de la retraite. Elle va se reposer sur la montagne, mais un jeune berger qui passait l'a vue... Et c'est la lutte de la nature et de celle qui veut renoncer la nature... Le berger la violente.

La nuit est venue; on entend les voix de la montagne. La mendicante s'efforce de mépriser et d'oublier la violence qu'elle a subie; ne s'est-elle pas retirée du monde et de la nature? Mais en son être l'humanité n'est pas morte; ce jeune berger qui l'a violente, c'est la nature qui l'a reprise, — la nature au-dessus de qui il est impossible de s'élever... Elle le comprend, et désespérée de voir les souffrances de la vie recommencer pour elle, elle veut mourir. Des paysans la sauvent et la recueillent.

Le destin qui a jeté le jeune berger sur le passage d'*Antonia* a voulu que dans ses bras elle conçût. Elle va être mère; et maintenant elle connaît pourquoi elle ne pouvait s'échapper hors de l'humanité, et que sa fin est là, dans la maternité. Sa fin, c'est qu'après avoir tant désiré et tant souffert, elle laisse après elle l'enfant qui vivra la vie à son tour et perpétuera la vie. Des pères viennent saluer *Antonia*, comme autrefois Gabriel la vierge Marie, adorer le mystère de la vie qui s'accomplit en elle, comme firent les rois mages devant l'enfant Jésus, — et le plus simple fils de la nature est désigné pour chanter l'hosannah à l'Absolu, vers qui sans merci va la vie...

Tel est l'argument sommaire de la nouvelle tragédie de M. Dujardin. On voit qu'il n'y a pas de plus haut symbole que celui qu'il a voulu nous présenter. Quelques personnes, qui ont très bien tout compris, ont reproché à M. Dujardin d'être incompréhensible; d'autres, qui n'ont rien compris du tout, lui ont reproché d'être trop compréhensible. Il nous suffit de constater que, cette fois comme toujours, M. Dujardin a accompli une œuvre qui tient du prodige. Voulant réformer le théâtre, il a tout

changé de fond en comble à ce qui existait, si bien que la seule ressource pour quelqu'un qui serait encore tenté après lui de réformer quelque chose au théâtre, serait de revenir tout simplement à ce qui existait auparavant.

Voulant écrire une tragédie symboliste, M. Dujardin a choisi du premier coup la manière abstraite qui la rendait tout justement la chose la plus difficile et la plus ardue qu'il soit possible de concevoir. Pour l'expression, M. Dujardin est aussi allé du premier coup jusqu'au bout de la voie choisie par lui, et, s'étant convaincu que toute rhétorique est souvent meurtrière de l'émotion, il a jeté d'un seul coup d'épaulement par-dessus bord toute rhétorique, et il a choisi d'écrire lyriquement ses idées dans la langue la plus épéridement ingénue qu'il a pu imaginer.

Nous ignorons si jamais la tragédie ou le drame symboliste s'acquerront droit de cité parmi nous; mais si cela arrive bientôt, il faudra se rappeler le miracle d'*Antonia*, et on rendra sûrement alors à M. Dujardin toute la justice qui lui est due.

N'oublions pas en terminant de faire remarquer que M. Maurice Denis, pour la représentation de *la Fin d'Antonia*, avait préparé un décor et dessiné des costumes en parfaite harmonie avec l'œuvre de M. Dujardin; et enfin que M. Lugné-Poë s'est montré une fois de plus un très pur artiste dans la composition difficile de son rôle du jeune berger. Quant à M^{me} Mellot, elle est restée ce que nous l'avions déjà vue les années précédentes : la plus admirable de nos jeunes tragédiennes, — et elle seule sans doute pouvait supporter sans faiblir le poids de ce rôle écrasant d'*Antonia*, et en mettre si merveilleusement en valeur toutes les beautés.

JEAN THOREL.

DOCUMENTS A CONSERVER

« La Walkyrie » et la presse parisienne.

Dans son feuillet des *Débats* (27 mai), M. Reyher pousse ces gémissements :

« En moins de deux ans, *Lohengrin* a été joué près de cent fois à l'Opéra, et plus de cent mille francs de droits d'auteur, récoltés à Paris et en province, ont été payés à la veuve de l'illustre compositeur. *La Walkyrie*, elle doit le savoir comme nous, emplit chaque soir jusqu'aux combles la salle de l'Opéra, et tout fait prévoir qu'il en sera de même pour n'importe quel chef-d'œuvre du maître qui sera appelé à succéder à celui-là. M^{me} Cosima Wagner peut donc dormir tranquille sur son oreiller de banknotes et de lauriers et se fier aux bonnes intentions dont sont animés envers elle les deux directeurs de notre Académie nationale, très encouragés d'ailleurs par leurs abonnés et par le public. L'ère wagnérienne est enfin arrivée. Un courant irrésistible entraîne les plus réfractaires. Et l'Opéra est tellement wagnérisé, que nous tous qui y avons nos grandes et nos petites entrées, nous sommes bien forcés de reconnaître à des signes certains combien nous y avons perdu de notre influence. »

Ne pas oublier que M. Reyher est l'auteur de *la Statue*, de *Sigurd* et de *Salommbô*.

Les lamentations de M. Moreno, dans *le Ménestrel*, ne sont pas moins comiques :

« Nous n'aurons jamais, écrit-il, que des exécutions trop françaises de ces œuvres trop allemandes. C'est pour cela que le mieux serait peut-être de les laisser, toutes gentilles qu'elles soient, au pays qui les a vu naître, où il serait loisible à chacun d'aller les goûter dans de bonnes conditions et assaisonnées comme elles doivent être.

Ce ne sont pas nos compositeurs qui s'en plaindraient, et il serait sans doute de penser au tort qui leur est fait par l'intrusion de ces partitions étrangères qui menacent d'accaparer

à elles seules toute notre première scène musicale. Car toute la kyrielle des œuvres de Wagner suivra certainement; on l'annonce déjà à son de trompe, et la liste en est longue. Trouvons-t-on que nos compositeurs aient tellement de débouchés pour leur musique qu'il y ait lieu d'encombrer encore leur route? »

On sait que Moreno est le pseudonyme de M. Heugel, éditeur des compositions de MM. Gounod, Massenet et de la plupart des partitions qui alimentaient jusqu'ici l'Opéra.

.

Enfin, parmi beaucoup d'autres, citons encore cet extrait de l'article de M. Camille Bellaigue dans la *Revue des Deux-Mondes*. Il s'agit du deuxième acte :

« Cet acte, encore une fois, est un abîme d'ennui. Il se passe tout entier en conversations : une de vingt-deux pages, entre Wotan et Fricka, sur la morale conjugale; une autre de trente pages, entre Wotan et Brunnhilde, sur l'*Or du Rhin*; une troisième, entre Siegmund et Sieglinde, laquelle finit par s'endormir; une quatrième, entre Brunnhilde et Siegmund, et cette dernière est d'une très grande beauté. Mais les autres! »

M. Bellaigue, vous le voyez, n'a rien compris, dit le *Guide musical*, qui a fait une anthologie de toutes ces cocasseries; peut-être même n'a-t-il pas lu le poème, car s'il l'avait lu intelligemment, il saurait que les conversations qu'il indique n'ont nullement pour sujet la morale conjugale ni l'*Or du Rhin*; et qu'il n'y a pas de conversation entre Siegmund et Sieglinde, mais une scène de la plus intense vérité tragique, pleine de cris de douleur et d'effroi. Faut-il douter de son intelligence ou de son impartialité? De l'une et de l'autre, peut-être.

VENTES DE TABLEAUX

COLLECTION MILDWAY, à Londres. — Un Jacob Ruijsdael, payé en 1872 1,700 francs par le duc de Choiseul et qui atteignait le prix de 3,400 francs en 1881, a été acquis par la National Gallery pour 76,425 francs. Un Pieter De Hogh est monté en quatorze ans de 924 à 73,760 francs.

Les prix les plus considérables qui ont été atteints dans la dernière adjudication sont : 66,675 francs pour un Rembrandt, 55,375 francs pour un Hobbema et fr. 87,937-50 pour le *Bal champêtre* de Watteau. Ce dernier tableau a été acheté pour le compte de M. Wertheimer. La vente a produit un total de 1,400,000 francs.

.

COLLECTION DE MM. BARING ET HODGSON, à Londres. — Gainsborough, *Portrait de femme*, 17,000 francs. — Constable, *Paysage*, 66,000 francs. — Sir F. Leighton, *The Daphnephoria*, 96,000 francs. — J. Breton, *la Gardeuse de moutons* (étude), 10,750 francs.

PETITE CHRONIQUE

Les élèves et anciens élèves de M. J.-B. Colyns se sont réunis dimanche dernier au Conservatoire pour offrir à leur excellent professeur le portrait qu'ils ont fait exécuter de lui par M. Edouard Dreyck. Il s'agissait de fêter à la fois sa promotion au grade d'officier de l'Ordre de Léopold et son trentième anniversaire de professeur. M. Goetink, un disciple de l'éminent violoniste, actuellement chef d'orchestre au Casino de Blankenberghe, a pris la parole pour féliciter le jubilaire, et il l'a fait en termes chaleureux. M. Gevaert s'est associé à ce discours et M. Colyns a remercié avec modestie les nombreux assistants du témoignage de vive sympathie qu'ils lui donnaient.

Une gerbe de palmes dont chaque feuille porte en or le nom d'un de ses élèves a été offerte au jubilaire en même temps que son portrait.

Le Waux-Hall multiplie ses concerts extraordinaires. On a applaudi successivement, ces derniers soirs, MM. Schörg, violoniste,

l'un des meilleurs élèves d'Ysaye, Vandergoten, De Backer, deux des plus brillants lauréats des classes de chant du Conservatoire.

Le festival de musique belge dirigé par M. Eugène Ysaye a eu, comme le premier festival français, un succès considérable. On a fait fête aux auteurs, au chef d'orchestre et au soliste, M. Désiré Demest, qui a chanté avec un goût impeccable la *Chanson d'Amour* de Léon Dubois sur des paroles de Lucien Solvay.

Plusieurs œuvres inédites figuraient au programme. Citons, parmi les plus intéressantes, le finale de la *Suite wallonne* de Théophile Ysaye, un musicien délicat dont le public ne connaît pas encore les œuvres, une *Fantaisie* de Gilson sur des chants canadiens, brillante et amusante composition qui décele l'humour et le brio du jeune maître, et une *Rhapsodie* de Guillaume Lekeu sur deux airs angevins, supérieurement développés et instrumentés.

On a vivement applaudi aussi la *Ballade* de De Greef, un *Lyrisch Gezang* de Mortelmans, le *Scherzo* de Sylvain Dupuis, la *Marche jubilaire* de Léon Jehin, un fragment des *Scènes hindoues* de Raway et le magistral *Chasseur maudit*, auquel M. Ysaye donne une allure et un caractère superbes.

Souhaitons que la direction organise bientôt une seconde audition de cet attachant programme.

Ce soir, dimanche, on entendra M^{me} Diereckx, cantatrice du Théâtre royal de La Haye.

On annonce, dit la *Gazette*, que la Commission de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles vient d'adresser à la Commission organisatrice du prochain Salon triennal un projet tendant à changer le mode des tombolas artistiques officielles usité jusqu'à ce jour.

Au lieu de laisser à la Commission d'achat le soin de choisir les œuvres destinées à être mises en loterie, il serait créé des bons de 2,000, de 1,000, de 500 et de 250 francs donnant droit à leur contre-valeur en objets d'art, au gré des gagnants.

C'est le système anglais, le seul pratique et de nature à faire majorer considérablement le chiffre des acquisitions.

En effet, les tombolas artistiques actuelles sont loin d'atteindre le but pour lequel elles ont été instituées.

1^o Elles prêtent le flanc au privilège, la Commission d'achat étant chargée de choisir les œuvres. De là, un véritable siège où les plus influents, où les plus intrigants arrivent bons premiers;

2^o L'amateur qui décroche un lot a dix mauvaises chances contre une bonne pour que l'œuvre gagnée par lui ne lui plaise que tout juste.

En laissant le choix libre aux gagnants, les intérêts seraient sauvegardés des deux parts. Tous les artistes désirant vendre, se trouveraient sur un pied complet d'égalité et les favorisés du sort ne seraient plus obligés de réclamer des œuvres dont ils ne se soucieraient guère, alors que leurs désirs se seraient arrêtés sur d'autres, écartées par la Commission.

Enfin, autre et sérieux avantage : il y a beaucoup à parier que les gagnants majoreraient volontiers la valeur des lots qui leur écherraient pour acquérir les œuvres qui leur ont particulièrement donné dans l'œil. C'est ce qui arrive presque toujours, d'ailleurs, en Angleterre, où le système fonctionne à la satisfaction générale.

Il y aurait encore un puissant moyen d'intéresser la population tout entière à visiter le Salon des Beaux-Arts, qu'elle semble boudier avec une singulière obstination.

Ce serait d'attacher une chance à chaque entrée ou à chaque série de billets.

Comme on le voit, rien de plus simple. Mais la routine! Enfin, ne désespérons de rien.

Un nouveau journal, *Feuille d'échos*, vient de voir le jour à Bruxelles. Il s'occupe d'art, de littérature, de sport et de théâtre et paraît tous les quinze jours. Bureaux : Chaussée d'Ixelles, 102.

M. Croegaert donnera samedi prochain, 8 juillet, pour l'inauguration de la Grande taverne du Dôme, galerie du Commerce, 53, un concert dans lequel il fera entendre une suite d'orchestre de sa composition et diverses œuvres de Chopin, Beethoven, Mendelssohn et Weber.

Le Comité exécutif de l'Exposition internationale d'Anvers a décidé de faire un concours national entre artistes pour le dessin des affiches. Des primes seront allouées aux trois meilleurs projets. Les renseignements au sujet de ce concours seront donnés par le service de la publicité, 9, rue Gérard, 2^e étage.

Le produit total de la vente Spitzer, à Paris, est de neuf millions cent-vingt-trois mille sept-cent-quatre-vingt francs, soit une moyenne de 240,000 francs par vacation et de 2,760 francs par unité vendue. La même unité, pour la vente Magniac, une des dernières et plus belles ventes anglaises de curiosités, ne s'est élevée qu'à 2,510 francs.

Il reste encore la collection d'armes qui sera, paraît-il, vendue en bloc, et qu'on estime environ trois millions, ce qui porte la valeur totale de la collection Spitzer à douze millions.

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

par M. MAURICE BEAUBOURG

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de la *Revue blanche*, 15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollande 20 francs.

Id. ordinaires, sur vélin 5 id.

Tirage restreint.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamer « **TELEGRAAF** »

ANVERS ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN

et VAN MAENEN & VANDEN BROECK.

Quai du Commerce, 15

Rue des Récollets, 16

BRUXELLES

ANVERS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhén)
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journallement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Eclairage électrique.** — **Restaurant.** **BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2° en 1° classe sur le bateau, fr. 2-38

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225.000 INSTRUMENTS VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200.000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépôtaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE DOCTEUR PASCAL, par Emile Zola. — GUY DE MAUPASSANT.
— LE FUTUR PALAIS DES BEAUX-ARTS. — CAMILLE LEMONNIER EN
COUR D'ASSISES. — RESPECT AUX ARBRES ! — LES CONCOURS DU
CONSERVATOIRE. — CORRESPONDANCE DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

Le Docteur Pascal

PAR EMILE ZOLA.

Quel beau rêve ! et comme on est moins humilié d'être homme après l'avoir lu ! Comme il a douloureusement et profondément creusé en lui-même, ce vrai poète-là, qui fait de la poésie avec du sang, de vrais crimes et les plus désorganisantes ordures !

Quel souffle — quelle tentative gigantesque de fière affirmation, mêlée à l'humilité du chercheur consciencieux ; quelle pierre énorme apportée à la construction enfin commencée d'un monument nouveau ; quel mâle effort de croyant pour maîtriser notre trop féminin désarroi !

« Les poètes vont en pionniers, à l'avant-garde, et souvent ils découvrent des pays vierges, indiquent les solutions prochaines. Il y a là une marge qui leur appartient, entre la vérité conquise et définitive, et l'inconnu, d'où l'on arrachera la vérité, demain... Quelle

fresque immense à peindre, quelle comédie et quelle tragédie humaines, colossales à écrire avec l'hérédité qui est la genèse même des familles, des sociétés et du monde ! » (p. 118).

Je sens comme un frisson d'orgueil créateur passer en moi, devant cette œuvre que mon instinct fait mienne, — comme si c'était dans mes entrailles, à moi infime, et dans celles d'autres petits comme moi — que cet homme avait trouvé la suggestion, la confirmation de sa foi mystique et positive tout ensemble.

Allons-nous enfin sortir de cette ère de lâches et enfantines angoisses, de notre questionnante impuissance, — troupeau débandé, endormi, sans direction, sans tendance consciente ?

Que la science qui rendra la sérénité à nos presentiments soit derrière nous ou devant nous, qu'importe ! C'est maintenant, — je le crois, — c'est à cette heure où nous sommes, que scientifique ou instinctive se répandra dans la masse une foi positive que seuls les poètes-apôtres peuvent lui donner.

Pour retrouver l'impérieuse conviction de Wagner ou de Zola, il faut remonter jusqu'aux enthousiastes philosophes du siècle dernier, jusqu'aux géants de la Renaissance et de la Réforme.

Ceux-là avaient incarné et concentré en eux le réveil inconscient de l'individualité, puis de la solidarité.

Et c'est nous, témoins souffrants ou hébétés de

tant de démolitions successives, qui léguerons à l'avenir le premier tressaillement, le premier cri d'espoir que la lente Nature aura fait naître en nous par la multiplicité croissante de ses rudes enseignements; c'est nous qui aurons fait ce rêve réperçant l'espoir immense du Nazaréen: Concilier étroitement, toujours plus étroitement, la solidarité avec le respect croissant de la personnalité.

Nietzsche, Emerson, Wagner, Zola ne sont peut-être, devant la science de l'avenir, que des enfants, plus sensibles que d'autres aux influences universelles, et balbutiant vaguement des prophéties lointaines; mais ils doivent contenir des choses d'une vérité bien vivante, ces balbutiements, pour retentir aussi profondément en nous. Il faut qu'ils aient touché de bien près le nœud de nos questions pour nous faire frémir ainsi.

De sa longue étude sur la fatalité de l'hérédité, le poète Zola conclut comme avait conclu le poète Wagner devant l'effrayant pouvoir de l'or et son accaparement arbitraire, et comme conclueront les philosophes cherchant les formules du droit; il conclut en élevant un autel au dieu inconnu, — inconnu pour avoir été trop souvent adoré par des avortons, ou blasphémé par les forts, trahis par leur ignorance de ses lois: c'est à l'Amour qu'il élève le monument de son dernier livre.

Avec Emerson, Nietzsche, Wagner, Zola affirme qu'il faut chercher dans l'amour, dans les conditions de l'action créatrice, dans l'amour transmetteur fidèle des forces et des faiblesses d'une génération à toutes celles qui suivront, la solution de nos énigmes actuelles. Et ces tenâces recherches de la vie de toute cette descendance — basées autant sur l'adaptation des parents entre eux que sur le milieu où se développent les enfants — témoignent de ses plus intimes convictions.

Dans ce long et pénible travail de vingt années, ce n'était pas l'impiété bornée du fataliste qui nous avait féroce ment montré toutes les plus affreuses plaies humaines; c'était la piété courageuse et agissante du guérisseur, — qui voulait évoquer les pires fatalités pour leur donner un nom et se mesurer avec elles.

Quand nous aurons le même courage et le pouvoir de rechercher, — œuvre plus douloureuse que l'analyse de notre propre conscience, — dans l'arbre généalogique de chacune de nos familles, les diverses influences qui pèsent sur nos enfants, nous aurons peut-être fait un pas dans la connaissance des lois de la vie et de l'amour.

Nous retrouverons dans les histoires oubliées et dans le souvenir de quelque union mal équilibrée, les raisons profondes de nos faiblesses. Et peut-être — peut-être! — pourrions-nous enseigner à nos enfants quelques-unes des leçons que nous aurons si chèrement payées.

Mais, quoi qu'en dise Zola lui-même (cet homme est si énorme qu'il devient symboliste presque malgré lui, parce qu'il contient un monde de vérités qui rentrent

les unes dans les autres), il y a dans ce dernier poème une autre apologie encore de la passion que la transmission éternelle et sacrée de la vie d'une génération à l'autre.

Il y a dans l'union de Pascal et de Clotilde avant l'enfant, l'accomplissement de toutes les possibilités de leurs deux natures; le développement de ces deux individualités, affirmées et fortifiées par le besoin que chacune d'elles a de la personnalité entière de l'autre.

De ce résultat qu'il dépeint si minutieusement, Zola veut à peine tenir compte. — Le génie de l'homme enfin rendu plus clair et déterminé, les découvertes de Pascal précisées et devenues directement applicables, le mysticisme vague et farouche de la femme transformé en un dévouement serein, toutes les terreurs de Clotilde et son amour des chimères remplacés par le culte doux et fervent d'une grande réalité qui n'a ni fin ni bornes, — tout cela, Zola le note soigneusement et le fait merveilleusement ressortir, — mais l'enfant, la vie transmise aux âges futurs sont pour lui le seul but.

Et cependant, nous aussi, nous sommes les « âges futurs » rêvés par nos aïeux — et le bonheur en rayonnant se sème comme la vie et se transmet pour ainsi dire par contagion. Pascal et Clotilde, dans la petite ville, avaient fait naître autour d'eux, dans la foule inconnue, le bienfaisant instinct de cette admiration attendrie que tous les rayons de soleil complets arracheront toujours aux sincères.

« On ne pouvait se défendre de les envier et de les aimer, dans une contagion enchantée de tendresse » (p. 207).

Et, comme la Brunnhilde de Wagner, leurs saines amours avaient jeté dans les consciences racornies par des conventions forcées, la torche d'une flamme nouvelle.

Cette joie si naturelle de deux êtres grandissant l'un par l'autre, se complétant si profondément, n'était-elle pas un fruit suffisant déjà; tentation vivante, enseignement perpétuel, imprimant dans le souvenir de tous les futurs engendrés la fécondante et nécessaire morale de l'amour entier?

Et la vie, cette vie qui fait la foi du poète, n'est-elle pas transmise plus forte et plus pure par tous ceux qui ont pu, grâce à Pascal, à Roméo ou à Tristan, à Iseult ou à Clotilde, exalter leur instinct jusqu'à lui donner une plus grande pénétration de ses exigences?

Le premier enfant de ces malheureux, n'est-ce pas eux-mêmes? N'est-ce pas cette fleur d'équilibre et d'harmonie qui sort de leur dualité?

Déjà il nous importe peu qu'un Michel-Ange meure sans enfants; nous savons qu'il n'est lui-même qu'un aboutissement, une concentration, une fleur de ce que l'humanité a de meilleur, un être en qui elle se mire, dont elle a besoin pour croire en elle-même, en ses gran-

deurs possibles; un être pour la création duquel les mères n'ont pas peur d'enfanter ni les fils de mourir. Mais nous commençons à voir aussi que ces couples héroïquement orgueilleux sont des fleurs doubles que les siècles ne peuvent pas oublier, que la jeunesse adore d'un culte involontaire, et qui restent dans nos rêves pour nous faire douter de notre propre infirmité plutôt que de leur puissante réalité.

Quel beau rêve — quel grand rêve! Qu'étaient seuls les faibles, les ignorants, les petits, les assoiffés d'affirmation puissent partager cette chimère, — que tout ce qui dans l'œuvre de Zola n'est qu'idée soit très imparfait, — c'est possible, et je n'en ai cure.

Je lui ai une si grande reconnaissance d'avoir fait ce rêve et de l'avoir formulé que cela me suffit. Mes poumons s'ouvrent, je respire largement. Pour un moment j'ai été citoyen du monde, du monde à tous les âges, j'ai respiré l'air des choses qui ne finissent pas.

I. W.

GUY DE MAUPASSANT

Guy de Maupassant est mort vendredi dans la maison du docteur Blanche, à Passy, après y avoir passé dix-huit mois. La maladie fatale qui avait frappé l'auteur d'*Une Vie*, d'*Yvette*, de *Bel-Ami*, de *Pierre et Jean*, de *Fort comme la mort*, de *Notre Cœur*, et de cette étonnante nouvelle des « Soirées de Médan », *Boule-de-suif*, son chef-d'œuvre, ne laissait point d'espoir, et depuis un an et demi, Guy de Maupassant était mort pour les lettres, mort pour ses amis: La nouvelle de la catastrophe définitive a douloureusement impressionné Paris sans l'étonner.

Interviewé par un rédacteur du *Journal*, Zola a donné sur lui ces détails caractéristiques :

« Il venait souvent me voir à Médan, en compagnie de Céard, de Hennique, de Huysmans, de Paul Alexis. C'était un silencieux, à cette époque, et aucun de nous ne soupçonnait son talent. Il se distinguait seulement dans les exercices physiques; son adresse au tir nous surprenait. A trente mètres, il abattait une pomme au pistolet.

Peu de temps après, nous décidions d'écrire les *Soirées de Médan*. Quand Guy de Maupassant nous apporta *Boule-de-Suif*, nous demeurâmes tout interloqués. — « C'est Flaubert qui a fait ça, pensions-nous. » — Non, ce n'était pas Flaubert, c'était bien Guy de Maupassant. La suite le prouva. Mais, malgré tout, *Boule-de-Suif* est resté, selon moi, son chef-d'œuvre.

Enfin, déclare Zola, Guy de Maupassant fut toujours un admirable ami. Son humeur était toujours égale. Sa conversation nous amusait beaucoup; il mettait beaucoup d'art à conter de petites anecdotes. Il devenait même parfois hâbleur, ce qui, du reste, n'était rien au charme de sa causerie.

Ce fut aussi un charmeur de femmes. Toutes lui étaient acquises. Il avait cette galanterie, cet esprit fin et cette souplesse de manières qu'elles apprécient. Son plus grand plaisir, quand il était à la campagne, était de réunir, le soir, chez lui, autant de femmes du monde que son salon pouvait en contenir. Détail assez curieux, il avait une horreur profonde de la tour Eiffel; il ne cessait de la maudire; il prétendait, en effet, que les dames

aimaient mieux aller dîner sur la première plate-forme de la tour que d'accepter ses invitations.

Il travaillait beaucoup, pas cependant, comme on l'a prétendu, au point de s'abîmer la santé. Sa folie ne provenait pas, non plus, des excès qu'il avait commis: Guy de Maupassant était plutôt sobre. Il a subi simplement les lois fatales de l'hérédité. Son frère, on le sait, est mort fou; d'autres membres de sa famille furent aussi atteints de troubles cérébraux. La catastrophe dont il a été victime était donc à prévoir; elle n'a surpris aucun de ses amis. Dans les derniers temps, nous avions tous remarqué que son caractère s'était assombri. Il avait d'étranges idées et des manies qui nous inquiétaient. Son cerveau commençait à se déséquilibrer.

— Et l'écrivain? demandons-nous.

— Je l'admire sans réserve, nous répond Zola. Il appartenait, comme Molière, La Fontaine, Montaigne et Rabelais, à la vraie race des grands écrivains français. Sa langue est simple, claire, toujours précise. Presque tous ses livres renferment d'éclatantes beautés. Mais je ne vous cache pas que je préfère encore ses nouvelles. Il en est qui sont de purs chefs-d'œuvre. Il excellait dans ce genre et peut-être y restera-t-il le maître. Il occupera une très grande place dans la littérature de la seconde moitié de ce siècle. »

Citons, pour finir, cette curieuse anecdote que rapporte le même journal :

« En 1888, sur la dénonciation d'une femme de lettres, Madeleine repentic sans mérite puisqu'elle était sans charmes, Maupassant faillit être condamné par la Cour de Rome et inscrit à l'*Index*, cet enfer des livres.

Un badaud du roman aurait peut-être vu dans cette affaire une réclame heureuse. Maupassant trouva dans la seule menace une insulte de l'institution qui fut la plus artistique du monde à son talent d'artiste.

Il adressa au Dominicain, écuyer cavaladour de l'*Index* une lettre et jamais plus il n'entendit parler de l'incident.

La lettre ne fut pourtant pas le motif de l'acquiescement. Le livre envoyé à l'*Index* était *la Maison Tellier*. Il fut soumis, par erreur, à l'examen d'un religieux allemand, qui ne savait un mot de français.

L'excellent homme fit un rapport où il déclara que ce travail d'architecture ne présentait pas d'erreurs graves.

C'est ainsi que Maupassant évita les foudres ecclésiastiques. »

Le futur Palais des Beaux-Arts (1).

MON CHER MAUS,

On se heurte à une grande difficulté dans la question du futur Palais des expositions des Beaux-Arts. On désire, et on a raison, que la grande salle d'exposition puisse en même temps servir de salle de Concerts. Mais, dit-on, ces deux buts sont inconciliables, et l'on cite des autorités à l'appui de cette opinion. Quant à moi, je ne la partage pas.

Je connais deux salles de forme analogue, presque identique, dont l'une est d'une acoustique parfaite: la salle du Conservatoire de Bruxelles; et l'autre, la grande salle du Musée de Harlem (celle des Franz Hals), est peut-être la plus favorable de toutes celles que je connais, au point de vue de l'éclairage des tableaux.

(1) Voir *l'Art moderne* des 4, 11, 18, 25 juin et 2 juillet derniers.

En combinant les dispositions de ces deux salles, on arriverait certainement à construire une salle modèle, excellente pour la peinture, excellente pour la musique.

D'où vient l'acoustique si favorable de la salle du Conservatoire? En premier lieu de son *plafond plat*. Rien n'est plus défavorable au son que les voûtes à pénétration de la salle de la Grande Harmonie). L'onde sonore s'y enroule en spirale et se perd au centre de la voûte; elle se répercute au contraire sur les plafonds plats avec un angle de réflexion égal à l'angle d'incidence, et redescend frapper l'oreille de l'auditeur. Les angles coupés du plafond du Conservatoire ne nuisent pas (peut-être même au contraire) parce que, proportionnellement à la largeur du plafond, ils occupent peu d'espace.

A Harlem, la salle Franz Hals présente la même disposition : plafond plat avec coins coupés. Pas d'éclairage central (celui-ci est mauvais, car il provoque des reflets sur les tableaux). Pas de vélum à demeure excellent pour le soleil, détestable par un temps sombre. C'est dans les coins coupés des deux côtés du plafond, et tout le long de celui-ci, que sont placés les lanterneaux, de telle sorte que le lanterneau de gauche éclaire les tableaux placés à droite et réciproquement. Des rideaux placés entre le toit vitré et le lanterneau sont facilement manœuvrés par l'huissier de salle. Lorsque le soleil donne, il les déploie *du côté du soleil*. Lorsqu'il se cache, l'huissier supprime l'usage des rideaux.

Je crois que des lanterneaux de 2 mètres de large dans les coins coupés, occupant, eu égard à leur inclinaison, seulement une bande d'un mètre quarante de chaque côté du plafond, suffiraient amplement. Le milieu du plafond serait massif dans toute sa longueur. Pareil système a éuit ses preuves à Harlem au point de vue pictural. Il ne force à modifier en rien l'acoustique d'une salle semblable à celle du Conservatoire. La solution me semble donc parfaite à tous égards.

On ne pourrait mieux faire que de consulter à ce propos M. Victor Mahillon, le conservateur du Musée du Conservatoire, un acousticien de premier ordre.

Un mot encore. Cette salle étant un parallélogramme oblong, serait placée au centre de l'édifice, et de chaque côté, dans le sens de la longueur, se trouveraient trois plus petites salles, soit six petites salles et une grande (sans compter les salles de sculpture, d'aquarelles, d'architecture, etc.).

Je proposerais d'attribuer chaque petite salle à un groupe spécial.

Les XX en auraient une, les Anversois une autre, l'Observatoire, les Femmes peintres et d'autres groupes également. Chaque groupe serait maître dans sa salle et placerait comme il l'entendrait les tableaux qui lui seraient confiés par ses adhérents. Il devrait du reste observer les règlements généraux. La grande salle serait réservée aux grands tableaux et subdivisée elle-même en sections d'après les groupes.

Cette disposition permettrait de mieux comparer les mérites des diverses écoles et surtout de ne plus laisser opprimer les minorités par les majorités, en plaçant indignement les tableaux de leurs rivaux.

Salut amical.

LÉON LEQUIME

D'autre part, M. Georges de Saint-Cyr précise, dans une lettre qu'il nous adresse, le projet qu'il a conçu de transformer en vue des grandes auditions le local destiné à Messieurs les peintres.

« Lorsqu'il n'y aura pas d'exposition de peinture, dit-il, on enlèvera les cloisons et on aura une salle de 2,400 mètres carrés, c'est-à-dire plus du double de celle dont on projette la construction au Waux-Hall. L'orchestre aura 21 mètres sur 12. Il y aura en outre deux salles d'accord de 10 mètres sur 12. Les musiciens auront une entrée particulière donnant directement accès aux salles d'accord.

Le plafond de l'orchestre sera moins élevé que celui de la salle, et disposé de manière à renvoyer les sons vers le public, comme on l'a fait au Waux-Hall.

Ce local pourrait contenir 3,000 personnes au moins et servirait aux grandes auditions. Pour les concerts qui se font devant un auditoire plus restreint, on pourrait parquer les jardins de sculpture et avoir là aussi deux bonnes salles, avec salles d'accord et entrées particulières. Ces jardins, dont la superficie est de 20 mètres sur 23 (soit 460 mètres carrés), pourront contenir chacun 800 personnes.

Quant à l'acoustique et au problème des vitrages qui préoccupent à juste titre vos correspondants, on pourrait faire cet hiver, après le Salon, l'essai des locaux, qui seront exactement disposés comme le bâtiment définitif. Il sera aisé de se rendre compte des défauts, s'il y en a, et de les corriger. »

Reste la grosse question, celle de la construction du Palais des Beaux-Arts, qui est loin d'être résolue. Le Gouvernement consent à offrir gratuitement le terrain, et c'est déjà un joli cadeau qu'il fait aux artistes, la valeur de ces terrains s'élevant à 800,000 fr.

La Société des Beaux-Arts se déclare incapable de faire les frais des bâtiments. Elle n'a point de ressources et recule devant les difficultés de l'entreprise. D'autre part, l'Etat ne veut pas entendre parler d'une Société financière édifant le Palais pour en tirer profit. Les choses en sont là, et rien n'avance. Il serait à souhaiter toutefois que le Palais fût construit en 1895, afin de montrer aux étrangers qu'attirera l'Exposition universelle que Bruxelles n'est pas, au point de vue artistique, une ville de province.

Camille Lemonnier en Cour d'assises.

Réponse de M. Jules Le Jeune, ministre de la Justice (1).

MONSIEUR,

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en termes dignes et fiers où j'ai perçu, m'a-t-il semblé, un peu d'amertume et de tristesse, l'émoi douloureux que vous cause la poursuite dirigée contre vous. Un journal esthète, connu pour l'« à travers tout » avec lequel il sait défendre ses amis, m'apporta un matin vos nobles phrases grandiloquentes. Bien qu'il soit insolite de répondre à une lettre ouverte, — généralement destinée à bien d'autres que celui auquel elle est, décorativement, adressée, — me voici vous écrivant à mon tour, au mépris de toute étiquette.

C'était pour d'autres, assurément, que vous jugiez utile de rappeler l'œuvre considérable dont vous pouvez justement vous enorgueillir, les trente ans de vie probe et droite dans la ferveur de l'Art? Je vous connais de longtemps, veuillez le croire, et vos livres me sont familiers, depuis les tragiques descriptions de *Selan* jusqu'aux études parisiennes où votre robuste talent —

(1) A la lettre ouverte de M. Camille Lemonnier dans *l'Art moderne* du 4 juin dernier.

réemment — s'essaya. J'ai gardé d'*Un Mâle* et du *Mort* des impressions inoubliables. J'ai lu *Thérèse Monique*, *l'Hystérique*, *Happe-Chuir*, *la Fin des Bourgeois* et tous ces volumes de contes et de nouvelles dont la série commence à *Nos Flamands*, *Croquis d'automne* et se continue superbement pendant des années — car votre labeur est admirable et votre effort, sans cesse renouvelé, s'est constamment porté dans des directions imprévues et nouvelles. J'apprécie fort aussi certaine plaquette devenue rare : *Mes Médailles*, où vous avez abordé en maître la critique d'art. Vous voyez que je suis assez bien renseigné.

Enfin, il faudrait être ministre en Béotie pour ignorer que votre *Belgique* est le plus beau poème qu'on ait composé pour célébrer la terre natale, et que rien que par cette œuvre-là, vous, écrivain, avez plus fait pour l'homogénéité et la grandeur de la patrie que tous les politiciens par leurs gestes ou leurs discours.

Je sais l'estime déferente dont usent à votre égard tous ceux qui travaillent à la défense et à l'illustration du langage français; je sais que votre gloire va parallèle aux plus sonores; je sais encore l'enthousiasme des jeunes que vous avez groupés, jadis, en un pays morne et hostile à toute littérature, que vous avez réconfortés de votre exemple en ces temps difficiles!

Mais c'est précisément parce que je sais tout cela, que je m'étonne de vous voir pareillement affecté pour un aussi menu désagrément.

Mon parquet juge à propos de vous poursuivre en Cour d'assises; j'aime à croire qu'il a pour cela de bonnes raisons. J'avoue que les circonstances que vous me signalez sont bizarres et que cette sévérité manque un peu d'actualité. Votre récit, je le lus il y a cinq ans et il ne m'en souvient guère. Permettez-moi donc de laisser entière la question et n'exigez point mon avis sur le procès lui-même.

Mais quoi donc peut vous inquiéter? — Votre art? — Mais n'est-elle pas au-dessus de ces tracés et de mille autres vaillamment endurés, la flamme pure, la flamme ardente qui brûle en votre être vers l'Idéal? Est-ce qu'il appartient à un magistrat quelconque de modifier en vous l'impression esthétique, ou hors de vous son expression nécessaire? Abdiquerez-vous une épithète indispensable devant la crainte d'un réquisitoire? Et l'Œuvre ne sera-t-elle pas là, toujours et quand même, malgré les robes rouges, les gresses et les verbosités pénales?

(Votre honneur? — Mais sera-t-il griffé seulement par cette aventure? Verrez-vous, vers votre main, une main de moins tendue? Et même, dans l'esprit du procureur qui sollicitera votre châtiement, du président qui peut-être l'énoncera, aurez-vous le moins du monde déchu? Qu'ils s'en rendent compte ou non — et croyez m'en, beaucoup s'en rendent compte — il n'est pas en leur pouvoir de diminuer l'éclat de votre gloire, de refroidir la reconnaissance de tous ceux qui se sont réchauffés au soleil de vos livres!

Que les jeunes soient, à cette occasion, insultés par la foule rendue audacieuse par les coups portés à leur aîné? — Quittez ces craintes. Vous les verrez sans doute se serrer à vos côtés pour témoigner de leur vénération, mais votre épreuve ne servira qu'à les fortifier dans un mépris plus altier des incompréhensifs et des imbéciles!

Cette poursuite n'a donc — si l'on prend les choses d'un peu haut, comme vous en avez la chevaleresque coutume — aucune espèce d'importance. Vous êtes, en réalité, trop au-dessus d'elles pour qu'elles puissent vous atteindre. Mais dans la vie courante,

dans les contingences de tous les jours, je conçois qu'elles vous paraissent mortifiantes et j'exécuse votre sourde irritation.

Qu'attendiez-vous de moi, en cette occurrence? Si je ne relevais que de ma fantaisie, comme ce pape qui grâcia Benvenuto Cellini, je donnerais certes, avec grande joie, l'ordre de ne plus vous importuner; mais je ne suis que le ministre parlementaire d'un roi constitutionnel, et dès lors, si je pense avec vous que les répressions ne peuvent se hausser jusqu'à l'art souverain, il ne m'appartient pas de dispenser l'artiste des règles communes.

Si vous les avez enfreintes, ces règles, pourquoi ne seriez-vous pas puni? Les juges qui ont condamné Baudelaire et Flaubert se sont couverts d'un perpétuel ridicule; mais ceux qui ont condamné des folliculaires obscènes sont sans reproche.

Votre nom, votre œuvre, votre passé suffisent, pour moi, je vous l'ai dit, pour me faire préjuger, avant tout examen, la pureté de vos intentions; je ne confonds pas le grand écrivain que je respecte avec des scribes abjects spéculant sur les instincts sales du nombre; si vous avez eu un instant de faiblesse ou d'erreur, encore voudrais-je qu'il soit apprécié avec la plus grande indulgence et que votre personne soit traitée avec les plus grands égards.

Mais c'est là un sentiment tout individuel. Cette distinction de lettré, comment voulez-vous que mon Parquet la puisse faire? Ces messieurs sont diligents et zélés; ils s'efforcent, avec une ponctualité et un empressement louable, à réprimer tout ce qui leur paraît contrevenir aux prescriptions multiples des lois pénales, mais où auraient-ils appris la littérature, je vous le demande? Dans les Universités où de vagues indications professorales s'arrêteraient au mouvement romantique? Plus tard? Non plus, ils ont flâné au barreau avec le dédain et l'incompréhension du monde bourgeois vis-à-vis de l'art; puis entrés dans l'engrenage judiciaire, ils se sont trouvés absorbés par des besognes routinières et perpétuellement exigeantes. Ils ont fort peu de lecture, en vérité. Ils ne lisent même pas les *Annales parlementaires*; à plus forte raison sont-ils étrangers à la vie intellectuelle contemporaine. Si vous alliez voir leur bibliothèque, vous seriez effrayé et apitoyé par d'invraisemblables indigences. Des lettres d'à présent, ils ne savent rien que les appréciations sottes, superficielles, blagueuses des journaux. Pour eux, votre nom, au bas d'une prose, ne la protège pas. Au contraire: ils ignorent *la Belgique*, mais ils n'ont pas oublié *l'Enfant du Crapaud*.

Pensez à cela et ne vous laissez pas aller à une indignation excessive. Pardonnez-moi les auxiliaires indispensables et confessez que je ne puis cependant pas non plus n'appeler au Parquet que des littérateurs et des artistes. Eux essaieraient peut-être de poursuivre les eseroqueries financières et les crimes contre les masses!

Résignez-vous donc, mon cher écrivain, et agréez, quoi qu'il arrive, l'assurance de ma sympathie et de mon admiration.

JULES LE JEUNE.

P. S. — Cette lettre n'est peut-être pas authentique.

JULES DESTREE. (*La Justice*.)

RESPECT AUX ARBRES !

Nous lisons dans le *Soir* :

« Ils vont bien, les vandales de l'administration. Voici qu'ils viennent de décider la suppression des superbes arbres qui bordent les chaussées de Louvain, Moust, Ninove, Mons ! Le prétexte invoqué est exqu ; les arbres ont atteint leur pleine croissance et ils pourraient perdre de leur valeur.

Maintenant nous le savons : les arbres ne sont point là pour donner de l'ombre, de la fraîcheur, ils forment uniquement l'objet d'une haute spéculation !

De ce train-là attendons-nous à voir abattre les superbes arbres qui ornent notre Parc : ils ont atteint leur pleine croissance aussi, ceux-là. Et le bois de la Cambre suivra, n'est-ce pas ? Car on a déjà commencé l'abatage par là et il reste encore quelques peupliers ayant atteint toute leur croissance.

Enfin, MM. les vandales de l'administration pourront s'attaquer au Jardin Botanique : il y a là des palmiers qui ont depuis longtemps atteint leur pleine croissance...

Mais dans tout cela, nous nous demandons ce que devient la Société pour la protection des sites. Holà ! Messieurs, il est temps que vous vous montriez, sinon dans quelques années nos plus belles promenades auront été livrées aux fabricants de fagots ! »

Bien parlé ! Nous nous associons à la protestation du *Soir* et rappelons la campagne que nous avons faite pour critiquer une administration sauvage toujours prête à distribuer des coups de cognac (1).

La Zélande nous a laissé un admirable exemple. On conserve au Musée de Middelbourg un tableau qui représente le supplice infligé autrefois à ceux qui maltrahaient les arbres. ON LES BATAIT DE VENGES. « Représailles logiques, dit avec raison Jean d'Ardenne (*Guide descriptif illustré de la côte de Flandre et des plages de la mer du Nord*, p. 389) dont il est regrettable, dans une certaine mesure, que nos mœurs n'autorisent plus l'emploi. »

Est-ce un souvenir de cette correction méritée qu'il faut attribuer le respect que professent les Zélandais pour leurs arbres ? Il suffit de faire une excursion en ce merveilleux pays, soit dans les îles, soit en deçà de l'Escaut, dans la Flandre zélandaise, pour être frappé de la beauté que donne aux sites la liberté laissée aux arbres de croître comme il leur plaît. Combien de fois faudra-t-il que nous insistions pour qu'on se décide à supprimer les mutilations barbares qui déshonorent les plus belles promenades de notre pays ?

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE (2)

Harpe. Professeur : M. MEERLOO. — 2^e prix, M^{lles} Kufferath et Barré.

Piano hommes. Professeur : M. DE GREEF. — 1^{er} prix avec distinction, MM. Delune, Janssens et Roze. — 2^e prix avec distinction, M. Cluytens.

Le défaut de la harpe, c'est de n'avoir pu encourager une littérature musicale assez riche pour récompenser l'effort de ceux qui s'adonnent à ce joli instrument. Parmi les compositeurs que la harpe a inspirés, la qualité ne suffit pas à la quantité. On demande

(1) Voir spécialement *l'Art moderne* des 4 septembre 1892, 26 juillet 1894, etc.

(2) Suite. — Voir nos deux derniers numéros.

un nouvel Orphée, un second Ossian, ne fût-ce que pour couronner le zèle intelligent de l'excellent professeur Meerloo.

Le jury a voulu encourager les fillettes qu'il présentait pour la première fois, en leur décernant d'emblée un second prix à toutes deux, *ex aequo*. Un simple accessit eût suffi. Non que les jeunes filles fussent indignes du prix. Mais peut-être la générosité du jury a-t-elle eu le tort d'enlever à deux élèves bien douées le moyen de compléter leurs études pendant une durée que leur extrême jeunesse leur permettait d'y consacrer sans nuire à leur avenir.

L'an dernier il avait, avec la même libéralité, octroyé deux seconds prix avec distinction à MM. Janssens et Roze, de la classe de M. De Greef. Pour ne pas se déjuger, il s'est vu forcé de leur conférer une nouvelle distinction en même temps que le 1^{er} prix. Dieu sait cependant s'ils avaient droit à autre chose qu'à celui-ci, aux côtés surtout de M. Delune, qui, lui, possède un tempérament d'artiste, qui a joué parfaitement, avec la force et la délicatesse voulues, son concerto de concours et qui, surtout, a interprété comme il convient — et quel plus grand éloge — la sonate en *fa mineur* de Beethoven. M. Roze n'avait guère compris la ballade en la *bémol* de Chopin, ni M. Janssens le *Concerto* de Mochelès, vieilleries d'ailleurs fort ennuyeuses à la vérité et qu'on s'opiniâtre à imposer bisannuellement pour alterner avec quelque vétuste composition de Hummel.

Ce concours d'indulgences, dont l'enseignement de M. De Greef n'a certes pas besoin pour briller, s'est terminé par l'attribution d'un second prix avec distinction à M. Cluytens, un jeune débutant très bien doué. Pour ce second prix et surtout pour cette distinction, nous renvoyons aux remarques formulées plus haut au sujet des harpistes. Elles s'y appliquent aux mêmes titres.

CORRESPONDANCE DE LIÈGE

Ce fut une fête vraiment artistique que samedi dernier le « Sport nautique de la Meuse » offrit au public liégeois dans son hall de garage, coquettement transformé en salle de concert, avec de larges plantes épandant leur feuillage touffu, de « nautiques » panoplies aux murs de pin, et au toit les skiffs effilant leurs lignes gracieuses.

Il était accouru en nombre, le public. Si nombreux que, les portes du hall largement ouvertes, il avait dû se masser dans le jardin doucement illuminé de la clarté tamisée de lanternes vénitiennes.

Mais aussi au programme brillait le nom de César Thomson ; et si répandu qu'il soit à l'étranger, le grand artiste ne se fait guère entendre en Belgique.

La virtuosité de César Thomson touche au prodige ; il n'est point de difficultés qu'il ne vaille avec une aisance, une tranquillité, une sûreté merveilleuses. Égal aux plus grands par la pureté du style et la qualité du son, il marque plus encore par la pénétrante compréhension, l'intime profondeur du sentiment, l'austérité de l'exécution.

M^{me} L. Delhaze, également professeur à notre Conservatoire, joue Chopin avec grand charme et une attachante nervosité. Elle possède un toucher délicat, une jolie virtuosité, et c'est avec infiniment de grâce qu'elle a exécuté un *Printemps* de Grieg et *Tempo di giga vivace* de Palumbo.

On ne pourrait chanter de manière plus poignante et avec plus

de sobriété que M. Désiré Demest l'air d'ivresse de la *Jolie fille de Perth* de Bizet. La diction de M. Demest est admirable et sa voix chaude, très communicative d'émotion. Il dit avec une rare perfection de détails le *Roi des Aulnes* de Schubert.

M^{lle} Eva Braconnier, son élève, malgré le peur dissolvante d'un premier début, nous a fait entendre une belle voix de mezzo-soprano et une diction soignée que l'étude développera et que l'habitude du public nous permettra plus tard d'apprécier plus complètement.

Au milieu de ces artistes d'élite, un amateur, qui est un violoncelliste de talent considérable, M. Jules Richard, conseiller à la Cour d'appel de Liège, s'est fait vigoureusement applaudir en exécutant avec une réelle maîtrise un *Concerto* de Klengel, un *Adagio* de Tartini, une *Polonaise* de Popper, gros de difficultés.

PETITE CHRONIQUE

Le Waux-Hall fera entendre mardi une jeune cantatrice, élève du professeur Bonheur : M^{lle} Mosca. Le programme de ce concert extraordinaire sera choisi avec un soin particulier. M^{lle} Mosca chantera un air de *Sigurd*, le *Noël payen* de Massenet et le *Sancta Maria* de Faure.

Ce soir, dimanche, l'orchestre exécutera le *Chant des Belges* de Litolf, la *Fantaisie wallonne* de Hanssens, une *gavotte* de Bach, un *menuet* de Boccherini, une marche militaire de Schubert orchestrée par Guiraud, l'*Aspiration* de Léon Dubois, etc.

L'Institut supérieur des Beaux-Arts, à Anvers, vient de charger d'un cours d'art appliqué M. Henri Van de Velde, dont on a apprécié les œuvres aux Salons des XX et de l'*Association pour l'Art*. Le Conseil d'administration a montré en cette occasion une initiative louable. Nul doute que M. Van de Velde, dont les recherches se portent spécialement vers les applications de l'art et qui a, tant par ses œuvres que par ses écrits — *l'Art moderne* a publié tout récemment encore une intéressante étude de lui sur les papiers de tenture (1) — acquis une réelle compétence en matière d'art industriel, rende à l'enseignement de l'Institut les services qu'on attend de lui. Le cours de M. Van de Velde sera théorique et technique. Il initiera les élèves au mouvement des nations voisines, spécialement de l'Angleterre, en faveur des arts appliqués. Ainsi compris, ce nouveau cours, qui constitue une importante innovation, peut offrir le plus grand intérêt et devenir le point de départ d'une véritable renaissance dans les industries artistiques.

Notre collaborateur M. Henri de Régnier vient d'être frappé dans ses affections par la mort de son père, M. Henri-Charles de Régnier, décédé en son domicile à Paris, rue Boceador, le 27 juin, dans sa 73^e année. Nous présentons au poète de *Tel qu'en songe* l'expression la plus sincère de nos sentiments de condoléances.

Le concours pour la place de professeur d'alto au Conservatoire royal de Bruxelles a eu lieu jeudi passé, sous la présidence de M. Gevaert. Il y avait quatre concurrents.

Le jury, à l'unanimité, a décerné la palme à M. Léon Van Hout, l'artiste distingué dont le talent a été mis en lumière par les auditions du quatuor Ysaye aux concerts des XX.

La ville de Mons fêtera, en 1894, le 300^e anniversaire de la mort du célèbre musicien montois Roland de Lattre par l'organisation d'une grande fête musicale dans laquelle seront exécutées plusieurs de ses œuvres, et d'un concours de chant comprenant notamment une section d'excellence et une section d'honneur.

La date exacte de ce concours n'est pas fixée, mais il peut être, dès à présent, annoncé pour la fin de juin ou le commencement de juillet.

Le règlement du concours sera publié prochainement.

(1) Voir *l'Art moderne* des 18 et 25 juin derniers.

La Nervie, revue mensuelle d'art et de littérature, tel est le titre d'un nouveau périodique publié à la Louvière, sous les auspices du Caveau louviérois. S'adresser pour les abonnements (4 francs par an) à M. Emile Le Comte, secrétaire de la rédaction. Nous souhaitons cordialement la bienvenue à *la Nervie*, qui lutte pour les idées que nous défendons et qui « décentralise » le mouvement. Au sommaire de la troisième livraison, qui vient de paraître, les noms d'Emile Verhaeren, Henry Gravez, Edm. Defrennez, J. Lebleu, etc.

La 4^e livraison trimestrielle (mai-juin) de la très curieuse revue de M. Tito Zanardelli : *Langues et dialectes*, vient de paraître. Au sommaire : I. *Agnomastique belge* (les sobriquets de Bruxelles et des environs). — II. De la déformation des noms propres en wallon. — III. Premier essai de grammaire boraine. — IV. Glossaire phonologique, étymologique et grammatical. — V. Mouvement bibliographique.

Vient de paraître chez Ch. Vos, éditeur
rue de l'Impératrice, 20

LES RÉCITS DE NAZARETH

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume de 200 pages, fr. 3-50.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales

RENSSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
C. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,
Quai du Commerce, 15 Rue des Récollets, 16
BRUXELLES ANVERS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAVY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhin)
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption. AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPÔT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE 225,000 INSTRUMENTS VENDUS.

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES.

Dépositaires des pianos BECHSTEIN.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

PRO ARTE. — LE PROCÈS LEMONNIER. — CUELLETTE DE LIVRES. *Contes hétéroclites*, par M. H. Carton de Wiart; *De l'Unité des religions*, par une Russe; *Croquis de plage*, par Mars. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — FUNÉRAILLES DE GUY DE MAUPASSANT. — LES FRESQUES DE LA MAISON LEYS A ANVERS. — PROJET DE CONCOURS POUR LES BALCONS FLEURIS. — LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

Pro Arte.

Interpellée à deux reprises sur le point de savoir si elle entendait donner à l'art neuf le même rang qu'aux manifestations classiques et académiques, la Société des Beaux-Arts n'a pas répondu. Ceux qui la dirigent sont-ils à la fois sourds, aveugles et muets? Notre demande, courtoise et précise, appelait une explication immédiate. Ce n'était pas de nous qu'il s'agissait, mais d'un principe de justice qui préoccupe à bon droit tous les artistes. Il y a longtemps que les idées nouvelles sont l'objet dans les Salons officiels d'un impardonnable discrédit. Des jurys aimables comme des garde-chiourmes jettent systématiquement la porte au nez de tous ceux qui se permettent de ne pas être « conformes ». Si, par suite de quelque distraction, ces jurys laissent un artiste indépendant pénétrer dans le sanctuaire, la commission de placement répare bien vite la bévue commise. Et les coins obscurs, les bouts de salle délaissés, les hauteurs inac-

cessibles des frises sont dévolus aux toiles des peintres téméraires qui bravent les articles du code esthétique promulgué par quelques professeurs de perspective aérienne et par des gilets blancs en bonne posture.

Il faut que cela cesse.

L'art nouveau a acquis aujourd'hui sa place au soleil. Il est au-dessus des discussions. Il domine les polémiques. Le ruisseau qui se frayait timidement un lit à travers les broussailles et les rochers est devenu un fleuve majestueux, au cours rapide. Nous avons espéré voir le frère esquif de la Société des Beaux-Arts prendre le large sur ses eaux et se laisser emporter par le courant irrésistible vers la haute mer. Vain espoir. L'embarcation reste ancrée à la rive. Les rames sommeillent. Les voiles demeurent carguées. Orientons-nous donc vers de plus audacieux navigateurs.

Ceux-ci sont trouvés, et déjà ils appareillent! Avec une foi ardente et un zèle désintéressé, un groupe nouveau s'est formé en vue de faciliter l'éclosion de l'art nouveau, de lui frayer les voies, d'exalter ses productions. *Pro Arte!* Pour l'Art, c'est-à-dire pour l'art évolutif et progressif, le seul qui vaille à notre époque de recherches obstinées et de curiosités insatiables.

Puisque les vieilles théories ont trouvé leurs défenseurs, puisque les rhapsodies des illustres critiques aux pieds de marbre englués dans la glaise des routines ont leurs auditeurs attentifs, liguons-nous pour la protection

des principes nouveaux : l'indépendance de l'artiste, le mépris des formules, l'horreur du pastiche, le dédain du déjà vu. Le corps des francs-tireurs de l'art balance, en nombre et en éclat, l'armée des vieilles gibernes. Donnons-lui l'occasion de se déployer en bataille, non pour des escarmouches d'avant-garde, mais pour les engagements définitifs. Lancé dans la mêlée, il étonnera par la force et la décision de ses attaques. Il révélera sa belle vaillance juvénile. Et le triomphe définitif sera proche.

Déjà les mesures sont prises. L'hiver qui s'amène, comme disait Laforgue, verra la première manifestation des forces coalisées de l'art jeune. Peinture, sculpture, arts appliqués, musique, lettres trouveront place dans cette joute internationale. D'innombrables sympathies saluent l'avènement d'un Salon indépendant, destiné à secouer tous les ans la torpeur ambiante, — d'un Salon embrassant un domaine plus vaste que telle ou telle association d'artistes fédérés en vue des bagarres de l'art. La liste s'allonge des personnalités qui offrent leur appui à la nouvelle entreprise et lui fait une admirable garde d'honneur. Il a fallu, pour éviter tout froissement et laisser aux promoteurs l'entière liberté de leur initiative, repousser d'une façon absolue les artistes. Aucun parti-pris d'école n'est donc à craindre. Feront seuls partie du groupe des esthètes, des amateurs d'art, des hommes de lettres que la lassitude des routines et l'enthousiasme pour les coups d'aile nouveaux de la pensée a spontanément réunis. Ces hommes formeront la caution des idées mises en œuvre. Ils inviteront chaque année les artistes vraiment dignes de ce nom, les artistes que sollicitent les horizons infinis de l'art, à exposer leurs toiles. Ils prieront les musiciens des écoles nouvelles à faire entendre leurs compositions. Ils solliciteront le concours d'orateurs pour discuter d'intéressants problèmes d'esthétique, pour faire connaître au public des poètes nouveaux, pour affirmer, par des causeries et des lectures, le talent de tel homme de lettres inconnu ou méconnu.

Elargissant le cadre des fêtes artistiques données par certains, développant le programme que tel cercle, les XX, par exemple, s'est imposé, le groupe qui vient de se constituer créera à Bruxelles un foyer d'art intense, tel qu'il n'en existe dans aucune ville, et qui, demeurant étranger aux rivalités personnelles comme aux intérêts de boutique, centralisera les sympathies de tous ceux qui aiment l'art pour les jouissances qu'il donne et non pour les bénéfices qu'il procure. Et son action s'étendra en province, qui compte dès à présent bon nombre de personnalités en vue acquises à l'entreprise.

Pro Arte! Cette devise, ou ce cri de guerre, ralliera toutes les forces, actuellement éparées, des armées nouvelles. Et l'on verra bientôt de quel côté se dessinera la victoire.

LE PROCÈS LEMONNIER

L'Indépendance belge, organe du muflisme contemporain, journal financier qui se met de la littérature comme les vieilles coquettes se mettent du fard, a cru devoir dire son mot sur le procès Camille Lemonnier. Son article est digne des habitudes de la feuille sémitique quand elle s'attaque à un de ces dédaigneux qui se croiraient compromis par son éloge. Voici ce morceau où l'on se gêne aussi peu pour commettre une indiscretion judiciaire que pour tenter de nuire à la défense du grand écrivain :

« On nous assure que la défense, se fondant sur la coutume établie d'entendre, en une sorte d'enquête, quelques témoignages relatifs aux antécédents et à la moralité de l'accusé, organise pour le jour de l'audience un referendum d'un nouveau genre destiné à fournir à la cour une consultation d'un certain nombre d'hommes de lettres de Belgique. La liste des témoins appelés à déposer dans cette curieuse enquête comprend les noms de MM. Ad. Prins, Herm. Pergameni, Jules Destrée, etc., etc. Le texte des questions qui seront posées à ces témoins par la défense est dès à présent arrêté, et un exemplaire imprimé a été communiqué à chacun d'eux aujourd'hui même. Les questions dont il s'agit sont assez curieuses pour que nous en donnions la primeur à nos lecteurs :

1. Vous êtes un de nos écrivains et vous avez suivi le mouvement littéraire belge depuis nombre d'années ?

2. Veuillez dire quel est, d'après vous, la place que M. Camille Lemonnier occupe dans notre littérature et l'importance qui lui est attribuée dans le monde des lettrés et des artistes ; quelle a été son influence sur le mouvement littéraire ?

3. Vous connaissez ses œuvres, notamment *la Belgique, Un Mâle, le Mort, l'Histoire des Beaux-Arts, Thérèse Monique, Noël flamands, la Comédie des jouets*, etc. Toutes ces œuvres n'attestent-elles pas la noblesse, l'indépendance, la dignité de l'écrivain ? Les trois dernières n'expriment-elles pas les sentiments les plus familiaux et les plus délicats ?

4. Pensez-vous qu'il ait pu venir à la pensée d'un écrivain de ce rang et de cette valeur d'écrire des œuvres qui auraient eu un but ou une intention pornographique ?

5. Spécialement, vous connaissez l'étude *L'Homme qui tue les femmes*, publiée il y a cinq ans dans le *Gil Blas*, et reproduite récemment dans son supplément illustré ; en son ensemble, vous est-il apparu autrement qu'une traduction artistique d'un fait de notoriété publique, qui préoccupait alors l'attention universelle, les crimes étranges de Jack l'Eventreur, que les journaux racontaient en termes cyniques ?

6. On vous a signalé la phrase relevée par l'accusation. Vous est-elle apparue comme un outrage aux bonnes mœurs, ou comme un trait destiné à mieux marquer le caractère de la folie du criminel que l'artiste dépeignait ?

« On voit que ce questionnaire est un simple plaidoyer anticipé. Reste à savoir si le ministère public, empruntant sa tactique à la défense, n'organisera pas un contre-referendum auquel prendraient part une autre catégorie d'experts « en écriture », interrogés dans le sens opposé. »

Un referendum en sens contraire ? Un referendum pour nuire à Camille Lemonnier ! L'idée est heureuse. Ah ! si elle pouvait être mise en pratique. Profitez donc du conseil, MM. du Parquet, et citez à votre requête la direction littéraire de *L'Indépendance belge*. Ce sera un beau spectacle et un beau défilé que la dynastie Frédéric avec M. Charles Tardieu comme caudataire.

Voici un extrait de l'acte d'accusation. Il donne la mesure de la belle attitude prise par le moniteur de la haute banque internationale, du snobisme et du bel-air qui, en cette occurrence, s'avise de pencher du côté des poursuites :

« Dans le numéro du *Gil Blas Illustré* daté du 19 février 1893, est reproduite une nouvelle intitulée : *L'Homme qui tue les femmes*, due à la plume du second prévenu (M. Camille Lemonnier). Inspirée, dit celui-ci, par les récits qu'a donnés la presse quotidienne des crimes de « Tom Ripper » ou « Jack the Ripper », cette nouvelle analyse les sensations et narre les actes d'un maniaque, invinciblement poussé par sa manie à tuer les femmes publiques qui se donnent à lui. C'est au moment précis où s'accomplit la copulation qu'il commet l'assassinat et la simultanéité des deux actes est pour lui la cause d'une émotion particulière.

« Tout cela est minutieusement décrit. Le crime commis est suivi de la mutilation du cadavre ; l'assassin « scalpe, avec les bords de la secrète bouche, les tins crespelés, humides et raidis déjà du sang figé » (1).

« Suivant le second prévenu (2), ce n'est là qu'une étude de pathologie criminelle. Elle a été considérée par certaine critique comme une œuvre d'art du plus grand mérite. Le Ministère public ne croit pas avoir à porter le débat sur ce terrain. Ni l'étude de la pathologie criminelle ni le souci artistique ne peuvent excuser ou faire admettre, dans une publication vendue à tout venant sur la voie publique, des tableaux comme ceux que retrace l'écrit incriminé ; œuvre d'art ou non, étude sincère et profonde ou non, cet écrit est contraire aux bonnes mœurs quand il raconte les enlacements de l'assassin et de sa victime et l'obscène mutilation dont le crime est suivi. »

La Chambre du Conseil, où siégeait le Juge d'Instruction de l'affaire, avait rendu une ordonnance de non-lieu. La Chambre des Mises en accusation a réformé.

Disons, en finissant, que l'affaire-Lemonnier, qui était au rôle des assises du 27 juillet, sera reportée après vacances.

CUEILLETTE DE LIVRES

Contes hétéroclites, par H. CARTON DE WIART.

M. Henry Carton de Wiart est une des physionomies les plus distinguées du Jeune Barreau de Bruxelles. Homme de robe et orateur déjà remarqué, il est aussi homme de plume. Son livre : *Contes hétéroclites*, le prouve amplement. Livre de début d'un jeune, vrai livre de début, avec toutes les qualités et tous les défauts d'une jeunesse passionnée.

La préface en est crâne. L'auteur y dit ses dilections littéraires. Quelques-uns seulement, de grands catholiques : Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Hello, Léon Bloy, sont choisis et sacrés ses maîtres. Et ces noms ainsi mis en lumière, comme des pharés, sont significatifs en ce livre. Car M. Carton de Wiart se

(1) Voilà la fameuse phrase criminelle. Camille Lemonnier a publié trente volumes, il a été couronné par l'Académie, il a obtenu le prix quinquennal ! Mais dans ces trente volumes il y a cette phrase ! Donc il faut traîner l'artiste en Cour d'assises ! Rubens qui a peint l'Amour et Vénus, avec l'amour mettant à la déesse la main vous savez où, eût aussi été traduit en Cour d'assises, si M. Du Parquet eut vécu de son temps.

(2) M. Camille Lemonnier. Le premier prévenu est l'innocent vendeur de journaux à qui un agent en bourgeois a acheté le journal.

fait de la famille littéraire de ces grands esprits et il participe à leur manière, à leur style, à leurs haines, à leur allure.

C'est un auteur délicat et fort, dont le style est de bonne trempe — comme les bonnes épées : souple et solide. Diseur aristocratique en le premier de ses contes, il s'émouet et s'apitoie, observateur attendri, dans *Une Ruine* et fait de la fioble et fière psychologie dans *Un Soir d'esseulement*.

Le reste du livre est fait de pamphlets. On y trouve de la belle indignation à la Barbey. Ironique, cinglant, féroce, plein de haine et de mépris pour les bassesses de ce régime pourri de politique et de basse presse, le jeune écrivain s'arme de belles colères, de très pures colères et, d'une plume véhémence, il pique et fait de larges blessures. Il y a certainement en M. Carton de Wiart un riche tempérament de pamphlétaire. Il a des envolées vibrantes et elles sont assez larges et hautes pour qu'il puisse frapper en maître. « Il y a là, comme disait excellemment M. Hubert Krains dans la *Société nouvelle*, à propos des *Contes hétéroclites*, des idées, de l'esprit, de l'ironie, de l'amertume et un rêve sarcastique de hourreau. Matières précieuses, qui prouvent qu'on se trouve devant un cerveau qui n'est pas ordinaire ni superficiel, mais dont M. Carton de Wiart n'a pas tiré tout le parti qu'il pouvait tirer. Plus occupé de frapper fort que de bien frapper, il mêle quelquefois des cailloux à ses flèches. C'est que l'enthousiasme est un coursier rétif et capricieux qu'il faut surveiller ; quand on l'abandonne à lui-même, il lui arrive de quitter le bon chemin, de traverser des mares et de galoper parmi les orties et les ronces. M. Carton de Wiart, qui a prouvé à maints endroits de son livre qu'il a le poing assez solide pour régler son allure, fera bien désormais de se surveiller. »

E. D.

De l'Unité des religions, par une Russe (O. DE B.). — Paris, Chamuel.

Parmi les récents ouvrages de philosophie synthétique, ce livre est à signaler. Une curieuse et savante érudition s'y déploie. Une rare aptitude aux études abstraites s'y montre ; appuyée sur une chaleureuse conviction qui pénètre de puissance communicative la logique de l'argumentation. Le livre tend à prouver la nécessité d'une connaissance totale, et il établit la primauté de l'intelligence.

Les grands traits analogiques des religions s'y dessinent largement et il ressort de cette étude d'ensemble que les religions contiennent chacune sous leur face particulière la révélation de l'esprit divin ; que cette révélation ne peut pas être en désaccord avec la raison ; que le christianisme, par son esprit d'universalité et de perfectibilité, est prédestiné à devenir la religion définitive de l'humanité, et que la loi du progrès s'accomplit par la connaissance des choses sous leurs apparentes contradictions.

Les propositions se développent dans une démonstration que fortifie l'histoire et arrivent à cette conclusion :

« A travers les décombres du passé, au fond du cœur des peuples enterrés, la science contemporaine de l'expérience retrouve le seul germe de vie qu'il faut sortir de tous les leurres, à moins de rentrer dans le cercle du néant. C'est la notion d'une « connaissance totale » qui n'implique ni fusion ni confusion de ses trois parties, la religion, la science, les arts, mais leur constitution respectives, leur liberté dans l'harmonie des puissances intellectuelles de l'univers qui sont la volonté de l'esprit *un* dans son essence contre l'antagonisme bouleversant de la matière dont la domination est une abdication, une révolte contre la seule primauté légitime : l'intelligence. »

Cette œuvre certes puissante et écrite avec toute la difficulté d'assouplir à l'expression de sa pensée le moule d'une langue étrangère, attirera l'attention et la discussion des chercheurs d'idées.

Elle vient à son heure. Ce besoin de synthèse, cet accord cherché entre des forces considérées opposées, la constatation déplorable de l'envahissement de la matérialité, ce redressement de l'esprit vers un idéal nouveau, ce retour vers la tradition, voilà bien les symptômes du mouvement intellectuel qui va emporter la jeune génération, et il n'aura point été d'un stérile honneur pour l'auteur d'avoir le premier condensé dans ce volume l'ensemble des problèmes qu'il faudra résoudre. Et si on s'arrête à considérer la variété et l'ampleur du savoir, l'étrange et superbe envergure de l'idée, on sera étonné de la puissance philosophique qui s'affirme par un tel début. E. S.

Croquis de Plage. — Blankenberghe, Heyst, Wenduine, Knocke, Le Coq-sur-Mer, par MAAS.

Mars vient de faire paraître à la librairie d'art Dietrich et C^o un nouvel album d'aquarelles et de croquis, soulignés de légendes. Titre : *Croquis de Plage*.

C'est très vu, très observé; cela fourmille de scènes réjouissantes, de réflexions drôles, de types familiers, présentés en une série de tableaux bien vivants, dans lesquels l'artiste, qui les connaît à fond, retrace avec joie, et fait aimer les côtés séduisants de la vie balnéaire sur le littoral belge.

Ce nouvel album de Mars, en vente chez tous les libraires, est habillé d'un élégant cartonnage. Comme ses aînés, il sera bientôt dans toutes les mains. Il a été — chose remarquable — composé et imprimé par une maison belge, M. J.-E. Goossens, à Bruxelles.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Fin d'Antonia, tragédie moderne (3^e partie de la *Légende d'Antonia*), par EDOUARD DUJARDIN; Paris, L. Vanier. — *Le Voyage d'Urien* (tiré à 300 exemplaires numérotés), par ANDRÉ GIDE; illustrations de Maurice Denis; Paris, librairie de « l'Art indépendant ». — *L'Anarchiste*, par JANE DE LA VAUDÈRE; Paris, P. Ollendorff. — *Valbert ou les Récits d'un jeune homme*, par TEODOR DE WYZEWA; Paris, librairie académique Perrin et C^o.

FUNÉRAILLES DE GUY DE MAUPASSANT

Les obsèques de Guy de Maupassant ont été célébrées la semaine dernière à Paris, à l'église Saint-Pierre de Chaillot, en présence d'une foule de notabilités du monde des lettres et des arts. Deux discours ont été prononcés, l'un par M. Émile Zola au nom de la Société des gens de lettres, l'autre par M. Henri Céard au nom des amis de la première heure. Voici le discours de M. Zola, qui retrace magistralement la carrière du romancier :

MESSEIERS,

C'est au nom de la « Société des gens de lettres » et de la « Société des auteurs dramatiques » que je dois parler. Mais qu'il me soit permis de parler au nom de la littérature française, et que ce ne soit pas le confrère, mais le frère d'armes, l'ainé, l'ami, qui vienne ici rendre un suprême hommage à Guy de Maupassant.

J'ai connu Maupassant, il y a dix-huit à vingt ans déjà, chez

Gustave Flaubert. Je le revois encore, tout jeune, avec ses yeux clairs et riants, se taisant, d'un air de maître filiale, devant le maître. Il nous écoutait pendant l'après-midi entière, risquait à peine un mot de loin en loin; mais de ce garçon solide, à la physiologie ouverte et franche, sortait un air de gaieté si heureuse, de vie si brave, que nous l'aimions tous, pour cette bonne odeur de santé qu'il nous apportait. Il adorait les exercices violents, des légendes de prouesses surprenantes couraient déjà sur lui. L'idée ne nous venait pas qu'il pût avoir un jour du talent.

Et puis, éclata *Boule-de-Suif*, ce chef-d'œuvre, cette œuvre parfaite de tendresse, d'ironie et de vaillance. Du premier coup, il donnait l'œuvre décisive, il se classait parmi les maîtres. Ce fut une de nos grandes joies; car il devint notre frère, à nous tous qui l'avions vu grandir, sans soupçonner son génie. Et, à partir de ce jour, il ne cessa plus de produire, avec une abondance, une sécurité, une force magistrale, qui nous émerveillaient. Il collaborait à plusieurs journaux. Les contes, les nouvelles se succédaient, d'une variété infinie, tous d'une perfection admirable, apportant chacun une petite comédie, un petit drame complet, ouvrant une brusque fenêtre sur la vie. On riait et l'on pleurait, et l'on pensait, à le lire. Je pourrais citer tels de ces courts récits qui contiennent, en quelques pages, la moelle même des gros livres que d'autres romanciers auraient écrits certainement. Mais il me faudrait tous les citer, et certains ne sont-ils pas déjà classiques, comme une fable de La Fontaine ou un conte de Voltaire?

Maupassant voulut élargir son cadre, pour répondre à ceux qui le spécialisaient en l'enfermant dans la nouvelle; et, avec cette énergie tranquille, cette aisance de belle santé qui le caractérisait, il écrivit des romans superbes, où toutes les qualités du conteur se retrouvaient comme agrandies, affirmées par la passion de la vie. Le souffle lui était venu, ce grand souffle humain qui fait les œuvres passionnantes et vivantes. Depuis *Une Vie*, jusqu'à *Notre Cœur*, en passant par *Bel-Ami*, par *la Maison Tellier* et *Fort comme la mort*, c'est toujours la même vision forte et simple de l'existence, une analyse impeccable, une façon tranquille de tout dire, une sorte de franchise saine et généreuse qui conquiert tous les cœurs. Et je veux même faire une place à part à *Pierre et Jean*, qui est, selon moi, la merveille, le joyau rare, l'œuvre de vérité et de grandeur qui ne peut être dépassée.

Ce qui nous frappait, nous qui suivions Maupassant de toute notre sympathie, c'était cette conquête si prompte des cœurs. Il n'avait eu qu'à paraître et qu'à conter ses histoires, les tendresses du grand public étaient aussitôt allées vers lui. Célèbre du jour au lendemain, il ne fut même pas discuté, le bonheur souriant semblait l'avoir pris par la main pour le conduire aussi haut qu'il lui plairait de monter. Je ne connais certainement pas un autre exemple de début si heureux, de succès plus rapides et plus unanimes. On acceptait tout de lui; ce qui aurait choqué sous la plume d'un autre, passait dans un sourire. Il satisfaisait toutes les intelligences, il touchait toutes les sensibilités, et nous avions ce spectacle extraordinaire d'un talent robuste et franc, sans concession aucune, qui s'imposait d'un coup à l'admiration, à l'affection même de ce public lettré, de ce public moyen qui, d'ordinaire, fait payer si chèrement aux artistes originaux le droit de grandir à part.

Tout le génie propre de Maupassant est dans l'explication de ce phénomène. S'il a été, dès la première heure, compris et aimé, c'était qu'il apportait l'âme française, les dons et les qualités qui ont fait le meilleur de la race. On le comprenait, parce qu'il était

la clarté, la simplicité, la mesure et la force. On l'aimait, parce qu'il avait la bonté riieuse, la satire profonde qui, par un miracle, n'est point méchante, la gaieté brave qui persiste quand même sous les armes. Il était de la grande lignée que l'on peut suivre depuis les balbutiements de notre langue jusqu'à nos jours; il avait pour aïeux Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine, les forts et les clairs, ceux qui sont la raison et la lumière de notre littérature. Les lecteurs, les admirateurs ne s'y trompaient pas; ils allaient d'instinct à cette source limpide et jaillissante, à cette belle humeur de la pensée et du style, qui contentait leur besoin. Et ils étaient reconnaissants, à un écrivain même pessimiste, de leur donner cette heureuse sensation d'équilibre et de vigueur, dans la parfaite clarté des œuvres.

Ah! la clarté, quelle fontaine de grâce, où je voudrais voir toutes les générations se désaltérer! J'ai beaucoup aimé Maupassant, parce qu'il était vraiment, celui-là, de notre sang latin, et qu'il appartenait à la famille des grandes honnêtetés littéraires. Certes, il ne faut point borner l'art, il faut accepter les compliqués, les raffinés et les obscurs; mais il me semble que ceux-ci ne sont que de la débauche ou, si l'on veut, le régal d'un moment, et qu'il faut bien en revenir toujours aux simples et aux clairs, comme on revient au pain quotidien qui nourrit sans lasser jamais. La santé est là, dans ce bain de soleil, dans cette onde qui vous enveloppe de toutes parts. Peut-être la page de Maupassant, que nous admirons, lui a-t-elle coûté un effort. Qu'importe, si cette fatigue n'apparaît pas, si nous sommes réconfortés par le naturel parfait, la tranquille vigueur qui en déborde! On sort de cette page comme ragailardi soi-même, avec l'allégresse morale et physique que donne une promenade sous la pleine lumière du jour.

Des années de continuelle production se passaient et Maupassant allait en évoluant peu à peu vers d'autres terres d'observation. Il avait toujours eu la curiosité des lieux nouveaux, des contrées inconnues. Il voyageait beaucoup, rapportait une vision intense des pays qu'il avait traversés. Son goût de la clarté et de la simplicité lui donnait l'horreur du métier littéraire. Jamais homme n'a senti l'encre moins que lui, et il arrivait même à l'affectation de ne jamais parler littérature, de vivre à l'écart du monde des lettres, travaillant par nécessité, disait-il, et non dans un but de gloire. Cela nous étonnait un peu, nous autres, dont l'idée de littérature a mangé l'existence. Pourtant, aujourd'hui, je crois bien qu'il avait raison et que la vie mérite d'être vécue pour elle-même, en dehors du travail. Il faut aussi la vivre pour la connaître, et il est certain que Maupassant, dans les dernières années, avait singulièrement élargi son monde de paysans et de bourgeois, qu'il avait acquis un sentiment plus délicat et plus profond de la femme, qu'il marchait à des œuvres plus fouillées et plus souples.

Je sais bien que quelques-uns commençaient à regretter le Maupassant des débuts, et moi-même je ne le voyais pas sans inquiétude perdre de son bel équilibre. Mais ce n'est point ici le lieu de juger encore l'ensemble de son œuvre, et ce qu'on peut dire, c'est que, jusqu'au dernier jour, ce prétendu indifférent de la littérature a aimé passionnément son art et qu'il cherchait toujours, qu'il s'efforçait de progresser toujours, avec le sens de plus en plus aiguisé de la vérité humaine.

Il fut comblé de tous les bonheurs, et j'insiste, car la grandeur de la figure qu'il laissera dans la mémoire des hommes, est sans doute ici. Je veux le revoir avec son visage riant, certain du triomphe, quand il venait me serrer la main, aux heures joyeuses

de la jeunesse. Je veux le revoir, plus tard, dans son succès si aisé et si franc, accueilli de tous, fêté, acclamé, porté à la gloire comme par envollement naturel. Il avait toutes les chances, même celle de ne pas faire de jaloux, au milieu d'une victoire si prompte, car il gardait les cœurs qu'il avait conquis; pas un de ses amis de la première heure ne souffrait de sa fortune, tellement il était resté un sincère et cordial compagnon. Cela paraissait tout naturel qu'il fût comblé par le sort; on ne sentait marcher devant lui que les fées bienfaitrices qui sèment de fleurs la route, jusqu'à quelque couronnement d'apothéose, dans une vieillesse avancée. Surtout, on se félicitait de sa santé, qui semblait inébranlable, on le proclamait avec justice le tempérament le mieux pondéré de notre littérature, l'esprit le plus net, la raison la plus saine. Et ce fut alors que l'effroyable coup de foudre le détruisit.

Lui, grand Dieu! lui frappé de démence! Tout ce bonheur, toute cette santé coulant d'un coup dans cette abomination! Il y avait là un tournant de vie si brusque, un abîme si inattendu que les cœurs qui l'ont aimé, ses milliers de lecteurs, en ont gardé une sorte de fraternité douloureuse, une tendresse déçue et toute saignante. Je ne veux pas dire que sa gloire avait besoin de cette fin tragique, d'un retentissement si profond dans les intelligences; mais son souvenir, depuis qu'il a souffert cette passion affreuse de la douleur et de la mort, a pris en nous je ne sais quelle majesté souverainement triste qui la hausse à la légende des martyrs de la pensée. En dehors de sa gloire d'écrivain, il restera comme un des hommes qui ont été les plus heureux et les plus malheureux de la terre, celui où nous sentons le mieux notre humanité espérer et se briser, le frère adoré, gâté, puis disparu au milieu des larmes.

Et, d'ailleurs, qui peut dire si la douleur et la mort ne savent pas ce qu'elles font? Certes, Maupassant, qui, en quinze années, avait publié près de vingt volumes, pouvait vivre et tripler ce nombre et emplir à lui seul tout un rayon de bibliothèque. Mais, le dirai-je? Je suis parfois pris d'une inquiétude mélancolique devant les grosses productions de notre époque. Oui, ce sont de longues et consciencieuses besognes, beaucoup de livres accumulés, un bel exemple d'obstination au travail. Seulement, ce sont là aussi des bagages bien lourds pour la gloire, et la mémoire des hommes n'aime pas à se charger d'un pareil poids. De ces grandes œuvres cycliques il n'est jamais resté que quelques pages. Qui sait si l'immortalité n'est pas plutôt une nouvelle en trois cents lignes, la fable ou le conte que les écoliers des siècles futurs se transmettront comme l'exemple inattaquable de la perfection classique?

Et, Messieurs, ce serait là la gloire de Maupassant, que ce serait encore la plus certaine et la plus solide des gloires. Qu'il dorme donc son bon sommeil, si chèrement acheté, confiant dans la santé triomphante de l'œuvre qu'il laisse! Elle vivra, elle le fera vivre. Nous qui l'avons connu, nous resterons le cœur plein de sa robuste et douloureuse image. Et, dans la suite des temps, ceux qui ne le connaîtront que par ses œuvres l'aimeront pour l'éternel chant d'amour qu'il a chanté à la vie.

LES FRESQUES DE LA MAISON LEYS A ANVERS

LA PROMENADE HORS DES MURS

La Chronique avait publié l'entrefilet suivant :

LA MÉTROPOLÉ DES ARTS. — La salle à manger de la maison qu'habitait Leys a été décorée de fresques par le maître anversois. Dernièrement, cette propriété est venue en vente publique, et on en a offert un prix qui représentait à peine la valeur du terrain.

L'« amateur » se proposait d'en faire des magasins. Les fresques n'existent pas pour lui.

Conçoit-on que la ville d'Anvers ne se soit point souciee de conserver l'œuvre peut-être la plus remarquable d'un de ses enfants les plus illustres ?

Il est question aujourd'hui de détacher ces splendides peintures et de les vendre à l'étranger.

La Belgique, pays pauvre, n'a pas de quoi payer ses gloires.

L'Opinion, d'Anvers, a répondu :

La Chronique publiait avant-hier un article au sujet de la vente de l'hôtel du baron Leys. Elle prétendait que « l'amateur » qui s'était présenté pour l'acheter se proposait de transformer en magasins le rez-de-chaussée de l'hôtel où se trouve la splendide fresque peinte par Leys et décorant toute la salle à manger. M^{me} Poncin, la femme du commandant du génie, l'amateur en question, nous informe que telle n'a jamais été son intention. Si la maison lui était restée pour la somme de 105.000 francs y compris les frais de vente, elle eût tenu à honneur de maintenir le chef-d'œuvre de Leys dans l'état de parfaite conservation où il se trouve. L'hôtel Leys était destiné à devenir le siège d'une société constituée pour la fabrication des ciments Portland.

Pour notre part, nous pouvons ajouter ce qui suit :

Les héritiers Leys ont décidé d'exposer, dans une vente importante, qui aura tout l'éclat d'un grand événement artistique, ce que le plus grand peintre d'histoire de ce siècle a laissé de tableaux, d'aquarelles, d'esquisses, de dessins et notamment les fameuses fresques *La promenade hors des murs*; dont les photographies sont dans tous les grands musées du monde, et qui, avec les tableaux décoratifs de l'hôtel de ville d'Anvers, sont ce qu'il a fait de plus admirable. Ces fresques seront vraisemblablement détachées des murailles de la salle à manger de la maison qu'habitait l'artiste. Des procédés fort habiles et très sûrs sont aujourd'hui connus pour accomplir ce délicat travail. Fasse le sort que ces incomparables peintures ne quittent pas le pays !

Ce qu'il y a de curieux dans la polémique ci-dessus, c'est que M^{me} Poncin a failli avoir l'hôtel, et les fresques par-dessus le marché, « pour la somme dérisoire de 105.000 francs » y compris les frais !!! Elle aurait réalisé une aussi belle affaire que l'éditeur Lemerre de Paris, qui acheta la maison mortuaire de Corot et récupéra cinq ou six fois son prix rien qu'en détachant et vendant les fresques que le peintre y avait faites.

La vente aura lieu en novembre ou décembre prochain, à Anvers, dans la maison de Leys, pleine encore de ses souvenirs. On y joindra les objets de curiosité et les toiles d'anciens maîtres qu'il avait recueillis, notamment le fameux Breughel les *Aveugles*, dont une répétition à la gouache est, croyons-nous, au musée de Naples. Un catalogue avec photographies sera distribué. MM. les experts Leroy frères, de Bruxelles, sont chargés de la vente.

Notre Ministre des Beaux-Arts est dès à présent averti et saura, nous n'en doutons pas, veiller au grain. Nous reviendrons sur cet important et intéressant objet, qui amènera vraisemblablement à Anvers des représentants de toutes les grandes collections publiques et privées.

Projet de concours pour les balcons fleuris.

Le goût de l'ornementation et de la décoration extérieures des maisons gagne incessamment. Dans Bruxelles, nos architectes réalisent des façades admirables de goût ou de pittoresque. Une campagne de plus en plus vive se fait contre les abominables mutilateurs des arbres. Nos carrefours les plus fréquentés pululent de marchands de fleurs. Presque toutes nos places sont plantées de verdure.

A M. Buls, qui a été l'un des plus actifs propagandistes de ces choses charmantes, et qui, à cet égard, a toutes nos sympathies et tous nos compliments, nous suggérons une idée nouvelle. Beaucoup de nos citadins ornent leurs balcons de plantes grimpances, capucines, cobéas, élématites, haricots d'Espagne. Ne pourrait-on attribuer chaque année des prix à ceux qui réussiraient le mieux ? Cela produirait une émulation et un engouement qui, probablement, transformeraient Bruxelles en une immense jardinière. Les fleurs ont, en elles, une telle puissance de séduction, qu'une fois qu'on s'est accoutumé à leurs couleurs et à leurs parfums, on ne sait plus s'en passer. Tel a été le résultat des primes allouées par la Compagnie du Nord français aux chefs de stations qui auraient les plus jolis parterres sur la ligne Liège-Namur-Givet, système que nous avons recommandé à M. Vanden Peereboom dans l'espoir qu'on transformerait sur les chemins de fer de l'Etat, nos tristes haltes de campagne en oasis.

A Londres, au moins dans le West-End, cela est parfaitement organisé. Des fleuristes donnent, à bon compte, des abonnements moyennant lesquels, tous les quinze jours, ils remplacent les plantes flétries et soignent les jardinets aériens.

Il y a quelque chose de touchant dans les soins qu'on prend pour plaire aux passants et rendre l'aspect des rues séduisant. C'est de la haute confraternité sociale et dispose singulièrement à la réciprocité bienveillante.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Violon. Professeurs : MM. YSAÏE et COLYNS.

1^{er} prix avec distinction, MM. Vanden Heuvel et Deru; 4^{er} prix, MM. Bondi et Meursingé; 2^e prix avec distinction, M^{lles} Macquoid, Ruegger et Rowe, MM. Danhieux, De Herdt, Somers, Moejenhout, Pennequin, Walter, Maurage; 2^e prix, M^{lles} Dongrie et Coryn, MM. Marchand, Dubois, Schrey, Moins et Vengoechea; accessit, M. Goffin-Prume.

Seuls, les élèves de MM. Ysaïe et Colyns concouraient cette année, M. Cornélis ayant réservé ses élèves pour des jours meilleurs. S'il n'y a pas eu de sujet exceptionnel, l'ensemble des deux classes en présence a été honorable, et les distinctions accordées ont été ratifiées par le public. On en a fait une égale répartition entre les deux écoles concurrentes, et de cette manière tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Chant monodique (jeunes filles). Professeurs : M^{me} CORNÉLIS et M^{lles} WARNOTS.

Concours à huis-clos : 1^{re} mention avec distinction : M^{lles} Merck et Coomans;

1^{re} mention : M^{lles} Braive, Daniel, Delmée, Duchâtelet, Dútilh, Friche, Van Assche, Vindevogel, Wilmet;

2^e mention : M^{lles} Ascleer, Buol, Caillet, Cerexhe, Krein, Primavesi, Schilthuyzen.

Chant théâtral. — Mêmes professeurs.

Concours public : 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Vranckx; 1^{er} prix, M^{lles} Maria et Fréchet; 2^e prix avec distinction, M^{lles} Van Emelen, Delhaye, Callemien et Artot; 2^e prix, M^{lles} Schouten, Staquet, Goulancourt, Walter, Gabide, Bolle et Charton.

Prix de la Reine : M^{lles} Schouten et Goulancourt.

Hommes. Professeur : M. DEMEST. 1^{er} prix, M. Pieltain; 2^e prix avec distinction, M. Devaux.

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

PETITE CHRONIQUE

L'administration communale d'Ixelles a chargé dernièrement M. Jules Brunfaut, architecte, de restaurer la salle du conseil et de dresser les plans d'un nouveau mobilier devant servir à la fois pour les mariages et pour les séances du conseil. Le problème, qui n'était pas aisé, a été résolu de la façon la plus heureuse.

C'est dans l'ancienne salle de musique de la Malibrán, ouverte par de larges baies vitrées sur la place communale, qui siège la municipalité ixelloise. Pour faire cadrer l'ameublement avec l'architecture corinthienne du salon, M. Brunfaut a traité les sièges des conseillers dans le style des belles huisseries de la Renaissance italienne. C'est à la fois très élégant et très sobre. Le mobilier est en chêne rehaussé d'or et recouvert de cuir de nuance très claire. Le bureau du bourgmestre, adossé au mur du fond, porte, en or, les armoiries de la commune, l'arbre-bénit traditionnel qu'on eût bien fait de ne pas abattre sous prétexte d'un alignement à redresser. L'ensemble est maintenant heureux et fait honneur au goût délicat de l'architecte.

Nous avons annoncé que Camille Lemonnier avait tiré d'une de ses maîtresses œuvres, *Le Mort*, une pantomime qu'il destinait aux Martinetti, les princes du mimodrame, et pour laquelle M. Léon Dubois a écrit une partition. Nous apprenons que l'œuvre va être représentée très prochainement sur la scène de l'Alcazar. Paul Martinetti interprétera le rôle principal.

La pluie a forcé jeudi soir l'orchestre du Waux-Hall à remettre au mardi 18 juillet le concert extraordinaire qui devait avoir lieu avec le concours de M^{me} Jozette Nachtsheim. Ce soir, dimanche, M^{lle} Virginie Lepage chantera l'air des bijoux de *Faust* et un air de *la Favorite*. Enfin, c'est jeudi prochain qu'aura lieu le troisième festival dirigé par M. Eugène Ysaye. Ce festival, donné avec le concours de l'excellent chanteur Demest, sera consacré aux œuvres de l'école française moderne.

Le jury chargé de juger les projets pour une affiche-réclame illustrée annonçant la ligne Ostende-Douvres, a décerné les primes comme suit :

- | |
|---|
| 1 ^{re} prime, 1,000 francs, à M. H. Cassiers ; |
| 2 ^{me} » 500 » à M. H. Evenepoel ; |
| 3 ^{me} » 300 » à M. Frans Van Leemputten. |

Il y avait 63 concurrents.

Valence aura bientôt sa statue d'Emile Augier. De grandes fêtes seront célébrées pour l'inauguration, qui aura lieu à la fin de ce mois. M. Vincent d'Indy, qui passe tous les ans les mois d'été dans les environs de Valence, a été chargé d'écrire une cantate. Le compositeur a choisi comme texte l'Ode d'Emile Augier à Ponsard et il vient de terminer une partition pour chœur et orchestre qui sera jouée sous sa direction. La Comédie-Française ira donner le même jour à Valence une représentation en l'honneur d'Augier.

Le Mouvement littéraire du 1^{er} juillet débute par une étude de RAYMOND NYST sur le *Bestiaire*, le dernier livre de Camille Lemonnier. Elle énonce, en fort beau style, quelques-unes des vérités élogieuses que suscitent toujours les œuvres du grand écrivain qui reçoit en citation à comparaître, devant la Cour d'assises le prix de la gloire qu'il donne à sa patrie. La pensée de Raymond Nyst gagne constamment en profondeur et en coloris et justifie les pronostics que nous avons formulés dans *l'Art Moderne* lors de ses premiers écrits.

A lire dans la *Revue Blanche* du 25 mai, un étonnant fragment traduit du danois de Knut Hamsun, intitulé *Sur les bancs de Terre-Neuve*, effrayant poème de l'isolement. Quelle féconde alimentation que celle de ces littératures étrangères, jadis inconnues. Et quelle fraternisation que ces constants emprunts des littératures aryennes l'une à l'autre.

Nous apprenons à regret la mort de M. Léonce Le Gendre, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Tournai, conservateur

du musée de cette ville, membre de la Commission royale des monuments.

M. Le Gendre meurt dans sa 63^{me} année. Il était chevalier de l'Ordre de Léopold.

Vient de paraître

chez PAUL LACOMBLEZ, éditeur, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles

CARNET DE CHASSE ILLUSTRÉ

Il se compose de CINQUANTE TABLEAUX grand format (33 X 25 centimètres), divisés en nombreuses colonnes indiquant de façon très claire : la date, le lieu de chasse, le nombre et la nature des pièces tuées dans chaque chasse et en totalité, etc., etc. Le chasseur pourra d'un coup d'œil se rendre compte, jour par jour, de sa situation. Une colonne spéciale est réservée aux observations et aux particularités qu'il désire consigner.

En un mot, un ouvrage aussi pratique que possible, destiné à rendre de réels services.

Mais, en même temps, l'éditeur a tenu à donner à cette publication un cachet artistique qui en double la valeur.

Un véritable artiste, doublé d'un chasseur émérite, M. G.-J. VAN WICKERVOORT CROMMELIN, a dessiné CINQUANTE COMPOSITIONS réellement charmantes, pour illustrer les cinquante tableaux.

Le CARNET DE CHASSE sera relié en toile, très simplement, mais très solidement, comme il convient à un livre de fatigue. La couverture d'un certain nombre d'exemplaires sera ornée d'une composition en couleurs (originale et différente pour chaque exemplaire).

Le prix de la publication est fixé :

Pour les exemplaires avec forte couverture simple, à . . . 15 francs.
artistique, à . . . 25 francs.

Pour les amateurs désireux d'une reliure spéciale, des exemplaires en FEUILLES sur papier des manufactures impériales de Tokio (Japon), à 30 francs.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15

Rue des Récollets, 16

BRUXELLES

ANVERS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPHESSAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE À BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayenne (B.N.)

Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — Cologne à Londres en 13 heures. — Berlin à Londres en 22 heures. — Vienne à Londres en 36 heures. — Bâle à Londres en 20 heures. — Milan à Londres en 32 heures. — Francfort s/M à Londres en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester et toutes les grandes villes de la Belgique et entre LONDRES ou DOUVRES et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^e en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-38

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre.

Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

CHEZ

BREITKOPF & HÆRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraître :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Caprice 5 fr. N° 3. Mendiante d'amour 5 fr.

N° 2. Moin 6 fr. N° 4. Aubade 6 fr.

N° 5. Vieille Chanson. 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix.

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

PAUL LACOMBLEZ. — LES MINARETS INDUSTRIELS. — BEL AIR ET BÉOTISME. — A PROPOS DE FÉLICIEN ROFS. — CAMILLE LEMONNIER EN COUR D'ASSISES. — NOS ARBRES. — PETITE CHRONIQUE.

Paul Lacomblez.

Il s'agit du vaillant éditeur de la nouvelle littérature belge, qui expose, rue des Paroissiens, à Bruxelles, une si belle vitrine d'œuvres de nos écrivains.

Vraiment c'est plaisir à s'y arrêter et à l'étudier. Que de jeunes peu à peu célèbres, même chez nous! Quelle variété d'efforts, de pensées, de tentatives artistiques! Quelle joie et quelles espérances quand on lit ces titres et ces noms étalés là, en formats divers, en éditions parlantes et charmantes, avec le goût et la piété d'un homme qui se consacre à ces gloires germantes, et qui veut les grandir et leur donner la notoriété.

C'était si rare de voir un livre belge aux étalages. Si rare d'en ouïr parler. Si rare qu'on le demandât ou qu'on le lût. Or, voici que le livre belge se popularise. Voici qu'à côté des productions françaises, il remplit à lui seul, rien qu'en ses éclosions les plus récentes, toute une aile de la librairie Lacomblez, floraison touchante et grave qui devrait ici faire battre tous les cœurs,

si la presse méchante ou bête n'en était pas à se corriger à peine de ses malveillants parti-pris.

Ce qu'elle n'a pas su, ou pas voulu faire, Paul Lacomblez l'a tenté et l'a réussi. Il échet de lui faire cette justice de le proclamer. Déjà dans son numéro du 15 juin 1891, *la Plume* signalait la mission qu'il s'était imposée, si téméraire, en apparence, au début, et qui maintenant lui a conquis une si belle place et commande la reconnaissance. Car sans cette mise en page marchande, qu'advient-il d'un poète, qu'advient-il d'un prosateur, même des plus beaux, même des plus fiers?

La Plume rappelait la situation faite par le journalisme et le public à l'art novateur. Elle disait :

« Alors que le Naturalisme triomphant accaparait, grâce à la médiocrité ambiante, toutes les places disponibles dans les gazettes, dans les salons et dans les théâtres, quelques hommes de génie, morts de faim depuis, ne désespéraient point du résultat de leurs efforts et, courageusement, sereinement, implacablement, enfantaient des chefs-d'œuvre. Jules Barbey d'Aurévilly, Wagner, Manet, Villiers de l'Isle-Adam, unis par le lien invisible de la Foi, malgré la diversité des œuvres produites, jouissaient en France de la plus merveilleuse réputation possible d'artistes incompréhensibles et ridicules. D'Aurévilly portait des vêtements étranges. Wagner était Allemand. Manet passait pour fou et Villiers allait à la brasserie Fontaine : voilà tout ce que

les pansus de la grande Presse savaient des génies plus haut cités et tout ce qu'ils écrivaient sur l'auteur de *l'Ensorcelée*, sur le voyant transcendant de *l'Ève future*, sur l'initiateur tâtonnant mais étrange de *l'Olympia* et sur ce toujours réprouvé en France, Richard Wagner. »

Puis, avec une confraternité littéraire internationale digne d'être rappelée, *la Plume* ajoutait, en ce qui concerne notre Belgique : « Pendant ce temps, un peuple, petit par le territoire qu'il occupe, mais très grand par l'esprit qui l'anime, adoptait les novateurs, les faisait siens, finissait par les montrer à l'univers tout ruisselants de gloire. » En effet, il faut qu'on s'en souvienne, à l'honneur de notre pays, et nous-mêmes, dans cet *Art moderne* toujours combattant, y avons eu notre part, c'est en Belgique, avant Paris, avant la France, que tout le mouvement littéraire nouveau a été accueilli, compris, défendu, mis en avant. C'est d'ici qu'est venu son triomphe et jamais une erreur ne fut commise sur l'avenir glorieux de ceux dont se moquaient alors les arbitres du goût des bords de la Seine et de la Senne.

La Plume disait encore : « L'heure était venue après les théories émises de prouver leur efficacité. Il fallait aux jeunes écrivains belges un intermédiaire pour présenter leurs livres au public. La littérature belge n'avait pas encore trouvé son éditeur qualifié, accrédité, malgré la sève qui faisait monter des œuvres dans toutes les cervelles. Paul Lacomblez fonda alors sa maison d'édition actuelle et groupa bientôt tous les nouveaux littérateurs. Les livres, c'est une maladie incurable. Il finit par faire de sa librairie le seul coin nettement littéraire de la Belgique. »

Mais, rétrospectivement, entrons dans quelques détails. Cette histoire, à titre de souvenir ou d'exemple, vaut la peine qu'on la précise.

La première publication de Paul Lacomblez fut *le Lys* de Fernand Séverin. Timide encore, et croyant à la vertu de la parisine, il avait cru bien faire en accolant à son nom, sur la couverture, celui du fameux Lemerre. Détail typique, peignant bien l'état des esprits à cette époque, il y eut quelqu'un dans la presse belge qui trouva moyen, dans un compte rendu, de louer Lemerre et de ne pas même nommer Lacomblez. C'était encourageant pour un début ! mais c'était dans les habitudes et dans l'ordre.

Sauf quelques camarades, le nouvel éditeur n'avait personne autour de lui. On s'en défiait, naturellement, quand on ne le prenait pas pour un fou ! Publier des livres belges, presque toujours à ses frais ! pensez donc !

Il était fort abattu. Il fallait choisir. Abandonner la partie pour ne plus s'occuper que de grosse librairie commerciale, à l'instar de tous les autres ; ou lâcher la clientèle vulgaire, liquider à perte la marchandise courante et se jeter à corps perdu où l'appelaient ses goûts et son instinct.

C'est ce qu'il fit, le téméraire ! Il y mit tout son avoir. Il y mit toutes ses forces, faisant tout lui-même, se servant de vacances, se servant des plaisirs, économisant, liardant sur tout pour pouvoir résister, s'il le fallait, dix ans. Tel un navigateur qui tente la navigation dans les régions polaires.

Premier point : il fallait galvaniser les auteurs belges, leur donner confiance en eux-mêmes, leur faire espérer qu'un jour on les comprendrait, on les lirait, on les achèterait. Car ils étaient là-dessus d'un scepticisme incommensurable.

D'abord ils ne bougèrent pas. Ils en avaient eu tant de ces espoirs sans suite. L'apathie du goût dans le public leur avait donné l'apathie de la crédulité. *Niente da fare*, était leur maxime. Ils écrivaient pour eux et quelques amis, et le surplus des lecteurs ils l'envoyaient au diable. Ce fut la période des œuvres tirées à un dédaigneux petit nombre d'exemplaires.

Paul Lacomblez lança alors à ses frais une revue : *La Pliade*. Il y écrivit lui-même. On ricana, ou goguenarda, on zwanza naturellement, on blagua l'éditeur-artiste. Mais Maeterlinck vint, Van Lerberghe aussi, L. Delattre : les *Contes*, les *Aveugles*, les *Flaieurs* furent édités.

Au bout de deux ans, Paul Lacomblez s'était imposé. La librairie appliquée aux livres des auteurs belges prenait corps. Mais que la vente était encore pénible ! Que de rebuffades subies, de plaisanteries idiotes entendues, d'âneries, de mufferies, de snoberies ! Que d'imbéciles à flanquer à la porte ! Quelle exacerbation du système nerveux, jusqu'à la souffrance.

L'Art moderne avait, le premier, exulté *la Princesse Maleine*. *Vox clamavit in deserto* ! Un an après paraît, dans *le Figaro*, l'article célèbre de Mirbeau. Le coup de fouet fut formidable et, de sa cinglure, fit sauter sur ses jambes le public belge endormi. Il y eut un polémiculaire interminable. L'attention était forcée. Le service rendu fut immense et vraiment l'article fut une date.

Désormais il y a en Belgique attention pour la littérature nationale. Les professionnels sont conquis et peu à peu les non-professionnels se gagnent. Avec une extrême lenteur, oui, mais incessamment. La tache d'huile.

Incessamment aussi Paul Lacomblez travaille. Il recrute dans la bourgeoisie si longtemps réfractaire, il propage, il persuade, il dit combien il est idiot d'ignorer ce qui se fait chez nous, si abondamment, si brillamment. Puis, sa vitrine flamboie, attire, arrête, hypnotise le passant qui apprend à retenir tous ces noms de compatriotes.

Une autre arme, c'est son catalogue répandu partout et qu'il tient avec soin à jour. C'est là une grande force, sans compter les milliers de couvertures

en circulation qui véhiculent au verso les noms et les ouvrages de nos auteurs.

A l'étranger, Paul Lacomblez a des correspondants directs à Berlin, Leipzig, Prague, Genève, Londres, New-York, et dans les principales villes de la Hollande, où le mouvement littéraire moderne est diligemment suivi.

Malgré tout, on achète peu. Il y a malheureusement une tendance générale en librairie à ne plus accepter de livres en dépôt, aussi bien ceux venant de France que d'ailleurs. Mais les maisons importantes nous connaissent enfin, ont en mains nos catalogues, peuvent renseigner leurs clients, et savent où se renseigner au besoin.

Quant à Paris, la vente de nos livres, en dehors des lettrés et des artistes qui nous observent et qui nous aiment, est pour ainsi dire nulle : nous y sommes noyés dans les immenses tas de publications fongibles que les libraires retournent aux éditeurs sans les avoir mises en montre. Mauvais état des affaires, protectionnisme ou rivalité littéraire, nous avons là tout contre nous... jusqu'à nouvel ordre.

En résumé, le plus fort est fait, l'attention est éveillée. La librairie belge existe. On vendait autrefois une demi-douzaine d'exemplaires de nos meilleurs auteurs : on en vend maintenant (en dehors des amis) quelques douzaines. Avec de l'entêtement et du temps, on arrivera à quelques centaines ; mais il faudra encore beaucoup de patience.

Ce à quoi il faut viser principalement et constamment, c'est à créer, après une « littérature belge » qui existe désormais très spéciale, très locale, très déterminée, très elle-même, un public national, un *marché intérieur*, pour employer le mot commercial. Il faut tout faire pour arriver à cela ! Et surtout se grouper pour impressionner le public et les pouvoirs publics par la *mise en masse*, la concentration de notre production intellectuelle.

Paul Lacomblez a réussi à faire pénétrer nos romanciers et nouvellistes dans les Bibliothèques populaires de la Ville. Ce sera plus dur de les faire accepter par le pédantisme professoral.

Quant à l'État, il reste très chien. Alors qu'une *souscription* encouragerait tout le monde, en ménageant la dignité des auteurs, ceux-ci sont obligés de quémander personnellement UN SUBSIDE. On leur accorde en maugréant une aumône, alors qu'il s'agit vraiment d'acquitter une dette. Lacomblez n'a jamais pu obtenir une souscription quelconque aux œuvres de nos admirables poètes. On a souscrit pour 20 exemplaires à sa nouvelle édition de *la Légende d'Ulenspiegel* !...

Paul Lacomblez a 38 ans. Il lui reste donc un bon bout de vie à consacrer à son œuvre. Et maintenant qu'il commence à voir clair dans les facteurs multiples

de son entreprise et qu'il sort de l'imbroglie inquiétant des origines, qu'il tâche d'associer le plus tôt possible nos écrivains aux résultats matériels. Se faire éditer, en Belgique, a presque toujours coûté et n'a pour ainsi dire jamais rien rapporté. Pour devenir tout à fait populaire et méritant, c'est ce dernier pas qu'il faut franchir.

LES MINARETS INDUSTRIELS

On va élever une haute cheminée au-dessus de la nouvelle usine à électricité : 55 mètres, dit-on. Cette gigantesque flèche dominera tout le quartier, pour l'orner ou l'enlaidir. Qu'on tâche que ce soit pour l'orner. Nos cheminées sont nos minarets, souvent plus belles que les minarets des cités d'Orient dont les voyageurs s'extasiaient, toujours pris de la manie de trouver beau ailleurs ce qu'ils ne remarquent pas chez eux.

Depuis quelque temps on cherche à rendre moins rébarbatives les constructions industrielles qui n'avaient jusqu'ici qu'un aspect d'immense horreur, faite de ruines, de bâtiments chevauchant les uns sur les autres, de murs sombres et lézardés, s'allumant la nuit de mille feux sinistres, se drapant le jour dans les volutes des larges fumées. La ville de Bruxelles, probablement à l'initiative de M. Buls, toujours préoccupé d'améliorer le paysage urbain, a construit une usine à gaz dont les superbes tambours font, à l'arrivée par la ligne du Nord, une magnifique entrée à la Capitale, répétant, en un amas moderne, le bel entassement des tombeaux des califes au Caire.

Rue de l'Orangerie, dans les vastes bâtiments neufs destinés au ministère des chemins de fer, largement conçus et solidement bâtis, vraiment très imposants et qui s'ornent, non sans coquetterie, du joli plumet d'une tour flamande bulbeuse, il y a, au centre d'une des cours, une cheminée, se dressant sur un soubassement ample, d'une remarquable élancée, en briques roses coupées par des bagues en pierre de taille diamantées, si fièrement gracieuse, d'un si subtil amincissement du pied au faite, d'un dessin si aisé, qu'on s'arrête à la contempler. C'est un type des minarets industriels dont nous parlions tantôt, qu'on admire en soi sans préoccupation de sa destinée usagère et mercantile, charmante, forte, élégante. C'est une des meilleures fantaisies de l'architecte M. Beyaert, qui a dépensé tant d'intelligence, de science, de goût, de minutie sérieuse dans cette construction formidable qui tranche sur l'habituel abominable géométrique noirâtre style administratif de la rue de Louvain et de la rue du Moniteur.

La direction de la nouvelle usine d'électricité peut trouver là un modèle pour sa cheminée de 55 mètres, ou plutôt un exemple suggestif, car imiter est odieux. Faisons des minarets d'où sortiront, non pas les prières à Allah très bon, très juste et très sage, mais les fastueux panaches qui, tourmentés par les vents du sud-ouest, font de Charleroi, quand on le contemple des collines, une des plus étranges et des plus émouvantes agglomérations du monde. Souvenez-vous, en effet, des tableaux du grand Constantin Meunier qui ont exprimé ce fabuleux spectacle.

Oh ! si c'était une tour, au diable, quelque part là-bas en Égypte, en Tunisie, au Maroc ! Que de choses chez nous qui, vues par les parcoureurs de pays, seraient signalées comme des merveilles et feraient dire, comme on le dit bêtement de ces arts orientaux et

sémétiques inexistantes, que « cela seul vaut le voyage ! » Il n'y a pas un des ministres de la Sainte-Sophie de Constantinople qui vaut artistiquement la cheminée de la rue de l'Orangerie.

BEL AIR ET BÉOTISME

Le critique littéraire de *L'Indépendance belge* demande à ses lecteurs s'ils soupçonnent l'existence du *Mercur de France* et confesse que pour sa part il l'ignorait avant un certain article de M. Th. de Wyzewa où ce jeune homme de lettres prend à parti l'originalité et conclut pour la conformité dans les arts et les lettres.

On ne pousse pas plus loin le désintérêt littéraire ni le béotisme. Soyez donc une des revues les plus hautes du temps, d'une tenue d'art et de langage qui écarte toute analogie avec les syndicats à couverture rouge et bleue, soit le bulozien papier, hélas ! aujourd'hui protesté ! lui-même ! Ayez près de cinq ans d'une irréprochable existence, étayée sur un mouvement intellectuel admirable ! Assumez l'orientation définie, l'expansion magnifique d'une pure aristocratie littéraire, celle-là même qui se voua à purifier l'idée française du miasme naturaliste.

Et sans doute, ô râcleur du crotin de Sireey, Lemaître et France, ignorez-vous aussi qu'il est de subtils et merveilleux poètes : Saint-Pol Roux, Ch. Morice, P. Quillard, Tailhade, Ad. Retté, Kahn... Peut-être ignorez-vous Bloy, Rachilde, Renard, Remy de Gourmont, Maublair, Barthélémy, Denise, Alb. Aurier. Chapeau bas ! C'est le conclave qui, sous le pontificat du probe et intellectuel Alf. Yallette, dévotieusement pratique le sévère idéal que de récents jeunes hommes décrétèrent et qui vaut mieux que votre consistoire.

A PROPOS DE FÉLICIEN ROPS

Rops, à peine connu de nom chez nous, est une si grande personnalité, un artiste si supérieur dans ses meilleures œuvres, que nous n'hésitons pas à le faire un peu connaître, par devoir et par respect pour lui, et afin de montrer devant les œuvres de qui l'on se trouve.

Le très grand poète — aujourd'hui presque classique — Ch. Baudelaire, vouait en 1863 un sonnet à Rops, dans *la Petite Revue*, que nous ne citons pas pour l'éloge qu'il contient, mais pour montrer qu'il y a déjà trente ans l'artiste était hautement prisé par les meilleurs esprits de cette époque.

Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher Coco Malperché,
Comme je le ferais moi-même,
A dire là bas, combien j'aime,
Ce tant bizarre Monsieur Rops,
Qui n'est pas un grand-prix de Rome,
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide de Chéops.

Félicien Rops est Belge de naissance; son père était un riche Namurois, sa mère avait une origine hongroise. Certains cherchent dans ce sang magyare le côté fantasque et farouche de son talent. Son père mort, il dissipa un héritage considérable, sans réfléchir,

(1) Cet article, spécialement traduit pour *L'Art moderne*, a été publié dans *Het Vaderland* de La Haye par l'excellent peintre et aquafortiste Philippe Zileken. Constatons, une fois de plus, de quelle autorité jouit notre compatriote... à l'étranger.

en voyageant, en chassant, en naviguant; en 1854 (il y a donc presque quarante ans); il fonda à Bruxelles *l'Uylenspiegel*, qui exista quelques années, journal pour lequel il fournit chaque semaine une lithographie. Ce furent ses débuts.

Quelquefois ces dessins font songer à Gavarni ou à Daumier, mais toujours ils trahissent un talent très personnel, un côté typique, qui est loin d'être sans importance et déjà montrent son tempérament à lui; Rops s'annonce artiste de grand avenir, plus même, il est déjà quel'un.

Peu connues et rares aujourd'hui, ces lithographies sont avidement recherchées, comme du reste toutes les œuvres de Rops.

Elles sont très diverses de sujets : ce sont le plus souvent des types de bourgeois, d'usuriers, de bonnes et de soldats, avec de mordantes légendes, ou des compositions violentes, grandioses et intenses, comme *Waterloo*, *la Peine de mort*, *le Fer rouge*.

Ses premières eaux-fortes, il les fit comme illustrations pour les *Légendes Flamandes* de Ch. De Coster, qui furent publiées à cette époque à Bruxelles. Parmi celles-ci une planche magistrale, connue sous le nom du « Pendu ». C'est une composition étrange, superbe, puissante et imposante. On raconte que Rops, en Espagne, arriva par hasard dans une auberge dont l'hôte venait de se pendre, et comme l'« alcade » du plus proche village ne pouvait être là avant quatre heures, Rops se mit à dessiner le pendu de tous les côtés, et ces études lui ont servi pour exécuter cette œuvre.

Ces illustrations, si artistement comprises et exécutées, attirèrent l'attention de Paris sur lui, où il se rendit, demeura quelque temps, puis revint bientôt à Bruxelles, où il fonda la Société internationale des Aqua-fortistes avec Eugène Smits, le plus délicat, et les grands paysagistes Artan et Boulenger. Mais les difficultés nombreuses, l'opposition haineuse avec laquelle cette société devait lutter, lui firent abandonner l'entreprise au bout d'une couple d'années.

Tant que dura la Société, Rops fit des prouesses afin de fournir des planches pour ses publications. La collaboration étant souvent insuffisante, il fit à la pointe des sujets tout différents de ses sujets habituels, et il les signa William Leslie, Niederkorn, etc., qu'il faisait passer pour des collaborateurs étrangers ! Beaucoup plus tard le public s'aperçut de la supercherie et maintenant les Niederkorn et les Leslie sont autant recherchés que les Rops.

Comprenant que la Belgique est un trop petit terrain pour ses forces, l'artiste va se fixer à Paris. Là il trouve sa voie, la Femme moderne, la moderne, perverse Parisienne, principalement. Il la voit belle, mais froide, cruelle et passionnée, et il la dessine et la grave de préférence avec ce tempérament. Alors naissent la *Buveuse d'absinthe*, la *Femme à la fourrure*, la *Parisienne de Mabilly*, *Parisine*, tant d'autres encor, si pleines de caractère et d'une si fine expression, tandis qu'il cherche à exprimer dans ses œuvres ce qu'il nomme le moral de la chair moderne.

A cette époque, en 1863, il va faire une visite à Edmond et Jules de Goncourt, qui notent dans leur « Journal » un portrait caractéristique, devenu un document :

5 décembre. — « Nous avons la visite de Rops, qui doit illustrer *la Lorette*; un bonhomme brun, les cheveux retroussés et un peu crépus, de petites moustaches noires en forme de pinceaux, un foulard de soie blanche autour du cou, une tête où il y a du duelliste d'Henri II et de l'Espagnol des Flandres, une parole vive, ardente, précipitée... il nous parle longuement du moderne qu'il veut faire d'après nature, du caractère sinistre qu'il y trouve, de l'aspect macabre qu'il a rencontré... » Cette « parole ardente »,

Rops l'avait encor, il y a quelques années, lorsque je passai quelques trop courts instants avec lui, dans son atelier de la rue de Grammont. Sa fraîche vivacité, son pétillant esprit le faisaient prendre, alors qu'il approchait de la soixantaine, pour un jeune homme de trente ans. Et il était superbe dans sa nonchalance distinguée, adossé, les bras étendus, contre sa presse en croix. Chose curieuse, cet atelier, à deux pas du boulevard, n'avait aucune décoration ; seule une magnifique épreuve d'une eau-forte de Rembrandt illuminait les murs gris.

Rops, le causeur spirituel dont rien ne peut donner une idée, n'est pas moins bon écrivain. Il a dû rester eu une excellente éducation classique. Latiniste érudit, il connaît à fond les Pères de l'église et non moins bien le vieux français. Pour quelques-unes de ses planches il fit des légendes dans la langue de Rabelais et de Villon. Le frontispice des « OEuvres inutiles et nuisibles » porte par exemple : « Vère, ma mye, ne sont en ma pauvre cervelle que hannetons voletants, flourettes primeverdières et folles avènes », etc. Ces légendes sont écrites en excellent langage et, comme tout ce que Rops fait, sont d'une conception des plus délicates.

Dans ses œuvres Rops est entièrement moderne, et chez lui être de son temps est une condition si importante que lorsque Lemerre lui demanda un jour d'illustrer un Musset, il répondit que cela ne lui était pas possible, qu'il trouvait que seuls des contemporains peuvent illustrer un livre.

Certes, le cas est extrêmement rare et d'une grande probité, et il n'y a pas beaucoup d'artistes qui montrent autant de respect pour leur art. On peut rappeler aussi que lorsqu'un marchand de tableaux lui offrit une forte somme s'il voulait lui peindre une madone, la proposition fut rejetée avec la même conscience.

Rops cependant, en grand artiste qu'il est, s'est parfois amusé à dessiner des sujets légers, mais ce ne sont que des caprices et des exceptions dans son œuvre.

Il n'est, à proprement parler, élève de personne. Sa grande originalité s'est développée toute seule. Peut-être, quelquefois, l'influence de Millet est-elle sensible dans ses compositions rustiques. Il a fréquenté beaucoup d'ateliers, mais sans travailler beaucoup plus dans l'un que dans l'autre.

Le fait de n'avoir, à la suite d'une résolution soudaine, ayant longtemps habité Paris, ayant déjà produit beaucoup, et étant âgé d'une quarantaine d'années, plus rien fait que de travailler d'après modèle, pendant une couple d'années, parce que son dessin ne le satisfaisait pas, n'est-il pas caractéristique de son ardeur au travail !

Félicien Rops a énormément produit. Deux à trois mille pièces forment son œuvre. Plusieurs fois cet œuvre a été catalogué. Le catalogue le plus complet et le meilleur est dû à M. E. Ramiro.

Une des collections les plus complètes appartient à Mars, le dessinateur qui a parfois regardé par-dessus l'épaule de Rops, en faisant ses bas et ses gants noirs.

La ville d'Anvers a offert 30,000 francs pour cette collection (1) ; mais jusqu'ici il n'existe en Belgique aucune collection publique de Rops ; pas plus qu'en Hollande les estampes modernes ne sont acquises par l'Etat.

Ses sujets sont des plus variés. Il a fait parfois des caricatures, mais en très petit nombre.

Outre ses illustrations il a fait des types de Belgique : *La Tante Johanna, la Vieille à l'aiguille*, et des croquis de voyages,

(1) Péladan, *Félicien Rops*.

comme *l'Oliviera*, des paysannes dalécariennes et nongroises, et quelques paysages, ceux-ci les pièces les moins importantes de son œuvre.

Une couple de figures rustiques, ou plutôt symboliques, comme *le Semeur*, sont des chefs-d'œuvre.

Mais son riche talent s'épanouit en les frontispices allégoriques, et en ses exquises planches pour de très souvent insignifiants bouquins, qui ne resteront que parce que Rops y a collaboré. Celles-ci sont toujours très habiles, dessinées avec une délicatesse extrême et d'une compréhension personnelle. Les moindres détails sont traités de main de maître et contribuent à remplir le cadre, et tout est d'un délicieux achevé, justement assez caressé par sa pointe fine, tendre, sensible.

Comme illustrateur au goût raffiné il se trouve donc bien au-dessus de tous ses contemporains. Quelquefois il fait songer, mais de loin, aux Eisen, Moreau, Gravelot, les dessinateurs excellents du XVIII^e siècle, mais avec une dose considérable de naturel, avec infiniment moins de convention et d'académisme, et toujours il est d'une causticité bien à lui.

Sa plus haute expression se trouve dans des œuvres comme les *Sataniques*, merveilleuses planches où la femme de tous les temps est crucifiée au pilori, avec ses charmes, sa puissance et ses hontes. Admirables symboles et allégories des Vices et des Passions.

Ses procédés sont aussi variés que ses sujets. Il trouve que l'eau-forte doit être un travail de lignes, comme l'ont faite Rembrandt, Whistler, Méryon. Ce principe lui a fait dire à Storm de 's Gravensande qu'il devait savoir exprimer un effet de brouillard au moyen de quelques traits, voulant dire par là qu'une eau-forte doit garder sa fraîcheur d'exécution et ne pas ressembler à un dessin estompé. Mais en certaines œuvres le procédé devient incompréhensible et l'on ne peut presque comprendre comment c'est exécuté. Un mélange d'une extrême adresse de vernis-mou, d'eau-forte pure, de pointe-sèche, de manière noire donnent absolument à ses planches l'aspect d'un dessin. Rops est le plus habile sorcier du cuivre, et sait tirer parti de tous les moyens imaginables pour obtenir un bel effet.

Si jamais artiste a travaillé avec plus d'indépendance, a moins pensé à la réclame, c'est bien Rops, qui est un des artistes les mieux doués de notre XIX^e siècle, siècle qui a produit si peu de noms impérissables.

Pour montrer son indifférence pour l'opinion des autres, sa devise, prise à Montaigne : « Et comme on lui demandait à quoi faire il se peinait en un art qui n'estoit à la connaissance que de peu de gens : — J'en ai assez de peu, dit-il, j'en ai assez d'un, j'en ai assez de pas un ! »

Et pour souligner son orgueil et son mépris pour toute espèce d'intrigue, nous citerons ces fragments d'une lettre de lui : « J'ai en horreur toute popularité... ; je chéris mon obscurité, j'en ai fait un dilettantisme et par ce temps, ... n'être pas su constitue une enviable distinction. Je n'expose pas, pour ne pas m'exposer à recevoir une mention honorable, décernée par des messieurs qui n'ont souvent pas trop d'honneur pour leurs besoins personnels... Je ne sais si je ferai quelque chose qui me plaise, ... je n'ai qu'une qualité, un idéal mépris du public... »

En 1888, le Gouvernement français a décerné à Rops la croix de la Légion d'honneur.

PHILIPPE ZILCKEN

Camille Lemonnier en Cour d'assises.

Le triennat Simon-Passy-Bérenger est en voie de remporter une nouvelle victoire. Et quelle victoire !... dans le pays même du Mamèken-pis et des cartes transparentes littéraires : notre collaborateur Camille Lemonnier, le vigoureux écrivain wallon, passe ces jours-ci devant la Cour d'assises pour un conte écrit il y a cinq ans déjà et paru dans un des derniers livres de l'auteur du *Mâle*, *Dames de Volupté*. Avouons que la Ligue manifeste une étrange manière de pratiquer l'internationalisme et que c'est là pour elle un beau triomphe : les trois honorables têtes... de Turc peuvent s'en réjouir. Heureusement, M. Camille Lemonnier n'en est pas à son coup d'essai et l'événement ne saurait le surprendre : on se souvient des poursuites intentées naguère par la justice française contre *L'Enfant du Crapaud* publié ici même et des violentes indignations qu'elles soulevèrent dans la patrie du romancier. Avec raison, sur les bords de la Senne, on cria au crime de lèse-littérature et la popularité de M. Lemonnier sortit exaltée de l'aventure.

Comment alors expliquer autrement que par une recrudescence de l'Esprit de contrefaçon qui caractérise la Belgique, un si soudain éclat de pudibanderie sous le règne de Léopold Deusse. Et à l'égard de qui, s'il vous plaît ? A l'égard du maître incontesté de la littérature belge, à l'égard de celui qui éleva à la gloire de sa patrie un monument plus durable peut-être qu'elle-même, ce beau livre de *la Belgique*, plein d'ardent amour et de généreuse tendresse pour la terre où il vit le jour. Voilà qui renseigne suffisamment sur la valeur logique d'un peuple et qui justifie, si jamais elle eut besoin de l'être, la haine féroce de Baudelaire pour la Belgique.

Aussi, M. Camille Lemonnier a-t-il jugé à propos de protester contre l'action du Grand Parquet par une lettre au ministre de la Justice, dont on ne saurait trop louer la dignité et la modération. Rappelant le sujet du conte incriminé : *L'Homme qui tue les Femmes*, M. Lemonnier écrit : « Il ne peut subsister aucun doute, tout le récit est bien l'étude d'un cas de criminologie et, ce cas, c'est celui de Jack l'Éventreur, c'est la légende même de l'effrayant meurtrier à travers les déductions d'une analyse qui, j'ose le croire, demeure rigoureuse. L'écrivain, l'artiste, le professionnel n'y avait ajouté que le relief et les nuances de l'art, il avait répandu sur le crime un peu d'or et de vermillon, il avait couvert les pauvres chairs nues des victimes de la pudeur et de la charité des belles phrases. Ce n'est pas vous, Monsieur le ministre, qui l'en blâmez. » Et plus loin, courageusement, l'auteur de *Claudine Lamour* continue : « L'ingérence des Parquets en littérature n'a le plus habituellement pour effet, je le sais, que de grandir l'écrivain et de situer en haute lumière les écrits qui méritèrent un débat public. C'est que, presque toujours, en ces rencontres de la libre conscience et des morales routinières, l'idée nouvelle éclate plus incompressiblement et se dénonce en accord avec les aspirations générales. Le Droit, la Philosophie et la Morale passent ainsi du côté de ce qui paraissait le plus faible et de ce qui devient le plus fort. Les jurys, qui sont composés d'intelligences spontanées, ne s'y trompent pas. Mais si la condamnation, si rare soit-elle, peut n'être encore, dans les pays d'ancienne littérature, qu'une aventure d'où l'honneur de l'écrivain se retire sauf, le fait seul d'être incriminé constitue, dans les pays où règne la défiance de la littérature, un discrédit qui frappe, non pas seulement un écrivain isolé, mais tout l'effort littéraire autour de lui... et alors, Monsieur le ministre, c'est chose terrible, cette arme des codés

entre des mains qui frappent sans discernement et comme à travers une aveugle rancune, pour ce qui est la pensée et le sacrifice des hommes qui acceptent de vivre pour elle. *J'ai trente ans de carrière, trente ans de travail, de peine et de pauvreté, — et j'ai à peu près autant de livres... Mes livres, j'y souffrais, j'y combattais, j'y disais notre âme, j'y glorifiais le sol natal... »*

M. Lemonnier a fait plus que cela encore : la littérature belge lui doit la vie et ce titre de « Maître » qu'elle lui donne joyeusement, nul ayant lui n'avait pu s'en glorifier en Belgique. Grâce à lui « il passa sur le pays entier comme le souffle d'une renaissance ; le public s'habitua à la pensée qu'il lui manquait une gloire et que ses écrivains la lui donnaient ». « Ces écrivains, s'écrie M. Lemonnier, j'ai eu la joie de les voir grandir autour de moi et s'élever à la maîtrise les cadets qui d'abord s'étaient formés à mon exemple. Ils n'étaient que quelques-uns... comptez-les, c'est une armée, c'est la patrie même en sa fleur la plus brillante et la plus généreuse... C'est toute une jeunesse ; c'est le plus admirable mouvement littéraire, c'est un miracle de génie et de courage, c'est la sève vive d'une floraison des esprits rendant l'Europe attentive qu'on va exposer encore une fois aux rires et aux clamours des prétorieux. »

Hélas ! ce n'est que trop la vraie vérité et la France n'a rien ici à envier à la Belgique. La haine de l'art et de la littérature est inhérente à tout esprit gouvernemental : c'est elle, et non pas la juste révolte d'une Morale supérieure outragée, qui a conduit les Flaubert et les Baudelaire devant les tribunaux. La toute-puissance des défenseurs officiels de la Pudeur couvre de son approbation l'imbécile ignominie des refrains obscènes du café-concert et réserve son inexorable cruauté aux seules œuvres d'art ; mais n'est-ce pas encore, tout de même, un suprême hommage rendu ainsi à l'éternelle grandeur de l'Idée et de la Forme, de les juger plus dangereuses et capables de s'imposer davantage ? Que M. Lemonnier se réjouisse donc ! Les rigueurs exercées contre lui, contre son œuvre, ne pourraient le diminuer ; bien au contraire. « C'est la littérature qu'on voudrait proscrire, s'écrie-t-il en terminant, c'est elle qui me vaut, après tant d'anciennes humiliations dont je triomphai, le triste privilège de la défendre en souffrant encore pour elle. » Enviable honneur pour un maître de littérature comme lui et qui lui vaudra l'enthousiasme de tout son pays. L'admiration unanime de la Belgique lui est désormais acquise, et ceux qui tardaient encore à reconnaître son influence auront trouvé dans les poursuites du Grand Parquet leur chemin de Damas. Cette influence n'est-elle pas, en effet, incontestable ? A chacun de ses livres elle s'affirma davantage. Du *Mort* à *En Allemagne*, du *Mâle* à *Madame Lupar*, de *Thérèse Monique* au *Possédé*, c'était chaque fois une poussée nouvelle d'un talent généreux et ardent. Il se révéla comme un artiste assoiffé de nouveau, apte à couler sa pensée dans toutes les formes littéraires. Si certains se laissèrent aller à quelquefois lui reprocher ses diverses évolutions, comment nier que ce ne soit là la preuve d'une prodigieuse activité cérébrale, d'une incomparable souplesse de vision ; et peu à peu nous nous sommes habitués à ce que plus rien ne puisse nous étonner de son talent, tant nous le sentons capable de tout.

Aussi l'issue de son procès ne pourrait nous inquiéter : il en sortira, quelle qu'elle soit, grandi dans l'estime des lettrés belges et français, et nous qui aurions voulu apporter à sa défense une parole plus haute et plus autorisée, il nous est doux de l'assurer ici que nous serons toujours des premiers à l'applaudir.

(Gil Blas.)

GABRIEL MOUREY.

NOS ARBRES (1)

M. André Theurier jette à son tour un cri d'alarme dans le *Journal* au sujet des mutilations dont les arbres sont les victimes : « De même que les politiciens ont la haine de la littérature, les ingénieurs et les agents-voyers ont le mépris des beaux arbres. Quand ils ne les détruisent pas pour les remplacer par un tramway ou des poteaux-télégraphiques, ils les traitent en quantités négligeables. Absolument ignorants ou indifférents en matière d'arboriculture, peut leur chaut que les plantations aient en suffisance l'air, la lumière et l'humus. Ils ne semblent pas se douter que l'arbre est un être vivant, qu'il respire par ses feuilles, qu'il se nourrit à l'aide de ses racines, et que, pour lui assurer un développement régulier, il est nécessaire que les fonctions de la nutrition et de la respiration s'accomplissent dans de bonnes conditions. »

En France comme en Belgique, on le voit, même barbarie. Souhaitons que les efforts de la presse aboutissent enfin à une réforme sérieuse.

PETITE CHRONIQUE

Voici, d'après l'*Echo de Paris*, quelques détails sur la prochaine saison au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

La troupe d'abord. Le contingent des ténors sera probablement composé ainsi : MM. Cossira, Massart, Leprestre, Isouard et Barbari.

Barytons : MM. Seguin, Rey (ancien baryton du Théâtre de la Haye) et Ghasne.

Des quatre basses, trois sont déjà à peu près définitivement engagées. Ce sont MM. Dinard, Lequien et Gilibert.

Soprani : M^{mes} de Nuovina, Tanesy (de l'Opéra de Paris), de Nocé, Wolf, Arehaimbaud.

Contralto : M^{me} Armand.

Première danseuse : M^{me} Riccio.

Nous avons déjà constaté que parmi les reprises principales figuraient celles de l'*Orphée* de Gluck et, parmi les œuvres nouvelles, *Sapho* de Gounod, *Tristan et Yseult* de Wagner.

Avant cette dernière œuvre, on entendra, croyons-nous, *Alceste* de Gluck, *L'Attaque du Moulin* de M. Bruneau, et les *Frères d'Arck*, trois actes de M. Emmanuel Chabrier, l'auteur de *Gwendoline*.

Comme ballet nouveau, la direction de la Monnaie songe à préparer *Die Puppenfee*, une œuvre chorégraphique qui a obtenu un très vif succès à Vienne et à Berlin.

M^{me} Jozette Nachtsheim, dont l'audition a été empêchée deux fois par le mauvais temps, se fera entendre ce soir, dimanche, au Waux-Hall.

Mardi, concert extraordinaire avec le concours de M^{me} Deville, l'une des meilleurs élèves de M^{me} Marchesi.

M^{me} Deville chantera l'air du *Fregeschütz*, l'*Arioso* de Delibes et une romance de Meyer-Helmund.

Dans le numéro du 1^{er} juillet du *Libre Journal*, la nouvelle revue bi-mensuelle artistique et littéraire montoise, un excellent article signé PAUL GERMAIN (F. André) sur *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck. Rarement le charme profond de cette œuvre admirable a été mieux expliqué en ses causes secrètes qui, pour la foule, restent un mystère. Paul Germain, avec un tact, une adresse littéraire infinie, dépie ces ténèbres tant peuplées de belles et séduisantes symbolisations.

A propos de la représentation de *Pelléas et Mélisande*, Maurice arrêdit dernièrement :

« Assurément, on n'avait pas attendu les écrivains de ces années dernières pour s'intéresser en France au mouvement intellectuel de l'étranger. Il y a là-dessus, dans le *Cours familier de littérature* de Lamartine (livre admirable de flamme et de génie

(1) Voir l'*Art moderne* du 9 juillet dernier.

lucide), de très fermes déclarations. Et puis, on se rappelle Schérer, Bourget, Vogué, Rod, Arvede Barine, Gebhardt, Sarrazin, etc., etc. Mais voici la différence essentielle : il ne s'agit plus seulement de comprendre à la façon de Taine : on prétend créer des œuvres qui seraient autant les filles des littératures du Nord et du Midi que de la littérature nationale.

C'est, en un mot, à l'âme française substituer l'âme européenne.

L'âme européenne! eh bien! que sera-t-elle? On a répondu par un joli mot de mauvaise humeur : « L'âme européenne, mais c'est l'âme belge! »

Pourquoi pas? Les Belges offensent souvent notre goût, mais ils ont l'intelligence hospitalière. C'est une grande vertu intellectuelle. Nourri dans un pays de culture germano-française, M. Maeterlinck exprime parfaitement le génie de son terroir. Et tous les spectateurs de l'autre jour, nous tous ses amis, nous applaudissons non seulement une des âmes les plus élégantes, mais encore une des plus sincères de ce temps. »

On nous écrit d'Uriage-les-Bains :

Le nouveau Casino, dirigé par M. E. Buisson, vient d'être inauguré. Il comprend, outre un vaste hall de conversation, une salle de spectacle spacieuse et joliment décorée, des salles de jeu, de billard, d'escrime, etc. Une troupe homogène y donne régulièrement la comédie, l'opéra comique, qui alternent avec les concerts symphoniques conduits par M. Colombin, et les bals qui réunissent au Casino l'élite de la colonie. Dans l'admirable décor des Alpes, Uriage est une ville d'eaux vraiment séduisante et un excellent centre d'excursions.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF » ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
G. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK.

Quai du Commerce, 15
BRUXELLES

Rue des Récollets, 16
ANVERS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT et l'ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures. — **Cologne à Londres** en 13 heures. — **Berlin à Londres** en 22 heures. — **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'Ostende à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De Douvres à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant. BILLETS DIRECTS** (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES ou DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2^o en 1^{re} classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1^{er} juin au 30 septembre. — Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption. — **AVIS.** — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

CHEZ

BREITKOPF & HÆRTEL

EDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraître :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Crépuscule 5 fr. N° 3. Mendiante d'amour 5 fr.

N° 2. Matin 6 fr. N° 4. Aubade 6 fr.

N° 5. Vieille Chanson. . . . 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^o prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE LIVRE BELGE. — LES ARTS DÉCORATIFS. — CHEZ LES SHAKERS. —
 CUEILLETTE DE LIVRES. *Valbert ou les récits d'un jeune homme. Les frères Van Ostade. Epitome des Doctrines théosophiques.* — ANECDOTE SYMBOLIQUE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE LIVRE BELGE

Les peintres? Dès qu'ils sortent des limbes des premières tentatives, l'Etat leur tend la main. Les musées achètent leurs œuvres, les commandes pleuvent vers eux, la manne gouvernementale ruisselle en écus sur leur dos. Il ne faut pas précisément pour cela qu'ils possèdent beaucoup de talent. Au contraire. Allez donc voir l'étal des croûtes au Musée moderne de Bruxelles : il vous dira des choses tristes ou triviales sur la façon dont on procède aux achats de certaines œuvres, tandis que, d'autre part, maint artiste de grand talent ne s'est pas vu admis, ou que difficilement! parmi les élus des galeries de l'Etat. Mais, en somme, il est des achats et des commandes pour les peintres.

Il en est de même pour les sculpteurs. On trouve toujours, pour les pires d'entre eux, quelque place publique à déshonorer par une méchante statue

d'homme ayant rendu des services au parti politique au pouvoir — ou quelque coin de monument au-dessus duquel ils peuvent hisser des trophées, sur les parois duquel ils peuvent plaquer des bas-reliefs. Aux plus célèbres d'entre eux on bâtit même des temples antiques pour y installer leurs gigantesques productions.

Les littérateurs belges, eux, ne sont rien dans le monde officiel. On jette, de temps à autre, à l'un d'eux un maigre subsidé, une aumône au joueur d'orgue qui passe. Tous les cinq ans luit le prix quinquennal. Leurs livres paraissent? Rien. Il en est, et des meilleurs, des plus délicats, qui en écoulent dix, quinze, vingt exemplaires. D'autres arrivent à cent, — les plus favorisés à cent cinquante, deux cents. — Et il faut payer l'imprimeur ou l'éditeur, quand celui-ci sert d'intermédiaire ou de lanceur. Nous le disions la semaine dernière : Presque tous les livres belges parus jusqu'à ce jour ont coûté une somme, assez ronde parfois, à leur auteur. Les jeunes littérateurs belges ne sont pourtant ni des Rothschild ni des Vanderbilt. Un certain nombre, parmi eux, sont même véritablement maudits par leur famille qui les voudrait voir plutôt parfaits notaires ou influents industriels qu'hommes de lettres. Les Goncourt font émettre, en un de leurs livres, à un littérateur, une réflexion de ce genre-ci : « L'opinion de mon père sur ma littérature, c'a été un grand coup de pied dans mon derrière. » Combien de pères pensent de cette

façon! Alors donc, pour une gloire obscure, pour quelques lettrés, pour quelques éloges de rares artistes (très précieux pour eux, d'ailleurs, et les vengeant de la pignouferie d'un alentour dédaigneux de toutes lettres), les jeunes écrivains belges forgent ici toute une littérature. On les a bafoués, conspués, ridiculisés. Presque personne n'a bougé pour leur ouvrir une éclaircie, parmi les anciens restés ironiques ou indifférents devant le mouvement naissant. La presse elle-même, au début, les aurait étranglés avec le plaisir qu'elle sait prendre aux basses besognes.

Et ils sont toujours là, aussi vaillants, aussi enthousiastes, résignés à faire l'art pour l'art, méprisant l'opinion, sans quémander des éloges, toujours dignes.

Ils sont là — eux, le cœur du pays, l'expression la plus forte et la plus précieuse du sentiment de notre race.

Les lecteurs belges lisent Zola, Ohnet, Loti, Daudet, Bourget et leurs imitateurs. Les livres de leur pays? Ils ne les ouvrent jamais. Pourtant, il est ici d'admirables poètes : Giraud, Maeterlinck, Gilkin, Elskamp, Severin — et que d'autres! Les prosateurs foisonnent, très variés : Lemonnier, Eekhoud, Vandrunen, Goffin, Krains, Courouble... toute une riche pléiade. Il est des romanciers, des conteurs, des critiques, des dramaturges, des poètes doux, des poètes violents... Toute une floraison magnifique a surgi. Il n'y a qu'à tendre la main pour cueillir des roses délicates, des jasmins parfumés, ou des fleurs plus âpres ou plus puissantes. Elles sont trop proches, sans doute — et on les laisse s'épanouir pour le seul soleil.

Le fouet qui flagellera cette indifférence? Une consécration à l'étranger de la littérature belge, sans doute. Mais il faudrait, dans les cercles, dans les écoles, dans les universités, partout où s'éveille l'intelligence, faire des propagandes pour le livre belge. Nous publierons bientôt une liste complète des œuvres parues et l'ensemble de cette collection sera de nature à étonner bien des incrédules et à reconforter bien des croyants. Il serait utile que cette liste fût répandue et qu'on s'en occupât ailleurs encore qu'en notre revue. Nous en signalons dès aujourd'hui l'apparition prochaine aux journalistes belges. Nous verrons ceux qui briseront une lance pour les livres jeunes de leur patrie! Il est une campagne salutaire et belle à mener pour eux!

D'autre part, il importe que le gouvernement achète aux récents écrivains un nombre suffisant des livres qu'ils publient. Il faut que ces volumes se trouvent dans les bibliothèques du gouvernement et des communes. Il importe que, d'urgence, le ministère de l'intérieur avise aux moyens propices à cet effet. Il faut que les commandes de livres soient égales aux commandes de tableaux et de statues, d'autant plus que c'est la littérature qui l'emporte, et de beaucoup, aujourd'hui, en Belgique, sur la peinture et la sculpture. Elle est la

Reine actuelle, que les hommages qui lui sont dus lui soient strictement rendus! Les écrivains belges sont occupés à enlever ce léger vernis de bêtise qui rendait le nom belge, jadis, ridicule. Ils ont égorgé les oies et les ont remplacées par des cygnes. Ils auréolent d'un peu de gloire le front de leur patrie. La dette de la Belgique envers eux est immense. L'heure a sonné de leur rendre justice.

LES ARTS DÉCORATIFS

William Morris est ce poète tapissier qui a monté à Londres une exposition permanente d'art décoratif. C'est lui aussi qui écrit il y a quelque temps *News from Nowhere*, une utopie, toute pleine de projets artistiques, rénovation sociale basée sur l'amour de tout travail devenu désormais un art.

Dans la *Société nouvelle* du mois de mai dernier nous trouvons de très belles pages de Morris sur les *arts mineurs*, « espérances et craintes de l'art ». C'est, épars dans tout l'article, les éléments d'une intéressante synthèse d'art industriel populaire.

Morris se préoccupe avant tout de cet art à l'aide duquel les hommes ont de tous temps cherché à embellir les choses familières à la vie de tous les jours, la peinture, la menuiserie, la charpenterie, la ferronnerie, la poterie, le tissage et beaucoup d'autres. Cet art-là est de la plus grande importance pour le public en général, mais surtout pour les artisans qui façonnent tout ce qui a trait au bâtiment et qui doivent considérer ces choses comme inachevées tant qu'il n'y a en elles un motif de décoration.

L'artisan a une tendance innée à la décoration. Mais il a besoin de culture pour lui donner un emploi et une signification. Toute chose faite par la main de l'homme a une forme qui doit être belle ou laide, laide si elle est en désaccord avec la nature, si elle la contrarie. Cette forme ne peut nous être indifférente, car nos yeux sont aptes à se fatiguer de cette quantité de formes dans les objets que nous contemplant tous les jours, et il faut que la décoration intervienne pour aiguïser nos sens émoussés en cette matière. « C'est à cette fin que sont emmêlés ces modèles compliqués, que sont inventées ces formes étranges en lesquelles les hommes ont trouvé plaisir depuis si longtemps, formes et complications qui ne doivent pas nécessairement arrêter la nature, mais dans lesquelles la main de l'artisan est guidée au travail dans le chemin qu'elle lui indique; jusqu'à ce que le tissu la coupe et le couteau semblent aussi naturels, sinon aussi beaux, que le champ vert, le bord de la rivière ou les roches de la montagne.

« Faire prendre plaisir aux gens dans les choses qu'ils sont forcés d'employer, voilà le grand devoir de la décoration; faire prendre plaisir aux gens dans les choses qu'ils sont forcés de fabriquer, voilà son autre utilité. »

On conçoit les principes de l'idéal rêvé par Morris et qu'il résume comme ceci : « Laissons les arts dont nous parlons embellir notre travail, être largement répandus, intelligents et bien compris à la fois par le fabricant et le client, laissons-les en un mot devenir populaires et nous verrons promptement la fin du travail misérable et engendrant l'esclavage; et aucun homme ne sera plus excusable de parler de la malédiction du travail, aucun homme ne sera plus excusable d'éviter la malédiction du travail. Je crois qu'il n'y a rien qui aidera le progrès du monde autant que l'obtention de ceci et je déclare qu'il n'y a rien au monde que je désire autant

que ceci, mélangé, comme je suis sûr que cela doit être, avec des changements politiques et sociaux que nous désirons tous d'une façon ou d'une autre. »

Les formes décoratives sont le lent produit de l'histoire. Il n'est pas un homme, aujourd'hui, qui dessinerait l'ornement d'un habit, la forme d'une pièce de vaisselle ordinaire ou d'un meuble quelconque qui soit autre chose qu'un développement ou une altération des formes usitées depuis des centaines d'années.

Ces formes eurent jadis le plus souvent une signification bien déterminée, furent peut-être le symbole de luttes et de croyances dont on se souvient à peine maintenant ou qu'on a oubliées. Elles ne sont plus devenues qu'une simple habitude de main. Autrefois, il fut un temps où l'imagination et la fantaisie se mêlaient à toute chose faite par l'homme. Les artisans alors étaient artistes. Mais quand la pensée de l'homme devint plus compliquée, plus difficile à exprimer, l'art devint chose plus difficile à cultiver, le travail fut divisé entre les hommes, et quelques-uns d'entre les artisans purent seuls s'y appliquer complètement. Ce furent les artistes qui, sortis d'entre les artisans, « les laissèrent, sans espoir de s'élever, tandis qu'eux-mêmes étaient laissés sans le secours d'une sympathie intelligente et industrielle. Les uns et les autres en ont souffert, les artistes non moins que les artisans ».

Comment relever les arts décoratifs ? En les faisant adopter par la mode, en convainquant les gens riches, ceux auxquels on suppose de l'influence et le souci de choses dont en réalité ils n'ont cure ? Mauvais et passager remède. Ce sont ceux dont les mains façonnent les choses qui devraient être des œuvres d'art, qui doivent devenir tous des bons artistes. Alors le public prendra un réel intérêt à ces objets et ce seront les artisans qui guideront la mode eux-mêmes.

Et pour arriver à ce résultat il faut que l'artisan laissé en arrière par l'artiste, quand les arts se séparèrent, s'élève de nouveau avec lui, travaille côte à côte avec lui, avec la seule différence de maître à écolier. Il faut que l'artisan étudie la nature et l'histoire, qu'il étudie ce qu'il voit à la campagne et dans les villes, dans les musées, surtout ; qu'il acquière une éducation artistique générale, basée sur le dessin appris dans les écoles, mais en fait acquise par lui-même. Education qui soit la concentration systématique de ses pensées sur la matière, une étude faite dans tous les sens, une pratique minutieuse, laborieuse, et la résolution de ne rien faire que ce qui est reconnu comme bon en travail et en dessin.

Que d'obstacles pourtant dans la production courante actuelle, faite en vue de la concurrence, et avec la seule préoccupation du bon marché ! Le monde est si occupé pour se permettre d'avoir des arts décoratifs ! « L'avidité au gain non mérité, le besoin d'être payé pour ce que nous n'avons pas gagné, encombre notre chemin de bien de mauvais ouvrage, de simulacre d'ouvrage ; ainsi l'argent amassé par cette rapacité en monceaux petits et grands, avec toutes les fausses distinctions qu'il entraîne parmi nous, a élevé entre nous et les arts la barrière de la convoitise et de la montre. » Ainsi, d'une part la camelote à prétentions artistiques encombre tous les magasins et le public y tient parce qu'il tient au bon marché. Il est si ignorant qu'il ne voit pas que les marchandises à bon marché sont les plus mauvaises, et qu'il ne se soucie pas de savoir s'il donne à l'homme qui les a fabriqués ce qui lui est dû. D'autre part, toute décoration n'est généralement faite que par amour de la montre et non parce que quelqu'un l'aime en soi : les rideaux dans le salon des monsei-

gneurs ne sont pas plus pour eux des objets d'art que la poudre dans les cheveux de leurs valets.

Voilà les obstacles à la résurrection des arts décoratifs. — Les remèdes viendront à leur heure, déjà ils s'annoncent.

L'extension de la camelote sera combattue par ce fait que les artisans n'ignorent pas, comme le public, ce que vaut le bon marché, et qu'ils ne sont pas par vocation voraces et isolés comme les fabricants et les gens de la classe moyenne. Et n'est-il pas à espérer que nous nous débarrasserons enfin de cette avidité de l'argent et de la recherche des accablantes distinctions qu'il amène maintenant avec lui ?

La simplicité de vie nous reviendra après que nous nous serons débarrassés du souci de l'argent et de toute la montre qui en est la cause et la conséquence.

La simplicité de la vie engendrera la simplicité de goût, « c'est-à-dire la simplicité des choses douces et élevées ».

« Nous aurons alors le loisir de penser à notre travail, ce fidèle compagnon de chaque jour. Les hommes seront heureux en l'effectuant et ce contentement amènera nécessairement un art décoratif, noble, populaire. »

Nous pourrions orner notre vie de véritables œuvres d'art, c'est-à-dire de choses utiles, qui amusent, calment et élèvent l'esprit en de saines conditions. Nous l'ornerons avec le plaisir d'acheter allègrement des marchandises à leur prix exact.

« Nos rues seront aussi belles que les bois, aussi suggestives « de hautes pensées que la vue des montagnes ; ce sera un plaisir « et un repos, et non un accablement des sens de venir de la « campagne dans une ville ; chaque homme aura une maison « belle et décente, convenant à son esprit et propice à son « travail ; tous les ouvrages de l'homme avec lesquels nous vivons « et dont nous nous servons seront en harmonie avec la nature, « seront raisonnables et beaux ; pourtant tout sera simple et « inspiré, non pas enfantin et énervant ; car comme nulle beauté, « nulle splendeur de celles que l'esprit et la main de l'homme ne « peuvent créer ne manquera aux bâtiments publics, de même « dans aucune demeure privée, il n'y aura des indices de gaspillage, de pompe ou d'insolence, et chaque homme aura sa part « du meilleur. »

CHEZ LES SHAKERS

La Demi-Lune, par Moulin-Galanf,
Essonnes (Seine-et-Oise), 12 avril 1893.

MON CHER ALBOIZE,

Par suite de toutes sortes de circonstances dominées par l'imprévu, et dans lesquelles l'incendie de la forêt de Fontainebleau, notre pauvre *alma mater*, joue un grand rôle, je n'ai pu répondre à votre lettre que je trouve ici, en rentrant à la Demi-Lune.

Les « shakers », mon ami, sont tout simplement les quakers de l'Amérique du Nord ; les hommes y ont des principes et des faux-cols encore plus rigides, et les femmes encore moins de poitrine que leurs frères et sœurs d'Europe. En voilà qui vont faire regretter les gorges d'Apremont ! Vêtues de noir comme le corbeau dont elles ont la couleur

Sans en avoir la perfidie,

comme dit Nadar en une vieille chanson, les dames qui aident les shakers à reproduire leur sous-genre ; passent leur dimanche à

chanter de terribles psaumes, tristes à faire pleurer les oiseaux, et qui célèbrent les futures voluptés et les petites folies d'outre-tombe. C'est moins gai que le Moulin-Rouge, mais à Philadelphie c'est déjà de la « festivité ».

Je suis arrivé, avec l'astuce particulière aux aqua-fortistes, à pénétrer dans un de ces salons piétistes, et j'en ai gardé une mélancolie que la lecture des articles du joyeux Brunetière n'a pu dissiper depuis.

J'y ai croqué la *Chanteuse de psaumes*, car cela se chante, ou bien on les dit « mélodiquement » comme à la Comédie-Française, et cela n'en est pas plus joli. Voilà tout !

A vous bien, mon cher ami, et à bientôt.

FÉLICIEN ROPS.

P. S. — Il est sain, pour la conservation de la bonne gaieté de nos pères, de faire, chaque fois qu'on en a l'occasion, quelque plaisanterie de bon goût sur M. Brunetière. Il a remplacé les notaires et les épiciers de la période romantique. Cela conserve la tradition sans laquelle notre belle France n'existerait plus.

J'oubliais : « Shaker » veut dire : trembleur. Ils ont tout peur, non que la terre manque sous eux, mais que le ciel leur échappe au-dessus !

F. R.

Cette lettre de Félicien Rops a paru dans l'*Artiste*, la revue de Paris, actuellement dirigée par M. Jean Alloize auquel est adressée la missive que nous reproduisons.

Elle est accompagnée de la *Chanteuse de psaumes chez les shakers*, gravure originale au vernis-mou. Étrange physiologie, celle de cette chanteuse serrée en sa robe noire ! Une longue femme maigre, au regard d'extatique sous des cheveux de pianiste battant ses oreilles cachées. Un profil anguleux. Les larges feuilles d'une tapisserie tendue derrière sa tête ajoutent à son air étrange, mettant derrière cette physiologie de fanatique un vague fantôme d'Indien de Buffalo coiffé de grandes plumes.

CUEILLETTE DE LIVRES

Valbert ou les récits d'un jeune homme, par TH. DE WYZEWA.

« Vous y verrez, en quelques exemples, les abominables suites, je ne dirai pas de l'intelligence, mais d'une conception intellectuelle de la vie. Comme il y a des hommes qui naissent sourds et aveugles, Valbert était né intellectuel ; aucune infirmité n'est plus terrible que celle-là. » (P. 46.)

Ah ! les misérables intellectuels ! Oui, qu'on les démolisse, qu'on les humilie, qu'on les nie, notre siècle en compte trop de ces ivrognes de l'esprit dont le nombre va grossissant par progressions géométriques. Mais aussi, avant d'applaudir à la destruction qu'ils font d'eux-mêmes, pourquoi ne pas rechercher la cause de cette ivrognerie spéciale ?

Dans ce livre d'un wagnérien, nouveau monument élevé à la gloire de Wagner, pourquoi ne pas pousser jusqu'au bout cette sagesse de Parsifal qui a éclairé Valbert ? Pourquoi ne pas rendre plus intense en nous la pitié qui rehd « voyant » — toute pitié étant l'instinct sourd des lois encore inconnues ?

Pourquoi ne pas explorer le doute qui se dresse derrière tous les crimes et toutes les ivrogneries et qui nous fait crier : Faiblesse humaine, quel est ton nom ?

Depuis que l'homme existe, il a demandé à tout ce qui vit une confirmation de son existence, il a eu besoin de miroirs ; car il n'y a pas, jusqu'à présent, assez de vie dans la face humaine, dans

les individus isolés, pour que beaucoup d'entre eux trouvent en eux-mêmes la raison de leur propre existence. Et la philosophie de tous les siècles n'est qu'un long et instinctif tâtonnement pour découvrir un lambeau de preuve de la nécessité de notre présence ici, pour nous rassurer sur notre frayeur de n'être que des choses flottantes, sans rapport nécessaire avec ce que nous entrevoyons de plus grand que nous.

La solution sommaire et trop obscurément symbolique des religions avait endormi nos angoisses. Mais que faire maintenant de tous ces faibles, ces grands enfants, ces femmes, ces peureux, ces tristes, dont la terre est couverte, qui ne sont attachés à la vie que par des instincts aveugles, affaiblis par l'impossibilité de joindre leur cerveau à l'élan de leur être. Individus isolés, sans confirmation consciente de la nécessité de leur vie dans l'univers, dans la société, ou de leur vie en elle-même.

N'est-il pas écrit au plus profond de notre nature que toute notre activité, nos travaux, nos amours, nos tendances, nos ivrogneries d'art, de science ou de bonté, sont notre effort, notre cri d'appel et notre réponse à la Vie, qui, despotique, a mis en nous sa sourde volonté de croître ?

Comment rassasier ces faibles qui ont faim et soif de se sentir vivre, de se voir vivre, de savoir aussi bien que de sentir qu'ils font partie du mouvement universel, le plus tenace de leurs instincts ; que faire de ces pauvres qui ont besoin de croire qu'ils ne sont pas des choses inertes et qui, pour se le persuader ou pour ne plus penser, prennent chacun l'ivrognerie qui est à leur portée ?

Pour ne pas voir grandir cette armée de faibles, (et qui peut se dire complètement fort ?) ne faut-il pas que nous allions au fond de ces vies, au fond de la vie sociale, au fond de la vie universelle et que de là nous demandions : Vous tous qui remuez à la surface, ne vous est-il pas arrivé de nier la vie de ce misérable qui s'enfoncé ? Quelqu'un lui affirma-t-il jamais qu'il était nécessaire ? Personne ne lui ôta-t-il jamais, brutalement ou lentement, la confirmation de l'utilité de son existence, confirmation qu'il cherchait au miroir d'autrui ? Ne lui avons-nous jamais dit, collectivement ou individuellement : Va-t'en, on n'a pas besoin de toi ! Là où tu t'es donné, tu as nu !

Qui de nous, hélas ! n'a participé à une de ces exécutions et qui de nous, peut-être, n'en a été aussi plus ou moins victime ?

Quand donc cesserons-nous de nous organiser en aveugles et quand mettrons-nous en commun toutes nos forces pour activer ce mouvement qui mettra plus facilement chacun en face des choses et des êtres qui ont besoin de lui ? Quand serons-nous des parcelles conscientes de ce mouvement qui mettra tous les jours davantage celui qui sait en face de celui qui sent, et qui arrachera aux microbes de la tuberculose, les intellectuels comme Valbert, en donnant une saine et productive activité à leur force spéciale ?

Pauvre Valbert, pauvres intellectuels, pauvres penseurs isolés et stériles ! Au lieu d'apprendre à la jeunesse à s'éloigner d'eux, à les craindre, comme le prêche Th. de Wyzewa, apprenons-lui à se servir d'eux, à leur ôter leur fièvre et leur ivrognerie, en affirmant leur pouvoir latent, en demandant d'eux l'aide qu'ils peuvent donner. Alors seulement Parsifal aura accompli sa mission, et notre pitié aura fait de nous des « voyants » ; alors seulement, nous aussi, nous aurons compris ce que Valbert ne pouvait pas comprendre, — l'amour, — ce noyan de la religion de solidarité, que sa fin prochaine lui a fait deviner, et qu'affirmait en lui cette protestation de vie et de personnalité dont la vue de la mort enrichit les plus malheureux.

Les Frères Van Ostade, par MARGUERITE VAN DE WIELE. — (Collection des artistes célèbres.) — Librairie de l'Art, Allison et Co, Paris. Ouvrage orné de 65 gravures.

Très fine appréciation des frères Van Ostade, dont on connaît si peu de chose qu'il faut deviner les caractères dans les œuvres. M^{lle} Van de Wiele le fait adroitement, en étudiant l'époque et la patrie des peintres. Avec ces éléments et quelques faits retrouvés dans les documents du temps, soigneusement compulsés par elle, elle établit bien nettement la physionomie générale des deux artistes, en évitant le danger des interprétations arbitraires ou trop complexes, et en suivant sa pénétrante intuition d'artiste et de femme.

Les nombreuses gravures qui accompagnent le texte, très bonnes souvent, achèvent de nous rendre vivants l'œuvre, la pensée et presque la vie entière des deux Van Ostade.

Citons ces quelques lignes du dernier chapitre, où se retrouvent si bien les trois maîtres ouvriers, les deux Hollandais et leur biographe :

« Les événements menus de l'existence des petits, des humbles, de ceux que leur rang, leur taille, la pauvreté ou quelque infirmité, quelque ridicule physique ont faits inférieurs, occupaient surtout Adriaan Van Ostade et l'attendrissaient. Il l'a dit et n'aurait rien pu dire aussi bien, parce qu'il ne sentait rien aussi profondément.

Isaak, élevé dans un milieu déjà plus relevé, avec une âme plus ardente, a des visées moins simples et aussi moins nettes : quelque chose le domine et l'entraîne, qui n'est pas le seul souci de la vérité minutieuse, et il lui arrivera d'écouter sa muse, lorsqu'elle lui parlera de poésie.

Mais on n'est pas impunément Hollandais du XVII^e siècle et élève d'Adriaan Van Ostade : ces élans du jeune frère, l'influence de l'entourage et de l'éducation les réprimera le plus souvent ; il en résulte que son talent conserve, dans l'aspect général, tous les caractères de la race et de l'époque, à peine spécialisés, ici et là par ce que peuvent donner de précieux à un peintre de la nature, la délicatesse et la grâce du sentiment.

Il suivit son inspiration comme son frère suivit la sienne, sans fièvre et sans trouble. »

Epitome des Doctrines théosophiques, par M. Q. JUDGE. — Paris, Société théosophique.

Ce petit livre, d'une cinquantaine de pages, contient un très clair exposé des doctrines qui constituent la science occulte. Cette science, qui n'est occulte qu'en partie, nous est dévoilée suivant les besoins de l'heure, et le mérite des esprits par des êtres, au sommet de l'évolution humaine nommée Mahatmas, qui restent sur la terre pour l'aider dans l'accomplissement de sa destinée. Le système qui nous vient de cette sorte de renaissance orientale donne une explication à tous les problèmes de la vie, à l'objet et à l'utilité de planètes habitables, aux cataclysmes géologiques, à l'existence du mal et de la souffrance, aux inégalités individuelles et sociales, aux phénomènes merveilleux de clairvoyance et de clairaudience, à la signification des symboles.

Ces études qui nous ramènent vers une antiquité ignorée et peut-être méconnue ont attiré beaucoup d'esprits, et le présent opuscule offre nettement une vue d'ensemble sur l'infini du champ à parcourir.

ANECDOTE SYMBOLIQUE

Elle est racontée par M. OCTAVE MIRBEAU dans son étude sur le Salon du Champ-de-Mars :

Un peintre peignait dans les champs. C'était ce qu'on est convenu d'appeler un impressionniste. Tandis que, l'œil bridé, la main fiévreuse, il s'évertuait devant son motif, déboucha, d'un bois voisin, un monsieur, habillé de toile blanche, décoré de la Légion d'honneur, et qui tenait dans sa main une ombrelle. Le monsieur, un peu chauve, un peu gros, le ventre bedonnant sous le pantalon, se dirigea vers le peintre et se campant devant la toile, les jambes écartées, l'air sentencieux, il dit :

— Vous êtes peintre ?

— Cela se voit, il me semble, répondit l'impressionniste, d'un ton grincheux.

— Cela se voit trop, mon ami, répondit le gros monsieur... Regardez-moi... moi aussi, je suis peintre... Est-ce que ça se voit ?...

L'impressionniste était jeune, ardent, il se trouvait dans la période du prosélytisme ; il aurait voulu convaincre tout le monde de la supériorité de sa technique. Il entama donc une conférence que le gros monsieur vivement interrompit par un :

— Oui, je sais..., la lumière, la ligne aérienne..., la division du ton..., je connais ça..., c'est de la blague.

Puis, presque paternel, il demanda :

— Voyons ? Est-ce que ça se vend ?

— Et qu'importe ? répondit l'impressionniste...

Le monsieur sursauta :

— Comment ! mais cela importe infiniment... Ecoutez-moi bien... Voyez-vous, là, devant vous, cette jolie villa avec ces pelouses en pente, ces fleurs, ces grands arbres ?... Oui ? Eh bien, elle est à moi... Derrière le coteau, je possède encore une ferme de cinquante hectares... Ce n'est pas tout... Je possède encore des actions de Chemins de fer et des rentes sur l'Etat, pour une somme assez respectable... De plus... je possède encore une femme très jolie, très élégante, qui reçoit à ravir et me fait grand honneur... Je suis cocu, Monsieur, c'est-à-dire tranquille et heureux... Eh bien, mon cher Monsieur, tout cela, je l'ai gagné avec ma peinture..., avec ma peinture !...

Et se redressant dans toute sa petite taille, l'œil brillant, le geste triomphal, il lança ces mots :

— Or, je n'ai jamais fait que des homards !

Puis il pirouetta sur ses talons et s'éparpilla dans la campagne.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

GALIPAUX c. THOMÉ.

La deuxième chambre du tribunal civil de la Seine vient d'être saisie dernièrement d'un curieux procès.

M. Galipaux, l'acteur bien connu du Vaudeville, a assigné M. Thomé, le compositeur de musique. Le sujet du différend est : *La Soirée chez le Sous-Préfet*.

M. Thomé avait écrit une partition pour cette pantomime. L'œuvre eut un tel succès au Cercle Funambulesque que M. Carré la fit jouer au Vaudeville. Galipaux mimait et Thomé jouait.

On la représenta bientôt dans tous les salons à la mode.

Le compositeur se lassa de suivre l'acteur partout, et il exigea

que Galipaux lui versât, pour chaque soirée où sa musique serait exécutée, la somme de 50 francs.

Ce dernier trouva la redevance exagérée. Bref, on soumit le différend à M. Francisque Sarcéy.

L'éminent critique adressa à M. Thomé la lettre suivante :

« Mon cher Thomé,

Vous m'aviez tous deux, Galipaux et vous, choisis pour arbitre amiable dans votre différend. Voici de quel point j'étais parti pour le juger. Il en va, ce me semble, d'une pantomime comme d'un opéra ou d'une opérette. Le livret, la musique forment un tout indivisible, parce qu'il est impossible, deux collaborateurs ayant travaillé ensemble, de savoir qui a mis le plus dans l'œuvre commune; le musicien a pu inspirer les idées de détail aux faiseurs du livret; le librettiste a pu influencer même sur la musique du compositeur. Tous deux sont propriétaires, à titre égal, de l'œuvre entière, qui doit rester indivise.

Un des collaborateurs ne peut, sous aucun prétexte, s'approprier une partie de l'œuvre commune. Vous êtes liés, rivés l'un à l'autre comme les frères siamois, mieux vaut donc s'entendre. »

M. Francisque Sarcéy estimait que le droit à payer pour chaque soirée par M. Galipaux et M. Thomé devait être fixé à 25 francs.

L'arbitrage du maître ne fut pas accepté par M. Galipaux, qui assigna M. Thomé devant le tribunal, demandant qu'il fût condamné à livrer sa musique ou tout au moins qu'il pût jouer la *Soirée chez le Sous-Préfet* avec une autre partition.

C'est cette dernière solution qui a été adoptée par le tribunal.

Un tableau de Franz Hals.

Un tableau attribué à Franz Hals vient de donner lieu à une curieuse discussion devant la Cour du Banc de la Reine à Londres. Ce tableau, représentant un gentilhomme offrant à boire à un jeune violoniste, avait été acheté 112,500 francs par les marchands Lawrie et C^e à M. Wertheimer, également marchand de tableaux. Mais, après avoir payé, les acheteurs élevèrent des doutes sur l'authenticité de l'œuvre. Au lieu des initiales bien connues F. H., elle portait un monogramme compliqué. Ses propriétaires successifs cependant étaient connus. Vendue par sir Luke Schaub, un Hollandais ami de Guillaume III, à l'un des premiers lords Byron, pour 1,175 francs, elle était passée, en 1869, dans la galerie de lord Braybrooke, qui l'avait payée 700 francs. Dans toutes les expositions elle avait été donnée comme un Franz Hals.

La réclamation de la maison Lawrie était mal fondée; le tableau est, en effet, de Franz Hals. Un expert distingué, M. Joseph Grégo, a trouvé, en décomposant le monogramme, les lettres composant la signature F. Hals; il a démontré, d'ailleurs, que le peintre avait eu au moins cinq signatures différentes. Dans ces conditions, les demandeurs se sont montrés fort heureux de garder le tableau, diminué d'ailleurs de 25,000 francs. Il avait été payé 75,000 francs à lord Braybrooke par la maison Wertheimer.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Exposition générale des Beaux-Arts (Salon de 1893) 16 septembre-1^{er} novembre. Envois du 4^{er} au 12 août. Renseignements : M. Emile Van Mons, secrétaire de la commission organisatrice, au Musée royal, Bruxelles.

BOULOGNE-SUR-MER. — Société des Beaux-Arts. 10 août-10 septembre. Délai d'envoi : 31 juillet. Renseignements : M. Emile Martel, secrétaire, 14, rue Grandsire, à Boulogne-sur-Mer.

DUNKERKE. — Exposition des Beaux-Arts (par invitations). 14 juillet-17 septembre. Renseignements : Secrétaire de la Société pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, Dunkerke.

FONTAINEBLEAU. — Exposition des Amis des Arts de Seine-et-Marne. 1^{er} août-1^{er} octobre 1893. Renseignements : M. Weber, secrétaire général, Grande rue, 63, Fontainebleau.

LE HAVRE. — Société des Amis des Arts. 29 juillet-1^{er} octobre. Gratuité de transport pour les invités. Délai d'envoi expiré. Renseignements : M. Platel, secrétaire.

LILLE. — Exposition de l'Union artistique du Nord. 1^{er} août-1^{er} octobre. Renseignements : M. Delecroix, secrétaire général.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 29 octobre-4 décembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : 15 octobre. Renseignements : M. Mallarmé, secrétaire, à Nancy.

ROUBAIX. — Société artistique de Roubaix-Tourcoing. 17 septembre-23 octobre. Délai d'envoi : 31 août. Renseignements : M. Prouvost-Bénal, secrétaire.

ROUEN. — xxxiii^e exposition municipale. 30 septembre - 30 novembre. Délai d'envoi : 20 août (pour les artistes habitant Paris : dépôt chez Guinchard et Fourniret, Palais de l'Industrie, porte 9, du 10 au 20). Renseignements : M. Edmond Lebel, conservateur de la collection des Beaux-Arts de Rouen.

SPA. — 2 juillet-fin septembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Délai d'envoi expiré. Renseignements : M. Albin Body, président de la commission directrice.

VERSAILLES. — Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. 2 juillet-1^{er} octobre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : M. L. Bercy, secrétaire général, 16, rue Hoche.

PETITE CHRONIQUE

Ces potissons de critiques. — « ... A Dieu ne plaise que je prenne un joli visage pour un brevet de génie; mais c'est une part du talent, car toute jeune fille qui se présente avec des dehors séduisants a sa cause plus qu'à demi gagnée. Un physique ingrat n'est certes pas un cas réhibitoire. Il y a des disgrâces physiques que l'âge corrige, que le succès éclaire et que le génie illumine. On peut dire pourtant, en thèse générale, qu'il faut des qualités de premier ordre pour triompher d'un extérieur peu engageant. La jeune fille à qui la nature les a départies fera toujours son trou, même en dehors du Conservatoire. Il faut donc ne l'y admettre que si l'on est sûr qu'elle les possède, et cette certitude l'a-t-on jamais quand elle se présente au concours d'admission? Je pencherais à croire que, dans ces concours, les considérations de physique doivent jouer un grand rôle... »

Qui a écrit cela? M. Gustave Frédéric? Non, quoique vous brûliez. M. Francisque Sarcéy.

Au Waux-Hall, aujourd'hui dimanche, concert extraordinaire avec le concours de M^{lle} Linière, qui chantera un air du *Pré-aux-Clercs* et les *Variations* de Rode.

M^{lle} Rachel Neyt, dont les habitués du Théâtre de la Monnaie ont gardé un si bon souvenir, se fera entendre mardi dans l'air des *Dragons de Villars*, l'air des Colombes de *Salammbô* et l'*Aubade familière* de Lacôme.

L'administration organise pour jeudi 2 août un concert qui sera l'un des événements artistiques de la saison, grâce au concours du *Choral Mixte*, la très remarquable phalange de chanteuses et chanteurs fondée l'hiver dernier par MM. Soubre et Carpay.

Les chœurs seront accompagnés par l'orchestre; on construit à cet effet des estrades de chaque côté du kiosque.

Le *Choral Mixtè* interprétera les *Saisons* de Haydn, la marche du *Tannhäuser*, une composition de Gilson, etc.

On nous écrit de Blankenberghe :

Succès enthousiaste, mardi dernier, au Casino, pour un concert consacré aux œuvres de Vincent d'Indy. L'orchestre, sous l'impeccable direction de M. Jules Goetinck, a admirablement interprété *Saugefleurie* et *Wallenstein*. M. Van Hout, le nouveau professeur d'alto au Conservatoire de Bruxelles, a joué en grand artiste le *Lied* pour alto. Les abonnés ont demandé une seconde audition de ce magnifique concert.

Le compartiment belge à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich a produit un excellent effet, lors de l'inauguration par S. A. R. le Prince Régent, et il résulte des renseignements parvenus que le succès remporté par nos compatriotes est considérable.

Le tableau intitulé : *I lock my door upon myself*, de Fernand Klnopff, a été acquis pour la Pinacothèque.

VENTE M. VAN DEN EYNDE. Experts : J. et A. Le Roy. — Stevens, Joseph. *La Misère*, 10,500 francs; *Deux compagnons de misère*, 2,000 francs. — N. Diaz. *Paysage*, 6,500 francs.

La Hongrie vient de perdre le doyen et, après Liszt, le plus célèbre de ses compositeurs : Franz Erkel, mort à 83 ans.

Son plus beau titre de gloire est le grand opéra *Hunyadi Laszlo*, qui est demeuré jusqu'à nos jours un opéra populaire en Hongrie. *Hunyadi Laszlo* a été représenté pour la première fois à Pesth en 1853, et joué plus de trois cents fois.

Nous entendimes cet ouvrage à Pesth il y a quelque quinze années. C'est, dans un débordement de romantisme meyerbeerien, une habile mise en œuvre de thèmes populaires, et une vibrante « Marseillaise » qui soulève à chaque audition l'ardeur patriotique de nos amis les Magyars.

Franz Erkel avait débuté comme pianiste, puis il avait été nommé chef d'orchestre à Kaschau, puis à Ofen, enfin à Pesth, où il demeura à la tête de l'orchestre du Théâtre national jusqu'en 1885.

L'année précédente, Erkel avait fait représenter un opéra, *Néotelen Hosok* (Héros sans nom), qui n'eut pas grand succès. En 1861, un autre de ses ouvrages, *Bank Ban*, eut une fortune presque aussi heureuse que *Hunyadi Laszlo*.

Quelques jours avant sa mort, Franz Erkel avait eu la douleur de perdre un de ses fils, Alexis Erkel, qui était également musicien. Un autre de ses fils, Alexandre Erkel, est chef d'orchestre à Pesth.

Une intéressante observation de M. Ad. Jullien à propos de *Werther* :

« Je causais, il y a bien trois mois, avec un Viennois, grand amateur de musique, très renseigné sur les choses du théâtre, et lui demandais si *Werther* avait vraiment obtenu là-bas le grand succès dont on nous rabattait les oreilles. « Oui, me répondit-il, succès d'interprétation pour Van Dyck et surtout pour M^{lle} Renard, succès d'œuvre et de musique assurément non. Voyez : aucune autre grande ville, ni Munich ni Hambourg, où cependant l'imprésario Pollini est si accueillant, n'a voulu de *Werther*; et cela malgré les pressantes sollicitations de l'éditeur. Peut-être en vou-

dra-t-on à Weimar, mais c'est de peu d'importance. Or, en Autriche comme en Allemagne, il en est tout différemment qu'en France : un succès réel s'établit non par le chiffre des représentations dans la ville où tel opéra se chante pour la première fois, — vous seriez étonné du petit nombre de représentations auquel *Werther*, par exemple, est arrivé depuis qu'il a vu le jour, — mais par le nombre de villes qui s'empressent de l'adopter. En France, grâce à la centralisation artistique et politique, un succès est positif par cela seul que l'Opéra-Comique ou l'Opéra joue longtemps et fréquemment un nouvel ouvrage; en pays allemand, au contraire, avec un public qui se renouvelle moins et un répertoire plus varié qu'à Paris, le nombre des représentations monte avec une lenteur extrême, et le succès dans une seule ville ne prouve à peu près rien. Seulement, vous n'êtes pas au courant de ces conditions particulières du théâtre en Autriche ou en Allemagne, et c'est ce qui permet de vous jeter de la poudre aux yeux et de transformer une réussite honorable en un éclatant succès. »

Le statuaire Frémiet a terminé l'esquisse définitive du monument de Raffet.

Le projet comporte un large soubassement d'un mètre de haut sur deux de côté et une colonne de deux mètres de haut surmontée du buste en marbre du grand illustrateur de l'épopée impériale. Le fût sera composé de deux tronçons séparés par une bande ornée de quatre masques en relief : deux tragiques et deux comiques.

La base du monument comporte des motifs de décoration variés : un album ouvert, un crayon, l'aigle de la Grande-Armée, le coq de la monarchie de juillet et la pique des drapeaux républicains. Enfin, le morceau essentiel de ce monument, en dehors du buste de Raffet, sera la figure du soldat de la Grande-Armée placée sur le soubassement au pied de la colonne. C'est le tambour, le tambour des grandes guerres du commencement du siècle qui bat, énergique et presque extra-humain, le rappel des morts pour la revue nocturne. On connaît cette page de Raffet; M. Frémiet s'en est inspiré et le monument dont le comité lui a confié l'exécution y gagne une émouvante originalité.

Comme suite au portrait que nous avons donné de Massenet d'après « l'Abbé de Chazelles », du *Gil Blas*, voici celui d'un autre professeur de composition au Conservatoire de Paris. En cette saison de concours c'est d'actualité.

PESSARD. — « ... Et moi je vous dis qu'un morceau de Berlioz ou de Wagner, signé sur les programmes d'un nom quelconque, serait sifflé, outrageusement sifflé par le public !... »

« ... Comment on fait de la musique moderne ? C'est bien simple.

« Vous composez une mélodie très facile, puis vous ajoutez par-ci, par-là, de nombreuses appoggiatures, et voilà. C'est devenu très moderne.

« ... Il y en a qui, à l'instar de Wagner, mettent des appoggiatures jusque dans l'accompagnement, dans la BASSE, dans les CONTRE-CHANTS. .. ceux-là remplacent avantageusement pour leurs auditeurs une purgation à l'aloès.

« ... Rappelez-vous que la musique repose sur deux rythmes. Toutes les phrases peuvent se réduire en polkas et en valse.

« Je connais des compositeurs qui cherchent leurs airs en rythmant : « Un, deux, trois », et quand la valse est finie, ils mettent un beau 3/2 ; d'une noire ils font une blanche et le tour est joué. »

Les Hommes d'aujourd'hui (Vanier, éditeur) publient un portrait de M. Jules Renard : texte d'Alfred Vallette, dessin de G. Smith.

CHEZ
BREITKOPF & HÆRTEL

EDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraître :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Crépuscule 5 fr. N° 3. Mendiata d'amour 5 fr.
N° 2. Matin 6 fr. N° 4. Aubade 6 fr.
N° 5. Vieille Chanson 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
C. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK.

Quai du Commerce, 15 Bruxelles
Rue des Récollets, 16 Anvers

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de la *Revue blanche*,
15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollandaise 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin 5 id.

Tirage restreint.

par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE PRIX QUINQUENNAL. — LE LIVRE BELGE. — CARACTÈRE, par R.-W. EMERSON. — ADOLPHE WILLETTE. — LE BANQUET EEKHOUD. — CUEILLETTE DE LIVRES. — UN ANCIEN SONNET. — PETITES CAUSES DU JOUR. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Le Prix quinquennal.

Il y a cinq ans, Camille Lemonnier l'emportait. Aujourd'hui c'est Georges Eekhoud qui recueille la palme glorieuse.

Ce prix quinquennal ne rendra certes pas plus « officiel » Eekhoud qu'il ne l'a rendu Lemonnier, poursuivi, lui, ancien prix quinquennal, pour prétendu péché de littérature, par un parquet ignorant des lettres et aveugle en art.

Mais laissons cela. Il ne s'agit pas aujourd'hui de ceux qui président aux destinées judiciaires des écrivains, et qu'on mettra un jour au musée, où l'on a déjà classé les individus de robe et les aigres sires qui ont jadis poursuivi Baudelaire et Flaubert.

Il s'agit d'un bon et brave jury, exempt de tout magistrat, qui a couronné Georges Eekhoud. Il était composé de MM. Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de

Liège; Pergameni, professeur à l'Université de Bruxelles; Fétis, conservateur à la Bibliothèque royale; Discaillés, professeur à l'Université de Gand; Stiernet, professeur à l'Institut Saint-Louis; Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège, et De Groutars, professeur à l'Université de Louvain.

Ce bon jury mérite d'être couronné à son tour.

Les lettrés connaissent Eekhoud. Un fougueux Flamand, un intransigeant. Un de ces nobles caractères — si rares à ces temps de basses jalousies littéraires et de piètres dénigrement — qui ont conservé leur haute indépendance et leur fière allure d'artistes, méprisant les succès et travaillant aux seuls fins de faire œuvre.

Cette œuvre, Eekhoud l'a bâtie, calme comme un de ces bâtisseurs des temps gothiques qui avaient sans doute conscience qu'ils construisaient à leur pays de l'éternité en pierre et en symbole; il a amoncelé conte sur nouvelle et nouvelle sur roman; et pour ce il a toujours écouté les conseils de son cœur, aux temps des émotions généreuses et aux moments où des révoltes battaient du tambour en son âme; son œuvre est une œuvre vécue et palpitante; elle saigne et vibre; elle hurle, s'extasie, souffre, se tord; on pourrait dire que son style est emprunté aux halètements de sa poitrine inquiète et que ses images sont pillées aux ires et aux feux de son sang. C'est un souffrant et un compatissant,

et sa littérature magnifie sa douleur, ses emportements, ses enthousiasmes acerbes et violents; elle fait du diamant de ses larmes, du rubis de ses passions, mais du diamant qui brûle, du rubis qui pétille.

Son verbe s'échauffe à ses passions, et celles-ci, farouches ou magnifiques, domptent ses phrases qui se cabrent ou se hérissent sous les coups cinglants de leurs fouets.

Et la voilà, son œuvre, autour de cette ville construite dans un livre : *La Nouvelle Carthage*, — voilà *Kees Doorik*, un roman passionnel de mœurs flamandes, flanqué des *Kermesses* et des *Nouvelles Kermesses*, voilà les *Milices de saint François*, une œuvre forte du terroir, voilà cette épopée tragique : *Les Fusillés de Malines*, voilà le *Siècle de Shakespeare*, voilà ce livre étrange, d'une originalité infernale : *Cycle patibulaire*.

Au centre de l'œuvre, comme une capitale d'un pays de gloire, c'est Anvers, la cité mercantile au passé orgueilleux, sous son ciel flamand fastueux comme une coulée de couleur rubénienne, — Anvers avec son port aigretté de mâts et de cheminées de steamers amarrés, — avec l'orfèvrerie de sa cathédrale mordue par les airs salins qui soufflent du large. Avec sa Bourse, ses financiers, ses bourgeois, ses matelots, ses gouges, ses lupanars. C'est la vieille cité célèbre aux temps des guerres de religion, magnifique aux périodes des grands peintres et des archiducs, — maintenant enfiévrée de spéculation et de lucre, marchande dans l'âme, toujours couchée au bord du large Escaut dont les eaux lourdes et calmes descendent lentement vers la mer, — c'est la nouvelle Carthage! Eekhoud en a brossé la vie et l'aspect de main de maître.

Puis, les terres s'étendent, plates, infinies : les polders, la Campinè. Les villages s'égrènent en un pays parfois plantureux, parfois sauvage, maudit des touristes, qui n'en saisissent pas l'âtre et étrange beauté. C'est là que se passent les scènes des *Kermesses*, c'est de là que les *Fusillés de Malines* descendent en bandes héroïques à la rencontre des Français envahisseurs, lors des guerres des paysans. Le rustre que modèle Eekhoud, de sa patte chaude et fiévreuse, ce n'est plus le magot de Teniers, grimaçant et comique, d'une couleur ragoûtante et dansant aux sons d'une joyeuse musique, — c'est le poldérien ou le Campinois fanatique et charnel, sous le joug d'une fatalité sombre. Le sang qui dans le tableau de Teniers ne fait qu'une belle tache de couleur, pétante sous le coup d'un pot lancé au nez d'un buveur, ici, ensinistre quelque drame, paraphe diaboliquement quelque tragédie. Et puis voici les banlieues équivoques, les chemins louches, avec leurs rôdeurs, et conservant en leurs physionomies comme le frisson des misères et des crimes qui ont passé par là. Puis voici les pénitenciers et toute la chair humaine

qui y est pétrie et qui souffre, infiniment damnée et ruisselante de douleur. Il est des endroits de martyre, il est des calvaires qui se dressent sur la terre, et c'est processionnellement que des las-d'aller, que des fourbus de l'existence, que des parias de ce qu'on appelle peut-être ironiquement « la société », s'y rendent, mornes et résignés comme des troupeaux de brebis conduits à des abattoirs puants de graisse et de tuerie. Eekhoud va à ces misérables, les mains pleines de charité. Il confesse leurs âmes vagabondes et sauvages, il lit dans leurs yeux la nostalgie des grandes routes et des stupres, l'amour du ciel libre et la haine des lois. Il a pour leurs péchés de sublimes phrases de pardon : il est le prêtre des hors-la-loi, et son cœur d'artiste chante pour eux des messes étranges.

Voilà le grand et intègre écrivain que le jury vient de couronner! Le cadeau de gloire que le jury fait à Eekhoud, celui-ci le lui rend immédiatement, car par le fait même de l'attribution de ce prix quinquennal, ceux qui l'ont décerné ont acquis droit à l'estime des jeunes lettres. Ce prix a été donné d'une façon quasi-unanime, par une sorte de généreuse poussée vers un artiste non officiel et d'une hardiesse exceptionnelle parmi les teneurs de plume.

Eekhoud n'en sera ni plus grand ni moins libre. Il y a longtemps qu'il était sacré bel artiste. Mais il me semble qu'il y a eu là un solide coup donné à l'indifférence du public belge pour les écrivains de notre pays.

LE LIVRE BELGE

L'article que nous avons publié dans notre dernier numéro nous vaut la lettre suivante. Cette lettre est pleine d'idées excellentes, que nous approuvons.

MON CHER RÉDACTEUR,

L'article *Le Livre belge* signale la situation inférieure faite aux littérateurs belges. Alors qu'on trouve dans les salons bourgeois des toiles de peintres en renom et de jeunes peintres, des bustes de sculpteurs ou des statuettes de ceux-ci, jamais le *Livre belge* ne se rencontre dans la bibliothèque de la maison ou sur la table où ne gisent que des œuvres françaises ou des albums.

De temps à autre, maintenant que Mirbeau a parlé, on aperçoit un Maeterlinck, le coupe-papier dans ses feuilles. Mais Eekhoud? Mais Demolder? Mais Verhaeren? Qui les a lus? Il faut que ces jeunes possèdent un rude tempérament pour continuer à écrire de belles œuvres dans un milieu aussi indifférent, dans un vide aussi grand.

On m'avait déjà assuré que la publication d'un livre en Belgique coûtait à l'auteur une somme plus ou moins grande, et que jamais ou à de très rares exceptions, un écrivain n'avait réalisé un bénéfice quelconque de son œuvre.

Comme vous le dites, il faut que cette situation cesse. Voici une idée que je vous soumetts à cette fin :

Il faudrait supprimer subsides et prix. Mais avec les sommes de ces subsides et de ces prix il faudrait, en ajoutant sans doute

encore quelque argent, arriver à obtenir pour l'encouragement des lettres un subside aussi élevé que celui qui existe pour la peinture et la sculpture.

Comment distribuer ces sommes? Un livre de jeune est annoncé. D'avance, le gouvernement en commande mille ou deux mille ou trois mille exemplaires, suivant la valeur de l'écrivain. Il paie un tableau 5,000, ou 10,000, ou 20,000, ou 40,000 francs. Il paiera un livre 1,000, 2,000, 4,000 ou 5,000 francs, et il appréciera la valeur de l'œuvre de l'écrivain comme il appréciera la valeur de l'œuvre du peintre.

Comment fonder cette appréciation? Evidemment, il est des poètes et des écrivains maintenant hautement reconnus et proclamés. A ceux-là on fera des commandes plus considérables. Ne paie-t-on pas 40,000 francs un tableau de M. Alfred Stevens? D'autres ne sont pas aussi appréciés au marché intellectuel. La commande sera moins forte. D'autres débutent. Evidemment, un inconnu qui lance son premier livre ne pourra obtenir d'avance une demande de livraison. Mais il est rare qu'un auteur belge débute en un livre. D'ordinaire, il s'est déjà fait connaître par des articles de revue et son nom est déjà noté. On fournirait à ces débutants une commande plus modeste, mais de nature à faire les frais de l'impression du livre : 250 à 300 exemplaires, par exemple.

Il faut évidemment, pour obtenir ce résultat, que ceux qui s'occupent des subsides soient au courant des jeunes lettres, et qu'ils s'inspirent des critiques de votre journal, de celles de *la Société nouvelle*, de *la Jeune Belgique*, de *Magasin littéraire*, qu'ils se défient surtout de ceux qui ont fait ici de l'histoire stupide en s'engraissant aux frais de l'Etat et en s'arrogeant tous les budgets en disponibilité.

Que fera l'Etat de tous ces volumes? Mais l'Etat remplace le public qui refuse d'acheter. Il distribuera ces volumes aux bibliothèques, aux cercles, aux sociétés. Il forcera la lecture des écrivains nationaux, tout simplement.

L'idée est-elle bonne? Elle sauvegarde la dignité des littérateurs, auxquels on achète leurs livres pour les faire lire. Elle tend à répandre partout la bonne lumière de la littérature.

J'ajoute qu'à mon avis les commandes doivent être adressées directement aux écrivains, sans passer par les éditeurs. Ceux-ci ne sont que des marchands, et toujours combien exploités! Les éditeurs s'engraissent de la sueur des écrivains! Dans mon système, l'éditeur en Belgique ne pourrait que placer quelques volumes chez quelques amateurs de livres et soigner l'envoi et le placement des livres à l'étranger.

Si vous jugez utile de publier ma lettre, publiez, — sans mon nom : je suis trop modeste pour me jeter ainsi dans la bonne bataille littéraire.

X.....

CARACTÈRE

par R.-W. EMERSON

J'ai lu quelque part que ceux qui écoutaient parler lord Chatham sentaient qu'il y avait en cet homme quelque chose de plus beau que tout ce qu'il disait. On s'est plaint de notre brillant historien de la Révolution française, parce que ce qu'il cite de Mirabeau, par exemple, ne justifie pas l'admiration qu'il a pour le grand orateur. Dans le simple exposé de leurs hauts faits, les

Gracques, Agis, Cléomène et d'autres héros de Plutarque n'égalent pas leur propre gloire. Sir Philip Sydney, le comte d'Essex, sir Walter Raleigh sont des hommes de grand prestige, mais de peu d'actions d'éclat. On ne trouve pas la moindre parcelle de la valeur réelle et personnelle de Washington dans le récit de ses exploits. L'autorité du nom de Schiller est trop grande pour ses livres. Cette différence qui existe entre la réputation d'un homme et les œuvres ou anecdotes qu'on lui attribue, n'est pas expliquée quand nous avons comparé cet homme à un éclair dont la réverbération dure plus longtemps que l'éclair lui-même; mais en réalité nous sentions dans ces hommes un pouvoir qui éveillait en nous l'espoir de quelque chose de plus grand que toutes leurs œuvres. La plus grande partie de leur pouvoir était latente. C'est ce pouvoir que nous appelons Caractère, — une force en réserve, qui agit directement par la présence, sans moyens extérieurs. On peut la concevoir comme une certaine puissance indémontrable, un génie familier dont les impulsions guident l'homme et dont il ne peut communiquer les conseils; — puissance qui est pour lui comme une compagnie, — de sorte que ceux qui la possèdent sont souvent d'humeur solitaire, ou si par hasard ils sont sociables, ce n'est pas qu'ils aient besoin de société, car ils se suffiraient assez bien à eux-mêmes. Le talent littéraire le plus pur paraît tantôt grand, tantôt moins grand, mais le caractère à une grandeur stellaire et immuable. Ce que d'autres effectueront par le talent ou l'éloquence, il l'accomplira par un certain magnétisme. « Il ne se sert pas de la moitié de sa force. » Ses victoires se remportent par une démonstration de supériorité, non par un croisement de baïonnettes.

Il a vaincu parce que son arrivée a changé la face des choses. « O Iole, comment avez-vous découvert qu'Hercule était dieu? Parce que, répond Iole, j'ai été satisfait au moment même où mes yeux l'ont aperçu.

« Quand j'ai vu Thésée pour la première fois, j'aurais voulu le voir combattre, ou, tout au moins, guider ses chevaux dans une course de chars. Mais pour Hercule, je n'avais pas besoin de preuves; il était vainqueur, qu'il fût debout, assis, en marche, ou quoi qu'il fit. »

L'homme, être dépendant des événements, d'ordinaire, et qui n'est qu'à moitié attaché, et cela maladroitement, au monde dans lequel il vit, semble, dans ces occasions, participer de la vie des choses et être l'expression des mêmes lois que celles qui régissent les marées et le soleil, les nombres et les quantités.

Mais, pour me servir d'un exemple plus modeste et plus rapproché, je remarque que dans nos élections politiques, où cet élément, quand il se montre, ne peut avoir en tout cas les formes les plus grossières, nous pouvons déjà apprécier son incomparable valeur. Les gens savent qu'il faut à leur représentant quelque chose de plus que du talent; il faut qu'il ait la force de faire croire à son talent. Ils savent qu'ils ne viendront pas à leur fin en envoyant au Parlement un orateur instruit, intelligent, éloquent qui, avant d'avoir été élu pour les représenter, n'ait pas été élu par le Dieu tout-puissant pour représenter un fait: il leur faut un homme invinciblement et intimement persuadé de ce fait; de sorte que les oppositions les plus hardies et les plus violentes soient forcées de reconnaître qu'il y a une résistance contre laquelle la menace et l'impudence sont choses vaines: cette résistance c'est la foi en un fait. Les hommes qui défendent leur propre conviction n'ont pas besoin de demander à leurs électeurs ce qu'ils doivent dire, ils sont eux-mêmes le pays qu'ils représentent;

nulle part ses opinions et ses émotions ne sont aussi vives ni aussi réelles qu'en eux; nulle part aussi pures d'une suggestion égoïste. Les électeurs dévorent leurs discours, étudient leurs mines et la couleur de leurs joues, et là-dessus composent leur figure à eux, comme dans un miroir.

Nos assemblées publiques sont d'assez bonnes épreuves de la force virile. Nos francs campagnards de l'Ouest et du Sud ont une prédilection pour les hommes de caractère et aiment à voir si l'habitant du Nord est un homme « substantiel » ou si « la main peut passer à travers lui ».

La même force motrice apparaît dans le commerce. Il y a des génies dans le commerce comme dans la guerre, l'état ou les lettres; et la raison pour laquelle tel ou tel homme s'enrichit n'est pas à démontrer. Cela tient à l'homme, c'est tout ce qu'on peut en dire. Voyez-le, et vous comprendrez pourquoi il réussit, aussi facilement que vous comprendrez la fortune de Napoléon si vous le voyez. Dans ces hommes nouveaux nous reconnaissons le vieux jeu, l'habitude de se mettre en face des faits et non de les traiter par intermédiaires, à travers les perceptions de quelqu'un d'autre. Dès que vous voyez le marchand-né, il vous semble que le commerce fait partie de l'action de la nature, et que celui-ci est moins un agent privé qu'un agent ou un ministre de cette nature. Sa probité naturelle se combine avec l'intuition qu'il a de la composition de la société pour le placer au-dessus des trucs et des roueries et il communique à tous sa conviction que les contrats ne souffrent pas d'interprétations arbitraires. Son esprit se complait à des principes d'équité naturelle et de bien public. Par son sens calme de l'honneur et par la joie intellectuelle que donne le spectacle de tant d'adresse, il inspire le respect, et le désir d'avoir à faire à lui. Ce commerce lointain qui fait des caps de l'océan du Sud ses quais et ses comptoirs, et de l'océan Atlantique son port familial, est concentré dans son seul cerveau et personne dans l'univers ne peut le remplacer. Dans son salon, je vois qu'il a dû travailler ferme toute la matinée; tout son désir d'être courtois ne peut secouer cette humeur décidée ni détendre tous les plis de son front. Je vois distinctement tous les actes de fermeté qu'il a dû faire, tous les « non » courageux qu'il a dû dire, là où d'autres auraient proféré de ruineux « oui ».

Avec l'orgueil de son art, l'adresse d'un calcul magistral, le pouvoir des vastes combinaisons, je vois en lui la conscience d'être l'agent et comme le compagnon de jeu des lois originaires du monde. Lui aussi croit que personne ne peut le remplacer, et qu'un homme doit être né commerçant ou qu'il ne le sera jamais.

(A suivre.)

ADOLPHE WILLETTE

Voici, fumant sa pipe, dans le jardin assez grand et tout ébouriffé de pavots en fleurs, Willette contemplatif et souriant, épanoui, au milieu de ses fleurs et de sa ménagerie, comme un bon Pierrot en villégiature. Pigeons, poules, lapins, habitent des palais de grillage; une quinzaine de chats angoras d'un noir profond, aux prunelles phosphorescentes, errent majestueusement ou se campent, hiératiques, dans ce décor. Un singe, un beau petit singe japonais, Lim-Lim, fait des acrobaties le long de la perche au pied de laquelle il est attaché. Un des visiteurs assidus et qu'on ne peut omettre sans être absolument incomplet, est le statuaire et céroplaste R. Carabin, dont on a vu, cette année, les

œuvres au Champ de Mars, et qui vient consciencieusement chaque dimanche dépeupler l'Oise de ses poissons et faire, avec Lim-Lim, des parties endiablées.

L'atelier où Willette exécute ses beaux plafonds, ses importants cartons de vitraux est situé à quelques pas de là, dans une autre partie du village. Enfin, pour des promenades et des rêveries, il y a, tout proche, le bois qui est fort beau, mais dont une des parties les plus charmantes appartient, malheureusement pour les promeneurs, à un diplomate toujours absent et très peu hospitalier, dont les gardes traitent en braconniers ceux qui commettraient le crime de rêver tranquillement assis au pied d'un vieil arbre.

Comme compensation, l'artiste a quelques bons et cordiaux voisins de campagne : le bon peintre R. Viollet le Duc, neveu du célèbre architecte et critique, le graveur Foulquier qui fut un des promoteurs de la renaissance de l'eau-forte, etc., etc.

Pendant l'hiver, l'ami Pierrot redevient un habitant de Montmartre et s'imprègne, au pied même de la Butte, de ces pernicieuses névroses dont il a si spirituellement exprimé les élégances et le tourment.

Il n'est personne, dans le public qui se passionne pour le mouvement artistique et qui s'intéresse au mouvement parisien, qui n'ait suivi et collectionné les œuvres de M. Willette, depuis son entrée au *Chat noir*, ni qui ne l'ait suivi dans les autres publications, le *Courrier français*, par exemple, et son propre journal, le *Pierrot*, dont on ne saurait trop déplorer l'éclipse, momentanée, espérons-le, et qui fait regretter à plus d'un amateur de n'avoir pas en lui l'étoffe d'un commanditaire.

Depuis plus de dix ans que Willette est sur la brèche, véritable journaliste du crayon, à qui n'a pas suffi la gloire du peintre, qu'il aurait pu recueillir aussi ample que personne, son œuvre amassée est devenue considérable. On put en juger à l'exposition qu'il organisa, rue de Provence, en 1888, et qui fut un régal pour les raffinés.

On voyait les originaux de ses dessins, exécutés d'une plume à miracle, et que certains graveurs ont parfois maladroitement gâtés par certains procédés de clichage. Il y avait aussi des peintures, notamment un admirable portrait de son père, M. le colonel Willette, des esquisses, des eaux-fortes, enfin un bagage de tout premier ordre, que prônait, sur les murs de Paris, une charmante affiche de Jules Chéret.

— Mes débuts? nous raconte l'artiste. Eh bien! j'ai été à l'école des Beaux-Arts. Charles Blanc me pria un jour d'exécuter des cartons destinés à illustrer son *Cours d'esthétique*. Puis je débutai dans divers journaux illustrés, le *Triboulet*, la *Jeune Garde*, la *Grosse Caisse*, la *France illustrée*, vous savez, le journal de l'abbé Roussel; enfin au *Chat noir*, en 1882. Vous savez le reste.

Assez piquant comme contraste, pas vrai, ce début comme illustrateur de l'ultra-classique Charles Blanc, de Pierrot frondeur, espiègle et se moquant de tout?

C'est au *Chat noir* que Willette créa cet admirable type de Pierrot, tel qu'il le comprenait; et ce n'était pas un mince tour de force que de faire de l'inédit et de l'exquis sur ce thème tant exploité. Le Pierrot de Montmartre, le Pierrot en habit noir, rêveur, parfumé, impulsif; et sa compagne, la petite Pierrette montmartroise, capricieuse, fantastique, avec toute sorte de bons moments et de mauvais quarts d'heure; provocante et bon enfant, alerte et sentimentale.

Tout cela exprimé avec un singulier mélange de grâce et d'amer-

tume qui n'appartient qu'à cet artiste, et un dessin entièrement personnel, dont la délicatesse n'est comparable à rien. Les allégories vaporeuses en lesquelles se traduisaient ces équipées, ces rêves, ces déceptions, ces enthousiasmes subits, ces haines de l'accaparement et de la sottise, étaient bien plus saisissantes et bien plus exactes qu'un brutal réalisme.

Comme peinture, le *Parce domine*, grande toile où sont poussés au désespoir, par leurs veules passions de déclassés et de dévoyés, la foule éternelle des pierrots et des petites femmes malingres; les peintures du *Clou*; le plafond de *l'Ancien et le Nouveau Régime*; le vitrail du *Veau d'or*, etc., etc., sont parmi les pages les plus caractéristiques de ce temps. Il est très regrettable que toutes soient ou dans les brasseries, ou chez des particuliers; mais que dire d'un musée des artistes vivants qui n'a pas une œuvre de cet artiste? On chercherait vainement Willette au Luxembourg.

Certains dessins d'Adolphe Willette sont demeurés célèbres. Les citer tous serait difficile en cette esquisse rapide. Rappelons, en outre: *Enfin, voilà le choléra!* — *Les oiseaux meurent les pattes en l'air*. — *Le Sacré-Cœur, le voilà* (une petite femme qui a un louis à la place du cœur). — *Le roman de Rose*, adorable et navrante histoire sans paroles. — *L'Irlande*, page vengeresse où l'on voit la vierge d'Erin, have et amaigrie, grattant la terre de ses mains, etc., etc.

Cette dernière composition nous amène à me rappeler un fait significatif de Willette; il a voué une haine féroce à la reine d'Angleterre, haine égale à celle qu'il porte au sémitisme auquel il a déclaré une guerre aussi acharnée que Drumont lui-même. Ne fut-il pas candidat anti-sémitique à Montmartre?

Mais laissons là les questions brûlantes de la politique et parlons de l'artiste. Il est impossible, en finissant, de ne pas rappeler qu'il s'est, en ces derniers temps, révélé lithographe de premier ordre, lithographe égal à Gavarni, à Daumier, à Nanteuil. L'affiche de *l'Enfant prodige*, les deux numéros du *Pierrot* sous son nouvel aspect, la composition pour le catalogue de l'exposition de la lithographie à l'École des Beaux-Arts, sont des pièces auxquelles les collectionneurs font déjà la chasse.

(L'Eclair.)

Le banquet Eekhoud.

La Revue Rouge a pris l'initiative d'organiser un banquet en l'honneur de M. Georges Eekhoud, à la suite du prix quinquennal qui vient de lui être décerné.

Le banquet aura lieu le 28 octobre prochain. La cotisation est fixée à 5 francs par tête (vin non compris).

Les bulletins de souscription doivent être envoyés avant le 15 octobre à la rédaction de *la Revue Rouge*, rue Gendebien, 18, à Bruxelles.

Les organisateurs: Eugène Demolder, Henri Lebeuf, Sander Pierron, Paul Sainte-Brigitte, Emile Verhaeren.

CUEILLETTE DE LIVRES

La Chanson panthéiste, par MARC AMANIEUX. — Paris, Ollendorf.

Le poète a d'abord essayé de se donner l'âme de Victor Hugo, dont il est le fervent admirateur, et comme le descendant.

(Descendance partielle, dirait peut-être Zola; produit d'une

fusion-soudure, où domine l'influence du père; sans qu'il y ait innéité, c'est-à-dire création d'un type nouveau.)

Mais la pensée a marché depuis ce grand semeur d'affirmations générales. De nouvelles observations nous ont conduits à de nouvelles généralisations; et s'attarder à sa pensée après l'avoir admirée, — à une heure aussi enfiévrée que la nôtre, — c'est ralentir.

Quelques notes personnelles comme « Pourquoi », et beaucoup de notes héroïques comme ces derniers mots de la « Légende du Bonheur » :

Bénissez les désastres,
Rappelez l'aigillon! Dieu, chez ses travailleurs
Donne la brise aux bons et l'orage aux meilleurs.

Les Filles du Pope, par MARGUERITE PORADOWSKA. — Paris, Hachette.

Très vivement enlevée cette aquarelle de Galicie, aux tons sincères, soutenus par quelques notes profondes — comme cette scène de la mort du mineur Yakoubeck, contée simplement, avec une émotion indignée et communicative.

Très jolis détails de couleur locale alertement mis en valeur.

Les Vertiges, par ERNEST BOUHAYE. — Paris, Léon Vanier.

Vertiges d'un esprit flottant sur toutes les pensées déjà vécues, vertiges sincères — pesamment contés parfois — trop exclusivement intellectuels.

L'auteur a peut-être plus de tendance à la philosophie qu'à la poésie, deux choses qui ne sont sœurs jumelles qu'à une certaine profondeur. *Les Vertiges*, à plusieurs endroits, atteignent cette profondeur-là. La vie, qui tord sa terrible philosophie dans le cœur de ceux qui cherchent, achèvera peut-être de faire de cet esprit un poète.

UN ANCIEN SONNET

Le succès que vient d'obtenir Georges Eekhoud nous invite à republier un beau sonnet d'Albert Giraud, qui a paru naguère dans *la Jeune Belgique*, avec d'autres sonnets dédiés à Max Waller, Verhaeren, Lemonnier, Ed. Picard, O. Pirmez, etc.... sous ce titre: « A tous ceux qui nous accusent d'être une société d'admiration mutuelle, je dédie cette petite chapelle afin de les horripiler dans l'éternité. » C'était le temps, combien éloigné déjà! où la critique accusait les jeunes écrivains d'« organiser des bandes de thuriféraires et des orphéons de réclameurs ». La réponse d'Albert Giraud à ces insinuations a été superbe. Détaillons-en donc le sonnet suivant :

A GEORGES EEKHOUD

LES MANGEURS DE TERRE

Au temps des léliards et des têtes coupées,
Quand la Flandre, à l'appel des tragiques beffrois,
Noyait superbement les princes et les rois
Dans le fleuve de sang des rouges épépées;

Avant de se ruer aux larges équipées,
Et pour se préserver des suprêmes effrois,
Les Flamands embrassaient, sous le geste des croix,
Cette terre à laquelle ils vouaient leurs épées.

— O mon rude Poète! O cœur plein du passé!
Silencieusement dans ton œuvre enfoncé,
Gardant l'esprit flamand d'un mélange adultère,

Jamais je n'ai relu tes livres sans y voir,
Ainsi qu'en un cruel et splendide miroir,
L'héroïque baiser de ces mangeurs de terre.

PETITES CAUSES DU JOUR

M. HENRY GAUTHIER-VILLARS

RÉQUISITOIRE. — « Ne vous laissez pas prendre, Messieurs, à l'air ingénû de ce petit homme aux yeux candides, à la bouche souriante : c'est un garçon dangereux.

« On a saisi sur lui un trousseau complet de clefs et de pseudonymes-monseigneur, pour s'introduire dans les bureaux de rédaction. Il y a pratiqué le coup de Willy ou la suffocation du lecteur obtenue au moyen de l'horrible à-peu-près; mais il semble avoir une prédilection pour la *Lettre de l'Ouvreuse*.

Affublé du bonnet et du tablier de ces respectables dames, c'est sous ce déguisement qu'il a harcelé, calomnié, honni les plus pures gloires de l'École de musique française : les Gounod, les Thomas, les Massenet, les Godard!...

« Inculpé d'abus de calembours, annominations, jeux de mots, équivoques, pointes et quolibets, Gauthier-Villars est donc, en outre, poursuivi pour usurpation de titres et qualités, à la requête de ses deux principales victimes, MM. Lamoureux et Colonne. Ceux-ci ont surpris l'accusé au moment où, sans méfiance, il sortait de chez l'éditeur-éditeur qui s'est chargé d'éconler, en un rafraichissant volume intitulé : *Bains de sons*, le compte rendu, plutôt alcalin pourtant, des concerts du Châtelet et du Cirque. »

PLAIDOIRE. — « Eh bien! oui, là... l'Ouvreuse, c'est lui, en habits masculins et haut-de-forme à bords plats! Après? L'essentiel, n'est-ce pas qu'il soit arrivé à faire digérer la chose la plus lourde qui soit : la critique musicale? Grâce à lui, nous pouvons aujourd'hui l'avaler, à doses supportables, en cachets, pilules, poudre, gouttes...

« Aussi, sa clinique est-elle fréquentée. Il ordonne les eaux de Bayreuth, recommande les stations thermales du Dr Lamoureux et le sanatorium de la Société nationale. Il est plus incrédule aux cures entreprises par M. Colonne. En faut-il davantage pour attester la réelle habileté du spécialiste dans le traitement des maladies de l'oreille? »

VERDICT. — « Gauthier-Villars est condamné à étendre son office aux théâtres subventionnés, desquels Cadet a dit si plaisamment qu'ils sont la Chambre et le Sénat des ouvreuses. »

LE GREFFIER D'AUDIENCE : L. D. (*Journal*.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit théâtral.

Nous croyons intéressant et utile de grouper les principales décisions rendues au cours de ces dernières années en matière de théâtre sur des contestations entre directeurs et artistes, nous bornant, pour chacune d'elles, à un résumé substantiel qui met en relief le point de droit. Nous commençons par 1894 et donnerons ultérieurement un bulletin analogue pour les décisions les plus intéressantes et les plus pratiques rendues en 1892 et en 1893.

LIMIDO et GUERRA c. BERTRAND et RENARD.

L'artiste qui, engagée dans un théâtre d'un certain genre, voit ensuite une direction nouvelle modifier l'organisation et l'exploitation de la scène et faire de ce théâtre un établissement où sa dignité et sa réputation artistiques peuvent se trouver compromises, a le droit de demander la résiliation de son engagement avec dommages-intérêts. — COUR D'APPEL DE PARIS, 25 février 1894.

Il s'agissait d'une demande de résiliation intentée par M^{lle} Giovannina Limido et par M. Nicolo Guerra, danseurs à l'Eden, contre les directeurs de ce théâtre, MM. Bertrand et Renard. Pour les motifs ci-dessus rapportés, l'engagement des deux artistes fut résilié à leur profit et les directeurs condamnés à payer à M^{lle} Limido 10,000 francs de dommages-intérêts, à M. Guerra 3,500 francs.

II.

VILLARD c. SUREAU-BELLET.

L'artiste qui entend se réserver un droit privatif sur tous les rôles de son emploi doit, suivant un usage constant au théâtre, stipuler dans son engagement qu'il jouera « en chef et sans partage », ou employer une formule équivalente.

À défaut de clause expresse, le directeur reste libre de confier exceptionnellement des rôles à un baryton en représentation. — COUR D'APPEL D'ANGERS, 7 avril 1894.

C'est M. Villard, artiste lyrique au Théâtre d'Angers, qui fit trancher cette question en réclamant à son directeur, M. Sureau-Bellet, la résiliation de son engagement et une indemnité de 3,600 francs pour le motif que le directeur avait à plusieurs reprises donné à un autre artiste les rôles qu'il était, lui Villard, en droit de tenir. On a vu ci-dessus pourquoi le baryton a échoué dans sa demande.

III

GUIRAUD-LAFOND c. GRAVIÈRE.

Lorsqu'aux termes de son engagement un artiste a le droit d'exiger l'épreuve d'un début devant le public, le directeur du théâtre n'est pas le juge absolu du mérite de l'artiste après de simples auditions privées qui n'ont pas permis à celui-ci de donner la mesure de ses qualités et qui l'exposeraient à des appréciations arbitraires et sans contrôle.

Toutefois, le début devant le public ne saurait être imposé au directeur, lorsqu'il pourrait avoir des conséquences nuisibles pour l'entreprise théâtrale et pour l'artiste lui-même, alors que, dans les répétitions, l'insuffisance ou l'inexpérience de l'artiste ont été telles qu'il serait manifestement hors d'état de remplir le rôle qui lui est confié. — COUR D'APPEL DE BORDEAUX, 29 avril 1894.

Ainsi jugé sur une contestation entre M^{me} Guiraud-Lafond et M. Gravière, directeur du Théâtre de Bordeaux. La Cour autorisa le directeur à établir par témoins que l'insuffisance de l'actrice était trop absolue pour lui permettre de débiter en public.

IV

GERMAIN c. BERTRAND et C^{ie}.

En matière de résiliation de contrat, si la convention détermine expressément la quotité des dommages-intérêts qui seront dus, la clause pénale doit être appliquée, sans qu'il puisse appartenir aux tribunaux d'y apporter des modifications basées sur les diverses circonstances de la cause. — COUR D'APPEL DE PARIS, 1^{er} août 1894.

L'excellent acteur Germain s'était engagé envers la direction des Variétés, Société Bertrand et C^{ie}, à ne point paraître, pendant la fermeture des théâtres, sur une scène située à moins de 40 kilomètres de Paris, et ce à peine d'un dédit de 30,000 francs. Il contrevint à cette clause en répétant aux Folies-Dramatiques un rôle de *la Fille de l'air*, ce qui lui valut, du tribunal civil de la Seine, puis de la Cour d'appel de Paris, une condamnation à 30,000 francs de dommages-intérêts, ainsi que la résiliation du contrat. C'était, où jamais, le cas de jouer *la Fille de l'air*.....

V

CASTIGLIONI c. HARTMANN et LOUAR.

Lorsqu'une artiste a été engagée pour tenir l'emploi de seconde danseuse dans une pièce, les directeurs de théâtre ne peuvent invoquer une disposition de l'engagement les autorisant à imposer à leur pensionnaire un service autre que celui de seconde danseuse, pour la

déposséder définitivement de cet emploi et lui assigner une place effacée dans le corps de ballet. — TRIBUNAL DE COMMERCE DE BORDEAUX, 5 septembre 1891.

Cette seconde danseuse, c'est M^{lle} Castiglioni, engagée au Théâtre de Bordeaux par MM. Hartmann et Louar, qui, après les premières répétitions du *Tour du Monde en quatre vingts jours*, prétendirent reléguer l'artiste dans la figuration du ballet. Protestation de M^{lle} Castiglioni, procès, et finalement nomination d'un expert (M. Lamy) avec mission de dire « si la demoiselle Castiglioni possède les capacités voulues pour danser dans la pièce *Le Tour du Monde en quatre vingts jours* en qualité de seconde danseuse ».

VI

DRUART C. MALPERTUIS.

Un artiste dramatique engagé en qualité de *premier comique* mais non de *grand premier comique* ou de *premier comique en chef et sans partage* ne peut refuser de jouer les rôles qui lui ont été distribués dans une revue composée de scènes de natures diverses qui n'ont pas l'unité d'action que l'on rencontre dans les comédies, les opérettes et les vaudevilles, si ces rôles ne sont pas de nature à amoindrir ses moyens ni à porter atteinte à sa réputation et s'ils ne sortent pas de son emploi. — TRIBUNAL DE COMMERCE DE BRUXELLES, 16 novembre 1891.

Pour ce motif fut débouté d'une action en dommages-intérêts M. Druart, artiste de l'Alcazar, qui avait cru au-dessous de sa dignité de jouer les rôles de comique que lui avait distribués dans sa Revue l'ami Malpertuis.

PETITE CHRONIQUE

A L'HOTEL DROUOT. — Profitant du départ des amateurs de bibelot, actuellement en villégiature, l'Hôtel Drouot procède à une minutieuse toilette : du haut en bas, on badigeonne de blanc le vieil édifice, qui va bientôt resplendir comme une construction neuve.

Pendant ce temps, les spécialistes qui font le « vieux » donnent à des meubles tout neufs un méticuleux maquillage au brou de noix, avec de-ci de-là des piqûres de vers faites à la vrille, et obtiennent ainsi de superbes et antiques armoires normandes ou des horloges de Bourgogne à caisses vermoulues.

Et quand les « connaisseurs » seront rentrés, on leur offrira, dans un vieil hôtel remis à neuf, des meubles neufs passés au vieux. (*Moniteur des arts.*)

Le dernier numéro de la revue anversoise *De Vlaamsche School* publie, sous la signature du poète Pol de Mont, une belle étude, avec portrait, sur A.-J. Heymans, à propos de l'exposition de l'œuvre du peintre au Cercle artistique (1).

Vu le nouveau timbre de 25 centimes. La couleur cholérique en est vraiment d'une pâleur morbide et sale. On craindra d'en mouiller la colle du bout de sa langue. Le dessin en est d'un médiocre désespérant. Ne pourrait-on pourtant fabriquer des timbres possédant quelque grâce, quelque coloris ?

La « morgue espagnole » ! On nous communique l'amusant extrait que voici de la *Correspondencia* : « Si nous pouvons en quelque chose appeler sur nous l'attention du monde entier et nous élever plus haut que qui que ce soit, c'est par notre peinture. Il

(1) Voir *l'Art moderne* du 9 avril dernier.

n'est pas à craindre qu'à Chicago se présente ce qui est arrivé à l'Exposition universelle de Paris. Au contraire, il est probable que les jurés, comme le public, apprécieront tout autrement les œuvres de l'art espagnol que les *ABERRATIONS DU GOUT* qu'ont inventées les impressionnistes français dont nous avons eu quelques échantillons — pour ne pas dire taches — à la dernière exposition de Madrid.... »

M. François Coppée, dans une de ses dernières chroniques du *Journal*, raille spirituellement le snobisme qui envahit Paris à propos des représentations de *la Walkyrie*. Après avoir repoussé avec indignation la musique de Wagner, déclarée incompréhensible, insupportable, tapageuse, que sais-je ? les Parisiens ne veulent plus admettre qu'elle, et tout le monde se pâmait d'admiration au seul nom du maître. Nous avons assisté à Bruxelles au même phénomène, et nous avons souri.

La conclusion de l'article de M. Coppée est amusante :

« L'autre jour, notamment, pendant un grand dîner.

Il y avait là plusieurs belles dames, qui avaient assisté à la « première » et qui — je les connais — n'avaient eu d'autre plaisir que de mettre leurs diamants et de faire de la toilette. Ce fut terrible. Depuis le relevé de potage, jusqu'aux fruits glacés, il ne fut question que de la mythologie scandinave, de Nibelungen, de « leitmotiv » et de tout le tremblement. On versait le champagne, quand la maîtresse de la maison, s'adressant à un vieux monsieur qui n'avait encore rien dit, lui demanda ce qu'il pensait de la musique de Wagner.

Il fut assez drôle, le vieux monsieur.

— Oh ! moi, Madame, fit-il en se récusant, je trouve qu'il y a des obscurités dans *les Noces de Jeannette*. »

LUCIEN PISSARRO. — Le fils aîné du Maître impressionniste Camille Pissarro. Deux grands yeux de velours dans un visage mat encadré d'une vaste et soyeuse barbe noire, une calme tête majestueuse de prince assyrien comme devait être son père à la patriarcale maturité. N'a pas seulement hérité la noble silhouette familiale, mais aussi l'ardente passion d'art et les qualités du peintre de tant de chefs-d'œuvre de lumière et d'harmonie. Indépendant, parmi les Indépendants où il expose, affirme une vision et un faire personnels dans de délicats paysages et de gracieuses études de babies. A obtenu par d'ingénieux procédés de gravure sur bois en couleur des réalisations magnifiquement décoratives. Signe particulier : Cosmopolite, sujet danois, habite Londres, expose à Paris. (*Gil Blas.*)

MAXIMILIEN LUCE. — Déjà connu par d'intéressants envois aux précédents salonnets impressionnistes et aux expositions des peintres-graveurs. S'affirma aux Indépendants par de personnelles vues de Londres et de Paris, d'un faire fruste et vigoureux, par des études de nu d'une sincère anatomie. Célèbre comme décorateur de la fameuse « maison impressionniste » de Grenelle, a signé aussi de remarquables panneaux de meubles, de rares couvercles de coffrets. Un rude visage de plébéien hirsute, comme on en voit aux heures de fusillade, avec des yeux de douceur, et toute la gouaille du faubourg aux lèvres. Signe particulier : Collabore d'un crayon ardent au *Père Peinard* et cherche ses croquis en marge de *la Révolte*. (*Gil Blas.*)

CHEZ
BREITKOPF & HÆRTEL

EDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraître :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Crépuscule 5 fr. N° 3. Mendiante d'amour 5 fr.

N° 2. Matin 6 fr. N° 4. Aubade 6 fr.

N° 5. Vieille Chanson 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERMÉ FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15 BRUXELLES Rue des Récollets, 16 ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin.

Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de la *Revue blanche*,
15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollandaise 20 francs.

Id. ordinaires, sur vélin 5 id.

Tirage restreint.

par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ORIGINALITÉ BELGE. — CARACTÈRE, par R.-W. Emerson (*suite*).
— A PROPOS DES PAYSAGES URBAINS. *L'entretien des statues*. —
LES COULISSES DE LA TABLEAUMANIE. — PETITE CHRONIQUE.

L'ORIGINALITÉ BELGE

L'Originalité belge? Y en a-t-il une? En quoi consiste-t-elle? Ceci surtout au point de vue artistique, spécialité de ce journal.

Entendons-nous et gardons-nous d'exagérer. Il ne s'agit pas de poser le Belge en race à part, d'un autre sang, d'une autre origine que toutes les nations aryennes peuplant présentement, après de longs efforts d'extirpation des races inférieures, l'Europe, les deux Amériques et l'Australie, trois des cinq parties du monde; s'infiltrant dans les deux autres, l'Asie et l'Afrique, mais sans autre espoir que de s'infiltrer et de dominer, les masses antinomiques du Nègre, du Chinois, de l'Hindou, du Sémite étant là trop compactes, trop résistantes. Il s'agit, limitativement, dans cette forte et belle unité aryenne s'affirmant par la communauté d'une civilisation identique sur tous les grands concepts, sur toutes les grandes entités, — langue, religion,

science, industrie, art, — de dégager les inévitables NUANCES, les glissements secondaires, les détails variés et variables qui dépendent des époques, des lieux, et surtout de l'irréductible Hasard, ce maître de l'imprévu et ce prince de l'inconnu.

Des Nuances, — oui; fixons et retenons bien ce mot et l'idée relative, délicate et fragile qu'il exprime. Ce qu'il faut surtout en ceci, c'est : pas de malentendus! Ah! c'est qu'on a lieu de le craindre, discutant cette subtile question de l'originalité d'un peuple, d'un petit peuple, au milieu des très opiniâtres pédants qui ont mis sur pattes l'insupportable rengaine des races latine, germanique, slave, et qui ne transigent pas quand il s'agit de les opposer l'une à l'autre comme antipodiques et ennemies. Pour eux ce ne sont pas de simples espèces de l'unique race aryenne, sorties de la même matrice historique lointaine, simplement influencées par les contingences changeantes, se distinguant exclusivement par des modalités légères, comme les variétés de tulipes ou d'œillets. Non! ce sont, d'après de tenaces préjugés, des groupes foncièrement et irrémisiblement séparés, violemment tranchés, posés l'un vis-à-vis de l'autre en adversaires, soumis à des lois antagonistes, voués à des destinées opposées et contradictoires, marchant non pas au même but par des voies parallèles, en corps d'armée suivant une impulsion solidaire, mais allant à la rencontre l'un de l'autre, front contre front,

vers des chocs et des batailles sans cesse renouvelés et inévitables et acharnés et meurtriers.

De là toute une théorie sur l'inimitié des races, sur leur élévation ou leur déchéance, sur leurs caractéristiques irréductibles, sur le danger de soumettre l'une à la domination, à la direction de l'autre. La politique et la critique ont fondé là-dessus de séculaires systèmes, inépuisables fontaines de phrases déclamatoires. Qui ne connaît la théorie du Latin opposé au Germain, avec le complément, dès à présent surgissant, du Slave opposé aux deux premiers. Ah! le lieu commun de la décadence latine! et de l'épanouissement germanique! et de l'éclosion slave! Nous en a-t-on fatigué les tympans. Et dire que ce sont les mêmes érudits de pacotille qui s'irritent et vitupèrent quand on signale le danger d'admettre dans la civilisation européenne l'influence de cet africain ou asiatique, le Sémite, ou quand on conteste l'opportunité de consacrer l'égalité du Nègre et du Blanc. Voilà certes des races différenciées, incurablement. Voilà d'autres psychologies, d'autres civilisations, produisant d'invincibles désaccords sur tout ce qui est essentiel et vraiment directoire. La nécessité de tenir ces humanités disparates, à tendances particulières et étroites, en dehors de ce qui doit nous régir, s'affirme avec une évidence angoissante, incessamment corroborée par des faits saisissants. Mais, par une étrange aberration, les messieurs qui jouent rageusement la gallophobie et la germanophilie, ou vice-versa, sur la corde grinçante de leur instrument, et s'intéressent sans lassitude à entretenir des antipathies irrationnelles, deviennent les plus candides et les plus entêtés des humanitaires quand il s'agit de mettre sur le même rang que l'Aryen et de soumettre au même régime social que lui les Arabes ou les Chamites.

En réalité, entre Européens, tout subit l'influence puissante et majestueuse d'une civilisation uniforme, fille inévitable d'une psychologie et d'une ethnologie communes. Quand, partant en train express le soir, d'une capitale d'Europe, on se réveille le matin à quelques centaines de kilomètres, l'impression, au demi-sommeil, qu'on est encore chez soi est surprenante. Dans les champs les cultures, dans les villes les habitations; dans le costume l'uniformisation vers le simple et le noir gagnant, gagnant sans cesse, par une force mystérieuse, malgré le désir, malgré le regret des préférences artistiques; les usines, les armées, les chemins de fer, les postes, les routes, les gares, la police, l'électricité, les théâtres, les établissements publics, les musées, les mœurs, tout, sans arrêt, sans hésitation, fatalement, va, glisse, descend ou ascensionne vers une universelle équation, ne variant que par la nuance. C'est bien une même gigantesque famille, un phénomène d'internationalisation grandiose, de fédéralisme irrésistible, une végétation immense, affirmant les mêmes besoins, les mêmes goûts,

les mêmes tendances, la même Race! Cela n'est pas fait d'imitation simple et machinale. La cause est plus profonde, car sinon elle ne serait pas aussi générale et aussi invincible. C'est un épanouissement aisé et rapide, dans l'abandon heureux à une impulsion fraternelle et naturellement solidaire. Car cela n'arrive pas entre races différentes, même au sein des plus persistants et des plus complets mélanges. En Algérie, le Sémite est resté et reste obstinément lui-même malgré tous les efforts administratifs et privés. Faites bouillir ensemble un Arabe et un Français, disait le général Bugeaud, et dans la marmite vous trouverez deux bouillons. Le Sémite demeure irréconciliable et surtout intransformable. Même ceux qui revêtent le costume européen et pratiquent la vie européenne, ne sauraient changer leur psychologie, émanation d'un cerveau différent ayant affirmé et maintenu ses spécialités indociles à travers les siècles. Car le contact le plus durable, le plus intime ne saurait réaliser cette magie : donner à des masses d'hommes une autre âme. Ce serait une re-création.

Entre Européens, la familiale teinte suinte par tous les pores. Qu'est-ce que la diversité des idiomes, dans les sons seulement, alors que les radicaux, la grammaire, la syntaxe fourmillent de choses constitutives du même patrimoine, que les langues aryennes de jour en jour davantage s'interpénètrent, s'empruntant des mots, des tournures, des néologismes, et que l'aptitude à se comprendre entre Aryens augmente incessamment par une meilleure entente des matériaux linguistiques communs. Vraiment, même cet élément, la langue, toujours cité comme le plus clair indice de l'opposition entre peuples, tend, lui aussi, comme le vêtement, à s'uniformiser.

C'est sur ces bases, trop rapidement jetées, comme hélas! il le faut faire en cette œuvre si passagère et si courte d'un article de journal, que la question de l'Originalité belge peut être reprise. On ne saurait, certes, la trouver et l'établir si l'on cherche à faire de nous un peuple à part des nations voisines et des nations sœurs plus éloignées, dont nous formons le carrefour, si bien placé au centre des allées et venues historiques entre l'occident et l'orient de l'Europe, entre le midi et le septentrion, tour à tour et sans intervalle, romain, gaulois, germain, anglais, espagnol, autrichien, hollandais. Nous aussi, nous sommes Européens, nous sommes Aryens, nous formons une des cases de ce vaste domaine qui s'étale en échiquier sur la carte, en dehors et à côté de la mosaïque des peuples chinois, des peuples hindous, des peuples sémites, des peuples nègres. Mais nous avons, dans la Nuance, des caractéristiques qui nous sont propres et c'est d'elles que procède notre Originalité. Et quand on a nié celle-ci, quand on a dit que nous étions ou Français, ou Allemands, selon qu'on envisageait l'une ou l'autre teinte de la bigarure flamingo-wallonne qui nous

marque, c'est qu'on n'a pas vu ou voulu voir les nuances.

Assurément, il n'est pas aisé de les dégager toutes, quoiqu'on les sente bien dans l'ensemble de nos habitudes, de notre allure belge si souvent moquée ou louée. Nous n'aurons pas la présomption d'en dresser ici le catalogue. Ce sera œuvre de patience de le former. Notre intention ne va pas, pour le moment, au delà de cet espoir qu'en indiquant le problème plus nettement qu'il ne l'a été jusqu'à présent, nous faciliterons la besogne à accomplir. Il n'est qu'un point qui nous a fréquemment frappé et auquel nous voulons donner quelque relief.

Quand on suit attentivement, comme nous l'avons fait depuis plus de six lustres, par goût et par piété patriotique, le mouvement artistique dans notre pays, on est vivement intéressé par la spontanéité et le naturel des œuvres, ayant pour conséquence une extraordinaire variété. Les seules qui soient dépourvues de ces qualités sont celles qui ont subi l'influence du détestable enseignement académique, fait d'importations étrangères, de formules naïvement savantisées et d'une orthopédie stupidement déformatrice. Heureusement que ces funestes efforts pour comprimer l'élan propre de nos artistes, pour le discipliner ou le détourner, n'ont jamais réussi que sur les médiocres. Le noyau, le bataillon sacré, les forts et les sains ont invariablement et victorieusement résisté. Dans les livres, dans la peinture, dans la sculpture, dans tous les arts, le naturel et la simplicité ont continué à se dégager avec une singulière puissance, aboutissant à une variété de production extraordinaire, qui a déconcerté et encoléré incessamment la légion des professeurs et des autres infortunés qui croient que l'art est réductible en préceptes et que de même qu'il y a une école de peloton, il y a une école de l'artiste où l'on apprend le génie comme la charge en douze temps.

Cette indépendance intraitable, cette volonté obstinée à rester soi-même, ce dédain pour tout ce qui est réglementé est au surplus d'accord avec nos mœurs nationales, rudes, souvent accusées, non sans raison, de quelque grossièreté et sans-gêne, rustiques, et ayant la haine des embarras. C'est très frappant quand on les compare avec l'allure des nations contiguës, toutes apprêtées et composées à quelque point de vue. Le Français est très occupé de lui-même pour l'effet qu'il doit produire; il arrange ses discours, ses gestes, ses attitudes; il pose, il aime à paraître autrement qu'il n'est au fond; il y a là une nuance gloriolante, très sensible, une inclination à se gober par des côtés puérils. Le Hollandais a une affectation visible dans un autre travers: celui des distinctions sociales, de l'importance du fonctionnarisme et de l'argent; il décèle une morgue curieuse et agaçante; il aime les hiérarchies, les respecte avec excès et un risible scrupule; tout ce qui est étiquette, puérités officielles, distinction de castes, coutumes du soi-

disant bon ton et du bel air, est mis au premier rang de ses préoccupations quotidiennes; et vraiment, plus d'une fois la pensée nous est venue, alors que nous réfléchissions aux causes de la singulière et fâcheuse séparation de 1830, que peut-être elles étaient dans cette diversité violente du caractère belge, bonhomme et ouvert, avec le caractère néerlandais compassé et vaniteux, plus que dans toutes les divergences politiques. L'Allemand lui se complait dans les prétentions scientifiques, et sa morgue est celle du professeur savant ou de l'officier stratéliste; là également le naturel, la spontanéité font défaut, la comédie des paroles, des allures et des attitudes prend une autre direction, mais n'en est pas moins discernable. Bref, la réglementation affectée de l'individu sur lui-même, pour faire de chacun un personnage autre que celui qui apparaîtrait si on se donnait bonnement comme on est, s'affirme indiscutablement chez ces trois nations, et si l'on y ajoute l'Anglais, on peut dire que celui-ci joue volontiers un rôle d'homme pieux, flegmatique, correct, odieusement enclin au snobisme et à la servitude du quant à soi, rôle pour lequel il faut aussi beaucoup d'observance et de contrainte personnelle.

L'Art est immédiatement influencé par ces tendances. Il a en France l'afféterie, à quelques nobles exceptions près, exceptions qui sont au-dessus des nations parce qu'elles sont filles de l'universel génie. En Hollande c'est la raideur officielle, en Allemagne la froideur scientifique, en Angleterre l'ennui de la correction superficielle et du cant. Toujours aussi l'uniformité, malgré la différence des individualités, l'uniformité inévitable quand chacun s'enquiert de la règle et croit qu'on ne saurait mieux faire que de l'observer. Au barreau de Paris (l'éloquence est aussi un art) tous les avocats parlent de la même façon, affectée et pincée, comme ils ont les mêmes favoris et les mêmes serviettes. N'est-on pas frappé, quand on parcourt les salons annuels du Palais de l'Industrie et même du Champ de Mars, de l'air de famille absolu, insupportable, du reste, des centaines de toiles qui y sont étalées. Les théâtres de Dumas fils et d'Augier sont de beaux exemples de cette affectation qui fausse la nature et transforme la vie humaine en une comédie.

En Belgique, chez les Peintres, chez les Orateurs, chez les Littérateurs, la variété est merveilleuse, parce que chacun ne s'efforce que d'aller comme il peut. On y a l'horreur de l'imitation et du mot d'ordre. Les manières affectées, qu'il s'agisse de mœurs ou d'art, sont inflexiblement conspuées. « Embarrassenmaker » et « stoefferij » sont des locutions nationales favorites et la « zwanze », cette intraduisible locution du terroir, rend bien la persécution à laquelle s'expose chez nous tout poseur. Citer les exceptions (il y en a toujours) serait aussi intelligent que de citer les poissons volants

pour démontrer que les oiseaux sont des aquatiques. En Belgique, on y va bon jeu, bon argent, sans aucun charlatanisme, et c'est ce qui fait que nous avons tant d'hommes remarquables sans que nous nous en doutions. Ennemis de la mise en scène, ils ne se font pas valoir. Ils ne posent pas. Ce sont des taiseux, « des personnes naturelles ». On ne sait leurs grandes qualités que lorsqu'elles nous sont affirmées du dehors, par répercussion. Voyez nos officiers au Congo (un exemple étranger à l'art n'en sera peut-être que plus expressif), dès qu'on s'est résolu à les employer, ils ont fait mieux que quiconque, mais toujours avec cette simplicité taciturne et réservée qui est vraiment un très beau don national. Dans les petits pays on ne souffre pas aisément l'apparat, la vantardise, les attitudes drapées : il faut que chacun s'y présente sans appareil et cela est très salutaire pour l'Originalité.

Cette qualité savoureuse, on la voit, à l'heure actuelle, se révéler avec une singulière splendeur, dans le livre belge dont parlaient nos derniers numéros. Chaque œuvre nouvelle est elle-même, chaque œuvre nouvelle est vierge d'imitation ; le talent, le cœur de nos artistes s'y donnent sans réflexion, avec un abandon charmant et puissant et reconfortant. Qu'on examine le travail de nos peintres, de ceux dont le nom abordera aux plages lointaines de l'avenir et « fera travailler les cervelles humaines » ; depuis des ans et des ans, on y verra la même caractéristique précieuse, n'est-ce pas Artan, n'est-ce pas Du-bois, n'est-ce pas Boulenger ? pour ne citer que des morts.

Ce n'est donc pas un rêve que de parler de l'art belge comme d'un art spécial. L'observateur le découvre aisément et peut signaler sa dominance. Tel il fut jadis, prime-sautier, indépendant, antiscloastique, obstinément humain, territorial en diable, tel il est aujourd'hui. Ce n'était pas non plus un mouvement fortuit que celui qui a répudié les objurgations de ceux de nos écrivains qui nous conviaient à imiter les modèles français, en versification ou en prose, et s'indignaient de nous voir désertier les Parnasse et les prosodies pour courir les champs illimités du vers libre et du langage rajeuni par le néologisme et la fantaisie divine. Là aussi, en Belgique, nous avons voulu ne suivre que nos inspirations propres et, ma foi, nous avons fièrement réussi.

CARACTÈRE

PAR R.-W. EMERSON (1)

Mais cette force de caractère nous attire davantage quand elle se montre dans des choses moins complexes. C'est dans les sociétés peu nombreuses et dans les relations privées qu'elle agit avec le plus d'énergie. Partout, dans tous les cas, elle est un agent extraordinaire dont l'influence est incalculable. — Elle paralyse les excès de force physique.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Les natures élevées dominent les natures inférieures en les imprégnant d'un certain sommeil : les facultés de ces dernières semblent enchaînées et n'offrent plus de résistance. Peut-être est-ce là la loi universelle. Quand l'esprit supérieur ne peut attirer à lui l'esprit inférieur, il l'engourdit, comme l'homme charme ou endort la résistance des animaux. Les hommes exercent l'un sur l'autre un pouvoir occulte qui ressemble à celui-là. Combien de fois l'influence d'un véritable maître n'a-t-elle pas réalisé toutes les légendes de la magie ! On eût dit qu'un fleuve de commandement coulait de ses yeux dans ceux qui le regardaient, — un torrent de lumière forte et triste à la fois, comme un Ohio ou un Danube, — qui les pénétrait de ses pensées, et colorait toutes choses des nuances de son esprit. « Quels moyens avez-vous employé pour subjuguier cet esprit ? » fut-il demandé à Eléonore Concini. « L'influence qu'un esprit fort a sur un esprit faible », fut la réponse. César enchaîné ne pourrait-il secouer ses fers et les faire prendre à Hippo ou Thraso le géolier ! Une menotte de fer est-elle donc un lien si fort ? Supposez qu'un marchand d'esclaves prenne à son bord, sur les côtes de Guinée, une bande de nègres qui contiennent des gens de la trempe de Toussaint-Louverture ; ou bien, imaginons, sous ces masques basanés, une bande de Washington enchaînés. Quand ils arriveront à Cuba, l'ordre relatif — la hiérarchie — de tout le bâtiment sera-t-il resté le même qu'au départ ? N'y a-t-il pas autre chose que du fer et de la corde ? N'y a-t-il pas d'amour, de respect ? N'y a-t-il jamais un rayon de droiture dans l'esprit d'un pauvre marchand d'esclaves ? Et ces choses ne sont-elles pas capables de briser, de relâcher, de compenser, en quelque façon, la force de tension d'un pouce ou deux de cercle de fer ?

Ceci est un pouvoir naturel comme la lumière et la chaleur et il opère par des lois parallèles à celles de toute la nature. La raison pour laquelle nous sentons la présence d'une personne et non celle d'une autre est aussi simple que la loi de la pesanteur. La Vérité est le sommet de l'être ; la Justice, c'est son application aux affaires de la vie. Toutes les natures individuelles sont échelonnées au-dessus les unes des autres d'après la pureté, en elles, de cet élément. La volonté de ceux qui sont vrais coule de leur nature dans celle des autres, comme l'eau d'un plateau coule dans la vallée. On ne peut pas plus résister à cette force naturelle-là qu'aux autres forces naturelles. Nous pouvons jeter pour un moment une pierre en l'air ; il n'en est pas moins vrai que toutes les pierres retomberont éternellement. Et quels que soient les exemples qu'on puisse citer d'un vol qui n'a pas été puni ou d'un mensonge que quelqu'un a cru, la justice doit prévaloir et le privilège de la vérité, e'est d'être crue.

Le caractère, c'est cet ordre moral vu à travers une nature individuelle. Un individu est une sorte d'enclos ; en lui, le temps et l'espace, la liberté et la nécessité, la vérité et la pensée ne sont plus laissées en liberté ; l'univers devient une enceinte fermée. Tout ce qu'il y a dans cet homme est teinté de sa nuance. Il communique à tout ce qu'il touche, à tout ce que sa pensée peut atteindre, quelque chose de ce qui est en lui ; sa tendance n'est pas de se perdre dans l'immensité, mais, aussi longue que soit la courbe, tous ses efforts tendent vers son propre bien, finalement. Il anime tout ce qu'il peut, et il ne voit que ce qu'il anime. Il comprend le monde — ainsi que le patriote comprend son pays — comme une base matérielle de son caractère, comme le théâtre de ses actions. Une âme saine s'unit au Vrai, au Juste, comme l'aimant s'unit à la ligne du pôle, de façon qu'elle apparait aux

hommes comme un objet transparent entre eux et le soleil, et que quiconque voyage vers le soleil voyage vers cette âme. Elle est ainsi l'intermédiaire de l'influence la plus élevée pour tous ceux qui ne sont pas au même niveau. Ainsi les hommes de caractère sont la conscience de la société à laquelle ils appartiennent.

La mesure naturelle de ce pouvoir, c'est la résistance aux circonstances. Les gens qui n'ont pas l'esprit clair considèrent la vie comme elle est reflétée dans les opinions, dans les événements, dans les personnes.

Ils ne peuvent concevoir une action avant qu'elle ne soit accomplie. Et cependant, l'élément moral de cette action existait dans son auteur tout comme ses bonnes ou mauvaises qualités, et elle était facile à prévoir. Dans la nature, toute chose a deux pôles, l'un positif et l'autre négatif. Partout se retrouve le féminin et le masculin, l'esprit et le fait, le sud et le nord.

L'esprit est le pôle positif, l'événement, le négatif. La volonté est le pôle nord, l'action le pôle sud. On peut placer le caractère dans le nord. Il fait partie du courant magnétique universel. Les âmes faibles sont attirées vers le sud ou pôle négatif. Elles considèrent les profits et les pertes d'une action. Elles ne comprennent jamais un principe jusqu'à ce qu'il soit logé dans une personnalité. Elles ne désirent pas d'être charmantes, mais de charmer. Les gens de caractère aiment qu'on leur parle de leurs défauts; l'autre classe de gens n'aime pas d'en entendre parler, elle a un culte pour les événements. Donnez à cette dernière catégorie de gens un fait, un rapport, un certain enchaînement de circonstances, et ils ne vous demanderont rien de plus. Le héros lui, voit que l'événement est un effet, une dépendance : *il faut* que l'événement le suive. Un ordre donné d'événements n'a pas le pouvoir de lui procurer la satisfaction que l'imagination y attache d'ordinaire. L'essence de ce qui est bien peut se déduire de n'importe quelle série de circonstances, et le bonheur appartient en propre à un certain esprit qui introduira ce pouvoir, cette victoire — son fruit naturel — dans n'importe quel ordre d'événements.

Aucun changement de circonstances ne peut réparer un défaut de caractère. Nous nous vantons d'avoir échappé à beaucoup de superstitions; mais si nous avons brisé quelques idoles, ce n'est que pour transférer notre idolâtrie. Qu'ai-je gagné si je n'immole plus de bœuf à Jupiter ou à Neptune, de souris à Hécate, si je ne tremble plus devant les Euménides ou le purgatoire catholique, ou le jour du jugement des calvinistes? Qu'ai-je gagné si je tremble devant l'opinion, — l'opinion publique, comme on l'appelle; si j'ai encore peur de la menace d'un assaut, d'une insolence, de mauvais voisins, de la pauvreté, d'une mutilation, de la rumeur d'une révolution, d'un tremblement de terre ou d'un meurtre? Si je tremble encore, n'est-il pas indifférent que je tremble pour ceci ou pour cela?

Notre propre vice se condensera en une forme quelconque suivant notre âge, notre sexe ou notre tempérament, et, si nous sommes accessibles à la peur, nous fournirons aisément des terreurs diverses; l'envie et la méchanceté qui nous attristent dans la société sont bien miennes; je suis toujours entouré de moi-même. D'autre part, la rectitude est une victoire perpétuelle, qui ne se célèbre pas par des cris de joie mais par la sérénité qui est de la joie fixe ou habituelle.

On devrait être honteux de demander aux événements la confirmation de sa valeur ou de sa propre vérité. Le capitaliste ne court pas chez le changeur à tous moments pour faire monnayer ses actions; il se contente de voir dans les journaux que leur valeur

augmente. Ces mêmes joies que m'apporteraient les plus heureux événements, je dois apprendre à les goûter plus purement, par la perception que ma position s'élève de jour en jour et qu'elle domine déjà ces événements. Ce bonheur possible dans l'avenir n'est borné que par la prévision d'un ordre de choses si parfait qu'il laisse toutes mes joies dans l'ombre.

(A suivre.)

A propos des Paysages urbains ⁽¹⁾.

L'ENTRETIEN DES STATUES

On nettoie la statue du général Belliard! Elle réapparaît blanc de marbre, blanc de neige. La superbe tête du guerrier impérial « qui fut à Castiglione, à Héliopolis, à Austerlitz, à Iéna, à la Bérézina, et consacra ses derniers jours à la Belgique », se détache en sa pureté sur le grand vide céleste ouvert derrière lui. L'admirable œuvre de Geefs, cet invariable médiocre sauf cette fois-là où il fut l'égal des plus grands, est débarrassée, après des ans et des ans d'ignominie, des malchanceuses lampées et stries d'ordures dont l'avaient balafnée les saisons pluvieuses et hivernales. On pourra l'admirer de nouveau au lieu de la plaindre commisérationnellement.

Ce nettoyage se poursuit pendant les beaux jours d'été, naturellement, les jours de promenade et de flânerie, les jours de vacances où les étrangers, et nous-mêmes, plus étrangers à notre ville que les étrangers tant nous y marchons distraits d'ordinaire par les soucis, nous nous surprenons à regarder l'étalage passant et charmant de cette cité incessamment embellie et pourtant si bêtement négligée en certaines choses. N'est-ce pas cette même époque de vie au dehors, par les rues, par les places, par les perspectives qu'on choisit communément pour salir ou encombrer les lieux de loisir et de repos, pour recimenter le bassin du Parc, pour drainer le bois de la Cambre en l'encombrant de palissades hideuses et de sordides cabanes à puisatières.

Nettoyer les Statues! Bonne idée. Il faudrait constamment les entretenir. Oui, celles de marbre pour les préserver des outrages des intempéries. Et celles de bronze pour les empêcher, de devenir les affreux blocs ternis de vieux fer qu'apparaissent, par exemple, les deux groupes de De Vigne et de Vander Stappen, rue de la Régence contre le Palais des Beaux-Arts, déshonorés de crasse poussiéreuse comme de vieux canons encloués.

J'ai chez moi une figurine d'un de nos jeunes, Gaspar, coulée en bronze, simple et belle, dont j'ai fait un presse-papier, quoiqu'un peu lourd. Je la prends par la tête, la manie, la déplace, la reprend, laissant à sa surface la grasse chaleur de la main : elle est devenue d'une merveilleuse patine, luisante et douce et molle, par la caresse sans cesse renouvelée. Elle est pareille maintenant, quant à la fleur de ses surfaces, aux statues de la renaissance dans les carrefours des villes d'Italie, qu'on frôle incessamment, qu'on polit, que les mains des lazaroni, et leurs sommeils et leurs appuis, manipulent sans cesse et rendent si harmonieusement brillantes et moelleusement glacées. Allez voir les queues des lions de Simonis au pied de la colonne du Congrès, que les gamins frôlent sans relâche

(1) Voir notre persistante campagne pour les Paysages urbains, dans *l'Art moderne* des 26 juillet 1891, 20 mars et 4 septembre 1892, 9 et 29 juillet derniers. Merci aussi à M. Buls pour la façon dont il a accueilli notre idée des Concours pour les *Balcons fleuris* (*Art moderne* du 16 juillet dernier). Merci enfin aux journaux qui nous ont reproduit à cette occasion en nous appelant : *Un journal hebdomadaire!*

dans leurs jeux : elles ont le même enduit séducteur. Je vis au Musée de Naples une statue antique de femme couchée sur le dos, offrant au regard l'enchantement divin de ses deux jeunes seins de marbre blanc et leurs fraises : les passants, admirateurs polissons, n'ont pu, depuis des décades d'années, résister à la tentation de caresser ces jeunes seins divins et leur ont donné une incomparable teinte de vieil ivoire.

Partout où se frotte la nonchalante paresse des mains et des corps, l'œuvre d'art prend ainsi des tons imprévus et superbes. C'est vrai pour les vieux bois, les vieux cuirs comme pour les métaux. Il faudrait convier les gamins et les gavroches à les lustrer de leurs frolements joueurs au lieu d'instiguer les agents de police, malheureux instruments de variées bêtises, à fondre sur eux en oiseaux de proie dès qu'ils enfourent un lion ou grimpent sur un héros, inaltérables du reste, comme leur gloire, vu la solidité de la matière.

Il faudrait tout au moins décaisser régulièrement ces pompeux ornements de nos voiries : organiser une équipe qui en ferait la tournée, et recommenceraient la tournée finie, frottant et astiquant avec persévérance. Au bout de quelque temps, nos statues auraient conquis le plastique et miroitant éclat qui leur donnerait la légèreté, la grâce, le charme. Le navrant aspect qu'elles ont partout aurait disparu. Elles rejoindraient au lieu d'affliger. On ne les prendrait plus pour des corps cherchés à la morgue après un séjour sous les eaux putrides d'un stagnant canal.

Et on les regarderait ! Ce qu'on ne fait guère, ce qu'on ne fait plus. On regardera le général Belliard. On a regardé les deux groupes d'enfants, par Godecharles, au Parc, si bellement restaurés ces temps derniers et qui déjà recommencent à être mangés au visage par des lèvres qui les dénaturent. On regarderait les nobles lions de Bourré, au jardin ducal, sur la balustrade, en persistant bel état, ceux-là, vu la qualité de la pierre. Et on s'habituerait à les regarder, on les connaîtrait, on les aimerait, avec le bénéfice pour l'âme, des belles choses artistiques regardées.

LES COULISSES DE LA TABLEAUMANIE ⁽¹⁾

TRUCS DE MARCHANDS

M. Samuel se trouve comme par hasard sur votre chemin et vous aborde sous le premier prétexte venu. On cause de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps, du cours de la rente et de la vente de M^{lle} A. B. C. Tout à coup M. Samuel se frappe le front.

— Mais j'y songe ! vous collectionnez, vous achetez des tableaux... des bons, car ce n'est pas vous qu'on tromperait !

— Il est vrai que j'ai une petite galerie, mais rien que des maîtres anciens.

— Sans doute, sans doute... dans votre situation et avec votre tact, votre expérience... Tenez, je puis vous indiquer un bon coup à faire. Nous nous connaissons depuis longtemps, n'est-ce pas ? Autant que ce soit vous qu'un autre qui profite de l'occasion.

— Une occasion ?

— Excellente, mais il faut se presser. Voulez-vous venir voir cela ?

— Chez vous ?

— Hélas, non ! je voudrais bien posséder les trois tableaux dont il s'agit. Malheureusement, les temps sont durs ; quand on

fait, comme moi, le commerce honnêtement, on n'est pas riche... Ces tableaux sont la propriété d'un vieux bonhomme qui n'en sait pas la valeur exacte, mais qui se doute bien cependant qu'ils représentent un certain prix. Jusqu'à présent, il est vrai, il a refusé des offres sérieuses ; mais à la fin, le moment psychologique est venu. Ce pauvre diable a besoin d'argent comptant, et si vous en avez...

— J'en ai.

— Venez donc vite alors, demain il serait peut-être trop tard.

Vous vous laissez persuader, vous montez en voiture avec l'excellent Samuel, qui vous conduit dans l'une des ruelles parisiennes épargnées par M. Haussmann. Vous gravissez péniblement les cinq étages d'une maison sordide, et quand, tout essoufflé, vous regardez autour de vous, un vieillard bourru vous demande ce qu'on lui veut. M. Samuel explique le but de sa visite. Il y a, en effet, trois toiles accrochées aux murs délabrés. Le locataire du bouge a été riche, il aimait les belles œuvres d'art, et dans sa misère, il n'a jamais voulu se séparer de ses tableaux chéris. Samuel se gêne d'autant moins pour le vanter que le vieillard est presque sourd.

— Voyez donc, dit-il en montrant une peinture d'apparence vénérable et pas mauvaise du tout en réalité, c'est un Miéris ! Quelle familiarité dans le sujet ! quel charme savant, quel sentiment profond ! Et cet autre tableau ! un Poussin, j'en réponds ; une délicieuse composition du temps où le maître cherchait à imiter les peintres de l'école vénitienne. Quant à ce dernier, je n'ai pas besoin de dire à un amateur de votre force à quel pinceau il est dû. Vous avez déjà nommé Ruysdael. Ce sont ses contrastes étonnants d'ombres et de lumière. C'est la grandeur tranquille qui, d'ordinaire, distingue ses œuvres préférées.

— Vous pourriez être dans le vrai, répondez-vous à voix basse, mais je ne veux pas avoir l'air d'un homme qui s'emballé.

— Je vous approuve. Hâtez-vous cependant, Durantin est venu ici. J'aperçois sa carte sur la table. Vous n'ignorez pas que c'est un rude concurrent.

— Oui, le gaillard va souvent sur mes brisées.

— Mais cette fois il ne l'emportera pas.

— Je l'espère.

Les offres suivent, le vieillard se défend, se plaint de la dureté avec laquelle on abuse de sa situation, et essuie un pleur en consentant à céder les trois admirables toiles dont la vue le consolait contre six billets de mille francs.

Vous sortez, toujours dans la compagnie de l'excellent Samuel, et vous lui offrez gentiment une commission qu'il accepte de bonne grâce. C'est son unique profit. Ah ! s'il avait eu de l'argent... mais il n'en avait pas.

Quelques jours après, les trois tableaux ainsi acquis figurent dans votre collection à des places d'honneur. Vous donnez un grand dîner, vous invitez votre expert habituel et deux ou trois autres connaissances. Ils verront les chefs-d'œuvre, et vous vous promettez de raconter en détail la visite chez le vieillard du cinquième. Déception ! Le dîner a lieu, vos amis examinent consciencieusement le Poussin, le Miéris et le Ruysdael enlevés à la convoitise de Durantin. Ils sourient, c'est bon signe ; puis ils posent la question habituelle :

— Est-ce que vous avez payé cela bien cher ?

— Oh ! non ! très bon marché.

— Tant mieux, car ces prétendus tableaux anciens sont de fabrique moderne.

(1) V. *L'Art moderne* des 18 septembre et 27 novembre 1892.

Si vous êtes homme d'esprit, vous répondez que vous vous en doutiez bien, et que vous avez voulu mettre à l'épreuve la sagacité de vos amis; si vous êtes... comment dirai-je... un violent, un dépit, sans réserve, vous confesserez votre erreur et vous parlerez de traduire devant les tribunaux Samuel et son complice, le vieillard malheureux et tétu. Il est clair, en effet, que ce dernier avait reçu de l'autre en dépôt les tableaux acquis par vous.

Colère inutile! projet irréalisable. Les dites toiles ont été vendues sans garantie d'origine, le tribunal vous donnerait tort, et les rieurs seraient, par-dessus le marché, du côté des deux fripons. Le mieux est de ne pas davantage ébruiter l'affaire et d'envoyer votre faux Ruysdael, votre faux Miéris et votre Poussin de contrebande à la salle Drouot, où M. Samuel les rachètera sur le pied de 100 francs l'un, pour les revendre à Durantin si celui-ci est en fonds.

Il n'y a jamais rien d'absolument perdu en ce monde!

(*Le Guide de l'Amateur.*)

PAUL EUDEL.

PETITE CHRONIQUE

M. Gustave Huberti, professeur au Conservatoire de musique de Bruxelles et membre de l'Académie royale de Belgique, vient d'être nommé directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

Nous apprenons avec plaisir que l'éminent violoniste Eugène Ysaye vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Cette semaine, on a entendu au Waux-Hall une jeune cantatrice, M^{lle} Lignière, dont la voix délicate et douce, au timbre ému, est bien posée et dont l'articulation et la diction sont remarquables.

La deuxième audition de M^{lle} Jozette Nachtsheim a lieu ce soir.

Concours d'affiche-pancarte pour l'Exposition universelle d'Anvers. — Le Comité exécutif, en sa séance du 10 courant, vient de primer les projets suivants :

1. Prime de 300 francs : MM. Jules Baetes et François Proost.
2. Id. 150 francs : M. Raff. Lagye.
3. Id. 50 francs : M. Joseph Pay.

On nous écrit de Blankenberghe, 10 août :

La seconde audition du festival Vincent d'Indy, une véritable solennité artistique, a eu plus de succès encore que la première.

Grand succès aussi pour l'orchestre et son chef, M. Jules Gœtinek, qui ne néglige rien pour contenter les delletanti, en ce moment nombreux dans notre jolie station balnéaire.

L'administration a fait placer un filet dans la grande salle du Casino, afin de remédier à l'acoustique défectueuse. Espérons qu'enfin sera résolu ce problème dont on se préoccupe depuis si longtemps.

Samedi, matinée artistique consacrée aux œuvres de Saint-Saëns, avec le concours de M^{lle} Baldo.

Pour la réouverture du Théâtre Libre, M. Antoine jouera *Une Faillite*, pièce en quatre actes de l'auteur norvégien Bjørnson.

La Société des gens de lettres voudrait fixer au 3 mars prochain l'inauguration de la statue de Balzac; le sculpteur, M. Auguste Rodin, va faire le possible pour que le monument soit terminé à cette époque.

C'est aujourd'hui que s'ouvre à Grenoble, sous la présidence de M. Ernest Reyer, le grand concours international de musique. On jugera de l'importance de la lutte par les chiffres suivants :

Prendront part au concours : 62 sociétés chorales, 24 harmonies, 92 fanfares, 13 sociétés de trompes de chasse, etc.

Pauvre jury! Infortuné Reyer! Les 92 fanfares le réconcilieront peut-être avec le piano.

On écrit d'Athènes au *Standard* que le directeur de l'Institut archéologique allemand en cette ville, M. Dœrpfeld, croit avoir découvert, dans ses fouilles d'Issarlik, entreprises aux frais de M^{me} veuve Schlicmann, la véritable ville homérique de Troie. Son emplacement était dans la sixième couche et non, comme il le supposait antérieurement avec M. Schlicmann lui-même, dans la deuxième. Il a exhumé de nombreux objets datant de l'ère dite mycénienne, ainsi que plusieurs édifices et une partie des remparts de la ville; ceux-ci sont épais de six pieds, et l'enceinte de l'acropole est composée de pierres de taille mesurant seize pieds en largeur.

Les recherches seront continuées jusqu'au mois d'avril prochain, aux frais du gouvernement allemand.

Le gouvernement allemand se propose d'installer à Rome une école des beaux-arts analogue à l'académie française de la villa Médicis. A cet effet, il achèterait le célèbre palais La Farnesina, renfermant encore des merveilles d'art, et qui appartient à la famille des Bourbons de Naples.

Le monument de Dozinetti à Bergame doit coûter 40,000 francs; les sommes recueillies, non sans effort, jusqu'à présent, sont arrivées difficilement à 17,500 francs.

On se propose bien de donner des concerts et des conférences, mais les journaux italiens eux-mêmes commencent à douter du résultat; l'écart de 17,500 à 40,000 est tel, dit le *Trovatore*, qu'il faudra bien des concerts, des conférences et des etc. pour le remplir.

L'hiver prochain, il y aura, à Milan, un réveil extraordinaire dans le monde musical. La direction de la Scala, à ce qu'on dit, aurait déjà arrêté son programme, qui comprend : *I Macabei*, de Rubinstein; *Manon Lescaut*, de Puccini; *Fior d'Alpe*, nouvel opéra du baron Franchetti; *la Walkyrie*, de Wagner, et deux grands ballets, *Messalina* et *Excelsior*.

M. Sonzogno a loué le Théâtre Del Verme, et se prépare à y donner plusieurs opéras inédits; on cite, entre autres : *I Medeci*, de Leoncavallo; *Cavaliere d'amore*, de Mariani; *Teresa Raquin*, de Coop, et deux nouvelles partitions de MM. Giordano et Coronaro, dont on ne donne pas le titre.

Comme on le voit par ces programmes, cela sera la lutte entre les deux grands éditeurs d'Italie, Ricordi et Sonzogno.

Un troisième éditeur s'en mêle et cherche à frayer une place à ses compositeurs.

C'est M. De Marchi, qui a loué l'Alhambra, où il compte monter le *Pater* de M. Gastaldon, opéra en un acte; *Una malia*, poème de M. Capuana, musique de M. Frontini, et deux opéras, dont on ne connaît pas le titre, de MM. Mareseotti et Berutti.

Cette lutte aura pour résultat de faire connaître de nombreux ouvrages et de donner pendant tout l'hiver aux Milanais des spectacles intéressants.

CHEZ
BREITKOPF & HÆRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraître :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Crépuscule 5 fr. N° 3. Mendiante d'amour 5 fr.
N° 2. Matin 6 fr. N° 4. Aubade 6 fr.
N° 5. Vieille Chanson 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « **TELEGRAAF** »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15

Rue des Récollets, 16

BRUXELLES

ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin.

Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de la Revue blanche,
15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollande 20 francs.

Id. ordinaires, sur vélin 5 id.

Tirage restreint.

par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

HOMMAGE A VICTOR HUGO. — CARACTÈRE, par R.-W. Emerson (suite). — UN TRIOMPHATEUR. — UNE LETTRE DE FÉLICIEN ROPS. — LA SITUATION ACTUELLE DU THÉÂTRE EN HOLLANDE. — LE TRUQUAGE. — LA BONNE AVENTURE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Partitions manuscrites*. — PETITE CHRONIQUE.

HOMMAGE A VICTOR HUGO

Un des derniers fascicules de *la Plume* réunit les noms les plus nets et les plus hauts des jeunes poètes français, autour du nom acclamé et fêté de Victor Hugo. L'hommage — l'apparition de *Toute la Lyre* sert de prétexte — est entier, spontané, ardent. On y rencontre les noms des Vielé-Griffin, de Régnier, Hérold, Carrère, Retté.

Quand Hugo mourut, l'apparat officiel de ses funérailles choqua. Celui, qui était exclusivement un poète, le plus grand épique et lyrique du siècle, servait, dans le cercueil où il était étendu, à la politique du jour. Son enterrement tournait en manifestation républicaine et le mort était diminué de tous les honneurs qu'on lui rendait. Les « orphéons » jouaient les marches funèbres que les « sociétés de gymnastique » scandaient de leur pas. M. Deroulède « tambourmajorait » en redingote. Les académiciens en habits glauques, avec des

herbes d'or et des feuillages brodés aux manches et aux basques, semblaient une troupe de poissons de rivière à la recherche d'un aquarium. Les municipaux et les pompiers étaient partout, imposant l'ordre et jusqu'à telle « société spirite », drapeau en tête, tricolorait.

En outre, pendant ses dernières années de vie, le poète s'était confiné en une cour d'adulation, où l'on faisait la garde à la porte. Certains écrivains hommes de lettres le gardaient trop fidèlement et se rangeaient en obstacles entre le maître et ceux qui vraiment étaient ses fervents et ses enthousiastes.

Ces causes toutes accidentelles ont nuï à l'immédiat triomphe d'Hugo parmi les jeunes, outre qu'il y a cinq ou six années, ceux-ci mesquinisaient l'art en épiloquant trop, en raffinant trop, en théorisant trop, si bien que le poète — « montagne à prendre ou à laisser » — les effrayait. Ils filigranaient, tricotaient de jolies stances, inventaient des vocables rares et « pèlerinaient passionnément » en de vieux lexiques à la recherche de quelques termes pittoresques. C'était charmant et délicat mais, somme toute, stérilisant.

D'autres avaient la manie de faire école, de s'en proclamer chefs et de contester toute autre suprématie que la leur. Hugo les gênait puisque tous espéraient un jour grimper sur son piédestal. On le réduisait à la simple expression d'un rhéteur dégonflé par la mort pour qu'il fit place nette.

Aujourd'hui, ces mesquineries ne sont plus à craindre. Hugo est gardé désormais par ses vrais fidèles, par ceux qui ont devant eux l'avenir non plus en mirage, mais certain, par ceux qui se sentent les novateurs, qui font leur œuvre, non avec orgueil mais avec confiance et qui seront les maîtres futurs, indubitablement.

La force qu'ils sentent en eux les hausse au-dessus de la jalousie et de l'envie et les rend fiers du passé merveilleux de l'art. Les noms les plus larges, ils les accueillent et les entourent du prestige auquel plusieurs d'entre eux auront droit un jour. Ils ne nient, ils ne diminuent personne par ce qu'eux-mêmes font une œuvre différente de toutes autres et que leur personnalité ne pourra être englobée dans aucune. Parmi les maîtres ils élisent les plus originaux et les plus révolutionnaires et les plus audacieux et les plus combattus. Hugo devait donc, avant tous autres, les aimer.

Il suffit de lire les polémiques, les insultes et les négations de la critique, les rages d'un Planche et les didactiques homélies d'un Nettelement autour de la révolution littéraire d'il y a soixante ans, pour ardemment s'éprendre de celui qui fit *Hernani*, *les Orientales* et *la Légende*. Oh ! la bêtise aux ailes de chauve-souris qui lui effleurait alors les oreilles. Ce qu'il a dû prendre en pitié un tas de pauvres critiques !

Il héritait d'une langue neutre que les Baour et les Viennet et les Delille, sous prétexte de correction, de grammaire et de syntaxe, stérilisaient opiniâtement. Ils modelaient une littérature en cire lisse et propre, ou plus aucune vie ne circulait, que plus aucune audace n'animait et que l'Académie mettait sous coupole comme on place sous verre une bondieuserie à Saint-Sulpice. L'image était modelée d'après les exsangues esthétiques, petitement, par des mains sans ardeur, presque automatique. On la disait très française, bien qu'elle n'eût aucun caractère. Mais elle semblait appartenir à tout le monde, ce qui permettait à tous les impuissants de la revendiquer. Et tous faisaient la garde autour, annonçant la fin du monde, le jour où l'on y toucherait.

Hugo la prit, la cassa et la broya.

La prosodie classique, il en viola les règles grâce au déplacement de la césure et à l'introduction de l'enjambement qui donne l'illusion d'un vers de treize, quatorze ou quinze pieds dont la rime ne tombe pas même à la syllabe terminale; la grammaire, il la fouetta, changeant les auxiliaires, employant activement les verbes neutres, accolant deux substantifs pour former un seul mot; le dictionnaire, il l'anarchisa, y cassant les castes, y mettant les vocables-forçats en liberté, imposant le bonnet rouge à Noël et Chapsal. La fermentation révolutionnaire fut telle qu'aujourd'hui, difficilement, nous nous en faisons une idée. Seules en gardent l'écume, quelques articles colères en d'oubliées revues d'antan. C'est qu'une révolution accomplie est aussitôt une révo-

lution refroidie. On oublie la lutte dans la victoire qui devient l'ordre futur. Et les choses vont si vite que cet ordre, au bout de peu de temps, est à briser ou du moins à rajeunir par une révolution suivante, déjà prête.

A cette heure nous en sommes là. Ce que Victor Hugo créa révolutionnairement est devenu, au bout de cinquante ans, une littérature archéologique. Il y a logé son œuvre, comme en un superbe monument de style déjà ancien, que les siècles admireront toujours. Quelques belles annexes, avec, pour enseigne, le nom d'écrivains moindres, flanquent son énorme palais. Cela lui fait un domaine colossal. Aussi les poètes nouveaux qui aujourd'hui l'honorent de leurs vers réunis, célèbrent-ils le prince admirable et éclatant que l'on aperçoit, à travers les verrières des salles, trôner: Lui leur reste un exemple fameux et consacré, il leur enseigne comment on conquiert la splendeur et la beauté, il leur commande la haine pour le convenu et la routine, il est paré d'audace, de bonne foi et de génie et peut-être préférera-t-il à ceux qui jadis ont bâti leur œuvre aux flancs de la sienne, ceux d'aujourd'hui qui veulent édifier la leur, quelque moindre qu'elle puisse être, en face.

CARACTÈRE

par R.-W. EMERSON (1)

Pour moi, la forme que revêt le caractère, c'est celle d'un homme qui se suffit à lui-même. J'honore celui qui est riche de cette façon, parce que je ne peux pas me le figurer seul, pauvre, exilé, malheureux ou dépendant; je me le figure comme un patron, un bienfaiteur perpétuel, un homme bienheureux. Le caractère est quelque chose de central qu'il est impossible de déplacer ou de renverser. L'homme devrait nous donner le sentiment de la masse.

La société est frivole, elle dépense ses jours en bagatelles, ses conversations en compliments et en échappatoires; mais si je vais voir un homme qui a quelque génie, je me croirai très mal reçu s'il ne me témoigne qu'un peu de bienveillance et de politesse. J'aimerais mieux qu'il se tienne résolument à sa place et qu'il me révèle, ne fût-ce que par sa résistance, une qualité nouvelle et positive, ce qui sera un grand repos, un grand rafraîchissement pour chacun de nous. C'est déjà beaucoup qu'il n'accepte pas les opinions et la routine conventionnelles.

Cette absence de conformité à la convention restera, comme un aiguillon, pour rappeler à tous ceux qui voudront connaître cet homme, qu'ils doivent aussi se défaire de leur trop de conformité, d'abord. Il n'y a rien de réel ou d'utile qui ne soit l'objet d'une lutte.

Nos chambres sont remplies de rires, de critiques, de bavardages personnels, mais tout cela ne sert pas à grand'chose. Mais l'homme incivil, dont personne ne peut tirer parti, qui est pour la société un problème et une menace, qu'elle ne peut pas ignorer, qu'elle doit aimer ou haïr, auquel tous les partis se sentent unis, depuis ceux qui guident l'opinion jusqu'aux plus excen-

(1). Suite. Voir nos deux derniers numéros.

triques et aux plus obscurs, cet homme-là sert à quelque chose. Il met l'Amérique et l'Europe dans leur tort et détruit le scepticisme qui dit : « L'homme n'est qu'un pântin, mangeons et buvons, c'est ce que nous avons de mieux à faire » ; il le détruit rien qu'en éclairant l'inexploré, l'inconnu.

La soumission à ce qui est établi, l'appel au public indiquent une conviction infirme, des esprits qui ne sont pas clairs et qui doivent voir la maison toute bâtie avant d'en comprendre le plan. L'homme sage non seulement ne s'arrête pas à l'avis de la foule, mais il ne s'arrête pas même à celui de la minorité. Celui qui est une source, qui agit par lui-même, qui est absorbé, qui commande parce qu'il suit un commandement intérieur, celui qui est sûr, qui est primaire, celui-là est bon, car il témoigne de la présence constante du pouvoir suprême en lui.

Nos actions devraient se rapporter mathématiquement à ce que nous sommes, à notre substance. Dans la nature, il n'y a pas de fausses évaluations. Dans une tempête de l'océan, une goutte d'eau ne pèse pas plus que si elle était dans un marécage. Toute chose agit exactement en proportion de sa qualité et de sa quantité ; il n'y a que l'homme qui essaie de faire ce qu'il ne peut pas faire ; il a des prétentions : il désire et il tente des choses au-dessus de ses forces.

J'ai lu, dans un livre de mémoires anglais : « Mr. Fox (plus tard lord Holland) dit qu'il voulait être trésorier du royaume, que ses services avaient été à la hauteur de ceux-là, et qu'il voulait la place. » Xénophon et ses dix mille étaient tout à fait à la hauteur de ce qu'ils ont essayé de faire ; ils l'ont fait ; ils étaient si bien à cette hauteur, qu'ils ne supposèrent pas que c'était un grand et inimitable exploit. Et cependant, ce fait n'a pas été répété et il reste là, dans l'histoire militaire, comme une marque de haute marée. Beaucoup l'ont essayé depuis, ils n'étaient pas de force. C'est sur la réalité seule que doit être basé tout pouvoir d'action. Aucune institution ne vaudra mieux que celui qui l'a instituée. J'ai connu un personnage aimable et parfait qui entreprit une œuvre de réforme pratique (1), mais je n'ai jamais pu découvrir en lui l'esprit de charité dont il avait pris en main l'organisation. Il n'avait entrepris cette œuvre que d'après la lecture de quelques livres, ou pour en avoir entendu parler. Toute cette combinaison n'était qu'une tentative, un essai, un petit morceau de la ville transporté au milieu des champs, où il restait toujours « ville », et ne se transformait pas en un fait nouveau, ne pouvant exciter aucun enthousiasme. S'il y avait eu dans cet homme un génie latent, un pouvoir formidable et inconnu agitant et embarrassant sa contenance, nous aurions impatiemment attendu cette occasion d'en voir la révélation. Mais il ne suffit pas que l'intelligence voie les maux et leurs remèdes. Notre existence sera toujours subordonnée à un avenir quelconque, elle sera toujours postposée, nous ne prendrons jamais la place qui nous est due, tant qu'une idée seule nous fera agir et que nous ne serons pas mus par l'esprit même d'une chose, par son sens profond rencontrant notre instinct. Tant que nous ne serons pas, comme Xénophon, « à la hauteur » de ce fait.

Ce sont là des propriétés de la vie ; le progrès incessant en est une autre. Les hommes devraient être compréhensifs et sérieux ;

(1) Je crois qu'Emerson veut parler d'un de ces phalanstères éphémères comme il en surgit il y a un demi-siècle, en Amérique, suscités par une foi sincère et sentie, mais pas assez forte encore pour être en même temps géniale, « voyante ou sachante » dirait Wagner.

(Note du traducteur.)

ils devraient nous donner l'impression qu'ils voient s'ouvrir devant eux un avenir nécessairement heureux, un avenir dont l'aurore brille déjà à l'heure actuelle.

Le héros est mal compris, ses actions sont mal interprétées ; mais il ne peut pas pour cela s'arrêter pour démêler les sottises des gens ; il continue sa route, ajoutant de nouveaux pouvoirs et de nouveaux honneurs à ceux qu'il possède, acquérant de nouveaux droits à votre cœur, ce qui vous mettra en faillite vis-à-vis de lui si vous vous êtes attardé aux choses anciennes et si vous n'êtes pas resté son égal en ajoutant à votre propre richesse. De nouvelles actions sont les seules excuses ou explications qu'un noble cœur puisse condescendre à offrir ou à recevoir. Si votre ami vous a déçu, ne vous arrêtez pas à considérer ces choses, car il a déjà peut-être oublié totalement cette rencontre ; il a doublé son pouvoir de vous servir, et avant que vous ne soyez revenu de votre surprise, il vous comblera de ses affectueuses bénédictions.

(A suivre.)

UN TRIOMPHATEUR

Le Roi, assurent les quotidiens, dès dimanche, spontanément, comme un grand acte de justice et une faveur méritée, savoir a fait qu'il voulait recevoir en son palais, et, effectivement a reçu dès jeudi, un de nos concitoyens.

Georges Eekhoud ! va-t-on s'écrier. Georges Eekhoud, le récent lauréat du prix quinquennal de littérature ! Georges Eekhoud, l'auteur de dix belles œuvres qui grandissent et illuminent la patrie !

Pas du tout. Un bicycliste!!!! Un très honorable et très rablé bicycliste. Les journaux en ont fait la description. De son esprit, ils ne disent rien. Mais son corps ! Musclé comme pas un ! Et le torse ! Et les jarrets ! Il a mécaniquement, sous les excitations d'une dotzaine d'entraîneurs échelonnés sur la route, lui montrant la direction, lui choisissant le meilleur accotement, l'enlevant de leurs objurgations et de leurs eris (hop ! hop ! hardi ! courage ! en avant ! hurrah ! comme s'il s'agissait d'un cheval de course, à la cravache près) avalé plus vite que soixante-trois autres de ses confrères en cyclomanie, les trois cents et plus kilomètres qui séparent le bois de Vincennes du vélodrome d'Uccle-les-Bains. Et il a battu les Français ! Et il a battu les Anglais. Les Verviétois, dont il est, clament en outre : Et il a battu les Bruxellois !!!

Voilà vraie occasion de gloire et de triomphe. Voilà vrai motif pour Sa Majesté le Roi des Belges, Souverain de l'Etat indépendant du Congo, de se dire : Tiens, tiens, il y a quelqu'un qui vaut la peine qu'on lui fasse des honneurs exceptionnels. Qu'on me l'amène en mon palais.

Certes, c'est vaillance extraordinaire que pédaler durant environ vingt heures sans désemparer et sans défaillance. Si nous n'admirions pas, nous nous étonnerions. Pareilles endurance physiques sont merveilleuses. Puis, comme c'est un manœuvre de maçon, cet André si bien rablé, musclé et jarreté, l'affaire prend un relent de question ouvrière, voire de socialisme, qui ne nous déplaît pas.

Mais allons-nous placer dans la gymnastique et l'aérobisme la dose de substance admirative dont le sort a gratifié notre nation, dose peu riche, on ne l'ignore pas ? Avons-nous des dispositions au *Panem et circenses* ? Et notre bon souverain croit-il de sa mis-

sion et de sa dignité d'être le premier et le plus haut à manifester en ce sens? Croit-il, tout au moins, de son intérêt dynastique de flatter la foule qui a fait à ce champion des ovations démesurées, en flattant son tic et sa niaiserie?

Il eût été de bonne justice distributive, sinon d'un goût parfait, de faire convoquer, en la royale demeure, Georges Eckhoud en même temps que le solide André. C'eût été rendre hommage à l'esprit et à la matière. Et il n'est pas douteux que le rustique et admirable écrivain, chanteur des poldériens, des glébeux et des débardeurs, n'eût accepté le voisinage de ce fort du bicycle. La harpe à cordes d'airain n'eût pas fait mauvais accueil à ce vélocipède, d'autant plus qu'ils ont tous deux la pédale. C'eût été curieux, émouvant et sympathique que de les voir monter de compagnie « les marches du trône », et recevoir des mains de l'auguste personnage... quoi? nous n'en savons rien... la bénédiction, de bonnes paroles, voire la décoration. La décoration! Pourquoi pas? Eckhoud, indubitablement, la mérite, et puisque l'autre est plus à distinguer que lui, il la mérite à fortiori.

C'est égal, l'Intellectualité continue à être traitée chez nous en Cendrillon. Elle ne s'en plaint pas. Elle observe et plaisante. Mieux vaut s'éreinter, s'épuiser, se croquer peut-être pour la vie, en sports qui sont idiots dès qu'ils dépassent la mesure d'un exercice salutaire, que de s'user en belles œuvres de science et d'art. Le Belge, et vraisemblablement l'Anglais, le Français, l'Allemand et tutti quanti, aiment à ovationner les prouesses de foire. Dans l'Art, il ne fait de triomphes qu'aux commençants : nous avons ici même raconté et ridiculisé les entrées dans leurs bonnes villes de naissance des conquérants du prix de Rome, destinés invariablement à devenir des ratés : à peine quelques exceptions demiteintes adouciennent-elles l'amertume de cette réflexion triste. Mais quant à honorer comme il le faudrait un grand artiste, au jour voulu et avec le cérémonial séant, ni la foule ni le souverain ne s'entendent à le deviner et à le faire.

UNE LETTRE DE FÉLICIEN ROPS

A JEAN VANDYRENDONCK, pêcheur flamand.

A toi Jean, fils des gueux de mer qui sabordaient les navires de l'Armada, âme simple, cœur chaud, j'ai dédié ce dessin, en souvenir des belles journées et des nobles nuits passées dans cette mer du Nord, créée pour les yeux des bons peintres et à nulle autre pareille! Loin des officiels chargés de croix et de sottise, loin des administrateurs éblouissants et des administrés pensifs, loin du boulevard et des boulevardiers, loin des pianos et des pianistes, loin des pasteurs d'hommes de tout poil et de toute couleur : avec toi j'ai vécu, l'esprit libre et joyeux, dans la lumière!

Tu prendras ce dessin aux murs de ta cabane, afin qu'il teste de mon amitié pour toi. Je la vois toujours, couchée dans le sable blanc sous son bouquet d'argousiers. Le soir, en décembre, quand souillera le *sud-ouest*, tu te diras que dans ce Paris aux hivers tristes et sales, où les destinées me font vivre, je regrette bien souvent notre petit schooner aux voiles tannées, ta saine parole, ton franc sourire, et surtout le bonheur de n'être point assommé par les gens corrects, et « d'un goût artistique très fin », espèce d'animaux que l'on ne trouvait pas dans nos filets, où cependant il y en avait de drôles! et qui ne valent pas une goutte des grands verres de schiedam que nous versait ta bonne et vaillante femme.

Embrasse-la pour moi sur ses belles joues fraîches, homme heureux, va toi! mon vieux compagnon d'écoute!

FÉLICIEN ROPS

A la Guymorais, par Saint Méloir-des-Ondes
(Ile-et-Vilaine), 9 août 1893.

Je ne sais pourquoi, mon cher Eugène, j'éprouve le besoin de transcrire ici, en commençant la lettre que j'ai promis de t'écrire de Bretagne, la dédicace que j'envoyais à « mon matelot », au temps où nous courrions les mers intérieures de Zélande : de Zuid-Beveland à Dordrecht, la ville aux moulins du bon Ruysdael.

Si! je sais pourquoi! c'est que dans cette dédicace vit tout le regret d'avoir dû quitter les plages blondes de Flandre et les dunes d'argent, dans les replis desquelles éclatent les toits rouges couronnés de pampres, telle la face empourprée du vieux Silène; et les peupliers trembles et les argousiers gris : *Hyppophai Ramnoides!* eût dit le père Bellyneckx, mon vieux et vénéré professeur de botanique.

Me voici dans la « terre de granit recouverte de chênes »; j'ai planté ma tente d'errant à la Guymorais, la mer de Guy! De la table épaisse et noire, — une porte de ville disqualifiée! — sur laquelle je t'écris, je vois les coiffes blanches des filles disparaître sous les chênaies, dans les chemins creux, où naguère les vieux fusils à pierre qui avaient déjà fait leur devoir au plat-bord des bateaux de Surcouf, foudroyaient « les Bleus » à travers les haies de troènes.

Là-bas, par delà les grands hêtres courbés par le vent de l'Atlantique, se découpent les toits de la Fosse-Hingant qui fut le dernier refuge de la chouannerie dans la Bretagne normande. A l'horizon, Saint-Malo, la belle guerrière, toute ceinturonnée de tours et de bastions, se balance sur l'eau comme si elle dansait une pyrrhique marine. Elle me fait penser à Chateaubriand, le grand tourmenté, et à Lamennais, qui lui aussi avait l'air d'un écueil fouetté « par les autans ».

Tout cela est beau! Ce pays merveilleux me parle à l'esprit, pas au cœur. Cette mer d'un bleu si attendri, qui n'a rien des bleus secs, aciérés de la Méditerranée, réjouit mes yeux, mais je sais qu'elle n'a rien à me dire et que les sirènes de la ville submergée d'Aleth, qui dansent ici, de nuit, sur les flots, avec la lumière des vieux phares, ne sont pas blondes comme celles que j'aime, et dont les seins résolus, là-bas, dans les mers du Nord, fendent la vague, ainsi que les proues des navires où Pierre Puget taillait ses déesses!

Ah! la mer du Nord! celle qui vient d'Islande en roulant dans les sables moirés les changeants satins de sa robe! Celle-là est un peu ma maîtresse aimée! Quand j'arrive, après de longs départs, j'ouvre les narines au vent pour aspirer ses senteurs à Elle! ses « dessous de bras » tout pimentés par les varechs, le sel, les coquillages et les fucus de ses grèves!

Il me semble, et c'est alors que de mystérieux atavismes me font exulter le cœur, qu'elle m'a aimé et caressé tout enfant, et que bien souvent je me suis endormi bercé par ses chants, qui comme les malaguenas d'Andalousie ressemblent à des plaintes, et à travers lesquels je perçois la voix des aïeux!

C'est que ces rochers gris d'une si fière allure, et cette mer fiévreuse et porteuse de héros, dont les heurts et les cahots hurlent dans les cavernes comme des cris de guerre, ne valent pas pour moi la pauvre silhouette du pêcheur en braies rouges, à la marche alourdie par ses bottes de mer, regagnant son bateau à travers la dune flamande sous le grand vent d'automne! — Et

tout cela me laisse froid ! Je n'aime ici que cérébralement. La tombe de Chateaubriand au Grand Bé, et Chateaubriand lui-même sculpté par M. Millet (de l'Institut, n'est-ce pas ?) dans le square du Casino, où, dès l'aube, tant d'Anglais vont le célébrer, en criant au gentleman qui partage leur plaide, leurs sandwiches et leur tub : « Oh ! Will ! really he looks quite a great genius ! » me laissent froid !

Et cependant Chateaubriand fut notre grande admiration enfantine à nous deux, Octave Pirmez !

Nous avions rêvé « nous mettre Natchez » et après la lecture d'*Atala*, nos deux nez aspiraient à la tombe comme celui du père Aubry et semblaient voués aux éternelles et romantiques mélancolies. Le mien s'est relevé depuis, peut-être même un peu trop ! celui d'Octave aussi, mais seulement dans les joyeuses intimités, car au fond c'était un joyeux et un vivant, que cet abstracteur de quintessence, et cet enduré métaphysicien ! Seulement, toute sa vie il a été préoccupé de garder pour nos arrière-neveux l'aquilinité de son profil et l'idéalité d'un masque voué déjà au marbre, croyait-il.

Tout cela, mon cher Eugène, Chateaubriand, Lamennais et les livres de M. Renan, si beaux qu'ils fussent ! ne valent pas, crois-le, l'éblouissement que donnent à notre âme d'artiste les torses héroïques de nos sœurs de Flandre, caressés par la vague amoureuse, et dont les cheveux de flamme paraissent, au milieu des lames, des feux grégeois brûlant en l'honneur de la grande Vénus, mère des accouplements humains !

Je continuerai ma lettre demain, aujourd'hui je me sens tomber en littérature ; excuse-moi, mon déjà vieil ami, et bons compliments à tous les tiens et à nos amis.

FÉLICIEN ROPS

LA SITUATION ACTUELLE DU THÉÂTRE EN HOLLANDE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

J'ose bien dire que partout, en fait d'art, il y a un mouvement accentué, une réaction passionnée contre les principes doctrinaires et conservatifs. Les œuvres de nos jeunes littérateurs, de nos peintres surtout, ne sont plus discutables. Leur chemin n'a pas été facile, ils ont été contrariés longuement et énergiquement, et à la fin la tempête contre les « jeunes modernes » s'est apaisée et peu de gens intelligents s'obstinent encore aujourd'hui. L'apparition de la dernière revue « flamande » *Van Nu en Straks*, bien qu'elle ne déborde pas d'originalité, a causé un vif intérêt en Hollande. Les productions d'art ne sont pas bornées aux frontières des nations, mais la langue joue un rôle si important, que bon nombre d'œuvres — surtout celles où le sentiment, la chaleur des expressions l'emportent sur les idées — perdent leur finesse, leur beauté naïve, caractéristique par une traduction, même artistique. Le fait de l'apparition de *Van Nu en Straks* formant un lien entre deux nations, d'une revue belge donnant une poignée de main chaleureuse au mouvement artistique et littéraire en Hollande, est un fait de signification sérieuse.

Partout la lutte, partout la vie intellectuelle se réveillant, après un sommeil lourd et improductif.

Mais ce qui en Hollande et cent fois plus encore dans la partie flamande de la Belgique, forme un contraste triste et désolant, c'est la situation du théâtre. Tandis qu'ailleurs les théâtres sont subventionnés et profitent de toutes sortes d'avantages, l'art dra-

matique en Belgique reste à un niveau médiocre. Les mélodrames, les pièces à grands effets l'ont emporté sur les œuvres supérieures. M. Hendrikx, directeur du Théâtre Flamand à Bruxelles, me l'a affirmé.

En Hollande, on est heureusement plus « avancé ». Le répertoire des pays étrangers a accès, même sur des scènes de troisième et de quatrième ordre, et un mouvement de littérature dramatique originelle, quoique bien faible, s'est produit dans les dernières années.

Pourtant, *la vie*, la vraie vie manque à tout cela. Le public considère le théâtre comme un lieu d'amusement, où on peut verser des larmes à titre gratuit, ou rire sans savoir pourquoi. Il n'y a pas en Hollande un seul théâtre où l'on puisse se rendre pour avoir des émotions d'art, où l'on puisse passer une soirée de jouissance supérieure. Et la critique éprouve perpétuellement le besoin d'être « bienveillante », ou bien elle couvre de phrases banales sa propre banalité et son ignorance.

Les représentations du Théâtre-Libre ont été la première révélation, pour ceux de chez nous, qui voyagent peu. Cette révélation, non pas à cause du répertoire, mais par la régie personnelle d'Antoine. Les pièces qu'on y joue ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre et les traductions d'Ibsen, de Strindberg, etc., n'ont rien de particulier pour nous. Mais la régie, la mise en scène, le sentiment des couleurs locales, surtout les qualités exceptionnelles d'ensemble, c'était un retour puissant au vrai. Pour le moment, je crois que le naturalisme au théâtre va disparaître. Ça été une réaction formidable contre l'énerverment des pièces de salon bourgeoises, contre ce tas hideux de drames banaux, ne traitant que les choses matérielles, sans poésie, sans idéalisme, sans élévation. Et en attendant que nos idéaux d'art se réalisent, qu'un Mæterlinck soit joué et compris, que les drames cérébraux se frayent un chemin, que nos meilleurs classiques soient remis en scène, etc., etc., nous aurons à nous contenter d'un romantisme comme avant-coureur dans l'esprit de la foule.

L'influence d'Antoine s'est manifestée ici avec éclat. Mais on ne l'a suivi qu'à la surface. Trois théâtres (MM. Kreukniet et Poolman, Le Gros et Haspels et la Société royale « Het Nederlandsch Tooneel ») ont donné des imitations de *Blanchette*. MM. De Vos et Van Korlaar ont reproduit la *Tante Léontine* et MM. Kreukniet la *Fille Elisa*. Qu'en dirai-je ? La *Blanchette* hollandaise n'a été qu'un fantôme de l'original, la *Tante Léontine* a produit l'effet d'une bouffonnerie allemande, la *Fille Elisa* a été massacrée. Si *Blanchette* a eu du succès avec son interprétation hollandaise, c'est à cause de quelques scènes assez belles.

Et me voilà donc arrivé à ce que je disais plus haut : L'état actuel du théâtre en Hollande est désolant. Je ne m'occuperai pas des « institutions d'art » à Amsterdam, qui n'ont d'autre but qu'un succès matériel. Et même en traitant « Het Nederlandsch Tooneel », MM. Le Gros et Haspels, De Vos et Van Korlaar, Kreukniet et Poolman, je ne pourrai pas être toujours sérieux.

La Société royale « Le Théâtre néerlandais », fondée en 1876 par l'élan généreux de quelques hommes pleins d'amour du théâtre, se proposait de rétablir l'ordre dans la situation embrouillée de ce temps, de combattre la manie de former des troupes insignifiantes, de garder et d'unir ce qui existait et d'attacher plus de prix aux intérêts artistiques que matériels. MM. H.-J. Schimmel et

A.-C. Wertheim sont les seuls qui nous restent encore du conseil gérant fondateur. M. W. Stampff a été directeur depuis 1876, M. De Leur second, plus tard premier régisseur. Il est évident que MM. Schimmel et Wertheim (secondés aujourd'hui par MM. Van Sorgen, Van der Mandere, Browne et Wichers, enracinés dans leurs idées conservatrices d'un quart de siècle, n'ont pas la pénétration des pièces modernes et que le plus grand nombre de leurs artistes, grandis pour ainsi dire avec eux, n'ont que la convention pour idole. Se dresser contre un répertoire vieilli et mal choisi, s'emporter contre une régie froide et conventionnelle, montrer les plaies d'un jeu artificiel, plaider la cause de l'esthétique, de l'art simple et idéaliste, se révolter contre l'influence absorbante des « étoiles », c'est, aujourd'hui encore, une donquichotterie, une arrogance qui se paie par la haine de tous.

(A suivre.)

HERM. HEYERMANS J^r

LE TRUQUAGE

LES CONTREFAÇONS DÉVOILÉES (1)

Faïences

Si on croyait les marchands de Paris lorsqu'ils ont à vendre un de ces médaillons, ils viendraient tous d'une chapelle en réparation. Comme cela est facile ! décrocher ainsi un beau Robbia de la façade d'un couvent avec la simple autorisation du sacristain, maintenant que l'Italie défend, au contraire, d'une manière féroce, la sortie de chez elle de tout ce qui lui reste en della Robbia ! Soyez-en sûrs, inventée pour les besoins de la cause, cette version est toujours fautive.

A la vérité, voici comment, à Florence, où la supercherie est poussée aux dernières limites, on opère actuellement.

Certains particuliers malhonnêtes ont fait pratiquer sur la façade de leur maison l'emplacement nécessaire pour y appliquer un médaillon. Ils y placent un faux Robbia.

Un courtier remplissant le rôle d'amorceur amène un Anglais devant cette maison pour lui montrer la terre-cuite séculaire, qu'il entoure d'une histoire habilement brodée.

La maison a une origine historique. Elle a, dans le temps, abrité un grand artiste, et le propriétaire actuel est un de ses descendants. Seulement, la gêne frappe depuis quelque temps à sa porte, il est criblé de dettes, près d'être poursuivi, et peut-être le moment serait-il favorable pour enlever cette œuvre d'art à l'aide d'un grand prix.

Sans défiance et plein d'enthousiasme, le voyageur achète là-dessus le médaillon dix fois plus cher que sa valeur. Fier comme un conquérant, il l'emporte vers ses pénates, où il le montre avec orgueil dans sa galerie.

« Voilà une antiquité vraie, dit-il bien convaincu. On ne la verra pas celle-là. Encore fixée dans la façade, je l'ai décrochée moi-même sur place avec une échelle. »

Pauvre Anglais tombé dans le panneau.

Quelque temps après son départ, la vierge disparue a été remplacée dans le mur par une autre. Celle-là vient en droite ligne de chez Ferlini à Bologne, ou de chez Ginori à Doccia.

(1) Voir *l'Art moderne* des 18 septembre et 17 novembre 1892 et 13 août dernier.

L'Italie n'a pas seule la spécialité de reproduire en moderne ses produits anciens, mais elle les fait mieux que les autres pays. Les imitations de majoliques, en dehors de chez elle, ne brillent ni par l'émail, ni par la pâte, ni par les nuances.

Joseph Devers, ancien peintre, établi en France vers 1851 une fabrique où il s'appliqua à faire des faïences artistiques de l'école italienne. On en trouve à Sèvres dans la salle des copies.

Ses assiettes, ses vases et ses buires à peintures décoratives procèdent en effet du goût italien, mais ce ne sont que des réminiscences de cette belle époque. Les couleurs ternes et tristes avec leur absence de glacis ressemblent à celles de la peinture à l'huile.

En 1852, Devers exposa une belle faïence à figures de plus de six pieds, avec bordures émaillées à la manière de Lucca della Robbia. Elle eut un grand succès ; mais personne n'y chercha aucune ressemblance avec le maître.

Après Devers, Jean est venu travailler à Paris, mais ses faïences italiennes rappellent la porcelaine et le papier peint.

Chatrian a essayé aussi les reflets métalliques. Il est arrivé assez près de la vérité ; ce résultat obtenu, il ne s'est servi de sa découverte que pour décorer les bibelots les plus vulgaires destinés aux tirs des fêtes des environs de Paris. Aussi nous n'en parlons que pour mémoire.

(Le Guide de l'Amateur d'Art.)

LA BONNE AVENTURE

M. STÉPHANE MALLARMÉ.

PASSÉ. — Fut longtemps le pâtiras sur lequel exercèrent leur force, leur adresse et leur esprit, les grosses plumes, les entrepreneurs de succès faciles, les mécréants d'art.

Sourd à tant de malveillance, pauvre et subsistant uniquement du professorat, il continuait cependant de donner sa prose et ses vers aux petites revues délabrées, aux périodiques pour cinquante lecteurs, aux feuilles dont l'automne vient vite...

PRÉSENT. — « Pour obvier à des déprédations », dit-il, déprédations trop nombreuses et trop manifestes, s'est décidé à publier, en même temps qu'une conférence sur Villiers de l'Isle-Adam, ce frère en intellection, — un choix d'œuvres. Et la rapidité de ces sources découvertes ferait presque pardonner aux moineaux leur empressement à s'y gargariser.

Il en était un peu de ces pages, avant leur groupement en volume, comme de ces pays d'outre-mer, indéterminés, impraticables presque et riches seulement à dire d'explorateur. Mais la carte de cette nouvelle contrée littéraire est aujourd'hui dressée en ses moindres détails, et d'une fertilité avérée, d'ardents souhaits d'expansion coloniale s'autorisent.

AVENIR. — Si l'avenir est moins à qui conquiert tout de go la foule versatile, qu'à celui qui gagne tous les jours un admirateur, mais fidèle et zélé, oserait-on dire, Monsieur, que l'avenir ne vous est pas domaine concédé ?

LE DISEUR. (*Journal*.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Partitions manuscrites.

La Cour de cassation de France a été saisie de l'affaire des « partitions manuscrites » dont nous avons rendu compte (1).

Il s'agit de savoir, on s'en souvient, s'il est permis à un directeur de théâtre ou à un chef d'orchestre de faire copier, pour le service des représentations, les parties d'orchestre d'une partition gravée achetée à un éditeur.

Le tribunal correctionnel de Besançon avait répondu non. La Cour d'appel de cette ville a dit oui. Interrogée à son tour, la Cour suprême s'est rangée à l'avis de la Cour d'appel. Elle appuie son arrêt sur la question de bonne foi. « En matière de contre-façon artistique ou littéraire, dit-elle, le prévenu est fondé à exciper de sa bonne foi pour écarter l'application de la loi pénale. Dans l'espèce, c'est à bon droit que les juges du fait ont pu juridiquement induire la bonne foi d'un chef d'orchestre, de cette circonstance que, en faisant copier et en louant au directeur de son théâtre certaines parties d'orchestre éditées par les demandeurs, ledit chef d'orchestre n'a fait que continuer les errements depuis longtemps suivis dans la localité, et qui paraissaient autorisés par les éditeurs. »

En conséquence, la Cour a, le 23 juin dernier, rejeté le pourvoi formé par les éditeurs de musique, MM. Maquet et consorts, contre l'arrêt de la Cour de Besançon du 6 juillet 1892, rendu entre eux et MM. Delporte, directeur du Théâtre de Besançon, et Goud, son chef d'orchestre.

L'arrêt décide en outre que la confiscation, en matière de contre-façon littéraire et artistique, est une peine soumise aux règles du droit commun; elle n'est édictée que contre les individus reconnus coupables. En conséquence, est justifiée la décision des juges du fait qui a exonéré de cette mesure les objets appartenant au prévenu relaxé, la confiscation fût-elle définitivement maintenue à l'égard d'un coprévenu.

PETITE CHRONIQUE

La direction des concerts du Waux-Hall entend terminer brillamment sa campagne. Pour commencer, elle nous a regalé cette semaine de trois concerts extraordinaires : Dimanche, nous avons réentendu M^{me} Lagneau-Nachtsheim dont la voix et la diction ont été très appréciées; mardi, M. Marcel Lefèvre, le chansonnier applaudi, a fait passer au nombreux public une amusante soirée et jeudi, M^{me} Lignière, dont nous avons fait l'éloge dans notre dernier numéro, a chanté pour la seconde fois. Inutile d'ajouter qu'elle a obtenu beaucoup de succès.

Un homme très répandu et très aimé dans le monde des arts et des lettres, M. Beugniet, vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-douze ans.

M. Beugniet qui contribua, dit le *Figaro*, il y a une cinquantaine d'années, à faire de la rue Laffitte le grand marché de la peinture, laisse à l'Etat une collection unique en son genre et qu'il a mis plus de quarante années à réunir : il s'agit de 116 palettes ayant appartenu aux peintres les plus illustres de notre époque.

Presque toutes ces palettes, outre qu'elles sont signées, sont complétées par un croquis, une étude du genre qui avait fait le succès de l'artiste.

Parmi les plus intéressantes, signalons celles de : Benjamin

(1) Voir l'Art moderne, 1892, p. 326. — Voir aussi 1891, p. 32, et 1890, p. 230.

Constant, Berne-Bellecour, Rosa Bonheur, Bonnat, Chaplin, Clairin, Corot, Daumier, Daubigny, Eug. Delacroix, Detaille, Gustave Doré, Duez, Jules Dupré, N. Diaz, Robert Fleury, François Fromentin, Gervex, Gérôme, Harpignies, Hébert, Heilbuth, Ingres, Isabey, Ch. Jacque, Jacquet, Jongkind, Lambert, J.-P. Laurens, Jules Lefebvre, Louis Leloir, Madeleine Lemaire, Munkacsy, A. de Neuville, Puvis de Chavannes, Ricard, Th. Rousseau, Pasini, A. Stevens, Vollon, Vibert, Worms, Ziem, Bonvin, Troyon, Van Marke, etc.

La palette de Corot est claire, un peu grise, les tons en sont harmonieux; celle de Théodore Rousseau est un véritable amoncellement de pâte de tous les tons; de même, Jules Dupré a laissé sur la sienne, pendant plus de vingt ans, s'entasser les couleurs; elle fait contraste avec la palette de Ricard, à peine recouverte. Sur la sienne Isabey a jeté sans ordre les couleurs où les rouges et les bleus dominent. Ses couleurs, raclées au couteau, jurent à côté de la palette propre et bien ordonnée d'Edouard Detaille.

L'admirable collection dont M. Beugniet fait don à l'Etat formerait à elle seule un musée, un musée très intéressant pour tous, mais utile surtout aux peintres qui pourront y trouver sinon le secret du génie, du moins la petite recette dont usaient les maîtres pour faire des chefs-d'œuvre.

On a annoncé que M. Siegfried Wagner, embrassant la carrière de chef d'orchestre, comptait diriger bientôt, à Bayreuth, l'exécution des œuvres de son père.

Le fait ayant été mis en doute par quelques personnes, M. Marcel Hutin, du *Figaro*, a écrit à M. Siegfried Wagner à ce sujet, et voici l'intéressante réponse qu'il a reçue :

Wahnfried, Bayreuth, le 6 août 1893.

Monsieur,

En réponse à l'aimable lettre que vous avez eu l'obligeance de m'adresser, j'ai l'honneur de vous dire que mes premières études furent vouées à l'architecture, mais que mon inclination pour la musique se révéla si fort en moi, que je me mis à travailler le contrepoint et l'harmonie chez un de nos musiciens les plus distingués, M. Humperduick, disciple de mon père.

Depuis un an, je suis ici auprès de ma mère, et M. Kniese, notre incomparable chef du chant, a eu la bonté de s'occuper de mes études musicales.

J'ai eu l'occasion de travailler avec l'orchestre de notre ville et j'ai dirigé de Haydn une *Symphonie en ré majeur*; de Mozart, l'ouverture de *l'Enlèvement du Sérail*; de Beethoven, la *Première symphonie*; de mon grand-père, deux poèmes symphoniques; de mon père, l'ouverture de *Rienzi*, la marche du *Tannhäuser*, l'idylle *Siegfried*, etc.

Je joins ici le programme de la représentation d'hier soir, par laquelle j'ai inauguré mon activité de chef d'orchestre.

Comme cette inauguration, au dire de mes supérieurs, a réussi, et que tant les chanteurs que les membres de la chapelle ont eu du plaisir à travailler avec moi, j'espère arriver avec le temps à diriger toutes les œuvres de mon père.

Je vous laisse entièrement juge, Monsieur, de l'opportunité de la publication de ces détails, et c'est en vous remerciant de la sympathie que vous voulez bien me témoigner que je vous prie de recevoir l'expression de ma considération distinguée et dévouée.

SIEGFRIED WAGNER

Une remarque curieuse, nous dit le *Monde artiste*, vient d'être faite par un physiologiste anglais.

Il prétend que les rides attribuées généralement au chagrin sont formées le plus souvent par le rire.

Ayant comparé des artistes dramatiques avec des comédiens comiques, il remarqua que les derniers avaient beaucoup de rides sur la figure.

Il prétend, en outre, que l'on peut apprendre à rire d'une façon telle que la peau du visage ne se fendrait pas aussi facilement.

Enfin, il conclut en affirmant que, d'après ses observations, il est convaincu que chacun a les rides particulières de son rire et que ces rides peuvent servir à classer le degré d'intelligence.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

C. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15 Rue des Récollets, 16
BRUXELLES ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^o prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhén)
Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de la Revue blanche,
15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollandaise 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin 5 id.

Tirage restreint.

par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas; etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

POUR INAUGURER UNE STATUE. — CARACTÈRE, par R.-W. EMERSON (suite). — LES REVUES. — L'INTELLECTUALITÉ SÉNATORIALE. — LA POLYCHROMIE DES MONUMENTS ET DES SCULPTURES. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — INSTANTANÉ. *Alfred Stevens*. — PETITE CHRONIQUE.

POUR INAUGURER UNE STATUE

C'est d'Emile Augier qu'il s'agit et de la bonne ville de Valence, chef-lieu de la Drôme. Pourquoi, demanderez-vous, cet auteur dramatique, qui échappe à l'actualité, et pourquoi cette préfecture si éloignée des terrains de manœuvre habituels de *l'Art moderne*? Le rapport s'établit comme suit : Emile Augier eut la fantaisie de choisir Valence pour son lieu de naissance, Valence le récompensa de cette attention en lui élevant une statue, et le hasard, qui est la Providence des touristes, nous conduisit dans le chef-lieu de la Drôme le jour même où l'on inaugurait le monument.

Ah! cette inauguration!... Il convient de se rappeler que si Valence n'est pas, à proprement parler, le Midi, c'est tout au moins, selon la pittoresque expression d'Alphonse Daudet, le Midi moins un quart. Aussi les choses y sont-elles toujours faites plus vite que dans les autres pays. A Valence, tout comme à Tarascon et à

Marseille, on méprise les lenteurs septentrionales. Exemple : l'histoire de la statue.

Quand les Valentinois s'aperçurent que l'auteur de *l'Aventurière* était né « dans leurs murs » (il est vrai que, la formalité de naître accomplie, le futur grand homme s'empressa d'aller chercher sous un ciel moins éclatant une notoriété rémunératrice), ils mirent à le bronzifier un tel enthousiasme, un emballement si provençal, qu'il fut impossible de faire attendre aux souscripteurs, pour l'inaugurer, l'achèvement de la statue. Bien mieux : on ne laissa même pas à la souscription le temps d'être close, une grande dame dont le donjon patrimonial s'effrite au bord des eaux glauques du Rhône, sous les ardeurs calcinantes du soleil, ayant spontanément offert de solder sur sa cassette particulière tous les frais du monument, — une bagatelle pour elle, 250,000 francs, dit-on.

Et voyez comme le Destin récompense toujours les généreux desseins : au concours, ce fut précisément, parmi tant d'autres, le projet de la grande dame (laquelle occupe ses loisirs de femme du monde à pétrir de la glaise) qui fut choisi. Le socle sur lequel Emile Augier va se reposer en bronze portera donc, en lettres d'or, la signature de Manuela, duchesse d'Uzès de Crussol. Ainsi en a décidé un jury impartial, que rehaussait la présence de MM. Falguière et Mercié.

Et si vous voulez connaître la composition du monu-

mément, voici la description qu'en donne un journal parisien, qui est, comme le statuaire lui-même, à la fois mondain et artiste :

« L'ensemble est conçu dans le style Louis XV. Emile Augier est représenté debout, appuyé sur sa table de travail. Sur le premier degré du monument, à droite, se dresse la ville de Valence sous les traits d'une femme, qui, dans un mouvement d'une grâce incomparable, grave sur la pierre le nom d'Emile Augier. A ses pieds, deux enfants soutiennent un écusson portant les armes de Valence. La face postérieure du monument est ornée d'un groupe superbe, de la plus originale et de la plus vivante allure, représentant le Rhône et l'Isère. Le Rhône, majestueux et puissant, tient dans ses bras l'Isère, une fillette aux membres gracieux et nerveux. Enfin, sur les côtés latéraux, à droite et à gauche, sont assises la Comédie et la Tragédie. »

Pour célébrer l'auteur dramatique valentinois, Valence se souvint à propos qu'elle avait, sous la main, à quelques portées d'arbalète du Pont du Rhône, un musicien exquis, d'une complaisance éprouvée, et qui unit à un talent exceptionnel l'avantage, inappréciable en l'occurrence, d'être presque Valentinois. Au rebours de celui qu'on le pria de chanter en une cantate commémorative, M. Vincent d'Indy est né à Paris et s'en va tous les ans, les beaux jours venus, puiser ses inspirations poétiques aux environs de Valence, dans les régions âpres et montagneuses de l'Ardèche.

C'est là, au cœur des Cévennes, au milieu de côteaux farouches couronnés de hêtres et de pins, en un Montsalvat ignoré des importuns, planant au-dessus des vains bruits et tout étoilé de l'or des genêts, que le jeune maître se recueille, médite et compose. Le manoir familial de Chabret est proche du château des Faugs, — la spacieuse et seigneuriale demeure bâtie par le musicien, — et voici qu'une troisième résidence élève dans les rameaux du bois de Périer ses charpentes et ses blocs de maçonnerie, complétant le cycle des installations d'une famille nombreuse et unie, restée fidèle aux traditions ancestrales et à l'amour du berceau. La paisible retraite, propre à stimuler l'activité intellectuelle en isolant l'esprit de toutes distractions déprimantes!... De son cabinet de travail, Vincent d'Indy voit se dérouler jusqu'à la vallée dans laquelle le Rhône roule ses flots d'absinthe, tout un panorama de crêtes, de cols, de sommets recuits et croustillants au milieu duquel le village de Boffres dresse les silhouettes grêles de ses tours croulantes, de ses maisons lézardées, aux toits déteints. Les contreforts des Alpes ferment l'horizon d'un écran couleur de lapis et d'aventurine, et pardessus, lorsque le vent souffle du midi, pointent soudain dans la buée chaude et roussée des pics neigeux : la Meije, la Barre des Ecrins, la Mouche, le Pelvoux, le grand pic de Belledonne, joyaux du Dauphiné, et

plus loin, allongé comme un lion au repos, le redoutable mont Blanc.

Quand l'auteur de *Wallenstein* a planté sa tente dans ce décor admirable, après un hiver enfiévré dont toutes les heures ont leur emploi, il est difficile de le faire renoncer à la contemplation et au travail. Il fallut toute l'insistance du Comité et un chaleureux appel à son cœur de Valentinois pour le décider à écrire la cantate qui devait être, à défaut de statue, le lièvre du civet inaugural, à lui mettre dans les mains, en plein juillet ! l'écheveau embrouillé des organisations de concerts, formations de chœurs, répétitions d'orchestre et autres quenouilles inextricables auprès desquelles, nous en parlons avec quelque expérience, les sept travaux d'Hercule ne sont qu'amusettes et jeux innocents. En bon camarade, en fils adoptif de Valence, Vincent d'Indy y est allé de sa cantate « Pour inaugurer une statue » et, aidé d'un lieutenant dévoué, aussi débrouillard qu'excellent musicien, M. Leplat, natif de Tournai et ancien premier prix de violon du Conservatoire de Bruxelles, actuellement citoyen de Valence, il est arrivé à discipliner de façon suffisante un ensemble choral et symphonique recruté, non sans peine, dans les orphéons valentinois et au Théâtre de Lyon.

Quand les Tournaisiens sont là, on peut commencer l'attaque et n'avoir crainte. Le succès de la cantate, exécutée au Théâtre sous la direction de l'auteur, fut si unanime et si bruyant qu'il fallut, le dernier accord exalé, la recommencer d'un bout à l'autre, ce à quoi se prêtèrent de bonne grâce compositeur et interprètes. Et le soir encore, au Champ de Mars, sous de multiples rangées de lanternes vénitiennes, à la lueur des flammes de Bengale émeraude ou rubescentes qui éclairaient une furieuse mêlée de confetti et de serpents, M. Vincent d'Indy dut conduire, entre l'ouverture du *Roi d'Ys* et le prélude du deuxième acte de *Lohengrin*, l'*Ode à Ponsard* devenue, par la grâce de la musique et l'ingénieuse idée du musicien, l'*Ode à Emile Augier*.

Le plein air et le tapage de la kermesse mangèrent bien un peu les finesses orchestrales et les délicatesses harmoniques que le compositeur a semées dans sa nouvelle œuvre, mais les voix sonnèrent haut et ferme, clamant aux étoiles la gloire de l'auteur dramatique défunt. Si bien que le général Championnet, le seul enfant de Valence statufié jusqu'ici et auquel le monument Augier va créer une concurrence désastreuse, dut en crever de dépit sur son piédestal.

Inaugurer la statue d'un dramaturge suppose nécessairement la représentation de quelque une de ses œuvres. Pour fêter Emile Augier, Valence s'est payé la Comédie-Française, qui est venue, son vénérable doyen en tête, jouer *le Gendre de M. Poirier* et *le Post-Scriptum*. Elle s'est même payé M. Sarcey, que la Compagnie remorque depuis quelques semaines dans ses voyages

comme un ballon captif destiné à éclairer le terrain et à découvrir l'horizon. Ressource précieuse, qui enrichit chaque semaine, au rez-de-chaussée du *Temps*, la critique dramatique d'observations inestimables. La dernière, qui a eu dans toute l'Europe un retentissement énorme, est qu'à Marseille on mange mieux et à meilleur compte que partout ailleurs. Vive la bouillabaisse, trou de l'air ! Car M. Sarcey étend jusqu'à la Cannière le champ de ses investigations. Il fait recette. Et le temps est proche où le premier théâtre français mentionnera crânement sur ses affiches, pour assurer la location : « M. Sarcey sera dans la salle. » En attendant, de Paris à la Méditerranée, les murs sont couverts de placards jaunes qui portent en gros caractères : *Le Gendre de M. Poirier* et *le Post-Scriptum*, suivis de cette annonce alluciante : *Couronnement du buste d'Emile Augier*.

On couronne Emile Augier à tour de bras dans toutes les préfectures et sous-préfectures du Midi. Si la cérémonie n'a pas partout, comme à Valence, un accompagnement musical de choix, la bonne volonté et l'enthousiasme que le soleil de là-bas verse dans les veines y suppléent. Et à défaut de la statue projetée, encore dans les limbes d'une maquette, le buste de l'écrivain est promené de scène en scène, exposé aux méridionales acclamations en même temps qu'au panégyrique de M. Gallet, librettiste professionnel et Valentinois de naissance, naturellement, pour ce choisi.

Ce bon M. Gallet a fait sur Emile Augier une conférence un peu languette, dans laquelle l'homme privé, que l'orateur a, paraît-il, beaucoup connu, a absorbé l'écrivain. A défaut d'une étude critique, l'orateur a donné sur Augier intime d'intéressants détails. Il a même lu quelques fragments inédits, parmi lesquels ce joli morceau, relatif à la construction de sa maison de Croissy :

« Cette maison a été bâtie à peu près comme je construis mes pièces, c'est-à-dire acte par acte et à d'assez longs intervalles. L'exposition... ah ! pardon... le parterre s'élevait d'abord au milieu d'un long et beau jardin. La salle à manger donnait sur une terrasse où nous lisions assez souvent, pendant les belles soirées d'été ; mais une fois, entre le rôti et le dessert, tomba tout à coup une pluie torrentielle ; cela me contraria, et, le lendemain, on se mit à transformer cette terrasse en une vérandah avec balcon.

Sur le balcon, pensai-je, je fumerai ma pipe. Mais bientôt le soleil darda ses rayons sur ma tête, et un mois après la vérandah avait un étage de plus. Et voilà pourquoi la maison ressemble en sa forme extérieure à une pièce de théâtre. Le premier étage est large et solide comme doit l'être toujours une bonne exposition ; le second a déjà moins d'étendue, mais le balcon offre en échange une vue admirable. Le dernier est tout à fait

court et ne contient que juste le nécessaire, mais aussi le meilleur : les chambres d'amis, hospitalières et engageantes. »

N'est-ce pas que Valence a bien fait de perpétuer en bronze ce brave homme, et que Vincent d'Indy, son demi-concitoyen, lui devait un coup de chapeau à grand orchestre ?

Ils ont été, l'un et l'autre, bâtisseurs dans le sens concret. Et faute d'autre lien, celui-là pouvait à la rigueur suffire pour les rapprocher, bien que la maison de Croissy ressemblât aussi peu au château des Faugs que l'art du *Fils de Giboyer* à celui du *Chant de la Cloche*.

CHARACTÈRE

par R.-W. EMERSON (1)

(Inédit, traduction spéciale pour *l'Art Moderne*.)

Il n'y a aucun plaisir à penser à une bienfaisance qui n'est mesurée que par ses œuvres. L'amour est inépuisable ; si même son domaine est ruiné et ses greniers vides, celui qui aime vous réjouit et vous enrichit ; même pendant son sommeil il semble purifier l'air que vous respirez, et on dirait que sa maison orne le paysage et consolide les lois.

On reconnaît toujours cette différence : nous connaissons les bonnes gens par de tout autres moyens que par l'examen des listes de souscription aux « bons de soupe ». Les mérites très ordinaires, seuls, peuvent être énumérés. Craignez, quand vos amis disent ce que vous avez fait de bien et le disent d'un bout à l'autre. Mais quand ils vous regardent d'un air de respect incertain et timide, avec une demi-aversion, et qu'ils suspendent leur jugement pour des années, alors, vous pouvez commencer à espérer.

Ceux qui vivent pour l'avenir doivent toujours paraître égoïstes à ceux qui vivent pour le présent.

C'est pourquoi le bon Riemer, qui a écrit une histoire de Goethe, est si plaisamment naïf quand il dresse une liste de ses dons et de ses bonnes œuvres : autant de thalers à Stilling, à Hegel, à Tischbein ; une bonne place trouvée pour professeur Voss, un poste chez le grand duc pour Herder, une pension pour Meyer, etc., etc. La plus longue liste de ces bienfaits serait bien courte.

L'homme est une bien pauvre créature si c'est ainsi qu'il faut le mesurer. Car toutes ces choses, naturellement, sont des exceptions, et la règle, la vie quotidienne d'un homme bon, c'est de faire le bien. C'est dans le compte qu'il rend à Eckermann de l'emploi de sa fortune que l'on peut voir la vraie charité de Goethe.

« Chacune de mes trouvailles a coûté une bourse d'or. Un demi-million de mon avoir, la fortune dont j'ai hérité, mon salaire et le grand revenu de mes œuvres depuis cinquante ans, tout cela a été dépensé pour m'instruire de ce que je sais maintenant. »

J'avoue que l'énumération des traits de ce pouvoir simple et rapide ne me semble qu'un médiocre bavardage ; — c'est comme si je peignais l'éclair avec du charbon. Mais pendant ces longues

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

nuits et ces périodes vides, j'aime à me consoler ainsi. Rien ne peut imiter ou remplacer cette force que je cherche, sinon elle-même. Une chaude parole du cœur m'enrichit subitement. Je me rends à discrétion. Combien froid, mortellement froid est le génie littéraire auprès de ce feu de la vie! Voilà ce qui ranime mon âme appesantie et qui lui donne des yeux pour percer l'obscurité de la nature. Je trouve que là où je me croyais pauvre, j'étais le plus riche. — De cette chaude impulsion sortira une nouvelle exaltation intellectuelle, qui sera à son tour dépassée par un nouveau trait de caractère. Étrange alternative de répulsion et d'attraction! Le caractère repousse l'intelligence qu'il semble mépriser, et cependant il l'excite; et le caractère se transforme en pensée, ou le public sous cette forme; et cette forme elle-même s'efface humblement devant de nouveaux éclairs de valeur morale.

Le Caractère, c'est la Nature sous sa forme la plus élevée. Il ne sert à rien de le singer ou de le combattre. Le caractère a une force de résistance, de persistance et de création qui défie toute imitation.

C'est surtout quand aucune autre main que celle de la Nature n'y a touché, que ce chef-d'œuvre est le plus complet. Il est pris soin que ceux qui ont de grandes destinées, glissent dans la vie protégés par l'ombre, sans être entourés d'une Athènes aux mille yeux qui surveille et estampille chacune de leurs pensées, chaque émotion de leur jeune génie. Dernièrement deux personnes — de très jeunes enfants du Dieu tout-puissant — m'ont donné à penser. Quand je recherchais la source de ce qu'ils avaient de saint et de charmant pour l'imagination, il me semblait que chacun d'eux me répondait : cela vient de ce que je ne vis pas de conformité; je n'ai jamais perdu mon temps à écouter les règles faites par les autres, leurs évangiles ou ce qu'ils appellent ainsi; je me suis contenté de la simple et villageoise pauvreté de ce qui m'appartient; — de là cette douceur: « Mes paroles ne vous rappellent jamais telle chose — elles sont pures de telle autre. » Et par ces caractères entiers, la Nature m'avertit que dans cette démocratique Amérique, elle ne veut pas être démocratisée. Comme ils sont cloîtrés et séquestrés loin des marchés et des commérages! — Je me suis seulement débâté ce matin de quelques fleurs sauvages de ces dieux des bois. Ces frais courants de la pensée et du sentiment vous reposent de la littérature, comme lorsque, à une époque polie, à une époque de critique, nous lisons les premières lignes de vers ou de prose d'une nation. Combien est captivante cette dévotion à leur livre favori, que ce soit Eschyle, Dante, Shakespeare ou Walter Scott, — qu'ils sentent comme un appui pour eux; — quiconque touche à ces livres les touche aussi; et combien surtout est intéressante la solitude qui entoure ces critiques, le pathos de la pensée dans lequel ils écrivent, leur ignorance, leur insouciance des yeux qui pourront les lire. S'ils pouvaient continuer à rêver, comme des anges, sans s'éveiller aux flatteries et aux comparaisons!

Mais il y a des natures qui sont trop bonnes pour que la louange puisse les gêner, et là où le filon de la pensée atteint les profondeurs, il n'y a aucun danger de vanité. De solennels amis les avertiront du danger qu'il y a d'avoir la tête tournée par les trompettes de la louange, mais ils peuvent se permettre d'en sourire. Je me souviens de l'indignation d'un éloquent méthodiste devant les bienveillantes admonitions d'un pasteur: « Mon ami, lui répondait-il, un homme ne peut être ni loué ni insulté (1). »

(1) Oh! comme cette forte personnalité des races du Nord est contre-balançée par le sens de solidarité des Latins, sensibles jusqu'au fond de l'âme à l'affirmation ou à la négation d'autrui.

Mais pardonnons tous ces conseils, ils sont très naturels. Une pensée m'est venue quand j'ai rencontré un jour d'ingénieux et spirituels étrangers récemment arrivés en Amérique. « Vous a-t-on victimisés pour vous conduire ici? » voulais-je leur demander, ou dites-moi plutôt: « Êtes-vous des caractères qu'on pourrait victimiser? »

(A suivre.)

LES REVUES

Les Entretiens Politiques et Littéraires.

Fréquemment notre Petite Chronique signale, rappelle, résume des Revues Littéraires belges ou étrangères. Jamais il n'y en eut autant, jamais elles n'ont mieux enveloppé le mouvement *idées et art* de la race européenne contemporaine.

Les longues œuvres diminuent en nombre. On les lit de moins en moins. La vie est devenue trop compliquée, trop chargée de multiples soucis. Il faut désormais lire comme on se rafraîchit dans un bar, après des fatigues, des épuisements, les nerfs vibrants, la gorge altérée. L'Art apparaît de plus en plus le réconfortant, le calmant, et le repos qui apaise et ennoblit, restitue les forces intellectuelles perdues, et peut-être les forces physiques, tant l'influence de l'âme, de l'esprit sur le corps et les membres s'affirme de jour en jour plus clairement.

Lire ces courtes Revues à courts articles est donc devenu la quotidienneté littéraire, charmante et instructive et salutaire. C'est aussi presque le devoir, tant elles mettent nos cerveaux à point pour suivre d'un pas sûr l'incomparable marche en avant de l'ère moderne.

Autrefois, le lettré des villes était sans doute tel que nous sommes aux champs dans nos jours de vacances. Il pouvait « se tenir au courant » sans trop de peine et par des efforts paisibles. Les œuvres étaient rares et les progrès des sciences très lents. De temps en temps une découverte, dont posément on s'occupait; de temps en temps un livre qu'on méditait à loisir. Et voici que maintenant tout pullule. Les livres sont avalanches. Les découvertes partent en tir rapide, ininterrompu. Comment s'y reconnaître? Comment ne pas être distancé, ne pas rester sur les derrières du corps d'armée humain, en trainard?

Les Revues sont là pour dépouiller, concentrer, former ces pilules nutritives qui sous un petit volume contiennent le remède, tout le remède. Rédigées par d'attentifs esprits, de laborieux chercheurs, elles glanent assidûment pour autrui et donnent, chacune à un point de vue divers, le microcosme des agitations de notre race extraordinaire, unique, « indéfiniment éduicable et incessamment progressive ».

Voici, par exemple, deux numéros des *Entretiens Politiques et Littéraires*, celui du 25 juillet, celui du 10 août. Elle en est à sa quatrième année. Elle est éditée à Paris par Kolb, 8, rue Saint-Joseph. Ce sont de petits cahiers d'une cinquantaine de pages, à soixante centimes. Écoutez leurs sommaires et dites si vous n'êtes pas frappé de la variété des noms, de la variété des articles et de l'immense parcouru d'idées, de notions, de choses qu'ils vous font faire. Le tour du monde en quatre-vingts jours! Ce n'est plus le bavardage fantaisiste et superficiel des quotidiens qui vous servent une nourriture destinée à passer à travers l'esprit comme l'eau dans un tube de verre, sans rien laisser à la nutrition. C'est du bon et solide aliment, réconfortant et sain, du pain de vie! Et rien de pédant, notez-le, rien d'alambiqué: tout net, prompt,

prestement exposé, en peu de pages; rien des kilométriques bavardages de la *Revue des Deux-Mondes*; et autres du même vieillissant acabit, où l'on se croit obligé de remplir des cadres immémorialement fixés, où les divisions et les dimensions sont réglementaires, où le lavement que contient l'article réclame, pour les seringues destinées à l'administrer, les proportions les plus imposantes. C'est du surextrait, c'est de ces élixirs composés pour les injections sous-cutanées, du Brown-Séquard littéraire.

Mais voici ces deux sommaires :

Du 25 JUILLET :

Armand Charpentier : *La folie claustrophobique*. — Jules Bois : *Orphée et Eurydice*. — Paul-Marius André : *Chœur antique*, poésie. — A.-Ferdinand Hérold : *La société mourante et l'Anarchie*. — René Boudard : *Soir de retour*. — Henri Malo : *Politique extérieure*. — Paul Adam : *Critique des mœurs*. — Edmond Cousturier : *Notes d'Art*.

Du 10 AOUT

Henry Fèvre : *Indications politiques*. — Dauphin Meunier : *L'Amour et la Chimère*, poésie. — Henry Albert : *Solness le Constructeur*. — Emile Cère : *Le Bréviaire du Bouddhiste*. — H. de Malvost : *Spécialités en Art*. — Paul Adam : *Critique des mœurs*. — René Boudard : *Le Docteur Pascal*.

A remarquer qu'en dehors des études spéciales, il y a des articles destinés à l'appréciation générale des événements : *Politique extérieure*, — *Critique des mœurs*, — *Notes d'Art*. Ils sont d'un intérêt constant. PAUL ADAM dans ses Critiques des mœurs est invariablement original et profondément suggestif.

Comme tendance générale, les *Entretiens Politiques et Littéraires* sont une revue d'avant-garde; ils participent aux espérances sociales qui hantent tous les grands cœurs contemporains; avec une note d'aristocratie, parfois dédaigneuse, mais toujours très haute et très noble.

L'INTELLECTUALITÉ SÉNATORIALE

Une nouvelle publication, LA REVUE ANARCHISTE, Science et Art, ayant pour devise : « Le concours des Intelligences et des Actes pour l'intégrale Liberté », dont nous donnons ci-dessous le sommaire, donne les singuliers renseignements suivants :

« Les quotidiens donnaient, ces jours-ci, des renseignements sur la bibliothèque de la Chambre des députés.

« En voici d'inédits, relatifs à celle du Sénat. Ils portent sur l'année 1892.

« L'encyclopédie Larousse, fertile en gaffes, est étudiée avec une ardeur fiévreuse : — l'érudition des sénateurs n'a guère d'autres sources.

« Parmi les ouvrages d'économie politique et sociale, les plus cyniquement bancrotes sont seuls lus.

« Romanciers les miéux achalandés : Ohnet et Delpit. L'un capte 375 lecteurs; l'autre 348. Arrivent en bonne place : Dumas le père, Alphonse Daudet, comtesse Dash, Armand Silvestre, Montépin, Coppée, Juliette Lamber. — Mais Balzac a été réclaté dix fois; Stendhal, deux; Flaubert et Nerval, une.

« Peu d'auteurs étrangers, au catalogue, et l'on y chercherait vainement Gontcharov, Herzen, Hæckel, Hartmann. De Spencer, deux ou trois tomes seulement.

« Quelques volumes sont annotés. Sur la première page de la *Chartreuse de Parme* une main sénatoriale a rendu l'arrêt sui-

vant : « Cet homme est un imbécile. » Une autre s'évertuant sur un Bernardin de Saint-Pierre, a inscrit aux marges force réflexions d'une pornographie doucement gâteuse et a divisé par un trait vertical la plupart des O majuscules (pour leur conférer une apparence vulvaire).

« Notons aussi que tous ces vieillards ont les mains fort sales, et que plusieurs bavent et se mouchent dans la littérature. »

Edifiant! n'est-ce pas?

Et chez nous? Y a-t-il moyen de publier une statistique analogue. Ce serait intéressant. Peut-être ne lit on pas du tout dans notre Sénat. Ce que viennent de faire tous « ces honorables » à propos de la Revision fait connaître l'étiage de leur Intellectualité. Au rancart! au rancart! au rancart!

Mais voici le sommaire du n° 1 de la Revue Anarchiste, 5 fr. par an. Administration : 32, rue Gabrielle, Paris.

Élisée Reclus, *Le droit de suffrage; Intellectualité*. — Bernard Lazare, *L'entente*. — S. Mouglin, *A propos de bêtises*. — Clovis Hugues, *Satan*. — Andhré Ibels, *D'Obéissance à Liberté*. — Ludovic Malquin, *Rêve de Vie*. — Les Semeurs, *Des faits*. — Etienne Decreet, (*Œuvres et Ouvrages; Chez les autres; L'agitation*).

La Polychromie des Monuments et des Sculptures.

La polychromie des monuments et des sculptures est un des sujets les plus importants, touchant la décoration intérieure et extérieure des édifices, l'ameublement et ses accessoires, et en même temps un des plus controversés, autrefois du moins.

Dieu nous garde de pénétrer au cœur de la question et de rééditer les arguments mis en avant dans cette grande querelle entre les coloristes et les monochromistes; contentons-nous de constater que la théorie de la couleur, ou plutôt des couleurs, semble l'emporter définitivement sur le système contraire, pourvu qu'elle soit appliquée avec goût et discrétion, et par des artistes imbus de cet art si complexe, si délicat et si peu approfondi encore de la décoration polychrome.

Voyons donc si ce système est véritablement artistique, si tel est le vœu de la nature et si telle a été l'opinion des maîtres de l'Art.

Tout est couleur dans la nature : faut-il signaler le règne végétal, et la *symphonie en couleurs* qui éclate dans les campagnes, où toutes les nuances s'affirment et se combinent en un harmonieux ensemble?

Mais on ne conçoit même pas une *nature en grisaille*!

Le règne minéral, de son côté, revêt les tons les plus divers dans les métaux brillants, les marbres et les pierres de toutes couleurs, les pierreries enfin qui jettent des feux aussi variés par leurs teintes que par leur éclat.

Les eaux de la mer et des fleuves ont mille nuances superbes ou infiniment douces, et le ciel lui-même présente une infinie variété de tons, passant du blanc au bleu intense, du rouge feu au jaune cuivré, du gris d'argent au noir violacé, tandis que l'arc en ciel y fait briller tous les feux du prisme!

Tout est couleurs dans la nature, c'est le régal des yeux, c'est la joie et la musique de la création.

L'homme a bien vite compris cette loi de la couleur; on la trouve appliquée dans ses œuvres les plus anciennes, en Egypte, notamment, où les monuments, comme les tombeaux, les statues comme les vêtements et les bijoux, sont complètement colorisés.

La Grèce elle-même, la Grèce qu'on a longtemps crue rebelle à

la décoration polychrome, l'avait adoptée cependant, et peignait jusqu'à ses statues, comme l'ont établi des recherches patientes sur des monuments et des statues, que le temps et l'humidité avaient dépeuplés de leurs couleurs, mais qui en avaient gardé des parcelles dans leurs creux ou leurs plis; les nombreuses statuette de Tanagra, conservées dans des conditions plus favorables, ont révélé tout un monde de sculptures peintes.

M. Courajod, dans un mémoire lu le 6 août 1886 à l'Académie des inscriptions et des belles lettres, sur *la polychromie dans la statuaire du moyen-âge et de la renaissance*, établit que le principe de la polychromie fut une des lois les plus impérieuses de l'art durant le moyen-âge. Faut-il rappeler les monuments byzantins et leur décor de marbres et de mosaïques de couleurs, les monuments romans et gothiques tout couverts de peintures, à l'extérieur comme à l'intérieur; enfin les œuvres superbes d'artistes appartenant déjà à la renaissance, les Della Robbia et leurs continuateurs qui ont couvert l'Italie de leurs fameuses majoliques, ces sculptures peintes dont le succès a été merveilleux?

Qu'on lise dans nos archives les comptes relatifs à la construction et à la décoration des édifices du moyen-âge; tout y est peint, les façades avec leurs sculptures et leurs statues, comme les murs, les plafonds et les boiseries des appartements; le mobilier en bois comme celui en métal et en pierre, les ferronneries sont peintes, comme les étains et les armes, comme les pièces d'artillerie elles-mêmes!

Et dans ce milieu de couleur s'agitaient des habitants aux vêtements éclatants et gais, dont la vue réjouissait l'œil bien autrement que les tons neutres et ternes des étoffes qui nous habillent aujourd'hui.

Certes, des artistes de la plus haute valeur, Michel-Ange entre autres, ont combattu la polychromie, et l'école de la Renaissance, adoptant leur théorie, l'a fait triompher pendant un certain temps; mais ces artistes se sont trompés, ils sont en contradiction avec le sentiment artistique des peuples, avec le goût des générations les plus instruites et les plus raffinées, et leur théorie, un moment triomphante, a fini par succomber.

Le dicton : *À l'Occident la forme, à l'Orient la couleur*, plus séduisant en apparence que vrai dans la réalité, n'a plus aujourd'hui aucune valeur; l'Occident comme l'Orient a connu et pratiqué la couleur, et en outre, plus que lui il a atteint la correction de la forme.

La question de la polychromie des monuments et des statues a été débattue au Congrès archéologique de Charleroi, tenu en 1888, sans que les discussions aient donné lieu à une conclusion bien nette.

Unanimes à déclarer qu'en fait, les monuments anciens ont été polychromés, et qu'en principe ils doivent l'être, ses membres se sont trouvés en désaccord sur les applications du principe. La discussion de ce sujet a été reprise la même année dans la session de la Gilde Saint-Luc, où la polychromie est en grand honneur, par M. Helbig, qui avait traité la question au Congrès de Charleroi, et elle a été résolue dans le même sens; cette question d'art, une des plus importantes que puisse soulever la restauration des monuments anciens, mériterait d'être traitée avec tous les développements qu'elle comporte dans un nouveau Congrès de la Fédération des sociétés belges d'archéologie.

La source des préventions contre la polychromie réside dans la croyance — longtemps admise sans contradiction — que les chefs-

d'œuvre de l'architecture et de la sculpture grecque étaient dépourvus de toute coloration.

Lorsque nous aurons montré, au contraire, que les Grecs étaient aussi coloristes que les médiéviistes, nous aurons donné à la thèse de la couleur une base solide et inébranlable.

Parlant des façades des temples en Grèce, l'auteur de *la Vie antique* s'exprime comme suit : « Elles sont généralement en beau marbre brillant; si c'est une pierre moins riche, elle est couverte d'un stuc très fin ou de peintures décoratives parsemées avec beaucoup de mesure, et la blancheur éblouissante du marbre est souvent adoucie par une coloration artistique des principaux détails (1). »

M. Maxime Collignon, traitant la même question *ex professo*, dans son *Manuel d'archéologie grecque* (2), est catégorique : « On a longtemps repoussé, comme une injure faite à l'art grec, l'idée qu'une décoration peinte pût être appliquée aux temples helléniques. La polychromie des temples n'a été admise de nos jours qu'après de longs débats.... C'est à Hittorf que revient l'honneur d'avoir réuni en un corps de doctrine les arguments qui combattaient en faveur de la polychromie et d'avoir nettement posé la question.

« Les traces de peinture observées sur les divers membres d'architecture des temples à Egine, à Athènes, dans la Sicile et dans la Grande-Grèce, permettent de reconstituer en partie la décoration peinte des temples doriques aux VI^e et V^e siècles. Au temps de Pisistrate les colonnes paraissent avoir été peintes en jaune pâle...

On ne sait si l'usage général était de peindre le chapiteau; il faut toutefois citer ceux du portique de Præstum où l'on distingue encore des palmettes peintes qui font saillie, tandis que le reste a été rongé par le vent de mer. L'architrave à Egine était peinte en rouge d'une teinte uniforme qui servait de fond aux boucliers dorés, aux inscriptions votives en lettres métalliques. Au-dessus de l'architrave, la frise présentait une alternance de triglyphes peints en bleu et de métopes à fond rouge, où se détachaient les bas-reliefs avec leurs accessoires de bronze doré. Les mutules de la corniche étaient bleues; quant au fronton, le tympan offrait un fond bleu qui faisait valoir, par une opposition de teintes, les figures sculptées : les moulures qui l'encadraient étaient décorées de feuilles rouges et vertes ou rouges et bleues. Qu'on ajoute au-dessous de l'entablement des chéneaux colorés de tons vifs, des tuiles, des acrotères, des antifixes en marbre ou en terre éuite ornées de palmettes ou de têtes de Gorgone, et l'on pourra se faire une idée de la polychromie archaïque, de ses tons hardis qui sont en parfait accord avec les lignes austères du vieux dorique.

« ... L'ordre dorique commande une polychromie discrète et fine... la couleur devra seulement les souligner (les sculptures) pour les faire valoir sur la blancheur du marbre qu'inonde une vive lumière; et aux tons vifs du rouge et du bleu, on joindra l'éclat de la dorure!

C'est ce que prouve une inscription de la XCII^e olympiade, relatant les comptes des dépenses de l'érechtheion...

« Les observations faites sur les ruines des édifices ioniques de Priènes, de Didymes, d'Ephèses, d'Halicarnasse, d'Athènes ont permis de juger dans quelle mesure la polychromie s'associait à l'ordonnance ionique. Deux couleurs surtout sont employées, le rouge et le bleu. La première est réservée aux fonds, aux parties

(1) *La Vie antique des Grecs et des Romains*. La Grèce (traduit de l'allemand), Paris, 1884, p. 68.

(2) Page 77.

ombrées qu'elle fait valoir par des teintes intenses; ainsi à Halicarnasse, les ruines du mausolée offrent des rangs de perles se détachant sur un fond rouge. Quelquefois aussi le rouge est employé pour souligner les dards des rais de cœur ou la coque des ovés. Le bleu est employé sur les parties plus éclairées, sur les fonds des ovés qui se présentent en pleine lumière, tandis que les détails saillants restent blancs. De cet agencement résulte une harmonie de couleur discrète et gaie; des ombres chaudes et transparentes, des bleus adoucis par l'éclat du soleil; enfin, les fines cisélures en saillie conservent dans toute sa pureté la blancheur vive du marbre.»

Tout ceci est fort bien pensé et fort bien écrit; l'auteur des *Idées d'un bourgeois sur l'architecture* (1) le dira dans un style plus simple, et ne se fera pas moins bien comprendre, au contraire: « La peinture contribuait largement à l'aspect heureux des monuments de la Grèce. Ils étaient entièrement colorés. Nous nous trompons singulièrement en nous les représentant blancs ou gris comme les bâties où nous avons cherché à en reproduire les formes. Ils étaient bariolés de rouge, de jaune, de bleu, de noir et de blanc. Les bas-reliefs, les statues, même en Grèce, étaient polychromes. Les Athéniens seraient morts de tristesse à la vue de nos maisons uniformément blanchâtres. Les Ioniens de l'Asie Mineure déjà, avant les Grecs, peignaient leurs habitations :

« Toutes les constructions grecques étaient couvertes d'enduits fins sur lesquels s'étendaient des couches de couleurs vives; le marbre blanc même était teinté; on a tout lieu de croire que les Grecs associaient les couleurs d'une manière fort harmonieuse, et l'on devine la joie de ces villes bariolées, dont les toits étaient couverts de tuiles vernissées au feu, étincelant au soleil comme des pierreries. »

(A suivre.)

E. SON. (*Le Mobilier.*)

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Salons, études de critique et d'esthétique, par THORÉ-BURGER, 3 volumes; Bruxelles, Lamertin. — *Nouvelles passionnées*, par MAURICE BEAUBOURG; édition de *La Revue blanche*, Paris. — *Une Âme waklonne*, nouvelle, par ARTHUR DAXHELET; Bruges, Popp. — *Un Père de l'Église*, drame en prose en un acte; *Savonarola*, drame en vers en quatre journées, par ROGER DE GOELL; Bruxelles, J. Lebegue et C^{ie}.

INSTANTANÉ

On lira avec plaisir ce croquis leste et très exact d'un des plus grands peintres de l'école belge contemporaine :

ALFRED STEVENS. — La carrure d'un de ces reîtres flamands qui ne craignaient ni Dieu ni diable, et eussent sans sourciller mis à mal tout un béguinage. Etonne le regard dans l'étriquement des tenues d'aujourd'hui et semble un revenant des grandes guerres aventureuses de jadis avec ses mains en battoir, ses genoux qui fléchissent un peu sous le poids trop lourd du torse, ses épaules massives et son teint de brique recuite où les moustaches blanches ont un retroussis narquois. Un Flamand qui est plus parisien que tous les Parisiens. Artiste dans l'âme, de cette race disparue qui ne gagnait des millions que pour les monnayer en caprices, en éphémères joies, en amours. Défendit courageusement tout ce que l'on tente de nouveau, de curieux, de révolutionnaire, batailla avec Manet pour l'impressionnisme. Japonisa

(1) EDMOND CATTIER, Bruxelles 1891.

des premiers et fut longtemps l'un des fidèles de ces diners de la Princesse où les bruyances de Flaubert et de Gautier répondaient aux théories chercheuses et subtiles de Goucourt. Arrivé à la maîtrise, entouré d'une œuvre vouée aux grands musées, n'en continue pas moins son labeur, cherche et trouve des notes imprévues comme dans cette série de paysages provençaux, de coins de mer qu'il vient d'exposer. Signe particulier : Ne se consolera jamais de la fin de Tortoni où l'on collectionnait ses boutades verveuses avec celles de Scholl. — M. (Gil Blas.)

PETITE CHRONIQUE

Voici quelle sera la composition de la troupe de la Monnaie cette année.

MM. P. Flon, premier chef d'orchestre; P. Laneiani, chef d'orchestre.

Chanteurs. — *Ténors* : MM. Cossira, Massart, Leprestre, Isouard, Rochet, Gillon, Barbary.

Barytons : MM. Seguin, J. Rey, Ghasne.

Basses : MM. Dinard, Lequin, Gilibert, Danlée, Deschamps.

Chanteuses : M^{mes} Tanésy, De Nuovina, Armand, Lejeune, Horwitz, De Nocé, Wolf, Paulin, de Léga, Hendrikk, Legenisel.

Danseuses : M^{mes} Térésita Riccio, Elise Rivolta, Lalanne, Jeanne Dierickx, Zumpichell.

Le 19 de ce mois a eu lieu, au Casino de Blankenberghe, une intéressante audition d'œuvres de M. Albéric Magnard, l'auteur d'*Yolande*, un des plus brillants représentants de la jeune école française, dont César Franck et Vincent d'Indy ont été les initiateurs.

M. Albéric Magnard possède une science profonde, qui peut-être fait quelquefois tort à l'inspiration. Quoi qu'il en soit, cette orfèvrerie musicale, d'une rare et précieuse distinction, révèle un superbe dédain des succès faciles.

La *Symphonie*, dont trois mouvements figuraient au programme, renferme de beaux effets de sonorité, tout en donnant, — à notre sens, — surtout dans la première et dans la dernière partie, des expositions trop brèves et, par suite, des développements trop longs. Nous avons entendu de nouveau, avec plaisir, le prélude d'*Yolande*. Toutefois, nous préférons *l'Invocation* et le *Nocturne*, qui, sur des paroles de l'auteur, constituent un essai plein de promesses de lied français. Nous avons particulièrement goûté *l'Ode à Horace*, ingénieuse et délicate tentative d'interprétation du génie antique. Dans le *Chant varié*, qui est une des dernières œuvres de l'auteur, on remarque un réel progrès : quoique l'écriture soit encore serrée, les périodes mélodiques présentent plus de développement. A l'influence de Wagner vient ici — semble-t-il — s'ajouter celle de Beethoven. La *Suite d'orchestre dans le style ancien*, œuvre de début de M. Albéric Magnard, forme, dans un langage plus simple et plus clair, un essai de rajeunissement de la suite de danses telle qu'on la comprenait au siècle dernier.

Cette audition, à laquelle M^{lle} Baldo, des Concerts-Colonne, a prêté le concours de son beau talent, restera un des événements de la saison. L'orchestre du Casino a montré, une fois de plus, son impeccable discipline. Nos plus chaleureuses et plus cordiales félicitations à M. Jules Goetinck, qui a préparé cette fête d'art, à M. Paul Boulvin, l'intelligent directeur du Casino, qui y a convié le public.

Le Casino a donné jeudi une matinée artistique consacrée à l'audition d'œuvres inédites de M. Paul Gilson, avec le concours de M^{lle} Merck, cantatrice, et de l'orchestre du Casino, dirigé par M. Jules Goetinck.

Au programme :

Fantaisie sur trois thèmes populaires canadiens. — *Le Juif Errant*, légende; *Etlaine*, poème d'Eddy Levis, chantés par M^{lle} Merck. — Deux mélodies pour instruments à cordes.

Prélude pour le deuxième acte d'*Alvar*, drame lyrique. — *Mélocie persane*; le *Départ*; la *Brume du soir*, chantés par M^{lle} Merck. — Cavatine pour orchestre. — Danse slave. — Fanfare inaugurale.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
C. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15
BRUXELLES

Rue des Récollets, 16
ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de la *Revue blanche*,
15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollandaise 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin 5 id.

Tirage restreint.

par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LEDRAIN, TRADUCTEUR DE LA BIBLE. — CARACTÈRE, par R.-W. EMERSON (suite). — PAGES DE JOIE, par Paul Gérardy. — MAURICE BEAUBOURG. — LA POLYCHROMIE DES MONUMENTS ET DES SCULPTURES (suite). — PETITE CHRONIQUE.

LEDRAIN, TRADUCTEUR DE LA BIBLE

La Bible, traduction nouvelle, d'après les textes hébreu et grec. — Tome VIII, ŒUVRES MORALES ET LYRIQUES, II : *Psaumes*. — *Job*. — Paris. Alphonse Lemerre. Un vol. gr. in-8°, 474 p. Tit. et tab.

I

M. E. Ledrain approche du terme de son immense travail. Voici la fin de l'*Ancien Testament*, de l'œuvre juive proprement dite. Reste le *Nouveau Testament*, l'œuvre aryenne.

Nous avons déjà rendu hommage à la fidélité scrupuleuse, minutieuse, de cette traduction qui a résolu ce difficile problème : « unir la littéralité à la littérature », et qui touche de si près à la Revision des origines du Christianisme, souci de tant d'esprits tourmentés du désir de rendre à la religion de Jésus sa pureté et de montrer l'étonnante application qu'elle peut rece-

voir aux idées socialistes contemporaines (1). Nous croyons avoir largement contribué, par la persistance de nos appels, à la notoriété de ce gigantesque travail en Belgique, où le nom de Ledrain est désormais célèbre.

C'est une sorte de mot-à-mot, d'une solide élégance, qui a permis aux profanes de juger exactement le bagage du vieil Israël, enfin mis à son point. Il l'a délivré du grimace des écrivains trop amoureux de la forme ou trop désireux de faire apparaître les archives du soi-disant peuple de Dieu sous des allures plus acceptables pour les cerveaux aryens et chrétiens, grisés de symbolisme pieux.

Désormais les malentendus et les fausses appréciations que ces travestissements faisaient surgir ont occasion de disparaître. Les antiques livres saints peuvent être vus en leur réalité, ou plutôt en leur crédité. Le jugement à porter sur eux trouve une base sérieuse et fixe. Il ne défaut plus aux lettrés en général que le vêtement de la langue hébraïque elle-même, dont la version a été suivie à la lettre par M. Ledrain, avec la grecque des Septante pour contrôle, à l'exclusion de la

(1) *Art Moderne*, numéros des 6 février 1887, 19 février (*La Bible, traduction nouvelle*), 8, 22 et 29 avril 1888 (*la Bible et le Coran*), 11 novembre même année (*la Littérature antisémitique*), 23 juin 1889 (*les Prophètes dans la Bible*), 21, 28 juillet, 4 août et 8 septembre, même année (*l'Ancien Testament et les Origines du Christianisme*); dans le même numéro du 28 juillet 1889, *les Traductions de la Bible*.

latine déjà fantaisiste, et des françaises plus fantaisistes encore. Dans les détails, dira-t-on. Soit; mais, en pareille matière, quand il s'agit de discerner les exactes tendances et les traits de la race, par l'histoire, les mœurs et la littérature, les détails sont caractéristiques.

A une époque où l'immixtion excessive et funeste des Juifs dans la civilisation et la politique européennes ont déclenché contre eux les fureurs de l'antisémitisme, et où l'on s'efforce de dégager les causes de ce mouvement universel et formidable, M. Ledrain a rendu à la science un service inappréciable en mettant à la portée de tous une traduction fidèle de ces documents variés où l'âme israélite s'est déposée en multiples allusions. Vraiment, jusqu'ici, la Bible semblait trop un monument religieux, réservé aux croyants, mal visité par les penseurs, difficile à étudier en raison de ses dimensions énormes. Elle était comme l'œuvre de Voltaire, dont tout le monde parle et que personne n'a lu. Débité volume par volume, s'espaçant sur la longue série d'années qu'il a fallu à la patience du traducteur, s'offrant avec la sécurité du travail d'un esprit préservé de toute école, l'Ancien Testament a pu être lu et médité sans un trop laborieux effort, et être parcouru dans tous ses recoins et dans tous ses méandres, avec suite et méthode, par ceux que hante le salutaire désir de s'en rendre loyalement et définitivement compte.

Dans nos études antérieures sur la belle publication de M. Ledrain (1), nous avons déjà donné un exemple de la différence que présente son texte avec celui des traductions antérieures. C'était un passage du prophète Isaïe comparé avec le texte académique et fleuri de Le Maître de Sacy. Rien n'est plus persuasif pour justifier la haute utilité et la portée de son œuvre imposante. Tout de suite se révèlent son mérite et sa conscience, d'autant plus qu'avec une exégèse infiniment délicate, il signale les moindres doutes; qu'il écarte aussi les multiples intitulés souvent naïfs et presque toujours trompeurs qui gratifient d'autres traductions d'ornements défiguratifs; qu'enfin, s'il s'agit de poésie prosodique, il isole chaque vers. Pas non plus de ces versets numérotés qui ont servi aux citations pédantesques de tant de sermons, de tant de discours sectaires et intransigeants, de tant de controverses où le Christianisme primitif s'est dénaturé en s'imprégnant des maximes et des précédents de l'Ancien Testament, si étrangers à sa psychologie tendre et à sa sociologie humanitaire.

Voici un nouveau cas aussi exemplatif, quoique pris au hasard. Nous mettons en regard le texte de M. Ledrain et celui de l'édition imprimée en 1700 chez le Bruxellois Foppens, le seul que nous ayons sous la main dans la solitude rustique où nous écrivons ceci. C'est le *Chapitre XXIX* de Job, ainsi qualifié dans la traduction

(1) *Art moderne*, 28 juillet 1889, p. 236.

usuelle, avec cette ajoute en tête : *Job fait une image de sa première félicité et de la justice avec laquelle il en usait*, alors qu'en réalité le mot « chapitre » convient fort peu et qu'il s'agit plutôt d'un CHANT de poème. Oui, un grand poème, qui, si on le débarrasse des appendices dont on l'a affublé plus tard (tel le portail d'une antique église gothique défigurée par des ornements de mauvais style), apparaît avec une beauté, une ampleur, une humanité absolument germaniques de celles de Sophocle, d'Eschyle ou d'Euripide.

Voici Ledrain :

Oh ! qui me donnera d'être comme aux mois de jadis,
comme aux jours où Eloah (1) me gardait,
lorsque sur ma tête-luisait sa lumière
et qu'à sa clarté je marchais dans les ténèbres ;
comme j'étais au temps de mon âge viril,
quand le conseil d'Eloah résidait sous ma tente,
quand Schaddai se tenait encore avec moi
et que mes gens m'environnaient,
quand dans le lait baignaient mes pieds
et que du rocher coulaient pour moi des canaux d'huile !
Alors sortais-je pour me rendre à la porte du bourg,
et sur la place publique faisais-je installer mon siège,
les jeunes gens m'apercevant se dérobaient ;
les anciens se levaient et se tenaient debout,
les sars s'abstenaient de parler
et posaient leur paume sur leur bouche ;
les voix des guides du peuple se taisaient
et à leur palais s'attachait leur langue.

Voici maintenant de la traduction sur la Vulgate :

2. Qui m'accordera d'être encore comme j'ai été autrefois dans ces jours où Dieu prenait lui-même soin de me garder ;
3. lorsque sa lampe luisait sur ma tête, et que dans les ténèbres je marchais à sa lumière ;
4. comme j'étais aux jours de ma jeunesse, lorsque Dieu habitait en secret dans ma maison ;
5. lorsque le Tout-Puissant était avec moi, et toute ma famille autour de moi ;
6. lorsque je lavais mes pieds dans le beurre, et que la pierre répandait pour moi des ruisseaux d'huile ;
7. lorsque j'allais prendre ma place à la porte de la ville, et que l'on me préparait un siège élevé dans la place publique ?
8. Les jeunes gens me voyant se retiraient par respect, et les vieillards se levant se tenaient debout.
9. Les Princes cessaient de parler, ils mettaient le doigt sur leur bouche.
10. Les Grands s'imposaient silence et leur langue demeurait comme attachée à leur palais.

Saisit-on le glissement continu, par des nuances tantôt très nettes, tantôt presque imperceptibles, vers une sorte de modernité qui nous sort du temps, vers une sorte d'extranéité qui nous sort du milieu. Combien le texte de Ledrain nous met en présence immédiate d'un peuple adorant un dieu local, Eloah ou Schaddai, pra-

(1) Eloah, une des appellations du dieu des Juifs. De même Schaddai qu'on trouve plus loin.

tiquant la tente et la vie patriarcale, se réunissant à la porte des bourgs, en assemblées présidées par les anciens et les chefs, ayant des habitudes spéciales : comme marquer le silence en mettant la paume sur la bouche ! Quelle transfiguration tout cela subit quand Eloah ou Schaddai devient le Tout-Puissant, quand la tente est transformée en maison, les anciens en grands, les chefs en princes, et que le silence s'indique à notre façon, par le doigt sur les lèvres ! Toute couleur locale est effacée. Nous ne sommes plus chez des Arabes, mais chez des Européens. L'essence spéciale a disparu, si utile pourtant à qui veut s'éclairer scientifiquement.

Le « Tout-Puissant », expression qui vise le Dieu universel, le dieu pour toutes les nations. C'est un tout autre personnage que celui qualifié par les Hébreux « notre Elohim », c'est-à-dire notre dieu local, le Dieu ayant « son peuple », nous, les Israélites, valant certes mieux, à notre sens, que tous les autres dieux locaux, mais n'excluant pas l'existence de ceux-ci, chaque tribu adorant le sien, sauf à le voir vaincre quand il entre en concours avec Jahvé, autrement dit Eloah, El ou Elyon. Ce fut le propre de la réforme de Mahomet de réduire à un seul Elohim, ALLAH, tous ces élohims divers se faisant concurrence et luttant les uns contre les autres dans une sorte de concours de supériorité divine. Si les Juifs échappèrent à la révolution musulmane, c'est que leur dispersion les avait mis en dehors du cercle d'influence, sans cesse s'élargissant, de l'Islamisme. S'ils étaient demeurés en Judée, ils seraient vraisemblablement aujourd'hui Mahométans comme tous leurs congénères de même race et porteraient la djillab, le sélam, le caftan, le fez ou le turban oriental, ainsi que la plupart des autres circoncis.

En supprimant ou en atténuant, dans le style d'une traduction, les menus faits qui laissent entrevoir ces vérités ethnologiques, on donne prodigieusement le change. Or, nous laissons à penser l'effet que doit amener un pareil système de travestissement quand il est appliqué d'un bout à l'autre d'écrits aussi prolongés que ceux qui forment la Bible, et l'impression finale que doit subir le lecteur ou l'homme d'étude. Il est complètement dévoyé. Le pôle est changé et toute la direction de l'esprit et du jugement est différente.

Cela est surtout grave quand il s'agit des parties de l'Ancien Testament dans lesquelles c'est l'âme hébraïque qui a vraiment été l'inspiratrice. Car (nous ne sommes pas les premiers à le dire) il y a dans cette collection de documents offerte à la vénération un mélange très marqué de sémitisme et d'aryanisme que la traduction de M. Ledrain, salutairement servile, permet, mieux que toute autre, de démêler. Ailleurs, un universel glacis donné aux choses une teinte commune qui trompe en uniformisant. Cela frappe dans le tome VIII, au moins autant que lorsqu'on compare l'œuvre de quelques-uns

des Prophètes à la tenue générale du monument biblique. Tridon déjà, dans son livre profond et peu connu dont Juifs, Catholiques et Protestants, d'accord cette fois, ont pris soin de cacher ce pamphlet vigoureux, *Le Molochisme juif*, disait de quelques-uns de ceux-ci qu'ils semblaient des îlots s'élevant sporadiquement dans l'ensemble (1).

Bref, en sa belle indépendance et volonté d'exactitude, M. Ledrain, désertant les traductions officielles ou soi-disant orthodoxes et les rectifiant, est peut-être le seul que n'atteigne pas cette menace de l'Apocalypse : « Que si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre ; et que si quelqu'un en retranche quelque chose, Dieu le retranchera lui-même du livre de la vie. »

Le numéro d'octobre de LA SOCIÉTÉ NOUVELLE publiera une étude développée sur *les Psaumes et Job* d'après la traduction de M. E. Ledrain et avec la signature de M. Edmond Picard ; l'article qui précède n'en est qu'un extrait.

CARACTÈRE

par R.-W. EMERSON (2)

(Inédit, traduction spéciale pour *l'Art Moderne*.)

Comme je l'ai dit, la nature dispense ces forces à sa guise et, selon ses propres secrets, distribue ces royautés ; de quelque impudence que fassent preuve nos sermons et nos lois, et quelque prétention qu'ils aient à former les citoyens, la nature continue son chemin et donne tort aux plus sages. Elle fait peu de cas des évangiles et des prophètes, comme quelqu'un qui peut en produire bien davantage et qui n'a pas de temps à perdre à propos d'aucun d'eux. Il y a une classe d'hommes, d'individus, apparaissant à de longs intervalles de temps, si éminemment doués d'intuition et de vertu, qu'on les a unanimement salués du nom de « divins » ; et ils semblent être une condensation de ce pouvoir que nous analysons ici. Ces personnalités divines sont l'incarnation du caractère, ou pour emprunter une phrase à Napoléon, elles sont « la victoire organisée ». Elles sont ordinairement reçues avec mauvaise volonté, parce qu'elles sont nouvelles et qu'elles mettent une borne à l'appréciation exagérée qu'on a fait de la précédente personnalité divine. La nature ne fait jamais rimer ses enfants et ne produit jamais deux hommes semblables.

Souvent nous trouvons à un grand homme certaine ressemblance avec un personnage historique quelconque ; et nous prédisons son sort, ou les modifications de son caractère ; mais nous nous trompons d'ordinaire. Aucun grand homme ne résoudra le problème de son caractère d'après nos idées préconçues ; il le résoudra à sa façon propre, façon élevée et sans précédents. Un caractère a besoin d'espace ; il ne faut pas le juger quand il est entouré de trop de monde, ni dans la presse des affaires ni par des lueurs

(1) Voir notamment, dans *l'Art moderne*, *Le Cantique des Cantiques*, 14 mars 1886 ; *Saint Paul et le Sémitisme*, 6, 13, 20, 27 janvier 1889 ; *les Prophètes dans la Bible*, 29 juin 1889.

(2) Suite. Voir nos quatre derniers numéros.

entrevues à de rares occasions. Comme les grands monuments, il lui faut de la perspective. Il ne peut pas former de relations rapidement; il ne le fait pas, probablement; et nous ne devrions pas lui demander trop intempestivement d'expliquer ses actions dans le sens de la morale populaire, ou de la nôtre.

Pour moi, la sculpture est de l'histoire. Je ne crois pas qu'il soit impossible de trouver le Jupiter et l'Apollon en chair et en os. Chaque trait que l'artiste a reproduit dans la pierre, il l'a vu dans la vie, et plus beau que dans son œuvre. Nous avons rencontré beaucoup de vivantes contrefaçons, mais nous sommes nés croyants, croyants dans les grands hommes. Comme il nous est facile et naturel de nous intéresser, dans les anciens livres, aux moindres actions des patriarches! Il faudrait que l'homme soit si grand et prenne tant d'importance dans le paysage qu'il vaille les peines qu'on raconte « qu'il se leva, ceignit ses reins et s'en alla à tel endroit ». Les figures auxquelles nous croyons le plus facilement sont celles de ces hommes majestueux qui ont tout dominé dès leur entrée en scène, et qui subjuguèrent les sens eux-mêmes; ainsi qu'il arriva à ce mage oriental envoyé pour apprécier le mérite de Zertusht ou Zoroastre. Quand le sage de Yunani arriva à Balkh, nous disent les Perses, Gushtasps fixa un jour pour que les Mobeds de tous pays se rassemblent, et une chaise d'or fut placée au milieu d'eux pour le sage Yunani, qui devait juger le nouveau prophète. Alors, le bien aimé de Yazdam, le prophète Zertusht s'avança au milieu de tous ces prêtres.

En voyant ce chef, le sage de Yunani s'écria : « Cette forme et ce maintien ne peuvent mentir, elles ne peuvent contenir et révéler que la vérité. » Platon dit qu'il est impossible de ne pas croire les enfants des dieux « alors même qu'ils parleraient sans arguments plausibles ou nécessaires ». Me mirant moi-même dans mes semblables, je me croirais très malheureux si je ne pouvais pas croire aux plus belles choses de l'histoire.

« John Bradshaw, dit Milton, a l'air d'un consul dont les pouvoirs ne finissent pas avec l'année; de sorte que non seulement pendant son court passage au tribunal, mais encore pendant toute sa vie, il aura l'air de siéger pour juger des rois. » J'aime mieux de croire, car c'est une science antérieure, qu'un seul homme « connaît le ciel » comme disent les Chinois, que de savoir que tant d'hommes connaissent le monde : « Le prince vertueux affronte les dieux sans crainte. Il attend pendant cent siècles la venue d'un sage, et il ne doute point. Celui qui affronte les dieux sans crainte, connaît le ciel, et celui qui attend cent siècles la venue d'un sage, connaît les hommes. C'est vers ce but que le vertueux prince se dirige, et pendant des siècles il montra le chemin à son empire.

Mais il n'est pas nécessaire de rechercher de si lointains exemples. C'est un observateur bien épais, celui-là à qui l'expérience n'a pas appris à croire à la force et à la réalité de cette magie aussi réelle, aussi inéluctable que les lois de la chimie. La précision la plus froide ne peut pas opérer sans rencontrer d' inexplicables influences. Un homme fixe les yeux sur vous, et les tombes de la mémoire rendent leurs morts, ensevelis là; il faut que vous livriez les secrets que vous êtes malheureux de garder ou de trahir. Un autre survient, vous ne pouvez plus parler et vos os semblent avoir perdu leurs cartilages; l'entrée d'un ami vous donne de la grâce; de la hardiesse ou de l'éloquence; et certaines personnes s'imposent à notre souvenir par l'expansion transcendante qu'elles ont donné à notre pensée et par là nouvelle vie qu'elles ont allumé dans notre sein.

(A suivre.)

PAGES DE JOIE

Par PAUL GÉRARDY.

Habiller son rêve de lointain et de voyage en prince Lirelaire et chevaucher candidement à travers le monde sentimental et chimérique jusqu'à l'heure où pèse sur la tête même la plume aventureuse, fut récemment le fait de ce nouveau venu, mais très réel poète, Paul Gérardy. *Pages de Joie* en témoignent. Dites, les merveilleuses strophes!

Et celles-ci :

Bons vieux rouliers du monde,
Je vous salue à cœur tendu,
Car tous mes hommages sont dus
A votre grandeur sans seconde.
Vieux vagabonds des routes,
De la folie et des amours,
Qui vous revenez toujours
Plus fiers de toutes les déroutés.
Empereur de Byzance,
Haut sur le pavois des soudards,
Je vous salue au bon hasard
De l'aventure et de la chance.

Et celles-là :

J'ai des trônes d'or en mousse,
Des trésors de feuilles vertes,
J'ai des chansons bien plus douces
Que viole et fûtes alertes.
J'ai pour fleurir ton haleine,
Muguets clochetants et frères,
Folles fleurs de marjolaine —
Mais tu seras la plus belle.
Si tu veux tu seras reine
De mes trésors d'or qui chante,
Si tu veux tu seras reine
De mon cœur qui les invente.

Et puis encore :

La chanson du clair de lune
Que je dis en tremblant un peu,
Un merle l'a sifflée à la brune
Au cygne attentif du lac bleu.
Elle est d'amour et de tristesse,
Et puis de joie et puis d'amour,
Et puis des sanglots d'or l'oppresment,
Et c'est encor la joie toujours.
Le merle partit à tire d'aile,
Le cygne songeant aux mots nouveaux
S'en est allé au fil de l'eau,
Avec sa tête sous son aile.

On pourrait multiplier ces preuves d'art si délicatement clair et orné, si vif de joliesse et de grâce, et même le volume entier y passerait.

Car M. Gérardy est poète tout naturellement et quoi qu'il écrive, et peu importe comment, il ne peut s'empêcher de faire le don de soi, c'est-à-dire d'enchanter.

A propos de son livre, les querelles esthétiques sont inutiles. On sent qu'il s'écoute et qu'il compose d'après lui, avant de se demander s'il est opportun de rimer en vers libres ou en vers traditionnels, en rimes riches ou en assonances. Ces questions,

en lettres capitales, qui semblent aujourd'hui dominer certaine critique, doivent lui être indifférentes. Et comme il a raison !

Le poète, le vrai, est au-dessus des programmes. Au fond, il s'en fiche. Ce ne sont que les essouffés ou les mécanisés qui s'en embarrassent.

Avec *Dit un page* et *Chantefable un peu naïve*, ce récent volume, *Pages de joie*, forme en notre renaissance littéraire un jardin de riante et frêle architecture florale. Il y a entre ces trois livres d'indiscutables sympathies. Comme ils sont loin de ceux signés par des Flamands ! Ils ont la légèreté, la sinuosité, la sentimentalité claire et alerte, la douceur nimbée de légende ; ils empruntent au terroir wallon un choix de qualités vives et aussi rêveuses ; ils sortent des vallées où glisse parfois un peu de clair de lune allemand ; ils sont d'atmosphère irisée et tremblante.

Ce double courant qui passe à travers la poésie belge nous paraît aujourd'hui nettement défini. Il indique les vraies sources d'où découleront les écoles, s'il en naît. En créer d'autres paraît impossible. Elles ne seraient que des mots.

Pages de joie est dédié admirablement à Georges Khnopff, le délicat et merveilleux poète dont le silence scelle, pour l'instant, le travail.

MAURICE BEAUBOURG

M. Maurice Beaubourg publie à la *Revue blanche* douze contes sous le titre collectif de *Nouvelles passionnées*. Je voudrais dire quelques mots moins du livre lui-même que de l'homme qui s'y révèle : et en vérité il m'apparaît qu'il est ici question d'un écrivain si intimement lié à son œuvre, qu'elle ne lui est qu'un secondaire prétexte à manifester violemment sa propre nature.

On connaît généralement assez peu parmi les artistes nouveaux la physionomie de M. Maurice Beaubourg, qui demeure un indépendant et un isolé, dont l'accueil sceptique, spirituel et cordial dissimule une ardente exaltation passionnelle, un apostolat implacable de liberté. Son premier livre, ces *Contes pour les assassins*, d'une ironie glaçante et emportée, décelait sous la fantaisie apparemment fœnicienne une pudeur profonde de ses émotions, un frileux souci de sauvegarder sa sensibilité. On y eût pu prendre le change : l'auteur ne crut pas de son devoir d'artiste de prolonger cet apparent paradoxe, et voici une œuvre où sanglote avec une stupéfiante franchise la révélation intime de sa véritable destinée.

Un sectaire de la sensualité, un fanatique du subtil alliant en un dosage bizarre la brutalité à la frèlerie, tel, avec d'exquises ressources de styliste, et une clarté toute latine, se présente en son récent ouvrage M. Maurice Beaubourg, de qui M. Stéphane Mallarmé disait avec une justesse particulière « qu'il suivait la flamme, jusqu'à la pointe ». Eloge singulier, certes, et évident dès les premières pages ! C'est dans le heurt d'êtres instinctifs et jaloux de leur candeur première avec les plus odieuses, banales et immédiates nécessités de la vie, que l'écrivain cherche le jaillissement pur et vivace de l'émotion passionnelle : mais cette vie, il la piétine, la bafoue, la nie, l'atrophie avec une haine roidie et farouche. Il la déforme en caricature japonaise, la réduit au grotesque et au difforme chaque fois qu'elle effleure ses êtres choisis, et il affecte avec hauteur de ne voir dans la coalition des préjugés qu'un mirage négligeable et évanoui. Fondant tout sur l'instinct et le mouvement premier, il s'affirme impulsif, légitimant toute

brisure d'obstacles au développement vierge de l'individu : et par là il touche à la morale avec une grande force.

Aux passionnés, M. Maurice Beaubourg réserve toutes ses tendresses et tous ses rêves. Ne s'attardant pas à une psychologie personnelle, il sursaute avec ses personnages, bondit avec eux par-dessus les trous de leur pensée en désarroi, et formule avec des mots vifs, en petites phrases acérées et brèves comme le geste d'un désir. Il endort le style en phrases chuchotantes, ou le précipite en cris aigus, en pépiements d'oiseaux enamorés. Les jolis titres qu'il sait choisir ! *Les Ames de verre*, *la Douceur de la Caresse*, *la Petite Fille aux yeux pervers*, *l'Ombre amoureuse*... Ils disent l'esprit subtil et tendre de l'artiste ; je le vois comme un nerveux qui chérirait tout ensemble Edgar Poe, Laforgue et Watteau. Et en effet il tient de l'un la coupe alerte et la sonorité étrange de certains contes, *Morella* par exemple, de l'autre la grâce emportée et sarcastique, et du maître peintre la profonde mélancolie veloutée.

Que dire des *Nouvelles passionnées* en elles-mêmes. Ce sont des récits du sensible, des mémoriaux mêlés de cris, et elles ne peuvent se commenter. J'observerai pourtant que deux d'entre elles s'élèvent à une psychologie supérieure de la passion ; au-dessus des crises charnelles, ensorcelantes et haletantes, elles atteignent au délire spirituel, à la chasteté de l'empoiement vers un idéal : je veux dire *la Nuit de lumière réelle* et *l'Eau verte et froide*, les deux meilleures choses du livre. Là, M. Maurice Beaubourg délaisse l'amour pour une communion plus haute, et il touche avec l'aisance d'un artiste de race à deux purs et fières symboles. Cette tendance à une théorie précisée de l'individualisme et de la légitimité instinctive et passionnelle, nous la retrouverons d'ailleurs dans de prochaines œuvres, et elle s'indique avec netteté dans un petit drame, *L'Âme et le Solitaire*, paru il y a quelques mois dans la revue *L'Ermitage*.

Ce qu'il y a d'excellent en cet écrivain, c'est que le sentiment égaliste jaillit chez lui non d'un raisonnement, mais primordialement et comme de son sang.

Ainsi, le scepticisme est pour lui le complément naturel de la violente affirmation. Il vient à propos dans un temps choisi, où le réveil du moi, commencé en ironie par Maurice Barrès, se poursuit intensément avec audace, presque en sadisme saint.

Je voudrais le dire : il n'a été nul besoin d'ingérences étrangères, comme celle de Nietzsche par exemple, pour pousser la jeunesse à cette constatation, et de telles aides, si précieuses et hautes que je les estime, n'ont été que des aides et non des agents déterminants. A une époque de désagrégation générale des hypothèses sociales, on a conçu le refuge de l'instinctivité individuelle avec la simplicité du noyé qui tend les mains vers des branches : et ne tendit-il les mains que vers les reflets des arbres, il aurait encore raison dans son effort.

J'augure d'un livre valeureux et fort comme celui dont j'ai trop rapidement parlé que M. Maurice Beaubourg sera l'un des soutiens violents de notre devoir d'artistes touchant ces choses. Et comme il écrit excellemment une langue très sûre et fertile en secrètes ressources de beauté, il faudra tout ensemble penser et sourire avec lui. Je ne vois l'Art que comme un sourire sagace.

CAMILLE MAUCLAIR

La Polychromie des Monuments et des Sculptures ⁽¹⁾.

Mais il n'y a pas que les monuments qui étaient peints, les statues l'étaient aussi. Entendons là-dessus M. Paul Girard au chapitre qu'il consacre à la *polychromie des édifices et des statues* (2). « On a vu qu'en Egypte et dans tout l'Orient l'architecture et la sculpture étaient polychromes. La même loi était observée chez les Grecs; il n'est plus permis aujourd'hui de l'ignorer.....

« On a découvert à Athènes sur l'Acropole une riche série de sculptures en tuf qui décoraient un monument bâti en tuf également et qui sont entièrement peintes. Ces sculptures, qu'on rapporte à la fin du VII^e siècle ou à la première moitié du siècle suivant, représentent des épisodes de la légende d'Hercule : héros et monstres y sont revêtus de tons vifs, parmi lesquels il faut citer au premier rang le rouge et le bleu; on y trouve aussi le jaune, un brun d'une nuance indéterminée, le noir et le blanc.....

« Quand, au lieu de tuf, on se servit de marbre, on continua à peindre les statues, mais partiellement..... c'est toujours le rouge et le bleu qui dominent, mais ils n'y sont appliqués qu'à certains endroits, par exemple sur les bandes brodées qui traversent le vêtement ou qui en forment la bordure. Les lèvres sont rouges, les sourcils noirs; le bord des paupières est coloré en noir pour simuler les cils, la chevelure est généralement rouge, parfois jaune d'ocre. Plusieurs de ces statues portaient des couronnes, des boucles d'oreille et des colliers de bronze doré.

Et l'auteur rappelle la collaboration de Phidias, le sculpteur, et de Nicias, le peintre, pour produire les plus belles statues de l'antiquité. Puis il cite plusieurs spécimens de statues peintes conservées dans les musées, et conclut comme suit : « Rappelons que notre sculpture, comme notre architecture, procède d'un malentendu; elle a pris pour modèle les statues décolorées trouvées dans les ruines antiques et elle a cru que là était la vérité.

« Si on songe que beaucoup de peintres étaient aussi sculpteurs, on sera frappé encore de cette intime union qui rendait, aux yeux des Grecs, la couleur inséparable de la forme, et l'associait à la sculpture comme un élément indispensable de beauté. »

Si les grandes œuvres de sculpture polychrome sont rares, il existe tout un monde de statuettes peintes, aujourd'hui fort répandues et fort connues, les statuettes de Tanagra, en terre cuite décorée des tons les plus variés et les plus délicats; elles confirment, par le fait, les théories que nous venons de rappeler (3).

Un autre exemple fameux, mais plus particulier aux monuments qu'aux statues, est celui de la ville de Pompéi, bâtie d'après les données de l'art grec, et retrouvée sous les cendres du Vésuve, encore toute couverte de peintures.

Ces témoignages sont concluants. Ils renversent la théorie des monochromistes et constituent un point de départ sûr et indiscutable pour la théorie contraire.

Après ce que nous avons dit des Grecs, nous ne nous arrêtons guère aux Romains et nous nous bornerons à constater

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

(2) *La peinture antique*, Paris, 1892, p. 271.

(3) On trouve dans E. PORRIER, *Les Statuettes de terre cuite dans l'antiquité*, de nombreux exemples de statues peintes.

qu'eux aussi étaient polychromistes comme le furent également les Etrusques, leurs prédécesseurs.

On connaît les tombeaux de ce peuple, conservés en grand nombre au Musée archéologique de Florence, et leurs statues funéraires, de grandeur nature, entièrement colorées.

Sur un couvercle de tombe, en terre cuite, on voit une femme à sa toilette : elle est peinte. Sur un autre se trouvent un homme couché et une femme assise : ils sont en albâtre et peints ! Une grande tombe en forme de sarcophage est entièrement couverte de peintures aux couleurs les plus variées et les plus délicates, représentant un combat d'amazones, etc., etc.

On ne trouve plus, il est vrai, trace de couleurs sur les monuments romains; les pluies ont depuis longtemps dépouillé leurs ruines de cette parure. Mais lorsque le hasard des fouilles fait retrouver les restes d'un édifice, enfouis dans le sol, on relève très généralement des restes de décoration polychrome.

Les publications des sociétés archéologiques de Namur et de Charleroi fournissent de nombreux exemples de peinture monumentale, relevés dans les villas romaines de l'Entre-Sambre-et-Meuse; on peut voir les restes de ces peintures dans les musées organisés par les sociétés que nous venons de citer.

Si les caves et les souterrains de ces villas étaient décorés de la sorte, à plus forte raison les appartements du maître devaient-ils l'être.

Il est à peine nécessaire de rappeler, après les Grecs et les Romains, le système décoratif des Byzantins, où la couleur jouait un rôle tout à fait prépondérant. Les monuments de Constantinople, de Ravenne et de Venise, élevés sous leur inspiration, sont couverts de mosaïques qui décorent tous les pleins de la construction, et plaqués de marbres d'une tonalité riche et chaude.

Dans certains monuments de la Sicile et de l'Italie, les marbres eux-mêmes sont enrichis d'une décoration mosaïque très colorée.

Si les romans n'ont pas ces matériaux précieux, s'ils manquent d'artistes capables de tracer des tableaux par la mosaïque, ils y suppléent par des enduits peints dont leurs monuments sont entièrement décorés. Ici les éléments de preuve abondent. Ce sont les grandes cathédrales, les grandes églises romanes de l'Allemagne : Mayence, Spire, Worms, Brunswick, Hildesheim et tant d'autres, où les restes de polychromie étaient assez abondants pour qu'on ait pu reconstituer, dans toute son étendue, leur système décoratif.

Ce sont Rotzebourg, Weimar, Doberau, Gustrow dont la polychromie résulte de l'emploi de matériaux colorés.

C'est encore, dans notre pays, la cathédrale de Tournai, où l'on a découvert récemment, sur un immense panneau du transept, la légende de sainte Marguerite, représentée en sept tableaux superposés, et où de nombreux chapiteaux de colonnes, des arcades et divers pans de mur ont conservé des restes importants de peintures décoratives.

Les gothiques, après les romans, ont couvert leurs monuments, leurs sculptures et leur mobilier des couleurs les plus vives, en y ajoutant l'éclat de l'or. Le fait est indéniable et c'est peut-être l'abondance et la vivacité de cette décoration qui a donné naissance à une réaction dont la Renaissance, ou plutôt dont certains artistes de la Renaissance se sont fait les apôtres.

Nous n'avons pas à discuter ici le système décoratif des gothiques et nous devons nous borner à rechercher si, comme leurs

prédécesseurs de l'antiquité, ils ont usé de la couleur et de quelle façon ils l'ont employée.

Or, les éléments de cette recherche sont assez proches de nous et ils sont assez nombreux pour que nous soyons complètement édifiés sur ce point.

Laissant de côté les œuvres de manouvriers, pour ne s'arrêter qu'aux travaux de premier ordre, aux chefs-d'œuvre indiscutés, et bornant son étude aux seuls produits de la statuaire, M. Courajod, dans le mémoire que nous signalions plus haut, démontre qu'ils étaient peints. Il cite les statues qui décoraient la façade du château de Pierrefonds, les sculptures de l'hôtel de Jacques Cœur à Bourges, et de la cathédrale de Reims; le puits de moire et les tombeaux en pierre des ducs de Bourgogne, à Dijon; les sculptures du chœur de la cathédrale d'Amiens, des bronzes, des ivoires, tous décorés ou rehaussés de peinture. Nous n'en finirions pas si nous devions rappeler tous les exemples de peinture donnés par l'éminent écrivain, mais nous ne pouvons passer sous silence ceux qui appartiennent particulièrement à notre pays : les statues de la façade de l'hôtel de ville de Bruges; la vierge offerte à l'église par le magistrat de Louvain en 1442; les statues que l'on sait avoir été peintes par Jean Van Eyck; le tombeau de Marie de Bourgogne, à Bruges, en bronze rehaussé de riches émaux de couleurs et la superbe série de larmes funéraires en cuivre doré et émaillé que tout le monde connaît. Nos peintres les plus renommés, à l'imitation d'ailleurs des grands peintres français et italiens, n'ont pas cru indigne de leur talent de polychromer les œuvres des sculpteurs.

Nous avons nommé Van Eyck, joignons-y encore les peintres tournaisiens cités par MM. de la Grange et Cloquet dans leurs *Études sur l'art à Tournai*, Nicaise, Barat (xv^e siècle), qui peint et dore les grandes statues du beffroi; Robert Campin, le maître de Roger Vanderweyden; Jacques Daret et Henri de Beaumetiel; Jean de Vrenay et bien d'autres, qui tous décorent des statues ou des sculptures ornant les façades de monuments.

Tout était peint et décoré de sujets polychromes, non seulement les monuments et les appartements habités, mais même l'intérieur des tombeaux, comme l'a établi l'abbé Vandengheyn dans ses conférences au Congrès de Charleroi et à la Société d'archéologie de Bruxelles.

Les *Études sur l'art à Tournai* abondent en intéressants détails sur les industries du bâtiment au moyen-âge; en nous bornant au seul objet de cette étude, nous trouvons que les murs des appartements sont peints en rouge ou en vert, parfois en tons unis, parfois avec un semis de motifs héraldiques; les statues sont colorées et dorées; les meubles sont peints, et les cheminées monumentales en pierre de taille sont complètement revêtues de couleurs, le fond est noir, les moulures et les rosettes dorées, les armoires et les sujets décorés au naturel.

L'artillerie de la ville, de même que ses étains, est peinte et vernie, ornée de devises et d'armoiries en couleurs.

Et en fait, quel est le collectionneur qui, achetant un vieux meuble avant qu'il ait passé par les mains des brocanteurs, n'a retrouvé sous les couches de couleur blanche ou jaune qui le défiguraient tout en assurant sa conservation, les restes d'une polychromie contemporaine du travail de l'écrivain?

(A suivre.)

E. Sall

PETITE CHRONIQUE

AU WAUX-HALL. — Aujourd'hui, dimanche, concert avec le concours de M^{lle} Lise d'Ajac, du Théâtre royal de Liège. Demain, lundi, clôture.

Quelques concerts intéressants ont encore eu lieu cette semaine :

M^{lle} Neyt, bien en voix malgré la température presque glaciale, a obtenu un franc succès. M^{lle} Chainaye, également, a été fort applaudie.

POUR PRENDRE DATE. — Nous apprenons que Marguerite Holeman achève en ce moment une œuvre commencée il y a près d'un an; c'est un triptyque inspiré de l'un des remarquables poèmes du poète Verhaeren : *Le Fléau* (dans les *Campagnes hallucinées*) et intitulé, dans le principe, *la Mort*.

On nous écrit d'Arnhem :

Mardi soir a eu lieu la première de *Lucie*, drame en trois actes de M^{me} Snyder van Wissenkerke, en présence des membres du XXII^e congrès de littérateurs hollandais et flamands. Avant tout, *Lucie* est l'œuvre d'une femme : la chaleur de sentiment, la subtilité des situations, la langue poétique l'attestent, mais aussi le manque de force et de logique. Cependant, les qualités inférieures ne sont pas prédominantes. Le tempérament fin et nerveux de l'auteur est en harmonie parfaite avec le genre de l'œuvre : l'idylle. Seulement, un sujet moins matériel ferait ressortir plus énergiquement ses bonnes qualités.

Nos auteurs ne se laisseront-ils donc jamais des drames d'amour, des situations « intéressantes » de la vie bourgeoise? La représentation de *Lucie* a été un échec pour les artistes, de MM. De Vos et Van Korlaar. Sauf le jeune premier, Royaards, il n'y a personne à citer. Ni régie ni artistes étaient pénétrés de ce qu'une idylle veut dire : surtout *Lucie* (M^{me} Rössing) avec son jeu 1830, avec ses roulements d'yeux à donner la chair de poule. Mais... le public aime ça !

H.

M. Félix Régamey a adressé ces jours-ci au *Figaro* une protestation dont voici le passage principal :

« Certes, on est moins fier d'être Français quand, après avoir regardé la Colonne, on se retourne du côté de l'Opéra, encombré d'affiches multicolores ! Il en est de même lorsqu'on constate l'espèce d'inconscience qui préside à certaines manifestations extérieures de la foule et qu'on voit la partie intelligente du public supporter, sans broncher, que les plus belles statues offertes à son admiration soient déshonorées — plastiquement s'entend — et leur aspect compromis par l'apport d'emblèmes hétéroclites : couronnes de perles, drapeaux de calicot, etc., loques pompeuses, bas articles de Paris qui nous ramènent aux barbares et semblent conceptions décoratives écloses en des cerveaux de Canaques ou de Dahoméens.

« Ah ! si j'étais Frémiet, si j'étais Chapu, il me semble qu'aucune considération ne pourrait me retenir, et plutôt que de voir la beauté souveraine de monuments tels que ceux de Jeanne d'Arc à la place des Pyramides, de Henri Regnault aux Beaux-Arts, souillés par ce débordement d'oripeaux, rebelle à l'outrage, j'arracherais de mes propres mains toutes mes malpropretés ! Est-ce que le culte de la patrie ou des grands hommes ne devrait pas se mettre d'accord avec le culte de l'art ? Et, en attendant que cet accord se fasse, est-ce qu'un simple arrêté de police ne suffirait pas pour mettre un terme à ces expansions coupables à force d'être naïves ? »

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

C. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK.

Quai du Commerce, 15

BRUXELLES

Rue des Récollets, 16

ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de la *Revue blanche*,
15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollandaise 20 francs.

Id. ordinaires, sur vélin 5 id.

Tirage restreint.

par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

FEMMES D'ARTISTES. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — CARACTÈRE, par R.-W. Emerson (*suite et fin*). — PETIT BILLET DU MATIN. — LES REVUES. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — VENTES. — PETITE CHRONIQUE.

Femmes d'artistes.

Il y a encore une autre raison qui fera que la littérature d'art ira de plus en plus en décroissant : c'est le mariage des hommes de lettres.

E. DE GONCOURT.

Cette observation d'Edmond de Goncourt ne s'appliquerait-elle pas, en son amertume, à tous les ciseleurs de pensée, aux musiciens comme aux peintres, aux sculpteurs comme aux poètes? L'influence de la femme — de l'épouse — sur l'artiste est énorme toujours, périlleuse fréquemment, néfaste trop souvent. Oh! il y a des exceptions, c'est entendu. Et nos critiques ne vous visent pas, Madame, vous qui trouvez en votre cœur les inspirations les plus touchantes pour éclairer d'une lumière toujours égale la voie que se fraie votre époux vers les calvaires. Ni vous, Madame, qui vous effacez discrètement dans l'ombre de l'artiste déjà illustre et ne voulez être que sa compagne dévouée, sinon sa servante.

Mais c'est de l'ensemble des femmes d'artistes qu'il s'agit, de ce bataillon d'amazones dont on ne se préoccupe pas assez, dans les luttes de l'art, lorsqu'on dénombre les effectifs. Qui dira les vocations qu'elles ont brisées, les déchéances qu'elles ont, consciemment ou non, entraînées, les compromissions, les chutes, les désespoirs que leur ignorance ou leur frivolité a provoqués? Ici encore le vieil adage policier : « Cherchez la femme » donne souvent la clef des modifications, lentes ou subites, qui transforment un artiste de libre et fière allure en un mannequin conforme et nul, façonné au gré des marchands (lisez éditeurs pour les hommes de lettres) et du public. Et cette femme, c'est l'épouse, celle dont la présence constante, de toutes les heures, de toutes les minutes, pèse sur la toile ébauchée, sur la page à demi couverte d'encre, dont l'avis devance l'exécution de l'œuvre, accompagne parfois sa conception et la pénètre d'éléments hétérogènes.

On pourrait, et l'étude en serait curieuse, classifier cette branche spéciale de la famille humaine, grouper les individualités analogues, établir les genres. Il serait aisé de réduire à quelques types principaux ces personnalités en apparence si diverses, et peut-être en résulterait-il quelque fruit au point de vue d'amendements éventuels.

En attendant l'anthropographe pénétrant qui se charge de délimiter irrévocablement les divisions et les

subdivisions, essayons de décrire quelques spécimens, *verbi gratia*. Peut-être ces notes brèves serviront-elles de document au classement scientifique que nous sollicitons. Pour simplifier les choses, nous nous servirons, au lieu de qualificatifs d'une détermination difficile, de noms patronymiques.

ANDRÉE croit, en sa candeur, que « c'est arrivé ». Sa famille s'étant énergiquement opposée à ce qu'elle épousât un musicien, un sans le sou, alors qu'un commerce honorable avait permis à son respectable père de se retirer à la campagne à cinquante-deux ans et de toucher semestriellement les arrérages d'une inscription nominative au Grand Livre de la Dette publique, elle a résolument rompu avec la bourgeoisie et « elle s'est mise » artiste. Elle porte de grands chapeaux l'été, des toques de fourrure l'hiver. Elle fume la cigarette. Des discussions artistiques auxquelles prend part son mari, elle a soigneusement retenu un cliquetis de mots sonores, d'expressions techniques. Et la voici, au déjeuner hebdomadaire qui réunit les camarades de l'artiste, donnant souverainement son avis sur la représentation de la veille, sur le concert de la semaine. On demeure stupéfait d'entendre voltiger les termes : « Quinte augmentée... rythme binaire... intervalle enharmonique... contre-sujet... ton relatif... » parmi les épithètes cinglantes : « Infect... absurde... exquis... parsifalien » dont elle larde la conversation, le tout avec l'à-propos et la discrétion d'une phalène bourdonnant autour de la lampe. Le mari d'Andrée s'amuse pendant quelque temps de ce bavardage cabotino-esthétique, puis les impatiences arrivent, et l'agacement, et l'énerverment destructif du calme nécessaire à l'enfantement des œuvres. Entre les repas, le piano ne chôme pas un instant. Et jusqu'aux heures nocturnes, les mélodies de Massenet et de M^{lle} Chaminade emplissent l'appartement d'un bruit lassant contre lequel il n'y a de remède que le cercle ou le café.

IRÈNE a daigné épouser Etienne, bien qu'il fût peintre. Elle est, ou à peu près, de lignée aristocratique, et c'est un honneur insigne qu'elle a fait à l'artiste en l'autorisant à partager sa chambre et à dénouer parfois sa ceinture. Aussi elle a grand soin de le lui rappeler fréquemment. Etienne a-t-il reçu dans son atelier quelque copain de jadis, l'a-t-il, tout joyeux, retenu à déjeuner : Irène glace l'invité de sa hautaine politesse. Mal à l'aise, l'ami prétexte une séance de modèle et disparaît après la chartreuse. Elle s'entoure de gens parfaitement nuls, mais titrés. Elle accepte des invitations à dîner et reçoit en cérémonie. Elle traîne son mari au bal, au théâtre. Elle lui fait peindre des tambourins et des palettes pour les bazars de charité, un chemin de la croix pour la paroisse. Quand on la féli-

cite sur le talent de son mari, elle réplique en minaudant : « C'est une jolie distraction. Il faut qu'un homme du monde soit occupé. Cela me permet de le garder près de moi. {Je l'empêche ainsi d'aller au club, » etc., etc. Il faut toute la persévérante énergie, toute la résignation patiente et la foi artistique d'Etienne pour que cette dissolvante compagnie n'éteigne pas l'étincelle sacrée. Il a eu la faiblesse d'aimer trop sa femme pour lui imposer, au début, sa volonté et la plier aux exigences de sa vie. Aujourd'hui, il souffre cruellement d'être classé parmi les amateurs; ce mal, extrêmement douloureux pour un cœur d'artiste, est incurable.

CLAUDINE s'est réfugiée dans le mariage pour échapper à l'existence provinciale dans laquelle la médiocrité de ses auteurs la faisait végéter. Elle a épousé un artiste, mais elle eût accepté d'aussi bonne grâce un fabricant de boutons, un courtier en huiles ou un marchand de fournitures pour tailleurs. L'essentiel est d'avoir des chapeaux neufs, des robes fraîches et un mobilier en peluche (bleu-gendarme et or, c'est très distingué). Elle tolère l'atelier comme une nécessité. C'est l'usine où se fabriquent les produits qui, monnayés, lui permettent d'offrir des five o'clock à ses amies, de sortir en voiture, de se payer des friandises, des bibelots et des fanfreluches. Mais elle règne en souveraine dans toutes les autres pièces de la maison, et si son mari se présente à table en veston de travail et les mains tachées de couleur, elle le renvoie avec autorité à sa toilette. Lui marche dans son rêve, sourit d'abord aux gaspillages de Claudine, finit par s'inquiéter. L'art hautain qu'il fait n'est pas pour plaire à la foule, et les factures pleuvent. Parfois il cherche dans ses portefeuilles une esquisse qu'il voudrait terminer. « Claudine, n'as-tu pas vu ma *Faneuse*? » Si, Claudine l'a vue, et elle s'excuse : elle l'a donnée à la modiste, qui exigeait un acompte. « Et mon étude de Moissonneurs? — « La corsetière l'a emportée. Je ne pouvais plus la faire attendre davantage. Mais aussi, c'est de ta faute. Tu t'obstines à peindre des paysans. Cela n'intéresse personne; cela ne se vend pas. » Et alors Claudine verse doucement, avec mille chatteries, le poison qui va s'infiltrer jusqu'au cœur de l'artiste et l'étouffer. « Ah! si tu composais de jolis petits sujets, comme Van Beers, par exemple! Des femmes en toilette de bal, des messieurs en habit. Ou des chasses à courre. C'est ça qui réussit! Ou des souvenirs d'Orient, comme Gérôme. On n'en fait jamais assez. Tandis qu'avec tes paysanneries, tu finiras par me laisser manquer du nécessaire. Tiens, tu me fais pitié. » A moins qu'il ne torde à l'instant le cou à Claudine, ce qui peut lui amener des désagréments judiciaires, même dans l'hypothèse d'un acquittement parfaitement justifié, il y a cent à parier contre un

qu'au bout d'un an ces abominables conseils, répétés en des moments choisis, décideront l'artiste, s'il ne s'abandonne pas ouvertement à l'orientalisme, à perpétrer sournoisement des almées qui partiront en cachette pour l'Amérique. Et son ardente foi morte, les rustres qui clamaient si éloquemment les inégalités et les injustices sociales deviendront des bergers Watteau menant paître des troupeaux enrubannés.

PAULETTE adore Wilfrid. Elle avait lu ses livres et son imagination de pensionnaire s'était enflammée aux récits du conteur. La voici femme, et femme aimante. Quatre ans de mariage n'ont pu apaiser sa soif d'amour. Ce n'est plus l'homme de lettres qu'elle aime, c'est lui, son mari, son Wilfrid. Elle le veut tout entier, et avec une obstination câline sur laquelle Wilfrid plaisante d'abord sa petite femme, mais qui, bientôt, lui porte sur les nerfs, elle l'empêche gentiment d'écrire, elle cache ses plumes, elle vide l'encrier. « A quoi bon me voler tout ce temps? N'avons-nous pas de quoi vivre? Pourquoi t'éreinter à inventer des histoires pour amuser les autres? N'a-t-on pas imprimé assez de romans? » Et quand Wilfrid, décidément agacé, la traite d'enfant, de petite folle, de vilaine jalouse, elle réplique : « Eh bien, quoi! Est-ce que je ne te suffis pas? Ah! je vois bien que tu ne m'aimes plus! » Ces mots sont généralement accompagnés de larmes, qu'un mari affectueux comme Wilfrid s'empresse de sécher. Dès lors, il est perdu. Et s'il reste un très heureux mari, il devient un fort médiocre gendelette. Paulette lui assure que s'il veut la mener à la mer, elle sera raisonnable, elle le laissera travailler. Mais là, il faut aller au Casino, aux petits chevaux, sur le sable, dans les dunes. Et des amis ont un yacht dont Paulette raffole. Essayons d'un séjour aux champs. Ici du moins, se dit l'écrivain, je pourrai me recueillir. Vous croyez, Monsieur? Et que faites-vous de l'inévitable tennis, et des courses en voiture, et des amis à recevoir, et des voisins à visiter? La résistance est inutile. A la moindre hésitation, Wilfrid est persécuté par le cri de détresse fatidique : « Je savais bien que vous ne m'aimiez plus! » Heureux s'il a encore assez d'énergie pour se secouer, enfin, et pour répondre, sans souci des catastrophes imminentes : « Eh! Madame, j'aime mon art par-dessus tout, et j'entends l'exercer comme il me plaît. » Mais l'histoire des hommes de lettres, bien qu'elle soit bourrée d'anecdotes, offre peu d'exemples de ces exécutions véhémentes. C'est que les femmes d'écrivains ont souvent, comme Paulette, d'étranges lueurs dans les yeux et, aux coins de la bouche, des fossettes qui sont un perpétuel appel aux baisers. Et, dame! il faut aimer la littérature d'un solide amour pour lui sacrifier ces agréments-là.

Nous avons dit que Wilfrid était conteur. Il va de soi

que depuis son mariage il n'eut pas la pensée, même lointaine, d'écrire pour le théâtre. Paulette lui a fait jurer qu'il ne ferait jamais représenter le drame qu'il écrivit jadis, dans l'efflorescence de ses vingt ans. Vous comprenez bien qu'une femme qui aime son mari ne peut souffrir qu'il s'expose dans les coulisses et dans des loges d'actrices. A cette seule pensée, Paulette frémit d'inquiétude. Et en se fixant sur Wilfrid, ses yeux s'illuminent de leur énigmatique lueur.

LUCIENNE faisait de l'aquarelle, voire un peu de peinture à l'huile avant son mariage. On a trouvé tout naturel qu'elle épousât un sculpteur. Si Marcel eût été sage, il eût, au retour de la cérémonie nuptiale, pris le block de papier Whatman, la boîte, les pinceaux, et aussi le chevalet, et les tubes de couleurs à l'huile, et la palette, et il eût jeté le tout sans hésiter par la fenêtre. Mais a-t-on — le jour des noces surtout — de ces résolutions autoritaires? Marcel a laissé Lucienne s'installer dans son atelier, qu'elle appelle « mon atelier ». Elle y occupe la partie la mieux éclairée, sous la verrière. Elle encombre tous les rayons de ses fiocons, de ses réserves de couleurs, de ses châssis, de ses cadres, de ses études. Elle décroche tous les rideaux de la maison pour faire des fonds aux casseroles, aux grès, aux hottées de légumes et de fruits qu'elle empile sur le parquet sous prétexte de « natures-mortes ». Les amis vont et viennent comme dans une ruche, caquettent, préparent du thé, démaillottent les statues de Marcel, poussent de petits cris d'horreur quand apparaissent, sous le linge mouillé, de triomphantes nudités, font un vacarme assourdissant. L'artiste a essayé de s'isoler, de travailler dans une autre pièce, un grenier qu'il avait tant bien que mal transformé en atelier... C'était pis. A chaque instant on l'appelait, on l'obligeait à descendre trois étages. « Comment faire pour mettre ce chaudron en perspective? Impossible de trouver le ton juste des écailles d'huîtres. Est-ce que tu ne pourrais pas m'établir les valeurs de la bourriche et de la gerbe de fleurs? »

On pressent ce que deviennent le ménage, la cuisine, l'existence matérielle de ces époux dont la similitude de goûts et d'occupations doit assurer le bonheur. Mais ce qui est plus grave, c'est la jalousie que provoque fatalement le succès de l'un des conjoints. Chaque commande, chaque médaille, chaque achat dont l'aubaine échoit à Marcel aiguise l'envie, dissimulée d'abord mais qui finit par éclater violemment, de Lucienne. Et un jour la situation s'aigrit au point que la vie commune devient insupportable. Marcel, s'il ne renonce pas à la sculpture (ce à quoi tel artiste se résigne parfois galamment pour avoir la paix), est désormais rangé parmi les mauvais maris qui négligent leur femme et la brutalisent, confirmant une fois de plus la vérité de l'axiome connu :

Grossier comme un sculpteur, (à quoi les sculpteurs répliquent : Bête comme un peintre, — vaniteux comme un musicien, — bien mis comme un architecte).

Mais assez ratiociné. Et gardons-nous surtout de conclure. Ces dames seraient sans pitié pour le célibataire qui a timidement risqué cette petite étude de caractères.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Le Théâtre de la Monnaie a rouvert ses portes, et le public — un public spécial d'étrangers, de provinciaux, d'écoliers en vacances, d'abonnés déjà rivés à leur fauteuil par la force de l'habitude et des victimes du devoir professionnel — a consciencieusement, malgré la chaleur suffocante, rempli la salle. Les rastaquouères se distinguent actuellement des habitués en ce qu'ils arrivent en grande toilette, tandis que ces derniers portent des complets et des chapeaux mous pour simuler un « débotté » de la campagne. Quelques abonnés vont jusqu'au smoking, ce qui fleurit son retour de ville d'eau. « J'arrive d'Aix, mon cher. Il y fait épatant. » Et l'on toise l'ami qui ne s'est payé qu'un Ostende aller et retour... ou un Groenendaël. Mais l'habit, et surtout le chapeau haut de forme, déceit une négligence de tenue déplorable.

Autre différence : le foyer est plein d'une animation turbulente tant que durent les migrations. Aux premiers froids, quand Bruxelles est rendu à lui-même, il se vide complètement et la dame qui vend de la limonade s'endort sur son comptoir jusqu'à l'été. Pourquoi nos concitoyens n'envahissent-ils le foyer que les nuits de bal masqué? Nul ne le sait. Il est d'usage de s'empiler dans les couloirs et l'on abandonne le vaste et gai foyer aux rares provinciaux qui s'y hasardent, avec l'inquiétude des chutes sur le parquet ciré et l'extase béate des glaces qui répercutent les lumières à l'infini.

Mais nous voici loin de la critique des soirées d'ouverture. Le spectacle, il est vrai, est dans la salle, et peu vous chaut, pensons-nous, d'apprendre que l'amour de Raoul pour Valentine a, une fois de plus, soulevé l'enthousiasme de la foule, et que Marguerite, après les vicissitudes que vous connaissez, est montée triomphalement aux cieux, portée par les anges purs, les anges radieux.

Il est entendu que *les Huguenots* servent toujours de pièce d'ouverture, à moins que la direction choisisse *la Juive*. Les deux ouvrages se valent lorsqu'il s'agit de mettre en vedette un ténor et une facon. Les autres artistes s'encadrent à merveille dans le passe-partout, et si le public est satisfait, on peut commencer.

Disons tout de suite « qu'on peut commencer ». M. Cossirà a conservé sa voix chaude, sa belle prestance. Il est resté l'excellent chanteur auquel on fit fête il y a sept ans et qu'on laissa partir pour des raisons demeurées obscures. M^{me} Tanésy a un superbe organe, souple, étendu. Elle se pliera à toutes les exigences du répertoire. M. Seguin nous est revenu avec toute l'autorité de son talent et ses qualités de musicien impeccable. M. Massart a été acclamé après le premier acte de *Faust*. M^{me} de Nuovina, qui avait mis dans le rôle de Santuzza l'empyrement tumultueux de la femme lâchée, a échauffé son interprétation de la jeune fille abandonnée. Elle a composé une Marguerite qui, si elle n'a pas

l'ingénuité de la Gretchen du poète, n'en est pas moins originale et intéressante. Son succès a été très vif après l'air des bijoux, la scène de l'église et le trio final. M^{me} Arehaimbaud s'est muée en M^{lle} Paulin, ce qui ne modifie point sa voix un peu grêle et son jeu gracieusement maniéré.

Quelques débuts, en général heureux, ont marqué ces deux soirées. Citons spécialement celui de M^{lle} Madeleine de Nocé, vouée aux princesses d'opéra, mais destinée, croyons-nous, à un avenir plus artistique. M^{lle} de Nocé est charmante malgré sa gaucherie, et la fragilité de sa voix n'empêche pas la chanteuse de plaire, tant elle a d'aisance dans l'expression musicale et de légèreté dans les vocalises.

Les chœurs ont montré du zèle et l'orchestre de la discrétion. Espérons que la saison tiendra ce que promettent les soirées inaugurales.

CARACTÈRE

par R.-W. EMERSON (1).

(Inédit, traduction spéciale pour *l'Art Moderne*.)

Qu'y a-t-il de meilleur que des étroites relations d'amitié, quand elles ont pour base ces racines profondes? La possibilité de joyeuses relations entre quelques hommes est une réponse suffisante au sceptique qui doute des facultés et des forces humaines; c'est la croyance et aussi la pratique de tout homme sensé. Je ne sais ce que la vie peut offrir de plus satisfaisant que cette entente profonde qui subsiste, après de nombreux échanges de bons offices, entre deux hommes vertueux dont chacun est sûr de lui-même et sûr de son ami. C'est un bonheur qui voudrait ajourner tous les autres plaisirs et qui fait bon marché de la politique, du commerce et des églises. Car, lorsque les hommes s'assemblent comme ils devraient le faire, chacun d'eux bien-faiteur, pluie d'étoiles, habillé de pensées, d'actes, de talents, cette réunion serait la fête de la Nature que toutes choses annoncent. D'une telle amitié, l'amour entre les sexes est le premier symbole, comme tout ce qui existe est symbole de l'amour. Ces rapports avec les êtres les meilleurs, nous les avons pris autrefois pour des romans de jeunesse, mais avec l'élévation du caractère ils deviennent la plus solide des jouissances.

S'il était possible d'avoir avec les hommes des relations vraies! Si nous pouvions nous abstenir de leur demander quoi que ce soit, louange, aide ou pitié, et ne les forcer à nous aimer que par la vertu des lois les plus anciennes, des lois primordiales!

Ne pourrions-nous pas agir avec quelques personnes — avec une personne seulement — d'après ces statuts encore inédits, et faire l'expérience de leur efficacité? Ne pourrions-nous faire à notre ami l'hommage de la vérité, du silence, de la patience? Faut-il le chercher si impatiemment? Si nous sommes apparentés, de quelque façon, nous nous rencontrerons. Dans le monde ancien il était de tradition qu'aucune métamorphose ne pouvait cacher un dieu à un autre dieu, et un vers grec dit :

Les dieux ne sont pas inconnus les uns aux autres.

Les amis aussi suivent les lois de la divine nécessité; ils gravitent l'un vers l'autre et ne peuvent faire autrement :

Quand ils s'éviteront,
C'est alors qu'ils jouiront le plus l'un de l'autre.

(1) Suite et fin. Voir nos cinq derniers numéros

Car ces relations ne sont pas arbitraires, elles sont *consenties*. Il faut que les dieux s'asseyent sans sénéchal dans notre Olympé et qu'ils s'y installent par une divine supériorité. La société est gâtée s'il faut prendre des peines pour la rassembler, s'il faut réunir des hôtes trop éloignés, trop dissemblables. Et si toute réunion n'est pas une vraie société, c'est un bavardage, une contorsion malfaisante, vile, dégradante, fût-elle même composée des meilleurs esprits. Chacun rentre ce qu'il a de meilleur et tous les défauts sont mis en état de pénible activité, — comme si les Olympiens se réunissaient pour échanger leurs tabatières.

La vie marche vite. Nous poursuivons quelque dessein fugitif, ou nous sommes poursuivis par quelque crainte ou quelque commandement. Mais si, soudain, nous rencontrons un ami, nous nous arrêtons, — notre zèle et notre agitation précédentes nous paraissent bien futiles. Il nous faut une pause, il faut entrer en possession de nous-même et de notre ami, il nous faut acquérir le pouvoir de gonfler, d'étendre, avec les ressources du cœur, le moment présent. Dans toute noble relation, le moment est tout.

L'esprit nous prophétise la rencontre d'un de ces êtres divins; le cœur désire un ami. Pour être heureux il nous faut l'accomplissement de ces deux choses en une. Les siècles s'éveillent à la conscience de cette force morale. Toute force n'est que l'ombre ou le symbole de celle-là. La poésie n'est joyeuse et forte que quand elle tire de là son inspiration. C'est quand ils sont remplis de cette force que les hommes écrivent leur nom sur le monde. L'Histoire a été mesquine, nos nations n'ont été que des populeuses, nous n'avons jamais vu un homme : nous ne connaissons pas encore cette forme divine, nous n'en avons que des rêves et des prophéties, nous ne connaissons pas les manières majestueuses qui lui sont propres, et qui apaisent et exaltent en même temps celui qui les voit. Nous reconnaitrons un jour que l'énergie la plus intime devient l'énergie la plus universelle, la plus publique, que la qualité surpasse la quantité, et que la grandeur de caractère agit dans l'obscurité et secourt ceux qui ne l'ont jamais vue. Toute la grandeur qui nous est déjà apparue nous est comme un commencement, un encouragement à marcher dans cette voie.

L'histoire de ces dieux et de ces saints que le monde a écrite, puis adorée, est un multiple document de caractères. Les siècles ont exalté les actions d'un homme qui ne dut rien à la Fortune et qui fut supplicié au gibet de sa nation; la pureté de sa nature a jeté une splendeur épiquë sur les circonstances de sa mort, et cet éclat a transfiguré chaque petite particularité de sa vie en un symbole universel, aux yeux des humains. Cette grande défaite est jusqu'à présent notre plus haut fait. Mais l'esprit réclame une victoire que les sens eux-mêmes puissent apprécier, une force de caractère qui convertisse les juges, le jury, les soldats et les rois; qui commande aux vertus animales et minérales et leur soit supérieure, qui se confonde avec le cours de la sève, des fleurs, des vents, des étoiles et de tous les agents moraux.

Si nous ne pouvons pas atteindre d'un bond à ces grandeurs, rendons-leur hommage au moins. Dans la société, ces grands avantages sont quelquefois comptés comme des désavantages. Ayons d'autant plus de prudence dans nos évaluations particulières.

Je ne pardonne pas à mes amis de ne pas savoir reconnaître un beau caractère, ou de ne pas le recevoir avec une hospitalité reconnaissante.

Quand, à la fin, ce que nous avons toujours désiré est arrivé,

et que les rayons en jaillissent sur nous du haut de cette contrée céleste, — alors ceux qui sont grossiers, critiques, et qui traitent un tel visiteur avec la vulgarité et la méfiance des rues, témoignent d'une grossièreté qui referme presque les portes du ciel sur eux. Si l'âme ne connaît plus ce qui lui appartient, si elle ne voit pas à qui elle doit culte et fidélité, qu'elle ait honte, car c'est là la véritable insanité. Y a-t-il une autre religion que celle-là, — de savoir qu'en quelque lieu du vaste désert des êtres qu'ait fleuri ce sentiment sacré, c'est pour nous que cette fleur s'est ouverte. Si personne ne le voit, moi je le vois. Fussé-je le seul, je suis conscient de la grandeur du fait. Pendant qu'il fleurit je garderai le sabbat tout le temps, je suspendrai ma mélancolie, mes folies et mes plaisanteries. La présence de cet hôte satisfait et sert la Nature. Beaucoup d'yeux savent découvrir et honorer les vertus prudentes, les vertus du foyer; d'autres, plus rares, savent reconnaître le Génie et sa trace étoilée, — bien que la foule en soit incapable; mais quand cet immense amour qui peut tout souffrir, qui peut se priver de tout, qui aspire à tout, qui s'est juré à lui-même qu'il serait aux yeux du monde un misérable et un fou plutôt que de souiller ses mains par aucune condescendance, — quand un sentiment pareil entre pour les traverser dans nos rues et nos maisons, ceux-là seuls qui sont purs et qui aspirent à s'élever peuvent le voir en face; et le seul hommage qu'ils puissent lui rendre, c'est de le reconnaître.

R.-W. EMERSON

PETIT BILLET DU MATIN

A. M. MAURICE BEAUBOURG.

Vous avez tenu, Monsieur, à compléter par votre livre la plus belle saison de littérature que nous ayons eue depuis longtemps. La couverture de vos *Nouvelles passionnées* ponctue de violet éveillé les parterres de pissenlits que sont les devantures actuelles des libraires. Le passant, feuilletant ces pages, y trouvera d'étranges et belles histoires. J'espère qu'il s'arrêtera à la principale, l'aventure de cette *Ame de verre* qui pourrait bien être la vôtre; le jour où vous avez rencontré ce titre, vous avez formulé votre personnalité. N'êtes-vous pas, en effet, une de ces fines frères anciennes verreries italiennes, où s'irise en reflets irréels la réalité brutale de l'extérieur? Du verre frappé à coups pressés s'échappe la plainte délicate et perceptible des seuls artistes, la vibration d'une exquise sensibilité qu'heurte la rudesse des choses. Or, en toute âme un peu bien née, il persiste, l'écho plaintif de l'âme de verre qui se brisa jadis. Et c'est en mémoire des verreries défuntes que nous saurons recueillir et louer votre livre.

M. L'H. (*Gil Blas*.)

LES REVUES

L'Ermitage, revue artistique et littéraire, paraissant chaque mois. Henri MAZEL, directeur; René BOYLESVE, Stuart MERRILL, secrétaires généraux; — 4^e année. — Chaque livraison de quatre feuilles in-8°, 60 centimes, un an 6 francs. — Paris, bureau de la revue, 26, rue de Varenne.

L'Ermitage est une des revues les plus recherchées de la jeune littérature; elle mêle à l'art les préoccupations philosophiques et sociologiques, mais exclut la politique. Fondée en 1889, elle a groupé une élite de ces esprits, caractéristiques de notre époque, qui envisagent la transformation sociale comme une nécessité,

une justice et une espérance et comprennent l'influence décisive qu'elle aura sur l'Art.

L'Ermitage est surtout une revue de combat. Pas un des hommes qui représentent le renouveau, la lutte contre les formes usées, la volonté de favoriser et de hâter l'évolution artistique, qui n'y ait passé : Verlaine, Rimbaud, Moréas, Régnier, Griffin, Verhaeren, etc.

On se rappelle, dans le monde lettré, la campagne contre le Parnasse qu'y fit M. Retté dans ses remarquables chroniques de 1892.

Dans son numéro de juillet de cette année, *l'Ermitage* a publié un *referendum* : *Quelle est la meilleure condition du bien social? Une organisation libre et spontanée ou bien une organisation disciplinée et méthodique? Vers laquelle de ces conceptions doivent aller les préférences de l'artiste?* — *L'Ermitage* s'était adressé aux écrivains français et étrangers de la nouvelle génération, c'est-à-dire tous ceux ayant moins de trente-cinq ans.

Quatre-vingt-dix-neuf ont répondu; en voici la répartition dressée d'après les réponses : Socialistes, 23; anarchistes, 52; opinions intermédiaires, 24.

Cinquante-deux anarchistes! parmi ce monde d'artistes, de raffinés, d'aristocrates de la pensée. Voilà qui va faire frémir ceux qui ignorent le vrai sens humanitaire et chrétien de ce mot; chez qui l'anarchie n'évoque que le souvenir de Ravachol; qui n'ont jamais lu l'admirable *Conquête du Pain* du prince Kropotkine qui ne sont renseignés là-dessus que par les stupides déclamations doctrinaires. Parmi les collaborateurs de *l'Ermitage*, Retté, Carrère, Mauclair, Quillard, notre compatriote Roland de Marès sont anarchistes. Merrill, Adam, Dumur, Viellé-Griffin sont socialistes.

Les poètes de *l'Ermitage* sont : Stuart Merrill, Adolphe Retté, Louis Le Cardonnel, Roland de Marès, Yvanhoé Rambosson.

Henri Mazel, l'auteur de *la Fin des Dieux*, sous la signature de Saint-Antoine, fait les articles philosophiques; Stuart Merrill la chronique des poésies; Hugues Rebelle la chronique des proses. Boylesve, un de ses deux secrétaires généraux, est le pseudonyme de Tardivaux.

L'Ermitage s'intéresse beaucoup aux littératures étrangères. Hugues Rebelle donna des traductions de poètes anglais; Karl August y publia une étude sur la *Littérature allemande contemporaine*, Joao de Lisboa sur la *Littérature portugaise*, Roland de Marès sur la *Littérature hollandaise* et particulièrement sur l'inoubliable Multatuli, si près de nous Belges, par le sol et par la langue, et que nous ignorons presque tous. Lire dans la livraison de juin 1893 de LA SOCIÉTÉ NOUVELLE son étonnant *Dialogue japonais*.

Pour qui veut se tenir au courant de ce mouvement complexe qui unit les Lettres et les Sciences, l'Art et le Socialisme, tel qu'il se produit en France parmi les jeunes et vigoureux esprits, la lecture de *l'Ermitage* est des plus instructives et des plus salutaires. Elle a aussi tout le charme des expéditions enthousiastes vers les rivages du prochain avenir. Elle encourage l'âme et la nettoie de ses préjugés. Elle montre où doit se fixer la nouvelle orientation de l'esprit moderne.

Voici le sommaire du numéro d'août dernier :

Adolphe Retté, Roland de Marès. — *Au bord de ce fleuve*, Stuart Merrill. — *Souvenirs de la quinzième année*, Paul Adam. — *Le Héros*, Emile Michelet. — *Le Mystère du vent*, Saint-Pol-Roux. — *Les neuf prêtresses de l'île de Sein*, René Boylesve. — *Poésie*, Victor Remouchamps. — *Cri d'alarme*, Adolphe Germain. — *Les yeux*

clos, Camille Mauclair. — *Victor Hugo et le siècle*, Saint-Antoine.

CHRONIQUES : I. *Les Poésies*, par Stuart Merrill. — II. *Peintures par eux-mêmes*, d'Hervieu, par Hugues Rebelle. — III. *Autour des Théâtres* : *La Pantomime*, par Jacques des Gachons. — IV. *Notices bibliographiques*.

VARIÉTÉS : *Affirmation d'art*, par Saint-Antoine. — *Musée de l'Ermitage*, Roland de Marès, par Fra Eremitano. — *Petites nouvelles*. — *Lettres de MM. Jules Renard et Adolphe Retté*. — *Revues*.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Harald Roi, drame en neuf scènes, par ERNEST BOSIERS; Bruxelles, P. Lacomblez. — *La Ronde du Trouvère*, par MAURICE DESOMBIAUX; Gand, A. Siffer. — *Notes d'être*, par CHARLES SLUYTS; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Au Jardin de l'Infante*, par PAUL SAMAIN; Paris, édition du « *Mercure de France* ». — *Premières poésies*, par JEAN CARRÈRE; Paris, bibliothèque de « *la Plume* ». — *Rêves des heures lentes*, par CHARLES BUET; Gand, A. Siffer.

VENTES

LA COLLECTION HOLFORD, l'une des plus importantes collections d'eaux-fortes, de gravures et de dessins de maîtres, a été vendue récemment à Londres, il y avait 696 numéros, tous de premier ordre. Les enchères ont atteint des chiffres fantastiques. C'est ainsi qu'on a payé 2,000 livres sterling, soit plus de cinquante mille francs, un exemplaire de l'eau-forte de Rembrandt qui représente l'artiste appuyé sur un sabre (1^{er} état) et qui figure sous le n^o 23 du catalogue Wilson. Il n'en existe, dit-on, que quatre exemplaires. Les trois autres sont classées dans des musées.

Les autres planches de Rembrandt ont également été cotées très haut. Citons entre autres la pièce dite « aux cent florins » (*Jésus guérissant les malades*, n^o 78 du catalogue Wilson, 1^{er} état, adjugée 1,750 liv. st. (43,750 fr.); *Jésus devant Pilate* (W., n^o 80), 1^{er} état, sur japon, 1,250 liv. st. (31,250 fr.); un *Portrait de Rembrandt* (W., n^o 7), 1^{er} état, 420 liv. st. (10,500 fr.); *Jésus crucifié entre deux larrons* (W., n^o 81), 1^{er} état, 200 liv. st. (5,000 fr.); *la Mort de la Vierge* (W., n^o 164), 1^{er} état, 145 liv. st. (3,625 fr.); même prix pour le *Paysan portant un seau de lait* (W., n^o 210), 1^{er} état, sur japon. *Les trois arbres* (W., n^o 209), a été vendu 170 liv. st. (4,250 fr.); *la Vue d'Omval* (W., n^o 206), 320 liv. st. (8,000 fr.); *la Fruite en Egypte* (W., n^o 61), 2^e état, 140 liv. st. (3,500 fr.); *la Résurrection de Lazare* (W., n^o 77), 3^e état, 125 liv. st. (3,125 fr.); *le Peintre dessinant d'après un modèle* (W., n^o 189), 1^{er} et 2^e états, 125 liv. st.; *Paysage au carrosse* (W., n^o 212) sur japon, 130; *les Trois Chaumières* (W., n^o 214) 1^{er} état, 275; *Paysage à la tour* (W., n^o 215) 1^{er} état, 210; *Le Canal* (W., n^o 218) sur japon, 260; *Paysage avec ruines* (W., n^o 220), 1^{er} état, 145; *Paysage avec troupeau de moutons* (W., n^o 221), 1^{er} état, 245; *Paysage avec un obélisque* (W., n^o 224), 1^{er} état, 185; *Verger avec grange* (W., n^o 227), 1^{er} état, 170; *Canal avec deux cygnes* (W., n^o 232), 1^{er} état, 120; *Paysage avec grand bateau* (W., n^o 233), 200; *Renier Anslou* (W. n^o 273), 1^{er} état, 120; *le Vieil Haaring* (W., n^o 276), 3^e état, 190; *le Jeune Haaring* (W., n^o 277), 1^{er} état, 145; *John Lutma* (W., n^o 278), 180; *Jean Asselyn*, 1^{er} état, 140;

Ephraïm Bonus, 1^{er} état avec le rond noir, 1,950, 2^e état, 135; *Jean-Cornelius Sylvius* (W., n^o 282), 450; *Coppenol* (grande planche), 1,350; *Van Tolling*, 2^e état, sur japon, 530, *le Bourgmestre Six*, 2^e état, sur japon, 380; 3^e état, 255; *la Fiancée juive* (W., n^o 337), 1^{er} état, 175.

Toutes les pièces de la collection ont été très vivement disputées, et ce n'est pas Rembrandt seul qui a atteint les hauts prix. Le très beau et très curieux *Saint-Georges*, du maître inconnu de 1466, qu'admirent les visiteurs du Musée d'Amsterdam, a été poussé à 165 livres sterling. Citons encore : Marc-Antoine Raimondi : *Adam et Eve*, 180 liv. st. ; *le Massacre des Innocents*, 190; *la Peste* (avant les inscriptions), 370. — Albert Dürer : *Adam et Eve*, 100; *la Sainte Famille*, 110; *Saint Hubert*, 150; *Saint Jérôme*, 130; *le Chevalier de la mort*, 145. — Hans Burgmair : *Saint Georges*, 120. — F. Von Boeholt, *le Jugement de Salomon*, 100; *Saint Michel*, 135.

Prix très élevés aussi (de 50 à 80 livres) pour les œuvres de Lucas de Leyde, Guiseppe Longhi, Mantegna, Israël van Mecken, Raphaël Morghen, F. Muller, etc.

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, 16 septembre, que s'ouvrira au public le Salon de Bruxelles. Les membres de la presse y seront admis dès le 14.

BANQUET EEKHOUD. — *L'Art moderne*, *Floréal* de Liège, *le Mouvement littéraire*, *le Réveil* de Gand et *la Société nouvelle* ont adhéré au banquet littéraire organisé en l'honneur de Georges Eekhoud par *la Revue rouge*. Un grand nombre de littérateurs, de peintres, de sculpteurs et de musiciens se sont déjà fait inscrire comme participants à cette fête d'art.

Nous avons annoncé les fêtes qui s'organisaient à Mons à l'occasion de la célébration du trois-centième anniversaire de la mort de Roland de Lassus. La ville de Munich, où Roland est mort après avoir été attaché pendant trente-cinq ans à la Chapelle des souverains bavarois, se propose de commémorer, elle aussi, cette grande date de l'histoire de la musique. C'est le 14 juin 1894 que tombe l'anniversaire de la mort du célèbre maître wallon. La veille, les sociétés musicales de la capitale bavaroise se formeront en cortège et exécuteront un concert devant la statue du maître, qui s'élève, à Munich, sur le « Promenadenplatz ». Pour le jour même de la mort, on projette une grande fête musicale, dont le programme sera vraisemblablement consacré à l'exécution de ses œuvres vocales, mondaines et religieuses. Il y aura, en même temps, une exposition d'autographes du maître, dont la bibliothèque de Munich possède un grand nombre, une exposition d'instruments du temps, de portraits du maître et de ses plus célèbres disciples; bref, tout un ensemble de curiosités se rapportant à sa personne et à sa glorieuse carrière.

A Mons, la Ville organise, entre autres, un grand concours de chant d'ensemble qui comprendra, notamment, une division d'honneur et une division d'excellence. Un grand nombre de primes, de médailles et d'objets d'art seront distribués aux sociétés victorieuses. On peut dès à présent consulter le règlement dans nos bureaux.

Les dates des représentations de Bayreuth, en 1894, sont dès à présent fixées.

Elles auront lieu du 19 juillet au 19 août et seront consacrées à *Parsifal*, *Tannhäuser* et *Lohengrin*.

Suivant la tradition, *Parsifal* ouvrira et fermera la série. Il y aura en tout vingt représentations.

On sait que, grâce à l'initiative intelligente de M. Lugné-Poë, un cercle de soirées artistiques s'est formé dernièrement ayant pour but de présenter aux délicats des spectacles pouvant satisfaire leurs goûts.

Voici la liste des représentations que donnera ce cercle « L'Œuvre » :

Rosmersholm, d'Ibsen, traduction Prozor.

L'Ennemi du peuple, d'Ibsen.

Ames solitaires, de Gerhardt Hauptmann, traduction Alexandre Cohen.

Les Fiancés, de Gogol, traduction de Michel Delines.

Au-dessus des forces, de Björnson, traduction Prozor.

Les Vierges, de Marco Praga, traduction Thalasso.

Chaque représentation sera précédée d'une conférence. Pour *Rosmersholm*, M. Léopold Lacour parlera des *Femmes d'Ibsen*; on entendra ensuite M. Bernard Lazare, etc.

La partie décorative est confiée à M. Edouard Vuillard.

Quant aux spectacles, pour lesquels M. Camille Maclair s'associe à la direction, ils seront d'une forme théâtrale et poétique absolument neuve.

Le siège social de « L'Œuvre » est : 21, rue Rochechouart.

Certains journaux d'art — ou soi-disant tels — pratiquent, on le sait, la pêche à l'abonné avec des ruses auprès desquelles les trucs patients et habiles des pêcheurs de brochets et de truites les plus expérimentés ne sont que de la Saint-Jean.

Voici une recette nouvelle, employée par une revue française, et que nous recommandons à tous les journaux qui se livrent au sport dont s'agit. La revue en question encarte tout simplement, dans les livraisons destinées aux peintres, le petit avis ci-après, auquel est joint (naturellement) un bulletin d'abonnement :

M.....,

Un prochain n^o de la REVUE
contendra une appréciation sur votre envoi à l'exposition de
. Nos abonnés sont priés de nous signaler
d'avance à quelles expositions ils prennent part, soit à Paris, soit
en province, afin que nous puissions en aviser nos correspondants.

Veuillez agréer, M, nos sincères salutations.

N'est-ce pas ingénieux? A LA BONNE FRANQUETTE, comme dit Caran d'Ache en son amusant « Carnet de chèques ».

La subvention des théâtres :

L'Opéra de Paris est le plus richement subventionné des théâtres lyriques de l'Europe : un million. Après lui viennent l'Opéra royal de Berlin, 700,000 francs; l'Opéra de Stuttgart, 653,000 fr.; l'Opéra royal de Dresde, 400,000 francs; l'Opéra impérial de Vienne, 300,000 francs.

En Italie, le Théâtre San-Carlo de Naples, le plus avantagé, reçoit annuellement 300,000 francs; l'Apollo de Rome, 290,000 francs, et la Scala de Milan, 175,000 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN

et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15

Rue des Récollets, 16

BRUXELLES

ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui
préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statisti-
que, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

160

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

AU RETOUR. — FEMMES D'ARTISTES. — BARAQUES FORAINES. J.-K. Huysmans. — LA SITUATION ACTUELLE DU THÉÂTRE EN HOLLANDE (suite). — LA POLYCHROMIE DES MONUMENTS ET DES SCULPTURES (suite et fin). — EUGÈNE YSAÏE. — LES MUSÉES CONSACRÉS AUX HOMMES CÉLÈBRES. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

AU RETOUR

Il tourne encore dans ma tête le voyage, alors que je m'assieds, au retour, parmi mes livres, devant mon travail. J'ai peine à me ressaisir, à me réhabituer aux bras et au dossier de mon fauteuil. L'encrier s'ouvre, avec, au dedans, une encre desséchée. Les plumes sont là, sablées de rouille. L'horloge semble morte. Un silence, d'autant plus profond que le tumulte bruit dans mon souvenir, s'est assis sur les meubles, a glissé au long des murs et me regarde à travers les yeux de quelques portraits. La chambre s'est revêtue de passé, elle, la bonne chambre, qui pourtant est imprégnée de toute ma vie présente. Et j'écoute et je vois et je goûte ce contraste comme un charme et je désire le prolonger pour en noter l'impression et revivre une dernière fois ces heures de curiosité et de fièvre qui volèrent — pendant un mois — autour de mon âme. Oh! ces trains passant les gares, la nuit, avec un énorme bruit de

tambours, éclairé par des torches. Ces éclairs successifs sur la vitre des portières, ces titillements de sonneries électriques, ces signaux entrecroisant leurs gestes de clarté et puis, tout à coup, le noir et les ténèbres que la machine haletante semble mâcher et rejeter en fumée derrière elle! On roule à travers l'inconnu parmi des plaines et des plaines, on roule; le corps secoué, le sommeil déchiré de sifflets, on roule des heures et des heures, laissant après soi les paisibles villages, dont les cloches tintent le premier angelus, laissant les bois, les mares, les lacs, les fleuves et débarquant, à l'aube vitreuse, en quelque ville moite encore de sa joie nocturne et toute sonnante de tombereaux. Ou bien c'est la course, en plein jour, à travers vallées et montagnes, l'affolement du charbon, de la vapeur et des métaux à travers les verdure et les fleurs. Des troupeaux d'oies ou de vaches vont boire aux sources, des enfants nus se baignent en des rivières, des oiseaux clairs volent sur des moissons, un bariolage de toits bleus d'ardoises ou rouges de briques éclate dans le soleil, tandis que des émeutes de poussière et des vacarmes de fer et d'acier salissent ou cachent ces coins d'idylle. Et c'est toujours, tel un ronron formidable, le train dévorateur et volant.

Les capitales!

Voici les places illustres, les fontaines usées depuis des ans par les pleurs de leurs sanglots d'eau; les cava-

liers de bronze coupant les nues au fil de leur épée brandie; les colonnes et les arcs triomphaux par où les conquérants morts s'en vont vers leurs tombeaux. Tel palais revêtu de siècles surgit comme un décor de fête défunte, vaste et silencieux; tel autre, que peuple à lui seul un empereur, retentit de clairons, frissonne, à son faite, en ses drapeaux, au vent, et couve de la gloire, sous les ailes reployées de ses aigles. Des soldats passent roides et précis, comme si un seul homme marchait en leurs mille pas. Les cuivres au clair débouchent au coin de rues: leurs musiques de tintamarres et d'éclats semblent casser du soleil. Les foules sur leur passage font une haie de soie ou de haillons, bruisante. Et, par au-dessus des têtes, tanguent les cloches, bondissent les cloches, clament les cloches vers les cloches, comme si le tumulte voulait être dominé et rythmé dans sa folie.

Sur le fleuve dont les eaux de cuivre verdissent le granit des ponts, les énormes boules de verre des lanternes tiennent une jonglerie de feux et de lumières suspendue dans l'air. Le matin, aux proues des bateaux, quelques mousses suspendent des oriflammes et des banderoles — et chantent; le soir, quand le couchant mêle au courant retroussé de vent l'or qui tombe du soleil, on écoute crier les poulies au glissement des cordes qui arborent le fanal au haut du mât. Et ce rappel bref des manœuvres marines pousse au songe tout à coup clair d'une ville immense de tous côtés assiégée par des navires.

Les musées dressent leurs colonnades et leurs tympans magnifiés de fresques et de statues. Voici les marbres héroïques de la Grèce et de l'Asie; les gorgones amputées de leurs bras; les chevaux du soleil mutilés et boiteux; des corps sans tête et des jambes sans torse. Minerve n'a plus l'égide, Cérès tient au lieu de sa gerbe le vide entre ses bras, Mercure semble voler sans ailes. Mais tel est la hantise de la légende et le travail du souvenir autour de ces débris, qu'ils s'imposent, non pas diminués, mais grandis par ces idiots iconoclastes. Ils semblent revenir d'une bataille énorme, de celle qu'on livre depuis des siècles à la bêtise et à la barbarie et ce qui demeure de leur défaite en marbre et en porphyre suffirait à illustrer à tout jamais la tombe de leurs vainqueurs, si l'on posait sur elle les blocs cassés de cette splendeur.

On traverse des carrefours de galeries, on monte des escaliers larges et miroitants jusqu'aux salles où seuls les chefs-d'œuvre animent le silence.

Les maîtres d'Italie commandent aussitôt; ce sont les Vierges immobiles parmi des anges passionnés; les Saint-Sébastien éphébiques, dont la chair trop belle est amoureuse de flèches, les Vénus gracieuses et mélancoliques voilant de leurs cheveux onduleusement las l'ivoire payen de leur ventre.

Les vieux Flamands paisibles se mêlent aux Germains tragiques dans le salon voisin.

Les premiers, pendant les premiers siècles de la période gothique, n'ont rêvé que douceur tranquille et chasteté bien portante. Peinture de beurre et de lait, décor d'un luxe propre, vision d'après-midi calme, quand l'heure sonne parmi les rues lisses et vides.

Les seconds — ceux de Saxe et de Souabe — furent des violents, des frustes et des extrêmes. Leurs personnages? — attitudes de reîtres, masques de bandits. Ils ont réellement peint l'affre de la passion. Pour eux le Christ n'est point l'homme attaché à la croix, il est l'homme tué par la croix. Dites les plaies atroces, les membres brisés, les bouches de sang ouvertes, la peau trouée comme une éponge, les cris étouffés dans le sang! Cela sent la pendaison et le gibet, le supplice barbare, en plein air, sur les grands chemins. Les apôtres sont gens rencontrés au hasard sur les routes, le Saint-Jean est un brigand et les bourreaux des voleurs. L'art allemand s'impose sauvage, hirsute, féroce. Il règne dans une plaine, mais il sort d'une forêt.

Non loin de là, s'affine l'élégance française. Des sujets galants, des personnages qui causent et font les beaux messieurs. Cet art-ci sort d'un salon. Il est joyeux, vif, exquis, précieux. Il fait des gestes les plus fins du monde. Pourtant — comme précurseur aux admirables peintres modernes — voici Claude, le plus grand des paysagistes, le premier qui ait senti la beauté de la lumière et l'infini des horizons. Comme il est loin et près de nous!

Quelques Anglais rapidement vus. Puis la merveilleuse école hollandaise, celle de la vie quotidienne, du bonheur facile qui tient dans un verre de vin offert sur un plateau clair par une femme de chair ronde et lisse. Esthétique moyenne, n'était Rembrandt et tout autour de lui quelques-uns de ses élèves, prestigieux presque autant que lui. Les admirables pinceaux et les mélancoliques songeurs! Lui, le roi de la détresse et de l'or, l'apitoyé de la misère humaine qu'il habille de faste, l'incomparable évocateur des prestiges de la douleur, il ne distinguait pas un joyau d'une larme et les trouvait également infinis.

On fuit poursuivi par les Dominiquin, les Guide, les Jules Romain et les Carrache jusque dans la rue.

La fatigue d'admiration subie, la vie bruyante et obstinée vous reprend et vous traîne à travers des rues de soleil. Bourses, magasins, cafés, échoppes, galeries, fiacres, tramways, charrettes, omnibus, trains. Et des foules et des foules. On entend le même bruit dans toutes les capitales. L'impression qu'on se meut dans la fièvre, qu'on marche dans la folie est la même toujours. Si l'on ferme les yeux, on se croit partout à Paris.

Et la nostalgie vous prend du fauteuil de travail, de la chambre familière, du papier blanc et de l'écriture

noire et l'on court de ville en ville pour retrouver le même désir sans cesse devant soi.

J'en ai célébré la réalisation par ce morceau d'article confirmatif.

FEMMES D'ARTISTES

Nous avons reçu au sujet de notre article sur les *Femmes d'artistes* (1) plusieurs communications intéressantes. Le sujet ne pouvait manquer — et nous y comptons bien — de provoquer des polémiques. Voici, entre autres, la piquante riposte d'une femme spirituelle et artiste :

CHER MONSIEUR,

Où est-il ce célibataire qui parle si bien des femmes d'artistes ? Il faut que je lui soumette les idées que son article me suggère.

L'influence de la femme sur l'artiste est énorme ! La chose est digne d'être prise en considération. Pour moi, je suis tellement de cet avis que j'ajouterai aux influences presque exclusivement extérieures citées par le « célibataire » d'autres influences moins étudiées et plus puissantes en bien ou en mal ; je veux parler des trop grandes ressemblances ou différences des natures, des incompatibilités non seulement d'éducation et d'idées, mais d'ÊTRES. Ces différences ou ressemblances entre homme et femme attendent encore un Lombroso pour se révéler d'une façon positive.

En regardant autour de moi, je vois que la première éducation est fortement contre-balancée par la seconde, — le mariage, — cet intime polissage qui devient un effacement, un écorchement, un écrasement des deux époux, ou l'un des deux par l'autre, quand il n'est pas une fusion saine, naturelle et facile. Et je vois qu'en général l'amour le plus vulgaire, celui qui est à la portée des êtres les plus rudimentaires, exerce déjà un assez joli pouvoir de transformation, capable de refondre en grande partie l'empreinte des premiers moulages de la vie.

Mais le véritable sphynx qui vous dévore, si vous ne le devinez pas... à temps, la vraie fatalité, c'est celle des natures, des tempéraments. Comment les hommes ne se sont-ils jamais avisés de faire une étude de cette fatalité, qu'on ne secoue, penseraient les vieux Hindoux, que par la « connaissance » ?

C'est pour avoir totalement nié la possibilité de cette « connaissance » que les temps anciens ont cru aux hasards de l'amour et en ont conclu à la nécessité du célibat des prêtres, tout comme le « célibataire » conclut au célibat des artistes.

Je crois vraiment que nous sommes encore de bien, bien petits enfants. Voilà seulement que nous commençons à nous apercevoir qu'il en est des femmes comme des champignons quand on a faim et qu'on se trouve dans une prairie où il y en a des espèces très diverses. L'homme le plus bête de notre temps saura que si sa faim est une chose impérieuse, le champignon, ou le moyen de satisfaire cette faim, ne contient pas moins d'absolu, et que l'espèce n'en est pas indifférente pour sa santé. Les médecins et les savants nous ont depuis des siècles éduqués tant bien que mal sur les relativités des champignons et des estomacs. Mais vous voyez bien que pour les artistes comme pour les prêtres on n'est pas encore renseigné du tout sur les fatalités des champignons féminins, puisque le seul remède qu'on propose pour nous préserver de leur poisons possibles, c'est l'abstention complète ou tout

(1) Voir notre dernier numéro.

au moins l'abstention de doses régulières et suivies de ce « venin ».

Je trouve que ce procédé ressemble à celui qui tue les gens pour leur apprendre à vivre, et il ne me semble pas prouvé que prêtres ni artistes soient des êtres tellement complets qu'une influence féminine leur soit inutile. — Kant disait que l'unité humaine se compose de l'homme et de la femme ; et le perpétuel rêve de l'androgyné, qui hante les raffinés de tous les siècles, me paraît être le symbole inconscient et obscur de ce désir d'unité, de fusion, d'amour, qui fait un seul être de ces deux morceaux imparfaits : l'homme et la femme.

Mais *quel* homme, et *quelle* femme ? Féroce Nature, implacablement muette et voilée, nous feras-tu donc toujours souffrir pour nous forcer à t'arracher ton masque et à t'ouvrir le cœur et les entrailles ? Mère lente et stupide, obéis-moi ou détruis-moi, quand j'apporte la pauvre réponse de ma douloureuse conscience à ton énigme sur la fatalité de l'amour !

L'amour est une fatalité autant que l'est la faim, et nous serons MAÎTRES de cette fatalité quand nous connaîtrons ses lois ; car, et ceci est ma réponse : *L'amour a des lois absolues et positives.*

Souris, vieille entêtée. Il faudra bien que tu nous laisses faire ; car cette affirmation, aussi antique que toi, est le premier assaut que nous t'avons livré ; et il ne faudra plus tant de générations avant que nous ne t'ayons arraché la vérité tout entière.

Il est impossible que nous n'arrivions pas à formuler en mots précis ce que chacun de nous sent déjà si bien : à savoir que telles femmes sont faites pour tels hommes plutôt que pour tels autres.

Il n'y a certes pas de femme qui naisse plus « femme d'artiste » que les autres ; mais il est évident qu'à ces hommes, dont le premier instinct et le premier devoir est l'expansion de leur personnalité, il faut des femmes qui soient assez souples pour ne pas entraver cette expansion sans s'annihiler complètement elles-mêmes.

A ces hommes, qui sont eux-mêmes un peu femmes, car ils donnent un corps aux rêves vagues et aux germes d'espoir que toute l'humanité laisse flotter dans l'air d'une époque, à ces êtres qui enfantent les formes nouvelles des latentes possibilités universelles, il faut, pour grandir, l'appui d'une nature complémentaire, — affirmation constante de leur nature *spéciale*. Leur personnalité qui, s'ils sont vraiment grands, est une chose nouvelle et unique, a besoin d'un miroir condensateur pour prendre confiance en elle-même. Et avant d'être reconnue, acclamée par la foule et même par le petit nombre, cette personnalité a cent occasions de s'émietter, si aucun être ne lui donne la puissante sanction d'une admiration largement compréhensive.

Ce rôle de femme n'est pas petit ni mince, — puisqu'il est nécessaire. Les hommes vont-ils se plaindre que dans la création des enfants, ils ont vraiment trop peu de chose à faire ? Si les femmes ont créé peu ou pas d'œuvres, elles ont contribué à en faire éclorre beaucoup (on l'a trop répété) et c'est une belle gloire. Au moment où elles sont occupées à rechercher la nature de leur personnalité et à en revendiquer toutes les expansions possibles et impossibles, ne négligeons pas, mes frères, de leur en indiquer une des plus belles, afin qu'elles ne l'étouffent pas en elles par un tricotage d'intellectualité trop sèche : c'est leur faculté bien spéciale et féminine de compréhension, — d'intuition, non des choses, mais des hommes, — faculté qui peut les faire grimper ensuite à la compréhension des choses, si tant est que les choses en valent la peine. Disons-le-leur : ça fera peut être surgir des

femmes d'artistes. Pour moi, je ne doute pas que cette brave Aspasia, qui n'était pourtant pas une bête, ne fut trois fois plus fière d'avoir compris et aimé Périclès que de toute la philosophie qu'elle égrenait sur ses hôtes.

J'ai envie de vous reparler de cette patronne non canonisée des femmes d'artistes. Célibataire, mon ami, définissez encore, — vous n'avez pas épuisé le sujet, — afin que j'aie le plaisir de corroborer vos dires.

Recevez, etc.

M. MALI

BARAQUES FORAINES

J.-K. HUYSMANS

ENSEIGNE. — « Au naturaliste repentit. »

BONIMENT. — « L'homme qu'on vient de décorer, bonnes gens, a quarante-cinq ans. Il est visible à l'intérieur, de 10 heures du matin à 5 heures du soir. C'est l'employé modèle, le bureaucrate assidu... M. Dupuy le dit, nous devons le croire.

« Depuis plus de vingt ans, M. Huysmans s'en va chaque jour place Beauvau et s'en revient à son sixième de la rue de Sèvres, du même pas tranquille, assuré. Il exécute les travaux délicats qu'on lui confie, avec méthode, discrétion et ponctualité. En ce sous-chef modeste, M. le ministre récompense la fidélité d'un vieux serviteur.

« M. Huysmans est bien l'auteur de quelques petits ouvrages dont on se rappelle vaguement les titres : *A vau-l'eau*, *En ménage*, *En rade*, *A rebours*, *Là-bas*... Il les publie tous les deux ou trois ans, sans tapage... Innocente manie, en somme, et qu'il faut respecter.

« Des personnes bien informées affirment, en outre, avoir lu de lui des critiques d'art qui ne seraient pas sans valeur. Enfin, nous ne saurions passer sous silence les peccadilles de jeunesse qu'on lui reproche : un roman naturaliste, *les Sœurs Vatard*, et une nouvelle insérée autrefois, paraît-il, dans les *Soirées de Médan*. Mais pour M. Huysmans, depuis longtemps, les soirées sont fraîches ; il ne sort plus après dîner.

« Ceux qui le connaissent intimement le louent de cacher sa vie et de mûrir ses œuvres. Veulent-ils dire que là est le secret de sa longue attente sans impatience et sans quémanderie d'apostilles ? C'est possible. En ce cas, il n'est que plus méritoire à M. Dupuy d'avoir découvert, parmi les cartons et les paperasses, l'humble employé qu'effare aujourd'hui l'honneur de figurer comme chevalier, à l'*Officiel*, entre un sous-préfet et un commissaire de police ! »

(Cris de : *Vive Dupuy ! Bravo Dupuy ! dans la foule.*)

PARADE. — « Attiré par le bruit, M. Poincaré arrive et se renseigne. On lui présente l'auteur de *Certains*.

« Et souriant, aimable à l'accoutumée, M. le ministre des beaux-arts dit à l'écrivain :

— Quel dommage que vous ne soyez pas dans mon service... je vous aurais décoré deux mois plus tôt. »

LE MONTREUR : L. D. (*Journal*).

LA SITUATION ACTUELLE DU THÉÂTRE EN HOLLANDE (1)

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

II

Oh ! ce chemin de l'enfer, pavé d'excellentes intentions ! Le Théâtre néerlandais fait des tours de force et d'adresse pendant dix-sept ans, mais la situation, en 1876, n'en reste pas moins embrouillée et triste.

Il y avait à cette époque neuf directions théâtrales en Hollande. A Amsterdam, MM. Albregt et Van Ollefen (régisseur Jules de Boer), MM. W. Stumpff et L.-J. Veltman (régisseur L.-A.-H. Kettmann), le Théâtre des Variétés (Louis Bouwmeester, directeur et régisseur), le Théâtre Tivoli (Henri Morrien, directeur et régisseur), le Théâtre Frascati (D.-W. Jacqui, directeur et régisseur), le Grand Salon (W.-J. Grader, directeur et régisseur), le Nouveau Frascati (H.-W. Nieuwenhuis et J.-J. Stoete, directeurs) ; à La Haye, le Théâtre Royal (directeur J.-C. Valois) ; à Rotterdam, l'entreprise de MM. Le Gras, Van Zuylen et Haspels.

Aujourd'hui, il n'y a pas moins de douze entreprises de spectacles en Hollande : à Amsterdam, la Société Royale, MM. Kreukniet et Poolman, M. L.-H. Chrispijn, les frères Van Lier, qui exploitent trois théâtres, M. Ch. de la Mar, qui en dirige deux, MM. G. Prot et fils, MM. Kreeft et Buderman, et à Rotterdam Le Gras et Haspels, De Vos et Van Korlaar. Deux de ces théâtres sont exclusivement consacrés à l'opérette. Il y a donc, chaque soir, à Amsterdam, huit représentations. Ajoutez-y trois ou quatre jours par semaine les représentations de l'opéra, ajoutez-y l'opéra français de La Haye qui donne régulièrement des représentations dans la capitale ; enfin les grandes associations musicales. N'est-il pas surprenant qu'Amsterdam puisse nourrir cette armée de comédiens, de chanteurs, de musiciens, etc. ? Si la quantité n'est pas négligeable, la qualité des œuvres et des artistes laisse malheureusement à désirer trop souvent.

Depuis la fondation du Théâtre néerlandais, ses actionnaires ont dû suppléer environ 350,000 francs, soit 20,000 francs par an en moyenne, bien que le théâtre jouisse d'une subvention annuelle de 50,000 francs que lui alloue, depuis 1882, la famille royale. La Société Royale est la seule subventionnée de la Hollande, et c'est la seule qui travaille non seulement sans bénéfice, mais encore et continuellement à perte. A Rotterdam, où le théâtre de MM. Le Gras, Van Zuylen et Haspels a été pendant quelques années sous ses auspices, elle a perdu un argent fou. Et ce n'est pas sans mélancolie que nous relisons la circulaire adressée en 1881 au public de Rotterdam : « Nous nous efforçons de continuer à élever le théâtre au niveau d'une institution artistique, à transformer les acteurs en artistes, etc. »

Ces promesses alléchantes n'ont pas été tenues. La plupart des artistes du Théâtre néerlandais ne jouent qu'en vue d'un succès personnel. Nul ne comprend qu'il faut se sacrifier à l'ensemble. Le public, qui s'éprend de quelques « étoiles » et les vénère d'une façon ridicule, ne fait qu'empirer le mal.

Il est question de réorganiser, en 1894, la « Société Royale ». Mais comment arrivera-t-on à vaincre les difficultés ? Le conseil d'administration est aussi cramponné aux traditions qu'en 1876. Les artistes n'admettront pas l'autorité d'un nouveau régisseur.

(1) Suite. — Voir notre numéro du 20 août dernier.

Et encore : chassez le naturel, même d'une école mélodramatique.....

Il est difficile d'admettre qu'un théâtre d'amusement, de passe-temps comme la Société Royale devienne dans l'avenir une *institution d'art supérieure*.

Pour arriver en Hollande — particulièrement à Amsterdam — à des représentations dignes du mouvement littéraire qui révolutionne partout les esprits, il ne faut plus s'attarder aux théories. La théorie et les bons avis, c'est le faible des critiques, qui foisonnent en Hollande.

J'attends la réaction pratique d'un « Théâtre de jeunes » qu'on pourrait établir facilement à Amsterdam. C'est ce que je développerai dans un prochain article.

(A suivre.)

HERM. HELJERMANS J^r

La Polychromie des Monuments et des Sculptures ⁽¹⁾.

Les Italiens de la grande époque du moyen-âge et nombre d'artistes de la Renaissance n'ont pas eu pour les couleurs l'horreur que certains prétendent.

La cathédrale et le campanile de Florence, œuvre de Giotto, et beaucoup de monuments de la même époque sont construits tout entiers en matériaux de couleurs, où éclatent le rouge, le vert, le jaune, alternant avec le bleu et le noir; les œuvres les plus fines de la sculpture italienne ont été peintes et dorées; M. Courajod cite des marbres des musées de Vienne, Florence, Berlin et du Louvre, des terres cuites, des cires, des stucs, signés Donatello, Luca della Robbia, Desiderio da Settignano, Léonard de Vinci, Mino da Fiésole, etc., etc., qui tous ont été peints.

Les sculptures émaillées polychromes des Della Robbia fournissent la preuve la plus populaire et la plus palpable de nos assertions. Luca, le chef de cette famille d'artistes, vit ses œuvres tellement recherchées, que, ne pouvant suffire aux commandes qui lui étaient faites, il inventa un procédé plus rapide que la sculpture, le modelage en terre cuite couvert d'un enduit brillant, l'émail; et ces produits nouveaux, il les revêtit de couleurs, prouvant ainsi que les artistes de son temps, de même que le goût public, voulaient ces colorations qui donnaient aux œuvres de la sculpture la vie qui trop souvent leur manque aujourd'hui.

Il faut avoir parcouru les rues et les monuments du vieux Florence, encore ornés en abondance des médaillons et des bas-reliefs de ce grand artiste, pour comprendre toute la magie de la couleur et le charme qu'elle répand sur les produits de l'art.

Comme Florence, plusieurs villes allemandes du bord de la Baltique et en particulier Rostock sont décorées de bas-reliefs en terre cuite émaillés. On ne peut se figurer la vie et la gaieté qu'elles donnent aux habitations de ces villes dont les briques émaillées, de diverses couleurs, complètent la décoration.

Le principe de la polychromie a été combattu ou méconnu pendant près de trois siècles, car c'est tout récemment, que revenant à des traditions aussi artistiques que véritables, les archéologues, dont l'action précède presque toujours celle des artistes, ont osé rappeler les vraies traditions de l'art et inviter les artistes à les remettre en pratique.

Si nos ancêtres, pendant de longs siècles, ont revêtu leurs monuments et leurs sculptures de la parure des couleurs, c'est

(1) Suite et fin. — Voir *l'Art moderne* des 27 août et 3 septembre.

qu'ils étaient pénétrés de la croyance qu'elles en augmentaient la beauté.

Si la peinture était nécessaire en Grèce pour atténuer l'éclat du soleil sur le marbre blanc et donner des reliefs et des ombres aux sculptures, elle est encore plus nécessaire sous les climats brumeux du Nord, pour donner à nos monuments l'illusion d'un chaud rayon de soleil trop souvent absent; elle est indispensable, enfin, pour établir l'harmonie entre les œuvres des hommes et celles de la nature, où tout est polychrome.

Oserons-nous donner aux lignes qui précèdent une conclusion?

Ce principe, disions-nous plus haut, semble être admis généralement: c'est que la polychromie est dans le vœu de la nature; qu'elle est le complément logique de toute œuvre d'art.

Cette polychromie est parfois naturelle, c'est celle qui résulte de l'emploi de matériaux naturellement colorés, tels que marbres, pierres et couleurs, briques et terres émaillées, métaux, bois exotiques, verreries, etc.; parfois aussi elle est artificielle et réside alors tout entière dans l'art du peintre.

Quant à l'application du principe, il y a lieu de distinguer les œuvres des artistes contemporains de celles que les siècles passés nous ont léguées.

Pour les premières, la liberté de l'artiste est absolue: de même qu'il a créé la forme, il créera le décor, d'après sa science et l'originalité de son talent, et, de même que sa liberté est entière, celle de la critique le sera aussi vis-à-vis de son œuvre.

Pour les sculptures et les monuments anciens que le peintre comme le mosaïste ou tout autre décorateur est seulement appelé à restaurer, à rétablir dans leur état primitif ou bien à achever, si leur auteur les a laissés incomplets, toute autre sera la règle: avant d'y porter la main, le restaurateur ou le continuateur devra être profondément imbu des principes qui ont guidé ses devanciers, de manière à poursuivre la complète réalisation de leur pensée.

Cela est-il possible? Pourquoi non? Nos architectes n'ont-ils pas pénétré le secret de la construction de façon à restaurer et à achever des monuments anciens avec toute l'exactitude possible et en respectant scrupuleusement la pensée du maître?

Ils ne sont pas arrivés de suite à cette perfection. Certains monuments, certains meubles du commencement de la Renaissance gothique, ne sont-ils pas les types les plus cocasses qu'on puisse imaginer de ce qu'on a appelé gothique de pâtisseries? Mais, depuis lors, que de progrès, quelle science, fruit de recherches patientes et d'études opiniâtres!

Il en sera de même pour la peinture de ces monuments et de leurs sculptures. Ces premiers essais peuvent avoir été désastreux; ils doivent être repris après qu'on aura procédé à la recherche approfondie des règles de la décoration peinte dans l'antiquité et au moyen-âge.

Relèver avec patience les vestiges de la décoration de nos monuments nationaux, les comparer et en tirer un ensemble de principes formulant les règles de la décoration polychrome, telle doit être la première mesure à prendre.

Cette nécessité est aujourd'hui comprise par les archéologues et les artistes; à côté de monographies infiniment utiles puisqu'elles fournissent les matériaux du travail que nous préconisons, on voit naître les recueils qui groupent ces travaux isolés, en tirent un ensemble de principes certains et enseignent au décorateur les règles à suivre pour donner aux monuments de l'antiquité toute leur valeur.

Procéder pour la peinture décorative comme on l'a fait pour l'architecture, c'est lui assurer la perfection à laquelle déjà l'architecture est parvenue; c'est consacrer le triomphe du principe de la décoration polychrome des monuments et des sculptures.

(Le Mobilier.) ————— E. SOIT

EUGÈNE YSAÏE

A l'occasion de la nomination de M. Ysaÿe au grade de chevalier de la Légion d'honneur, *le Figaro* lui a consacré, par la plume de M. Albéric Magnard, un important article. L'étude est précise, finement observée, et elle place le violoniste dans son atmosphère réelle :

« Une fois n'est pas coutume : couvrons de fleurs la direction des beaux-arts et le gouvernement qui viennent de décorer un étranger illustre : le violoniste belge Eugène Ysaÿe. En France, le monde musical accueillera la nouvelle avec joie. En Belgique, elle est déjà fêtée : à Liège, où Ysaÿe est né, à Bruxelles où sa classe du Conservatoire est célèbre, et dans toutes ces grandes et petites villes assez éprises de musique pour s'offrir chacune le luxe d'un Conservatoire, d'une salle de concerts et d'un théâtre.

Car c'est un grand artiste qu'Eugène Ysaÿe; par sa virtuosité, il est l'égal des Thomson et des Sarasate, et sa souplesse d'assimilation, son intelligence rapide, sa mémoire impeccable en font un maître de quatuor et un chef d'orchestre auquel Joachim et les capellmeisters wagnériens seuls peuvent être comparés.

Jusqu'à l'an dernier, il était assez mal connu parmi nous. Il apparaissait de temps à autre, salle Pleyel ou salle Erard, à un concert de M^{me} Bordes-Pène ou de M. Braud, parfois à Marseille, souvent à Angers aux matinées de cette Association artistique qui, après dix-huit années de gloire, vient de s'effondrer sous l'effort de pitoyables rançunes politiques et privées; mais les affiches de nos grands concerts, restaient vierges de son nom. Peut-être sa fierté absolue n'avait-elle pu s'accommoder de l'autorité absolue de M. Lamoureux et de la diplomatie relative de M. Colonne; peut-être aussi la prédilection du maître violoniste pour une nouvelle Ecole encore décriée avait-elle mis le public en défiance; il n'y a pas si longtemps que les œuvres de C. Franck, C. Saint-Saëns, de Castillon, V. d'Indy, G. Fauré sont bien accueillies.

En avril 1892, Ysaÿe réalisa le projet longtemps caressé de se faire entendre à Paris avec le quatuor qu'il avait formé. Il donna, salle Pleyel, plusieurs séances de notre musique de chambre contemporaine. Ce fut une révélation; dès le second concert, la salle regorgea d'enthousiastes. Le second violon, M. Crickboom, l'alto, M. Van Hout — qui, par parenthèse, vient d'être nommé, à l'âge de vingt-huit ans, professeur au Conservatoire de Bruxelles, — le violoncelle, M. Jacob, étaient dignes du maître; depuis longtemps nous n'avions admiré pareille puissance de sonorité, une telle précision et, ce qui vaut mieux, une telle conviction artistique. Ce succès coïncidant avec la faveur croissante du public à l'égard des œuvres de la nouvelle Ecole, la renommée d'Ysaÿe était désormais établie, et d'un seul coup, dans notre capitale.

Il n'a pu ramener cette année ses collaborateurs, par suite d'une indisposition de M. Crickboom, mais il s'est fait entendre à la Société des concerts où l'exécution d'un concerto de C. Saint-Saëns lui a valu un nouveau triomphe.

Il y a quelques semaines encore; il réunit un orchestre à

Bruxelles et organisa des festivals de musique française dans lesquels, avec un éclectisme qui l'honore, il fit figurer tous nos maîtres, depuis Gounod jusqu'à V. d'Indy.

L'exécution fut superbe et le succès complet; on acclama le chef d'orchestre comme naguère le violoniste.

Ces détails valaient d'être rappelés. En décorant Ysaÿe, ce n'est pas seulement à un des grands virtuoses de notre époque qu'on a rendu hommage, mais aussi à un des étrangers qui ont le plus fidèlement servi l'art français.

L'homme n'intéresse pas moins que l'artiste. Il est de ceux dont l'image frappe, ne les eût-on que croisés dans la rue. Certes, la forme séduisante de ses feutres et de ses bonnets de fourrure commande l'attention, mais combien plus ce corps gigantesque et souple et ce pâle visage encadré de cheveux sombres, masque mat, fin, divers, vivant, digne du pinceau de Frans Hals ou de Manet! Pendant l'exécution musicale son être se transfigure, mais les gestes restent sobres et l'auditeur peut regarder le virtuose sans crainte d'être distrait ou gêné; l'instrument et l'homme font corps.

Le causeur est charmant avec une tournure d'esprit, une vivacité primesautière qui le rapprochent beaucoup de nous. Dans les discussions d'art il apporte une véhémence irrésistible et n'abandonne son contradictoire que quand il pense l'avoir réduit.

D'aucuns lui reprochent un mauvais caractère; ils ignorent sans doute que les grands artistes sont de grands enfants dont il faut respecter l'exquise sensibilité et qu'on doit tout leur pardonner quand ils ont, comme Ysaÿe, le sentiment le plus élevé de l'art et de la confraternité artistique. Qu'importent quelques violences? Ne sont-elles pas d'ailleurs justifiées bien souvent?

Je me rappelle qu'un soir, à Bruxelles, dans un salon très fervent de musique, Ysaÿe venait d'attaquer une de ces sublimes sonates de Bach pour violon seul, miracles d'inspiration, d'écriture — et de difficulté. Nous étions tous dans l'extase quand la porte s'ouvrit sans bruit, découvrant un domestique porteur d'un plateau de rafraîchissements; en vain la maîtresse de céans lui fait-elle signe de s'éloigner; il ne la voit pas, s'avance sur la pointe des pieds et commence à nous faire ses offres à voix basse. Ysaÿe s'arrête net, le foudroie du regard et lui jette un : « Sortez » dont la fureur retentit encore à mon oreille. Je crus que le malheureux, de terreur, allait s'écrouler le nez dans ses limonades. Il put gagner la porte en chancelant et Ysaÿe reprit la sonate avec une sérénité olympienne, sans qu'aucun de nous eût bougé ou soufflé mot.

J'avoue que des leçons aussi rudes et aussi méritées suffiraient à me rendre le célèbre violoniste sympathique, si je ne le connaissais pas, et j'applaudis encore M. Roujon d'avoir récompensé ce cœur droit, dévoué à la France. »

Les Musées consacrés aux hommes célèbres

A part le Musée Jeanne d'Arc, à Orléans, il n'est pas en France de musée consacré à une personnalité illustre; à l'étranger il n'en est pas de même, citons :

A Vienne, le Musée Richard Wagner. Le catalogue de ce musée forme déjà trois volumes; on y trouve beaucoup de souvenirs et de documents d'un caractère personnel, en dehors de la littérature que Wagner a provoquée dans tous les pays du monde.

A Vienne également, le Musée Grillparzer. Ce petit musée forme une section de la Bibliothèque impériale de Vienne, et offre une reconstitution complète du cabinet de travail du poète viennois,

avec beaucoup d'objets lui ayant appartenu, avec des autographes et portraits.

A Salzbourg, le Musée Mozart appartenant à la Société internationale de cette ville. Le monde musical connaît ce musée qui contient des trésors uniques en leur genre.

A Weimar, le Musée François Liszt appartient à la famille du maître et a un caractère tout personnel.

A Weimar également, la maison de Goethe et celle de son père à Francfort-sur-le-Mein, sont aussi de véritables musées.

A Copenhague, le Musée Thorwaldsen contient, en dehors de l'œuvre du grand sculpteur, beaucoup d'objets intéressants dont il s'était entouré.

A Florence, le Musée Buonarrotti est consacré à la gloire de Michel-Ange et est établi dans la maison même du grand sculpteur.

A Fribourg en Suisse, on voit le Musée Morello consacré au grand sculpteur qui s'est illustré sous le nom de Princesse Colonna.

A Stratford-sur-Avon (Angleterre), les étrangers ne manquent jamais de visiter le Musée Shakespeare.

Nous ne saurions passer sous silence le Musée Albert Dürer, à Nuremberg, et le Musée Plantin, à Anvers. Ce dernier musée est vraiment une des choses les plus curieuses de cette ville, si riche en souvenirs de toute sorte.

(Les Beaux-Arts.)

H. LABBÉ

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Cinq mélodies pour chant avec accompagnement de piano; paroles de LOUIS DOQUIER, musique d'ARTHUR DE GREEF.

M. Arthur De Greef, qui ne se contente pas d'être un excellent pianiste et un professeur distingué, prend rang parmi nos meilleurs compositeurs. Diverses œuvres pour orchestre l'ont mis récemment en lumière. Les cinq mélodies qu'il vient de publier chez MM. Breitkopf et Härtel décèlent les qualités d'élégance, de clarté et de goût qui lui sont habituelles. Elles ont le mérite de s'appliquer au texte avec une justesse parfaite d'accent, de rythme et de forme mélodique. On sent constamment le très louable souci de conformer strictement au poème le vêtement musical, de le mouler si exactement qu'il fasse corps avec lui. Et par la grâce et l'ingéniosité du musicien, les médiocres vers de M. Docquier s'animent et vivent.

Les cinq mélodies (*Crépuscule*, — *Matin*, — *Mendiant d'amour*, — *Aubade*, — *Vieille chanson*) ont toutes une forme irréprochable en leur diversité.

Le cycle est clôturé par un très piquant décalque des vieilles chansons populaires, d'une jolie inspiration et d'une coupe exquise.

PETITE CHRONIQUE

EXPOSITION GÉNÉRALE DES BEAUX-ARTS. — Des cartes permanentes du prix de cinq francs sont délivrées au secrétariat de l'Exposition.

Le public est admis à visiter les galeries de l'Exposition, tous les jours, de 10 à 5 heures.

Prix d'entrée : 1 franc par personne.

Toutefois ce prix est fixé à 50 centimes, les jeudis, pendant toute la journée, et les dimanches, depuis 1 heure jusqu'à 5 heures de relevée, à partir du 5 octobre; à 10 centimes, les dimanches, depuis 8 heures du matin jusqu'à midi, à partir du 1^{er} octobre.

Les élèves des écoles publiques du pays sont admis, sous la conduite et la surveillance de leurs maîtres, à visiter gratuitement l'Exposition aux jours et heures qui seront ultérieurement déterminés par la Commission directrice.

Une tombola, dont les lots consisteront en sommes d'argent que les gagnants devront consacrer à l'acquisition des œuvres exposées — à leur choix — est organisée par la Commission directrice.

M. le ministre de l'Intérieur et des Beaux-Arts, en notifiant à Georges Eekhoud que le Prix quinquennal lui était décerné, lui a envoyé personnellement de très aimables félicitations. Bravo! Voilà un procédé qui sort des rogues coutumes officielles et des barbares et empressés usages administratifs. Il est tout à l'honneur de M. de Burlet.

L'ouverture du cours de chant de M^{me} Moriani de Corvaia, 17, rue de Trèves, aura lieu le lundi 2 octobre.

Le concours triennal d'architecture entre les anciens élèves de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles vient d'avoir lieu.

Le grand prix de 1,000 francs a été remporté par M. Henri Van Dievoet, de Bruxelles; la mention-honorable a été accordée à M. Van Arenberg de Louvain.

Nous avons annoncé la vente prochaine, à Anvers, des nombreux tableaux et objets d'art qui meublaient l'hôtel de Leys. Les préparatifs de cette vente, très considérable, sont poussés activement. Les fameuses fresques de la salle à manger de Leys et de nombreux tableaux (dont de resplendissants Breughel) assurent à cette vente le caractère et le succès d'un événement artistique important. Nous en reparlerons.

La vente de la collection Holford (gravures et dessins) dont nous avons publié dans notre dernier numéro les adjudications principales, a rapporté, au total, 28,119 livres sterling, soit plus de 700,000 francs.

Il paraît dès à présent arrêté, dit le *Guide musical*, que l'on renouvellera, l'année prochaine, les représentations cycliques d'œuvres de Wagner au Théâtre de Munich, et de telle sorte que ces représentations puissent servir de complément à celles de Bayreuth.

Au Théâtre Wagner, le programme de la prochaine campagne comprend, on le sait, *Parsifal*, *Tannhäuser* et *Lohengrin*. A Munich, on donnerait, du 15 août au 30 septembre, *Rienzi*, le *Vaisseau Fantôme*, les *Nibelungen*, *Tristan* et les *Maîtres Chanteurs*. Les représentations à Bayreuth prenant fin le 19 août, il serait possible, au retour de Bayreuth, d'aller compléter à Munich la revue de l'œuvre entier du maître.

La livraison de septembre du *Magazine of art* contient une étude de M. Robert-H. Sherard sur Chéret, le maître affichiste, avec de nombreuses reproductions et le portrait dessiné par Bernard. Dans la même livraison, une curieuse collection de portraits du cardinal Manning, la suite des comptes rendus illustrés des Salons de Paris, etc.

Un concours est ouvert au Canada, entre les statuaires du pays et de l'étranger, pour l'érection d'un monument à feu sir John M. Macdonal, premier ministre de la colonie anglaise.

Les projets pour ce concours devront être adressés à M. le ministre des travaux publics, à Ottawa (Canada), et livrés en parfait état, au plus tard, le 1^{er} novembre prochain.

Les modèles devront avoir deux pieds trois pouces de hauteur (environ 70 centimètres). Ils pourront être exécutés en n'importe quelle matière. Le lauréat du concours touchera une prime de 500 dollars; le second une prime de 300 dollars; le troisième une prime de 200 dollars. Ces trois projets resteront la propriété du gouvernement.

Le lauréat recevra la commande de la statue, qui sera en bronze et devra avoir neuf pieds de hauteur. Le gouvernement fournit le piédestal.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF » ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15
BRUXELLES

Rue des Récollets, 16
ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui
préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statisti-
que, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON. *Premier article.* — EN AUVERGNE. — LA JEUNE ET LA VIEILLE CRITIQUE. — LA BARAQUE DES BEAUX-ARTS. — UN BON MOUVEMENT. — PROTESTATIONS D'ARTISTES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON

Premier article.

Ce Salon de 1893 a suscité quelque tapage et provoqué un cérémonial inusité. On lui a construit un berceau neuf. Des personnages considérables ont assisté à sa naissance, comme lorsqu'il s'agit de couches royales. Le mariage d'amour conclu entre le Gouvernement et la Société des Beaux-Arts devait produire, disait-on, un rejeton beau comme le jour.

L'enfant est né. Il est hideux. Et tout le monde de s'enfuir en poussant des cris. Les artistes s'assemblent en des réunions tumultueuses, votent des protestations et des ordres du jour d'une aménité de pilori. Chroniqueurs et reporters vitupèrent. Les parrains de l'enfant — jury d'admission, jury de placement — sont conspués comme des malfaiteurs et le vacarme ricoche d'écho en écho jusqu'au ministère. Le mariage n'a pas tenu ce qu'il promettait. Stérilité de l'épouse? Impuis-

sance du mari? Peu importe. On réclame d'urgence le divorce ou la répudiation.

M'est avis que les artistes ont, en cette affaire, révélé une fois de plus leur incommensurable naïveté. Un veau de six jours leur rendrait des points pour la candeur.

Supposer que des convives commodément installés à table vont, à la demande d'un passant (eût-il le chef couvert d'une couronne fermée) se lever gracieusement au moment où l'on apporte le potage et céder la place à une cohue d'affamés qui rôdent dans les couloirs, me paraît une conception vraiment trop ingénue. Le théâtre Séraphin lui-même n'en voudrait pas. Ils ont souri dans leur barbe grisonnante, les bons peintres cossus, lorsqu'on les a invités à s'en aller, et ils ont paisiblement trempé dans la soupe fumante leurs cuillers d'argent. Quoi de plus naturel et de plus humain? Pour plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, n'est-ce pas une revanche légitime? Il fut un temps où c'était eux, les rôdeurs. Et maintenant qu'ils se sont fauflés dans la salle à manger, ils se cramponnent à la nappé. Tout au plus les moins revêches ont-ils consenti à se serrer un peu pour faire place aux nouveaux venus. Mais ceux-ci sont mécontents des bas-bouts qu'on leur abandonne, et ils tempètent.

C'est ce qui a donné lieu aux incidents « frénétiquement applaudis » de l'ouverture. Un jeune peintre a découpé son tableau à coups de canif; un autre a bar-

bouillé le sien d'une couche de bleu. Il est vrai (rassurez-vous, Madame!) que le découpage a été fait assez adroitement pour que la toile puisse être tendue sur un châssis nouveau. Il est vrai aussi que le cobalt était à l'eau et qu'il n'a laissé aucune trace, ce qui prouve que l'ingénuité des peintres souffre parfois des exceptions. Le procédé, pour n'être pas neuf (Van Beers a choisi le noir dans une opération analogue : M. Dardenne a bien fait de préférer le bleu pour son *Danube*, ne fût-ce qu'en mémoire de Strauss), — le procédé a l'avantage de faire remarquer une œuvre qui eût peut-être passé inaperçue. Et l'on arrive à se demander s'il vaut mieux, pour un jeune artiste, être à la rampe ou pouvoir saisir le prétexte d'un placement défavorable pour taillader sa toile et la passer au bleu.

Dans l'organisation actuelle — qui est la toujours identique routine à laquelle la Société des Beaux-Arts n'a pas apporté la plus minuscule amélioration — les jeunes peintres n'ont d'ailleurs pas le choix. On leur offre généreusement à tous l'occasion d'user du canif et du pot de couleur. La fortune la plus heureuse qui puisse leur échoir est encore de se voir refusés par le jury d'admission. Bonne ou mauvaise, la toile repoussée devient, par le fait, sympathique. Tout le monde en parle. L'artiste se trouve en bonne compagnie, parmi les refusés célèbres, les Delacroix, les Corot, les Courbet, les Manet. Vraiment, celui des tableaux de M. Gilsoul que le jury a refusé n'a-t-il pas contribué beaucoup plus que ses deux toiles admises à la renommée naissante de l'artiste?

Mais la chance d'un refus peut ne pas se présenter. Et les découpages, et les barbouillages (quel que soit le ton employé) commencent eux-mêmes à lasser l'attention. Il faut donc que les jeunes artistes se résignent à être maltraités par les vieux, à voir leurs toiles reléguées outrageusement dans les coins, ou hissées à des altitudes que seuls franchissent les alpinistes déterminés. (Il s'en trouve parmi les critiques, mais en petit nombre.) Cela a été ainsi de tout temps. Et il en sera de même dans l'enfilade infinie des années, *in secula seculorum*, tant que les artistes s'obstineront à croire que jeunes et vieux — j'entends doctrinaires et indépendants, masuirs et apporteurs de neuf, mysonéistes et néophiles — peuvent vivre sous le même lanterneau sans s'entre-dévorer. L'administration personnelle des artistes substituée, dans l'organisation des Salons, à la direction de l'Etat n'est, elle-même, malgré certains avantages, qu'un palliatif insuffisant.

A Paris où, depuis quelques années, les artistes nomment eux-mêmes leur jury et gèrent leur Salon comme ils l'entendent, ne voit-on pas les mêmes injustices qu'autrefois? Et n'est-ce pas toujours le même groupe qui s'empare de l'assiette au beurre et frappe énergiquement sur les doigts de ceux qui essaient de la saisir?

Il faut qu'on s'accoutume à cette idée, la seule qui puisse amener des solutions pratiques : Dans les arts, comme dans la politique, il y a divers partis qui ont, au même titre, le droit d'être représentés. Chacun de nous a ses préférences, cela va de soi, et nul ne nous conteste la liberté de déclarer idiots ceux qui ne pensent pas comme nous. Le parti des anciens, des *seniores*, a sa chambre haute, le Salon officiel, dont notre Sénat (bien qu'un peu bousculé par le dernier vote) donne l'image approximative.

Laissons les vénérables pères conscrits délibérer à leur aise et ne troublons pas leurs spéculations. Introduire de vive force des éléments jeunes parmi ces chevrons, à quoi bon? Et s'ils arrivent, après quelles luttes! à pénétrer dans le solennel hémicycle, qui écouteront leurs discours? De quel crédit jouiront-ils? Laissons le Salon aux anciens, et dirigeons nos pas vers d'autres assemblées. Allons aux meetings où chacun a le droit de monter à la tribune et de prendre la parole. Convoquons des réunions nouvelles. Créons une « Chambre des députés » jeune, ardente, où l'on prête l'oreille aux paroles de tous les orateurs. Mais, pour Dieu! qu'on renonce une fois pour toutes au fol espoir de convertir aux idées nouvelles ceux que leur tempérament, leur caractère, leur éducation enlissent irrémédiablement dans les théories anciennes. N'est-il pas absurde, pour choisir un exemple dans le présent Salon, de vouloir accoler les chromographies de M. Roffiaen, les papiers peints de M. Devriendt, les bulles de savon de M. Clays, les poupées désarticulées de M. Dell'Acqua aux poignants symboles de M. Lévêque, aux âpres notations rustiques de M. Laermans, aux chimériques compositions de M. Doudelet? La logique des choses veut que les premiers, consultés, déclarent les seconds atteints d'aliénation mentale. Et la raison, d'accord avec l'intérêt, leur conseille d'écarter, par tous les moyens en leur pouvoir, ces hallucinés des faveurs du public et des prébendes de l'Etat. Tout cela est si simple, si naturel, qu'on ne s'explique pas le tumulte amené par des événements qui procèdent de la logique immuable des choses.

« Qu'ils exposent chez eux! » a dit un jour M. Coosemans en votant l'exclusion de tels jeunes peintres qui avaient la tare de n'être point conformes. Et le mot, qui était un conseil excellent, a servi l'année suivante d'épigraphe au catalogue des XX.

Les XX ont exposé chez eux et s'en sont bien trouvés. Et c'est pourquoi un Salon nouveau, un Salon exclusivement consacré à l'art jeune s'ouvrira cet hiver à Bruxelles, expansion inévitable et épanouissement des Salonnets vingtistes. Nous publierons prochainement la liste des esthètes qui en ont pris l'initiative et qui arrêteront de commun accord l'ordre dans lequel seront adressées les invitations aux représentants de l'art indépendant dans tous les pays.

Le Salon de 1893 a démontré, une fois de plus, la nécessité de faire place aux efforts nouveaux, aux talents personnels, aux esprits affranchis des préceptes d'école et des traditions conventionnelles. L'art nouveau, exclu des expositions triennales, où il n'a vraiment que faire, a droit aux mêmes égards, aux mêmes encouragements que l'art officiellement reconnu et gouvernementalement soutenu. Et c'est pourquoï, à côté de la Société des Beaux-Arts, dépositaire des traditions, — le Salon a levé toute incertitude sur la façon dont cette Société entend remplir sa mission — surgit LA LIBRE ESTHÉTIQUE, qui ralliera les forces éparses de l'art jeune, quelles qu'en soient les tendances.

EN AUVERGNE ⁽¹⁾

Que de narrateurs décrivent un pays, inventorient ses richesses, en résumant l'histoire, les légendes et les mœurs sans parvenir à nous donner la sensation de ce pays, sans faire saillir en haut relief son caractère ! Les gens n'agissant pas, la nature est immobile, les cités sont mortes. Pourtant quelle pléthore de détails et comme les documents ténus s'agglomèrent en compacts chapitres ! Il ne manque ni un nom de bourgade ni le plus intermittent des ruisseaux. On sait l'âge de la race, les dates d'invasions, les combats et les pestes. L'auteur nous dit les industries, les négoce, les costumes, les traditions et la littérature locales. Et, une fois le volumé fermé, nous sommes impuissants, en dépit de cet amas de notes, à reconstituer les aspects essentiels du pays, à les voir.

C'est que, en général, les descripteurs de régions traitent la terre habitée, vivante, en perpétuel émoi, comme une substance morte. Ils recensent et cataloguent au lieu d'évoquer la vie. Les uns ne s'en soucient pas, les autres n'ont point l'émotion et l'éloquence qu'il faudrait. — Comme ils nous intéressent, au contraire ; et nous passionnent, les rares écrivains qui nous esquissent les formidables transformations du sol, qui nous disent les mobilités du ciel et de l'eau, les gésines de la nature et animent les habitants de leur vie exacte, bien observée ! On est charmé par cette partielle histoire d'humanité faite avec le frisson de la réalité, dans un coin du globe. Entre ces deux méthodes, il y a la même différence qu'entre une fiche de collection portant le nom d'une plante et la vue de cette plante épanouie en plein soleil.

L'écrivain de la première méthode devient alors un poète qui fait sentir.

C'est une telle œuvre de vérité et de vie que vient de nous donner M. Jean Ajalbert.

L'Auvergne est son pays d'origine, sinon par la naissance du moins par les ancêtres. Il y a vécu des mois d'enfance. Plus âgé, il y fit des villégiatures fréquentes ; débile, il vint se fortifier à l'air des cimes. Il a voulu mener là-bas l'existence simple qu'eurent ses aïeux et, dans leur maison basse, sur le banc où ils s'asseyaient près de la porte, le long des sentiers odorants, le long des rivières si sonores au fond des gouffres où elles se jettent, il a retrouvé leurs mœurs et leur pensée. Chaque année presque, il contempla les aurores radieuses sur les rochers, il vit les crépuscules flamber derrière les monts, la nuit s'étendre sur les vallées ;

(1) Un volume, prix : fr. 3-50, chez Dentu, éditeur, place de Valois, Paris.

il a regardé l'eau en tumulte, les verdure, humé les aromes du sol et de la brise, il a vu les maisons noires sur les sommets ou au flanc des côtes, la rude silhouette des paysans. Les plaintes répétées de val en val, de puy en puy charmèrent ses heures de recueillement ; il s'est réjoui à la gaité des danses dans les cabarets fumeux. Inconsciemment, sans prévoir qu'un jour il conterait tout cela, il s'est assimilé cette vie spéciale, cette atmosphère, l'âme même du pays. Plus tard, lorsqu'il voulut recueillir ses souvenirs, les émotions directes, les sensations de nature alluèrent. Comme M. Ajalbert est un écrivain d'un style souple et riche, il a pu exprimer, dans toute leur force, dans toute leur senteur, ces souvenirs vécus.

Sans doute, il ne s'attarde pas aux minuties géographiques, il ne détaille pas le grandiose et le pittoresque. Mais cela importait-il ? Ce qu'il fallait, c'était donner la sensation vive de quelques grands aspects de la région, quelques silhouettes caractéristiques de villes et de gens. Et M. Jean Ajalbert l'a fait expressivement.

D'abord, avec une éloquence large qu'il prête à un géologue, épris de la genèse des mondes, il montre la série des bouleversements cosmiques : les rocs surgissant de l'onde, les foyers intérieurs jaillissant en gerbes, semant sur le sol néuf une pluie de pierres géantes, puis l'apparition des premières plantes, des bêtes colossales, de l'homme. La constitution lente de la terre d'Auvergne est ainsi expliquée. Des cailloux, dont il fait resplendir les couleurs, des empreintes de végétations et d'animaux prouvent ces métamorphoses successives qui finirent par mettre de l'ordre dans le chaos et dont nous voyons la terrifiante magie s'accomplir « dans la nuit des temps », ainsi qu'aime à le répéter le fervent géologue.

Ensuite l'auteur décrit les vieilles villes perchées sur les hauteurs, sortes de nids noirs d'où s'envolent des sons de cloches ; ou bien des bourgs s'allongent dans les vallées étroites, le long des torrents. De la terrasse des églises, du haut des calvaires, on découvre des horizons immenses qui s'estompent dans le bleuâtre de l'infini. Les ruelles sont tortueuses, les maisons irrégulières ; on sent peser des siècles sur les bâtisses frustes. Puis, les industries locales, les divers commerces, il nous les montre actifs et bruyants. Les vieilles femmes content des légendes près de lâtre ; les vieux, réchauffant leur grand âge au soleil du printemps, disent leur enfance pauvre, la venue à Paris, la dure conquête d'une petite aisance et regrettant, l'un, la précoce surdité, gagnée au remuement des ferrailles, qui le prive du chant des oiseaux, un autre les rhumatismes qui lui interdisent de gravir les coteaux tout odorants de genêts et de bruyères. On entend, les jours de foire, les meuglements des bêtes à cornes, le piétinement et le brouhaha des foules pressées, la course des chariots sur les routes sonores, le hennissement des chevaux, les disputes et les criaileries dans les cabarets. Puis, quand la foire est terminée, « la ville garde, de cette animation d'un jour, ce caractère qui lui est propre, l'indéfinissable de son atmosphère, un peu de la mélancolie d'un port, aux heures où la mer se retire ».

Jean Ajalbert narre la vie solitaire des pâtres, dans les « burons », cabanes perdues sur les pâturages des sommets, tout là-haut, dans le ciel. Nous les voyons avec leurs passions humaines, leurs colères, leurs espérances. Quelques-uns, relégués sur les hauteurs pour tout un été, songent à la fiancée laissée en bas, dans la vallée, avec une nostalgie de matelots partis pour les pêches lointaines. Dès le premier sourire du printemps, voici les longs troupeaux qui escaalent les côtes. Lorsque les gelées d'au-

tonne commencent à dessécher les verdure, ils reviennent. C'est fête alors dans les bourgs : la corne des bergers sonne l'allégresse du retour, les femmes attendent, rieuses, sur les portes.

Sur les monts abrupts ou dans la campagne fertile, sur les sentiers qui circulent au flanc des pentes ou dans les chemins ombreux de la vallée, quelques silhouettes passent, caractéristiques, inoubliables : l'Auvergnat enrichi, revenu pour prolonger sa vieillesse dans cette nature amie et qui veut mourir là où fut son bercail, le « rhabilleur » vers le logis duquel s'efforce toute une Cour des Miracles de bancals et de meurtris, le marguillier, étrange nain de gargonille, qui, entre deux offices, braconne, fait danser la jeunesse et ne serait jamais venu à la ville voisine s'il n'y avait été appelé par ses procès de classe, le facteur, bonne bête machinale et courageuse, qui ploie sous le faix des commissions dont le bourg le charge pour les hameaux, les cabaretières après et dévotes, les bons bougres à face de joie et de santé qui, après de copieuses beuveries et des ripailles royales, vont traquer le gibier dans les fougères. Ce sont encore les gars et les « menettes » qui « vivent » en d'interminables bourrées, dans la folie grisante d'un chant qu'ils profèrent eux-mêmes, puis les gamins qui grimpent aux châtaigniers, qui se hissent, effrontés, jusqu'au bon-dieu des calvaires.

Et, dominant la rumeur de la vallée, le sifflement des brises sur les sommets, voici que retentit « la Grande », « la chanson du Montagnard — pas de paroles, à quoi bon ! rien qu'un air, mais auquel s'adapte l'âme même de la montagne. Lo, lo, lo, lo, lo, lo, lo, léro, lo ! voilà tout. Une bout de refrain rauque, une roulade fruste, quelques pauvres notes de rien, une vocalise rustique, trois ou quatre sons, un lambeau de phrase, mais profonde et qui en dit long, cette bribe de phrase, toujours la même et pourtant si diverse, mélancolique, âpre ou sauvage, selon le lieu, triste, rude ou farouche, selon le chanteur et selon les étapes de l'heure, teintée d'aube, colorée de Midi, ou cendrée de crépuscule ».

C'est par de telles évocations, si éloquentes et si émues, que Jean Ajalbert nous révèle son pays. Nous en percevons la vie, nous en sentons l'âme. En une langue colorée et souple, par d'expressives images, il nous fait humer des brises chargées d'arômes, de subtils parfums de fleurs, il fait resplendir la féerie des aubes et des soirs sur la vie palpitante d'une race.

C'est le sentiment d'un poète, la vision d'un observateur, l'œuvre d'un écrivain.

GEORGES LECOMTE

LA JEUNE ET LA VIEILLE CRITIQUE

Nous avons vanté, dès son apparition, l'*Histoire des Lettres belges d'expression française* de M. Francis Nautet (1). « Avec une pénétration remarquable et un souci minutieux des détails, disions-nous, guidé par un sens critique très sûr déjà signalé à propos des *Notes sur la littérature moderne* qu'il publia en 1885 et en 1889, M. Nautet a dressé le tableau complet de nos lettres, depuis l'écllosion des premiers bourgeons que fit apparaître la sève féconde du romantisme, jusqu'au radieux épanouissement auquel nous assistons aujourd'hui, avec quelle joie ! Son étude, bien qu'exactement documentée, n'a aucune aridité. Elle suit le développement de la pensée littéraire en Belgique

(1) Voir *L'Art moderne*, 1892, p. 157.

sans s'astreindre rigoureusement à la chronologie des faits. Quelques grandes classifications : romanciers, poètes, auteurs dramatiques, spécialistes de genres divers servent de points de repère et délimitent les territoires sur chacun desquels l'auteur élève à la gloire des écrivains, morts et vivants, des monuments durables. »

L'ouvrage a été apprécié par tous ceux qui ont le souci des choses de la littérature. Il a classé M. Nautet parmi les premiers critiques de l'époque. Et par le fait, son étude raisonnée, approfondie et sincère a porté un rude coup aux jugements superficiels de certains, en mettant en pleine lumière des auteurs et des livres que la critique malveillante et ignorante de jadis avait laissés dans l'ombre.

L'*Histoire des Lettres belges* a été saluée avec enthousiasme par la jeunesse littéraire. Il lui manquait une consécration : la riposte de ceux dont elle dérange les combinaisons égoïstes et dévoile l'incompétence.

Cette consécration, elle l'a désormais. La vieille critique a tonné, en un article de M. Gustave Frédéric publié dans l'*Indépendance* à l'occasion de la publication du tome deuxième de l'*Histoire des Lettres*.

Mais les foudres de M. Frédéric, comme celles de Calcas, sont mouillées. Cela fait frrrrr... et cela s'éteint.

M. Nautet s'est contenté de répondre par la spirituelle lettre ci-dessous :

Lettre ouverte à M. Gustave Frédéric.

Je viens de lire votre très amusante *dépréciation* où vous parlez si curieusement de corde dans la maison d'un pendu. Merci. Pour certaine galerie, dont je ne vous dispute pas les amitiés, vous gagnez sans doute la première manche, non sans quelque tricherie. Je compte bien gagner la seconde et la belle !

Vous me faites, d'ailleurs, la partie vraiment facile, grâce à vos citations joliment mutilées, vos critiques équivoques, votre escamotage de toutes preuves et surtout vos omissions peu candides. Vous ne dites pas que dans le premier volume dont vous ne soufflez mot, et dans le deuxième, plus de cent cinquante pages élogieuses concernent De Coster, Van Hasselt, Le Bourguignon, Van Keymeulen, etc., qui ne sont pas des Jeuno-Belgique, sans compter les autres qui suivront dans le tome III.

Si vous pouvez citer un seul écrivain belge de valeur, célèbre par vous et négligé par moi, je lui brûlerai un grand cierge. *Je crois qu'il n'y a d'omis que vous*, et cela, je le reconnais, c'est fâcheux. Je suis donc fautif ; mais mes petites qualités et mes gros défauts m'appartiennent, au moins, en propre. Or, vous, cher Monsieur, vous ne pouvez même pas revendiquer la paternité de vos erreurs. On vous a toujours lu quelque part, d'avance. Et ce n'est pas sans raison que Max Waller disait : « Quand M. Frédéric mourra, on ira déposer une palme sur la tombe de Sainte-Beuve. »

Quant au « manque de proportions », relisez donc, je vous prie, vos innombrables feuilletons sur les quelconques ou les idoles éphémères, et vos parcimonieux articles consacrés à des talents de durée ; mettez le tout en balance et pesez juste.

Mille bonnes choses,

FRANCIS NAUTET.

Pour nous mettre d'accord, je publierai votre article en entier dans le tome III, sans aucune savante mutilation, et j'y joindrai cette lettre.

D'autre part, M. Henry Maubel adresse à M. Frédéric la lettre que voici :

A MONSIEUR GUSTAVE FRÉDÉRIX

critique littéraire de *l'Indépendance belge*.

MONSIEUR,

Quelque influencés que soient vos jugements en ce qui concerne *la Jeune Belgique*, je ne les discute pas. Vous êtes le maître de vos appréciations louvoyantes; mais n'essayez pas de travestir le caractère d'un mouvement que vous ne pouvez plus nier.

Dans votre article sur le livre de M. Nautet, parlant des « Conditions matérielles meilleures du métier d'écrivain » en *Belgique comme en France* et des « moyens de vivre copieux, qui ont attiré vers ce métier les jeunes gens », vous vous efforcez, en un paragraphe habilement confus, de dénaturer nos mobiles d'écrivain.

Vous êtes le dernier auquel il appartient de répandre — internationalement — de pareilles calomnies.

HENRY MAUBEL.

LA BARAQUE DES BEAUX-ARTS

Nous avons accueilli toutes les communications qui nous ont été adressées au sujet de la baraque du Salon et du futur Palais des Beaux-Arts (1). Bon nombre d'idées ont été ainsi mises en lumière, discutées, rejetées ou adoptées. Depuis que le Salon est ouvert, nous avons reçu, de même, diverses correspondances.

Voici, entre autres, l'avis d'un spécialiste dont la compétence n'est pas discutée. Si son opinion semble sévère pour l'abri construit à la hâte par MM. de Saint-Cyr et Elle, et qui nous paraît satisfaisant en tenant compte de son caractère éphémère, il est certain que ses conclusions sont justifiées au point de vue de la transformation de cette baraque provisoire en un palais définitif. Cette question, extrêmement importante, mérite un examen attentif, et sans doute le concours public amènera-t-il une émulation salutaire. Ceci dit, voici la lettre :

C'est donc cela la fameuse maquette, tant prônée d'avance, du futur Palais des Beaux-Arts! A parler franc, il y avait eu trop de promesses pour que nous puissions croire à leur complète réalisation, mais de là tomber à cette veulerie de baraquement, vrai, la déception est par trop forte : aussi les protestations partent-elles toutes seules et de tous les coins.

Dans l'étude générale du plan, la plantation des masses du monument et le groupement des salles, on ne sent nulle science de composition ou d'arrangement : la patte d'un architecte, sûr de son fait, en est absente. Alors que le terrain, avec ses irrégularités de périmètre si tentantes et cet espace libre de la place Gendebien indiquaient aisément le parti à prendre, les auteurs n'ont su à quoi se résoudre et ont élevé, au hasard, dirait-on, leur baraquement au milieu de l'enclos : ce qu'il fallait, c'est créer l'entrée principale vers la place et déboucher dans un grand hall : ce point de départ, si logique et naturel, aurait donné pour toutes les salles une distribution originale et séduisante.

Au lieu de cela, que trouvons-nous? Un vestibule mesquin, un vestiaire insuffisant, une salle en croix, dont on a fait grand état, et qui est la chose la plus banale du monde : avec cela des proportions lourdes, des communications difficiles ou introuvables

(1) Voir nos numéros des 4, 11, 18, 25 juin, 2 et 9 juillet derniers.

avec les petites salles, un manque absolu de perspectives, des salles de formes diverses et enfilées au petit bonheur, des jardins de sculpture qui ne sont pas des jardins et ne conviennent guère pour la sculpture, etc... : en résumé, un « ratage » complet.

Quant au système d'éclairage, qui devait être une innovation sensationnelle, c'est bonnement la traditionnelle bande de vitres au milieu du toit, et cela même dans les jardins (!) de sculpture, où s'imposait un essai d'éclairage latéral, dont les résultats obtenus à Vienne, à Amsterdam, à Florence, etc... sont merveilleux : au lieu d'être vivifiée par des touches et des accents de vigueur, les œuvres de sculpture ici sont affadies par une lumière diffuse détestable.

Les auteurs de la baraque des Beaux-Arts n'ont donc innové en rien, et ne sont même pas au courant des perfectionnements tentés à l'étranger : aussi ne peut-il être question, en raison de cet insuccès flagrant, de leur confier l'exécution du palais futur : ce serait un vrai déni de justice vis-à-vis des nombreux architectes de talent qui ont fait leurs preuves et attendent toujours des occasions de faire montre de leur goût et de leur savoir.

L'occasion est exceptionnellement propice pour mettre en concours public, entre architectes belges, l'élaboration des plans du futur palais des Beaux-Arts; nul doute que des solutions ingénieuses, pittoresques et comprises dans une note bien moderne ne manqueront pas, et que le jury compétent n'aura pas de peine à trouver un projet donnant plus de satisfactions aux artistes et au public que la maquette actuelle.

La Société centrale d'architecture tiendra certainement à prendre l'initiative d'un mouvement dans le sens que nous indiquons; nous sommes persuadés que les sérieux arguments qu'elle pourra faire valoir convaincront MM. les ministres des Travaux publics et des Beaux-Arts de la nécessité d'ouvrir un concours : c'est la seule façon logique de sortir de l'impasse.

UN BON MOUVEMENT

Dans un article de *la Réforme* du 21 septembre, intitulé LE SALON DE BRUXELLES, AVANT NOTRE CRITIQUE, Champal, l'ingénieux reporter à l'admiration facile et à l'adjectif copieux, fait des déclarations que nous enregistrons avec plaisir. Il dit :

« Nous abandonnant à une instinctive impulsion, nous avions l'habitude d'exalter en bouquet les meilleurs tableaux du Salon, appréciant ensuite les œuvres moins transcendantes, faisant souvent l'impression navrante que nous causaient les toiles médiocres.

« La systématique manifestation à laquelle s'est livré le jury nous oblige cette fois à ne rien celer, à noter salle par salle, panneau par panneau, les œuvres que l'on impose à l'admiration publique. Il faut que l'on connaisse exactement le goût de ces censeurs, que l'on sache par quels exemples ils veulent stimuler l'ardeur de nos peintres, rénover l'art de notre pays. Ceux qui ont apporté tant de passion à défendre leurs préférences ont certes constitué un Salon en conformité avec leur esthétique. Il est donc de notre devoir de caractériser les tendances de cette exposition-programme et nous nous y attacherons impartialement dans de prochains numéros. »

Très bien ! très bien ! Champal est navré de devoir dire, pour cette fois, la vérité aux médiocres, mais enfin il va la dire, se résignant à la dire. Lui qui savait si bien se montrer aigre à l'égard

des plus libres et des plus novateurs de nos artistes, était, en effet, étonnamment indulgent pour d'innombrables insuffisances. Caressons! caressons! semblait sa devise, tandis que la nôtre était : Vérité, vérité, impitoyable. Nous applaudissons à sa nouvelle manière, fort curieux de le voir à l'œuvre.

Et voilà comme, toujours, quoique tard parfois, on revient au juste. Ce pauvre *Art moderne* qu'on accense volontiers de malveillance quand il malmené les vieilles badernes et bouscule les réputations de complaisance, va, peut-être, pouvoir se croiser les bras. *Deus nobis hæc otia fecit!* En avant! Champal.

PROTESTATIONS D'ARTISTES

La médiocrité, universellement reconnue, du Salon des Beaux-Arts et les abus auxquels il a donné lieu préoccupent, à juste titre, le monde artiste. Une assemblée nombreuse s'est réunie la semaine dernière pour protester contre les injustices commises et aviser aux mesures à prendre. Voici, d'après *l'Indépendance*, le compte rendu de cette séance :

Mécontents de la façon dont la Commission de placement du Salon Triennal se serait acquittée de sa mission, plusieurs artistes se sont réunis mercredi soir, à la Brasserie Flamande, afin de « protester » et voter des résolutions. Plusieurs, disons un groupe de trente, quarante artistes, parmi lesquels se trouvaient, du côté des sculpteurs, MM. Lambaux et De Vreese; du côté des peintres, MM. Binjé, Dierickx, de la Hoese, Delsaux, Verdeyen, Broerman, Coppens, Hamesse, Dardenne, Outerickx, Arden, Van Kiersbillek, Van Severdonek, de Saint-Cyr, Titz, Colman, Ottevaere, etc., et même un membre de la Commission, le mariniste M. Baertsoen. Un petit meeting organisé, avec bureau, président, sonnette, ordre du jour, vote, et de l'entrain sans trop d'effervescence. Chose étonnante, puisqu'il s'agissait de protester.

Parmi tous ces protestants, qui prendra le premier la parole, qui attachera le grelot? M. Dierickx, le promoteur même de la réunion, dont l'impartialité en la matière ne peut être suspecte, puisqu'il n'expose pas au Salon triennal. Mais vraiment, on croirait qu'il a eu à se plaindre personnellement de la Commission de placement. Il faut l'entendre tonner contre elle. « L'exposition, dit-il entre autres choses, aurait pu être intéressante. La Commission, en ostracisant les jeunes et en plaçant scandaleusement mal leurs œuvres, l'a absolument rendue ridicule. » Vous l'entendez, il n'y va pas par quatre chemins, M. Dierickx.

Sous l'émotion de ce discours d'ouverture, on passe à la constitution du bureau. Car il faut un bureau. M. Dierickx est nommé d'emblée président, MM. Baertsoen et de la Hoese sont élus en qualité de membres, et M. Delsaux, le mariniste qui fit un si joli succès à une de ses toiles en la découpant de son cadre, accepte les fonctions de secrétaire.

M. Léon Dardenne, le jeune peintre tervuerien, dont les sympathies pour le bleu se sont affirmées l'autre jour de façon si éclatante, voit absolument rouge aujourd'hui. Les solutions qu'il propose sont radicales. Primo : Le gouvernement n'a plus à intervenir dans l'organisation des Salons. Secundo : Ce seront les artistes eux-mêmes, prenant part à l'exposition, qui éliront leur jury. Ce jury sera composé de six membres maximum. Tertio : Interdiction aux jurés d'exposer. M. Dardenne, qui est en verve, développe ces trois points avec une surabondance de termes amusants.

« Six jurés! Trois suffisent amplement, deux peintres et un sculpteur », interrompt une voix, celle de M. Coppens.

« Tant qu'il y aura un jury, il y aura des... injustices! (nous ne reproduisons pas textuellement l'orateur) ajouté un troisième.

Plus de jury! plus d'exposition! Et faites donc de l'art! Ah non! vrai! Quel métier!

M. Baertsoen, qui a déjà fait partie de plusieurs jurys, ramène la discussion à l'ordre du jour. Il était temps. D'après lui, un jury de trois membres remplira sa mission aussi bien et aussi vite qu'un jury de six membres. Plus le juré à la conscience de sa responsabilité, plus il travaille. Les nombreuses commissions ne font rien, la plupart de leurs membres se désintéressent des devoirs qui incombent à tous et se reposent sur le zèle de quelques-uns. Donc trois suffisent.

Puis, après ce petit discours de démonstration pratique, on retombe dans le gâchis. On veut constituer une ligue de protestation. Tout de suite, le soir même. D'autres proposent une nouvelle séance dans quinze jours. Et voter? Au moins, on votera aujourd'hui! Les avis s'entrecroisent.

Pour sa part, M. Binjé estime que les vœux que l'on pourrait formuler aujourd'hui seraient « vains », l'assemblée n'étant guère nombreuse. Ce n'est pas l'avis de M. Delsaux, qui affirme que le chiffre des présents est respectable.

Enfin l'on décide que l'on votera et l'on arrête les termes d'une proposition qui est adoptée. Donnons-en le sens : « Les artistes demandent que l'organisation de la partie artistique des expositions soit confiée exclusivement à des artistes élus par leurs confrères. »

Memento des Expositions

BARCELONE. — II^e exposition générale. 23 avril-29 juin. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

LYON. — Exposition universelle, internationale et coloniale. 23 avril-1^{er} novembre 1894. Renseignements : *M. Bissuel, architecte, secrétaire du comité de patronage et d'organisation du groupe I (Beaux-Arts).*

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 29 octobre-4 décembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : 15 octobre. Renseignements : *M. Mallarmé, secrétaire, à Nancy.*

PARIS. — Exposition internationale d'art photographique. 40-31 décembre 1893. Demandes d'admissions et renseignements avant le 1^{er} novembre à *M. P. Bourgeois, secrétaire général du Photo-Club, rue des Mathurins, 40, Paris.*

ROUEN. — XXXIII^e exposition municipale. 30 septembre-30 novembre. Délai d'envoi : expiré. Renseignements : *M. Edmond Lebel, conservateur de la collection des Beaux-Arts de Rouen.*

VIENNE (Autriche). — III^e exposition internationale de l'Association des artistes (*Genossenschaft der bildenden Künstler*). 1^{er} mars-31 mai 1894. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Délai d'envoi : notices, 15 janvier; œuvres, 15 février.

PETITE CHRONIQUE

C'est M. Mortelmans, le jeune compositeur anversois, qui vient d'être proclamé lauréat du grand concours de Rome. Il avait, il y a quatre ans, remporté le second prix. Cette fois, la première place lui est octroyée par le jury, composé de MM. P. Benoit, président, Samuel, Tinel, Vanden Eeden, Huberti, Mathieu et Radoux.

Le second prix échoit en partage à MM. Lunssens, de Bruxelles (à l'unanimité) et Vander Meulen, de Gand (par 4 voix contre 3).

Une mention honorable a été accordée à M. Danneau, de Montigny-sur-Sambre.

Joachim et son quatuor arriveront à la fin d'octobre en Belgique, où ils se feront entendre à Liège, Bruxelles, Gand, Anvers. Les célèbres artistes se rendront ensuite en Hollande, puis à Paris.

Le prix de 25,000 francs.

Le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique rappelle aux intéressés que le Prix du Roi, à décerner en 1894, sera attribué au meilleur ouvrage sur l'architecture et spécialement sur les constructions récentes en fer et en verre.

Ce concours est exclusivement belge.

Les ouvrages destinés à y prendre part devront être adressés au département de l'intérieur et de l'instruction publique avant le 1^{er} janvier 1894.

Ils devront être accompagnés d'une lettre indiquant le but de leur envoi.

Dans sa seconde livraison d'août, *L'Avenir* de Barcelone publie la traduction de *L'Intruse* de Maeterlinck.

Un de nos abonnés nous fait remarquer que la revue *Les Beaux-Arts* a oublié de mentionner, dans la nomenclature des Musées consacrés aux hommes célèbres que nous avons reproduite (1), le Musée Beethoven à Bonn, l'un des plus intéressants et des plus complets. Ajoutons-y le Musée Wiertz à Bruxelles.

Rectifions en même temps un nom : c'est le Musée Marcello (et non Morello) qui perpétue, à Fribourg, la mémoire de la duchesse Colonna. Nous avons consacré un article à cette artiste de talent et à ses œuvres (2).

La réouverture des cours de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. G. Huberti, aura lieu le lundi 2 octobre.

Le programme d'enseignement comprend le solfège élémentaire, le solfège approfondi, l'harmonie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits.

L'inscription des élèves aura lieu, à partir du 2 octobre, dans les locaux de l'école, savoir : Pour les jeunes filles, le jeudi après-midi et le dimanche matin, rue Royale-Sainte-Marie, 152, à Schaerbeek ; pour les jeunes garçons, le lundi, le mercredi et le vendredi, à 6 heures du soir, rue Traversière, 13, à Saint-Josse-ten-Noode ; pour les adultes (hommes), le lundi et le jeudi, à 8 heures du soir, rue Traversière, 13.

La réouverture des Concerts Lamoureux, au Cirque des Champs-Élysées, n'aura lieu cette année que le dimanche 5 novembre, après une tournée de concerts que M. Lamoureux et son orchestre doivent faire du 15 au 31 octobre en Belgique, en Hollande et dans le nord de la France.

A l'occasion du 55^e anniversaire de sa fondation, la Société Royale des Mélomanes de Gand organise pour l'hiver prochain un grand concours national de chant individuel (sérieux et comique), de duos et de déclamation, en langue française.

Pour le programme détaillé, s'adresser au secrétaire de la société organisatrice, rue Savaen, 42, à Gand.

Paderewski est en ce moment en Savoie. Il termine un opéra dont le sujet est emprunté à l'histoire de la Pologne.

(1) Voir notre dernier numéro.

(2) Voir *l'Art moderne*, 1881, p. 309.

L'excellent M. Joncières (Victorin) a décidément bien du mal à digérer le succès persistant de *la Walkyrie* à l'Opéra de Paris. Dans l'un de ses derniers feuilletons à *la Liberté*, il établit ainsi qu'il suit les résultats financiers de l'année « walkyrique » 1892-93 :

« Les droits de *Lohengrin* et de *la Walkyrie* se sont élevés en un an, du 1^{er} août 1892 au 31 juillet 1893, à la somme de fr. 69,664.90, tandis que ceux du répertoire de Meyerbeer n'ont atteint que le chiffre assez médiocre de fr. 13,397.05. Quant aux droits de Rossini, ils figurent, dans cette même année, pour la somme insignifiante de fr. 2,245.39; Verdi est encore moins favorisé, puisqu'il n'a touché que fr. 4,162.98.

« Je ne veux pas, ajoute M. Joncières, donner les chiffres des droits perçus par les compositeurs français, pour ne pas établir, entre leur revenu et celui des héritiers de Wagner, une humiliante comparaison. »

Nous comprenons parfaitement cette réserve de M. Joncières. La comparaison serait surtout humiliante pour l'auteur du *Chevalier Jean* et de *la Reine Berthe*. (Guide musical.)

Le peintre Yvon vient de mourir à Paris.

Entré tout jeune dans l'atelier de Paul Delaroche, Yvon produisit tout d'abord de très beaux dessins : *Les Sept péchés capitaux*, qui lui valurent, au salon de 1847 une première médaille. Mais son premier grand tableau fut *la Retraite de Russie*, qui est aujourd'hui au Musée de Versailles.

En 1855, Yvon suivit les opérations de la guerre de Crimée, et fit, sur cette campagne, une série de grands tableaux, dont le plus célèbre est *la Prise de la tour Malakoff*. Cette toile reçut au Salon de 1857 la médaille d'honneur.

Depuis la guerre, Yvon s'était livré presque exclusivement au portrait : le docteur Péan, le docteur Germain Sée, Paul Bert, M. Rouvier et enfin M. Carnot ont posé devant lui. En 1883, Yvon avait été nommé professeur de dessin à l'École polytechnique, en remplacement de Léon Cogniet. Il était officier de la Légion d'honneur.

Le Guide musical a publié une curieuse allocution par laquelle le prince de Bismarck, remerciant un cercle choral venu de Barmen à Kissingen pour lui donner une sérénade, définit l'influence de la musique dans la politique :

« Je n'ai pas étudié la musique dans ma jeunesse, j'ai dû apprendre trop d'autres matières, mais je ne la hais point, je l'aime, au contraire, et je lui suis reconnaissant d'avoir secondé efficacement mes vues politiques. Les mélodies du *Lied* allemand ont gagné les cœurs, et je compte ce fait parmi les impondérables qui ont favorisé et facilité nos aspirations à l'unité nationale. Il serait peut-être difficile de prouver cela pratiquement, mais je puis tout au moins citer le fameux *Lied* sur le *Rhin allemand* de Becker, comme un exemple frappant de ce que j'avance. Parmi vous, il en est peu qui soient assez âgés pour se souvenir de l'effet produit, en 1841, par cette chanson, et même en 1870, lors des menaces de guerre. Dans ces deux circonstances, le *Lied* de Becker a puissamment agi, et par la rapidité avec laquelle il se répandit parmi les populations, à cette époque encore très particulariste, il nous tint lieu de plusieurs corps d'armée qui nous manquaient sur le Rhin. Plus tard, la *Wacht am Rhein*. Que de fois ce chant guerrier a rendu courage et fortifié nos hommes pendant la dure campagne hivernale, au milieu des souffrances et des privations de tout genre! Ce qui importe, ce n'est pas le chiffre des effectifs, c'est l'enthousiasme national qui nous a valu tant de victoires. Et cet enthousiasme, bien souvent, c'est le *Lied* qui l'a provoqué ou soutenu. »

Le prince de Bismarck, en terminant, a engagé ses auditeurs à persévérer à cultiver soigneusement la musique : « L'Allemand ne peut vivre sans musique; c'est par la musique qu'il se met en train : aussi je suis reconnaissant à tous ceux de nos concitoyens qui se livrent à la musique, encore que je ne puisse prétendre à entrer dans les rangs de ceux-là. Et c'est un bonheur que tous nos princes s'intéressent à l'art musical. Notre art national n'eût pas atteint ce degré d'élevation, s'il n'avait été encouragé par les souverains. En temps de paix, nous avons parmi nous beaucoup de divisions, mais un bon *Lied* rétablit l'union au moment du danger. »

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES.

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHÉREN

Steamers « TELEGRAAF » ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,
Quai du Commerce, 15 BRUXELLES Rue des Récollets, 16 ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAVY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhén)
Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui
préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statisti-
que, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

160

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON. *Deuxième article.* — UNE LETTRE DE M. COOSEMANS.
— LE CONCOURS DU PALAIS DES BEAUX-ARTS. — AUTOUR DU SALON.
— PROTESTATION D'ARTISTES. — LES REVUES. — THÉÂTRE DE LA
MONNAIE. — CLAUDE MONET. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON

Deuxième article (1).

Dans l'universelle veulerie du Salon, les envois de quelques étrangers marquent. On avait souhaité davantage, et mieux. Mais les invitations adressées à Puvis de Chavannes, à Gustave Moreau, à Burne Jones, à Madox Brown, à Claude Monet, à Besnard, à Rodin, à Whistler, à tous les maîtres contemporains, ont été déclinées. Les Salons officiels ont, paraît-il, pour ces artistes — et ceci n'est point pour nous surprendre — moins d'attrait que les expositions d'art jeune, d'où le mercantilisme, les routines administratives, les mesquineries personnelles sont aussi énergiquement bannies que les traditions d'écoles.

Quelques peintres et sculpteurs français, des Anglais en nombre restreint, un Norvégien, plusieurs Hollandais, trois ou quatre Allemands représentent seuls le

(1) Voir notre dernier numéro.

contingent étranger. Ce n'est pas un état-major : à peine des attachés, délégués par leurs gouvernements respectifs pour suivre, par politesse internationale, les manœuvres en terrain peu varié exécutées par le gros de l'armée belge.

Les Anglais requièrent plus particulièrement. Sur cinq artistes, quatre sont inédits pour la Belgique, et la nouveauté, au rebours de ce qui se passait autrefois, exerce désormais son prestige. Ils se présentent, d'ailleurs, en bon ordre, sous le drapeau de « l'École de Glasgow » — un nom sonore — avec des affinités de race et d'éducation artistique, de l'acquis, une science suffisante. Ils sont chaleureusement soutenus par la presse, applaudis par la foule qui vante la distinction de leur coloris et l'ampleur de leur dessin. En un mot, les coqs du Salon.

Il a suffi de la présentation, par les XX, de M. E.-A. Hornel, l'un des promoteurs du mouvement artistique de la brumeuse Ecosse, pour révéler l'existence d'un groupe actif et laborieux qui s'efforce d'échapper à la néfaste influence du milieu et de créer un foyer d'art dans la cité la plus mercantile du Royaume-Uni. N'était le très réel talent de ces artistes, cela seul les rendrait sympathiques. Et voici MM. John Lavery, James Guthrie, R. Macaulay Stevenson et Mac Gillivray — ce dernier, sculpteur — presque populaires à Bruxelles.

Il y a peut-être quelque exagération dans l'éloge. Et l'hyperbole des louanges s'explique très naturellement par un légitime désir de reposer sur quelques toiles au moins harmonieuses les regards lassés par d'écoeuvrantes banalités.

L'harmonie du ton et l'eurythmie de la ligne sont, de fait, les qualités dominantes des peintres écossais, qui n'ont, pour y atteindre, pas tenté un effort considérable : leur gamme est sombre, et la composition de leurs toiles n'a rien de révolutionnaire. Certes, le portrait de gentleman en bottes jaunes et, plus encore, le portrait de femme de M. John Lavery ont belle allure et dominent les images grotesques ou lamentablement prétentieuses qui alignent à la cimaise l'effigie de quelques-uns de nos compatriotes, mâles et femelles. Mais on y sent furieusement l'influence de Whistler, dont ils n'ont malheureusement pas l'immatérialité et la distinction aristocratique. Il faudrait placer ces toiles, d'ailleurs estimables, à côté du *Portrait de ma mère*, de *Lady Archibald Campbell* ou du *Violoniste Sarasate* pour se rendre compte de la distance qui les sépare de ces œuvres raffinées. Et cette expérience serait tout aussi cruelle pour M. James Guthrie, bien que ses trois portraits, et en particulier celui d'un officier anglais, décèlent une vision plus personnelle et plus aiguë, une recherche plus approfondie du caractère, une coloration plus âpre que les œuvres de M. Lavery.

M. Guthrie, outre la toile précitée, expose un portrait de femme qui reflète quelque peu les écoles anglaises d'autrefois. La tête est délicatement modelée et constitue un « morceau de peinture » séduisant. Mais, chose bizarre, le restant du tableau marque un affaissement inattendu, et la maîtrise de l'exécution s'arrête au visage. Le bras est trop court, les étoffes paraissent hâtivement brossées. L'ensemble ne satisfait point. Des trois envois de l'artiste, le plus captivant est peut-être le portrait de petite fille au pastel, qui a une étrange et mystérieuse profondeur.

On a beaucoup vanté la toile de M. Lavery : *Le Soir après la bataille de Langside*. Je n'y vois qu'une jolie et sommaire esquisse, d'une tonalité de belle tapisserie ancienne et d'une impression superficielle. Enlevez leurs armures aux cavaliers qui suivent la reine et remplacez-les par des *riding-coats* écarlates : vous aurez, sans modifier la composition, ni le ton, ni les attitudes, un charmant retour de chasse. Du tragique? de l'horreur d'une journée sanglante? l'artiste ne paraît guère avoir cure.

Ces œuvres, il faut le reconnaître, appartiennent à un art vieillot, pratiqué depuis longtemps par Wauters, qui l'a pieusement recueilli dans l'héritage du baron Gros et des peintres du premier Empire. Louons-en l'habileté, mais orientons-nous vers d'autres horizons.

Quant à la *Lune d'été* de M. Stevenson, qui excite

des pâmoisons, c'est une très banale étude dont la coloration n'est point déplaisante, mais qui ne résiste pas un instant à l'examen. Les valeurs des arbres silhouettés sur la clarté de la lune sont inexactes; pas un tronc, pas une branche n'est dessinée; il n'y a ni observation ni recherche de vérité. Un nocturne pour pensionnaire, que la plus faible des nuits d'Artan ou de Vogels dissiperait en un clin d'œil.

Parmi les peintres anglais M. William Stott, déjà connu par ses envois aux Salons des XX, se distingue par l'originalité de sa vision et le charme délicat de ses colorations. Son pic neigeux baigné de lune chante, sur le mode mineur, la poésie infinie des altitudes. C'est, avec des moyens élémentaires, une évocation merveilleuse de la solitude alpestre et peut-être la première notation exacte, malgré ses aspects flottants de rêve, des beautés de la montagne. Une composition un peu énigmatique intitulée *Diane (crépuscule et aurore)* montre l'artiste sollicité par les allégories, hanté par le symbolisme qui s'infiltré dans la peinture et la bouleverse. Il y a des détails charmants dans ces nudités étalées parmi les fleurs, et si l'ensemble laisse le spectateur indécis, le goût avec lequel sont présentés ces corps graciles, la séduction du coloris, le charme décoratif de l'œuvre classent son auteur parmi les artistes les plus attirants du Salon.

Je rapprocherai de M. Stott, à ce point de vue, M. Thaulow, le paysagiste norvégien qui vient de voir entrer au Musée du Luxembourg une des toiles qu'il exposa naguère à Bruxelles. Cette toile, j'ai regret de le rappeler, était cimaisée au Salon des XX où l'on ne manqua point de la conspuer. Par un phénomène qu'il est toujours intéressant de constater, M. Thaulow, au Salon triennal, est hautement loué par tous ceux qui le prenaient, dans la maison d'à côté, pour un anarchiste et le traitaient comme tel.

Ses envois comptent parmi les plus artistiques du Salon. Il y en a deux séries : vues de Norvège, vues de France, à l'huile et au pastel, et toutes décèlent une vision fine, presque attendrie, une émotion communicative, un métier sûr, une entente personnelle de la mise en page. Tel coin de ruisseau frissonnant qui fuit entre des berges aux transparences de cristal sous un couchant d'or vierge évoque avec intensité le pays natal. Telle ruelle de Montreuil, aux toits déteints, aux maisonnettes glacées de crépuscule, rappelle (mais ceci n'est point pour diminuer l'artiste) les impressions suggestives de Cazin auquel le rattache une même prédilection pour l'heure mélancolique que fait tinter la chute du jour. Certes, ne faut-il pas trop approfondir cet art léger et subtil, plus caressant que fort; ce qui en fait le charme, c'est qu'il dégage l'intimité des choses, et cela suffit à le faire vivre.

Il y a peu de choses à dire des peintres français :

on connaît de longue date les enluminures frigides de M. Jules Lefebvre, les coloriations au jus de groseille de M. Edouard Sain, les couvercles de boîtes de dragées peints par M. Max Claude et par M. Albert Aublet, et je n'étonnerai personne en déclarant que les marins bretons qui naviguent dans du bleu de lessive, et le *Guignol populaire sous la Terreur*, et les *Vaincus d'un jour*, et tous les rossignols d'un chauvinisme tricolore ou d'une sentimentalité de piqueuse de bottines qui forment le fond du bazar annuel des Champs-Élysées m'a toujours laissé indifférent.

Il n'y a vraiment à retenir, dans ce lot, que les envois de MM. Raffaëlli et Fantin-Latour, bien que ces artistes soient, l'un et l'autre, incomplètement représentés. On ne se lasse pas d'admirer la prestesse avec laquelle le premier croque des grouillements de foule, la vérité de son observation, la vie synthétique qu'il donne au petit monde bohème et vadrouille qui peuple ses coins de banlieue. Avec son dessin tout en nœuds, en fils tordus, — vermicellé, — il arrive à des notations singulièrement expressives, particulièrement remarquables en ses eaux-fortes coloriées, une innovation qui intéresse vivement les artistes. Le second paraît légèrement milhuitcentrenteux, si à travers l'empâtement qui alourdit les formes de ses muses aux gestes drapés, nos yeux ne percevaient la noblesse des attitudes qu'il donne à ses modèles. On regarde un peu de souvenir les toiles du maître qui charma si longtemps nos regards. Et si le dessin s'épaissit, et si la composition se répète, l'écho subsiste des musiques berçantes que chantaient ses toiles rythmiques aux accords graves.

Il serait injuste de passer sous silence la petite toile de M. Pointelin, *Orage naissant*, bien que depuis quinze ans nous connaissions cette lisière de forêt qui, sous le titre fallacieux de *Crépuscule*, de *Temps couvert* ou de *Derniers rayons* tente tous les ans de se faire passer pour une œuvre nouvelle. Deux petits paysages de M. Albert Gosselin, une nature-morte de M^{lle} Louise Desbordes et d'assez curieuses compositions de M. Georges Desvallières complètent ce que les envois parisiens offrent d'intéressant.

Quelques pastels, joliment touchés, de Liebermann, deux tableaux de Skarbina, dont la sécheresse s'accroît, une sépia de Lembach inférieure aux portraits qui établissent sa réputation en Belgique, — tel est le contingent que nous adresse le pays du grand empereur. Je passe, comme de raison, sur les innombrables *Portrait de mon père*, *Portrait de ma mère*, qui ne font naître que cette réflexion : « Les Allemands sont de fameux soldats mais de f...ichus peintres. » Faisons exception pour l'*Intérieur flamand*, assez joliment troussé, en des tonalités bleues, de M. Max Stremel, un nouveau-venu qui promet.

Et terminons ce rapide examen des exposants étran-

gers par la nomenclature des peintres hollandais, parmi lesquels, à défaut d'éléments nouveaux (la jeune école s'est abstenue avec ensemble), quelques noms sympathiquement connus : M. Storm de Gravesande, dont la belle eau-forte, *la Jetée de Flessingue*, déjà vue au Cercle artistique, est très admirée, et qui expose en outre deux bons dessins, de caractères différents ; MM. David et Pierre Oyens, les continuateurs des petits maîtres hollandais ; M. Adolphe Lange, dont le *Paysage aux environs de La Haye* et la nature-morte affirment un tempérament de coloriste ; M. ten Cate, dont une *Gelée blanche* et un paysage au pastel s'affinent en des nuances délicates ; enfin, M. Mesdag, que nous citons pour mémoire, bien que d'année en année se précipite la déchéance de cet artiste qui tint jadis la première place parmi les marinistes et dont les toiles actuelles sont tombées au-dessous du médiocre.

UNE LETTRE DE M. COOSEMANS

Nous recevons du peintre Coosemans la lettre ci-dessous. Nous l'insérons avec d'autant plus de plaisir qu'elle dissipe un malentendu qui durait depuis 1885. Le propos qu'on a prêté au maître paysagiste ne doit pas lui être attribué. Il nous avait, en effet, toujours paru étrange qu'un artiste qui a, comme il le rappelle, fait partie d'un groupe d'avant-garde, ait malmené ceux qui cherchent des voies nouvelles. Sa lettre catégorique et nette contient une déclaration de principes digne de l'homme de cœur et de talent qui l'a formulée, et nous nous félicitons de l'avoir incidemment provoquée.

Bruxelles, le 29 septembre 1893.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Je viens, à l'instant, de lire votre intéressant article, paru dans *l'Art moderne* du 24 septembre, intitulé : « Le Salon ».

Vous y dites : « Qu'ils exposent chez eux ! a dit un jour M. Coosemans en votant l'exclusion de tels jeunes peintres qui avaient « la tare de n'être point conformes. Et le mot, qui était un conseil excellent, a servi l'année suivante d'épigraphe au catalogue « des XX. »

« Les XX ont exposé chez eux, et s'en sont bien trouvés. »

Ce m'est assurément un grand honneur de me voir ainsi proclamer le vrai fondateur du Cercle des XX. Mais, je n'entends usurper le bien de personne, et force m'est d'y renoncer. Jamais je n'ai tenu le propos, et jamais je ne me suis associé au refus d'un tableau parce que non conforme, — la non-conformité étant une qualité essentielle de toute œuvre d'art.

J'ai pu critiquer des tableaux de vingtistes, j'en ai louangé, j'en ai admiré. D'autant moins suis-je l'ennemi des novateurs que j'ai eu l'honneur moi-même, il y a quelque trente ans, de faire partie d'un groupe de peintres qui furent les vingtistes de leur temps. D'autant moins encore qu'à mon sens l'art doit — sous peine de mort — incessamment se transformer, ce qui, si l'on peut dire, est sa façon de progresser.

Veillez, je vous prie, insérer ces quelques lignes rectificatives dans votre prochain numéro et agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

COOSEMANS.

Le Concours du Palais des Beaux-Arts.

Notre article sur la *Baraque des Beaux-Arts* (1) a eu du retentissement dans le monde artistique et peut être considéré comme le point de départ d'un mouvement d'opposition raisonné contre le projet d'exécution définitive de la maquette actuelle.

Parmi les artistes compétents, il y a une approbation unanime des critiques qui ont été présentées et qui résument d'ailleurs et précisent celles que tous ont faites dès le premier jour. Les peintres et les sculpteurs reconnaissent la justesse des observations dont nous nous sommes fait l'écho et se rendent compte des défauts nombreux et des lacunes qu'offrent les salles de la baraque des Beaux-Arts.

Afin de conjurer l'effet de ces critiques, les auteurs de la baraque projettent, dit-on, de réunir tous les exposants, de les prier de déclarer que les locaux d'exposition sont parfaits et d'en demander, par pétition, la construction définitive. Nous ne pensons pas que cette pression, si réellement le renseignement est exact, ait quelque influence sur l'esprit du ministre. Celui-ci préférera sans doute adopter notre idée d'un concours public, idée qui a recueilli tant d'adhésions qu'à l'heure actuelle il semble qu'il n'y ait plus d'autre solution possible. Rien n'empêche les auteurs de la baraque d'envoyer leur projet au concours : le jury décidera de sa valeur et lui désignera la place qu'il a droit d'ambitionner parmi les concurrents.

On assure que le gouvernement songe à construire le nouveau palais des Beaux-Arts, rue de la Régence, à côté du Musée ancien dont il serait séparé par un jardin. On exproprierait dans ce but bon nombre de maisons de la rue de Ruysbroeck et l'on transformerait complètement, par des remblais sur lesquels s'élèverait le Palais, le malheureux bout de square qui a remplacé le pittoresque Pont de fer d'autrefois.

Le projet, certes, serait séduisant, surtout s'il ménageait le beau panorama qu'offre sur le vieux Bruxelles l'emplacement en question. Mais nous attendrons, pour être convaincus de sa réalisation, que l'Etat ait manifesté plus clairement qu'il l'a fait jusqu'ici son désir d'exaucer le vœu unanime des artistes.

AUTOUR DU SALON

Le Salon de Bruxelles a fait éclore des comptes rendus exquis. L'un des plus comiques est celui d'un journal consacré aux « intérêts artistiques, littéraires et scientifiques », qui débute par ces apostrophes mirabellennes :

« Oh sont les nouvelles formules universellement régénératrices? Oh se nichent les œuvres des apporteurs de neuf, de ceux qui devaient révolutionner le monde artiste, et, le verbe haut, sous l'égide d'une bannière immaculée de convention ou d'apostasie, rénover l'art caduc et vieillot, lui infuser un sang jeune, et sous leur impulsion énergique et ravivante transformer l'aspect de nos salons triennaux? »

Les artistes indépendants ont toujours été les adversaires des salons officiels et s'abstiennent, pour la plupart, d'y envoyer leurs œuvres.

On nous l'avait assuré, mais la critique du journal en question nous détrompe, en une phrase qui demeurera légendaire : « A

(1) Voir notre dernier numéro.

peine nés, ces conquérants sont déjà dispersés, emportés par le tourbillon comme les grains de sable sous le souffle du simoun, et ceux qui restent, les beaux joueurs où les entêtés, mais inconsciemment aussi les talentueux, laisseront à peine des traces de leur passage à travers cet espace immense de plusieurs siècles de gloire qui eurent comme initiateurs les Van Eyck et dont les romantiques ont été les complémentaires, résumant les débris de ce qui fut la peinture flamande que ces derniers paraient déjà funambulesquement d'oripeaux étrangers. »

C'est à croire que M. Sulzberger a pris un pseudonyme. Il avait seul jusqu'ici le monopole de ces périodes foudroyantes.

Et ceci complète la chose :

« On ne les voit guère, les peintures de ces hardis champions, comme on ne les a pas vues à Paris, ni au Champ de Mars ni aux Champs-Élysées, pas plus qu'elles ne se sont montrées à Londres, à la NATIONAL GALLERY ni aux expositions munichoises. »

Prendre la National Gallery pour un local d'exposition est, de la part d'un critique, d'un assez joli tonneau.

Le *Journal de Bruxelles* n'est pas tendre pour le Salon officiel. Son critique d'art relève vertement le défaut d'organisation et cite quelques-unes des innombrables bévues du catalogue :

« Des cartouches numérotent les salles et les panneaux : on les a choisis de la plus repoussante laideur. Bon nombre de toiles ou de statues ne portent pas de numéros. Le catalogue, qui n'est pas précisément coquet, fourmille d'erreurs, d'omissions, de coquilles, de gaffes. Exemples pris au hasard, entre beaucoup d'autres : M. Henkes, le peintre hollandais très connu, est inscrit dans l'ordre alphabétique sous son prénom de Gerke et reparait à sa vraie place sous son vrai nom ; l'aquafortiste parisianisé M. de los Rios devient M. Delos, et Rios est transformé en prénom ; le sculpteur écossais Mac Gillivray s'appelle Macquillivray et ses œuvres ne sont pas numérotées. Celles de M. Liebermann ne sont pas inscrites au catalogue, non plus que celle de M. Siemering, non plus qu'une de celles de M. Thaulow. M. Van Beurden voit ses sculptures attribuées à un nommé Van Bemden, notamment *la Toilette*, qui devient *la Voilette*, en flamand de *Kleine Sluier*, le petit voile. Le nom de M. Kozakiewicz se revêt d'une orthographe inabordable. Un même peintre de Dusseldorf figure deux fois au catalogue, sous le nom de Flokenhaus et sous le nom de Plockenhaus. M. Claus intitule un de ses paysages *la Levée des nasses (février)* ; on imprime *la Levée des masses*, et le brave traducteur, qui n'a pas vu le tableau, inscrit en regard du texte français : *de Volksofstand (februari)*, s'imaginant qu'il est question de la révolution de Février ! Comme le jury « examine » au moins six cents œuvres en une séance, et les examine nécessairement fort mal, on refuse étourdiement à un jeune artiste, M. Craco, un carton de vitrail qui fait partie de son très remarquable projet de maître-autel et qui ne devait pas en être séparé ; mais, en matière de compensation, le carton figure au catalogue deux fois, une fois parmi les dessins, une fois dans la section de sculpture ! Vraiment, l'on se demande pourquoi l'Etat fait si mal les besognes dont l'initiative privée s'acquitte parfaitement bien. »

Ajoutons à la collection ichthyologique de notre confrère les coquilles suivantes : l'orthographe du nom de M. Khnopff varie de Khnopff en Knopff, selon qu'il est inscrit dans la partie française ou dans la partie flamande du catalogue ; par un aimable jeu

de mots, on a fait de l'aquafortiste Postel, *M. Pastel*; M. Reinheimer est devenu *Remheimer*; le peintre Hawkins, dont le sculpteur Alexandre Charpentier (*Alexandre*, dit le catalogue) a exposé le masque, devient *M. Hardkins*; la rue de Hennin, domicile du sculpteur De Rudder, est transformée en rue *Dehemen*, etc., etc. On nous assure que le « jeu des coquilles » obtient dans les ateliers un vif succès. Il consiste à découvrir, en un chiffre de minutes déterminé, le plus grand nombre de fautes dans le catalogue. Le gagnant empoche les enjeux et est proclamé *recordman* de la Belgique.

Pour la prochaine édition, il serait peut-être utile, ou tout au moins agréable aux intéressés, d'indiquer dans quelles villes sont situés l'*Oude Vlasmarkt*, la *rue Gillon*, le *Diergaard Singel*, la *rue du Collège*, qui sont moins universellement connus que le boulevard des Italiens, de mentionner les œuvres qu'on a oublié d'inscrire, parmi lesquelles le bas-relief de C. Meunier, l'*Intérieur* de F. Jacques, etc., etc.

Du même journal, quelques réflexions judicieuses qu'on fera bien de méditer :

« Ne serait-il pas possible d'introduire quelque harmonie dans ce chaos? Qu'on songe aux expositions des *XX* et des autres groupes qui ont imité leur organisation. Tout le monde a été d'accord pour en louer l'ordonnance excellente, même ceux qui n'apprécient guère les œuvres exposées. Là, nulle promiscuité; les œuvres d'un même peintre s'avoisinent et ne se font jamais tort. Toutes les places sont bonnes, même au second et au troisième rang, s'il en faut un. Ce qu'on peut faire dans un groupe, pourquoi ne pourrait-on le faire dans un Salon où se rencontrent plusieurs groupes, plusieurs âges, plusieurs écoles? Ils se repoussent : qu'on les isole! Ils se combattent : qu'on les sépare! Qu'on respecte les attractions et les répulsions naturelles! Que l'on classe les peintres comme ils se classent d'eux-mêmes, sous l'empire des affinités électives! Tout le monde est bon pour cette besogne, sauf les aveugles.

Que les académiques voisinent avec les académiques, que les naturalistes coudoient les naturalistes, que le hasard n'ait pas le droit d'unir, malgré leur volonté, un survivant de l'époque romantique ou un paysagiste en chambre de 1840 et un impressionniste ou un luministe à la mode d'aujourd'hui. Tout le monde ne peut qu'y gagner. Quelles que soient les personnalités et les prétentions à la personnalité, il y a des écoles, il y a des manières communes de peindre à certaines époques, dans certains milieux. Les tableaux français, anglais, allemands diffèrent entre eux autant que les Français, les Anglais, les Allemands. Rassemblez les œuvres, même de date récente, des meilleurs, qui sont aussi les plus tranchés, des peintres belges de la belle génération qui s'éleva entre 1860 et 1870, vous verrez qu'ils constituent une même famille de coloristes, aux liens à peine relâchés aujourd'hui et que leurs gammes ne se choquent jamais. Il est d'autres peintres qui n'intéressent pas pris à part, mais dont la juxtaposition donnerait à leur ensemble une signification, une valeur documentaire à défaut de valeur d'art.

Actuellement on n'a souci, dans le placement, que de deux choses : d'abord d'honorer ou d'avantager tel peintre en lui conférant un centre de panneau, ou même tel modèle, personnage de distinction, s'il s'agit d'un portrait; ensuite d'emboîter les tableaux exactement, comme dans les jeux de patience, selon leurs dimensions, et de faire des pendants, comme dans les salles à manger

bourgeoises. Classement irrationnel, désagréable à l'œil et à l'intelligence, préoccupations de tapissiers et non d'artistes, que l'on voit présider non seulement à l'arrangement des Salons, mais, ce qui est bien pire, à l'arrangement des musées. Au musée de Bruxelles, notamment, le plus mal classé qu'il y ait à notre connaissance, seuls les gothiques sont à peu près réunis, encore que toutes les écoles gothiques soient confondues, et les autres tableaux s'entre-choquent dans un pêle-mêle de boutique de bric-à-brac. »

Enfin, cette observation que n'ont pas manqué de faire tous ceux qui, ayant visité les Salons des *XX*, du *Voorwaarts*, du cercle *Pour l'Art*, du *Cercle artistique* et des *Femmes-peintres*, retrouvent au Salon une foule de vieilles connaissances :

« Y aurait-il de l'indiscrétion à exprimer le désir qu'une part un peu plus grande fût faite à l'inédit? Cela ne ferait pas de tort au Salon. Cela lui enlèverait un peu l'air *province* qu'il a. »

PROTESTATION D'ARTISTES

Une deuxième réunion d'artistes a eu lieu à Bruxelles la semaine dernière. Cette réunion était beaucoup plus nombreuse que la première assemblée et comprenait environ deux cents assistants. Au bureau siégeaient MM. Lambeaux, Baertsoen, de la Hoesse, Omer Dierickx et Delsaux, auxquels on adjoignit, dans le courant de la soirée, M. Félix ter Linden. Un grand nombre d'artistes empêchés de se rendre à la convocation du comité lui avaient envoyé, par écrit, leur adhésion. Citons, entre autres, MM. Emile Claus, Philippet, Alfred Verwée, Heins, Bellis, Impens, etc., et M. Fritz Thaulow dont la dépêche originale a soulevé de vifs applaudissements. « Chers camarades; écrit-il, avec vous. Vive le suffrage universel artistique! »

M. Dierickx a rendu compte de la visite faite par les délégués des artistes au ministre de l'intérieur. Celui-ci a écouté avec la plus grande attention les réclamations qui lui ont été présentées et a demandé que ces griefs lui soient soumis sous la forme d'un projet de réformes, qu'il examinera aussitôt qu'il aura été approuvé par les artistes.

A la suite de cette communication, il a été décidé que le projet, contenant un règlement des Salons conforme aux vœux des artistes, serait rédigé par les membres du bureau. Une nouvelle assemblée aura lieu samedi prochain, 7 octobre, à la *Brasserie flamande*, pour délibérer sur le projet et en arrêter les termes définitifs.

LES REVUES

La Revue Générale, journal historique et littéraire.

Elle est belge, âgée de vingt-neuf ans, soumise encore néanmoins à un conseil de famille mi-clerc, mi-laïque, que préside M. Woeste, l'inépuisable parleur parlementaire, dressé, semblait-il, à l'école de feu M. le comte Escarbondier, le fameux directeur de la Caisse des Comptes aléatoires, dans le *Mari de la Débâtantante*, qui en toute circonstance intervenait, disant : Je prononcerais quelques paroles.

Ce conseil de famille, le voici, au surplus, en sa situation présente, car vu l'âge de la personne il a subi des remaniements nombreux, au cours des temps et selon leurs vicissitudes; le plus

important fut le congé donné à M. de Haulleville, écrivain disert, charmant et conciliateur qui donnait à la Revue un grand air d'amabilité et de science paisible :

Ch. Woeste, avocat, ministre d'Etat et représentant; le baron Ruzette, gouverneur de la Flandre occidentale; le comte Amédée Visart, représentant; Léon de Monge, professeur à l'Université de Louvain; A. Nyssens, professeur à l'Université de Louvain et représentant; H. Francotte, professeur à l'Université de Liège; le R. P. Castelein, S. J.; le chanoine Delvigne; le docteur Moeller; Hector Van Doorslaer, avocat près la Cour d'appel de Bruxelles, ancien conseiller provincial; Paul Lefebvre, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles; l'abbé Stiernet, professeur de littérature française à l'Institut Saint-Louis; J. Petit, de la Bibliothèque royale; Georges Kaiser, professeur à l'Université de Louvain; Ernest Verlant, chef de division au ministère de la justice.

Secrétaire de la rédaction : M. Eugène Gilbert, docteur en droit. Voici maintenant les détails administratifs :

La Revue Générale paraît le 1^{er} de chaque mois par livraison de 160 pages in-8° au moins, dont 16 pages au moins de petit texte. Elle forme par an deux volumes de plus de 800 pages chacun.

Prix : 12 francs par an. On souscrit au bureau de la Revue, 16, rue Treurenberg, à Bruxelles, siège de la Société belge de librairie, son imprimeur.

Quoique conservatrice et quoique actuellement sous la coupe de M. Woeste, le plus arriéré des conservateurs, la Revue Générale n'a pas osé modifier complètement l'allure indépendante et généreuse que lui avait imprimée son précédent directeur, M. de Haulleville. Elle débute souvent par une étude de son chef, rapidement brossée, superficielle, abondante en lieux communs, réalisant la formule : Parler pour ne rien dire. Toujours un fort bouillon de morale bourgeoise où l'on se noie dans lequel nagent les adjectifs vieux-genre. Style d'expéditionnaire. Cela vous passe dans l'esprit comme une pinte de bière de Louvain dans les voies digestives. A la suite, souvent des articles qui semblent avoir été pensés et écrits par des gens vivant aux environs de 1840. Parfois aussi des études remarquables; on y sent l'entrée en lice des « jeunes catholiques », cette vaillante cohorte d'hommes qui, faisant rentrer la religion dans ses cantonnements psychiques, sont, pour tout le reste, entièrement et ardemment de leur époque, tourmentés, comme tous les cœurs généreux, du problème social.

Bien que les traditions littéraires de la Revue Générale soient, en général, conformes au *Traité de la rhétorique* de M. Baron et aux plus purs enseignements de l'esthétique prudente et distinguée qui florit dans les collèges de la Compagnie de Jésus, de-ci, de-là parfois apparaît, en belles flammes, un écrivain d'art moderne que M. Woeste n'ose pas exécuter. Oh! l'implacable universelle gangrène qui le désespère! Socialisme et Art neuf! Misère!

En résumé, à recommander comme littérature de transition et de salon bien pensant, surtout pour la province.

Voici le sommaire du numéro de septembre :

La Revision de la Constitution, Charles Woeste. — Jean Lemaire de Belges et la Renaissance (fin), Georges Doutrepont. — L'Hotel de Rambouillet (fin), Etienne Marcel. — Une course à Lausanne, Charles Buet. — La Tradition du Patronage, A. Delaire. — *Alque marine* (nouvelle), D. De Croisilles. — *Sonnets*, G. della Faille de Léverghem. — *Notes d'art*, Hadrien Merle. — *A travers l'Exposition de Chicago*, E. Monthaye. — *J. Jansen et l'histoire du peuple allemand*, H. Francotte. — *Bibliographie*.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La reprise du *Prophète* a été pour M^{lle} Armand, qui a remporté l'an passé dans le rôle de Fidès ses premiers succès, l'occasion d'un triomphe. Cette très remarquable artiste au pathétique impressionnant n'a rien de l'actrice préoccupée des effets personnels : elle s'incarne dans son personnage avec le complet oubli de soi-même et arrive ainsi à une puissance, à une autorité qui en font une tragédienne lyrique de premier ordre. La voix trahit parfois un effort inutile. Excès de conscience, sans doute; la tradition exige pour la musique de Meyerbeer une certaine emphase, un opulent déploiement de coups de glotte. Mais les traditions sont faites, n'est-ce pas, pour être abolies? Et Orphée n'a pas eu besoin, pour forcer l'entrée des Enfers, de se livrer à cette gymnastique vocale.

Autour de M^{lle} Armand, le personnel de la Monnaie, MM. Massart, Dinard, Isouard et M^{lle} Lejeune ont offert une interprétation satisfaisante. Reprise un peu cahotée, d'ailleurs, les chœurs indociles et les danseuses mal équilibrées dans la scène du skating ayant failli compromettre la représentation.

CLAUDE MONET

Comme Delacroix, Corot, Millet, Courbet, Manet et autres seigneurs d'importance, Claude Monet a eu l'honneur d'être refusé aux Salons annuels et de chatouiller agréablement la rate des bourgeois.

Cette façon d'exéciter l'enthousiasme de ses contemporains paraît flatteuse, mais insuffisamment pratique; elle laisse même tellement à désirer, qu'avant la guerre Claude Monet n'arrivait pas à vendre ses toiles 25 francs dans les prix forts. D'un autre côté, la fortune aveugle ayant négligé de le gratifier des plus modestes rentes, l'artiste dut, pendant deux ans, renoncer à la peinture parce qu'il ne pouvait s'acheter ni brosses ni couleurs.

Et le combat cessa faute de combattants.

Le public et les critiques compétents, tout en regrettant un tantinet le fantoche qui leur procurait de si douces joies, triomphèrent avec éclat.

Malheureusement pour le public et les critiques compétents, ce vaincu était doté d'une volonté et d'une énergie auprès desquelles l'obélisque aurait l'air d'un parfait glacé. Il n'y a qu'à regarder ces yeux de jais, cette barbe noire, cette bouche ferme, cette tête solide fichée sur un corps d'athlète pour comprendre la difficulté d'éliminer un pareil gas.

Avec quelques billets de cent francs racolés de droite et de gauche, le gas, en effet, recommença la lutte et, cette fois, il décrocha le succès.

Les critiques compétents — déjà nommés — qui suivent l'évolution artistique de notre époque avec l'intellectualité et la célérité d'un cloporte, continuent à badiner agréablement, mais la foule, elle, effarée et indécise, ne rit plus; elle reste, bouche bée, à attendre le mot d'ordre officiel.

Or, le mot d'ordre officiel est celui-ci : Claude Monet est le premier paysagiste moderne. Il faut remonter jusqu'à Claude Lorrain pour trouver un maître qui ait su, comme lui, ravir le soleil et l'obliger à figurer dans un tableau.

L'auteur des *Meules* est, avant tout, un puissant et un consciencieux. Il compose une œuvre de la même manière qu'on construit

un monument, par masses et par plans, et ne comprend rien aux blaireautages, aux lissotages, aux escamotages et autres ficelles apprises dans les ateliers, par où, du reste, il n'a pas passé, ayant été son propre professeur.

Quand je dis qu'il « compose » une œuvre, je donne un croc-en-jambe à la vérité, car il copie ce qu'il voit, naïvement, simplement et si scrupuleusement qu'il a en train plusieurs tableaux auxquels il travaille pendant les mêmes heures et par les mêmes effets de lumière.

Habitué à la vie solitaire des paysagistes, — constamment en conversation criminelle avec la campagne, — Claude Monet parle peu et se contente de ponctuer ses admirations par des N... de D... lancés en voix de basse-taille, qui roulent dans sa barbe comme des grondements, de tonnerre dans une forêt.

Vit retiré à Giverny où vont le relancer les marchands américains et les amateurs français, se venge royalement de l'incompréhension de l'Etat à son égard en dotant le Luxembourg de l'admirable *Olympia* de Manet, a oublié l'amertume de ses débuts, n'en veut à personne et ne se montre chatouilleux que sur un point. Oh ! celui-là !... Si vous ne ressentez pas une passion enragée pour la nature, n'avouez pas devant lui votre faiblesse, car il vous enverrait ses deux fidèles, Octave Mirbeau et Gustave Geffroy, pour vous demander des excuses ou une réparation par les armes.

(Figaro.)

PETITE CHRONIQUE

Dans un article sur *les Cours d'éloquence en Belgique* (1) nous avons démontré le grand intérêt qu'il y a de maintenir à l'Université de Liège la classe d'art oratoire restée sans titulaire depuis la retraite de M. Monrose.

Nous apprenons que M. le Ministre de l'intérieur vient de donner une solution affirmative à la question en nommant à cette chaire importante M. Emile Sigogne, auquel huit années de professorat en Belgique ont acquis d'unanimes sympathies. L'enseignement que va inaugurer le nouveau professeur comprendra la diction, la technique vocale et l'art oratoire. Il aura pour base les récentes découvertes physiologiques qui ont permis d'établir les règles d'une hygiène rationnelle de la voix, règles aussi utiles aux orateurs qu'aux chanteurs et aux comédiens.

Il serait à souhaiter, dans l'intérêt du Barreau, de la magistrature et du parlement de Belgique, qu'un cours semblable fût institué dans les diverses universités du royaume où il rendrait les plus sérieux services.

(1) Voir *l'Art moderne* des 30 avril et 7 mai derniers.

Le concours de paysage organisé entre les élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts et institué par le legs Donnay vient d'avoir lieu. Le prix de 1,000 francs a été décerné à M. Julien Debeul. M. Léon Bartholomé a été classé deuxième et M. Fernand Toussaint troisième. Cette année les concurrents du prix Donnay ont peint d'après nature un site des étangs de Groenendael.

Le premier concert de la Maison Schott aura lieu le 21 novembre. Il sera donné avec le concours du quatuor Joachim, composé de MM. Joseph Joachim (1^{er} violon), Joh. Kruse (2^e violon), Em. Wirth (Alto) et Rob. Hausmann (violoncelle). Ce début du quatuor Joachim en Belgique promet une soirée de haute attraction.

Rosmersholm d'Ibsen (traduction de M. Prozor) sera joué mercredi prochain au Théâtre des Bouffes du Nord par les soins de *l'Œuvre*, la nouvelle entreprise théâtrale fondée par MM. Lugné-Poë et Camille Mauclair.

Rosmersholm est ainsi distribué : M^{me} Helseth, M^{me} France, Rebecca West, M^{lle} Bady; Ulric Brendal, M. de Max; le recteur Kroll, Générès; Mortensgaard, Charny; Rosmer, Lugné-Poë.

La représentation sera précédée d'une conférence de M. Léopold Lacour. La seconde soirée, qui aura lieu le 21 octobre, se composera du *Mariage d'Idoff* d'Ostrowsky, traduction de M. Michel Delines; la troisième soirée, le 13 novembre, de *l'Ennemi du Peuple* d'Ibsen.

Rappelons que le siège social de *l'Œuvre* est définitivement 23, rue Turgot.

Un antiquaire de Berlin offre en vente la correspondance de Goethe et de Charlotte von Stein pour la somme de 105,000 marks. Cette correspondance comprend 1,748 lettres échangées de 1776 à 1826.

Portrait instantané de CAMILLE SAINT-SAËNS, dont la dernière partition, *Phryné*, a remporté un vif succès à l'Opéra-Comique :

De grands yeux songeurs, attristés d'on ne sait quelles nostalgies et qui éclairent comme d'une douce clarté de veilleuse une noble figure d'artiste vigoureusement modelée, toute imprégnée d'intelligence hautaine et vivace, toute brûlée de passion. Rappelle avec son large front, sa barbe grisonnante, son nez aux lourdes lignes épaisses, ces vieux portraits de maîtres de chapelle qu'on garde pieusement en les maîtrises. Parisien de Paris. A dépassé la soixantaine. Semble parfois hanté par le rêve spleenétique d'Aleeste, disparaît durant des mois et des mois sans laisser la moindre adresse, se réfugie en quelque lointain pays de soleil où il savoure à plein cœur l'absolue quiétude, la joie d'abdiquer son « moi ». L'un des savants de la musique moderne. Eut en certaines de ses œuvres presque du génie, et en beaucoup d'autres seulement la plus étonnante et la plus habile virtuosité. De ceux qui réussissent à charmer une foule, à l'emballer jusqu'au délire, avec seulement le banal et triste instrument qui s'appelle le piano. Renia naguères ses anciens dieux et sa première religion, le wagnérisme, en des livres de critique d'un goût discutable. Signe particulier : Finira ses jours sur quelque île déserte. (*Gil Blas*),

Portrait instantané, par le *Gil Blas*, de M^{lle} EUGÉNIE NAU, l'artiste qu'on applaudit au Parc où elle vint jouer avec Antoine la *Fille Elisa* :

Cette petite Nau, ce bout de poupée parisienne modelée à la diable, pour qui le bon poète Ponchon rima de si fantaisistes strophes et que le Théâtre Libre garda si longtemps comme ingénue terrible. Pire que jolie, avec quelque chose de farouche et d'incorrect dans les lignes qui attire et qui amuse, une broussaille de cheveux qui ondulent au petit bonheur et de beaux grands yeux sombres comme ces lacs qui sommeillent au fond des forêts. Très intelligente, ayant du fantasque, vaguement bohème, a déjà, bien qu'elle soit encore une gosseline, de vrais états de service. Apprit son métier à l'école d'Antoine, ce comédien entre les meilleurs, musa longtemps comme une que le rêve passionne plus que la rude vie des planches, pantomima ensuite avec une grâce exquise et perverse, et vient de débiter enfin à la Porte-Saint-Martin dans une vieille rengaine pleurarde de Dennery et C^{ie}. Signe particulier : Eût voulu être écuyère de haute école si elle n'avait pas été actrice et morte à cheval avec une cranerie et une souplesse de professionnelle.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF » ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15
BRUXELLES

Rue des Récollets, 16
ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui
préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statisti-
que, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

*Adresser toutes les communications à*L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON. *Troisième article.* — LOHENGRIN. — QUELQUES LIVRES.
— AUTOUR DU SALON. — LES REVUES. — NOS STATUES. — ACCUSÉS
DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON

Troisième article (1).

LA SCULPTURE

Interrompons la Peinture. Faisons place à la Sculpture. Cette variété ne déplaira pas dans l'accomplissement d'un devoir aussi morose que le compte rendu de ce Salon triste.

On a mis du gravier par terre dans les deux quadrilatères réservés aux marbres, bronzes, zincs et plâtres. On y a profusionné aussi les verdure exotiques, monotones, oh! très monotones et qui, elles aussi, eussent pu être en zinc. Pourquoi ces simulacres de jardins? Qu'est-ce que c'est que cette tradition de gravier et de verdure que regardent avec ébahissement les personnages historiques ou mystiques des tableaux qu'on a fourrés là en pénitence? Est-ce parce qu'à Paris, dans le hall des Champs-Élysées, destiné à des expositions industrielles et des concours hippiques, on a utilisé

(1) Voir nos deux derniers numéros.

l'arène qu'il a bien fallu engraviérer et enverdurer, que désormais partout où l'on exhibera des statues, et autres produits bizarres de malheureux qui se croient sculpteurs, il faudra des cailloux et des herbes? Quelle panurgerie imbécile!

Il y a 156 ŒUVRES. Parmi ces 156 œuvres, 45 portraits. M. Prudhomme, MM. Bouvard et Pécuchet, le grand Tribulat Bonhommet, Mesdames leurs épouses, et leur nombreuse parenté, persistent dans la manie de confier à des matières indestructibles la fadeur, la prétention et la bêtise de leurs traits. Ils tiennent à s'immortaliser, quoi! Ce qu'il y a là de visages révélant l'incurable insignifiance des physiologies bourgeoises et mondaines! Allez voir par exemple le n° 1202, *Modèle du buste bronze décorant le monument d'Eugène Godin à Huy (plâtre bronzé)* par M. Godefroid Van den Kerckhove: rarement l'ineptie des favoris en côtelettes soigneusement tondues s'est plus banalement affirmée. Qu'on fasse faire son buste, ou que les sociétés de Vogel-pik l'offrent à leur président, ou que des neveux attentifs le donnent à leurs oncles à héritages, c'est licite. Mais qu'on admette ces fabrications dans les Salons triennaux à proportion d'un gros quart, c'est hideux et monstrueux. La plupart de ces têtes d'hommes et femmes quelconques, qui se gobent et qui embêtent, sont d'un ridicule déconcertant et n'ont pas plus de rapport avec l'art que le cap Vert avec le Cap-itolé.

Les exposants sont au nombre de quatre-vingt-quatre. Il y a là-dedans un Anglais de Glasgow et sept Parisiens. Il y a aussi un Allemand, non catalogué, du nom de Siemering, dont on a sollicité l'envoi et qui, très farceur, a reconnu cette politesse en expédiant deux plâtres qu'on croirait des zincs, aussi majeurs qu'épouvantables, qui ont coûté, paraît-il, à l'Etat 1,400 francs de frais de transport ! C'est deux peaux-rouges gigantesques destinés apparemment à servir d'enseigne à un bazar continental ou métropolitain.

Les étrangers de distinction ont donc peu répondu aux agaceries de la Commission organisatrice. Ils se réservent pour les expositions particulières, moins facétieuses. Sauf Alexandre Charpentier et ses étains (masques et médaillons) révélés à l'ignorance officielle par la dernière exposition des XX, tout ce qui vaut dans l'art de modeler s'est soigneusement abstenu de paraître à ce Salon auquel ses antécédents avaient fait un si mauvais renom de classicisme idiot et de médiocrité incurable. Il en est de même pour les peintres. La leçon est dure et combien méritée. A l'étranger, le mot d'ordre est : Mauvais lieu à ne pas fréquenter. Il n'y a que les innocents qui s'y fourvoient.

Dans la Sculpture, moins de jupons que dans la Peinture, où l'élément féminin cette année encombre. Les bons vieillards du jury d'admission sont si aimables ! Il n'y a que deux dames, dont M^{lle} Hélène Cornette, qui apparaît vraiment au-dessus de l'habituelle médiocrité artistique de son sexe. Pourvu que cela dure ! comme disait mélancoliquement un philosophe qui tombait du haut de la tour Eiffel. Elle expose : *Une Vieille* (statue), — *Un Vieux* (bronze), — et le *Portrait de M^{lle} V. G.* (buste plâtre) légèrement polychromé et très moderne, qui sont parmi les rares bonnes choses de cette exhibition.

Quant au côté des messieurs, nous nous demandons ce qui reste lorsqu'on a mis à part, d'abord et avec une avance énorme, l'admirable Constantin Meunier, inépuisablement farouche et grandiose dans ses œuvres de pitié divine ; ensuite sur les degrés quelques noms familiers : Devigne (figure gracieuse tâtonnant autour d'un sarcophage démesurément lourd), Paul Du Bois (la dame assise admirée aux XX) ; et enfin, parmi les derniers venus couronnés d'espérances, Arthur Craco (projet d'autel), Victor Rousseau (*Amour virginal*), Pierre Braecke (*Pardon*), Jean Gaspar (*Lionne couchée*), Egide Rombaux (*Venusberg*), Charles Samuel (*Buste de M^{me} Wytsman*) ? Ici il y a sinon maîtrise au moins originalité, volonté d'échapper à l'ambiance académique et à son orthopédie déformatrice.

Quelques célébrités chancelantes. Jef Lambeaux avec un abominable tombereau de viande. Des cuisses, des genoux, des dos, des seins, des pieds, des pattes, des derrières, difformes, informes, déversés à la dégrin-

golade. C'est l'ivresse, ça, dit-on. Zatlapperij ! Est-ce un avant-goût du bas-relief des Passions humaines, qui se fait attendre plus que de raison au parc du Cinquante-naire ? Si oui, nous aurons un bel échantillon d'un art d'abatteur et de boucherie.

Thomas Vinçotte. Trois bustes de personnages du bel-air, aussi fongibles que vulgivagues. L'artiste passe-t-il décidément à la situation paisible, lucrative et fertile en décorations de sculpteur des salons ?

Puis des machines redoutables. Une *Belgique* d'Isidore De Rudder en plâtre, *fragment du monument funéraire de feu Charles Rogier*. Ce sera du propre ! *L'Abondance* (groupe en plâtre) par le même : impossible de distinguer dans le paquet de cette mère qui allaite ses enfants, où commencent et finissent les joues, les fesses et les têtasses. *L'Art Hollandais*, d'Albert Desenfant, destiné à on ne sait quel monument public en aversion aux dieux ; le dit art hollandais est représenté par une grande diablesse de fille d'auberge, tenant des pinceaux à la main (ce qui indique la peinture), ayant de petites cornes zélandaises aux tempes (ce qui indique la Hollande), avec un rouet dans les jambes (ce qui indique les intérieurs peints par les petits-maitres). O ingénieuse allégorie ! (Soit dit en passant, il faudrait aussi un peu moins d'allégorie dans le projet de décoration du Jardin botanique de Meunier et Vander Stappen, qui ont cru devoir mettre partout des végétaux pour bien marquer qu'il s'agit d'horticulture, ce dont on aurait pu douter.)

Quand pendant trois heures, le fameux catalogue à coquilles dans les mains, s'abstrayant des tableaux exposés (compensatrice douceur !), on analyse tout cela, dans les deux aquariums et ça et là dans les salles, sous la lumière blanche déversée par les lanterneaux de la baraque avec une abondance aveuglante, on finit par entrer en fureur. Quoi ! l'art aboutit à ces misères mystificatoires ! Quoi, l'art vous donne ces sensations exaspérantes ! C'est pour ça que ces dégénérés ont trimé devant leurs selles, en blouse blanche, rêvant de Michel-Ange et de Giotto, triturant la terre plastique ou la cire, durant des heures et des heures ! Mais la seule impression qu'ils vous donnent, sauf les exceptions rares, c'est de gueuler après une canne plombée et de procéder à un massacre. Ah ! quel plaisir d'iconoclaster ! Quels trépignements sur les débris !

Mais hélas ! les gardiens veillent, et prudemment, à l'entrée, trois Parques, dans une baie, vous crient à tue-tête : Les cannes, Messieurs, les ombrelles, Mesdames ! Dépôt obligatoire ! Et en effet, des affichettes, tout aussi prudentes et vocifératrices, tachent les murs : Dépôt des cannes obligatoire (en gros caractères), obligatoire, obligatoire ! Il nous semble qu'à la prochaine foire aux épicerie artistiques il sera opportun d'imposer des menottes aux arrivants, car si pareil spectacle peut se

supporter une fois, on ne saurait répondre des effets d'une provocation nouvelle. Comme un consommateur qui espérait faire un repas de gourmet et à qui on sert du poisson pourri et de la viande avancée, on résiste difficilement à l'envie d'envoyer les plats à la tête des gargotiers.

LOHENGRIN

Voici *Lohengrin* « au répertoire » de la Monnaie. Dès le début de la saison, on reprend l'ouvrage comme s'il s'agissait tout simplement d'*Aïda* ou du *Prophète*, et cette reprise n'ameute point les mitrons, ne provoque aucun scandale, n'entraîne aucune complication diplomatique avec les Nations Sœurs (vive la Russie, Monsieur). Il n'y a qu'un chef-d'œuvre de plus dans la circulation.... et une recette assurée, tombant en louis d'or et en soyeses banknotes dans la caisse du théâtre.

Lohengrin classé, prenant rang entre *Faust* et la *Juive*, c'est fort heureux pour ceux qui aiment à s'abreuver aux sources divines de la musique. C'est fâcheux pour l'œuvre elle-même, prise abstractivement. D'année en année s'insinue davantage en elle l'air « répertoire » qu'ont toutes les partitions de grand opéra qui établissent leurs pénates en permanence entre les portants de notre « première scène lyrique ». Artistes et figurants, choristes et musiciens d'orchestre subissent insensiblement l'influence néfaste de cette prise de possession. Un ouvrage contesté, un succès à emporter de vive force contre le mauvais vouloir, les préventions, le parti-pris — rappelez-vous les *Maitres Chanteurs*, rappelez-vous la *Valkyrie*, rappelez-vous la récente *Yolande* — excitent les courages, stimulent les initiatives. Et la fièvre qui embrase les artistes dans les coulisses gagne l'orchestre, se communique aux spectateurs...

Qui de nous ne se souvient de la première représentation de *Lohengrin*, de celle que Louis Brassin avait préparée par une adroite et artistique campagne qui dura tout l'hiver : conférences, auditions fragmentaires, soirées consacrées chez lui à expliquer les beautés de l'œuvre aux membres du *Cercle Artistique* qu'ahurissaient les « audaces de la partition » et les « obscurités du poème. » Hans Richter au pupitre, Blum, le superbe ténor incarnant tout le germanisme et la mysticité du héros, la nervosité de M^{lle} Sternberg (depuis M^{me} Vaucorheil) prêtant des grâces douloureuses aux hallucinations d'Elsa, et cette plastique Ortrude que nous offrit M^{me} Von Edelsberg : ce fut, certes, en cette unique soirée d'exécution intégrale, une fête inoubliable (1).

Lohengrin a glissé, depuis ces temps reculés — c'était en 1870, avant la guerre, à une époque voisine du déluge ! — vers une réalisation traditionnelle. J'entends « traditionnelle » par rapport aux planches sur lesquelles il a élu domicile, et qui sont comme imprégnées d'une mise en scène dans laquelle s'encadrent indifféremment tous les opéras connus. Il serait oiseux d'exposer ici les réformes à introduire. Bornons-nous à protester et à attendre une direction assez artiste pour culbuter les absurdes codes de la routine et y substituer les indications précises de l'auteur. Qu'on donne encore de nos jours, alors que la moindre opérlette est montée avec des soins artistiques spéciaux, un cadre grossier de décors, une figuration digne de Carpentras, un éclairage aussi défectueux

(1) La distribution était ainsi complétée : Frédéric de Telramund, M. Troy ; le Roi, M. Coulon ; le Héraut, M. Maurel.

que possible à l'œuvre délicate et poétique de Wagner, c'est ce que nous refusons d'admettre. Mieux vaudrait, peut-être, réserver l'affiche à de trop fréquents *Huguenots* et réserver les joies esthétiques de *Lohengrin* pour l'époque édue où il serait possible de présenter déceimment le héros au public.

Reconnaissons que les artistes s'efforcent de se hausser à l'idéalité de leurs personnages. M^{me} de Nuovina, à cet égard, est en progrès, sinon pour la voix parfois criarde, au moins pour le jeu. Sa création est de beaucoup supérieure à celle de l'an passé. En artiste intelligente et convaincue, elle a creusé davantage l'étude de son rôle et, en tels passages de tendresse ingénue, d'inquiétude infantile, elle trouve des attitudes, des inflexions de voix, des gestes charmants.

M. Cossira donne au Chevalier du cygne tout ce qu'un ténor bel homme et doué d'une voix harmonieuse peut lui offrir. Avec sa barbe en pointe et ses gestes arrondis, il est aussi peu Lohengrin que possible. Sa latinité, son éducation d'artiste, sa compréhension esthétique sont visiblement hostiles au concept wagnérien. L'organe non plus n'est pas ce qu'il faut dans les scènes héroïques. Mais l'artiste câlin et charmeur reparait au troisième acte et donne au dialogue nuptial des accents d'une tendresse infinie.

Le seul artiste qui arrive à la compréhension totale, c'est M. Seguin, qui est si bien entré dans la peau des héros de Wagner, qu'il s'agisse de Wotan, de Sachs ou de Telramund, qu'il semble qu'on ne puisse imaginer réalisation plus vivante et plus vraie. Quel beau Kurwenal en perspective ! Qu'il se garde pourtant du côté de la voix qui devient nasillarde et pâteuse.

M^{lle} Wolf a donné de tragiques attitudes à Ortrude, et elle a généreusement prodigué les éclats de sa voix dans un rôle difficile qui a brusquement, l'an dernier, consacré sa réputation d'artiste. Sa belle vaillance a triomphé des obstacles et c'est à juste titre qu'on l'a applaudie.

Ajoutons, pour être complets, que MM. Dinard et Ghasne ont honorablement tenu l'emploi du roi et du héraut.

A la seconde représentation, messieurs les abonnés, tout le Bel-Air, ont ostensiblement laissé vides la série complète des loges dont l'administration leur accorde le monopole.

QUELQUES LIVRES

Histoire des Lettres belges d'expression française
par FRANCIS NAUTET. — Ch. Rozet, Bruxelles.

Voici le deuxième volume de cette vraiment intéressante et importante œuvre. L'étude sur les poètes et les écrivains fantaisistes suivra. Si l'on se souvient du tome I, on peut reconstituer le plan d'ensemble qu'a suivi scrupuleusement M. Nautet. Ce plan donne à son travail l'ordre et la mesure, lui assigne la valeur d'une conception large et personnelle et heureuse. Conditions morales ; influences historiques ; formation du premier groupe littéraire ; analyse, tour à tour, des romans, des poèmes, des proses diverses.

Sans doute, comme conclusion, M. Nautet se réserve-t-il de montrer combien dans le développement des forces esthétiques à travers une période de vingt ou vingt-cinq ans, les prémices qu'il a posées au début de son livre se sont justifiées. Ce qui lui sera facile.

Avant M. Nautet ceux qui s'occupaient de critique en Belgique tatlonnaient ; c'étaient des érudits et des archéologues. Ils faisaient

un curieux travail de fournis parmi les textes, épilogaient sur les détails, s'isolaient en une spécialité, se montraient si méticuleux qu'ils en devenaient mesquins et minuscules. Toute la portée artistique des œuvres leur échappait. Ils ne sentaient pas, ils étiquetaient et cataloguaient.

Or, à notre sens, les critiques sont les historiens des lettres. Il y a parmi les artistes des familles morales, des sortes de maisons royales de l'intelligence qui gouvernent les pays littéraires. Chacune a de grands ancêtres dont l'influence persiste à travers les siècles. Elles contractent entre elles des alliances; elles sont diversement puissantes suivant telles époques; elles ont des centaines de descendants, qui forment, s'ils sont originaux, des familles nouvelles ou continuent tout simplement les traditions s'ils sont queleconques. Le critique doit avant tout connaître quel est l'esprit de ces différentes maisons pour y rattacher les groupes naissants et chaque écrivain qui se révèle. Et pour cela il faut autre chose que de l'érudition, il faut du tact.

Or, cette qualité est dominante chez M. Nautet. Il est instructif et toujours son appréciation est large, claire et spéciale. Il ne collectionne pas des textes, ni des petits papiers, ni des jugements d'autrui pour, un jour, les faire siens, grâce à quelques légers changements. Il n'est pas myope de jugement. Il ne regarde pas uniquement ce qui a été fait pour nier ce qui reste à faire. Il n'a pas peur de l'art neuf et ne recommande pas son âme à toutes les muses du Parnasse, s'il voit se lever quelqu'un qui se fiche d'elles comme un poisson de neuf vieilles pommes blettes. Aussi s'est-il attiré la colère moisie de ce toujours maussade M. Frédéric. Travaillant (depuis quel temps!) celui-ci n'a pas même réussi à voir son nom disécuté dans l'*Histoire des Lettres belges*. Seule sa haine pour les écrivains qui s'affirment le signale encore à la curiosité publique. Laissons-la lui, par bonté d'âme. Cela importe si peu au mouvement qui emporte notre littérature.

L'important est que l'*Histoire des Lettres belges* soit un excellent livre. Il l'est, malgré le point de vue trop proche où M. Nautet a dû se placer; il l'est malgré la difficulté de juger les contemporains, sans tenir compte de leurs rancunes ni de leurs amitiés; il l'est enfin parce qu'il rencontre comme adversaires des critiques comme M. Frédéric, dont les blâmes valent les meilleurs et les plus nets éloges.

Chansons tristes, par PAUL SAINTE-BRIGITTE.
Godenne, Malines.

Tristesses et paroles d'aujourd'hui, recouvrant de toute la richesse de couleur dont dispose notre génération, des pensées, des sentiments sincères et parfois profonds.

Sous ces images dramatiquement imprécises apparaissent de neuves et belles choses — comme dans *Rafales blanches*, par exemple — où la neige, tourbillonnant tristement, symbolise pour l'auteur la tragédie des universelles inconsciences, précipitant à leur fin les volontés, les orgueils, les amours, les puissances, les bonheurs, murés dans leurs insouciances, et qui tombent, vaincus parce qu'ils ne se connaissent pas.

« Elles chantent, les rafales, elles chantent des alleluias lugubres, très lugubres et qu'elles trouvent gais, parce que ces accords sont amis et qu'elles n'en connurent jamais d'autres. »

M. Paul Sainte-Brigitte, dont les *Chansons tristes* sont le début littéraire, prend rang parmi les jeunes écrivains qui ont le souci et la dignité de leur art. Son premier livre, très remarqué et dont les tendances modernistes ont même en l'honneur d'être assez

âprement combattues, donne l'espérance d'un homme de lettres de sérieuse valeur.

Excelsior, un volume édité par Popp, place Memling, à Bruges.

Tout plaisant recueil des gestes et diets d'une gentille confrérie de citoyens, lesquels sont jeunes, pleins de bon vouloir et désirent moult paisiblement et joyeusement nourrir leurs cervelles des choses du temps.

Le temps d'aujourd'hui a pourmené, en leur bonne ville de Bruges, quelques-uns de ses sages, de ses bouffons, de ses bavards et de ses savants hommes.

La substance de leurs discours est subtilement relatée. Suyvent quelques dires originaux et variés, dont plusieurs sont grandement profitables à l'eschauissement et à l'instruction des bons esprits. J'y rencontre beaux et anciens amys, plus d'autres cleres de moindre renom, qui ne failliront pas, je vous en assure, au devoir de se faire avantageusement connaître de vous dans la suite. Le tout est relié de galante façon et présenté en un ouvrage congrûment rehaussé de maintes images toutes denses d'agréments.

Traditions populaires du Doubs, de la Haute-Saône et du Jura, par M^{me} CH. THURIET. 2 vol. — Lechevalier, Paris.

Patiente et copieuse compilation de légendes, qui deviendra probablement très précieuse un jour. On regrette seulement que les matériaux de cette curieuse collection ne soient point classés d'après leurs degrés de similitude. Presque toutes ces traditions sont communes à tant de pays, qu'il serait intéressant de grouper celles qui ont la même signification, de voir à quelle époque chacune d'elles remonte, et de découvrir à quels faits généraux elles doivent leur tenace vitalité.

AUTOUR DU SALON

La *Chronique*, dans un « Premier-Bruxelles » signé par M. Jean d'Ardenne, défend avec brio le principe de la liberté dans l'art et déclare inutile, pernicieuse même, l'intervention de l'Etat.

« Nous en avons eu un exemple assez concluant par cette association des XX, à laquelle nulle opposition n'a manqué, et qui n'en a pas moins rempli très brillamment le programme qu'elle s'était tracé.

« Créée pour un terme de dix années, l'institution des XX, aujourd'hui dissoute, a fourni, en réalité, ces dix années durant, l'élément le plus vivace et le plus attractif de notre vie artistique, si morne et si veule tant qu'elle se manifeste sous la férule du censeur Etat.

« Le terme qu'elle s'était assigné est écoulé, et elle disparaît sagement, laissant la place à d'autres, ayant donné ce qu'elle avait à donner et montré ce que peut l'initiative privée, en art comme ailleurs.

« Au lieu de retourner vers les antichambres ministérielles, comme on retourne à des vomissements, pour tâcher d'obtenir des conditions meilleures de protectionnisme, il serait non seulement plus digne, mais aussi plus sage et plus logique de s'inspirer d'un tel exemple. »

Cela est fort bien dit. On se demande seulement pourquoi cette même *Chronique*, qui rend un si bel hommage aux XX, a été,

pendant les dix années de leur existence, leur adversaire le plus acharné? Elle n'a cessé de leur aboyer aux jambes. Aujourd'hui elle se fonce elle-même d'importance. C'est comique, et, somme toute, réconfortant.

M. Jean de la Hoesse propose pour la réorganisation des Salons un projet qui a, entre autres mérites, celui d'être bref :

Article a. — Lors de chaque exposition triennale, il sera constitué un « Conseil général des Artistes » composé de vingt et un membres qui seront désignés par le suffrage universel des artistes.

Art. b. — Seront seuls électeurs : les artistes belges ou étrangers ayant participé à une exposition triennale à Bruxelles.

Les étrangers devront justifier d'une résidence en Belgique d'au moins six mois.

Art. c. — Quinze jours après la date de son élection, le « Conseil général des Artistes » se réunira à Bruxelles, et choisira dans son sein un bureau composé de trois membres effectifs et de deux membres suppléants.

Le bureau constituera la commission définitive pour l'acceptation et le placement.

Les artistes belges pourront seuls être appelés à faire partie de cette commission.

Le Comité de la *Ligue artistique*, pour préciser son but et dissiper les malentendus auxquels sa constitution a donné lieu, communique aux journaux la lettre suivante :

« Nous entendons souvent parler de la *Ligue* comme d'une société dont on serait occupé à élaborer le règlement; d'autres croient qu'elle a pour but de grouper certains intérêts et par cela même de former un clan.

« Or, ces deux suppositions sont absolument contraires aux principes que nous avons émis et de nature à diminuer l'importance du mouvement provoqué par les résultats du dernier Salon.

« Il faut que l'on sache ceci :

« 1° La *Ligue* n'est pas une société à demeure, mais simplement une association momentanée;

« 2° Elle appelle à elle tous les artistes belges indistinctement;

« 3° Le jour où les transformations du règlement des expositions seront chose définitive, la *Ligue*, ayant atteint son but, sera nécessairement dissoute. »

LES REVUES

La Revue des Deux-Mondes

De celle-ci, que dire de neuf? Elle est le tabernacle de la foi et de la science doctrinaires. L'arche d'alliance des juste-milieux et des médiocres. En elle reposent les ossements de tous les premiers nés du monde des idées, impitoyablement sacrifiés au Moloch de la Conformité et du Bel-Air. Chez elle viennent faire leur stage les Eliaciens qui briguent les suffrages du high-life cosmopolite et sont décidés à vendre leur droit d'ainesse littéraire pour le plat de lentilles des belles relations et de l'admission dans les salons du monde où l'on s'ennuie. Chez elle achèvent leur carrière les vieux généraux de lettres manchots et dévirilisés par leurs campagnes aux pays miasmeux du snobisme. Ils y signent des règlements sévères sur la façon de penser et d'écrire. Un uniforme triste y est imposé à tout le personnel, morne et digne. Elle est lue par les cerveaux atteints de gastrite intellectuelle, qui la prennent

comme une revalésière ou de l'apollinaris. Elle est décente, pédante et ennuyante. C'est une sorte de dictionnaire de la conversation fait revue, un Larousse à l'usage de la belle société, qui la lit moins, du reste, qu'elle n'en pare ses guéridons pour se faire reconnaître. Elle a entre ses initiés la vertu d'un signe maçonnique et signifie : bon ton et dépression cervicale. Elle signifie aussi : haute finance et juiverie. Elle signifie enfin : hypocrisie de la fausse science et (son directeur, l'irréprochable M. Buloz, l'a récemment prouvé) du vice le plus désinvolte sous les apparences les plus austères et les plus professorales. Bref, un parfait microcosme du public spécial pour lequel elle est faite : l'association internationale des parasites et des exploités. Un M. Lévy n'a-t-il pas récemment été admis à y démontrer, pour la tranquillisation des forbans de la haute banque et de leurs associés, les décaqués de l'aristocratie besogneuse, que la spéculation de bourse (leur gagne-pain et leur procédé d'enrichissement), la forme la plus odieuse du crime contre les masses, devait être tolérée, sinon encouragée, comme un bienfait pour les affaires.

Le *Gil Blas*, dans le document à conserver que nous reproduisons ci-dessous, a, de façon amusante et à coups de griffe, mis en lumière quelques-unes des prétentions et des cocasseries de cet organisme pernicieux et lourdement chic que tout honnête lecteur est tenu d'éviter sous peine de prompt abaissement intellectuel et moral. Il s'agit du dressage du jeune homme minceur que la fugue libertine de M. Buloz a appelé, nominalement, à la direction de la Revue.

Dans le cabinet directorial de la *Revue des Deux-Mondes*. Un très jeune homme est assis dans un fauteuil solennel écrasé par les portraits historiques qui le protègent du haut des murailles élevées. Un homme encore jeune, l'air extrêmement grave, fume une cigarette près de lui, sur un canapé : C'est M. Brunetière, conseil littéraire du jeune directeur.

M. RICHEL FILS. — J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : j'ai commandé hier un roman à M. William Busnach.

BRUNETIÈRE, inquiet. — Vous avez?...

RICHEL FILS. — Oui, j'ai rencontré hier cet homme charmant dans une maison gaie; il m'a dit qu'il fallait rajeunir la *Revue* : j'ai trouvé son conseil excellent. C'est pour cette raison que nous commencerons en septembre son roman de mœurs boulevardières : *Le Bel Ernest*.

BRUNETIÈRE, accablé. — *Le Bel Ernest*!

RICHEL FILS. — Ça n'a pas l'air de vous sourire, mon idée?

BRUNETIÈRE. — Permettez-moi une simple observation. Quand le cardinal de Fleury fut appelé à diriger l'éducation du jeune Louis XV...

RICHEL FILS. — Il l'a beaucoup rasé.

BRUNETIÈRE. — ... Il eut tout de suite une conscience très nette de ses responsabilités vis-à-vis du pays...

RICHEL FILS, l'interrompant. — Pardon, mon cher maître, une seule observation. Tout, en ce moment en votre personne : votre geste, votre accent, votre solennité, me porte à croire que vous allez me parler de Télémaque; si le malheur voulait qu'il en fût ainsi, je vous prierais de vouloir bien oublier ce jeune homme.

BRUNETIÈRE. — Il ne me semblait pas, Monsieur le directeur, qu'un exemple plus frappant pût vous être proposé pour souligner du même coup la responsabilité de mon ministère et la grandeur de votre tâche. Car vous aussi, Monsieur, vous allez être un souverain, vous allez régner sur les imaginations de votre pays. C'est sous vos auspices que le romanesque des femmes les plus distinguées de la société va fleurir ou s'étioler. Vous allez être le

monarque des jeunes héros mondains que MM. Cherbuliez, Theuriet, Rabusson, etc. vêtissent de phrases élégantes pour meubler les rêveries de nos abonnées sentimentales. Il importe donc que sous votre règne, l'idéal feuilletonesque demeure aussi pur, aussi chaste qu'il apparut sous M. Ch. Buloz.

RICHEL FILS. — Ce n'était pas capiteux !

BRUNETIÈRE. — Cela a suffi cependant pour tourner des têtes très fortes.

RICHEL FILS. — Vous voulez parler de mon oncle ? S'il a été perverti par ses romans, zut alors ! Autant se saouler avec de l'orgeat.

BRUNETIÈRE. — Je vous assure que nous avons des abonnés qui trouvent Theuriet un peu leste.

RICHEL FILS. — ... Un peu leste ? Cependant le roman vit de la passion ?

BRUNETIÈRE. — Mais nous la restreignons. Nous avons l'amour nuance saumon, l'adultère *Revue des Deux-Mondes*, l'idylle justmilieu et la paysannerie dans le style Royer-Collard. Nous ne pouvons pas plus offrir à notre clientèle des sentiments débordants que des liaisons où l'amant et la maîtresse ne seraient pas également du meilleur monde, dignes de *respectabilité* et teintes d'érudition. Nous avons essayé avec Guy de Maupassant de franchir ces limites, en autorisant l'excursion d'une héroïne dans une maison meublée de quartier suburbain. Cette innovation a produit le plus fâcheux effet. Nos lectrices n'admettent guère l'adultère que dans des entresols du quartier de l'Etoile ou du faubourg Saint-Germain, jamais dans un hôtel meublé, autant que possible dans un appartement d'ami en voyage : elles exigent que dès leurs premiers mots leurs effusions tournent à la conversation sérieuse, ennoblissent les sentiments qu'elles expriment par des citations heureuses, demeurent, en un mot, jusqu'à la fin, des femmes supérieures, de dignes familières de *la Revue*.

RICHEL FILS. — ... Et vous êtes sûr que ça se passe comme ça ?

BRUNETIÈRE. — J'ai un ami, un collègue éminent de l'Université qui eut une fois une maîtresse : il m'a affirmé n'avoir jamais trouvé, aussi exactement que dans nos romans, le souvenir des impressions favorables qui lui furent dévolues en partage au cours de ces expériences.

RICHEL FILS, *grave*. — Je vérifierai ces détails. Je désirerais cependant obtenir de vous des éclaircissements à propos de notre personnel d'amoureux...

BRUNETIÈRE, *pincé*. — Avez-vous trouvé jamais qu'un d'eux eût manqué de tenue, oublié, dans ses déclarations les plus vives, ce qu'il devait à la correction, au XVIII^e siècle, à votre famille ?

RICHEL FILS. — Ce n'est pas ça que je veux savoir. Ce que je ne comprends pas, c'est que tous les amants de vos feuilletons sont des officiers ou des jeunes gens ayant au moins 25,000 livres de rentes, qu'ils affichent des sentiments quasi-conjugaux, et sont tellement nobles qu'entre le mari et eux on ne peut décider lequel est le plus honorable ; ça en est gênant.

BRUNETIÈRE. — On ne saurait dire qu'une chose : c'est qu'ils sont également hommes du monde. M. Léon Say, qui est un esprit avancé, avait pris la parole, dans notre ancien Conseil de comité, pour demander qu'on admit les « nouvelles couches » aux émotions sentimentales, et que la *Revue* reconnût l'Amour ailleurs que dans la Société. Certains de ses collègues du Sénat, lecteurs assidus de nos romans, auraient même exprimé le vœu que nos fournisseurs littéraires rajeunissent d'un sang nouveau les adultes de la *Maison*. Cette prétention a été très vivement combat-

tue par M. Edouard Pailleron et M. Buloz lui-même. Cela, à mon sens, très justement.

RICHEL FILS, *tristement*. — Alors ça se passera toujours entre des femmes qui citent Spinoza et des jeunes officiers ayant le culte de l'honneur et de l'uniforme ?

BRUNETIÈRE. — Sans doute. Réfléchissez bien à cette vérité, mon cher directeur ; il n'y a rien de plus distingué qu'un officier comme héros de roman sentimental. Voyez plutôt ceux que nous avons offerts à nos abonnées, rêvant sur l'Amour en fumant des cigares toujours chers au coin de leur cabinet de travail luxueusement meublé : ils n'évoquaient dans l'esprit aucune image indécente. On eût dit qu'ils attendaient ainsi leurs sœurs, leurs cousines, leur camarades ou leurs fournisseurs. On ne peut reprocher à leur attitude aucun des gestes grossiers de la passion.

RICHEL FILS. — ... Et... ils ne se distraient jamais davantage ?...

BRUNETIÈRE. — Je veux bien supposer que si ; seulement, ils ont reçu le pli d'une forte éducation protestante. Et tout est là.

RICHEL FILS, *avec une lassitude résignée*. — Alors, on ne changera rien à notre personnel romanesque ?

BRUNETIÈRE. — Peu de chose : M. de Vogué, notre distingué collaborateur, nous a seulement prié, par politesse pour le czar, de ne pas mêler les grandes dames russes à des liaisons, à moins que le héros n'appartienne à une famille d'une qualité vraiment exceptionnelle. Vous devrez vous souvenir de la décision du Comité qui a fait droit à cette requête patriotique. Enfin, M. Leroy-Beaulieu a fait voter, que, pour les mariages, les jeunes filles appelées à inspirer des sentiments d'une sage exaltation aux jeunes premiers de nos feuilletons pourront n'avoir que deux cent mille francs de dot. Afin de suivre, autant que possible, les mœurs du temps, les filles de riches commerçants pourront aussi dorénavant provoquer l'état d'âme violent dit : « coup de foudre » chez de vrais gens du monde, à la condition toutefois qu'elles possèdent cinq cent mille francs de dot, honorabilité, famille irréprochable, etc... De même il a été admis qu'on dispenserait, dans les études champêtres, les gars et les villageoises de s'entretenir entre eux à l'imparfait du subjonctif. Vous voyez que la *Revue* a fait de nombreuses modifications dans le sens des idées modernes.

RICHEL FILS, *mélancolique*. — Oui, je vois, on rigolera... (*Se ravisant*.) Mais au fait, serai-je bien forcé de lire ces ouvrages ?

BRUNETIÈRE, *s'inclinant*. — Non, je conçois la répugnance d'un esprit sérieux et mûr comme le vôtre à s'attarder à ces lectures frivoles. Nos études critiques vous suffiront.

RICHEL FILS. — Ah, très bien ! Alors je vous laisse ce soin, n'est-ce pas. (*Bas*.) Pour mon usage personnel, j'achèterai le *Gil Blas*.

NOS STATUES

Dans notre numéro du 13 août dernier, nous demandions qu'on veillât à la patine des bronzes et des marbres qui ornent nos voies publiques. Voici que, fuc de la Régence, on enlève, au moyen d'acides, la patine des groupes de De Vigne et de Vander Stappen. Comme il est difficile de se faire comprendre. Il suffit de frotter et de lustrer. Nous donnions des exemples. Nous avons encore admiré cette semaine le lustre moelleux donné à certaines parties de l'Hercule de Delvaux, au pied de l'escalier du Musée, par les mains des passants ou les brosses des frotteurs : voir la cuisse gauche, la massue, le lézard. Le frottement répété amène

la belle et douce surface qu'on voit aux statues de la célèbre fontaine de Florence. Il suffit de peau de chamois ou de laine légèrement graissée et de la patience de l'ouvrier. Nettoyer à vif fond au moyen de l'esprit de sel, c'est de la barbarie. Ce n'est plus doucement polir le métal, c'est l'écorcher.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Vœu de vivre (livre IV de *Dire du Mieux*, 1^{re} partie de OEUVRE), par RENÉ GHIL, troisième volume; des presses de E. Goussard, imprimeur à Melle (Deux-Sèvres). — *Par les Routes...*, par JOSEPH DESGENÈTS; Malines; L. et A. Godenne.

PETITE CHRONIQUE

Le Théâtre du Parc qui a ouvert par la reprise de *Sapho* et de *Divorçons* pour la présentation des deux éléments qui composent sa troupe, commencera prochainement la série de ses spectacles nouveaux. Ce sera d'abord *l'Infidèle* de M. Porto Riche pour les débuts de M^{lle} Armande Leture, de l'Odéon, avec *Boubouroche*, du répertoire du Théâtre Libre. Ensuite viendra *la Bête* par Georges Berthal, le critique littéraire du *Rappel*. *La Bête* aura pour principaux interprètes M^{lle} Suzanne Munte, M^{lle} Anna Parys, du Grand Théâtre, M. Montigny et M. Albert Bras.

Une œuvre nouvelle de Pierre Benoit, paroles de Jules Demeester : *Het Meilief*, sera exécutée le 22 octobre à Iseghem (Flandre occidentale), dans la salle du Gretrykring.

La Société d'archéologie de Bruxelles organise pour le mois de décembre une exposition internationale de dentelles anciennes dans les salles nouvellement restaurées et décorées de l'hôtel historique de Ravenstein.

MM. Paul Du Bois et Georges Lemmen viennent de transférer leur cours de dessin, de peinture et de sculpture à la rue du Grand-Cerf, 4.

Le cours s'ouvrira le 15 octobre. Pour les renseignements et les inscriptions, s'adresser de 10 heures à midi chez M. Lemmen, rue du Grand-Cerf, 4.

La Société de musique de Tournai exécutera cet hiver *l'Elie* de Mendelssohn, les chœurs d'*Athalie*, le *Ludus pro patria* d'Augusta Holmès, des chœurs de Roland de Lattre, des fragments du *Messie* de Hændel et de *l'Orphée* de Gluck. Pour son grand concert annuel, elle met à l'étude *la Marie-Madeleine* de Massenet.

Pour paraître prochainement : *Le Verbe Auroral* de M. José Hennebieq.

Le Verbe Auroral sera édité par MM. Godenne, éditeurs à Malines; un volume, sur velin de luxe, format in-16, à 2 francs.

LES RUINES DE VILLERS. — Une nombreuse équipe d'ouvriers, sous la direction de M. l'architecte Ch. Licot et d'un ingénieur des bâtiments civils, vient de commencer les travaux destinés à assurer, dans la mesure du possible, la conservation des ruines si intéressantes de l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville. Les parties les plus importantes, et en même temps celles dont la solidité est la plus compromise, à savoir la voûte qui recouvre la croix du

transept de l'église, la voûte de l'ancien cloître et celle de la brasserie, seront l'objet des premiers travaux de consolidation.

Il sera malheureusement nécessaire, en certains endroits, d'arracher la végétation luxuriante qui a recouvert les murailles et qui contribue à leur donner un aspect si pittoresque. On a reconnu que les racines de certains arbres, qui ont poussé dru comme dans une forêt vierge, s'insinuaient à travers les moindres crevasses des murs, quelquefois jusqu'à plusieurs mètres de distance, et hâtaient, plus sûrement que le vent et la pluie, la dislocation et la chute des voûtes et des arceaux.

Les travaux de consolidation seront complétés par le déblaiement de l'église, dont les plus beaux points de vue sont cachés par l'amoncellement des pierres écroulées, et par le relèvement d'un certain nombre de colonnes de la grande nef dont les pierres ont conservé en tombant leurs positions respectives.

(Journal de Bruxelles.)

La revue *Essais d'art libre* prend l'initiative d'une intéressante publication dont elle définit en ces termes le but : « En une série de synthétiques portraits — de quinze à vingt lignes — donner, par le groupement d'éparses individualités (précurseurs militants et nouveaux-venus), la physionomie générale des esprits et du mouvement qu'anime l'espérante grandeur de délivrer la prochaine humanité par l'individualisme artistique et social. »

On sait le grand succès qu'obtint tout récemment, dans la galerie Le Barc de Boutteville, l'exposition des *Portraits du prochain siècle*.

L'ouvrage annoncé par les *Essais d'art libre* et auquel collaboreront tous les écrivains qui s'affirment participants de l'action vers un avenir artistiquement et socialement meilleur que le présent, consacrera en une réalisation complète et durable l'idée qui motiva cette exposition.

On souscrit chez l'éditeur de la Revue, M. Edmond Girard, rue Jacquier, 8, Paris. Exemplaires sur papier fort, teinté, 2 francs. Exemplaires de luxe à 6, 8, 10 et 12 francs.

On prête à Sarah Bernhardt divers projets de réforme en matière de représentations théâtrales. D'abord, la suppression du trou du souffleur, « qui coupe, dit-elle, les jambes des artistes et les dispense d'apprendre leurs rôles », puis la suppression de la claque, la suppression du pourboire aux ouvreuses.

Telle est la routine, tel est l'attachement aux traditions que ces modifications pratiques, d'une élémentaire simplicité et qui devraient être adoptées partout, trouvent des adversaires ! Rappelons qu'à Bayreuth on se passe, depuis l'origine, du trou du souffleur, et qu'on ne s'en trouve pas mal. Quant à la claque, on ne s'explique pas que le public tolère encore cette ridicule institution. Et en ce qui concerne les ouvreuses, leurs tracasseries et leur mendicité, nous avons tous subi trop souvent l'ennui de leur visite importune au milieu du dernier acte pour ne pas applaudir à leur suppression. En s'attaquant au pourboire, on ne reformera rien. C'est l'ouvreuse elle-même qu'il faut abolir, et certes la disparition des bonnets à rubans roses ne fera pas un grand vide dans les couloirs des salles de spectacles.

Le *Magazine of art* publie, dans sa livraison d'octobre, une étude de M. Claude Phillips sur la sculpture exposée à la Royal Academy, aux Champs-Élysées et au Champ de Mars.

Des reproductions d'œuvres de Constantin Meunier, Charles Van der Stappen, Auguste Rodin, etc., accompagnent le texte.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF » ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

C. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15
BRUXELLES

Rue des Récollets, 16
ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger: — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui
préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statisti-
que, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON. *Quatrième article.* — LE PROCHAIN ROMAN DE CAMILLE LEMONNIER. — AUTOUR DU SALON. — « L'ŒUVRE » ET « ROSMERSHOLM » — A LA MONNAIE. — PENSIONS DE POÈTES. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON

Quatrième article (1).

LES BELGES

La cimaise! Les artistes se sont-ils encolérés parce que plusieurs d'entre eux ne l'occupaient point! Réunions tapageuses, tumultes à grands gestes, paroles rouges. Jusqu'à ce jour rien n'est sorti du brouhaha, mais combien la rage était forte. Et si elle, la bonne et, après tout, honnête cimaise, pouvait se fâcher à son tour, se secouer et se démener, hésiterait-elle, croyez-vous, à jeter bas tels numéros du catalogue qui lui brûlent l'épaule et la marquent ignominieusement? N'enverrait-elle point rouler à dix pas *les Deux Amies* que M. Cluy-senaer habille de veulerie, les deux images que M. Juliaan De Vriendt déguise en *portraits* et l'effigie du directeur du Conservatoire de Bruxelles que M^{me} Lambert de Roth-

(1) Voir nos trois derniers numéros.

schild aurait pu intituler le grand rabbin Gevaert? Peinture morne et affligeante, peinture sans vie, sans force, que seuls MM. Van Hammée et Van Severdonk pourraient trouver vénielle en comparaison des péchés indubitablement mortels qu'ils ont commis. Car ceux-ci sont les propriétaires des plus gros blocs de bêtise qui se carrent au Salon. Après eux on ne voit plus guère apparaître sur le chemin de la nullité absolue que le chef à chapeau mou de M. Van den Bussche. Celui-ci est la dernière des dernières bornes. Au catalogue de 1893 il manque à l'appel et l'on se demande avec terreur ce qu'il est en train de triturer pendant que son ami M. Van Hammée expose le *Mundus Romanus* et que M. Van Severdonck définit la *Prestation de serment de S. A. R. le prince Albert à la caserne de Sainte-Elisabeth, le 17 décembre 1892*. Ouf!

Pour ces trois peintres, une école spéciale devrait se constituer : l'école ganachiste. Ils en seraient d'emblée et sans aucune compétition possible les chefs radieux. M. Van Hammée, — grande peinture, — sa palette en bouclier et son pinceau en pointe de lance, continuerait à menacer, comme les barbares du ^ve siècle, la civilisation latine; M. Van Severdonck — peinture militaire — lâcherait à travers les steppes de l'art maussade tout le guignol de ses petits grenadiers; M. Van den Bussche — peinture de genre — sentimentaliserait les sujets veules, composerait des romances plastiques,

retaperait et mettrait en couleur les misérables faits-divers dont les plus ineptes reporters ne veulent plus. Il pourrait, au besoin, se faire aider par quelques Anverso : Cap, Col, Boks and C^o.

Vraiment, si l'on songe que de telles quelconqueries occupent de larges places sur l'étagère officielle, on ne peut se défendre d'imaginer quel serait le Salon qu'abandonnés de tous les jeunes les vieux réussiraient à constituer. Il serait tellement terrible que du coup l'institution des triennaux en crèverait. La rampe rivaliserait avec les vitrines d'objets à un franc vingt-cinq ou à deux francs qui s'étalent dans le bas de la ville.

On n'apercevrait que lèpres et gangrènes peintes, plaies et ulcères suintant à travers les toiles, si bien que l'exposition pourrait se définir : le Salon des emplâtres. Et tout comme rue de la Madeleine, on pourrait brûler du papier d'Arménie devant la porte pour assainir et désinfecter les appartements.

La conclusion ? C'est que ce sont précisément les jeunes tant maltraités et homnis qui tiennent le Salon debout. Si tous ensemble — sans exception — s'abstenaient pendant trois ans, leur cause serait gagnée et l'on viendrait les supplier d'occuper cette rampe d'où maintenant on les chasse.

Parmi eux celui qui a le plus à se plaindre, c'est Laermans. Ses deux toiles hissées dans le voisinage du velum confirment tous les éloges que jadis nous avons eu la joie de lui adresser ici. Aucun peintre belge n'est aussi pénétrant, aussi vrai et aussi humain que lui. Il est comme peintre ce que Meunier est comme sculpteur. Les mineurs de celui-ci, les rustres de celui-là sont marqués au coin de la même souffrance et de la même détresse. Les uns comme les autres passent et vaguent, lourds et rudes, par troupes et silencieux. A preuve le silence morne de *l'Enterrement* de Laermans et la taciturnité muette de *Calvaire* de Meunier. Leurs arts si différents de forme sont identiques quant au sentiment et à la pensée. Tous les deux inclinent la pitié sur le peuple, profondément.

Claus réalise dans sa *Levée des nasses* une exacte impression d'atmosphère et de lumière. Le temps humide et clair des premiers beaux jours de février, où le ciel semble lavé d'hiver, pénètre ce coin de rivière; les valeurs sont admirablement observées; les tonalités sont franches et fraîches; la vie des choses, telle qu'elle apparaît au vrai jour et non pas telle qu'elle s'atténue dans l'atelier, y est traduite. Le merveilleux résultat auquel Claus arrive était prévu par tous ceux dont les sympathies le suivent.

Levêque a été juché, comme Laermans, au troisième rang. Sa *Panthera et Vipera* échappe donc à un net examen. Toutefois, il est permis d'entrevoir les deux félines et terribles goules et leurs yeux différemment astucieux et leurs poses si en rapport avec leurs

perversités variées. *Mater Dolorosa* témoigne d'une étonnante science et d'une scrupuleuse observation. Les gothiques les plus consciencieux admireraient ce morceau, qu'on est tenté d'attribuer à quelque grand maître. Les chairs des joues, les plis de la bouche, le front, les yeux de ce visage, si étonnamment scellé de tristesse, restent empreints dans le souvenir comme un coin sauvé et découpé dans un chef-d'œuvre que le temps lacéra d'incendie.

Une surprise que l'envoi de M. Motte. Grande distinction dans sa symphonie en gris où une tête à la Boticelli apparaît parmi des luxes de dentelles et de tapisseries. Non loin de là, le *Portrait du peintre*, par l'impeccable structure de la tête, par la spécialité de la mise en page, par le goût et la discrétion des tons, requiert bien plus que tels envois d'artistes écossais dont l'art est avant tout de chic et d'imitation wisthlérienne.

Voici ceux qu'on eût appelé jadis les coloristes flamands. En premier lieu Struys, qui s'apparente aux maîtres dont De Braekeleer a perpétué la lignée. Sa *Visite au malade* renseigne sur ce monde de souffrants et d'humbles que le peintre a coutume d'étudier quelquefois trop sentimentalement. Dans son œuvre actuelle, le mur, le lit, la femme, le curé sont d'une belle vérité. On aime moins l'homme debout qui, d'ailleurs, est inutile et semble un comparse. Le malade disparaît dans le matelas; on ne sent pas assez le corps sous les draps. Tout émacié qu'il soit, encore faut-il que les os et le torse et les jambes se dessinent. Cette remarque ne porte que sur un détail et n'empêche point que l'œuvre soit d'une conscience et d'une impression aigües.

Alfred Verhaeren marche de plus en plus vers un art franc et de couleurs sonores et aussi vers un dessin plus serré et plus contenu. Il réalise ainsi en son *Intérieur* une tranquille atmosphère de silence où savamment les belles notes rouges sont assourdies et harmonisées. Un peu moins d'accessoires ne nuirait. Une *Porcherie* profère un tout autre caractère et ses tons luisants et gras et sombres appuient heureusement le sujet à lard et à fumier que le peintre a choisi.

Zavelput. Certes plus que le *Vieux quai*, ce tableau — on dirait une esquisse — de Gilsoul nous attire par sa joie et son bariolage très artiste : fumées, maisons rouges, toits clairs, tons ocres et dorés du sable, verts ardents, personnages éclatants et comme emportés par le vent qui brosse ce coin de paysage, tout cela passe très amusamment devant les yeux. Il y a là une vie claire et fugace, une minute de joie en couleurs et en fanfares qui vivement séduit.

Le Mirage de M. Doudelet est une œuvre curieuse, raffinée, avec assez d'énigme en elle pour requérir le rêve et attarder l'attention. En outre, elle est d'une belle entente décorative et d'une tonalité exquise et

discrète. M. Ottevaere, bien que placé aux troisièmes loges, à moins que ce ne soit plus haut encore, profère un *Soleil couchant* de spécial arrangement.

MM. Baron et Asselbergs et Verwée et Stobbaerts et Binjé et Coosemans et Courtens continuent à représenter, les uns avec des recherches nouvelles, tels Baron et Binjé, les autres avec monotonie, tel Asselbergs, l'art solide d'il y a vingt ans. M. Wytzman, parti de cet art-là, réussit aujourd'hui des notations plus fines et plus immatérielles. M. Verheyden, en ses *Libellules*, aristocratise son art et précise des grâces juvéniles. M. Baertsoen affine sa palette, s'éprend de colorations claires, d'harmonies subtiles. M. Coppens est également l'inquiet de la lumière. Il aime les grandes oppositions de soleil et d'ombre. MM. Hageman et Van den Eeckhoudt essayent de la division du ton. M. Colmant campe un vigoureux terrassier et se range parmi les chercheurs.

Tels sont, parmi les exposants belges, les quelques noms qui apparaissent au long du catalogue comme autant de brebis galeuses dans ce bercail de la médiocrité qui s'intitule le Salon de Bruxelles. Son souvenir ne survivra point à la baraque qu'on lui a construite et seules le regretteront peut être les trois braves femmes buveuses de café qui officient au vestiaire et pour lesquelles déjà, dès aujourd'hui, l'exposition ne représente qu'une collection de vieux et prosaïques riflards usés et crottés et méticuleusement numérotés et rangés en ordre.

Le prochain Roman de Camille Lemonnier.

C'est en novembre que le *Figaro* commencera la publication du roman attendu de Camille Lemonnier. Ce roman, qui fut écrit au commencement de cette année dans la petite retraite de La Hulpe, s'appelle *l'Arche* et porte ce sous-titre : *Journal d'une Maman*. Les journaux en ont parlé comme d'une œuvre très spéciale, imprévue, même de la part de celui qui, des écrivains de l'heure présente, chercha le plus à s'universaliser par ses sujets.

Nous extrayons d'une lettre que l'auteur écrivit à l'un de nous ces lignes significatives :

« En écrivant *l'Arche*, j'ai pensé à la femme, aux enfants, aux autres, aux miens. C'est dans ma pensée le livre de la famille, des veillées sous la lampe. « Pourquoi n'écririez-vous pas un livre pour les jeunes filles, vous qui en écrivîtes plusieurs pour les enfants? » me demandait un jour une dame. Et je répondis : « Parce qu'alors je n'avais encore que des enfants, mais quand mes filles seront devenues des jeunes filles, j'écrirai ce livre-là pour elles et toutes les jeunes filles. » Et voilà le livre fait, mon cher X..., de toute la pureté, de toute la tendresse de mon cœur et de mon esprit. C'est le premier dans un ordre d'études et de sentiments où je n'entrerai définitivement qu'un peu plus tard, quand j'aurai épuisé le mal qui est autour de moi et que je sens peut-être en moi-même.

« Ni Nautet ni les autres n'ont vu la logique de mon œuvre. Ils n'ont cru qu'à des caprices de mon cerveau. De livre en livre j'ai expulsé le vieil homme, l'humanité qui me fut transmise et

me rattache à la pluralité des hommes de ces temps troublés. Ainsi je pense m'être graduellement affranchi, j'ai préparé l'avenue de l'Esprit dans la maison de la Bête. De cette façon aussi, j'espère m'acheminer à ces livres de demain qui seront, après mes crépuscules plus de lumière, après les géôles la délivrance de l'homme, sinon tout à fait libéré, du moins plus près déjà de la vérité des buts de la vie.

« Mon *Bestiaire*, le plus récent de ma série noire, paraît bien contredire l'harmonie de ce plan. Mais les nouvelles qui le composent furent écrites il y a plusieurs années et ne parurent que successivement dans les journaux. Il en sera de même pour le nouveau volume de nouvelles que Savine publiera en janvier. C'est l'ennui des écrivains de grande production comme moi de ne pouvoir conformer leurs publications à une rigoureuse chronologie.

« Je considère *l'Arche* comme une tendance déterminée, un pas vers cet art différent que je voudrais réaliser. Ce n'est plus la vie ni en rose ni en noir, mais en demi-teinte, moins immédiate, sensibilisée d'autre chose. C'est surtout l'effort de la bonne conscience, l'aspiration vers le mieux de l'esprit et de la vie. Le livre, je pense, pourra n'être ni sans intérêt ni sans profit pour les femmes. Et puis, j'y romps un peu plus qu'antérieurement avec le récit, la « chapitration », les modes surannés d'analyse du roman. Naturellement, selon un principe immuable et que j'appliquai à tous mes livres, je me suis efforcé d'accorder la forme avec le fond. C'est là une grande loi d'art, la plus essentielle et trop méconnue. J'ai donc pensé en femme, écrit en femme, puisque c'était un journal de femme que j'écrivais. Quand donc les obtus qui parlent de mes « genres » reconnaîtront-ils que je suis, selon mes moyens, un écrivain d'humanité et non un genre? Chaque livre d'un vrai écrivain est un autre aspect du monde et exige des réalisations différentes. Ou bien l'Art n'est que le recommencement perpétuel d'une méthode, une application mécanique des facultés de sentir et de penser, et au fond une assez pauvre marotte... »

Ajoutons que Camille Lemonnier travaille en ce moment à une œuvre de vastes proportions et qui, dans sa pensée, est la fusion de ses tendances antérieures et de celles qui signaleront sa voie nouvelle.

Ce roman, sous une forme symbolique, offrira une sorte de large fresque de l'humanité élémentaire et de l'humanité qui ensuite acquit la pleine conscience d'elle-même. Il portera ce titre : *Le Mal de la Chair*.

AUTOUR DU SALON

Voici le texte voté par l'assemblée des artistes pour la réorganisation du règlement des Salons (1) :

« ARTICLE PREMIER. — La commission d'admission et de placement du salon triennal sera désormais uniquement composée d'artistes.

ART. 2. — Le nombre de membres de cette commission est fixé à : trois peintres, un sculpteur, un graveur et un architecte, élus séparément par les peintres, les sculpteurs, les graveurs et les architectes.

(1) Voir sur les protestations des artistes et la fondation d'une Ligue artistique, nos trois derniers numéros.

Le même nombre de membres suppléants sera nommé dans l'ordre des votes obtenus. Chacun des jurés n'aura à s'occuper que de la section qu'il représentera.

ART. 3. — Les membres de la commission seront élus par les artistes belges ou étrangers résidant en Belgique; auront droit de vote tous les artistes ayant exposé dans un salon dirigé par le présent règlement. Par dérogation à cet article et pour cette fois seulement: Tous les artistes admis à un ou plusieurs salons triennaux auront droit de vote.

ART. 4. — L'élection des jurés se fera en deux fois.

Les votants auront d'abord à désigner une liste de douze candidats, choisis parmi les artistes peintres belges, puis un second vote fait par le même corps électoral, huit jours après, élira définitivement les trois membres de la commission parmi les douze candidats.

Le même règlement servira aux votes des sculpteurs, des architectes et des graveurs.

ART. 5. — Les membres élus seront moralement responsables de l'acceptation et du placement. Ils seront également chargés des propositions d'achat, de distinctions et d'encouragements.

ART. 6. — Les membres du jury pourront exposer, mais n'auront droit à aucune espèce de distinction honorifique. Ils seront indemnisés. Le jury ne sera dissous qu'à la clôture de l'exposition.

ART. 7. — Tout peintre exposant aura droit à avoir au moins une de ses œuvres exposée à la cimaise.

ART. 8. — Le secrétaire général et le secrétaire adjoint seront nommés par le gouvernement; ils ne pourront être choisis parmi les artistes ni prendre part au vote.

Il paraît que la discussion s'est élevée rapidement du mode aigre-doux au boucan des réunions d'étudiants. Ces Messieurs ont-ils voulu donner une idée de la bonne entente qui régnerait entre eux si on leur confiait la direction des Expositions?

M. Baertsoen nous prie d'annoncer qu'à la suite des incidents qui ont marqué cette séance il a donné sa démission de membre du Comité de la *Ligue artistique*.

MON CHER MAUS,

L'Art moderne et plusieurs journaux belges parlent d'eaux-fortes colorées, exposées par moi au Salon de Bruxelles cette année.

Or, des eaux-fortes colorées n'auraient à mon sens aucune sorte de valeur, toute eau-forte pouvant être passée en couleur, au pinceau et à la main, après coup, comme on le fait pour les photographies colorées, et sans tenir compte des relations des lignes et des places devant recevoir de la couleur.

Je vous serai obligé de dire dans votre journal que les eaux-fortes que j'ai exposées cette année à Bruxelles sont des eaux-fortes IMPRIMÉES EN COULEUR.

Bon souvenir, merci, et bien à vous cordialement, mon cher Maus.

J.-F. RAFFAELLI,
202, rue de Courcelles, Paris.

Pas tendre pour le Salon officiel, la *Justice*. Qu'on en juge par ces extraits d'une étude signée Eugène Demolder:

« Le Salon de Bruxelles donne une leçon excellente aux vrais artistes. Il leur apprend qu'il ne faut jamais se compromettre dans les cliques officielles, et que les jeunes n'ont à attendre que de l'hostilité de la part des larbins du poncif et des valets de l'Académie. Le Salon actuel, c'est le triomphe, de la médiocrité et ce triomphe n'a été salué que par des sifflets et des éclats de rires. On avait cherché, en introduisant certains personnages dans l'édifice, à donner une solidité nouvelle au bâtiment craquant des Salons triennaux. Les nouveaux venus n'ont servi que d'emplâtres illusoires et même néfastes, car leur ignorance avérée de l'art est venue se joindre aux rancunes et jalousies des anciens jurys. »

Parlant d'un peintre original et neuf, l'un des rares artistes personnels qui se soient aventurés en ce mauvais lieu, M. Demolder dit:

« Voilà ses tableaux hissés près du plafond, exilés au profit de la soixantaine de femmes peintres et des centaines d'amateurs imbeciles qui exhibent au premier rang les immondices de leurs palettes et la saleté de leurs tempéraments. Des salles entières n'offrent qu'une vidange de mauvaises huiles; tous les cadres suintent la bêtise — il est des tableaux bêtes à leur donner du foin. O! la baraque à croûtes! »

La sculpture ne trouve pas grâce à ses yeux:

« En sculpture, — une hideuse exhibition de plâtres veules, de bustes suintant la stupidité et la niaiserie. Ni M. Jef Lambeaux ni M. Thomas Vincotte ne requièrent, le premier avec sa vulgarité tapageuse, le deuxième avec sa correction bourgeoise. Il paraît qu'on a dit de l'œuvre de M. Lambeaux: « C'est du Rubens! » Oui, du Rubens sans gloire et sans soleil. Cet art-là est à celui de Pierre-Paul ce qu'une poissonnière ivre, roulée dans un égout, est à une princesse inondée d'or ou à une nymphe créée dans la lumière et dans l'apothéose. »

La conclusion est importante:

« On dira: c'est un acquiescement nécessaire! Pour exposer, il faut une salle. Oui. Mais le vrai artiste est traité là-dedans comme un trouvère qui serait entré par mégarde dans une taverne fréquentée par des rustres, et qu'on aurait rejeté dans un coin, avec un mépris méchant pour sa jeunesse et pour son chant. Aussi un remède énergique et radical s'impose. Il faut, entre les artistes et les académiques, un divorce total. Pas de transaction et pas d'entente surtout! Que les véritables artistes aient leur salon, un grand salon, instauré à l'instar de celui des XX, mais plus complet et plus considérable. Il est évident qu'il est antiartistique de faire voisiner, en une salle d'exposition, les platitudes signées De Vriendt ou Herbo, par exemple, avec des tableaux de Théo Van Rysselberghe ou des eaux-fortes de Félicien Rops. Les vrais artistes se sentent, ont des accointances d'âme qui les séparent des postures ou de portraits, d'autre part. Qu'ils se rallient et s'unissent, tous ceux qui ont des générosités et des enthousiasmes vrais à mettre en commun, et qu'en face du Salon triennal caduque et hideux (ô l'insuffisance de ces adjectifs!) s'élève, radieux de jeunesse et de liberté, le Salon nouveau. C'est ce qui se fait. Une société libre se constitue — et l'assaut est donné! »

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Dans le compte rendu du Salon publié par votre estimable journal, vous relevez, très justement d'ailleurs, les joyeuses coquilles du catalogue; cela est très drôle et même amusant! Mais

vos lecteurs auroit pu croire que c'était le résultat de l'incurie ou de la négligence de l'éditeur; je tiens à vous faire observer que je ne suis pour rien dans ces erreurs, n'ayant été chargé que de l'exécution matérielle de ce catalogue, exécution qui a été réalisée avec tous les soins voulus; la faveur avec laquelle le public a accueilli le catalogue, malgré les erreurs du premier tirage, prouve qu'il lui a plu, car le nombre des exemplaires vendus a dépassé toutes les prévisions et plusieurs fois le catalogue s'est trouvé épuisé. Ici encore je vous ferai remarquer que ce n'est pas de mon fait qu'à certains jours, il n'y avait plus un seul exemplaire à obtenir, je n'étais pas non plus chargé de déterminer les nombres des tirages, que je me suis borné à exécuter tels qu'ils m'ont été commandés.

Je vous prie, Monsieur le rédacteur en chef, de vouloir bien insérer dans un de vos prochains numéros une petite note rectificative à ce sujet, car les critiques très justes que vous avez formulées pourraient faire du tort à ma Maison, alors que je ne suis aucunement en défaut.

Agréer, Monsieur le rédacteur en chef, l'expression de ma considération distinguée.

E. LYON-CLAESSEN.

Très drôle — et pouvant servir de « mot de la fin » —, la lettre ci-après :

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art moderne*,

Je me permets de recourir à la publicité de votre estimable organe pour soumettre aux autorités compétentes une idée qui nous est venue, à une de mes connaissances — et à moi, à propos des Salons de Peinture.

Vous avez constaté à bon droit le mécontentement qui est causé chaque année aux exposants par la manière dont on pratique le placement de leurs tableaux. Pour ma part, je proteste énergiquement contre les agissements du jury de cette année qui a placé mon *Charles Martel à Poitiers* dans un coin du Salon où personne ne s'arrête, et qui a pendu mon *Portrait de M. le Chef de Division G...* à la troisième place en commençant par en-dessous, juste entre deux nudités, ce qui nuit considérablement à l'effet de l'uniforme de ce haut fonctionnaire.

Ne pourrait-on donner satisfaction à un chacun en adoptant un nouveau plan pour le Palais qu'on est intentionné de bâtir à ce que j'ai entendu dire. Au lieu d'une succession de salles rectangulaires, pourquoi ne construirait-on pas des murailles circulaires qui auraient un centre commun (où serait par exemple le secrétariat) mais qui auraient naturellement des circonférences de plus en plus grandes en s'éloignant du centre? Ce serait comme une douzaine de cirques l'un dans l'autre.

Les avantages seraient très nombreux :

1^o On gagnerait beaucoup de place en se servant à la fois de la périphérie concave et de la périphérie convexe et tout le monde serait bien placé;

2^o L'inconvénient des coins serait supprimé puisqu'il n'y en aurait plus, comme peuvent s'en rendre compte les personnes qui ont eu l'avantage de visiter le panorama du boulevard du Hainaut;

3^o L'inconvénient des mauvais voisinages serait diminué puisque le visiteur n'aurait devant lui qu'un tableau à la fois et que les tableaux voisins lui apparaîtraient obliquement.

Je pense que la Société des Beaux-Arts n'avait pas songé à ce

système pourtant si simple, et c'est pourquoi je me suis autorisé, Monsieur le Directeur, à vous le communiquer avec la profonde expression de mes civilités.

E. PINARD,

Rappel de médaille de 1^{re} classe
à l'exposition des Arts Libéraux de Francfort.
Diplôme d'honneur
au Salon des Industries artistiques de Melbourne.

« L'ŒUVRE » et « ROSMERSHOLM »

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

« L'Œuvre » vient de donner son premier spectacle à Paris. Des notes, des articles parus en un grand nombre de journaux ont suffisamment expliqué au public le but et les détails de l'entreprise pour que je n'y revienne que très brièvement. Nous nous associâmes d'amitié, l'excellent artiste Lugué-Poë, le peintre Edouard Vuillard et moi-même, pour tenter de créer dans la cohue des théâtres de vaudeville un cercle, je dirais presque un « endroit » où l'on pût s'occuper d'art véritable à son aise, sans combinaisons financières, sans réclames, sans presse payée, en un mot, sans les peu sympathiques dessous qui, dans tous nos ordinaires cabinets directoriaux, remplacent le souci de jouer des belles choses. Lugué-Poë est, de l'avis de tous les écrivains de la jeune génération, le seul homme d'action capable de veiller à tous les embarras — et ils sont multiples! — d'une tentative semblable, et pour l'expérience de la scène, le talent d'interprétation, je ne rappellerai pas aux Bruxellois le vieillard de *l'Intruse*, le Golaud de *Pelléas et Mélisande*, le Wangel de *la Dame de la Mer*. Edouard Vuillard joint à un sens charmant de la couleur et des lignes des facultés lucides de théoricien de son art. Avec eux on pouvait marcher, et, mon Dieu! on marcha! Jouer Ibsen, Hauptmann, Björnson, aider ainsi l'action sociale et internationaliste, préparer les voies au théâtre des écrivains récents en leur offrant au bout de quelques mois le crédit du public et une salle dans Paris, il n'y avait plus à imaginer ce plan, dès longtemps il était tout fait en notre esprit, et une fois décidés, il n'y avait qu'à commencer. Trois semaines de répétitions nous menèrent au 6 octobre, et *Rosmersholm* ouvrit la saison de « l'Œuvre ».

De quelle façon et avec quel accueil? Il faut bien que je le dise avec vérité et sans contrainte, et c'est le seul parti que j'aie à prendre, étant mêlé directement à l'entreprise: *Rosmersholm* réussit parfaitement, et je m'en tiens strictement aux appréciations de la presse, qui a été excellente, et où nous n'avons pas eu à relever, de la part des gens qui nous sont d'habitude le plus hostiles, une appréciation désagréable.

Le rôle de Rebecca West était tenu par M^{lle} Berthe Bady, qui se révéla une grande artiste dans cette incarnation du « crime de la volonté ». Elle y fut tendre, passionnée, tragique, prise, au quatrième acte, d'une surhumaine et prophétique folie, de la mort, avec mille dons naturels d'attitude, de diction, une voix chaude et harmonieuse, et pas un mot sentant l'intonation factice de nos actrices! M. Lugué-Poë lui fut un merveilleux partenaire, un Rosmer accablé, fini, angoissé de remords, lamentable, avec une noblesse soudaine et quelque sens troublant de la fatalité religieuse. Le pasteur Kroll trouva en M. Genet sa vivante image, son âme benoîte, sa vision courte, son honnêteté papelarde et sans douceur, son attachement irraisonné et peureux aux sophismes admis. M. Charny fut un Mortensgaard sournois et vil, avec des

retours de perfidie rageuse. M. de Max se décida supérieur dans le personnage d'Ulric Brendel; le fameux mot : « N'auriez-vous pas à me faire l'avance d'un idéal, ou de deux ? Je suis à sec, mon pauvre garçon », fut dit par lui avec une mélancolie orgueilleuse qui enleva la salle. M^{me} France, enfin, fut une M^{me} Helseith fort juste d'allures, et râla bien la terrible révélation finale. La décoration et l'éclairage, réglés par Edouard Vuillard, ne laissèrent prise à aucune critique, et la soirée, interrompue à de fréquentes reprises par les applaudissements, s'acheva sur trois rappels de bravos.

Une conférence de M. Léopold Lacour avait commencé le spectacle. Fine, spirituelle, pleine d'aperçus ingénieux et de critiques directes à l'inertie contemporaine sous une forme enjouée, cette causerie avait préparé le public à goûter, inusitée lors des vaudevilles actuels, la profonde et terrible psychologie ibsenienne.

Que dire de plus ? La presse fut inespérément bienveillante. Ce fut à ne plus reconnaître une foule de méprisables chroniqueurs, d'habitude pleins de mauvaise foi, de morgue et de raillerie fielleuse pour tout ce qui touche à une entreprise jeune; ils se décidèrent à étudier et n'osèrent désapprouver. Beaucoup constatèrent que « l'Œuvre » s'était affirmée avec un éclat incontestable. Enfin, ces messieurs firent de leur mieux, et comme toutes les éventualités financières et matérielles se trouvaient d'autre part avantageusement dénoncées, nous n'eûmes qu'à nous féliciter après la soirée d'avoir essayé et mené à bien cette tentative, qui nous avait paru d'abord d'une si sérieuse difficulté.

A présent, nous n'avons plus qu'à continuer, et cela concilie à la fois notre amusement et notre projet d'art. La fin de ce mois verra « l'Œuvre » jouer *Un Ennemi du Peuple*; puis suivront *Ames solitaires* de Gerhart Hauptmann, *Solness le Constructeur* d'Ibsen, et bien d'autres choses; Björnson, et une pièce de Shakespeare peut-être, et *Lorenzuccio* de Musset, que la Comédie-Française n'a jamais pris l'initiative de jouer, et enfin des spectacles où nous convierons, pour un essai de féerie fantaisiste, de satire lyrique, et pour la joie des beaux vers, les plus purs poètes de ce temps, les Henri de Régnier, les Francis Vielé-Griffin, les Pierre Quillard; et puis tous ceux qui voudront créer de belles choses ! Nous ne sommes pas des directeurs de théâtres, nous sommes des artistes. Le titre nous suffit, nous sacrifions une partie de notre temps pour nos amis, et tous ceux qui ont du talent sont nos amis. Nous ne considérons pas qu'il y ait des intérêts particuliers, mais celui de l'art contient tous les autres. C'est ainsi qu'on a toujours compris l'honneur des lettres, et c'est une chose bien claire à comprendre et à continuer. Voilà tout le sens de « l'Œuvre », voilà pourquoi nous l'avons fondée et y veillerons : je ne puis dire mieux ni plus.

CAMILLE MAUCLAIR

À LA MONNAIE

Les reprises de la semaine n'ont pas été heureuses. *La Guirle de l'Émir*, le petit opéra comique pimpant et gai de Théodore Dubois, a été, on ne sait par quel caprice des artistes, transformé en fantaisie macabre, et le *Barbier de Séville* a reçu une interprétation telle que les plus rossiniens des artistes et des habitués supplient la direction de s'en tenir à la représentation unique qui en a été donnée. Un des airs de Rosine a, il est vrai, valu à M^{me} Jane Horwitz un succès flatteur : mais c'était le *Mysoli* de Félicien David, intercalé dans la « leçon de chant ».

Si les vocalises, les trilles et les roulades du *Barbier* (édition nouvelle, revue, corrigée et considérablement augmentée) ont lassé l'attention et assoupi l'esprit, les coups de grosse caisse, les sonneries de cloches et le vacarme symphonique et vocal de *Cavalleria Rusticana* ont secoué avec violence la torpeur des abonnés. Ceci, c'est la revanche de la Jeune-Italie. Pour punir les auditeurs de leur dédain pour les fluides et claires mélodies de jadis, on leur érève le tympan, on leur martèle le crâne, on les assomme à coup de trombones et de cymbales.

Le mascarogni qu'on nous a offert mercredi était plus épique encore que celui de l'an passé. Jamais la Monnaie ne retentit de pareilles vociférations. Une vraie fureur possédait tous les artistes et jusqu'au dernier des choristes. Un lapin, s'il se fut présenté vivant sur la scène (pure hypothèse) eût été immédiatement dévoré. Et quels gestes ! Et quelles courses échevelées ? Et quels cris ! Seul, M. Seguin a gardé la mesure et donné au rôle d'Alfio un caractère sobre, de grande allure. M. Massart, en Turridu, semblait exaspéré et M^{me} de Nuovina a atteint le paroxysme des vitupérations : Pour aviver le tapage et mettre le public au diapason des chanteurs et de l'orchestre, quelqu'un s'est amusé à lancer du haut du paradis des coups de sifflet stridents. L'effet attendu a été instantané et la salle a pris feu, couvrant les sifflets de ses applaudissements frénétiques. Cet incident a donné quelque répit à la vaillante claque du théâtre et mis un emplâtre sur les blessures d'Aigues-Mortes.

PENSIONS DE POÈTES

Dans un fort curieux article publié au numéro de septembre de la *Société nouvelle*, l'excellente revue belge que tous nous devrions lire, sous le titre : « Henrik Ibsen et Bjørnstjerne Bjørnson » (traduit de l'anglais par Georges Khnopff), je lisais le passage suivant :

« Fatigué du théâtre et avide de voyages, Ibsen s'adressa au gouvernement pour obtenir LA PENSION DE POÈTE; mais Bjørnson était beaucoup plus connu à cette époque, en 1863, et ce fut lui qui obtint la pension au lieu d'Ibsen, à qui elle ne fut accordée que trois ans après. »

Ainsi, en Norvège on a compris qu'on ne peut, en général, demander aux poètes de gagner leur vie en faisant des vers et l'État pourvoit à leurs besoins. A remarquer qu'Ibsen est né en 1828, il avait donc alors 35 ans; Bjørnson datait de 1832, il avait 31 ans, et le voilà renté !

Ceci est une excellente réforme à recommander à M. Delbeke, le représentant anversois à qui nous suggérions naguère l'idée de reprendre, à la Chambre, le rôle qui y a été rempli par M. Hagemans, puis par M. Slingeneyer : la défense de l'Art et des Artistes, — et qui, paraît-il, est résolu à s'y consacrer.

On subsidie de diverses manières les peintres, les sculpteurs, les musiciens. On leur achète des œuvres. Pour quel motif ne traite-t-on pas les écrivains de la même manière ? A peine en ces derniers temps M. de Burlet a-t-il pris une initiative en ce sens. Mais ce qu'il faudrait, c'est qu'on veillât au sort de ces hommes désintéressés et glorieux pour le pays qui pensent trop à l'art pour veiller à leurs intérêts. Il faudrait qu'ils fussent assurés d'obtenir, au moins sur le tard, la certitude d'échapper au besoin, et pour cela il faudrait qu'un FONDS DE PENSION fût constitué. Ils le méritent au moins autant que les fonctionnaires pour lesquels l'avenir est organisé de façon si paternelle.

La Norvège ne nous dépasse guère, en général. Car dans le même article je lisais qu'Ibsen, « en désespoir de cause, demanda au gouvernement une bourse de voyage. Après une longue attente, elle lui fut accordée et en 1864 il quitta son pays natal. A l'étranger, au milieu de paysages nouveaux, il se rendit compte de ce que valait la mesquine tyrannie de la Norvège; il comprit l'étroitesse d'esprit du public dans son pays et il écrivit *Brand*, cette pièce où tout cela fut dénoncé et dans laquelle il attaqua violemment l'église établie. Après cela vint *Peer Gynt*, probablement le chef-d'œuvre d'Ibsen, dont le héros est censé représenter le peuple norvégien, vacillant, distrait, faible, enfoncé dans les superstitions et manquant du sens de la vie. *Peer Gynt* ne parvient jamais à prendre une résolution définitive, ce qui est bien norvégien ».

Heureusement qu'actuellement en Belgique il y a une activité et un besoin de progrès qui nous placent très haut dans le collége des nations de race européenne. Tout s'ouvre vers un avenir intelligent et fort, et nous prenons brillamment place après la longue période stagnante, que nous a faite l'odieux et égoïste Doctrinarisme. Les liens sont rompus et nous nous retrouvons. Sachons traiter nos poètes et nos écrivains avec respect et justice. N'est-il pas monstrueux qu'ils restent besogneux quand tant de misérables parasites, qui s'enrichissent par les spéculations stériles sans rien donner à la masse, sont dans l'abondance?

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Eau et le Vin, monographie scénique en trois actes, par HENRY MAUBEL, Bruxelles; édition de la *Société nouvelle*. — *La Nouvelle Carthage* (la Nouvelle Carthage, les Emigrants, Contumace, la Bourse, le Carnaval, la Cartoucherie), édition définitive, par GEORGES EEKHOU; Bruxelles, Lacombez.

PETITE CHRONIQUE

Ford-Madox Brown, l'illustre artiste dont on vit quelques œuvres au dernier Salon des XX, vient de mourir dans sa soixante-treizième année.

Né à Calais, de parents anglais, Madox Brown peut être considéré comme le précurseur du mouvement préraphaélite, auquel s'associèrent les Rossetti, les Holman Hunt, les Millais, les Burne Jones.

Dans l'étude qu'il publia dans la *Société nouvelle* et que nous avons partiellement reproduite (1), M. Emile Verhaeren a rappelé que ses œuvres firent une telle impression sur Dante-Gabriel Rossetti, que celui-ci sollicita de leur auteur la faveur d'étudier sous sa direction. Une amitié très intime s'établit entre les deux artistes, et elle dura jusqu'à la mort du poète-peintre, dont le frère, M. William Rossetti, épousa la fille de Madox Brown.

Il faut mentionner parmi les tableaux les plus célèbres de ce dernier un *Roi Lear*, un *Christ lavant les pieds de Pierre*, un *Chaucer lisant ses poèmes à la cour d'Edouard III*, une vaste composition symbolique : *l'Œuvre*; enfin, un *Cromwell* et un *Guillaume le Conquérant*. Depuis une douzaine d'années, Madox

(1) Voir *L'Art moderne* du 19 février dernier.

Brown travaillait à une série de fresques ornant l'hôtel de ville de Manchester; la dernière a été terminée il y a un mois à peine.

M. Febvre, de la Comédie-Française, et sa troupe donneront trois représentations au Théâtre du Parc : Mardi 17, *Un Père Prodiges*, comédie en cinq actes; mercredi 18, *le Demi-Monde*, comédie en cinq actes; jeudi 19, *Tartuffe*, comédie en cinq actes, et *Julie*, drame en trois actes.

La première représentation de *l'Infidèle* et de *Boubouroche* aura lieu le vendredi 20.

Le Théâtre des Galeries annonce pour mardi prochain la première représentation de *Madame Suzette*, opérette nouvelle en trois actes de MM. Sylvane et Ordonneau, musique de M. Audran.

Les membres de la *Section d'art et d'enseignement populaire* se réuniront en assemblée générale et annuelle à la Maison du Peuple, demain soir, 16 courant, à 8 heures 1/2. L'assemblée a pour objet l'organisation des séances pour l'hiver 1893-94, la création d'un annuaire, le renouvellement du comité, la lecture des rapports du secrétaire et du trésorier, etc., etc.

Nous tenons à la disposition des intéressés, dans nos bureaux, le programme du grand concours international de chant d'ensemble qui aura lieu à Mons les 24 et 25 juin 1894 à l'occasion du troisième centenaire de Roland de Lassus.

L'Art littéraire, bulletin mensuel d'art et de critique, sous la direction de M. Louis Lormel, publié dans son numéro d'octobre un dessin de M. Maurice Denis pour *l'Intruse* de Maurice Maeterlinck, des vers de M. André Fontainas, des proses de MM. Remy de Gourmont, Henri Mazel et Pierre Valin. Abonnements : 2 francs pour la France; fr. 2.50 pour l'étranger. Bureau : 3, rue du Four-Saint-Germain, Paris.

Une excellente occasion vient s'offrir à nos artistes de se couvrir de gloire — et de gagner une somme rondelette en même temps.

Une fabrique de pianos allemande, bien connue en Belgique, la maison Rud. IBACH Sohn, de Barmen-Schwelm-Cologne, s'apprête à fêter son centenaire (1794-1894).

A cet effet elle a eu la bonne idée d'organiser un concours pour la confection d'une peinture commémorative (aquarelle ou peinture à l'huile) destinée à être reproduite et offerte ensuite à ses amis et à ses clients.

Elle convie à ce concours les artistes de tous les pays et leur offre pour 3,000 francs de primes; le 1^{er} prix sera de 1,250 fr., le 2^{me} de 1,000 fr., et le 3^{me} de 750 fr. Il y a là de quoi tenter la verve de nos compatriotes.

Le jury sera composé des artistes les plus renommés de l'Allemagne et fonctionnera à l'Académie des Beaux-Arts, à Dusseldorf, à partir du 20 décembre prochain.

On peut s'adresser à M. P. RIESENBERGER, représentant de la maison Rud. Ibach Sohn, 24, rue des Fripiers, à Bruxelles, qui fournira tous les renseignements relatifs à cet intéressant concours.

Cet exemple d'une industrie associant l'art à ses intérêts est hautement louable, et il serait à espérer qu'il fût imité chez nous.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

— ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « **TELEGRAAF** »
ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,

Quai du Commerce, 15
BRUXELLES

Rue des Récollets, 16
ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883. ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui
préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statisti-
que, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN



CAMILLE LÉMONNIER

SOMMAIRE

LE PROCÈS LÉMONNIER. — MORT DE GOUNOD. — PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS. Théâtre du Parc : *l'Infidèle et Boubourroche*; Théâtre de l'Alcazar : *Bruxelles-Port-de-mer*; Théâtre des Galeries : *Madame Suzette*. — PETITE CHRONIQUE.

Le Procès Lemonnier ⁽¹⁾.

Le grand Parquet de Bruxelles a reçu lundi la leçon de littérature dont il avait besoin. Elle lui a été donnée par trois propriétaires, deux fabricants, un industriel, deux majors, un bourgmestre, un ingénieur, un brasseur et un avocat qui composaient le jury du Brabant et qui, après un séjour de cinq minutes dans la salle de leurs délibérations, ont acquitté le grand écrivain. Le public trié de l'audience à huis-clos a accueilli le « Non, Lemonnier n'est pas coupable » par des applaudissements prolongés. Le président des assises s'est écrié que c'était un outrage à la justice. Un juré a dit : « C'est nous la justice. » Et un autre : « Puisque nous avons bien fait, pourquoi qu'on ne pourrait pas nous applaudir? »

Camille Lemonnier est sorti de cette phénoménale poursuite sain de corps, d'esprit et de renommée. Sous les coups de vent hygiéniques des débats, tous les mauvais miasmes que les mesquines terreurs doctrinaires avaient répandus sur ce nom illustre ont subi les plus énergiques et les plus décisives fumigations. Une enquête où ont été entendues les « premières têtes » de notre Littérature, versant le vin bienfaisant de leurs

(1) Voir *l'Art moderne* des 4 juin, 9, 16 et 23 juillet derniers.

sympathies et de leurs admirations en l'honneur du chef incontesté, de l'initiateur infatigable, du noble caractère qu'une police inconsciente de la belle mission de paix et de protection pour nos gloires qu'elle pourrait accomplir, avait essayé de ternir par une condamnation qui eût été infamante si elle n'avait été grotesque. La liste de ces hommes de cœur, de ces intelligences fières et libres doit être conservée. Ce sont : MM. Herman Pergameni, Victor Arnould, Eugène Robert, Guillaume De Greef, Maurice Maeterlinck, Georges Eekhoud, Emile Verhaeren, Albert Giraud, Hubert Krains, Fernand Baudoux, Octave Maus, Henry Maubel, Francis Naütet, Emile Van Arenberg, Jules Destrée, Fernand Brouez, Louis Delmer, Eugène Demolder, Ernest Verlant, Raymond Nyst, James Vandrunen.

En termes émus, en appréciations élevées, sincères et mordantes, ils ont dit à ce pouvoir qui devrait sauvegarder l'honneur national de nos lettres et qui le compromet par ses maladresses, ce que le monde des lettrés pense de ses actes. M. Herman Pergameni, notamment, et M. Albert Giraud ont fait des déclarations qui emportaient la pièce. M. le Dr Semal, l'éminent président du dernier Congrès d'anthropologie criminelle, a clos ce défilé comme on n'en a jamais vu en Cour d'assises, et qui a transformé un instant celle-ci en cours d'histoire de notre art littéraire. Ces témoins ont dit hautement que l'étude poursuivie, *L'Homme qui tue les femmes*, était aussi belle scientifiquement qu'artistiquement.

Quelle misère de voir des biens aussi précieux que les œuvres de nos écrivains et la gloire qu'elles donnent à la patrie, livrées à des mains aussi gourdes et aussi inconsciemment pernicieuses ! Il est à espérer que la leçon profitera, car elle a vraiment été impitoyable.

Quant à Camille Lemonnier, il est bon que ce soit sur lui que pèsent ces événements salutaires. La foudre frappe de préférence les hauts sommets. Et quand ils ont une telle solidité, elle s'y émousse. Elle consacre au lieu d'abattre.

Bref, noble et heureuse journée pour notre Art !

Elle marque une date importante dans l'histoire des lettres, et peut-être la fatalité, en sa mystérieuse logique, a-t-elle voulu, dix ans après ce banquet inoubliable à Camille Lemonnier où fut allumé le foyer de la littérature belge, attiser la flamme et l'aviver jusqu'à l'incendie.

Il fallait cela, cette poursuite imbécile contre le premier de nos hommes de lettres pour resserrer les rangs des écrivains que les hasards de la vie et, plus encore, les divergences des opinions artistiques ont dispersés. Instrument inconscient du Destin, le Parquet a ramené autour du Maître qu'il voulait flétrir les chaudes sympathies, les vibrants enthousiasmes, les aspirations

ardentes qui présidèrent, en fées bienfaisantes, à la renaissance de notre littérature.

Les événements de ce genre ont une signification précise. Si elle échappe aux myopes du ministère public, elle apparaît clairement à tous ceux qui réfléchissent, à ceux qui cherchent dans la vie l'enchaînement des faits et leur raison d'être. « Il n'y a peut-être pas d'événements inutiles ! » C'est Maeterlinck qui a formulé cet axiome, que la journée du 16 octobre vient de confirmer. L'élan spontané des hommes de lettres aux tendances les plus opposées, l'affirmation de leur respect de la liberté, de leur admiration et de leur affection pour celui qui a voué à l'art son existence entière, ont produit sur les moins clairvoyants une impression profonde. Du coup, les liens flottants qui unissaient d'une solidarité chancelante les écrivains belges ont été renoués. Il faudrait féliciter et remercier le Parquet d'avoir été le prétexte de cette réunion inattendue, dans la salle des témoins, d'artistes la veille divisés et qui, tout à coup, ont trouvé l'occasion souhaitée d'oublier les querelles et de tendre leurs mains vers de fraternelles étreintes.

Tant pis pour le Parquet s'il a été jugé sévèrement en cette circonstance.

On a remarqué, notamment, avec un profond sentiment de regret, qu'en Belgique le substitut du procureur général n'a pas eu un mot d'éloge ou d'admiration pour le parfait artiste contre lequel il requérait. Cette manière d'agir toute judiciaire fait contraste avec l'attitude de M. le substitut Eyraud lors du procès de *L'Enfant du Crapaud* à Paris en 1888 (1) qui, au début de son réquisitoire, disait avec un haut sentiment des convenances :

« De M. Lemonnier je ne dirai rien que vous ne sachiez déjà : Il est au premier rang des écrivains de son pays. Sa notoriété à Paris n'est pas moins établie qu'en Belgique. Et tout le monde s'accorde à affirmer sa probité littéraire. C'est vous dire de quelle haute estime jouit auprès de ses concitoyens M. Lemonnier comme écrivain et comme homme. »

A la Cour d'assises du Brabant le réquisitoire a débuté par une piètre insinuation tendant à faire croire que c'était Camille Lemonnier qui avait préparé par une campagne de presse les articles de protestation qui ont surgi spontanément partout quand on a appris que les poursuites étaient décidées.

Il faut toutefois excepter de ce concert d'indignations *L'Indépendance belge* qui, en sa qualité d'organe du Bel-Air, du Snobisme, de la Haute-Finance doctrinaire et de la Juiverie internationale a cru, comme le dit M. Louis Delmer dans une vive et intéressante bro-

(1) Nous avons publié dans nos numéros des 25 novembre et 2 décembre 1888 le compte rendu et les documents principaux de ce procès.

chure publiée ces jours-ci sous le titre *L'Art en Cour d'assises*, « devoir conseiller au Parquet, par voie d'insinuation, un argument que la défense comptait se réserver ».

Voici quelques documents qu'il importe de conserver dans les archives de cette courte et glorieuse campagne.

D'abord une lettre de M. Lucien Solvay à M^e Edmond Picard qui défendait M. Camille Lemonnier assisté de M^e Henry Carton de Wiart.

Bruxelles, dimanche soir.

MON CHER PICARD,

Un gros rhume, qui m'est descendu sur la poitrine, m'a rendu si aphone que je me vois dans la nécessité absolue de vous demander de m'excuser. Je suis, dans l'affaire Camille Lemonnier, un bien malheureux témoin; on ne m'entendrait pas.

J'eusse été bien heureux cependant d'apporter mon faible témoignage en faveur de l'écrivain si vaillant, si profondément artiste, que je ne sais quel excès de zèle chez la justice, ordinairement si boiteuse, va trainer demain à la barre.

J'aurais voulu dire, sous la foi du serment, combien cet écrivain — que l'on discute, qui passionne, qui a ses admirateurs et ses détracteurs, privilège des gens de talent seuls — est bien certainement étranger à tout mobile mesquin, qui ne serait pas exclusivement l'amour de son art, l'ambition de faire bien, de faire beau, de réaliser l'idéal littéraire qu'il poursuit très visiblement depuis de longues années. Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Toute sa vie, tout son œuvre en témoignent avec éloquence. En donner des preuves? A quoi bon? Est-ce que cela est nécessaire? Il n'y a qu'à ouvrir à n'importe quelle page, n'importe quel livre, au hasard, dans le bagage de Lemonnier, pour être frappé, à chaque pas, de la préoccupation artistique qui, uniquement, hante son cerveau et conduit sa plume.

Une page pourtant a, paraît-il, effrayé la justice. Dans *l'Homme qui tue les femmes*, — une des nouvelles les plus saisissantes des *Dames de volupté*, — la justice a été inquiétée, non pas tant, semble-t-il, par le caractère âpre du sujet, de l'étude physiologique, psychologique plutôt, qui la constitue, (on ne saurait s'arrêter un instant à lui supposer une intention pornographique), que par une phrase de cette étude, — celle où l'auteur nomme, en quelques mots précis, et non brutaux cependant, la partie du corps féminin qui, d'habitude, attire le plus volontiers l'attention des moralistes aux abois.

« L'assassin, dit Camille Lemonnier, scalpe, avec les bords de la secrète bouche, les lins crespelés, humides et raidis déjà du sang figé. »

Il paraît que c'est cela surtout que l'on a jugé attentatoire aux bonnes mœurs... Eh quoi! cette phrase délicate, cette périphrase serait une excitation à la débauche? Vraiment, MM. les juges ne sont pas dégoûtés!

Je lisais précisément, il y a trois jours, dans *l'Echo de Paris*, une « fantaisie » de Catulle Mendès, écrite dans ce genre précieux et mièvre qui lui est spécial. Je vous l'envoie. Il y a là aussi une phrase, une périphrase, qui décrit le même endroit du corps de la femme... C'est l'héroïne qui parle d'elle-même : « ... Le centième (son centième amant) devient fou lorsque, sous de diaphanes frissons de blancheurs, il entrevoit en touffe d'or le mystère non pas impénétrable, où se cèle, avec un désir de s'épanouir, l'églantine rougissante qui est notre petite âme rose. » Certes, il ne viendra,

je crois, à l'idée d'aucun parquet de poursuivre, à raison de cette phrase, si joliment éloquente, l'auteur de la fantaisie en question... Et pourtant, n'est-elle pas autrement... comment dirais-je? excitante que l'autre? On conçoit que le mystère où se cèle l'églantine des petites âmes roses de ces demoiselles ait quelque chose de tentant... Mais les lins crespelés, humides, raidis de sang, de la secrète bouche, à qui donc viendra jamais l'idée — fût-il le marquis de Sade — de se sentir éroustillé par ça?...

Toute la question est là pourtant, cette question de pornographie, où se trouve mêlé bien inconsiderément l'auteur du *Mâle*. Faire intervenir cette question-là à propos de la phrase ci-dessus qu'on incrimine et de la « nouvelle » d'où elle est extraite, c'est absurde, et l'accusation, j'en suis certain, ne tiendra pas un seul instant.

Mon témoignage n'aurait pas servi à grand'chose, mon cher Picard. Mais voilà, à peu près, ce que j'aurais voulu dire. Si ma lettre peut remplacer ma déposition orale, faites-en l'usage que vous voudrez. Et croyez-moi, bien cordialement,

Votre dévoué,
LUCIEN SOLVAY

Dans son numéro du 1^{er} juillet 1893, *la Plume*, la vaillante revue parisienne, dirigée avec un talent si spécial par Léon Deschamps, informe ses lecteurs, par l'article suivant, des poursuites dont Camille Lemonnier est l'objet en Belgique (1) :

« Voici Camille Lemonnier poursuivi en Belgique pour une nouvelle : *L'Homme qui tue les femmes*, parue il y a cinq ans dans *Gil Blas*, reproduite maintes fois, sous la forme du Livre, notamment dans *Dames de Volupté* et dernièrement dans *Gil Blas illustré*!

Il faut savoir le rôle joué en Belgique par Camille Lemonnier pour mesurer l'énormité grotesque de ces poursuites. Là, pendant quarante ans, nulle littérature d'expression française; seuls, de réfrigérants pédagogues, enfoncés dans d'invariables formules, évacuaient par longs intervalles. Un nom, un seul, Charles De Coster, surgit de ce tas inutile, mais de longtemps disparut dans l'indifférence et l'oubli d'un public désaccoutumé des travaux de l'esprit. Vint Camille Lemonnier, qui accumula les œuvres, éleva à la gloire de son pays d'impérissables monuments comme son *Histoire des Beaux-Arts* et cette *Belgique* qu'en France tout le monde connaît et admire; en même temps, il créa un mouvement, éveilla les jeunes talents épars, lança le premier journal littéraire — *L'Europe* — où un groupement fécond s'opéra, se dépensa dans les Revues aux débuts timides et hésitants, fut, partout, généreux de ses conseils et de son travail, enfin lança les préoccupations de ses cadets vers les horizons littéraires qu'il savait les aider à découvrir.

La place me manque pour étudier cet admirable effort d'un homme, suivi de cet essor artistique belge qui peut exiger maintenant qu'on s'occupe de ses œuvres.

On devait supposer que Lemonnier méritait une spéciale considération. Malheureusement, les pédagogues d'autrefois ont fait des petits aussi glacés qu'eux. Des brochures et des notices paraissent encore — oh! si peu — avec la signature d'un historien bien renté ou d'un éternel raté qui ne peut fertiliser son néant. Et ces choses imprimées apportent à Lemonnier, aux revues qui le suivent, d'inextinguibles rires cruellement révélés. *Inde irée*.

(1) Nous trouvons ce renseignement dans la brochure précitée, d'un très bel élan, publiée à l'occasion du procès, par M. Louis DELMER; in 8^o de 112 pages.

Le Mort. — 1^{re} édition, Bruxelles, Kistemacekers, 1882; éditions ultérieures, Paris, Piaget, 1887; Dentu, 1892.

Thérèse Monique. — Paris, Charpentier, 1882.

Les petits Contes. — Bruxelles, Parent et C^{ie}, 1882.

Histoire de huit bêtes et d'une poupée. — Paris, Hetzel, 1884.

Ni chair ni poisson. — Bruxelles, Brancart, 1884.

L'Hystérique. — Paris, Charpentier, 1885.

Les Concubins. — Paris, Monnier, De Brunhoff et C^{ie}, 1886.

Happe-chair. — 1^{re} édition, Paris, Monnier, De Brunhoff et C^{ie}, 1886; 4^e édition, Paris, Charpentier, 1887.

Ceux de la Glèbe. — Paris, Savine, 1887.

Histoire des Beaux-Arts en Belgique. — Bruxelles, Weissenbruch, 1887.

Noëls flamands. — Paris, Savine, 1887.

La Belgique. — Paris, Hachette, 1887.

La Comédie des Jouets. — Paris, Piaget, 1888.

En Allemagne. — Paris, Librairie illustrée, 1888.

Madame Lypar. — Paris, Charpentier, 1888.

Les Peintres de la Vie. — Paris, Savine, 1888.

Le Possédé. — Paris, Charpentier, 1890.

Un Mâle, drame. — Paris, Tresse et Stock, 1891.

Dames de volupté. — Paris, Savine, 1892.

La Fin des Bourgeois. — Paris, Dentu, 1892.

Les Jouets parlants. — Paris, Hetzel, 1892.

Claudine Lamour. — Paris, Dentu, 1893.

Le Bestiaire. — Paris, Savine, 1893.

Camille Lemonnier fonda en 1874 *l'Art universel* (de 1874 à 1877), *l'Actualité* en 1876 (1876 et 1877), le *Journal du Dimanche* en 1881 (1881 et 1882).

Collaboration : *Gazette des Beaux-Arts* — *Bien public* de Paris — *Le Magasin pittoresque* — *Le Figaro* — *L'Echo de Paris* — *le Gil Blas* — *La Vie moderne* — *Musée des Deux-Mondes* — *Bulletin de la Société des Gens de Lettres* — *Revue de Belgique* — *L'Europe* — *L'Artiste* — *L'Illustration belge* — *L'Art moderne* — *Le Peuple belge* — *L'Art libre* — *La Jeune Belgique* — *Le Progrès* — *La Société nouvelle*, etc.

MORT DE GOUNOD

Gounod !

Ce nom absorba, il y a vingt-cinq ans, toute la musique française. Jusqu'au jour où la jeunesse s'orienta vers un art plus profond et plus vaste, Gounod régna en maître absolu, et le pullulement des sous-Gounod qui foisonnent encore aujourd'hui affirme l'extraordinaire crédit dont jouit l'auteur de *Faust* et de *Roméo*.

Il eut le génie de plaire. Succédant à Berlioz, dont l'intransigeance ne pouvait fallier la foule, Gounod trouva les accents qui pénétrèrent jusqu'au cœur des auditeurs. Il leur parla une langue claire, d'une distinction convenue, suffisamment personnelle et artiste pour charmer les musiciens, pas assez hautaine pour éloigner les masses. Il fut surtout, comme le rappelait très justement M. Alfred Bruneau, « l'universel conquérant des âmes féminines, s'emparant d'elles à l'aide de caresses mélodiques et harmoniques ignorées jusqu'alors. Il créa un langage amoureux d'une grâce exquise et d'une nouveauté singulièrement troublante. C'est là qu'il a été vraiment personnel et sa sincérité d'accents fut si grande qu'il prêta ses propres sentiments à la plupart des personnages de ses opéras plutôt que d'en vouloir exprimer la psychologie particu-

lière. Sous le pourpoint de Roméo, sous la veste de Vincent, sous la longue robe de Faust, un seul et même cœur, le cœur de Gounod, a souffert, a palpité et a aimé ».

On conçoit les succès d'un pareil séducteur. Ses œuvres sont au répertoire de tous les théâtres du monde, et il n'est point sur la surface du globe de grisette suburbaine qui ne fredonne parfois en poussant son aiguille : « Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme... »

Bruxelles seul a fourni à *Faust*, depuis le 25 février 1861, date de la première représentation, 340 auditions. Et l'on a joué 126 fois *Roméo et Juliette*, qui fut créé le 18 novembre 1867. Quel compositeur, si ce n'est un auteur d'opérettes, pourrait aligner de pareils chiffres ?

Ne discutons pas la façon dont le maître comprit et exprima musicalement, en ces deux œuvres capitales, le génie de Goethe et celui de Shakespeare. Bornons-nous à constater le succès qui accueillit ses tentatives.

Ce succès, chose bizarre, fut contesté au début. *Faust*, représenté le 19 mars 1859 à Paris, ne réussit que médiocrement. On trouva que l'œuvre N'ÉTAIT PAS ASSEZ MÉLODIQUE. « On chercha à persuader au public, dit M. Camille Saint-Saëns, l'un des disciples favoris du maître, que Gounod manquait de mélodie, et la mélodie était tout en ce temps-là, pour la plus grande gloire de la musique italienne. Quand au culte de Verdi succéda celui de Richard Wagner, on déclara la guerre à la mélodie, il n'en fallait plus, et Gounod fut conspué comme mélodiste. » Il fallut que Bruxelles infirmât, deux ans après, la sentence des Parisiens pour que la partition de Gounod trouvât enfin la voie du triomphe. N'en fut-il pas de même, plus tard, pour *Carmen* ?

Cet incident justifie l'affection que Gounod avait pour notre pays, où il vint fréquemment diriger ses œuvres ou assister à leur audition. Anvers l'attirait particulièrement. C'est là, et non à Bruxelles, que furent montés *Polyeucte* et *le Tribut de Zamora*. On professe d'ailleurs en cette ville pour le maître français un culte dont le dénuement de ses dernières partitions n'a point diminué la ferveur.

Essayons de reconstituer son œuvre. La tâche n'est pas facile, car Gounod eut une fécondité que les années n'éteignirent guère. Elève de Reicha, de Lesueur, de Paër et d'Halévy, premier Grand prix de Rome en 1839, Gounod composa successivement, indépendamment d'innombrables mélodies, de morceaux de piano, de messes et de motets datant de l'époque où il portait le petit collet des abbés : *Sapho* (1851), le *Vin des Gaulois* et les *Chœurs d'Ulysse* (1852), la *Nonne sanglante* (1854), la *Messe de Sainte-Cécile* (1856), le *Médecin malgré lui* (1858), *Faust* (1859), *Philonon et Baucis* (1860), la *Reine de Sabba* (1862), *Mirville* (1864), la *Colombe* (1866), *Roméo et Juliette* (1867), la *Messe du Sacré-Cœur* (1876), *Cinq-Mars* (1877), *Polyeucte* (1878), le *Tribut de Zamora* (1881).

Rappelons en outre ses oratorios et cantates : *Tobie*, les *Sept paroles du Christ*, *Gallus*, *Rédemption*, *Mors et Vita* et quelques œuvres de caractères divers : les *Deux Reines*, entr'actes, mélodrames et chœurs pour la tragédie de M. Ernest Legouvé, une partition du même genre pour la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, un *Stabat*, les *Chants lyriques de Saül*, un *Super flumina*, une scène dramatique intitulée *Pierre l'Ermite*, etc.

Ce labeur considérable marque la transition entre les formules du passé et les expressions musicales nouvelles. A ce titre, il demeure sans influence sur l'art d'aujourd'hui. Quant aux œuvres

de la dernière manière, elles décèlent un singulier retour vers des conceptions rudimentaires, vers une esthétique primitive que le musicien essaya vainement d'imposer à l'aide de commentaires subtils et de théories compliquées. La vérité est que le maître sentait la faveur publique lui échapper. Le vent qui, depuis 1876, soufflait d'au delà du Rhin, avait violemment ébranlé la chaire du haut de laquelle il élanait ses doctrines.

Il eût été prudent de battre en retraite. Gounod préféra tenir tête à la tourmente, s'obstina, s'arbuta contre la violence du vent. Mais la chaire fut renversée, et, avec elle, le prédicateur.

PREMIERES REPRÉSENTATIONS

THÉÂTRE DU PARC

L'Infidèle, par M. PORTO-RICHE. — **Boubouroche**.

— par M. COURTÉLINE.

Deux premières, d'un coup. Et qui mieux est : deux premières du Théâtre Libre, deux œuvres sinon « à tendances », du moins de parti-pris et de personnelle allure. L'une, d'un romantisme aimable mêlé de crudités voulues, l'autre d'un réalisme brutal et d'une extravagante fantaisie, poignante malgré tout parce qu'on y sent battre et palpiter et souffrir le cœur humain.

L'Infidèle de M. Porto-Riche met en scène, dans le classique décor vénitien, Vanina, la jolie courtisane, que désespère le départ de son volage amant trop soucieux de sa gloire naissante de poète pour se laisser absorber par les formes impeccables de sa maîtresse. Renato va s'embarquer, à la suite de l'Infante d'Espagne, pour le pays de la chevalerie, de la poésie et de l'amour. L'indiscrétion d'un bizarre personnage, de la lignée de Don César, à la fois ivrogne, brava, peintre et notoirement coeu, dévoile à Vanina la trahison. Pour ramener l'infidèle, la courtisane cherche à exciter sa jalousie. Sous le travesti d'un jeune homme, elle se donne à elle-même une sérénade, que termine un duel avec Renato. Mais, hélas ! ce n'est point la jalousie qui a fait sortir du fourreau l'épée du poète. Il a fallu que Vanina, sous son masque, l'insultât pour lasser sa patience. Vanina tuée, Renato racontera en un poème son aventure galante...

De jolis alexandrins, mélodieusement et correctement rangés, portent cette histoire amoureuse, qui paraît avoir paradoxalement pour but d'exalter la vertu des courtisanes et de faire passer les hommes de lettres pour des êtres égoïstes et intéressés. Pour la moderniser, l'auteur n'a pas craint d'introduire dans son concerto poétique quelques violents coups de cymbales naturalistes qui ont fait sursauter sur leurs sièges les belles écouteuses, bien qu'elles eussent été charitablement (ou malicieusement) prévenues par une note du directeur, insérée dans les journaux la veille de ce spectacle inusité.

Quant à *Boubouroche*, c'est sans l'ombre même de gants que l'auteur, M. Courtéline, appelle les choses par leur nom et décrit, dans leur réalité, les perduries et les faiblesses humaines.

M. Courtéline est cet extraordinaire conteur qui, sous le pseudonyme de Jean de la Butte d'abord, puis sous son nom, signa dans *L'Echo de Paris* des nouvelles d'une verve irrésistiblement comique. Histoires de caserne, histoires d'employés. M. Courtéline arriva en quelques contes à la notoriété. Et son premier essai dramatique, *Boubouroche*, qu'il tira pour le Théâtre Libre d'une de ses nouvelles, eut un retentissement énorme.

On n'imagine pas coup de pied plus décisif aux formules et aux

conventions scéniques. Sur cette donnée rudimentaire : Un brave garçon averti que sa maîtresse le trompe depuis huit ans tombe chez elle en coup de vent, trouve un gentleman installé dans une armoire, veut tout casser, finit par se laisser convaincre de la parfaite innocence de la petite gueuse et rosse d'importance celui qui l'avait accusée.

C'est fou et touchant, burlesque et triste, bouffon et dramatique. Cela n'a ni queue ni tête, et cela tient admirablement la scène. Sous ses apparences gouailleuses de vaudeville et malgré le scepticisme blagueur du gamin de Paris qui est au fond de Courtéline, *Boubouroche* est profondément humain. C'est bien là le théâtre vivant prôné par Jean Jullien. Commencés à la manière de Paul de Cock, ces deux actes se terminent avec la précision médullaire et l'amertume de Georges Ancey. Et les observations pleuvent, et les mots partent tout seuls, soulevant un fou rire dans la salle : « Que tu es enfant ! dit Adèle. Tu t'empportes parce qu'un hasard imbecile t'a fait découvrir dans une armoire un monsieur que tu ne connais même pas ! »

Un Monsieur qui s'est attardé au café : « Déjà neuf heures moins vingt ? On doit me chercher à la morgue !... »

Et pour exprimer l'indifférence absolue : « Il se soucie de cela comme une sarigue de billets de concerts. »

Boubouroche a reçu une interprétation de tous points excellente. M. Delorme est exquis de bonhomie, de jovialité, de bonne humeur. Il incarne à miracle le vieux garçon amoureux de ses aises, rivé à ses habitudes, et, au dernier acte, il a des mouvements de jalousie superbes, des lâchetés et des larmes émouvantes. M^{lle} Ellen Andrée lui donne la réplique en comédienne délurée et intelligente, qui a compris à merveille son rôle de gatroche femelle, hypocrite et menteuse. Enfin, M. Coquet qui avait, dans *L'Infidèle*, fait une création remarquable de Lazaro, a mis en vif relief le comique du rôle d'Un vieux monsieur.

THÉÂTRE DE L'ALCAZAR

Bruxelles-Port-de-mer.

Il est loin le temps où les Marolles envahirent l'art dramatique sous l'uniforme du garde civique de Poperinghe. Je parle d'une entrée en scène officielle, confessée et délibérément consentie, car la langue marollienne, déjà, florissait, à l'insu même des auteurs, dans le théâtre belge qui donna naissance à de si bizarres essais...

Mais l'inoubliable Van Copernolle a une descendance nombreuse, et chaque année, au départ des hirondelles (car les Revues devancent maintenant, et de beaucoup, l'équinoxe d'hiver), la postérité de l'illustre garde civique attire, amuse, distrait et enchante une population bon enfant et riieuse pour qui le défilé des événements et des « hommes du jour » est une fête toujours bruyamment accueillie.

Les interprètes-types, les Febvre, les Gôt, les Delaunay et les Coquelin du dialecte dont la rue des Vers, la rue du Miroir et la rue des Visitandines gardent l'impeccable tradition, c'étaient, naguère, MM. Ambreville, Mylo, Crozaz et Crommelynek, dont MM. Malpertuis et Garnir excellent à mettre en lumière la verve goguenarde et la « zwanze » caractéristique. Ce quatorze bouffon a perdu l'un de ses membres, tenté par une scène plus vaste (mais moins sûre ; quels regrets doit éprouver M. Elly depuis que son nouveau directeur a mis la clef sous le paillason !) et, du coup, la langue chère à Bazooz s'est trouvée réduite d'un bon quart dans

la dernière production des deux complices de la rue d'Arenberg. Il en reste assez, malgré tout, pour garder sa saveur de terroir à l'extraordinaire fantaisie qui, depuis tant d'années, se perpétue et amuse les populations (car c'est bien, n'est-ce pas, sous des noms divers, la même pièce qui se poursuit imperturbablement, avec l'interruption nécessaire des mois de vacances ?)

Il est entendu qu'une revue ne se raconte pas. Il faut l'aller voir, et sourire aux facéties chantées et dansées, aux allusions politiques, aux traits décochés avec malice.

La revue *Bruxelles-Port-de-Mer* a le mérite de n'être ni méchante ni triviale, d'effleurier les épidermes sans les écorcher, et de moucheater soigneusement toutes les épées, — celles, surtout, des avenantes escrimeuses, qui forment à elles-seules, pour le plaisir des yeux, un spectacle à succès.

Applaudissons, une fois de plus, à l'ingéniosité plaisante des heureux auteurs, et plantons mélancoliquement l'orme sous lequel nous attendrons, durant tous les mois d'hiver, que l'Alcazar veuille bien nous offrir un changement de spectacle.

THÉÂTRE DES GALERIES

Madame Suzette.

Bornons-nous, faute d'espace, à enregistrer le bon accueil fait par le public à *Madame Suzette*, l'opérette nouvelle de MM. Sylvane et Ordonneau, musique d'Audran, dans laquelle M^{lle} Biana Duhamel a fait applaudir son jeu espiègle et ses gentilles manières.

Madame Suzette, malgré ce succès, ne pourra avoir qu'un nombre restreint de représentations et sera remplacée sur l'affiche par *le Cœur et la Main*, jouée par M^{me} Rose Delaunay, spécialement engagée en représentations.

PETITE CHRONIQUE

A l'occasion du 25^e anniversaire de sa fondation, la Société royale de chœurs *Union et Fraternité* donnera aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au parvis de N.-D. de Laeken, avec le concours de la musique du 1^{er} régiment de Guides, une grande fête musicale consacrée à l'audition de la cantate *Jacques Van Artevelde* de M. Gevaert. Les 1,200 exécutants seront dirigés par M. Joseph Duysburgh.

M. Edmond Picard fera à la Conférence du Jeune Barreau, mardi prochain, 24 courant, à 2 heures très précises, dans l'auditoire de la 2^e chambre de la Cour d'appel, la lecture d'une œuvre nouvelle intitulée : *Vie simple*.

Le banquet Eckhoud qui aura lieu samedi prochain, à 7 heures du soir, au Grand Hôtel, a déjà réuni actuellement plus de 200 souscripteurs. Ce sera une manifestation superbe de la littérature belge en l'honneur d'un de ses maîtres.

Le menu a été très artistement dessiné par M. Laermans.

M. Lamoureux donnera, avec son orchestre, dimanche prochain, à 1 1/2 heures, au Théâtre de la Monnaie, un concert symphonique dont voici le programme :

Roméo et Juliette (deuxième partie), Berlioz; Symphonie en ré mineur (n^o 4), Schumann; *Rhapsodie Cambodgienne*, Bourgault-Ducoudray; Air de ballet, Massenet; Ouverture du *Vaisseau Fantôme*, R. Wagner; *Peer Gynt* (n^{os} 1, 2 et 3 de la suite pour

orchestre, d'après le poème dramatique de H. Ibsen), E. Grieg; *Napoli* (extrait des *Impressions d'Italie*), G. Charpentier.

M. Lugné-Poë est ses camarades viendront, vers le 15 novembre, jouer au Théâtre du Parc *Rosmersholm* et *Un Ennemi du Peuple*, deux des œuvres les plus attachantes d'Ibsen.

Nous avons annoncé, l'été dernier, la naissance de *la Nervie*, une jeune revue de littérature et d'art éclos dans le bruit des marteaux-pilons et des waroquères de La Louvière. La revue fait son chemin. Elle prend une belle allure de combat et fleuronne sa couverture de quelques noms connus : Emile Verhaeren, Jules Destrée, Rachilde, en attendant les articles promis par Maurice Maeterlinck, Stuart Merrill, F. Nautet, etc.

Nous avons déjà annoncé que l'année prochaine le Théâtre de Bayreuth donnerait une série de représentations allant du 19 juillet au 19 août 1894.

Les dates des vingt soirées viennent d'être arrêtées.

Parsifal aura neuf représentations, les 19, 23, 26 et 29 juillet, les 2, 3, 9, 15 et 19 août.

Lohengrin, donné pour la première fois à Bayreuth, en aura six, les 20 et 27 juillet, les 3, 10, 12 et 16 août.

Tannhäuser en aura cinq, les 22 et 30 juillet, les 6, 13 et 18 août.

Les représentations auront donc lieu dans l'ordre suivant :

19 juillet : <i>Parsifal</i> .	5 août : <i>Parsifal</i> .
20 » <i>Lohengrin</i> .	6 » <i>Tannhäuser</i> .
22 » <i>Tannhäuser</i> .	9 » <i>Parsifal</i> .
23 » <i>Parsifal</i> .	10 » <i>Lohengrin</i> .
26 » <i>Parsifal</i> .	12 » <i>Lohengrin</i> .
27 » <i>Lohengrin</i> .	13 » <i>Tannhäuser</i> .
29 » <i>Parsifal</i> .	15 » <i>Parsifal</i> .
30 » <i>Tannhäuser</i> .	16 » <i>Lohengrin</i> .
2 août : <i>Parsifal</i> .	18 » <i>Tannhäuser</i> .
3 » <i>Lohengrin</i> .	19 » <i>Parsifal</i> .

Nous attirons l'attention sur la belle vente de livres, d'autographes et d'estampes qui commencera demain chez M. Deman (voir aux annonces).

La *Curiosité universelle* publie une liste des peintres qui ont intercalé leur propre image dans leurs compositions. Elle cite, à ce sujet, des détails intéressants, spécialement à propos de Rubens. Nous détachons de cette étude un fragment qui a trait à un tableau du Musée de Bruxelles :

« *Le Christ portant sa Croix* offre le portrait du célèbre chef de l'Ecole d'Anvers et celui de ses deux femmes aux plantureux appas. Sainte Véronique y vient, un mouchoir en main, au-devant du Seigneur; derrière elle sont la Vierge et saint Jean. Plus loin, sur la montagne, sont les deux larrons conduits chacun par un soldat. En avant on voit quelques cavaliers dont *le Commandant* n'est autre que Rubens lui-même. Véronique et une des saintes femmes qui se trouvent près d'elle nous offrent les traits d'Isabelle Brandt et d'Hélène Fourment, les deux femmes du peintre, et le bon larron ceux de *Cracayer* que Rubens voulut ainsi punir de l'avoir placé en costume de marchand, dans une toile qui ornait le réfectoire de l'abbaye d'Aflighem, au maître-autel de laquelle le tableau de P.-P. Rubens fut d'abord placé. On prétend, d'autre part, que Rubens exécuta ce tableau en quinze jours dans l'abbaye même. »

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

à Paris chez A. SAVINE, à Bruxelles chez Ch. ROZEZ

L'ART EN COUR D'ASSISES

ÉTUDE

sur l'œuvre littéraire et sociale de Camille Lemonnier

PAR

LOUIS DELMER

PRIX : 2 FRANCS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne. 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

VILLE DE BRUXELLES

Vente Publique

D'UNE IMPORTANTE

RÉUNION DE LIVRES

rare et curieux, **autographes, estampes** en noir et couleur, la plupart du 18^e siècle, des écoles anglaise et française, provenant des collections de feu M. l'avocat Louis Lebrun, à Nimy, et M. C..., bibliophile montois.

La vente aura lieu du lundi 23 au samedi 28 octobre, à 2 heures précises, au domicile et sous la direction de M. **E. Deman**, expert, libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre, 16, rue d'Arenberg, chez lequel on peut se procurer le catalogue (1448 nos). Exposition chaque jour de vente de 8 1/2 h. à midi.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — L'ART DE PARLER EN BELGIQUE. — LE SUCCÈS DU SALON TRIENNAL!!! — AUTOUR DU SALON. — QUELQUES LIVRES : *Sueur de sang*, par LÉON BLOY; *Savonarola*, par ROGER DE GOELJ. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — LES REVUES : *La Revue rouge*. — PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS : *La Juive* (reprise), *Madame Suzette*, *le Grand Mogol* (reprise). — PETITE CHRONIQUE.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (1)

LA LIBRE ESTHÉTIQUE : c'est le titre de la nouvelle société qui entend créer en Belgique un nouveau foyer d'art.

Son programme ? Donner à l'art indépendant la place que désormais il a le droit d'occuper, en offrant aux artistes nationaux et étrangers qui le pratiquent l'occasion de se manifester publiquement en Belgique dans les meilleures conditions possibles.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE invitera donc tous les ans des peintres, des sculpteurs, choisis en Belgique et à l'étranger parmi ceux qui affirment une personnalité et s'orientent vers des horizons neufs, à réunir leurs œuvres en un Salon éclectique où seront représentées

(1) Voir nos numéros des 16 juillet (*Pro Arte*) et 24 septembre (*Le Salon*).

les tendances diverses par lesquelles se marque l'évolution de l'art.

Les envois seront groupés, placés autant que possible à la cimaise, et les emplacements répartis par le sort entre les exposants. Le nombre des œuvres de chaque artiste ne sera limité que par les nécessités de l'espace disponible.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE priera de même les musiciens appartenant aux écoles d'art nouvelles de faire entendre leurs œuvres et mettra, dans ce but, à leur disposition les ressources dont elle disposera.

Des conférenciers feront connaître les productions récentes de la littérature et initieront le public aux esthétiques nouvelles.

Une place importante sera accordée aux manifestations des arts appliqués à l'industrie, pour lesquels il sera ouvert une section particulière dans les Salons annuels ou organisé des expositions spéciales.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE se compose de cent membres pris dans tout le pays. Ce chiffre pourra éventuellement être augmenté. Elle ne comprend point d'artistes, à l'exception des hommes de lettres. Elle veut, en effet, éviter les fâcheuses conséquences des rivalités d'écoles et l'esprit exclusif des groupements. Elle n'a qu'une règle dans ses choix : *l'art neuf dans toutes ses expressions*.

Son activité n'est pas limitée au Salon annuel. Elle

organisera, soit à Bruxelles, soit en province, des expositions partielles, des auditions musicales, des conférences ou lectures lorsqu'elle le jugera utile à la diffusion des idées qu'elle défend.

Et comme aucun règlement ne liera les membres de cette association exclusivement artistique, qu'aucune commission ne pourra s'opposer aux initiatives hardies et aux généreux desseins, — la société n'ayant pour tout conseil d'administration qu'un délégué, — il n'est pas douteux qu'elle présente une utilité réelle et exerce une influence directe sur le progrès artistique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE ouvrira dès l'hiver prochain son premier Salon.

Ses ressources consisteront dans les recettes de ses expositions et les cotisations de ses membres, pour autant qu'elles soient nécessaires. Pour le fonds de premier établissement ils n'auront à verser que vingt francs.

EN RÉSUMÉ, la nouvelle association ne se pose pas en adversaire de l'art classique, officiel et conservateur. Elle laissera celui-ci agir comme il l'entend, vivre et triompher s'il le peut. Elle entend simplement compléter l'organisation actuelle où les deux tendances cherchaient, dans un Salon commun, une conciliation impossible. Elle les sépare, en laissant à chacune d'elles un champ clos distinct. Il n'y aura plus ainsi ni d'écrasement ni de concessions malheureuses. Chacun sera chez soi et la lutte sera courtoise et décisive. Le succès ira à l'art qui répondra le mieux aux besoins et aux aspirations de la vivante et transfigurante époque où nous vivons.

L'ART DE PARLER EN BELGIQUE

La décision qu'a prise M. de Burtel de maintenir, à l'Université de Liège, le cours de diction qu'y donnait M. Monrose, sans éclat et sans suffisante utilité, témoigne d'une grande pénétration et de beaucoup d'indépendance. Tout, en effet, devait conspirer pour le décider à une suppression définitive. Le professeur, malgré sa bonne volonté, n'était point parvenu à faire saillir l'opportunité d'un tel enseignement. Les élèves avaient déserté ou dédaigné ses leçons. Sa manière n'avait laissé que des souvenirs goguenards. Ancien acteur, ancien maître au Conservatoire, il n'avait pas su donner à ses préceptes l'allure simple, pratique, vivante et sobre qui convient à l'éloquence des hommes publics et du Barreau contemporains.

Mais ce qui avait surtout aidé à ce discrédit, c'est qu'on imagine difficilement en Belgique que l'art de parler soit vraiment un art et qu'il puisse, dès lors, être utile, non pas d'essayer de former des orateurs de toutes pièces, miracle impossible, mais d'éveiller chez nos compatriotes, par l'énoncé de préceptes, et par des exemples, le goût de la parole, soit qu'on la pratique soi-même, soit qu'on l'admire chez les autres; la parole, cette force si puissante, dont tous nous possédons naturellement l'instrument, dont tous nous pourrions user si nous la soumettions à un exercice rationnel et qui, la plupart du temps, demeure inerte ou mal débrouillée.

Le goût de la parole! A Rome, à Athènes surtout, on en avait la passion, comme d'une chose artistique. Car si elle servait aux affaires publiques, si elle était le principal moteur du gouvernement, elle apparaissait aussi comme un art, comme un spectacle recherché et charmeur. L'orateur s'y complaisait en artiste qui exécute une œuvre. L'auditeur y était attentif ainsi qu'on l'est à entendre un virtuose. Et de cette double séduction, activant de part et d'autre le désir du beau, sortaient un besoin et une hauteur d'éloquence qui faisait de celle-ci l'art principal de ces civilisations superbes, ou tout au moins un art égal à tous les autres, en dignité et en popularité.

En Belgique, et peut-être chez tous les autres peuples de race européenne, cette tradition s'est presque éteinte. Il semble que les grands orateurs disparaissent peu à peu. Dans les assemblées parlementaires, au Barreau, dans la chaire sacrée, aux tribunes des meetings ou des conférences, on parle mais, à de rares exceptions près, sans préoccupation artistique, et, ce qui est pire, sans que le public recherche ou comprenne l'art des discours qu'il entend. On ne va qu'au fond, on se désintéresse de la forme. On n'a plus ces joies que devait ressentir le Grec quand les difficultés de la politique, les devoirs du citoyen, les périls d'une situation, les sacrifices nécessaires à une guerre, lui étaient exposés non seulement dans leur réalité tragique, mais encore dans un langage admirable par lui-même. Ce n'est guère qu'au Barreau, entre hommes maniant constamment la parole, et, pour ce motif, plus sensibles aux difficultés qu'elle doit vaincre et à la séduction des trouvailles qu'elle réussit, que, dans des circonstances assurément rares, on voit les avocats, entre eux, parler de l'éloquence comme d'une musique et d'un art digne d'être admiré.

Le phénomène est bizarre, alors que les autres arts sont si recherchés et si étudiés, et ne s'explique que par l'absence complète d'un enseignement qui en affirme l'importance et familiarise avec ses procédés et ses ressources. Quelle que soit la science, quel que soit l'art, il est peu de moyens plus efficaces de le populariser que de le faire entrer dans le programme des écoles. Il en résulte une publicité constante, une universelle préoccupation qui insensiblement l'infiltré et le transforme en besoin. L'obscurité qui enveloppait ses conditions et ses règles et y rendait indifférent, disparaît. Une transformation se produit dans les esprits qui fait qu'on s'intéresse à l'effort de l'orateur, au travail de sa pensée et de sa voix, à la façon ingénieuse ou forte dont il dresse son discours, à l'habileté avec laquelle il manie son organe, à cet organe lui-même si varié suivant l'homme ou suivant les sentiments qu'il exprime.

Nous le disions dans un article précédent, il y a, en Belgique, beaucoup d'aptitudes naturelles pour la parole (1). La population a toujours été artiste. Elle sent profondément, elle voit vivement, elle est coloriste dans l'âme comme dans les yeux. Le très beau mouvement littéraire qui présentement s'épanouit après une éclipse si longue qu'elle avait fait croire que nous n'étions ni écrivains ni poètes, pourra, sans beaucoup d'efforts, et même plus aisément, se manifester dans l'éloquence. Elle est si voisine de la littérature, elle procède si bien, comme celle-ci, du don de penser, du don de trouver l'émotion, le rythme, la musicalité de la phrase et l'image. Les deux arts ne diffèrent vraiment que dans le procédé matériel : ici la plume lente et muette, là la voix sonnante, si rapide en l'expression de son œuvre.

(1) *Art moderne* du 30 avril dernier.

Notre commun devoir est de pousser à l'écllosion complète de cet art spécial et c'est ce qu'a compris le Ministre des Beaux-Arts. Il est tout à fait normal qu'il fasse entrer l'art de parler dans les préoccupations de son département où l'on administre les autres arts. En agissant ainsi il comble une singulière lacune qu'avaient tolérée ses prédécesseurs. Il rend un réel service à la communauté et favorise la diffusion des idées nouvelles par le plus énergique des véhicules intellectuels. Rien qu'en attirant ainsi l'attention sur cet objet, et alors même que la reconstitution d'un seul cours serait insuffisante, il accomplit une réforme qui prépare l'esprit public et commence une régénération.

Il est curieux de remarquer qu'au moment où le Gouvernement prenait ainsi une mesure favorable à l'art de parler, la *Maison du Peuple*, poussée par le même instinct des nécessités contemporaines, organisait une école d'orateurs pour la classe ouvrière. Cette concordance d'idées et de mesures d'application dans des milieux si éloignés est un signe très sûr de l'utilité et de l'opportunité de la décision prise. Nous sommes tous soumis beaucoup plus qu'on ne le pense aux influences secrètes des besoins de l'époque. Là où nous croyons être libres et agir sous l'effort d'une volonté personnelle, nous ne sommes la plupart du temps que des instruments mus par les fluides ambiants. Cette remarque n'est certes pas faite pour nous diminuer, mais, au contraire, pour nous donner confiance. Tant d'oppositions mesquines enveloppent et contrarient d'ordinaire les initiatives, qu'un réformateur, critiqué pour son audace, doit être heureux de croire qu'il va d'accord avec le grand courant mystérieux des choses. Cet accord est la seule et toute-puissante garantie du succès.

Aussi dirons-nous à M. de Burllet : Persistez et développez. Après avoir maintenu le cours d'Art de la parole à Liège, préoccupez-vous de l'instituer à Gand. Habituez-y les esprits. Certes, un tel cours est difficile. Quand il embrasse avec l'éloquence, la diction et l'hygiène de la voix, il est exposé aux critiques et aux plaisanteries et exige un tact extrême. Un professeur d'éloquence est souvent un déclamateur. Il peut ne pas avoir le sens de la parole moderne qui ne comporte plus la rhétorique autrefois en honneur, qui veut la simplicité, la vie, l'émotion et a la laine de tout ce qui est affecté et grandiloque. Mais les proportions s'établiront promptement d'elles-mêmes. Et dans tous les cas, mieux vaut un essai sincère et consciencieux que la suppression et le néant préconisés par les gens à courte vue.

LE SUCCÈS DU SALON TRIENNAL!!!

On se monte le coup, dans le clan doctrinaire, pour s'illusionner sur le résultat de l'innommable Salon qui offre présentement le résumé synthétique de l'art académique et stagnant. Comment une organisation à laquelle présidait M. l'échevin Demot pourrait-elle ne pas donner d'admirables résultats? Une organisation qu'a patronnée indirectement la franc-maçonnerie du Cercle artistique et littéraire! Mais autant dire que tout craque, que tout s'en va au diable! que M. Thomas Vinçotte n'est plus en état de modeler « un profil aristocratique » et que le portrait de M. le grand rabbin Gevaert par M^{me} Lambert-de Rothschild n'est pas un chef-d'œuvre impeccable!

Et voilà que par des entrefilets multipliés la presse bien agis-

sante essaie de maintenir les cours. On profite de tous les prétextes et on rapporte effrontément aux machines exposées le succès de curiosité que provoquent ce salon comique et le besoin des gogos d'aller voir le cadre vide dont Delsaux a découpé sa toile à coups de canif et le tableau qui fut barbouillé d'un azur prudent et aisément lavable. De toutes parts dans les journaux indépendants on rigole à l'occasion des curiosités monstrueuses qu'on a accumulées dans ce musée d'orthopédie. Chacun en veut sa part et y va s'amuser. Et voilà que l'imposante et fallacieuse *Indépendance*, Madame la Douairière! qui cache sous plusieurs éditions trompé-l'œil la maigreur incurable de son tirage, comme une vieille coquette dissimule son âge et ses infirmités, parle « d'éducation artistique des masses et de grandes leçons de choses données au prolétaire! »

Maintenant on a empoigné la question des ventes. Des communications ont été, en la forme suivante, répandues dans les journaux :

« AU SALON. — Trente-neuf ouvrages ont été vendus depuis l'ouverture de l'Exposition.

Citons les acquisitions faites ces derniers jours : Les tableaux de : « MM. Courtens, *La saison du repos*; H. Arden, *Dernières feuilles*; Jan Stobbaerts, *L'étang de la ferme*; M^{me} Beernaert, *Chemin en Campine*; Laermans, *L'enterrement au village*; Musin, *Marine*; Van der Syp et M^{me} Triest Van Mulders, *Fleurs*; M^{me} Lemaire, *Portrait*; L. Lebon, *Paysage*; Debruycker, *Auberge*; Rêh, *Fillette*; M^{me} V. Dumont, *Étude de têtes d'ânes*; les pastels de M. F. Thaulow, *Déjel en Norwège*, et Berthe Art, *Œillets et accessoires*; puis les aquarelles de MM. Hagemans, Cassiers, Reeckelbus et J. Vermeulen; enfin le petit groupe en plâtre coloré de M^{me} Maeterlinck-Lefebvre, *Bonjour*. »

Est-ce assez réjouissant, cette énumération « d'ouvrages! » Douze tableaux, tant que ça, sur les trente-neuf ventes! La plupart de noms assurément peu notoires. Le reste pastels et aquarelles! On sait ce que ça veut dire. Il serait intéressant de connaître les prix et les noms des acquéreurs, la politesse, l'amitié, la parenté, la galanterie pour les dames, le bon marché « exceptionnel » ayant une part énorme en ces matières. Tout cela signifie succès à peu près aussi exactement qu'au théâtre une salle faite au moyen de billets de faveur signifie vogue.

Ce qui ne ment pas c'est la loterie. Celle-ci indique bien l'envie que peut avoir le public des machines exhibées. Or on n'a pu, malgré la multiplicité des réclames, placer même les trois quarts de la première série de billets. Ah! zut! ont dit les curieux après avoir parcouru ces salles invraisemblables. Et ils courent encore. Les deux cents amateurs et amatrices (pardon pour l'équivoque du néologisme) que les bienveillances mondaines de certains gros bonnets de la nouvelle société des Beaux-Arts ont imposés à la malheureuse commission d'admission, et dont les œuvres s'étaient obscènement aux cimaises, n'ont pas eu la même force de séduction sur la foule. Celle-ci va, par désœuvrement, voir la nouvelle baraque (on a remarqué que chaque nouvelle baraque de l'espèce fait monter le nombre des billets d'entrée). Mais, sa visite faite, elle décampe sans revenez-y. Et elle fait bien. Le fiasco artistique de 1893 marquera comme les années de grands vins.... ou de choléra.

AUTOUR DU SALON

Le Salon de Bruxelles fermera ses portes dimanche 5 novembre.

Le 1^{er}, le 2 et le 3 novembre, le prix d'entrée des dimanches au Salon sera maintenu, c'est-à-dire 40 centimes de 8 heures à midi, 50 centimes depuis 1 heure après-midi; le 3 et le 4 novembre, le prix d'entrée sera de 50 centimes pendant toute la journée.

Dans le projet de réorganisation des Salons, adopté le 7 octobre par l'Assemblée des artistes et que nous avons publié dans notre avant-dernier numéro, l'article final porte : « Art. 9. Toutes les distinctions honorifiques à propos des expositions triennales sont supprimées. »

Il paraît y avoir une contradiction entre cet article et l'art. 6 qui, tout en donnant aux membres du jury la faculté d'exposer leurs œuvres, décide qu'« ils n'auront droit à aucune espèce de distinction honorifique ».

Quoi qu'il en soit, félicitons la *Ligue artistique* d'avoir demandé la suppression d'une coutume qui n'était pour les artistes qu'une occasion de querelles, de mécontentement, de vanités froissées. Combien de fois avons-nous, ici même, réclamé l'abolition des médailles et autres signes distinctifs par lesquels on humilie les artistes.

Le projet de réformes vient d'être envoyé par le bureau de la *Ligue* à tous les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes du pays, avec un bulletin d'adhésion.

La commission constituée pour faire au Gouvernement les propositions d'achats et de récompenses est composée de MM. Impens, Lambresin, Van Havermaet, Baertsoen, Le Nain, Mignon, Rosier, Tytgadt, Drion, dût d'Ursel. Cette commission vient de soumettre ses propositions au Ministre. Elles se bornent à deux œuvres de la section de sculpture et à un petit nombre de tableaux.

Voici les résultats du tirage de la tombola :

Le n° 6,216 gagne le gros lot. (Acquisition d'une œuvre exposée, peinture, sculpture ou aquarelle, d'une valeur de 2,000 francs, au choix du gagnant).

Le n° 3,411 gagne le lot de 4,000 francs.

Les n°s 4,638 et 6,302 gagnent les lots de 750 francs.

Les n°s 3,698, 3,292, 1,235 et 4,749 gagnent les lots de 500 francs.

Enfin, le n° 4,688 gagne le lot de 350 francs.

QUELQUES LIVRES

Sueur de sang, par LÉON BLOY.

Voici le dernier livre du prodigieux vociférateur. Et il débute par cette formidable et insolente invective à la multitude grouillante, acceptatrice aveugle des malédictions qui l'absolvent de ses lâchetés et de ses hontes :

A la Mémoire diffamée

DE

François-Achille BAZAINE

Maréchal de l'Empire

qui porta les péchés de toute la France.

Ce livre étrange, cahoté, disparate, sauf en sa haine illimitée contre l'Allemand, est formé de trente récits dont chacun

part d'un épisode ténébreux ou terrible de la guerre de 70, pour aboutir à une imprécation, vaste et ravageante comme l'ouragan, contre l'insupportable vainqueur qui, le premier dans l'histoire, abattit jusqu'aux misères dernières de l'écrasement la nation militaire dont aucune antérieure défaite n'avait pu réduire l'orgueil et déshonorer la gloire. Ces phrases du préambule déprécatore qui sonne devant l'œuvre en marquent le ton violent sans mesure :

« La France est tellement le premier des peuples que tous les autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorairement partagés lorsqu'ils sont admis à manger le pain de ses chiens. « Quand elle est heureuse, le reste du monde est suffisamment heureux, dût-il payer ce bonheur de la servitude ou de l'extermination. Mais quand elle souffre, C'EST DIEU QUI SOUFFRE, c'est le Dieu terrible qui agonise pour toute la terre en SUANT LE SANG. Ceci est absolu et incommutable comme le mystère de la « Prédésination. »

Trois dessins originaux de Henry de Groux, dont deux, en des expressions différentes, comme si l'artiste, devant le mystère effrayant du sujet, avait dû s'y reprendre, essaient la traduction de cet épisode infernal des soirs de bataille : *le Fossoyeur des Vivants*; dont le troisième illustre l'épouvante de *la Salamandre-Vampire*. En tête l'effigie de Léon Bloy, droite figure redoutable de penseur, de soldat, d'artiste impitoyable aux yeux fixes et transperçants, avec cette dérision du procédé : au miel!

Maintes fois déjà, à propos de livres antérieurs, à propos du *Désespéré*, à propos du *Pal* et de son inégalable massacre de la presse et des journalistes, qualifiés au fer rouge : *La Grande Vernine!* nous avons, ici, parlé de l'écrivain superbe et étrange qui continue, en les couronnant de frénésie, la série des pamphlétaires illustres qui jalonnent ce siècle où l'on a tant soufflé, où l'on a tant maudit : Proudhon, Veuillot, Vallès, Rochefort. Une fois de plus, en des invectives surhumaines, en des images sorties du plus profond de l'imprévu avec des gesticulations saisissantes, il rend ses pensées sans équivalents parmi celles des écrivains de ce temps. Au plus haut degré il est exceptionnel, démesuré, d'une excentricité puissante. Il dérouté à tous les tournants de phrases. Il a des étirements et des déirements monstrueux. Et pourtant, écrivant dans le *Gil Blas*, pour un public à ménager dans ses préférences et sous le contrôle d'une direction prudente et inquiète de la recette, peut-être sent-on moins de liberté insolente qu'au jour où, en des articles inoubliés, il a, d'une main de bourreau et de justicier, réglé à jamais leur compte à Francisque Sareey et à Albert Wolff.

Savonarola, drame en vers en quatre journées, par ROGER DE GOEIJ.
— Bruxelles, Lebeugue et C^{ie}.

M. de Goeij a voulu faire revivre, avec ses personnalités les plus intéressantes, l'époque curieuse où a aimé, travaillé et souffert Savonarola.

Celui-ci, se croyant trahi par Louisa Strozzi, — qui a été forcée par ses frères de repousser l'amour de l'ardent Florentin, — a pris l'habit de moine. Soutenu par l'amitié de Michel-Ange et de Pie de la Mirandole, il lutte énergiquement et éloquemment contre les abus de pouvoir des Médicis et contre les tendances profanes de la cour de Rome. Il est dénoncé, torturé et quand cette Louisa Strozzi, qui l'aime toujours, pénètre dans son cachot pour le sauver, le prieur de Saint-Marc, consolé par elle, mais fidèle à ses vœux, renonce à la fuite, au salut. Au pied du bûcher et presque sauvé par la foule, il déclaine de défendre une vie qui ne pourrait plus être qu'une longue souffrance.

On conçoit que l'auteur reste fier de cette œuvre qu'il qualifie lui-même d'œuvre de jeunesse.

Elle est l'expansion sans détours d'une pensée très vivante et d'une conviction généreuse. Elle est gonflée de l'enthousiasme d'un âge où l'on ne voit dans l'histoire que deux éléments, réagissant l'un sur l'autre : des caractères tout faits, des êtres d'une seule pièce, sommairement sculptés dans l'imagination et des événements qu'un hasard amène.

Cette généralisation est suffisante pour permettre d'écrire dramatiquement une page du passé et en donner l'impression extérieure, — surtout si les personnages du drame sont dessinés d'un trait large et juste comme les dessine M. de Goeij, — mais elle ne suffit pas pour nous donner la compréhension ou l'intuition de ces choses complexes : une époque, une personnalité.

Pourtant je ne doute pas qu'une observation plus profonde — observation que la vie développe dans les natures sincères, — ne vienne, dans des œuvres futures, compléter les dons de dramaturge qu'annoncent ces premiers et chaleureux essais. Colère, enthousiasme, indignation sont des chevaux qui conduisent loin. Et ne les dirige pas qui veut. C'est déjà très beau de savoir les monter.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Sueur de Sang (1870-1871), par LÉON BLOY; trois dessins originaux de Henry De Groux; portrait au miel de Léon Bloy par Charles Cain. Paris, E. Dentu. — *Poussière d'étoiles*, par OLGA DE BÉZOBRAZOV; introduction par M. Engogis. Paris, A. Savine. — *Stéphane Mallarmé*, par CAMILLE MAUCLAIR. Bruxelles, édition de la *Société nouvelle*. — *Bréviaire du Cœur*, poésies, par ARISTIDE ESTIENNE; frontispice d'André des Gachons et préface de Léon Deschamps; Paris, Bibliothèque de la *Plume*. — *'S Konings Doopkind*, vrij naar het fransch van Marguerite Van de Wiele, door LEO ICKX. Brussel, Internationale kunstdrukkerij. — *Heidebloemen. Naar de fabriek!* door LEO ICKX; Leuven, Lefever. — *L'Art en cœur d'assises*, étude sur l'Œuvre littéraire et sociale de Camille Lemonnier, par LOUIS DELMER; Paris, Savine, et Bruxelles, Rozez. — *Les poésies de Méléagre mises en français et dédiées à un poète lyrique*, par PIERRE LOUIS; Paris, petite collection à la « Sphynge » (série antique), rue de la Chaussée-d'Antin, 11. — *Contes merveilleux*, par EMILE SIGOGNE; Bruxelles, Lacomblez. — *Tout-bas*, par FRANCIS POICTEVIN; Paris, Lemercier. — *Homère*, choix de rhapsodies illustrées d'après l'art antique et mises en vers par CH. POTVIN; Bruxelles, F. Hayez.

LES REVUES

La Revue Rouge

Toute jeune, un an d'existence. S'imprime chez Godenne, à Malines. Pas de directeur. Seul un groupe dévoué y commande : Sander Pierron, Paul Sainte-Brigitte, Henry Lebœuf, Janssens, Laenen.

A pris l'initiative du banquet offert à Georges Eekhoud. Représente et de plus en plus représentera les tendances les plus extrêmes en littérature. Revue d'essai encore, mais demain? Son nombre de collaborateurs, rares au début, s'est augmenté rapidement et son dernier fascicule met en ligne :

Pierre Armen, Lucien de Busscher, Louis Delattre, Frans Del-

bastée, Eugène Demolder, Joseph Desgenets, Georges Eekhoud, J.-F. Elslander, Max Elskamp, Charles Frappart, Frédéric Friche, Paul Janssens, Lucien Jottrand, Hubert Krains, Jean Laenen, Henry Lebœuf, Emile Lecomte, Maurice Maeterlinck, Henry Maubel, Geo Mauvère, Francis Nautet, Raymond Nyst, Sander Pierron, Mathias Robert, Paul Sainte-Brigitte, Rodrigue Sérasquier, Hubert Stiernet, Emile Van der Velde, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren.

Noms connus, noms encore ignorés voisinent. Les jeunes, ceux de demain, sont coude à coude avec ceux d'hier, établissant ainsi la solidarité qui doit unir tous les écrivains belges devant l'hostilité ambiante et le journalisme négateur.

L'individualisme se trouve au programme de la revue : le tempérament d'un artiste étant trop spécial et délicat pour l'enrégimentement. On n'y admet point le pionat.

De plus, une large sympathie y règne : la sympathie pour les humbles. Le travail qui se fait à la section d'art de la *Maison du Peuple* est suivi et analysé. Art littéraire, art social qu'on oppose sans cesse, pourraient se fondre en cette rubrique : l'art humain, et plusieurs rédacteurs de la revue pourraient, croyons-nous, s'en réclamer. Mais à quoi servent les rubriques?

Quoi qu'il en soit, la *Revue rouge*, telle qu'elle se présente, a réussi à attirer vers elle toutes les sympathies qui abandonnaient des publications plus anciennes, où la jeunesse et la vie étaient contrariées ou tarissaient. Déjà nettement elle prend sa place en dehors des rangs où sont debout, ici, à Bruxelles, la *Société nouvelle*, le *Mouvement littéraire*, la *Jeune Belgique* et l'*Art moderne*. C'est dire qu'elle a sa raison d'être.

Des bureaux de la Revue sont rue Gendebien, 48, à Bruxelles.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La Juive (reprise).

On a, une fois de plus, conduit cette pauvre Rachel au supplice, et d'implaçables cardinaux ont assisté sans surveiller au spectacle de sa jeunesse étouffée par les flammes, tandis qu'abonnés et habitués regardaient stoïquement onduler les panaches de cet ouvrage extraordinaire qui doit à d'invétérés respects le rare privilège de se moquer du temps, de la mode et des directions.

De même qu'un théâtre de drame est toujours sûr de faire recette avec *le Bossu*, une scène d'opéra peut, chaque année, reprendre en toute confiance *la Juive*. Il y a toujours un public pour l'applaudir.

La faveur qui a accueilli la reprise de cet ouvrage, lundi, au Théâtre de la Monnaie, en est une preuve nouvelle. On a rappelé les artistes, et le rideau s'est levé, après chaque acte, pour permettre à M. Cossira, à M^{lle} Tanésy, à M. Dinard et même à M^{lle} De Nocée de saluer le public et de lui adresser les sourires d'usage.

Traditionnellement s'est accomplie cette cérémonie annuelle, si rigoureusement réglée et si indéracinablement rivée dans la mémoire de tous les interprètes que de l'empereur Sigismond les fidèles soldats se rangeraient spontanément autour du bûcher si le régisseur oubliait de leur en prescrire l'ordre et que les chevaux eux-mêmes rompraient leur longe si on négligeait de les faire entrer en scène au moment opportun.

Les artistes se sont, eux aussi, conformés à la tradition, et rien, dans leur interprétation, n'a trahi l'effort pour se hausser à une

création personnelle et neuve. M. Cossira demeure invariablement le ténor à la voix veloutée, aux accents caressants. Il dit avec beaucoup de talent le chant de la Pâque, mais il ne trouve pas les accents de colère et de haine qui caractérisent le rôle du juif Eléazar. M^{lle} Tanésy donne à Rachel une physionomie sympathique, sans grand relief. Elle chante correctement, en artiste consciencieuse qui manque d'élan. Quant à M. Dinard, il fait valoir dans le rôle du Cardinal sa voix de basse aux résonances étendues, et M^{lle} De Noëce complète par sa gaucherie sympathique et sa séduisante inexpérience un ensemble qui ne dépasse pas une moyenne honorable.

THÉÂTRE DES GALÉRIES

Madame Suzette

En cette opérette à tendances d'opéra bouffe, M. Audran est quelque peu sorti du genre qui lui est habituel. Et si quelques douxereux dialogues d'amour évoquent les sentimentalités de *la Mascotte*, si telle valse chantée rappelle les clichés familiers au compositeur, la gaité soudaine d'un trio comique, d'un quatuor désopilant éclate au bon endroit et seroue la salle d'inextinguibles éclats de rire. C'est là, en ces deux ou trois morceaux au rythme canaille mais entraînant, que réside la joie de la pièce.

Le sujet? Un peu mince. Les aventures de M^{lle} Gabillo, qui préfère Bauluron à Robiquet, et qui se dégoûte des façons triviales du premier pour se jeter gentiment au cou du second, ne sont pas pour passionner les populations. Mais ce qu'il faut louer, et très particulièrement, c'est la façon dont la pièce est interprétée et montée. On sent, dans les moindres détails, la main d'un directeur expérimenté, soucieux de bien faire, qui soigne « dans les coins » sa mise en scène. Décors, costumes, accessoires, tout est frais, pimpant et charmant.

Quant aux artistes, M^{lle} Biana Dubamel est une bien curieuse petite poupcée dont l'afféterie est compensée par une diction excellente. Sur l'ensemble très satisfaisant se détache M. Dekernel, engagé spécialement pour la pièce, qui domie au rôle de Beauhron une physionomie de bellâtre typique et définitive. Ses éclats de rire sont contagieux et roulent et se répèrent dans toute la salle, jusqu'au fond des couloirs. Il ne paraît guère possible de rire avec plus de naturel et de jouer avec plus d'aisance.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

Le Grand Mogol (reprise).

Les origines bruxelloises du *Grand Mogol* se vaporisent déjà dans une petite nuit des temps. Ce fut en 1885, à l'Alcazar, que la troupe de M. Desfossez amena d'un orientalisme incohérent les inventions bouffonnes de MM. Chivot et Duru. M^{lles} Heirwey et Buire, MM. Lary, Morlet et Minne déployèrent dans l'interprétation de cette médiocre farctie tant d'entraîn, de zèle et de talent, que le caissier du théâtre revit les beaux soirs de recette dont il avait, depuis longtemps, perdu jusqu'au souvenir.

Repris en 1887 au Théâtre de la Bourse, le *Grand Mogol* servit à M^{lle} Clara Lardinois de tremplin pour se lancer audacieusement parmi les étoiles. C'est en souvenir de ces débuts, qui lui furent heureux (ne lui valurent-ils pas, en ce même Théâtre de la Bourse, transformé en salle de fête, un prix de beauté dont l'attribution fit quelque tapage?) que la divette a voulu reparaitre sous les traits et le costume court d'Irma, la charmante des serpents. Les années qui se sont écoulées ont apporté à l'artiste, à défaut de variété ou de perfectionnement dans le talent, de scintillants

bijoux dont elle aime à parer les grâces séduisantes de sa petite personne. Et si M^{lle} Lardinois offre généreusement un spectacle agréable aux lognettes, elle n'est pas moins prodigue de ses roulades, de ses vocalises, de ses trilles, dont elle déroule intarissablement le chapelet, en ajoutant même aux grains réunis par M. Audran quelques grosses perles supplémentaires.

Le Grand Mogol de l'Alhambra, dont les interprètes ont été, comme ceux de *Giroflé-Girofla*, réunis à la diable dans la hâte d'un spectacle « de tournée », c'est M^{lle} Lardinois avec n'importe quoi autour. A peine faut-il excepter M^{lle} Vernon et M. Castelain, qui furent, il y a six ans, de la deuxième édition, — édition moins correcte que l'édition princeps, mais que ne déparaient point les coquilles et anicroches de la troisième, dont le sans-gêne défie toutes les indulgences.

PETITE CHRONIQUE

La séance annuelle publique de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique aura lieu aujourd'hui dimanche, à une heure et demie, au Palais des Académies. En voici le programme :

1^o L'art libre et l'enseignement de la musique, discours par M. Ad. Samuel, directeur de la classe;

2^o Proclamation des résultats du concours de la classe et des grands concours du gouvernement;

3^o Exécution de la cantate *Lady Macbeth*, poème couronné de M. J.-B. De Snerek, musique de M. Louis Mortelmans, premier prix du grand concours de composition musicale de 1893.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 4 1/2 heure, concert donné par M. Charles Lamoureux au Théâtre de la Monnaie.

Le Théâtre du Parc donnera aujourd'hui en matinée, à 1 h. 1/2, *Sapho*, et ce soir *la Tante Léontine* (reprise) et *Bouboche*.

Le Conservatoire vient de mettre à l'étude les chœurs écrits par Gounod pour *l'Ulysse* de Ponsard, le *XVIII^e Psaume* de Benedetto Marcello et le *Magnificat* de J.-S. Bach.

Les Concerts populaires se proposent de donner, cet hiver, six concerts, dont quatre seront dirigés par M. Joseph Dupont et les deux autres probablement par M. Hermann Lévy, le célèbre chef d'orchestre de Munich et de Bayreuth, et M. Weingartner, le jeune et brillant directeur de l'Orchestre de l'Opéra de Berlin.

Parmi les œuvres que M. Dupont se propose de faire entendre figureront probablement *le Paradis et la Peri* de Schumann, avec le concours de l'Association chorale de Bruxelles, *l'Agape des Apôtres* de Wagner et d'autres grandes œuvres chorales et orchestrales. Il est question aussi d'un concert qui sera consacré tout entier à l'œuvre de Camille Saint-Saëns.

M. Fernand Roussel, le jeune écrivain qui publia naguère un volume de vers vêtus de rêve et de musicalité charmante, et qui dirige actuellement avec beaucoup de verve et une belle indépendance le journal *La Lutte*, à Namur, fera paraître en décembre, à Gand, un livre de contes, *Le Bonheur irréal*, et plus tard un roman, *Les Blanches Fiançailles*. Quelle joie que cette incessante production de notre littérature renouée et comme elle marche vers son idéal, augmentant sans trêve la gloire artistique de notre petite Belgique jadis si affreusement béotienne!

La Monnaie fait annoncer que les costumes des « diableries » d'*Orphée* seront renouvelés cette année. Il paraît que l'« un de ces costumes », composé d'une longue tunique flottante gros bleu, d'une double paire d'ailes géantes membranes de chauve-souris et d'un capuchon, a l'allure effrayante des maudits de l'autre des *remords* ».

Un autre costume, copié sur un vase du Musée du Cinquante-naire, est décrit en ces termes : « Les ailes larges déployées, le plastron en forme de cloché et la jupe courte qui s'évase également sont teintes et mouchetées de couleurs bigarrées rappelant le plumage d'oiseau de proie. »

Nous attendons avec quelque curiosité ces vêtements bizarres. Mais ce qui est certain, c'est que quoi qu'on fasse, ce sera moins laid que ce qu'avaient fourni les costumiers l'an passé.

L'Etat vient d'être mis en possession des tableaux qui lui ont été légués en 1886, par M. David-Chassagnolle, petit-fils du peintre Louis David, en souvenir de l'accueil sympathique que son grand-père a reçu à Bruxelles pendant son exil. Ces tableaux, au nombre de trois, représentent : le premier, *Marat expirant dans son bain*, par David; le second, *Mars désarmé par Vénus et les Grâces*, du même, et le troisième, un *portrait de David*, par Navez.

Les amateurs de tableaux n'auront pas oublié le tapage qui s'est fait, il y a quelques années, à l'occasion de l'exposition à l'Ecole des beaux-arts de Paris, d'un *Marat expirant dans son bain* attribué à David. Un procès, dont nous avons relaté en détail les péripéties (1), fut intenté à cette occasion par les propriétaires de l'œuvre originale. L'authenticité de l'œuvre léguée au Musée de Bruxelles fut démontrée d'une manière péremptoire.

Ce tableau, si intéressant par les souvenirs historiques qu'il évoque, est non moins remarquable par sa valeur artistique. Exécuté d'après nature, quelques heures à peine après la mort de Marat, il représente d'une manière saisissante un des épisodes les plus mémorables de la Terreur. Il a figuré, en 1889, à l'Exposition rétrospective de l'art français et a été reproduit par la gravure dans l'album illustré consacré à cette exposition. Les experts l'ont estimé à 120,000 francs.

De son côté, le Musée du Cinquante-naire va s'enrichir d'un legs d'antiquités romaines que lui a fait M. Thys, juge de paix à Anvers, et d'une tapisserie des Gobelins que lui a léguée M^{me} de Neufforge.

Le *Guide musical* annonce une prochaine exécution à Berlin de la *Rubenscantate* de Peter Benoit; l'œuvre sera donnée en janvier par le « Stern'sche Gesangverein », sous la direction de Fr. Gernsheim.

D'autre part, nous apprenons qu'une autre œuvre du maître anversois sera exécutée cet hiver à Paris, la cantate pour voix d'enfants mixtes *De Wereld in!*

Le Théâtre Libre publie le programme de sa saison pour 1893-94.

Après *Une faillite et le Poète et le financier*, qui forment le premier spectacle, on annonce *la Révolte*, un acte de Villiers de l'Isle-Adam; *Comme ils sont tous*, cinq actes de M. Emile Fabre; *la Dévote*, deux actes de M. Maurice Beaubourg; *les Bourgeois*, quatre actes de M. Adolphe Tabarant; *le Fer*, un acte de M. Eugène Morel; *le Missionnaire*, cinq tableaux de M. Mare Luguët; *la*

Demande, un acte de MM. Jules Renard et Georges Docquois; *la Débâcle*, quatre actes de M. Paul Iheureux; *la Table*, un acte de MM. Alphonse Allais et R. Ponchon; *l'Inquiétude*, trois actes de MM. J. Perrin et C. Couturier; *l'Article 324*, un acte de M. d'Argis; puis un acte de M. Georges d'Esparbès, et un acte de M. Louis Bruger; et enfin, une pantomime de M^{me} Léopold Lacour, dont la musique a été confiée à M. Gabriel Fabre.

Voici la distribution d'*Un ennemi du peuple* d'Henrik Ibsen, traduction Chennevière et Johansen, tel qu'il sera représenté au Théâtre de l'« Œuvre ». La mise en scène sera identiquement celle du Théâtre royal de Copenhague :

Dr Stockmann, M. Lugné-Poë; Peter Stockmann, M. Ravet; Morten Kill, M. Charry; Hoofstad, M. R. Lagrange; Billing, M. Durtal; Horster, M. Craveri; Alaksen, M. Depas; M^{me} Stockmann, M^{me} R. de Pontry; Petra, M^{me} Camée; Ejliif, M^{me} Georgette Loyer; Morten, le petit Ravet.

La soirée commencera par une causerie de M. Laurent Tailhade.

On nous signale la constitution à Berlin d'une association artistique vouée aux idées nouvelles et dont l'organisation est analogue à celle créée par les XX.

Ce groupe d'artistes, qui s'intitule les XI bien que les membres qui le composent ne soient que dix (quel sujet de facéties pour Mœœnas!) comprend MM. Liebermann, Hans Herrmann, Ludwig von Hofmann, Leistikow, Friedrich Stahl, Mosson, Skarbina, Schnars-Allquist, Alberts et Hugo Vogel.

M. Félix Mottl donnera au Théâtre de Carlsruhe une série de représentations d'œuvres de Berlioz. Voici dans quel ordre auront lieu les représentations projetées :

5 novembre, *Benvenuto Cellini*; 7 novembre, *Béatrice et Benedict*; 8 novembre, concert : ouverture du *Roi Lear*, *Nuit d'été*, *Symphonie fantastique*; 11 novembre, *les Troyens* (la Prise de Troie); 12 novembre, *les Troyens à Carthage*.

Extrait d'une chronique de Maurice Barrès, parue avant-hier dans le *Journal* :

« Une observation que je trouve curieuse à noter : c'est par la Suisse et la Belgique que les influences étrangères pénètrent dans l'esprit français. Feuillotez la collection de cette revue de Genève, la *Bibliothèque universelle*, vous y trouverez longuement analysés, et fort à l'avance, ces Russes, ces Allemands, ces Norvégiens-Suédois que, depuis, nous avons inventés. Même observation pour une publication infiniment plus osée, révolutionnaire celle-ci, quand l'autre est de ton universitaire, la *Société nouvelle*, de Bruxelles.

L'esprit belge, l'esprit genevois remplissent là un rôle de courriers fort précieux. Ils vont en avant nous tracer notre chemin, nous préparer des logements dans ces ténébreux pays étrangers. Leur mauvais goût, dont nous sourions, est bien souvent, en quelque façon, le goût de demain. Tel bel esprit du boulevard qui les traite de provinciaux est en réalité un arrivé qui s'est mis après eux à admirer Wagner, Tolstoï, Ibsen, Nietzsche, et qui demain découvrira sept ou huit écrivains, — de vrais sauvages pour nous à cette heure, au point que j'hésite à copier leurs noms sur le sommaire de cette *Société nouvelle*, de cette *Bibliothèque universelle*. »

(1) Voir *l'Art moderne*, 1885, pp. 158 et 194; 1887, p. 23; 1888, pp. 93 et 150; 1889, p. 174; 1890, p. 278.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

à Paris chez A. SAVINÉ, à Bruxelles chez Ch. ROZÉZ

L'ART EN COUR D'ASSISES

ÉTUDE

sur l'œuvre littéraire et sociale de Camille Lemonnier

PAR

LOUIS DELMER

PRIX : 2 FRANCS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHÂTEAU DE FONTAINE-DÉNIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui
préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statisti-
que, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

160
BIBLIOTHEQUE

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 45.

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES.

DIMANCHE 5 NOVEMBRE 1893

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN



DESSIN DE M. LAERMANS

SOMMAIRE

LE BANQUET EEKHOU. — CONCERT LAMOUREUX. — L'ARCHITECTURE AU SALON. — LA CANTATE DE M. MORTELMANS. — PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS : *Carmen* (reprise); *Tout Léontine* (reprise). — PETITE CHRONIQUE.

Le Banquet Eekhoud.

Banquet Lemonnier, banquet Eekhoud! Mêmes fêtes, mêmes sympathies, mêmes souvenirs. Seulement, à Lemonnier le banquet fut offert parce que le prix quinquennal lui fut refusé, à Eekhoud par ce qu'il lui fut donné. Au bout de dix ans la protestation s'est changée en acclamation (1).

Ce n'est point l'art qui a changé : la même intransigeance, la même indifférence vis-à-vis du succès, la même probité, la même indépendance vis-à-vis de tout ce qui n'est pas lui-même, le caractérise aujourd'hui comme jadis. Eekhoud et Lemonnier sont au même titre des écrivains fiers et entiers.

Si donc la situation a changé, c'est parce que ceux qui repoussaient Lemonnier ont peu à peu été convertis; c'est parce qu'ils ont examiné, c'est parce qu'ils ont compris.

L'honneur de les avoir conquis rejaillit donc sur tout notre mouvement littéraire devenu depuis dix ans indiscutable, triomphant, irréductible. Il n'a plus été possible de lui être injuste et l'on est allé vers lui, alors qu'il n'avait point fait un pas pour aller vers n'importe qui.

La consécration officielle qui pour l'instant baigne Georges Eekhoud ne prouve donc en rien contre l'absolue liberté que le mouvement littéraire belge garde et entend garder. Toutefois, il importe de féliciter ceux qui aveuglés autrefois ont vu clair. Il importe surtout — et nous le faisons avec joie — de rendre hommage aux deux ministres, MM. Le Jeune et de Burllet qui, voulant en leur pays un art large et haut, ne le comprennent point autrement que fier et crâne.

La presse elle-même, d'où partaient autrefois tant de sarcasmes, semble depuis quelque temps tremper ailleurs que dans du fiel ou de l'ironie sa plume si souvent banale. La présence au banquet de nombreux directeurs de journaux a été remarquée. Pourvu toutefois que la guerre ne recommence point contre les tout nouveaux venus — ceux d'il y a cinq ans — qui eux aussi exigeront, tout comme Eekhoud et Lemonnier et d'autres, qu'on leur fasse place et lumière.

(1) Le banquet Lemonnier, organisé par la *Jeune Belgique*, a eu lieu en cette même salle des fêtes du Grand-Hôtel, le 27 mai 1883. — Voir *L'Art moderne* du 3 juin suivant.

Ce qui séduisait encore en cette inoubliable fête, c'était l'unanimité de tous les hommes de lettres, de tous les groupes, de toutes les tendances — parfois en lutte dans le camp littéraire lui-même — à venir magnifier un des leurs. *La Société nouvelle*, la *Jeune Belgique*, la *Revue rouge*, le *Réveil*, *Floréal*, le *Mouvement littéraire*, la *Nervie* n'avaient, à cet instant, qu'une même pensée généreuse et noble et de même qu'à la table d'honneur les hommes d'idées les plus antithétiques voisinaient : MM. Eekhoud, Le Jeune, Edmond Picard, Buls, Prins, Mellery, Lemonnier, Meunier, Arnould, Robert; de même dans la salle les esprits les plus opposés se rapprochaient. MM. de Burllet, Janson, Rops, Peter Benoit s'étaient fait excuser. Les bonnes heures! les précieuses trêves!

On remarquait entre autres, dans un fraternel coude à coude : MM. P. de Vigne, Vinçotte, Van der Stappen, Le Nain, Baron, Alfred Verhaeren, Emile Van Mons, Théo Van Rysselberghe, Grégoire Le Roy, Albert Baertsoen, Maurice Maeterlinck, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Henry Maubel, Octave Maus, Émile Verhaeren, Eugène Demolder, Fernand Brouez, Pierre Olin, Louis Delmer, Joseph Neve, Émile Van der Velde, Jean Volders, Dwelshauwers, Laermans, Ottevaere, Gilsoul, Hanotiaux, Carton de Wiart, Jules Destrée, Van der Kindere, Émile Mathieu, Gustave Huberti, Oscar Stoumon, Philippe Flon, Henri Seguin, Cossira, Maurice Kufferath, Francis Nautet, Fernand Khnopff, W. Degouve de Nuncques, M. Desombiaux, A. Goffin, Léon Abry, cent, deux cents autres, portant tous un nom connu de peintre, de sculpteur, de musicien, d'homme de lettres.

Menu dessiné par Laermans, le peintre attitré des humbles et des souffrants qu'il grandit et caractérise inoubliablement (1).

Le banquet a été marqué d'un premier discours de M. Leboeuf, au nom de la jeune *Revue rouge* qui avait pris l'initiative de la réunion. Citons-en le trait essentiel :

« Les œuvres d'Eekhoud sont bien de celles qui enthousiasment la jeunesse : nous aimons cet art de santé et de vigueur, cette générosité vibrante et passionnée qui le soutient et l'anime superbement dans la défense des humbles; nous aimons sa langue savoureuse, personnelle et forte; et ce souple instrument le sert toujours avec docilité, soit qu'il dépeigne avec amertume et pitié les souffrances des laborieux pauvres, soit qu'il fustige avec une fougueuse puissance les ridicules et les vices d'un monde d'argent, mercantile et dédaigneux.

Le Jury du prix quinquennal a consacré désormais ces exceptionnelles qualités; comme autrefois Camille Lemonnier pour son admirable *Belgique*, — et nous exprimons particulièrement au maître national toute notre joie de le voir parmi nous, — Eekhoud

(1) Ce menu, était illustré de l'émouvante composition que nous publions en première page.

vient de recevoir cet officiel honneur, attendu pour lui par nous tous avec une certitude confiante; aussi notre bonheur est-il grand de le voir aujourd'hui, si splendidement entouré, dans la gloire victorieuse de son superbe talent. »

Après, M. Emile Verhaeren a lu ces vers :

Dans cette œuvre que tous, avec toute notre âme,
Au long des jours ingrats, rayés, parfois, de flamme,
Impatients d'éveil, graves de souvenir,
Nous bâtissons — depuis quinze ans — vers l'avenir,
Ton art à toi, ton art séditieux de force,
Ton art rude et crispé se dresse comme un torse
Non pas d'onyx parfait, non pas de marbré pur,
Non pas correct et blanc sur fond banal d'azur,
Mais de sève angoissée et de chair énergique
Où s'ouvre — entaille au clair — la pourpre fleur tragique.

En ce torse large et vivant, tu l'as planté
Ce cœur, le tien, où tout amour a fermenté :
La passion elle est vissée en toi; tu l'aimes
En ses cris torturés et ses gestes suprêmes.
Tu choisis tiens parmi les coins de ton pays
Les bourgs les plus lointains, les sols les plus transis;
Au fond des yeux de ceux que repousse le monde,
Tu recueilles, pieux, l'affre la plus profonde.
Le plus haut de nous tous, tu l'es, par cette foi
Que les battus et les cliassés ont mise en toi;
Tes vœux, depuis longtemps, font la croisière humaine
Par à travers les mers des pleurs et de la peine,
N'ayant crainte jamais que les vents arrogants
N'accrochent à ton mât l'aile des ouragans,
Ni que s'égare au loin ton courage erratique
Parti pour un grand port de pitié frénétique.

Aussi, chaque fois qu'ur de tes livres s'en vient
Te prouver tel : fiévreux de l'art, fiévreux du bien,
Uniquement mordu par ton travail, vorace
D'émotion extrême et rouge où bout ta race,
Loyal à tous et bon et de zèle affermi
Quand la bêtise autour de nos bouquins aboie,
Te magnifions-nous avec ferveur et joie
Comme maître écrivain et comme frère ami.

S'est levé ensuite M. Camille Lemonnier, dont la parole a chauffé l'enthousiasme de tous. Après avoir rappelé en termes élevés les origines de notre mouvement littéraire et évoqué « de lointains et glorieux visages illuminés de force et de génie », M. Lemonnier a fièrement revendiqué pour nos lettres la place à laquelle elles ont droit :

« Je voudrais dire à ce sujet toute ma pensée : je regarde au dehors; je ne vois pas d'analogie avec ce mouvement littéraire qui, à peine né, déjà a conquis le monde et commence seulement à conquérir le pays où il s'est produit. Ce n'est à l'origine que des éclosions isolées, le lent débrouillement des puissances de la race, de sourdes poussées comparables aux vibrations de la vie organique en travail. Considérez maintenant en quelles floraisons merveilleuses, en quelle forêt touffue de talents s'est muée la germination initiale. Il n'y a pas pays qui plus continûment voie jaillir des poètes, des écrivains, de lumineuses et vives intelli-

gences; il n'en est pas qui, dénué d'hérédité littéraire, le dernier jusqu'alors des peuples sensibles à la splendeur des choses écrites, se soit, par une pareille explosion d'efforts et de livres, soudainement révélé. Dans un milieu si inexorable que ceux-là mêmes qui auraient dû parler se taisaient, que la critique, au lieu de leur tresser des couronnes, à ces jeunes héros vainqueurs du destin, les lapidait et les ignore encore, — on peut lapider à coups de silence, — ce prodige s'est accompli de milices partout surgies, aussi bien des monts de la Wallonie que des plaines flamandes, et résignées, s'il le fallait, à mourir pour cet art qui n'avait pu faire vivre les devanciers. Ou si une telle chose se fût réalisée ailleurs, elle n'eût été ni aussi pure ni aussi magnanime. Car, ici, des croix seulement vers des cimetières d'injustice et d'oubli bordaient la route et récusaient l'espoir. Nos Lettres furent comme une chevalerie armée pour des croisades; on partait délivrer l'art comme on fût parti pour une Terre sainte; tous, par d'intimes serments, se vouaient aux renoncements, et quelques-uns ne furent plus certains du pain quotidien. C'est la pauvreté fièrement subie, l'insouci du gain et des succès, c'est l'ardeur aux uniques conquêtes idéales, c'est cette ingénuité et cette force incomparables que j'honore et proclame en vous, mes frères ici présents, mes contemporains et mes cadets qui tous avez souffert et acceptez de souffrir encore afin que quelquefois, comme aujourd'hui, un des vôtres soit exalté. »

L'orateur a remercié le ministre de la Justice d'avoir apporté au banquet « le symbole même de la patrie honorant avec éclat un simple et intègre écrivain » et il a magnifiquement caractérisé l'art d'Eekhoud en ces termes :

« Chaque âge a son art qui est sa conscience même; le nôtre est affamé d'amour et de dévouement; et sans doute, nos livres garderont l'indice d'une humanité infiniment sensible, ouverte à tous les maux et à toutes les charités.

J'atteste l'Œuvre entier de Georges Eekhoud : j'en évoque les amertumes, les révoltes, les sombres splendeurs. Il n'en est point qui soit mieux selon notre évangile social, selon notre espoir et notre besoin d'une répartition meilleure de la vie. Cet Œuvre ne combat pas avec les armes habituelles; il ne discute ni ne promulgue, mais il dégage les fluides, il aimante à la clémence, à la fin des séculaires divisions, à la bonne affection fraternelle. Vous y verrez cette sympathie, ce don d'effusion, cette faculté presque éucharistique d'être toute l'affliction des âmes qui ne peuvent s'exprimer et de leur donner une voix, car Eekhoud par excellence se dénonce le poète et l'ami des taciturnes. Il les confesse, il les console, il les attire à lui de tout le magnétisme de son cœur miséricordieux. Les âmes muettes sont entre ses mains comme des malades de ne savoir de quoi elles souffrent et pour quelles fautes elles sont punies. Il se couche auprès d'elles sur les lits de douleur, il baigne ses yeux en leurs nostalgies, il lave leurs plaies et y appuie le grand baiser que saint Julien l'Hospitalier met à la bouche du lépreux. C'est aux simples, aux humbles, aux déçus qu'il voue ses ferveurs; il brûle pour eux d'un amour ombrageux et morbide, de cet amour qui est une souffrance et voudrait racheter la détresse sociale en l'assumant toute, en se transperçant jusqu'au sacrifice corporel des épées retirées vives de la blessure des âmes. »

M. Jean Volders, au nom du Parti ouvrier, a porté

un toast à Georges Eekhoud qui est « un grand cœur en même temps qu'un grand écrivain ».

Enfin, le héros de cette fête inoubliable a clos en ces termes la série des discours :

MESSIEURS,

« Je ne saurais vous exprimer l'émotion que j'éprouve devant cette imposante manifestation d'estime et de sympathie. Ces toasts si flatteurs qu'on a bien voulu me porter, cette affluence de convives, ces adhérents plus nombreux encore, la participation de deux ministres, du premier magistrat de Bruxelles, la présence de tout ce que mon pays compte d'artistes, de peintres, de musiciens, de sculpteurs éminents, et de tant d'écrivains que j'admire et que j'aime, la présence de nos fiers aînés Camille Lemonnier et Edmond Picard, celle de mes frères d'armes de la *Jeune Belgique*, celle de tous les « Jeunes » qui aideront à doter ce pays si *marâté* pour ses écrivains d'une littérature dont la sève, l'originalité, la variété font déjà l'admiration de l'Europe, j'ajouterai même portent quelque peu ombrage aux écrivains de France, — Messieurs, tout cela m'impressionne et me touche profondément, mais, je ne hâte de le constater, ne m'éblouit pas, ne me tourne pas la tête au point de me tromper sur la signification et la véritable portée de cette magnifique fête.

Il ne s'agit point de la glorification d'un seul homme, d'un écrivain qui s'appelle Georges Eekhoud. Quel que soit le mérite que vous voulez bien accorder à son œuvre, cette œuvre ne représente qu'une faible partie du monument superbe qu'une pléiade d'écrivains, auxquels Charles De Coster, Octave Pirmez et André Van Hasselt servirent de précurseurs, est en train d'élever sur le sol littéraire de Belgique, *ce sol ingrat, stérile, qu'on aurait pu croire indéfrichable, A JAMAIS MAUDIT PAR LA POÉSIE*. Oui, on aurait pu croire que, féroce jalouse des sublimes amants que la Peinture et la Musique, ses sœurs, avaient toujours rencontrés en notre pays, la Poésie avait résolu de ne plus les leur disputer.

C'est avec assez de raison qu'à l'étranger et surtout chez nous on déniait, on contestait aux nôtres le grand don de la pensée écrite.

C'est fort justement, semble-t-il, que dans sa *Philosophie de l'Art*, Taine ait pu porter ce jugement sur notre passé littéraire : « En effet, dit-il, considérez leur œuvre : par sa perfection et ses lacunes, elle montre à la fois les limites et les puissances de leur esprit. La grande philosophie si naturelle en Allemagne, la grande poésie si florissante en Angleterre, leur ont manqué. Ils ne savent pas oublier les choses sensibles et les intérêts positifs pour s'adonner à la spéculation pure, suivre les audaces de la logique, raffiner les délicatesses de l'analyse, s'enfoncer dans les profondeurs de l'abstraction. Ils ignorent ces agitations de l'âme, ces violences des sentiments comprimés, qui impriment au style un accent tragique, et cette fantaisie vagabonde, ces songes délicieux ou sublimes qui, par delà les vulgarités de la vie, ouvrent aux regards un nouvel univers. »

Eh bien, Messieurs, sans être présomptueux, sans préjuger l'opinion de la postérité sur la valeur des écrivains belges d'expression française — je ne parle que de ceux-là — qui se sont produits depuis une vingtaine d'années, je pense, j'ai la conviction que Taine, tout le premier, reconnaîtrait qu'il peut y avoir, qu'il existe de vrais poètes, de vrais écrivains en Belgique. Que dis-je, Messieurs, il l'a bel et bien reconnu. Il suivait avec un

intérêt mélangé de surprise le renouveau littéraire en notre patrie, le mouvement qui se produit ici, surtout depuis une quinzaine d'années, et auquel la vaillance et le prestige de notre cher et regretté Max Waller donnèrent une impulsion décisive. Oui, Messieurs, les lettres écrites par Taine à Camille Lemonnier, à Albert Giraud, à d'autres encore, prouvent qu'il ne considérait plus notre petit pays comme une Bécotie littéraire, comme une contrée anathème de la vraie poésie.

Non seulement l'interdit qui pesait sur nous a été levé, mais ce sont nos poètes que beaucoup d'écrivains de France adoptent pour maîtres, témoins Maeterlinck et Verhaeren.

Nos livres, de beaux livres, comme la *Légende d'Uilenspiegel* de notre bien aimé maître Charles De Coster, comme le *Mâle et la Belgique* de Camille Lemonnier, les *Scènes de la Vie-judiciaire* d'Edmond Picard, la *Fûte à Siebel* de Max Waller, comme les *Campagnes hallucinées et les Débâcles* d'Émile Verhaeren, les *Rimés de Joie* de Théodore Hannon, comme la *Damnation de l'Artiste* d'Iwan Gilkin, les *Dernières Fêtes* d'Albert Giraud, les *Contes d'Yperdamme* de Demolder, le *Don d'Enfance* de Fernand Severin, les *Serres chaudes* de Maeterlinck, pour ne citer que quelques titres et noms, contiennent, et en abondance, ces qualités d'invention, de fantaisie, de pensée et de style, et surtout ce désintéressement de l'utile et du résultat positif et matériel qui manquaient à la Belgique littéraire d'autrefois.

Et, Messieurs, je n'ai cité qu'une vingtaine de livres, je pourrais en énumérer plus d'une centaine.

La magnifique renaissance annoncée par Charles De Coster, Picard et Lemonnier, puis provoquée avec un élan intrépide par Max Waller et ses frères d'armes de la *Jeune Belgique*, cette vitalité littéraire affirmée à coups de livres : poésie, roman, critique, théâtre, loin de tarir, loin de s'arrêter, prend chaque jour une extension plus vigoureuse.

• Que de poètes et de prosateurs à ajouter aux premiers noms groupés autour des fondateurs de l'Art moderne, de la *Jeune Belgique* et de la *Société nouvelle*.

Aux côtés d'Henry Maubel, d'Octave Maus, de Fernand Brouez, d'Hector Chainaye, d'Arnold Goffin, de Francis Nautet, d'Henri Nizet, de Victor Arnould, de James Van Drunen, de Grégoire Le Roy, de Charles Van Lerberghe, s'imposent les Louis Delattre, Max Elskamp, Valère Gille, Abel Arnay, les frères Destrée, Hubert Krains, Van Zype, Stiernet. En voici de plus jeunes encore : Joseph Desgenets, Gérardy, Rassenfosse, Fernand Roussel, les deux De Bussehere, Sander Pierron, Mathias Robert, Henri Lebaeuf, Saint-Brigitte, Janssens, qui tous apportent à des revues pleines de fougue et d'ardeur, la *Revue Rouge*, le *Réveil*, l'*Loréal*, la *Nervie*, le *Mouvement littéraire*, la *Libre Critique*, une collaboration déjà remarquable, et dont plusieurs ont signé des plaquettes intéressantes ou même de vrais livres.

Messieurs, ce que j'en dis suffit pour vous indiquer la vraie signification de cette brillante fête. C'est l'avènement du règne de la poésie et de la littérature que nous célébrons ici. Et c'est au nom de mes frères d'armes, c'est au nom de la pléiade des écrivains de la *Jeune Belgique*, honorés en ma personne, par vos sympathies et vos applaudissements, que je vous remercie du fond de l'âme.

Messieurs, buvons aux bons écrivains, aux poètes de Belgique, à nos aînés, à ceux qui nous suivent, aux jeunes si enthousiastes et si fiers, prêts à marcher à de nouvelles conquêtes, buvons à l'avenir littéraire de la Belgique, buvons à l'Art jeune. »

CONCERT LAMOUREUX

Je ne ferai pas à M. Lamoureux l'injure de croire qu'il confond le *soin* avec l'*interprétation artistique*. Mais sa très belle et très française finesse de sensibilité l'entraîne à un tel souci du détail qu'il en oublie ou qu'il y sacrifie le mouvement, la vie, les grandes lignes; et le spectre d'un Hegel folichon m'insinue que c'est bien là, en effet, de la musique gelée, mais que ce n'est pas toujours de la bonne architecture musicale.

Je trouve légitime que M. Lamoureux ne nous donne qu'un Schumann (4^e *symphonie*) terne, sans accent, et un Wagner (ouverture du *Vaisseau-Fantôme*) aplati, estompé, civilisé. Je trouve aussi presque naturel qu'il nous présente, au lieu d'une Senta aimante, une petite pleurnicheuse qui n'aura jamais le courage de se jeter à l'eau, et, au lieu d'un grand cœur désespéré, un petit monsieur furibond et brutalement tonnant.

Il ne faut pas demander à des artistes de races trop différentes de se comprendre les uns les autres; la musique française est d'ailleurs parfois tout aussi peu comprise par les meilleurs musiciens allemands. Mais *Roméo*, mais Berlioz, cet enragé, cet impétueux, ce vrai Français, enthousiaste d'une époque romantique, ne pouvait-il s'attendre à être compris par un compatriote? C'était glacé, cette fête chez Capulet, et la pureté de certaines grimpees de triolets par les violons ne suffisait pas à compenser l'absence d'éclat, de cet éclat qui, dans notre brave pays, a si souvent ébloui et enflammé le public écoutant Berlioz.

Si M. Lamoureux nous donnait du Brahms, à nous qui aimons peu les friandises sucrées ou autres, — comme l'air de ballet de Massenet, le trop connu *Peer Gynt*, la fanfaisie décousue, cambodgienne et vide de M. Bourgault-Ducoudray, et le brillant *Napoli* de Charpentier — s'il nous donnait du Brahms, je crois qu'il démontrerait ce que son interprétation peut avoir de vraiment élevé.

Brahms, qui affirme que la musique ne peut rendre que la beauté des sons en eux-mêmes et ne doit viser à exprimer aucun sentiment humain, Brahms doit souhaiter être joué par M. Lamoureux. Ces deux grands talents épris des choses et peu soucieux des hommes et de leurs passions s'entendraient à merveille, et peut-être à eux deux nous donneraient-ils une étonnante impression de la beauté froide. Ce seraient des enchevêtrements curieux, des prismes brillants, des miroitements et des scintillements de sons, un arc-en-ciel toujours changeant de couleurs et de formes. Comme on serait cristallisé, diamanté en sortant de là! Et je sais des gens qui s'en trouveraient beaucoup meilleurs.

Mais aux malheureux qui croient à leur propre vie et qui en cherchent le reflet dans l'art, il faut d'autres artistes, un autre chef d'orchestre.

L'ARCHITECTURE AU SALON

La salle d'architecture est bien dans la note du Salon dont nous avons qualifié la non-valeur: ici, comme en peinture et en sculpture, rareté d'artistes de mérite et d'œuvres fortes.

Des bégaiements architecturaux d'élèves de classiques académiques, en d'illusoires et fantastiques projets destinés à éblouir le jury du concours Godecharle. Combien peu nous séduisent! Tels *Manège*, *Musée commercial*, *Palais de l'industrie*, etc.: éternelles jongleries avec les piétres et monotones éléments dont on

gave nos architectes en herbe. Le projet d'*Etablissement de bains de mer*, de M. Lambot, a droit à plus d'indulgence, car on y sent un effort vers des solutions plus simples et plus rationnelles.

Bien personnel le talent dont M. Cuypers a fait preuve dans sa gare d'Amsterdam, digne pendant de son superbe et grandiose Musée; quel dommage qu'en quelques aquarelles il ne nous ait pas montré quelques-unes de ces voûtes qu'il s'entend à merveille à décorer, et si logiquement, au moyen des matériaux de construction dont il dispose. Bien jolie, en sa simplicité voulue, l'église d'Hilversum.

Du Théâtre Flamand, œuvre connue de M. Baes, nous ne voyons guère que le rideau de scène, en ses tons harmonieusement lavés et fondus, qui charme l'œil; les autres dessins, sèche-ment présentés au trait en vue d'une reproduction monographique, ne valent que comme document et ne peuvent lutter avec les projets, rendus à l'effet, qui les environnent. Nous regrettons que l'auteur y ait joint, doublant ainsi les exemplaires, des planches phototypées de son ouvrage; leur place n'est pas au Salon, mais dans la section « Imprimerie » d'une exposition industrielle.

Nous ne sentons pas le grand mérite qu'il peut y avoir à faire de longs et fastidieux relevés tels que nous en présentent M. Van Haesendonck et M. Van Ysendyck, celui-ci supérieur en son *Sacrum* du Sablon; nous est avis que, pour les jeunes, il y aurait plus de mérite à se lancer dans la bagarre moderniste, et à rechercher des solutions de notre époque à donner à des programmes de monuments où nos maîtres poncifards s'entêtent à appliquer l'éternel fronton et les sempiternelles colonnes.

Ces tendances nouvelles, M. Van Dievoet semble vouloir les suivre, et il résoud avec goût certaines combinaisons dont il s'impose la recherche; ses façades en témoignent, et aussi ses cottages, pittoresques et assez anglais.

Les idées de M. Desmet sont bien biscornues et il en est encore à utiliser dans ses façades des motifs de la Renaissance démodés aujourd'hui. Celles de M. Fumière ne sont pas bien nées en archéologie, et ses cheminées ne sont ni de goût ni de style: enleve la couleur, que reste-t-il?

A signaler les croquis et notes de voyage de M. Moerman, qui voit juste et dessine avec fermeté et d'un trait gras.

La conclusion, c'est qu'il nous semble que tout ce qui porte un nom en architecture s'est abstenu: faut-il voir là aussi un indice de groupement nouveau, telle LA LIBRE ESTHÉTIQUE, en dehors de toute influence gouvernementale et académique? Nous le souhaitons de grand cœur, car l'avenir de l'art neuf est là.

Nous apprécierons dans notre prochain numéro l'intéressante exposition que vient d'ouvrir à la Bourse la Société centrale d'architecture.

AUTOUR DU SALON

Champal raconte la toujours amusante histoire des prospectus envoyés aux artistes pour leur offrir, moyennant la modeste rémunération de 25 francs (oh! pour les frais seulement!) les insignes d'officier d'une académie quelconque. Officier d'académie! Cela sonne bien, et le ruban, de quelque couleur soit-il, est un si joli ornement à la virginité d'une boutonnière! Il y a, en Belgique comme ailleurs, des malheureux qui se laissent séduire. Et Champal ajoute:

« Le Salon bruxellois, où les médiocrités ont été accueillies

avec l'enthousiasme qu'on sait, est tout désigné pour de semblables tentatives. Aussi ne serions-nous nullement étonné que le nombre des artistes (1^{er} médaillés par l'Académie contemporaine à l'occasion de cette exposition, dépassât dans le palmarès du prochain moniteur de l'agence parisienne celui des peintres récompensés de cette manière dans tous les salons départementaux à la fois.

Les médaillés de Bruxelles éclipsent ceux de Béziers, Langres, Besançon, Vincennes, Angoulême, etc.

Nos indiscretions contrarieront peut-être très fort les gogos qui ont déjà lancé le mandat-poste-accusé de réception. Tant pis, la considération nous fait un devoir de mettre les autres en garde contre cette défaillance.

Presque quotidiennement en temps d'exposition les artistes sont en lutte aux spéculations les plus éhontées.

On nous signale entre autres turpitudes le fait de ces directeurs de salons qui promettent aux exposants une appréciation de leurs œuvres dans le plus prochain numéro... en cas d'abonnement.

D'une grande variété sont les procédés employés par ces exploiters de la vanité dont les incapables surtout sont mordus.

« Ça doit être une industrie joliment rémunératrice ! »

Le même Champal, appréciant les toiles modernistes de M. Emile Claus, écrit :

« Tous ceux qui n'ont pas le sens artistique atrophié s'émerveillent du résultat obtenu par M. Claus. Ces splendides morceaux de nature paraissent, par contre, faux, étranges, bizarres aux appréciateurs dont le jugement est déformé par le prisme conventionnel à travers lequel ils voient tout. Rien n'est aussi despotique que l'« interprétation picturale » ; que de gens sont incapables de savourer les réelles beautés de la nature, parce qu'en travers se dresse toujours le souvenir de leurs tableaux préférés ! Quoi d'étonnant que M. Claus ne recueille point les suffrages de ces infirmes !... »

C'est parfait. Mais le bon Champal aurait bien fait de méditer ces vérités avant d'éreinter rageusement, comme il l'a fait depuis sept ou huit ans, les peintres dont « l'interprétation picturale » ne concordait pas avec sa manière de voir.

Aurait-il eu, selon ses propres expressions, le « sens artistique atrophié » ou le « jugement déformé par un prisme conventionnel » ? Depuis que la peinture pigmentaire passe des Salons des XX au Salon officiel, on cesse de lui aboyer aux jambes. Et c'est, désormais, un critique concert de louanges, une admiration univoque.

Avec ce mental, toujours, des tentatives nouvelles. Tant pis pour les critiques, dont apparaissent, lamentables, l'ignorance, le défaut de clairvoyance et l'esprit routinier.

Le Cercle des Beaux-Arts de Liège vient d'adresser au ministère une pétition sollicitant l'admission de Liège dans le roulement des expositions qui se sont tenues jusqu'à présent à Bruxelles, Gand et Anvers.

Voici la composition définitive des jurys des différents concours Godecharle organisés à l'occasion du Salon.

Peinture : MM. Fernand Khnopff, artiste peintre à Bruxelles ; André Hennebicq, artiste peintre à Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique ; J.-G. Rosier, artiste peintre à Anvers.

Sculpture : MM. Jacques de Lalaing, Paul Devigne et Albert Hambresin, statuaires à Bruxelles.

Architecture : MM. Jean Baes, architecte, sous-directeur de l'Académie des Beaux-Arts à Bruxelles ; Pauli, architecte à Gand, et Van Ysendyck, architecte à Bruxelles.

La Cantate de M. Mortelmans.

L'Académie de Belgique a fait, selon l'usage, exécuter dimanche dernier la cantate de M. Louis Mortelmans, proclamé Grand prix de Rome au dernier concours de composition musicale.

Il serait téméraire d'émettre une appréciation définitive de l'artiste sur l'audition d'une œuvre écrite dans la fièvre d'un concours, et sur commande, ce qui suffit à glaçon l'inspiration la plus ardente. Ce que décèle la cantate du jeune Prix de Rome, c'est une main de symphoniste habile et un tempérament dramatique assez nettement accusé.

Les trois parties de la *Lady Macbeth* de M. Desnerck : *Ambition, Meurtre et Folie*, lui ont fourni l'occasion de produire une partition qui, à défaut d'originalité, a un incontestable intérêt orchestral et, parfois, des trouvailles vocales bien venues. Le sujet un peu sombre n'a pas donné au musicien l'occasion de varier la coloration de ses idées mélodiques. Dès les premières mesures, les ombres s'épaississent et ce n'est guère que dans l'apothéose, — un chœur à grand effet, accompagné, comme celui des Pélerins, par d'obstinés traits de violon, — qu'elles se dissipent. Quelques récits largement déclamés, en particulier celui que chante magistralement, dans la 3^{me} partie, M. Fontaine, montrent dans l'auteur un homme de théâtre. Et le riche tissu symphonique, auquel on ne peut faire d'autre reproche que de rappeler trop servilement l'instrumentation de Wagner, habille d'un vêtement somptueux les motifs mis en œuvre. Ceux-ci ont le défaut de ne point se détacher en assez vive lumière. On les souhaiterait plus caractéristiques et plus clairs. On les voudrait surtout moins proches parents de tels thèmes connus, empruntés à *Tristan et Isolde*, à la *Walkyrie* et même à la *Dannation de Faust*. Comme les maîtres, c'est parfait à la condition de les oublier quand on compose. Mais, encore une fois, il ne faut pas se montrer trop sévère dans l'appréciation du travail hâtif des concours. Et, avec cette restriction, la cantate de M. Mortelmans marque parmi les bonnes productions du genre.

Elle a été fort bien interprétée par M^{me} Soetens-Flament, M. Fontaine, les chœurs anversoises et l'orchestre du Théâtre de la Monnaie, sous la direction de l'auteur.

L'exécution de cette cantate avait été précédée de la lecture d'un discours, fort applaudi, de M. Adolphe Samuel, sur *la Liberté dans l'art et l'enseignement musical*.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Carmen (reprise).

M^{me} de Nuovina a fait de la terrible Carmencita de Mérimée une petite cigarière espiègle et enjouée, qui reste élégante jusque dans la sierra où la mène son humeur vagabonde et qui meurt avec grâce sous le coup de navaja final.

C'est une interprétation personnelle, certes, et il est aisé de se convaincre que l'artiste a très sincèrement travaillé son rôle pour obtenir ce résultat. Nous pensons toutefois que M^{me} de Nuovina

n'en a pas pénétré le caractère tragique et que Bizet, s'il pouvait encore, le pauvre ! assister à la représentation de son œuvre, la prierait d'y mettre un peu de la flamme, de la colère, de la passion « peuple » qu'elle déploie dans le rôle de Santuzza, qui est beaucoup mieux dans ses moyens.

La voix non plus n'y est pas. Le rôle de Carmen, écrit dans une tessiture assez basse, exige un organe grave — celui, par exemple, de M^{me} Deschamps-Jehin qui le chantait à merveille. Les passages dramatiques de l'œuvre — le trio des cartes, la scène finale du quatrième acte — ont passé presque inaperçus. Et pourtant, qui ne se souvient de l'émotion poignante qui étreint les assistants quand Carmen, tirant une à une les cartes du jeu, dit d'une voix sombre : « La mort... »

La représentation a été, dans son ensemble, incolore et sans vie. La jolie voix de M. Leprestre est fort agréable à entendre, mais quel piètre comédien et quel Don José empoté il nous présente ! M. Ghasne est bien lourd dans le personnage d'Escamillo, que Soulaeroix élançait et mimait avec tant de crânerie et d'élégance. M^{lle} Horwitz a chanté son air de Micaëla avec la naïveté, l'attitude, la voix et les gestes d'un jeune élève qui dispute un accessit de chant à ses camarades du Conservatoire. Vraiment, l'exquise partition de Bizet qu'il est, malgré tout, si doux d'entendre, même avec une interprétation défectueuse, méritait mieux que cela. Le succès est allé — phénomène imprévu — à une ballerine délicieuse, M^{lle} Rivolta, qui a dans les jambes la séduction qu'on souhaiterait trouver dans le gosier de mesdames les cantatrices.

THÉÂTRE DU PARC

Tante Léontine (reprise).

M. Alhaiza a abandonné *l'Infidèle* et a offert pour compagne d'affiche à *Boubouroche Tante Léontine*, l'un des plus francs succès du Théâtre Libre. La pièce de MM. Boniface et Baudin forme avec l'extraordinaire fantaisie de M. Courteline un spectacle homogène, d'une amertume dissimulée sous la dorure d'une gaieté intense.

Elle est vraiment implacable, la raillerie qui jaillit de *Tante Léontine*. Malgré l'exagération de tels mots qui fleurissent le vaudeville, malgré la canaillerie exorbitante du jeune monsieur fin de race et la lâcheté excessive de Dumont, qui consent à tout, même à s'humilier devant sa vieille rouleuse de sœur parce que celle-ci a amassé la forte somme, *Tante Léontine* demeure une comédie cinglante en même temps que très amusante. *Castigat ridendo...* Les coups pleuvent dru, sans pitié, et la cupidité de notre époque jouisseuse y est fustigée magistralement.

M. Coquet et M^{me} Wilhem ont repris les rôles de M. et de M^{me} Dumont, créés par Antoine et M^{lle} Barry. Ils y sont tous deux excellents. Le premier paraît avoir gardé du créateur un souvenir vivace. On retrouve fréquemment des intonations, des attitudes, des gestes d'Antoine dans l'interprétation de M. Coquet. Sans faire du personnage de Tante Léontine le merveilleux Forain qu'avait imaginé M^{me} France, M^{me} Claudia y déploie de sérieuses qualités. M. Bras et M^{lle} Soldyss complètent un ensemble remarquable.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement est, dit-on, en pourparlers avec M. Léon Frédéric pour l'acquisition de ses *Marchands de craie*, l'un des premiers tableaux qui attirèrent l'attention sur l'artiste. Le prix proposé serait de 10,000 francs. Il avait été question déjà d'acquiescer l'œuvre lorsqu'elle fut exposée. Seulement, M. Frédéric n'en demandait alors que 1,200 francs.

Pour paraître demain chez Lacomblez : Le discours prononcé par Camille Lemonnier au banquet Eekhoud. Une plaquette de 16 pages.

L'Union littéraire belge se réunira en assemblée générale aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'hôtel de ville de Bruxelles.

Ordre du jour : 1^o concours de romans ; 2^o création d'un Théâtre d'Art ; 3^o communications diverses.

Changement d'affiche aux Galeries. Depuis hier, le *Cœur et la Main*, avec M^{me} Rose Delaunay, remplace *Madame Suzette* et M^{lle} Biana Duhamel.

Au Parc, le prochain spectacle sera composé de *Nos Bons Villageois*, de Sardou, dont la première représentation aura lieu mardi prochain. Aujourd'hui et demain, *Divorçons* et *la Poudre aux yeux*.

Ajoutons que *Nos Bons Villageois* servira de début à M^{lle} Anna Parys, l'une des plus brillantes élèves du Conservatoire de Bruxelles.

Nous recevons le premier numéro d'un journal artistique *gratuit, rédigé et illustré par ses lecteurs*. Titre : *L'Art pour tous*. Directeurs : MM. Eugène Georges et Jules Herpain. Cette tentative d'appliquer aux arts le système économique du *Soir* est nouvelle et mérite d'être signalée. *L'Art pour tous* est le frère cadet de *la Libre Critique* et pousse ses premiers vagissements dans le même berceau, rue Souveraine, 37.

La *Revue anarchiste* (1-15 novembre) publie d'intéressantes notes inédites de Jules Laforgue. Bureaux : 32, rue Gabrielle, Paris.

Les cours supérieurs pour dames recommenceront demain lundi, à 2 heures, au Palais des Académies. Ils seront donnés par MM. Herman Pergameni (*Histoire générale et Géographie*), Emile Verhaeren (*Histoire de l'art*), Paul Lambotte (*Histoire des applications de l'art*), et par M^{mes} Allan-Chaplin (*Littérature anglaise*) et Jeanne Tordeus (*Diction et Littérature française*).

Les heures sont ainsi distribuées : LUNDI, à 2 heures, géographie ; à 3 heures, histoire des applications de l'art. — MERCREDI, à 2 heures, histoire générale ; à 3 heures, littérature anglaise. — JEUDI, à 2 heures, histoire de l'art ; à 3 heures, diction et littérature française.

Le peintre Emmanuel Lansyer vient de mourir. Il était né en 1835 à l'Île Bouin (Vendée). Il vint à Paris étudier l'architecture avec Viollet-le-Duc, dont il fut longtemps le collaborateur. Puis, le goût pour la peinture l'emporta, et il fut l'élève et le compagnon de Courbet et de Harpignies. La première œuvre qu'il envoya au Salon fut refusée et figura au Salon des refusés de 1863.

Depuis, il fut un assidu des Salons officiels annuels ; il eut sa première récompense avec une *Vue de Douarnenez*. Ce fut en Bretagne qu'il se fixa, et ce sont des paysages de Bretagne qui sont surtout restés dans le souvenir.

Néanmoins, il y a de lui une *Vue du Château de Pierrefonds* au Musée du Luxembourg ; il envoya des paysages de Menton et de Bordighera au Salon de 1892, et au Salon de cette année une vue de Venise.

Un autre artiste bien connu, M. Karl Bodmer, l'un des derniers survivants de la fameuse Ecole de Fontainebleau, est mort à l'âge de 85 ans. M. Bodmer était né à Zurich, mais il se fit naturaliser Français et eut, durant quelque temps, une notoriété considérable.

L'une de ses œuvres, un *Intérieur de forêt*, figure au Musée du Luxembourg. Depuis plusieurs années, M. Bodmer était atteint de cécité. On trouvera dans *la Vie artistique* de M. Gustave Geffroy (1^{re} série) une excellente étude sur le peintre défunt. Elle se termine par ces mots caractéristiques : « Devant ces toiles qui dédaignent généralement l'animal domestiqué, qui ont presque pour unique souci de raconter la vie des bêtes de la forêt, depuis la belette et la fouine jusqu'au dix-cors et au sanglier, un mot vient pour résumer la sensation et préciser l'éloge : Peinture de braconnier ! »

(1) Dentu, éditeur. Nous rendrons compte prochainement de cette attachante publication.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DE :

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements-gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

chez Mme V^e Ferdinand LARCIER, rue des Minimes 22,
Bruxelles

VIE SIMPLE

PAR

EDMOND PICARD

IN-12, FORMAT DES EUCOLOGES

PRIX : 3 FRANCS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAV (MARNE).

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhén)
Vins de toutes provenances

VIENT DE PARAÎTRE

chez LACOMBLEZ, éditeur, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles

EDMOND PICARD

EL MOGHREB AL AKSA

Une mission belge au Maroc

UN VOLUME IN-8° DE 420 PAGES

PRIX : 4 FRANCS

SCÈNES DE LA VIE JUDICIAIRE

Parade sur l'Avocat. — La Forge Roussel — L'Amiral. —
Mon oncle le Jurisconsulte. — La Veillée de l'huissier. —
Le Juré.

UN VOLUME IN-8° DE 426 PAGES

PRIX : 4 FRANCS

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE.

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CHARLES SAROLÉA. *La Liberté et le Déterminisme dans leurs rapports avec la Théorie de l'Evolution.* — LES REVUES. *Le Réveil.*
— APRÈS LE SALON. — EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ARCHITECTURE. — TSCHAÏKOWSKY. — PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS. Théâtre de la Monnaie : *Werther*; Théâtre des Galeries : *Le Cœur et la Main.*
— L'ART MUSICAL A ANVERS. — L'ART MUSICAL A VERVIERS. — MELIEF. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Charles Saroléa.

La Liberté et le Déterminisme dans leurs rapports avec la Théorie de l'Evolution. Thèse présentée à l'Université Libre de Bruxelles pour l'obtention du Doctorat spécial en philosophie.
— Bruxelles, Weissenbruch, 1893, grand in-8°, 175 pages.

J'ai lu votre thèse, Monsieur, croyant n'avoir affaire qu'à un écrit de cette toujours changeante science qui porte le nom dérisoire et antiphrasique de Philosophie, science où ce rêve, la Fantaisie, cohabite avec cette horreur, le Pédantisme. J'ai, avec joie, rencontré là beaucoup d'art littéraire; et c'est pourquoi j'en parle en ce journal où ne sont accueillies que les œuvres revêtues du vêtement artistique, mais où toutes, fussent-elles de sec et stérile savoir, sont admises dès qu'elles se présentent avec cette splendeur : une belle forme.

On m'assure que vous n'avez que vingt-trois ans. Je le crois et j'admire. Je le crois, parce que, à plus d'un tournant de votre œuvre, j'ai rencontré à la fois l'enthousiasme de la jeunesse et son arrogance naïve. J'admire, parce que j'ai senti dans votre style les vibrations de ce beau courant psychique, rapide et fort, qui aime si magnifiquement en Belgique les générations surgissantes, vaillante réserve pour demain, celles en qui sont placés nos espoirs, celles qui doivent, d'un grand et décisif élan, pousser jusqu'au palier historique où elles s'épanouiront les transformations sociales pour lesquelles les précurseurs que nous sommes ont, sans compter, usé leur vie.

Vous êtes un bel écrivain, Monsieur. Votre phrase est noble et éloquente, ce qui surprendra peut-être ceux qui vous ont vu si troublé et balbutiateur lors de la défense publique de votre Thèse. Vous avez l'imagination claire et ornementale. D'heureuses trouvailles d'expressions colorent de taches vives et séduisantes le tissu ferme et élégant de votre langage. Vous êtes étonnamment perfluant de souvenirs littéraires; il semble même que vous faites un peu trop volontiers montre des richesses de cette collection curieuse et que vous ressentez une joie quelque peu puérile à révéler le nombre des auteurs que vous avez lus et des langues que vous parlez. Qu'importe! ce sont faiblesses que la jeunesse excuse et que la maturité réprime. L'essentiel est de

déborder : *Amo in adolescentiæ quod resecuri possit.*

J'aime surtout votre INTRODUCTION : *Le Problème moral et social au temps présent.* Comme aisément il porte le lecteur sur le pavois mouvant de ses périodes ! Quelle élégance facile et puissante ! Les quatre chapitres qui suivent lui sont inférieurs. L'ensemble est moins ferme, la charpente moins proportionnée, les développements moins sobres et moins clairs dans leur évolution démonstrative. Vous avez hâtivement faufile ensemble, pour en faire le costume de circonstance d'un aspirant à l'Agrégation, très pressé, des étoffes variées. C'est ce que vous dites vous-même dans l'avant-propos : « Ce livre a été élaboré au milieu des vicissitudes d'un voyage prolongé à l'étranger, en France, en Afrique et en Italie, au milieu des aventures d'un esprit à la recherche de la vérité synthétique, à travers les systèmes les plus divers et les plus divergents : tel chapitre, conçu en Angleterre, commencé à la Sorbonne, continué dans une oasis du Sahara, a été achevé dans quelque université italienne ; telle idée suscitée par Darwin, réfutée par Carlyle, corrigée par Schopenhauer, complétée par M. Fouillée, ou M. Tarde, ou M. Delbœuf, ou M. Tiberghien, ne s'est organisée et synthétisée que par le lent effort de la pensée repliée sur elle-même. La forme et le fond de cet écrit ont nécessairement gardé quelque trace de ces vicissitudes, autant intérieures qu'extérieures. »

Qu'est-ce donc qui vous a poussé à aller si vite et quel motif urgent aviez-vous de cueillir ce titre de Docteur spécial qui va mal à votre Ephébie et qui, assurément, ne vaut pas qu'on y sacrifie la belle tenue d'une œuvre ? Pourquoi risquer ce DÉBUT DANS LA VIE, prématurément et périlleusement ?

Question délicate que je me suis invinciblement posée au heurt de certaines aspérités de votre livre, suggestives de soupçons dans mon âme trop expérimentée pour ne pas être défiante. Il y avait là, par à-coups, d'étranges énoncés de la part d'un jeune, c'est-à-dire d'un de ces participants à l'humaine et fraternelle ambiance contemporaine, des attaques aux idées et aux hommes dont, à tort ou à raison, le Destin a fait des symboles, des caresses aux dieux douteux que le monde moderne, en sa marche vaillante et inspirée, laisse derrière lui, une odeur singulière de bouderie et presque de malveillance pour les dieux nouveaux. Fermant ces pages parcourues d'une haleine, je me suis posé le problème de votre destinée commençante.

Seriez-vous une de ces recrues que le Doctrinarisme, habile et prévoyant, ne comptant plus sur les gommeux, les déprimés et les snobs qu'ont formés ses trois ou quatre générations de vie artificielle et égoïste, va chercher hors de sa caste et essaie de former pour tenter la rénovation de son empire finissant ; qu'il attire par ses blandices, qu'il séduit par les perspectives de vie bour-

geoisement heureuses qu'il ouvre devant elles et dont il leur donne le spectacle séducteur en les admettant dans les secrets de son existence confortable et orgueilleuse ? Seriez-vous un de ces jeunes coqs qu'il élève à la becquée en vue de combats futurs à son profit ? Seriez-vous, sans vous en douter, un apprenti gladiateur qu'il forme dans son ergastulum ?

Cette question, vous l'êtes-vous posée ? En avez-vous eu l'effroi ? Avez-vous ramené à ce motif d'intérêt vil les amabilités et les douceurs dont on vous a probablement enfariné ? Si non, voici l'heure de le faire. Si oui, méditez le sort qui vous sera fait.

Déjà, dans votre Thèse, vous avez accepté une première fois la mission agressive pour laquelle ces maîtres et ces conseillers sournois rêvent de vous domestiquer. Sans que cela fût dit, cela fut compris par tout le monde. Voyez-y la raison réelle, sérieuse n'en doutez pas, de l'hostilité qui s'est brusquement dégagée comme un fluide inflammable où saute une étincelle. Ces étudiants qui n'ont d'autre organe pour exprimer leurs appréhensions que leurs manifestations bruyantes et brutales, ont eu, par un parfait instinct, le sentiment de ces réactions souterrainement conduites ; et, comme ils marchent avec notre temps, ils ont pour eux l'irrésistible puissance du flux. Vous arriviez assuré de l'appui de professeurs, encouragé par leurs promesses, excité par leurs aversions et leurs colères contre le flot montant, armé de vos talents et de la conscience de votre valeur. Voyez ! il a suffi d'un quart d'heure pour tout paralyser et pour tout culbuter. C'est qu'autour de cette Université, qui se modifiera de force ou qui sera remplacée par une autre Université vraiment libre, que régente un état-major doctrinaire, incurable dans son arriérisme, veille une garde d'idées, cohorte invisible aux épées flamboyantes, contre laquelle rien ne saurait prévaloir.

Vous faites fausse route. A Hasselt, dont vous êtes originaire, on peut croire encore que M. Frère et M. Graux pèsent pour quelque chose dans les destinées du pays, et que les avoir avec soi, être admis dans leurs demeures, être choyé par leur entourage, c'est posséder le rameau d'or qui dompte la destinée. Ce sont là illusions de province. Il est des astres qui sont éteints depuis longtemps dans les profondeurs du ciel et qui, dans les planètes lointaines, semblent briller encore. Il est des hommes qui font semblant d'être encore vivants.

Vous êtes, par l'époque où vous naquites, par les dons naturels que vous a dispensés le sort, par vos aptitudes de penseur et d'artiste, un des soldats de l'armée qui lutte pour répandre plus de justice et d'égalité sur la terre. Ne désertez pas. Rentrez dans les rangs de cette jeunesse admirable, partout debout, qui fait fi, avec un désintéressement héroïque, de ces biens, de ces hon-

neurs, de ces relations dont on vous a montré la trompeuse splendeur, comme Satan montrait et promettait au Christ tous les royaumes du monde. Préférez le royaume de l'Idée, c'est là qu'est la richesse enviable. Ne vous subalternisez pas. Ne devenez pas un bravo dans le camp des stagnants et des exploités, chargé de tonner ou de poignarder les hommes et les grandes causes pour lesquels aujourd'hui luttent et souffrent les nobles cœurs. Ne vendez pas votre belle jeune âme pour un plat de lentilles doctrinaires. Ne faites pas songer au Celte ou au Maure mercenaire que Carthage ou Venise expirante soudoyait pour faire la guerre à sa place.

C'est ainsi que j'ai pensé à vous, longuement, tristement, mais avec cette espérance que vous comprendriez. D'autres que vous (j'en connais) ont subi les mêmes séductions, et, au début, avaient choisi la même route. Un hasard heureux a fait qu'ils se sont aperçus à temps qu'on les égarait. Repoussant leurs faux guides, ils ont sauté à travers champs et regagné le vrai chemin. Je vous souhaite la même fortune. Alors vous vous rendrez compte de ce qu'il y a de monstrueux dans cette philosophie à laquelle aboutit votre thèse, et qui est bien celle des implacables milieux doctrinaires, qu'il n'y a et ne doit y avoir de liberté morale que pour les privilégiés, pour cette fausse élite de l'Humanité qui n'a jamais été que la clique des oppresseurs et des jouisseurs.

LES REVUES ⁽¹⁾

Le Réveil.

Artistement dirigé par un triumvirat de très jeunes écrivains, MM. Frédéric Friche, Lucien De Buscher et Rodrigue Sérasquier, *Le Réveil* prend rang parmi les revues d'avant-garde qui sonnent la diane de l'art neuf. Par son âge — mais par son âge seulement! — il tient le milieu entre le *Magasin littéraire* et le *Drapeau*, et complète ainsi la trinité des revues gantoises. *Le Réveil* a trois ans d'existence. On est tenté d'ajouter : déjà! car il n'est guère sorti jusqu'ici d'un milieu restreint d'artistes et d'esthètes. Parut d'abord sous le titre : *Les Essais littéraires*, qu'il garde pendant un an. Le changement de titre entraîna des bouleversements radicaux, et voici qu'en un format in-8° la couverture arbore un joli dessin du jeune maître gantois Charles Doudelet montrant, sur fond vert d'eau, une momie non déplaisante dont le soleil dénoue les bandelettes.

La rédaction de la revue « se démaillote » à son tour. Outre des proses et vers de ses fondateurs, MM. Friche, De Buscher et Sérasquier, la revue ouvre ses colonnes aux hommes de lettres de la génération montante : Fernand Roussel, Albert Arnay, Ernest Dupont. Elle tend les mains aux ardents poètes de Provence : Marius André, Paul Souchon, Gabriel Soulages. Ces noms forment une compagnie d'écrivains qui ont le respect de l'art et le souci

(1) Nous poursuivons l'examen des revues belges et étrangères qui résument et concentrent en quelque sorte le mouvement littéraire. Rappelons nos articles sur les *Entretiens politiques et littéraires* (27 août), *l'Ermitage* (10 septembre), *la Revue générale* (1^{er} octobre), *la Revue des Deux-Mondes* (8 octobre), *la Revue rouge* (29 octobre).

de l'écriture. Les trente-deux feuillets mensuels du *Réveil* limitent malheureusement son texte à des fragments, à de courtes critiques, à des pièces de vers de peu d'étendue. Mais la revue gantoise grandira, tout comme si elle était.... andalouse. Elle est en mains fortes et loyales qui la pousseront au large, le cap sur les terres inexplorées.

Le bureau du *Réveil* est à Gand, marché aux Grains, 7. L'abonnement est de 5 francs par an (6 francs pour l'étranger). Publiée sous les auspices du *Cercle littéraire français*, la revue paraît tous les mois. Prix d'un numéro : 50 centimes.

APRÈS LE SALON

La Commission des achats et récompenses a fait au gouvernement les propositions d'achat ci-dessous.

Pour le musée de l'Etat :

Peintres : Mertens, *L'ivrogne*; Meyers, *Bords de l'Escaut*; Van den Eeden, *Sainte-Gudule*.

Sculpteurs : Du Bois, *Statue de femme assise*; Braecke, *Le pardon*.

Pour les musées de province :

Peintres : Seghers, *Fleurs*; Van Melle, *La veuve*; Van Doren, *Les grands marais*; Verheyden, *Les libellules*; Claus, *La levée des nasses*; Farasyn, *Dernière lueur*; Van Damme-Sylva, *Dans les dunes*; Geerts, *Une représentation de marionnettes à la cour de Marguerite d'Autriche*; Franck, *Avril*; Neervoort, *Le sabotier*; Tremerie, *Septembre*.

Sculpteurs : Van Biesbroeck, *Excelsior*; Lefever, *Sainte Cécile*.

La Commission a, en outre, présenté au gouvernement des propositions de récompenses pécuniaires pour les artistes dont les noms suivent :

Henri Meunier, Jan Coppens, Georges Bernier, Eugène Plasky, G. Kasteleyn, J.-B. De Keyser, E. Jaspers, G. De Geetere, A. Puls, Mary Gasparoly, Fr. Van Damme, H. Jacobs, J. Lempoels, F. Metdepenningen, Ed. Tyck, E. Marneffe, G. Montenz, Léontine Piers, J. Horenbant, Ed. Verstraeten, F. Willaert, J. De Wette, H. Rul, W. Albracht, J. Van Biesbroeck, D. Weygers.

Une récompense extraordinaire a été proposée en faveur de MM. Motte, peintre, et Bomquet, sculpteur.

Vingt peintres et sculpteurs belges ont été invités à organiser une exposition de leurs œuvres à Dusseldorf, puis à Cologne. Voici la liste de ces artistes :

MM. F. Binjé, E. Claus, J. Coosemans, J. de la Hoese, W. Delsaux, L. Frédéric, V. Gilsoul, A. Le Mayeur, J. Meyers, H. Richir, J. Stobbaerts, A. Verhaeren, I. Verheyden, Th. Verstraete, A. Verwée, peintres; MM. P. Braecke, P. de Vigne, J. Lagae, J. Lambeaux, Th. Vinçotte, sculpteurs.

L'exposition s'ouvrira le 15 courant.

Nous avons, on s'en souvient, vivement prôné la construction à Bruxelles d'un Palais des Arts où les artistes trouveraient toutes facilités pour organiser des expositions, des concerts, des représentations dramatiques, etc. (1) Ce projet est repris en ces termes par la *Réforme* :

« Il faudra se décider à abandonner, en tout cas, les baraques

(1) Voir *l'Art moderne* des 4, 11, 18, 25 juin, 2 et 9 juillet derniers.

en planches que depuis tant d'années on construit à grands frais pour remiser les œuvres de nos artistes. Puisqu'un monument est indispensable, pourquoi ne le ferait-on pas complet, avec une salle de spectacle et de concert, où seules seraient représentées et exécutées les œuvres d'art véritables, sans qu'il soit nécessaire de sacrifier continuellement aux profanes, ce que les directeurs actuels à la tête d'opérations commerciales sont obligés de faire ?

Nos poètes, nos prosateurs et nos musiciens auraient de cette façon aussi leur maison et pourraient se faire juger par le grand public. Pendant toute l'année des salons de peinture et de sculpture seraient accessibles aux artistes. Des conférences d'art, des cours pourraient y être donnés, des lectures y seraient faites pour le plus grand bien de l'esthétique.

Le public, craignez-vous, n'ira pas au Palais des Arts. Ce qui prouve le contraire, c'est le nombre d'entrées qu'il y a eu au dernier Salon, un des plus mauvais cependant qu'il y ait eus, un de ceux où s'étaient le plus de croûtes infâmes, d'injustices et de mauvais goût. »

EXPOSITION

de la Société Centrale d'Architecture.

Trois noms seulement au programme de l'annuel salonnet de la Société centrale d'architecture, mais ils suffisent : des trois un seul est vivant et bien vivant, Ch. Licot. Les deux autres, Carpentier et De Curte, ont disparu après une carrière des mieux remplies.

Tout l'œuvre de Carpentier est là, représentée par un ensemble de dessins merveilleux ; lui seul, peut-on dire, a su, à son époque, présenter, en de prestigieux lavis, la matérialité de l'art architectural avec cette poésie, cet esprit, cette absolue sincérité exempte de trucs, de ficelles et d'escamotages que l'on retrouve ailleurs. Quoi de plus vrai et de plus sobre à la fois que l'admirable suite de ses dessins de *l'église romane de Spa*, ses nombreuses études d'autels pour Huy, Antoing, Spa, Thollembeck, etc., ses projets gothiques des églises de Spa et des Saints-Jean-et-Nicolas à Bruxelles, ses perspectives, très réussies, des églises d'Antoing et de Thollembeck, etc. Puis, complétant ce labeur énorme, ses consciencieuses restaurations du *Beffroi* et de la *Grand'garde* à Tournai, et l'heureuse restitution du *Steen de Rubens* à Ellewijt près Vilvorde, que peu de Bruxellois connaissent et que nous considérons comme un bijou architectural du XVI^e siècle. Carpentier pouvait toucher à tout avec bonheur ; la preuve s'en trouve dans cet *Hôtel continental* que la démolition des Augustins vient de mettre en pleine lumière, et dont les grandes lignes et les motifs décoratifs constituent une habitation monumentale de haute et fière allure. Il est regrettable que ses conceptions n'aient pas été exécutées avec tous les soins et le fini désirables, témoins les églises d'Antoing, de Châtelet, etc. ; mais cela n'enlève rien au haut mérite que ses confrères, en s'inclinant, lui reconnaissent.

De Decurte, nous trouvons seulement son projet envoyé en 1854 au concours de Notre-Dame de la Treille, à Lille. Le plan est sagement conçu, les façades et coupes de riche et flamboyante architecture et habilement rendues. Des quarante et un projets envoyés à ce concours, trois remportèrent les prix, trois eurent des médailles d'or, quatre des médailles d'argent, et neuf des mentions honorables ; une médaille d'or fut attribuée au projet que Decurte présenta avec (dit le jugement) deux collaborateurs qui désiraient garder l'anonyme.

L'œuvre construite de Decurte est sujet de discussion, et si l'on se plaît à admirer le portail de Sainte-Gudule, il est permis de ne pas s'enthousiasmer outre mesure du monument de Léopold I^{er} à Laeken, de l'Hôtel des postes (qui, comme allure de façade et comme disposition, répond si peu à sa destination), de l'église de Saint-Mard-lez-Virton, de l'hôtel du Passage des Postes, etc.

Ch. Licot nous montre, en de nombreuses épreuves, ses relevés et projets de restauration de l'abbaye de Villers, résultats d'un labeur de vingt ans. Enfin, ce convaincu, ce vaillant, va recevoir sa récompense ; il va pouvoir, sinon restaurer, du moins conserver ces belles ruines d'un si curieux intérêt. Souhaitons qu'il ait, dans cette mission, l'esprit entendu de ses confrères anglais, et qu'au lieu de nettoyer, râcler, laver et déblayer à outrance, il couvre, au contraire, ces murailles de lierre, de vigne sauvage, et de ce délicieux *Ampelopsis velchi* japonais, qui tapisse si bien de ses feuillettes liserées de rouge les ruines de Canterbury, de Carisbrooke-Castle dans l'île de Wight, et les antiques collèges d'Oxford et de Cambridge qu'ils réjouissent de leur verdure.

Tschaïkowsky.

M. Pierre Tschaïkowsky, l'un des musiciens les plus féconds et les plus connus — sinon le plus original — de l'école russe, vient de mourir subitement à Saint-Petersbourg, dans la force de l'âge et la maturité du talent.

Tschaïkowsky était né en 1840 à Wotkinski, dans le gouvernement de Perm. Destiné par sa famille à la carrière administrative, il fit ses études de droit et était déjà entré dans les cadres du ministère des affaires étrangères à Saint-Petersbourg lorsqu'il se décida à entrer au Conservatoire et à se consacrer entièrement à la musique. Il fit ses études sous la direction de Rubinstein et devint dans la suite professeur au Conservatoire de Saint-Petersbourg.

Son œuvre considérable (il comprend plus de deux cents compositions) se répandit rapidement dans toute l'Europe. Tschaïkowsky toucha à tous les genres : symphonies descriptives, ouvertures dramatiques, concertos pour piano, quatuors pour archets, suites de morceaux d'orchestre, romances, duos, ballets, opéras, il accumula en une carrière relativement courte partitions sur partitions. Citons spécialement, parmi les plus importantes, *Eugène Onéguine*, qui passe pour être son chef-d'œuvre, *le Votvode*, *Vakouf le Forgeron*, *Jeanne d'Arc*, *Yolande*, *Mazeppa*, *la Charmeuse*, *Françoise de Rimini*, *Casse-Noisette*, etc.

Aucune de ces œuvres n'a la personnalité des compositions de Borodine, de Rimsky-Korsakoff ou d'Alexandre Glazounow. La musique de Tschaïkowsky, qui reflète tantôt l'art germanique, tantôt les formules italiennes, parfois même le génie français, côtoie toutes les écoles contemporaines et n'a rien de foncier. On s'en aperçut lorsqu'il vint, l'hiver dernier, diriger à Bruxelles une sélection de ses œuvres à l'Association des Artistes Musiciens (1). On loua l'habileté et l'ingéniosité du musicien, mais on déplora la banalité de son inspiration.

(1) V. *l'Art moderne* du 22 janvier dernier.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Werther (reprise).

M^{lle} Lejeune a restitué au rôle de Charlotte la grâce aimable, l'intimité, la tendresse câline auxquelles la voix claironnante et l'allure pathétique de M^{lle} Chrétien n'avaient pu s'assouplir? A peine remise d'une indisposition qui avait fait ajourner plusieurs fois la représentation, l'artiste a mérité, par ses intelligents efforts et la parfaite compréhension de son rôle, le succès qui l'a accueilli. Si M^{lle} Lejeune manque d'autorité et de puissance dans les scènes dramatiques, elle a trouvé dans les passages de tendresse, notamment dans la scène des lettres, des accents vrais qui ont doucement ému les âmes sensibles.

En cette prise de possession résidait l'unique intérêt de la reprise de *Werther*, dont l'urgence est contestable.

M. Leprestre a rempli avec de grandes qualités de chanteur et de gros défauts de comédien le rôle du héros. Interprétation satisfaisante de MM. Ghasne, Gilbert, de M^{me} Paulin, etc.

THÉÂTRE DES GALERIES

Le Cœur et la Main (reprise).

De très vieux souvenirs remués n'évoquent, à propos de ce titre énigmatique : *Le Cœur et la Main*, que la blonde et radieuse apparition de M^{me} Vaillant-Couturier et la prodigalité d'une directrice fantasque, M^{me} Olga Léaut, qui tenta, en 1883, de sauver le Théâtre de l'Alcazar, alors périlicant, en offrant à une opérette médiocre une mise en scène d'un luxe inusité.

Cent représentations au Théâtre des Nouveautés de feu Brasseur avaient donné quelque célébrité à la « Chanson du casque », le clou de la pièce. Et la triomphante jeunesse de M^{me} Vaillant conquiert les spectateurs, que les facéties modérément plaisantes de MM. Nutter et Beaumont eussent peut-être laissés froids (1).

Durant quelques semaines, Bruxelles fredonna :

Que les hommes sont maladroits!
C'est quand ils ont tous les droits
Qu'ils refusent d'en faire usage.

Après quoi la partition de M. Lecocq s'en alla rejoindre les vieilles lunes, bien que la « Chanson du casque » fit, durant des années, marcher au pas grenadiers et chasseurs.

Elle vient d'avoir un succès éphémère aux Galeries, grâce à l'excellente interprétation d'ensemble que lui donna la troupe de M. Mauté, grâce surtout à la séduction d'une artiste de réel talent, M^{me} Rose Delaunay, engagée en représentations.

Le sort du double rôle de Josépha-Micaëla paraît être d'appartenir à une transfuge de l'Opéra-Comique. M^{me} Vaillant-Couturier, qui s'était fait applaudir dans *Mireille*, a sauté à pieds joints du Théâtre de la Monnaie sur la scène de l'Alcazar, qu'elle quitta d'ailleurs avec la même désinvolture pour rentrer à la Monnaie. M^{me} Rose Delaunay a, de même, après quelques créations à l'Opéra-Comique, abordé, sans préjugés, l'opérette. Mais l'Opéra-Comique la guette. Elle est si fine diseuse, si intelligente comédienne, si mignonne artiste, si bonne musicienne, que sa place est marquée, malgré le peu de volume de sa voix, parmi les meilleures cantatrices de demi-caractère.

Parmi les autres interprètes, il faut citer particulièrement

(1) Voir *l'Art moderne*, 1883, p. 57.

M^{lle} Libra, une ancienne élève du Conservatoire de Bruxelles, qui, dans un rôle secondaire, a trouvé l'occasion de se tailler un joli succès de cantatrice et de comédienne, et M. Hérault dont la jolie voix a été très remarquée.

L'ART MUSICAL A ANVERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Nous avons eu, à Anvers, la bonne fortune d'ouïr le premier concert organisé par la « Kwartet-Kapel van Antwerpen », une vaillante association de quelques jeunes artistes qui, sous la direction de M. Corn. Smit, a pris à tâche la divulgation, en la forme de musique de chambre, d'œuvres peu connues.

Ce concert, qui avait pour objet la musique tchèque, comprenait le quatuor *Aus meinem Leben* de B. Smetana, œuvre caractéristique, qui s'écarte complètement des sentiers battus. Nous avons remarqué particulièrement l'*Allegro vivo appassionato*, construit sur deux thèmes alternés, l'un d'une allure fière et sauvage, l'autre d'une grande suavité mélodique. Venait ensuite le Sextuor en la majeur de Dvorak, belle page très homogène, dont le finale : *Thème avec variations*, présente un intérêt tout particulier, enfin trois *Lieder* du même auteur, détaillés à ravir par M. B. Tokkie, qui a su en rendre sensible l'étrange et quelquefois un peu obscure beauté.

Ce qui nous a surtout frappé dans l'irréprochable exécution de toutes ces œuvres, c'est l'effort d'effacement individuel pour arriver à l'interprétation adéquate de la pensée de l'auteur.

Les concerts subséquents, procédant par catégories, auront successivement pour objets les œuvres de la jeune école allemande, un choix d'ouvrages de Beethoven et des productions de compositeurs belges.

Tous nos applaudissements à ces tentatives, d'une préoccupation si hautement et si purement artiste.

L'Art musical à Verviers.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Notre jeune compatriote Guillaume Lekeu vient de se tailler un brillant succès au concert de la Société d'Harmonie.

Sa *Fantaisie sur deux airs populaires angevins* est une des conceptions musicales modernes les plus étincelantes. Verve endiablée, souffle puissant, richesse des combinaisons polyphoniques, hardiesse des harmonies, telles sont les caractéristiques de cette page que marque la griffe d'un maître futur. Peut-être de légers remaniements, un raccourci du Finale seraient-ils utiles : en entendant son œuvre, admirablement interprétée par notre excellent orchestre qui lui-même, visiblement impressionné, conduisait, M. Lekeu aura mieux pu la juger que sur la partition.

Au programme de ce concert figurait aussi le *Carnaval romain* de Berlioz, splendidement enlevé et détaillé sous le bâton de Louis Keler.

Comme solistes, Hollmann, l'impeccable violoncelliste, M^{lle} Painparé, une jeune pianiste d'avenir, pleine de crânerie et qui a un joli mécanisme, et enfin M^{lle} Dyna Beumer, qui nous a paru légèrement indisposée.

MEILIEF

Iseghem, une petite ville de la West-Flandre, entre Courtrai et Roulers, a eu la primeur d'un petit drame de Peter Benoit.

M. Maurice Kullerath, que la conscience du sacerdoce a poussé jusque dans cette localité excentrique, résume en ces termes ses impressions :

« *Meilief*, cela veut dire *aimée de mai*; cela correspond à peu près à la rosière des pays français, avec cette nuance toutefois que la rosière flamande, tout en étant la plus belle et la plus vertueuse du village, a l'obligation d'avoir un galant et de célébrer ses fiançailles au premier du mois d'amour.

Le sujet de la piécette, qui se passe à l'époque de la domination française, est un peu simple. La jeune fille proclamée *Meilief* voit enlever, par la conscription, son frère et l'amoureux de son choix qui avait été agréé par ses parents. En vain les braves paysans cherchent à sauver leur fils du service militaire. Rien n'y fait. Quoique souffrant, il est incorporé. Sa sœur Lena, la rosière, qui est l'héroïne de l'histoire, ne voulant pas qu'il parte, se dévouera pour lui et elle se décide, à l'insu des siens, à se faire cantinière et à prendre service pour son frère. Désolation de la famille, longue tristesse, accrue encore par la mort du fils pour lequel Lena s'était sacrifiée. Mais les malheurs ne sont pas éternels et après les tribulations viennent les joies. Trois ans se sont écoulés : Lena revient enfin chez elle, comblée de certificats de vertu et de bonne conduite, et justement vers le même temps revient aussi au village l'amoureux, qui a bravement fait son devoir et conquis le grade de lieutenant. Lena et Karel s'aiment plus que jamais; l'attente a plutôt augmenté l'ardeur de leur tendresse, et le mariage tant différé peut enfin se célébrer au milieu de l'allégresse générale.

Cette historiette vous paraîtra bien naïve et il serait peut-être périlleux pour elle qu'on tentât de la transplanter sur une scène plus vaste. Mais là, à Iseghem, dans ce milieu campagnard, sur cette scène minuscule, interprétée par des amateurs dont la gaucherie et la sincérité ne sont pas sans charme, je vous assure qu'elle n'était nullement déplaisante, et elle a tour à tour remué jusqu'aux larmes et exalté jusqu'au délire un auditoire tout fruste pour qui les beaux sentiments ont plus de prix que les belles paroles.

Et puis, il y a la musique : chœurs, chants de mai, danses populaires, refrains militaires avec sonneries de fifre et tambour, dont Peter Benoit a orné cette paysannerie! Il y a surtout au deuxième acte une partie symphonique accompagnant la scène des adieux de Lena à son village et soulignant le désespoir des vieux parents, quand vainement ils cherchent leur fille, il y a là, dis-je, une partie symphonique qui accentue d'une façon pénétrante la situation et qu'on peut ranger parmi les pages les plus délicatement travaillées du maître anversois. Il ne s'est pas privé, bien entendu, de mêler à ces pages sentimentales des intermèdes pour chœur et orchestre vivement colorés et dans le style populaire qui lui réussit si bien. Le premier acte se clôt sur une valse d'un caractère agreste admirablement noté où s'intercale un duo d'amour plein de grâce naïve et de robustes élans. Le tout forme une composition bien curieuse et intéressante en sa simplicité voulue, appropriée au milieu pour lequel elle était destinée et réduite dans sa texture aux moyens d'expression d'une petite ville : quelques violons, un alto, un violoncelle, deux flûtes, un hautbois, trois clarinettes et un cor, chœurs mixtes, un soprano et un baryton. »

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Usines de faux dessins.

Sur la plainte de M. Brentano, marchand de dessins à Paris, on arrêta naguère un certain Favareille qui lui avait offert de faux Forain, de faux Willette, de faux Steinlein.

Ce Favareille faisait métier de contrefaire les œuvres des plus célèbres dessinateurs et il les vendait 2, 3 francs, à des marchands qui en tiraient ensuite 250 à 300 francs.

Il a comparu mardi devant la 10^e chambre correctionnelle de la Seine. MM. Forain et Willette figuraient parmi les témoins.

« Ces contrefaçons, dit le président au premier, ont dû vous causer grand préjudice, vos dessins se vendant journalièrement 400 et 500 francs ?

— Le vrai préjudice consistait surtout, répondit M. Forain avec un sourire, en ce que les dessins étaient mauvais. »

M. Willette lui, au contraire, a déclaré que Favareille imitait si bien sa propre manière qu'il s'y serait laissé prendre lui-même.

« Vous auriez signé les contrefaçons? lui a demandé l'avocat du prévenu, M^e Parys.

— Ma foi, peut-être, fit M. Willette. »

Cependant, selon l'expert, entendu aussi comme témoin, l'imitation ne pouvait pas tromper des professionnels; et il a laissé entendre, à mots couverts, que les marchands qui achetaient à Favareille ne devaient point être dupes.

M^e Parys, pour plaider les circonstances atténuantes, s'est spirituellement appuyé sur certaines légendes de Forain, notamment sur celle où une femme d'artiste dit à son mari :

« Nous n'avons plus de pain, il faudra faire trois Corot pour demain. »

Favareille a été condamné à quatre mois de prison.

Memento des Expositions

BARCELONE. — II^e exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

BRUGES. — XVI^e Exposition du Cercle artistique. 10 décembre. Délais : Adhésions, 20 novembre; œuvres, 1^{er} décembre. Renseignements : *M. Ch. De Schryver, avocat, secrétaire du Cercle Artistique.* Programme à consulter dans nos bureaux.

CARCASSONNE. — II^e Exposition de la Société des Beaux-Arts. 1^{er} janvier-4^{er} février 1894. Délai : 10-20 décembre 1893. Trois œuvres par artiste. Maximum : 2 mètres pour les toiles, 150 kil. pour les sculptures. Retenue sur les ventes : 6 p. c. Renseignements : *M. S. de Maifrédy, secrétaire général.*

FLORENCE. — Exposition de la Société des Beaux-Arts. 24 décembre 1893-28 février 1894. Deux œuvres par exposant (quatre pour les sociétaires). Taxe de 10 lires à payer par œuvre supplémentaire pour les non-sociétaires, de 5 lires pour les sociétaires. Délai d'envoi : 6 décembre. Renseignements : *M. Camillo Coppini, secrétaire, Via della Colonna, 29, Florence.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai : 15 mars (dépôt à Paris, Palais de l'Industrie, porte XI). Gratuité de transport de Paris à Lyon et vice-versa pour les œuvres admises. Quatre œuvres par artiste. Renseignements : *M. F. Favre, président.*

NICE. — XVI^e Exposition de la Société des Beaux-Arts (hôtel du Crédit Lyonnais). 15 janvier-31 mars 1894. Délai : 20 décem-

bre 1893. Deux œuvres par artiste. Retenue sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : B^{on} de Contes de Bucamps, président. Correspondant à Paris : S. Olivetti, 53, boulevard Beauséjour.

PARIS. — Exposition internationale d'art photographique. 10-31 décembre 1893. Demandes d'admissions et renseignements : M. P. Bourgeois, secrétaire général du Photo-Club, rue des Mathurins, 40, Paris.

PAU. — XXX^e exposition de la Société des Amis des Arts. 15 janvier-15 mars 1894. Deux œuvres par artiste. Maximum : 2 mètres pour les toiles, 100 kil. pour les sculptures. Délais : Notices, 8 décembre; œuvres, 20 décembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Renseignements : M. G. Tardieu, secrétaire général, au Musée de Pau.

VIENNE (Autriche). — III^e exposition internationale de l'Association des artistes (*Genossenschaft der bildenden Künstler*). 1^{er} mars-31 mai 1894. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Délai d'envoi : notices, 15 janvier; œuvres, 15 février.

PETITE CHRONIQUE

L'Union littéraire belge s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale. On y a décidé d'abord, sur la proposition de M. Rahlenbeck, de nommer des délégués pour exposer au ministre de l'intérieur le projet d'encouragement à la littérature dramatique adopté par l'Union littéraire, l'été dernier, et qui tend à subventionner les directeurs de théâtre jouant des pièces d'auteurs belges.

On a discuté ensuite le projet présenté par M. le baron de Haulleville au sujet de la création d'un Théâtre d'Art (1). M. Descamps, qui ne croit pas l'idée de M. le baron de Haulleville immédiatement réalisable, suggère la création provisoire d'une société d'art dramatique analogue à celle des Concerts populaires qui organiserait tous les ans dans un théâtre existant un certain nombre de représentations interprétées soit par une troupe déjà formée, soit par des éléments recrutés à l'étranger ou dans le monde des amateurs et renouvelables, au besoin, à chaque nouvelle représentation. Après une discussion à laquelle ont pris part plusieurs des membres présents de l'Union littéraire, l'assemblée a décidé la nomination d'un comité chargé d'étudier la question du « Théâtre d'Art » et de présenter un rapport. Le comité est composé de MM. de Haulleville, Pantens, Henry Maubel, Rahlenbeck, Descamps et Reding.

La Section d'Art de la Maison du peuple organisera cet hiver six séances au cours desquelles se feront entendre les conférenciers : Fernand Khnopff, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, Maurice Kufferath et Georges Eekhoud.

La première conférence sera faite par M. Fernand Khnopff et aura pour objet : Memling, Van Eyck et Quentin Metsijs au Musée de Bruxelles.

Le jour de cette conférence paraîtra l'Annuaire que nous avons annoncé et qui comprendra des proses et des vers de vingt écrivains belges.

Citons entre autres : EUGÈNE DEMOLDER, *le Baptême d'or*; JULES DESTREE, *Un Palatin moderne*. — GEORGES EEKHOUD, *la Petite servante*. — MAX ELSKAMP, *Pages d'ici*. — PAUL JANSSENS, *Pure tendresse*. — FERNAND KHNOPFF, *l'Art anglais*. — HUBERT KRAINS, *la Vieille*. — LAENEN, *Souvenirs cruels*. — H. LA FONTAINE, *l'Enseignement de l'Art*. — CAMILLE LEMONNIER, *Pauvre pêcheur*. — ROBERT MATHIAS, *Incident*. — OCTAVE MAUS, *la Marche de Saint-Feuillen*. — EDMOND PICARD, *l'Ascension ouvrière*. — SANDER PIERRON, *Jours de gloire*. — PAUL SAINTE-BRIGITTE, *la Mort*. — HUBERT STIERNET, *Jésus*. — EMILE VERHAEREN, *le Forgeron*.

(1) Ce projet a été exposé le 7 mai 1894 dans une Lettre ouverte adressée à notre journal par M. de Haulleville à propos des représentations de Rossi. Voir l'Art moderne, 1891, p. 147.

Le Cercle artistique annonce des conférences de MM. le docteur Héger, Jules Leclercq, Georges Rodenbach, Max Weiler, Iwan Gilkin, Hector Chainay, Franz Mahute, l'abbé Renard et Gustave Frédéricx.

Les Matinées littéraires et scientifiques seront données, au lieu du mardi, le jeudi après-midi.

Un comité composé de M. le comte de Beaufort; président, et de MM. Verhaeren, Combaz, Dillens, De Rudder, Brunfaut, etc., organise, pour le printemps prochain, une Exposition rétrospective de tableaux appartenant à des collections particulières. Cette Exposition sera installée dans les locaux du Musée communal d'Ixelles.

Aujourd'hui dimanche, à l'Alhambra, adieux (sont-ce les derniers?) de M^{me} Clara Lardinois. Au programme : *Giroflé-Girofla*, un acte du Grand Mogol, et puis l'imprévu : valse chantées, intermèdes; airs et chansons.

Le Théâtre du Parc annonce pour demain, lundi, une représentation — unique — du *Monde ou l'on s'ennuie* avec M^{mes} Favart et Reichemberg.

Mardi, première représentation à la Monnaie de *Farfalla*, ballet inédit en un acte.

Le Choral mixte de Bruxelles, sous la direction de MM. Soubre et Carpay, donnera samedi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, son premier concert avec le concours de M^{les} R. Hoffmann, W. Kley et de M. V. Mercier. Au programme : *La Bataille de Marignan* de Clément Jannequin, *le Cantique de l'Avent* de Schumann, *la Fuite de la Sainte Famille* de Bruch, *les Trois Chevaliers* de Tinel, et divers soli. S'adresser pour les billets chez MM. Breitkopf et Härtel,

M. Eugène Ysaye et son quatuor (MM. Crickboom, Van Hout et J. Jacob) viennent d'être engagés par le cercle de l'Union artistique, à Paris, pour une séance de musique de chambre à donner en décembre. Le programme, arrêté de commun accord, comprendra l'un des derniers quatuors de Beethoven, le quatuor à cordes de Vincent d'Indy et un intermède pendant lequel se feront entendre en solistes MM. Ysaye (œuvres de J.-S. Bach), Van Hout (*Lied* de Vincent d'Indy pour alto) et Jacob (*Élégie* de G. Fauré).

M. Joseph Dupont vient, par circulaire, d'informer ses abonnés habituels que les Concerts populaires, au nombre de quatre, seront donnés, comme les années précédentes, au Théâtre royal de la Monnaie. En vertu du droit de préférence réservé aux anciens abonnés, ceux-ci ont la faculté de retirer chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour, les places dont ils étaient titulaires. Le bureau d'abonnement sera ouvert jusqu'au 20 novembre. Passé ce délai il sera disposé des places non réclamées.

Outre les quatre séances habituelles, M. Dupont compte organiser, comme nous l'avons dit, deux concerts extraordinaires pour lesquels les abonnés auront également droit de préférence dans le choix des places. Les dates de ces concerts seront fixées ultérieurement.

M. A.-C. Debussy, l'auteur de cette exquise *Damoiselle élue* qui fit les délices des artistes au dernier concert de la Société nationale, a passé deux jours à Bruxelles, se rendant à Gand, où il est allé faire entendre à Maurice Maeterlinck l'interprétation musicale qu'il vient d'écrire pour *Pelléas et Mélisande*.

Il a présenté à M. Eugène Ysaye un quatuor pour archets qu'il vient d'achever et qui sera exécuté en première audition aux concerts de la Libre Esthétique.

M. Vincent d'Indy vient d'achever le drame lyrique auquel il travaille depuis plusieurs années. Le jeune maître compte passer tout l'hiver dans le Midi pour orchestrer son œuvre.

Une exposition de tableaux du peintre suédois Smith-Hald est ouverte au Cercle artistique de Bruxelles.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET À TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VIENT DE PARAITRE

chez M^{me} V^e Ferdinand LARCIER, rue des Minimes 22.
Bruxelles

VIE SIMPLE

PAR

EDMOND PICARD

IN-12, FORMAT DES EUCOLOGES

PRIX : 3 FRANCS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

En vente chez P. LACOMBLEZ, éditeur,
rue des Paroissiens, 31, Bruxelles.

Paroles pour Georges Eekhoud

PAR

Camille LEMONNIER

UNE PLAQUETTE DE 16 PAGES

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA QUESTION DES MUSÉES. — QUELQUES LIVRES. *Les Récits de Nazareth*, par Eugène Demolder; *La Vie artistique*, par Gustave Geffroy; *Misères*, par M^{lle} Marguerite Van de Wiele. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — APRÈS LE SALON. — UN ENNEMI DU PEUPLE. — EXPOSITION DE SMITH-HALD. — CONFÉRENCE DE M. VERRIEST. — PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS. Théâtre de la Monnaie : *Farfalla*. — L'ART A LIÈGE. — LES RUINES DE VILLERS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

La Question des Musées.

Elle devient ancienne, cette question des Musées, par nous soulevée pour la première fois en juin 1891. On se souvient, dans le monde des artistes et des amateurs, des abus que nous avons signalés, des griefs que nous avons fait valoir contre les commissions des Beaux-Arts qui régissent les musées. Cette campagne avait amené une certaine perturbation dans le monde des commissions. Et M. de Burlet avait formellement promis qu'une enquête serait ordonnée au sujet des faits que nous avons dénoncés. L'exactitude de nos assertions, sauf sur un chiffre, nous a encore été confirmée depuis, mais l'enquête est restée à l'état de promesse. Elle dort, en germe, dans quelque tiroir départemental où les intéressés, prudemment, la laissent en paix.

Mais rejetons le bâton dans la mare et que les grenouilles officielles coassent à nouveau dans leur barbotage. Cette « question des Musées », certes, nous ne l'avons pas abandonnée et l'enquête promise, nous la réclamerons jusqu'à obtention. La parole d'un ministre n'est pas chose vaine. D'ailleurs, nous savons que M. Delbeke, député d'Anvers, se propose de faire une interpellation à la Chambre au sujet des faits que nous avons révélés et de la façon dont on meuble nos musées de tableaux médiocres. Il est temps que cette situation finisse et que les remèdes nécessaires soient appliqués. A la fin il faudra bien qu'on extirpe le ganachisme et qu'on le jette au rancart. Il est nécessaire que chacun porte le poids de ses responsabilités et paie éventuellement la casse provoquée par son incapacité. Nous comptons sur une attitude énergique de M. Delbeke.

Et d'ailleurs, après le tapage causé par nos révélations, après la leçon donnée aux commissions dans nos colonnes, après la campagne menée contre elles par presque toute la presse, croyez-vous que les achats soient mieux faits? Allez voir! Un personnage du monde officiel nous disait, il y a quelques jours : « On continue à alimenter de croûtes le Musée de Bruxelles!!! »

Les voici, les derniers achats. Un petit portrait d'homme qu'on attribue à Van Oost : le portrait du

peintre, une peinture veule, glauque, sirupeuse, fatiguée de retouches. La main du sujet et la palette qui y adhère sont une des choses les plus franchement mauvaises que nous ayons vues dans un musée. Un nouveau portrait de saint Jérôme, sur panneau craqué, d'une peinture salie et fatiguée, est aussi médiocre, de même que la mince *Sainte-Cène* qu'on a accrochée à côté de lui. Les cartels portent : *Inconnu. XVI^e siècle*. D'où viennent ces tableaux ? Quelle nécessité y avait-il de les acquérir ? Qu'ajoutent-ils à nos beaux gothiques ? Un Musée n'est pas un refuge pour tous les tableaux anciens qu'on découvre ! Ce qu'il faut réunir, ce sont de belles œuvres, complètes. Un bon tableau caractérise mille fois plus complètement sa période d'art et la fait mieux comprendre que cent tableaux médiocres. Allez donc prendre des leçons à la National Gallery ! Réfléchissez à la façon dont ce musée est composé. Cela affindra peut-être votre bon goût qui a l'air peu dégrossi et vous donnera l'idée de ce qu'est et doit être une réunion de bonnes œuvres picturales.

Et où avez-vous acquis ces cinq esquisses de Quellin ? Cinq esquisses sans grande valeur, du petit « sous-Rubens » qu'il est inutile d'étaler à une cimaise de grand musée. Quelle idée cela donne-t-il de Quellin ? Dans quel but a-t-on acheté cela ? Oh ! les commissions ont de majestueux silences quand on les interpelle par la voie des journaux. Leurs impuissances se font coites. On dirait que quelque opérateur de sérail a passé par leurs séances, tant leur mutisme est complet. Elles attendent que l'orage soit passé. Mais nous avons en réserve de nouvelles nuées à faire surgir à leur horizon.

QUELQUES LIVRES

Les Récits de Nazareth, par EUGÈNE DEMOLDER.
Bruxelles, Ch. Vos.

S'il existait là-bas, quelque part dans les campagnes, une chapelle dédiée à quelque *Notre-Dame à la robe de soie*, nous assignerions son patronat à M. Eugène Demolder, auteur des *Récits de Nazareth*. Nous trouverions dans l'invocation « Notre-Dame » ce qui correspond à la naïveté chrétienne du conteur et dans le terme ornemental « à la robe de soie » ce qui sympathise avec son imagination somptueuse et décorative. L'auteur est en effet un mystique luxueux comme un grand nombre de ses ancêtres, les peintres flamands. Même quand il traite des sujets humbles et pauvres, sa vision ne cesse de lui fournir des comparaisons magnifiques et comme brodées. Il n'est vraiment lui que si son œil, avide d'ors et de perles, est flatté autant que son cœur est ému. Il ne sépare point ces deux joies, qui s'équilibrent et pour ainsi dire se contrôlent au long de ses proses. Ce n'est pas à Memling qu'il fait le plus songer, c'est à l'art orfèvre des Mabuse, des Bles, des Blommaert ; parfois même à quelque Breughel de Velours, à quelque Savery merveilleux. Il n'est pas un gothique pur, il n'est pas un irréprochable renaissant. Il tient des deux époques glorieuses de notre splendeur esthétique. Et s'il me fallait le définir davan-

tage, — oubliant quelque peu les *Contes d'Yperdamme* en faveur des *Récits*, — je dirais qu'il est plutôt Brabançon que Flamand, qu'il sort du pays non pas des grandes plaines plates, mais de celui des collines légères et des vallons variés. Le sol où se lève Malines, la ville endimanchée, où règne le Bruxelles encore si empreint du jadis charmant, nous paraît être le terrain choisi pour ses jardins d'art.

Dans ses récits actuels règne une sorte d'allégresse fraîche, une lumière de fleurs et d'oriflammes. Il y a fête presque quotidiennement dans son œuvre. La *Légende de saint Nicolas* confirme également cette remarque. Certes traite-t-il des récits mélancoliques, certes ouvre-t-il aussi devant ses lecteurs la clairière des forêts tristes et des mers nocturnes, mais, au résumé, sa vision ne se définit ni désolée ni lugubre. C'est ce qui le caractérise parmi nous où la pensée des poètes et des prosateurs s'acharne sur la fondamentale misère humaine.

Et que dire de son style lent et déplié comme une belle robe de satin et de guipures, ou bien encore comme une superbe nappe damassée où les fruits rouges, violets et jaunes installent un faste savoureux ?

On ne le peut suivre sans être aussitôt gagné par l'admiration impérieuse. Il y a là des phrases simples et vives, des images translucides — surtout dans *la Cité morte dans l'or* — qu'on ne peut lire sans les relire et qui seraient citées comme des trouvailles si l'ordonnance de l'ensemble et la couleur générale encore plus admirables ne les faisaient oublier.

Vraiment, les *Récits de Nazareth* sont un très beau livre où la légende se transforme, passe par un cerveau personnel, acquiert une authenticité nouvelle et s'impose familière et comme nôtre. Déjà en des articles enthousiastes, ici même, on a indiqué comment l'évangile a été adapté par M. Demolder à notre climat et comment le Jésus lointain y traverse la Flandre.

L'unique point à mettre en lumière encore est celui-ci. En France où tant d'artistes — les Parnassiens surtout — ont essayé de rajeunir les mythes, ils ne sont arrivés qu'à se copier les uns les autres, si bien que tous les transcripteurs de fables se ressemblent. Chez nous, un seul artiste a été séduit par la même littérature et il a inventé à lui seul un cadre nouveau — celui de son pays — et une vision nouvelle : celle que nous avons tâché d'analyser en ces lignes.

La Vie artistique, par GUSTAVE GEFFROY ; préface d'EDMOND DE GONCOURT. Première et deuxième séries. Paris, E. Dentu.

Nous avons fréquemment cité le nom de M. Gustave Geffroy, qui occupe en France, avec M. Octave Mirbeau, le premier rang parmi les critiques d'art. Nous avons même, à propos de tel ou tel artiste dont s'ouvrait à Paris une exposition particulière : Claude Monet, Pissarro, Rodin, reproduit des passages qui ont permis à nos lecteurs de se familiariser avec la langue nette et le style ample de l'écrivain.

En deux volumes d'environ quatre cents pages chacun, M. Geffroy vient de réunir les plus substantiels de ses articles, semés dans les quotidiens au hasard de l'actualité. Tentative heureuse, malgré son péril apparent. Telle est la sûreté de jugement et la ferme écriture de M. Geffroy, que cette longue série de notes, de croquis et d'études, parmi lesquelles il en est de fort étendues (plus de cinquante pages, des plus belles, sont consacrées à Eugène Carrière), loin de lasser l'attention ou d'apparaître comme les verres éparpillés d'un kaléidoscope, se lient étroitement les

uns aux autres. Ils subissent une direction unique, énergiquement maintenue. Et à lire attentivement ces deux volumes bondés de réflexions ingénieuses, d'aperçus synthétiques, on éprouve une jouissance spéciale. On se sent en présence d'un esprit loyal et élevé qui a fait de l'art la préoccupation principale de sa vie et qui, par l'étude assidue des maîtres, s'est créé une esthétique rationnelle.

Les artistes préférés de M. Geffroy sont, outre les noms cités plus haut : Whistler, Puvis de Chavannes, Renoir, Raffaëlli parmi les vivants, Manet, Jongkind parmi les morts récents. Mais l'écrivain n'est pas exclusif et consacre de chatoyantes études à Jules Chéret, à Willette, aux peintres du Nippon dont il a pénétré l'intimité. Citons encore, parmi les morceaux les plus savoureux, une description de sarcophage égyptien du Louvre, une visite aux Holbein de Bâle, un curieux récit de danses exotiques à l'Exposition de Paris. La revue des Salons de 1890, 1891 et 1892 complète ces volumes instructifs et variés. Si le critique paraît un peu perplexé en face des manifestations nouvelles, il s'exprime néanmoins à leur égard avec le respect que méritent les tentatives personnelles. Sa critique n'est pas étroite, bien qu'elle marque sans hésitation ses dilections et ses antipathies.

Une préface de Goncourt, deux délicates pointes-sèches, l'une d'Eugène Carrière, l'autre d'Auguste Rodin, fleuronent la *Vie artistique*, qui prendra place dans toutes les bibliothèques d'artistes.

Misères, par M^{lle} MARGUERITE VAN DE WIELE.
Paris, Paul Ollendorff.

Nous avons dit l'étrange aventure arrivée à M^{lle} Marguerite van de Wiele, qui, ayant soumis à l'Académie le manuscrit d'un recueil de nouvelles intitulé *Misères*, s'est vu retourner son œuvre avec des annotations aussi littéraires qu'ingénieuses, dont nous caractérisons la profondeur (1).

Depuis, le livre a paru, présentant dans une suite de petits tableaux très concentrés, tracés d'une main délicate et précise, la série des humaines misères : misère lâche ou tragique, misère héroïque ou grotesque, intellectuelle ou physique, gaie ou macabre, misère d'enfant ou misère de cœur, tout un musée de la souffrance morale, décrit avec une âme d'artiste, avec une discrétion de sensibilité qui rend l'effet plus intense et laisse l'impression se dégager du fond même des choses.

Dans une étude plus étendue qui termine le volume, M^{lle} van de Wiele s'est plu à encadrer dans un paysage de Nice le récit d'une de ces existences d'enfants rachitiques dont toutes les facultés se concentrent en une sensibilité qui les fait si touchants. La description des lieux et des fêtes si souvent célébrés alterne avec les développements de cette psychologie miséreuse sans en détourner trop sensiblement l'attention.

Le livre est d'une lecture attachante et M^{lle} van de Wiele a été bien inspirée dans le choix d'un sujet si propre à mettre en relief les qualités de son talent à la fois très ferme et très féminin.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

*Un episodio d'amore nella colonia « Cecilia », del Dott. GIOVANNI ROSSI (Cardias); Livorno, a cura del giornale *Sempre Avanti!*... — *Paroles pour Georges Eekhoud*, par CAMILLE LEMONNIER (28 octobre 1893); Bruxelles, P. Lacomblez. — *Neige fleur*, drame*

(1) Voir *l'Art moderne* du 13 juillet 1890.

en un acte, par EDMOND COUTANCES; Paris, Edmond Girard (édition des *Essais d'art libre*). — *Les Récits de Nazareth*, par EUGÈNE DEMOLDER; Bruxelles, Ch. Vós. — *A jouer... ou à lire* (I. Sacrifice — II. Le Médaillon), par ISIDORE VAN CLEEF; Bruxelles, B. Knœtig. — *Ibis*, par PAUL LECLERCQ; frontispice d'Auguste Donnay; Paris, édition de *la Revue blanche*. — *Manuel de prononciation*, par JEANNE TORDEUS. Nouvelle édition revue et corrigée, augmentée d'une préface de M. Edouard Thierry, ancien administrateur du Théâtre-Français; Bruxelles, Lacomblez.

APRÈS LE SALON

Protestations d'artistes.

Les artistes protestataires se sont réunis la semaine passée en assemblée générale pour discuter le projet de règlement dont nous avons parlé (1).

Ce projet a été soumis à M. Puvis de Chavannes, président de la Société des artistes français, et approuvé par lui en ces termes : « J'ai lu avec attention votre projet de règlement; il m'a paru bien compris et de nature à donner satisfaction aux artistes.

Un article entre autres m'a frappé par sa justesse : c'est celui ayant trait à la limitation du jury. L'expérience prouve, en effet, qu'un jury trop nombreux ne tarde pas à se désagréger, chacun s'en remettant à son voisin qui s'en remet lui-même aux autres... et les responsabilités s'effacent. De là des erreurs insaisissables et toujours très fâcheuses.

Je souhaite sincèrement que votre programme reçoive bon accueil. »

Il a été adopté dans son ensemble par l'assemblée, après une discussion au cours de laquelle on a précisé quelques détails. Il a été décidé entre autres que l'élection des membres du jury aurait lieu avant l'expiration du délai pour l'expédition des œuvres, afin que les artistes mécontents du résultat du scrutin puissent s'abstenir.

Une liste des œuvres acceptées et refusées devra être rédigée et signée par le jury après chacune de ses séances.

Les exposants seront admis à visiter le Salon six jours avant l'ouverture et pourront retirer les œuvres qui leur paraîtraient sacrifiées par le placement. Les membres de la presse auront accès à l'exposition cinq jours avant l'ouverture.

Reste à faire sanctionner ce projet par le Gouvernement.

Concours Godecharle.

Aucun candidat n'a été désigné pour le prix dans la section de sculpture. A l'unanimité, le jury a proposé d'accorder un subside à M. Léon Gobert, l'auteur du *Héros*, et à M. Van Emelen, l'auteur du *Petit Baigneur*.

Pour la peinture, les jurés ont, par deux voix contre une (celle de M. F. Khnopff), écarté du concours la grisaille de M. Wansart, *Ames errantes*, cette œuvre ne remplissant pas les conditions du règlement, qui exige que les concurrents présentent un « tableau ». D'après MM. Hennebicq et Rosier, il faut, pour constituer un tableau, une toile peinte à l'huile.

M. Wante, auteur de la toile : *Il a souffert pour nous*, a été, par deux voix (M. Khnopff s'étant abstenu parce qu'il ne partage

(1) Voir *l'Art moderne* des 15 et 29 octobre derniers. — Voir aussi, sur la *Ligue artistique* et les protestations des artistes, nos numéros des 24 septembre, 1^{er} et 8 octobre.

pas l'opinion de MM. Hennebiq et Rosier au sujet de l'interprétation du règlement) proposé pour le prix. Un subside de 2,000 francs, à servir annuellement pendant trois ans, a été alloué à M. Wansart. Des subsides ont été également accordés à MM. Van Heesbroeck (*le Consolateur des esclaves*) et Hodru (*Bethléem*).

Le jury d'architecture a désigné en premier lieu pour le prix M. Fidèle Lambot (*Etablissement de bains de mer*), et en second lieu M. Auguste Cools (*Palais de l'industrie et du commerce*).

Pour la prochaine tombola.

C'est M. Guillaume Vanderveken, ancien Prix de Rome, qui a été chargé d'exécuter la gravure qui sera offerte en prime, lors du prochain Salon, aux souscripteurs de deux séries d'actions de la tombola.

L'œuvre choisie sera probablement le *Charles-Quint* de M. Albrecht De Vriendt qui appartient aux musées de l'Etat.

UN ENNEMI DU PEUPLE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

« L'Œuvre » vient de rencontrer, avec ce second spectacle de saison, le plus décisif succès qui lui puisse advenir; en sortant, Octave Mirbeau fiévreux et enthousiasmé me disait : « Vous ferez autre chose, mais vous ne dépasserez pas ceci, le théâtre ne vous offrira jamais mieux et ce ne sera jamais plus parfait. » Je pense, aux acclamations répétées de la foule, qu'il avait raison. Le génie d'Ibsen transporte si violemment et exalte si haut les volontés, qu'on touche tout de suite au paroxysme, et que tout est forcé d'aller bien, du talent des acteurs à la compréhension du public : chacun est d'accord devant la lucidité et la beauté du maître de Christiania, et en cette soirée le cri d'admiration fut universel.

Ce qu'est *Un Ennemi du Peuple*, pourquoi le redire à des lettrés? Un long triomphe de la justice et de la morale véritable, une terrible condamnation du mensonge social, c'est toute l'œuvre. Elle était marquée en notre esprit dès l'origine, nous comptions sur elle, nous pensions que la jouer serait aussi conforme à notre idéal d'art et de raisonnement qu'aux intérêts matériels de notre entreprise. Nous n'avons pas été déçus : le théâtre fondé il y a deux mois sort de là plus grand, affermi en plein Paris, et la presse entière est contrainte à s'en inquiéter sérieusement. Sans doute ainsi « l'Œuvre » conquerra-t-elle sous peu la place conquise jadis par le Théâtre Libre : mais au lieu de nous borner, comme le fit M. Antoine, à un répertoire à formules, nous partirons de cette situation acquise pour ouvrir enfin le grand débat, donner une belle et bonne tribune aux voix éparses de la génération de demain, jusqu'ici confinée dans des librairies de luxe et des cénacles restreints. J'ai dit récemment en ce même journal (1), lors de *Rosmersholm*, les intentions auxquelles M. Lugné-Poe apporte sa hautaine activité et sa précoce expérience : j'ai dit aussi notre but, notre désir de frayer une route à nos amis, je n'y reviendrai donc que pour constater, de par l'accueil uniformément excellent de l'opinion, que notre tâche s'annonce moins difficile que nous le pensions.

L'effet moral de *Un Ennemi du Peuple* a été très grand et très profond, autant à la répétition générale qu'à la première. La soirée orageuse marquera parmi les mémorables. Elle s'ouvrit par une

(1) Voir *L'Art moderne* du 15 octobre dernier.

conférence du poète Laurent Tailhade, que tous les journaux politiques investissent avec fureur, et duquel je veux dire un mot simple : il a été admirable. Débutant par quelques-uns de ces mots ironiques et d'une féroce élégance qui l'ont rendu fameux dans les lettres, détesté des coquins et aimé des honnêtes gens, M. Laurent Tailhade quitta soudain le ton plaisant, et, gagné par l'émotion ibsénienne qu'il devait commenter, éingla ce que Flaubert appelait le panmuflisme universel en phrases d'une si âpre, si noble et si généreuse colère, qu'il enleva la salle dans un élan inattendu. Des sifflets partirent des loges bourgeoises, une querelle énorme s'ensuivit; durant un quart d'heure M. Laurent Tailhade resta froid et impassible sous les invectives des journalistes et du bas public des premières, et reprit la parole jusqu'au bout, en grand poète aux périodes achevées et somptueuses, prédisant sur notre société aveuile et lâche l'aurore des temps nouveaux. Il ne fit pas grâce d'un mot, soutenu par les applaudissements frénétiques de toute la jeunesse debout, l'acclamant. La conférence s'acheva dans une tempête de cris contradictoires, où domina celui de « Vive l'anarchie ! » jailli de trois cents poitrines.

La pièce fut écoutée religieusement, le charmant premier acte posa nettement la situation, l'intérêt grandit, la salle s'échauffa, le troisième assura l'ovation finale, l'acte de la réunion publique porta profondément. Il fallait être Ibsen pour oser cet effet singulier : faire siffler par les acteurs eux-mêmes. C'était là ce que les artistes attendaient avec curiosité : l'impression fut étrange. L'électricité des quinze cents esprits anxieux ainsi mis en présence, toujours prête à se concentrer en un seul courant, et pourtant forcée par le dramaturge à se diviser, sursauta dans une discordance dont jamais une pièce n'avait donné d'exemple. M'étant amusé à me mêler aux figurants, — tous de jeunes artistes, peintres, sculpteurs, poètes, dont l'ensemble fut merveilleux, — je vis à maintes reprises plusieurs d'entre eux, oubliant leur rôle, applaudir avec toute la salle les paroles superbes de Stockmann qu'ils devaient huer : et je me demandais qui, hormis le maître, eût eu l'audace, confiant à un seul personnage une opinion, d'en jeter sur la scène deux cents pour la combattre, provoquant ainsi une tension d'énervement si périlleuse pour le succès, forçant la scène et le public à se disloquer au lieu de s'entendre. La soirée s'acheva aussi belle que qu'elle avait commencé sur ce cinquième acte d'une sublimité si rare, d'un dialogue allant si aisément du simple au grand, où l'art théâtral d'Ibsen atteint si absolument au génie.

Une grande manifestation libertaire ne cessa de doubler l'intérêt dramatique. Le troisième acte surtout y aida : il fut une cruelle humiliation pour tous les journalistes présents, souffletés à chaque phrase — et combien Ibsen les dévoila dans leur hypocrite malhonnêteté ! — par les acclamations ironiques des jeunes écrivains présents. M. Henri Fouquier, mal à l'aise, tournait vers M. Canivet des regards navrés... Et l'on riait de bon cœur. Quand enfin le docteur Stockmann en vint à la scène célèbre où il stigmatise les chefs de partis et prévoit leur ruine, une clameur formidable ébranla le public, le cri « Vive l'anarchie ! » monta à nouveau et salua la chute du rideau, bientôt relevé pour l'annonce du grand nom d'Ibsen, devant lequel tous se découvrirent.

M. Lugné-Poe anima avec une maîtrise et une verve incroyables le rôle écrasant et complexe de l'Ennemi du Peuple; M. Ravet joua excellemment le rôle du préfet Peter; M. Charny s'acquitta au mieux du personnage du vieux et vindicatif beau-père Mortenkil. MM. Lagrange et Desmarests furent deux journalistes aussi

plats, traitres et répugnants que ceux que nous subissons dans la vie. M. Depas figura avec une pauvre et ridicule vérité l'imprimeur Aslaksen, le modéré trembleur. M^{mes} Camée et de Pontry, la petite Georgette Loyer, l'Yniold étonnant de *Pelléas et Mélisande*, jouèrent comme il fallait. Et je ne dirai rien des cent cinquante figurants, sinon que M. Lugué-Poe eut une excellente idée le jour où il fit appel à de jeunes artistes au lieu de ramasser de-ci de-là les ordinaires pauvres diables des théâtres subventionnés, car l'acte de la réunion publique fut, de l'avis général, mouvementé au mieux.

Les meilleurs artistes étaient là : je noterai au hasard Octave Mirbeau, Stéphane Mallarmé, José-Maria de Hérédia, Rochegrosse, Georges Khnopff, Catulle Mendès, le comte Herman Bang, Jean Lorrain, Roger Marx, Réjane, que sais-je ! Et tout ce qui a un nom dans la jeune génération littéraire applaudit avec délire. Quand je sortis, comme je le disais adieu à Henry de Groux, pâle d'enthousiasme, je vis soudain dans la foule le fin visage de M^{me} Rachilde : et elle me montrait ses gants déchirés, avec un sourire...

CAMILLE MAUCLAIR

EXPOSITION DE SMITH-HALD

au Cercle artistique.

Smith-Hald — un nom connu, apprécié. Le peintre a un tableau au Luxembourg, à ce qu'on dit. Mais, franchement, nous ne comprenons pas cette réputation. C'est un paquet de très mauvaises toiles que M. Smith Hald a envoyé au Cercle artistique. Ce sont des queleconqueries de marines bleues, des montagnes de chromos, des bateaux qu'on dirait fabriqués pour servir de jouets d'enfants. Pas de lumière, pas de poésie ; un métier lourd et banal. Certaines choses dignes d'être reproduites à l'intérieur de coquillages, pour les bazars des villes de bains.

Conférence de M. Verriest

Au Cercle Léon XIII a eu lieu une conférence de M. le professeur Verriest, qui a intéressé au plus haut point tous ceux qui en art s'occupent de cette question fondamentale : le rythme.

Pour le conférencier, c'est au sens musculaire (encore peu étudié) qu'il faut rattacher le rythme de la parole, plutôt qu'au sens auditif. C'est également de ce sens que dépendent les attitudes expressives et la danse. Ce sens est donc très étendu et son empire est énorme. Le rythme déterminé par lui a ses racines dans l'être entier et non pas dans une localisation.

Scientifiquement, le conférencier a établi l'arbitraire des anciennes règles basées sur des décrets et des préceptes de pédagogues et n'ayant point pour source la vraie nature profonde.

La conférence de M. Verriest sera publiée. Nous y reviendrons attentivement. L'art nouveau du vers y trouve un appui net.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Farfalla, ballet en un acte par M. OSCAR STOUMON.

Ce ballet directorial et entomologique a soulevé une petite tempête. Des sifflets nourris et persévérants ont brusquement éclaté aux étages supérieurs, provoquant, selon l'usage, d'énergiques

applaudissements de la part des spectateurs d'en bas. Des képis galonnés ont fait irruption au paradis. Des bras se sont tendus, en gestes irrités, vers les perturbateurs. Des cris : A la porte ! ont corsé d'un accompagnement inattendu l'aimable banalité d'une valse. Et durant quelques instants le chef d'orchestre est demeuré perplexe, le baton levé, suspendant le jeté-battu d'une ballerine déconcertée, bien près, la pauvre, de fondre en larmes.

Le charivari a reporté les assistants aux soirées fameuses des *Mâtres-Chanteurs* et de la *Puissance des Ténèbres*. Et du coup, voici *Farfalla* presque célèbre.

Farfalla? Un ballet auquel la direction du théâtre a donné un cadre inusité : costumes élégants, d'un déshabillé suggestif, décors frais, lumière électrique à profusion, mise en scène merveilleuse. On ne fait pas mieux au Crystal Palace, à l'Empire et à l'Alhambra.

Le sujet? Ah! dame, le sujet d'un ballet!... On y voit danser, sautiller, paraître et disparaître une multitude d'insectes ailés, papillons, phalènes et libellules. Un monsieur essouffé donne la chasse à un lépidoptère zébré qui, par un juste retour des choses d'ici bas, poursuit d'un filet vengeur le collectionneur maladroit. Celui-ci est sauvé par un garde-chasse en livrée émeraude violemment épris d'un papillon bleu mué en une danseuse exquise. Mais la plus « mouche » est la fiancée du dit garde-chasse, qui proteste par des ronds de jambe et des entrechats contre la trahison de son amant. Tout cela finit par une ronde de papillons versicolores tombés du cintre, et voletant parmi les tarlatanes et les paillettes de ces dames, sous un flot de lumière mauve. Et voilà.

Quelle joie artistique si les directeurs de la Monnaie traitaient avec une pareille magnificence les ouvrages sérieux qu'ils mettent en scène!

On nous assure que ce ballet est dansé sur une musique nouvelle, et que l'auteur de cette musique est M. Oscar Stoumon. Nous avouons avoir été très émerveillé des richesses inaccoutumées du spectacle et de la grâce de M^{mes} Riccio et Rivolta, pour écouter la partition. Il nous a semblé percevoir des motifs connus, des fragments d'opérettes et de ballets célèbres, *la Nuit de Noël*, *Miss Helyett*. Cela ne nous paraissait qu'un simple prétexte à exhibitions séduisantes, ce qui rendait l'affaire des sifflets d'autant plus inexplicable. Il faut croire que nous nous trompions, puisqu'on a sifflé. Que l'auteur s'en réjouisse, au surplus. Car — Flaubert l'a dit — « être sifflé n'est rien, être applaudi est parfois très amer ».

Les abonnés ont eu tort d'applaudir. Ils ont dû gâter la joie de leur directeur.

L'Art à Liège.

Une nouvelle association d'artistes vient, sous le titre : *Union artistique*, de se constituer à Liège, la ville la plus fermée aux idées nouvelles. Une commission provisoire, composée de trois peintres ou sculpteurs : MM. Aug. Donnay, L. Moreels et J. Rulot, de trois musiciens : MM. S. Dupuis, L. Charlier et L. Vandenschilde, et de trois hommes de lettres : MM. O. Colson, P. Gérardy et R. Ledent, a été chargée d'élaborer un programme et un projet de statuts. M. Jules Sauvenière a été nommé secrétaire du comité.

Nous applaudissons de tout cœur à cette initiative et souhaitons bonne chance à l'*Union artistique*.

Les *Nouveaux Concerts* liégeois, fondés et dirigés avec un parfait compréhension artistique par M. Sylvain Dupuis, sont fixés aux dimanches 3 décembre, 11 février, 18 mars et 6 mai.

On entendra au premier concert M. Eugène Ysaye; au second, M. César Thomson; au troisième, M. Eugène d'Albert. Le quatrième concert sera consacré à l'audition du premier et du deuxième acte de *Tristan et Isolde* avec la distribution suivante : *Tristan*, M. Ernest Van Dyck; *Isolde*, M^{lle} Gabrielle Lejeune; *Branquene*, M^{lle} Fick-Wéry; *Kourwenal*, M. Ch. Gilbert; *Un jeune matelot*, M. Désiré Demest. — *Chœurs de Matelots* et de *Chevaliers*, la Société royale « La Légia ».

* * *

Les concerts du Conservatoire, dirigés par M. Radoux, promettent d'être également fort intéressants. Au premier concert on entendra le quatuor Joachim et l'illustre maître y exécutera le Concerto en ré majeur de Beethoven. Le second concert sera donné avec le concours de Sarasate. Le troisième sera consacré exclusivement à l'audition des *Biâtitudes*, l'œuvre maîtresse de César Franck. Les solistes principaux seront M^{lle} Decré, MM. Auguez et Fourmets, tous trois de l'Opéra de Paris, et M. Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles. Quoique ne devant être exécutée que fin mars prochain, cette œuvre est déjà en répétitions.

Les *Tablettes wallonnes*, nouveau journal hebdomadaire d'art et de critique (à Liège, rue du Pont-d'Île, 51), ouvrent une souscription pour élever sur une des places publiques de Liège un monument à César Franck. L'exécution de ce monument sera confiée au sculpteur Rulot.

Les Ruines de Villers.

Très justes en leur mélancolie, ces réflexions de *l'Indépendance* au sujet des ruines de l'abbaye de Villers :

« On restaure les ruines de Villers. Elles sont déjà nettoyées et débarrassées de leurs décombres, et avant peu seront remises à neuf. Deux ministres viennent d'aller les visiter et sont satisfaits de l'avancement des travaux. J'avoue que cela m'inquiète un peu, cette restauration de ruines, surtout quand elles sont imposantes et si vraiment romantiques que celles de Villers. Si l'on doit rebâter la chapelle, ouverte aujourd'hui à tous les vents et si terriblement belle dans sa dévastation, nous aurons une chapelle de plus dans le pays et il n'en manque guère. S'il ne s'agit, au contraire, que de rajuster et de remettre daplomb les hautes murailles et leurs colonnades ébranlées et chancelantes, nous aurons encore l'ancien édifice démembré et en morceaux, mais ce ne seront plus que des murs sans toit et des colonnes sans support. Cela ne dira plus rien et cela commencera par être simplement laid en attendant qu'on le badigeonne et que ce soit affreux.

Pourquoi ne veut-on pas comprendre que la beauté des ruines, c'est d'être des ruines ! N'avons-nous pas assez de monuments neufs et de villes toutes récentes, et d'anciens édifices rebâties de fond en comble, et de pierres retaillées et de moellons propres, pour ne pas laisser quelque part, dans un coin, un de ces paysages romantiques faits de décombres et de souvenirs mélancoliques, comme nos pères les aimaient tant et où peuvent aller rêver les âmes tendres s'il y en a encore ! Jadis on visitait le Rhin et le Danube dans l'émotion de leurs châteaux penchés en débris sur les sommets. On s'occupe de relever les châteaux les uns après les autres et le Rhin devient banal comme un décor d'opéra comique. La Meuse depuis longtemps n'a plus sur ses rives que des établissements industriels et des carrières. Plus la moindre ouverture à l'imagination. C'est de l'eau qui porte les bateaux et fait tourner les moulins et voilà tout. Nous avions les ruines de Villers; elles restaient le seul lieu du pays où il était encore pos-

sible de lire les vers de Lamartine ou l'un des poèmes de Byron, ou quelque-une de ces légendes allemandes de chevaliers et de moines, qui font frissonner. Et quand Villers fraîchement repeint reluira au soleil comme un sou neuf, tout un monde de poésie se sera envolé, et le romantisme sera banni de son dernier refuge. »

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Faux Courtens.

Le paysagiste Franz Courtens, le peintre de la fameuse *Pluie d'or*, était averti depuis quelque temps, dit la *Réforme*, que des tableaux apocryphes revêtus de sa signature étaient offerts en vente. Un hasard mit l'artiste sur la piste du faussaire. M. Courtens reçut un jour une lettre d'un collectionneur de Malines lui demandant de venir vérifier l'authenticité d'un paysage signé Courtens qu'on venait de lui vendre.

Le tableau était faux. Le vendeur était un nommé François-Constant Van der Perre, demeurant à Saint-Josse-ten-Noode, rue de la Rivière. M. Courtens déposa plainte; le parquet saisit le tableau et découvrit, dans diverses maisons particulières, cinq autres tableaux portant la même signature apocryphe.

Van der Perre commença par prétendre qu'il était de bonne foi, qu'il avait acheté et payé ces œuvres comme si elles avaient été authentiques. Il fut bientôt forcé d'avouer qu'il y avait lui-même apposé une fausse signature. Deux des tableaux avaient été commandés par lui à un jeune artiste, M. K...

Van der Perre avait gratté la signature de M. K... et y avait substitué celle de Courtens.

Il essaya d'abord de soutenir que M. K... était d'accord avec lui et avait livré ses tableaux non signés, laissant à Van der Perre le soin de mettre la signature. Mais M. K... démontra qu'il était, presque au même titre que M. Courtens, la victime de Van der Perre, et déposa plainte contre lui pour avoir, infraction prévue par la loi sur le droit d'auteur, enlevé frauduleusement la signature de deux de ses œuvres.

Van der Perre se décida enfin à entrer dans la voie des aveux. Il déclara notamment qu'il avait acheté un des tableaux six cents francs; qu'après l'avoir revêtu de la signature de M. Courtens il l'avait vendu 2,800 francs; il ajouta que le tableau, s'il eût été authentique, eût valu six ou sept mille francs. Comme on voit, le procédé était assez lucratif.

Il était si bien entré dans les habitudes de Van der Perre, qu'il en était arrivé à le pratiquer pour-rien, « pour l'honneur ». C'est ainsi qu'ayant à offrir un souvenir à quelqu'un, il lui avait donné en cadeau un panneau quelconque, qu'il avait signé Courtens.

Van der Perre, qui s'intitule marchand de tableaux et expert (!), était cité à comparaître la semaine dernière devant la 6^e chambre correctionnelle de Bruxelles, du chef d'avoir frauduleusement apposé la signature Courtens sur cinq tableaux, et avoir frauduleusement enlevé de deux tableaux de M. K... la signature. Il a été condamné, par défaut, à six mois de prison et 226 francs d'amende.

Le tribunal a ordonné la confiscation des tableaux pour autant qu'ils appartiennent à l'inculpé.

PETITE CHRONIQUE

Une bonne nouvelle : M. Lugné-Poe arrivera cette semaine à Bruxelles avec sa troupe pour donner au Théâtre du Parc quelques représentations de *Rosmersholm* et de *l'Ennemi du Peuple* qui lui ont valu à Paris un succès éclatant. Il débutera samedi prochain par *Rosmersholm*.

Une exposition de peintures et pastels de M. et M^{lle} Wytzman est ouverte depuis hier au *Cercle artistique*.

L'ouverture de la 34^e Exposition organisée par la *Société des Aquarellistes* aura lieu samedi prochain, 25 courant, à 2 heures, au Musée moderne.

Le Cercle « Pour l'Art » annonce l'ouverture de son exposition annuelle pour le 13 janvier prochain. Les artistes invités à y prendre part sont : MM. Burne Jones, A. Gandara, Aman Jean, H. de Groux, R. Wicner, E. Gallé, P. Roche, Walgren, M. Denis, P.-E. Cornillier, E. Azambre, A. Rosenkrantz, A. Cuvelier, E. Couty et G. d'Espagnat.

La Justice agrandit son format et réduit à 3 francs le prix de son abonnement annuel. Le numéro d'aujourd'hui contient la liste des collaborateurs :

MM. Em. Brunet, R. Bôn, Bury, F. Cocq, docteur Aug. Crockaert, Hector Denis, J. des Cressonnières, Jules Destrée, L. Dumas, M. Desgenêts, Georges Eekhoud, L. Furnemont, G. Garnir, Ch. Gheude, H. Gedoelst, W.-L. Gorissen, G. Grimard, Max Hallet, G. Hennebert, P. Janssens, H. La Fontaine, J. Laenen, H. Lebœuf, Octave Maus, L. Morichar, P. Pastur, S. Pierron, Edm. Picard, E. Royer, P. Sainte-Brigitte, P. Salkin, docteur Terwagne, Em. Vandervelde, Em. Verhaeren.

La rédaction et l'administration sont transférés rue d'Isabelle, 42, à Bruxelles.

Encore une revue nouvelle ! Allons tant mieux. A cent, nous ferons une croix. Le nouveau né s'appelle modestement *Feuille d'échos*, et, en sous-titre, un peu plus pompeusement : *Revue belge illustrée d'art, de littérature, de sport et de théâtre*. Bureaux : rue de Longue-Vie (nos souhaits d'idem!), 36, à Bruxelles. Abonnements : fr. 2.50 par semestre, 3 francs pour l'union postale.

A l'occasion de l'achèvement des travaux de réfection du Palais de la Bourse et de l'inauguration de son nouvel éclairage, un concert extraordinaire sera donné aujourd'hui, à 3 heures, avec le concours des musiciens de l'armée et des élèves des cours de chant d'ensemble des écoles communales de Bruxelles, sous la direction de M. Watelle. Exécution *en costume* des vieilles chansons, airs populaires et originaux, harmonisés et orchestrés par M. G. Huberti pour le Cortège de l'Agriculture. Intermède par la musique du régiment des grenadiers sous la direction de M. C. Bender.

M. Sarasate, le célèbre violoniste, et M^{lle} Berthe Marck viendront, en janvier prochain, donner une soirée aux concerts Schott.

Rappelons, à ce propos, que la première audition du quatuor Joachim aura lieu, aux mêmes concerts, mardi prochain, à 8 heures. Voici le programme de la soirée : Haydn, quatuor *en fa* majeur, op. 77 ; Schubert, quatuor *en la mineur* ; Beethoven, quatuor *en mi bémol* majeur, op. 127.

Le programme du premier concert du Conservatoire comprendra, comme nous l'avons annoncé, le *Magnificat* de J.-S. Bach et le *Psautre XVIII* de Marcello. Ajoutons que M. Gevaert se propose de donner pour son dernier concert (dimanche des Rameaux), une nouvelle audition de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven.

Deux grandes œuvres chorales sont inscrites au programme des Concerts populaires : *Le Paradis et la Péri* de Schumann, qui n'a plus été exécutée depuis vingt ans à Bruxelles, et *Francesca de Rimini*, une œuvre nouvelle de Paul Gilson sur un texte de M. J. Guillaume. Le concert Wagner sera spécialement consacré à des fragments de la *Götterdämmerung*.

Le premier concert est fixé au 10 décembre. On y entendra deux œuvres de Saint-Saëns : la *Symphonie en la* et le Concerto pour piano *en sol* (soliste : M. Arthur De Greef) ; le conte du *Chat* de Rimsky-Korsakoff, la Fantaisie sur des airs flamands de M. De Greef, et probablement une ouverture de Tchaïkowsky, en mémoire du maître russe regretté.

Le 7 janvier aura lieu un concert extraordinaire sous la direction de M. Herman Lévy, l'un des trois chefs d'orchestre de Bayreuth.

M. César Thomson est engagé pour le troisième concert d'abonnement, qui aura lieu en février.

Enfin, il est question d'exécuter une des grandes œuvres chorales de César Franck, probablement *Rédemption*.

Le Théâtre du Parc donnera aujourd'hui, en matinée, à 1 h. 1/2, *le Monde où l'on s'ennuie*, avec M^{lle} Reichenberg et M^{me} Favart. Des monologues dits par M^{lle} Reichenberg compléteront le spectacle. Le soir, *Nos Bons Villageois*.

Lundi, première représentation de *la Crise*. Mardi, dernière représentation de la tournée Reichenberg-Favart : *les Demoiselles de Saint-Cyr* et *le Bon vieux temps*.

Aux Galeries, *la Mascotte* a succédé à *le Cœur et la Main* en attendant *Cliquette*, dont la première représentation aura lieu samedi prochain.

LA QUESTION DES MUSÉES. — Nous avons vu avant-hier à midi, dans la salle des gothiques, au Musée de Bruxelles, un cadre, d'un tableau de M. Schoen (école) n° 50, plein de coups de brosse qu'un copiste y avait appliqués afin d'essayer sans doute ses couleurs. C'est infect !

Le roi de Norvège vient de nommer Henrik Ibsen grand-croix de l'ordre de Saint-Olaf.

Cette distinction n'ajoute rien à la célébrité de l'auteur du *Canard sauvage*, de *la Dame de la Mer*, de *Rosmersholm*, des *Revenants*, d'*Hedda Gabler*, mais elle fait honneur au gouvernement du roi Osear.

On nous écrit de Paris :

La maîtrise, déjà célèbre, de Saint-Gervais, fondée et dirigée par M. Charles Bordes, exécutera le mardi 28 novembre, à 10 heures du matin, la Messe à six voix (dite du Pape Marcel) de Palestrina, trois motets à quatre voix (*Estote fortes*) de Vittoria, *Pulvis et Umbra* de Roland de Lassus et *Diffusa est gracia* de Nanini, enfin l'*Exultate Deo* à cinq voix de Palestrina.

Cette solennité artistique et religieuse aura lieu au profit de l'*Œuvre de la Maîtrise* (atelier de gravure de musique pour les jeunes garçons chanteurs).

S'adresser pour les places réservées rue François-Miron, 2.

Le Figaro et *le Gaulois* ont ouvert une souscription en vue d'un monument à élever à Gounod. Un comité s'est formé déjà, et parmi les adhérents figurent : MM. Ambroise Thomas, Massenet, Saint-Saëns, Reyer, Bertrand, Gailhard, Carvalho, Sardou, Alexandre Dumas, Jules Barbier, Gêrôme. *Le Figaro* et *le Gaulois* s'occupent activement de grouper, dans ce but, les amis et admirateurs du maître. Un comité de dames patronesses, à la tête duquel se trouve M^{me} la comtesse de Greffulhe, vient d'être adjoint à la Commission.

Conclusion d'un bel article du *Gil Blas*, signé Jean Ajalbert, consacré à Antoine et au Théâtre Libre :

« Le Théâtre Libre vient de rouvrir avec éclat. Tandis qu'il poursuit sa carrière aux Menus-Plaisirs, à l'Eden, Antoine, cet hiver, va reprendre les pièces de son répertoire pour le grand public — des pièces qui ne furent remontées que par hasard, çà et là, à Paris, dont quelques-unes sont près de la centième en province et à l'étranger !

A cette nouvelle du Théâtre Libre à l'Eden, je ne me suis point rappelé sans émotion la modeste salle de l'Elysée des Beaux-Arts, pareille à un bateau de pauvre pêcheur ! Voici Antoine sur le grand vaisseau de l'Eden, avec lequel jusqu'à présent personne n'a pu tenir la mer... Antoine est vaillant comme à l'autre départ, il y a huit ans.

Il me fait songer à Christophe Colomb — parfaitement.

« Vous voyez bien que nous approchons, erie-t-il... Courage... Encore un coup, et ça y est... Si nous n'avons pas touché de terre nouvelle encore, nous avons tout de même visité pas mal de beaux jardins français ou exotiques... Nous en verrons d'autres... »

Souhaitons-lui bon voyage, nous tous qui lui devons quelques-unes des heures de joie et d'enthousiasme de ces dernières années.

Bon voyage, vieux, je te souhaite...

Et comme on fait flotter son mouchoir à ceux qui partent, je suis heureux d'agiter ici ces quelques feuillets de chronique en salut amical à l'ami qui prend le large... »

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883. ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

VILLE DE BRUXELLES

Le notaire LE COCQ, résidant à Ixelles, rue d'Arlon, 16, à l'inter-
vention de son collègue Me EDOUARD DUBOST, résidant à Bruxelles,
rue Montoyer, 2A, vendra publiquement, les Mercredi 22, Jeudi 23,
Vendredi 24 et Samedi 25 novembre 1893, à 2 heures précises de
relevée, en la Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances, à
Bruxelles, les

BELLES ARGENTERIES ANCIENNES

ANCIENNES PORCELAINES

de la Chine, du Japon, de Saxe, de Tournai, etc.

Anciennes Faïences de Delft

OBJETS DE VITRINE

Boîtes, Étais, Miniatures, Montres, Bijoux, Bronzes
et Cuiyres anciens

PANNEAUX DÉCORATIFS, TABLEAUX, etc.
formant la collection de

M. Jules DUBOST

Experts : MM. J. et A. LE ROY frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière le lundi 20 novembre | Publique le mardi 21 novembre
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Catalogue au bureau du journal.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ABATAGES. — LA BOURGEOISIE AU THÉÂTRE. *La Crise*. — LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — AU MUSÉE ANCIEN. — EXPOSITION DE M. ET M^{me} WYTSMAN. — NOTES DE MUSIQUE. *Concert du « Choral mixte »*; *Concert de musique ancienne*; *Le Quatuor Joachim*. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Jérusalem*. — LA VENTE LEYS. — PETITE CHRONIQUE.

ABATAGES

C'est encore de nos arbres qu'il s'agit, des arbres orgueilleux qui élèvent sur les grand'routes, dans l'aridité des plaines que fait flamber le soleil, des nefs ogivales où se réfugie la piété des artistes. Les sauvages auxquels on confie l'administration du peu de verdure nationale que nous laisse le défrichement des forêts ne se contentent plus d'ébrancher, de saccager, de mutiler les arbres, d'en faire, au gré de leur fantaisie barbare, des balais ou des plumeaux, des goupillons ou des têtes-de-loup. Il leur faut la sève, il leur faut le tronc, il leur faut la couronne. Ils abattent, ils rasant à niveau du sol, après quoi ils dépècent et ils emportent les membres. Et les vieilles routes à relais et à roulage, les longues routes rectilignes qui résonnaient jadis du bruit de ferraille des diligences, du clic-clac des postillons, aujourd'hui solitaires et muettes, voient tomber une

à une les colonnes qui supportaient leur dôme frissonnant. La route de Westcappelle à l'Ecluse a perdu la haie magnifique de ses peupliers du Canada échevelés par les souffles marins. La route de Liège à Bois-le-Duc est déshonorée. Cette fois, c'est aux portes de Bruxelles que les vandales tentent leur coup de main. Ils brandissent leur hache sacrilège (que le tranchant leur retombe sur le poing!) le long de la chaussée de Ninove. Ils menacent les ormes séculaires qui font de la vieille route la promenade la plus poétique des environs de la capitale. Des protestations indignées nous arrivent. Les riverains s'insurgent. Les artistes montrent le poing.

Ah ça, est-ce que vous ne seriez plus maître chez vous, Monsieur le Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, et dépendrait-il du caprice de quelque ingénieur-voyer de causer, malgré vous, des catastrophes irréparables? Nous vous avons applaudi lorsque, prenant en considération nos plaidoyers répétés en faveur de nos pauvres arbres cités devant la Justice implacable des ingénieurs (1), vous avez, au nom de la Poésie et de l'Art, arrêté d'un geste les bras prêts à frapper. Nous vous avons remercié lorsque, pour éviter de nouveaux scandales, vous avez lancé cette circulaire qui prouve

(1) Voy. entre autres notre *Lettre ouverte à M. de Bruyn*, 1892 p. 281.

que le Ministère de l'Agriculture n'est pas trop éloigné de celui des Beaux-Arts :

Bruxelles, le 12 août 1893.

« MONSIEUR L'INGÉNIEUR EN CHEF,

Les routes de l'État, plantées de vieux et beaux arbres, constituent, aux abords des villes, de véritables promenades, dont la conservation me préoccupe vivement.

Je tiens à ce qu'il n'y soit pas porté atteinte par l'abatage prématuré et en une fois de semblables plantations.

Il ne faut y procéder successivement qu'avec une grande circonspection et lorsque cette mesure est devenue, pour ainsi dire, indispensable.

Il y a lieu d'examiner notamment si, sur certaines routes dont les plantations sont arrivées à maturité, il ne conviendrait pas, en vue de réserver pour l'avenir une plantation convenable, de vendre un arbre sur deux pour les remplacer par un nouveau sujet bien choisi.

Je vous recommande donc, Monsieur l'ingénieur en chef, de m'adresser un rapport spécial motivé à l'appui des propositions que vous aurez à me soumettre dans les cas de l'espèce.

*Le Ministre de l'Agriculture,
de l'Industrie et des travaux publics,*
(s.) LÉON DE BRUYN (1). »

Mais voici que la Saint-Barthélémy recommence. Est-ce que Messieurs des Ponts et Chaussées n'ont pas lu la circulaire? Est-ce qu'ils ne l'ont pas comprise ou voulu comprendre? Ou est-ce qu'ils se fichent des ordres de leur ministre?

En ce cas nous invoquons, au nom des artistes, au nom de l'opinion publique que ces massacres exaspèrent, non plus une circulaire ministérielle, mais LA LOI. — La Loi? Mais certainement. La Loi protège les arbres, défend d'y toucher avant leur décrépitude. Et si vous en doutez, lisez le texte. Lisez le décret du 16 décembre 1811 contenant règlement sur la construction, la réparation et l'entretien des routes. L'art. 99 dit formellement : « Les arbres plantés sur le terrain de la route et appartenant à l'État, ceux plantés sur les terres riveraines, soit par les communes, soit par les particuliers, en exécution du présent décret ou antérieurement, ne pourront être coupés et arrachés qu'avec l'autorisation du directeur général des ponts et chaussées, accordée sur la demande du préfet, laquelle sera formée *seulement lorsque le dépérissement des arbres aura été constaté* par les ingénieurs, et toujours à la charge du remplacement immédiat (2) ».

Est-ce clair? Il ne suffit pas qu'un ingénieur, fût-il M. l'ingénieur en chef, s'avise un jour que les ormes ou les peupliers d'une route pourraient être transformés en belles planches ou en poutres excellentes. Il faut, pour qu'il lui soit permis d'y toucher, que le gouver-

neur de la province ait sollicité et obtenu du Directeur général des Ponts et Chaussées l'autorisation de les couper, après s'être assuré que le *dépérissement* des arbres l'obligeait à prendre cette mesure.

Il nous serait agréable de savoir si l'honorable M. Vergote, gouverneur du Brabant, a demandé au successeur de M. le directeur général Henri Maus l'exécution des ormes de la chaussée de Ninove. Et nous serions fort étonnés d'apprendre que ces beaux arbres — les plus beaux que nous possédions dans la banlieue — eussent *dépéri* au point de devoir être abattus.

M. le Ministre interdit l'abatage « prématuré » et « en une fois » des plantations de l'État. Il recommande la circonspection. Il conseille de ne jeter bas les vieux arbres que « quand cette mesure est devenue, pour ainsi dire, indispensable ». C'est fort bien. Mais il faut reconnaître que les termes de sa circulaire sont faibles quand on les compare au texte précis et impératif du décret.

Ce que nous demandons c'est — une fois pour toutes — qu'on défende à l'Administration des ponts et chaussées de frôler de ses vilaines pattes l'écorce des arbres qui appartiennent à l'État, c'est-à-dire au pays. Puisqu'il y a un texte, la question est résolue, n'est-ce pas?

Et quant aux ormes de la chaussée de Ninove, nous concluons qu'il plaise au Tribunal les renvoyer des fins de la poursuite, — frais à charge de la partie civile, les ingénieurs.....

LA BOURGEOISIE AU THÉÂTRE

LA CRISE, par M. BONIFACE

Pauvre bourgeoisie politique et financière! Comme on l'arrange partout! Quels camoufflets répétés, quels coups de pied comme aux paillasses de foire! Et penser que les *Abbé Constantin* et autres berquinades qui jadis mettaient des cataplasmes sur ces meurtrissures endolorantes ont cessé de surgir. Les bons juifs qui, se sentant atteints en elle, écrivaient pour la défendre, sont découragés. Frénétiquement elle est labourée et hersée par d'impitoyables défricheurs, qui la traitent en terre qui ne produit plus rien de bon. Qué malheur! Qué malheur!

Voici, après combien d'autres, une pièce de M. Maurice Boniface, le corrosif metteur en page de *Tante Léontine*, qui la déshabille, cette bourgeoisie lamentable, et campe à nu le scandale de ses pauvres membres gangrenés et de ses ulcères. Il s'agit de ce beau monde politique et panamique qui, par la brèche qu'ouvrit Gambetta, le cynique opportuniste, principe mâle dont M^{me} Adam est le principe femelle, s'est rué à la curée du gouvernement républicain parlementaire, en brandissant l'étendard de « la république athénienne », dite

(1) Cette circulaire a été insérée au *Moniteur belge* le 23 août 1893.

(2) PASINOMIE, 1811, p. 80. — Voy. PANDECTES BELGES, v^o Arbres, p. 397.

audacieusement ainsi par un invraisemblable euphémisme.

Ils sont là tous, poussés à la charge, soit, mais bien croqués et arrangés quand même, les masques de ce carnaval, auprès duquel « la pourriture du second empire » n'était qu'un léger faisandage. Le député, tombeur de ministères, futur ministre lui-même, ne culbutant les occupants actuels que pour s'asseoir à leur place; un des braillards d'avant la chute de Badinquet, jadis prudent excitateur d'émeutes où les autres se faisaient casser la tête; un décafé qui fût allé à Mazas pour escroquerie s'il n'avait rencontré en province, dans une tournée électorale, une fille d'industriel, millionnaire et assoiffé d'influence politique. Ce beau-père, c'est le bourgeois cossu et repu, important et bête, le M. Poirier fin de siècle, qui donne sa fille comme un pot-de-vin, sans la consulter, uniquement parce qu'avec son groin il flaire un jeune homme assez canaille pour qu'on soit assuré qu'il parviendra aux plus hautes fonctions, et que lui, le beau-père, profitera de ces hautes fonctions pour se pavaner et se faire décorer. Cette fille, une poupée parisienne, élevée au Sacré-Cœur, mais ayant subi l'ovariotomie de toutes les vertus, insensible aux questions morales comme son utérus à la maternité, s'amourachant de « l'inséparable ami » de son mari uniquement parce qu'elle l'a sous la main, ou plutôt sous le pied, quatre fois par semaine, à table. Cet ami, un suiveur de la fortune du mari, aussi détaché que celui-ci de tout point d'honneur, compagnon et confident de ses guilledous emmi les coulisses et les lupanars richement meublés du demi-monde, mais moins audacieux, moins roublard, moins débrouillard, moins prêt aux coups de main décisifs par lesquels on raffe l'argent et les places. Il y a aussi un secrétaire-journaliste, qui attend son tour, vogue dans le sillage, se forme à la même abominable école, écrit, ment, se prostitue dans le journal de son chef, guigne également l'héritière et la dot et se prépare la même vie de saletés, de noce et de monstrueux égoïsme.

Cette belle équipe de ruffians mondains évolue autour d'un ministère à prendre à l'abordage, et d'un adultère qui, vraiment, les trouble et les préoccupe outre mesure. Le point d'honneur du cocuage est la seule brindille qui leur reste de tout l'arbre des choses honnêtes qu'ils ont jeté par terre, mis en fagots et brûlé. L'aspirant-ministre s'y acharne au point de faillir y manquer son ministère. Heureusement qu'il se reprend et se retrouve au dernier acte, dernière scène, sur les représentations très variées de son beau-père, de sa femme, de son ami, de son secrétaire, et qu'il finit par comprendre la puérilité de tels scrupules en présence d'un aussi beau gros lot que de devenir chef de cabinet. Il ne fait qu'une dernière concession aux préjugés en s'écriant : Ce n'est pas pour vous, c'est pour la Patrie!

Et la toile tombe sur ce joli groupe réconcilié, échantillon parfait des cabotins qui dirigent la « République athénienne » de feu Gambetta et de vivante dame Adam.

L'œuvre, répétons-le, est dessinée en charge; elle est jouée de même, et ceci est fâcheux. Car si au fond ce sont bien les personnages que mille détails de la réalité attestent, ils ont, en général, par la vie courante, plus de tenue dans le maintien et d'hypocrite décence dans leurs externes allures. Ils jouent mieux que ça, les hicheliffeurs. Ces coquines de femmes sont plus élégantes, et ces forbans d'hommes sont plus distingués. L'effet eût été infiniment saisissant si la troupe du Parc avait compris cette nuance. Les mots cruels et cyniques qui foisonnent dans *la Crise* et qui lardent tous ces souples messieurs et toutes ces charmantes dames, en eussent pris une pénétration plus aiguë. Ce peloton de farceurs et de farceuses apparaît trop comme l'ambassade fantaisiste et déguisée des *Brigands* d'Offenbach. Dans la vérité de leur existence, il y a une hypocrisie raffinée, une observation constante de leurs actes et de leurs discours, une comédie fort habile, horrible en ses dessous mais chic dans son extérieur.

Le public select du Parc, le public des premières, le même partout, frère de celui qui s'est fait huer récemment à Paris lors de ses protestations contre *l'Ennemi du Peuple* d'Ibsen, n'était pas content. Il y avait là pas mal de financiers, de journalistes, de politiques, d'élégantes professionnelles qui sentaient qu'à de pareils spectacles s'aiguisent, dans la joie de la foule, les haines irrémissibles et les espoirs de tout chambarder. Oui, vraiment, comme le dit dans la pièce le grand manufacturier roubaisien qui livre ses filles aux députés de grand avenir : De pareilles choses feraient sortir les riches de leurs caveaux de famille!

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

La Libre Esthétique, définitivement constituée et dont nous publions ci-dessous la composition, ouvrira en février prochain son premier Salon. Nous avons fait connaître récemment son but, ses tendances et les grandes lignes de son organisation (1). Ajoutons à ces renseignements les détails suivants : La direction des expositions est confiée à M. OCTAVE MAUS, qui a présidé pendant dix ans à l'organisation des Salons des XX. La direction des concerts est dévolue à M. EUGÈNE YSAÏE, professeur au Conservatoire; celle des conférences à M. LÉON DE LANTSHEERE, avocat près la Cour d'appel; M. VICTOR BERNIER, chef de division au Ministère de l'Agriculture, remplira les fonctions de trésorier.

LISTE DES MEMBRES FONDATEURS :

- A. ANGENOT, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
- V. ARNOULD, ancien membre de la Chambre des représentants, Bruxelles.

(1) Voir *l'Art moderne* du 29 octobre dernier.

CH. BAUSS, avocat, Anvers.
 A. BEECKMAN, directeur général au Ministère de la Justice, Bruxelles.
 V. BOCH, industriel, La Louvière.
 L. BOELS, avocat, Louvain.
 V. BONNEVIE, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 J. BOREL, avocat, Bruxelles.
 ALEX. BRAUN, bâtonnier de l'Ordre des avocats, Bruxelles.
 AUG. BRAUN, avocat près la Cour d'appel, id.
 F. BROFEZ, directeur de la *Société Nouvelle*, id.
 H. BRUNARD, avocat près la Cour d'appel, id.
 E. BRUNET, conseiller provincial, id.
 G. CAROLY, avocat, Anvers.
 H. GARTON DE WIART, homme de lettres, Bruxelles.
 J. COART, substitut du Procureur du Roi, Mons.
 L. COOSEMANS, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 L. COCROUBLE, homme de lettres, id.
 L. D'AOÛST, directeur du *Crédit général*, id.
 H. DE BAETS, avocat près la Cour d'appel, Gand.
 J. DE BORGHGRAVE, ancien membre de la Chambre des représentants, Bruxelles.
 K. DE BURLET, avocat, Bruxelles.
 G. DE GREEF, professeur à l'Université libre, Bruxelles.
 J. DE GREEF, conseiller des Mines, id.
 AUG. DELBEKE, membre de la Chambre des représentants, Anvers.
 EDM. DEMAN, éditeur, Bruxelles.
 R. DE MARTELAERE, bâtonnier de l'Ordre des avocats, Anvers.
 E. DEMOLDER, homme de lettres, Bruxelles.
 DEPPE, capitaine-commandant d'artillerie, Bruxelles.
 G. DE RONGÉ, avocat général à la Cour d'appel, Bruxelles.
 J. DES CRESSONNIÈRES, avocat près la Cour d'appel, id.
 J. DESTRIÉE, homme de lettres, Charleroi.
 N. D'HOFFSCHMIDT, conseiller à la Cour d'appel, Liège.
 DUBOIS-HAVENITH, docteur en médecine, Bruxelles.
 CH. DEMERCY, avocat, Anvers.
 G. DWELSHAUWERS, docteur en philosophie et lettres, Bruxelles.
 G. EERHOUD, homme de lettres, Bruxelles.
 M. ELSKAMP, id., Anvers.
 P. GÉRARDY, id., Liège.
 G. GEVAERT, docteur en médecine, Bruxelles.
 O. GYSBRECHT, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 O. GODART, docteur en médecine, id.
 G. GRIMARD, conseiller provincial, id.
 R. GILLERY, avocat près la Cour d'appel, id.
 M. HALLET, secrétaire de la *Justice*, id.
 P. HÉGER, docteur en médecine, id.
 J. HENNEBICQ, homme de lettres, id.
 HOUBEN, docteur en médecine, id.
 P. JANSON, membre de la Chambre des représentants, Bruxelles.
 JORISSENE, docteur en médecine, Liège.
 A. KLEYER, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 H. KRAINS, homme de lettres, id.
 F. KUFFERATH, ingénieur, id.
 F. LABARRE, homme de lettres, id.
 H. LA FONTAINE, id., id.
 O. LANDRIEN, avocat près la Cour d'appel, id.
 C. LAURENT, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats, Charleroi.
 R. LAVISÉ, docteur en médecine, Bruxelles.

Lieutenant LEBACQ, Beverloo.
 CAMILLE LEMONNIER, homme de lettres, La Hulpe.
 J. LEQUIME, docteur en médecine, Bruxelles.
 L. LEQUIME, industriel, id.
 G. LE ROY, homme de lettres, id.
 MAURICE MAETERLINCK, homme de lettres, Gand.
 M^{lle} M. MALI, Verviers.
 E. MARGUERY, secrétaire du Conseil communal, Louvain.
 H. MAUBEL, homme de lettres, Bruxelles.
 A. MÉLOT, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 A. MOREAU, id., id.
 X. NEUJEAN, id., Liège.
 J. NÈVE, chef de division au Ministère de l'Intérieur, Bruxelles.
 F. NINAUVE, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 CH. NOULARD, id., id.
 P.-M. OLIN, homme de lettres, id.
 ED. OTLET, propriétaire, id.
 P. OTLET, homme de lettres, id.
 P. PASTUR, avocat, Charleroi.
 A. PEEMANS, id. Louvain.
 E. PICARD, avocat à la Cour de cassation, Bruxelles.
 G. PICARD, industriel, Virginal.
 G. POPLIMONT, avocat, Anvers.
 E. ROBERT, membre de la Chambre des représentants, Bruxelles.
 F. ROUSSEL, rédacteur en chef de la *Lutte*, Namur.
 G. SCHOENFELD, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 G. SERIGIERS, avocat, Anvers.
 F. SILVERCRUYS, procureur du roi, Tongres.
 A. SIMON, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 A. SOENENS, juge au tribunal civil, id.
 J. SOUBRE, avocat, Verviers.
 G. SYSTERMANS, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 L. THÉODOR, id., id.
 E. VAN ARENBERG, juge de paix, Diest.
 M^{me} VAN BRUYSSSEL, née de Tallenay, Bruxelles.
 H. VAN DER CRUYSSSEN, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 J. VAN DER LINDEN, id., id.
 M. VAN DER MEYLEN, propriétaire, Bruxelles.
 G. VAN DER MEYLEN, ingénieur, id.
 E. VANDERVELDE, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
 H. VAN DOORSLAER, homme de lettres, id.
 J. VANDRUNEN, id. id.
 M. VAN MEENEN, bourgmestre de Saint-Gilles, id.
 E. VERHAEREN, homme de lettres, id.
 J. VOLDERS, rédacteur en chef du *Peuple*, id.

AU MUSÉE ANCIEN

Que d'artistes et d'esthètes ont pèleriné, cette semaine, vers le Musée Ancien! Les deux tableaux de David et le portrait de son maître par Navez y avaient été exposés, aussitôt après leur arrivée de Paris. Cette fois, il y a eu diligence et les dons de M. David-Chassagnolle n'ont point été d'abord relégués dans des greniers ou dans des cabinets conservatoires pour y moisir. Cette diligence, on la doit à M. Van Mons.

La fadeur glacée de *Mars et Vénus* n'émeut guère les peintres de cette heure; cet art roide, compassé, cet art d'atelier, cet art de décor en toc est loin de toutes préoccupations. Le

Marat au contraire sollicite. Il apparaît doué de simplicité et de vérité. Non seulement l'art en est consciencieux et antithéâtral, mais de plus il mène au delà du fait et traduit une époque. Le portrait de David par Navez est bien, quoique inférieur à toutes autres effigies signées par ce peintre.

Notre pèlerinage au Musée nous a induit à nous demander pourquoi Ingres et Navez ayant pris place au Musée Ancien, Géricault et Delacroix sont encore là-bas parmi les modernes. De plus, n'est-il pas de règle que les toiles de maîtres contemporains morts depuis dix ans ont accès dans les salles où définitivement on classe les chefs-d'œuvre? Alors pourquoi les Leys et les Boulenger et Dubois attendent-ils?

Autres remarques : Pourquoi intituler le tableau d'Ingres *Virgile lisant l'Énéide*, alors que ce titre dans le fragment de toile que l'on expose est totalement incompréhensible. Où, parmi les personnages, se trouve Virgile et où Virgile lisant?

Ensuite le tableau de Jordaens que l'on marque : *Le Satyre et le Passant*, ne doit-il point s'étiqueter *Le Satyre et le Paysan*?

Ensuite encore pourquoi cartoucher du nom de Vecellio une œuvre que l'on rubrique « Ecole du Titien »?

Tout cela s'impose, tout cela est d'absurdité patente, tout cela crie la négligence ou l'ignorance de la Commission des Beaux-Arts. Oh! les coups de plumeau ou plutôt les coups de balai nécessaires pour ôter les poussières des yeux de cette collection d'endormis.

EXPOSITION DE M. ET M^{me} R. WYTSMAN au Cercle Artistique.

Deux natures ayant des tendances communes, une façon de voir quelque peu unique. Quand on entre en la salle où les toiles de M. et M^{me} Wytzman se trouvent réunies on dirait presque qu'on visite l'exposition d'un seul artiste.

M^{me} Juliette Wytzman s'adonne plus spécialement à la peinture des fleurs. Elle ne nous exhibe pas des bouquets ou des gerbes, comme tant de femmes peintres; non, avec des instincts de paysagiste, elle a le poétique bon goût de nous montrer les fleurs dans les champs et dans les jardins, chez elles, à la place que leur a donnée le soleil. Tantôt des pissenlits et des marguerites étalent des tapis d'or enjaillés de rosée, tantôt des prairies apparaissent roses de pétales épanouis; des liserons escaladent quelque pignon rustique, des tournesols éclatent au-dessus des haies, des coquelicots lancent de rouges fanfares. Tout cela, d'une peinture claire et aérienne, avec de la lumière dans la resplendissante « chair » des fleurs.

M. Wytzman a la vision claire et douce aussi. Il recherche les effets pâles du soleil, les jeux des rayons sur l'herbe des chemins, dans les fleurs d'un pommier, sur les gerbes d'une moisson. Sa pâte est fine et délicate. Sèche en certains tableaux, elle s'imprègne de subtiles lueurs en d'autres. L'artiste s'affirme chercheur, et d'une allure moderniste qui séduit, mais que nous voudrions plus nette encore.

D'excellents pastels. De M. Wytzman, une *Pêche aux épinoches* très suggestive de soirée, et un *Coin de parc* nerveusement senti. De M^{me} Wytzman : *Les Lilas*, du soir parfumé!

NOTES DE MUSIQUE

Concert du « Choral mixte ».

Le « Choral mixte », à la fondation duquel nous avons applaudi l'an dernier, nous revient, cet hiver, déjà fort aguerri. Dans sa première séance il a exécuté, avec soin toujours et parfois même avec crânerie, divers morceaux : la *Bataille de Marignan* de Clément Jannequin, redemandée et bissée, la *Fuite en Égypte* de Max Bruch, — un adagio plein de noblesse; le bel *Adventiel* de Schumann et une ballade très vivante d'Edgar Tinel, intitulée : *Les Trois Chevaliers*. Cette première séance a obtenu un vif succès et sera suivie, dit-on, de plusieurs autres au programme desquelles figureront des œuvres inconnues à Bruxelles.

Nous avons dit autrefois la raison d'être du « Choral mixte ». Bruxelles ne possède pas de masses vocales capables d'exécuter nombre d'œuvres importantes de la musique moderne, ni même les ouvrages plus intimes — musique de chambre de l'art vocal — dans lesquels les plus grands maîtres ont mis parfois le meilleur de leur âme d'artiste. La foule des dilettanti qui se presse aux séances du quatuor Joachim ne devrait pas rester ignorante de cette littérature qui fait partie de son éducation au même titre que la musique instrumentale. Certes, les séances du « Choral mixte » ne peuvent être que modestes au début, mais tout véritable musicien a l'obligation de soutenir MM. Soubre et Carpay et leurs vaillants chanteurs dans la tâche qu'ils se sont imposée. C'est pourquoi nous voudrions voir revivre en leur faveur le patronage florissant qu'avait trouvé autrefois dans le public l'ancienne Société de Musique de Bruxelles.

Un comité de patronage est, nous dit-on, en voie de formation; nous espérons sa constitution prochaine et l'organisation définitive du « Choral mixte » avec des ressources qui assurent son existence.

En attendant ce moment, M. Joseph Dupont vient d'engager la jeune société pour exécuter *Rédemption* de César Franck au Concert populaire du 21 janvier prochain.

Concert de musique ancienne.

A la Bourse, en ce hall plus habitué aux cris des agents de change qu'aux caresses de la mélodie, bien que la société *Bruxelles-Attractions* s'efforce d'y faire régner l'harmonie, — tout au moins l'harmonie militaire, — on a entendu, dimanche dernier, de fort jolie musique ancienne chantée et jouée, sous la direction de M. Watelle, par un groupe d'élèves des écoles communales et par des musiciens de l'armée.

C'est à M. Gustave Huberti qu'on doit la restitution de ces vieux airs, chansons populaires ou originales, au tour ingénu, au charme naïf et pénétrant. Il s'agissait, dans le principe, d'accompagner de quelques chants anciens le « Cortège de l'agriculture », qui déploya par les rues de Bruxelles la magnificence de ses chars enguirlandés, de ses pelotons de cavaliers magnifiquement vêtus, de ses oriflammes et de ses bannières. Si le plein air avait été favorable aux sonneries de buccines, aux appels de trompes, aux fanfares de cors, dont il avait, parfois, corrigé l'âpreté ou l'indécision, en revanche il avait « mangé » la sonorité des flûtes douces, des chalumeaux, des violes, des galoubets.

Dans le hall de la Bourse, la fine instrumentation de M. Huberti fit un meilleur effet, bien qu'on pût souhaiter, pour en jouir pleinement, une salle de dimensions plus restreintes. La nom-

breuse assistance qu'avait réunie cette petite solennité parut goûter la saveur de ces refrains dont quelques-uns bercèrent notre enfance. Elle fit aux interprètes un vif succès qui les encouragera à renouveler la tentative.

Signalons, pour finir, un rapprochement curieux. Une marche bernoise pour galoubets et tambourins, dont le rythme berceur ressemble à une chanson de nourrice, figure, note pour note, dans le recueil des chansons du Chat-Noir de Mac-Nab sous le titre : *Complainte de Saint-Ladre*. Mac-Nab a-t-il indiqué l'emprunt? Le temps nous manque pour vérifier. Mais il n'en est pas moins piquant de constater qu'une des œuvrettes du répertoire ultra moderniste n'est autre qu'un très ancien chant qui a servi à des époques reculées à endormir les petits citoyens de l'Helvétie.

Le Quatuor Joachim.

Pour la première fois, le Quatuor Joachim, dont la renommée avait devancé l'arrivée, s'est fait entendre à Bruxelles. Les deux soirées qu'il a consacrées à l'interprétation de quelques œuvres choisies dans le répertoire classique et habilement graduées, — Haydn, Schubert, Beethoven un soir, un autre soir : Chérubini, Schumann et encore Beethoven, — ont été, faut-il le dire? triomphales. On ne pourrait pousser plus loin la précision de l'attaque, la souplesse des nuances, l'accentuation nette, l'homogénéité parfaite et la distinction des sonorités. Il n'y a, semble-t-il, dans le groupe de ces quatre artistes de premier ordre, qu'un seul cœur qui batte, qu'une seule pensée qui anime l'interprétation. Joachim a trouvé en MM. Joh. Kruse (second violon), Em. Wirth (alto) et Rob. Hausmann (violoncelle) des partenaires exceptionnels. Le violoncelliste surtout s'est fait remarquer par la pureté et le velouté de ses sonorités amples et graves. Mais on sent l'assouplissement de tous à une discipline inflexible, l'assouplissement absolu à la volonté du chef dont l'action s'exerce jusqu'en les plus minuscules détails de l'exécution. Il en résulte un ensemble miraculeux, mais aussi, faut-il l'avouer? une impersonnalité qui atténue la sensation éprouvée. Notre sens émotionnel ne s'accommode guère de cette absorption des individualités. Il vibre davantage, croyons-nous, lorsqu'il est excité par un concours de volontés réalisant selon la nature particulière de chacune d'elles le but poursuivi. L'influence trop absolue du chef peut être périlleuse en ce qu'elle supprime la spontanéité qui forme l'un des charmes principaux de toute interprétation artistique.

Mais n'ergotez pas. Dans l'exécution des œuvres anciennes, la seule que nous ayons pu juger (ici, un regret partagé par beaucoup de musiciens et d'amateurs), le Quatuor Joachim est un merveilleux groupe d'instrumentistes que nous avons été heureux d'applaudir et qui commande l'admiration et le respect.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Jérusalem (reprise).

Jérusalem est bien la quintessence du répertoire de jadis. Il y faut donner de solides coups de glotte, esquisser des gestes de charretier, s'avancer en ligne de bataille à la rampe, lutter de sonorité avec la trivialité des cuivres de l'orchestre. L'année dernière, en avril, la direction avait exhumé cette stupéfiante friperie. Mise en goût, elle récidive. Et les chanteurs agitent les panaches de cette musique extraordinaire, s'étalent sur les ralentissements, se couchent et s'endorment sur les points d'orgue. Les figurants,

eux, forment le carré, hurlent tant qu'ils peuvent. Et ce sont, du commencement à la fin de la soirée, des vociférations, des cris, des mains brandies, un vacarme de cuivres et de grosse-caisse à faire croire au voisinage d'une ménagerie foraine.

C'est, paraît-il, la tradition qui veut cela. MM. Cossira et Seguin et Danlée et autres, Mes^{mes} Tanésy et de Léga sont dans la tradition. Qu'ils y restent! mais qu'ils nous permettent d'attendre, pour les applaudir, qu'ils en soient sortis pour rentrer dans l'art.

LA VENTE LEYS

Nous avons annoncé (1) la vente prochaine des tableaux, esquisses, aquarelles et dessins composant l'atelier d'Henri Leys et nous avons attiré l'attention du monde artiste — et spécialement celle du gouvernement — sur l'importance exceptionnelle de cette vente, qui constituera un véritable événement artistique. La vente, fixée aux 19, 20, 21, 22 et 23 décembre, offrira aux esthètes l'occasion de voir, pour la dernière fois réunie, une collection des plus belles toiles du maître. Elle comprendra en outre la célèbre fresque qui forme, avec la décoration de l'hôtel de ville d'Anvers, le morceau capital de son œuvre.

Dans le catalogue que viennent de faire paraître les experts chargés de la vente, MM. Le Roy frères, notre collaborateur M. Victor Arnould apprécie avec une grande justesse le mérite exceptionnel d'Henri Leys. « A vrai dire, écrit-il en cette préface qu'il faudrait citer tout entière, il n'y a qu'un seul peintre d'histoire de notre temps, c'est Leys. Du moins peut-on dire de lui, qu'entre tous, il a seul le style historique, avec toute la largeur austère et la condensation d'émotion et de pensée que veut l'histoire. Dans ses figures méditatives, énergiques et solides semble se concentrer la vie de plusieurs générations. Il lui fallait ces hommes du XVI^e siècle avec leur droiture haute, attachés tout entiers à l'idée unique à laquelle ils sacrifiaient leur vie, laissant librement dans l'attitude et dans la figure se manifester les mouvements de leur âme, mais n'ayant dans l'âme que de grands mouvements. Et les femmes qu'il peint, si résignées, presque toutes si tristes, ce sont bien celles de ces combattants sans trêve de religion et de politique, mais sincères comme eux, et leur vie attachée après celle de ces rudes hommes de combat. Quelle étonnante pénétration, quelle richesse de ressources que celle de cet Anversois du XIX^e siècle qui sait reconstruire une si formidable époque et la ressusciter dans sa vie et dans l'aspect propre de sa vie. Et sans artifice, sans l'ombre d'une ingéniosité ou d'une recherche d'effet. Voyez les morceaux isolés, comme les portraits, ou les épisodes et compositions à nombreux personnages; partout les mêmes moyens simples, et l'invention paraissant absente, tant les attitudes, les dispositions, l'ordonnance générale semble commandée par la réalité même des choses. Et pourtant quoi de plus totalement contraire à toute banalité? Quoi de plus suggestif par le trait imprévu! Tout est riche, distingué, rare, d'un tempérament de peintre puissant et raffiné. Il n'y a pas deux de ses toiles qui ne soient foncièrement dissemblables par la conception, par l'aspect pictural, par l'ordination qui ne paraît si logique que parce qu'elle est toujours ramenée aux lignes maîtresses, mais dont, après un long examen seulement, on découvre la profonde science. En deux œuvres surtout Leys s'est mis tout entier, et son génie dans toute sa maturité a pu s'y déployer au large: l'une est sa

(1) Voir *L'Art moderne* des 16 juillet et 17 septembre derniers.

salle de l'hôtel de ville d'Anvers, l'autre est la fresque merveilleuse qui décore la salle à manger de la maison qu'il habitait »

Aussi appuyons-nous chaleureusement la conclusion de M. Arnould : « Que la merveilleuse fresque où se déroulent et rayonnent toutes les joies et toute la poésie du foyer puisse faire le pendant à l'admirable Salle que solennisent les luttes, les angoisses et les victoires du Forum. A travers le XVI^e siècle c'est notre époque elle-même, c'est notre pays de tous les temps qui resplendissent dans ces deux œuvres uniques ; et il importe que si Leys y a magnifié la Belgique de ce pinceau incomparable, la Belgique sache rendre l'hommage qui lui est dû à la plus grande puissance artistique de notre temps, et qu'elle garde pieusement, pour l'admiration de l'avenir, le chef-d'œuvre de celui qui sut lui rendre la vénération de son passé. »

PETITE CHRONIQUE

THÉÂTRE LITTÉRAIRE. — M. Chomé qui depuis longtemps projetait de créer un théâtre à Bruxelles a réussi à former une troupe et à se réserver une salle (l'Alhambra). Son théâtre s'appellera le *Théâtre littéraire*, indiquant par son titre le but auquel il vise.

La première représentation aura lieu en décembre. L'affiche portera une pièce inédite de Richelin : *L'Étoile*, et un drame inédit de M. Henri Signoret : *Le Roi Gonzague*.

Ce nouveau théâtre qui n'est point une entreprise commerciale mais une entreprise artistique, orientera également l'attention du public vers les écrivains dramatiques belges. Dès la seconde représentation un nom belge figurera au programme.

Tous ceux qui parmi nous ont quelque souci d'art soutiendront, espérons-le, ce bel effort d'un jeune en faveur des jeunes.

M. Lugné-Poe reviendra avec sa troupe à Bruxelles le vendredi 8 décembre prochain, pour donner une représentation d'*Un Ennemi du peuple* d'Ibsen, qui a obtenu à Paris un succès retentissant.

Il fera appel à la jeunesse littéraire et artiste pour composer la figuration du deuxième acte. On sait que cette innovation a été, à Paris, une des attractions du spectacle et qu'elle a assuré à l'œuvre superbe du Maître l'interprétation vivante et animée qu'elle exige.

Le titre de la pièce de M. Bertal, qui passera jeudi au Théâtre du Parc, est changé. *La Bête* est devenue *Chaîne brisée*.

Un autre spectacle intéressant aura lieu au même théâtre le mercredi 20 décembre. Il s'agit d'une représentation unique de *Bathyle*, opéra comique inédit en un acte d'Emile Mathieu. Et ce qui ajoutera au spectacle une saveur particulière, c'est que tous les rôles seront interprétés, non par des artistes professionnels, mais par les jeunes filles qui suivent le cours de chant de M^{me} Moriani de Corvaia.

Le prochain spectacle du Théâtre de « l'Œuvre », à Paris, sera consacré à *Ames solitaires* d'Hauptmann, précédée d'une conférence de M. Bernard Lazare. M. Lugné-Poe est en pourparlers avec M. Alhaiza pour donner en décembre le même spectacle à Bruxelles.

Seront joués ensuite : *Nathalie* de Tourguéneff, *Au-dessus des Forces humaines* de Björnson, *les Françaises* de Brandès, *Solness le constructeur* d'Ibsen, *le Chariot de terre cuite*, drame d'après

le théâtre sanscrit, adapté par V. Barrucand, et, en fin de saison, sur une scène centrale, *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset.

Aux pièces ci-dessous pourront, d'après la longueur des soirées, être ajoutées des œuvres de Praga, Strindberg et Ford.

En outre, sur une scène très petite, pour les abonnés seulement et quelques privilégiés, sera donnée une soirée de « spectacle » d'une esthétique nouvelle avec décors mobiles, fantoches, glaces, etc., réalisant le théâtre du rêve. Dans cette première soirée seront représentées : *La Gardienne* d'Henri de Regnier, et une pièce comique, satirique, de MM. Tristan Bernard et Pierre Veber.

La séance inaugurale de la Section d'art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 1/2 heures. Conférence de M. Fernand Khnopff sur *Van Eyck, Memling, Quentin Metsys au Musée de Bruxelles*. La conférence sera suivie d'une série de projections lumineuses.

M^{me} Florence Menkmeyer donnera samedi prochain, 2 décembre, dans la salle de la Grande-Harmonie, un concert où elle se fera entendre comme pianiste et comme compositeur.

M. Emile Agniesz vient d'écrire la musique d'un ballet de M^{me} Gedda intitulé *Amour de fête*. Ce ballet sera représenté prochainement à Anvers.

Le *Cercle des Beaux-Arts* ouvrira aujourd'hui dimanche, à 11 heures du matin, au local de l'*Emulation*, place de l'Université, à Liège, son exposition annuelle d'œuvres d'art.

MM. A. Baertsoen, J. Delvin, Alex. Marcette et M^{me} C. Voortman ouvriront aujourd'hui dimanche, à 11 heures, une exposition de quelques-unes de leurs œuvres au *Cercle artistique* de Gand.

L'Escarmouche (directeur : M. Georges Darien) publie des dessins inédits de MM. Ibels, de Toulouse-Lautrec, Anquetin, etc. Le numéro : 20 centimes.

Abonnements : Paris, 40 francs ; Union postale, 43 francs. Rédaction et administration : rue Baudin, 15, Paris.

On nous écrit que M. Edgar Tinel a eu un succès étourdissant en Allemagne. Les journaux de Berlin et de Leipzig sont remplis d'éloges hyperboliques de sa musique. Le *Berliner Börsenzeitung* dit que *Franciscus*, exécuté le même soir qu'à Leipzig dans la capitale, a révolutionné la ville tout entière. Jamais pareil succès ne se vit à Berlin. L'œuvre est en ce moment à l'étude dans vingt-deux villes d'Allemagne!

La Plume a fait paraître le mois dernier un numéro double des plus intéressants, consacré exclusivement à *l'Art et la Femme au Japon*. Illustrations de Félix Régamey, texte de Théodore Duret, Jules Adam, E.-J. Coulomb, Ph. Burty, Félix Régamey, etc. Le numéro du 1^{er} novembre contient, hors texte, un projet de vitrail pour Jeanne Dare, par Eugène Grasset, la *Complainte de l'oubli des Morts* (poème de Jules Laforgue), par Gabriel Fabre des vers de Verlaine et de Maurice du Plessys, un article d'Adolphe Retté sur le *Rôle des Poètes*, etc.

On annonce de Munich, dit *l'Indépendance*, la disparition de toutes les premières esquisses de Lenbach, représentant des personnages princiers et des illustrations de tout genre. Plus de trente portraits de M. de Bismarck ont été volés. On a arrêté le voleur, un individu de Prague qui travaillait irrégulièrement pour le compte de Lenbach. Le nombre des esquisses volées dépasse cent.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 e. 17 p. v. ,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

VILLE D'ANVERS

Les notaires GHEYSSENS et LECLEF, à Anvers, vendront publiquement en l'Hôtel LEYS, 12, rue Leys, à Anvers, les mardi 19, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 décembre 1893, chaque jour de 10 heures du matin à midi et à 2 heures précises de relevée, les œuvres délaissées par le

Baron HENRI LEYS

COMPRENANT

la FRESQUE décorant la salle à manger
de son hôtel et les

TABLEAUX, ESQUISSES

Aquarelles, Dessins

composant son atelier.

UNE BELLE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

MEUBLES ANCIENS, OBJETS D'ART,
LIVRES, GRAVURES, EAUX-FORTES, ETC.

le tout dépendant de la succession de feu

M. le baron HENRI LEYS.

Experts : MM. J. et A. LE ROY frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : les mardi 12 et mercredi 13 décembre 1893;

Publique : le jeudi 14 décembre 1893

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se trouve à la disposition des amateurs en l'étude du notaire GHEYSSENS, rue du Margrave, 12, ou en l'étude du notaire LECLEF, rue des Arquebusiers, 15, ainsi qu'en la demeure des experts susdits.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ROSMERSHOLM. — FRÈRE-ORBAN. *La Revision constitutionnelle en Belgique et ses conséquences.* — LE SALON DES AQUARELLISTES. — ENCORE LES ARBRES. — LE VACARME DES TRAMS. — A LA MAISON DU PEUPLE. — A ANVERS. *Au Théâtre lyrique néerlandais.* — LA MUSIQUE A VERVIERS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Rosmersholm.

Rosmersholm ! La maison, le home, le holm des Rosmer. Famille bizarre où les petits enfants ne crient pas, où les hommes faits ne rient pas, et ont même, par contagion fantastique, éteint le rire chez les paysans des environs. Maison bizarre, sorte de maison Usher, antique et lugubre, autour de laquelle galopent, dans la fantaisie sinistre des rêves aériens nocturnes, des chevaux blancs inconnus, annonciateurs de catastrophes. Et des êtres bizarres y vivent, ou y viennent, attirés par le charme inconscient du mystère et de ses abîmes psychiques, abîmes avides de qui les recherche et pourrait les combler des décombres de ses illusions. Des êtres bizarres, oui et prédestinés par les ascendances troubles. D'abord un dernier descendant des Rosmer de Rosmersholm, chargé de tous les détritibus maniaques et rêveurs de générations sans nombre qui ont vécu là, en

Norvège, subissant les exaltations et les dépressions de la solitude et du besoin d'idéal maladif qui y monte comme un brouillard mélancolique, malsain dans sa douceur brumeuse. Une jeune femme venue d'un nord plus lointain encore, amenée par l'inconnu compliqué de la vie, à l'âme sauvage et surhumaine en ses espoirs. Un fanatique, souffrant des mille terreurs et dérisions qu'agite et brandit la foule macabre qui marche agitée et tumultueuse devant les idées sociales nouvelles dont l'armée menaçante s'avance irrésistiblement. Un bohème scandinave, déclamatoire, perpétuel rêveur, tourmenté comme les autres, voulant comme eux vivre au-dessus de l'impassible réalité du monde sévère, soulevé sans cesse par le vent des infinis inaccessibles et qui résume son existence trompée et inutile en disant : « Avez-vous pas, pour mon usage, un Idéal... ou deux ? » Et de même que tantôt il quémandait une vieille paire de bottes pour ses pieds doloris par les routes, ajoute : « Une paire d'idéaux... usés ? » Et comme on ne répond pas à son étrange et profonde prière, ajoute encore : « Bonsoir ! alors je rentre chez moi, » et va se noyer dans le golfe froid et rumorant, pénétrant par la mort dans le Néant paisible.

Il y a aussi une morte, invisible personnage plus présent que les vivants, (ce n'est pas nous qui restons attachés aux morts, ce sont les morts qui, obstinément, s'attachent à nous), la femme stérile du dernier des

Rosmer, qui, hystérisée par une frénésie de sacrifice, voulant faire place à l'Inconnue venue du Nord et des ténèbres, s'est jetée, une nuit d'hiver scandinave, dans le torrent du moulin, du haut de la passerelle où depuis Rosmer ne passe plus. Elle aussi a cherché l'Idéal dans la mort. Et tous ainsi cherchent l'Idéal, en une persistance de folie exaltée. Et tous aboutissent à la ténébreuse caverne de la Mort où on ne sait ce qu'ils ont finalement trouvé. A la mort ! car Rosmer et l'Inconnue venue du nord, absorbés par leurs rêves, balancés dans leurs doutes fluides, hésitants et bouleversés au milieu de la myriade des secrets de la vie, angoissés d'incertitudes, et surtout ! surtout ! assoiffés d'Idéal, vont, eux aussi, un soir d'hiver scandinave, se jeter dans le torrent du moulin du haut de la passerelle et rejoindre la morte dans la ténébreuse caverne.

Seul un des personnages subsiste dans le calme et la paix. C'est un journaliste *qui ne veut que ce qu'il peut*. Pour lui la triste terrestre existence demeure dans les proportions supportables. Il détient, lui, les puissances capables de la faire admettre en son pis-aller incurable. Il n'a point bu, lui, le philtre terrible : à nul et à rien il ne demande un Idéal !

Telle la conception de ce nouveau miracle de mystique effroi sorti du prodigieux arcane qu'est le cerveau d'Ibsen. Et malgré tout, l'œuvre reste indécisée et ténébreuse et résiste au besoin d'explication résolutive qui hante nos raisonneuses intelligences. Ce n'est pas plus beau, mais c'est aussi beau que le tremblant et résigné théâtre antique. Ce n'est pas plus beau, mais aussi beau que le flottant et énigmatique Hamlet. C'est la même oppression de l'artiste sous les ambiances irréductibles, mais senties dans l'effrayante multiplicité des facteurs que l'âme contemporaine subit en les entrevoyant à peine. Ce n'est plus l'événement, conçu unique, qui despotiquement pousse Œdipe ou rongé le lymphatique prince de Danemark. C'est l'appel de voix volantes et circulaires, emplissant l'atmosphère de l'invisible, inquiétant l'âme humaine par leurs cris brefs ou leurs murmures prolongés, ne lui laissant point de trêve, l'épouvantant et la tourmentant (sans qu'elle se plaigne, oh ! non, car c'est si grandiosement beau ce dramatique qui joue avec l'humanité humble et souffrante), la tourmentant dès qu'en ses espérances sublimes elle se laisse aller à écouter leurs chants séducteurs et trompeurs. Rosmer a écouté ces anges : l'un a parlé de liberté, un autre de chasteté, un autre de fraternité, un autre d'amour, un autre de pureté de conscience, et chaque fois il a couru, haletant et fiévreux, à l'enchanteur, et chaque fois il s'est donné tout entier, livrant sa belle âme pathétique et tendre au coloriage de ces grandes lumières comme une danseuse serpentine livre aux projections électriques le désordre et la fantaisie de ses draperies ondoyantes. Et durant cette agitation drama-

tique et poignante, en apparence versatile et déréglée, son œil reste fixe sur cette chose centrale : l'Idéal ! Il lui en faut un, dût-il en mourir, dût-il ne le conquérir que par le saut dans l'anéantissement. C'est le phare sur lequel darde son regard, et qui le guide, c'est le feu follet auquel il clignote et qui l'égare.

Cette œuvre est-elle une leçon ? Un conseil d'imiter ou d'éviter le redoutable exemple de Rosmer ? Ce serait mal connaître et amoindrir l'extraordinaire dramaturge norvégien que de le croire. En son incomparable puissance de pathétique et d'inquiétude, il décrit mais ne tire pas de conséquences. Il dédaigne. Cela est bon pour les fabricateurs de clarté, alors que lui a la sombre ironie d'un fabricant d'incertitudes et de problèmes, et a le don douloureux de descendre assez profond dans la nuit des choses pour découvrir, qu'énigmatique est le tissu décevant de la vie. Ibsen est obscur parce que, vraiment, sauf pour les superficiels et les puérils, ô frères, tout est obscur, prodigieusement obscur !

Ce noir, physique et moral, symbolisé sur la scène jusqu'en des accidents, des lampes qu'on essaie inutilement d'allumer ou qui brûlent mal, de telle sorte que constamment règnent l'hésitation et la vague terreur des nuits et des crépuscules, ne saurait plaire à tout le public. Il y avait au Théâtre du Parc, lors de cette représentation émouvante, deux contingents bien distincts de spectateurs : le groupe esthétique, de très nombreux et notoires artistes, émus, troublés, admiratifs ; le groupe banal, snobique et muqueux qui transporte aux premières son ambulante et bruyant cabotinage pour faire acte de chic ; il a dû prendre pour une mystification cette œuvre où tout se passe en conversations à double sens, incompréhensibles en leur portée cruelle et occulte pour les bourgeoises cervelles du bel-air. Les critiques influents de cette compagnie en bonne posture maronnaient et toute la clique trouvait le morceau indigestible. « Ah ! mon cher, parlez-moi de *Francillon* ! Et M^{me} Reichenberg ! est-elle plus élégante et distinguée que cette Bady qui ne remue ni bras ni jambes dans son rôle de Rebecca. » Ainsi interloquaient les amateurs des mets à la Dumas ou à l'Augier. J'en entendis un qui, lorsque le couple tragique de Rosmer et de Rebecca sort, tel qu'un couple de fantômes, pour aller à l'hymen dans le suicide, a dit : « Y a pas de danger qu'ils se tuent ! » Il s'imaginait sans doute que tout allait finir par un joli mariage, oui, absolument comme dans *Gilberte* ou *Madame Aubray*. Pauvres diables qui passent à côté de ce qui est beau, en trouvant que c'est très embêtant. Un autre encore criait dans les couloirs : « On ne peut pas pourtant, dans une pièce bien faite, être bouleversé dès le second acte ! » D'autres ricanaient quand une lampe apportée en scène ne semblait pas allumable et que les allumettes étaient frottées en vain ; d'autres quand, dans ces pièces si rarement

jouées et qui n'eurent et n'auront jamais les neuf cents représentations d'une seule affilée qui glorifièrent *le Tour du Monde en 80 jours*, un acteur avait une défaillance de mémoire! Pauvres diables! pauvres diables!

Ce que l'on constate toutefois avec joie, c'est l'augmentation chez nous du respect pour ces chefs-d'œuvre. On ne siffle, on ne trépigne plus comme à la première de *la Puissance des Ténébres*. Les Masuirs grognent, mais discrètement, ou plutôt honteusement, entre eux, dans des coins. Ils sont devenus décents. Ils subissent et n'essaient plus de nuire. Ils assistent, mécontents mais silencieux, aux rappels et aux acclamations proférés par notre Belgique nouvelle et vivante, jeune reine à qui fait cortège une des plus belles et des plus enthousiastes jeunesse qui se vit jamais, éprise, elle, d'Idéal et ne comprenant pas la vie sans Idéal..., dût-on en mourir comme Rosmer de Rosmersholm.

FRÈRE-ORBAN

La Revision constitutionnelle en Belgique et ses conséquences. La situation des Partis, leurs Programmes et leurs Espérances. — Bruxelles, Stevelinck, 1893, in-8° de xviii-155 p.

C'est la fameuse brochure grise, publiée d'abord sans nom d'auteur « afin que le jugement du public fût dégagé de ces préventions favorables ou hostiles que toute personnalité suscite aisément ». Maintenant avouée par M. Frère-Orban parce que « son dessin a été déjoué; dès l'apparition de son écrit il a été reconnu et son nom a été prononcé ».

En effet, quoique anonyme, cette œuvre portait sa marque, comme un enfant de belle race, attestant, visibles et triomphants, les caractéristiques de son ascendance et dont on dit : Il est signé, celui-là!

Homme politique, je l'ai lue « pour me tenir au courant de la science ». Critique, j'en parle dans un journal d'art parce qu'elle relève de l'art, par son style et sa vivante allure. En notre pays de littérature renaissante, où d'ordinaire l'écrit politique est si lamentablement fétide et plat, la brochure grise s'érige en exception superbe, et c'est de tout cœur, dans un sentiment de grande joie d'artiste et de courtoise impartialité, qu'adversaire des théories politiques de Frère-Orban, (il fut assez longtemps combattant illustre et est assez haut dans la majesté de l'âge pour qu'on l'ennoblisse de la suppression du « Monsieur »), j'affirme ici la belle et virile qualité de son pamphlet, d'autant plus libre et avec plus d'espoir d'être cru, que j'avais plus de raisons, au sens de la tactique vulgaire, pour me taire ou pour attaquer.

Dans quel roman Balzac raconte-t-il ce vieil imprimeur d'une ville perdue de province, ayant encore dans son atelier sombre des presses de la Révolution, lourdes et surannées, qu'il veut vendre et qu'il montre et démontre à un acheteur hésitant. Il dépeint le vieillard, tout à coup vibrant, les mains aux leviers, passagèrement agile et en lueur, faisant manœuvrer les appareils démodés, les douant d'une vie et d'une aisance de mouvements qui donnent l'illusion d'une perfection absente. En ma mémoire est revenue cette image quand j'ai lu la brochure grise, et c'est

songeur, admiratif et ému que j'ai fermé ce livre plein de rumeurs.

Ah! certes, le contraste entre le fond et la forme est redoutable! Au service de quelles agonisantes idées est mise cette escrime élégante, forte et nerveuse. On demeure stupéfait et béant à voir surgir et s'accumuler en un ininterrompu jaillissement intellectuel ces mots acérés, ces tournures saibrantes, ces invectives corrosives, ces images saisissantes, au profit de choses pâlisantes qui bientôt ne seront plus que d'historiques fantômes. Frère-Orban (c'est le secret de sa grandeur et de sa gloire), quoique sorti du peuple, eut le don fatal d'incarner, plus visiblement peut-être et plus indomptablement qu'aucun homme de ce siècle, la théorie des illusions et des appétits bourgeois qu'on a résumées en ce vocable discréditant : le Doctrinarisme. Il en fut le prophète incontesté, et, pour plusieurs, le dieu. Il apparut, aux fervents de cette école faussement libérale et au fond impitoyablement égoïste, comme le chef et le symbole. Tout au long de sa vie brillante et dominatrice, il a trouvé, sans peine et avec une grâce fière, parfois insolente, les gestes, les maximes, les commandements qui, en une équation merveilleuse, ont exprimé les secrètes tendances et les vœux troubles de la prétendue élite des *Beati possidentes*, accapareurs des richesses sociales. Ils ont eu, pour lui, le fanatisme et l'idolâtrie de la Garde pour son Empereur. Ils lui conservent la tendresse farouche et aveuglement confiante des soldats qui attendaient le retour de l'île d'Elbe. Car actuellement il semble, en son volontaire écart et sa dédaigneuse colère, un César exilé.

Mais quelle énergie, je dirais plus exactement quelle fraîcheur de pensée. Car en son corps d'octogénaire, la pensée apparaît limpide, impérieuse, sûre d'elle-même comme au premier jour. C'est Priam, lançant un dernier javelot, mais avec la vigueur d'Achille. Les mythologiques comparaisons viennent aisément à l'esprit quand il s'agit de celui qu'il y a vingt ans on nommait couramment Jupiter.

N'est-il pas étrange et touchant que, dans ce parti doctrinaire, encore si vaste quoique croulant, pareil à une Byzance contemporaine; où tant de forces matérielles sont accumulées, qui tient ces deux puissances : l'Argent et la Presse (l'une ne va guère sans l'autre); ce parti où depuis trois générations on élève, dans le luxe du Capital et de l'Enseignement supérieur, tant de rejetons, les uns parvenus à l'âge d'homme, les autres en pleine jeunesse, le seul qui ait eu l'inspiration de se lever pour défendre le commun patrimoine des biens et des préjugés assailli avec des clameurs d'orage par ces déesses frémissantes, les Idées nouvelles, ait été ce vieillard, parvenu si loin dans la vie qu'il aperçoit déjà les lueurs tremblantes de l'au-delà. Et que lui seul aussi, sortant de cette multitude dont l'activité ne fonctionne plus que pour jouir de ce qu'elle a accaparé, n'ayant, lui, rien voulu des razzias et des pirateries de sa caste, ait trouvé dans son âme intacte et indéfectible, les mots magiques qui, s'ils n'ont plus la vertu de convaincre et de vaincre, ont toujours celle d'apparaître grands et héroïques et de forcer l'éloge.

Ah! dans la double solitude de son âge vénérable et de ses espoirs politiques déçus, dans l'amertume de l'inutilité et de l'avortement désormais indéniables de la cause à laquelle il a consacré obstinément sa vaillance et les dons de sa personnalité magnifique, peut-être la suprême rancœur est-elle cette constatation triste qu'il n'y a, parmi tous ceux pour qui il a combattu, nul être capable de le suppléer et de faire dynastie à ses rêves. Et plus profondément encore dans le mystère des choses, entre-

voit-il que cette stérilité lamentable est la preuve que la Doctrine pour laquelle il a lutté et souffert n'était qu'un rêve décevant et contre nature, une orgueilleuse chimère que fait fondre le fraternel soleil levant de la Démocratie.

Le Salon des Aquarellistes

Bien transies dans leurs cadres d'or par ces temps gris, bien mignonnes pour être exposées aux jours ingrats d'hiver, les aquarelles adressent aux visiteurs leurs sourires gentiment colorés, avec une sorte de regret des fleurs de mai ou du soleil d'avril. Le Salon des aquarellistes est toujours pimpant et coquet. Dans la série des salonnets qui se succèdent au cours de l'année, il apporte sa note fraîche, légère, aimable. C'est toujours un plaisir de revoir ces lavis, aux teintes ténues, à l'aspect rieur, ces passe-partout blancs au milieu desquels s'égaie et pétille la limpide vivacité de quelque paysage alerte et amusant. Salon généralement bien tenu, où les trop audacieux sont priés d'exposer plus loin et où l'on admet, comme pour maintenir un bon ton, quelques vieux bien calés qui entravent par leur présence académique ce que certains pourraient susurrer de trop original.

Ce sont les Belges qui l'emportent à la présente exhibition. Il y a une petite école charmante d'aquarellistes belges dont les chefs sont MM. Henri Staquet et Victor Uytterschaut. Tous les deux, ils ont leurs continuateurs et leurs élèves. Ils est incontestable que des œuvres comme *Automne* ou *En Hollande* signées Uytterschaut sont d'une touche très robuste, d'une couleur sonore et forte, mais qu'elles gardent en même temps la légèreté, le sourire de l'aquarelle.

M. Georges de Burtet nous montre dans une note semblable un *A Nivelles* et des marines, d'un pinceau qui a de la vigueur. Plus féminins, plus coquets sont ceux que j'appellerai les « staquetistes ». M. Staquet a un envoi, cette année, d'une fluidité exquise. Ce sont des reflets de paysages sur quelque aile de grand papillon, sur quelque satin de marquise. Un peu de rêve, un peu d'idylle noyé précieusement dans l'eau d'un lavis. Des prairies vues à travers des gouttes de rosée. La jolie fantaisie! M. Binjé n'a pas tout à fait cette grâce mièvre; mais il a plus de « corps » dans ses aquarelles; il serre la réalité de plus près, et il la rend spirituelle et attrayante. Ses *Coins de pont* sont de pénétrantes études, ainsi que ses effets de *Rue*. Sans avoir la force de M. Uytterschaut, l'exquisité mignardée de M. Staquet ou l'esprit d'observation de M. Binjé, M. Cassiers a de l'habileté et de la patte. Il « enlève » à ravir, à la pointe du pinceau, quelque village hollandais, piqué de coiffes blanches, ou quelque bourgade des Flandres par un temps de soleil. Citons encore MM. Thémon, Titz et Heins, qui « aquarellisent » assez bien dans la même note légère — vraie note de l'aquarelle, d'ailleurs, car combien lourds, veules, sans caractère, d'une insigne vulgarité apparaissent, par exemple, les *Lys* de M. Julien De Vriendt au milieu de cette nuée délicate de couleurs tout à l'entour papillonantes.

Voici une œuvre puissante : *Charbonnage*, de Constantin Meunier. Ici, on ne songe plus au charme de l'aquarelle, mais on est pris par la tristesse profonde qui s'exhale du cadre. — Non! ce n'est plus de l'aquarelle, c'est du grand art!

Quelle poignante navrante en ce vieux cheval de mine, aux chairs trop triquées, frileux dans l'hiver, au milieu d'une neige qui essaie en vain de blanchir un paysage de charbonnage pou-

dreux et tragique, au milieu duquel est bâti un pont dont les briques ont pris une couleur étrange de vieux cuir.

De M. Marcette j'aime surtout le *Quai aux herbes*, qui requiert par une allure fantastique et qui a de la grandeur. On dirait d'un décor d'Hoffman, surgi dans une belle lumière éclatant après un orage. Les vues des environs de Rome sont intéressantes et le *Clair de lune* a de la poésie.

Des frères Oyens, voici de vigoureux morceaux, accessoires ou natures mortes, d'une facture solide et grasse, dénotant toujours des tempéraments sanguins d'artistes bien flamands. De M. Baes, de nouvelles tours, de Hal, de Montaigu et de Termonde. De M. Abry, des portraits un peu trop « Van Beers ».

M. Fernand Khnopff symbolise bellement la poésie de Stéphane Mallarmé, en une étrange nymphe dont l'allure préraphaélite, à l'hieratisme énigmatique, dit bien la poésie hermétique et rare du maître écrivain français. Les *Feuilles de pervenche* du même artiste se dressent devant un visage de femme douloureusement rêveur, figure de nonne ou de princesse.

M. Den Duyts, lui, tente aussi du symbolisme. Mais à sa trop académique *Muse bienfaisante*, je préfère mille fois cet *Hiver*, corsé de ton, cette *Ferme* qui rappelle Mauve, ce *Remorqueur* au bel élan.

Comme décorateur, voici M. Xavier Mellery. Quand verrons-nous donc un de ses projets réalisé? Il dresse de belles et nobles figures, magnifiques en des rêves d'art comme des arbres bien venus, largement épanouis en de grands paysages. Ses types allégoriques montrent des visages allumés d'une solide vie de santé plébéienne. C'est la robustesse de la grâce, c'est la force de la noblesse qui éclatent dans ces œuvres solides et d'une haute pensée. Nous avons comme peintres décorateurs : Leys, Delbeke. Un troisième nom s'impose : Xavier Mellery. Il est dans toute la force de son grand talent et il laissera, si on lui en ouvre les portes, des œuvres qui magnifieront nos monuments et qui couvriront encore d'un peu de gloire le nom belge.

Les étrangers? Peu nombreux. Les Hollandais sont lourds. Ainsi la *Paysanne* de M. Vander Waay est bien charnue, son *En Voyage* a une certaine puissance, mais cela manque de personnalité et de cette légèreté que réclame l'aquarelle. Les Italiens, moins nombreux que jadis, fourrent toujours d'odieuses anecdotes en de méchants chromos. Enfin, voici M^{lle} Clara Montalba : la lumière ambrée de Cavidale Friali est adorable. Elle mange avec des dents d'or cette petite bourgade italienne juchée pittoresquement sur des collines, aux lueurs chaudes d'un beau jour.

ENCORE LES ARBRES (1)

A M. De Bruyn, Ministre de l'Industrie et du Commerce.

Entre Maestricht et Maeseyck, tout le long de la belle Meuse et de la frontière hollandaise, du sud au nord du Limbourg belge, dans le Maesland fertile, parallèle à la dorsale sombre qui s'élève à l'ouest, déserte et sapineuse, court une des plus imposantes routes du pays, créée par Napoléon, qui la fit construire par ses prisonniers espagnols, vraiment impériale, magnifique, en digue large et forte, ombragée superbement, idéalement, de châtaigniers, de tilleuls et de hêtres, telle qu'en un parc de milliardaire. Cette route, que l'opulence payerait par des trésors, cette route somptueuse et fière, ce joyau incomparable, orgueil du pays, cité

(1) Voir notre article *Abatages* dans le dernier numéro.

comme on cite les splendeurs et les monuments célèbres, on est en train de la détruire. Un fonctionnaire des Ponts et Chaussées, un sauvage, un algonquin, qui doit marcher avec un pagne de feuilles de palmier aux reins et un turban de plumes d'albatros à la tête, a décidé que l'heure était venue de faire argent de ces arbres sacrés et d'anéantir en un jour, par quelques coups de cognée, l'épargne de vie, de verdure et de beauté pittoresque commencée il y a trois quarts de siècle. Déjà le tronçon qui va de la frontière méridionale à la naissance de la route de Lanacken est rasé comme la joue d'un lardin; il n'y a plus là qu'une plate chaussée, déshonorée et vulgaire. Et on va continuer!

Est-ce que M. De Bruyn laissera s'accomplir ce crime? Ou bien sera-t-il enfin l'homme, destiné certes à rester glorieux et vénéré, qui une fois pour toutes, à l'exemple de l'Angleterre et conformément à nos lois, citées dans notre dernier numéro, ne permettra la disparition des arbres routiers que lorsqu'ils tombent de vieillesse! Nous convions tous les amoureux du paysage à cette croisade contre une des plus abominables et des plus stupides routines administratives. On ne doit pas plus démolir une belle route qu'une cathédrale gothique.

Le Vacarme des Trams.

Nous revenions dernièrement en tram d'Hoogstracten à Anvers, par une humide soirée d'hiver. Long trajet à travers la Campine et la nuit, traversée de fréquents villages, croisement de chemins plats nombreux. Et chaque fois que le petit train turbulent et contournant approchait de quelque chose, et peut-être de rien, c'était une effroyable débauche de signaux criards et d'appels de corne horriblement tapageurs. On en était obsédé, irrité, on en devenait furieux, on sentait en soi le détraquage grandissant des attaques de nerfs.

Vraiment, en Belgique (et cela est tout aussi vrai pour les gares de chemins de fer) on a une manie de coups de sifflet stridents et de coups de cornes meuglants, sur laquelle il importe d'attirer l'attention. Cela doit avoir une déplorable influence sur les aptitudes musicales de la population. Les oreilles sont déchirées de cacophonies épouvantables et inutiles, car dans les autres pays rien de pareil: toutes ces entrées en gares, toutes ces manœuvres se font avec des signaux discrets et humains; on n'entend pas ces cris d'angoisse, ces clameurs désespérées qui font tressaillir ou sursauter. Tout cet appareil sauvage est absent. Et spécialement en Hollande, où des trams multiples traversent les rucs étroites des charmantes localités à physionomie japonaise, si tranquilles et si propres, c'est le tintinnablement d'une clochette mise en branle par le roulement de la machine, qui avertit les passants en carillonnant joyeusement une sautillante fantaisie de sons argentins devant les voitures, analogues aux sonnaillies des charrettes campinoises dans les bruyères ou des troupeaux de bœufs sur les hauts pâturages de la Suisse.

Nous signalons ces observations à M. Constantin de Burllet, le très intelligent et très courtois directeur des Chemins de fer vicinaux, avec l'espoir qu'il étudiera cette petite et opportune réforme. N'est-ce pas lui qui a mis un terme à la stupide habitude qu'avait inauguré les ingénieurs d'abattre inutilement tous les arbres sur les routes du côté où on établissait les voies vicinales?

A LA MAISON DU PEUPLE

Conférence de M. Fernand Khnopff.

Inauguration de l'année nouvelle par une conférence de M. Fernand Khnopff sur les trois gothiques flamands: Jean Van Eyck, Jean Memling, Quentin Metzys.

M. Khnopff, dont l'art s'apparente bien plus avec celui des maîtres du xv^e siècle qu'avec celui des maîtres du xvii^e siècle, a parlé avec simplicité et précision de leurs œuvres. Il les a décrites, appuyant sur leurs qualités fiocières: le scrupule de la vérité et la naïveté de la vie. Il a cité un de leurs biographes, M. A.-J. Wauters, et un de leurs fervents attentifs et ingénieux, M. E. Demontegut. Son but n'a point été d'enguirlander les maîtres gothiques de phrases laudatives, mais de les montrer uniquement pour les faire connaître. Celui qui les connaîtra, celui qui les pratiquera ne pourra ensuite se défendre de les aimer et de les louer en lui-même.

Au début de sa causerie M. F. Khnopff a insisté sur ce travers universel qui pousse tout le monde à parler d'art. Quand dans une réunion on parle science, la plupart se taisent. Dès qu'on aborde l'esthétique, il y a déluge d'avis et de discussions. L'art est pourtant aussi ardu à comprendre que la science et à ceux qui y sont étrangers il devrait imposer la même réserve.

La soirée s'est terminée par une série de projections photographiques: des Rubens, des Holbein, des Michel-Ange, des Velasquez, des Jordaens, des Millet ont défilé devant le public.

Bonne soirée inauguratrice de la saison de concerts et de conférences qui s'ouvre.

A ANVERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Au Théâtre lyrique néerlandais.

La direction du Théâtre lyrique néerlandais vient de démontrer au public flamand qu'il peut compter sur des faiseurs d'opéras aussi outrancièrement creux, yaniteux et néfastes, sur des librettistes aussi odieusement plats et crispants que ceux de l'opéra français.

C'est *Leiden ontzet* qui fournit la démonstration éclatante, décisive. On peut se demander en quoi se justifie l'opportunité de cette démonstration.

Ce qui se fût justifié bien plus, c'est une cinglante bordée de sifflets, au moment où, non satisfaits de nous avoir douchés d'une mixture de musiques volées à tous les tiroirs — les pires et les meilleures — on s'en vint, les palmes à la main, nous affirmer en une manifestation dont la plus méritée se ridiculise encore de pareil tralala, que tout ce bruit constituait de la bonne musique et une belle œuvre.

Et voilà que de gaité de cœur, par affaire de courtoisie, de pré-tendu dont nous ignorons — faute de curiosité — les dessous, la direction a compromis une autre œuvre qui est vraiment belle, l'œuvre du Théâtre lyrique néerlandais.

Lors de son début de cette année-ci avec le *Freyshütz*, nous avions ressenti une vraie joie, faite d'espoir d'enfin un Théâtre, ici, d'art honnête, d'acteurs humbles et dignes.

Aujourd'hui l'espoir est loin et la tristesse a reconquis ses droits.

La parfaite ignominie de cet opéra a entraîné les acteurs à des manœuvres correspondantes. M. Henri Fontaine seul triomphe; il met son admirable autorité d'acteur et sa superbe voix au service de cette œuvre, dont MM. Van der Linden, pour la musique, et Van der Ven, pour les paroles, sont les auteurs.

LA MUSIQUE A VERVIERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Concert populaire.

Étrange programme qu'on cherche à s'expliquer. Je vous livre une des nombreuses solutions qui me viennent à l'esprit. Exaspéré par les constants reproches des philistins qui n'estiment l'art que quand il signifie cette chose basse : le plaisir, le directeur de nos concerts nous a jeté à la tête un programme au goût des amateurs de sucreries mêlées d'épices. Ah ! se sera-t-il dit peut-être, vous n'êtes pas contents quand je me décearasse pour vous faire entendre du beau, pour vous le rendre facile à comprendre ! Eh bien, voilà ! Attrapez ça ! Et il vous envoie à la volée du Massenet, du Widor, avec un pétard espagnol de Chabrier à la fin, pour faire partir le tout et l'expédier à son adresse.

Il fallait être désespéré pour en arriver à un moyen pareil. Eh bien, non, mille fois non ! il ne faut pas désespérer. L'évangile d'art semé ici avec tant d'efforts et depuis tant d'années a déjà porté ses fruits. Et ceux qui nous ont fait comprendre que le mot *artiste* n'était pas synonyme d'*amuseur*, ont fait assez de disciples pour qu'ils puissent se sentir soutenus dans leur généreuse lutte. Certain public était l'année dernière en-dessous de Beethoven et de Wagner. Mais il'est déjà au-dessus, bien au-dessus de Massenet et Widor, qui n'ont plus même le don de l'émouvoir. Car les profanes autant que les amateurs ont été quelque peu ahüris. J'ai entendu une maman, que le chaperonage de sa progéniture amenait là, dire cette chose épique : « J'avoue que j'aime encore mieux une « petite » symphonie de Beethoven ! »

La chanteuse était assortie au programme. Un des plus grands intérêts du concert était la belle voix d'un amateur, M. A. de Thier, qui pourrait sans grand effort devenir un sérieux artiste.

Memento des Expositions

BARCELONE. — II^e exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Pirocini y Marti, secrétaire.*

BRUGES. — XVI^e Exposition du Cercle artistique. 10 décembre. Renseignements : *M. Ch. De Schryver, avocat, secrétaire du Cercle Artistique.* Programme à consulter dans nos bureaux.

CARCASSONNE. — II^e Exposition de la Société des Beaux-Arts. 1^{er} janvier-1^{er} février 1894. Délai : 10-20 décembre 1893. Trois œuvres par artiste. Maximum : 2 mètres pour les toiles, 150 kil. pour les sculptures. Retenue sur les ventes : 6 p. c. Renseignements : *M. S. de Maifridy, secrétaire général.*

FLORENCE. — Exposition de la Société des Beaux-Arts. 24 décembre 1893-28 février 1894. Deux œuvres par exposant (quatre pour les sociétaires). Taxe de 10 lires à payer par œuvre supplémentaire pour les non-sociétaires, de 5 lires pour les sociétaires. Délai d'envoi : 6 décembre. Renseignements : *M. Camillo Coppini, secrétaire, Via della Colonna, 29, Florence.*

LOUVAIN. — Exposition de la Table Ronde (par invitations). 7-28 janvier 1894. Renseignements : *M. Léon Boels, avocat, marché aux Grains, 10, Louvain.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai : 15 mars (dépôt à Paris, Palais de l'Industrie, porte XI). Gratuité de transport de Paris à Lyon et vice-versa pour les œuvres admises. Quatre œuvres par artiste. Renseignements : *M. F. Favre, président.*

LYON. — VII^e exposition annuelle de la Société lyonnaise des Beaux-Arts : 9 février 1894. Délais : pour les artistes de Paris, dépôt du 15 au 31 décembre chez M. Pottier, rue Gaillon, 9 ; pour les étrangers, expédition du 5 au 10 janvier au Pavillon des Beaux-Arts, place Bellecour, Lyon. Gratuité de transport pour les artistes invités. Retenue sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *Secrétariat de la société, rue de l'Hôpital, 6, Lyon.*

MONTE-CARLO. — II^e exposition des Beaux-Arts. Janvier-avril 1894. Deux œuvres par artiste. Maximum : 4^m40 pour les tableaux, 100 kilog. pour les sculptures. Renseignements : *M. G. Bornier, directeur général de la Société des Bains de mer, à Monte-Carlo.*

NANTES. — V^e exposition de la Société des Amis des Arts (par invitations). 1^{er}-28 février 1894. Délais d'envoi : Paris (chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon) 3-10 janvier ; Nantes, 8 janvier. Renseignements : *M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général, avenue de Grillaud, Nantes.*

NICE. — XVI^e Exposition de la Société des Beaux-Arts (hôtel du Crédit Lyonnais). 15 janvier-31 mars 1894. Délai : 20 décembre 1893. Deux œuvres par artiste. Retenue sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *B^{on} de Contes de Bucamps, président.* Correspondant à Paris : *S. Olivetti, 53, boulevard Beauséjour.*

PARIS. — Exposition internationale d'art photographique. 10-31 décembre 1893. Demandes d'admissions et renseignements : *M. P. Bourgeois, secrétaire général du Photo-Club, rue des Mathurins, 40, Paris.*

PAU. — XXX^e exposition de la Société des Amis des Arts. 15 janvier-15 mars 1894. Deux œuvres par artiste. Maximum : 2 mètres pour les toiles, 100 kil. pour les sculptures. Délais : Notices, 8 décembre ; œuvres, 20 décembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Renseignements : *M. G. Tardieu, secrétaire général, au Musée de Pau.*

VIENNE (Autriche). — III^e exposition internationale de l'Association des artistes (*Genossenschaft der bildenden Künstler*). 1^{er} mars-31 mai 1894. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Délai d'envoi : notices, 15 janvier ; œuvres, 15 février.

PETITE CHRONIQUE

LA LIBRÉ ESTHÉTIQUE. — Dans la liste des membres fondateurs, nous avons omis de mentionner M. LEVOZ, substitut du procureur du roi à Verviers, et M. VALÈRE MABILLE, industriel à Mariemont. Au lieu de J. HENNEBICQ, lire L. HENNEBICQ.

La direction du Théâtre de la Monnaie vient d'engager en représentations M^{lle} Simonet, l'une des plus charmantes pensionnaires de l'Opéra-Comique de Paris. C'est une excellente acquisition dont nous félicitons vivement MM. Stoumon et Calabresi.

M^{lle} Simonet débutera dans *le Rêve*, dont la reprise aura lieu jeudi. Elle interprétera ensuite *l'Attaque du moulin*, le tout récent ouvrage de M. Alfred Bruneau.

A ce propos, une observation. La nouvelle de Zola, mise en musique par M. Bruneau, a pour objet un épisode de la guerre de 1870. On a craint, à Paris, de provoquer des manifestations en

lui donnant son cadre réel et l'on a reculé l'action au temps de la bataille de Valmy.

Les raisons qui ont nécessité cette modification n'existant pas en Belgique, il nous paraît rationnel qu'on restitue à *l'Attaque du moulin* son véritable caractère. L'œuvre en sera d'autant plus vivante et plus poignante.

C'est, comme nous l'avons annoncé, vendredi prochain que M. Lugué-Poe et sa troupe joueront *Un ennemi du peuple* d'Ibsen au Théâtre du Parc.

Le Théâtre des Galeries annonce pour samedi prochain la première représentation de *Miss Robinson*, pièce nouvelle en trois parties et six tableaux par MM. G. Ferrier et L. Varney.

Le premier Concert Populaire, qui sera donné dimanche prochain, à 1 1/2 heure, à la Monnaie, sous la direction de M. Joseph Dupont, s'annonce très brillamment.

Les répétitions sont poussées avec activité et la feuille de location est presque entièrement remplie pour le concert et pour la répétition qui aura lieu samedi, à 2 1/2 heures, à la Grand-Harmonie.

Rappelons qu'au programme figurent l'ouverture de *Roméo et Juliette* de P. Tchaïkowsky; la deuxième symphonie en la mineur de Saint-Saëns; une suite de *Peer Gynt* de Grieg (première exécution) et l'ouverture des *Maitres-Chanteurs*.

M. Arthur De Greef, l'éminent pianiste, exécutera une de ses œuvres, une fantaisie sur des thèmes populaires flamands pour piano et orchestre, et le concerto en sol mineur (n° 2), pour piano et orchestre, de Saint-Saëns.

Pour les places, s'adresser chez Schott.

La place de professeur de violoncelle au Conservatoire de Gand ayant été mise au concours, M. Joseph Jacob l'a emporté à l'unanimité sur les candidats qui se disputaient ce poste important.

Nous félicitons l'excellent violoncelliste, mais nous félicitons surtout le Conservatoire de Gand de l'acquisition qu'il a faite.

Le concours pour la place de professeur de piano au même Conservatoire est fixé au 15 courant.

La Société de la Table ronde de Louvain prend l'initiative d'une Exposition d'œuvres d'art qui s'ouvrira dans sa salle des fêtes le 7 janvier prochain. Elle a dressé la liste des artistes invités à y prendre part, — liste qui comprend, en majeure partie, les artistes des écoles nouvelles, choisis exclusivement parmi les Belges. Des fêtes artistiques, auditions musicales, conférences, lectures, seront données pendant la durée de l'Exposition. Nous applaudissons de tout cœur à cette initiative et nous en félicitons la commission directrice composée de MM. Vanderkelen, bourgmestre de Louvain, président d'honneur, Constantin Meunier, membre d'honneur, Adrien Fonson, président, Léon Boels, Léon Colins, Eugène Frische, etc. Nous engageons vivement les artistes à aider ceux-ci dans leur tentative de décentralisation artistique.

M. le professeur Emile Sigogne a inauguré à l'Université de Liège, devant un nombreux auditoire, son cours de diction et d'art oratoire. Le succès a été complet. Les étudiants ont prouvé à leur nouveau professeur, par leurs applaudissements, qu'ils comprennent la nécessité de cet enseignement.

Les premières leçons comprennent un exposé du cours dans son ensemble avant d'en venir à la partie pratique, à laquelle un bon nombre d'élèves participeront; car c'est surtout à un résultat pratique obtenu par le travail personnel, et non à être seulement écouté par de nombreux auditeurs que vise le professeur. Et ce résultat qui, nous en sommes certains, amènera l'expansion de cet enseignement, nous paraît désormais assuré.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 4 décembre, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Les républiques de l'Amérique centrale*. A 3 heures. Applications de l'Art. M. LAMBOTTE : *Le mobilier de la Renaissance italienne*.

Mercredi 6 décembre, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI :

L'Indépendance de la Grèce et la Question d'Orient. — A 3 heures. Littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *Ruskin et Emerson*.

Jeudi 7 décembre, à 2 heures. Histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Léonard de Vinci* (suite et fin). — A 3 heures. M^{me} TORDEUS. Littérature française : *Balzac*.

C'est le 27 février 1891 que fut enterré au cimetière d'Ostende le célèbre violoncelliste et compositeur Jules De Swert.

La tombe d'un tel artiste ne doit pas être livrée à l'oubli. La Belgique, sa patrie, — l'Allemagne, où il remporta ses plus éclatants succès, — la ville de Louvain, où il est né, — Ostende, où il passa les dernières années de sa vie à la tête de l'Académie de musique, ont un grand devoir de reconnaissance et d'admiration à remplir envers la mémoire de Jules De Swert. Un comité s'est formé sous la présidence d'honneur de MM. Pieters, bourgmestre d'Ostende, et Vanderkelen, bourgmestre de Louvain, pour recueillir les fonds nécessaires à l'achat d'un terrain et d'un modeste monument au cimetière d'Ostende, pour perpétuer le souvenir de Jules De Swert. Il fait un chaleureux appel à tous ceux qui furent les amis de l'illustre artiste, à tous ceux que charma son talent.

Les souscriptions peuvent être envoyées à M. Edm. Van Bredael, rue de Vienne, à Ostende.

La ville de Mons vient de faire paraître le règlement définitif du grand concours international de chant d'ensemble qui aura lieu les 24 et 25 juin 1894 à l'occasion du troisième centenaire de Rolland de Lassus. Ce règlement, qui annule celui du 30 septembre, peut être consulté par les intéressés dans nos bureaux.

Nos hommes de lettres ont à l'étranger une célébrité dont on ne paraît guère se douter en Belgique. En voici un nouvel exemple : une excellente traduction allemande de *Kees Doorik* de Georges Eekhoud, précédée d'une étude critique et biographique par Tony Kellen, vient d'être publiée en un élégant volume par la *Deutsche Verlags Anstalt*, de Stuttgart, Leipzig, Berlin et Vienne, éditeur des traductions de Tolstoï, Zola, Daudet et Bourget.

La *Nouvelle Carthage* paraîtra également dans quelques semaines, traduite par le même écrivain. Le *Vooruit* de Gand va publier très prochainement une traduction flamande de la *Nouvelle Carthage*.

L'*Album des portraits de Belges contemporains*, par M. Broerman, paraîtra dans quelques jours. Il comprendra les reproductions artistiques, grand format, des 52 portraits composant la galerie appartenant à l'Etat et un même nombre de notices biographiques se rapportant à chacun des portraits et expressément rédigées pour l'ouvrage.

L'édition, de grand luxe, avec couverture havane incrustée d'or, ne comporte que 300 exemplaires numérotés à la presse.

Le prix de chaque exemplaire est de 100 francs.

On peut souscrire dès aujourd'hui à Bruxelles, rue de la Madeleine, 17, et rue Jourdan, 83, ainsi qu'à Anvers, rue Gramaye, 10, chez les éditeurs, MM. Dero frères.

Le deuxième spectacle du Théâtre Libre comprendra :

L'Inquiétude, pièce en trois actes, de MM. Jules Perrin et Claude Couturier, et *Amants éternels*, pantomime en trois tableaux, de MM. André Corneau et Gerbault, musique de M. André Messager.

M. Henri Cros, l'artiste délicat dont on a vu, à deux reprises, des œuvres charmantes aux Salons des XX, vient de se signaler par une découverte artistique qui présente un intérêt de tout premier ordre. Après de longs essais, il est parvenu à obtenir une pâte de verre colorée dans la masse par des oxydes métalliques. Cette pâte, aussi facile à mouler et à modeler que du plâtre, se transforme, après la cuisson, au gré de l'artiste, en objets d'art ravissants. Et la lumière, se jouant dans la masse vitrifiée, donne des reflets et des tonalités jusqu'alors inconnus.

Le ministre des beaux-arts de France a fait mettre à la disposition de M. Henri Cros, à la manufacture de Sèvres, un atelier spécial où il poursuivra ses intéressantes recherches.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

VILLE D'ANVERS

Les notaires GHEYSENS et LECLEF, à Anvers, vendront publiquement en l'Hôtel LEYS, 12, rue Leys, à Anvers, les mardi 19, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 décembre 1893, chaque jour de 10 heures du matin à midi et à 2 heures précises de relevée, les œuvres délaissées par le

Baron HENRI LEYS

COMPRENANT

la FRESQUE décorant la salle à manger
de son hôtel et les

TABLEAUX, ESQUISSES

Aquarelles, Dessins

composant son atelier.

UNE BELLE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

MEUBLES ANCIENS, OBJETS D'ART,

LIVRES, GRAVURES, EAUX-FORTES, ETC.

le tout dépendant de la succession de feu

M. le baron HENRI LEYS.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : les mardi 12 et mercredi 13 décembre 1893 ;

Publique : le jeudi 14 décembre 1893
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se trouve à la disposition des amateurs en l'étude du notaire GHEYSENS, rue du Maregrave, 12, ou en l'étude du notaire LECLEF, rue des Arquebusiers, 15, ainsi qu'en la demeure des experts susdits.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA VENTE LEYS. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES EN PROVINCE. — A PROPOS DES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES. — LIVRES ET BROCHURES. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — THÉÂTRE DU PARC. *Chatne brisée*. — IMAGES A L'INSTAR D'ÉPINAL. *La grande invasion*. — LA SITUATION ACTUELLE DU THÉÂTRE EN HOLLANDE. — COURS D'ÉLOQUENCE. — PETITE CHRONIQUE.

LA VENTE LEYS

Cette vente Leys marquera dans notre histoire de l'art. Rarement autant d'œuvres aussi belles et aussi profondément nationales ont été réunies et jamais occasion aussi propice n'a été donnée à l'Etat d'enrichir ses collections.

Henri Leys est certainement le premier peintre belge de notre siècle. S'il n'a pas toujours prodigué l'or chaud et vibrant qui magnifie la couleur de De Braekeleer, s'il n'a pas possédé la force picturale de Joseph Stevens, il a été doué d'un esprit philosophique prodigieux, en même temps qu'il s'est montré peintre superbe. Sa pénétrance historique est miraculeuse. En plein XIX^e siècle, son œuvre ressuscite magnifiquement le XVI^e siècle anversois. C'est lui, le vrai, le grand peintre d'histoire. Delaroche, Louis Gallait sont des fabricants de scènes d'opéras auprès du maître anversois. Leurs œuvres sont toutes en froid décor, et lorsqu'ils racontent une époque passée, ils n'en prennent que les vêtements pour

en couvrir des *modèles*. Chez Leys, sous les fastueux dehors d'un XVI^e siècle flamand, aristocratique et opulent, on sent battre le cœur de toute une époque. Époque étrange et grandiose — époque héroïque du peuple belge, dont Leys paraît être le chantre surgi, par un atavisme puissant, trois siècles après sa révolution. — Époque de penseurs, et aussi époque de guerriers. L'action naissait sur le champ de méditations profondes et elle était d'autant plus forte et d'autant plus volontaire. C'est cette âme réfléchie, à la passion violente, mais concentrée et taciturne — cette âme formée aux controverses et aux écrits d'une réforme qui s'accomplissait, cette âme cuirassée et trempée par les guerres et les émeutes d'une époque brûlante des feux des sièges, des bûchers, des pillages — c'est cette âme que Leys a incarnée dans les corps de ses graves et nobles personnages. Parfois il s'avance plus loin, et dans la période opulente des ducs de Bourgogne, si tentante pour un peintre comme lui, ami du faste et des attirails princiers. Mais c'est vers le XVI^e siècle des Luther et des Erasme que sa pensée s'en revient avec le plus d'amour.

C'est ce que démontre cette fresque de la salle à manger de son hôtel, qui va être mise aux enchères publiques. Il l'a peinte pour lui, dans l'intimité familiale. C'est un épanchement de son cœur. Il n'avait pas

à se préoccuper, comme lors de la décoration de l'hôtel de ville d'Anvers, des exigences qu'entraîne toujours l'ornementation d'un monument public. Il n'avait pas à s'inquiéter des volontés ou des désirs d'une municipalité quelconque : Leys a peint cette fresque pour lui seul, donnant libre essor à son épique poésie, et c'est pour ce motif qu'on se trouve sans doute devant son chef-d'œuvre.

Sans entraves, sans sujet s'imposant, il va à son cher XVI^e siècle, et là, comme il s'agissait d'orner un foyer, c'est la fête de Noël et ses réceptions et ses plaisirs qui le sollicitent. De son imagination sort un Noël d'une émotion grandiose, dans un décor de ville féodale ourlée et brodée de neige. N'entend-on pas le son des cloches qui carillonnent au-dessus des créneaux, au-dessus des pignons, pour célébrer la naissance du Christ à Bethléem? Le peuple s'attarde le long des fossés gelés, sur lesquels les patineurs prennent leurs ébats. Les groupes s'avancent lentement, portant toujours, malgré l'air de fête qui vivifie l'atmosphère de joie, une griffe méditative au front, une inquiétude en la poitrine, une gravité pensive en la démarche. Malgré les airs de flûtes et de chalumeaux qu'ils entendent, malgré les cris que poussent, en montrant le ciel, les amoureux qui passent, la fraîcheur de leur âme éclairant leur visage, ces gens n'ont pas abandonné la crainte du rescrit qu'un héraut au blason impérial pourra proclamer, peut-être demain, l'horreur du siège qui va faire se lever ces ponts-levis sous lesquels passent aujourd'hui des traîneaux fendant l'air. Il y a un fantôme qui plane sur ces héros de Noël processionnant dans les murs de leur ville. Leur foyer, là-bas, derrière ces murs massifs, est menacé sans cesse, et leur foi est inquiétée. Ce fantôme, on le sent dans la joie saine de cette promenade hors des murs, rappelant, par sa grandeur épique et sa couleur profonde, celle du *Faust* de Goethe.

D'autres panneaux nous font pénétrer plus avant dans l'intimité bourgeoise du XVI^e siècle. Un bourgeois et sa femme, dans une rue aux vieux murs sombres, avec, à un coin, un étal de boulanger, frappe à la porte d'un hôtel. Il est accompagné d'un jeune garçon porteur d'un flambeau nécessaire à leur rentrée nocturne. Ils entrent. C'est la réception : la « Willkom », la bienvenue, toujours grave, cérémonieuse, d'un caractère très grand et très touchant. Quelque chose d'héroïque sonne sans cesse en ces manifestations familiales. Tout est austère et énergique, en même temps que riche. Un souffle mâle passe, un grand souffle historique d'âmes tristes et résignées ou résonnantes et altières. Un portrait de saint Luc, entre deux verrières, est comme le sceau de cette extraordinaire décoration, tant suggestive d'époque douce et de grandeur mélancolique, tant nostalgique de fastes passés, de gloires éteintes, et tant évocatrice des esprits anciens. Il faut qu'une œuvre

semblable ne sorte pas de la Belgique : elle a des racines trop profondes ici pour qu'on puisse l'arracher de notre sol sans douleur pour lui.

La fresque ne constitue pas l'unique lot de la vente Leys. Parmi les tableaux de Leys il est encore un portrait de l'artiste par lui-même, d'une extraordinaire intensité d'expression, et une grande toile — *Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, remettant les clefs de la ville aux magistrats d'Anvers en temps de troubles* — magistrale, qui montre l'idée première d'une des fresques de Leys à l'hôtel de ville d'Anvers. Voici, en outre, les ducs du même hôtel de ville, les Jean de Brabant et les Henri de Lotharingie, peints comme par un contemporain qu'ils se seraient attachés à leur cour, à titre de « pourtraicteur » particulier. Et que d'autres tableaux, et que d'esquisses, et que d'études!

Mais point n'est besoin de nous étendre sur ces détails de l'exposition, que le catalogue énumère suffisamment. Il n'est qu'une chose, essentielle encore, que nous voulons signaler au sujet de cette vente : le Jérôme Bosch et les Breughel. Henri Leys était un fervent de Breughel. Il a réuni dans son atelier des pages admirables de ce très grand artiste, de très purs et très beaux tableaux, dont quatre surtout : deux *Kermesses*, *la Parabole des aveugles*, *la Fête de la mariée* constituent, avec *la Fête des fous* de Jérôme Bosch, une réunion de chefs-d'œuvre. Là encore c'est la grande âme du peuple flamand qui parle une langue, plébéienne cette fois, rustique et naïve, mais toujours héroïque. Héroïque par sa large bonté, par son panthéisme généreux, par son pittoresque cordial et attendri. *La Parabole des aveugles* est plus accentuée que celle du musée de Naples, tant vantée. Les *Kermesses* l'emportent sur celle du musée d'Anvers. *La Fête de la mariée* est une églogue copieuse, d'une inouïe richesse de couleur et ne le cédant en force et en art, grâce à sa prodigieuse originalité, à aucun banquet voluptueux de Vénitien. Ce sont des manifestations de l'art flamand dans son essence même ; c'est d'une sève veuve de tout mélange. Peintures « pur sang » de la terre de Flandre. Joyaux rares de la couronne de notre patrie.

Il faut que de pareils tableaux ne dépassent pas nos frontières. Il y a, pour la Belgique, un intérêt énorme à conserver ses chefs-d'œuvre. N'est-il pas logique qu'on vienne voir Breughel chez lui, en pays brabançon, au milieu des paysanneries qu'il a aimées, dans le climat qui lui dicta sa couleur et qui fait mieux comprendre encore sa verve patriale et la gaité généreuse de ses conceptions?

Aussi souhaitons-nous de tout cœur qu'avec la fresque de Leys, ces Breughel et le Jérôme Bosch nous soient conservés.

Les Bibliothèques publiques en province.

Dans ces villes de province où il y a parfois, telles des violettes dans des haies d'épines, de si charmantes âmes, d'une délicatesse exquise, promptes à l'enthousiasme pour les choses de la pensée, bien plus que dans les capitales où le scepticisme, la suffisance et le snobisme tiennent le haut du pavé, combien de jeunes gens intéressants, d'esprit curieux et chercheur, finissent par entrer définitivement dans la grande ornière, découragés par les difficultés innombrables qu'il faut vaincre pour se procurer la nourriture intellectuelle, sous les espèces du livre et de la revue d'art.

Ils se jetteraient pourtant sur les moindres opuscules comme la pauvreté sur le monde, mais où trouver de quoi lire encore lorsque l'on a dévoré les quelques mauvais romans qui courent les chemins, à la portée des bonnes femmes et des écoliers.

Il y a des bibliothèques publiques dans beaucoup de localités, dira-t-on, assez abondamment fournies pour alimenter, pendant quelque temps du moins, les gens doués d'un certain appétit pour les choses de la littérature.

Mais a-t-on une idée approximativement exacte de ce que sont les bibliothèques publiques en province ?

Il en est qui sont presque uniquement alimentées par les livres que le département de l'Intérieur et des Beaux-Arts envoie pour se débarrasser de « rossignols » qui encombreraient ses greniers.

Voici une énumération sommaire :

Mémoires sur tous les camps et cimetières romains, pierres tombales, silex et autres vieilleries trouvées partout où, le plus souvent, des farceurs ont voulu rire aux dépens des maniaques de l'archéologie. Œuvres de Froissart en beaucoup de volumes.

Chansons des anciens trouvères belges et autres recueils de ce genre, écrits en vieux patois, fort difficiles à comprendre.

Chartes publiées des villes et abbayes du royaume, où il est renseigné que tel ou tel individu était débiteur d'une rente payable en autant de chapons qu'il était stipulé, ou que tel abbé résigna la dignité abbatiale moyennant une pension viagère de 600 florins et une double portion de boire et manger, ainsi que d'autres choses d'un intérêt aussi palpitant.

A cela s'ajoutent quelquefois les œuvres de Racine, Corneille, Molière, Boileau, Buffon, etc.

On trouve encore la collection complète des Alexandre Dumas père, Eugène Sue (moins *le Juif Errant*, dans les villes où l'administration communale est catholique), de Frédéric Soulié, de Pons du Terrail, d'Eckmann-Chatrian et d'Henri Conscience, plus rarement du Balzac, quelques Hugo, les *Méditations poétiques* de Lamartine et, j'allais l'oublier, *le Maître de Forges*. C'est à peu près tout.

Y figurent quelquefois aussi, mais c'est du luxe en fait d'écrivains nationaux, André Van Hasselt, couverture à couverture avec le baron de Stassart.

De Lemonnier et de Picard, ce que la bibliothèque Gilon a publié, rien d'autre.

De Charles Decoster, rien.

N'espérez pas y voir représentée, — au moins par ses aînés, Verhaeren, Eekhoud, Giraud, Waller, — notre vaillante pléiade de jeunes écrivains. — Ça, Mōssieu, on ne connaît pas.

Dans ces bibliothèques, les catalogues sont illusoires ou bien ils ont soin de dater d'il y a dix ou vingt ans environ, et l'on ne peut jamais se les procurer.

Ces établissements sont généralement ouverts une ou deux fois par semaine, de 6 à 8 heures du soir, officiellement. Pour pouvoir s'y procurer des livres, il faut être porteur d'un certificat de bonnes mœurs et d'un autre certificat constatant que l'on habite la localité qui a la munificence de posséder une bibliothèque communale !

Mais avec cela, on n'est pas au bout de ses peines !

Les soirs d'hiver, dans un corridor glacé, on peut attendre pendant une demi-heure, une heure, l'arrivée du bibliothécaire. D'habitude celui-ci est un commis de l'hôtel de ville ou un instituteur qui, moyennant quelque argent, remplit ou plutôt ne remplit guère cet emploi.

Le dit bibliothécaire arrive toujours en retard, comme tout bibliothécaire qui se respecte et expédie les fidèles qui attendaient sa venue. Puis, dans la quiétude d'une salle chauffée par un gros poêle rouge, il roupille consciencieusement, prenant un petit escompte sur le sommeil de la nuit, ou fume placidement une pipe en regardant, d'un air de ruminant, crépiter la flamme jaune au bout du bec de gaz. Et lorsque les lecteurs viennent troubler ce doux repos, ils sont reçus comme des chiens dans un jeu de quilles.

Lorsqu'un jeune homme épris de lecture arrive pour la première fois devant notre bibliothécaire somnolent et revêché et qu'il demande voir le catalogue : « Il n'y a pas de catalogue ici » lui est-il répondu d'un ton qui lui ôte l'envie d'insister davantage.

Et comme on ne peut choisir, à la vue, les livres, étant séparé par une grille de bois ou par un comptoir, le jeune homme est à la merci du cerbère qui lui fourre invariablement *les Trois Mousquetaires* ou *Vingt ans après*, ou *le Vicomte de Bragelonne*. Je ne veux dire aucun mal de ces livres en reconnaissance du plaisir qu'ils m'ont procuré lorsque j'avais treize ans, mais il me semble que l'on pourrait ne pas en rassasier éternellement le public pour le motif que le bibliothécaire a ces volumes le plus à la portée de la main dans un rayon proche.

Lorsque l'on fréquente depuis longtemps une de ces bibliothèques et que l'on a conquis (combien difficilement ?) les bonnes grâces du gardien des livres, on a quelquefois communication de quelques périodiques auxquels on s'est abonné à la demande de personnages influents. Ainsi, au mois d'août, quand la salle n'est pas fermée à cause des vacances, on peut feuilleter les revues du mois de février. Ne vous avisez pas de demander les fascicules qui viennent de paraître; on vous répondra que c'est tel conseiller communal ou tel chef de bureau à l'hôtel de ville qui les détient depuis leur apparition. Souvent ces messieurs les oublient sur leur pupitre pendant des mois et des mois et ce n'est pas le bibliothécaire qui se donne la peine de les leur réclamer.

Il y a des bibliothèques qui achètent quelques volumes chaque année. Mais ces volumes ne sont jamais mis immédiatement à la disposition du public; les « grosses légumes » dont nous venons de parler s'en emparent à tour de rôle, les portent chez eux, en font part à leurs amis et connaissances et c'est seulement quand ils veulent bien les rendre, la plupart du temps en mauvais état, que le *vulgum pecus* peut se les procurer.

Voilà comment sont organisées, si l'on peut s'exprimer ainsi, les bibliothèques publiques en province, si l'on excepte, bien entendu, celles de trois ou quatre grandes villes.

Que l'on s'étonne après cela du marasme dans lequel se trouve chez nous la littérature.

MAURICE DES OMBIAUX

A propos des Expositions particulières.

Qu'est-ce que c'est que l'entrefilet suivant détaché d'un quotidien qui accueille avec trop de simplicité les communiqués qu'on insime en sa boîte :

« A peine la galerie Broerman est-elle ouverte définitivement au Musée royal de Peinture, que déjà il est question de la fermer par intermittences, pour des périodes plus ou moins longues !

« Il s'agit des petites expositions particulières de sociétés de « jeunes » qu'on a coutume de loger, l'hiver, dans les locaux inoccupés de la galerie moderne du Musée royal. Certaines de ces sociétés, celle, par exemple, qui a repris les affaires de feu les XX, ne se contentent pas des trois ou quatre salles vides disponibles, il leur faut absolument, par surcroît, la salle Broerman ! Après les vingtistes viendront d'autres.

« Ce régime du provisoire ne va-t-il pas cesser un jour pour nos collections nationales ? Et les sociétés d'art, qui se verraient à l'étroit pour leurs expositions, dans les salles inoccupées du Musée, ne pourraient-elles essayer de se caser ailleurs, dans le palais de bois de la rue Lebeau, par exemple ? »

M. Broerman doit prendre garde. On a, en général, traité avec indulgence sa collection de « documents historiques ». Il a certes tiré du triste, monotone et creux procédé du fusain ce qu'un honnête artiste en peut extraire. Quelques-unes de ses figures sont bien : l'abbé Renard, par exemple. Mais d'autres médiocres. Il est vrai qu'à 200 francs la pièce on ne peut exiger le Pérou.

Mais de là à parler de sa série comme d'une « collection nationale », il y a loin et nous le rappelons à la décence. Il avait déjà, dans des boniments envoyés aux journaux, intitulé cette collection « Galerie Broerman », absolument comme on dit « Loges de Raphaël » ou « Galerie des Médicis ». C'était forcer la note et le procédé a déplié. Or, s'aviser maintenant de vouloir le local pour lui tout seul, à perpétuelle et permanente demeure, c'est aller encore plus loin dans la voie de l'accaparement et il peut s'attendre à de déterminées résistances.

Les salles où peuvent exposer les « petites associations », dont la moindre a certes plus de variété et d'intérêt que les cinquante-cinq productions monochromes de M. Broerman, sont rares et insuffisantes. Il faut qu'elles restent toutes à la disposition des vaillants artistes qui durant nos hivers manifestent successivement la vitalité de notre art. Si M. Broerman, non content de vouloir le local, y ajoutait le mauvais procédé d'attaques dédaigneuses, directes ou indirectes, dans les journaux, nous lui promettons des escrimages dont il se souviendra. Sa part a été fort belle et la sagesse lui commande la discrétion, la modération et le silence.

LIVRES ET BROCHURES

Nobles et noblesse, par H. DE NIMAL. Paris, Savine.

« Grande à son origine, systématiquement amoindrie par les rois, dégradée par eux de son indépendance et de sa fierté premières, bientôt corrompue par l'intrusion d'éléments délétères, la noblesse est devenue pareille à cette saine et vivifiante farine de froment à laquelle des meuniers sans scrupule ont mêlé du plâtre et une eau corrosive, à ce pur et généreux vin dans lequel des vigneron déloyaux ont versé toutes sortes d'empoisonnantes drogues. Ainsi les rois ont sophistiqué la noblesse.

Tels ces empereurs romains qui, pour amoindrir la dignité consulaire, nommaient consuls leurs chevaux, et afin d'avilir l'auguste Sénat, le remplissaient d'affranchis, d'histriens, de mimes, de bouffons, de nains et d'eunuques.

La belle et hautain vierge a été prostituée aux gens des gabelles et aux marmitons des cuisines ; Marie a fait place à Marion. »

Telle est la conclusion que M. de Nimal déduit d'une série de recherches et d'études des plus intéressantes sur la noblesse. Son livre est plein d'anecdotes, de souvenirs, de récits piquants assemblés avec tact et épinglés de commentaires spirituels.

Dans un appendice, l'auteur réunit de curieux documents sur les costumes et parures de la noblesse, sur les deuils, funérailles et sépultures des nobles et sur les anciens termes de civilité. A lire tout cela, il semble qu'il s'agisse d'une civilisation abolie, tant ces coutumes et expressions s'enveloppent de passé.

Essai critique de l'enseignement vocal actuel, par M. GEORGES BONHEUR.

M. Georges Bonheur, professeur de chant aux Conservatoires de Liège et de Gand, a publié sur l'enseignement vocal actuel un très remarquable essai critique, et dans un temps où cet enseignement est si négligé et dans un pays où sont si tenaces les préjugés à l'égard de la culture de la voix, il est utile d'appeler l'attention sur ces études dont on comprendra mieux plus tard la nécessité.

M. Bonheur déplore, en effet, l'ignorance presque générale des connaissances physiologiques et des lois d'une bonne hygiène vocale. Il traite spécialement et minutieusement de la respiration. Et certes, c'est avec raison, car on ne saurait donner trop d'importance à cette condition première de bien parler et de bien chanter.

Mais il prend parti pour un genre de respiration, celle claviculaire, contre une autre, celle abdominale, et il s'efforce de prouver que cette dernière est mauvaise. Lennox Browne (1) et le docteur Maudslowi (2) prouvent également que celle pronée par M. Bonheur est la mauvaise. Nous croyons, pour nous, que les trois genres de respiration peuvent être employés, qu'il est hasardeux de les déclarer bons ou mauvais avant de savoir s'ils s'adaptent ou non à la constitution et à la conformation physique de celui qui les emploie, et que les polémiques à ce sujet, avec documents à l'appui, sont peu utiles.

Quoi qu'il en soit, des études réellement savantes comme l'Essai de M. Bonheur, le remarquable *Art de plaider* de M. de Bactis, indiquent l'importance de ces préoccupations et finiront peu à peu par vaincre l'indifférence du public.

Les ressources matérielles et intellectuelles de la Russie, conférence faite à la Société de Géographie d'Anvers, par M. GOURÉVITCH. — Anvers, Veuve De Backer.

Pour Dieu ! Pour le Tzar ! Pour la Patrie ! Le moment n'est-il pas vraiment opportun pour signaler la conférence que fit sur la Russie M. Gourévitch à la Société de Géographie d'Anvers ?

Publiée en brochure, cette étude, qui embrasse à la fois le mouvement économique et politique de la Russie, avec des aperçus succincts mais justes sur sa littérature et sur son art, sera lue avec intérêt.

(1) *De la voix, du chant et de la parole.*

(2) *Hygiène de la voix parlée ou chantée.*

Etude sur le lieu de naissance et le nom de Memling, par A.-J. WAUTERS, professeur d'histoire de l'art à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Bruxelles, Weissenbruch, 16 p. in-4°, avec illust.

Sans prendre parti dans la querelle qu'a fait soudain éclater dans la presse, d'ordinaire peu soucieuse des choses de l'art, la question de savoir si Hans Memling, qui dort d'un sommeil paisible depuis l'an 1494, est né sur le sol germanique ou en terre flamande, donnons acte à M. A.-J. Wauters des conclusions ingénieuses par lesquelles il détermine l'origine allemande de l'artiste :

1° La nationalité allemande de Memling a été signalée, dès le milieu du XVI^e siècle, par le chroniqueur gantois Van Vaernewyck, qui appelle le peintre *Hans l'Allemand*;

2° Le renseignement est confirmé et précisé par un chroniqueur brugeois Rombout de Doppere, contemporain de l'artiste, qui révèle que celui-ci est originaire de « Magunciaco »;

3° Par Magunciaco, ablatif de *Magunciacum* (Mayence), on peut comprendre aussi bien la principauté de Mayence que la ville de Mayence;

4° A l'époque de la naissance de Memling il existait dans la principauté, à treize lieues de la ville, un village désigné dans les documents du temps sous le nom de Memelingen;

5° Le maître figure, à diverses reprises, dans le livre des peintres de la Gilde de Saint-Luc de Bruges et dans les comptes de la fabrique de l'église Saint-Donatien, sous la désignation de « Jan van Memmelynghe » ou « Jan Memlync », c'est-à-dire Jean de Memelingen;

6° C'est à Memelingen, près de Mayence, que, selon toutes les probabilités, Hans Memling est né et que le nom sous lequel il est connu dans l'histoire n'est, en réalité, qu'une altération du nom de son village natal.

Ces conclusions sont déduites d'une série d'observations et de patientes recherches qui forment le chapitre premier d'un important ouvrage, en cours de publication, sur le peintre brugeois.

Et nous disons brugeois sans ironie. Car peu importe, au fond, que le berceau de Memling soit allemand ou flamand : l'artiste est nôtre par son art, par son éducation, par la patrie d'adoption dans laquelle il passa toute sa vie et qui recueillit son dernier soupir.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Autour d'un Chevalet, scènes de la vie romaine, par XAVIER DE REUL; Bruxelles, H. Lamertin. — *La Villa Bon accueil*, par F. COPPÉE, A. DAUDET, H. FRANCE, C. LEMONNIER, EDM. PICARD, EM. ZOLA, etc., avec un portrait de Léon Cladel, dessiné par CONSTANTIN MEUNIER; Paris, P. Ollendorf. — *Roses et violettes*, intimités par ALEXIS LEMAITRE (1840 à 187...); Namur, Ad. Wesmael-Charlier. — *Contes à soi-même*, par HENRI DE RÉGNIER; Paris, librairie de l'Art indépendant, rue de la Chaussée-d'Antin, 11.

THÉÂTRE DU PARC CHAÎNE BRISÉE

C'est une comédie en trois actes, d'un M. Georges Bertal, dont Bruxelles a eu la primeur, peut-être parce que Paris n'en voulait pas. Le titre primitif était *la Bête*, jugé apparemment trop brutal sans nul motif sérieux.

On aurait pu aussi la nommer LE CRAMPON. Il s'agit, en effet, d'une femme du monde qui ne veut pas lâcher son amant, qui, lui, la lâche pour épouser un fruit vert de province, sa cousine Henriette! La délaissée va lui faire des scènes partout où elle sait le rencontrer. Pas d'excuse normale, au surplus, pour abandonner cette tenace amie à laquelle on reproche seulement d'avoir caché qu'elle était mariée. Elle est jolie, distinguée, fantaisiste, s'habille bien, aime à s'amuser et ne veut pas « briser la chaîne » parce qu'elle aime passionnément son ingrat, au point de ne marchander ni sa réputation ni sa situation pour le garder. Bref, une très louable amoureuse.

Ce tissu puéril donne lieu à de très puérides broderies : une collection de vieux dessins, pillés dans la mémoire des hommes! On dirait une pièce écrite par un collégien.

Le public a fait à la chose un accueil hilare et finalement dédaigneux. Une claque hésitante a fourni aux acteurs un prétexte à venir se montrer timidement, après les trois actes, dans l'embrasure de la porte du fond. Bref, mystification complète. Nul n'a songé à réclamer le nom du malheureux auteur; la foule s'est écoulée en goguenardant dans les grands prix.

N'empêche qu'à notre stupéfaction profonde, nous avons lu dans le *Gil Blas* de mardi dernier, et d'autres grands carrés parisiens, le compte rendu ci-dessous envoyé soi-disant par télégramme immédiatement après la représentation. Quel est le fou qui a fait pareille dépense? Vraiment, la presse française devient d'un cabotinage décourageant et ne mérite plus la moindre créance. Complaisance pour un ex-journaliste (M. Georges Bertal est, nous assure-t-on, collaborateur du *Rappel*), ou réclame payée, cela dépasse tous les rêves. Lisez :

« On nous télégraphie de Bruxelles :

« La première représentation de *Chaîne brisée*, comédie dramatique en trois actes de M. Georges Bertal, vient de se terminer au Théâtre du Parc. L'œuvre de notre confrère a produit un gros effet. C'est une pièce hardie, où le rire alterne avec les larmes. Il y a eu des rappels après tous les actes. A la fin le nom de Georges Bertal a été chaudement applaudi. Belle soirée pour le Théâtre du Parc. M. Paul Alhaiza, le directeur, a brillamment monté *Chaîne brisée*; les décors et les toilettes sont d'un grand luxe. Parmi les artistes, il faut en citer particulièrement quatre : MM. Albert Bras, qui a joué en comédien consommé; Perny, un jeune premier de valeur; M^{lle} Suzanne Munte, qui a fait preuve d'originalité, de force et d'éclat dans un rôle très lourd et très complexe; M^{lle} Armande Leturc, l'ex-pensionnaire de l'Odéon, qui s'est montrée exquise de jeunesse, de charme et de naturel; elle a eu dans cette heureuse création un grand succès personnel. Les autres rôles étaient fort bien tenus par MM. Bonarel, Moreau et Coquet, M^{mes} Deschamps et d'Aumary.

« Une très jolie mélodie qui traverse le troisième acte est de M. Hervé, le fils du célèbre compositeur. M^{lle} Blanche Vaireigne l'a gentiment chantée. »

Mêmes appréciations complaisantes dans le *Figaro*, dans le *Gaulois*, toujours envoyées « par dépêche », c'est-à-dire la veille ou l'avant-veille du spectacle.

IMAGES A L'INSTAR D'ÉPINAL

La grande Invasion

On Paris au pouvoir des alliés, en 1893.

1. — Le Midi monte.
2. — Le Nord descend.
3. — Menaces de conflit.
4. — Tourgueneff, envoyé en France avec une mission secrète, s'insinue dans la confiance de MM. Daudet et Zola, afin de fournir à la Russie des rapports détaillés sur l'état de nos forces littéraires et dramatiques.
5. — M. de Vogüé livre aux romanciers russes les clefs de la France.
6. — 40 février 1888. Bataille de la Puissance des Ténèbres, gagnée par Tolstoï au Théâtre Libre.
7. — Mars 1889. Escarmouche de l'Orage, à Beaumarchais. Ostrovsky se replie.
8. — 30 mai 1890. Victoire des Revenants, remportée par Henrik Ibsen.
9. — 27 avril 1891. Au combat du Canard sauvage, il cueille de nouveaux lauriers.
10. — L'engagement de Hedda Gabler, au Vaudeville, met le comble à sa gloire.
11. — 1893 ! La France est envahie.
12. — Maeterlinck et les Belges enlèvent le Théâtre d'Art; les Tisserands, commandés par le Prussien Gerhardt Hauptmann, occupent le Théâtre Libre; Ibsen triomphe partout; les Russes sont maîtres des Bouffes du Nord.
13. — En novembre, les alliés opèrent à Paris la concentration de leurs forces. Du Vaudeville, devant lequel *Maison de poupée* met le siège, et de « l'Œuvre » où déjà ont pénétré *Rosmersholm* et *L'Ennemi du peuple*, Ibsen tend la main à Björnsterne Björnson, qui s'est établi solidement au Théâtre Libre avec *Une faillite*.
14. — Enthousiasme indescriptible. Quelques jeunes auteurs français se font naturaliser Scandinaves.
15. — A peu près seul, un vieux chef gaulois, nommé Sarcey, lutte désespérément pour l'indépendance de son pays.
16. — Sommé de se rendre, il lègue à l'histoire ces belles paroles : « Non, voyez-vous, jamais on ne me fera avaler ça ! »
17. — Il s'enferme dans le dernier vaudeville de Bisson et y vend chèrement sa copie.
18. — Son tombeau est aux Invalides.

(Le Journal.)

L'IMAGIER : LUCIEN DESCAVES.

LA SITUATION ACTUELLE DU THÉÂTRE

EN HOLLANDE (1)

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Dans mon dernier article j'ai conclu que pour arriver à des représentations dignes du mouvement littéraire actuel, il ne fallait plus s'attarder aux théories, mais établir à Amsterdam un « Théâtre des Jeunes ».

Paris a été jusqu'ici le moteur du mouvement théâtral. Sauf quelques pièces allemandes, sauf celles d'Ibsen, de Strindberg, de Björnson et de Tolstoï, toutes les œuvres dramatiques nous

(1) Voir nos numéros des 20 août et 17 septembre derniers.

arrivent de la Seine. En les acceptant chez nous, on oublie généralement que ce puissant Paris possède un grand nombre de théâtres qui, pour la plupart, tâchent de perfectionner un genre particulier. Les drames, les comédies, les vaudevilles, etc., ont chacun leurs pénates, ce qui est logique. Et le tempérament de chaque artiste s'épanouit dans le genre qui lui est propre.

Chez nous, c'est le contraire. Une même direction de théâtre donne, par exemple, endéans un ou deux mois, une comédie de Molière, les *Tisserands* de Hauptmann, une bouffonnerie allemande et un drame psychologique de Strindberg. On exige donc des mêmes acteurs des qualités impossibles à trouver réunies dans le même tempérament. On les veut à la fois tragiques et comiques, dramatiques et bouffons.

A Paris, où la Comédie-Française suit des traditions vénérables, où l'on joue aux Nouveautés *Champignol malgré lui*, à la Porte-Saint-Martin *la Dame de Monsoreau*, etc., où chaque public devrait trouver son genre, les lettrés ont été et sont encore mécontents. Le Théâtre Libre, le Théâtre d'Art, le Théâtre des Poètes et tout récemment l'« Œuvre » sont autant de preuves du besoin de se grouper.

Et voici qu'à Amsterdam les amateurs d'art dramatique sont forcés d'avalier les croquettes mal cuites d'un cuisinier-volligeur, qui, forcé par les circonstances et encouragé par son mauvais goût, y met les substances les plus indigestes.

Que chaque théâtre s'applique à des genres — s'il en faut plus qu'un — homogènes, et surtout qu'on abandonne une fois pour toutes cette ambition malheureuse de vouloir faire *partout de l'art*. Cette ambition a été à tort toujours encouragée par les critiques. Un régisseur vraiment artiste ne devrait monter que des pièces à la portée des moyens dont il dispose et du personnel chargé de l'interprétation. Cela vaudrait infiniment mieux que les pots pourris que donnent nos théâtres pour avoir l'air d'être au courant de la littérature.

Vu le petit nombre d'actrices et d'acteurs qui ont un certain développement intellectuel ou un instinct artistique suffisant, vu le peu d'artistes sachant jouer, se montrer avec élégance dans un eastume (je parle des classiques), réciter des vers avec une diction nette et avec sentiment, je crois que le temps est venu de réunir ces artistes, qui ne demandent probablement pas mieux. Un Théâtre des Jeunes pourrait organiser des soirées sérieuses, où l'architecture, la peinture décorative, la musique seraient combinées pour donner une illusion grande, heureuse, raffinée. Ce Théâtre des Jeunes restituerait les grandes œuvres nationales et internationales qui, chez nous, sont couvertes de poussière, parce que l'art bourgeois de nos jours a abruti la vénération de l'art éternel. Un Théâtre des Jeunes, élevé contre le naturalisme, pourrait remonter aussi bien aux primitifs « mystères » que descendre aux meilleurs produits modernes. Le Théâtre des Jeunes pourrait encourager nos jeunes littérateurs. Car la moyenne des pièces écrites et refusées en Hollande, est, à peu près, de 150 par an. Et les refus, on le sait, ont souvent d'autres motifs que la médiocrité des ouvrages présentés.

La chose est-elle impossible? Non, non, mille fois non ! Ce n'est que le premier pas... financier qui coûte, et comme notre meilleur public est dans l'attente d'une réaction, comme on pourrait facilement jouer deux fois par semaine à Amsterdam, une fois à Rotterdam, une fois à La Haye, je crois qu'un Théâtre des Jeunes aurait non seulement un succès artistique, mais en même temps un succès financier.

HERM. HEYERMANS J^r (1).

(1) M. Heyermans, critique d'art au journal hollandais *Le Télégraphe*, est l'auteur du drame *Ahasvére* représenté l'hiver dernier à Paris, au Théâtre Libre. Les critiques qu'il formule et le projet qu'il propose ont, en raison de sa personnalité, une importance particulière. Souhaitons qu'il réussisse à convaincre ses compatriotes et à former un noyau d'artistes capables de doter la Hollande d'une scène dramatique digne de notre renaissance littéraire. — N. D. L. R.

COURS D'ÉLOQUENCE

Nous avons annoncé que le Ministre de l'intérieur avait maintenu le cours d'art oratoire à l'Université de Liège et que le nouveau titulaire, M. Emile Sigogne, avait, dès sa leçon d'ouverture, obtenu un vrai succès (1). Le programme nous paraît très rationnel et très complet. On en jugera par les intitulés ci-après :

- I. Observations préliminaires. — Notions générales.
 - II. Du langage. — Son évolution. — Du langage chez l'enfant, chez l'homme, chez l'orateur. — Troubles du langage.
 - III. Physiologie de la voix. — Nécessité des connaissances physiologiques. — Ignorance actuelle. — Etude de la voix chez les anciens. — Préjugés.
 - IV. Des lois du son. — Comment il se produit. — De la résonance des ondes sonores. — Du diapason. — La parole et le chant. — Analogies et différences. — Ils sont soumis aux mêmes lois générales.
 - V. Anatomie et physiologie de l'organe vocal. — Le thorax, la trachée artère, le larynx, la bouche, le diaphragme, les poumons. — Respiration.
 - VI. Des cordes vocales. — La voix considérée comme instrument. — Comparaison. — Complexité et infinie supériorité de la voix.
 - VII. De l'hygiène de l'appareil vocal. — Analyse de la respiration chimique et mécanique. — Gymnastique pulmonaire. — Indications pratiques.
 - VIII. Rapports de la voix avec l'oreille. — De la respiration abdominale, claviculaire, costale. — Critère d'une bonne respiration. — Exercices pratiques.
 - IX. Hygiène de l'orateur. — Attitudes. — Maladies de la voix. — Conseils hygiéniques.
 - X. Emission de la voix. — Voyelles ouvertes nasales, labiales. — Echelle des sons. — Correction des accents défectueux.
 - XI. Articulation. — Consonnes labiales, dentales, linguales, gutturales. — Moyens d'acquérir une bonne articulation. — Des vices de prononciation, zélement, bégaïement.
 - XII. Accent, ponctuation. — Mot de valeur, liaisons, inflexions, mouvement, rythme. — Diction comparée.
 - XIII. Lecture et déclamation. — Mémoire. — Lecteurs et comédiens. — Du coloris. — Prose et poésie.
 - XIV. De l'éducation oratoire. — Improvisation, composition. — De l'accent oratoire.
 - XV. De l'éloquence. — Modèles.
 - XVI. Des diverses éloquences. — Chaire, barreau, tribune. — Règles particulières à chacune.
 - XVII. De l'éloquence judiciaire. — Plaidoyers. — Réquisitoires.
 - XVIII. L'avocat. — Qualités spéciales. — Voix. — Diction. — Attitude.
 - XIX. Discours. — Préparation. — Manières diverses des grands orateurs. — Rhétorique. — Qualités du discours. — Clichés et lieux communs. — L'éloquence contemporaine.
 - XX. De l'esthétique dans l'art oratoire.
 - XXI. Lecture et analyse de plaidoiries et de discours.
- N. B. Chaque leçon est formée de deux parties, l'une théorique, l'autre pratique.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel : le premier Concert populaire aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 4 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Joseph Dupont, avec le concours de M. A. De Greef.

La première des quatre séances de musique classique pour instruments à vent et piano données annuellement par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef aura lieu avec le concours de M^{lle} Rachel Neyt, cantatrice, et de M. Achille

(1) Voir *l'Art moderne* du 1^{er} octobre et du 3 décembre 1893. — Voir aussi nos articles sur les *Cours d'éloquence en Belgique* (30 avril et 7 mai) et sur *l'Art de parler* (29 octobre).

Lerminiaux, violoniste, dimanche prochain, à 2 heures précises, dans la grande salle du Conservatoire.

Le Théâtre de la Monnaie a eu l'heureuse inspiration d'engager, pour quelques représentations, M^{lle} Simonnet, de l'Opéra-Comique. Elle a débuté jeudi avec un très grand succès dans *le Rêve*. On a unanimement loué son interprétation personnelle, vivante, très artiste, et malgré le peu de volume de sa voix, la cantatrice a plu autant que la comédienne. L'ensemble de l'interprétation est d'ailleurs fort bon et le public a fait à cette reprise un accueil flatteur.

M. Seguin a été admirable. Il a chanté avec une autorité et un art absolus le rôle de l'évêque d'Hauteceur. M. Leprestre, M^{lle} Wolf, M. Dinard ont été tous trois très applaudis, et l'orchestre, sous la direction de M. Flon, a donné à la partition épineuse de Bruneau sa couleur et son caractère.

L'école de musique de Louvain a donné dimanche dernier un fort beau concert qui dissipe toutes les appréhensions qu'avait fait naître un moment le peu de zèle des Louvanistes à encourager les initiatives artistiques. Le programme comprenait deux fragments de la 2^{me} Symphonie de Beethoven et des *Saisons* de Haydn (solistes : MM. D. Demest et A. Tondeur, M^{lle} F. Salter), le récit du Graal de *Lohengrin* et des mélodies de M. A. De Greef (M. D. Demest), le Concerto en sol mineur de Saint-Saëns joué par M. A. De Greef, et la *Suite flamande* pour orchestre de ce dernier. Avec les éléments nouveaux réunis par M. Emile Mathieu, nul doute que l'activité et le talent de l'éminent directeur reçoivent leur récompense.

Le spectacle d'ouverture du Théâtre Littéraire, sous la direction de M. Maurice Chomé, aura lieu, comme nous l'avons annoncé, jeudi prochain, à l'Alhambra. Il se composera de *l'Etoile*, un acte en vers de J. Richepin, et de *le Roi Gonzague*, pièce inédite en trois actes, en prose, de M. H. Signoret. Ces deux œuvres n'auront qu'une seule représentation. Le bureau de location est ouvert à l'Alhambra depuis hier.

Le même jeudi soir aura lieu au Théâtre du Parc une représentation d'*Ames Solitaires*, de G. Hauptmann, par M. Lugué-Poe et sa troupe. Souhaitons qu'un de ces deux spectacles soit remis.

Le Théâtre des Galeries a repris *Miss Helyett* en attendant *Miss Robinson*.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 11 décembre, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *L'Isthme et le canal de Panama*. A 3 heures. M. LAMBOTTE : *L'histoire de l'architecture et du meuble en Flandre pendant la Renaissance*.

Mercredi 13 décembre, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Les révolutions de 1830*. A 3 heures. Littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *Influence of Emerson*.

Jeudi 14 décembre, à 2 heures. Histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Donatello*. — A 3 heures. M^{lle} TORDEUS. Littérature française : *Balzac* (suite).

Nous avons naguère annoncé l'organisation d'une exposition de dentelles anciennes à Bruxelles et avons auguré le plein succès qu'une pareille initiative devait avoir. Nos prévisions se sont largement réalisées. C'est ainsi que le vieil hôtel de Ravenstein va recevoir, dans ses nombreuses salles, les précieuses dentelles qu'avec une véritable émulation de nombreux collectionneurs et les institutions religieuses ne cessent d'apporter au Comité.

Le zèle est surtout grand parmi les dames du monde bruxellois qui presque toutes possèdent de magnifiques spécimens dus aux dentellières de cette ville, de Malines, de Valenciennes, de Binche, de Venise ou d'Alençon.

Le Comité d'organisation a reporté au 15 janvier prochain la date d'ouverture afin de pouvoir donner plus d'extension aux installations de l'exposition.

Rappelons que le bureau d'organisation, ouvert tous les mardis, de 2 à 4 heures, est installé à l'hôtel de Ravenstein.

En dehors des heures d'ouverture de ce bureau, les personnes disposées à exposer peuvent s'adresser rue Royale, 4, à Bruxelles, les lundis de 9 à 12 heures, pour tous renseignements concernant l'exposition.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

VILLE D'ANVERS

Les notaires GHEYSENS et LECLEF, à Anvers, vendront publiquement en l'Hôtel LEYS, 12, rue Leys, à Anvers, les mardi 19, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 décembre 1893, chaque jour de 10 heures du matin à midi et à 2 heures précises de relevée, les œuvres délaissées par le

Baron HENRI LEYS

COMPRENANT

la FRESQUE décorant la salle à manger
de son hôtel et les

TABLEAUX, ESQUISSES

Aquarelles, Dessins

composant son atelier.

UNE BELLE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

MEUBLES ANCIENS, OBJETS D'ART, LIVRES, GRAVURES, EAUX-FORTES, ETC.

le tout dépendant de la succession de feu

M. le baron HENRI LEYS.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : les mardi 12 et mercredi 13 décembre 1893;

Publique : le jeudi 14 décembre 1893
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se trouve à la disposition des amateurs en l'étude du notaire GHEYSENS, rue du Marcgrave, 12, ou en l'étude du notaire LECLEF, rue des Arquebusiers, 15, ainsi qu'en la demeure des experts susdits.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence (Rhin)

Vins de toutes provenances

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

GERHART HAUPTMANN. — CONFÉRENCE DE M. GEORGE VANOR. — UN ENNEMI DU PEUPLE. — GEORGES EEKHOUD. *La Nouvelle Carthage*. — PREMIER CONCERT POPULAIRE. — LES PAYSAGES URBAINS. — PETITE CHRONIQUE.

GERHART HAUPTMANN

Ames solitaires.

M. Lugné-Poe et son admirable troupe d'acteurs simples, miraculeusement dépouillés de cet impatient bagage de diction apprêtée, de gestes conventionnels, de traditions vieillottes qui composent « le jeu distingué » de la Comédie-Française, attirent au Théâtre du Parc une foule passionnée, avide de sensations scéniques nouvelles. Avec quelle joie on s'évade des accoutumances banales de l'art dramatique usé, pour assister, ému, à ces œuvres de vie jouées avec la vérité de la vie! Et combien tout autre spectacle apparaît alors peu vaudeville!

Suivant le procédé coutumier, on s'est évertué à rechercher s'il ne serait pas possible de démolir Hauptmann ou de l'amoindrir par comparaison avec quelque autre. Ibsen s'indiquait et les critiques s'en servent copieusement

pour démontrer que l'Allemand a imité le Norvégien. Quand il s'agissait du Norvégien, on essayait, au début, de le déconsidérer avec quelque autre machine de guerre. Heureusement que, de notre temps, rien ne prévaut contre le sentiment public et que ces messieurs de la presse finissent invariablement par se rallier à l'opinion de ceux qu'ils prétendaient diriger, pareils aux chiens qui, au départ, aboient devant leur maître, et bientôt le suivent, dans les bottes.

La pièce de Hauptmann n'a rien du symbolisme grandiose et endolorant qui synthétise *Rosmersholm*, *le Canard sauvage*, *Solness le constructeur*, *la Dame de la Mer*. Elle ne vague pas dans les domaines du rêve et dans les ténèbres mystiques des destinées humaines. Elle ne pose pas les problèmes insolubles auxquels s'acharnent les âmes héroïques tourmentées par la passion de l'idéal. Elle s'en prend directement à la vie réelle dans la quotidienne et monotone évolution de ses petites misères et de ses misères. Elle ne les agrandit que dans la mesure des nécessités scéniques, pour obtenir le grossissement théâtral indispensable.

Voyez. C'est un ménage bourgeois : le mari, la femme, un enfant, deux vieux parents, un ami. Le mari, demi-savant quelconque, comme il en pullule, professoral, libre-penseur, infatué, disproportionnellement préoccupé d'un livre, écrit sous les portraits de Darwin et de Hæckel, dans lequel « il dit son fait à Dubois-Reymond »

et dont, irrésolu et rêvasseur, il est à peine parvenu à esquisser les premiers chapitres. Près de lui sa femme, une très douce et très insignifiante petite ménagère allemande, qui vaque aux soins de l'enfant, du linge, des comptes, de la cuisine, sans rien comprendre aux « grands travaux de son époux ». Le père et la mère qui admirent leur fils, mais craintivement et avec des restrictions sermonneuses, parce qu'il ne croit plus en Dieu et que « sans la croyance en Dieu tout va mal ».

Au moment où le conflit sourd et permanent que ces discordes entretiennent entre ces êtres, les uns placides et bornés, l'autre irritable, vaniteux et maladivement intellectuel, est à l'état aigu, le hasard jette entre eux une jeune femme émancipée vers la science en laquelle le mari déçu et devenu rageur reconnaît tout de suite « celle qui le comprendra ». Avec elle il peut causer, enfin, de ses études indécises et de ses projets à douteuse échéance, voir en elle, comme en un miroir, ses pensées gesticulantes. Pour se sentir quelqu'un, il a besoin de cette répercussion puérile en une âme féminine et admirative. Il ne s'obstine plus dès lors à l'œuvre impossible de transfigurer sa légitime ou de convaincre ses vieux parents aux idées modernes, il les laisse à leurs journalières et tranquilles occupations. L'étrangère devient sa confidente et son inspiratrice. Il retrouve la sérénité. Mais l'épouse s'inquiète, une jalousie mal définie, faite surtout du sentiment de son infériorité psychique, la ronge. Les parents, qui la voient s'étioler et souffrir, exigent que l'intruse parte. Elle part et le docteur, en son faible esprit de maniaque, désespéré jusqu'au paroxysme, va se noyer.

Telle est, quand on décarcasse la pièce, l'affabulation très simple et en apparence vulgaire que Hauptmann a plantée audacieusement sur le théâtre. Pas de héros ou d'héroïne pris aux confins où plane le grandiose humain et ses aspirations idéales, si tendres et si exaltantes. Pas d'êtres exceptionnels s'élevant au-dessus de l'ordinaire existence et qu'il faut placer dans des lieux étranges, presque chimériques, en des allures où l'humanité confond ses contours avec la fantaisie tragique et obscure de l'émouvante excentricité. Des événements qui semblent détachés sans choix de la quotidienneté ambiante. Et pour mieux frapper cette marque qui le distingue violemment d'Ibsen, Hauptmann accumule dans le dialogue et la mise en scène les détails infimes de la réalité, ramenant par eux, incessamment, ses personnages aux dimensions des individus fongibles qui composent l'immense cohue des premiers venus qui peuplent les planitudes bourgeoises. Ce mari, cette femme, ce père, cette mère, l'ami épisodique, l'étrangère, étudiante russe à cheveux courts et à plat corsage « sans suggestion », on les connaît, on les a vus, ils sont ici, là, près de moi, près de vous, dans les mêmes proportions, avec les mêmes attitudes, tenant les mêmes

discours, s'escrimant aux mêmes querelles, s'usant aux mêmes perpétuelles incompréhensions stériles et ridicules.

Et néanmoins le miracle s'opère. Oui, le miracle artistique! Avec ces caractères pauvres, avec ces riens, avec ces banalités, par un don d'agencement, une aptitude magique à faire saillir le détail et à le faire vibrer, Gerhart Hauptmann intéresse profondément et émeut prodigieusement. Le drame des mesquineries, qui empoisonnent toute existence dans nos sociétés serrées et irritantes, où constamment sont unis ou réunis des individualités sans équation, dans des assemblages sans équilibre, qui font que chaque âme est, dans la foule, *une âme solitaire*, se manifeste avec une intensité lamentable et poignante. Ces êtres secondaires, en leurs conflits secondaires, révèlent si puissamment la commune misère qui ternit la vie, irrémédiablement, et entretient les affreux et méprisables malentendus entre époux, entre amis, entre parents, entre tous les hommes, qu'on se sent constamment en proie à l'émotion des irrémédiables tourments sociaux, faits de si peu, et qui si ingénieusement torturent ou désespèrent. Ce groupe de fantoches s'agitant en leurs intestines disputes, où l'on se heurte, où l'on se pique, où l'on se mord, où l'on se déchire pour des grains de poussière grossis aux dimensions de blocs de rocher, et qui s'achèvent en des catastrophes, résume avec cruauté et un âpre sarcasme les mille groupes dont chacun de nous connaît le sien, opprimant et douloureux. A voir ainsi exprimé, en si peu d'espace, mais avec une concentration si compacte, l'incurable histoire familiale, incessamment renaissante en ses cahots, on frissonne (tant c'est près de chacun) comme à l'immédiat et imprévu contact d'un spectacle redoutable et insurmontable.

On y retrouve trop son passé, on y sent trop son présent, on y prévoit trop son avenir, infaillible malgré les désirs, les bonnes volontés, les inlassables espérances de jours mieux ordonnés et plus calmes! Et vraiment quand la pièce, brusquement, par un dénouement imprévu et terrible, sans accord visible ni avec l'événement banal du départ de l'étudiante aux cheveux courts et au corsage sans suggestion, ni avec la nature irrésolue et médiocre du docteur qui s'applique et se complait à « dire son fait à Dubois-Reymond », finit par le suicide de ce savant douteux et inférieur, alors seulement et pour la première fois, il vous vient la pensée que Hauptmann a peut-être risqué quelque symbolisme ibsénien, en affirmant qu'il n'est, pour les humains misérables, qu'un moyen d'échapper à leurs misères, moyen le même pour les plus grands et les plus infimes, seul efficace et égal pour les douleurs héroïques et pour les puériles souffrances de *nos âmes invinciblement solitaires* : la Mort!

CONFÉRENCE DE M. GEORGE VANOR

Précédant la représentation d'« Ames solitaires ».

Suivant la coutume instaurée au Théâtre de l'Œuvre, un conférencier a, dans une causerie préliminaire, initié le public au drame que M. Lugné-Poe et ses camarades « allaient avoir l'honneur de représenter devant lui ». L'orateur était, cette fois, M. George Vanor, notre confrère du *Figaro* et du *Constitutionnel*, l'un des critiques les mieux renseignés sur les choses du théâtre que ses brillantes conférences wagnériennes ont mis, à Paris, en vive lumière parmi les adeptes du verre d'eau et du tapis vert traditionnels.

La très littéraire causerie de M. Vanor avait pour but non seulement d'exposer dans ses grandes lignes le drame de Gerhart Hauptmann, dont Bruxelles devait avoir la primeur en raison d'une interdiction injustifiée à Paris, mais en outre de faire connaître la personnalité de l'auteur, de préciser les tendances de son art et de montrer les influences qui ont agi sur lui. Dès son début, il a nettement posé la question :

« Si l'on a pu dire que l'antiquité a peut-être été faite pour donner le pain des professeurs, on peut ajouter que les littératures étrangères furent instituées pour servir aux conférenciers. Or, depuis quelques années, il semble que nous rougissions de notre monoglossisme ; nous ne connaissions, et encore imparfaitement, que notre langue et que notre littérature ; combien de façons d'exprimer la vie nous échappaient ! Mais survint la littérature slave ; les concepts idéaux du comte Tolstoï, les cauchemars supérieurs de Dostoïevsky, les risettes jaunes de Nicolas Gogol orientèrent le jeune pessimisme français. Puis, de l'extrême Septentrion, surgit alors chez nous Henrik Ibsen, avec ses cris d'émancipation individuelle et ses diânes de revision sociale ; on rougit d'ignorer les chefs-d'œuvre érigés hors nos frontières, et personne ne songea à expliquer que si nos compatriotes paraissaient s'indifférer autant aux littératures voisines, c'est qu'ils s'occupaient plus exclusivement à multiplier les productions de la leur. De même que les pays où l'on apprend l'existence parmi les ouvrages écrits dans notre langue constituent nos plus enviables colonies, de même, par l'acquisition des idées répandues dans les écrits étrangers, Paris et Bruxelles deviennent des métropoles intellectuelles, des cités où bat le cœur et où vibre le cerveau de l'Europe, et c'est comme s'il s'y instaurait un ministère des colonies littéraires, rendant évidemment de plus précieux services que l'autre.

Stendhal a émis quelque part que l'univers est une sorte de livre dont on n'a lu que la première page quand on ne connaît que son pays ; aussi bien, en ne savourant que nos productions nationales, ne connaîtrions-nous qu'un paragraphe de la littérature du monde.

Mais, depuis une décade d'années, que les temps sont changés ! — Si je veux évoquer un palais de style composite, réunissant les salons de la plus différente décoration et de la plus variable mosaïque ornementale et ensonoré des plus multiples échos, je ne trouverai point d'analogie plus curieusement exacte que celle que présente aujourd'hui le cerveau d'un homme modernement averti, j'entends du moderne qui écrit, qui lit ou qui pense ! Ce cerveau si paré recèle les cases les plus diverses et les plus dissemblables musicales ; un leitmotif de Wagner s'y mêle à une langueur de Verlaine qui soupire ; et les savantes héroïnes d'Ibsen

et accordent leurs âmes, comme des harpes, à travers les lumineux brouillards de Shelley ; j'y découvre aussi des pastels fuyants de Bourget, les mobiliers philosophiques de Schopenhauer et ces miroirs un peu ternis par l'analyse où les Narcisses de la psychologie mirent leur image intérieure. Palais de subtiles merveilles et de rares préciosités, et révélant chez son possesseur un exotisme au moins aussi noble que celui qui consiste à faire « salir » son linge à Londres ! »

M. Vanor a ensuite parlé des œuvres de Gerhart Hauptmann. Il a dit à propos des *Tisserands* :

« Vous connaissez cette pièce ; vous savez quelles après clameurs de revendication s'élèvent de ce tumulte d'humains, broyés par la meule sociale, troués par les balles militaires, fouaillés comme un troupeau d'aveugles par les schlagues rougies du Mauvais Riche. Cette entraînant révolte contre le caporalisme teuton et les patronats germaniques nous émeut comme la Jacquerie d'un Mérimée modernisé. Dans une œuvre précédente, l'auteur avait déjà fait dire que travailler ne sert à rien ; car, lorsque quelqu'un roule carrosse, on ne lui demande pas avec quel honnête argent il a payé les lanternes brillantes. Et cependant, Hauptmann n'est point le porte-parole des anarchistes de son pays. Après les *Tisserands*, il prétendit avoir écrit non pas un drame socialiste, mais un drame social. Il est vrai que, de l'autre à l'un de ces deux mots, il y a peut-être une déduction qui s'impose pour les esprits d'examen... Hauptmann, comme toutes les âmes tendres penchées pitoyablement sur les disproportions sociales, a vu l'opulence méchante des oisifs et la misère haletante des laborieux ; il a trouvé légitimes les murmures qui montent comme d'une mer de larmes et ces murmures il les a exprimés en poète.

Ce coup de patte a été très goûté :

« Mais ce qui irriterait plutôt notre logique, c'est cette attitude de socialisme mondain que je remarque tous les jours. En omettant les anarchos rigolards, espèce risible et funeste, nous voyons les sociologues amateurs, les philanthropes d'écrivoire et nous sommes stupéfiés que le snobisme ait pu conquérir, après tant d'autres formes de la vie ou de l'art, cette opinion si âprement sévère. Car rien n'est plus sinistre à constater, pour un penseur, que cet anarchisme parisien (explosion de rires et bombes à la vanille), sorte d'opinion portative que, comme le wagnérisme, on porte à la boutonnière. »

L'analyse que l'auteur a faite des *Ames solitaires* avait surtout pour objet de dégager la synthèse de l'œuvre et de déterminer le caractère de chacun des personnages.

« Johannès, a-t-il dit, a cherché l'orgueil de s'élever à la direction individuelle et de dépasser les niveaux asservis ; le voici au-dessus de la moyenne humaine, mais au-dessous de l'idéal divin ; il est comme un Icare retenu dans les sphères intermédiaires et qui ne peut ni retomber ni remonter. Un instant, il avait paré son être intime d'un rayonnant décor de volonté ; Anna était la pâle reine de sa Floride cérébrale ; et ses gestes y faisaient éclore les sèches roses des belles philosophies ; mais la vie ennemie chassa la reine et saccagea le jardin ; alors, le décor s'écroula dans les ténèbres. »

Parlant de la détresse morale des deux demi-amants, il a dit :

« Mais le fond de leur détresse morale, c'est la misère de cœur de ces êtres sans religion et sans amour. Errants dans un tunnel moral, ils sont écrasés par le train de la vie ; que ne voient-ils dans le lointain des ténèbres les consolantes clartés d'une croix de lumière ou les deux bras ouverts d'un amour qui les appelle !

Oui, l'amour ou la foi! Agenouillez-vous devant le Décloué du Calvaire ou faites-vous l'un à l'autre de vos âmes un ciel intérieur et de vos chairs un paradis parfumé. Aimez ou priez! Mais Johannes nie Dieu et il a peur de l'amour, il est voué à sa volontaire suppression! Et, comme cette autre héroïne d'Ibsen, qui voulait monter à l'autel en portant le deuil de son fiancé et qui signait d'une croix noire le coin de sa carte de visite, Anna péira de la sécheresse de son cœur. Et cette stérilité d'âme m'est une grande tristesse à constater, dans ce pays des rois qui meurent vierges et des cygnes neigeux glissant sur la transparence des lacs wagnériens!.. »

Il est fâcheux que ces réflexions aient été présentées dans la forme, habituelle aux conférenciers français, d'une étude écrite et lue avec le souci de dissimuler le mieux possible la lecture. Combien tout cela gagnerait à être débité avec la chaleur et le charme de l'improvisation! M. Vanor appartient à l'école des lecteurs élégants et corrects. Mais quand verrons-nous venir de France un orateur au sens véritable du mot, nous disant ses impressions, au lieu de nous lire un article de critique dont toutes les phrases ont été soigneusement méditées, polies et affinées, avec les bons mots de rigueur et les *traits* aimés du public?

Sous ce rapport, nous sommes plus riches en Belgique que nos voisins.

UN ENNEMI DU PEUPLE

Cette représentation d'*Un Ennemi du peuple* est déjà du passé. Et pourtant il importe, en ce journal qui ne laisse fuir aucun fait de la vie artistique sans en fixer, à titre documentaire ou critique, le souvenir précis, de rappeler la soirée agitée et fameuse où M. Lugué-Poe nous initia à un Ibsen encore inconnu, fort différent de celui qui créa *les Revenants*, *le Canard sauvage*, *Rosmersholm*, *Maison de poupée* et *la Dame de la mer*.

Les théories bellement libertaires du docteur Stockmann trouvaient, comme à Paris, — et nous rappelons à ce propos ce que nous écrivit, au sujet de cette représentation mouvementée, M. Camille Maclair (1), — un écho dans le cœur des auditeurs. Il y eut, ici comme là-bas, des explosions d'enthousiasme, des bravos opposés aux sifflets partant de la scène en ce curieux épisode de l'assemblée populaire qui devait nécessairement avoir sa contrepartie dans la salle.

Mais il y eut aussi, de la part de ceux que cingle avec une si hautaine étranerie la cravache du dramaturge, des redressements de têtes et d'orgueilleuses et comiques attitudes aux paroles réactionnaires du préfet qui est chargé de personnifier (est-ce bien lui ou, comme le fait sentir ironiquement Ibsen, sa casquette galonnée et sa canne?) l'autorité, l'ordre, en même temps que la fourberie et le mensonge.

Ils s'emparèrent même des apostrophes amères du docteur à l'imbécillité de la foule pour y trouver l'indice d'une visée antidémocratique, d'une thèse conforme à leur politique tardigrade et stagnante. Il était plaisant, vraiment, de voir les mines triomphantes des vieux et des jeunes doctrinaires, quand Stockmann, déçu des espérances qu'il avait placées au début dans la « majorité compacte », proclamait la force de l'individualisme et affirmait cette vérité, qui est, en même temps que le résumé de

l'œuvre, la synthèse de l'anarchie : « L'homme le plus puissant est celui qui est le plus isolé. »

Il faut être doué d'une naïveté déconcertante ou d'un joli aplomb pour voir dans cette œuvre, que secoue d'un bout à l'autre un souffle d'émancipation et de révolte, une pièce à tendances réactionnaires. Ce qui en fait l'originalité et la force, c'est que le ressort émotionnel en est exclusivement psychique, les divers épisodes qui nouent l'action n'étant que les facteurs poussant, avec une puissance irrésistible, l'esprit de Stockmann à l'anarchie.

Il y a dans *le Canard sauvage*, dans *la Dame de la mer*, autour des effrayants problèmes posés par Ibsen, un cadre plus poétique. *Rosmersholm* et *les Revenants* enchâssent des questions plus complexes, touchent à d'autres plaies morales, descendant dans les cales profondes des doutes et du mystère. Mais je ne sache pas de drame, dans tout le théâtre ibsénien, qui soit mené avec plus de logique et de clarté qu'*Un Ennemi du peuple*. L'idée dominante en est si évidente qu'on ne peut s'expliquer, si ce n'est par un calcul intéressé, les divergences d'avis qu'elle paraît avoir provoquées.

Elle est plus près qu'aucune autre de la réalité, et plus près de nos préoccupations actuelles. Par certains côtés, elle touche à la comédie, et Ibsen ne dédaigne pas d'y mêler une gaieté qui contraste avec le pessimisme terrible de telles autres de ses œuvres. Les personnages n'ont pas l'existence légendaire et tâtonnante du *Canard sauvage* et de *la Dame de la mer*. Ils sont vivants, ils agissent, pensent, parlent comme on agit, comme on pense, comme on parle de nos jours, et la Norvège même y est si peu sensible qu'on pourrait, avec tout autant de vraisemblance, placer l'action dans un département français ou dans une province belge. Représentez-vous Stockmann à Vichy ou à Spa. Il n'y aurait pas une scène à changer, et l'œuvre n'en serait pas altérée. Si j'insiste sur ce point, c'est qu'il est bon de montrer le caractère universel et humain du théâtre d'Ibsen, dans lequel certains esprits ne veulent voir que des fictions qui empruntent, comme la musique de Grieg, leur saveur à leur exotisme, à leur couleur locale particulière.

Que de choses encore à dire! Quand, au souvenir d'œuvres aussi vastes et aussi pleines d'idées neuves, on prend la plume, il est malaisé de s'arrêter. Il faudrait citer, dans *Un Ennemi du peuple*, les pensées philosophiques qui traversent le drame comme de fulgurantes lueurs, l'horreur d'Ibsen pour le mensonge vital qui empoisonne la société moderne, ses aspirations vers un état d'âme libre et responsable, son dédain des opinions flottantes, le souci qu'il prend de noter l'hérédité morale, etc. Une œuvre comme celle-là n'épuise point la critique et fait jaillir, à l'infini, les observations et les commentaires.

Mais il faut se borner. Réjouissons-nous des efforts que fait M. Lugué-Poe pour nous initier à un théâtre qui tranche sur la banalité et la platitude des représentations dramatiques que nous inflige le mauvais goût et la complaisance des directeurs de spectacles, avec la complicité du public. Félicitons-le de ses interprétations si émouvantes et si belles en leur sobriété, et félicitons les artistes qui le secondent dans une exemplaire communauté d'art.

(1) Voir l'*Art Moderne* du 19 novembre dernier.

GEORGES EEKHOUD

La Nouvelle Carthage (édition définitive). Ouvrage couronné par l'Académie de Belgique. — Bruxelles, Lacomblez.

Texte plus serré et plus richement documenté, horizon élargi, à la fois plus précis et plus étendu, tel nous revient le livre que l'Académie vient de se faire à elle-même l'honneur de récompenser.

Quand Zola nous conduit vers les misères des derniers parmi les hommes, on pressent tout d'abord le penseur, l'artiste cérébral, inspiré par une centralisatrice volonté de synthèse, amoureusement patient dans l'accumulation et le cislage des documents qu'il nous apporte. Mais lorsqu'on retrouve ces mêmes misérables dans les livres de Georges Eekhoud, on sent que c'est pour l'amour d'eux, rien que parce qu'ils l'attirent passionnément par eux-mêmes, que l'artiste les a peints. Si, au fond de son cerveau, toutes ces affections et ces pitiés indignées se synthétisent en généralisations généreuses, cela se fait sans effort et pour ainsi dire accessoirement, simplement parce que son cerveau est le normal condensateur de ses impressions.

Devant certaines productions anémiques ou indécises, pleines d'inventions spirituelles ou sentimentales qui ne sont pas le fruit de « tout l'homme », un grand, un profond artiste de notre pays me disait un jour : « Ils ne savent pas être bêtes ! »

Eekhoud, lui, a la sagesse et la royale grandeur de respecter en lui cette divine bêtise dont parle Villiers de l'Isle-Adam, cette entièresité de l'élan que n'amoindrit aucune réflexion secondaire, aucune impertinente intervention de notre arbitraire et tâtonnante raison.

Et pourra-t-on jamais savoir lequel est le plus puissant, de celui qui prend pour centre de son action une conception cérébrale, ou de celui qui, se confiant à la divination de sa sensibilité, laisse les synthèses se dégager toutes seules de l'ensemble de ses impressions ?

En tout cas, que la volonté de l'artiste ait condensé cette sensibilité en une géniale synthèse, ou qu'il se soit confié en l'inconsciente unité de sa nature, la grandeur de l'art dépend de l'intensité, condensée ou non, de cette sensibilité. Et Georges Eekhoud a été largement pourvu de cette qualité primordiale, comme en témoignent l'une après l'autre chacune des pages de son livre.

N'est-ce pas lui qui, avec ce Laurent Paridael, l'abandonné, le sans-famille, a fraternisé avec toutes les misères, a étudié d'après nature toutes les ruses, les épiques trivialités, les audaces, les fiertés, les luttes des déshérités, toutes ces choses que la nécessité dore d'un reflet d'héroïsme ?

C'est bien lui aussi, ce généreux entêté, aimant qui le dédaigne et ne le comprend, aimant cette grande ville malgré les turpitudes, les lâchetés, les crimes qu'elle laisse commettre, qu'elle provoque par la fièvre de ses agglomérations artificielles d'êtres et de richesses, l'aimant parce que, malgré tout, elle vit, cette grande Carthage, et que cette fièvre intense et dangereuse n'est que l'exubérance de sa puissante vitalité ?

Car c'est bien la religion de la Vie qui tenaille le cœur et les entrailles de l'artiste et le sacre apôtre malgré lui ; c'est elle qui l'attendrit devant ces combats d'appétits trop aiguïsés, devant ces amours furtifs, crédules ou cyniques, mais impérieux et absolus dans leur bestialité enchevêtrée de mysticisme ; c'est elle qui l'emplit d'admiration pour la beauté tragique de ce temps, griffant

son empreinte tourmentée sur les traits des plus insensibles ; elle encore qui lui fait deviner l'aristocratie d'artiste de ce forgeron qui préfère le baigné à la liberté, le baigné « où il se livre sans entrave à sa fantaisie créatrice, où celui qui le paie ne met pas aux prises sa conscience et son intérêt », où il est loin « des mortels ostensiblement vertueux », ces « austères équilibristes » qui ne le comprendraient pas, et où il est entouré « de pauvres êtres qui, sans mieux comprendre nécessairement son œuvre que les connaisseurs patentés, excusent et respectent son art, son vice, son *vice rare*, parce qu'il ne songe pas non plus à leur faire un grief de leur subversive originalité. »

Ce n'est pas l'héroïque et profondément intuitif Paridael, malgré la tragédie de sa vie désolée, qui est le héros de ce roman : le héros ou plutôt l'héroïne, c'est bien cette grande ville, type de tous nos grands marchés, foires séculairement permanentes qui ont remplacé les anciennes foires temporaires et cloignées, avec les grouillements, les croisements, les hurlements de leur compétitions, devenues perpétuelles et destructives de toute paix. C'est la grande ville avec son impitoyable Bourse, ses plaisirs, exacerbés comme ses travaux, ses luttes politiques où la force triomphe. Mais c'est aussi, et bien spécialement, la ville d'Anvers, avec son port et ses « runners » qui perpétuent à leur façon l'entêtement avisé des vieilles Flandres ; son Carnaval qui la relie aux traditions du Midi, son commerce audacieux, ses lourds parvenus côtoyant d'antiques et simples honnêtetés, ses tristes cortèges d'émigrants, ses tribunes populaires et ses artistes, gardant les traditions de leurs devanciers, puisant comme eux dans cette nature riche, grasse, douce et lumineuse un intense amour de la vie et de son expansion impétueuse et bigarrée.

Anvers est l'unité du livre, qui pourrait être aussi, comme tant d'œuvres d'Eekhoud, appelé un des évangiles de la pitié moderne, s'éveillant à la souffrance de maux que nos rudes ancêtres ne connaissaient pas. Tant de cultes se disputaient leurs raisonnables imaginations et leurs adorations qui s'ignoraient ! Qui, dans ce passé fertile en dieux, eût osé élever un autel au dieu inconnu, qui eût osé se déclarer ainsi prêtre de la Religion de la Vie ?

PREMIER CONCERT POPULAIRE

L'empressement avec lequel le public s'est rendu à la première matinée des Concerts populaires montre combien sont appréciées ces séances instructives et attachantes. La salle du théâtre était comble. Ne pourrait-on, avec un peu de bonne volonté, arriver à donner plus de quatre concerts par saison ? C'est vraiment peu dans une ville qui se pique de dilettantisme. Les mois d'octobre et de novembre se passent toujours dans le silence absolu. Pourquoi ne pas profiter de ces dimanches libres pour réunir les amateurs au lieu d'accumuler, comme on le fait toujours, toutes les fêtes musicales durant les mois surchargés de décembre, janvier, février et mars ?

Le héros de cette première audition a été M. Arthur De Greef, dont le mécanisme parfait et l'intelligente compréhension musicale ont donné au concerto en *sol mineur* de Saint-Saëns un fort beau caractère. L'artiste nous a paru avoir gagné sous le rapport de la sonorité, sans que la délicatesse de son toucher en soit en rien atténuée. C'est un pianiste de sérieuse valeur, dans l'épanouissement complet de son talent.

M. De Greef a fait entendre en outre une œuvre de sa composition : une fantaisie sur des thèmes flamands pour piano et orchestre, habilement écrite et dans laquelle, chose remarquable pour un pianiste-compositeur, le piano n'absorbe pas toute l'attention. Cet instrument est traité un peu à la façon dont M. Vincent d'Indy l'a compris dans l'orchestration de la *Symphonie sur un chant-montagnard français*. Il la complète et lui donne un timbre spécial, sans avoir les exigences d'un soliste. Les deux thèmes sur lesquels M. De Greef a bâti sa fantaisie ne sont pas d'un bien grand intérêt et ne prêtent guère aux développements symphoniques. On peut admirer l'ingéniosité avec laquelle l'auteur les a combinés et mis en œuvre, on peut en louer l'instrumentation colorée. Mais il faut reconnaître aussi que l'impression produite est superficielle et que la valeur du morceau est contestable.

Le reste du programme, composé d'œuvres connues, à l'exception d'une nouvelle monture tirée par Grieg de son *Peer Gynt* sous forme de Suite d'orchestre n° II, n'a pas apporté de sensations neuves. La Symphonie en la mineur de Saint-Saëns est, on le sait, une composition honorable mais d'inspiration banale; l'ouverture de *Roméo et Juliette*.... *De mortuis nihil nisi bene!* (ce n'est pas de Gounod qu'il s'agit, mais bien de Tchaïkowsky); le prélude des *Maitres-Chanteurs*, joué avec une lenteur qui a quelque peu déconcerté, tout cela a formé un honnête concert sympathiquement écouté, mais en somme rien qu'un honnête concert. A dire vrai, quand on n'a que quatre auditions par an, on les souhaiterait plus..... moins..... Vous ne comprenez?

LES PAYSAGES URBAINS

Tandis que, dans les squares de la ville de Bruxelles, grâce au bon sens et au bon goût de M. Buls, les arbres et les arbustes restent intacts, de grands diables de bûcherons ou de jardiniers sont en train de soigner les plantations établies sur l'emplacement de l'ancien pont de fer, rue de la Régence, dépendances du domaine de l'Etat. Tantôt avec des pelles tranchantes emmanchées de longues perches, tantôt avec des sécateurs, ils taillent et coupent odieusement et à tort et à travers, réalisant les mutilations grotesques qui font des végétaux des monstres.

Quand donc reconnaitra-t-on partout la stupidité qu'il y a à livrer des arbres d'agrément aux procédés usités pour les arbres de rapport? Laisser pousser librement, au hasard de la Nature et de ses artistiques surprises, ne couper que lorsqu'on ne peut faire autrement, voilà la seule règle. Si la Ville de Bruxelles l'a compris, comment se fait-il que le Gouvernement ne le comprenne pas?

Cette même administration gouvernementale vient de faire repeindre les pignons latéraux des beaux hôtels ministériels de style Louis XVI construits, au siècle dernier, par Guéniard, rue de la Loi. On avait donné il y a quelques années à cette noble architecture une couleur grave et harmonieuse, en accord avec leur allure et leur destination. Voici qu'un imbécile est revenu au blanc pour les pignons, et a créé ainsi un disparate violent entre les côtés et les façades qui n'apparaissent plus que comme des paravents sans profondeur et sans solidité. Ah! les horribles gens que ces architectes des bâtiments civils, amphibies, mi-ronds-de-cuir, mi-maçons, dépourvus de goût et féconds en abominations! Ils en sont encore à croire que ce qu'il y a de plus beau au monde ce sont ces infaillobles auxiliaires du laid : l'alignement, la symétrie, la couleur blanche, le nivellement, la ligne droite!

L'assemblée générale, à Bruges, de la Fédération des Avocats (*Omnia Fraternali!*) nous a donné l'occasion d'admirer, avec un grand sentiment de reconnaissance, les intelligentes restaurations et les remarquables constructions qui se font dans la séduisante ville morte sous la direction ou à l'inspiration de M. De la Censerie. Le nouvel hôtel du Gouvernement provincial, le bâtiment des postes, l'hôtel Gruuthuuse, la maison du concierge de la Bibliothèque, de nombreuses maisons particulières, ont splendidement enrichi le trésor des constructions brugeoises qui restituent peu à peu à la vieille cité son sévère et touchant aspect archaïque. Quel malheur qu'on ait tracé quelques rues rectilignes, aplani une partie des boulevards, élevé certains bataillons carrés! Mais ces mutilations sont heureusement compensées et ne se renouvelleront plus, car il semble que toute la population brugeoise a enfin compris que la beauté de la Ville et sa réputation au dehors incessamment grandissante tiennent à ce respect du passé et à la volonté de la faire revivre. Dès maintenant, à l'étranger, quand on vous parle de la Belgique, c'est plutôt Bruges que Bruxelles qu'on nomme. Parmi les vieilles villes européennes, c'est vraisemblablement la plus belle! Où trouver un trio de tours imposantes comparable aux clochers de Notre-Dame, de Saint-Sauveur et du Beffroi, si puissamment sévères en leur architecture qui semble fortifiée : Léon Cladel prétendait y voir clairement circuler des archers et des hommes d'armes et s'irritait quand on le démentait!

PETITE CHRONIQUE

M. Eugène Ysaye vient de remporter à Lyon un succès triomphal. Les journaux lui consacrent des articles étendus et font de lui un éloge sans réserves. Voici, entre autres, un extrait de l'étude que publie *le Progrès*, le journal le plus important de Lyon :

« Nous pensons qu'à cette heure, à côté de Joachim vieilli dans sa gloire, deux violonistes peuvent être mis hors de pair parmi tous les virtuoses européens : Ysaye et Sarasate; ce dernier, artiste délicat, féminin et prime sautier; Ysaye, au contraire, puissant, passionné et profond.

Eugène Ysaye est le successeur de Vieuxtemps au Conservatoire de Bruxelles, la seule école de l'Europe qui ait produit une pléiade de violonistes. Il est digne, par la sûreté incroyable de son mécanisme, de rivaliser avec tous ceux qui ont continué les traditions de virtuosité de Paganini. Mais pour un artiste de la valeur d'Ysaye, la virtuosité n'est qu'un moyen d'exprimer et de traduire la pensée des maîtres, et sa technique prestigieuse semble n'être qu'un accessoire de ses puissantes facultés d'interprétation. La grandeur de la conception, la variété de l'érudition musicale, l'autorité magistrale, sobre et dédaigneuse des effets de mauvais aloi, la qualité de son pénétrante et émouvante, la souplesse d'assimilation aux œuvres les plus diverses, tels sont les mérites qui font d'Eugène Ysaye un des artistes les plus complets de notre époque. »

Notre éminent compatriote s'est fait entendre au concert de la *Société de musique classique* où il a joué la sonate en ré, pour violon seul, de J.-S. Bach et, avec son frère Théophile, qui l'a admirablement secondé, la sonate de César Franck et celle de Gabriel Fauré. Il a joué ensuite, au Grand Théâtre, avec orchestre, la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch et le 3^{me} concerto de Saint-Saëns, et son succès a été si grand qu'il a été aussitôt engagé pour un second concert qui a été donné quelques jours après. Une nouvelle audition de la *Fantaisie écossaise* et l'exécution de la *Fantaisie* de Wieniawski sur *Faust* a valu au maître des ovations et des rappels sans fin.

M. Paul Kùhstohs exposera quelques-unes de ses œuvres au *Cercle Artistique*, du 18 au 28 décembre.

Une excellente pianiste, lauréate du Conservatoire de Paris, M^{me} Marguerite Lallemand, a donné samedi soir, à la Bourse, une audition musicale qui a obtenu un sérieux succès.

M^{me} Lallemand s'est fait applaudir pour ses qualités de virtuose et de musicienne dans l'interprétation de diverses pièces pour clavecin de Scarlatti, de Boccherini, de Claude d'Aquin, et de quelques morceaux d'ensemble de Beethoven et de Mozart, pour lesquels M. Deru, l'un des meilleurs élèves d'Ysaye, et M. Bouserez, violoncelliste, lui donnaient la réplique.

Le programme de la séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano qui aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 1 1/2 heure précise, au Conservatoire, porte le grand quintette pour flûte, clarinette, cor, basson et piano de Rubinstein, un trio pour clavecin, violon et flûte de J.-S. Bach et la sonate op. 12 n° 2 de Beethoven. M^{lle} Rachel Neyt chantera plusieurs mélodies de R. Schumann et d'Edvard Grieg.

Une représentation de *Lakmé* avec le concours de M^{lle} Simonnet aura lieu demain soir au Théâtre de la Monnaie.

Le Théâtre des Galeries a reculé à vendredi prochain la première de *Miss Robinson*.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 18 décembre, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Les Antilles*. — A 3 heures. Histoire des applications de l'Art. M. P. LANBOTTE : *La Renaissance française*.

20 décembre, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *La révolution de 1830 en Belgique*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *Emerson*.

21 décembre, à 2 heures. Art. M. E. VERHAEREN : *Donatello* (suite). — A 3 heures. Littérature française. M^{lle} TORDEUS : *Balzac* (fin).

Vendredi 22 décembre, à 2 heures. Conférence de M^{me} GROVE : *La danse à travers les âges*. Airs de danse des Incas, des Grecs, des Écossais, etc. Les personnes non inscrites aux cours peuvent se procurer des cartes au Palais des Académies.

Nous avons annoncé la représentation unique de *Bathylé*, opéra comique d'Émile Mathieu, qui sera donnée mercredi prochain au Théâtre du Parc par les élèves de M^{me} Moriani de Corvaña et de M. Vermandele. Les costumes, décors et accessoires sont exécutés sur les indications de MM. Van Hammée et Le Nain.

M. Achille Tondeur, baryton; M^{lle} Merck, pianiste, et M. H. Merck, violoncelliste, prêteront leur concours à cette soirée.

Une représentation particulièrement intéressante sera donnée à la salle Marugg, vendredi prochain, à 8 heures. M^{lle} Maria Michaux, MM. Soyez et Montil interpréteront *la Servante maîtresse*, opéra comique en deux actes de Pergolèse, composé en 1730 et qui, pensons-nous, n'a jamais été joué à Bruxelles. On sait que plusieurs fragments de cette jolie partition ont été choisis et arrangés par M. Gevaert pour les classes de chant du Conservatoire.

Un concert auquel prendront part M. Heuschling, baryton, et M^{lle} Rnegger, violoncelliste, précédera la représentation.

S'adresser pour les billets, dont le prix est fixé à 5 francs, chez MM. Schott frères, Katto et Nachtsheim, éditeurs de musique.

La société *Ixelles-Progress* organise pour le 24 courant, à 2 1/2 heures, au Théâtre du Parc, une matinée artistique au bénéfice des Œuvres protectrices de l'Enfance de la commune d'Ixelles.

Le spectacle se composera d'une œuvre inédite de nos compatriotes Théo Hannon et Jean Blockx, *Saint-Nicolas*, légende symphonique mimée en trois actes. L'orchestre sera dirigé par l'auteur.

On peut se procurer des places pour cette représentation unique chez M. L. Servais, 16, rue Mercelis, à Ixelles.

Un comité vient de se constituer à Liège pour ériger un monument au maître César Franck. Ce monument, confié au sculpteur liégeois Joseph Rulot, s'élèvera sur une des places publiques de Liège, ville natale de l'auteur des *Beautés*. Voici la composition du comité :

Président : M. J.-Th. Radoux, directeur du Conservatoire; vice-président : M. Kleyer, échevin; membres : MM. H. Dabin, J. Defrécheux, Joseph Dupont, Sylvain Dupuis, Eugène Ysaye, Dr Jorissenne, Louis Kéfer, Mauricie Kufferath, Richard Ledent, Octave Maus, Albert Mockel; secrétaire : M. Paul Gérardy.

Les souscriptions peuvent être adressées au bureau de l'Art moderne.

M. Sylvain Dupuis dirigera, aujourd'hui, à Liège, la première matinée des *Nouveaux concerts*. M. Eugène Ysaye s'y fera entendre dans les deux œuvres pour violon et orchestre qui lui ont valu à Lyon le succès dont nous parlons plus haut.

Le deuxième concert aura lieu, avec le concours de M. Thomson, le 11 février. Le troisième, avec M. Eugène D'Albert, le 18 mars. Enfin, le quatrième et dernier concert, fixé au 6 mai, sera consacré à l'audition des 1^{er} et 2^e actes de *Tristan et Iseult*, interprétés par M. E. Van Dyck, M^{mes} G. Lejeune et Fick-Wéry, et M. Gilbert.

M. Louis Cavens, qui avait donné naguère aux musées royaux du Parc du Cinquantenaire une collection d'objets de l'époque belgo-romaine provenant de la province de Namur, vient de remettre au Conservateur en chef, pour la collection de l'Etat, une bague en or du n° siècle de l'ère chrétienne.

On peut voir à l'entrée de la section des Arts anciens le produit des fouilles très fructueuses qui ont été faites dans les environs de Mons grâce aux généreux sacrifices de M. Cavens : une importante collection d'objets de l'époque préhistorique.

Enfin, M. Cavens a donné à la section des Arts décoratifs une belle copie de la Vierge de Giotto que l'on admire à l'église de Saint-François à Assises.

De la correspondance parisienne du *Guide* : « Une légère indisposition de M^{lle} Bréval a permis à M^{lle} Chrétien de chanter, pour la première fois, le rôle de Brunnhilde dans la *Walkyrie*. M^{lle} Chrétien a obtenu du succès. Grâce à de sérieuses études, elle s'est débarrassée des habitudes provinciales qu'elle avait contractées au Théâtre de la Monnaie. »

Qu'elle avait contractées au Théâtre de la Monnaie est exquis, M^{lle} Chrétien qui a, on s'en souvient, fait ses débuts à Bruxelles, avait, avec un organe superbe, de nombreux défauts dont elle cherchait, par un travail persévérant, à se corriger quand elle partit pour Paris.

Les « habitudes provinciales » de Bruxelles sont sans doute celles qu'ont fait prendre aux artistes de la Monnaie M^{me} Caron, M. Renaud, M^{me} Landouzy, M. Soulaeroix, M^{lle} Calvé, M^{me} Bosman et tous les chanteurs que Paris s'empresse de nous enlever.

Ce sont ces mêmes habitudes qui nous ont permis d'entendre *Lohengrin* à Bruxelles vingt ans avant Paris et d'applaudir la *Walkyrie*, les *Maîtres Chanteurs* à une époque où l'Opéra ne sortait point de la *Juive* et des *Huguenots*. La plus provinciale des habitudes de la Monnaie est, au surplus, de jouer, avant qu'il soit question de leur ouvrir les portes de l'Académie NATIONALE de musique, les partitions de Massenet, de Reyer, de Magnard, etc.

Un tableau de Rembrandt vient d'être placé au Musée de La Haye. C'est un portrait de jeune femme, de grandeur presque naturelle, rentoilé par les soins du docteur Bredius, directeur du Musée. L'œuvre date de 1634, c'est-à-dire de la jeunesse du maître, qui n'avait guère que vingt-quatre ans lorsqu'il l'exécuta. Le docteur Bredius l'a découvert chez un marchand de Londres qui le donnait pour un Albert Cuypp. Mais cette attribution sembla suspecte à M. Bredius, qui, ayant acquis et fait restaurer la toile par M. Hauser, de Berlin, fit reparaitre au-dessus du monogramme la marque bien connue R. H. L. (Rembrandt Harmens Zoon Leidenensis). Ce Rembrandt est le quatrième découvert par M. Bredius. Le Musée en compte actuellement dix.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

VILLE D'ANVERS

Les notaires GHEYSENS et LECLEF, à Anvers, vendront publiquement en l'Hôtel LEYS, 12, rue Leys, à Anvers, les mardi 19, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 décembre 1893, chaque jour de 10 heures du matin à midi et à 2 heures précises de relevée, les œuvres délaissées par le

Baron HENRI LEYS

COMPRENANT

la FRESQUE décorant la salle à manger
de son hôtel et les

TABLEAUX, ESQUISSES

Aquarelles, Dessins

composant son atelier.

UNE BELLE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

MEUBLES ANCIENS, OBJETS D'ART,

LIVRES, GRAVURES, EAUX-FORTES, ETC.

le tout dépendant de la succession de feu

M. le baron HENRI LEYS.

Experts : MM. J. et A. LE ROY frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : les mardi 12 et mercredi 13 décembre 1893 ;

Publique : le jeudi 14 décembre 1893
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se trouve à la disposition des amateurs en l'étude du notaire GHEYSENS, rue du Marcgrave, 12, ou en l'étude du notaire LECLEF, rue des Arquebusiers, 15, ainsi qu'en la demeure des experts susdits.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA TENTATIVE DE M. CHOMÉ. *Un nouveau théâtre littéraire.* — FÉLICIEN ROPS A D'ÉTRANGER. — LA VENTE LEYS. — LIVRES NEUFS. *Contes merveilleux; Autour d'un Chevalier; Homère.* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — BATHYLE. — BROERMAN, MECENAS ET C^o — LE MONUMENT DE DE COSTER. — LES PAYSAGES URBAINS. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — PETITE CHRONIQUE.

LA TENTATIVE DE M. CHOMÉ

Un nouveau Théâtre Littéraire.

La tentative de M. Chomé à l'Alhambra n'a pas réussi, malgré la bonne volonté de l'initiateur, malgré la très patiente et très louable bienveillance du public bruxellois, désireux d'encourager un homme et une œuvre qui devaient lui donner un théâtre local analogue à ceux de M. Antoine et de M. Lugné-Poe.

Nous le regrettons sincèrement et espérons que M. Chomé recommencera. Toutes nos sympathies lui sont acquises, mais il a été, dans le choix des deux pièces représentées, déplorablement conseillé par lui-même ou par son entourage. Il eût été difficile de trouver, malgré le nom de Richepin pour la première, des machines plus vieillottes et plus poncives. C'est à croire que M. Chomé s'est adressé aux gardiens des magasins de lieux communs, des réservoirs declichés et des trésors de la routine. Jusque sur le jeu des artistes, cette tendance s'est impré-

gnée terriblement : il eût été difficile d'être plus conservatoire et cours de déclamation. Seul l'artiste principal, M. Raymond, se détachait de ce puéril et bêtement traditionnel ensemble. Nous avons vu reparaitre là quelques-uns des plus moisis « jeux de physionomie » et « gestes classiques » dont les professeurs commencement de siècle gardent encore le secret.

M. Chomé ne se rend-il pas compte de l'état moral littéraire de notre public ? Quoique avec regret et non sans résistance, ce public se détache des niaisés et fausses écoles dont on l'a saturé et gâté pendant cinq lustres. Il ne supporte plus le conventionnel élégant et creux de Dumas fils, d'Augier et de toute la séquelle des écrivains qui mettaient en scène la vie factice et la conformité mondaine ou prosodique. Il a pris goût aux œuvres vivantes et hardies, à la savoureuse originalité, à la nouveauté téméraire dans l'action et dans le style scéniques. En tout il a besoin de changement. Il s'ennuie et s'irrite quand on reprend devant lui les mélodées et les rengaines vieux régime. Il a horreur des intonations réglées, des grimaces convenues, des gesticulations codifiées, des cris dont la nature, l'intensité, l'allure sont fixés dans les manuels conservatoriens. Ce cérémonial longtemps en honneur lui paraît désormais grotesque ou abominable. Vraiment, ce n'était pas la peine d'organiser un nouveau théâtre pour y produire ces cadavres ou ces mannequins.

M. Chomé manquerait-il de l'audace nécessaire? Les nécessités pécuniaires de son entreprise le lieraient-elles à des esprits arriérés qui ne lui laissent pas les coudées franches? Il y a certes des facteurs dont il faut tenir compte quand il s'agit de juger ce qu'il vient de faire et qui peuvent l'excuser. Mais si vraiment ni son propre esprit, ni ses protecteurs n'ont rien de mieux à faire, la sagesse serait d'en rester là. Quelle aberration quand on avait pour guide l'exemple et le succès du Théâtre Libre et de l'Œuvre!

FÉLICIEN ROPS A L'ÉTRANGER

(Traduction inédite de Vitalien pour L'ART MODERNE).

De Redon à Félicien Rops la transition est aisée : il y a entre les deux une certaine affinité macabre. Certes, l'art du puissant aqua-fortiste belge est moins maladif, moins exceptionnel, moins sibyllin, moins d'un visionnaire, que celui du dessinateur français; il est d'une conception plus ample, plus génialement robuste. L'un et l'autre ont un tempérament de peintre-littérateur; tous deux appartiennent à cette intéressante famille d'artistes qui, par une transposition d'art, s'efforcent, de propos délibéré, de susciter des émotions littéraires; d'autre part aussi des écrivains, tels Gautier et les frères Goncourt, ont éveillé des impressions picturales par la parole écrite.

Les vieilles perruques ont sévèrement apprécié ce procédé de transposition et y ont vu un symptôme de décadence; mais à quelle extraordinaire intensité d'émotion n'atteignent pas ces décadents!

Une différence essentielle entre Redon et Rops, différence qu'il importe de ne pas négliger, c'est que le premier, comme Edgar Poe, est un chaste, n'évoquant jamais, même dans ses hallucinations les plus échevelées, la moindre image luxuriante; tandis que Rops, comme Charles Baudelaire, est un voluptueux, qui alternativement exalte ou maudit la criminelle attirance de la chair féminine.

Ami de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly, Félicien Rops a produit par le burin des œuvres assez semblables, au point de vue de l'inspiration intime, à celles de ces deux maîtres de la plume, dont il a magistralement synthétisé l'esprit satanique dans quelques merveilleuses eaux-fortes qui comptent parmi ses meilleures.

Dans le frontispice des *Espaces* de Baudelaire, l'arbre du Bien et du Mal est représenté par un squelette, image de la décadence de la race humaine; à ses pieds gorgent les sept péchés capitaux, sous la forme de plantes et d'emblèmes symboliques. Le serpent, enroulé autour du bassin du squelette, glisse lentement vers ces fleurs du mal, parmi lesquelles git le Pégase macabre, qui ne se réveillera plus, avec ses cavaliers, que dans

la vallée de Josaphat. Une chimère hausse dans les airs le médaillon du poète, entouré par une théorie d'anges qui entonnent le *Gloria in excelsis*. Au premier plan de la composition *ropsique*, l'autruche, avalant un fer à cheval, est l'emblème de la vertu qui se nourrit, par devoir, des aliments les plus rebutants : *virtus durissima coquit!* Quel symbolisme puissant, quelle richesse et quelle souplesse de fantaisie! Il avait bien raison; Baudelaire, quand, dans un sonnet devenu fameux, il écrivait à son éditeur Poulet-Malassis :

Visiez toutes vos éloquences
Mon bien cher Coco Malperché,

Comme je le ferais moi-même,
A dire là-bas, combien j'aime
Le tant bizarre Monsieur Rops.

Qui n'est pas un grand-prix de Rome,
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide de Chéops.

Elles ne sont pas moins belles, les dix eaux-fortes qui accompagnaient les *Diaboliques* de Jules Barbey d'Aurevilly. Nous n'en citerons que deux, véritables chefs-d'œuvre de conception et d'exécution. La première sert d'illustration à la nouvelle : « Le Bonheur dans le crime », sombre histoire de deux amants qui vivent heureux dans l'assouvissement de leur passion ardente, sans que le moindre remords d'avoir, par le poison, supprimé la femme qui gênait leur amour, les trouble. Sur une base de pierre rectangulaire est appuyée une tête de Méduse dont les cheveux serpents se tordent autour des corps nus des deux amants enlacés dans une chaude et frémissante étreinte, tandis que la pauvre morte, livide et spectrale dans son funèbre suaire, se traîne sur les genoux et, désespérée, entoure de ses bras décharnés le piédestal de marbre; mais c'est en vain qu'elle maudit, en vain qu'elle supplie, en vain qu'elle sanglote; les deux assassins ne cessent de s'étreindre, et la Gorgone sourit impassible et regarde au loin de ses yeux de pierre.

L'autre estampe, qui synthétise d'un trait le livre de Barbey d'Aurevilly et qui pourrait mieux encore synthétiser l'œuvre entière de Rops, est une de ses créations les plus parfaites, les plus merveilleusement caractéristiques. Sur le dos d'un sphinx, immobile dans sa pose hiératique de solennelle placidité, s'étend le corps voluptueusement nu d'une jeune femme, dont les yeux brillent de lubrique malice et dont les bras caressants entourent le monstre de granit; ses lèvres s'avancent vers l'oreille du sphinx, pour susurrer un indicible et criminel secret ou peut-être pour lui faire la surnaturelle révélation de neuves et extraordinaires luxures. Entretemps Satan, un monocle à l'œil, vêtu de noir et cravaté de blanc, se tient assis dans la niche que forment les deux ailes recourbées du monstre, et, grave et méditatif, prête l'oreille aux paroles que murmure au sphinx la jeune femme, sur l'âme de laquelle sa domi-

nation est assurée puisqu'elle représente le péché même.

Mais si cette estampe symbolise la femme obsédée par Satan, il en est une autre, « La Dame au Pantin », qui symbolise l'homme sous l'obsession de la femme; une gracieuse et élégante figure de femme, les bras gantés de noir, taquine une espèce de fantoche grotesque, et tout en tirant la ficelle, elle a un sourire mauvais et profondément méprisant. *L'homme possédé de la femme, la femme possédée du diable* : voilà l'amère morale de l'œuvre géniale de Félicien Rops.

Je ne suis pas, hélas, le fortuné collectionneur dont parle Péladan, et qui possédait près de 2,000 estampes dues au burin magistral de l'aqua-fortiste belge; je ne suis pas davantage l'enviable mortel, qui, dans une récente vente publique, a pu en acquérir sept cents, et plus peut être, au prix de 84,000 francs. Les eaux-fortes de Rops que je possède sont en nombre bien restreint; mais parmi elles il en est deux encore que je désire décrire pour achever de faire comprendre cette singulière physionomie artistique. Ce sont encore deux frontispices; car c'est sous cette forme, qui donne la synthèse de tout un livre, qu'apparaît le mieux la philosophie cachée, quelquefois inconsciente, où Rops excelle. Le premier orne *le Vice suprême*, une des étranges et originales études que Péladan a consacrées à la décadence latine: sur le piédestal d'un bas-relief représentant la Louve romaine, décharnée, donnant les dernières gouttes de lait de ses flasques mamelles à deux fantômes de bambins, un squelette de gommeux en habit de soirée, tenant en main le gibus et sous le bras son propre crâne où l'inévitable monocle se voit encore incrusté dans l'arcade oculaire, — lève, comme il ouvrirait la portière d'un landau, le couvercle d'un cercueil, d'où sort le squelette d'une courtisane, avec les cheveux retombant sur le front et la robe impudiquement relevée: dans le funèbre fond noir volent les corbeaux. Il serait impossible de synthétiser, avec plus de compréhensive génialité, la grande et tragique conception de Péladan. Mais le frontispice d'un autre roman de Péladan: *L'Initiation sentimentale*, est plus bizarrement macabre encore et plus ingénieusement symbolique. Dans ce frontispice, qui porte comme épigraphe: *Im lombis Diaboli virtus*, apparaît la mort travestie en amour. Une couronne de roses lui ceint l'horrible tête et deux ailettes palpitent sur son échine décharnée; mais le buste plein de vie montre les seins robustes, au-dessus des rotondités de hanches opulentes. Tandis qu'une de ses mains de squelette bande le grand arc de Cupidon, l'autre main lève, — comme celle de Salomé la tête de Jean-Baptiste, — la tête coupée et livide d'Hamlet. Dans le fond surgit l'arbre fatal du paradis perdu, sur le tronc duquel s'enroule le serpent, et au bas de l'estampe, pour compléter

le cruel symbolisme pessimiste, un gigantesque papillon nocturne, dont le corps est formé de l'os sacré et de deux anneaux des os du bassin, ouvre des yeux phosphorescents.

VITTORIO PICCA.

LA VENTE LEYS

L'Etat et M. de Burllet viennent d'être de nouveau les victimes de l'ineffable Commission des Musées. Avec le flair qui la caractérise elle avait indiqué l'admirable Breughel de la vente Leys, *les Aveugles*, (bien supérieur à son analogue à la détrempe qui occupe une place d'honneur au Musée de Naples) comme valant au maximum 15,000 francs! Et un délégué du Gouvernement (qui malheureusement n'eut pas la hardiesse de prendre sur lui de dépasser ce prix) avait été chargé de hausser. Le Musée du Louvre lui a raflé le chef-d'œuvre à 18,000 francs.

Voilà donc un superbe morceau d'art flamand de plus qui quitte le pays, le plus beau peut-être de l'étrange maître du fantastique et du bizarre. Il n'est pas un artiste qui n'en aura ressenti un amer regret. Un musée, un pays, valent surtout par les séries de tableaux de ses maîtres. On va à Bruges pour les Memling et les Van Eyck, à Munich pour les Rubens, à Rome pour les Michel-Ange, à Madrid pour les Velasquez. Bruxelles possède déjà quelques beaux Breughel; en acquérant ceux de la vente Leys, il se plaçait au premier rang pour les tableaux du peintre. Il y en avait six qui ont été adjugés au total à 35,000 francs. Avec cette somme modique, notre musée se mettait hors de pair. La Commission des Musées, qui a payé 100,000 francs un Rembrandt médiocre, 80,000 francs un Rubens discuté, qui accepte avec aisance les prix énormes que lui fait son fournisseur habituel et quasi attitré, n'a pas eu le sens de la nouvelle sottise qu'elle faisait commettre au Ministre. Ne l'induisait-elle pas, il y a peu de temps, à acheter le ridicule tableau de Roberti qui fit l'objet d'un procès et qui déshonore une des salles.

Pour permettre de juger de ses constantes fredaines, il faudrait publier les prix de ses achats depuis quelques années. La liste en serait aussi grotesque qu'injustifiable. M. Delbeke la réclamera lors de la prochaine discussion du budget des Beaux-Arts et l'opinion sera édifiée sur les actes de cette cohorte cacochyme. Quelques-uns de ses membres sont revenus d'Anvers en disant que la fameuse fresque *La Promenade hors des murs* était dégradée, comme s'il y a au monde une fresque ancienne ou récente qui ne soit pas dégradée, et assurément celle de Leys est une des mieux conservées. Ils ont répandu ce bruit bête qui, s'il émanait d'un commerçant, le ferait taxer de concurrence déloyale, et la vente a ainsi été empêchée. On assure que la famille Leys va faire elle-même détacher la fresque, ce pur chef-d'œuvre connu dans les deux mondes, et qu'elle sera vendue en Amérique! Encore une fois la Belgique subira une honteuse *capitis diminutio* artistique.

* * *

Le produit total de la vente, sans les livres, eaux-fortes et la célèbre fresque, est de 194,000 fr. Voici les adjudications principales :

OEUVRES D'HENRI LEYS

Portrait de l'artiste, 25,000 fr., œuvre admirable, (Musée d'Anvers). — *Marguerite de Parme remettant les clefs de la ville aux magistrats d'Anvers*, 17,000 fr. — *Portraits de Jean I^{er}, Jean II, Jean III, ducs de Brabant; Sigismond, roi des Romains; Maximilien, archiduc d'Autriche; Henri I^{er}, duc de*

Lotharinge; Henri VII, roi des Romains, 27,000 fr. (Musée d'Anvers). — *Portrait en pied de M^{lle} Lucy Leys*, 3,000 fr. (Musée d'Anvers). — *Composition historique*, 2,300 fr. — *Personnages du XVI^e siècle*, 1,900 fr. — *Trois esquisses d'une synagogue*, 2,700 fr. — *La Promenade*, aquarelle incomparable, 6,000 fr. — *Six cartons au crayon pour les portraits de Jean I^{er}, Jean II, etc.*, 2,800 fr.

La couronne d'or offerte par les habitants d'Anvers à Leys a été acquise par la Ville pour 3,300 francs.

On racontait que la souscription qui fut ouverte jadis pour l'acheter avait produit 45,000 francs! Par quel mystère l'objet reçu par l'artiste ne vaut-il intrinsèquement qu'une bagatelle?

TABLEAUX ANCIENS

BREUGHEL. — *La parabole des Aveugles*, 18,100 fr. (Musée du Louvre). — *Id., la Fête de la Mariée*, 6,000 fr. (M. Wittouck). — *Id., Kermesse*, 5,000 fr. (de même). — *Id., Scène de patinage*, 3,500 fr. (s^{ie} de Bus de Guisignies). — *Id., Kermesse*, 1,700 fr. — *Id., la Fête de la Mariée*, 1,000. — A. VAN BEYEREN. *Nature morte*, 1,600 fr. — Ecole flamande, *Portrait de femme* (n^o 202), 1,100 fr. — E. DE WITT, *Intérieur d'un temple protestant*, 1,050 fr.

TABLEAUX MODERNES

H. DE BRAEKELEER. *La chambre de Luther à Wittenberg*, très belle œuvre, 6,000 fr. (M. Van Zuylen). — *Id. le Filleur*, 4,100 fr. (M. Van Cusem). — *Id., la Brodeuse*, 1,650 fr.

LIVRES NEUFS

Contes merveilleux, par EMILE SIGOGNE. — Un vol. de 189 pages. Bruxelles, Laconblez.

M. Emile Sigogne est le professeur qui fut récemment chargé par le Ministre de l'intérieur du cours d'art de parler à l'Université de Liège, accueilli d'abord avec quelque défiance, mais dont le succès; nous assure-t-on, s'est affirmé dès les premières leçons. Presque en même temps qu'il était investi de cette fonction, paraissait le volume dont nous rendons compte. Les éloges n'ont pas manqué à cette œuvre, qui contient des pages du meilleur style, enveloppant des contes rapides, pivotant autour des rêves (ou des réalités) du spiritisme : pressentiments, apparitions, incantations, bref, tout ce qui flotte, repose ou voltige dans le ténébreux invisible, ou tout au moins dans l'esprit inquiet de ceux qui ne peuvent se résoudre à cantonner la vie et ses mystères dans la réalité tangible. Ces imaginations ingénieuses sont mises en scène par l'auteur avec beaucoup de talent et d'art. L'intérêt qu'il leur donne est intense et soutenu. Les images dont il les orne, les couleurs dont il les anime charment et émeuvent. La variété des sensations, leurs nuances délicates des fuyantes visions intellectuelles sont saisies et rendues avec une subtilité remarquable et des expressions heureuses. Ce petit livre est d'un artiste et d'un écrivain. Il est aussi quelque peu d'un familier des salons par la série assez puérile des dédicataires choisis (avec affectation, eroirait-on), parmi les vedettes mondaines. C'est la seule faiblesse, qu'un goût plus sûr eût fait éviter : de si mystérieux ou angoissants récits perdent de leur ténébreuse unité par un rappel aux conventionnelles ambiances.

Autour d'un Chevalet. Scènes de la vie romaine, par XAVIER DE REUL. Bruxelles, Lamertin, 1893. in-8^o, 319 p., titre, préface et table.

M. De Reul a publié jadis un livre charmant qui est resté dans la mémoire des lettrés : *Le Roman d'un géologue*. C'était il y a longtemps, fort longtemps, quand sporadiquement quelques rares

écrivains émergeaient chez nous en archipel, chacun avec un îlot, un petit îlot littéraire. Ce fut un régal et une joie que ce livre descriptif et ému, d'une simplicité séduisante, saturé de bonne humeur contenue et de sentimentalisme délicat, qui ne fit pas plus son chemin dans la foule que tout ce qui paraissait à cette époque, mais qui a laissé une trace profonde et tendre dans notre souvenir et qui, peut-être, reviendra à la surface maintenant que notre littérature, enfin majeure, est acceptée avec plus d'équité et trouve des admirateurs, parfois passionnés, la belle fille qu'elle est!

Voici, après tant d'années, une nouvelle œuvre où se constatent les mêmes qualités saines et aimables. Trois historiettes vives et intéressantes, pleines d'imprévu dans les épisodes et singulièrement habiles à susciter la curiosité du lecteur. C'est alerte, quoique parfois un peu compliqué et enchevêtré, très clair de mots, bien vivant et, on peut l'ajouter, bon vivant. Rien qui désordonne et trouble, mais tout intéresse et tient en suspens, par un adroit et gracieux équilibre. Le style n'a pas la recherche moderne, si artistique, qu'à certaines heures, elle paraît affectée et surchargée d'ornements et d'affluets. Mais il est fluide, cadencé, caressant. Il a cette caractéristique intéressante qu'il inspire une sympathie franche pour l'auteur dont on pense : Quel bon camarade. Et, en effet, il cause, il raconte en bon camarade, le visage souriant et bienveillant, avec le désir visible d'amuser, de donner de la distraction et du plaisir, sans penser à lui et à la gloire de réunir de belles phrases. Bref, M. De Reul est un excellent conteur. La première de ses trois nouvelles est surtout bellement établie et peut être mise au rang des meilleures productions de notre sol littéraire belge.

Homère, Choix de rhapsodies, illustrées d'après l'Art antique et l'Archéologie moderne, et mises en vers par CH. POTVIN. Fascicule II. Bruxelles, Hayez, 1893, in-4^o, 219 p. y compris le fascicule I; illustrations en texte et hors texte.

Dans ce curieux, et quelque peu luxueux recueil, M. Charles Potvin a cru devoir discipliner en alexandrins classiques à rimes plates, où les couples masculins et les couples féminins alternent avec la régularité d'un balancier balançant, une partie de l'*Iliade*. Certes, l'œuvre admirable qualifiée d'Homère ne gagne pas à ce régime d'uniformisation prosodique, où le rédacteur paraît satisfait dès qu'il est parvenu tant bien que mal, et Dieu sait par quelles contorsions chevillées, à couper le texte en morceaux égaux de douze syllabes agrémentés de ce puéril détail d'assonance : la rime! Quelle étrange aberration que de croire que c'est là un embellissement et que, par exemple, la prose harmonieuse et musicale de Leconte de Lisle, l'admirable traducteur de l'inusable grand poème hellénique, ne traduit pas mieux les beaux vers grecs, qui ignoraient la banalité maniaque de la rime, et qui n'empruntaient leur grâce sonore et forte qu'au rythme, à la musicalité, à l'émotion et à l'image. L'œuvre de patience accomplie par M. Potvin atteste son bon vouloir, mais aussi sa routinière poétique. Ses vers sont bien orlonnés mais lourds et monotones. Comme prosodie cela peut être irréprochable; nous n'en jugerons pas définitivement, la prosodie s'en allant en vapeurs que ne condensent plus que quelques obstinés, âmes solitaires. Mais comme vraie poésie, souple et charmeuse, chantante et séduisante, c'est le néant, et on se surprend bientôt à ne plus regarder que les illustrations curieuses et éducatrices qui, faisant palier dans l'œuvre, sont des lieux de repos au cours de cette difficile et raboteuse ascension.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Art libre et l'Enseignement de la musique, par AD. SAMUEL, directeur de la classe des Beaux-Arts (discours prononcé à l'Académie royale de Belgique, le 29 octobre 1893); Bruxelles, F. Hayez. — *Svanhilde*, poème dramatique (1890-93); par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN; Paris, extrait de *l'Ermitage*. — *La Tentative amoureuse*, par ANDRÉ GIDE; Paris, librairie de « l'Art indépendant ».

BATHYLE

On a pu voir mercredi, au Théâtre du Parc, M. Emile Mathieu conduire, à la tête d'un orchestre de rencontre, la première exécution d'un opéra inédit de sa composition. Il avait pour interprètes les élèves d'un cours de chant et d'une classe de déclamation; pour auditeurs, la Reine, un lot de Louvanistes, la critique bruxelloise, les invités des deux professeurs et quelques enragés de « premières ».

Quelque invraisemblable que tout cela paraisse, cela est. Pourquoi au Parc? Pourquoi des élèves au lieu d'artistes? Pourquoi cet orchestre « formé, disaient les affiches, par M. Sennewald »? *Bathyle* est-il à ce point dépourvu de mérite qu'il ne puisse se faire ouvrir les portes d'un théâtre lyrique et se présenter au public dans des conditions normales?

On se demandait tout cela, non sans appréhension.

La réponse, la voici. M. Emile Mathieu composa jadis, il y a quinze ans, à Paris, sur un livret de M. Edouard Blau, une partition d'opéra comique destinée à un concours. Mais les compositeurs français pouvaient seuls être admis et *Bathyle* fut renvoyé à son auteur qui rangea philosophiquement son œuvre dans la tombe aux souvenirs. Il l'en retira dernièrement, à la demande de M^{me} Moriani de Corvaia qui cherchait une « pièce de résistance » pour exercer ses élèves et leur donner des planches. M. Mathieu retoucha sa partition, transforma le dialogue en récits et la confia à M^{me} Moriani qui la fit étudier « dans les coins » par ses élèves. Le grand jour venu, celles-ci ne se tirèrent pas trop mal d'affaire.

L'intrigue imaginée par M. Blau — l'amour, contrarié d'abord puis récompensé comme il sied, de Mytila pour le jeune esclave Bathyle, — n'est qu'un prétexte pour mettre en scène quelques-unes des odes du poète. Il n'y est point question d'autre chose; le joyeux vieillard de Téos est, dans la version du librettiste, austère comme un prêtre anglican, Bathyle est plus réservé qu'une pucelle, et l'on ne fait aucune allusion à Smerdias ni à Cléobule. M. Mathieu a mis sur ce pauvre et froid livret tout ce que sa verve pouvait lui inspirer pour le galvaniser. Sa musique a de la distinction et, par moments, une couleur archaïque très attachante. Elle se développe en drame lyrique et est fort habilement instrumentée.

On a remarqué l'air d'Anacréon, la scène d'amour des deux jeunes gens, la chanson de « l'Amour mouillé » dont le thème se poursuit à travers la trame symphonique du morceau suivant, le prélude, fort joliment écrit, etc.

La partition a reçu une interprétation un peu cahotante, mais qui a néanmoins permis de l'apprécier. M^{me} Laliu a une voix agréable, bien qu'inégale, et a composé agréablement le rôle de Bathyle. M^{me} Florence Salter a donné du charme et de l'ingénuité à Mytila. Chargé du personnage d'Anacréon, M. Tondeur, pro-

fesseur de chant, a chanté avec autorité et mimé avec solennité le rôle du vieillard. Les chœurs, composés de voix de femmes et d'enfants, ont chanté avec ensemble et ont évolué avec grâce. La mise en scène, à laquelle avaient collaboré plusieurs artistes, était soignée. Bref, malgré son caractère de distribution de prix, la représentation n'a pas manqué d'intérêt.

BROERMAN, MECENAS et C^{ie}

Un médiocre trouve toujours des médiocres pour le soutenir. Voici que, dans *la Chronique*, M. Théo Hannon (alias Mecenas, ou tout simplement M majuscule, rien que ça!) emboîte le pas à M. Broerman et joue du fifre en son honneur.

M. Théo Hannon révèle d'abord le secret de la regrettable dépression de ses facultés qui a tant affligé ses admirateurs d'antan et lui valut cette épithète : feu Hannon. Si le poète admiré des *Rimes de Joie* ne fait plus que des versiculets anémiques, s'il n'est plus qu'un poète vanné et un peintre raté, un mort qui fait semblant d'être vivant, la faute en est, paraît-il, aux Vingtistes, qui ont arrêté son essor et fait une nuisance énorme à l'art vrai qui le portait en son courant!

Heureusement que M. Broerman et ses cinquante-cinq fusains viennent d'opérer une diversion salutaire. A leur vue, Mecenas se sent revivre et il entonne un chant de délivrance. Aussi veut-il que « les Chambres de Broerman » restent intactes et qu'à jamais il puisse se repaître de ces œuvres supérieures. Il supplie le Gouvernement de les décréter indérochables. Il faut que ce magasin de « documents » reste à jamais *in conspectu* et que les foules s'en rassasient!

Rappelons que M. Théo Hannon, contre son espoir, ne fut jamais un invité des XX. Cette rigueur, justifiée par l'affaïssement notoire de l'artiste, a suscité en lui une rancune « immarcescible » : *Manet alta mente repostum!* Il a, depuis, avec une insistance de maniaque, sans cesse aboyé contre eux, mais de la voix fantomatique d'un roquet qui a été opéré des cordes vocales et qu'inquiète la majesté lunaire. Il n'est guère à présumer que son acoquinement avec M. Broerman soit de nature à lui restituer sa virilité disparue. Il est des organes qui, une fois coupés, ne repoussent plus et qu'on ne peut hélas! emprunter au voisin, quelque modeste que soit ce désir.

Au reste, il n'est pas à présumer que M. Broerman en ait pour deux.

LE MONUMENT DE COSTER

M. Charles Samuel vient d'envoyer à la fonte les deux figures qui forment le motif principal du monument de Charles De Coster. Le monument pourra être inauguré au mois de mai. On sait que l'emplacement choisi est la place Sainte-Croix, devant les pittoresques étangs d'Ixelles. Il sera adossé à un bosquet dont la verdure doit, dans la pensée de l'artiste, compléter la composition.

L'œuvre a été exposée pendant quelques jours dans l'atelier de M. Samuel, et elle a fait sur les visiteurs une excellente impression. Diverses modifications ont été apportées au projet primitif : les deux figures de bronze ont été agrandies et concentrent actuellement l'attention. Les bustes de Katheline et de Lamme, qu'on apercevait de profil au haut du monument, se présentent de face. Le hibou symbolique a été placé au milieu du groupe

d'enfants que l'artiste a enlâssés dans le fronton. Le médaillon de Charles De Coster, qui sera en marbre de couleur, doit être retouché. Il reste encore à atténuer divers accessoires trop apparents, à terminer l'esquisse de la ville de Bamme qui ornera discrètement la stèle sur laquelle sont assis Ulenspiegel et Nelle, sa douce compagne. Mais ce travail peut être rapidement achevé et rien ne s'opposera plus désormais — du moins, souhaitons-le — à l'inauguration prochaine du monument si impatiemment attendu.

Fait rare en Belgique, il s'est trouvé deux artistes, un sculpteur, M. Samuel, un architecte, M. De Vestel, qui, en apportant l'un à l'autre les ressources de leur art propre, sont parvenus, comme aux temps heureux de la Renaissance, à concevoir une œuvre d'ensemble dont aucun élément ne pourrait être détaché : sculpture et architecture sont ici intimement liées, et colonnes, arcades et frontons font au groupe un encadrement digne de lui. Peut-être reprochera-t-on à ce frontispice d'être plus inspiré des tombeaux des Frari de Venise, de Santa-Croce de Venise ou de S. M. del Popolo de Rome, que de l'architecture flamande du XVI^e siècle ; mais il y a plutôt lieu de féliciter M. De Vestel d'avoir rejeté les éléments grouillants et guenlards de notre prétendue architecture nationale (une décadence, à dire vrai), et d'avoir adopté, à part deux crochets hétéroclites, une ordonnance simple et de goût sobre.

En résumé, collaboration intelligente et bien fondue, et partant œuvre artistique et pas banale.

LES PAYSAGES URBAINS

D'immenses espaces vides s'aplanissent devant le Palais de Justice, et à la place De Brouckere, là où fut le temple des Augustins. Le premier est pavé, le second est en terre-plein. De part et d'autre, monotonic et saleté dans l'uniformité. Des plaques d'eau ici, de la boue en méclasse là-bas. Ennui et tristesse !

Comment égayer ces esplanades mortes? Oui, les égayer pour les yeux et pour les pieds? A Rome, devant Saint-Pierre, enveloppé par la double galerie en arc de cercle ornée des statues du Bernin, il existe aussi un de ces vides à ornementation difficile. On y a fait un vaste pavement mosaïque, de dalles blanches, bleues, grises, noires, dessinant de géométriques figures d'une belle ordonnance et d'un agréable aspect. Pourquoi ne pas faire de même à Bruxelles, sur ces deux emplacements déserts? Il y a, en Belgique, une grande variété de grès, granits, porphyres, aux teintes multicolores. Dans certaines petites villes on les a utilisés pour embellir les cours ou les trottoirs, pour marquer aussi la séparation entre les voiries de l'Etat, de la province, de la commune. Des effets coquets ont été obtenus. Il serait facile d'employer le même procédé en grand, avec des matériaux de dimensions proportionnées. Nos artistes imaginaient aisément une délimitation appropriée. Ce seraient d'imposants parterres de pierre, beaux pour la vue, bons pour le parcours. Les pavés gris usuels, toujours les mêmes, sont si moroses, et cadrent si peu, quand ils forment de vastes damiers, avec l'allure joyeuse et sereine que notre charmante et pittoresque capitale prend de plus en plus et que, sans réserve, admirent les étrangers à défaut de nos concitoyens.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Au premier des Nouveaux Concerts de cette année, dimanche dernier, le grand succès a été pour Eugène Ysaye. Il a été salué par d'enthousiastes acclamations, qui ont repris plus vives après chaenn des morceaux qu'il a exécutés. Eugène Ysaye est avec César Thomson celui qui, depuis quelques années, a le plus contribué à accroître en Europe la réputation, déjà fameuse, de l'école de violon du Conservatoire de Liège. C'est peut-être celui de ses artistes que Liège a, dès la première minute, admiré, applaudi avec le plus de spontanéité.

Ysaye a toujours été un charmeur d'une irrésistible séduction. Il a pour lui la moelleuse douceur du son, l'exquise délicatesse. Son jeu sûr est enveloppé de native et infinie poésie, bercense de rêves; s'enflamme parfois d'une extraordinaire intensité de passion.

Ses qualités premières, de celles qu'on n'acquiert pas, il les a conservées, troublantes, empoignantes. Et pour atteindre au tout premier rang, il a gagné en ampleur et en puissance.

Il jouait, dimanche le 3^{ème} Concerto de Saint-Saëns, inconnu chez nous, œuvre un peu laborieuse, inégale en ses diverses parties trop disparates. Le premier *allegro* est de grande allure; j'aime moins l'*andante*, d'une poésie assez fade et peu personnelle. Une phrase bien chantante cependant, plusieurs fois reprise, est émouvante sous l'archet d'Ysaye.

L'interprétation de la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch vaut au virtuose une longue ovation. Il y répond par une maîtresse exécution de la Sarabande et Gigue de la sonate en *ré mineur* de Bach.

L'orchestre de M. Sylvain Dupuis nous a donné de la Symphonie n^o 4 de Beethoven, non des plus puissantes, mais d'un rythme, d'une fraîcheur admirables, une exécution claire et vibrante.

Il nous a fait entendre pour la première fois à Liège l'ouverture pour la tragédie de *Polyeucte* de Corneille, par Paul Dukas, un très jeune compositeur français, et *Stenka Razine*, un poème symphonique de Glazounow.

L'ouverture de M. Paul Dukas est une belle œuvre. Bien construite, elle marche sûrement, sans défaillance, bien qu'un peu longue. Elle a de la vigueur et de l'éclat. Elle frappe et émeut par la richesse de sa polyphonie.

Je n'apprécie guère la surabondance de sonorités et l'excès de couleur du poème symphonique de Glazounow.

PETITE CHRONIQUE

Le premier concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui à 1 1/2 heure. On y exécutera le *Magnificat* de J.-S. Bach et le *Psaume XVIII* de Marcello. L'unique interruption aura lieu à 2 1/2 heures, entre les deux œuvres. Elle sera de dix minutes, le Psaume de Marcello exigeant une disposition particulière des exécutants.

Le premier des deux concerts extraordinaires, donnés par M. Joseph Dupont, aura lieu le dimanche 7 janvier 1894, au Théâtre royal de la Monnaie.

Il sera dirigé par M. Hermann Lévi, maître de chapelle de la cour royale de Bavière, chef d'orchestre du Théâtre de Bayreuth.

Le programme du concert sera composé de fragments choisis parmi les œuvres de Richard Wagner et de la symphonie en *fa* (n° 8) de Beethoven.

M. Emile Van Mons vient d'être nommé secrétaire de la Commission du Musée en remplacement de M. Stiénon, démissionnaire, qui a occupé ces fonctions pendant plus de cinquante ans.

M. Van Mons a su, par sa courtoisie et son intelligente activité, acquérir la sympathie universelle des artistes avec lesquels ses occupations le mettent journellement en relations.

M. Franz Kégeljan exposera des pastels et tableaux au *Cercle artistique*, du 28 décembre au 12 janvier.

Les délégués de la *Ligue des Artistes* ont été reçus, la semaine dernière, en audience particulière par M. le ministre de l'intérieur. Celui-ci leur a annoncé qu'il était disposé à leur accorder les avantages suivants :

« Deux salles sur six réservées à la peinture belge seront à la libre disposition des artistes représentant la Ligue.

Le ministre appellera trois de ces délégués au sein du jury de l'exposition des beaux-arts d'Anvers.

Ces délégués admettront sous leur responsabilité, dans ces deux salles, tous les tableaux qu'ils trouveront dignes d'y entrer et pour lesquels les auteurs auront adressé une demande d'admission dans cette partie du Salon. D'autre part, ces délégués respecteront la pleine liberté de leurs collègues dans les autres salles de l'exposition. »

L'exécution de la légende symphonique *Saint-Nicolas*, qui devait avoir lieu aujourd'hui au Théâtre du Parc, est remise à dimanche prochain.

Par suite de circonstances imprévues, la soirée artistique organisée par M^{lle} Michaux à la Salle Marugg, est remise au vendredi 26 janvier prochain.

Le Théâtre des Galeries a fait, en attendant *Miss Robinson*, une reprise de l'amusante et populaire opérette *Les Mousquetaires au couvent*. Mais voici (au théâtre tout est imprévu !) que les dits *Mousquetaires* font salle comble, que le public bisse les joyeux couplets de Brissac comme s'il les entendait pour la première fois et que la bonhomie du bon abbé Bridaine amuse les auditeurs des fauteuils aussi bien que les habitués des galeries surélevées. Et vive Varney ! On retarde *Miss Robinson*, dont le prologue s'est joué devant la Justice, comme il sied à toute œuvre dramatique nouvelle qui se respecte, et l'on prolonge l'existence des joyeux officiers. Grâce à M. Hérault, à M^{lle} Cécile Lefort, à une mise en scène élégante, la pièce a paru toute neuve.

Il faudra bien, néanmoins, qu'elle cède la place à *Miss Robinson*, dont la première représentation est irrévocablement fixée à mercredi prochain.

La Monnaie annonce pour le même soir la reprise de *Sigurd*.

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le jeudi 11 janvier prochain, à 7 1/2 heures du soir, dans la salle des fêtes du mareh couvert, place Saint-Josse.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert vocal exécuté par deux cent cinquante élèves des cours supérieurs, sous la

direction de M. Gustave Huberti, directeur de l'École. Le programme comprendra des airs et des duos interprétés par les principaux lauréats des derniers concours, des madrigaux du xvi^e siècle, pour chœur mixte, et des fragments de *Lucifer* de Hiel et Peter Benoit.

La bibliothèque royale vient de s'enrichir d'un ensemble de précieux documents. Il s'agit de quatre lettres de Rubens, écrites en italien, langue dont il se servait de préférence dans sa correspondance. Outre l'intérêt qui s'attache à leur illustre provenance, ces lettres sont une source de renseignements de grande importance pour l'histoire artistique de notre pays. Adressées à Pierre Van Veen, avocat, pensionnaire de la ville de La Haye et l'un des frères d'Otto Van Veen (ou Venius), le maître de Rubens, elles sont relatives au privilège qu'il s'agissait d'obtenir, en Hollande, pour la vente des gravures exécutées d'après les tableaux de l'illustre artiste que cette question préoccupait fort dans les relations qu'il entretenait avec les différents pays. L'une des lettres est accompagnée d'une liste de gravures, au nombre de dix-huit, pour lesquelles il sollicite un privilège de vente. Ces lettres portent les dates de 1619, 1620 et 1622, une belle époque de la féconde et glorieuse carrière de Rubens; elles donnent la solution de plusieurs problèmes, restés obscurs jusqu'ici, sur la production des estampes que d'habiles graveurs, formés et dirigés par le maître lui-même, ont exécutées d'après ses peintures. Elle est surtout intéressante pour l'iconographie de Lucas Vorsterman, le plus remarquable de ses interprètes, auquel M. Henri Hymans, conservateur de la section des estampes à la Bibliothèque royale, vient de consacrer un excellent livre. C'est à Gand que l'Etat a eu l'heureuse chance de faire cette trouvaille. (Indépendance.)

L'« imagier » du *Journal* a raison : le Nord envahit la France. Voici qu'à Valence la musique russe vient de s'implanter : Borodine, Glazounow, Liadow, Cui, Rimsky-Korsakow et Tchaïkowsky ont, le dimanche 10 décembre, fait une entrée triomphale dans la bonne ville d'Augier et de Championnet, et il est vraisemblable qu'on ne les en délogera pas de si tôt. Il est vrai que l'armée des envahisseurs était commandée par M. Vincent d'Indy, qui a poussé l'esprit d'initiative jusqu'à donner, en cette séance exceptionnelle, quatre œuvres exécutées en France pour la première fois. C'étaient : la *Marche polovtsienne* pour orchestre de Borodine, une *Réverie pour cor* de Glazounow et l'*Idylle*, du même, pour orchestre; enfin les *Jeux d'enfants* (Biroulki) de Liadow pour piano.

La *Marche slave* de Tchaïkowsky, des fragments du *Prince Igor* et d'*Antar* complétaient cet intéressant programme de décentralisation artistique.

Après *Tristan et Iseult*, MM. Bertrand et Gaillard monteront l'année suivante les *Maitres Chanteurs*.

Les directeurs de l'Opéra pourraient ainsi, en 1900, pendant l'Exposition, organiser, comme en Allemagne, un cycle des opéras de Wagner, depuis *Lohengrin* jusqu'à *Parsifal*.

The *Musical Times* fait paraître une édition spéciale consacrée à la vie et à l'œuvre de Händel et ornée de nombreuses illustrations (portraits, vues, fac-similes inédits, lettres, etc.)

Londres, chez MM. Novello, Ewer and Co, Berners street, 1.

L'ART MODERNE

TREIZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



PALAIS - NOËL 1893

Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles.

La Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles fait paraître ce jour, sous le titre de **Palais-Noël**, un numéro spécial illustré. Cette publication forme un élégant album grand in-4° d'environ 60 pages, illustré de nombreuses gravures et de planches hors texte.

Le texte entièrement inédit (vers et prose), les dessins, caricatures, photographies, etc., sont dus à la collaboration des avocats et artistes dont les noms suivent :

MM^{es} Émile De Mot, Edmond Picard, *du barreau de Cassation*; H. Brunard, Van Zele, Oscar Van Goidtsnoven, Eugène Robert, Albert Simon, Octave Maus, Maurice Despret, Louis André, Albert et Maurice Bauwens, Ulmar Aelbrecht, F. Ninauve, Paul Salkin, Léopold Courouble, H. Gedoelst, Eugène Demolder, Léon De Lantsheere, Jacques des Cressonnières, Albert Mélot, H. Carton de Wiart, Alex. Bidart, Paul Duvivier, Fernand Cocq, Léon Hennebicq, Paul Otlet, Aug. Lelong, Elias, Rahlenbeck, Victor Pourbaix, Max Hallet, A. Torsin, Kerrels, Marchant, Ch. Gheude, Champion, Henri Frick, *du barreau de Bruxelles*; Culus, avoué; Charles Dumercy, George Garnir, *du barreau d'Anvers*; Maurice Dullaert, *du barreau de Bruges*; Jules Destrée, *du barreau de Charleroi*; Maurice Maeterlinck, Firmin Van den Bosch, Gustave Abel, *du barreau de Gand*; Michel Bodeux, *du barreau de Verviers*.

Illustrations : MM. Gisbert Combaz, Léon Frederic, Cassiers, Titz, Laermans, Puttaert, Albert Delstanche et Léon Hennebicq.

Tirage limité à :

300 exemplaires sur papier vélin de cuve à	fr. 3 00
25 exemplaires numérotés, sur papier des Manufactures impériales de l'Insetsu-Kioku (Japon) à	6 00
8 exemplaires id., avec tirages en couleurs des gravures et double suite des planches hors texte.	25 00

Les souscriptions doivent être adressées à l'imprimerie Bruylant-Christophe et C^{ie}, rue de la Régence, 67, ou à M. Alex. Bidart, délégué au Palais, rue de Suisse, 14, à Bruxelles. Le chiffre du tirage étant strictement limité à la justification ci-dessus, il ne pourra être fait droit qu'aux 333 premières demandes.

Le **Palais-Noël** ne sera jamais réimprimé.



L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LIVRES A IMAGES. — MATINÉE LITTÉRAIRE AU THEATRE MOLIERE. — SIGUÉ A LA MONNAIE. — PREMIÈRE PRÉDICATION D'ART. — CORRESPONDANCE INÉDITE DE RICHARD WAGNER. — BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. *Stéphane Mallarmé. L'Eau et le Vin.* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. *Musique.* — TYPE D'ARTISTE. — PETITE CHRONIQUE.

LIVRES A IMAGES

Hetzl. — Hachette.

Voici le temps revenu où l'esprit se fait enfant et prend goût aux lectures en famille; voici l'Avent pour nos cœurs repris à la pensée des petits, l'Avent des bonnes âmes et des consciences rafraîchies. Ah! rajouissons-nous d'illusions, sinon d'ans, en les livres aimables. Ils pourraient bien ne pas nous être sans profit aujourd'hui que, par un besoin d'espérer en la vie meilleure, même les gros livres, ceux qu'on appelle les livres sérieux, se rapprochent de la consolante philosophie qu'autrefois on gardait pour les autres, les petits livres prismatisés d'innocence. Encore faut-il constater que ceux-ci commencèrent: l'enfant ainsi aura montré la route à l'homme, la sagesse nous est venue de regarder vers de plus petits que nous. Une ère nouvelle — aveugle qui ne la voit — s'ouvre, haute et meilleure,

plus selon le cœur de l'homme, plus selon la vérité qu'il porte en soi. Voici qu'il va reprendre foi, il s'égalera aux livres ingénus où, si les mauvais chaviraient, les bons toujours retombaient sur leurs pieds. N'était-ce pas déjà un symbole? La petite histoire, avec son air de bagatelle, a grandi; il va venir un nouvel homme dans la littérature.

Il me paraît que, s'il vivait encore, le bon père Hetzel aurait son fin sourire avec lequel il nous disait: « Vous verrez, vous verrez, on en reviendra, des livres noirs et des âmes diaboliques, roulées dans le bitume et la suie. » Eh bien oui, on en revient déjà, les vitrines des libraires s'éclaircissent; il ne fait plus si noir dans l'idéal. Et considérez aussi qu'à mesure que les gros livres s'en allaient à la philosophie des petits, les petits à leur tour prenaient un autre esprit, devenaient plus de la vie et moins de la chimère. Verne lui-même n'est plus Verne, ou s'il l'est encore, c'est par l'abondance de l'anecdote et la verve facile du récit. Mais il a résigné le Merveilleux: il semble l'avoir trouvé bien mieux chez l'homme, bien que son homme ici ne soit qu'un enfant. Il faut lire son *P'tit Bonhomme*. Le style, je sais bien, est un peu va-comme-je-te-pousse et n'a rien pour qui ne s'en veut tenir qu'à l'art. Mais quelle leçon pour les grands! Quel effort à la vie en ce petit d'Irlande abandonné à la destinée et qui, par des prodiges d'énergie, devient un homme!

Ah! le bon, l'honnête livre aussi que cet *Anneau de César* d'Alf. Rambau! Celui-là, il est vrai, est supérieur à tous les autres; un artiste y mit la main, et doué de belle et forte vision. Un peuple ou un homme c'est encore la même chose. Et c'est la Gaule asservie et rédimée, la vaillance des âmes, le grand cœur d'une race qui nous est narré en ce récit. Je ne sais pas de roman d'histoire plus attrayant et manié d'une plus belle plume. Si l'on est juste, le livre sera fêté; il mérite de ne pas se perdre aux passagers succès de fin d'an.

A un degré moindre, mais toujours selon la bonne philosophie, je rencontre Th. Bentzon et sa petite *Généralière Delmas*. C'est du bon faiseur, mais qui s'est trop spécialisé. Je pense sincèrement que les meilleurs livres pour l'enfance sont encore ceux qu'on écrit pour les hommes. Je ne cesserai jamais de recommander à un éditeur comme Hetzel les conteurs spontanés, les beaux parabolistes comme Demolder dont je viens de lire avec émerveillement *les Récits de Nazareth*. Ah! que c'est mieux! que c'est bien fait pour s'enfoncer en clous d'or en rayons d'étoile dans les petites âmes!

A titre d'information, elle ne manque pas d'intérêt cette *Vie au continent noir* de M. Félix Dubois. C'est le récit joliment troussé d'une exploration dans l'Ouest africain avec telles remarques personnelles, comme d'une sorte de moyen-âge noir en ces rudes hordes, avec les corporations, les bandes de reîtres, les suzerainetés, une féodalité minuscule. Le charme y naît à côté des derniers dessins de ce grand amuseur des yeux, Adrien Marie, mort de la fièvre rapportée de son art nomade là-bas! Mais pourquoi les avoir déguisés sous le retapage du crayon de Rioux? Rioux, certes, livré à lui-même comme en *l'Anneau de César* et *P'tit Bonhomme*, a la plus brillante veine; mais Marie avait un autre tour de main, plus libre et fleuri.

Hetzel nous donne encore les *Contes blancs* de M^{me} Marie Barbier, de la musique et de l'historiette trottant — du même pas — et je crois de la musique un peu blanche comme les contes. Mais tout le monde ne peut pas réunir de l'inédit signé Gounod, Massenet, Thomas, Saint-Saëns et Royer.

... Les gros bataillons, cette année comme les autres, sont du côté de la maison Hachette. Livres-joujoux, images-ménageries, récits de Nuremberg, soldats de plomb et hergeries, tout le lilliput de la librairie pour petiots; mais à côté, les grandes impressions, les édifices à pilastres, les monuments comme *le Tour du monde*, *la Géographie* d'Elisée Reclus, *la Terre à vol d'oiseau* d'Onésime Reclus, ce recueil d'un étrange et visionnaire artiste aux feuillets comme des tableaux, comme les verres colorés de la lanterne magique du Globe. N'est-ce pas vraiment, cette librairie des Hachette, un Tour du monde aussi, le Tour du monde des connaissances

humaines? Avec ses équipes de dessinateurs et d'écrivains, c'est le grand port d'où vers Noël partent les goélettes fringantes et les orgueilleux quatre-mâts!

On le sait, il y eut toujours ici, en ce journal d'art, quelqu'un qui sans dédain, avec une joie attendrie, parle de l'art pour les enfants. C'est par là qu'on apprend l'autre, et la rétine enfantine est une lentille infiniment sensible où, avec l'âge, va grandissant l'émerveillement des belles images. Eh bien, voici qu'elles se colorent, qu'elles prennent les tons fleuris de l'aquarelle sans cesser d'être de l'impression. Un recueil, *Mon Journal*, est toute une création charmante. Plus rien de l'encre sans ragout, mais à chaque page de légères et discrètes enluminures, de la couleur finement modulée en nuances éteintes, presque *anglicisées*, car ici l'Angleterre fut l'initiatrice. D'ailleurs, un esprit si différent, joyeux, facile, badin, cet esprit de Gerbault, de Job et de Tofani, les maîtres de ce *Journal* pour rire, — un esprit moderne, clair, français. Et quel inépuisable jet! Des séries entières où chacun garde sa personnalité, Tofani familial, élégant, mondain, Job, gouailleur et de comique si franc dans ses croquades militaires, Gerbault, alerte et précis, le Gerbault des clowns surtout.

J'ai là leurs albums: les *Trois Héros*, les *Aventures d'un parapluie*, les *Spectacles enfantins*, etc. Je regarde, je m'amuse, je crois retrouver un peu de la drôlerie des images allemandes qui nous faisaient tant rire, mais avec autre chose, une verve plus déliée. Et cette verve recommence ailleurs, avec d'autres; ils sont chez Hachette toute une école d'illustrateurs, de Japonais de Paris, spirituels et pimpants, d'un génie qui ne se lasse pas. On les retrouve dans le *Journal de la Jeunesse* vignettisant les grands romans d'aventures signés Mouton, Pierre Maël, Demage et ces récits moraux, les *Tribulations de Nicolas Mender*, de Danielle Darthez, *Alexandre Vorgat*, de M^{me} de Nanteuil... Oh! rien ne se perd dans l'immense usine aux livres; voici qu'ils reviennent en une seconde mouture, les belles histoires et les beaux dessins, voici après le *Journal de la Jeunesse* les riches in-8°, ces *Voyages merveilleux de Lazare Poban au royaume de Siam et en Chine*, d'Eug. Mouton, cette *Française au Pôlé Nord* de P. Maël et tous les autres!

A l'infini c'est le caprice, la verve, l'invention de page en page, Tofani encore, en ce roman charmant d'une Belge, M^{me} Marguerite Poradowska, la fille de l'historien Gachet, une histoire fine et tendre, d'émotion et d'observation personnelles, *le Mariage du fils Grand sire*, puis Laurent Desrousseaux, un artiste, un peintre remarqué aux Salons, dans l'aimable récit de M. Aimé Giron, *Une lieue de dentelles*... Et si je détache ces deux livres, c'est qu'ils sont à part dans les éternelles littéraires de la maison Hachette comme le fut l'an dernier *Ma Grande* de Paul Margueritte, c'est

qu'avec eux s'inaugure une collection spéciale pour les femmes et les jeunes filles, aux choix délicats.

Le « génie sérieux » requiert d'autres talents. À la fantaisie des Myrbach, des Marie Crampel, de Tofani et de Job, succèdent, aux inépuisables cahiers du *Tour du Monde*, aux pages de la *Terre à vol d'oiseau*, aux riches estampes des *Gloires militaires* (Ch. Bigot), le trait appliqué, la nette arabesque, la vision documentaire et suggestive des Lancelot, des Le Blant, des Riou, des Berteault, des Weber, des Taylor, des Vuillier, Mais celui-ci n'est pas uniquement un raffiné illustrateur, c'est un narrateur renseigné et qu'on suit agréablement à travers ses découvertes de nature et d'art. (*En Limousin, Tour du Monde*, premier semestre 1893.) Et je n'ai pas fini, j'en oublie et des meilleurs parmi tant de livres qui seront la lecture des mois blancs sous la lampe, tant de charmants conteurs et de prestigieux artistes qui mirent là un dévoué et loyal labeur.

Matinée littéraire au Théâtre Molière

M. BARRÈS. — M. VAN ZYPE

Deux choses intéressantes : Une conférence de M. Maurice Barrès sur le mouvement littéraire en Belgique et *L'Enfant*, drame inédit de M. Gustave Van Zype. La première aussi délicatement raisonnée que la seconde violemment exposée. M. Maurice Barrès s'est merveilleusement tiré de la difficile mission qui consiste à dire des vérités désagréables sans qu'elles blessent et à distribuer sans flatterie des louanges. Avec sa face imperturbable de Pierrrot rationaliste, son regard lent et vague, son parler monotone à fleur d'ironie, ses allures diplomatiques de plénipotentiaire officieux d'une littérature amie, il a sérieusement charmé. Dans sa conférence même, il y avait un fond d'idées déjà connues de tous. Nous n'étions point sans ignorer que la littérature wallonne offre avec la littérature flamande d'expression française des différences profondes, qu'il y a un trio de poètes gantois, que certains d'entre nous, heureusement de plus en plus rares, font de la contrefaçon parisienne, et que le caractère d'une littérature varie suivant le climat et la race. Il n'avait échappé à aucun de nous que des influences diverses, venues d'autres peuples, se centralisaient en Belgique et y faisaient, dans un cosmopolitisme intellectuel, contrepoids à l'influence du Sud. Notre rôle de révélateurs du génie des races étrangères n'était point inconscient. Mais cette idée de M. Maurice Barrès fut à coup sûr originale, profonde et hardie de conclure : « C'est vous qui personnifiez en France la culture générale de l'esprit. Vous êtes mieux équilibrés, moins exclusifs, plus intelligents. » Toutefois il venait d'alléguer avec une retenue bienveillante que notre littérature n'était qu'une littérature d'expression, de nous poser en costumiers des idées étrangères, tout en nous accordant l'indiscutable mérite d'une technique, d'un métier de premier ordre dans l'habillage de nos idées d'emprunt. Le reproche n'était point nouveau, quoique de jour en jour il devienne plus injuste, notre originalité dans tous les domaines littéraires ayant peu à peu raison des doctrines qui lui recommandaient l'imitation et la conformité.

À peine les applaudissements d'un rappel avaient-ils clos la causerie de M. Barrès que M. Van Zype, dans son drame : *L'Enfant*, se chargea d'en donner une illustration.

Nous n'avons point encore vu parmi les auteurs belges quelqu'un dont la technique théâtrale fut comparable à celle de M. Van Zype. *L'Enfant* est un drame d'une intransigeance scabreuse où l'on voit un père du second lit, bourgeois féroce et cynique sous la dignité austère de ses apparences, engrosser sa belle-fille et faire élever l'enfant adultérin par sa propre femme inconsciente de la vérité. Celle-ci se prend d'un amour de grand'mère pour ce malheureux petit être dont le père lui est inconnu. Mise brusquement au courant de la situation qui l'entoure, elle chasse sa fille mais, lâche à l'idée de devoir se séparer de son petit-fils, elle consent à garder la maîtresse de son mari et tous reprendront « la vie de famille ».

Comme on voit, rien n'est plus « tranché de vie », « théâtre libre », etc. L'absence d'une idée dominante et générale dessèche cette œuvre et n'en laisse qu'un fait-divers. Un théâtre sans philosophie c'est la belle tête sans cervelle dont parlait déjà le bon Esope. La pièce de M. Van Zype, malgré sa violence, est d'une énergie creuse. C'est un monde de pantins féroces.

Cependant, la technique et le métier sont remarquables. Le premier acte, notamment, peut être donné comme un modèle d'exposition énergétique, concise et claire. Pas un mot inutile, pas d'éloquence, des phrases rapides, brèves, caractéristiques.

Malgré la persistance de ces qualités, malgré l'emportement et la rapidité logique de ces trois actes courts et saisissants, il y a, surtout dans les deux derniers, certaines recherches de bel esprit et certains effets mélodramatiques d'un goût douteux.

Quoi qu'il en soit, M. Van Zype s'est révélé hier comme un écrivain scénique à qui, vraisemblablement, la pratique donnera une belle maîtrise. Nous souhaitons le voir bientôt de nouveau à l'œuvre. Son essai l'affirme digne de toute attention.

« SIGURD » A LA MONNAIE

Il est entendu à Bruxelles qu'il faut être très sévère pour la direction de MM. Stoumon et Calabresi. Il y a légende là-dessus et le mal est induré ! On a établi une présomption que tout ce qu'ils feront doit être tenu pour médiocre jusqu'à preuve évidente et trois fois confirmée du contraire. Il n'est pas reçu de parler d'eux autrement que du bout des lèvres, avec des mines ou des paroles pincées et des restrictions fâcheuses. L'interjection : Peuh ! résume tout ce qu'il faut penser et dire à leur sujet et de leurs tentatives. Et les artistes participent de ce dédain vraiment aussi systématique que provincial. Ce singulier état psychologique provient en grande partie de causes privées et étrangères à l'Art, inutiles à préciser ici. Un mot d'ordre est si aisément répandu et accepté dans notre milieu de panurgie journalistique et salonnière. La vérité est que la direction actuelle de la Monnaie a beaucoup de bonne volonté, fait de louables efforts, malgré les innombrables difficultés de ces entreprises théâtrales compliquées et redoutables, que son exploitation est satisfaisante dans l'ensemble, qu'il y a quelques années elle eût paru fort bonne, et qu'elle offrirait à des préventions en sens contraire ample matière à panégyriques, surtout si elle jouissait de l'appoint d'ardeur que donne toujours la bienveillance actuellement si parcimonieuse.

On peut certes rappeler, en la regrettant, l'absence de quelque

arti le hors de pair, la retraite d'un chef d'orchestre inégalable comme M. Dupont, des solennités comme celles de premières représentations célèbres. Mais, en bonne justice, comment avoir toujours en cage des oiseaux rares à exhiber et dans son garde-manger toujours des gibiers de choix à servir? Un bon ordinaire n'est pas à dédaigner et il faudrait savoir s'en contenter sans tant manœuvrer, en attendant les occasions qui arrivent inévitablement quand il y a patience et sympathie, l'imprévu ne chômant jamais.

Certes, quand on a été à l'Opéra de Paris, on revient disposé à plus d'indulgence. Telle qu'elle se comporte, notre grande scène lyrique vaut, certes, au moins celle-là. La tenue générale est même mieux amalgamée. Or, quand on a la chance d'un ensemble sans disparate, c'est déjà beaucoup en cette difficile matière aux facteurs si nombreux, si périlleux et si fluctuants.

Ainsi, voyez *Sigurd*. L'opéra est bon, très beau en certaines parties, démodé en d'autres, mais souffrant surtout du redoutable voisinage de *la Walkyrie* wagnérienne. La mise en scène est soignée, mais s'affaîsse au fantôme des pompeuses représentations de Bayreuth. L'orchestre, forcé à des études rapides (car il faut nourrir le répertoire), s'il n'est pas merveilleux dans son exécution, va gaillardement et ne flanche pas. M^{lle} Tanési a une voix belle et pure, mais le souvenir de M^{lle} Caron lui fait tort. M. Cossira est un ténor comme on en rencontre peu, un véritable haut-contre d'une grande pureté mélodieuse, dont les notes élevées surtout sont charmantes et délicates, d'une sonorité musicale fine et séduisante, mais il n'a pas la vigueur de son qu'on souhaiterait au soldat qui part casqué et cuirassé pour conquérir Brunehilde à travers rocs et bois. M. Seguin a sa voix puissante, son jeu bellement scénique, mais nasille un peu. M^{lle} Lejeune... mais. M^{lle} Wolf... mais. Les choristes... mais. Le ballet... mais. La salle... mais. Bref, quand on se met à procéder par examen analytique du pour et du contre, il arrive fatalement que, selon le caractère, les tendances, les antipathies, les rancunes, les intérêts, l'humeur, on peut, sans embarras, tout démolir ou tout exalter, tout louer ou tout beuseuler.

Est-ce bien sage? Est-ce bien équitable? Nous avouons que j'endi dernier à *Sigurd*, malgré nos souvenirs (car nous fûmes de la première et nous eûmes alors de vives et inoubliables admirations) nous avons passé une agréable et reposante soirée. L'œuvre nous a paru interprétée avec conscience et charme. La chambre était brillante et il eût fallu peu de chose pour que le public se montrât sincèrement satisfait. Mais... puisqu'il est convenu qu'on doit tenir rigueur à MM. Stoumon et Calabresi!

Première prédication d'art (1).

Quand j'eus l'occasion de m'entretenir de la mission que j'allais accomplir devant vous, Mesdemoiselles, Messieurs, avec le maître romancier — Camille Lemonnier — dont l'opiniâtre courage et volonté de triompher quand même de tant d'indifférence m'exhorta à ne pas faiblir, il *sacra* ma tâche en prononçant ces paroles qui vous désignent : « *Il faut les évangéliser!* »

Le mot est grave des difficultés incluses en la pensée de tout apostolat et des résistances que provoque toute prédication de doctrine nouvelle. Et celle que je veux prêcher devant vous pour

(1) D'une série de trois, tenues en le grand auditoire de l'Académie royale d'Anvers.

être vieille — aussi vieille que l'art lui-même — peut sembler neuve aujourd'hui, tant elle est oubliée.

D'autre part, l'anxiété que m'inspire le départ dans la vie que vous allez effectuer accentuera encore ce début de nos causeries d'une quasi-gravité solennelle. Car, en somme, ce n'est pas inter-préter arbitrairement nos rôles respectifs — quoique un peu banalement — d'affirmer que je suis celui qui a accompli le voyage et vous ceux qui appareillent vers les mêmes terres que j'ai visitées.

La tristesse de les avoir reconnues très ingrates, d'avoir vu les plus grands d'entre nous infiniment pauvres et délaissés voilera d'amertume bien des paroles que j'aurai l'occasion de vous dire.

Vous êtes les émigrants qui partirez demain pour conquérir la gloire et la subsistance et moi, celui qu'on a choisi pour appeler votre attention sur les dangers qui vous menacent et sur les moyens de vous prémunir.

Dès lors, aucune considération sentimentale ne nous empêchera de parler, aucun scrupule ne nous arrêtera d'avoir troublé vos âmes ingénument confiantes. Le baptême dans l'eau glacée des réalités est rédempteur ou mortel et l'éducation spartiate que nous entrevoyons pour l'artiste ne peut être que profitable à l'art.

Les chemins seront moins encombrés pour ceux dont la vigueur garantit les tentatives et que la Paix soit aux morts!

Il y a quelque six ou sept ans, je travaillais ici dans les mêmes conditions que vous tous, soutenu par les mêmes espérances. Les conditions de mon départ auront été identiques aux vôtres : un même bagage de choses apprises; une même dose d'ambition et un égal besoin de lutter pour la vie.

Aujourd'hui que c'est le premier stade de mon voyage et qu'il m'est donné de clamer ce que ma conscience d'homme ne pourrait vous cacher plus longtemps sans crime, je confesse que le départ dans de pareilles conditions est imprévoyant, que le bagage est insuffisant et que la vie, la vie matérielle vous guette; que la misère, que vous croyez candidement pouvoir vaincre au moyen du bel enthousiasme qui vous enflamme et des purs pensers d'art qui vous ennoblisent, est une noire suceuse qui se nourrit de votre chair d'autant plus qu'elle est belle et que l'aurole d'art qui vous marque vous signale à son vorace appétit.

Mais vraiment j'ai lieu de craindre que malgré tout ce que je vous en dirai, ces dangers ne vous paraissent imaginaires et que le fait de présenter au public de bons tableaux, de bonnes statues vous paraitra suffisant pour conquérir le pain et la gloire.

Il me reste à vous démontrer que l'espoir en des facultés limitées si *strictement est excessif* et que l'évolution des idées et les conditions de la vie sociale ne s'accommodent plus *uniquement* du tableau et de la statue. C'est folie de s'en remettre à eux seuls pour pourvoir à notre existence matérielle autant que c'est aveuglement de croire qu'ils satisfont à tous les besoins d'art de notre époque.

Ce qui régit le monde, c'est la *conquête du pain*; et vraiment mon cœur a mal d'avoir découvert ceci : que tous, vous auriez du génie rien ne vous empêchera d'être voués à la misère. Car vous êtes hommes, enfin, en même temps qu'artistes et partant vous êtes sujets à tous les besoins, subissez toutes les lois d'humanité que subissent les autres créatures.

La profession d'artiste — telle qu'on l'entendait précédemment — est devenue impossible, et il faut en prendre son parti. D'ailleurs, le cas ne se spécialise pas à la profession d'artiste. Bien d'autres professions se sont transformées. D'aucunes sont irrémédiablement mortes, et ce sont *précisément celles qui n'ont pas consenti*

à se transformer. C'est notre vanité qui a tué l'art qui ne s'accommode que de modestie, de religion et de générosité. L'art meurt d'une soif impure de renommée et d'argent, et nous qui sommes ses prêtres ne trouvons rien de mieux à faire que de nous entre-dévorés.

Moi je sais qu'au lieu de l'accueil joyeux que vous seriez en droit d'attendre de vos frères — une pareille joie, entière et béate, éclate en les maisons religieuses chaque fois qu'une nouvelle existence se voue à Dieu, — vous lirez dans les yeux des uns la pitié d'encre un qui se voue à la gêne; dans les yeux des autres un regard sec, agressif et haineux d'encre un qui grossit la ruée déjà si considérable des mâchoires tendues vers l'écuelle où eux-mêmes ne trouvent plus de quoi se nourrir. C'est que la misère a fait que le monde des meilleurs est devenu le monde des pires. C'est l'œuvre maudite de la faim et des ventres qui hurlent. C'est notre propre imprévoyance qui installa la misère parmi nous à la façon d'un cancer impitoyable et il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à nous laisser ronger jusqu'au dernier.

(A suivre.)

HENRY VAN DE VELDE

Correspondance inédite de Richard Wagner.

La Nouvelle Presse de Vienne a publié dernièrement une série de lettres inédites adressées par Richard Wagner à la princesse de Metternich au sujet des représentations de *Tannhäuser* à l'Opéra. Elles précisent ce point : c'est bien à une cabale des amateurs de ballet qu'est dû l'insuccès de la partition du maître.

Ce passage d'une des lettres est caractéristique :

« J'avais pensé qu'il aurait suffi d'offrir dans mon ouvrage une scène de ballet vraiment originale et significative. Mais on me répond que cette scène venant au premier acte, comme l'exige le sujet, elle ne remédie à rien; car les abonnés sont habitués à ne venir au théâtre qu'au deuxième acte; on me conseille aujourd'hui de raccourcir cette scène parce que les amateurs de ballet ne la verraient quand même pas. Il faudra bien en passer par là, et le ministre me fait proposer d'autoriser la représentation d'un autre divertissement après *Tannhäuser*. Après tout, cela m'est assez indifférent; seulement, je ne puis m'empêcher de douter du caractère pratique de ce plan, car mon ouvrage dure de 8 heures à 11 3/4 heures. »

Il faut avouer qu'on a fait quelque progrès depuis. C'est consolant.

Toute cette correspondance est pleine de reconnaissance pour la généreuse initiative que prit M^{me} de Metternich, et si elle retrace les tracasseries imbéciles que le compositeur dut subir, elle montre aussi avec quelle sérénité il les supporta.

Ce passage de la dernière lettre est à retenir :

« Si je voulais me prévaloir de l'accueil bienveillant du grand public pour maintenir mon œuvre au répertoire contre l'opposition systématique de la partie la plus irritée des abonnés de l'Opéra, je vois bien que pour faire taire les manifestations troublantes de cette opposition, je ne pourrais compter que sur une intervention de Leurs Majestés, intervention qu'il ne peut me venir à l'esprit d'invoquer en faveur de mes intérêts personnels.

Loin de vouloir en appeler encore à l'appui qui m'a été si largement donné par Leurs Majestés, je laisse à un auteur français qui me succédera, le soin d'appeler l'attention de S. M. l'Empereur sur la réorganisation devenue nécessaire d'une institution

artistique excellente et unique en Europe, qui jadis, sous le nom d'Académie de musique, s'était élevée à un si haut degré d'importance pour l'art dramatique et, sous le règne de Napoléon I^{er}, a joué un rôle inoubliable en provoquant des œuvres impérissables telles que celles de Spontini, etc. »

Bibliothèque de la « Société Nouvelle »

Stéphane Mallarmé, par CAMILLE MAUCLAIR. — **7. Eau et le Vin**, par HENRY MAUBEL.

La Société nouvelle a publié, ces derniers temps, deux tirés à part. Le premier de M. Camille Mauclair; le second de M. Henry Maubel.

Dans *Stéphane Mallarmé*, M. Camille Mauclair fixe les caractéristiques de l'artiste le plus haut peut-être de ce siècle. Il étudie la vénération de Mallarmé pour l'art, le respect indicible et comme craintif jusques au silence, parfois, que le maître garde vis-à-vis du verbe, l'isolement fier que maintient autour de lui la rareté de son œuvre, la supériorité de ses idées, la quintessence de son savoir. Puis vient l'analyse des différents poèmes, des phases variées de sa toujours unique ardeur vers la beauté, en un mot, de sa vie l'esprit.

L'écrit de M. Camille Mauclair qui est un intégral hommage, adopte un style magnifique, adéquat et digne de celui qu'il célèbre.

L'Eau et le Vin de M. Henry Maubel est une merveille. La pièce est loin d'être ce qu'on appelle scénique, mais qu'importe. Rarement plus haut et nourri dialogue n'a été écrit que celui qui lie les paroles de M. l'abbé Jacquelin et de Madeline Desclères. Ce serait une étude appuyée qu'il lui faudrait consacrer.

Le troisième acte de *L'Eau et le Vin* arrivant en coup de foudre après cet entretien si beau, si clair, si rayonnant d'âme, acquiert une force dramatique profonde.

L'Eau et le Vin, que nous devons nous contenter de signaler, prend place parmi les plus superbes œuvres que la littérature belge ait produites.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Musique.

La Damoselle édue, poème lyrique d'après D.-G. Rossetti, par CLAUDE-A. DEBUSSY (traduction française de Gabriel Sarrazini), partition chant et piano réduite par l'auteur; Paris, librairie de l'Art indépendant, rue de la Chaussée-d'Antin, 11. — *Quatre-vingts solfèges progressifs pour l'étude élémentaire de la lecture musicale et les premiers développements du goût et du style*, par ADOLPHE SAMUEL; Paris, Paul Dupont, rue du Bouloi, 4. — Six mélodies pour chant et piano par ADOLPHE SAMUEL : *O Bien-aimée* (Ant. Gros), *Je pense à toi* (Gœthe), *Chant de mai* (Gœthe), *Ici-bas* (Sally-Prudhomme), *Vieille chanson* (Heine), *Extase* (Victor Hugo); Paris, Paul Dupont. — *Pièces symphoniques* (n° 1 *Parade*, n° 2 *Apparition*), par G. DE KERVÉGUEN, partition d'orchestre; Paris, Le Beau, rue Saint-Augustin, 11. — *Deux menusets* pour flûte, cor et instruments à cordes (n° 1 *Menuet tendre*, n° 2 *Menuet pompeux*), partition d'orchestre, par G. DE KERVÉGUEN; Paris, Le Beau. — *Trois lieder* pour une voix avec accompagnement de piano, sur des poésies allemandes de Henri Heine, traduction française de

Ch. Newton Scott; *A la bien-aimée*, chant d'amour (G. Boutelleau), *Cinq mélodies* (Id.), *la Femme*, huit esquisses musicales (P. Collin), par G. DE KERVEGUEN: Paris, Le Beau. — *Les Saintes Maries de la mer*, légende de Provence en quatre parties, poème de LOUIS GALLET, musique de E. PALABILLE, partition chant et piano; Paris, A. Quinzard et Cie, rue des Capucines, 24. — *Klavierconcert in A moll* mit Begleitung des Orchesters, von CARL SMULDERS Bearbeitung für Clavier; Bruxelles, Leipzig et New-York, Breitkopf et Härtel.

TYPE D'ARTISTE

Curieuse description d'un type d'artiste, extraite d'un article de LÉON BLOY :

« A 11 heures du matin, quelq'un sonnait à la porte de l'Atelier d'Aristide Caton Méjaunissas.

Cet artiste considérable était l'auteur du groupe célèbre intitulé : *La Victoire du mari*, où l'on voit un personnage moderne à figure de chocolatier mélancolique, donnant à manger à douze ou quinze petits faunes manifestement illégitimes. Tel était le genre de son imagination.

A la fois peintre, sculpteur, poète, musicien et même critique, l'universel Méjaunissas paraissait avoir pris à forfait l'illustration de tous les proverbes et de toutes les métaphores sentencieuses. Il s'enflamma vingt ans sur des maximes telles que le *Castigat ridendo mores*, attachant la prétention d'être puissamment satirique.

Les seules moralités de La Fontaine défrayèrent quinze de ses tableaux et lui fournirent la matière d'une demi-douzaine de bas-reliefs apophtegmatiques.

C'est lui et non pas un autre qui inventa le buste *milésien*, c'est-à-dire la configuration en marbre ou en bronze d'un homme illustre, depuis la pointe des cheveux jusqu'au nombril inclusivement, — en ayant soin de couper les bras, — ce qui, dans sa pensée, donnait à l'effigie la haute allure d'une impassibilité formidable.

C'est lui encore qui, dans un journal illustré, publia cette série de caricatures en escalier dont Paris fut désopilé. Cela consistait, on s'en souvient, à remonter du cochon, par exemple, en passant par toutes les bêtes intermédiaires, jusqu'aux faces callipyges d'Ernest Renan ou de Francisque Sarcy envisagées comme pinacles de sélection.

En poésie, en musique surtout, il était plutôt sentimental et pleurait volontiers sur son piano en chantant des naïseries d'une voix très belle.

Gaçon toulousain et fort en gueule, frotté d'ail et d'esthétique, artiste par la racine et joerisse par la frondaïson, barbu comme Jupiter Pogonat et coiffé dans les ouragans, il affectait habituellement la brutalité sublime d'un Enclade ravagé.

Nul ne parvint jamais à détester ce bon garçon aussi incapable de méchanceté que de modestie et dont le réel talent stérilisé par la dissémination perpétuelle de sa fantaisie ne pouvait offusquer personne. Il attendrissait, d'ailleurs, et désarmait complètement les camarades les plus infractueux ou les plus retors par la surhumaine cocasserie de quelques-unes de ses conceptions. »

PETITE CHRONIQUE

C'est dimanche prochain, à 1 1/2 heure, qu'aura lieu à la Monnaie, sous la direction de M. Hermann Lévi, maître de chapelle de la Cour royale de Bavière et chef d'orchestre des théâtres de Munich et de Bayreuth, le premier des deux concerts extraordinaires (abonnement suspendu) organisés par M. Joseph Dupont. Le programme de cette intéressante séance comprend quatre pages de Wagner : la Marche triomphale, la Siegfried-Idyll, le Prélude de *Parsifal* et la Scène de l'Enchantement du Vendredi-Saint (3^e acte de *Parsifal*).

Dans la deuxième partie, M. Lévi fera exécuter la huitième symphonie en *fa majeur* de Beethoven.

Répétition générale, samedi 6 janvier, à 2 1/2 heures précises, dans la salle de la Société royale de la Grande-Harmonie, rue de la Madeleine, 81.

Pour les places, s'adresser chez Schott.

Les marchands de craie, par M. Léon Frédéric, ont été acquis par l'État et immédiatement placés au Musée moderne. La célérité faisant suite à la tardigraderie chronique a précipité le placement. C'est tant mieux. Dans la première salle longue, le nouveau tableau s'étale et s'impose. Si l'on pouvait le dégager du voisinage dégradant de la *Mort de Didon*, on apprécierait immédiatement combien *les Marchands de craie*, dont jadis on riait, triomphent aujourd'hui. Leur vraie place pourtant n'est point encore où on les a juchés, mais à la rampe, au milieu du panneau. Espérons qu'un jour on les y campera.

Un cours permanent de chant d'ensemble est organisé à l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeeck, sous la direction de M. Gustave Huberti.

Les anciens élèves ayant manifesté le désir de participer aux auditions de l'Ecole sont invités à se faire inscrire :

Les jeunes filles, le dimanche, de 11 heures à midi, rue Royale-Sainte-Marie, n° 152;

Les hommes, le lundi, de 8 1/2 à 9 1/2 heures du soir, rue Traversière, n° 45.

CONSTATATION ÉDIFIANTE ET SALUTAIRE qu'il importe de mettre sous les yeux de tous; car enfin, pour rare que soit le fait d'un homme qui consente à rire encore, voire à faire rire ses semblables, elle est bien autrement rare, en ce temps-ci de misère pour nous tous, cette promesse de faire vivre l'un de nous, fût-ce au prix de cette continuité de gaieté à heure fixe et quand même, où, à force de génie, d'aucuns ont sauvégardé intégralement leur dignité.

Qu'on se le dise. — TIT-BITS s'engage à ceci :

« C'est une étrange chose à dire, mais avé, 3c, qu'il y a à peine quelques artistes, en cette contrée, qui aient le sens de l'humour. Ceux qui le possèdent ont de la besogne jusqu'au cou. Nous serions enchantés si nous pouvions découvrir un artiste qui puisse élaborer un dessin réellement comique, illustrant une légende plaisante. Nous sommes à même de lui confier pour nous-mêmes et pour d'autres publications tout le travail qu'il pourrait faire. »

EMMANUEL CHABRIER. — L'apparence de ces diables trapus et hirsutes qui surgissent d'une boîte à surprise. Une figure mobile, gouailleuse, fatiguée comme par de lointains pèlerinages. Dans les allures, dans sa façon de jouer quelque chose de clownesque, d'extravagant qui emballe et qui déconcerte. Triture un piano avec ses mains, ses coudes, son front, son ventre, ses pieds, lui arrache des vibrations inouïes, le secoue comme quelque tempête farouche, lui donne une âme, la force à exhiler les clameurs les plus aiguës, ne se lâche que lorsque le malheureux instrument est aphoné et vacille sur ses pieds ainsi qu'un homme ivre. Un des meilleurs et plus intéressants maîtres de la jeune école française. Mit dans une symphonie célèbre tout le soleil de l'Espagne, toute la sensualité, tout le vertige de ses danses et de ses chansons, collabora avec Richepin chez Carvalho et va enfin réaliser le rêve de sa vie, être joué à l'Opéra. Signe particulier : Auvergnat dans l'âme, s'attendrit devant les marchands de marrons et n'a pas son pareil pour accompagner une bourrée sur la cabrette.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA TREIZIÈME ANNÉE (1893) DE *L'ART MODERNE*

ETUDES ET PORTRAITS

L'Originalité belge	257
Les cours d'éloquence en Belgique.	137, 148, 399
L'Art de parler en Belgique	346
Femmes d'artistes	289, 299
Le Livre belge	241, 250
Deux maîtres critiques belges	17
La Littérature dramatique belge.	169
Le Prix quinquennal	249
Le Paquet-Eekhoud	253, 354
Hommage à Victor Hugo	265
L'Initiative privée dans les arts (le DUC D'URSEL)	106
Esotérisme (EMILE SIGOGNE)	35
<i>Claudine Lamour</i>	89
<i>Le Bestiaire</i>	201
Camille Lemonnier en Cour d'assises. Lettre à M. Le Jeune (CAMILLE LEMONNIER)	177
Camille Lemonnier en Cour d'assises (GABRIEL MOUREY)	238
Le Procès Lemonnier	337
<i>Le Salut par les juifs</i> (H. C. W.)	9
<i>Les Trophées</i>	113
<i>Le Docteur Pascal</i>	27
<i>La Liberté et le déterminisme</i>	3-1
Caractère (R.-W. EMERSON)	251, 260, 266, 275, 283, 292
La Question des Musées	369
Le Budget des Beaux-Arts.	41, 67, 122
<i>Pro Arte</i>	225
La Libre Esthétique	345, 379
<i>Artistic wall papers</i> (HENRY VAN DE VELDE)	193, 202
<i>L'Association pour l'Art</i>	153
Les œuvres de Thorn Prikker	76
L'Affiche.	57
<i>Le Chant de la Cloche</i>	129
<i>Yolande</i>	1, 21
<i>Werther</i>	33
<i>Orphée</i>	97
<i>Pelléas et Mélisande</i>	185
<i>La Dame de la Mer</i>	209
<i>Rosmersholm</i>	385
<i>Ames solitaires</i>	401
Pour inaugurer une statue	273
Au retour	297
Abatages.	377
Pour les yeux et les oreilles	121
La démolition du temple des Augustins	49
L'architecture au XIX ^e siècle	105
MAURICE BEAUBOURG (CAMILLE MAUCLAIR)	236
FORD-MADDOX BROWN	61
PAUL LACOMBLEZ	233
EUGÈNE LAERMANS	25
VITTORIO PICA	145
AUGUSTE RODIN (GABRIEL MOUREY)	69

FÉLICIEN ROPS (PHILIPPE ZILCKEN)	236
Id. (VITTORIO PICA)	410
ADOLPHE WILLETTE	252

PEINTURE

La Question des musées	369, 375
Au Musée, ancien	380
Tableaux de David légués au Musée de Bruxelles	351
L'Ancienne Société des Beaux-Arts (HAULLEVILLE)	82, 31, 99
La Société des Beaux-Arts.	211
La Société des Beaux-Arts et les Expositions particulières	179, 186
<i>Pro Arte</i>	225
LA LIBRE ESTHÉTIQUE	379
A propos des Expositions particulières.	396
La collection Van Praet	43
Les Musées consacrés aux hommes célèbres	302, 311
Les arts décoratifs	242
Au Musée des arts décoratifs	7
Les coulisses de la Tableaumanie. Trucs de marchands.	262
Le Truquage. Les contrefaçons dévoilées	270
Anecdote symbolique	245
Artistes et commandes	30
Une lettre de M. Coosemans	315
Les gothiques du Musée de Bruxelles. (Conférence de M. F. KHNOPFF)	389
M. Henri Van de Velde.	223
Concours de paysage à l'Académie	319
Portraits du prochain siècle	327
Collection de palettes célèbres	271
Le <i>Christ portant sa croix</i> , de Rubens.	343
A l'Hôtel Drouot	255
Un portrait de Rembrandt	407
Au Musée de Berlin	7
Le Cercle des XI à Berlin.	351
MARS. — <i>Croquis de plage</i>	228
<i>L'Estampe originale</i>	135
CONSTANTIN MEUNIER jugé à l'étranger.	136
CLAUDE MONET	318
FÉLICIEN ROPS, peintre (E. RAMIRO).	172
A propos de FÉLICIEN ROPS (PHILIPPE ZILCKEN)	236
Une lettre de Félicien Rops	268
Félicien Rops	159, 175, 410
ADOLPHE WILLETTE	252
LE SALON DES XX. — Les Arts décoratifs.	65
Les Invités	73
Les œuvres de THORN PRIKKER (R. S.)	76
Les Vingtistes	81
Clôture du Salon.	107
Dix années de campagne (Statistique)	115
L'Exposition des XX à Gand.	121
LE SALON TRIENNAL. — Peinture	305, 313

Sculpture.	321
Les Belges.	329
Autour du salon.	316, 324, 331, 348, 357
La Tombola.	2, 5
Après le Salon.	363
Protestations d'artistes.	310, 317, 372
Le succès du Salon.	347
Exposition des Aquarellistes.	388
des Femmes-peintres.	417
du Sillon.	45
Id. du Voorwaarts.	37
Id. du Cercle artistique de Schaebeek.	425
Expositions particulières du Cercle artistique : Les Aquarellistes belges.	456
M. Luyten le Carpentier.	43
MM. Theo Hannon et Valekenaere.	45
M. Hermannus.	37
M. A.-J. Devinens.	115
M. Smijthals.	373
M. et Mme R. Wylsman.	381
GALERIE MODERNE. — Exposition de M. George.	43
Id. de MM. Luyten, Mertens et Vanden Eeckhoudt.	408
ANVERS. — Exposition de l'Association pour l'Art.	453
LE SALON DE MONS.	181, 197, 205
LES SALONS DE PARIS.	166
A propos du Salon de Paris.	157
La scène à faire : Dialogue des morts (FRANCIQUE LABARPE).	148
Henry De Groux au Champ de Mars.	191
Les peintres étrangers aux Salons de Paris.	167
Les Salons de 1793 à 1818.	31
<i>L'Union des femmes-peintres et sculpteurs</i> .	78
Exposition Van Gogh à Amsterdam.	12
Exposition de Glasgow.	141
Vente Baring et Hodgson (Londres).	214
Id. Ciffen (Londres).	174
Id. de tableaux de Corot (Paris).	182
Id. Mme Denain (Paris).	149
Id. Geoffroy-Dechaume (Paris).	158
Id. Armand Gouzien (Paris).	167
Id. Holbord (Londres).	294
Id. A. Johnston (New-York).	95
Id. Henri Leys (Anvers).	230, 303, 382, 393, 411
Id. Midmay (Londres).	214
Id. Mirault (Bruxelles).	127
Id. Ch. Osborne et W. Thorne (New-York).	63
Id. Schuldt (Hambourg).	174
Id. Spitzer (Paris).	215
Id. J. Stevens (Bruxelles).	141
Id. Van den Eynde (Bruxelles).	247
Id. Vander Donckt (Bruxelles).	149
Id. de cessions de Willette (Paris).	206
<i>Instantanés</i> : MANUEL LUCE.	255
LUCIEN PISSARRO.	255
ALFRED STEVENS.	279
DE TOULOUSE-LAUTREC.	126
Nécrologie : KARL BODMER.	359
FORD-MADON BROWN.	335
EMMANUEL LANSYER.	359
LÉONCE LE GENDRE.	231
YVON.	311
Memento des Expositions.	6, 39, 86, 142, 174, 206, 246, 310, 366, 390

SCULPTURE

La Polychromie des monuments et des sculptures.	277, 286, 301
<i>In memoriam</i> pour Alexandre de Bulleu, par CH. VAN DER STAPPEN.	95
<i>Les Bâtisseurs de villes</i> , par CH. VAN DER STAPPEN.	140, 191
Entretien des statues.	261
Nos statues.	326

CONSTANTIN MEUNIER au Luxembourg.	191
HENRI CROS, verrier.	391
Le Monument Raffet, par E. FRÉMIET.	247
Le Monument De Coster, par CH. SAMUEL.	413
Monnaies grecques et médailles modernes de M. Aug. Delbeke.	58
<i>Pèlerinage d'Olympie</i> , par CHARLES BULS.	110
Programme du cortège du Landjuweel de 1892.	52
<i>Instantané</i> : ALEXANDRE CHARPENTIER.	182
Souscriptions au monument Baudelaire.	38, 62

ARCHITECTURE ET ARCHÉOLOGIE

L'Architecture au XIX ^e siècle.	103
La Démolition du Temple des Augustins.	49
L'Architecture au Salon.	357
Exposition de la Société royale d'architecture.	364
Concours triennal d'architecture.	303
Le Théâtre flamand.	93
La maison du Cheval Marin.	125
La Porte de bronze du Palais de justice.	43
Les Minarets industriels.	235
La Baraque des Beaux-Arts.	191, 309
Une Salle de concerts.	212
Le Concours du Palais des Beaux-Arts.	316
Le futur Palais des Beaux-Arts.	193, 204, 212, 210
Les ruines de Villers.	327, 374
Découverte de Troie par M. Doerpfeld.	263
Dons de M. Louis Cavens au Musée.	407
M. Brunfaut et la maison communale d'Ixelles.	231

LITTÉRATURE

<i>Caractère</i> , par R.-W. EMERSON (traduction inédite).	249, 260
266, 275, 283, 292	
85, 172, 206, 249	
Le Prix quinquennal.	395
Les Bibliothèques publiques en province (M. DES OMBIAUX).	285
MAURICE BEAUBOURG (CAMILLE MAUCLAIR).	162
MAURICE MAETERLINGK (S. RZEWUSKI).	219
GUY DE MAUPASSANT.	228
Funérailles de Guy de Maupassant.	75
PAUL VERLAINE en Belgique.	87
L'origine de Paul Verlaine.	37
D'un Suisse sur la Belgique.	44
La classe des lettres à l'Académie royale de Belgique.	132
L'Evolution des lettres (F. NAUTET).	331
Le prochain roman de Camille Lemonnier.	21
A propos de Tennyson (I. WILL).	253
Un ancien sonnet (ALBERT GIRAUD).	334
Pensions de poètes.	319, 391
Le cours de diction à l'Université de Liège.	391
Traduction des œuvres de G. Eekhoud.	367
Assemblée générale de l'Union littéraire.	187
Exposition de la Presse.	141
Anonyme. — <i>Six mois en Italie</i> .	307
JEAN AJALBERT. — <i>En Auvergne</i> (G. Lecomte).	253
MARC AMANIEUX. — <i>La Chanson panthéiste</i> .	41
MAURICE BARRÉS. — <i>L'Ennemi des lois</i> (I. Will).	163
FERNAND BAUDOIX. — <i>Robin</i> .	285
MAUR. BEAUBOURG. — <i>Nouvelles passionnées</i> (C. MAUCLAIR).	173
ROBERT BERNIER. — <i>Ebauches</i> .	138
Id. <i>Léon Cladel</i> .	9
LÉON BLOY. — <i>Le Salut par les Juifs</i> (H. C. W.).	348
Id. <i>Sœur de sang</i> .	20
PAUL BONNETAIN. — <i>Passagère</i> .	253
ERNEST BOUHAYE. — <i>Les Vertiges</i> .	110
CH. BULS. — <i>Pèlerinage d'Olympie</i> .	227
H. CARTON DE WIART. — <i>Contes hétéroclites</i> .	52
FRANÇOIS COULON. — <i>Euryaltes</i> .	211
LÉOPOLD COUROUBLE. — <i>Contes et souvenirs</i> .	227
O. DE B. — <i>De l'Unité des religions</i> .	110
CHARLES DECOSTER. — <i>La Légende d'Uylenspiegel</i> .	

ROGER DE GOEIJ. — <i>Savonarola</i> .	348
ID. — <i>Un Père de l'Eglise</i> .	348
BARON DE HAULLEVILLE. — <i>Portraits et silhouettes</i> .	5
J.-M. DE HÉRÉDIA. — <i>Les Trophées</i>	113
AUG. DELBEKE. — <i>Monnaies grecques et médailles modernes</i> .	58
POL DEMADE. — <i>Une Amé princesse</i>	195
ROLAND DE MARÈS. — <i>Ariettes douloureuses</i> .	175
EUGÈNE DEMOLDER. — <i>Les Récits de Nazareth</i> .	370
H. DE NIMAL. — <i>Nobles et noblesse</i> .	396
X. DE REUL. — <i>Autour d'un chevalier</i>	412
C ^o DE SUFFREN DE LA CONDAMINE. — <i>Régulus</i>	4
J. DE TAILLENAY. — <i>En République</i> .	163
T. DE WYZEWA. — <i>Valbert ou les récits d'un jeune homme</i>	244
ÉDOUARD DUJARDIN. — <i>La Fin d'Antonia</i>	213
M. DU PLESSYS. — <i>Le premier livre pastoral</i> .	4
GEORGES EEKHOUD. — <i>Au Siècle de Shakespeare</i>	26
ID. — <i>La Duchesse de Malfi (traduction)</i>	162
ID. — <i>La Nouvelle Carthage</i> .	405
MAX ELKSAMP. — <i>Salutations, dont d'angéliques</i>	155
FRÈRE-ORBAN. — <i>La Révision constitutionnelle en Belgique et ses conséquences</i>	387
GEORGES GARNIR. — <i>Contes à Marjolaine</i>	124
GUSTAVE GEFFROY. — <i>La Vie artistique</i>	371
PAUL GÉRARDY. — <i>Pages de joie</i>	294
VALÈRE GILLE. — <i>Le Château des merveilles</i> .	140
GOURÉVITCH. — <i>Les Ressources de la Russie</i> .	396
A.-F. HÉROLD. — <i>Chevaleries sentimentales</i>	180
M.-Q. JUDGE. — <i>Épître des Doctrines théosophiques (E. S.)</i>	243
LEDRAIN. — <i>Traduction de la Bible</i> .	284
CAMILLE LEMONNIER. — <i>Claudine Lamour</i>	89
ID. — <i>Le Bestiaire</i>	201
HENRY MAUBEL. — <i>Quelqu'un d'aujourd'hui</i>	147
ID. — <i>L'Eau et le Vin</i>	421
CAMILLE MAUCLAIR. — <i>Stéphane Mallarmé</i>	421
CATULLE MENDES. — <i>Poésies</i>	3
E. MINNAERT. — <i>Promenade en Espagne</i>	110
ÉTIENNE MONTDORÉ. — <i>Tumultes</i>	52
FRANCIS NAUTET. — <i>Histoire des lettres belges</i>	323
L'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ. — <i>Bains de sons</i>	101
MARGUERITE PORADOWSKA. — <i>Les Filles du pape</i>	253
CH. POTVIN. — <i>Homère</i>	412
EDMOND RASSENFOSSÉ. — <i>Dit un page</i> .	140
PAUL RENAN. — <i>La belle Valtrade</i> .	52
ADOLPHE RETTÉ. — <i>Une belle dame passa</i> .	180
VIRGILE ROSSEL. — <i>La seconde jeunesse</i>	21
ID. — <i>Poèmes suisses</i>	4
PAUL SAINTE-BRIGITTE. — <i>Chansons tristes</i>	324
CHARLES SAROLÉA. — <i>La Liberté et le Déterminisme</i>	361
ÉMILE SIGOGNE. — <i>Contes merveilleux</i> .	419
HUBERT STIERNET. — <i>Contes au perron</i>	173
AD. TABARANT. — <i>L'Aube</i>	20
M ^{me} CH. THURIET. — <i>Traditions populaires</i>	324
F. VAN DEN BOSCH. — <i>Sous le bleu</i>	141
ÉMILE VANDERVELDE. — <i>Au Monténégro</i>	124
M ^o VAN DE WIELE. — <i>Les Frères Van Ostade</i>	245
ID. — <i>Misères</i>	371
H. VAN DOORSLAER. — <i>Dans les eaux néerlandaises</i>	141
F. VIELÉ-GRIFFIN. — <i>La Chevauchée d'Yeldis</i>	131
A.-J. WAUTERS. — <i>Étude sur Memling</i> .	397
JOHN WEBSTER. — <i>La Duchesse de Malfi</i> .	162
ÉMILE ZOLA. — <i>Le Docteur Pascal</i>	217
<i>Excelsior</i>	324
<i>L'Annuaire de la Maison du Peuple</i>	367
<i>Le Palais-Noël</i>	14
<i>Le Tombeau de Baudelaire</i>	30
<i>Souscriptions au monument Baudelaire</i> .	38, 62
LES REVUES. — <i>Entretiens politiques et littéraires</i>	276
<i>La Revue des Deux-Mondes</i> .	325
<i>La Revue générale</i> .	317
<i>La Revue rouge</i> .	349
<i>La Wallonie</i>	134

<i>L'Ermitage</i>	293
<i>Le Réveil</i> .	363
PÉRIODIQUES NOUVEAUX :	
<i>Blätter für die Kunst (Berlin)</i>	7
<i>Bulletin des études sur Louis XVII (Paris)</i>	38
<i>Feuille d'échos (Bruxelles)</i> .	215, 375
<i>Il Corriere universale (Milan)</i> .	
<i>La Croisade (Paris)</i> .	183
<i>La Justice (Bruxelles)</i> .	175, 375
<i>La Ligue (Bruxelles)</i>	38
<i>La Lutte pour l'art (Bruxelles)</i>	7, 46
<i>La Nervie (La Louvière)</i>	223, 343
<i>La Revendication sociale (Bruxelles)</i> .	38
<i>La Revue wallonne (Liège)</i> .	111
<i>L'Art littéraire (Paris)</i>	38
<i>L'Art pour tous (Bruxelles)</i>	359
<i>Le Cœur (Paris)</i>	175
<i>L'Escarmouche (Paris)</i> .	383
<i>Libre Journal (Mons)</i>	175
<i>Van Nu en Straks (Bruxelles)</i> .	135
Conférences de M. JULES DESTREE (<i>Paul Verlaine</i>)	71
ID. de M. G. EEKHOUD (<i>H. Ibsen</i>)	45
ID. de M. F. KHNOFF (<i>Hamlet. — Les gothiques du Musée de Bruxelles</i>)	4, 389
ID. de M. EDMOND PICARD (<i>Henri de Régnier</i>)	90
ID. de M. J. TIERSOT (<i>La Chanson populaire</i>)	87
ID. de M. GEORGE VANOR (<i>Gerhart Hauptmann</i>)	403
ID. de PAUL VERLAINE (<i>Poètes contemporains</i>)	75, 79
ID. de M. ERNEST VERLANT (<i>Lombroso</i>)	53
ID. de M. VERRIEST (<i>Le Rythme</i>)	373
ID. de M. T. DE WYZEWA (<i>Le Socialisme</i>)	101
ID. de M. MAURICE BARRÈS (<i>Lalittératurebelge</i>)	419
<i>Baraques foraines</i> : J.-K. HUYSMANS.	300
<i>Instantanés</i> : F. VIELÉ-GRIFFIN	135
<i>La bonne Aventure</i> : STÉPHANE MALLARMÉ	270
<i>La Scène à faire</i> : Père et enfant	189
<i>Petits billets du matin</i> : A. M. MAURICE BEAUBOURG.	293
AU GREFFIER DE L'AUDIENCE (CAMILLE LEMONNIER).	110
<i>Petites causes de jour</i> : ÉDOUARD DUJARDIN	206
HENRY GAUTHIER-VILLARS	254
EDMOND HARAUCOURT	126
GEORGES LECOMTE	109
CAMILLE LEMONNIER	102
PAUL VERLAINE	94
<i>Petites élections</i> : ALPHONSE ALLAIS	166
EDMOND DE GONCOURT	141
<i>Livres et images</i> : Hetzel, Hachette.	417
Nécrologie : ALBERT DELPIT	15
GLY DE MAUPASSANT	219, 228
Accusés de réception.	62, 86, 102, 147, 163, 181, 228, 279, 294, 327, 335, 349, 371, 397, 413

MUSIQUE

CÉSAR FRANCK (A. BRUNEAU)	108
EUGÈNE YSAÏE	302
MASSENET intime (HUGUES IMBERT)	35
WAGNER intime	125
Le Concours de Rome	311
La Cantate de M. Mortelmans	338
<i>L'Odyssée</i> de Max Bruch	166
Monument J. De Swert	391
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Saison 1892-93. —	
2 ^e concert (<i>Manfred</i> . — Symphonie n ^o 2 de Schumann)	53
Troisième concert. (Wagner. — <i>Reformation's symphonie</i> de Mendelssohn).	93
Association des professeurs d'instruments à vent.	28, 156
Concours	205, 213, 222, 230
Pour inaugurer une statue (à Emile Augier)	273
M. Van Hout et le concours d'alto	182, 191, 207, 223
Anniversaire de N. J.-B. Colyns.	214

CONCERTS POPULAIRES. Saison 1892-93. — Deuxième concert (M. Eugène Ysaÿe)	21	CHARLES GOUNOD	134
Troisième concert (Goldmark, Brahms, Dvorak)	76	GUSTAVE NADAUD	151
Quatrième concert (M. Félix Mottl)	164	P. TSCHAIKOWSKY	364
Saison 1893-94. Premier concert (W. Arthur De Greef)	405	GUSTAVE VAN DEN EEDEN	175
CONCERTS DES V.V. Premier concert. (Musique française. <i>Le poème de l'amour et de la mer</i> d'E. Chausson)	69	HENRY WARNOTS	78
Deuxième concert. (Musique française. V. d'Indy, A. de Castillon, P. de Breville, G. Fauré)	77	GEORGES WEILLER	159
Troisième concert. (Musique belge. G. Lekeu, Ch. Smulders, D. Van Heysschoot, P. Gilson)	85	Accusés de réception	421
ASSOCIATION DES ARTISTES MUSIENS. Premier concert. Tchaïkowsky	27	THÉÂTRE	
Second concert. <i>Le Chant de la cloche</i> de V. d'Indy	129	La littérature dramatique belge	169
CONCERTS DE LA MAISON DU PEUPLE. Premier concert. Edv. Grieg	45	Un théâtre lyrique historique	13
Second concert. (Georges Flô)	53	Le Théâtre littéraire de M. Chomé	14, 383, 409
Concerts du Waux-Hall. 127, 142, 159, 167, 175, 183, 190, 191, 198, 206, 214, 223, 231, 239, 246, 263, 271, 287	165, 381	Le budget de l'art dramatique	133
Concerts du Choral Mixte	69	A propos d' <i>Hamlet</i> (conférence de M. F. KUNOPFF)	4
Concert Vincent d'Indy au Cercle artistique	357	La situation actuelle du théâtre en Hollande (H. HEYERMANS)	269, 301, 398
Concert Lamoignon	47	THÉÂTRE DE BAYREUTH. — Renseignements divers	303, 343
Concert de l'Association libre des typographes	381	THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — <i>Yolande</i>	1, 7, 15
Concert de musique ancienne	28	<i>Pierrot Macabre</i> (reprise)	30
Le quatuor Crickboom	103	<i>Werther</i>	33, 247, 365
Le quatuor Heerman	382	<i>Orphée</i>	97, 103, 351
Le quatuor Joachim	39	<i>L'Amour médecin</i> (reprise)	118
Concerts de M ^{lle} Chaminaide	28, 54	<i>Les Huguenots</i> (reprise)	292
Id. de M ^{lle} L. Derscheid	110	<i>Faust</i> (reprise)	
Id. de M. Heuschling	407	<i>Le Prophète</i> (reprise)	318
Id. de M ^{lle} Lallemand	39	<i>Lohengrin</i> (reprise)	323
Id. de M. Litta	102	<i>La Gazza de l'Emir</i> (reprise)	334
Id. de M. Rosenthal	39, 54	<i>Cavalleria Rusticana</i> (reprise)	334
Id. de M. Wieniawski	365	<i>Le Barbier de Séville</i> (reprise)	334
L'Art musical à Anvers	78	<i>La Juive</i> (reprise)	350
CONSERVATOIRE DE GAND. — Concert Vincent d'Indy	391	<i>Carmen</i> (reprise)	358
M. Joseph Jacob	78	<i>Farfalla</i> , ballet	373
CERCLE ARTISTIQUE DE GAND. — Concert Vincent d'Indy	46, 118, 373	<i>Jérusalem</i> (reprise)	382
CONSERVATOIRE DE LIÈGE	5, 29, 77, 449, 458, 373, 414	<i>Le Rêve</i> (reprise)	399
Nouveaux concerts liégeois	222	<i>Sigurd</i> (reprise)	419
Correspondance de Liège	399	Représentations de M ^{lle} Simonnet	390, 399
ÉCOLE DE MUSIQUE DE LOUVAIN	6, 46, 165, 365, 390	Représentations de la Comédie-Française	114
ÉCOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS	207	THÉÂTRE DU PARC. — <i>Celles qu'on respecte</i> (Pierre Wolff)	2
CONSERVATOIRE DE MONS	247, 263	<i>Monsieur Chasse</i> (Georges Feydeau)	13
Festival Vincent d'Indy à Blankenberghe	279	<i>Très Russe</i> (Jean Lorrain et O. Méténier)	181
Festival Albéric Magnard à Blankenberghe	19	<i>L'Infidèle</i> (Porto-Riche)	342
<i>Le Chant de la Cloche</i> aux Concerts Lamoignon	22	<i>Boubouroche</i> (Courteline)	342
Société nationale de musique, à Paris	87, 375	<i>Tante Léontine</i> (M. Boniface)	359
La Maîtrise de Saint-Gervais	103	<i>La Crise</i> (Id.)	378
Concerts populaires d'Angers	415	<i>Chaîne brisée</i> (Georges Bertal)	397
Concert russe à Valence	111	<i>Balthyle</i> (Emile Mathieu)	413
M. Eugène Ysaÿe à Paris	406	Représentations de M. Lugné-Poe. <i>Pelléas et Mélisande</i> (M. Maeterlinck)	185, 239
M. Eugène Ysaÿe à Lyon	23	Documents à conserver	188
Les compositeurs français	114	<i>La Dame de la Mer</i> (H. Ibsen)	209
<i>Francois</i> d'E. Tioet à Berlin	383	<i>Rosmersholm</i> (Id.)	385
M. Tinel en Allemagne	271	<i>Un Ennemi du peuple</i> (Id.)	404
M. Siegfried Wagner chef d'orchestre	311	<i>Ames solitaires</i> (Gerhart Hauptmann)	401
Les idées de M. de Bismarck sur la musique	432	THÉÂTRE DES GALERIES. — <i>Le Pays de l'or</i> (Vasseur)	78
Les lettres de Liszt	421	<i>Lysistrata</i> (M. Donnay)	163
Correspondance inédite de Richard Wagner	263	<i>Malame Suzette</i> (Audran)	343, 350
Le réveil musical à Milan	71	<i>Le Cœur et la Main</i> (Lecocq)	365
<i>Le Ta-ra-ra-boom-de-ay</i>	396	<i>Les Mousquetaires au couvent</i> (Varney)	415
GEORGES BONHEUR. — <i>Essai critique de l'enseignement vocal actuel</i>	22, 46, 102, 203, 303	THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — <i>Le Grand Mogol</i> (Varney)	350
Bibliographie musicale	422	THÉÂTRE MOLIERE. — Conférence de Maurice Barrès — <i>L'Enfant</i> (M. Van Zype)	419
Instantanés : CHABRIER	43	THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. — <i>Bruxelles-électrique</i> (Malpertuis et Garnir)	37
MASSENET	247	<i>Mé-na-ka</i> (Serpette)	94
PENSARD	519	<i>Mevisto</i>	142
SAINTE-SAËNS	20	<i>Jean Mayeux</i> , mimodrame (B. de la Bretesche)	147
<i>Petites confessions</i> : VINCENT D'INDY	54	<i>Bruxelles-Port-de-Mer</i> (Malpertuis et Garnir)	342
ANDRÉ MESSAGER	247	ANVERS. — THÉÂTRE LYRIQUE NÉERLANDAIS. — <i>Pélops</i> , 1 ^{re} partie de la trilogie <i>Hippodamia</i> (L. Fibich)	86
Nécrologie : FRANZ ERKEL		<i>Leiden ontzet</i> (Vander Linden)	389

LIÈGE. — THÉÂTRE ROYAL. — *Samson et Dalila* (Saint-Saëns) 29

THÉÂTRE LIBRE DE PARIS. — *Le Ménage Brésle* (R. Coolus) 29

A bas le Progrès! (E. de Goncourt) 29

M^{lle} Julie (Strindberg) 29

Le Devoir (Louis Bruyère) 70

Antoine et le Théâtre libre (JEAN AJALBERT) 375

THÉÂTRE DE « L'OEUVRE ». — *Pelléas et Mélisande* (M. Maeterlinck), par HENRI DE RÉGNIER 161

Rosmersholm (H. Ibsen), par CAMILLE MAUCLAIR 333

Un Ennemi du peuple (H. Ibsen), par CAM. MAUCLAIR 372

AU CHAT NOIR 62

Mcilief, drame lyrique de Peter Benoit (M. KUFFERATH) 366

Lucie, drame de M^{me} Snyder Van Wissenkerke 287

Les réformes de Sarah Bernhardt 327

MAURICE KUFFERATH. — *La Walkyrie* 189

La Walkyrie et la presse parisienne 214

La Walkyrie et le snobisme parisien 255

Le Casino d'Uriage 239

M^{lle} Valentine Petit, danseuse serpentine 103

Instantanés — HENRI BECQUE 143

EUGÉNIE NAU 319

ARTICLES DIVERS

Un triomphateur 267

L'Art au Parlement. Propos d'un barbare 62

Première prédication d'art (HENRY VAN DE VELDE) 420

Termes de cuisine parlementaire (CHARLES DUMERCY) 6

L'Intellectualité sénatoriale 277

Le Talent (EUGÈNE DELACROIX) 132

Type d'artiste (LÉON BLOY) 422

Avatar de *la Nation*. L'Art social 51

M. Rothier et la direction des Beaux-Arts 198

Chez les Shakers (FÉLICIEN ROPS) 243

La Presse en Turquie 14

Le vacarme des Trams 389

Abatages 377

Nos arbres 157, 239

Respect aux arbres ! 222

Encore les arbres 388

Projet de concours pour les balcons fleuris 230

Les Paysages urbains 261, 326, 406, 414

Pour les yeux et pour les oreilles 471

« Matulu » 167, 183

Beuglements 173

Plumitifs anversoïis 44

Un bon mouvement 309

Bel air et Béoïsme 236

Ces polissons de critiques ! 246

A M. Grimm 174

A un critique (I. WILLI) 28

La jeune et la vieille critique 308

Broerman, Mecqnas et C^e 413

Margarite ante porcos 21

Pêche à l'abonné 295

La Belgique appréciée par Maurice Barrès 351

Les rides et le rire 271

Les monuments de Paris et les affiches électorales 287

Autographes de Rubens 415

L'Art et la neige 47

La morgue espagnole 255

M. Emile Van Mons, secrétaire de la Commission du Musée 415

Images à l'instar d'Epinal. La grande Invasion. Paris au pouvoir des alliés. 1893 398

ILLUSTRATIONS

Frontispice, par G. LEMMEN 1

Le Sonneur de cloches (d'une reliure de Raparlier pour Notre-Dame de Paris) 7

Symphonia Platonis (1516) 23

Le Violoncelliste, croquis de M. J. LE JEUNE, ministre de la justice 14

Titre de: *Le Grand Vita Christi* (1502) 15

Médailles du cabinet de M. Aug. Delbeke 59, 60, 61

Au Pays noir, par C. MEUNIER 151

Portrait de Camille Lemonnier 337

Dessin de M. EUGÈNE LAERMANS pour le menu du banquet Eekhoud 333

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Camille Lemonnier en Cour d'assises. 175, 177, 191, 199, 226, 238, 337

Un tableau de Franz Hals (Lawrie et C^e c. Wertheimer) 246

Usines de faux dessins (M. P. et Bentano c. Favareille) 366

Faux Courtens (M. P. c. Vander Perre) 374

La Basilique du Sacré-Cœur (M^{me} Sandinos-Ritourel c. divers) 126

Partitions manuscrites (Maquet et C^e c. Delporte et Goud) 271

A propos de *Boccace* (D'Hénin c. Schott frères) 14, 30

La soirée chez le sous-préfet (Gallipaux c. Thomé) 245

Le Théâtre Libre en tournée (Antoine c. Compagnie du P.-L.-M.) 150

Droit théâtral (Limido et Guerra c. Bertrand et Renard) 254

Id. (Villard c. Sureau-Bellet) 254

Id. (Guiraud Lafond c. Gravière) 254

Id. (Germain c. Bertrand et C^e) 254

Id. Castiglioni c. Hartmann et Louay 254



L'ART MODERNE

TREIZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de littérature, de peinture, de sculpture, de gravure, de musique, d'architecture, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur tous les événements artistiques de l'étranger qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les expositions, les livres nouveaux, les premières représentations d'œuvres dramatiques ou musicales, les conférences littéraires, les concerts, les ventes d'objets d'art, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des procès les plus intéressants concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son Memento la nomenclature complète des expositions et concours auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé gratuitement à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document LE PLUS COMPLET et le recueil LE PLUS FACILE À CONSULTER.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique 10 fr. par an.
Union postale 13 fr. "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de 30 francs chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

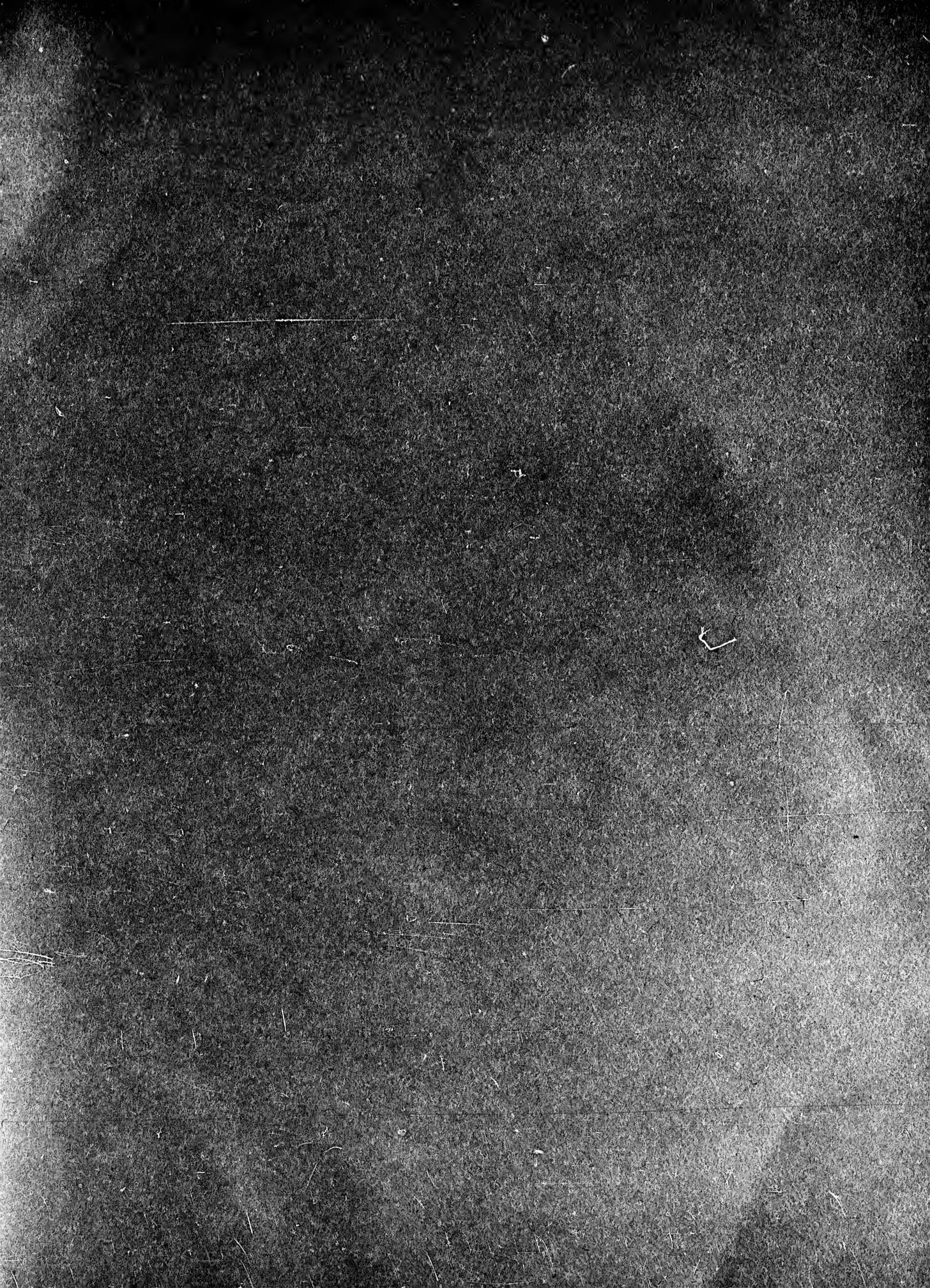
BLANC ET AMEUBLEMENT

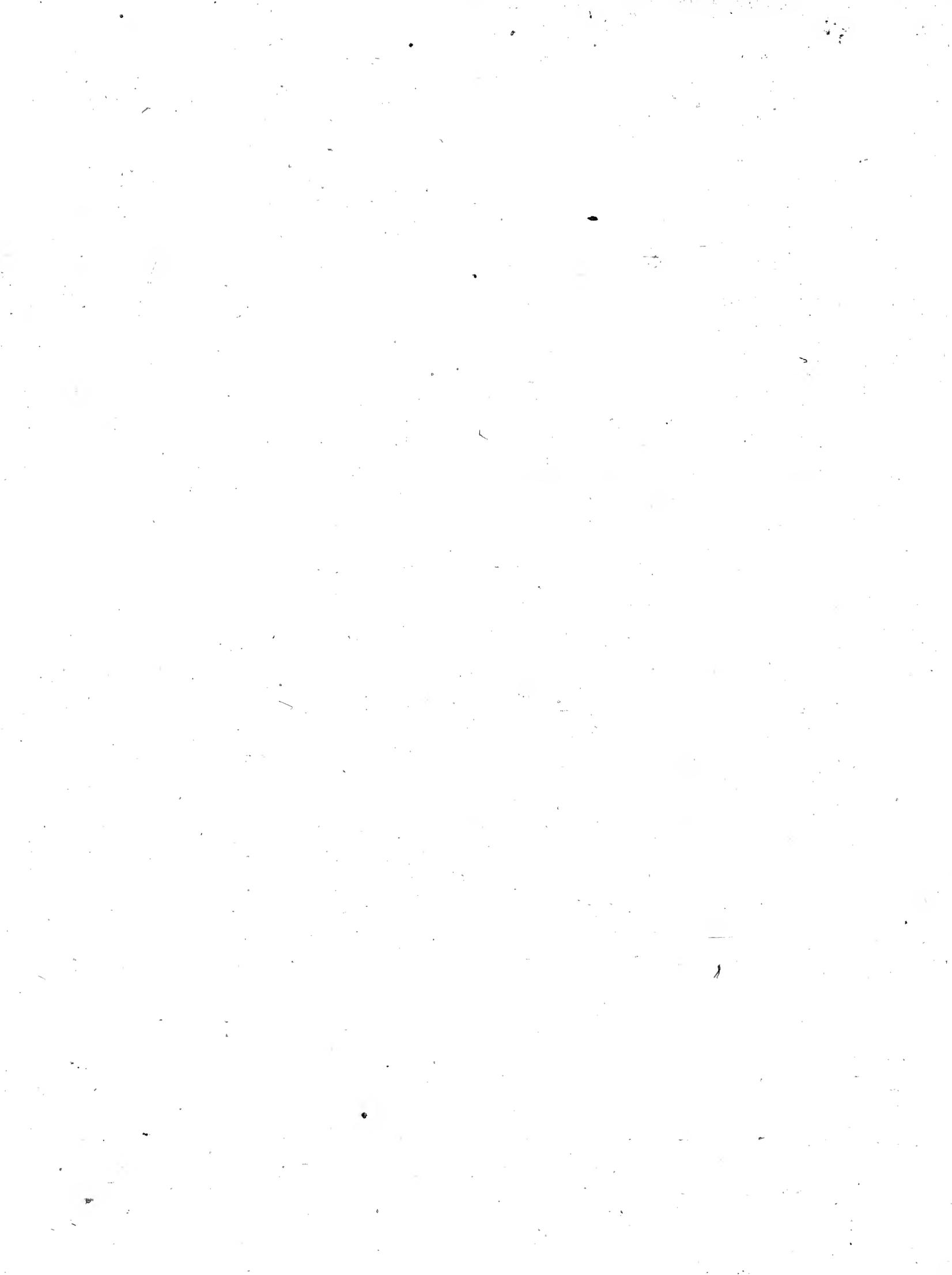
Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

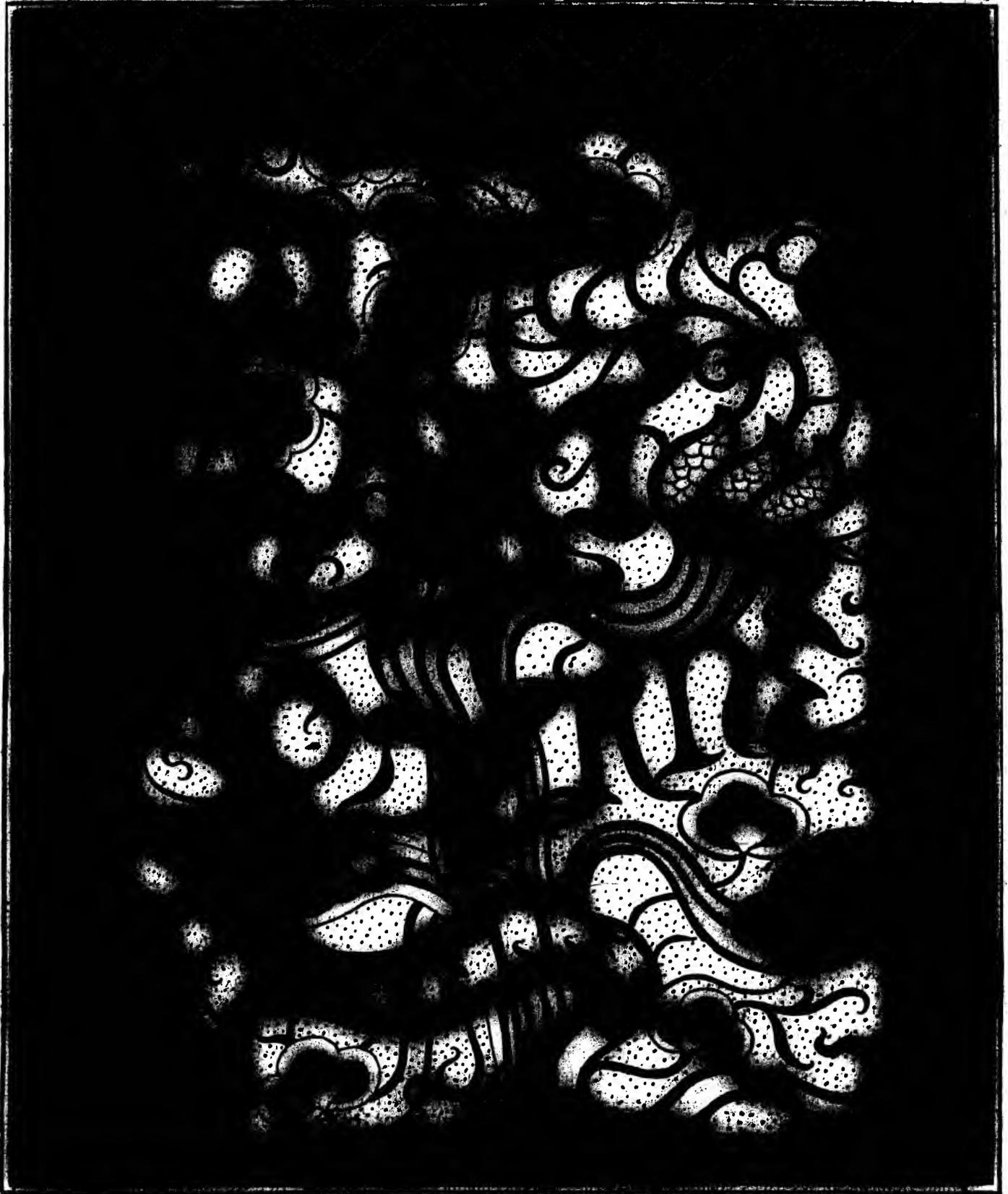




L'ART MODERNE

1894





COMITÉ DE RÉDACTION :

Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

SOMMAIRE

L'ART EN 1893. — CONTES A SOI-MÊME, par Henri de Régnier. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — " GWENDOLINE " A L'OPÉRA DE PARIS. — LE QUATUOR YSAÏE A PARIS. — " L'ŒUVRE " A LIÈGE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

L'ART EN 1893

Cette année Quatre-Vingt-Treize, au millésime épique, mémorial d'un séculaire terrible, que vient de sceller le Temps impassible archiviste, on désire, on veut, en l'inquiétude dont nous grèvent les événements vastes et surchargés, la condenser d'une inscription résumant son fourmillement, sa cahotante ébullition faite de riens infinis, aboutissant pourtant à une coulée unique, historiquement grandiose. Grandiose et grave, comme ses devancières irrémisiblement figées en *l'accompli*, plus mystérieux peut-être, assurément plus mortuairement tragique, que *le devenir*. Oui, on a le haletant désir de voir, de savoir (nous artistes, spécialement pour l'Art), quelle goutte de puissant cordial, de philtre, ou de corrosif poison a laissée, dans la cornue des Destinées, cette alchimie complexe et formidable qui distille les ténèbres de l'Avenir avec les incessantes misères après du Présent.

Inventaire morose! Problème fiévreux et triste! Pour nos âmes modernes tourmentées, si nerveusement sensibles, et souffrant d'une impatience de justice désirée et fuyante, quelle intensité, depuis quelques ans, dans l'endolorissement des longues attentes! Quel passionné besoin d'aller plus vite, d'aller plus loin, et comme nos éperons talonnent et déchirent aux flancs l'apocalyptique cheval qui emporte le Siècle vers les nouveaux rivages, proches et indécis derrière les brouillards épais et ternes de nos incertitudes, de nos inquiétudes, attirant et obsédant par leur inconnu et par leur effroi! Car le repos a, pour nous, perdu sa saveur! Sur nos membres court le frémissement des renouvements pressenties, dont l'anticipation déjà remue en nous. Ce qui est va disparaître! Ce qui sera, quoique invisible encore, s'annonce et vient du pas lourd des fatalités. Et notre troupeau, instinctivement troublé, s'agite, tremble et espère.

L'Art, en cette année qu'ont résorbée les abîmes, fut ballotté par ces souffles énigmatiques. Certes en ses couches inférieures, les individualités vulgaires, pareilles aux poissons plats et stagnants qui tachent les bas-fonds marins, végètent irisées des rayons frauduleux qu'à travers les eaux saumâtres émet le journalisme de complaisance. Sur les bancs sablonneux et stériles, persiste immuable la vie morne des espèces immobiles. Ils sont là les médiocres, avec l'ignominie de leurs bas

désirs et de leurs étroites espérances. Mais au-dessus fluent les grands courants et palpite l'agitation des vagues. Quelle flottille y cingle vers les Colchides! Que d'aventuriers téméraires et rayonnants! Quelle avidité dans ces cœurs, amoureux des fées gardiennes de la caverne étincelante où habite l'Originalité, du profond réservoir magique où reposent les trésors divins du Neuf!

Oh! s'y tremper! Oh! s'y rénover! Se dépouiller des vieux vêtements, s'assouplir les membres en des gestes subtils ignorés, perdre les habitudes réglées des attitudes intellectuelles, réaliser la joie de rajeunir, de ressusciter, de respirer une atmosphère que ne vicie pas les miasmes étouffants exhalés par les formes qui ont trop duré, dessèchement, moisissure ou putréfaction. Tel le rêve des artistes Nouveau-siècle, et telle la réalité commençante, péremptoire en sa séductrice réalité.

L'année désormais couchée en son sépulcre dans la nécropole des chronologies, marqua une des étapes de cette marche à l'Etoile. Le groupe des élus (émules des rois mages), revêtus de l'impassibilité de leur Foi, en sa lenteur et sa majesté progresse à travers la foule, maintenant gouailleuse, qui plus tard les suivra et les acclamera, docile à l'asservissement fatal de toutes les foules aux précurseurs et aux réformateurs. L'heure viendra, elle viendra après la pluie prolongée des heures, où cette cohue criera qu'elle fut toujours avec eux alors qu'elle ne fera que les rejoindre dans les routes qu'ils auront découvertes et ouvertes. Avec elle la tourbe des critiques qui n'eurent jamais qu'insultes et sarcasmes pour les novateurs et les briseurs de routines, aboiera alors le triomphe.

Ils vont, eux, avec cette grandeur, pétrie d'amertume et de jouissance, d'être les « contemporains de l'époque qui n'est pas encore ». Et, pour cela, ils restent « hautains aux malveillances du Sort ». Pour eux, l'essentiel est de borner le bonheur aux choses « qui en sont plutôt le signe que la matière ». Le besoin incompressible d'être soi, l'horreur pour les disciplines vieillottes, la guerre impitoyable à la conformité, la recherche fiévreuse de la tradition artistique évolutive, indéfiniment progressive, perdue pendant la longue et stérile tyrannie académique, le refus tenace d'accepter les mots d'ordre, de se soumettre à l'autorité, l'Anarchie dans son acception noble, salutaire et kropotkinienne, en un mot, dans le brillant empire des esprits et des âmes, où il n'y a de santé et de joie que si l'on est libre et préservé de tout maître, telle est l'hygiène psychique du bataillon sacré, qui est à la multitude des artistions ce qu'est l'adversaire du capitaine à qui l'on demandait à quel nombre il tiendrait tête: Si c'est de la canaille, mettez-m'en la rue pleine, si c'est un homme, il ne m'en faut qu'un!

Oui, là sont les vrais Conquistadors, la poignée de héros qui mène, à travers les océans de l'idée et les continents inexplorés, la glorieuse aventure de l'Art ! Partout il en est quelques-uns, à noble et altière silhouette, dépassant la cohue. Quelques-uns ! et c'est assez ! Faut-il plus qu'un seul guide pour marquer l'alignement à chaque régiment les matins de bataille ? Dans la Peinture, la Littérature, la Poésie, la Musique, chez nous comme ailleurs, chez nous plus qu'ailleurs, il est facile de les nommer. Ils sont reconnaissables surtout à ce signe de persécution et de gloire : le Journalisme banal les attaque, les a attaqués, ou les attaquera, — de même qu'on peut dire des médiocres et des conformataires, indestructibles et renaissants comme les vermines : le Journalisme les vante, les a vantés, ou les vantera. N'a-t-il pas la spécialité, en sa fausse philanthropie ou en sa haine envieuse contre les dominateurs, d'entretenir les infirmes, et de fournir des béquilles aux estropiés ?

L'histoire artistique de 1893, comme celles de toutes les années mortes et pourtant fécondes, se résume en cette invariable loi : Luttés et misères pour les forts, profits, baumes et caresses pour les impuissants. Mais aussi : Invincible avancée par les fiers et par les libres.

Voici que pour la quatorzième fois, *l'Art moderne* recommence son dur mais savoureux labeur annuel d'être (presque seul en Belgique) le défenseur et l'annonciateur de ces intrépides. Pour eux, pour leur Art vivant et audacieux, il a livré des combats sans nombre. Il a cette gloire et ce réconfort que pas un homme, pas une œuvre, pas une idée qu'il a signalés, soutenus ou attaqués, n'a démenti ses pronostics. Rare fortune (faite peut-être de hasard autant que de prévision), qui s'aurole de cette heureuse et salutaire influence : qu'elle maintient à ceux qui l'ont fondé sans l'espérer si durable, la confiance, l'énergie, l'ardeur, rameaux d'or qui brisent les enchantements, domptent les monstres, illuminent les jugements et donnent la victoire, fût-on seuls contre tous !

CONTES A SOI-MÊME

Par HENRY DE RÉGNIER. — Librairie de l'Art indépendant, Paris.

L'art de Henry de Régnier s'affirme héraldique et triste. On le dirait venu des loins, lourd de siècles, chevauchant par les routes non point militaires, mais littéraires, qui font le tour de l'imagination moderne.

Cet art est armé. Comme on sacrait jadis chevalier, l'auteur a été promu poète. Il a fait une veillée quelque part au fond d'une chapelle seigneuriale et semble avoir pris sur une tablette de tombeau son casque et sa lance de conquête. Ce casque et cette lance apparurent déjà aux horizons esthétiques de son livre : *Poèmes anciens et romanesques*, mais leur éclat de beauté mélancolique et funèbre ne fut totalement visible qu'en certaines pages de *Tel qu'en songe*. En cette dernière œuvre, le double caractère

de douleur et d'héroïsme, comme l'avvers et le revers d'une médaille, prend un relief net. On ne songe plus à un homme qui écrit mais à quelqu'un qui passe et repasse, chevauteur triste, tantôt dans le mystère, tantôt dans la clarté, et dont les monologues et les récits seraient les poèmes qu'on lit. Et c'est ainsi que l'art parvient à faire vivre et agir le personnage différent de sa propre réalité que tout poète porte en soi. Ce phénomène fut réalisé pour Vigny, pour Villiers, pour Barbey; ces héros, et se réalise encore pour Verlaine, ce trouvère.

On ne parvient plus à les voir tels qu'ils furent, tels qu'ils sont et leur apparence se mue en une forme que le rêve dessine et impose. Leurs livres assignent à leur être un grandissement tel qu'il couvre ou plutôt enveloppe toute leur vie.

Il va de soi qu'il n'est au pouvoir que de quelques rares talents d'opérer cette triomphante métamorphose.

La plupart des livres ne font penser qu'à une plume, de l'encre, du papier et un monsieur dans un fauteuil. L'art, en ce cas, est un métier exercé par quelqu'un dont l'habileté consiste à écrire des phrases propres et à trouver des ornements littéraires. Jamais une image autre que celle de la personne elle-même avec sa banalité moderne, n'apparaît. Et l'œuvre n'est qu'une signature. De ces œuvres sont coutumiers presque tous les chroniqueurs qui se déguisent en romanciers, tous les critiques qui s'improvisent auteurs, tous les bureaucrates de la littérature qui pèsent les diptongues et font des vers — comme jadis on faisait les devoirs de classe — uniquement pour qu'ils soient sans aucune faute, tous les minuscules architectes de lieux-communs qui, n'étant personne, n'édifient jamais que des façades d'art.

Les *Contes à soi-même* qui déterminent avec les poésies précitées ces remarques au sujet de Henry de Régnier se distinguent par la continue mise en lumière d'une personnalité altière et fine. On sent une même pensée se mouvoir en eux et insister sur chacune de ses conceptions comme y insistent les découvreurs et les voyants.

Quand Henry de Régnier décrit un site, trace un caractère, définit une légende, il creuse et recreuse ses phrases ; il n'effleure point mais insiste en termes toujours plus profonds, plus explicites et plus heureux sur l'aspect spécial qu'il met en lumière. C'est à ce procédé qu'il doit les miraculeuses trouvailles de tels mots qui sont bien plus que le mot juste, qui sont le mot au delà. Toute son œuvre s'indéfinit dans le rêve, ne s'arrête point au concret, se meut en un monde plus lointain et plus largement vrai que celui tout en détails et en petits faits que nous traversons. L'analogie, qui pour certains est une loi, le soutient et le guide. Ainsi, dans *Eustase et Humbeline*, dont nous tranchons ces quelques phrases :

« Chaque jour Eustase y allait (chez Humbeline) comme la veille, et le charme de la conversation qui se tenait entre la jeune femme et le philosophe était dû à l'échange loyal qu'ils faisaient entre eux de la réciproque utilité où ils s'étaient l'un à l'autre. Humbeline dispensait Eustase de se mêler à la vie. Les aspects s'en trouvaient, pour lui, résumés en l'instructive Dame avec ce qu'ils ont de contradictoire et de divers. Cette délicate personne était à elle seule d'un tumulte exquis. Toute l'incohérence des passions existait en ses goûts réduite à une dimension minuscule et à un mouvement infime mais équivalent. En surplus elle offrait à Eustase le souvenir de tous les paysages où s'efforce et s'éténue ce que nos sentiments y retrouvent de leur image. Ses robes déjà, pour leur part, figuraient les nuances des saisons et l'ensemble de sa

chevelure était à la fois tout l'automne et toutes les forêts. L'écho des mers intérieures murmurait certes en les conques naïves de ses oreilles. Ses mains fleurissaient les horizons dont ses gestes traçaient les lignes flexibles. »

Superbe et grave et presque religieux s'impose encore le conte du *Chevalier qui dort dans la neige*. En voici un extrait :

« J'ai aussi au mur ce portrait. Il est, sous un air d'emblème et de songe, la figure d'un Destin. C'est en lui que j'ai vu le plus profondément en moi même. C'est lui qui m'a averti de moi et c'est à l'énigme de sa tristesse que j'ai appris la leçon de ma solitude. Sa voix en a animé le silence; ses mains en ont fermé les portes avec des clefs invisibles. Elles sont sous la sauvegarde de son geste armé et de ses yeux péremptoires. Regardez-le comme je l'ai regardé et puisse-t-il vous parler comme il me parla. Il est taciturne mais il n'est pas muet, car les portraits parlent et, s'ils ne s'expriment pas par leurs lèvres peintes, on ne les entend pas moins. Ils sont, sur un miroir que façonne le cadre autour du verre où ils se reflètent, la durée de quelqu'un de presque surnaturel qui est derrière nous quand nous regardons son apparence, qui est peut-être en nous-mêmes, pâle et à fleur de songe!

J'ai longtemps scruté cette face morne et nue, cette face douloureuse aux yeux tristes. Les lèvres un peu gonflées se tuméfient d'une bouderie grave. Méditative face de désir et de mortification d'accord avec ces mains qui cramponnent leur lassitude à la poignée cruciale de la haute épée. Les faibles mains mélancoliques ne la lèveraient plus. Leur geste d'accablement a renoncé à tordre l'éclair engourdi de métal qui coule doucement le long de l'arête de la lame triangulaire.

Rien ne justifie plus l'habit de guerre qui roidit de sa cuirasse le torse maladif. La lumière au poli miroitant de l'armure semble se fondre en longues larmes blanches, et, sous cette vêtue belliqueuse et emphatique, sous toute cette fausse apparence de force encore, du fond de l'être, de la vie et du destin, on sent monter à cette face nue la suffocante moiteur d'un sanglot tant ces mains à cette épée superflue sont bien une attitude qui se résigne sans s'acharner à en manier davantage l'inutile fardeau plus lourd que la force et plus haut que la stature même de l'homme qui s'y mesure et y succombe. »

Ce qui met à part les contes de Henry de Régnier et les classe bien loin au delà des légendes en prose ou en vers dont les Par-nassiens, se copiant imperturbablement les uns les autres, ont inondé la littérature de ces trente dernières années, c'est l'émotion nullement banale, mais discrète et pénétrante qu'ils distillent. Ils nous baignent dans une atmosphère attendrie et c'est là, certes, le plus continu miracle qu'ils réalisent. Ils sont autre chose que des récits où les personnages eux-mêmes font partie du décor et ne se différencient guère de lui sous prétexte d'ordonnance. On sent que c'est pour leur âme que le décor a été imaginé et non pour que leur âme soit un objet de plus dans le décor. Les *Contes à soi-même* ont à la fois l'allure statique et vivante et classent Henry de Régnier parmi les prosateurs les meilleurs et les plus novateurs de ce temps. Il a écrit dans son livre des phrases inoubliables, presque aussi belles que celles de Mallarmé dans *Pages*.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Possédé, conte judiciaire, par LÉON HENNEBICQ; Bruxelles, V^e Larcier. — *La Revanche de l'Idéal*, par FIRMIN VANDEN BOSCH; Gand, A. Siffer. — *Bernard Van Orley*, par ALPHONSE WAUTERS; ouvrage accompagné de 42 gravures dans le texte; Paris, librairie de l'Art, boulevard des Capucines, 8 (collection des Artistes célèbres). — *Sept études pour servir à l'histoire de Hans Memling*, contenant 70 illustrations dont 45 reproductions photographiques d'après les œuvres du Maître, par A.-J. WAUTERS; Bruxelles, Dietrich et C^{ie}.

« Gwendoline » à l'Opéra de Paris.

Cette première représentation de *Gwendoline*, à laquelle nous assistâmes la semaine passée, nous reporte, non sans mélancolie, à cette soirée d'avril 1886 où l'excellent camarade et le sincère artiste Emmanuel Chabrier, exubérant de santé, vint, après la mort pathétique d'Harald, si joyeusement saluer le public sur la scène de la Monnaie, aux acclamations des spectateurs enthousiastes. Et le souper qui réunit, après la représentation, chez le restaurateur Goldschmidt, les auteurs, les amis de Paris accourus pour assister au triomphe, Vincent d'Indy, Henri Litolf, la presse parisienne, les notabilités artistiques bruxelloises, s'évoque avec d'autant plus d'intensité qu'il noua une amitié qui nous est particulièrement chère.

Il a fallu près de huit ans pour que la partition de *Gwendoline*, l'un des plus purs et des plus scintillants bijoux de la couronne musicale française, fit le court voyage de Bruxelles à Paris. Elle prit, il est vrai, le chemin des écoliers et s'en alla faire l'école buissonnière à Carlsruhe et à Munich, où elle fut acclamée, avant qu'on daignât s'apercevoir en France que la collaboration d'un harmonieux poète français et d'un musicien français de haute valeur avait produit un chef-d'œuvre.

Il y a huit ans que nous, les Belges « provinciaux » et « contrefacteurs », nous avons découvert cela. Et certes, *Gwendoline* eût fourni à Bruxelles une glorieuse carrière si la chute inopinée de la direction Verdhurt n'avait brusquement interrompu les représentations.

Le charme ingénu de la légende que M. Catulle Mendès a traduite en vers émouvants, la rare séduction d'une partition d'opéra merveilleusement écrite font de *Gwendoline* un spectacle si attachant qu'on a peine à concevoir ce qui a fait différer la consécration officielle que vient de lui donner Paris. Elle est, dit-on, d'une forme trop neuve, elle casse trop audacieusement les moules classiques pour qu'on ait osé l'offrir à ces messieurs de l'orchestre et à ces dames de l'amphithéâtre et des loges avant que les héros des drames wagnériens aient parfait une éducation artistique qui avait besoin d'être complétée. On n'avoue pas plus naïvement que l'Opéra retarde, au point de vue musical, de quelque vingt-cinq ans. Et de fait, il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler que *Lohengrin* fut représenté à Bruxelles dès 1870, que *Tannhäuser*, la *Walkyrie*, les *Maîtres Chanteurs* étaient joués et repris à maintes reprises à Bruxelles avant qu'on osât poser la question de savoir s'ils seraient montés à l'Opéra, que *Sigurd* et *Salammbô* dormiraient peut-être encore sous les ormes parisiens si la vigilance d'une direction bruxelloise ne les avait réveillés

Sans avoir avec exagération l'amour-propre national, on peut affirmer que, dans le domaine lyrique tout au moins, notre petit pays marche à la tête des nations qui ont le culte de l'art.

La réalisation de *Gwendoline* à l'Opéra corrobore cette constatation. Il y a à Bruxelles, dans l'interprétation des artistes, de l'orchestre, des chœurs, plus de conviction, de foi artistique, de sentiment musical vrai. Les artistes paraissent, à Paris, plus désireux de plaire que de faire valoir la pensée du compositeur. Ils sacrifient la vraisemblance au besoin de se faire applaudir, méthode détestable qu'encourage le public en bissant, hors de propos, telle phrase bien chantée. La direction de M. Mangin est correcte, sans plus. On ne sent chez lui aucune finesse de compréhension, aucune souplesse de rythme. Les chœurs, rangés à droite et à gauche de la scène, perpétuent les plus antiques traditions de l'opéra italien. Leurs mouvements sont dessinés avec gaucherie et ne donnent aucune illusion. Il faut un effort violent d'imagination pour restituer, dans ces allées et venues réglées sans goût et sans vérité, dans ces groupements de femmes souriantes et d'hommes stupidement grimés et attifés, les scènes touchantes ou terribles rêvées par le poète, exprimées par le musicien. Par quelle aberration, à une époque où tout se transforme, où tout marche, la scène qui devrait être la première de l'Europe reste-t-elle rivée aux plus vieilles coutumes ?

Ces réserves faites, vantons la façon vraiment remarquable dont les trois solistes ont chanté leur rôle. M^{lle} Berthet, qui incarne le personnage de Gwendoline, a une voix charmante qui atteint avec aisance aux registres les plus élevés. Grâce à une articulation nette et à une excellente méthode, elle se fait entendre à merveille dans ce « tombeau des chanteurs » qui est le vaisseau démesuré de l'Opéra. Son succès de jolie femme et de cantatrice a été décisif et unanime. Encore une « petite Belge » qui fera son chemin. Décidément, Bruxelles n'est pas si « province » qu'on le dit à Paris.

M. Renaud a donné au farouche Harald, dompté par les charmes de la blonde Gwendoline, un beau caractère, à la fois héroïque et tendre. C'est une création qui marquera dans la carrière de cet artiste très distingué. Sa voix superbe, sa diction claire, sa façon de phraser lui ont valu de chaleureux applaudissements. Mais déjà l'influence d'un milieu périlleux se fait sentir dans son jeu, qui a des manières. On sent un glissement vers les complaisances amoindrissantes. Ce n'est plus exclusivement Harald qui est en scène, c'est le baryton Renaud, le chanteur à la prestance imposante et à la voix séductrice. Il s'avance à la rampe, s'adresse au public au lieu de ne se soucier que de ses partenaires. Ah ! mon cher Renaud, gardez-vous d'oublier que les plus grands succès vont à ceux qui les recherchent le moins. Et souvenez-vous du pur artiste que vous étiez lorsque vous imaginâtes, à Bruxelles, le Beckmesser cruel et terrible qui vous mit d'emblée si haut dans nos admirations.

Le vieil Armel a trouvé en M. Vagnet un interprète à la voix claire et timbrée, mais au jeu empoté. Rôle épineux, d'ailleurs, et dont le ténor s'est tiré avec adresse.

Le sujet ? La musique ? On connaît l'un et l'autre, et ce serait enfoncer des portes ouvertes que d'y revenir. Bornons-nous à renvoyer les lecteurs curieux aux deux articles que nous publiâmes en avril 1886 (1) sur le poème de Catulle Mendès et sur la partition de Chabrier, et souhaitons qu'ils y trouvent quelque intérêt.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1886, pp. 115 et 124.

LE QUATUOR YSAYE A PARIS

M. Eugène Ysaye et son Quatuor se sont fait entendre, à deux reprises, à Paris, la semaine dernière : ils ont joué au Cercle de l'Union artistique — alias l'Epatant — le quatuor de Franck et le Onzième quatuor de Beethoven ; à la Société nationale, le lendemain, le quatuor à cordes de Vincent d'Indy et, en première audition, un quatuor de C.-A. Debussy, — retenez bien ce nom, s'il vous plaît.

L'impeccable interprétation que donne le Quatuor Ysaye aux œuvres qu'il exécute a soulevé des explosions d'enthousiasme et des rappels sans fin. Le succès s'est haussé au triomphe quand, appelé avec insistance par toute la salle, Ysaye a consenti à jouer la *Sarabande*, la *Gigue* et la *Chaconne* de Bach, extraits de la Sonate en ré mineur, qui avaient été biffés d'un programme déjà très chargé.

Jamais peut-être l'artiste ne fut mieux inspiré. Il trouva, pour exprimer l'austère musique du vieux maître, des accents si émouvants, une sonorité si belle, un style si soutenu et si pur que les auditeurs, parmi lesquels se trouvait naturellement l'élite des musiciens français, lui firent une ovation spontanée et vraiment grandiose. Voici Ysaye, déjà célèbre à Paris comme il l'est à Bruxelles et à Londres, définitivement placé au premier rang des grands virtuoses. Et son Quatuor a pris du même coup la tête des associations similaires. On ne peut imaginer ensemble plus parfait, délicatesse de nuances plus grande, sentiment plus fin du rythme et de la couleur. A côté d'Ysaye, MM. Crickboom, Van Hout et Joseph Jacob se sont réellement imposés en artistes de race. C'était pour nous une joie de le constater, non sans quelque fierté nationale.

Le quatuor de M. Debussy devant être exécuté prochainement aux concerts de la *Libre Esthétique*, nous craignons de déflorer cette composition charmante en en donnant une analyse. Qu'il suffise de dire que M. Debussy, l'un des derniers venus parmi les musiciens très distingués qui composent le groupe de la Jeune France, possède, avec une écriture singulièrement raffinée, une sensibilité d'impression exquise. Son quatuor, écrit dans une forme libre malgré sa coupe classique en quatre parties (*Allegro*, *Scherzo*, *Andante*, *Finale*), est plein d'idées neuves, de trouvailles harmoniques et de détails charmants.

Le *Scherzo*, en particulier, est d'une grâce et d'une ingénuité délicieuses, malgré les subtilités sous lesquelles se dissimulent les idées. C'est d'un art extrêmement séduisant, à la fois simple et compliqué. Il donne à l'auteur, dans la pléiade, une place spéciale qui ne manquera pas d'être, bientôt, très enviée.

La belle sonate pour piano et violon de César Franck, exécutée de manière parfaite par MM. Eugène Ysaye et Vincent d'Indy, ouvrait cette admirable séance, qui a laissé d'inoubliables impressions dans le cœur de tous ceux qui y ont assisté.

« L'ŒUVRE » à Liège.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

A quelques jours d'intervalle deux représentations, au plus haut point artistiques, ont été données à Liège par M. Lugné-Poe et la troupe du théâtre de « l'Œuvre » : *Rosmersholm* à la Société d'Emulation, *Pelléas et Mélisande* au Théâtre du Gymnase.

Il a été secouru, et vivement, de son habituelle et quelque peu goguenarde torpeur, le public liégeois. Il était les deux fois accouru nombreux. Il s'était recruté non seulement parmi les lettrés et les enthousiastes de l'Art jeune, qui ne sont pas foule ici, mais encore et surtout parmi ces mondains, conservateurs par profession et en toutes matières, dédaigneux d'ordinaire des formules nouvelles, hostiles sans les connaître à toute œuvre, à toute entreprise artistique non estampillée de la marque du « bon goût » dont ils sont, n'est-ce pas? les uniques détenteurs.

Rosmersholm, *Pelléas et Mélisande* étaient inconnus à la plupart. Mais les noms d'Ibsen, de Maeterlinck ont été bien haut clamés par la renommée, faite par quelques-uns, la minorité choisie. C'était une attraction; et l'on vint curieux, méliants, certains même avec aux lèvres l'affreux sourire sarcastique de la médiocrité satisfaite et vaniteuse.

A la Société d'Emulation *Rosmersholm* a été écouté dans un respectueux silence, coupé d'applaudissements après chaque acte. Le chef-d'œuvre d'Ibsen, représenté sur une scène minuscule, sans décor presque, s'est imposé.

En est-il beaucoup qui n'aient été quelque peu troublés? Certes la volontaire absence de précision d'Ibsen, le « vague », atmosphère particulière à son œuvre, l'indéfini et le touffu du drame ont déconcerté la plupart. Ils n'ont pas compris que de cette flottante incertitude, déconcertante pour eux et cependant si humaine et pour quelques-uns tant angoissante, résultait l'irrésistible émotion.

Nulle part Ibsen n'a rendu avec plus de vigueur, avec plus d'empoignante vérité le choc douloureux d'idées et de morales contraignantes, l'amère souffrance des âmes mystiques éprises d'idéal, l'énigme cruelle de l'humaine destinée. Que d'idées remuées! Quelle tourmente! Et comme la vie avec ses inéluctables heurts d'affligeante réalité et de rêve vous apparaît pleinement. Quelle endolorante impression de doute reste dominante et persécutrice!

L'interprétation était bonne. M. Lugné-Poe dans le pasteur Rosmer, M^{lle} Bady dans Rebecca West sont arrivés à de parfaites incarnations.

* * *

Samedi, au Gymnase, la représentation de *Pelléas et Mélisande* a été agitée par quelques manifestations; de rares coups de sifflet, des rires plus fréquents et plus vifs ont été réprimés par de chaleureux applaudissements bien nourris. En vérité, comme le disait derrière moi un grave conseiller à la Cour d'appel, « c'est un succès et un grand succès, car des gens de « haute culture », même animés de bienveillantes intentions d'hilarité, n'ont trouvé que deux ou trois fois matière à déployer leur facile gaité, et encore fut-elle bientôt réprimée ».

Sans doute il était de ces joyeux compagnons à la verve facile, le noble rentier que j'entendis, au sortir du théâtre, résumer en ces termes sa docte appréciation: « Si c'était l'œuvre d'un Belge, on lui jetterait des pommes cuites! »

Dire que le drame de Maeterlinck ait été compris et hautement apprécié du grand nombre serait inexact. Il faut une initiation préalable pour pénétrer le sens de telle scène symbolique, des plus grandes de l'œuvre, pour parvenir par le verbe concis à la profondeur de la pensée. Et peut-être l'exquise poésie, si doucement enveloppante, le chant délicieux de la phrase rythmée — qui donnent au drame son apparence fluide et voilée de vieille légende — sont-ils trop délicats pour toucher un public, vite fatigué des attitudes.

Mais les scènes dramatiques de l'œuvre: celle où Golaud ordonne à Mélisande d'aller rechercher sa bague perdue au bord de la mer, celle où il fait épier par le petit Yniold ce qui se passe en la tour où sont Pelléas et Mélisande, l'effroyable scène de jalousie dans laquelle Golaud saisit Mélisande par les cheveux, l'admirable duo d'amour de Pelléas et Mélisande au bord de la fontaine, même les austères paroles du vieux Arkel ont produit grande et générale impression.

Cela ne marque-t-il point que le succès fut réel, alors surtout que le cadre prêté à l'œuvre détruisait pour la foule l'illusion du poétique décor que si prestigieusement le poète a créé dans l'imagination du lecteur?

La mise en scène de M. Lugné-Poe était rudimentaire; deux décors ont alterné, quoique constamment le rideau fût levé et abaissé, ce qui nuit aussi à l'émotion.

L'interprétation manifestait d'une haute compréhension de l'œuvre. L'allure générale, quoique un peu alourdie, était bien observée. M. Lugné-Poe (Golaud), M^{lle} Bady (Mélisande) ont finement nuancé leur rôle, ils ont trouvé le ton, le geste, l'accent du rêve. M^{lle} Georgette Loyer joue de façon absolument remarquable le petit Yniold. Je n'aime point M^{lle} Arsel dans Pelléas. L'adolescent qu'elle nous représente est un adolescent quelconque mais non pas Pelléas.

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition universelle des Beaux-Arts. 5 mai-12 novembre. Peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, dessin, pastel, aquarelle, miniature. Renseignements: M. Th. Smekens, président, commissaire spécial du gouvernement belge.

BARCELONE. — II^e exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi: 26 mars-8 avril. Renseignements: D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.

BRUXELLES. — Salon de la Libre Esthétique (par invitations). Février-Mars. Délais d'envoi: notices, 15 janvier; œuvres, 1^{er}, 2 et 3 février. Dépôt à Paris chez M. Monnot (Olivier, successeur), les 15, 16 et 17 janvier. A Londres, aux mêmes dates, chez MM. Bradley and Co, 81, Charlotte street, Fitzroy Square, W. Renseignements: M. Octave Maus, directeur, rue du Berger, 27, Bruxelles.

LOUVAIN. — Exposition de la Table Ronde (par invitations). 7-28 janvier 1894. Renseignements: M. Léon Boels, avocat, marché aux Grains, 10, Louvain.

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai: 15 mars (dépôt à Paris, Palais de l'Industrie, porte XI). Gratuité de transport de Paris à Lyon et vice-versa pour les œuvres admises. Quatre œuvres par artiste. Renseignements: M. F. Favre, président.

LYON. — VII^e exposition annuelle de la Société lyonnaise des Beaux-Arts. 9 février 1894. Délais: expédition du 5 au 10 janvier au Pavillon des Beaux-Arts, place Bellecour, Lyon. Gratuité de transport pour les artistes invités. Retenue sur les ventes: 10 p. c. Renseignements: Secrétariat de la société, rue de l'Hôpital, 6, Lyon.

MONTE-CARLO. — II^e exposition des Beaux-Arts. Janvier-avril 1894. Deux œuvres par artiste. Maximum: 1^m40 pour les tableaux, 100 kilogram. pour les sculptures. Renseignements: M. G. Bornier, directeur général de la Société des Bains de mer, à Monte-Carlo.

NANTES. — V^e exposition de la Société des Amis des Arts (par invitations). 1^{er}-28 février 1894. Délais d'envoi: Paris (chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon) 3-10 janvier; Nantes, 8 janvier. Renseignements: M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général, avenue de Grillaud, Nantes.

PARIS. — Union des femmes peintres et sculpteurs. 19 février-18 mars. Délai d'envoi: 7 février. Adresser les œuvres à M. Toussaint, emballer, au Palais des Champs-Élysées.

PARIS. — Salon de 1894 (Champs-Élysées), 1^{er} mai-30 juin. Délai d'envoi : *Peinture*, 14-20 mars; *dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, cartons de vitraux et vitraux*, 14-16 mars; *sculpture*, 1^{er}-5 avril; *bustes, médaillons, statuettes, médailles, pierres fines et objets d'art*, 1^{er}-3 avril. Toutefois les sculpteurs auront la faculté, jusqu'au 25 avril inclusivement, de remplacer par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive le modèle en plâtre déposé dans les délais prescrits plus haut. *Architecture* : 2-5 avril; *gravure et lithographie*, 2-5 avril.

VIENNE (Autriche). — III^e exposition internationale de l'Association des artistes (*Genossenschaft der bildenden Künstler*). 1^{er} mars-31 mai 1894. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Délai d'envoi : notices, 15 janvier; œuvres, 15 février.

PETITE CHRONIQUE

Le beau dessin ornemental que nous publions en tête du présent numéro a été composé pour *L'Art moderne* par M. Georges Lemmen. Il fut exposé au dernier Salon des XX.

Le Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE qui s'ouvrira à Bruxelles, dans les salles du Musée, au début de février, rencontre d'universelles sympathies. Il s'agit, on le sait, d'un Salon fermé, restreint à un choix d'invités appartenant aux fractions diverses de l'art neuf et dont le nombre est forcément limité par les exigences des locaux disponibles. Aussi les invitations sont-elles vivement convoitées.

Parmi les artistes appelés à y prendre part, on cite, en Belgique : MM. Xavier Mellery, qui exposera toutes ses œuvres les plus récentes, A.-J. Heymans, Constantin Meunier, Charles Van der Stappen, Emile Claus, Fernand Khnopff, Emile Motte, Théo Van Rysselberghe, Victor Gilsoul, Eugène Laermans, Paul Du Bois, Auguste Levéque, Charles Doudelet, Fernand Dubois, Jean Gaspar, Arthur Craeo, etc.; parmi les étrangers : MM. Puvis de Chavannes, Albert Besnard, Eugène Carrière, Henri Lerolle, Albert Bartholomé, J.-F. Raffaëlli, A. Renoir, Armand Guillaumin, Alfred Sisley, Camille, Lucien et Georges Pissarro, Paul Signac, Alexandre Charpentier, Maurice Denis, H. de Toulouse-Lautrec, Henri Cros, A. Lunois, H. Paul, M^{mes} Berthe Morisot et Camille Claudel, MM. Arnold Böcklin, Fritz Thaulow, Max Stremel, Jan Toorop, Georges Sauter, Heywood Sumner, Selwyn Image, etc.

Le Salon comprendra une section d'arts appliqués qui présentera un intérêt exceptionnel grâce à la collaboration de MM. Eugène Grasset (illustrations et affiches), Fernand Thesmar (émaux translucides), Aristide Maillol (tapisseries), Delaherche et Dalpayrat (grés flamands), A. Charpentier et J. Baffier (étains), Serrurier et Niederkörn (meubles d'art), Ch. Meunier (reliures), etc.

C'est, on le voit, le développement et l'extension des salonnets inaugurés par les XX et la fusion, en un Salon éclectique, aux tendances variées, de toutes les forces de l'Art jeune.

Pour rappel : aujourd'hui dimanche, à une heure et demie, au Théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire, sous la direction de M. Hermann Lévi, chef d'orchestre de Bayreuth.

L'Union littéraire belge se réunira en assemblée générale aujourd'hui dimanche, à 2 heures, dans la salle attenante au cabinet de M. le Bourgmestre, à l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Ordre du jour : 1^o Création d'un Théâtre d'art : Rapport de MM. Fréd. Descamps et G. Rahlenbeck; 2^o comptes de 1893; 3^o élection du Comité pour 1894; 4^o communications diverses.

L'Exposition de Louvain, organisée par la Société de la Table-Ronde, s'ouvrira aujourd'hui dimanche, à midi et demi. Elle sera précédée d'un lunch offert par la Ville de Louvain, dans la salle historique de l'Hôtel de Ville, au Ministère de l'intérieur et aux artistes exposants.

Des auditions musicales seront données les dimanches à midi et demi, des conférences les jeudis à 2 heures et demie.

La clôture est fixée au 28 janvier.

La seconde exposition annuelle de « Pour l'Art » s'ouvrira

samedi prochain, à 2 heures, dans les locaux du Musée moderne, place du Musée, à Bruxelles.

Exposeront MM. Aman, Jean; Pierre Braecke, A. Ciamberlani, Prosper Colmant, Omer Coppens, Edme Couty, Alexandre Cuvelier, Léon Dardenne, Henry de Groux, Jean Delville, Georges d'Espagnat, O. Dierckx, Emile Fabry, G. Fichet, Emile Gailé, Antonio Gandara, Hamesse, Alex. Hannotiau, Léon Jacque, W. Jelley, Ant. Laeroix, Clémence Laeroix, Am. Lynen, Camille Martin, Henri Ottevaere, Victor Prouvé, de Rozenkrantz, Pierre Roche, Hector Thys, Vallgren, Alfred Verhaeren, Viandier et Reñé Wiener.

Une salle sera spécialement affectée à l'art appliqué, où seront exposés des meubles, verreries, céramiques, vitraux, papiers peints, tapisseries, aquarelles estampées, reliures et des terres lustrées.

Un article a été consacré par *le Figaro* à M. de Spoelbergh de Louvenjoul, le bibliophile et bibliographe dont à plusieurs reprises *L'Art moderne* a indiqué la valeur littéraire et critique (1).

Quand nous signalions M. de Spoelbergh à l'attention du public belge, aucun journal quotidien ne nous a soutenu; pas une plume n'a remué. Encore une fois il a fallu que les journaux parisiens vinssent chez nous montrer du doigt nos grands hommes, pour que *l'Etoile belge* et d'autres gazettes se doutassent qu'il y a en Belgique une série d'hommes éminents qui ne sont ni des politiciens ni des journalistes. Toujours la même bêtise nationale.

Revue-Journal a paru. Le premier numéro en est intéressant et il indique la variété de sujets que cet hebdomadaire traitera. Articles courts, nets et renseignant sur le mouvement général des idées. Pas de politique diminuante. Plutôt une tendance sociale. Et de l'art musical et plastique et littéraire. Une revue en quatre pages — revue express.

Nous cueillons dans le premier numéro cette réflexion juste à propos de la vente Leys :

La vente Leys, dont n'a bénéficié aucun musée belge, nous a révélé une inconcevable anomalie dans les procédés de l'administration des Beaux-Arts. Celle-ci avait chargé son délégué d'offrir jusqu'à quinze mille francs pour la *Parabole des Aveugles* de Breughel. L'acquisition de ce tableau par le Musée du Louvre laisse improductive cette somme, destinée à l'achat d'objets d'art en 1893, et qui va retourner au trésor sans que le délégué — auquel cette latitude n'était point laissée — ait pu la consacrer à l'obtention d'œuvres remarquables qui, tels la *Fête de la Mariée* de Breughel, la *Kermesse* et la *Scène du Patinage* du même, des portraits de Leys ou des tableaux de H. de Brackeleer, ont été adjugés après d'assez faibles enchères.

En présence de la loi que vient de voter le Parlement français sur les « associations d'anarchistes », le titre de *Revue anarchiste* devenait inutilement dangereux pour les rédacteurs de ce bimensuel, qui désormais se dénomme *Revue libertaire*. Le premier numéro de cette nouvelle série a paru le 13 décembre. Adresse : 32, rue Gabrielle, Paris. Secrétaires : Ch. Chatel et Henri Gauche. Prix en Belgique : 6 francs par an, 20 centimes le numéro. Rédacteurs : Tristan Bernard, Jean Carrère, A.-Ferdinand Herold, Roland de Marès, Victor Barrucand, Emile Hilde, Stuart Merrill, Lucien Muhlfeld, Paul Reclus, Adolphe Retté, Laurent Tailhade.

Les pays de langue française sont peu hospitaliers à Alexandre Cohen qui pourtant a traduit dans cette langue, en un style doué des qualités mêmes des originaux, *Ames solitaires* de Gerhart Hauptmann (librairie Savine) et une partie des œuvres de Multatuli. Déjà expulsé de Belgique, il vient d'être expulsé de France. Après une détention de douze jours au dépôt de la préfecture de police, il a été embarqué pour l'Angleterre dans la nuit du 21 au 22 décembre, — suspect d'anarchisme.

M. Alexandre Cohen, né en 1863 à Leeuwarden, habitait depuis cinq ans Paris. Il collabore au *Recht voor Allen*, de Domela Nieuwenhuis, à la *Société nouvelle*, aux *Entretiens politiques et littéraires*, au *Mercure de France*, à *la Revue bleue*, au *Figaro*, au *Matin*, etc.

(1) Voir *L'Art moderne*, 1886, p. 153, et 1887, p. 401.

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE.
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^o prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ÉTUDE D'ART DÉCORATIF. — A PROPOS D'« AMES SOLITAIRES ». — PAYSAGES URBAINS. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE LOUVAIN. — LES REVUES. *La Nouvelle Revue internationale*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — LES RANCUNES DE M. FRÉDÉRIX. — PETITE CHRONIQUE.

Étude d'Art décoratif.

A considérer les produits divers destinés à donner satisfaction aux besoins matériels et intellectuels de l'homme : maisons, mobilier, étoffes, tapisseries, objets de décoration intérieure et extérieure, on est effrayé de l'inconcevable banalité qui couvre, telle une lèpre, tout ce qu'aura produit le XIX^e siècle, sauf, bien entendu, les isolées tentatives d'artistes précurseurs de temps meilleurs, espérons-le.

L'art décoratif a toujours été le miroir où fidèlement se reflétait l'état de civilisation et de culture intellectuelle de l'époque où il fleurissait; et soit que cette époque se fût éprise de la forme comme aux beaux temps de la Grèce, soit qu'elle fût mystique et religieuse comme au XIII^e siècle, soit qu'elle fût grandiose et fastueuse comme pendant la Renaissance, soit qu'elle fût mièvre et prétentieuse comme sous Louis XVI, on en découvre la trace dans les formes décoratives et architecturales et dans tous les objets d'art industriel.

Notre société plutôt soucieuse de jouissances matérielles, bizarre amalgame de financiers sans goût et de parvenus sans traditions d'art, impuissante à créer un style original, s'est engouée de mauvaises imitations de styles défunts.

L'art grec, remis à la mode par l'Empire, qui n'en pénétra que l'habillement, tomba avec lui le romantisme vécut d'illusions aussitôt envolées.

Aussi les hardies tentatives de ceux qui veulent à tout prix sortir d'ornières par trop profondes et rénover l'art décoratif en le ramenant à ces principes si simples et si vrais qui furent ceux des Grecs, des Gothiques, des Japonais, n'ont elles reçu qu'un accueil sinon bienveillant, au moins peu encourageant.

Tout l'art décoratif doit se baser, me semble-t-il, sur *le seul mais vivifiant principe d'eurythmie entre la matière, la forme, la décoration, la couleur et la destination de l'objet.*

Je m'explique : il est hors doute que l'artiste créateur devra d'abord choisir la matière, qu'il sera donc tenu de connaître les propriétés de mise en œuvre et les ressources qu'il pourra tirer de cette matière. Ce choix aura pour immédiate conséquence d'influencer la forme et la décoration de l'objet. Le bronze ne se travaille pas comme le bois ou comme la pierre, cela est élémentaire. La forme n'est pas quelconque et livrée entièrement au caprice de l'artiste : celui-ci doit indiquer clairement la

destination de l'objet, en ne cherchant pas à cacher ce qui est nécessaire, mais au contraire tâchant, par une décoration appropriée, de tirer parti même de la difficulté. Ainsi l'anse d'un vase est faite pour la préhension, et celle-ci doit être aisée.

Selon la destination de l'objet et la matière employée, la forme et la décoration varieront. Je citerai comme exemple les objets cérames japonais où les artistes ont voulu éviter les brusques saillies, qui se briseraient aux premiers heurts, tandis qu'ils n'ont pas craint de hérissier le bronze de mille aspérités fantaisistes.

La sculpture peut revêtir de somptuosité et de couleur un monument aux lignes froides et rigides, mais c'est renverser les rôles par un manque de logique flagrant que d'élever un édifice considérable dans le seul but d'abriter une frise ou un bas relief.

Quant au décor, il repose tout entier sur l'étude sincère et approfondie de la belle et inépuisable nature que l'artiste doit fouiller et surprendre en ses plus mystérieux replis, jusqu'à ce que, maître enfin de ses secrets, il puisse la dominer et la plier à ses exigences et ses fantaisies.

On devrait défendre dans nos officielles écoles d'art de modeler et d'épurer des feuilles d'acanthé d'après l'antique; des carottes et des choux pourraient tout aussi bien, sinon mieux, fournir des éléments d'art. Les Gothiques en s'inspirant du céleri n'ont-ils pas créé d'admirables modèles? Et si les Grecs ont su chef-d'œuvrer avec la feuille d'acanthé, est-ce une raison pour que nous soyions obligés de les rééditer?

Je n'en veux pas spécialement à la feuille d'acanthé, mais il me semble qu'on a fait assez de colonnes et de chapiteaux doriques, corinthiens, assez de rosaces et de mascarons, assez de frontons et d'entablements d'après les Grecs (et encore?) pour qu'il ne soit plus question que d'admirer les originaux et d'y chercher les vrais principes de l'art.

La couleur elle-même ne doit-elle pas se soumettre aux exigences de la situation? Si l'on peut lutter avec la réalité dans un tableau qu'on pourra placer sous un jour convenable, il n'en est pas de même pour tous objets qui devront subir une lumière variable. L'artiste, cédant ici à un principe faux, l'illusion, commet une erreur capitale en simulant des clairs et des ombres portées. Dans son atelier le jour pénètre constamment du même côté et cet éclairage conventionnel se trouvera fréquemment en contradiction avec celui de l'appareil où l'œuvre sera exposée.

Donc, dans ce cas, il faut procéder par teintes plates, comme l'ont fait les Gothiques, et encore les Japonais, et rechercher l'harmonie des couleurs et la beauté du dessin.

Tel est donc le fondamental principe que l'histoire démontre avoir été fécondateur des grandes époques de

l'art et qui semble aujourd'hui complètement enlisé dans les fondrières de la routine.

Dans la tourmente d'idées qui nous emporte, alors que tant d'âmes artistes aspirent désespérément à un art nouveau, n'est-il vraiment pas bizarre ce spectacle auquel nous assistons dans l'enseignement de nos officielles écoles d'art où l'on ressasse toutes les vieillottes et avachies formules?

On n'apprend à avoir la nature qu'après avoir étudié (oh! combien et comment) l'antique: telle l'étude de sa langue maternelle après celle des langues mortes!

Le résultat? Mais il n'est que trop clair: quand l'élève, au terme de ses études, se trouvera devoir créer un motif décoratif quelconque, une formule grecque ou romaine se présentera à son esprit, et il l'emploiera bien que déformée, avilie par son incompréhension.

La nature, cette source où il pourrait puiser sans crainte de l'épuiser, il ne la connaît pas; les rythmes de la forme, il n'en a cure; les conditions matérielles d'exécution, il n'en sait rien; les lois de la couleur sont pour lui lettres mortes, mais on lui enseignera qu'à Beni-Hassan on peut voir, sur une peinture murale, la représentation d'un métier à tisser semblable à ceux en usage à la manufacture des Gobelins, que le lieu de naissance de Hans Memling et l'orthographe de son nom donnent lieu à des controverses nombreuses, choses fort intéressantes sans doute, mais tout à fait propres, il faut l'avouer, à former un artiste!

Le seul but que l'on recherche, c'est de former des artistes pour le grand art!

Oh! cette sottise distinction entre un grand art et un petit art. Combien-sont plus belles certaines de nos modernes affiches, que bien des tableaux encombrant nos musées.

Il faut s'élever contre cet abaissement où l'on relègue volontairement l'art décoratif, pousser les jeunes artistes à créer des modèles d'orfèvrerie, de ciselure, d'ébénisterie, de serrurerie, de tapisserie, etc., comme le firent les maîtres des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Il est inutile de faire ici une longue nomenclature des travaux de Daniel Hopfer: modèles de meubles, fontaines, candélabres, dessins de damasquinure; de Virginius Solis: nombreuses pièces d'orfèvrerie, plats, couteaux, fourchettes; de Pierre Floetner: planches pour les menuisiers, orfèvres, damasquineurs; de Christophe Jamnitzer: dessins de jouets d'enfants, et de tant d'œuvres d'Albert Altdorfer, Albert Durer, Théodore de Bry, Hafner, Morisson, Frederico de Vinciolo, Vredeman, de Vries, etc. Et l'on ferait œuvre sage et belle en empêchant un tas de gens de talent, certes, de grossir les bataillons des miséreux et des crève-de-faim à barbouiller des millions de mètres carrés de toile, mieux utilisables en chemises qu'en tableaux.

GISBERT COMBAZ

A propos d'« Ames solitaires ⁽¹⁾ »

Nos âmes invinciblement solitaires...

Tout homme devrait être solitaire. En fait, les hommes se développent trop peu pour grandir jusqu'au point où ils sont eux-mêmes, et où ils ne ressemblent plus aux autres; ils forment des classes, des catégories, des espèces, si bien qu'il est rare qu'on rencontre un homme nouveau qu'on ne puisse pas classer. Il est tout naturel que ceux dont l'instinct vital est trop faible pour se réverbérer en une personnalité une et distincte, aient besoin d'un parallélisme quelconque; ils se sentent collectifs, troupeau, ils se cramponnent les uns aux autres, leur loi est la conformité et ils tremblent — forcément — quand un d'eux se détache de la masse; la tendance de la masse était leur garantie, ils n'avaient pas en eux de tendance assez clairement, assez fortement indiquée pour qu'elle leur serve de guide. Et dans les époques un peu troublées, de bonnes gens que j'envoie à tous les diables vont mendiant en quelque sorte une « communion d'idées » qui les consolerait; ils croient qu'une coïncidence d'impressions philosophiques ou sociales crée entre humains les rapports les plus profonds.

Mais c'est dans leur faiblesse qu'ils ont lu cette loi de parallélisme. La loi de tout ce qui a une vie propre est la *réciprocité*. Ça se lit dans la nature à tous les degrés de l'infini.

De ces parallélismes factices il est toujours possible de s'éveiller et de découvrir le néant.

Moralement, suivant les lois de cette nature qui se répète toujours, nous vivons comme ces premiers êtres qui ont un centre commun et qui se soudent les uns aux autres jusqu'à ce qu'un plus fort brise ce cercle communiste, jusqu'à ce qu'une force plus grande donne une vie propre aux entités particulières et crée une nouvelle race.

Depuis de longs siècles l'homme essaie de briser les faux cercles de solidarité, de coutumes, de croyances, de lois qui l'enchaînent, et il rêve, pour s'en affranchir, la création de cercles nouveaux, car son esprit garde des empreintes d'esclavage. Il ne peut pas encore regarder le soleil en face, il n'a encore aucune clarté, aucune fierté, aucune perception virile et nette, aucune force d'affirmation. S'il en avait, il ne se tuerait pas comme le pauvre savant de Hauptmann. Quand on est devant la vérité, devant une vérité seulement, on ne sait pas qu'on est seul — c'est froid, la vérité — ça nourrit, ça se digère dans la solitude, et il n'y a que des raisons d'utilité qui peuvent nous pousser à la faire voir à d'autres.

Jusqu'à ce que nous soyons assez forts pour vivre selon notre propre et rigoureuse loi, notre solidarité devra contenir un peu de parallélisme, et tous ceux que le parallélisme blessera de ses décevantes promesses, mourront hébétés, trompés ou désespérés.

La race à laquelle dans nos angoisses nous donnerons naissance sera une race de solitaires, d'êtres jaloux de leur personnalité. Ils sauront, ces enfants, qu'il faut d'abord être très seul, très unique, très rare, pour pouvoir jouir de la seule société qui rend heureux et fort, celle où on donne et reçoit.

Déjà ça et là les hasards des multiples contacts ont fait surgir des rencontres qui paraissaient monstrueuses à la généralité, mais qui sont peut-être une de ces bienheureuses félices par lesquelles

la puissance de toute une race s'avance vers une formidable transformation et se recrée à nouveau.

Quelques-uns de nous ont rencontré des humains avec lesquels donner et recevoir moralement et intellectuellement était aussi facile que respirer et aspirer. Ces êtres vous font sentir que vous êtes seul, que vous êtes entier; ils explorent et mettent au jour toutes vos richesses, parce qu'ils en ont besoin, et qu'il n'y a que ceux qui en ont véritablement et personnellement besoin qui aient la force et l'adresse de les dénicher au fond de votre inconscience. Personne — pas même vous-même — ne peut faire ce travail; et ceux qui peuvent ainsi pénétrer jusqu'au fond de nous, n'ont cette puissance que parce qu'ils trouvent aussi en nous un splendide terrain vide pour faire croître et agir leur propre force.

Le nombre, forcément croissant de ces étonnantes rencontres mettra dans notre sang l'appétit de la réciprocité et tous nos parallélismes tomberont d'eux-mêmes devant la clarté de cette perception. Nos parallélismes nous tuent.

Je n'ai pas peur que les gens que j'aime ne m'aient pas. Je sais qu'ils ont beau faire — s'enterrer serait le seul moyen de se soustraire à cette tyrannie — parce que les rapports *réels* entre les hommes n'ont pas un grain d'arbitraire ou de caprice, ils sont éternels et nécessaires comme les rapports qui existent entre les chiffres — et quelque admiration, quelque méfiance ou quelque volonté que j'aie, ces rapports seront strictement basés sur les degrés d'interpénétration des natures.

C'est sa faiblesse et sa misère d'âme que le héros de Hauptmann a prouvées en se tuant — et toute la vie qui est en moi proteste contre cette solution de la mort.

Si une seule minute ce malheureux avait senti sa véritable *solitude*, avait réalisé sa personnalité, sa faculté spéciale de donner et son immense et spécial besoin de recevoir, cette perception lui aurait donné une foi qui eût transporté des montagnes; il aurait, comme les animaux blessés, accru l'intensité de sa volonté pour qu'elle rayonne plus loin, il fût devenu un agent orgueilleusement conscient des efforts de sa race, il aurait imprégné le monde entier de lui, si bien qu'il eût fallu mourir pour ne pas être attiré par le gouffre de cette spéciale solitude, gouffre dans lequel *devait* se jeter tout ce qui pouvait le combler.

Souffrir rend conscient, et être conscient rend fort et croyant. Il n'y a que ceux qui ne souffrent pas assez qui se tuent.

On réagit contre un mal quand on a senti qu'il était ou qu'il allait être plus fort que soi. C'est l'instinct de conservation qui ranime la lutte. On se tue, parce qu'on sent que le mal ne vous tuerait pas, tout en vous martyrisant.

Ce n'est pas la solitude qui est invincible, — ce qui est invincible, positif, éternellement vivant, ce sont ces diverses influences, ces enchevêtrements forcés d'esprits qui ne sont pas libres de se soustraire les uns aux autres, ces profonds emboitements de natures qu'un rien suffit pour cristalliser, cette merveilleuse *joie organisée* que la mort atteint sans pouvoir en arrêter le rayonnement.

Voilà la Fatalité; c'est une Fatalité de Vie, non une Fatalité de Mort.

Et lentement, sans rien anéantir, sans rien détruire, cette Fatalité s'impose en souriant — montrant à chacun le bonheur qu'il contient en lui et l'empêchant de tuer d'autres bonheurs.

(1) Voir *L'Art moderne*, 1893, p. 401.

PAYSAGES URBAINS

Prenons donc conscience, de plus en plus, de la beauté de nos villes, et sachons en défendre le pittoresque contre toute barbare atteinte. Sachons — en cela — imiter les Parisiens, qui veillent jalousement sur l'esthétique de leurs rues et promenades. Se souvient-on du *tollé* que souleva, en 1886, le projet d'érection de la tour Eiffel? Depuis il a été plusieurs fois question de démonter le monstre de fer, dont l'inélégante silhouette dépare l'architecture de la capitale. Voici qu'on veut déplacer la gare des Moulinaux et envahir la vieille esplanade des Invalides. Il y a pour cela des raisons d'utilité publique nombreuses et péremptives. Mais écoutez les récriminations de la presse et des réunions publiques. Les Parisiens n'entendent pas qu'on touche à l'aspect extérieur de Paris, qu'on en fasse un Londres ou un New-York commercial sous prétexte d'utilitarisme. La cause semble gagnée : l'opinion publique a dicté sa volonté au Gouvernement, qui viendra sur des contrats déjà signés.

Récemment la Ville de Paris faisait savoir aux magasins de *Old England* qu'elle ne tolérerait plus désormais dans ses rues les informes voitures écarlates qui servaient à ses réclames. Et le motif invoqué pour cette prohibition? Tout simplement que c'était laid sans nécessité. Admirable raison. Elle dérouta de prime abord nos administratives habitudes de penser, mais, après réflexion, elle s'impose avec la force de l'évidence.

C'était une manie bien bourgeoise, autrefois, de faire du salon à housses, où l'on ne recevait que quatre fois par an, la plus belle chambre de sa maison. On avait aussi deux salles à manger : l'une, des grands jours, luxueusement décorée, bien aérée, bien éclairée, l'autre petite, à plafond bas, manquant d'air et d'espace, celle « de tous les jours ». La chambre à coucher, où se passe, en définitive, le tiers de l'existence, le cabinet de travail où s'en consomme presque la moitié, étaient dédaignés et peu confortables, privés de toute décoration.

Nous en sommes revenus. Nous voulons du beau là où nous sommes toujours, et foie de la « parade »!

Quelle fraction de notre temps va donc à la promenade et aux courses à travers la ville? La moyenne de deux heures par jour est-elle exagérée pour chacun de nous? La rue dès lors n'est-elle pas un peu nôtre et faut-il s'étonner que nous cherchions à l'embellir incessamment? Il faudrait une sorte d'impôt spécial prélevé pour les embellissements et que l'on paierait comme aujourd'hui la note annuelle du tapissier et du peintre. Il faudrait aussi dans les grandes villes une section spéciale du Conseil communal chargé de cet intérêt général et d'ordre majeur, et que des dons et legs puissent être faits à la ville avec cette affectation spéciale. L'initiative privée devrait s'en mêler; que des ligues se créent partout pour conseiller les administrations et protester contre leurs « gaffes ». Peut-être alors ne verrons-nous plus vandaliser nos boulevards par des perches électriques abominables, comme celles que les Tramways bruxellois y ont fait dresser? N'auraient-elles pour fonction que de protester, toujours et encore, contre l'invétérée manie du « provisoire », qu'elles auraient déjà droit à toute notre reconnaissance. A quoi bon rappeler tous les travaux combinés et laissés en souffrance partout? Certains quartiers de Bruxelles sont éventrés depuis des mois, depuis des années même. Partout des murs à moitié démolis, des clôtures délabrées, réverbères en bois, trottoirs en cailloutis : à l'ancien Palais de Justice,

au Grand-Sablon, rue des Minimes, rue Watteau, rue des Quatre-Bras, rue aux Laines.

Que la ville donne l'exemple : depuis trois ans elle a établi rue de la Régence, près du palais du comte de Flandre, un véritable cloaque : c'est à croire que jamais un échevin n'est passé par là. Et puis que la ville, en attendant qu'elle soit armée par une bonne loi, intervienne auprès des particuliers qui n'ont pas le sentiment de ce qu'ils doivent aux passants : témoin M. le comte de Mérode, prince de Rubempré, ministre des affaires étrangères, le propriétaire de la façade restaurée (!) que l'on connaît et qui a jugé bon de louer à une agence d'annonces son mur de la place Poelaert.

S'il y a quelque part des terrains vagues, qu'on les ensemeence de gazon et qu'on demande aux propriétaires de faire d'avance les plantations d'arbres du jardin. C'est laid, sans nécessité, donc cela doit disparaître : c'est une suffisante raison. S'il y a des murs décrépits, bariolés d'anciens papiers de tapisseries, de grâce qu'on y mette un peu de chaux : le budget de la ville n'en sera pas déséquilibré et nos pauvres yeux en seront reconnaissants. Oh ! le bel exemple d'incurie et de désordre donné par en haut. Distribuer des prix de propreté dans les impasses et oublier soi-même d'approprier le paysage urbain!

AUX CONCERTS POPULAIRES

Notons pour mémoire, et bien qu'elle ne fût révélatrice d'aucune œuvre inédite, la belle matinée offerte dimanche dernier par les Concerts populaires à leur public fidèle d'habitues et d'abonnés.

M. Hermann Lévi, le chef d'orchestre réputé, a donné une très souple et très vivante interprétation de quelques maîtresses pages du Maître : *Siegfried-Idylle*, *Prélude de Parsifal*, *Mystère du Vendredi saint*. On sait que M. Lévi dirige habituellement à Bayreuth les représentations de *Parsifal*, la direction de *Tristan et Iseult* étant plus spécialement attribuée à M. Mottl et celle des *Maîtres* à M. Hans Richter. Chacun de ces virtuoses de l'orchestre a pénétré dans leurs plus intimes replis les partitions qu'ils ont eu la mission de révéler. Aussi était-ce une bonne fortune que d'entendre les fragments symphoniques de *Parsifal* restitués dans leur forme traditionnelle, avec des finesses, des nuances, des sinuosités de rythme qui leur donnaient une physionomie spéciale, connue des seuls pèlerins du Temple.

M. Lévi a dirigé avec un sens artistique personnel l'exquise *Idylle* dans laquelle Wagner a mis d'ineffables tendresses et de vibrants espoirs. Pour finir, il a conduit la huitième symphonie de Beethoven, dont il a détaillé avec de minutieux soucis les délicatesses. Car c'est presque toujours par la perfection du détail que l'éminent artiste arrive à l'expression artistique. Les quatre morceaux, bien connus, de la pimpante symphonie ont reçu, sous sa direction, une exécution si coquette, si légère, qu'on en a oublié, du coup, les années qui se sont accumulées sur elle et que font parfois trop sentir telles interprétations pompeuses et languissantes.

Et voici parfaite la trinité bayreuthoise : Richter, Mottl et Lévi, dont le souvenir restera immuablement rivé à la plus vaste manifestation de l'art scénique qui se soit jamais produite.

L'Exposition des Beaux-Arts de Louvain.

L'Exposition des Beaux-Arts de Louvain est vraiment excellente. La commission y a présidé avec goût et éclectisme, et la « décentralisation » a été opérée de façon intelligente. S'il est vrai qu'on rencontre dans les salles de la Table Ronde un Herbo, fait de tabac malade et de confiture vernie, d'inconsistantes toiles signées Euphrosine Beernaert, un vieux Carabain, un chromo de Juliaan De Vriendt, — en revanche, de lumineux paysages de Théo Van Rysselberghe apportent à l'exposition leur tribut de clarté, les *Pâques* d'Émile Claus y montrent de belles tendances d'art neuf. Presque tous les jeunes sont d'ailleurs représentés : Cassiers, Ciamberlani, Dardenne, Ensor, Doudelet, Coppens, les Dierickx, Khnopff, Verheyden, Frédéric, Levêque, Marcette, Laermans, Gilsoul, les Meunier, les Nys, Montald, Abry, les Wytzman, de Burlet, Verhaeren, Van Aise, etc... Tous n'apportent pas des œuvres nouvelles et la plupart de ces toiles ont été vues à des salons ou à des expositions particulières. Mais néanmoins l'ensemble satisfait. Et, par-ci par-là, une surprise séduit. Ainsi la romantique *Chapelle de Leernes* de Degouve de Nuncques, les aquarelles « maeterlinckiennes » de M^{lle} Louise Dansc, les *Nuées menaçantes* de Victor Gilsoul : un tableau d'une robustesse vibrante et d'une couleur énergique et tourmentée. Voilà un très beau Verwée, ancien : *Vaches en prairie*, solidement bâti, des Baron, des Binjé, des Staquet, des Coosemans, un Courtens, un Smits, un Stobbaerts — en somme, une sorte de réduction d'un grand salon qui serait bien composé. Un nouveau nom à signaler : Alfred Delaunois, avec son *Christ noir*, un portrait et des intérieurs d'église. Ce jeune artiste louvaniste intéresse par un faire d'une naïveté absolument sincère et très curieusement enfantine. S'il fallait lui chercher un maître, ce serait le nom de Degouve de Nuncques qui viendrait à l'esprit. Même gravité, même austérité d'art, même métier patient et spontané. Cependant, originalité absolue, des deux côtés; chez Delaunois, peinture plus écrite et tonalité générale plus noire, — moins de pénétrance.

En sculpture? Les noms de Paul Du Bois, Charlier, Braecke, De Vreese, De Vigne, Lambeaux, Gaspar, avec sa toujours poétique et si touchante *Adolescence*, une merveille de sentiment, Vanderstappen, avec son bronze argenté : *Le Sphinx*, enfin Constantin Meunier, dont deux bronzes : *le Débardeur* et *le Marteleur* et un cadre plein de vie noire : *A l'accrochage*.

J'ai laissé un nom : Xavier Mellery. Il est encore roi dans cette exposition. Son *Eglantier* s'érige sur fond d'or en symbole puissant de la vie saine et de la beauté humaine : un adolescent cambrant son torse nu au milieu de fleurs. C'est encore l'élégance de la force, la grâce de la robustesse que le jeune maître nous chante, en chœur grave et savant. La *Sagesse* se vêt de la splendeur d'une médaille grecque. *Pour un jubilé de cinquante années de mariage* est une œuvre forte, symbolisant magistralement la famille. On y trouve aussi une sorte de grandeur antique.

Telle — en un coup d'œil — cette exposition, variée et vivante, et apportant un bouquet d'art, fleurant le neuf, à la vieille cité louvaniste. Il est salutaire que l'art s'infilte ainsi de plus en plus dans les provinces : il suscite des réveils, il porte avec lui sa grandeur et il contribue puissamment au relèvement des intelligences. Il faudrait que ces sortes d'expositions se multiplient dans la Belgique et que partout se répercutent des échos du mouvement vivace qui, à cette heure, entraîne, chez nous, l'Art jeune.

LES REVUES

La Nouvelle Revue internationale.

La renaissance est indéniable. Le mouvement littéraire gagne tout le pays. Partout, en province et dans la capitale, des revues d'avant-garde ont surgi, de jeunes individualités se sont révélées, le sang et la vie sont revenus aux quatre membres engourdis de ce grand corps malade où l'art s'étiolait.

Maintenant que nos Pharisiens se sont tus et que, sous l'effort général des jeunes, la victoire des idées s'annonce, certains ont pensé à centraliser la vie littéraire, en dirigeant son activité vers un horizon plus large. Entre tous ces combattants brusquement surgis, tous armés, d'un sol auparavant lourd, bourgeois et paisible, nouveaux soldats de Cadmus, une alliance s'imposait qui donnât une unité agressive à leurs énergies, au lieu de les laisser s'entr'égorgner en des rivalités de sectes.

Si nos lettres belges sont d'expression française, en France on nous ignore, et depuis longtemps nos jeunes écrivains aspiraient à débiter avec ensemble sur la scène plus vaste de leur patrie intellectuelle du sud.

Une importante revue de Paris, *La Nouvelle Revue internationale*, vient de mettre ses colonnes à la disposition de nos littérateurs.

Sous une rubrique spéciale, bimensuellement, nos artistes feront paraître des œuvres choisies parmi les envois par les membres du Comité belge de rédaction dont les noms suivent : MM. Eugène Demolder, Iwan Gilkin, Léon Hennebicq, Edmond Picard, J. de Tallenay, Emile Verhaeren et Vurgey, correspondant officiel de la Revue.

Nous trouvons l'idée excellente et nous remercions vivement le comité français de *la Nouvelle Revue internationale* de la gracieuse invitation qu'il a adressée aux écrivains belges et du débouché qu'il leur a créé. Il est du devoir de tous ceux-ci de ne point tromper les légitimes espérances qu'on a fondées sur leur énergie et leur talent, et nous adressons un appel à tous les littérateurs de notre pays et au public afin que l'active collaboration des uns et l'empressement des autres donne à cette tentative nationale et nouvelle le succès qu'elle mérite.

Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire du Comité belge, M. Léon Hennebicq, rue de Lausanne, 1, Bruxelles.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Derniers jours du Taciturne, drame en vers, en trois journées et huit tableaux, par ROGER DE GOEIJ, avec un portrait symbolique de l'auteur par M. Victor Mignot; Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}. — Musée de Bruxelles. Tableaux anciens des écoles flamande et hollandaise (1^{re} série), clichés phototypiques réunis par M. J. DE BRAUWERE; Bruxelles, G.-J. Huysmans; dépositaires, Dietrich et C^{ie}.

Les Rancunes de M. Frédéric.

Dans l'*Anthologie des Prosateurs belges*, parue il y a quelque six ans, Georges Rodenbach, résumant la carrière littéraire de M. Frédéric, avait écrit : « On peut dire que s'il n'a pas une manière de style, son style au moins a des manières. »

D'autre part, *la Jeune Belgique* publia, vers la même époque, une *Guirlande à Gustave Frédéric*, éminemment sarcastique et

corrosive, où on lisait entre autres : « Si la France a Frédéric Lemaitre, nous avons Frédéric le millimètre. »

Inde ira! Manet alta mente repostum! M. Frédéric rage comme aux premiers jours. Voici sa plus récente évacuation de bile. Quand sa poche à fiel crève, c'est inondant.

Et ce gentil critique se plaît à proclamer présentement : « Qu'il soutient la jeune littérature belge. » On n'est pas plus farceur !

L'impartial et charitable M. Frédéric prête aux hommes de lettres belges de la nouvelle et brillante génération qu'il regarde comme un chapon les jeunes coqs, le sentiment très vil de ne pas supporter les succès de leurs frères d'armes. Prière à ce vieil hermite de nous expliquer alors leur admiration pour Maeterlinck, pour Eckhoud, pour vingt autres.

Ce n'est pas tout ça ! Comme les vieilles filles qui n'ont pas trouvé d'époux, M. Frédéric ne peut pardonner à la pléiade de nos écrivains d'art neuf de le laisser seul à ses radotages et dans son coin qu'il se plaît à qualifier le coin du Bel-Air et où il se tient en bonne posture, comme un héron sur une patte.

Nous donnons sa prose à titre de document à conserver.

Au Cercle artistique.

Conférence de M. Georges Rodenbach, un de nos poètes belges distingués, qui a des succès, même officiels, à Paris. Cela ne lui est guère pardonné par ses anciens amis de la société en commandite pour la notoriété littéraire. M. Georges Rodenbach se fait un petit nom parisien, et ses associés d'autrefois le voient avec grands dégoûts le laisser dans leurs gloires de cénacle. Aussi, l'auteur de *la Jeunesse blanche*, qui fut si souvent le porte-paroles de notre jeunesse littéraire, est-il féroce ment traité, et comme poète fade et comme homme fuyant, par ceux qui le louaient et l'honoraient quand ils avaient avec lui partie liée.

Pendant, M. Rodenbach n'a changé, ni de manière d'écrire, ni d'admiration, ni de dédain. Il a toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts, avec plus d'habileté et de souplesse, en ouvrier de plus en plus expert; ses préciosités sont les mêmes, et il tient à tout dire, même les choses les plus insignifiantes, avec des images ambitieuses. Il n'a pas cessé d'admirer surtout les poètes d'exception, et de dédaigner ordinairement les poètes populaires. Donc, il a, avec plus de sûreté, tous les mérites que ses bons frères et amis lui reconnaissent, quand il était leur orateur au repas eucharistique, à la « Cène », comme ils disaient, de la manifestation Lemonnier, à la « palme en fer », et au discours en fer blanc, comme nous le disions, du tombeau Van Hasselt.

Il n'a pas changé, le délicat et insinuant poète Georges Rodenbach, et nous lui adressons les mêmes éloges et les mêmes critiques qu'autrefois. Mais c'est assez curieux de le voir si âprement égratigné et invectivé par ses anciens compagnons, depuis que des succès personnels lui sont venus. Cette ingénuité de colère contre les succès s'étale maintenant sans aucune précaution. On ne se donne plus la peine de dissimuler ces jolis sentiments, sous aucune raison ou intransigeance d'art. Vous avez des notoriétés que nous n'avons pas; donc vous êtes un idiot et un misérable. C'est le droit au massacre, à la dynamite littéraire, pour ceux qui piétinent obscurément contre les arrivés à la clarté favorable.

C'est un signe du temps, vous le savez bien, ces amertumes d'associés haineux, et ceux qui les subissent peuvent se croire assez bien lotis par le sort. Donc, sans défendre inutilement M. Georges Rodenbach contre les aigreurs de ses bons amis, disons un mot de sa conférence de mardi au Cercle artistique. Sujet : *Le Tombeau de Baudelaire*. Mais sur les discussions qui se sont élevées à Paris, à propos d'un monument à élever au poète des *Fleurs du Mal*, le conférencier a glissé habilement. Il fit lui-même campagne vaillamment pour cette publique glorification de Baudelaire, et s'attaqua au critique Brune-

tière, qui s'était énergiquement prononcé contre cet hommage solennel à un grand poète si malade. Nous avons souvenir que M. Rodenbach n'eut pas l'avantage, dans son hautain dialogue avec M. Brunetière, et celui-ci lui répondit avec sa dialectique vigoureuse, tout en tournant très agréablement ses sarcasmes. Mais cette question du tombeau n'a été que touchée dans la conférence du Cercle, comme motif à quelques fières images, présentées avec grand appareil.

La poésie de Baudelaire, l'originalité de Baudelaire, tel a été le vrai sujet de cette causerie ingénieuse, très ornée, solennellement subtile, et qui a été intéressante et même piquante, avec toutes ses préciosités de pensée et d'expression. Baudelaire est, dans notre siècle, le poète du plus rare génie, pour M. Rodenbach et ses amis, sauf qu'il est encore trop accepté, pour le goût difficile de quelques-uns, et que Mallarmé, qui est obscur, doit être plus grand. Quant à Hugo, c'est un magnifique rimeur de lieux communs, et, comme il l'a reconnu lui-même, un « écho sonore » des sentiments de la foule. Baudelaire, qui a été volontairement et savamment artificiel, qui a eu l'orgueil spirituel le plus raffiné, qui cherchait dans le catholicisme des sensations de péché plus aiguës et plus libertines, dédaignerait de rendre avec éclat les pensées de tout le monde. Et cette imagination malade, à la sensibilité si réfléchie, à l'expression si précise, devait paraître la plus rare et la plus haute aux inquiètes écoles de décadence. Malheureusement, on a beaucoup imité cet admirable et original artificiel. Baudelaire a écrit : « Créer un poncif, c'est le génie. Je dois créer un poncif. » En effet, il en a créé un, dont beaucoup d'écoliers plus ou moins adroits usent avec désinvolture.

Nous n'analysons pas la conférence de M. Rodenbach. Il a eu sur son poète des vues fines, une curieuse étude de sa sensibilité cérébrale et des sensations nouvelles que cette poésie a expressément notées. Il a parlé avec esprit, un esprit toujours appuyé, figolé, des mystifications froides de Baudelaire et de ses dédains pour les femmes. Nous vous avons cité, quand parut le volume de M. Crépet : *Œuvres posthumes de Baudelaire*, quelques-unes de ces boutades sur les femmes : « La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable — J'ai toujours été étonné qu'on laissât entrer les femmes dans les églises. Quelles conversations peuvent elles avoir avec Dieu ? »

M. Rodenbach a eu une péroraison eucharistique sur la chair et le sang de Baudelaire, qu'il présentait en communion à ses auditeurs, et cette péroraison qui faisait de la modeste tribune du Cercle artistique une Sainte-Table, n'a pas paru de très bon goût. Mais presque tous les poètes modernes et d'exception se traitent entre eux de Christs. N'y a-t-il pas, dans *la Jeunesse blanche*, un poète qui, en montant trop obscurément la Montagne de la Cour à Bruxelles, croit gravir son Calvaire? Et puis M. Rodenbach, avec son talent distingué et précieux, ne craint jamais la solennité de l'expression. Il est délicat, avec une hautaine et complaisante insistance. G. F.

PETITE CHRONIQUE

Le QUATUOR YSAYE donnera au Salon de *la Libre Esthétique*, du 15 février au 15 mars, quatre concerts de haute attraction dont les programmes, que nous ferons connaître prochainement, comprendront quelques-unes des plus belles œuvres classiques et un choix de compositions modernes exécutées en première audition ou prises parmi celles qui ont valu à Paris un si grand succès à M. Ysaye et à ses partenaires.

Des abonnements spéciaux à 20 francs pour la série des concerts seront créés à cet effet. Ils seront reçus par la maison Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour.

M. Jules de Burlet, ministre de l'Intérieur et des Beaux-Arts, a acquis, à l'Exposition de Louvain, un tableau de M. Eugène Laermans, le jeune peintre des paysans et des ouvriers qui eut un si

franc succès l'an dernier à l'exposition du *Voorwaarts* et dont des œuvres nouvelles apparaîtront le mois prochain à la *Libre Esthétique*. Nous félicitons vivement M. de Burllet de cette preuve de goût et d'indépendance, car certes l'art de M. Laermans n'est pas fait pour plaire au monde officiel qui est trop souvent le monde des snobs. Le Ministre peut être assuré qu'il aura avec lui l'élite des artistes et des esthètes chaque fois qu'il donnera ainsi une leçon à la routine.

M. Gustave Huberti, directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode, a dirigé, jeudi dernier, à l'occasion de la distribution des prix aux élèves de l'École, un fort joli concert qui a permis d'apprécier le résultat de ses efforts persévérants. Divers chœurs, notamment des fragments importants de *Lucifer* de Peter Benoit, ont été exécutés avec précision et bon goût. Si les voix d'hommes laissent un peu à désirer, en revanche l'École fournit un ensemble vocal féminin très satisfaisant. On a particulièrement applaudi l'exécution de trois madrigaux anciens, traduits par M. de Casembroot, dont l'un a été bissé par le nombreux auditoire qui remplissait la vaste salle du marché couvert de Saint-Josse.

Divers soli empruntés aux partitions de Gluck, de Weber, de Reyer, d'Ambroise Thomas et de Delibes complétaient le programme.

Une indisposition persistante de M. Joseph Dupont a obligé l'administration des Concerts populaires à suspendre les répétitions de *Rédemption*, l'oratorio de César Franck qui devait être exécuté dimanche prochain avec le concours d'artistes parisiens et du Choral mixte dirigé par M. Léon Soubre.

Souhaitons que l'excellent chef d'orchestre soit promptement rétabli et puisse reprendre le bâton à bref délai.

L'exposition de dentelles anciennes, organisée par la Société d'archéologie de Bruxelles dans l'hôtel de Ravenstein s'ouvrira demain lundi, à 2 heures.

Un nombre considérable de collectionneurs ont fait des envois à cette exposition, si bien à sa place dans le vieil hôtel des ducs de Clèves.

M. Siegfried Wagner viendra, le 11 mars, diriger à Bruxelles un concert symphonique.

Ce concert, organisé par la maison Breitkopf et Härtel, aura lieu dans la salle de l'Alhambra.

M. Franz Servais a accepté la mission de préparer les études d'orchestre, afin d'épargner à M. Siegfried Wagner le long travail des répétitions. Il reconstitue à cet effet l'orchestre symphonique de ses « concerts d'hiver », qui ont laissé à Bruxelles de si vifs souvenirs artistiques.

Bien que le programme du concert ne soit pas encore définitivement arrêté, il est probable que M. Siegfried Wagner fera un choix parmi les pages symphoniques dont il a dirigé l'exécution à Bayreuth, à Leipzig et à Berlin. On signale notamment : l'ouverture de *Freyschütz* de Weber; un morceau d'orchestre de M. Humperdinck, ami de Richard Wagner et professeur de composition de son fils; le poème symphonique de Liszt, *Le Tasse*; et, de Wagner, la « Rheinfahrt » de la *Götterdämmerung*, le prélude de *Tristan et Isolde*, *Siegfried-Idylle* et l'ouverture du *Vaisseau-fantôme*.

M. Siegfried Wagner a fait récemment ses débuts à Leipzig, au deuxième concert du *Lisztverein*. Ils paraissent, dit le *Guide musical*, avoir été un triomphe. Chose curieuse,

M. Siegfried Wagner dirige de la main gauche; de la main droite il tourne les pages de la partition quand il ne donne pas des indications. Très élégant, il est, en général, sobre de gestes; mais, comme naguère son illustre père, il se ramasse sur lui-même au moment de préparer un crescendo, il se relève peu à peu et se redresse tout entier, comme sous l'effet d'un ressort, au moment où arrive le fortissimo. Il a dirigé, à Leipzig, les *Préludes* et le *Tasse* de Liszt et l'ouverture du *Vaisseau-fantôme*, avec une entente des nuances, une souplesse de mouvements et une clarté remarquables. Dans l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, particulièrement, il a transporté toute la salle d'enthousiasme. Jamais on n'avait entendu cette page symphonique si colorée rendue avec une telle flamme et une si grande variété d'accents. Bref, les débuts du jeune chef d'orchestre ont absolument étonné le monde musical de Leipzig.

M. Siegfried Wagner a vingt-six ans. Il a fait ses études musicales à Francfort, sous la direction de M. Humperdinck, et, en somme, depuis sa jeunesse, au Théâtre de Bayreuth, où il a vu passer sous ses yeux les chefs les plus renommés de l'Allemagne.

La deuxième séance de la section d'art et d'enseignement populaire de la Maison du Peuple, fixée à mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, se composera d'une conférence de M. WILMOTTE, professeur à l'Université de Liège, sur la *Chanson de Renaud*, et d'une partie musicale avec le concours de M^{lle} Em. Bousman, cantatrice, qui interprétera les variantes caractéristiques de la célèbre chanson de Renaud, le *Meilied* d'Huberti, et *Aime-moi* de Bemberg.

La Société protectrice des Enfants Martyrs organise pour le lundi 29 janvier, au profit de son asile, un grand concert de charité qui aura lieu dans la salle des fêtes de la Grande-Harmonie et qui sera consacré uniquement à la musique de Massenet. Le maître français a gracieusement offert d'accompagner lui-même tous les artistes qui se feront entendre à cette intéressante soirée, pour laquelle on peut se procurer des cartes chez les éditeurs de musique ainsi qu'à l'Asile des Enfants Martyrs, 64, rue du Fossé-aux-Loups.

Le deuxième concert classique, dans lequel se feront entendre Sarasate et M^{lle} Bertha Marx, est fixé au jeudi 1^{er} février à 8 heures du soir, dans le local de la Société royale de la Grande Harmonie.

Adresser les demandes de places à MM. Schott, frères, éditeurs, Montagne de la Cour, 82.

La *Société des Aquafortistes belges* organise son cinquième concours annuel (800 francs de primes). Le délai d'envoi est fixé au 1^{er} juin.

S'adresser pour tous renseignements à M. L. Titz, directeur des publications, place Fontainas, 9, à Bruxelles. On peut également consulter le programme dans nos bureaux.

La *Société de musique de Tournai* a fixé son concert annuel au dimanche 28 janvier, à 7 heures du soir, au local de la Halle aux Draps, Grand'Place.

Cette soirée sera consacrée à *Marie-Madeleine* de Massenet. Les solistes seront : M^{lles} Sidner (Marie-Madeleine), Rachel Neyt (Marthe), MM. Warmbrodt (Jésus) et Demest (Judas). L'orchestre aura comme chefs de pupitre : MM. Guidé, Anthony, Poncelet, Seha, Merckx, Van Hout, professeurs au Conservatoire de Bruxelles, Crikboom et H. Merckx.

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger**, qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

VICTOR ARNOULD. — « POUR L'ART. » — LEURS GIGOLETTES. — PREMIÈRE PRÉDICATION D'ART. — LES LIVRES. *Eudore Pirmez*, par Albert Nyssens; *Rolan de Lassus*, par Jules Declève, illustrations de Louis Greuze. — L'HÔTEL DE RAVENSTEIN. — PETITE CHRONIQUE.

VICTOR ARNOULD

« La puissance de son cerveau était véritablement exceptionnelle, il était un esprit encyclopédique et complet. Très instruit, il traitait avec une égale autorité les questions d'art, de philosophie, d'histoire, de littérature. Il connaissait à fond la politique et la science sociale. Il a traité par la parole et par la plume les questions les plus diverses et l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer la souplesse de ce puissant esprit qui semblait se jouer des questions les plus ardues. Le style original et très personnel de l'écrivain était d'une prodigieuse richesse, et les journaux politiques et artistiques renferment en foule des pages de Victor Arnould qui étaient admirées comme on admire des chefs-d'œuvre. »

Ainsi parle *la Réforme*.

« Victor Arnould était une force, une force des plus puissantes, qui n'a point trouvé l'espace nécessaire au développement de son activité, et qui s'est éteinte, paralysée et engorgée. De tous les hommes marquants de la pléiade de *la Liberté*, il fut assurément l'écrivain le mieux doué, le penseur le plus original et le plus

profond. Orateur, il ne le fut guère : embrouillés et diffus, ses discours n'étaient que de longs exordes; mais à peine avait-il la plume à la main, que les phrases jaillissaient claires, mordantes, pittoresques, opulentes, et que la pensée se révélait droite et fière sous le vêtement d'une rhétorique savante et somptueuse. L'étude sur Gambetta, qu'il publia dans *la Revue moderne*, témoigne des hautes et précieuses qualités de l'écrivain. Journaliste politique, Victor Arnould eut à lutter contre des circonstances tellement défavorables, qu'elles eussent brisé net une énergie moins fortement trempée. On le vit, en ces derniers temps surtout, combattre en désespéré, dans un journal défaillant, disparaissant et reparaisant par intervalles, avec une ardeur et une maîtrise qui arrachèrent des cris d'admiration à ses adversaires les plus irréconciliables. »

Ainsi parle *l'Étoile belge*.

En voilà deux. Nous aurions pu en citer d'autres. Ainsi, cette fois, pour une fois se taisent les rancunes et jaillit, incompressible, une clameur triomphale, devant un Belge qui gémit, en sa personnalité superbe et tragique, ces deux dons qui font les gloires inoubliables : le Génie et l'Infortune. D'où sortent, si ce n'est du réservoir des justices qui s'imposent, ces déclarations éclatantes, si tardives quand on songe qu'elles ne sont venues qu'après la mort, si rapides en leur jaillissement quand on songe que cette mort ne date que de quelques heures ?

Elles sont d'autant plus émouvantes en leur unanime

concert qu'elles vont à un homme qui, dans les dernières années de son existence tourmentée, n'était plus qu'un solitaire, ayant atteint cette grandeur douloureuse que Renan reconnut à saint Paul quand, achevant le récit de sa turbulente et pathétique mission en ce monde, il le frappa de cette marque finale : « Il en était arrivé à ce moment fatal de la vie des grands hommes : l'impossibilité de vivre ! »

L'impossibilité de vivre!... Non pas la matérielle, quoique pour tant d'esprits d'élite, en notre organisation sociale féroce, mais, heureusement, défaillante et mourante, elle exerce si cruellement son martyre, livrant, humiliées et craintives, les plus belles âmes aux insolences d'un boulanger ou d'un boucher ou d'un épicier impayé, obtenant, au service de leurs créances misérables, le secours aveugle du pouvoir judiciaire, le secours du pouvoir exécutif, se dressant brutaux, écrasants et impitoyables. Non, c'est de l'impossibilité morale qu'il s'agit, quand un cerveau prescient allant trop loin dans ses anticipations de précurseur, s'éloignant de plus en plus, par les dons périlleux qu'apportent l'âge et l'expérience, des idées courantes et communes qui sont l'ordinaire base d'opérations des médiocres, arrive à n'être plus qu'une force séparée et en l'air, agissant pour son propre compte, incompris et conspué, en attendant que le corps d'armée, en sa marche lente et prudente, par la route même qu'ouvrit le téméraire, rejoigne les lieux où gisent ses ossements et profite, dans la joie égoïste du succès, du campement qu'il a préparé.

Victor Arnould fut peut-être le plus grand de nos écrivains depuis l'indépendance. Nous osons l'écrire sans craindre de faire tort à quiconque et avec la complicité tacite de la conscience de chacun. C'est qu'il joignait à un art merveilleux, désormais fréquent dans notre littérature ardente et rénovée, une puissance de pensée extraordinaire et une extraordinaire aptitude à la doubler par la puissance de l'image et du verbe. Il unissait (telle une chimère étrange) la clarté sereine de Diderot à la brutalité riche en imprévu de Danton. Et vraiment il est à croire que si, dès l'origine, son gosier n'eût pas été frappé de la tare qui s'épanouit monstrueusement tout à coup dans le mal qui l'étouffa, il eût été comme Danton fougueux orateur, coloriste et emporté. Mais qui dira ce qu'enlève de force au cerveau de l'homme parlant et de dextérité à sa parole, la continue dépression d'un instrument vocal qu'il ne peut mettre en mouvement sans souffrir!

Depuis longtemps il était entraîné, par le vol d'aigle de sa pensée royale, en dehors de la politique banale et loin du fumet des plats du jour auxquels elle se complait, sûre de sa clientèle de grands hommes de pacotille. Il avait déserté la basse-cour et ne perchait plus au poulailler. Il planait haut et loin dans l'éther et dans l'azur profond. Il semblait que ce fût désormais pour

lui seul, pour la joie de se sentir si loin et si haut, seul dans le profond azur, qu'il dessinât les girations aériennes et harmonieuses de son intellectualité supérieure. Dans ses articles, la mesquinerie du quotidien paysage social apparaissait unifiée et égalisée par le calme qui pacifie la terre contemplée d'une cime. Ils en avaient le charme magnifique et consolateur. La foule n'en discernait pas le secret. Elle admirait sans comprendre. Elle croyait l'homme politique devenu un simple rêveur et ne lui accordait plus que la valeur d'un esthète ou d'un virtuose répandant des mélodies, inutiles mais forçant l'oreille à devenir attentive.

En réalité, jamais Victor Arnould ne fut plus pénétrant et plus déplier de mystères. Jamais son intelligence d'acier et d'or ne fora d'un tournoiement temporel et plus sûr les parois des événements contemporains. Ses subtiles et amples études sur la politique européenne, ses portraits saisissants des hommes en étalage, tantôt superbement laudatifs, tantôt impitoyables, (oh! ses réponses pathétiques aux attaques hypocrites contre Parnell, le roi non couronné de l'Irlande, sombrant dans un mystérieux amour!), ses plaidoyers entraînants pour la grande œuvre de la colonisation africaine, ses analyses sarcastiques et étincelantes de la politique progressiste, forment un faisceau d'œuvres qui furent rarement égalées, et qui, dans un grand pays, en Angleterre, en France, avec l'appoint d'entraîn et de flamme qu'y eussent ajouté la vogue et la gloire, aurait mis ce grand artiste au plus haut rang parmi les polémistes du siècle.

En Belgique, venu trop tôt, il a été une des unités de cette phalange d'officiers, alors sans soldats, qui tentèrent seuls la conquête littéraire et dont les corps abattus dans les fossés formèrent pont pour ceux, plus favorisés du sort, qui vinrent après eux. Il n'eut pas le profit, et l'honneur lui fut disputé.

Il meurt prématurément, au moment où, grâce à la haute compréhension de ses incomparables mérites, M. de Burlet venait de lui confier l'écriture d'une HISTOIRE DE LA BELGIQUE DEPUIS 1830, car notre pays attend encore qu'on fasse, autrement que dans des œuvres de petite pensée ou de complaisance, le tableau vivant de ces cinquante années de béatitude doctrinaire, cachant sous leurs draperies bourgeoises cinquante années de misères et d'iniquités. Il s'était mis au travail, avec la joie mélancolique du naufragé à qui la mer a tout pris, mais qui sent au moins sous ses pieds meurtris le rivage et sauve son pauvre corps nu et meurtri de la bousculade des vagues. Des feuillets étaient déjà couverts de cette belle écriture déliée, fantaisiste et claire, aux lettres décidées et élégantes, qui caractérisait si bien cette pensée artiste, habile et forte. Hélas! la mort est venue, dissipant ce rêve de repos et versant ironiquement son sablier dans l'écrivoire. Victor Arnould ne pensera plus! Victor Arnould n'écrira plus!

Dans cet *Art moderne* dont il fut collaborateur, où, depuis bientôt quinze ans, ont retenti toutes les joies et tous les deuils de la famille littéraire, où parurent, éclatantes, quelques-unes des plus belles fleurs de son grand et noble esprit (qui ne se souvient de ce chef-d'œuvre : *Juvénal!*), nous rendons, le cœur serré, hommage à la mémoire du vaillant qui ne descendra plus au combat, revêtu de son beau style glorieux comme d'une armure. Mais ces lamentations sur les morts ne suffisent pas. Arnould a achevé un livre magistral : *Essai d'une Histoire sociale de l'Eglise*. Il serait digne du Gouvernement et du large et indépendant esprit de M. de Burlet de le publier aux frais de l'Etat, malgré la divergence des vues religieuses. Ce serait un monument élevé à un de nos hommes illustres, plus durable que la pierre, plus fréquenté par les âmes, et en accord avec la justice jeune et armée qui désormais, avec une altière et impérieuse certitude, rend les honneurs funèbres à nos écrivains.

« POUR L'ART »

Premier article.

Excellente impression d'ensemble. Qu'on se reporte à quelque cinq ou six ans, quand, à part les XX, aucune exposition ne proférait l'audace nette. *L'Essor*, le *Voorwaarts*, le *Als ik Kan*, bien que les bonnes volontés n'en fussent point absentes et que de vrais artistes — tels Laermans et Gilsoul — y exposassent, n'étaient, somme toute, que des succursales des Salons triennaux. Les attardés, les indécis, les banals y dominaient. L'officielle bonne tenue y régnait.

A *Pour l'Art*, cette fois, un tout autre esprit fleurit. Les peintres n'ont crainte de se laisser aller à s'écouter et à se prouver tels qu'ils sont, en la plénitude de leur nature, faite de qualités personnelles et de défauts correspondants. Les meilleurs sont évidemment ceux que la critique routinière et pionnesque néglige le plus, ceux dont elle n'excuse l'art qu'à l'aide de réticences et de circonlocutions. Il est entendu que les incontestables mérites originaux qui éclatent dans telles pages sont qualifiés « d'amusants », quelquefois « d'intéressants » et que l'ample louange à plume pleine et lourde d'encre s'en va inévitablement vers les tableaux d'esthétique conforme et courante. Au fond, la critique journalistique trouve l'exposition mauvaise — mais elle biaise. Elle exècre les changements et les progrès réalisés, elle a la bouche encore pleine jusqu'à en avoir les joues bouffies de tous les anathèmes et de toutes les vieilles phrases sur l'anarchie, la fumisterie et la décadence, mais elle s'est éreintée à les lancer et à les prodiguer si souvent, qu'elle même commence à croire que « cela ne porte plus ». Les expositions prochaines la tueront certes, toutefois, croyons-nous, non sans quelques spasmes d'agonie auxquels nous nous attendons avec la joie ou la pitié de circonstance.

Avant de commenter les œuvres principales des peintres de *Pour l'Art*, nous nous attarderons en cet article au nom du très grand artiste Gallé.

Un de ses meubles, celui qui se trouve à la droite du vitrail de M. Thys, nous occupera surtout. La conception qui lui a donné sa beauté nous paraît nettement originale et se distingue de tant d'autres, intéressantes certes, mais trop fidèlement tributaires du passé. Aujourd'hui que l'art industriel semble ressusciter et par un retour aux traditions nationales nous délivrer des inévitables grecs et des immanquables romains, il importe de signaler l'artiste français comme ayant déjà dépassé le stade de l'imitation des meubles renaissance et des dernières époques royales des XVII^e et XVIII^e siècles, pour aboutir à la création personnelle et moderne.

Depuis toujours l'ébénisterie a employé les fleurs, les herbes, les branches, la flore et la faune afin d'inventer des ornements inédits. Les courbes les plus gracieuses, les flexibilités les plus fines et délicates de lignes ont été trouvées dans ou près de la nature. Seulement, aussi bien parmi les gothiques que parmi les renaissances ou les modernes, on n'avait eu en vue que la simple ornementation et nullement l'idée sombre ou gaie que la plante ou les feuilles ou les chimères dont on se servait pouvaient inspirer. On ne voyait pas le symbole dans l'ornement, on ne voyait que la ligne et quelquefois la couleur. Ainsi se mêlaient, en un même meuble, frondaisons de chêne, guirlandes de roses, têtes de sphinx, pieds de boucs, cols de cygnes, palmettes, acanthes, que sais-je? Chaque détail apparaissait en relation plastique peut-être, mais non intellectuelle avec son voisin et l'ensemble parlait aux yeux, mais n'entraînait point dans l'esprit.

Certes, après les horreurs de l'ébénisterie du gouvernement de Juillet et du second Empire, un meuble renaissance parfaitement imité charmait les goûts esthétiques de tous et pendant des années on l'acheta, faute de mieux. Nous avons glorifié les vieux styles, les François I^{er}, les Henri II, puis les salles à manger flamandes et les cheminées monumentales. Nous avons accueilli encore les élégances du Louis XV. Enfin nous avons fait place aux meubles pratiques, anglais et américains, dont les formes, prises un peu partout, dans l'Inde, en Syrie, en Chine, même en des îles australiennes, auraient pu s'appeler coloniales. Tout ce retour au passé, toutes ces adaptations pittoresques, toute cette série de vols faits au goût des peuples exotiques peuvent être considérés comme des préliminaires nécessaires à l'éclosion de nouveaux styles actuels. Mais il faut aller plus loin. Le meuble anglais ou américain n'a point sa grâce à soi ; il semble plutôt fait pour un bateau que pour un salon ou un appartement et déjà il se banalise.

Les meubles qu'expose M. Gallé nous paraissent les plus réussis que nous ayons jusqu'ici rencontrés. Leur ornementation tout entière est subordonnée à une idée. Leurs détails se nouent en un ensemble strict. Ils sont délicieux et prêtent aux impressions et aux voyages d'esprit.

Une objection, pourtant. L'important pour un meuble est évidemment qu'il soit commode et qu'il serve. Or, à quoi cela rime-t-il qu'un meuble incite au rêve?

Ceux qui jugent ainsi ne savent certes point le rôle muet, le rôle ami d'un meuble dans le tête-à-tête journalier. Plus un meuble est expressif, plus il évoque, plus il fait naître soit des pensées, soit des souvenirs, plus il se transforme en une sorte de personnage, plus

il semble doué de vie. C'est ce qui explique combien l'homme tient à ses moindres planches et combien des artistes — par exemple un Mellery — réussissent à donner une âme à une série d'objets silencieux.

Que les meubles de M. Gallé soient incommodes, nous le nions. Celui dont nous parlons vaut n'importe quelle étagère surmontant une armoire. Toutefois, son original mérite est au delà. Il réside dans le poème qu'il incarne, poème automnal, mélancolique, hostile; poème dont le fond est exprimé par ces quelques mots de Maeterlinck : *Je vous apporte des fleurs mauvaises de la terre*, mêlés aux marqueteries capricieuses.

Et tout concourt à cette pensée. Les fleurs épineuses, les branches aiguës, les feuilles dentées des panneaux, la teinte verdâtre, ocreuse et rougeâtre des incrustations, les motifs employés ci et là dans les coins, les sculptures, papillons de nuit et colimaçons qui soutiennent les tablettes et chauves-souris qui, les ailes étendues, emplissent les vides des bordures et des galeries courant autour de l'étagère. On dirait que le meuble entier a été fait suivant une formule d'incantation où sont cités les flores mauvaises et les animaux impurs, et qu'il reflète en lui le souvenir d'un soir d'arrière-saison au fond d'une lande, pleine de houx et d'orties, à cette heure de crépuscule où les bêtes nocturnes souillent l'air de leur vol lent.

Le seul reproche que l'on puisse émettre à l'endroit de ce quasi chef-d'œuvre, c'est sa forme encore japonaise, qu'atténue néanmoins l'originalité des colonnettes, des pieds et du fronton.

M. Gallé, dont les verres sont des merveilles synthétisant les multiples beautés des pierres les plus nocturnes ou les plus radiantes, se définit, grâce à ses aptitudes diverses, le décorateur le plus original de notre temps.

LEURS GIGOLETTES

Faut-il, dans un journal d'art, rendre compte de cette machine en quatre actes, farce inepte en laquelle se déshonore l'académicien Halévy, aidé d'un collaborateur à qui nous faisons la grâce de ne pas nous souvenir de son nom? Oui, pour inspirer au public le dégoût d'un tel bas théâtre, où les auteurs semblent avoir tout ordonné et bâti pour préparer, au troisième acte, la descente par une fenêtre de l'actrice en vogue, mièvre, svelte, souple, élégante, M^{lle} Berthe Cerny (oui! oui! oui! crie-t-elle constamment d'une voix de canari; non! non! non! crie-t-elle non moins assidûment d'une voix de linotte); M^{lle} Berthe Cerny, célèbre par ses jupes de dessous, abondantes et fanfreluchantes, jaune bouton d'or ou vert céleri, empaquetant des jambes exceptionnellement maigres en leurs bas noirs, auxquelles s'emmanchent des pieds royalement considérables.

Toute la vieille défroque vaudevillique s'étale là-dedans sans vergogne. La moitié de la pièce est formée de couplets que l'acteur débite directement aux spectateurs des fauteuils, en pleine figure, effrontément, indécemment. Abondent les détails où l'on prépare d'un acte à l'autre, par des niaiseries cousues de câbles, les effets nécessaires au déroulement des péripéties. Toutes les sauces rances, les recettes usées, les tripatouillages moisies, les malices putréfiées.

Et cela arrive au Théâtre du Parc, hanté encore des splendeurs

tragiques de *Rosmersholm*, des *Ames solitaires*, de *l'Ennemi du peuple!* Vraiment ça fait l'effet d'une équipe de balayeurs faisant irruption dans une sacristie.

Le public a eu le bon sens, malgré le jeu animé et gai des interprètes, de faire grise mine à cette incongruité. Il n'a même pas eu la satisfaction de la trouver d'accord avec son titre : de Gigolettes point, si ce n'est à titre épisodique. Et d'une platitude, ces *Gigolettes!* Sauvons-nous de ce lupanar!

Première prédication d'art (1)

Notre jeunesse à tous a été influencée par une époque encore trop rapprochée de nous, où l'insouciance la plus irréfléchie était le plus glorieux mérite de l'artiste. C'était l'époque des réversations et des revendications bonasses des artistes de la « Bohème ».

La société actuelle nous a fait rentrer dans les rangs et comme à tous les autres êtres la lutte s'impose pour la vie. La légende de l'être « hors la loi », « exceptionnel » et le reste est bien finie; et les derniers qui y ont cru étaient les artistes eux-mêmes. Au réveil de cette illusion, l'artiste a trouvé une société bien différemment organisée que celle de son rêve et des besoins bien autrement excessifs et impérieux. Au début, on parvint à parer aux premières exigences par un surcroît effréné de productions. Aujourd'hui, c'est la pléthore! (C'est un chiffre fabuleux de tableaux et de statues qui annuellement se produisent!) Et l'intérêt que suscitait la chose rare, décroît au fur et à mesure que le produit se fait commun.

Aujourd'hui l'indifférence pour les choses de l'art serait plus difficile à remuer que les formidables banquettes qui défendent les deux pôles. Le cours du temps — de notre temps — de commercialisme à outrance, de besoins immodérés et de lutte désespérée et peu scrupuleuse, comme aucun siècle n'en vit, pour la vie, charrie tous les jours de nouveaux matériaux pour des barrières tranchantes et anguleuses qui s'élèveront entre nous et le monde extérieur. A vouloir, avec les moyens dont nous disposons, les faire crouler, nous perdrons le meilleur de notre sang; à parlementer ou à concessionner, celui qui l'aventure perd sa dignité et seuls ceux qui présentent l'art comme une bouffonnerie, facilement intelligible, ont encore accès dans la place.

Est-ce à dire que l'art a perdu son droit d'existence dans la société actuelle? Mais non, seulement lui demande-t-on de subir la transformation qu'elle subit elle-même. Et sans entrer dans plus d'argumentations sociologiques, il est patent qu'une évolution s'accomplit vers du meilleur, d'un siècle qui finit dans un égoïsme sans pitié vers un autre qui s'annonce généreux et altruiste. Or donc que l'art s'assouplisse s'il veut ne pas être exclu.

Aujourd'hui l'art s'incarne ici en des œuvres à *exemplaire unique*, de telle sorte qu'un seul, un riche, les puisse posséder. Il faut que demain la pensée artistique s'épande aussi largement que la lumière qui se donne à tous, et que l'œuvre d'art se transforme de façon à ce qu'elle puisse se trouver entre les mains de tous. Mais par la plus funeste imprévoyance les Beaux-Arts se sont cantonnés en l'aristocratie du tableau, de la statue, du monument et leur dédain pour toutes les autres matières que le marbre ou le panneau accentue tous les jours leur ruine. L'art meurt d'un sang trop vieux, immélangé; comme la terre, où par une aberration

(1) Suite. Voir *l'Art moderne*, 31 décembre 1893, p. 420.

tion mortelle, on s'obstine à ne faire germer que les sempiternels mêmes fruits !

Quelques rares artistes apportent dans la lutte une énergie vraiment inouïe ; mais leur action est annihilée par leurs propres besoins, impitoyablement fidèles et tenaces, et par le découragement aussi, l'énerverment moral des autres qui consentent à tout !

Je déclare que c'est la vanité, la soif de réclame personnelle, la soif ardente d'afficher son nom, qui est la plus grande cause de la décadence de l'art.

Tous les moyens que l'artiste consacre à édifier sa gloire personnelle, il les distrait à l'art. Et Dieu sait ce que les plus inventifs ont tenté pour attirer l'attention sur eux !

Je pose en fait que si les œuvres d'art eussent été anonymes, l'art n'en serait pas arrivé à l'état de déconsidération où il est tombé aujourd'hui. Au Japon — et l'étude de l'art japonais nous a révélé une formule du rôle et de la condition de l'artiste dans la société, qu'il faudra bien accepter comme la seule vraie, parce qu'elle est la seule vraiment respectueuse de l'art et capable de le régénérer — s'inquiète-t-on de l'auteur d'une œuvre d'art ?

A une récente réunion de la « Japan Society » un jeune Japonais, insistant sur ce fait qu'en son pays les œuvres attiraient plutôt l'attention que leur créateur, déclarait : « Chez vous, quand vous avez besoin d'objets d'art, les « Royal académiciens » les dessinent. Aussitôt leurs dessins sont reproduits dans vos revues et généralement, à cette occasion, il en est beaucoup parlé dans les journaux. Au Japon — encore aujourd'hui — quand il nous est donné de voir un nouvel objet d'art, nous l'examinons, l'admirons s'il est beau, mais nous ne demandons jamais qui l'a produit ! »

Et aucun artiste, au Japon, ne songeait à se plaindre de cette incuriosité. Bien au contraire de ce qui a lieu aujourd'hui, où le moindre doute sur l'auteur de la moindre des œuvres nous est soigneusement épargné, les artistes trouvaient plaisir et satisfaction à dissimuler leur nom véritable sous des appellations élégiaques, très tendres, peu précises.

Nos produits industriels actuels participent de cet anonymat et les artisans de cette dignité et de cette abnégation. Alors que tous les tableaux et toutes les statues sont soigneusement signés, la plupart des auteurs des objets d'art et des projets pour les manufactures restent inconnus ; or, vous avez remarqué que la valeur des œuvres picturales et sculpturales diminue ; tandis que les produits industriels d'art ont, au contraire, manifestement progressé.

Vous attendez que je m'explique sur la doctrine que je prêche. L'explication sera nette. *Il faut le retour à l'unité de l'art.* Il y a décadence parce qu'il y a rupture de l'unité. Et l'unité était la digue solide qui maintenait l'art et le conduisait comme un fleuve à son accomplissement normal et véritable de splendeur et de dignité. Mais depuis que la digue s'est rompue, toute la vase s'est étendue que les eaux belles et pures cachaient et maintenaient sous elles et voici qu'elle a envahi tout ce qui nous entoure.

C'est depuis lors que *la laideur* s'est installée parmi nous en conquérante victorieuse et inexpugnable.

Il peut y avoir divergence d'opinion sur les causes de la rupture mais non sur le fait. WILLIAM MORRIS — et voilà un bien grand nom prononcé, que l'admiration et l'humilité me feront toujours prononcer devant vous avec la plus grande vénération — affirme que « c'est seulement dans ces derniers temps et à cause des conditions de plus en plus difficiles de la vie, que les arts sont tombés dans cet éloignement l'un de l'autre ». Les conditions

difficiles de la vie ont pu accentuer l'éloignement, mais c'est *la vanité* des hommes, leur orgueil qui l'ont provoqué bien avant que la vie nous soit devenue si hostile. Et dès cet instant, nous enregistrons une effroyable décadence, une désastreuse inintelligence de l'esprit même de l'art et de son rôle.

Nous sommes loin de ces glorieuses époques où toutes les branches de l'art concouraient à une unité imposante et fastueuse. L'abondance de sang et de forces dont toutes vivifiaient l'art, en une pensée religieuse et soumise, lui avait façonné des flancs assez vastes pour qu'il pût y concevoir des œuvres aussi gigantesques que celles de l'Antiquité. Les diverses branches qui alors se considéraient toutes comme « mineures » étaient des fées qui se réunissaient autour du monument, l'enfant-géant, et aucune d'elles ne manquait de le doter de ses dons féeriques. L'une complétait l'œuvre de l'autre et le commandement de l'art qui ordonne l'harmonie n'était pas négligé. Quand la Sculpture avait fixé au front de l'enfant idéal un cortège d'événements historiques ou divins, comme autant de pensers d'éternité qu'elle gravait dans son front, accourait la Peinture qui enlevait par une éclatante vestiture polychromée ce que sa sœur y apportait d'un peu morose et de grave et étendant son miraculeux ministère sur l'œuvre tout entière qu'elle était conviée à doter, elle transformait « en une immense fleur épanouie » ces temples que la Renaissance maladroitement et ignoramment ressuscitait gris et nus.

A l'intérieur les mosaïques, les broderies et les tapisseries dissimulaient, en la spiritualisant, la membrure du grand squelette qu'avait édifié l'Architecture. Et les sœurs s'entendaient pour laisser profitablement transparaître la silhouette harmonieuse et l'ordonnance rythmique.

Aujourd'hui, les fées se sont brouillées et elles, qui ne pouvaient rien l'une sans l'autre, ont entrepris ce lamentable voyage solitaire à travers les années et les styles.

Cet exode les a épuisées. Les plus faibles d'entre elles sont mortes et échelonnent la route.

Peut-on dire quoi les ressuscitera, présumer de la durée de la nuit qui enveloppera les arts ?

(A suivre.)

HENRY VAN DE VELDE

LES LIVRES

Eudore Pirmez, par ALBERT NYSSENS. — Bruxelles, Lebegue et Cie.

« Quatre années ne sont pas encore écoulées depuis la mort d'Eudore Pirmez », dit M. Nyssens, « et déjà — tant les idées et les événements ont marché en Belgique — ce nom semble appartenir à l'histoire. »

C'est bien de l'histoire, en effet, ce type contemporain dont Eudore Pirmez était peut-être un des représentants les plus heureux et les plus complets ; et la façon dont M. Nyssens laisse se dessiner les traits les plus saillants de cette biographie prouve qu'il sent toute la portée de cette œuvre de restauration.

Dans la série de rêves que l'homme fait pour arriver au bonheur, ce siècle s'était longtemps arrêté à celui qui porte le nom de Liberté — parce qu'on venait de synthétiser par le mot « entraves » tous les maux dont le passé avait souffert.

Et ceux qui étaient nés en même temps que ce rêve avaient été comme rivés à lui, et ils n'avaient rien pu voir qu'à travers lui.

Quand M. Pirmez parle de « la crise que subissent en ce moment les idées de liberté », on sent qu'il ne s'est pas demandé

un instant si la liberté n'était pas une des conditions, seulement, de l'harmonie générale. Il était près de croire qu'elle était le remède unique et absolu à tous les maux de la discorde.

Et c'est pour cela, pour ne pas avoir soupçonné que, dans l'ordre économique même, un autre rêve pût s'ajouter au sien, qu'il a été surtout et avant tout un homme de son temps, et qu'il incarne si bien le souvenir attendri et respectueux que nous avons d'une génération qui n'a presque plus de représentants et qui n'aura pas de successeurs.

Ce qui faisait la base de cette confiance en la liberté, c'était la croyance inconsciente que la nature — la nature des choses, la nature de l'homme lui-même — était organisée de façon à faire le bonheur de la race humaine, de l'individu et de la collectivité, pourvu qu'on ne lui dressât aucune barrière. Comme si toutes les lois et les fatalités de l'univers étaient faites pour aboutir au bonheur de cette prétentieuse humanité qui appelle « bien » ce qui, dans le vaste ensemble des choses, s'adapte à son désir de vivre, et « mal » ce qui la détruit !

Tandis que chaque heure nouvelle nous crie, plus impérieusement, que si nous voulons l'atteindre, ce bonheur, il faut y travailler à coups de poings, à coups de cerveau, à coups d'amour, — pour détourner de leur cours, à notre profit, des forces qui s'en allaient, aveugles, vers des buts inconnus, nous écrasant en passant.

On pourrait presque dire que la conception plastique des lois de l'harmonie humaine a changé depuis cette génération.

Elle croyait que les roseaux humains seraient forts et heureux si chacun d'eux avait assez d'espace libre autour de lui pour se mouvoir et si on parvenait à enrichir le sol commun où tous pouvaient plonger leurs racines.

Elle avait cru que seule au milieu des autres races qui se soutiennent ou se détruisent selon leur degré de réciprocité ou d'antagonisme, la race humaine se soutiendrait par un parallélisme — encore mal défini, du reste ; elle avait cru qu'en leur donnant libre jeu, les intérêts des hommes s'aligneraient côte à côte, sans se heurter.

Tandis que nous, qui pâtissons lourdement de l'arbitraire et inextricable feutrage que forment les diverses faiblesses de tous ces roseaux, nous pensons non plus seulement à les laisser libres, seuls et sujets aux pires compromissions, mais à les fortifier en les entretenant de la façon la plus souple que nous pouvons réaliser.

Nos pères n'étaient pas assez conscients du profond instinct de la race qui git au fond de l'humanité, du besoin de cohésion qu'éprouve ce grand tout, — qui veut trop aveuglement vivre de réciprocités, pour que ce désir ne fasse pas, par la force même des choses, surgir des antagonismes, quand les réciprocités ne s'organisent pas du premier coup.

Ce qui sépare notre génération de la précédente c'est que l'harmonie générale ne nous paraît pas être la juxtaposition de tous les intérêts ajoutés bout à bout, de toutes les individualités isolées s'arc-boutant les unes contre les autres pour faire face par cette compression douloureuse à d'autres compétitions menaçantes :

Pour nous, l'harmonie repose sur une fusion, à la fois plus intime et plus facilement modifiable, des êtres qui composent l'unité de notre race.

Le mot de solidarité a pour nous un sens plus complet et plus profond qu'il ne l'avait pour nos devanciers. Notre désir n'est plus : « Liberté des directions parallèles ou harmoniques », il se

nomme : « Effort de mutualités. » Dans les espèces qui paraissent bien éloignées de la nôtre, règne encore aujourd'hui cette fièvre et joyeuse anarchie qui est le « laisser faire » et l'individualisme de notre ancien idéal. Mais combien de fois leur instinct leur a-t-il déjà suggéré de sévères disciplines d'union, nécessaires à leur conservation ou seulement à leur beauté ?

De notre premier rêve de parallélisme harmonique nous nous éveillons en frissonnant. L'amour fraternel ne nous suffit plus. C'est l'amour des amants qu'il nous faut pour symboliser et réaliser la forte et nécessaire union de notre race dans toutes les luttes qu'elle doit livrer.

Nous ne pouvons plus parler d'un cœur serein et d'une voix calme de la liberté, seulement de l'échange. Au milieu de tant d'organismes hostiles, — et quand nous voyons dans l'homme lui-même une force d'inertie, un sommeil qui pendant des heures, des mois, des siècles, interrompt ses veilles les plus héroïques, — c'est la passion, la volonté désespérée qui nous pousse en avant et nous fait créer l'immédiate nécessité de l'échange. Au fond de nous gronde l'instinct de la race, menacée et affamée de vie, — de la race terrorisée par le danger d'une désagrégation, de la race qui révèle enfin, et presque à tous ses fils à la fois, son secret de rigoureuse réciprocité que nous sentions sans pouvoir l'articuler.

Roland de Lassus, sa vie et ses œuvres, par JULES DECLÈVE, illustrations de LOUIS GREUZE. Publication spéciale de la « Société des arts, sciences et lettres du Hainaut », Mons, 1894, Léopold Loret, imprimeur. Un volume grand in-8° de 250 pages. Prix : 6 francs.

Rien ne m'a plus intéressé, dans ce beau volume, que la correspondance de Roland de Lassus. Né à Mons, il avait étudié la musique en Italie et était devenu maître de chapelle du duc de Bavière. Il avait appris tant bien que mal le latin, l'italien, l'allemand et à moitié oublié le français. Aussi écrivait-il une langue hybride, mélangeant au hasard italien, français, allemand, latin, brochant le tout de lazzi d'un esprit douteux. Voici un fragment d'une lettre adressée à son maître le duc régnant de Bavière : « ... Con ogni humilita basamo le manj di Vra Ex^{tie}, insieme con le petit Guillaume, qui est part de mon âme, sans oublier madame la princesse Renée, compagne épouse singulière en toute vertu ; qui ne le croit baise mon cu. Adieu, Mons^{ie} non nes bossu... » Le reste est dans le même ton et le même goût.

L'ouvrage de M. Declère, fort important pour l'histoire de l'art belge, est orné de superbes gravures au burin, de lettrines, de culs-de-lampe. Il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques artistiques.

L'HOTEL DE RAVENSTEIN

Heureuse idée qu'a eue la famille de Neufforge de remettre en lumière les façades pittoresques et les salles grandes et petites de l'antique demeure des seigneurs de Clèves et de Ravenstein ; ce que d'éminents architectes français ont fait pour le logis des Herbert à Poitiers, l'hôtel de Pincé à Angers, l'hôtel d'Alluye à Blois, l'hôtel Bourgthérout à Rouen, et tant d'autres, M. Paul Saintenoy (le savant professeur d'histoire de l'architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles) a été appelé à le réaliser ici avec un tact et un goût parfaits.

La cour, avec son grand escalier dévalant, ses arcatures décoratives et sa façade du fond aux lucarnes à gradins, jette une note joyeuse et offre, par ses briques rosées de Boom et sa fine pierre

de Gobertange, un contraste souriant au milieu de ces hautes murailles qu'ont noircies plusieurs siècles. Cette restitution, conçue dans l'esprit, le sens du pittoresque de l'architecture flamande du milieu du XVI^e siècle, est absolument réussie et évoque le souvenir de cet autre monument si religieusement restauré par les Blomme, et que peu d'artistes connaissent : le palais de Marguerite d'Autriche à Malines.

L'intérieur du logis, au plan rendu si amusant par ses différences de niveau, est d'un grand charme et nous fait revivre l'existence des seigneurs d'autrefois. A côté de chambres et de salons intimes, se trouvent le grand salon avec la fameuse brette dominante la rue d'Isabelle (un miracle d'équilibre constructif), puis au-dessous l'immense salle de réunion d'une simplicité et d'un aspect saisissants, et où jadis, dans le *bow-window* encorbé, se célébrait l'office dominical. L'autel a fait place maintenant à une tribune avec lutrin, d'une jolie conception d'ensemble, mais dont le détail aurait gagné à être assagi et affiné. La haute cheminée, ornée du blason, accosté de figures et enrubanné de la devise « *A Jamais* » des Ravenstein, a de la ligne, et il faut louer M. Henri Baes qui a développé sur les murs une décoration sobre, de tonalité discrète et raffinée, ne rappelant en rien les bariolages désastreux de la perfide école Saint-Luc. Dans la salle joignante, une très moderne et luxueuse buvette, l'artiste Crespin a décoré la hotte d'un écusson rougeoyant de crâne allure.

Il reste à souhaiter qu'au dehors l'architecte puisse restituer aux fenêtres leurs meneaux, aux pignons leurs rampants, aux lucarnes leurs fleurons, aux toits leurs épis; puis que l'on enveloppe ces murailles vénérables d'un manteau de verdure où le lierre, l'*Ampelopsis Veitchi* et les roses feront, comme aux collèges d'Oxford, aux cathédrales du Kent, aux manoirs d'Ecosse, le plus admirable vêtement que nous connaissons.

Vienne ensuite la rue courbe de Maquet, et, au cœur même de Bruxelles, les étrangers pourront admirer un très intéressant vestige de notre art national, miraculeusement sauvé du pic des démolisseurs.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment de quatre auditions musicales du Quatuor Ysaye, il y aura au Salon de *la Libre Esthétique*, du 15 février au 15 mars, quatre matinées littéraires consacrées au mouvement artistique contemporain.

Les conférenciers seront MM. Henri de Régnier, H. Carton de Wiart, Henri Van de Velde et Edmond Picard.

Sauf modification imprévue, les jeudis seront consacrés aux concerts, les mardis aux conférences.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 22 janvier, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Orographie et climatologie de l'Amérique du Sud*. — A 3 heures. Application des Arts. M. LAMBOTTE : *Renaissance française*. Céramique (Palissy), faïences d'Oiron, etc.; les émaux de Limoges; l'orfèvrerie.

24 janvier, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Le règne de Louis-Philippe*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *Lowell*.

25 janvier, à 2 heures. Histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Albert Dürer*. — A 3 heures. Littérature française. M^{lle} J. TORDEUS : *Alex. Dumas*.

Un cercle d'art vient d'être fondé à Ostende. Président : Antoine Dujardin, architecte; vice-président : James Ensor, artiste peintre. Une exposition sera organisée à Ostende dans le courant de l'été. Le nom de James Ensor est garant des tendances neuves et vivaces

de cette exposition qui, ouverte en pleine saison dans notre grande ville balnéaire, ne pourra qu'être utile aux jeunes appelés à envoyer de leurs œuvres.

Le G. L. de *la Gazette* imprime ceci : « Fichet, en progrès et dont j'ai noté quelques essais suffisants de nature, expose une Kermesse qui produit l'impression d'une charge de Pille en craquelés japonais et chinois. »

Pauvre M. Fichet, lui qui, dans ses œuvres, ne songe qu'à Millet, se voir ainsi mis en petits « morceaux » japonais et chinois.

Nous avons contrôlé. Le G. L. de *la Gazette* a pris tout simplement Degroux pour Fichet. On n'est pas plus aveugle. Avant de juger, il faudrait au moins qu'on ne confonde pas les peintres et surtout deux peintres qui se ressemblent si peu.

Il paraîtrait également qu'à *Pour l'Art* le critique artistique (!) de *l'Etoile* s'est livré à ses méprises habituelles.

La *Société nationale pour la protection des sites et des monuments en Belgique* vient d'adresser à ses membres la circulaire ci-après :

Nous aurons l'honneur de vous faire présenter par la poste, sous peu de jours, le reçu de votre cotisation pour l'année 1893, et nous vous prions d'y réserver bon accueil.

Nous vous serions aussi très reconnaissants de bien vouloir user autour de vous de toute votre influence pour augmenter le nombre de nos adhérents.

Jusqu'ici ce nombre est resté bien minime et cependant notre action ne peut utilement s'exercer si nous ne disposons pas de quelques ressources.

Les dommages qu'il s'agit d'empêcher sont si regrettables et la nécessité de s'y opposer si urgente que nous osons espérer rencontrer parmi les amateurs éclairés des beautés de notre pays un écho qui nous permettra de réaliser nos patriotiques et artistiques desirs.

LE COMITÉ :

<i>Vice-Présidents,</i>	<i>Le Président,</i>	<i>Secrétaires,</i>
EUPHR. BEERNAERT,	JULES CARLIER,	F. DELGOUFFRE,
EMILE JANLET.		PAUL SAINTENOY.

Membres : G. COOSEMANS, — A. DANSE, — AMÉDÉE LYNEN, — LÉON DOMMARTIN, — GOD. VAN DEN KERCHOVE.

A maintes reprises, dit *la Justice*, la presse a, sans aucun succès d'ailleurs, protesté contre l'organisation grotesque de la BIBLIOTHÈQUE ROYALE, spécialement au point de vue du temps pendant lequel elle est ouverte. En effet, le public y est admis de 10 heures du matin à 3 heures de relevée, c'est-à-dire précisément pendant les heures où personne ne peut s'y rendre.

C'est spécialement au point de vue des étudiants que nous croyons devoir à nouveau insister. Ces jeunes gens ont des cours le matin et l'après-midi et ne peuvent guère disposer de leur temps qu'à partir de 4 heures du soir.

Nous ne sommes pas, nous paraît-il, trop exigeants en demandant qu'une bibliothèque publique soit faite réellement pour le public et non pour la facilité des conservateurs et autres employés qui y sont attachés. Les lecteurs devraient avoir accès à tous les services de 8 heures du matin à 11 heures du soir. Si l'on trouve, et nous sommes de cette opinion, que l'on ne peut exiger des employés un travail de 15 heures par jour, qu'on double le personnel. Ce sera de l'argent bien employé.

Le cours de littérature contemporaine que M. le professeur Emile Sigogne devait ouvrir le 18 janvier est remis après Pâques.

C'est jeudi prochain, à 8 heures du soir, qu'aura lieu à la Grande Harmonie le deuxième concert Schott, avec le concours de M. Pablo de Sarasate, violoniste, et M^{me} Bertha Marx, pianiste.

A l'occasion du 70^{me} anniversaire de la naissance de Jozef Israëls, le *Cercle artistique* de La Haye lui offrira, le 27 courant, un album commémoratif contenant les signatures de la plupart des maîtres hollandais et étrangers.

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p. c.**,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

« POUR L'ART. » *Second article.* — PREMIÈRE PRÉDICATION D'ART (Suite) — SIEGFRIED WAGNER. — ESTHÉTIQUE DES VILLES, par Ch. BULS. — UNE CONFÉRENCE A PARIS. — LE DIABLE AU CORPS. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

« POUR L'ART » ⁽¹⁾

(*Second article.*)

C'est là-bas, au fond de la dernière salle, que l'exposition de M. Fabry s'impose à l'attention, avec étrangeté. On est violemment attiré par cet art audacieux, trop haut pour que le ridicule dont on le veut couvrir l'atteigne. Nous nous séparons nettement de M. Fabry lorsque, sous prétexte d'harmonies de lignes ou sous prétexte de synthèse, il n'hésite point à déformer des visages, à forcer des gestes, à violenter la norme des attitudes. Au point de vue décoratif pur, ces pratiques ne peuvent être admises que si les déformations sont assez nettes pour faire oublier toute réalité et faire du corps et des traits humains un ensemble de courbes et de droites au delà ou en deçà de toute apparence de vie. Tels, dans les ornements et les décorations soit

(1) Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

gothiques, soit renaissance, ces schemas de visages et de torsos qui se mêlent si totalement soit aux feuillages, soit aux rinceaux, soit aux arabesques, que tout caractère d'humanité est enlevé, irrémisiblement. Malheureusement, quelques œuvres de M. Fabry arrêtent précisément leurs lignes déformatrices à la frontière du possible et du chimérique, de la vie et de l'abstraction, et, au surplus, ne s'imposent point encore dans cette atmosphère extraordinaire où le génie dominateur et souverain d'Odilon Redon rend l'impossible et le monstrueux si humainement tristes et angoisseux qu'on lui pardonne tout.

Les œuvres de M. Fabry que nous louons hautement sont uniquement celles où il traduit quelque scène de drame ou de symbole, quelque vision étonnante et apeurée. *La Vierge anxieuse*, avec son étrange geste de crainte et de doute touchant le front, avec ses yeux comme agrandis par les pensées de péché qui s'y glissent, avec son attitude soudaine et effrayée, alors qu'une de ses sœurs, la plus douce, la plus humble, la plus débile, se blottit contre elle, la retenant, la sauvegardant, lui opposant toute sa faiblesse aimante d'amie et de servante, est une œuvre d'un profond pathétique silencieux. Encore *les Automnales* : une femme bouffie, lourde, bestiale, les seins bombés et gros, les yeux droits et stupides, l'attitude veule et résistante, se laisse guider par quelque grave personnage énigma-

tique, mais volontaire, qui l'entraîne avec un geste vague vers l'avenir. Cette toile est de couleur violente et montée — rouges et bleus presque vénitiens — en accord avec la saison flamboyante et sanglante qu'elle traduit. Vraiment, c'est là une inédite et tragique suggestion d'automne, bien loin de l'inévitable figuration de cette plantureuse matrone, inévitablement mourante sur des lits de feuillage, parmi les baisers de mille petits amours joufflus papillonnant autour des chairs. M. Fabry a le sens des allégories nouvelles et des symboles pénétrants. Ainsi, dans *Printemps*, quoi de plus explicite que le geste gauche un peu et comme subreptice du jeune homme vers l'immobilité blanche et figée de la Vierge. Et combien, néanmoins, toutes les pensées qui naissent devant cette œuvre étaient difficiles à réveiller et à faire jaillir à fleur de réflexion, sans choir dans le sous-entendu trivial. *La Vierge aux fleurs rouges* impose une soudaineté de crime et de folie et grâce à ses regards fixes, grâce à son front impassible, grâce à son cou énorme comme un tronc, semble surgir en Frédégonde barbare dont les cheveux seraient encore rouges d'éclaboussures sanglantes.

L'art de M. Fabry est un art d'effroi grave, d'existence haute et vague ; un art ouvrant à la vie ses yeux tristes, rigides et effrayés. C'est le plus profond que nous rencontrions à *Pour l'Art*. MM. Ciamberlani et Delville dressent de grands cadres quadrilatères, le premier y inscrivant une *Élégie* paisible et gracieuse et de coloration fine et triste ; le second y limitant un déploiement de meurtre et de sang. M. Delville est un incontestable artiste avec beaucoup de métier et d'habileté au bout de ses doigts ; il est dessinateur proluxe et correct. Ce qui lui manque c'est d'être personnel et imperméable aux mille influences passantes. Il ne s'est point encore retranché en lui-même, livrant ce qui est dans l'intimité de toute nature vraiment douée, s'exprimant non pas en largeur mais en profondeur, non pas en étendant, mais en perforant.

M. Ottevaere, en un paysage où le ciel même est verdâtre, où des bleus nocturnes, par-ci par-là, se marient à des frondaisons larges et massives, campe un gamin nu, très nettement faunesque, avec ses jambes trop haut montantes et son visage espiègle. Il ne fallait pas même les petites cornes pour spécifier le personnage.

M. Jacque, hanté encore par Delacroix et Moreau, se révèle : un peintre fougueux, réjoui par la couleur chantante et haute et fouettant un mouvement galopant de centaures et de centaures dans le champ de ses toiles. Belles qualités de jeunesse, d'entrain et de vision rouge.

M. Coppens, séduit par la clarté soit diurne soit lunaire, aligne une série de toiles bien étudiées, dont quelques-unes éclatent joyeusement de belle et vivante lumière. Le chemin où les immenses ombres d'un groupe

champêtre s'allongent, le lac où un cygne se mire dans des jaspures de reflets, même la mer effervescente, tigrée de nappes d'eau et chevelue de vagues affirment la conscience et la hardiesse persistantes de cet artiste.

Il y a quelque affinité entre telles toiles de M. Hannotiau et celles de M. Alfred Verhaeren, ce vrai peintre, qui expose de solides et éclatantes études dans la première salle. Mais, plus encore que M. Verhaeren, M. Hannotiau songe à De Braekeleer et surtout à Leys. Maintenant que la voie est choisie et définitivement, toute l'ardeur de l'artiste doit tendre à devenir un maître flamand personnel. Et gare à l'archéologie des frères Devriendt ! Voici Amédée Lynen, l'abondant et l'amusant illustrateur, et Léon Dardenne, dont tel paysage illumine le mur de ses clartés jeunes et fraîches, et Colmant, dessinateur visant au caractère et traitant les chairs comme s'il écorchait ses personnages, et Jelley, dont une étude d'ombre énorme grimant aux murs dénote l'originale observation.

Parmi les invités : Gandara, mélange de Whistler et de Carrière, peintre de goût et d'habileté ; Roche, novateur délicat et expert, se prouvant subtil et exquis artiste grâce à une suite de dessins estampés et délicieusement colorés ; Wiener, relieur nancéen, et ses admirables bouquins qui déplacent les limites d'un art que Trautz-Bauzonnet semblait avoir immobilisé en ce siècle.

Telle est l'énumération, toujours un peu fastidieuse, des exposants de cette annuelle exposition. On pourrait résumer l'impression générale en affirmant que l'universelle tendance y est la recherche de l'inédit, la volonté nette de s'affranchir des poncifs, même chez ceux qui n'y parviennent pas. De plus, le sujet littéraire abonde. Légendes d'Orphée, légendes de saint Antoine, légendes d'Hercule, légendes du paradis, légendes chrétiennes. Le morceau de peinture tel qu'on le comprenait jadis a quasi disparu et la tendance vers la composition et l'arrangement s'accroît. L'art s'intellectualise ; il n'est plus seulement agréable à l'œil, il n'éveille plus seulement une saveur et une joie, il pénètre plus loin dans l'être entier.

Toutefois, bien que ce soit là une tendance superbe, ne faudrait-il point que des peintres dont la nature est bien plus apte à jouir de la surface des choses qu'à forer dans leur intimité, se missent à vouloir « littéaturer » leur peinture. Ils se casseraient contre l'impossible. La peinture est avant tout un art plastique, fait de couleurs et de lignes auxquelles les plus grands ont donné l'émotion et l'intelligence. Restent toute une série de peintres — et surtout les Flamands — dont la visée a été moins haute et qui pourtant comptent magnifiquement dans l'histoire de l'art. Que ceux qui sont leurs descendants ne les renient point.

Car toujours il faut proclamer la liberté et encore la

liberté; admettre toutes les tendances excepté les agonisantes ou les réactionnaires; favoriser les audacieuses et les persécutées, ayant soin toutefois de rechercher en une œuvre non pas tant la manifestation d'une école ou d'une théorie, mais le quelqu'un, l'homme d'émotion et d'art, l'artiste original qui s'y donne tout entier, avec ses qualités et ses défauts dont l'emmêlement fait l'unité de son être esthétique.

Première prédication d'art (1)

« Même maintenant, dans toute la crasse de Londres, prononce W. Morris, il est difficile de s'imaginer ce que cela sera. L'Architecture, la Sculpture et la Peinture avec la foule des arts mineurs qui émanent d'elles, de même que la Musique et la Poésie seront mortes et oubliées, n'existeront plus et n'amuseront plus le moins du monde les gens; car, une fois de plus, nous ne devons pas nous tromper; la mort d'un art, c'est la mort de tous; la seule différence dans leur destinée sera que le plus heureux sera dévoré le dernier, le plus heureux ou le plus malheureux! »

Mon Dieu, l'avenir est noir, mais l'espoir nous reste, et nous ne sommes pas près de l'abandonner. C'est à remonter le cours du fleuve jusqu'à l'endroit où ses eaux se sont éparpillées que je vous convie. Il suffit que nous arrivions là, armés de volonté et d'humilité.

C'est à l'humble travail du terrassier que nous allons nous vouer. C'est le lent et continu apport de la motte de terre qui réédifiera la digue qui s'est rompue; et quand le mur retiendra les eaux qui s'égarèrent, mourantes à la fin et corrompues en des marais de pestilence, le fleuve recreusera son lit, profond, magnifique, et les grands vaisseaux, immobilisés sur les quilles qui avaient touché, reprendront le large sous l'immense déploiement de leur voile légendaire et des rayons fulgurants d'une aurore nouvelle. Le spectacle sera si beau qu'il dédommagera amplement ceux qui lui auront consacré leur vanité personnelle.

Il faudrait vous pénétrer de cette idée que vous vous êtes voués à l'art et non aux honneurs, et que la pensée d'avoir consciencieusement servi l'art sera votre seule véritable récompense dans la vie.

Aujourd'hui l'éducation de l'artiste et l'organisation des sociétés d'artistes semblent avoir pour but uniquement d'arriver aux honneurs et d'en jouir voluptueusement. Quand l'idée se sera réinstallée parmi vous d'une intégrale consécration à l'art, l'austérité et le recueillement qui illuminent encore malgré toute la nuit que le temps a accumulée entre nous et eux, le moindre des sublimes artistes et artisans de l'antiquité, du moyen-âge, les arts mineurs morts se redresseront en la toute splendeur de la vie. Et il suffira qu'ils réapparaissent pour que l'idée de déconsidération qui s'est attachée à eux comme une plaie qui les ronge, soit vaincue. Car il est un fait que le dédain existe pour ces professions et peut-être n'en êtes-vous pas dépourvus vous-mêmes!

Ce serait le fait plutôt d'une éducation docilement reçue, l'action inaperçue mais sûre en sa continuité suggestive d'idées si généralement admises qu'elles échappent à la curiosité de l'examen

qui se sont attiré plus spécialement vers celles contestées et mises en lumière ainsi! Car rien ne justifie le mépris. C'est le caractère d'utilité qui suscite le mépris dont ont souffert si longtemps les artisans; c'est au nom de l'utilité que perdure encore la querelle qu'alimente la suffisance de ceux qui défendent encore la division de l'art en « Beaux-Arts » et en « Arts industriels ou mineurs », et qui tend à refuser aux « objets d'art » et aux artisans le rang et la considération qu'ils méritent.

Nous pouvons négliger — en plus que c'est besogne faite et bien faite — de railler la courte vue de ceux qui ne reconnaissent dans un produit que son utilité et négligent les qualités essentielles qui le rattachent à l'art.

Peut-on imaginer quelque produit de la main de l'homme sans que vienne instantanément à l'esprit une idée de forme, de proportions et de couleurs? Et qu'est-ce que l'étude des formes, des proportions et des couleurs, dites, si ce n'est l'étude des Beaux-Arts?

Lors, vous voyez que ces études ne sont pas bien différentes de celles que doit avoir fait tout bon artisan et voilà qu'un meuble ou qu'un grès dont les proportions vous séduisent, ne sont pas bien éloignés d'un monument; un bijou ou une pièce d'orfèvrerie, d'une sculpture qui ne s'enorgueillit que de mêmes moyens; une verrière ou une broderie se différencie, en quoi? d'une peinture; en quoi les tapis, les papiers peints et les linoléums?

Dites-moi maintenant où commencent les Beaux-Arts, où ils finissent? et si vraiment vous auriez raison de dédaigner plus longtemps les industries d'art.

Pour les esprits fibres l'artificieuse et néfaste distinction en « Beaux-Arts » et en « Arts secondaires ou industriels » a fait son temps. Mais je ne sais pourquoi, en ce moment même, une pensée de découragement me vient qu'il sera plus difficile de convaincre les artistes que le public. Chez eux, il y a habitude prise d'adulations et de gloriole vaine qui se satisfait à entendre proclamer leurs noms plus ou moins souvent, résultat de leur plus vif désir, et pour formuler lequel ils ont forgé cette expression: « Faire son nom » qui en dit plus que je n'en pourrais dire sur le peu de participation qu'a l'art dans leurs soucis. Chez la foule, au contraire, il y a hâte d'étancher la soif que la vue du tableau et de la statue, dont la possession n'est permise qu'aux privilégiés, n'a fait qu'exciter. La possession d'un tableau, d'une statue peut bien apaiser momentanément la soif d'un seul; mais qu'advient-il de tous les autres qui ont soif?

Ceux-là vouent de la haine à l'art, qui s'est fait impitoyable pour eux et dédaigneux. Et voilà qu'en outre de la misère qui nous est prophétisée, nous allons être poursuivis par la haine.

Ceci est à méditer par ceux qui seront inflexibles et qui persisteront à ne consacrer leur travail qu'aux riches, à ne formuler leur pensée que sous une forme telle qu'un seul la puisse posséder.

Allez, la société a d'autres besoins d'art que le tableau, que la statue, et c'est à vous de les satisfaire; à les satisfaire pour elle, comme vous le faites déjà pour vous-mêmes; à lutter pour eux contre la laideur, qui la décourage et contre laquelle elle est impuissante à lutter sans vous et sous laquelle, enfin, elle pourrait bien sombrer.

HENRY VAN DE VELDE.

(1) Suite. — Voir *l'Art Moderne*, 31 décembre 1893, p. 420; 21 janvier 1894, p. 20.

Siegfried Wagner.

Willy raconte, dans *l'Echo de Paris*, les impressions qu'il a recueillies de la bouche de M. Houston-Stewart Chamberlain, le wagnérologue bien connu, sur les débuts de M. Siegfried Wagner à Berlin. Il n'est pas sans intérêt de les reproduire à la veille de l'audition que doit diriger à Bruxelles le jeune chef d'orchestre.

« Le concert a été donné par l'aristocratique *Verein* « Berlin-Potsdam » (qu'il faut soigneusement distinguer du *Verein* roturier « Berlin »), avec l'orchestre de la Philharmonie, dont les violons avaient été renforcés, 18 premiers et 18 seconds. Accueil très froid au début, comme il fallait s'y attendre de la part d'auditeurs berlinois, toujours narquois, sceptiques et défiants, mais peu à peu dégelés et tout flambants d'enthousiasme à la fin de la séance. L'ouverture des *Fées*, Siegfried Wagner la dirige divinement, et mieux que Richter lui-même, car celui-ci veut y voir la griffe du lion et fait éclater ces pages, vieilles de soixante ans, en y introduisant, bon gré mal gré, des tendances et des prétentions dramatiques qu'elles ne contiennent nullement. Le fils de Wagner, au contraire, fait exécuter telle qu'elle est écrite cette composition de la vingtième année, où se déroulent simplement de belles mélodies douces et pures, si bien qu'il en résulte une délicieuse et rassurante impression d'homogénéité. En revanche, il détaille l'ouverture du *Fliegender Holländer* avec une infinie variété de nuances, et interprète l'admirable *Siegfried-Idyll* avec une émotion personnelle si intense, une pénétration si profonde, que je n'ai pu retenir mes larmes en l'écoutant, pas plus que lui d'ailleurs.

(Je songeai que ces nobles pleurs ne devaient pas rendre comode au jeune capellmeister la lecture de sa partition, mais je gardai ma réflexion pour moi.)

Pour finir, l'ouverture du *Tannhäuser*, la seule que l'on n'ait pas jouée à son ordre chronologique. Des rappels, des « hurrah ! » un véritable triomphe, mérité par le beau mépris de Siegfried pour les petites habiletés et les petits effets, mérité par la... comment dire?... par la *Selbstbeherrschung* avec laquelle il laisse chaque mélodie s'affirmer librement, effectuer son développement normal, jusqu'à l'explosion de majestueux choral de la fin. Je vous le dis, nous pouvons beaucoup espérer pour l'avenir du Théâtre de Bayreuth. »

Esthétique des Villes

par CH. BULS, bourgmestre de Bruxelles. — Grand in-8° de 41 pages, avec une gravure. Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1893.

« Notre but a été de rassembler tout ce qu'on peut évoquer quand on étudie la transformation d'une vieille ville forcée d'obéir aux exigences impérieuses de sa prospérité. »

Ainsi parle, en sa courte préface de cette intéressante brochure, un homme, administrateur d'une grande capitale, qui a le rare mérite de mêler constamment des préoccupations esthétiques aux devoirs pratiques de sa gestion. *L'Art moderne* a maintes fois rendu hommage à cette heureuse tendance. Il le fait encore aujourd'hui de tout cœur en rendant compte de cette petite œuvre, simple et suggestive, qui lui paraît de nature à avoir l'effet le plus salutaire et à convertir les incrédules ou les indifférents. Tous les amateurs du PAYSAGE URBAIN, généralement si peu vu et si peu compris par ceux qui vivent pourtant dans son charmant pitto-

resque et circulent parmi ses splendeurs, en seront reconnaissants à M. Buls dont nous allons résumer le travail en nous servant de ses propres phrases.

I. — NÉCESSITÉ DE CETTE ÉTUDE

Les vieilles villes et les vieilles rues ont un charme spécial pour les esprits délicats qui ne sont pas fermés aux impressions d'art. On ne peut dire qu'elles soient belles, et cependant elles sont attirantes, elles plaisent par ce beau désordre qui, ici, n'est pas un effet de l'art, mais du hasard, si toutefois nous avons bien le droit de lui attribuer un résultat qui est dû à la croissance naturelle des habitations le long d'un sentier sinueux, élevé peu à peu au rang de rue.

Ces villes vénérables poussaient, grandissaient peu à peu, à mesure des besoins et conformément à ces besoins. Elles tiraient leur beauté et de cette conformité et du caractère local qui se reflétait dans leur construction.

Il n'en est plus de même aujourd'hui; la rapidité et la facilité des déplacements attirent vers les capitales et les grands centres industriels une population considérable. De là des exigences de circulation que ne connaissaient pas les vieilles cités et la nécessité d'y ménager de larges et droites voies, de là encore l'obligation de créer, de toutes pièces, des quartiers énormes ou d'éventrer de vieux ilots de maisons pour livrer passage au flot croissant des piétons, des voitures et des trams.

Les administrateurs, les architectes et les ingénieurs chargés d'accomplir ces travaux ont à se demander s'ils ne doivent pas observer certaines précautions esthétiques tout en satisfaisant aux exigences du progrès.

Nous sommes Belges, et nos villes wallonnes, pittoresquement étagées sur leurs assises de calcaire, nos villes flamandes avec leurs caux ou leurs rues tortueuses convergeant vers la Grand-Place où se dresse fièrement le beffroi communal, nous plaisent trop pour qu'un plan en damier puisse nous satisfaire.

Quand on jette les yeux sur le plan d'une de nos grandes villes, on peut immédiatement distinguer la partie ancienne de la partie moderne. La première est formée d'un réseau de rues qui se ramifient, s'enchevêtrent comme les artères et les veines d'un organisme vivant; la seconde, avec ses voies parallèles ou perpendiculaires, a le caractère d'une cristallisation artificielle, sèche, mathématique.

Si encore cette œuvre avait été conçue rationnellement, soit en vue de favoriser la circulation, soit pour obtenir un effet pittoresque ou grandiose, mais il n'en est rien; la seule préoccupation qui ait guidé les auteurs de ces plans a été de combiner le lotissement le plus favorable à la vente des terrains.

La plaine de *Ten Bosch* est restée fort longtemps livrée à la circulation; elle formait un vaste rectangle; les sentiers foulés par les piétons indiquaient les courants naturels de la circulation. Ces courants suivaient les diagonales du rectangle. Au lieu de s'inspirer de ces indications, qu'a-t-on fait? On a tracé des rues parallèles obligeant ainsi les passants à parcourir les deux côtés d'un triangle, alors qu'ils auraient préféré en suivre l'hypoténuse.

II. — POINT DE VUE TECHNIQUE

Quels sont les principes qui doivent guider les ingénieurs chargés, soit d'améliorer la voirie d'une ville ancienne, soit de créer un nouveau quartier?

Tirer un parti convenable des rues existantes, reliant celles qui

ont à peu près la direction cherchée par des tronçons, ne reculant pas devant une courbe pour adoucir une pente, cherchant en même temps à ménager des points de vue et à respecter les vieux édifices.

On conserve ainsi à la ville son caractère local et national, on ne détruit les souvenirs du passé que dans la stricte mesure des exigences de la vie moderne, on obient des effets pittoresques, on ménage les finances communales, et l'on jette moins de perturbation dans les habitudes et les intérêts de la population.

Le quartier Léopold est un exemple frappant des erreurs que l'on peut commettre quand on trace le plan d'un quartier nouveau.

Que l'on vienne de Saint-Josse-ten-Noode ou d'Ixelles, on ne peut gagner la gare du Luxembourg qu'en cheminant en clicane; n'était-il pas tout indiqué que trois voies en éventail auraient dû rayonner de la gare pour permettre aux arrivants de se disperser rapidement dans leurs directions respectives?

En obéissant à une nécessité pratique, en rendant l'accès de la gare plus rapide, on eût été amené en même temps à un plan du quartier Léopold qui lui aurait donné des aspects imprévus au lieu de la mortelle banalité actuelle.

Qu'on n'aille pas croire que nous voulons, par une recherche exagérée du pittoresque, bannir absolument les ensembles symétriques destinés à donner un caractère grandiose, monumental, à certaines parties de ville.

Quoique les avenues droites aient le défaut de ne pas laisser apercevoir l'architecture des édifices qui les bordent, il est des cas où il y a nécessité de les employer et où même l'effet esthétique est bon.

Une chose dont les architectes ne se méfient pas assez, c'est leur tendance à regarder leur plan à vol d'oiseau; penchés sur leur papier, ils recherchent alors des symétries qui ne se remarquent plus du tout lorsqu'on se promène dans le quartier réalisé.

C'est de la vue horizontale que les architectes devraient surtout se préoccuper et non de la vue cavalière, sensible seulement pour les aéronautes.

Lorsqu'une ville s'est, comme Bruxelles, développée sur le penchant d'une colline abrupte, les problèmes de la viabilité se compliquent.

Autrefois, les quartiers élevés de Bruxelles n'étaient occupés que par les palais des princes et quelques hôtels seigneuriaux entourés de vastes jardins; la ville s'étendait sur les deux rives de la Senne, et les maisons des bourgeois, grimant jusque la cathédrale, s'arrêtaient au pied des remparts qui, le long de la rue d'Isabelle actuelle, clôturaient de ce côté les jardins des ducs de Brabant. Les rues qui, aujourd'hui, descendent du plateau vers le bas étaient primitivement des sentiers serpentant au fond de ravins, et on ne les montait guère qu'à pied ou à dos de mule. Ces venelles anciennes, en se garnissant peu à peu d'habitations, ont conservé la raideur de leur pente.

Les voies de communication faciles ne peuvent être établies que du nord-est au sud-est (Observatoire à porte d'Anderlecht) et du sud-est au nord-ouest (porte Louise à porte d'Anvers), parce qu'elles prennent le versant de la colline de biais, ce qui permet de leur donner des pentes plus faibles.

(A suivre.)

UNE CONFÉRENCE A PARIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac a fait mercredi au Théâtre d'Application une conférence qui a produit sur le public auquel elle s'adressait une grande impression.

Sur une jolie table Louis XV, M. de Montesquiou avait fait ranger soigneusement une carafe et un verre de cristal gravé, et disposé un encrier empire aux armes des Montesquiou.

Il a parlé éloquemment de M^{me} Desbordes-Valmore. On regrettrait seulement que celui des secrétaires qui avait été chargé de recopier le manuscrit eût mis trop peu de soin à ce travail: la lecture de certaines phrases semblait difficile à l'orateur, forcé de s'y reprendre à deux fois. Cependant, par quelques vers choisis et récités de mémoire, le conférencier a su parfois relever l'attention.

La plupart des auditeurs, qui ne connaissaient en M. de Montesquiou que l'infatigable causeur adossé au marbre de la cheminée dans les hauts salons du faubourg Saint-Germain, ont été étonnés de l'ampleur de sa voix qui emplissait presque entièrement le vaisseau du Théâtre d'Application. Un fort accent gascon donnait aux phrases une sorte d'énergie et en scandant les vers de manière nouvelle, le conférencier semblait leur donner un rythme nouveau, très personnel.

Son style, d'ailleurs, où sont colligés avec art les mots sonores et les épithètes rares ne pouvait que s'imposer au public si exclusivement artiste qui s'y délectait.

M. de Montesquiou est un orateur. Il a le profil régulier, la taille élancée et les cheveux disposés de façon aristocratique; même un léger coup de crayon donnait à son regard plus de finesse, plus de feu, et à la conférence un cachet très littéraire.

Il a découvert et révélé aux amateurs d'art un poète inconnu. « Il y a, a-t-il dit en commençant, une grande injustice littéraire à réparer. »

Il a dit cependant en quelle haute estime tenaient M^{me} Desbordes-Valmore, Michelet, Vigny, Sainte-Beuve, Gautier, Baudelaire, etc... Il aurait pu ajouter, si ce n'eût été trop audacieux dans une assistance aussi aristocratique, Paul Verlaine, qui publia dans les *Poètes maudits* et sur le même sujet une étude si remarquable de tous ceux qui s'intéressent à la poésie en France.

M. de Montesquiou a parlé de M^{me} Desbordes-Valmore avec son talent coutumier et son habituelle originalité. Qui ne se rappelle le *Coffre aux hortensias* et la *Pendule de pensées* qu'il exposa au Champ-de-Mars? Il en a parlé aussi avec la distinction d'un grand seigneur qui habite à Versailles un pavillon si merveilleusement décoré.

Dans la jolie salle de M. Bodinier il suffisait, pour être sous le charme, de clore à demi les yeux et de se laisser bercer par le souvenir des adorables mignardises de Boucher ou de Watteau.

A la sortie et dans l'encombrement des voitures armoriées, j'ai cru remarquer quelques hommes de lettres qui se faufilaient entre les foues, très impressionnés.

A. SEGARD.

LE DIABLE AU CORPS

Journal hebdomadaire bruxellois. — En vente dans les aubettes.

Il nous plaît de signaler ce journal — journal en ce qui concerne le texte, tout de gaudriole et de *zwanze* bruxelloise, mais intéressant pour ses gravures. Il ressuscite la lithographie, et nous

ne pensons pas que depuis l'*Ulenspiegel*, journal illustré belge ait eu autant d'originalité. Mainte page d'illustration est signée Léon Dardenne. Il en est de très réussies. Mais c'est l'illustrateur Anédée Lynen qui est l'âme véritable du *Diable au Corps*. Il manie la lithographie avec un bonheur savoureux. Réaliste narquois, il croque avec une bonhomie spirituelle des coins de cabarets ou de cafés-concerts bruxellois, ou bien sa verve brabançonne le porte à exécuter de rondes et hilares « charges » sur les légendes du pays. Il est Bruxellois en plein. Il fera vivre en ses dessins des *ketjes*, des *krotjes*, des *Miekes*, des *Jefkes*. Il typera des baesines, des vendeuses de crabes, des serveuses d'estaminet, et cela avec un pittoresque « gai luron » qui lui est bien spécial. Il amuse à la bonne franquette. Mais au fond de tout cela — voir surtout les merveilleux *Trois Rois* du numéro de Noël — il réveille d'une façon artiste, pleine de couleur et de charme, ce procédé délaissé de la lithographie. Il sera suivi par d'autres, certainement, et il importe de signaler dès aujourd'hui ses bonnes et courageuses tentatives.

CORRESPONDANCE

Bruxelles, le 24 janvier 1894.

A Messieurs les rédacteurs de *l'Art moderne*.

MESSIEURS,

Je lis dans le numéro de votre journal paru aujourd'hui la reproduction d'un article de *la Justice*, demandant que les lecteurs aient accès à la Bibliothèque royale depuis 8 heures du matin à 11 heures du soir.

Je suis convaincu que si *l'Art moderne* demandait cette même réforme pour la Bibliothèque des estampes, tous les artistes lui en seraient reconnaissants.

Il est fort difficile aux peintres et sculpteurs de travailler à la lumière et ce n'est que pendant les quelques heures (en hiver) qu'il fait jour, qu'ils sont admis à visiter cette belle collection.

Voilà comment il se fait que l'on n'y voit jamais personne; si au contraire le public y était admis le soir, beaucoup d'artistes pourraient en tirer profit et admirer ces belles planches qui pourrissent maintenant dans les cartons.

Recevez, Messieurs, mes meilleures salutations.

Un lecteur assidu de L'ART MODERNE.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique*, qui s'ouvrira en février au Musée moderne, aura une toute autre importance que les expositions restreintes qui se succèdent dans les galeries de l'Etat. Ce n'est pas, on le sait, l'exposition d'un cercle, mais un véritable Salon d'art et d'art appliqué, analogue aux Salons qui s'ouvrent, à Londres, par invitations, à la New Gallery et à la Grafton Gallery. Il réunira un choix d'œuvres de plus de quatre-vingts artistes belges, français, anglais, hollandais, et aura un caractère largement éclectique qui permettra au public de faire, sur les diverses tendances de la peinture actuelle, des comparaisons instructives et intéressantes.

Le nombre des demandes d'admission ayant, de beaucoup, dépassé les prévisions, la direction s'est vue obligé de clore définitivement la liste des invitations, se réservant de faire éventuel-

lement droit, l'an prochain, aux sollicitations qui lui sont adressées.

A la liste que nous avons publiée dernièrement, il faut ajouter, parmi les adhésions d'artistes de marque, celles de MM. Edward Burne-Jones, G.-F. Watts A. R. A., Georges Frampton A. R. A., William Morris, E.-A. Walton, D.-Y. Cameron, A. Beardsley, C.-R. Ashbee, Ch. Storm de Gravesande, comte R. de Montequiou-Fezensac, L.-H. Devillez, Henri Rivière, W. Degouve de Nuncques, Odilon Redon, H.-G. Ibels, Paul Ranson, F.-R. Carabin, etc., etc.

Une douloureuse nouvelle a vivement impressionné, cette semaine, le monde musical. M. Guillaume Lekeu, le jeune compositeur dont les premières œuvres avaient donné l'espoir d'un musicien de premier ordre, est mort à Angers où il était allé se reposer dans sa famille. M. Lekeu n'était âgé que de 24 ans. Né à Verviers, il se fixa, ses études finies, à Paris pour développer son éducation musicale sous la direction de César Franck. Mais trois mois après son arrivée, il eut la douleur de perdre son maître vénéré. Il pria alors M. Vincent d'Indy de lui donner ses conseils, et ce dernier s'intéressa vivement au jeune artiste auquel il reconnut des dons exceptionnels et une nature d'élite.

M. Lekeu prit part au Concours de Rome et remporta d'emblée le second prix. Sa cantate *Andromède* révélait plus que des promesses. Elle fut exécutée à Verviers sous la direction de M. Louis Kefer, en avril 1892 (1). Deux autres œuvres du jeune compositeur furent exécutées l'an dernier au Salon des *XX*: une Sonate pour piano et violon que M. Ysaye interpréta magistralement avec M^{me} Théroine, et qui classa définitivement le compositeur, puis trois mélodies exquises dites par M^{lle} A. Delhaye (2). M. Ysaye fit jouer au Waux-Hall, cet été, sous sa direction, une Fantaisie pour orchestre sur des thèmes angevins qui valut à M. Lekeu un vif succès. Il travaillait, quand la mort l'a surpris, à un Quatuor pour archets et à des scènes pittoresques pour petit orchestre. Il s'inspirait, pour cette œuvre, de la nature ardennaise qu'il affectionnait et dont il voulait exprimer le charme rustique.

La mort de Guillaume Lekeu est un véritable désastre pour la jeune école belge, dont il paraissait devoir être l'un des plus brillants représentants. C'est avec une douleur poignante que nous enregistrons cette catastrophe et que nous évoquons le souvenir des qualités exceptionnelles qui firent aimer l'artiste par tous ceux qui le connurent.

La Belgique a perdu, presque en même temps, M. l'architecte Beyaert, arrivé, lui, à la maturité du talent et des années. M. Beyaert laisse un œuvre considérable qui le place au premier rang des architectes de l'époque. Nous ne rééditerons pas la longue nomenclature des monuments auxquels il a attaché son nom et que tous les journaux ont publiée. Bornons-nous à signaler deux de ses conceptions les plus récentes, qui marquent toutes deux, dans un genre différent, la personnalité de M. Beyaert. Nous voulons parler du square du Petit-Sablon, une merveille de goût et d'originalité, et les bâtiments du Ministère des Chemins de fer, dont nous avons déjà signalé le caractère, si exactement approprié à leur destination (3). M. Beyaert a rénové l'architecture de la Belgique et, le premier, a mis fin au règne de l'uniformité maussade qui sévissait avant lui. C'était, dans toute

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, p. 109.

(2) Voir *l'Art moderne*, 1893, p. 85.

(3) Voir *l'Art moderne*, 1893, p. 235.

l'acception du terme, un artiste, et son influence demeure considérable sur notre école nationale.

C'est demain qu'aura lieu dans la salle de la Grande Harmonie le concert Massenet donné par la « Société protectrice des Enfants martyrs » au profit de son asile. On y entendra M^{lles} Esther Sidner, Férez, Rachel Neyt, Bender; MM. Ed. Jacobs et Heuschling. La musique du régiment des grenadiers, sous la direction de M. C. Bender, interprétera différents morceaux dramatiques de Massenet.

Une exposition d'affiches artistiques, théâtrales, commerciales, etc., s'ouvrira mercredi prochain, à 2 heures, au Palais provisoire des fêtes, rue Lebeau. Elle est organisée au profit de la Caisse de prévoyance et de secours en faveur des victimes des accidents du travail et de l'Union française.

Au dernier concert de *Bruxelles-Attractions*, dit la *Chronique* et répète le *Journal de Bruxelles*, M^{me} Emma Cossira et M. Moyacerts, qui avaient pris la veille une part si éclatante à la partie musicale du banquet Hallaux, ont été l'objet d'ovations enthousiastes.

Nous avons entendu l'écho du succès remporté par M^{me} Cossira à l'Opéra de Nice; ce succès vient de se confirmer à Bruxelles. Dans les couplets d'Azucena, du *Trouvère*, l'arioso du *Prophète* et la habanera de *Carmen*, M^{me} Cossira a fait valoir toutes les ressources de sa voix ample et chaude; dans l'arioso du *Prophète* surtout, où sa voix était tout particulièrement bien posée et qu'elle a chanté avec un beau sentiment artistique, elle a montré de véritables qualités dramatiques, qui assureraient incontestablement la réussite de M^{me} Cossira sur une grande scène lyrique.

L'Exposition de dentelles de l'hôtel de Ravenstein vient de s'enrichir d'une magnifique série de voiles de Notre-Dame de Hal. Ce sont là d'admirables exemples des anciennes dentelles de Bruxelles, qui donnent un attrait de plus à cette exposition déjà si intéressante.

Le programme du concert que viendra diriger à Bruxelles, le 11 mars prochain, dans la salle de l'Alhambra, M. Siegfried Wagner, est définitivement arrêté.

PREMIÈRE PARTIE : 1. Ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, R. WAGNER. — 2. a) *Gesang der XIV Engel aus dem Märchenspiel « Hänsel und Gretel »*, E. HUMPERDINCK; b) *Träume*, R. WAGNER. — 3. *Tasso (Lamento e trionfo)*, F. LISZT. — DEUXIÈME PARTIE : 1. Ouverture et bacchanale de *Tannhäuser*, R. WAGNER. — 2. *Siegfried-Idyll*, R. WAGNER. — 3. *Tristan et Isolde (prélude et scène finale)*, R. WAGNER.

On s'inscrit chez Breitkopf et Härtel, 43, Montagne de la Cour, où se trouve déposé un plan de la salle. Les demandes de places affluent d'autant plus qu'il n'y aura pas de répétition générale.

La recette du concert sera versée au fonds que R. Wagner a créé pour permettre aux jeunes artistes pauvres d'assister aux représentations modèles de Bayreuth.

C'est, comme nous l'avons annoncé, le 24 et le 25 juin qu'aura lieu le grand concours international de chant d'ensemble organisé à Mons à l'occasion du troisième centenaire de Roland de Lassus. Le premier prix en division d'honneur est fixé à 3,000 francs, le second à 1,500 francs.

M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, vient d'écrire le chœur qui sera imposé pour cette division.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 29 janvier, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Le Vénézuéla*. — A 3 heures. Applications des Arts. M. LAMBOTTE : *Renaissance française. Le meuble; l'Art au XVII^e siècle* (Flandre, Hollande).

31 janvier, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Le gouvernement parlementaire en Angleterre de 1830 à 1848*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *Lowell*.

1^{er} février, à 2 heures. Histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Albert Dürer* (suite). — A 3 heures. Littérature française. M^{lle} TORDEUS : *Alex. Dumas* (suite).

Notre littérature, encore une fois, a les honneurs de la publicité dans les journaux de l'étranger, quand à peine chez nous, çà et là, un quotidien oïgne s'apercevoir que nous existons.

Le Figaro publie en ce moment *l'Arche*, le nouveau roman de Camille Lemonnier. D'autre part, *la Riforma*, le grand journal de Rome, commence la publication en langue italienne de *la Fin des Bourgeois*. Le traducteur est Vittorio Pica, lui-même écrivain de talent, le plus renseigné critique de l'Italie sur l'évolution littéraire contemporaine et auquel nous avons consacré l'an passé une étude (1). Pica a fait précéder la publication du roman de *la Riforma* d'une très belle et très complète étude sur l'œuvre de Camille Lemonnier.

Les peintres néo-impressionnistes Angrand, Cross, Luce, Petitjean, Lucien, Georges et Félix Pissarro, Antoine de La Rochefoucauld, Signac et Van Rysselberghe viennent de se grouper pour organiser 20, rue Laflitte, à Paris, une exposition permanente de leurs œuvres, chaque mois renouvelables.

A ces expositions collectives succéderont des expositions particulières de chacun des peintres de cette association.

La première exposition, ouverte depuis le nouvel an, a attiré beaucoup de monde et obtenu un vif succès. La deuxième exposition va s'ouvrir incessamment.

Par suite d'une indisposition persistante de M. Lugné-Poe, le quatrième spectacle de l'Œuvre se trouve retardé. Malgré cela, la pièce de Björnson, *Au-dessus des Forces humaines*, est en répétition, d'après les indications de l'auteur. *L'Araignée de Cristal*, de Rachilde, complétera le programme de la soirée, en remplacement de l'œuvre de Maeterlinck, remise à une prochaine représentation.

L'Escarmouche, le nouvel illustré dont nous avons annoncé dernièrement l'apparition, nous délivre des *Illustration*, *Monde Illustré*, *Graphic*, *London News*, toutes revues vieilles, poussives, banales, plombantes.

Dessinateurs? Ibels, Toulouse-Lautrec, Vallotton, Hermann Paul, etc. Au moins voici de la libre et intéressante improvisation en art, de l'ébauche et de l'esquisse vivantes. L'inédit et l'impression quelquefois étrange et soudaine dominant.

Et puis, ce n'est pas du Forain! Le numéro coûte 20 centimes. On s'abonne 15, rue Baudin, Paris.

(1) V. *l'Art moderne*, 1893, p. 145.

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **gravure**, de **musique**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne. 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ATTAQUE DU MOULIN. — LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE. — LE PROCHAIN BUDGET DES BEAUX-ARTS. — LA LIGUE ARTISTIQUE. — ESTHÉTIQUE DES VILLES, par Ch. Buls (suite). — CONCERTS. — « LES AVEUGLES » EN AMÉRIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

L'ATTAQUE DU MOULIN

Il y a quelque disproportion entre le titre, gros de promesses, de DRAME LYRIQUE que M. Alfred Bruneau a donné à sa partition et l'œuvre qu'il vient de faire représenter. Wagner a donné à ce terme une signification précise; et l'impression que dégage l'ouvrage tiré par M. Gallet de la célèbre nouvelle des *Soirées de Médan* n'est point celle qu'il fait espérer.

L'Attaque du Moulin est plutôt un opéra comique, malgré l'absence de tout dialogue « parlé ». La forme un peu vieillotte du texte, la succession des épisodes à travers lesquels se déroule l'action, les ficelles connues des contrastes amenant de gros effets scéniques sont du théâtre d'avant-hier et l'on s'étonne de voir la jeunesse et l'ardeur rénovatrice de M. Bruneau s'efforcer de mener et d'exciter l'attelage de pareille diligence.

Le seul énoncé des « morceaux détachés » que

détaille la table publiée en tête de la partition précise ce point. Que dites-vous de ceci :

ACTE I^{er}. — MERLIER : *Eh bien ! y sommes-nous ?*

JEUNES FILLES : *Dans le bois, ne va plus.*

LES MÈMES (après l'apparition du Tambour) : *Tiens ! Qu'a-t-il donc à nous annoncer ?*

ACTE II. — LE CAPITAINE FRANÇAIS : *Cessez le feu !*

MERLIER : *Ah ! mon pauvre moulin !*

LE CAPITAINE ENNEMI : *Mort à qui résistera !*

LE MÈME (à Dominique) : *Alors vous êtes étranger ?*

DOMINIQUE (seul) : *Le jour tombe.*

DOMINIQUE, FRANÇOISE : *Toi !*

ACTE III. — LA SENTINELLE ENNEMI : *Mon cœur expire.*

JEUNES FILLES : *Courage ! le travail avance.*

MARCELLINE : *Là, debout sous le saule.*

JEUNES FILLES : *Rentrons vite.*

SOLDATS ENNEMIS : *Je viens d'entendre un cri.*

ACTE IV. — MARCELLINE : *Ils dorment, là-bas.*

LA MÈME : *Allons, viens vite.*

FRANÇOISE : *Toi, Dieu juste !*

DOMINIQUE : *Enfant, ta main glacée.*

LE CAPITAINE ENNEMI : *Vous entendez !*

MERLIER : *Écoute, Marcelline.*

FRANÇOISE : *Oh ! père, que je suis contente !*

LES SOLDATS ENNEMIS : *Vite ! en retraite ! les Français ! les Français !*

Il n'est pas surprenant que le public, qui raffole d'histoires sentimentales dans le roman comme au

théâtre, ait été ému jusqu'aux larmes au récit des amours de Françoise et de Dominique contrariées par la terrible fusillade des envahisseurs. Le touchant dévouement du meunier qui s'offre aux balles du peloton d'exécution et sauve ainsi son futur gendre, condamné à mort pour avoir fait le coup de feu bien que n'étant pas soldat et aggravé son cas en assassinant une sentinelle, l'a transporté. Et la note chauvine qui pimente l'action n'était point pour lui déplaire. A cet égard, le livret est fort habilement construit. Il va droit aux fibres excitables des spectateurs. Il met en jeu tous les ressorts propres à provoquer la pitié ou l'enthousiasme. Il est mouvementé, varié, rapide, et gradue ingénieusement les effets émotifs depuis la jolie scène des accordailles, qui décore le début d'un épisode pittoresque, jusqu'aux incidents tragiques du dénouement. C'est ce qu'on est convenu d'appeler « du théâtre », et certes serait-il injuste de lui dénier une action directe et immédiate sur la foule.

Mais il est permis de regretter ce retour aux formes traditionnelles à une époque où l'art s'élève, au théâtre comme dans le livre et dans les œuvres plastiques, vers une intellectualité plus haute.

Le librettiste n'a mis en scène, dans *l'Attaque du moulin*, que le côté anecdotique, négligeant ce qui marque la nouvelle de Zola d'un caractère de réelle grandeur. L'indigence de toute psychologie est flagrante. Les personnages ne sont guère que l'étoffe des tableaux déroulés en panoramas sous les yeux. Et c'est ce qui nous faisait dire en commençant : *L'Attaque du moulin* est un opéra comique et ne peut prétendre à la qualification de drame lyrique que lui donne son auteur.

M. Gallet a-t-il lui-même senti la superficialité de son adaptation ? L'adjonction d'un personnage nouveau, chargé d'exprimer quelques sentiments généraux et philosophiques, pourrait le faire supposer. Marcelline a reçu mandat, comme le Chœur antique, d'énoncer des aphorismes peignant l'état d'âme de la foule. Elle lance des imprécations à la guerre, à « l'horrible guerre, héroïque leçon et fléau de la terre ». Dans le milieu où elle est placée, on ne peut s'empêcher de trouver que ce personnage vaguement symbolique détonne quelque peu.

En musicien sincère et convaincu, M. Alfred Bruneau devait nécessairement donner à sa partition le caractère du texte auquel il a assoupli son inspiration. Il a, fort ingénieusement et avec un talent auquel il faut rendre hommage, mis en œuvre toutes les ressources des voix et de l'orchestre pour souligner d'un accompagnement judicieux les péripéties de l'action et traduire avec vérité, dans une langue harmonieuse, l'affabulation du librettiste. Le premier acte, notamment, le plus rempli d'inventions mélodiques, est d'une

fraîcheur charmante. Mais l'ensemble laisse des regrets à ceux qui souhaitent la musique dramatique prendre le large et aborder des rivages inconnus. La musique est, dans *l'Attaque du moulin*, une transposition immédiate, presque matériellement imitative. Elle n'a point le caractère synthétique que lui donnent les maîtres du drame lyrique. Elle demeure rivée au texte, par une sorte d'excès de conscience de son auteur. Et le texte ne sortant point des coupes usitées et des patrons banals, la musique ne franchit pas les limites étroites fixées par la tradition. Il y avait, dans *le Rêve*, l'espérance d'un élargissement du cadre dramatique que ne réalise point le nouvel ouvrage du compositeur sur lequel se concentrent de si hautes espérances.

Le *lied* de la sentinelle, la rêverie de Dominique, que ne désavouerait point l'élégant auteur de *Manon*, les adieux de Merlier à son moulin ne sont que d'agréables romances, joliment écrites, dans une langue châtiée. Tout cela nous ramène en arrière, loin, bien loin des préoccupations artistiques qui emportent notre génération musicale vers un art intense et pénétrant, débarrassé des formules et des souvenirs.

Nous ne parlerons pas du chœur orphéonique qui clôt le troisième acte. Il est étrange qu'un artiste comme M. Bruneau puisse verser dans une erreur de goût aussi manifeste

Les parties purement symphoniques de l'œuvre ne contiennent qu'un exposé de thèmes peu développés et d'un intérêt musical insuffisant. Le prélude du deuxième acte, par exemple, destiné à décrire la guerre, pouvait donner matière à un tableau poignant. M. Bruneau en a fait une page d'une certaine allure belliqueuse dont l'effet réside plus dans des imitations de fifres, de tambours et de clairons que dans la pensée musicale. Tout cela est d'un art rudimentaire, malgré l'habileté d'écriture et la connaissance parfaite du métier. Il y a plus d'âme et d'inspiration vraie dans la scène du quatrième acte où le meunier dissimule stoïquement son sacrifice. Le dessin en est délicat et le développement séduisant.

M. Bruneau n'aura que des félicitations à adresser à ses principaux interprètes. M. Seguin, en première ligne, a droit aux plus chaleureux éloges pour sa création du héros de la pièce, cet honnête et bon meunier Merlier dont il a exprimé en grand artiste l'héroïsme placide. Si la voix de M^{me} de Nuovina s'accroît vers les sonorités criardes, en revanche l'artiste met dans son jeu beaucoup de vie, de passion et d'enthousiasme. M. Leprestre a une voix délicieuse et M^{lle} Armand, dont l'organe n'est pas complètement rétabli, joue avec autorité le rôle de Marcelline. L'ensemble est très satisfaisant, et la direction a donné tous ses soins à la mise en scène. De même, l'orchestre se montre excellent sous la direction énergique de M. Flon. Il y a là

un ensemble d'efforts qui a décidé du succès de l'ouvrage. Il est toutefois regrettable que MM. Stoumon et Calabrézi aient cru devoir placer l'action à une époque reculée au lieu de lui donner le cadre dans lequel se déroule la nouvelle de Zola, les raisons qui en ont fait décider ainsi à Paris n'existant pas à Bruxelles.

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

A MONSIEUR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Un bon mouvement, Monsieur le Ministre, et réorganisez-nous les services de la Bibliothèque. Ils ne sont pas dignes d'une capitale d'un pays de six millions d'habitants, où l'esprit de recherche scientifique et littéraire s'éveille de toutes parts. Assez de commissions et de sous-commissions, de titres, de panaches et... de jetons de présence. Quelques privilégiés ont cru trop longtemps que les services publics étaient créés dans leur intérêt. Trop longtemps aussi la conspiration du silence s'est faite autour de ces organismes qui fonctionnent d'une manière occulte et dont le pauvre public n'a jamais pu apprécier ni les règles de direction ni le programme poursuivi. Tout est arrangé de telle sorte que les plaintes sont étouffées avant d'avoir pu arriver jusqu'à ceux responsables devant l'opinion de la bonne marche des services généraux. Laissez-nous être francs, Monsieur le Ministre, et vous donner ce que nous croyons être quelques bons conseils.

Nous savons bien que vous ne pouvez tout voir ni tout surveiller par vous-même. Il faudrait des journées de soixante heures et peut-être des renseignements que votre administration ne vous donnerait pas toujours volontiers. Mais quel progrès si vous pouviez donner au public le moyen de vous faire connaître lui-même ses griefs !

On vous écrit parfois, on pétitionne aux Chambres, mais quels longs et laborieux détours ! Dans nos musées, dans nos bibliothèques, un registre de réclamations et d'observations devrait être déposé. Vous sauriez ainsi ce que pense le public de l'administration de ces locaux, ce qu'il désire, ce dont il se plaint et vous apprécieriez les faits en connaissance de cause au lieu de devoir vous fier au seul rapport d'une commission que rien n'oblige à avouer ses propres fautes.

On écrira peut-être sur ces registres, Monsieur le Ministre, que l'on ne conçoit pas fort bien le mécanisme de la commission des échanges. Instituée pour enrichir nos collections publiques et nous dispenser des intermédiaires coûteux des libraires, nous étions en droit d'espérer que les salariés chargés de ce service sauraient s'en acquitter avec zèle et intelligence. Ah ! si vous pouviez un jour entrer à l'improviste dans le cabinet des périodiques et voir en quel piteux état sont ces belles collections ! Quel intérêt présente encore une revue qui a trois ou quatre années d'âge ? Les documents officiels arrivent avec des retards incroyables. On oublie de demander les publications nouvelles, on n'a nul souci de les avoir complètes : personne ne s'en préoccupe.

Dans les bibliothèques anglaises et dans les *Lesesimmer* allemandes, il suffit que vingt personnes demandent une revue pour que la bibliothèque soit obligée de s'y abonner, peu importe le contenu ou les tendances de la revue.

A la Bibliothèque royale on ne sait vraiment d'après quels principes se font les achats ni quels spécialistes y président. Les con-

servateurs prennent note de toute demande qui leur est faite, ils promettent très obligeamment que bonne suite y sera donnée, mais que peut leur bonne volonté ? Tous les bulletins sont remis aux mains d'un seul, qui décide. L'homme peut être d'une grande érudition ; ne mettons pas en doute non plus son désir de bien faire, mais il lui manque l'omniscience et l'impartialité : laisser à un ou à deux conservateurs la charge de présider aux achats de livres, c'est ouvrir la porte à l'arbitraire. Si le conservateur est historien, les livres de science seront sacrifiés, s'il est musicien, il se préoccupera peu de philosophie.

La centralisation règne en maîtresse à la Bibliothèque royale et qui là fréquente pendant quelque temps s'aperçoit vite de l'annihilation complète de toutes les initiatives subalternes. Les revues et journaux, par exemple, au lieu d'arriver directement au cabinet des périodiques pour y être catalogués sans retard, découpés et mis à la disposition des lecteurs, commencent par trainer sur les tables du bureau d'entrée. A quoi bon ? Ne subissent-elles pas un assez grand retard au bureau des échanges ou chez le libraire qui a le monopole de toute fourniture ? Car la Bibliothèque n'a aucun abonnement direct : elle est sensée ignorer les adresses des éditeurs ; elle a besoin d'un intermédiaire afin, croirait-on, d'occasionner à ses commandes de nouveaux retards.

C'est aussi à un éditeur qu'est confiée la publication de la fameuse *Bibliographie de la Belgique*, une œuvre informe, incomplète, où les recherches ne sont presque pas possibles. A la vérité, il importerait de décider qu'un exemplaire de tout ce qui se publie en Belgique doit être acheté par la Bibliothèque et qu'un ou plusieurs spécialistes y seront chargés de la rédaction de la *Bibliographie*. Un petit bout de loi sur le dépôt légal, tel qu'il existe en France, aurait les plus heureux résultats.

Mais non seulement nous n'avons pas de bonne bibliographie, nous n'avons même pas de catalogue, bien qu'il soit porté au budget annuel pour un chiffre respectable (1).

Déjà en 1882, l'honorable M. Van der Kindere se plaignait à la Chambre du peu de souci de nos bibliothécaires à cet égard. Sommes-nous plus avancés aujourd'hui et quel moyen nous est offert de connaître les ouvrages que possède notre principale bibliothèque ? En 1888 (2), M. Anspach-Puissant réveillait à son tour la question du catalogue. Il rappelait que depuis la mort de M. Alvin le catalogue idéologique, qu'il avait entrepris avec M. Nizet, était resté en souffrance. Et pourtant trois cent mille fiches se rapportant aux six cent mille volumes de la Bibliothèque royale avaient été bibliographées !

Restaient à tenir les livres au courant et à dépouiller les articles de revue. L'administration actuelle semble avoir abandonné entièrement cette œuvre magistrale dont l'idée première fut conçue en Belgique et imitée bientôt en Angleterre, en France et en Allemagne. Pourquoi cet abandon au moment où le public est appelé à en retirer tous les fruits, et alors surtout qu'on ne remplace pas ce que l'on détruit ? (Car il paraît qu'on aurait quelque peine à retrouver aujourd'hui les trois cent mille fiches laborieusement réunies sous la direction de M. Alvin).

M. Anspach a interpellé votre prédécesseur, Monsieur le Ministre. Il ne l'avait pas prévenu de sa question avant la séance de la Chambre et n'a pu être honoré d'une réponse.

A notre tour, nous nous permettons de faire nôtre la question de M. Anspach.

(1) *Annales parlementaires*, Chambre, 21 mars 1882.

(2) *Id.*, *id.*, 24 février 1888, p. 653.

Quant aux locaux de la Bibliothèque, ah! si vous veniez voir notre pitoyable salle de lecture, Monsieur le Ministre! Pas de lumière. Les seules vnes directes, vers la place du Musée, sont masquées par de grandes armoires interceptant le jour. Dans le fond de la salle, beaucoup trop petite pour le public qui la fréquente, la lumière ne pénètre qu'indirectement, après avoir traversé un couloir dont la disparition s'impose. Cette salle, aux allures prétentieuses et tristes, fait le bonheur des oculistes : les myopies et les presbytismes y croissent sans entraves, et nul ne s'en soucie vraiment.

Mais cette bibliothèque, dont l'entretien coûte annuellement au trésor près de cent mille francs, est-elle bien destinée au public? Elle s'ouvre à 10 heures le matin, et à 3 heures de l'après-midi ses portes se referment pour ne plus s'ouvrir, car à la séance du soir il n'est possible d'avoir en lecture que des livres demandés d'avance. Au surplus, la salle du rez-de-chaussée ne peut contenir plus de quarante-huit lecteurs.

Quelques amateurs, quelques oisifs peuvent seuls bénéficier des trésors accumulés dans notre collection nationale. Les étudiants, les ouvriers, les artistes, tous ceux, infiniment nombreux, que leur profession retient toute la matinée et une partie de l'après-midi doivent se contenter de savoir qu'il existe une bibliothèque créée pour eux, mais qu'ils ne pourront jamais fréquenter.

La bibliothèque ne devrait-elle pas rester ouverte de 9 heures du matin à 11 heures du soir, l'électricité y être installée et, s'il le faut, le nombre des employés et conservateurs augmenté?

Voilà bien des plaintes, Monsieur le Ministre. Croyez cependant qu'elles sont générales et fondées. Les ministres qui se sont succédés au pouvoir se sont trop désintéressés de l'organisation de nos bibliothèques. Le public, sans représentation, sans organe, sans groupement, n'a jamais pu exposer ses griefs et la bienheureuse routine a continué son chemin.

Nous osons espérer que vous ne la laisserez pas seule maîtresse d'un de nos services publics les plus importants dans l'ordre intellectuel, assurément aussi digne de votre sollicitude que nos Musées et nos Académies.

Le prochain Budget des Beaux-Arts.

L'Art sera bien défendu cette année à la Chambre des représentants, lors de la discussion du budget de l'Intérieur. M. Karel BULS, bourgmestre et député de Bruxelles, M. DELBEKE, avocat et député d'Anvers, se partageront la besogne.

Nous espérons que les questions essentielles seront nettement et fièrement posées, sans ces concessions et ces politesses où se dépriment les plus grands intérêts. Les soi-disant « convenances parlementaires » n'ont été inventées par les médiocres que pour émasculer les plus utiles revendications.

Reste à voir si M. de Burlet fera honneur aux espérances qu'ont mises en lui les vrais artistes et les vrais esthètes ou s'il se contentera de l'eau bénite de cour dont sont toujours pleins les goupillons officiels. La bonne volonté ne lui manque pas, ni la crânerie, chez lui don de famille. Malheureusement son entourage est mondain et trembleur. Sera-t-il homme à s'en dégager et à se maintenir dans les allures indépendantes qu'il a adoptées? L'art neuf et les idées nouvelles comptent sur lui, prêts à le soutenir énergiquement s'il sait prendre courageusement leur défense, comme il paraît décidé à le faire.

LA LIGUE ARTISTIQUE

Revue hebdomadaire. — Libre Tribune. — Un an : 5 francs, rue des Coteaux, 202, Bruxelles, 8 pages in 4°.

Sommaire du 28 janvier, n° 6 : *Petite Réverie pour les élus*, Jean Delville; *les Concours*, Pierre L'Ermite; *les Achats d'œuvres d'art*, Willem Delsaux; *Soir d'Automne*, Willem Delsaux; *Causerie sur l'Art*, Omer Dierickx.

Ce nouvel organe artistique défend avec intelligence et énergie le groupe qui s'est insurgé contre les vieilles routines des Salons officiels et a demandé (et l'a obtenu) de M. de Burlet, ministre des Beaux-Arts, le droit de faire lui-même ses affaires dans les expositions.

Son numéro du 28 janvier, dont nous donnons ci-dessus le sommaire, contient entre autres un excellent article du paysagiste WILLEM DELSAUX, intitulé : *Les Achats d'œuvres d'art*, par l'Etat. Il résume et met en parfait relief quelques-unes des meilleures vérités qui ont été dites à ce sujet. Nous en extrayons les passages suivants auxquels nous nous rallions sans réserve, d'autant plus volontiers que ces idées furent toujours celles de *L'Art moderne*; mais on ne saurait mieux les formuler que l'a fait M. Delsaux à qui nous adressons nos félicitations sincères. Notre espoir est qu'il continue cette salutaire campagne.

« Est-il vrai que les achats aillent aux artistes de mérite et est-il certain que les commandes soient données aux gens de talent et de tempérament?

Nous ne le croyons pas, et *il faut protester*, il est grand temps, contre la distribution de la manne gouvernementale aux souples, aux intrigants et aux faiseurs.

Sauf quelques exceptions excessivement rares de méritantes, à qui l'on a octroyé des commandes, tous les achats, faveurs et subsides ont été donnés, dans des conditions burlesques et ridicules, à des personnages sans talent et qui n'avaient pour eux que leurs relations ou leur adresse.

Nous ne pouvons citer aucun nom, mais ils sont sur nos lèvres, ô chers artistes, et qui d'entre vous, après une visite au Musée moderne, ne sort sous l'impression de colère et de tristesse, en voyant l'élite de l'art belge représentée mesquinement ou même pas du tout.

Boulangier, dont la dernière exposition posthume a montré des merveilles, est là avec trois toiles de mérite inférieur. *L'Orage*, *l'Etang du Moulin Gris* et d'autres chefs-d'œuvre nous restent présents à la mémoire, et il est pénible de constater qu'un étranger ne pourra jamais, par le Musée de Bruxelles, connaître l'admirable maître brabançon.

Ne conviendrait-il pas que l'œuvre des jeunes artistes, actuellement soumis au régime humiliant des subsides, fut acquise par l'Etat pour les musées de province, les mairies, les édifices, — et pourquoi pas les écoles?

Nous manquerions moins de Boulangier, de De Braekeleer, de Dubois, d'Artan, pour ne parler que des morts, si l'on avait agi ainsi du temps de leurs débuts. Ce serait comme le stage, une sorte de musée au titre secondaire et où plus tard on n'aurait plus qu'à puiser pour parfaire, au Musée des modernes si déplorablement vide et incomplet, l'histoire des variations de la pensée chez l'artiste arrivé à la définitive maîtrise.

Pourquoi les artistes, par leurs votes, ne pourraient-ils pas désigner les œuvres de mérite? »

L'idée indiquée par M. Delsaux en dernier lieu est vraiment

digne d'être prise en considération toute particulière. Plus d'un amateur, en Belgique et en France, s'est fait une collection précieuse, à des conditions d'une extrême modération, en achetant les premières œuvres des jeunes artistes regardés comme de grandes espérances par la critique d'avant-garde.

Dire à l'Etat de faire ainsi est un conseil parfait qui, s'il est pratiqué, atteindra ce double but : Encourager l'Art et former une considérable réserve pour nos musées. Nous signalons ce point à MM. Delbeke et Buls pour la prochaine discussion du budget des Beaux-Arts.

Esthétique des Villes (1)

III. — POINT DE VUE ESTHÉTIQUE

Les administrateurs d'une grande ville qui a une histoire et qui conserve des restes du passé ne doivent pas se préoccuper uniquement des intérêts de la viabilité.

Une ville prospère doit fatalement se transformer, s'adapter à des besoins nouveaux.

Mais cette évolution ne doit pas se faire brutalement, elle doit s'opérer avec un respect filial pour tout ce qui peut, sans inconvénient, être conservé de souvenirs anciens.

Les architectes produiront les plans de rues et de monuments les plus satisfaisants pour l'œil, les plus originaux et les plus durables, en tirant parti des accidents topographiques, des exigences pratiques et des nécessités imposées par l'usage auquel les monuments sont destinés.

Le beau mérite de commencer par tout niveler, de planter sur le sol aplani un décor monumental tiré de toutes espèces de souvenirs classiques ! Puis de loger tant bien que mal, derrière une façade théâtrale, les services auxquels le bâtiment est destiné !

Combien plus intéressante et plus vivante sera l'œuvre de l'architecte qui, prenant corps à corps les difficultés de sa tâche, aura complété le panorama urbain par un ensemble monumental s'adaptant à la topographie du site, satisfaisant aux exigences de la circulation, tirant parti des accidents de terrain, des différences de niveau, des nécessités de la distribution intérieure, pour produire une construction ayant la saveur du terroir et non la banale beauté qui se rencontre dans toutes les capitales d'Europe et d'Amérique.

Bruxelles partage avec Lisbonne, Edimbourg et Constantinople l'avantage d'être construit sur un terrain inégal et d'offrir ainsi des points de vue variés sur ses quartiers inférieurs et sur ses monuments.

Il ne faut pas hésiter à détourner une rue de la droite inflexible ou à percer un pâté de maisons, si l'on peut obtenir par là une vue sur un clocher ou sur un monument intéressant.

Les églises gothiques, construites à une époque où les rues resserrées entre les remparts d'une ville fermée formaient un lacs de voies tortueuses et étroites, perdent leur caractère d'élanement vertical quand on les isole trop ou qu'on les montre de trop loin.

Les édifices en style classique demandent au contraire un point de vue plus étendu, parce qu'ils s'étalent horizontalement et que leurs dimensions symétriques s'apprécient mieux à distance.

Il faut encore tenir compte de ce fait que nous ne pouvons apprécier

(1) Suite. — Voir notre dernier numéro.

cier les dimensions d'un édifice qu'à la condition de trouver un point de comparaison dans son voisinage.

C'est pour ce motif que nous nous sommes toujours énergiquement opposé à ce que l'on fit le vide autour de notre Palais de Justice. Sa principale qualité est sa grandeur ; pour que celle-ci nous frappe, il est indispensable de conserver dans son voisinage de modestes habitations pour lui servir de repoussoir et d'échelle. Isolez le colosse et vous le rapetissez.

IV. — POINT DE VUE ARCHÉOLOGIQUE

Les vieux monuments, les vieilles maisons présentant un caractère artistique ou rappelant un souvenir historique, demandent à être préservés de la pioche des niveleurs, et il ne faut pas hésiter à dévier une rue pour les épargner.

Nous ne pouvons jeter les yeux sur un vieux plan de Bruxelles du XVI^e siècle sans déplorer amèrement la disparition de nos portes (sauf la porte de Hal). Il suffit de voir combien celle-ci contribue à la beauté de nos boulevards, pour s'imaginer l'effet qu'eussent produit les autres, si, isolées des murailles qu'il était impossible de conserver, entourées de squares, convenablement restaurées, elles ornaient encore nos promenades.

Trop souvent, les municipalités se laissent entraîner à laisser démolir des restes d'anciennes constructions, parce qu'elles s'imaginent que leur conservation ne présente pas un intérêt assez puissant pour justifier la dépense qu'entraînerait leur restauration.

On oublie que si, prise isolément, chacune de ces constructions offre peut-être un mince intérêt, leur ensemble contribue à l'aspect pittoresque de la capitale.

Les pierres parlent à l'esprit ; elles racontent les souffrances, les luttes, les triomphes des ancêtres ; donnent un corps et une scène aux faits des chroniques ; elles excitent la curiosité de la jeunesse et la rendent avide de connaître les événements dont elles ont été les témoins muets ; elles évoquent pour ceux qui connaissent l'histoire le tableau des faits qui se sont déroulés devant elles ; elles rattachent le présent au passé et font retentir dans la ville un accent vénérable et original qui tranche sur l'uniformité et la banalité de la vie moderne.

Conservons donc précieusement ces témoins du passé.

V. — PLACES PUBLIQUES

Autrefois, les places publiques étaient uniquement des marchés : la Grand-Place en a conservé le souvenir dans son nom flamand ; la place de Louvain était le marché au bétail ; le Sablon, le marché aux chevaux ; les marchés au Bois, aux Pores, au Fromage, aux Grains, aux Herbes, aux Peaux, aux Poulets rappellent encore aujourd'hui leur destination primitive.

Quand une place n'a pas de destination utilitaire, elle est morne et déserte ; elle est une création artificielle manquant de vie et ne justifiant pas son existence.

VI. — PLANTATIONS

L'administration communale de Bruxelles s'est efforcée d'en user le plus possible, et partout où elle a trouvé moyen de planter un arbre, elle l'a fait. Nous voudrions que, dans tous les projets d'embellissement de la capitale, on s'efforçât de ménager des espaces pour des plantations.

Quand on examine un plan de Bruxelles du XVI^e et même du XVII^e siècle, on constate que de Schaerbeek à l'abbaye de la Cam-

bre s'étendait un chapelet de viviers, d'étangs, de petits lacs, alimentés par le Maalbeek.

Si, au lieu de créer à grands frais de déblais et de remblais une avenue assez monotone, de la porte Louise au Bois, on avait profité des dispositions naturelles du terrain pour encadrer ces étangs de promenades un peu plus développées que le cadre trop maigre de végétation conservé autour des étangs d'Ixelles, on aurait conduit le piéton jusqu'au Bois par une des plus admirables promenades qui se puissent imaginer, et l'on aurait amené la construction de villas mi-urbaines entourées de jardins comme on en voit autour de Francfort et de La Haye.

Les espaces plantés offrent aussi le moyen de ménager de beaux points de vue. Le parc public de Laeken permet au spectateur d'embrasser l'énorme fouillis d'habitations ponctuée de pignons, de tours et de dômes que présente l'agglomération bruxelloise.

VII. — LES FAUBOURGS.

Autour de Bruxelles, où se révèle une préoccupation esthétique, s'étend et se développe une ceinture de faubourgs où malheureusement aucun effort ne vient atténuer la banale sécheresse, l'insignifiance absolue de longues rues uniformes, de quartiers bâtis uniquement au point de vue de la vente des terrains; à part la coquette maison communale d'Anderlecht et celle plus majestueuse de Schaerbeek, dues au même architecte de goût, aucun monument, aucune plantation ne viennent corriger le manque d'intérêt que présente cet amas informe de maisons déjà plus nombreuses que celles de la cité mère.

Ce qu'il faut déplorer amèrement, c'est l'abatage de tous les arbres qui bordaient les grandes chaussées autour desquelles ces faubourgs se sont tout d'abord développés; quelles belles avenues elles eussent formées menant, par une transition naturelle, aux champs verdoyants.

Si les administrations de ces sites campagnards avaient non seulement eu du goût, mais avaient bien compris leurs intérêts, elles se fussent efforcées de conserver à leurs communes leur caractère agréable en ménageant les bouquets de vieux arbres, les allées ombragées, les points de vue; en imposant la servitude d'un jardin devant les maisons; ce qui aurait amené les habitants à les orner de plantes grimpances et aurait conservé un aspect riant au village devenu bourg.

(A suivre.)

CONCERTS

M. Sarasate et M^{me} Bertha Marx se sont fait entendre jeudi, au deuxième concert classique de la Maison Schott. On connaît le jeu prestigieux du célèbre violoniste, qui triomphe avec une aisance rare des plus épineuses difficultés. M^{me} Marx, qu'on n'avait guère eu l'occasion d'applaudir à Bruxelles jusqu'ici, est une pianiste de premier ordre, au jeu énergique et caressant à la fois, au toucher merveilleusement délicat. Les deux artistes ont été très applaudis, rappelés et bissés. Leur virtuosité exceptionnelle a ébloui et charmé. Il est fâcheux que le programme fût aussi complètement dénué d'œuvres de valeur sérieuse. La *Suite* de Goldmark, la *Fée d'amour* de Raff, les *Danses slaves* de Dvorak peuvent être très propices à mettre en vive lumière la virtuosité d'un artiste. Mais il faut reconnaître qu'ils sont tous trois de bien pauvre inspiration musicale. La *Sérénade andalouse* de Sarasate et la *Mazurka* de Zarzicki, ajoutées au programme à la demande

du public, en ont, il est vrai, paru d'autant plus attrayantes et ont, tout au moins, apporté un parfum de « folklore » à l'herbier de la Maison Schott.

M^{lle} Michaux a organisé la semaine dernière une jolie séance musicale, dans laquelle elle s'est fait entendre comme cantatrice et comme actrice. Elle a remporté un succès mérité. On a vivement applaudi la chanteuse, qui a dit en excellente musicienne l'air de *Samson et Dalila* et le duo de *L'Amour médecin* avec son ancien professeur, M. Henri Heuschling. La comédienne n'a pas été inférieure à la cantatrice dans *la Servante maîtresse*, l'exquise partition de Pergolèse, dans laquelle M^{lle} Michaux avait pour partenaires MM. Soyez et Montil.

M. Heuschling, l'excellent baryton, et M^{lle} Ruegger, une toute mignonne violoncelliste, élève de M. Ed. Jacobs, ont prêté leur concours à cette séance, au cours de laquelle on a entendu une *Élégie* de M. P. Goossens. L'auditoire, très nombreux, a fait fête aux artistes.

« Les Aveugles » en Amérique.

On a joué il y a quinze jours, à New-York, au Berkeley Lyceum, *les Aveugles* de Maurice Maeterlinck. Le programme contenait le curieux exposé que voici :

« Dans *les Aveugles*, Maeterlinck prend le motif de *l'Intruse*, qui est la Mort, fait physique, comme symbole d'une Mort plus profonde, qui n'est pas moins un fait, mais qui est une Intruse plus importante encore, la Mort d'une vieille époque, au seuil d'une ère nouvelle, en face d'une humanité aveuglée sur la signification de ce fait. Les hommes et les femmes sont séparés les uns des autres. Le bon prêtre, celui qui fut le guide dans l'ancien ordre des choses, repose au milieu d'eux, impuissant, mort. Ils l'appellent en vain. Ils se demandent quelle est la valeur de l'intuition morale de la femme. La « règle des anciens hommes » pèse encore sur eux; ils balbutient des choses incohérentes, dans la terreur de leur impuissance. La signification de cette étrange et lugubre scène, c'est qu'il n'y a pas d'espoir pour les hommes tant qu'ils chercheront une autre aide que celle qu'ils peuvent trouver en eux-mêmes. »

Cette conclusion pratique, nous écrit notre correspondant, c'est l'opération mathématique que tout homme d'affaires improvise avec les chiffres qu'on met devant lui, c'est la déduction, l'application immédiate à la vie que fait l'Américain d'un poème qui chante l'angoisse des hommes perdus, tâtonnants, anxieux, abandonnés par les vieilles fois qui s'éteignent et par la science qui reste haut dans son phare, — d'un poème dont la dernière image est celle d'un petit enfant qui seul a les yeux ouverts et qui n'a que des cris pour annoncer une aurore nouvelle; nul ne peut nommer encore celle-ci bien que les plus intuitifs la présentent.

C'est égal, si on comprenait Maeterlinck de cette façon, ici, ce ne serait déjà pas si mal.

Cela se joue au « Berkeley Lyceum, American Academy of the Dramatic Arts », où on donne non seulement des cours « de lecture à haute voix dans les salons et de représentations dramatiques privées », mais aussi des leçons « d'adresse et de charme dans l'art journalier de la conversation et de l'action expressive »; des cours d'élocution, de pantomime (renfermant le geste, la tenue, la culture physique, ou éducation physique si vous préférez); des

cours de tout ce qui concerne l'opéra, des cours d'escrime et de danse, mais seulement de la danse la plus « élevée » (*higher art*).

Pour bien marquer la tendance de Maeterlinck on encadre les *Aveugles* de deux vaudevilles, « pris à l'école réaliste moderne », lisez : deux amplifications de faits divers quelconques.

Voyez-vous cette race au cerveau très développé, jouissant de tout art par l'esprit, la comparaison, le raisonnement, et encore incapable d'une sensibilité ou d'une passivité suffisante pour être impressionnée d'une façon sentimentale par l'art? Dans quel musée d'Europe tolérerait-on d'affreuses copies pour faire repoussoir aux chefs-d'œuvre; dans quels concerts jouerait-on du César Franck et des valse?

Tout cela n'offusque pas les Américains, sauf ceux qui connaissent le décorum artistique. L'éducation de leur sensibilité n'est pas encore faite. Ils comparent et jugent, souvent très lucidement, mais ils ne souffrent pas, ils ne jouissent pas par l'art, comme nous.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira dans les galeries du Musée moderne, le samedi 17 courant, à 2 heures. La liste, irrévocablement close, des objets admis comprend 500 objets d'art exposés par 85 artistes. Trois salles seront spécialement affectées aux arts appliqués. Ce sera, on le voit, une exposition d'une importance et d'un intérêt exceptionnels.

Le prix d'entrée est fixé à 5 francs le jour de l'ouverture, à 1 franc les autres jours. Le dimanche, 50 centimes.

Voici les programmes des quatre superbes concerts que donnera, au Salon de la *Libre Esthétique*, le QUATUOR YSAYE :

I. — JEUDI 22 FÉVRIER, à 2 h. 1/2 précises.

1. *Quintette* à deux basses en *ut majeur* (op. 163) (F. Schubert). — 2. *Fantaisie* et *Portraits de musiciens* pour piano (inédits). Première audition (P. de Bréville). — 3. *Concert* pour violon et piano, avec accompagnement de quatuor à cordes (redemandé) (E. Chausson).

II. — JEUDI, 1^{er} MARS. (Séance consacrée aux œuvres de M. Claude-A. Debussy. Soli, orchestre et chœurs.)

1. Quatuor (inédit) en *sol mineur* pour instruments à cordes. Première audition. — 2. Poèmes d'après Baudelaire. Première audition. — 3. *La Damoiselle élue*, d'après D.-G. Rossetti (soli, chœurs pour voix de femmes et orchestre). Première audition. — 4. *L'Après-midi d'un faune*, d'après S. Mallarmé (orchestre). Première audition.

III. — JEUDI, 8 MARS.

1. Quatuor (inédit) pour instruments à cordes (Guy Ropartz). Première audition. — 2. Sarabande et Chaconne extraites de la Sonate en *ré mineur* pour violon (J.-S. Bach). — 3. Quatuor en *ré majeur* pour instruments à cordes (redemandé) (Vincent d'Indy).

IV. — JEUDI, 15 MARS.

1. Onzième quatuor (op. 95) en *fa mineur* (Beethoven). — 2. Quatorzième quatuor (op. 131) en *ut dièse mineur* (Beethoven). En vue de varier autant que possible l'intérêt des programmes, le QUATUOR YSAYE s'est assuré le concours de M^{lles} Angéline Delhaye et Callemien, cantatrices, de MM. Demest, ténor, professeur au Conservatoire de Bruxelles, Picrret, pianiste à Paris, Henri Merckx, violoncelliste solo au Théâtre de la Monnaie, des chefs de pupitre des concerts du Conservatoire et du *Choral mixte* dirigé par MM. Léon Soubre et Carpay.

Des abonnements à 20 francs peuvent, dès ce jour, être souscrits chez MM. Breikopf et Härtel, éditeurs, Montagne de la Cour, 45, à Bruxelles, et donnent droit à une place réservée pour toute la série des concerts.

C'est M^{lle} Kempees, une cantatrice dont on dit grand bien, qui a été chargée de l'interprétation des deux œuvres vocales qui figurent au programme du Concert Siegfried Wagner (*Traüme*, étude pour *Tristan et Isolde* et la *Mort d'Isolde*).

Ajoutons à ce propos que M. Siegfried Wagner compte diriger lui-même toutes les répétitions préparatoires.

Plusieurs étudiants et anciens étudiants ayant manifesté l'intention d'offrir un souvenir à leur recteur démissionnaire, M. Hector Denis, M. Motte, l'excellent peintre dont *l'Art moderne* a souvent signalé le talent profond et très personnel, a déclaré spontanément, que par respectueuse sympathie pour le savant, il prenait l'engagement de faire son portrait.

M. Motte termine celui de M. Van Elewyck que l'on verra à la *Libre Esthétique*.

L'intensité de caractère et d'expression qu'il a concentrée sur cette tête est faite pour plaire à ceux qui ont parlé en termes élogieux de son dernier Salon.

Nous apprenons à regret la mort d'un jeune compositeur belge, M. Xavier Carlier, emporté par le typhus à Saint-Petersbourg où il s'était fixé depuis deux ans. Il laisse un grand nombre de mélodies, un *Ave Maria* pour chant, piano et violoncelle, un *Trio*, une *Marche funèbre héroïque*, une *Marche nuptiale*, un *Chant du soir* pour orchestre, et diverses compositions encore inédites : *La Neige*, *Chapelle ardente*, *Humanitas victrix* (légende symphonique), etc. M. Carlier est mort à 32 ans, au moment où il était arrivé à conquérir en Russie une situation brillante.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 5 février, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Vénézuëla, Colombie, Equateur, Pérou*. — A 3 heures. Applications des Arts. M. LAMBOTTE : *Extension de la Renaissance des arts en Europe*.

7 février, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Les Révolutions de 1848*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *English realism*.

8 février, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : Histoire de l'Art : *Albert Dürer*. — A 3 heures. Littérature française. M^{lle} TORDEUS : *Augustin Thierry*.

Exposition d'affiches (œuvre de bienfaisance). Palais provisoire des Fêtes. — Dimanche, 4 février, à 2 heures. Concert par la musique de la garde civique à cheval. — Jeudi, 8 février, à 2 heures. Concert par la musique du régiment des carabiniers.

L'Exposition est ouverte tous les jours, de 9 heures du matin à 4 1/2 heures du soir.

M. Théophile Ysaye, frère de l'éminent violoniste, vient d'obtenir à Lausanne, dans l'exécution du Concerto en *ut mineur* de Beethoven et des *Variations symphoniques* de César Franck, un succès retentissant.

On sait que M. Ysaye s'est fixé depuis quelques années à Genève où il professe. Elève du Conservatoire de Liège, puis de Théodore Kullak, il a achevé ses études musicales sous la direction de César Franck dont il est l'un des meilleurs interprètes. Les journaux suisses vantent à l'envi son mécanisme prestigieux et le sentiment artistique dont il anime les œuvres qu'il exécute.

D'autre part, M. Eugène Ysaye est allé, la semaine dernière, moissonner les applaudissements à Glasgow et à Edimbourg où il a joué aux concerts symphoniques de la *Choral Union*.

Le nom d'Ysaye porte décidément au loin la réputation artistique de la Belgique.

Le tombeau de César Franck au cimetière Montparnasse, à Paris, est aujourd'hui terminé.

C'est un monument d'une imposante simplicité dont l'exécution avait été confiée à un jeune architecte déjà célèbre, M. Redon, par les élèves et les amis de l'auteur des *Béatitudes*.

Au milieu d'une ornementation de style roman, se détache un superbe médaillon en bronze de César Franck par le maître Rodin. On se souvient que ce médaillon fut exposé l'an dernier au Salon des XX.

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p.c.**,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

SALLE DE L'ALHAMBRA
Dimanche 11 mars 1894, à deux heures
GRAND CONCERT SYMPHONIQUE

sous la direction de

Siegfried WAGNER

DE BAYREUTH

avec le concours de M^{lle} KEEMPEES, cantatrice à la Cour de Hollande
et l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles.

1. **Der Fliegende Holländer** (Ouverture) . . . R. WAGNER.
2. A) **Die XIV Engel**. Traumpantomime aus
dem Märchenspiel *Hänsel und Gretel* . . . E. HUMPERDINCK.
B) *Träume*, étude pour *Tristan et Isolde*
(M^{lle} KEEMPEES) . . . R. WAGNER.
3. **Tasso**, Lamento e trionfo . . . F. LISZT.
4. **Tannhäuser**. (Ouverture und Bacchanale). . . R. WAGNER.
5. **Siegfried-Idyll** . . . R. WAGNER.
6. **Tristan und Isolde** Vorspiel und Verklärung
(M^{lle} KEEMPEES) . . . R. WAGNER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles

SOMMAIRE

POLÉMIQUE SÉMITICO-BIBLIQUE — EXPOSITION D'AFFICHES. — ÉTUDES JAPONAISES. — AU CONSERVATOIRE. — LE CHANT DE LA CLOCHE, de Vincent d'Indy, à LIÈGE. — THÉÂTRE-LIBRE DE PARIS. *L'Assomption d'Hannele Matern.* — PETITE CHRONIQUE.

POLÉMIQUE SÉMITICO-BIBLIQUE

Un Essai biblique de M. Edmond Picard, par A.-J. DELATTE, de la Société de Jésus. In-8°, 45 p. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894. (Extrait de la *Revue générale.*)

La réponse déclinée par M. A.-J. Delatte, S. J. (membre de la Société de Jésus), à l'étude de M. Edmond Picard, *Contribution à la Revision des Origines du Christianisme*, vibre de la fougue apostolique mais manque de charité chrétienne. Elle fustige plus volontiers qu'elle ne corrige. Et quand elle corrige, elle ne le fait assurément pas en riant mais en s'encolérant. C'est pourtant une bonne et efficace manière que celle résumée en l'adage : *Castigare ridendo mores — et libros.*

M. E. Ledrain, l'auteur de la nouvelle traduction de la Bible qui donne lieu à tout ce tapage (car *le Patriote* aux cymbales retentissantes a cru devoir se mêler

de cette affaire sous la rubrique « M. PICARD HÉBRAÏSANT ») a riposté au révérend père par cette note énergique parue dans *l'Éclair* (de Paris) du 7 février :

« Un jésuite belge, fort connu par la violence de ses « polémiques, me fait la gracieuseté de m'envoyer une « diatribe contre moi et contre M. Edmond Picard, « l'illustre orateur qu'il appelle ironiquement mon dis- « ciple. J'accuse à mon insulteur réception de son *fac- « tum*. Qu'il n'attende pas que je lui réponde, ni même « que je le nomme jamais. Le clergé français, surtout « le clergé de Paris si courtois, nous a habitués à d'au- « tres procédés et à une autre politesse. »

Nous nous excusons, au nom de notre collaborateur, pour la qualification ambitieuse dont M. Ledrain le gratifie. Mais comme l'œuvre que M. Delatte a prise à partie avec un entrain si peu évangélique, n'est que la mise en livre d'articles parus dans *l'Art moderne*, bien accueillis en leur temps, augmentés de quelques études nouvelles, nos lecteurs liront sans doute avec intérêt les éléments de cette polémique où l'emportement du croyant fait contraste avec le calme du mécréant. Ce calme est, du reste, facile à celui-ci, sa seule préoccupation, dans les recherches bibliques auxquelles il a consacré ses loisirs, ayant été de soumettre aux curieux et aux lettrés quelques-unes de ces hypothèses si naturelles depuis que l'Histoire, s'engageant en de nouvelles méthodes, essaie de *reviser* les

vieux concepts, et qui, fréquemment déjà, quoique venues de profanes, ont eu la fortune de se faire accueillir définitivement par les savants libres de tout parti pris religieux.

M. Edmond Picard avait abordé les six sujets suivants, dignes certes de fixer l'attention des esprits indépendants et chercheurs : I. Les Traductions de la Bible; II. Les Benè-Israël suivant l'Ancien Testament; III. Les Psaumes; IV. Le Molochisme juif et les Prophètes; V. Le Livre de Job; VI. La Race de Jésus.

M. Delattre ne s'attaque guère qu'aux n^{os} I et IV. M. Picard y avait consacré une quinzaine de pages. Son bouillant et abondant contradicteur y répond par quarante. L'honneur est grand! Il mêle au surplus constamment l'éloge au sarcasme, non sans exagération dans les deux sens. Il traite son adversaire comme s'il était un Renan au petit pied. Encore une fois l'honneur est grand!

Voici son début; il échantillonne assez exactement sa manière : « UN ESSAI BIBLIQUE DE M. EDMOND PICARD. Malgré son titre, le présent article n'a aucune prétention à l'intérêt scientifique : c'est une simple moralité. Je veux établir cette vérité qu'un homme de valeur, et dans le cas présent un juriconsulte de grande réputation, un avocat éminent, un écrivain distingué, risque fort, en s'aventurant sur un terrain qui n'est pas le sien, de n'y trouver place qu'au-dessous des plus infimes. »

Comme on le voit, l'auteur ne vous soulève vers l'Empirée que pour mieux vous laisser retomber dans le Scheol de son dédain. M. Picard ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de lui pour la science, mais pour la morale seulement : le père jésuite s'en charge, en quarante pages! Sa longue diatribe nous a paru confuse en son ensemble, et légèrement dans les gesticulations du kangourou boxeur. On nomme cela : tirer la canne devant l'Arche.

Deux préoccupations principales émergent de l'œuvre de M. Delattre. D'abord de signaler que sa victime ne connaît ni l'hébreu ni l'arabe : elle n'a jamais fait difficulté d'en convenir. Il est, au surplus, fort difficile de savoir qui connaît l'hébreu et l'arabe. Les points de comparaison manquent. Que de fois tout se borne, vérification faite des théologiens les mieux assis en réputation d'érudits, à une connaissance qui ne dépasse pas la science linguistique des gouvernantes de demoiselles qui disent savoir l'allemand et des interprètes d'hôtel qui affirment parler portugais. Les reproches de M. Delattre à ce sujet nous paraissent, du reste, d'une minutie épouilleuse. Citant le nom du père d'Isaïe, Amoc, M. Picard n'a pas mis de cédille sous le c. (Il est vrai qu'à deux pas de là il écrit Amos, marquant bien que le c a la valeur de l's.) De même quand il écrit Micraim, le nom de l'Égypte. Ces deux cédilles

manquées ne démontrent-elles pas avec la splendeur de l'évidence que cet avocat (ah! ce que ce reproche d'être avocat revient souvent dans les vitupérations du révérend!) n'a aucune qualité pour s'occuper de l'Ancien Testament. D'autant plus qu'il ne sait pas non plus qu'Eloah est le singulier du pluriel Elohim! Qu'est-ce que vous voulez faire d'un monsieur qui n'est pas plus ferré sur les déclinaisons!

Chose plaisante, à la page 335 de la livraison de *la Revue Générale* où M. Delattre cathédrise ainsi, un autre orthodoxe, aux initiales T. L., emploie Elohim pour le singulier absolument comme le pauvre avocat qui s'est risqué à toucher la Bible. On y lit : « Une étude sérieuse de ces ouvrages lui aurait appris ce qu'il faut penser des audaces de M. Ledrain lorsqu'il fait d'Elohim un Dieu particulier d'Israël, une espèce de Moloch, tandis que la Bible commence par ces mots : « Au commencement Dieu (Elohim) créa le ciel et la terre. » Il aurait vu encore que celui qui se dit « le Dieu (Elohim) d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » est le même qui se dit « le Dieu vivant, le Tout-Puissant, le Créateur, etc. »

De grâce, entendez-vous, messeigneurs les hébraïsants du sanctuaire!

Voilà pour l'hébreu! Quant à l'arabe, voici une puérité non moins amusante. On connaît la formule fataliste habituelle aux fils de Sem : Allah l'a voulu! M. Picard l'écrit *Insha Allah!* Il faut trois mots et non deux, clame le nerveux jésuite : *In sha Allah!* Il faut trois mots! Quelle superbe occasion de grosse querelle! Détail piquant, l'orthographe de M. Picard lui fut indiquée par Sidi Kassem, ingénieur du sultan du Maroc, longtemps attaché à l'établissement Cockerill, qu'il rencontra à Fez en 1888; elle est de la main de Kassem sur son carnet de voyage. Il faudra envoyer là-bas M. Delattre pour apprendre aux Fasites la grammaire arabe. C'est très salutaire et très apaisant un voyage en ces pays hors commerce.

Mais cela n'est que l'amusette de la porte. Où M. Delattre gonfle surtout son érudition et son imagination, c'est en prêtant à M. Picard cet anachronisme monstrueux d'avoir placé la première captivité babylonienne avant le VIII^e siècle, alors qu'on est généralement d'accord qu'elle commença à la fin du VII^e, vers 607—606, deux cents ans plus tard.

Il est extrêmement curieux de voir comment l'argumentateur pieux manœuvre pour aboutir à cette imputation ridicule relative à un fait enseigné (lui-même le reconnaît) dès l'école primaire. Vraiment, il se montre en ceci tout à fait jésuite... dans le bon sens du mot.

M. Picard, résumant le beau livre de G^o Tridon : *LE MOLOCHISME JUIF*, qui apparaît à M. Delattre satanique et sacrilège, (comme s'il en pouvait être autrement : un théologien et un libre penseur qui discutent

sont des duellistes qui se tournent le dos), avait écrit (les italiques sont de M. Delattre) :

« Il (Tridon) expose que *jusqu'au VIII^e siècle*, Baal-Moloch, jusque-là le Jéhovah régulier, savoure tranquillement ses rations périodiques de petits enfants et rassasie ses regards du spectacle excitant des orgies sémitiques. On n'a jamais, jusque-là, entendu parler de Moïse et de ses lois qu'Esdras, plus tard, constitua tout d'une pièce; Jahvé-Cebaôth n'a jamais antérieurement donné à son peuple des ordres humains et pacifiques. Or, *c'est à cette époque que les Prophètes*, que M. Ledrain a traduits dans ses cinquième et sixième volumes, *s'élèvent pour la première fois contre les cruautés séculaires et affirment la réprobation, inconnue jusqu'alors, de Jéhovah pour l'orgie et le massacre*. Cette initiative hardie inaugure leur ère héroïque et lyrique. Elle concorde avec l'apparition, sur la scène judaïque, des Assyriens »

M. Picard, non plus que Tridon (le savant et courtois jésuite affecte de les géminer en cette firme Tridon-Picard) ne parle, en ce passage, de la captivité de Babylone. Ils se bornent, en parlant du VIII^e siècle avant notre ère, à dire que cette époque « concorde avec l'apparition, sur la scène judaïque, des Assyriens ». Or, tout le trompe-l'œil et la malice de M. Delattre consistent à assimiler cette dernière phrase à cette autre, « la première captivité », et à s'écrier alors d'une voix tonnante : Anachronisme monstrueux ! Preuve écrasante d'ignorance ! La captivité est de 607 et on la met au VIII^e siècle ! Voici ses propres termes :

« Ainsi, à partir de l'apparition, au VIII^e siècle, des prophètes initiés aux doctrines aryennes à *Babylone durant la captivité*, M. Picard, qui s'amalgame avec Tridon et en adopte les vues, sans savoir où cela le mène avec ses propres inventions, place dans l'histoire des Juifs une période de quatre cents ans, remplie par les luttes religieuses, aboutissant à la ruine du temple, à l'asservissement sous une domination étrangère et, ajoutent les histoires saintes, conformément à la persuasion générale des savants de tous les siècles, à *la captivité de Babylone*. O le prime-sautier ! »

Du calme, ô révérend père. Et, s'il est possible, un peu de conscience. C'est à la page 79 que Tridon a écrit le passage cité plus haut. Qu'a-t-il entendu, et avec lui M. Picard qui le cite, Tridon-Picard, par ces deux expressions : « Jusqu'au VIII^e siècle, » — « l'apparition des Assyriens sur la scène judaïque » ? Qu'est-ce qui vous permet de dire que cela équivaut « à la première captivité » ? N'auriez-vous pas ouvert le livre de Tridon où l'emprunt est fait, ô impétueux et superficiel polémiste ! Voici, en effet, ce qu'on y trouve à la page 51, très près de là comme vous voyez. Tridon donne la chronologie hébraïque. Daignez remarquer les mentions et les dates en caractères gras.

TROISIÈME ÉPOQUE

Lutte des prophètes réformateurs contre le culte molochiste de Jéhovah.

Jéroboam II, 817-766.	Première apparition des Assyriens sur la scène juive vers 760.	Amos,	Ozias, 803-752.
Zacharie, 766-763.		Osée,	
Sellum, 765.		Michée,	Achaz, 737-723.
Manahem, 765-754.		Abdias,	Ezéchias, 723-694.
Phacéa, 754-753.		Joël, Isaïe,	
Phacée, 753-726.		prophétisent.	
Osée, 726-713.			
Destruction du royaume d'Israël par les Assyriens, 718.			
Royaume de Juda seul.			

**Première
tentative
de
réforme
du culte
molochiste
de
Jéhovah:**

Culte molochiste.

Manassès, 694-640.

Amon, 640-639.

Josias, 639-609.

Réforme de Josias, avec l'aide du prophète Jérémie.

629.

Destruction des idoles. Première apparition et soi-disant découverte d'une loi nouvelle de Jéhovah pour les besoins de la cause.

Retour immédiat au culte molochiste, sous le successeur de Josias, Sellum ou Joachas.

609-608.

Joachim, 608-598.

Prise de Jérusalem par Nabuchodonosor.

606.

Commencement de la captivité.

Eh ! eh ! ça te la coupe, mon bon, dirait Vilano

Le couple siamois Tridon-Picard place le commencement de la captivité à l'époque classique 606, et non au VIII^e siècle!!! M. Delattre, avec la sereine injustice d'une bonne conscience, leur attribue une bévue imaginaire. Il paraît que pour savoir l'arabe et l'hébreu, on n'en est pas moins fort étourdi en français et que l'esprit saint, qui inspire les fidèles, vagabondait pour l'instant :

Esprit saint descends, descends jusqu'en bas !

Non, dit l'Esprit saint, je ne descends pas.

En outre, Tridon-Picard montrent que par « la première apparition des Assyriens » qu'ils datent 760, ils n'ont jamais entendu la captivité, — puisqu'ils la placent 154 années plus tard, — mais uniquement les rapports entre l'Assyrie et Israël, guerres, expéditions, incursions, commerce, voyages.

Nous croyons que voilà le docteur *a quia*. Il est sur-

pris en flagrant délit de science romanesque d'accommoder les textes. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que si se *tromper* est excusable en ces obscures et difficiles matières, où tout, les dates en particulier, est fluctuant et controversable, *tronquer* les doctrines ne l'est jamais, spécialement quand il est si facile de vérifier dans le livre même qu'on manipule suivant ses préjugés et ses partis pris fanatiques. Cela donne une très particulière saveur à ces deux lettres dont M. Delattre agrémente son nom : S. J., et nous permet de ne pas lui mettre le nez, pour le moment, dans quelques autres témérités d'une loyauté hasardeuse accomplies par sa plume capricante.

EXPOSITION D'AFFICHES

Que cette exposition d'affiches apporte du neuf, non ! L'ensemble est très curieux, très amusant, mais surtout dénoteur de mauvais goûts atroces et de pufismes outranciers. O la gigantesque réclame, qui occupe actuellement, comme une des souveraines de ce temps, le grand palais de bois des Beaux-Arts inauguré, rue de Ruysbroeck, en sa provisoire laideur ! Il y a des monceaux d'affiches, tirant leurs feux d'artifice dans ces halls qui sentent le cirque. Toutes les divettes et sous-divettes, tous les singes de Paulus, tous les grimaciers de la chansonnette sont là, collés aux murs, dans un fracas de couleurs hurlantes. C'est une bataille des rouges, des jaunes, des verts et des bleus pour attirer les yeux. Toutes les inventions des liquoristes et des parfumeurs, les romans nouveaux, les athlètes des cirques, les féeries des théâtres, tout cela est figuré en personnages pareils à des gens de carnaval et dont les gestes appellent le public. Les affiches, c'est comme des tréteaux appliqués aux murailles. Cela fanfare, cela trompette, et la mélée bariolée des teintes paraît lancer au monde qui passe comme des coups sonores de grosse caisse. C'est à qui organisera le plus tapageur tam-tam ou lancera le « ps'tt » le plus affriolant. Voilà le vrai cigare de la Havane, minauda une blonde demoiselle, un sourire dans l'œil, des tresses au dos, pareille à la Gretchen de la Réclame.

C'est le cirage qui fait des miroirs de mes bottes, hurle un singe rouge, en brandissant une bouteille cachetée comme un vieux flacon de vin de Bourgogne. Vous les avez vues vingt fois, cent fois, mille fois, les affiches et affichettes de ce genre, chez votre marchand de cigarettes ou votre bottier. Car elle s'insinue partout, l'affiche. Elle monte à l'assaut des murs et s'introduit dans les magasins, sous toutes les formes. Elle est devenue une chose importante, elle fait partie du décor de notre vie, c'est une compagne constante, une amuseuse de tous nos instants.

C'est pour cela qu'il est à désirer que beaucoup de Chéret, beaucoup de Lautrec, beaucoup de Grasset — les maîtres reconnus de l'affiche — surgissent. C'est eux qui la créent. Les Allemands, les Anglais, les Américains sont énormes et lourds dans leurs réclames. Ils luttent à coups de mètres carrés de papier peint. Seuls les Chéret apportent les fruits d'or de la joie et les sourires de la grâce. Ils ne forcent pas l'attention : ils l'attirent et la charment. Leur force réside surtout dans l'Art. Ils préparent des ragoûts épicés et délicats, des « dinettes d'art » comme disait J.-K. Huysmans. Aussi est-il à désirer que leur influence soit très grande.

Nous ne parlerons pas davantage de l'exposition d'affiches. Nous avons déjà maintes fois dit nos pensées et exprimé nos vœux à ce sujet. L'exposition actuelle, bien que très considérable et excellentement composée, n'apporte guère d'élément neuf au sujet duquel on puisse discourir. Le plus apporteur de neuf, c'est Lautrec, que nous retrouverons à la *Libre Esthétique*.

ÉTUDES JAPONAISES

Une singulière petite carte-image de la Chine sur une espèce de papier buvard sec et bordée d'un mince ruban de soie bleu pâle ; de l'art à peu près, où le Beau n'arrive jamais qu'à une colline ou même à un tertre ; néanmoins, c'est assez intéressant. Des fleurs couleur grenade et fruits confits rouge orange, mais cette couleur bêtement comprise, où le peintre n'a vu que le délicieux. Ces fleurs sur un tordement de branches couleur de branche sans mousse, et sur les branches, deux manières de faisans gris et noirs, aux longues queues d'un outremer commun.

L'art japonais est une traduction visionnaire de la vie et de la nature, une finesse inspirée : mélange singulier d'aspect chimérique et de note bourgeoise de tous les jours. C'est le Japon, la vie du Japon dans un idéal de décor de théâtre, de vie de tréteaux. Les personnages et les paysages paraissent toujours dans une sorte de furie tranquille : furie de couleur, de plis et de lignes bizarres, tourmentées et cassantes ; je dis plis et lignes, parce que cet art réputé seulement ou surtout coloriste, est aussi un art de lignes, de ligne à lui, bien entendu, faible trait recouvert et perdu dans une lumière de couleurs.

Des élancements, sur les paravents, de longues gerbes de bord des eaux, entremêlées, avec, dans le paysage, des oiseaux, des nuages ou des papillons ; parfois rien ; et c'est un coin de nature, où l'air court avec une fraîcheur inouïe. Ces longues bandes brodées sont de véritables scènes intimes de la nature, mais suspendues dans un rêve.

Les Japonais ont l'art de placer le jaune.

Quelle vie dans les broderies, cette chose de fil ! Les papillons, les oiseaux, les fleurs, et surtout l'admirable et exquise façon de poser les papillons, parfaite imitation de la nature, en lignes obliques, courbés, comme placés sur le côté ! Et la manière de rendre la direction méchante de l'insecte !

Il y a une ligne d'art qui commence en Russie et finit dans les deux empires de l'extrême Orient. L'Indoustan, la Perse, l'Asie Mineure, la Turquie, l'Arabie et tout le monde mahométan en forment une autre. La Cochinchine, Annam, Siam et la Birmanie tiennent des deux, et si, dans les arts chinois et japonais, on voit des manières, un goût, un peu de style même, un peu de voisinage indous, ces côtés indous sont les basses, les instruments relégués au dernier rang dans un art où la couleur est le vers, la mélodie et presque toute l'idée. Parfois au milieu des couleurs, je ne dirai pas fausses, mais quasi chimériques et planant dans cette hauteur de l'art où le Beau devient surnaturel, viennent des peintures véritables, de beaux effets poétiques ; par exemple, un lac ou un golfe bleuté sombre par la large mélancolie du soir.

L'immobilité de la figure chez les Japonais est comme encore de cette influence indoue, d'immobilité de divinités bouddhistes. Toujours, dans la physionomie, une façon terrible et démoniaque, mais avec un peu de ce côté faux-fuyant du rêve. Une magnifique distinction des classes de la société; les pauvres surtout, les portefaix sentent même mauvais tant ils sont bien rendus. Il est vrai que les Japonais ont tous une odeur naturelle; mais, dans la représentation de l'art, le costume, l'air, le ton enlèvent la nature.

Un développement énorme, pompeux, sonore des plis des étoffes. Tout est toujours fait avec un idéal, rien n'est réellement la nature, sauf le *plat* de la couleur; tantôt l'idéal est avec une furieuse exagération, tantôt en lignes calmes comme celles de l'art grec, des puretés d'horizon, de lacs, de monts solitaires en minces filets dorés, et d'un horrible réalisme et d'une étonnante réalité à la fois. C'est de l'art sauvage aussi fin que l'art le plus arrivé des civilisations européennes, et toujours d'une finesse inspirée. Il s'impose réellement à nos cerveaux un peu las de produire de nous-mêmes et est la vraie nourriture nouvelle de nos esprits comme, du reste, tous les arts de l'Orient.

L'art japonais a une sorte de fierté castillane. Les gens portent leur tête comme des cimiers de blasons et ont l'air eux-mêmes de blasons vivants, dans leurs larges costumes colorés et raidés.

J. R.

AU CONSERVATOIRE

Notons, pour mémoire, et bien qu'il n'ait révélé aucune œuvre nouvelle, le concert du Conservatoire consacré à Beethoven. L'exécution de la symphonie héroïque et de la septième symphonie a été fort belle, émouvante parfois. M^{lle} Marin a été chargée d'interpréter, en manière d'intermède, le récit et l'air de *Fidélis*, que précédait le « Chœur des Prisonniers » chanté par la section des hommes du chœur des Concerts. M^{lle} Marin s'est tirée d'affaire en artiste intelligente et bien douée. Ce n'est pas précisément un morceau de débutante que la jeune cantatrice avait à exécuter. Elle l'a chanté correctement, d'une voix qui promet une artiste d'avenir.

« LE CHANT DE LA CLOCHE » de Vincent d'Indy à Liège.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

M. Sylvain Dupuis, à qui Liège devra d'avoir connu la jeune école de musique française, vient de monter *le Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy.

C'était une lourde entreprise. Chœur de dames, chœur d'hommes, orchestre, il fallait mettre tout cela au point. Et si notre ville possède l'orchestre des Nouveaux Concerts et les chœurs de *la Légia*, qui sont rompus aux plus sérieuses difficultés, elle n'a pas de société chorale de dames habituées à d'artistiques exécutions d'œuvres difficiles. M. Dupuis a dû réunir des voix féminines en nombre suffisant pour se plier au long travail de préparation que leur inexpérience nécessitait.

Ces dames se sont trouvées nombreuses et dévouées; leur zèle, stimulé par la fervente admiration du chef pour l'œuvre de Vincent d'Indy, a triomphé de toutes difficultés et c'est avec une ardeur entraînant qu'elles ont tenu leur importante partie.

L'exécution du *Chant de la Cloche* est des meilleures que nous ayons entendues à Liège.

Seules ont laissé à désirer les dames solistes; nous faisons exception pour M^{me} Fick-Wéry et M^{lle} L. Radoux qui chantaient les Esprits du rêve.

M. Désiré Demest chantait Wilhem. Son incomparable diction, sa voix chaude, mordante y font merveille. Il a dit ce rôle éraçant avec une justesse d'accent et une variété d'expression admirables.

La Légia a chanté les chœurs d'hommes avec son habituelle perfection; habile à se pénétrer du rythme, elle a souci des plus délicates nuances et ne perd dans la recherche de l'exactitude rien de son généreux enthousiasme.

Quant à l'orchestre, il a donné avec un ensemble superbe, mettant toute chose en exacte valeur: la distinction et la variété des rythmes, l'élégance de la phrase, les joyeuses et triomphales sonorités. Il semblait, comme Sylvain Dupuis — qui a dirigé avec une réelle maîtrise — pénétré de l'œuvre de Vincent d'Indy.

Je n'ai plus à dire ici les beautés de cette œuvre. Il faudrait, pour les détailler, reprendre tableau par tableau le poème lyrique que le jeune maître français, l'animant de son attachante personnalité, a développé sur *la Cloche* de Schiller. Et *l'Art moderne* l'a maintes fois déjà analysé (1).

Vincent d'Indy a trouvé des accents d'une sincérité et d'une intensité enveloppantes pour marquer les situations d'âme si diverses de son héros. Il a fait de Wilhem une figure touchante, qui parfois grandit jusqu'à synthétiser l'artiste. Ce n'est pas tant la puissance du coloris, l'animation descriptive et la richesse d'instrumentation que l'allure synthétique de l'œuvre qui séduisent.

Saugefleurie, la *Symphonie sur un thème montagnard*, la *Trilogie de Wallenstein* surtout nous avaient appris ces premières et coutumières qualités du jeune maître; il s'est élevé plus haut dans *le Chant de la Cloche*.

Il réunit au sentiment dramatique des tableaux de la « Vision » et de « l'Incendie » la douce et pénétrante poésie de la scène de « l'Amour », la lumineuse allégresse de la « Fête » et le chant triomphal qui succède à la sublime invocation à la Vérité.

Certes, dans l'œuvre se laisse percevoir l'influence grande de Wagner et comme un vague souvenir des *Maîtres Chanteurs*, que commande d'ailleurs une certaine similitude de sujets. Mais on n'enlèvera pas à Vincent d'Indy sa claire personnalité.

L'impression produite a été très vive et nous souhaitons ardemment que, sinon cette année, du moins l'hiver prochain, M. Dupuis nous en donne une seconde audition.

THÉÂTRE-LIBRE DE PARIS

L'Assomption d'Hannele Mattern, par GERARD HAUPTMANN

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Pour le troisième spectacle de la saison, M. Antoine et la troupe du Théâtre-Libre ont joué *l'Assomption d'Hannele Mattern*. L'auteur, M. Gerard Hauptmann, est déjà très connu à Paris par les *Ames solitaires*, qui furent si sottement interdites il y a quelques semaines, et par *les Tisserands*, cette pièce à thèse qui obtint si grand succès à ce même Théâtre-Libre.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, pp. 106 et 132; 1893, p. 129.

De tous leurs auteurs dramatiques, c'est lui que les Allemands placent au premier rang, c'est sur lui qu'ils fondent les plus vastes espérances; peut-être ont-ils raison.

M. Gerard Hauptmann est avant tout un penseur et un poète. Il est un des rares auteurs dramatiques contemporains qu'inquiète, que hante le problème social: le problème de la misère. Il est un de ceux qui se penchent sur le peuple, écoutent monter sa plainte confuse et savent de ces gémissements inarticulés construire une œuvre forte qui force à la terreur et à la pitié même les plus indifférents.

Ceux qui ont assisté à la représentation des *Tisserands* ont déclaré qu'ils avaient été empoignés par la grandeur farouche de ce spectacle. Je crois pouvoir affirmer qu'à la représentation d'hier personne n'est resté froid.

Le spectacle ne comportait ni une tragédie ni un drame; le programme disait: pièce de rêve. Ce n'est pas en rêve malheureusement que des pères dénaturés sequestrent et torturent leur enfant au point de les estropier et de les faire mourir lentement; trop souvent les voûtes du Palais de justice retentissent du récit de ces horreurs.

Il semble que M. Hauptmann soit descendu dans les bas fonds sociaux et se soit trouvé face à face avec une de ces petites martyres. Son héroïne est une orpheline de quatorze ans que le second mari de sa mère torture par férocité pure, la jetant dans la rue le soir, la forçant à mendier le jour, la battant toujours.

Et la pauvre petite, pâle et frêle, toute meurtrie de coups, est, comme il arrive souvent, une âme délicate et fine que la solitude farouche qu'on lui impose force à se replier sur elle-même. En ces âmes esseulées et désorientées, les enseignements si poétiques de l'Eglise et les douces légendes allemandes ont une influence exceptionnelle. Il semble que ces âmes s'en imprègnent et s'en délectent indéfiniment pendant les interminables journées de tristesse et pendant les sommeils hallucinés des nuits sans gîte.

Pourtant, trop malheureuse, la petite Hannele Mattern a résolu d'en finir avec la vie et d'aller se jeter dans l'étang voisin. C'est le maître d'école du village qui la sauve de cette mort et, au lever du rideau, la rapporte transie et blême, dents élaquantes et vêtements collés au corps, dans le Refuge des Pauvres.

C'est l'ancre de la misère sordide où se mêlent les ivrognes, les voleurs et les miséreux, tous d'une laideur et d'une grossièreté repoussante.

La pauvre petite Hannele, bien qu'enveloppée de chaudes couvertures, grelotte et gémit doucement. En son rêve ou, pour mieux dire, en son délire lui apparaissent des visions successives: les unes terribles et les autres consolantes. C'est son père d'abord, brute avinée, qui vocifère des insultes et des menaces; il lui ordonne de se lever et d'allumer le feu. A cet ordre la pauvre petite se lève et va grelottante jusqu'au foyer éteint. En y arrivant elle tombe évanouie.

A peine est-elle reportée sur son lit que sa mère lui apparaît. Elle a avec la chère défunte des entretiens d'une puérile suavité. A chaque instant piquent le dialogue des détails d'une exquise ingénuité, des rappels de contes anciens, des confusions de Légende et de Religion, des plaintes confuses qui étreignent le spectateur.

Enfin, Hannele entrevoit le ciel, des anges descendus vers elle portant des palmes d'or.

Pour donner au public l'illusion de ces anges et de ces spectres, M. Antoine a fait des prodiges.

Tandis que la salle et la scène sont plongées dans une obscurité absolue, demeurent seules éclairées par le feu vert d'une lampe électrique portée à la ceinture, la tête et le haut du buste des acteurs. Ce procédé si simple produit un grand effet. Par une machinerie très habile, les anges descendent du ciel avec souplesse et légèreté. Comme mise en scène, il semble qu'il soit impossible de faire mieux.

La deuxième partie est à proprement parler l'assomption d'Hannele Mattern. La pauvre est poursuivie d'hallucinations, elle voit distinctement et le spectateur voit avec elle l'Ange de la mort; puis sa mère réapparaît, enfin l'enfant assiste à ses propres obsèques, vêtue de la blanche tunique de lin qu'est venue lui apporter une silhouette pirouettante de tailleur hoffmannesque. La maison se remplit du flot des voisins bavards et indifférents, même de ses petites compagnes de classe; enfin le maître d'école, le seul qui ait été bon pour elle, et qu'elle aimait confusément par un inconscient besoin d'aimer, lui pose sur les pieds le bouquet blanc des fiancées de la mort.

Surgit le père ivre encore et qui rugit des menaces, voulant rudoyer celle qui n'obéit plus à ses appels. La foule devient hostile et lui crie: Assassin! Il recule et peu à peu le maître d'école se transfigure: c'est Jésus lui-même qui, puisqu'il ne peut toucher ce cœur de roc, maudit le père dénaturé et le chasse.

Du cercueil de verre entouré de roses où les anges l'ont déposée, Hannele s'est levée à la voix du Seigneur, elle tend la main aux anges, tandis que monte la rumeur d'une musique séraphique, et son âme se détache de la terre.

Pour bien montrer au spectateur que ceci n'était qu'une hallucination, le dernier tableau nous remplace brusquement dans le refuge des pauvres quelques heures après qu'Hannele vient d'y être apportée, et le médecin laisse tomber ces paroles: Elle est morte.

Cette œuvre appelle la discussion, elle divise les critiques, elle passionne les artistes. Les uns lui ont reproché le mélange et presque la confusion des personnes réelles et des apparitions fantastiques, confusion qui dérouta le spectateur et le choqua; les autres de n'être pas une pièce au sens propre du mot et de manquer d'intrigue; quelques-uns ont essayé de rire des anges aux ailes de carton et des apparitions aux lumières électriques; d'autres ont même prononcé le mot de fumisterie. Pour moi, j'avoue y avoir pris un plaisir intense et moins encore pour l'originalité, pour l'étrangeté même du sujet que pour la poésie pénétrante dont l'œuvre est empreinte et pour la spéciale pitié qu'elle impose au spectateur pour ceux qui souffrent si loin d'eux, là-bas, tout au bas de l'échelle sociale.

Le succès a été très grand, l'interprétation du reste est excellente. M^{lle} Hellen incarne à merveille l'idéale petite fille qu'avait rêvée M. Hauptmann. Elle a mis dans son jeu toute la grâce, toute l'ingénuité et toute la poésie que son rôle comportait. M. Arquillère s'est montré de nouveau artiste intelligent et consciencieux. Les autres ont été à la hauteur de leur tâche.

A. SEGARD

PETITE CHRONIQUE

L'inauguration du Salon de la *Libre Esthétique* est fixée à samedi prochain, à 2 heures. Le prix d'entrée sera de cinq francs pour cette première journée.

Les membres sont priés de se munir de leur carte, qui sera exigée à l'entrée. Il en est de même pour les artistes, hommes de

lettres et membres de la presse qui, en nombre très limité, recevront une invitation personnelle.

Les séances littéraires et musicales de la *Libre Esthétique* commenceront dès la première semaine et voici l'ordre qui en a été arrêté :

Mardi 20 février, conférence de M. Henri de Régnier (*Le Bosquet de Psyché*).

Jeudi 22 février, 1^{er} concert du Quatuor Ysaye.

Mardi 27 février, conférence de M. H. Carton de Wiart (*Léon Bloy*).

Jeudi 1^{er} mars, 2^e concert (avec orchestre et chœurs).

Mardi 6 id. conférence de M. Henri Vandeveldé.

Jeudi 8 id. 3^e concert du Quatuor Ysaye.

Mardi 13 id. conférence de M. Edmond Picard.

Jeudi 15 id. 4^e concert du Quatuor Ysaye.

Rappelons que l'administration des Concerts, indépendante de celle de l'Exposition, est confiée à MM. Breitkopf et Härtel, chargés du service des abonnements.

Des cartes permanentes, à 10 francs, seront mises, le jour de l'ouverture, à la disposition du public. Ces cartes donnent le droit d'assister à l'inauguration du Salon et aux conférences.

Nous rendrons compte, en notre prochain numéro, de la décoration de l'escalier de l'hôtel de ville de Bruxelles par M. de Lalain.

Au Rubens-Club, 2, place des Barricades, exposition de M^{lle} Georgette Meunier et de M. Jean Mayné.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 12 février, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Le Pérou, la Bolivie*. — A 3 heures. Applications des Arts. M. LAMBOTTE : *Le Style de Louis XIV*.

14 février, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Les Révolutions de 1848*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *English realism*.

8 février, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : Histoire de l'Art : *Albert Dürer*. — A 3 heures. Littérature française. M^{lle} TORDEUS : *Guzot*.

La deuxième séance de musique classique pour instruments à vent et piano, donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu aujourd'hui, à 1 h. 1/2 très précise, avec le concours de M^{lle} Kempees, cantatrice, de M. Léon Van Hout, professeur d'alto au Conservatoire, et de MM. Achille Lermiaux, Enderlé, Henry Merck, Nahon et Fonteyne.

Outre l'air de *Samson et Dalila*, chanté par M^{lle} Kempees, une ballade de Schubert et le *Lied* de Vincent d'Indy, exécutés par M. L. Van Hout, on y entendra, en première exécution, le *Trip-tique symphonique* de J. Blockx.

Voici le programme du prochain concert populaire fixé à dimanche prochain :

Ouverture : *Le Roi Etienne* de Beethoven; concerto pour violon et orchestre de Brahms, exécuté par M. César Thompson (première exécution à Bruxelles); *Dans les steppes de l'Asie centrale* (Borodine); morceaux pour violon; *Murmures de la forêt* et marche funèbre de *Siegfried* (Wagner); la Chevauchée des Walkyries, (Wagner)

La répétition générale aura lieu samedi, à 2 1/2 heures, à la Grande Harmonie.

Rédemption de César Franck passera au commencement d'avril, avec le concours de M^{lle} Bréval, de l'Opéra de Paris.

La célèbre chapelle russe, composée d'un ensemble choral de trente-cinq exécutants (voix d'hommes et d'enfants), sous la direction de M^{me} Nadina Slaviansky, donnera prochainement en Belgique une série de concerts. La première audition à Bruxelles est fixée à mardi prochain, à 8 heures du soir, à la Grande Harmonie.

S'adresser pour les billets chez MM. Schott, frères, éditeurs, Montagne de la Cour, 82.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments de la Belgique s'est réunie en assemblée générale annuelle dimanche dernier, à 2 heures. La séance était présidée par M. Jules

Carlier, ancien député. Après l'exposé de la situation financière, excellente, d'ailleurs, lecture a été faite du rapport du comité faisant connaître les mesures prises pour protéger certains sites menacés, tels que la vue sur la Meuse à Namur et à Liège, les magnifiques rochers de Sougnée sur l'Amblève, le Bois de la Cambre, etc. Des lettres ont été envoyées au ministre et au bourgmestre de Bruxelles. La Société l'a emporté déjà pour certaines revendications et a le meilleur espoir d'obtenir, pour les autres, complète satisfaction.

MM. Mellery et J. De Vriendt, artistes peintres, et Wauters, critique d'art, sont nommés membres de la commission des musées en remplacement de MM. Portaels, A. De Vriendt et E. Wauters, démissionnaires.

Le Quatuor Ysaye fera entendre demain, lundi, diverses œuvres de la jeune école française à « la Légia ».

A l'Exposition des Beaux-Arts de Louvain sont sortis, au tirage de la tombola, les numéros suivants : 379, 400, 411, 416, 437, 676, 871, 989, 1207, 1248, 1292 et 1870.

Voici la liste des œuvres acquises :

L'Eglantier, de Mellery. — *Nuées menaçantes et Vieux Quai* (crépuseule), de Gilsoul. — *Cheuin boisé à Tervueren*, *Lisière de forêt à Kinroy* et *Maison du garde*, de Coosemans. — *Un Jour de chômage et le Château de cartes*, d'Impens. — *Fleurs des champs*, de Bellis. — *Le Soir* (neige) et *le Remorqueur*, de Den Duyts. — *Hiver*, de Verheyden. — *Près d'un Moulin et Un Coin de mon verger à Droogenbosch*, de Marie Collart. — *La Rue de l'Eglise à Thuin*, de M^{lle} Danse. — *Fin de jour*, d'Eug. Laermans. — *Le Christ noir*, *Prières du soir à l'église du Béguinage et la Nef de Sainte-Rosalie*, de Delaunois. — *Retour du marché*, de Franz Van Leemputten. — *Intérieur de pêcheurs à Coxyde et Vieux jours*, de Boudry. — *Hauteurs de Déhance*, *Moutons sous bois et le Meunier, son fils et l'âne*, de Hagemans. — *Soubrette*, buste en bronze, de De Tombay. — *Bonjour*, plâtre polychromé, de M^{me} Maeterlinck-Lefebvre. — *Coin de port*, de Binjé. — *Un Clôtre à Louvain*, de Karl Meunier. — *Le Crépuscule et la Bruyère*, de Simons. — *Port de pêcheurs et Canal de Willebroeck* (hiver), de Stacquet. — *Bébé*, de M^{me} Van Tilt. — *Soleil couchant*, de Elle. — *Le Potager*, de Francis Nys. — *Chrysanthèmes*, de Georgette Meunier. — *Le Dégel*, de Goemans. — *Verger*, d'Uytterschaut. — *Vieille Tour à Workum* (Hollande), de Cassiers. — *Bateaux au port*, de Franz Vandamme. — *Abbaye de Perk*, de Titz. — *Buste en marbre*, de Lagae. — *Deux Amis et Chrysanthèmes*, de Coenc. — *Charriot brabançon*, de Montigny. — *La Dyle à Louvain*, de Van Elstraete.

Etude de M^e MORREN, rue du Commerce, 35, Bruxelles.

Le notaire MORREN vendra publiquement, mercredi 14 février 1894 et jours suivants, à 2 heures précises, en la Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances, à Bruxelles :

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

FAIENCES, PORCELAINES, BRONZES
ARGENTERIES, MEUBLES ARTISTIQUES

Dessins, Livres et Gravures

dépendant de la succession de

M. LORIS-KEVER, antiquaire

Exposition : Mardi 13 février, de 10 à 5 heures.

Le Catalogue se distribue en l'étude.

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.**

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p. c.**, suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, **23, rue de la Régence, Bruxelles**.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

SALLE DE L'ALHAMBRA
Dimanche 11 mars 1894, à deux heures
GRAND CONCERT SYMPHONIQUE
sous la direction de

Siegfried WAGNER

DE BAYREUTH

avec le concours de M^{lle} KEEMPEES, cantatrice à la Cour de Hollande et l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles.

1. **Der Fliegende Holländer** (Ouverture) R. WAGNER.
2. A) **Die XIV Engel**. Traumpantomime aus dem Märchenspiel *Hänsel und Gretel* E. HUMPERDINCK.
B) *Troème*, étude pour *Tristan et Isolde* (M^{lle} KEEMPEES) R. WAGNER.
3. **Tasso**, Lamento e trionfo F. LISZT.
4. **Tannhäuser**. (Ouverture und Bacchanale). R. WAGNER.
5. **Siegfried-Idyll** R. WAGNER.
6. **Tristan und Isolde** Vorspiel und Verklärung (M^{lle} KEEMPEES) R. WAGNER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

EUGÈNE GRASSET. — LE PÈRE DELATTRE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — ÉTUDES BIBLIQUES. — LES PEINTURES DE L'ESCALIER DE L'HÔTEL DE VILLE DE BRUXELLES. — LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Bordeveau de clichés à l'usage de MM. les journalistes.* — UNE LETTRE DE LÉON BLOY. — L'ŒUVRE. *L'Araignée de cristal. Au-dessus des Forces humaines.* — A " LA LÉGIA ". — ESTHÉTIQUE DES VILLES, par Charles Buls (suite). — PETITE CHRONIQUE.

EUGÈNE GRASSET

Etrange spectacle auquel nous assistons en ces dernières années d'un siècle avant tout avide de matériel bien-être qui, par un brusque mouvement instinctif, tel un réveil de sa conscience, cherche à retrouver la voie perdue de l'idéal.

L'art décoratif qui embellit la vie et nous la fait trouver plus douce en mettant un peu de cet idéal à tout ce qui nous entoure, qu'est-il devenu? Le stupide confort de capitalistes jouisseurs ou le bon marché de parvenus avarés, qu'ont-ils produit, hélas!

Combien difficile aujourd'hui, si toutefois possible, de découvrir un objet quelconque éveillant une sensation esthétique, sauf peut-être en ce merveilleux Orient où le populaire possède encore l'indéroutable instinct d'art décoratif que l'Europe envahissante et corruptrice tuera tôt ou tard implacablement, comme déjà au Japon.

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ces humbles, mais forts, qui insoucieux d'une gloriole chimérique, bravant l'indifférence contemporaine, s'en vont créant sans cesse de nouveaux chefs-d'œuvre pour un avenir plus appréciateur.

Combien belle serait à faire cette étude des maîtres français et anglais : céramistes, verriers, tapisseries, forgerons, imagiers, etc., qui, en ces dernières années, ont vaillamment battu en brèche les routinières et compassées formules.

Parmi eux, il en est un qui trop modeste (la modestie en art ne sert à rien, je crois, sinon à laisser prendre la place à de médiocres moins probes) a déjà créé une œuvre considérable et belle : c'est Eugène Grasset, dont un envoi important figure à la triomphale exposition d'art neuf qu'a ouverte hier *la Libre Esthétique*.

Meubles, coffrets, cheminées, vitraux, tapisseries, illustrations admirables, affiches, que n'a-t-il fait? Grasset a répandu son incessante activité dans tous les genres, profondément convaincu que l'art ne réside pas seulement dans le tableau de chevalet, suivant un vulgaire préjugé que beaucoup ont intérêt à ne point renverser.

J'emprunte les renseignements biographiques sur ce maître au très bel article qu'a publié M. Octave Uzanne dans son intéressante revue *L'Art et l'Idée* (livraison n° 10). De nombreuses planches accompagnent

cette étude approfondie dont le cadre qui nous emprisonne nous force à ne donner que la quintessence.

Grasset est né à Lausanne, peu après 1850. Dès sa prime jeunesse, l'art le sollicita, mais ses parents, ainsi qu'il convient, jugèrent la position trop chanceuse et firent accepter à la soumission de leur fils un compromis qui pour eux devait donner satisfaction à ses artistiques aspirations : Eugène Grasset fut architecte.

Mais les entablements, frontons, architraves, mascarons et volutes n'inspiraient que médiocrement l'artiste épris d'idéale et de vagabonde liberté; aussi profita-t-il de circonstances heureuses pour s'échapper vers l'Inconnu.

Avec un compagnon d'art il partit pour l'Égypte, où la vie fut pour tous deux semée d'aventures plus ou moins pénibles sinon plaisantes, puis un beau matin il se retrouva en Europe et revint près des siens exercer l'art qu'on lui avait imposé.

Après la guerre de 1870, il s'empressa de liquider son atelier, vint s'installer à Paris, et pour subvenir à son existence entra dans une maison de décoration où l'on exécutait des dessins ornementaux d'étoffes.

Voulant acquérir les primordiales qualités du dessin, il rechercha une académie du soir. Dès lors sa vie fut des plus laborieuses : tenu le jour à son atelier de décoration, le soir à son académie, Grasset trouvait encore le temps de lire et d'étudier tous les maîtres anciens et modernes et de se tenir au courant des idées neuves émises dans les principales revues de France et de l'étranger.

La première œuvre véritablement consécration de son talent fut certes l'illustration en couleurs qu'il entreprit, vers 1881, pour l'*Histoire des quatre fils Aymon*, ce légendaire et héroïque roman de la Bibliothèque bleue, illustration qu'il exécuta en deux ans, trop hâtivement encore à son gré. Ce livre est sans aucun doute l'un des plus beaux de ce siècle et l'on reste confondu devant la prodigieuse fécondité, la merveilleuse et originale variété que Grasset y a déployées à profusion. Depuis ce livre qui le révéla au public éclairé toujours restreint, Grasset se consacra presque entièrement à l'illustration en couleurs dont il est aujourd'hui l'un des maîtres.

Les nombreuses compositions qu'il exécuta pour différentes revues, notamment pour *Paris illustré* et *le Figaro illustré* (telle l'illustration du conte de Richepin « Le Saint-Pleur »), ses merveilleuses couvertures de livres et catalogues (numéro Noël de *l'Illustration* 1893, « la Grande Dame »), ses nombreuses lithographies, particulièrement les superbes planches de son *Iconographie*, publiée chez Calavas, pourraient faire l'objet d'un volumineux catalogue descriptif.

Ses affiches requièrent par une allure volontairement discrète et sans tapage; moins « affiches » peut-être que

celles des maîtres Chéret et de Toulouse-Lautrec, elles ont plus d'art, semble-t-il, et l'on ne saurait trop admirer *la Librairie romantique, Jeanne d'Arc, les Fêtes de Paris, la Place Clichy, la Walkyrie*.

Dans ses vitraux, dont plusieurs ont été dressés sous sa direction, avec des verres irisés d'importation américaine, on est frappé de sa profonde entente du sujet et du moyen de représentation, de son respectueux souci du passé tout autant que de sa constante préoccupation de modernisme.

Toutes ces raisons n'ont point empêché certain jury français, dans un récent concours pour une verrière de la cathédrale d'Orléans, de préférer au vitrail de Grasset, admirablement approprié aux architectures, une œuvre quelconque mais ayant des protections.

Tous les artistes français ont protesté : protestons aussi, pour la forme sans doute. Certes, comme le dit M. Octave Uzanne, « un décorateur tel que Grasset eût créé en plein Paris, pour un homme au regard instruit et difficile, une demeure digne des plus beaux palais italiens de la Renaissance, d'une invention exclusivement moderne, sans retour vers le passé et que l'on eût pu léguer en toute confiance aux âges futurs, comme un unique spécimen intéressant de l'art décoratif contemporain... Mais avec l'incompétence native des millionnaires de cette époque, avec la boulimie du laid, du vulgaire, du ce qui se fait qui caractérise l'appétit des ploutocrates actuels, une pareille débauche de talent ne sera pas permise et nos petits-neveux chercheront en vain, parmi nos statues, nos édifices et nos maisons privées, le vestige de ce fameux bon goût dont tout Français se targue par une tradition d'ores et déjà perdue. »

GISBERT COMBAZ

Le père Delattre, de la Compagnie de Jésus.

Après plusieurs jours de réflexion et de combinaison, M. Delattre (S. J.) a poussé dans *le Patriote* « aux cymbales retentissantes » une réponse à l'article paru dans notre dernier numéro sous le titre *Polémique sémitico-biblique*.

Les lecteurs de *l'Art moderne* ont pu apprécier l'audace rare du révérend. M. Picard avait écrit au *Patriote* :

« Vous avez publié récemment sous le titre « M. Picard hébraïsant » un premier Bruxelles où vous rendez compte d'un travail écrit par un bouillant jésuite, M. Delattre, au sujet de mes études : « Contribution à la Revision des origines du christianisme. »

« Dans *l'Art moderne* de ce matin a paru une réponse où (comment dirais-je ?) l'étourderie de mon contradicteur dans les citations qu'il s'est permises et les conséquences qu'il en tire est mise en bon relief.

« J'ai l'honneur de vous transmettre ce numéro. Peut-on espérer que vous en rendrez compte comme vous l'avez fait pour l'attaque ? Mais vous voudrez bien en toute hypothèse publier (aussi à votre

première page, n'est-ce pas, [suivant l'usage conseillé par la loyauté et imposé par la jurisprudence] la présente lettre, qui informera vos lecteurs que si « le savant jésuite » a parlé, il a reçu la riposte que méritait sa polémique un peu trop conforme au renom que la malice populaire attache aux traditions de son ordre. »

Savez-vous ce qu'a imaginé le malin compère?

D'abord d'avouer; il le fallait bien en présence de la page de Tridon que nous avons reproduite. « Cette page, dit-il, démontre clairement, en effet, que M. Tridon n'a point commis d'anachronisme. »

De la part du *Patriote*, c'est épatingant! Reconnaître ses torts, quelle humiliation! Que voulez-vous, la riposte était insurmontable et écrasante.

Mais, alors? C'était fini avec la ridicule bévue de placer la captivité de Babylone avant le VIII^e siècle? Pas du tout : on l'attribue à M. Picard SEUL.

« M. Picard impute au P. Delattre une erreur que celui-ci n'a nullement commise. Le savant religieux a nettement séparé en cette circonstance M. Tridon de M. Picard. C'est à celui-ci seul, nullement à M. Tridon, qu'il reproche l'anachronisme vraiment monstrueux relatif à la captivité de Babylone. »

Les mots « en cette circonstance » sont d'une saveur exquise, alors que, avec opiniâtreté, dans sa brochure, M. Delattre gémine les deux écrivains, sous la firme TRIDON-PICARD.

Or M. Picard, dans son étude sur le Molochisme juif, aux pages sur lesquelles M. Delattre a travaillé, n'a rien dit de lui-même; il s'est borné à citer Tridon. Le fameux passage que le révérend père invoque et que le *Patriote* reproduit, pour prétendument confondre M. Picard, est le suivant :

« Il (M. Tridon) développe notamment cette thèse imprévue que les prophètes, les Nabis, initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone, se sont donné pour mission de détruire le molochisme, c'est-à-dire les sacrifices humains, coutume traditionnelle et nationale d'Israël comme de tous les peuples de même race.

« Il expose que jusqu'au VIII^e siècle, Baal-Moloch savourait tranquillement ses rations périodiques de petits enfants, etc... Or, c'est à cette époque que les prophètes, que M. Ledrain a traduits dans ses cinquième et sixième volumes, s'élèvent pour la première fois contre les cruautés séculaires et affirment la réprobation, inconnue jusqu'alors, de Jéhovah pour l'orgie et le massacre. Cette initiative hardie inaugure leur ère héroïque et lyrique. Elle concorde avec l'apparition sur la scène juïvaïque des Assyriens. »

Comme on le voit, non seulement M. Picard ne prend rien « sous son bonnet », il résume Tridon, MAIS, DE PLUS, TOUT LE DERNIER ALINÉA OU L'ON CITE LE VIII^e SIÈCLE EST EXTRAIT TEXTUELLEMENT DE TRIDON, P. 79! Le bon jésuite ne l'a pas ouvert et il endosse bravement le passage à M. Picard.

Enfin qu'on remarque que tout ce « jeu d'écritures » roule sur des membres de phrase torturés et rapprochés avec un arbitraire et une subtilité qui eussent fait hésiter même Escobar. En effet, nulle part M. Picard ne parle de la date de la captivité; c'était aussi inutile que de citer 1789 quand on dit : Révolution française.

Pour un exemple de chicane jésuitique, en voilà un qui restera notoire!

ÉTUDES BIBLIQUES

Un abonné nous demande l'indication complète des articles sur les questions bibliques, de notre collaborateur M. EDMOND PICARD, parus dans *l'Art moderne*. La voici :

LE CANTIQUE DES CANTIQUES. 14 mars 1886, n° 11.

LA BIBLE (traduction nouvelle), par M. Ledrain. 6 février 1887, n° 6; 19 février 1888, n° 8.

LA BIBLE ET LE CORAN. 8 avril 1888, n° 15; 22 avril 1888, n° 17; 29 avril 1888, n° 18.

LA LITTÉRATURE ANTISÉMITIQUE. 11 novembre 1888, n° 46.

SAINTE PAUL ET LE SÉMITISME. 6 janvier 1889, n° 1; 13 janvier 1889, n° 2; 20 janvier 1889, n° 3; 27 janvier 1889, n° 4.

L'ART ARABE. 24 mars 1889, n° 12.

QUE FUT JÉSUS? 26 mai 1889, n° 21.

LES PROPHÈTES DANS LA BIBLE. 23 juin 1889, n° 25.

L'ANCIEN TESTAMENT ET LES ORIGINES DU CHRISTIANISME. 21 juillet 1889, n° 29; 28 juillet 1889, n° 30; 4 août 1889, n° 31; 8 septembre 1889, n° 36.

LES HYMNES VÉDIQUES. 1^{er} décembre 1889, n° 48.

L'ART ARABE EN ESPAGNE. 15 juin 1890, n° 24.

RENAISSANCE; influence du Juif sur la civilisation européenne. 14 août 1892, n° 33.

L'ART ET LES SÉMITES. 16 octobre 1892, n° 41; 13 novembre 1892, n° 46; 20 novembre 1892, n° 47.

LA RACE DU CHRIST. 7 novembre 1892, n° 45.

LEDRAIN, TRADUCTEUR DE LA BIBLE. 11 septembre 1893, n° 36.

Les Peintures de l'escalier de l'hôtel de ville de Bruxelles

M. Buis, bourgmestre de Bruxelles, avait chargé M. Jacques de Lalaing de l'ornementation de l'escalier d'honneur de l'hôtel de ville de Bruxelles. Cette décoration vient d'être terminée.

M. de Lalaing a couvert d'allégories des toiles qui ont été ensuite dressées aux murailles et appliquées aux plafonds. Certes, en principe, nous préférons la fresque en matière de décoration de monuments. Elle tient davantage avec l'architecture, elle fait plus partie de l'immuable. L'artiste serre de plus près le bâtiment qu'il orne et, le comprenant mieux, il fait, au point de vue de l'ensemble, une œuvre plus harmonieuse, plus complète, plus « une ». Il faut qu'un mur reste un mur. On peut y placer un tableau, mais quand on l'ornementé en tant que mur, il est peu rationnel d'y coller des portraits ou des scènes d'histoire qui ont l'air d'avoir été détachés d'un cadre pour être appliqués sur un coin de muraille ou dans un caisson de plafond. Pourquoi faire planer au-dessus d'un escalier les portraits de Jean de Locquenghien, d'Everard t Serclaes, de Frédéric de Marselaer, comme le fait M. de Lalaing? Pourquoi étaler entre deux fenêtres le véritable tableau *Urbi et Orbi* ou au-dessus d'un palier d'escalier cet autre : *Pax civitatis*? Ce n'est pas de la peinture décorative tout cela. C'est ou le tableau de chevet ou la grande scène historique.

La seule partie réellement décorative est celle qui orne le plafond en berceau, au-dessus du grand vestibule. Un immense beffroi roman s'érige, fantastique, dans un ciel macabre et étrange, et porte sur ses pierres de nombreux personnages vêtus de costumes moyen-âge et attentifs aux scènes qui se déroulent dans le firmament. Des figures démoniaques sortent des gouffres

orageux de ce ciel et, n'étaient des anges protecteurs guerroyant autour d'elle, la tour, symbole de la cité, et ses habitants seraient bientôt en proie aux fléaux désignés dans cette prière : *A peste, fame et bello, libera nos, Maria pacis*. Une terreur, des mouvements d'angoisse courent parmi les gens réfugiés dans les coins de cette tour fantastique, au milieu d'une sorte de chute d'anges rebelles.

Cette partie de la décoration est audacieuse, mais encore faut-il lui faire le reproche d'être quelque peu illogique, de ne pas s'accorder assez avec le caractère de la voûte, de fatiguer celui qui la contemple, de ne pas couvrir suffisamment le vestibule. Erige-t-on des tours dressées comme plafonds?

La *Pax ciuitatis*, dans l'abside courbe, au-dessus de l'escalier, représente un marché. Des trafiquants exposent des étoffes, et des femmes à l'allure moyenâgeuse circulent à travers ces marchandises, tandis qu'en un coin, au bord d'un quai, des portefaix transportent des ballots en un bateau amarré, avec, dans le fond, comme une apparition très accentuée d'un quartier de ville hanséatique.

Près de cette scène s'en trouve une autre : *Pro aris et focis*. Des communiers en costume de bataille, les épées sanglantes, foulent à leurs pieds, d'un air de triomphe, des seigneurs bardés de fer et couronnés d'or auxquels ils viennent de faire mordre la poussière.

Avec l'apothéose fantasque du beffroi roman, ces deux scènes sont les plus belles. On y remarque une grande science du modelé, un noble sentiment de sculpteur. C'est de l'art académique très élevé. La tour surtout s'orne de raccourcis prestigieux et d'imposantes attitudes.

Mais, comme en toutes ses œuvres, M. de Lalaing s'avère plutôt sculpteur que peintre. La forme et la ligne le séduisent plus que la couleur. La source d'or et de pourpre, les puits de lumière ouverts aux Rubens, aux Véronèse, aux Leys sont fermés pour lui. Son coloris est sans joie et sans faste; il est sans appareil, ce qui est sans doute regrettable en un escalier d'honneur destiné aux cérémonies et aux fêtes. Rien ne réveille ses tonalités brunes et grises. On oublie, devant de telles œuvres, sérieuses, sévères, sans éclat, qu'elles sont l'œuvre d'un peintre, et on songe plutôt à admirer la science, la plastique, la conscience profonde et l'austérité d'âme du sculpteur qui les a rêvées.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

BORDEREAU DE CLICHÉS

à l'usage de MM. les Journalistes

Libre est-ce? Non. Étique, oui.

THÉO HANNON.

Esthétique, non. Esthétanique, oui.

LE MÊME.

Monogramme pour la nouvelle Société : S. T. tic.

LE MÊME.

Comment! C'est pour nous montrer ces horreurs qu'on a masqué les superbes fusains de M. Broerman, visités par plus de quarante mille personnes! C'est un crime de lèse-art! Nous nous réservons de revenir sur ce scandale. Nous avons tenu à donner dès aujourd'hui date à notre légitime indignation.

(La Fédération artistique.)

Nous avons déjà vu bien des expositions médiocres, mais nous n'avions jamais pensé que l'aberration des fanatiques du neuf atteindrait ce degré d'insanité, pour ne pas dire d'ignominie. Et M. Vinçotte, si mesuré d'ordinaire et si plein de savoir-vivre, qui s'est égaré dans ce capharnaüm! MAX SULZBERGER.

Certes, ma bienveillance est connue et appréciée par les artistes de cœur dont l'exquise et superbe sympathie m'accompagne dans ma délicate et consolante mission de critique sincère. Mais cette fois les bras, malgré leur habituelle déférence pour tant d'hommes de génie que j'ai su louer sans réserve, m'en tombent, avec des larmes. CHAMPAIL.

Le Bel-Air aime ces réunions à la fois mondaines et artistiques où les gens en bonne posture et les femmes de qualité se donnent rendez-vous. L'étrange et plaisant caractère de ce salonnet, où les soi-disant jeunes ont une fois de plus montré le frivole superficiel de leur art, a fort réjoui cette assemblée d'élite, brillante et distinguée comme une fancy-fair du grand monde. Je disais, en sortant, à la baronne de Nazareth : Ramenez-moi, chère Madame, à vos aquarelles, j'ai besoin de me rafraîchir. Elle a eu un de ces sourires qui sont l'apanage des femmes select.

GUSTAVE FRÉDÉRIX.

De la bonne volonté parfois, des efforts consciencieux, peut-être des espérances pour l'avenir, à côté de laborieuses excentricités et d'extravagances qui seraient déplaisantes si elles n'étaient attristantes; un oubli des préceptes salutaires du grand art consacré par les siècles; un dessin auquel manque l'harmonie de la perspective sainement entendue; un coloris dédaigneux des belles traditions de la grande école italienne; bref, du talent mal employé et du génie peut-être, si ce n'était l'attestation d'une médiocrité incurable mais non sans promesses, — tel le bilan de cette nouvelle tentative d'un art qui serait académique s'il n'était trop brutalement révolutionnaire.

XX (de l'Indépendance belge).

De la peinture, ça! Allons donc! de l'ordure! Dire que c'est dans la patrie des frères De Vriendt et de Herbo, l'incomparable portraitiste, que ces fumisteries osent sortir des latrines où on les a faites et d'où elles n'auraient jamais dû s'exhaler! Vraiment, on croit en sentir l'odeur. Garçon, du sucre! brûlez du sucre!

(Le Patriote.)

Voilà de nouveau ces prétendus jeunes qui voudraient en remonter à l'art libéral qui depuis plus d'un demi-siècle fait la gloire du pays! Nous avons entendu M. Frère-Orban, cette grande et noble figure, arrêté devant une de ces œuvres anarchiques, dire de sa belle voix claire de vieillard et de chef de parti : Jusqu'où nous mènera la politique « progressiste »! Cette parole profonde résume exactement ce que nous avons toujours pensé de ces écoles perturbatrices, nos lecteurs nous en rendront témoignage. (La Liberté.)

Je compte interpeller le Gouvernement sur le point de savoir pourquoi il s'est cru autorisé à mettre les salles de notre Musée à la disposition de ces artistes de contrebande et de ces œuvres de pacotille. A. ANSPACH, député.

Si la presse est à la hauteur de sa haute mission sociale et sait faire son devoir, elle n'aura que des paroles de blâme pour cette prostitution du plus noble des arts et des plus belles prérogatives de l'intelligence humaine, ce don divin de Dieu.

M. JOSEPH PRUDHOMME.

Devant les Puvis de Chavannes : Pas mal, pas mal ! Si ce jeune homme continue, il ira loin.

TRIBULAT BONHOMET.

C'est le moment de nous mettre à la peinture. Ça ne paraît pas bien difficile.

BOUVARD ET PÉCUCHEZ.

UNE LETTRE DE LÉON BLOY

M. Léon Bloy adresse à un de nos collaborateurs, à propos de la reproduction d'une de ses œuvres, une lettre dont nous extrayons les fragments suivants :

« Une agence de publicité me communique le document ci-joint : *Le Passé de la vieille Fille*, par Léon Bloy, inséré dans le *Patriote* de Bruxelles, à la date du 3 décembre.

Ce conte *véridique* a été publié le 20 octobre dernier par le *Gil Blas*, signé en effet de mon nom et réellement écrit par moi, sous la rubrique déjà fort connue : *Histoires désobligeantes*, — MAIS avec ce titre : LE PASSÉ DU MONSIEUR qui, seul, contient ma pensée.

C'est une règle que la reproduction de tous mes contes est interdite et c'est uniquement par la négligence de l'imprimeur que le conte susdit ne porte pas cette mention, qu'on peut lire à la fin de chacun des autres, immédiatement au-dessous de ma signature.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que le choix de ce morceau qui, *seul*, n'est pas expressément et *typographiquement* protégé contre les voleurs, démontre jusqu'à l'évidence un parti pris de me dépouiller toutes les fois qu'on croira le pouvoir faire sans inconvénient ?

Votre *Patriote* me fait penser à ces caboulots où la plus continuelle vigilance est indispensable si on tient à garder son chapeau ou son parapluie.

Tout le monde sait que je suis le plus méprisable des hommes. Il n'est plus permis d'ignorer que l'ingratitude, la cupidité, l'ivrognerie, la paillardise, la calomnie, le chantage, l'assassinat et le maquereillage le plus fangeux sont mes pratiques. Tout cela fut écrit par des citoyens de haut mérite qui se tinrent soigneusement hors de portée des abatis de Marchenoir et qui furent toujours indéniables pour moi.

Oserai-je vous dire que ces témoignages respectables me consolèrent efficacement de plusieurs tintouins et développèrent en moi le sens esthétique ?

Ma réputation d'écrivain, cependant, fut respectée, j'ignore par quel prodige. Nul de mes justiciers austères ne voulut ou n'osa prétendre que l'art d'écrire m'était refusé. Il est donc assez naturel que je tienne à ce seul bien et que je ne permette pas aux helminthes littéraires de se propager dans mes intestins.

Si je n'élevais aucune protestation, demain, sans doute, un autre journal brabançon ou luxembourgeois donnerait à son public le *Navré*, *Whist d'Excommuniés*, du même auteur, avec les coupures ou remaniements jugés agréables ou nécessaires. Et je n'en verrais jamais la fin.

La voilà donc, ma protestation. Je parlerai plus fort, si on l'exige. S'il le faut absolument, je ferai violence à ma nature pacifique et me départirai, non sans chagrin, de ma coutumière douceur. Provisoirement j'arbore tout ce que puis avoir d'urbanité, de courtoisie et de révérence.

Voulez-vous, Monsieur, vous charger obligeamment d'offrir de ma part cette lettre à quelque périodique de Bruxelles, assez indépendant pour la publier ?

Agréez, Monsieur, je vous en conjure, l'assurance fraternelle de mon amitié.

LÉON BLOY. »

« L'ŒUVRE »

L'Araignée de cristal, de M^{me} RACHILDE. — *Au-dessus des Forces humaines*, de BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La quatrième représentation de l'Œuvre, retardée par une indisposition de M. Lugné-Poe, a eu lieu ce 13 courant avec un éclat très grand. L'entreprise s'affirme définitive avec de telles soirées, et l'interdiction ridicule des *Ames solitaires* a été largement compensée.

L'Araignée de cristal est un des petits drames et contes réunis dans le volume appelé *Le Démon de l'Absurde*, le dernier publié par Rachilde. On sait le talent exquis et incisif de cette sensitive et raffinée styliste, qui a eu l'intuition nerveuse de quelques mystères absolus, et a été plus loin que nous tous d'à présent dans la spontanéité vierge d'une littérature d'instinct. Une page de Rachilde est toujours une chose *originale* au sens ancien, je veux dire qu'elle ne pouvait naître que d'elle. Elle laissera dans la *Sanglante Ironie*, dans le début de *l'Animale*, dans *Minette*, d'admirables et achevés morceaux, des mélanges inconnus de volupté et de terreur tremblotante : c'est tout à fait un écrivain de race, et je ne puis le dire davantage de personne. *L'Araignée de cristal* est une scène courte et violente d'hallucination des miroirs, écrite dans une langue serrée, chantante et ralante. Elle a produit un effet intense : et c'est peut-être une des formes du théâtre futur, à côté de grandes effusions lyriques, que ces notations rapides, alourdies par nulle *histoire*, d'un paroxysme sentimental jeté sur la scène quelques minutes, en éclair... Lugné-Poe et M^{lle} Bady furent excellents et acclamés avec enthousiasme.

Si le premier acte de *Au-dessus des Forces humaines* n'était embarrassé d'une scène trop longue et trop peu adroite entre femmes, l'œuvre de Björnson serait un des plus parfaits témoignages de l'art suprême, une chose de diamant définitive. Consentez à passer sur les dix premières minutes d'exposition, où Björnson n'a pas l'habileté prodigieuse de concentration d'Ibsen, et vous crierez de beauté jusqu'à la fin. L'âme qui a vivifié cette œuvre-là est une âme extraordinaire. Enfin nous avons vu la foi, la vraie foi, chanter son triomphe terrible sur la scène, et faire blêmir quinze cents personnes !

Le sujet de la pièce ? Il serait si fastidieux de l'expliquer... Deux mots en diront le sens intérieur. Des hommes pieux veulent tuer à jamais le doute en suppliant Dieu de faire un miracle en leur présence : et le miracle va venir sous la tension de leur volonté affolée, quand soudain *un rien*, l'éternel clin d'œil de Satan, leur casse le prodige entre les doigts, et ils s'affaissent comme des loques lamentables.

Tout le second acte est d'une beauté, je dirais vraiment *au-dessus des forces humaines* : il y a là une figure, le pasteur Bratt, « priant le tonnerre à mots bas » et agonisant devant Dieu dans une supplication comme sainte Thérèse en a connues. Il y a une scène muette où une vieille femme vient, presque morte, contempler une malade miraculeusement guérie : il y a enfin l'angoisse enthousiaste et morne tout ensemble de la foule roidie vers Dieu, et tout cela avec un jeu si aisé des nuances dans le sublime, qu'on ne sait plus où on se trouve. Toute la pièce est d'une austérité, d'une nudité grave de sentiments épurés, d'un style haut et simple qui touche, désarme, atterre et bouleverse jusqu'à la primitive enfance l'alluvion artificielle de nos littératures élégantes. Je ne sais vraiment que dire en ces lignes que je vous écris après la chute du rideau, je ne sais même pas ce que j'y mets. Vous verrez la pièce à Bruxelles, et cela vaut mieux que toutes les appréciations littéraires.

Je songe avec anxiété que personne parmi nous ne témoignerait d'une telle âme et d'une telle beauté intérieure dans une œuvre. Est-ce donc une race neuve qui vient lentement conquérir le monde moderne, ces hommes de là-haut qui, dédaignant l'art subtil et fané, la perversité et la grâce où nous sommes maîtres, savent trouver en eux, par la seule énergie de la méditation, une source aussi lumineuse de charité et d'émotion ? Je croisais dans les couloirs M. Sarcy, qui ricanait odieusement et me demandait mon sentiment. Et je lui répondis qu'il n'y avait pas dans *Polyeucte* cette hauteur et cette beauté. A quoi l'odieuse vieillarde haussa les épaules. Je sais tout ce qu'on peut attribuer à cet homme de ridicule et d'ignorance, avec une facilité d'ailleurs abusive : mais je fus frappé de l'énorme distance qui sépare de nos esprits l'état d'esprit incarné par le critique du *Temps* ; je ne pensai pas à en plaisanter, il m'attrista et me fit peur. Qu'est-ce que c'est donc que cette heure d'aujourd'hui, où une œuvre d'une splendeur géniale et simple, classique comme Racine pour mille écrivains de trente ans, fait rire de dédain ceux de soixante ? N'y aura-t-il donc jamais de conciliation et de pardon devant la Beauté, surtout quand elle ne naît pas de l'extrême raffinement d'art, mais, comme ici, d'une croyance d'enfant pure et passionnée ? Ou bien sommes-nous les précurseurs d'un soleil réel ?

L'interprétation de cette œuvre a été fort bonne, l'arrangement des groupes d'une couleur curieuse. Ligné-Poc, MM. Ravet, Depas, Grange, M^{mes} Marcelle Bailly et Yellow ont été excellents. Mais hors de pair il faut citer M. Rameau, qui a joué le pasteur Bratt avec une perfection incroyable ; nous avons vu vivre la foi dans cet homme. Il a eu des sanglots de prière passionnée et défaillante tout à fait admirables ; la voix, le geste, le tressaillement de tout l'être, il a su tout mener à l'absolue incarnation. M. Rameau est un grand acteur qui joue en homme, et on ne verra jamais jouer mieux ce rôle écrasant.

CAMILLE MAUCLAIR

A - LA LÉGIA »

Lundi la *Légia* a possédé le Quatuor Ysaye pendant quelques heures. Elle retrouvait dans cet ensemble, aujourd'hui fameux, des compatriotes qu'elle avait connus élèves de notre Conservatoire. Ils lui revenaient de l'hospitalière capitale, jeunes encore, ardents toujours et maîtres déjà d'une retentissante renommée.

Ce fut une fête d'une cordialité, d'un enthousiasme reconfortants. Vers eux montait de la salle une vibrante sympathie. Et

bientôt c'était de l'admiration la plus spontanée, la plus vive, qui s'est faite plus énergiquement expressive à chaque phase de l'exécution.

Mais aussi quelles admirables interprétations d'œuvres grandes. Quelle cohésion, quelle homogénéité dans cet ensemble, où marquent pourtant de personnels talents ! Comme l'œuvre est fouillée, pleinement comprise, scrupuleusement exécutée ! De quelle flamme, de quelle intensité de vie le grand artiste qu'est Eugène Ysaye a pénétré ses excellents collaborateurs ! Il semble qu'il y ait identification entre l'œuvre et l'interprète.

Ainsi mis en pleine valeur nous ont été révélés — à nous ignorants — le Quatuor en *ré majeur* de Vincent d'Indy et le *Concert* d'Ernest Chausson. Et nous avons eu des plus pures joies artistiques que nous ayons goûtées.

D'abord le Quatuor de Vincent d'Indy, d'une originalité si puissante, étonne par l'absolu dédain des formes usitées. Mais bientôt l'élégance du style, l'impétuosité d'une souveraine inspiration, qui rompt le cadre habituel et trop étroit du quatuor, triomphent des hésitations. L'impeccable science unie à une audace hautaine, la distinction des idées, la richesse de la trame et la capricieuse variété des rythmes vous ensorcellent, — et beaucoup restent sous le charme.

De conception moins audacieuse, moins libre d'allure, le *Concert*, écrit par Ernest Chausson pour violon solo, piano et quatuor, est une œuvre puissante qui d'emblée place Ernest Chausson au premier rang des compositeurs modernes. C'est une œuvre serrée qui révèle une vigueur et une élévation de pensée extraordinaires.

Un souffle génial, qui vous saisit dès le début « Décidé » et vous emporte ému, haletant, jusqu'au final « Très animé », circule dans ce *Concert*. Une même idée paraît le dominer, et si elle ne lui donne point une originalité bien tranchée, elle lui apporte une singulière force de persuasion. On est remué, transporté par l'étreignante ténacité de cette pensée, et lorsque sonnent les derniers accords il semble qu'on ne se soit pas un instant resaisi.

C'est l'œuvre d'un musicien savant, mais aussi et surtout d'un poète ému, hautement inspiré.

Ernest Chausson était présent. De frénétiques applaudissements l'ont salué. Longuement, très longuement il a été ovationné en de triomphales acclamations.

Pour l'exécution de ce *Concert*, M. Alfred Marchot, au premier violon, et M. Auguste Pierret, un jeune pianiste parisien qui a été très remarqué, accompagnaient le Quatuor Ysaye.

M^{lle} Léonie Wilson, une cantatrice amateur d'Amsterdam, a chanté d'une voix profonde de contralto, mais terne, trois mélodies qui réclament de l'interprète une netteté et un charme de diction qu'elle ne possède pas.

Esthétique des Villes (1)

VIII. — CONSTRUCTIONS PRIVÉES.

Un heureux trait de notre caractère national contribue puissamment à ne pas donner à Bruxelles l'aspect d'un *petit Paris*, compliment que nos aimables voisins nous adressent quelquefois, pensant qu'il nous sera agréable, et que nous nous félicitons, au contraire, de ne pas mériter.

(1) Suite. — Voir *l'Art moderne* des 28 janvier et 4 février.

Quand chacun occupe sa maison, il imprime naturellement son caractère, ses goûts à sa demeure.

Il suffit de parcourir certains quartiers dont la construction a commencé, il y a une trentaine d'années, pour constater les progrès considérables de notre architecture et du goût public.

Peu à peu, l'esprit national, un moment comprimé, a repris sa force et s'est affirmé dans des constructions dont les éléments ont été empruntés à la Renaissance flamande.

Les modes exotiques dont on s'est engoué de temps en temps, n'ont pas trouvé d'écho.

Pour les constructions particulières, nous sommes donc sans crainte; malgré l'enseignement académique, le goût personnel de la nation finira toujours par reparaitre et par dominer.

IX. — CONSTRUCTIONS PUBLIQUES

Il n'en est pas de même quand il s'agit d'édifices publics dont la commande appartient à l'État ou à la commune. Le goût officiel est généralement en retard sur le goût public, ou bien le goût officiel s' imagine que lui seul possède les saines traditions et que son devoir est de les maintenir.

Nous ne voyons que deux sources d'inspiration pour les artistes qui cherchent à être de leur temps et de leur pays. C'est l'interprétation ornementale des formes qui dérivent des matériaux employés dans la construction et l'adaptation de motifs puisés dans notre architecture nationale à la destination de l'édifice.

On ne crée pas un style nouveau de propos délibéré, sur commande; les styles d'architecture ont poussé lentement, se conformant insensiblement aux exigences des matériaux, de l'usage et du climat.

Malheureusement, à certaines époques, les architectes ont méconnu le transformisme de la floraison architecturale, en transportant brutalement des édifices exotiques sous des climats qui ne leur convenaient pas, en les adaptant cruellement, en même temps, à des usages auxquels ils n'étaient point destinés.

Dans un climat humide, froid et sous un ciel souvent sombre, ils ont élevé des constructions conçues pour un climat sec, chaud et pour un ciel éblouissant.

Nous réclamons avec instance que l'architecture soit le reflet vivant de la civilisation au milieu de laquelle elle se développe.

Chez nous, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les constructions conservent, vis-à-vis des ordres classiques, une liberté d'allure qui prouve que nos architectes les dominaient, qu'ils les employaient, non en esclaves mais en maîtres. Anvers, Bruges, Malines ont conservé des maisons qui attestent une force créatrice et une fantaisie prime-sautière qui se révèlent dans tout leur épanouissement à notre célèbre Grand'Place; là palpité une vie nationale absente des monuments classiques figés dans la tyrannie de leurs modules impeccables. (A suivre.)

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'est ouvert hier aux membres de la société et à un public choisi d'artistes et de gens de lettres. De l'avis de tous, c'est l'exposition la plus belle et la plus complète qui ait été organisée à Bruxelles. L'art neuf y est représenté dans toutes ses manifestations, sans parti pris d'école, et triomphe dans les arts appliqués comme dans la peinture et la sculpture.

Bornons-nous, aujourd'hui, à ce bulletin de victoire, et citons quelques-uns des nombreux artistes et critiques étrangers qu'avait attirés cette inauguration sensationnelle :

M. et M^{me} Eugène Carrière, M. et M^{me} Henri Lerolle, M. Ernest Chausson, M. Gustave Geffroy, M. Alexandre Charpentier, M. et M^{me} F. Thaulow, M. et M^{me} Signac, MM. Max Stremel, H. de Toulouse-Lautrec, F. Carabin, Charles Saunier, Francis Jourdain, Henri de Régner, Ferdinand Hérol, Pierre Louÿs, Félix Vallotton, Charles Meunier, Paul Gauguin, Julien Leclercq, J. Albert, Georges Sauter, J. Toorop, etc.

La répétition générale du Conservatoire, fixée à jeudi prochain, a obligé M. Ysaye à remettre au lendemain, VENDREDI, le premier des quatre concerts qu'il donnera avec son Quatuor au Salon de la *Libre Esthétique*.

Ce concert, consacré à l'audition du *Quintette à deux basses* de Schubert, — une œuvre exquise presque inconnue, — et au *Concert pour violon et piano*, avec accompagnement de quatuor à cordes (redemandé) de M. Ernest Chausson, qui eut, il y a deux ans, un si grand succès aux concerts des XX, aura lieu avec le concours de M. Auguste Pierret, pianiste à Paris.

Indépendamment du *Concert* de M. Chausson, M. Pierret interprétera, en première audition, une *Fantaisie pour piano*, en trois parties, de M. Pierre de Bréville, et, du même auteur, des *Portraits de musiciens* pour piano (César Franck, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, etc.) qui furent très goûtés pour leur charme pittoresque, mêlé de quelque ironie, à la Société nationale de musique.

Le *Concert* de M. Chausson vient de paraître, en une superbe édition, à la librairie de l'Art indépendant, à Paris.

M. Henri de Régner fera aux membres de la *Libre Esthétique*, mardi prochain, à 2 1/2 heures précises, dans la grande salle de l'exposition, une conférence intitulée « Le Rosquet de Psyché ». L'entrée est de 2 francs pour les personnes étrangères à la *Libre Esthétique*.

La commission du Musée communal d'Ixelles vient de décider l'achat de quatre œuvres intéressantes qui ont figuré au dernier Salon : *La Levée des nasses* de Claus, *Avril* de Frank, *Fleurs* de Seghers et *Vaches* de Vandooren.

Comme tendances, le choix est parfait et peut nous faire espérer l'achat d'autres toiles modernistes à l'exposition de la *Libre Esthétique*.

M. Edmond Picard fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence sur Léon Cladel à la section d'art de la Maison du Peuple (local de la Nouvelle Cour de Bruxelles, place Fontainas).

La commission des bourses du Brabant vient de confirmer le choix du jury, en décernant la pension de la fondation Godecharle à M. Emile Lambot, architecte. Ce jeune artiste avait remporté de nombreux succès dans les cours supérieurs de l'Académie de Bruxelles, et notamment le grand prix triennal d'architecture de 1890; il est, de l'avis de ses confrères, appelé à un brillant avenir.

Le grand succès de l'exposition de dentelles anciennes, organisée dans les salles de l'Hôtel de Ravenstein, a engagé la Société d'Archéologie de Bruxelles à ne la fermer que le jeudi 22 février.

La recette des deux derniers jours d'ouverture sera remise à l'Œuvre de l'Hospitalité de nuit et à l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers.

Plusieurs concerts fort intéressants ont été donnés la semaine dernière à Bruxelles. Citons spécialement celui de M. Crickboom à l'hôtel Ravenstein où fut exécutée la superbe sonate pour piano et violon du regretté Guillaume Lekeu, et l'audition des œuvres de MM. O. Jokisch et L. De Lantsheere à la Bourse. Nous en reparlerons.

Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Pierre Oyens, peintre, l'un des deux frères dont le coloris rutilant et l'observation fine et souvent humoristique apportaient, depuis un bon nombre d'années, une note personnelle et savoureuse dans les Salons bruxellois.

M. Oyens meurt à 52 ans, dans toute la force de l'âge et du talent. Nous présentons à son frère David l'expression de nos profonds regrets et de nos plus sincères condoléances.

Pour paraître prochainement chez l'éditeur Lacomblez :
Pages de Charité, par Sander Pierron.

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les **expositions**, les **livres nouveaux**, les **premières représentations** d'œuvres dramatiques ou musicales, les **conférences littéraires**, les **concerts**, les **centes d'objets d'art**, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^o prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

SALLE DE L'ALHAMBRA

Dimanche 11 mars 1894, à deux heures

GRAND CONCERT SYMPHONIQUE

sous la direction de

Siegfried WAGNER

DE BAYREUTH

avec le concours de M^{lle} KEEMPEES, cantatrice à la Cour de Hollande
et l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles.

1. **Der Fliegende Holländer** (Ouverture) . R. WAGNER.
2. A) **Die XIV Engel**. Traumpantomime aus
dem Mærchenspiel *Hänsel und Gretel* . E. HUMPERDINCK.
B) *Träume*, étude pour *Tristan et Isolde*
(M^{lle} KEEMPEES) . R. WAGNER.
3. **Tasso**, Lamento e trionfo . F. LISZT.
4. **Tannhäuser**. (Ouverture und Bacchanale). R. WAGNER.
5. **Siegfried-Idyll** . R. WAGNER.
6. **Tristan und Isolde** Vorspiel und Verklä-
rung (M^{lle} KEEMPEES) . R. WAGNER.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — A LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Conférence de M. Henri Régnier. Premier concert du Quatuor Ysaye.* — ENCORE LE PÈRE DELATTRE S. J. — LE FUTUR PALAIS DES BEAUX-ARTS. — APPEL AUX ARTISTES. — SAINTE-FREYA. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — LE VAISSEAU FANTÔME. — PETITE CHRONIQUE.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Les bêtes sont matées!

Qui songe aux insultes universelles de jadis, aux jugements panachés de mauvaise foi, aux épilepsies d'indignation bourgeoise, à la chienlit des calembours, à toute la franfrelucherie des mots soi-disant vengeurs du bon goût et du bon sens, se demande, certes, quels ciseaux de chapelle Sixtine ont tout à coup supprimé ces précieux réservoirs de démonstrations spasmodiques.

On s'attendait à l'annuel déchaînement de colères, au tohu-bohu des persiflages réglementaires, aux articulets bilioux, et il se trouve que tous les Mæcenas semblent être en disponibilité. La raillerie s'est époumonée et l'injure ne bat plus que d'une... plume. Le bon accueil fait aux artistes de *la Libre Esthétique* est si démonstratif, si général, si persistant, qu'à plusieurs il semble inquiétant.

Heureusement que, feuilletant le catalogue, on y découvre immédiatement tous les noms violemment intransigeants et rouges que l'on vit jadis aux XX. Les

Redon, les Toulouse-Lautrec, les Ensor, les Signac, les Gauguin, les Van Rysselberghe, les Denis, les Toorop. Il faut même y ajouter, cette année, les Lunois, les Laermans, les Craco. L'audace ne s'est donc point atténuée ni la témérité assagie; au contraire. Ce qui au XX s'affirmait partiellement, s'est rangé à *la Libre Esthétique* sur un plus large espace, en ligne de bataille. Les diverses tendances modernes ont ici autant qu'ailleurs multiplié leurs représentants, car de même que jadis on invitait Fantin-Latour, Cazin, Whistler, on range aujourd'hui à la cimaise Watts, Carrière, Lerolle, Puvis de Chavannes.

Rien n'a donc changé, si ce n'est que parmi les plus caractéristiques et les plus révolutionnaires des jeunes, quelques-uns — tels Redon et Toulouse-Lautrec — sont devenus des maîtres et qu'on a soigné particulièrement, cette année, la section d'art décoratif et ornemental.

Et néanmoins la victoire est là patente, irrécusable, presque triomphale. Les comptes rendus constatent que jamais à Bruxelles, depuis qu'on y organise des salons modernes, une telle sélection d'œuvres dominatrices ne s'est imposée. Ils enguirlandent tels envois de paroles que l'on croirait cueillies dans *l'Art moderne* même, tellement elles sont vives et chaudes. Et les plus vieux bidets de la critique prennent un joyeux mors aux dents et esquissent des mouvements de croupes presque dangereux à leur âge.

Quant à nous, cette victoire ne nous étonne point. Il nous a toujours paru impossible qu'une lutte continue et ferme, au profit d'une idée neuve et selon les mystérieux appels que l'on entend aux horizons du siècle, n'aboutisse point. Les vieilles choses qui semblent étayées par tous les piliers de la force, par l'approbation de la majorité immense quoique toujours rétrograde et par l'assentiment de l'officialisme et de l'académisme, toujours boiteux et trainards, n'existent que d'apparence. Ce sont choses en façade : la solidité est ailleurs. Elle est dans la transitoire faiblesse d'une minorité d'artistes qui s'exposent à tous les coups, gaiement, parce qu'ils ont la joie de souffrir pour une idée. Elle est dans l'ébauche d'un mouvement qu'on sent venir et qui s'arme pièce à pièce, casque après cuirasse, lance après glaive, mystérieusement, là-bas, dans l'ombre, et qui tout à coup apparaît rayonnant pour aussitôt être vainqueur. Elle est dans l'éveil de toute force individuelle et convaincue, dans l'ascension lente et méconnue des mille rêves qui sont en train de se définir ; elle est dans l'utopie d'aujourd'hui bien plus que dans la réalisation immédiate, facile et banale. Toute chose faite et accomplie aussitôt se défait et obéit aux lois de sa chute. Le transitoire est la règle infinie.

Voilà pourquoi, dans la question d'art qui nous occupe, rien ne serait plus regrettable que de voir la direction de *la Libre Esthétique* se carrer dans sa victoire et se satisfaire de la formule trouvée. Si les expositions suivantes n'étaient que la répétition de celle-ci, elles deviendraient bientôt aussi poncives que les exhibitions triennales. L'idée de combat s'impose fondamentale en de pareilles entreprises, l'idée de combat poussée même jusqu'à la provocation. On a bon dos et les brocards de la presse et du public font plaisir. Tous les médiocres ont de quoi brouter à la cimaise des Champs-Élysées et des Royal Academy et des Kunstaustellungen muniçoises. Qu'à Bruxelles au moins les expulsés et les chassés, qui furent jadis Manet, Whistler, Monet, Pissarro, Courbet et qui sont aujourd'hui la plupart des jeunes de témérité et de foi trouvent un Salon large ouvert où ils soient accueillis et défendus. On ne devrait organiser à *la Libre Esthétique* que des salons que j'appellerais futurs, puisque sans cesse ils seraient de plusieurs années en avance sur tous les autres. Et qu'on y convie, pour qu'ils s'y battent à coups d'œuvres, non seulement les Belges, mais n'importe quels étrangers, et que l'entreprise devienne aussi internationale que possible. Aujourd'hui une exposition uniquement nationale, voilà ce qui vraiment constituerait « une petite chapelle ».

Nous étudierons plus tard, en différents articles, les principaux invités du Salon, nous attachant moins à une nomenclature d'œuvres qu'à des examens de personnalités.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Conférence de M. Henri de Régnier.

« Ici, une fois, j'errais, avec Psyché mon âme ! » Cet extrait d'*Ulalume*, l'admirable et l'allucinant poème d'Edgard Poe, nous revenait en mémoire en écoutant le conférencier Henri de Régnier. Mais ce n'était point vers un tombeau ni vers une terreur soudainement apparue au fond « d'une allée titanique de chênes », c'était vers la chambre de solitude que la Psyché du poète français guidait l'auditoire et, là, gravement et presque religieusement, dévoilait qui elle était.

Ce ne fut qu'après de longs détours et des haltes en de mélancoliques décors : Reims, Bruges, Aix, Arles, Versailles, que le conférencier aboutit à nous avouer que le vrai lieu de poésie, de rêverie et de lecture était non pas le théâtre évanoui de telles splendeurs mortes, de tels paysages illustres, de telles villes immobiles en leurs murailles comme un souvenir en son tombeau, mais bien notre propre âme, notre seul-à-seul, notre tête-à-tête avec Psyché, c'est-à-dire avec nous-même.

Les mots et les idées dont il usa pour parer ce cloître personnel, dont chacun peut fleurir l'architecture en soi, étaient choisis entre mille et les détails rares, les réflexions hautes, les ornements clairs et merveilleux abondaient. Il s'affirma une fois de plus, le pur et héraldique poète qu'il est, le signataire élu de tant de textes luxueux et tristes qui suscitèrent l'admiration autour des *Poèmes anciens et romanesques* et autour de *Tel qu'en songe*. Nous y reconnûmes aussi l'écrivain récemment acclamé des *Contes à soi-même*, écrits tous en la chambre idéale, la chambre aux sévères entretiens, aux rêves allumés, aux symboles translucides, où l'on prend conscience simple et altière de soi-même, où l'art éclot des noces exaltées de l'imagination et de la sensibilité.

Et le conférencier concluait : Aujourd'hui qu'une civilisation comme celle qui dominait en Grèce n'existe plus, qu'aussi la religieuse et universelle pensée qui s'imposait au moyen-âge est, comme un édifice, lézardée, il ne reste à tout écrivain que le retrait en lui-même pour s'y affirmer sa propre individualité esthétique.

Premier Concert du Quatuor Ysaye.

Le Quatuor Ysaye, auquel M. Henri Merck, violoncelliste, prêtait le concours de son talent sérieux et sûr, a offert vendredi aux membres de *la Libre Esthétique* et au public un concert de choix, restreint, par suite d'un empêchement du pianiste Pierret, aux seules ressources des instruments à cordes, mais qui n'en a pas moins été d'un intérêt soutenu et d'une valeur artistique de premier ordre.

On connaît de longue date, en ce cénacle d'art qui, chaque année, en février, établit ses pénates au Musée royal, les prestigieuses exécutions que donnent des œuvres modernes MM. Eugène Ysaye, Crickboom, Van Hout et J. Jacob. Il n'existe pas actuellement, pensons-nous, de quatuor réalisant avec plus d'homogénéité, de puissance, de sentiment et de finesse un ensemble harmonieux. La pensée des maîtres y est scrupuleusement respectée et l'interprétation, dégagée des difficultés matérielles dont se sont depuis longtemps affranchis les quatre virtuoses unis dans une parfaite communauté d'art, atteint fréquemment le point culminant des hautes sensations artistiques.

Pour se conformer à l'élargissement du cadre qui a transformé en un Salon éclectique et général le Salonnet des XX, voué restrictivement à des tendances déterminées, M. Ysaye et ses partenaires ont agrandi le programme de leurs auditions. Ils y ont fait entrer des œuvres classiques peu connues, et c'est ainsi que le superbe Quatuor de Vincent d'Indy, l'une des œuvres qui échappent le plus complètement aux formules traditionnelles tout en gardant la grande architecture des compositions similaires des maîtres d'autrefois, s'est trouvé encastré entre le Quintette à deux basses, l'une des plus belles inspirations de Schubert, et le onzième Quatuor de Beethoven, — le premier de la dernière série, celui qui ouvre la voie aux prodigieuses pages qu'osent seuls affronter les virtuoses rompus aux difficultés.

L'épreuve était, pour les musiciens, d'un intérêt capital. Et l'impression produite, a été, hâtons-nous de le dire, on ne peut plus favorable. On a admiré, une fois de plus, l'élévation des idées et la rare distinction qui font du Quatuor de Vincent d'Indy, en même temps qu'une composition savante d'un travail polyphonique serré, un chef-d'œuvre de force, de grâce et de pensée profonde.

Le Quintette à deux basses a été, pour la plupart des auditeurs, une surprise. Le chant des deux basses, dans la première partie, les beautés graves de l'Adagio, les souplesses de rythme « à la tzigane » du final ont, en particulier, enthousiasmé les artistes. Et le très pur Quatuor op. 95 de Beethoven, joué, comme les deux précédents, avec une perfection idéale par M. Ysaye et ses collaborateurs, a couronné cet extraordinaire programme, dont la longueur inusitée n'a pas affaibli l'intérêt.

Encore le Père Delattre, S. J.

Ce n'est que pour le numéro d'aujourd'hui que nous avons reçu une réponse du Père Delattre. Elle a été longuement méditée et pour cause. Le lecteur va pouvoir apprécier ce tortillonnage puéril.

C'est vraiment une querelle, nous ne dirons pas d'Allemand, mais de jésuite.

Rappelons les faits :

M. Edmond Picard résume un livre presque inconnu de Tridon sur le *Molochisme juif*, autour duquel catholiques, juifs et protestants ont fait un systématique silence.

Ce livre développe cette idée que les Juifs, le soi-disant peuple de Dieu, n'a pas échappé aux fatalités de la race sémitique entière, et a notamment, durant des siècles, pratiqué, comme Carthage, le sacrifice des enfants nouveau nés. Qu'il n'a perdu ces mœurs horribles qu'au contact de la civilisation aryenne dont les infiltrations lui sont venues de l'Assyrie, et que la captivité de Babylone a été l'événement dominant de ce contact bienfaisant. Que les prophètes, dont les prédications font, dans la Bible, un si singulier contraste avec les prescriptions cruelles et barbares de l'Ancien Testament, ont été les agents principaux de cette réforme.

M. Picard dit tout cela en sept pages. Surgit un jésuite peu courtois et retors qui phrase là-dessus pendant quarante pages.

Tridon pose avec netteté les dates de ces faits historiques (p. 51 et suiv.) :

Première apparition des Assyriens sur la scène juive : vers 760
Amos, Osée, Michée, Abdias, Joël, Isaïe prophétisent : 803 à 694
Longue période de culte molochiste 694 à 606

Prise de Jérusalem et commencement de la Captivité : 606
Ezéchiel à Babylone : 598
Destruction des idoles molochistes par les Babyloniens aidés de *Jérémie* : 587

Daniel, Zacharie, Aggis, Malachie, Esdras prophétisent. Réforme générale des livres saints : 537 à 432

Comme on le voit, c'est une période qui va de 800 environ jusque 430 avant J. C. et dont l'événement principal est la *Captivité*, qui va de 606 à 520, comprenant divers retours des juifs dans leur patrie.

Ces trois quarts de siècle de captivité, le contact intime des juifs avec les Assyriens qu'elle amène, sont naturellement la cause décisive de la transformation des mœurs molochistes, esquissée précédemment. C'est pendant cette période que les prophètes, les *Nabis*, sont initiés aux doctrines aryennes par la captivité de *Babylone* : c'est alors que se forment les idées d'*Ezéchiel*, de *Jérémie*, de *Daniel*, de *Zacharie*, d'*Esdras*. Comment eût-il pu en être autrement? Tridon l'expose, M. Picard le dit après lui, sans exclure les infiltrations antérieures qui ont commencé le mouvement.

Or, c'est ici que l'escobarderie apparaît : le père Delattre affecte de croire que le fait d'avoir signalé la captivité comme l'événement principal d'initiation aux idées aryennes, équivaut à reporter cette captivité à l'origine même du mouvement pris dans son ensemble, c'est-à-dire au VIII^e siècle, bien que M. Picard n'ait nulle part indiqué une date et qu'il se bornait à résumer Tridon qui la place en 606.

C'est absolument comme si, plaçant les origines de la Révolution française au temps de certains écrits philosophiques du XVII^e siècle, et ajoutant que les grands penseurs du commencement du XIX^e, ont été initiés aux idées nouvelles par la Révolution, on en concluait que celui qui parle ainsi place la Révolution en l'an 1600!!!

Mais c'est assez s'attarder à ces puérités immenses et d'un agacement prodigieux. Voici ce chef-d'œuvre de subtilité. Nous demandons pardon aux dieux et à nos lecteurs de leur infliger ce malencontreux cataplasme. Et pourtant le pédagogue tatillon qui en est l'auteur eût pu, au lieu de s'amuser à ces sornettes, rendre service à la science en discutant les hautes questions que M. Picard a touchées, par exemple celle de la *Race de Jésus*, ou celle de l'*Origine grecque du Livre de Job*. Il a préféré chercher des poux sur la tête d'un chauve.

MESSIEURS LES DIRECTEURS DE *l'Art moderne*,

Votre journal ayant publié dans le numéro du 11 février dernier, sous le titre *Polémique sémitico-biblique*, de prétendus jugements sur mon article *Un essai biblique de M. Edmond Picard*, je compte que vous voudrez bien publier, de la même manière, dans votre plus prochain numéro, « suivant l'usage conseillé par la loyauté et imposé par la jurisprudence, » cette lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer, et qui contient ma réponse.

L'auteur de la diatribe, auquel, pour éviter les périphrases, je donnerai le nom de *Notus*, a mêlé au débat beaucoup de considérations étrangères. Je lui en laisse volontiers le bénéfice, et j'aborde, sans autre préambule, l'objet propre de la discussion.

Par une distraction inexplicable, *Notus* m'accuse d'avoir fausement attribué et à M. Picard, dans sa *Contribution à la revision des origines du christianisme*, et à feu Tridon le monstrueux anachronisme faisant la captivité de Babylone au IX^e siècle avant notre ère, alors que j'ai attribué avec insistance cette bévue réjouissante à M. Picard seul, et que j'en ai innocenté Tridon dans les termes les plus formels. Je dis, en effet, dans mon article, page 5, du tirage à part :

« La récente brochure qui a provoqué ces pages, se donne pour une *Contribution à la révision des origines du christianisme*. Le titre est assez modeste, s'il caractérise l'œuvre d'un homme versé dans la matière; il l'est un peu moins, s'il s'agit de l'élucubration d'un profane. En effet, qui dit contribution, dit apport personnel et progrès, si mince que cela soit. Or, la condition ne se vérifie point pour M. Picard. *On cherche en vain chez le contributeur improvisé une idée qui lui appartienne en propre, si ce n'est celle de faire la captivité de Babylone antérieure au VIII^e siècle avant notre ère*, un anachronisme de trois cents ans environ. Voilà le trait le plus saillant de la publication. »

A la page 6 :

« M. Picard s'attache constamment à des maîtres avec une entière servilité; il en adopte les vues les plus contradictoires et les combine avec la *chronologie judéo-babylonienne qui lui est propre*, de manière à donner naissance à un tout des plus bizarres. »

A la page 18 :

« Toutes les autorités, auxquelles on joindra, si l'on veut, *Gustave Tridon*, placent la captivité de Babylone de 607 ou 606, année où des juifs furent déportés pour la première fois par les Chaldéens, jusqu'à l'année 538, qui est celle de la prise de Babylone par Cyrus. M. Picard est d'un autre avis. Il regarde la captivité de Babylone comme antérieure au VIII^e siècle avant notre ère. C'est là, je l'ai déjà dit, le gros apport de la contribution; c'est une vraie révolution dans l'histoire ancienne de l'Orient. »

A la même page :

« Voici (concernant le rôle des prophètes) la combinaison Tridon-Picard, telle qu'elle est formulée dans la brochure (dans la *Contribution*). Je distingue par le caractère italique, dans le texte cité, les endroits où se trahit le *nouveau système chronologique qui donne à la contribution son cachet personnel*. »

Aux pages 21 et 22 :

« Nous ne sommes pas au bout des inextricables confusions où s'embourbe le contributeur. Il puise la suite de son exposé chez *Tridon*, qui procède suivant l'idée commune et vraie que la captivité de Babylone est très postérieure au IX^e siècle avant Jésus-Christ. »

Pourrait-on dire en termes plus clairs que M. Picard a commis l'anachronisme et qu'il n'y en a point de trace chez Tridon?

Le plaidoyer de Notus est bien singulier. Il cite une grande page pour laver Tridon d'un anachronisme que personne ne lui impute. Comme si cela sauvait M. Picard, le seul accusé! Je croyais Notus meilleur avocat. En cela je me suis trompé, j'en fais l'aveu.

La page de Tridon prouve seulement que j'ai considéré à bon droit le fameux anachronisme comme une contribution exclusive de M. Picard.

On dirait que les défenseurs de M. Picard se sont donné le mot pour parler à côté de la question. M. Ledrain, dans une note du plus haut comique, citée par Notus, exalte M. Picard orateur; il n'a pas un mot de consolation pour M. Picard contributeur, et il paraît médiocrement flatté de passer pour son maître (1).

Ni Tridon, ni M. Picard orateur ne sont en cause pour le moment. Mais j'ai dit et je maintiens que M. Picard contributeur a réellement sur la conscience l'anachronisme dont il s'agit, et qu'il place la captivité des juifs à Babylone au IX^e, voire même au X^e siècle avant notre ère.

Ici, car l'explication me semble nécessaire pour Notus, je fais observer qu'il y a trois sortes d'anachronismes. On fait anachronisme quand on dit, avec indication formelle de date: Telle chose advint au III^e siècle, alors qu'elle est arrivée au VI^e. Il y a encore

(1) Rappelons cette note qui règle le compte de l'excellent révérend père. On se demande comment M. Ledrain y a manifesté sa compassion pour M. Picard: « Un jésuite belge, fort connu par la violence de ses polémiques, me fait la gracieuseté de m'envoyer une diatribe contre moi et contre M. Edmond Picard, l'illustre orateur qu'il appelle ironiquement mon disciple. J'accuse à mon insulteur réception de son *factum*. Qu'il n'attende pas que je lui réponde, ni même que je le nomme jamais. Le clergé français, surtout le clergé de Paris si courtois, nous a habitués à d'autres procédés et à une autre politesse. »

anachronisme quand on dit, par exemple, que Napoléon Bonaparte commanda les armées françaises sous Louis XIV. Enfin, certains anachronismes réunissent ces deux formes. Tel est celui que nous avons eu le regret de constater chez M. Picard, dans le passage qui se lit pages 24 et 25 de son immortelle *Contribution*, et que nous citons encore une fois, sans en retrancher une lettre :

« Il (Tridon) développe notamment cette thèse imprévue que les prophètes, les Nabis, initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone, se sont donné pour mission de détruire le molochisme, c'est-à-dire les sacrifices humains, coutume traditionnelle et nationale d'Israël comme de tous les peuples de même race.

« Les développements et les justifications donnés par Tridon sont vraiment saisissants et constituent l'indispensable préliminaire de la lecture des prophètes, spécialement d'Ezéchiel.

« Il expose que jusqu'au VIII^e siècle, Baal-Moloch, jusque-là le Jehovah régulier, savoure tranquillement ses rations périodiques de petits enfants et rassasie ses regards du spectacle excitant des orgies sémitiques. On n'a jamais, jusque-là, entendu parler de Moïse et de ses lois qu'Esdras, plus tard, constitua tout d'une pièce. Jahvé-Cebaouth n'a jamais antérieurement donné à son peuple des ordres humains et pacifiques. Or, c'est à cette époque que les prophètes, que M. Ledrain a traduits dans ses cinquième et sixième volumes, s'élèvent pour la première fois contre les cruautés séculaires et affirment la réprobation, inconnue jusqu'alors, de Jehovah pour l'orgie et le massacre. Cette initiative hardie inaugure leur ère héroïque et lyrique.

« Elle concorde avec l'apparition sur la scène judaïque des Assyriens. »

« Donc, d'après M. Picard, qui a mêlé du sien à Tridon, les prophètes, initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone, s'élèvent, au VIII^e siècle avant notre ère, contre les cruautés séculaires du culte de Moloch.

Cela fixe, au plus tard, la captivité de Babylone au VIII^e siècle. Le nier, c'est se brouiller avec la raison.

Pour comble d'infortune, M. Picard ajoute que l'initiative hardie des prophètes concorde avec l'apparition des Assyriens sur la scène judaïque, et Notus n'a pas manqué d'insister sur ce point. Si la dualité Picard-Notus veut bien ouvrir l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient* par G. Maspero, membre de l'Institut de France et pas du tout clérical, elle verra (je cite la quatrième édition, pp. 375, 376) les Assyriens apparaître sur la scène judaïque dès le règne d'Achab, roi d'Israël (1).

M. Maspero exprime le sentiment des assyriologues, à l'exception d'un seul, qui a émis des doutes et qui n'a point trouvé d'écho. Mais tous les assyriologues sont convaincus que Jéhu, roi d'Israël, postérieur de quelques années à Achab, a été en relation avec les Assyriens.

Or, d'après la chronologie de Tridon, qu'adoptent MM. Picard et Notus, Jéhu règne de 876 à 848, c'est-à-dire dès le premier quart du neuvième siècle. Les prophètes de M. Picard surgissent alors, sinon plus tôt, et la captivité de Babylone, qui dans son système, précède leur avènement, appartient, suivant le même système, au IX^e et au X^e siècle. Tel est l'anachronisme de M. Picard d'après l'estimation la plus modérée.

Notus a bien senti la faiblesse de sa cause. Il a eu grand soin, en citant M. Picard sous les yeux de celui-ci, de supprimer ces mots: *Les prophètes initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone*.

Cela montre de quel côté est la « loyauté hasardeuse », comme dit si bien Notus, et « donne une très particulière saveur » à ces lignes tombées de sa plume :

« Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que si se tromper est excusable en ces difficiles matières, où tout, *les dates en particulier*, est fluctuant et controversable, triquer les doctrines ne l'est jamais, spécialement quand il est si facile de vérifier dans le livre même qu'on manipule suivant ses préjugés et ses partis pris fanatiques. »

(1) Soit, mais Tridon qui n'a rien à céder aux autres, la place vers 760. Qui rompra tous ces désaccords de dates sur ces temps reculés?
(N. DE LA R.)

« Tout, les dates en particulier, est fluctuant », cela implore la compassion.

Notus, qui me reproche un ton toujours encoléré et en même temps la sereine injustice d'une bonne conscience, devra concilier ces deux assertions dans un prochain article.

M. Picard reste donc chargé de ses produits. D'ailleurs, je le remercie d'avoir déclaré par l'organe de Notus qu'il regarde comme historique cette autre captivité de Babylone, qu'il n'a pas eu à inventer, et que tout le monde fixe au VII^e et au VI^e siècle. L'aveu confirme ce que j'avais déjà suffisamment établi, savoir que M. Picard parlait, à son insu, d'une seconde captivité de Babylone dans sa *Contribution*.

Pour se libérer de sa captivité du X^e siècle, que le contributeur nous dise comment des prophètes initiés aux doctrines aryennes à Babylone de 606 à 538, ont pu prêcher ces doctrines trois siècles plus tôt. S'il fournit une bonne explication, on le tiendra quitte du reste.

Notus revient sur les questions d'arabe et d'hébreu avec une insigne gaucherie. Il va le sentir par un détail, un seul, dont je me contente pour ne pas gâter le plaisir en le prolongeant. Vou-
lant excuser M. Picard d'avoir écrit, sans cédille, *Amoc*, le nom du père d'Isaïe, Notus dit « qu'à deux pas de là, il (M. Picard) écrit *Amos*, marquant bien que le *c* a la valeur de l'*s* ».

Par malheur, à deux pas de là, il est question non pas du père d'Isaïe, mais du prophète Amos, dont le nom, en hébreu, est essentiellement différent. Des trois consonnes respectives (je sais bien que M. Picard ne voit pas la première) dont se compose chacun de ces noms, ils en ont une seule commune, savoir la seconde, *m*. *Amoc*, le nom du père d'Isaïe, se termine par un *tsadé*, tandis qu'*Amos*, le nom du prophète, finit par un *saméc*. Décidément la question des cédilles est funeste à M. Picard.

Veillez agréer, Messieurs les Directeurs, l'expression de ma considération distinguée.

A.-J. DELATTRE, S. J.

Louvain, le 20 février 1894.

Le futur Palais des Beaux-Arts.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les vives critiques soulevées par la baraque en bois du dernier Salon triennal, que les auteurs avaient présentée comme la maquette d'un palais qu'ils se proposaient de traduire définitivement en pierre et en fer; les défauts de composition du plan, signalés ici-même, étaient trop graves pour que la combinaison proposée pût être agréée par le public et les artistes.

La « Société centrale d'architecture », certes compétente en pareille occurrence, s'est émue à son tour de la situation humiliante faite aux architectes belges; elle a longuement discuté cette grave question dans une de ses dernières séances, et ses membres ont, à l'unanimité, voté un ordre du jour par lequel ils ont « déclaré « inadmissible que l'on confie à un artiste peintre la direction de « la construction d'un monument public, alors que le pays possède un grand nombre d'architectes dont les œuvres sont là pour « attester le talent et l'expérience, qu'au surplus la baraque-maquette renferme trop de défauts et de lacunes pour être prise en « considération, etc... », et, comme conclusion, ont ratifié le vœu de *l'Art moderne*, en demandant au gouvernement la mise au concours public du plan du Palais des Beaux-Arts.

À la suite de cette séance, le président de la « Société centrale d'architecture » a été reçu en audience par les ministres de l'intérieur et des travaux publics et leur a fait part des desiderata de la corporation des architectes. Il résulte des explications de M. le ministre De Bruyn que le gouvernement n'a pas l'intention de construire lui-même un nouveau palais; il concédera, soit à la ville, soit à une société, le terrain de la rue Lebeau, mais là se

bornera sa part d'intervention dans l'affaire, et il se désintéresse du choix de l'architecte ou de la mise au concours des plans.

La Société des Beaux-Arts, interrogée à son tour, a, par une lettre de son président, le duc d'Ursel, fait savoir à la Société centrale d'architecture qu'elle n'est pas disposée à prendre l'initiative de la construction d'un édifice et que le gouvernement seul a qualité pour le faire.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Y a-t-il des décisions prises, que l'on tient à garder secrètes jusqu'au jour où surgira un projet étudié dans l'ombre et que l'on imposera d'office? Ou s'il n'y a rien de semblable, peut-on comprendre qu'en présence de la désapprobation royale publiquement exprimée, on ne songe pas dans les hautes sphères administratives à prendre un parti définitif, et à nous débarrasser une bonne fois de ces baraques en bois que nous reverrons sans doute encore en 1896 et en 1899 et probablement au début du XX^e siècle?

Il y aurait lieu, vraiment, de créer un mouvement parmi les peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, littérateurs et musiciens, et de hâter la solution d'une question qui les intéresse tous. Qui sait, si en montrant la même énergie et la même cohésion, les artistes ne verront pas leurs démarches aboutir aussi heureusement que celles tentées pour le jury anversois. Qu'ils essaient, mais sans retard.

Une autre combinaison, qui aurait plus de chance de réussite, consisterait à rendre aux artistes le palais de la rue de la Régence accaparé par le Musée ancien, et à exécuter l'idée développée par M. Ch. Buis dans son *Esthétique des villes*: celle de la restitution de l'ancien Palais de Nassau, dont il nous reste la chapelle Saint-Georges et la cour intérieure du musée, et qui, complété, couronnerait admirablement la colline avec le pittoresque de ses tours, tourelles, échauguettes et pignons.

Combiné avec le dégagement des musées préconisé par M. Balat, ce projet de transformation serait un embellissement absolument réussi de la Montagne de la Cour en même temps qu'il résoudrait la question du Palais des Arts.

APPEL AUX ARTISTES

Nous recevons la circulaire suivante :

Une Coopérative artistique.

Une coopérative pour les artistes va se fonder à Bruxelles. Longtemps déjà cette nécessité se faisait sentir parce qu'elle correspond à un besoin immédiat dont tous les artistes pauvres souffrent. L'exploitation commerciale des marchands de produits artistiques est, en effet, trop flagrante pour ne pas chercher à y obvier d'une manière légitime, par la fondation d'une coopérative bâtie sur des bases essentiellement économiques et pratiques. La coopération est une forme vraiment humaine du collectivisme expérimental dont les artistes peuvent se servir dans l'intérêt général. On sait que la coopération a pour but primordial la suppression des trafics intermédiaires en facilitant l'achat en commun des *matières premières*. Pour les artistes, se solidariser ainsi, c'est éviter bien des difficultés, c'est, surtout, éviter les effets douloureux du drame moral qui se joue dans l'esprit de la plupart d'entre eux, c'est encore vivifier les forces de l'art lui-même.

Mais que l'on sache aussi : notre intention ne doit être celle de limiter l'influence coopérative au seul matériel, à l'outillage artistiques. Si la coopérative permet tout d'abord le pouvoir de pro-

curer à ses membres, dans les conditions les plus favorables de prix et de qualités, les *matières premières* elles que toiles, couleurs, pinceaux, vernis, palettes, etc., elle doit permettre d'étudier et de poursuivre toutes les réformes utiles à l'art et aux artistes, d'organiser une caisse de pension pour les membres de la coopérative et subsidiée par celle-ci et le gouvernement, si possible.

Afin d'étudier ces différents points d'organisation et de décider la fondation collective de la *Coopérative artistique*, nous avons l'honneur de convoquer tous les artistes sans distinction d'écoles ou de tendances à la grande réunion qui aura lieu le mardi 27 février, à 8 heures du soir, rue du Marquis, 3 (rue de Loxum), dans les salons du café *A la Fontaine*.

JULES DU JARDIN, artiste peintre; JEAN DELVILLE, artiste peintre; MORTE, chef de bureau à la Caisse générale d'épargne et de retraite.

SAINTE-FREYA

M. Boucheron excelle à tisser un livret d'opérette sur une trame en fils d'araignée et à l'enjoliver d'arabesques capricieuses. On se souvient du prodigieux succès de *Miss Helyett*, dont le seul ressort dramatique était la muette interrogation de la mignonne héroïne au sujet d'un joli « point de vue » sur lequel il n'était permis de s'expliquer que par périphrases.

Sainte-Freya repose sur une donnée presque aussi mince. Et n'était la bonne humeur et la verve ironique de l'auteur, l'histoire du père Van Beck, dont les richesses s'évanouiront en fumée si sa fille n'entre pas en religion le jour où elle accomplira son dix-huitième printemps, — ainsi l'exige le testament de ses bienfaitrices, les sœurs Pétronille et Genofeva — ne serait pas pour nous captiver longtemps.

Ce mirilton naïf est enguirlandé de rubans versicolores d'un attrait chatoyant. Van Beck voit sa fille lui échapper pour se jeter dans les bras du bourgmestre de la bonne ville de Harlem, qui confisque ainsi malicieusement au profit de ses administrés les richesses patrimoniales, — c'est toujours le testament qui le veut ainsi. Mais une autre fille de Van Beck, une fille du temps de sa jeunesse orageuse, complètement oubliée, survient, et celle-ci a précisément une vocation religieuse bien déterminée. Malheureusement, un capitaine de vaisseau souffle doucement sur le mysticisme de la néophyte, et tout est compromis de nouveau. L'affaire s'arrange, naturellement, pour la plus grande joie de tous, et la toile tombe sur des chœurs joyeux, aux acclamations du public ravi.

Car *Sainte-Freya* est un succès, auquel contribuent, pour une bonne part, la musique alerte, rythmée et souvent spirituelle de M. Audran, et l'irréprochable interprétation que lui donne, dans un cadre élégant, la troupe de M. Maugé.

Sainte-Freya, c'est M^{lle} De Roskilde, une grande fille un peu gauche mais à la voix charmante, d'un timbre harmonieux et pur. MM. Héroult, Darmand, Lespinasse, M^{mes} Dorange, Libra et Stemma, dans de jolis atours hollandais, lui donnent, au son des carillons, très gaiement la réplique.

NOUVEAUX CONCERTS LIEGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le réveil du public liégeois à la musique est manifeste. Les concerts se multiplient et le public s'y presse de plus en plus nombreux. Ce réveil est dû à notre méritant Conservatoire, à son directeur, à certains de ses professeurs et élèves, constamment sur la brèche. Au premier rang de ces infatigables lutteurs figure Sylvain Dupuis, avec sa belle énergie et son fier enthousiasme. Après le rude labeur qui a conduit au triomphe *la Cloche* de Vincent d'Indy, le voici dirigeant le second des Nouveaux Concerts. Et sous son impulsive direction, l'orchestre nous a encore donné d'excellentes exécutions : allure vive, animée dans la 8^{me} symphonie, en *fa majeur*, de Beethoven, tout exubérante de vie, de fraîche et joyeuse jeunesse; d'une précision un peu saccadée dans l'ouverture d'*Euryanthe*, cette page de Weber d'un si fin coloris. Il a mis en un beau relief par d'habiles nuances le poème symphonique *Viviane* d'Ernest Chausson, dont c'était à Liège la première audition.

Et c'est dans sa fluide atmosphère de rêve, toute imprégnée de subtile poésie, avec ses vaporeuses colorations que nous est apparue cette œuvre d'une suave délicatesse.

Des applaudissements nourris et chaleureux ont acclamé le jeune compositeur qui assistait au concert.

César Thomson a exécuté le concerto en *la mineur* de Goldmark et le concerto en *ré mineur* de Wieniawski, faut-il dire avec quelle autorité et quelle prestigieuse virtuosité? On ne sa fatigue point d'entendre César Thomson; les applaudissements le rappellent indéfiniment. C'est qu'il marque au premier rang par la sûre compréhension, l'éloquence contenue de l'expression et l'incomparable ampleur du son.

LE VAISSEAU-FANTÔME

A L'OPÉRA FLAMAND D'ANVERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Voilà donc preuve bien faite; le public manifesterait de l'intérêt à l'œuvre de l'Opéra flamand chaque fois qu'il s'inquiéterait uniquement de l'intéresser plutôt que de servir n'importe quels intérêts particuliers. Ceci est au delà de toute contestation, de tout échange de paroles plutôt aigres que douces; et nous avons attendu, pour ne pas triompher trop facilement, de constater le très grand et légitime succès des représentations du *Vaisseau-Fantôme*, qu'elles en soient à la quatrième d'une série qu'on peut prévoir longue et fructueuse.

Une plus juste compréhension semble se faire; durant deux semaines, le *Freischütz* et le *Vaisseau-Fantôme* alternèrent et firent tous les frais. Et l'expression est en tous points exacte. Or, ce n'est vraiment pas trop tôt; c'était une pitié de voir gaspiller tant de conscience, tant d'efforts et beaucoup de talent.

On peut ne pas présumer d'un goût bien raffiné près d'un public ordinaire des théâtres; mais comment a-t-on mis tant de temps à reconnaître que le public qu'il fallait attirer à l'Opéra flamand était précisément celui-là qu'indisposaient les vomitives et inépuisables marchandises du Théâtre royal? C'est la soif seule de dignité artistique et de jouissance forte et saine qu'il faudra exploiter, puisque exploitation inévitable il y a! Et il vaut mieux s'attacher à servir ces sentiments-là qu'une relativement peu importante question de langue et d'amour-propre national. L'enjeu est plus haut; il importe de placer ce but bien en lumière de façon à ce que tous nous puissions l'apercevoir et travailler à l'atteindre.

La grande tenue de la pièce de début, le *Freischütz*, l'authentique essai d'honnêteté d'interprétation justifiaient bien la curiosité des uns et l'enthousiasme des autres. Restait à ne décourager ni l'une ni l'autre. Et pourtant ce fut vite fait; il suffit de monter coup sur coup d'aussi gigantesques vulgarités que les *Leiden ontzet* et *Liederick*. Le vide s'en suivit et il n'eût pas manqué de

produire les foudroyants résultats qu'une analogue expérience de physique provoque, si la rafale de l'opéra de Wagner n'eût brusquement rempli d'air la salle qui menaçait de devenir sépulcrale. Le fait est que nous avons vu haïller les musiciens de l'orchestre pendant l'exécution des intolérables et provocantes nullités précitées, au point que nous pouvions désespérer de les voir se réveiller à temps pour répondre à l'appel du bâton de leur chef qui se levait pour conduire cette admirable ouverture du *Vaisseau-Fantôme*. Grâce à Dieu, le réveil fut encore possible et vogue le vaisseau-de-malheur vers une heureuse destinée théâtrale.

Aucune critique de l'œuvre ne s'impose en ce périodique; elle marque une étape et l'on est d'accord pour reconnaître que l'ouverture survivra! Sied-il plus de commenter, sinon que pour le bien qu'il y a à dire, l'interprétation?

M. Henri Fontaine (Daland) s'affirme grand artiste, sa voix s'est splendidement faite et assouplie; l'acteur est beau et digne, nettement lavé de toute pratique conservatoriale et cabotine. M^{lle} Levering (Senta) a tout lieu de se réjouir d'avoir pareil partenaire; sa belle voix fraîche et sa bonne volonté se trouveront bien d'un tel enseignement.

Tous éloges vont, sincèrement, aux chœurs et à l'orchestre, pourtant trop continûment d'arrache-pied et en vigueur.

PETITE CHRONIQUE

L'abondance des matières nous empêche de publier le compte rendu de divers concerts. Bornons-nous à signaler le grand succès qui a accueilli dimanche dernier M. César Thomson aux *Concerts populaires*, l'excellente interprétation donnée par M^{lle} Louise Derscheid, MM. Colyns et Ed. Jacobs à diverses compositions de F. Kufferath, Schumann et Brahms, l'intéressante audition donnée au Conservatoire par les professeurs d'instruments à vent avec le concours de M^{lle} Kempees et de M. Van Hout et la 2^e séance de musique de chambre donnée à l'hôtel Ravenstein par le jeune quatuor Crickboom, qui sera bientôt l'une des meilleures associations musicales du pays. Citons aussi une bonne exécution, à la Grande Harmonie, d'œuvres nouvelles de M. Louis Van Dam, qui ont fait une excellente impression et dont nous aurons l'occasion de reparler.

Nous publierons dans notre prochain numéro une étude de Maurice Maeterlinck sur le beau livre que vient de publier M. Camille Maclair: *Eleusis*, causeries sur la cité intérieure.

Nous remettons, de même, faute d'espace, une intéressante communication que nous avons reçue d'un des bibliophiles les plus érudits de la Belgique sur la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Bien que le Salon de la *Libre Esthétique* ne soit ouvert que depuis huit jours, bon nombre d'œuvres ont été acquises. Citons entre autres l'*Avenue des Sapins* et les *Bouleaux* d'A.-J. Heymans, les *Inconsolées* d'Eugène Laermans, l'*Annonciation du nouveau mysticisme* et *Une main qui conduit vers une autre route* de Jan Toorop, le *Canal* de W. Degouve de Nuncques.

Les étains de MM. Alexandre Charpentier et Paul Du Bois ont un succès très mérité. Le premier a vendu le *Pot à vin nouveau*, la *Cafetière*, la *Jeune fille à la fleur*, le *Modèle du jeton des sociétaires de la Société des Beaux-Arts*, etc. Le second a reçu la commande de cinq exemplaires de son *Chandelier en étain* et de trois exemplaires de son *Chandelier en cuivre*.

M. Fernand Dubois, dont les médailles, médaillons et objets d'art sont très appréciés, a vendu son étain: *Couvercle d'une boîte de baptême*.

M. le baron de Haulleville, conservateur du Musée des arts décoratifs, a fait un choix d'œuvres de MM. Charpentier, P. Du Bois, F. Dubois, Aug. Delaherche, Dalpayrat et C.-R. Ashbee qu'il soumettra à l'approbation du Ministre.

A la demande de M. Portaels, directeur de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Ecole des arts décoratifs, le directeur des expositions de la *Libre Esthétique* a invité les élèves de ces deux

établissements à visiter le Salon. Cette visite aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 10 heures, sous la conduite de M. Baes, sous-directeur de l'Ecole, et de M. Desvachez, secrétaire de l'Académie.

Les ouvriers affiliés à la Section d'art et d'enseignement populaire de la Maison du Peuple ont été invités à visiter le Salon de la *Libre Esthétique* dimanche prochain, et ceux de la Maison des Ouvriers le dimanche suivant, 11 mars.

Mardi prochain, 27 courant, à 2 1/2 heures, M. Henri Carton de Wiart fera au Salon de la *Libre Esthétique* une conférence sur Léon filoy. Le prix d'entrée est de 2 francs pour les personnes étrangères à la *Libre Esthétique*.

La deuxième audition du Quatuor Ysaye au Salon de la *Libre Esthétique* aura lieu jeudi prochain, 1^{er} mars, à 2 h. 1/2, dans la grande salle de l'exposition. Elle sera consacrée exclusivement à M. Claude-A. Debussy, un jeune compositeur français dont aucune œuvre n'a été jusqu'ici interprétée à Bruxelles.

L'audition comprendra un quatuor inédit pour instruments à cordes; un poème pour soli, orchestre et chœurs: *La Damselle élue*, d'après Dante-Gabriel Rossetti; deux pièces de Baudelaire: *Recueillement* et *le Jet d'eau*, chantées par M. D. Demest, professeur au Conservatoire, et accompagnées par l'auteur; enfin, *L'Après-midi d'un Faune*, de Stéphane Mallarmé, pour orchestre.

Les soli de la *Damselle élue* ont été confiés à M^{lles} Angèle Delhaye et Laure Callemien. Les chœurs seront chantés par le *Choral mixte* fondé par MM. Soubre et Carpay. L'orchestre sera composé des chefs de pupitre des Concerts du Conservatoire et des Concerts populaires.

Des billets à 5 et à 3 francs seront mis à la disposition du public le jour du concert, au contrôle de la *Libre Esthétique*.

Le troisième concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui dimanche, à deux heures.

Le programme, consacré spécialement aux œuvres de Gounod, comprendra les numéros suivants:

1^o Deuxième symphonie en *mi bémol* (1868); 2^o la musique d'*Ulysse*, tragédie de Ponsard, jouée en 1852; 3^o *Sanctus benedictus*, *Domine salvum fac regem*, tirés de la messe de Sainte-Cécile (1855).

La conférence sur Léon Cladel que devait donner mardi dernier M. Edmond Picard à la Section d'art de la Maison du Peuple, aura lieu mardi prochain, à 8 heures du soir, à la Nouvelle Cour de Bruxelles, place Fontainas.

La troisième séance de musique de chambre pour piano et instruments à cordes donnée par M^{lle} L. Derscheid aura lieu jeudi prochain, 1^{er} mars, à 8 heures du soir, à la Grande-Harmonie.

Un concert organisé par MM. G. Kefer et L. Soubre, au bénéfice de l'Œuvre des Petits Pieds Nus, sera donné à la Galerie moderne, rue Royale, 180, le 9 mars prochain, à 8 1/2 heures du soir.

Leurs élèves, secondées par des artistes généreusement désintéressés: M. Laoureux, Lapon, Merck, etc., s'y feront entendre. Des cartes d'entrée au prix de 10 francs se délivrent chez: M^{lles} Barbanson, 12, rue Montoyer; M. Halot, 32, boulevard du Régent; G. Kefer, 39, rue de l'Activité; L. Soubre, 63, rue de Bordeaux; M^{lles} Van Nuffel d'Heynsbroeck, 13, rue Montoyer, et Wittouck, 20, avenue de la Toison d'Or.

ANVERS. — Salle du Grand-Hôtel. Les mercredis 28 février, 7, 14, 21 mars, à 4 heures, conférences par M. Emile Sigogne, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège. Sujets: *L'art de lire*. — *Lecteurs et comédiens*. — *Stendhal*. — *Ibsen*.

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document LE PLUS COMPLET et le recueil LE PLUS FACILE A CONSULTER.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ÉNTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

GUNTHER

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DE " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". Quelques peintres. — A " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". Conférence de M. Carton de Wiart ; Œuvres musicales de M. Claude-A. Debussy. — LES COOPÉRATIVES ARTISTIQUES A L'ÉTRANGER. — BERNARD VAN ORLEY, par Alphonse Wauters. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — AU CONSERVATOIRE. — L'ŒUVRE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

QUELQUES PEINTRES

Il importe, — en ce moment de victoire du Jeune Art, alors que les critiques célèbrent dans toutes les gazettes la venue du plus beau Salon qui ait vu le jour en Belgique et que seul grinche un poète rare jadis, mais trop heureux aujourd'hui de prendre une raillerie comme prétexte pour se cacher silencieusement, en escargot atrabilaire, dans la vile " ratatouille de basse presse " dont J.-K. Huysmans lui a attribué l'incontestée royauté, — il importe de signaler les étrangers exposant pour la première fois dans ces expositions d'avant-garde et d'art pur qui avaient naguère pour titre : *Les XX*, et aujourd'hui : *La Libre Esthétique*. Quelques mots sur chacun d'eux attireront sur leurs toiles l'attention déjà fortement éveillée de tous ceux qui, ici, aiment l'Art.

Magistralement s'impose Georges-Frédéric Watts avec son portrait de la marquise de Granby. C'est de la couleur pétrie de bijoux pilés, de rosée et d'azur écrasés sur une palette magnifique et subtile. Le cadre a l'air d'un écrin ouvert. Joconde d'outre-Manche, la marquise attire par l'énigme de sa chair affinée, élégamment souffrante, et de son regard aristocratiquement dardé vers cet horizon d'un bleu de rêve, digne d'être contemplé par la fée royale qui lance à travers les collines un regard chargé d'une noble tristesse.

Vis-à-vis, des Puvis de Chavannes : un *Enfant prodigue* bibliquement grand, d'une couleur grave, d'une harmonie austère et évangéliquement émouvante, en des tons éteints de tapisserie douce, une *Mort d'Orphée*, dont le mouvement lyrique et la dramatique figure s'accordent avec la païenne *Etude de femme*, où Puvis de Chavannes dresse sur un horizon de mer bleue un torse blanc de nymphe antique.

Evocateur aussi de tapisserie, comme l'*Enfant prodigue*, ce suave *Paysage* de Murray, mais plus sombre, avec des tonalités de cuir, des rouges étranglés dans les verts et les noirs de cette toile crépusculaire.

Près des Puvis et des Watts, en une salle où l'on semble avoir groupé des artistes de rêve, des Lerolle, un Carrière, un Cameron. Ce portrait de famille de Carrière émerge de la pénombre ambree où l'artiste noie les personnages de ses tableaux. Art de peintre

subtil et attendri, qui paraît évoquer, comme en une vision, des figures toujours si familiales et d'un charme profond et délicat. Il enfume, dirais-je, ses toiles de rêverie. Le ton brusque le heurte; il met des sourdines à sa palette et trempe son pinceau dans l'idylle qu'on devine chantante en son cœur.

Lerolle s'engage aussi en ces régions au coloris de songerie. Mais si ses toiles ont du charme, elles ne possèdent pas la solidité franche, la santé, l'honnêteté qui fait de Carrière un peintre d'élite. Plus on regarde un Carrière, plus il apparaît d'un art profond et complet. Les Lerolle ne résistent pas à un tel examen. Ils sonnent creux en telle place, les chairs des portraits se font diaphanes et les couleurs s'évaporent.

Magnifique, enfin, en sa tonalité « whistlérienne », le portrait d'homme de Cameron. C'est de la peinture solide et distinguée, donnant, en une gamme sobre et délicate, une savante harmonie, un bel accord de vie picturale. Il y a de l'âme en ce cadre. La figure parle, le regard clair se fixe, chargé de pensée, communicatif, et une sympathie monte vers cette physionomie tant ennoblie par l'art.

Brutaux, en comparaison de cette élévation et de cette élégance, apparaissent les portraits de Sauter, un Allemand. Certes, son pinceau a de l'énergie et il s'entend parfois à faire sonner un ton riche, mais quelques tableaux signés par lui froissent par une matérialité trop épaisse. Le remarquable portrait de Hans Richter, très vivant et d'une venue saine, sauve pourtant l'envoi de ce peintre. La figure de Richter est rendue puissamment, en un modelé opulent et une pâte sanguine.

Un autre Allemand : Max Stremel. Un délicat, celui-ci. Son *Intérieur* et ses *Tricoteuses* révèlent un luministe. Dans les intimités de maisons hollandaises, dans les chambres où le jour tombe à travers des stores et des rideaux, Stremel fait chanter les reflets qui s'éparpillent sur les meubles, le parquet, les porcelaines, avides de manger les objets de leurs dents argentées. Il possède un sens profond de la vie des choses, il prend aux atmosphères des chambres vieilles le secret de leur paix et il nous en donne toute la poésie, d'une façon émue et charmante. Il fait parler des silences et l'on entend comme des chuchotements de lumière en ses toiles.

A chaque manifestation annuelle grandit ainsi le nombre des artistes qui viennent, à côté des nôtres, faire le coup de feu pour l'Art. Nous avons eu Rodin, Whistler, Raffaëlli, Von Uhde — de grands noms — nous avons Watts, Puvis de Chavannes, de nouvelles gloires qui viennent jeter l'éclat de leur soleil sur la bataille ici décidément engagée. On a lutté pour l'art libre; les académies ont été assiégées. Et voilà le triomphe, un triomphe durement acquis. Il importe de le maintenir, tel qu'il est aujourd'hui. Pour ce, la lutte doit perdurer

aussi ardente, aussi *intransigeante*. Il ne faut pas que ce qui a été conquis devienne la proie de ceux qui non seulement n'ont pas été des alliés, mais se sont même démontrés nettement ennemis. Il faut se garder, maintenant, des flatteries et se défier des conversions tardives et intéressées. L'allure jeune, libre, audacieuse, — l'allure des XX et de *la Libre Esthétique* se doit continuer. Qu'on arbore toujours des drapeaux de combat et ainsi sera créé à Bruxelles — malgré les officiels, malgré une presse depuis dix ans hargneuse et méfiante — un Salon d'art libre européen, absolument unique.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Conférence de M. Carton de Wiart.

En sa conférence sur Léon Bloy, M. Carton de Wiart a expliqué en termes nets et calmes la vie du violent, forcené et admirable pamphlétaire. Pourtant le diseur correct et un peu apprêté qu'est M. Carton de Wiart ne s'est point contenté d'évoquer le geste, tantôt de bourreau, tantôt de tortionnaire, que M. Léon Bloy mouvenement autour de la littérature; il a insisté aussi sur les idées philosophiques et religieuses et, à propos de Christophe Colomb, sur les livres historiques de son ami.

Un point intéressant nettement mis en lumière fut la raison d'être d'un vociférateur en nos temps et sa supérieure utilité. Léon Bloy, si heureusement excessif, si opiniâtrement démolisseur, si écœurant en toutes ses paroles, semble ne point être à sa place en notre société « polie » comme une pierre à force d'usure. On conçoit des prophètes et des voyants et des vaticinateurs, jadis, aux âges judaïques; aujourd'hui, quelle est leur raison d'être? Ne sont-ils point hors du temps actuel?

Ils y plongent, au contraire, tout entiers et c'est là leur grandeur. Jamais, en effet, leur besogne ne fut plus abondante. Ils arrivent nécessairement aux heures de pourriture et de faisandage, aux minutes de moisissures et de décomposition; ils sont la conséquence du mal qui s'étale, ventre au soleil, et dût-on les murer comme Jokanan au fond d'une cave, ils rugiraient encore, la bouche criante du côté du soupirail barré.

C'est suivant telles réflexions qu'il faut, nous semble-t-il, comprendre Léon Bloy. Il est proclamateur de la justice qui se dresse sous le signe de la croix. C'est particulièrement au livre *Le Désespéré* que M. Carton de Wiart s'est arrêté. Il l'a analysé, ne le classant en aucun genre et lui assignant une vie à part. Le résumé fut : Léon Bloy, avant d'être historien, philosophe, pamphlétaire, est : quelqu'un.

Œuvres musicales de M. Claude-A. Debussy.

Un nom nouveau, des œuvres inconnues, une exécution parfaite, — tels furent les attrait de la deuxième séance de musique donnée par M. Eugène Ysaye et ses partenaires au Salon de *la Libre Esthétique*.

M. Debussy appartient, avec MM. Dukas, Savard, Bonheur, Magnard, à la dernière génération de la Jeune-France musicale. Il se rattache à la famille franckiste, mais sa parenté avec le maître est plus éloignée d'un degré que celle de MM. Vincent d'Indy, Ernest Chausson, Gabriel Fauré et Pierre de Bréville. De fait, il n'a guère été que pendant six mois le disciple de l'auteur

des *Beatitudes*. Son maître de composition fut — souriez, vous qui entendites jeudi passé les œuvres du jeune musicien émancipé, — son maître fut le bon Guiraud. M. Debussy a, sous sa direction, consciencieusement appris son métier. Il a même remporté un second prix de Rome et écrit des œuvres conformes qui plurent à ses professeurs. Il reçut aussi des leçons de piano de Marmontel et devint (longtemps après avoir quitté le Conservatoire, il est vrai) un pianiste tout à fait remarquable : on a pu en juger à la façon exquise dont il accompagna ses *Proses lyriques*. Que tout ceci ne vous donne pas l'impression d'un compositeur grisonnant et déjà au second tournant de la vie : Claude Debussy, né à Saint-Germain-en-Laye en 1863, est à peine entré dans sa trente-deuxième année, et sa chevelure crespelée est d'un noir de jais que le temps n'a pas encore pu altérer.

Et déjà il aligne fièrement — nous ne parlons que de ses œuvres récentes, écrites depuis qu'il s'est affranchi des formules — cinq poèmes de Baudelaire mis en musique (*le Balcon, Harmonie du Soir, le Jet d'eau, Recueillement et la Mort des Amants*), un *Prélude*, des *Intertudes* et une *Paraphrase finale* pour « l'Après-midi d'un Faune » de Stéphane Mallarmé (orchestre), des *Poèmes* de Verlaine, un *Quatuor à cordes*, un cahier de *Proses lyriques*, un *Poème lyrique* pour soli, orchestre et chœurs, d'après « la Damselle élue » de D.-G. Rossetti (1).

Ajoutons que M. Debussy travaille à un nouveau *Quatuor à cordes* dont le troisième morceau est achevé et qu'il met en musique, — ceci est son œuvre la plus considérable, celle aussi dans laquelle il s'affirme avec le plus d'intensité, — le *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck. Et cette présentation faite, revenons au concert.

Le programme se composait du *Quatuor*, de deux *Proses lyriques* et de la *Damselle élue*.

Très classiquement construit en quatre parties qui pourraient sans inconvénient être titrées, tout comme chez les anciens : *Allegro, Scherzo, Andante, Finale*, le quatuor suit une marche logique, nettement réglée, malgré la capricante fantaisie des modulations qui semblent l'entraîner à l'aventure. C'est ce qui, dans ce torrent de jeunesse, d'audaces harmoniques, de résolutions imprévues, a particulièrement frappé les musiciens.

La première partie, notamment, la plus remarquable de cette œuvre impressionnante, se déroule avec un art pondéré, sobre, de grand style. La complication n'est qu'apparente. Sous les entrelacs et les arabesques apparaît, lorsqu'on étudie l'œuvre de près, la structure de l'édifice : et cette architecture est d'un maître sûr de son écriture. Le mouvement « Assez vif et bien rythmé », tout en *pizzicati*, a une grâce pimpante et un merveilleux entrain. L'*Andantino* « doucement expressif » se développe en mélodies rêveuses d'une séduction adorable. Et le final apporte une péroraison éloquentes à cette composition pleine de trouvailles heureuses, d'inspiration juvénile et de détails exquis.

Le *Quatuor* a obtenu à Bruxelles le grand succès qui l'avait accueilli à Paris le 29 décembre dernier, à la Société nationale, où MM. Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob en donnèrent une

(1) Les *Cinq poèmes*, tirés en 1890 à 150 exemplaires de luxe, sont épuisés. *La Damselle élue*, réduite par l'auteur pour piano et chant, a paru en 1893 à la librairie de l'Art indépendant, chaussée d'Antin, 11 (tirage restreint à 160 exemplaires, avec une lithographie en couleurs de Maurice Denis). Le *Quatuor* vient d'être gravé par l'éditeur Durand. Et les *Proses* sont entre les mains de M. Hartmann. (M. Debussy en corrigéait les épreuves pendant les loisirs que lui laissaient à Bruxelles les répétitions du concert.)

interprétation que de nouvelles études ont affinée au point de la rendre prestigieuse. (1)

La Damselle élue a été exécutée par un orchestre complet composé de solistes des concerts du Conservatoire et par une trentaine de voix féminines appartenant au *Choral Mixte* de MM. Soubre et Carpay. Ce concours de bonnes volontés, vraiment remarquable et peut-être sans exemple ailleurs qu'à Bruxelles où règne, parmi les musiciens, un amour désintéressé et hautement louable de l'art, a permis à M. Ysaye, qui dirigeait, de donner une excellente audition de la jolie partition que M. Debussy a écrite sur le poème de Dante-Gabriel Rossetti. L'œuvre s'élève dans les régions mystiques et plane en des harmonies subtiles, en des chants d'une suavité idéale merveilleusement appropriés au texte. L'instrumentation délicate de la partie symphonique complète, par ses timbres harmonieux et neufs, le charme de ce petit poème exquis, qui suffirait à assurer à l'auteur l'une des premières places parmi les compositeurs lyriques de notre génération.

M^{lle} T. Roger, accourue de Paris à la nouvelle que la principale interprète, prise d'un enrouement à la veille du concert, se trouvait dans l'impossibilité de chanter, a dit en artiste accomplie, avec une émotion communicative servie par une voix irréprochablement juste et pure, le rôle de la Damselle, et M^{lle} Laure Callemien, dont les qualités vocales et l'intelligence artistique ont été très remarquées, lui a donné avec beaucoup de talent la réplique. Exécution nuancée et homogène de l'orchestre réuni par M. Guidé et des chœurs préparés par M. Soubre.

Entre ces deux œuvres capitales, un intermède de chant a fait connaître deux des *Proses lyriques* dont M. Debussy est à la fois le poète et le musicien. M^{lle} Roger, accompagnée au piano par l'auteur, a chanté d'une manière exquise ces deux mélodies au charme enveloppant, qui n'ont rien de la forme traditionnelle et se déroulent en dessins imprécis, en modulations d'une subtilité précieuse. La seconde, *De Soir*, nous a particulièrement plu par la grâce enlaçante de la mélodie et le raffinement du vêtement harmonique qui la drapé. On se sent en présence d'une personnalité nette de qui il est permis d'espérer beaucoup.

Les Coopératives artistiques à l'étranger.

Les artistes belges se proposent de créer une coopérative. L'idée est neuve en Belgique. Elle a enthousiasmé un grand nombre ; d'autres se sont contentés d'applaudir tout en laissant entrevoir les difficultés du début. Quelques-uns ont souri ironiquement.

Quel que soit l'avenir réservé à la coopération artistique en Belgique, il n'est pas sans intérêt de renseigner nos lecteurs sur ce qui existe ailleurs que chez nous.

Les pays germaniques ont les premiers compris la nécessité du groupement corporatif des artistes. Depuis plusieurs années fonctionne à Berlin (Berlin W., Linkstrasse, 31) la société coopérative des écrivains allemands, *Schriftstellergenossenschaft*. Cette société se propose moins d'être un centre littéraire qu'un véritable syndicat constitué pour sauvegarder les intérêts économiques professionnels de ses membres. Elle a créé tout un ensemble d'institutions qui rendent les plus grands services :

1° C'est tout d'abord le *bureau de banque*, qui perçoit et centralise les sommes dues comme honoraires ou comme tan-

(1) Voir *l'Art moderne* du 7 janvier dernier.

tièmes, escompte les créances d'écrivains dont le montant et l'échéance sont déterminés ou ressortent clairement de l'usage commercial des éditeurs débiteurs.

2° Le bureau d'édition et de librairie peut faire imprimer et mettre en vente les ouvrages des sociétaires, mais aux risques et périls de ceux-ci et moyennant paiement préalable des frais d'impression, à moins que ces frais ne soient couverts par des commandes ou autrement. Le bureau fournit aussi aux sociétaires des publications littéraires au prix net des éditeurs avec une surtaxe de 10 p. c.

3° L'agence dramatique est chargée de vendre des œuvres scéniques à des entreprises théâtrales et d'en surveiller la représentation.

4° Le bureau littéraire est chargé d'offrir aux journaux et aux revues des manuscrits d'œuvres littéraires des sociétaires. La société perçoit un tantième pour sa commission d'intermédiaire.

5° Le syndicat a mission de donner aux sociétaires les renseignements professionnels demandés, de les assister en cas de contestation entre auteur et éditeur et de plaider leur cause.

6° Un club a été fondé pour faciliter les rapports des journalistes et des écrivains entre eux. Ce club, dont les locaux se trouvent Königin-Augusta Strasse, n° 19, est ouvert de 10 heures du matin à 2 heures de la nuit. Il est très fréquenté. On peut y lire huit cents journaux et revues. C'est un centre de réunion pour les écrivains étrangers de passage à Berlin.

7° Un comité permanent s'occupe activement de tout ce qui regarde le droit d'auteur, le droit d'édition et le droit de la presse.

8° La Société a son organe, *Das Recht der Feder*, publication très documentée, permettant aux aspirations des écrivains allemands de se faire jour et renseignant sur la marche des différentes sociétés de littérateurs.

La *Schriftstellergenossenschaft* compte quatre cent soixante membres. La part sociale est de 50 marks ; les actionnaires ne sont responsables que jusqu'au montant de cette somme.

Une Société analogue fonctionne à Vienne. C'est la *Schriftsteller-Haus* (1), association qui a pour but de faire éditer et vendre les ouvrages de ses sociétaires en fondant un établissement d'édition. Elle organise des conférences scientifiques et cherche à créer une vaste bibliothèque pour favoriser les études de ses membres. Elle se propose aussi d'organiser dans les théâtres existants des représentations d'essai d'œuvres dramatiques nouvelles de ses sociétaires. Elle assistera ses membres en cas de besoin, de maladie ou d'incapacité de travail et donnera asile en ses locaux aux écrivains âgés et sans famille.

BERNARD VAN ORLEY

par ALPHONSE WAUTERS, Librairie de l'Art, Paris, 8, boulevard des Capucines.

Voici une monographie claire et autant que possible documentée. Bernard Van Orley, ou plutôt d'Orley — suivant la signature apposée par l'artiste lui-même au coin de ses tableaux — est un de ces peintres mixtes, mi-gothiques, mi-renaissants, que l'aimant des idées nouvelles attirera vers l'Italie, de même que Mabuse, Lombard et Floris. Rompre l'hieratisme au profit du mou-

(1) Vienne, VII, Mechitaristengasse, 2.

vement, régénérer dans un bain de vie le vieil esprit flamand était le but de tous ces peintres que les grands maîtres toscans n'eurent aucune peine à étonner d'abord, à influencer ensuite. L'art qui sortit d'un tel mouvement peut paraître aux yeux de plusieurs bâtarde, négateur de ses origines, faux et nuisible. Il serait plus juste de le considérer uniquement comme nécessaire à préparer les successives transformations d'où sortiront Rubens et les Flamands d'Anvers.

La tâche des Van Orley et des Mabuse a été ingrate. Ils ont été les sacrifiés nécessaires, les précurseurs que la foule renie parce que la victoire totale ne les auréole point. Pour la critique, leur rôle grandira au fur et à mesure que les idées d'évolution lente s'imposeront à sa justice.

Bernard Van Orley nous est montré dans le travail de M. Alphonse Wauters comme peintre, comme dessinateur de tapisseries et comme ordonnateur de vitraux. *Les belles chasses de l'empereur Maximilien* et les *Verrières de Sainte-Gudule* appuient les deux derniers aperçus. Les tableaux des musées de Bruxelles, d'Anvers et de Saint-Petersbourg confirment le premier.

Dans son ardent désir de voir son peintre réhabilité, M. Alphonse Wauters plaide partialement en sa faveur. Voici comment il décrit le panneau central des *Épreuves de Job* :

« La voûte s'entr'ouvre et laisse apercevoir les esprits du mal qui déchainent le vent sur cette construction, dont ils font tomber les débris sur les fils et les filles de Job. Ceux-ci, surpris à table par la catastrophe, succombent écrasés ou essaient de fuir, livrés à la consternation. L'artiste a fait preuve, dans ce panneau, d'une habileté de dessin extraordinaire. Les poses de ses personnages sont hardiment traitées ; on admire surtout, à l'avant-plan, une femme qui tombe en essayant de protéger sa tête ; une autre, renversée à terre, fait à peu près le même mouvement. La scène est pleine de vie sans être confuse et se complète, au fond, par un paysage traité avec finesse et élégance et où se passent d'autres épisodes de la légende. »

☞ Cette description néglige tout ce qui heurte dans la composition de Bernard Van Orley : gestes déclamatoires, gestes faux, attitudes figées, terreurs feintes, tumulte ordonné et nullement vivant. Les pierres semblent collées aux visages, les colonnes semblent non point chues mais suspendues. L'effet est incontestablement raté. C'est une débâcle qui a « posé » devant les yeux de l'artiste.

L'excuse de Van Orley est dans son audace. En effet, de son temps, peindre n'importe quels mouvements complexes ou rares — et le tableau des *Épreuves de Job* en est plein — était nettement et périlleusement innover. Son sujet l'a vaincu.

Mais en telles autres pages, surtout en ses portraits, Bernard Van Orley est bien le très méritoire et vrai maître que M. Alphonse Wauters célèbre.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Eleusis, causeries sur la Cité intérieure, par CAMILLE MAUCLAIR ; Perrin et C^o. — *Maredsous*, par FIRMIN VAN DEN BOSCH ; Gand, A. Siffer. — *Sept Essais d'Emerson*, traduits par I. WILL, avec une préface de MAURICE MAETERLINCK (Confiance en soi-même ; Compensation ; Lois de l'esprit ; Le Poète ; Caractère ; L'Âme suprême ; Fatalité) ; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Notes sur Berlin*, par JEAN AJALBERT ; Paris, Tresse et Stock. — *Les Reposoirs de la procession*, par SAINT-POL-ROUX (tome I) ; Paris,

éd. du *Mercur de France*. — *Tristan et Iseult*, V^e volume du « Théâtre de Richard Wagner, de *Tannhäuser* à *Parsifal* », par MAURICE KUFFERATH; Paris, Fischbacher; Bruxelles, Schott frères.

AU CONSERVATOIRE

Troisième concert.

N'était-ce pas un peu, ce concert, comme la liquidation après décès d'un atelier d'artiste? On connaît l'opération qui consiste à maroufler les vieilles études du peintre défunt, à encadrer des esquisses de jeunesse, à vernir le tout et à présenter, tant bien que mal, aux acheteurs un ensemble boiteux.

La liquidation du père Tralala a été ce que sont toutes les cérémonies de ce genre : un naufrage d'illusions, une déception que le public n'a point pris la peine de dissimuler.

Il paraît que la mémoire de Gounod exigeait un suprême hommage. On aurait pu le lui rendre en revêtant de deuil les ballerines de *Faust*. L'idée de remettre à la lumière les chœurs d'*Ulysse*, tombés depuis bientôt un demi-siècle dans l'oubli avec l'extraordinaire tragédie qui les ont inspirés, était aussi malheureuse que la reprise d'une symphonie écrite il y a trente ans sous les influences les plus diverses et dans laquelle traînent, parmi des réminiscences classiques et romantiques, les éléments mis en œuvre par l'auteur pour la confection de *Faust*, de *Mireille* et de *Roméo*, — les trois partitions qui résument l'esprit inventif de Gounod.

Les fragments de musique théâtrale, déclamatoire et pompeuse qu'a assemblés le compositeur sous le fallacieux prétexte de Messe solennelle ont quelque peu réveillé les auditeurs de la torpeur dans laquelle les avait invinciblement plongés la partition d'*Ulysse*. Oh! le joli *Sanctus* guilleret, le *Benedictus* aimable, le *Domine salvum fac* tapageur et vulgaire!...

N'insistons pas sur cette audition, qui n'a guère servi qu'à faire valoir le superbe contralto de M^{lle} Flament et l'art parfait de M. Demest.

César Franck est mort depuis trois ans, mais c'est Gounod qu'on a enterré.

« L'ŒUVRE »

Nuit d'avril à Céos, un acte en prose de M. GABRIEL TRARIEUX.

L'Image, trois actes en prose de M. MAURICE BEAUBOURG.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le dernier spectacle de « l'Œuvre » a présenté cet intérêt nouveau de se composer uniquement de pièces françaises, et l'essai n'en fut point décevant; encore qu'entre Ibsen ou Björnson tout poète se puisse sentir mal à l'aise, la tentative parut heureuse et conforme à l'art véritable. Je ne puis à mon regret dire ceci pour M. Trarieux, à qui la mauvaise inspiration de M. Lugné-Poe offrit vraiment un échec peu enviable : il n'eût point fallu porter à la scène ce dialogue néo-platonicien correctement écrit, mais d'une longueur, d'une redite et d'une sécheresse intolérables, d'une maladresse scénique empêchant d'y découvrir de jolies choses et des impressions parfois délicates...

La pièce de M. Maurice Beaubourg importait seule. Le lecteur, à qui j'eus l'honneur de parler en cette même revue des *Nouvelles Passionnées*, sait quel esprit aigu, fantaisiste et étrange est cet

écrivain de race. Son essai premier au théâtre a du coup posé nettement dans l'art contemporain une œuvre-type sur qui s'engageront les querelles de l'idéalisme et de l'analyse. On ira évidemment bien plus loin, mais la note est donnée ici avec une audace singulière.

Le thème de ce drame? Un homme de lettres d'aujourd'hui objective l'idée qu'il s'est faite *esthétiquement* de sa femme jusqu'à ne plus l'aimer que par-dessus elle, en quelque sorte, jusqu'à n'être fidèle qu'à *l'image* qu'il s'en forma. Une circonstance futile avertit la femme de cet état d'âme : elle s'irrite, revendique au nom de la vie réelle et charnelle la place première dans le cerveau de son exalté mari, et lui crie sa haine de l'art et de l'illusion qui l'ont annulée devant un fantôme. Et dans une crise d'égarément, désespérant de pouvoir contempler l'idée pure sans être troublé par l'épouse réelle, Marcel Deménière tue sa femme.

La pièce était pleine de défauts. Un second acte alourdi de conversations littéraires hors du sujet ou presque, une conclusion ambiguë semblant démentir la thèse, puisqu'elle menait l'artiste à la folie et au meurtre au lieu de la quiétude cérébrale, une langue hâtive, claire et tendre souvent, mais souvent aussi embarrassée d'adverbes, de répétitions, de préciosités, de dissonances, d'expressions usées qu'il eût été facile, avec quelque travail, de corriger et d'aguerrir. La pièce n'était certes pas un chef-d'œuvre. Mais chacun sentit qu'il ne s'agissait point tant de perfection littéraire et plastique que de passion poignante, et surtout de la grande question de l'époque, de la grande lutte pour l'intellectualité contre l'habileté : et M. Maurice Beaubourg en donnait pour son début un exemple si chantant, si vibrant, si actuel pour nos esprits et nos cœurs, que les acclamations répétées marquèrent la foi de tous dans cette aurore entrevue d'une rénovation théâtrale. Ce fut une joie que ce premier acte — le meilleur, et qui résume tout le drame — si clair, posant si nettement, avec la lucidité fiévreuse du conteur des *Yeux*, cette thèse altière et nouvelle après vingt ans de réalisme myope. Acte remarquable d'ailleurs et comme écriture et comme composition : il prouve indéniablement que M. Maurice Beaubourg sera un des premiers dramaturges de demain.

Le reste de la pièce, je l'avoue sans hésiter à un tel compagnon d'armes, me sembla moins bon, un peu borné aux mêmes effets, un peu trop annonciateur de la fin. Et M. Beaubourg ne vit peut-être pas combien il eût fallu affirmer hautement, féroce, le droit de l'artiste de rejeter tout hormis son rêve, de vivre dans son idéal, dans le prestige de ses *images* de l'univers, et d'atteindre non pas à la folie et au crime, ce qui semble donner raison au réalisme, mais à la pure sérénité goethienne, par exemple, à l'état d'âme d'un Plotin ou d'un Novalis. Le Marcel Deménière de la pièce n'avait pas la force cérébrale suffisante pour imaginer avec calme, puisqu'il dut tuer la femme matérielle pour saisir l'autre au delà de son cadavre, et en devint fou : et ainsi le droit à l'illusion que réclame M. Maurice Beaubourg semble, comme aux pasteurs de Björnson, au-dessus des forces humaines. Ce n'est point ainsi cependant : Ruysbroeck vécut en sage, et d'autres...

Mais comment ne point contester une telle conception? C'est pour la querelle intellectuelle et non pour une satisfaction de succès passager que M. Beaubourg écrivit son drame. Les quinze cents personnes qui l'acclamèrent n'étaient point toutes consentantes à sa pensée : mais ce que saluait notre ovation, qui a été grande et complète de cœur et d'émotion, c'était l'effort cérébral, le courage d'avoir osé sur la scène française jeter une fois l'idéal

vivant, tangible, le drame des âmes. Vous verrez sans doute cette œuvre métaphysique à Bruxelles. Et vous y sentirez comme nous ici l'étrange émotion d'un intuitif touchant sans préparation à une idée générale, et y touchant avec une lucidité d'instinct, une acuité ingénue et terrible, une lantise des fantômes et des ténèbres que des penseurs n'eussent point atteintes peut-être. M. Beaubourg a effleuré l'infini avec ses nerfs purement et simplement : et ç'a été aussi surprenant qu'Emerson avec sa pensée. Quelque chose a passé sur les fronts, le théâtre est agrandi, une seconde, jusqu'à l'illimité.

Et ce phénomène pieux d'un cœur révélateur m'a évoqué — oui, je le dis sans hésiter pour une œuvre que je suis loin d'admirer entièrement — la figure auguste et taciturne d'Edgar Poe.

CAMILLE MAUCLAIR

P.-S. — Dois-je dire que Lugné-Poe et M^{lle} Bady furent admirables ? Vous savez qu'il n'en pourrait être autrement.

Memento des Expositions

AMIENS. — Société des Amis des Arts de la Somme. 3 juin-16 juillet. Dépôt à Paris, du 10 avril au 1^{er} mai, chez André, rue Ganneron, 16. Envoi direct à Amiens avant le 10 mai. Transport gratuit pour les invités. Emballage aux frais des artistes. Renseignements : *Secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

ANVERS. — Exposition universelle des Beaux-Arts. 5 mai-12 novembre. Peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, dessin, pastel, aquarelle, miniature. Renseignements : *M. Th. Smekens, président, commissaire spécial du gouvernement belge.*

BARCELONE. — II^e exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

CAEN. — Société des Beaux-Arts. 20 mai-20 juin. Délai d'envoi : 1^{er} mai. Renseignements : *M. Robert Liégard, avocat à la Cour d'appel, secrétaire de la Société, place Fontette, à Caen.*

DIJON. — VIII^e exposition des Amis des Arts de la Côte-d'Or. 1^{er} juin-15 juillet. Délai d'envoi : 1^{er}-15 mai. Secrétariat : *au Palais des Etats, à Dijon.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai : 15 mars dépôt à Paris, Palais de l'Industrie, porte XI). Gratuité de transport de Paris à Lyon et vice-versa pour les œuvres admises. Quatre œuvres par artiste. Renseignements : *M. F. Fèvre, président.*

MUNICH. — Société des Artistes. 1^{er} juin-31 octobre. Délais d'envoi : notices, 1^{er} avril ; œuvres, 1^{er}-20 avril. Renseignements : *M. K. A. Baur, secrétaire, au Palais de Cristal, Munich.*

NIMES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} mai-1^{er} juin. Délais d'envoi : notices, 1^{er} avril ; œuvres, 1^{er}-15 avril. Renseignements : *Secrétaire de la société, à Nîmes.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champs-Élysées), 1^{er} mai-30 juin. Délai d'envoi : *Peinture, 14-20 mars ; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars ; sculpture, 1^{er}-5 avril ; bustes, médaillons, statuettes, médailles, pierres fines et objets d'art, 1^{er}-3 avril.* Toutefois les sculpteurs auront la faculté, jusqu'au 25 avril inclusivement, de remplacer par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive le modèle en plâtre déposé dans les délais prescrits plus haut. *Architecture : 2-5 avril ; gravure et lithographie, 2-5 avril.*

PARIS. — III^e Salon de la Rose † Croix, rue de la Paix, 5. 7 avril-7 mai. Délais d'envoi : 1^{er}-3 avril. S'adresser pour les invitations au Sar Peladan, 2, rue de Commaille, Paris.

PARIS. — Salon de 1894 (Champ-de-Mars), 25 avril-30 juin. Délais d'envoi : *peinture, gravure, 18-22 mars ; sculpture, 25-27 mars ; objets d'art, 27-30 mars (11-12 avril pour les sociétaires) ; architecture, 5-10 avril (10-12 avril pour les sociétaires).* Renseignements : *M. Puvion de Chavannes, président.*

TOULOUSE. — Union artistique. 15 mars. Délai d'envoi : expiré. Renseignements : *M. Olivier Merson, 117, boulevard Saint-Michel, Paris.*

PETITE CHRONIQUE

La troisième conférence de la *Libre Esthétique* aura lieu mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, au Salon. M. Henri Van de Velde parlera d'*Art futur*.

Le prix d'entrée est de 2 francs.

Les Concerts du QUATUOR YSAÏE attirent au Salon de la *Libre Esthétique* une affluence exceptionnelle. La troisième audition aura lieu samedi prochain, 10 mars, à 2 heures précises. Le programme portera, entre autres, un Quatuor à cordes, inédit, de M. Guy Ropartz (première exécution), la *Sarabande*, la *Gigue* et la *Chaconne* extraites de la Sonate en ré mineur de J.-S. Bach pour violon seul interprétées par M. Eugène Ysaÿe.

Le prix d'entrée est de 5 et de 3 francs.

Deuxième liste d'objets acquis au Salon de la *Libre Esthétique* :

George Frampton. — *The Vision* (bas relief).

Fernand Dubois. — *Broche* (argent). — *Chimère* (bronze argenté) ; deux exemplaires.

Emile Claus. — *Midi*.

L. Welden Hawkins. — *Les Auréoles*.

Alexandre Lunois. — *Hollandaise de Volendam*. — *Les dernières prières*.

Eugène Laermans. — *Une foule*.

Paul Du Bois. — *Cendrier* (étain).

MM. Schott frères, éditeurs à Bruxelles, organisent à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition d'Anvers, un concours pour la composition d'une *Marche solennelle* pour orchestre.

Un prix de 500 francs sera offert par le gouvernement à l'ouvrage primé. Le jury chargé de l'examen des manuscrits sera désigné par M. le ministre des Beaux-Arts. L'édition de la marche se fera par les soins de la maison Schott, qui se charge de l'exécution publique à Anvers, le jour de l'ouverture de l'Exposition.

Les manuscrits doivent être remis au plus tard le 5 avril 1894, et adressés franco à MM. Schott frères, éditeurs, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

Pour amuser les artistes :

« Elle est curieusement costumée, comme un personnage de Toulouse-Lautrec ou de Gauguin, et l'ensemble, faisant tableau, évoque assez bien, par la couleur, non par le sentiment, une toile de Laermans. » (!!!)

C'est l'*Indépendance* qui débite avec sérénité cette phrase extraordinaire, à propos d'une actrice de la Scala. Nous pensons que si elle était « costumée » comme un personnage de Gauguin, la police aurait fait fermer sans hésiter l'établissement.

La Liberté, renseignant ses lecteurs sur M. José-Maria de Heredia, le bombarde auteur des *Poèmes barbares* !

L'exposition ouverte au *Cercle artistique* met en parallèle la vieille et la récente tendance picturale. M. Franck, le paysagiste clair ; M. Impens, le genriste bitumeux.

M. Franck réalise une vision de nature joyeuse et pimpante. Mais sous prétexte de légèreté, quelle inconsistance ! Toutefois

est-il intéressant de noter combien les théories luministes inquiètent les peintres les plus en dehors du révolutionnaire mouvement jeune.

M^{lle} Louise Héger, MM. H. Bellis, L. Philippet et Ed. Van Dermeulen exposeront du 5 au 14 mars quelques-unes de leurs œuvres au dit cercle.

Une souscription est ouverte pour la concentration d'un capital destiné au fonctionnement de la *Coopérative artistique* fondée par MM. Motte, Delville et Dujardin, et dont nous avons exposé le mécanisme dans notre dernier numéro.

Le minimum de la souscription est de 25 francs. La liste en circulation porte déjà 52 signatures. Adresser les adhésions au siège de la *Coopérative artistique*, rue aux Choux, 12, Bruxelles.

Les chanteurs de *Saint-Gervais*, sous la direction de M. Charles Bordes, préteront, comme l'an passé, leur concours aux offices de la semaine sainte de l'église Saint-Gervais et y exécuteront *a capella* les œuvres du répertoire de l'ancienne chapelle Sixtine. Citons, parmi les œuvres annoncées, la messe *O Regem caeli* (à 4 voix), l'offertoire à 5 voix *Dextera Domini*, le *Stabat Mater* à 2 chœurs et 8 voix et la *Messe du pape Marcel*, à 6 voix, de Palestrina; la *Passion selon saint Jean*, divers motets et *repons* de Vittoria; un motet à 4 voix de Clemens non Papa; le *Magnificat* à 2 chœurs de Moralès; le *Regina caeli* à 4 voix d'Aichinger, des motets de Roland de Lassus, Mateo Asola, H. Schutz, etc.

La plupart de ces œuvres seront exécutées en première audition par les chanteurs de *Saint-Gervais*. Les personnes qui voudraient se faire garder des chaises dans l'enceinte réservée aux fondateurs et bienfaiteurs de l'œuvre sont priées de se faire inscrire à la maîtrise de Saint-Gervais, 2, rue François Miron.

MM. Hans Richter et Richard Strauss participeront, avec MM. Hermann Lévi et Félix Mottl, à la direction musicale des représentations modèles qui seront données cette année à Bayreuth, du 19 juillet au 19 août, et seront consacrées à *Parsifal*, à *Tannhäuser* et à *Lohengrin*, monté pour la première fois au Théâtre Wagner.

M^{lle} Douste de Fortis, pianiste, donnera demain soir, lundi, à 8 1/2 heures, à l'hôtel Ravenstein, une soirée musicale, instrumentale et vocale avec le concours de Jeanne Douste, de MM. Marcel Herwegh, violoniste, et L. du Chastain. Le programme porte, outre un choix d'œuvres musicales classiques et modernes, la récitation de poèmes de Victor Hugo, de Leconte de Lisle et de Verlaine. Prix des places : 10 et 5 francs.

Nous rappelons aux intéressés que la date d'inscription au concours de chant d'ensemble que la ville de Mons organisera les 24 et 25 juin prochains expirera le 15 mars.

Rappelons à nos lecteurs le grand concert symphonique dirigé par Siegfried Wagner qui aura lieu le dimanche 11 mars, dans la salle de l'Alhambra. Siegfried Wagner vient de remporter un vrai triomphe à Francfort, un des repaires, cependant, du « doctrinarisme » musical. L'orchestre qu'il aura sous sa direction à Bruxelles sera, sauf quelques pupitres, celui du Conservatoire royal.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 5 mars, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Le bassin de l'Amazone* — A 3 heures. Applications de Art. M. LAMBOTTE : *Le XVIII^{me} siècle : Louis XV et Louis XVI*.

Mercredi 7 mars, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *La guerre Franco-Allemande de 1870 et ses conséquences*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *Influence of Tennyson*.

Jeudi, 8 mars, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : Histoire de l'Art: *Raphaël*. — A 3 heures. Littérature française. M^{lle} TORDEUS : *Michelet naturaliste*.

Le prochain concert populaire est fixé au 1^{er} avril. On y exécutera *Rédemption*, de César Franck, pour soli, orchestre et chœurs.

Le célèbre peintre anglais George-Frederick Watts, qui tout récemment refusait le titre de baronnet, au moment où Burne-Jones l'acceptait, vient de faire don au gouvernement fédéral de son tableau *Amour et Vie*, qui fut exposé à Chicago. Un acte du Congrès étant nécessaire pour l'acceptation de ce cadeau, il a fallu que, sur la demande du secrétaire d'Etat, M. Gresham, le comité des affaires étrangères fit son rapport à ce sujet — un rapport favorable, comme on pense — et que le Congrès procédât à un vote.

Le chef-d'œuvre de M. Watts sera placé dans la salle des réceptions de la Maison-Blanche.

Le Comité César Franck s'est réuni à Liège le 22 février. Après avoir approuvé les rapports présentés par le secrétaire, le comité a reçu communication d'une lettre de M. Mockel annonçant la constitution par M. Vincent d'Indy d'un comité parisien destiné à patroner en France la souscription.

Ce comité est ainsi composé : président, M. Vincent d'Indy; membres, MM. Camille Benoit, Charles Bordes, Pierre de Bréville, Albert Cahen, Arthur Coquard, Ernest Chausson, Henri Duparc, Guy Ropartz et M^{me} Augusta Holmès.

Sur la proposition de M. le président, l'assemblée vote des remerciements à MM. Vincent d'Indy et Albert Mockel.

Des félicitations et des remerciements sont encore votés à M. l'échevin Kleyer, vice-président du comité : c'est sur sa proposition que le conseil communal vient de décider de donner le nom de César Franck à une rue de la ville; et à M. J.-Th. Radoux, qui depuis longtemps avait pris l'initiative de l'idée que M. Kleyer vient de faire triompher.

Un comité s'est constitué à La Haye pour organiser une exposition des œuvres de l'illustre dessinateur Odilon Redon. Il est sous la présidence de M. Th. de Bock; M^{lle} Sara de Swart s'en occupe activement. L'exposition embrassera, on l'espère, l'ensemble des œuvres de l'illustre maître, et ce sera assurément un spectacle extraordinaire que de voir réunies tant de conceptions profondes et d'une aussi puissante originalité.

Nous félicitons vivement les organisateurs.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1^{er} mai au 1^{er} juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** "

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles



SOMMAIRE

LE SALON DE " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". *Quelques dessinateurs.* — AIMONS LES BELGES. — A " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". — ELEUSIS, causeries sur la cité intérieure, par Camille Mauclair. — LA SOCIÉTÉ ANONYME " L'ART ". — " HULDA " A MONTE-CARLO — LE R. P. DELATRE FOR EVER! — L'ART A LIÈGE. *Exposition de M. H. Leroy. Concert du Conservatoire.* — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE ⁽¹⁾

QUELQUES DESSINATEURS

Après la présentation, faite en notre dernier numéro, des peintres que *la Libre Esthétique* vient de révéler à Bruxelles, introduisons les artistes du crayon et de la plume, les rénovateurs de la pierre lithographique, les inciseurs de buis, les égratigneurs de cuivre à la pointe sèche, dont l'imposant cortège est une des surprises et une des joies du Salon. Nous ne nous occuperons, cette fois, comme nous l'avons fait pour les peintres, que des nouveaux venus : Lunois, Ibels, Bonnard, Hermann Paul, Rivière, Georges Pissarro, Vallotton, Lepère, Donnay, Sumner, Whall, Image, qui apportent, en ce Salon de choix, une sensation de jeunesse et d'art neuf.

Quelques-uns exposent en groupe, enrégimentés sous la bannière de la *Fitzroy picture Society*, dont il sera question ci-après, ou alignés en rangs serrés dans les

(1) Voir *l'Art moderne* des 18 février (*Eugène Grasset*), 25 février (*La Libre Esthétique*) et 4 mars (*Quelques peintres*).

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p. c.**, suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.*

PIANOS

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos **BECHSTEIN & BLUTHNER**

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles



SOMMAIRE

LE SALON DE " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". *Quelques dessinateurs.* — AIMONS LES BELGES. — A " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". — ELEUSIS, causeries sur la cité intérieure, par Camille Mauclair. — LA SOCIÉTÉ ANONYME " L'ART ". — " HULDA " A MONTE-CARLO — LE R. P. DELATTRE FOR EVER! — L'ART A LIÈGE. *Exposition de M. H. Leroy. Concert du Conservatoire.* — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE ⁽¹⁾

QUELQUES DESSINATEURS

Après la présentation, faite en notre dernier numéro, des peintres que *la Libre Esthétique* vient de révéler à Bruxelles, introduisons les artistes du crayon et de la plume, les rénovateurs de la pierre lithographique, les inciseurs de buis, les égratigneurs de cuivre à la pointe sèche, dont l'imposant cortège est une des surprises et une des joies du Salon. Nous ne nous occuperons, cette fois, comme nous l'avons fait pour les peintres, que des nouveaux venus : Lunois, Ibels, Bonnard, Hermann Paul, Rivière, Georges Pissarro, Vallotton, Lepère, Donnay, Sumner, Whall, Image, qui apportent, en ce Salon de choix, une sensation de jeunesse et d'art neuf.

Quelques-uns exposent en groupe, enrégimentés sous la bannière de la *Fitzroy picture Society*, dont il sera question ci-après, ou alignés en rangs serrés dans les

(1) Voir *l'Art moderne* des 18 février (*Eugène Grasset*), 25 février (*La Libre Esthétique*) et 4 mars (*Quelques peintres*).

cadres de *l'Estampe originale*, superbe publication d'art fondée par M. André Marty, et de *l'Escarmouche*, dont l'éphémère existence éclaira d'un rayon de soleil le défilé des trop souvent moroses revues illustrées; d'autres bataillent isolément, ou deux par deux, comme en cet amusant album où Lautrec et Ibels ont typé et définitivement fixé les minuscules héros du café-concert, les Yvette, les Kam-Hill, les Bruant, les Loie-Fuller.

On dénommait jadis « Arts mineurs » les arts du dessin et de la gravure. L'expression fait sourire aujourd'hui, et il n'est guère de critique pour oser parler encore de hiérarchie dans le domaine des manifestations plastiques de la pensée. La démocratisation de l'art, le besoin intense de vulgarisation et de propagande qui possède les artistes feraient plutôt accorder la préférence aux expressions qui se peuvent tirer à grand nombre, être distribuées à bon marché et porter la bonne parole rénovatrice et encourageante dans les écoles, dans les intérieurs modestes, dans les ateliers, dans les fermes. Le tableau, l'exemplaire unique, le chef-d'œuvre bordé d'or apparaît presque comme une anomalie. Et c'est avec raison que le Salon de *la Libre Esthétique* fait mêmes honneurs aux estampes, aux affiches, aux illustrations du Livre et de l'Album, qu'aux toiles peintes, jugées seules dignes, jadis, de toute considération.

Parmi ces illustrateurs, M. Alexandre Lunois s'affirme maître. Ses lithographies originales : *Hollandaise de Volendam, la belle Tulipe, Tisseuses de burnous, Dernières prières, l'Hippodrome, Evocation*, ont des noirs veloutés et profonds, des noirs « à la Redon » qui paraissent être le résultat de lavis tant ils ont d'égalité et de force. Par le seul prestige des valeurs, l'artiste obtient d'étonnants effets de coloration. Il fait vivre, en des scènes merveilleusement éclairées, des figures d'un dessin précis, sans que rien détonne dans l'habile et savante dégradation des clairs et des ombres.

MM. Anquetin et de Toulouse-Lautrec, que leurs envois aux expositions des XX ont fait connaître comme peintres, se rangent, à *la Libre Esthétique*, parmi les virtuoses du crayon lithographique. La grande planche *Don Quichotte* du premier, l'admirable série d'estampes dessinées par le second pour *l'Escarmouche* et pour *le Café-Concert* (nous citerons notamment : *Marcelle Lender et Baron, Sarah Bernhardt, Loie Fuller*) ont une sûreté de trait, une décision, une entente des mouvements qui les classent parmi les plus belles œuvres d'art du Salon.

A côté de ces remarquables artistes, citons MM. Ibels, Bonnard, Vallotton et Hermann Paul qui, dans des genres divers et avec des procédés particuliers, excellent à croquer sur le vif une silhouette fugitive.

M. Vallotton a restauré l'art exquis de la gravure sur bois, qui tente en Belgique quelques-uns de nos peintres, et entre autres MM. Van Rysselberghe et Lemmen. Mais tandis que les nôtres ne se servent guère du procédé que pour réaliser incidemment des compositions décoratives destinées à illustrer un livre, une page de magazine ou une couverture de catalogue, M. Vallotton spécialise ses inspirations dans une xylographie simplifiée, volontairement réactionnaire et barbare, comme le disait M. Octave Uzanne, en gravant sur des blocs de poirier tendre des scènes diverses de la vie contemporaine avec la candeur d'un xylographe du XVI^e siècle. Il a déjà gravé un nombre considérable de planches, parmi lesquelles des portraits d'une observation essentielle et de superbes sites alpestres. L'épreuve de *la Manifestation*, empruntée à l'écrin de *l'Estampe originale*, donne une idée de son art personnel et outrancier.

M. Hermann Paul s'apparente, par la vision ironique des choses et des individus, à M. Vallotton. Ils sont tous deux de la lignée des humoristes. En pince-sans-rire, M. Paul arrête au passage et fixe en quelques hachures de pastel, en quelques traits de crayon gras, une vanité, un ridicule. Son *Concours d'harmonies* marque nettement sa tendance, plus amplement réalisée dans une suite de lithographies d'un art pénétrant qu'il vient d'achever et qu'on peut voir, depuis hier, au Salon. Cette suite, intitulée « La Vie de Monsieur Quelconque en dix tableaux », côtoie, sans la franchir, la limite qui sépare l'observation railleuse de la caricature. La composition, spirituelle et frondeuse, est servie par une technique souple et ferme à la fois, dans laquelle s'affirme une personnalité. Il est aisé de prévoir pour M. Hermann Paul une notoriété imminente.

La lithographie en couleurs, cet art charmant que la trop rapide vulgarisation des procédés industriels de l'héliographie avait soustrait aux préoccupations des artistes en même temps que la gravure au burin et la gravure sur bois, renaît sous les doigts habiles de MM. A. Lepère, H.-G. Ibels, Maurice Denis, H. Rivière, H. Paul, A. Lunois, et ce sera la gloire de *l'Estampe originale* d'avoir provoqué cette résurrection. Les quelques spécimens qu'expose *la Libre Esthétique* montrent la séduction d'un procédé qui peut être d'un puissant secours pour l'illustration du Livre. Les envois d'Henri Rivière, si harmonieux et si délicats en leurs colorations atténuées, comptent parmi les pages maitresses du Salon.

N'oublions pas les bois en noir et en couleurs, les uns originaux, les autres gravés et tirés d'après des dessins de Camille Pissarro par son fils Lucien, et les curieuses eaux-fortes et pointes-sèches du cadet Georges, le nouveau venu, dont les tendances au symbolisme se marquent dans les curieuses et suggestives interpréta-

tions qu'il donne de *la Princesse Maleïne* et des *Aveugles*, de *Salammô* et de *la Légende de saint Julien l'hospitalier*.

De fines illustrations à la plume, à l'eau-forte et à la pointe sèche, la plupart reproduites en la revue liégeoise *Wallonia* et signées Auguste Donnay, décèlent un talent naissant riche de promesses. Et clôturons cette énumération des dessinateurs et graveurs invités par *la Libre Esthétique* en citant un artiste d'une prestigieuse habileté dont le nom sera, pensons-nous, mentionné ici pour la première fois sur le continent : M. Aubrey Beardsley. On peut voir de lui au Salon, exposés sous vitrine, les quatorze dessins à la plume qui lui ont été commandés par les éditeurs Elkin Matthews et John Lane pour illustrer la *Salomé* d'Oscar Wilde, actuellement sous presse. Ces interprétations, d'une rare finesse d'exécution, décèlent, sous l'influence visible des maîtres du Nippon et en particulier d'Hiroshigé, une imagination fantasque et capricieuse, un goût raffiné dans l'ornementation, une prestesse de main prodigieuse.

La « Fitzroy School Picture Society ».

Les « Fitzroy pictures » sont une série de grandes lithographies coloriées, publiées sous le contrôle direct de leurs auteurs : Heywood Sumner, Christopher-W. Whall, Selwyn Image, Louis Davis, et destinées à orner les murs, souvent dénudés, des écoles, clubs, chambres de missions et de toutes les salles de réunions en général.

Les artistes qui les produisent pensent que de simples images peuvent apporter dans l'éducation de l'œil un élément vraiment utile; cette éducation devra commencer de bonne heure — si l'on veut que la génération qui arrive sévisse contre la laideur qui a régné sur ce siècle-ci — et elle devra se faire sans aucun pédantisme, comme une chose quotidienne et indépendamment des expositions et des musées. Les murs de l'école doivent offrir un idéal à l'œil de l'enfant. Il y a peu de chance pour qu'un art populaire s'érige en rapport avec les idées du temps, si le regard est abandonné dès l'enfance à contempler des images triviales, des affiches laides; dans peu d'années, la plupart des écoliers d'aujourd'hui joueront leur rôle dans la société démocratique qui s'annonce, et seront appelés à juger si les œuvres d'art sont des trésors dignes d'être appréciés du peuple.

Par conséquent, nous croyons pouvoir affirmer que dans nos écoles communales tout d'abord peuvent se concilier l'art et la vie de tous les jours, et que l'habitude de cet art simple et vital sur les murs des classes fera naître le désir d'une décoration plus rationnelle pour tous les bâtiments publics.

Notre ultime but confine à une question grave, compliquée, depuis longtemps examinée par les hommes de science et les gens pratiques : la reproduction de la vie ordinaire dans l'art.

Quant à notre méthode, c'est la méthode linéaire, la plus logique pour les enfants, et la façon la plus suggestive d'exprimer les idées graphiquement.

Les enfants sont naturellement portés à envisager les choses sous un jour idéal, jusqu'au moment où, ayant découvert la science — force opposée — dans le réalisme de la photographie, ils apprennent à se méfier de l'imagination.

Or, si l'on est enclin généralement à faire de la science le criterium de l'art, nous croyons au contraire qu'il faudrait encourager les enfants dans leur tendance vers l'idéalité, en leur donnant de simples dessins linéaires, qui les amèneraient, plus tard, à s'approcher avec respect d'un art d'ordre plus élevé, au lieu de le considérer comme une aberration parce qu'il diffère de la photographie.

Bref, pour ce qui concerne nos productions présentes, elles sont simples intentionnellement, et ce sont des *lithographies coloriées*, non des reproductions de tableaux. Nous avons visé à une suggestive vitalité plus qu'au réalisme, et nous mettons tout l'effet dans l'emploi des tons plats et des contours accusés.

HEYWOOD SUMNER (1)



(1) En raison du grand succès qu'obtiennent, à *la Libre Esthétique*, les lithographies en couleurs de la *Fitzroy Picture Society*, il nous a paru intéressant de demander à M. Heywood Sumner, l'éminent artiste qui dirige cette association vulgarisatrice, une notice sur le but et les tendances de la Société. Il a bien voulu nous envoyer l'article dont nous publions aujourd'hui la traduction. Nos clichés reproduisent quelques-unes des planches exposées : *Saint Georges, l'Hiver* (H. Sumner), *la Nativité* (Ch. Whall), *l'Annonciation* (S. Image). — La Société, fondée en 1891, a publié en 1892 *The Mighty Men of the Old Testament*, de H. Sumner (cinq planches); en 1893, *The four Seasons*, du même artiste (quatre planches); *The Pattern Life*, de Christopher-W. Whall (trois planches); en 1893-94, *Jesus hominum Salvator*, de Selwyn Image (trois planches); en 1894, *Saint Georges et le Dragon*, de H. Sumner (une planche). Paraîtra en mai : *Lore Rules his Kingdom without a Sword*, de L. Davis (une planche). Les dépositaires exclusifs de ces chromolithographies sont, à Bruxelles, MM. Dietrich et Cie, Montagne de la Cour, 52.



« Aimons les Belges. »

Parmi les innombrables témoignages de sympathie recueillis dans la presse étrangère par *la Libre Esthétique*, et qui rejaillissent sur l'ensemble de nos artistes et de nos hommes de lettres, citons, pour sa grande cordialité, avec les études élogieuses de M. Gustave Geffroy dans *le Journal* et de M. Camille Lemonnier dans *le Gil Blas*, l'article de M. Jean Ajalbert paru dans *le Gil Blas* du 6 mars, sous le titre : « Aimons les Belges. »

« La curiosité sympathique des Belges aux arts étrangers, dit entre autres M. Ajalbert, en se portant sur les essais les plus divers, avec ces Salons éclectiques, de tendances les plus diverses, avec ces revues inquiètes et chercheuses ouvertes à toutes les aspirations, avec des théâtres qui se prêtèrent à toutes les épreuves, des plus récents auteurs français ou d'Ibsen, la curiosité des Belges transformait Bruxelles en un laboratoire, pour ainsi dire, des idées nouvelles : leur capitale est devenue comme le

centre de l'internationalisme intellectuel. Ces expériences ne pouvaient se faire de bonne foi qu'en pays neutre, sans art national et, conséquemment, sans parti pris. Bruxelles était donc bien désigné pour ce rôle. Aimons les Belges : voici que, grâce à eux, l'humanité peut s'enrichir d'acquêts multiples, etc. »

Un journal bruxellois a cru voir dans ces mots : *sans art NATIONAL*, dont l'idée reparait à plusieurs reprises dans l'article, une méchanceté décochée par l'homme de lettres parisien aux artistes de notre pays. Il part de là pour trouver tout l'article ironique et malveillant; il le déclare « un chef-d'œuvre de perfidie ».

Tout beau, cher chevalier. Déposez, de grâce, l'armet et la rondache, et laissez tourner en paix les moulins. La lettre que nous recevons de M. Ajalbert dissipe toute équivoque :

« Je me suis sans doute mal expliqué, nous écrit notre confrère. Je n'ai pas voulu dire que la Belgique *ne produisait pas*, mais que sa production étant « française », il n'y avait point à nous différencier, — ou que si la Belgique produisait, c'était en cosmopolite, en somme.

Mais tout cela est peu important. L'essentiel, c'est que vous ayez vu dans mes quelques paroles MA SYMPATHIE POUR VOUS ET CES EFFORTS DE TOUS LA-BAS.

Votre J. AJALBERT »

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

M. Henri Van de Velde, le peintre connu qui vient d'être chargé d'un cours à l'Académie d'Anvers, a, dans une conférence d'une extrême concentration, prêché la révolte contre le tableau, la statue, qu'il déclare « nés d'un commerce pervers des artistes avec la mort », et qui sont « des expressions épuisées et scrofuleuses ». Pour lui, depuis l'accomplissement de l'art gothique, les artistes ont fait fausse route. Seule, l'idée essentielle de l'Ornementation ramènera ceux-ci dans la voie qui doit mener l'art à son but. Et les temps sont proches, d'après l'orateur, où les artistes abjureront leur erreur et se mettront résolument à l'œuvre, afin de faire profiter l'humanité de leurs inspirations au lieu d'en réserver l'expression à ceux-là seuls qui les peuvent richement rémunérer.

Cet ingénieux paradoxe, dans lequel abondent les aperçus judicieux et les observations typiques, a été développé en un style imagé, très personnel, avec une conviction attachante. Son défaut, c'est d'embrasser un sujet trop étendu, que le court espace réservé traditionnellement aux conférenciers ne permettait point d'approfondir.

Il a néanmoins intéressé vivement les artistes présents et inspiré aux assistants le désir de lire et d'étudier de près cette curieuse page de critique. On la trouvera *in extenso* dans un prochain numéro de *la Société nouvelle*, l'espace dont nous disposons nous obligeant, à regret, à n'en donner ici que la substance.



ELEUSIS

Causeries sur la cité intérieure, par CAMILLE MAUCLAIR.
Un vol in-12, Perrin et C^o, Paris.

Voici un livre que j'admire. Il ne parle que de choses qui se trouvent presque toutes au delà de la conscience ordinaire. Que doit importer aujourd'hui, aux meilleurs d'entre nous, la conscience ordinaire qu'on pourrait appeler la conscience passionnelle ou la conscience des relations au premier degré? J'accorde qu'elle soit toujours intéressante par quelque côté, mais il arrive un moment où nous en connaissons la plupart des détours; et je sais plus d'un esprit que la merveilleuse peinture de la jalousie d'Othello n'étonne plus. Elle demeure admirable mais elle ne nous demande plus aucun effort. Nous écoutons le dialogue du More et de Desdémone comme une chose parfaite, mais sans pouvoir nous empêcher de songer à des choses plus profondes. Leurs propos passent devant nous comme des masques traditionnels, mais nous rêvons aux réalités plus étranges et plus terribles que les masques recouvrent. C'est peut-être cela qui nous fait dire malgré nous devant tous les chefs-d'œuvre: Est-ce là vraiment ce que l'esprit humain peut produire de plus beau? Et si un être d'une autre planète venait nous interroger en nous disant: «Voici ce que nous avons fait, montrez-moi donc à votre tour ce que vous avez fait, afin que je sache ce qu'il y a de meilleur dans l'homme et jusqu'où son âme peut atteindre»; n'aurions-nous pas quelque honte à lui montrer ces chefs-d'œuvre et à nous faire représenter par eux, puisque nous ne pourrions pas lui faire voir en même temps ce qu'il y a de meilleur en eux, c'est-à-dire les rêves silencieux qu'ils ont fait naître dans nos âmes? Que le guerrier d'Afrique soit trompé ou non par la noble Vénitienne; il a une autre vie. Il doit se passer dans son âme, au moment même de ses soupçons les plus misérables et de ses colères les plus brutales, des événements plus sublimes que ses rugissements ne peuvent pas troubler, et à travers les agitations superficielles de la jalousie, se poursuit une existence inaltérable que le génie de l'homme n'a pas pu nous montrer jusqu'ici...

Il semble que notre conscience tende à s'élever d'un degré. De siècle en siècle quelques rares essais vers ces profondeurs ou ces altitudes se répondaient comme par hasard, mais aujourd'hui, les voix se succèdent et reprennent, presque sans interruption, le chant mystérieux du Dieu qui est en l'homme. C'est ce chant que nous entendons vaguement au-dessus de tous les chefs-d'œuvre, sans qu'aucun d'eux en prononce distinctement les paroles. Si quelqu'un s'appliquait à retrouver ces paroles, n'entendrions-nous pas autre chose à notre tour? Lorsque je lis les *Liaisons dangereuses* de Laclos, la *Phèdre* ou la *Bérénice* de Racine, je puis m'attacher d'abord aux mouvements merveilleux des passions qui y sont décrites, mais s'il n'y avait pas autre chose, je ne m'y arrêtera pas longtemps, car l'expression de ces passions est aux profondeurs de la vie ce que sont aux immensités invisibles d'un lac les quelques rides que le vent du matin y fait naître. Mais tout à l'heure, en lisant les admirables pages d'*Eleusis* sur la luxure, j'ai reconnu une partie du chant mystérieux qui sortait de ces œuvres, et que j'avais écouté longuement sans le savoir et sans avoir la force ou le temps de le comprendre, et à mon tour, par-delà ces paroles retrouvées, j'entendais déjà d'autres hymnes, car les cercles de l'âme s'élargissent sans fin...

L'âme, dit Emerson, que j'aime à citer ici, car nous sommes

dans des domaines fraternels, «l'âme est supérieure à ce qu'on peut savoir d'elle et plus sage qu'aucune de ses œuvres. Le grand poète nous fait sentir notre propre valeur, et alors nous estimons moins ce qu'il a réalisé. La meilleure chose qu'il nous apprenne c'est le dédain de tout ce qu'il a fait. Shakespeare nous emporte en un si sublime courant d'intelligente activité qu'il nous suggère l'idée d'une richesse à côté de laquelle la sienne semble pauvre, et alors nous sentons que l'œuvre sublime qu'il a créée, et qu'à d'autres moments nous élevons à la hauteur d'une poésie existant par elle-même, n'appartient pas plus profondément à la nature réelle des choses que ne le fait l'ombre fugitive du passant sur un rocher».

Eleusis m'a donné l'idée d'un trésor où serait étalée une grande partie de ces richesses suggérées dont parle Emerson. De tels livres sont rares. Il y faut une sorte de parti pris extrêmement puissant. Il est nécessaire que l'âme dont ils émanent ait la force de s'établir d'emblée au centre d'un monde qu'effleure seule, et par hasard, l'extrémité de certaines phrases dans les meilleures œuvres qui ne sont pas nées sous l'étoile spéciale qui brille ici. C'est l'étoile qui éclaire les demeures spirituelles d'Emerson, les neiges intérieures de Novalis, les cimes mentales de Hello et de quelques autres que j'ai appelés ailleurs les *moralistes mystiques*. Je crois que c'est le nom qu'il leur faut donner. Ils partent hardiment au point où les plus grands penseurs sont arrivés, et ont l'audace de jouer le rôle dangereux réservé à nos âmes silencieuses. Ils se disent avec raison que la plupart des grands écrivains sont supérieurs à tout ce qu'ils écrivent, et ils s'appliquent à rechercher cette supériorité inexprimée. Ils se sont installés à l'horizon de la morale ordinaire et sur ces frontières inhabitables à la plupart des esprits, ils guettent avec patience les rares moments où s'entr'ouvrent les portes derrière lesquelles travaillent sans relâche, sans hâte et sans bruit, les lois de la vie véritable. Songeant à la mort, par exemple, l'auteur d'*Eleusis* croit avoir entrevu une de ces lois, et nous apporte sa découverte, avec la simplicité de l'enfant de Saïs qui apportait la pierre qui par faisait le cercle, en ces lignes que je veux transcrire, car elles renferment quelques-unes des vérités les plus mystérieuses et les plus frappantes que je sache :

« Sans doute, le mort possède un magnétisme, une aimantation « de beauté, et à l'instant suprême il les met en œuvre et s'approche visionne pour le silence.

« Nous sommes comme les domestiques de la mort. Quand elle « entre dans une maison, elle se substitue aux parents, nous « supplante, nous ravale à être des suiveurs et des laquais. L'impression d'une servitude et d'une déchéance absolue m'a souvent frappé en voyant des parents endeuillés suivre un cortège « funéraire. Ils sont polis basement et n'osent toucher à rien sans « le geste d'avoir peur de casser. Moi-même, j'ai senti maintes « fois dans ma vie, à ces moments, l'entrée à pas sourds d'une « obséquiosité abominable, une diminution de beauté intérieure, « une décadence de conscience. Et comme je n'ai, à mon regret, « ni croyance en le Dieu de l'Eglise ni peur de la mort, je suis « venu à me persuader que seul le défunt avait pu bénéficier de « mon abaissement, et qu'il devait, dans le cercueil fermé, pacifier son visage et l'embellir de toutes les fiertés qu'il m'avait « soustraites.

« Il est impossible que nous ne fassions rien de toute la logique « terrible de la mort. Car il est constant qu'elle fait de nous des « joicrisses : il ne s'échange nulle part autant de sottises que dans

« un conciliabule de gens pleurant un parent mort — et il faut
« bien cependant que les paroles aient un double sens, qu'elles
« expriment grossièrement et avec un comique glaçant quelque
« émotion supérieure. Quelqu'un meurt. C'est un fait, c'est extra-
« ordinaire et banal. Il n'y a absolument rien à faire, absolument
« rien du tout. Alors on s'en va chacun chez soi. C'est bête à
« pleurer : cela donne aussi envie de rire. C'est comme la chute
« d'un vase de lait. Le lait est par terre, c'est fini, il n'y a plus
« rien à voir : que dire à cela ? Et tout continue d'aller, des gens
« déjeunent, et le ciel est absolument pareil.

« Et cependant il y a quelque chose d'anormal, une immense
« impropiété. Le mort n'était pas né pour mourir. Quelque objet
« n'est pas en place plus que le vase de lait renversé, un geste n'a
« pas été fait et devait l'être, que sais-je ? Les visages en larmes
« ont l'air de rire, on ne distingue pas le rire de l'expression dou-
« loureuse, il y a laideur, malentendu. Tout se passe trop simple-
« ment pour être simple. Notre âme serait seulement aidée par
« une circonstance, qu'elle monterait à des hauteurs inconnues ;
« car il y a sûrement une force en jeu, une dissemblance incroya-
« ble entre le bouleversement de notre esprit et la plâcidité ridi-
« cule de l'événement. Mais tout est identique, rien n'arrive...
« L'art possible git dans la distance entre les contrastes, aboutit
« à l' x de leur équation. Rendre cela.

« Au signe certain qu'il y a un art possible et un x détermina-
« ble, c'est le fétichisme inhérent à la psychologie de l'endeuillé.
« Partout où il y a fixation, report d'un sentiment sur un objet,
« il y a promesse d'esthésie... »

Avez-vous remarqué cette aisance dans le mystère, et comme il
en parle avec facilité en employant la langue pure et simple de
l'enfant qui, du haut de sa fenêtre, nous dirait ce qu'il voit sur la
place publique ou dans le jardin ? Il y a là un signe qui ne trompe
jamais. Les vérités les plus étranges — et ce sont en général les
plus vraies — viennent se mettre à portée de sa main et il ne fait
aucun effort pour y atteindre et pour nous les montrer. Il a même
l'habitude de s'étonner que l'on s'étonne, tant il se sent chez lui sur
les sommets les plus purs de la morale mystique. Et le plus remar-
quable c'est que ce mysticisme est plein d'une vie quotidienne et
merveilleuse. J'ai cité ces pages sur la mort, mais j'en pourrais trou-
ver cinquante autres, dans la *Psychologie du mystère*, le *Symbole*,
les *Notes sur les arts futurs* et le *Frontispice d'un drame idéal*, qui
valent celles que j'ai transcrites ici, et que j'ai prises au hasard.

MAURICE MAETERLINCK

La Société anonyme « L'Art ».

Le 7 mars dernier a été constituée, par-devant M^e Pierret, notaire
à Bruxelles, la Société anonyme *L'Art*. Aux termes des statuts,
cette société a pour objet « l'application des arts à l'industrie en
général et leur appropriation aux usages de la vie ; l'exploitation
de dessins, modèles, manuscrits, œuvres ou projets artistiques
queleconques, soit par la société elle-même, soit par traités conclus
avec des tiers. La société emploie tous les moyens de développer
les arts industriels. Elle peut établir des dépôts permanents et
publies, organiser des expositions ou y prendre part ; favoriser
tout enseignement technique des arts appliqués et leur vulgarisa-
tion par voie de cours, conférences, écrits et notamment par la
publication de journaux ou revues artistiques ».

Voilà bien des années que les questions d'art industriel et déco-

ratif sont agitées chez nous. De timides essais ont été tentés par
quelques-uns, des isolés dont les ingénieuses tentatives ont vu le
jour à propos d'expositions récentes. Mais le grand public, com-
posé des fabricants et des acheteurs, s'est très peu soucié jusqu'ici
d'unir une pensée d'art aux mille objets dont l'ensemble forme
le décor de la vie courante. Sans doute l'amour du bibelot, des
jolies tentures, des meubles originaux existe en certaines classes
de la société ; mais il a eu si grand'peine à se satisfaire, qu'il est
devenu axiome désormais que les antiquaires seuls possèdent
encore des objets de goût. Aussi nos appartements modernes se
garnissent-ils de fausses antiquités fabriquées en France ou en
Hollande, et c'est tout au plus si quelque objet de provenance
exotique, du Japon ou de la Chine, des souvenirs de voyage
trouvent grâce aux yeux de nos maîtres de maison.

L'art décoratif ne prendra son essor chez nous qu'au jour où
nos artistes pourront travailler pour nos industriels, et lorsque
ceux-ci trouveront dans nos écoles professionnelles les artisans
d'élite capables d'interpréter des modèles nouveaux. Mais hélas,
artistes, industriels et artisans ont vécu trop séparés. Ils ne se
connaissent pas et ignorent toute la collaboration qu'ils pourraient
attendre les uns des autres. Les artistes vivent exilés dans leur art.
On ne doit pas attendre d'eux qu'ils aillent de porte en porte
offrir leur travail. La grande indépendance dont ils doivent jouir,
la dignité que doit leur inspirer leur ennoblissante profession
leur défendent de se transformer en commis-voyageurs de leurs
dessins et modèles. Quant aux fabricants, la concurrence les talonne
et celle-ci est trop exclusivement dirigée vers l'extrême
bon marché des produits. Des dessins queleconques sont exécutés
par des dessinateurs queleconques et trop souvent le désir de
réduire les frais généraux conduit à la copie pure et simple de
modèles connus de tout le monde et que l'on sait demandés
du public. Ce bon public ! Il a le dos large et on en abuse
pour le charger de toutes les fautes de goût, de tous les manque-
ments à l'initiative. Et pourtant ce public — les acheteurs —
n'est-il pas toujours en quête de neuf et ne cède-t-il pas toujours
à la tentation des beaux objets ? Nous sommes dans un cercle. Le
public achète du laid, parce qu'on ne lui offre pas du beau, et
les industriels ne lui offrent pas du beau, parce qu'ils pensent que
le public n'aime que le laid.

La nouvelle société se propose de devenir l'intermédiaire entre
les acheteurs, les fabricants et les artistes. Elle a emprunté la
forme anonyme parce qu'elle veut être l'œuvre d'une idée et non
de personnalités ; la forme commerciale parce que sans capitaux
elle ne serait jamais considérée comme une force par les indus-
triels auxquels elle s'adressera. Son premier fonds social de cin-
quante mille francs lui permettra d'ouvrir immédiatement une
exposition-magasin permanente, de mettre au concours parmi les
artistes des modèles d'objets d'usage journalier, de passer des
contrats de fabrication avec nos verriers, nos céramistes, nos
fabricants de meubles et de papiers, nos papetiers, nos fondeurs
et nos bronziers. Cette forme commerciale assurera aussi la recons-
titution continue du capital destiné à l'encouragement des arts.
En réalité, la société anonyme *L'Art* se présente sous l'allure
d'une grande maison d'édition enlevant aux artistes tous les
risques de la production individuelle et se chargeant de présenter
collectivement aux amateurs les produits de l'art décoratif
moderne.

Ce groupement des forces individuelles éparses et s'ignorant
jusqu'à ce jour est réalisé. Les noms des fondateurs sont ceux

d'artistes comme Vander Stappen, Du Bois, Mellery, Khnopff, Van Rysselberghe, Lenain, Finch, Lemmen, O. Coppens, etc. Des industriels et des esthètes se sont joints à eux : Charles Buis, bourgmestre de Bruxelles et président de l'Association pour le progrès des arts décoratifs; Michel Van Mons, président de la Compagnie des bronzes; E. Seutin, administrateur des Glaceries de Courcelles; Valère Mabilie, E. Empain, J. Evrard, industriels; Hellemans, architecte; Edmond et Georges Picard, comte Adrien d'Oultremont, Octave Maus, Pierre Olin, Emile Verhaeren, Eugène Demolder, F. Thiry, C. de Burlet, F. Fuchs, Paul et Maurice Otlet, J. De Lafontaine, Grégoire, etc.

« HULDA » A MONTE-CARLO

Le Théâtre de Monte-Carlo vient de donner, sous la direction de M. Léon Jehin, la première représentation de *Hulda*, drame lyrique de César Franck. L'œuvre a obtenu un très grand succès, constaté par toute la critique parisienne. Voici, entre autres, la conclusion de l'étude développée que lui consacre, dans le *Gil Blas*, M. Alfred Bruneau :

« La partition de *Hulda*, commencée le 25 novembre 1879 et terminée le 18 septembre 1882, a attendu près de douze ans l'heure de gloire. Aujourd'hui que César Franck est mort, son génie s'impose, et les couronnes qu'on oublia de jeter sur l'humble tombe qui fut la sienne s'amoncellent déjà autour de l'œuvre immense qui, éternellement, lui survivra. De cette salle ruisellante de dorure et de luxe où le drame de Franck trouva la première hospitalité et le premier succès, où, par l'entrebâillement des portes, entre deux accords austères, nous arrive, mêlé aux appels polis des croupiers, aux paroles étouffées des joueurs, le bruit symbolique de l'argent, mon esprit se plaît à évoquer l'image de l'homme de tendresse naïve, de pauvreté bonne et simple que j'ai connu, et, au milieu des pensées singulières qui me viennent de ce contraste, je salue de toute mon admiration, de tout mon souvenir ému la fière et noble figure de celui qui, par la suprême puissance de la foi et du travail, vient de faire résonner, sous les voûtes du théâtre-temple de Monte-Carlo, l'hymne triomphale de la musique et de l'art. »

L'interprétation a été remarquable. M^{mes} Deschamps-Jehin et d'Alba et M. Saléza ont, en particulier, été acclamés.

Le R. P. Delattre for ever ⁽¹⁾!

Si cette histoire vous embête,
Nous allons la recommencer.

Le redoutable raseur à qui nous avons eu l'imprudence de mettre le nez dans ses jésuitismes, a eu de nouveau le temps de combiner un de ses effroyables emplâtres dont il épouvante nos lecteurs. Les égards que nous devons à ceux-ci nous commandent le silence de peur d'une nouvelle évacuation et nous les prions humblement de ne pas se désabonner encore. Garez-vous! Garez-vous! Voici le jet :

MESSIEURS LES DIRECTEURS DE L'Art moderne,

En vertu de la loi, je vous prie de vouloir bien insérer dans votre plus prochain numéro cette lettre, qui répond aux observations et notes publiées dans votre journal le 25 février 1894, sous le titre : *Encore le P. Delattre S. J.*

(1) Voir l'Art moderne, des 11, 18 et 25 février.

L'auteur des observations, que j'appelle toujours *Notus*, a reculé sur un point. Il ne me reproche plus d'avoir attribué à Tridon l'anachronisme consistant à mettre la captivité de Babylone à cheval sur le x^e et le ix^e siècle. Mais il persiste à justifier M. Picard de ce méfait chronologique.

Notus, dans son plaidoyer, recourt à un procédé fort ingénieux. Aux idées *inculquées* par M. Picard, il en substitue d'autres, et il chante victoire. Je vais mettre le stratagème en évidence de la façon la plus agréable pour les lecteurs de l'Art moderne, c'est-à-dire, en laissant presque tout le temps la parole à M. Picard. J'en use ainsi, bien que cette manie de citer les textes sans les tronquer soit d'un « prodigieux agacement » pour Notus.

M. Picard (*Contribution*, pp. 25, 26) s'exprime en ces termes :

Il (Tridon) développe notamment cette thèse imprévue que les *Prophètes, les Nabis, initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone*, se sont donné pour mission de détruire le Molochisme, c'est-à-dire les sacrifices humains, coutume traditionnelle et nationale d'Israël comme de tous les peuples de même race.

Les développements et les justifications données par Tridon sont vraiment saisissants et constituent l'indispensable préliminaire de la lecture des *Prophètes*, spécialement d'Ezéchiel.

Il expose que *jusqu'au VIII^e siècle*, Baël-Moloch, jusque-là le Jéhovah régulier, savoure tranquillement ses rations périodiques de petits enfants et rassasie ses regards du spectacle excitant des orgies sémitiques. On n'a jamais, jusque-là, entendu parler de Moïse et de ses lois qu'Esdras, plus tard, constitua tout d'une pièce. Jahvé-Cebaoth n'a jamais antérieurement donné à son peuple des ordres humains et pacifiques. Or, *c'est à cette époque que les Prophètes, que M. Ledrain a traduits dans ses cinquième et sixième volumes, s'élèvent pour la première fois contre les cruautés séculaires et affirment la réprobation, inconnue jusqu'alors, de Jéhovah pour l'orgie et le massacre.* Cette initiative hardie inaugure leur ère héroïque et lyrique.

Elle concorde avec l'apparition sur la scène judaïque des Assyriens. Au contact d'une civilisation plus raffinée, l'horreur du culte meurtrier avait envahi ces cœurs d'élite connus sous le nom de Prophètes. Ils n'écouterent que leur courage pour se lever résolument contre le dogme de mort. Ni le sort funeste de leurs prédécesseurs, ni la crainte du supplice, ni supplice pire encore, le mépris et la réprobation de leurs compatriotes, ne pourront faire reculer ces mâles courages. Amos teint le premier de son sang la route où s'engageront les Isaïe et les Jérémie. La Bible nous conserve encore sa fière réponse à son bourreau juridique, le prêtre de Béthel, Amazias, qui lui interdisait de prophétiser : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, mais je mène paître les bœufs et je me nourris de sycomores. Jahvé m'a pris lorsque je menais mes biens, et m'a dit : Va, et parle comme un prophète au peuple d'Israël. »

La tactique de ces grands hommes, dit Tridon, *est parfaite d'adresse et de diplomatie.* En face des prophètes de Moloch ordonnant le meurtre au nom de Jahvé, ils font intervenir à leur tour Jahvé pour répudier ces brûleries, en ordonner le terme et menacer les indociles. Leur inépuisable verve, inspirée des sentiments les plus généreux de l'âme humaine, attaque sans relâche tout ce qui de près ou de loin rappelait le culte officiel du Baël-Moloch. L'arche, ce repaire d'ossements calcinés des victimes humaines et de l'idole infernale, les cornes des autels-fourneaux qu'on arrosait du sang des premiers-nés d'Israël, le cochon, cet animal sacré du Moloch, les sabbaths, jour de Saturne, les Passahs (origines de la Pâque) ou nouvelles lunes, ces soirées maudites où coulait le sang innocent, tout cet attirail, rajeuni par le Pentateuque, est trépané et foulé aux pieds, comme le sanglant et détestable appareil du Moloch.

Osee : « Je ferai cesser vos orgies, vos fêtes, vos nouvelles lunes et vos sabbaths. »

Amos : « Je visiterai Israël; je visiterai ses abominations. Je

visiterai les autels de Béthel. Je couperai leurs cornes et les jetterai à terre. »

Jérémie, de son vrai nom Irmeyahou-bén-Hilgyahou : « Le péché de Judas est inscrit avec une plume de fer et une pointe de diamant. Il est gravé sur la table de leur cœur et sur les cornes de leurs autels. » Et ailleurs : « Revenez, mes fils apostats, je suis votre maître. Je vous donnerai des pasteurs qui me plaisent. Ils vous conduiront avec intelligence et on ne parlera plus de l'arche, personne n'y pensera plus, personne ne la regrettera plus. Personne n'en confectionnera une semblable. Au contraire, la ville de Jérusalem sera le grand trône de Jéhovah. »

Ysaïe, de son vrai nom Jeschayahou-bén-Amoc : « Ne m'offrez plus de sacrifices; votre encens est une abomination. Je ne veux plus de vos nouvelles lunes, de votre sabbath et de vos autres fêtes. Toutes vos assemblées sont souillées par le crime. »

On voit [sans aucun doute possible; on voit par les paroles d'Osée, d'Amos et d'Ysaïe, non moins que de Jérémie] tout l'ardu de cette situation des prophètes, enfants perdus de la civilisation au milieu de l'enfer sémitique. Sans autre preuve que leur cœur, sans autre tradition que le sentiment de justice, *sans autre occasion que leur contact avec l'Aryanisme durant la captivité*, ils viennent attacher un rite séculaire et incontesté, évoquer un Jahlé en esprit et en vérité devant la face du dévoreur de petits enfants et prêter à ce fauve le langage de l'humanité.

Donc, d'après M. Picard, *les prophètes initiés aux doctrines aryennes par la captivité à Babylone, s'élèvent au VIII^e siècle contre le culte de Moloch. Ces prophètes ont une tactique admirable.* M. Picard le prouve par les paroles d'Osée, d'Amos, d'Ysaïe, de Jérémie, qui appartiennent, les trois premiers au VIII^e siècle, le dernier au VII^e siècle. Les prophètes, et entre autres Osée, Amos, Ysaïe, attaquent le culte de Moloch *sans autre occasion que leur contact avec l'Aryanisme durant la captivité.*

Evidemment cela fait la captivité de Babylone antérieure au ministère d'Osée, d'Amos et d'Ysaïe qui prêchent au VIII^e siècle.

Notus, il est vrai, prétend que M. Picard a voulu parler là d'Ezéchiél, de Jérémie, de Daniel, de Zacharie, d'Esdras, et non d'Osée, d'Amos et d'Ysaïe. Mais si Notus a des yeux pour ne point voir, ce que M. Picard a écrit n'en reste pas moins écrit. Les prophètes du VIII^e siècle, Osée, Amos, Ysaïe, restent classés par M. Picard avec les prophètes formés à Babylone de 606 à 538. Notus a beau se trémousser, le système de M. Picard c'est l'absurdité ou l'anachronisme.

Notus m'oppose constamment Tridon. Mais il s'agit de la combinaison Tridon-Picard, ou, en d'autres termes, de la théorie de Tridon et des insanités nouvelles que M. Picard y a mêlées. — Concernant l'époque de l'apparition des Assyriens sur la scène judaïque, l'erreur de l'infime Tridon, malgré le suffrage d'un autre, encore plus infime, ne saurait prévaloir sur toute la science contemporaine.

Pas plus que M. Picard, Notus ne sait ce qu'il dit. Il y a encore absurdité ou anachronisme dans le replâtrage qu'il substitue à l'œuvre prime-sautière de M. Picard. Il laisse en effet Jérémie au nombre des prophètes *initiés aux doctrines aryennes par la captivité de Babylone.* Notus ignore-t-il que Jérémie a prêché dix-neuf ans sous le roi Josias, avant la première invasion des Babyloniens en Judée?

J'espère que, cette fois-ci, *l'Art moderne* accordera à ma réponse les mêmes avantages qu'aux observations qui l'ont provoquée.

Dans cet espoir, et en attendant une nouvelle occasion de vous

écrire, je vous prie, Messieurs les Directeurs, de vouloir bien agréer l'expression de ma considération distinguée.

A.-J. DELATTRE, S. J.

Louvain, le 3 mars 1894.

L'ART A LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Exposition de M. Hippolyte Leroy.

M. Hippolyte Leroy, le jeune peintre de Gand, expose à la Société d'Emulation une vingtaine de toiles qui ne manquent ni de valeur ni d'intérêt.

M. H. Leroy n'est point un briseur de vitres. Et cependant il paraît presque un audacieux dans ce petit salon où s'empoussièrent d'habitude poncifs décaïs et ternes imitations de traditionnels. C'est qu'il a de la vie, de la lumière, quelque hardiesse de coloration.

Les Dunes au Coq, Avril en Flandre attirent et marquent par une heureuse fluidité de lumière; *Dégel, Vieux fossé à Gand* évoque bien la mélancolie des canaux par les soleils couchants; *Rêve heureux*, d'un tour un peu romantique, se fonde en de fines nuances jaunes et mauves qui caressent l'œil et l'esprit. D'autres études et tableaux ont des qualités d'observation et de vie qui révèlent un talent que l'on voudrait affranchi d'une réserve un peu timorée.

Quelques marbres et bronzes, parmi lesquels je note *Tyrannie d'enfant*, d'une vivante familiarité, et *Piété; Souvenir d'Anderlues*, bien venu mais trop manifestement influencé par Constantin Meunier.

Concert du Conservatoire.

Au second concert annuel du Conservatoire, nouveau triomphe pour Jean Gérardy. C'est un débordement d'enthousiasme qu'excite trop apparemment son jeune âge.

Considération vaine! Car ce gamin de quinze ans compte aujourd'hui parmi les meilleurs violoncellistes. Il a pour lui une étonnante virtuosité que gêne à peine l'impuissance de sa main d'enfant, l'élégance du style, le son ample et chantant, l'expression juste et pénétrante.

Nous pourrions beaucoup critiquer l'orchestre du Conservatoire, si rebelle à la discipline et d'une si molle insouciance. Après avoir donné à la dernière répétition une convenable exécution du premier tableau de *l'Or du Rhin* et une bonne interprétation de l'ouverture de *Tannhäuser*, il s'est, au concert, — cédant à quelle fantaisie! — complu dans une incohérence bruyante vraiment regrettable.

Nous voudrions aussi rappeler au ton que comporte l'œuvre de Wagner les élèves, non tous sans mérite, qui avaient cette lourde tâche de chanter les Filles du Rhin et Albéric. Mais M. Radoux est un musicien de trop de valeur pour que nous devions appuyer ou supposer qu'il n'ait point fait déjà ces observations et d'autres à ses élèves et à l'orchestre.

M^{me} de Vere a chanté avec talent, mais sans expression ni grandeur, un air de Hændel et l'air d'*Elie* de Mendelssohn.

PETITE CHRONIQUE

En raison du grand succès qu'il obtient, le Salon de la *Libre Esthétique*, qui devait être clôturé le 15 mars, sera prolongé jusqu'au 1^{er} avril.

M. Edmond Picard fera mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, une conférence au Salon de la *Libre Esthétique*. Titre : *Dialégo-mènes artistiques*.

Prix d'entrée : 2 francs.

C'est VENDREDI prochain, 16 mars, à 2 heures précises, qu'aura lieu, au Salon de la *Libre Esthétique*, le troisième concert du Quatuor Ysaye. Une indisposition d'un des membres du Quatuor n'a pas permis, en effet, aux excellents interprètes de donner leur séance hier.

Le programme est arrêté comme suit : 1. Quatuor à cordes de César Franck. 2. *Sarabande, Gigue* et *Chaconne* extraites de la Sonate en ré mineur de J.-S. Bach, pour violon seul (M. Eugène Ysaye). 3. XIV^e Quatuor de Beethoven.

M. Paul Du Bois vient de vendre à l'Etat, pour le Musée de Bruxelles, la figure de grandeur naturelle : *Jeune femme assise*, qu'il exposa l'an dernier au Salon des XX.

L'œuvre sera exécutée en marbre.

Les acquisitions se multiplient au Salon de la *Libre Esthétique*. Outre les œuvres mentionnées dans les deux listes que nous avons publiées, trois exemplaires du vase argenté *Chimère* de M. Fernand Dubois, et la *Pervenche*, du même artiste, ont été vendus cette semaine. Les tapis de foyer de la *Royale* obtiennent également beaucoup de succès. Quatre exemplaires des *Poissons* de M. Georges Lemmen, et l'*Iris* de M. R. Wytzman, viennent d'être acquis.

M. Odilon Redon a vendu le *Livre de lumière*, l'une de ses plus belles inspirations. Enfin, des pourparlers sont engagés au sujet de bon nombre d'autres œuvres.

Pour rappel, aujourd'hui 11 mars, à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra, grand concert dirigé par Siegfried Wagner, avec le concours de M^{lle} Kempees, cantatrice à la cour de Hollande.

Les répétitions d'ensemble de *Tristan et Yseult* ont commencé mardi au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Philippe Flon, qui, aidé des conseils de M. Lassen, s'acquitte très consciencieusement et avec une compétence incontestable de sa mission délicate.

Le Théâtre des Auteurs belges, dont les journaux ont annoncé récemment la fondation, a choisi pour son premier spectacle la date du vendredi 16 mars.

La représentation de la *Gêne*, pièce en trois actes de M. Gustave Vanzyne, et de *Impure*, comédie en trois actes de M. Fritz Lutens, aura lieu sur la scène du Théâtre royal de l'Alcazar que la direction a mise, pour cette soirée, à la disposition du Théâtre des Auteurs belges.

La location pour cette intéressante représentation est ouverte dès ce jour au théâtre.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2 précises, à la salle Ravenstein, rue Ravenstein, concert par le pianiste Arthur Van Dooren.

Sur le programme figure de Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Raff, Chopin, Liszt, Zarembski, etc.

Le chevalier Stuart Cumberland, le célèbre liseur de pensées, et miss Phyllis Bentley qui viennent de donner quelques séances à la Grande Harmonie avec un succès sans précédent, reviennent tout exprès de La Haye pour donner aujourd'hui dimanche, à 8 h. 15 du soir, une séance populaire à l'Alhambra.

M. Cumberland renouvellera ce soir-là l'expérience qu'il fit avec M. Siegfried Wagner, il y a quelques années, à Bayreuth. Il se tiendra à la disposition des compositeurs de musique, prêt à lire dans leur pensée et à reconstituer immédiatement, lui qui n'est

pas musicien et a horreur de la musique, toutes les mélodies qu'il leur plaira de composer.

C'est la première fois que cette expérience, absolument concluante, sera faite à Bruxelles.

Grand défilé aristocratique, la semaine dernière, rue de la Consolation. Equipages armoirés, valets de pied en grande livrée, déploiement inusité de toilettes de style. *Garden party? Five o'clock? Fancy fair?* Non pas. Visite, tout simplement, sur invitations, de l'atelier du sculpteur Vingotte, exposant, entre autres, l'un des deux groupes en bronze commandés par le Roi pour le château d'Ardenne.

L'œuvre, de grandes dimensions, figure une néréide menant à la longe un cheval marin qui se cabre au milieu des flots. Elle doit faire le pendant à un triton, déjà installé, et complètera la décoration d'une pièce d'eau que domine une terrasse du château.

La composition est d'un bel ensemble ornemental. Le cheval a l'allure fougueuse qui sied, les mouvements sont justes et amples. Le sujet imposé évoque nécessairement les souvenirs classiques. Mais il y aurait mauvaise grâce à chicaner là-dessus l'auteur, qui s'est tiré habilement d'affaire, en artiste consciencieux et expérimenté.

COOPÉRATIVE ARTISTIQUE. — Voici la composition du comité nommé par les adhérents, artistes peintres, sculpteurs, musiciens et littérateurs, mardi dernier : Président, Alph. Motte, chef de bureau à la caisse d'épargne et de retraite; trésorier, Jean Delville, artiste peintre; secrétaire, Jules du Jardin, artiste peintre; commissaires, Théo Hannon, artiste peintre, José Hennebicq, avocat, et Isidore De Rudder, statuaire.

Les adhésions peuvent être adressées au secrétaire : chaussée de Vleurgat, 64, Bruxelles.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 12 mars, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Le Brésil*. (Clôture du cours le 19 mars.) — A 3 heures. Applications de l'Art. M. LAMBOTTE : *Le XVIII^e siècle : Louis XV et Louis XVI*. (Clôture du cours le 19 mars.)

Mercredi 14 mars, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *La France depuis 1870*. (Clôture du cours le 21 mars.) — A 3 heures. Littérature anglaise. *Tennyson* (Clôture du cours le 21 mars.)

Judi, 15 mars, à 2 heures. M. E. VERHAEREN : Histoire de l'Art : *Raphaël*. (Clôture du cours le 22 mars.) — A 3 heures. Littérature française. M^{lle} TORDEUS : Clôture du cours. Lecture.

La Plume vient d'ouvrir à Paris, dans les locaux du *Salon des Cent*, rue Bonaparte, 31, une exposition complète des œuvres d'Eugène Grasset, le merveilleux artiste auquel nous avons récemment consacré une étude (1) et dont les illustrations, les aquarelles originales et les affiches forment un des grands attraits du Salon de la *Libre Esthétique*. L'exposition d'Eugène Grasset à Paris sera ouverte jusqu'au 31 mars.

Un autre exposant de la *Libre Esthétique* et des XX, M. Camille Pissarro, expose en ce moment chez M. Durand-Ruel, rue Laffitte, 16, un choix de tableaux et d'aquarelles. Clôture : 21 mars.

(1) Voir *l'Art Moderne* du 18 février dernier.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1^{er} mai au 1^{er} juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6
GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^{er} prix. — Sidney, seuls 1^{er} et 2^e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45 Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 11.

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES.

DIMANCHE 18 MARS 1894

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

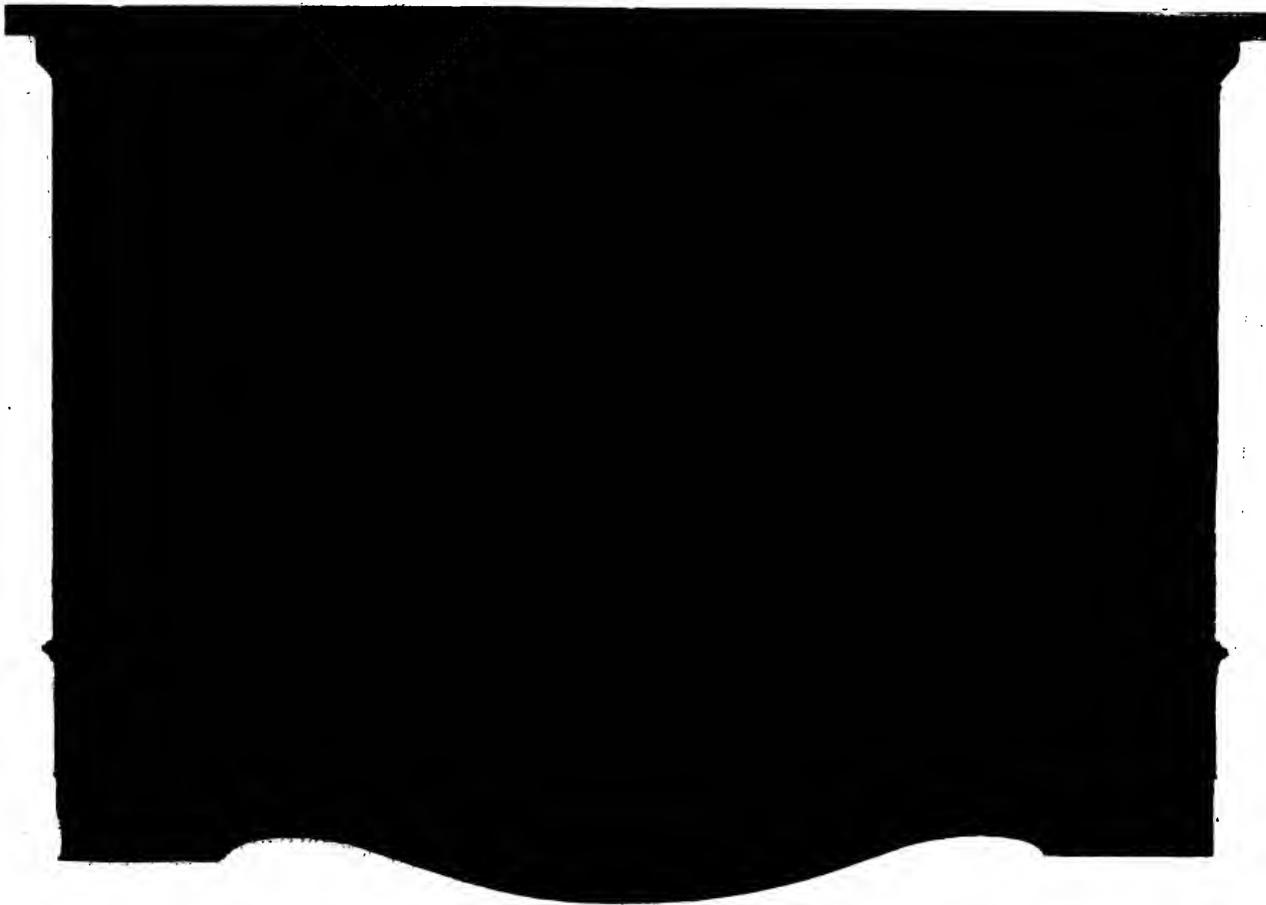
REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.



SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE : *La Vision*, par G. FRAMPTON

SOMMAIRE

LE SALON DE " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". *L'Art appliqué*. — TRISTAN ET ISEULT, par Maurice Kufferath. — A " LA LIBRE ESTHÉTIQUE ". *Troisième concert du Quatuor Ysaye. La Vie de Monsieur Quelconque*, par HERMAN PAUL. — " L'ŒUVRE " AU PARC. *L'Araignée de cristal. L'Image* — PETIT BILLET DU MATIN. A M. Maurice Beaubourg. — THÉÂTRE DES AUTEURS BELGES. — CONCERT SIEGFRIED WAGNER. — CERCLE ARTISTIQUE DE BRUXELLES. *Exposition de M^{lle} E. Héger, de MM. Bellis, Philippet et Van der Meulen*. — GUSTAVE CAILLEBOTTE. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (1)

L'ART APPLIQUÉ

L'art appliqué! Dites le pauvre terme boiteux, louche et insuffisant, car l'art doit jaillir de la composition même de la matière, il doit être déterminé par elle, étant peut-être réalisé déjà dans sa texture moléculaire. D'après que l'objet est fer, bois ou marbre, l'art obéit à des modifications diverses et profondes, il est régi par l'intime et le tréfonds des choses et le considère comme un revêtement surajouté, comme une carapace qu'on adapte, comme un dehors ou une applique apparaît immédiatement banal et superficiel. Un ornement est d'autant plus réussi qu'il ne convient qu'à la seule matière d'où il s'élève. Par contre, celui qu'indifféremment on reproduit en bronze, en pierre, en stuc, en plâtre risque de n'être adéquat à rien.

Si l'on jugeait, d'après ces règles rigoureuses, tels envois à *la Libre Esthétique*, certes bien des mécomptes s'inscriraient au cours de ces lignes; si encore on insistait sur le manque d'originalité de tels spécimens qui ne font que reproduire textuellement les modèles anciens, ces mécomptes se doubleraient.

Mais il serait injuste, en ces heures de début où l'art décoratif essaie de regagner le temps gaspillé, depuis le XVIII^e siècle, en menues horreurs industrielles, d'insister trop sur les faiblesses, les inexpériences et les imitations. Il ne faut guère trop hâtivement atténuer l'emballement qu'il suscite, l'attention universelle qu'il fixe et la vogue dont il va jouir. La seule protestation qu'il est bon de formuler dès à présent est, croyons-nous, celle s'attaquant à ce récent snobisme, qui trouve immédiatement un objet beau parce qu'il est anglais. Certains ébénistes londoniens qui n'avaient, jusqu'en ces derniers temps, travaillé qu'à de luisantes, propres et lisses cloisons pour boxes à chiens ou à chevaux et qui ne réussissaient pas mal des rateliers polis, gentils et confortables sont, paraît-il, en passe de meubler des appartements aristocratiques. Il y a là tout un jeu de

(1) Voir *L'Art moderne* des 18 février (*Eugène Grasset*), 25 février (*La Libre Esthétique*), 4 mars (*Quelques peintres*) et 11 mars (*Quelques dessinateurs*).

petits bâtons et de petites tringles et de petits rideaux dont le succès est malheureusement inévitable. Ceci soit dit sans nier le bel ensemble d'efforts que les Anglais ont noué et sur lequel cet article même insiste.

A *la Libre Esthétique*, l'art ornemental se trouve concentré particulièrement dans la deuxième et la cinquième salle.

Voici l'atténuée et charmante tapisserie de Maillol. Des personnages d'un quelquefois gauche dessin y vivent une idylle simple et grave en un paysage fané. Des laines à tons neutres, — à peine un ruban rouge exalté apparaît-il en une chevelure, — des laines communes mais choisies pour des mariages de teintes exquises font revivre un rêve d'été écoulé. Une vision directe des choses, nullement; mais le charme d'un rappel, d'un souvenir brouillé, d'une scène fanée à moitié dans la mémoire et qui s'en revient doucement à fleur des yeux. Tapisserie qui est pour le regard ce que serait pour l'odorat un parfum ayant perdu sa vivacité trop brutale et n'ayant conservé que ce qu'il faut pour rappeler les roses les plus rares.

Charpentier voisine avec Maillol. Son *Armoire à layettes*, d'ordonnance si simple, se décore de la belle luisance amortie à la fois et vivace de plaques d'étain où une scène familiale instaure l'intimité. Un sucrier exquis, un bougeoir imprévu, et surtout une vasque triomphalement ornée, en croissant, d'un motif représentant des poissons et des gosses nageants. Dites les chairs lisses et les mouvements fuyants des enfants et l'écaillage rébarbative des carpes ou des dorades. Chaque figuration est étudiée en pleine vie; le mouvement naturel et nullement déformé est suivi dans ses lignes les plus usuelles et rien dans l'art de M. Charpentier ne puise dans l'artificiel ni dans la synthèse outrée. Il se sépare ainsi nettement de ce nouveau groupe d'artistes parisiens qui sacrifient à l'idée toute vraisemblance et toute réalité.

Ranson, à grandes lignes circonvolantes, innove une décoration non certes exempte de japonisme mais très intense et résumante. Sa *Femme à la toilette* et ses *Servantes* réussissent à imposer un décor simple et grand et tout en traits magistraux. Carabin se complait en un art à la fois fantastique et joli. *La Limace* et *la Chauve-Souris*, mais surtout ses grès colorés dans la pâte attirent l'attention, grâce à des ployements et des ramassements de muscles inusités et réussis.

Delaherche aligne un choix superbe de grès flammés: vases, coupes, plats, cache-pots, aux colorations somptueuses obtenues par d'inattendues fusions de métaux. Et voici que surgit une concurrence à ce maître-potier: les céramistes de Bourg-la-Reine, Dalpayrat et Lesbros, qui innovent dans la forme et dans le ton des gourdes, bouteilles, flacons et amphores de toute espèce dont ils déploient le séduisant cortège.

L'Angleterre est aujourd'hui le principal foyer d'expansion de l'art ornemental. Alors encore qu'en France, en Belgique, en Allemagne, le mobilier et la décoration, livrés aux industriels que seul possédait le souci des bénéfiques, tombaient aux pires décadences, les artisans anglais déjà rallumaient le flambeau qui éclaira jadis la vie domestique. L'amour du *home* explique ce phénomène. Et ce furent William Morris, Walter Crane, Lewis Day, C.-F.-A. Voysey, J.-D. Sedding, Heywood Sumner qui imaginèrent pour l'ameublement, pour le papier peint, pour les tentures, pour les ustensiles de ménage, des combinaisons de lignes et de couleurs qui transformèrent les habitations, tandis que des dessinateurs de goût : Herbert Horne, Selwyn Image, Charles Ricketts, C. Shannon, Laurence Housman, I. Illingworth-Kay ornaient de lettrines, de frontispices, d'illustrations exquises des volumes merveilleusement imprimés que le très artiste relieur Cobden-Sanderson revêtait de cuir, avec une entente parfaite des nuances et un tact sûr dans l'emploi des fers à dorer. Des artistes célèbres : Burne-Jones, Sir Frédéric Leighton, Alma-Tadema, ne dédaignèrent point de diriger leurs facultés créatrices vers les applications industrielles. On les vit dessiner des cartons de verrières, imaginer des formes de meubles, modeler des projets de céramique, d'orfèvrerie, de bijoux.

Depuis quatre ans, l'exposition des *Arts and Crafts* concentre le résultat de ces efforts. Des écoles d'arts décoratifs assurent, pour l'avenir, la pérennité de cette admirable éclosion. Citons, en particulier, *The Guild and School of Handicraft*, où un groupe d'apprentis travaillent, d'après les dessins de leur directeur M. C.-R. Ashbee, le cuivre, le fer forgé, l'argent, le cuir, le bois. Cette école, située dans le quartier le plus populeux de Londres, en plein Whitechapel, est aménagée ingénieusement pour toutes les industries d'art. Inconnue du public et des marchands, elle est déjà renommée dans le monde des artistes et suffit à peine à la production qu'on réclame d'elle.

Le Salon de la *Libre Esthétique* donne un aperçu de ce mouvement si intense de la vie artistique anglaise. Des spécimens de livres, de reliures, d'orfèvreries, de dinanderies, de bijoux, de décorations sculpturales diverses marquent nettement les tendances de l'Angleterre vers le côté à la fois pratique et ornemental de l'art.

On remarque surtout, outre les volumes magnifiquement imprimés à la « Kelmscott press » par William Morris auquel nous consacrerons un article spécial et les belles éditions de MM. Elkin Matthews et John Lane, les bas-reliefs coloriés de M. Georges Frampton (1) et les orfèvreries de M. C.-R. Ashbee, dont les coupes en

bronze doré martelé et repoussé, les plats et cache-pots en cuivre ciselé, les joailleries en argent rehaussées d'émail et de cabochons séduisent par la pureté du dessin et par l'habileté de l'exécution.

Constatons toutefois que les artistes anglais sont, avant tout, des adaptateurs ingénieux. La part d'invention est mince en ces formes que hantent des réminiscences gothiques et autres. Et, presque toujours, la tradition pèse sur les conceptions de ces artisans de talent. L'art anglais n'est pas une création, il n'est qu'un retour aux principes de la décoration de jadis, habilement rajeunie et appropriée à la vie actuelle.

Le jour où l'Angleterre se sera complètement affranchie du servage de l'art d'autrefois, son règne artistique, à son tour, s'imposera. Par ses écoles, par ses associations de propagande artistique, par ses journaux et ses revues, par ses somptueux établissements de production, elle est merveilleusement outillée pour réaliser le haut but d'art que chaque peuple glorieux de lui-même rêve d'atteindre au profit de tous.

Il y a plus d'imagination, plus d'originalité, au sens ancien du mot, dans les envois des artistes français. Nous n'en voulons pour exemple, indépendamment des œuvres déjà citées, que la *Corbeille à fruits* de M. Jean Baffier, qui unit si ingénieusement l'art du sculpteur aux réalisations industrielles. Malgré sa forme un peu lourde, la *Cruche à vin*, du même artiste, révèle un parfait ouvrier d'art. L'un et l'autre de ces objets, admirés à juste titre au présent Salon, sont en étain, « ce métal qui a un aspect de très vieil argent humble, éraillé et intime, comme dit si joliment Henri de Régnier; un argent un peu mat, comme si l'approche d'un souffle le ternissait ou si son éclat se tempérait de la moiteur d'avoir été longtemps tenu par une main tiède. » On ne pourrait mieux définir l'étain, si apprécié aujourd'hui après avoir été dédaigneusement abandonné aux rustres auxquels les rachètent aujourd'hui, avec raison, les femmes de goût en quête d'un service de table élégant et pratique.

Il est vrai que l'étain ouvré, tel que l'emploient quelques artistes novateurs, — en France Charpentier, Desbois et Baffier, en Belgique Paul Du Bois, — n'existait point jadis. Tout au plus agrémentait-on un pot, une cafetière, de quelques dessins rudimentaires, incisés à coups de maillet. Et les plats, et les assiettes s'enjolivaient d'un rinceau Louis XV ou d'un filet exécuté au tour, sans plus.

On coule désormais l'étain comme le bronze, et un patient travail de ciselure enlève les bavochures, donne le fini nécessaire. L'exécution du *Flambeau* de M. Paul Du Bois est, à cet égard, un exemple de ce qu'on peut obtenir par ce double procédé. Ajoutons que l'œuvre — un des succès de la section d'art appliqué — réalise avec bonheur l'union de la décoration florale et des

(1) Nous reproduisons en tête du présent numéro son bas-relief *La Vision*.

exigences d'un objet usuel. Le *Chandelier en cuivre*, du même artiste, est également d'une forme heureusement imaginée, et ici la matière est, peut-être, mieux encore que dans l'œuvre précédente, bien choisie.

Avec moins de sûreté, et d'un métier encore un peu hésitant, M. Fernand Dubois modèle de menus objets qu'il exécute en argent, en étain ou en bronze argenté : boucle, broche, bague, vases, couvercle de boîte de bap-tême sont joliment conçus et plaisent par la sobriété et l'harmonie du décor. On pourrait souhaiter — et c'est une observation que nous faisons aussi au sujet des bijoux de M. Ashbee — une perfection plus grande dans le travail des bijoux. Les métaux précieux : l'or, l'argent, et le caractère des objets de parure réclament une exécution plus fine.

Il nous reste à signaler l'artistique initiative prise par la manufacture de tapis *La Royale*. Au lieu de se borner à rééditer des dessins quelconques, elle commande à des artistes, tels que Georges Lemmen et Rodolphe Wytsman, des compositions ornementales qu'elle exécute ponctuellement, pour la plus grande joie de nos yeux affamés de colorations harmonieuses et de lignes souples. Il y a là, pour nos dessinateurs, un élément nouveau digne d'attention.

Précisons, pour terminer, la signification de l'ensemble décoratif exposé par M. l'architecte Serrurier, qui, depuis l'ouverture, attire et retient les visiteurs. L'artiste a voulu réagir contre l'ameublement de style dans lequel se cantonnent invariablement tous les artisans du meuble (les crédences, vitrines et paravents de M. H. Wallaert, malgré leur incontestable mérite d'exécution, n'échappent pas aux traditions). Il a prouvé qu'on peut faire autre chose, imaginer des formes particulières, créer des modèles spéciaux, simples et d'un usage pratique. A cet égard, sa tentative mérite tous applaudissements. Nous voici, pour la première fois, hors du Louis XV et du Louis XVI, et de François I^{er}, et de l'Empire, et de la Renaissance flamande. Ce petit cabinet de travail, avec son scriban, sa bibliothèque, ses larges fauteuils, sa cheminée de briques et de bois, ses chaises de paille et le *bow-window* ouvert sur la perspective admirable des toitures chevauchant autour de la flèche de l'Hôtel de ville, réalise un idéal d'appartement modeste, sobre et intime. Il est inspiré des intérieurs anglais, sans en être la copie servile. C'est loin d'être parfait dans les détails, et l'on imagine aisément telles corrections à apporter au dessin un peu massif des meubles. Mais l'ensemble a une gaité souriante, un air de nouveauté qui fait plaisir, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer le goût qui a présidé au choix du papier, à l'harmonie des nuances, à la composition de la frise qui complète et réjouit la décoration.

TRISTAN ET ISEULT

par MAURICE KUFFERATH.

« Cette conception de l'amour est caractéristique des races du Nord en général et de la race celtique en particulier. » « Au moment où elle fut introduite dans la poésie européenne, elle a apporté certainement une sensation nouvelle, l'analyse d'un état d'âme jusqu'alors inaperçu, elle a exprimé ce qu'on appellerait aujourd'hui un frisson nouveau. »

Dans notre vieux monde, où la souffrance et son mystérieux contre-coup, la pitié, ont lentement éveillé les notions — si confuses encore — du bien et du mal, un nom avait été donné — enfin — à une des innombrables douleurs dont l'humanité meurt sans le savoir.

Ce « frisson nouveau », c'était la révélation, par un fait accidentel, d'une loi que l'évolution de la vie nous imposait chaque siècle davantage.

La loi de l'adaptation universelle et toujours plus complète des choses aux circonstances, au milieu qui les entoure; cette loi, comme une sorte de pesanteur, presse sur tous les éléments de vie et s'empare de toutes les spécialités, de toutes les harmonies que le hasard fait naître, pour créer de nouvelles formes, de nouvelles races, de nouveaux credos et de nouveaux devoirs.

Dans l'histoire de l'homme, cette loi s'appelle le développement de la personnalité.

Aussi sûrement qu'il montre les ressemblances et les solidarités, le contact toujours croissant des hommes entre eux leur montre leurs dissemblances ou leurs personnalités.

Tristan et Iseult sont probablement l'exemple le plus saillant des exigences de cette personnalité.

De la polygamie et de la communauté de biens, — qui suffisaient et qui suffisent encore à des êtres doués de personnalités et de besoins rudimentaires, — un premier développement a fait surgir la jalousie légitime des propriétaires, des monogames et toute notre conception du droit qui respecte à *peu* près tous les hasards de l'appropriation.

Un développement plus intense encore nous impose, presque malgré nous, une solution qui n'est que l'intuition enfin consciente de la loi qui a fait de nous des hommes; elle donne pour base au droit les besoins du plus grand nombre possible de personnalités, — de *spécialités*; — et pour devoir, tant social qu'individuel, elle nous prêche le respect, l'étude et l'impérieux souci d'harmonisation de toutes ces personnalités.

Deux êtres, en qui la vie s'était faite plus intense, ont vaincu l'inertie et la résignation que de meurtrières négations avaient incrustées dans leur race.

Malgré eux, les tendances de leur personnalité se sont affirmées avec force.

Les nains qui les entouraient ont cru que la mort vaincrait cette étrange audace. — Mais son aiguillon s'est retourné contre elle, car la mort de Tristan et d'Iseult a prouvé l'impérieux et vital besoin qu'ils avaient l'un de l'autre; bravant la routine éperdue, elle a scellé du sceau de la nécessité et de l'infini un désir dont les nains n'avaient pas encore reconnu le caractère absolu.

Ces choses sont écrites ou, du moins, implicitement contenues dans le récit et dans les scrupuleuses recherches de M. Kufferath sur toutes les légendes de Tristan et sur l'évolution de la musique.

L'histoire de cette évolution, qui a accompagné de façon

curieuse l'évolution de la personnalité consciente, avait sa place marquée dans l'étude du drame de Wagner qui peint le mieux les fières revendications de l'individu contre les droits de la masse.

Comme on est joyeux de trouver là l'opinion de tant de philosophes qui ont paru croire à cette belle généralisation : la musique ne faisant qu'une avec la passion humaine ! Toutes deux étant comme les émanations d'un même mouvement, aux rythmes et aux modulations infiniment multiples, — et la musique étant « le sanscrit de la nature exprimée par des sons ».

Tout ce chapitre — où Carlisle, Hoffmann, Weber, Leibnitz, Goethe, Schopenhauer, Schiller viennent presque « expliquer » Wagner — ouvre des horizons absolument neufs et touche avec une grande clarté à des problèmes transcendants.

La partie musicale de l'œuvre est étudiée avec cette finesse et cette sûreté que nous reconnaissons tous à M. Kufferath, ce critique musical-né.

Je ne crois pas qu'il existe à l'heure qu'il est un esprit qui soit plus que lui capable de faire comprendre à tous la valeur artistique et philosophique du génie de Wagner.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Troisième concert du Quatuor Ysaye.

M. Eugène Ysaye et ses excellents partenaires ont donné vendredi, au Salon de la *Libre Esthétique*, une émouvante séance de musique de chambre qui comptera parmi les plus belles et les plus complètes auxquelles nous ayons assisté.

Au programme : Franck, Bach, Beethoven, trois époques, trois concentrations musicales de premier ordre. Dire l'ampleur de style, la pureté, l'émotion communicative avec laquelle ces trois maîtres ont été interprétés est presque impossible. La pensée planait, haute et fière, immatérialisée, durant cet admirable Quatuor dans lequel le père Franck a résumé toute une vie d'aspirations élevées et de souffrance résignée. Dans l'exécution de la *Sarabande*, de la *Gigue* et de la *Chaconne en ré mineur* de Bach, Eugène Ysaye a atteint la grandeur absolue et s'est affirmé, définitivement, le Maître du violon, l'impeccable interprète des œuvres classiques, au même titre qu'il s'était, en maintes circonstances, révélé le traducteur incomparable de la pensée des compositeurs modernes. Et le Quatorzième quatuor, l'une des œuvres les plus vastes du répertoire de la musique de chambre, — et de celles qu'on n'aborde que timidement, presque en tremblant, — a clôturé cette audition extraordinaire en donnant aux auditeurs recueillis et enthousiastes la sensation enivrante du génie éclairant, sans une ombre, l'édifice que respectueusement et pieusement lui avaient élevé les efforts patients des quatre interprètes.

Depuis la fugue lente et solennelle du début jusqu'à la marche héroïque de la fin, l'admirable composition s'est déroulée dans sa radieuse beauté, et les moindres intentions du maître ont été observées et exprimées avec une justesse et une délicatesse merveilleuses. Il n'y a eu, après cette prestigieuse exécution, qu'une voix pour en réclamer, le plus tôt possible, une nouvelle audition.

La Vie de Monsieur Quelconque, en dix tableaux lithographiés, par HERMANN PAUL. Lith. Belfond et Co, Paris.

Terrible résumé, en remarquable forme artistique, de l'existence plate, lâche, avide, parasitaire et bête d'un de ces jeunes gens tels que les forme l'enseignement doctrinaire avec son égoïsme et sa soif de biens matériels.

1. Il naît.
2. Il subit les épreuves scolaires.
3. Il aime pour la première fois.
4. Il paye sa dette à la patrie.
5. Il remplit ses devoirs de citoyen.
6. Il aime pour la seconde fois.
7. Il est décoré ; ses amis lui offrent un banquet.
8. Appelé aux fonctions publiques, il figure dans les cérémonies officielles.
9. Il est malade.
10. Il est mort.

Ah ! chez nous, combien de ces Quelconques sont versés, an par an, en contingent, sortis des universités bourgeoises à idéal utilitaire !

IL NAÏT dans une chambre bourgeoise à baldaquin de princesse, manipulé à la sortie par un accoucheur en vogue, aidé de quelque horrible garde-couche à pourboires, pour une mère qui ne le nourrira pas.

IL SUBIT LES ÉPREUVES SCOLAIRES : avec la plus grande distinction ! devant des jurys complaisants aux masuirs objets de leurs espérances, qui reprendront quelque jour le dépôt sacré des axiomes doctrinaires.

IL AIME POUR LA PREMIÈRE FOIS : dans une maison publique, naturellement.

IL PAYE SA DETTE A L'ÉTAT : c'est le régiment. En Belgique, il ne la paye même pas. Vive le remplacement !

IL REMPLIT SES DEVOIRS DE CITOYEN : candidat d'une association libérale, conseiller communal ou provincial, député !

IL AIME POUR LA SECONDE FOIS : c'est le riche mariage, fait à l'intervention d'un administrateur de la Banque nationale ou d'un jésuite.

IL EST DÉCORÉ : et pourtant n'a rien fait.

IL FIGURE DANS LES CÉRÉMONIES OFFICIELLES : bals de cour et garden-parties, représentations de gala, inaugurations.

IL EST MALADE : sur le tard, quand il est très ventru.

IL EST MORT : la Loge l'enterre ou l'association conservatrice, et on n'y pense plus.

Hermann Paul a figuré cette vie ignoble et coutumière, sans idéal, sans amour, sans sacrifice, en des lithographies effrayantes de sarcasme vrai, d'indignation ironique et contenue, de fureur flagellante et impitoyable. C'est une œuvre magnifique, contemporaine à faire frémir, à faire rire aussi du rire terrible des vengeances satisfaites. Les types sont pénétrés au delà de toute expression, vivants, connus, impitoyables, destructeurs, dévastateurs, inoubliables. Rarement aussi profondes ornières ont été creusées dans la boue des existences parasites condamnées aux prochaines justices. Tous les Bouvard et Pécuchet de notre ambiance ont là leurs représentants à fronts bas, à nez crochus, à barbes correctes, à âmes patibulaires. C'est une des plus mirifiques volées de lanières que la profonde et philosophique caricature des heures présentes ait fait tomber sur l'imbécillité inutile et méchante.

« L'ŒUVRE » AU PARC

L'Araignée de cristal. — L'Image.

Le souvenir est trop récent des articles consacrés à *l'Image* et à *l'Araignée de cristal* (1) par notre collaborateur Camille Mauclair, pour que nous ayons à faire l'analyse de ces deux œuvres, par lesquelles se manifeste l'évolution du théâtre moderne. L'impression du public — du public artiste, le seul dont nous ayons souci — a ratifié le jugement porté en ces colonnes. L'hallucination des miroirs, décrite avec sobriété, d'un style incisif par M^{me} Rachilde, a produit l'effet intense qu'elle avait provoqué à Paris. Et si le deuxième acte de *l'Image* a paru alourdi de conversations inutiles, de critique littéraire superfétatoire, le premier acte et le dernier ont donné la sensation nette d'un art neuf, pénétrant, profond, aussi radicalement distinct du romantisme de jadis qu'en opposition avec le naturalisme de naguère.

M. Beaubourg aura eu, une fois de plus, à se louer de l'interprétation très artiste de M. Lugné-Poe et de M^{lle} Bady. L'un et l'autre apportent à l'interprétation difficile de leurs rôles une conviction, une foi, une flamme admirables. On souhaiterait, toutefois, voir M. Lugné-Poe modifier davantage, selon les personnages qu'il incarne, son physique et son jeu. Il apparaît trop semblable à lui-même, qu'il traverse l'appartement de Marcel Deméniers, le home de *Rosmersholm* ou la salle de réunion d'*Un Ennemi du peuple*. Il y a là un danger contre lequel il fera bien de se mettre en garde et qui pourrait, à la longue, compromettre le grand et légitime succès qui l'accueille à Bruxelles à chacun de ses voyages.

PETIT BILLET DU MATIN

A M. MAURICE BEAUBOURG

Vous êtes, en effet, un idéaliste, mon cher Beaubourg, et il semblait inutile de le déclarer avec une telle flamme. Qui donc vous contredirait? On vous voit aller par la vie, les yeux levés au ciel, les yeux fixés vers votre âme, que vous apercevez sans doute là-haut parmi les anges candides et immatériels : une foule d'images, un peu délicates, un peu frêles, un peu inachevées — telle *l'Image*, que représente, il y a quelques jours, applaudie par toute une ardente jeunesse, le théâtre de l'Œuvre — se pressent dans votre cerveau, sensible et profond comme un cœur de vierge. Qui, nous le savons que vous êtes épris d'idée pure — platonicien inapte, peut-être, à comprendre les fictions du monde extérieur, symboliste éperdu de rêve, pour qui la réalité n'est que de la fumée et qui piétine parfois cette fumée comme d'autres un plat! Hélas! mon cher Beaubourg, il y a pourtant des proies sur cette terre, qui est bien loin du ciel. Mais pourquoi irai-je, sans espoir de vous ravir une seule illusion, vous reprocher la grâce aimable avec laquelle vous lâchez ces proies pour suivre des ombres? — M. L'H. (*Gil Blas*.)

Théâtre des Auteurs belges

Vendredi soir, à l'Alcazar, deux pièces inédites d'auteurs belges. *La Gène*, par M. Gustave Van Zype, et *Impure*, par M. Fritz Lutens.

La Gène est plutôt une esquisse, — une esquisse au noir, — qui n'a point toutes les qualités de *l'Enfant*, du même auteur, que nous entendimes naguère en matinée au Théâtre Molière. La situation : Un honnête homme, acculé par la gêne, l'horrible gêne, choit dans la faillite. Sa fille, lasse de la vie misérable à laquelle la condamnent ses leçons à 1 fr. 50 le cachet, déserte la maison paternelle pour la grande vie. Mais, soucieuse encore du bonheur de son père qui l'a maudite, c'est elle qui a obtenu l'emploi lucratif où l'ancien négociant, devenu commis, a retrouvé maintenant la paix et l'aisance.

(1) Voir *l'Art Moderne* des 18 février et 4 mars 1894.

Le père ne se doute point qu'il doit tout cela à l'enfant déaturée. Et quand il la rencontre, c'est pour lui infliger de plus cruelles injures dont la pauvre fille accepte, sans révolte, toute l'injustice. C'est, on le voit, une nouvelle variation sur l'Honneur et l'Argent. Quant au dialogue, il révèle de l'expérience, encore qu'il se traîne un peu en poncifs, notamment au dernier acte. L'interprétation est plutôt insuffisante.

Quant à *Impure*, c'est une comédie fashionable, où l'auteur — soucieux de prouver le sens des élégances qui lui a été dévolu — a été assez mal servi par des interprètes, beaucoup moins élégants. C'est l'histoire d'un éceurant gommeux qui séduit une jeune fille en lui promettant de l'épouser. Il y a « de jolis mots », comme on dit, et le groupe des cocodettes du second acte est très amusant.

Les deux pièces ont été très cordialement applaudies.

Concert Siegfried Wagner.

Wagner fourrait ses chefs d'orchestre dans « l'abîme mystique » et enlevait aux regards la silhouette gesticulante, destructive de l'illusion. Par un « juste retour », le fils du grand homme venge les manieurs de bâton malmenés par son père. Et le voici sur l'estrade, accaparant l'attention, et conduisant de la main, de la tête, des genoux, des hanches, des épaules, des basques de son habit noir un orchestre qu'un clin d'œil suffit à mettre en mouvement. Excès de jeunesse de la part du maestro, excès de réclame dans les avis communiqués par l'impresario. L'un et l'autre ont fait de ce concert une cérémonie bizarre, mariage de snobisme et d'art, la pire des alliances. On a applaudi le père, et même le grand-père, par-dessus la tête du jouvenceau. On les eût peut-être applaudis plus sincèrement si l'on n'eût pas craint de compromettre, par des ovations prématurées, les succès futurs d'un jeune artiste à l'inexpérience sympathique.

M. Siegfried Wagner paraît avoir une nature de musicien. Quand il aura conquis ses galons par un service régulier, il prendra rang parmi les Richter, les Dupont, les Mottl, les Herman Lévi. En telles œuvres : *Tristan*, *Tannhäuser*, *le Vaisseau-fantôme*, il a révélé sa compréhension délicate et fait présager un musicien de talent. Des détails joliment mis en lumière, une fougue juvénile dans les mouvements rapides, une exagération des mouvements lents, tels sont les points qui restent dans la mémoire, après cette séance sensationnelle, — avec le souvenir de la voix inégale et médiocrement juste de M^{lle} Kempees.

CERCLE ARTISTIQUE DE BRUXELLES

Exposition de M^{lle} Louise Héger, de MM. Bellis, Philippet et Vander Meulen.

Ces petites expositions au Cercle artistique sont souvent bien insignifiantes : c'est un local qui s'ouvre plus par bienveillance et équité que par choix.

Cette fois, c'est mieux. M^{lle} Louise Héger, longtemps peintresse un peu morne et imitatrice inconsciente par trop de souvenirs d'artistes fréquentés, semble prendre possession d'elle-même. Sa palette s'éclaire et devient franche. Son sentiment du paysage s'intimise. On dirait qu'elle part pour l'originalité, qu'elle est en train de briser les liens et de se laisser impulser par ses sensations seules. Conquérir sa personnalité, voilà le grand problème! la conquérir, malgré les conseils, malgré les fréquentations, malgré l'éducation, malgré les relations amoindrissantes, bavardantes, inquiétantes. Plus d'une toile, vue là, donne cet espoir que la forte nature de M^{lle} Héger, comprimée jusqu'ici, est enfin libre et qu'elle s'abandonne au flot heureux des instincts individuels, cette seule puissance vraiment directrice et salutaire.

M. Philippet a, entre autres, une très vive et verveuse esquisse de cabaret à chanteurs. Ses deux portraits sont par contre terriblement vulgaires.

M. Bellis fulgure. Palette somptueuse. Ruissellement de cou-

leurs en joailleries. Oeuvres la plupart d'un grand éclat de tons et d'une belle santé. Plaisir à les voir dans leur opulence et leur brillante fraîcheur.

Le chenil de M. Vander Meulen ne nous a guère charmé. Que de portraits de chiens quelconques. Puis de l'esprit : un tribunal de molosses intitulé : *Mauvaise affaire!* D'autres niaiseries. Du goût! s. v. p.; du goût, du goût! Que diable, quand on fréquente les bêtes, on devrait avoir plus de naturel!

Gustave Caillebotte

Un peintre français dont le nom n'a jamais retenti dans les comptes rendus des salons officiels, mais qui est bien connu de tous ceux qui suivirent les campagnes menées par les impressionnistes, M. Gustave Caillebotte, vient de mourir à Gennevilliers. Il prit part à tous les Salonnets d'avant-garde qui préparèrent l'avènement de l'impressionnisme et se fit remarquer, à côté de Cézanne, de Guillaumin, de Claude Monet, de Renoir, de Degas, de Camille Pissarro, de Sisley, de M^{mes} Berthe Morisot et Mary Cassatt, par de réelles qualités de peintre; quelques toiles de lui furent exposées en 1888 au Salon des XX, et l'artiste fit, à cette occasion, le voyage de Bruxelles.

« On se souvient de ses débuts, dit M. Gustave Geffroy dans le *Journal*, de ces *Raboteurs de parquets* qui excitèrent les railleries par leur perspective osée, mais où il fallut bien reconnaître les qualités d'un observateur dans le modelé des torsos et la vérité des mouvements.

Depuis, Caillebotte s'était appliqué à l'étude des mêmes perspectives dans des intérieurs de chambres, et il avait obtenu de curieux et parfois bizarres effets de raccourcis et de proportions. Seulement, où l'on croyait à une tactique et à un désir d'étonner, il y avait ingénuité et désir de vrai. Pour moi, le sens dans lequel le peintre a le mieux marqué son effort, c'est dans la série de paysages des rues de Paris, parfois vus d'un balcon : des avenues larges, des voies droites, de hautes maisons alignées, des maisons qui forment caps aux carrefours et qui ont vraiment, dans l'atmosphère de la ville, la beauté massive de hautes falaises.

Là, il y eut non seulement recherche, mais trouvaille et originalité, et le commencement de quelque chose qui pourra bien être continué. »

L'heure du triomphe arrivée, M. Caillebotte s'était retiré de la lutte. La notoriété bruyante que lui avaient valu ses envois aux Salons impressionnistes lui pesait; les objections de la critique l'ébranlaient et peu à peu lui faisaient perdre sa vaillance et l'inaltérable confiance en soi-même qui avait caractérisé ses débuts. Il finit par renoncer à la peinture pour se livrer exclusivement au jardinage et au canotage. Il est mort, bien avant l'heure, à quarante-six ans, au moment même où ses amis allaient organiser une exposition d'ensemble de ses œuvres.

PETITE CHRONIQUE

Le Conservatoire redira aujourd'hui, à 2 heures, le programme de son premier concert : Sixième *Concerto grosso* de Hændel, *Magnificat* de Bach et *Psaume XVIII* de Marcello.

PAPUS fera mardi prochain, 20 mars, à 2 h. 1/2 précises, une conférence au Salon de la *Libre Esthétique*. Sujet : *La Femme*. Entrée : 2 francs.

Le prochain concert du QUATUOR YSAVE au Salon de la *Libre Esthétique* aura lieu le mardi 27 courant (mardi de Pâques), à 2 heures précises, avec le concours de M. Auguste Pierrcet, pianiste à Paris.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Quatrième liste d'acquisitions : HERMANN PAUL. Suite de lithographies — H. SUMNER. *Les quatre saisons*. — Id. *Saint-Georges*. — S. IMAGE. *L'Annonciation*. — DELAHERCHE. Vase (grès flammé). — MATTEWS ET LANE. Livres illustrés. — P. DU BOIS. Chandelier (étain). — Cen-

drier (id.) — A. CHARPENTIER. *Jeune femme au collier* (bas-relief). — ALEXANDRE LUNOIS. *Hollandaise de Volendam*. — F.-R. CARABIN. *Femme au bilboquet* (grès coloré). — M^{me}. CAMILLE CLAUDEL. *Le Psaume* (bronze).

Les artistes et hommes de lettres étrangers continuent à affluer au Salon de la *Libre Esthétique*. Citons parmi les visiteurs de la semaine dernière M^{me} Berthe Morisot, MM. Roger Marx, inspecteur des Beaux-Arts à Paris, Teodor de Wyzewa, Jean Stevens, Maurice Beaubourg, Lugné-Poe, Jean Jaurès, J. Peladan, etc.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 19 mars, à 2 heures. Clôture du cours de géographie. M. PERGAMENI : *Le Brésil*. — A 3 heures. Clôture du cours des applications de l'Art. M. LAMBOTTE : *La Céramique européenne, l'Empire*.

Mercredi 21 mars, à 2 heures. Clôture du cours d'histoire. M. PERGAMENI : *La France depuis 1870, et l'Angleterre*. — A 3 heures. Clôture du cours de littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *Tennyson*.

Jeudi, 22 mars, à 2 heures. Clôture du cours d'histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Raphaël*.

M. Lugné-Poe et ses camarades de « l'Oeuvre », après avoir joué le 12 mars à Liège, le 13 à Bruxelles, le 14 à Anvers et le 15 à Amsterdam, sont retournés en toute hâte à Paris où ils donneront le 28 la première représentation de *Solness le constructeur* d'Ibsen. Ce drame sera joué par M. Lugné-Poe à Bruxelles le surlendemain.

Le spectacle suivant, qui sera donné à Paris vers le 25 avril, sur une scène centrale, se composera de *la Belle au bois*, féerie de MM. d'Humières et Bataille, musique de M. Georges Hue. M. Lugné-Poe prépare pour cette représentation des merveilles de mise en scène. Les décors ont été commandés à M. Rochegrosse, les dessins des costumes à Sir Burne-Jones. *La Belle au bois* sera jouée par « l'Oeuvre » à Londres dans le courant de mai.

La « Société française de bienfaisance » a donné mardi, à la Monnaie, sa représentation annuelle au profit des œuvres qu'elle patronne. On jouait *Aïda*. Indépendamment de son but charitable, la soirée avait un attrait particulier, celui du début de M^{me} Cossira dans le rôle d'Amnérís. La débutante a obtenu un très grand succès. Sa voix claire et vibrante, conduite avec sûreté, lui a valu de véritables ovations, notamment après le duo du deuxième acte avec M^l Tanésy. Les deux artistes ont été fleuries et rappelées plusieurs fois. Nul doute que M^{me} Cossira ne soit définitivement engagée par les directeurs de notre première scène lyrique. M. Seguin avait été remplacé, lui aussi, par M. Rey dans le rôle d'Amonasro. M. Rey, que l'on n'entend pas assez souvent à la Monnaie, s'est tiré de son épreuve avec un réel bonheur.

(Le Soir.)

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus pittoresques des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1^{er} mai au 1^{er} juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

L'ART MODERNE

QUATORZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de L'ART MODERNE s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'actualité. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document **LE PLUS COMPLET** et le recueil **LE PLUS FACILE A CONSULTER**.

PRIX D'ABONNEMENT } Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

TRISTAN ET ISEULT. — GRAVURE. *Couverture du catalogue de la Libre Esthétique.* — LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — *Les Livres.* — A LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *La Conférence de Papyrus.* — AIMONS LES BELGES. — CONFÉRENCE DE M. MAUBEL AU CERCLE ARTISTIQUE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Tristan et Iseult

En montant *Tristan et Iseult*, la direction du Théâtre de la Monnaie a fait un effort d'art dont il lui faut savoir gré. Les difficultés qui ont, même en Allemagne, retardé l'exécution d'une partition réputée au début irréalisable, étaient de nature à faire hésiter des esprits plus audacieux que MM. Stoumon et Calabresi. Mais les grandes œuvres exercent autour d'elles leur irrésistible ascendant. Elles enflamment, elles transforment, elles élèvent jusqu'à elles leurs interprètes. Et voici que tout le personnel du théâtre : chanteurs, chef d'orchestre et musiciens, s'est pris d'un si bel enthousiasme pour le chef-d'œuvre dont il portait la redoutable responsabilité que l'impression artistique a dépassé les espérances. L'opéra a été superbe, et il serait injuste

d'exiger davantage. Si le *Tristan et Iseult* de la Monnaie n'a pas les séductions enveloppantes et le charme subtil des exécutions modèles de Bayreuth, du moins faut-il en louer l'interprétation consciencieuse, colorée, émouvante par instants, qui la classe, dans les souvenirs de tout critique impartial, fort au-dessus des exécutions qu'en donnent les scènes allemandes, même les plus célèbres. Nous ne parlerons pas de celle qu'offrit, l'an passé, aux musiciens ébahis, le Théâtre de Monte-Carlo dans le décor du *Voyage en Chine*, fantaisie que le rastaquouérisme des habitués de la Côte d'azur ne suffit pas à justifier.

Il importait que le théâtre qui a, le premier en pays latin, mis sur pied *les Maîtres Chanteurs*, la *Valkyrie* et *Siegfried*, ne se laissât point distancer. Ce devoir, que lui dictait, d'ailleurs, la compréhensivité artistique, vraiment remarquable en matière musicale, du public belge, la direction l'a compris. Et le triomphe qui a accueilli l'œuvre a récompensé son initiative.

Vraiment, il est loin le temps où de malicieux architectes, embusqués dans le mystère des baignoires, ajoutaient à l'instrumentation des *Maîtres Chanteurs* une partie spécialement composée par eux pour clef forcée. Préparé par les concerts symphoniques qui lui ont fait apprécier divers fragments de la partition, notamment le *Prélude* et la *Mort d'Iseult*, le public a écouté dans un recueillement profond et acclamé avec

transport le merveilleux poème dont si justement un écrivain français dont le pseudonyme cache un des plus fervents wagnériens de l'avant-veille disait hier :

« Est-il possible, véritablement, qu'une telle œuvre soit d'un homme? Shakespeare, Corneille, Hugo nous enchantent par la magnificence de leur génie; mais, enfin, nous concevons qu'une créature humaine ait écrit *Roméo et Juliette*, *le Cid*, *Ruy-Blas*; tandis que, si l'on écoute *Tristan et Iseult*, l'admiration se complique de stupéfaction; il nous paraît impossible qu'une aussi prodigieuse intensité de passion, une aussi vaste sublimité de rêve aient tenu dans le cœur et dans l'esprit d'un être qui naquit et mourut. »

Oui, le public a été émerveillé, ce qui n'est pas pour surprendre ceux qui, connaissant l'œuvre et sa prodigieuse force émotive, en escomptaient le succès. A peine quelques étourneaux s'en allaient-ils, de loge en loge, colporter de facétieux propos édités vers 1860, à propos de *Tannhäuser*, par de spirituels commis de rayon : « Vous savez, il paraît qu'à 10 h. 1/4 il y aura un duo. » A peine quelques horizontales se sont-elles levées bruyamment, après la mort de Tristan, et se sont-elles échappées comme un troupeau de gazelles. (A ce propos, les convenances élémentaires exigeraient que les portes restassent strictement closes et ne s'ouvrissent qu'aux entr'actes.) L'auditoire tout entier a été subjugué, stupéfait et ravi. Il a accueilli par un double rappel chacun des actes de cette prodigieuse épopée amoureuse, et la soirée s'est terminée par une ovation chaleureuse au jeune chef d'orchestre qui a si vaillamment mené ses troupes à la victoire.

Tristan et Iseult devait réussir. C'est, de toutes les œuvres du maître, la plus universelle. L'amour débordant, irrésistible et terrible qui en noue l'action est de toutes les époques et de tous les pays. Réduit à ses lignes essentielles, le poème se résume en une synthèse d'humanité qui nous bouleverse d'autant plus que nul artifice n'en complique l'admirable unité. Qu'on joue *Tristan et Iseult* en Allemagne, en France, en Belgique, en Angleterre, qu'on le traduise en italien, ou en espagnol, ou en russe, la détresse des amants que la fatalité précipite dans les bras l'un de l'autre et qui ne seront unis que dans la mort remuera les spectateurs jusqu'au fond des entrailles.

« Quoique Richard Wagner, pour délivrer la pensée et la passion des vaines contingences de l'histoire, de l'oiseux pittoresque de la couleur locale, emprunte presque toujours ses sujets à la légende, où l'humanité se révèle en sa simplicité, dit avec raison l'écrivain cité, il n'a pu empêcher les patries et les temps de pénétrer, d'empreindre la plupart de ses œuvres; sans parler des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* où, exceptionnellement, il n'y a rien qui ne soit uniquement allemand (c'est celui des chefs-d'œuvre wagnériens dont la repré-

sentation, en France, doit être le plus longtemps retardée), *Lohengrin*, si générale qu'en soit l'allégorie, précise un moment des siècles chevaleresques; et, dans *l'Anneau du Nibelung*, si universel qu'en soit le symbole, sourd toute l'originelle Allemagne. Dans *Tristan et Iseult*, il n'y a que Tristan et Iseult! ou, pour mieux dire, il n'y a pas même Tristan et Iseult, il n'y a que deux amants, d'hier ou d'aujourd'hui, n'importe, — non pas de tel jour, mais de toujours! Où sont-ils? ils ne savent pas, ils s'aiment. Que leur arrive-t-il? ils ne savent pas, ils s'aiment.

Pour eux, il n'existe pas, en réalité, de circonstance ni d'extériorité; ils sont, parmi l'océan des nombres humains, qu'ils ne voient pas, qu'il n'entendent pas, la double unité solitaire, le seul soi-deux; ils sont les isolés d'une île délicieuse et funèbre. Ne prenez pas garde au breuvage d'amour que Brangaine substitue au breuvage de mort! Il y a longtemps, il y a toujours qu'ils sont imbus du mystérieux philtre; il est, ce philtre, le propre sang de leurs veines. Ne croyez pas qu'ils s'inquiètent de l'auguste roi Marke ni du traître Melot; la Loyauté et la Trahison ne sont là que pour être vaincues par l'Amour, qui les ignore. Et tout le drame, c'est l'Amour! le tendre, le violent, le frénétique, le haletant Amour, qui ne sait que lui, ne comprend que lui, ne veut que lui, et s'acharne après soi-même, et ne peut, même de toutes les délices, de toutes les angoisses, s'assouvir parfaitement, et déteste les bruits et déteste le jour, parce que les bruits l'empêchent d'entendre ses silences pâmés, parce que le jour éblouissant détourne de la seule contemplation qu'il convoite : sa double âme nyctalope. »

C'est là le secret du prestige de ce drame inouï, de ce cri de passion exacerbée qui traversera les siècles. Toute la philosophie qu'il contient — et l'on s'est livré à cet égard à des gloses intéressantes, mais combien superflues! — s'évanouit au souffle de l'ardent amour qui est la trame, l'unique raison d'être du poème, et qui survivra à toutes les écoles, à toutes les philosophies, à toutes les évolutions de l'âme humaine parce qu'il est l'essence même de la vie et qu'il est la vie même.

C'est aussi, cette universalité des sentiments qui sont les ressorts de l'œuvre, la raison de l'interprétation remarquable qui lui a été donnée, — interprétation supérieure, dans son ensemble, à celle des partitions de Wagner précédemment exécutées à Bruxelles. Le germanisme des *Maîtres Chanteurs*, de *Lohengrin*, de *la Valkyrie*, malgré l'extension de leurs symboles, étrange souvent, avouons-le, les artistes qu'une éducation exclusivement française a façonnés pour d'autres héros. Dans *Tristan et Iseult*, où seule l'universelle passion palpète, qu'importe l'origine des amants? Et qu'importe leur langage? Il y a la tradition, la tradition bayreuthoise qui veut que Tristan soit blond et qu'il ait

l'air Allemand. Oui, nous savons. Mais cette même tradition veut que Tristan chante de la gorge. C'était le cas pour Gudehus, et quant à Vogl, il lui restait si peu de voix quand il créa le rôle à Bayreuth, en 1886, qu'on ne pourrait raisonnablement affirmer qu'il échappa à la règle.

S'il est permis de trouver à M. Cossira l'allure trop théâtrale, spécialement au premier acte où il cherche des effets d'opéra et dessine des gestes convenus, il faut lui reconnaître une admirable vaillance, une voix d'une séduction exquise, une diction excellente. Il a fallu un prodigieux effort, une inusitée concentration d'énergies et une rare souplesse pour que le Raoul et l'Éléazar d'hier devint le Tristan d'aujourd'hui. Le troisième acte, surtout, a été pour l'artiste l'occasion d'un triomphe justifié par d'exceptionnelles qualités de chanteur. Quand on se rappelle que Wagner dut consentir à ne pas imposer à Schnorr von Carolsfeld les fatigues d'une seconde représentation, la première épreuve ayant épuisé l'artiste, l'élan avec lequel M. Cossira a accompli sa tâche apparaît hautement louable. Ne soyons donc pas plus wagnériens que... le pape! et sachons jouir de la rare fortune d'entendre réaliser, dans des conditions parfaitement honorables, l'œuvre la plus difficile du répertoire wagnérien.

M^{lle} Tanésy n'était pas, on le sait, en possession de ses moyens vocaux. Il serait injuste de la juger sur cette seule soirée où elle luttait, avec un courage héroïque, contre une indisposition persistante. Il est permis de présager, malgré les circonstances défavorables dans lesquelles elle s'est présentée au public, une Iseult remarquable en cette artiste intelligente et consciencieuse. La sûreté de son chant et le caractère qu'elle donne à la fière princesse d'Irlande ressortiront, certes, aux prochaines représentations.

Brangaine, c'est M^{lle} Wolf, dont la voix pleine, au timbre harmonieux et puissant, s'épanouit merveilleusement au deuxième acte, en cette scène adorable où la fidèle suivante veille, du haut de la tour, sur les amants enlacés dans la nuit.

M Seguin est, de tous les artistes de la Monnaie, celui qui est le plus familiarisé avec les drames de Wagner. La création qu'il vient de faire de Kurwenal n'est pas moins belle que celles de Wotan et de Hans Sachs, qui le mirent au premier rang. Il fut, au premier acte, l'écuyer joyeux et bourru; le troisième acte le montra plein de sollicitude paternelle, de douleur contenue, de dévouement affectueux. Et sa joie d'apercevoir la voile blanche se manifesta, exubérante, avec une réalité qui fit passer un frisson dans la salle. Vraiment, Plank et Scheidemantel ne réalisèrent point un Kurwenal plus parfait.

L'articulation nette et la voix sonore de M. Lequien donnèrent au roi Marke un beau caractère, et l'or-

chestre, sous la direction ferme et souple de M. Flon, contribua principalement au succès de l'ouvrage.

Ce qui laisse à désirer, ce qui empêche les consciencieux efforts des artistes et de l'orchestre de provoquer, dans sa plénitude, l'impression artistique souhaitée, c'est le cadre défectueux donné à un ouvrage qui devrait être enveloppé de songe. La décoration, les costumes, les jeux de lumière ont une matérialité crue destructive de toute illusion. On paraît ignorer à Bruxelles les premières notions de la mise en scène; on se contente d'effets rudimentaires qui eussent paru à peine suffisants en 1830. Oh! la robe de bal que porte Iseult pour traverser la mer d'Irlande! Oh! la quincaillerie du costumé de Tristan! Et la perspective du navire! Et ce souverain habillé en roi de carreau pour aller chasser dans la forêt! On l'a même spirituellement vêtu de jaune, pour mieux accentuer sa disgrâce. Et l'éclairage lunaire! Et le rapiécage des décors falots et veules dont seul celui du château de Karéol, malgré l'incohérence des ombres portées, donne quelque illusion! Et le coucher de soleil! Tout cela est indigne d'une œuvre dans laquelle les moindres détails ont une valeur symbolique, indigne du génie de Wagner qui ne concevait une représentation théâtrale que comme un ensemble auquel l'art du metteur en scène concourait avec la musique et la mimique, et au même titre que ceux-ci, pour faire jaillir l'émotion artistique.

Le mot de la fin nous est fourni par un article que le hasard, souvent malicieux, vient de nous glisser sous la main (oh! l'imprévu des vieilles bibliothèques où s'entassent les souvenirs apportés en alluvion par l'actualité quotidienne!). Il s'agit de l'appréciation émise le 23 mars 1884; — il y a dix ans, jour pour jour, — par M. Oscar Commettant dans *le Ménestrel* au sujet de la première audition du premier acte de *Tristan et Iseult* aux Concerts Lamoureux. C'est trop amusant pour que nous résistions au plaisir de le reproduire, au lendemain du triomphe. Voici le verdict du « critique autorisé », du « vétéran de la presse parisienne », ainsi que le présente *le Ménestrel* :

« J'ai écouté avec recueillement, avec résignation, avec courage, cet acte de *Tristan et Iseult*, et sur mon âme et conscience, jurant de dire la vérité, rien que la vérité et toute la vérité, je déclare MONSTRUEUSE cette musique sans idées, et bâtie sur un faux système, autant que je trouve répugnantes les amours pharmaceutiques de Tristan et Iseult. C'est une injure au bon sens et à tous les sentiments délicats qu'un pareil art, qui ne pouvait trouver de partisans qu'à notre époque de surexcitation nerveuse, d'assommoirs en tous genres, d'alcoolisme, de névrose et de grande hystérie. »

Les Commettant bruxellois ont désarmé. Il ne s'en est pas trouvé un pour écrire — nous empruntons ces quelques traits à l'article cité — que Wagner est « la

caricature de Gluck, » que « la déclamation wagnérienne est une mélodie interminable à peine animée de loin en loin par quelques mesures rythmiques, c'est-à-dire par le dessin, l'ordre et le mouvement dans le son, » « que Wagner a recours à une drogue pour donner lieu à une scène bestiale qui rappelle les fureurs hystériques des filles indoues, mangeuses de hatschich, » que « l'appareil des sonorités wagnériennes, où toute naïveté, toute spontanéité, toute tendresse, toute sincérité, tout amour pudique, je dirai volontiers toute honnêteté sont bannis, n'a pour but le plus souvent, quand il ne cherche pas à éveiller les sensations matérielles des lieux où s'agitent les personnages, que de mettre dans son plus grand relief des scènes d'amour parfois incestueuses, toujours exclusivement charnelles. »

Quant à l'analyse du sujet, elle est remplacée par une ligne de points. Et pudiquement, *le Ménestrel* publie cette note :

« Nous pensons devoir supprimer cette analyse un peu haute en couleur, un peu crue dans ses expressions. *Le Ménestrel* ne doit pas oublier qu'il compte beaucoup de jeunes lectrices parmi ses abonnés. »

Nous avons, nous aussi, omis de décrire le poème et même de commenter la musique. Les motifs, faut-il le dire? n'ont rien de commun avec les raisons qui ont déterminé *le Ménestrel* à voiler l'article de son extraordinaire rédacteur.

Le Salon de la Libre Esthétique (1).

LES LIVRES

Un bibliophile sommeille dans le cœur de tout esthète. Le livre est l'objet usuel par excellence, le compagnon des heures de travail et des heures de repos, l'excitateur des plus nobles sensations. Dès lors, il faut qu'un rayon de beauté l'illumine et que l'art s'applique à le parer de ses séductions. Et voilà pourquoi *la Libre Esthétique* expose quelques-unes des productions les plus caractéristiques et les plus originales de la librairie moderne.

Jetons un coup d'œil sur cette vitrine. Et, au premier regard, s'accuse l'absolue dissemblance des livres de MM. Marius Michel et Charles Meunier de ceux de MM. William Morris et Elkin Matthews et John Lane. Les premiers restent dans les voies anciennes et réalisent, avec une perfection technique absolue, des œuvres que nous ne saurions complètement admirer. Certes, ces reliures sont faites de main de maître. Les maroquins sont superbes, leur grain est écrasé et poli à miracle, les filets sont tracés sans une bavochure, sans une hésitation, les mosaïques sont enchâssées avec une régularité désespérante, les dentelles, les dorures au petit fer sont achevées avec un fini extrême. Mais l'impression qui se dégage de ces prodiges d'habileté est celle-ci : des livres ainsi habillés ne sont point faits pour être lus, mais pour être contemplés. Ce sont des livres de bibliomanes, destinés à rester ensevelis dans leurs gaines, pour n'en être retirés que très rarement, d'une main prudente et presque avec hésitation. On en regarde les plats, le dos, les dentelles, les revers, et on les referme. On n'oserait guère les ouvrir plus, de peur de les souiller ou de les ternir. Et voilà précisément ce qui les condamne. L'art décoratif doit souligner, exalter le côté pratique des objets, tirer de leur destination spéciale dont il les revêt et non pas scinder arbitrairement l'unité de l'ornement et des choses ornées, pour faire prédominer celui-là et écraser celles-ci sous des magnificences étrangères.

Les éditions de William Morris présentent un aspect tout différent. On sait combien merveilleuse est la diversité des aptitudes de cet artiste. Peintre, poète, romancier, traducteur des sagas islandaises, dessinateur et fabricant de papiers et de tapisseries, il s'est depuis peu révélé imprimeur. Son premier livre, *The story of the glittering plain*, vit le jour en avril 1891. L'on fut étonné de l'aspect nouveau qu'il avait su lui donner. C'étaient des caractères particuliers, fondus sous la direction de l'auteur, des lettrines, ornées d'enroulements et de méandres dessinés par lui, et dont les motifs, empruntés au règne végétal, rappelaient curieusement certaines sculptures qui décorent les vieilles églises en bois de la Scandinavie; c'était une naïveté voulue dans la disposition des titres et dans la mise en page : au



COUVERTURE DU CATALOGUE
DE LA PREMIÈRE EXPOSITION DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Gravure sur bois d'après un dessin de M. Van Rysselberghe.

(1) Voir *l'Art moderne* des 18 février (*Eugène Grasset*), 25 février (*La Libre Esthétique*), 4 mars (*Quelques peintres*), 11 mars (*Quelques dessinateurs*) et 18 mars (*L'Art appliqué*).

total, un retour délibéré vers les formes gothiques, sans rien de servil ou de vulgairement imitateur. L'esprit de l'art gothique, tel que John Ruskin l'a si admirablement défini dans un chapitre des *Stones of Venice*, réédité précisément par W. Morris (1892), semblait être passé dans l'âme du nouvel éditeur et donnait naissance à des œuvres que n'eût point désavouées Caxton. Depuis lors les ouvrages sortis des presses de « Kelmscott » sont assez nombreux et tous portent d'une manière irrécusable la trace de leur origine. Avec le *Recuyell of the histories of Troye*, W. Morris inaugura un type spécial de caractères, se rapprochant de près des types primitifs. Enfin, l'édition, non encore parue, de Chaucer, ornée de soixante dessins de Burne-Jones, conçue dans un troisième type, complètera la série des modèles. Ce dernier livre, dont le frontispice était exposé à la dernière exhibition de la société des *Arts and Crafts*, sera probablement l'un des ouvrages les plus parfaits qui soient sortis des presses en ce siècle.

Au premier aspect, les livres de William Morris, avec leur reliure en parchemin, leurs attaches de soie, leur papier fort, leur impression archaïque, déroutent un peu. Mais bientôt l'œil se délecte et se repose en ces pages si sobrement et si clairement ornementées et l'esprit se réjouit de voir réalisée de manière adéquate l'unité du Beau et de l'Utile. Cette prédilection pour les formes gothiques est, chez Morris, le fruit d'une conviction délibérée et mûrie, qu'il a développée dans un livre, lui-même un petit chef-d'œuvre d'élégance et de bon marché, intitulé *Gothic architecture*. Pour lui, l'art gothique est le seul art véritablement *organique*, c'est-à-dire susceptible d'une adaptation indéfinie à des besoins sans cesse renaissants et divers; c'est le seul art qui trouve une solution à tous les problèmes et qui possède assez de vitalité pour embrasser tous les temps. Il faut lire cet opuscule pour se rendre compte de la largeur avec laquelle l'auteur conçoit l'art gothique et de la distance qui le sépare de cette convention roide, figée et morte qui semble le mot d'ordre de l'école Saint-Luc.

Le seul reproche qui peut être fait aux productions de William Morris est une certaine monotonie. Une fois les trois types connus, on connaît d'avance tout le reste. La disposition matérielle de la typographie, la reliure et les illustrations ne se différencient pas d'après le contenu spirituel des ouvrages et l'on n'a pas ce plaisir de voir l'extérieur même d'un volume refléter, à sa manière, les idées qu'il renferme. Cette science délicate et raffinée, expression suprême de la correspondance entre l'ornement et la chose ornée, personne ne la possède comme MM. Elkin Matthews et John Lane. Leur maison d'édition — *at the Bodley Head* — que M. Norman Gale appelle l'Hippocrène de Londres, a servi de marraine à la plupart des jeunes poètes anglais. Feuillotez ces livres présentés avec tant d'art; vous ne trouverez point de luxe extraordinaire dans le choix des matériaux, mais une simplicité si seyante et si appropriée qu'on a l'impression d'une chose définitive et parfaite. La vulgaire reliure en toile anglaise s'est transformée sous leurs mains, et grâce à des estampages heureusement choisis, la voici devenue artistique et originale. Le cartonnage même — parure modeste, s'il en fut — a pris un aspect nouveau. Voici les poèmes de Lord de Tabley, avec les belles illustrations de Charles Ricketts, les proses de J. Davidson, habillées de vieux rose, les vers de Francis Thompson, avec un frontispice de Laurence Housman, la *Salomé* d'Oscar Wilde, vêtue de soie verte et commentée par les dessins d'Aubrey Beardsley. Voici encore ce périodique qui porte le joli titre de *Hobby Horse*. Et enfin cette superbe publication : *The Dial*, où l'on trouve côte à côte des traductions du *Parsifal*

de Verlaine (*And o, the chime of children's voices in the dome!*), des *Chercheuses de poux* d'A. Rimbaud, et d'admirables gravures sur bois et des dessins à la plume de Reginald Savage, de Charles Ricketts, de Lucien Pissarro, de T. Sturge Moore.

On a dit — Dieu nous préserve de l'actuelle anglomanie! — que les Anglais ont inventé le livre moderne. Je n'en sais rien. Mais ils y ont certes beaucoup contribué.

L. D. L.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Conférence de Papus.

Si Ève a été l'origine du mal, Eurydice a exalté Orphée, et le Dante n'aurait pas atteint, sans Béatrice, les sommets auxquels il s'est élevé. La femme crée l'artiste, et c'est ce qu'a compris l'antiquité. De nos jours, l'éducation qu'on lui donne l'éloigne de sa destinée. Le désir du gain, le rationalisme ont tué son influence. En Grèce, la courtisane enfantait des chefs-d'œuvre comme la mère de famille créait des êtres. On a fait de la courtisane une fille, instrument de catastrophes. Mais ce n'est pas elle qu'il faut accuser, car elle est inconsciente, c'est la société qui l'a produite. Une fille, c'est la Justice qui passe.

Car la femme est un principe de perversion, de fermentation intellectuelle et de salut, et c'est à nous qu'il incombe de diriger ses facultés vers le but qui rendra son influence salutaire.

On a voulu voir en elle un être supérieur ou inférieur à l'homme. Les druidesses massacraient les hommes dont l'intelligence s'opposait à leur domination. Les Basques ont conservé, sinon cette tradition, du moins l'idée d'une évidente supériorité du sexe féminin. D'autre part, un concile a gravement discuté le point de savoir si la femme possédait une âme. Erreur manifeste, des deux côtés : la femme est la complémentaire de l'homme. Elle doit se mêler à sa vie, l'aider de ses facultés d'idéalisation. Car sans la femme il n'y a pas d'art, il n'y a pas d'intellectualité, il n'y a pas de sentiment.

Cette thèse, qui fait songer à l'énigmatique figure de Kundry, a été développée, avec beaucoup d'humour, de brio et de talent, devant un auditoire sympathique, où l'élément féminin dominait, par le docteur Gérard Encausse — en religion ésotérique Papus — au Salon de la *Libre Esthétique*, mardi dernier.

« Aïmons les Belges ⁽¹⁾. »

Pour couper court à la polémique, un peu puérile, soulevée par l'article de M. Jean Ajalbert, nous avons prié l'auteur de cet article d'en expliquer le sens précis, et voici la lettre catégorique qu'il nous a adressée :

« MON CHER M...

Evidemment, je suis un peu étonné des sens divers et contradictoires que l'on donne à mon article : *Aïmons les Belges*. Il n'y avait pas du tout d'ironie latente sous mes phrases. Je ne puis que me répéter. Quand j'ai dit : « la Belgique sans art national », songeant surtout à vos écrivains, je n'ai pas voulu émettre l'opinion que la Belgique ne produisait pas, mais qu'elle ne produisait pas « en belge », n'est-ce pas, mais en français, comme je viens de

(1) Voir *l'Art moderne* du 11 mars dernier.

m'en assurer encore par le dernier livre de Camille Lemonnier, *L'Arche*, que je suis en train de lire. Vos écrivains belges sont des auteurs français. Voilà ce que j'ai dit sans ironie aucune. C'est la constatation d'un fait, rien de plus. Et que vos auteurs apportent les tempéraments les plus différents du nôtre, nous ne pourrions les différencier de nos écrivains; nous en ferons des auteurs français. Cela, sans le moindre chauvinisme, vous savez bien, et pas pour le plaisir d'annexer...!

Aimons les Belges signifiait bien AMITIÉ ET SYMPATHIE, et ne contenait pas de velléités de trahison; à en croire *le Soir*, je ne vous embrasserais que pour vous étouffer! Je relis mon article; je n'y trouve que ce que j'y ai mis, que ce que vous avez vu, mon cher M...: de la sympathie, très franchement, sans arrière-pensée, du tout, de tout!

Croyez-moi

Tout vôtre
JEAN AJALBERT.

Paris, 21 mars 1894. »

Conférence de M. Maubel au Cercle artistique.

Une suite de simples et belles idées sur le génie, sur la vie et sur la tristesse, soulignées par des extraits confirmatifs d'œuvres rares, étonna, lundi dernier, l'esprit incompréhensif du public rassemblé autour du conférencier, Henry Maubel. Vraiment, à moins que ce ne soit M. Cattier parlant « du bi du bout du banc », on se demande quel causeur ne risque point, en se présentant au Cercle artistique, de ne trouver devant soi que des chaises vides ou des yeux de bois en des têtes gelées.

M. Maubel a d'abord indiqué sur quel fonds philosophique s'édifie la littérature actuelle : le monde extérieur ayant perdu le droit de dire qu'il est la réalité et l'intérieur seul s'imposant à l'art. Notre âme est vérité, tout le reste est apparence. D'où cette littérature de rêve, habillant les objets d'après ses visions personnelles, débordant sur, autour et à travers les choses, les créant chaque fois qu'elle les évoque, les ornant de spiritualité et parfois de miracle et au fur et à mesure qu'elle se prouve, cultivant logiquement les fleurs de l'individualité la plus nette.

Le génie n'est point cet être tellement au dessus de l'humanité qu'il semble en dehors d'elle. Il n'est que celui qui lit en lui le plus magnifiquement et qui proclame la beauté intérieure que chacun de nous retient en soi balbutiante ou ignorée. Le génie paraît plutôt l'homme qui a de lui-même une plus ample et facile conscience et de sa splendeur intime et personnelle le geste le plus littéral. Il n'est point, à cause de ce don, supérieur aux autres qui l'ont comme lui en puissance. M. Maubel aurait pu citer : « Lorsque parle Socrate, Lysias et Menexène n'éprouvent aucune honte de leur silence. Eux aussi ils sont grands. Et Socrate s'en réfère à eux et les aime tandis qu'il parle, parce que tout homme renferme et est la vérité même qu'articule un homme éloquent. »

Dans les livres de M. Maubel, bien des phrases furent écrites sur la tristesse. Il en a parlé en sa conférence. Sa tristesse n'a évidemment rien à voir avec la nette et crue douleur physique, ni avec la banalité des pleurs quotidiens; elle est philosophique et comme esthétique et pour tel qui la cultive elle est une source de progrès profond. Et c'est par elle surtout que M. Maubel s'apparente à d'autres écrivains, ceux de sa race qui, idéalistes rares et subtils, déversèrent comme lui leur âme sur le monde et pénétrèrent d'eux-mêmes l'ambiance.

Parmi eux, spécialement MM. Beaubourg, Mauclair et Gide. Ce dernier, que l'on dirait grand d'une « tristesse religieuse », se prouve écrivain de haut rang. Ses livres sont des miroirs pour les plus purs des esprits modernes. Ils recèlent des échos répondeurs aux voix des plus belles et presque des plus saintes consciences modernes. Les *Cahiers d'André Walter* et surtout le récent *Voyage d'Urien* déroulent une épopée, non pas une épopée de gestes et de paroles, mais une épopée intime où ce que l'on rêve et ce que l'on pense arrive à fleur d'héroïsme. M. Maubel a paraphrasé ce dernier livre, il en a orné quelques épisodes de commentaires succincts. Il ne les a point trop diminués d'explications afin d'éviter que ceux qui ne devaient pas comprendre y mêlassent leur banalité; il a marqué enfin de discrète et pénétrante admiration une œuvre qui n'a besoin que de celle-là.

Le titre « idéo-réalisme », M. Maubel l'a assigné à sa causerie pour mettre les idées qu'il y expose au-dessus de toute coterie et toute école actuelles.

Memento des Expositions

AMIENS. — Société des Amis des Arts de la Somme. 3 juin-16 juillet. Dépôt à Paris, du 10 avril au 1^{er} mai, chez André, rue Ganneron, 16. Envoi direct à Amiens avant le 10 mai. Transport gratuit pour les invités. Emballage aux frais des artistes. Renseignements : *Secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

ANVERS. — Exposition universelle des Beaux-Arts. 5 mai-12 novembre. Peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, dessin, pastel, aquarelle, miniature. Renseignements : *M. Th. Smeekens, président, commissaire spécial du gouvernement belge.*

BARCELONE. — II^e exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

CAEN. — Société des Beaux-Arts. 20 mai-20 juin. Délai d'envoi : 1^{er} mai. Renseignements : *M. Robert Liégard, avocat à la Cour d'appel, secrétaire de la Société, place Fontette, à Caen.*

DIJON. — VIII^e exposition des Amis des Arts de la Côte-d'Or. 1^{er} juin-15 juillet. Délai d'envoi : 1^{er}-15 mai. Secrétariat : *au Palais des États, à Dijon.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai expiré. Renseignements : *M. F. Favre, président.*

MUNICH. — Société des Artistes. 1^{er} juin-31 octobre. Délais d'envoi : notices, 1^{er} avril; œuvres, 1^{er}-20 avril. Renseignements : *M. K. A. Baur, secrétaire, au Palais de Cristal, Munich.*

MUNICH. — Exposition de la Sécession. Délais d'envoi : notices, 1^{er} avril; œuvres, 30 avril. Renseignements : *M. A. Paulus, conseiller royal, palais de la Sécession, Prinzregentenstrasse, Munich.*

NIMES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} mai-1^{er} juin. Délais d'envoi : notices, 1^{er} avril; œuvres, 1^{er}-15 avril. Renseignements : *Secrétaire de la société, à Nimes.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champs-Élysées), 1^{er} mai-30 juin. Délai d'envoi : *Peinture, 14-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars; sculpture, 1^{er}-5 avril; bustes, médallions, statuettes, médailles, pierres fines et objets d'art, 1^{er}-3 avril.* Toutefois, les sculpteurs auront la faculté, jusqu'au 25 avril inclusivement, de remplacer par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive le modèle en plâtre déposé dans les délais prescrits plus haut. *Architecture : 2-5 avril; gravure et lithographie, 2-5 avril.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champ-de-Mars), 25 avril-30 juin. Délais d'envoi : *peinture, gravure, 18-22 mars; sculpture, 25-27 mars, objets d'art, 27-30 mars (11-12 avril pour les sociétés); architecture, 5-10 avril (10-12 avril pour les sociétés).* Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président.*

PARIS. — III^e Salon de la Rose + Croix, rue de la Paix, 5.

7 avril-7 mai. Délais d'envoi : 1^{er}-3 avril. S'adresser pour les invitations au Sar Peladan, 2, rue de Commaille, Paris.

ROTTERDAM. — Académie des Beaux-Arts (exposition triennale). 13 mai-24 juin. Envois du 23 au 28 avril. Renseignements : H. Veder, secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, à Rotterdam.

TURIN. — Société des Beaux-Arts. 5 mai-5 juin. Envois : 21-25 avril. Renseignements : G. Rey, secrétaire, Via della Zecca, 25, Turin.

PETITE CHRONIQUE

Depuis hier est exposée au Salon de la *Libre Esthétique* une série des plus intéressantes gravures sur bois de M. Félix Vallotton, auxquelles faisait allusion notre article *Quelques dessinateurs*, paru dans le numéro du 11 mars.

Rappelons, à ce propos, que le Salon de la *Libre Esthétique* sera irrévocablement clos dimanche prochain, à 5 heures, un grand nombre d'œuvres devant être expédiées aux Salons de Paris et de Londres.

Le quatrième et dernier concert du Quatuor Ysaye au Salon de la *Libre Esthétique* est irrévocablement fixé au mardi de Pâques, 27 mars, à 2 heures précises. Le programme se composera du Huitième quatuor (op. 59) de Beethoven, du Concert d'Ernest Chausson, pour violon, piano et quatuor à cordes, et de deux œuvres nouvelles, inédites, de M. Pierre de Bréville : *Fantaisie pour piano* et *Portraits de musiciens* (C. Franck, V. d'Indy, G. Fauré, etc.).

M. Auguste Pierret, pianiste à Paris, prêtera son concours à cette séance exceptionnelle.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Quatrième liste d'acquisitions :

MAX STRENEI. *Les Tricoteuses* (intérieur hollandais). — HERMANN PAUL. Suite de lithographies. — HENRI RIVIÈRE. *Le Pardon de Sainte-Anne-la-Palud*. — PAUL DU BOIS. Chandelier (étain). — FÉLIX VALLOTTON. Gravures sur bois.

Le Conservatoire a donné dimanche dernier une nouvelle audition du premier concert de la saison : 6^e Concerto grosso de Haendel, conduit par M. Gevaert au clavecin, *Magnificat* de Bach et *Psaume XVIII* de Marcello. L'auditoire a écouté avec recueillement ces œuvres sévères, exécutées avec un scrupuleux respect.

L'admirable contralto de M^{lle} Flament, le timbre clair et la diction précise de M. Demest ont, comme à la première exécution, été très appréciés dans le *Magnificat*, et les solistes, MM. Guidé, Anthoni, Fontaine, Goeyens, Mailly, se sont surpassés. Toutefois, n'est-il pas irrévérencieux de réclamer du directeur du Conservatoire autre chose qu'une reprise d'œuvres déjà entendues. En faisant le compte de ce qu'ont produit les concerts de cette année, on est en droit de trouver que le total est mince et qu'il y aurait mieux à faire pour utiliser le merveilleux ensemble et la somme de talents et de bonnes volontés dont dispose le Conservatoire.

La mort cruelle vient de frapper au cœur, pour la seconde fois, notre grand artiste Constantin Meunier. Il y a quelques jours, il perdait son fils Georges, emporté en pleine jeunesse par la fièvre en rade de Rio-de-Janeiro, à bord du navire sur lequel il naviguait en qualité d'aspirant de marine. Hier, son fils aîné, Karl, mourait d'une maladie de langueur, à 30 ans. Il n'y a pas de mots pour de pareilles catastrophes. Karl Meunier était un artiste de talent auquel l'avenir présageait les plus belles destinées, et qui tenait de son père les précieuses facultés de l'imagination et du cœur. Diverses œuvres de lui furent admirées aux expositions auxquelles il prit part aux côtés de son père, si fier et si heureux de voir son art reflété dans les conceptions du jeune peintre. Il s'était mis à la gravure et exposa, l'an dernier, au Salon des XX, puis au Champ-de-Mars, une série d'eaux-fortes, d'un dessin précis et d'une technique déjà sûre, exécutées d'après des dessins de Constantin Meunier. Un fort beau portrait du maître illustre filialement ce recueil, pour lequel Camille Lemonnier a écrit une préface magistrale.

Paul Martinetti, l'admirable mime, débutera le 2 avril à l'Alcazar. Le premier spectacle se composera de la *Nuit terrible*, l'un de ses plus grands succès. Il prépare les représentations du *Mort*, le mimodrame de Camille Lemonnier, musique de Léon Dubois, donc la première sera donnée du 12 au 15.

Vers la fin de son séjour, M. Martinetti jouera une grande pantomime anglaise en trois actes.

A l'Alhambra, ce théâtre intermittent où les maillots et les robes souples de Anglaises tourbillonnantes alternent avec les austérités bayreuthoises, des chevaux, des ânes, des mulets ont pris possession de la scène. Ils font preuve de tant d'intelligence, ils sont si parfaitement dressés, ils composent un spectacle si attrayant et si neuf que nous ne résistons pas au désir de leur consacrer, en ce journal d'art, une petite mention. « Littérature de crottin », dirait l'excellent M. Jourdan, qui méprise le cirque et rejette la concurrence des artistes à quatre pattes les jours de « première » au Parc. N'empêche que le professeur Crocker — car les chevaux, les ânes et les mulets ont leur « professeur » tout comme les élèves d'un Conservatoire — a droit à des félicitations pour la patience et l'ingéniosité qu'il a mises dans le dressage de son personnel. On ne pourrait pousser plus loin l'art de se faire obéir, par la douceur, et d'un simple signe.

Les dimanches, jeudis et le lundi de Pâques, les élèves de M. Crocker se produisent en matinée, à 2 h. 1/2. Les représentations du soir ont lieu à 8 h. 1/2.

Notre compatriote M. Jean-Louis Cardon, qui s'était fait à Paris une situation comme critique d'art, vient de mourir à 33 ans. Sa mort sera vivement regrettée de tous ceux qui ont connu cet aimable garçon à l'esprit cultivé, au cœur généreux. Il était fils de l'expert en tableaux bien connu et s'était, depuis quelques années, définitivement établi à Paris, où il était rédacteur de *l'Événement*.

Une jolie coquille de *l'Indépendance* :

« La critique dramatique de la *Revue des Deux-Mondes*, dont M. Camille Bellaigue tenait le spectre depuis deux ou trois ans.... » *Le Soir*, qui relève cette paille, n'a pas vu cette poutre dans ses colonnes :

« Le dressage est absolument remarquable : de ses poneys il a fait des chiens savants se livrant à tous les exercices imaginables. »

M. Gustave Geffroy, rendant compte de l'Exposition des Néo-Impressionnistes, parle en ces termes des débuts des deux jeunes fils du peintre Camille Pissarro : « Cette exposition s'est parée d'un charme imprévu. Des fils de Camille Pissarro, Lucien Pissarro n'est plus seul à exposer : il est là, avec de délicats paysages de l'automne anglais, et voici que deux de ses frères sont venus le joindre, et que l'un, Georges Pissarro, s'affirme immédiatement comme un artiste de fine race. Il expose des gravures sur bois et des eaux-fortes : des illustrations pour *l'Abbé Jules*, de Mirbeau ; des coqs, des poules, des chiens, des chevaux, une princesse Maleine, un saint Julien l'Hospitalier, la Belle au chien blanc, et c'est une imagination charmante qui s'épanouit, un goût déjà raffiné et mesuré qui apparaît. Cela, sans manifestations voyantes, sans bizarrerie cherchée : c'est là ce qui frappe le plus chez un jeune homme de vingt ans, cette discrétion savante, cette tranquillité de l'aveu, ce goût continué pour les lectures de l'enfance, quittées d'hier, et qui viennent d'elles-mêmes en images. Georges Pissarro, actuellement, avec ce mélange d'ingénuité et de savoir, serait un délicieux illustrateur de contes de fées (1).

Et son frère, Félix Pissarro, non plus un jeune homme, mais un adolescent, un enfant, le suit, raconte ses fantaisies sur le cuivre et sur le bois, de manière à montrer que, là aussi, un artiste va éclore. »

La Société de musique de Tournai exécutera le 1^{er} avril la *Vie d'une rose*, de Schumann ; l'*Aleluia* du *Messie*, de Hændel ; le *Sanctus* et le *Benedictus* de la Messe de Sainte-Cécile, de Ch. Gounod. Solistes : M^{lle} Sidner et M. Degenne.

(1) Des œuvres de cet artiste sont, nous l'avons dit, exposées au Salon de la *Libre Esthétique*.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1^{er} mai au 1^{er} juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.
— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART[®]

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Les sculpteurs.* — CORRESPONDANCE D'ARTISTE (H. de Blassant). — A LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Quatrième concert.* — AUBREY BEARDSLEY. — GRAVURE : *Siegfried*, d'après un dessin de M. Aubrey Beardsley. — LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE ⁽¹⁾

LES SCULPTEURS

Pour la première fois, M^{lle} Camille Claudel expose à Bruxelles. Et voici déjà son nom presque célèbre. On sait que M^{lle} Claudel est élève de Rodin, et qu'elle s'affirma, l'an passé, au Champ de Mars, par sa *Valse* enlaçante et tourbillonnante, dont la hardiesse, la nouveauté, le caractère à la fois viril et tendre firent sensation.

La *Valse* est exposée en bronze à la *Libre Esthétique*. Exemplaire unique, fondu avec des soins minutieux par M. Siot-Decauville et revêtu d'une belle patine mordorée. Poitrine contre poitrine, enivrés de mouvement et de désirs, emportés dans le balancement rythmé qui les penche en avant, les danseurs glissent et fuient dans un flottement d'étoffes éployées. L'œuvre

(1) Voir l'Art moderne des 18 février (Eugène Grasset), 25 février (La Libre Esthétique), 4 mars (Quelques peintres), 11 mars (Quelques dessinateurs), 18 mars (L'Art appliqué) et 25 mars (Les livres).

est originale et forte; elle échappe au réalisme des mannequins habillés, tout en donnant une sensation de vie et de modernisme essentiel. Dites le secret de cet art flexible qui échappe aux classifications. Les livres mystérieux et raffinés qui impressionnèrent les lettrés, *Tête d'or* et *La Ville*, n'ont-ils pas ce même caractère énigmatique? Et depuis que l'anonymat de leur auteur a été dévoilé, le rapprochement entre l'art subtil, à la fois de rêve et de vie, de M. Claudel, et celui de sa sœur, M^{lle} Camille Claudel, s'impose.

Le *Psaume*, ce buste de jeune femme expressif et charmant, *Contemplation*, le *Premier pas* complètent l'envoi de l'artiste. Si l'on découvre en ces œuvres encore tâtonnantes l'influence du maître, elles ont belle allure et vont bien au delà du morceau habilement modelé.

Comme les sculptures de M^{lle} Claudel, celles de M. Georges Frampton reflètent une pensée et séduisent par l'intellectualité qu'elles recèlent. Mais il y a entre elles toute la distance qui sépare le tempérament français du caractère « en dedans » de la nation anglaise. Spécialement, les influences préraphaélites impriment aux conceptions du nouvel A. R. A. un mysticisme plus élégant que profond, non sans charme, d'ailleurs, et une certaine aristocratie froide, servie à souhait par un métier sûr, par une irréprochable correction dans le modelé.

La Vision, dont nous avons donné une reproduction (1), *Mysteriarch*, *Sainte-Christine*, *l'Etude pour un buste de vieille femme* — celle-ci plus vivante et d'un réalisme curieux — constituent, avec le *Fragment de frise décorative*, une contribution considérable et d'un réel intérêt à l'œuvre de propagande artistique réalisée si heureusement par *la Libre Esthétique*.

Nous retrouvons en Constantin Meunier le grand et loyal artiste qui s'est peu à peu, en ces dernières années, à coups de chefs-d'œuvre, élevé au premier rang des sculpteurs contemporains.

« *Le Cheval de mine*, de Meunier, est l'œuvre la plus parfaite du Salon », nous disait Alexandre Charpentier. Et il ajoutait : « Je n'excepte rien en disant cela, pas plus les tableaux que les sculptures. » On se rappelle l'article enthousiaste que consacra Octave Mirbeau à ce pauvre vieux cheval efflanqué, usé, mûr pour l'équarrissage, lorsqu'il fut exposé au Champ de Mars. « Les bêtes vieilles et malades ont un visage comme les vieilles gens, disait-il, visage fait de misère et de résignation, visage tragique où se lit, mieux que dans un livre, l'injustice qui pèse sur les vies condamnées des humbles. Telle est la magie du chef-d'œuvre que sans aucun sentimentalisme, sans nulle rhétorique, par l'éloquence seule de la forme, ce petit bronze évoque toute la mine, la mine effroyable qui enferme et broie tant d'existences humaines, à qui l'on a disputé le pain, comme l'avoine à ce cheval. Et la pensée va, avec de singulières mélancolies, avec de sourdes colères aussi, de la bête fouaillée à l'homme martyr et de l'homme martyr à la société coupable qui ne protège que les heureux. Qu'il en dit long, ce vieux cheval de mine ! »

Le Buste de femme du peuple et *la Douleur*, étude pour le groupe : *Le Grisou*, qui composaient, au dernier Salon du Champ de Mars, avec le *Cheval de mine*, l'exposition de Meunier, sont là, à *la Libre Esthétique*, dans leur effrayante et douloureuse splendeur. Et un dessin superbe, *L'Exode*, décrit la tristesse des départs sur les transatlantiques, vers les pays où vont ceux que le sol de la patrie se refuse à nourrir...

M. Albert Bartholomé n'est pas un nouveau venu à Bruxelles. Il exposa, en 1892, au Salon des XX, un tableau d'un sentiment pénétrant, *Le Furet*, et une adorable figure de petite fille en pleurs. Ses cinq bronzes : *Etudes de mouvement*, le classent, cette fois, hors pair. Par la justesse des attitudes, par la souplesse du modelé, par le raffinement des patines qu'il donne au métal, ces études — destinées, pensons-nous, au Tombeau qui est l'œuvre de sa vie — constituent des œuvres d'art exquises, des bibelots précieux que l'œil caresse avec joie et qui demeurent les expressions définitives d'un art délicat et séducteur.

(1) Voir *l'Art Moderne* du 18 mars dernier.

Quelques noms connus et appréciés complètent le groupe important des sculpteurs invités par *la Libre Esthétique* : Charles Vander Stappen, Paul Du Bois, Guillaume Charlier, Devillez, Vinçotte, Gaspar, Samuel, Fernand Dubois.

L'envoi de M. Paul Du Bois est particulièrement intéressant. Ses hauts reliefs en staff, ses portraits d'enfants, son bas-relief en bronze unissent à un sentiment décoratif et à un goût sûr une habileté technique qui se dégage de plus en plus de toute influence. Citons aussi, pour leur caractère et leur expression, le portrait de M^{me} Eugène Carrière, par Devillez, les portraits de M. Jacques Wiener et de M. Henne, par Vander Stappen, les médailles de Fernand Dubois, dans lesquelles on retrouve, alliée à une personnalité qui déjà s'affirme, l'inspiration du très-artiste médailleur français, M. Louis-Oscar Roty.

Prochainement sera érigé, à Ixelles, le monument De Coster confié au sculpteur Samuel. Le groupe principal, tout fraîchement sorti de l'atelier de M. Petermann, figuré, en bronze, à *la Libre Esthétique*. Nous avons dit, lorsque la maquette en fut exposée chez l'artiste, la bonne impression qu'il fit naître. La naïve figure de Tyl Ulenspiegel et celle de sa douce compagne sont traitées avec une parfaite entente des mouvements et des attitudes. C'est de la décoration, presque de l'illustration, fort bien comprise, dans un sentiment d'art paisible et attendri, par un artiste de métier qui dit simplement, sans phrases, ce qu'il a à exprimer.

CORRESPONDANCE D'ARTISTE

North-Dacota, Devils' Lake, 22 novembre 1893.

A CAMILLE LEMONNIER

TRÈS CHER MAÎTRE,

Depuis mon entrée dans l'hivernage, je ne vous ai donné signe de vie. Je ne veux pourtant pas que vous croyiez à ma désertion littéraire, encore moins que vous vous imaginiez toutes mes énergies gaspillées mal à propos à travers la terre colombienne. Si j'ai pénétré dans ce nouveau coin de vie, à six mille milles de mon home, c'est que l'esprit inquiet et chercheur ne se contente pas de ce qui lui a procuré les griseries et les enivrances ; il veut plus encore ce qui le tourmente et l'incite. Et voici le Dacota du Nord autour de moi avec ses *blizzards* et ses nuits blanches, toutes les désolations qui défilent depuis les Indiens Sioux qui charrient des cèdres, 30 milles de long sur le lac du Diable jusqu'aux enfants en guenilles de peaux de bêtes qui s'en viennent ramasser le lourd charbon perdu sur le trac par les mails du North-West.

Si la télépathie dit vrai, vous avez dû m'entendre quand, hier, au milieu des hurlements de la rafale, je m'écriais : Si Lemonnier était ici ! Car vous, qui avez saisi et noté les symphonies de la terre en amour, vous auriez goûté divinement celles de la terre soudainement prise de rage. C'est ici qu'ils s'éveillent les *blizzards* terrificateurs, tout à coup, après un plein soleil. Les neiges

passent opaques, dures et brûlantes. Les bêtes s'apeurent, les hommes s'enferment, brisant jusqu'aux bois des lits pour résister à la vague froide qui pénètre tout. On dirait que la maison frissonne et cela dure pendant des jours où l'on se voit forcé de rester chez soi pour ne point geler sur place. Regardez par le carreau de la fenêtre ! Il n'y a plus d'arbres, plus de champs, plus d'habitations, partout la neige qui par endroits se masse en montagnes et plus loin tourbillonne jusqu'au ciel et s'en va balayant la terre. Et maintenant, voici la nuitée encore plus lamentable ; le *blizzard* se repose, l'air s'épure, les rayons de lune bleuissent par places et les loups maigres lancinent des airs de mort du fond des prairies nues. C'est ici que l'hiver prostre les âmes. C'est au point que l'on se sent enfermé dans un cycle glacial dont les horizons paraissent impossibles à franchir. Il ne vient pas à l'idée que là-bas il y a des orangiers qui fleurissent, et que si par ici les niveaux même se meurent, au loin les vignes jaunissent et les raisins tombent par grappes. Isolé ici pour gagner ma vie et forcé de résister au temps dur pour les heures proches où je pourrai raconter et revoir dans l'agrandissement du lointain cette nature forcenée et maîtresse, j'ai parfois des moments de tristesse. Je songe à Paris, à tout ce qui remue et vibre de cette intellectuelité qui manque partout ailleurs et je songe que je n'ai pas été appelé si vainement une sorte de Juif Errant par un ami farceur, moi qui passai en Brabant un jour et traîne mon bâton partout sur cette terre américaine et si attirante. Mais aussi que de choses vues et, je crois, que de choses retenues ! Et combien plus chatouillant encore ce désir insatiable de faire rouler tout cela sous la plume quand les jours seront plus beaux. Mais je pense à ces montagnes que je voyais émerger par là-bas vers l'est, ce matin, et qui n'étaient que les houles de la neige et que sans doute aussi ce mirage était l'image de ma destinée. Et cependant, je hûche comme un esclave, les mains cassées par les gels, j'écris en tremblant et je crois toujours à ma pleine jeunesse. Serait-ce un rêve ou une maladie ? L'avenir est là et je le regarde comme si je ne devais pas rendre mon corps au néant ! Je vous raconterai un jour la légende du lac où j'habite. Mon manuscrit est chez Lacomblez, vous savez ? *les Visions de la mort*, à vous dédié. J'ai revu cela convenablement, pendant mes heures perdues. Après viendra : *En plaine*, bien fini à présent. J'ai travaillé longtemps à un certain passage : « La mort de Sarne », un vieux qui crève isolé dans la plaine californienne dont les fresques colorent son agonie. Après, *les Dacotas*. Voulez-vous me faire plaisir, cher maître ? Envoyez-moi votre dernier livre paru, je pourrai le dévorer ici dans l'enfer du monde.

Croyez à ma profonde sympathie.

HENRY DE BLASSANTZ.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Quatrième concert.

Le Quatuor Ysaye a magistralement clôturé la série de ses séances de musique de chambre par une exécution prestigieuse du huitième quatuor de Beethoven et du *Concert* d'Ernest Chausson.

MM. Eugène Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob ont rarement été aussi bien disposés et inspirés que mardi dernier. On n'imagine pas, vraiment, interprétation plus fine, plus homogène, plus nuancée. L'*Adagio* de Beethoven et le final, cet étonnant morceau

de bravoure, d'un si joyeux entrain et d'une si chevaleresque allure, ont spécialement impressionné l'auditoire, qui a fait à Ysaye et à ses partenaires une ovation prolongée.

Le *Concert* d'Ernest Chausson a retrouvé le grand et légitime succès qui l'avait accueilli à sa première audition, il y a deux ans. Complètement mise au point par le Quatuor Ysaye, qui en a perfectionné l'étude, par M. Auguste Pierret, le remarquable pianiste parisien, et par M. Alfred Marchot, l'œuvre est apparue dans toute sa grâce élégante et dans l'éclat de sa beauté radieuse. La première partie, si solidement construite et si logiquement développée, et l'adorable *Sicilienne* qui forme le second morceau, ont été tout spécialement goûtés. Le final, enlevé dans un mouvement vertigineux, a été le bouquet de cet étincelant feu d'artifice.

Entre ces deux compositions d'ensemble, M. Pierret a fait entendre, en première audition, une série de curieux « Portraits de musiciens », pastiches délicats, mêlés d'une pointe d'ironie, du style de quelques maîtres modernes, et musicalement dessinés par M. Pierre de Bréville. Les portraits sont reliés entre eux par le motif du *Tarnhelm*, le casque aux métamorphoses. Et très spirituellement le peintre-musicien évoque un Gabriel Fauré sentimental, un Vincent d'Indy narquois et folkloriste, un Chausson nuageux, un César Franck candide et mystique.

Une *Fantaisie* inédite pour piano, en trois parties, du même auteur, complétait cet attrayant programme. Nous avons surtout retenu de cette œuvre, qui exigerait, pour être bien comprise, une nouvelle audition, le thème de l'*Introduction*, un chant large qui rappelle la mélodie des bateliers du Volga utilisée par M. Rimsky-Korsakoff dans sa symphonie *Antar*, et la *Fugue*, très grandement développée.

M. Pierret a exécuté les deux compositions de M. de Bréville avec une sûreté de mécanisme et une intelligence musicale supérieures.

AUBREY BEARDSLEY

L'illustration du Livre paraît entrer dans une voie de rénovation artistique des plus intéressantes, délaissant les poncifs usés des livres d'étrennes et de distribution de prix.

Le mouvement s'affirme surtout en Angleterre ; si l'on trouve en France quelques excellents illustrateurs d'esthétique différente, tels Eugène Grasset, Carlos Schwabe, Henri Rivière, par contre en Angleterre les Walter Crane, Charles Ricketts, Savage, Housman, Illingworth-Kay, Cave France, Anning Bell, Aubrey Beardsley, William Morris, etc. sont nombreux et d'une même communion artistique (1).

La plupart des artistes d'outre-Manche ont repris le primitif et très beau procédé de la gravure sur bois. Presque exclusivement employées au xv^e et au xvi^e siècle, les gravures sur bois ornant les bibles et les livres d'histoire ont un charme attirant de naïveté, encore qu'une très grande allure décorative, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que l'on feuillette les gros in-folio ainsi illustrés.

Aux xvii^e et xviii^e siècles, la gravure sur cuivre détrôna la gravure sur bois, et l'illustration tomba peu à peu dans la mièvrerie des pastorales et des amours de Daphnis et Chloé. Avec ses nombreuses ressources et ses grands effets d'opposition, la gravure

(1) Voir notre article sur *Les livres à la Libre Esthétique*, paru dimanche passé.

**SIEGFRIED**

D'après un dessin de M. AUBREY BEARDSLEY.

sur bois est sans contredit l'un des plus artistiques modes d'illustration, et si l'on voulait creuser le procédé de xylographie en couleurs des Japonais, très bien approprié dans les estampes d'Henri Rivière (*Pardon de Notre-Dame-la-Palud à la Libre Esthétique*), on pourrait arriver à de merveilleux résultats.

Parmi les artisans anglais du Livre orné, l'un des plus intéressants est Aubrey Beardsley qui expose à la *Libre Esthétique* des illustrations pour la *Salomé* d'Oscar Wilde.

Aubrey Beardsley a jusqu'ici relativement peu produit : ses illustrations pour *Salomé* (qui vient de sortir des presses de MM. Elkin Matthews et John Lane), *la Morte d'Arthur*, en cours de publication, quelques dessins publiés dans le numéro d'avril 1893 de la très intéressante revue anglaise *The Studio*.

Ses œuvres attestent une fantaisie raffinée, une profonde et sûre entente de la couleur. Avec beaucoup de tact, les blancs et les noirs sont ménagés dans le but d'attirer fortement le regard sur la partie intéressante de l'œuvre et sont disposés en courbes harmonieuses.

Dans ses bordures pour *la Morte d'Arthur*, il a su choisir les ornements dans les données du texte, évitant ainsi les contresens absurdes et la monotonie des encadrements se répétant de distance en distance.

Certains dessins d'Aubrey Beardsley accusent des ressemblances d'art japonais, mais si délicates et si atténuées, qu'elles sont bien plus superficielles qu'intimes.

Il a là un art de convention certes, mais plein d'originalité et d'imprévu, un vrai régal de capricieuses arabesques, de fleurs surnaturelles, de monstres grimaçants, de paysages d'enchantement, toute la féerie d'une imagination vagabonde et prime-sautière.

Eu égard à la simplicité des moyens employés, le résultat auquel arrive Beardsley est surprenant d'intensité et il ne faut pas être augure pour prédire qu'il sera l'un des maîtres de l'illustration en Angleterre.

GISBERT COMBAZ.

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DE *l'Art moderne*.

La lettre ouverte que vous avez publiée (1) et que votre correspondant adresse au Ministre des Beaux-Arts, ne contient qu'une critique mesurée de l'organisation et qu'un tableau bien pâle de la situation de notre bibliothèque nationale. J'ai l'unique intention d'appuyer et de souligner la thèse. D'autres, plus experts, continueront, j'espère, la campagne.

Le mal est plus étendu, plus profond qu'on ne se l'imaginera même après le carillon de grelots que vous avez mis en mouvement dans votre journal. Il est d'autant plus grave que, par sa nature même, la bibliothèque n'est pas posée en évidence, comme les autres « services publics », pour rencontrer un ministre attentif, prêt à saisir le balai, ou seulement à froncer le sourcil.

Autour des salons de peinture et de sculpture, autour des musées d'antiquités et de curiosités, que de monde, en effet, sans cesse en émoi, regardant, bavardant, donc critiquant et clabaudant, souvent sans connaissances et sans savoir, mais faisant du bruit et forçant l'attention ! Considérez au surplus qu'il est de bon

(1) Voir *l'Art moderne* du 4 février dernier.

genre et de belle tenue de connaître et même de pratiquer les arts ; que tout le monde bibelote, ou brocante, a des prétentions de connaisseur, discute en dilettante et tranche en esthète. Tout cela n'est ni profond ni sérieux, mais a le grand avantage de mettre sans cesse en mouvement les questions qui se rattachent à nos instituts d'art, assez pour que le hasard amène de temps à autre un ministre intelligent sur la voie d'une bonne réforme ou tout au moins d'une mesure quelconque, médiocre, banale parfois, mais qui dénote la vie.

Rien de pareil ne semble devoir arriver à la paisible, honnête et parfaitement oubliée bibliothèque nationale. Si encore on lisait en Belgique ! Si encore les curieux de lettres et les affamés de science formaient une légion respectable, mais hélas ! de ce côté, nous n'avons pas à attendre un chœur bien nourri et bien sonore de réclamations.

Que de braves et honnêtes gens se représentent encore la bibliothèque comme un vaste entrepôt de vieux papiers inutiles, conservés à la plus grande satisfaction de quelques vieux maniaques.

Il est passé le temps où les récits de voyages citaient les remarquables bibliothèques, les collections, les cabinets des érudits et des savants dans les Pays-Bas ! On ferait un bien joli article en réveillant ces renommées, qui ont résonné par l'Europe depuis le XVI^e siècle et qui n'étaient pas éteintes dans la première partie du XIX^e, car la décadence est d'hier et elle a été rapide.

Il n'est même pas resté une citadelle pour garder la tradition, pour grouper et rallier les quelques fidèles, pour accumuler les trésors qui se dispersaient chaque jour !

La lettre que je viens ici apostiller et allonger d'un supplément signale excellemment les défauts organiques de la bibliothèque et leurs conséquences ; elle montre cette institution abaissée au niveau d'un rouage administratif coûteux, inutile, nuisible. Nuisible, oui, car considérée comme la nourricière intellectuelle des travailleurs, elle manque à son rôle si l'activité et l'intelligence ne président pas au choix des ouvrages. Les publications qui paraissent chaque jour sont innombrables : on ne peut pas songer à les acheter toutes ; mais les ouvrages dignes d'attention, qui ont une valeur ne sont ni communs ni nombreux ; le tout est de les connaître, de les choisir et ceux-là, de les avoir tous, dans tous les genres, sans préoccupation des opinions, et de les avoir vite.

Savoir se limiter, savoir écarter impitoyablement les non-valeurs, faire de la sélection n'est évidemment pas à la portée du premier venu. Il faut pour cela être mieux renseigné que tous les spécialistes réunis des arts et des sciences, il faut des qualités et plus que des qualités : une aptitude et une érudition toutes particulières. Il faut être *the right man*, en un mot.

Voulez-vous savoir, au contraire, ce qui se passe ? D'après quel criterium sont guidés les achats ? Lisez au *Moniteur* la liste des acquisitions ; allez à la salle de vente Bluff ou ailleurs, quand la bibliothèque achète, vous serez pleinement édifié ! C'est triste de voir le pitoyable gaspillage, de jauger les inutilités, les vieilleries qui vont faire le plus bel ornement de nos rayons nationaux ! Livres avec réputation sur le retour, livres justement démodés, éditions dépréciées, bouquins dont le rabais est justifié et qui dans quelques années se vendront à la balance, tout cela prend le chemin de la bibliothèque. Dame ! c'est acheté *moins cher qu'en librairie* ! L'opération est belle : tout est donc pour le mieux !

Mais ce n'est pas cet aspect de la question que je tenais surtout à signaler.

La bibliothèque a un autre rôle plus élevé et qui doit nous

tenir à cœur ; elle a le devoir de former, de travailler sans cesse à former la collection la plus complète possible des documents typographiques et manuscrits de tous les temps qui intéressent notre histoire politique, l'histoire des sciences et des arts dans les Pays-Bas, qui intéressent les lettres et les langues nationales.

Tandis que toutes les bibliothèques des grandes capitales ont compris cette mission, qu'on les voit, attentives, suivre les ventes, fureter habilement et mettre la main sur tout ce qui peut toucher leur pays, nous nous sommes endormis sur le vieux fonds de la bibliothèque de Bourgogne.

Les grandes bibliothèques ont à leur tête des savants et des spécialistes qui consacrent leur vie à compléter les dépôts confiés à leur garde, à les étudier, à les connaître et à faire connaître les résultats de leurs recherches. Car toute grande bibliothèque est une mine inépuisable.

En Belgique, l'insouciance et l'ignorance concourent à la dépréciation de l'institution.

Insouciance ! le mot est faible ! Personne de ceux qui sont là les maîtres, n'a l'amour-propre ni la passion de son métier. Ignorance ! le mot est dur ; je l'explique, car il dit plus que je ne voudrais.

Je ne mets pas en doute la science et le mérite de ceux à qui notre bibliothèque nationale donne la pâture ; mais ce ne sont ni des mérites ni de la science qu'il faut, c'est une science et un mérite particuliers, qu'ils n'ont pas, mais pas du tout. Bref, nous avons une bibliothèque sans bibliothécaires, et les jeunes gens qui s'épuisent là n'ont pas d'école pour se former, pas de méthode pour les guider et gardent l'éternelle routine et la persévérante ignorance à la manière dont je l'entends.

Personne ne soupçonne ce qui serait nécessaire. On est chez nous bibliothécaire comme on serait conscrit, par tirage au sort, et puisqu'il n'y a pas d'école ni d'instructeur, on reste conscrit toute sa vie. Ceux que l'instinct guide — il y en a — sont paralysés, découragés et finissent par travailler pour eux-mêmes.

En attendant, on dépense chaque année 100,000 francs. budget ordinaire de la bibliothèque pour les acquisitions, et on fait les fiches pour le catalogue. Ce dernier travail doit coûter déjà quelque chose comme un million et demi depuis le temps qu'on y est attelé et je défie bien qu'on commence à le livrer au public.

Un catalogue qui a coûté un million et demi avant qu'on ait publié une ligne doit représenter autre chose qu'une mécanique et banale description, rédigée comme pour une vente publique ! Ce temps et cet argent correspondent évidemment à des études, à des recherches, à des découvertes, à des aperçus ingénieux, à des révélations de toute nature qui stupéfieront le monde savant.

Oh ! que je suis donc curieux de voir cela !

L'histoire de l'acquisition des livres anciens comporterait de bien curieux chapitres. Je ne la commence point : il faudrait de longues recherches dans les catalogues et dans les souvenirs de beaucoup de personnes.

On aurait d'abord le chapitre des livres qu'on achète et l'odyssée de ces élus en attendant leur installation sur les rayons, car tout arrive.

Il y aurait ensuite le chapitre des livres qu'on n'achète pas.

Les habitués soupçonnent l'existence d'un barème qui règle le prix des acquisitions, d'après le format ou d'après le poids, on ne sait au juste, car au delà d'un certain prix la bibliothèque n'est jamais amateur. Le livre doit rester dans la mesure. C'est assez dire que lorsqu'il y a sur le marché un volume beau ou

rare, il est absolument inutile de le présenter au dépôt national. Ce n'est pas dans ses moyens. En revanche, les péches à quinze sous, qui encombrant ce marché-là comme tous les autres, ces péches « toutes pareilles en apparence à celles de trente sous, qui ne se laissent pas voir d'abord sous tous leurs côtés », comme dit Dumas, « mais qu'il faut retourner pour apercevoir la tare », celles-là prennent volontiers le chemin de l'hospice bibliographique belge, car elles rentrent généralement dans les conditions du barème.

Les livres en quarantaine sont aussi une intéressante variété ; il faut de longues réflexions... sur la capacité du budget avant d'accueillir un candidat, ce qui s'accorde peu avec l'impatience du marchand, quand toutefois celui-ci a mis la main sur quelque rareté ou quelque curiosité.

Le hasard des ventes publiques, la dispersion de grandes bibliothèques à Rome, à Londres, à Paris permettent, surtout depuis dix ans, d'acquérir des livres précieux dans tous les genres. Il en est que notre bibliothèque, en raison de leur intérêt historique notamment, ne devrait abandonner à aucun prix, dût-elle solliciter un crédit spécial, et soyez certain qu'on le lui refuserait d'autant moins que la dépense, s'il s'agit d'acheter avec discernement, ne conduirait pas à des folies. Que ne peut-on faire déjà avec 100,000 francs bien employés !

Je ne sache pas depuis des années qu'on ait vu la bibliothèque entrer dans cet ordre d'idées. Je connais au contraire quelques fâcheux exemples de sa maladresse et de ses fautes.

Qu'on me réponde en énumérant les marchés heureux qu'elle a faits, tout au moins aurai-je ainsi un embryon de catalogue.

Il y a quelques années, on eut l'occasion d'acquérir un livre des plus précieux pour l'histoire de notre pays et pour l'histoire de l'enluminure dans les Pays-Bas en même temps qu'un incomparable souvenir ! Le livre d'heures de Charles-Quint, sorti de la bibliothèque du duc de Hamilton, fut offert à notre dépôt national !

Notre dépôt national, naturellement, s'empressa de ne pas acheter ce joyau qui avait sa place marquée chez nous, qu'on avait le devoir de ne pas laisser échapper.

L'an dernier, dans une vente à Paris, figurait un petit volume très curieux — le journal d'un général espagnol pendant les guerres des Pays-Bas ; — on connaissait plusieurs parties de ce journal dont chacune embrassait une certaine période, mais cette partie-là était inconnue ! Un fragment en existait dans la bibliothèque de l'Escurial, et le Gouvernement espagnol l'avait jugé assez intéressant pour le faire publier. Le volume mis en vente à Paris était complet, probablement le seul existant ; en tous cas, le seul connu ! — Le métier du bibliothécaire exigeant de lire les catalogues importants et de savoir se rendre compte de ce qu'ils contiennent, je suppose que le livre n'a pas passé inaperçu. Il n'a sans doute pas été jugé digne d'attention, car le volume a été vendu trois cents et quelques francs à un particulier ! Je laisse à deviner le titre du volume ; ce sera un petit jeu de société pour charmer les loisirs du personnel.

La semaine dernière, à Paris, dans une des plus remarquables ventes de l'époque, figuraient des manuscrits bien intéressants pour notre pays ; j'espère que la bibliothèque nationale n'aura pas manqué à son devoir, qu'elle se sera trouvée à la bataille des enchères et à la victoire !

D'abord un manuscrit flamand, un livre de prières du XVI^e siècle, sur vélin, avec 34 grandes miniatures à pleine page et beaucoup de lettres ornées. Les miniatures sont entourées de bordures variées et remarquables par la vivacité des couleurs.

Dans le même catalogue nous trouvons ensuite la vision de *l'Ame de Thurno* et la *Vision de Tondal*, manuscrit in-folio, sur vélin, du xv^e siècle, remarquable par ses miniatures autant que par sa provenance!

Le catalogue consacre trois pages à la description de ce manuscrit, dont la seconde partie, si intéressante pour notre pays, a été publiée par M. O. Delepierre en 1834.

Mais cet intérêt s'efface devant la provenance?

Le manuscrit se termine ainsi : « lequel livre a esté escript... en la ville de Gand, par David, escrivain » — un enlumineur flamand! et l'on sait combien les noms de cette époque sont peu connus! — « il a été ordonné par le commandement de très haulte et très excellente princesse, Madame Marguerite d'York, duchesse de Bourgogne. »

Les initiales C. M. de Charles le Téméraire et de sa femme Marguerite d'York se trouvent enlacées par une cordelière bleue et leur devise « Bien en adveigne » est répétée presque à chaque miniature.

Ce livre précieux a dû faire partie de la bibliothèque de Bourgogne; il est pour notre bibliothèque royale du plus haut intérêt et nous espérons bien qu'elle ne l'aura pas laissé échapper. Le prix qu'il a atteint, 6,000 francs, nous fait croire qu'on aura bien su, au début de l'année, prélever cette mince dime sur le fonds de 100,000 francs dont dispose la bibliothèque.

Cette bonne aubaine permettrait de beaucoup pardonner et d'espérer que les dernières fautes ont été commises. A tout péché miséricorde!

II.

PÉTITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. L'Etat vient d'acquérir, pour le Musée des Arts décoratifs, sur la proposition du Comité des Arts d'industrie moderne, une série d'objets exposés au Salon. En voici la nomenclature : ALEXANDRE CHARPENTIER. Armoire à layettes (sycomore et étain). — Pot à vin nouveau (étain). — AUG. DELAHERCHE. Vase aux houx (grès flammé). — Coupe (id.). — Plat (id.). — PAUL DU BOIS. Chandelier (cuivre). — C.-R. ASHBE. Salière (argent). — Cache-pot (cuivre). — Plat (cuivre). — DALPAYRAT et LESBROS. Amphore (grès flammé). — Bouteille (id.). — GEORGE FRAMPTON. Frise décorative.

Ces acquisitions, choisies après un examen minutieux, font honneur au Ministre des Beaux-Arts en même temps qu'elles consacrent le succès du Salon. Elles constituent un précieux noyau pour le musée récemment constitué par M. de Burlet et qui est appelé à rendre de sérieux services à l'enseignement de l'Art dans ses applications à l'industrie.

Le gouvernement avait acquis précédemment l'intéressante série des lithographies en couleurs publiées par la *Fitzroy school picture society*, une reliure de René Wiener d'après un carton de Toulouse-Lautrec et un vase en verre gravé au touret par Emile Gallé. Nous ne saurions assez applaudir à ces achats, qui prouvent l'initiative éclairée du gouvernement et son désir de marcher dans les voies nouvelles.

Indépendamment de celles-là, de nombreuses acquisitions ont été faites, en cette dernière semaine, par des particuliers, ainsi qu'en témoigne la cinquième liste que nous publions ci-dessous :

A. BARTHOLOMÉ. Etude de mouvement (bronze). — A. CHARPENTIER. Sucrier (étain). *Le dessin* (deux exemplaires). — *Jeune fille à la fleur*. — P. DU BOIS. Chandelier (étain) — Chandelier en cuivre (deux exemplaires). — A. GRACO. Projet de maître-autel. — *Adoration et méditation* (sculpture). — Dessin pour une harpe sculptée. — Dessin pour une chaire de vérité. — Etudes et dessins. — HERMANN PAUL. Série de lithographies. — ALEXANDRE LUNOIS. *Les Dernières prières*. — L'ESCARMOUCHE.

Série de lithographies. — FÉLIX VALLOTTON. Série de gravures sur bois. — DALPAYRAT et LESBROS. Cendrier (grès flammé).

M. Edmond Picard a terminé hier l'entretien qu'il avait commencé dernièrement sous le titre : *Dialégomènes artistiques*. Cette conférence clôture définitivement la série des matinées offertes par la *Libre Esthétique* à ses membres, la fermeture irrévocable du Salon devant avoir lieu, malgré le succès de l'exposition, aujourd'hui dimanche, à 5 heures.

Une collection d'intéressantes gravures sur bois exécutées par M. Félix Vallotton complète depuis quelques jours les attractions multiples du Salon.

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au Conservatoire, troisième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, avec le concours de M^{lle} M. de Nocé, cantatrice, de MM. Lermiaux, Godenne, De Greef et Guidé.

M. Ligné-Poe et la troupe de « l'OEuvre » donneront jeudi prochain, au Théâtre du Parc, une représentation de *Solness le Constructeur*, d'Ibsen.

C'est dimanche prochain, 8 avril, à 4 h. 1/2, qu'aura lieu, au Théâtre de la Monnaie, le troisième Concert populaire. Au programme : *Rédemption* de César Franck, exécutée pour la première fois à Bruxelles (l'archange : M^{lle} Marie Lafargue, de l'Opéra); le récitant : M. A. Lambert, sociétaire de la Comédie-Française; et fragments du troisième acte des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*.

Le Quatuor Crickboom-Angenot-Hans-Merck a terminé, jeudi dernier, à l'hôtel Ravenstein, la série de ses attrayantes séances, par un concert composé d'œuvres de Beethoven, Schumann et Brahms fort bien interprétées, avec conviction, avec respect, et avec la belle flamme de la jeunesse enthousiaste.

M^{lle} Louisa Merck, chargée de la partie de piano, s'est acquittée de sa tâche en musicienne consciencieuse et en artiste excellemment douée.

M. Gustave Caillebotte, le peintre impressionniste dont nous avons annoncé la mort, a légué au Musée du Luxembourg sa galerie de tableaux. Cette collection, qui ne comprend pas moins de soixante-cinq œuvres, a une importance et un intérêt exceptionnels, ainsi qu'on en jugera par la nomenclature ci-après :

De Manet : *Le Balcon*, *Portrait de femme*, *le Jeu de croquet*, une esquisse de *Chevaux de course*.

De Claude Monet : *Le Déjeuner*, trois vues de *Gares*, une *Chambre avec un enfant*, trois vues de *Vetheuil*, *la Seine sous le givre*, une *Colline rose*, *l'Eglise sous la neige*, une vue d'Argenteuil, des *Pommiers*, *le Mont Riboudet*, à Rouen, des *Chrysanthèmes rouges*; trois esquisses : des *Arbres en fleurs*, des *Arbres dépouillés* en avant d'un coteau, une vue des *Tuileries*, des *Côtes de la mer Sauvage*.

De Renoir : *Le Moulin de la Galette*, un *Torse de femme nue*, *la Balançoire*, une *Tête de femme lisant*, *la Seine à Champrosy*, *Montmartre*, *le Pont de Chatou*, *la Place Saint-Georges*.

Treize paysages de Camille Pissarro.

De Degas, huit pastels : Une *Femme sortant du bain*; un *Café avec quatre femmes*; *Figurants en costume XVI^e siècle*; un *Violoniste* et une *fillette de la danse*; un *Buste de danseuse*; une *Danseuse assise*; une *Danseuse qui bondit sur la scène*.

De Sisley, huit paysages.

Cinq Cézanne : *Les Baigneurs*; une *Marine*; *Personnages au bord de l'eau*; une *Maison à toit rouge*; un *Vase de fleurs*.

Un crayon et une notation d'aquarelle de J.-F. Millet.

Enfin, une toile de Caillebotte, probablement les *Raboteurs de parquet*.

La collection Caillebotte est estimée 400,000 francs.

Le 15 avril prochain sera inaugurée, dans la salle Sedelmeyer, une exposition sous ce titre : *Marie-Antoinette et son temps*.

On y verra réunis tous les souvenirs de la reine, les portraits des personnages de sa cour et les spécimens de l'art de l'époque.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1^{er} mai au 1^{er} juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.

— Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ARCHE. *Journal d'une Maman*, par Camille Lemonnier. — LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Encore quelques peintres*. — SOLNESS LE CONSTRUCTEUR. — EXPOSITION DE M. FRANTZ COURTENS AU CERCLE ARTISTIQUE. — P.-V. GALLAND, DÉCORATEUR. — RESPECT AUX ARBRES. *Lettre ouverte à M. le Bourgmestre de Gand*. — CONSERVATOIRE DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

L'ARCHE

Journal d'une maman

par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Dentu, in-8°, 340 pages.

L'Arche m'avait profondément ému, si profondément qu'elle m'avait enlevé la faculté de penser. Bienheureuse stupeur des yeux qui s'ouvrent tout grands sur une profondeur non encore exprimée, une profondeur qui n'attire pas seulement cette partie raisonneuse de nous qu'est le cerveau, mais qui va remuer dans leur muette inconscience les sourdes choses qui dorment dans toute l'étendue de notre être.

Je n'ai de respect que pour ce qui me remue ainsi.

Il arrive que le cerveau, impatient de ses petites fonctions digestives, résolve une partie de l'énigme entrevue dans la soudaine révélation de ces nouveaux

cercles d'ombre, s'ajoutant pour les élargir aux cercles qui nous entourent.

Mais il arrive aussi que le cerveau se refuse, devant une tâche trop grande, à synthétiser en une fois toute une impression forte. Et ces impressions alors restent des choses inclassables, indiscutables, irréfutables, puissantes d'une mystérieuse vie qui leur est propre comme les choses de la nature.

Quand on ne les ressent que faiblement, tant qu'on les regarde de loin, on croit tenir une définition; la volupté de l'esprit une fois de plus s'apaise dans un spasme synthétisant.

Mais dès que nous sommes aux prises avec une de ces grandes choses qui nous force de répondre par des tentatives, des actions, des acceptations, des démissions ou des résistances à ce qu'elle demande de nous, alors nous voyons que cette chose nous dépasse, qu'elle a des côtés infinis qui échappent aux mailles de notre filet cérébral; et, devenus humbles, nous renonçons à l'étreindre; pour la mieux posséder, nous nous livrons, sans condition.

De l'orgueil de notre volonté masculine, nous montons au féminin et passif abandon de notre personnalité, perdue, anéantie devant une force supérieure.

Si l'homme veut, le long des âges, traverser pour les connaître ces forces supérieures qui l'entourent, il faut qu'il les laisse d'abord agir sur lui, et ce n'est qu'après

les avoir subies dans toute leur intensité qu'il peut espérer les définir, ou du moins — soyons moins orgueilleux — connaître le terme de ses rapports avec elles.

Un être doué d'une vie personnelle et forte, d'une impressionnabilité intense et spéciale, est une des plus grandes forces naturelles, il s'impose comme elles.

Dans ma petitesse, je crois Camille Lemonnier grand parce que je ne peux le définir que comme une force qui avance, une affirmation plus puissante de ce que je suis que ne l'est ma propre vie.

Pourquoi cette impression de puissance se dégage-t-elle de ce « Journal d'une Maman », recueil des évolutions d'une petite arche familiale, tout imprégné d'intimité douce?

C'est que ce livre contient une étincelle d'idéale maternité, et que ce parfum-là pénètre et grise comme une des plus fortes essences que la terre ait produites.

Et non plus seulement de cette maternité animale dont le soleil enveloppe l'éclosion de toute vie, mais de cette belle maternité, intuitive de toutes les douleurs, de toutes les profondeurs des pauvres hommes, consciente d'avoir engendré l'homme entier, et se penchant pour les calmer sur ses misères d'âme comme sur ses premiers cris de faim.

Peut-être existe-t-il déjà des femmes aussi idéalement mères que les a rêvées l'artiste; mais ces fleurs hâtives sont en avance sur l'humanité, car notre vieille race sort à peine des langes de l'animalité aveugle.

De ces premiers éveils d'une lumineuse bonté, le poète a fait surgir une forme, réalisation vivante d'un rêve que les autres hommes ont vaguement entrevu et passionnément poursuivi.

De ce rêve naîtront des mères, une race entière de mères, car le poète crée. Il crée en nous pendant consciences, en excitant l'humanité par l'image embellie de ce qui croît lentement et mystérieusement en elle; sculptant ainsi, dans l'inconnu des générations à venir, des âmes vivantes qui se mireront dans cette prophétique affirmation, dotant sa race de la Femme qu'il a évoquée.

L'Arche place la femme sur un des plus hauts piédestals qu'on lui ait jamais érigés; et cette statue féminine aux contours volontairement imprécis est un des précieux monuments d'art que l'amoureux respect de l'Homme échelonne pour elle, à de rares intervalles, sur la route des siècles.

Elle est là comme le pivot impulsif, comme le lien et le noyau régulateur de tout ce que le temps fait surgir de bonheurs, d'espoirs, de faiblesses dans l'Arche familiale, et son action, rayonnant jusque dans l'infini, se synthétise en ce désir si caractéristique de la femme, qui se sent obscurément un centre, en ce désir profond que l'Impulsion qui nous projette dans l'univers positif semble crier depuis le commencement des temps

à travers nous : « Faire que l'humanité soit le prolongement de tout amour! »

Afin qu'Elle soit plus séduisante encore, il l'a enveloppée de toute la tristesse de la vie roulant sur elle, pendant qu'elle agit simplement sans se savoir si grande. La lutte pour le pain quotidien; des enfants dont toutes les transformations et toutes les crises de croissance morale et physique se dénouent dans son propre cœur; un mari enfant lui-même; la douleur d'une autre âme qui vivait d'elle et qu'elle ne peut plus ensoleiller; la tristesse infinie des êtres qui veulent vivre l'harmonie qui est en eux et qui souffrent sourdement du déséquilibre de leur cerveau emprisonné dans les conceptions d'un siècle enfant, de ce cerveau qui ne parvient pas à prouver la sainteté des choses que toute leur âme, tous leurs plus profonds instincts proclament sacrées; puis toutes les fatalités de l'organisation sociale dont tant de victimes, attirées par ce foyer de bonté, viennent y puiser « un peu de chaleur maternelle »; tout cela pèse sur elle et grandit chaque jour sa religieuse volonté de vivre plus intensément sa vie. « Plus est en nous! » s'écrie-t-elle dans le touchant et impersonnel orgueil de chacune de ses victoires.

Et la courageuse qui se voulait femme, qui sentait sa paisible et centrale mission d'harmonie, a laissé tomber les feuillets de son journal quand la tristesse l'a prise devant l'impuissance de rendre heureux tous ceux qui avaient besoin d'elle.

« La mort ainsi anéantit l'œuvre admirable d'un cœur qui en vieillissant parut entrer plus avant dans l'harmonie et s'arrêta enfin après avoir touché aux limites de l'effort assigné aux créatures de bonne volonté. »

Mais tous ceux qui l'auront connue, comme tous ceux que « l'Arche » aura réchauffés, sentiront se fondre en eux quelque ancienne ossification; ils sentiront des choses vivantes s'agiter de dessous les bandelettes de momie qu'a roulées autour d'eux un idéal trop étroit; et déjà peut-être en cette présente génération ressusciteront des pitiés et des maternités qu'on croyait mortes.

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (1)

ENCORE QUELQUES PEINTRES

Les impressionnistes tant anciens que nouveaux qui figurent à *la Libre Esthétique* ont précédemment marqué de leur art les diverses expositions des XX. Quelques-uns même — tels Camille Pissarro et Renoir — nous ont enthousiasmé jadis par des envois plus décisivement heureux. Ces maîtres, arrivés pour l'instant jusqu'au public, n'ont plus, liés qu'ils sont aux

(1) Voir *L'Art moderne* des 18 février (Eugène Grasset), 25 février (*La Libre Esthétique*), 4 mars (*Quelques peintres*), 11 mars (*Quelques dessinateurs*), 18 mars (*L'Art appliqué*), 25 mars (*Les livres*) et 1^{er} avril (*Les sculpteurs*).

marchands, la faculté de disposer comme ils l'entendent de leurs œuvres et leur participation aux Salons se réduit souvent à l'inscription au catalogue de leur nom. Ils disent les tendances audacieuses, la lutte ancienne contre vents et marées, l'inébranlable foi qu'ils eurent en eux et qu'ils imposèrent un jour. Et c'est eux — joignons-y Monet et Manet — que les néo-impressionnistes continuent, appliquant simplement un procédé nouveau à la captation de la lumière et à l'étude des tons et des valeurs.

Il y a entre les peintres d'il y a vingt ans et ceux d'aujourd'hui communauté de but et de visées incontestable. Seul l'emploi des moyens les sépare. La technique de la division du ton ne fut adoptée par Seurat que pour aller plus loin et plus sûrement et plus complètement à travers les chemins déjà ouverts du paysage moderne. Il n'émit que plus tard sa théorie des lignes ; il ne se limita que plus tard à ses idées sur la statique et certes, s'il eût vécu, aurait-il, par des modifications et des études successives, dégagé toutes les inconnues qui se hérissaient encore en son système. C'était un esprit de recherches et de trouvailles inépuisable, un des plus sincères et des plus pénétrants de notre temps, un admirable et inévitable maître futur. Il était novateur avec la même aisance que d'autres sont imitateurs, il ne décevait de se transformer, toujours plus net, plus clair, plus pur. Et telle fut sa valeur qu'on a cru que sa mort était la mort de son groupe.

Mais une idée qui réussit à éclore ne sèche pas aussi longtemps qu'elle n'a point accompli au moins un stade d'évolution. Or, l'esthétique néo-impressionniste est déjà trop répandue pour qu'on la puisse étouffer. Elle vivra, mais vivra-t-elle en épuisant tout ce qu'elle contient de force et de sève ? L'imposera-t-on, la prouvera-t-on, la défendra-t-on avec des œuvres souveraines ?

A *la Libre Esthétique* les toiles néo-impressionnistes ne sont point décisives. On ne lutte point autour d'elles, elles ne passionnent point. Certes, l'exposition de M. Théo Van Rysselberghe profère des qualités de vie et de charme et indique une belle sincérité et un net scrupule d'art, mais cela n'est point assez. Il faut, dans les circonstances difficiles que traverse l'école, des pages d'une hardiesse plus âpre, d'une spécialité plus éclatante, d'une plus importante affirmation. Le néo-impressionnisme, comme toute école, ne peut vaincre que par une suite d'efforts qui se condensent en ce que vaguement on appelle des chefs-d'œuvre. C'est la toujours même loi qui domine toute l'histoire artistique. Il faut se conquérir dans la victoire de son idée. Et cette victoire ne peut point être ajournée indéfiniment, la rénovation incessante de l'art ne donnant que quelques années à chaque bataille pour qu'elle soit ou perdue ou gagnée. Les néo-impressionnistes se trouvent donc dans la nécessité d'être, si je puis dire, des héros. Il leur faut de rapides et nets triomphes prochains. Et la beauté de leur cause et leur intransigeance nous rendent confiants.

Gauguin, qui eut pour compagnon Van Gogh et pour maître — nié peut-être — Cézanne, continue ses admirables explorations en pays barbare et sauvage. Les tons les plus beaux et les plus pleins et les plus riches ornent ses toiles avec une recherche de robustesse et souvent de grossièreté dans le trait. Maurice Denis, que la naïveté et l'art rudimentaire attirent aussi, rêve

de scènes ascétiques ou amoureuement et presque pieusement tristes. Une simplification outrée sous prétexte de synthèse nuit à ses œuvres, quelquefois.

Quant à Toorop, artiste d'instinct, à la fois naïf et complexe, il aligne à la rampe *les Trois Fiancées*, une œuvre et de recherche et de patience et de perforante et subtile impression. Elle est pour l'art symboliste — les Redon exceptés — la plus importante toile qui se trouve à *la Libre Esthétique*. Les formes en sont délicates comme des floraisons et les traits graciles comme des lianes. On rêve à tels bas-reliefs thébains où de telles grâces s'épanouissent. La douceur, l'angoisse et la douleur tragique modifient les couleurs et les lignes d'après d'exactes significations d'idées et l'ensemble s'impose minutieux et simple comme un art lointain où l'âme d'un artiste a épuisé ses rêves, fleuris en synthèses.

James Ensor reste un sonore coloriste. Ses *Fraises* ont des exquisités affriolantes de rouges gourmands, son *Chou* possède une nervosité de touche spéciale, son *Icone* est comme un vieux morceau de chasuble, dont l'or, les rouges et les bleus seraient rafraîchis. Tout est en clarté grasse dans cet art, en pureté charnue. Aussi très typiques de l'art d'Ensor se montrent ces *Poissons* et, parmi eux, une raie superbe étalant dans le cadre un pantelant lambeau de l'électrique fraîcheur des mers, une nacrée et transparente chair, ruisselante encore des écumes qu'elle paraît regretter.

Guillaume Vogels aussi se montre beau coloriste dans sa mouvementée *Marée d'équinoxe*.

M. William Degouve de Nuncques a une vision des choses à la fois naïve et bizarre. On dirait d'un primitif allemand, d'un Dürer enfantin. Dans le pays brabanton dont il nous donne les routes plantées d'arbres symétriques, les canaux et les collines, il ne voit ni la douceur grasse du ciel, ni la plantureuse blondeur des champs. Il se sert de cette région comme d'un prétexte à des variations de rêve qu'il exécute minutieusement, avec ténacité, faisant valoir, dans les *Environs de Laeken*, l'étrangeté des bois d'un parc déroulé sur le flanc d'un coteau comme un serpent assoupi, avec un avant-plan solide de labours et de semis où sont jetées des maisonnettes. D'autres fois il devient dramatique et le *Canal* et la *Maison aveugle* pourraient servir d'illustration très belle à quelque conte d'Edgard Poe. Degouve est d'ailleurs un des peintres les plus teintés de littérature et sa songerie littéraire insuffle à son art une subtilité étrange et attirante.

Georges Lemmen expose des portraits et des dessins d'un faire précis et savant et d'un beau caractère. Le portrait du professeur Delbœuf surtout est typique et d'une vie aigüe. Quelques dessins symboliques complètent cet envoi, tout à fait imprévu, des sortes de miniatures à la manière brune, parmi lesquelles un *In memoriam* arrête par sa profonde et pure beauté.

Eugène Laermans est un des « coqs » de *la Libre Esthétique*. Souvent nous avons vanté son art douloureux et puissant qui s'apparente à celui des Meunier, des Millet, des de Groux, de tous ceux qui se sont penchés vers les tristesses des plèbes et ont confessé le cœur tragique du prolétariat.

Que de navrance terrible, en un décor d'angoisse, dans ce *Soir de grève*, dont le drapeau rouge ensanglante un implacable ciel par-dessus les foules mornes,

troupeaux de barricade, en route vers Dieu sait quel massacre de leurs poitrines faméliques!

L'esquisse *Les Emigrants* — un morceau superbe, pareil à quelque Breughel de la misère moderne, paysannerie macabre — s'enfle d'un cynisme mélancolique jusqu'à devenir un poème dramatique de l'amour des rustres pour la glèbe. On perçoit de ces notes passionnées et profondes rappelant celles que Georges Eekhoud fit résonner un jour magistralement dans un morceau littéraire au même sujet que celui de cette page picturale.

La *Tourmente nocturne* de Victor Gilsoul est un décor rudement brossé, avec brio, par un maître de la pâte. L'allure s'en montre saisissante et arrête. La *Kermesse bruxelloise* du même artiste est plus concentrée, plus profonde. La pétillante descente des carrousels, dans des lumières jaunes et rouges, est d'un faire prestigieux; la gaité des lumières foraines prodigue des rayons; toute cette féerie, que vient rosir un feu de Bengale, se reflète sur les maisons du boulevard et paraît vouloir des effets fantastiques jusque dans le ciel nocturne.

Mellery a une exposition d'une tenue admirable, montrant, dans les belles formes graves d'un style classique rajeuni et vivant, des allégories nobles et pondérées, superbement simples et sobres, d'une dignité magistrale et lapidaire. Elles ont les allures des cartons des grands maîtres, mais poussés avec une netteté de lignes, un sens de l'équilibre, une minutie et un scrupule qui sont le signe des natures artistiques puissantes et opiniâtres, ne se contentant pas de l'à-peu-près de l'esquisse, mais qui même dans l'esquisse, dans la préparation d'œuvres destinées à des exécutions grandioses, veulent le soin, la volonté, la haute dignité affirmant le culte très pieux et très respectueux de la forme.

L'aspect de cette série étonnante est d'un calme et d'une cérémonie si majestueuse qu'il a donné lieu, chez certains artistes, à un singulier malentendu. « Mais c'est un académique! » s'est-on écrié. Oui, c'est un académique et l'art académique est un art qui a sa place dans les manifestations variées et nécessaires de l'art, ce fécond serviteur de tous nos besoins, de tous nos appétits, de toutes nos fantaisies intellectuelles. S'il manquait, une place resterait vide dans nos satisfactions avides. Ce qu'il faut bannir, ce n'est pas cela, mais la façon misérable dont, peut-être plus souvent qu'un autre, l'art académique accomplit sa fonction. Cette fois c'est un grand cœur et un vaillant esprit qui le sert et qui y réussit magnifiquement. Est-ce que le gouvernement va enfin lui confier la décoration de quelque monument public ou continuera-t-il à laisser se consommer cette belle vie en projets et en tentatives? « L'âge vient. La mort guette. Il est temps. »

SOLNESS LE CONSTRUCTEUR

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Solness le Constructeur a été donné mardi dernier à Paris, au Théâtre de l'Œuvre, avec un grand et légitime succès. Les efforts de M. Lugné-Poe et de sa troupe y furent d'autant plus couronnés de réussite, et les amoureux d'art et de poésie leur surent d'autant plus gré de l'entreprise, que les difficultés pour monter le drame

grandiose d'Ibsen, un des plus beaux avec *Rosmersholm* et *les Revenants*, étaient presque insurmontables.

La pièce avait été présentée le matin même au public parisien par un article magistral de Maurice Maeterlinck au *Figaro*.

Me refusant à l'analyser par la raison qu'il faut la lire et que des œuvres de cette envolée-là ne se commentent pas en une colonne écrite à la hâte au sortir d'une représentation, je préfère, sachant qu'elle a dû être jouée à Bruxelles ces jours-ci, m'étendre sur la conférence de M. Camille Mauclair qui la précéda, qui en développa en même temps le sens symbolique et la portée morale.

Mauclair, que les lecteurs de *L'Art moderne* ont appris à apprécier, a fait, et je le dis ici avec loyauté, sans ironie d'aucune sorte, la seule conférence qu'il y eût à faire sur l'œuvre maîtresse, sur l'œuvre-résumé du poète norvégien. Peu servi par une voix sans doute pâle, il a su néanmoins prendre le public dès le début de son discours par la netteté de sa parole et l'intérêt de ses aperçus.

Solness le Constructeur, pense Mauclair, est une fable. Toute fable comporte une apparence et une moralité. On trouvera derrière le drame expressément vulgaire et simple qu'écrivit Ibsen tout un drame symbolique sous-jacent, qu'il a essayé de définir après le comte Prozor et d'autres. Le drame de l'homme de génie, rêvant trop haut, tombant de son rêve et mourant.

« Les constructeurs de tours, affirme-t-il, sont vraiment les seuls qui puissent dire : j'ai vécu. Sans crainte du ridicule et de l'opinion, nous irons embrasser la tête morte de ces hommes qui se dévouèrent à leurs idées. »

Suivant Camille Mauclair le génie a une morale, un martyr, une grandeur qui n'ont rien à voir avec ceux des autres. L'homme de génie est au-dessus du droit et du devoir. C'est un bolide irresponsable et grandiose. Laissons-le conduire le monde, et ne le regardons pas comme Kaïa Fosli, comme M^{me} Solness avec un sentiment de rancune, comme Ragnar Brovick avec des yeux d'envie.

Ce Ragnar, ce type du jaloux et de l'envieux, est venu voir tomber Solness. Le grand constructeur a le trac, insinue-t-il, et il escompte sa chute imminente. Ainsi tous ceux qui se lèvent au-dessus de la société sont guettés par d'autres jaloux, d'autres envieux, ces bas journalistes qui écrivaient à la mort de Villiers de l'Isle-Adam : « C'est un raté de moins ! » et empêchés aussi dans leurs élans sublimes par ces âmes passionnées, fidèles et rancunières, qui voudraient les conserver à leur amour.

Que les hommes de génie ne s'inquiètent ni des uns ni des autres, eux les véritables lumières des siècles, qu'ils marchent droit leur chemin de gloire, sans nul souci que l'éternelle vérité!

Toutes les personnes qui connaissent *Solness le Constructeur* attendaient avec intérêt la partie de la conférence de Mauclair traitant du rôle véritablement énigmatique de Hilde Wangel. Comment le jeune auteur d'*Eleusis* la comprendrait-il, que dirait-il de cette singulière création du génie norvégien?

« Hilde mène Solness par la main, a dit le conférencier, et vous entendrez crier l'enfant comme si tout l'enfer criait en elle. » Cette Hilde est le démon préféré de Solness, car, ainsi que dit Ibsen, il existe une sorcellerie inexplicable en nous, et nous sommes hantés d'une foule de démons qui nous mènent. Elle est l'imagination du constructeur, sa propre conscience. Que ce démon de Hilde, que cette conscience de l'homme de génie, qui le pousse en avant quoi qu'il fasse, vienne du Paradis ou de l'Enfer, il ne faut pas qu'il en ait peur, il faut qu'il se laisse guider par elle

vers le rêve qu'elle fait flamboyer sans cesse devant ses yeux.

Malheureusement il est d'autres démons, celui, par exemple, que connaissent si bien Maurice Maeterlinck et les tragiques grecs, celui qui incite Hilde Wangel à faire monter Solness sur l'échafaudage, qui montera lui-même avec Solness au haut de la tour, lui fera perdre l'équilibre, le précipitera à terre : le démon de la Fatalité!

Il en est d'autres encore! Ne nous en occupons pas. « Soyons sincères devant nous-mêmes seulement et prenons garde au sot démon. »

Très applaudi, comme je l'ai déjà dit, par un public ardent et jeune, décidé à soutenir de son enthousiasme tout ce qui touche la grande rénovation idéaliste que les bons lutteurs tentent ici, la rénovation qui rendra à l'art le grand et antique domaine que les journalistes et autres naturalistes lui coupèrent, la conférence de Camille Mauclair a très heureusement précédé l'œuvre géniale d'Enrik Ibsen.

La pièce, presque irréalisable à la représentation, et à laquelle il faudrait peut-être souhaiter (je parle sérieusement) des géants comme interprètes, a aussi bien marché que possible au premier acte, le deuxième, malgré le jeu très sobre et puissant de Lugné-Poc, restant obscur, et le troisième, avec son lumineux décor vieux or d'Edouard Vuillard, enlevant les dernières résistances et émotionnant profondément la salle.

Je viens de constater l'effort remarquable de Lugné dans ce rôle écrasant d'Alvardt Solness. M^{lle} Wissocq, qui joue Hilde, ne m'a paru, malgré son talent et sa jeunesse, véritablement dans son rôle que vers les scènes de passion de la fin.

Berthe Bady, la nouvelle tragédienne, a composé d'admirable façon et esquissé délicieusement Kaia Fosli, et M^{lle} Marguerite Carlx m'a semblé la vraie M^{me} Solness pâle et triste rêvée par le poète. Tous mes compliments à MM. Bullier, Jean Kemm et Jablin.

MAURICE BEAUBOURG

Exposition de M. Franz Courtens

AU CERCLE ARTISTIQUE

M. Courtens emplit la grande salle du Cercle artistique des œuvres par lui produites ces dernières années. Son exposition témoigne d'un grand labeur. La devise du peintre : *Rust roest*, est bien justifiée. Toutes les saisons tiennent son talent en éveil. Tous les ciels lui prodiguent des inspirations. Il fait se rosir des aurores et s'enténébrer des firmaments de soir. Il peint des matins clairs ou fait crever des nuées en averses noires.

La palette de M. Courtens est connue. Elle est robuste et vaillante. Des tons francs y éclatent avec, parfois, de belles sonorités. Le reproche toujours fait à M. Courtens, c'est d'être trop matériel. On voudrait plus de subtilité en ces paysages solidement maçonnés et trop souvent trop trués. Les choses ne sont pas vues avec assez de poésie. Le charme réside en la seule pâte, savoureuse ou énergique, et dès lors il s'échappe très vite. Ces toiles ne retiennent pas, ne parlent pas : c'est de là couleur muette. Combien plus profonds, par exemple, les tableaux de M. Heymans, dans lesquels il semble qu'on entende parfois chanter la lumière!

Un autre reproche. Il semble que la belle matérialité de

M. Courtens se fatigue un peu, sans doute à la suite d'une production excessive.

Toutes ces toiles récentes n'ont plus la radieuse santé des premières œuvres du peintre de Termonde. Les impressions ne sont plus approfondies, la facture n'a plus cette mâle amplitude qui a classé M. Courtens parmi les beaux manieurs de la brosse. La couleur elle-même n'est plus constamment ragoûtante et forte et elle s'affaiblit dans maint cadre.

A noter surtout un beau *Marché sur la plage*, plein de robustesse, un *Moulin à Overschie*, empli de saveur, les *Avaries*, riche en couleur, mais que nous eussions voulu plus mouvementé et plus vivant, un *Schiedam corsé* et une *Zélandaise* lumineuse.

P.-V. GALLAND, décorateur.

En décembre 1892 mourait à Paris, âgé de 70 ans, un artiste d'un immense savoir, d'un talent raffiné, d'une réputation incontestée parmi les esthètes : Pierre-Victor Galland, à la fois peintre, architecte et sculpteur, professeur d'art décoratif à l'École des Beaux-Arts de Paris, directeur des travaux de la manufacture des Gobelins, etc.

Peu connu en Belgique, P.-V. Galland avait eu cependant des rapports suivis avec notre ministère de l'intérieur, lorsqu'il y a quinze ans, le directeur des Beaux-Arts d'alors, Jean Rousseau, lui demanda de diriger les études préparatoires des professeurs qu'il s'agissait de placer à la tête d'une vaste école des arts décoratifs, imitée de celle de South-Kensington. L'idée était fort belle, le projet grandiose, mais la réalisation ne suivit pas, l'avènement d'un nouveau ministère ayant mis à l'ordre du jour des questions, des discussions et des luttes de pure politique où l'art devait sombrer.

Ce qui rappelle Galland au souvenir de ceux qui le connaissent et l'impose à ceux qui l'ignoraient, c'est la merveilleuse exposition que ses admirateurs et ses amis ont organisée au Musée des arts décoratifs de Paris et qui fait courir en ce moment au Palais de l'Industrie tout ceux que lassent des formules ressassées et qui œuvrent pour le triomphe de l'art neuf, indépendant ; les projets, esquisses, maquettes, fragments, compositions, etc., formant un ensemble de 4 à 5,000 pièces, déconcertent le visiteur par la fertilité d'imagination, la variété du savoir et l'habileté de la facture. Ces feuilles de papier sur lesquelles sont consignées les projets de tapisseries, de voussures, des ornements de tout genre, des guirlandes de fleurs et de fruits, n'ont pas d'équivalent dans notre école contemporaine ; il semble que Galland ait hérité des aptitudes de Lepautre, de Marot, de Berain, d'Audran ou de Duccerseau, par le brio qu'il déploie dans ses ingénieux agencements et ses enlacements imprévus. Ces épreuves ont dès maintenant une valeur considérable, parce qu'elles constituent non seulement des documents de l'art d'aujourd'hui, mais encore des matériaux précurseurs de l'art de demain : c'est de la quintessence de haute maîtrise.

Les travaux exécutés par Galland sont nombreux et disséminés dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique ; parmi les plus réputés, citons :

La Prédication de saint Denis, la superbe composition qui supporte, et c'est tout dire, le redoutable voisinage de la *Sainte Geneviève* de Puvis de Chavannes, au Panthéon.

Le plafond de la galerie des noces à l'Hôtel Continental, représentant *la Naissance, le Triomphe et le Sommeil de Vénus*.

La galerie des fêtes de l'hôtel de ville.

Les dix neuf tapisseries (fleurs et figures) du palais de l'Élysée, qui furent tant admirées à l'Exposition de 1889.

La tapisserie de Henri IV, de la galerie d'Apollon, au Louvre.

Les voissures du palais Vanderbilt, à New-York.

L'étonnante décoration de l'escalier d'honneur du palais du prince Narishkine, à Saint-Petersbourg, où se meuvent, le long des balustrades, à la manière de Véronèse, des seigneurs et de grandes dames en de somptueux atours.

Les motifs décoratifs du palais royal à Stuttgart, les plafonds de l'hôtel du baron de Rothschild, à Londres, de celui du marquis de Guadalezar, à Madrid, et une foule d'autres travaux du même genre et tous aussi intéressants les uns que les autres.

Les Bruxellois ignorent sans doute aussi qu'au début de sa carrière, Galland fut appelé à Bruxelles pour y peindre les grandes figures en camaïeu du plafond du Théâtre de la Monnaie, composition de facture très libre et d'aspect perspectif fort réussi.

Tous ces travaux, par leur situation dans des propriétés privées, ne sont guère connus que du petit nombre; mais ce qui est accessible à la masse et qui a été fait pour son enseignement, ce sont ces milliers d'études où, plus encore que dans ses œuvres achevées, Galland a mis le meilleur de lui-même, comme si, sentant la vie trop brève pour le labeur énorme qu'il rêvait, il s'était empressé de jeter sur le papier les idées, les germes qui profiteront aux générations futures. Voilà les bijoux qu'il faudrait constamment mettre sous les yeux de nos artistes, de nos décorateurs, de tous ceux que passionne le relèvement de nos industries d'art, tels les promoteurs de la société anonyme *L'Art*.

Or, pas le moindre croquis, pas une photographie d'une œuvre quelconque de P.-V. Galland ne figure à notre Musée des Arts décoratifs du palais du Cinquantenaire; comment expliquer pareil oubli, alors que c'est surtout par Galland qu'il eût fallu commencer et qu'un choix varié de ses dessins s'imposait surtout pour former le noyau de semblable collection publique. Il me suffira, sans doute, de signaler cette inexplicable lacune aux zélés conservateurs du Musée et surtout à notre très éclairé Ministre des Beaux-Arts, pour que tous cherchent sans retard à faire entrer Galland dans cette intéressante galerie où figurent Puvis de Chavannes, Carrier-Belleuse, Baudry, Blanc, Flameng, etc.

Une occasion unique, la dernière, va se présenter à bref délai; malgré son succès, l'exposition du palais de l'Industrie fermera le 15 avril, et les 18 et 19 courant les hasards d'une vente publique disperseront les croquis, études et projets du maître décorateur. Nous insistons auprès de notre Ministre des arts, M. J. de Burlet, pour qu'il délègue à cette exposition et cette vente un des conservateurs du Musée avec mission de rapporter une brassée de cette précieuse floraison d'art qui sera, une fois installée, une fête pour les yeux en même temps qu'un enseignement varié et complet pour ceux que préoccupe le décor moderne. Il serait vraiment déplorable que, faute de quelques milliers de francs, on laissât, sans lutte, le *South-Kensington*, le Musée de New-York et les *Kunstgewerbemuseums* de Berlin, Munich, Vicnje, etc. se partager ces sanguines, fusains et aquarelles qui valent autant et plus que bien des tableaux de notre Musée. L'heureux choix d'acquisitions du Gouvernement à la *Libre Esthétique* nous permet d'espérer la réalisation de ce souhait.

J. B.

RESPECT AUX ARBRES (1)

LETTRE OUVERTE A M. LE BOURGMESTRE DE GAND

J'étais, il y a quelques jours, dans la grande et antique cité que vous administrez, Monsieur le Bourgmestre. J'ai passé sur la place d'Armes et me suis reposé au café des Arcades. J'avais vue sur le quadrilatère à double rangée de jeunes ormes (quinze ans à peine) qui forme cadre autour du terre-plein, promenade du dimanche au son de la musique, pour vos administrés.

Deux bûcherons, à jambières de cuir, à gros souliers armés d'éperons d'acier, la cognée passée dans la ceinture, grimpaient aux troncs, dirigés par un troisième, au même aspect sylvestre et sauvage, resté sur le sol pour leur crier des ordres. Et ils se sont mis à cogner, à hacher, à couper, jonchant la promenade de rameaux innocents et de belles branches saines, tombant éplorées en écrasant lamentablement leurs brindilles. Les belles têtes touffues s'éciaient, les élancements prometteurs de verdure étaient mutilés, les arbres attaqués prenaient un à un l'aspect triste et hideux d'êtres infirmes et décharnés. Leur jeunesse, leur vigueur s'abolissaient: ils apparaissaient comme une assemblée de bossus, de borgnes, de manchots.

Est-ce que ces stupides horreurs se font à votre connaissance? Et comment comprendre que dans une ville populeuse et se piquant d'art, personne ne proteste contre ces iconoclasties? Il y avait au café des Arcades des jeunes gens à petite moustache et à raie crânienne irréprochable, des bourgeois pansus et glabres, qui fumaient, sirotaient des grenadines ou des mazagrans. Le mas-sacre se faisait là, près d'eux. On entendait les chutes. Pas un ne se souciait de l'exécution de ces pauvres arbres amis, ornement de leur cité et grâce des monotones hôtels, symétriques, blancs et mornes, qui font à la place d'Armes une si plate enceinte.

Pensez, Monsieur le Bourgmestre, que ces émondages idiots n'ont d'utilité que dans les coupes réglées où les arbres sont élevés pour devenir des planches et sont traités comme végétaux de rapport. Mais quand ils n'ont d'autre but que l'ornement, il n'y faut pas toucher. A Bruxelles, M. Buls, à jamais louable pour cela, a défendu qu'on enlevât aux ormes des boulevards autre chose que le bois mort. D'année en année, leur splendeur augmente comme s'ils étaient reconnaissants de cette respectueuse tranquillité qu'on leur laisse. Ils n'ont plus cet aspect tortueux et difforme que donne le bûcheronnage stupide.

Il y a deux années, *L'Art moderne* a adressé une requête analogue à votre collègue de Bruges. Là aussi, on taillait, on ébranchait les verdure des promenades tracées sur les anciens remparts. Il a été fait droit à notre humble prière: on laisse faire la Nature, on laisse la végétation se tirer seule de l'œuvre de grâce et d'ombre qui lui est départie. Ah! certes, elle est la meilleure jardinière et il ne faut pas la mettre sous le joug des lourdauds brutaux à jambières de cuir.

Les ormes de la place d'Armes sont d'une belle venue. Ils tendent vaillamment dans les airs les faisceaux déliés de leurs branches, en artistes inconscients, mais sûrs. Ne troublez pas leur mystérieux et harmonieux travail. Renvoyez désormais aux bois de rapport cette escouade de malfaiteurs qui les tourmentent. Le mal qu'ils ont fait cette année sera bientôt réparé.

Ecoutez comment Ronsard parlait de ces amis ombreux qui

(1) Voir *L'Art moderne* des 26 juillet 1891, 4 septembre 1892 et les numéros 20, 28, 30 et 48 de 1893.

mettent leur verdure pacifiante dans le gris de la vie. Il les traitait comme saint François d'Assise les oiseaux : *Aves fratres mei, sorores meæ arundines.*

CONTRE LES BUCHERONS DE LA FOREST DE GASTINE

Quiconque aura premier la main embesognée
A te couper, Forest, d'une dure congée,
Qu'il puisse s'enfermer de son propre baston,
Et sente en l'estomac la faim d'Erisichthon,
Qui coupa de Cérés le chesne vénérable,
Et qui, gourmand de tout, de tout insatiable,
Les hœufs et les moutons de sa mère esgorgea,
Puis pressé de la faim soy-mesme se mangea :
Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
Et se dévore après par les dents de la guerre !

Esoute, Bûcheron, arrête un peu le bras :
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoûte à force
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure escorce ?
Sacrilège meurtrier ; si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts, et de détresses
Mérites-tu, meschant, pour tuer nos Déesses ?

Adieu vieille Forest, adieu testes sacrées,
De tableaux et de fleurs en tout temps révérees,
Maintenant le desdain des passans altérés,
Qui bruslez en l'Été des rayons étherés,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdure,
Accusent tes meurtriers, et leur disent injures !
Adieu chesnes, couronne aux vaillans citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre :
Peuples vraiment ingrats, qui n'ont sçu recognoistre
Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers,
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers !

CONSERVATOIRE DE LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Ce n'est point la science musicale de César Franck, la perfection du style, la richesse de l'orchestration, la merveilleuse ordonnance de l'œuvre, sa pleine polyphonie, qui transportent dans les *Béatitudes*; de qualité supérieure est notre admiration. Ce qui émeut, c'est la profondeur du sentiment religieux dont l'œuvre respandit, c'est sa simple et haute éloquence.

On ne s'attache pas spécialement à telle partie; dans l'ampleur de sa sérénité, l'œuvre entière enveloppe et pénètre de la foi généreuse qui l'anime. Pas d'élégante religiosité, point de mysticisme maladif, mais une saine, une robuste conviction qui se répand, bienfaisante, en accents sublimes d'une inéluctable force de persuasion.

César Franck a trouvé l'expression du plus pur christianisme; ses *Béatitudes* resplendent de la claire beauté des divines paroles qui l'ont inspiré; l'âme y puise d'indulgentes bontés, d'infinites consolations, une apaisante aspiration à la charité.

Il semble que l'on revienne meilleur de pareilles auditions, et l'on souhaiterait pour le bien de tous que tous ceux qui décorent la salle et devraient y être pour entendre, veillent bien écouter.

Et maintenant que M. Radoux et ses farouches admirateurs, qui — à en croire une lettre de protestation contre notre dernière correspondance — ne souffrent la plus bienveillante et la plus justifiée des critiques, nous permettent de remercier et de féliciter le directeur de notre Conservatoire, d'avoir mis sur pied les *Béatitudes*.

L'exécution fut bonne. L'orchestre et les masses chorales ont eu de la correction, de l'ensemble, parfois même de l'élan. Nous pourrions désirer une touche plus délicate, mais ce serait peut-être beaucoup demander.

M^{lles} Julie de Cré, Lignière, Marguerite Radoux, Demarteau, MM. Demest, Henry Fontaine, Forger ont, chacun avec de particulières qualités, chanté les soli.

Il faut marquer d'un trait spécial la rare diction, le style large, l'accent de pénétrante et sercine conviction de M. Auguez, des Concerts Colonne, qui a interprété de façon tout à fait remarquable la « Voix du Christ ».

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Sixième liste d'acquisitions (1) :

J. ENSOR. *Fraises*. — *Pot bleu*. — A. BOCH. *Marguerites*. — H. DE TOULOUSE-LAUTREC. *Jane Avril*. — *Caudieux*. — *Bruant*. — L. DANSE. *Princesses abandonnées*. — G. PISSARRO. *Le Port de Ramsgate; effet de neige*. — *Saint Julien, d'après Flaubert* (cauforte). — H. PAUL. Suite de lithographies (4^e et 5^e exemplaires). — F. VALLOTTON. Suite de gravures sur bois. — H.-G. IBELS et H. DE TOULOUSE-LAUTREC. *Le Café-concert*. — DALPAYRAT et LESBROS. *Cendrier rouge*. — *Vase au lézard*. — E. MATTEWS et J. LANE. *Renaissance* (W. Crane). — Poésies de Lord de Tabley (Ch. Ricketts). — P. DU BOIS. Chandelier en étain (8^e et 9^e exemplaires). — Chandelier en cuivre (4^e, 5^e et 6^e exemplaires). — Haut relief en staff (commande). — Portraits d'enfants (commande). — G. SERRURIER. Ameublements, papiers peints, décoration. — AUG. DELAHERCHE. Vase bleu (grès flammé). — EMILE CLAUS. *Diguette fleurie*. — CH. VAN DER STAPPEN. Médaillon. — Médaillon (commande). — *In memoriam* (commande).

Le Quatuor Ysaye se fera entendre le 15 avril à la dernière séance de musique de chambre donnée au Conservatoire par l'Association des professeurs d'instruments à vent. Le programme, exceptionnellement intéressant, comprendra le Quatuor à cordes de César Franck, l'Octuor de Schubert pour archets et instruments à vent, les *Luettini* de B. Godard pour deux violons (M. Ysaye et M^{lle} Irma Sethe).

Le prochain concert de l'Association des artistes musiciens est fixé au samedi 21 courant, à 8 heures du soir, au Théâtre de la Monnaie. Il aura lieu avec le concours de Sarasate et de M^{lle} Bertha Marx.

La vente de la collection Théodore Duret, à Paris, a produit 138,885 francs. Il y avait 42 toiles.

Citons quelques prix :

MANET. *Chez le père Lathuile*, 8,000 fr.; *Le Repos*, 11,000; *Le Tovero sauvant*, 10,500; *Le port de Bordeaux*, 6,300; *La jeune fille au chapeau noir*, 5,100; *Portrait d'Albert Wolff*, 700.

DEGAS. *Danseuses à la barre et assises*, 7,500 fr.; *Chevaux de courses*, 7,100; *Danseuses*, 1,800; *La conversation*, 4,900; *Chevaux de courses*, 1,400; *Danseuse à sa toilette*, 800; *Femme au bain*, 720.

CLAUDE MONET. *Les Dindons*, 12,000 fr.; *La Chasse*, 8,000; *La Cabane (Sainte-Adresse)*, 4,650; *Canal en Hollande*, 5,500; *Femme couchée dans l'herbe*, 5,100; *La Seine à Vetheuil*, 7,900.

CAMILLE PISSARRO. *Le Printemps*, 1,500 fr.; *La Gelée blanche*, 1,500; *Rue de village*, 920; *Anes au pâturage*, 1,500.

M^{me} BERTHE MORISOT. *Jeune femme au bal*, 4,500 fr.

RENOIR. *Buste de femme*, 4,900 fr.; *Jardin à Fontenay-aux-roses*, 3,000; *Jeune soldat*, 500.

SISLEY. *La Seine à Marly*, 1,550 fr.; *La Tamise à Hampton-Court*, 1,350; *Effet du soir*, 1,100.

PUVIS DE CHAVANNES. *Le Rêve*, 9,100 fr.

WHISTLER. *Nocturne*, 4,000 fr.

(1) Voir *l'Art moderne* des 25 février, 4, 11, 18, 25 mars et 1^{er} avril 1894.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1^{er} mai au 1^{er} juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Étude de M^e DE ROECK, notaire à Bruxelles, rue de Laeken, 20.

Le notaire DE ROECK vendra publiquement le mardi 17 avril et jours suivants, à 1 h. 1/2 de relevée, en la maison rue du Nord, n^o 42, à Bruxelles, les magnifiques collections

D'OBJETS D'ART, ANTIQUITÉS

TABLEAUX ET LIVRES RELIÉS

réunies par M. Schavye, relieur de S. M. le Roi et de S. A. R. le comte de Flandre.

Catalogues en l'étude.

Exposition le samedi 14 avril, de 10 h. à midi et de 2 à 5 heures.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE VOYAGE D'URIEN, par André Gide. — RÉDEMPTION, par César Franck. — L'ŒUVRE DE CÉSAR FRANCK. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Soirées perdues*, par Willy. *Rythmes et Rives*, par l'Ouvreuse du Cirque d'Été. *Par les Routes*, par Joseph Desgenés. *Un Père de l'Eglise*, par Roger de Goeij. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — A PROPOS DU « MORT. » — AU THÉÂTRE DES GALERIES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE VOYAGE D'URIEN

par ANDRÉ GIDE (1)

« Je crois nos âmes très mystérieuses, dit M. André Gide, peut-être qu'elles sont heureuses et que nous ne le savons pas (2)! »

C'est à la recherche de tout ce que nous ignorons de nos âmes et de ce bonheur qui dort sans doute au fond de nous, que vont les voyageurs de ce voyage d'une tristesse énigmatique et solennelle.

Chez M. André Gide, la tristesse est religieuse. On dirait, en usant d'une expression de Maeterlinck, que « son âme n'a pas encore souri, » tant le mystère l'occupe. Il apporte à la vie une ardeur sacrée.

(1) Un volume paru à la librairie de l'Art Indépendant, à Paris, illustré par MAURICE DENIS.

(2) *Les Poésies d'André Walter*.

On se souvient des *Cahiers d'André Walter* dont on a signalé ici l'apparition anonyme il y a quelques années (1). Dans ces cahiers de journal intime, le cahier blanc et le cahier noir, c'est une lutte violente pour dégager des brumes la passion.

Qu'est-ce donc qui nous pousse à rechercher les causes et nous tient dans un état d'oppression jusqu'à ce que, un peu de cette chaleur d'âme s'étant changée en lumière, nous soyons délivrés, pour ainsi dire, de l'excès de nous-même?...

N'est-ce pas un tel état de crise qui produit les plus belles exaltations? et chez un homme qui ne se cloître en aucune doctrine, songez à ce que sera l'expansion libre, l'aplanissement d'une telle ardeur aux régions fraîches et sous le climat pur de la pensée.

Ne disons pas que la crise est résolue dans *le Voyage d'Urien*, car un poète de la puissance de M. Gide ira au delà, mais déjà on assiste à une ascension lente et pacifiante du cœur, et le sensible et l'intellectuel se réharmonisent dans ce livre au point d'en faire une transfiguration de la vie.

Au fronton du volume le nom de M. André Gide s'accôte à celui de M. Maurice Denis, un jeune peintre dont on a vu des tableaux aux XX et à *la Libre Esthétique*. Comme les pèlerins de la fable, mêlant leurs

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, p. 171.

pensées et leurs courages, le peintre et l'écrivain ont communiqué en cette œuvre-ci. Les évocations graphiques de M. Denis approchent intimement le texte; elles en annoncent les pensées. Dès que nous ouvrons le livre elles retiennent nos regards. Elles sont comme les ombres projetées du livre au seuil des pages où leur geste fidèle nous conseille de nous arrêter et d'écouter.

Urien, « hanté d'un désir de voyage, repoussant dans le passé sa rêverie consumée », est descendu rejoindre ses compagnons. Ils se sont embarqués pour le pôle. Le vaisseau fabuleux qui les emporte, « laissant derrière lui le port, les jeux et le soleil tombé, s'est enfoncé dans la nuit vers l'aurore. » Et voici qui montre leur disposition d'esprit à l'entrée du voyage :

« Nuit sur mer; — nous avons causé nos destinées
Nuit pure; *l'Orion* vogue entre des îles; — la lune
éclaire des falaises; — des récifs bleus se sont montrés;
le veilleur les a signalés; le veilleur a signalé des dau-
phins; ils jouaient au clair de lune; près des récifs ils
ont plongé pour ne plus reparaitre; les roches bleues
luisent faiblement sous les flots. Des méduses illuminées
montent s'épanouir à l'air nocturne lentement de la
mer profonde, fleurs des mers remuées par les flots.
Les étoiles rêvent. Nous, penchés à l'avant du navire,
près des cordages et sur les flots, tournant le dos aux
équipages, aux compagnons, à tout ce qui se fait, nous
regardons les flots, les constellations et les îles. — Nous
regardons passer les îles, disent les hommes du bord
qui nous méprisent un peu, lorsqu'en se regardant ils
oublient qu'eux sont les passagers et que ces choses-là
demeurent — pareilles derrière notre fuite.

« Aspects changeants des massifs de falaises, et les
promontoires allongés qui chavirent — berges! méta-
morphoses des berges — nous savons maintenant que
vous restez; c'est en passant que l'on vous voit pas-
santes, et votre aspect change par notre fuite malgré
votre fidélité. Le veilleur de nuit signale des navires.
Nous, penchés sur les flots depuis le soir jusqu'au lever
du jour, nous apprenons à discerner les choses qui
passent entre les îles éternelles. »

Ainsi, pénétrés de la gravité de leur entreprise et
taciturnes devant la mer, Urien et ses compagnons
voguent vers leur avenir. Mais ils avancent à travers
un océan de désirs et, à peine en ont-ils franchi les pre-
mières latitudes, que leurs visages se lèvent à l'ombre
d'une profonde souffrance. Ils côtoient des rivages
enchanteurs où le navire fait de fréquentes escales et,
à chaque fois, les matelots reviennent à bord plus fié-
vreux et troublés. Le tableau de leurs nuits d'insomnie,
nuits de torturantes délices où « ils se tordent de désir »
fait songer à certains nocturnes des *Cahiers d'André
Walter*, et c'est ici que ce voyage vers des communions
suprêmes évoque les moralités légendaires de *Lohen-*

grin et du *Vaisseau-fantôme* symbolisant l'attache-
ment de la pensée à la terre.

S'il est pitoyable de ne pas croire jusqu'au bout comme
cette petite Elsa dont l'impatient curiosité brise la foi,
il est douloureux de donner à croire sans trouver le
cœur fidèle où reposer le rêve errant. C'est ce qui fait
la mélancolie de Lohengrin quand il va pour reprendre
son voyage vers le Graal.

C'est un perpétuel départ.

La scène des adieux se fait moins déchirante à mesure
qu'on dérive et que les voix s'éteignent, les voix de la
rive et le geste précipité des mouchoirs pleins de larmes
qui battent le ciel comme des ailes jusqu'à ce que le soir
tombe et les endorme. Mais, alors, se sentant bien
seule, la pensée s'avoue sa lassitude et regrette la dou-
ceur de ce qu'elle a laissé derrière elle et, pour peu que
le ciel soit sombre ou qu'une langueur en descende, il
lui semble qu'elle ne pourra pas aller jusqu'au bout
du voyage :

Ces chères mains qui furent miennes
O ces mains, ces mains vénérées,
Leur ombre fraîche sur mes yeux,
Leur silence sur mes pensées!

De ces vers, écrits naguère par André Walter, Urien
et ses compagnons se souviennent et leur âme s'abrite
en ce souvenir, y cherchant des forces pour résister aux
tentations qui les assaillent pendant la traversée de
« l'océan pathétique ».

La passion qu'ils croyaient épandue et perdue dans
cette immensité, se ramasse pour des retours dangereux.
C'est un remous de l'eau qui se déchire à quelque roc
dans les fonds; la clameur isolée d'une vague sous le
navire qui tangué, clameur folle des flots légers qu'un
désir a trop rapprochés du bord et, craignant d'avoir le
vertige, ils se cramponnent au garde-fou: la vague,
crêtée d'écume bruissante, passe en course furieuse à
leurs pieds et va se dérouler au loin.

Ils se sont tenus. Ils se sont raidis. Ils ont eu la sen-
sation de leur force. Ils ont remporté sur eux-mêmes
une grande victoire. Mais quel vide elle leur laisse! Les
tentations ont passé, le calme est venu; mais un calme
si morne que c'est presque la mort. « Sur les soleils
décolorés tombent les cendres du crépuscule et les petites
pluies de l'ennui sur les grands souffles du désir. »

Ce n'est pas ce qu'ils espéraient de leur effort. Se
seraient-ils trompés? auraient-ils mal gouverné? Ils ne
voulaient certainement pas l'ascétisme. Ils ne s'étaient
pas enfermés; ils ne s'étaient pas détournés. Ils allaient
généreusement vers le but à travers toutes les appa-
rences désirables et, sans vouloir s'y arrêter parce
qu'ils *devaient* aller au delà, ils ont pourtant éprouvé le
réconfort du climat. Les apparences luxurieuses leur
nourrissaient l'imagination.

Maintenant, ils regrettent d'être allés au delà, puisque

leur âme brisée par une résistance excessive tombe dans l'inertie.

En négligeant la passion, ils se sont dépouillés de toute sensibilité. Ils ont quitté l'océan pathétique pour le fleuve d'ennui. La petite pluie froide du spleen les pénètre.

Heureusement, ce n'est que l'ennuagement d'une métamorphose.

Quand l'esprit se retire du monde extérieur, la vie, d'abord, paraît glacée et nous savons que le prime aspect d'un tableau, les premières pages d'un livre offrent de la froideur quand le tableau et le livre sont profonds.

Le fleuve où vogue Urien est profond.

Tandis qu'il en regarde fuir l'eau sous le bateau, l'eau, tout à coup, se plisse, s'entr'ouvre en rideau et, du fond de ce fleuve qui ne semblait receler que le vide, l'image des voluptés remonte vers lui, renversée en mirage. La vie s'est transposée.

A cette minute vraiment commence le voyage. Ils ont trouvé les passes vers le monde absolu où résonne l'accord humain et la dernière partie du livre, à travers des paysages de pureté ardente, est comme le cantique des cantiques de la pensée. Ne voulant plus pour guide que leur exaltation, ils s'enfoncent vers ce pôle inexploré de la vie dont le magnétisme les affole et alors l'illusion, Ellis, le cher fantôme de vie, la voyageuse étrange qu'ils avaient abandonnée boudeuse et malingre sur les berges du fleuve, revient, belle de toute son âme, avec une tendresse chaste vers Urien et lui parle :

« Urien, Urien, triste frère, que ne m'as-tu toujours rêvée ! — Souviens-toi de nos jeux de jadis. Pourquoi voulus-tu, dans l'ennui, recueillir ma fortuite image ? Tu savais pourtant bien que ce n'était pas l'heure et que ce n'était pas dès là-bas que posséder était possible. Je t'attends au delà des temps où les neiges sont éternelles ; ce sont des couronnes de neiges et plus de fleurs que nous aurons. Ton voyage va finir, mon frère. Ne regarde plus vers jadis. »

C'est sous l'empire de ces paroles d'annonciation qu'ils reprennent leur marche pénible jusqu'à ce qu'ils arrivent au mur de glace qui borne l'intelligence à l'infini. Ils y trouvent le corps d'un désespéré qui est mort là, emprisonné dans sa pensée et n'ayant rien compris. Peut-être qu'il est mort parce qu'il avait cessé de croire en lui. Ceux qui n'ont pas perdu la force naturelle qu'on appelle la foi ou l'amour verront encore d'autres contrées. Mais, pour l'instant, ils sont bien las et ils s'occupent seulement à cette pieuse besogne de transporter le cadavre inconnu sur la rive attendue, au delà du mur de glace, au bord d'un lac apathique où ne souffle aucun vent. On y trouve, à défaut du ciel qu'on rêve, le repos et l'oubli.

Je viens de faire la paraphrase du *Voyage d'Urien* ; j'ai essayé d'en raconter les faits spirituels et leur mélodieuse gradation, d'en raconter la pensée. Mais, peut-être, m'entraînant à ma propre pensée, l'ai-je fait d'une façon infidèle. Mettons que j'ai partagé ici l'impression d'une lecture et que peut-on donner de plus à propos d'œuvres en présence desquelles ce qu'on appelle ordinairement *la critique* grimacerait misérablement. On parle d'une œuvre d'art pour dire qu'on a éprouvé une joie nouvelle en y entrant et comment pendant un instant de l'esprit on y a vécu. Je ne pourrais pas raisonner cette communion.

Je pense que personne n'a traduit en un livre d'une aussi harmonieuse composition, par un langage tellement simple et merveilleux pourtant comme un musical langage de songe, tous nos silences, nos gestes d'ombre et la musique des appels mystérieux du fond de nous-même. Les figures qu'on y voit sont des figures colorées de la substance de la vie, des physionomies d'âmes, des âmes apparentes et elles expriment plus intensément que telles incarnations positives, le pathétique du drame humain.

HENRY MAUBEL

RÉDEMPTION

PAR CÉSAR FRANCK

Première exécution aux Concerts populaires.

« Ce fut un pur artiste que César Franck. En des jours où tant d'autres n'existent que pour la réclame et par la réclame, font publicité, succès et argent de leurs œuvres les plus dépourvues de valeur, de leurs déplacements, de leur santé, de leurs bonnes fortunes ; où des maîtres, des hommes du moins qui auraient pu mériter ce nom, luttent de cabotinages et de bassesses, Franck demeura probe, inattaquable, fièrement voué aux plus ingrats labeurs, passionné pour son art et pour son art seul. Il voulut ignorer les préférences de la foule, les engouements des dilettantes, plus injustes peut-être que la foule. Et les eût-il connus, il se serait peu soucié de les satisfaire. Il vécut, hors du monde, étranger à la curée des appétits, et les compositeurs en quête de bravos, ceux qui exploitent la Muse et la contraignent de se prostituer à tous, n'eurent pas assez de dédains, de railleries, de pitié méprisante pour ce pauvre de génie. »

Ainsi parle Willy, l'impitoyable railleur, l'ironiste indémonstrable, devenu subitement, à la seule évocation du nom de Franck, grave, respectueux et enthousiaste (1).

C'est qu'il est impossible de songer au maître de Liège sans qu'aussitôt montent aux lèvres des paroles d'admiration et de reconnaissance.

Pure et candide figure de musicien, Franck a traversé notre époque comme un Fra Angelico de la mélodie, enfermé dans la tour d'ivoire de ses rêves, enveloppé de silence et de paix mystique. Ses œuvres, à peine les entendit-on de son vivant. Une

(1) *Rythmes et Rires*, le volume paru hier, et dont nous publions ci-après le compte rendu.

douzaine de disciples, au plus, en pénétrèrent l'intimité, s'enflammèrent au charme de leur inspiration ingénue, firent au compositeur un cortège d'intelligences et d'aspirations qu'il éleva jusqu'à lui par le commerce le plus doux et le plus tendre.

Et voici qu'un peu de justice lui est rendue. Liège, sa ville natale, a fait entendre, il y a quinze jours, les *Béatitudes* qu'il n'eut jamais la joie d'écouter dans leur ensemble. Bruxelles, à son tour, a célébré sa gloire en exécutant ce merveilleux chant de pardon et de pitié, *Rédemption*, qui suffirait à lui assurer une place entre les plus grands parmi les grands. Dernièrement, l'intelligente initiative de M. Léon Jehin faisait connaître au public de Monte-Carlo son drame lyrique, *Hulda*, et la petite salle du Casino s'étonna de voir son public habituel de rastaquouères, d'oisifs et de filles augmenté d'un contingent inattendu d'artistes, d'hommes de lettres, de critiques avisés.

Après les prestigieuses auditions de ses œuvres de musique de chambre que donna, à Bruxelles et à Paris, le Quatuor Ysaye, les grandes compositions lyriques de César Franck pénètrent peu à peu dans la foule. L'impression qu'elles provoquent montre combien ceux qui furent ses premiers défenseurs avaient raison de vanter son génie. On avait pu déjà, en des auditions restreintes, réduites aux ressources du piano et de chœurs modestes, aux concerts des XX et de la Maison du Peuple, apprécier divers fragments de l'oratorio que les Concerts populaires ont, enfin, intégralement restitué. Cette fois l'œuvre est apparue radieuse, d'une beauté idéale en son inspiration élevée et large, d'une limpidité qui la place au niveau des chefs-d'œuvre d'autrefois.

César Franck, on l'a dit avec raison, pourrait être défini : un Jean-Sébastien Bach qui aurait entendu *Parsifal*. Ce qui frappe dans son écriture, c'est l'austérité classique de la forme alliée à la richesse et à la variété du vêtement harmonique. Il n'y a pas une hésitation dans le développement de ses claires inspirations. La phrase est ample, d'une rare pureté ; elle semble le reflet d'une conscience tranquille, d'un esprit calme, équilibré, et rien ne peut rendre l'impression de suprême quiétude qu'elle procure. On ne concevrait pas que de telles œuvres eussent été écrites de nos jours, n'étaient l'enharmonie fréquente et les modulations imprévues qui portent la griffe d'un musicien moderne.

Rédemption a reçu une interprétation excellente. M^{lle} Marie Lafargue a chanté d'une fort belle voix, avec un style soutenu et une finesse d'expression remarquable chez une débutante, les deux airs de l'Archange, tous deux d'une suavité et d'une émotion rares. Le Choral mixte, qui, lui aussi, débutait aux Concerts populaires, a donné du relief et de l'accent aux chœurs. Les voix des femmes surtout sont distinguées et font espérer que la nouvelle association pourra, quand les voix d'hommes seront plus nombreuses, rendre de réels services à l'art. L'orchestre, sous la direction de M. Joseph Dupont, a exécuté avec un sentiment délicat des nuances et un ensemble parfait l'admirable symphonie qui sépare les deux parties de l'œuvre.

Celle-ci contient aussi, malheureusement, une partie déclamée qui nous a valu, de la part de M. Albert Lambert (de la Comédie-Française, s'il vous plaît !) une récitation froide, emphatique et creuse. La musique de *Rédemption* n'a vraiment rien à gagner à cette intrusion de la parole. Mais, quoi ? C'est écrit comme cela.

Des fragments du troisième acte des *Maîtres-Chanteurs*, joués avec un bel entrain, complétaient le programme, qui a valu aux artistes de vifs applaudissements et à M. Dupont une véritable ovation.

L'ŒUVRE DE CÉSAR FRANCK

Il n'existe guère de monographies de César Franck. M. Alfred Ernst lui a consacré, dans la *Grande Encyclopédie* (tome XVII), une étude biographique assez étendue. Le seul ouvrage spécial qu'il cite sur l'auteur des *Béatitudes* est une brochure in-18 de M. Arthur Coquard, parue à Paris en 1891. On nous saura gré de donner ici une liste à peu près complète de ses compositions, dressée par M. Ernst avec la collaboration de M. Georges Franck, le fils du maître défunt. Cette liste est vraiment formidable, et l'on demeure confondu à la pensée qu'un tel labeur soit à peine connu.

Nous mettons hors pair, dans cette nomenclature : le *Quatuor à cordes* et le *Quintette* (joués par le Quatuor Ysaye aux concerts des XX et de la *Libre Esthétique*), les *Béatitudes* (jouées à Liège le 31 mars dernier), *Rédemption* (jouée le 8 avril au Concert populaire), la *Symphonie* (jouée aux Concerts d'hiver) et la *Messe solennelle*.

Mais à côté de cela, quel art profond, émouvant, digne des plus grands maîtres dans le *Prélude, choral et fugue*, dans le *Prélude, aria et final*, dans les *Variations symphoniques*, dans la *Sonate pour piano et violon*, dans la plupart des compositions appartenant au répertoire de la musique sacrée !

Ceci dit, voici la liste :

Œuvres pour piano : *Eglogue* ; duo à quatre mains sur le *God save the queen* ; *Grand caprice* ; *Ballade* ; quatre mélodies de F. Schubert ; trois *Fantaisies* ; *Fantaisie sur deux airs polonais* ; *Prélude, choral et fugue* ; *Prélude, aria et final*.

Œuvres pour orgue : Cinq pièces pour harmonium ; *Quasi Marcia* ; Quatre motets ; Petit offertoire ; Grande pièce pour orgue (inédite) ; Premier grand recueil composé de six pièces : *Fantaisie, Grande pièce symphonique, Prélude, fugue et variations, Pastorale, Prière, Final* ; *Prélude, fugue et variation* pour piano et orgue ; *Andantino* ; Deuxième grand recueil, formé de trois pièces : *Fantaisie, Cantabile, Pièce héroïque* (le *Cantabile* a été publié à part avec arrangement de M. Charles Bordes pour violon, violoncelle, orgue et piano) ; Soixante-trois pièces d'harmonium ; Trois grands chorals ; Dix-sept pièces d'harmonium (inérites) ; Six pièces d'harmonium (inérites) ; un grand nombre de pièces, fragments, esquisses, motifs, etc. (inérites) ; divers arrangements d'œuvres de Mozart, Mendelssohn, etc. ; un arrangement inédit d'une étude d'Alkan pour orgue et quatuor ; trois livres d'arrangements, de préludes et de prières d'Alkan pour le grand orgue.

Mélodies : *L'Ange et l'Enfant* ; *Souvenance* ; *Aimer* ; *S'il est un charmant gazon* (inérite) ; *Robin Gray* ; *L'Emir di Bengador* ; *Ninon* ; *Le Sylphe*, avec accompagnement de violoncelle ; *Rose et Papillon* ; *Lied* ; *Le Mariage des Roses* ; *Paris*, hymne avec orchestre ; *Nocturne* ; *Le Vase brisé* (inérite) ; *La Procession*, avec orchestre ; *Les Cloches du soir*.

Duos et chœurs : *La Vierge à la Crèche* ; *la Chanson du Vannier* ; *L'Ange gardien* ; *Aux petits Enfants* ; *les Danses de Lormont* ; *Soleil*.

Musique de chambre : Trois grands trios pour piano, violon et violoncelle ; Quatrième trio pour piano, violon et violoncelle ; *Andantino quietoso* pour violon, avec accompagnement de piano ; Solo de piano avec quintette sur des motifs de *Ruth* ; Quintette pour piano et cordes ; Sonate pour piano et violon ; Quatuor à cordes.

Musique sacrée (1) : *O Salutaris* (inérite) ; *Tantum ergo* ; *Ave Maria* ; *Cantique au Sacré-Cœur* ; *Veni Creator* ; Messe solennelle à trois voix, avec orchestre et orgue ; quatre grands Offertoires pour solo,

(1) Un très grand nombre d'œuvres se trouvent encore dispersées ; lorsqu'elles seront réunies et publiées, la présente liste augmentera dans une proportion considérable.

chœur, orchestre et orgue; *Panis Anglicus*, incorporé ensuite à la messe; Cantique avec cor (inédit), etc.

Œuvres pour orchestre, poèmes symphoniques, etc. : Premier morceau symphonique de *Rédemption* (inédit); Deuxième morceau symphonique de *Rédemption*, également publié sous forme d'arrangement original à deux pianos; *Les Folides*, poème symphonique sur la poésie de Leconte de Lisle, et deux arrangements originaux de cette œuvre, l'un pour piano à quatre mains, l'autre pour deux pianos à huit mains; *Les Djinnns*, poème symphonique d'après Victor Hugo, pour piano et orchestre (arrangement original à deux pianos); *Le Chasseur maudit*, poème symphonique d'après la ballade de Bürger, avec arrangement original pour piano à quatre mains; *Variations symphoniques pour piano et orchestre*, arrangées aussi à deux pianos; *Psyché*, poème symphonique en trois parties avec chœur invisible; Grande symphonie en ré mineur.

Opéras : *Le Garçon de Ferme* (inédit); *Hulda*, légende scandinave en quatre parties et prologue, poème de M. Grandmougin, d'après Björnson; *Ghizèle*, poème de M. G.-Augustin Thierry (inédit).

Scènes, Grands chœurs, Oratorios : *Ce qu'on entend sur la montagne*, *Les Plaintes des Israélites*, *Cantique de Moïse*, compositions inédites pour soli, chœurs et orchestre; *La Tour de Babel*, pour soli, chœurs et orchestre (inédit); *Ruth*, élogue biblique en trois parties; *Rédemption*, oratorio en deux parties séparées par une grande page symphonique; *Les Béatitudes*, grand oratorio en huit parties pour soli, chœurs et orchestre; *Rebecca*, scène biblique pour soli, chœurs et orchestre; Psaume pour orchestre et chœurs (inédit); Hymne à trois voix avec orchestre, sur des paroles de Racine (l'orchestre est inédit).

CUEILLETTE DE LIVRES

Soirées perdues, par WILLY. Paris, Tresse et Stock. **Rythmes et Rires**, par L'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ. Paris, Bibliothèque de la Plume.

Soirées perdues, *Rythmes et Rires*; deux volumes qui n'empêchent rien au pessimisme ambiant. Ils feraient éclater de rire Schopenhauer lui-même. C'est, d'un bout à l'autre de ces souvenirs de représentations lyriques et de séances musicales, une pyrotechnie déconcertante de calembours, de méchancetés, d'à-peu-près, de gamineries sous lesquels se dissimulent des aperçus justes, une critique sûre, une érudition non superficielle. « Ce que j'aime dans Willy, nous disait un jour Catulle Mendès, c'est qu'il est un des rares critiques musicaux qui ne disent pas de bêtises. »

Car c'est Willy, faut-il le dire? l'ahurissant Willy des *Soirées de l'Ouvreuse* et des *Bains de sons* qui reparait, sous deux avatars, dans *Rythmes et Rires* et dans *Soirées perdues*. On se rappelle le bruit que fit, lorsqu'enveloppé d'un voile impénétrable il débute dans feu *Art et Critique*, le spirituel chroniqueur de l'*Écho de Paris*. Lemice-Terrieux lui-même n'excita pas une curiosité plus grande, et l'on passa des semaines, des mois à accuser successivement, parmi les habitués de la *Nationale*, d'innocents camarades, victimes et non complices du mordant écrivain.

Aujourd'hui que le vent du succès a soufflé sur les rubans roses du bonnet de l'Ouvreuse et découvert le visage de M. Henry Gauthier-Villars, la veine persiste, et toute la jeune France musicale se jette, au lendemain des concerts et des premières sensationnelles, sur le compte rendu de Willy, « qui détient en ce moment, avec Alphonse Allais, le record de la gaité française », comme disait drôlement la *Revue musicale et dramatique*.

Ces deux volumes, parus coup sur coup, contiennent les plus

malicieux aperçus sur la musique et le théâtre. L'un des chapitres les plus amusants est le récit d'un voyage à Bayreuth, — récit que le wagnérisme de l'auteur n'empêche pas de présenter, avec une verve intarissable d'épigrammes et de railleries à l'adresse de la Mecque... *plus ultra*, comme il le dit, des fervents du Parsifalisme.

Par les routes..., par JOSEPH DESGENÈTS. — Malines, L. et A. Godenne.

Une quinzaine de notes, bien courtes, mais imprégnées de la sensibilité d'un véritable artiste.

Il se penche sur les joies et les souffrances qu'il rencontre « par les routes » de la vie, sans en chercher d'imaginaires, pour les faire refluer en une expression qui les stabilisera et les imposera ainsi vêtues aux cerveaux froids.

Charmant, ce « Réveil d'âmes », l'épanouissement sain et fort qu'un rayon de soleil apporte dans l'air lourd et résigné d'un béguinage.

D'un artiste, d'un écrivain, ce « Matin de joie et de douleur », « les Croisés », « Soir », « Ceux de là-bas » — toute cette plaquette qui met en pratique le rêve de Barrès : « Dégager la douleur de son caractère de vilénie pour lui restituer la part de sublime qu'elle renferme. »

Un Père de l'Église, par ROGER DE GOEIJ. — Bruxelles, Lebègue et Cie.

Cirille, patriarche d'Alexandrie, aime Hypatie, dont les cours de philosophie arrêtent les progrès du christianisme. Mais Hypatie repousse l'amour de cet évêque orgueilleux, qui suscite alors une émeute de chrétiens sur les pas de la jeune femme. Elle se réfugie au temple, où elle est massacrée par son frère, que Cirille avait baptisé puis armé contre elle.

M. de Goeij met en scène, de l'alerte et vivante façon qui lui est coutumière, ce drame de vingt pages.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Sur l'Escaut, par HECTOR VAN DOORSLAER, avec une préface de M. EDMOND PICARD; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Gueule-Rouge*, roman naturaliste de mœurs ouvrières, par MARY RENARD; Bruxelles, Kistemaekers. — *Le Bosquet de Psyché* (conférence faite au Cercle artistique, à la Libre Esthétique et à l'Emulation), par HENRY DE RÉGNIER; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Anarchie, Indolence et Synarchie; les lois physiologiques d'organisation sociale et l'ésotérisme*, par PAPUS; Paris, Chamael. — *La Loi du progrès dans les religions*, par le comte GOBLET D'ALVIELLA; Bruxelles, P. Weissenbruch. — *L'Image*, pièce en trois actes, par MAURICE BEAUBOURG; Paris, P. Ollendorff.

A propos du « Mort »

Nous avons annoncé que le mimodrame tiré par Camille Lemonnier de son saisissant roman *Le Mort* était en répétitions à l'Alcazar. L'œuvre, pour laquelle M. Léon Dubois a écrit une importante partition, passera vendredi prochain.

En voici la distribution complète :

Paul Martinetti, Bast; Alfred Martinetti, Balt; Hendrik, le Mort, John Heard; le garde champêtre, Emile Josset; le garçon meunier,

C.-W. Craeg; le meunier, Crommelynck; le notaire, Ambreville; un vieux monsieur, Nitson. M^{me} Clara Martinetti, Karina; M^{me} Joséphine Martinetti, la vieille demoiselle.

Les autres rôles et la figuration sont tenus par les pensionnaires de l'Alcazar.

C'est M. Dubosq qui a peint les décors. On goûtera surtout le décor du premier. A gauche, face au spectateur, la Ferme des frères, fruste, délabrée, sous son toit de chaume, et où se passe une partie de l'acte. A droite, la fosse d'où, aux projections électriques, surgira le Mort, cause des incessantes terreurs de Bast et de Balt. Dans le fond, le village, le clocher, les maisons chevauchant la butte.

Même décor au troisième, mais avec un truc qui permettra d'agrandir la ferme où se passent les scènes émouvantes de la fin.

A signaler aussi les costumes dont le dessin a été demandé à deux artistes, MM. Duxek et Crespin. Ceux-ci en ont assorti, avec un art très fin, les nuances, en ont combiné suggestivement les coupes et les couleurs.

Interviewé par Champal, M. Camille Lemonnier lui a exposé en ces termes comment l'idée lui vint de transformer *le Mort* en mimodrame :

« Je suis allé voir, il y a huit ou neuf ans, au Théâtre de la Bourse, Martinetti que je ne connaissais pas. Il jouait *Robert Macaire*. Je fus tellement emballé par son jeu que, lui rendant ensuite visite dans sa loge, je lui exprimai le désir d'être un jour joué par lui et j'eus à ce moment la pensée de tirer du *Mort* une pantomime d'un genre spécial, macabre, imprégnée de psychologie noire et procédant de l'art de la pantomime anglaise avec ses facettes.

J'attendis l'occasion de revoir Martinetti et plus tard je lui soumis ma pantomime qui lui plut énormément. Il vit la possibilité de la jouer. C'est, m'a-t-il dit, la première pantomime psychologique qu'il ait eue entre les mains. J'associai Martinetti à mon œuvre. Il y a introduit des choses à lui, des scènes très précieuses selon son tempérament. Il a imaginé notamment la scène de la folie de la fin.

En principe je ne l'aimais guère; elle me paraissait en contradiction avec cette œuvre d'une psychologie farouche, obtuse. La folie est un commencement de rédemption; elle décèle une sensibilité que les personnages de la pièce n'éprouvèrent jamais. Mais Martinetti devait tirer de cette scène des effets aussi extraordinaires que ceux de la fin de *Robert* et il m'a rallié à cette fiction, tant il l'impose par son merveilleux talent. »

Au Théâtre des Galeries

Madame Boniface n'a eu qu'une existence éphémère. Jouée pour la première fois samedi dernier, elle avait, dès le mardi suivant, disparu de l'affiche. Et de fait, on conçoit difficilement qu'il existe encore de braves garçons prêts à ressasser tous les lieux communs de l'opérette, à réciter sempiternellement la même anecdote sentimentale ou grivoise (on réunit habituellement les deux genres) dans un identique décor Louis XV, à truffer de calembours et de mots soi-disant spirituels un dialogue invariablement niais, à rimer des vers de mirliton sur lesquels s'essouffle un compositeur dont l'inspiration est aussi éteinte que celle de son librettiste. S'il n'y a plus d'opérette gaie, si la veine aristo-

phanesque d'Offenbach est décidément épuisée, qu'on arrête les frais. Le *Guide musical* propose, et son projet est ingénieux, de remplacer l'opérette défunte par l'opéra comique qu'on distrairait du répertoire de la Monnaie.

« Le Théâtre des Galeries, qui exploite depuis quelques années sans succès d'argent le répertoire, actuellement en décadence, de l'opérette, ne réussirait-il pas mieux dans cette voie? Il y serait d'ailleurs aidé, sans doute, par la Ville, qui ne saurait rester étrangère à pareille entreprise, puisqu'elle aurait à exercer un contrôle destiné à nous assurer des exécutions convenables, comme elle est censée le faire actuellement vis-à-vis du Théâtre de la Monnaie.

« Cette scène nouvelle pourrait être une excellente école pour les jeunes artistes formés par notre Conservatoire, aujourd'hui mal à l'aise dans le vaste vaisseau de la Monnaie, devant un public forcément exigeant. Nous pourrions citer, d'ailleurs, telle artiste de la troupe actuelle dont le talent, perdu dans le large cadre de notre première scène, ressortirait singulièrement dans une salle plus exigüe, comme celle des Galeries. »

L'idée mérite un examen sérieux.

Memento des Expositions

AMIENS. — Société des Amis des Arts de la Somme. 3 juin-16 juillet. Dépôt à Paris, du 10 avril au 1^{er} mai, chez André, rue Ganneron, 16. Envoi direct à Amiens avant le 10 mai. Transport gratuit pour les invités. Emballage aux frais des artistes. Renseignements : *Secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

ANVERS. — Exposition universelle des Beaux-Arts. 5 mai-12 novembre. Peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, dessin, pastel, aquarelle, miniature. Renseignements : *M. Th. Smekens, président, commissaire spécial du gouvernement belge.*

BARCELONE. — II^e exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

CAEN. — Société des Beaux-Arts. 20 mai-20 juin. Délai d'envoi : 1^{er} mai. Renseignements : *M. Robert Liégard, avocat à la Cour d'appel, secrétaire de la Société, place Fontette, à Caen.*

CAHORS. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} juin-15 juillet. Délai d'envoi : 20 mai. Renseignements : *M. Eugène Pautard, commissaire général, hôtel de ville de Cahors (Lot).*

COGNAC. — Société des Amis des Arts. 1^{er}-30 juin. Délais d'envoi : notices, 25 avril; œuvres, 20 mai. Renseignements : *M. Bau-doin, secrétaire, rue Elisée Mousnier, 4, Cognac.*

DIJON. — VIII^e exposition des *Amis des Arts* de la Côte-d'Or. 1^{er} juin-15 juillet. Délai d'envoi : 1^{er}-15 mai. Secrétariat : *au Palais des États, à Dijon.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai expiré. Renseignements : *M. F. Favre, président.*

MUNICH. — Société des Artistes. 1^{er} juin-31 octobre. Délai d'envoi : 1^{er}-20 avril. Renseignements : *M. K. A. Baur, secrétaire, au Palais de Cristal, Munich.*

MUNICH. — Exposition de la Sécession. Délai d'envoi : 30 avril. Renseignements : *M. A. Paulus, conseiller royal, palais de la Sécession, Prinzregentenstrasse, Munich.*

NIMES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} mai-1^{er} juin. Délai d'envoi : 1^{er}-15 avril. Renseignements : *Secrétaire de la société, à Nîmes.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champs-Élysées), 1^{er} mai-30 juin. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. Bonnat, président.*

PARIS. — Salon de 1894 (Champ-de-Mars), 25 avril-30 juin. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président.*

ROTTERDAM. — Académie des Beaux-Arts (exposition triennale): 13 mai-24 juin. Envois du 23 au 28 avril. Renseignements : H. Veder, secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, à Rotterdam.

TOURCOING. — Section des Beaux-Arts de l'Exposition horticole internationale (consacrée à la Plante et à ses dérivés) 19 mai-10 juin. Délai d'envoi : 6 mai. Renseignements : M. F. Hasselbroucq, maire de Tourcoing.

TURIN. — Société des Beaux-Arts. 5 mai-5 juin. Envois : 21-25 avril. Renseignements : G. Rey, secrétaire, Via della Zecca, 25, Turin.

PETITE CHRONIQUE

Nous joignons à notre numéro d'aujourd'hui la circulaire de la nouvelle Université qui s'installe à Bruxelles dans l'hôtel, rue des Minimes, où a vécu et où est mort Théodore Verhaegen, le fondateur de l'autre qui est en train de faire si bien faillite aux intentions du fondateur, en veillant soigneusement à se neutraliser le plus possible. Il semble qu'elle n'ait désormais plus qu'un idéal : avoir beaucoup d'élèves ! et pour cela émasculer tout l'enseignement, l'affadir et le planifier pour ne choquer les convictions de personne.

La nouvelle Université ouvrira au mois d'octobre. Elle aura, entre autres, une Faculté de Philosophie et Lettres. Celle-ci comprend, aux termes de la loi, des cours de Littérature. A ce titre, nous ne saurions nous en désintéresser. Malgré la bonne volonté de M. Herman Pergameni, le professeur de cette importante matière à l'Université de la rue des Sols, il faut bien reconnaître que l'enseignement de la Littérature, spécialement de celle du siècle où nous vivons, qu'il importe de connaître avant tout puisqu'elle est l'ambiance même où nous vivons, n'a ni la hardiesse ni l'ampleur qu'il faudrait pour avoir une influence sérieuse sur notre jeunesse artiste.

On peut espérer que ce défaut très grave disparaîtra dans les cours de l'Université nouvelle. A ce titre, toutes nos sympathies vont à elle et nous recommandons vivement à nos lecteurs la circulaire encartée ci-contre. Ils ne sauraient trouver une meilleure et plus noble occasion d'exprimer le besoin si salutaire, si humain et si moderne d'aider à une grande œuvre d'intérêt public.

M. de Burel, notre ministre des Beaux-Arts, vient de donner une nouvelle preuve de son grand bon vouloir vis-à-vis de l'art neuf et de ceux de nos artistes qui sont vraiment l'honneur du pays. XAVIER MELLERY vient d'être chargé officiellement de la décoration de la salle principale du Tribunal de commerce au nouveau Palais de Justice à Bruxelles. Ce lui sera une occasion magnifique d'affirmer ses admirables aptitudes décoratives. Sa symbolique si noble et si pure trouvera là une application superbe. La salle a un beau jour clair, ses proportions et la disposition des panneaux de ses larges parois sont excellentes. Ah ! comme une seule commande faite à un grand talent rachète le gaspillage habituel des ressources du budget au profit de l'innombrable légion des médiocres !

M. Slingeneyer, le sympathique défenseur de tant d'idées artistiques justes, lorsqu'il était député de Bruxelles et qu'il s'occupait attentivement du budget des Beaux-Arts, a été gravement malade. Heureusement il a repris le dessus. Nous envoyons nos souhaits les plus sincères de prompt rétablissement à l'homme très intelligent et très dévoué qui a si bien donné l'exemple d'un artiste sachant admettre que, même quand on a occupé une grande place, il arrive une époque où le devoir et la justice commandent de faire place aux jeunes, sans regret et sans rancune.

Le Cercle artistique *Le Sillon*, qui débuta l'année dernière dans les Salons de la Galerie Moderne, a ouvert hier sa deuxième exposition, dans le Palais provisoire des Fêtes, rue Lebeau.

Parmi les œuvres qui ont obtenu le plus de succès au Salon de la *Libre Esthétique*, il faut citer les lithographies en couleurs publiées par la *Fitzroy picture society* dont nous avons donné quelques reproductions dans notre numéro du 11 mars. Indépen-

damment des exemplaires acquis à l'Exposition, la maison Dietrich, dépositaire de la société, a vendu, au cours du Salon, neuf séries des *Saisons* (H. Sumner), cinq épreuves de *Saint-Georges* (id.), cinq épreuves de *L'Annonciation* (S. Image), une collection de la *Vie exemplaire* (Ch. Whall), deux *Adoration* (id.), un *Goliath* (H. Sumner) et un *Abraham* (id.).

De Félix Vallotton, le xylographe dont quelques épreuves ont été exposées la dernière semaine, on a vendu : *le Mauvais pas* (3 exemplaires), *le Bon Marché* (2 ex.), *le Couplet patriotique* (3 ex.), *l'Anarchiste* (2 ex.), *Baigneuses* (4 ex.), *Sites alpestres* (3 ex.). *Les Modistes*, *la Charge*, *les Petites filles*, *la Foule*. *Paul Verlaine*, *Richard Wagner* et *Robert Schumann*.

Le Théâtre de la Monnaie donnera les 28 et 30 avril deux représentations (abonnement suspendu) de *Lohengrin* avec le concours de M. Ernest Van Dyck, de l'Opéra impérial de Vienne.

M. Camille Lemonnier donnera mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir, une conférence à la Section d'art et d'enseignement populaires de la Maison du Peuple sur son dernier volume *L'Arche*.

M. Léon Dubois, chef d'orchestre à la Monnaie, exécutera au piano des fragments inédits de la partition qu'il vient d'achever pour *le Mort*, et qui est en répétitions au Théâtre de l'Alcazar.

Le prix d'entrée est de 10 francs.

Le quatrième et dernier concert pour instruments à vent et piano, donné au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Marek, Neumans et De Greef, est fixé au 22 avril, à 2 heures. Il aura lieu, comme nous l'avons annoncé, avec le concours du QUATOR YSAÏE et de M^{lle} Sêthe.

Le quatrième et dernier Concert populaire est fixé au dimanche 11 mai, à 8 heures du soir. Il sera consacré à l'audition de *la Damnation de Faust* de Berlioz, avec le concours de MM. Demest et Aguez. Le *Choral mixte*, qui interprétera les ensembles vocaux, sera considérablement renforcé pour la circonstance. La veille, à 8 heures du soir également, répétition générale au Théâtre de la Monnaie.

Le public liégeois a fêté dernièrement d'une façon particulière l'excellent artiste Keppens, dont la représentation d'adieu au Gymnase a été l'occasion d'une manifestation chaleureuse de sympathie.

La députation permanente du Brabant vient d'autoriser la Fédération libre des Sociétés de secours mutuels de Bruxelles et ses faubourgs à organiser une tombola populaire dont le bénéfice est destiné à subvenir aux frais du service médical gratuit des femmes et enfants des 12,000 membres affiliés à l'œuvre.

Nous engageons vivement les personnes qui s'intéressent à la mutualité à encourager cette œuvre, en faisant parvenir des lots au local de la dite fédération : A la Bourse, Grand'Place, 19.

Des billets y sont mis en vente au prix de 40 centimes.

La Ligue belge du droit des femmes vient d'organiser à l'Ecole industrielle une série de cours destinés à compléter l'éducation des femmes dans le sens des nécessités pratiques de la vie de famille. M. Léon Houyoux s'est chargé d'étudier, dans les leçons qui lui ont été réparties, le rôle de *l'Art dans la vie domestique*.

Les cours se donnent dans l'auditoire de physique le lundi et le vendredi, à 8 heures.

Les envois destinés au Concours organisé par la Maison Schott pour la composition d'une Marche solennelle symphonique (ouverture de l'Exposition universelle d'Anvers) sont très nombreux. Plus de quatre-vingts manuscrits ont été remis avant l'expiration du délai fixé (5 avril).

Le jury chargé de l'examen des ouvrages est composé comme suit : Président : MM. PeterBenoit, directeur de l'Ecole de musique d'Anvers. Membres : C. Bender, inspecteur des musiques militaires du royaume ; C. Gurickx, professeur au Conservatoire de Bruxelles ; Balthasar-Florence, professeur à Namur ; Léop. Wallnèr, professeur à Bruxelles.

La décision sera connue vers la fin de ce mois.

La publication de la Marche couronnée se fera immédiatement après, par les soins de la Maison Schott.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) du 1^{er} mai au 1^{er} juin à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855. *Echéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Étude de M^e DE ROECK, notaire à Bruxelles, rue de Laeken, 20.

Le notaire DE ROECK vendra publiquement le mardi 17 avril et jours suivants, à 1 h. 1/2 de relevée, en la maison rue du Nord, n^o 42, à Bruxelles, les magnifiques collections

D'OBJETS D'ART, ANTIQUITÉS

TABLEAUX ET LIVRES RELIÉS

réunies par M. Schavye, relieur de S. M. le Roi et de S. A. R. le comte de Flandre.

Catalogues en l'étude.

Exposition le samedi 14 avril, de 10 h. à midi et de 2 à 5 heures.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE MORT. — LA NONNE ALFEREZ. — L'ENSEIGNEMENT DE L'ART ET LA NOUVELLE UNIVERSITÉ. — LE SILLON. — A L'ORCHESTRE. — L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE A L'UNIVERSITÉ LIBRE. — BALCONS FLEURIS. — CONCERT DE M^{me} JAËLL. — AU THÉÂTRE DES GALERIES. — EXPOSITION EUGÈNE GRASSET A PARIS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

LE MORT

Mimodrame par CAMILLE LEMONNIER et PAUL MARTINETTI.

LE MORT ! Il y a maintes années déjà — c'était aux débuts de notre jeune école — que parut ce roman de sombre psychologie. Il reste une des œuvres les plus substantielles de notre renouveau littéraire, avec une beauté farouche, une sombreur de réalisme macabre, une couleur âpre qui le rangent en même temps parmi les livres les plus originaux qu'ait signés Camille Lemonnier. C'est un drame aux poignants épisodes, déroulés en une rusticité sentant le terreau et le sang, c'est une analyse sans fard, brutale et forte comme un coup de hache bien plantée au cœur d'un chêne, de l'âme paysanne, dans sa bestialité, sa cupidité, son fanatisme — contés en verbes rouges et noirs.

Les figures de Balt et de Bast, les héros de ce drame, les frères assassins, tragiquement couplés dans le

meurtre et dans l'expiation, les rustres sur le visage de qui passent les ombres sinistres d'un hallucinant remords, étaient tentantes pour des mimes tels que les Martinetti. Il passe sur les actes des rustaude de Lemonnier des éclairs d'un pittoresque si dramatique, des scènes si passionnées et émouvantes éclatent dans le livre, les mots y dessinent de tels gestes d'effroi et des attitudes d'une si palpitante plastique que le terrain paraissait propice à des trouvailles de pantomime terrifiante. Certains côtés psychologiques paraissaient pour tant devoir échapper à l'interprétation « mimodramatique », laquelle ne peut fouiller, comme la littérature, tous les coins d'un cœur et mettre au jour tous les secrets d'un caractère. Chaque art a son domaine. Le roman a des subtilités d'analyse que le verbe seul peut rendre, et la mimique est impuissante à nuancer les passions humaines d'une façon aussi profonde et aussi détaillée que le font la parole ou la plume.

La pantomime tirée du *Mort* se ressent de son origine. Elle lutte contre la psychologie du roman qui lui a servi de matrice. Elle n'est pas épisodique et anecdotique comme l'était *Robert Macaire*, elle est plutôt descriptive d'état d'âmes. Aussi fallait-il, pour pouvoir donner de la vie et de l'intérêt à une pièce aussi psychique, des acteurs de la force des Martinetti.

Quel relief puissant ils ont su donner à leur jeu ! Les prodigieux et grands artistes ! D'emblée, au lever du

rideau, ils saisissent et ils font, à l'instar des plus beaux « tragiques », courir des frissons d'effroi. L'assassinat d'Hendrik ivre — avec le crucifix jeté dans un tiroir, afin qu'il ne soit pas témoin du crime — est une scène superbe de mouvement et de couleur : on dirait d'un Ostade tragique, d'une querelle de manants, non plus cocasse et hilarante, mais meurtrière et horrible, avec le souffle de la mort entrant dans la chaumière en même temps que les hurlements de la tempête et les sifflets vibrants de l'ouragan à travers les plaines.

Il est là, le *Mort*, et bien que les frères coupables l'aient enfoncé dans leur fosse à fumier, il reviendra, en maître, s'installer, à chaque instant de leur vie, au chevet de leur remords. Il ressuscitera, pour leur tendre, de sa main pâle de spectre, l'amer breuvage de l'expiation. Il réapparaîtra, les yeux phosphoreux, les cheveux salis, la bouche convulsée, le sourire d'un squelette aux dents, comme une apparition surgie des enfers, envoi de Satan préalable aux punitions définitives. Il reviendra terroriser ses assassins, tantôt sous les traits d'un mendiant, en une scène rappelant quelque macabrerie d'Holbein, tantôt caché sous le vêtement d'un clerc, d'autres fois dissimulé dans le coffre d'une horloge et montrant sa face ironique au lieu du cadran, — telle une vision de Poe, — d'autres fois encore en costume de gendarme. Mais toujours, implacable, incarnant en son apparition fantastique l'Irrémédiable entré dans la vie de Bast et de Balt, depuis que les doigts de celui-ci se sont noués autour du gosier râlant d'Hendrik. C'est lui qui met, dans cette tragédie, le souffle de la fatalité.

La lutte entre le mort et les meurtriers ? Ah ! combien frissonnante, avec quelles inquiétudes, avec quels tressaillements, dans quelle atmosphère de tombe qui s'ouvre ! Une fièvre noire allume les yeux de Bast et de Balt. Un vampire s'est collé à leur cœur. Ils ne sont plus jamais seuls, et leurs gestes écartent le redoutable compagnon qui leur rappelle l'heure terrible de ce crime. Des hallucinations les hantent partout, jusque chez le notaire, dans cette scène de mariage qui jette un peu de clarté, un rayon de joie entre les épisodes dramatiques de la pièce.

Le talent déployé par les Martinetti en ces péripéties est vraiment extraordinaire. Paul Martinetti surtout excelle en jeux de physionomies. Sa figure mobile de paysan rapace et madré, son rictus canaille, ses sourires amers, ses yeux vifs de renard, comme ils disent bien les luttes de l'âme, et quel grimoire où l'on lit des passions et des terreurs que ce visage aux puissantes et atroces grimaces ! Alfred Martinetti incarne la force, lui ; son jeu est plus calme, son masque a plus de repos. Si sa plastique n'a pas la nervosité gamine, l'imprévu piquant, la verve preste de celle de son frère, elle n'en a pas moins une allure réellement saisissante et très belle.

Que de sentiments ainsi révélés en ces actes, depuis la scène de cupidité qui ouvre le drame jusqu'à la folie qui le clôt ! Quel moment d'une beauté sinistre, quand tinte l'angelus, au matin du crime, dans l'aube qui se lève, et quand les criminels, occupés à tasser de la terre et du fumier sur leur victime, se demandent s'il leur est permis sans sacrilège de se signer encore, tandis que d'un geste convulsif leurs bras machinalement esquissent le signe de la croix ! Mais où Paul Martinetti se révèle merveilleux, c'est dans la scène de la folie, une trouvaille à lui, ajoutée au roman. Le germe de cette scène, je le devine dans la finale de *Robert Macaire*, qu'elle rappelle, quand Bertrand, avant de mourir troué de balles, en une pirouette qui termine avec raison sa vie de fantoche, se roule éperdu et affolé sur le cadavre de Robert, qu'il berce en ses bras. Mais dans *le Mort*, la folie vient doucement : peu à peu, devant le crime commis, elle s'infiltré en la cervelle de Bast, on la pressent dans ses gestes hagards, la douleur se fond en démence et une gaieté macabre illumine bientôt les traits du criminel, tandis qu'il se roule dans l'or volé, qu'il en frotte goulûment les pièces contre sa figure ou qu'il les lance en pluie ruisselante par-dessus sa tête égarée. Ah ! qu'il est beau alors, le prodigieux artiste ! Quelle âme passionnée, quelle effrayante mimique ! Il se donne tout, nerfs et muscles, esprit et cœur et il arrive à exécuter une des plus belles scènes de pantomime qui se puissent voir.

M. Leon Dubois a écrit pour *le Mort* une partition remarquable, d'un coloris sombre en parfaite harmonie avec les terreurs du drame et qui s'éclaire, par instants, de chants idylliques d'un tour délicat.

Il s'est servi fort à propos du procédé des *leitmotiv* qui aident à la compréhension du scénario et qui soulignent de quelques traits caractéristiques la mimique expressive des interprètes.

On peut reprocher au compositeur de ne pas s'être borné à imiter la facture de Wagner et d'avoir été entraîné trop loin dans son admiration pour le maître. Des souvenirs le hantent. Dès le début, il trouve, comme dirait Willy, le moyen de faire coup double en rappelant à la fois l'ouverture du *Vaisseau-fantôme* et le prélude de *la Walkyrie*. Tel thème évoque avec trop d'évidence un motif médullaire de la Tétralogie. Tel autre fait songer aux *Maîtres Chanteurs*. On souhaiterait, en général, des contours plus nets, une sûreté de dessin plus accusée.

L'œuvre n'en est pas moins, répétons-le, un très louable effort, et, dans quelques pages, une transposition exacte des intentions de l'homme de lettres. Elle décele de la pénétration, du goût, une connaissance des ressources de l'orchestre qu'on devine à travers une exécution forcément imparfaite. Elle affirme, et c'est sa plus belle qualité, un véritable souci d'art.

LA NONNE ALFEREZ

par J.-M. DE HÉRÉDIA. — Collection Lemerre illustrée,
petit volume de 175 pages. Prix : 2 francs.

José-Maria de Hérédia, le poète splendide et sonore qui chanta en des vers cornéliens Rodrigue de Bivar, le Cid Campéador, nous donne aujourd'hui les *Mémoires de la Nonne Alferez*, si caractéristiques qu'ils lui ont parus dignes d'être fidèlement traduits en français.

Quand en 1626 ce livre parut en Espagne, il étonna les contemporains; des historiens érudits et considérables font mention de cette femme, porte-enseigne, qui voulant revivre en un jour sa vie EXASPÉRÉE, ses luttes, ses fuites, ses parties de jeu, ses querelles, ses combats, toute cette existence d'aventures hardies, écrivit le récit épisodique de ses trente années d'estocades quotidiennes et heureuses.

Dona Catalina de Esauo fut novice, mais bientôt il lui fallut le grand air, les espaces immenses des chevauchées et des courses sans repos et quittant l'habit, se coupant les cheveux, elle s'embarque vêtue comme un homme pour Cuzco et Lima en quête de périls et d'Eldorados.

Écoutons l'histoire de cette vie chevaleresque qu'elle nous écrit en un récit naïf, presque brutal, où pas un moment le soldat témérairement courageux ne trahit la femme; pas un sentiment, mais une brève et rapide narration où les exploits et les hauts faits se succèdent, où les adversaires sont tués, mis en pièces, pendus ou branchés sur l'heure.

Dans sa confession à la très illustre seigneurie qui lui sauva la vie et la fit rentrer en un couvent d'où elle s'échappa bientôt, la nonne Alferez donne en quelques lignes un résumé succinct de sa vie occupée : « Je suis une femme née en tel lieu, fille d'un tel, mise au couvent à tel âge; j'y grandis, pris l'habit et fus novice; sur le point de professer je m'évadai bientôt pour tel motif, gagnai tel endroit, me dévêtis, me rhabillai, me coupai les cheveux, allai çà et là, m'embarquai, abordai, trafiquai, tuai, blessai, malversai et courus jusques à présent. »

Ces mémoires sincères, presque une légende, roman de cape et d'épée, la nonne Alferez les a écrits comme un soldat qui narre ses exploits, sans description, sans ce sentiment dramatique et de faiblesse qui devrait livrer la femme aux moments de danger et de péril où l'on se sent succomber.

La belle témérité, le courage sans forfanterie, les chevauchées et les duels de cette nonne extraordinaire à qui le pape donna licence de porter le vêtement masculin, rappellent à nos souvenirs le livre si bellement écrit de Th. Gautier, *Mademoiselle de Maupin*.

L'Enseignement de l'Art et la Nouvelle Université.

Par quelle bizarre limitation a-t-on qualifié Faculté de Philosophie et *Lettres* (lettres seulement) cette partie des établissements d'Enseignement Supérieur par laquelle débute la vie universitaire? Et pourquoi, croyant nécessaire de parler art, a-t-on limité le cours à la Littérature, une de ses provinces? L'Art est autrement vaste et ses règles historiques, philosophiques, encyclopédiques embrassent tous les domaines. On ne peut bien le comprendre, ne fût-on qu'écrivain, sans avoir cette vue d'ensemble qui en montre les causes, les origines, les directions, les principes, le

caractère social, l'influence. Cela est vrai et nécessaire pour tous les artistes, et certes les musiciens, les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes, iraient fructueusement écouter des leçons où il serait enseigné avec l'ampleur des choses vues de haut et destinées à former la conscience artistique.

Jusqu'ici cela n'a pas été compris. Les programmes légaux des cours universitaires se cantonnent pédantesquement dans les *Philosophies et Lettres*, et l'on sait de quelle façon arriérée et mesquine les professeurs y enseignent ces matières. Aussi félicitons-nous les organisateurs de l'Université nouvelle de la décision qu'ils ont prise d'étendre cette faculté de façon à permettre de l'intituler : *Philosophie, Lettres et Art*. On y donnera un cours d'*Histoire de l'Art* et un cours de *Philosophie de l'Art* qui pourront être suivis par tous nos artistes et qui aura la plus heureuse influence. C'est le vrai moyen d'élargir les horizons et de se délivrer des horribles mesquineries qui infectent notre mouvement artistique dans ses couches académiques et officielles.

Décidément, les idées directrices de la Nouvelle Université sont d'accord avec les nécessités qui ont amené sa fondation. Elles se multiplient et apparaissent avec une logique saisissante. C'est le signe évident de sa légitimité et la garantie de son succès. A remarquer à ce point de vue qu'elle s'organise aussi pour attirer à Bruxelles les étudiants et les étudiantes des pays étrangers où l'Enseignement n'est pas assez libre et qui jusqu'ici préféraient la Suisse. Voilà une spécialité qui lui assurera une clientèle spéciale, éminemment active et intéressante.

L'opinion a parfaitement saisi ces utilités diverses; mercredi dernier les souscriptions atteignaient 31,883 francs! Après trois semaines, dans un pays où l'on est si *regardant*, c'est un résultat superbe. Sans compter qu'il se lèvera certainement l'une ou l'autre personnalité qui, désireuse d'attacher son nom à un si louable et si généreux effort, se décidera à faire un de ces sacrifices en bloc moyennant lequel on conquiert la gloire. L'Université nouvelle aura son Solvay.

LE SILLON

Le Sillon ou le Sillage? Car les artistes qui composent la jeune association qui vient d'ouvrir son deuxième salonnet semblent être tous à la remorque de quelqu'un. M. Maurice Blicq imite le coloris, la facture et, dans *la Tranchée* et dans une impression nocturne, jusqu'aux sujets favoris de M. Victor Gilsoul. M. Alfred Crick reproduit, maladroitement d'ailleurs, les candélabres de M. Paul Du Bois. M. Paul Verdussen paraît hanté par les paysages impétueux de M. Kustohs qui, lui-même... M. Georget Bernier écrase les plates-bandes d'Alfred Verwée. M. Gustave Stevens évoque à la fois ses homonymes parisiens, Besnard, Jacques Blanche, et dans sa grande toile, *Jésus apaise les souffrances*, le maître décorateur du Panthéon.

On va de souvenirs en réminiscences en ces trois salles conquises dans la baraque de planches et de verre du défunt Salon (le vitrail-réclame d'une *Weingesellschaft* rappelle, dès l'entrée, qu'elle fut, depuis lors, vouée à d'autres destinées). La jeunesse, avec ses audaces et sa foi, est absente. On se croirait reculé de quinze ans, aux bégayements de *la Chrysalide*, aux débuts de *l'Essor*, avec plus de talent, de « patte », d'acquis et parfois de malice.

Car toutes ces toiles sont, en général, correctement brossées, solidement établies, habilement construites. A part quelques lots

d'études et d'esquisses qui sentent les râclures d'atelier, l'ensemble tiendrait fort honorablement sa place dans une exposition officielle. Honnêtement réalistes, peints consciencieusement selon la formule, les tableaux du *Sillon* sont, pour la plupart, au-dessus de la moyenne. Ils doivent plaire au public, ils sont d'un « écoulement » facile. Louons leurs auteurs de leur application et de leur talent, mais souhaitons-leur de s'orienter vers des horizons neufs.

Il convient de citer particulièrement M. Léon Bartholomé, dont les *Vieux Bretons*, les *Sabotiers*, déjà vus au Salon triennal, déccèlent une observation juste et une grande sûreté de main; M. René Janssens, qui aborde à la fois le portrait, le paysage, l'intérieur, et dont la vision assourdie, le dessin correct, l'exacte distribution des valeurs réalisent un art sobre et discret, non sans charme; M. Alfred Madoux, paysagiste aux brosses prestes, au coloris vibrant; M. Henri Meunier, dont les dessins et les pointes sèches ont de la précision et de la finesse; MM. Cuvelier, Coulon, le sculpteur Weygers, etc.

M. Gustave Stevens, déjà nommé, et qui a débuté, il y a deux ans, par un portrait de son père très remarqué, aligne l'envoi le plus considérable. Superficiel dans le coloris et dans l'expression, le jeune artiste séduit par des harmonies délicates, par des jolieses de sentiment. Ses aquarelles sont finement nuancées et lavées avec brio. Dans l'ensemble du Salon, c'est, malgré la redoutable hantise des souvenirs, l'impression la plus fraîche et la plus chatoyante.

A L'ORCHESTRE

Le petit monde des instrumentistes qui composent l'orchestre de la Monnaie est en rumeur. Engagés pour la saison, pendant huit mois, du 1^{er} septembre au 1^{er} mai, les artistes ne reçoivent mensuellement qu'un traitement variant de 100 à 250 francs. (Ce dernier chiffre n'est atteint que par quelques solistes privilégiés.) Pour ce modique salaire, ces messieurs doivent être tous les jours à la disposition de la direction, prendre part dans la journée aux répétitions, le soir aux représentations du théâtre.

La plupart d'entre eux trouvaient jusqu'ici, en dehors des exigences du service, l'occasion d'augmenter quelque peu ce maigre salaire. Les Concerts populaires, notamment, fournissaient à chacun une rémunération supplémentaire annuelle d'environ 200 francs. D'autres exécutions musicales : cantates de prix de Rome, auditions exceptionnelles telles que le concert Siegfried Wagner, séances dans les Cercles, etc., leur procuraient l'aubaine d'un cachet spécial qui, ajouté aux leçons chèrement disputées, leur permettait de vivre.

Or, voici que dans les contrats que la direction de la Monnaie propose à ses musiciens pour la saison prochaine, une clause nouvelle interdit à ceux-ci, sous peine d'une amende de 50 à 100 francs et même de la résiliation, de prendre part, sans en avoir reçu l'autorisation expresse, à toute exécution musicale en dehors du théâtre. Seuls, les concerts du Conservatoire sont exceptés.

Cette mesure a jeté l'émoi parmi les artistes. Elle paraît injustifiable. De quel droit prétend-on priver les musiciens de la modeste rémunération que peut leur procurer un supplément de travail, accompli en dehors des heures qu'ils consacrent à remplir leur engagement? Leur propose-t-on au moins une compensation?

C'est, du même coup, porter directement atteinte aux intérêts

supérieurs de l'art. On sait, en effet, qu'il n'y a qu'un seul orchestre à Bruxelles. Interdire aux artistes qui le composent de prêter leur concours à toute entreprise musicale, c'est assassiner les Concerts populaires, c'est étouffer dans leur germe les concerts d'orchestre de la *Libre Esthétique*, si brillamment inaugurés cette année, c'est proscrire toute initiative nouvelle dans le domaine des exécutions symphoniques.

On ne manquera pas de prêter à MM. Stoumon et Calabresi des secrets desseins que nous nous refusons à leur supposer. Il est inadmissible que pour servir des rivalités ou pour favoriser un intérêt personnel, ces messieurs sacrifient l'Art, et, en même temps que l'Art, l'existence même de leurs instrumentistes.

Ils reviendront, sans nul doute, sur une mesure dont ils n'ont pas prévu la portée désastreuse. Et dans tous les cas, le conseil communal leur fera comprendre que des intérêts de premier ordre commandent la suppression de la condition exorbitante qu'ils exigent des artistes.

S'ils persistaient dans leurs prétentions, il est probable que les meilleurs éléments de l'orchestre refuseraient de renouveler leur engagement. L'intérêt même du théâtre commande un retour immédiat aux usages établis.

L'Enseignement de la Littérature à l'Université libre.

Nous recevons de M. Herman Pergameni la lettre suivante. M. Pergameni est personnellement peu en cause. Il reconnaît lui-même, très loyalement, que, dans l'état actuel des choses, son enseignement ne saurait avoir l'ampleur et le caractère que la situation exige. Est-ce dû à la loi, est-ce dû à l'esprit qui règne rue des Sols? L'opinion a répondu par la crise universitaire et la volée de reproches que l'établissement, fondé par Verhaegen et aujourd'hui détourné de son but, a reçue avec une abondance caractéristique. Quand un professeur est libre il fait ce qu'il veut: Altmeijer l'a bien prouvé jadis. Quand il est directement ou indirectement asservi à un conseil d'administration rétrograde qui le tient par la crainte d'une expulsion comme celle qui fut infligée à Guillaume De Greef, il est prudent et devient neutre, même sans le savoir. L'attitude de M. Pergameni (d'ordinaire si ferme, si indépendant, si énergique), lors du récent conflit, l'a bien montré. On espérait qu'il se serait séparé de ce corps professoral si humblement conforme qui a abandonné les étudiants et qui eût pu si aisément dénouer la crise en rendant à l'Université sa liberté détruite. Nous lui gardons néanmoins nos sympathies très vives: il est homme à se dégager un jour. Il est mal venu pourtant à qualifier petites querelles et récriminations un des mouvements les plus fiers et les plus dignes d'attention qui se soient produits en Belgique et qui contraste avec l'habituelle soumission au despotisme doctrinaire.

Bruxelles, le 20 avril 1894.

MON CHER PICARD,

Ce n'est pas sans surprise que je lis dans *l'Art Moderne* du 15 avril un entrefilet qui, sous prétexte d'enseignement de la littérature, me prend fort intempestivement à partie.

D'après cet entrefilet, « malgré ma bonne volonté, l'enseignement de la littérature, spécialement de celle du siècle où nous vivons, n'aurait ni la hardiesse ni l'ampleur qu'il faudrait pour avoir une influence sérieuse sur notre jeunesse artiste ».

Laissons de côté « ma bonne volonté » qui importe peu dans cette affaire; mais quant au reste, je demande à tous ceux qui ont

suiwi mes cours s'ils croient que j'ai mérité le reproche qu'on semble indirectement m'adresser.

N'est-ce pas moi qui, le premier parmi nos professeurs de littérature française, ai, il y a quatorze ans, donné une place importante à la littérature du XIX^e siècle, et j'entends par là non pas seulement la période purement romantique, mais tout le mouvement littéraire jusqu'à l'heure actuelle ?

La littérature contemporaine ! Mais je m'en occupe longuement chaque année ; l'année dernière encore, sur quatre-vingt-dix leçons que comporte mon cours, j'en ai consacré quarante aux écrivains du XIX^e siècle !

Et ce ne sont pas seulement les auteurs de la première partie de notre siècle, les Victor Hugo, les Balzac, les Mérimée, dont je lis et commente des passages entiers avec mes élèves ; mais aussi Taine et Renan, Flaubert, Zola, Daudet et Loti, Baudelaire, Leconte de Lisle et José de Heredia, sans parler des grands écrivains étrangers tels que Edgar Poe, Thackeray, Ibsen ou Tolstoï, ni des écrivains belges, Octave Pirmez, De Coster, Georges Eckhoud, Camille Lemonnier, auquel tout récemment encore j'apportais à la Cour d'assises le témoignage de mon admiration, et vous-même, mon cher Picard, l'auteur de *l'Amiral* et de *la Forge Roussel*.

Cela veut-il dire que notre enseignement littéraire soit parfait ? Eh, mon Dieu, non ; mieux que tout autre j'en reconnais les lacunes et depuis des années je souhaite de voir créer à l'Université de Bruxelles, à côté de la chaire de littérature générale, des chaires spéciales où des professeurs nombreux traiteraient à loisir leurs sujets de prédilection.

Mais les difficultés sont grandes, et la loi qui régit notre enseignement supérieur ne permet pas toujours aux mieux intentionnés de réaliser leurs aspirations.

Nous y arriverons cependant, j'en ai la ferme espérance ; mais, de grâce, commençons par faire trêve à toutes ces petites querelles d'écoles qui ne sont souvent que des querelles de mots, rejetons bien loin les personnalités, les récriminations et les ostracismes, et cherchons ensemble, virilement et cordialement, les meilleurs moyens de régénérer et de développer notre haut enseignement.

Croyez, mon cher Picard, à mes sentiments tout dévoués.

H. PERGAMENI

BALCONS FLEURIS

L'idée que nous avons développée dans notre numéro du 16 juillet 1893 sous le titre : *Projet de concours pour les balcons fleuris*, a reçu un accueil enthousiaste. Les journaux sont pleins de détails, de conseils, de correspondances, de chroniques sur ce concours, adopté par le Comité de *Bruxelles-Attractions* sur l'initiative de M. le bourgmestre Buls, que préoccupe avec tant de raison l'ornementation des villes.

Ce qui est plaisant, c'est que les grands journaux, qu'on est accoutumé de voir pousser des cris d'orfraies quand un pauvre petit canard de province leur chipe quatre lignes, s'attribuent effrontément l'idée et le titre du concours. « L'original projet de décoration printanière des fenêtres et des balcons dont il avait été question l'an dernier et que nous avons été l'un des premiers à préconiser, est décidément chose faite et va se réaliser », dit *l'Indépendance*. Il serait dur pour cette vieille douairière de confesser que *l'Art moderne* a proposé un projet original et qu'il a reçu un accueil sympathique. Tout au moins serait-il décent de ne pas s'en attribuer la paternité.

Ceci dit, et sans y attacher d'autre importance que le fait ne le comporte, voici le programme arrêté :

Trois catégories sont établies : 1^o façades fleuries ; 2^o balcons fleuris ; 3^o fenêtres fleuries.

Les prix pour les deux premières catégories consisteront en œuvres d'art, d'une valeur déterminée. A la demande des gagnants, les prix pourront être perçus en espèces.

La troisième catégorie est réservée aux quartiers populaires et aux maisons ouvrières. Les primes consisteront en livrets de la Caisse d'épargne.

Des médailles seront en outre attribuées à chaque prix ; il en sera délivré également à tous les habitants qui, sans obtenir de prix, se seront cependant distingués.

Les organisateurs appellent l'attention des concurrents sur la nécessité d'observer les règlements de police en ce qui concerne notamment l'étalage de pots de fleurs aux fenêtres des habitations.

La distribution des prix fera tous les ans, au début de l'hiver, l'objet d'une fête spéciale.

Le jury formé d'hommes compétents en matière horticole, d'artistes et de gens de goût, tiendra compte, dans son appréciation, de la situation des balcons et de l'influence que peut avoir leur orientation sur la culture des fleurs.

Ce concours étant dû à l'initiative privée, les habitants, et particulièrement les horticulteurs et fleuristes, directement intéressés à sa réussite, sont invités à instituer des primes. Les horticulteurs et fleuristes qui auront contribué au succès du concours seront spécialement recommandés au public par *Bruxelles-Attractions* pour la décoration et l'entretien des balcons.

Concert de M^{me} Jaëll.

Il s'agit, assure-t-on, d'un championnat. La maison Erard, pour faire valoir la supériorité de ses pianos, a produit une pianiste russe. La maison Pleyel a riposté en présentant au public M^{me} Marie Jaëll. A bientôt, paraît-il, les épreuves pour les maisons Blüthner et Gunther ! A qui le record ?

Lorsque autrefois M. et M^{me} Jaëll se produisaient dans un concert on disait que c'était la grâce unie à la force. La force était du côté de la femme. M^{me} Jaëll a conservé ses qualités de vigueur et elle y a ajouté, sinon peut-être tout à fait la grâce, du moins une agilité aîlée qui en tient parfaitement lieu dans le genre d'œuvres qu'elle semble préférer. Son programme était composé uniquement — par gratitude, dit-on, pour celui qui fut son maître — d'œuvres choisies dans le répertoire de Liszt, dont elle a voulu faire apprécier les morceaux les moins connus, — et malheureusement les moins attrayants. Elle les a interprétés avec la fantaisie voulue et une légèreté étonnante quoique un peu précipitée. M^{me} Jaëll a eu tort cependant de se montrer élève aussi reconnaissante, car son talent vaut mieux qu'une pareille musique et d'autres auteurs auraient pu lui fournir l'occasion d'intéresser ses auditeurs, ce à quoi je n'oserais affirmer que, malgré tout son mérite, elle soit parvenue.

La maison Pleyel n'y perdrait pas en nous offrant une deuxième audition de M^{me} Jaëll avec un choix de morceaux plus artistement réunis.

Au Théâtre des Galeries

Les représentations du *Petit Duc* aux Galeries ont mis en lumière le talent prime-sautier de M^{lle} Virginia Bouit, arrivée des Folies-Dramatiques et qui a tout de suite conquis, par sa bonne grâce et par ses aimables qualités de comédienne et de chanteuse, le public bruxellois.

M^{lles} Libra et Fournier, MM. Lespinasse et Hérault lui ont donné joyeusement la réplique. Si bien que le *Petit Duc* a été, pour

M. Maugé, une revanche de *Madame Boniface*. Et voici qu'il termine brillamment une campagne qui a eu des fortunes diverses mais qui demeurera, dans les souvenirs, celle d'un directeur artiste, inquiet de neuf et soucieux de présenter le mieux possible tous les ouvrages qu'il a mis en scène.

Les représentations de *Madame Sans-Gêne* commenceront le 9 juin. Elles auront lieu tous les soirs, jusqu'au 19, avec le concours de M^{lle} Réjane et de tous les interprètes du Vaudeville. Les costumes, décors, meubles et accessoires seront ceux qui ont valu un si retentissant succès à l'œuvre de M. Sardou.

Exposition Eugène Grasset à Paris (1).

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Un tempérament robuste, une éducation parfaite ont fait de M. Grasset un décorateur impeccable.

Des choses les plus diverses, des arts les plus antagoniques il a étudié les origines et le but : et de tout cela est sorti un système d'art appliqué en toutes choses avec une égale sûreté.

Décoratif toujours, M. Grasset évoque moins la vie que l'apparence. Le détail peut être supérieur, mais l'ensemble seul importe : tout lui est subordonné. Il en résulte un art Un, parfait, mais fait d'impassibilité. Et cela est si vrai que lorsque cet artiste a voulu interpréter directement la nature, peindre un coin de ville, fixer un visage, il n'a pu s'élever à l'émotion : il faut donc chercher dans l'œuvre de M. Grasset non le souvenir d'une chose ou d'une figure, mais l'évocation d'une expression ou d'un site qui pourrait être et s'approprierait à merveille à l'action initiale.

A la très intéressante exposition organisée par la *Plume* pour montrer une partie, la plus grande partie, de l'œuvre disséminé de M. Grasset, celui-ci se montre architecte, sculpteur, vitrailiste, peintre, décorateur, afficheur et illustrateur : c'est en ce dernier emploi qu'il semble vraiment neuf : dans les *Quatre fils Aymon* il évoqua sans lourdeur ni prétention archéologique, quoique érudite, le cycle carolingien. Ces décors si beaux, ces types si caractéristiques, ces scènes parfaitement épiques devraient entraîner la déchéance irrémédiable, dans l'esprit des gens de goût, du grand homme de Tourquevaux (Haute-Garonne) : Jean-Paul Laurens, on sait.

Et n'est-il pas intéressant de faire observer que l'artiste qui avait ainsi évoqué des époques de barbarie fut apte également à traduire dans la si belle affiche pour l'*Histoire du Romantisme*, l'élégance exquise d'une contemporaine d'Hernani, à découper sa fine silhouette sur la gloire de Notre-Dame baignée de surnaturelle lumière ; que l'artiste qui sut avec du blanc et du noir poigner dans le *Cavalier Miserey*, est le même qui marie si harmonieusement les jaunes puissants aux ocres lourds et aux verts glauques.

M. Grasset peut exiger beaucoup de louanges pour ses cartons de vitraux. Avec une souplesse parfaite, un sentiment très juste des nécessités décoratives et un rare respect des choses, il conçoit pour les baies des anciennes cathédrales des scènes dont les lignes, les tons, les ligatures plombées continuent les arabesques des architectures et des sculptures ; ou bien, quittant les édifices

(1) Voir l'article que nous avons consacré à M. Eugène Grasset à propos de son envoi au Salon de la *Libre Esthétique*, n° du 18 février dernier.

en dentelle de pierre pour la banalité d'une église moderne, il retrouve, pour emplir une baie quelconque, les nuances perdues des cachemires.

Pour M. Gillot, M. Grasset a dessiné des meubles, exécuté des ferronneries, meubles pratiques, au décor neuf, mais un peu lourd et germanique. Ce défaut se retrouve dans les ferronneries très monumentales, très fleuries mais qui semblent exiger dans leur maniement un effort musculaire qui pourrait effrayer de délicates mains de femme. D'ingénieux ressorts remédient en fait mais en laissant l'impression d'un objet pesant.

Ces critiques ne peuvent atténuer en rien la valeur du colossal labeur de M. Grasset et des recherches qu'il a faites pour renouveler l'illustration du livre, la décoration intérieure, et compléter en les respectant les procédés ornementaux des grands artistes du moyen-âge.

Il a dégagé de l'archéologie et de la fantaisie une conception nouvelle des choses et en véritable artiste il n'a pas gardé pour lui le profit de ses découvertes. Bien au contraire, il s'est attaché à leur divulgation en formant une série d'élèves, de disciples plutôt, qui, intelligemment éduqués, sauront eux aussi suivre les transformations du goût moderne, en appliquer les tendances, en conservant toujours à leurs productions un caractère d'art pur :

M. Grasset, dans l'évolution artistique, sera UNE INFLUENCE.

CHARLES SAUNIER

Pour annoncer son exposition, M. Grasset a dessiné un délicat profil de jeune fille au teint mat dont la chevelure rousse se découpe sur fond d'azur.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Un curieux petit procès de droit d'auteur vient d'être plaidé à Paris. On connaît ces séries de caricatures imitées des *Bilderbogen* de Munich dans lesquelles se déroulent, en quelques scènes ornées de légendes explicatives, d'extravagantes histoires.

M. Doës avait dessiné pour l'*Illustration*, en huit tableaux, un de ces petits drames, qui mettait aux prises un pêcheur à la ligne et un invalide à la tête de bois. Le directeur du journal, M. Mare, ne publia que six des minuscules compositions. Colère de l'artiste. « On a mutilé ma pensée. — C'est mon droit, réplique le directeur. — Nous plaiderons, » riposte le dessinateur.

Et l'on plaïda. A la barre, le conseil du demandeur exhiba un *referendum* des meilleurs virtuoses de la mine de plomb : Forain, Willette, Steinlen, Henri Pille, Gerbault, etc. Tous se prononcèrent, faut-il le dire, en faveur du dessinateur. Et le tribunal consacra ce *referendum* en ces termes :

« Attendu que Doës ayant cédé à Mare, pour être publiés dans le journal *L'Illustration*, une série de huit dessins de sa composition intitulée : *Une Heureuse inspiration*, ce dernier les a fait paraître dans le n° 2,476 de son journal, en en supprimant deux, le premier et le cinquième de la série ;

Attendu qu'il s'agit, dans l'espèce, non de dessins isolés et indépendants les uns des autres, mais de huit dessins dont le sens et dont l'ensemble représentent les péripéties successives d'une même scène ;

Attendu que la suppression de deux de ces dessins lors de leur publication, constituée de la part de Mare une altération ou tout au moins une modification de l'ensemble de l'œuvre à laquelle, en principe, il ne pouvait procéder sans l'assentiment de

l'auteur; qu'en agissant ainsi, il a causé à Doës un préjudice dont il lui doit réparation;

Mais attendu qu'à raison des circonstances de la cause, du peu d'importance du dessin et de l'altération presque insensible causée à l'œuvre par la suppression du premier et du cinquième de ces dessins, le demandeur recevra une réparation suffisante de ce préjudice par l'allocation de ses dépens;

Par ces motifs,

Condamne Marc aux dépens de l'instance à titre de dommages et intérêts. »

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, au Conservatoire, deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, avec le concours de M^{lle} Irma Sêthe, du Quatuor Ysaye et de MM. Marchot, Danneels et Sisseneir.

Le Cercle artistique de Schaerbeek (?) a établi ses pénates dans quelques-unes des salles du Musée. Il y a rassemblé une collection d'horreurs parmi lesquelles tels envois d'un Binjé fourvoyé ou d'un Stacquet bienveillant se sont insidieusement glissés. Le tout est laid à faire peur.

On se demande en vain le but, la raison d'être de pareilles exhibitions. Comme le dit drôlement M. Ernest Verlant dans le *Journal de Bruxelles*, « si les peintres de Schaerbeek exposent ensemble à Bruxelles, pourquoi ne verrait-on pas les peintres du quartier des Marolles, ou les peintres du « bas de la ville », ou les peintres de la 5^e section de police, ouvrir un Salon à la Chasse Royale ou à Koekelberg? Dans l'agglomération bruxelloise, Schaerbeek n'est qu'une division administrative qui n'existe pas au point de vue artistique, et c'est une singulière idée à des peintres d'exposer en groupe parce qu'ils sont desservis par la même ligne de trams et qu'ils paient leurs contributions dans le même bureau ».

Le cercle *Le Progrès de Saint-Gilles* donnera ce soir, à la Grande-Harmonie, un concert au bénéfice des colonies et de la soupe scolaires. MM. J. Noté, baryton à l'Opéra, Crickboom et Janssens, pianiste, s'y feront entendre. Contrairement aux traditions des concerts de bienfaisance, le programme présentera un véritable intérêt artistique. Il comprend, entre autres, des chœurs de César Franck, Vincent d'Indy, Ernest, violoniste, Chausson, etc., chantés par un choral de voix de femmes.

Mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir, la Section d'art de la Maison du Peuple donnera sa sixième et dernière séance.

M. Maurice Kufferath, chargé de la conférence, a pris pour sujet : *Romanes, chanson, lied*. M^{lle} Laure Callemien, M^{me} Kufferath, MM. Georges Wauquier et Julien Schoepen exécuteront des œuvres de R. Wagner, Schumann, Schubert, Reber, Gounod, Louisa Püjet, etc. Entrée : 5 francs.

M. Emile Sigogne a fait mercredi dernier, à la Conférence du Jeune Barreau, une conférence très applaudie sur *l'Art de parler*. Il a donné aux jeunes avocats qui se pressaient dans l'auditoire de la Cour d'excellents conseils pratiques, fruit d'une expérience déjà longue et d'études assidues qui ont fait de l'orateur un spécialiste distingué.

Le pianiste Litta s'est fait entendre mercredi passé à Bruges, où son jeu énergique et précis a été très apprécié. Il avait pour partenaire, dans l'exécution des *Novellettin* de Gade et d'une Sonate pour piano et violon de Mendelssohn, M. Goetinck, le virtuose distingué qui dirige avec autorité les concerts du Casino de Blankenberghe, auxquels il a donné un véritable caractère artistique.

Le comité liégeois du monument César Franck vient de faire distribuer une notice biographique du maître, empruntée en majeure partie à l'étude publiée dans la *Grande Encyclopédie* par M. Alfred Ernst et dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Le comité fait en même temps appel au concours des artistes et des amateurs d'art pour assurer à César Franck un monument digne de lui. Une souscription populaire à un franc est ouverte chez tous les membres du comité. (Les membres bruxellois sont, nous l'avons dit, MM Joseph Dupont, Maurice Kufferath, Octave Maus et Eugène Ysaye.)

L'Académie des beaux-arts de Bruxelles ouvre du 30 avril au 19 mai, pour les élèves des écoles de l'agglomération bruxelloise, deux concours, l'un de dessin, l'autre de sculpture, d'après la figure antique.

Pour chacun de ces concours une prime de 200 francs est allouée au travail classé premier.

L'inscription se fera au secrétariat de l'Académie les 23 et 24 avril, de 7 à 9 heures du soir.

La section des finances et celle des beaux-arts du Collège communal se sont occupés cette semaine, dit *l'Indépendance*, du groupe *Les Lutteurs* du sculpteur Vander Stappen, dont le gouvernement a fait don à la Ville, à condition de le voir s'élever place Poelaert, du côté de la rue des Minimes et dans l'axe de l'avenue Louise.

La section des finances a voté la somme de 7,000 francs pour la construction du piédestal en granit d'Ecosse, sous réserve, dit la *Chronique des Travaux publics*, que la Ville choisira elle-même l'emplacement.

Celui-ci a fait l'objet d'une discussion à la section des beaux-arts, nombre de membres étant d'avis que le groupe, qui a trois mètres de hauteur, ne produirait aucun effet sur cette place immense. On a tour à tour proposé le square de la rue de la Loi, celui de l'ancien hospice Pachéco, le square situé derrière l'église Sainte-Catherine, puis on s'est finalement rallié à l'avis de M. Buls, qui proposait de placer l'œuvre de M. Vander Stappen sur un piédestal en bois afin de juger de l'effet.

M. Vincent d'Indy, qui vient de rentrer à Paris après avoir passé l'hiver à Rome, organise pour dimanche prochain un concert consacré aux œuvres de M. Guillaume Leken, le jeune compositeur si prématurément enlevé.

M. Eugène Ysaye se rendra expressément à Paris pour jouer la Sonate pour piano et violon qui eut, on s'en souvient, un retentissant succès aux concerts des XX. La partie vocale sera interprétée par M^{me} Deschamps-Jehin.

Livres tirés de la bibliothèque d'un écrivain et bibliophile parisien (Octave Uzanne). — Vente, hôtel Drouot, 2 et 3 mars.

Principaux prix :

65. *F. Buhot*, par O. Uzanne. Extr. du *Livre*, avec dessins, eaux-fortes et autographes; 520 fr. — 234. *Hist. des quatre fils Aymon*, aqua. de Grasset, rel. en peau de bœuf incisée par Ch. Meunier; 525. — 317. Musset. *Confession d'un enfant du siècle*, aqua de Rudnicki, dessins de Jazet, autographes et gravures; 678. — 334. *Petits conteurs du XVIII^e siècle*, dessins de P. Avril, Gery Richard et Milius; 800. — 414. O. Uzanne. *Le Livre*, 20 vol., 1880-89, av. dessins et autogr.; 700. — 435. Idem. *S. A. la Femme*, rel. de Magnin, dessins de Bardey, Gonzalès, Kratké, Alb. Lynch, etc.; 2,500. — 436. Idem. *Française du siècle*, exempl. unique, plus décoré que le précédent; 2,505. — 450. Idem. *La Femme à Paris*, rel. de Ch. Meunier, autographes, dessins de Vidal et Rudnicki; 2,000.

Produit : environ 35,500 francs.

M. Edmond Haraucourt est nommé conservateur du musée de sculpture comparée du Trocadéro. On ne saurait trop applaudir à ce choix : poète, peintre et sculpteur, M. Haraucourt rendra assurément, dans un musée d'art et d'archéologie, de plus précieux services qu'au ministère du commerce où il dirigeait depuis douze ans l'annuaire des syndicats professionnels.

On a vendu à Londres cinquante et un volumes qui formaient la bibliothèque de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène; le tout en un seul lot.

Chaque volume porte l'estampille impériale, et la boîte dans laquelle ils sont renfermés est marquée de la lettre N, surmontée d'une couronne.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harpiciums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles

SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS. — M. BULS ET LES BEAUX-ARTS A LA CHAMBRE. — L'ARRESTATION DE FÉLIX FÉNEON. — A PROPOS DE « SOLNESS LE CONSTRUCTEUR ». — AU CONSERVATOIRE. — A LA MAISON DU PEUPLE. — A VERVIERS. — LE CONGRÈS DES ARTS DÉCORATIFS. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

Rodin nous disait, au sortir du vernissage : « N'est-ce pas que notre grand Puvis n'a jamais été plus admirable? Il n'y a qu'un homme qui l'égale en noblesse et en pureté de style : c'est votre Meunier. »

Puvis de Chavannes et Meunier concentrent, en effet, l'art du Salon du Champ-de-Mars. Ils se sont élevés tous deux à une immatérialisation que seul atteint l'artiste de génie. Dégageant d'une humanité contemporaine le symbole des éternelles vérités, ils donnent l'un et l'autre l'impression de la beauté sereine, de la force unie à la douceur. Ils font oublier les moyens d'exécution. Les difficultés de métier? Leur maîtrise en a triomphé dès longtemps. Et tous deux, par une secrète et inconsciente entente, les voici appliquant presque exclusivement leurs facultés créatrices à la décoration monumentale, but originaire, peut-être l'unique destinée, de l'art.

La composition ornementale de Puvis de Chavannes est, on le sait, commandée par la Ville de Paris pour décorer l'escalier du Préfet, à l'hôtel de ville. Elle comprend un plafond : *Victor Hugo offrant sa lyre à la Ville de Paris*; quatre voussures : *Patriotisme, Charité, Ardeur artistique, Foyer intellectuel*, et six tympanes : *Esprit, Fantaisie, Intrépidité, Culte du souvenir, Urbanité*. La suprême harmonie du coloris, traité dans une gamme de violets éteints, d'ors fanés, de turquoises mourantes, l'ordonnance magistrale des groupes, le sentiment délicat des figures font de cette œuvre l'une des plus attachantes du grand artiste.

Le triomphal haut relief de Constantin Meunier est, dans la pensée de son auteur, l'une des faces d'un sou-bassement sur lequel s'élèverait une colonne, une figure symbolique ou un groupe. Ce serait le Monument élevé à l'Industrie ou à notre époque de travail et de luttes. *L'Œuvre*, tel est le titre donné à cette page maîtresse, symbolise avec éloquence l'activité de l'usine. Elle retrace un sujet que divers dessins ont préparé et mûri : un groupe d'ouvriers retire d'un four un creuset brisé. Muscles tendus, ils unissent leurs efforts au milieu des flammes, pèsent sur un cabestan, s'arcbutent, attelés au chariot amené en hâte, dans la fièvre intense du travail. Et c'est une prodigieuse impression d'art que dégage cette composition, conçue et exécutée avec une grandeur et une simplicité de moyens admirables. La

puissante originalité de Meunier s'y affirme plus que dans aucune de ses œuvres précédentes. Elle est, peut-on dire, la synthèse et l'expression définitive de son art. Elle le classe définitivement au premier rang des artistes du siècle.

Ces deux maîtres salués d'un hommage spécial et reconnaissant, parcourons les salles de l'exposition et signalons quelques-unes des œuvres qui marquent un effort d'art particulier, une personnalité nette. Le nombre est grand de ceux qui se contentent de marcher dans les voies tracées par d'autres. Au Champ-de-Mars, comme aux Champs-Élysées, il y a malheureusement une « manière » adoptée, un procédé d'école qui noie l'originalité de beaucoup de peintres de talent. On est « Champ-de-Mars » comme on était jadis classique ou romantique, comme on est impressionniste ou symboliste. La note « Champ-de-Mars » est une note neutre, adoucie, d'une distinction convenue, d'une observation artificielle, fort éloignée des bitumes et des sauces de l'art salonnier de naguère, mais en somme tout aussi factice. Les recherches de lumière et de vérité qui caractérisent l'art contemporain ont eu leur influence heureuse. Mais la plupart des artistes qui l'ont subie appliquent sans discernement, et comme une leçon apprise, le résultat d'études que seuls les personnalités marquantes poussent logiquement jusqu'au bout. Nous ne parlerons donc pas des sous-Puvis de Chavannes, des sous-Carrière, des sous-Monet qui pullulent au Salon de cette année, et nous abandonnerons à leurs admirateurs habituels les petites compositions religiosofumistico-érotico-allégoriques de M. Jean Béraud, les chromographies de M^{me} Madeleine Lemaire, les peintures à la glycérine de M. Dubufe, les trivialités abjectes de M. Carolus Duran, qui rivent encore devant la cimaise la béate extase de la foule. Tous les Salons ont, décidément, leur Bouguereau. A propos de Carolus, nous entendimes, ces jours-ci, ce mot amusant : « Je me suis réconcilié avec son paysage », dit tout à coup, en vidant son bock, l'un des maîtres respectés et aimés de notre génération. Le cercle se resserra. Nous écoutions la fin, avec curiosité. « Oui, je me suis réconcilié avec son paysage depuis que j'ai vu, tout à côté, son *Poète à la Mandoline*... » Et le rire sonore des assistants l'empêcha d'achever sa phrase.

Whistler, le peintre hautain des aristocraties, échappe à toute influence et demeure inébranlablement fidèle à ses convictions de jadis. L'évolution contemporaine est sans prise sur son art affiné, fait d'élégance et de subtiles harmonies. Le *Portrait du comte Robert de Montesquiou-Fezensac* est l'une des œuvres les plus séduisantes du Salon, et un joli ensemble de marines savoureuses, de figures de femmes au coloris mystérieux, de lithographies exquises (parmi lesquelles un portrait de Mallarmé) complète l'envoi du maître peintre.

Rapprochons de Whistler deux artistes qui ont avec lui des affinités, sans subir directement son ascendant : MM. Gandara et Alexander, dont l'un expose un beau *Portrait de la princesse de Chimay*, l'autre une série de tableaux et de portraits traités dans une gamme sobre très distinguée. Citons la *Violoniste* et *les Amis* de M. George Sauter, et groupons, dans la même parenté intellectuelle, les peintres de l'école de Glasgow que Bruxelles a récemment appréciés : MM. James Guthrie et John Lavery, dont les envois, vus pour la plupart à votre dernier Salon triennal, sont très goûtés à Paris.

M. Jacques Blanche, qui avait jadis chaussé avec une désinvolture inquiétante les pantoufles du maître américain, s'est complètement dégagé de la hantise qui l'obsédait. Constatons avec joie la très grande supériorité de son exposition actuelle : une série de huit portraits qui marquent, tous, un progrès réel et de sérieuses qualités. M. Jacques Blanche est épris d'art anglais. Mais c'est aux maîtres d'autrefois qu'il songe, à Reynolds, à Gainsborough, dont il s'est assimilé la palette vive, la distinction, la grâce nonchalante. L'évolution est curieuse, inattendue, et fait pressentir une maîtrise prochaine. Citons en particulier les *Portraits de Lady Ellen* et de M^{me} R..., ainsi que celui de M. Pierre Louijs, qui décèlent une observation pénétrante et un goût sûr.

M. Albert Besnard ameuté la foule par l'exhibition de deux poneys de grandeur naturelle, d'un portrait de femme en toilette orange et de quelques toiles rapportées d'Algérie. Cet envoi, qui décèle la vision aigüe, l'amour des colorations éclatantes, le constant souci de lumière et de chatoyante décoration qui anime l'habile artiste, compte parmi les plus attirants du Salon. Ses *Chevaux* vivent d'une vie intense et leurs mouvements sont exprimés avec une vérité saisissante. On regrette, toutefois, la dimension exagérée de cette toile, dont la grandeur n'ajoute rien à l'impression d'art.

Quand nous aurons signalé l'austère et grave *Portrait du sculpteur Dampf*, par M. Aman-Jean, les paysages limpides de M. Thaulow, dont quelques-uns ont été admirés au Salon de *la Libre Esthétique*, la petite toile *La Toilette* de M. Armand Berton, les claires marines de M. Eugène Boudin, une curieuse étude de quai sous la lune de M. Charles Cottet, *les Grandes eaux de Versailles* de M. Hellen, qui expose en outre une série d'eaux-fortes charmantes, le *Portrait d'une vieille dame hongroise*, par un nouveau-venu, M. Rippl-Rouai, les vives impressions de M. Alfred Sisley, attaché, cette année, au culte de la vieille église de Moret qu'il peint avec amour sous toutes ses faces, nous aurons écrémé, en ses manifestations picturales les plus caractéristiques, le Salon du Champ-de-Mars.

Nous nous réservons de signaler, dans un prochain

article, les envois les plus intéressants des sections de sculpture, de dessin et d'objets d'art, et de réserver une place spéciale au contingent belge, qui tient une place honorable à l'exhibition parisienne.

M. Buls et les Beaux-Arts à la Chambre.

La Chambre belge vient d'entendre un discours plein d'intérêt sur les lettres et les arts; il semble que M. Buls ait voulu nous venger de tout le compromis du silence juré envers nous et de ces institutions déplorables, vieillottes et usées qui régentaient les protections gouvernementales accordées jusqu'ici à l'art.

Après les campagnes menées dans nos revues littéraires, après l'affront infligé par Maeterlinck lors du Prix triennal de littérature dramatique, il ne restait plus, pour réduire à néant et faire disparaître toutes ces commissions de concours quinquennaux et autres, qu'un coup à donner; il paraissait en effet que ces choses d'un autre temps seraient déjà tombées d'elles-mêmes si elles n'avaient été gardées par les soins jaloux d'une foule de médiocrités intéressées à ce qu'elles existassent.

Ce coup définitif, M. Buls vient de le leur porter, et n'épargnant rien il s'est attaqué tour à tour à ces prix littéraires, au concours de Rome, aux commissions des Musées et surtout à l'apathie, heureusement diminuante, de notre nation pour tout ce qui est intellectuel.

Pour la première fois *officiellement*, il a été reconnu qu'une littérature riche et florissante existait dans notre pays, et de toute cette pléiade nombreuse combien sont déjà connus et hautement appréciés à l'étranger que nos concitoyens ignorent ou dédaignent; il est à regretter que dans la curieuse énumération d'écrivains l'honorable député de Bruxelles ait oublié de citer des poètes tels que Severin, Gilkin, Grégoire Le Roy, Van Lerberghe, des prosateurs vigoureux comme Desombiaux et Goffin, des critiques tels que Nautet, Verlant et Krains, mais il n'en est pas moins vrai que les paroles de M. Buls sont dignes de nos éloges et de nos remerciements.

Les écrivains ne nous manquent point, mais c'est au peuple belge, ne lisant point ou se contentant des productions édulcorées les plus mauvaises de nos voisins, à créer autour de nos artistes un courant de sympathie qui les soutienne et les reconforte; on ose à peine croire que de telles choses ont été dites, quand nous nous rappelons les moqueries, les haussements d'épaules par lesquels on accueillait, il y a peu de temps encore, notre affirmation d'une renaissance littéraire qui est l'honneur de notre pays.

Allons-nous entrer dans une ère nouvelle, et de ces antiques institutions administratives et paperassières, de toutes ces choses admises et crues jusqu'ici nécessaires, indispensables, ne va-t-il plus rien subsister? Car, non content de montrer comment la Belgique peut s'honorer de puissants et nombreux écrivains, M. Buls s'est plu à citer et à encourager cet apostolat généreux de nos artistes qui s'en vont initier aux beautés de l'art la masse et ainsi influencer sa culture intellectuelle en organisant des conférences et des soirées artistiques dans les Maisons du Peuple.

C'est cependant aux classes aisées, jusqu'ici dirigeantes de tout mouvement, que les reproches les plus durs doivent être adressés; aussi est-ce avec justice que cet amour du bibelot, si caractéristique d'une société qui hait le beau pour ne s'attacher qu'aux caprices

d'une mode ridicule et passagère, a été blâmé avec une franchise brutale.

On se souvenait du mot de Baudelaire: « Les Belges ne peuvent penser qu'en bande »; il semblait, jusqu'ici, qu'on ait voulu le justifier par ces institutions de commissions inutiles et constantes; être distingué par elles était chose négligeable et cela donnait seulement l'occasion au rapporteur de nous accabler d'une critique bureaucratique, pleine de rancunes et d'exaspération de ce qui ne sait rien être contre tout ce qui naît, commence ou grandit. L'honorable député de Bruxelles n'a pas laissé ce point de côté et d'une seule phrase il a caractérisé toutes ces commissions: L'homme travaille peu où mal quand il agit anonymement.

Tout cela a été dit et c'est un honneur pour M. Buls d'avoir osé remuer tout ce marécage de conformisme, de routines, de choses stagnantes ou inanimées. Peut-être entendrons-nous bientôt des coassements longs et plaintifs?

M. le ministre des beaux-arts, qui paraît devoir faire droit aux justes réclamations des artistes, peut trouver dans ce discours bien des indications; nos édifices publics, si pauvres en œuvres artistiques, doivent être pour nos peintres et nos sculpteurs une source de subventions dues à leur talent et à leur travail en même temps qu'un ornement pour nos villes et une instruction pour le peuple si compréhensif, si bien doué et si sensible aux choses de l'art.

Nous conseillons à tous ceux qui s'intéressent à l'art de lire en entier le discours de M. Buls; il y circule un grand courant de vérité et de santé intellectuelle, dont on est heureux de ressentir la fraîcheur et l'influence. Nous regrettons que son étendue ne nous permette point de le reproduire tout entier; nous pensons qu'on n'a jamais à la Chambre parlé de l'art avec une plus belle indépendance et une plus grande fermeté.

Voici un extrait intéressant du discours de M. Buls :

« Si la littérature d'imagination n'a pas un passé aussi brillant que la littérature scientifique et la littérature politique, c'est que la nation a eu tout d'abord à se former, à se reproduire, à avoir le sentiment de son unité après la révolution de 1830, et nous avons alors vu se lever Weustenraed, Wacken, Adolphe Mathieu, André Van Hasselt, Clesse, Charles De Coster, Potvin, Emile Leclercq, Van Bommel, De Reul, avec toutes les qualités sérieuses qui caractérisent notre peuple, et, depuis, nous avons vu, parmi nos littérateurs plus jeunes, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Louis Delattre, Jules Destrée, Georges Eekhoud, Georges Garnir, Albert Giraud, Paul Lacomblez, Maeterlinck, Maubel, Emile Verhaeren, Rodenbach, Maurice Kufferath, Sander Pierron, Van Doorslaer, Demolder montrer quelle vitalité existait dans notre littérature contemporaine.

Pour la littérature wallonne, on voit la même production active de poésies populaires, de cramignons, de pièces de théâtre.

Dans la littérature flamande, nous avons pu constater, depuis 1834, une étonnante floraison, depuis Willems et Blommaert jusqu'à Teirlynck et Styns, et nous avons vu Conscience, Smeekx, Snieders, Tony Bergman, M^{mes} Courtmans et Loveling, Ledeganck, Vanduyse, Dautzenberg, De Cort, Van Beers, De Geyter, Vuylsteke, Hiel produire des œuvres qui auraient certes fait le tour de l'Europe si elles n'avaient été écrites dans une langue qui se confine dans les limites d'un territoire trop restreint. Il y a là une littérature vraiment nationale, pleine de santé, de vigueur

et de sève. On l'ignore trop dans nos classes cultivées, trop uniquement séduites par la littérature française.

Notre activité littéraire se révèle encore par le nombre de revues qui se publient en Belgique. Quand donc on accuse notre pays de souffrir d'une torpeur d'esprit, c'est qu'on ne s'informe pas de nos productions intellectuelles. Il se publie, en effet, et il est bon de le rappeler, car le public ne s'en doute pas suffisamment, il se publie en Belgique 15 revues françaises et 10 revues flamandes qui traitent de pédagogie et d'enseignement, 16 revues françaises et 6 revues flamandes qui s'occupent d'agriculture et d'horticulture, 82 revues scientifiques, 54 revues relatives à l'industrie, au commerce et aux intérêts professionnels, 15 revues françaises et 12 flamandes religieuses, 7 revues relatives à l'art militaire, 22 revues de droit et de jurisprudence, 38 revues littéraires françaises et 19 flamandes.

Ce n'est donc pas la matière qui manque quand on parle de littérature, ce n'est pas la production qu'il faut forcer; ce sont plutôt les consommateurs, les lecteurs qu'il faut chercher. »

L'arrestation de Félix Fénéon.

Le Parquet français vient d'arrêter Félix Fénéon, le subtil et hardi littérateur, avec le même entrain qu'on mettrait chez nous à coffrer Camille Lemonnier, Albert Giraud ou Charles Van Lerberghe. La haine de la littérature, a dit Baudelaire, l'instinctive colère contre les âmes d'élite, la joie de les croire criminelles, l'enthousiasme avec lequel on proclame qu'un artiste est un filou, ou, pire que cela, un anarchiste!

Félix Fénéon fut souvent notre collaborateur. De fort beaux, pénétrants et ingénieux articles de lui ont paru dans *L'Art moderne*. Il fut un des promoteurs de ce pur glorieux : Jules Laforgue. Ici-même, il a marché devant lui portant des palmes, d'admiration et de gloire.

Il a correspondu avec des gens connus comme anarchistes, ou, depuis, reconnus tels. Cela est arrivé à vous, à moi, à ceux-ci, à ceux-là. Il en fréquentait, comme vous, comme moi, comme ceux-ci, comme ceux-là. Ces niaiseries qui, dès que la police y touche, se transforment en horreurs, suffisent désormais, dans cette pauvre France que mènent en laisse trois mille banquistes, parasites, chéquards, renégats, tripoteurs qui font peu à peu de la plus sympathique des nations un abominable pourrissoir, oui, elles suffisent pour bouleverser la vie d'un penseur et d'un poète, pour le jeter dans l'affreux dédale des procédures fertiles en pièges et en dénouements sinistres.

Au moment où dans la presse se produisent déjà les habituels lâchages et les racontars perfides, nous tenons à proclamer notre attachement et nos sympathies pour celui que nous vîmes si souvent dans les bons combats de l'art neuf et des régénérations. Il subit une de ces misères qui vont aux nobles esprits comme les vipères au talon du piéton infatigable. C'est dans l'ordre et cela n'enlève rien à l'honneur, au contraire. En de telles conjonctures comme dans tous les procès dirigés contre les hommes qui dépassent la foule, la honte, plus tard, n'est pas pour les persécutés, mais pour les malheureux qu'un destin cruel a stupidement conduits à porter la main sur eux.

A propos de « Solness le Constructeur ».

A Judith Cladel.

Que d'explications, partout, de commentaires, de discussions paisibles ou écumeuses, subtiles ou plates. à propos de cette œuvre hérissée d'énigmes, vue, ou plutôt entrevue, ici à Bruxelles, en un soir, un seul soir, où elle passa tel que le vaisseau-fantôme, dans une nuit ténébreuse et belliqueuse, couvert de tous ses feux, mystérieux, et montrant l'incertitude de ses salards éclairés en dedans par des foyers invisibles! Quel travail obstiné pour se sortir du vague et de l'inquiétude qu'une telle apparition laisse dans l'âme, vibration ou tremblement!

Etrange, inutile et puéril besoin de se rendre compte, de savoir, de clarifier l'eau trouble des agitations intellectuelles et de classer les innombrables entités informes qui y flottent ainsi que les fantaisies dérégées, grotesques ou terribles, dans l'aquarium d'un cauchemar. Connaître le pourquoi et le comment. S'acharner à refaire l'âpre et compliqué travail de l'écrivain et du penseur. Prétendre découvrir les sentiers obscurs et labyrinthiques qu'il a parcourus dans la solitude de ses silences, de ses rêves impulsifs, de ses instincts dominants, lorsqu'il était tout à la joie et à l'angoisse de se laisser entraîner par eux. Croire qu'il partit consciemment d'un commencement médité, avec un plan arrêté à l'avance, muni d'un itinéraire net et d'un programme précis, pour aboutir à un dénouement fixé. S'imaginer que c'est ainsi que procède le génie et que l'œuvre est pour lui combinaison de tactique et résidu de méditations savantes. Retrouver toutes les équations du long problème mené jusqu'à la résultante finale, toutes les quantités, tous les chiffres, tous les hiéroglyphes, et se sentir soulagé, se sentir bourgeoisement satisfait, quand on éprouve la décevante satisfaction d'avoir dégagé et remis en clarté les rouages et la mécanique entière. Oui, à cela nous nous appliquons, et cela nous le poursuivons avec la monomanie fatigante d'une mémoire qui ne retrouve pas quelque mot et qui concentre désiroisement toute la force cérébrale à le chercher, à le rattraper, à ne penser qu'à lui, à se distraire de tout le reste pour reconquérir cet atome passagèrement égaré.

Solness le Constructeur avec ses tours d'église et ses flèches jaillissant vers les cieux inaccessibles; ses foyers pour les hommes; ses personnages multiples et maladroits, fabriqués avec le limon des folies et l'exaltation des sublimités mal atteintes; ses mâles tourmentés, s'épuisant en des convoitises vulgaires ou des rêves aériens; ses femmes circulant telles que des follets ou des météores; ses doutes innombrables; ses paysages psychiques bizarres, toujours à demi cachés, aux perspectives contradictoires ou insensées; ses épisodes où les invraisemblances bataillent contre les réalités, tantôt vaincues, tantôt victorieuses; ses singularités défilant en macabre cortège, incessamment rompu et reformé par d'imprévus spectres d'idées sortant des au-delà difformes et rentrant dans ces abîmes du silence sans avoir laissé le temps de les discerner, restant grimaçants, ductiles, intangibles; son parti pris grave et tracassant de ne jamais, après une pensée, faire sortir la pensée qu'en leur logique puérite

nos esprits attentifs attendent; ce bousculement ininterrompu des vagues intellectuelles poussées en nous les unes sur les autres par tous les souffles de la rose des vents; — *Solness le Constructeur*, palpitant d'ombres, apparaît tel que ces sites entrevus dans les ténèbres nocturnes, en un pays inconnu, à la descente d'un train qui vous a mené loin, très loin, et vous débarqué à l'improviste, au sortir d'un sommeil en wagon, troublé par les rumeurs des roues battant leur rythme agité et les sifflets stridents se déflamant désespérés et tintamarrant au passage des gares. *Solness le Constructeur*, c'est la grandeur et le détraquement du noir et de l'insaisissable!

Pourquoi attendre et souhaiter le désillusionnement que le lendemain, à l'aube, apportera la lumière, quand les montagnes regardées au minuit dans le fantastique de leur indécis, redeviendront des collines vulgaires; que ce château en ruines, formidable et béant, campé sur une falaise, ne sera plus que la dentelure d'une crête rocheuse; que cette forêt, qui semblait impénétrable en sa masse compacte de granit sombre, ne sera plus qu'une sapinière; que ces grondements de volcan souterrain qui mugissaient dans la campagne mortuaire ne seront plus que le tic tac d'un moulin à eau?

Ah! restons dans la beauté, dans la dignité de nos incertitudes! Accoutumons-nous à voir la vie avec ses inévitables et irréductibles énigmes. Non pas seulement pour rassasier la moderne tendance, renaissante, à repartir pour l'invisible qu'on croyait aboli, mais pour la sagesse même et la direction de nos actes pratiques où frissonne si peu de réel, où tant de transitoire et de fluctuant impose tant d'hésitation et de tolérance. La quotidienneté, la petite quotidienneté des choses est un point si fragile et si mince dans l'immense cercle ténébreux de l'incognoscible. Une science commence, hermétique encore, qui fait la part, en tous les événements, en tous nos actes, de cet élément mystagogique, tantôt sardonique, tantôt terrible, que nous discernons si peu et dont pourtant incessamment bat la pulsation fatale. Qu'est-ce qui arrive comme nous l'avions prévu? ou arrangé? en nos risibles combinaisons d'écoliers de la vie!

Il est si enfantin de ne nous régler, corps et âme, que par cette petite lueur qu'est notre point vital. Laissons-nous influencer par les forces qui sont là, derrière, en leur lourde ténèbre; que nous n'atteindrons peut-être jamais en leur réalité lointaine, mais qui pourtant agissent sur nous incessamment comme l'attraction des astres perdus dans l'infini! Les réductions au même dénominateur de nos connaissances courantes en lesquelles nous nous opiniâtrons par une soif de paix intérieure, sont destructives du véritable sentiment de notre existence. Il importe que nous restions toujours prudents, défiants, vacillants et sans présomptueuses croyances, devant l'innombrable inconnu. Nos certitudes ne vont pas au delà des paupières de l'aveugle. D'infranchissables parois nous bornent de tous côtés et nous tiennent prisonniers dans une si petite case au milieu du gigantesque et despotique univers.

Et quand alors un haut esprit réussit, par le miracle d'une œuvre, à nous restituer cette exacte vision de ce que vraiment nous sommes, multipliant les percées sur les ombres et nous en faisant discerner les précipices effrayants, quelle sottise de réagir immédiatement contre cette magie et d'essayer de retrouver la fausseté

du calme torpide de ceux qui ne comprennent pas le mystère et ne ressentent pas la grandeur de son écrasement.

A quoi sert de s'engager en des cogitations et des palabres indéfinies pour discerner si l'obsession des tours religieuses et des maisons humaines, de Dieu impassible ou de l'homme turbulent et frêle, qui travaille le cerveau de Solness, si ardent en ses rêveries boréales, symbolise l'oscillation thermométrique incessante de nos élancements vers le céleste et l'azur et de nos rechutes dans les banalités? Si Hilde, l'étrangère fatidique, sortie un soir du vague des souvenirs pour l'exaltation mortelle de l'âme hypertrophiée de Solness, symbolise cette âme en ses indestructibles retours, ou l'éternel féminin toujours déviateur et perturbateur de l'éternel masculin? Si Ragnar symbolise l'ignoble envie du médiocre contre l'homme d'élite, ou l'attaque incessante et brûlante de la jeunesse montante contre les vieilles gloires chancelantes et gênantes? Si l'épouse symbolise l'impuissance d'une âme fragile dans un corps malade, ou l'invincible aspiration de l'humanité, que tourmentent les enchevêtrements de l'existence, vers les douces puérités du repos, vers le regret des vieilles poupées et des robes d'aïeules brûlées dans l'incendie qui a renvoyé au néant l'antique maison ancestrale? Si la catastrophe qui tue Solness quand il tombe de la tour où il couronnait une croix, symbolise le châtimement de l'orgueilleux, ou l'impossibilité de tenir plus d'un instant, sans mourir, l'idéal suprême? Oui, à quoi sert? qu'importe? pourquoi s'épuiser et se fatiguer, et se quereller sur cet indéfinissable et ces irréductibles. L'amoindrissement de l'œuvre du grand Norvégien ne serait-il pas l'inévitable conséquence des solutions désormais figées en leur rigide froideur? Et ne vaut-il pas mieux, mieux avec une évidence mugissante, la laisser flottante et frissonnante dans les tableaux fondants des multiples hypothèses qu'elle suscite obstinément?

L'esprit d'Ibsen part là où le commun des esprits s'arrêtent. Il commence son voyage à l'étape terminale des autres. Sombre oiseau, il prend alors son essor, tournoie, regarde et pousse des cris avertisseurs. Contentons-nous de l'impression d'effroi et de malaise salutaire qu'il fait pénétrer en nous. Accueillons l'angoisse de ses visions. Comprenons que le profit pour notre âme est précisément dans cette angoisse qui nous remet au point des vraies réalités de notre nature complexe et contradictoire où le douloureux tient plus de place que la joie; où tout espoir d'idéal humain est tôt détruit et flotte comme un lambeau de voile à la mâture d'une felouque désemparée; où toute noble action est promptement déshonorée par l'incurable fond de canaillerie qui fermente sous les prés verdoyants de nos cœurs incessamment trompés. Car le monde n'est, sûrement, qu'une harmonie de souffrances. Seule « notre âme est peut-être heureuse en soi », sans que nous le sachions, sous le tissu de nos misères et de nos erreurs? N'expliquons pas. Subissons, et cherchons notre jouissance moins dans la sérénité puérile d'une existence vulgairement paisible, que dans le spectacle curieux et prodigieux des mystères ambiants qui se répercutent et vibrent en nous, pareils à des musiques dont les exécutants seraient les fantômes qui peuplent le funèbre (ou rayonnant) invisible.

AU CONSERVATOIRE

Le Quatuor Ysaye a prêté son concours, dimanche dernier, à la dernière séance de l'Association des professeurs d'instruments à vent. Cette précieuse collaboration a valu à l'auditoire une exécution parfaite du *Quatuor à cordes* de César Franck, dont nous avons parlé lors de sa récente audition à la *Libre Esthétique*, et d'un *Octuor* de Schubert, dont les reprises un peu trop fréquentes et la forme démodée ont paru lasser le public. Les artistes s'en sont aperçus et, sautant spontanément un *andante con variationi* inquiétant, ils ont abordé le final, qu'ils ont brillamment joué.

Entre ces deux pièces de résistance, on a entendu de fort médiocres duettini de Benjamin Godard interprétés par M. Ysaye et par M^{lle} Irma Sêthe avec une séduction qui les a presque rendu acceptables. On a beaucoup apprécié le jeu élégant, aisé et sûr de la jeune violoniste dont le son moelleux se mariait à merveille à celui du maître.

A la Maison du peuple.

Deux séances à la section d'art de la Maison du peuple.

La semaine dernière, Lemonnier — c'était son début comme conférencier — expliqua et confirma par des extraits probants l'idée émise en son dernier livre — livre admirable — *L'Arche*. Étude d'une âme de femme, vaillante, vive, intelligente et de son ménage d'enfants curieux et s'éveillant à la vie et quelques-uns au bonheur! La reconstitution d'une maison, d'une famille renversée par des revers de fortune, reconstitution patiente, tenace, avec des impétuosité et des découragements. Puis des figures latérales : Dumont, les Monard, les Muret. Et tout cela alerte, vivant, bien présenté.

Aussi une audition au piano du premier acte du *Mort*, par Dubois, et une explication, scène après scène, par Émile Van der Velde.

Mardi dernier, Maurice Kufferath. L'histoire de la chanson : lied ou romance. Non pas de la poésie populaire commentée par Wilmotte (il y a trois mois) mais de la chanson d'art, émise par quelques maîtres franco-belges ou allemands. Maurice Kufferath commença son exposé par des œuvres de Josquin Despres, indiqua celles de Nicolo, Schubert, Henrion, Weckerlin, Niedermeyer, Gounod, Schumann, Massenet, Wagner et les souligna d'exemples. L'esprit de chaque période fut indiqué et aussi la manière de chaque compositeur.

Une juste idée d'ensemble s'en dégaugea. Cette conférence très applaudie pourrait, croyons-nous, servir de type et de patron à toutes celles qui se donneraient à l'avenir en ce milieu.

A VERVIERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Concert de l'École de musique.

Très beau comme toujours, — plus beau même que toujours. Je voudrais cueillir la V^{me} symphonie de Beethoven ainsi jouée et vous l'envoyer. L'interprétation bien personnelle et pourtant sévèrement classique qu'en donne L. Kefer est tout particulièrement intéressante. Le dessin apparaît cristallinement clair, toutes les

lignes se continuant et se détachant les unes sur les autres sans aucune confusion. L'expression ressort émouvante du groupement, artistiquement compris et rigoureusement maintenu, des masses sonores; la pensée *une* sculpte avec précision chaque détail de l'ensemble, sans en gonfler aucun disproportionnellement, et impose magistralement l'héroïque croyance de Beethoven.

L'interprétation de Wagner est lucide et vibrante au point de convertir tout notre public (Dieu sait pourtant si la musique se fait rare ici), et c'est cette interprétation qui a forcé les profanes comme les musiciens à comprendre et à admirer avec enthousiasme l'air du Hollandais du *Vaisseau-Fantôme*, le duo d'Ortrude et d'Elsa, le prélude de *Tristan* et la Mort d'Iseult, où les solistes, élèves de l'École, se sont surpassés, grandis par les œuvres qu'ils rendaient.

Peter Benoit était venu diriger son ouverture de *Charlotte Corday* et entendre sa charmante *Kinder-Cantate*, si fraîche, si colorée dans sa vivante simplicité.

Le Congrès des arts décoratifs.

Au moment où le goût des arts décoratifs semble reflourir en Belgique et où la section d'art appliqué du Salon de la *Libre Esthétique* fixe l'attention des artistes et du public, il nous paraît intéressant de donner le programme du Congrès des arts décoratifs qui s'ouvrira à Paris le 15 mai prochain au Palais de l'École des Beaux-arts.

Les questions proposées au Congrès sont les suivantes :

Développement des arts décoratifs en France.

1° Du rôle et de l'influence de l'imitation en matière d'art et d'industrie.

2° Introduction dans les expositions des Beaux-arts des départements et dans les musées permanents de province d'une section des objets d'art industriel.

3° De l'influence de la femme sur le mouvement artistique de notre pays.

4° Les industries d'art et la loi militaire.

Quels sont les moyens pratiques à recommander pour que les dépenses prévues par la loi militaire au profit des ouvriers d'art servent véritablement au développement de nos industries artistiques?

Développement des moyens d'action.

5° De l'utilité d'un musée central des arts décoratifs, de son développement et de son affiliation aux musées de province. Musées ambulants.

6° Développement du musée des tissus par le dépôt, à la bibliothèque de l'Union centrale, des échantillons de l'industrie textile contemporaine.

7° Enregistrement des modèles dus à l'art du sculpteur et de l'ornemaniste, destinés à constituer les archives de la propriété artistique et industrielle.

8° Centralisation des photographies des œuvres d'art, architecture, sculpture, décoration et mobilier, par l'affiliation des amateurs et praticiens photographes à l'Union centrale.

Enseignement du dessin et histoire de l'art.

9° Enseignement primaire du dessin.

10° Enseignement du dessin géométrique pour les jeunes filles.

11° Unification des méthodes d'enseignement de la perspective.

12° Introduction d'un cours d'histoire de l'art dans les lycées et collèges de garçons.

Outre les sujets précédents, l'Union centrale propose l'étude des questions suivantes :

1° Quel a été et quel doit être encore le rôle artistique de la France? Quel résultat économique a-t-elle le droit d'espérer de son influence sur le goût public?

Histoire des transformations des styles; leur durée; le rôle qu'a joué la France dans l'évolution de la forme et du décor.

Comment s'est exercée la direction du goût; des influences qui ont modifié ce courant; du caractère politique et social de l'art et de la mode.

Des moyens de cultiver le goût et de développer le sentiment du beau dans une démocratie.

2° Ce qu'on est convenu d'appeler le style, et qui est la forme décorative d'une époque, subit aujourd'hui une transformation plus rapide que jamais. Pourquoi?

Le goût au dix-neuvième siècle est devenu plus inconstant, plus changeant qu'aux autres époques.

Du danger de continuer cette récapitulation facile des choses du passé.

Les facultés créatrices de notre race ont été amoindries par cette nouvelle science; elle tient lieu d'invention et engendre, aux dépens des artistes véritables, une foule d'imitateurs et de copistes qui sont un danger pour le génie national de la France.

Quels sont les moyens de réagir contre cette tendance?

L'étude de ces deux questions pourra faire l'objet de mémoires qui seront soumis à l'appréciation d'un jury spécial de cinq membres choisis par l'Union centrale des arts décoratifs.

Les mémoires des concurrents devront être remis au siège de l'Union centrale avant la fin de l'année 1894.

Un prix de 1,000 francs sera remis au meilleur travail que désignera le jury. Un autre prix de 500 francs pourra être décerné ainsi que des mentions.

PETITE CHRONIQUE

Voici le résultat du concours de composition musicale institué par la maison Schott frères, de Bruxelles, sous le patronage du gouvernement, à l'occasion de l'exposition universelle d'Anvers.

A l'unanimité des voix, le prix a été accordé à la partition portant le numéro d'ordre 77 et ayant pour devise *Alléluia*. L'auteur de la marche primée est M. Martin Lunssens, de Bruxelles (2^e grand prix du concours de Rome en 1893).

Le jury, reconnaissant en outre la grande valeur de quelques partitions, propose la classification suivante : Une 1^{re} mention aux numéros 4, ayant pour devise *Ambiorix*, et 61, ayant pour devise *Artis proprium est creare et gignere*. Une 2^e mention au numéro 27, ayant pour devise *Au progrès de l'Art*; enfin, une 3^e mention aux numéros 62, ayant pour devise *Deo e Patria*, et 56, ayant pour devise *Où peut-on être mieux*.

Toutes ces décisions ont été prises à l'unanimité des voix.

M^{me} Théroine-Mège, qui s'est fait entendre l'an dernier avec grand succès au Cercle des XX, donnera une soirée musicale le vendredi 4 mai, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle de la Grande Harmonie, avec le concours de M^{lle} Maria Michaux.

Une exposition de peinture va prochainement s'ouvrir à Bruxelles. Celle des tableaux du peintre français Jules Garnier, mort il y a cinq ans. On sait que Jules Garnier a laissé un œuvre des plus considérables, et tout le monde a encore présent à la mémoire le sort de son fameux tableau *Borgia s'amuse* qui, refusé au Salon de Paris de 1884, fut ensuite exposé dans une salle

de l'avenue de l'Opéra où tout Paris alla le voir. Plus tard, la célèbre toile fut transportée à Chicago, où elle fut brûlée par ordre des autorités. Il est vrai de dire que cet acte de vandalisme coûta cher à ceux qui l'avaient perpétré et qui durent payer de ce chef une somme énorme. L'œuvre n'en fut pas moins anéantie.

Mais il est resté une galerie bien complète comprenant plus de cent soixante tableaux et parmi lesquels les meilleures toiles du peintre français ont été réunies.

Cette exposition s'ouvrira à Bruxelles dans les premiers jours de mai.

A la grande fête lumineuse d'aujourd'hui, aux Galeries Saint-Hubert, les transparents sont illustrés par soixante artistes. Ils couvriront totalement les vitrines du Passage, lequel formera ainsi une galerie lumineuse de tableaux humoristiques dont la variété et l'intérêt d'exécution surpassent toute attente. Les jeunes artistes ont donné avec un entrain admirable. Cette fête, sans exemple, avec ses sujets d'une étourdissante originalité, sera une véritable révélation artistique pour le pays.

M. Durand-Ruel, en réponse aux inqualifiables attaques auxquelles se livrent quelques officielles ganaches contre les impressionnistes à propos du legs de Gustave Caillebotte, vient de réunir à la hâte et d'exposer à Paris, dans sa galerie, quarante tableaux d'Edouard Manet. L'exposition est superbe et la démonstration péremptoire. Outre quelques œuvres de premier ordre : *la Lessive*, *le Bon Bock*, *En bateau*, *le Déjeuner chez le père Lathuile*, *Torero saluant*, *Portrait de M^{lle} Berthe Morisot*, etc., un grand nombre de toiles moins connues : chatoyantes vues de Venise, paysages exquis, marines, portraits, études, montrant la souplesse et la diversité d'un talent de premier ordre que le recul des années semble, loin d'en affaiblir l'éclat, grandir davantage. C'est un éblouissement et une joie pour l'œil que ce coloris prestigieux, aux harmonies raffinées. Mais ce qui frappe particulièrement, c'est l'hérédité qui rattache étroitement Manet aux maîtres d'autrefois. En éclaircissant sa palette, en ouvrant au large la fenêtre de l'atelier inondé de clartés blondes, il est demeuré le descendant direct des peintres hollandais et espagnols. Ses toiles ont le style et la maîtrise. Elles apparaissent les expressions définitives d'un tempérament pictural épris des splendeurs de la nature et qui s'est haussé jusqu'à elles.

Le peintre Raffaëlli a convié la semaine dernière, dans son clair et vaste atelier de la rue de Courcelles, un auditoire d'hommes de lettres, de musiciens et d'artistes, à applaudir le compositeur norvégien Edward Grieg et à lui faire ses adieux.

Le programme de cette intéressante séance se composait de la *Sonate en ut* pour piano et violon, jouée avec brio par MM. Pugno et Marsick, d'une série de lieder chantés d'une façon expressive et charmante par M^{lle} Sidner et M^{me} Grieg, accompagnés par l'auteur; enfin, des *Danses norvégiennes*, à quatre mains, brillamment enlevées par le compositeur et par M. Pugno. On a fêté et acclamé le maître, et dans un échange de toasts portés à l'issue de la séance, en un lunch qui a fraternellement réuni tous les invités, on a bu à la prospérité de l'art norvégien et de l'art français, qui comptaient dans l'assistance leurs représentants les plus distingués.

Une étude vient de paraître sur Georges Rodenbach par A. Segard, avocat à la Cour d'appel de Paris. Étude consciencieuse et documentée. Toutefois, pour assigner sa place à M. Rodenbach, conviendrait-il de prendre plus largement connaissance du mouvement belge.

Vie simple. — Pour ceux qui aspirent à la vie simple et que séduisait la chambrette de SERRURIER, l'intéressant ébéniste de Liège, au Salon de la *Libre Esthétique*, ce détail sur l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine, qui vient de mourir : Il avait fondé avec l'abbé Pételot et d'autres prêtres, une Société dite « du bois blanc ». C'était une Association de laïques et de prêtres, qui s'engageaient à vivre le plus simplement possible, à renoncer au luxe, à toutes les molleses de la vie; et l'on prétendait que les membres de cette Association s'interdisaient tout autre mobilier que celui de bois blanc.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BÜHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles

SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS (Second article). — LE CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DE BRUXELLES. *Assemblée générale du 29 avril*. — QUELQUES LIVRES *Fumerolles*, par M. de Souza; *Gueule Rouge*, par Mary Renard; *Nouvelles de Wallonie*, par Arthur Daxhelet; *La Légende de sainte Liberata*, par Fernand Hérold. — COMMISSIONS ET CONSERVATEURS. — AU SALON D'ANVERS. — CONCERT GUILLAUME LEKEU A PARIS. — ESTHÉTIQUE DES VILLES (Suite et fin). — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

Second article (1).

Une vingtaine de peintres belges exposent au Champ-de-Mars. Ce sont MM. Alfred Stevens, Baertsoen, Claus, Courtens, Marcette, Ottevaere, Frédéric, Degouve de Nuncques, Coppens, Buysse, Willaert, Verstraete, Delvin, Metdepenninghe, Verstraeten, G. Stevens, Linden, M. et M^{me} Wytzman, M^{les} Art et d'Anethan. Quelques-uns, tels M. Alfred Stevens et M^{lle} d'Anethan, sont depuis longtemps parisiens. D'autres, M. Baertsoen par exemple, sont à demi installés à Paris. N'empêche que la peinture belge garde une saveur de terroir spéciale, une couleur qui la fait reconnaître, au premier coup d'œil, dans la cohue d'œuvres de toutes

(1) Voir notre dernier numéro.

tendances alignées à la cimaise. Elle a une sorte de probité particulière, une sincérité d'impression, une certaine harmonie dont le charme attire, même dans les toiles médiocres et qui assure toujours à nos artistes un rang honorable.

Quelques-uns requièrent violemment l'attention. C'est le cas de M. Alfred Stevens, dont l'imposant envoi comprend des toiles anciennes, d'une prestigieuse maîtrise d'exécution — la *Rentrée de bal* est réellement de premier ordre — et des compositions récentes dont nous prisons moins l'ordonnance et le coloris. C'est le cas aussi de M. Léon Frédéric, qui dans un vaste triptyque intitulé *Tout est mort!* accumule d'innombrables cadavres ruisselants de sang, écrasés sous les pierres qui tombent en averse, tandis que des flammes commencent à dévorer toute cette chair inanimée. Dans l'universel massacre, la Justice et la Religion sont culbutées et le Père éternel, au milieu des nuées sanglantes, se voile la face. Cette curieuse toile est l'un des succès d'épouvante du Salon. Elle a dû coûter au peintre un effort considérable qu'on regrette de voir appliqué à une composition qui laisse, somme toute, le spectateur indifférent. L'idée de la mort ressortirait peut-être plus nettement d'une seule figure que de cet amas de corps enchevêtrés, de cette salade de viande humaine arrosée de filets rouges. L'œuvre est traitée dans la manière méticuleuse et sèche habituelle à

l'artiste. Elle a une réalité précise en désaccord avec le cauchemar symbolique qu'elle paraît appelée à représenter. Elle attire par l'horreur de la conception, mais elle ne retient pas. Et malheureusement, la vision évoque plutôt le souvenir de Wiertz que celui de Michel-Ange.

N'était une trop flagrante imitation du style, du coloris et des procédés de peinture de Puvis de Chavannes, le *Jardin* de M^{lle} Alix d'Anethan séduirait par la noblesse des attitudes, par la grâce d'une composition poétique harmonieusement disposée.

La grande figure de M. Gustave Stevens, *Sœur d'infante*, est malheureusement aussi hantée par les reminiscences. Elle fait songer à Wauters ou à tel autre portraitiste ancré aux traditions. Consciencieusement peinte, elle ne marque aucune originalité, aucune recherche nouvelle.

C'est dans le paysage que le contingent belge s'affirme. L'exposition de M. Baertsoen, qui comprend huit tableaux et une demi-douzaine de pastels, décelez un œil de coloriste, habile à saisir les plus fugaces impressions de la nature, à fixer avec sûreté la fuite des heures. M. Marcette, assez malmené par la commission de placement, aligne trois toiles et une aquarelle traitées dans des tons argentés d'une grande finesse. M. Claus, dont on a apprécié récemment à Bruxelles les notations consciencieuses et le persévérant effort vers la lumière, aligne cinq impressions de nature d'un sentiment pénétrant. Il manie avec moins de bonheur le pastel. Ses deux portraits de femmes montrent une main moins exercée à l'étude de la figure qu'à la fidèle interprétation des sites rustiques.

Les paysages et marines de MM. Courtens et Verstraete sont brossés avec quelque lourdeur, en des pâtes épaisses. Elles semblent marquer un recul, ou tout au moins un arrêt. En revanche, quelques toiles, appréciées à Bruxelles, de MM. Coppens, Degouve de Nuncques, Ottevaere, font bon effet au Salon de Paris et soutiennent la réputation de notre contingent national.

Nous retrouvons quelques artistes belges dans la section de sculpture. Indépendamment de Constantiu Meunier, dont nous avons vanté la triomphante maîtrise, les deux médaillons de M. Vander Stappen : *Alexandre Henne* et *Jacques Wiener*, les bustes et figures en marbre et en bronze de M. Charlier, un buste de M. Lagae, une figure originale de M. Rombaux : *Épouvantail*, un petit groupe de M. Le Roy, une composition de M. Braecke : *Paradis perdu*, marquent parmi les envois les plus intéressants du Salon.

Peu nombreuse, la section de sculpture est d'ailleurs fort bien composée. On y sent, manifestement, l'influence dominatrice de l'illustre statuaire Rodin, autour duquel se groupe toute une jeunesse ardente et enthousiaste. Citons spécialement, parmi ses disciples,

M^{lle} Camille Claudel, dont on a justement admiré l'art énergique et souple à *la Libre Esthétique*, et M. Niederhausern-Rodo, dont le bas-relief en marbre *Ophélie* et le groupe en bronze *L'Homme* ont une belle allure.

Quelques œuvres s'imposent : *La Misère*, de M. Desbois, l'une des plus puissantes conceptions du présent Salon, la *Petite fille pleurant*, de M. Bartholomé, jadis vue aux XX, actuellement coulée en bronze et revêtue d'une patine admirable, et la série charmante des médaillons en bronze de M. Alexandre Charpentier. Parmi les œuvres les plus remarquées, une mention est due à la cheminée et aux esquises statuettes de M. Vallgren ainsi qu'aux deux bas-reliefs en lesquels M^{me} Marie Cazin nous montre, virilement traités avec un sentiment artistique intense, les évangélistes saint Jean et saint Marc.

D'autres œuvres mériteraient un examen détaillé. Mais nous ne pouvons, en cette revue rapide, que citer les noms de MM. Bourdelle, Cordier, Masseau, Roche, Barnard, Michel-Malherbe parmi ceux qui requièrent l'attention. M. Dalou est représenté par un modèle de fronton représentant, en une composition conforme aux traditions classiques, *le Progrès entraînant le Commerce et l'Industrie*. Et nous gardons pour la fin un petit groupe ravissant de M. Damp, exécuté en acier, ivoire et or : *La fée Mélusine et le chevalier Raymondin*, véritable merveille de sentiment, de finesse et de précision. M. Damp a consacré quatre années à l'exécution de ce joyau, dont il demande, assure-t-on, vingt-cinq mille francs. Qu'importe le temps et qu'importe le prix? L'œuvre est de celles qui marquent une date, et peut-être précisera-t-on le présent Salon, dans l'avenir, en l'intitulant : le Salon du chevalier Raymondin, bien que ce chevalier d'acier et d'or soit, de toutes les œuvres exposées, la plus exigüe.

L'un des grands attrait du Champ-de-Mars est, on le sait, la section des objets d'art, et nous ne pouvons clôturer notre procès-verbal sommaire sans appeler l'attention sur quelques-uns des envois qui dénotent, dans ce domaine spécial, un effort d'art. On a pu juger, au salon de *la Libre Esthétique*, de l'intérêt que présentent les étains de MM. Charpentier et Baffier. L'un et l'autre de ces remarquables artistes sont représentés au Champ-de-Mars, le premier par une *Boîte aux lettres* d'une composition ingénieuse et charmante, par un *Masque* de M. Van Rysseberghe et par diverses pièces en étain, en bronze, en papier gaufré; le second par un *Projet de cheminée* et par un *Service à vin* joliment conçu et finement réalisé. Voici les étains de M. Desbois, qui complète avec MM. Baffier et Charpentier la trinité d'artistes qui ont provoqué l'admirable renaissance à laquelle nous assistons. Voici une cheminée en carreaux céramiques d'une coloration superbe, par MM. Dalpayrat et Lesbros, déjà en progrès depuis

leur récent envoi à Bruxelles. Voici les plats, vases et coupes en grès aux luisances de métal de MM. Delaherche, Massier, Léveillé, Dammouse; les verres gravés de fleurs symboliques et d'inscriptions, les cristaux ciselés, les meubles d'art de M. Emile Gallé; les somptueuses reliures de M. René Wiener; le marteau de porte, les serrures, charnières et boutons en bronze de M. Vallgren; les verrières de M. Henri Carot; le plafond de M. Lerolle; le *Coffre à secrets*, les *Porte-bijoux* et *Porte-fleurs* de M. Carabin; les cnirs incisés de M. Antoine Lepère; les tapisseries de MM. Ranson et Rippl-Ronaï; le *Broc à eau*, les épingliers, les figures en terre lustrée de M. Roche; le merveilleux carton de vitrail dessiné à la gloire de Jeanne d'Arc par M. Eugène Grasset. L'ensemble de la section est d'une variété et d'un intérêt rares et, mieux encore que les tableaux et sculptures exposés, détermine le caractère du Salon.

Une exposition spéciale est annexée aux sections diverses du Champ-de-Mars : celle des compositions, études, dessins, aquarelles auxquelles, depuis dix années, M. James Tissot a consacré son art pour retracer, à l'aide de documents précis, la vie du Christ. Rien ne peut donner une idée du labeur prodigieux auquel s'est livré l'artiste, et la vue des innombrables cadres qu'il aligne, dans deux salles du rez-de-chaussée spécialement disposées et décorées pour la circonstance, est réellement déconcertante. Vues de Palestine peintes avec une patience de miniaturiste, compositions de tous genres, d'un réalisme teinté de symbolisme, types de Judée pris sur le vif, études consciencieuses de costumes et d'accessoires, tout décele un travail persévérant animé par une conviction robuste. L'œuvre est intéressante au point de vue ethnographique et documentaire. Elle ne s'élève guère, comme manifestation artistique, au-dessus de l'illustration, malgré la somme de talent généreusement dépensée par son auteur.

Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

Assemblée générale du 29 avril.

Il s'agissait d'une expérience et d'une gageure.

On nous disait : Combien exclusifs vous êtes ! Quelle manie de présenter toujours ce pauvre Cercle comme un ramassis d'arriérés ! En vérité, ils y sont en petit nombre, et il s'y trouve des éléments excellents auxquels on ne fait jamais appel.

Nous répondions : Illusion ! Ces vieilles têtes de pipe qui, d'après vous, seraient des isolés, sont, au contraire, des chefs de files et de files interminables. Chacune d'elles traîne derrière elle, en long corps serpentin, une légion d'êtres faits à son image. Le Cercle artistique est une des expressions les plus accomplies de la routine indéfectible. Voyez ses expositions, voyez ses conférences, voyez son cabinet de lecture : ce sont des symboles d'encroûtement, d'art médiocre et fripé, de dépression incurable. Il faudrait y faire passer un cyclone pour épurer l'atmosphère.

On répliquait : — Mais oui ; en apparence, le Cercle devient un cabaret distingué pour vieux messieurs ramollis ou se hâtant vers le ramollissement. Les expositions (l'actuelle par exemple) sont des congrès de ratés. Les conférences font défiler la nauséuse série des Parisiens colportant chez nous la lecture très vide d'études sans caractère. Les séances de musique sont des monopies institués au profit de quelques protégés de ces messieurs du Comité. Mais c'est parce qu'on laisse faire. Il faudrait tenter un nettoyage.

Nous rétorquions : — C'est inutile. Pareille tentative ne servirait qu'à remuer le marécage et à faire remonter à la surface tous les trésors que recèle la bourgeoisie camuse et doctrinaire. Il y a là une épargne dont vous ne vous doutez pas.

— Mais non, mais non. La réserve est bonne et ne demande qu'à marcher.

— Vous en êtes sûrs ?

— Absolument sûrs. Il suffirait d'un signal. Qu'on en fasse l'expérience.

— Eh bien ! faisons l'expérience. Nous gageons qu'elle vous confondra.

Elle a été faite l'expérience ! Et elle a été décisive ! Dès que les masuirs ont appris qu'on luttait, ce fut comme un jet de vapeur projeté dans une fourmilière. L'agitation, l'effervescence, le bourdonnement ont dépassé toutes les prévisions ! Ils sont arrivés en bataillons serrés. On a vu au complet la tribu d'Israël, les visages durs et broussaillants de poils noirs, les yeux froids et saillants, les crânes à nudité de dôme. On a vu les capitalistes qui jamais n'achètent d'œuvres d'art. On a vu les joueurs de billard dont les carambolages ponctuent l'été, par les fenêtres ouvertes, les valseuses et les polkas de l'orchestre du Waux-Hall. On a vu les dilettanti qui sommeillent doucement pendant les séances de musique, et les vieillards bougons qui sortirent en trainant bruyamment leurs pieds goutteux aux conférences, jugées scandaleuses, que firent Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé et Verlaine. On a vu les protecteurs de la littérature qui ne lisent que les livres qu'on leur prête et qui les rendent quelquefois. On a vu la phalange scolaire des fils à papa, exhibant leurs pantalons en jambes d'éléphant retroussés sur des bottines jaunes. On a vu les peintres et sculpteurs qui ne vendent qu'aux exhibitions familiales et débou-naires du Cercle. On a vu la noblesse. On a vu la bonne presse. On a vu « des boursiers à lunettes d'or, des épiciers et des notaires ». On a vu les artistes mondains qui s'excusent de parader aux fancy-fairs en rappelant que Rubens était ambassadeur et caracolait dans les rues d'Anvers sur de brillants genets d'Espagne et qui disent qu'il est permis de faire comme lui. On a vu les valétudinaires. On a vu les léporides bavards qui régissent ce congrès extraordinaire. On a vu les dames amateurs inoubliantes des flagellations qui furent infligées à leur médiocrité arrogante. Le tout marchait, aux accords des craintes et des haines invisibles, contre les empêchements de digérer, de doctrinariser, de s'amoindrir en rond. On eût dit une invasion de cancrelats dans une cuisine après le couvre-feu, une ascension formidable des insectes divers qui grimpent, tricotent des pattes, détalent quand on remue les vieilles pierres dans les souterrains abandonnés.

Ah ! chers amis si prompts à croire que les anciennes querelles peuvent être apaisées, ne vous méprenez pas davantage. Elles sont en réalité éternelles comme leurs causes : il y aura toujours des peureux et des retardataires, toujours des essouffés, toujours des parasites et leurs courtisans. Laissez ce Cercle mariner en paix.

Laissez-le continuer ses expositions tristes, ses conférences moroses, sa musique de petit coin. C'est ailleurs qu'est la vie, c'est ailleurs qu'il faut combattre ! Ne pensez plus à déposséder ces hannetons de leur boîte, fût-ce pour vous procurer le plaisant spectacle de leur terreur et du caricatural cortège qu'ils forment quand ils font appel à leur landwehr et à leur landsturm !

QUELQUES LIVRES

Fumerolles, par M. DE SOUZA. Paris, librairie de l'Artindépendant.

M. de Souza est un théoricien patient et souvent exact. Son livre *Fumerolles* est précédé d'une note sur la valeur énonciative de l'e dans le rythme. Anciennement, dans la versification symétrique et traditionnelle, on donnait à l'e une valeur artificielle toujours la même, puisque pour arriver au nombre de syllabes (8, 10, 12), on le prononçait ou on devait logiquement le prononcer sans omission ni atténuation.

Aujourd'hui, dans la versification nouvelle, la valeur de l'e est variable suivant les cas, de même que celle des diphtongues susceptibles de devenir des diérèses. Et cette variabilité, M. de Souza la rencontre à chaque page de son livre *Fumerolles*.

Nous ne voulons point nous attarder à cette vue théorique de l'auteur, nous défiant des théories et ne désirant point voir les poètes du vers libre se hâter de couler en règles leur innovations. Cela se fera plus tard ; pour l'instant, que chacun se développe, d'après l'harmonie spéciale dont il a conscience. Certes, beaucoup de mauvais livres naitront à la suite d'une telle liberté laissée à chacun ; mais sous l'ancien régime des vers parnassiens, romantiques ou classiques, les bouquins orthodoxes qui éclosaient dans toutes les sous-préfectures et ailleurs, et qui tous se soumettaient aux prosodies les plus mesquines et les plus correctes, qu'étaient-ils, sinon un tas de bouquins mort-nés. Le vers libre, pas plus que le vers-carcan, n'empêchera la médiocrité de soulever sa maréc. Celui-là n'est qu'un admirable moyen mis à la disposition des vrais poètes dont seul il faut avoir souci. Et pour cela même il importe peu qu'on le définisse, qu'on le scrute ou qu'on l'analyse, une belle œuvre le prouvant et l'expliquant beaucoup mieux que les axiomes les plus imposants. Elle, du moins, en donne la sensation profonde ; les théories n'en montrent que l'écorce et ne sont nécessaires qu'à ceux qui n'étant pas assez foncièrement poètes pour employer tout leur temps à produire, épiloguer, discuter, trancher, se fâcher, dogmatiser et finir par se faire prendre, à la longue, pour des pions. Ceci, évidemment, ne vise point M. de Souza, dont les vers attestent surabondamment la valeur littéraire.

Fumerolles sont jeux de rythmes variés et complexes, où les assonances appuyent des arabesques comme :

Spires aux vols et virevoltes folles
Fumerolles

mais où le vers intervient aussi pour dessiner nettement.
Exemple :

Et les mains échappent des chaînes
En un deuil de longues mitaines
D'où scintillent émergés à peine
Les ongles aux pâles coraux.

Le livre entier, dans la trame de ses poèmes, se déroule spécial et curieux. M. de Souza s'écoute avant même d'écouter les maîtres et c'est tant mieux. Il en arrive à des étrangetés parfois,

à des trouvailles souvent. Et la disposition typographique nouvelle qu'il adopte aide à souligner les sinuosités de ses phrases.

Gueule Rouge, par MARY RENARD. Bruxelles, Kistemaekers.

Un roman taillé dans la vie grossière et animale, d'après des formules connues et par conséquent épuisées. *Germinal* et *Happe-Chair* semblent avoir été les miroirs où l'auteur a pris son art de reflet.

Scènes populaires : tirages au sort, buveries, noces, amours violentes et crues. La langue ? Mêlée de patois, sonnante rude, goûtant salé, roulant en un remous de mots verveux et rouges. Mais certes de l'entrain et de temps en temps de la puissance.

Nouvelles de Wallonie, par ARTHUR DAXHELET.
Lacomblez, Bruxelles.

Contes simples, tirés de la vie populaire. Les villages wallons servent de cadre. Et ce sont les mœurs locales racontées sans grande recherche, au petit bonheur de la phrase, où rarement un mot s'illumine. Le meilleur récit nous semble être le *Charmeur de rats*, qui s'ensanglante d'un meurtre. Le sorcier de campagne y est montré tel que les gens des terreaux le méprisent et le craignent.

M. Daxhelet prend rang parmi la pléiade des écrivains wallons, bientôt aussi nombreux que ceux de Flandre.

La Légende de sainte Liberata, par FERNAND HÉROLD.

Une vierge, consacrée à Dieu, résiste à quelque prince payen, qui oppose à sa foi chaste la tentation ardente de la chair. Un miracle frappe le prince de cécité. La vierge est accusée de maléfice et comme sorcière on la crucifie.

C'est cette légende pure que M. Hérold, en des vers calmes et réguliers, a glorifiée. Il l'a fait humblement, n'essayant aucun effet pompeux d'images, se limitant à une langue nette, claire et douce. La légende est fixée en dialogues soutenus par un chœur de jeunes filles, et l'atmosphère de ce petit drame évoque celle lointaine des couvents pieux et blancs.

Commissions et Conservateurs.

Le discours prononcé aux Chambres par M. Buis, qui n'épargne pas les Commissions, nous remet en mémoire l'impression que nous recueillimes jadis au Cinquantenaire non pas seulement comme lui à la section des plâtres, mais surtout à la section d'art japonais. Elle n'est pas folâtre. Aux plâtres, il y a encore de la tenue : M. Balat, de temps à autre, intervient ; mais à la section japonaise, rien de pareil. Celle-ci est sous la main de M. Van Hammée.

M. Antoine Van Hammée a brabançonné jadis un tableau où un évêque trinquait avec un lancier. Cette note patriotique, chantée par un pinceau transformé en petite flûte, a provoqué peut-être cette dérision : Antoine Van Hammée, conservateur des arts décoratifs.

Il l'est. Ni les gaffes les plus extrêmes ni l'insuffisance la plus patente ne pourront le faire déchoir de ce titre. En Belgique, on condamne aux honneurs.

Nous ne doutons pas que M. Van Hammée n'ait honte de lui-même. Comme il doit s'en vouloir de n'être pas à sa place ! Mais voilà, ses collègues ne lui permettraient pas de se démettre : il

ne faut jamais se lâcher entre soi ni céder à la pudeur. Certes se moqueront-ils de lui, le tiendront-ils en pitié, lui feront-ils parfois les insultes du silence, mais le répudier, allons donc ! Ils sont dans le fromage et quoi de plus naturel que de l'accepter avec toutes ses moisissures : M. Van Hammée en est la plus belle.

Lors de l'exposition Bing au Cercle, le gouvernement acheta un lot d'estampes et quelques kakemonos, aujourd'hui étalés au Cinquantenaire. Ils tombèrent aux mains de M. Van Hammée. Je me demande ce que cet art délicat et exquis dut lui dire dans le tête-à-tête, quand une à une les planches furent examinées. On se représente difficilement M. Van Hammée en face d'un chef-d'œuvre.

Les planches un jour furent rangées, décorativement. Les classer par époques eût été plus normal, mais rien que pour ce travail élémentaire il fallait quelques connaissances qu'évidemment M. Van Hammée n'avait point. On fit donc des cartes à échantillons. Restait l'étiquetage.

Lors de l'achat, sur les cartons qui soutenaient les estampes, l'étiquetage avait été fait. Par malheur, la plupart de ces cartons avaient leurs bords coupés, juste à l'endroit où le nom du maître, signataire des estampes, figurait. Comment désormais arriver à cartoucher celles-ci ? M. Van Hammée a dû voir blême à cet instant.

Le parti le plus simple à prendre était de s'enquérir, d'aller consulter quelque japonisant, d'écrire à M. Bing, ou, ce qui eût mieux valu, de se mettre soi-même à l'œuvre et d'étudier l'art extrême-oriental.

M. Van Hammée n'en fit rien. Puisque la plupart des attributions étaient enlevées, il crut tout simple d'exposer des planches sans cartouches ou bien de coller un seul cartouche sur quatre ou cinq planches réunies. C'est ainsi qu'on put voir une étiquette, marquée Hokou-sai, couvrir des Hokkêi, des Outamaro, etc. L'étalage, compris de si pitoyable manière, ressemblait à une vitrine de fripier, où telle étiquette, piquée jadis sur un schako, serait tombée sur des mouchettes, un clysoir ou une bassinoire.

Quant aux quelques planches où l'on peut lire encore, sur le carton, le nom du maître, l'étiquette est laissée. Mais ici encore que d'erreurs ! M. Van Hammée n'avait qu'à copier et il n'a pas même su le faire.

Il écrivit Koumisada pour Kounisada; Katsugara pour Katsugava, Toyo-hiro pour Toyo-kouni. Ailleurs, voici un Kionaga qu'il étiquète Outamaro et un Outamaro qu'il cartouche Kionaga. Les Schiuncho se confondent avec les Schunko; toute l'école vulgaire est ainsi balafnée. Un Schunzan est marqué Schunzai. Les planches sont voisines, M. Van Hammée n'avait qu'à contrôler les signatures. Cela est aussi aisé que d'apparier deux lacets de bottines, mais cela est encore trop difficile pour M. Van Hammée.

Présentée, telle qu'elle l'est, la section japonaise, au Musée du Cinquantenaire, est la plus belle fleur sèche du parterre administratif et officiel. Non seulement elle offre la preuve d'une négligence bisannuelle — puisque le Musée est déjà ouvert depuis deux ans — mais d'une ignorance de Botocudos en face de l'art. Nous ne croyons pas qu'il y ait, dans la ville de province la plus rancie de l'Europe entière, un conservateur d'œuvres aussi inapte que celui dont il s'agit et qui ait en même temps un cynisme aussi tranquille dans l'affichage public de son insuffisance et de sa bêtise.

Vraiment, pour arriver à constater de tels faits et à rencontrer

sur son passage de tels ignares, avec un titre sur le chapeau et une pustule rouge à la boutonnière, il faut être en Belgique. En France, certes, il y a dans l'administration des ganaches et la maison mère des Invalides égrène des têtes de bois dans plus d'un Musée, mais on y chercherait en vain, je crois, un Van Hammée conservateur des beaux-arts et un Vandebussche décorateur de monuments publics.

AU SALON D'ANVERS

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

En la salle des dépêches de *l'Indépendance belge* sont exposées en ce moment les reproductions photographiques de deux tableaux de jeunes : *La Porte de l'enfer*, de Levêque, et *les Nuées*, de Victor Gilsoul.

Cela, en vue de protester contre l'ostracisme dont ces deux peintres — parmi tant d'autres — furent l'objet de la part du jury nommé par la *Ligue artistique* pour l'examen des œuvres destinées à l'exposition d'Anvers.

Car Jean de la Hoese, Dierckx et Lambeaux, qui avaient promis de soutenir les jeunes et pour lesquels ils étaient partis en campagne, sont tombés — le croiriez-vous ? — dans les errements, l'étroitesse d'idées, l'intolérance et le fétichisme du poncif dont faisaient preuve les jurys officiels d'autrefois !

Contre ceux-ci la *Ligue artistique* fut élevée en rempart : il s'agissait de sortir enfin de cette contrainte arrêtant l'essor de l'art à tendance. Il fallait qu'à côté des peintres de la vache ou des natures-mortes vint s'affirmer le talent des jeunes et des intellectuels.

Écœurés et déçus, les sacrifiés s'indignèrent sous les paroles ardentes de quelques chefs les poussant à la lutte et clabaudant, dans les réunions, la promesse d'être leur soutien comme leur porte-voix.

Or, voici que ces chefs viennent de faire, de façon honteuse et flagrante, faillite à leur promesse et à leur devoir.

Voici le bilan :

Alors que d'aucuns — Heymans, Smits et Stobbaerts, par exemple — eurent près ou même plus de dix œuvres acceptées, Gilsoul, Delsaux, Coppens, Lacroix, Fichet, Laermans, Levêque et combien d'autres... furent refusés ou ne virent accepter qu'une seule œuvre.

Sur quatre cents toiles envoyées, les jurés n'en acceptèrent que quatre-vingts; jugez quelle élimination de jeunes dut se faire, aux seules fins de laisser aux autres la grande place, et quelles colères sourdes a fomentées, parmi les dédaignés, la révoltante attitude des chefs déserteurs de leur cause !

Avec quel regain d'ardeur et quelles vives consolations on se remémore, pour oublier tout cela, le Salon où les esthètes érèrent l'impartiale et complète manifestation de l'art vrai et donnèrent, à large mesure, les panneaux aux talents vigoureux et nouveaux !

Et ce rapprochement inévitable entre l'éœurante exhibition qui se prépare et le Salon disparu mais si vivant encore en les souvenirs, fait naître cette réflexion : le vice invétéré qu'avaient les jurys officiels et que, vainement, l'on crut exclure par la tentative à laquelle s'appliqua la Ligue, n'est-il point inhérent à la composition du jury, en les deux cas formé d'artistes, et le résultat attristant auquel nous arrivâmes n'était-il point aussi inévitable que douloureux ?

Voyez la *Libre Esthétique* ; il existait, par tout le pays, une sorte d'association, issue en quelque sorte d'elle-même, formée d'esthètes de toute profession et de tout rang. Chacun y avait sa tâche et sa mission spéciales, mais un accord intervenait sur la question primordiale : « Est-ce un talent ? »

Le jugement était équitable parce que mesuré, naturellement fondé et désintéressé et, une fois la question préalable résolue, les « talents » pouvaient entrer avec leurs œuvres, en telle quantité, en tel choix qu'eux-mêmes en avaient décidé ! Point de jalouses discussions et de mesquines observations et partant point de blessures ni de dénis de justice lancés aux amours-propres.

Quand donc les artistes comprendront-ils qu'ils ne seront jamais bien jugés par eux-mêmes ? L'émanation esthétique du meilleur intellectuel doit, seule, être leur souverain juge et leur guide puisque c'est à elle que leur talent s'adresse. C'est à elle que les artistes doivent aller pour l'appréciation d'eux-mêmes ainsi que l'homme, en dehors de sa conscience, s'adresse à l'entière opinion publique, pour savoir s'il est honnête et s'il est jugé tel.

Transformer la composition des jurys dans le sens indiqué, aller même jusqu'à leur suppression, telle est la vraie solution du problème et tel le noble but auquel doivent tendre les efforts des jeunes aujourd'hui délaissés.

Recevez, Monsieur le Directeur, avec la prière de donner l'hospitalité à ces lignes, si vous les jugez dignes de votre journal de combat, l'hommage de ma considération la plus distinguée.

C. X.

Concert Guillaume Lekeu à Paris

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Les amis du regretté compositeur Guillaume Lekeu, enlevé dans sa vingt-quatrième année, ont organisé à Paris, en la salle d'Harcourt, un concert consacré à l'audition de quelques-unes de ses œuvres. M. Vincent d'Indy conduisait l'orchestre, qui comptait, au premier pupitre — excusez du peu ! — M. Eugène Ysaye, toujours dévoué aux généreuses initiatives. M. Auguste Pierret s'était chargé du piano ; un solo important de violoncelle avait été confié à M. Henri Gillet. Quant à la partie vocale, c'est M^{me} Deschamps-Jehin qui en avait gracieusement assumé la tâche. Avec de pareils interprètes, le succès était certain. Il a dépassé, et de beaucoup, l'espoir des organisateurs. Après l'exécution de la *Sonate pour piano et violon*, qu'on applaudit l'an dernier aux concerts des XX, l'enthousiasme des assistants fut tel que les artistes durent reparaitre quatre fois sur l'estrade.

Elle est vraiment fort belle, cette sonate, et, mieux que toute autre composition du jeune maître, elle résume son art passionné, intense, traversé par une mélancolie douloureuse qui décèle peut-être d'inconscients et funestes pressentiments.

M. Ysaye et M. Pierret en ont rendu magistralement l'émotion poignante. Dans l'exécution du deuxième morceau (*Très lent*), l'admirable violoniste a tenu l'auditoire haletant, et rien ne peut dire l'expression inquiète et mystérieuse qu'il a donnée à cette composition.

La Sonate demeure, pour nous, l'œuvre maîtresse de Guillaume Lekeu, celle dans laquelle il a mis toute son âme, celle qui brûle de l'ardente flamme qui devait le consumer.

Les pièces symphoniques que nous révéla l'audition : un *Adagio* avec soli de violon et de violoncelle, une *Étude* pour orchestre,

jointes à l'étincelante *Fantaisie sur des airs populaires angevins* que le pauvre Lekeu eut la joie d'entendre exécuter au Waux-Hall sous la direction de M. Eugène Ysaye, offrent un sérieux intérêt en ce qu'elles montrent la nature poétique et fine du musicien, son horreur de la banalité, son souci d'écriture artiste. Aucune d'elles n'a, toutefois, l'ampleur et la grande envolée qui font de la sonate une des œuvres les plus remarquables de notre musique de chambre contemporaine.

La *Fantaisie* a un mouvement endiablé, une couleur et un entrain amusants ; elle révèle une « patte » de symphoniste déjà sûr de lui. La ronde des couplets rustiques, sur laquelle plane un thème d'amour idyllique, est supérieurement traitée et dénote un réel tempérament.

On connaît à Bruxelles l'attachante et très personnelle mélodie *Sur une tombe*. On connaît aussi le fragment d'*Andromède* qui fut exécuté aux concerts des XX. L'une et l'autre de ces compositions, qui exigent des qualités peu communes, furent interprétées avec autorité, d'une voix parfaitement timbrée, par M^{me} Deschamps-Jehin. Et douloureusement, en entendant ces inspirations si personnelles et d'un art si raffiné, la pensée se reportait au musicien trop tôt fauché qui eût fait la gloire de notre école.

Esthétique des Villes (1)

Nous achevons aujourd'hui le résumé de la brochure de M. Buis. Nos lecteurs ont pu apprécier sa valeur pratique et artistique. C'est un riche apport de bonnes et saines notions qui est doué d'une grande valeur de prosélytisme et qui fera des conversions, nous l'espérons. Quand tous les citoyens de Bruxelles penseront ainsi, nombre d'affreux vandalismes publics et privés ne se produiront plus.

Pour terminer voici le projet, éminemment heureux, de M. Buis en ce qui concerne la transformation de la Montagne de la Cour, obsédant problème qui a suscité tant de plans saugrenus. Il est si séduisant et si simple que nous osons lui prédire la victoire.

X. — LA TRANSFORMATION DE LA MONTAGNE DE LA COUR

C'est à la lumière de l'étude critique que nous venons de faire et en se plaçant à un point de vue qui domine les intérêts particuliers, la vanité d'auteurs de plans, que nous voudrions voir examiner ce qu'il convient de faire pour la Montagne de la Cour et pour l'agrandissement de nos musées, question qu'on a liée à la première.

Il est acquis aujourd'hui que ce n'est pas dans le bloc de maisons compris entre la Montagne de la Cour, la rue Villa-Hermosa, la rue Terarken, la rue des Sols et le Cantersteen que peut être trouvée la voie en pente douce qui doit mettre en communication le haut et le bas de la ville.

Dès lors, que reste-t-il à faire dans ce quartier ?

Deux choses seulement : Assainir la rue des Trois-Têtes et les ruelles avoisinantes, substituer à la partie étranglée de la Montagne de la Cour une rue plus large, suffisante pour la circulation des voitures.

Où doit commencer cette dérivation ?

Là seulement où elle est nécessaire ; à hauteur de l'étranglement.

Faut-il toucher à la partie supérieure de la Montagne de la Cour ?

Non, car sa largeur suffit à la circulation, et sa pente est l'inclinaison minimum qui peut être obtenue dans le quartier.

(1) Suite et fin. — Voir *l'Art moderne* des 28 janvier, 4 et 15 février.

La solution que nous défendons a l'avantage de laisser intacte la Montagne de la Cour depuis la place Royale jusqu'au Cantersteen.

Les artistes et tous ceux qui éprouvent un amour de fils pour leur vieux Bruxelles partagent notre sentiment. Les Bruxellois sont malheureusement souvent blasés sur les beautés locales de leur ville, et nos écrivains n'en ont pas assez fréquemment signalé les côtés pittoresques (1).

A ceux qui ne comprennent pas ces appréciations, nous conseillons de remonter le Marché-aux-Herbes, la rue de la Madeleine et la Montagne de la Cour, par une nuit claire, quand la circulation des piétons et des voitures ne peut plus distraire leur attention, et d'observer comment le hasard a merveilleusement disposé les habitations le long de la vieille chaussée serpenteuse.

Grâce à ces sinuosités, les maisons ne se cachent pas dans les perspectives effacées de la ligne droite, des pans de façades apparaissent successivement à mesure que la pente se gravit; dans la demi-obscureté, l'œil, moins occupé des détails, perçoit des masses qui forment des blocs superposés, et les déliquesures des toits découpent le ciel en zigzags étranges.

La Montagne de la Cour forme la suite naturelle de la rue de la Madeleine, elle la complète, et ce serait faire tort à celle-ci que de la conduire directement à un quartier moderne.

Conservons le plus possible à notre vieille ville son cachet ancien et local; ne permettons pas au quartier officiel du plateau supérieur d'épancher sur elle sa raideur et sa froideur.

Une rue courbe satisfera bien mieux à d'autres conditions esthétiques.

Supposons que, par l'appât de primes, on obtienne des constructeurs qu'ils élèvent des maisons à pignons, à bretèches, on peut s'imaginer l'aspect pittoresque que présentera une pareille rue, vue du Cantersteen et de la rue Saint-Jean.

Quel serait le programme que nous donnerions à l'architecte chargé d'élaborer un plan d'agrandissement des bâtiments du musée?

Comme premier thème de tenir compte de la topographie de l'emplacement; loin de dissimuler les différences de niveau à grand renfort de remblais, nous recommanderions d'en tirer parti.

Le plateau sur lequel se dresse le musée occupe le sommet d'un éperon de la colline qui domine la rue de l'Empereur et est limité par deux ravins profonds: la Montagne de la Cour et la rue de Ruysbroeck.

Faisons-en l'acropole de notre art national.

Pourquoi enfermer les chefs-d'œuvre de l'art flamand dans un édifice gréco-romain? Donnons-lui plutôt un caractère flamand qui proclame au loin sa destination.

L'artiste satisfera d'autant plus facilement à ce programme à la fois poétique, rationnel et patriotique, que sur l'emplacement du musée se dressaient fièrement les tourelles pittoresques du palais de Nassau. Quel admirable thème à développer pour un architecte doué d'un peu d'imagination et qui sent vibrer en lui la fibre nationale que la silhouette mouvementée et pittoresque du vieux palais des princes d'Orange!

Nous avons à Bruxelles des exemples qui démontrent combien cette marche est féconde en heureux résultats: quand un de nos architectes les plus estimés, un esprit original et bien flamand,

(1) Nous en exceptons cependant M. Camille Lemonnier qui, dans *la Belgique* et dans *les Capitales de l'Europe*, a mis en relief les beautés propres à nos rues.

qui ne s'est jamais pétrifié en un style immuable, M. Beyaert, eut terminé le square du Petit-Sablon, il a rencontré l'admiration unanime.

Cet architecte s'était souvenu que devant l'ancien palais des ducs de Brabant s'élevaient les *bailles*, genre de clôture propre à la Flandre. S'inspirant de cet exemple, M. Beyaert a repris ce thème de clôture, l'a interprété et développé, l'adaptant admirablement à un enclos où l'on voulait symboliser les métiers et glorifier les héros du XVI^e siècle. Ce qui montre bien encore le parti qu'un artiste de mérite peut tirer d'un programme qui, au premier abord, semble lier sa liberté, ce sont les constructions que M. Beyaert achève en ce moment pour le ministère des chemins de fer, rue de Louvain et rue Ducale.

Cet hôtel devait se relier à ceux des autres ministères construits vers 1780, en style Louis XVI, par Guimard.

M. Beyaert, tout en respectant l'ordonnance générale de ces hôtels, a su donner une interprétation flamande à un style essentiellement français; à la monotone couleur blanche des hôtels de la rue de la Loi il a, en rendant les matériaux apparents, substitué un coloris qui satisfait notre œil flamand et qui convient à notre ciel trop souvent gris.

La froide uniformité des corniches horizontales a été atténuée par l'accentuation des lucarnes et des cheminées qui sont devenues des éléments décoratifs.

La *Chronique des travaux publics* demandait récemment une jonction entre le musée ancien et le musée moderne et suggérait pour l'obtenir la construction d'une galerie extérieure du côté de la rue de Ruysbroeck.

De cette galerie on jouirait d'un admirable panorama de Bruxelles, elle permettrait de dissimuler la façade lépreuse que présentent de ce côté les bâtiments du Musée.

Les tours, les tourelles, les échauguettes et les pignons de l'ancien palais de Nassau couronneraient admirablement la colline.

Il y a un parti merveilleux à tirer, un effet grandiose à obtenir de la hauteur sur laquelle se dresse le musée.

Tout le côté sud du palais pourrait être dégagé par une rue très utile, contournant sa base, depuis le square du palais des Beaux-Arts et menant par une pente très douce au Cantersteen.

PETITE CHRONIQUE

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est vendredi prochain, à 8 heures du soir, qu'aura lieu à la Monnaie le dernier Concert populaire de la saison.

La répétition générale aura lieu le jeudi 10 mai, à 8 heures du soir, à la Monnaie.

Il ne reste plus de places que pour cette répétition.

Le clou de ce concert sera l'exécution de *la Damnation de Faust*, de Berlioz, qui n'a plus été entendue à Bruxelles depuis douze ans.

Le Choral Mixte, renforcé pour la circonstance et l'orchestre (deux cents exécutants) rivalisent d'ardeur au travail des répétitions.

Les solistes sont des artistes de premier choix: M. Demest (Faust); M. Auguez (Méphistophélès); M^{me} Auguez-de Montaland (Marguerite); M. Vandergoten (M. Brander).

Tout fait présumer un immense succès.

Le dimanche 13 mai, au festival rhénan d'Aix-la-Chapelle, exécution de *Franciscus*, l'oratorio d'Edgard Tinel.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — ERNEST SLINGENEYER. — UNE FACULTÉ DE PHILOSOPHIE, LETTRES ET ART. — LES GRÈS FLAMMÉS. — M. ERNEST VAN DYCK. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — UN REFERENDUM SUR ÉMILE ZOLA. — PAYSAGES URBAINS. *L'Électricité au parc.* — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

« Le Salon de 1894 (section Peinture) présente, sinon à l'admiration, au moins au jugement des visiteurs *mille huit cent soixante-quatre tableaux*, — en comptant les *cing cent quarante-cinq* toiles envoyées par des artistes hors concours qui ne relèvent pas du jugement du jury, — et sans compter plus de *huit cents* pastels, aquarelles, dessins, etc.

Les œuvres peintes présentées à l'admission s'étant élevées à *trois mille quatre cent vingt*, le jury d'admission — que quelques-uns taxent d'indulgence — a rejeté beaucoup plus des deux tiers des œuvres.

Il y a dix ans, le nombre des toiles à exposer aux Champs-Élysées (*qui réunissait alors tous les artistes français*), était limité à *huit cents* (chiffre de l'année 1883) : de sorte que, si nous ajoutons les *douze cents* toiles du Champ-de-Mars aux *mille huit cent soixante-*

quatre des Champs-Élysées, le chiffre des tableaux qui s'offrent à notre critique, en 1894, dépasse de *deux mille deux cent soixante-quatre* celui de l'année 1883.

— Pas de commentaires? »

C'est par cette menaçante statistique que débute l'étude que consacre consciencieusement *le Figaro* aux innombrables toiles, pastels, gravures, lithographies et dessins alignés en ordre de bataille, depuis douze jours, dans le Palais de fer et de verre des Champs-Élysées. Et nous ajoutons : la sculpture; la gravure en médailles et les objets d'art forment *onze cent trente-six numéros*, parmi lesquels il est des numéros doubles, et triples, de gros numéros à tiroirs et à surprises qui recèlent sournoisement douze ou quinze subdivisions, empruntées à l'alphabet pour éviter toute confusion. Avec les *trois cent quatre-vingt-huit* œuvres cataloguées dans les mêmes sections au Champ-de-Mars, cela fait bien, sans erreur, *quinze cent vingt-quatre* objets soumis à la critique et négligés par le statisticien du *Figaro*.

N'oublions pas que quelque neuf cents toiles se présentent au Palais des Arts Libéraux, sous l'enseigne mi-rouge mi-bleue des *Indépendants*; que Pastellistes, Aquarellistes, Rose-croix, Symbolistes et Néo-impressionnistes ont leur drapeau distinct et leur galerie particulière d'exposition et de vente, tandis que la rue Lepelletier, la rue Laffitte et les carrefours adjacents sont peuplés de vitrines derrière lesquelles les paysages,

les animaux et les figures humaines, en de lourds cadres d'or ou en de pimpantes bordures de neige, cliquant de l'œil aux passants.

Vraiment, c'est à dégoûter d'aimer la peinture. Et un effarement vous prend à la pensée, logique et toute naturelle, de la destination possible de ces hectares de toiles peintes, de cette terrifiante armée de plâtres et de marbres.

On assure que les châssis, soigneusement poncés, servent, l'an d'après, à de nouveaux chefs-d'œuvre. Les tableaux que nous avons sous les yeux ne seraient autres, pour la plupart, que ceux qui nous ont été présentés depuis quinze ou vingt années. Mais en ce cas, est-il vraiment nécessaire d'imposer à tous les braves garçons qui s'arrogent le droit de retirer chez M. Vignerot leur carte d'exposant, la corvée d'enduire tous les ans, aux approches de mai, de couches fraîches de couleur — comme on repeint sa façade — des toiles très honorablement décorées de prime-saut ?

Et de fait, sont-ce bien des couches nouvelles ? Ne se contentent-on pas de brouiller les signatures et de remuer énergiquement, dans un sac à lotos, les numéros du placement ? A dire vrai, depuis tout juste dix-sept ans que nous assistons avec constance au vernissage (le joli euphémisme !) des Champs-Élysées (les marronniers en fleurs, à la sortie, et l'or vierge du soleil illuminant l'arc triomphal nous sont une suffisante compensation), il nous paraît que rien n'a bougé, que les mêmes cadres recèlent les mêmes imageries sentimentales et patriotiques et qu'on pourrait, les yeux fermés, guider sans hésitation les Anglais parmi les gloires non contestées de l'art français contemporain.

Voici, en effet, l'ineffable Bouguereau, le père des Epinalistes, et, hélas ! le plus durable, son copain Cabanel ayant eu la décence de ne pas insister outre mesure. Voici J.-P. Laurens, dont *l'Entrevue de Napoléon et du pape Pie VII* est une des joies du Salon. (Très demandé, Napoléon, depuis le drame de Sardou qui a remis en vogue les modes de l'Empire) Voici Henner et sa tête de femme à la chair nacrée, dix-sept fois revu depuis 1877. Il a, depuis quelques Salons, un sosie en la personne de M^{me} Juana Romani, qui exagère les défauts du maître, c'est dans l'ordre, et fait des têtes effarouchées de Salomé à ravir d'aise M. Léon Herbo. Voici Luminais, avec de quelconques pirates normands découpés dans une feuille de zinc. Voici Lefebvre et ses portraits de femmes peints au savon et à la glycérine. Voici Bonnat, triturateur de suie, de jus de chique et de coco. Voici les misérables truands, ribaudes, reîtres et pandours de Roybet, devant lesquels s'esbaudit la critique qui discrètement dévoile le nom (et pourquoi pas l'adresse ?) de chacun des modèles affriolants qu'a fait poser l'artiste. Voici Detaille et ses *Victimes du devoir*. Oh ! les beaux pom-

piers au casque de cuivre, à la tête d'airain, au corps d'acier, au gestes de carton-pierre. Et la ressemblance garantie du préfet de police ! Et des commissaires ! « Je le reconnais, c'est épatant ! » gloussent les commis de rayon qui sont tous, aujourd'hui, du « vernissage » (vingt mille entrées, s'il vous plaît. « Au Champ-de-Mars, si on ne voyait pas les tableaux, on voyait du moins ceux qui les regardaient, disait mélancoliquement un de nos confrères. Aux Champs-Élysées on ne voit plus rien du tout »). Voici les *Diamants noirs* de Benjamin-Constant, jolie vignette de romance peinte au sirop de poires. La *Vénus* de Benner, mangée de chlorose. L'immanquable *Fantasia marocaine* de Clairain. Les rusticités d'opéra comique de Jules Breton. *L'Orphée* de M. Demont, le *Jean Bart* de sa femme. (Ils ont des femmes, presque tous, qui peignent, et qui peignent aussi bien qu'eux !) Voici un stupéfiant *Foyer des artistes à la Comédie française*, par M. Bérout, sorte de Panthéon national du cabotinage contemporain. On se pâme, cela va sans dire, devant les grimaces de Coquelin.

Qu'est-ce que l'art peut bien avoir de commun avec cette imagerie multicolore, avec cette volée d'épisodes menus, tragiques ou ridicules, épinglés le long des murs ? Un divertissement, un plaisir donné à la badauderie parisienne comme un feu d'artifice, un cortège de mi-carême ou une fête des fleurs, soit. Mais une manifestation d'art ? Quelle palisanderie ! Et qui donc la prend encore au sérieux ?

Quelques peintres sincères, qui se méprennent sur la portée réelle et les tendances, de plus en plus accusées, du Salon officiel. Fantin-Latour, qui garde dans sa scène des *Troyens à Carthage*, avec ses procédés et sa couleur un peu ternie, une grande noblesse de sentiment et une tenue distinguée. Pointelin, qui envoie malicieusement la même toile tous les ans, une immuable lisière de forêt noyée dans le crépuscule, mais qui la présente si ingénument qu'on lui pardonne son insistance. Henri Martin, dont les figures symboliques de *la Douleur* et de *l'Amour*, bien qu'elles se ressentent de l'influence académique de M. J.-P. Laurens, ont un sentiment personnel et des intentions d'art qui les classent à part dans le déballage des Champs-Élysées. Paul Gervais, qui a, lui aussi, sucé le lait académique dans les ateliers de MM. Gérôme et Ferrier, mais qui a l'esprit de marquer dans son *Jugement de Paris*, agréablement composé et peint dans des tons clairs et gais, une tendance nouvelle et quelque indépendance.

Puis encore quelques élèves de Gustave Moreau, qui apportent au milieu des illustrations qui pavent les murs la surprise d'un art recueilli et austère, d'une recherche de style, d'une esthétique élevée. Citons spécialement MM. René Piot (*Adoration des mages*) et Lucien d'Eaubonne (*Les saintes femmes au tombeau*).

Le grand tableau de Rochegrosse, *Le Chevalier aux fleurs*, illumine la grande salle d'entrée. De loin, l'œil est charmé par l'éclat du coloris et la disposition ingénieuse de la composition. Mais l'illusion cesse quand on approche de la toile et la facture sèche et dure, le sentiment factice, la pauvreté d'imagination du peintre apparaissent. Le modèle montmartrois sourit sous le masque des Filles-fleurs, et Parsifal n'est qu'un coq de barrière affublé d'une armure.

Une demi-douzaine de Belges, ni plus ni moins, continuent à faire faire à leurs toiles le pèlerinage du Palais de l'Industrie. Ce sont MM. Leempoels (*Hymne à la famille*), Émile Motte (*Anne-Marie et Portrait de l'artiste*), Den Duyts (*Le ciel bleu dans les bois*), de la Hoese (*Portraits*), Van der Meulen (*Une mauvaise affaire*), Arden (*Mauvais temps*), Van Overbeke (*Le Soir*) et M^{lle} De Hem (*Les croque-morts*) : toiles connues à Bruxelles et déjà appréciées.

Les étrangers forment d'ailleurs l'élément attrayant du Salon, le seul qui apporte quelque nouveauté. M. Brangwyn, un Anglais né à Bruges, attire l'attention des artistes par le coloris harmonieux de sa grande toile : *L'or, l'encens et la myrrhe*, traitée un peu à la façon d'un tapis de Smyrne, dans des tons brouillés, tapotés à larges coups de brosse. M. Lorimer fait le ravissement des mamans par l'ingénieuse et joyeuse composition de sa *Fête de la grand-mère*. Un peintre écossais, M. James Kay, et le Suédois Grimelund tranchent, par la discrétion et la sincérité de leur coloris, sur les vulgarités ambiantes.

C'est dans la sculpture qu'il faut chercher la véritable note d'art du Salon. Non pas que les innombrables statues, groupes, bustes et figures d'animaux qui peuplent le jardin marquent quelque progrès sur les romances chauvines ou niaises de l'étage supérieur. La sculpture, antérieure en date, est plus arriérée encore que la peinture. Elle marche, peut-on dire, à pas de statue, à sauts de caillou. Mais du moins, à côté d'œuvres honorables signées Frémiet (*Meissonier et Loup pris au piège*) et de son élève Charles Valton, à côté d'un bas-relief composé avec goût par Henri Vidal et des *Nubiens* de Barrias, très vivants, une œuvre exquise rayonne, inattendue, dépaysée en ce monde glacé du marbre et du métal. C'est l'*Histoire de l'Eau* d'Henri Cros, une fontaine murale en pâte de verre, exécutée pour le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

On a pu voir, aux Salons des XX et de la *Libre Esthétique*, quelques bas-reliefs de petites dimensions de l'ingénieux et charmant artiste qui vient de réaliser ce chef-d'œuvre d'élégance et de goût. La pâte de verre, que M. Henri Cros est encore seul à employer et qu'il n'est parvenu à réaliser qu'au prix de persévérants efforts, est une matière exquise. Elle donne à la chair

des palpitations de vie et rien n'égale la douceur et la grâce des figures nues qu'il a modelées dans le décor fluvial de sa fontaine. Avec le délicat bas-relief *Le Printemps*, c'est le sourire et la joie des Champs-Élysées, et c'est ce qui nous faisait dire : c'est dans la sculpture qu'il faut chercher la véritable note d'art du Salon.

Ernest Slingeneyer.

M. Ernest Slingeneyer, peintre d'histoire et ancien député de Bruxelles, a succombé le 29 avril à la maladie dont il souffrait depuis quelque temps. Il laisse le souvenir d'un artiste sincère, d'un esprit ouvert aux idées nouvelles, d'un homme obligeant et bon toujours prêt à faire triompher les causes qu'il trouvait justes.

« C'était un dévoué, un ardent, un convaincu, ne se reconnaissant guère d'autre mandat que celui de défendre les intérêts de l'art et des artistes, mais élevant l'exercice de ce mandat à la hauteur d'une véritable passion, » a dit avec raison M. Jules de Borchgrave dans le discours qu'il a prononcé le jour des funérailles, appréciant surtout l'homme public. « A Slingeneyer revient la gloire d'avoir, le premier, fait pénétrer l'art dans les délibérations du Parlement et de lui y avoir restitué la place à laquelle lui donnent droit l'importance et la dignité de sa mission sociale. »

A ce titre, il a droit à la reconnaissance des artistes et de tous ceux qui envisagent l'art autrement que comme une distraction et un passe-temps frivoles.

Ernest Slingeneyer avait débuté, comme peintre, en 1842, au Salon de Bruxelles, où il exposa un tableau, *Le Vengeur*, qui fit sa réputation et qui est demeuré sa meilleure œuvre. Depuis lors, il prit rang parmi les artistes en vue. On peut citer de lui, parmi ses toiles principales, *le Martyr chrétien*, devenu rapidement populaire, et ses compositions décoratives pour le Palais des Académies.

Elevé par Wappers dans la tradition romantique, il ne s'affranchit pas de l'éducation qu'il avait reçue, bien que ses idées, ses préférences, ses aspirations esthétiques le portassent vers un art plus libre et plus moderne. Ainsi qu'on l'a dit justement, né plus tôt, Slingeneyer eût été peut-être un grand maître, né plus tard un novateur entraînant. Il n'en est pas moins une figure.

Il demeura intimement lié au mouvement artistique de 1830 dont il fut le dernier représentant, et la Belgique gardera, sa mémoire :

Aux funérailles, auxquelles assistaient toutes les notabilités en vue de la politique et des arts, ainsi qu'un nombreux cortège d'amis, la carrière si noblement remplie par l'artiste a été retracée par MM. Stallart, membre de l'Académie des Beaux-Arts, De Vriendt, au nom de l'Académie d'Anvers, A.-J. Wauters, au nom de la commission des musées, J. de Borchgrave, au nom de l'ancienne députation de Bruxelles à la Chambre, et De Mot, au nom du *Cercle artistique*.

Citons spécialement un extrait du discours de M. de Borchgrave, qui montre combien Ernest Slingeneyer était près de nous quant à ses préoccupations de l'avenir artistique :

« Si Slingeneyer fut un défenseur éloquent et opiniâtre des intérêts du grand art dans toutes ses manifestations, c'est l'art industriel qui sollicitait avant tout ses préoccupations. De là ce dévouement inaltérable à l'enseignement de l'art appliqué à l'industrie et tout particulièrement à l'école de Saint-Josse-ten-Noode,

dont il était un des plus énergiques soutiens ; de là cette lutte ardente pour la transformation des académies en écoles de dessin, en écoles d'art et métiers, différentes d'après les milieux et suivant les industries locales qu'elles ont à perfectionner ; de là cette lutte pour la création d'une section spéciale d'art industriel au ministère de l'intérieur, pour l'institution d'un musée moderne des produits industriels ayant un caractère artistique, pour le patronage des écoles d'arts et métiers par des comités exclusivement composés de chefs d'établissements appartenant aux diverses industries et pour tant d'autres réformes que son esprit pratique le poussait à réclamer avec énergie.

Ce qu'il voulait avant tout, c'était restituer à l'instruction artistique son rôle essentiellement pratique, qui consiste moins à créer des natures d'élite qu'à ouvrir au plus grand nombre les carrières, voire même les nombreux métiers qui confinent à l'art. « Avec la prétention de nos académies, s'écriait-il, de vouloir fabriquer des artistes au lieu d'hommes utiles et d'artisans intelligents, les peintres abondent et l'art s'affaïsse ! » L'artisan, en effet, ne le préoccupait pas moins que l'artiste, car il rêvait la restauration de cette communion entre artistes et artisans qui a fait produire à nos ancêtres ces chefs-d'œuvre d'art appliqué que nous admirons tant aujourd'hui, sans parvenir à les égaler. »

Une Faculté de Philosophie, Lettres et Art.

Voici la circulaire qui prépare l'enseignement des *Lettres et de la Philosophie de l'art* de la *Nouvelle Université de Bruxelles*. Elle est très intéressante pour les artistes et pour les esthètes :

MONSIEUR,

Le Comité organisateur de l'*Ecole libre d'Enseignement supérieur* me charge, en prévision de votre collaboration éventuelle, de vous adresser le programme des cours de la Faculté de Philosophie, Lettres et Art, avec l'indication de la durée de ceux-ci et du nombre d'heures qu'on y consacre par semaine à l'Université de Bruxelles.

Je vous prie de vouloir bien me renvoyer le feuillet ci-contre, après avoir tracé une croix en regard des cours que vous seriez disposé à donner et deux croix en regard de ceux pour lesquels vous auriez des préférences spéciales.

Dans le but de donner plus de vie à notre enseignement et de tirer de plus grands avantages des aptitudes particulières, nous attirons votre attention sur ce que chacun des cours indiqués pourra être fractionné et même être donné concurremment par plusieurs professeurs.

Tout en se conformant au programme légal de la façon la plus complète, notre Faculté de Philosophie, Lettres et Art aura un caractère nettement scientifique. Elle ne réduira pas son enseignement à celui d'une doctrine spéciale, d'un système exclusif et dès lors nécessairement intolérant. Cette pratique est aussi néfaste pour le développement intellectuel que pour celui du caractère moral des étudiants auxquels on l'impose.

Nous attacherons, au contraire, une importance prépondérante à l'exposé historique, le plus impartial possible, des diverses doctrines philosophiques, littéraires et artistiques, et nous soumettrons leur enseignement aux *méthodes positives* tout en permettant à tous les systèmes de s'affirmer avec la plus grande liberté, sous la seule condition de leur tolérance réciproque.

De même que la Faculté de Droit, notre Faculté de Philosophie, Lettres et Art profitera des cours de Physiologie, de Psychiatrie, d'Anthropologie, de Médecine légale, etc., qui seront institués.

Cet enseignement philosophique, littéraire, artistique et historique aura, comme celui du Droit, son couronnement dans l'*Institut des Hautes Études*. Des cours y seront consacrés à la Philosophie des Sciences, indispensable préliminaire à l'étude de la Sociologie. L'histoire des sciences sociales, *celle des arts et de la littérature* compléteront le programme de l'Institut où tous les autres cours spéciaux et approfondis trouveront leur place naturelle.

Ainsi, notre enseignement professionnel sera d'autant meilleur que sa fonction morale et sociale ne sera jamais perdue de vue.

Nous attirons particulièrement l'attention des professeurs sur cette organisation à laquelle tous, sans distinction de nationalité, peuvent apporter leur concours.

Vous m'obligeriez en me donnant votre réponse avant le ... mai prochain.

Veuillez agréer, Monsieur, mes civilités les plus distinguées.

Pour le Comité composé de : MM. Paul Janson, président ; Edmond Picard, membre ; Guillaume De Greef, id. ; Dr Lambiotte, id. ; Jacques des Cressonnières, id.

L'Administrateur-Secrétaire,

CHARLES DEJONGH,

2, place du Trône, Bruxelles.

LES GRÈS FLAMMÉS

On a beaucoup admiré, au Salon de la *Libre Esthétique*, les grès flammés des céramistes de Bourg-la-Reine, M. Dalpayrat et Mme Lesbros. Ces artistes novateurs, qui se sont, dès leur début, fait une place au premier rang entre Chaplet et Delaquerche et dont le succès au présent Salon du Champ-de-Mars est décisif, ainsi que nous l'avons constaté, se proposent d'exposer à Bruxelles, très prochainement, un ensemble d'œuvres qui permettra au public de les juger complètement.

Ils se sont entendus, à cet effet, avec M. Clarembaux, dont la galerie, spécialement aménagée à cet effet, s'ouvrira pour huit ou dix jours, à une date que nous ferons connaître incessamment, en vue d'une exposition particulière d'objets céramiques sortant des ateliers de Bourg-la-Reine. Ce sera, pour les collectionneurs et amateurs, un régal de haut goût.

À ce propos, il nous paraît intéressant de donner sur la fabrication encore peu connue des grès flammés quelques détails précis. Nous les puisons dans un article très complet publié récemment dans *le Siècle*, sous la signature de M. Emile Delage :

« Si profane que l'on puisse être en les choses de la céramique, on sait assez généralement que les grès employés dans la poterie d'art sont moins anciens en Europe que les faïences et les porcelaines.

Les Chinois ont été nos maîtres dans l'art de la céramique ; mais comme ils sont distancés aujourd'hui, à de multiples points de vue !

N'est-il pas étonnant que les grès cérames, qui diffèrent de la porcelaine en ce qu'ils ne sont pas translucides, bien qu'étant comme elle demi-vitrifiés, durs et d'une imperméabilité à toute

épreuve, aient été transformés en pièces de vitrine qui laissent derrière elles tout ce qui a été tenté jusqu'à ce jour en céramie?

La composition fondamentale des grès cérames est complexe et n'est qu'une transformation de l'argile plastique, du kaolin argileux, du feldspath, auxquels on mélange une terre découverte en Limousin; cuite à des degrés calorifiques inconnus jusqu'à nos jours — près de 3,000 degrés — elle donne une résistance d'une apparence marmoréenne et présente des variétés de couleurs et de tons dont le kaléidoscope seul peut donner une idée.

Or, c'est à ce genre de fabrication que se livre M. Dalpayrat.

Nous nous garderons, et pour cause, d'indiquer les moyens de travail qu'il emploie; mais nous voudrions faire participer, s'il était possible, le lecteur aux sensations délicieuses des visions éprouvées dans son atelier de Bourg-la-Reine devant les pièces terminées et sortant de ses fours: vases de styles divers, d'une pureté et d'une élégance de lignes rare, — sélections parmi tout ce que l'étrusque et l'égyptien, associés au goût moderne, ont pu créer de plus parfait; carreaux et panneaux, dont les tons sont si éblouissants qu'on les assimilerait volontiers à des cachemires cristallisés!

Depuis les vases des Astèques, l'amphore grecque, l'urne romaine, le pot des fellahs égyptiens, les œuvres cérames des Chinois, tout a été étudié et perfectionné par notre praticien, et la sculpture est venue ajouter la vie artistique à de nombreuses pièces qu'il a produites.

La forme, ici, n'est rien, et M. Dalpayrat n'a sans doute inventé aucune ligne; dans ses grès flammés, ce qu'il faut chercher, c'est donc moins le style que la couleur. Mais, à cet égard, que de surprises pour l'amateur! que d'étonnantes constatations dans l'étude des couleurs obtenues, depuis les nuances les plus violentes jusqu'aux plus douces du règne minéral! Tous les tons des lapides y sont obtenus, et ceux plus nombreux encore que les entomologistes rassemblent dans leurs fragiles collections; tels ceux des ailes des lépidoptères dont les nuances sont les plus réfrangibles.

Sur certaines pièces, on trouve la couleur sobre du silex; sur d'autres, celle du porphyre. Sortant de l'ordre minéral, on trouve des tons sang de bœuf, des tons de corail et des tons de fleur de sang; des verts foncés, obscurs comme le lapis serpentinus, puis des silénites brillantes; des agathes sanguines, des cornalines plus belles que nature se nuancant du rouge clair au jaune, et toutes ces couleurs sont combinées pour ne pas se montrer isolément et vont jusqu'au pourpre, en passant par le grenat.

Des verts ont des éblouissements de bleu, tels que les nuances fugitives de certains regards de chat. Puis ce sont les apyres les plus rebelles; des blancs laiteux sur des sculptures auxquelles on pourrait donner le nom d'onyx; des sardoines d'un bleu clair opaque, des turquoises dont les variétés mènent à la pierre d'azur ou lapis-lazzuli.

Si nous passons aux fenestrés gris roux cendré, nous arrivons aux bleuâtres, jaunâtres, rougeâtres, et sur certaines pièces nous trouvons la chalcédoine, le jaspé, le lapis panthérinus qui se nuance jusqu'au noir; puis le lapis violacé. Dans d'autres, les verts de la malachite au fond obscur dominant, mouchetés de nuances plus claires, mélangés de couches rouges se nuancant de l'héliotrope à la pierre sanguine dans la demi-diaphanéité.

Les rubis sont disséminés, enfouis sous les couches d'une vitrification telle que l'on pourrait appeler leur effet lumineux une coulée de soleil.

Est-ce tout? Non! Car l'améthyste ajoute au reste sa note purpurine, le saphir son bleu, l'émeraude son vert, la topaze son jaune. La chrysolithe orangée s'y marie à la chrysoprase verte, le feu de l'escarboucle à l'hyacinthe rouge jaune. Des phylolites y donnent l'illusion de végétaux pétrifiés.

L'effet d'ensemble est des plus frappants.

Tel vase à six pans donne l'idée d'une bouche à feu crachant; tel vase étrusque a l'air d'un sublime punch, jaune clair allant au violet, semé de taches bleues. Telle petite pièce bleuâtre ne se trouve que sur les ailes des lycena; telle autre semble avoir amalgamé les élytres des coléoptères les plus brillants; d'autres ont des jaunes mats que l'on ne peut trouver que sur la colombine.

Il y a des bronzes qui sont tellement vert-de-grisés qu'on pourrait les croire extraits récemment des fouilles d'une cité romaine!

M. Ernest Van Dyck.

M. Ernest Van Dyck a remporté, dans son interprétation de *Lohengrin* et de *Werther*, un succès triomphal. Grâce à lui, la saison cahotante de la Monnaie a eu une clôture magnifique, digne de la renommée artistique que possédait naguère le théâtre. Il a montré ce que peut donner de noblesse, d'intensité, de chaleur, au rôle superbe du Chevalier au Cygne, un artiste pénétré de la haute mission qu'il accomplit en interprétant un chef-d'œuvre.

M. Van Dyck est un chanteur de style. Il comprend et exprime dans ses plus secrètes intentions la pensée de maître. Il donne au héros qu'il incarne la vie, la passion, l'allure chevaleresque et fière. Quelle leçon pour les ténors préoccupés d'effets de jambes et de sourires séducteurs!

Nous avons eu maintes fois l'occasion de l'apprécier à Bayreuth. Pour la première fois, chose étrange, il a paru sur la scène à Bruxelles, dans ce rôle de Lohengrin qu'il avait créé à Paris en 1887, à l'unique représentation qui fut donnée à l'Eden sous la direction de M. Lamoureux. Comment se fait-il que depuis sept ans il ne fut jamais appelé à l'honneur de restituer sur notre première scène le héros du Graal, qu'il interprète avec tant d'autorité?

Tous ceux qui ont assisté aux représentations des 28 et 30 avril ont été émerveillés de l'art avec lequel il a composé son rôle.

Voici, entre autres, l'éloge, non suspect, d'un wagnériste de l'avant-veille, M. Henri La Fontaine, publié dans *la Justice*:

« Le chevalier de Montsalvat a surgi devant nous tel que l'œuvre de Richard Wagner nous l'avait révélé. Ses moindres gestes, les moindres expressions de sa physionomie, les inflexions exquisées ou impérieuses de sa voix, tout a contribué à maintenir et à fortifier la radieuse illusion.

Il faudrait analyser cette interprétation dans ses plus intimes et ses plus infimes nuances pour permettre à ceux qui n'ont pu ni voir ni entendre le grand artiste que notre pays a donné au monde, de se douter de la pure jouissance que nous avons éprouvée.

Il a plu à beaucoup de spectateurs de reprocher parfois aux wagnéristes de la première heure leur intransigeance et leurs critiques acerbes toujours renouvelées. La preuve est faite désormais que les wagnéristes de la première heure avaient raison de se plaindre de l'insuffisance et de l'inconscience des orchestres et des personnels de nos scènes lyriques.

Plus brutalement que jamais cette insuffisance et cette inconscience sont apparues au contact de celui qui fut vraiment Lohengrin, alors que les autres autour de lui demeuraient obstinément de simples et de vulgaires acteurs, à l'exception d'un seul, de celui qui incorpora, avec des accents adéquats et une juste mimique, le personnage de Frédéric de Telramund. »

A Paris, où M. Van Dyck a été appelé pour prêter son concours à la centième représentation de *Lohengrin*, l'enthousiasme des spectateurs a égalé, sinon dépassé, celui qui accueillit l'artiste à Bruxelles.

AUX CONCERTS POPULAIRES

La clôture des Concerts populaires, vendredi soir, a valu à M. Joseph Dupont, de la part des artistes, des chœurs, de l'orchestre et du public tout entier, une longue et chaleureuse ovation qui prouve la profonde sympathie qui entoure l'éminent chef d'orchestre et venge les Concerts populaires de la sottise et mesquine querelle que la direction du Théâtre essaie de leur faire. Dès son entrée, M. Dupont a été acclamé. A l'issue de la première partie de la *Damnation de Faust*, qui composait le programme, après la « Marche de Racoczy », nerveusement conduite, avec un effet d'imprévu et saisissant retard à la Richter, les couronnes, les palmes, les rubans ont fait leur apparition, aux applaudissements de la foule. Plus de huit cents personnes, et à leur tête M. Jules de Burtet, ministre des Beaux-Arts, s'étaient fait inscrire sur la liste improvisée quelques jours avant le concert pour donner à M. Joseph Dupont un témoignage d'admiration et de reconnaissance.

On a écouté avec un vif intérêt l'œuvre colorée, pittoresque et vivante de Berlioz, qui n'avait plus été jouée à Bruxelles depuis fort longtemps. Exécution d'ailleurs remarquable, bien que l'orchestre se soit parfois laissé entraîner à une ardeur excessive, nuisible à l'effet des soli.

MM. Demest, Auguez, Van der Goten et M^{me} Auguez-Montaland ont été sincèrement applaudis. On connaît l'art raffiné de chanteur et de diseur avec lequel M. Demest interprète les œuvres qu'on lui confie. M. Auguez, qui est le Méphisto habituel des Concerts Colonne, où la *Damnation* est en grande faveur, possède, avec un organe superbe, une articulation d'une netteté merveilleuse. On peut lui reprocher de n'avoir pas exactement l'esprit du rôle, d'être un démon trop débonnaire. M^{me} Auguez-Montaland a dit avec un charme exquis l'air d'entrée de Marguerite, supérieurement accompagnée par M. Guidé, à qui les auditeurs ont fait une ovation personnelle très méritée. Dans les passages de force, la voix de la cantatrice, habilement conduite, manque d'éclat et n'arrive pas à dominer l'orchestre.

Le Choral mixte, renforcé, est en grand progrès depuis ses débuts aux Concerts populaires. Il a mis en valeur, avec un ensemble homogène et des sonorités claires, les pages à effet de la partition, et a contribué pour la plus grande part, avec l'orchestre, au succès unanime de l'œuvre.

Un Referendum sur Émile Zola.

Voici la lettre-circulaire adressée à l'un des nôtres par M. Lucien PUECH, collaborateur du *Figaro* et de *l'Éclair*. Elle promet d'intéressantes appréciations :

Paris, le 2 mai 1894.

CHER MAÎTRE,

Un chroniqueur parisien, M. Gaston Jollivet, écrivait ceci dans *l'Éclair*, au lendemain du dernier échec d'Émile Zola à l'Académie :

« Un des adversaires les plus déclarés de la candidature de M. Émile Zola a dirigé autrefois le ministère des affaires étrangères et depuis ce temps a entretenu des relations épistolaires assidues avec beaucoup d'hommes distingués en Europe.

« Au cours d'une visite que lui fit, en vue du dernier scrutin, le candidat qui, du reste, devait triompher, il dit à ce dernier en lui montrant une volumineuse correspondance étalée sur son bureau :

« Je voterai pour vous, Monsieur, et je vous le déclare en toute franchise, non seulement pour le mérite de vos œuvres, mais aussi à cause de la tristesse que causerait l'élection de M. Zola aux étrangers qui aiment la France et l'Académie française. « J'en ai pour garant ce monceau de lettres. »

Je viens donc vous demander, cher maître, pour le *Figaro* :

1^o Ce que vous pensez de l'auteur de *l'Assommoir* ;

2^o Si vraiment l'effet produit, en votre pays, par l'élection d'Émile Zola à l'Académie serait celui dont parle M. Gaston Jollivet en sa chronique.

Veillez agréer, cher maître, l'assurance de mes sentiments dévoués.

LUCIEN PUECH

PAYSAGES URBAINS

L'électricité au Parc.

Où! le merveilleux spectacle, le soir, vers dix heures, surtout dans l'isolement profond, presque sous-marin, des grandes allées majestueuses, avant la reprise des concerts du Waux-Hall, attirant maintenant les processionnelles rôderies bourgeoises! Quel charme incomparable sous ces ombrages où filtre en son calme lunaire la blanche lumière émanant des lourds fruits d'argent et d'or suspendus dans le fouillis des branches enverduries! Quelle douceur! Quel départ vers les rêves mystiques, vers les jardins paradisiaques perdus dans les forêts enchantées, enclous aux vals des montagnes inaccessibles! Et les vulgaires statues marmoréennes devenues si belles en leurs reliefs qu'accentuent les ombres tombant d'en haut ou versant en jets obliques, de si loin! comme accompagnement des faisceaux de lumière si divinement droits, sercins et fiers!

Allez, allez, mes frères, allez errer à ces heures calmes et exquis, dans ces champs élyséens où se dressent des frondaisons si hautes vers les cieux étoilés aux mouvants nuages, si épaisses en leur mystère de feuilles et en leurs amas de ténèbres. Ni à Paris, ni à Londres, il n'y a d'aussi magnifique retraite, des troncs aussi massifs et élancés, de dôme sylvestre plus impérial.

Cessez de rêver à ce qui est loin et de dénigrer ou de ne pas voir ce qui est si près en une si grande beauté. Quittez vos appartements à air rare, vos cafés, palais du tabac, vos clubs maladifs, séjours

des propos puérils. Il y a là un Eden où vous pouvez errer, tranquilles et reposés, comme les grands poissons muets entre les végétations romantiques qui dorment en l'abîme des étangs. Nul milliardaire n'a un parc pareil au vôtre et vous en pouvez jouir librement sans les affreux et amoindrissants soucis du propriétaire. Allez-y, allez-y, ô pauvres, riches que vous êtes! Jouissez de votre opulence qui rendrait jaloux un souverain d'Asie!

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition de la Société des Beaux-Arts, ouverte hier et que le catalogue intitule avec quelque présomption « le Salon de 1894 », a mis au jour, à côté d'un petit contingent d'œuvres de valeur dont nous parlerons, un lot d'horreurs qu'on eût bien fait de laisser dans les greniers italiens, espagnols, allemands, anglais, autrichiens et hongrois d'où on les a extraites. A l'aquarelle, ces peinturlurages étaient crispants. A l'huile, ils sont tout à fait repoussants. On se demande quel est le mauvais plaisant qui a endossé à la Société des Beaux-Arts pareilles insanités.

L'Exposition, calquée jusqu'en ses détails sur celle de la *Libre Esthétique*, — tendances d'art mises à part, — renferme 300 numéros, parmi lesquels un choix de grès flammés et d'étaïns. C'est, en réduction, un Sa'on des Champs-Élysées opposé au Salon du Champ-de-Mars que représentait la *Libre Esthétique*. Et cette opposition d'art vieux et d'art neuf pourra fournir matière à des comparaisons intéressantes — et instructives. Car plus d'une réputation assise sur des comptes rendus de complaisance et sur le snobisme des publics étrangers sombre irrémisiblement.

M^{me} Théroïne-Mège, qu'on n'eût plus l'occasion d'applaudir depuis le concert où elle interpréta, au salon des XX, avec M. Eugène Ysaye, la Sonate de Guillaume Lekeu, a fait la semaine dernière sa rentrée dans le monde musical.

Elle a joué en musicienne et en virtuose habile un programme nourri et varié, à la fois classique et moderne, bien choisi pour faire valoir ses moyens. La *Toccatu* de Scarlatti et la *Méphistowalse* de Liszt ont été particulièrement applaudis.

M^{me} Maria Michaux a dit avec talent, d'une jolie voix pure, des mélodies de Schumann, de Brahms et de Grieg.

Cousin-Cousine remporte au Théâtre des Galeries un grand succès. L'aventure que met en scène M. Ordonneau et qui jette dans une caserne de chasseurs un pensionnat de jeunes filles quelque peu « fin de siècle » est lestement contée, et la musique dont l'agrément M. Serpette contribue, pour une bonne part, à la rendre joyeuse. Il y a notamment un type bien amusant de notaire, président d'une société d'orphéons, qui a imaginé l'annonce en musique de ses ventes immobilières.

Montée avec les soins et le goût qui distinguent la direction de M. Maugé, la pièce est jouée et chantée par un excellent ensemble d'artistes, au premier rang desquels M^{lles} Bouit, Aciana, Duberny, MM. Lespinasse, Leroux, Vautier, etc.

A la suite de l'article publié dans *l'Art moderne* du 29 avril dernier sur Félix Fénéon, une véritable prise d'armes a eu lieu à Paris pour la défense du fier et bel écrivain. Citons les articles d'Octave Mirbeau, de Séverine et de Bernard Lazare dans *le Figaro* et *le Journal*.

Voilà des leçons pour tous ceux qui, tenant une plume, lâchent un artiste dès qu'il plait à la police de le qualifier anarchiste.

Au lendemain de sa mort, les amis de Guillaume Lekeu se sont entendus, avec l'assentiment de la famille, pour donner aux œuvres qu'il a laissées la publication et l'exécution qu'elles méritent.

Une importante maison d'édition parisienne a déjà réclamé la faveur de publier toutes les partitions. Chacune sera illustrée d'un dessin de Carloz Schwabe.

M. Antoine se propose de créer, dès le début de la saison prochaine, le « Théâtre Libre musical », c'est-à-dire qu'il fera alterner les représentations lyriques d'œuvres nouvelles avec les soirées de comédie et de drame. « J'ai trouvé des écrivains inconnus que le Théâtre Libre a révélés hommes de théâtre de valeur, nous disait-il ces jours-ci. Il serait bien étonnant que mon appel aux compositeurs restât vain. — Mais l'exécution? — Je ferai pour les chanteurs ce que j'ai fait pour les artistes dramatiques. J'enrôlerai des jeunes gens soucieux d'art, des talents sans emploi et il n'en manque pas à Paris. De même, il ne me sera pas difficile de constituer un orchestre, de réunir des chœurs si les ouvrages qu'on me présentera en comportent. — Tout cela est-il certain? — Mais absolument. C'est chose faite. Et tenez, j'attends demain matin M. Jules Bordier qui doit s'entendre avec moi au sujet de la fusion de l'affaire qu'il avait projetée et pour laquelle il avait réuni des influences, des noms et des capitaux, avec le Théâtre Libre musical. Vous voyez que cela prend corps. Je vous promets dès à présent trois soirées lyriques pour l'hiver prochain. Annoncez-le à vos amis de Bruxelles. »

M. Antoine est parti le lendemain de cet entretien, avec sa troupe, pour Bucharest et Constantinople, où il compte donner une série de représentations.

M. Richard Ledent, collaborateur à la *Revue Wallonne* de Liège, a donné ces jours derniers, devant quelques artistes, lecture d'une œuvre à paraître. Sous le titre : *Vers la Vie*, M. Ledent a réuni trois drames que la maison Aug. Bénard, 13, rue Lambert-le-Bègue, à Liège, va éditer luxueusement.

Prix de la souscription : 3 francs. En librairie le livre coûtera fr. 3-50.

Charles Jacque, peintre et graveur, vient de mourir à Paris, âgé de 81 ans. Il débuta comme dessinateur vers 1830 et ne cessa de produire jusqu'en ces derniers temps. Il se consacra surtout à la peinture des animaux et en particulier des moutons et des chevaux. Il fut le premier à remettre en l'honneur l'eau-forte et l'estampe originale et, à ce titre, mérite une mention spéciale.

Un détail curieux : Charles Jacque assista, comme caporal au 52^e de ligne, au siège d'Anvers. On connaît de lui un paysage dessiné à cette époque sous les murs d'Anvers et gravé à la pointe-sèche. Précurseur de Willet, il ouvrit la voie à l'auteur de *l'Angelus* en l'emmenant à Barbizon. De 1840 à 1848, il dessina pour *le Magasin pittoresque* une série d'illustrations qui inspirèrent manifestement Millet.

Un autre artiste, de notoriété moins grande, vient d'être enlevé à l'art. M. Emile Renouf, un habitué des Salons parisiens où il s'était fait, par ses marines, ses compositions et ses portraits, une place marquée, a succombé la semaine dernière au Havre, à peine âgé de 50 ans.

Sa toile la plus populaire est *le Dernier radoub*, acheté par l'Etat et reproduit par la gravure.

Quelques prix relevés à la vente des tableaux de la collection A. NUNES, à Paris :

Corot. *Souvenirs de la villa Borghèse*, 15,200 fr. — Du même. *La Vallée heureuse*, 7,600. — Jongkind. *Canal en Hollande*, 8,100. — Du même. *Canal à Zaandam*, 5,000. — Bonvin. *Le Déjeuner*, 1,120. — Daubigny. *Paysage*, 3,450. — Claude Monet. *Le Jardin*, 3,100. — Du même. *La Seine à Argenteuil*, 4,500. — Ribot. *Le Cuisinier*, 1,350. — Camille Pissarro. *L'Automne*, 2,750. — Du même. *L'Hiver*, 4,350.

On a vendu à l'hôtel Drouot, la semaine dernière, seize bustes de Carriès patinés par l'auteur. Voici les prix auxquels ils ont été adjugés : *Femme anversoise*, 800 fr.; *Franz Hals*, 920; *Jules Breton en costume d'atelier*, 380; le *Vieux tragédien*, payé 400 fr. par M. Georges Feydeau; *Tête de jeune homme*, 280; le *Vieux Mendiant*, 400; *Jeune poète renaissance*, 300; *l'Evêque moyen-âge chapé et mitré*, buste orné d'une remarquable patine, 900; *Femme en costume du xv^e siècle*, 540; *l'Enfant à la chemisette*, 310; *Enfant couché*, patiné vieux bois, 450; *Gambetta*, 280; le *Bouddhiste*, 255; le *Guerrier*, patine vert antique, 1,010.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence.

— Bibliographie. — Législation. — Notariat.

DIXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.
Etranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.



Dessin de M. C.-F.-A. VOYSEY
pour la couverture du *Studio* (voy. p. 156).

SOMMAIRE

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. — LES REVUES. *The Studio*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC. — DOCUMENTS A CONSERVER. — AIX-LA-CHAPELLE. *Soixante-et-onzième Festival Rhénan*. — A PROPOS DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

On dirait que le but des organisateurs de cette exposition a été d'aligner au catalogue le nom des artistes qui font beaucoup d'argent de leur pinceau. Il y a là Bonnat, Munkacsy, Benczur, Leighton, Lenbach, Alma-Tadema, Madrazo, Angeli, Wauters, Millais and Co. Tous peintres qui pourraient devenir banquiers. Toutes signatures sûres... au point de vue financier. Mais l'art? Ceci est tout autre chose. Ce n'est certes pas Millais et son *Ornithologist*, ni Bonnat et sa *M^{me} Bischoffsheim*, ni Munkacsy et son *Portrait de M^{me} B.*, ni Madrazo et son effigie de *M^{me} la baronne de Gunsburg*, ni même Lenbach et *S. A. S la princesse d'Arenberg*, ni Wauters et sa séquelle de pastels à la Chaplain qui en souffleront mot. Cela est de la peinture temporaire qui se cote mais ne s'admire pas. Aucun vrai artiste n'en a cure et tout ce tralala peint laisse aussi froid que le mur nu dont ces œuvres occupent inutilement la place. Bagage pour musées de

province ou pour couloirs moisés de châteaux... d'ici à cinquante ans. Ohé! les réputations dégringolées des Dckeyser et des Gallait en Belgique; des Delaroché, Horace Vernet et bientôt des Meissonier en France. Ohé! toutes les provisions futures pour antiquaires aux coins des quais et pour boulimies de rats et de souris au fond de poussiéreux greniers antiques. Tout cela meurt déjà ou mourra certes lors des obsèques officielles du « cher maître » et s'il en reste quelque chose, cela sera jugé tellement encombrant qu'on proposera peut-être un jour d'enterrer ou de crêmer des tableaux.

Assurément, parmi cet armorial de la peinture que notre époque dresse pour satisfaire son mauvais goût de faste et d'apparat, quelques noms furent jadis, à juste titre, vénérés. Ainsi connaissons-nous de J.-Everitt Millais des toiles anciennes profondément belles et pénétrantes : *Le Huguenot*, *Ophélie*, *Isabella*, *les Parents du Christ*. Mais quelle succession de chûtes, depuis! Hélas, toutes les marquises et grosses bourgeoises qu'il s'est résigné à peindre et les colifichets et les modes et les falbalas et les poses niaises qu'il a instaurés en ses cadres au lieu de la belle naïveté et de la pureté d'autrefois. Le fabricant de savon Pears, le sacrant son peintre, lui acheta dernièrement une œuvre pour qu'elle servit de réclame à sa boutique. Peut-être son *Ornithologist* deviendra-t-il l'enseigne d'un empaillleur de New Bond Street. Tout cela devient désespérément lamentable et grotesque.

Aujourd'hui il est impossible de ne point ranger Millais parmi tous ceux qui banalisent l'art en se servant de lui beaucoup plus qu'ils ne le servent. Il fait partie du troupeau des cossus : Coffre-fort plein, âme vide. Il est royal-académiste ; tout le high-life doit le trouver « distingué et charmant » — mais son talent s'en est allé comme son Ophélie au fil de l'eau, vers la totale mort.

Toute une tapée d'Italiens encombre de nullité et de tapage la rampe de la Société des beaux-arts. On se demande en quelle tête a poussé l'idée de convier à Bruxelles ces faiseurs et ces puffistes, qui n'ont que de la dextérité au bout des doigts. Les plus infimes — tels Rosina Mantovani-Gutti — sont dissimulés dans les coins; d'autres, les Rico et les Pasini, qui se sont vernis au chic de Paris, campent au centre du hall. Le seul José Villegas n'est pas — à preuve une de ses deux grandes esquisses — en deçà de la quelconquerie la plus nette. Quant à M. le professeur Corrodi, il ferait braire d'effroi un âne devant sa mer où une vague chevelue élève une néréide et la tient droite au bout de son toupet d'eau.

L'école écossaise, en la personne de M. Lavery, tombe de Whistler en Besnard, et M. Macaulay Stevenson alourdit Corot. Est-ce pour repousser l'assaut de tous ces étrangers qu'on a appelé à la rescousse — ô la flam-

bante pensée! — le formidable M. Dell'acqua et l'éprouvé M. Hennebicq?

Somme toute, se sont les Belges qui intéressent seuls parmi cet inutile déploiement de gros noms gonflés de réclame, de journalisme et de vent. Chez eux, du moins, il reste encore de la sincérité — à preuve Heymans et Smits — et du très haut talent, à preuve Meunier. Il reste de beaux peintres, Alfred Verhaeren et Gilsoul, et des artistes, De Vigne et Fernand Khnopff. L'œuvre de M. de Lalaing est grave et austère et celle de M. Frédéric sèche, âpre, têtue et personnelle.

On s'enthousiasme devant l'élégance mesquine et menue et devant l'appartement-cage de M. Hobé. C'est parfait, à condition qu'on admire les superbes et miraculeux grès, verres, cristaux et métaux de MM. Bigot, Dalpayrat, Leveillé et Brateau. Parmi ces divers objets, la merveille abonde. Citons ensuite M. Dubois, dont le talent s'affirme modeste, actif et compréhensif; aussi M^{me} Lutens.

Le catalogue de la Société des beaux-arts porte à sa première page ces deux seuls mots : *Le Salon*. C'est raide, puisque cela sous-entend le « Il n'y a que nous ». D'autres, dont vous copiez l'organisation point par point et dont vous vous assimilez toutes les idées dans la présentation des œuvres et la décoration des salles, ne l'ont ni écrit ni pensé, Messieurs. Et ce n'est certes pas la présente exhibition où manquent toute flamme et toute vie, où il y a de la correction, mais aucune tendance vers l'avenir, où les œuvres mises en vedette ne sont que des décalques faciles de grands maîtres morts, où la stagnation la plus large et la plus lamentable est excusée parce qu'aux yeux des superficiels et des incompetents elle se confond avec le toujours conforme et pitoyable bon ton, qu'il faut « faire de vos embarras ». Si l'art contemporain n'avait pour s'affirmer que de telles parades luxueuses mais banales — ouf! — on pourrait faire une croix dessus.

LES REVUES ⁽¹⁾

The Studio

La très artiste revue anglaise, le *Studio*, requiert surtout par sa brillante campagne pour les arts appliqués, dont elle favorise le développement en organisant de nombreux concours pour des titres de pages, des calendriers, des *ex-libris*, des papiers peints, des étoffes, des meubles, des objets cérames, etc.

A ce point de vue, nulle autre revue d'art ne lui est comparable, ni en Angleterre ni surtout sur le continent, et l'on peut se convaincre, en la parcourant, combien l'art décoratif anglais est arrivé déjà à de hauts degrés de perfection.

Ce ne sont plus des efforts isolés, des tentatives individuelles,

V. *L'Art moderne*, 1893, pp. 134, 276, 293, 317, 325, 349, 363; 1894, p. 13.

alors que la masse marque le pas ou rétrograde, c'est une influence, un mouvement qui comptera dans l'histoire de l'art : témoins, par exemple, les produits de l'école municipale d'art de Birmingham, des fabriques de papiers peints de MM. Jeffrey et C^{ie} et Essex, de la manufacture de verres de MM. James Powell and Son, de la Guild and School of Handicraft, dont la *Libre Esthétique* nous a montré quelques échantillons.

La gravure sur bois, la lithographie, les arts de la céramique et du métal, le mobilier, les étoffes, la verrerie sont étudiés dans le *Studio* avec un amour du neuf, une recherche de sincère originalité qui relèguent loin, bien loin, les modisteries et les imitations de nos faiseurs les plus en vogue. Aucune tentative d'art n'y reste étrangère : nous y relevons une intéressante étude sur « la naissance de l'art en photographie » ainsi que de très beaux essais de « Nu en photographie ». Tantôt c'est le piano que les artistes du *Studio* essayeront de débarrasser de son abominable forme sacro-sanctifiée par nos habitudes de mauvais goût, tantôt c'est un ameublement complet qu'ils tenteront de créer, sans imitation de styles morts ; c'est encore un projet de maison de campagne avec ses exigences de confort et ses convenances, on pourrait dire presque intellectuelles, c'est un projet de reliure, de couverture de livre, de meuble quelconque, dénotant cette continuelle aspiration de charmer l'esprit dans l'ambiance ordinairement si terre-à-terre de la vie journalière.

Quelques articles biographiques sont à signaler sur Aubrey Beardsley qui exposa de si curieux dessins à la *Libre Esthétique*, sur Fernand Khnopff, sur les décorateurs Voysey et H. Granville Fell.

Bien écrite, bien éditée, d'un artistique aspect dans sa robe vert olive, ornée d'un dessin noir de Beardsley, le *Studio* est sans contredit la plus neuve et la plus originale revue d'art illustrée qu'on puisse signaler et l'on ne peut éprouver qu'un regret, c'est de ne point trouver sa rivale chez nous. Nous publions, en première page, le joli dessin de couverture composé pour la revue par l'un des maîtres de l'art décoratif anglais, M. C.-F.-A. Voysey.

Le *Studio* paraît le 15 de chaque mois ; treize numéros ont jusqu'ici vu le jour, sans que l'intérêt faiblisse. On peut s'abonner à la librairie d'art Dietrich et C^{ie}, Montagne de la Cour, à Bruxelles. Abonnement : 12 francs par an.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Nuits d'Épiphanies, par ANDRÉ FONTAINAS ; édition du *Mercur de France*, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, Paris. — *Le Cœur gros*, par JEAN AJALBERT ; Paris, Alph. Lemerre. — *La Vie artistique*, par GUSTAVE GEFFROY (troisième série), avec préface de l'auteur et pointe sèche d'Auguste Renoir (*Histoire de l'impressionnisme et Salon de 1893*) ; Paris, E. Dentu. — *Floriane et Persigant*, drame par A.-FERDINAND HEROLD ; Paris, librairie de l'Art indépendant (édition du *Réveil*, de Gand). — *L'Esprit des races jaunes. Le Tao de Laotsen*, traduit du chinois par MATGIOI (ALBERT DE POUVOURVILLE) ; Paris, librairie de l'Art indépendant. — *La Magie et la Divination chez les Chaldo-Assyriens*, par A. LAURENT ; Paris, librairie de l'Art indépendant.

Henri de Toulouse-Lautrec.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

- Est-elle grasse ?
- Oui.
- Est-elle ici ?
- Oui, oui, oui !!!
- C'est vous !!!!!

Légende de Toulouse-Lautrec.

Lorsque, il y a quelques mois, M. de Toulouse-Lautrec réunit pour la première fois, chez Bousod et Valadon, un certain nombre de toiles, ce fut, chez les intellectuels, la sensation d'une vision novatrice et d'art profond.

On connaissait déjà, de cet artiste, des notations caractéristiques, mais non encore une telle floraison d'œuvres. Très diverses et pourtant très unes, marquant un effort continu et triomphant vers des réalisations chaque jour plus synthétiques et essentielles de la vie, des joies et des vices d'une certaine catégorie d'individus.

C'étaient sur des toiles, sur des cartons bruts dont la couleur grise argentée était savamment utilisée, cernés par des traits concis et sûrs, des tons brutaux se muant parfois en d'harmonieuses teintes quand il fallait dire le charme d'une chevelure ou la grâce vernale d'une capote.

Spécialement le public des concerts et des bals était évoqué : messieurs corrects à démarche impertinente, mais dont les paupières rouges, le teint fané témoignaient des veilles agitées, — comme les rides et le rictus, de vices spéciaux ; filles maquillées, exsangues ou mafflées, à la fois attrayantes et canailles, ou bien, à fausse allure d'homme et cachant mal leurs formes sous des plastrons empesés et leur chignon, sous des chapeaux de feutre. Parfois aussi surgissait une silhouette de parasite, à complet terne, à cravate de mauvais goût, dont l'œil oblique surveillait « le persil ».

Tout cela grouillait sur un décor vif, dans un éclairage particulier, à travers les guirlandes blafardes, comme éreintées elles aussi par la poussière, le bruit et l'encanaillement d'un bal public.

Pour reposer un peu, en un cadre, une créature plus raffinée, presque distinguée, souriait aux visiteurs ; ainsi cette délicieuse Jane Avril embellie par des vêtements exquis.

Ces études, ces toiles se recommandaient par une tenue rare, une pâte ferme, un dessin correct et cette impression persistait même à côté d'un maître incontesté : Degas. Ce que celui-ci avait fait pour le monde des danseuses et des coulisses, Henri de Toulouse-Lautrec l'avait réalisé aussi profondément pour le public des bals et des concerts.

Une nouvelle exposition d'œuvres récentes, chez Durand-Ruel, affirme encore l'impression première : telle silhouette s'élève à la hauteur d'un type.

Peu de peintures, mais une toile importante, des lithographies et des dessins rehâussés : *Les Bals* où défilent les célébrités chorégraphiques et leur clientèle.

L'importante série des lithographies s'attaque à tous les cabotins : à celui du grand monde comme à celui de la barrière, au Théâtre-Français comme aux beuglants.

Voici les gestes amphigouriques d'illustres comédiens, les attitudes de Sarah Bernhardt. Lugné-Poe et M^{me} Bady dans leurs intéressantes interprétations d'Ibsen sont aussi évoqués, un peu cruellement.

Puis, une série d'études sur Yvette Guilbert : les poses niaisées de cette personne, ses ingénuités polissonnes sont notées avec un art infini. Rien n'échappe à l'artiste : ni ses bras longs, son cou maigre, son nez trop fort qui appelle non le parfum des fleurs, mais les senteurs du tabac à priser qu'elle savourera lorsque, lasse de la gloire et grosse d'économies, elle se retirera, fourmi laborieuse, pour cultiver ses petites manies.

Parmi les peintures un portrait de M. G. de L... et une grande toile : en des arabesques rythmées des personnages se découpent dans le décor d'un café. Les vêtements moroses des hommes contrastent avec les colifichets de leurs compagnes : une chevelure surtout, dorée, énorme, tortillée, est excitante : les mains impatientes voudraient la fourrager, les yeux rêvent de débâcle.

Un triptyque sur la Loie Fuller où l'art du lithographe se complique des recherches du chromiste ; un Bruant vu de dos, botté et sanglé, tel ainsi qu'il se montre dans son ermitage de la Butte entre ses poules et ses lapins ; des affiches : *Jane Avril*, *la Babylone allemande*, montrent surabondamment combien sont multiples les soucis de M. Lautrec et souples ses facultés.

Cinquante des plus belles toiles de Manet appendues à côté n'écrasent pas ce novateur.

N'est-ce point là la plus belle constatation qu'on puisse faire ?

CHARLES SAUNIER

DOCUMENTS A CONSERVER

Nous avons annoncé le legs superbe fait à l'Etat français par M. Gustave Caillebotte : une collection de tableaux d'Edouard Manet, Claude Monet, Renoir, Degas, Pissarro, Sisley, etc., évaluée 400,000 fr.

Les bouzes qui président aux acquisitions des musées ont, paraît-il, eu l'insolence de faire la petite bouche en présence d'une pareille munificence. Ils se sont sérieusement demandés si la peinture dite *impressionniste* pouvait être admise au Luxembourg. Et l'on a parlementé, discuté, polémique, chroniqué. Le *Journal des Artistes* a eu l'idée d'interviewer, à ce propos, quelques grands vizirs de l'art officiel, vénérables débris dont nous avons, en général, le tort de respecter la caducité. L'opinion émise par quelques-unes de ces vieilles badernes du bataillon académique est-elle véridique ? N'est-elle qu'une spirituelle fantaisie de reporter ? Il est difficile de décider, et nous inclinons à croire qu'il s'agit d'une plaisanterie analogue à celle dont nous-mêmes, dernièrement, nous nous rendimes coupables en publiant sur l'ouverture du Salon de la *Libre Esthétique* une série d'appréciations fantaisistes attribuées aux critiques les plus autorisés.

Quoi qu'il en soit, les déclarations faites sont vraisemblables. A ce titre, elles méritent d'être conservées (1).

Voici, entre autres, l'avis de M. Gérôme, membre de l'Institut : « Je ne connais pas ces messieurs, et de cette donation je ne connais que le titre... Il y a là dedans de la peinture de M. Manet, n'est-ce pas?... De M. Pissarro et d'autres?... POUR QUE L'ETAT AIT ACCEPTE DE PAREILLES ORDURES, IL FAUT UNE BIEN GRANDE FLÉTRISSURE MORALE.

Sur la foi d'un article d'Octave Mirbeau, je me suis risqué à

(1) Renseignements pris à Paris, au moment de mettre sous presse, il ne s'agit nullement d'une plaisanterie. On nous affirme que les révélations extraordinaires du *Journal des Artistes* sont rigoureusement exactes.

l'exposition de Pissarro. Ma stupéfaction fut grande... Rien, rien. IL N'Y A PAS D'EXPRESSION CONVENABLE POUR FLÉTRIR UN PAREIL DÉTRAQUAGE...

Il faut de l'extravagance à tout prix. Il y en a qui peignent comme ça, d'autres comme ça, en petits points, en triangles... que sais-je ? Je vous le dis, tout ça... des anarchistes !... et des fous !... Ces gens-là peignent chez le docteur Blanche... ILS FONT DE LA PEINTURE SOUS EUX, vous dis-je.

Voyez-vous, il faudrait une plume solide pour soutenir une bonne campagne, pour leur dire à la face : « Vous êtes tous des fous, des fumistes, des spéculateurs, des dos-verts !... »

M. BENJAMIN CONSTANT déclare : « Ces gens-là ne sont même pas des fumistes. ÇA N'EXISTE PAS, C'EST L'ANARCHIE. »

M. GABRIEL FERRIER (?) : « Je ne connais pas ces gens-là, je ne veux pas les connaître. Quand j'aperçois quelque chose d'eux, je me sauve au plus vite. Si je passe rue Laflitte, à côté de la boutique bleue, je traverse vite sur l'autre trottoir... En résumé, je ne crois pas à ces artistes-là ; je ne crois pas à la sincérité des gens qui les préconisent. C'est une question de boutique, c'est un coup de Bourse, et mon avis est très carré : les uns et les autres, C'EST A COUPS DE PIED AU DERRIÈRE QU'ON DOIT LES TRAITER. »

M. LECOMTE DU NOUY (??) : « Mettre au Luxembourg les tableaux dont vous me parlez serait d'un exemple déplorable, car les jeunes gens pourraient en être détournés du travail sérieux... C'EST DE LA DÉMENÇE.

Non, nous ne pouvons, nous qui avons tant travaillé et étudiés encore tous les jours, approuver une tendance dont la caractéristique est l'absence d'étude. »

M. MACHARD (???) : « En accrochant cela au Luxembourg, on semble dire au public : « Voilà ce qui est bien » ; aux jeunes artistes : « Voilà ce qu'il faut faire ». Le conseil est facile à suivre ; un art qui n'a NI DESSIN, NI EXÉCUTION, est trop commode à imiter. UN JEUNE HOMME, MÊME AMATEUR, ARRIVE A CELA EN HUIT JOURS, et alors il vient nous dire, à nous qui nous donnons tant de mal (1) pour peindre d'après nature une tête de femme (car jamais ils ne feront une tête de femme) qui soit de la peinture et qui soit ressemblante, à nous qui n'arrivons qu'à force de patience, il vient nous dire : « Vous êtes des vieux, c'est nous qui savons peindre. »

Passons sur l'opinion de divers artistes parmi lesquels MM. LeFebvre et Maignan, et arrivons à M. Roybet. C'est M^{me} Juana Romani qui répond pour lui : « Ces gens-là ! difficile à dire quelque chose de nouveau sur eux : c'est pas des peintres, c'est des rêveurs. Quand on rêve, on n'a qu'à faire de la poésie. Mais la peinture, faut que ça soit autre chose que des nuages. Ça y est ! (geste énergique du pouce). Ça y est ! C'est comme du Zola. Les nuages n'auront qu'un temps. Les peintres qui resteront sont les hommes robustes : Velasquez, Rembrandt, Henner et Roybet. »

L'interview de M^{me} Vibert est plus amusante encore :

« Posez à mon mari vos questions par écrit et il vous répondra par écrit s'il le juge à propos. Je ne vous promets rien. Je crois même qu'il n'aime pas beaucoup les interviewers. Ah ! je vois ce que c'est : des impressionnistes ! Vibert ne peut pas aimer cette peinture-là. Ce qui l'intéresse lui, c'est la peinture solide, les couleurs fines et le bon vernis. Mais eux, ils n'y entendent rien à ces questions de premier ordre. Ceux qui font des tableaux en

(1) Pauvres gens !

petits points avec de mauvaises couleurs pas fixes, qu'est-ce qui restera de leurs œuvres dans cent ans? Une poignée de confetti. Les peintures de Vibert seules seront durables. Il prépare lui-même toutes ses matières, c'est un chercheur. Oui, Monsieur, il a même inventé des fards et des cosmétiques pour la ville et le théâtre. C'est tout ce qui se fait de mieux et c'est meilleur marché que chez Rimmel ou Dorin. »

Interpellé à son tour, M. de Munkacsy, le peintre du *Christ devant Pilate*, répond :

« Vous savez, moi je suis un étranger... connais pas cette peinture-là... je voudrais bien en voir, si c'est possible. Quand cela sera-t-il exposé? prévenez-moi!... J'arrive de voyage, sait pas ce qui s'est passé... Caillebotte, connais pas... ça m'est indifférent tout à fait. Ah oui! peinture moderne. . Manet, je sais... *Olympia*!... *Olympia* au Luxembourg, c'est le plus grand soufflet que jamais on pourra donner à l'art. (*Sur ces mots nous nous retirons et le maître retombe dans la rêverie d'où l'avait tiré notre entrée dans l'atelier*). Peinture moderne! Cailleboty, Degatz, Sisley-witch, Monetoff... peinture moderne... connais pas... »

Enfin, M^{lle} Abbéma et la spirituelle Gyp apportent, dans ce concert d'ignorance, de malveillance et de stupidité, une note différente :

« Oui, plaçons-les au Luxembourg, les peintres de la donation Caillebotte, dit la première. Le musée est encombré; eh bien! qu'on fasse de la place; si une salle ne suffit pas, qu'on en déblaie deux pour y mettre ceux-là. Le public a le droit d'en exiger pour tous les goûts. Ceux qui ont les idées tristes et qui aiment la peinture sombre iront dans telle salle; ceux qui veulent du soleil et de la peinture gaie dans telle autre salle et tout le monde sera content. Et les artistes aussi doivent demander qu'on rende à ces exilés leur droit de cité. Tous, nous qui peignons clair, nous procédons de ces gens-là. Donc rendons-leur hommage par reconnaissance : nous étouffions, nous avions besoin d'air et de lumière, et personne ne voulait ouvrir les fenêtres, ils ont cassé les vitres. On leur en veut, on leur reproche leurs exagérations, leurs procédés excentriques; est-ce une raison pour cacher leurs œuvres aux jeunes? Ceux qui ont du goût et qui doivent faire quelque chose d'art dans la vie sauront bien se garder de leurs exagérations; ils profiteront de leurs bons exemples et n'imiteront pas ce qui doit être écarté. Puis les imitateurs, quels qu'ils soient, ne valent pas la peine qu'on s'en inquiète : les sous-Manet et les sous-Pissarro sont aussi méprisables que les sous-Carolus. Mais encore une fois, rendons hommage à ceux qui ont tiré du feu les marrons que nous mangeons. »

Et Gyp ajoute :

« On va placer ces tableaux-là au Luxembourg? Mais je trouve cela très bien, moi je les adore. J'en suis un peu de cette école, je suis très Champ-de-Mars, moi. J'aime la peinture où l'on vit et où l'on respire du bon air ensoleillé et je n'aime pas les toiles peintes à la cave : oh! ces portraits de femmes élégantes qui passent en robes de gaze dans les soutes à charbon... »

... Vous auriez peut-être voulu que je vous dise pas mal de méchancetés sur les uns et les autres; non, je veux rester en bons termes avec tous les artistes. Il n'y a que deux hommes que j'abandonne à tous ceux qui en veulent : William Bouguereau et Georges Ohnet. Oh! il y en a beaucoup qui font aussi mauvais et même plus mauvais, seulement ils gagnent moins d'argent. »

Voici, pour clore ces inénarrables entretiens, l'opinion de M. Bouguereau : « Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?

Je ne les connais pas, les tableaux de cette collection. Je ne connais de tout cela que deux toiles de Monet, et de Degas quelques dessins, mais pas de peintures... Caillebotte avait une propriété à Montgeron... c'est tout ce que j'en sais, et c'est trop peu pour porter un jugement.

J'ai beaucoup à faire, je suis très pris... il y a déjà parmi mes occupations de toutes sortes un tas de choses qui ne m'amuse guère; quand j'en suis débarrassé c'est pour rentrer chez moi et non pas courir les expositions. Il y a des gens dont c'est le métier : moi je m'enferme dans l'atelier. En général, je n'aime pas ce que je ne connais pas; mais pourtant... dans ce cas particulier, je crois d'après le peu que j'ai vu de cette école que cela ne ferait pas du tout mon affaire...

La peinture c'est fait pour charmer les yeux, pour réjouir le cœur et émouvoir l'esprit... Je ne trouve pas cela chez eux et leur procédé n'est pas assez classique pour que je l'approuve.

Et puis je n'ai pas besoin d'aller voir ce qu'ils font. *Ça m'est bien égal, chacun chez soi; je ne me dérange pas pour eux, ils ne se dérangeraient pas pour moi...* Il y a pourtant des gens qui aiment ça, puisque ça se vend. Je ne comprends pas pourquoi, par exemple, mais je ne suis pas fâché de vous le dire en passant, c'est la faute des journalistes qui parlent à tort et à travers de choses auxquelles ils n'entendent rien du tout. Ils décident, ils tranchent de haut, le plus souvent obéissant à la camaraderie et à l'intérêt personnel...

Mais j'ai confiance dans le bon sens du public, qui rendra aux véritables peintres leurs places ET FERA JUSTICE DES FUMISTES. »

AIX-LA-CHAPELLE

Soixante et onzième Festival Rhénan.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La lettre tue et l'esprit vivifie.

Quand le Dr Bisehoff, littérateur et musicien de goût, fonda les festivals du Rhin au commencement de ce siècle, il voulait que ces concerts fussent consacrés surtout à la musique des plus grands maîtres, de ceux qui procuraient alors l'émotion artistique la plus profonde, la plus élevée, la plus religieuse même. De ce temps-là, c'était Hændel qui satisfaisait le mieux cette faim de grand art. On lui adjoignait Beethoven, mais, le premier jour du festival, le jour où l'on jouait la musique la plus grave, la plus sérieuse, Hændel venait en premier, Beethoven (qu'on trouvait trop passionné sans doute) était au second plan, et sur environ soixante-dix festivals, quarante s'ouvrent par des oratorios de Hændel, trois seulement par des œuvres de Beethoven.

L'impressionnabilité a beau se transformer, nous avons beau prouver de toutes les façons, en art, en politique, en science, en philosophie, que les choses qui nous entourent nous tiennent un autre langage que celui qu'elles nous tenaient il y a quatre-vingts ans, les comités de festivals ne s'en croient pas moins obligés de s'en tenir à la lettre des intentions des fondateurs, — peut-être parce qu'ils ont confusément conscience de ne pas pouvoir se l'ausser jusqu'à leur esprit.

Nous sommes à tout jamais vaccinés contre l'influence de Hændel, qui ne remue plus rien en nous. D'autres sont venus qui ont parlé à leurs contemporains la langue de leur temps.

Parmi ceux-là, ceux qui n'avaient pas touché au côté éternel des choses ont déjà disparu. Et on nous traîne encore dans les impressions du siècle dernier et dans l'art qui vit de l'antique grammairien, l'art des modernes qui s'essaient à être leurs propres grands-pères! Quel sentiment grave, profond ou religieux y avait-il dans l'oratorio moderne entendu dimanche, rajeunissant les vieilles formes sans les animer d'aucun souffle vivant? La foi qui inspire ces languissantes et théâtrales combinaisons est bien une foi morte, elle ne réveillera plus personne; les conceptions qu'un sacristain peut avoir de la sainteté, conceptions délayées en de trop nombreuses pages banales et ornées d'une musique honnête et non moins banale, voilà ce qu'on sert à ce public venu pour entendre du grand art!

L'Art moderne qui a fait justice des salons officiels, peut au même chef s'indigner contre les festivals. La même maladie y sévit, les mêmes symptômes se produisent. La mode et le bon ton se sont mis de la partie. On s'ennuie ferme et on applaudit à tout casser. Les appréciations les plus monumentales circulent dans l'air. Les solistes qui ne vivent plus que de leur réputation, deviennent l'objet principal; les œuvres, on n'en parle pas. Ce n'est pas un monde affamé d'art qui se presse dans ces salles de concert, c'est un monde où il est mal porté d'être ému de quoi que ce soit. Pour plaire à ce monde qui s'arroe le haut du pavé (surtout à Aix, ville de parvenus et de bourgeois bourgeoisants), on choisit un directeur étranger, qui brille par les « effets » et qui dérange les plus beaux chefs-d'œuvre sous prétexte d'en faire ressortir toutes les beautés, n'offrant plus à l'admiration de son auditoire que ce qu'il a pris pour les « trucs » du génie. « Une symphonie de Beethoven, ah! c'est adroitement fait! Je m'en vais vous en montrer toutes les ficelles et les sous-ficelles. Voyez-vous ce petit moyen auquel vous n'aviez jamais fait attention, je suis sûr? et ce contraste, et ce *crescendo*? Vous n'aviez jamais mis le doigt sur tout cela? Attendez, me voici. Vous allez voir toutes les habiletés, toutes les combinaisons! » On ne voit plus que cela. Et entre ses mains Beethoven devient un paquet de « ficelles »; d'idée une, de suite, de gravité, pas de traces. Mais le public mondain qui trouve indécemment, intempestif, incongru tout ce qui n'est que simple et fort, est très content de ces petites choses qui sont au niveau de son appétit, et les jolis petits détails sont pour lui le suprême du beau. Vous voyez que le parallèle avec nos salons de peinture officielle est complet.

La lourdeur germanique rebrochant sur cette compréhension d'ensemble, on jouit d'une interprétation absolument inférieure et on peste contre l'organisation de ces festivals qui pourraient être si beaux — ce ne sont pas les éléments qui manquent en ce pays de la musique — et qui seront bientôt des expositions d'archéologie n'intéressant que les vieux collectionneurs. Les jeunes, les vivants chercheront ailleurs. La seconde journée de concert rachète souvent la première. Mais il est trop tard, on est trop agacé, on ne revient plus.

Oh! les morts qui éternellement, selon le prophète Barrès, empoisonneront les vivants!

A propos de la Société des Beaux-Arts

Donnons la parole — une fois n'est pas coutume — au critique de *la Gazette* qui publie sur l'exposition de la *Société des Beaux-Arts* ces réflexions :

« Le mécénat de la *Société des Beaux-Arts* exercera-t-il sur l'Ecole belge une influence quelconque? Il est permis d'en douter. Son champ d'action est pour cela trop limité. En fait, il s'agit plutôt d'enrégimentation que de sélection proprement dite. Supérieur ou médiocre, l'artiste affilié y a droit à la cimaise. Quant aux non-adhérents fixés dans la province, la porte de la chapelle, qu'on voudrait bien ériger en église, leur est rigoureusement fermée. *Indigne d'intrare*, fussent-ils l'orgueil et l'espoir du pays.

Le programme de la *Libre Esthétique* est évidemment préférable à celui de la société nouvelle, qui fait inutilement double emploi avec le *Cercle artistique*. N'acceptant point de membres artistes, revendiquant l'entière liberté de leurs invitations, les libres esthéticiens sont guidés par un évident désir de combat sur le terrain de l'art jeune et nouveau, tandis que l'organisation de la *Société des Beaux-Arts* ne représente rien, si ce n'est un groupement d'éléments disparates, à l'instar de l'ancien cercle de *l'Observatoire*.

Le but secret de cette levée de boucliers rouillés ou fourbis est transparent. Il s'agit d'obtenir l'organisation du Salon triennal de Bruxelles, à l'instar des privilèges conservés forcément aux associations similaires d'Anvers et de Gand, qui, en fait d'assainissement artistique, n'y vont pas de main morte. M. Rolin-Jaequemyns avait prêté, lui aussi, l'oreille à cette idée saugrenue, déchargeant le gouvernement d'un de ses devoirs les plus immédiats, celui d'ouvrir à l'Ecole belge des locaux d'exposition où les tendances les plus diverses pussent se manifester librement. Or, ce n'est pas assez que, viciés dans leur base, les Salons de Bruxelles soient devenus la proie de personnalités absorbantes et intolérantes, il s'agirait de centraliser encore la protection officielle, de la canaliser, de soumettre l'âme à d'injustifiables contrôles, de l'embrigader bel et bien, sous je ne sais quel prétexte de relèvement.

En vérité, trop de sollicitude! L'Ecole belge n'a pas besoin de tant de protecteurs. Sa force est justement dans la féconde anarchie qui substitue aux formules vieilles les poussées aventureuses vers des régions inexplorées. Laissez-lui faire le diable à quatre, sans vous préoccuper de la casse. Les morceaux en sont bons. Ils n'y a que les chevaux morts qui ne ruent pas. Au lieu de les fermer, élargissez les barrières. Eu fait d'art, plus de gilde, fût-ce celle de Saint-Luc. »

A propos de la Société des Beaux-Arts, on nous fait remarquer que le monogramme adopté par elle et qui sert à décorer les salles d'exposition, — en souvenir de l'ornementation de la *Libre Esthétique*, — est copié servilement sur celui de la Société du Champ-de-Mars, à Paris. Le plaisant de l'histoire, c'est qu'on n'a pas même supprimé l'N qui, dans le monogramme français, s'explique par le titre : *Société Nationale des Beaux-Arts*.

On répondra sans doute que l'N bruxellois est justifié par le nom de : *NOUVELLE Société des Beaux-Arts* que prend l'affaire. Peut-être n'y avait-on pas songé. Nous tendons généreusement cette perche aux pasticheurs.

Memento des Expositions

AMIENS. — Société des Amis des Arts de la Somme. 3 juin-16 juillet. Transport gratuit pour les invités. Emballage aux frais des artistes. Délais expirés. Renseignements : *Secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

CAHORS. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} juin-15 juillet. Délai d'envoi : 20 mai. Renseignements : *M. Eugène Pautard, commissaire général, Hôtel de ville de Cahors (Lot).*

COGNAC. — Société des Amis des Arts. 1^{er}-30 juin. Délais d'envoi expirés. Renseignements : *M. Baudoin, secrétaire, rue Elisée Mousnier, 4, Cognac.*

DIJON. — VIII^e exposition des *Amis des Arts* de la Côte-d'Or. 1^{er} juin-15 juillet. Délais d'envoi expirés. Secrétariat : *au Palais des Etats, à Dijon.*

MALINES. — XXXVIII^e exposition de la *Société pour l'encouragement des Beaux-Arts*. 24 juin-16 juillet. Délais d'envoi : notices, 5 juin ; œuvres, 11-16 juin. Renseignements : *W. Geets, secrétaire, quai au Sel, 5, Malines.*

MUNICH. — Société des Artistes. 1^{er} juin-31 octobre. Délai d'envoi expirés. Renseignements : *M. K. A. Baur, secrétaire, au Palais de Cristal, Munich.*

MUNICH. — Exposition de la Sécession. Délais d'envoi expirés. Renseignements : *M. A. Paulus, conseiller royal, palais de la Sécession, Prinzregentenstrasse, Munich.*

OSTENDE. — Exposition internationale du Cercle des Beaux-Arts (limitée aux membres du Cercle et aux artistes invités). 14 juillet-9 septembre. Délais d'envoi : notices, 27 mai ; œuvres, 5-15 juin. Renseignements : *M. Emile Spilliaert, secrétaire.*

PARIS. — I^{re} exposition de la Société des Miniaturistes et Enlumineurs (Galerie Georges Petit). 12-27 juin. Délai d'envoi : 25-28 mai. Renseignements : *M. Alphonse Labitte, président.*

REIMS. — Société des Amis des Arts. 29 septembre-5 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Deux ouvrages par exposant. Délais d'envoi : notices, 20 août ; œuvres, 5 septembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société.*

SPA. — Exposition annuelle. 8 juillet-30 septembre. Délais d'envoi : 5-25 juin. Notices : 20 juin. Prélèvement sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. Albin Body, président, rue Neuve, à Spa.*

PETITE CHRONIQUE

C'est lundi soir qu'aura lieu, au Théâtre de la Monnaie, la grande fête d'escrime « L'Écrime à travers les âges » pour laquelle M. Georges Eckhoud a écrit un scénario mouvementé et dont la partie musicale, fort importante, a été composée par MM. Gilson, Du Bois, De Greef, Samuel, De Boeck, Lunssens, Frémolle et Dancau.

L'orchestre sera dirigé par Léon Du Bois.

Les rôles de femmes sont confiés à M^{mes} Andrée Mégard, Anna Parys, Armande Leture, Coquet-Ginesty et Odile Hendrikx ; les rôles d'hommes à MM. Albert Bras, Coquet, Maurice Chomé, Bonarel, Mertens, De Veen, José Venkens, Arthur Hendrikx, etc.

De nombreux épisodes, comportant une mise en scène développée, se succèdent dans le livret de M. Eckhoud. Citons notamment le *Jugement de Dieu*, le *Combat de sire Jacques de Lalaing*, l'*Aventure d'Alexandre Farnèse*, *Sous Henri III*, *Chair à corbeaux*, *Chez la Camargo*, la *Chevalière d'Eon*, etc.

L'Etat français vient d'acquérir pour le Musée du Luxembourg l'une des toiles exposées au Champ-de-Mars par M. Baertsoen, *Le Vieux canal*. C'est un succès flatteur pour le jeune artiste, le gouvernement n'achetant guère d'œuvres étrangères.

A propos de la récente introduction, dans les Expositions de Beaux-Arts, des applications de l'art à l'industrie, citons un passage de l'étude consacrée dans le *XIX^e Siècle* par M. Roger Marx au Salon du Champ-de-Mars :

« L'admission des arts appliqués au Salon, cette admission obtenue à force d'instances par la critique, apparaîtra aux yeux de l'avenir comme la sanction pratique, fertile en résultats, de revendications qui remontent à l'époque même du romantisme. Ecoutez Victor Hugo, par exemple : « Quelques purs amants de l'art écartent cette formule, le beau utile, craignant que l'utile ne déforme le beau. Ils tremblent de voir les bras de la Muse se terminer en mains de servante. Ah ! ils se trompent. L'utile, loin de circonscrire le beau, le grandit : un service de plus, c'est une beauté de plus. » La *Société nationale* se déclare imbue de ces vérités, jalouse de les faire triompher. Cependant, il lui serait malaisé de sortir de ce dilemme : Ou bien vous répudiez les préjugés d'antan et la section des objets d'art a droit aux mêmes traitements, à la même autonomie, ou bien vous la placez en tutelle, vous soumettez ses envois à un jury qui n'émane pas d'elle et alors vos actes se trouvent en contradiction formelle avec votre soi-disant libéralisme.

Pendant que la Société se fait ainsi l'instrument docile de la basse envie des peintres à l'égard d'ouvrages qui attirent légitimement à eux le principal de l'intérêt, d'autres Salons ne manquent pas de servir le mouvement émancipateur. Lors de l'exposition de la *Libre Esthétique* à Bruxelles, l'union dans une même salle des objets d'art avec les tableaux constituait, au jugement unanime, un ensemble exquis et un significatif exemple. On eût dit la démonstration du principe de Guichard : « L'art est un ; seules ses manifestations sont multiples. »

C'est demain lundi, à 2 heures, que s'ouvrira, à la Galerie du Congrès, rue du Congrès, 5, l'intéressante exposition des céramistes de Bourg-la-Reine, M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros, que nous avons annoncée. Cette exposition, qui durera huit jours, de 9 à 6 heures, comprendra un choix important de grès flammés : amphores, vases, bouteilles, coupes, masques, objets usuels, offrant aux amateurs des spécimens variés comme forme et comme coloris des plus beaux produits de l'usine de Bourg-la-Reine.

Une audition des cours d'ensemble de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek sera donnée, sous la direction de M. Gustave Huberti et avec le concours du *Club symphonique* de Bruxelles, dimanche prochain, 27 mai, à 2 heures, dans la salle de la Grande Harmonie.

Le programme se composera d'œuvres de Hændel, Bach, Benoit, Huberti, Grieg, Franck, et de madrigaux anciens pour chœur mixte.

Quelques prix assez inattendus d'une vente faite le 10 avril à l'hôtel Drouot. Le triptyque de *Saint-Cuthbert*, qui valut à Duez sa réputation, a été adjugé 335 francs. Son tableau *Sur la plage*, 410. Il est vrai qu'un *Christ en croix* de Carolus Duran n'a atteint que 360 francs et une *Chanteuse de café-concert* de Jean Béraud, le peintre à la mode, 340.

En revanche, des œuvres d'Ingres, de Diaz, de Dupré, de Ziem se sont relativement bien vendues. Qu'on en juge :

INGRES. *La Vierge à l'hostie*, 6,500. — *Saint-Symphorien*, 3,050. — *La Mort de Léonard de Vinci* (ébauche), 1,250. — *L'Apothéose d'Homère* (dessin à la mine de plomb et à l'encre de Chine), 13,000. — *Philippe V et le maréchal de Berwick* (aquarelle), 2,250. — *Baby offrant le pain bénit à la chapelle de la Vierge dans l'église de Meung* (dessin à la mine de plomb rehaussé d'aquarelle), 3,000. — *La Vierge et l'Enfant Jésus adorés par saint Antoine de Padoue et saint Léopold* (aquarelle), 1,420. — *Tête de Femme*; étude (crayon noir rehaussé de blanc), 380. — *Etude de Femme* (dernière étude faite par M. Ingres d'après nature), 300. — *Tête de Femme*; étude (dessin à la mine de plomb rehaussé de gouache), 500. — Plusieurs dessins pour *Jésus au milieu des Docteurs* (dessin au crayon noir), 250. — *Portrait d'Homme*, 1,000.

DIAZ. *La Bûcheronne*, 7,500. — *Lisière de forêt*, 4,000. DUPRÉ. *Le Moulin à vent*, 11,600. — *La Vague*, 1,300. ZIEM. *Etang de Madigues*, 3,000. — *Venise*, 2,950. — *Sтамбул*, 2,000.

Cette adjudication a produit dans son ensemble 128,868 fr.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Pour paraître demain lundi
chez M. Edmond DEMAN, éditeur
A BRUXELLES

un nouveau livre de Maurice Maeterlinck.

ALLADINE et PALOMIDES

Intérieur, — La Mort de Tintagiles

Trois petits drames pour marionnettes.

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté.

Prix : fr. 3-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 21.

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES.

DIMANCHE 27 MAI 1894.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles



D'après un dessin au fusain de M. J. MARIS (voir p. 166).

SOMMAIRE

UN GUET-APENS. — PHILIPPE ZILKEN. *Peintres hollandais modernes.*
— PAQUES DE CHARITÉ, par Sander Piëffon — L'ESCRIME A TRAVERS
LES AGES — EXPOSITION DE ORÈS FLAMMÉS. — LA CAMPAGNE THÉÂ-
TRALE DE LA MONNAIE. — PETITE CHRONIQUE.

UN GUET-APENS

Dites donc, vous, les amis que *la Libre Esthétique* a appelés à elle pour composer, avec des artistes de Paris, de Londres et d'ailleurs, la plus belle et la plus vivante manifestation d'art qu'on ait jamais faite en Belgique, vous ne vous doutiez pas, gageons-le, que vous aviez été les victimes d'un complot machiavélique dirigé contre notre ART NATIONAL ?

On vous avait invités pour vous AMOINDRIR, pour faire PALIR VOS ŒUVRES à côté de celles des étrangers. Oui, Messieurs, oui, Mesdames, c'est ainsi. *La Fédération artistique* a heureusement démasqué l'hypocrisie. Et vous voilà fixés, Mellery, Meunier, Claus, Heymans, Gilsoul, Laeremans, Doudelet, Motte, Craco, Anna Boch, Khnopff, Charlier, Paul Du Bois, Louise Danse, Devillez, Ensor, Gaspar, Van Rysselberghe, Lemmen, Serrurier, Vinçotte, Van der Stappen, Wallaert, Tourteau, Levêque, Vogels, Degouve de Nuncques, Donnay, Fernand Dubois, Samuel, vous tous qui avez si brillamment contribué au succès unanime de l'Exposition. L'invitation que vous a adressée le directeur de *la Libre Esthétique* était un leurre. Cet esthète ténébreux vous a attirés dans un guet-apens. On ne pourrait mieux le comparer qu'à ce capitaine Matteo il Birbone, chef des coupe-jarrets, que nous montra, ferraillant dans les rues de Plaisance, l'*Histoire vivante de l'Épée* représentée au Théâtre de la Monnaie. Si vous en doutez, lisez *la Fédération*.

« Les manifestations d'art donnent parfois de curieux résultats, révèle ce moniteur général des arts. Ainsi les organisateurs du Salon de *la Libre Esthétique* ouvert dernièrement à Bruxelles ne se sont guère piqués de nationalisme artistique, leur but était manifestement contraire ; de même que les XX, de funambulesque mémoire, ils n'ont jamais songé qu'à imprimer le plus de stigmates possible à l'École belge en général, et en invitant quelques nationaux à leur première exposition, ne l'ont-ils fait, sans doute, qu'avec l'arrière-pensée DE LES AMOINDRIR ET DE FAIRE PALIR LEURS ŒUVRES à côté de celles des étrangers qu'ils invitaient POMPEUSEMENT, EUX, faisant ainsi métier de libre-échangistes artistiques. Ils ont été déçus dans leurs espérances et le résultat a prouvé que les clous de leur Salon étaient fournis par des Belges, à la tête desquels marchait victorieusement Mellery, avec une série de tableaux dépassant de beaucoup, en valeur, tout ce qui venait du

dehors. Et cependant on avait soigneusement trié sur le volet le nom de tous les Alcibiades de la peinture et de la sculpture avant de leur envoyer la fameuse invitation, Sésame magique qui leur ouvrait au large les portes du célèbre Salon. *Quelques œuvres dignes de remarque se sont glissées SUBREPTICEMENT dans le nombre incalculable de non-valeurs, on leur a rendu justice.* »

Et justice aussi est faite de cet abominable complot. Farnèse a tué Mateo.

Mais le capitaine a des émules ! Une légion de coupe-jarrets a surgi des coins d'ombre, la dague au poing. Sous la conduite d'un duc (quelle déchéance de la noblesse !) ils se jettent sur l'Art national pour le poignarder. Cette fois encore, Farnèse veille et son épée raie d'un trait de lumière les ténèbres :

« *La Société des Beaux-Arts*, instituée, elle, pour la protection de l'art national, et dont *la Fédération artistique* a accueilli avec sympathie la création, semble avoir été hypnotisée par la vue de ce Salon de *la Libre Esthétique* et elle n'a eu de repos qu'après avoir organisé elle-même une exposition calquée sur la première ; mais avec une volonté ferme qui l'honore, elle voulait éviter de tomber dans le piège que les libres esthéticiens s'étaient tendu à eux-mêmes, et au lieu de s'adresser aux SOUS-ORDRES AMBITIEUX (1), elle a frappé aux portes des ateliers des maîtres les plus réputés de toutes les écoles. Cette fois l'art belge était enfoncé pour de bon, en dépit des tableaux des Courtens, des Stobbaerts, des Hennebicq, etc.

Singulière façon vraiment de protéger les nationaux et peu concordante avec le but de la société. Et patatras ; voilà que beaucoup de ces noms illustres dégringolent de leurs piédestaux comme de simples colosses aux pieds d'argile, venant démontrer péremptoirement à ceux qui ont quelque compétence en matière d'art, que toutes ces réputations étayées à grand renfort de réclames chauvines s'évanouissent comme fumée au vent quand on examine impartialement leurs tableaux et que ce sont encore une fois les petits Belges qui tiennent la corde. »

Ces révélations inattendues sont vraiment accablantes et ni le noble duc, ni l'esthète aux noirs desseins ne s'en relèveront. Il est acquis que tous les efforts accomplis en Belgique pour montrer l'évolution de l'art contemporain n'ont d'autre but que de jeter le discrédit sur les artistes belges. En vain des revues comme *l'Art moderne* s'efforcent-elles, avec une complaisance qui paraît exagérée à certains, d'exalter nos compatriotes, de dénicher et de signaler leurs œuvres perdues dans la cohue bariolée des exhibitions parisiennes, de vanter les livres indigènes, d'attaquer les journaux qui affectent de n'en

(1) Touché, Puvis de Chavannes ! Touché, George-Frédéric Watts ! Touché, Bartholomé ! Touché, Eugène Carrière ! Touché, Henry Lerolle ! Sous-ordres ambitieux que vous êtes !

parler qu'avec dédain, quand ils en parlent. Peine inutile. Le protectionnisme doit revêtir une autre forme. Fermons nos expositions aux artistes étrangers. Empêchons les nôtres de s'initier au mouvement artistique superbe qui emporte les nations voisines. Gardons-nous d'attirer le public vers les fêtes internationales de l'art et de lui donner ainsi la plus pernicieuse des éducations. Concurrence que tout cela ! Et concurrence déloyale.

L'art est une marchandise qu'il faut garantir par un réseau de législations douanières, au même titre que le sucre et le café. Par sa naissance sur le sol belge, le plus médiocre des peintres, le plus raté des sculpteurs a droit à l'admiration publique, et c'est violer ce droit que permettre à des artistes nés en dehors des frontières d'exposer librement le résultat de leurs recherches.

Ainsi en décide le code spécialement édicté par un groupe de législateurs obtus, à l'âme mercantile.

Pauvres gens ! Quelle piètre conception de l'art que de lui assigner comme limites une division de territoire, de le parquer en un pâturage strictement clos. L'art national ! Ah ! le grand mot dont on coiffe les intérêts les plus mesquins ! Ce n'est pas l'art national que défendent ceux qui se permettent les incartades saugrenues et mensongères dont nous avons sous les yeux un exemple burlesque, ce sont d'obscures coteries que leur vulgarité relègue dans l'oubli.

Voyons plus haut et plus loin. Ce qu'il faut répandre, aimer et défendre, c'est l'ART, qui domine les divisions territoriales. La nationalité donne parfois aux œuvres créées par les artistes une saveur particulière de terroir. C'est un élément adventice, une nuance qu'il est intéressant de constater et qui facilite les classifications. Mais il n'y a pas d'art anglais, d'art français, d'art belge. Il y a des artistes qui, en Angleterre, en France, en Belgique pratiquent l'art selon les influences spéciales que leur nationalité peut avoir exercées sur eux, et qui varient du tout au tout selon les époques. Qu'y a-t-il de commun, pour ne citer qu'un exemple, entre l'art italien de nos jours et celui de la Renaissance ? Entre celui-ci et l'art des quatorcentistes ? L'art est universel, et il est un. Montrer les phases qu'il parcourt, aider à l'évolution qu'il subit par la diffusion des recherches constantes auxquelles se livrent, en tous pays, les artistes dignes de ce nom, c'est le servir et en faciliter la marche. La comparaison des tendances qui partagent les artistes affine les impressions et élève le niveau intellectuel. Elle est pour tous un enseignement précieux, un stimulant, un encouragement aux efforts. Toute autre conception est puérile et décele la plus basse étroitesse d'esprit.

La mission vulgarisatrice accomplie, en ces dernières années, par les expositions internationales d'art neuf inaugurées en Belgique a donc été salutaire et mérite

tous encouragements. C'est ce qui a été constaté par tous ceux que n'aveuglent pas de misérables intérêts de boutique.

Et récemment un journal résumait fort justement en ces termes le rôle rempli par ces expositions :

« Lorsqu'on écrira l'histoire de l'art belge en ces dix dernières années, on ne manquera pas de faire une large part à l'influence qu'a eue sur l'évolution artistique le défunt Cercle des XX.

Les préventions auront disparu alors. Librement, les opinions se feront jour, avec justice ; et s'il est permis, dès à présent, de vaticiner à ce propos, nous devons dire qu'on constatera que, sans les novateurs, *l'art belge aurait longtemps encore, des années et des années durant, piétiné sur place.*

Sans le mouvement vingtiste, en effet, qui aurait su donner à nos peintres et à nos sculpteurs la liberté absolue dont ils jouissent aujourd'hui, même celle de faire de la peinture exclusivement scientifique ? Qui encore aurait pu révéler les recherches diverses, faites en divers pays, par ces novateurs, quelquefois maîtres ès-art, parfois impuissants, mais néanmoins toujours intéressants ? Personne apparemment, pas même ceux qui étaient doués, qui sont doués des meilleures intentions.

C'est que, voyez-vous, dans notre petit pays, probablement plus qu'ailleurs, on est esclave de la routine, soumis aux préjugés du commun des mortels, en quête de ses désirs, afin de les satisfaire.

Oh ! qui écrira les torts du doctrinarisme bourgeois ? Qui dira les assassinats moraux qu'il a commis ?

Eh bien, vous m'en croirez, s'il vous plaît, c'est grâce au mouvement qui s'est produit depuis une vingtaine d'années, et que les XX ont soutenu dans la mesure de leurs moyens, que cet éternel ennemi de l'art et des artistes a rentré un peu ses griffes. C'est grâce à lui encore qu'il y a autre chose, en fait d'art, sous la calotte des cieus, que le poncif académique.

Cet mouvement a tué le poncif académique après s'être acharné sur lui pendant des années, et cette année-ci le vingtisme commence, après avoir changé de cuirasse, avec un arsenal d'armes bien fourbies, à lutter contre un autre ennemi, à moitié debout encore : le Salon triennal, d'institution néfaste.

Ah ! le beau tournoi en train, et quelles superbes passes d'armes nous allons admirer !

Nous n'ignorons pas que parmi les preux en lice, tôt ou tard, il y aura des défaillances. Mais qu'importe ! Les palinodies furent de tout temps : et derrière les combattants se trouvent, sous la tribune où trône la reine du tournoi : l'Art, d'autres écuyers prêts à être armés chevaliers à leur tour. »

Nous allions oublier de citer le journal qui a publié cet article : c'est *la Fédération artistique.*

Philippe ZILCKEN

Peintres hollandais modernes,

avec fac-similés d'après des œuvres de ces artistes.— Amsterdam, J. M. Schalekamp.

M. Philippe Zileken, qui manie avec un égal bonheur la plume et la pointe-sèche, vient d'achever une importante biographie de quelques-uns des plus célèbres peintres hollandais contemporains : Josef Israëls, les frères Maris (Jacob, Matthijs et Willem), Anton Mauve, Johannes Bosboom.

L'ouvrage, paru en livraisons et aujourd'hui complètement terminé, est édité avec luxe par M. J.-M. Schalekamp, à Amsterdam, et orné d'un grand nombre de planches reproduisant, en phototypie, avec une grande fidélité, des toiles, dessins, études, croquis des artistes dont M. Zileken analyse, avec une compétence de critique avisé et de biographe impartial, l'œuvre et la vie. Nous reproduisons quelques-unes de ces illustrations, empruntées à l'œuvre de MM. Israëls, J. et W. Maris.

Le grand charme de ce livre, c'est que l'auteur y parle *en peintre*, c'est qu'il y déploie des connaissances non superficielles et qu'il renseigne avec sûreté le lecteur sur la technique des artistes dont il parle. Ses analyses sont précises, exactement documentées et d'une conscience poussée jusqu'à la minutie. En veut-on un exemple ? Les dessins d'Israëls lui suggèrent ces réflexions générales qui décèlent l'homme de métier en même temps que le critique :

« Il y aura toujours un abîme entre deux opinions opposées concernant le dessin. Pour certaines personnes, pour le grand nombre, dessiner c'est tracer proprement les contours des formes, avec un trait arrêté qui cerne les masses ou les détails. C'est ce dessin qu'enseignent les maîtres de dessin, les écoles, les académies. C'est aussi le dessin élémentaire primitif des peuples anciens, des primitifs de toutes les époques. Lorsque ce trait est senti, lorsqu'en le traçant l'artiste a suivi avec amour les moindres inflexions, appuyant son crayon délicatement pour indiquer une



D'après un croquis de M. J. ISRAËLS

courbe molle, vigoureusement pour accentuer une partie solide, lorsque ce dessin linéaire est d'un Italien primitif, ou d'un Holbein, d'un Clouët, il est admirable. Mais combien ce dessin ne devient-il pas vite une suite de conventions, des traits ou des lignes cernant des masses proportionnées suivant des formules géométriques ! Alors il peut être très utile pour la peinture décorative qui exige, avec du goût et du talent, une grande science ; pour des dessins industriels, dont la qualité première est l'heureuse distribution des lignes et des taches dans lesquelles la vie et les détails des sujets représentés sont au moins accessoires, tandis que le tout doit être plutôt de convention, afin de faire de l'effet à distance ; un effet décoratif qui n'est obtenu qu'au moyen de masses fort simples, dont les détails seraient invisibles par la distance même.

« Ce dessin-ci, aux contours immobiles pour ainsi dire, est le dessin que le public croit être le seul dessin : et du moment que des coups de crayon heurtés, brusques, nerveux d'un Rembrandt, d'un Michel-Ange, d'un Millet sont sous ses yeux, il se trouve désorienté ; habitué à une pureté, une propreté bourgeoise des lignes, il ne comprend pas ce dessin, tout à fait artistique, puisqu'il exprime, plus que la forme copiée servilement, la synthèse de la forme ; qu'il donne la vie, le mouvement, l'action, non pas d'une manière inerte comme une photographie instantanée, mais avec une apparence de vie. Il ne voit pas, ce public, dans le trait interrompu, exagéré, dans les coups de crayon qui cherchent une forme, se répètent parallèles au même endroit, qui sont noirs, épais ou imperceptibles, brusquement interrompus, un dessin bien autrement vivant, exprimant beaucoup plus ; exigeant un talent supérieur, toujours très rare, des facultés de vision et de compréhension que ne demande pas le dessin conventionnel, qui s'apprend par cœur à l'école. »

L'aqua-fortiste se révèle en une table, annexée au volume, qui met sous les yeux, méthodiquement classé, l'œuvre gravé des six artistes biographiés.

Ainsi se trouve complété le recueil documentaire le plus exact qui ait été publié sur les peintres néerlandais contemporains.

Restent les jeunes : Breitner, Toorop, Thorn Prikker, Thérèse Schwartze, Van der Maarel, etc., qui formeront sans doute l'objet d'un nouvel ouvrage. Sans compter M. Zileken lui-même, qui tient dans le mouvement de l'art jeune en Hollande une place importante comme peintre et comme aqua-fortiste.



D'après un croquis de M. J. ISRAËLS



D'après un dessin de M. W. MARIS

PAGES DE CHARITÉ

par SANDER PIERRON. Introduction de GEORGES EEKHOU.

Ces *Pages de charité* sont précédées d'une vibrante préface du maître écrivain Georges Eekhoud. Il y est parlé de l'amitié littéraire et du rôle de l'artiste. On y lit notamment : « L'artiste, vraiment digne de ce nom, n'est pas le virtuose impassible, le cabotin sans amour et sans souffrance, le rimeur mesurant ses alexandrins comme le calicot aune ses soieries, le chicaneau plaidant indifféremment les causes les moins défendables. L'artiste, surtout l'écrivain, tel que nous le concevons, est à la fois un penseur et un maître ouvrier, il participe du voyant et du prophète; son âme, son art représente le foyer où se concentrent les rayons de la pensée et du sentiment de sa génération. Parfois l'ardeur de cette âme et de cet art est tellement intense qu'elle ne trouve plus un aliment suffisant dans les idées et les spéculations immédiates et que dans son essor fulgurant, projetée comme un météore bien au-delà des voies déjà tracées, elle devance de plusieurs siècles les aspirations et les nostalgies du commun des hommes, et traverse d'un sillon lumineux les ténèbres du futur inconnu. » Ces pages, médulaires et enthousiastes, sont d'un modernisme frémissant et ajoutent à l'œuvre d'Eekhoud une fleurette nouvelle, vivace et singulière.

Les contes de M. Sander Pierron intitulés *Pages de charité* sont une œuvre de débutant. On y trouve tous les défauts — sont-ce des défauts? — des débutants et l'on ne manquera pas de signaler le manque d'ordonnance de tel récit ou la naïveté de mainte observation. La tournure est parfois gauche et le conteur s'attarde trop souvent à des détails sans intérêt et que son art encore adolescent n'a pas la puissance de mettre en saisissant relief. Mais M. Pierron raconte avec abondance et facilité. C'est un imaginaire. Il donne de la vie à ses souvenirs et, dans le cadre des régions qu'il aime, il crée des épisodes qui dénotent en lui un tempérament d'art.

Parmi ces contes, nos préférences vont à *Tempels-Molen* et à *L'Auberge du Taureau d'argent*. Ils exhalent une bonne et saine odeur de campagne brabançonne. Leur rusticité tragique est vraiment forte et bien charnue. Comme le dit Eekhoud, s'adressant en sa préface à l'auteur du livre : « Quel cadre appétissant et coquet cette grasse nature, rebondie comme les joues carminées d'une pataude, fait à tous tes délicieux et attendris souvenirs d'enfance, émaillant d'une flore mutine le fond grave et souvent mélancolique de tes contes. »

Prématurité séduit par une grâce câline, une inquiétude douillette, une couleur blanche et bleue de jeune cœur. Enfin, signalons aussi la nouvelle : *Un huitième sacrement*. C'est la plus pensée et la plus virile du livre. Elle conte, en termes passionnés et enthousiastes, l'union de deux artistes et leur communion en

l'art et l'idée. On y trouve une observation parfois profonde et une ardeur généreuse. Cueillons cette page : « Ma sagesse — si cela peut s'appeler une sagesse — provient simplement de ma naissance plébéienne. Sans prétendre cependant que ceux du peuple sont irréprochables et parés de toutes les vertus comme le proclament d'écœurants sycophantes. Les âmes nobles et larges se rencontrent partout. Je m'écartais de mon milieu, me contentant de voir et d'entendre. Tout en admirant l'héroïsme, l'abnégation, la furie, la justice suprême de certains mouvements populaires, si grandioses qu'ils semblent obéir à une impulsion divine, j'éprouvais une répulsion pour la vulgarité, l'ignorance, la platitude, la trivialité et la crasse intellectuelle et morale qu'étaient les individus composant le cœur de ce *vox dei*, et cela malgré la pitié et même la sympathie que m'inspiraient les miséreux, les parias et les opprimés.

« Mon rêve était de trouver un milieu idéal, intelligent, imbu d'idées nobles et grandes, et je me confinai en moi-même, me consolant dans le travail de l'absence de tout être sincèrement cher. Lorsque, par suite de mes succès, quelques salons me furent ouverts, je crus trouver enfin le milieu rêvé, les êtres d'élite que je m'étais réjoui de rencontrer dans la vie; mais non, ici encore m'attendait une grande désillusion, si grande même qu'elle faillit me vouer au scepticisme et au désespoir. Je rencontrai des êtres polis, d'une gentillesse extrême, prévenants, d'une courtoisie excessive, mais, dans toutes ces poitrines, pas un cœur qui battit pour autrui ou pour une noble cause, pas une âme généreuse connaissant l'amour sans bornes. Non, la vilénie ici se cache sous un manteau d'or, elle met un masque d'hypocrisie et de lâcheté, tandis que dans le peuple les sentiments subversifs n'ont point de voile; ici la félonie est une diplomatie, dans le peuple elle est belle par des éclats sanguinaires et passionnés. »

L'Escrime à travers les âges

Très ingénieusement, en dix tableaux qui décèlent, en même temps que le goût des recherches archaïques, un tempérament dramatique réel, M. Georges Eekhoud a établi en quelques jours le livret du spectacle original qui a été représenté lundi passé au Théâtre de la Monnaie. Il a composé une série de scènes variées enchâssant une rencontre et nous a fait assister ainsi à une suite de combats historiques, légendaires ou imaginaires, destinés à initier le public aux phases principales de l'esscrime, depuis le maniement des lourdes haches d'armes jusqu'au jeu délié des sveltes épées modernes.

On sait que « l'esscrime historique » est en honneur en Angleterre, où un groupe d'amateurs, parmi lesquels MM. Hutton, Matthey, Cooke, Whittow, Gate, ont fait de curieuses restitutions des duels d'autrefois. C'est ce qui a donné aux escrimeurs bruxellois, qui comptent bon nombre d'illustrations de l'épée, l'idée d'organiser, avec la collaboration de ces escrimeurs et l'aide de la Presse, la fête vraiment originale et neuve à laquelle nous avons assisté et qui a réuni un concours unanime de bonnes volontés, d'efforts généreux et de curiosités.

Nous n'entreprendrons pas de décrire en détail les épisodes mis en scène par M. Eekhoud. Le sujet, trop spécial, nous entraînerait hors du cadre assigné à *l'Art moderne*. Mais nous signalerons particulièrement — et ceci est de notre domaine — la partie musicale de la représentation, à laquelle ont collaboré, sous la direction de M. Paul Gilson, MM. Daneau, Arthur De Greef, Léon Dubois, Edouard Samuel, De Boeck, Frémolle et Lunssens.

On a particulièrement applaudi la partition du *Duel chez la Camargo*, dans laquelle M. Gilson a intercalé et développé adroitement des airs de ballet de Rameau, et celle de *Châir à Cor-*

beaux, du même auteur, qui s'ouvre par une sonnerie de trompettes de la cavalerie de Louis XIII et un air bachique de la même époque.

La musique colorée de M. De Greef pour *le Combat de sire Jacques de Lalaing contre l'Écossais Thomas Qué* a également été très appréciée.

Dans le tableau *Sous Henri III*, où l'on voit ferrailer avec ardeur les gentilshommes du parti royal contre ceux de Guise, M. Samuel a utilisé la *Romanesca* et une exquise marche de hautbois du temps.

Bref, beaucoup de variété et de goût, et un ensemble original qui fait honneur à tous ceux qui se sont dévoués à l'entreprise charitable menée à bien par les organisateurs.

L'Escrime à travers les âges sera certainement représentée à l'étranger. Et si jamais on la reprend à Bruxelles, — ce qui ne sera pas une tâche aisée vu le nombre énorme d'artistes, d'escrimeurs, de choristes, de musiciens dont elle exige le concours, — nous ne serons, vraisemblablement, considérés que comme de vulgaires imitateurs, la Belgique étant, comme chacun sait, le pays de la contrefaçon.

EXPOSITION DE GRÈS FLAMMÉS

L'exposition des grès flammés de Dalpayrat et Lesbros, ouverte dans la galerie de M. Clarembaux, rue du Congrès, 5, obtient un vif succès. On ne peut se figurer les merveilleux résultats que réalisent, par les seules ressources des oxydes de fer et de cuivre, les très artistes céramistes de Bourg-la-Reine. Les nuances les plus délicates, les blancs de nacre et de vieil ivoire, les verts de mer et d'absinthe s'allient à l'improviste aux flammes sombres des topazes, aux incandescences des rubis, aux profondeurs des lapis et des aventurines. Il y a, parmi ces grès vêtus de soleil, une variété extraordinaire. On dirait de beaux fruits mûris sous des tropiques de rêve. Les formes — les unes nettement définies, d'un galbe parfait, les autres évoquant des stades évolutifs d'organismes embryonnaires — ont toutes un caractère particulier qui fait reconnaître, au premier coup d'œil, les produits de Bourg-la-Reine.

Dans la renaissance du flammé, chaque artisan apporte une note originale. Et malgré l'analogie des procédés, aucun amateur ne confondra les grès de Dalpayrat avec ceux de Chaplet, les premiers en date, avec ceux de Delaherche, de Bigot, de Dammouse, chacun de ces maîtres potiers ayant ses colorations, ses émaux, ses dessins, son ornementation spéciale.

« Ah! je comprends que cet art du feu possède jusqu'à la fièvre et à la griserie ceux qui s'y sont livrés par vocation, disait Octave Uzanne dans le bel article qu'il consacra, dans *l'Art et l'Idée*, à Auguste Delaherche. J'envie ces maîtres céramistes pendant les jours où, après l'attente d'une longue cuisson, ils *défournent* une à une toutes les pièces soumises à l'action des hautes atmosphères... Quel émoi! Quelle curiosité! Quel envoûtement de pensée dans la résultante de l'œuvre! Les effets sont souvent imprévus: tel vase qui devait sortir moulé dans un justaucorps blanc apparaît curieusement moucheté de givre ou saupoudré d'une neige floconneuse qui s'est attachée de préférence aux reliefs, telle autre petite fiole vouée à la famille verte des émaux lisses est retirée diaboliquement déformée, curieuse, couverte de pustules crapaudinières et faite à plaisir pour l'amateur d'étranges, pour l'ami des mirifiques accidents du feu... »

Le salonnet des céramistes Dalpayrat et Lesbros sera clos mardi prochain. Il est visible gratuitement de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

LA CAMPAGNE THÉÂTRALE DE LA MONNAIE

Voici le bilan artistique de la saison théâtrale clôturée le 4 mai à la Monnaie.

- On a joué : *Les Huguenots*, 10 fois; *Faust*, 23; *Lakmé*, 16; *Aïda*, 10; *Mireille*, 8; *Le Prophète*, 9; *Lohengrin*, 10; *Le Barbier de Séville*, 5; *La Guzla de l'Émir*, 10; *Cavalleria Rusticana*, 10; *La Juive*, 8; *Carmen*, 9; *Werther*, 7; *Farfalla*, 19; *Jérusalem*, 8; *Le Rêve*, 3; *Orphée*, 18; *Sigurd*, 6; *Manon*, 6; *L'Attaque du Moulin*, 24; *Pierrot Macabre*, 7; *Tristan et Iseult*, 14; *Richard Cœur de Lion*, 3.

Le spectacle de clôture était composé de fragments des *Huguenots*, de *Lakmé*, de *Mireille*, de *Jérusalem* et d'*Orphée*.

Au cours de cette campagne théâtrale vingt-trois premières et reprises.

Il y a là beaucoup de concessions aux choses routinières. Toutefois cinquante-sept représentations pour *Sigurd*, *Carmen*, *Orphée*, *Lohengrin*, *Tristan et Iseult*, alors que le public est encore si encroûté et que messieurs les abonnés et « leurs dames » tiennent encore pour *Cavalleria Rusticana*, *la Juive* et *la Guzla de l'Émir*.

Il nous paraît de tactique injuste et maladroite d'attaquer sans cesse ces tentatives pour ce qui cloche au lieu de les encourager sincèrement pour ce qui va. Ainsi, comment comprendre le dédain affecté par certains wagnériens des dernières levées contre les très convenables et très courageuses représentations de *Tristan et Iseult*, au nombre de quatorze, attestant une vaillance qu'on ne vit jamais, car en Allemagne, et spécialement à Bayreuth, quand les chanteurs ont joué trois ou quatre fois ces rôles écrasants, ils vont prendre les eaux à Kissingen. Assurément ce n'était pas la perfection de rêve qu'on voudrait quand il s'agit d'un tel chef-d'œuvre, peut-être la plus sublime entité musicale qui fut jamais. Mais pourquoi faire les dégoûtés, alors qu'assurément la jouissance fut profonde quand même. Vraiment nous avons de bien singuliers partis pris quand il s'agit de faire gober à quelques badauds que nous en savons plus qu'eux sur le wagnérisme et que nos sensations ont des raffinements que ne connaissent pas leurs natures inférieures. Tâchons d'être plus simples et de meilleure volonté. C'est ainsi que nous arriverons insensiblement au mieux et peut-être au parfait!

PETITE CHRONIQUE

Mercredi prochain, 30 mai, aura lieu au Théâtre du Parc une seule représentation de *Babylone*, tragédie wagnérienne du Sâr Peladan, représentée récemment à l'Ambigu avec un grand succès. Voilà certes une curiosité dramatique et littéraire. Ce sera une occasion d'apprécier dans un art nouveau le talent de l'auteur du *Vice suprême* et de *Curieuse*.

C'est le 24 juin prochain que sera inauguré à Ixelles le monument élevé à Charles De Coster, dû à M. Charles Samuel.

A la demande de l'administration communale, M. Camille Lemonnier a constitué un comité chargé de l'organisation de la cérémonie.

Ce comité est ainsi composé : MM. Leemans, bourgmestre d'Ixelles, F. Baudoux, Peter Benoit, F. Brouez, Ch. Buls, Eugène Demolder, Hector Denis, Julien Dillens, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Greyson, H. Krains, P. Lacomblez, Camille Lemonnier, Am. Lynen, Maurice Maeterlinck, Henri Maubel, Octave Maus, Xavier Mellery, Constantin Meunier, Francis Nautet, R. Nyst, H. Pergameni, Edmond Picard, Ch. Potvin, F. Rops, E. Smits, Emile Verhaeren.

Le programme du concert que donnera aujourd'hui à 2 heures, à la Grande-Harmonie, l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek sous la direction de M. Huberti, avec le concours du *Club symphonique*, est des plus attrayants. Il comprend des œuvres de Hændel, Bach et Grieg pour instruments à archets et un choix de compositions chorales, avec et sans accompagnement, parmi lesquelles des madrigaux à 4 voix mixtes des XVI^e et XVII^e siècles. Pour finir, des fragments du *Lucifer* de Peter Benoit.

La *Ligue des artistes* se réunira demain soir, à 8 1/2 heures, à la *Brasserie flamande*, rue Auguste Orts, à Bruxelles. L'ordre du jour porte l'élection du jury de l'exposition belge de Genève, dont l'organisation a été confiée à la *Ligue*, et les résolutions à prendre au sujet de cette exposition.

L'audition des 1^{er} et 2^e actes de *Tristan et Iseult*, qui devait avoir lieu à Liège aujourd'hui, est remise au 10 juin, à cause d'une indisposition de M. Ernest Van Dyck.

Dimanche dernier a eu lieu au Théâtre de l'Alhambra, devant une salle archi comble, une intéressante séance musicale organisée par le parti ouvrier.

Le clou de cette fête était la première exécution à Bruxelles, par les membres du *Vooruit*, de Gand, d'un oratorio, *Pro Memoriam*, paroles de Johan, musique de M. Joseph Vandermeulen, second prix de Rome. Les chanteurs gantois (hommes, femmes et enfants) et l'harmonie *Vooruit*, formant un ensemble de 350 personnes, se sont vraiment surpassés. N'oublions pas que nous sommes en présence d'ouvriers et d'ouvrières qui prennent, sur les quelques heures de repos dont ils disposent, le temps nécessaire pour se consacrer à des études musicales.

L'œuvre elle-même promet beaucoup; elle contient, à côté de quelques longueurs, de très belles pages qui dénotent un véritable tempérament musical. Lorsque l'auteur se sera affranchi des réminiscences classiques qui l'obsèdent encore, la jeune école belge comptera un beau et vigoureux talent de plus.

L'Exposition des Beaux-Arts d'Ostende a réuni, grâce au nom de son organisateur, James Ensor, un nombre choisi d'exposants parmi les artistes les plus originaux. Elle s'ouvrira le mois prochain. Voici des noms d'exposants : MM. Alfred Stevens, Jules Chéret, Max Stremel, Paul Baum, Omer Coppens, Van Uhde, Emile Claus, Jef Lambeaux, Victor Gilsoul, Eugène Laermans, Eugène Smits, Storm de 's Gravesande, Amédée Lynen, Baertsoen, Roll, M. et M^{me} Wytzman, M^{lle} Anna Boch, etc.

Un paysage de Constable, *Le Cheval blanc*, vient d'être acheté en Angleterre pour 162,750 francs. Un paysage de Gainsborough, *Scène près de King's Bromley*, a été payé 94,500 francs.

Prix d'eaux-fortes de J.-F. Millet à la vente de sa veuve (24 et 25 avril) :

Le départ pour le travail, deuxième état, sur chine, 152 francs. La même, troisième état, sur parchemin, 150 francs.

Paysan rentrant du fumier, épreuve sur hollandaise, 240 francs.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Vient de paraître :

chez M. Edmond DEMAN, éditeur
A BRUXELLES

un nouveau livre de Maurice Maeterlinck.

ALLADINE et PALOMIDES

Intérieur, — La Mort de Tintagiles

Trois petits drames pour marionnettes.

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté.

Prix : fr. 3-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

BABYLONE. — LA SCULPTURE D'IVOIRE. — L'INTERMÈDE LYRIQUE DE HEINE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — DOCUMENTS A CONSERVER. — TROISIÈME CENTENAIRE DE LAURENT DE LASSUS. — PETITE CHRONIQUE.

BABYLONE

Tragédie wagnérienne en quatre actes du SAR PÉLADAN.

C'était mercredi soir au Théâtre du Parc à Bruxelles. Quand, le dernier acte fini, la salle fort emballée applaudissait en un très beau tapage, il y eut un siffleur!

Un seul, mais *obstiné*, comme Mérodak qu'on venait d'entendre exalter l'obstination; plus même que Mérodak, car celui-ci cède au troisième acte, dans l'admirable scène de l'humiliation prosternée. Tandis que notre siffleur, inextinguible, inchavirable, insubmersible, persista sous la marée montante des bravos s'exaspérant à la lutte entre leur bruit mat de foule saboteuse et la stridence du sifflet perforant les tympanes de ses pointus cri-cris aigus.

Des propos couraient sur cet opiniâtre, qu'un exalté, admirateur, voisin de loge, cinglait d'invectives, tamponnait de la pouffance de cotonneux gros mots. — C'est

un membre du Cercle artistique et littéraire, disait l'un. — Non, c'est un membre de la Ligue libérale, disait un autre. — D'en bas, une grosse voix cria : C'est un membre du Conseil d'administration de l'Université de la rue des Sols! — Quant à lui, il allait, il allait, vrillant, la face se congestionnant à mesure, par l'énorme et précipitatif effort des poumons chassant l'air frénétiquement, à perte d'haleine. Un instant, un seul instant, il s'interrompit pour hurler : J'aime mieux le *Domino noir!* Et il recommença son agile travail rotatif et déchireur d'oreilles. On eût dit un train en détresse, un abonné du téléphone laissé en plan par la demoiselle du bureau central.

C'était symbolique! Et agaçant, et risible! Salulaire pourtant, car des réflexions arrivaient à tire d'aile, appelées du vague par cette chanterelle désespérée. Il était venu, cet être étrange, muni de son bon instrument, résolu à le mettre en batterie; avec des compagnons peut-être, mais qui n'osèrent. Il ne connaissait pas la pièce, mais il connaissait la légende du Sar Péladan! Et son pourpoint de velours sombre, et ses souliers dont des rosettes agrémentent le décolletage, et sa chevelure en mancenillier, noire et filamentée d'argent, l'irritaient de toute la colère qui monte aux dents des conformes quand surgit la muette mais cruelle critique des non-conformes dédaigneux et impassibles. Il fallait cribler d'aiguilles crissantes ce dérangeur d'habitudes, ce bous-

culeur de certitudes. Lui montrer qu'on ne gobait pas ses rêves de rénovation sociale aérienne par les belles phrases claires et changeantes comme les nuages, par les riantes utopies pareilles aux villes de jaspe et d'or qui montent séduisantes et douces dans les aurores, ou croulent éblouissantes dans les crépuscules. Il importait à la rancunière mauvaise humeur des gens en bonne posture et des gens du bel-air que la Comédie-Française (qui a refusé la pièce, honneur à Claretie !) ne parût pas dans son tort, elle qui sait si bien, par la fréquentation posthume des tragédies-cadavres inhumées depuis deux siècles, comment se doit comporter une tragédie vivante ayant dans les veinules et les artérioles de son tissu verbal la rouge et corrosive liqueur de notre sang contemporain aux cent poisons, aux mille parfums, aux dix mille frissons.

Il y eut donc un délégué, qui se délégua lui-même, mais qui fut un porteur de procuration aussi officiellement nanti de pleins pouvoirs doctrinaux que si, en la solennelle cérémonie d'un congrès, une armée de masuirs authentiques l'avait investi d'un mandat pour manifester ses incurables volontés de n'admettre que le coutumier, le mesquin et la juste toise qui maintient l'immortelle platitude en toutes choses. Il ne vint pas avec un sceptre, il ne vint pas avec un glaive : il vint avec un sifflet de deux sous ! et cet outil ridicule suffit pour que, durant dix minutes, il couvra une belle œuvre de ses griffures comme s'il lui eût jeté en plein visage une tasse de vitriol.

Il s'était tenu coi pendant les quatre actes, et vraiment ceci témoigne de l'incorrigibilité de ces cervelles enfermées en des crânes étroits dont les sutures s'invariabilisèrent trop tôt. Il assista donc, sans que se transformassent son âme et son projet, la main sur son sifflet comme un anarchiste sur sa bombe, aux quatre actes en lesquels un noble esprit, dans une prose si merveilleusement rythmée, musicale et imagée que les auditeurs croyaient que c'étaient des vers et ne s'apercevaient pas que le lourd et puéril et monotone bibelot de la rime manque, expose royalement le lent et si profond phénomène historique de la migration d'un symbole. Il ne comprit rien à cette narration dramatique, résumant les longs déroulements, à travers le temps, du mythe tenace et célèbre entre tous : le TAU sémitique, (ou couchite pour remonter en un plus ténébreux lointain), la poutre pénétrant, au milieu, une autre poutre, emblème primitif de l'union sexuelle ; le LINGAM, devenu le signe religieux du principe mâle et du principe femelle unis en une idole grossière, surmontée plus tard du croisant de la lune, insensiblement transformé en tête cornée de taureau. Sur cette idole les cultes atroces de cette race stagnante, encline à l'effroi et à la férocité, irréductible en sa croyance au mal, sacrifiait les victimes humaines, de

préférence les nouveau-nés, holocaustes destinés à payer de leurs souffrances et de leurs vies le rachat de la vie et des souffrances de ceux qui les immolaient, pendant la terreur des épidémies, des famines, des invasions, des insurrections, aussi pendant les purifications annuelles de la Pessa'h, la Pâque des Hébreux. Le Tau à la barre noire, signifiant la sombre et lunaire Astarté ou Sin, reine cruelle des nuits et des enfers, et à la barre rouge signifiant l'ardent et solaire Samas ou Moloch, phallique dévorateur dont on n'apaisait la monstrueuse faim d'ogre qu'en le gorgeant de chair humaine jetée toute vive à ses brasiers ; car on le fit creux comme un four, et on le chauffait au rouge avant d'étendre sur lui la victime, les bras étendus. Le Tau resté l'instrument classique du supplice oriental antique : le crucifiement. Le Tau, instrument de mort affreuse et raffinée, dressé dans tous les carrefours de la civilisation sémitique ; le Tau, obscène objet de parure que les femmes portaient en collier ou sur la poitrine, comme aujourd'hui les chrétiennes la Croix. Car le miracle est qu'il devint la croix, par la vertu d'un inégalable martyr, et que son horreur se transmua en bonté, en foi, en charité, en espérance, en compassion, en amour (les mystérieux appels des contrastes opérant cette magie), quand une autre race, l'aryenne, la nôtre, venant en contact avec ces traditions abominables, en ressentirent l'intolérable émoi et, par une réaction indignée de son âme fraternelle, culbuta et transfigura la psychologie de ce mythe de cannibales et de son redoutable symbole.

L'œuvre de Péladan, en ses harmonieux et crépusculaires méandres, où se retrouvent sans peine les esprits attentifs, raconte cette évolution saturée d'étonnement et de merveilleux. Elle explique, avec une incomparable magnificence de langage, la transsubstantiation d'une idée religieuse quand, au hasard des aventures historiques, deux races devenant contiguës, il se fait un passage de dogme de l'une à l'autre. En un panorama ennobli de grandes lignes et à personnages rares, il concentre l'immense phénomène du Christianisme s'emparant des rites du Sémitisme pour les purifier et les diviniser en douceur et en mansuétude. C'est Mérodak Baladan qui le symbolise : il fut roi sémite, despote, Sar, César, Tzar, Kaiser, à Babylone, arrogant, batailleur, destructeur, massacreur, faisant fonctionner le Tau crucificateur comme fonctionne la guillotine. Le voici tout à coup mage aryen au désert, ébranlé, apaisé, métamorphosé, pauvre et humble, en robe blanche, affranchi de toute contingence, méditant, subjugué par le vague avenir, implorant, ne portant plus la tiare qu'en signe de royauté sur les cœurs.

C'est très beau une œuvre de cette envergure, surtout quand elle vogue au ciel de l'art dans les draperies superbes d'une langue ample, sonore et soyeuse comme

la musique wagnérienne. Mais comment espérer qu'un masuir-siffleur, rongé par le cancer de l'ignorance, la pénètre en ces galeries mystiques aux perspectives infinies? Il aime le vaudeville, lui, car il est souvent jovial et farceur. S'il est d'un distingué gourmé et grave, il aime le drame mondain dont Augier le bien peigné, ou Dumas fils le bien cravaté, instituèrent les règles et l'équilibre ennuiversellement correct. Il permet qu'on le touche à la peau, lui, mais pas au-delà; cela l'indispose, les vibrations profondes. Aussi, quand on le contemple au sortir d'un théâtre (pour lui le théâtre impossible) où il a vu ce qu'il croit des énergumènes ou des fumistes ovationner une tragédie comme *Babylone*, nerveux, rageur, ahuri, on croit vraiment qu'en sa pensée trouble, et finalement découragée, doit péniblement se congolmer une phrase comme celle-ci : « C'est à donner sa démission d'imbécile! »

« BABYLONE » JUGÉ PAR UN ÉQUILIBRISTE.

Voici un amusant exemple de la critique à contrepèterie de *l'Indépendance belge*; vous savez, cette critique où tout éloge est corrigé par une perfidie, cette critique prudente qui permet en tout temps à son auteur de dire :

Je suis oiseau, voyez mes ailes,
Je suis souris, vivent les rats!

« En fin de compte, et malgré tout, cette Babylone, si elle n'est pas un monument impérissable, n'en est pas moins un effort d'art où l'incohérence même des pensées donne à réfléchir, où le travail du style est tour à tour puéril et génial. »

Le soleil eût été charmant si l'on n'avait été en pleine nuit. L'atmosphère voilée par un épais brouillard était d'une transparence infinie. Alors se leva cette femme admirable dont la jeunesse aurait resplendi comme une apparition si l'âge n'avait pas appesanti sur elle sa main impitoyable et pourtant compatissante, etc., etc. Oh! le talent vil de parler pour ne rien dire et surtout pour ne pas se compromettre!

LA SCULPTURE D'IVOIRE

Il y a quelques mois, M. Van Eetvelde, secrétaire d'Etat à l'Etat indépendant du Congo, signalait aux sculpteurs la quantité d'ivoire apportée en Belgique ces dernières années, et il les invitait à utiliser cette substance.

L'idée était ingénieuse et belle. Il s'agissait de restaurer un art jadis largement pratiqué.

Certes, l'ivoire trouvait toujours des débouchés et on en faisait mille usages. Mais l'ivoirerie n'était qu'une banale industrie de hochets, de cendriers, de ronds de serviette, de coupe-papier, une quincaillerie d'objets sans grâce et auxquels manquait ce caractère, ce charme suprême que donne l'art. La matière que les Phidias employaient à faire resplendir les seins des Junon et les torses des Jupiter s'employait dans la confection de broches à dents; ce qui servait à élever le trône de Pénélope, le lit d'Hippodamie, la table des jeux Olympiques, était livré à d'expéditifs artisans qui en fabriquaient des cadres pour miroirs à moustache ou des boîtes pour la poudre de riz. Où les gothiques ouvraient des

scènes des saints Evangiles, en un art mystique et dolent, les bibelotiers de nos jours confectionnaient à la grosse des madones toujours identiques, encombrant les oratoires de leur frigide et triste plastique.

Voilà ce qui était. Et certes cette industrie va perdurer. Mais à côté de cette immense pacotille, de cette camelote encombrante, édifier un art précieux et délicat, relever la statue blanche d'une sculpture délaissée, quel noble rêve!

L'ivoire se prête admirablement à la sculpture. Il rend à ravir les chairs, car n'est-il pas lui-même issu de la chair? De son origine il garde des roseurs subtiles, une douceur laiteuse, une transparence charnue que la lumière flatte et fait resplendir. Il conserve comme la volupté de la chair, la caresse chaude de la vie. C'est une matière d'une sensibilité extrême. Quand le sculpteur commence sur elle le dégrossissement, elle rosit et transpire: n'est-ce pas le viol de son sein? N'approchez pas le ciseau de ses flancs pendant que souffle un ouragan: elle est frileuse et se raidit aux attouchements. Elle ne se donne entière et complaisante que durant les temps calmes: c'est la règle qui guide le travail de ses artisans. Plus tard, habituée à la main subtile qui fera d'elle œuvre séduisante, elle devient blanche, d'un blanc irradiant: c'est comme une fête nuptiale de la pulpe qui forme son essence et de l'art qui l'a fécondée. En vieillissant, l'ivoire se couvre d'une patine chaude et jaune, d'un peu d'or liquide, ou bien il se brunît, avec des tons de cuir de Cordoue; il emprunte même parfois, pour se vêtir de couleur, aux palettes de l'ébène. C'est le milieu où il vit qui le colore. Le jour est propice aux blanchissements de ce sensitif, les ténèbres et la claustration lui communiquent de leur noirceur. Mais quoi qu'il arrive, il est toujours ce que les peintres qualifient, en leur langage, « beau de ton ».

Aussi, l'appel de M. Van Eetvelde a été entendu par quelques sculpteurs et vient-on d'inaugurer à l'exposition d'Anvers, dans le compartiment congolais, un étalage de statuettes éburnéennes où l'on voit notamment des œuvres de MM. Julien Dillens, Samuel, Vinçotte, De Rudder et Wolfers.

De M. Dillens, un délicat *Allegro*. C'est une femme exquise de modelé, dressée en sa gracieuse nudité sur son socle, quelque sourire florentin aux lèvres, avec un geste qui paraît vouloir cueillir un de ses seins pour l'offrir, fruit superbe et vivant. Tout le long de ce corps court comme un duvet de lumière chaude, de flatterie câline, que le marbre, plus compact, ne donne pas. De même la *Tux* de M. Samuel, en ses plis qui entourent d'un joli jet le mouvement original de la déesse, laisse pénétrer le jour qui apporte des reflets ambrés, des transparences de vieil or d'un grand charme.

La *Tux* de M. Samuel tient, d'un geste hardi, heureusement compris dans le développement de la défense qui fut la matrice de cette petite Fortune, une corne d'abondance en argent semé d'or. La *Méduse* de M. Vinçotte — que je préfère au buste en bronze exposé à la *Libre Esthétique*, d'identique sujet — se coiffe du même métal que la *Tux*, tandis qu'une *Minerve*, victorieusement expressive, de M. Dillens, est casquée d'or et sonne, en cette mignonne exposition, comme une fanfare de gloire antique.

A ses qualités natives de douceur charnelle et de transparence l'ivoire joint celle de se marier harmonieusement aux métaux précieux. Les chairs resplendissantes appellent les rares bijoux et conservent leur éclat à côté de celui des joyaux. La serpentine chevelure de la *Méduse* fait le plus heureux effet sur ses épaules

et la figure de la *Minerve* soutient à merveille le triomphe de son casque divin.

Comme gage de cette alliance de l'ivoire et des bijoux, voici un *Coffret* de M. Wolfers, dont les panneaux sont de M. De Rudder. L'élégante armature du coffret est d'or et d'argent, piquée de grenats. Les panneaux allégorisent la Parure et sont d'un modelé savoureux et gras, d'une tendre poésie.

Quelques autres œuvres, des médaillons de M. Wolfers, un buste de M. de Tombay, une *Phébé* de M. De Rudder, complètent cette exposition.

C'est là un début dont la réussite est des plus prometteuses.

La tentative se présente d'ailleurs au moment d'une sérieuse renaissance de la sculpture belge. Celle-ci avait longtemps piétiné sur place, dans les jardins surannés des académies, et voilà que soudain, avec les Constantin Meunier, les Lambeaux, les Van der Stappen, les Dillens et que d'autres ! elle prend un large essor.

Nombre de sculpteurs s'essayeront donc encore à l'ivoirerie. J'imagine très bien la beauté d'une Vierge ainsi sculptée par Constantin Meunier, et qui brunirait en un coin d'église, gardant en elle un peu de la douleur de ces temps, comme ses sœurs, les gothiques, nous ont transmis, sous leurs plates poitrines, le cœur pieux de leurs époques. Meunier a créé, en ces dernières années, un Jésus d'une profonde dolence, coulé en bronze noir, et qui serait certes d'une séduction mystique très grande, avec la blancheur riche de l'ivoire, parmi la pompe fastueuse de certains autels de cathédrale flamande.

D'autre part Jef Lambeaux pourrait tailler des danses de satyres et des ivresses de nymphes. Sous sa patte, l'ivoire reprendrait l'égrillarde allure de certaines scènes faunesques de l'antiquité. Quels pétillants bibelots il ferait surgir, quels nerfs, quels rires, quelle santé il pourrait jeter à pleines mains dans les salons, s'il restait, en ces statuettes, le verveux et lascif poète du *Baiser* et de la *Folle Chanson* !

Et parmi les Jeunes ? Quel beau vêtement serait aux rêves de Georges Minne, à sa belle sculpture compatissante, l'ébur immaculé et délicat !

La sculpture d'ivoire a d'ailleurs, en son histoire, d'incessants renouvellements et elle a eu de très grandes périodes. C'est l'antiquité qui apparaît ici la plus magnifique. On a érigé, aux temps des Phidias, des colosses d'ivoire et d'or : le Jupiter d'Olympie, la Junon d'Argos, la Minerve du Parthénon, la Diane d'Ephèse, l'Esculape d'Epidaure, la Minerve de Pellène (1), tout un gigantesque Olympe chryso-éléphantin peuplant les temples de la Grèce. Il ne reste rien de ces chefs-d'œuvre dont les historiens vantent la souveraine et divine plastique. Un grand savant du commencement de ce siècle, Quatremère de Quincy, leur a consacré un gros livre (2), où, à l'aide d'éléments de la sculpture grecque et en fouillant avec sagacité les auteurs, il a reconstitué merveilleusement toutes ces statues, en des gravures coloriées d'une étonnante beauté. Était-ce bien en ces attitudes d'une noblesse supra-terrestre que ces somptueuses idoles s'offraient à l'adoration ? L'affirmer serait hasardeux. Mais devant certains portraits de vieux maîtres, de Rembrandt ou de Dürer, tant la vie du modèle a été serrée de près et comprise, tant le peintre a écouté l'âme de celui dont il rendait les traits, on se dit, en son-

geant aux personnages lointains représentés : qu'ils sont ressemblants ! Un sentiment analogue saisit à la contemplation des gravures de Quatremère de Quincy. Devant l'héroïsme et l'harmonie des gestes, la grandeur des allures, la pensée sublime des figures, la richesse des ordonnances, on reste convaincu que tels devaient bien être ces dieux et ces déesses. On se sent sur les cimes du grand art grec, dans le souffle de ses apogées : c'est une Iliade d'ivoire et d'or, et la puissante voix rythmique du paganisme n'a jamais si magnifiquement entonné le cantique de ses majestueux et grandioses symboles.

Que d'autres peuples encore ont enrichi leur art d'objets d'ivoire ! Chacun d'eux y met de son esprit et le travaille à sa façon. L'église de Sainte-Sophie possédait 365 portes décorées de bas-reliefs byzantins en ivoire. L'époque romane se sert de la matière éburnécenne pour les calices, les reliquaires, les crosses des évêques. Les Japonais en ont fait de ces petits monstres grimaçants et souples, si « amusants » au toucher que je ne sais où, dans leur *Journal* je pense, les Goncourt racontent que l'un d'eux avait constamment un de ces diabolotins ou de ces magots en poche, pour le seul plaisir de le caresser constamment.

Mais pour rester en notre pays, ce nous est plaisir de constater que ce n'est pas pour la première fois qu'il y aura eu des artistes ivoiriers sur les terres belges.

Jean Lebraellier, désigné dans l'inventaire de Charles V comme ayant sculpté « deux grands beaux tableaux d'ivoire des trois Maries », était un Flamand.

Voici encore, au XVII^e siècle : Copé, Van Obstal, d'Anvers, Faid'herbe, de Malines, Bossint, Angermeyer et surtout les Duquesnoy, de Bruxelles.

Vers 1625, François Duquesnoy habitait à Rome avec Alexandre Algardi, le statuaire bolonais, auteur du bas-relief en ivoire qui se trouve à l'église de Saint-Pierre à Rome et qui représente *Saint Léon se rendant au devant d'Attila*. Duquesnoy faisait des figurines en bois, en marbre et en ivoire. Le connétable Philippe Colonna lui commanda un grand crucifix en cette matière, pour l'offrir au pape Urbain VIII, et ensuite une écritoire où l'on vit deux enfants, dont l'un était endormi et dont l'autre soufflait des bulles de savon.

De Jérôme Duquesnoy se trouvent à Malines, à l'église de Saint-Alexis au grand Béguinage, un superbe *Christ en croix*, exécuté en ivoire, et à Gand, dans l'oratoire épiscopal, un autre *Christ*. Jérôme Duquesnoy a exécuté, en même substance, des *Enfants à la Chèvre*, l'*Enfant et le Jeune Faune* (1).

Certes, nous pourrions nous promener longtemps encore dans l'histoire de cette sculpture, au long de ses blancs chemins, devant les statues gigantesques, gloires dressées à ses carrefours, en cueillant çà et là les transparentes fleurs qu'elle a fait s'épanouir, car elle a été féconde. Mais finissons cette causerie en souhaitant que l'art ivoirier renaisse en Belgique. L'abondance de l'ivoire met actuellement les Belges dans une situation analogue à celle des Dieppois au XIV^e siècle. Ceux-ci équipèrent, en 1364, deux vaisseaux qu'ils firent cingler vers la côte d'Afrique où ils les chargèrent de tant d'ivoire qu'il leur prit l'idée de le mettre en œuvre. Leur industrie (2) fut très florissante jusqu'au moment où les Anglais, en 1694, vinrent bombarder leur ville.

(1) Nous publierons en un prochain numéro une notice sur l'édification de ces statues.

(2) QUATREMÈRE DE QUINCY. *La Sculpture chryso-éléphantine*. Ce livre se trouve à la Bibliothèque royale.

(1) Ces ivoires furent à la collection du comte de Kuypers de Rymeman d'Anvers.

(2) Voir au Musée de Bruxelles un crâne d'ivoire de travail dieppois.

Qu'une époque ivoirine s'ouvre aussi pour la Belgique, riche en défenses d'éléphants. Lorsque ses artistes auront modelé l'ivoire, sans doute qu'aussi leur influence se fera sentir sur les ustensiles de pacotille qu'on fabrique en cette substance, et que le bon goût s'infiltrera dans ces masses banales d'objets. Le mouvement qui s'indique aujourd'hui vers « l'Art appliqué », le renouveau, encore à son aurore, dans le style des meubles, pourrait favoriser cette réforme.

EUGÈNE DEMOLDER

L'INTERMÈDE LYRIQUE

de HEINE

Traduction poétique de J. DE TALLENAY, suivi de *Premières Rimes*. Paris, Ollendorff, 1894, in-8°, 288 pages.

Les voici, de nouveau, les soixante-cinq improvisations de ce poète dont le chant, âpre et doux, caressant et cruel, miel et fiel, fut surtout séducteur de femmes, de celles au moins qui adorent sentir la griffe sous le velours, et la morsure dans le baiser, celles qui aiment qu'un cerveau masculin les flagelle en les idolâtrant et mêle le blasphème à la prière.

L'Intermezzo, concert étrange, où l'esprit inquiet de ce métis tourmenté, israélite blond et bâtard, confusionne tous les cris de ses mélancolies amoureuses et désolées, de ses sarcasmes où le rire pleure, bloc-notes d'un trouvère moderne, maladif et triste, soupirant d'idéal et qui, ne pouvant le trouver dans une grande cause pour laquelle son âme sceptique n'avait point l'envergure, l'a placé dans le bibelotage puéril et terrible de l'amour.

C'est une plume d'amazone, cette fois, qui a tenté la réduction en vers français à rimes de ces lamentations où Heine « jeta son cœur dans le fond d'un grand trou » avec une gaieté qui n'était que raillerie lugubre :

Je veux enterrer ce recueil,
De mes chansons et de mes rêves,
Parmi les sables blancs des grèves
Sous le couvercle d'un cercueil.

Il me faut un cercueil énorme,
Voilé d'ombre comme un caveau;
Et ressemblant au gros tonneau
De Heidelberg, quant à la forme.

Une amazone! J. de Tallenay est cette patricienne, flave, slave, brave, vénézolaine aussi par un long séjour là-bas, très là-bas, dans les Amériques aux grands fleuves, qui, depuis tantôt deux ans, promène dans Bruxelles sa haute stature, sa haute voilure de frégate (le Beau Navire!), allant vaillamment partout où sonne la cloche des intelligences, avec un dédain viril des préjugés et une impassibilité de déesse; promenant aussi, dans les salons, une petite tête de Cybèle, en camée, statuairement fière, sur des épaules royalement massives et harmonieuses, ferme bloc de Carrare. Elle s'est essayée en des volumes anecdotiques: SOUVENIRS DE VÉNEZUELA, — EN RÉPUBLIQUE, — et un livre à effluves d'astralisme: L'INVISIBLE. Le volet du titre de L'INTERMÈDE LYRIQUE nous apprend qu'il y a sous presse MADAME DIOGÈNE, et en préparation ANGOISSES D'AMES. Bref, une travailleuse, une intellectuelle, puisqu'on ne peut plus dire bas-bleu et que cette fois, du reste, ce qu'il y a de dédain badin dans cette expression qui met pour les femmes l'esprit dans les jambes, s'appliquerait fort mal et très injustement.

La traduction présente est consciencieuse et élégante. Elle serre

l'original d'aussi près que peut le faire cette maudite versification prosodique, qui a donné jusqu'à l'épuisement tout ce qu'elle recéléait de féerie et de charme, et en laquelle s'attardent (ralentissement qui va mourir) quelques fanatiques enfangés d'atavisme et quelques bonnes volontés à convertir. Le vers est simple et souple, sauf l'inévitable surcharge des mots fourrés là pour la rime; il est d'une allure aisée et charmeuse, en une lumière douce, sans tourment pour l'esprit et pour cette oreille intérieure qui entend le rythme et la cadence musicale sans avoir besoin du son.

Quand je contemple tes beaux yeux,
Je cesse de sentir ma peine;
En voyant ton front radieux,
D'un bonheur vrai j'ai l'âme pleine.

Mais quand tu me dis doucement
Et bien bas : « Mon ami, je t'aime! »
J'éprouve un grand frémissement
Et malgré moi je deviens blême!

A travers ce grillage léger de cage d'oiseau, Heine apparaît ce qu'il fut en son œuvre sarcastique et tendre : non un oiseau de proie, certes; non un colibri non plus; une sorte d'aleçon, nostalgique, passionné, aux cris perçants et tristes, regrettant la mer et le perchoir tragique des rocs au contour des baies inhospitalières. A ce héros douloureux vont bien les consolations d'une Walkyrie, et la femme qui traduit un poète, certes lui porte une consolation à balsamique saveur.

Au volume l'auteur a ajouté un appoint personnel : Soixante morceaux en vers, sous le titre un peu hésitant et pensionnaire PREMIÈRES RIMES. C'est tracé d'après toutes les règles de la versification classique à laquelle plus haut nous faisons nos impolitesses; mais ce vernis et cet accommodement vieillots qui désormais picotent si peu nos esprits saturés de ces formes raclées jusqu'au vif fond de leurs réservoirs, laissent perfluer un sentiment poétique gracieux et fort. Il y a là un tempérament riche en bon sang coulant chaud qui tôt ou tard règlera ses battements sur autre chose que les mesures démodées. Affranchissez-vous, Madame, affranchissez-vous! Voici que vous avez donné le vol à toute la migration des sentiments d'une femme qui pense; vous avez attesté qu'il y a en vous cette chose essentielle : le besoin de formuler poétiquement vos sensations. Laissez-les perfluer sans emmailloter ces nouveau-nés, à la sortie, dans les linges et les bandelettes dont les Traités de prosodie française et les Dictionnaires de rimes sont les magasins, surveillés par la police littéraire. On vous vit à BABYLONE du Sar Péladan : vous devez avoir compris cette musique de la langue faite de rythme, de cadence, d'assonnances imprévues, d'allitérations martelantes, de formes variées, de tout cet admirable arsenal d'un esprit de goût haut et pur s'abandonnant à ses émotions. Essayez donc cela! Risquez-vous! N'avez-vous pas dit dans une de vos meilleures pièces, celle qui orne la page 276 :

L'émotion! Ah! Cherchez la toujours partout!
Ouvrez-vous à l'âme des choses,
du souffle qui s'exhale de tout...
Laissez-vous pénétrer par ce fluide vivant!...
Que l'au-delà deviné, l'amour et la douleur
aillent profondément vous étreindre
de leurs angoisses infinies.
Votre âme répondra soudain à l'appel
qui vibre éperduent dans toute la Nature.

Et pardonnez-nous d'avoir nettoyé ces belles phrases du capiton de quelques chevilles et des fanfreluches superflues de quelques rimes classiquement banales.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Fleur d'abîme, par JEAN AIGARD; Paris, E. Flammarion. — *Alladine et Palomides; Intérieur; et la Mort de Tintagiles*: trois petits drames pour marionnettes, par MAURICE MAETERLINCK; collection du *Réveil*; Bruxelles, Edmond Deman. — *Ma Senaine* (1892-93), fragments, par JACQUES ROMMELAERE; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Morgane*, drame en cinq actes et en prose, par AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM; Paris, Chamuel et Bruxelles, P. Lacomblez. — *La Porte héroïque du Ciel*, drame ésotérique, par JULES BOIS, avec dessins d'Antoine de La Rochefoucauld et un prélude musical d'Erik Satie; Paris, librairie de l'Art indépendant. — *Sur les Golfes; Naples et Salerne*. Journal d'une ignorante; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Propos de littérature*, par ALBERT MOCKEL; Paris, librairie de l'Art indépendant.

DOCUMENTS A CONSERVER

MAX NORDAU, ce toqué germanique, qui s'est donné pour mission en ce monde de lever la patte et de satisfaire son incontinence contre les célébrités, a rencontré un roquet fraternel dans l'étrange et agonisant journal belge qui s'est affublé de ce beau mot *La Liberté* comme un chimpanzé se coifferait de la tiare. Le canin belge est allé gaiement flairer le canin allemand sous la queue et voici l'odeur qu'il en a rapportée dans sa niche :

Un poète belge jugé par un Allemand.

Nous trouvons dans un ouvrage de Max Nordau, dont la traduction française vient d'être publiée (1), une appréciation de notre poète couronné Maurice Maeterlinck, cruelle mais amusante néanmoins.

Le volume a pour titre : *Dégénérescence*. L'auteur y a entrepris « d'examiner les tendances à la mode dans l'art et la littérature et de prouver qu'elles ont leur source dans la dégénérescence et que ceux qui les admirent s'enthousiasment pour les manifestations de la folie morale, de l'imbécillité et de la démence plus ou moins caractérisée ».

Pour ne parler que de la littérature, « le livre qui veut devenir à la mode, doit, avant tout, être obscur. Le compréhensible est banal et bon seulement pour la populace... On aime beaucoup les histoires de revenants, présentées sous un déguisement scientifique... On se grise des successions nébuleuses de mots des poésies symboliques... Maeterlinck est mis au même rang que Shakespeare ».

Nous y voilà !

Et notre « célébrité nationale » a les honneurs d'un long chapitre où elle est vigoureusement malmenée.

Maurice Maeterlinck, pour Max Nordau, est « un exemple du mysticisme devenu absolument enfantin et idiotement incohérent ».

C'est surtout dans ses poésies que son état d'esprit se révèle de la manière la plus caractéristique.

Lisez cette pièce, prise au hasard, dans *Serres chaudes* :

O serre au milieu des forêts !
Et vos portes à jamais closes !
Et tout ce qu'il y a sous votre coupole !
Et sans mon âme en vos analogies !
... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quand aurons-nous la pluie,
Et la neige et le vent dans la serre ?

« Ces successions de mots idiots sont intéressantes au point de vue psychologique, dit notre critique impitoyable, car elles laissent reconnaître avec une clarté instructive ce qui se passe dans un

(1) Paris, Félix Alcan, 1894.

cervau détraqué... Rien ne serait plus aisé que de composer, sur le modèle de ces « poésies », d'autres pièces qui dépasseraient celles de Maeterlinck. »

Mais Maeterlinck est « incarcaturable », tout comme cet excellent M. Mélot.

« Son genre ne supporte aucune parodie, vu qu'il atteint déjà les bornes extrêmes de l'idiotie, et il ne serait pas non plus très digne de la part d'un esprit sain de se moquer d'un pauvre diable d'idiot. »

Nordau n'y va pas par quatre chemins pour émettre son diagnostic.

Il y insiste à propos d'une pièce de vers composée d'assonances accumulées sans égard à la signification des mots :

Les paons nonchalants, les paons blancs ont fui,
Les paons blancs ont fui l'ennui du réveil.
Je vois les paons blancs, les paons d'aujourd'hui
... Atteindre indolents l'étang sans soleil.
J'entends les paons blancs, les paons de l'ennui
Attendre indolents les temps sans soleil.

On s'explique le choix de ces mots, dit l'auteur, ils renferment presque tous la voyelle nasale « en » ou « an » ou « aon ». « C'est un cas de cette forme d'écholalie qui n'est pas rare chez les aliénés. » Et plus loin : « Certaines pièces de Maeterlinck sont une imitation servile des jaculations de Walt Whitman, cet Américain fou, pour lequel, conformément à la loi d'attraction mutuelle des aliénés entre eux, il devait nécessairement éprouver de la sympathie. »

Nordau s'occupe aussi des drames « incohérents » de Maeterlinck et analyse longuement *la Princesse Maleine*. Sa conclusion vaut d'être citée : « Que l'on s'imagine un enfant à l'âge où il est juste en état de suivre la conversation des grandes personnes, devant lequel on aurait joué ou lu *Hamlet*, *le Roi Lear*, *Macbeth*, *Roméo et Juliette*, *Richard II* et qui, retourné dans la chambre de ses petits frères et sœurs, leur raconterait à sa façon ce qu'il a entendu. On aura alors une idée juste de *la Princesse Maleine*. Maeterlinck s'est gavé l'estomac de Shakespeare et rend les morceaux non digérés... L'image n'est pas ragoûtante, mais elle peut seule donner une idée claire du processus intellectuel qui se produit lorsque des dégénérés font ce qu'ils appellent créer ».

Nous voilà, ajoute avec une satisfaction non dissimulée le plume belge, bien loin de l'article exubérant du *Figaro*, auquel Maeterlinck dut sa célébrité et où Mirbeau l'appelait « le poète le plus radieux, le plus sublime et le plus émouvant de ces trois derniers siècles ».

Entre vingt critiques qui ont exalté Maeterlinck et un malheureux paranoïde qui l'outrage en compagnie d'autres victimes illustres, il n'hésite pas : il va au paranoïde et l'admire !

Oh ! le joli milieu digne d'un raté envieux. Comme on le sent heureux de crachoter sur un noble esprit ! Quelle joie pour son âme subalterne de salir un nom aimé et d'essayer de le ramener aux banales ornières où rampent les impuissants. Vraiment ces êtres éliminent toute pitié et battent le rappel pour les exécutions féroces. Quelle duperie de se laisser aller envers eux aux mansuétudes et de déposer parfois la cravache littéraire dont il faudrait sans relâche les fouailler.

Troisième Centenaire de Roland de Lassus.

La ville de Mons célébrera en grande pompe, le samedi 23 courant, le troisième centenaire de Roland de Lassus.

Le conservatoire de Mons exécutera pour la première fois, à 2 1/2 heures, au manège de cavalerie, une cantate de circonstance, *Roland de Lassus*, écrite par M. Jean Van den Eeden sur un poème de M. Hippolyte Laroche. L'orchestre et les chœurs,

formant un ensemble de 1000 exécutants, seront dirigés par l'auteur. Les solistes seront M^{lles} Milcamps et De Cré, MM. Moussoux et Pieltain.

Le programme porte en outre les ouvertures de *Don Juan* et de *Coriolan*, la « Chevauchée des Walkyries », deux antiennes, trois chansons et un *Miserere* pour voix mixtes, orgue et quatuor, de Roland de Lassus.

Le lendemain, dimanche, aura lieu le grand concours de chant d'ensemble que nous avons annoncé. A 7 heures du soir, sur la Grand'Place, exécution populaire de la cantate de M. Van den Eeden.

Le lundi 25, seconde journée du concours, réservée aux divisions d'excellence et d'honneur.

Indépendamment de ces fêtes musicales, il y aura un cortège aux lumières, une réception à l'hôtel de ville par le bourgmestre de Mons et M^{me} Saintelette, un bal populaire, une exposition horticole et agricole : toute la lyre

Les artistes montois ont mis une belle ardeur à composer les chœurs destinés aux épreuves qui vont mettre aux prises les meilleures sociétés du pays et de l'étranger.

C'est M. Van den Eeden qui a été chargé d'écrire le double chœur imposé en division d'honneur. Il a choisi pour texte un poème de M. F. Bernard, inspiré du tableau populaire *Le Rêve avant le combat*. C'est une description vocale pour huit voix d'hommes fort bien écrite, dans un style large et soutenu, et qui ne peut manquer de produire un effet imposant quand elle sera interprétée par des masses chorales nombreuses et disciplinées. *Le Rêve* a paru chez MM. Schott frères, avec une traduction flamande de M. Anthéunis et une traduction allemande de M. Reymont.

Les mêmes éditeurs ont publié, également dans les trois langues, le chœur de M. Auguste Vastersavendts, imposé en division d'excellence, *La Puissance de la Musique*, description vocale à quatre parties sur un poème de M. N. Gillet.

Citons encore un chœur à huit parties, *Renouveau*, poésie de M. J. De Clève, musique de M. Ferdinand Hinnens, imposé en division d'excellence (Bruxelles, J.-B. Katto), et *Chanson d'amour*, chœur pour quatre voix d'hommes, paroles de M. J. De Clève, musique de M. Désiré Prys (Mons, O. Preumont).

Ce sont, toutes trois, œuvres de facture, destinées à faire valoir les mérites des sociétés concurrentes et écrites par des hommes de métier, au courant des ressources et des exigences de la voix.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition de la Société des Beaux-Arts continue à se faire « attraper » par les journaux et les revues d'art. Et l'on n'est pas tendre pour cette tentative d'exhibition réactionnaire qui attire peu de monde malgré les hommes-sandwichs qu'elle fait promener par les rues :

« A l'exemple des Lacédémoniens qui se servaient du Taygète, dit entre autres M. Léo » Hennebicq dans *Revue-Journal*, l'Art européen a concentré à l'Exposition des Beaux-Arts ses enfants difformes. Si, par hasard, l'unique objectif a été, par un machiavélique calcul, de faire valoir des œuvres belges en général vieilles, au moyen de repousseurs étrangers, il est pleinement atteint. Jamais un pareil contingent d'horreurs n'a soutenu la réputation de l'école régnante et les célébrités internationales dont les snobistes célébraient les noms glorieux s'affaissaient dans une décadence lamentable. Il y en a de tous les goûts et de toutes les époques, de ces vieilles toiles également connues. On a sorti les œuvres poussiéreuses qui coûtèrent beaucoup d'argent. L'art y

rumine les modes mal digérées. On sent qu'au-dessus de tous ces cerveaux de peineurs patients, aucune idée dominatrice, aucun sentiment magistral ne rayonne, mais qu'ils s'éclairent de bouts de chandelles volés à l'armoire aux traditions. Ça, un salon de Progrès? Jamais! »

M^{lle} Poirson a donné hier, à la salle Erard, devant un auditoire restreint d'invités, une séance de musique dans laquelle elle a fait valoir le style avec lequel elle interprète les œuvres classiques et l'excellence de sa diction. Elle avait pour partenaires M^{me} Mailly, qui joue de l'harmonium en musicienne accomplie et..... M. Gevaert lui-même, qui, à diverses reprises, a accompagné au piano la cantatrice et l'a vivement félicitée de sa remarquable interprétation.

La Ligue des artistes belges a procédé à l'élection du jury (1^{er} tour) en vue de l'Exposition belge à Genève. Voici, dans l'ordre des voix obtenues, les noms des artistes ayant recueilli le plus de suffrages :

Peintres : MM. O. Dierickx, de la Hoese, L. Frédéric, Stobbaerts, Delville, Ciamberlani, Heymans, Constantin Meunier, Verwée, Ottevaere, Courtens, Verhaeren, Mellery, Motte, Levêque, Eugène Smits, Alfred Stevens, Claus et Khnopff. — *Sculpteurs* : MM. Lambaux, Dillens, Van der Stappen, Rousseau, Constantin Meunier et Lagae. — *Graveurs et aquarellistes* : MM. Stacquet, Binjé, Biot, Danse, Dardenne, Ensor, Greuse, Hagemans, Hamesse, Lynen et Uytterschaut.

L'élection définitive aura lieu demain lundi 4 juin, à huit heures et demie du soir, à la *Brasserie flamande*.

Le bénéfice de la Fête lumineuse du 29 avril, aux Galeries Saint-Hubert, a été de fr. 6,322.60.

Le Théâtre du Vaudeville ayant réclamé au Comité une somme de 940 francs, à titre d'indemnité pour différence sur la recette faite le jour de la fête, le boni a été réduit à la somme de fr. 5,382.60. Celle-ci a été partagée entre les différentes œuvres bénéficiaires par les soins du Cercle des Arts et de la Presse.

Le Chat noir est, depuis hier, installé à l'Alcazar. Le programme des représentations comprend notamment : *Le Rêve de Zola*, pièce en dix tableaux de Jules Jouy, dessins de Depaques, dite par l'auteur; *le Secret du manifestant*, drame express en sept tableaux et en vers de Jacques Ferny, dessins de Fau, dit par l'auteur; *l'Age d'or*, poème en un acte, d'Adolphe Willette; *l'Affaire d'honneur*, drame politique, de Jules Jouy et Fernand Fau; *le Voyage présidentiel* et *Truc for Life*, de F. Fau; *l'Arche de Noé*, comédie antédiluvienne à la manière de V. Sardou, par Georges Moynet; *la Marche à l'étoile*, et *l'Épopée*, de Caran d'Ache.

Ombres de Caran d'Ache; Henri Rivière; Fernand Fau; Henry Pille; Robida; Henry Somm; Steinlein; Forain; Louis Morin.

L'Académie française vient de décerner le prix Botta au *Journal d'une ignorante* dont nous avons parlé (1). Ce volume, dans lequel on trouve mêlées aux descriptions enthousiastes d'un voyage en Italie des pages de critique judicieuse et fine, est dû à la plume de notre collaborateur Jacques Hermann, — pseudonyme qui cache une femme de lettres d'un talent délicat et d'un goût sûr. Nous publierons prochainement une étude que vient d'écrire Jacques Hermann sur Palestrina.

L'éditeur Lacomblez vient de mettre en vente une jolie plaquette du même auteur intitulée : *Sur les Golfes; Naples et Salerne*, suite et complément du *Journal d'une ignorante* que vient de couronner l'Académie.

Mardi prochain, huitième spectacle du Théâtre de l'Œuvre, à Paris. Le programme sera composé de *la Gardienne* d'Henri de Régnier; *Créanciers* de Strindberg, traduction de G. Loiseau, et *Frères d'Herman Bang*, le romancier danois. La soirée sera précédée d'une conférence par M. Lucien Mühlfeld.

(1) V. *l'Art moderne*, 1893, p. 141.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Vient de paraître

chez M. P. LACOMBLEZ, éditeur
31, RUE DES PAROISSIENS, BRUXELLES

MORGANE

Drame en cinq actes et en prose

par AUGUSTE VILLIERS de l'ISLE-ADAM

Un volume de 231 pages, grand in-8°, à 5 francs. (100 exemplaires
sur papier des Manufactures du Japon, au prix de 15 francs l'un,
numérotés à la presse.)

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MAURICE MAETERLINCK. *Alladine et Palomides*. — FAIRE-PART. — VILLES MORTES. BRUGES. par Alex. Hamotiau. Préface d'Em. Verhaeren. — LETTRE D'UN ÉTRANGER. — NOCES D'OR. — L'ORNEMENTATION DES VILLES. — LE CONGRÈS DES ARTS DÉCORATIFS. — PETITE CHRONIQUE.

MAURICE MAETERLINCK

Alladine et Palomides (1).

De quoi sommes-nous malades? D'être vieux et retombés sur nous-mêmes. Nous sommes partis, jeunes, d'un bel élan. Puis nous avons rencontré sur notre chemin de lourdes pierres que personne n'avait pu remuer encore, et que pour cela les générations successives ont appelées des faits immuables.

Même, on les a crus si immuables qu'il est devenu de tradition de ne jamais s'attaquer à eux. L'humiliation et la souffrance des étourdis qui se sont cassés les ailes au contact de ces fatalités souveraines ont appris aux hommes à s'en éloigner; et cet éloignement résigné s'appelle depuis de longs siècles, respect.

Nous nous trouvons dans la même disposition d'esprit que ceux qui ont bâti les églises gothiques. Suspectant

(1) Bruxelles, chez Edmond Deman.

de toutes parts des bornes douloureuses, nous cherchons la direction qui laissera un cours libre et sûr à l'expansion de notre force vitale.

Les gothiques avaient résolu le problème en dirigeant toutes les forces en hauteur vers un point toujours inconnu et toujours plus lointain. Nous n'avons pas encore entièrement démoli le mur humain de coutumes et de lois que cette pensée a bâti autour de nous, et pourtant tous ceux qui sont sortis de cette prison ont retrouvé d'autres murs; la cathédrale fictive des anciens respects s'est changée en une cathédrale universelle de craintes enfantines et honteusement débilitantes; car les obstacles de chair et de sang qui nous blessent sans nous inspirer désormais ni admiration, ni obéissance, ni résignation, ne nous ont pourtant pas encore livré leur secret.

Chaque fois que j'ouvre un nouvel ouvrage de Maeterlinck, je suis agité par l'espoir d'assister à l'assaut que leur livre un courageux qui ose les regarder en face. Je me sens grandir. L'art et la sensation d'harmonie qu'il donne sont les précurseurs, les symboles — puissamment évocatifs — de cette grande joie. Ces choses troubles qui nous opprressaient, il va les nommer, il va les dépouiller de toute l'effrayante et factice multiplicité de leur aspect pour nous les montrer dévêtues de tous les voiles des circonstances, dans la nudité du symbole; et nos petits bonheurs, nos petites souffrances

personnelles s'effaceront pour nous laisser un moment vivre d'une vie plus large, plus puissante que la nôtre, pour nous faire vivre de la vie de tous, de la grande unité qui se rit de nos minuscules degrés et différences et nous crie notre indissoluble, notre profonde et fraternelle identité.

Chacun des trois drames qu'il vient de réunir en un volume est un héroïque effort pour pénétrer ce que nous croyons être des fatalités. Dans *Alladine et Palomides*, par exemple, c'est la fatalité de l'amour :

PALOMIDES

Astolaine, en vous rencontrant par hasard il y a quelques mois, il m'a semblé que je trouvais enfin ce que j'avais cherché durant un grand nombre d'années... Je ne savais pas, jusqu'à vous, tout ce que pouvait être la bonté toujours attendrie et la simplicité parfaite d'une âme supérieure. J'en fus si profondément troublé qu'il me sembla que ce fût la première fois que je rencontrasse un être humain. On eût dit que j'avais vécu jusqu'alors dans une chambre fermée, que vous aviez ouverte; et j'ai su tout à coup ce que devait être l'âme des autres hommes, et ce que la mienne aurait pu devenir...

Depuis, je vous ai connue davantage. Je vous ai vu agir, et puis, d'autres aussi m'ont appris tout ce que vous étiez...

Aujourd'hui je viens vous dire tout cela parce que j'ai senti que je ne serai jamais celui que j'avais espéré devenir... Un hasard est venu, — ou c'est peut-être moi qui suis venu; car on ne sait jamais si l'on a fait un mouvement soi-même ou si c'est le hasard qui nous a rencontré, — un hasard est venu qui m'a ouvert les yeux, au moment où nous allions nous rendre malheureux; et j'ai reconnu qu'il devait y avoir quelque chose de plus incompréhensible que la beauté de l'âme la plus belle ou du visage le plus beau; et plus puissante aussi, puisqu'il faut bien que je lui obéisse...

Je ne sais si vous m'avez compris. Si vous ne me comprenez, ayez pitié de moi...

Je me suis dit tout ce qu'on pouvait dire... Je sais ce que je perds, car je sais que son âme est une âme d'enfant, d'une pauvre enfant sans force, à côté de la vôtre, et cependant je ne puis pas y résister...

ASTOLAINE

Ne pleurez pas... Je sais aussi qu'on ne fait pas ce que l'on voudrait faire... Et je n'ignorais pas que vous alliez venir... Il faut bien qu'il y ait des lois plus puissantes que celles de nos âmes dont nous parlons toujours... (*L'embrassant brusquement.*) Mais je t'aime davantage, mon pauvre Palomides...

PALOMIDES

Je t'aime aussi... Plus que celle que j'aime... Tu pleures comme moi!

ASTOLAINE

Ce sont de petites larmes, ne t'en attriste pas. Je pleure ainsi parce que je suis femme, mais on dit que nos larmes ne sont pas douloureuses... Tu vois, je puis les essuyer déjà... Je savais bien ce que c'était... J'attendais le réveil... Il est venu et je puis respirer avec moins d'inquiétude, puisque je ne suis plus heureuse... Voilà... Il faudrait y voir clair à présent pour toi-même et pour elle. Car je crois que mon père a déjà des soupçons.

Il est impossible que tous ceux qui s'identifient grâce au symbole avec ce drame de la passion irrésistible, sacrée, décevante et mystérieuse, ne forment pas plus clairement l'énigme de leur propre destin, qu'ils ne cherchent pas le rythme de l'amour qui fait vivre, qu'ils ne rêvent pas à l'étrange réciprocité de la chair et de la pensée; il est impossible que pour eux aussi, la vague incertitude qui les laissait dans un demi-sommeil ne se change pas en une question nettement posée, en une soif de savoir, de résoudre, qui les lancera à leur tour à l'assaut des murailles désormais connues. Établir fermement une borne, c'est la donner comme point d'appui et levier à ceux qui veulent sauter par-dessus. Si « toute pensée est une prison », si tout amour est aussi une prison, on peut en faire le tabernacle fermé d'un temple universel.

Pour avoir lu *la Mort de Tintagiles* qui ne sentira se transformer en volonté de lutte toute sa haine de l'oppression occulte, d'où qu'elle vienne?

La vision affirmative du poète est une force qui met en mouvement autour d'elle des cercles de vie qui vont s'élargissant, s'intensifiant, et notre œil ne peut voir où ils s'arrêtent.

FAIRE-PART

Les marionnettes de M. Maurice Maeterlinck sont prêtes à transporter chez vous, sur un signe, les trois petits drames : *Alladine et Palomides*, *Intérieur*, *la Mort de Tintagiles*, que l'écrivain vient de réunir en volume pour ses lecteurs fidèles.

Je ne prétends pas que l'auteur de *la Princesse Maleine* nous présente, cette fois, sous un nouvel aspect, son beau talent. Mais il nous confirme — et c'est déjà beaucoup — dans la haute opinion que nous en avons.

M. Maeterlinck a, dans la littérature, un domaine bien à lui. Rien de ce qu'il y cultive et récolte n'est sans saveur et, aujourd'hui encore, parmi l'amas de livres récemment parus, telle est la fraîcheur du sien qu'on a le devoir, auquel je ne me dérobe pas, de lui donner la préséance.

M. Maeterlinck apparaît comme un Annonciateur de l'Invisible; il brise les scellés obstinément apposés sur des choses prodigieuses d'avertissements, pour quiconque en a sondé le mystère. « Prenez garde, dit un de ses personnages, on ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes... »

C'est, évidemment, de ce souci que s'inspire M. Maeterlinck pour animer ses comparses ordinaires, ses témoins intangibles, ses guides vierges : corridors sans fenêtres, galeries qui n'ont pas d'issue, châteaux « malades et qui semblent se dissoudre dans les ténèbres », portes closes dont les clefs sont perdues, escaliers aux marches innombrables et qui ne conduisent nulle part, tours où croupissent des flaques de lumière, lampes autour desquelles se figent des figures de néant, jets d'eau « merveilleux et infatigables », fleurs « nées d'elles-mêmes et qui vivent d'une vie cadencée »; tous les accessoires des fêtes occultes que se jouent un cerveau solitaire et une âme orpheline.

D'autres que moi diront si ces drames primitifs égalent ou surpassent leurs aînés : *L'Intruse*, *Pelléas et Mélisande*... Je dois me contenter, en cet aperçu, d'admirer l'art qui ennoblit d'émotion neuve et sereine cet *Intérieur*, par exemple, où l'on voit simplement un vieillard venant annoncer à des parents la mort de leur fille. L. D.

(Journal.)



Villes mortes. — Bruges.

Onze lithographies originales d'ALEXANDRE HANNOITIAU. Hommage à Bruges d'EMILE VERHAEREN.

L'éditeur H. Lamertin mettra en vente, le 15 courant, un album de grand format *in folio*, qui sera, en même temps qu'une curiosité bibliophilique, puisque le tirage en est strictement limité à 70 exemplaires numérotés, une publication artistique curieuse : le peintre Hannotiau, épris des cités mortes et des rêves du passé, a retracé en lithographie quelques sites caractéristiques de cette ville de songe, Bruges, et le poète Emile Verhaeren s'est chargé de présenter l'ouvrage aux artistes. Librement choisies, les planches du peintre sont plutôt une évocation, une impression recueillie, au charme presque douloureux, qu'un recueil documentaire. L'artiste a exprimé, souvent avec justesse, l'intimité des cloîtres, la mélancolie des canaux ourlés de solitude, la paix mystique des béguinages tapissés de silence. Et la ferveur des âmes simples que cachent les mantes aux plis hiératiques apparaît, dans une poignante intensité, en cette planche qui montre les prosternations devant le Saint-Sépulchre en la mystérieuse église de Jérusalem...

Voici la préface dont, magistralement, M. Verhaeren écussonne le recueil :

« Pour qui vit de rêve et non de notation directe, les deux « tenants » des armes de Bruges sont Jean Van Eyck et Jean Memling. Ils maintiennent son blason plus noblement que ne le feraient les lions les plus lampassés et les hercules les plus néméens. Ils sont d'immortalité plus nette et plus vivante que les allégories les plus héraldiques et leurs deux génies, l'un de faste, l'autre de mélancolie, reflètent la successive histoire de leur cité, merveilleusement.

Non pas toutefois comme on le croit, en se continuant, mais par contraste Ils sont antithétiques.

Cerveau d'essence flamande pure, Van Eyck réalise la beauté de la vie et sa splendeur. Il l'étudie avec le scrupule qui va jusqu'à la minutie; il la veut telle qu'elle est; fixement, tenacement, il la regarde dans les yeux et c'est du dardement de son désir et de sa volonté vers elle que naissent toutes ses œuvres. Les manteaux d'or et de brocart, les tapis multicolores, les chasubles et les

joyaux, les orfèvreries lourdes d'un poids de pierre et de souvenir, les trônes, les estrades, les terrasses et les autels meublent son art, mais ils n'apparaissent toutefois que pour célébrer et encadrer et glorifier la force et la santé. Celles-ci sont empreintes dans les attitudes, dans les gestes et sur les visages des personnages : donateurs et donatrices, vierges et leur enfant, évêques et chevaliers, saints et bienheureux, prêtres et bourgeois. Voici le chanoine Van der Paele de *l'Adoration de la Vierge*, authentique miracle d'une technique infiniment précise, dominée par la vision large et profonde d'un type humain; voici *l'Homme à l'ailette* dont les chairs sont de vérité telle que le temps lui-même semble en avoir géographié les rides et bridé les chairs; voici *Arnoulfini et sa femme* qui incarnent une classe sociale tout entière et réalisent, outre leur vie individuelle, celle d'un groupe ou d'une classe à travers les temps. Quand Jean Van Eyck s'affirme devant l'attention, il envahit l'admiration. Il apparaît, à l'aube de la peinture flamande, comme celui qui la créant avec ses caractères divers, en reste l'indiscutable maître. Il naît, comme Rubens, en une période de somptuosité et de luxe, de bien-être et de vigueur. D'instinct il les traduit, non pas avec des préoccupations de moraliste ou de philosophe, non pas avec des recherches subtiles ou complexes, mais dans leur extériorité triomphale. Les belles couleurs le charment, les teintes profondes et riches, aussi les lignes décoratives, le solennel maintien, la prestance et la grandesse, si bien qu'il crée une ordonnance allant jusques au style. A voir l'aspect symétrique et grave de ses scènes on dirait d'un beau raisonnement proféré par un maître théologien, quelque docteur de vieille université septentrionale, où les axiomes règnent avec solennité et avec ampleur. Bruges est un théâtre d'opulence mouvementée. Les ducs de Bourgogne y installent la fête perpétuelle et si le peintre — si leur peintre — le désire, ils l'envoient en ambassade à travers les Espagnes jusqu'à Grenade, qui alors est l'Orient. De même agira-t-on deux siècles plus tard avec le véritable et indéniable continuateur de Jean de Bruges, je veux dire Jean-Paul d'Anvers.

Le Bruges pavoisé et somptueux, le Bruges hardi et altier, le Bruges ducal et canonical se reflète donc comme en autant de miroirs en chacun des tableaux de Jean Van Eyck, qui disent et racontent la prospérité débordante de la ville, dont à travers les fleuves la sève coulait comme un sang rouge dans les veines de l'Europe totale, chauffant là-bas en Italie, en France, en Allemagne, en Espagne, en Portugal l'instinct des artistes, le rêve des peuples et les désirs des rois. Van Eyck est le chef de l'esthétique triomphante. Au contraire, celui de l'esthétique souffrante, celui des couvents et des dortoirs, celui des hôpitaux et des églises, celui des femmes dolentes et graves, celui des béguinages et des maisons closes, celui des guimpes et des mantelets, celui des rues le soir et des cygnes au clair de lune, celui des chapelles de pitié au coin des carrefours et des étangs exsangues près des remparts, c'est Memling.

La ville dont il sera l'âme douce et tranquille, il n'y est pas né. Il lui apporte de loin la tristesse simple et religieuse, la clarté des larmes, la pureté et la naïveté qui se mirent en certains yeux. Il vient des contrées où le songe est flottant autour des choses, où les légendes ont plus de vérité que les faits, où les pensées exaltent plus que les plastiques. Il n'a pu vivre uniquement de son temps où trop de bruit remuait, où trop de vacarme d'armes et d'alarmes mordait l'air des places et des champs de bataille, et son heure ne devait s'imposer définitive qu'aux jours où les cloches, qu'il écoutait tinter pendant les trêves des dimanches, seraient devenues les uniques éveilleuses d'échos dans Bruges. Van Eyck incarnait la force déployée en bannières et en fêtes, Memling incarne l'agonie, la faiblesse, la pâleur et la désuétude. Ses femmes sont celles qu'on rencontre encore aujourd'hui enfermées au béguinage, celles là-bas que l'on voit, en mantelets noirs, s'arrêter au pont du Minnewater, celles qui moisissent en des maisons vieillottes, derrière les écrans fanés de la fenêtre, d'où elles suivent des yeux les rares passants sur le trottoir d'en face. Le caractère ascétique du peintre, tournant parfois vers la bigoterie, a deviné le sort prochain de Bruges, dès les premières heures de la décadence. Il a assisté à la sédition de 1488; il a vu le commerce quitter la Reye pour se réfugier dans l'Escaut, et les palais des négociants étrangers et les résidences princières se fermer et commencer leur ruine. Son art a été prodigieusement devinatoire. Rien de ce qui éblouissait Van Eyck ne l'a, depuis cette époque, séduit. C'est pour le Bruges endeuilli, pour la ville surannée, pour le déclin exquis et pénétrant de ses places et de ses monuments qu'il semble avoir créé, dès lors, l'atmosphère tendre et pieuse, les lumières défuntes et calmes, les coloris légers et pâles qui tranquillisent ses panneaux. C'est pour le sommeil des héroïsmes, pour l'apaisement des orgueils, pour le deuil des triomphes éteints qu'il a œuvré, traduisant le silence des demeures, l'uniformité des habitudes et des pratiques et des dévotions, en rendant perceptible, en tels de ses panneaux, jusqu'à l'odeur des cierges et des encens.

Pourtant, depuis Memling l'affaissement de Bruges s'est encore précipité. L'odeur de vieilles pierres et de vieux bois, l'odeur d'eaux lasses infiniment d'être depuis des siècles immobiles, l'odeur humide des caves et des cryptes est devenue dominatrice à son tour, remplaçant par la pourriture la poussière, et le délaissement par la moisissure. Aujourd'hui, au long des canaux et des rues, la maison vide croule, le coin usé se désagrège, le logis dont les planches se disjoignaient s'écroule. On replâtre, on restaure, on embaume. Mais ce n'est plus que pour conserver de la

mort. Et telle est la hantise toujours despotique de Bruges, que de toutes parts, comme jadis au temps des splendeurs, comme jadis au temps des agonies, les artistes accourent vers elle, la regardant et l'aimant maintenant à l'heure de la mort jusque dans le cercueil. Dites les belles prières d'art, les beaux cantiques funèbres qu'ils lui dédient! Dites les bourdons tanguants et les cassantes volées d'airain qui s'entremêlent dans la tour! Le carillonneur légendaire mourrait, que les poètes et les peintres hériteraient de tout son devoir et de tout son orgueil à célébrer la ville unique — éternellement.

Et celui-ci, Alexandre Hannotiau, qui ne regarde à travers la vitre de son illusion que la sans cesse étonnante et deuilante cité, et dont quelques œuvres servent de prétexte à ces lignes, réclamerait la plus large part d'inaltérable fidélité à la profonde et douce morte. »

Lettre d'un étranger.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art Moderne*,

Vous me permettez d'exprimer, à la libre tribune qu'est votre journal, l'estime où je tiens une ville qui peut produire, à quelques jours de distance, deux manifestations d'art et de science comme celles que j'y ai vues cette semaine.

Si différentes dans leurs causes et dans leur objet, identiques dans leurs résultats, malgré les apparences qui les divisent.

Dans un petit théâtre où la comédie de salon alterne ordinairement avec le vaudeville de fancy-fair, une épopée-légende, en prose musicale, sonore et cadencée, déroule des symboles mystiques et une philosophie consolante.

L'auteur est une sorte de personnage compliqué à souhait pour les racontars des *five o'clock*, et les hommes, au club, en maniant les dés, se chuchotent à son propos des calomnies indignées! Nul ne se soucie de chercher la vérité dans ces bavardages de reporter.

Le sâr Peladan excite à la fois la curiosité et la moquerie. Ces deux moteurs ne suffisent pourtant pas à remplir la salle; mais la curiosité est justifiée dès la belle scène qui termine le premier acte et la moquerie est vaincue par celle qui clôt le troisième. Il n'en est point de plus belle dans le théâtre moderne. Néanmoins, les philistins que le prophète vient de tant châtier sur la scène ne se tiennent pas pour battus; ils sifflent, ils battent le tambour avec leurs cannes, ils simulent un ronflement d'ennui.

Alors cette salle à moitié pleine, et qu'avaient encore vidé les longueurs du dernier *leitmotiv*, semble soudain s'emplier pour fustiger ces turpitudes. Et les applaudissements font un beau tapage, louant ce déroulement de belles et nobles pensées s'imposant à l'auditoire accoutumé des fadaïses dites « scéniques ». Et c'est de ce beau tapage, c'est de cet aveu sincère, c'est de cet emballement, que le public redoutait, mais qu'il a subi, — qu'un habitant des très grandes villes, peu fait à la hardiesse de ces allures, félicite hautement cette petite partie du public bruxellois. — Et je veux louer davantage encore une autre partie de ce public, infiniment plus nombreux encore, rendant un éclatant hommage, deux jours après, à un homme doublement illustre, celui-là, illustre par la simplicité et la modestie de sa vie autant que par la variété et la solidité de sa science. Elisée Reclus a reçu à Bruxelles une hospitalité fraternelle, d'autant plus méritée qu'elle lui avait d'abord été refusée par une autre fraction de ce

même public bruxellois. Je ne sache pas que rien puisse être ni plus vraiment émouvant, ni plus vraiment consolant, que le spectacle auquel j'ai eu le bonheur d'assister, vendredi dernier, dans la salle de la Loge des Amis philanthropiques.

Immense et longue salle, remplie de la jeunesse active, intelligente, de bonne volonté; remplie des travailleurs intellectuels, des cerveaux de la cité, rouages de la machine qui donne le pain dangereux et sauveur de l'esprit. L'homme honnête, courageux et indépendant, qui est plus que le premier géographe français, qui est une des plus nobles expressions du mouvement actuel, remerciait, grave et sincère, le jeune public qui l'avait écouté.

Et les jeunes applaudissaient; et l'on sentait — chose rare — un véritable courant de joie s'établir entre l'éducateur et les initiés. Mais pour donner à la manifestation sympathique de la jeunesse une portée plus définitive, un orateur — illustre aussi en son pays — apporte à Elisée Reclus l'éloquente prière de continuer à Bruxelles un enseignement aussi élevé. Il formule, fougueux et convaincu, à la fois la reconnaissance du public attentif et l'honneur reçu par Bruxelles. Il le fait avec une telle chaleur, je dirais — et c'est un éloge — un tel emportement, pondéré par une émotion d'attendrissement sincère; il interprète si justement les espérances de la jeunesse bruxelloise d'entendre à nouveau ces nobles leçons; il ouvre si largement à mon illustre compatriote l'hospitalité belge que lui réserve, l'an prochain, la nouvelle université; il jaillit de lui, enfin, un tel effluve de convictions profondes et de souhaits fraternels pour que ses jeunes concitoyens répondent à ce pur enseignement, — que je vis ce soir-là poindre à l'horizon prochain cette aurore : cette aurore que révèle l'enseignement du savant Elisée Reclus, comme les rêveries du poète Joséphin Peladan; aurore de paix et de liberté qu'apportera seul ici-bas l'avènement de la Bonté.

C'est pour cela, Monsieur le Directeur, que je salue publiquement ici, dans votre journal militant, les deux manifestations artistiques et sociales que Bruxelles vient de donner.

NOCES D'OR

Un touchant anniversaire a été célébré la semaine dernière : le digne et respectable « père Kufferath », l'un des plus anciens professeurs du Conservatoire de Bruxelles, a fêté ses nocés d'or, et à cette occasion enfants, petits-enfants, élèves et amis ont rivalisé de manifestations affectueuses.

M. Kufferath a le rare privilège d'être aimé par tous ceux qui le connaissent. Son caractère modeste, la distinction de son esprit, la sûreté de son amitié l'ont environné d'une auréole de sympathie. Et les artistes qui ont suivi son enseignement savent que si l'ami est précieux, le professeur mérite toute admiration.

Pianiste d'excellente école (il fut, croyons-nous, le disciple de Moschelès), organiste, violoniste et altiste, M. Kufferath est, en outre, un compositeur trop peu connu, dont les œuvres, d'une inspiration élevée et d'une facture impeccable, soutiennent la comparaison avec telles pages de Mendelssohn, de Schumann et de Brahms. Citons, entre autres, dans l'œuvre considérable du maître, un Trio pour piano, violon et violoncelle que tout récemment M^{lle} Derscheid a fait entendre à la Grande Harmonie avec MM. Colyns et Jacobs, un Quatuor pour piano et archets, un Concerto pour piano et orchestre, toutes œuvres dont l'illustre pianiste Brassin faisait ses délices; un recueil de Valses à quatre

mains, des *Lieder* ciselés comme des bijoux; puis, une série de compositions religieuses comprenant des pièces pour orgue dans lesquelles se révèle le contrepointiste infallible.

Quelques-unes des œuvres sacrées de M. Kufferath furent exécutées vendredi dernier, sous la direction de M. Léon Soubre, à la messe jubilaire chantée en l'église de Saint-Josse-ten-Noode. Un choix de ses compositions vocales et instrumentales forma le programme d'un petit concert de famille auquel prirent part les membres de la seconde génération, tous excellents musiciens : personne n'ignore que Maurice, notre érudit confrère du *Guide musical*, joue de la basse, que Ferdinand, l'ingénieur, est un virtuose de l'archet; mais sait-on que les claviers d'ivoire n'ont pour le Docteur aucun secret ?

L'un des gendres de M. Kufferath, M. Edouard Speyer, s'est, en cette circonstance, révélé poète et auteur dramatique en composant une pièce de circonstance, spirituelle et touchante, dans laquelle le vénérable jubilaire, qui a gardé toute sa vivacité juvénile, entendit relater, on devine avec quelle émotion, les principaux épisodes de sa carrière artistique, et qui groupa ingénieusement sous le manteau d'arlequin toute la famille, jusqu'aux plus petits.

Ce fut le clou de ces fêtes intimes douces à tous ceux qui y ont été mêlés. On associa, faut-il le dire, aux témoignages de respect prodigués au professeur, sa digne compagne, M^{me} Kufferath, née Christine Dumont, à laquelle, respectueusement, nous présentons ici nos félicitations et nos vœux.

L'ORNEMENTATION DES VILLES

LE PAYSAGE URBAIN

Peu à peu l'attention s'éveille sur la beauté des paysages urbains, sur le charme pour l'homme affairé qui va et vient dans ce milieu curieux et varié, d'admirer les perspectives, les bâtisses, les verdure, les pans de ciel regardés du fond des défilés et des crevasses que forment les rues; de distraire ses soucis et d'amuser ses yeux, ses oreilles, à la mosaïque des couleurs, au jeu mouvant de la lumière, au mouvement des passants et des véhicules, au son des cloches et des carillons, à cette multiplicité si nuancée de sensations. Vraiment, le monde extérieur où nous vivons devient (oh! que la chose était difficile!) visible pour nous. Nous ne sommes plus des brutes qui, plongés dans ce bain d'impressions, n'en ressentent aucune et glissent indifférentes à travers mille détails séduisants ou consolateurs, comme les poissons dans les paysages sous-marins. Nous perdons ce préjugé bête et inexplicable qu'il n'y a de paysages qu'aux champs. Notre grande et presque permanente demeure, la Ville, nous apparaît enfin dans sa beauté, se transformant suivant l'heure, suivant le jour et la nuit, suivant le temps qu'il fait, admirable en ses quotidiennes transformations qui en font un spectacle merveilleux et mouvant à l'égal des cieux nuageux et purs. Oui, ami lecteur, observe ce merveilleux palais que tu peux librement parcourir, ce palais fait de cinquante mille maisons, de monuments, d'églises, de tours, de jardins, de promenades, de boulevards, de rues innombrables, avec son éclairage royal, sa voirie superbe, ses moyens de transport, sa belle tenue, son ordre dans l'indicible désordre de son activité, ses cortèges d'hommes, de femmes s'entremêlant dans une figuration immense aux contours multicolores, ses étalages auprès desquels les bazars d'Orient ne sont que des masures. Observe! Il y a de quoi saturer ta fantaisie, de

quoi gorger les regards, de quoi repaître tes distractions. Entre cette ville et les villes que tu vas chercher au loin par les voyages, il n'y a qu'une différence : celles-ci tu les remarques en la fraîcheur de ta curiosité, celle-là tu ne la vois qu'avec les yeux morts de l'habitude. Il suffit d'un effort, d'une légère volonté pour te rendre l'aptitude à la savourer, à en jouir, à ressentir la caresse de son ambiance. Et vraiment, il faut chercher beaucoup pour en trouver une qui soit aussi féconde en ses aspects que ce Bruxelles où nous vivons, la ville vieille et jeune, plane et montueuse, mélancolique ou gaie, à rues courtes ou profondes, dans lesquelles la magie des souvenirs historiques ajoute son magnétisme à la joliesse du présent.

On commence à le comprendre ! Et de-ci, de-là des efforts s'accusent qui montrent qu'on cherche à accentuer cette beauté qui grandit insensiblement aux proportions d'un universel besoin de sérénité et de joie. Le peinturage des façades en tons variés au lieu de l'affreux et plat blanc d'Espagne; les architectures pittoresques; la haine de la ligne droite, de l'alignement de la symétrie, du nivellement, ces horreurs géométriques qui jadis suivaient les démolitions comme les loups et les corbeaux suivent les armées : pour compléter les destructions; les balcons fleuris; l'emploi des faïences dans les façades; vingt autres détails dénoncent ce mouvement charmant, révélateur d'un état d'âme plus harmonique, plus empreint du désir solidaire de faire quelque chose pour le plaisir des autres.

Et voici une pratique qui renouvelait en nous, récemment, ces réflexions, par un nouvel exemple : les harnais des charrettes de brasseurs, des tombereaux, des camions, de toutes ces machines si laides quand on les abandonne à la négligence brutale des subalternes, on commence à en voir de superbes, surchargés de cuivres luisants, ornés de cuirs colorés, magnifiques d'apparat dans le travail, et de splendeur dans l'accomplissement des journalières besognes. On s'arrête à les voir passer comme des chars triomphaux, attelés de bêtes solides, marchant dans l'éclat de leur parure. Et (la remarque en vaut la peine pour les gens pratiques) voici que cette ornementation est devenue une réclame et que les mieux ornés de ces véhicules, aux valeurs réminiscences d'Ommegangs pompeux, sont les plus populaires des enseignes.

Avez-vous remarqué aussi l'effet, le soir, des voitures du tram électrique, passant lumineuses sous leur charge de femmes en toilette étrangement inondées de clarté chaude. On pense involontairement à de joyeux et brillants cortèges, circulant par des nuits de fête et de carnaval, à des mascarades romantiques, à des glissements de galères dans des ports méditerranéens ou dans des forêts de rêve.

Mais d'autre part, avez-vous vu ce crime bête, inexplicable : le badigeonnage en jaune lait-battu de l'antique et vénérée muraille qui enserre de ses méandres à contreforts massifs ce qui reste de l'abbaye de la Cambre, qui fut le refuge de la veuve d'Egmont après la décapitation de son mari et le transport de son grand corps tronqué de capitaine dans la crypte de Sottegem où on le voit encore, la tête coupée placée sur la poitrine, dans un énorme cercueil à couvercle vitré ? Avez-vous vu cette profanation fade, qui désharmonise le ravissant tableau que faisait l'amas de constructions rouges et d'arbres verts dans la vasque des étangs d'Ixelles ? Un administrateur cruel et animalisé l'ordonne. De la belle et serpentante ceinture, aux tons incomparables de briques centenaires, jaspés par des intempéries sans nombre, lourde,

majestueuse, se mariant avec les tons voisins dans un équilibre souverain, il ne reste rien : en quelques heures des vandales, des Polynésiens, des Algonquins, des barbares, des sauvages, des idiots ont tout aboli sous les brosses du blanchisseur. Et maintenant il y a dans cette corbeille, qui magnifiquement ornait cette banlieue recueillie, un immense ver solitaire étendu à sécher au soleil, écoeurant à en faire verser des larmes. Oh ! la maudite manie qui a symbolisé la propreté dans ces sacrilèges de plafonneurs !

Le Congrès des Arts décoratifs.

Le Congrès des Arts décoratifs, dont nous avons publié l'intéressant programme, a eu à Paris une session fructueuse. Il a consacré douze séances à l'étude des questions portées à l'ordre du jour et les a résolues dans un sens nettement progressif.

Le Congrès a exprimé le vœu que la manie d'imitation qui pousse notre époque à réduire son art décoratif au pastiche servile des siècles passés fût combattue, découragée autant que possible; que l'Etat s'efforçât de stimuler, par des commandes d'œuvres destinées à la décoration de nos édifices publics, *la recherche d'idées, de procédés décoratifs nouveaux*; qu'à cet effet un budget spécial fut créé et que la gestion en fût confiée à des hommes de compétence spéciale et éprouvée.

L'administration des Beaux-arts n'a aucun service spécialement effecté à l'art décoratif : le Congrès a demandé que ce service fût créé.

Et il a demandé aussi qu'il fût procédé à l'épuration de certaines parties des musées de France, où le simple « objet de curiosité », dont l'exhibition n'est qu'amusante, tend à occuper souvent la place du véritable objet d'art, qui renseigne et élève le goût.

Enfin le Congrès, devancé d'ailleurs en cela par l'initiative de M. Georges Berger, président de l'Union centrale des Arts décoratifs, a exprimé le vœu que cette société, qui, depuis trente ans, a tant fait pour le développement des industries d'art, admette désormais dans son Conseil des membres choisis parmi les représentants des chambres syndicales, les artistes industriels, etc., dont l'influence, pratiquement exercée, préservera l'Union du danger qu'on a souvent redouté pour elle : le danger de devenir peu à peu (au lieu du grand foyer d'éducation artistique qu'elle entend rester) un simple cénacle d'amateurs.

Le Congrès s'est séparé sur d'aimables allocutions où la parole de MM. Roujon, directeur des Beaux-arts, et G. Berger a été chaudement applaudie.

Les travaux du Congrès vont être prochainement réunis en un volume, dont la rédaction a été confiée au rapporteur général du Congrès, M. Victor Champier.

PETITE CHRONIQUE

Le Comité de l'inauguration du monument De Coster s'est réuni samedi dernier sous la présidence de M. Leemans, bourgmestre d'Ixelles. Etaient présents : MM. Hector Denis, Charles Potvin, Edmond Picard, Camille Lemonnier, Constantin Meunier, Eugène Smits, Xavier Mellery, Octave Maus, Francis Nautet, Julien Dillens, Léon Du Bois, Henry Maubel, Eugène Demolder, Raymond Nyst, Paul Lacomblez et Fernand Baudoux.

A la demande de M. Potvin, on décida d'adjoindre au Comité MM. Deschanel, Léon Dommartin, Léon Jourret et Charles Samuel. Divers projets furent proposés; on s'arrêta au plan d'une céré-

monie simple et touchante : un cortège d'enfants des écoles vêtus de blanc défilera devant le monument en jetant des fleurs et en chantant une ballade de Charles De Coster que mit en musique Léon Jouret. La musique de la Hanse du Vicil-Anvers fera partie du cortège.

Un seul discours sera prononcé : M. Camille Lemonnier a été chargé de le prononcer. Par les soins de l'éditeur Lacomblez, ce discours sera imprimé et distribué gratuitement, à l'issue de la cérémonie.

Le soir, un raout réunira au Musée communal d'Ixel les représentants de toutes les sociétés littéraires du pays et bon nombre d'invités. La salle sera spécialement décorée pour la circonstance et contiendra une exposition de souvenirs se rattachant à l'écrivain : portraits, éditions diverses de ses livres, illustrations inspirées par ceux-ci, etc.

Des orateurs se succéderont à la tribune et liront des extraits des œuvres principales de Charles De Coster pour honorer sa mémoire.

La date de cette fête avait été fixée au 24 courant. Il est probable qu'elle devra être reculée au 15 juillet, l'édification du monument étant loin d'être terminée.

Remis à plusieurs reprises à cause de l'incertitude du temps, le concert du Waux-Hall annoncé avec le concours de M^{lle} Milcamp a eu lieu mardi dernier et a attiré un nombreux auditoire.

La cantatrice a dit d'une voix bien assise, joliment timbrée, et avec un art parfait de diction divers soli parmi lesquels l'air de *Suzanne* de Paladilhe, un morceau de facture bâti selon les procédés de l'opéra comique de jadis. Elle a obtenu un vif succès.

C'est aujourd'hui dimanche, à 8 heures du soir, qu'aura lieu à Liège, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, l'audition des 1^{er} et 2^e actes de *Tristan et Iseult*, avec le concours de M^{lle} Gabrielle Lejeune, M^{me} Fick-Wéry, MM. Ernest Van Dyck, Gilbert, Goffoel et de la *Légia*.

Savait-on que le corps de Henri De Braekeleer, l'admirable peintre anversois, mort il y a quelques années, était resté, jusqu'à ce jour, au cimetière de Kiel, à Anvers, pour ainsi dire abandonné, dans la partie commune, sans même une pierre qui désignât à la vénération des passants la tombe du glorieux artiste?

On avait pu espérer que, à défaut de la famille, trop peu fortunée, la ville d'Anvers aurait songé à faire à son illustre enfant une sépulture digne de lui. Mais la ville d'Anvers s'est abstenue...

Les restes de Henri De Braekeleer auraient donc été de plus en plus abandonnés, si des amis, des admirateurs du grand peintre ne s'étaient heureusement trouvés pour réparer cet abandon. Un Bruxellois, dont le dévouement à l'art n'est égalé que par la modestie, — oserions-nous nommer, sans indiscretion, M. Henri Van Cutsem? — a pris l'initiative d'élever lui-même à l'illustre mort, sur sa tombe, dans la plus belle partie du cimetière de Kiel, un monument à la fois simple et artistique, dont il a confié l'exécution à l'un de nos meilleurs sculpteurs, M. Guillaume Charlier.

L'inauguration — tout intime — de ce monument aura lieu aujourd'hui, à onze heures.

Voici la nomenclature complète des chœurs imposés au prochain concours de Mons (24 et 25 juin) :

DIVISION D'HONNEUR : *Le Rêve*, poésie de F. Bernard, musique de Jean Van den Eeden. — *Harmonies*, poésie de J. Sauvenière, musique de Th. Radoux.

EXCELLENCE (section belge) : *Renouveau*, poésie de Declève, musique de F. Hinnens — IDEM (section étrangère) : *Puissance de la musique*, poésie de Gillet, musique de Vastersavendts.

1^{re} DIVISION : *Chanson d'Amour*, poésie de Declève, musique de P. Prys.

2^{me} DIVISION : *Gloire au travailleur*, poésie d'Alf. Marlier, musique d'A. Willame.

On nous écrit de Londres : L'élégante et aristocratique *Grafton*

Gallery expose actuellement, sous le titre affriolant de *Jolies femmes* (Fair Women), une collection unique de plusieurs centaines de portraits par les maîtres du genre. Dire que toutes les femmes en sont jolies serait certainement donner un fort accroce à la vérité; mais on peut dire, sans exagération, que la majorité d'entre elles peuvent supporter cette étiquette flatteuse.

Cette collection intéressante, tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique, comprend des portraits signés de ces noms illustres : Holbein, Botticelli, Bordone, Titien, Zucchero, Franz Hals, Rembrandt, François Clouet, Cornelis Janssen, Paul Véronèse, Rubens, Van Dyck, Zurbaran, Lely, Hogarth, Greuze, Largillière, Vanloo, Boucher, Reynolds, Hoppner, Gainsborough, Romney, Lawrence, M^{me} Vigée-Lebrun, David, Rossetti, Leslie, Frederick. Leighton, W. Etty, Poynter, Alma Tadema, Calderon, Burne-Jones, Watts, Millais, Sargent, Herkomer, A. Moore, J. Lefebvre, Bouguereau, etc., etc.

On voit que toutes les écoles y sont représentées et c'est là ce qui fait l'intérêt immense de cette si riche et malheureusement temporaire collection de tableaux et miniatures. Il y a aussi d'admirables échantillons de dentelles de tout genre, de rares bibelots, des bijoux d'une valeur énorme, enfin de quoi tenir l'attention éveillée et émerveillée pendant des heures entières d'intense jouissance artistique. J. M.

M. Charles Henry, dans une note présentée à l'Académie par M. Becquerel; expose un artifice expérimental qui lui a permis de démontrer que la pupille se dilate, sous l'influence du cerveau, à l'idée de distances plus ou moins grandes. Cette dilatation pupillaire, d'origine purement psychique, sert à préciser une donnée jusqu'ici inaccessible, l'énergie de la vision mentale des individus. Pour donner un exemple de l'importance de cette nouvelle quantité en optique physiologique, M. Ch. Henry en déduit par le calcul, pour différents yeux, des valeurs de l'aberration de sphéricité, dont la moyenne est rigoureusement identique à la valeur théorique calculée en partant des constantes fondamentales de l'ophtalmologie. C'est la première fois qu'un facteur purement psychologique sert à calculer une grandeur d'ordre physique.

Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Van Dyck créera à l'Opéra de Paris le rôle de Tristan. Mais *Tristan* ne passera qu'au mois d'avril 1895, l'engagement de M. Van Dyck, à l'Opéra de Vienne, ne le rendant libre qu'à cette époque. D'ici là, au dire des personnes bien informées, la direction de l'Opéra monterait l'*Othello* de Verdi pour lequel le maître italien a consenti à écrire un ballet et qui serait représenté en octobre prochain avec M. Saléza dans le rôle du ténor.

On dit aussi qu'entre *Othello* et *Tristan* prendrait place la *Montagne noire*, paroles et musique de M^{me} Augusta Holmès. (*Guide musical*.)

La ville de Hambourg se prépare à ériger un monument à la mémoire de Hans von Bülow.

Un comité s'est constitué pour recueillir les souscriptions qui peuvent être adressées à la Norddeutsche Bank, à Hambourg.

Un autre comité patronne la souscription dans toute l'Allemagne. Nous y lisons les noms d'artistes musiciens tels que Joachim, Weingartner, Eugène d'Albert, Th. Kirchner, Félix Mottl, Richard Strauss et Johannes Brahms; des peintres Adolphe Menzel et Franz von Leinbach; des écrivains Rodenberg, Spielhagen, Klaus Groth, Paul Heyse et de l'illustre savant Helmholtz.

On a vendu dernièrement, à l'Hôtel Drouot, deux tableaux de J.-F. Millet : *L'Été*, qui a été adjugé à 16,500 francs, et *L'Hiver*, qui a atteint 14,000 francs.

Prix de tableaux modernes récemment vendus à l'Hôtel Drouot : *Dessous de bois*, par Théod. Rousseau, 48,500 francs; *Bac*, par Daubigny, 30,600; *Arabes à la fontaine*, par Fromentin, 10,500; *Simoun*, du même, 7,700; *Grand canal à Venise*, par Ziem, 16,500; *Cérémonie religieuse*, par le même, 9,700.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Paraîtra le 15 juin

chez M. H. LAMERTIN, éditeur

20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS, BRUXELLES

VILLES MORTES — BRUGES

Onze lithographies originales par Alexandre Hannotiau

HOMMAGE à BRUGES par EMILE VERHAEREN

Tirage limité à 70 exemplaires

Prix de souscription : Edition sur japon, 100 francs. édition sur
chine, 50 francs, édition ordinaire, 25 francs.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MADAME SANS-GÈNE. — EMILE GREYSON. *Juffer Daadje et Juffer Doortje*. — LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE NAMUR. — MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE GUILLAUME DE GREFF. — LES EXPOSITIONS DE MUNICH. — « TRISTAN ET ISEULT » A LIÈGE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. PETITE CHRONIQUE.

MADAME SANS-GÈNE

Tout Bruxelles y court! Après le Bruxelles gourmé des premières, c'est le Bruxelles bon enfant des deuxième, troisième, quatrième... : à Paris on a pu compter ainsi jusqu'à la deux-centième. Ces cohues sont attirées par les facteurs les plus divers : Réjane, Napoléon, la maréchale duchesse de Dantzick, les sœurs de l'Empereur, la fortune d'une blanchisseuse, les uniformes épatants du premier Empire (costumes du temps du *Réfectoire*, comme dit un ministre au réjouissant langage), les décolletages à l'antique, Roustan le mamelouck, Fouché le ci-devant prêtre policier. On ne s'y retrouve pas bien (puisque c'est du Sardou), mais on s'y amuse quand même, quoi qu'on ne s'y émotionne pas. C'est une figuration, une sorte de revue, à la fois militaire et mondaine, un brillant cortège qui défile plutôt qu'une pièce qui se joue. Et on pense vaguement à *la Fille de Madame Angot* d'il y a vingt ans,

aux soldats d'Angereau qui « sont des hommes, des hommes », aux conspirateurs (perruque blonde et collet noir), à Clairette, à M^{lle} Lange. C'est le côté carnaval qui surnage, le petit côté multicolore de ces terribles temps, le seul que puisse comprendre ce papillonnant Sardou, lui qui y eût rempli vraisemblablement, en sa jeunesse, le rôle de sous-lieutenant de husards ou de page de l'impératrice, en sa maturité celui de chambellan ou de maître à danser. Car pas au delà de l'amulette et du fleuri et de l'intrigue de couloir ou d'alcôve ne va sa conception et des événements et du théâtre; quoique, parfois, comme par hasard et par entrée forcée, surgisse une scène qui semble une déteinte des grands coups ou des grands cris à la Shakespeare : tel le drame nocturne quand Neipperg (il était borgne, ce beau ténébreux) se risque à revenir auprès de Marie-Louise, pour qui il a un amour mal défini, mais qui ressemble à la convoitise d'un palefrenier pour la madame de son maître. D'après la tradition, le susdit borgne ne partagea la couche de sa très noble maîtresse qu'en 1814, quand elle fuyait de Paris, et dès la première étape! César était à Fontainebleau, ayant dans les fatalités de son invraisemblable vie, d'être outrageusement combattu par ses femmes. Ah! dans le contrat, les coups de hache de Joséphine! C'était un aigle! Et qu'est-ce qu'une pauvre petite femme peut bien faire avec un aigle?

Sardou paraît, en sa manière, proche parent de ces juifs divers qui s'appliquèrent, aux jours bambocheurs du second Empire, à donner dans l'opérette leurs vues bastringueuses sur l'antiquité d'Homère, leurs vues aussi sur divers autres idéaux que respecte notre humanité européenne, facile à l'emballement et aux beaux rêves. Il a regardé le premier Empire et le prodigieux personnage qui, semblable à un mythe solaire, en menait la formidable théorie, par le petit bout de la lorgnette, et il a réduit le tout à sa taille de muscadin et à ses instincts de joueur de fifre. Il n'a rien compris au grandiose surhumain de ce « titan haut de cent coudées » dont Léon Bloy résumait l'énigmatique destinée et l'utilité supérieure en disant : « Jamais homme n'a fait rouler sur le monde un pareil torrent d'héroïsme ! » Ce géant à ce point colossal que le Destin s'est repris à deux fois pour l'abattre, et que trouvant la chute de 1814 insuffisamment dramatique, il l'a corrigée par l'éroulement de Waterloo achevant en sa fournaise cette effarante campagne de quatre jours où cent mille hommes jonchèrent les champs de bataille. Ce Napoléon qui, en 1811, à l'époque choisie par M. Sardou, dramaturge-vaudevilliste, était à une si haute apogée de la puissance et de la gloire (c'était après Wagram, après le mariage qui fit de Bonaparte le neveu par alliance du décapité Louis XVI, après l'arrestation et la soumission du Pape), que tous ceux qui moururent à cette époque partirent avec cette vision dans leurs yeux agonisants que l'Empire durerait toujours ! C'était l'année de la Comète ; car les constellations et les astres semblaient conspirer pour intensifier l'éblouissance du règne, et il y eut des courtisans qui proposèrent de débaptiser le superbe Orion, splendeur du ciel, pour le nommer Napoléon !

Sardou a mutilé le despote olympien aux dimensions d'un militaire jaloux, colérique et brutal, empêtré dans un adultère de garnison ; et de toute l'épopée impériale qui laisse en l'esprit l'impression d'un ouragan, aveuglant d'éclairs et retentissant de coups de foudre, il n'a retenu qu'une duchesse de Dantzick de fantaisie (sans analogie avec la lourde et incurable vivandière qu'a clichée l'histoire), souple, fine, intelligente, alerte, spirituelle, réjanesque, au point qu'on se demande comment il est possible qu'une aussi délurée personne n'ait pas réussi, durant les vingt ans qui séparent 1792 de 1811, à s'assimiler le bagage de manières factices et de fadaïses qui constituent le cérémonial des cours, alors que tout le monde autour d'elle s'en est si parfaitement tiré puisque tout ce monde était fait de parvenus, fils de meuniers, fils d'aubergistes, vicaires défréqués, caporaux, huissiers et autres gens de la plèbe.

Mais ne demandons pas à Sardou la vérité historique ou même la vraisemblance la plus vulgaire. Sa spécia-

lité n'est pas là, et son talent non plus. Il est venu au monde théâtral pour démontrer par quels artifices de magie blanche littéraire on peut faire de rien une chose intéressante et coudre ensemble, de manière à leur donner un équilibre miraculeux d'habileté et une harmonie séductrice, les lambeaux et les oripeaux les plus hétéroclites. C'est ajusté, faufilé, collé avec un peu de salive, avec des timbres-poste, avec des fils fragiles, avec des épingles, et pourtant cela tient, au moins l'espace d'une soirée, pendant qu'on écoute sans avoir le loisir de réfléchir et de se reconnaître. On part, on roule, on est emporté, en descentes, en montées, sur une ligne ondulante, comme aux montagnes russes, et on arrive au bout essoufflé, le cœur un peu battant, charmé et pourtant non satisfait, car c'est vraiment trop tarabiscoté et trop fricoté.

Est-ce de l'art tout ça ? Peuh ! Tout au plus de l'art de décorateur, d'amuseur, de faiseur de tours. Ces pièces sont plutôt des charades ou des féeries que de la vie. Elles plaisent et mécontentent. Une mauvaise humeur s'agite en nous de voir un si preste et si débrouillard metteur en scène et de le trouver si superficiel. Il effleure sans jamais pénétrer, il fait des trouvailles charmantes mais rien que des colifichets ; il sautille, en sifflotant, sur les épisodes en n'y laissant pas même une empreinte. C'est un art d'habilleuse, un art de femme, de fleuriste, de modiste piquant des nœuds, des plumes, chiffonnant des fanfreluches et faisant avec des brimborions un chapeau d'une élégance charmante. Rien qui pince, rien qui mord, rien qui tenaille, rien qui aille trouver en nos tréfonds les cordes qui vibrent. Plaisir des yeux et non plaisir des âmes. Et surtout, défaut immense, plaisir sans angoisse !

Soit ! laissons-nous amuser. Il faut des heures pour cela et par conséquent il faut des auteurs, des prestidigitateurs. Secondaires assurément, mais utiles. Ce sont des détenteurs d'arcs. Ils mettent à nos cœurs, parfois trop passionnés, la pédale en sourdine et nous serions injustes en chicanant ces calmiers d'endolorissement. Gardons nos grandes prédilections pour ceux qui ont le don de remuer en nous les eaux profondes, celles d'où montent les exaltations et les enthousiasmes, celles qui nous donnent l'impression divine de sortir de nous-mêmes pour les vols vers les sommets et les hautes et pures atmosphères. Mais à certains jours de lassitude d'idéal, remercions le gai compagnon qui nous tend sa coupe de petit champagne rosâtre, pétillant et frais, où des chansons semblent dissoutes, qui nous pique dans le nez ou nous chatouille derrière l'oreille.

EMILE GREYSON

Juffer Daadje et Juffer Doortje, mœurs hollandaises; suivi de **Faas Schonck**. Paris, Flammarion, collection des *Auteurs célèbres*, in-8°, 256 pages.

En même temps que le Directeur général à l'Instruction publique, Emile Greyson, prenait sa retraite, son œuvre charmante, *Juffer Daadje et Juffer Doortje*, paraissait à Paris dans la collection des *Auteurs célèbres*. C'était Emile Greyson, fonctionnaire, salué au départ par Emile Greyson, écrivain. La personnalité se dédoublait et, en une cérémonie touchante, silencieuse en sa solennité, les deux entités allaient au devant l'une de l'autre, se tendant les mains, la plus jeune, l'éternelle, l'œuvre artistique, portant des palmes au vieillard, très simple et très noble, quittant le travail avec l'espoir de trouver quelque repos dans les ans encore debout de sa belle vie finissante.

Dans la collection des *Auteurs célèbres*! répéteront avec étonnement quelques belges, Emile Greyson!

Mais oui, Messieurs, mais qui. Ah! que nous nous connaissons peu nous-mêmes! Et quand nous nous connaissons, quel besoin de nous amoindrir plutôt que de nous louer! Quelle propension au dénigrement, voir à l'outrage. Acheté ce livre, Monsieur, et lisez. Vous saurez promptement pourquoi, à l'étranger, *Juffer Daadje et Juffer Doortje* est classé. Vous serez promptement séduit, empoigné, entraîné par ce récit adorable d'humoristique naïveté, écrit en une langue qui semble un vêtement de mousseline, déroulant quelques épisodes de la vie quotidienne avec une bonhomie incomparable, dégagant de la réalité ce qu'elle contient d'inévitable et doux sentimentalisme, sans recherche, sans effort, de la plume la plus légère et la plus alerte à l'amusement.

A ne pas connaître la nationalité de l'écrivain, on croirait c'est la parfaite traduction d'une œuvre étrangère. En vérité c'est une expression intense de notre nationalité belge si complexe, si fortement imprégnée de visions septentrionales dans la pensée et les sentiments, alors que l'instrument d'expression, le français, glisse vers le méridion. Nous sommes très aptes en Belgique à saisir et à décrire des mœurs hollandaises, parce que nous en sommes très près, mais surtout parce que nous avons la reculée nécessaire. Nous sommes, à ce point de vue, en quelque sorte des Hollandais sortis d'eux-mêmes et se regardant à courte et bonne distance.

Emile Greyson y a merveilleusement réussi. Ce qu'il y a de candeur naturelle, de prétentions naïvement orgueilleuses, de bonté native, de ton protecteur dans l'âme néerlandaise, pétrie d'isolement géographique, de souvenirs historiques mémorables, de grosses fortunes commerciales accumulées, d'habitudes frioleuses, de propreté géométrique, l'abondance dans l'emploi des *a*, est rendu avec une justesse, une adresse de touche étonnantes, et toujours sans avoir l'air d'y toucher. L'auteur est un pince-sans-rire bienveillant, un accoucheur de petits travers délicatement saisis du bout des doigts et mis en lumière, comme un entomologiste ferait de jolis insectes et de semillants papillons. Son livre est heureux, joyeux, savoureux, tel qu'un bon régal abondant en nourritures fines relevées par les épices des îles.

Nous l'avons lu, il y a combien d'années! Ah! ne citons pas le chiffre de peur de nous effrayer nous-même au calcul de la rapidité avec laquelle fuit le temps dévorateur! Mais au moins ici il a été impuissant à détruire! Il fut, comme pour toute belle chose, plutôt confirmateur de beauté et dispensateur de force. L'œuvre

nous a plu davantage. Elle est descendue plus profondément dans nos sensations. Elle a fait vibrer de plus lointaines cordes. Aussi, à notre tour, d'un cœur reconnaissant, apportons-nous cet hommage à l'un de nos écrivains nationaux qui fut toujours trop amoureux de la solitude et du silence pour que le pays sache sa haute et très fière valeur.

Le Musée archéologique de Namur

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Vous consacrez volontiers des articles aux choses d'art national et vous mettez en relief les mérites particuliers des sites de la Campine ou les documents recueillis dans les vieilles cités de la Flandre. Voici un autre coin de recherches, un coin non plus profondément dans le passé que n'importe quel autre. Il s'agit cette fois d'un musée et de trésors nationaux les plus anciens qui soient.

Une visite que vient de faire à Namur la Société d'anthropologie de Bruxelles m'a permis de constater une fois de plus le haut intérêt que présentent ces collections; appréciées par les archéologues, elles restent trop peu connues des artistes: elles n'ont, je pense, jamais été étudiées au strict point de vue de l'art pas plus qu'au point de vue de cette philosophie de l'histoire à laquelle on arrive forcément et d'emblée lorsque l'on voit, juxtaposés en quelques mètres courants d'uniformes vitrines, les reliques de vingt siècles. Au Musée de Namur l'impression est peut-être renforcée, chez le visiteur non prévenu, par la misère du local, dallé de pierres, humide, placé en contre-bas du pont de Sambre, mal éclairé. Dans ce cadre médiocre, des hommes de bonne volonté et de science profonde ont patiemment accumulé le produit de toutes les trouvailles faites par eux depuis trente ans; l'ordonnance des collections, basée sur l'ordre chronologique, est parfaite; de larges pancartes renseignent avec clarté; le parcours de l'unique salle d'archéologie suffit pour donner au visiteur la meilleure leçon d'histoire qui se puisse imaginer.

La pointe de l'Entre-Sambre-et-Meuse, que termine la citadelle de Namur, était certes un pays privilégié par l'attrance des souvenirs: le voisinage des cavernes de la Meuse, Chauvaux, Samson, Goyet, Marche-les-Dames, les vestiges de l'âge du renne, attestés par d'innombrables silex encore épars aujourd'hui dans les champs, permettent de reconstituer ici mieux que n'importe où l'époque préhistorique; les grands monuments de pierre, le dolmen de Jambes, le menhir du plateau de Velaine, les armes de bronze et de fer datant de la période antéromaine viennent dire à quel point nous avons tort de dater invariablement l'histoire de la Belgique de la conquête de César. Mais tout ce qui se rapporte à ces lointaines périodes est loin d'offrir à Namur la même abondance ou le même intérêt que les documents relatifs à la domination romaine ou à la période de l'invasion des Francs. Le musée de Namur est comme une représentation continue de ce drame qui a duré cinq siècles.

Les débris des villas, patiemment reconstitués, font d'abord revivre ce coin de pays tel qu'il était au II^e siècle, purement romain, très peuplé, sillonné de routes commerciales, jouissant d'une paix si profonde que les habitations les plus riches ne montrent pas trace de clôtures défensives.

Le luxe romain se retrouve partout: dans le confort des appartements, dans les bains, les cuisines et surtout dans les orne-

ments; nombreuses aussi sont les applications de l'art à l'industrie : objets de fonte élégamment moulés, épingles finement ciselées, fresques et mosaïques, tout est romain, et la recherche, le raffinement se traduisent même dans les ustensiles les plus usuels, verres de table ou poteries rustiques. Les monnaies à effigie donnent date certaine à ces objets.

Brusquement, avec l'invasion franque, vers le milieu du III^e siècle, cette ère de civilisation se ferme : les riches villas sont mises au pillage, leurs propriétaires se réfugient vers les centres habités; ils cherchent un abri derrière les fortifications de pierre pendant que les envahisseurs, ignorant l'art de bâtir en matériaux durs, campent dans les environs des villas ravagées sans songer même à s'y installer. Tous les détails de cette lutte séculaire sont racontés par les objets recueillis à Eprave, à Spontin, à Furfooz, à Samson. Les armes de fer, les objets d'équipement, tout ce qui sert à la lutte se retrouve dans les habitations et dans les sépultures, mais les jolies statuettes de bronze, les riches émaux ont disparu avec les Romains dépossédés. La comparaison entre les restes recueillis à Eprave et ceux d'Anthée est une page irréfutable d'histoire.

Ainsi le sol a été conquis; les Francs au V^e siècle ont pris possession du pays de Namur, mais le pays est appauvri et dans les centaines de tombes des cimetières de cette date on ne trouve plus les métaux précieux : la lutte s'affirme encore toujours par la prédominance des couteaux, des haches et des lances; les traditions artistiques se sont perdues; lentement alors un art nouveau prend naissance et des motifs de sculpture décorative originaux se retrouvent par-ci par-là, dans les ornements des femmes et dans de menus objets rappelant des amulettes.

C'est après cette longue période seulement que les premiers indices matériels de l'influence chrétienne se retrouvent : c'est un verre portant l'empreinte de la croix de Constantin, ou encore une série de verroteries enfilées terminées par une croix, qui fait penser à un chapellet; ce sont des monogrammes ou d'autres signes chrétiens : nous voici en pleine époque mérovingienne.

Ainsi, sans le secours d'un livre, sans autre guide que cette leçon de choses fournie par les documents systématiquement classés dans l'ordre chronologique, le Musée de Namur fait défiler devant nous les éléments d'une synthèse historique complète. C'est tout le passé des peuples qui ont habité la province dans les temps anciens que ce musée nous raconte sous la forme la plus suggestive.

Je ne vous étonnerai pas en ajoutant que le Musée de Namur, comme toute œuvre originale et forte, a eu ses détracteurs; il lutte encore aujourd'hui contre l'indifférence des pouvoirs publics.

Car — le détail vaut la peine d'être noté — il est dû à l'initiative de quelques hommes d'élite; leur œuvre est superbe; il est bon de le dire à tous.

Bruxelles, 11 juin 1894.

P. H.

Manifestation en l'honneur de Guillaume De Greef

LES LIVRES EN BELGIQUE

Voici un mode nouveau d'honorer un homme.

On connaît le vieux procédé : l'offre de son portrait ou de son buste par un artiste médiocre, la plupart du temps une de ces horreurs encombrantes qui déshonorent une maison et ridicu-

lisent une personnalité. A quelques exceptions près, c'est une lamentable aventure.

Cette fois, une inspiration vraiment heureuse : Offrir à celui qu'il s'agit de remercier L'ÉDITION D'UN DE SES LIVRES ! c'est à-dire ajouter à la haute pensée de bienfait social qui le lui a fait écrire, cet autre service rendu à la généralité : le répandre.

Que de fois l'écrivain, le penseur doit reculer devant les frais de la publication, car nul n'ignore combien notre public est parcimonieux quand il s'agit de dépenser le prix d'un livre. Il aime qu'on le lui donne, il aime à l'emprunter, il aime à le lire : mais le payer, déboursier la bagatelle nécessaire qu'on gaspille si aisément en bocks, en cigares, en alcazars, il hésite. Oui, il hésite, quoique ce ne soit pas même le prix d'un fauteuil au théâtre, le prix d'une course un peu longue en voiture. Les œuvres de nos écrivains acquièrent chez nous la notoriété ou la gloire sans qu'on vende plus que quelques douzaines d'exemplaires; ces quelques douzaines circulent à l'infini entre des mains qui n'ouvrent pas leur porte-monnaie. Et finalement l'auteur, devenu célèbre, reste seul chargé de la presque totalité de la dépense qu'il a fallu faire pour l'impression.

Ce singulier et déplorable travers se corrigera. Déjà on parle d'une association (sans président, sans comité, sans tout l'habituel trimberlin dont l'inutilité et le caractère gêneur apparaissent de plus en plus) dont les membres s'engageraient à souscrire à toute nouvelle œuvre littéraire belge qui serait choisie par un unique délégué. On assure que M. Buls, toujours très bon initiateur dans le domaine des arts, s'en ferait le promoteur, et il y aurait lieu de l'en louer sans réserve.

En attendant, il faut aussi applaudir au mode adopté pour la manifestation De Greef. La chose et l'homme en valent la peine.

Comme le dit une circulaire, tous ceux, qui depuis quelques années ont suivi de près les évolutions de la Pensée en Belgique, savent qu'il est peu d'esprits qui fassent autant d'honneur à notre pays que ce grand et modeste savant. Aussi est-ce pénétrés de ce qu'ils lui doivent que les anciens élèves de ce professeur, aimé entre tous, ont résolu d'honorer en lui, non seulement l'homme qui a su conquérir les sympathies, tant par la simplicité de son caractère que par la fermeté de ses convictions, mais aussi le professeur dont l'enseignement hautement scientifique et si fécond a laissé, chez ceux qui l'ont reçu, une ineffaçable empreinte. Ses anciens élèves ont décidé de faire appel à ceux qui aiment et admirent Guillaume De Greef ou qui partagent ses opinions scientifiques quelles que soient d'ailleurs leurs sympathies politiques, pour lui offrir l'édition d'une de ses œuvres. Les adhésions doivent être envoyées à M. Louis De Brouckere, avenue Louise, 171, à Bruxelles, qui, avec M. l'ingénieur E. Kœttilitz, est à la tête de ce mouvement, nouvelle leçon aux malheureux aveugles et réactionnaires personnages qui ont jugé à propos d'exclure Guillaume De Greef de l'Université libre.

LES EXPOSITIONS DE MUNICH

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Vous les avez vus et revus déjà — aux Champs-Élysées, à Bruxelles, à Gand, à Liège — les toujours mêmes cadres dorés autour des toujours identiques bonshommes échappés du « grand théâtre historique » d'une foire quelconque. Ils sont venus en nombre, comme il convient, à la grande *Exposition d'œuvres d'art de toutes les nations*. Oh, l'emphase de ce titre!

Des locaux spacieux, bien éclairés, bien disposés. A beaucoup de points de vue le *Glaspalast* me semble réaliser l'idéal de la salle d'exposition, et en y pénétrant je n'ai pas failli au devoir de mentales jérémiades en songeant à nos piètres locaux de Flandre et de Wallonie.

Tristesse brève ! En Belgique nous n'avons pas de locaux, mais nous avons des artistes. Et cherchez-en ici ?

Avoir vu le Salon de la *Libre Esthétique* — et devoir contempler le présent déballage d'antédiluviennes horreurs ! Il me semble tout à coup revivre en des temps que je croyais si loin, — en cette première moitié du siècle où fleurissait l'innommable école de Düsseldorf. Et encore, Deger, Müller et ceux de leur bande seraient bien modernes ici : on peint à la Kaulbach, à la Mackart, à la Piloty même !

Comme un fou, j'ai parcouru les interminables salles où s'étalent plusieurs milliers de tourtes. Quelques Anglais, (la plupart des envois anglais et français ne sont pas arrivés) tranchent un peu sur la monotonie ennuyeuse de la plus ennuyeuse peinture d'histoire. Stott a de remarquables essais, un peu flous, peut-être, mais avec de belles intentions décoratives. De-ci de-là quelques joyeux effets de couleurs ; on s'approche : de lourdes et mala droites tentatives d'impressionnisme, rien. Rien, rien ! Pas un espoir, pas une promesse !

De la peinture de Vondervottéimittiss !

Assez joli aspect, de loin, le groupe blanc et bariolé des sculptures. N'approchez pas ! Ici plus qu'ailleurs M. H. Vande Velde se convainerait de la fin proche et nécessaire du tableau et de la statue.

Triste, découragé, j'allais fuir ce hall aux croûtes, quand — oh la joyeuse surprise ! — me voilà dans les deux salles spécialement affectées à l'envoi de Franz Lenbach. On peut ici se faire une idée d'ensemble du prodigieux talent de ce maître ; je lui consacrerai prochainement une étude spéciale. Aujourd'hui, j'ai hâte de fuir le mauvais lieu où il expose !

Tout autre l'aspect de la petite exposition de ceux qui, il y a deux ans, se sont séparés des éccœurants bonzes du *Glaspalast* pour se constituer en petite société très indépendante, très anxieuse de nouveau et pleine de bonne volonté. Cela pour expliquer le pourquoi du titre de *Sécession* qu'a pris la nouvelle Société.

Dès l'entrée, de joyeuses symphonies de couleurs vous charment. On se croirait si loin des hideurs du *Glaspalast* !

Les plus modernes d'ici s'essaient à l'impressionnisme. Et, disons-le tout de suite, leurs efforts sont assez malheureux. La finesse de touche, l'exquise vision des plus fines nuances, le goût, le délicieux goût d'un Pissarro, d'un Donnay, d'un Van Rysselberghe, ne cherchez rien de tout cela ici.

L'Allemand, du reste (et ceci peut s'appliquer même aux maîtres de Cologne), a peu le don de la couleur. Le seul Ulrich Apt ne suffit pas à infirmer cette assertion.

Les réellement forts d'entre les modernes semblent bien se rendre compte de cette infériorité : ils s'abstiennent d'un art qui n'est pas dans leurs moyens. Et cette intelligente abstention explique la générale médiocrité des présents essais d'impressionnisme.

Uhde, Keller, Stuck, Samberger ne rehaussent que de quelques tons très apaisés leur puissant dessin. Le noir-brun et le blanc-jaune composent à peu près toute la palette de Samberger et de Stuck, avec pourtant, chez ce dernier, de parfois étranges reflets

verts-glaques, électriques. Un peu plus variée la palette d'Uhde et surtout de Keller, mais pas assez pour qu'en leurs œuvres la couleur sorte de son rôle secondaire.

Franz Stuck expose une immense toile : *La Guerre*, qui révolutionne tout Munich. On découvre en Stuck un grand artiste, ce qu'on aurait pu faire depuis longtemps, car *la Guerre* est, malgré l'enthousiasme des critiques d'ici, la plus mauvaise œuvre qu'il ait faite depuis longtemps.

Un homme nu, au corps molasse et flasque, traverse, sur un cheval morne, un champ de cadavres tordus. L'homme et le cheval ne sont qu'une mauvaise copie de *l'Aventurier* de Max Klinger. L'idée aussi est la même dans *l'Aventurier*. Stuck a remplacé par une jonchée de cadavres les quelques ossements qu'avec plus de goût Klinger a éparpillés sous les sabots du cheval qui porte son héros. Une œuvre de Stuck ne saurait être complètement nulle. Aussi nous trouvons ici quelques parties fort bien venues ; quelques-uns des corps foulés par le héros sinistre de *la Guerre* sont de superbes morceaux de peinture.

Quelques têtes de femmes, très vivantes, très fouillées, d'une singulière coloration grise et glauque, complètent l'envoi de Stuck, qui est certes l'artiste le plus talentueux, mais aussi le plus tristement inégal parmi les jeunes de l'Allemagne actuelle.

Samberger expose un portrait d'homme d'une étrange vie songeuse et intérieure. Sa *Voyante*, hallucinante, terrible et comme supra-terrestre, est un chef-d'œuvre d'une étonnante force de pénétration et je ne connais pas de peintre qui ait une plus aiguë vision de psychologie que Samberger.

Les envois d'Uhde et de Keller ne nous apprennent rien de neuf sur ces deux maîtres. Avec quelques variantes Uhde refait le même beau tableau moderne, avec, on ne sait trop pourquoi, un titre biblique.

De Keller un *Crucifiement et Clair de lune* (une femme crucifiée dans un effet de lune). La première des deux œuvres a d'intenses effets de désolation et de souffrance. *Clair de lune* est d'un goût trop... trop quoi donc ? pour qu'il puisse nous plaire. Le corps de femme est exagéré de relief et touche au trompe-l'œil. Mais pourquoi faire un grief à un maître de haute valeur d'une œuvre inférieure, puisque nous voyons, au *Glaspalast*, Arnold Böcklin lui-même, vaincu par l'atmosphère ambiante sans doute, nous exhiber une chose absolument mauvaise (*Combat de Cimbres*).

A la *Sécession* Böcklin prend brillamment sa revanche. Son envoi est absolument merveilleux et nous nous y arrêterions longtemps si nous n'espérions lui consacrer bientôt une étude complète et détaillée.

En citer d'autres ? La plupart des étrangers ne sont pas arrivés encore : deux salles entières sont réservées à la France.

Nous voudrions parler de l'envoi de M. Fernand Klnopff. Il a une série de six dessins étonnants et qu'on admire beaucoup ici. Mais vous en avez vu déjà une partie à la *Libre Esthétique*, et puis, ce serait prétentieux de vouloir, du fond de la Bavière, ce paradis du houblon, renseigner les Bruxellois sur un de leurs plus admirables artistes. Il ne sera pas inutile pourtant de dire que dans notre Musée des modernes se trouve, en bonne place, une œuvre du jeune maître, qui oneques sans doute ne connut semblable honneur en Belgique.

PAUL GÉRARDY.

« Tristan et Iseult » à Liège.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Il est des impressions d'art si vives, si pénétrantes qu'elles enraient toute faculté d'analyse. Elles absorbent l'être entier. C'est une prise de possession telle que la personnalité de celui qui la subit s'éteint; il semble qu'elle se fonde dans l'impression ressentie. Et quand s'efface la cause qui l'a produite, elle vous laisse inapte encore à toute autre sensation, comme anéanti; à grand-peine on se ressaisit.

Cette sensation, je l'ai éprouvée dimanche à l'audition de *Tristan et Iseult*. Il m'en est restée la conviction que ce drame — enveloppante symphonie enflammée de toutes les instinctives ardeurs de l'homme et marquée de la vertigineuse envolée de l'âme d'un penseur — était l'expression la plus puissante et à la fois la plus humaine et la plus élevée de la passion.

Présenter *Tristan et Iseult* en dehors de son cadre, sans la magie du décor et de l'action scénique, à un public en grande partie non initié, était une entreprise hardie. Il fallait, pour y réussir, donner de l'œuvre une claire et vivante interprétation. M. Sylvain Dupuis n'y a pas manqué et l'accueil fut enthousiaste. Son opiniâtreté, sa robuste conviction ont triomphé des grosses difficultés d'une pareille exécution. Il a dirigé avec une réelle maîtrise, faisant preuve d'une connaissance et d'une compréhension profondes de l'œuvre. L'artiste délicat et ému qui est en lui s'est pleinement révélé; c'est lui autant que le musicien travailleur et savant que nous applaudissons. Ce nous est une joie d'enregistrer son succès et de constater les progrès réalisés par son orchestre.

Cet orchestre a gagné de la souplesse, il a de la retenue et parvient à nuancer sans rudesse; les rythmes sont mieux dessinés, et chaque musicien abdiquant sa personnalité, une plus grande homogénéité en résulte. Des ovations répétées et vibrantes qui ont dimanche salué le chef qui l'a formé et conduit à la victoire, il peut revendiquer sa part.

M. Ernest Van Dyck chantait Tristan, et de quel accent et avec quelle autorité! Quelle minutieuse étude du rôle! Pas une phrase qui n'ait été l'objet d'un examen particulier, à chaque son intonation spéciale, sa valeur précise, rien n'est dans l'ombre et cependant de cette multiplicité de détails et d'expressions se dégage en un vif relief une figure bien nette et parfaitement harmonieuse. On pressent les gestes, les attitudes, les jeux de physionomie qu'il prêterait à Tristan s'il le jouait, bien qu'il chante avec une rigoureuse sobriété. La fièvre tristesse, l'amertume, l'exaltation, l'extase sont marqués de traits sûrs; sa tendresse a d'infinies douceurs.

Il faut, pour ne point pâlir à côté de Van Dyck, déployer un considérable talent. M. Gilibert, du Théâtre de la Monnaie, a eu ce rare mérite; de sa voix ample et chaude, de sa ferme diction, il a chanté avec une mâle vigueur le rôle de Kourvenal et avec une émotion communicative la douloureuse tirade du roi Marke à la fin du second acte. M^{lle} Gabrielle Lejeune a droit aussi à des éloges; sa tâche était périlleuse, elle a tenu vaillamment au second acte sa partie aux côtés de M. Van Dyck. Sans qu'elle puisse prétendre à représenter Iseult qui n'est point dans ses moyens, elle indique intelligemment le personnage et chante non sans goût. Joyeusement les chœurs de *la Légia*, avec de belles sonorités, ont lancé les

cris d'allégresse des matelots. Et sur de rete tissantes acclamations MM. Sylvain Dupuis et Vandenschilde ont clos la série annuelle de leurs concerts.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Voici la date des concours du Conservatoire, dont l'ouverture a eu lieu hier :

Lundi 18 juin, à 9 h. Saxophone, trompette. — A 3 h. Cor, trombone.

Mercredi 20, à 9 h. Basson, clarinette. — A 3 h. Haut-bois, flûte.

Vendredi 22, à 9 h. Contrebasse, alto. — A 3 h. Violoncelle.

Lundi 25, à 9 h. Musique de chambre avec piano.

Mercredi 27, à 3 h. Orgue.

Vendredi 29, à 2 h. Piano (demoiselles). Prix Laure Van Cutsem.

Samedi 30, à 2 h. Piano (hommes).

Lundi 2 juillet, à 8 1/2 h. et à 2 h. Violon.

Mardi 3, à 9 h. et à 2 h. Violon.

Mercredi 4, à 3 h. Harpe.

Vendredi 6, à 10 h. Chant théâtral (hommes). — A 2 h. Chant (demoiselles). Duos de chambre.

Vendredi 13, à 2 h. Tragédie et comédie.

Le concert traditionnel, qui a servi d'ouverture, a mis en ligne la classe d'ensemble vocal (professeurs MM. Bauwens et Soubre), la classe préparatoire de chant choral (professeur M. Jourret), les classes d'ensemble instrumental (professeurs MM. Colyns, Agniez et Van Dam).

On a particulièrement apprécié les *Noëls anciens*, harmonisés à quatre voix mixtes par M. Gevaert, et *l'Étoile du soir*, chœur à trois voix de femmes avec solo par M. Franz Servais, œuvre qui fut chantée il y a deux ans aux concerts XX. Très bon ensemble orchestral dans la symphonie en *ut* de Mozart et les *Danses villageoises* de Grétry.

PETITE CHRONIQUE

La Société anonyme *L'Art*, qui ouvrira au premier jour ses galeries d'exposition rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, 6, à Bruxelles, met en souscription trois superbes gravures à l'eau-forte exécutées par Louis Le Nain d'après Rubens :

1^o Le portrait d'Hélène Fourment (ou *la Femme à la fourrure*).

— Musée du Belvédère, à Vienne;

2^o *L'Enlèvement des filles de Leucippe par les Dioscures*. — Pinacothèque de Munich;

3^o *L'Idylle* (Rubens en berger, sa femme en bergère). — Pinacothèque de Munich.

Il ne sera tiré de chacune de ces œuvres que quarante épreuves numérotées, outre les états et quelques épreuves de remarque dont le nombre est mentionné dans une circulaire spéciale.

Quelle que soit la quantité de demandes, le chiffre de quarante ne sera pas dépassé et les amateurs seront inscrits dans l'ordre de réception de leurs bulletins ou demandes. Quand le nombre susmentionné sera atteint, les planches seront détruites ou coupées en autant de parties qu'il y aura de souscripteurs.

Le prix de souscription est, pour chacune des planches, de 200 francs. Adresser les demandes à la Société anonyme *L'Art*, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, 6, Bruxelles.

La sculpture chryso-éléphantine, à laquelle nous avons consacré

une étude (1), obtient à Anvers un vif succès. Dès le jour de l'ouverture de la section congolaise, trois des œuvres exposées ont été acquises : *La Fortune* de Ch. Samuel, la *Minerve* de J. Dillens et la *Vierge de Nazareth* de De Tombay. D'autre part, le comité de l'Exposition a acheté, pour la tombola, la *Méduse* de Vinçotte, la *Toilette* de Van Beurden et le vase en ivoire et argent de M. Wolfers.

On a inauguré dimanche dernier, au cimetière du Kiel, à Anvers, le monument élevé par M. Henri Van Cutsem à la mémoire d'Henri De Braekeleer. Cérémonie tout intime, à laquelle n'assistaient qu'une quinzaine de personnes. Le monument composé par M. Guillaume Charlier est d'une extrême simplicité ; c'est un monolithe en grès bleu, de forme rectangulaire, que du lierre encadre de verdure métallique ; sur la surface plane du grès l'artiste a disposé une gerbe de fleurs, une palette, une palme, des coquelicots et des chardons. Sur un des rubans qui nouent la gerbe se lit l'inscription : « A Henri De Braekeleer, son admirateur et ami Henri Van Cutsem. »

M. Lugné-Poe et ses camarades du Théâtre de l'Œuvre donneront vendredi prochain, au Théâtre du Parc, avec le concours de M. Rameau et de M^{lle} Lucienne Dorsy, du Théâtre de l'Odéon, une seule représentation de *la Gardienne*, poème en un acte d'Henri de Régnier, et de *Créanciers*, tragi-comédie de Strindberg (traduction de Georges Loiseau).

Cette représentation sera précédée d'une causerie sur le Théâtre de l'Œuvre, son passé et ses tendances, par M. Edmond Picard.

Les artistes qui fréquentent le cercle d'escrime *Arte et Marte* apprendront avec plaisir que leur excellent professeur, M. Raymond Delhaise, vient d'être nommé maître d'armes de S. A. R. Mgr le prince Albert. C'est là une distinction méritée, M. Delhaise ayant conquis, comme tireur et comme démonstrateur, l'une des premières places dans notre école d'escrime nationale.

La *Société coopérative artistique* se propose d'organiser une Exposition-Tombola pour laquelle elle fait appel au concours de tous ses membres. Chacun d'eux pourra exposer quatre œuvres d'art. Celles-ci, de même que les dons, qui seront encadrés par les soins et aux frais de la *Société coopérative artistique*, seront exposées en bloc et à la rampe, en partie du moins. Le Comité de placement n'aura à refuser aucun envoi. Les artistes exposeront sous leur responsabilité personnelle. Ils pourront indiquer les toiles qu'ils désirent voir figurer à la cimaise et auront le droit d'en avoir au moins trois. L'ordre des placements sera déterminé par un tirage au sort.

Des démarches sont faites pour obtenir l'autorisation nécessaire et la disposition des locaux du Musée.

Le Gouvernement vient d'acquiescer, pour le Musée d'Anvers, quatre des aquarelles figurant au Salon de la Société royale belge des Aquarellistes, savoir : un paysage de Binjé, une vue de Hollande de Cassiers, la *Liseuse* de Staquet et un paysage d'Uyterschaut.

Voici la composition définitive du jury, section des Beaux-Arts, à l'Exposition belge de Genève :

Peinture : MM. Albert Ciamberlani, Jean de la Hoese, Jean Delville. *Sculpture* : M. Jules Lagae. *Gravure, aquarelle, etc.* : M. Amédée Lynen.

La *Société des Aquarellistes belges* vient de procéder au jugement de son cinquième concours annuel.

Quatorze planches ont été admises pour l'album :

Henri Meunier : *Paysage*. — Ch. Bernier : *Portrait de Rodin*. — Omer Coppens : *Gros temps*. — Clément Benoit : *Tête de lion*. — Demol : *Grès allemand xv^e siècle*. — Georges Monténey : *Antichambre*, d'après Camille Van Camp. — G. Rassenfosse : *Eva*. — René Van Bastelaer : *Bords de la Meuse*. — M^{me} Destrée-Danse : *Tête de vierge folle*. — Paul Craps : *Tête*, d'après Agnolo Gaddi. — Eugène Lucq : *Baudet*, d'après de Haas. — M. Cantineau : *Temple protestant*. — Alf. Duriaux : *Marie-*

Louise, d'après Prud'hon. — Fl. Buyck : *Marine*, d'après Van de Velde le jeune.

Une prime de 100 francs a été attribuée à MM. Meunier, Bernier, Coppens et Cl. Benoit. Une prime de 50 francs à MM. Demol et Monténey.

Une prime de 100 francs a été attribuée à MM. Craco pour des lettrines, des culs-de-lampe et un entête de chapitre.

Un nouveau concours de lettrines, culs-de-lampe, etc. est ouvert en ce moment aux conditions du précédent concours ; dernier délai d'envoi des œuvres : le 15 octobre prochain.

Les exemplaires de la gravure à l'eau-forte de M. Bernier, d'après le tableau de M. Struys, *La Visite au malade*, et destinés à servir de prime aux détenteurs d'une série complète de 10 billets de la tombola de l'Exposition triennale des Beaux-Arts de Bruxelles (1893), sont à la disposition des ayants droit au secrétariat du Musée moderne, rue du Musée, 1.

Chaque exemplaire pourra être retiré contre remise d'une série complète de 10 billets.

Les fêtes musicales de l'exposition d'Anvers, d'après *l'Indépendance* :

A la fin du mois de juin, festival réservé à la musique allemande, sous la direction du célèbre maître de chapelle Mottl, avec le concours de M. Ernest Van Dyck.

Au mois de juillet, festival français avec la collaboration de MM. Emmanuel Chabrier, Vincent d'Indy, Alfred Bruneau, Charpentier, etc.

M. Noté et M^{me} Hervé, de l'Opéra de Paris, ainsi que M^{me} Sybill Sanderson, la créatrice de *Phryné* à l'Opéra-Comique, se feront entendre pendant le mois d'août.

A la fin d'août, festival russe. Enfin, un festival en trois journées sera consacré aux œuvres des auteurs belges : Peter Benoit, Huberti, Bloekx, Van den Eeden, etc.

Nous apprenons à regret la mort de M. Charles Tschagggeny, artiste peintre, membre effectif du corps académique de l'Académie d'Anvers, décédé à Saint-Josse-ten-Noode, le 12 juin, à l'âge de 79 ans.

M. Tschagggeny s'était adonné à la peinture des animaux et spécialement des chevaux. Un tableau de lui, *La Diligence des Ardennes*, figure au Musée de Bruxelles.

Le défunt était le père du peintre Frédéric Tschagggeny, auquel nous présentons nos sincères condoléances.

Un grand concours de peinture sera ouvert, cette année, entre les élèves et les anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, âgés de moins de trente ans, et qui ont obtenu une distinction (prix ou accessit) dans les concours des classes supérieures.

Le prix consiste en une somme de 1,000 francs. Le concours commencera le 5 juillet prochain. Les inscriptions se feront au secrétariat de l'Académie, rue du Midi, le jeudi 28 juin, de 8 à 10 heures du matin.

Un groupe d'amateurs, déplorant que le célèbre peintre anglais W. Turner ne soit pas représenté au Louvre, ont formé le projet, au moment où un superbe tableau du maître allait passer en Amérique, de s'en rendre possesseur, de l'exposer et d'ouvrir une souscription dans le but de le voir entrer au Musée national.

Ce tableau est acquis pour la somme de deux cent mille francs. Il sera exposé dans la galerie de M. Sedelmeyer.

Pour donner un attrait plus considérable à l'exposition, on réunira autour de ce tableau une trentaine d'œuvres de l'école anglaise, peu connue en France.

Le prix des entrées sera versé à la souscription ; chaque reçu sera donné sur une reproduction du tableau de Turner portant ces mots : *Reçu de M... la somme de .. comme souscription pour l'achat du tableau de Turner destiné au Louvre.*

Si la souscription n'est pas couverte, les sommes versées seront intégralement rendues et le prix des entrées donné à une œuvre de bienfaisance désignée par les amateurs.

L'Administration des Beaux-Arts vient de s'inscrire pour 25,000 francs.

(1) Voir notre numéro du 3 juin.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. — LES BEAUX-ARTS A LA CHAMBRE. — QUELQUES LIVRES. *Charles de Coster*. Sa biographie. *Lettres à Elisa*, par Ch. Potvin. *Ibis*, par Paul Leclercq. *Document sur l'impissance d'aimer*, par Jean de Tinan. *Floriane et Persigant*, par F. Hérold. *Les Préludes tristes*, par Yebel. *Petite collection « à la Sphinx »*. — LA SCULPTURE D'IVOIRE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — EDOUARD MANET. — PETITE CHRONIQUE.

LE THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

Il fut de nouveau à Bruxelles cette semaine, conduit par Lugué-Poe, son vaillant capitaine. Fidèle à son titre il joua « la Belle Œuvre ». Telle, en effet, LA GARDIENNE, l'admirable poème, aux phrases musicales, de Henri de Régner, déroulant ses mélodies harmonieuses et sonores, pareilles à de lointaines sonneries de cloches épandant leurs vibrations dans une pure et calme atmosphère, leurs vibrations mélancoliques et oratoires et déprécatives. « Quand les cloches sonnent est-ce qu'elles prient? » interroge la théologie. — Telle aussi cette tragi-comédie au vitriol, CRÉANCIERS, du troisième Scandinave mis en scène par les chercheurs et les découvreurs de neuf angoissant : Strindberg, — mordant de son engrenage impitoyable et déchiquetant la psychologie féminine, avec, sur la portée supérieure

de ce cahier de musique, l'air léger, sautillant, tout en chanterelle, des causeries, des caquetages, des vanités, des sottises de la femme quelle qu'elle soit, et sur la portée inférieure, l'air tragique, lourd et sombre des lois profondes, cruelles, irrésistibles, qui la poussent, la mènent, l'entraînent, bouchon livré à la vague, sans qu'elle en ait conscience, et lui font accomplir les terribles horreurs qui martyrisent l'homme, son compagnon, surtout quand c'est le compagnon de toutes les heures, le mari.

Notre public devient de plus en plus attentif à ces tentatives si consciencieuses et qui élargissent ses horizons. La salle de vendredi n'avait plus rien de l'attitude gouailleuse qui déshonora les premières représentations du Théâtre Libre d'Antoine (souvenez-vous des saletés commises par le beau monde et la critique en titre lors de *la Puissance des ténèbres*). Il y a notamment à ce qu'on nomme « les petites places » une belle et vaillante phalange de jeunes gens, enthousiastes, dont le conférencier qui ouvrit la séance a pu dire : « Je vois vos yeux clairs plein d'éclairs; c'est en vous que l'art nouveau place ses espérances; c'est parmi vous, on peut le prophétiser, que sont les hommes qui, dans l'avenir, loin des décors de carton et de toile, loin des rêves, joueront sur la scène redoutable de la vie, les vrais drames par lesquels sont conquises la Vérité et la Justice. » Quel reconfortant spectacle que celui de cette jeunesse, débordant

dante de courage, de bonne volonté et de foi ! Avec elle et devant elle on peut tout risquer. Pour elle on est prêt à tout vouloir, à tout exécuter. Ah ! qu'elle soit toujours, et chaque fois plus nombreuse, à ces solennités où s'exposent ceux qui croient que parmi toutes les forces sociales l'Art est la plus noble et la plus puissante. Leur présence suffit à contenir les malheureux qui croient que leur mission est d'entraver tout ce qui marche, tout ce qui vit, tout ce qui veut respirer. Pareille à Phœbus-Apollon dardant ses traits sur le serpent Python, elle tue le monstre, malgré ses rugissements et ses feux et ses fumées et ses ricanements.

L'Œuvre nous reviendra l'an prochain avec des spectacles nouveaux. Ce sera *le Roi Lear*, de Shakespeare l'impérissable, ce sera *le Prométhée enchaîné* d'Eschyle, et l'*Electre* ; ce sera *Laurenzaccio* d'Alfred de Musset. Eclectisme vaste embrassant le cours entier des temps ; s'emparant de « la Belle Œuvre » partout où elle respire. Quel devoir s'impose à nous de soutenir ces efforts si désintéressés. Car Lugné-Poe et ses amis, Camille Mauclair et Edouard Vuillard, commencèrent sans un sou vaillant et le métier qu'ils font n'enrichit personne. Ils sont de l'immense bataillon de ceux pour qui les trois quarts de la vie sont travail gratuit, travail d'emballage, travail de misère, mais aussi travail d'honneur. C'est la sainte cohorte ! car que deviendrait le monde si tous les actes qui ne rapportent rien, l'infinie multitude des actes qui ne rapportent rien, cessaient tout à coup : l'Humanité croulerait ! Et penser qu'il y a pourtant de misérables égoïstes pour qui toute activité sans salaire, et surtout sans salaire disproportionné et ravageur, paraît duperie et qui ne bougent que lorsque devant leur navigation de forbans et d'écumeurs brille le feu empesté du gain.

Pas de profits, donc ! Mieux que cela : les outrages à foison ! Car la presse est à la solde de la routine et de l'argent. Heureusement que, par une magie de justice et d'ironie, tout ce qu'elle attaque triomphe, tout ce qu'elle vilipende grandit. C'est un pronostic de succès et de bonheur que de l'avoir contre soi. Et c'est logique, puisque servante de l'égoïsme enrichi elle n'exprime que ce qui meurt. Aussi quand on entend « la haute critique » et les gas-de-lettres évacuer leurs habituelles turpitudes, ces vers tintent en la mémoire :

... Soyez les bienvenus, outrages !
C'est pour vous obtenir, injures, fureurs, rages,
Que nous, les défenseurs du beau, nous souffrirons,
La gloire la plus haute étant faite d'affronts !

Laissez dire, a récemment clamé Maurice Barrès. Il s'établit entre ces messieurs et le public un tel désaccord que leur enterrement même en est compromis !

LES BEAUX-ARTS A LA CHAMBRE

Les revendications pour l'Art vont trouver à la Chambre d'éloquents défenseurs ; on dirait que c'est une véritable campagne entreprise, car après le remarquable discours de M. Buls lors de la discussion du budget des beaux-arts, voici aujourd'hui des paroles de M. Delbeke qui méritent toutes nos louanges.

S'inspirant d'une devise qui paraît devoir obtenir une réalisation prochaine — le Beau et l'Utile — le député anversois vient de réclamer pour nos sculpteurs le privilège de faire les nouveaux types monétaires. Idée bien curieuse et belle entre toutes. Qui de nous n'a pas admiré, presque avec convoitise même, des collections de médailles, où l'apre et dur métal rendu docile sous la volonté de l'artiste s'enrichissait de sculptures divines ? N'avons-nous pas tous tressailli devant la pureté d'un profil de telle effigie antique, si charmeresse à notre œil qui s'en délectait amoureusement ?

Le discours de M. Delbeke nous remet en mémoire une importante conférence du poète anglais William Morris publiée l'an dernier dans la *Société nouvelle*. Dans cette brillante causerie l'artiste annonçait une renaissance des arts mineurs qui serait éducatrice de nos goûts et donnerait aux moindres objets pratiques un caractère de beauté. Acceptons-en l'augure.

Nous ne pouvons mieux faire que de mettre sous les yeux de nos artistes une partie du discours de M. Delbeke et de joindre nos désirs aux siens pour voir réaliser sa proposition si artistique et si curieuse.

Voici un extrait du discours de M. Delbeke :

M. DELBEKE. — Je voudrais dire quelques mots dans un autre ordre d'idées, bien qu'il s'agisse encore de monnaie. Je veux parler de la frappe.

Il ne faut pas abandonner le choix du coin monétaire à l'indifférence, aux désirs d'économie d'un entrepreneur.

M. DE SMET DE NAEYER, ministre des finances. — Il n'est pas question de cela.

M. DELBEKE. — Il n'est pas question de cela ! me dit l'honorable ministre des finances.

Je suis bien aise de l'entendre dire devant la Chambre. Et j'en suis d'autant plus heureux que, à mon avis, il n'y a pas moyen de conserver plus longtemps le type monétaire que nous avons en Belgique.

S'il y a une chose laide, plate, mal conçue, en style pompier, c'est notre monnaie ! Il faut bien le dire, en Europe et dans les autres parties du monde les types monétaires ne sont pas bien beaux ; mais, en fait de vulgarité, c'est certainement la monnaie de notre chère patrie qui remporte la palme.

Eh bien, nous vivons dans un pays qui est grand dans l'histoire surtout par son passé artistique, où, de nos jours encore, existe un mouvement d'art très vivace, plus intense assurément que partout ailleurs. Un tel pays se doit à lui-même de donner une valeur d'art à toutes ses estampilles officielles. J'avais l'intention de développer ces considérations lors de la discussion du budget des Beaux-arts. Je regrette d'en avoir été empêché. Je voulais appeler l'attention du ministre des Beaux-arts sur la nécessité de profiter de toutes les occasions pour enseigner le beau et raffiner le goût populaire. Nos bâtiments officiels, nos diplômes, nos timbres-poste — combien ils sont affreux ! — notre papier timbré, nos monnaies devraient être faits, tous, par nos plus

grands artistes. Tout cela devrait être des œuvres d'art. Je saisis avec bonheur l'occasion d'appliquer ces idées à la frappe des monnaies.

Si je suis bien informé, l'honorable ministre des finances est tout disposé à entrer dans cette voie. Je l'en félicite. Je crois savoir qu'il s'est déjà adressé à son collègue des Beaux-arts pour lui demander son aide en vue de la création de nouveaux types monétaires pour le nickel. Mais il me permettra de lui signaler quelques erreurs pratiques dans lesquelles il me semble être tombé.

On demandait que les types fussent préparés en trois semaines ; or, il est certain que trois semaines ne peuvent suffire. Il s'agit là, en effet, d'un travail des plus difficiles ; la confection des nouveaux types doit répondre à des nécessités artistiques, obligées de se marier avec des nécessités pratiques. C'est là un mariage de raison, qui mérite réflexion de la part de l'artiste.

Le relief ne peut pas être trop saillant. La pièce doit résister au frottement. Les monnaies doivent pouvoir s'empiler facilement. On ne peut pas en faire des médailles. Et cependant il faut leur donner du style, en faire, en dépit de ces difficultés, de jolis bas-reliefs.

M. DE SMET DE NAEYER, ministre des finances. — Remarquez qu'il s'agissait d'un simple dessin.

M. DELBEKE. — Le mot « dessin », que vous venez d'employer, m'amène précisément à parler d'une autre erreur courante.

Vous ne devez pas vous adresser à un dessinateur. Le dessinateur n'est pas préparé à ce travail. Il pourrait faire un timbre-poste, il ne pourra pas faire de monnaie.

Rien n'est plus difficile que de faire un beau type monétaire, simple, clair, caractéristique. Vous devez vous adresser à un sculpteur de premier ordre, qui, dans cet art spécial, régit par une technique particulière, a déjà fait ses preuves. Le plus beau dessin ne peut donner aucune idée de ce que sera le type monétaire après son exécution. Ajoutez que l'artiste doit travailler d'après la matière qu'il s'agit de mettre en œuvre. Le modelé, le « faire » ne seront pas les mêmes, quoiqu'en pense le public, pour l'or, pour l'argent, pour le bronze, pour le nickel.

Lorsque le département des finances voudra renouveler son type monétaire, et j'espère que ce sera bientôt, il ne faudra pas faire appel à tout le monde. Le gouvernement devrait organiser un concours limité entre les sculpteurs qui ont fait leurs preuves en pareille matière.

QUELQUES LIVRES

Ch. De Coster. Sa biographie. *Lettres à Elisa*, publiées par Ch. POTVIN. (Bruxelles, P. Weissenbruch).

Courte biographie, commentant les *Lettres à Elisa* et contant ce poème de jeunesse que la lecture des *Lettres* me fait interpréter autrement que ne le fait l'ami de De Coster.

Quand des lettres d'amour contiennent, outre leur banalité, — sacrée pour deux êtres seulement, — des confessions intellectuelles, comme les lettres de Flaubert ; ou quand l'amour est devenu le prisme brillant ou douloureux à travers lequel un puissant esprit juge la vie, comme pour Michel-Ange, — alors ces lettres peuvent ajouter quelque chose à la statue d'un mort. L'intimité absolue, fût-elle illusoire, donne à la pensée cette confiance en elle-même qui rend simple et profond. Mais dans cet amour de

jeunesse révélé par les *Lettres à Elisa* il n'y avait guère place que pour l'intimité de cœur, accompagnée d'une amitié assez extérieure. S'il y eut action réciproque, chimie de deux natures s'influencent, se modifiant l'une par l'autre, ces lettres ne nous l'apprennent pas ; elles furent écrites à un âge où les sentiments crient trop haut pour qu'on entende parler l'homme entier. Et les cris disent alors, à peu près, la même chose pour tout le monde.

M. Potvin voit dans ces lettres des peintures de caractères et des causeries d'écrivain. L'amitié qu'il avait pour De Coster l'excuse. Les moindres puérilités qui nous font souvenir d'un ami s'imprègnent malgré nous d'un peu de sa vie et devant elles nous le reconstituons tout entier. Mais cette vision ne surgit pas dans l'imagination du lecteur indifférent.

J'ai beau chercher, je ne vois dans les *Lettres à Elisa* que l'amour — très sincère mais terriblement banal — d'un très jeune artiste pour la première femme qui lui fit impression. Il lui donne toutes les qualités qu'il rêve pour elle. Elle ne lit pas ses ouvrages, n'y voit rien de ce qu'il y a mis, et répond à l'envoi d'une de ses œuvres par une lettre où elle parle d'autre chose, de plaisanteries entendues, ce dont il se plaint naïvement à elle.

Ce que ces cent dix pages contiennent de notes vraiment personnelles pourrait tenir dans deux cents lignes.

Ces rares confidences où l'amoureux se tait pour laisser parler l'artiste, Elisa n'y comprend goutte. Il se plaint de ce qu'elle lui répond sans même paraître avoir lu ses lettres.

Je ne vois pas que cette bonne fille constitue une muse ou bien une véritable amie, sauf dans l'imagination d'un très jeune amoureux. Disons qu'elle fut une excellente personne qui aima De Coster — ce qui lui fait honneur, même si elle ne le comprit pas — et n'en parlons plus.

Et que le ciel nous préserve d'être ressuscités traitreusement un jour par des lettres écrites quand nous n'étions pas encore suffisamment en possession de nous-même pour que notre façon d'aimer reflète notre être, notre personnalité spéciale.

Ibis, par PAUL LECLERQ. (Frontispice d'Auguste Donnay.)

Edition de *la Revue blanche*.

Vers et prose dédiés à quelque femme ou plutôt à quelque rêve qui aurait été matérialisé en chair délicate, en cerveau frêle et gracieux et naïf, en gestes précieux et clairs. Des tableaux ou plutôt des prétextes à phrases joliettes, ci et là, apparaissent et voici un titre de chapitre : « Comment je la vis consacrant à un nuage une vaporeuse chandelle en une prairie où voltigeaient des papillons », et un autre : « Comment j'aperçus Ibis à travers une dentelle de magnolias que le vent berçait ». Cela fait songer à des crépons d'Outamaro. Citons quelques vers :

En le jardin flétri de tes cheveux d'automne,
Voilant d'un deuil épars les larmes du collier,
L'ibis évanoui de l'étang monotone
Plane superbement dans ton panache altier.

Son vol doux me conduit vers les rivages d'anges
Où s'exhalant parmi les touffes de roseaux,
Des vierges sans regard joignent leurs mains étranges
Et pleurent les étés fanés au fond des eaux.

Dans tes yeux d'étang las laisse-moi me mirer,
Ah ! laisse-moi pleurer aussi les anémones
Et courbé sur ton front, laisse-moi respirer
Tous les étés flétris en tes cheveux d'automne.

C'est à la seconde strophe que M. Donnay a emprunté son texte d'illustration.

Document sur l'impuissance d'aimer, par JEAN DE TINAN.
(Frontispice de Rops.) Paris, librairie de l'Art indépendant.

Ce qui attire vers ce livre, c'est sa sincérité même, sa probité entière et cette confession sans aucune autre arrière-pensée de soi que d'être véridique. Et chacun se reconnaît par-ci par-là, comme en une chambre où il passe et repasse devant un miroir d'étagère. Les dires de M. de Tinan sont quelquefois spécieux, ses analyses bizarres. Il appartient à cette très aigüe génération contemporaine qui est vis-à-vis d'elle-même cruellement lucide. M. de Tinan écrit : « En amour le vrai but est d'avoir le plus d'émotion possible ; — certes, analyser ces émotions augmente leur intensité ; mais nous nous paralysons le cœur à force de lucidité. Sitôt que je commence à aimer, je n'ai de cesse avant d'avoir si bien retourné les sentiments de l'aimée et les miens que tout amour soit devenu impossible. »

On pourrait objecter : Mais pourquoi discuter, scruter ? M. de Tinan répond : « Philosopher sur soi, soulage comme de vomir. »

Il en résulte à l'évidence *l'impuissance d'aimer* et le livre est écrit en style fin, net, clair, artiste.

Mais que d'objections naissent et combien on s'approche des jours frais et purs où l'on sentira tout autrement, avec une naïveté retrouvée et une simplicité toute unie, les phénomènes du cœur les plus complexes

Floriane et Persigant, par F. HEROLD.

Le drame a paru dans *le Réveil* et fut orné d'un titre et de culs-de-lampe par Théo van Rysselberghe. L'Art indépendant l'édita.

La magicienne Floriane attire vers elle les héros et les chevaliers et les renvoie les uns après les autres insatisfaits et malheureux et désormais inutiles pour le bien. Persigant arrive, la dompte en suscitant en elle qui n'aima jamais, l'amour. Aussitôt le palais de la femme hostile s'écroule et celle-ci se repent et s'enrôle parmi les nonnes et les servantes de Dieu.

Tout cela très simple ; comme une image à peine ornée. M. Herold, en une langue claire, facile et pure, évoque la succession des scènes auxquelles donne lieu sa fable, sans que jamais une rhétorique fautive ne les atteigne. Seulement on voudrait ci et là plus de pénétration et un jeu plus large de sentiments mis en cause. Persigant et Floriane apparaissent trop superficiellement ce qu'ils sont ; leur vérité intime d'âme n'est point assez extériorisée.

Les Préludes tristes, par YEBEL. Imprimerie de l'Art indépendant.

Poèmes tantôt traditionnels, tantôt libres. Parfois d'émotion douce et frêle, — à preuve « Indécise, cette âme est aujourd'hui comme un soupir de brise » ; parfois de douleur lourde, — à preuve « O douleur, ton linceul m'a drapé pour toujours ». L'épilogue paraît appartenir à une nouvelle province d'art où le poète pourrait s'aventurer heureusement.

Petite collection « à la Sphinx ».

Après les Poésies de Méléagre, M. Pierre Louys, qui dirige la coquette publication entreprise par l'éditeur-artiste Edouard Bailly, vient de faire paraître une traduction des *Scènes de la vie des courtisanes*.

La collection de luxe qui débute par ces deux chefs-d'œuvre sera, annonce l'éditeur, profondément différente des collections analogues, en ce sens qu'au lieu de réimprimer pour la centième

fois les ouvrages connus du public, tels que *Manon Lescaut*, *Candide* ou *Paul et Virginie*, elle s'efforcera de lui faire lire et aimer des œuvres non moins dignes d'être admirées par lui, et qui ne sont connues que des lettrés, faute d'une édition commode qui leur donne l'entrée des bibliothèques de choix.

Les œuvres des auteurs antiques et des écrivains étrangers seront toutes traduites à nouveau. Il est en effet certain que l'oubli où sont tombés aujourd'hui les auteurs grecs et latins est dû pour la plus grande part aux versions infidèles et fades de la tradition normalienne. Lamennais le premier, dans son admirable *Dante*, a montré toute la beauté des traductions littérales. Depuis, M. Leconte de Lisle nous a rendu Homère et les grands tragiques grecs. M. Pierre Louys s'efforce de suivre leur méthode, et, au besoin, de l'exagérer.

LA SCULPTURE D'IVOIRE ⁽¹⁾

Voici, extraits du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Daremberg et Saglio, de curieux renseignements sur l'édification des statues chryso-éléphantines de la Grèce. Au moment où nos sculpteurs s'occupent d'ivoirerie, la publication de ce document paraît des plus intéressantes :

« Aucune de ces statues n'a pu résister au temps et parvenir jusqu'à nous. Dans quelles circonstances, à quelles époques ont-elles péri ? Nous ne savons. Un grand nombre doivent avoir été détruites sous Constantin, lorsqu'il fit briser les idoles et s'en fit livrer la matière. Certaines œuvres célèbres qui étaient la gloire de l'empire furent cependant épargnées et transportées à Constantinople, où l'on pouvait, dit-on, les voir encore au XI^e siècle. On pourrait croire, d'après Libanius, que le Jupiter d'Olympie était encore dans son temple au IV^e siècle de notre ère. Mais, à partir de cette époque, le silence se fait sur lui ainsi que sur les autres chefs-d'œuvre du même genre. Du reste, ces statues ne devaient pas être moins difficiles à conserver qu'à établir. On s'est souvent demandé, sans pouvoir résoudre le problème autrement que par conjectures, comment les anciens étaient parvenus à construire non seulement des colosses, mais même des images de grandeur naturelle avec les morceaux d'ivoire de petite étendue que fournissent les défenses. On a avancé sans preuves que les dents d'éléphants étaient plus grosses dans l'antiquité qu'aujourd'hui ; mais nous savons que celles qui atteignaient des dimensions un peu considérables étaient consacrées dans les temples et conservées comme objets de curiosité. On sait avec certitude que les statues chryso-éléphantines étaient creuses ; l'intérieur était de bois et pouvait être visité ; curieux au point de vue technique, il n'offrait rien d'agréable à l'œil. L'extérieur, d'or et d'ivoire, était monté sur un noyau ou bâti de pièces de charpente solidement reliées les unes aux autres par toute une armature intérieure de traverses, de crampons, de chevilles, d'écerous, destinés non seulement à fixer la statue sur son piédestal, mais aussi à empêcher le bois de se déjeter. Le torse d'un colosse comme le Jupiter Olympien était donc une sorte de tour creuse. C'est sur ce noyau que l'on ajustait les différentes parties du revêtement d'ivoire. Celles-ci devaient être exécutées d'après un modèle, probablement moulé en plâtre et divisé en un certain nombre de portions que l'on répartissait entre les ouvriers chargés de faire l'ébauche et de tailler les divers compartiments dont

(1) Voir notre numéro du 3 juin.

l'assemblage devait constituer la statue. Les défenses, pour cet usage, étaient débitées en dalles de différentes formes, travaillées séparément, puis assemblées sur un fond de bois qui servait de doublure à l'ivoire et facilitait l'ajustage sur noyau dont nous avons parlé.

« On doit regarder comme indubitable, selon Quatremère de Quincy, que les anciens purent tailler dans les défenses des morceaux plats d'une assez large étendue. Il paraît probable qu'ils obtinrent ce résultat en amollissant l'ivoire et en le rendant malléable par un procédé aujourd'hui perdu dont l'invention était attribuée à Démocrite. Malheureusement les renseignements qui nous sont parvenus à ce sujet manquent de précision ou ne sont que des fables. Pausanias parle vaguement de l'action du feu; Plutarque, de celle d'une décoction d'orge; Dioscoride, de la racine de mandragore, avec laquelle il fallait faire bouillir l'ivoire pendant six heures. Différents procédés ont été essayés dans les temps modernes sans donner de bons résultats. Quoi qu'il en soit, il ressort assez nettement du passage de Pausanias que l'on taillait dans les défenses des cylindres creux qui pouvaient être déroulés. Ces espèces de gros tubes étaient soit naturels, soit obtenus artificiellement. En effet, la partie pointue de la dent d'éléphant, celle qui fournit la meilleure matière, est massive dans le tiers à peu près de la longueur totale; la partie médiane est creuse et la cavité devient de plus en plus large, à mesure qu'elle se rapproche de la mâchoire; le dernier tiers n'est plus qu'un cylindre évidé, dont la matière est de qualité inférieure. Quatremère de Quincy a supposé que, pour les besoins de la statuaire, les anciens se servaient de la partie médiane et creusaient la portion massive, de manière à obtenir des tronçons cylindriques « dont la superficie était à celle des dalles coupées dans la masse comme la circonférence au diamètre, c'est-à-dire triple en étendue ». Ces tronçons sciés en une place dans le sens de la longueur, il ne s'agissait plus que de les amollir et de les dérouler pour en faire des surfaces planes. Les matériaux de la statuaire en ivoire, dit notre auteur, furent donc des dalles débitées à même les défenses de l'éléphant, dans une étendue qui put aller depuis six pouces (0^m,16) jusqu'à vingt-quatre (0^m,63) et plus. Elles pouvaient avoir deux pouces (0^m,054) d'épaisseur.

« Lorsque les plaques qui devaient servir à la décoration des édifices ou des meubles et les dalles destinées à la statuaire étaient apprêtées, elles passaient aux mains des sculpteurs. Les renseignements nous font défaut sur les instruments spéciaux dont se servaient les artistes pour travailler l'ivoire et sur leurs procédés. A peine connaît-on quelques-unes des opérations qui suivaient. Les surfaces une fois taillées, sculptées ou gravées, il fallait les polir, ce qui se pratiquait avec la peau de squatine ou ange de mer. Il devait y avoir d'autres procédés que nous ne connaissons pas. Pour fixer sur les murailles et les meubles les plaques sculptées en relief ou gravées, pour ajuster les dalles tant sur le fond de bois qui les doublait que sur le noyau même de la statue, on employait, entre autres moyens, une colle de poisson particulière, qui se fabriquait dans la région de la mer Caspienne; très tenace et translucide, cette colle, une fois sèche, devenait presque insoluble. Le revêtement terminé, suivait une opération désignée chez Lucien par le terme *ρυθμιζεν*, qui paraît avoir été une retouche générale de l'œuvre. Après cela, il restait à achever la statue en disposant à leur tour et en fixant sur le noyau de bois les parties en or ciselé, telles que la chevelure, les draperies et les autres ornements. Celles-ci pouvaient être montées de manière

à s'enlever facilement, comme on le voit d'après le récit de Plutarque, où Périclès invite ceux qui accusent Phidias d'avoir détourné une partie de l'or qui lui avait été confié pour les ornements de la déesse, à faire démonter ceux-ci pour en vérifier le poids.

« On comprend aisément que ces statues, composées de pièces de rapport, étaient exposées à souffrir des influences atmosphériques, sans parler des autres causes de dégradation qui devaient en rendre l'entretien très difficile, comme les insectes et les rats qui élaient domicile à l'intérieur. L'humidité, la sécheresse agissaient sur les bois dont le gonflement ou le retrait pouvait disjoindre les compartiments d'ivoire.

« Aussi n'est-il pas étonnant que le Jupiter Olympien, vers le commencement du 11^e siècle avant Jésus-Christ, ait eu besoin d'une restauration. Celle-ci fut confiée à un artiste nommé Damonphon, qui s'en tira à son honneur. Afin d'obvier à ces inconvénients, les bois étaient enduits de poix, et, suivant les lieux, on irriguait les statues avec de l'huile ou de l'eau, ou bien on avait recours à de simples courants d'air frais et humides pour maintenir le noyau toujours dans le même état. La Minerve du Parthénon, placée dans un endroit sec et brûlant, était humectée d'eau. Au contraire, la région de l'Altis, où se trouvait le temple d'Olympie, étant très humide, on employait l'huile à la conservation du Jupiter et même en assez grande quantité pour qu'elle se répandit sur le pavé devant la statue et qu'on eût établi un rebord circulaire en marbre blanc pour l'arrêter. De petits conduits, ménagés dans le noyau et habilement dissimulés, permettaient de distribuer l'huile ou l'eau bien également dans la masse. Pline nous révèle cette particularité pour la Diane d'Ephèse, que l'on irriguait avec du nard par de nombreux canaux, afin d'empêcher la désunion des joints. La Minerve de Pellène était dressée au-dessus d'un sous-terrain d'où s'élevait un courant d'air qui, passant par l'intérieur de la statue, y entretenait la fraîcheur. L'Esculape d'Epidaure avait été établi au-dessus d'un puits. Mais c'était l'huile que l'on employait le plus ordinairement. Pline attribue même à celle qui était vieille la propriété de préserver l'ivoire de la carie. Une statue de Saturne, à Rome, en était remplie. L'entretien des statues divines était, en Grèce, une fonction publique, placée sous la sauvegarde de la religion: celui du Jupiter d'Olympie avait été donné par les Eléens, comme privilège, aux descendants de Phidias, qui remplissaient encore cet office au 1^{er} siècle après Jésus-Christ, avec le titre de *παίδρονται*. »

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Saxophone (professeur M. BEECKMAN). — Deux concurrents : 1^{er} prix, M. De Schuyter; 2^e prix, Lehert.

Cor (professeur M. MERCK). — Sept concurrents : 1^{er} prix, M. Servais; rappel avec distinction du 2^e prix, M. Esecuré; 2^e prix, MM. Sodoyen et Grégoire; 1^{er} accessit, MM. Delhaye et Heynen.

Trompette (professeur M. GOEYENS). — Six concurrents : 1^{er} prix, M. Baeyens; 2^e prix avec distinction, M. Delcourt; 2^e prix, M. Vanden Eyden; 1^{er} accessit, MM. Debie, Mechelinck et Hulet.

Trombone (professeur M. SEHA). — Cinq concurrents : 1^{er} prix avec distinction, M. Detiège; 1^{er} prix, M. Mottry; 2^e prix, M. Junion et De Keyser; 1^{er} accessit, M. Dewolf.

Basson (professeur M. NEUMANS). — Trois concurrents : 1^{er} prix, M. Riffard; 1^{er} accessit, MM. Erculisse et Trinconi.

Clarinette (professeur M. PONCELET). — Seize concurrents : 1^{er} prix avec distinction, MM. Lardinois, Lemaire, Duby; 1^{er} prix, M. Sohy; 2^e prix, MM. Van Praet, Michotte, Keynen, Meuret, Dufrasne, Masuve; 1^{er} accessit, MM. Frédéric, Bageart, Schenis, Daue, Dujardin, Névaumont.

Hautbois (professeur M. GUIDÉ). — Cinq concurrents : 1^{er} prix, MM. Bury, Nachtergaele; 2^e prix, M. Vranckx; 1^{er} accessit, M. Hernette.

Flûte (professeur M. ANTHONI). — Sept concurrents : 1^{er} prix avec distinction, M. Sisc; 1^{er} prix, M. Scheers; 2^e prix avec distinction, MM. Vinck, Loots, Boschmans, Berg; 2^e prix, M. Van Onacker.

Les classes de MM. Seha, Poncelet, Guidé et Anthoni se sont particulièrement distinguées.

On a beaucoup applaudi l'audition de la classe d'ensemble d'instruments à vent qui a fait entendre, sous la direction de M. Seha, une *Fantaisie* de Paul Gilson, un *Scherzo* de Van Dam, et le « Thème du Walhall ».

Grand succès aussi pour l'exécution de la *XIV^e Rhapsodie hongroise* de Liszt, transcrite par M. Poncelet pour la famille complète des clarinettes et jouée, sous la direction de l'éminent professeur, par trente élèves, avec une précision, un ensemble, une entente des nuances et des rythmes vraiment extraordinaires.

On sait que M. Poncelet a fait construire des clarinettes basses en *fa grave* qu'il a « présentées » l'an passé. Cette année, il a produit un instrument de dimensions inquiétantes qu'il a baptisé *clarinette pédale* (en *si bémol grave*) et qui a des sonorités superbes. Il soutient fort bien l'ensemble de la « famille » qui, désormais, peut constituer à elle seule tout un orchestre.

EDOUARD MANET

D'un article de Camille Mauclair dans le *Journal des Artistes* : « L'exposition Edouard Manet ouvrait en même temps que le Salon du Champ-de-Mars; ainsi, nous avons pu voir de la peinture. Mais presque toute la peinture était chez Durand-Ruel. On sait enfin qu'il y a beaucoup de faiseurs, et un maître, un vrai maître, un grand homme. Je ne le dirai jamais assez, précisément parce que je suis hanté par l'idée de l'intellectualité en peinture : j'aime Manet parce que ce suprême artiste, à force de maîtrise et de prestige, a mis l'intellect dans son œuvre, mais pas l'intellect des littérateurs — le sien. Et cela est tout. *L'Absinthe*, le *Port de Dunkerque* (le petit tableau avec des voiles noires et un clair de lune), voilà des œuvres intellectuelles : la question n'est pas de représenter Tristan et Iseult ou Jésus, la question est de faire jaillir une pensée d'un spectacle, et tous les spectacles humains la contiennent. Et l'*Olympia* ! Et tous les tableaux d'Espagne; cette *Lola*, comme c'est la laideur obscène et provocante, le mauvais goût, l'éclat extérieur, le manque de charme et de mystère de cette Espagne haïssable et de tout le Midi ! Et le *Maximilien* pâle, fantôme d'empereur, si mort déjà que les balles sont superflues, qu'il reste debout, blafard, dans la fumée des fusils, sous les yeux de la foule féroce hissée à la crête du mur d'exécution ! Voilà l'âme saisie en peinture, atteinte par le caractère, le style, les valeurs, qui correspondent aux nuances de l'émotion... »

Les peintres de morceaux ne voient en Manet que le grand virtuose du morceau, et les peintres d'idée, qui font trop souvent de

mauvaises choses par dissociation du sujet des moyens, ne voient pas dans ce maître cette intellectualité : les uns ne la lui demandent pas, les autres la lui nient; et pourtant elle devait y être, et elle y est. »

PETITE CHRONIQUE

M. Gabriel Fabre vient de faire paraître sous le titre *Sonnettes sentimentales* un joli recueil de mélodies sur des poèmes de Maurice Maeterlinck et de Camille Mauclair, parmi lesquels l'exquise chanson de Mélisande : « Les trois sœurs aveugles, espérons encore... »

Le recueil, tiré à 200 exemplaires seulement, est orné d'une superbe couverture en couleur et papier gaufré d'Alexandre Charpentier. Il est en vente, au prix de 10 francs l'exemplaire, à la *Société anonyme l'Art*, Montagne-aux-Herbes-potagères, 6, à Bruxelles.

Nous apprenons avec plaisir qu'une entente vient de mettre fin au différend qui s'était élevé entre la direction du Théâtre de la Monnaie et les musiciens de l'orchestre. Le concours de MM. Guidé, Van Hout, Anthoni et Poncelet reste heureusement acquis au théâtre.

Il est question d'élever sur la place de Brouckere un monument à la mémoire du bourgmestre Anspach. Un projet a été présenté au conseil communal par MM. Paul De Vigne et Janlet.

Il consiste, dit la *Réforme*, en une colonne-fontaine érigée sur un refuge circulaire auquel on a accès par quelques degrés. Le buste d'Anspach, exécuté en bronze, se détache sur la colonne taillée en granit d'Ecosse. Deux figures assises, représentant la Commune et le Courage civique, flanquent décorativement la colonne à sa base.

Dans le piédestal émergeant de petites vasques est sculptée en bas-relief une figure en marbre blanc, allégorie de la Sienne. Deux masques éjectant de l'eau complètent la décoration du socle.

Au faite de la colonne se silhouette la figure ailée de Saint-Michel terrassant le dragon.

La hauteur du monument atteindrait 30 mètres. Le refuge circulaire, qui pourrait servir de kiosque à une centaine de musiciens, est agrémenté d'une double balustrade en hémicycle s'étendant sur les côtés et derrière et formant en quelque sorte les dossiers de deux immenses bannes de pierre auxquels aurait accès le public.

Cet ensemble décoratif serait érigé au fond de la place, à quarante-sept mètres de distance de l'Hôtel Continental, de manière à ne rien cacher des perspectives des grands boulevards du centre.

Un petit rideau de verdure, dressé derrière le monument, et des piliers électriques jalonnant les deux côtés de la place complètent ce projet décoratif, bien venu, très artistique, suffisamment discret — attendu qu'on ne peut risquer que d'enlaidir cette place superbe — mais dont l'exécution ne produirait pas l'effet qu'on en attend...

Un artiste de grand talent, M. Joseph Chéret, statuaire, frère du dessinateur Jules Chéret, vient de mourir à Paris, âgé de 56 ans.

La veille, l'assemblée générale de la Société nationale des Beaux-Arts l'avait élu secrétaire.

M. Joseph Chéret occupait une place des plus brillantes parmi les décorateurs contemporains. Il avait été plusieurs fois lauréat de la manufacture de Sèvres. On sait avec quelle grâce il ornait ses vases, ses objets d'art de groupes de femmes, d'enfants, entremêlés à des ornements d'un goût exquis et d'une fantaisie toujours spirituelle. Il y a de lui des compositions d'une conception vraiment poétique, tels ses vases pour l'Opéra et celui qu'il composa pour la Bibliothèque nationale.

Le très intéressant magasin d'*affiches artistiques et estampes* de M. E. RUANT est transféré rue des Grands-Carmes, 12 (coin de la rue du Midi). Nous engageons vivement les amateurs à le visiter. Les affiches et leur art sont devenus admirables. Pour quelques francs on peut s'en procurer de superbes qui forment une char-

mante ornementation de couleurs. Voir aussi le nouvel appareil pouvant contenir 250 affiches. Il est le plus léger et le moins coûteux construit jusqu'à ce jour. Son déploiement est de 1^m30. Le magasin est ouvert de 9 heures du matin à 6 heures du soir. Ne pas voir en ceci une réclame mais une sérieuse recommandation à nos amis, qui ont pu apprécier aux Salons des XX et à celui de la *Libre Esthétique* les très belles décorations d'appartement qu'on peut faire avec les affiches modernes sorties enfin de l'horrible vulgarité et qui contribuent tant à la joie et à la splendeur des rues.

De *l'Avenir social* :

Aurélien Scholl raconte que, se promenant avec Guibollard, il croise, sur le boulevard, notre fameux compatriote Van Dyck, qui est venu tout récemment chanter à la Monnaie les rôles de Lohengrin et de Werther.

— Tiens, dit-il à Guibollard, voilà Van Dyck qui passe.

— Est-ce qu'il expose au Salon... cette année, demande l'insupportable gaffiste.

Ce mot nous en rappelle un autre, plus authentique sans doute, surpris à l'Exposition de la *Libre Esthétique*.

Deux bourgeois, mari et femme, sont en arrêt devant *l'Enfant prodigue* de Puvis de Chavannes. Le nom du peintre les a frappés.

— Est-ce que c'est celui qui a été candidat pour les indépendants, demande madame.

— Non, dit monsieur. Celui-là, c'était Puvis de Tenbosche.

— C'est son frère alors, peut-être...

Le Théâtre de Bayreuth s'est, on le sait, réservé les représentations exclusives de *Parsifal* et M^{me} Wagner prétend en garder indéfiniment le monopole. Déjà l'année dernière on avait annoncé que M. Angelo Neumann, directeur du Théâtre de Prague, passant outre à la volonté des héritiers de Wagner, se proposait de monter *Parsifal* sur son théâtre à l'expiration de l'année 1893, le droit de propriété de l'œuvre n'étant plus protégé en Autriche dix ans après la mort de l'auteur (Wagner est mort en 1883), et les directeurs de théâtres autrichiens n'ayant plus dès lors d'autorisation à demander. Le Reichsrath autrichien vient de voter une loi portant à trente années après la mort de l'auteur la durée du droit de propriété sur son œuvre. Le privilège de Bayreuth en ce qui concerne *Parsifal* est donc sauf.

Du tableau des représentations données sur les théâtres alle-

mands et publié par le *Bayreuther Taschenbuch*, paru chez Thelen, à Berlin, il résulte que dans soixante-quinze villes les œuvres de Wagner ont obtenu en 1893 mille quarante-sept représentations. Le relevé de l'année 1892, pour le même nombre de villes, ne donnait que huit cent vingt représentations. Il y a donc eu deux cent vingt-sept représentations de plus en 1893.

Une révolution dans les mœurs anglaises : le conseil municipal de Londres a décidé l'ouverture des musées le dimanche.

Une exposition de souvenirs de Liszt s'est ouverte à Weimar au Liszt-Museum, dans les premiers jours de juin.

On a réuni là tous les pianos du célèbre virtuose, ses manuscrits originaux, les divers diplômes qui lui ont été conférés par les universités, les académies ou les souverains, enfin les autographes et correspondances d'une foule de personnages célèbres avec lesquels il était en relations.

En ces termes débute l'article consacré dans le *Journal* par Octave Mirbeau à l'exposition particulière de J.-F. Raffaëlli :

« Les grandes expositions de peinture, comme celles du Champ de Mars et des Champs-Élysées, deviennent, d'année en année, plus inadmissibles et cloquantes. Elles ont un aspect barbare qui nous en éloigne impérieusement. Tels, j'imagine ces marchés africains, aux déballages d'étoffes hurlantes, et qui font hurler de plaisir les nègres. Chacun comprend qu'elles doivent disparaître. Elles ont fait leur temps — elles n'ont fait que cela — de même que tant de modes jadis révérees, dont nous nous apercevons aujourd'hui qu'elles ne riment plus à rien, ni à un besoin, ni à une curiosité, ni à une passion. Il faut bien le dire, les joies sont épuisées des déjeuners — ohé! ohé! — de Ledoyen et de la Tour Eiffel. Le saumon sauce verte n'aura plus pour nous de gaieté ni de mystère. Hélas! son esthétique agonise. »

Et plus loin :

« Tous les jours, les peintres qui ont le respect de leur art désertent ces capharnaüms céphalalgiques où tout se confond dans la plus disparate médiocrité: on, pour découvrir une belle œuvre, l'esthète effaré doit, au prix de quelles fatigues, de quels ahurissements, remuer, déplacer tant de lourdes et innombrables choses qui s'interposent entre elle et lui. A travers quels Carolus Duran faut-il jouer des coudes, quels caillouteux Billote faut-il franchir, le long de quels Béraud escarpés et sans bords faut-il errer, pour pénétrer enfin jusqu'à un Whistler ou un Puvis de Chavannes! »



Dessin attribué à SANDRO BOTTICELLI (1)

(Extrait de la *Biblia Mallermi*. Venetiis, 1498)

(1) Les curieuses illustrations du xv^e siècle que nous publions ci-dessus sont empruntées aux publications annoncées dans le dernier catalogue de M. Ludwig Rosenthal, éditeur à Munich (*Incunabula, Xylographica et Chalceographica*), avec 102 illustrations, un beau volume de fr. 12-50, en vente chez MM. Dietrich et C^o, Montagne de la Cour, 52, à Bruxelles.



CATHARINA TRIVULZIO

(Bergomensis. *De claris mulieribus*. Ferrara, 1497)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 220 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à .

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles

SOMMAIRE

CAMELOTE ET ANTIQUAILLES. — LE TROISIÈME CENTENAIRE DE ROLAND DE LASSUS. — QUELQUES LIVRES. *La Mouche des Croches*, PAR WILLY. *La Porte héroïque du ciel*, PAR JULES BOIS. — FAIRE PART. — L'ESTHÉTIQUE DES VILLES. *La rue Joseph Stevens*. — GIGOLETTE. — TURNER AU LOUVRE. — " L'ŒUVRE ". — LE CYCLOGRAMMA D'ANVERS. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

CAMELOTE ET ANTIQUAILLES

L'a-t-on assez clamé que jamais le goût n'avait été aussi veule qu'aujourd'hui ! La bourgeoisie actuelle se vautre au milieu de meubles uniquement cossus, dans la plus plate banalité qu'ait jamais vue le monde. Elle a abaissé jusqu'à la camelote la plus écœurante l'art de ses architectes, de ses ébénistes, de ses marbriers, de ses bronziers, de ses tapissiers. Mais quel caractère, quelle noblesse, quel idéal, quelle délicatesse voulez-vous donc qu'imprime autour d'elle une classe dont le cerveau est tombé dans le ventre et qui possède une bourse en guise de cœur ? Elle sème l'avilissement autour d'elle. Tout paraît converger à flatter l'esprit des boursiers. Tout est accommodé « à la financière » comme certains poulets. Que les façades et le mobilier

dénoncent, par leurs ors et leur redondance, une fortune considérable, cela suffit à l'esthétisme des « dirigeants. »

Aussi jamais pareil torrent de vilains objets n'a-t-il inondé les villes, jamais le laid n'a-t-il été plus triomphant, jamais la Beauté n'a-t-elle été violée avec un entrain plus cynique dans tous les salons, sur tous les sofas, le long de tous les trottoirs, dans tous les monuments publics. Cela a été comme un pillage du Beau, une mise à sac d'une ville conquise par des Philistins brutaux. Grâce à cette furie bourgeoise tout est disgracieux, tout est inharmonique. On force les couleurs à des accouplements qui les font hurler de colère et de souffrance. On mêle les styles en indigestes salades. On heurte la pure et robuste logique de l'Art, qui repose dans la nature. Tout se conforme à l'on ne sait quelle grande règle esthétique, jaillie de cervelles d'entrepreneurs et de boursicotiers, et l'on parsème les pays de constructions que de salutaires colères d'artistes devraient faire canonner à boulets rouges, et l'on voit s'abattre dans les chambres contemporaines des meubles qui appellent les plus brûlants bûchers des plus inexorables inquisitions. Tous les appartements d'aujourd'hui sont également vils, lourds, « toc », avec un air de famille qui les apparente à quelque vaste camelote, à quelque universelle saloperie du goût. Il n'y a plus d'âme dans les foyers. L'originalité des habitations

s'en va à vau-l'eau, dans le torrent des entreprises.

C'est cette dégringolade du Beau et cette décadence du goût qui ont amené la faveur dont les objets anciens jouissent actuellement. La faïencerie étant en ce siècle criarde et d'un odieux clinquant, n'est-il pas naturel que les gens de goût (il en est encore, Dieu merci !) soient allés aux doux et moelleux feux d'artifice tirés aux panses élégantes des vieux pots de Delft, de Rouen, de Chine, du Japon ? L'horreur du mahoni moderne a poussé vers les bahuts de la Renaissance, dont la richesse décorative, d'une opulente aristocratie, était encore embellie par le temps, ce maître coloriste. L'effroyable cuivrierie des bazars d'aujourd'hui, si prétentieuse, d'une crispante insignifiance, a fait valoir la rareté des anciennes dinanderies. On a puisé partout, dans tous les siècles, dans tous les genres d'objets. Les cafetières Louis XIV, dans la royale opulence de leur brillant décor, ont reparu, choyées, sur les nappes blanches des desserts, et les tabatières des marquis défunts se sont glissées en maintes poches. Les tapisseries flamandes, les gobelins français, avec leurs tons mélancoliques usés par les années, se sont vu suspendre à des murailles de choix, lorsque celles-ci n'étaient pas recouvertes de quelque cuir de Corçoue, rappelant la gloire des reîtres et les soleils d'antan. Avec les estampes du Japon et leurs capricieux personnages descendus des montagnes rouges et vertes de l'Extrême-Orient, sont arrivés aussi, des coins vétustes de l'Allemagne, de spirituelles et mièvres figurines de Saxe, dentellées comme pour assister aux fêtes passées des petites cours. Les bijoux démodés sont revenus à fleur de gorge de jolies femmes ; les dagues, les hallebardes, les casques et les cuirasses ont fourni les panoplies. Tous les pays ont prodigué d'anciens trésors ressuscités. De coins de greniers, de chambres abandonnées, de tiroirs depuis longtemps fermés ont surgi de multiples bibelots.

Tout d'abord, suivant l'expression usitée, « on n'en connaissait pas la valeur ». Mais les prix ont monté ; la spéculation s'est jetée vorace sur ce produit imprévu ; des marchands ont fait des « coups ». Puis la belle médaille qu'on avait retrouvée s'est retournée et on a vu son revers : l'imitation. Celle-ci a été formidable. Des critiques d'art ont écrit des livres entiers à son sujet. Elle est bien de ce siècle, aussi, cette imitation, de ce siècle de frelatement et de sophistication où l'on voit les marchands afficher avec d'extraordinaires ostentations que c'est chez eux qu'on trouve les produits *véritables*, que ces produits soient des eaux de Cologne, des cigares de la Havane ou des vins de Porto ! On a vu de faux Delft, de faux Rouen, de faux Japon comme on a vu de faux Rubens et de faux Raphaël. L'escroquerie a sévi en grand. Le champ découvert des antiquailles s'est transformé en grand champ de carottes, peuplé de fibustiers

et d'honnêtes escarpes. Les objets anciens authentiques se faisant de plus en plus rares, car les mines s'épuisaient, les faussaires ont rivalisé d'entrain et d'activité. Et la camelote de nos jours s'est doublée de l'imitation des objets anciens.

L'horreur de cette ambiance a fini par amener une réaction salutaire dans le monde des artistes. Un mouvement s'accroît, combatif et décidé. Une croisade s'organise. Une renaissance s'annonce : on la sent, dans le monde des intelligences. L'Art va reprendre les droits que de honteux spéculateurs et des camelotiers lui ont confisqués.

La croisade a eu son Pierre l'Ermite dans William Morris, qui, l'un des premiers, a prêché la bonne parole. Et l'Angleterre s'est occupée de transformer son mobilier, peut-être encore trop inspirée en certains points, de gothisme et de renaissance, mais entrant, d'autre part, dans une voie saine et logique de simplicité élégante que les Serrurier et les Hobé ont suivie, chez nous, dans certains ameublements. De grands artistes — tels Burne Jones, Leighton et Walter Crane — ont dessiné pour des verrières, des orfèvreries, des céramiques. Des pléiades d'ouvriers sûrs s'organisent : tel *The Guild and School of Handicraft*, dirigée par M. C.-R. Ashbee, et travaillant d'une façon artiste le fer forgé, le cuivre, l'argent, le cuir et le bois.

Cela a été une joie pour les âmes artistes, un soulagement pour ceux qu'opressaient un milieu veule et opaque, où nulle lueur de renouveau ne brillait encore, que l'apparition, en France, de l'art d'Alexandre Charpentier, de Maillol, de Delaherche, de Carabin, de Dalpayrat et Lesbros, de Ranson, de Baffier, de Chéret, de Lautrec et de cet ébéniste de génie : Gallé.

Si la France ne recèle pas encore un mouvement aussi prononcé et aussi complet d'art appliqué que l'Angleterre, elle montre en ses tentatives un modernisme accentué que les Anglais, à raison sans doute du caractère *traditionnel* de leur nation, ne possèdent pas. Le mouvement français est bien de notre époque. C'est la Parisienne d'aujourd'hui que Chéret inonde de ses joyeuses lumières dans la gloire pimpante de ses affiches. C'est la femme moderne que Charpentier métallise en ses brillants étains et que Carabin sculpte dans ses bois. Delaherche et Dalpayrat, en leurs grès, nous charment par des couleurs nouvelles, des richesses de laves et de cuissons encore invues, en même temps que par des formes inédites, qui ne rappellent en rien les objets analogues d'antan.

En Belgique, une renaissance pareille prend corps. *La Libre Esthétique* et *Pour l'Art* l'ont révélée. La société anonyme *L'Art* va la fortifier. Des artistes vivaces dessinent pour céramiques, tapis, verrières, travaillent le cuivre et l'étain. Leurs noms ? Meunier, Van der Stappen, Lemmen, Paul Du Bois, Wytman,

Coppens, Thys, Fabry, Finch, Fernand Dubois, M^{me} Lutens et que d'autres!

Aussi, grand espoir nait-il de voir ce mouvement se propager. Quel beau rêve de sentir l'art s'insinuer dans la vie quotidienne, flatter tous les moments de l'existence. Quel charme, ce relèvement du goût! Mais quelle lutte et quels sièges contre les triomphantes forteresses de la camelote, contre le mauvais goût cuirassé de morgue de la bourgeoisie. C'est une campagne aussi vaillante que celle qui s'est organisée contre les spéculations des Bourses de commerce, et peut-être, pour qui descend au fond de l'esprit de ces temps, parallèle à celle-ci.

LE TROISIÈME CENTENAIRE DE ROLAND DE LASSUS

La ville de Mons a brillamment fêté son grand homme. Festival, cantate, concours de chant, illumination, bal à l'hôtel de ville, fête populaire, cortège aux lumières, tout a été largement compris, généreusement mis en œuvre, avec un bel enthousiasme auquel s'est associée toute la population. On devrait conseiller aux hommes illustres de naître toujours dans les villes de province, dirait sentencieusement Alphonse Allais. Il y sont mieux fêtés, plus choyés que dans les capitales, où ils sont trop nombreux pour qu'on s'occupe d'eux sérieusement. Vous souvient-il de l'entrain avec lequel la bonne ville de Valence-sur-le-Rhône célébra, l'an passé, la gloire d'Emile Augier? On inaugura à coups de palmes et de couronnes, avec discours, orchestre et chœurs, une statue qui sommeille encore dans l'imagination de M^{me} la duchesse d'Uzès. S'il fût né à Paris, l'auteur de *l'Aventurière* eût-il osé aspirer à pareil honneur?

Mieux partagé, Roland de Lassus a sa statue. Elle orne un coin de place de la pimpante cité du Doudou. Il est vrai que ce musicien de génie est mort depuis trois siècles, ce qui lui donne sur Emile Augier, dans les préséances statutoires, une avance appréciable.

Mais si les Montois connaissent à merveille le front dénudé, la barbe à la Henri IV, l'expression un peu malicieuse du visage de Roland de Lattre, physionomie plus militaire qu'artistique, avaient-ils eu, jusqu'ici, l'idée de s'initier à son œuvre? Ceci est douteux. Et nous avons entendu plus d'un « pays » du grand homme confesser ingénument, à l'audition que dirigea, avec beaucoup d'autorité, ma foi, et de goût, le maestro Van den Eeden, directeur du Conservatoire et grand maître de toutes les cérémonies musicales de la ville, qu'ils n'étaient pas fichés de faire la connaissance des compositions de « Roland ».

Roland tout court, cela supprime les discussions sur le point de savoir si Orlando di Lassus peut être traduit ou non par Roland de Lattre.

Les compositions de « Roland » exécutées samedi auraient pu être plus nombreuses et choisies dans les divers domaines exploités avec un égal bonheur par le musicien. M. Van den Eeden s'est borné à faire entendre un *Regina cœli* pour voix mixtes et orgue, une *Salve Regina*, un *Miserere* d'un caractère superbe qui a fait grande impression et terminé magistralement la première partie du concert; puis des chansons à quatre voix : *Je t'aime bien*, *Belle qui tiens ma vie* (1) (celle-ci chantée dans un mouvement trop lent) et

(1) L'authenticité de cette pièce est contestée.

Fuyons tous d'amour le jeu, la délicate composition bien connue des habitués de notre Conservatoire de musique.

Ces chansons ont valu à leurs interprètes, MM. Moussoux et Pieltain, M^{mes} Milcamps et Flament, des rappels chaleureux. L'une d'elles a été *trissée*, ce qui marque l'altitude à laquelle s'était subitement élevé le thermomètre de l'enthousiasme montois.

Tout ceci encadré de morceaux symphoniques de Mozart, Beethoven, Wagner, joués avec ensemble par l'orchestre de Mons renforcé d'une trentaine d'archets bruxellois, et terminé par la pièce de résistance de la journée, par la cantate écrite spécialement pour le jubilé par M. Van den Eeden.

Cette cantate, exécutée par un ensemble formidable de sept cents choristes et deux cents musiciens, parmi lesquels huit trompettes thébaines, est une composition grandiloquente destinée au plein air, une sorte de fresque musicale aux couleurs éclatantes, dont les proportions ont paru trop vastes dans le manège militaire où nous l'avons entendue.

Elle est divisée en deux parties, qui ont malheureusement une intensité égale. L'impression eût été plus forte si l'auteur, au lieu de donner dès le début (la meilleure partie de l'œuvre) son maximum d'effet, eût ménagé une progression. *Roland de Lassus* n'en est pas moins une œuvre solidement construite, d'une grande saveur harmonique, qui décèle une « patte » de symphoniste extrêmement habile et une connaissance approfondie des ressources de la voix. A citer, en particulier, le joli effet de carillon obtenu par les harpes, les pizzicati des archets et le triangle. Un thème populaire, sobre et caractéristique, chanté par des voix d'enfants, est repris ensuite par l'ensemble grandiose des chœurs et sert de péroraison à cette composition qui sort de la banalité des œuvres analogues, affirmant une plume experte et soucieuse d'art.

On a confondu dans d'unanimes acclamations la musique d'aujourd'hui et celle d'avant-hier, le maître contemporain et le vieux contrepointiste, Van den Eeden et Roland de Lassus.

L'Œuvre de Roland de Lassus.

On lira avec intérêt l'appréciation que porte sur les œuvres du maître que viennent de fêter Mons et Munich, notre confrère Maurice Kufferath :

« Continuateur direct des grands contrepointistes franco-néerlandais, dit-il, Roland de Lassus a eu par son éducation, par l'universalité de son esprit, par ses rares facultés d'assimilation, le privilège unique de condenser en quelque sorte dans son œuvre tout ce que ses prédécesseurs et ses contemporains avaient apporté de personnel et de nouveau dans la pratique de l'art.

Bien qu'il reste, au fond, fidèle à la tradition de ses prédécesseurs, qu'il ne rejette pas, comme Palestrina, les ornements et les complications du contrepoint, il se meut avec une habileté consommée dans les formes infiniment variées des rythmes de la danse et de la chanson populaires, dédaignés par son rival; et dans le travail extrêmement compliqué des parties vocales se répétant en manière de canon, se suivant en imitation ou se contrariant par des dessins opposés, il a su tisser une trame harmonique incomparablement plus riche que celle de tous ses contemporains.

Nul d'entre eux n'a possédé plus complètement toutes les ressources de son art et n'a commandé avec une plus claire et plus

sûre maîtrise aux éléments dont il disposait. Et c'est ce qui lui a permis de donner des œuvres marquantes dans tous les genres. Avec une invraisemblable facilité, selon l'humeur du jour ou les nécessités de son service à la cour du duc Albert de Bavière, il passait avec la plus incroyable aisance de la gravité de l'hymne religieux au style gracieux et léger de la chanson mondaine et même grivoise. Ce fut à la fois un grand poète lyrique et un grand poète épique, et il eût sans doute été un prodigieux poète dramatique si son époque avait déjà connu ce genre de musique. Grand dans le style religieux, il est celui de tous les maîtres du XVI^e siècle chez lequel le caractère national est le moins sensible. Il n'est ni Italien, ni Français, ni Flamand à proprement parler; il est universel. Si l'on veut bien apprécier à quelle hauteur il s'est élevé, il suffira de lire ses *Psaumes de la Pénitence*, dont les belles harmonies expressives, le style singulièrement grave et d'une élévation saisissante, égalent les plus belles compositions de Palestrina. »

Voici, pour finir, l'énumération de ses œuvres, en cours de publication chez MM. Breitkopf et Härtel qui préparent une édition complète de toutes ses compositions : Une cinquantaine d'hymnes religieux, 429 chansons sacrées, 13 Lamentations, 19 Litanies, 180 *Magnificat*, 1 *Miserere*, 51 Messes, 2 *Requiem*, 780 Nottets, 2 Passions, 8 *Salve Regina*, sans compter une quarantaine de compositions profanes, chansons latines, dialogues, canzonettes, 371 chansons françaises, 233 madrigaux, en tout 2,337 pièces de musique, dont 1,572 religieuses et 765 profanes.

QUELQUES LIVRES

La Mouche des croches, par WILLY. Paris, Fischbacher.

Tout nouveau volume de Willy est une bonne fortune. Il faudrait, pour ne pas en trouver la lecture attrayante, être lourdement bête, comme dirait l'auteur.

La Mouche des croches, qui se pose sur les concerts de la saison 1893-1894, bourdonne allègrement dans les salles parisiennes. Elle étend son vol jusqu'en Bavière, où elle va interviewer M. Houston Stewart-Chamberlain sur les mérites directoriaux de Siegfried Wagner, et même sous les voûtes de notre vénérable collégiale de Sainte-Gudule. (Pourquoi donc, à propos de sa *Messe de Noël*, traite-t-elle de « petit Fransquillon » notre Brabançon Le Borne? Mais son champ d'investigations principales demeure, naturellement, le Cirque d'été et le Châtelet. Avec sa verve habituelle et la bonne humeur qui font des *Lettres de l'ouvreuse*, de *Bains de sons*, de *Rythmes et Rires* d'infailibles remèdes contre le spleen, la névrose, la mélancolie et le pessimisme, Willy dit son fait à chacun. Personne n'est épargné, ni le « patron » ni les camarades, mais les critiques décochées par « l'ouvreuse » sont si spirituelles que nul ne songe à s'en froisser.

Un exemple de ces chroniques ahurissantes? Voici, au hasard : « ... Bourrelé d'Indycibles regrets, Vincent le Cévenol s'est rabattu sur l'école russe et il a dirigé dans la salle du Grand-Théâtre valencien, avec un de ces succès auquel toute la Drôme adhère, la *Cavatine* à cinq galons du colonel Cui et plusieurs œuvres septentrionales dont on a goûté la slavémente Bojétsarcrânerie... »

Et il y en a comme cela trois cents pages.

La Porte héroïque du ciel, par JULES BOIS.
Paris, librairie de l'Art indépendant.

Le poète mystique Jules Bois, dans son deuxième drame ésotérique, *la Porte héroïque du ciel* (dessins d'Antoine de La Rochefoucauld, prélude d'Erik Satie), annonce à l'encontre d'Ibsen et de Nietzsche le dévouement de l'intellectuel et du poète vers les fous. Jésus y transmet au futur rédempteur la mission que lui n'a pu achever; loin des lâchetés solitaires ou des orgueils dominateurs, l'Homme Régénéré, messie dédaigneux d'un individualisme égoïste, ne veut entrer au ciel que par la porte des précipices, et il choisit le chemin de la Terre et de l'Enfer afin d'entraîner à sa suite les faibles et les désespérés dont il fera des élus.

M. Jules Bois a continué dans cette œuvre moderne le symbolisme traditionnel et vivant des anciens drames sacrés.

FAIRE-PART

La Maison de la Vieille est ouverte au public à partir d'aujourd'hui. S'adresser, pour les clefs, à M. Catulle Mendès, architecte et gérant.

Cette *Maison de la Vieille* est vraiment, de tous les romans qu'a publiés M. Mendès, le plus étonnant et le meilleur. Mais il faut en accepter la coulée telle quelle, avec ses scories de littérature en fusion, comme on accepte à présent un prodigieux livre : *Les Misérables*.

Je choisis cet exemple à dessein, car par le style, la méthode et le plan général même, *la Maison de la Vieille* offre quelque analogie avec le chef-d'œuvre d'Hugo. Ce n'est point cousinage à dédaigner.

Dans cet argument liminaire de M. Mendès : « Là, il y eut un Daphnis et une Chloé qui étaient des voleurs, et qui étaient des anges .. Le divin y détestait l'ignoble et l'y côtoyait... » est-ce qu'il ne vous semble pas entendre comme un écho de cette préface où Hugo parle « d'une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine » ?

Je n'ignore pas que M. Mendès se défend d'appartenir à l'école dite réaliste. Il a bien raison. N'être d'aucune école, voilà l'ambition. Il faut bien avouer pourtant que ce roman emprunte surtout son intérêt et sa valeur d'une documentation abondante précise et variée. Les deux cents personnages que M. Mendès entremêle et ranime, il les a vus, coudoyés, écoutés, fréquentés... Cet extraordinaire Musée d'anormaux « sublimes ou vils, chastes ou obscènes, intelligents ou stupides, exquis ou grossiers », c'est le résumé, le fruit, le bénéfice de trente années d'observations, de culture, car tous ont existé, nous en reconnaissons le plus grand nombre, mal déguisés sous des noms feints, et j'entends Rollinat me détailler les locataires et les mœurs de cette *Maison de la Vieille* avec le reste d'ivresse d'un lendemain de désordres inoubliables.

Les imaginations les plus riches pâlisent devant ces tableaux de la vie vécue et racontée. C'est pourquoi, peut-être, le grand et littéraire effort de M. Mendès recevra du public la récompense que ses précédents romans n'avaient pas pleinement obtenue. — L. D.

(Journal.)

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

La rue Joseph Stevens.

La rue Joseph Stevens est cette voie récemment percée entre la place du Grand-Sablon et l'église de la Chapelle. Celle-ci apparaît dans la perspective, d'une façon si pittoresque et si imprévue, que la nouvelle rue a, d'emblée, attiré l'attention des artistes. On a proposé de mettre au concours la décoration qu'elle nécessite, de transformer en objets d'art les réverbères, les enseignes, etc., idée excellente qui ne devrait pas être limitée à la rue Joseph Stevens. Voici que M. Buls, toujours au premier rang de ceux qui ont le souci des embellissements de la capitale, vient de proposer au Collège d'accorder des primes aux plus belles constructions élevées dans la rue projetée. C'est, on s'en souvient, le procédé qui donna une si belle ardeur aux constructeurs du boulevard Anspach en 1872, et qui nous valut ce petit chef-d'œuvre d'architecture de la Renaissance flamande, la Maison du Chat. Ce fut aussi, s'il faut en croire la tradition, grâce à pareille munificence municipale que furent érigés les admirables monuments qui font de la Grand'Place un ensemble unique.

« Nous sommes fiers de l'admirable Grand'Place que nous ont léguée nos ancêtres, dit M. Buls dans son rapport. Efforçons-nous de mériter comme eux la reconnaissance de nos descendants.

Pourquoi, tout en améliorant les conditions hygiéniques et matérielles de notre ville, ne développerions-nous pas ses qualités esthétiques?

Tâchons de continuer à mériter le renom artistique que l'art flamand avait su conquérir dans le passé.

Une légende veut que les Grecs entouraieut les futures mères des chefs-d'œuvre de la statuaire afin que leurs enfants participassent de leur beauté. Faisons en sorte que les yeux de nos citoyens ne tombent dans nos rues que sur des objets de bon goût et nous tiendrons en haleine le sens naturellement artistique de notre population.

L'art engendre l'art. En multipliant ses œuvres on multiplie les artistes et l'on fait fermenter en eux les germes de talent qui sans cet excitant resteraient inertes. »

L'honorable bourgmestre de Bruxelles propose, en conséquence, de porter au budget extraordinaire un crédit de 30,000 francs à répartir comme suit entre les propriétaires qui construiront rue Joseph Stevens.

Les primes seront réparties comme suit :

1 ^{er} prix.	15,000 francs.
2 ^e »	5,000 »
3 ^e »	3,000 »
4 ^e »	2,500 »
5 ^e »	2,000 »
6 ^e »	1,500 »
7 ^e »	1,000 »

Total . 30,000 francs.

Lorsque la rue sera achevée, le Collège proposera au Conseil la nomination du jury, ainsi qu'il a été fait le 20 décembre 1875.

Un mot encore. Avant de bâtir, qu'on veuille bien remarquer que la direction de la rue Joseph Stevens pourrait être meilleure. Elle aboutit à la façade latérale de l'Eglise de la Chapelle. En l'inclinant vers la gauche on aurait, dans son axe, l'Eglise

d'Anderlecht qui formerait un point de vue pittoresque. Peut-être est-il encore temps d'apporter au tracé cette légère et utile correction.

GIGOLETTE

Si vous aimez (tous les goûts sont dans la nature) les émotions du bon mélo de 1822, allez voir *Gigolette*. Rapt de mineure, proxénétisme, substitution d'enfant, viol, coups de couteau, M. Pierre Decourcelle, en romancier populaire qui connaît son public et sait par où il faut le prendre, a réuni dans une intrigue enchevêtrée toutes les situations les plus propres à émouvoir le parterre et les troisièmes galeries. Les mouchoirs sortent d'eux-mêmes de toutes les poches au récit des malheurs de Zélie, la prostituée par dévouement fraternel, et fait emporter, tous les soirs, un nombre respectable de femmes évanouies au moment où l'infâme Charles va triompher des résistances désespérées de Marion.

Est-ce bien Charles? Est-ce bien Marion? Cela est de peu d'importance et nous n'entreprendrons pas d'analyser la pièce et de suivre l'action à travers les décors réalistes de Cour d'assises, de bals de barrière, de boulevards extérieurs, et même de montagnes d'Illyrie (pourquoi d'Illyrie?) dans lesquels elle se développe.

La veine des dessous de Paris est loin d'être épuisée. La foule adore le mystère des bas-fonds et l'étude un peu crue qu'en a faite, lui quantième? M. Pierre Decourcelle a, malgré son invraisemblance, malgré les câbles dont il relie ses épisodes, malgré la forme-surannée d'un drame qui évoque les beaux soirs du boulevard du Crime, constitué l'un des spectacles les plus courus de Paris.

Bornons-nous à constater ce succès, et trêve de réflexions.

L'interprétation de *Gigolette*, qui compte un artiste de rare mérite, M. Chelles, et cette capricante M^{lle} Cerny, qui réalise un type complexe de perversité et de sacrifice, a contribué au succès qui a accueilli le mélodrame au Théâtre des Galeries.

Turner au Louvre.

Nous avons dit qu'un groupe d'amateurs, admirateurs passionnés du grand peintre anglais, se proposait d'offrir au Louvre une toile de Turner estimée 200,000 francs (1).

L'œuvre vient d'être exposée chez Sedelmeyer, à Paris.

Elle a été peinte en 1838 pour M. Munro, ami de Turner, et son exécuteur testamentaire, dit M. Gustave Geffroy, et c'est après la mort de M. Munro que le tableau a été vendu à Londres, chez Christie, en avril 1878.

Le défaut auquel on peut aller tout droit est un défaut de composition picturale, tout un premier plan de groupes, de barques, d'objets précieux amoncelés sur le rivage, et qui viennent un peu en avant de l'ensemble, qui sont, de plus, silhouettés et modelés de manière un peu monotone, de la même pâte rousse, et assez petitement exécutés. Ces désaccords peuvent être parfois relevés dans les œuvres de Turner. Il était resté, malgré toute l'ardeur de son originalité, attaché à des conventions, à des arrangements, et il lui arriva de compléter un aspect de nature, la grande et belle poésie des choses, par des ajoutés historiques et littéraires insuffisamment reliés à l'atmosphère générale.

(1) V. *l'Art moderne* du 17 juin.

Mais, après cette restriction, il reste assez de motifs pour chanter l'hosanna. Le lever du soleil sur les palais italiens est d'une émouvante magnificence. L'eau bleuâtre et légère reflète la dorure du ciel. Les architectures pâlisent et s'évaporent dans la lumière. L'harmonie des choses dans l'espace éclairé témoigne de la vision et de l'esprit de l'artiste. Avant lui, on n'avait pas connu ce pur éclat, cette transparente incandescence, et il est de toute nécessité que cette lumière vienne éclairer la paroi d'une salle de notre Louvre, résumé des recherches humaines, sereine réunion des expressions diverses de la beauté.

On sait en quelle pénurie de l'école anglaise se trouve le Louvre, dit encore M. Geffroy. Quelques toiles de Russell, Beechey, Opie, Morland, Lawrence, Constable, Bonington, et c'est tout. Rue La Rochefoucauld, en même temps que *l'Ancienne Italie* de Turner, les Parisiens qui n'ont pas fait le voyage d'Angleterre connaîtront Reynolds, Gainsborough, Ræburn, Hopner, Crome, Constable, d'autres encore. On verra de Turner, enfin, *le Banquet de Guildhalls*, *l'Hôpital de Greenwich*, deux vues de *Venise*, *la Balaine*, et surtout un *Paysage*, inoubliable, d'escaliers, de ponts, de bassins, d'une ville en avancée sur un cap, une ville de marbre presque absorbée par la lumière, et, enfin, le merveilleux *Printemps*, l'eau suave d'une rivière qui court dans la clarté blonde.

Ces pages rassemblées donneront aux visiteurs venus là le respect admiratif de ce grand homme. Qu'ils lisent le récit de sa vie dans l'histoire de la peinture anglaise d'Ernest Chesneau. Ils sauront une belle existence d'artiste, une existence de soixante-quinze ans donnée, depuis l'âge de quinze ans, à la réalité et à la chimère de l'art, une tenace et enivrée recherche de la poésie de l'univers, un magnifique parti pris. Ils sauront les dernières années passées à l'écart, le peintre enfermé comme un alchimiste, ou courant les bords de la Tamise dans l'exaltation de l'observation, le calme dédain devant l'accusation de folie. Et enfin, la mort solitaire du vieillard, caché sous un faux nom, dans un misérable logis, près du pont de Battersea, d'où il voyait chaque jour, sur l'eau et dans le ciel, naître et mourir la lumière de l'astre.

« L'ŒUVRE »

Le Théâtre de l'Œuvre vient d'adresser, sous forme d'une plaquette joliment éditée, ses remerciements aux artistes amis qui ont accueilli, facilité et protégé ses débuts. « Nous ne voulions et ne voulons encore faire de *l'Œuvre* qu'une tentative d'idées libres, d'efforts indépendants. Notre première année a été consacrée au théâtre, — qui tiendra toujours chez nous la première place, — mais si nos moyens nous le permettent, nos manifestations s'étendront bientôt dans le domaine le plus large de la pensée.

Au théâtre, quoique l'on dise, l'IDÉE reste supérieure et intacte; l'œuvre d'art qui existe depuis des milliers d'années s'est toujours renouvelée... Tant mieux si elle n'est ni tangible ni visible pour le *grand public*... Elevons-nous les uns les autres, et travaillons. »

Récapitulant les spectacles donnés en cette première année, l'œuvre énumère, non sans un légitime orgueil :

De MAURICE MAETERLINCK, *Pelléas et Mélisande*;

D'IBSEN, *Rosmersholm*, *Un ennemi du peuple*, *Solness le constructeur*;

De GERHART HAUPTMANN, *Ames solitaires*;

De BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON, *Au-dessus des forces humaines* ;
De MAURICE BEAUBOURG, *l'Image* ;
De GABRIEL TRARIEUX, *Une Nuit d'avril à Céos* ;
D'HENRI BATAILLE et ROBERT D'HUMIÈRE, musique de GEORGES HUE, *la Belle au Bois dormant* ;
D'HENRI DE RÉGNIER, *la Gardienne* ;
De STRINDBERG, *Créanciers* ;
D'HERMAN BANG, *Frères* ;

Pour la saison prochaine, M. Lugné-Poe annonce huit représentations parmi lesquelles deux reconstitutions, *Prométhée enchaîné* et *le Roi Lear*.

Le Cyclorama d'Anvers

M. Henneberg, de Genève, vient d'ouvrir à l'Exposition d'Anvers un panorama des Alpes bernoises, exécuté par trois artistes suisses de talent, MM. Burnand, Baud-Bovy et Furet.

Pour la première fois se déroule aux regards un horizon alpestre merveilleusement exprimé, d'une réalité saisissante. Le spectateur est placé au sommet du Maennlichen, au cœur de l'Oberland. Il plonge dans les vallées de Grindelwald et de Lauterbrunnen. Devant lui se dresse, en pleine lumière, la chaîne éblouissante des Alpes bernoises.

L'illusion est complète et c'est avec une réelle émotion que le regard embrasse le développement des pics couverts de neige, des glaciers, des gorges sauvages, des villages alpestres, des pâturages silencieux. Les artistes, malgré les difficultés et la hardiesse de l'entreprise, ont « payé comptant », soutenus par l'amour du pays en même temps que par le désir de réaliser une œuvre d'art.

Un peu de mise en scène, d'ailleurs inutile : sonneries de cloches, bruits de cascade, chants de montagnards, s'ajoute aux impressions que produit la toile de fond. Mais le tout est discret. Et certes le « Cyclorama » constitue-t-il une des attractions les plus artistiques de la *World's fair* anversoise.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Contrebasse (professeur M. EEKHOUTTE). — Un seul concurrent, M. Peeters, à qui a été décerné le 1^{er} prix avec distinction.

Alto (professeur M. VAN HOUT). — Quatre concurrents : 1^{er} prix avec distinction, M. Ecrepont; 1^{er} prix, M. Vanden Bossche; 2^e prix avec distinction, M. Lempers; 2^e prix, M. Maset.

Violoncelle (professeur M. ED. JACOBS). — Huit concurrents : 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Kufferath; 1^{er} prix, MM. Treichler et De Bruyn; 2^e prix avec distinction, MM. Gaillard, Fohström et Blaes; 1^{er} accessit, MM. Doehaerd et Bonnin.

Musique de chambre avec piano (professeur M^{me} ZAREMBSKA). — Quatre concurrents : 1^{er} prix, M^{lle} Huygens; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Raboux; accessit, M^{lle} Doperé.

Orgue (professeur M. MAILLY). — Quatre concurrents; 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Delmotte et M. Chalk; 1^{er} prix, M. Dusoleil; 2^e prix, M. Van Dyck.

Harmonie (professeur M. J. DUPONT). — Concours à huis-clos. Quatorze concurrents : 1^{er} prix avec distinction, MM. Moulart, Janssens et Van Dyck; 1^{er} prix, M. Maeck et M^{lle} Flamand; 2^e prix avec distinction, M^{lles} Galiot et Ité; 2^e prix, M. Soudant; 1^{er} accessit, M^{lle} Heureux et M. Smeesters; 2^e accessit, M^{lles} Duchatelet et Ruegger.

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

PETITE CHRONIQUE

Déplacements d'artistes :

Le peintre Camille Pissarro vient de passer quelques jours à Bruxelles avant de se rendre à Bruges, où il compte s'installer pour deux mois, séduit par l'attrait pittoresque de la ville. Souhaitons pour le prochain Salon de la *Libre Esthétique* une ample moisson de toiles brugeoises. Il sera extrêmement intéressant de voir l'interprétation que donnera de la cité des canaux sommeillants et du Béguinage le peintre d'Eragny.

M. Camille Pissarro est accompagné de sa femme et de son fils Félix, troisième du nom, peintre et graveur, qui a l'intention de faire en Belgique un séjour prolongé.

Le statuaire Alexandre Charpentier, qui a noué dans notre pays des amitiés nombreuses, est retourné hier à Paris, après un séjour de dix jours à Bruxelles. Il vient d'achever le portrait en bas-relief de M. Alexandre Braun, Bâtonnier de l'ordre des avocats à la Cour d'appel, et deux portraits d'enfants.

D'autre part, nous apprenons le départ de M. Eugène Ysaye pour les Etats-Unis, où il est engagé à des conditions magnifiques pour une tournée de concerts qui durera quatre mois.

Son brillant élève Mathieu Crickboom, le second violon du Quatuor, actuellement à Royan, s'installera en octobre à Paris. Il ne s'agit malheureusement pas d'un séjour momentané. M. Crickboom devient Parisien, tout comme M. Henri Gillet, le violoncelliste. Il est engagé en qualité de premier violon solo aux concerts d'Harcourt, la nouvelle entreprise artistique qui, fondue avec la *Société nationale de musique*, sert efficacement les intérêts de l'art neuf.

M. Edouard Jacobs est parti aussitôt après le concours de sa classe au Conservatoire pour la Russie, où il va pendant deux mois et demi charmer les oreilles slaves. L'excellent professeur est très populaire sur les bords de la Néva, où il a coutume de se rendre tous les deux ou trois ans.

Annonçons, pour clore cette série, que notre compatriote M^{lle} Gherlsen vient de débiter avec un très grand succès à l'Opéra de Londres dans le rôle de Sieglinde de la *Valkyrie*.

En même temps que Mons, Munich a célébré en grande pompe le 300^e anniversaire de Roland de Lassus.

Les fêtes ont commencé le 14 juin par une sérénade donnée sur la place de la Promenade, devant le monument du vieux maître. Six sociétés de chant de Munich ont pris part à cette sérénade, qui comprenait deux chœurs, un *Magnificat* et le septième psaume de Lassus; elle s'est terminée par un hymne de M. Rheinberger. Un grand concert a eu lieu le lendemain dans la salle de l'Odéon, sous la direction de Hermann Levi.

Dans la première partie de ce concert, on a entendu les œuvres suivantes de Roland de Lassus : *Dei donum*, motet à six voix; *Gustate et videte*, motet à cinq voix; *Timor et tremor*, motet à six voix; *Je t'aime bien*, chanson à quatre voix; *Un Chasseur (Es jagt ein Jäger)*, air allemand à cinq voix; *O la oche bon eccho*, vilanelle à huit voix; enfin, *Quo properas facunde nepos*, hymne à Albert V et à son épouse, à dix voix. La seconde partie se composait de la neuvième symphonie de Beethoven.

C'est le samedi 14 juillet que s'ouvrira, à Ostende, le Salon des Beaux-Arts. Parmi les adhésions nouvelles on cite celle de la Société anonyme *L'Art*, qui exposera un ensemble important d'objets d'art appliqué : étains, céramique, grès flammés, tapis, meubles, etc.

Une revue nouvelle vient de paraître : *Stella*, mensuelle, vouée à l'Art et aux Lettres sous une livrée couleur d'espérance. Au sommaire figurent — prose et vers — des pages signées A. Toisoul, H. de Classant, Edg. Baes, Paul Ferté, A. Levêque, A. Daxhelet, etc. « Notre but, en publiant cette revue, dit l'avant-propos, est de défendre l'Art pur et libre contre les attaques incessantes de l'exclusivisme. »

Rédaction : Rue Vauthier, 38, Bruxelles. Abonnement : 5 francs l'an.

M^{me} Alboni est morte subitement samedi dernier dans sa villa de Ville-d'Avray, à l'âge de 69 ans.

Marietta Alboni était née en 1826, à Citta-di-Castello; elle était fille d'un douanier de l'administration papale. A 16 ans, elle débuta à Bologne. Après de grands succès à Milan, elle parut sur les principaux théâtres d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie et d'Angleterre. Elle débuta en 1850, à Paris, dans le *Prophète*. Depuis cette époque, elle chanta surtout à Paris et à Londres. Elle visita aussi l'Amérique, où ses tournées furent de véritables triomphes.

MM. Stoumon et Calabresi viennent d'engager pour la saison prochaine de la Monnaie une jeune Polonaise douée, dit-on, d'une voix remarquable [et qui débutera à Bruxelles sous le nom de M^{lle} Belina.

La troupe du Vaudeville reviendra le 10 juillet donner au Théâtre des Galeries quelques représentations de *Madame Sans-Gêne*.

Le festival allemand qui devait avoir lieu jeudi à l'Exposition universelle d'Anvers, la direction du capellmeister Félix Motil, a été remis à une date ultérieure par suite du départ de M. Van Dyck, rappelé immédiatement à Bayreuth.

L'Exposition internationale du Livre et des industries du papier s'ouvrira à Paris le 23 juillet prochain. Le baron Beyens, ministre de Belgique à Paris, vient d'accepter la présidence d'honneur du comité belge.

Notre pays occupera une place brillante à cette exposition : la section belge dispose d'un emplacement de plus de 600 mètres carrés. On y remarquera une importante installation de la collectivité des fabricants de papier, ainsi que les expositions de nos principaux éditeurs, imprimeurs, lithographes, etc. Le compartiment belge comprendra également une section des Beaux-arts appliqués à l'illustration du livre; la commission ayant eu l'excellente idée d'offrir gratuitement l'emplacement aux artistes, plusieurs de nos meilleurs illustrateurs enverront à Paris des dessins originaux, aquarelles, etc., destinés ou ayant servi à l'ornementation de publications belges.

La liste des exposants sera définitivement close cette semaine.

La commission fait appel aux industriels ou collectionneurs qui disposeraient de beaux spécimens d'affiches illustrées de fabrication belge ou de dessins originaux pour affiches; ils seront placés sans frais dans le compartiment.

Ces jours derniers a été inauguré à Paris, sur le terre-plein du pont Sully, à la pointe de l'île Saint-Louis, le monument élevé par souscription à la mémoire de Barye.

Le monument, dû à la collaboration du statuaire Barrias et de l'architecte Bernier, se compose d'un piédestal en granit, haut de cinq mètres, sur lequel se dresse la reproduction au double du *Thésée vainqueur du Centaure*, qui se trouve au Musée du Puy. De chaque côté du piédestal sont placés deux groupes allégoriques en marbre blanc : *L'Ordre et la Force terrassant l'Anarchie*. En avant du monument est une reproduction en bronze du *Lion au serpent*, de la terrasse des Tuileries. Enfin, dans la pierre du socle est fixé un médaillon en relief du maître, sculpté par M. Marqueste. Au-dessous de ce médaillon on lit : A BARYE, 1795 — 1875.

L'ouverture de l'Exposition belge des produits exportables en Suisse s'ouvrira à Genève le 16 août prochain.

Le retard apporté est dû aux réparations qui ont été effectuées au Palais électoral, local de l'exposition. Quoique l'Exposition des Beaux-arts soit organisée par la Ligue des Artistes belges, toutes les écoles y seront représentées.

Le comité prie instamment les retardataires de se hâter et d'envoyer leur adhésion rue Saint-Christophe 6, la liste devant être définitivement close le 15 juillet.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pères

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES DÉCORÉS D'AVANT-HIER. — JEAN CARRIÉS. — QUELQUES LIVRES. *La Vie artistique*, par Gustave Geffroy. *Sur l'Escaut*, par H. Van Doorslaer. *La Nonne*, par Paul Germain. *Le Verbe Auroral*, par José Hennebicq. — LA CAISSE DES MUSÉES. — AKÉDYSSÉRIL. — POUR LES OREILLES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — ŒUVRES DE J.-F. RAFFAELLI. — PETITE CHRONIQUE.

LES DÉCORÉS D'AVANT-HIER

M. de Burlet, toujours charmant et d'attaque, a fait tomber sur le monde artistique une pluie d'étoiles. Puis, étoile lui-même, il a filé pour Carlsbad, avec la joie d'avoir rendu tant de monde heureux à si peu de frais. « Pourquoi me refuser cela? (disait à une jolie femme un monsieur passionné et entreprenant); pour vous c'est si peu de chose et moi j'en éprouverais tant de plaisir. »

En bon semeur, le Ministre n'a pas jeté tout son grain du même côté; il l'a éparpillé avec une dextérité et une gentillesse tout à fait séduisantes. La gauche, la droite, le centre; la montagne, la plaine, le marécage; les rouges, les bleus, les blancs, les gris, les sans-couleur; les bons, les mauvais, les médiocres; les jeunes, les

vieux, les entre-deux-âges; les avancés, les stagnants, les retardataires; et finalement les Flamands et les Wallons, — ont été gratifiés! On croit assister aux nerveux mouvements d'un joueur mettant à la roulette, pour être sûr de ne pas perdre, sur les trente-six numéros du tapis. C'est d'une justice distributive qui révèle l'âme la plus équitable et une remarquable connaissance des hommes. Il est impossible de mieux pratiquer ce proverbe campagnard très sage: Ne mettez pas tous vos œufs dans le même panier. Si M. de Burlet vivait en Turquie et avait un harem il est certain qu'on ne s'y querellerait jamais et que la délicate opération du jet du mouchoir s'effectuerait avec une virtuosité souriante qui contenterait tout le monde.

On sait la façon détachée dont *l'Art moderne* envisage cette singulière coutume qui fait qu'un honnête garçon happe le bout de ruban rouge avec la même avidité que le fait la grenouille, puisque le petit chiffon écarlate sert aussi à la pêcher. A mainte reprise nous avons traité galement cette question où tant d'hommes de mérite s'égalent à l'enfant. Un analyste comme Rosny détaillerait les mobiles divers et compliqués qui déterminent l'explosion de joie d'un nouveau chevalier, la satisfaction brûlante d'un nouvel officier, l'orgueil éclatant d'un nouveau commandeur. Nous nous contenterons de nous pousser du coude et de sourire au passage de ces puérités, d'autant plus que nous voyons,

dans le cortège, un des nôtres choisi par le Ministre pour manifester que son éclectisme de bon gouvernant entend ne pas dédaigner l'art neuf, ce en quoi il est fort louable et fort différent de ses prédécesseurs abominablement routiniers et réacs.

C'était pourtant un savoureux régal que voir cet art neuf invariablement conspué et toujours bien portant, et nous ne pouvons nous défendre de quelque regret et de quelque inquiétude en nous disant qu'il est désormais traité comme le premier venu. Ah! le niveau, l'horrible niveau! Tous à hauteur d'appui, tous décorés! Quelle humiliation d'égalité banale! C'était si bon le dédain des imbéciles et les outrages! Cher Directeur de la *Libre Esthétique*, prenez garde! Gare à l'alignement, gare à l'enfarinement. La force est d'être farouche. Un artiste décoré est souvent un mouton marqué pour l'étable ou l'abattoir. On vous croyait vacciné contre cette variole.

Dans ces combinaisons ennuyamment décorantes (où vraiment on allume ces messieurs comme le « lanternman » en sa tournée du soir allume les becs de gaz) il en est un qu'on laisse perpétuellement en dehors de la mufletitude, comme Zola à l'Académie: c'est Félicien Rops. Ce Belge de peu est en France chevalier de la Légion d'honneur. Pour ses compatriotes, c'est un pornographe. L'infâme Féli! Quoique très allant et très chic, M. de Burlet n'a pas osé pousser sa pointe jusque-là. C'eût été pourtant d'une belle proportion: au haut bout, magnifiquement, notre grand De Vriendt commandeur, et au bas bout, humblement, le petit Rops chevalier! Le Ministre a reculé devant cette harmonie en pyramide renversée, se sentant surveillé par le subtil et colérique Woeste, très redoutable, car il défend ses idées, et lui-même, à la mode du putois lâchant sur l'ennemi le jus fielleux de son derrière.

C'est vraisemblablement le même souci qui empêche le très sympathique Ministre de se lancer dans la décoration de nos écrivains de langue française autrement qu'en élisant M. Van Ryn, critique à la *Fédération artistique* et organisateur, à ce que dit le *Petit Bleu*, du banquet célèbre offert à M^{lle} Beernaert. Pourquoi pas officier alors... officier de bouche? Mais comment passer sur le corps à Camille Lemonnier? Et peut-on faire à Woeste veillant (*Ouistiti vigilant!*) l'outrage de décorer cet autre pornographe? Ah! si le sort n'avait pas fait naître Rops! Ah! si le sort n'avait pas fait naître Lemonnier! Mais malheureusement la Belgique, ennemie aux dieux, s'encombre de ces deux gloires et voilà qu'on ne peut plus librement décorer en rond. Si encore ces deux gênants personnages faisaient comme Karel Buls et Edmond Picard qui, depuis longtemps, ont décliné les croix qu'on leur offrit et déclaré, ces grincheux et ces « embrasmakers », qu'ils n'en accepteraient jamais. Mais non. Quoique dédaigneux

de la chose, ils s'obstinent à rester candi-lats, se faisant un méchant plaisir d'embêter les grands ministres qui pensent à décorer et d'obstruer les petits littérateurs qui souhaiteraient l'être.

Et qui sait pourtant! M. de Burlet est léger, comme a dit le mercuriel Woeste. Il est optimiste comme a dit M. Beernaert. Il est vaillant, comme dit *l'Art moderne*. S'il allait, dans un beau coup de volonté et de mépris du qu'en dira-t-on, hardiment promouvoir les deux admirables artistes qui marchent à la tête de notre école! Voilà qui serait crâne! Quelle gloire pour lui, sinon pour eux!

JEAN CARRIÈS

Le sculpteur Carriès vient de mourir à Paris, à l'âge de trente-huit ans. On se souvient de l'importante exposition qu'il fit en 1886 au Salon des XX. Il était alors complètement inconnu à Paris, bien qu'il eût déjà, à cette époque, réuni un bagage considérable: médaillons d'enfants d'une grâce exquise, bustes fantaisistes de Frans Hals et de « M^{me} Frans Hals », portrait de Charles 1^{er} d'Angleterre, portrait de Jules Breton, effigie de sa mère, modelée de mémoire, après sa mort, avec une piété fervente, chevaliers casqués et cuirassés, figures rêveuses d'une expression poignante. On vanta, outre l'exécution, d'une merveilleuse habileté, la patine artistique dont le statuaire revêtait ses plâtres, ses bronzes, ses cires. L'ensemble inattendu de ces sculptures, aux tons de vieux buis, d'ivoires anciens, de cloches polies et usées par les ans, fit sensation à Bruxelles.

Ce n'est qu'en 1892 qu'il se révéla au public parisien. Seuls le connaissaient, jusqu'alors, de rares artistes, enthousiastes de son art sûr et souple, et parmi lesquels Félicien Rops, Louise Breslau et ce pauvre Armand Gouzien. D'un tempérament sombre, d'humeur farouche, Carriès ne se mêlait pas au mouvement et dédaignait les expositions. Il fallait être de ses intimes pour avoir accès dans le petit atelier de la rue Boissonnade d'Enfer où il œuvrait avec une constance de bénédictin. Il avait exposé une seule fois au Salon *les Désolés*, qui ne furent remarqués que des raffinés. On vit ensuite un ensemble de ses œuvres, dans l'intimité, chez M^{me} Ménard-Dorian, et ce fut tout.

L'année qui précéda ses débuts au Champ-de-Mars, il disparut brusquement et l'on apprit qu'il s'était terré, pour être plus isolé encore, dans le Cher, en quelque manoir perdu. Et ce fut, au mois de mai, une prodigieuse surprise quand on vit, rangés en de vastes vitrines, outre la série de ses figures aux collerettes en bataille et de ses visages chargés d'ombre et de pensée, une admirable collection de grès de toutes formes: vases, pots, amphores, mascarons grimaçants, d'un pâte savoureuse habillée d'émaux auxquels l'or se mêlait discrètement et qui révélait une phase nouvelle de l'art de Carriès. Ce fut, on peut l'affirmer, le succès du Salon de 1892 et l'épanouissement de cette belle floraison des grès flammés qui excite à juste titre l'attention et l'émulation des artistes.

Le Président de la République, en faisant l'ouverture traditionnelle du Salon, fut si émerveillé des sculptures et des poteries de

Carriès qu'il lui conféra aussitôt — sur le champ de bataille — la croix de la Légion d'honneur.

Une partie de ces grès était destinée à une porte monumentale qu'avait commandée, pour le superbe atelier qu'elle a fait construire rue Cortambert, la princesse de Polignac.

La porte, l'œuvre principale de l'artiste, le travail auquel il voua ses dernières années, demeure ici achevée. Et c'est avec une profonde tristesse que nous évoquons le souvenir du grand artiste frappé en pleine activité, en pleine jeunesse, à l'aurore de la célébrité.

QUELQUES LIVRES

La Vie artistique, par GUSTAVE GEFFROY. Troisième série.
Préface de l'auteur. Pointe-sèche d'AUGUSTE RENOIR.

M. Gustave Geffroy vient de faire paraître le troisième volume de *la Vie artistique*, le recueil le plus documenté et le bréviaire d'art le plus complet qui ait vu le jour. Nous avons, lors de l'apparition en librairie des séries précédentes (1), signalé tout particulièrement le haut intérêt qui s'attache à ces consciencieuses études d'un esprit critique libre d'entraves et passionné de Beau.

« Ce qui plaît surtout en M. Gustave Geffroy, a dit avec raison Octave Mirbeau, c'est qu'il n'est pas seulement un critique averti et compréhensif, un critique au sens professoral du mot, mais un véritable constructeur de formes, un créateur d'idées, au même degré que ceux dont il nous fait comprendre le génie. Les tableaux ne sont, en réalité, pour lui, que prétexte à exprimer de l'idée, et à inscrire son rêve propre dans le rêve des autres; c'est un thème par lequel il exerce sa sensibilité, développe sa philosophie et montre la conception personnelle qu'il a de la vie. De la toile, ou du marbre, devant ce qu'il s'arrête, son esprit a bien vite fait d'aller vers l'humanité et la nature... »

Il faut lire le livre de M. Gustave Geffroy, non seulement parce qu'il est plein de science, de documents, de jugements nets et précis, mais surtout parce qu'il est évocateur de la beauté. Il faut le lire, comme on regarde une très belle toile, et laisser courir son esprit entre les lignes charmeresses, de même que, entre les arabesques des toiles aimées, le rêve circule des réalités de l'art aux songes profonds de la nature, aux énigmes de la vie. »

Le troisième volume de *la Vie artistique* est consacré à l'histoire de l'Impressionnisme dont M. Gustave Geffroy classe et groupe méthodiquement les manifestations les plus importantes. Des pages éloquentes, et qui resteront, sont consacrées à Claude Monet, Camille Pissarro, Edouard Manet, Edgar Degas, Auguste Renoir, Paul Cézanne, Armand Guillaumin, Alfred Sisley, M^{mes} Berthe Morisot et Mary Cassatt, etc. Et pour nous qui avons assisté à l'éclosion de cette école, désormais célèbre, et qui l'avons depuis son origine vantée et défendue, le livre de M. Geffroy a un intérêt et un charme particuliers que partageront tous les esprits sincères et curieux d'art neuf.

Sur l'Escaut, par HECTOR VAN DOORSLAER. Préface d'EDMOND PICARD.

Yachtsman, chasseur, écrivain souple et précis, M. Van Doorslaer se présente, en ce livre de dilection, sous un triple avatar. Il parle en connaisseur non superficiel des choses de la navigation

(1) Voir *l'Art moderne*, 1893, p. 370.

et du tir, et le charme de ses récits se double d'une partie technique qui leur donne une saveur spéciale. Son *Excursion de chasse* est un petit traité complet des jouissances du *punt*. *Dans les eaux zélandaises* est bien la plus enthousiaste et la plus pittoresque apologie du plaisir de filer, toutes voiles larguées, sur un bon yacht de ballade, dans l'insouciance des semaines de vacances, dans la splendeur des paysages de l'Escaut.

L'Escaut! M. Van Doorslaer en parle avec l'amour et le respect que mérite ce fleuve incomparable. Et très artistement, en touriste épris de la beauté des sites et pénétré de leur intimité, il en fait valoir les charmes, en un style clair, rapide, dénué de pédantisme et avec une bonne humeur qui rend vraiment attrayante la lecture de ce volume de choix.

De la préface d'Edmond Picard nous ne dirons rien, notre règle étant de ne point faire dans *l'Art moderne* d'appréciation au profit de nos collaborateurs. Que le lecteur lise : elle est en vers libres.

La Nonne, par PAUL GERMAIN. MORS, Arthur Princelle.

Dans un hôpital, un malheureux se meurt d'hystérie. La science ne peut rien, rien que constater. Et le vieux docteur s'éloigne, mortellement triste de ne pouvoir consoler.

La nonne, épouvantée des désirs charnels proférés par le malheureux, prie. Mais l'instinct de la souffrance, plus fort que toute son épouvante du péché, lui inspire une consolation suprême; elle embrasse l'agonisant, qui meurt avec « des rayonnements pleins les yeux ».

La pitié, l'antique pitié humaine qui nous a tout appris, crève la coquille factice que des lois conventionnelles et soupçonneuses nous ont mises autour du cœur.

Ce seul fait, conté simplement et courtement dramatisé, tient dans vingt pages qui annoncent le poète-penseur.

Le Verbe Auroral, par JOSÉ HENNEBICQ.
Malines, L. et A. Godenne.

Poésies. Toujours le rêve de la *pensée pure*, la volonté d'escalader les nuages et le mépris des charniers, ces charniers où s'appuie pourtant l'échelle de l'escalade et qui en supportent forcément les premiers échelons; passion momentanée d'intellectualité; réaction instinctive et aveugle d'un être sain contre la matière qui a voulu l'absorber; réaction outrancière, partagée par toute une époque, qui a ignoré le rythme alternant et tranquille de la chair et de l'esprit, et qui apprend lentement que les extrêmes sont les deux faces opposées de l'énigme que le Sphinx subtil habille d'un nouveau mystère chaque fois qu'une génération en a deviné l'unité.

LA CAISSE DES MUSEES

On sait combien est précaire chez nous la dotation de nos musées. Chaque année, nos Chambres votent un crédit pour les achats du Musée ancien. Cette somme est très peu élevée et ne permet que rarement aux membres de la Commission de lutter contre l'étranger pour acquérir des œuvres de prix. Il arrive parfois qu'une année s'écoule sans qu'une occasion d'achat ne se soit présentée; il serait très simple de permettre alors à la Commission d'épargner les fonds non dépensés et de les joindre à ceux du budget suivant, en vue d'une acquisition extraordinaire. Nos lois

sur la comptabilité publique s'y opposent, paraît-il, parce que les musées n'ont pas de caisse autonome, de patrimoine indépendant qui puisse être géré par ses règles propres. Nous partageons cette situation avec la France. Aussi est-il intéressant de suivre toutes les tentatives qui se poursuivent, en ce dernier pays, en vue de créer une caisse autonome des musées de l'Etat.

C'est M. Joseph Reinach qui vient de déposer une proposition de loi dont voici la teneur :

« La Caisse des musées constitue un établissement public et peut recevoir des dons et legs. Elle est gérée par la Caisse des dépôts et consignations et administrée par un comité de seize membres dont quatre sénateurs, quatre députés, le directeur des Beaux-Arts, le directeur des bâtiments civils, le directeur des musées nationaux, etc.

Les ressources de la caisse se composent : 1° des fonds à provenir des donations et legs faits à la Caisse des musées; 2° des dons et souscriptions individuelles ou collectives versés à la Caisse à titre d'offrande; 3° de toutes autres ressources qui pourraient être ultérieurement affectées à la Caisse des musées; des intérêts des fonds placés.

Les acquisitions sont faites par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, après avis d'une commission dite « des acquisitions ».

Les sommes résultant des donations et legs dont l'emploi n'aura pas été spécifié par les donateurs seront placées en rentes sur l'Etat immatriculées au nom de la Caisse et inaliénables. Les dons et les souscriptions individuelles ou collectives versés à titre d'offrande et toutes les autres ressources quelconques de la caisse pourront être placés en rentes sur l'Etat ou en valeurs du Trésor; leur aliénation ne pourra être autorisée qu'en vertu d'un décret rendu sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, après avis du comité d'administration. »

Les musées nationaux français n'ont par an que 162,000 francs pour les achats. Le Luxembourg, Versailles et le musée de marine du Louvre font peu d'acquisitions sur ce crédit et peuvent être regardés comme quantités négligeables; Saint-Germain prend par an une douzaine de mille francs; au Louvre, pendant les années 1889, 1890 et 1891, les antiquités égyptiennes, grecques, romaines, orientales, les sculptures et objets d'art du moyen-âge et modernes, ont reçu pour 363,500 francs d'ouvrages, tandis que le département de la peinture n'a pu en acquérir que pour 64,000 francs. Et durant cette même période de trois ans, la Galerie nationale de Londres, qui ne conserve que la peinture, a consacré 384,000 francs aux tableaux, au moyen de ses crédits ordinaires seulement.

La nouvelle Caisse des musées serait dotée d'une subvention annuelle votée par le Parlement, équivalent probablement au crédit normal. En outre, le capital de 6,864,000 francs provenant de la vente des diamants de la Couronne et mis aux Dépôts et consignations lui serait attribué et lui procurerait une rente annuelle de 240,000 francs environ. Enfin, il est question d'établir des entrées payantes certains jours de la semaine, à l'imitation de plusieurs grands pays.

M. Gerspach rappelle, dans une lettre parue récemment dans *le Temps*, ce qui se pratique avec succès en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et en Italie :

« L'Angleterre subventionne très largement ses musées et le Parlement ne marchandé pas les crédits extraordinaires pour les acquisitions exceptionnelles; elle ne recherche pas une ressource

dans le ticket de 6 pence, et cependant la Galerie nationale, le British Museum et le South-Kensington ont de deux à trois jours payants par semaine, *students day*; la Galerie nationale encaisse ainsi 20,000 à 25,000 francs par an. Le South-Kensington, dont l'importance est considérable en art décoratif, donne des abonnements annuels pour 25 francs; il accorde, comme les autres musées, des cartes aux élèves des écoles et des académies, aux artistes et à d'autres personnes qualifiées. En 1892, le nombre des visiteurs a été de 919,573, malgré la fermeture des dimanches et fêtes et trois jours payants par semaine.

En Allemagne et en Autriche les musées gratuits sont l'exception; presque partout il y a des jours libres et des jours payants; la taxe varie de 30 centimes à fr. 1.25. Le musée germanique de Nuremberg, qui est très important pour les arts de la décoration, a une organisation particulièrement intéressante. Il reçoit par an de différents gouvernements allemands une subvention de 50,000 francs et de souscripteurs volontaires 75,000 francs,

En Italie la taxe d'entrée des musées va de fr. 0.25 à 1 franc, par exception elle est de 2 francs à Pompéi et à Herculaneum. Au palais ducal de Venise elle est de fr. 1.60.

Le nombre d'établissements taxés dans tout le royaume est de trente-huit; il peut encore être augmenté.

Florence produit le plus, de 80,000 à 95,000 francs. Pompéi donne 40,000 francs, le palais des Doges à Venise 35,000; l'ensemble fournit 250,000 à 300,000 francs.

Comme correctif à l'impôt, les entrées sont gratuites les dimanches et l'administration accorde des cartes de faveur aux artistes, copistes, érudits, élèves des écoles et à d'autres personnes qui lui font une demande justement motivée. Le nombre des entrées gratuites, les jours payants, s'élève ainsi à près de 400,000 par an.

La taxe a été acceptée par tout le monde sans la moindre réclamation; elle a débarrassé les musées des gens malpropres qui allaient uniquement s'y chauffer l'hiver et prendre le frais en été, à ce point que cette population n'y vient même plus les dimanches.

Les titulaires de cartes signent sur un registre; cette formalité ne donne lieu à aucune difficulté.

Les étrangers payent avec plaisir; la taxe leur fait visiter des endroits qu'ils auraient peut-être négligés; ils y vont maintenant parce qu'ils pensent avec raison que la taxe est une sorte de brevet accordé par l'intelligente administration italienne aux choses qui méritent d'être vues. Elle les débarrasse de l'ennui de demander des permissions et de donner ou de refuser des pourboires.

La recette est prise en considération lors de la répartition des crédits; elle est consacrée aux achats, aux fouilles et au matériel; grâce à elle, les acquisitions continuent, les travaux s'effectuent et les musées sont tenus avec un soin et un confortable dignes d'exemple et des plus grands éloges. »

AKÉDYSSÉRIL

Traduit en hollandais par K.-J.-L. ALBERDINGK-THYM. Illustré de huit eaux-fortes par MARIUS BAUER. Amsterdam, Scheltema et Holkema, 1894.

En son élégant portefeuille vert et or, aux fers dessinés par l'artiste, la publication de luxe que nous avons sous les yeux a un défaut : elle manque d'ensemble. Mais si telle partie laisse à désirer comme exécution, l'ouvrage n'en est pas moins remar-

quable : rarement une œuvre étrangère a été interprétée en Hollande avec autant de tact, de savoir, de compréhension, d'art.

Akédysseril, ce scintillant joyau de Villiers de l'Isle-Adam, est traduit à merveille par Alberdingk-Thym (L. van Deyssel), qui, frappé par la mélodieuse musique, par l'exquise conception de Villiers, a su en donner une interprétation personnelle. Il a écrit en hollandais son *Akédysseril*, tout en respectant le texte original. Il a su paraphraser la prose de Villiers, couler dans son moule les sentiments et les émotions de l'écrivain, tout en suivant de près la forme de celui-ci.

L'origine de cette publication réside dans les eaux-fortes qui l'accompagnent. Il y a un an, Bauer, passionné pour *Akédysseril*, charmé par les riches visions de Villiers, entreprit une suite d'eaux-fortes, composées et exécutées dans la fièvre soutenue de la gestation, marquées fortement d'un caractère homogène et personnel. Les planches terminées, Bauer apprit qu'Alberdingk-Thym avait, de son côté, commencé une traduction du poème en prose; une fois en relations, ils s'occupèrent de trouver un éditeur. Grâce à l'initiative de M. Groesbeek, le chef de la maison Holkema, qui se montra disposé à aplanir les difficultés matérielles, cette publication luxueuse vit le jour, tirée à très peu d'exemplaires.

Le peintre Marius Bauer, encore inconnu du grand public, et dont les œuvres sont si hautement appréciées par les artistes et les connaisseurs, a déjà à son actif, quoique jeune, une centaine d'eaux-fortes et des séries de lithographies d'après « la Légende de saint Julien l'hospitalier » et pour « Karel ende Elegaste ».

D'après, parce que ces lithographies sont, comme ses eaux-fortes pour *Akédysseril*, bien plus que des « illustrations », des interprétations de pur artiste, s'assimilant l'essence de l'original. Lorsque le titre de sa première suite fut mise sous presse, J.-K. Huysmans, consulté, écrivit : « Il faut mettre *d'après*, étant donné que les lithographies de M. Bauer sont en quelque sorte une *paraphrase* au crayon du texte de Flaubert. Ce mot donnerait le sens exact. *Le d'après* que je vous signale signifie que c'est une interprétation, un *ouvrage original à côté d'un autre* ». Nous citons ce passage parce qu'il définit parfaitement le caractère des estampes du peintre, aussi bien que celui de la traduction de l'écrivain.

Depuis quelques années Bauer a donc fait, principalement en Orient où il a séjourné trois fois, des eaux-fortes que j'ai toujours profondément admirées et auxquelles je trouve, en leurs légers griffonnés, en leurs rayures embrouillées et voulues, toutes les qualités qui font remarquer ses plus récentes compositions. Celles-ci sont plus serrées, présentent une difficulté technique.

Les planches d'*Akédysseril* ont toutes ses qualités prime-sautières d'artiste sensitif à l'imagination riche, aimant à se plonger avec volupté dans les contes de l'Orient.

Pour ces exceptionnelles interprétations, l'artiste a choisi les phrases les moins illustratives en apparence. Ainsi *l'eau radieuse dormait sous les quais sacrés* lui fait évoquer les quais magnifiques d'une ville hindoue aux architectures impressionnantes et monumentales, se reflétant dans un Gange où flottent des barques nombreuses. *La multitude emplissait d'une allégresse grave les rues*, un fouillis d'Orientaux riches et loqueteux rendu par un peintre qui connaît l'Orient à fond. *On distribuerait au peuple le butin d'Eléphantia* : superbe en sa richesse décorative. Sous le velum impérial qui tache d'ombre le portique du temple puissant siègent les vizirs, au haut de l'escalier aux tapis multicolores,

tandis que le butin est étalé sur le sol, ou apporté par des caravanes de chameaux.

Et chaque planche a son mérite et son caractère : *Et le terrain résonnait sourdement sous ces approches*; *la Souveraine du Habad entra dans Bénarès*. Une des plus belles, si pas la plus belle, est sans conteste : *Elle marchait sur ces ombres flottantes, les effleurant de sa robe d'or*, dans l'imposant et sombre temple de Shiva. Ici toute l'angoisse de la description de Villiers est exprimée; et les « ombres flottantes » sont interprétées magistralement comme, du reste, la plupart de ces œuvres qu'il n'est donné qu'à peu d'artistes de traduire. Bauer a gravé une suite d'estampes qui sont vraiment originales, tout en étant issues d'*Akédysseril*.

PHILIPPE ZILCKEN

POUR LES OREILLES

Sous le titre *Musique de rue*, le *Petit Bleu* publie un article dans lequel se retrouvent plusieurs idées qu'à plusieurs reprises nous avons défendues (1). Nous nous associons aux désirs qu'il exprime si justement en ces termes :

« Nous avons ici, dans le Nord, un instrument délicieux, le carillon. On ne pourrait célébrer trop le charme de ses notes argentines égrenées haut, par-dessus les toits immobiles, sur la circulation confuse des rues et des places. On dirait des rondes d'enfants qui se nouent. Les heures se tronçonnent en petits morceaux qui passent vite; le temps se dépense en chansons. Mais on n'édifie plus de carillon neuf; Bruxelles même n'en possède pas.

Et ceux qui subsistent à Liège et dans les Flandres sont livrés aux « Tarara boum de ay » des cafés-concerts, aux « Père la Victoire » des beuglants. Pourquoi n'avons-nous pas une littérature musicale du carillon? Le comité de l'art appliqué à la rue ne ferait-il pas œuvre utile et originale en convoquant nos musiciens à composer de menus airs mélancoliques ou guillerets, pour alimenter la verve de nos carillons municipaux? La musique des rues mérite qu'on s'en préoccupe pour l'embellir.

Nos marchands ambulants, et c'est une originalité locale, aiment à agrémenter l'annonce de leur trafic d'une modulation personnelle, parfois d'une franche couleur musicale. Pourquoi ne les encourager point, en organisant des concours parmi eux, ne leur décernant des récompenses? Et pourquoi la police, sous le contrôle du Conservatoire, ne défendrait-elle pas aux crieurs, qui manquent de goût ou de voix, de pousser la série des bélements, des gloussements qui font mal à entendre? Chaque journal aurait son thème qu'il apprendrait à ses vendeurs; le *Petit Bleu* aurait son *leitmotiv* qu'on reconnaîtrait de loin, avant même que la signification des syllabes pût être perçue.

Les trams électriques qui sont munis d'une cloche fêlée que le conducteur piétine, posséderaient pour annoncer leur venue et leur passage deux ou trois timbres harmonieusement choisis, sur lesquels on pourrait esquisser un bout d'air, un appel, un « garde à vous », un « chant de départ », un rien, que la foule se réjouirait d'entendre. Les locomotives des tramways à vapeur seraient démunies de ces trompes aux sons affreux qui assourdissent les malheureux passants. Serait-il impossible de produire autant de

(1) Voir notamment *l'Art moderne* de 1893, p. 389 (*le Vacarme des trams*), p. 171 (*Pour les yeux et pour les oreilles*), etc.

bruit sans incommoder personne? Les règlements draconiens qui défendent l'accès de nos rues aux instrumentistes ambulants et mendiants, se relâcheraient si le musicien de rue, loin d'écouter à vif nos oreilles, pouvait promettre d'y introduire un peu de joie. »

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Rectifions d'abord une erreur. Dans le résultat du concours de violoncelle que nous avons publié dimanche dernier, deux noms ont été omis: ceux de M^{lle} Ruegger et de M. Loewensohn, qui concouraient tous deux pour la première fois et qui ont remporté d'emblée le *second prix avec distinction*. Il importait d'autant plus de faire cette rectification que ces deux jeunes artistes — âgés respectivement de douze et de quatorze ans — ont décelé des aptitudes exceptionnelles et promettent de devenir des virtuoses remarquables.

L'omission de ces deux noms a eu pour conséquence typographique l'attribution de la *distinction* aux trois concurrents cités en second ordre, MM. Gaillard, Fahstroem et Blaes, qui n'ont obtenu qu'un deuxième prix simple. Ceci dit, passons aux concours suivants :

Piano. Jeunes filles. (Professeurs MM. GURICKX et WOUTERS). — Cinq concurrentes : 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Abraham, élève de M. Wouters; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Poussel, élève de M. Wouters; 2^e prix, M^{lle} Doperé, élève de M. Gurickx; rappel avec distinction du 2^e prix, M^{lle} Leclercq, élève de M. Wouters; 4^{er} accessit, M^{lle} Doelman, élève de M. Wouters.

Prix Laure Van Cutsem. Deux concurrentes : Prix, M^{lle} Voué, élève de M. Wouters.

Hommes. (Professeur M. DE GREEF.) — Quatre concurrents : 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Chuytens; 2^e prix avec distinction, MM. Barat et Bosquet; 2^e prix, M. Putzeys.

M. Chuytens n'a que 17 ans. Le public lui a fait une ovation méritée.

Violon (professeurs MM. YSAÏE, COLYNS et CORNÉLIS). — Vingt-neuf concurrents : 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. ten Have, élève de M. Ysaïe; 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Smith, élève de M. Cornéлис, M. Walter et M^{lle} Ruegger, élèves de M. Colyns; 1^{er} prix, MM. Maurage, élève de M. Ysaïe, Danhieux, Pennequin, élèves de M. Colyns, Hans, élève de M. Cornéليس, Moerenhaut, Dubois, M^{lle} Doungrie, élèves de M. Ysaïe, MM. Somers, élève de M. Colyns, Mars, élève de M. Cornéليس, Vangoechera, élève de M. Ysaïe, Prabron, élève de M. Cornéليس, De Herdt, M^{lle} Macquard, élèves de M. Colyns; 2^e prix, MM. Muller, élève de M. Cornéليس, Goffin-Prumi, élève de M. Colyns, M^{lle} Heureux, MM. Rohn, élèves de M. Cornéليس; Braeki, Josy, élèves de M. Colyns; 4^{er} accessit, MM. Mainil, élève de M. Colyns. M^{lles} Paternostre, élève de M. Cornéليس, Pisart, élève de M. Ysaïe, Leblen, Bollé, M. Burton, élèves de M. Cornéليس.

Concours des plus remarquables. M. ten Have, qui a obtenu la plus haute distinction que le jury puisse décerner, a joué en maître et a excité un réel enthousiasme parmi les auditeurs.

Une innovation intéressante: M. Bernardel, luthier à Paris, fait don au lauréat d'un violon que le professeur de celui-ci choisira parmi les instruments exposés à Anvers par le donateur.

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

Harpe (professeur M. MEERLOO). — Quatre concurrentes : 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Barré; 1^{er} prix, M^{lle} Kufferath; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Hidalgo; 2^e prix, M^{lle} De Wind.

Excellent concours qui fait honneur à l'enseignement de M. Meerloo.

Chant monodique (à huis clos). Hommes (professeur M. DEMEST). — Quatre concurrents : 1^{re} mention, MM. Soyez, Dufranne et De Gynsen; 2^e mention, M. De Busscher.

Jeunes filles. (Professeurs M^{lle} WARNOTS et M^{me} CORNÉLIS). — Vingt-trois concurrentes : 1^{re} mention avec distinction, M^{lle} Kempees; 1^{re} mention, M^{lles} Nau, Packbiers, Spaac, Oesombre, Piette, Cloetens, Ascleer, Buol, Schilthuysen; 2^e mention, M^{lles} Maton, Barat, Renson, Van den Steene, Russinger, Destrebecq, De Guevara, Lermiaux, Gouy, Agnicz.

Œuvres de J.-F. Raffaëlli.

Vente faite le 21 juin, à l'hôtel Drouot, à Paris, par M^e P. Chevallier et M. G. Petit. — Produit : 35,430 francs.

TABLEAUX. — 1. *Le Marchand d'habits*, 1,000 francs; 2. *La Femme Colosse*, 200 francs; 3. *Paysans normands au marché*, 800 francs; 4. *Les Cheveux sur la route*, 5,000 francs; 5. *La Neige*, 3,000 francs; 6. *La Route aux grands arbres*, 840 fr.; 7. *L'Ane sur la butte*, 850 francs; 8. *Les Vieux Cheveux blancs*, 900 francs; 9. *La Route de la révolte*, 600 francs; 10. *La Seine*, 1,450; 11. *La Rue*, 410 francs; 12. *Vers Argenteuil*, 410 francs; 13. *Le Dégel aux portes de Paris*, 4,000 fr.; 14. *La Place de la République*, 800 francs; 15. *Sur le boulevard*, 5,000 francs; 16. *Parisienne passant*, 300 francs; 17. *Citoyens!* 980 francs; 18. *Le Baigneur de chiens*, 720 fr.; 19. *Le Fruittier napolitain et son âne*, 900 francs; 20. *Dimanche matin*, 3,000 francs; 21. *La Verte Colline*, 350 francs; 22. *Le Château Montorgueil*, à Gorey village (Jersey), 205 francs; 23. *La Chapelle de la vierge*, 220 francs; 24. *Fleurs et fruits*, 445 francs; 25. *Nature morte, fleurs et fruits*, 580 francs.

Les dessins ont obtenu des prix variant de 100 à 150 francs.

SCULPTURE. — 41. *Monsieur et Madame Denis*, bronze à cire perdue, exemplaire unique, 600 francs; 42. *Profil de cantonnier*, bronze à cire perdue, édité à 15 exemplaires, 220 francs.

PETITE CHRONIQUE

Voici la liste des nouveaux décorés de l'ordre de Léopold :

M. ALBERT DE VRIENDT, directeur de l'Académie d'Anvers, est promu au grade de commandeur.

Sont promus au grade d'officier : MM. TH. BARON, artiste peintre, à Namur; le comte J. DE LALAING, artiste peintre et sculpteur, à Bruxelles; J. DILLENS, artiste sculpteur, à Bruxelles; A. HENNEBICQ, artiste peintre, à Bruxelles; A.-J. HEYMANS, artiste peintre, à Bruxelles; F.-H. KUFFERATH, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; A. MAILLY, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; X. MELLERY, artiste peintre, à Bruxelles; I. VERHEYDEN, artiste peintre, à Bruxelles.

Sont nommés chevaliers : MM. P.-P. ALBERDINGK-THIJM, membre de l'Académie royale flamande, professeur à l'Université de Louvain; H. BELLIS, artiste peintre, à Bruxelles; J. BROECKAERT, membre de l'Académie royale flamande, à Termonde; E. BROERMAN, artiste peintre, à Bruxelles; H. CASSIERS, artiste peintre, à Bruxelles; G. CHARLIER, artiste sculpteur, à Bruxelles; H. CLAEYS, membre de l'Académie royale flamande, à Gand; P. CLAEYS, critique d'art musical, à Gand; TH. COOPMAN, membre de l'Académie

démie royale flamande, à Bruxelles; K. DE GHELDERE, membre correspondant de l'Académie royale flamande, à Couckelaere; A. DE GRÉEF, professeur au Conservatoire de Bruxelles; P. DU-NOIS, artiste sculpteur, à Bruxelles; E. EECKHAUTTE, professeur de chant, à Gand; L. FRÉDÉRIC, artiste peintre, à Bruxelles; G. GUIDÉ, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; F.-H. JEHIN-PREME, artiste musicien, à Québec; L. LENAIN, artiste graveur, à Bruxelles; L. MATHOT, membre de l'Académie royale flamande, à Anvers; O. MAUS, directeur de la *Libre Esthétique*, à Bruxelles; J. ROSIER, artiste peintre, directeur de l'Académie de Malines; CH. SAMUEL, artiste sculpteur, à Bruxelles; F. TEN LINDEN, artiste peintre, à Bruxelles; F. VAN DYCK, architecte, à Anvers; G. VANAISE, artiste peintre, à Gand; VAN RYN, critique d'art, à Anvers; A. VERHAEREN, artiste peintre, à Bruxelles; J. VIENNE, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; J. WINDERS, architecte, à Anvers.

Pour faire suite à nos « déplacements d'artistes » (1) :

M. Henri Gillet est en ce moment à Royat, où il est engagé pour la saison, en qualité de violoncelle solo. Il entrera en cette même qualité, au mois d'octobre, à l'orchestre d'Harcourt.

M. Gillet retrouvera sur l'estrade de la rue Rochechouart son concitoyen et ami Crikboom, dont nous avons annoncé l'engagement comme premier violon solo, et aussi les deux autres membres du jeune Quatuor qui a donné l'an dernier à l'hôtel Ravenstein d'intéressantes séances de musique de chambre. M. Angenot est, en effet, engagé comme second violon solo et M. Paul Miry comme alto solo aux mêmes concerts.

Cela a tout l'air d'une petite invasion de la France par la Belgique musicale.

Les concerts du Waux-Hall ont pu, grâce à quelques soirées superbes, faire entendre des solistes, chanteurs et instrumentistes, — la grande attraction. On a sympathiquement accueilli et applaudi M^{lles} Milcamp, Chainaye et Van Hoof, M^{mes} Drabbe-Beauvais, Bonvoisin, Scaron-Ceuppens; MM. De Backer et Deville, les violoncellistes Merck et Liégeois. Aujourd'hui l'on entendra le violoniste Van den Heuvel. La liste, on le voit, s'allonge et porte des noms attrayants.

Pour mettre les concerts à l'abri de toute éventualité, il a été, à plusieurs reprises, question de construire une salle. Les plans ont même été soumis à l'Administration communale et nous en avons donné la description (2). Serait-il indiscret de demander pourquoi ce projet, si important pour les musiciens et si intéressant pour les nombreux amateurs de musique dont les auditions du Waux-Hall constituent, en été, l'unique distraction, sommeille dans les cartons?

La société anonyme l'Art ouvre, entre artistes belges ou habitant la Belgique, un concours pour un projet de mobilier de chambre à coucher à exécuter dans une matière nouvelle (procédé Craninx).

Un premier prix de 4,000 francs et un second de prix de 400 francs seront attribués aux lauréats du concours.

Les projets devront être envoyés à la Société, 6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, avant le 1^{er} août prochain.

Le règlement du concours sera communiqué à tout artiste qui en fera la demande. Des échantillons de la matière en laquelle seront fabriqués les meubles sont déposés au siège de la Société.

L'Administration de la Société est à la disposition des artistes pour leur fournir tout renseignement complémentaire.

Des exemplaires du règlement du concours sont déposés également dans les bureaux de l'Art moderne.

Les travaux de décoration sculpturale du Jardin botanique ordonnés par le Ministre des Beaux-Arts sont en voie d'exécution

(1) Voir notre dernier numéro.

(2) V. l'Art moderne 1893, p. 212.

Ils promettent de constituer une entreprise artistique de grande allure, vraiment originale, et qui fera époque.

MM. Meunier et Van der Stappen, chargés du plan d'ensemble, ont soumis à M. de Burllet des propositions relatives au choix des artistes désignés pour effectuer les travaux. Nous en publierons la liste lorsqu'ils seront officiellement avisés de la décision du gouvernement. Ils se mettront aussitôt à l'œuvre. Un tiers du projet d'ensemble sera ainsi en cours d'exécution.

Les tableaux nouvellement acquis par le gouvernement pour les collections de l'Etat sont exposés depuis lundi dernier et pour une durée de quinze jours dans une des salles du Musée Ancien (Palais des Beaux-Arts). C'est là une excellente mesure que nous avons, à plusieurs reprises, préconisée.

Ces tableaux sont : *Portrait de femme*, par Juste Sustermans; *Nature morte*, par Jean-Paul Gillemans; *Paysage*, par Gustave Courbet; *Enterrement*, par Charles De Groux; *Listière de bois*, par Hippolyte Boulenger.

M. Jacques de Lalaing vient d'achever le portrait au pastel de M^{lle} Hélène de Burllet, fille aînée du ministre de l'intérieur et des Beaux-arts. L'œuvre est une des plus belles qu'ait signées l'artiste. La pose naturelle et simple, le caractère ferme et doux de la physionomie, la sobriété du costume et des accessoires font de ce portrait une page de maîtrise qui évoque les calmes et beaux portraits d'autrefois. Nos compliments à M. de Lalaing, à qui nous n'avons pas, en général, prodigué nos éloges.

Le gouvernement vient de mettre à la disposition du comité exécutif de l'exposition de Genève les locaux du Palais des Beaux-arts (entrée par la place du Musée) pour permettre au jury de juger et d'admettre les œuvres d'art destinées à l'exposition.

Aussitôt que le jury aura terminé ses travaux, le public sera admis à visiter l'exposition.

On nous signale une nouvelle abomination. Il paraît que la superbe forêt qui s'étend entre Chimay et Rance va être abattue sur une surface de 400 hectares. Est-ce que ces vandalismes ne vont pas bientôt cesser? Et est-ce que la législation n'interviendra pas pour protéger nos retraites rustiques? Que fait la Commission pour la protection des sites de Belgique?

M. Antoine et la troupe du Théâtre-Libre donneront, dans les derniers jours de septembre, quatre représentations au Théâtre du Parc. Ils feront ensuite une tournée en Hollande et en Allemagne.

L'Ecole nationale des beaux-arts de Rio-de-Janeiro annonce l'ouverture d'un Salon annuel.

Le Conseil supérieur des Beaux-arts invite les artistes belges à prendre part à cette exposition, qui aura lieu en septembre et qui sera close le 15 octobre.

Seront admis à l'exposition, outre tous les genres de peinture, de sculpture, de gravure et d'architecture, les émaux, porcelaines, faïences, cartons pour vitraux, à l'exception de ceux représentant des motifs exclusifs d'ornementation, et en général tous les spécimens de l'art industriel.

Il y aura trois catégories de récompenses :

1^o Des mentions; 2^o des médailles de trois classes, et 3^o une médaille d'honneur.

Les prix seront fournis par l'Ecole nationale des Beaux-arts; leur valeur sera la suivante :

Pour la médaille d'honneur, 1 conto de reis; pour la médaille de 1^{re} classe, 300 milreis; pour la médaille de 2^e classe, 200 milreis; pour la médaille de 3^e classe, 100 milreis.

Le Musée de Leipzig vient d'acquérir le tableau *A l'Eglise* de notre compatriote M. Jef Leempoels, exposé pour la première fois à l'exposition de la *Sécession* à Munich.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousses et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.



Compositions de M. AUBREY BEARDSLEY pour illustrer *Le Morte Darthur*. (Voir p. 223.)

SOMMAIRE

INAUGURATION DU MONUMENT DE COSTER. — REVENDICATIONS FÉMINISTES. *A propos du « Grand Catéchisme de la femme »*, par Louis Franck. — PEINTS PAR EUX-MÊMES. — LA DÉCORATION DE CAMILLE LEMONNIER. — QUELQUES LIVRES. *Le Morte Darthur. L'Arte dell' Estremo Oriente*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — BRUXELLES MODERNE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Inauguration du Monument De Coster.

Dimanche prochain 22 juillet sera inauguré à Ixelles le monument qui tardivement consacrera la gloire de l'auteur de LA LÉGENDE D'UYLENSPIEGEL. On en a vu le groupe en bronze par Samuel à la *Libre Esthétique*. C'est au bord du grand étang qu'on l'a érigé. Les eaux calmes conviennent aux souvenirs qu'a pacifiés la Mort, que l'Oubli avait effacés et que la Justice réveille. Les enfants des écoles viendront en cortège déposer des fleurs sur cette tombe royale où seront déposés les restes d'un méconnu et d'un persécuté. Ils chanteront sur de vieux airs les ballades du poète brabançon dont on ranime enfin la gloire si longtemps étouffée.

A la seule opulence de son âme, il devra ce faste posthume contrastant avec la misère de sa vie. Cœur plein, coffre-fort vide. Vaste esprit, petite bourse. Contradictions sans fin! Extravagance des actions humaines! Cet argent qui, dans notre barbarie, rend les vivants si puissants et les fait tant envier et aduler, ne pèse pas un grain dès que le temps les a fauchés et que leur mauvaise paille est balayée aux fumiers. S'ils veulent quelque chose sur leurs tombes, ils doivent le payer eux-mêmes, et cette tombe, ridiculisée par la platitude de leur nom, ne dure que si quelque artiste l'a glorifiée par son art, substituant alors son propre souvenir à celui du pleutre enseveli. Mais par contre quels honneurs pour les grands disparus qui furent, pendant leur existence, les grands incompris et les grands dédaignés! Comme les survivants, tout à coup éclairés, s'exaltent pour la justice et se montrent brusquement sévères pour leurs prédécesseurs ingrats, sans voir qu'eux aussi, à l'heure même, commettent d'identiques iniquités pour d'autres méconnus que d'autres générations réhabiliteront. Pourquoi ces erreurs constantes au seul moment où il serait opportun de ne pas les subir? Le monde n'est-il vraiment qu'un équilibre de souffrances et de déraisons? Son harmonie comporte-t-elle ces dérèglements inépuisables? Ou plutôt est-ce nous, en notre intellect infime et notre corps fragile, qui ressentons faussement en douleurs n'ayant d'existence que pour nous, en contradictions n'ayant d'existence que pour nous, ce prodigieux et

remuant ensemble de détails dont chacun, peut-être, a sa dignité en soi, sa beauté propre et nécessaire à l'évolution de l'univers incurablement mystérieux en ses fins et en ses moyens?

C'est Camille Lemonnier, maréchal de lettres comme le nomma Georges Rodenbach au banquet resté mémorable, à qui est confiée la mission de dire, en un unique discours, ce que fut l'œuvre de CHARLES DE COSTER et de tirer de sa vie matériellement si étroite et si comprimée, intellectuellement si haute, si vaste, si sereinement libre; les pensées et les images faites pour enseigner les survivants, pour leur donner la puissance triste de la réflexion, pour les consoler dans leurs personnels labeurs et les invigorer. Camille Lemonnier, pour cette mission fraternelle et pieuse, l'autorité de sa belle maturité et de sa vaillante expérience. Il sait remonter aux origines de notre littérature contemporaine, pour en avoir été l'un des initiateurs, dans les joies et dans les douleurs. Il peut apparaître désormais avec le calme fort du vétéran, avec le pacificateur dédain des petites querelles, des rivalités stériles, des prétentions puérides. Sans discussion et d'instinct, c'est vers lui qu'ont été, dès le début, tous les suffrages comme au plus digne et au plus qualifié, comme à celui dont la parole isolée suffirait pour dire tout ce qui, débarrassé des vanités et des prétentions, constitue l'essentiel.

Il a été question, après coup, d'ajouter à l'oraison admirative et reconnaissante où il racontera DE COSTER, quelques homélies secondaires dans lesquelles des groupes spéciaux de littérateurs feraient exprimer par l'un des leurs des considérations particulières. L'utilité de cette intervention n'a pas été admise. Ceux qui la préconisaient partaient, chacun à son point de vue, de cette croyance, bien vieillotte et légèrement présomptueuse, que s'il existe aujourd'hui une activité littéraire en Belgique, que si CHARLES DE COSTER jouit d'une gloire posthume, c'est à eux surtout qu'on le doit.

Il importe vraiment que ces illusions soient ramenées à des proportions acceptables. N'est-il pas amusant, et parfois pitoyable, de voir des esprits distingués s'imaginer encore que les événements littéraires sont dus à l'heureuse chance d'avoir vu naître tels ou tels écrivains, alors que les écrivains ne sont que le résultat du passé et du milieu. Franchement, avec de telles erreurs, si nous étions des miroirs, nous croirions que c'est nous qui créons les images qui s'y reflètent; si nous étions des phonographes, nous serions convaincus que les paroles qu'ils répètent émanent de nous; si l'un de nous avait été la chanterelle du violon de Paganini, il aurait juré *mordicus* que les prestiges que réalisait sur elle le prodigieux virtuose n'étaient dus qu'à son heureuse nature de chanterelle.

La Belgique a des forces intimes assez riches pour ne pas avoir besoin d'une équipe quelconque. Ces attitudes

de créateurs et de sauveteurs ne sont plus que plai-santes. Dix groupes, vingt groupes, cent artistes, mille artistes ont travaillé à la vigne commune et sans universel effort, rien n'eût été obtenu. Pas de monopole dans tout cela. Pas de dépositaire de la seule véritable eau de Cologne, pas de seul vrai Jean-Marie Farina.

C'est d'autant moins accueillable, que ces groupes eux-mêmes changent, que les plus actifs deviennent parfois les plus stagnants, qu'il leur prend des fatigues et des relâchements, et que tel qui fut à l'avant-garde passe insensiblement à la queue de l'armée et se perd dans les bagages et les trainards, avec les vivandiers et les éclopés.

REVENDEICATIONS FÉMINISTES

A propos du « Grand Catéchisme de la femme »

par LOUIS FRANCK. Bibliothèque Gilon, Verviers.

Si j'étais avocat des femmes et si j'avais accordé ma lyre sur le mode agressif, je ne me contenterais pas de récriminer et de me mettre en frais d'ironie ou de colère. Je dénombrerais tranquillement, avec des preuves que chacun pourrait vérifier autour de soi, toutes les choses que les hommes font mal. Ça prendrait déjà une grosse partie du catéchisme. Je les obligerais sans peine à convenir que, endurcis qu'ils sont par l'habitude de traiter tout par la force, de résoudre par une logique immédiate les questions que la vie leur pose, ils en deviennent calleux, calleux dans leurs raisonnements, qui vont de Pétersbourg à Moscou en ligne droite comme le chemin de fer du tsar, calleux dans leur sensibilité, qui excelle à ignorer les nuances et les différences de natures, qui jouent pourtant un si grand rôle dans la chimie sociale, calleux dans leur volonté, calleux dans tout l'aspect extérieur de leur raide enveloppe. Car ils ne sont pas libres de prendre ou de rejeter ces modes faites en imitation de zinc; le zinc qu'ils ont dans l'âme se traduit là-dedans malgré eux.

Les femmes, toujours amoureuses de la force, suivant un de leurs plus beaux instincts, en sont venues (parce que les instincts les plus vrais commencent par être aveugles dans leurs applications) à en admirer l'excès. Elles ne savent même l'admirer encore que quand cette force est soulignée d'un peu de zinc, et dans leur folle admiration, quelques-unes d'entre elles se mettent à envier particulièrement ce zinc. Elles en veulent pour elles. Du moins c'est l'effet qu'elles produisent, quand elles font revendiquer leurs droits par des hommes, qui ne connaissent pas la force de la femme et croient qu'elle ressemble à la leur, avec quelques degrés en moins.

Plus je cherche ce qui différencie ces deux êtres, — et à moins de les appeler selon une hypothèse récente, des représentants de la force centrifuge et de la force centripète, — plus je trouve qu'ils représentent assez bien l'un la force, l'autre la souplesse. Et il me paraît que ces revendications du *Catéchisme*, justes peut-être, mais faites sur un ton indigné et virulent, ou trop combattivement démonstratives, manquent de souplesse. Le ton de l'œuvre entière est celui d'un *homme*, habitué à s'élaner en avant et à frapper à droite et à gauche sans craindre les coups. (O bienheureuse callosité!) Tandis que la souplesse ne s'élançait pas, elle va doucement,

sans heurter, observe, fait un détour, et au lieu de démolir, file entre les mailles au bon endroit.

C'est très généreux de la part des hommes de batailler pour aider les femmes. Mais il se pourrait qu'ils leurs fissent parfois ainsi quelque tort sans le vouloir. D'abord, en effarouchant la gent prudente et volontiers féminine qui redoute les innovations; ensuite, en donnant aux femmes, qui entre autres faiblesses ont celle de l'imitation, l'exemple dangereux des revendications par la force et par la logique; deux terrains où je crains qu'elles ne fassent de pitieuses culbutes, et comme elles sont et doivent être les meilleurs soldats de leur cause, cette attitude peu décorative pourrait leur nuire pendant de longues périodes encore.

Ce catéchisme, qui ne contient que des choses excellentes, bien raisonnées (masculinement parlant) et bien étudiées, sonne pourtant comme une cloche de discorde et ça lui donne un petit air faux.

Certes, la femme a besoin qu'on l'aide à grandir, et il se peut que l'esprit des lois ait jusqu'à un certain point déteint sur l'esprit des gens, hommes et femmes, qui ont fait semblant de respecter les dites lois. Mais le mal est plus profond.

La femme restera ce qu'elle est maintenant : un pauvre être flottant, indécis, ignorant, désintéressé de son rôle d'être humain, satellite d'une vanité organisée, d'une religion sans réalité, satellite d'un ou de plusieurs hommes dont elle ne comprend pas l'intime volonté, — cramponnage de l'être désemparé qui ne sait où se prendre, — satellite d'une animalité qui l'absorbe ou d'une intellectualité qui l'atrophie, elle sera une mineure sans dignité, sinon sans morgue, tant qu'elle ne pourra juger la vie par elle-même et y lire dans les rapports des choses et des êtres le rôle qui lui revient dans la grande tragi-comédie des réciprocités.

Ce rôle, que sa nature détermine, elle peut l'étudier en regardant le passé et toutes les rudesses, les maladroites de l'homme qu'elle n'a point partagées, mais qu'elle n'a pas su détourner ni réparer. Elle peut l'étudier dans les sciences, où la lourdeur du cerveau masculin a semé des obscurités que l'intention féminine aurait pu dissiper. Elle peut l'étudier dans l'Art où les hommes ont érigé en dualité la Pensée et la Forme, qui ne font qu'une dans la moindre cervelle féminine. Elle peut l'étudier dans tous les monuments, les institutions, les enseignements, les lois, dans tous les blocs verbeux ou compacts où l'homme a fait reluire son manque d'élasticité.

Elle peut l'étudier encore... mais pour Dieu! qu'elle l'étudie. Elle veut jouer un rôle, — que ce soit le sien, il y a assez longtemps qu'elle le joue mal. Que sa fierté naturelle la préserve des prétentions qu'elle n'a pas justifiées et lui donne, enfin, la conscience et l'orgueil de sa valeur particulière, spécifique. Qu'elle renonce à la malsaine ambition d'être un être humain complet, en pensant qu'il n'est rien qu'elle ne puisse, qu'elle ne doive compléter. Elle aussi peut monter d'un degré sur le chemin qui mène du fini à l'infini, en passant par la gloire, la grandeur, par tout ce qu'elle voudra, mais surtout par le bonheur.

Il n'est aucun sujet, aucun emploi, aucun secret d'art ou de science qui puisse lui rester fermé si elle l'ouvre avec sa propre petite clef. Aucune force ne prévaudra devant la sienne si elle respecte la dignité de sa nature féminine. Peut-être son instinct spécial, devenu conscient, révélera-t-il un jour une de ces vérités que le monde attend... Peut-être la force, enfin lucide, de sa faculté affective deviendra-t-elle la plus fière des affirmations qui fera évanouir les vaines terreurs et les grandiloquents épouvantails du passé...

Mais si les femmes veulent grandir, qu'elles *partent d'elles-mêmes* et qu'elles examinent les problèmes de la vie à leur façon tranquille, prudente, douce, et peut-être un peu sournoise, et qu'elles fassent l'économie des vertus masculines en laissant l'autre moitié de l'humanité les exercer pour elles. Point n'est nécessaire que l'infirmière devienne médecin ou épouse le médecin, pour que celui-ci lui apporte l'humble secours de sa pénible science, ou le brancardier, pour qu'il transporte le lourd fardeau des corps. Mais il est très nécessaire que dans toutes les besognes humaines la femme apporte l'appoint de sa souplesse. Il est même grand temps qu'elle le fasse si on veut que beaucoup d'entêtements, de théories et d'organisations masculines ne cassent pas comme du vieux fer au contact d'intérêts différents.

Mais c'est à la femme — à celle qui est assez avancée en civilisation pour secouer l'excès de masculinité dont la sature la vie contemporaine — à étudier le problème de sa participation au labeur général. Peu de problèmes sont plus vastes, plus importants; et il semble que ce travail de démonstrations tant pratiques que philosophiques devrait précéder les réclamations et les indignations; il les rendrait peut-être inutiles.

Pourquoi se faire détester — craindre, peut-être — et se jeter dans la lutte, quand on peut obtenir beaucoup plus en apportant aux autres ce qui leur manque, en se faisant connaître et aimer?

Peints par eux-mêmes.

La Curiosité universelle poursuit son étude des portraits d'artistes peints par eux-mêmes et intercalés dans la composition de leurs tableaux. Plusieurs des observations recueillies à cet effet concernent les collections belges. Au Musée d'Anvers, par exemple, Jean Steen s'est représenté dans *Samson prisonnier des Philistins*. Voici ce qu'en dit W. Bürger (Thoré): « Tandis que l'Hercule biblique, terrassé et enchainé, subit les insultes de la foule, Dalila, en belle robe de satin bleu, reçoit le prix de sa trahison et même les caresses d'un chef philistin, qui ne se gêne pas pour la toucher peu décevant. Jean Steen ne manque pas à cette fête, bien entendu, car il aimait à figurer dans toutes ses compositions. Il se tient debout, de profil, portant un drapeau rouge et regardant avec mépris un nain grotesque qui, de sa lance, menace Samson par derrière. »

Le même critique révèle cette particularité: « Dans *les Noces de Cana* de la galerie du prince d'Arenberg, à Bruxelles, composition pantagruélique de peut-être cent figures, Jean Steen n'a pas manqué de se mettre de la compagnie. Il est là bien à l'aise et tout réjoui au coin d'une table. Il n'a pas non plus manqué d'amener sa femme qui allaite un petit Steen, trop petit encore, malheureusement, pour boire un coup. »

David Teniers, *le jeune*, s'est fréquemment représenté dans ses tableaux.

Au Musée de Bruxelles il figure entre autres dans *les Cinq sens*. Teniers s'est représenté dans le cavalier qui joue de la guitare. La dame en robe bleue est sa femme. Le même sujet a été traité plusieurs fois par le maître.

Voici ce que disait William Bürger de *la Kermesse flamande* du même artiste: « La famille Bosschaert, d'Anvers, possède un Teniers qui surpasse tous ceux qu'on rencontre en Belgique et même en Angleterre, une *Kermesse* (elle l'a vendu en 1867 au Musée de Bruxelles pour 125,000 francs) (ici la description)... A gauche

arrive maître Teniers lui-même, élégamment costumé, donnant la main à sa femme, en belle robe de soie jaune et suivie de deux jeunes filles; un petit page en bleu porte la queue de la robe; un peu en arrière, dans l'ombre, est arrêté le carrosse à deux chevaux, maintenus par un cocher en manteau rouge. On aperçoit au fond le château dit les Trois-Tours (Dry Toren) situé près de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles. »

Au Musée de Bruxelles nous trouvons encore:

Bernard van Orley. *Les Épreuves de patience de Job*. Triptyque. Le revers de gauche a pour sujet: *Lazare à la porte d'Épulon, le mauvais riche*. Dans le compartiment supérieur on voit le mauvais riche, vêtu à l'orientale, avec une femme et un jeune homme, sous un dais dans une salle. Van Orley s'est représenté lui-même dans le convive du mauvais riche. (Voir le catalogue et la notice descriptive de Laviecc.)

Frans Floris. *Le Jugement dernier*. Triptyque. Au sommet du panneau central, Jésus-Christ entouré d'anges ayant à ses côtés les Évangélistes et les Apôtres avec les docteurs de l'Église, décide du sort des hommes appelés à son tribunal. Les morts sortent de leurs tombes. Il est de tradition scholastique que l'artiste se serait représenté lui-même dans le personnage ressuscité dont le Temps soulève la pierre tombale. Le catalogue du Musée de Bruxelles prétend qu'il ne ressemble pas à Frans Floris. Laviecc certifie que si... *Critici certant...*

Au Musée d'Anvers, Michel van Coxie ou Coxeyen, sur le revers de l'un de ses deux tableaux représentant tous deux *le Martyre de saint Georges*, a donné ses traits à saint Georges tenant sa lance brisée, et sur le revers de l'autre tableau, différent comme composition du premier, il a donné à sainte Marguerite les traits de sa première femme, Ida van Hasselt.

Dans l'église de Louvain se voit un curieux tableau intitulé *La Cène*, attribué à Hans Memling ou à Steurbout (d'après l'ouvrage: *Louvain monumental*, publié en 1860 par Edouard van Avon). Les Apôtres sont assis. Judas s'est levé quand le Christ a dit: « L'un de vous me trahira. » Tous les Apôtres joignent les mains pour protester de leur fidélité. Pour toute réponse Judas regarde cyniquement son maître et serre frénétiquement la bourse aux trente deniers, prix de sa trahison. Au fond, à droite, un personnage debout en robe et culotte rouges. C'est l'auteur du tableau, dit-on; son long visage, imberbe, ressemblant très peu à la figure qu'on désigne à l'hôpital de Saint-Jean de Bruges comme le portrait de Memling, donne raison à ceux qui attribuent ce tableau à Steurbout. Placé plus haut que les autres, ce personnage regarde fort tranquillement le drame de la trahison. A côté du Christ, un jeune seigneur, vêtu de velours bleu: c'est le donateur.

La Décoration de Camille Lemonnier.

Parlant des décorations à attribuer à nos écrivains, après la gerbe qui vient de tomber avec une grâce éclectique sur nos peintres, *le Soir* a tenu sur le compte de l'auteur du *Mâle* quelques propos où se dénonce son habituelle irrévérence.

Camille Lemonnier lui a campé un billet en trois lignes dont Madame Sans-gêne eût dit: Ça te la coupe, hein, mon bonhomme!

Il y dit: Qu'on me laisse tranquille avec cette faribole. Je n'en veux pas. Je n'en veux plus. Jen'en ai jamais voulu. J'ai mieux à

faire que de tendre le bec de ce côté. Finissez de me prêter ces attitudes caricaturales.

Bravo ! Voilà qui va à son large esprit et à son grand cœur. En ceci, comme en cent autres faits et gestes, l'homme est exemplaire et prompt en leçons de désintéressement, de modestie ou d'orgueil noble. Il s'ajoute aux rares qui dédaignent ces colifichets convoités par les médiocres comme moyen de relever leur insuffisance et d'éteindre les controverses sur leur douteux mérite. Il est bon de faire école en cette matière et de se dresser au-dessus et à l'écart du troupeau.

Il ne nous déplaisait pas pourtant de voir ce bel et vigoureux esprit obstruer la passe à l'entrée de laquelle est mouillée, serrée et impatiente, la flotille des critiques, des écrivains et des artistes qu'on n'osait pas décorer tant que Lemonnier apparaissait en insurmontable obstacle. C'était un amusant spectacle dont nous voici sevrés.

Que va-t-il arriver ? Est-ce que la ruée se produira, ou bien y aura-t-il des imitateurs ? Les paris sont ouverts. Nous donnons à cent contre un que personne ne refusera, sauf un ou deux farouches, qu'on pourrait exposer au Musée Castan à côté du sauvage qui mange les serpents et se régale de verre cassé arrosé de pétrole 1865.

Ce serait très beau, nonobstant, que de voir cette grande leçon faire des conversions. On s'en est passé si longtemps de cette croix au pays littéraire. Absolument comme on s'y passe d'être académicien. Pourquoi changer ?

QUELQUES LIVRES

The Birth, Life and Acts of King Arthur, of his noble Knights of the round table, their marvellous enquests and adventures the achieving of the san Greal and in the end le morte Darthur with the dolorous death and departing out of this world of them all. — The text as written by sir Thomas Malory and imprinted by William Caxton at Westminster, the year MCCCCLXXXV and now spelled in modern style. With an introduction by Professor Rhys and embellished with many original designs by Aubrey Beardsley. MDCCXCIII. — Vol. I. (Londres, Dent.) (1).

« Il est notoirement connu dans l'univers entier qu'il y a neuf héros, les meilleurs qui existèrent jamais, dit Caxton dans la préface de l'édition de 1485, à savoir trois payens, trois juifs et trois chrétiens. Pour ce qui regarde les payens, qui vivaient avant l'Incarnation du Christ, voici leurs noms : le premier fut Hector de Troie, dont l'histoire nous est parvenue à la fois en ballade et en prose ; le second fut Alexandre le Grand, et le troisième, Jules César, empereur de Rome, dont les histoires sont bien connues. Et en ce qui concerne les juifs, qui vivaient aussi avant l'Incarnation du Christ, le premier fut le duc Josué, qui mena les enfants d'Israël dans la Terre promise ; le second, David, roi de Jérusalem, et le troisième, Judas Macchabée ; de ceux-ci la Bible rapporte la noble histoire et les actes. Et depuis la dite Incarnation, il y a eu trois nobles chrétiens établis et admis par l'univers entier au nombre des neuf héros, dont le premier fut le noble Arthur... »

En voilà plus qu'il ne faut pour justifier Caxton. Et la postérité lui a donné raison. La *Morte d'Arthur* de Sir Malory est devenu un livre favori du public anglais, et après l'éclipse momentanée que lui a fait subir, comme à tous les romans de chevalerie, la

(1) Cet ouvrage est en vente chez MM. Dietrich et Cie, 52, Montagne de la Cour, à Bruxelles. Le premier volume seul a paru.

période classique, le voici redevenu un livre aimé du public européen. Le cycle d'Arthur nous est aujourd'hui familier, grâce aux artistes, tels R. Wagner, Tennyson, W. Morris, Burne-Jones et grâce aux savants, tels MM. Sommer, Rhys, Gaston Paris, etc.

Qu'elle soit donc bienvenue, cette superbe réédition due aux soins de MM. Dent et Cie et qu'ils soient bienvenus, ces admirables dessins dont M. Aubrey Beardsley l'a ornée. On peut voir des spécimens de ceux-ci reproduits ici-même. Mais ils ne donnent qu'une faible idée de la variété et de la souplesse prodigieuse qu'a déployées l'artiste ; ils ne peuvent rendre surtout l'impression d'inépuisable fécondité que fait naître son travail. Et certaines des grandes planches du livre (par exemple le frontispice, *la Dame du Lac*, *le Manteau magique*, *la Belle Isoud écrivant*, *Morgan et Tristram*), par l'originalité du dessin, l'heureux balancement des lignes, l'habile disposition des blancs et des noirs, le charme étrange et subtil des physiognomies et des attitudes, comptent parmi les meilleures productions de M. Beardsley.

Nous ne voyons plus les légendes du même oeil que les naïfs contemporains de Caxton. Pour eux, ces exploits et ces récits merveilleux étaient des faits presque réels, des événements perdus dans le lointain, mais presque aussi certains que des événements arrivés. Pour nous, ce sont des restes de mythes anciens, des épaves psychologiques d'une évolution primitive de l'esprit, communes à bien des races et à bien des peuples. Nous voyons, sous chacun des personnages, des symboles, des résumés. Nous apercevons les liens qui les rattachent à d'autres personnages : Germains, Scandinaves, Grecs ou même Persans et Hindous. Les dessins de M. Beardsley, par leur caractère composite, par leurs détails empruntés aux arts les plus divers, par leur allure synthétique, correspondent essentiellement à notre manière nouvelle de concevoir, et matérialisent les impressions obscures que nous ressentons. Et c'est ce qui fait leur charme, à la fois moderne et archaïque.

L. D. L.

L'Arte dell' Estremo Oriente, par VITTORIO PICA.

L. Roux, éditeur, Torino-Roma.

Un artiste petit livre dont le but est d'initier les Italiens aux curiosités et aux charmes de l'art japonais, l'art du « magico arcipelago dell' Estremo Oriente ». M. Pica est un initiateur subtil et délicat. Il détaille en dilettante raffiné l'œuvre des Toyokuni, des Utamaro, des Hiroshighé et des Hokusai. Cet art, si connu chez nous et si vulgarisé, n'était pas aussi populaire en Italie. Le livre de M. Pica servira à faire connaître autour des Apennins les rares estampes et les souples ivoires du Japon.

Puisque nous parlons de M. Vittorio Pica, le critique jeune de l'Italie, — le Francis Nautet de là-bas, — signalons qu'il traduit en italien *la Fin des Bourgeois* de Camille Lemonnier. On sait que M. Pica est un fervent admirateur et un enthousiaste défenseur de la jeune école belge.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Bonheur irréel, par FERNAND ROUSSEL ; édition du *Réveil*, à Gand. — *La Maison de la vieille*, roman contemporain, par CATULLE MENDES ; Paris, Charpentier et Fasquelle. — *Pour l'anarchiste Jules Moineau*, plaidoirie de M^e EMILE ROYER ; Bruxelles, Edm. Deman. — *Au Pays du mufler*, par LAURENT TAILHADE. Nouvelle édition revue et considérablement augmentée. Préface d'Armand Silvestre. Dessins d'Hermann Paul. Paris,

Bibliothèque artistique et littéraire de la *Plume*. — *Vers la Vie*, drames (La Forêt. La Mer. La Ville), par RICHARD LEDENT; Liège, Aug. Bénard. — *Romanesque*, par GUSTAVE VAN ZYPE; Bruxelles, P. Weissebruch (extrait de la *Revue de Belgique*). — *L'Idéalisme de quelques écrivains*, par HENRY MAUBEL. Conférence faite au Jeune Barreau d'Anvers et au Cercle artistique de Bruxelles. Edition de la *Société nouvelle*. Paris, librairie de l'Art indépendant. — *Contes et légendes*, par PAUL GERMAIN; Mons, imprimerie Princelle.

BRUXELLES MODERNE

Excellent, le projet proposé au *Petit Bleu* par MM. Crespin et Hankar au sujet de l'Exposition de Bruxelles :

« Anvers, continuant Paris et Londres, a édifié tout un quartier idéal de ses vieux bâtiments. Les artistes qui ont réalisé ce travail ont droit à tous les éloges; le Vieil-Anvers est bien la grande attraction de l'Exposition de 1894. La preuve est faite qu'avec des matériaux à bon marché, on peut rapidement réaliser une conception architecturale. Notre idée part de là. On a déjà, pour Bruxelles, proposé l'édification de vieux monuments de toutes sortes. Nous ne pensons pas qu'après Anvers la chose offrirait un intérêt bien transcendant. Les ressemblances seront inévitables et on criera au plagiat. Soyons de notre époque : au lieu de regarder en arrière, voyons devant nous. Nous ne sommes plus outillés comme au moyen-âge ni comme au XVI^e siècle. Tenons compte des progrès réalisés. Pensons qu'au XIX^e siècle on a domestiqué la vapeur et l'électricité. Pensons aux nouveaux matériaux qui sont à nous. Faisons travailler l'imagination créatrice de nos artistes en dehors de toute copie, de toute imitation de nos ancêtres. Nous tiendrons toujours à eux par la tradition, qui est le fonds de l'art. Nous proposons donc la création dans l'enceinte de l'Exposition de Bruxelles de tout un quartier non pas du XVI^e, mais de la fin du XIX^e siècle. Quelques architectes, quelques décorateurs, des fabricants de meubles, etc., à Bruxelles et en province, s'inspirant peut-être d'un mouvement d'art créé à l'étranger, ont pris à cœur de rejeter les anciennes formules. Ces artistes d'avant-garde sont à encourager. Ils se heurtent dans la vie courante à l'inévitable misoncisme des gens qui les emploient; ils peuvent difficilement mettre en œuvre leur génie créateur. Une exposition est une occasion, la meilleure qui soit, de prouver qu'on peut construire et orner en dehors de Vitruve ou de Palladio. Dans le quartier moderne dont nous parlons, on édifierait aussi une maison scabinale, un théâtre, des magasins, des échoppes, des cafés, des jeux; on y trouverait compris pour le plaisir des yeux ce qui constitue les nécessités de la vie moderne. Tout cela parlerait à l'imagination par la variété des motifs, répondant bien à leur destination. Le champ est vaste et fait pour séduire les hommes de progrès. On verrait là des maisons de verre, des façades décorées de faïences, de terres-cuites, des constructions de fer, conçues dans une note attrayante, en vue de l'Exposition, qui, somme toute, est une grande foire.

La liberté la plus grande serait laissée aux artistes apporteurs de neuf. Que ceux qui ont à cœur le mouvement pour l'art appliqué à l'industrie, dont on parle beaucoup actuellement, accueillent et favorisent l'idée!

AD. CRESPIN,
Peintre.

PAUL HANKAR,
Architecte.

Le projet de MM. Crespin et Hankar, ajoute le *Petit Bleu*, est certainement l'un des meilleurs, sinon le meilleur qui nous ait été soumis jusqu'à présent.

Voilà peut-être le clou ou l'un des clous de la prochaine Exposition trouvée. »

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (4)

Chant théâtral (professeur M. DEMEST). — Trois concurrents : 1^{er} prix, M. Maas; 2^e prix avec distinction, M. Dequesne.

Jeunes filles (professeurs M^{lle} Warnots et M^{me} Cornélis). — Dix-sept concurrentes : 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Goulancourt et Callemien, élèves de M^{me} Cornélis; 1^{er} prix, M^{lles} Bolle, élève de M^{lle} Warnots, Delhaye, élève de M^{me} Cornélis, Artot, élève de M^{lle} Warnots; 2^e prix avec distinction, M^{lles} Merck, Delmée, élèves de M^{lle} Warnots, Coomans, Dutilh, élèves de M^{me} Cornélis, Duchâtelet, élève de M^{lle} Warnots; rappel avec distinction du 2^e prix, M^{lles} Staquet, élève de M^{lle} Warnots, Gahide, élève de M^{me} Cornélis; 2^e prix, M^{lles} Friché, élève de M^{lle} Warnots, Wilmet, élève de M^{me} Cornélis, Vindevoghel, élève de M^{lle} Warnots, Braive, élève de M^{me} Cornélis.

Prix de la Reine (duos pour voix de femmes). — M^{lles} Duchâtelet et Bolle, élèves de M^{lle} Warnots.

Mimique théâtrale. (Professeur M. VERMANDELE) Concours à huis-clos. — Onze concurrents : 1^{re} mention avec distinction, M. De Groef et M^{lle} Barat; 1^{re} mention, M^{lle} Nachtsheim, MM. De Clynsen et Soyez; 2^e mention avec distinction, M^{lles} Segers, Trulemans, M. Van Wylick; 2^e mention, M^{lle} Raemaekers, MM. Versluys et Tilmont.

Déclamation. Concours à huis-clos. Jeunes gens (professeur M. CHOMÉ). — Sept concurrents : 1^{re} mention avec distinction, M. De Groef; 1^{re} mention, MM. Artot, Maas, Scrimon et Staquet; 2^e mention, MM. De Clynsen et Versluys.

Jeunes filles (professeur M^{lle} J. TORDEUS). — Quatre concurrentes : 1^{re} mention, M^{lles} Amiable, Polyte, Raemaekers et Seghers.

Tragédie et Comédie (professeur M^{lle} TORDEUS). — Trois concurrents : 1^{er} prix, M^{lle} Loubriat; 2^e prix, MM. Soyez et Tilmont.

Harmonie théorique. (Professeur M. G. HUBERTI.) — Quatorze concurrents : 1^{er} prix avec distinction, MM. Chalk, Cluytens; 1^{er} prix, MM. Hans, Bosquet, M^{lle} Voué; 2^e prix avec distinction, MM. Moins, Baroen; 2^e prix, M. De Bondt; 1^{er} accessit, MM. Dubois, Perkins; 2^e accessit, M^{lle} Delay.

Harmonie pratique. (Professeur M. ED. SAMUEL.) — 1^{er} prix, M^{lles} Galiot, Ité; 2^e prix, MM. Moulart, Janssens, M^{lle} Flamand, M. Chalk; 1^{er} accessit, MM. Dusoleil, Opsomer.

Contrepoint et fugue. (Professeur M. KUFFERATH.) — Quatre concurrents : Division supérieure. 1^{er} prix avec distinction, M. Marchand; 2^e prix, M. Niry. — Division inférieure. 2^e prix avec distinction, M. Kips; 1^{er} accessit, M. Biarent.

Memento des Expositions

LILLE. — *Union artistique du Nord*. 1^{er} septembre. Délais d'envoi : notices, 1^{er} août; œuvres, 15 août. Renseignements : Secrétaire de l'Union artistique, rue Négrier, 36^{ter}, Lille.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 1^{er} novembre-2 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Délai : 15 octo-

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

bre. Renseignements : *Président de la Société, salle Poirer, Nancy.*

REIMS. — *Société des Amis des Arts.* 29 septembre-5 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Deux ouvrages par exposant. Délais d'envoi : notices, 20 août ; œuvres, 5 septembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société.*

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition des Beaux-Arts d'Ostende s'est ouverte jeudi dernier.

Elle est installée avec beaucoup de goût et, pour un début, c'est vraiment remarquable. On sent l'influence de James Ensor dans le choix de certains peintres, de ceux qui assurent le succès artistique à ce nouveau salon. Si maint choix d'exposant est déplorable (chose inévitable en province!), en revanche la jeune école, sous l'égide de l'aquafortiste de la *Cathédrale* et du peintre des *Masques*, triomphe. Voici d'ailleurs des noms d'élite : Constantin Neunier, Eugène Smit, Alfred Verhaeren, Odilon Redon, William Degouve, Max Stremel, Victor Gilsoul, Baertsoen, Omer Coppens, Fabry, Jef Lambeaux, Ottevaere, Storm de 's Gravesande, Taelmans, Den Duyts, Oyens, Dardenne, Paul Baum, Chéret, Weber, Roll, Laermans, Melchers, Doudelet, Delaunois, Jelley, Danse, Gaspar, Braecke, Madoux, de Burtet, Wytsman, Mesdag, etc., etc. La société anonyme *L'Art* s'est réservé un salon où, à côté de tapis signés Wytsman et Lemmen de la *Royale*, elle étale des étains d'art de Charpentier et de M^{me} Lutens, des grès flammés de Delaherche et de Dalpayrat et Lesbros, des gravures de Lenain, etc.

Nous publierons dimanche le compte rendu de cette exposition.

Nous avons prématurément annoncé dans notre dernier numéro le concours que se propose d'ouvrir la Société anonyme *L'Art* pour un projet de mobilier de chambre à coucher.

La Société anonyme *L'Art* prépare divers concours importants mais elle attendra, pour les organiser définitivement, une époque plus favorable que la période de vacances et de dispersion générale dans laquelle nous entrons. Nous en ferons part aux intéressés.

C'est jeudi prochain que commenceront les représentations de Bayreuth. Rappelons les dates :

Parsifal, les 19, 23, 26 et 29 juillet, 2, 5, 9, 13 et 19 août.

Lohengrin, les 20 et 27 juillet, 3, 10 et 16 août.

Tannhäuser, les 22 et 30 juillet, 6, 13 et 18 août.

L'Art moderne aura à Bayreuth, pendant la série des représentations, un correspondant spécial.

Simultanément auront lieu à Munich des représentations cycliques de l'œuvre de Wagner et notamment de l'*Anneau du Nibelung*. Voici l'ordre dans lequel ces représentations auront lieu :

11 août : *Rheingold*.

12 » *la Walkyrie*.

14 » *Siegfried*.

16 » *le Crépuscule des dieux*.

18 » *Tristan*.

19 » *Meistersinger*.

22 » *Tristan*.

25, 26, 28 et 30 août : *Tétralogie du Nibelung*.

2 septembre : *Meistersinger*.

5 » *Tristan*.

8, 9, 11 et 13 septembre : *Tétralogie*.

16 septembre : *Meistersinger*.

19 » *Tristan*.

22, 23, 25 et 27 septembre : *Tétralogie*.

30 septembre : *Meistersinger*.

3 octobre : *Tristan*.

La Société nationale pour la protection des sites et monuments de Belgique (dont nous demandons des nouvelles dans notre dernier numéro) vient de faire publier, sous forme d'affiches, des conseils pratiques aux artisans employés à la restauration ou à la

réparation des monuments anciens : terrassiers, maçons, sculpteurs, plafonneurs, charpentiers, menuisiers, vitriers, peintres, forgerons, etc. L'idée est bonne et les conseils sont judicieux. On peut les consulter dans nos bureaux. Les communications relatives à la Société doivent être faites au secrétariat, rue de Rome, 31, à Bruxelles.

Nous extrayons les très justes observations suivantes du *Libre Journal*, revue artistique montoise, qui a changé son format en commençant sa seconde année et à qui nous avons, à son origine, cordialement souhaité la bienvenue :

LES AFFICHES. — Nous venons d'admirer, placardée sur les murs de certains de nos villages borains, une splendide affiche due au crayon de Duyck et Crespin glorifiant la si jolie plage de l'antique Nieuport qui sera cette année, nous assure-t-on, le lieu de villégiature de tous ceux qui ont l'heur de pouvoir s'offrir des vacances. Là, certes, n'est pas la question, mais nous songions aux immenses progrès accomplis en cet art des affiches si délicat et suggestif. Combien nous sommes loin des épinaleries ignobles qui déshonorent trop souvent encore les murs de nos cités. Avec Chéret et Toulouse-Lautrec l'affiche est devenue une œuvre d'art, et de plus en plus la rue tend à devenir la véritable murée populaire.

La ville de Paris a acquis aux Salons de Paris les objets d'art suivants. Au Champ-de-Mars : Chaplet, dix pièces de céramique, 600 francs ; Damouse, un plat (grès flammé), 200 francs ; Dalpayrat et Lesbros, deux vases (grès flammé), 2,500 francs ; Georges Jean, une coupe (*le Sycomore*), 800 francs ; Gallé, quatre pièces en cristal ciselé, 3,100 francs.

Aux Champs-Élysées : Ledru, plat d'étain, 700 francs.

Les deux grands vases achetés aux céramistes Dalpayrat et Lesbros sont ceux qui figuraient à Bruxelles au Salon de la *Libre Esthétique*.

Indépendamment de ces objets d'art, la ville de Paris a fait choix d'un certain nombre de peintures et de sculptures. Ce sont :

Au Champ-de-Mars : Cazin, *Menilval*, 8,000 francs ; Damoye, *Pâtis en Normandie*, 3,000 francs ; Durst, *Verger normand*, 1,000 francs ; M^{me} Madeleine Lemaire, *Derniers beaux jours*, 2,000 francs ; Montenard, *Pêcheurs sur la grève*, 1,800 francs ; Roll, *Exode*, 8,000 francs ; Carrier-Belleuse, *Tendre aveu* (pastel), 3,000 francs ; Iwill, *Baie de Morsalines* (id.), 400 francs.

Aux Champs-Élysées : Cagniard, *Place de la Concorde*, 2,000 francs ; A. Flameng, *Marée basse*, 1,800 francs ; Tanoux, *Trois épaves*, 4,000 francs ; Tanzi, *Saint-Cucufa*, 3,500 francs ; Béguine, *Printemps* (bronze), 10,000 francs ; Moncel, *le Lierre* (marbre) 9,000 francs ; Pezieux, *l'Écho enchanteur* (marbre), 10,000 francs (déjà acheté par l'État qui céderait cette œuvre à la ville).

Dans notre étude sur le Salon du Champ de Mars, nous avons signalé le colossal ouvrage, mené à bonne fin par M. James Tissot : *La Vie du Christ* (1). La maison Mame, de Tours, vient d'acquiescer la propriété de cette œuvre considérable et se propose de l'édition suivant les derniers perfectionnements, de façon à avoir des reproductions présentant un grand intérêt d'art.

La vente des vingt tableaux (dix-sept modernes et trois anciens) composant la collection Tavernier à Paris a produit 304,000 francs. Quelques prix :

Delacroix. *Mise au tombeau*, 88,000 francs. — Id. *Cavaliers arabes sortant de l'eau*, 21,600. — Daubigny. *Laveuses*, 68,000. — Troyon. *L'Abreuvoir*, 40,000. — J. Dupré. *Petit Pêcheur*, 10,700. — Isabey. *Retour de chasse*, 10,100. — Coypel. *Roxane et Atalide*, 3,500. — Greuze. *Tête de jeune fille*, 17,500. — Id. *Tête de jeune garçon*, 5,900 francs.

(1) V. *L'Art moderne* du 6 mai dernier.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du *Conservatoire*, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

INAUGURATION DU MONUMENT DE COSTER. *Discours de Camille Lemonnier.* — LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS. — TROIS MÉDAILLES DE M^{me} CARON. — LA QUESTION DES MUSÉES. — LE PAYSAGE URBAIN. — DE SENECTUTE. — DOCUMENTS A CONSERVER. *Nos arbres et le Budget de l'agriculture.* — PETITE CHRONIQUE.

Inauguration du Monument De Coster.

DISCOURS DE CAMILLE LEMONNIER

Une destinée merveilleuse ici se propose, triste, et qui se délivre dans la mort. La vie étroitement l'enchaîne; elle s'ignore, elle est ignorée des autres. C'est la solitaire méditation d'un esprit, c'est le solitaire palais des rêves qu'un esprit édifie. Et il n'y a rien autour qu'un grand vide et un grand silence. Le seul presque, dans cette ombre, il est illuminé d'une clarté surnaturelle : il vit dans la douleur et la joie des âges; il porte en soi tout un peuple; il est l'ouvrier mystérieux qui ressuscite Hier et prépare Demain. Et les foules passent; il demeure obscur pour son temps; il est le Pauvre de la vie et le Pauvre de la Gloire. Il connaît toutes les pauvretés par lesquelles la gloire s'expie et il ne connaît pas la gloire qui les rachète; il ne connaît que l'humiliation de chercher son pain à tâtons dans

des labeurs ingrats et qui ne compteront pas pour sa vie future. Cette grande lumière qu'il porte entre les tempes, elle se résorbe dans son œuvre, elle n'éclaire pas les hommes autour de lui. La Tour de mémoire, le haut édifice des siècles dont patiemment, d'une ardeur sans bornes, il dresse les étages, c'est la maison morte où il se parle à lui-même, où il n'a pour compagnons que les chères images patriales, nées de son âme.

Quelques-uns, des artistes, des esprits subtils, voient bien s'éclairer ses verrières dans la nuit. Ils savent qu'une fête intellectuelle, un mystère d'orgueil et d'amour se consomme là. Mais peut-être ils en mesurèrent les proportions d'après une notion trop restreinte de la grandeur. J'écoute, je lis : ce ne sont qu'éloges discrets, atténués, ce n'est encore qu'une des formes du silence. Le cri n'éclate pas, ce n'est pas la passion enflammée devant un prodige d'art et de nature. On admire telles ciselures du porche, telles orfèvreries des colonnes; on ne subit pas le vertige des voûtes ni le saisissement des profondeurs. L'horizon ne s'est pas suffisamment abaissé; on n'a pas assez marché par les chemins qui vont vers l'avenir. L'énorme tour qui tout à l'heure surgira devant les races neuves n'apparaît encore que la tour d'ombre et de fumées. Qui peut dire que ce ne fut pas là une grande misère et que le noble artiste, sous le poids effrayant de son labeur, ne connut pas le doute?

Celui-là s'était levé avant le jour. Il fut le forgeron et l'architecte et le tailleur d'images d'une cité des âmes qui monta obscurément pendant un âge de léthargie. Et tout à coup ces âmes, comme des oiseaux de matin, comme des carillons de joie, furent déliées, vibrèrent d'un vol ivre. Le livre maintenant chantait son hymne d'héroïsme et de vie... Ce fut le jour; c'était déjà pour lui la nuit : le bâtisseur d'épopées s'en était allé chez les ancêtres. Quand finit la légende du fils de Claes, il est dit : « Ulenspiegel partit avec Nele en chantant sa sixième chanson et nul ne sait où il chanta la dernière. » Lui aussi, l'aède inspiré, il avait chanté les six chansons; il avait fait le livre de sa destinée; il avait écrit la Bible flamande. Et ensuite, comme Ulenspiegel, il partit avec celle qui fut sa Nele à lui, sa muse d'amour et d'orgueil. Nul ne sait quelles chansons s'en allèrent avec le Poète, là où finissent toutes les chansons, aussi bien celles d'amour que d'orgueil.

Chose touchante, Ulenspiegel ne meurt pas dans la Légende. « Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Flandre? » C'est la chanson d'espoir éternisée, c'est l'âme vive d'un fils en qui éternellement renaît le miraculeux amour. On sent passer le grand frisson, on est touché aux entrailles. L'histoire des hommes n'a pas de cri plus sublime. Un peuple entier ainsi affirme sa volonté de ne pas mourir, de toujours ressusciter même aux limbes de la vie. Et pourtant, après cette page dernière et qui ne finit pas, l'esprit demeure oppressé comme par la mort même. Une parole resta dans la plume, resta aux lèvres. « Qu'Ulenspiegel, que la mère Flandre vivent éternels à travers les races! Et que meure seulement le fils qui leur voua son génie!... »

Le livre se ferme, une ombre passe, De Coster n'est plus. Il meurt méconnu : il n'a pas la douceur de voir à son chevet la gloire. Elle eût dû lui fermer les yeux, ce fut l'isolement qui les ferma. Admirons et pleurons pendant qu'il en est temps encore. Il s'en va comme les dieux, comme les prédestinés. Il est frappé dans sa force, dans son rêve. Un deuil d'amis, nul cortège national pour cet admirable esprit qu'on descendit à la fosse et en qui avaient tinté les joyeux carillons, sonné les glas, fleuri toute la terre des Flandres... Elle ne tressaillit pas à ces liens rompus, elle n'en fut pas remuée jusqu'en ses âges. Aucun, pourtant, parmi ses fils, n'avait été plus près de sa grande âme, plus près de la vie des ancêtres. Et quelqu'un parla, dit la lamentation, le même, étrange fortune, que celui qui parle aujourd'hui. Tout parut consommé, la vie et l'oubli. Comme pour égaler le poète à son héros, on ne sut plus même où reposait sa dépouille. Ulenspiegel meurt en terre inconnue; il sembla qu'il l'y eût suivi, jusqu'au jour où s'éveilla la piété publique, où une mémoration respectueuse enfin disputa ses restes aux totales dissolutions.

La Mort ne toucha qu'à son essence périssable. Quand se rouvrit le tertre, une âme en sortit, lumineuse, l'âme même d'Ulenspiegel, la chanson de l'alouette sous les cieux libres. Et ce fut le matin, ce fut le jour d'éternité après les ombres, après la longue nuit de la vie et de la mort. De Coster meurt, mais pour renaître aux siècles. Il est là, vivant, sous le granit et le métal. Le noble monument n'est que la forme matérielle de sa gloire, le symbole visible de la durée en laquelle il est entré. Que ses ossements se consomment ailleurs! C'est ici le tombeau mystique d'où il nous parle, d'où il ressuscite en son œuvre, granit aussi et métal. L'habile artiste le façonna avec force et délicatesse, l'orna de fleurons légers, comme le caprice et la grâce de son génie. Et cependant l'ensemble est de pierre indestructible comme le livre qu'il exalte. Il enfonce ses racines au sol comme Ulenspiegel a les siennes dans nos âmes. Et voyez : un ordre harmonieux semble combiner toutes choses autour des grandes mémoires. C'est ici même, en pays brabançon, que fut conçue la belle Légende; c'est ici que s'érige l'emblème qui lui est dédié et qui matériellement l'atteste. La terre ainsi se refait natale autour du livre et associe à un mystère spirituel les paysages amis où il prit naissance et s'acheva...

Mais, peut-être une signification plus émouvante encore se révèle. Terre de Brabant, terre de Flandres, n'êtes-vous pas les parcelles jumelles d'une même patrie et d'une même race? L'alouette chanta sous vos cieux fraternels, l'âme libre d'Ulenspiegel. Là-bas, à Damme, aux pieds du Beffroi, elle naît, s'éveille. Mais c'est ici qu'elle s'éteint et renaît, immortelle, avec l'âme du Poète... Et je ne sais, je me figure qu'à présent la Légende est complète. Ulenspiegel chanta six fois, chansons d'espoir et d'héroïsme. Voici que s'élève la chanson dernière, chanson de résurrection et de gloire... Une destinée merveilleuse, certes, et qui triste, se délivre dans la mort. Ainsi se justifie la parole d'où découlèrent toutes les autres. Il meurt à cinquante ans, le beau héros, le filial écrivain, et c'est déjà, en ce seul jour, comme un siècle de gloire.

Toutes larmes à présent sont bues : il n'est plus place, en cette heure piaculaire, que pour un culte paisible de mémoire. Un Frère spirituel nous est rendu magnifié. Notre église désormais a pour assises cette pierre, symbole d'une foi et d'une vaillance indéfectibles. Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Flandre? Encore une fois j'entends la voix et un sens nouveau pour moi s'en éveille. Est-ce qu'on enterre la poésie, la parole écrite? Est-ce qu'on enterre la conscience des hommes? Elle aussi peut dormir, mourir non!... Voix d'au-delà, voix prophétique... Nos Lettres aussi dormaient et se sont réveillées. Comme les abeilles de Virgile, la mort d'abord les ondoya, les eaux

funèbres. Elles séjournèrent aux rives sombres avant de devenir abeilles d'or et de lumière.

Van Hasselt, Pirmez, De Coster, croix au bord de nos routes, morts qui sont nos morts, victimes longtemps humiliées et qu'Aujourd'hui transfigure aux assomptions! Qui peut douter que vous reviviez en elles, en leur vol lumineux et libre, esprits délivrés et qui leur donnâtes des ailes! Votre exaltation ne se sépare pas de cet éveil des âmes, de cette heure unique dans la vie d'un peuple. Vertige de renaître! Moment inoubliable où tous les esprits se sentirent jeunes, où la mort fut désirable, où la vie et la mort communièrent! Un souffle d'amour, de bataille monta, emporta tout à travers l'ivresse sacrée de créer la patrie nouvelle! L'autre vacilla, ne fut plus que la dérouté de mornes idoles. Et cette aube des vivants devint le soleil des morts. On s'en alla fleurir les croix, on eut ses éponymes, ses mystères, ses martyrs. Avant qu'il se dressât sur cette place, le fier et touchant édifice était déjà dans les cœurs. Il n'est que le faste extérieur des piétés d'une jeunesse admirable, le marbre et le bronze enfin décernés à un culte jusqu'alors sans rites... Et elle ne se trompait pas, cette jeunesse: à travers la passion, la ferveur orageuse, elle allait droit au plus digne, à celui qui était l'art même et toute la souffrance pour l'art. Ce fut une légende aussi à travers l'autre: on l'entrevit dans une brume, un nuage d'or, présent, si lointain, comme un ancêtre de gloire, un Barberousse dormant aux ténèbres de la montagne. « Réveille-toi, maître! disaient les voix. Ecoute venir tes fils! Hier n'existe plus. Nous sommes la justice, la réparation. Nous t'apportons l'avenir... » Ce n'en était encore que l'espoir. Et voici qu'il se réveille, l'ancêtre, en ces images, en ce visage de grâce et de virilité, d'une jeunesse d'éternité.

... J'entre dans cette *Légende d'Ulenspiegel*, je crois entrer dans les siècles, la vie même des humanités qui préparèrent la nôtre. C'est tout un peuple, ce sont les miens qui peinent, luttent, chantent en ces pages frémissantes... Livre unique, légende dorée des confesseurs et des martyrs de la foi nouvelle, évangile des humbles et des opprimés, chef-d'œuvre des littératures! Le Verbe, à travers le sacrifice, la communion en un Dieu de paix et d'amour, s'y refait chair et sang. Un peuple y meurt et s'y délivre, d'une âme que harcellent en vain les bourreaux et qui, comme le feu, darde d'autant plus qu'elle est infiniment comprimée. Partout les bûchers, les roues, les claies, les grils. Et pourtant la bonne chanson, la chanson d'espoir et de vaillance ne finit pas. Elle éclate comme la vie, comme l'âme d'une race courageuse entre toutes. Du fond de la mort elle monte et défie la mort. Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel, l'esprit, Nele, l'âme de la mère Flandre? C'est la grande leçon de ne désespérer jamais... Ainsi nous ne sommes plus

seulement dans ce sombre xvi^e siècle, dans cet âge critique de l'histoire où, entre deux mondes, celui qui s'en va et celui qui va naître, l'âme humaine subit les affres et pantela; nous sommes dans l'humanité éternelle.

Tout est symbole dans ce grand livre des peuples, dans ce Livre du Peuple qu'il faudrait enseigner aux petits comme un crédo, comme l'essence de toute force et de toute grandeur morale. Qui oserait encore parler de roman là où la fiction n'est plus que la parabole merveilleuse de l'humanité entière? Ulenspiegel est Flamand des Flandres; il est surtout le peuple en marche dès le matin des temps, pauvre et nu sous les dominations, luttant de ses bras et de son rire dans ses sillons de misère, salant de gaité son dur pain d'héroïsme... Je sens battre sur mon cœur les cendres de Claes, je sens battre aussi les cendres de tous ceux en qui, avant et après, fut l'âme de Claes... Même en dégageant cette part de vérité éternelle, il restera toujours assez de nous-mêmes en ce livre d'humanité générale pour en faire le livre patrial par excellence, celui où nous revivons le mieux notre âme et notre sang.

Par quel miracle, quelles secrètes et profondes alluvions un homme ainsi s'égalait à un large Escaut charriant toutes les parcelles de la race, mirant en ses eaux de songe et de vie les ciels et les cités, j'admire et reste confondu. Nul doute qu'un tel fleuve ne descende des âges mêmes; il est fait d'affluents sans nombre, de sources infinies, de la distillation de plusieurs siècles. Il est toute la patrie, toute la terre natale dans ses ondes vives, dans le flux jaillissant de ses renaissances, dans ses sèves de grâce et de force. C'est hier, c'est demain, toute notre histoire en lumières mobiles, en reflets de lents canaux, en écumes tourbillonnantes comme autour des estacades. Il vient des plaines, il vient des monts et la mer est au bout, la mer inconnue de nos destinées... Et les rives se peuplent de visions charmantes, les fables naissent, les paysages, les mythes. Nele, n'est-ce pas la musique d'un carillon des villes quand on l'entend de la campagne? « Claes est ton courage, noble peuple de Flandre, Soetkin est ta mère vaillante, Ulenspiegel est ton esprit... » Tout ainsi s'anime, vit à travers le symbole d'une vie prodigieuse en prismes mouvants, en reliefs intenses, car le poète est évocateur de formes non moins que d'âmes, car il est de la lignée des grands peintres qui peignirent le rire et les larmes. La douce malice, l'archaïsme savoureux d'un Breughel s'allie en lui au goût de la frairie, à la sage et riante philosophie d'un Jordaens, à l'âme forcenée d'un Rubens. Ailleurs, c'est Blès, le Blès des diableries lui-même qui revient en telles bamboches macabres, de rêve, d'hallucination: rappelez-vous Smetse-Smee. On vit là en des arches de bonnes âmes et d'animaux fidèles; les femmes ont de belles joues sonores; les hommes regardent droit l'horizon, la mer et Dieu. C'est la vie, c'est la joie d'un peu-

ple au sang riche et qui, même dans les tortures, n'abandonne pas sa gaieté.

Le Rire, d'un bout à l'autre de la Légende, passe comme un vent, comme un tocsin, le rire si humain d'un Cats, le large rire satirique de Rabelais et de Marnix de Sainte-Aldegonde; Ulenspiegel embouche le rire comme un clairon quand ce n'est pas la flûte railleuse, les légers et folâtres pipeaux. Et à travers tout, le livre demeure épique dans la farce comme dans le drame. Il est l'Iliade et l'Odyssée d'une race; il est le reliquaire vivant des vertus, de la haute indépendance d'un grand peuple. Et ce n'est pas assez dire, il est ce peuple lui-même. Les kermesses s'y mêlent aux combats, le sang et la bière coulent à longs jets, et les âmes sont à la fois héros et enfants. Au bout de la vie n'y a-t-il pas d'ailleurs l'idylle gourmande, la joie de se délecter en paradis de fruits sucrés, de fines purées, aux côtés du Seigneur buvant du vin de la fontaine de Saphir? Et les beffrois bourdonnent, les glas coquent, le mélodieux sanglot des carillons expire et recommence, les grands ciels chargés de nuées roulent sur les plaines, la terre germe, l'humus des races fructifie... et toujours plane, s'entend très haut l'alouette, la chanson d'amour et d'espoir.

Quand Ulenspiegel naît, le soleil se lève sur le livre et dans la nature, les oiseaux chantent et c'est comme la fête d'un matin de délivrance autour de l'enfant prédestiné. Vienne la tempête! Il gardera le soleil au cœur; les oiseaux continueront à chanter par les chemins où il passe. Ainsi la poésie et la vie, le rêve et l'action, l'amour et l'héroïsme se marient partout et le Roman-cero des Flandres en est aussi le Cantique des Cantiques... Livre de dévotion filiale, livre de pur arôme flamand, où le vocable embaume l'odeur du pin et de la bruyère, où se hume le fleur amer du houblon, où il passe des vents de mer aux horizons, où les cœurs battent comme des tambours, — livre de tous les clochers de Flandres! « Quand le vent soufflait d'Angleterre, chassant vers l'orient les vapeurs de cette terre fleurie, chacun, levant le nez, disait : « Sentez-vous le bon vent qui vient des Flandres? » A chaque page c'est ce vent parfumé qui se lève des siècles et nous apporte l'odeur mystique, la bonne odeur d'âme des ancêtres. Restez donc à jamais magnifiées en l'œuvre du Poète, Flandres, qu'il aime d'un si incomparable amour!

Une pensée me vient, ne me quitte pas. Symbole, ai-je dit, Ulenspiegel et Nele et Claes et Soetkin et toutes les figures qui composent la famille spirituelle de la Légende. Symbole, la Légende elle-même? Symbole, cette destinée d'un livre émergeant seul des reculs du passé comme la tour de Damme, principe de toutes ces histoires, darde des plaines nivelées par de séculaires désastres. Ulenspiegel libérateur porte en soi la patrie. De Coster est à lui seul une littérature. Mais voici que

par une plus intime analogie, je vois dans ce livre le symbole du génie même qui l'engendra. Ne sont-elles pas, toutes les images, l'émanation de ses grâces et de ses énergies? Ne les délégua-t-il pas comme des parts vives de son être? Ne conféra-t-il pas à chacune le don mystérieux de vivre l'âme charmante et tumultueuse qui s'agitait en lui? Nele, c'est son grand amour ingénu et fort, c'est la terre des berceaux, c'est l'art, peut-être sa gloire. Et peut-être il est Ulenspiegel, le courage dans les épreuves, la foi incompressible, le héros qui vit tout haut son rêve et ne désespère pas... Ah! le doute ici m'étreint, j'ai besoin de dissiper une ombre, j'ai besoin de croire qu'il ne perdit pas la confiance en un juste avenir, qu'il ne mourut pas de la douleur de sentir son œuvre morte après lui. Ulenspiegel peut dormir, il ne peut mourir, et pas davantage l'esprit, le cœur d'où sortit cette conception d'éternité.

Mais, même pour un penser affectueux, c'est assez parler de la mort. Il s'est réveillé, celui qui n'était qu'endormi. Les voilà entrés tous deux dans la lumière, Ulenspiegel, l'âme, De Coster, le génie de notre race. J'entends frémir aux airs l'alouette, la chanson de délivrance. Je sens palpiter joyeusement les cendres sur ma poitrine... Cher et haut De Coster, accueille ma louange, reçois nos hommages. Une patrie t'est née, tardive, et qui te vaut ce simulacre, de granit et d'airain comme son culte. Ici battit ton grand cœur, ici il se survit et tressaille dans le frisson de la pierre. Car elle aussi s'anime et vibre en les figures de grâce et d'amour qu'y tailla le sculpteur. Reconnais-les, ces âmes fiancées et devenues jubilaires. La douleur, l'exil souvent les sépara; elles sont désormais réunies dans ce signe de ta propre durée; elles célèbrent tes noces spirituelles avec la gloire.

Ah! l'heure est solennelle et délicieuse! Elle nous est un réconfort à nous tous qui nous assumâmes le labeur ingrat d'honorer ce sol. A vous, enfants, elle révèle un grand homme, un Père de la patrie... Grâce en soient rendues à Ixelles, à ses sages et bienveillants édiles. Le souffle maternel, l'esprit des Flandres passa, vivifia leurs charités pour une mémoire différée. Ils écoutèrent le vœu national, ils réparèrent l'injure d'un trop long oubli.

Je les remercie au nom de la Belgique littéraire.

LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS

suivi de **Lamentation de l'Épée**, par LÉON BLOY.
Paris, Chamuel.

Il faut la gigantesque imagination de ce fils de Rabelais — puissant constructeur de symboles faits de chair et de sang — pour monter si haut dans l'exécration et le mépris, et pour rêver tout cet altier poème des lamentations de l'épée, à propos de deux journalistes qui profanent l'arme des preux en faisant une fausse

parade de courage physique pour masquer leur lâcheté morale.
Les lamentations de l'Épée!

Si l'idée d'un Dieu fou de colère, d'un Dieu jaloux et vengeur peut garder quelque prestige, devant cette humanité qui va se sensibilisant et qui lutte avec un espoir toujours plus confiant et plus orgueilleusement victorieux contre la souffrance, — si cette idée contient encore un souffle de grandeur, Léon Bloy s'est emparé de ce souffle. Il personnifie le tempérament moral à travers lequel l'homme a dû entrevoir jadis ce Dieu de la force. Il est peut-être le plus fier survivant de cette race de croyants qui n'a plus qu'une seule foi entêtée, plus qu'une seule vision terrestre : le fantôme du mal.

Le « mal » est vainqueur de leur rêve. « Il faut qu'il soit bien puissant pour prévaloir contre eux ; » ils se sentent le droit de cracher sur ces pauvres humains qui n'ont encore pour ce rêve qu'une aversion irraisonnée.

Lui, rare entre tous, devant ces inconscients de l'avenir qui n'ont pas le courage de leur optimisme et qui n'en ont pas encore suscité la gloire ni la vertu, — parce que nul ne l'a synthétisé encore pour en faire une unité saisissable, — il se tient debout, superbement insolent, conscient de la supériorité que lui donne sur eux l'unité géniale de sa conception factice de l'univers.

Quelques malheureux qu'aucune grande affirmation n'a jamais nourris de fierté, racerochent leur dignité à un code d'honneur dont nos ancêtres sauvages ne nous ont laissé que les débris. Léon Bloy les pourchasse des plus véhémentes malédictions. Par eux, dit-il, est avili l'antique symbole de l'Épée, qui a flamboyé dans la main des anges, dans celle des héros, des lutteurs, — et qui tremble maintenant en des mains indignes.

Lamente-toi, Épée, non pas parce que la terre s'avilit ou se dégrade, mais parce qu'à cette heure, les vrais héros te méprisent toi-même ; parce que, si tu es devenue la dernière fierté de ceux qui n'en ont pas d'autre, c'est que l'orgueil des hommes a monté et t'a laissée en bas, brutal et aveugle symbole d'une Force enfantine et maladroite, ressource des âmes trop courtes, aux vues immédiates et sommaires ; tu as été trop longtemps l'autoritaire et étroite synthèse de ce qu'il y a de plus libre ; — le divin, — et c'est aux « cochons » que tout le divin de l'avenir te repousse.

Trois médailles de M^{me} Caron.

I

Dans *la Juive*, où elle rend si bien le côté jeune fille du personnage, vous souvenez-vous du passage du second acte : « Bénissez leur union ». Elle y met une douceur tellement enfantille qu'on croit voir un berceau.

Dans *Lohengrin*, au second acte, au moment d'entrer dans l'église, elle fait trois gestes qui sont inoubliables et que je ne peux comparer qu'à un orage qui survient, n'éclate pas et s'éloigne.

A la vue d'Ortrude et de Frédéric menaçants, ses yeux s'ouvrent comme devant une vision poursuivante, elle faiblit un peu, puis se redresse et retrouve la force de marcher. C'est tellement beau qu'on ne pleure pas.

Un peu avant, dans la scène nocturne avec Ortrude, elle fait entendre, au-dessus des murmures haineux de sa compagne, les mots « Pur bonheur » avec un calme, un contentement et une

sérénité d'autant plus extraordinaires qu'elle ne chante pas seule et que l'on comprend absolument tout, malgré le contraste du chant d'Ortrude qui est saccadé.

Dans *Jocelyn*, sa manière de refermer sa veste après avoir été surprise par Jocelyn dans son évanouissement, était un aspect admirable de pudeur, de trouble, de surprise et de désarroi. Il n'y a qu'elle pour exprimer en une ligne simple ces mélanges de sentiment.

Le réveil de la walkyrie dans *Sigurd*, bien d'autres scènes encore. Cette pensée des rôles est une des plus belles et des plus nobles choses qu'on puisse voir.

Prud'hon, avec ses sombres violents et ses clairs un peu blafards, aurait dû faire le portrait de cette cantatrice de génie.

La figure de M^{me} Caron est à la fois la plus belle sculpture et la plus belle peinture qui se puisse imaginer.

II

Salammbô.

M^{me} Caron apparaissant au premier acte au sommet de l'escalier descendant dans les jardins d'Hamilear, est absolument la jeune fille de grande famille carthaginoise, la fille des Barca, au cachet de race.

Une manière comme si elle sortait réellement d'une vie aristocratique. A la fin de l'acte, elle s'éloigne sur un char, avec un geste admirable, rendant tout à fait l'esprit de l'antiquité, avec je ne sais quoi de familier. Puis sa manière de mourir, qui semble inspirée de la mort de certains guerriers de l'*Iliade*. Elle se frappe d'un coup de poignard, Mitho la reçoit dans ses bras, mais épuisé lui-même, il ne peut la soutenir longtemps. Salammbô alors tombe sur un genou (voici l'*Iliade* et l'on voit ses forces descendre, la pâleur de la mort qui semble crouler sur elle. Cela est rendu à la perfection par la célèbre artiste, qui a l'art de produire plus qu'une impression, qui a une façon de tout sonder, de combler les interstices des gestes et des expressions, de sorte qu'on la voit réellement penser sa mort. Elle tombe enfin étendue, donnant jusqu'au bout la représentation absolument complète de la vie de quelqu'un. Jouer ainsi, c'est une traduction vécue de l'âme et de l'existence.

III

Réellement une barbare, une Gauloise, une druidesse, avec l'effacement dans les traits ; rien de méridional, de roman : c'est la noblesse antique de la Gaule.

Une figure faite à coups fuyants, mais calmement précis, et sur l'osseux, le dur, une large vague calme comme un reflet cornélien. Ce serait la figure du génie de Descartes.

Dans l'exécution, des profondeurs personnelles, des gestes carniens, gestes allongés qui ne sont point ceux de Jean Goujon ou du Primitice, ni ceux de Burne-Jones ; ils sont à elle.

Plus elle joue un rôle, plus elle y ajoute de merveilleuses trouvailles, mais sa création la plus complète est Salammbô. Un air de reine, qui est l'air de la royauté de l'artiste, une façon d'animal royal, une sûreté d'elle-même inouïe, une pompe à elle, et tous les sentiments héroïques, ainsi que le familier tragique. Une marche de cothurne, une façon d'arriver et de sortir presque sans art, sans rien, mais comme une étoile qui se meut. Un sourire à elle, si singulier, et encore sans art ; parfois des grâces d'école de jeune fille. En somme, son talent est comme sans art.

La voix est, dans le médium, une voix d'orgue, un bruissement

épais et velouté ; dans le haut, belle également, d'une suffisance un peu mince, mais ni métallique, ni dure, ni criarde, ni désagréable.

Elle meut avec le corps et avec le sentiment et cela, je crois, à l'insu de l'artiste, ce qui fait que cette voix n'a jamais deux minutes de suite la même intonation.

JACQUES ROMMELAERE

LA QUESTION DES MUSÉES

La Parabole des aveugles de Breughel, venant de la vente Leys, est actuellement dans le salon carré du Louvre. Il était, il y a quelques semaines, exposé sur un chevalet d'étoffe rouge. Le tout Paris artiste a été admirer ce tableau et tout le monde là-bas le considère comme le chef-d'œuvre de Breughel. Il sera placé à la rampe du salon carré. Il est honteux pour la Belgique d'avoir laissé partir cette œuvre unique, de tout premier ordre, œuvre destinée à accroître la gloire de l'école flamande. Il est vrai, à ce qu'on assure, que certains fonctionnaires de la fameuse administration des Beaux-arts avaient déclaré ce tableau de qualité moyenne et d'authenticité douteuse. O la sempiternelle ganacherie de nos bureaux !

LE PAYSAGE URBAIN

Ce n'est pas en Belgique seulement que le vandalisme exerce ses ravages contre les forêts, les arbres et les beaux sites.

En France, l'administration a les mêmes instincts sauvages. Et, comme nous le faisons ici, on proteste avec véhémence. Témoin cette correspondance adressée de Paris au *Bien public* :

« Le Conseil municipal est en train de mutiler le bois de Boulogne, après avoir consciencieusement travaillé à le rendre presque impraticable pour les promeneurs en le découpant en une multitude de carrés, grands ou petits, qui s'entourent de véritables fortifications.

Sous prétexte d'établir un vélodrome de 500 mètres sur la pelouse de Madrid, le Conseil municipal et son ingénieur en chef des promenades viennent de laisser abattre 82 arbres par la Ligue nationale de l'éducation physique, et celle-ci ne se fût point arrêtée en si beau chemin si des protestations énergiques n'avaient contraint son vandalisme à suspendre ses coups. L'an dernier, presque à pareille époque, on avait jeté bas toute une sapinière et d'autres arbres étaient déjà désignés aux bûcherons, lorsque l'indignation des Parisiens les sauva de la hache ; mais on ne put ressusciter les morts. Il s'agissait d'un défrichement pour l'installation des serres de la Ville ; on les installera dans une autre partie du bois de Boulogne, où l'on abattra d'autres arbres et d'où les promeneurs seront encore bannis.

Chaque jour, quelque nouveau restaurant ou quelque nouveau café envahit une pelouse ou supprime un fourré. Ici, ce sont des jeux de boules et des guinguettes ; là, le tir aux pigeons. Le jardin d'acclimatation accapare à lui seul un immense espace et sa basse-cour rend certains quartiers de Neuilly médiocrement salubres.

On y rencontre des champs de courses pour les chevaux et pour les hommes ; pas très loin, une piste immense, qu'une grille défend, offre un asile aux vélocipédistes, quand ils sont las d'écraser des piétons dans les allées.

Lorsque les chevaux franchissent les obstacles de l'hippodrome d'Auteuil, la circulation entre la porte Dauphine et la porte de Passy se trouve interrompue par des barrières volantes, qui se transforment, pendant au moins dix heures, en barrières extrêmement fixes.

Nous ne citons que pour mémoire les maisons des gardes, les hangars, les remises qui concourent à peupler ce bois de bâtisses très peu pittoresques et à obliger les promeneurs à de longs détours. L'hiver, on enlève les glaces des rivières et des lacs pour faciliter la diffusion des microbes, en même temps que les lourdes charrettes défoncent et arrosent les allées qu'elles transforment en marécages.

Encore un peu de temps, et cet admirable bois de Boulogne, où les Parisiens vont respirer un air plus pur, sera découpé en une multitude de petits squares disséminés entre des restaurants, des hippodromes, des jardins clos par des palissades, et que relieront entre eux d'étroits défilés où l'on se promènera entre deux grilles, en attendant les murs qui déjà commencent, ça e là, à sortir de terre. »

DE SENECTUTE

Georges Brandès, le critique danois que nous eûmes naguère le plaisir de voir à Bruxelles, où il laissa le souvenir d'un esprit distingué et renseigné sur toutes choses concernant l'Art et les Lettres, conte, en réponse à un article de Marcel Prévost, la jolie anecdote que voici :

« Je me souviens d'avoir assisté très jeune à une soirée où l'on discutait la question : Quel est l'âge d'or, l'âge de floraison de l'homme ? Un jeune homme répondait : Vingt-quatre ans. — Mais non, disait un homme mûr : à quarante ans, l'homme a toutes ses forces. Alors un vieux chambellan, encore assez vert, s'écriait : « Les années de soixante jusqu'à soixante-dix sont vraiment l'âge où l'homme fleurit. Et tout le monde de rire. Moi seul restais sérieux. Je remarquais que chacun avait trouvé son âge le meilleur, et le chambellan ne me parut pas beaucoup plus ridicule que les autres. »

Et le critique en conclut :

« Je ne crois pas qu'il faille dire : Pas d'art sénile ! mais plutôt : Je ne veux pas vieillir. Un paysan commence à vieillir à vingt-huit ans. Un très grand talent peut vaincre l'âge, comme Verdi et Ibsen. »

Je ne veux pas vieillir ! Le conseil est excellent et il n'est assurément personne qui ne soit disposé à le suivre. Mais « vouloir » suffit-il ? Et n'avons-nous pas malheureusement sous les yeux trop d'exemples de l'irréversible déchéance qui atteint les artistes arrivés au déclin de la vie lorsqu'ils n'ont pas la sagesse de prendre, avant la décrépitude intellectuelle, une retraite discrète ?

Ce qui fait dire avec raison à Marcel Prévost :

« L'artiste aussi est un homme, et sa plus haute fonction individuelle et sociale est d'être un homme gardant jusqu'au bout le souci de son perfectionnement. Or, une vieillesse qui ne se recueille point, qui ne se prépare pas à la mort loin des agitations et des luttes me paraît aussi erronée qu'une enfance qui ne s'instruirait pas, qui ne se préparerait pas à la vie... »

« L'orgueil humain peut exalter l'opinion contradictoire : moi j'estime que la plus belle attitude du vieillard qui fut laborieux à son heure, c'est d'attendre la mort dans le silence et l'immobilité des soirs sereins. »

DOCUMENTS A CONSERVER

Nos Arbres et le Budget de l'agriculture (1).

Extrait du rapport de la section centrale sur le budget de l'agriculture. (Doc. parlem., Chambre, 1893-94, p. 168.)

« Art. 50 à 57. — Plusieurs membres voudraient savoir si le gouvernement a ordonné pour la plantation le long des routes, rivières ou canaux, de ne se servir que des essences les moins nuisibles; quelles sont ces essences et si l'abatage à maturité est généralement observé.

« Le gouvernement a répondu qu'il a proscrit la plantation des peupliers du Canada, les plus nuisibles à l'agriculture; les autres essences employées sont extrêmement variées. L'abatage à maturité est toujours observé. »

PETITE CHRONIQUE

Une modification curieuse vient, dit la *Curiosité universelle*, d'être apportée à la mise en scène de *Lohengrin* au Théâtre de la Cour, à Munich. Jusqu'à ce jour, sur toutes les scènes de l'Allemagne et de l'étranger, l'œuvre wagnérienne était représentée dans les décors et avec des costumes dont le style rappelle celui du XIII^e siècle. L'exactitude historique, dont on se montre à présent si friand, en souffrait un peu, puisque Wagner avait placé l'action sous le règne d'Henri l'Oiseleur (919-926). L'intendant général du Théâtre de Munich, M. Possart, aidé d'archéologues éclairés, s'est décidé à rompre avec les traditions scéniques acceptées partout en ce qui concerne *Lohengrin*; et depuis le 22 mai dernier, jour anniversaire de la naissance de Wagner, l'ouvrage est joué, deux fois par semaine, dans un cadre X^e siècle authentique. Il est intéressant de constater que l'initiative de cette transformation est partie de Munich et non pas de Bayreuth.

La Société des Aquafortistes belges organise un nouveau concours d'en-têtes, lettrines et culs-de-lampe destinés à ses publications. Les œuvres destinées à ce concours devront être remises à la Société avant le 15 octobre prochain.

S'adresser, pour le programme, au secrétariat, 56, rue de la Loi, Bruxelles, ou aux bureaux de *l'Art moderne*.

Oh! l'ironie de cette phrase, extraite d'une correspondance hollandaise du *Guide musical*. Il s'agit d'un festival musical à Utrecht :

« Quant aux *Béatitudes*, je n'ai pas à vous esquisser cette partition, les ouvrages de César Franck étant suffisamment connus en Belgique. »

S. A. R. le prince-régent de Bavière a acheté, à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich, un tableau, intitulé *Chiens perdus*, de notre compatriote Edm. Van der Meulen.

M. Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, vient de confier à M. L.-O. Roty, membre de l'Institut, l'exécution de la médaille que le gouvernement a décidé de faire frapper en commémoration de la mort et des obsèques du président Carnot. Il a commandé à M. Boucher un buste de M. Casimir-Périer destiné à être reproduit par la manufacture de Sèvres pour être offert aux municipalités.

La toile de Turner, *Ancient Italy*, dont nous avons parlé le mois dernier, n'entrera pas au Louvre. Les amateurs qui avaient ouvert une souscription en vue de l'offrir au Musée n'ont pas pu, il s'en faut, recueillir les 200,000 francs nécessaires.

Thélème : Une revue nouvelle, mensuelle, publiée à Paris, rue des Coutures Saint-Gervais, 6, avec, comme directeur M. Jules

(1) Voir *l'Art Moderne* du 8 avril et les renvois.

Delpuech, comme rédacteur en chef M. Léon Lartigue, sous la devise : *Fais ce que voudras*.

On nous écrit de Londres :

On a vendu le 30 juin, aux enchères, la riche collection de tableaux de M. Adrian Hope. Les 75 tableaux dont se composait cette collection ont atteint la somme totale de 50,000 livres sterling, soit 1,250,000 francs.

Voici quelques prix obtenus :

Le Grand canal à Venise, par Canaletto, 23,362 francs; un paysage de Cuypp, 52,500 francs; *le Joueur de flûte*, de Gérard Dow, 91,875 francs (ce tableau avait été acheté en 1846 pour 7,500 francs); un panneau de Greuze représentant une jeune fille, 76,125 francs; un paysage d'Hobbema, 78,750 francs; *Intérieur de chambre*, de Peter de Hooch, 56,437 francs (vendu en 1861 pour 11,250 francs); *Une jeune femme à la pompe*, de Nicolas Maes, 75,000 francs; enfin, deux portraits par Rembrandt, l'un de *Petronella Buys*, a été adjugé à 34,125 francs, et l'autre, de *Nicolas Ruts*, à 128,375 francs. J. M.

Du *Guide musical* :

M. Vincent d'Indy vient de faire entendre à ses intimes, chez M. de la Sizeranne, le drame auquel il travaille depuis plusieurs années et dont il a composé le poème et la musique. Ce drame a pour titre *Fervaal* et l'action se passe dans les Cévennes en des temps reculés. On retrouve dans cette œuvre légendaire, très mouvementée, toutes les qualités et les audaces du musicien qui, enthousiasmé des compositions de Berlioz et de Richard Wagner, tend à suivre leurs traces. Nous espérons que M. Vincent d'Indy fera exécuter *Fervaal* en petit comité avec les interprètes des divers personnages du drame.

Le Fremdenblutt de Berlin nous apporte d'intéressants détails sur les dispositions du testament de Meyerbeer relatives à ses œuvres posthumes. Il y est formellement stipulé que *Vasco de Gama (l'Africaine)* sera la seule de ses pièces qui sera représentée après sa mort.

Toutes les autres compositions doivent être réunies en un volume qui restera ignoré de tous et qui sera remis à celui de ses petits-enfants qui, à l'âge de seize ans, fera preuve d'un réel talent musical.

Si cette condition ne se réalise pas, le volume sera livré aux flammes par les soins des exécuteurs testamentaires. « Jamais, ajoute Meyerbeer pour expliquer ses décisions, les œuvres posthumes d'un compositeur n'ont ajouté à sa gloire. »

En ce qui concerne tout au moins l'auteur des *Huguenots*, Meyerbeer a eu raison.

Une réflexion de Félicien Rops :

Les « Bourgeois » ont des mots honnêtes pour excuser leurs vices : Ils appellent leur platitude, habileté, leur rouerie, adresse et leur bêtise, gravité.

Un Anglais, excédé de la statuomanie courante, vient d'avoir une ingénieuse idée. Il propose qu'au lieu de glorifier les citoyens illustres en sculptant leur image dans le bronze et le marbre, on leur consacre des parcs ou des jardins. Il y aurait ainsi Gladstone-Park, Tennyson-Park, Tyndall-Park... Leur souvenir y serait assez honoré par la verdure des pelouses, le feuillage des grands arbres, la couleur et l'arôme des fleurs qui porteraient leur nom; sous aucun prétexte on ne permettrait d'y placer leur effigie en pied, en buste, en médaillon, en quelque forme que ce fût. Songer à eux, ce serait songer à de l'air pur, à de la lumière, à des parfums. Les générations futures les béniraient, et l'on ne verrait plus sur les places publiques des laideurs pareilles soit à l'étrange déshabillé du duc de Wellington, soit aux gilets ridicules et aux néfastes pantalons qui discréditeront nos grands aux yeux de la postérité.

(*La Paix*.)

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufre
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES, LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles

SOMMAIRE

L'INAUGURATION DU MONUMENT DE COSTER. — DOCUMENTS A CONSERVER. — FRANCIS POICTEVIN. — ZOLA CANDIDAT A L'ACADÉMIE. — LÉCONTE DE LISLE. — PORTRAITS DU PROCHAIN SIÈCLE. *Ernest Hello.* LES JUIFS A L'HÔTEL DROUOT. — PETITE CHRONIQUE.

L'Inauguration du Monument De Coster.

Elle a été telle que les âmes la souhaitent : très simple, très sereine, très noble. Presque rien et pourtant beaucoup. Les matérialités, peu de chose. Le côté intellectuel, infini et touchant. Pour illuminer la cérémonie, ces grandes clartés : le plein air et le soleil. Et une universelle émotion. Tant de souvenirs tristes, tant de résignation aux inévitables injustices, tant de soumission aux rigueurs de la tardive équité. Un sentiment chez tous que c'est ainsi que cela arrive toujours, qu'il faut l'admettre sans inutiles murmures, sans cris de révolte, avec le calme presque rieur de l'homme devant les fatalités. Et tant d'artistes, là présents, se disant : « Ceci est aussi notre cas, ceci sera notre histoire ; la mort seule peut pacifier les haines et les jalousies ; on ne nous aimera bien que lorsque nous serons hors de ce monde ; jusque-là, subissons, mais ne laissons jamais le découragement mordre sur nos œuvres ; jamais d'arrêt,

jamais de désir de vengeance, jamais de retraite, jamais d'accueil à ce funeste conseil de l'orgueil : Plantons-les là. »

Le discours de Camille Lemonnier a été incomparable. D'une majesté de symbole saisissante. La haute vue par-dessus les contingences et les faits divers. Le dédain suprême de l'anecdote biographique et des clichés nécrologiques. Une sorte de grand rêve devinatoire, les paroles, entrecoupées, d'un vaste esprit qui prête l'oreille aux voies secrètes du génie et répète. l'œil vague et la bouche frémissante, les révélations mystérieuses qu'elles font. Des aperçus d'une profondeur sublime, des rapprochements imprévus et bouleversants, une généralisation puissante des dominantes de l'écrivain, du poète, de l'historien, de l'homme qu'on célébrait. Jamais De Coster ne fut à ce point pénétré, compris, manifesté dans l'harmonie de son œuvre prodigieuse. Pas de controverse littéraire, pas d'allusion à des querelles d'écoles, rien de chicanier, rien de mesquin, rien de relatif : l'artiste posé debout en sa magnificence et son éblouissance. Et pourtant pas de grandiloquie, pas de phraséologie déclamatoire, pas de panaches, pas d'écharpes : une causerie entre des âmes aux Champs-Élysées, au milieu des paysages de pureté et de purification, dans le mysticisme des passions apaisées prenant leur vol vers la libre atmosphère.

Qu'eût pu ajouter à cela n'importe quelle profession

de foi d'une école venant puérilement revendiquer sa part vraie ou apparente dans l'apothéose du héros qu'on célébrait? Certes, cela eût produit l'effet d'un opéra de Bizet après une symphonie de Beethoven, et ce fut une heureuse inspiration que celle qui limita à ce discours unique la brassée des paroles enguirlandées dont il fallait joncher cette noble tombe. Assurément les talents pullulent dans nos groupes littéraires et on les admire; mais les prétentions aussi et la tendance à croire que chacun a tout fait seul et qu'il y a des indispensables : cela agace. Camille Lemonnier était seul d'âge et de taille à ne se souvenir que de la haute fraternité qui devait occuper toute la place et à chasser les mouches des petites compétitions, des vanités turbulentes et des querelles d'amour-propre dont vraiment tout le monde a assez.

Van Arenberg fut aussi traversé par ce grand courant psychique quand il formula les douze vers de son ode à De Coster. Oh! la belle allure sobre des sentiments héroïques et la netteté des inscriptions lapidaires! Ce fut une concentration de parfums puissants et indestructibles.

Il y eut enfin l'outrage, le dernier outrage obligé, où la stupidité et la rancune vomissent leur dernier caillot : sous le voile qui masquait le monument expiatoire, un lâche imbécile avait, durant la nuit, été cracher une saleté en plein visage de l'effigie du mort, dont le profil impassible semblait dire : Je t'attendais, merci!

De cette cérémonie, si mélancolique et si tristement heureuse, nous partîmes apaisés. C'est qu'en Belgique commence l'ère des réhabilitations littéraires : la foule elle-même maintenant y prend part et, quoique confusément encore, comprend. Ces centaines d'enfants, venant par escouades, déposer des fleurs au pied de ce tombeau, étaient l'emblème de cette justice naissante qui atteindra sa virilité si les luttes menées depuis vingt-cinq ans par les générations montantes ne s'arrêtent pas, si ne s'arrête pas leur vouloir vers le neuf et l'art incessamment mouvant. Car là est la condition essentielle. Gare au besoin de repos! Gare à cette pensée funeste que l'art s'immobilise en des règles. Gare à cette croyance de dupes que l'ennemi est dompté ou détruit. La bataille n'est pas finie, elle ne finira jamais, et le devoir est de toujours marcher, de toujours se redresser pour combattre et abattre. Aux adversaires vaincus se substituent d'autres adversaires, sortis parfois, hélas! des rangs mêmes où jadis étaient les frères d'armes.

Voici la fort belle allocution de M. LEEMANS, bourgmestre d'Ixelles, dont le ton parfaitement sage et mesuré, les aperçus si justes sur le rôle de l'Art dans la vie d'un peuple, la préoccupation d'affirmer que l'apothéose de De Coster est une œuvre commune à tous, ont été fort remarquables. Le monde artiste lui doit une

grande reconnaissance pour la fermeté avec laquelle il a mené à son terme cette œuvre de réhabilitation et de glorification.

MESSIEURS,

L'honneur de recevoir ce monument, à l'une des plus pures de nos gloires nationales, ne me fait pas oublier que nous le devons à la sainte fraternité des travailleurs de l'art.

J'entends leur rendre justice, et constater tout d'abord que ce sont eux qui ont courageusement provoqué, énergiquement poursuivi et enfin heureusement réalisé, dans cette œuvre de pierre et d'airain, la réparation due à un génie méconnu.

Deux mots de leurs vaillants efforts?

En 1869, un groupe d'artistes et d'hommes de lettres s'associèrent pour mettre en relief *Thyl. Uten Spiegel*, le livre admirable qui, à lui seul, suffit pour immortaliser Charles De Coster.

C'était un premier hommage rendu à l'écrivain, dont le génie original semblait s'ignorer lui-même.

C'était aussi un acte de bonne et saine solidarité, une poussée généreuse pour lancer dans la gloire ce pauvre grand penseur replié sur lui-même.

La tentative avorta, en ce sens qu'elle ne donna pas du coup ni la gloire ni la fortune. Mais elle eut cet heureux résultat d'initier le monde artistique aux conceptions géniales d'un Flamand de race; elle fut le point de départ d'une célébrité qui ira grandissant avec le temps.

En 1888, ce fut un artiste, M. Lynen, qui communiquait à son ami Samuel son enthousiasme pour l'œuvre grandiose de Charles De Coster; et c'est dans cette intimité que naquit le projet de symboliser, par un monument, l'épopée dont les héros se trouvent si harmonieusement groupés sur ces pierres et dans ce bronze.

La critique fit le reste : elle provoqua l'admiration du public, elle attira l'attention des autorités.

La Commission des Beaux-Arts, chargée d'apprécier les œuvres du Salon de 1890, signala le groupe Samuel comme d'une exécution définitive.

Le regretté Jean Rousseau nous suggéra l'idée de doter la commune d'Ixelles de ce monument, qui symbolise la création principale de De Coster.

Notre seul mérite que nous partageons avec l'honorable ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, est d'avoir compris la pensée patriotique et généreuse de ceux qui font aujourd'hui revivre la grande âme de notre concitoyen.

Aux frères d'armes de l'art et des lettres, à leur infailliable discernement des choses sublimes, à leur touchante solidarité est due la réalisation d'un de leurs vœux les plus chers.

La commune d'Ixelles n'en est pas moins fière de voir s'élever au milieu de ce site admirable ce groupe symbolique; elle reçoit l'œuvre de Samuel avec reconnaissance.

C'est que ses édiles ont compris, Messieurs, quelle place les manifestations de l'art tiennent dans la vie d'une population. Il ne suffit pas à leur ambition d'assurer aux masses le bien-être matériel, de travailler au développement et à la prospérité de la cité, d'améliorer tous les services publics : pour que leur mission soit remplie tout entière, il faut qu'ils n'aient rien négligé pour élever les esprits et les cœurs, qu'ils aient initié leurs administrés aux choses de l'art qui ennoblissent, qu'ils les aient élevés au-dessus des préoccupations du mercantilisme journalier, qu'ils aient, en un mot, fait naître en eux la passion du beau, du vrai, du grand.

Les mettre en contact avec des œuvres saines comme celle que nous inaugurons ici, contribue puissamment à ce résultat.

En accueillant ce monument, en lui donnant une place d'honneur, la commune d'Ixelles remplit un autre devoir : elle répare une injustice; elle paie une dette de gratitude; elle remet en mémoire et en digne place la sympathique figure de Charles De Coster, son enfant adoptif; elle accorde une réparation, trop tardive hélas ! au grand penseur et poète, qui vécut ignoré parmi nous et dont la grande âme hantera dorénavant ces lieux enchanteurs.

Je dirai plus, Messieurs; l'originalité de l'œuvre de Samuel la place au-dessus des productions ordinaires de l'art sculptural; la grande pensée poétique qui l'inspire, les événements mémorables et douloureux qu'elle évoque, les rêveries mélancoliques et les réflexions philosophiques qu'elle dégage dans son symbolisme touchant, en font plus qu'un ornement de nos places publiques : ils l'élèvent à la hauteur d'un instrument d'intuition des choses passées, ainsi que des vertus qui survivent parmi cette héroïque race flamande que De Coster a si bien dépeinte.

Ixelles se félicite de posséder une œuvre d'une si haute portée pour l'éducation des générations présentes et futures.

Je ne me permettrai pas, Messieurs, de faire l'éloge ou la critique du monument considéré au point de vue de l'art proprement dit : ce n'est pas une autorité administrative, fût-elle beaucoup plus compétente que celle dont je me fais l'organe, ce n'est pas une individualité ni même un groupe qui doit prononcer le verdict en cette matière : c'est le grand juge, « l'universalité du public », le seul qui ait qualité pour décerner les palmés de la renommée.

Il a prononcé d'ailleurs et sa sentence consacre définitivement la haute valeur artistique de Samuel.

Mon rôle est plus modeste : au nom de l'Administration communale et de la population d'Ixelles, je reçois l'œuvre de M. Samuel et de son collaborateur, M. Devestel, et je remercie bien sincèrement tous ceux qui ont apporté leur concours à son édification :

Les auteurs d'abord, dont les noms figurent désormais dans les annales de notre commune.

Le nombreux groupe d'artistes qui sont restés fidèles à la mémoire de Charles De Coster.

Le jury du concours de 1890 qui a mis l'œuvre de Samuel en lumière.

L'honorable ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, lequel a su faire abstraction des divergences politiques ou philosophiques qui le séparent de l'auteur d'*Ulenspiegel*, pour ne se souvenir que du grand écrivain national.

Enfin les hommes de cœur et de talent qui ont contribué à l'organisation de cette manifestation solennelle dans sa simplicité.

Hommage à tous.

Ixelles leur doit un des plus beaux fleurons de sa couronne artistique.

* * *

A l'inauguration du monument De Coster, on a remarqué la présence de M. Xavier Neujean, fils, spécialement délégué par la Société artistique et littéraire *L'Émulation* de Liège. Ce fut une excellente et fraternelle idée. On y voyait encore M. De Mot, président du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. Mais y venait-il en cette qualité ou comme échevin de Bruxelles ou comme simple particulier ? Il serait intéressant de savoir si la vieille

société boitante du Waux-Hall a pensé à se faire représenter. Ce serait d'un bon augure.

Le soir, au raout offert par la commune d'Ixelles, des dessins de CRACO, illustrant *la Légende d'Ulenspiegel*, destinés à former un album dont EMILE VERHAEREN écrira la préface, ont été très admirés. Ils rendent, avec une expression nouvelle, intense, archaïque, poignante, les sentiments profonds de l'œuvre. Elle y redevient absolument populaire et émouvante, elle y est nettoyée de toute correction ou pusillanimité bourgeoises, elle prend une force simple et dure qui nous paraît beaucoup plus proche de la pensée de De Coster que les gravures originaires, souvent fort belles, mais d'une trop élégante tenue.

LÉON DUBOIS, qui fit la musique de la pantomime *Le Mort*, a composé l'hymne à l'auteur d'*Ulenspiegel* sur les paroles de Van Arenberg, et organisé les chœurs charmants chantés par les enfants. Quel admirable et touchant concours de forces artistiques de tout genre pour rendre cette fête vraiment digne de celui qu'elle glorifiait.

DOCUMENTS A CONSERVER

Appréciations sur *Ulenspiegel* au moment de son apparition :

La Revue trimestrielle : « M. De Coster n'a retenu du livre populaire qu'un fond d'anecdotes joyeuses qui est plutôt une gêne pour lui qu'une aide et un guide... Pouvons-nous nous intéresser au roman de De Coster? Aimer un homme aussi matériel qu'*Ulenspiegel* n'est pas possible. Il est par trop flamand. Il mange du matin au soir. Vraiment, n'était son patriotisme, il nous dégoûterait ! »

La Revue de Belgique : « L'histoire est satisfaite; mais c'est l'intérêt dramatique qu'il fallait satisfaire. Le livre est obscène. L'ouvrage, attendu avec intérêt, a été accueilli en France avec éloge, en Belgique avec une certaine déception. »

Oh ! la perpétuelle leçon pour les critiques en titre que les formidables démentis dont les flagelle l'histoire ! Mais ils sont incurables. Aujourd'hui les voici qui se joignent aux louanges, non sans bouderie, du reste : voir les comptes rendus très parcimonieux de la plupart des journaux. C'est le public qui doit profiter de ces coups de fêrule donnés à ses guides habituels pour apprendre à ne leur accorder qu'une très mince autorité. *La Revue trimestrielle* est morte, mais *la Revue de Belgique* vitote toujours et fait actuellement pour d'autres artistes absolument le même métier ridicule auquel elle s'adonnait du temps de Charles De Coster.

FRANCIS POICTEVIN

L'avant-dernière livraison parue des *Hommes d'Aujourd'hui* (Vanier, éditeur) est consacrée à Francis Poictevin. Dessin de Luque. Texte de Paul Verlaine, qui trace en ces quelques traits définitifs le portrait littéraire du subtil écrivain :

« Francis Poictevin, littérateur français, né à Paris le 27 juin 1854.

L'homme physique est des plus intéressants, agissant sous la pure impulsion de l'intellect, comme par une électricité supérieure; tout à l'Art, à la bonne foi dans l'Art, à la témérité, au tact, en un mot, et au bon goût précisément.

Il débuta par *la Robe du Moine* (1), un roman courageusement chrétien et résolument vertueux dans sa hardiesse même. Des pages magistrales éclatent dans l'ensemble calme, reposé et reposant de ce coup d'essai. C'est l'éternelle histoire, mais si nouvellement présentée, du combat entre la Chair et l'Esprit.

Suivit *Ludine*, simple histoire d'amour, d'amour ordinaire, — naïve et subtile et même compliquée comme l'Homme et peut-être comme la Femme. O les charmantes pages, et que nerveuses!

« Nerveuses », ce mot me rappelle à la première ligne de cette si sincèrement amicale étude. L'homme physique, donc, dans Poictevin, soumis à l'influence de l'esprit, est « agité » dans le sens admirable du mot. Cet homme, vêtu tout simplement, se démenant avec des mots très simples, très nets, très clairs, très haut prononcés dans la rue comme dans les salons, autre et pire rue, étonne, épouvante les imbéciles et nous réjouit, nous réchauffe, nous rend le courage à nous qui

Ne sommes pas des ignorants dont les Muses ont ri, comme a dit joliment Jean Moréas.

Mais revenons à l'homme de lettres.

Songes vint après *Ludine*, qui, dès lors et définitivement, marqua le pas dans la manière de l'excellent et tenace écrivain dont j'ai tant de plaisir à tracer ici la biographie. Rompant avec les systèmes de l'affabulation, de l'intrigue, qui sont les ficelles du pur ouvrage en librairie, il osa nous présenter à cru une partie de son âme et peut-être de son cœur. Le seul reproche que j'oserais faire à Poictevin serait de donner à se souvenir de MM. de Goncourt, mais si peu et si bien!

Petitou, Seuls (2), *Paysages et nouveaux songes, Derniers songes, Double* (3), *Presque, Heures, Tout bas*, attestent glorieu-

(1) Alphonse Danlet sans hésiter délivrait à l'auteur, à propos de son premier ouvrage, *La Robe du Moine*, ce certificat de bonne grâce : « Il me semble que Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve de *Volupté* et de *Port-Royal*, se serait délecté à vous lire. »

(2) ... Ecrivain? Non, mais peintre, musicien, voire architecte. L'auteur a eu le soin d'expliquer sa manière dans une note sur un de ses livres : *Seuls*.

« *Seuls*, disait-il, est un roman ou plutôt un poème en prose, où chaque chapitre, quoique architecturalement proportionné avec les autres dans un ensemble harmonique, est à lui seul un morceau musical et coloré en une façon hongroise ou de tzigane... Le but de l'œuvre étant surtout de réaliser ce conseil de Théophile Gautier : la vraie gloire, pour un homme de lettres, serait de donner des sensations inconnues, de rendre des sensations encore inconnues. »

(3) « Une vulgaire glace d'armoire, d'habitude clair mystère. Fidèle et prostituée, à chacun elle s'ouvre pour l'offrir, le rendre à lui-même et, de ce qui s'est vu en elle, elle ne garde pas trace ce semble. O pleine de possessions perdues! Un soir pourtant, il y a des années, dans elle s'embrumant sans plus de reflets, a glissé une forme drapée, revenante ombre d'invisible, d'un noir mortel. »

C'est le début de *Double*. Tant de choses dans une armoire à glace!...

Donc, pour juger M. Poictevin, nous ne devons le comparer à nul autre : c'est un artiste d'une espèce particulière qui emploie pour matière plastique l'écriture. Le dictionnaire, la syntaxe sont pour lui comme s'ils n'existaient pas. Son projet est d'agir sur nos sens par tous les moyens, même par des phrases incorrectes, barbares, intraduisibles, pourvu qu'elles nous conduisent à la sensation d'un son, d'une couleur, d'une odeur.

Il utilisera même des dispositions typographiques.

Ainsi, pour figurer un navire en détresse, il dispose sa phrase dans plusieurs lignes de dimensions différentes qui offrent une apparence de dislocation :

Dans les vases de la grève
la carcasse d'un navire échoué se décharne de
plus en plus,
un cormoran vole un moment tout près,
sa vie se défait de plus en plus,
il ne sait quoi de triste, de cher repousse dans le
présent noir.

Cet exemple est caractéristique. Il nous autorise amplement à le

sement, mais en toute délicatesse et en toute discrétion, la persévérance, l'obstination douce et d'autant plus forte de cet esprit bandé vers cette cible, la vérité.

La vérité pour Poictevin, comme pour ce pauvre moi que je suis, c'est Jésus et Marie, à travers des idées indoues qui furent miennes parfois et, pour parler hon français, un tantinet mais si amusamment topinamboues.

L'Evangile enfin retrouvé dans sa simplicité, sa grâce, aussi son terrible esprit... de suite.

Je ne puis d'ailleurs mieux m'exprimer, je pense, à propos de ce pur poète, bien qu'il prétende n'écrire qu'en prose jusqu'à présent, qu'en un sonnet fait *bien à loisir*, l'année dernière, et où Poictevin lui-même veut bien reconnaître de l'exactitude et de la perspicacité. Je le donne ici en forme de seule conclusion logique à ces quelques lignes indicatrices d'une œuvre plus justiciable vraiment d'une irrésistible et presque indéfinissable sympathie que d'une nécessairement lourde et bafouilleuse analyse qui s'y voudrait frotter.

A Francis Poictevin.

Toujours mécontent de son œuvre
D'autant plus exquise de frou
Et d'amour de l'art dûment fou
Où la limace et la couleuvre
Ne peuvent rien, qu'user leur dent
Et leur have, n'est-ce pas, presse
Littéraire en général? — Qu'est-ce
Que cet indicible imprudent
Qui n'écrit pas pour la publique
Moyenne et jamais ne réplique
Aux haros que par le halo
D'un esprit en bonne fortune,
Mystérieux comme la Lune,
Clair et sinueux comme l'Eau.

(Hôpital Broussais, juillet 1893.)

Puisse le bon écrivain, le meilleur artiste, peut-être, nous charmer souvent et longtemps, de son verbe et de son style. Il a toutes nos complicités et, j'en réponds, va mériter encore plus notre admiration. »

Zola candidat à l'Académie.

L'Académie française a élu dernièrement Paul Bourget et Albert Sorel, laissant à sa porte, dans l'attitude piteuse du quémandeur, Emile Zola, le tragique écrivain de *Germinal*, le poète de *la Faute de l'abbé Mouret*. Voici que la mort de Leconte de Lisle ouvre une place nouvelle. Zola va-t-il se présenter encore?

Quelque temps avant cette élection un chroniqueur parisien avait affirmé que dans une conversation avec un candidat à cette *Immortalité*, un académicien ex-ministre avait dit : « Combien serait triste pour les étrangers, amis de la France, l'élection d'Emile Zola. »

Il n'en fallait pas davantage, en ce temps d'interviews à outrance, pour que M. Gaston Jollivet, rédacteur au journal *L'Eclair*, deman-

considérer comme un de ces virtuoses japonais, chercheurs de choses exquises et extra-humaines. *Double*, divisé en une centaine d'alinéas, ressemble à un vaste écran couvert de dessins capricieux. N'y cherchez pas l'ombre d'un sujet de roman, ni même un portrait. Deux personnages, simplement désignés par les prénoms *Lui* et *Elle*, analysent tour à tour, avec une subtilité infinie, les impressions de leur double nature, vie extérieure et vie intime. Il y a de-ci de-là des tableaux réussis comme cette marine où il nous fait voir et entendre des mouettes : « On aurait cru que grinçaient de tournantes poulies... les cris des mouettes aux vols en virants entrelacs... »

PAUL D'ARMON. (*Voltaire*, 24 novembre 1889.)

dât aux littérateurs étrangers leur opinion sur le candidat opiniâtre toujours évincé.

Des écrivains de tous pays ont été interviewés : les nôtres, Maeterlinck et Edmond Picard ; les Suédois et Norvégien Auguste Strindberg et Jonas Lie ; le critique danois Georges Brandès ; les Espagnols Valdès et M^{me} Emilia Vardo-Bazan ; les Allemands Max Nordau et Carl Vogt ; le poète hongrois Jokai ; l'écrivain italien de Gubernatis.

Deux questions avaient été posées : « Que pensez-vous du talent d'Emile Zola ? — Votre pays le verrait-il avec tristesse entrer à l'Académie ? »

Il est intéressant de lire cette enquête des littérateurs étrangers affirmant l'incontestable talent de l'âpre romancier français et leur sentiment sur sa brigue opiniâtre de l'habit vert. La voici :

Vous me demandez l'opinion de mon pays sur M. Zola et sa candidature à l'Académie française. D'abord, il faut vous dire que mon pays ne soutient jamais et par principe la même opinion que moi, mais si vous désirez savoir ce que je pense sur M. Zola, en voici le résumé :

Emile Zola est le poète de l'époque et le maître. Vers l'an 1870, une nouvelle philosophie fait son entrée dans le monde occidental. Donc une nouvelle littérature doit s'ensuivre comme conséquence, et c'est à Zola de la créer le premier. Le premier, entendez-vous, avec le droit du premier venu et c'est là sa faute immortelle et impardonnable.

Qu'est-il donc ?

A la publication de *Germinil*, le *Figaro* a laissé tomber des mots comme « dantesques ».

Et vraiment il y a du Dante dans ce Méridional, le poète de la haine forte et saine. Et il y a aussi l'homme de revanche, le véritable qui a reconquis ce que ses prédécesseurs avaient perdu. Donc, honorez-le, patrie reconnaissante.

Et vous, symbolistes, honorez le maître du symbolisme, l'auteur de *la Faute de l'abbé Mouret*, et vous, synthétistes, honorez le plus grand des synthétistes, aussi supérieur dans l'analyse.

Il ne vaut pas la peine de le faire détrôner. Vous ne pourrez jamais le destituer d'avoir écrit *l'Assommoir* en 1876, vous ne pouvez révoquer la publication de *la Fortune des Rougon*, en 1871.

Pour cette question maudite de l'Académie : ma foi, je me suis dit : Il veut embêter les bourgeois ! Soit. Est-ce une honte de n'être point de l'Académie ? Je ne sais pas, mais ce qui décidément reste comme une honte atroce, c'est de lever l'arrière-ban de l'étranger contre un compatriote : c'est la haute trahison.

AUGUSTE STRINDBERG.

Impossible de dire tout court ce que je pense de Zola. Je crois être le premier hors de France qui a parlé de lui, c'est-à-dire de son livre *Mes haines*. Je l'estime comme homme, je l'admire comme écrivain, tout en gardant beaucoup d'objections à sa méthode trop lourde et à ses théories de naturalisme trop naïves. Il est un très grand romancier symboliste.

Dans ce siècle l'Académie n'a pas voulu de Balzac parce qu'il avait des dettes, ni de George Sand parce qu'elle était femme ; ni de Gautier parce qu'il était un peu bohème, ni de Michelet parce qu'il avait du génie... Zola est un très grand talent, et il n'est ni femme, ni bohème, ni endetté.

GEORGES BRANDÈS.

Ce n'est pas, il me semble, du génie français mais plutôt de l'italico-grec que celui qui avec Emile Zola a fait irruption dans notre littérature scandinave.

Dans *l'Assommoir* et ses autres chefs-d'œuvre, je m'incline devant son zèle moral ; j'adore en lui le réformateur et le pionnier d'un temps nouveau ; et je l'aime quand il se montre grand artiste.

Mais parfois il oublie son art. Alors il reste debout, grand et brutal, les manches retroussées et le balai à la main, enlevant les ordures, hurlant et décrivant le genre et la bassesse de toute la saleté. C'est vraiment grandiose, ça aussi. Mais tous ces dévoilements directs de la vie sexuelle sont le plus contraires à mon sentiment artistique. Je trouve que les effets puissants et sublimes qu'on éprouve dans ses œuvres monumentales sont bâtis sur une multitude de détails très longs et quelquefois très fatigants. C'est de l'architecture de cyclope. Il y a de la nouvelle matière — assez pour toute une armée d'écrivains ciseleurs. Et partout on se sent si divinement près du cœur primitif et humain. Voilà mon opinion sur la grandeur d'Emile Zola !

Vous me demandez, cher Monsieur, quel effet l'élection du grand maître à l'Académie française ferait sur l'opinion littéraire dans les pays scandinaves.

Hum !... On s'étonnerait probablement comme si, il y a cinquante ans, on aurait honoré Balzac d'une chaise à l'Institut, c'est-à-dire un arbre gigantesque de la forêt vierge de la démocratie placé entre les planches de fleurs civilisées et coupées au Jardin des Plantes !

JONAS LIE.

Ce que je pense de Zola ? Je l'ai exposé récemment dans un livre auquel on a reproché son étendue. Pourtant, puisque l'occasion s'en présente et qu'il paraît y avoir eu des malentendus, peut-être pas toujours volontaires, je répète ici que je considère Zola comme une des âmes les plus intéressantes et comme un des producteurs les plus prodigieusement puissants de ce temps.

MAX NORDAU.

Voici ce que je pense sur M. Zola et sa candidature à l'Académie française :

1^o M. Emile Zola est un des plus grands artistes du XIX^e siècle. Ses défauts, ses excès, sa manière ne sauraient empêcher qu'il le soit. Non seulement il doit être considéré artiste hors ligne, mais il compte parmi la douzaine d'artistes qui ont vraiment influé sur notre évolution littéraire (je parle de la littérature universelle) dans ce dernier quart de siècle. Chez nous il possède des admirateurs, des traducteurs, des éditeurs qui payent gros, des imitateurs, des commentateurs, des ennemis, des disciples. Tout ça, c'est la gloire, la renommée, l'influence. Il peut être discuté, il ne saurait être nié.

Le public impartial, la majorité dira qu'on refuse M. Zola et que ce n'est pas moins étonnant que M. Zola tienne si fort au fauteuil. Car, en somme, qu'il entre ou qu'il n'entre pas, il n'en sera ni plus ni moins pour sa célébrité. C'est évident que les écrivains, en grisonnant, rêvent d'Académie. Ici, c'est la même chose. Pour Zola, je ne vois pas trop ce qu'il gagnerait à être immortel. Les académies, peut-être, disparaîtront, emportées par l'évolution formidable du XX^e siècle qui s'avance. L'utilité des académies semble fort discutable ; l'honneur d'y appartenir peut être brigué

sans honte, mais par des auteurs qui n'ont pas obtenu cette notoriété immense, privilège de M. Zola.

EMILIA PARDO-BAZAN.

Il me semble que l'immense publicité dont a été l'objet M. Zola, lui a été funeste. Il est impossible qu'un talent se développe naturellement et arrive à maturité au milieu de tant de bruit.

Au lieu de considérer l'art comme un refuge contre les inclémences de la vie, comme une retraite sacrée et mystérieuse, semblable à ce palais enchante où les chevaliers de la Table ronde vivent heureux gardant le Saint-Graal, M. Zola l'a transformé en champ de discorde et, ce qui est encore pire, en marché. S'il avait détesté le bruit et s'il eut fui cette atmosphère de polémique toujours fatale pour tout esprit créateur, son œuvre aurait beaucoup gagné en perfection, en grandeur, et serait plus durable.

Personne ne doit mettre en doute que Zola est un talent de premier ordre; bien que contrairement à l'opinion généralement admise, je considère qu'il est meilleur comme poète que comme observateur. Certaines de ses nouvelles, comme *la Fortune des Rougon* et *la Faute de l'abbé Mouret*, sont de véritables joyaux littéraires, de très beaux poèmes dignes de figurer parmi ce que la muse du XIX^e siècle a produit de plus exquis.

En outre, dans presque toutes ses œuvres se trouvent des pages délicieuses à côté d'autres indignes d'un talent qui se respecte. Tout ce qui, en M. Zola, vient directement de l'inspiration, de son tempérament poétique élevé, est beau. Tout ce qui procède de son intelligence faussée par d'abusives et fausses théories et par un mercantilisme blâmable doit être condamné à l'oubli.

Malgré tout, Emile Zola est un grand écrivain qui honore la France et j'estime qu'il doit entrer à l'Académie en laissant son Claude Bernard à la porte.

Pour ce qui concerne l'effet que produirait dans mon pays l'élection de M. Zola, je dois confesser avec honte qu'en Espagne très peu de personnes se préoccupent de pareilles questions.

PALACIO VALDÉS.

Monsieur Confrère, si j'étais l'Académie française, je me hâterais élire M. Emile Zola en membre de l'Académie; — et si j'étais Emile Zola, je ne me hâterais pas d'être élu en membre de l'Académie.

JKAL.

J'ai la plus grande admiration pour le talent de M. Zola; je n'en ai aucune pour son goût; on nous a habitués à considérer l'Académie française comme un temple de bon goût, et nous pourrions être un peu étonnés de voir l'Académie rompre en face avec ses traditions; mais de l'étonnement à la tristesse il y a encore quelque chemin à faire. Mais si l'illustre académicien veut bien, pour faire dépit aux étrangers, voter pour M. Zola, nous pourrions sourire un peu de cet acte d'héroïsme et de civisme; mais quant à nous en attrister, je vous prie de croire que nous en sommes bien loin.

A. DE GUBERNATIS.

Si j'avais l'honneur d'appartenir à l'Académie française, je me serais démené comme un diable dans un bénitier pour l'élection de M. Zola, reconnaissant en lui un auteur d'une rare puissance, d'une observation pénétrante et d'un travail infatigable, lequel a marché et marche encore à la tête de la littérature française contemporaine et a rayonné, plus qu'aucun autre, hors France, sur tous les pays civilisés du monde entier.

Il y a ici un groupe de jeunes gens, qui luttent vaillamment pour se frayer un chemin et qui vénèrent Zola. Réussiront-ils? Personne ne peut le dire.

Abstraction faite de ce groupe, vous avez donc, en résumé, dans le pays, ou indifférence complète ou répulsion chrétienne.

CARL VOGT.

Voici enfin les lettres de MAURICE MAETERLINCK et d'EDMOND PICARD :

Quant à Zola, que voulez-vous qu'on dise? Je ne crois pas que le reste de l'Europe s'en inquiète autant qu'on se l'imagine à Paris. Tout au plus y peut-on parfois regretter qu'un homme de talent subisse depuis quelque temps je ne sais quelle déchéance cérébrale et se prépare une vieillesse un peu ridicule.

M. MAETERLINCK.

Ce que je pense de l'auteur de l'Assommoir? Comme écrivain, je l'ai toujours admiré, mais avec une intensité décroissante. Son abondance, son aisance à mettre en scène, sa divination merveilleuse de ce qu'il n'a pas vu ou peu vu, l'imprévu et le pittoresque de ses mots faisant image, l'ampleur, la profondeur ou le charme de ses sujets m'ont causé quelques-unes des grandes sensations artistiques de ma vie. Mais ses dernières œuvres m'ont semblé atteintes de monotonie et accuser quelque épuisement.

Elles s'étalent et ne s'agitent plus. Le procédé de ses lassantes répétitions se laisse voir. Elles donnent l'impression du déjà parcouru et du superfétatoire. On se dit, depuis plusieurs volumes des *Rougon-Macquart*, qu'en voilà assez.

Comme homme, je l'aimais pour ses grandes campagnes contre la bourgeoisie pourrissante au profit de la plèbe montante. A tort ou à raison, *Germinal* demeure, dans mes souvenirs, un magnifique poème du drame social ouvrier.

Mais depuis que son auteur, au lieu de se maintenir dans l'isolement fier et la belle dignité de son apostolat, s'est préoccupé de décorations, s'est avisé de loucher du côté de l'Académie et a marchandé sa sympathie à Grave, je ressens, à mon grand regret, le mépris relatif qui s'universalise et l'amoindrit.

Si l'élection de Zola à l'Académie attristerait les lettrés belges? C'est la brigade de ce titre et non l'élection qui peut attrister notre monde littéraire. Faisant abstraction de la faiblesse de l'avoir désiré quand on occupait le poste de combat où se tenait Emile Zola, je crois pouvoir dire qu'en dehors des ganaches qui existent chez nous comme partout, l'Académie française nous apparaîtrait à tous fort honorée et invigorée si elle comptait parmi ses membres un tel tempérament littéraire, fort au-dessus, d'après notre vision, de la plupart de ceux qui y siègent. La puérile question de convenance qui a sa base dans des épisodes tels que ceux du Jésus-Christ de *la Terre* n'a, pour nous, aucune importance quand il s'agit d'art et nous sommes trop Flamands pour comprendre comment quelque trivialité suffirait pour refuser à Jean Steen ou à Jordaens ou à Zola l'entrée d'un cénacle quelconque.

L'académicien ex-ministre, s'il y a des Belges parmi les correspondants dont il montrait les lettres étalées sur son bureau, a dû avoir affaire à quelques-unes des ganaches auxquelles je fais allusion plus haut. Mais la partie jeune et vaillante de notre littérature, la seule qui compte ici, ne parle pas cette langue-là et je ne crois pas qu'elle entretienne avec l'académicien ex-ministre un commerce épistolaire.

EDMOND PICARD.

LECONTE DE LISLE

Il est mort isolé. Son art admirablement plastique et froid datait déjà. Ceux de cette heure ne marchaient plus en son chemin. Et la tristesse ou peut-être la colère lui était venue. Ce sont des poètes d'il y a vingt ans, les Heredia et les Dierckx, qui lui ont rendu l'hommage funèbre auquel certes il avait droit. En dehors de l'enthousiasme et de la ferveur vivante et agissante, il s'aigrissait, ne tenant plus même à publier le livre qu'il laisse achevé et qui sera le quatrième tome de cette œuvre haute et large, dont les *Poèmes antiques*, les *Barbares* et les *Tragiques* forment l'assise et les premiers étages.

Il a ressuscité le monde théogonique universel. Les légendes, depuis les norses jusqu'aux persanes, il les fixait en des attitudes très soucieuses de beauté monotone. Son art est mégalthique. L'architecture des Laxor et des Karnak se dresse ainsi dans le désert. Blocs énormes, puissamment, d'après de textuelles formules, sculptés, empruntant aux aubes, aux midis et aux couchants la couleur horaire et la seule variété de leurs aspects. C'était un classique ayant en plus le souci — jugé vain depuis — de la couleur locale.

Les philosophies et les morales défilaient dans son œuvre, processionnellement. De temps en temps un grand cri, mais que de fois seulement le toujours même accompagnement des cantiques banals. On défilait à travers des portiques et des galeries, sans que le sanctuaire soudainement éclatât en or et en lumière, au bout du chemin. Il est des pièces entières dans les *Poèmes tragiques*, dont aucun vers ne révèle le grand poète qu'était Leconte de Lisle. Heureusement qu'on y rencontre *l'Incantation du Loup*.

Au théâtre, il donna les *Erinnyes*, drame grandiose, et qui restera avec *Kain* le plus haut sommet où son esprit flamboya.

Portraits du prochain siècle.

Paris, Edmond Girard.

ERNEST HELLO

Il n'y aura peut-être jamais une réalité plus troublante que la ressemblance physique d'Ernest Hello et d'Henry de Groux.

Il fut nécessaire à l'équilibre d'on ne sait quels globes rampant sur le sein des gouffres, que le Peintre des *Tourments* configurât extérieurement ce Provocateur de la Foudre.

Pour les très rares qui connurent Hello, c'est effrayant de le contempler ainsi, après sa mort, dans la plus brûlante cave de l'enfer. Car la peinture d'Henry de Groux paraît être ce lieu terrible.

Vu dans l'espace, Ernest Hello faisait penser au Paralytique de la piscine de Bethsaïda, guéri par une parole de Notre Sauveur, et il avait toujours l'air de porter son lit.

Ce grabat est devenu, par un miracle plus grand, l'héritage de son ménéchme qui le démontra pour en faire un chevalet colossal.

Tel est le mystère que je ne me charge pas d'expliquer.

Tous les hommes sont des déterrés et la tombe d'Hello — sa vraie tombe — doit être VIDE...

LÉON BLOY

Les Juifs à l'Hôtel Drouot.

Une scène scandaleuse, provoquée par des juifs, s'est produite dernièrement, à l'Hôtel des Ventes, rue Drouot.

Dans la salle n° 10, on procédait, sous la direction de M. Bailly, commissaire-priseur, à une vente de bijoux et diamants ayant appartenu à M^{me} du Château.

Deux marchands juifs, les frères Jules et Joseph Lévy, placés à quelques mètres l'un de l'autre, lançaient tout haut, depuis une heure, des grossièretés à l'adresse d'une dame, leur voisine, le

tout, bien entendu, pour l'empêcher de rester et de suivre la vente.

Un monsieur qui accompagnait cette dame, son gendre, paraît-il, finit par s'impatienter et pria les deux juifs de cesser leurs inconvenances.

Son observation fut très mal accueillie et une dispute s'engagea.

Le commissaire-priseur, M. Bailly, dont l'attitude en cette occasion est digne de tout éloge, intervint alors et pria les frères Lévy de se tenir en repos ou de sortir de la salle. Devant leurs réponses insolentes, M. Bailly fit appeler les agents.

Mais, avant l'arrivée de ceux-ci, la dispute se changeait en pugilat, et le gendre de la dame, assailli de tous côtés par les frères Lévy et un autre juif nommé Rothenbourg, ne put se dégager que grâce à l'intervention des spectateurs indignés de semblables procédés.

Enfin, les agents arrivèrent et les auteurs du scandale furent conduits d'abord au poste de la rue Drouot, puis au commissariat de M. Mouquin.

M. Bailly, le commissaire-priseur dont l'attitude énergique a seule mis fin à ce scandale, nous a confirmé hier tous les détails que nous donnons plus haut.

— Mais ce qui est plus curieux, ajoutait M. Bailly, c'est que les frères Lévy, qui sont cependant coutumiers du fait, ne seront probablement pas poursuivis.

Je pourrais transmettre mon rapport au parquet, et c'était ma première idée, mais je craignais de ne pas être suivi par la dame qui a été insultée.

Cette dame, en effet, est juive, M^{me} Daniel, ainsi que son gendre, M. Blum, et, comme vous le savez, les loups ne se mangent pas entre eux. Déjà, samedi soir, au commissariat de M. Mouquin, tous paraissaient décidés à clore là l'incident.

Je risquerais donc de procurer aux frères Lévy un acquittement dont ils tireraient gloire.

J'ajouterai, nous dit M. Bailly, que des faits de cette nature se produisent malheureusement trop souvent à notre Hôtel Drouot.

Les marchands juifs, très nombreux à l'Hôtel des Ventes, comme vous savez, ne craignent pas de recourir à l'intimidation afin de dégouter l'acheteur; ils se massent dans toutes les vraies ventes intéressantes, interpellent, insultent, bousculent qui n'est pas des leurs.

Non seulement ils s'entendent entre eux pour l'achat, au meilleur compte, de tel ou tel objet et procèdent ensuite chez un marchand de vin à une *revision* qui est défendue, mais encore ils vont quelquefois, comme samedi, jusqu'aux coups, pour détourner la clientèle bourgeoise.

Déjà, les marchands juifs ont accaparé le Mont-de-Piété; si, à l'Hôtel Drouot, les commissaires-priseurs n'y mettaient bon ordre, ils arriveraient vite au même résultat, et nos salles seraient bientôt désertées par le vrai public, au grand détriment des vendeurs, qui sont souvent des mineurs dont nous devons protéger les intérêts.

(La Libre Parole.)

HERVE BRETON.

PETITE CHRONIQUE

L'éditeur Lacomblez, de Bruxelles, qui consacre une grande partie de son activité à la publication des œuvres littéraires belges, fera paraître prochainement une nouvelle édition de ce livre admirable de Georges Eckhoud, les *Nouvelles Kermesses*. Il prépare également la publication d'une œuvre inédite de notre compatriote, *Les Subversions*, dont quelques fragments ont déjà paru soit dans *la Société nouvelle*, soit dans *la Jeune Belgique*.

D'un article du maître Francisque Sarcy :

« Le beurre est du beurre, la margarine est de la margarine; la margarine n'est pas du beurre, ni le beurre de la margarine; et si on les mélange ensemble, ce n'est ni du beurre pur, ni de la margarine pure : c'est un composé pour lequel il faudrait, si l'usage s'en généralisait, trouver un nouveau terme, comme qui dirait : du margarobeurre. »

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUGLAIR. Couverture (gaufnage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE JOURNAL DES GONCOURT. — LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH. I. *Parsifal*. — FRAGMENTS DIVERS. — A BAYREUTH. — PORTRAITS DU PROCHAIN SIÈCLE *Léon Bloy*. — UNE ÂME D'ARTISTE. — CONSERVATION DES TABLEAUX DANS LE VIDE. — PETITE CHRONIQUE.

LE JOURNAL DES GONCOURT

(Tome septième, 1885-1888.)

C'est vraiment avec mélancolie qu'on ferme ce livre. Il laisse un sentiment de tristesse, de vague ennui, de gêne. On dit adieu à un grand talent qui disparaît aux portes chagrines de la vieillesse. On assiste aux méchantes humeurs d'un célibataire au déclin, fatigué de son esseulement, que lui rend plus pénible encore le souvenir de son frère.

Se rappelle-t-on la verve, le dandysme, la couleur des premiers volumes de ce journal, dans lesquels résonnait la voix d'or de Théophile Gautier? Tout y vibrail. C'était une fête des nerfs, dont chaque jour les écrivains faisaient le compte rendu. Maîtresses et actrices, quels délicieux portraits ils en écrivaient, tantôt dans le mode de leur XVIII^e siècle, si chéri, en des tons Pompadour, tantôt par touches plus modernes et plus phosphoreuses.

Ils croquaient les passants en Gavarnis de la plume, aptes à saisir des attitudes fugitives d'un mot subtil et coloré, roués au métier du verbe pictural. Ils étaient passés maîtres en « instantanés » de haute valeur d'art. Que de peintres, d'écrivains, de sculpteurs dont l'effigie vivante reste en ce journal! Que de paysages à placer à côté d'esquisses de Monet, de Pissarro, tant ils sont lumineux et vibrants! Que d'échos de conversations, dans lesquels il semble qu'on entende encore le roulement des voix et qu'on perçoive les gestes qui soulignent les paroles! C'était le journal de deux êtres rares, de deux sensitifs ne vivant que pour l'art, ramenant tout à la littérature, examinant toute chose avec des yeux de lettrés, fût-ce leur propre cœur. C'était l'œuvre de dilettanti suprêmes qui passaient leur vie à collectionner des estampes du XVIII^e siècle, des japonaiseries et des documents de l'âme humaine. Et ce journal donnait, du temps présent, une physionomie parfois superficielle et trop bornée à des apparences ou trop arrêtée à des détails, mais en tout cas originale et prime-sautière.

Mais les derniers volumes ne sont plus que les fantômes des premiers. La couleur s'atténue, pâlit, s'efface comme celle des tentures qui ont vu trop longtemps le soleil. Les nerfs sont fatigués; ils se détendent. Le tome septième accentue cette chute. C'est comme une bouteille jadis pleine de liqueur forte et corsée et dans

laquelle, pour la tenir pleine, on verserait de l'eau, au fur et à mesure des rasades.

Les principaux personnages qu'on rencontre en ce nouveau volume de mémoires sont Alphonse Daudet, — un Daudet fébrile, fatigué, rompu par un métier éreintant et dans lequel on sent l'effroi de la vieillesse qui s'annonce, — Emile Zola, qui ne boit pas en mangeant, pour se faire maigrir et réussit ainsi, sur le conseil de Raffaëlli, à faire fondre son abdomen, — Rosny, jeune, vivant, d'allure enthousiaste et solide, — Raffaëlli, — Drumont, — Porel, le directeur de théâtre grandiloquent, blagueur et roublard, — puis Céard, Geffroy, Ziem, le peintre, Robert Caze, dont la mort tragique est mélancoliquement narrée, Antoine, Descaves, Maupassant, Charpentier, l'éditeur, etc., etc.

Quant aux événements, tout tourne autour des représentations de HENRIETTE MARÉCHAL, de SŒUR PHILOMÈNE, de GERMINIE LACERTEUX et des pièces de Daudet : SAPHO et L'ARLÉSIENNE. Quelle fringale de gloire tient Goncourt ! Quelle avidité de renommée le harcèle ! Il en est malade. Il en est ridicule. Il calcule, pèse et soupèse les chances de succès d'une pièce, il s'intéresse aux recettes et s'inquiète de l'enrouement des actrices ; il lit avidement les comptes rendus de ses premières et ceux-ci, lorsqu'ils sont cruels, le navrent, lui font broyer un noir amer et rancuneux. Tout cela rapetisse un grand écrivain, amoindrit son caractère. Goncourt en arrive à écrire les prétentieux enfantillages suivants :

« L'idée, que la planète la Terre peut mourir, peut ne pas durer toujours, est une idée qui me met parfois du noir dans la cervelle. Je serais volé, moi qui n'ai fait de la littérature que dans l'espérance d'une gloire à perpétuité. Une gloire de dix mille, de vingt mille, de cent mille années seulement, ça vaut-il le mal que je me suis donné, les privations que je me suis imposées ? Dans ces conditions n'aurait-il pas mieux valu coucher avec toutes les femmes désirables que j'aurais rencontrées, boire toutes les bouteilles de vin que j'aurais pu boire, et paresser imbécilement et délicieusement, en fumant les plus capiteux cigares ? »

Une telle réflexion sent la fumisterie. Ce sont propos de farce, n'est-ce pas ? C'est un paradoxe, assez niais d'ailleurs. Un écrivain de race, un artiste de tempérament écrit pour écrire, pour le soulagement spirituel de son esprit, par besoin de procréer une œuvre, dût le monde périr bien avant les prévisions des astronomes.

Mais Edmond de Goncourt se préoccupe avec d'indignes petites choses du sort de ses livres et de ses pièces. Il est travaillé par le ver rongeur de la célébrité. Avant la représentation d'HENRIETTE MARÉCHAL, un article du *Gaulois* lui donne le *trac* (*sic*) et il dit : « Car si ce soir il y a quelques sifflets, avec tout ce qu'il y aura dans la salle de mauvaises dispositions latentes chez la plupart de mes confrères, c'est une partie com-

promise, un *four* quoi, encore. Le fait est que j'ai peur pour ce soir et que je me couche jusqu'au dîner. »

Ecoutez, d'autre part, cette plainte : « Avoir en portefeuille LA PATRIE EN DANGER, cette pièce, la première pièce vraiment documentée historiquement sur la Révolution, cette pièce dont le premier acte est une mise en scène si révélatrice du XVIII^e siècle, cette pièce dont le cinquième acte, par le tragique de la vie des prisons d'alors, est plus dramatique que les tableaux les plus dramatiques de Shakespeare, et l'avoir en portefeuille, cette pièce, au su de tous les directeurs en quête d'une pièce pour l'anniversaire de 1789, sans qu'aucun songe à vous la demander, c'est vraiment pas de chance ! »

Et cette autre plainte : « C'est extraordinaire, qu'en dépit de ma vie de renfermement, de ma renommée de piochage, enfin de la publication de quarante volumes, le *de* qui est en tête de mon nom, et peut-être une certaine distinction de mon être, continuent à me faire prendre par mes confrères, qui ne me connaissent pas et qui travaillent cent fois moins que moi, continuent à me faire prendre pour un amateur. »

Et cette troisième plainte : « Généralement en littérature, je fais des *jours*, mais même quand j'ai des succès, mes succès me nuisent. C'est ainsi qu'à propos de l'édition illustrée de LA FEMME AU XVIII^e SIÈCLE, qui a été épuisée en deux ou trois jours, avant le jour de l'an, Hébert, le principal commis de Didot, me dit : « Savez-vous que votre grand succès a nui à la vente de nos autres volumes d'étrennes ? » Et il ne fait pas l'illustration de LA MAISON D'UN ARTISTE, qui le tentait, et il ne retire pas même LA FEMME, dont les exemplaires lui sont demandés tous les jours. »

Bon Dieu ! Si Goncourt, ce glorieux, ce célèbre, avait été écrivain belge et avait dû revêtir la cuirasse d'indifférence et de mépris pour le public dont les teneurs de plumes d'ici protègent leur poitrine contre le découragement, que de lamentations et de jérémiades il eût pu intercaler encore dans les feuillets de son journal ! Vraiment il apparaît, vu de nos régions littéraires, comme une grande coquette qui se plaint de ce qu'on ne lui fait pas assez la cour et qui est avide de compliments. Qu'il est désolant de voir ce grand écrivain se préoccuper à tel point de ce qu'on dit de lui, de ce qu'on pense de lui !

Il serait piquant de lui appliquer ce qu'il dit de Bourget, à la page 105 de son journal : « Ce soir, l'espèce de fébrilité inquiète avec laquelle Bourget m'entretient de son roman, des chances de sa réussite, des probabilités de sa vente, me le fait prendre en pitié, et une pitié pas hostile. Ah ! le pauvre garçon n'a pas la haute indépendance d'un contempteur carré, d'un *je-m'en-foutiste*. »

LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

I. — Parsifal.

C'est, de nouveau, sur l'un des très rares sommets intellectuels, — la sainte colline de Bayreuth, — l'appel vers les joies pures et l'exaltation du Graal. Les thèmes de la Cène, du Sacré Calice, de la Foi, pour les fidèles accourus nombreux planent, et le religieux effroi qui est l'atmosphère ambiante des absolus chefs-d'œuvre s'empare de toutes les âmes.

Car même les auditeurs d'enthousiasme passager et snobiste un instant ont la perception de leur âme que la vie quotidienne avec « le souci des affaires », « la chasse vers l'or » et « les appétits grossiers » étouffe lamentablement. Les cœurs les plus durs sont émus; les mains les plus inexorablement fermées s'entr'ouvrent, compatissantes; les yeux les plus court-voyants ont des regards divinateurs. Telle est, de nouveau, la sublime influence de *Parsifal*.

Notre habituel pèlerinage, nous l'avons accompli: les fatigues de la route parmi les hostilités, les doutes perforateurs en nous-mêmes, tout fut oublié après la bénédiction reçue. Et c'est le cœur rafraîchi que nous sommes revenus, par la mélodieuse splendeur des matinales forêts, du bain réconfortant; peut-être viendra, sitôt rompues les ronces des Épreuves hérissées, le Pur simple qui touchera de la Lance notre blessure incessamment saignante? Que cet Espoir nous soit donné!

« Ceci est mon corps! Ceci est mon sang! » L'annonce de l'alliance nouvelle s'est exaltée, toujours lumineusement évangélique, parmi l'angoissante obscurité du Théâtre des Fêtes. Cette phrase primordiale de *Parsifal*, d'abord vêtue d'or d'amour, puis de noir poignant, c'est toute l'espérance et toute l'inquiétude humaine vers le Miracle de la Rédemption.

Et, après ce merveilleux prélude, nous avons revu le bois sacré, le lac d'azur, toute la bonté de ce paysage graalique où se meurent, en gestes harmonieux, les groupes des chevaliers qui servent le sanctuaire béni: nous avons vu la chute, parmi le feuillage auguste, du Cygne blessé à mort; nous avons assisté aux premières émotions dans le cœur du Pur simple que le vieux Gurnemanz gourmande avec des paroles protectrices et réveilleuses du remords; nous avons refait, hors de l'Espace et du Temps, le chemin spirituel vers les clartés du Temple et la solennité des cloches; le Calice, encore une fois, s'est illuminé de saignante splendeur... Spectacle inoubliable; adamantines émotions!

Une sonorité cuivrée rappelle les auditeurs pour l'acte second: c'est une nuit démoniaque, c'est une angoisse magique dans l'orchestre. Le rideau s'entr'ouvre et voici le ténébreux et louche appareil du nécromancien. Avec des cris de cauchemar, parmi les vapeurs bleuâtres et méchantes, sinistrement s'essoré Kundry. La « Reine Thor » s'avance vers les jardins du Mal; il faut livrer le combat décisif: que la Volupté diabolique darde son attraction, que la Fleur ensorceleuse parfume l'Innocence de son enivrement! Et toutes les Floramyes, en gestes de perdition, avec des halestances souriantes et charnelles, précèdent leur Reine dans cette lutte perfide.

Le « Pur simple » résiste et comprend: le tiède parfum des baisers ne pénétrera point sa chair innocente; l'hypocrite pitié

n'amollira point son âme ingénue. Toute sa destinée apparaît à ses yeux divinateurs.

Celle qui rencontra le Rédempteur et criminellement rit doit appeler à son aide le subreptice possesseur de la Lance. Mais le feu sacré respecte le « Thor »; la main pure lui fait tracer le signe de la croix: et c'est le désert, la défloration, la mort!

Un vrai miracle, le prélude du troisième acte! D'abord le motif du néant qui s'appesantit sur les espoirs écoulés; puis l'errance, parmi tant de vide, au loin, et bientôt — haut l'Espoir! — la lutte définitive où le Rire mauvais succombe devant la rayonnance du Graal. La Prédiction va s'accomplir; les épreuves ultimes seront terrassées; la Lance touchera la Blessure vénéneusement saignante!

Kundry est touchée de la Grâce; sa révolte se courbe en gestes de servitude apaisée: « Dienen, dienen ». Le Chevalier noir peut la bénir maintenant, repentante et délivrée du démoniaque sommeil, les yeux ouverts à la vie d'amour et de compassion. Elle pleure, le pré sourit, — c'est l'Enchantement du Vendredi saint, — ce chef-d'œuvre dans un chef-d'œuvre! L'heure est venue, elle sonne en cloches lointaines vers celui qui doit délivrer!

Et de l'abîme mystique s'effare la symphonie qui étend sur l'âme comme un nuage de noire tristesse: la Mort de Titirel. Le Fils a tué le Père; qu'il se lève, donc, encore une fois, pour lui rendre hommage! Non! il ne veut pas, l'angoisse l'étreint, le rire mauvais, encore, jaillit; il n'a plus la force d'expiation; il ne peut plus qu'aspirer au tombeau.

« Découvrir le Graal, » s'écrient les chevaliers affamés et assoiffés de sainteté, « tu le dois! tu le dois! »

— « Non! vos armes; tirez vos glaives! tuez le pêcheur avec son supplice! »

— « Une arme, seule, est efficace!... »

Et soudain la Lance reconquise a touché le Poison de la Blessure. Le Pur simple a pénétré dans le temple; le Graal étincellera, tandis que la Colombe de l'Amour descendra du dôme, parmi les voix proclamatrices de la Rédemption!

Nous nous retrouvons en plein air, le cœur troublé, les yeux en pleurs, encore une fois depuis tant d'années, avec la même belle émotion, au-dessus de la vie, tout entiers dévoués à la sainteté compréhensive et compatissante!

Et l'on se refuse, presque, à communiquer son admirante émotion; et l'on oublie qu'il y a eu, dans ce merveilleux temple de fêtes, des acteurs; un orchestre, un dirigeant, même tout l'appareil du machiniste; on voudrait ne pas citer des noms humains... Mais il faut descendre vers la quotidienneté, quelque peu: soit.

Birkenkoven (de Hambourg) a reçu la mission difficile d'interpréter le rôle de Parsifal. La voix est belle, la déclamation rythmique; les gestes sont d'une noble simplicité. La tentatrice est M^{me} Sucher, la superbe Isoldé que tous les visiteurs de Bayreuth connaissent. Elle a des moments inoubliables comme mimique et comme chant; la scène de la séduction, au deuxième acte, — ce miracle de psychologie dramatique, — n'a jamais été, pensons-nous, jouée et déclamée comme par elle. Klingsor est représenté par Plank; interprétation parfaite. Grengg c'est le Gurnemanz immuable. Reichmann et Kaschmann se partagent avec succès le rôle d'Amfortas, le roi pêcheur.

Le chœur des filles-fleurs est exécuté de façon exquise; citons, parmi les principales, M^{mes} de Ahna, Mulder, Kraus, Deppe, Zerny, Hölldobler, et n'oublions pas le dirigeant spécial pour ces « soli

renforcés » (comme disait R. Wagner), Heinrich Porges, de Munich.

MM. Burgstaller et Breuer, deux jeunes artistes faisant partie de l'école de musique récemment fondée à Bayreuth, figurent sur la scène, l'un comme « erster Gralsritter », l'autre comme « vierter Knappe »; débuts intéressants. Titurl, c'est M. Fenten, appartenant à la même école; très bonne interprétation.

La direction générale des chœurs est confiée à J. Kniese, un directeur éminent. « Ah! ces chœurs de Bayreuth », telle est l'exclamation unanime.

Et puis, sur le même ton enthousiaste : « Ah! cet orchestre de Bayreuth! » Levi est installé au pupitre conductorial : n'est-ce pas tout dire.

Et enfin, avec une émotion de respect et de gratitude : « Quelle noble femme, celle qui maintient, si pure et si haute, l'éclatante bannière de l'Art sur le miraculeux sommet du Montsalvat, M^{me} Cosima Wagner! »

Fragments divers.

Il y a dans toutes choses, même dans les gaies, de la mélancolie. C'est un des éléments de l'univers, au même titre que l'eau, le feu, la terre. On la retrouve dans tout, dans la chair de la femme, dans les ors des couchants, dans ce qu'il peut y avoir de plus éclatant et de plus riche; ce n'est pas la tristesse, c'est la parure sérieuse de tout, c'est un des tissus de chaque chose, et rien n'est moins fréquent que la vraie mélancolie dans les œuvres d'art.

Il y a des hommes célèbres qui n'ont que des supériorités et au fond sont bêtes. La plupart du temps ils font beaucoup de mal.

Il n'y a qu'un système et qu'une école pour s'occuper utilement de quelque chose : l'enthousiasme.

Le Rhin, de Peter Benoit, est un Escaut, un fleuve plus septentrional que le Rhin, quelque chose de plus abrupt, comme le Flaman du nord des Flandres.

Le Nocturne de Chopin (op. 27, n° 1), avec sa marche ascendante de sensations immenses, et vers la fin une sorte de cantilène amoureuse et quasi italienne toute chaude et caressante.

Les fins de Chopin! voilà les merveilles de son talent, voilà où il s'élève à la hauteur de Phidias, plus haut même, car il y atteint un degré de l'âme humaine que Phidias n'a point connu. Ces fins sont humides et belles comme l'écume de la mer.

Il a regardé *sous la serre* et en a rapporté des blanches extatiques, des rondes plus grandes que l'océan, des reflets lunaires ou semblables à une liste de douleurs. D'autres fins, en leur passion angoissée, ressemblent à de longs baisers. Il a des acuités qu'il est seul à posséder dans l'histoire de l'art tout entier. Mais ces acuités sont grandes et larges comme des montagnes et n'ont rien de mince ni de frêle.

Connaissez-vous le chant de mort de la Pologne? C'est la plainte aiguë du patriotisme martyrisé, c'est une fleur terriblement nue et désolée avec une façon de récitatif raconté comme par la voix morne d'un paysan, avec sa simplicité terrible, et de tels accents qu'ils dépassent le sublime et touchent la nudité de la terreur. On

voudrait le voir chanter sur le champ de bataille, au milieu des morts et de la détresse, par un blessé tenant en main le drapeau déchiré de la Pologne. Il y a des choses plus hautes que tout. Le sublime peut être dépassé. C'est ce que j'aime: plus haut que le sublime! C'est alors qu'on touche les pollens.

J'ai vu à Bonn la maison natale de Beethoven. C'est avec la plus grande émotion que j'ai contemplé cette humble chambrette où est né le colossal génie. On ne peut se défendre de pleurer. Son clavecin que l'on peut toucher! Son écriture cyclopéenne, comme une marche furieuse de nuages ou comme des entassements énormes de rochers; une quantité innombrable de portraits, dont l'un fait à trente-huit ans par Mahler; le maître est dans un paysage à la Delille, avec un petit temple circulaire, des peupliers et une chaîne de collines. Il est assis et tient d'une main une lyre. L'autre est levée comme dans un mouvement d'inspiration. Ses yeux éclatent et vous percent de loin. Quelle expression dans cette physionomie! Je ne puis exprimer ce que j'y vois, si ce n'est une espèce d'esprit de révolte contre tout ce qui est étroit, bas et mesquin.

Mais, comment dépeindre!

Quoique un ignorant en matière d'arts plastiques, j'ai la tête hantée par l'ornementation, tant cette branche nouvelle semble, en ce moment, impérieusement exigée par le pauvre et par celui que le monde aux belles manières rejette loin de lui. Ceux-là ont droit aussi à la lumière et à la chaleur de l'art, « l'embaumeur de la vie morte », comme disent les de Goncourt.

La vie morte du pauvre demande, autant que l'existence gorgée du riche, cet embaumement des choses sans lequel elles périeraient ou seraient de malsaines et d'ennuyeuses charognes. Et l'ornementation est une pierre dont on peut faire jaillir des étincelles destinées à devenir de sublimes embrasements.

Il faudrait faire une étude sur les grimaces de la joie.

La musique est un souffle léger qui se pose sur tout avec un doux battement d'ailes, avec toujours un esprit de cadence, d'une cadence auguste, d'une espèce de rythme intérieur sacré.

Des produits de la France, ce n'est pas l'art (musique, peinture, sculpture) qui est le plus popularisé, parce qu'il n'a pas l'apparence savante d'une chose de travail, comme l'art allemand ou anglais, quoiqu'il ait cependant ses qualités de profondeur. L'art français a une surface plaisante, la première impression est une impression de charme; on s'y arrête et on ne regarde pas de quoi il est composé. D'où cette accusation d'élégance, de légèreté agréable. On oublie que plaire artistiquement, c'est élever.

Ce n'est pas l'art qu'il faut aller chercher à Paris, c'est la convenance, l'appropriation, l'ajustement, qui sont aussi des qualités d'art.

Le nu, chez les modernes, c'est quelqu'un qu'on a déshabillé. Quelque beau qu'il paraisse, ce nu a froid.

Le mystère n'est pas une ignorance. Il peut être une chose très claire, avec un cachet d'infini.

Le génie est une animation spéciale de la vie.

L'art est ce burg élevé, le Montsalvat dont parle Lohengrin dans ses adieux.

Sarah Bernhardt dans *Phèdre*.
C'est une erreur magnifique, intéressante et horriblement désagréable pour l'oreille; c'est le gaspillage très talentueux de *Phèdre*. On ne retrouve *Phèdre* que lorsque les autres acteurs jouent.

Le jeu hystérique jure avec la langue du XVII^e siècle.
Elle ne dit bien que le « sacré soleil » et la mort, qui est exquise. Elle meurt comme dans de l'éther.

JACQUES ROMMELAERE.

A BAYREUTH

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le 18 juillet toute l'armée des « Kellner » et des « Kellnerinnen » était rangée en bataille; les voitures avaient été contrôlées par la municipalité sur la « Kutscherplatz »; les façades étaient rafraichies; les pelouses des parcs regazonnées; l'administration des chemins de fer avait fait provision de vapeur: les « Festpielgäste » pouvaient venir.

Et ils sont arrivés comme un torrent inondant les rues de la petite ville franconienne. Spectacle bizarre! Les sveltes Anglaises, toute la copieuse richesse américaine, l'expansion française, le bon sens belge un tant soit peu lourd et, plus nombreux cette fois, les feutres mous de la Germanie!

La place de la gare s'éjouit d'un tapage bariolé: toute la fatigue d'un voyage cahoté s'évapore parmi la fraîcheur des tilleuls et la sombre senteur des pins. Ah! ce Bayreuth! avec quelle intense émotion les novices l'attendaient au bout de l'horizon; avec quelle joie renouvelée et toujours pure les habitués pèlerins, encore une fois, la saluent!

Et qu'important les lits étriqués, la cuisine hostile aux estomacs débiles, tout cet inconfort des villes naïves: il y a quelque chose dans l'air qui incite à l'indulgence et la bonhomie de l'habitant écarte définitivement toute grognonnante révolte.

Les plus respectueux s'en vont, dès l'arrivée, à la tombe du maître: au fond du jardin de la villa Wahnfried, il repose; une petite grille s'ouvre du côté de ce parc exquis et frais où tant de pensées reconnaissantes vers le génie disparu mais vivant flottent parmi le recueillement des arbres frissonnants. Avec quel gonflement au cœur nous l'avons revue cette dalle de marbre et les larmes nous revinrent aux yeux!

Dans les rues, c'est la flânerie vers les endroits classiques: le café Sammet, qu'une réclame d'une bizarrerie spéciale désigne à l'attention des étrangers; le volumineux patron de l'établissement a repris la succession d'Angermann dont la « Kneipe », célèbre parmi les wagnériens, a été remplacée par la poste centrale; les cafés Vogel et Kolb où se réunissent chaque soir des groupes nombreux de « Mitwirkenden » devant les chopes de « Münchener Bier » que l'on élève avec des « prosit » tonitruants; le jardin de l'hôtel Sonne (l'hôtel chic de Bayreuth), le jardin de l'Harmonie, cercle privé qui offre aux visiteurs passagers l'attrait de ses beaux ombrages et le

fracas de son jeu de quilles... Des restaurants nouveaux se sont installés: le café Lohengrin (hélas!) le café Luitpold (flatterie courtisanesque) et, pour le dépérissement des bourses mais pour la joie des estomacs délicats, une succursale d'un établissement de Berlin, qui n'a pas craint d'encourir pour sa concurrence inattendue l'intermittente colère des hôteliers indigènes.

Toujours même affluence devant la librairie Giessel où s'exhibent les photographies des artistes collaborateurs aux « Festspiele » (à chaque instant passent les originaux) et toute l'énorme bibliographie déjà consacrée aux drames de R. Wagner. C'est partout, aussi, ce fétichisme puéril qui se dépense en bibeloterie touchante dont s'encombrent les étalages: cette année, Lohengrin et son cygne figurent avec exagération sur la batiste des mouchoirs et la toile des rideaux; les pantoufles Parsifal ont disparu.

L'on va se coucher tôt: demain c'est le grand jour, il faut être, d'esprit et de corps, frais.

Et après une nuit mauvaise dans la plume étouffante, on se retrouve parmi la matinale clarté: des soldats se rendent au champ de manœuvres — marche roide, rythmée sur l'ampleur des cuivres; « Programm für Heute », « Fremdenliste », hurlent des camelots; « Schöne Rosen », chuchotent quelques vieilles édentées et de petites Bayreuthoises au gauche sourire.

Pour ne point se fatiguer trop, l'on se contente d'une visite à l'« Opernhaus », minuscule théâtre en style rococo, éclatant de dorure charmante.

Prendre un diner léger — c'est la règle — et en route vers le « temple »!

Spectacle curieux que cette montée à l'édifice que la volonté du génie érigea sur la colline franconienne, spectacle tant de fois décrit d'ailleurs et dont nous ne renouvellerons point la description.

Bien des yeux sont mouillés de larmes, au retour; beaucoup de lèvres sont closes par le silence qui suit les grandes émotions; l'on a l'impression que tous les cœurs ont battu mollement — ne fût-ce qu'un instant — chez ceux-là qui redescendent sous la belle clarté des étoiles et parmi l'odorante fraîcheur des prés!

Les séries des représentations, parfois, sont coupées de repos nécessaires tant pour les exécutants que pour les auditeurs: et ces jours-là, c'est l'excursion consacrée soit vers les eaux de l'Ermitage ou les jardins de la Fantaisie; la petite ville de Berneck, dans les Fichtelgebirge, reçoit également des visiteurs nombreux. Bayreuth alors semble étreinte du même sommeil nonchalant dont elle dormait avant le clair réveil des « Festspiele ».

La demeure du maître s'ouvre souvent, précieusement hospitalière, à des amis et à des adorateurs: tous les samedis; des « gibus » et des plastrons éclatants s'aperçoivent dans le crépuscule des rues; les habitants, sur le pas des portes, écarquillent les yeux et profèrent des « mein Gott! » d'admiration. C'est particulièrement « l'opéra hat » qui les enthousiasme et les surprend, ce genre de coiffure étant uniquement portée par les ramoneurs: Ah! ces ramoneurs! Et nos souvenirs nous reportent à ces boîtes de Nuremberg d'où nous tirions avec émotion tous les habitants d'une ville, figurés en étain peinturluré: le bourgeois pansu, la bourgeoise empanachée du dimanche, l'étudiant avec sa petite casquette miraculeusement posée sur un coin d'oreille et ses bottes teutoniques, le garçon boucher accompagné d'un chien dont la queue en trompette a des allures de « Wurst » frétille sur le gril, et puis le ramoneur, le doux ramoneur avec ses jambes grêles et son teint d'enfer bonhomme.

Depuis le début des « Festsple » deux « soirées » ont eu lieu dans la villa Wahnfried et chaque fois ce fut pour les invités un régal d'accueil charmant, de conversation très haute et d'auditions intéressantes.

A la première soirée se fit entendre M^{me} Sucher; qui chanta successivement les cinq poèmes de Wagner, accompagnée au piano par Mottl; interprétation émouvante; puis Kniese et Pohlig (un des « assistants » les plus artistes et les plus dévoués) exécutèrent une admirable fantaisie de Bach.

A la seconde soirée ce fut d'abord une scène de ce petit chef-d'œuvre : *Hänsel und Gretel*, dans laquelle se firent entendre M^{lles} Deppe et Kraus, deux des plus charmantes « Blumenmädchen »; l'auteur, Humperdinck, était au piano; vint ensuite l'interprétation du poème symphonique de Liszt : *Die Ideale*, par Mottl et Pohlig. Tous deux eurent le haut bonheur de vivre dans l'intimité du maître et leur interprétation superbe se ressentait d'un enseignement et de souvenirs inoubliables; on entendit encore, ce soir-là, une sonate pour violon et piano de Beethoven (exécutée par le concertmeister Rosé et Pohlig) et des mélodies hongroises chantées par Tikats, du théâtre de Prague.

Parmi les auditrices citons M^{mes} Nordica, Brema, von Gross, Kniese, Van Dyck, Pohlig, de Alna, etc.; parmi les auditeurs, MM. Van Dyck, Gerhäuser, Döme, Porges. Levi, Strauss, Houston St. Chamberlani, Georges Khnopff, Harris, etc., etc.

Le 31 juillet est toujours, à Bayreuth, un jour commémoratif : à cette date, en 1886, mourait ici celui qui, avec le roi Louis II de Bavière, fut le plus dévoué défenseur du maître vénéré. Cette année la cérémonie commémorative présentait cette touchante particularité qu'elle était présidée par le petit-fils du disparu : Siegfried Wagner, dans la jolie salle de l'« Opernhaus », dirigea les *Préludes* et le *Tasso* de son grand-père et, aussi, l'ouverture pour le *Fliegende Holländer* et le *Rienzi* de son père. Le jeune chef d'orchestre, de plus en plus en progrès, promet un « conductor » de premier ordre et l'on se réjouit de songer à tout ce qu'il pourra faire pour le développement et l'avenir des « représentations modèles ». On sait, à Bruxelles, avec quelle entente des rythmes et des sonorités il interprète le *Tasso* comme l'ouverture du *Fliegende Holländer*; l'orchestre de Bayreuth donne à ces œuvres plus d'accent encore. Les instruments de cuivre, certainement, sont supérieurs ici et les archets ont des « entrées » soudaines qui donnent le frisson. Les *Préludes*, tout particulièrement, ont produit un effet surprenant sur les nombreux auditeurs accourus par respect ou par curiosité; l'ouverture de *Rienzi*, ce souffredouleur des musiques militaires, a été une véritable révélation. Les stalles et les loges toutes frêles du petit théâtre rococo tremblaient au fracas des applaudissements et le jeune chef était rayonnant de joie naïve et sincère.

Les représentations se suivent avec des interprétations à peu près identiques dont vous parleront des articles spéciaux. Parmi les Bruxellois connus de vos lecteurs sont ou ont été présents ici le D^r Héger, le sculpteur Charlier, Anna Boch, le peintre Colin, l'architecte Acker. Nous citons les noms au hasard de la rencontre et du souvenir.

Portraits du prochain siècle.

Paris, Edmond Girard.

LÉON BLOY

Bloy a dit que je ressemblais à Hello.

Soit. Je vais donc essayer de dire ce qu'Ernest Hello aurait écrit sur son ami Léon Bloy.

Bloy n'a qu'une ligne et cette ligne est son contour. Cette ligne c'est l'ABSOLU.

L'Absolu dans la pensée, l'Absolu dans la parole, l'Absolu dans les actes.

Absolu tel que tout en lui est identique.

Lorsqu'il vomit sur un contemporain, c'est, infiniment et exactement, comme s'il chantait la Gloire de Dieu.

C'est pourquoi la gloire de ce monde lui est refusée.

Je consens à être grillé vivant si on me prouve qu'Hello aurait eu autre chose à dire.

HENRY DE GROUX

Une âme d'artiste.

... Quelquefois, n'en pouvant plus, dévoré de passions sans bornes, plein de la lave ardente qui coulait de mon âme, aimant d'un amour furieux des choses sans nom, regrettant des rêves magnifiques, tenté par toutes les voluptés de la pensée, aspirant à moi toutes les poésies, toutes les harmonies, et écrasé sous le poids de mon cœur et de mon orgueil, je tombais, anéanti dans un abîme de douleurs. Le sang me fouettait la figure, mes artères m'étourdissaient, ma poitrine semblait se rompre. Je ne voyais plus rien, je ne sentais plus rien, j'étais ivre, j'étais fou. Je m'imaginai être grand; je m'imaginai contenir une incarnation suprême dont la révélation eût effrayé le monde, et, ces déchirements, c'était la vie même du dieu que je portais dans mes entrailles.

A ce dieu magnifique, j'ai immolé toutes les heures de ma jeunesse. J'avais fait de moi-même un temple pour renfermer quelque chose de divin. Le temple est resté vide; l'ortie a poussé entre les pierres, les piliers s'écroulent, voilà les hiboux qui y font leurs nids!

N'usant point de l'existence, l'existence m'usait. Mes rêves me fatiguaient plus que de grands travaux; une création entière, immobile, irrévéle à elle-même, vivait sourdement sous ma vie. J'étais un chaos dormant de mille principes féconds qui ne savaient comment se manifester, ni que faire d'eux-mêmes. Ils cherchaient leur forme et attendaient leur moule.

J'étais, dans la variété de mon être, comme une immense forêt de l'Inde où la vie palpète dans chaque atome et apparaît monstrueuse ou adorable sous chaque rayon de soleil. L'air est rempli de parfums et de poisons; les tigres bondissent, les éléphants marchent fièrement comme des pagodes vivantes, les serpents se tapissent sous les bambous, les dieux mystérieux et difformes sont cachés dans le creux des cavernes, parmi de grands monceaux d'or; et au milieu coule le large fleuve, avec ses crocodiles béants qui font claquer leurs écailles dans les lotus du rivage, et ses îles de fleurs que le courant entraîne avec des troncs et des cadavres verdis par la peste.

J'aimais pourtant la vie, mais la vie expansive, radieuse, rayon-

nante; je l'aimais dans le galop furieux des coursiers, dans le scintillement des étoiles, dans le mouvement des vagues qui courent vers la plage; je l'aimais dans le battement des belles poitrines nues, dans le tremblement des regards amoureux, dans la vibration des cordes du violon, dans le frémissement des chênes, dans le soleil couchant qui dore les vitres et fait penser aux balcons de Babylone où les reines se tenaient accoudées et regardaient l'Asie...

(GUSTAVE FLAUBERT.)

Conservation des Tableaux dans le vide.

On peint de plus en plus de tableaux à l'heure actuelle, on y tient de plus en plus, et ils se conservent de moins en moins, parce que les couleurs, les huiles et les vernis dont on recouvre les toiles sont de véritables et trop souvent fâcheux mystères dans le formulaire des marchands de couleurs.

Aussi s'est-il formé à Londres, tout récemment, une entreprise qui a pour but d'exploiter un procédé de conservation des tableaux dans le vide.

Le chef-d'œuvre est placé dans une mince boîte en cuivre que l'on ferme hermétiquement par une feuille de verre dès que la toile y a pris place au fond. On fait alors le vide dans la boîte en ne laissant qu'un petit trou, lequel est soigneusement bouché lorsque le vide est parfait. Et voilà la peinture à l'abri des injures du temps et de l'atmosphère; il n'y a plus qu'à l'encadrer sous cette forme, ce que l'on s'empresse de faire.

L'absence d'air entre le verre et la couleur a, paraît-il, l'avantage de laisser distinguer le coloris dans toute sa pureté.

Mais si l'air vient de rentrer sans prévenir, dira-t-on.

On a prévu le cas. Un petit mécanisme, très analogue à celui des baromètres anéroïdes que tout le monde connaît, commande une petite aiguille, laquelle reste invisible tant que le vide est parfait et qui apparaît dès que l'air a fait subrepticement sa rentrée.

Les inventeurs ne vont pas jusqu'à dire que les tableaux ainsi équipés peuvent servir de baromètre, ce qui joindrait l'utile à l'agréable; ils n'ont pensé qu'à l'art, assurent-ils.

Quel que soit l'avenir de cette mise sous verre pneumatique, l'idée est assurément originale et ne manque pas de logique.

(*Moniteur des Arts.*)

PETITE CHRONIQUE

M. Amédée Bourson vient d'être nommé directeur de l'Ecole de dessin de Saint-Josse-ten-Noode en remplacement du regretté M. Hendrickx, père.

La *Coopérative artistique* poursuit depuis quelque temps l'étude d'une vaste organisation qui comprendra tout le monde artiste.

Ce sera une fédération syndicale des arts et métiers : peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, hommes de lettres, musiciens, artistes dramatiques. Elle s'est assurée pour cette étude préliminaire le concours d'avocats, de financiers et d'artistes.

Le but sera la création d'un palais des artistes, pour salles de

fêtes, expositions, concerts, théâtres, etc., ainsi que la réalisation immédiate de tous les desiderata compris dans ses statuts, notamment la question importante des pensions, caisse des veuves et orphelins, secours mutuels, constructions d'habitations et ateliers pour les membres — institutions de crédit — prêts d'honneur, etc., etc.

Elle convoquera prochainement une assemblée des délégués de tous les cercles artistiques de Belgique. A cette assemblée elle présentera le projet provisoire de la constitution des différents syndicats et donnera connaissance de son plan financier.

Cependant, nous engageons toutes les associations artistiques, les journaux d'art, etc., à envoyer, dès à présent, les noms de leurs délégués au siège de la Société coopérative artistique, 19, rue de la Banque, à Bruxelles.

Le dernier numéro des *Hommes d'aujourd'hui* (Vanier, éditeur) est consacré à Grasset. Texte et dessins de Paul Berthon.

Aujourd'hui a lieu à Montauban l'inauguration du monument élevé par ses compatriotes à Léon Cladel, l'artiste écrivain d'*Ompdrailles*, les *Bouscassié*, etc.

Sous la présidence de M. Krol, membre du conseil communal de Harlem, et avec l'appui des sociétés *Arti et Amicitia* d'Amsterdam et *Pulchri Studio* de La Haye, il s'est formé une commission pour élever un monument à Frans Hals, à Harlem.

De Camille Maclair, dans ses *Notules* sur les Salons de peinture :

« Il faut tout de même dire que Jean Béraud est un homme abominable. On est d'accord, en général, pour se taire sur les mauvais peintres; mais quand ils s'affichent ainsi, il faut leur crier à la pudeur. Voilà qu'une fois de plus ce couturier sans goût, ce bâcleur de chromos, ce figoleur de bottines vernies, ce photographe de boulevards, ce portraitiste de cravates, touche au Christ, et il ne comprend pas qu'il n'en a pas le droit. Une fois pour toutes, il n'en a pas le droit. Cet homme encadre le Christ entre le portrait d'Armand Silvestre flanqué de ses muses, et un tableau où des filles de brasserie, des blanchisseuses et des cocottes volent au-dessus d'un lac vers un gommeux extasié. Cela est hideux et répugnant : c'est offert à la sottise publique avec un cynisme de camelot. »

Et ceci :

« Que deviennent les toiles innombrables, les faits-divers de l'année, qu'on accroche par centaines à ces cimaises? On repeint dessus. Et les auteurs de ces empâtements se disent « artistes », et quand ils vont au Louvre, ils ne sentent rien qui leur barre la porte. Ceux-là sont vraiment plus inutiles et plus bas que le dernier mendiant : ils vivent comme une vermine sur cette grande notion de l'Art, à qui la foule, malgré toute sa stupidité et toute son ignorance, fait encore crédit d'un peu d'amour inconscient. *Ils volent de l'émotion* à ceux qui méritent de la concentrer sur leur œuvre : ils sont des dérobeurs intellectuels, ils poussent à la perversité. »

En vente à la **SOCIÉTÉ ANONYME L'ART**
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE
4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT À LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET À TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 278 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 100, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES, LETTRES

France et Belgique, un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layette, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Cœuvres-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.



« DRYAD », frise décorative. (Essex and Co's Westminster Wall papers.) Voir page 254.

SOMMAIRE

LECONTE DE LISLE. *Le Vers prosodique et le Vers libre.* — JACQUES ROMMELAERE. — LES BALCONS FLEURIS ET AUTRES ORNEMENTATIONS DES VILLES. — CONGRÈS DE LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE A ANVERS. — ESSEX AND CO'S WESTMINSTER WALL PAPERS. — LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH. II. *Lohengrin.* — PETITE CHRONIQUE.

LECONTE DE LISLE

Le Vers prosodique et le Vers libre.

« La France a perdu le dernier de ses grands poètes. Nul ne relèvera le sceptre qu'il avait reçu des mains défaillantes de Victor Hugo! Leconte de Lisle nous légue, avec son œuvre si haute, le haut enseignement

de sa vie. Tout entière elle fut vouée à la poésie. En des vers d'une beauté sereine ou tragique, il a traduit le tumulte des passions, l'éternel désir, les révoltes de la raison ou de l'orgueil, l'angoisse du désespoir, ce que l'amour et la foi ont de plus féroce et de plus suave, toute l'âme antique, toute l'âme moderne, l'Humanité. Il a été pour nous le vrai maître, un maître amical et fraternel, et jamais homme n'a mieux mérité l'honneur suprême des larmes qui ennoblissent et embellissent encore les lauriers, les palmes et les roses dont est jonché le cercueil du poète. »

Ainsi parla José-Maria de Hérédia aux funérailles.

« Le dernier des grands poètes de la France! » Que signifie cette phrase? La France ne va-t-elle plus avoir de grands poètes? Quelle puérité! Comme si la poésie, comme l'Art tout entier, fleuve immense, pouvait tarir.

Comme si aux eaux roulant leur courant ne succéderont pas inépuisablement d'autres eaux, avec l'abondance et la pérennité du Nil, du Danube, du Mississipi, des Amazones.

Le dernier des grands Parnassiens, oui. Le dernier des grands versificateurs suivant les canons de la prosodie classique et académique, oui. Si c'est là ce que José-Maria de Hérédia a voulu dire, son cri de lamentation est vrai. L'illustre mort qu'il pleurait résume et clôture une époque, une longue période de poésie réglementaire et cérémonieuse, à floraison superbe et triomphale, dont l'aboutissement fut Hugo pour la couleur, la chaleur et la vie, Leconte de Lisle pour la majesté froide et marmoréenne. C'est ainsi que s'achèvent et se scellent les évolutions : de hauts et rares esprits sont chargés par le Destin d'en donner l'expression définitive et de mettre la barrière au delà de laquelle plus rien de démesuré ne saurait passer.

Les portes du temple élevé en l'honneur du vers à rime et à mesure fixe sont fermées. Quelques adeptes de ce culte épuisé persistent avec la même ténacité de foi que les derniers représentants du paganisme, célébrant encore les rites de Jupiter, de Vénus et de Minerve, alors que déjà le christianisme submergeait les âmes. On le proclamait barbare, mais rien n'empêchait sa montée, sa poussée, sa diffusion fourmillante. Ainsi, de notre temps, le vers libre. Vainement les esprits sacerdotaux l'anathématisent, le proclamant sacrilège. Il gagne, il gagne, il va, il circule, il s'élève dans l'atmosphère littéraire pareil au chant de l'alouette. Il se sent plus adéquat à l'âme contemporaine, qui veut tant de souplesse, de nuances pour ses complications infinies, et a aussi besoin de tant de promptitude, de la promptitude d'improvisation des trouvères, pour exprimer ses agitations incessamment renouvelées et si étonnamment passagères.

Imprévue complicité, c'est dans la pauvreté sans cesse grandissante du vieux vers que le vers libre trouva la plus visible garantie de son prochain triomphe. L'impuissance presque générale de ceux qui le fréquentent encore, la stérilité de leurs efforts, la lassitude du lecteur fatigué des cadences usées conspirent à le discréditer. Il a tant dit, il a tout dit de ce qu'il pouvait dire. En quoi importe-t-il d'ajouter quelques colis à son immense bagage de richesses. Il en est arrivé au point où toute ajoute de poids ou de son n'a plus d'influence sur la sensibilité de la main ou de l'oreille saturées de sensations identiques. On ne lit plus que distraitement (quand on les lit) les productions prosodiques qui surgissent encore. Interrogez les libraires : ça ne se vend plus. On préfère retourner à l'acquis du passé, riche et suffisant trésor.

La plupart le sentent et se détournent des vieilles formules. Tout ce qui est jeune et passionné dans la littérature nouvelle s'adonne au vers libre. Certes,

celui-ci n'a pas encore atteint sa forme définitive : il est à peine né ! Mais déjà transparaissent ses destinées, ses ressources, ses puissances. Jamais on n'a mieux compris que la poésie est moins affaire de mécanisme que d'inspiration ; qu'elle doit naître d'une émotion fortement ressentie, s'exprimant sur l'heure au moyen de la musicalité des phrases, obtenue non point par une métrique de grammairien, mais par la délicate entente des sons que rendent les mots, accentuée par la cadence, le rythme, les assonances sobrement comprises, les allitérations, le coloris et surtout l'image, la puissante, ingénieuse et séduisante image, évoquant autour de l'idée le charme spiritualiste du symbole, de l'allégorie, de la comparaison, du souvenir, de toutes les ressources spiritualistes et mystiques de notre âme si constamment flottante dans le vague et le mystère, si perpétuellement rêveuse de choses incertaines sur lesquelles le poète épand sa lumière devinatoire et oraculaire.

Telle fut la poésie à son origine, telle elle renaît dans la langue française à laquelle elle rendra vraisemblablement le rythme scandé en faisant renaître invinciblement les syllabes longues et brèves perdues au moment où le latin a subi les transformations du moyen-âge et où les poètes à demi sauvages ne trouvèrent d'autre correctif à cette disparition que la monotonie et le charme enfantin de la rime.

Le dernier des grands poètes prosodiques ! En effet, il n'en est plus en France, il n'en naît plus. Récemment Ajalbert demandait qui, dans la catégorie des sectateurs de la rime, allait ramasser le sceptre. Et il ne trouvait pas : il en arrivait à ne pouvoir citer que Mendès, Sylvestre, Sully-Prudhomme, Richepin, Coppée. Ah ! certes, c'est peu pour un tel empire, et peut-être que sans trop de prétention, nous pourrions proposer sans moins d'à-propos notre Albert Giraud qui, avec une dignité, nous semble-t-il, plus haute et plus farouche, maintient la gloire du beau vers prosodique fléchissant.

En Belgique, comme en France, le vers libre, en jeune dieu, monte à l'horizon. Des poètes nombreux l'ont adopté. Récemment Albert Mockel, dans *Propos de Littérature*, en faisait une étude approfondie, très remarquable quoique parfois empreinte de quelque obscurité didactique, à propos de Vielé-Griffin et de Henri de Régnier. Il exprimait ce sentiment d'une vision nouvelle des choses, ce besoin d'expansion en d'autres formes que celles usitées, qui tourmentait même Baudelaire, venu, il est vrai, trop tôt pour discerner la révolution qui allait se faire. Pour beaucoup la lecture de ce livre serait révélatrice.

Et d'un autre côté, dans une œuvre non pas didactique, mais d'art pur, un autre jeune, Olivier-Georges Destrée, rassemblait des *Poèmes sans rimes*, qui réalisent une des plus belles et des plus mélodieuses expressions contemporaines de la musicalité susceptible d'être

atteinte par la langue française quand c'est un esprit délicat et une oreille d'harmonie subtile qui conspirent pour la faire vibrer. Cette plaquette raffinée est la mise en pratique convaincante de quelques-uns des préceptes dégagés par Albert Mockel.

Ainsi, en deux œuvres qui se complètent et qui s'expliquent, deux de nos jeunes écrivains les mieux doués ont manifesté chez nous que si Leconte de Lisle finit une époque, une autre s'ouvre qui sera vraisemblablement aussi brillante et arrive avec le charme délicieux du rajeunissement. C'est de ce côté qu'actuellement l'aiguille marque le Nord.

Jacques Rommelaere.

Nos lecteurs auront remarqué, nous n'en doutons pas, les deux publications que nous avons faites en nos derniers numéros, avec la signature dont les noms sont en tête du présent article, l'une donnant trois portraits de cette grande et inoubliable artiste Rose Caron, l'autre des pensées, réflexions et croquis.

JACQUES ROMMELAERE n'est pas de nos collaborateurs. Nous avons pris sur nous de cueillir ces extraits dans de petites plaquettes, distribuées hebdomadairement à de rares amis, sous le titre *Ma Semaine*. Nous avons cru que c'était un devoir de signaler au public artiste cette nouvelle personnalité qui surgit dans notre jardin littéraire, auréolée des plus belles espérances. Car certes on est frappé de l'originalité, de la profondeur, de l'ingéniosité, du style de ces morceaux, simples essais timides, discrètes expansions d'un cerveau qui pense, d'une âme qui s'émeut et trouve si aisément la belle image et la belle forme.

Nous voulons aussi que le jeune artiste sache qu'il y a des esprits dont il attire et arrête l'attention et qui, pour avoir plus d'une fois vu se réaliser les pronostics qu'ils ont formulés sur des talents naissants, sont autorisés à croire que leurs jugements ont quelque valeur.

Jacques Rommelaere est Bruxellois, âgé de vingt-cinq ans, musicien autant et plus peut-être que littérateur. Il peut prendre rang parmi la brillante phalange de nos artistes d'art neuf, et parmi les mieux doués de cette réserve de demain.

Les Balcons fleuris et autres ornements des villes.

Le concours des balcons fleuris bat son plein. Il y a certes beaucoup à faire pour que l'idée se généralise : des centaines de balcons restent morosement vides, spécialement ceux du quartier des égoïstes, le quartier Léopold où pourtant la richesse devrait être inspiratrice. *L'Indépendance belge*, qui tape toujours dans le mille, excuse ces gens-là en disant que c'est « parce que les maisons possèdent toutes des jardins ! » Mais, grosse bête, les balcons fleuris sont pour les passants et non pour les habitants. Que dans « les rues aristocratiques », comme vous dites, on pense donc un peu aux autres et au charme d'avoir des rues charmantes, ce qui vaut mieux que des rues aristocratiques.

Comme l'affaire réussit, c'est à qui s'en proclamera l'inventeur. Nous est-il permis de rappeler timidement que c'est *L'Art moderne* qui en a eu l'initiative il y a longtemps : c'est le seul

qu'on ne cite plus alors que l'on fait des honneurs à divers grands esprits inconnus, tels que Pielsticker-van Molleket et Pepernot de Rottekop. *Sic vos non vobis!*

Au comité de Bruxelles-Attractions nous rappelons notre idée d'instituer un concours pour les harnais de camions, charrettes de brasseur, tombereaux et autres véhicules, voire les fiacres et les trams. Quiconque fut à Vienne sait la splendeur joyeuse que les beaux cuivres et les cuirs colorés y donnent aux attelages et la gaieté que cela épand dans les rues.

Plus tard nous parlerons de la peinture de façades, si souvent et si bourgeoisement uniformément blanches, alors qu'on peut tant les embellir par la variété des tons, spécialement pour tous les reliefs. Il y a si peu d'attention ou d'intelligence à cet égard que cette année encore la ville de Bruxelles (avis à M. Buis) a fait peindre en un ton unique les beaux piédestaux en pavillons qui sont aux entrées du Parc, alors que la variété des profils, encadrements et consoles appelait avec évidence une différenciation qui eût mis tout mieux en valeur.

Les architectes et décorateurs sont si peu dans la note à cet égard, que nous faisons remarquer il y a peu de temps que l'imbécile qui préside aux réparations et entretien des ministères, a fait peindre en blanc les pignons latéraux des beaux hôtels de Guimard, rue de la Loi, alors que les façades sont d'un gris monumental bien approprié, de telle sorte qu'elles n'apparaissent plus qu'en paravents sans solidité ni profondeur.

Enfin, disons encore que nous avons recommandé de garnir de plantes grimpanes les poteaux en potence du tram électrique; de varier la teinte des pavements entre les rails; de daller en grandes mosaïques certaines places, par exemple celle devant le palais de Justice : en Italie il y a de très belles choses en ce genre.

Si la famille de M. Prud'homme s'empare de tout cela, l'an prochain, en criant : « C'est moi, c'est moi qui y ai pensé le premier », nous ne dirons rien, parce que nous nous f...ichons de la gloire!

Congrès de la Propriété Artistique et Littéraire à Anvers.

18-25 août 1894

PROGRAMME GÉNÉRAL DES TRAVAUX

Du contrat d'édition en matières littéraires, artistiques et musicales. — Rapporteurs : MM. Pouillet et Ocampo.

De l'arbitrage en matière de contestation relative à la propriété intellectuelle. — Rapporteur : M. Maunery.

De la propriété littéraire en fait de noms individuels. — Rapporteur : M. Georges Maillard.

De la propriété littéraire en fait de titres. — Rapporteur : M. Max Nordau.

De la collaboration. — Rapporteur : M. Harmand.

De la propriété artistique en matière de portrait. De la propriété des types (clichés) de reproduction. — Rapporteur : M. Davaune.

De la création d'un répertoire universel au bureau international de Berne. De l'obligation du dépôt. De l'enregistrement. — Rapporteur : M. Jules Lermina.

De la traduction. De la caution *Judicatum Solvi*. De la photographie. — Rapporteur : M. Eugène Pouillet.

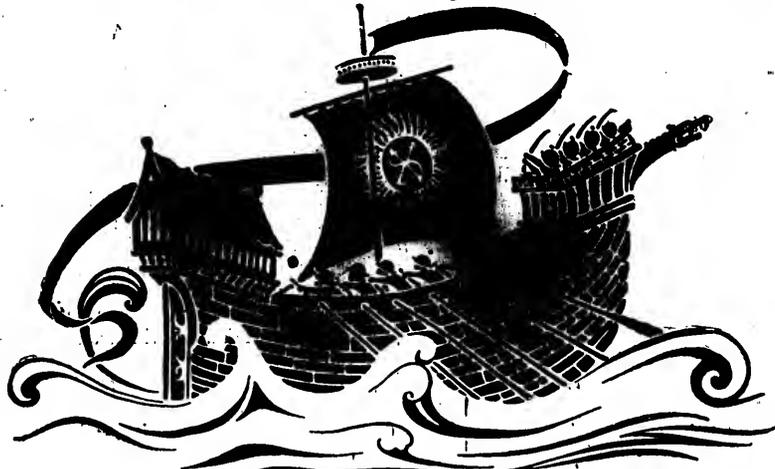
Des droits des auteurs en matière de représentation gratuite. — Rapporteur : M. Wauwermans.

De la clause de la nation la plus favorisée. — Rapporteur : M. A. Darras.

ÉTAT DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.

États-Unis.	Rapporteur : M. Darras.
Angleterre.	» MM. Baume et Eisenmann.
Danemark, Norvège.	» M. Baetsmann.
Autriche.	» M. Georges Maillard.
Sud Amérique.	» M. Darras.
Russie.	» M. Halperine Kaminsky.

ALL THE WORLD OVER



ESSEX & COMPANY'S WALL PAPERS
114-116 VICTORIA STREET WESTMINSTER

Essex and Co's Westminster wall papers.

Essex and Co, le nom s'implantera sur le continent aussi sûrement que ceux de Liberty and Co, de Morris and Co, et nous avons lieu de nous en réjouir!

Notre patriotisme ne s'alarmera que de l'imbécile candeur avec laquelle nos manufacturiers se laissent damer le pion. Car elle est stupide à la fin, cette façon de se faire si continuellement battre quand on a tant d'atouts — la moins-value des salaires entre autres — en les mains.

Les choses en sont à ce point que ce qui était chez les esthètes un besoin — celui de se fournir près de ces manufacturiers dans ce pays qui leur offrait les produits qui satisfaisaient le mieux à leur frénésie de beauté — est devenu manie chez le public aisé. La fourniture anglaise est patronnée par le haut snobisme et personnellement je m'en réjouis, la mode qui nous a conduit aux pires appétences, cette fois, au moins, s'est inspirée bien!

En hâte — cette parenthèse — qu'il y a culpabilité et négligence de notre part; la foule suit qui commande et nous avons eu des avis bien timides et des airs peu conquérants jusqu'ici!

A l'heure qu'il est les papiers peints partagent avec les meubles l'intérêt de ceux qui songent et qui travaillent à la renaissance des arts industriels et d'ornementation. Les autres branches, à peine ressuscitées, en sont encore, et pour quelque temps au moins, au picinement sur place; elles se ressoudent à la tradition qu'elles reprennent

là où la disparition des arts industriels l'avait arrêtée.

Les papiers peints et les meubles ont dépassé victorieusement cette phase et innovent. L'impulsion que Crane donna aux papiers peints — après que Morris les eût réveillés — porte ses fruits inattendus et sains! L'ardeur des artistes industriels anglais a été partagée par quelques manufacturiers et d'aucuns — voici Essex and Co — se sont imposés au respect et à l'admiration par une production continue de produits strictement d'art, dont la permanence affirme nettement le désir de ne pas abandonner la partie pour la plus facile et plus rémunératrice fabrication d'horreurs plates et courantes, ce qui suffit pour racheter l'ignominie avoisinante et matériellement indispensable.

Les deux récents volumineux carnets des « Westminster's wall papers » attestent le vouloir de magnifier la vie et le renouveau en un décor plus franc, plus joyeux, plus coloré. Les recherches et les soins se graduent et les car-

nets se referment sur une perfection de fabrication telle que c'est la main même de l'artiste, dirait-on, qui a promené le pinceau sur les rouleaux qui portent l'empreinte d'un faire personnel et se différenciant d'un motif à l'autre.

La main se révèle, celle de Voysey, la plus moderne; celle de Th.-R. Spence, celles de A. Baker, de Charles, qui se sont liés exclusivement à la manufacture Essex.

A voir et à méditer le *Bushey design*, le *Medley design*, l'exquis *Malva design*, en deux surtout de ses interprétations, le *Tulip design*, que des prix très abordables signalent irrésistiblement, le *Volner design*, le *Vernal* et la *Dysart frieze*.

Certaines impressions, soient-elles faites à la main ou au moyen des rouleaux mécaniques, sont d'un moelleux déroutant; la gravure des blocs est nerveuse, nette, préservée de l'aveulement des calques successifs. Et l'entendement des colorations est rare et suprêmement raffiné.

Or, le mérite de ces produits revient autant au fabricant qu'à l'artiste, car il faut avoir travaillé avec les pâtes lourdes, les blocs



« SCROLL » frieze.



« DAHL » design.



« ELAINE » design.

fatigués pour s'émerveiller autant qu'il le faut devant les fluidités de rêve, les subtilités tonales, le toucher vif et personnel de l'*Elaine design*, du *Dahl design*, de l'*Astolat design*, du *Faringford design*, du *Ightman design*, de la *Scroll frieze*.

Que si l'on veut s'arrêter un instant à la toute-puissance de ses rouleaux dont le motif initial, ingénieusement et volontairement se dispose en vue d'une infinie répétition, on mesurera et l'on ne se méprendra sur notre enthousiasme qui voit en eux une formidable machine de guerre qui peut venir à bout de la plus incommensurable, de la plus insolente laideur. L'action me paraît bien puérile de ces dessins et de ces peintures qui s'arrêtent brusquement aux limites d'un cadre ou d'un passe-partout et puisqu'il faut avoir raison de la gigantesque carcasse de l'Abominable et la dissimuler aussi longtemps — sera-ce toujours? — qu'il existera, parviendront-ils seulement à dérober les parties honteuses? Les tableaux et les dessins ne sont que les feuilles de vigne; les motifs à répétition sont les vêtements.

Leur action augmente à chaque battement du métier, à chaque pression sur les blocs à imprimer, à chaque coup de brosse sur les imprimures; les grêles mains des dentellières aussi l'entendent, c'est la mince toile d'araignée, mais sûre et vaste et illimitée.

Quoi peut donc l'arrêter? La cloison d'un appartement ou d'une chambre? Mais rien n'empêchera le

motif se répétant de reprendre son action de beauté dans la pièce à côté; de là il se glissera par l'entrebâillement de la porte dans la demeure suivante et conquerra le sol au moyen des carreaux de dallage se juxtaposant, les planchers sous forme de tapis, de linoléums, et puis il recommencera l'assaut des murs; la machine de guerre amenée au pied fera monter le dessin victorieux toujours, de n'importe quelle nudité, de n'importe quelle laideur, jusqu'aux frises.

Elle est si irrésistible, la puissance du dessin à répétition qu'elle permet toutes les ambitions et les manufacturiers « Essex and Co » clament impétueusement *all the world over* (jusqu'aux confins de la terre)!

Et cet orgueil est justifié et beau et l'outrance



« BUSHEY » design.

de la devise est belle et l'allure agressive de la carène nous enthousiasme — nous, qui savons et l'avons prouvé par les reproductions qui ornent cette mise en lumière que les cales sont bondées de produits estimables et beaux. Notre espoir accompagne le navire qui porte le dragon menaçant à sa proue et nous avons confiance en la posture non équivoque des arbalétriers, car il est bien vrai que c'est par force que s'implantera la Beauté en notre monde.

HENRY V. D. VELDE

LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH (1)

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

II. — Lohengrin.

« Tu as été celui qui a éveillé les signes muets de cette partition à la vie rayonnante des sons; sans ta rare affection, mon œuvre dormirait encore sans voix — peut-être oubliée de moi-même — dans quelque caisse parmi mes meubles familiers: aucune oreille n'aurait perçu ce qui ~~était~~ ^{est} mon cœur et ravit mon imagination, lorsque, ~~rêvant~~ ^{révélant} toujours d'une vivante exécution, je composai ~~cette œuvre~~, il y aura bientôt cinq années. Puisse-t-elle maintenant résonner et rayonner au loin. Ce sera pour moi une consolation, pour moi qui, probablement, ne l'entendrai jamais. »

Telle est la mélancolique dédicace que R. Wagner inscrivit sur la première page de la partition du *Lohengrin*, dans les douleurs de l'exil. Pendant onze ans, le maître ne put voir son œuvre sur la scène, inquiet d'une exécution conforme à son vouloir de créateur et se désespérant d'apprendre que ce vouloir n'était point respecté. C'est en 1861, au théâtre de Vienne, qu'il put enfin réaliser son désir intense, non pas encore avec une satisfaction complète (elle ne lui fut accordée que l'année suivante par le ténor Schnorr von Carolsfeld, à Carlsruhe), mais le cœur déjà plus apaisé. En 1894, par la persévérance d'une âme noble, par le concours d'efforts dévoués, le *Lohengrin* est joué dans son intégrité matérielle et spirituelle: les « coupures » des directeurs des théâtres où le jeune chef-d'œuvre palpait comme un cygne mutilé, les déformations scéniques et rythmiques, toutes, où s'étendait la vague activité de chefs d'orchestre ignares et de régisseurs ankylosés, tout cela est réparé.

Car, lorsqu'après le final triomphant du premier acte, d'un enthousiasme ailé, ce vendredi 20 juillet, au théâtre de Bayreuth, les auditeurs s'exaltèrent en acclamations, c'était le sentiment d'une « réparation » offerte aux douleurs du Génie sacrifié que l'on avait en soi et l'espérance de voir appliquer une fois pour toutes la Loi qui défend de meurtrir l'Œuvre d'Art!

Et l'on se souvenait aussi — passé ridiculement grotesque — du temps où commencèrent, à l'occasion de ce *Lohengrin* maintenant rétabli dans sa pureté, les polémiques sur « la musique de l'avenir », le barbotage irrémédiablement baroque de la critique journalistique et toute la méprisable rancune des cabales qui se traîne toujours aux pieds des chefs-d'œuvre!

L'intervention animée du cœur, la mimique et la déclamation enfin compréhensives des acteurs-chanteurs, une « mise en scène » respectueuse d'une archéologie difficile à reconstituer, — tout cela fait du *Lohengrin* de Bayreuth non plus « l'opéra » populaire de R. Wagner, mais ce qu'il voulait — un drame poignant — et l'on a, certes, lorsque s'éloigne sur les flots de l'Escaut le chevalier conduit par la Colombe, la sensation complète de l'Idéal en allé.

Car telle est, nettement expliquée par le maître lui-même, la signification morale de l'œuvre:

« Lohengrin cherchait la femme qui erût en lui, qui ne lui demandât pas qui il était ni d'où il venait, qui l'aimât tel qu'il était et parce qu'il était tel qu'il lui paraissait. Il cherchait la femme près de laquelle il n'eût pas besoin de s'expliquer ni de se justifier, qui l'aimât sans condition. C'est pourquoi il devait

lui cacher sa nature supérieure; et la seule garantie qu'il eût à cet égard, c'était de ne pas lui révéler cette supériorité, c'était la certitude de ne pas être admiré et adoré à cause d'elle, lui qui ne demandait qu'une seule chose, la seule chose qui pût le délivrer de son isolement: aimer, être aimé, être compris selon l'amour. Quand au-dessous de lui, au milieu de l'humanité, il entend le cri de détresse de cette femme, il descend de sa solitude délicieuse mais inanimée. Malheureusement, la supériorité de son être l'a marqué d'un trait indélébile; il ne peut pas ne point paraître merveilleux. L'étonnement de la multitude, le venin de l'envie jettent leurs ombres jusque dans le cœur de la femme aimante; le doute et la jalousie lui prouvent qu'il ne peut pas être *compris*, mais seulement adoré; alors il avoue sa divinité et retourne, anéanti, dans sa solitude. »

D'autres extraits des écrits de Wagner compléteront cette explication:

« Celui qui ne voit dans Lohengrin que l'idée romantico-chrétienne n'en aperçoit qu'une particularité extérieure purement fortuite, il n'en comprend pas l'essence. Ce qui fait le côté tragique de la situation du héros, c'est ce qui fait le caractère tragique de la situation de l'artiste moderne dans la société actuelle. *Ce que l'artiste demande naturellement et nécessairement, c'est d'être absorbé et compris sans réserve par le sentiment; et l'impossibilité de rencontrer cette compréhension sincère et absolue — d'autre part la nécessité où il se trouve de s'adresser à l'intelligence plutôt qu'au cœur — c'est là ce qui fait sa situation tragique et ce que j'ai dû éprouver moi-même comme artiste...*

Je me souviens que ce fut par l'effort que je fis pour parvenir à la clarté, quand j'écrivais *Lohengrin*, que j'arrivai à saisir, avec une certitude de plus en plus grande, l'essence du cœur féminin que j'avais à représenter dans l'aimante Elsa. L'artiste, en effet, n'acquiert la puissance persuasive de l'expression que s'il a pénétré tout au fond de son objet en éprouvant lui-même toutes les sensations de l'être qu'il a à représenter. Dès le début, j'avais vu en Elsa l'antithèse de Lohengrin, — non pas, bien entendu, son antithèse absolue, totale, mais plutôt l'autre face de sa propre nature, — l'antithèse qu'il porte en lui-même et après laquelle son désir aspire comme après le complément nécessaire, indispensable de sa propre nature d'homme. Elsa est l'être *inconscient et spontané* en qui Lohengrin aspire à trouver sa délivrance. Or, cette opération est elle-même un acte spontané et irréfléchi en Lohengrin. Là est le trait d'union par lequel il se sent attiré à elle. C'est aussi par l'inconsciente conscience de cette attraction que j'arrivai à la compréhension de l'être féminin et que, m'identifiant complètement avec lui, je dus approuver toutes les manifestations qu'il produit dans la personne de mon aimante Elsa. Je ne pus donner tort à l'explosion de sa jalousie, parce que c'est justement ce sentiment qui me révéla l'essence humaine du véritable amour. Je souffris alors vraiment — souvent au point de fondre en larmes — en pensant à la nécessité tragique qui rendait inévitable la séparation, l'anéantissement des deux amants. Cette femme qui, pour obéir à la fatalité de l'amour, se précipite volontairement à sa perte et qui, au moment où elle est remplie tout entière de l'adoration ravie que lui inspire son amant, préfère mourir plutôt que de ne pas le posséder tout entier; cette femme qui, se rencontrant avec Lohengrin, devait succomber et le livrer, lui aussi, à l'anéantissement; cette femme qui, ne pouvant aimer qu'ainsi, est amenée par l'irruption en elle de la jalousie, à connaître enfin, au lieu de l'adoration ravie, l'amour dans toute sa vérité, et qui, par

(1) Voir notre dernier numéro.

son sacrifice même, en rend l'essence manifeste; cette admirable femme, à qui Lohengrin devait échapper parce qu'avec sa nature particulière il ne pouvait la comprendre, je l'avais découverte maintenant; et le trait lancé à l'aveugle vers un but pressenti mais encore inconnu à ce moment, ce fut précisément mon héros Lohengrin. C'est en me résignant à sa perte que je reconnus l'essence du véritable *féminin* d'où doit naître mon salut et celui du monde entier en anéantissant l'*égoïsme masculin*, même sous sa forme la plus noble. Elsa, la femme insoupçonnée jusqu'ici et maintenant clairement comprise par moi, — cette manifestation nécessaire du plus pur sentiment naturel dans toute sa spontanéité, — a fait de moi un complet révolutionnaire. Elle était l'*esprit du peuple* (la simplicité du cœur) après lequel, moi aussi, comme homme artiste, j'aspirais comme après l'*élément libérateur*. »

Telle est donc l'essence du drame qui se joue sur la scène de Bayreuth! Et joué de quelle façon admirable et complète!

Le Lohengrin est interprété par Van Dyck (à la première représentation il fut, étant indisposé, remplacé par Geirhäuser, de Karlsruhe, dont les remarquables qualités de mimique et de déclama-tion faisaient pardonner à la voix quelque peu insuffisante). Son interprétation nous paraît manquer d'idéalité, vraiment, et peut-être les habitudes contractées en d'autres théâtres en font, d'une manière exagérée, plutôt le ténor d'un opéra que le héros d'un drame; on est trop souvent dans l'attente d'un « grand air » qui emporte les applaudissements et, par malheur pour le chef-d'œuvre de Wagner, ce « grand air » c'est l'admirable scène des « Adieux ». Van Dyck est meilleur dans la scène d'amour du 3^e acte et, en tous cas, pour l'apprécier en toute justice, il nous faut admirer son art de chanteur.

M^{me} Nordica, c'est l'Elsa poétique et charmante plutôt que l'Elsa torturée par le doute : comme chez Van Dyck, avec, cependant, des qualités apprises à l'école de Bayreuth, l'art du chant est supérieur chez elle à la compréhension.

Celle-ci est plus complète chez les interprètes du groupe farouche qui enveloppe d'ombre la pureté de Lohengrin et d'Elsa. M^{me} Marie Brema représente Ortrud; elle est vraiment superbe d'astuce et de perfidie : la voix a des sifflements de vipère et le geste des félinités cruelles qui donnent le frisson. (Disons en passant que cette débutante de premier ordre s'est révélée plus superbe encore dans le rôle de Kundry, que nous ne nous souvenons pas d'avoir vu interpréter avec une maîtrise telle.) M. Demeter Popovici, du Théâtre de Prague (également un débutant), figure le Telramund : voix farouche, geste vigoureux et agité; c'est bien l'être inquiet et faible dont la volonté s'éparpille en éclats de colère fugitive et indécise.

La basse de Grengg (le roi Henri l'Oiseleur) sonne puissamment dans la scène du Jugement de Dieu et Bachmann représente avec dignité le personnage verbeux du héraut.

Mais ce qui emporte l'unanime enthousiasme, ce sont les chœurs et l'orchestre : M^{me} Cosima Wagner et M. Kniese, avec le concours « d'assistants » infatigables et dévoués, sont parvenus à faire des chœurs du *Lohengrin* une foule agissante et chantante parmi la merveilleuse reconstitution de la vie ancienne.

Mottl dirige l'orchestre. En parlant du sublime adagio de la *Neuvième symphonie*, R. Wagner disait : « Les dirigeants d'aujourd'hui ne sont plus capables de l'exécuter dans la plénitude de sa lenteur. »

Mottl y arriverait : nous n'en voulons pour preuve que son

exécution du prélude de *Lohengrin*. C'est d'une lenteur mystique et profonde qui s'exalte comme un vol d'anges, et lorsque se découvre en éclats de lumière sonore toute l'aveuglante splendeur du Graal, vraiment auprès de tout auditeur quelque chose de divin n'a-t-il point passé?

PETITE CHRONIQUE

L'*Union des Arts Décoratifs* de Belgique vient de se réorganiser sur des bases nouvelles. Cette extension, en faisant une part plus large à l'industrie, aura entre autres effets de permettre l'organisation d'expositions plus importantes que précédemment, et surtout d'aider au développement du goût artistique dans l'industrie.

Pour avoir un lieu de réunion favorable sous tous les rapports et qui permette aux membres anciens et nouveaux de se rencontrer dans un milieu artistique, la Société a pris à bail un des locaux de l'Hôtel Ravenstein.

S'adresser, pour les demandes d'admission, au secrétaire, M. Louis Masson, rue Josaphat, 16.

Mariage d'artiste : M. Jenő Hubay, professeur à l'Académie royale et au Conservatoire national de Musique, et la comtesse Rose Cebrian ont l'honneur de vous faire part de leur mariage, célébré à Losoncz (Hongrie) le 6 juillet 1894.

Les concerts au Casino de Blankenberghe sont des plus brillants : On y a entendu dimanche passé M. Bonnard, du Théâtre de la Monnaie; lundi, M. Martapoura, de l'Opéra, a donné son deuxième concert; mardi a eu lieu une matinée musicale consacrée à l'audition de *la Mer* et de *Sinaï* de Paul Gilson. M. Chomé, professeur au Conservatoire de Bruxelles, a dit le poème de *la Mer*, et M. De Backer, baryton du Théâtre des Arts de Rouen, a chanté *Sinaï*. Mercredi 8 et vendredi 10 ont eu lieu des concerts avec le concours de M^{lle} Milcamps et de M. Casset, du Théâtre de la Monnaie.

Une des plus grandes attractions de la saison sera le concert avec le concours du violoniste Ysaye.

Nos félicitations sincères au directeur du Casino, M. Boulvin.

Comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, une commission vient de se former à Harlem pour élever un monument à Frans Hals. Se souvient-on, à ce propos, du superbe buste que fit de Frans Hals le sculpteur Jean Carriès, que la mort vient d'élever? Ce buste fut exposé au Salon des XX en 1886.

Auguste Cain, le célèbre sculpteur, vient de mourir à Paris, âgé de 72 ans. Il avait été élève de Rude. Ses œuvres principales sont : le *Rhinocéros attaqué par des tigres*, les *Lionnes couchées* et le *Tigre étouffant un crocodile*, qui se trouvent au Jardin des Tuileries.

Parmi les dernières affiches parues, signalons aux collectionneurs deux compositions fort intéressantes : l'une, en bistre, de M. Goissaud, pour l'Exposition de la Société des Miniaturistes et Enlumineurs de France; l'autre, en couleurs, de M. Moreau-Nélaton, pour la plage bretonne de Saint-Jean-du-Doigt. L'unique dépositaire de ces deux œuvres nouvelles est M. Ed. Sagot, rue de Châteaudun, 39^{bis}, à Paris, qui les vend au prix modique de fr. 1-50 et de 3 francs. On trouvera chez ce spécialiste quelques épreuves d'artiste à 5 francs de la seconde de ces affiches.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix: 10 francs.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE BELGE D'ASSURANCES SUR LA VIE
Autorisée par le Gouvernement

ACTIF PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

UN MAÎTRE CARICATURISTE. *Gustave-Henri Jossot*. — EN DAUPHINÉ. — FÉLIX FÉNÉON ACQUITTÉ. — LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH. III. *Tannhäuser*. — L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A OSTENDE. — L'ÉGLISE DE MARIAKERKE. — NOS BOIS, NOS ARBRES. — LA LITTÉRATURE ET L'EMPEREUR GUILLAUME. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — EXTRAIT DE NAISSANCE. *Morgane*. — PETITE CHRONIQUE.

UN MAÎTRE CARICATURISTE

GUSTAVE-HENRI JOSSOT

Un curieux petit album de caricatures, dont la fantaisie ornementale exaspérée contraste avec la simplicité du vêtement chromique, *Artistes et Bourgeois*, apparu aux vitrines ces jours derniers, nous remet en mémoire la promesse — oh! une simple affaire de conscience à régler avec nous-même! — d'appeler l'attention sur le jeune artiste qui débute par des œuvres graphiques d'une si outrancière originalité, en même temps que sur quelques autres manieurs de brosses et de crayons manifestement dégagés de toute attache avec les confréries officiellement reconnues et patronnées. C'est notre mission — combien joyeuse! — de provoquer un mouvement de sympathie et d'intérêt en faveur des nouveaux venus, des ignorés, d'initier à leurs recher-

ches ceux qui veulent bien nous suivre en nos études. De là ces notes brèves, en lesquelles défilèrent quelques noms inédits, des noms d'avant-garde qui fleurissent l'indiscipline.

Ce n'est, faut-il le dire, ni aux Champs-Élysées ni au Champ-de-Mars que s'épanouit la capricieuse imagination de M. Gustave-Henri Jossot, l'auteur du recueil qui motive cet article. En bon intransigeant, il expose aux *Indépendants*, avec Signac, Luce, Lautrec, Anquetin, Cross, Denis, Petitjean, Hermann Paul et quelques autres irréconciliables. On put voir de lui, le mois passé, en ce Palais des Arts libéraux qui abrite, depuis que le pavillon de la ville de Paris leur est fermé, la Société du Rouge et Bleu, des compositions aux arabesques sinueuses et précises, poursuivant l'intensité de l'impression par d'extraordinaires combinaisons de lignes tirebouchonnées, tandis que la couleur était traitée par larges tons plats, clairs et vifs, judicieusement choisis pour la joie des yeux. Un Suisse d'église, d'une majesté irrésistiblement comique, nous est demeuré rivé dans la mémoire, et aussi une danse bretonne, d'une fantaisie échevelée, et cette page titrée *Breton et cochon* dont la légende effroyable, si elle était insinuée dans les *Guides Joanne*, clouerait aux confins de la région les touristes les plus intrépides.

C'était, pensons-nous, la première fois qu'apparaissait en public cette signature au *j* minuscule, tracée

d'une grosse écriture candide et qui pourrait bien être rapidement haut cotée dans les revues satiriques.

Depuis le Salon des Indépendants, voici qu'est apparu cet amusant recueil : *Artistes et Bourgeois*, que Willy orne d'une préface où il présente de pied en cap son ami Jossot :

« Né à Dijon, en 1866 (la Bourgogne était heureuse !) de parents riches mais honnêtes, notre collégien fréquentait peu les auteurs latins, point les grecs ; et rarement les cuivres de la fanfare locale, sans lesquels il n'est pas de bonne distribution de prix, purent saluer de leurs *couac!* admiratifs le nom de Jossot. — Quand il fut bien avéré — de par ses déclarations répétées cent fois de par les marges de ses bouquins encombrées de subversives caricatures — que leur fils voulait être artiste, tout à fait artiste, rien qu'artiste, ses parents n'hésitèrent pas à l'improviser assureur ; mais au dict du bon roi Dagobert répétant à ses chiens qu'il faisait noyer : « Il n'est si bonne Compagnie qui ne se quitte », Jossot ajoutait : « Surtout quand elle est d'assurance. » Entré en fonctions le 15 février, il démissionna le 15 mars ; toutefois, s'il quitta la Compagnie, il ne perdit rien de son assurance et resta toute sa vie un gars d'attaque, carré par la base, qu'au Lycée de Dijon ses co-potaches surnommaient « Peu peureux ».

Willy arrête là ses renseignements biographiques, justifiant sa concision par le motif que les « Peu peureux » n'ont pas d'histoire. Les détails qu'il donne nous suffisent. Pour le reste, ouvrez au hasard le petit livre gris décoré d'une ahurissante composition en couleurs claires (jaune paille, violet aubergine, vert de prairie et rouge groseille) et vous découvrirez tout de suite, en même temps que l'étrange procédé instauré par le dessinateur, l'allure pince-sans-rire de ses légendes.

Quelques exemples. Côté des artistes : « J'ai un talent énorme, je n'en disconviens pas, mais je suis trop modeste pour devenir célèbre ! » Côté des hommes de lettres : « Et ton nouveau bouquin ? — Mon bon, il devient tout bêtement shakespearien ! » Côté des bourgeois : « Rosalie, quand vous desservirez, ramassez soigneusement les miettes de pain... nous ferons ce soir du macaroni au gratin. »

Jossot traite ses caricatures, nous l'avons dit, par des procédés d'ornementation. Les volutes qui s'échappent des pipes ont des formes décoratives ; les manches des robes de femmes, les collerettes, les plis des vêtements masculins, les chevelures, et jusqu'aux mains, et jusqu'aux meubles se contorsionnent, selon l'expression qu'ils ont à déterminer, virevoltent avec la plus crâne désinvolture, suivent des inflexions inattendues, s'incurvent, se déroulent en spirale. L'effet obtenu est vraiment comique, d'une drôlerie irrésistible qu'accentue la crudité téméraire des tons. Et pourtant la composition reste harmonique, d'un coloris séduisant malgré les

juxtapositions les plus audacieuses. C'est que, sous le caricaturiste, il y a un homme de goût et un artiste, habile à composer sa palette, à combiner ses polychromies en ordonnateur avisé, à n'allumer ses fusées qu'à bon escient, certain qu'elles ne lui partiront pas dans les jambes.

Jossot, faut-il le dire, serait un maître affichiste. Il trouverait dans l'art forcément tapageur d'attirer et de fixer les regards de la foule une occasion d'appliquer ses rares facultés de décorateur subtil et d'observateur ironique.

EN DAUPHINÉ

Reyer, qui n'aime pas les pianos, déteste les tramways. La fumée, la poussière et les rauques appels qui, depuis un mois, remplissent la vallée du Sonnant le consternent et dans une lettre aux *Débats* il pleure la fin de la vieille diligence du père Basset qui, naguère, au petit trot de ses quatre haridelles, trimbalaient de la gare de Gières aux bains d'Uriage les nombreux touristes qui choisissent la jolie station thermale comme centre d'excursion dans le Dauphiné.

Si le trajet a perdu quelque peu de son pittoresque, les promenades sont singulièrement facilitées par le nouveau railway, qui met Uriage aux portes de Grenoble et ouvre les voies vers les régions, peu accessibles jusqu'ici, de l'Oisans et du Briançonnais.

Aux artistes, aux amoureux de la nature fruste, à tous ceux qui comprennent le charme des altitudes, nous signalons ce coin de terre, montagneux et solitaire, rebelle jusqu'ici à la redoutable colonisation anglaise qui a fermé la Suisse aux esthètes. Ils gardent scrupuleusement le culte du Dauphiné, les artistes que chaque été réunit au Casino d'Uriage : Bonnat, Detaille, Béraud, Jonecières, de Kervéguen, et l'on conçoit que Reyer, l'un des plus anciens et des plus fidèles habitués, pousse un cri d'alarme à la vue de la locomotive qui va amener, sous les ombrages du Parc, autour de l'orchestre de M. Mouline, des hordes de Philistins.

Mais si Uriage se transforme et se mondanie, si le Casino, sous la direction active de M. Edouard Buisson, multiplie les fêtes, concerts, bals et spectacles, il reste aux amants de la solitude les merveilleuses ascensions de Champrousse, des trois pics de Belledonne, du Taillefer, l'excursion aux eaux glacées des Sept-Laux, les promenades à la Chartreuse de Prémol, à la maison forestière du Marais, au chalet des Seiglières, à la cascade de l'Oursière, aux lacs Robert, peuplés de salamandres. De quelque côté qu'on se dirige — à la condition de ne point redouter quelques heures de marche en montagne — c'est un éblouissement de glaciers, une fraîcheur de forêts et de pâturages, un murmure de sources bruisant sous les frondaisons des châtaigniers et des noyers. Dans la perspective des avenues et des sentiers, par les interstices des fourrés, l'horizon déploie avec une magnificence sans égale des silhouettes de montagnes teintées d'améthyste et de lapis-lazuli. Nature sauvage, dont les vallées fleuries atténuent l'austérité sans en altérer le caractère.

Dans les gorges encaissées par où les torrents issus des glaciers de la Meije et de Belledonne roulent leurs eaux plombées vers le Drac, la Romanche et l'Isère qui les porte au Rhône, les talus sont tapissés de menthe sauvage au parfum aigü. La flore exubérante des vallons alpestres, merveilleusement épanouie en cet été

déjà déclinant, est une joie continue. Tandis que digitales et campanules achèvent d'agiter, par milliers, leurs clochettes, que les clématites étoilent encore les buissons, le thym et la lavande embaument l'air de senteurs pénétrantes et c'est, tout au long des haies de prunelles et d'épine-vinette, sur les bords gazonnés des chemins, dans l'ombre des fourrés, un éblouissement d'or pâle, de mauve cendré, d'argent neuf, de corail et de turquoise. On rêve de voir, sous la caresse du soleil, toute cette féerie palpiter et vivre, tandis que s'avancerait, souriant, parmi les Floramyes, le Chevalier Vierge.

Plus haut sont les cultures et les vignes, les champs de seigle, d'orge et d'avoine qui déroulent sur le flanc des coteaux de larges rectangles d'or. Les sarments se nouent autour des échelas bronzés par la mousse. Un chaume fleuri de joubarbes dresse, çà et là, son pignon pointu sous une châtaigneraie aux dômes majestueux. Des vergers déploient, aux alentours des fermes éparpillées au gré des escarpements du sol, des magnificences de fruits vermeils, veloutés et savoureux. Des ruisseaux rapides font tourner la roue d'une scierie, actionnent un moulin qui tapage dans les saules, enveloppé du nasillement des canards et des pintades.

Puis tout bruit cesse. Les sentiers rocailleux mènent dans la forêt solennelle et muette. Et, durant des heures de montée en lacets, par des raidillons que seuls franchissent les piétons et les mulets, on marche sous des voûtes de verdure, dans des nefs aux perspectives infinies dont les sapins centenaires, au tronc rongé de lichens givrés, forment les colonnes.

Par-delà, c'est la solitude des pâturages, l'herbe drue et courte, revêche à la dent des moutons qu'y garde, dans sa houppelande de feutre, un berger aux gestes lents, amené, chaque été, des sommets de l'Estérelle ou des hauteurs de l'Italie.

L'air, déjà, se raréfie. Autour de soi surgissent, de toutes parts, les pics neigeux, les crêtes dentelées, les dents rocheuses dont les nuées suivent les formes capricieuses. Les vallées s'enfoncent, emplies de buée bleue, dans un prodigieux recul. Entre les pierres que le pied heurte et fait rouler à chaque pas, l'arnica apparaît en fleurs de soleil. La gentiane tache de bleu sombre l'émeraude claire des pentes gazonnées. Et la rose des Alpes s'épanouit en buissons touffus et rampants.

Mais bientôt la végétation s'arrête, et cette région d'herbages et de flore alpestre franchie, c'est l'escalade du roc nu et brûlé, lavé par la neige, calciné par la foudre, croulant sous l'effort des ascensionnistes, effrité et poudreux. C'est le chaos, troublant de grandeur et de solitude farouche. C'est l'entassement des pyramides, des blocs de rochers percés de cheminées dans lesquelles on se hisse avec peine en s'aidant des mains et que, dans les endroits périlleux, la sollicitude des clubs alpins garnit de câbles en fer, solidement rivés au roc.

On traverse des glaciers, dans lesquels le piolet taille, une à une, les marches nécessaires, tandis que s'allongent sur la surface étincelante de grandes ombres bleues. On longe des lacs aux rives couvertes de neige. On franchit des cascades écumantes. Et rien, non, vraiment rien n'égale la sensation enivrante de l'arrivée au sommet du pic, dans la rayonnante splendeur des panoramas alpestres.

Voilà, certes, des impressions raffinées, d'un rare attrait et d'une saveur telle que ceux qui y ont trempé les lèvres continuent à s'y griser. Témoin l'un des plus assidus coureurs des montagnes du Dauphiné, ce prince Alexandre Bibesco que chaque saison ramène à Uriage et qui ne se lasse pas, depuis trente ans, de

gravir des pics, de franchir des cols et de traverser des glaciers. Mais il faut pour cela du jarret, de l'énergie, du sang-froid, l'amour de l'indépendance et le dédain du confortable, toutes choses qui manquent, peut-être, à bon nombre d'élégants messieurs, qui, chaque soir, en smoking correct, s'assoient aux petites tables bien servies du restaurant Monnet et de l'hôtel du Cercle. Car s'il y a à Uriage des alpinistes et des artistes, les oisifs l'emportent en nombre, et la foule s'en accroît chaque année. Toute réflexion faite, peut-être Reyer n'avait-il pas tort lorsqu'il regrettait la diligence du père Basset et l'époque où le jeu de boules était l'unique distraction offerte aux baigneurs.

Félix Fénéon acquitté.

Dans notre numéro du 29 avril dernier, nous protestions d'une plume indignée contre l'arrestation de ce penseur et de cet artiste dont plus d'une fois nos lecteurs ont pu apprécier les hautes et belles qualités.

Le jury de la Seine vient, en l'acquittant, de justifier nos prévisions et de donner une leçon éclatante aux ANARCHISTES D'EN HAUT, qui faisant sauter toutes les règles de la Justice et poignant le Droit, avaient combiné le complot abominable d'obtenir contre un innocent une condamnation cruelle, brisant sa vie intellectuelle et sa destinée artistique.

Ces anarchistes d'en haut ont été servis par une presse qui semble s'être donné pour mission de méconnaître tout ce qui fut une garantie contre la liberté sacrée de la pensée dont son institution est pourtant l'expression la plus saisissante. Ce sont surtout les journaux cosmopolites, financiers et sémitiques qui se sont signalés par leurs excitations avant le verdict, par leurs regrets après qu'il eut été rendu.

Avec un profond regret nous avons lu des lignes où un écrivain du plus alerte talent, MAURICE TALMEIR, traitait Félix Fénéon sans égards et sans justice. Quelle contagion ! Et comme partout l'anarchie se manifeste non pas en bas mais en haut, altérant profondément le sens moral de ces classes qui osent se proclamer les gardiennes et les défenseurs de l'ordre que leurs mœurs et leurs allures méconnaissent incessamment.

LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH (1)

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

III. — Tannhäuser.

Comme pour le *Lohengrin*, R. Wagner trouva son interprète définitif en Schnorr von Karolsfeld. Celui-ci représenta en 1865, au Théâtre de Munich, le *Tannhäuser* selon les indications précises du maître et, ainsi que toujours il arrive, cette interprétation nouvelle — la vraie — dérouta le public qui préféra l'interprétation de 1845 — la fausse.

Écoutons, à ce sujet, l'auteur lui-même :

« L'intérêt grandissant du public pour mon œuvre (dit-il en parlant de la première interprétation, à Dresde) me paraissait être celui de personnes liées d'amitié avec un fou. Cet intérêt nous entraîne à accorder au malade ses idées erronées, à essayer de leur attacher une signification, à répondre à celle-ci, tant bien

(1) Voir nos deux derniers numéros.

que mal, pour lui rendre supportable son état digne de compassion. Des indifférents peuvent rechercher aussi pareille conversation; c'est un piquant plaisir d'entendre les élucubrations d'un fou et de se demander, après qu'il a dit, çà et là, une chose raisonnable, si c'est lui qui commence à errer ou si nous-mêmes nous n'avons pas la force de le suivre dans sa logique; — c'est ainsi que je devais comprendre dorénavant ma situation vis-à-vis du « gros public ». Le bon vouloir de la direction et, avant tout, le zèle et le talent des interprètes parvinrent à introduire l'œuvre peu à peu. Je demande à tout homme raisonnable de juger dans quel état d'esprit devait me jeter ce succès tout extérieur de mon *Tannhäuser*, et si vingt exécutions suivies du rappel de l'auteur pouvaient me consoler de devoir la plus grande partie de ce succès à un malentendu ou du moins au fait que mon œuvre n'avait pas été comprise telle que je l'avais créée. »

R. Wagner raconte en ces termes dans quelles circonstances il s'occupa de ce personnage légendaire :

« Déjà tout à la pensée de mon retour vers l'Allemagne, je vivais, depuis que le *Hollandais Volant* était écrit, dans le pays désiré de mes rêves, que bientôt j'allais de nouveau habiter. C'est alors que le hasard me mit entre les mains la légende de *Tannhäuser*. La merveilleuse forme de la poésie populaire m'impressionna puissamment; elle ne le pouvait aussi qu'à partir de cet instant où le « lied » de *Tannhäuser* m'apparaissait dans son originalité complète. Ce qui m'entraînait avec une puissance irrésistible vers ce sujet, c'est la parenté, très éloignée pourtant au premier abord, qu'il présente avec une autre légende, celle du « Tournoi des chanteurs à la Wartbourg ». Le hasard me mettait en face de cette dernière dans sa version la plus pure, celle qui devait m'émouvoir le plus par sa simplicité. J'étudiai aussi l'ancien poème allemand qui traite de ce tournoi; un de mes amis, philologue, avait pu heureusement me le prêter. Par là, je vis s'ouvrir devant moi un monde nouveau de richesses poétiques dont je n'avais auparavant pas la moindre idée... »

Mon retour direct vers Dresde (après trois années d'épreuves atroces dans Paris) me conduisit par la vallée de la Thuringe, d'où l'on aperçoit, au haut d'une montagne, le manoir de la Wartbourg.

Comme cette vue agit puissamment sur moi!

Chose singulière : je ne devais revoir ce château, où se jouait le drame que je portais en moi, que sept ans après, poursuivi et forcé de quitter ma patrie comme un fuyard. C'est du haut de ses tours que je jetai alors le dernier regard sur cette Allemagne que je saluais autrefois avec tant de joie. J'arrivai à Dresde pour y préparer l'exécution du *Rienzi*. Avant le commencement des répétitions, je fis une excursion dans les montagnes de la Bohême : c'est là que j'écrivis complètement le projet du drame appelé *Tannhäuser*.

L'essence du drame de *Tannhäuser*, c'est la lutte vers la possibilité d'être soi-même.

L'auteur vécut ce drame :

« L'instinct qui pousse les hommes vers la plénitude de la vie, me lança, dit-il, dans une direction qui devait bientôt me déplaire. La sensualité et la jouissance se présentaient à moi sous la forme où elles existent dans notre société moderne. Me détournant d'elles avec une horreur qui m'était inspirée par ma nature d'artiste en plein développement, je devais nécessairement chercher dans des éléments plus élevés, plus nobles, la satisfaction que je n'avais point trouvée dans l'art et la vie modernes. Elle m'appar-

raissait personnifiée par quelque chose de pur, de vierge, d'éloigné, d'immaculé. Cette satisfaction n'était que l'aspiration vers un amour vrai, émanant du domaine de la parfaite sensualité, d'un amour qui ne pouvait justement pas se trouver là où se trouvait la sensualité moderne, si détestable. »

L'interprétation de ce drame est confiée à des artistes que les fidèles de Bayreuth, pour la plupart, connaissent.

Grüning est un *Tannhäuser* quelque peu guindé; on ne sent pas chez lui l'aspiration vers la souffrance et la rédemption. Pour ce qui concerne la voix, il est en énorme progrès.

Elisabeth est représentée par MM^{les} de Alina et Wiborg, toutes deux intéressantes, avec des qualités différentes : nous préférons la première citée.

Le personnage du Landgraf, d'abord figuré par Döring, le fut ensuite par Fenten : début remarquable. Le jeune chanteur appartient, comme nous l'avons déjà dit, à l'école de musique créée depuis peu ici.

Le platonique Wolfram, c'est tour à tour Reichmann et Kaschmann : interprétations dont il n'est plus nécessaire de refaire l'éloge. MM. Takats et Cianda ont débuté avec succès dans le rôle de Biterolf.

M^{les} Deppe et Mulder représentent, avec trop peu de simplicité, le jeune berger qui dans une naïve chanson, salue la venue du printemps.

Les chœurs sont superbes, cela va sans dire, à Bayreuth; l'orchestre également, sous la direction du jeune « Hofkapelmeister » Richard Strauss, un dirigeant très sensible et au plus haut point compréhensif.

Terminons ces quelques notes sur les *Festspiele* de 1894, en disant que Van Dyck a chanté — une seule fois — le rôle de Parsifal : il y est très au-dessus de ce qu'il s'est montré dans *Lohengrin* et l'on acclama le beau chanteur. L'acteur, malheureusement, a perdu quelque peu des qualités qui sont l'essence de la mimique wagnérienne : la fermeté et la concentration du geste. Trop de préoccupation du public, deviné là-bas dans le noir de la salle, M. Van Dyck!

D'autre part Birrenkoven, une fois, a figuré comme *Lohengrin*; pas plus que son collègue il ne réalise le héros à la fois mystique et humain. Trop de lourdeur avec, cependant, beaucoup d'impersonnalité (qualité indispensable aux acteurs de Bayreuth).

M. Doeme (de Londres) n'a fait qu'une apparition comme Parsifal.

M^{me} Malten n'a pas beaucoup réussi dans son interprétation de *Kundry* : manque de répétitions, défaut de mémoire, fatigue...? Le souvenir de la précédente interprétation par M^{me} Brema, vraiment, était trop suggestionnant!

M. Döring remplaça différentes fois, comme Gurnemanz, son camarade Grengg, appelé vers Munich : qualités moyennes.

Jouera-t-on l'année prochaine? Telle est la question que posent tous les partants.

Nous croyons pouvoir y répondre : *Non*.

En 1896, ce sera, de nouveau, sur la scène du Théâtre des Fêtes, la gigantesque trilogie avec son merveilleux prologue : *Le Rheingold*. Les répétitions commenceront déjà l'an prochain.

Ce sera pour la mémoire du maître un solennel anniversaire!

L'Exposition des Beaux-Arts à Ostende.

Exposition vraiment intéressante, variée, complète, artistement arrangée. La direction matérielle appartenait à l'architecte Dujardin, la direction artistique au peintre James Ensor. On sent la présence de celui-ci, et tout ce qu'il y a de jeune et de vivant à l'exposition d'Ostende y a été amené par lui. Il était à craindre qu'une ville de province ne s'adressât qu'aux inévitables Herbo ou Van Severdonck, ces peintres du sirop, du caramel et de la confiture, et ne délaissât tout ce que l'art a de vaillant et de robuste. Il n'en est rien. Nous voyons de beaux noms au catalogue : Meunier, Degouve de Nuncques, Redon, Chéret, Vogels, Claus et que d'autres ! James Ensor est le coq — un coq fanfaron de belle couleur et prestigieux de fantaisie — de la présente exhibition. Deux peintures de lui, anciennes, et superbes toujours : *Le Lampiste*, coloré comme un Manet, — un chef-d'œuvre d'impressionnisme franc, étonnant de vie picturale et qui s'impose à quelque musée, — puis *les Masques scandalisés*, une drôlerie mystérieuse et étrange baignée dans une lumière d'intérieur : toile maîtresse. Puis, d'Ensor toujours, des *Soudards entrant dans la ville de Bise*, abracadabrante fantaisie où l'imagination de l'artiste se débride en un grotesque trivial mais puissant, et arrête par sa brutalité outrée, comme certaines caricatures d'Anglais du siècle passé et du commencement de celui-ci. Où Ensor se caractérise encore, c'est dans l'eau-forte, qu'il rend légère, aérienne, subtile, capricieuse. Sa *Cathédrale* est une pure merveille d'eau-forte. Elle est trop connue du monde des lettrés pour que nous en parlions encore ici.

Après James Ensor, il faut noter tout spécialement M. Degouve de Nuncques et ses trois petits paysages d'une extraordinaire pénétrance, d'une intimité souveraine et noble. La peinture en est fine, légère, d'une nerveuse distinction. Quelle âme délicate et rêveuse se révèle sous cette printanière et virginale *Allée des cerisiers*, à l'ombre de ce *Marrounier*, chéri et familier, dans les plans de ce ravissant *Jardin*, décor tout fait pour l'*Intérieur* de Maeterlinck ! Les toiles de M. Degouve sont de précieux coffrets fermés qui ne s'ouvrent qu'aux seuls poètes.

M. Emile Claus nous apporte du soleil, des rayons brisés et éparpillés dans sa *Drève ensoleillée*, tandis que M. Omer Coppens se plaît, en son *Ostende*, dans une nuit lunaire où se dressent, comme en un rêve, les voiles des barques de pêche amarrées au clair de la lune. M. Baertsoen, lui, couvre ses *Chalands* de neige.

Voici une *Cour*, un tout petit tableau, d'un romantisme exquis et tenu, un Leys vaporeux. C'est signé Alfred Delaunoy. Voici de la peinture légère de M. Georges de Burlet, des eaux-fortes (un *Corbeau*, surtout) de M. Daniel de Haene, des œuvres de MM. Albert Ciamberlani, Emile Fabry, Den Duyts, Jelley, Alexandre Hannotiau, ce dernier très influencé, dans *la Reprise*, par De Braekeleer. M. Constantin Meunier expose une aquarelle : *La Causette*, de couleur corsée, M. Franz Melehers, de ropsiques *Londonniennes*. Que de noms, encore, parmi les Belges ! Taelmans, Uyttershaut, Verdyen, Baron, Vanaise, Vogels, — de clairs et gais paysages aux fines lumières de M. et M^{me} Rodolphe Wytsman, — puis, encore, Eugène Smits, Staquet, Cassiers, Bellis, Oyens, Meyers. *La Dernière récolte* de M. Laermans se trouvait à *la Libre Esthétique*. Quelle note tragique et de douleur profonde ce jeune peintre donne toujours dans les milieux picturaux où il exhibe ses œuvres ! C'est la cuisante tragédie des plèbes contée

frustement en acerbe et vibrante couleur. De M. Madoux, des esquisses algériennes. Des paysages de M. Marcette ; deux toiles robustes de ce jeune maître de la pâte : Victor Gilsoul. De M. Auguste Danse, de magistrales eaux-fortes. Enfin, signalons encore, bouquet capiteux de printemps, les fraîches peintures, si douces et si charmantes, de M^{lle} Anna Boch.

Ainsi nous avons épuisé la liste des invités belges de valeur. Nous ne parlerons pas des fades enluminures de M. Jan Verhas ni de la chocolaterie de M. Brunin.

Les sculpteurs ? M. Lambeaux est d'un académisme frigidité dans son *Chasseur d'aigles*. Je préfère à son art l'art plus ému, plus personnel, plus jeune et plus ardent d'un Jules Lagae ou d'un Gaspar. M. Lagae devient un sculpteur d'un talent distingué, affiné par certaines attaches florentines.

Parmi les étrangers invités à Ostende, citons M. Charles Storm van 's Gravesande, ce maître du paysage hollandais. M. Jules Chéret a envoyé trois ravissants pastels, pétillants d'une poésie lunaire chantée par pierrots et pierrettes, d'une couleur aussi joyeuse que la bosse de Puleinella, et ravissants comme des billets d'amour envoyés à la légendaire Colombine. De M. Odilon Redon, deux pastels au mystère nébuleux, disant une *Floraison* de cauchemar et l'angoisse bizarre d'une *Salomé* étrange. De M. Roll une médiocre *Etude*.

Deux Allemands : M. Max Stremel, dont l'*Intérieur* a été admiré à *la Libre Esthétique*. M. Stremel s'avère ici aussi paysagiste. Il met à noter l'âme de l'été, éparse parmi les meules que dressent de rougeaudes paysannes, le même souei d'art et le même délicat scrupule qu'il apportait à ses recherches de lumière dans les chambres hollandaises. Paysagiste fin et lumineux se montre aussi M. Paul Baum, qui expose pour la première fois en Belgique. C'est un artiste à la fois très robuste et très raffiné. Il recherche les argentines alliances des toitures rouges et des sables des dunes, faisant à ravir sonner les fleurs jaunes de celles-ci. Mais il aime surtout les plaines, dont il rend solidement la carcasse, sous le poudroiement du ciel. Nature de peintre d'élite.

Avant de quitter Ostende, il nous reste à signaler les peintres ostendais qui exposent : M. Emile Spilliaert, un mariniste et l'un des promoteurs de l'exposition, M. Buelens et M. Vlaminek, et leurs natures-mortes, M^{me} Marie Lévy, une paysagiste, M. Permeke qui, à ce que dit le catalogue, a été médaillé à Londres en 1878.

M. James Ensor a eu l'idée d'inviter la Société anonyme *L'Art*, de Bruxelles, à installer à l'Exposition d'Ostende un salon de réception. Ce salon est réussi et de bon goût, joliment installé. On y remarque la vasque d'Alexandre Charpentier, vue à *la Libre Esthétique*, de très beaux grès flammés de Lesbros et Dalpayrat, des étains de M^{me} Lutens, une broderie et des cuirs, remarquables, d'Omer Coppens, les belles gravures, d'après Rubens, de Lenain, enfin les tapis signés Lemmen et Rodolphe Wytsman, de la manufacture bruxelloise *La Royale*.

L'Église de Mariakerke.

Il est question, dans le monde des bâtisseurs, de démolir l'église de Mariakerke et de la remplacer par une nouvelle église qui serait élevée à proximité des villas et des hôtels. Tous les artistes connaissent la délicieuse et poétique église de Mariakerke. C'est la vieille amie des dunes, au milieu desquelles elle élève si maternellement sa tour ; c'est bien le temple un peu fruste, à la

fois doux et sauvage, de la madone des gens de mer. Elle a sa couleur, délicate et fine, si bien en harmonie avec le ciel de là-bas. La démolir serait un sacrilège. Il importe d'arrêter la main des barbares spéculateurs qui vont la renverser.

Ne peut-on conserver ce souvenir de nos anciennes côtes, solitaires et vierges des bourgeois qui y pullulent aujourd'hui comme les lapins dans les dunes? Est-il donc permis, sous prétexte d'utilitarisme et d'exploitation, de chasser du monde tout ce qui reste de doux et de sacré? Nous protestons violemment contre la démolition projetée. Deux artistes peintres, MM. James Ensor, à Ostende, et Léon Dardenne, à Tervueren, s'occupent de recueillir les protestations. Voilà la nôtre! Que tous ceux dont la cloche de la vieille église aimée a bercé les rêveries au bord de la mer protestent comme nous!

NOS BOIS, NOS ARBRES

La très artistique revue *La Libre Critique*, dans son numéro des 5-19 août dernier, publie un article de M. ERNEST CLOSSON, intitulé *Sous les Arbres*, dont nous extrayons ce qui suit :

« En d'autres pays, en France, en Allemagne, on écoute les doléances des artistes et du public intelligent, on prend bonne note de leurs observations. A quelques lieues de Berlin — un centre un peu plus considérable que Bruxelles — s'étendent des forêts immenses et touffues, où l'on se croirait à mille lieues de tout centre habité; on se garde bien d'installer là des scieries. Chez nous, au contraire, on semble s'être donné pour mission de créer autour de la ville une véritable Campine. Nous aurons beau crier, pleurer et gémir, — des navets!

« Que faire, alors? A qui adresser ses protestations? Au Roi? — Et pourquoi pas? Le Roi suit avec attention les tentatives de boisement de certaines dunes du littoral; ne pourrait-on l'intéresser à la conservation de nos arbres à nous?

« Ah! où sont-ils, les beaux étés d'autrefois, lorsque l'on pouvait, des heures durant, s'égarer sous bois, marcher entre ces beaux arbres, aux feuillages touffus et aux troncs énormes, si chers aux rêveurs, aux poètes, à tous ceux que révolte l'atmosphère empuantée de la ville et la monotonie stupide des promenades fashionables? Nous n'avons, nous autres, ni campagnes, ni parcs, ni vastes jardins; c'était, la forêt de Soignes, tout cela, pour nous. »

La campagne que nous menons, depuis plusieurs années, pour faire respecter les arbres, prend petit à petit le caractère d'un cri public! Il est donc à espérer qu'elle réussira pleinement. Le ministre de l'agriculture, M. De Bruyn, s'en préoccupe. M. De Burtet devrait enjoindre aux instituteurs d'inculquer quelques idées à ce sujet à leurs élèves rustiques; il pourrait en même temps leur dire d'apprendre aux petits paysans comment, sans augmentation de dépenses, on orne et embellit une maisonnette par la variété des badigeonnages et les plantes grimpances, à la hollandaise: cela serait plus expédient que de parler à ces malheureux de la gloire de Pepin le Bref ou de M. Charles Rogier.

A Bruxelles, M. Buls a réalisé admirablement ces idées: on lui en devra une grande reconnaissance; nos boulevards ne sont plus stupidement ébranchés par des bûcherons qui jadis traitaient leurs arbres en arbres de rapport, destinés à faire des planches et qu'il fallait faire pousser en hauteur. Nos affreuses places publiques vides sont maintenant partout embellies par la verdure.

Mais nos faubourgs! Est-ce que leurs bourgmestres ne vont pas faire de même? A Saint-Gilles, où on mutilait annuellement l'avenue Brugman, on nous assure que M. Van Meenen va mettre le holà et chercher, lui aussi, tous les coins où l'on peut planter et laisser pousser librement. Bravo! Quand on pense que toutes ces communes suburbaines, aux jolis noms rustiques, où jadis existaient de si charmantes retraites champêtres, sont devenues de lugubres et sales villes de province. O l'affreux Saint-Josse! Oh! le triste et vermineux Molenbeek!

M. Ernest Closson parle du Roi dans son article. Avec raison. Sans le Roi, Bruxelles serait actuellement hideux, au moins dans ses alentours. C'est lui (grâces lui en soient rendues) qui a sauvé quelques beaux points de vue et forcé des édités idiots à ne pas mutiler indignement leurs communes, pour en faire « des quartiers ouvriers »! ou pire que cela « des quartiers de petits rentiers »!

La Littérature de l'Empereur Guillaume.

La Revue de Paris du 4^{er} août publie un article sur l'empereur Guillaume II. L'auteur est M. Jules Simon, « ce qui n'est pas donné à tout le monde », ajoute cette excellente veuve Prud'homme: *L'Indépendance belge*.

Voici deux extraits de ce factum suggestif en sa naïveté doctrinaire :

« Je voulais savoir son avis sur nos écrivains en vogue; il ne se fit pas prier; il avait pour le moment une admiration et une antipathie, l'une et l'autre également passionnées. L'admiration était pour M. Ohnet, dont il me fit l'éloge en quelques mots, avec le talent d'un critique de profession. L'antipathie était pour M. Zola; je dois dire qu'elle était violente. »

Oh! les pasteurs de peuple!

Plus loin cette exquise leçon de belles manières risquée par M. Simon :

« — Vous parlez, lui dis-je, comme un Parisien.

— Ce n'est pas étonnant, dit-il, j'ai un ami — il affectionne ce terme en parlant de ses serviteurs — qui a été mon professeur pendant dix ans et qui est resté ici avec moi; c'est un Parisien et un puriste; et m'avez-vous entendu me servir d'une expression peu orthodoxe? (*Je ne suis pas seulement académicien, je suis membre de la Commission du dictionnaire.*)

— Une seule fois, lui dis-je.

Je vis qu'il prenait l'alarme.

— Et quand cela? dit-il.

— Tout à l'heure, quand Votre Majesté a dit: « Nous nous réunissons ici pour godailler. »

— Godailler est français, il est dans le dictionnaire de l'Académie.

— Il est dans le dictionnaire, mais on ne le dit pas à l'Académie, ni dans les salons de l'Académie. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Perron républicain. *Ambroise-Joseph Janson*, par S.; extrait du « Bulletin de l'Institut archéologique liégeois », tome XXIV. Liège, imprimerie de « la Meuse ». — *L'Idéal et la Jeunesse*, par ELISÉE RECLUS; édition de la *Société nouvelle*. — *La Baraque Michel et le livre de fer*, par ALBERT BONJEAN; illustrations de Jules Büchel; Verviers, G. Nautet-Hans. — *Anvers et son Exposition*. Quarante pages de texte et dessins et cinq planches hors texte en couleur. Prix: 4 franc. Edition du *Diable au corps*, 42, rue aux Choux, Bruxelles.

EXTRAIT DE NAISSANCE

MORGANE

Voici qu'on réédite celles des œuvres de Villiers de l'Isle-Adam qui devenaient introuvables. De ce nombre étaient les *Premières poésies* dont on a fait, l'an passé, un second tirage, et *Morgane*, l'un des deux superbes drames que Villiers publia, dans sa jeunesse, à Saint-Brieuc. L'autre drame est *Ellen*.

Espérons que cette *Ellen* n'attendra pas longtemps les soins pieux et réparateurs grâce auxquels sa sœur *Morgane* peut, aujourd'hui, gagner à l'écrivain que nous pleurons de nouveaux admirateurs et lui attacher plus fortement ceux qu'il a déjà, non seulement en France et en Belgique, mais encore, paraît-il, en Angleterre. On voit bien que M. Stéphane Mallarmé a récemment passé par là.

Morgane et *Ellen* auront-elles jamais le sort réservé naguère à *Axel*, dans la louable intention de mieux servir une grande mémoire? Nous donnera-t-on, quelque jour, ces fières orphelines en spectacle? Je ne sais. J'avoue que je ne le souhaite pas. Cette opinion ne se fonde point sur des expériences trop sommaires pour être concluantes. Mon siège était fait avant qu'elles fussent tentées.

La somptuosité des châteaux que, sans relâche, bâtissait Villiers, prodigieux architecte de chimères, l'héroïsme insondable de ses personnages, le style flamboyant de leurs incantations, tout rejette la collaboration dégradante du décorateur, des machinistes et des acteurs habituels.

Tandis qu'une brochure de M. Sardou, par exemple, supporte difficilement, jusqu'au bout, la lecture, c'est, au contraire, le livre sous les yeux, chez soi, à la clarté impartiale de la lampe, que Villiers doit être dégusté, qu'il est possible de saisir sa pensée dans le magnifique déploiement des phrases.

Je me rappelle les rires que plusieurs d'entre celles-ci soulevèrent dans la presse, lorsqu'on joua le *Nouveau Monde*, moins compliqué cependant que *Morgane* ou *Ellen*.

Tenons-nous pour avertis et gardons-nous à l'avenir d'exposer les plantes de serre que sont ces incomparables drames, à la promiscuité des jardins, squares et autres lieux publics.

(Le Journal.)

L'officier de l'état-civil : L. D.

PETITE CHRONIQUE

Une nouvelle intéressante pour les musiciens : Un procès qui vient d'être jugé aux Etats-Unis décide que le *Copyright Act* de 1891, qui établit que les auteurs dont les œuvres n'ont pas été imprimées aux Etats-Unis ne pourront en toucher les droits, n'est pas applicable à la musique.

Nouvelles du *Guide musical* :

La saison des concerts du Conservatoire promet d'être fort intéressante l'hiver prochain. M. Gevaert se propose, en effet, d'y faire entendre l'*Alceste* de Gluck, avec M^{me} Caron dans le rôle de l'héroïne, et la musique tout entière du *Rheingold*, prologue de l'*Anneau du Niebelung* de Richard Wagner.

— M. Gevaert met, en ce moment, la dernière main à un nouvel et important ouvrage d'histoire musicale, qui sera, en quelque sorte, la continuation et la conclusion de son grand ouvrage sur la musique grecque. Ce travail est particulièrement consacré aux

origines du plain-chant et, en général, à la musique des premiers siècles de notre ère dans ses rapports avec les derniers vestiges de l'art musical des Grecs.

— Paul Gilson vient de terminer une cantate, *Francesca di Rimini*, pour soli, chœurs et orchestre, sur un poème de M. Guillaume, secrétaire du Conservatoire de Bruxelles. Il est probable que cette œuvre sera exécutée aux Concerts populaires, l'hiver prochain.

— M^{lle} Simonet, de l'Opéra-Comique, la créatrice du rôle d'Angélique dans *le Rêve*, vient d'être engagée pour la saison prochaine par MM. Stoumon et Calabrézi.

— Le *Wagnerverein* de Berlin annonce qu'il donnera, pendant la saison d'hiver, quatre grands concerts sous la direction de M. Charles Klindworth. Le concert du 11 février, date anniversaire de la mort du maître de Bayreuth, sera dirigé par M. Siegfried Wagner.

— L'empereur Guillaume est décidément jaloux des lauriers de Schubert. Il vient de composer un lied, que la maison Bote et Bock a été chargée de publier.

Ce lied est intitulé *Chant à Ægir*.

Le Musée du Luxembourg a reçu en dons une série d'œuvres fort considérables.

On sait que le peintre Caillebotte lui a laissé une collection de tableaux modernes de grande valeur. Les héritiers de cet artiste, qui ont déjà fait donation au Musée du tableau *Les Raboteurs de parquet*, très admiré récemment à l'exposition de l'œuvre de Caillebotte, dans la galerie Durand-Ruel, viennent d'ajouter à ce don un remarquable paysage parisien du même peintre, *Vue de toits, effet de neige*, qui a figuré à la même exposition.

Un don non moins généreux, de M. Hasard, comprend quatre toiles d'Adolphe-Alexis Cals, un peintre parisien longtemps méconnu, que Corot et Diaz tenaient cependant en grande estime, et dont les œuvres sont aujourd'hui très recherchées. Ces tableaux sont : un paysage, *Soleil couchant*; un intérieur, *Femmes filant de l'étope*, la *Femme au coffret*, et une nature morte.

Trois excellentes acquisitions ont été faites encore par le Musée; ce sont : une toile de M^{me} Berthe Morizot, *Jeune femme au bal*, provenant de la vente Duret, un charmant dessin à la plume de M. de Bellet, et le fameux plat fondu et ciselé de Jean Garnier, représentant la Francesca du Dante entourée d'un cercle de damnés. C'est une œuvre qui date de 1855 et qui est célèbre dans tous les ateliers.

Tout cela, ainsi que les acquisitions du Salon, parmi lesquelles figure le *Chevalier aux fleurs*, de Roehegrosse, sera mis en place vers le mois de novembre, date ordinaire des remaniements du Musée.

Outre son acquisition de l'*Annonciation* de Fra Angelico, la National Gallery de Londres vient de s'enrichir de trois peintures aussi importantes : *L'Agonie dans le Jardin des Oliviers*, de Mantegna, *Méditation de saint Jérôme*, d'Antonelli de Messine, et la *Légende de saint Gilles et de la Biche*, œuvre d'un artiste inconnu.

On a cruellement détérioré deux tableaux du peintre Lembach qui se trouvent dans la galerie Stædel, à Francfort.

Le portrait du maréchal de Moltke a été transpercé en plusieurs endroits, et les yeux du portrait de l'empereur Guillaume ont été outrageusement grattés.

En vente à la **SOCIÉTÉ ANONYME L'ART**
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de **GABRIEL FABRE**

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos **BECHSTEIN & BLUTHNER**

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes.

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

UNE EXPOSITION ALLEMANDE. — CONFIDENCES D'ARTISTE. *Odilon Redon*. — PALESTRINA. — LA GRAND'PLACE DE BRUXELLES. *Rapport de M. le bourgmestre Buls*. — PETITE CHRONIQUE.

UNE EXPOSITION ALLEMANDE

Les progrès réalisés depuis quelques années par les jeunes peintres allemands s'affirment à l'Exposition (Sécession) actuellement ouverte à Munich. L'influence des impressionnistes français y est constante et acceptée presque par tous et ce n'est plus que dans une salle que s'alignent les trainards, commandés, eux aussi, par des étrangers : Courtens, de Haas, Israëls. Egalemeut sollicitent les peintres de Glasgow, qui tous procèdent par taches et par facture violente : les Guthrie, les Lavery, les Morton, les Stephenson, les Paterson et les Hamilton. Comme les finales de leurs noms tous se ressemblent et souvent se répètent. Ils ont étudié les uns Monticelli, les autres Corot. Ce n'est que par un métier plus brutal et plus grossier qu'ils se différencient de leurs maîtres. Guthrie et Lavery ont spécialement subi Wisthler.

Un réel souci d'installation nette et propice distingue cette Exposition munichoise des bazars internationaux où l'on outrage les murs en les surchargeant de toiles

dégradées. Les envois n'y sont point entassés. Il n'y a pas simple et hâtif déballage, mais, certes, authentique exposition. Des salles tendues d'étoffes blanches sont réservées aux aquarelles et aux dessins. La sculpture, on ne l'a point exilée du côté des water-closets : elle est rangée, avec la peinture, au long des murs.

Meunier expose des œuvres connues. Sa maîtrise éclate indiscutable et, vraiment, dans le présent Salon, seules, ses œuvres comptent parmi les bronzes et les plâtres.

Raphaëlli et Sisley. Du premier une grisâtre banlieue et une plage versicolore et papillotante. Du second, un très robuste et lumineux morceau d'église de village : belle page de lumière et de couleur. Aussi les Blanche, les Dinet, les Binet, les Roll, les Janniot, les Lepère. Ce sont ces peintres à mi-côte, ces amalgameurs d'audaces et de timidités, qui accaparent le plus de place dans la section française. Voici dans leur voisinage Aman Jean et Ménard, tous les deux estimables, mais hantés encore par l'art de Puvis de Chavannes.

Les Belges? Claus, Frédéric, Leempoels, Baertsoen. Khnopff expose avec Hellen et Duez et Rivière dans les salles claires. De Rivière deux paysages marins superbes.

Parmi les Allemands, voici Julius Exter (*Création d'Ève, le Paradis*) que Besnard éblouit; voici Richard Berg, Valburg et Müller que Monet doit empêcher de

dormir ; voici Winternitz dont l'art grisâtre et vague se tourne vers Puvis ; voici Stremel dont *l'Intérieur* est original de couleur mais traité petitement ; voici Kuel dont une vue panoramique de toits étranges prouve les attaches impressionnistes.

L'intérêt du Salon réside surtout dans les envois de Bœclin. Cet artiste, qui n'est point très peintre, réussit à éveiller des idées, admirablement. Il réalise des sites de solitude poignants, des évocations de paradis merveilleuses, des visions de falaises et d'îles coruscantes et légendaires. Il angoisse et attriste et ses rêves sont dominateurs. Ce qui le particularise c'est le réalisme profond qu'il mêle à ses imaginations. Il procède des vieux peintres d'Allemagne, dont l'art était, certes, à côté de la peinture proprement dite, mais dont le cerveau pensait et traduisait ses pensées en des plastiques hautement sentimentales. Sa *Crucifixion*, qui est une triste et pénétrante image, fait songer à ces écoles de Souabe et de Franconie dont tant d'œuvres anonymes survivent dans les musées et les églises. La scène biblique est entendue de manière neuve et comme renouvelée. Elle impressionne à cru. Seule l'allure de la Madeleine tourne un rien vers le mélodrame.

Ceux qui, incontestablement, procèdent de Bœclin, sont Stuck et Hengeler. L'un est déjà connu. Il étale une de ses œuvres à la Nouvelle Pinacothèque. L'an dernier, il envoyait à Berlin une série de panneautins étranges où il semblait se souvenir d'un très surprenant tableau de Boheim, que renferme la galerie Schaeck. Ce tableau représente des satyres armés d'une mâchoire et poursuivant un lièvre en pleine course.

L'autre se laisse séduire par la caricature. Il peint un animal fantastique, tout en tons crus et riches, dont l'allure rappelle celle des rongeurs et qui fume une pipe. Encore, quelque pâle poétastre, qui, tout en noir, dans un site violemment vert, semble pleurer des stances et ne s'en point consoler. Sous l'influence de Bœclin, ces peintres et leurs amis, les uns allant vers l'allégorie, les autres vers le grotesque, instaurent une peinture noire et éclatante, ardente et nocturne, qui, certes, attire par l'inattendu des œuvres qu'elle suscite.

La « Sécession » en est, croyons-nous, à sa deuxième exposition. Elle indique un effort net vers les buts esthétiques modernes. Jusqu'aujourd'hui, en ce siècle, les écoles allemandes ont été à rebours de l'art ; elles n'ont produit que des pédants et des peintres nuls qu'on couronnait à Berlin, à Düsseldorf et à Munich, mais dont on se gaussait ailleurs, partout. Ni Cornelius, ni Kaulbach, ni Steinle, ni Preller ne seront jamais des maîtres que dans les académies et de même qu'il y aura une école bolonaise noircie à jamais de bitume et de dédain, il y aura une école allemande chlorosée de laques pâles et de pitié.

CONFIDENCES D'ARTISTE

ODILON REDON

Il y a quelques semaines, je fus prié par le HAAGSCHE KUNSTKRING (Cercle des Arts de La Haye) de donner une Conférence sur l'admirable et étonnant artiste dont le crayon a écrit le poème de l'invisible effrayant, de l'épouvante et de l'angoisse. Une exposition de son œuvre presque complète avait été organisée dans la capitale des Pays-Bas. M^{me} SARAH DE SWARTE, toujours attentive à l'art neuf, en avait été l'une des principales initiatrices. Notre habituel correspondant M. ZILCKEN, M. LANGE, le peintre distingué dont la compagne, violoniste, brillante élève d'Ysaye, réalise un des types les plus remarquables de la femme-artiste contemporaine, M. A. BONGER, le président du Cercle, l'avaient admirablement secondée. L'exposition était digne de celui à qui on la consacrait, digne aussi de ceux qui se sont donné pour mission de faire triompher en Hollande le jeune et salutaire mouvement qui a eu pour expression, en Belgique, les VINGT et la LIBRE ESTHÉTIQUE.

La conférence fut donnée dans la salle même où les œuvres d'Odilon Redon s'étaient étalées aux murailles, commentaire évocateur de tout ce que j'avais à dire, de tout ce qu'avait exposé JULES DESTREE dans la superbe étude publiée jadis par LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, où ce qu'a fait jusqu'ici l'incomparable maître français a subi une analyse définitive.

L'idée m'était venue de demander à Odilon Redon des notes sur son art, son point de départ, ses projets, ses procédés, ses espérances, son *système*, s'il est permis d'employer ce mot quand il s'agit d'un artiste qui s'abandonne aussi vaillamment aux suggestions de l'instinct et du destin. J'avais employé autrefois cette méthode, quand je fis, sous le titre : TROIS POÈTES D'EXCEPTION, une conférence où j'exaltai VERHAEREN, MAETERLINCK et VAN LERBERGHE, à une époque où ils étaient encore des inconnus ou des méconnus. *L'Art moderne* a publié leurs réponses révélatrices, véritables leçons d'art littéraire compris dans le sens le plus indépendant et le plus élevé.

Odilon Redon m'a fait un exposé qu'on va lire, noblement sincère, exemplaire, d'une simplicité grandiose, d'une naïveté de grand homme. Je le publie comme un document destiné non seulement à satisfaire une curiosité légitime, mais encore à élever l'âme de tous ceux qui se sont engagés dans les difficiles devoirs de l'artiste.

EDM. P.

POUR MON AMI EDMOND PICARD.

Je suis né à Bordeaux, le 20 avril 1840. Mon père était Français. Il voyagea beaucoup pendant vingt-cinq ou trente ans en Amérique, où il fit fortune et finalement se maria avec une Française pour revenir en France. Il se fixa dans le Bordelais, près du lieu où il était né, dans une fraction de terre assez sauvage, non loin d'un grand fleuve et de la mer, sur la lisière du Médoc. C'est là que j'ai eu mon berceau, ma nourrice. J'y ai passé mon enfance entière, fort libre, avec les petits paysans. Je n'ai guère de souvenirs que ceux de notre vieille maison, autrefois château couvert d'ardoises, vieux murs du XVII^e siècle.

La campagne était à cet endroit fort belle : des bois, de beaux arbres séculaires, des landes à perte de vue. Une population laide, triste, comprimée entre le fleuve et la mer, et qui ne se déplaçait

guère. J'y ai vu des regards en détresse, des souffrances réduites. J'ai entendu conter des légendes superstitieuses — il y a encore là des sorciers.

L'automne y est toujours superbe. La mer et des marais y font le ciel et des brouillards féeriques.

Très jeune j'entendis en cette solitude beaucoup de musique. Un frère aîné, né à la Nouvelle-Orléans et qui me précédait de cinq ans, était enfant musicalement prodige. Quand je suis né il jouait déjà; au berceau j'entendis Beethoven et Bach. Je suis né sur une onde sonore. Pas un souvenir de la première enfance qui ne se mêle à un chant musical, à une musique de qualité.

Plus tard adolescent, j'entendis les œuvres alors peu connues de Berlioz, Schumann, Chopin. La maison de famille en était remplie. Elle imprima assurément à mon âme un pli.

Fort jeune j'ai dessiné; à onze ans j'obtenais un prix de dessin, alors que je ne savais guère lire. Mon instruction fut irrégulièrement menée à cause d'une enfance très malade. Les médecins recommandaient de ne me point fatiguer à des études. J'ai dû à leurs prescriptions médicales ainsi données le bonheur de goûter beaucoup de loisirs, des saisons entières livrées à moi-même où je ne faisais rien, sinon me promener dans mes chers bois.

On respecta dans ma famille ces instincts de rêverie et de silence. J'ai connu à 10, 12, 15 ou 18 ans beaucoup de liberté et de liberté d'esprit, un champ libre à mes songes, respectés avec sollicitude. Cette façon d'être me semble la meilleure fortune que j'aie reçue.

Comme il fallait pourtant faire quelque chose de sociable, on inclina chez moi pour l'architecture; mais ayant échoué, en 1861, à l'École des Beaux-Arts, on me laissa à mes goûts. A cette date, ou un peu plus tard, Bredin passa à Bordeaux, il me fit graver. J'ai calqué sur cuivre quelques-uns de ses dessins qu'il retoucha et signa.

Alors commença, entre vingt et un et trente ans, une vie qui alternait entre Paris, Bordeaux et beaucoup de campagne où était mon vieux père. J'ai fait de tout dans cette période de ma vie: peinture, aquarelle, gravure, musique, un peu de sculpture à la terre glaise, à copier l'antique. J'ai aussi beaucoup lu et pris des notes, même tenté d'écrire.

Mon originalité n'était pas encore venue. Elle parut plus tard, après trente ans, c'est-à-dire après la guerre de 1870.

La vie de soldat fut pour moi d'un grand repos; elle a mis fin à une recherche inquiète. J'ai eu en ce moment conscience de mes dons naturels. Les moindres croquis ou griffonnements que j'avais laissés dans mes cartons prirent un sens à mes yeux.

Et c'est ma date véritable du vouloir.

Je n'étais venu jusque-là à Paris que pendant les hivers et printemps de chaque année; je pris alors un petit atelier et mon éducation de peintre recommença, toujours seul, ou avec un ou deux amis, épris, comme je l'étais, de Léonard, de Rembrandt. J'ai fait comme les autres des copies au Louvre, des fonds de boîte en Bretagne ou à Barbizon. Aussi des études d'ostéologie, dans les galeries d'histoire naturelle. Un peu de comparaison, au Muséum, me donna l'idée de la contexture relative de tous les êtres. La pensée d'en créer à ma fantaisie vint bientôt. Il ne s'agissait plus que d'atrophier, de réduire ou développer des parts de l'être, à ma guise. Je ne voudrais pas prononcer le mot « monstres » mais ceux de fantaisie humaine sur le clavier de l'ostéologie, avec un sens quasi chrétien pour assise.

Aisément j'en fis alors beaucoup. Vers 1875 tout m'arriva sous

le crayon, sous le fusain, cette poudre volatile, impalpable, fugitive sous la main. Et c'est alors que ce moyen, parce qu'il m'exprimait mieux, me resta. Cette matière quelconque, qui n'a aucune beauté en soi, facilitait bien mes recherches de clair-obscur et de l'invisible. C'est une matière mal vue chez les artistes, et négligée. Que je le dise pourtant, le fusain ne permet pas d'être plaisant; il est grave. On ne peut tirer bon parti de lui qu'avec le sentiment même. Tout ce qui ne suggère pas à l'esprit quelque chose ne vaut rien qui vaille avec le charbon. Il est sur la lisière de quelque chose de désagréable, de laid. Je vous le dis, c'est la matière qui supporte le moins la négligence du déshabillé, rien n'est à tirer d'elle seule. Il lui faut la tenue, elle a besoin plus que toutes les autres d'être élevée à la dignité d'expression. Elle exige de l'artiste qui l'emploie, à la minute heureuse où l'agent passionnel fournit, une égale dose de clairvoyance et de logique, un tact, un goût minutieux toujours en éveil et présent.

L'idée de la lithographie me fut donnée pour multiplier ces dessins, les répandre. Mais il n'était pas facile de produire cet art là, il y a quinze ans, il y a vingt ans. Tous les jurys le repoussaient; aucune vitrine ne lui donnait asile. La lithographie m'aida beaucoup. L'album *Dans le Rêve* parut par souscription en 1879, et les intéressés étaient des musiciens, naturellement, des littérateurs, quelques amis surpris et confiants.

Depuis, cet ouvrage a fait son chemin, ainsi que les autres. Ils sont catalogués en partie avec beaucoup de soin par Jules Destrée. Mais je ne crois pas avoir la grande estime des lithographes de profession. Ils ont peut-être raison. Je n'ai jamais le souci de faire donner à la pierre ce qu'elle a en soi, mais de me transmettre moi-même. A part deux ou trois planches, notamment la *Fleur du marécage*, dans laquelle il y a un effort de lithographe et un résultat graphique assez bon, toutes mes planches ne sont guère qu'un dessin transposé et multiplié, avec la pierre pour humble agent de transmission. Et puis on n'est pas seul. Il y a l'imprimeur essayant. Il prépare, il triture la matière grasse, quelquefois il l'abîme, surtout quand il opère, contre ses habitudes, pour un artiste varié dans la recherche ou original.

Je crois donc pouvoir dire que le fusain, aidé du crayon noir, me traduit mieux, surtout dans le clair-obscur et partout où la présence de la nature extérieure m'a été nécessaire.

Remarquez que tous mes dessins-fusains ont été faits à la campagne, là où il n'y a pas d'imprimeries. Et pour tout vous confier, je ne me sens le besoin de produire avec sincérité qu'après ou pendant un séjour aux champs, en pleine nature, avec, pour régime, beaucoup de marches et de loisirs. J'aurais été plus abondant si les circonstances m'avaient aidé à vivre dans le recueillement d'une campagne solitaire, comme au début.

C'est que mes dessins sont vrais, quoi qu'on en dise. Ils ont le paysage humain. Et un élément particulier de ma nature que je vous confie, c'est que j'éprouve et j'ai toujours éprouvé la nécessité de copier la nature en des objets menus, particuliers, fortuits ou accidentels. C'est seulement après un effort de volonté pour représenter minutieusement un brin d'herbe, une pierre, une branche, le pan d'un vieux mur que je suis pris comme d'un tourment de créer de l'imaginaire. La nature extérieure, ainsi reçue et dosée, devient, par transformation, ma source, mon ferment. Je dois aux instants qui ont suivi de tels exercices, mes meilleurs ouvrages.

Notons aussi le régime physique et moral: une nourriture reconstituante et autant que possible — pour cet art suggestif qui est un rayonnement sensitif imprimé par l'esprit à des subs-

tances, et qui en participe, puisqu'il émane aussi des incitations de ces substances — un peu de vertu. Je veux dire une âme forte et pleine. Toute son ampleur vient de là, et sa vie, et sa qualité.

C'est que deux choses sont consubstantielles chez l'artiste : sa moralité et l'instinct; elles sont la source, hélas! énigmatique et douloureuse, de l'originalité, c'est-à-dire de la *vérité* personnelle.

Ah! dans l'équilibre de ces diverses forces, que d'heures douces de récompenses! Un chevalet près d'une fenêtre ouverte sur la campagne, un beau livre à côté, pour à certaines minutes n'être pas seul, c'est l'unique condition du bonheur que je désire! outre les joies du foyer.

Je me suis marié à quarante ans. Le calme et les liens positifs du conjugal ont aidé la publication de mes estampes, toute une vie d'affaires au dehors que j'ai commencée, avec plus d'assiduité et de confiance, à ce moment-là.

Ai-je été riche ou pauvre? Un mot de ceci : Dans mon enfance et ma jeunesse, mon père, quoique fortuné, et pour des raisons que je respecte beaucoup, exigeait de l'économie. Il ne comprenait pas ce que j'avais à faire loin de la solitude où il était. Le séjour à Paris et les dépenses qu'il nécessitait l'inquiétaient; mais il cédait douloureusement, et au retour, j'avais à sa table et dans sa maison, même à un âge avancé d'homme, la plus entière, la plus pure des hospitalités. Et pour mes travaux une liberté qui était, à ses yeux, comme sacrée.

Il me recommanda quand il mourut, en 1874, de revenir souvent sur cette terre même qu'il nous laissait. Oh! le vœu m'était doux à subir, car je l'ai toujours aimée cette terre, malgré les déboires, aimée jusqu'au rajeunissement : la vue du moindre buisson m'y refait une âme fraîche d'enfant. Mais le patrimoine fut laissé dans l'indivis. Or, vous le savez, vous avocat, l'indivis suppose l'entente. Elle ne fut pas longtemps. Tout tourna mal dans la communauté. Si tant que bientôt tout fut absorbé. J'ai donc connu à ce moment-là des affres horribles. Entre 1886 et 1889 ce fut fort triste, et d'autant plus que les amis les plus intimes n'y comprenaient rien : la terre étant apparemment toujours au soleil.

Mais une bonne étoile brillait, il m'arriva des choses bénies, la commande des illustrations pour *le Juré* et, depuis votre attention, beaucoup de collectionneurs ont adouci les amertumes.

J'écris donc tout ceci pour vous, avec un sentiment d'amitié double et particulière, mon cher Picard. Vous avez eu la main heureuse, le nombre des amateurs de mes « Noirs » grandit sans cesse. On en demande maintenant à Londres, où je serai bientôt appelé.

J'ai peu voyagé. Cependant, à l'âge de vingt ans j'ai vu les Pyrénées. J'ai traversé la frontière et vu le nord de l'Espagne. Il y a là des rocs brûlés par le soleil, des sables tristes, des solitudes désolées. L'impression a été durable et profonde. Aussi celle que me fit la Biscaye, peu connue et fort belle, où les femmes ont un grand éclat.

Plus tard j'y suis retourné bien des fois. J'ai aussi vu la douce et mélancolique Bretagne, que j'aime beaucoup. J'ai parcouru la Hollande, où je suis allé par vénération, comme en pèlerinage, aux lieux saints où vécut Rembrandt.

Mais je suis d'humeur casanière. Je sens venir cette heure où le temps double son prix, l'instant où l'artiste se connaît et ne s'égare plus. Maître de mes moyens, dans un petit domaine, je sens plus que jamais la joie que donne le travail. J'ai repris, avec le pastel, l'espoir de donner à mes songes plus d'extériorité,

si possible. Les tons ont une joie qui me repose; ils m'inclinent à autre chose et à du neuf, d'ailleurs. Mais je ne saurais vous dire mes projets; on ne sait pas l'art de demain. Je regarde avec une attention curieuse la production des jeunes gens qui viennent d'éclorre.

Depuis que des expositions constituées librement donnent asile à toutes les manifestations, il est visible qu'un art varié se dégage. Je vois, en cet instant, une préoccupation d'arabesques. La ligne reprend son rang, sa nécessité, sa portée. Et j'attends la venue d'un artiste riche d'une âme et d'émotions.

Maurice Denis doit à sa nature de Normand, quasi anglaise, le charme précoce qui le distingue. Gauguin, dans le méandre de ses bois et dans la céramique, est un maître. Et ce pauvre Van Gogh, quelle exaltation, quelle fièvre en ses soleils! Il a pu, grâce au sang hollandais de ses veines, mêler l'esprit du Nord à la lumière des zones méridionales, un peu comme le fit Delacroix, en ses paysages; il tient de lui.

Des publicistes qui les premiers signalèrent mon art, tout d'abord fut Emile Hennequin, lors de l'exposition du *Gaulois*, en 1882. Il le fit avec une merveilleuse clairvoyance, dans un article paru à la *Revue artistique et littéraire* (4 mars 1882). Beaucoup des écrivains qui le suivirent n'ont fait, à mon égard, que développer ce qu'il avait sommairement indiqué. Puis Huysmans qui fit un fort beau poème en prose à l'occasion de l'*Hommage à Goya*.

Puis encore, une nouvelle littérature naissant, lorsque parut *A rebours*, des jeunes écrivains vinrent à moi; Charles Morice, Gustave Geffroy, beaucoup d'autres. Dernièrement, à l'occasion de mon exposition chez Durand-Ruel, j'ai eu des articles divers, les uns teintés, à mon regret, de magie. Oh! sachez que je ne suis nullement spirite. D'autres écrits fort bien, notamment de Camille Mauclair dont aussi les ouvrages littéraires m'intéressent beaucoup. La presse fut à cette heure-là assez bonne. Mais chaque plume veut m'attirer à sa foi. On a tort de me supposer des visées. Je ne fais que de l'art. Il est tout d'expansion. Il est de mise ici de dénigrer la science en faveur d'un idéalisme pur, là de l'exalter. Que vient-elle faire à mon propos? Rien. Elle est à côté. Mais cependant la science fait penser; l'art n'a rien à perdre de ce service. Après tout, elle ira bien à la connaissance de l'homme. Est-il un but meilleur pour la conscience et le développement personnels.

L'artiste, quoi qu'il sache, sera toujours un agent spécial, isolé, seul, avec un sens inné pour organiser la matière.

Voici, mon cher ami, et avec grand plaisir, ce que j'avais à répondre aux questions que vous m'avez posées. Que ne puis-je vous entendre. Avec si peu d'événements là contés, il faudra toute votre éloquence si lucide, lumineuse, incisive, toute en jets répétés de clarté, comme des facettes de lumière, et votre cœur aussi, pour faire de ce récit, sans aventures, quelque chose.

Mille et mille cordialités.

ODILON REDON

15 juin 1894.

Cette admirable lettre a été traduite en hollandais et publiée par le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*.

PALESTRINA

1524 — 1594

Au milieu de l'immense nef de Saint-Pierre de Rome, sous la gigantesque coupole, les deux bras de la croix que figure le transept apparaissent à droite et à gauche du visiteur et leurs perspectives allongées s'éteignent momentanément aux yeux éblouis.

Mais il n'y a pas de pénombre dans l'étincelante basilique.

Bramante et Michel-Ange ont conçu à nouveau une maison de Dieu où la lumière entre sans obstacles et sans arrêts, symbole de ce qu'était alors la lumière de leur Eglise.

Au bas du transept de gauche, sous un autel où rien n'attire les yeux, a été déposé le 10 février 1594 (1) la dépouille de celui qui fit pour la musique sacrée ce que Michel-Ange et Bramante firent pour l'architecture des temples chrétiens. Palestrina, en effet, lança lui aussi dans l'Eglise, des flots de lumière, en créant la véritable musique religieuse, qui, jusqu'à lui, n'avait été — en dépit des plus grands musiciens du moyen-âge — qu'une science aride et non un art vivant.

L'Italie contemporaine, bien qu'entraînée dans un courant matérialiste et opprimée sous des menaces qui, aujourd'hui, deviennent des réalités, formait il y a un an à peine, le juste projet de célébrer pompeusement le troisième anniversaire de la mort de Palestrina : A Rome, au Vatican, comme à la cathédrale de la vicille *Preneste* (2), où le plus grand des musiciens du passé est né obscurément, et pauvre, en l'année 1524.

Les troubles et les fautes, les vicissitudes et les ruines, empêchèrent l'exécution de ce plan et la célébration de ces fêtes. La politique et les finances ne peuvent se mêler aux choses de l'art et de la pensée, sans les souiller ou sans y mettre obstacle. Seulement, quelques exécutions partielles, sous la direction des fidèles et des initiés, remplacèrent les vastes projets et les imaginatifs désirs.

J'imagine pourtant, de quelle leçon bienfaisante et de quel exemple fortifiant, eussent été pour nos voisins et pour le monde, l'exaltation d'un homme de génie, dont l'évidente révolution musicale fut de mettre la musique sacrée à son rang d'art expressif, le premier entre tous, puisqu'il doit résumer et pour ainsi dire porter directement à la divinité, l'âme humaine et ses intimités profondes.

— Qu'était donc, avant Palestrina, l'état de la musique sacrée, et qu'en a-t-il fait ?

On ignore généralement, sauf en les studieuses retraites où des érudits passionnés vivent en tête-à-tête avec la muse historique, on ignore quelle part extraordinaire le moyen-âge tout entier donna à la musique d'église, et quel besoin de la rénover se faisait déjà sentir dans tous les centres religieux. Mais avant toute rénovation, il faut passer par la période de caducité et de décadence.

Ce n'est point ici le lieu ni le temps de faire un cours de l'histoire musicale, mais il faut généraliser et dire, que dès que les purs chants ambrosiens et grégoriens (IV^e et VI^e siècles) commencèrent à dégénérer, c'en fut fait de la musique sacrée proprement dite.

Une énorme quantité de producteurs et de productions musi-

cales s'entasse cependant, à partir du X^e siècle, autant que de livres et de traités théoriques, et ce n'est peu dire.

De tous les monastères, de tous les évêchés, de toutes les universités, de toutes les maîtrises, sortent les systèmes différents et compliqués depuis le « Canon » et le simple « Faux-Bourdon », jusqu'aux casse-têtes des « Déchants » à plusieurs voix et des « Neumes », jusqu'aux jeux ardu du contrepoint fugué le plus algébrique. Les XII^e, XIII^e et XIV^e siècles sont des routes d'ascension pour la science : l'harmonie, la polyphonie, l'écriture musicale naissent et grandissent. Mais la dialectique et la scholastique, qui florissaient dans les écoles de philosophie, s'emparaient de l'art. Excepté deux ou trois hommes de génie venus des Flandres, dont Roland de Lassus et Josquin des Prés sont les immortels, la musique même étouffait sous ce fatras, comme un lys que courbe et dessèche la trombe d'une poussière inféconde.

La gloire musicale de l'Italie n'était donc pas née? Là comme ailleurs, la renaissance de la peinture précédait celle de la musique.

Au moyen-âge la foi était la seule occupation et la seule préoccupation : la peinture religieuse, surtout au pays d'où la religion même rayonnait sur le monde, fut la manifestation première émanée du génie des artistes.

Léonard de Vinci, Bernardino Luini, Boticeili et Filippo Lippi, Bellini et Carpaccio, et tant d'autres, éclairèrent les dômes et les chapelles, les couvents et les oratoires de leurs madones nimbées et de leurs anges extasiés. Mais au lutrin les chantres, grands personnages pourtant, alignaient irrévérencieusement le contrepoint à la fugue, et mêlaient aux *kyries* les paroles profanes, voire même licencieuses des madrigaux et des jeux-parties. Le joli trouvère avait fait depuis longtemps son apparition.

L'on composait des messes sur des thèmes de chansons, et ces messes avaient pour titres : *Las! mon bel ami!* ou la fameuse complainte de *l'Homme armé*.

Cependant, vers la fin du XV^e siècle, quelque chose tressaille au loin : un Français, un musicien sans génie personnel, mais d'admirable esprit assimilateur, un ami du protestant poète Clément Marot, dont il met en musique la traduction des psaumes, est compromis par sympathie pour les réformés! Il fuit la Saint-Barthélemy, et arrive à Rome. Il s'appelle Goudimel; il fonde une école de chant dans la ville où la musique sacrée est le plus en honneur, et où pourtant les bulles papales ne parviennent pas à la purifier, et il a pour élève dans le même temps, Giovanni Animuccia, le Florentin, Pierluigi da Palestrina (1), le Romain.

L'obscurité de tous les documents relatifs à la vie privée de Palestrina, permet à peine de supposer que ce fut vers 1540, à peu près, qu'il vint à Rome se perfectionner dans les études musicales qu'il avait commencées simplement comme enfant de chœur de sa cathédrale.

Il entra dans l'école de Goudimel, inconscient de son génie et de sa mission supérieure. N'ayant que sa place de maître des enfants de chœur de la chapelle Giulia (pontificat de Jules III), il ne songeait qu'à gagner sa vie et celle des siens, car il s'était marié jeune, avec « une donzella Lucrezia » aussi pauvre que lui, et qui lui donna quatre fils. Il commença alors d'écrire « à la seule louange du Seigneur », un recueil de messes à quatre et cinq voix, où, avec le style alambiqué en honneur, il apportait pourtant une rare habileté de facture. Elle fut remarquée du pape qui l'éleva au rang de chantre de la chapelle pontificale, bien que sa voix ne

(1) La date reste incertaine chez les biographes de Palestrina.

(2) Palestrina.

(1) Palestrina est une petite ville de la campagne romaine.

fût point belle, comme si, une fois de plus, la nature ne voulait accorder au génie que son génie même.

Ce n'était pas d'une belle voix de plus dont l'art sacré avait besoin, mais d'une vie nouvelle, et Giovanni Pierluigi allait la lui donner. Après les morts de Jules III et de Marcel II, qui ne régna que cinq semaines, Paul IV rendit un inhumain décret qui frappait d'expulsion de la chapelle Sixtine les chantres mariés. Le pouvoir insensé lui donnait le droit d'écrire en ces termes humiliants : « La présence de trois chantres mariés dans le Collège est un grand sujet de blâme et de scandale; ils ne sont point propres à chanter l'office à cause de la faiblesse de leurs voix; nous les cassons, chassons et éliminons du nombre de nos chapelains-chantres. »

Et on leur jetait en adoucissement une pension de six écus par mois!

Pierluigi était pauvre, il avait quatre enfants. La surprise, la douleur et la misère le firent tomber malade, et sa résignation attira sur lui la sympathie de tous. On lui offrit, afin de le faire vivre, la place de maître de chapelle à Saint-Jean de Latran, puis celle de Sainte-Marie Majeure, les deux plus vieilles basiliques de Rome, et dans sa lutte pour l'existence, comme l'on dit aujourd'hui, son génie s'alluma. Il souffre, il grandit, et c'est à la source des larmes, que se vivifia la sublime inspiration des *Improperia*, qui furent chantées la semaine sainte à Rome, pendant presque trois siècles.

C'est alors que la cour de Rome se décida à réformer énergiquement les abus qui faisaient du chant à l'église une sorte de parodie perpétuelle. Palestrina était désigné. Le pauvre maître de chapelle ne s'effraya pas de la rude tâche. Deux protecteurs, les cardinaux Vitellozzi et Borromée (le saint), aimant la musique, convièrent Palestrina à composer trois messes où la majesté de l'office divin et les exigences de la technique musicale fussent également respectées.

Un saint enthousiasme et comme une révélation divine illuminèrent le musicien. Le 18 avril 1565, devant une assemblée du Pape, des cardinaux, des princes et des ambassadeurs, le cardinal Borromée officiant solennellement dans la chapelle papale, Palestrina, vêtu du surplis blanc et de la pèlerine violette, monta dans la tribune entouré de ses chantres, et fit exécuter les trois messes qu'il avait composées.

La surprise et l'admiration furent telles que le pape, après les avoir entendues, s'écria : « Il semble que ce soient les harmonies du cantique nouveau que l'apôtre Jean entendit chanter dans la Jérusalem céleste, dont un autre Jean nous donne un avant-goût dans la Jérusalem voyageuse. »

La plus belle de ces messes est la troisième, qui fut baptisée par l'auteur lui-même *Messe du Pape Marcel*, en souvenir du pontife qui le premier s'était montré paternel pour lui.

Palestrina, d'un seul coup, avait créé un chef-d'œuvre et un genre nouveau : Bien plutôt il avait créé la *Musique religieuse*.

(A finir.)

JACQUES HERMANN

La Grand'Place de Bruxelles.

RAPPORT DE M. LE BOURGMESTRE BULS

L'Administration communale poursuit depuis de longues années la restauration des maisons de corporations de la Grand'Place.

Il n'y a eu qu'une voix, tant parmi la population qui contribue de ses deniers à cette restauration que parmi les nombreux étrangers qui visitent notre ville, pour féliciter le Conseil communal d'avoir cherché à rendre à notre Grand'Place son éclat primitif.

Nous eussions voulu achever cette restauration en 1895, afin que le 200^e anniversaire du bombardement du maréchal de Ville-roi vit son œuvre de destruction complètement réparée.

Malheureusement, malgré des démarches fréquemment répétées, il nous a été tout à fait impossible de vaincre les résistances irréductibles de certains propriétaires, car le Conseil sait que la Ville ne possède aucun droit sur les immeubles historiques de la Grand'Place.

Tous les traités passés jusqu'à présent avec un certain nombre des possesseurs des immeubles restaurés, en vue de leur conserver leur caractère décoratif, l'ont été à l'amiable.

Il importe cependant de ne pas suspendre le rétablissement complet de la décoration architecturale de la Grand'Place, qui forme un cadre unique à l'Hôtel de Ville et à la Maison du Roi, et de ne pas exposer certaines maisons, que nous n'avons encore pu grever d'une servitude de conservation, à être démolies ou modifiées. Une ville qui possède un joyau unique comme l'est la Grand'Place serait impardonnable si elle hésitait à faire un sacrifice pour le préserver de la destruction.

Nous sommes persuadés que pas un de nos administrés n'oserait élever la voix pour blâmer le Conseil d'avoir fait les dépenses nécessaires pour terminer la restauration des maisons de la Grand'Place; bien au contraire, l'Administration communale se verrait adresser des reproches si elle n'employait pas tous les moyens qu'elle peut avoir à sa disposition pour assurer la restauration et la conservation des maisons de la Grand'Place.

Parmi celles-ci, l'une des plus importantes et qui a subi des détériorations regrettables est l'ancienne *Maison des Boulangers*, nos 1 et 2, formant l'angle de la Grand'Place et de la rue au Beurre.

Cette maison appartient à deux propriétaires, l'un d'eux est mineur et l'autre ne consent à la restauration que moyennant indemnité.

Dans ces conditions, il a été impossible au Collège d'aboutir à une entente.

La ville n'est pas parvenue davantage à s'entendre avec le propriétaire actuel de l'ancienne *Maison des Bateliers*, située Grand'Place, n° 6.

Il ne nous reste donc plus qu'à recourir à l'expropriation. C'est ce que le Collège propose au Conseil.

Il y a, en effet, une utilité publique incontestable, dans un pays fier de ses richesses artistiques, à assurer la conservation de notre inimitable Grand'Place.

Tout récemment encore le Gouvernement a agi de même pour les ruines de l'abbaye de Villers.

Nous vous proposons de demander en même temps un arrêté d'expropriation de la *Maison du Cygne*. Celle-ci réclame aussi d'importantes restaurations pour reprendre son aspect primitif, et

toutes nos démarches auprès du propriétaire sont restées sans suite.

De plus, il entre dans les vues de l'Administration de rétablir la *Maison de l'Etoile*, à l'angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville; la disparition de cette petite maison a, en effet, produit une brèche d'un effet déplorable dans la rangée de maisons qui s'étend entre la rue des Chapeliers et la rue de l'Hôtel-de-Ville.

Quand on observe l'admirable gradation que présentent les pignons de ces maisons, on constate que la *Maison du Cygne* réclame une voisine pour que la transition entre son toit élevé et la rue joignante ne soit pas trop brusque.

Pour ne pas nuire à la circulation de la rue de l'Hôtel-de-Ville notre intention est de faire de la partie inférieure de cette maison un passage couvrant le trottoir. Cette disposition nécessite l'annexion des étages de la *Maison de l'Etoile* à la *Maison du Cygne*.

Il nous est impossible d'exiger du propriétaire du *Cygne* d'acquiescer cette annexe et le seul moyen de réaliser cet embellissement est d'exproprier sa maison.

Quand ces trois maisons auront été restaurées, conformément aux dessins anciens, l'Administration communale pourra, suivant qu'elle le juge plus avantageux pour les intérêts de la Ville, soit conserver ces immeubles dans son domaine et les louer, soit les revendre, mais en les grevant cette fois d'une servitude qui les préserve d'une altération ultérieure ou d'une destruction totale.

Dans ces conditions, la dépense ne paraît pas devoir être fort élevée.

PETITE CHRONIQUE

MONUMENT D'ÉMILE AUGIER. — Le monument d'Émile Augier que le sculpteur E. Barrias est chargé d'exécuter pour la place de l'Odéon, à Paris, se composera du buste de l'écrivain placé sur une stèle.

Le buste regardera la rue de l'Odéon. Sur les marches du monument, trois figures allégoriques : la première, une muse écrivant le nom du poète sur la stèle; la deuxième, dona Clorinde, l'héroïne de *l'Aventurière*, et la troisième, un enfant tenant des masques, représentant le génie de la comédie. Il est probable qu'un des masques rappellera les traits de Got dans *Giboyer*.

Toutes les figures seront en bronze et la stèle en marbre. Des trois personnages allégoriques, la muse seule sera debout et fera face à la rue de l'Odéon. Dona Clorinde, assise, fera face à la rue Racine, et le génie de la Comédie, assis également, à la rue de Condé.

Sait-on qu'outre la loge de Talma, conservée intacte à la Comédie-Française, il existe encore à Paris un très curieux souvenir de l'ami de Napoléon?

C'est rue Thérèse, tout près de l'avenue de l'Opéra. Talma habitait là, dans un fort bel appartement, au troisième étage. Il avait fait établir dans son salon une sorte d'alcove encadrée, avec portes latérales, qui lui constituait une petite scène où il travaillait et même jouait devant ses amis et ses camarades. Cette scène n'a pas été touchée, de par la volonté du propriétaire de l'immeuble, et l'on montre dans la pièce la place où s'asseyait l'empereur pour écouter et voir son comédien favori.

La sculpture d'ivoire au temps préhistorique. — Dans la dernière

séance de l'Académie des sciences, M. Milne-Edwards a présenté à l'examen de l'Académie une série de figurines en ivoire sculpté, provenant de la « Grotte du Pape », station quaternaire de Brassempouy (Landes).

Ces objets, qui ont été découverts par MM. Ed. Piette et J. de Laporterie, gisaient, à côté de vestiges de foyers, au milieu d'ossements de rhinocéros, de mammouth, d'auroch, de cheval et d'hyène. Les uns et les autres sont merveilleusement conservés. L'un d'eux, ayant servi, à ne pas en douter, de manche de poignard, figure le tronc d'une femme « stéatopigique » sans bras, rappelant quelque peu la « Vénus hottentote ». Un autre représente une tête de femme au type mongolique et aux cheveux longs; ceux du haut de la tête sont ramenés sur le front, etc.

Une toile de Joshua Reynolds, représentant lady Betty Delme et ses enfants, a atteint à Londres 41,000 livres, soit plus de 275,000 francs.

Jusqu'ici, aucune peinture vendue aux enchères publiques, dans le Royaume-Uni, n'avait été payée aussi cher. Le prix le plus élevé, 10,600 guinées, avait été atteint, il y a dix ans, par *la Crucifixion*, de Raphaël. Le tableau de sir Joshua est parmi les cinq ou six plus beaux du maître anglais. A la même vente, un autre Reynolds, le *Portrait de miss Monckton*, était adjugé pour 7,500 guinées.

Un groupe d'artistes et d'écrivains vient de fonder en Allemagne une Société qui a quelque analogie avec la *Libre Esthétique*.

Cette Société a pris le nom de *Pan*. Elle organisera des expositions et des représentations théâtrales. Mais son but consiste surtout dans la publication d'une grande revue mensuelle illustrée, qui prendra également le titre de *Pan*. La revue ne s'adressera qu'à un public restreint d'artistes et d'amateurs.

Le comité de la Société se compose de MM. R. Begas, F. Bode, directeur des musées de Berlin; A. Böcklin, Richard Dehmel, Holger Drachmann, Arne Garborg, R. Graul, conservateur de la Galerie nationale de Berlin; Max Halbe, O.-E. Hartleben, L. de Hofmann, comte de Kalkreuth, Albert Keller, Max Klinger, Gotthardt Kuehl, Max Liebermann, Detlev von Liliénéron, R. Maison, Gabriel Max, St. Przybyszewski, von Seidlitz, conseiller au ministère des cultes, F. Skarbina, Franz Stuck, F. von Uhde, W. Unger, W. Weigand, W. Woerman, directeur de la Galerie royale de Dresde.

MM. O.-J. Bierbaum et Meier-Graefe ont été nommés présidents de la Société et directeurs de la Revue.

Les compositeurs les plus féconds. — Nicolo Piccini, né à Bari (Naples) en 1728, écrivit 134 opéras et un grand nombre de messes, cantates et pièces détachées.

Alexandre Scarlatti, né à Trapani (Sicile) en 1659 et qui mourut à Rome le 24 octobre 1725, composa 117 opéras, plus de 200 messes et 3,000 cantates, en dehors d'une assez grande quantité de musique de chambre.

Fondateur de l'École nationale de musique, où furent instruits les plus grands musiciens du siècle dernier, Scarlatti a marqué son influence même sur nos compositeurs modernes.

Keyser, fondateur de l'École allemande de musique à Hambourg, écrivit plus de 100 opéras durant les quarante années de son existence.

En vente à la **SOCIÉTÉ ANONYME L'ART**
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FARRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

J.-H. ROSNY. *L'Impérieuse bonté*. — MORT DE GUSTAVE FRÉDÉRIX. — ILSÉ, par Ossit. — PALESTRINA (suite et fin). — PETITE CHRONIQUE.

J.-H. ROSNY

L'Impérieuse Bonté, roman contemporain.
Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}. In-8°, xi-371 pages.

Excusons-nous de parler tard de ce livre où les joyaux littéraires abondent, et qui pour nous, comme pour les amis à qui nous le passâmes, eut des charmes infinis. Cette circulation, avec le lent retour de l'œuvre en nos mains, fut cause de cette tardivité, le succès même nuisant ainsi au compte rendu.

J.-H. Rosny (c'est une firme comme celle des Goncourt, deux frères, sans qu'on sache au juste la part de chacun au commun labeur, si ce n'est par d'aventureuses suppositions) est un de nos auteurs de prédilection. Non pas que la trop grande visibilité de la thèse dans ses romans ne nuise parfois à leur beauté artistique et n'agace en passant le lecteur. Car nous distinguons entre l'œuvre qui a une portée sociale sans le dire et celle qui le dit, l'annonce et le rappelle incessamment en son discours. La première a la valeur

mystérieuse du symbole; la seconde c'est le symbole expliqué, et par conséquent fêlé ou évanoui. Mais où, parmi les écrivains contemporains, trouver d'une part une analyse plus subtile des multiples et nuancés facteurs des actions humaines, d'autre part une plus abondante richesse d'images imprévues et saisissantes?

Ces deux dominantes se sont manifestées avec opulence dans les œuvres antérieures de J.-H. Rosny, dont plusieurs furent ici jugées avec enthousiasme. Donnons-en l'énumération, elle est suggestive et constitue une sorte de signalement de ce talent viril, fort discuté à cette époque d'art élégant, flairant le dandysme, aimant le détachement spirituel des durs phénomènes qui nous enveloppent : NELL HORN, roman de mœurs anglaises, — LE BILATÉRAL, roman de mœurs anarchistes et collectivistes, — MARC FANE, roman social, — L'IMMOLATION, nouvelle, — LES XIPÉHUZ, merveilleux préhistorique, — LE TERMITE, roman de mœurs littéraires, — LES CORNEILLES, roman contemporain, — DANIEL VALGRAIVE, roman contemporain, — VAMIREH, roman préhistorique (c'est lui qui débute par l'incomparable chasse, à poursuites successives, au temps de l'homme des cavernes), — L'INDOMPTÉE, roman contemporain. — Et cet inépuisable (est-ce une qualité, est-ce un défaut? ne vaudrait-il pas mieux se concentrer davantage et ne point fatiguer l'attention?) annonce, à paraître, LE RENOUVEAU, et fait paraître,

dans le *Gil Blas*, *L'AUTRE FEMME*, encore deux romans contemporains.

L'IMPÉRIEUSE BONTÉ! superbe et mystérieux titre! « Voici, dit la préface, un livre tout entier consacré à dire l'effort de l'homme pour aimer son semblable dans la grande souffrance et la grande misère. » Et tout de suite, en excuse préventive du reproche que nous esquissions plus haut : « Il n'y faut point chercher de thèse philosophique, mais le choix d'un *élément de beauté*. » Et tout de suite encore une oscillation du balancier intellectuel en retour vers le premier pôle un instant déserté : « Cependant le sujet n'est point de ceux qui laissent l'âme emprisonnée dans un rêve de beauté glaciale, dans l'étroite tour d'ivoire des rhétoriciens de l'Art pour l'Art. » Il en donne la raison vraie, celle qui tient toute plume quand on ne s'arrache pas à la réalité qui nous colle à la peau, pour s'isoler dans les paradis du rêve : « Il est pour cela trop trempé dans la pauvre humanité, trop palpitant du sanglot des êtres. »

Doutant alors de lui-même, ou plutôt comprenant combien toujours hélas! nos espoirs d'effort et d'influence sur nos semblables sont trahis par nos ressources, malgré tant de bonne volonté, malgré tant d'enthousiasme artistique, il ajoute : « Eclairé d'un rayon de génie, il aurait pu troubler profondément des milliers d'âmes, agiter une élite et collaborer à la formation d'un état moral. » Rassure-toi, cœur tremblant, ton livre ne sera pas un vain coup de glaive, si nous en jugeons par les quelques-uns qui le lurent à notre intervention, hommes et femmes, et en furent profondément ébranlés : il n'y a pas, en la vie du monde, d'actes inutiles et celui-ci peut compter parmi les plus vibrants.

Il revient encore à la grande et jamais finie controverse : « N'est-ce point d'ailleurs la forte aventure qui arriva dans tous les siècles à l'Art littéraire, d'agir puissamment et sûrement, plus proche la vie que des doctrines, sur la destinée humaine? *Si du milieu naît le livre, quelle puérité de nier que le livre, expression plus tangible des tendances, réagisse sur le milieu.* » Admirable formule, scientifique autant qu'artistique, résumant lapidairement le problème et sa solution. Mais alors que tu dis vrai si bien, ô écrivain! cache, cache ton dessein, garde-lui la séduction du secret; ne proclame pas trop ouvertement ce que tu projettes, ce que tu veux; laisse l'œuvre faire son métier d'elle-même; vois la Nature, dont elle sort comme tu le rappelles : n'est-elle pas muette en la suggestion de ses beautés et de ses puissants conseils?

« **L'IMPÉRIEUSE BONTÉ**, écrit-il encore, n'est que le roman dédié à la *Bonne Humanité*. » Et, en effet, c'est une œuvre fraternelle et triste, décrivant la contemporaine injustice mais avec elle l'effort de secours et de charité qu'elle fait surgir en contrepoids. C'est une continuelle mélodie de douleur apitoyante qu'accom-

pagnent les vibrants accords des fanfares sonnant la vaillance et le dévouement.

Il y a vingt chapitres, en décousu, se reliant par intermittences, quelques-uns formant des entités complètes : le soir de l'incendie, qui ouvre le livre, cet incendie d'une fabrique, « un beau brasier de Sardanapale sur la misère de ces régions » ; aussi l'amour humilié et mortel de M^{me} Dargelle pour Jacques Fougeraye; (ne sentez-vous pas qu'il y a quelque amoindrissement à voir apparaître ces noms de banalité quand il s'agit de grandes choses douées d'universalité?). C'est à la lecture successive de ces chapitres qu'il vient à l'esprit de penser : Celui-ci est de l'ainé, celui-là est du cadet. Il y a, en effet, des dominantes de style qui semblent révéler la différence de main. Mais la prudence, en ces jugements, s'impose : nous sommes comme l'escrimeur aux yeux bandés qui cherche à connaître l'adversaire rien qu'à la touche du fer.

Venons plutôt aux charmes artistiques du style. Comment mieux l'exprimer que par une citation? Ecoutez cette analytique description du quotidien phénomène des cloches sonnant aux clochers du voisinage dans un quartier de ville, cette chose si peu savourée dans la complexité des sensations qu'elle suscite pour l'âme d'un artiste, d'apparence insignifiante ou importune, passant sur nos esprits distraits et inécouteurs comme mille autres sensations qui feraient le monde si beau, si spectaculaire, si nous savions les démêler :

« Dans la nuit des cloches sonnèrent l'heure, simultanées, avec des retards. Les onze heures lentes de l'église étaient entrecoupées d'arrêts de brises. Le vent irrégulier courait vers le clocher. Les arbres des jardins déferlaient, chantaient un chant océanique qui, selon le cas, affaiblissait la voix de la cloche ou la faisait suivre d'une plainte. L'heure était ainsi alternativement une languissante ou forte voix minérale, mystique, dominatrice du paysage. Elle semblait transformer la perspective apparue sur la vitre claire, transposer les fusains des arbres, la soie-cachemire des nuées, golfes, havres, détroits du ciel. Quand l'église se tut, vint la clochette cristalline d'un couvent, tout étouffée par à-coups, ou jolie comme une voix de jeune religieuse après le bourdon d'un cénobite solennel. Puis la vieille horloge de l'école congréganiste, puis plus rien que les ramures, les myriades de raquettes, de jeunes feuilles, qui s'émeuvent, qui se coalisent en soupirs. En haut, un très confus voyage de nues pâles sur le quartier de lune, une navigation dans le mystère, une pluie qui se condense lentement et nerveusement pour le lendemain. »

Saisissez-vous ce qu'il y a en ces lignes de fouille pénétrante des tissus frissonnants de notre âme? Avec quelle adresse prodigieuse, l'écrivain, qui n'a pour instrument qu'une langue actuellement si pauvre pour rendre les innombrables plis de la contemporaine humanité

pensante et frémissante, la langue dite « du grand siècle », bonne pour ce temps-là solennel et simple, emploie l'image pour suppléer aux mots appropriés qui lui manquent ! Comme cette aptitude à évoquer, par une comparaison, des fantômes d'idées renforce merveilleusement ce qu'il veut dire ! Comme tout se colore, se précise, s'illumine, part en gerbe et d'un événement quelconque, le carillonnage, fait un jaillissement de perles éblouissantes.

Nous parlions du don d'évoquer l'image imprévue et martelante. De page en page on en heurte qui vous arrêtent : « Il est des voix qui sonnent la profondeur ainsi que des antrès dans la montagne. » — « La précieuse vertu d'inertie qui sauve autant d'êtres sur la pente du crime qu'elle en perd sur le chemin du repentir. » — « Les milieux médiocres où les ostentations se délassent. » — « Jamais la vie ne sature le rêve. » — « La pêche amoureuse qui sort des eaux troubles de la querelle des amants. » — « La souffrance d'une âme luxée par la certitude d'avoir rompu des combinaisons harmonieuses. » — « L'adorable devoir accompli dans la prière. » — « La lâcheté et l'héroïsme aussi étroitement unis que la vie et la mort, la trouble tragédie que la matière en révolte impose à l'humanité. » — « L'indéfinissable canaillerie commune aux meilleurs comme aux plus vils. » — « L'inconnu rôdait en elles, plus intense, plus profond, plus terriblement souterrain, plus impératif et farouche que dans la taciturnité des temps, lorsque s'y agenouillent avant vêpres de rares femmes amoureuses de l'Homme-Dieu. » — « Un Messie militaire portant en lui tout le futur des accomplissements et des avortements. » — « Le sommeil, heureuse halte où les vivants sont frères des morts. »

Ce livre est tout en moelle. Il nourrit d'une nourriture qui agit en l'esprit comme un énergique remède. Il éveille des besoins de fraternité, il suscite la pitié criant vers la justice. Oui il mérite son titre d' « Impérieuse Bonté », car il violente l'âme et la bouscule vers les grands devoirs. Il vous fait traverser une forêt où tout parle de bienveillance et de charité, où les troncs, les feuilles, le bois vivant et le bois mort, les oiseaux, les fauves, les insectes, innombrablement réunis là par l'auteur-magicien, font une universelle harmonie qui prêche et convainc. Quand on en sort, des milliers de lueurs restent dans les yeux, des milliers de vibrations dans les oreilles, des milliers de traits piqués dans le cœur, sans qu'on en souffre, vous injectant ce poison divin : LA BONTÉ ! Et pourtant au point de vue artistique on voudrait mieux : il manque la grande harmonie, dominatrice et simple.

Mort de Gustave Frédéric.

GUSTAVE FRÉDÉRIX, le critique littéraire et dramatique de l'*Indépendance belge*, est mort il y a huit jours. Nous en avons été informés trop tard (en cet éloignement de vacances) pour en parler dès notre précédent numéro, comme le méritait cette personnalité bruxelloise, devenue familière à tous par quarante ans de rôderies dans les salons et dans les théâtres. Son âge, brusquement révélé par son décès, montre qu'il disparaît prématurément : il avait soixante ans. Généralement, et sur les apparences, on le croyait plus avancé dans la vie.

L'homme était d'une amabilité mondaine invariable ; il professait qu'il est désagréable, quand on circule beaucoup, de rencontrer des gens avec qui on est en délicatesse et dont le coup de chapeau est problématique. En cela il avait raison : le sage ne se brouille avec personne, au moins dans le domaine des courantes apparences.

Il était très dévoué à sa cause et à ses prédilections. Sa cause était celle des lettrés mondains et de ceux que lui-même, un temps, qualifia par des expressions que l'ironie rendit célèbres : « les gens du bel air et les personnages en bonne posture ». Il les servit de sa plume avec une constance, une conscience et un talent approprié à sa clientèle (celle du journal qui lui resta invariablement fidèle) dont il y a peu d'exemples. L'adaptation et la symétrie entre les deux étaient remarquables.

Il a rendu compte avec scrupule de presque tout ce qui fut représenté à Bruxelles durant sa longue carrière et des livres dont les libraires lui faisaient le service. Son procédé était devenu quelque peu monotone par la nécessité de faire tant de fois la même chose, mais il tenait le lecteur bien au courant et intéressait par la multiplicité des anecdotes dont il adornait sa besogne fastidieuse.

Il était fort connu et fort couru : car son journal fut longtemps une autorité dont les louanges valaient pour poser un écrivain dans l'appréciation de la grosse bourgeoisie qui demande des distractions. Jugeant la situation qui lui fut ainsi acquise, on l'a nommé parfois le Sarcy belge. Ses amis l'appelaient : le petit Sainte-Beuve.

Il ne laisse pas d'œuvre spéciale, quoique sa main, tant il a écrit, eût été usée si elle avait été de bronze : son bagage de feuilletonniste est immense, mais très fongible.

On lui a reproché, avec l'apreté qu'aiment les écoles naissantes, de n'avoir pas discerné, à l'aurore de notre jeune littérature, ce qu'elle contenait de promesses, d'énergie et de gloire prochaine. Il se corrigea sur le tard et lui fit en ces dernières années quelques concessions bienveillantes et avunculaires, trop tardives pour qu'on lui en fût reconnaissant.

L'ensemble de sa vie est d'un écrivain paisible dans sa quotidienne et mécanique activité, d'une grande probité dans le bourgeoisisme de ses erreurs, ayant une étonnante érudition des petites choses, tenant son bordereau de comptes rendus au courant comme un comptable ses écritures, aimant les diners et les soirées, friand de familiarité factice ou vraie avec les notabilités artistiques acceptées, dédaigneux des autres, s'imaginant, comme on le croyait vers 1863, que la seule littérature valant la peine d'attirer l'attention est celle de Paris, et dans Paris celle des boulevards.

Gustave Frédéric n'a pas su prêter l'oreille aux rumeurs de la

moderne vie littéraire belge surgissante : il est resté un moniteur de bonne tenue pour cerveaux frivoles ou rassis, trouvant les idées et les opinions rances suffisantes à satisfaire leur appétit de vieux et de gastritiques. Il n'a pas été dans les camps où se préparaient les luttes : il a préféré les salons.

Il eût pu, chez nous, remplir un rôle magnifique : présenter, appuyer, produire les jeunes écrivains qui désormais portent si haut et si loin la gloire des lettres nationales. Il n'a pas vu l'occasion. Et s'il l'eût vue, peut-être que son journal, financier, cosmopolite et doctrinaire, ne lui eût pas permis d'en profiter, car il eût pu être nuisible à l'abonnement de se montrer favorable à toute cette anarchie bousculant le bonzisme et le snobisme et dérangeant les habitudes et les certitudes de la hicheliferie.

Il fut cité dans l'*Anthologie des prosateurs belges*. Georges Rodenbach, essayant de résumer sa personnalité littéraire, écrivit alors : « Si l'on ne peut dire qu'il a une manière de style, on peut dire que son style a des manières. »

Tel est, en peu de mots, notre avis sur cette existence correcte et laborieuse de journaliste plutôt que d'artiste. On va sans doute nous crier en reproche : *De mortuis nil nisi bene!* Ce n'est pas notre avis. Les éloges funèbres invariables ont leur place le jour des funérailles. Après s'ouvre l'ère des jugements. La formule est alors : *De mortuis nil nisi veritas!*

L'*Indépendance belge* a profité de la mort de GUSTAVE FRÉDÉRIX pour fustiger les vivants avec son mort. Voici ce qu'on a pu lire, entre autres, dans son éloge funèbre, écrit au surplus sans conviction :

« Notre éminent collaborateur sera très regretté, et par ceux-là même qui lui ont prodigué les attaques les plus violentes et les plus injustes. Ils ne s'y fussent point évertués s'il avait eu moins de talent et d'autorité.

« Auteurs et acteurs, ceux qu'il a loués éprouveront peut-être quelque scrupule de modestie à lui rendre hommage, mais ceux qu'il a discutés n'hésiteront pas à ratifier nos éloges, car c'était un honneur d'être discuté par lui, et nous en connaissons plus d'un qui, d'abord irrités de certaines rigueurs de jugement, ne tardèrent pas à l'en remercier comme d'un service qui leur avait été profitable. Nous en connaissons aussi que la coïncidence d'un formidable éreintement décerné au critique, avec un abondant éloge de l'éreinteur par le feuilletoniste, pénétra d'une inapaisable rancune. Les plus sévères seront sans doute ceux dont il négligea de s'occuper, soit que l'avalanche livresque qui le débordait le laissât parfois en retard, découragé, excédé, incapable de se donner à tant de solliciturs, soit que décidément il ne leur attribuât point l'importance qu'ils se reconnaissaient complaisamment à eux-mêmes, étant lui un sincère, s'imaginant qu'on attendait de lui son opinion telle quelle, et ayant peine à se faire aux mœurs du jour qui n'admettent plus que les outrances de la réclame ou de l'invective. »

Ailleurs, la même *Indépendance belge* apprécie en ces termes d'antrement égratignants, sapristi! le style de l'auteur avant ce qu'elle appelle la période d'élargissement et d'épuration :

« Si nous évoquons le souvenir de ses premiers feuilletons, nous nous rappelons, et pendant bien des années, un style fait de recherches toujours curieuses, souvent attrayantes, mais parfois d'un maniérisme un peu précieux qui multipliait les arabesques autour de l'idée sans réussir à la mettre en relief avec toute la force et la précision que lui fit acquérir sa critique de ses critiques. Chose assez piquante, ce lettré depuis réfractaire aux tentatives décadentes, semblait avoir deviné leurs tortillements de phrase, et, les ayant inventés avant le temps, ce fut peut-être un malheur pour lui de s'en guérir juste au moment où la maladie devenait à

la mode. Il avait alors des tics familiers que pastichaient aisément ses confrères les plus modestes. Et de l'un d'eux, il disait plaisamment, avec une pointe de coquetterie : « En voilà un qui abuse de ce que je ne peux pas lui rendre la pareille. » Le fait est qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des tics... remarqués. N'importe, le pastiche ne lui fut pas inutile. »

Enfin, l'*Indépendance belge* donne les aperçus suivants sur les *Propos de table* du défunt :

« Aussi était-il un convive recherché; sa causerie toujours alerte rehaussait les plus fins menus, et, si amusante qu'elle fût, plus amusante encore était sa malice à préparer ses effets, amenant de loin, à travers d'innocents propos, des vivacités faites pour inquiéter ses voisins de table — qui le plus souvent s'en régalaient. »

A la maison mortuaire le jeune Hymans (de la *Liberté* : au sens doctrinaire) loua de même, en termes badins, cette aptitude spéciale, très prisée des auditrices :

« Il excellait en l'art de servir une épigramme, de trousser galamment quelque vive anecdote. La grâce agile de la phrase sauvait la hardiesse du propos... »

Qui va maintenant reprendre à l'*Indépendance* la tradition des comptes rendus pour dames du bel air?

ILSE

Par OSSIT. Paris, A. Lemerre. Petit in-6, iv-184 pages. 1894.

Le sujet? rien : une petite adolescente, « aux petits pieds qui avaient l'air de deux oiseaux roses, une petite âme d'oiseau dans un corps de fleur ». A Bamberg, dans une petite maison qu'ornent des tournesols. « Elle avait une vie paisible et simple qui coulait uniformément et sans troubles probables, ainsi que la rivière devant sa maison ». Un étranger passe, qui voit la maison et entre les tournesols la jeune fille debout « avec ses cheveux de lumière, ses yeux tranquilles et sa peau surprenante; l'idée de charmer cette petite lui sembla tout à coup un passe-temps fort convenable pour embellir sa vie d'un instant de languide intérêt. » Il se fait aimer de la petite Ilse, puis il part. La petite Ilse meurt.

C'est écrit de manière ravissante, avec une naïveté élégante suprême, comme un conte de fées réel, adorablement doux et triste. Dès les premières pages de cette courte histoire, on se demande quel est le poète qui se cache sous le pseudonyme d'Ossit; car c'est dans une des rares lueurs de vraie poésie qu'est née la petite Ilse, « âgée de dix-sept ans, qui, à Bamberg, au bord du Main, fut aimée trois jours et mourut ».

Quelle que soit l'intellectualité dont dispose le poète, ce n'est pas avec elle qu'il a écrit *Ilse*, cette petite étincelle d'art vrai, faite du rebondissement de tant d'impressions profondes en une forme spontanée et belle.

Nous qui lisons, nous pouvons y chercher, y découvrir une signification, un rapport entre l'émotion de l'auteur et l'image qui a surgi devant lui, image qui a si bien incarné cette émotion. Mais nous nous rendons compte en même temps, et c'est le grand charme d'*Ilse*, que cette forme n'a rien de voulu et qu'elle garde même un peu du vague captivant de ces créations involontaires, qui sont pour les sensitifs comme des réalisations de leurs rêves inexplicables. Quand les poètes ont l'instinct assez noble, assez respectueux de leur nature intime, pour empêcher leur cerveau de triturer ces poèmes qui se chantent tout seuls en eux, nous les sentons. Nous reconnaissons à certains signes indéfinissables, que ce qu'ils ont mis là, c'était quelques gouttes d'une grande vague

qui nous baigne tous, c'était une chose qui a passé par eux et qui nous appartient aussi, mais dont ils ont entrevu à un moment donné comme un reflet condensé; ce reflet qui éclaire leur inconscience et la nôtre, quelque chose les oblige à le faire reluire, — et ils doivent sentir qu'ils nous soulagent en nous le montrant, — car, « nous avons soif de retrouver cette autre moitié de nous qui est l'expression de ce que nous sentons ».

Avec quoi fut fait ce ravissant poème, si simple, si moderne, cette dramatisation si vivante d'un état d'âme de l'auteur, symbole voilé de vie, de vie réelle, — vie des gens, vie des choses, plus mystérieuse encore ?

Symbole, cette petite âme de femme, éprise de tant de chimères, ouverte à tant de croyances, envahie par tant d'admiraions, qu'elle en devient elle-même comme un miroir naéré de tout ce qui est beau; symbole de toutes les puretés enfantines, de toutes les fois naïves et entières, qu'une invraisemblable, une impossible muraille de cœurs aimants et de rayons de soleil pourrait seule protéger contre la réalité.

Symbole, image, le séducteur, cet esthétique désœuvré, doué d'une sensibilité trop exacerbée et trop consciente, — comme celle de toute la société dont il sort, — pour que cette sensibilité ait le pouvoir de le faire agir; — elle ne peut lui donner qu'une demi-vertu prudente, plus dangereuse, plus meurtrière que la haine ou le mal.

Image, cette fin de la petite abandonnée, qui meurt les yeux agrandis d'horreur, devant l'effondrement de tous ses rêves, — qui s'étaient condensés en un seul par ce besoin, tant féminin, de réaliser Dieu, de concentrer toutes les adorations en une vivante synthèse.

Et comme nous suivons bien, dans ces faits si naturellement contés, les fatalités qui attirent l'une vers l'autre, pour les faire souffrir, ces deux sensibilités si différentes, celle des aimants, des simples, et celle des intellectuels, des compliqués.

La tristesse de ce contact, fatalement et douloureusement stérile, étroit le poète quand il nous dit les remords humiliés et passifs du jeune prince don Juan Brian de Trévi :

« Pauvre Ilse enfantine! c'était mieux, en effet, qu'elle dormit.

« Elle n'avait été qu'une petite fille, la vie avait été trop lourde pour elle.

« Elle avait connu, avant de mourir, tout le poids intolérable de la souffrance humaine.

« C'était très injuste.

« Le prince de Trévi sentit dans son cœur un étrange froid.

« Oh! oui, il valait mieux qu'elle dormit, car il ne pouvait rien pour elle!

« Il songea tristement :

« Que peut-on pour personne?

« Et sur sa joue, une larme descendait, une larme, inutile affreusement, comme tout est inutile. »

Féconde est pourtant en nous la notion appuyée de cette tristesse, qui nous force (car qui dit tristesse et fatalité dit aussi, tant qu'il y a vie d'âme, volonté de lutte) — qui nous force à croire en d'invisibles et lointaines réalisations, dont nous ne verrons peut-être même jamais l'aube, nous qui vivons aujourd'hui, mais que les poètes prophétisent malgré eux, aux heures noires comme aux heures où les vagues semblent renfermer le soleil couchant.

A lire! à lire! à lire! Et à conserver parmi les meilleurs livres à relire quand on veut la caresse, la mélancolie et les plus délicats parfums de l'Art.

PALESTRINA (1)

1524 — 1594

Entre le plain-chant liturgique, pris lui-même aux nobles mélodies antiques, et la diaphonie du moyen-âge devenue plaisante recherche de farces licencieuses mélangées au texte latin, où était la prière? Que devenait l'expression? En un mot, le sentiment si fort et si simple des chants ambrosiens et grégoriens avait depuis longtemps disparu.

Révéléateur des besoins d'âme de son époque, inconscient traducteur des nuances les plus variées et les plus subtiles des misères humaines suppliantes vers l'Invisible, il fit de la messe, ce qu'elle est réellement, un *drame*. Il n'emploie aucun *procédé*, il reste dans les règles les plus strictes de sa technique, et comment alors ses œuvres sont-elles si différentes de celles de ses plus hauts prédécesseurs? C'est qu'il ne voit que le texte au-dessus duquel il doit écrire. Ces textes sont inspirés par une foi puissante, par une adoration naïve, par une humilité profonde. Et, mêlant sans cesse les voix — comme se mêlent dans une foule les mêmes impressions — il n'est, il ne veut être que l'interprète de tous. C'est dans un langage simple et infiniment souple qu'il exprime le meilleur de nos âmes : dans les *Improperii*, les *Lamentazioni di Geremia*, les suppliants motets, les glorieuses messes, les joyeux Magnificat.

Palestrina venait, en créant l'art religieux, de sauver aussi la musique de l'Eglise, car le Concile de Trente (1563) décidait de ramener toute la musique religieuse au simple faux-bourdon, si la réforme des offices chantés dans les temples n'eut pas été possible.

L'humble grand homme, à ce moment de sa carrière, dominait le monde musical — génie unique — comme le dôme de Saint-Pierre, où montaient ses chants, domine la ville, qui était elle-même le monde. Sa réputation, désormais incontestée, n'était cependant pas plus grande que ses malheurs et sa pauvreté. Il perdit trois de ses fils, il perdit ses deux femmes, — car il fut marié deux fois — et il resta toute sa vie si pauvre, que ce fut seulement le dernier pape sous lequel il vécut, Grégoire XIV, qui se préoccupa de cette longue détresse et augmenta un peu ses émoluments, qui ne dépassaient pas 9 écus (34 francs) par mois!

Belles et salutaires à lire sont les plaintes touchantes de Palestrina à ses Maîtres souverains.

Dans l'épître dédicatoire qu'il était de la coutume d'écrire alors, en publiant ses œuvres, le maître de chapelle, s'adressant au pape Sixte V, disait : « Très saint Père, l'étude et les soucis ne purent jamais s'accorder, surtout lorsque ceux-ci proviennent de la misère. Avec le nécessaire (demander davantage est manquer de modération et de tempérance) on peut facilement se délivrer des autres soins, et celui qui ne s'en contente pas, ne peut que s'accuser lui-même. Mais ceux qui l'ont éprouvé savent seuls combien il est pénible de travailler pour maintenir honorablement soi et les siens, et combien cette obligation éloigne l'esprit de l'étude des sciences et des arts libéraux. J'en ai toujours fait la triste expérience et maintenant plus que jamais. Toutefois, je rends grâce à la bonté divine qui a permis que malgré mes plus grands embarras je n'ai jamais interrompu l'étude de la musique

(1) Suite et fin Voir notre dernier numéro.

(où j'ai trouvé une utile diversion) dans la carrière que j'ai parcourue et dont le terme approche. »

La belle âme que celle de ce vieillard ! En lisant cette lettre d'humble contenance, il me semble entendre les accents de ses *Lamentations*, dans la pénombre de la chapelle vaticane, alors que les cierges disparaissent l'un après l'autre, devant la terrifiante fresque du jugement dernier.

C'est la même plainte résignée, c'est la même foi inébranlable, c'est la même certitude du devoir accompli, c'est le même recueillement qui console et fait les forces créatrices. Pas d'autres événements, dans cette vie de soixante-dix années, que le travail, la naissance des chefs-d'œuvre, les pertes des êtres chers, c'est-à-dire la prière en action.

« Mon fils, dit-il à Hegin, le seul survivant, je vous laisse le soin de faire imprimer le grand nombre de mes ouvrages encore inédits ; je vous recommande que cela se fasse au plus tôt pour la gloire du Tout-Puissant, et pour la célébration de son culte dans les temples. »

L'humble génie eut de belles funérailles. Dans la basilique du Vatican, sous la claire et colossale coupole, les voix de ses frères, seules, sans le secours d'un instrument, les voix dont il dirigeait si bien les inflexions humaines, dans l'allégresse comme dans la douleur, les voix accompagnèrent son âme dans cet au-delà qu'il avait découvert, et dont son prophétique génie avait le premier chanté la Paix.

Il fut, dans ces temps de guerres et de jouissances, de matière et de sensuelles cruautés, la voix de l'Esprit qui parle à l'esprit, et c'est pourquoi ces simples mots furent gravés sur son tombeau :

*Joannes Petrus Aloysius
Prencstinus.
Musicae Princeps.*

La fécondité de Palestrina fut aussi extraordinaire que sa science. Ce n'est point ici une étude bibliographique, mais, par les récents catalogues publiés en Allemagne, il est facile de se rendre compte de la prodigieuse puissance du travail artistique de cette époque.

Je ne crois pas que l'admirateur et le biographe de Palestrina, Bains, dans son ouvrage en deux volumes, divise avec raison les œuvres du maître en six styles ; je trouverais bien plutôt, si l'on tient aux divisions, qu'elles n'offrent en réalité que deux manières. La première est toute d'habileté, de science, de sûreté impeccable. Elle va jusqu'au moment où Palestrina subit l'injustice et la persécution. Alors, un artiste se dégage dans le savant, un cœur parle au milieu des combinaisons polyphoniques et des usages respectés du contrepoint. Il écrit les *Lamentations*, les *Improperii*, la *Messe du Pape Marcel*, l'*Adoramus* et tant d'autres chefs-d'œuvre. De sa fécondité et de son extraordinaire production, à peine les dernières années accusent-elles un peu de fatigue, un peu de répétitions, il fallait vivre.... Mais elles peuvent encore faire partie — comme style, sinon comme inspiration — de la belle période créatrice qui se prolongea plus de dix années.

L'édition nouvelle des œuvres de Palestrina, qui se publie actuellement en Allemagne et qui est arrivée à son trente-troisième volume, contient aussi ses madrigaux à quatre, six, huit voix, œuvre profane, à côté de l'œuvre sacrée. Son rôle, dans la vie musicale de Palestrina, est moins important, non parce qu'elle manque de mérite, mais parce qu'elle illustre seulement un genre

qui s'en allait mourir de sa belle mort, par l'éclosion de la monodie et du premier essai de musique dramatique à Florence (1600), tandis que l'œuvre sacrée donne la vie à un genre nouveau, la musique religieuse.

Pendant plus d'un siècle, elle grandit, cette œuvre, au souvenir de son créateur, avec les Allegri, les Anerio, les Animuccia, les Carissimi. Elle s'étendit avec les Lotti, les Gabrieli, les Scarlatti, les Durante. Elle baptisa les Hændel et les Bach ; puis fléchissante, amollie et violée par les Jomelli, les Guglielmi, les Mercadante, elle reçut un sang nouveau à l'étreinte de Cherubini et de Beethoven... Ce fut une dernière étincelle, et tout s'éteignit dans les temples...

Et voici qu'aujourd'hui, comme aux jours où le chantre Pierluigi apparut à la Sixtine, un besoin vague, un mouvement lent et sûr amène les foules aux parvis où l'on chante sans orchestre et sans orgue même, les vieilles fugues des maîtres du xvi^e siècle.

De tous les côtés, les antiphonaires se rouvrent. C'est encore et toujours les bénédictins de France qui travaillent le plus vite et le mieux. L'abbé de Solesmes, dom Pothier, réforme le chant grégorien devenu grotesque dans l'Eglise, depuis presque un siècle ; et en Allemagne, la musique *a cappella* est depuis longtemps chantée dans les églises.

A Paris même, le curé intelligent d'une église de la vieille cité, offre sa maison aux maîtres du moyen-âge ; et un très jeune musicien audacieux y dresse une maîtrise de chant sacré que ne rebutent point les difficultés d'un contrepoint qu'aucun instrument ne soutient (1).

Et pourquoi les temps qui ont marqué le succès des œuvres de Palestrina ne reviendraient-ils point ? Ce n'est ni la foi solide, ni l'enthousiasme joyeux, qui nous les ramèneront, hélas ! Mais plutôt le chemin, sûr entre tous, de la souffrance et du doute.

Il est heureusement vrai que l'Art est un flambeau. Il guide aujourd'hui, vers un idéal nouveau, nos tristes enfants... Le succès du plus spiritualiste des musiciens contemporains (j'ai nommé Wagner) est un signe précurseur. Il surgira quelque part un réformateur nouveau de la musique religieuse, qui, en adaptant à nos ressources comme à nos aspirations actuelles, en fera l'expression des exigences et des besoins complexes et avides.

Quelque prière chantante doit nous relever, qui unisse la simplicité grave de saint Grégoire, à l'humble et confiante adoration de Palestrina.

JACQUES HERMANN

(1) Voici une note que nous recevons à ce sujet :

Une Société de musique religieuse, s'appuyant sur le récent décret de la Sacrée Congrégation des Rites, vient de se former à Paris, sous le titre de *Schola Cantorum*, dans le but de propager : 1^o l'exécution du plain-chant selon la tradition grégorienne ; 2^o la remise en honneur de la musique palestrinienne ; 3^o la création d'une musique religieuse moderne ; 4^o l'amélioration du répertoire des organistes.

Nous avons reçu du Comité d'organisation, composé de MM. Alex. Guilmant, Bourgault-Ducoudray, prince de Polignac, Vincent d'Indy, G. de Boisjolin et Charles Bordes, un numéro spécimen du bulletin périodique de la Société : *La Tribune de Saint-Gervais*. Il contient, avec ses Statuts, des explications détaillées sur les quatre principes fondamentaux mentionnés ci-dessus.

Toute personne qui en fera la demande à la **Maîtrise de Saint-Gervais**, 2, rue François-Miron, recevra *franco* un numéro spécimen de ce bulletin.

(N. D. L. R.)

PETITE CHRONIQUE

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE. — La réouverture reste fixée à demain lundi; on jouera *Faust*, avec le ténor Cossira (Faust), M^{me} Tanésy (Marguerite), M. Seguin (Méphistophélès) et M. Beyl (Valentin).

Mardi, *Werther*.

Mercredi on reprendra *Orphée* pour la rentrée de M^{me} Armand.

Jeudi, *Mireille* pour la première apparition de M^{lle} Merey, chanteuse légère, et la rentrée de M. Sentin.

Prochainement, début de M^{me} Cossira dans *Aïda*.

Voici, du reste, le tableau complet de la troupe :

CHEFS DE SERVICE. — MM. P. Flon, premier chef d'orchestre; L. Dubois, chef d'orchestre; Gravier, régisseur général; Léon Herbaut, régisseur; Laffont, maître de ballet; Desmet, régisseur du ballet; Louis Maes, P. Mailly, Nicolay, pianistes-accompagnateurs; Louis Barwolf, bibliothécaire; Achille Chainaye, secrétaire; Bullens, chef de la comptabilité; L. Brusselmans, machiniste en chef; Feignaert, costumier; Bardin, coiffeur; Colle, armurier; Jean Cloetens, préposé à la location, contrôleur en chef; Maillard, percepteur de l'abonnement; Lynen et Devis, peintres-décorateurs.

ARTISTES DU CHANT. — *Ténors* : MM. Cossira, Casset, Bonnard, Isouard, Depère, Guignot et Gillon.

Barytons : MM. Seguin, Beyl et Ghasne.

Basses : MM. Dinard, Sentin, Journet, Gilbert, Danlée et Maas.

Chanteuses : M^{mes} Tanésy, Simonet, Armand, Cossira, Mérey, Lejeune, Belina, Girard, de Roskilde, Hendrikx, Bolle et Legenisel.

Coryphées : M^{mes} Estelle, Delignot, Lalieu et Derudder; MM. Deville, Van Brempt, Vanderlinden, Piens, Simonis, Krier, Roulet et Van Aker.

ARTISTES DE LA DANSE. — *Danseurs* : MM. Laffont, Artiglio Lorenzo, Desmet et Steenebruggen.

Danseuses : M^{mes} Térésita Riccio, Adrienne Charensonney, Lallanne, Jeanne Dierickx et Zumpichell.

8 *coryphées*, 32 danseuses et 12 danseurs.

Chœurs : 86 voix.

Orchestre : 86 instrumentistes.

Musique de scène : 1 chef et 20 musiciens.

20 machinistes, 20 employés placeurs et ouvreuses, 30 habilleuses et habilleuses.

Le théâtre du Parc rouvrira le 15 courant par *l'Arlésienne* de Daudet.

La partition de Bizet sera exécutée par un orchestre complet dirigé par M. Vandam et des chœurs conduits par M. Goossens, directeur des *Artisans réunis*.

Les 26, 27, 28, 29 et 30 septembre, M. Antoine et sa troupe donneront cinq représentations.

L'exposition belge des produits exportables en Suisse vient de s'ouvrir à Genève. Elle comprend, nous l'avons dit, une importante section de peinture et de sculpture à laquelle ont collaboré bon nombre de nos artistes. Le montant des recettes provenant des entrées (les concerts exceptés) sera versé à l'Etat pour être réparti à des œuvres de bienfaisance genevoises.

Il y aura des concerts de 3 1/2 heures à 6 heures les dimanche, jeudi et vendredi de chaque semaine; le comité organisera en

outre de grands concerts avec le concours des principales sociétés genevoises et d'artistes belges en renom.

La grande salle du Bâtiment électoral sera réservée aux produits exportables; la salle de l'Institut et la galerie sont réservées aux Beaux-Arts. Le comité de patronage du Salon belge est présidé par M. Jules de Borchgrave, ancien membre de la Chambre des représentants; le secrétaire est M. E. Carmouche, et les membres, MM. le baron P. de Haulleville, Conservateur en chef des Musées royaux des arts décoratifs et industriels; Octave Maus, Directeur de la *Libre Esthétique*; van Overloop, ancien sénateur; Alexandre Braun, Bâtonnier de l'Ordre des avocats; E. Empain, banquier; le comte Charles van der Burch; Evenepoel; Ph. de Burlet; le délégué à Genève est M. Jean Goetinck, artiste peintre.

Un compositeur italien, M. Eugenio Pirau, qui rend compte dans un journal de Milan, la *Perseveranza*, des représentations de Bayreuth, termine ainsi l'une de ses correspondances : « Je finirai, dit-il, par une indiscrétion qui intéresse spécialement les chefs d'orchestre. Quand il fait chaud — et durant les *Festspiele* de Bayreuth il fait toujours chaud — Mottl conduit en manches de chemise, et quelquefois même moins (!). Combien l'envieraient nos conducteurs qui, serrés entre le tyrannique faux-col et le frac de cérémonie, souffrent et suent, véritables victimes de l'art ! »

Le Musée du Louvre est en pourparlers en ce moment pour l'achat d'une enseigne.

La chose pourrait paraître invraisemblable si nous ne nous impressions de dire que cette enseigne, qui représente un cheval attaché à une porte, et que tout le monde peut voir encore, à la forge du maréchal-ferrant de Gruchy, près Cherbourg, est l'œuvre de François Millet.

On sait, en effet, que le peintre de *l'Angelus* a débuté dans les arts en peignant des enseignes dans son village natal.

Le Musée du Louvre va s'enrichir de l'importante collection de céramiques de l'Extrême Orient que M. Grandidier a généreusement offerte à l'Etat.

Cette collection est considérée par les savants les plus compétents comme unique au monde, et le ministre des beaux-arts n'avait pas hésité à présenter aux Chambres — qui l'ont votée avant de se séparer — une demande, de crédit de 45,000 francs destinée à couvrir, dans les conditions les plus strictement économiques, les frais d'installation et les frais d'acte de donation.

M. Grandidier, en échange de sa libéralité, demandait la faveur, qu'on s'est empressé de lui accorder, d'être nommé, sa vie durant et à titre purement gratuit, seul conservateur de cette collection, qui, formée depuis plus de vingt ans, se présente comme un tout complet, méthodiquement arrangé.

Au point de vue de l'enseignement, sa valeur est inappréciable. Elle offre des spécimens hors ligne de toutes les formes que les Orientaux ont su imposer à la porcelaine, depuis l'humble tasse à thé jusqu'à la coupe à sacrifice, depuis les figures des dieux jusqu'aux fantaisies les plus imprévues, et elle compte plus de trois mille pièces, dont la valeur est estimée à environ 1,600,000 fr.

Le Musée de Dresde et celui de South-Kensington renferment de fort belles collections de céramiques; aucune ne saurait être comparée à celle que M. Grandidier a offerte au Musée du Louvre.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufre
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. VII. *Piero della Francesca* (premier article). — UNE LETTRE INÉDITE DE GEORGES SAND. — ALBERT MOCKEL. — NOTES DE VOYAGE. — UNE ENQUÊTE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Reproduction d'un article de revue.* — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs Italiens ⁽¹⁾

VII

PIERO DELLA FRANCESCA

(Premier article.)

Ses maîtres : Domenico Veneziano, Andrea Castagno, Paolo Ucello.

Je garde à Piero della Francesca une vénération toute particulière. Parmi tant de nobles peintres que produisit l'Italie du xv^e siècle, son originalité nette lui valut et lui conserve une situation prépondérante et spéciale. L'ensemble de ses précieuses qualités lui fut et lui est resté très personnel; bien qu'il reçût maintes leçons de maîtres divers, il ne rappelle personne; bien

(1) Voyez dans *l'Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO; 49, MASOLINO DA PANICALE; 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO; de 1892, 31 et 32, PISANELLO; 33, ORIOLO; 44, L'INCONNU DE FRANCFORT. — Prochainement : L'ANGELICO.

qu'il ait eu plusieurs élèves immédiats ou indirects, personne ne l'a rappelé.

Un demi-siècle après l'adorable Gentile, il naît dans les mêmes montagnes, en un village proche de Fabriano, à Borgo San Sepolchro, et tôt, vient à Florence apprendre la peinture. Il y rencontre Domenico Veneziano, Andrea del Castagno, Paolo Ucello, et à leur exemple, s'enflamme d'une belle ardeur pour les théories nouvelles.

Alors aussi, comme tout récemment, des novateurs demandaient à la Science des enseignements et des indications pour l'Art. C'étaient des recherches ardentes de mathématiques, de géométrie, de perspective. Les compositions simples, les attitudes calmes avaient suffi aux premiers Primitifs; mais à mesure que la civilisation devenait plus diverse et plus complexe, à mesure que les artistes vaillants cherchaient à faire autre et mieux que les précurseurs, ils se trouvaient en présence de difficultés imprévues et redoutables. A la solution de ces problèmes nouveaux, maints peintres se vouèrent avec un goût si vif que nous ne pouvons guère le comprendre aujourd'hui. Chez Ucello, notamment, l'étude de la perspective était une véritable passion dont on rapporte de piquantes anecdotes; son enthousiasme sans doute il le communiqua à Piero della Francesca que nous voyons jusqu'à la fin de sa vie préoccupé de ces questions arides.

Ces calculateurs étaient en même temps des réalistes. Par réaction contre les types mystiques et doux dont la beauté, aux mains des derniers giottesques, était devenue conventionnelle et banale, la vie ambiante leur apparut surtout dans ses expressions violentes, ses mouvements désordonnés, les attitudes caractéristiques jusqu'à la laideur.

On a souvent été injuste pour ce groupe intéressant. Ils ont largement ouvert les voies aux grands maîtres qui suivirent; mais ce n'est pas à ce seul point de vue (historique) que je les voudrais défendre. Je sens fort bien en effet combien toutes ces questions d'art neuf, de théories discutées, de méthodes nouvelles, si obsédantes quand on les vit dans l'existence contemporaine, sont, à distance, incroyablement futiles. Ce n'est qu'à un point de vue tout à fait relatif et contingent que l'on peut parler de réformes et de révolutions artistiques. Ce n'est qu'au très inférieur et accessoire point de vue des réalités immédiates et quotidiennes qu'on peut tant crier bataille et victoire et classer les artistes en avancés ou rétrogrades. Dès qu'on envisage cette idée d'un peu haut, cette évidence apparaît: le progrès, en art, est une niaiserie. Il y a çà et là des déchéances ou des améliorations locales, passagères, accidentelles; il n'y a pas de progrès. Il faut laisser aux pédants d'académie le ridicule d'enseigner que Raphaël est un progrès sur Giotto, Rubens un perfectionnement de Van Eyck. Depuis cinq cents ans, l'idéal des Primitifs Italiens n'a pas été dépassé. On a pu faire autre, on n'a pas fait mieux. A une certaine hauteur dans le génie, les places et les distributions de prix deviennent absurdes et excusables au plus comme aide-mémoire. Transformation? Soit. Mais Progrès? Il faut toute la suffisance des Tribulat Bonhommet modernes, toute l'ignorance des snobs contemporains pour oser y croire.

Je vais même plus loin. Je pense que l'apport d'une technique nouvelle, l'invention d'un procédé, la découverte de moyens plus expéditifs ou plus efficaces pour l'œuvre — tous ces motifs de tant de disputes, pour lesquels dans la vie courante nous livrons de si chaudes batailles de bon vouloir — sont, en définitive, puérils et négligeables. Souvent même, il suffit de quelques années pour en découvrir l'illusion. Je citerai Courbet dont notre génération a peine à comprendre en quoi sa peinture fut révolutionnaire. Il serait à souhaiter que les artistes ne se préoccupassent point outre mesure d'être ou non avec le progrès et laissassent ces propos stériles aux critiques et aux oisifs, à titre de sujets de conversation. Car, en outre, il faut être pittoresquement borné pour s'attribuer un mérite de ce genre. Quand, parfois, dans l'histoire de l'art, sur tel ou tel détail, une poussée en avant paraît se produire, l'amélioration n'est point le fait de tel ou tel individu, mais l'expression de besoins nouveaux, le résultat de la culture collective.

Si ce n'était celui-là, un autre exprimerait ce que plusieurs pressentent. Il est certain que ces méritoires et robustes travailleurs, Domenico Veneziano, Andrea del Castagno, Paolo Ucello ont largement facilité l'essor des grands artistes qui leur succédèrent; mais il n'est pas certain du tout que s'ils n'avaient pas existé, l'œuvre de Botticelli ou de Léonard eût subi un amoindrissement quelconque.

Je ne songe donc pas à leur faire un titre de gloire des progrès plus ou moins réels qu'ils firent faire à la peinture; s'ils sont par là sympathiques pour leur labeur et leur intelligence, ils ne sont pas dispensés d'avoir du talent. Et c'est précisément parce qu'ils en ont, et beaucoup, que j'aime à protester contre la sévérité qui généralement les accable. M. Müntz, dans son *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, dit des *Batailles* d'Ucello: « Qui ne s'est arrêté devant ses compositions bizarres, inextricables et incohérentes, avec leurs chevaux multicolores, presque fantastiques, à l'encolure puissante, aux mouvements exagérés, se ruant tout d'une pièce comme s'ils étaient de bois, sans souci aucun de la noblesse du rythme, ni même de la clarté. C'est le triomphe du réalisme dans ce qu'il a de plus odieux... » Voilà une condamnation bien expéditive et rigoureuse; sans doute les chevaux d'Ucello ne sont pas les fins et fiers destriers de Gentile et de Pisano: ce sont de gros chevaux de labour ou de guerre, muselés et trapus, faits, non pas pour les cavalcades élégantes, mais pour porter les lourdes armures des chevaliers. Que leurs mouvements soient désordonnés, que l'ensemble apparaisse tout d'abord confus, c'est assez naturel: Comment évoquer autrement la mêlée et le combat? Quant au reproche de mépriser la noblesse et le rythme, s'il peut se justifier peut-être pour la *Bataille* conservée au Louvre, il est intempestif pour celle de la National Gallery. Dans celle-ci, les groupes se distribuent heureusement autour de la figure centrale de Malatesta, énergique, dans une belle attitude de commandement. Et n'est-il pas vraiment d'une distinction exquise, le délicat profil blond de son neveu, le frêle prince qui, fastueusement vêtu d'un manteau rouge grenat gaufré d'or, parade sur un cheval brun, tête découverte, sa toque en main comme pour saluer la bataille, intrépide, tandis qu'entour de lui les cavaliers aux visières baissées se portent des coups terribles!

Toute justice ne fut pas plus rendue à Andrea del Castagno. Certains critiques l'ont appelé un énergumène du réalisme. Certes, il est aux antipodes de l'Angelico. Mais s'il a peint la laideur, s'il a dit des visions de misère et de souffrance, elles éveillent toujours dans l'âme des sentiments élevés. Ne conviendrait-il pas d'appeler plutôt, de cette appellation d'énergumènes du réalisme, les peintres de fleurs, de casseroles

ou autres natures-mortes que le « progrès incessant de la civilisation » nous a valu en notre « siècle de lumières ». Jamais Castagno n'est descendu aussi bas. Jamais aucun des artistes de ce xv^e siècle, même les plus excentriques, même les réalistes les plus déterminés, n'a peint pour la seule sensualité de l'œil. Chez le plus insignifiant d'eux, chez le moins mystique, il reste une noblesse d'idéal qu'on n'a plus connue depuis.

Nul ne contestera d'ailleurs que les portraits d'Andrea del Castagno, notamment celui de Pippo Spano au Bargello, et celui, équestre, de Niccolo da Tolentino, au Dôme de Florence, n'aient un accent héroïque et grandiose. Ce qu'on a moins remarqué, c'est le mérite sculptural de ces œuvres. Ce n'est qu'en les voyant à ce point de vue qu'on se rend compte du souci esthétique et de la science profonde de ce groupe intéressant dont était Castagno. Jusque-là, la silhouette avait paru essentielle; eux apportèrent à la peinture la forme étudiée avec des yeux de statuaire. Même trait chez les Pollajuoli et chez Mantegna. Et l'on s'explique encore, ainsi l'influence prépondérante et décisive que Castagno exerça sur l'un des artistes les plus distingués de la génération suivante: Verrochio.

Une autre fresque de Castagno (attribuée aussi à Domenico Veneziano, — les deux maîtres ont travaillé fréquemment ensemble) représente, dans l'église Santa-Croce, *Saint Jean-Baptiste et saint François*. Elle vaut, comme les portraits dont je viens de parler, par la recherche du caractère et l'intensité de l'expression. Saint Jean est vieux et décharné, vêtu de peaux de bêtes, la barbe et les cheveux incultes, les muscles apparents sur ses membres maigres. Saint François est ridé et soucieux, en robe de bure, mains jointes; tous deux sont des rêveurs faméliques et pitoyables d'une grande éloquence. La tonalité générale de la fresque accentue cette expression de misère et de plainte. Castagno paraît être le premier à comprendre la possibilité d'une orchestration de la couleur en concordance avec le sujet. Remarque faite encore, et surtout, à l'occasion d'une petite *Crucifixion* de la National Gallery: sous un ciel de soir, pommelé de petits nuages immobiles, se dressent les trois croix, avec, au pied, la Vierge et un saint; composition courante, mais dont la couleur est extraordinaire: triste, cruelle et splendide; les deux figures sont drapées en des manteaux d'un violet sombre, véritablement lugubre, et rouge grenat, un rouge vineux, féroce, saignant, d'affliction énorme, et douloureux comme le sang vermeil qui des plaies a coulé sur les croix...

JULES DESTREE

UNE LETTRE INÉDITE DE GEORGES SAND

La fille d'un ancien ami de la solitaire de Nohant nous communique cette curieuse lettre, écrite en un temps où s'agitaient dans Georges Sand les troubles de l'écrivain passionné. Son désordre est singulier. Il n'y a pas de millésime; rien que cette date incomplète: 29 août; peut-être un érudit pourra-t-il approximativement la préciser par la mention de Lamennais dont, il semble, un livre venait de paraître.

Qu'est-ce que c'était que *Polyxène*? Parut-il une œuvre sous ce titre? Voilà du pain sur la planche pour les chercheurs.

« Que vous êtes bon de m'aimer, toute déchirée, écartelée que je suis, quand vous devriez avoir besoin d'un rayon de soleil, au contraire. Je voudrais bien me déplier, c'est si bon, mais, je ne peux pas me déplier en l'air, il faut que je me dépie *sur* quelque chose, sur vous. Je me réjouis de tenir dans mes griffes *Polyxène* et de savoir si je peux vous donner quelque chose de moi sur ce que vous aurez pensé. Mais il faut bien que vous me donniez un morceau de vous aussi, il n'y a que ce moyen-là de prendre, prendre tout ce que vous trouverez, ou plutôt de faire sortir de moi ces choses que vous croyez voir. Vous voudriez que j'aide les autres en tant que femme, que je me donne à tous ces esprits qui ont trop peu de féminin. Je l'ai voulu, déjà, par un besoin d'orgueil et d'amour de l'humanité mal conçus, vanité trop intellectuelle et trop vague. Maintenant je ne peux pas. Il n'y pas « d'humanité » pour moi, il y a les gens que j'aime, c'est eux qui sont mes « prochains ». Je n'ai rien reçu de fort que de ceux qui m'ont aimée, et je vois que je ne peux rien pour les autres. Ils verront les rayonnements extérieurs de tout ce qui s'est donné joyeusement, de tout ce qui est aimant, c'est assez pour eux. Qu'ils fassent de même. Si vous voulez que je sois bonne à quelque chose, c'est *pour vous* qu'il faut me prendre, car je ne sais rien faire d'autre, voyez-vous, qu'aimer. J'ai souri quand j'ai lu ce mot: « pas dans les comités de journaux », je crois bien! Mais ce que j'écris ne vaut pas beaucoup mieux, tout cela ce ne sont que des jongleries de l'esprit. Il faut que je puisse m'élaner d'un bond, joyeusement, alors je suis forte. Mais avez-vous *besoin* de moi? C'est tant, et c'est si rare d'avoir besoin des gens. Je vois bien que nos esprits se répondraient souvent, mais ces maudites natures dont on ne sort pas, la structure de l'être qui est *une* pour le corps et pour l'âme, qu'est-ce que vous savez de la mienne? Je vois quelques choses de la vôtre, et je n'ai pas peur. Mais vous, savez-vous que c'est très très lourd une Clorinde de mon espèce, si jamais elle se laisse tomber de tout son poids? Ça peut tuer un homme. Ça a d'énormes tristesses et de monstrueuses joies, d'encombrantes affections aussi, et ça ne vit pas du tout d'humanité, ni du beau, ni d'aucune religion; au fond ça vit d'amour, donner et recevoir, et je ne pourrais pas dire ce que j'aime le plus, de prendre dans un être des choses que je vois et qu'il ne fait pas sortir, ou de laisser prendre ce que je ne pourrais pas donner toute seule. — Quand j'étais petite je trouvais que les nourrices et les garde-couches avaient des yeux qui se ressemblaient, toujours ce regard mi-glorieux, mi-apitoyé, comme si elles étaient fières de faire de la vie au prix d'une constante manipulation douce et prudente de toutes les misères des corps. Je crois que je suis un peu comme ces femmes-là; j'admire les gens, mais je les aime en proportion de ce que je suis parvenue, à moi toute seule, à faire sortir. Qu'est-ce que c'est que cet égoïsme-là? Peut-être ce que je dis n'est pas tout à fait juste, je ne sais pas. Vous, je vois des

choses enterrées, et je voudrais sentir cette gloire animale, qu'on ne définit jamais bien, de les faire rehausser. Peut-être reluisent-elles bien sans moi, et que c'est parce que je ne vous ai pas assez vu agir que je crois cela. Mais alors, cher ami si étrange, vous n'auriez pas du tout besoin de moi. Lequel est le plus fort de nous deux? Auriez-vous le pouvoir de me faire produire et moi pas? Quel singulier duel et pourquoi nous y acharnons-nous; comme mes mots sont durs, la musique qu'ils chantent en dedans est douce pourtant. Mais c'est une terrible façon d'aimer, c'est dans toute la force du terme un rude cramponnage, où à certains moments le « tien et le mien » restent confondus, si bien qu'on est effrayé de ne plus retrouver sa personnalité.

Je ne vous ai pas répondu plus tôt parce que j'étais dans une période de faiblesse et de folie dont il me reste quelque chose, comme vous voyez. J'étais absolument détraquée; vous écrire fait disparaître tout cela, et pourtant hier il n'y avait que les petits meubles de mon intellect qui pouvaient se remuer, l'âme était absente, j'étais un reste de mécanique. Si j'avais dû penser à n'importe quel livre, j'aurais pleuré de mal et de fatigue. Très, très souvent c'est ainsi. Ecrire pour vous ce que je pense d'un livre est tout ce qu'il y a de plus facile, ou l'écrire pour un esprit connu. L'écrire pour tout le monde, autrement dit pour moi, pour savoir ce que je pense, est pénible. Impossible d'être longtemps un animal abstrait. L'agencement artistique viendrait, croyez-vous, si je collectionnais ce que je pense... mais je n'ai pas envie de donner de forme à ce que je pense, de forme autre que moi. Pour écrire bien il faut que quelque chose ou plutôt quelqu'un m'impressionne très fort. Alors, tout ce que j'ai écrit ou pensé avant, se transforme et se fond dans une ou deux pensées, que rien de précédent ne pourrait, je crois, exprimer. Mais certaines petites choses font surgir des idées, que je ne marque pas toujours et qui seraient peut-être bonnes à garder. Et pourtant serait-ce utile, j'aimerais tant mieux les dire, et puis, que ça tombe, comme tombent sur moi tant de choses qui me cisèlent et auxquelles j'oublie d'être reconnaissante.

Je voudrais lire *Polyxène* à côté de vous, c'est alors que je divaguerais! Ah! les bonnes heures. Le Destin nous en forgera bien quelque une, un jour.

J'ai vu cette singulière question faite par un jeune. « Quel est ce rêve qui nous hante toujours de l'androgynie? » Avez-vous vécu cela, qu'il y a des moments où on possède tant un être différent qu'on se sent androgynic, on en est saturé. Et ça se voit, les autres le voient. Les femmes ne se mettent pas à aimer un homme qui est un moment androgynic, et les hommes non plus, vice versa. Mais c'est joliment rare cette saturation-là. Mais quelle force c'est. Ne sera-ce pas la force de l'avenir, l'autel, le culte sensible de la religion de l'humanité? On en meurt, en tout cas, de ne pas la connaître cette religion-là, on en meurt physiquement et moralement. Ce qu'on rencontre d'êtres qui ne sont que des fractions, qui portent cette tristesse dans les yeux, à leurs meilleurs moments de joie et d'abandon! Ils seraient si beaux, tout leur céderait si vite si on voyait cette force-là quand ils avancent.

Je viens de parcourir Lamennais, j'espère que les « petits » le lisent; si ça pouvait tuer encore un peu de ce criminel et débilitant amour d'un Dieu personnel! (Les bonnes âmes, les meilleures, lui envoient toute leur force qui retombe de là, bien refroidie, sur les humains.) Au lieu que l'infini, qui est tout autour de nous s'il est infini, ne peut être condensé en un point, où on nous l'a tou-

jours fourré, pour éviter les maladroites que nous commettons si souvent en le cherchant à travers les canaux humains. O prudence des gens qui ont peur du large.

Je me sens très fort sur l'océan en vous quittant, je presse votre tête contre moi, comme si j'arrivais là derrière la chaise où vous êtes, et je vous dis, sans parler, la joie que vous me donnez, malgré mes angoisses, malgré tout.

29 août

GEORGES SAND. »

ALBERT MOCKEL

Nous avons cité le nouveau livre de M. Albert Mockel, dans notre étude du 12 août dernier sur LECONTE DE LISLE. Le jeune et brillant écrivain liégeois écrit à ce sujet à l'un de nous :

« Quant au livre dont vous vous occupez aujourd'hui, *Propos de littérature*, je m'aperçois qu'il est obscur en ses desseins. Plusieurs personnes — entre autres Lucien Descaves dans le *Journal* — y voient quasi exclusivement une étude de métrique; et d'autres, comme vous-même, peuvent supposer que je me suis proposé d'enseigner ou d'établir des règles et peut-être de peser sur les habitudes de travail de mes confrères. Telle ne fut pourtant pas mon intention; je voulais écrire un petit livre d'esthétique pure, se rattachant à la pratique de l'art par des *exemples* (et pour cela je choisis deux poètes foncièrement distincts) et, sans en avoir l'air, aboutissant à quelques points de vue sur la métaphysique; en somme, une promenade à travers une forêt dont on s'amuse à compter les arbres et qui, de lacet en lacet, de grimpe en grimpe, conduit à une clairière d'où l'on peut apercevoir un paysage plus vaste. Mais, cela me paraît aujourd'hui certain, j'ai si bien compté les arbres que, sans le vouloir, j'ai eu l'air de prétendre montrer comment on doit en faire l'addition. C'est là mon péché, que, sous une forme indirecte, *L'Art moderne* me signale assez clairement. »

Nos lecteurs liront, nous n'en doutons pas, avec grand intérêt les lignes suivantes qui terminent les PROPOS DE LITTÉRATURE de M. Albert Mockel :

« Comme il est un William Shakespeare et un Jean Racine, il est deux sortes de styles. L'un demande à tous les éléments de plastique, de musique, de syntaxe, l'expression vive et nouvelle d'une idée; il se glorifie souvent par des luxuriances qu'on s'étonne de ne guère rencontrer dans *les Cygnes*. Enfanté par l'invention, c'est elle encore qui l'alimente sans cesse; il a moins d'eurythmie que de variété, plus de couleur que de plans, des gestes plutôt que des attitudes, le mouvement avant l'harmonie. Il séduit surtout par d'inédites saveurs, par des aspects inattendus, par d'inouïes légèretés qui se volatilisent ou par le choc d'une force tout à coup surgie. Il porte la marque durement sigillée de l'artiste qui se profère par ses mille voix et de l'un à l'autre change et se meut comme le moment dont il est le reflet. M. Joris-Karel Huysmans et M. de Goncourt l'ont effacement célébré par leurs œuvres et M. Camille Lemonnier, qui le pratique avec maîtrise, en a rappelé par d'éloquentes paroles la puissance trop souvent oubliée.

« Mais outre ce style entièrement subjectif il en existe un autre, celui que l'on désigne ordinairement par ce mot. La règle du premier paraît être : *rien de trop peu*; il prétend exprimer toute la pensée, toute l'image, avec toutes leurs nuances, avec toutes

leurs complémentaires musiques. Le second est proche de l'architecture; son précepte est bien connu et le *rien de trop* n'a pas été gravé récemment sur la pierre du temple. Je n'en dirai rien ici, pour ne point répéter ce que j'ai déjà écrit au sujet de l'Harmonie; comme elle il est stable et comme elle définitif. La logique est sa raison d'être, la proportion est sa méthode; son but est la pureté impeccable des formes, — leur objectivité, son aboutissement.

« Il est des artistes qui donnent à l'un de ces deux styles toute leur dévotion, et presque à l'exclusion de l'autre (1). Mais la suprême Beauté ne suppose point qu'on les sépare : De tout notre instinct et de toute notre énergie nous devons aimer et poursuivre le premier, — admirer le second par tout ce que notre esprit contient de jugement et de lumineuse raison, — mais infrangiblement les unir si nous voulons que notre œuvre soit vivante et sacrée, tressillante et surnaturelle. M. Vielé-Griffin et M. de Régnier prouvent par leurs livres qu'ils pensent bien ainsi. L'un, écouteur plus direct de sa spontanéité, l'autre, plus fidèle prêtre de l'immuable norme, de loin ils se tendent les mains, car M. de Régnier sait aussi d'ingénues mélodies et M. Griffin a donné à beaucoup de ses strophes l'équilibre et la mesure. — S'il était en mon pouvoir, je me garderais de les pousser l'un vers l'autre; en se rapprochant, peut-être ne diraient-ils plus ce qu'ils doivent dire, car le talent et le génie se combattent implacablement : il faut une virile puissance pour accorder leurs voix en un seul hymne et souvent, à vouloir dominer l'un de ces deux ennemis qui lui échappait encore, le poète a perdu celui qu'il avait déjà maîtrisé. Pourtant, — MM. de Régnier et Griffin l'ont compris en tentant la poésie la plus noble, — il n'est pas de demi-Beauté; et qui d'entre nous, se disant artiste, aurait la lâcheté de ne pas dévouer tout son être au poème éternel? Qui de nous ne sent pas au plus vif de lui-même bondir encore l'espoir de la parfaite Musique? »

« Car il s'est trouvé des hommes pour fondre en un seul et indestructible métal les styles et le Style, le génie et le talent. Ceux-là se sont appelés Eschyle et Dante, Michel-Ange et Phidias, Christian von Gluck, Sébastien Bach, Léonard de Vinci, mais ils ont porté aussi d'autres noms qui sont plus près de nous. Ils ne sont pas ceux que l'on aime ou que l'on admire : ils suscitent à la fois l'élan vierge du cœur avec l'assentiment de la hautaine intelligence dont ils agenouillent le respect. — Or, nous tous, voyageurs qui gravissons l'âpre montagne, si quelque fierté d'âme convie notre faiblesse à ne point nous trahir, nous ne pourrions nous arrêter à l'aube par crainte des brûlants midis torrentiels. *Il n'est pas de demi-Beauté*; et nous ne serons pas assez vils pour rechercher d'autres buts que le seul, parce que nous n'avons pas oublié le passé et parce qu'aux lointains du songe, comme un énorme monolithe d'un bloc inébranlable, l'ŒUVRE FUTURE déjà nous apparaît, érigant haut sa face immobile et polie où les mondes en tournant refléteront sans fin leurs ellipses. »

(1) Qu'on se rappelle les strophes sévèrement mesurées de M. Quillard et l'admirable élan désordonné de M. Verhaeren.

NOTES DE VOYAGE

AU MUSÉE DE LA HAYE. — M. Bredius le dirige autoritairement peut-être, mais avec quelle activité et quelle ardeur ! Il vient d'acquiescer un Rembrandt dernière manière : la large, et sûre, et triomphale. Le maître, revenu de la correction froide de la *Leçon d'anatomie*, même de la superbe coloration de la *Ronde de nuit*, sacrifie à une facture sommaire mais décisive et à une monochromie sévère. L'œuvre, *Homère aveugle dictant l'Iliade*(?), n'est pas entière. Le poète (figure attentivement réalisée d'après un antique) est habillé d'une sorte de simarre fauve. Un éclat de lumière d'or tombe sur les revers. La figure, éteinte des yeux, est largement modelée. Le pinceau écrit d'une grosse écriture les sourcils et la bouche et les yeux. Dans le coin de droite on aperçoit une main dont le bras est absent. Tout un personnage a dû être retranché.

Ce tableau vient d'Angleterre. Il fallait un fureteur et un devinateur pour découvrir, sous la crasse et les repeints qui outrageaient la toile, l'admirable merveille que M. Bredius soumet à l'admiration à La Haye. Et dire que M. Bredius n'a pas même les minimes ressources dont dispose notre commission du Musée de peinture ! Prix de l'œuvre ? 20,000 francs.

Une autre acquisition : Celle d'un portrait par Memling. Conservation parfaite, intacte ; et authenticité éclatante.

AU MUSÉE DE COLOGNE. — Musée mal ordonné si l'on excepte la salle des gothiques rhénans. Tableaux accrochés jusqu'au plafond, pêle-mêle, en des cadres quelconques, matriculés d'énormes numéros horribles.

Le Musée de Berlin prête au Musée de Cologne un Verrochio, un Neri di Bici, un Ghirlandajo, un Cosimo Roselli. Ne pourraient-ils pas, les musées d'Anvers ou de Bruxelles, se prêter aussi quelques œuvres, ne fût-ce que pour établir certaines comparaisons entre les maîtres gothiques dont ils possèdent l'un ou l'autre des exemplaires quasi uniques ?

On rencontre à Cologne un admirable Rubens acquis récemment et un Fabritius hautain. Vous souvenez-vous de *l'Homme à la ganse jaune* du Musée de Marseille, auquel *l'Art moderne* consacra jadis un article ; encore du portrait du *Jeune homme en noir*, du salon carré au Louvre ? Le Fabritius de Cologne persécute de son attitude et de son regard tout comme ces deux œuvres célèbres. On lui rend visite comme à ces deux lointains, mais identiques compagnons de mélancolie et de rêve, et c'est assez de l'avoir vu pour qu'on vive avec lui pendant des heures, durant ces pèlerinages d'art que l'on fait de musée en musée, au cours des voyages annuels.

La salle des gothiques, nouvellement installée, renseigne sur toute l'école colonaise. Que de tableaux presque semblables à tels « inconnus » de notre Musée, qui sont ici attribués soit au maître du *Lypensberg*, soit à celui de la *Vie* ou de la *Mort de la Vierge*, soit à celui de *l'Autel de Saint-Séverin*. Si quelqu'un de notre surannée Commission des Beaux-Arts se donnait la peine d'étudier les maîtres rhénans, il parviendrait à mettre un nom sur la plupart des gothiques simplement étiquetés « école allemande » à Bruxelles.

AU MUSÉE DE MAYENCE. — Un tableau de Callot, étrange et déroutant. On dirait un panneau venu d'Espagne. Coloration monochrome. Pourtant voici une robe dont Velasquez aimerait l'adorable teinte rose et violette. Et Goya envierait la silhouette des personnages passants.

Aussi un important Jordaens : *Jésus au milieu des docteurs*.

Les docteurs ont des cous de dindons, des joues rouges et creusées, des nez énormes à besicles et ils sont chauves comme du fer blanc. Oh les papoteurs nuls et vicillots et engraisés ! Le Christ et la Vierge et saint Joseph sont vulgaires mais en pleine vie. La scène est disposée comme celle du *Possédé* du Musée de Bruxelles.

Quelques gothiques allemands des écoles d'Ulm et d'Augsbourg. Peut-être un Grunewald : *l'Adoration des mages* et non pas les *Béatitudes de la Vierge* comme le note Bædeker. Enfin un Cranach (le vieux) exquis : Une petite princesse en or avec un petit prince rouge, le groupe se détachant sur fond noir.

Le triptyque du Sodoma est flanqué d'une *Madone* attribuée à Raphaël del Garbo. Cette madone est évidemment de Sandro Botticelli et peut compter parmi ses chefs-d'œuvre.

AU MUSÉE DE FRANCFORT. — Un magnifique Art. van Gelder, presque aussi surprenant que celui de Prague. Ce peintre, élève de Rembrandt, est celui de tous les disciples qui se distingue le plus victorieusement du maître. A notre sens, il n'est pas assez hautement admiré. Son œuvre scintille d'un éclat de colorations rares et fines et riches, et dont Rembrandt ne donne que lointainement l'illusion. Aussi un Pieter de Hooghe, le plus complet et le plus caractéristique qui soit. Dites l'ombre de la chaise sur la blancheur du mur.

On connaît le Van der Meer. Et cette énigmatique jeune fille aux tresses menues et nombreuses que l'on attribue, avec raison nous semble-t-il, non pas à un maître italien (voir le catalogue) mais à un peintre allemand. En face, un Cesare da Sesto rarissime et puis toute une série de Flamands gothiques : Van Eyk, Bouts, Van der Goes, Christus et le merveilleux *Crucifiement* de Van der Weyden. En plus, un Baldung Grien extraordinaire et d'un stupre formidable, et un Clouet rose et clair présageant l'école française qui fêtera un jour Boucher, Prater et Watteau.

AU MUSÉE D'ASCHAFFENBOURG. — Le château qui abrite la galerie est d'authentique et pure renaissance allemande. On y vient pour étudier Grunewald, dont des œuvres nombreuses et fortes attirent. A l'évidence éclate sa parenté avec le vieux Cranach, bien que déjà, dans les *Deux messes d'un pape*, sa personnalité s'affirme. Dans l'église d'Aschaffenbourg une *Pieta* prouve le Grunewald terrible et loqueteux et spongieux de pourriture du *Crucifiement* de Cassel.

AU MUSÉE DE NUREMBERG. — Un portrait du cardinal de Bourbon par Hugo Van der Goes, de très haute maîtrise. *L'Hercule et les Harpies* de Dürer, et tel Schaffner exquis. C'est ici que trône Burgmair, grâce à sa Vierge étrange et comme endormie dont les Vénitiens de l'époque médiévale semblent avoir prescrit la composition et un peu la coloration. Mais quel chef-d'œuvre ! Encore le pénétrant Zeithlorn et le toujours spécial et élégant Baldung Grien. Les maîtres de l'école de Cologne, les Wilhem, les Stephan et ceux des autels de la Vie et de la Mort de la Vierge.

AU MUSÉE DE DARNSTADT. — Un Grunewald profondément mélancolique et fruste. Un Jacobo da Valenzo grimaçant de douleur mais d'une violence attirante qui apparente ce peintre aux Libérale da Verone, à Crivelli et à certains Mantegna. Le *Seigneur cuirassé* de Paris Bordone reste inoubliablement fixé dans la mémoire avec son attitude résignée et ses yeux si infiniment lointains et songeurs. Un intérêt aigu s'attache à un polyptyque inconnu (blanc et or et légèrement rehaussé, ci et là, de couleurs) catalogué *Mittelrheinisch 1400*, dont la grâce et la clarté détonnent parmi les gothiques voisins. Ce polyptyque prouve une fois de plus la parenté de l'école colonaie avec les maîtres de Prague et ses origines.

(A suivre.)

Une Enquête.

Le *Journal des Artistes* publie sous ce titre l'article que voici :

Tous les gens de goût déplorent la décadence de nos industries d'art. Nos meubles, nos étoffes, notre orfèvrerie sont généralement très laids, quoique très coûteux. La plupart des fabricants, nous l'avons déjà exposé ici même, au lieu de chercher des modèles originaux, trouvent plus commode et plus profitable d'imiter les objets conservés dans les musées archéologiques ; ils le font sans discernement : leur fabrication de pacotille s'inspire indifféremment des beaux modèles et des médiocres, *pourvu que ce soit ancien* ; sans respect de la matière employée : copiant en bois des motifs de pierre et *vice versa*, en galvano, du fer forgé, en zinc, les métaux précieux ; sans souci des conditions actuelles de l'existence ; ces meubles et ces ustensiles archaïques sont presque toujours incommodes !

Ainsi les critiques futurs se demanderont quelle fut notre existence en ce siècle ? Quelle fut cette époque qui aura laissé de sa vie matérielle point ou peu de traces caractéristiques et se sera contentée de répéter *en toc* les productions des siècles précédents ?

Cependant, depuis quatre ou cinq années, quelques industriels manifestent la volonté de réagir contre ces déplorables tendances. L'entreprise est périlleuse ; ils ont à lutter contre l'habitude prise dans le public, et contre le mauvais vouloir des confrères qui cherchent à maintenir le public dans son erreuer, pour continuer d'écouler leurs stocks *muséedecunistes*. Ces courageux novateurs poursuivent néanmoins leurs recherches. En même temps, un certain nombre d'artistes, notamment aux *Salons du Champ-de-Mars* et de la *Libre Esthétique*, démontrent, par leur exemple, que malgré tout ce que les siècles passés nous ont légué d'œuvres intéressantes dans les diverses industries, quelque chose de nouveau et d'artistique est toujours possible.

Les tentatives nouvelles ont des chances de succès, surtout si elles trouvent auprès des artistes (qui dirigent le goût s'ils le veulent bien), les encouragements qu'elles méritent. Il en est déjà plusieurs qui s'intéressent à ces questions à la fois artistiques et sociales ; les autres y viendront. Le *Journal des Artistes* serait fier de servir d'intermédiaire et de provoquer à ce sujet une discussion la plus générale possible. Tout d'abord je pense qu'il sera bon de connaître l'avis de tous, favorable ou défavorable, sur l'état de nos arts mobiliers. Je recevrai avec reconnaissance les opinions qu'on voudra bien formuler et m'envoyer. Chacun pourra répondre à toutes les questions posées ci-après, ou à une seule, ou à toute autre question qu'il posera lui-même. L'enquête est ouverte sous ce titre renouvelé du remarquable travail de M. Jules Huret :

Enquête sur l'évolution des industries d'art.

— Pensez-vous que la tendance constatée chez certains artistes, notamment au Salon du Champ-de-Mars, à appliquer leur talent de peintres et de sculpteurs à l'embellissement d'objets usuels, soit un symptôme d'une renaissance de nos industries d'art ?

— Y a-t-il un style nouveau ? (En France ou dans les autres pays.)

— Si le style nouveau existe, quels sont ses éléments caractéristiques ?

— S'il n'existe pas, dans quelles conditions croyez-vous qu'il puisse se manifester?

— Y a-t-il lieu pour le producteur de chercher seulement à satisfaire le goût public, ou, au contraire, à l'influencer et le diriger?

Il est bien convenu que mes correspondants m'autorisent à publier leurs réponses. Je suis à la disposition également de ceux qui préféreront répondre de vive voix et pour cela voudraient bien prendre avec moi un rendez-vous dans un bref délai.

Ils pourront ainsi me montrer en même temps, artistes, leurs ateliers; fabricants, leurs magasins. A tous, industriels et artistes, j'adresse d'avance mes remerciements pour leur collaboration à notre enquête.

HENRY NOCQ

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Reproduction d'un article de revue.

M. Adrien Oudin ayant publié dans la *Revue britannique* un article intitulé « La Bretagne conteuse et légendaire », a fait citer devant le tribunal correctionnel de Quimper les directeurs du journal *L'Union agricole et maritime*, dans lequel avait été reproduit l'article en question, sans que nulle autorisation eût été sollicitée de l'auteur.

Le tribunal, estimant que la bonne foi des prévenus résultait de ce qu'ils avaient eu soin d'indiquer la source de leur emprunt et mentionné, avec des éloges, M. Oudin comme étant l'auteur de l'article, prononça un jugement d'acquiescement.

Mais la Cour d'appel de Rennes réforma cette décision. « L'auteur d'un écrit ayant seul le droit de vendre, faire vendre ou distribuer, dit l'arrêt, la reproduction de son œuvre, sans son assentiment, est une atteinte à l'exercice de son droit de propriété littéraire et constitue le délit de contrefaçon.

La bonne foi de celui qui a commis ce délit peut enlever au fait son caractère délictueux. Mais c'est au prévenu qu'il incombe de l'établir.

Or, aucune autorisation de reproduire n'a été donnée à *L'Union agricole* par Oudin. En admettant, comme le prétendent les prévenus, que les feuilles de la *Revue britannique* contenant l'écrit leur aient été remises détachées par un tiers, ils devaient savoir que ce tiers n'avait aucun mandat ou autorisation d'Oudin pour permettre la reproduction. Si, comme l'indiquait une vulgaire prudence, ils s'étaient fait représenter le numéro de la revue, ils auraient, sur la couverture, vu une mention expresse portant interdiction aux journaux français de reproduire les articles qu'elle contenait. Enfin, si les prévenus, comme ils l'allèguent, ont cru qu'Oudin faisait partie de la Société des gens de lettres, ils n'ont fait aucune démarche pour se procurer à ce sujet un apurement qu'il était aisé d'obtenir; ils paraissent s'être facilement laissé entraîner par l'avantage résultant pour leur journal, vendu à bon marché, de publier une étude intéressante, surtout pour des lecteurs bretons.

En conséquence, la Cour les condamne solidairement à 50 francs de dommages-intérêts et à une publication de l'arrêt, ce qui est modéré.

En Belgique, où ces questions délicates ont été résolues par la loi du 22 mars 1886 sur le droit d'auteur, la solution adoptée par la Cour de Rennes serait accueillie également par les tribunaux. Il est interdit de reproduire sans autorisation un article de revue, comme tout écrit. Il n'y a d'exception que pour les journaux et encore avec une réserve, ainsi que le prescrit l'art. 14 ainsi conçu :

ART. 14. — Tout journal peut reproduire un article publié dans un autre journal à la condition d'en indiquer la source, à moins que cet article ne porte la mention spéciale que la reproduction en est interdite. »

PETITE CHRONIQUE

La gentille Marguerite Van de Wiele, critique littéraire à la *Liberté* (agonisante), y va de son coup de plume en faveur de GUSTAVE FRÉDÉRIX qu'elle qualifie « un lettré de race » et plus loin « un lettré de carrière » (ceci n'est vraiment pas mal trouvé). Elle aussi se sert du mort de *L'Indépendance belge* pour épousseter notre jeune littérature : il paraît que c'est la consigne. Oyez :

« Ce n'est pas seulement un parfait ouvrier en lettres, c'est un écrivain de race que notre pays vient de perdre en lui : de la race de ceux qui, ayant le *don*, pensent, toutefois, que connaître son métier n'est pas de trop pour les professionnels de l'écriture et que l'on peut être un excellent prosateur même en respectant la syntaxe, même en connaissant les chefs-d'œuvre classiques du beau langage et en conservant de l'admiration pour ce que nos prédécesseurs avaient déjà et justement admiré. Bien avant le « mouvement » auquel notre littérature va devoir tant de pages laborieusement quintessenciées et témérairement subtiles, Gustave Fréderix, critique dramatique et littéraire de *L'Indépendance belge*, s'appliquait à rendre ses jugements en un style personnel, distingué et savant... Nous avons fait du chemin depuis et nous savons qu'après avoir été le premier à déplorer la mollesse des Belges dans l'art de bien écrire, il ne fut pas le dernier à signaler le danger de l'abus contraire, dont nous sommes actuellement menacés »

La jeune personne (tout est permis aux jolies femmes) donne alors ce coup d'éventail à nos Maeterlinck et à nos Giraud :

« Il y a quelque intérêt à rappeler ses avertissements à ceux d'entre nos jeunes poètes et romanciers que l'excès de la recherche devait faire tomber dans la préciosité et la manière. »

M^{lle} Marguerite Van de Wiele croit nécessaire d'expliquer comment il a pu se faire que celui qu'elle croit, en sa bonté et sa naïveté féminines, avoir été un grand écrivain, n'a rien écrit que des feuilletons dont la désespérante monotonie mièvre faisait songer au montreur de lanterne magique glissant mécaniquement des verres colorés dans son appareil :

« Son insouciance devant l'œuvre jaillie de son cerveau, sortie de ses doigts, est presque sans exemple en ce siècle de personnalité excessive, où la folie de la publicité travaille également les meilleurs et les pires; où un plumeau, le plus obscur des plumeaux n'a pas encore produit cinq cents lignes à peu près cohérentes qu'il rêve pour elles la plaquette cousue, brochée, mise sous couverture. Lui, ce lettré de race et de carrière, dont les feuilletons rassemblés donneraient une vivante, une complète histoire de la littérature française durant la dernière période de trente années, ne compte pas un seul volume en librairie. Estimait-il, peut-être, que quand on donne les verges on ne doit pas s'exposer à les recevoir? — Non, bien certainement; mais le sens critique s'exerçait sur lui comme sur les autres, plus sévèrement encore, et il y avait un fonds de dignité très haute dans sa modestie : il eût voulu son talent impeccable, le jugeait imparfait et avait trop le respect de soi-même pour consentir à donner à son œuvre une importance qu'à ses yeux elle ne comportait pas. »

Ainsi l'absence de livre fut pure modestie : il se trouvait imparfait! Tout s'explique alors : se trouvant lui-même peccable, comment eût-il pu admettre qu'il y avait une littérature en Belgique. Pas de livres! Pas de livres! puisque moi Fréderix je n'en fais pas et qu'il n'est permis d'en faire que si l'on est impeccable. Il ne fut pourtant pas si intransigeant, le lettré de carrière, quand ayant écrit cinq cents lignes sur Victor Hugo, il en fit « une plaquette cousue, brochée, mise sous couverture ». Savez-vous ça, charmante Marguerite? Non? Il y a des choses que les jeunes filles ne doivent pas lire.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

EN PASSANT PAR LA LORRAINE. — L'IMPRESSIONNISME. — EN DAUPHINÉ. — L'ORNEMENTATION DES VILLES. *Les poteaux enguirlandés.* — LA FONTAINE D'HENRI CROS. — PETITE CHRONIQUE.

En passant par la Lorraine...

Certaines villes paraissent — comme tels terrains exceptionnellement favorables à la floraison des roses — posséder sur l'éclosion des artistes, sur cette flore spéciale et fragile, rebelle aux acclimatations, une influence particulière. Pourquoi est-ce à Gand, et non ailleurs (Bruges eût semblé bien mieux indiqué!) que surgit cette trinité de poètes dont l'art concentré et énigmatique, fait de terreurs, de frissons, de visions cruelles ou tendres, a troublé inopinément notre génération littéraire? Quel lien mystérieux rattache à la grande cité bourgeoise, hargneuse à tout idéal artistique, pourrie de doctrinarisme imbécile, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe et Grégoire Le Roy?

Il est, en Lorraine, une ville qui exerce, en un domaine différent, une influence décisive sur le mouvement d'art contemporain : c'est Nancy, berceau de ces artisans de génie : Emile Gallé, Camille Martin, Victor

Prouvé. C'est Nancy qui sonne les matines de la renaissance des arts décoratifs. Elle seule balance le prestige, un peu trop envahissant, de l'Angleterre dans l'application des formes esthétiques à l'industrie.

L'adorable ville! Et quelle joie de se retrouver, après trois semaines passées dans les eaux néerlandaises, en pays français, d'entendre la cadence musicale des phrases familières, de goûter aux mets connus, aux vins sincères, aux fruits délicats. Avec son architecture précieuse et contournée, ses jolies grilles dorées et ses fontaines de plomb, évocatives d'un XVIII^e siècle discret et sans mièvrerie, la place Stanislas est bien la plus jolie place qui existe. Et l'on voudrait la voir peuplée de seigneurs en culottes et bas de soie, de marquises poudrées, de carrosses de gala, et transformer en tenue coquette de cheval-légers l'uniforme sobre des officiers de dragons et de chasseurs qui traversent la Pépinière pour se rendre au Cercle militaire.

L'art d'Emile Gallé n'a-t-il pas bouleversé dans la verrerie, la céramique et l'ébénisterie les plus invétérées routines?

Car Gallé est, tout à la fois, maître verrier, maître potier et maître ébéniste. Luxueusement installé en famille dans la propriété paternelle, entouré de jardins merveilleusement entretenus où, sans doute, il a puisé le goût de cette adorable décoration florale qui forme l'élément principal de ses conceptions, Emile Gallé a

réuni dans un salon empli de bibelots précieux quelques-unes de ses plus belles œuvres, celles dont un amour quasi paternel l'empêche de se dessaisir. C'est, en de vastes vitrines aux velours savamment choisis et harmonisés, un éblouissement de cristaux aux reflets nocturnes, enguirlandés de devises, parfumés de poésie, une joie claire de faïences luisantes, aux contours imprévus, au bariolage exquis. Quelques meubles, étranges fleurs compliquées, écloses en des serres de rêve, dressent, le long des lambris, leurs panneaux délicatement incrustés de bois rares, en lesquels se marie aux raffinements de la flore lorraine l'efflorescence subtile de la poésie contemporaine, épanouie en vers de Baudelaire, de Maeterlinck, de Montesquiou. Mais le tempérament d'Emile Gallé n'exclut pas la puissance : témoin cette table, son œuvre la plus récente, admirable travail de marqueterie, pour la composition duquel le maître ébéniste a choisi cette phrase de Tacite : *Le Rhin sépare toutes les Gaules de la Germanie*.

« Nous l'offrirons au Musée de Strasbourg quand la Lorraine nous sera rendue », nous dit mélancoliquement M. Gallé père en nous montrant, avec une légitime fierté, le dernier chef-d'œuvre de son fils.

Non loin de l'habitation, dans cette même avenue de la Garene qui ressemble, avec ses murs blancs, ses jardins et le silence qui l'enveloppe, à un coin de banlieue parisienne, les ateliers dressent leurs toits rouges. C'est là l'usine : fours à céramique, verrerie, menuiserie, spacieusement installés, et montrant, à côté de la retraite où l'artiste médite et conçoit l'œuvre, le travail bruyant et animé de la réalisation industrielle. Machine aux rouages multiples, dont la direction exige une stupéfiante activité.

Ce qu'Emile Gallé a obtenu dans des domaines divers, Camille Martin et Victor Prouvé, natures fines, artistes de goût, artisans impeccables, cherchent à l'atteindre dans les arts du cuir, du bronze, de l'émail, spécialement dans leurs applications à la reliure. Ils ont secoué cet art immobile, ils l'ont rajeuni en y introduisant la fantaisie des mosaïques, des cartons imprévus, judicieusement composés d'après le volume à relier, des ornements choisis avec goût. Associés dans la conception et l'exécution de ces travaux passionnants, Camille Martin et Victor Prouvé ont exposé, entre autres, au dernier Champ-de-Mars, ce merveilleux *Coffret à bijoux*, dont l'exécution a entraîné nos deux artistes aux plus folles dépenses. Le coffret nous a été montré à Nancy, en ce petit atelier de Camille Martin encombré d'études peintes, de dessins, de projets, de maquettes, et qui s'orne de la plus jolie collection de bonnets alsaciens qu'artiste ait jamais réunie. L'un des auteurs — l'autre, Victor Prouvé, habite Paris et ne se rend à Nancy que lorsque son travail de collaboration l'y appelle — a

extrait le précieux joyau de sa gangue de peluche et de cuir. « La figure seule, qui est de Prouvé, nous a coûté pour frais de modèle et de fonte... » Mais je n'ose citer de mémoire le chiffre. C'était, il m'en souvient, une somme inattendue, disproportionnée, en désaccord flagrant — Camille Martin le reconnaît lui-même, mais qu'y faire? — avec les idées actuelles sur la vulgarisation de l'art, spécialement dans ses applications au décor des objets usuels. Puis, sorties une à une de leur étui, comme des joyaux, des reliures aux tons éclatants, ou, comme pour *les Aveugles* de Maeterlinck, couleur de deuil et de douleur. Puis encore des buvards décorés d'un épanouissement de fleurs, de feuillage, de figures, avec de l'inattendu dans la mise en pages et un sens subtil de l'ornementation. Cette affiche, où dans l'agonie pourpre des vignes vierges luisent les ocellations d'un paon au plumage métallique, servit, le mois passé, à annoncer l'exposition lorraine des arts décoratifs. Ce paravent, illustré d'ornements exécutés en pyrogravure, témoigne de recherches abandonnées aujourd'hui. Dans le désordre de l'atelier, du mystère des portefeuilles gonflés jaillissent, complaisamment retirés par l'artiste, des projets, des esquisses, révélateurs d'une rare variété d'inspirations.

C'est au milieu des fleurs aussi que s'élève l'atelier de Camille Martin, mais ses fleurs ne sont pas, comme celles d'Emile Gallé, amoureusement caressées par de soigneux jardiniers en des parterres sarclés et émondés. Elles poussent à la diable, en touffes sauvages d'une belle indépendance, comme son art. Le père Martin, praticien habile auquel Rodin confie l'exécution de ses figures, à son petit réduit tout proche, parmi les chardons géants au port décoratif, aux reflets d'acier. Et le choc de sa jambe de bois scande les phrases de bienvenue cordiale qu'il adresse aux visiteurs de son fils.

Deux autres artistes lorrains, absorbés en des recherches analogues et pénétrés d'identiques vouloirs, MM. René Wiener et Daum, le premier relieur comme Camille Martin, le second verrier comme Emile Gallé, méritent de fixer l'attention. Ils sont, l'un et l'autre, de l'« Ecole de Nancy », s'il est permis d'appliquer à l'art cette appellation usitée exclusivement jusqu'ici en psychiatrie et en médecine, ou plutôt ils constituent un embryon d'école, un groupe dont les deux premiers artistes cités ont été les initiateurs.

M. René Wiener commande à des artistes qui lui paraissent désignés par des aptitudes spéciales — et dans son choix il fait preuve de tact et de pénétration — les cartons des couvertures qu'il se propose d'exécuter. Grasset, Lautrec, Lepère, Carlos Schwabe ont travaillé ou travaillent pour lui. Et, la composition livrée, M. Wiener la transpose avec la plus rare habileté ou la fait transposer, dans les ateliers de reliure et de papeterie qu'il dirige et dont il surveille même la vente au

détail, en mosaïques superbes, d'un travail prestigieux, qui imite à miracle l'original. Rien ne dépasse, comme exécution manuelle, parmi les nombreux exemplaires que voulut bien nous montrer, en son appartement privé tapissé de tableaux et d'aquarelles aux signatures indisciplinées, M. René Wiener, la reliure de *l'Art gothique* de M. Goussier pour laquelle Eugène Grasset composa un carton exquis et que l'artiste nancéen œuvra entièrement de ses mains.

C'est à la toute récente exposition lorraine que, pour la première fois, se révéla M. Daum. Placé, à côté de son frère, à la tête d'une importante verrerie, il eut l'idée fort heureuse de ne pas se cantonner dans la fabrication courante des flûtes à champagne, des carafes à eau et des verres à bière. Et, sous l'influence probable d'Emile Gallé, voici qu'une fleur d'art s'épanouit sur la verrerie de Nancy. Des formes nouvelles, d'une sveltesse élégante, sont créées; la pâte colorée s'irise de nuances chatoyantes; la gravure au touret illustre le champ de devises et d'ornements. Nous ne vîmes qu'un petit nombre de ces pièces artistiques, le plus grand nombre ayant été expédié à l'Exposition de Lyon. Mais ce qu'on nous montra suffit à nous rassurer sur les tendances de M. Daum, et à nous faire apprécier l'intérêt de ses efforts.

Telle est la cueillette des impressions d'art que nous fit éprouver un rapide voyage en Lorraine. Elles sont vives et fortes. N'est-ce pas toujours dans leur milieu, dans le décor de leur vie qu'il faudrait voir et juger les artistes?

Nous avons aussi visité Metz. Hélas! Nous n'y avons vu que des casernes.

L'IMPRESSIONNISME

L'impressionnisme, dans les œuvres qui le représentent le mieux, c'est une peinture qui va vers le phénoménisme, vers l'apparition et la signification des choses dans l'espace.

Il me semble bien, il me semble juste, de ne pas en chercher et en donner une définition plus précise. Il s'agit d'une tendance, d'un élan de l'esprit, du vertige spirituel qui naît en nous de l'exaltation des sens. C'est précis comme la joie de respirer, de voir, d'entendre, de vivre. C'est précis comme l'amour et comme le désir. « Je peins comme l'oiseau chante », a dit un jour Claude Monet, et cela exprime bien toute la beauté d'instinct qui peut être incluse dans un art, la palpitation éperdue de l'être qui prend possession des choses. Renan aurait aimé cet aveu naïf et fort d'une heureuse fièvre, d'une pensée exaltée, lui, Renan, qui a si bien écrit dans l'une des scènes des *Drames philosophiques* : « Il ne faut regarder ni de si près ni de si loin. Vous faussez également la vision de votre œil, et si vous mettez l'objet sur vos yeux, et si vous le posez hors de votre portée. De ce qu'une chose est éphémère, ce n'est pas une raison pour qu'elle soit vanité. Tout est éphémère, mais l'éphémère est quelquefois divin. »

C'est cet éphémère et c'est cet éternel, fixés un instant par

l'homme, qui sont entr'aperçus et désignés par l'art. Toutes les œuvres d'art donneront cette songerie, mais jamais encore elle n'avait été évoquée avec ce frémissement apporté par l'impressionnisme.

J'essaie, comme je l'ai dit, de voir ici du nouveau historique, et ce n'est pas chose aisée avec si peu de recul. Mais que tous ceux-là qui ont la passion de la vie, le goût de la réflexion, et qui s'appliquent à chercher des résumés et des vérifications dans les œuvres d'art, veuillent bien aussi essayer de voir avec des yeux nets, en élaguant autant que possible tous partis pris de traditions, d'éducation, de conventions intellectuelles et sociales. Qu'ils n'aient pas la négation irraisonnée du temps présent, ce qui serait méconnaître l'aboutissement de la tradition invoquée. Qu'ils voient au contraire la tradition comme elle doit être vue, comme la continuité, l'ajout perpétuel, une succession d'étapes, de départs, d'arrivées pour repartir, comme l'expression une de l'humanité, et qu'ils décident alors si ces peintres d'hier et d'aujourd'hui n'entrent pas déjà sensiblement dans l'histoire.

Si la beauté de leur œuvre n'est pas sentie, si l'entêtement répond non, ce dialogue n'a plus de suite ni de sens. Mais si l'impartialité répond oui, si une part quelconque de beauté est concédée à cette œuvre éclosée sous nos yeux, alors, en essayant de définir cette part, on arrive, ou on arrivera, à voir un agrandissement de l'espace, une preuve de vision plus lointainement projetée.

Cet agrandissement, il n'est pas seulement dans le choix de points de vue, dans la volonté panoramique, dans les constructions de terrains, dans la courbe des mers, dans le dôme fluide des ciels enserrant la convexité du globe, mais il existe à chaque place intime choisie pour l'expérience, il réside dans ce fait que l'atmosphère, si restreint que soit le lieu d'observation, révèle la présence de l'universel, de la même force mouvementée et lumineuse qui anime tout de ses propulsions et de ses ondes.

Ne croit-on pas voir que la pensée de l'homme accomplit le même cycle que la terre? La connaissance ne fournit-elle pas la même course que la planète?

Non seulement l'homme a cru longtemps qu'il habitait un monde spécial, unique, éclairé seul par une révélation d'en haut, attendant le mot de l'énigme d'une volonté supérieure à la sienne; mais il s'est même cru un être à part dans ce monde unique. Il ne soupçonnait pas l'univers, ne rattachait à rien la planète sur laquelle il était né et ne se rattachait pas non plus, lui, à ce milieu d'où il était sorti. C'a été longtemps la pensée embryonnaire de l'humanité tout entière, c'est encore la pensée d'un grand nombre d'hommes. Mais d'autres, dont le nombre aussi devient grand, s'aceroit sans cesse, ont vu que leur vie se rattachait d'abord à la vie immédiatement environnante, puis que la vie de la terre faisait partie de la vie solaire, et, dès lors, ceux qui ont senti cela ont senti palpiter en eux une parcelle de la vie universelle, et dorénavant ils s'emploieront de toute leur ardeur à exprimer cette vie continue par laquelle ils se sentent soulevés, emportés à travers les âges sans fin.

La peinture, comme le reste de l'expression humaine, devait refléter la lente découverte des choses et de soi, qui est le fond de la destinée humaine.

L'impressionnisme, pour sa part, marque une réalisation plus vive et, par conséquent, une connaissance plus approchée de la poésie de la lumière.

L'espace s'éclaire, les distances sont parcourues par la pensée, le contact de la terre et du soleil apparaît mieux que jamais permanent et visible. L'homme se sent le produit du soleil. Comme tout le règne animal, comme le règne végétal, comme les pierres dont la fusion refroidit, comme les vapeurs incessamment formées, dissipées, reformées, aspirées, parties et revenues, comme la moisissure des infusoires, l'homme sent sa force cérébrale, sa matière pensante, en relation directe avec l'astre. La vie tout entière est issue du soleil, croît et décroît, existe sous sa dépendance, ou plutôt la vie est identique au soleil. C'est lui qui concentre la force de notre univers, qui nous donne le bienfait de sa chaleur, notre vie physique, productrice de notre vie mentale. Sa poésie nous est un asile, soit que sa nette clarté illumine ce qui nous entoure, nous montre tout près ce qui nous semblait si loin, découpe l'image de notre monde dans l'azur et dans l'or, soit que le mystère de sa brume enveloppe tout, à l'heure incendiée de midi, en été. Car, s'il a la sérénité, l'heureux calme des jours tranquilles, il a l'aspect du mystère, autant que la nuit, qu'il crée aussi par l'ombre de la Terre.

* * *

C'est ce Soleil, c'est son émanation lumineuse et vivifiante, qui vient en lointaine caresse sur les œuvres des peintres depuis que la peinture existe. C'est cette poésie du soleil qui se réverbère, ce sont les vibrations universelles qui viennent expirer avec un afflux plus fort, sur l'espace restreint d'une toile, dans l'œuvre de ces peintres d'aujourd'hui que je tente de classer avec leur signification dans le temps où elles se sont produites.

Un tel départ nouveau pour la conquête de la lumière laisse loin derrière lui l'accusation de ne s'être préoccupé que de la sensation immédiate, de l'état atmosphérique passager, de l'incident de nature aussi vite évanoui qu'éclat. C'est précisément la beauté de la conception humaine d'avoir la sensation de la durée à travers le moment fugitif. Il n'y a que des moments fugitifs et force nous est bien d'apercevoir l'univers à travers la lueur d'une minute.

* * *

Un autre jour, je particulariserai après avoir généralisé; je prendrai une seule période de cet ensemble, et chercherai de quelle façon immédiate l'Impressionnisme se relie à l'histoire de l'art et à l'histoire universelle de l'humanité.

(Le Journal.)

GUSTAVE GEFFROY

EN DAUPHINÉ (1)

J'ai voulu revoir la Grande-Chartreuse, me retremper aux souvenirs du pèlerinage d'art accompli naguère avec Vincent d'Indy par les escarpements de l'Aup du Seuil et la profondeur tragique des bois. Que ceux qui veulent jouir avec sérénité du décor parisiennien dans lequel tintent les heures calmes du monastère se hâtent vers le recueillement du territoire d'élection. *Die Zeit ist da!* Klingsor triomphe du Graal. La paix du Désert est troublée, de l'aube à la nuit, par le grelot des diligences, par le vacarme des cars alpins qui charroient des hordes de touristes. Des lampes électriques éclairent, dans les hameaux les plus reculés, la dextérité des ouvrières gantières, innombrables en ces régions. Et voici que le monstre redouté, le tramway à vapeur, parti de Voiron, allonge déjà vers Saint-Laurent-du-Pont ses rails de fer.

(1) Second article. Voir notre numéro du 19 août dernier.

L'autre route, celle du Sappey, demeure seule vierge encore. Elle s'élève lentement, comme à regrets, parmi les vignes et les cottages de la Tronche, s'infléchit vers le village de Corenc, franchit le col de Vence au pied du Saint-Eynard. Aussi loin que porte la vue, le regard embrasse un horizon de montagnes estompées par la brume, rayées d'argent neuf. Les hauteurs du Vercors, la masse sombre du Taillefer, les sommets glacés des Rousses, la chaîne de Belledonne et jusqu'à la coupole d'ivoire du mont Blanc se profilent sur l'azur soyeux et léger du ciel. Dans la plaine, où le soleil dore les champs de maïs et bronze le feuillage des mûriers, Grenoble éparpille dans la verdure ses toits roses dominés par les lignes géométriques de la citadelle. Deux filets de mercure, l'Isère et le Drac, griffent d'un trait étincelant la vallée poudreuse. Au loin des villages fleuris d'oléandres apparaissent, tapis à l'ombre des platanes et des peupliers d'Italie : Seyssinet, le Pont-de-Claix, Eybens, Tavernolles, Gières, Domène. On découvre même, sur le flanc des contreforts de Belledonne, la masse blanche du château de Tencin.

Mais bientôt le spectacle change, et dans l'étrangement du vallon de Saint-Hugues qui mène, par la fraîcheur des fourrés, à Saint-Pierre-de-Chartreuse, ce ne sont qu'éboulis de rochers entraînés par les eaux des hauteurs de Chamechaude et de la Dent de Crolles, pâturages alpestres, précipices où roulent à grand bruit des torrents. Les sapins, respectés des Chartreux qui enveloppent de mystère et de silence la paix de leur abbaye, atteignent une croissance prodigieuse. La majesté du paysage fait taire les conversations frivoles, et c'est avec une émotion indescriptible qu'on écoute, dans le recueillement religieux de la forêt sonore, la cloche qui annonce l'approche du couvent, évocative des sonneries solennelles qui marquent le terme du voyage au Graal.

Il faudrait avoir un cœur de porphyre pour ne pas s'exalter au jaillissement de ces impressions profondes. Je ne connais point de sensations artistiques qui vailent celles-là, et c'est pourquoi j'ai eu devoir, en ce journal destiné aux artistes, en signaler l'intense jouissance.

Ce pèlerinage à la Grande-Chartreuse, avec sa visite des cloîtres muets où glissent de blancs fantômes, du petit cimetière aux tombes anonymes, des cellules où vivent et meurent dans l'oubli, depuis mille ans, des hommes que la vie a blessés et déçus, de la chapelle modeste où, chaque nuit, la communauté puise le réconfort, de la bibliothèque superbe qui verse sur les religieux les trésors de l'activité intellectuelle, — l'existence matérielle étant réduite aux nécessités élémentaires, — est, de toutes les séductions du Dauphiné, la plus captivante.

Il est d'autres excursions qui requièrent. Je vanterai spécialement l'ascension de Champrousse (qu'on se hâte : M. Decauville sollicite l'autorisation d'y établir un tramway électrique!); la visite des gorges de la Bourne, par le Villard-de-Lans, les Grands-Goulets et Pont-en-Royans, patrie des tourneurs en bois; le pittoresque voyage à la Mure et aux lacs de Laffrey, rendus récemment accessibles par un audacieux railway qui, greffé sur la ligne de Gap, s'élève jusqu'à près de neuf cents mètres d'altitude dans des vallons sauvages emplis du fracas des cascades (le savoureux « gratin de queues d'écrevisses » qu'on déguste chez la veuve Pelloux vaut, à lui seul, le voyage!); la course des Sept-Laux, aux eaux glacées, aux berges ourtées de neige, aux pyramides de granit sur lesquels le soleil à son déclin allume des lueurs d'incendie.

Allervard est le point de départ de l'ascension des Sept-Laux.

Cette riante petite station thermale attend, hélas ! son tramway, et bientôt va se hausser aux prétentions d'une *watering-place* mondaine. On n'y organise pas encore, comme à Uriage, des courses de bicyclettes suivies par les coureurs réputés de Lyon et de Grenoble, et où triomphe le fils de l'excellent docteur Teulon. Nul prince Radziwill n'y fait tirer de feux d'artifice pour célébrer les anniversaires de ses proches. Mais on y joue l'opérette et la comédie et, ma foi, avec beaucoup d'entrain, dans un casino neuf joliment décoré. Et le vertige des inévitables petits chevaux remplit les entr'actes du spectacle. Nous voici loin de la descente « à la ramasse » sur les pentes de Brame-Farine, jadis l'unique distraction des baigneurs, et qui amusa tant Alphonse Daudet qu'il lui consacra une page de *Numa Roumestan*.

Le casino d'Allevard, détail curieux, est dirigé par un Bruxellois, M. Alphonse Scheler, frère de feu le bibliothécaire du roi, qui a abandonné l'église réformée dont il était le pasteur pour devenir impresario. Ce changement de scène lui a été, d'ailleurs, favorable. Et à n'en juger que par la découverte qu'il fit de M^{lle} Lerou, l'admirable artiste qu'il présenta à Bruxelles dans le rôle d'Hamlet, — avec quel succès, on s'en souvient ! — cet ex-théologien paraît avoir, en matière théâtrale, une compétence qui lui assure le succès.

Le soir où je fus à Allevard, il faisait représenter par des artistes de mérite et avec une mise en scène soignée *les Vingt-huit jours de Clairette*. Mais le spectacle était surtout dans la salle. La représentation était donnée en l'honneur du 30^e bataillon de chasseurs alpins qui, après deux mois de manœuvres dans le Briançonnais et le Queyras, descendait vers Grenoble pour gagner le Vercors. Et c'était, pour les braves chasseurs dont les bérets bleus emplissaient le théâtre, une joie, des rires, un plaisir largement savouré, auxquels finit par se mêler le brillant corps d'officiers qui occupait les premiers rangs. Jamais les hussards de *Clairette* ne rencontrèrent public plus compréhensif ni accueil plus chaleureux.

Les beaux soldats que ces Alpins ! Avec leur uniforme sobre, leurs molletières de drap, leur canne à pointe de fer, et sur la peau le hâle des longues manœuvres et dans les yeux l'intrépidité des hommes dédaigneux du péril qu'ils bravent chaque jour, ils ont une allure martiale, une beauté esthétique particulières.

J'accompagnai le lendemain, en tête de la colonne, par le col de Bariot, le commandant du bataillon, colonel de Nadaillac, jusqu'à Tencin où les trente officiers reçurent du marquis de Monteynard une hospitalité fastueuse. Rien de plus pittoresque que la marche d'un groupe alpin gravissant sur deux files les escarpements des Alpes en un serpentant cortège d'hommes lestes et vifs, de chevaux, de mulets, de canons, d'affûts, de caissons. D'un coup de sifflet discret, à peine perceptible, le colonel met en mouvement toute cette masse. Vingt-quatre clairons font rouler d'échos en échos d'alertes fanfares, scandées par un joli mouvement qui lance à la fois tous les pavillons vers le ciel comme pour sonner au triomphe des astres. Et tout aussitôt, quelle que soit la déclivité du sentier, qu'il faille s'acrocher au roc effrité, côtoyer un abîme ou s'engager sur un sérac, un pas redoublé, énergiquement rythmé par tous les cuivres, tend les jarrets, raidit les muscles, pousse le bataillon en avant, irrésistiblement.

Ah ! cette *Sidi-Brahim*, le refrain, le *leitmotiv* du bataillon, sa *Marseillaise* spéciale, jaillie en fusées des bugles et des pistons dans le tonnerre des tubas, je l'entendrai toute ma vie. Jamais je ne compris mieux la puissance surprenante de la musique et l'excitation nerveuse que, dans certaines circonstances, elle

détermine. Un refrain d'Auber, d'ailleurs banal, (car la valeur de l'œuvre est sans relation directe avec ces effets), n'a-t-il pas déchainé une révolution ?

Aussi la fanfare du 30^e Alpins, dirigée avec une énergie et une autorité rares par M. Besançon, est-elle l'objet de la sollicitude particulière du colonel, qui sait mieux que personne l'influence de la musique sur le moral des hommes. Nous l'applaudîmes à Allevard, où elle rythma la marche d'une retraite aux flambeaux. A Tencin, sur la terrasse du château, d'où la vue embrasse le merveilleux panorama de la vallée du Graisivaudan depuis les montagnes de la Savoie jusqu'aux escarpements du Vercors, elle offrit aux châtelains un concert qui eut, dans ce décor de conte de fées, tout en verdure, en eaux vives, en orangers, en parcs de roses, une saveur exceptionnelle. Massée sous les marronniers, la population du village avait envahi les jardins, mêlée aux Alpins dont l'uniforme bleu s'harmonisait délicatement avec l'émeraude claire des pelouses. Et sous le rayonnement d'un soleil d'été, dans la joie d'un jour de fête, le spectacle était d'une vivacité de couleurs et d'une fraîcheur incomparables.

Le type du sergent-clairon me reste rivé dans la mémoire : un superbe garçon, bâti en athlète, portant crânement son béret sous lequel luit la flamme claire des yeux. Fièrement campé à la tête de son escouade de sonneurs, le clairon sur la cuisse, il compte les mesures du pied, d'un mouvement précis, saccadé, le corps frémissant, la main impatiente, tandis que gronde le tumulte de la fanfare. Le moment venu de déchirer de ses appels stridents les voiles d'harmonie tissés par les musiciens, il enlève d'un seul geste, impératif, bref, héroïque, ses vingt-quatre clairons. Un éclair jaillit des cuivres, et avec un ensemble prestigieux éclate, belliqueuse et superbe, la rouge chanson de bataille et de victoire, jetée à pleins poumons vers le ciel, en hosannah triomphal.

« Ce garçon-là a préféré le galon d'argent que j'ai fait coudre sur sa manche aux gros appointements qu'on lui offrait ailleurs, nous dit le colonel. C'est un véritable artiste, qui a la passion de son état. Depuis qu'il est entré au bataillon, mes clairons sont transformés. Il électrise tout son monde. »

Un petit compliment que nous lui adressâmes, après le concert, le fit rougir de plaisir. Et le lendemain matin, lorsque le bataillon s'ébranla, dans la nuit opaque, une forte poignée de mains reçue pendant le rassemblement des compagnies me fit reconnaître, malgré l'obscurité, mon virtuose de la veille. Je lui rendis de grand cœur son étirement : il est peu de solistes qui m'aient causé un plus vif plaisir.

Les Alpins sont partis dans un nuage de poussière. Et septembre abat sur les sommets des capuchons de nuages qui les enveloppent comme les statues qu'on défend contre l'hiver. Des voitures chargées de malles partent d'Uriage et l'omnibus de l'Hôtel du Parc emmène à la gare de Goncelin les baigneurs d'Allevard. C'est l'automne proche, et la mélancolie des stations délaissées, et la nuit, déjà, descendue tôt, avant l'heure du diner, et le frisson des matins qui poudre d'or le feuillage des hêtres et argente les gazons ras. C'est l'automne, et c'est la fin des courses dans la montagne, et des haltes dans les chalets, autour du clair feu de sapins, et des escalades de rochers, et des traversées de cols abrupts. Bientôt le bruit des grelots cessera de retentir sur la route de la Grande-Chartreuse, et seule tintera, dans le prodigieux silence, au milieu des gorges farouches sur lesquelles la neige étendra son lincoln, la cloche du couvent, la cloche évocative des sonneries solennelles qui marquent le terme du voyage au Graal.

L'ORNEMENTATION DES VILLES

Les Poteaux enguirlandés.

Récemment, nous parlions de l'embellissement de nos rues et de nos places publiques et nous suggérions l'idée des plantes grimpances voilant l'aspect cru et désagréable des poteaux et des becs de gaz, s'alignant le long des trottoirs. Cette innovation a été faite à Strasbourg. En descendant du train et au sortir de la gare, dont les belles lignes monumentales forment à elles seules un des côtés de la place, nous avons eu l'œil subitement charmé par un ensemble verdoyant de plantes folles enlaçant et recouvrant en leurs libres replis tous les becs de gaz, et formant autour des gazons et des parterres comme un rempart de feuillage.

Au centre de la place, le grand poteau d'où jaillit la lumière électrique est presque jusqu'à son extrême hauteur entouré de lianes hardies et touffues qui font de ce disgracieux morceau de bois un bel arbre dont la verdure sous la lumière électrique se vêt d'un extravagant et superbe éclat. L'aspect, au sortir du tohu-bohu des trains, de la poussière et de la chaleur du voyage, est délicieux de fraîcheur et de réconfort. L'œil qui est fatigué de la noirceur des wagons, des machines, des tunnels, des fumées, a tout à coup une sensation de repos et de plaisir qui produit un réel sentiment d'aise et dispose favorablement le voyageur à l'égard d'une ville qui a l'air d'avoir pensé à l'accueillir.

Nous en avons fait l'expérience et nous sommes de plus en plus convaincus de l'agrément que donnerait à nos villes cet embellissement naturel et peu coûteux que nous désirons pour Bruxelles et que la ville de Strasbourg, nous ne savons sous quelle inspiration, a accompli depuis déjà quelques années.

La Fontaine d'Henry Cros.

Nous avons dit, dans nos comptes rendus du Salon de Paris, la grâce exquise de la fontaine en pâte de verre composée par M. Henry Cros (1); on lira avec intérêt l'étude publiée par la *Curiosité universelle* sur cet objet d'art si neuf et si séduisant :

Un sculpteur de talent, attaché à la manufacture nationale de Sèvres, M. Henry Cros, déjà connu pour ses habiles restitutions de cires polychromes, à l'imitation des artistes de la Renaissance, et ses peintures au feu ou encaustiques, vient d'achever une fontaine murale en bas-relief, faite en pâtes de verre colorées, dans laquelle n'entrent absolument que des verres et des oxydes métalliques. Cette œuvre originale, qui acquerra une nouvelle et grande notoriété à son sympathique auteur, a été achetée par l'Etat, après avoir été soumise, sous forme de projet, à une commission présidée par M. Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts; elle est destinée à décorer, comme motif d'architecture, l'intérieur d'un édifice public.

M. Cros a choisi, pour sujet de sa fontaine, la simple mais suggestive *Histoire de l'eau*, dont le cadre poétique était bien fait pour inspirer l'imagination d'un artiste épris de la nature. A la partie supérieure du monument, nous voyons, tout d'abord, le soleil qui passe triomphalement sur un char trainé par des chevaux blancs, parmi la leur pâle des dernières étoiles; il traverse les signes de l'Écrevisse, du Lion et de la Vierge, et, dans sa

(1) V. *L'Art moderne* du 13 mai dernier.

course rapide, distribuée à profusion la bienfaisante chaleur qui féconde la terre et fait fondre la neige. Suivons celle-ci dans sa chute.

La Neige est personnifiée par une jeune femme gracieusement appuyée sur la main droite, la tête inclinée du même côté; elle est en partie recouverte d'une blanche draperie qui la voilait avant l'apparition de l'astre radieux, et que, dans un geste charmant, elle soulève de la main gauche. A sa gauche est campé un vautour d'un or pâle, habitant des hautes cimes, tandis que, plus bas, s'allonge un ours des montagnes dont on aperçoit le fin museau et les pattes supérieures. Cependant la neige fond; elle est fondue. Le Torrent, représenté par un vigoureux adolescent, ayant recueilli l'eau qui s'écoule, renverse son urne de terre rouge dans la plaine ensoleillée; le Ruisseau, symbolisé par un jeune enfant non moins vigoureux, dont la main gauche repose sur une écrevisse, recueillie à son tour, dans sa main droite, l'eau qui va fertiliser la prairie voisine, toute émaillée de fleurs et de fruits. Tout à l'heure, nous voyions un arbre déraciné par le Torrent furieux, roulant en désordre sur un lit de cailloux; ici le spectacle change: nous sommes maintenant en présence de la nature en travail, qui préside en paix à son œuvre merveilleuse.

Après avoir traversé la vaste prairie, qui fait office d'arrêt au cordon d'architecture commençant le soubassement, l'eau poursuit son cours vers le Fleuve, qui la déverse enfin dans la mer. Le Fleuve limoneux, avec sa face blême et ses longs cheveux grisonnants, sert de masque et de fontaine; il est entouré de poissons de toute espèce, se jouant parmi les joncs. Au-dessous de la vasque, sobrement décorée, grimpe un énorme crabe qui, en compagnie d'autres crustacés et de coquillages variés, semble guetter une proie désirée. Sur la vasque, où figurent des algues marines, l'artiste a dessiné une ébauche de l'Océan, où viennent se perdre les plus grands fleuves...

Telle est cette œuvre unique, conçue et modelée par le statuaire, ce poème de l'eau pure fécondant la terre et éteignant notre soif, et qui a tant de points de ressemblance avec la vie humaine. Ce monument, d'apparence à la fois robuste et délicate, dont la résistance est à toute épreuve, mesure exactement 2^m,30 de hauteur sur 0^m,62 de largeur (70 dans le cordon et la base). Il se compose de quatorze pièces distinctes, s'harmonisant, se fondant en un tout homogène d'une grande douceur et d'une extrême finesse; la coloration pénètre assez profondément dans la masse pour assurer la durée de l'œuvre. Sauf le mascaron, les figures sont plus petites que demi-nature.

Commencée en juillet 1891, la fontaine de M. Cros a été cuite dans les fours de la manufacture de Sèvres, mis par l'Etat à la disposition de l'auteur et aménagés par ce dernier, d'une façon spéciale. Chacune des quatorze pièces a nécessité une fournée d'une douzaine d'heures; il n'y a eu, en réalité, que huit fournées, quelques-unes de ces pièces ayant pu être cuites en même temps, à raison de deux par fournée.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans l'ensemble du monument, c'est que les différentes incarnations y sont variées suivant le caractère et la nature des personnages ou des objets mis en scène; la gamme est, d'ailleurs, composée comme celle d'un tableau: aérienne dans la partie supérieure et humide dans le bas. Quand cette fontaine aura reçu une attribution définitive, elle sera montée sur une large pierre dure, qui en augmentera le volume, l'épaisseur, et, par conséquent, en fera davantage res-

sortir les beautés, et reposera sur des marches, au milieu d'un bassin carré.

Le procédé employé par M. Cros existait de longue date : — les anciens, dit Pline, modelaient la pâte de verre comme la glaise; — mais le secret du travail du verre était perdu, et l'artiste n'avait aucune donnée précise qui lui permit de se guider sûrement; il a, en somme, créé quelque chose qui ne ressemble en rien à ce qui s'est fait jusqu'à présent en céramique, encore que le résultat soit peut-être identique. Il ne s'est servi que des matériaux les plus simples, qu'on pouvait utiliser du temps d'Auguste; seuls les moyens d'exécution ont dû varier depuis cette époque lointaine, c'est-à-dire qu'ils ont été perfectionnés. En un mot, l'artiste n'a eu recours à aucune machine moderne, et son œuvre extraordinaire ne porte pas trace de mécanique.

Ses premiers essais, dans ce genre, remontent à 1883. La vue des vases de Naples et de Portland, et de certaines pièces conservées au Louvre, le conduisit à entreprendre des recherches et à tenter des expériences relatives à la pâte de verre, qu'il compose avec les éléments contenus dans toutes les pâtes employées par les ouvriers ou artistes du verre. C'est donc une question de technique et de manipulation. Sa méthode, applicable à toutes les pâtes imaginables, consiste à prendre le verre en un certain état et à le façonner en mode sculptural, les colorations étant mises dans le corps même de la matière. Le modèle est d'abord fait en terre, puis reproduit en verre, et, enfin, confié au four, où l'artiste lui fait subir une cuisson d'autant plus rigoureusement calculée que, selon la plus ou moins grande intensité du feu, les couleurs sont plus ou moins vives ou atténuées. Ainsi traitée, la pâte de verre rend très exactement la sculpture, sans aucun retrait à la cuisson, contrairement à ce qui a lieu journellement pour les pièces de céramique.

Les vases de Naples et de Portland, dont il est fait mention plus haut, sont deux vases antiques, en pâte de verre de deux couleurs. Le fond est bleu, avec des figures blanches en relief. Le second fut découvert, à la fin du xv^e siècle, dans un sarcophage qui doit être encore à Rome, et qu'on crut être celui de l'empereur Septime Sévère. Ce vase, longtemps conservé au palais Barberini, se trouve maintenant à Londres, au *British Museum*. Sur sa panse est représenté, en relief, le *Mariage de Thétis et de Pélée*. Les vitrines du Louvre renferment un petit portique de marbre, servant d'encadrement à divers objets de verre et de cristal taillé, qui fut acheté avec la collection Campana. On y voit, entre autres, deux médaillons en pâte de verre particulièrement intéressants.

Elève de Jules Valadon, d'Étex et de Jouffroy, M. Cros a signé diverses compositions qui sont visibles au Musée de Sèvres. Il a, en outre, donné au Musée du Luxembourg un masque allégorique, en pâte de verre, représentant la *Ruine de Corinthe*. M. Cros expose depuis 1864. On a remarqué, au précédent Salon des Champs-Élysées (1893), son bas-relief en pâte de verre intitulé : *La Prairie*.

Son œuvre capitale était, jusqu'alors, le *Prix du Tournoi*, bas-relief en cire, qui date de 1873.

La fontaine monumentale que l'on peut admirer dès maintenant à la manufacture de Sèvres, et qui figurera au prochain Salon des Champs-Élysées, marque un immense progrès sur les précédentes tentatives de même nature auxquelles l'artiste a attaché son nom.

VICTORIEN MAUBRY

PETITE CHRONIQUE

Le compositeur Emmanuel Chabrier vient de mourir à Paris à l'âge de 53 ans, succombant à une paralysie générale dont il était atteint depuis longtemps déjà. Il est l'auteur d'une opérette, *L'Etoile*, un opéra comique, *Le Roi malgré lui*, et *Gwendoline*, représentée à la Monnaie en avril 1886.

Au retour d'un voyage en Espagne, il écrivit la célèbre valse *Espana*.

Chabrier laisse un drame lyrique en trois actes, non achevé, ayant pour titre : *Briséis ou la Fiancée de Corinthe*, d'après Goethe; il avait en outre commencé plusieurs opéras et opéras comiques et une opérette en collaboration avec Paul Verlaine.

M. Jules Lecocq a fait exécuter à Spa, au concert de mardi dernier, en première audition, le *Prélude de Sémélé*, d'après Schiller, par M. P. Lita. La nouvelle œuvre symphonique du jeune compositeur a été fort bien interprétée et très sympathiquement accueillie.

Les concerts dirigés par M. Lecocq présentent d'ailleurs toujours un réel intérêt artistique. Les auditions qu'il a données des œuvres de Wagner et de Brahms ont été, cette année, les événements de la saison. On sait que M. Lecocq dirige, durant l'hiver, l'opéra et les concerts populaires de Marseille où il s'est acquis une situation considérable.

Grâce à son influence, le goût de la bonne musique s'est singulièrement développé là-bas. C'est ainsi qu'il a dirigé, au cours de la dernière saison, les *neuf symphonies* de Beethoven.

LE THÉÂTRE DE L'OEUVRE. — Le 26 septembre, M. Lugné-Poc, accompagné de sa nouvelle troupe d'artistes novateurs, donnera, au théâtre de la rue de Jésus, à Anvers, une représentation de *l'Araignée de cristal*, de M^{me} Rachilde, de *l'Intruse*, de Maurice Maeterlinck, et des *Créanciers*, d'Auguste Strindberg.

Cette représentation est organisée, comme celle de l'année dernière qui obtint un si grand succès, par le cercle « l'Association pour l'art » qui est, depuis quatre ans pour Anvers, ce que furent les *XX* durant dix années pour Bruxelles.

La réouverture des cours de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. G. Huberti, est fixée au lundi 1^{er} octobre.

Le programme d'enseignement comprend le solfège, l'harmonie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits.

L'inscription des élèves aura lieu tous les jours, à partir du 26 courant :

Pour les jeunes filles, de 5 à 6 heures du soir, rue Royale-Sainte-Marie, 152, à Schaerbeek;

Pour les jeunes garçons, de 6 1/2 à 7 1/2 heures du soir, rue Traversière, 15, à Saint-Josse-ten-Noode;

Pour les adultes (hommes), de 8 1/2 à 9 1/2 heures du soir, rue Traversière, 15.

Un tableau de Murillo, *La Mort de sainte Claire*, vient d'être vendu au Musée de Dresde par lord Dudley pour la somme de 177,500 francs.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine. Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage colorié) d'ALEXANDRE CHARPRETIER.
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés, et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles
GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER
SEUL DÉPOT DES
Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

POUR LA PANTOMIME. — EMMANUEL CHABRIER. — SÉMITES ET ARYENS, par Charles Picard. — L'EXPOSITION BELGE A GENÈVE. — HENRIK IBSEN. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — IMAGES A L'INSTAR D'EPINAL. *Les deux fées ou histoire d'Antoine le Tétu.* — PETITE CHRONIQUE.

Pour la Pantomime.

Dans l'art théâtral, où agonisent les dernières bribes de l'opérette en une veulerie rebutante, où le vaudeville jadis désopilant se noie dans la banalité de continuelles redites, dans cet art qui a besoin, pour le délassement du public, d'une monnaie courante sans cesse renouvelée, un élément s'est introduit et a grandi ; élément veuf de calembours et de roucoules, élément sans paroles mais prolifique en gestes : la pantomime. Il y a quelque temps on la voyait dans les foires. C'était la pantomime, qui descendait pourtant d'une fine et illustre lignée de Pierrots, abandonnée aux piteux tréteaux des saltimbanques. Elle était jouée par des Arlequins sans noblesse et des dindes de Colombines, aux sons de ces gros cuivres que des Allemands ambulants font résonner sous les toiles des baraques. Ou bien elle se célébrait dans les cirques, avec de retentissantes gifles à l'adresse des joues tannées des clowns, d'hilarantes culbutes, des déhanchements prestigieux, des cumulets

vertigineux et l'américanisme des gens de cirque qui y apportait ses triviales excentricités. D'autres fois, elle servait, dans l'arène, de prétexte à des exhibitions de dodus mollets emprisonnés en des maillots roses, à des cavalcades d'un douteux historique, brillant de toutes leurs lueurs factices sous les jets de foyers électriques. Et ce n'était plus que ça la pantomime : un jeu de forains ou de clowns, — un intermède de cirque, — de la grossière galanterie de kermesse ou des plaisanteries de valets d'écurie.

Pourtant la pantomime s'était illustrée, en ce siècle, de grands noms : Debureau et Legrand. Elle a même une origine antique. A Rome furent célèbres, au 1^{er} siècle de l'ère, Pylade et Bathylle. Et l'on comprend, dans les Colysées, où la parole portait peu et où les acteurs s'affublaient de masques, l'importance du geste et partant de la pantomime.

Aux xvii^e et xviii^e siècles français, elle ne fut qu'un ballet mythologique. C'est de nos temps seulement qu'elle s'accrut, devint la sœur du drame et de la comédie, exprimant des passions, disant à sa façon quelque coin d'âme humaine. Elle a son charme spécial, sa saveur théâtrale, sa singularité, son originalité pittoresques. Bien qu'elle soit muette, elle a son langage propre, et d'habiles acteurs pantomimiques « racontent » aussi bien que d'autres et détaillent aussi finement des nuances psychiques. N'est-ce pas un puissant

acteur que Paul Martinetti dans *Robert Macaire* et dans *le Mort*? Paul Martinetti, le Debureau d'aujourd'hui, relève la pantomime tombée aux mains des clowns. Quelle ironie il verse à son personnage de Bertrand! Quelle grandeur tragique il imprime au *Mort*! C'est de l'Art. Il fait frissonner, il fait rire, il jette la terreur à pleines mains. Sa plastique est parfois angoissée, sinistre, d'une noirceur horrible et profonde qui fait songer à tel personnage de la barque de *Don Juan* de Delacroix. D'autres fois, amèrement comique, avec des rictus sardoniquement révoltés, elle invoque impérieusement le grand Daumier. Jamais de petitesse. Le geste est superbement artiste et se soutient tel. Ah! non, ce n'est plus de la farce, c'est de l'Art!

Et il n'est pas le seul à relever la pantomime, Paul Martinetti. Elle se réinstalle un peu sur toutes les scènes, revient à fleur de mainte rampe. Il est à espérer que ses Pierrots, ses Robert Macaire, ses Colombines, ses Arlequins, remis sur pattes en des défroques modernes, pourront même — salutaire besogne! — balayer un peu la fange des cafés-concerts où l'on hurle de turpides et déprimants refrains et mettre sous les yeux du public un spectacle plus rehaussant.

Si, à l'ouverture de la saison théâtrale, nous parlons ainsi de la pantomime et signalons qu'elle aussi constitue un *art*, tout aussi bien que le drame, la comédie ou l'opéra comique, c'est que nous avons pour cela un motif spécial, une injustice à abolir, un compte à faire régler.

En effet, parmi les encouragements à l'art dramatique, il n'est rien pour la pantomime. Elle n'a pas d'existence officielle. Son genre n'est pas admis dans les sphères administratives, pas plus que celui du ballet, d'ailleurs. Pour avoir droit à la protection gouvernementale, il faut être opéra, comédie, drame ou vaudeville. Pourquoi? On considère sans doute encore aux Beaux-Arts la pantomime comme une farce de pitres. Mais, Messieurs, c'est de l'art dramatique, le ballet et la pantomime! Sur quoi fondez-vous donc l'ostracisme dont vous les frappez? M. Lucien Solvay disait très bien, dernièrement: « Si Léo Delibes avait eu la grâce inappréciable d'être Belge, le gouvernement, prodigue envers le plus infime petit lever de rideau, eût déclaré dignes de tout son dédain des chefs-d'œuvre comme *Coppélia* et *Sylvia*. C'est ainsi, également, que sera voué au mépris officiel *le Mort* de MM. Camille Lemonnier et Du Bois, — comme l'ont été *Smylis* et tous les ballets présents et passés, si remarquables qu'ils aient pu être, — et comme l'a été récemment encore une autre pantomime, applaudie et acclamée, de deux autres Belges, aux Galeries, *Pierrot trahi*, de MM. Levis et Agniesz.

« Vingt fois la presse a protesté contre cette injustice d'un règlement suranné; le silence a toujours été le

seul accueil fait par les hautes sphères à ces protestations. Les auteurs de *Pierrot trahi* ont, de leur côté, directement écrit au ministère des Beaux-Arts pour lui soumettre, une fois de plus, l'étrangeté de la chose et lui demander justice... Ils n'ont pas même reçu de réponse!

« Le silence paraît être, d'ailleurs, trop souvent, le « dernier cri » de la politesse officielle. Et c'est le procédé ancien, le plus habituel, le plus facile, dirait-on, pour éloigner les quémandeurs qui n'ont pas pour eux de bons appuis électoraux, en des matières et en des sujets où la politique devrait pourtant rester étrangère.

« Il y a un budget, aux Beaux-Arts, comme ailleurs: c'est bien le moins, puisque l'intervention de l'Etat est jugée inévitable, nécessaire, que les méritants en profitent, à l'égard des favorisés. »

Nous espérons que cette fois la presse artistique sera écoutée et qu'il sera fait droit immédiat à une juste revendication. Il est vraiment désolant de voir l'administration des Beaux-Arts s'entêter ainsi dans des préjugés et s'en tenir toujours à des décisions prises on ne sait souvent pourquoi. Qu'elle suive donc de plus près la vie de l'art et se rende un meilleur compte de ses évolutions, de ses transformations. Ce n'est qu'ainsi qu'elle pourra lui venir utilement en aide. Ce n'est pas dans les paperasses qu'on voit l'art évoluer, c'est au grand air de la pensée, dans la poussée des talents, dans le ferment des idées. C'est là qu'une administration des Beaux-Arts vraiment intelligente doit s'inspirer.

EMMANUEL CHABRIER

La mort d'Emmanuel Chabrier n'aura pas surpris ceux qui suivaient, comme nous, avec angoisse, depuis deux ans, les progrès du mal terrible dont l'artiste était frappé. Nous vîmes Chabrier pour la dernière fois il y a quelques mois, en mai. C'était à l'Opéra, où l'on représentait, après lui avoir fait faire antichambre pendant quinze ans, cette œuvre pittoresque, à la fois tragique et tendre, qui avait déjà fait son petit tour d'Europe, *Gwendoline*. « Ah! c'est toi! Tu es gentil d'être venu. As-tu vu Carnot? Il est ici, avec sa femme. » Et il disait cela gravement, d'une voix sombre, avec des gestes éteints. Nous avions espéré tous que cette première, en rendant au compositeur une justice tardive, serait pour lui un stimulant, un retour à la santé et à la vie. Mais il était trop tard. La maladie, cramponnée au musicien, ne voulut pas lâcher sa proie. Chabrier suivit d'un œil indifférent les jeux de scène de ses interprètes. Et le deuil pesa douloureusement sur cette soirée de fête, qui nous serra le cœur.

À la sortie, nous évoquâmes le Chabrier de naguère, le joyeux, verbeux et exubérant camarade, l'artiste plein de flamme, le musicien enthousiaste auquel ressemblait si peu le fantôme qui nous était apparu. Les souvenirs, les anecdotes défilèrent, et les mots de Chabrier, ses mots si imprévus, si irrésistiblement comiques. « Vous l'avez perdu bien jeune », dit-il, en parlant du Maître, à

M^{me} Richard Wagner, dans le trouble de la présentation. Et la légende ajoute que ce même soir, à la Villa Wahnfried, présenté à la princesse de Mecklembourg, il s'écria, en manière de compliment : « Ah ! princesse, vous êtes du pays des beaux chevaux ! »

Ces rappels du passé nous attristaient davantage, car Chabrier était — le fait est assez rare pour être signalé — aimé de ses camarades autant qu'il en était admiré. Nature foncièrement loyale et sympathique, serviable à tous, exempte de jalousie, incapable d'une bassesse quelconque, qui n'en eût pas subi le charme attirant ? Ceux d'entre nous qui ont vécu dans l'intimité de Chabrier en 1886, lorsqu'il vint s'occuper à Bruxelles des représentations de *Gwendoline*, savent combien son cœur était bon et son âme simple.

Chabrier naquit tard à la composition. Des études de droit, puis des fonctions administratives l'enchaînèrent longtemps. Il débuta, à 35 ans, par *L'Etoile*, une opérette à laquelle la fortune ne sourit point, qui saura pourquoi ? La musique de *L'Etoile* est charmante de bonne humeur et de verve comique. Le directeur de théâtre qui aurait l'idée de la reprendre ferait sans doute une excellente affaire. Aujourd'hui le public comprendrait qu'on peut mettre du talent dans de la musique bouffe et faire rire avec esprit.

C'était, cela, le propre de Chabrier. Il était né pour la gaité, il incarnait la gaité elle-même. Parmi les compositeurs de la France nouvelle, il représentait cette chose essentiellement française : le rire. Et sa joie était franche, de bon aloi, sans réticence comme sans trivialité. Il trouvait, pour l'exprimer, des formes imprévues, des tournures originales qui lui assurent une place à part dans notre génération musicale. *Espana*, *Joyeuse marche*, telles pages de *L'Etoile* et du *Roi malgré lui*, et cette stupéfiante série de scènes rustiques : *Villanelle des Petits Couards*, *Pastorale des Gros Dindons*, etc., demeureront le phénomène d'une époque trop généralement inclinée aux mélancolies et aux préciosités.

Pourtant il avait, en même temps, le charme et la grâce. *La Sulamite*, scène lyrique de belle envolée, le chœur pour voix de femmes *A la musique*, bon nombre de ses pièces pour piano, entre autres ses *Valses romantiques*, décèlent une inspiration distinguée et pure. Avant tout : une personnalité sincère, une écriture vraiment artiste.

De ces œuvres, qui toutes témoignent d'une haute probité musicale, d'autant plus louable que l'extrême facilité de l'artiste eût pu l'entraîner aisément à de fâcheux compromis, *Gwendoline* demeure la plus complète. Elle suffirait à classer Chabrier parmi les grands musiciens de notre époque. Accueilli avec un vif succès à Bruxelles en 1886, ce drame violent et sentimental, merveilleusement construit en beaux vers sonores par Catulle Mendès, fut malheureusement, après quatre représentations, entraîné dans la débâcle de la direction Verdhurt. A Carlsruhe, à Munich, il assura à Chabrier une solide renommée dont bénéficia tout le groupe des Jeune-France auquel appartenait le compositeur. Voilà une reprise qui s'impose à Bruxelles et qui ne peut manquer d'être très favorablement accueillie.

Un sort fatal poursuivit le musicien. Après avoir eu le chagrin de voir sa *Gwendoline* sombrer dans la faillite du directeur de la Monnaie, il assista au désastre de sa nouvelle œuvre, *Le Roi malgré lui*, dont les représentations furent interrompues, trois jours après la première, par l'incendie de l'Opéra-Comique. Décors, costumes furent brûlés. A grand-peine on sauva la partition, dont il n'existait qu'un seul exemplaire. Ces événements firent perdre au musicien sa belle confiance des premiers jours.

Et peu à peu l'envahirent les idées sombres qui devaient transformer sa nature.

Voici tarie la source des chefs-d'œuvre attendus. La mort, doucement cruelle, a, du même coup, dénoué une collaboration qui donnait de brillants espoirs : car *Briséis*, le nouveau drame lyrique que Chabrier écrivait sur un poème de Catulle Mendès, reste inachevé, parmi d'autres partitions, esquisses et projets. Pleurons l'artiste terrassé avant d'avoir donné toute sa moisson, mais saluons le musicien intègre, fervent d'art, enthousiaste et fier, qui sut garder, quelque genre qu'il abordât, la dignité de sa plume et le respect de sa pensée. Le souvenir demeurera des œuvres qu'il créa et de l'exemple qu'il nous laisse.

SÉMITES ET ARYENS

PAR CHARLES PICARD. Paris, 1893. Félix Alcan, éditeur.
104 pages, petit in-12.

Il est des savants de plusieurs espèces ; partant du petit centre de mon expérience restreinte, j'en distingue deux que je place très haut, mais que j'aime inégalement. Il y a d'abord les gens qui, une catégorie de faits étant donnée, partent d'un pied tranquille à la conquête des choses qui suivent immédiatement celles qu'on a déjà découvertes, et qui avancent prudemment — sans s'inquiéter de la direction qu'ils suivent — de fait en fait sans jamais en sauter un. Ils amassent des matériaux solides pour ceux qui plus tard voudront construire une route ; et mon âme se sent petite devant le mystère de ces êtres qui rassemblent avec une patience, un abandon, une confiance passionnés des faits qui ont l'air de ne mener nulle part. Les choses nous appellent-elles comme si elles savaient qu'elles ont des révélations à nous faire ? ou ces savants jouissent-ils de leurs études en faisant abstraction d'eux-mêmes et de tout le monde humain, se plongeant dans les choses parce qu'ils les aiment sans savoir pourquoi, comme nous aimons tous les détails d'un paysage harmonieux devant lequel nous oublions notre personnalité et le reste de l'humanité, sentant tous nos intérêts se dissoudre et notre vie n'être plus qu'une partie heureuse et insensible du grand et perpétuel mélange.

Peut-être ceux-là sont-ils les plus grands qui peuvent étudier et s'oublier ainsi. Mais ils sont presque trop grands pour que nous les aimions. De tout temps ils ont appartenu à la race future des régénérés, ils n'ont pas besoin de nous ; et instinctivement nous allons à ceux qui cherchent à se frayer une route spéciale ; nous savons que le choix de cette route a été déterminé par une souffrance, et nous espérons sortir à leur suite des carrefours, dépourvus de poteaux indicateurs, de nos propres misères.

M. Charles Picard appartient à cette seconde espèce de savants. C'est bien L'HOMME qui l'attire d'abord ; et tous ceux qui ont souffert de cette misérable confusion élevée à la puissance d'une religion : l'arbitraire sacrifice usurpant le respect dû au travail, tous ceux-là doivent tressaillir, fût-ce dans leur tombeau s'ils sont morts depuis des siècles, en voyant surgir des légions de vengeurs, se frayant à coups de suggestions un chemin à travers les stérilisantes terreurs que d'autres races ont incrustées dans la nôtre.

De tout le livre si intéressant et si bien fait de M. Charles Picard m'attire surtout cette étude sur la raison d'être du Moloch sémitique, de ce Moloch dont la féroce image nous poursuit à travers les générations, appelant à lui et glorifiant le sang et les larmes.
« Les Indo-Européens ou Aryens étaient à tous les points de

vue différents des Sémites. Par suite d'instincts et de sentiments opposés ces deux races furent, à leur origine, impressionnées d'une façon dissemblable par le spectacle de l'univers, d'où provinrent des croyances radicalement contraires; et c'est surtout dans les idées religieuses que cette divergence s'est le plus accusée.

« L'Aryen considérait les phénomènes comme les révélations temporaires d'une substance divine, dont les forces diverses constituèrent à ses yeux une foule de personnalités qui tour à tour se confondaient et se séparaient. Il ne chercha pas à limiter cette conception, et la suivit dans l'infinie variété de la nature, où tout s'enchaîne, où tout est un et multiple à la fois; c'est le divin et non la divinité indépendante et son œuvre, qu'il comprit, et jamais il n'aurait imaginé que ce divin pût lui être hostile. Venant de lui, vivant et devant retourner en lui, il ne s'en crut qu'une forme éphémère, une émanation d'un jour. L'homme fut pour lui un anneau de la chaîne sans fin des apparences, né à son heure et devant se perdre dans l'abîme où les phénomènes s'évanouissent.

« Les premières pensées du Couschite furent différentes. Les forces supérieures à la sienne lui parurent hostiles. Ayant conscience d'être lui-même une force dirigée par une volonté propre, il se crut sous la domination de puissances volontaires et ennemies, leur prêta les sentiments capricieux de l'humanité et supplia les corps nuisibles de ne pas lui faire de mal. Son culte s'adressa particulièrement à ceux qui paraissaient avoir un grand pouvoir...

« La peur fut la base de cette religion et conduisit aux rites les plus sanguinaires. »

L'écrivain montre comment la religion positive de notre ère s'est imprégnée, malgré nous, de cet effroi.

Le Destin souligne de sa puissante ironie un des exemples que je prends parmi ceux qu'il cite en passant.

De l'emblème de la vie et de la fécondité, le lingam, réunion audacieusement symbolique du principe mâle et du principe femelle, représenté dans l'antiquité par la croix, les Sémites ont fait l'emblème du mal, du sacrifice, — cette croix qui a été si longtemps pour eux le symbole de la mort, du sacrifice.

La loi nouvelle a rendu à la croix son antique gloire et son prestige sacré. Mais la crainte des Couschites, cette crainte des puissances supérieures, y est restée attachée. La fécondité et la vie continuaient à être méprisées et c'est le sacrifice propitiatoire qui fut adoré, divinisé, exalté. Désormais dans les consciences les plus pures et les plus généreuses l'admiration du sacrifice détrôna le travail doux et facile. Ce n'est plus celui-ci qu'il faut désirer, qu'il faut essayer à tout prix de rendre pour tous plus doux et plus facile encore; ce qu'il faut désirer c'est l'acceptation de certaines règles auxquelles on se cramponne parce qu'on ne veut pas étudier de plus larges possibilités d'harmonie. Et cette acceptation étant un sacrifice, la souffrance, la mort deviennent ce qu'il y a de plus glorieux. Le Christ si doux, si pitoyable à la souffrance humaine, crut qu'elle venait du Ciel et qu'elle était inguérissable. Il crut comme les Hindous que le seul moyen d'apaiser à la fois et la douleur et celui qui l'envoyait était de l'accepter, de l'aimer, de la bénir. Il l'aima lui, il l'aima héroïquement jusqu'à la mort, et l'on peut dire qu'il la féconda, car nous sommes encore ses enfants, nous qui nous déchirons pour faire jaillir des parcelles de lumière. Seulement nous croyons, avec des penseurs comme M. Charles Picard, que de nous sortira, plus tard, une race qui

permettra à la vie de reprendre ses droits, et qui adorera comme nos pères, les Aryens primitifs, tout ce qui est bon, tout ce qui empêche de souffrir, tout ce qui adoucit les angles et les heurts de nos ignorances. Si l'ancienne religion bouddhique n'est plus d'accord avec nos perceptions de ce qui est, nous en retrouverons une qui la continuera, inspirée d'elle, prêchant la confiance dans la complexité des harmonies, dans leurs perpétuels renouvellements et dans les formes éternellement changeantes de la bonté et du bonheur.

L'Exposition belge de Genève.

Juger l'art belge par les cent cinquante œuvres réunies un peu à la va-jete-pousse dans une salle exigüe du Bâtiment fédéral de Genève, serait apprécier la force d'une armée au défilé d'un bataillon. Ce qui manque surtout, ce sont les chefs. Meunier, ni Mellery, ni Heymans ne sont représentés, et si le Salon s'honore des signatures d'Alfred Stevens, de Marie Collard, d'Alfred Verwée, on sent trop que ce sont leurs noms et non leurs meilleures toiles qu'avant tout on s'est efforcé d'obtenir.

Les jeunes se sont abstenus avec un bel ensemble. Tout ce qui est la vie et l'intérêt de notre génération artistique: Rops, Khnopff, Van Rysselberghe, Schlobach, Laermans, Gilsoul, Vogels, manque à l'appel. Pourquoi? A-t-on négligé de faire auprès d'eux les démarches nécessaires? Ont-ils jugé médiocrement attrayante cette tentative nouvelle? Il y aurait toutefois un intérêt moral à ne pas laisser croire, à l'étranger, que l'art se concentre tout entier, en Belgique, entre les pinceaux de M^{lles} Henriette Calais, Hélène Gevers, Elvire Goisne et Marguerite Dielman, et que ce que nous avons de mieux à offrir aux amateurs de peinture qui nous font l'honneur de visiter notre Salon des Beaux-Arts sont des toiles de MM. Pierre Lupsin, Carolus Tremeric, Jules Guiette et A. de Lathouwer.

N'était le drapeau tricolore qui flotte à la porte de l'Exposition, nous eussions pris ces messieurs et ces dames pour des peintres suisses.

Il y a bien Frédéric, et Delville, et Motte, et Fabry. Il y a même une eau-forte d'Ensor. Mais tout cela est noyé dans d'innombrables Carabain, Carpentier, Herbo et autres. Au résumé, un ensemble disparate qui ne rime à rien, un sous-Essor matiné d'envahissants amateurs, une exposition-vente à laquelle manquent les « chiffres connus ». La robuste nature morte d'Alfred Verhaeren, des paysages de Baron, une jolie étude de jeune fille par M^{lle} Marcotte, des dessins d'Amédée Lynen et les tableaux, tous vus à Bruxelles, des quelques artistes cités ci-dessus, confirment l'impression qu'il eût été aisé, en s'y prenant plus adroitement, de composer un ensemble intéressant et révélateur des tendances diverses de notre art.

La sculpture ne rachète point le harnachement hétérogène de la section des huiles. Si l'on revoit en bronze *la Folle chanson* de Lambaux et un fragment de son malencontreux groupe *L'Ivresse*, si deux figures de Charlier attirent l'attention, une série de petits sujets pour pendules en zinc bronzé doit faire croire aux bons Genevois qu'ils n'ont pas le monopole de la fabrication des coucous, des casse-noix et des étuis à aiguilles.

Tout ceci soit dit sans vouloir faire la moindre peine à l'excel-

lent M. Jean Goetinck, délégué à Genève, qui s'est dévoué à l'entreprise et qui emploie toute son activité à la faire réussir.

Au rez-de-chaussée, on aperçoit de nombreux spécimens de briques de savon, fioles de vernis, bicyclettes, fourneaux économiques, paquets de cigarettes, fers à friser, pâtes alimentaires, tapis d'escalier, ustensiles de cuisine, chapeaux de feutre et autres, tonnes de bière, sacs de charbon. Ce sont les « produits exportables » qui accompagnent le lot de peintures et de sculptures rangées à l'étage supérieur. *L'Art moderne* n'ayant point de compétence spéciale en ces matières, nous bornons à cette courte énumération notre compte rendu.

HENRIK IBSEN

Très curieux et très vivant, ce portrait tracé d'après nature, par Hugues Le Roux :

Vous n'avez point besoin qu'on vous pousse le coude dans la rue pour vous avertir que ce monsieur qui passe est Henrik Ibsen. Il n'y a guère dans Christiania une vitrine de libraire où le portrait du grand homme ne trône entre les cascades et les glaciers norvégiens. Et il est merveilleusement pareil à ses photographies. Notez bien la nuance, je vous prie. Ce n'est point ces images qui sont formées à la ressemblance du philosophe, c'est lui qui semble s'être modelé sur elles. Il leur a emprunté leur expression immobile, leurs gestes figés. Il n'y a, dans cette face encadrée par la coupe de la barbe, que deux traits vraiment vivants : la bouche et les yeux.

D'ailleurs, pour juger ce visage, il faut dégager la tête de cette forêt de cheveux qui la coiffent comme une perruque à marteaux ; surtout, il faut émonder cette mousse des favoris blancs qui semblent quelque boa de ces plumes légères dont les femmes se sont fait, ces temps-ci, des collerettes d'hiver. Alors le masque s'affirme. La bouche mince apparaît sans lèvre supérieure ; si l'on aperçoit l'autre, c'est qu'une nuance de mépris la découvre. Les rides profondes qui, de chaque côté, descendent de l'aile du nez aux commissures, aggravent ce caractère de sécheresse aigüe. La tête tourne volontiers sur l'épaule, comme dans le portrait que le Danois OERIK a peint à Rome, en 1879.

Dans cette posture, les yeux abrités par les verres vous regardent de coin. Cela accentue l'expression de hautaine défiance qui est comme la résultante de cette physionomie. L'éclat des yeux est si vif, malgré l'âge et la fatigue générale du corps, qu'on a peine à noter leur nuance indécise. La lumière absorbe ici la couleur. La légère contraction des sourcils au-dessus des lunettes accroît encore l'expression de mécontentement. Elle finit de donner à toute l'âme du visage quelque chose d'hostile, d'intransigeant, d'irréductible, d'implacable. Au-dessus de cette froideur agressive, le front est beau ; il bombe comme celui d'Hugo et de Beethoven, dans la sérénité des pensées libres.

Debout, Ibsen est de petite taille, un peu au-dessous de la moyenne. Le volume considérable de sa tête, élargie par la broussaille des favoris et des cheveux, la longueur des redingotes descendues jusqu'aux genoux et toujours hermétiquement boutonnées, qu'il porte avec la cravate blanche par goût de la dignité doctorale, le rapetissent encore. Les pas d'enfant qu'il fait, sous ce long buste,

achèvent de donner à sa démarche une surprenante raideur ; cela va jusqu'à l'ankylose des marionnettes ; mais pour peu qu'on s'approche et qu'on regarde, toute pensée caricaturale s'évanouit. On sent que cet homme qui passe s'est redressé sous le destin : il ne pliera plus

Deux fois par jour, une au moins, régulièrement, il sort du magnifique pâté de maisons de Victoria Terrasse, d'où ses fenêtres découvrent le fiord, toute la rade. Une main dans le dos, l'autre appuyée à son parapluie, luisant d'un coup de brosse soigneux comme un astiquage militaire, la tête tantôt baissée, tantôt relevée très haut, en l'air, comme pour apercevoir les nuages sous les lunettes, Henrik Ibsen se dirige de sa maison au Grand-Hôtel, en ligne droite. On dirait une de ces figures, capucin ou chasseur, que l'artifice d'une corde barométrique fait sortir d'une tourelle pour annoncer le beau temps. Si des passants se trouvent sur le passage du Maître, ils s'écartent à la hâte et avec respect. Si c'est une voiture, un tramway qui barre la route, Ibsen n'esquisse pas un mouvement à droite ou à gauche pour éviter l'obstacle en déviant de son chemin. Il s'arrête et il attend. Il a de la boue (fréquente dans ce pays-là), une inquiétude tout à fait comique ; le souci de la tenue qui lui a fait arborer, dans le portrait d'OERIK, sa brochette de décorations, ne l'abandonne jamais dès qu'il se sent observé.

Toutes les fois que nous avons conversé, son premier soin, après quelques paroles courtoises, était pour l'élourissement de ses cheveux. D'un geste, toujours le même, il tirait de sa poche un peigne formidable, et pan, pan, pan, pan, en quatre coups, il remettait à leur place historique les pointes de ses favoris, les ailes de ses cheveux. Une fois, comme il parlait du déterminisme avec une singulière aigreur de pensée, je le vis s'arrêter soudain, et une terrible moue de mécontentement fit avancer sa lèvre inférieure : il venait de s'apercevoir qu'un des boutons de sa redingote flanchait au bout du fil. Si je note ces détails infiniment petits, c'est qu'ils font un contraste caractéristique avec l'habitude de nos écrivains. Leur fantaisie d'artiste les porte pour la plupart à un certain laisser-aller de tenue qui, à l'occasion, n'exclut pas la recherche. Surtout, ils évitent comme le déshonneur de ressembler à un notaire endimanché, à un chef de bureau, à un magister.

L'idéal correct du maître norvégien est celui de toute sa race : la bonne tenue bourgeoise, cosnue dans l'épaisseur du drap, cérémonieuse dans la cravate de batiste. Ce n'est pas « cher Maître » qu'il veut qu'on l'appelle ; ce n'est même pas « cher grand Maître » ; c'est *Monsieur le Docteur*. Il a un titre, un diplôme, comme il a une cravate blanche, comme il a des décorations, et alors que son génie le met hors du rang, il se complait dans ces conventions de garde-robe, dans ces petites niaiseries de mandarinate. Singulier exemple, dira-t-on, des contradictions de l'homme ! Qui sait si ces contrastes n'ont point dans le caractère une utilité de contrepoids. « Comme un homme ne peut avoir qu'une hardiesse dans sa vie, disait Ernest Renan, j'ai été chaste. » De même, le destin a voulu qu'Ibsen, le révolutionnaire, épuisât dans l'estime du doctorat et des cravates de batiste sa courte provision de respect.

Memento des Expositions

ANGERS. — *Société Les Amis des Arts*. — Par invitation. Ouverture : 11 novembre. Renseignements : *Secrétaire de la Société, palais de la place de Lorraine, Angers*.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 1^{er} novembre-2 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Délai : 15 octobre. Renseignements : *Président de la Société, salle Poirel, Nancy*.

NANTES. — 1^{er}-28 février 1895. Délai d'envoi : 3 au 10 janvier 1895, à M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : *M. Descamps de Lalanne, secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes*.

NICE. — *Société des Beaux-Arts*. — 15 janvier-15 mars 1895. Délai d'envoi : 3 décembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, palais du Crédit lyonnais, Nice*.

REIMS. — *Société des Amis des Arts*. 29 septembre-5 novembre. Deux ouvrages par exposant. Délais d'envoi expirés. Renseignements : *Secrétaire général de la Société*.

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts, avril 1895.

IMAGES A L'INSTAR D'ÉPINAL

LES DEUX FÉES

OU HISTOIRE D'ANTOINE LE TÊTU.

1. — Un soir qu'il venait de jouer une pièce de M. Pailleron dans une petite société d'amateurs,

2. — Antoine, modeste employé à la Compagnie du Gaz, fit la rencontre d'une bonne fée qui lui dit : « L'éclairage des maisons, à raison de trente centimes le mètre cube, ne te convient pas décidément. Éclaire les intelligences — gratuitement.

3. — Mais une fée concurrente qui les suivait, ricana : « Eh bien ! et le monopole ? Et les grandes usines ? Elles t'écraseront, jeune présomptueux. »

4. — Sourd à ces prédictions sinistres, Antoine s'établit, à l'étroit, au fond du passage de l'Élysée des Beaux-Arts — et travailla.

5. — Des personnes compétentes se dérangèrent pour voir ses essais en l'en félicitèrent.

6. — « Succès éphémère et local ! grinça la mauvaise fée. Tempête dans une absinthe ! Coterie ! Têtards ! Doigt dans l'œil ! Ça n'est pas transplantable ! »

7. — Antoine transféra alors le Théâtre-Libre à Montparnasse.

8. — « Bon ! dit la méchante fée, il est là plus près du cimetière. »

9. — Le Théâtre-Libre vécut et prospéra.

10. — « Il sera bientôt au bout de son rouleau, insinua la fée grincheuse. Il a réveillé, en deux ans, tout ce qui dormait d'intéressant dans les cartons. A qui s'adressera-t-il maintenant ? »

11. — Et Antoine, aux Menus-Plaisirs, mena cette belle campagne de cinq années, qui va de *la Mort du duc d'Enghien* aux *Fossiles*, de *la Dupe* aux *Tisserands*, du *Maître*, de Jean Julien, au *Canard sauvage*, et de *la Patrie en danger* aux *Revenants*.

12. — « Qu'est-ce que cela prouve ? dit la fée amère. Ce n'est pas devant le vrai public, le public payant, que vous donnez vos trois misérables représentations mensuelles. »

13. — Alors Antoine loua la salle de l'Eden, et la foule y vint applaudir l'admirable *Puissance des Ténébres*, de Tolstoï — pour commencer.

14. — Mais comme, en même temps, triomphaient M^{me} Sans-Gêne et Mon Prince, la fée à langue de vipère jeta à Antoine le joli mot de Louis Mullen : « Si vous jouiez à présent l'IMPUISSANCE DES LUMIÈRES ! »

(Le Journal.)

L'IMAGIER : L. D.

PETITE CHRONIQUE

Après l'*Arlésienne*, qui a servi de réouverture au théâtre du Parc, Antoine viendra avec sa troupe donner une série de représentations. Au programme : *Une faillite*, de Björnstjerne Björnson, les *Fossiles*, de François de Curel, l'*École des veufs*, d'Ancey et les *Tisserands*, de Gerhard Hauptmann.

La troupe du Théâtre Flamand qui débutera dimanche prochain sur la scène de la rue de Laeken, sous la direction de MM Edm. Hendrikx et Alb. Rans, est ainsi composée :

MM. Edm. Hendrikx, grand premier rôle et père noble ; Albert Rans, grand premier rôle et rôles de caractère ; Arthur Hendrikx, grand jeune premier rôle ; J. Wicheler, jeune premier ; J. Vanperlee, premier comique ; L. Verstraete, jeune premier rôle et rôles marqués ; Arthur Sprenger, Rodrigos, C. Devisschere, Festraets, Loobeck, Lambert, Willckens, Van Autrive, Vandevloed, Daenens, Dupont, Peroo, Demunter et Tacq.

M^{mes} Julia Cuypers, jeune première ; Rans, premiers rôles et rôles de caractère ; Philippine Cuypers, M. Lefèvre, J. Pereira, E. Kockelberg, Antonia Budts, Dina Houben, Vanderauwerà, Genard, De Boeck et Verschueren.

Secrétaire général, M. Arthur Hendrikx.

L'ouverture se fera par *Wilde Lea*, drame en cinq actes de Nestor De Tière. Cette nouvelle œuvre surpasse, dit-on, tout ce qu'a écrit jusqu'ici le jeune dramaturge flamand.

Les répétitions, qui se poursuivent activement, font prévoir un grand succès.

Les compositeurs belges ne sont pas oubliés en Hollande pendant la saison prochaine. La direction du Théâtre royal français à La Haye donnera *Hulda*, l'opéra de César Franck, et le directeur de l'Opéra néerlandais annonce le *Meilief* de Peter Benoit et peut-être un ouvrage de Waclput.

Le Wagner-Verein d'Amsterdam, qui avait l'intention de monter *Lohengrin* cet hiver au nouveau Théâtre communal, est forcé d'y renoncer, les dames (amateurs) qui devaient chanter dans les chœurs n'étant pas disposées à prêter leur concours *en costume*. Au lieu de *Lohengrin*, on donnera la *Valkyrie*.

Après la représentation qu'il donnera le 26 à Anvers, le Théâtre de « l'OEuvre » partira pour la Scandinavie où il jouera à Copenhague, à Stockholm et à Christiania les drames d'Ibsen, de Maeterlinck et de Beaubourg. A Stockholm, il donnera même une première : *Dans le crime*, de M. de Guyerstam, traduction de M. le comte Prozor.

Cette tournée durera quinze jours. Elle n'entravera en rien les répétitions d'*Annabella*, la pièce de Ford adaptée par Maeterlinck qui est à l'étude à Paris et qui passera le 15 octobre.

Les autres ouvrages que montera cette année le Théâtre de « l'OEuvre » sont :

Le Chariot de terre cuite, drame indien, adaptation de Barrucand ; *le Roi Lear*, de Shakespeare ; *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset ; *la Vie muette*, de Maurice Beaubourg ; *Brand*, d'Ibsen ; *la Mort de Tintagiles*, de Maeterlinck ; *le Songe du roi Witland*, de Jean Lorrain ; *Phocas le jardinier*, de Vielé-Griffin ; *On ne joue pas avec le feu*, de Strindberg ; *Galeoto*, d'Etchegarray ; *Floriane et Persigant*, de A.-F. Hérold ; les *Morts aimés*, de M^{me} Léopold Lacour ; *le Fumier*, de Saint-Pol-Roux.

Les causeries seront de MM. Marcel Schwob, Henri Becque, de Wyzewa, Laurent Tailhade, Georges Vanor, etc.

La plupart de ces ouvrages seront joués au Parc par la troupe de M. Lugué-Poe.

Pas très claire, n'est-ce pas, la phrase suivante de *l'Indépendance* extraite de son compte rendu de la reprise de *Lohengrin* :

« Le roi Louis II de Bavière, dans son château de Hohen-schwangau, s'était entouré de figures de cygnes de toutes couleurs et de toutes dimensions. C'est un leit-motiv obligé sur le casque qui couvre le crâne couvre donc le cerveau pensant qui peut se trouver sous le casque. M. Cossira manque ici du leit-motiv. »

La petite ville d'Ancenis a inauguré dernièrement la statue du poète Joachim du Bellay.

L'Académie française avait chargé de la représenter à ces fêtes MM. Brunetière et de Hérédia.

La statue, qui est due au ciseau de Leofanti, s'élève sur le port.

Le poète est debout, dans une attitude rêveuse. Il tient à la main son volume *Les Regrets*. Sur le piédestal, en granit blanc, une inscription est gravée : « La Bretagne angevine. » Au-dessous : « A Joachim du Bellay, 1524-1560. »

Le célèbre tableau de Géricault représentant *les Naufragés de la Méduse* fut vendu au Musée du Louvre pour 6,005 francs. Et encore le marché fut long à conclure.

Géricault composa en 1819 ce tableau qui n'obtint qu'un succès médiocre au Salon. L'artiste, n'en pouvant trouver le placement à Paris, le fit transporter à Londres, où il l'exhiba avec le concours d'un spéculateur.

Cette exhibition lui rapporta 20,000 francs. Pareil succès fit réfléchir la direction des musées nationaux qui voulut acheter *la Méduse* pour le Louvre, mais ne put obtenir du ministre de la maison du roi les 6,000 francs que demandait Géricault.

Peu après l'artiste mourut, le tableau fut mis en vente par ses héritiers et déjà quelques marchands, qui voyaient un obstacle dans la dimension de la toile, se préparaient à l'acheter pour la découper en morceaux, quand un ami du peintre défunt, M. Dreux-d'Orey, s'en rendit acquéreur en couvrant de 5 francs la mise à prix de 6,000.

Quelque temps après, M. Dreux-d'Orey cédait *la Méduse* au musée du Louvre, qui avait fini par obtenir les crédits nécessaires.

Voici le répertoire des représentations de la troupe du Théâtre-Libre qui commenceront dans les premiers jours du mois prochain au Residenz-Theater, à Berlin :

Blanchette, comédie en 3 actes, Brieux ;

Les Revenants, drame en trois actes, Henrik Ibsen ;

Une faillite, pièce en 4 actes, Björnsterne Björnson ;

La Tante Léontine, comédie en 3 actes, M. Boniface et E. Bodin ;

L'École des veufs, comédie en cinq actes, Georges Ancy ;

La Dupe, comédie en 5 actes, Georges Ancy ;

La Nuit bergamasque, 3 actes, Emile Bergerat ;

La Pelote, comédie en 3 actes, Lucien Descaves ;

Boubouroche, 2 actes, Georges Courteline ;

Leurs filles, 2 actes, Pierre Wolff ;

Monsieur Lamblin, 1 acte, Georges Ancy ;

Les Fenêtres, 3 scènes, Jules Perrin et Claude Couturier ;

Le Baiser, 1 acte, Théodore de Banville ;

En famille, 1 acte, Oscar Meténier ;

Seul, 2 actes, Albert Guinon ;

Jacques Damour, 1 acte, Emile Zola et Léon Hennique ;

Mariage d'argent, 1 acte, M. Bourgeois ;

Les Deux Tourtereaux, 1 acte, Paul Ginisty.

Un statisticien anglais s'est amusé à compter les concerts qui ont eu lieu dans son pays pendant l'année dernière. On se sent pris de vertige rien qu'en transcrivant ses chiffres. Cent quarante-huit mille six cent quarante-cinq concerts ont été annoncés dans les journaux anglais. Ces annonces ont couvert neuf millions 313,280 lignes et il faudrait quatre-vingt quinze mille cent trente-deux heures ou trois mille neuf-cent soixante journées de travail pour les écrire à la main. Où s'arrêtera la folie de la statistique ?

A Berlin, on vend de la musique au poids. A Londres, c'est au mètre qu'elle se débite. En effet, on lit dans le catalogue de la célèbre Société coopérative *Army and Navy* : « Musique pour « pianista », quatre pence et demi (45 c.) le pied. L'acheteur est informé qu'une valse mesure de trente à quarante pieds de longueur. » Nous serions curieux de savoir à combien reviendrait un opéra, le prix étant établi par kilomètre !

Le comte Tolstoï publie dans les journaux allemands la lettre suivante :

« La plupart de mes écrits ont été publiés, ces dernières années, non pas en Russie, mais à l'étranger et en traduction. Je laisse entièrement le droit de traduction à quiconque le désire. Mais, comme de mon côté je désire que mes idées se répandent parmi les hommes, il me plairait qu'elles leur fussent présentées exactement. Or, il arrive très souvent que mes traducteurs se servent, pour leur travail, ou d'un texte inexact, ou d'une traduction étrangère. Il arrive, en outre, que beaucoup de mes traducteurs non seulement ne savent pas le russe, mais ignorent presque autant la langue dans laquelle ils me traduisent. Et il arrive encore que MM. les éditeurs réunissent sous un même titre et dans un même volume des morceaux de mes écrits qui n'étaient nullement destinés à être réunis, sans parler des titres de fantaisie qu'ils donnent à mes ouvrages et des coupures qu'ils y font. Et comme de plus ils trouvent ingénieux, presque toujours, d'annoncer la traduction qu'ils publient comme la seule autorisée par moi, j'ai été amené à prendre désormais un parti auquel j'avais toujours refusé de me résigner. Je laisse naturellement à qui voudra le droit de me traduire. Mais je me réserve de désigner toujours expressément celle des traductions qui me paraîtra seule exacte, conforme au texte et à l'esprit de mes ouvrages. »

Une anecdote sur Paganini.

Dans un concert à Ferrare, il eut la singulière idée de se faire assister d'un danseur, qui exécutait des pas entre chaque morceau. Au milieu des applaudissements du public, un coup de sifflet partit de la galerie. Quand Paganini reparut, il annonça qu'il allait imiter le chant des différents oiseaux. Avant de terminer, il avança presque devant la rampe et tira de son violon quelques stridents *hi-han*. « Ça, c'est pour le siffleur », dit-il. Furieux, les spectateurs de la galerie se précipitèrent dans la salle et, escaladant l'orchestre, se mirent à la poursuite du virtuose, qui n'eut que le temps de fuir par la porte des artistes. Il quitta Ferrare sur le champ.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus pittoresques des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufre colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés. Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an. 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

- ANATOLE FRANCE. *Le Lys rouge*. — EN MÉMOIRE DE JEAN CARRIÈS.
— AU PAYS DE NAMUR. — L'ART A BRUXELLES SUIVANT BÆDEKER.
— LA BARAQUE MICHEL ET LE LIVRE DE FER, par Albert Bonjean.
— LES CHRONIQUEURS DE SALONS. — PETITE CHRONIQUE.

ANATOLE FRANCE

Le Lys rouge, Paris, Calmann-Lévy, 1894. Petit in-8°, titre-411 p.

ANATOLE FRANCE, que mit en relief surtout *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, apparaît actuellement, avec MAURICE BARRÈS, en coryphée de cette catégorie spéciale d'écrivains, éclore sur le terreau cosmopolite de Paris, qu'on désigne par l'étiquette : *Ecole du Dandyisme*. Leurs œuvres, belles en général, se distinguent par une affectation pour le raffiné en toutes choses : style, images, tournures, personnages, mœurs, préjugés, esprit, sottise, situations, points de vue divers, et spécialement tout ce qui constitue un certain snobisme, celui du monde élégant et parasitaire, de la « hiche et biche lifferie » prompt à attacher une importance immense à ce qui, dans la vie, n'est que brindilles et pucerons. C'est fort agréable à lire; comme saveur artistique c'est délicat; on suce cela comme une pastille à la fois suave et pimentée. Mais les der-

nières particules dissoutes par la salive de l'esprit, il ne reste d'autre sensation que celle (non sans prix) de quelques heures charmeusement consommées.

Anatole France va son bon train vélocipédique d'écrivain parisien, obligé (au moins ils le croient) d'abattre son livre tous les ans. Il est pour le moment bien en forme et favori. Il a écrit quatre volumes sur *la Vie littéraire* : ceci c'est l'encollement d'articles de journaux, quelque chose comme la mise en magasin de ses vieux chapeaux. Il a écrit *Balthazar*. Il a écrit *l'Elui de nacre*. Il a écrit *Jocaste et le chat maigre*. — encore *le Livre de mon ami*, — encore *les Opinions de M. Jérôme Coignard*, — encore *Thaïs*. Là-dedans assurément plus d'un valable souvenir de lecture et un zigzagement agile de pensées tantôt curieuses, tantôt fortes, tantôt ingénieuses. L'auteur laisse l'impression sympathique d'un artiste alerte très fécond en imprévus d'idées et de mots, ce que nous aimons beaucoup en ces jours où le blasement constamment nous guette.

Le Lys rouge, ainsi nommé parce que beaucoup de cette histoire se passe à Florence dont le blason porte un lys rouge, est avant tout une histoire d'adultère. Car comment un roman français échapperait-il à l'obligatoire couchage? Il est étonnant que tant d'écrivains de goût n'aient pas encore compris à quel point cette affabulation inévitable apparaît désormais à l'étranger fastidieuse et ridicule. L'érotomanie d'attacher tant

d'importance à « la petite chose » finit par devenir crissante au delà de toute scie d'atelier. On se demande avec étonnement comment cette nation littéraire en est venue à se confiner dans cette fastidieuse anecdote de la bête à deux dos et à croire qu'il n'y a vraiment que ça qui intéresse.

Bref, dans *le Lys rouge*, une élégante Parisienne, de la coterie politico-mondaine que nous connaissons aussi en Belgique, femme d'un député, baron du premier Empire qui va entrer dans un des mille et un cabinets en lesquels se gaspille la basse activité opportuniste, se trouve entre deux amants, le présent qui commence à l'ennuyer, et le futur par lequel elle espère faire renickeler ses sensations. Il s'agit donc du passage d'un adultère à l'autre, et c'est ce qu'Anatole France raconte en charmeur. L'amant usé est un clubman quelconque, réunissant tous les dons recherchés et grotesques de cette espèce d'animal : comme cols, cravates, gants, bottines, sticks, cheveux et barbe, il est irréprochable et strictement conforme aux dix mille autres imbéciles de la même variété qui moucheronnent dans les salons parisiens. Il a de plus le petit rez-de-chaussée, la garçonnière dans laquelle il tracasse, plusieurs fois par semaine, avec tous les raffinements de l'élégance, le joli corps de la baronne Martin-Bellème (je crois que c'est ainsi qu'on la nomme).

L'amant neuf est un artiste (peintre ou sculpteur... qu'importe) conforme, lui aussi, au type. Il dit d'une voix profonde des choses qui ne le sont pas. Il est fougueux, sentimental et sensuel. Il fait donc prévoir des parties de..... plaisir émotionnantes. Aussi la baronne va-t-elle à lui en jument qui a flairé l'étalon de choix. Mais, entendons-nous, tout cela est développé suivant les règles du dandysme, avec une hardiesse cavalière mais de goût irréprochable, sans que jamais les sous-entendus aigus qui se démènent dans l'œuvre ne rêvent la couverture satinée brodée d'arabesques délicieuses.

Le livre consiste donc dans la description de la course en montagne russe, ondulante et sursautant, par laquelle l'héroïne va de son point de départ : l'aventure de salon, à son point d'arrivée : l'aventure d'atelier. Puis le tout finit pour elle par une catastrophe : l'artiste se croit (très bêtement) trompé par le mondain, alors que le mondain se croit trompé par l'artiste, et la dame reste avec..... la tournure entre deux amants.

N'était la sauce littéraire qui est d'un cuisinier rare, ce ne serait, on le voit, que très maigre affaire et adultère fongible. Mais la sauce ! la sauce ! ah ! qu'elle est savoureuse !

Autour du groupe principal posent quelques personnages épisodiques. D'abord un juif. Il n'y a plus de livre sans juif. C'est un très infect académicien nommé Schmoll. Anatole France le dépeint et le fait mouvoir avec une verve aride digne de Drumont.

Ensuite il y a une poétesse anglaise, dont l'auteur nous révèle plusieurs vers médiocres, qui collectionne des campanes, et qui ne peut parler sans lâcher *darling, darling, darling*. La juste providence la punit en lui faisant épouser un prince italien.

Il y a enfin un admirable type : le poète français Choulette. Sous ce pseudonyme, Anatole France met en scène le bien-aimé Paul Verlaine, l'un des réformateurs de la versification prosodique qui, toutefois, ne sut pas aller jusqu'à la suppression des règlements sur la rime et la mesure, mais eut la gloire inoubliable de poser la musicalité en base essentielle du vers nouveau. En maint passage, l'illustre bohème apparaît, détaché en traits d'une finesse et d'une justesse exquis. Jamais portrait ne fut plus fidèle, plus spirituel et plus touchant. Il faut voir comme cet exceptionnel et divin esprit se meut libre, fort, naïf et sarcastique au milieu de ce tohu-tohu de mondains qu'il extermine, sans le vouloir, de sa simplicité, de son sardonisme impitoyable et de sa grandeur psychique. C'est un saint en haillons, apostolique et railleur, circulant dans les foules que son auréole illumine. Un saint très pauvre, mais très fraternel qui sert à Anatole France à parler de la question sociale (car de même qu'il n'y a plus de livre sans juif, il n'y a plus de livre sans la question sociale : le monde des idées tourne sur ces deux pôles).

Voici un de ces passages, adorablement étrange et doux :

« Ayant posé soigneusement sur la table du salon son bâton noueux, sa pipe et son antique sac de tapisserie, Choulette salua M^{me} Martin qui lisait à la fenêtre. Il allait à Assise. Il s'était vêtu d'une casaque de peau de chèvre et il ressemblait aux vieux bergers des Nativités.

— Adieu, Madame. Je quitte Fiesole, vous, Dechartre, le trop beau prince Albertinelli et cette gentille ogresse de miss Bell. Je vais visiter la montagne d'Assise, qu'il faut, dit le poète, nommer, non plus Assise, mais Orient, parce que c'est de là que s'est levé le soleil de l'amour. Je vais m'agenouiller devant la crypte heureuse au fond de laquelle saint François repose nu, dans une auge de pierre, avec une pierre pour oreiller. Car il ne voulut pas emporter même un linceul de ce monde où il laissait la révélation de toute joie et de toute bonté.

— Adieu, Monsieur Choulette. Rapportez-moi une médaille de sainte Claire, j'aime beaucoup sainte Claire.

— Vous avez bien raison, Madame. C'était une dame remplie de force et de prudence. Quand saint François, malade et presque aveugle, vint passer quelques jours à Saint-Damien, auprès de son amie, elle lui bâtit de ses mains une cabane dans le jardin. Il se réjouit. Une langueur douloureuse et la brûlure de ses paupières lui ôtaient le sommeil. Une troupe de rats énormes venait

l'attaquer la nuit. Alors il composa un cantique plein d'allégresse pour bénir le splendide frère Soleil, et notre sœur l'Eau, chaste, utile et pure. Mes plus beaux vers, ceux même du *Jardin clos*, ont moins de charme inévitable et de splendeur naturelle. Et il est juste qu'il en soit ainsi, parce que l'âme de saint François était plus belle que n'est la mienne. Meilleur que tous ceux de mes contemporains qu'il m'a été donné de connaître, je ne vaudrais rien. Quand François eut trouvé sa chanson du Soleil, il fut très content. Il songea : Nous irons, mes frères et moi, dans les villes, nous nous tiendrons avec un luth sur la place publique, le jour du marché. Les bonnes gens s'approcheront de nous, et nous leur dirons : « Nous sommes les jongleurs du bon Dieu, et nous allons vous chanter un lai. Si vous en êtes contents, vous nous donnerez une récompense. » Ils s'y engageront. Et quand nous aurons chanté, nous leur rappellerons leur promesse. Nous leur dirons : « Vous nous devez une récompense. Et celle que nous vous demandons, c'est que vous nous aimiez les uns les autres. » Sans doute que, pour tenir leur parole et ne pas faire de tort aux pauvres jongleurs de Dieu, ils éviteront de nuire à autrui.

M^{me} Martin trouvait que saint François était le plus aimable des saints.

— Son œuvre, reprit Choulette, fut détruite alors qu'il vivait encore. Pourtant il mourut heureux, parce qu'en lui était la joie avec l'humilité. Il était en effet le doux chanteur de Dieu. Et il convient qu'un autre pauvre poète reprenne sa tâche et enseigne au monde la vraie religion et la vraie joie. Ce sera moi, Madame, si toutefois je puis dépouiller la raison avec l'orgueil. Car toute beauté morale est accomplie en ce monde par cette sagesse inconcevable qui vient de Dieu et ressemble à la folie. »

En mémoire de Jean Carriès.

La chronique n'a pas été très abondante autour de la tombe de Jean Carriès, si brusquement terrassé par la mort. Quelques nécrologies, peu d'anecdotes, l'unique souvenir de ses débuts au Champ-de-Mars et de sa nomination *stante pede* au grade de chevalier de la Légion d'honneur : bref, une presse médiocre. Messieurs les journalistes étaient occupés d'autre chose. Et puis Carriès, il faut le reconnaître, était tout le contraire d'un « sympathique ». Il vivait dans une solitude farouche, confiné dans ses rêves, n'entrebaillant sa porte qu'à de très rares amis. Dédaigneux du succès, malgré son incoercible orgueil, méprisant et misanthrope, il ne recherchait ni la poignée de mains des distributeurs patentés de renommée, ni même celle des camarades d'atelier. Quant aux hommes de lettres, il les ignorait si complètement, fussent-ils des plus illustres, qu'il en résultait parfois des méprises assez comiques. Un soir que nous nous promenions ensemble au boulevard Saint-Michel (il ne quittait guère la rive gauche), nous rencontrâmes Edmond Haraucourt, dont le pardessus s'entr'ou-

vrait sur un plastron immaculé. Après quelques paroles courtoises, Haraucourt nous quitta : « Excusez-moi, je suis attendu chez Leconte de Lisle. » Carriès grommela aussitôt, en me poussant du coude : « Poseur, va ! Qu'est-ce que ça nous f... qu'il aille chez un comte ? »

Son ignorance de la littérature s'étendait d'ailleurs à la grammaire et à l'orthographe. Une photographie qu'il m'offrit porte cette dédicace aussi fantaisiste qu'affectueuse : « Souvenir à mon *vieille* ami... »

Sous le grand artiste, sous le sculpteur décoré et célèbre, le gâcheur de mortier de jadis transparaisait. Car Jean Carriès — ce n'est pas une légende — fut maçon. Apprenti ou maître, je ne sais. Mais il mania la truelle comme Munkacsy cloua des caisses à claires-voies, comme Sixte-Quint mena les poureaux à la glandée. Et ce fut un brave homme de colonel qui découvrit sa vocation tandis qu'il faisait son service militaire. Grâce aux encouragements et aux subsides de ce Médicis en pantalon garance, Carriès lâcha la brique pour le marbre. L'amitié d'Armand Gouzien, de M^{me} Ménard-Dorian et de Félicien Rops fit le reste. On lui procura des commandes, on organisa des expositions particulières de ses œuvres. Et rapidement le gamin au tablier taché se transforma en un merveilleux ouvrier d'art, qui unit à une dextérité prestigieuse un sentiment profond, intime, teinté de mysticisme, et la plus rare intensité d'expression.

C'est Rops qui me le fit connaître, en 1883. Déjà, l'automne précédent, Louise Breslau, rencontrée en Lorraine, m'en avait parlé avec enthousiasme, avec un peu de mystère aussi. « Carriès !... » A ce seul nom, une petite flamme s'allumait dans ses yeux vifs. « Mais qui est donc ce Carriès dont personne ne m'a jamais rien dit ? D'où vient-il ? Que fait-il ? » Elle se bornait à répondre : « Allez le voir ! C'est un grand, grand artiste ! »

Le jour où je me décidai à frapper à la porte de cet être énigmatique, j'eus beaucoup de peine à me faire ouvrir. C'était rue Boissonnade d'Enfer, une petite allée en cul-de-sac s'ouvrant sur le boulevard Montparnasse, au bout de Paris, non loin des fortifications. Je dus cogner à trois ou quatre reprises. Rops m'avait prévenu. Finalement la porte s'ouvrit et je vis apparaître, méfiant et rébarbatif, ses yeux de nyctalope fixés avec une espèce de terreur sur le visiteur inconnu, Carriès, tel, à peu près, que je me l'étais figuré : petit de taille, nerveux, les cheveux longs, la barbe châtain clair, le visage fatigué, la bouche amère. « Félicien Rops m'a donné votre adresse. Il m'a assuré que vous voudriez bien me montrer votre atelier... — Rops ! Vous venez de la part de Rops ! Soyez le bienvenu, en ce cas. Entrez. Asseyez-vous. Je vais vous montrer tout ce que j'ai fait. »

L'inquiétude de Carriès avait fait place à un sourire un peu triste, à cette expression souffrante et rêveuse qui, — je le constatai dans la suite, — lui était habituelle. « Et comment va ce cher ami ? Quand l'avez-vous vu ? Quel superbe artiste, hein ? Il m'a prévenu de votre visite... » Tout en parlant, il démaillotait des bustes, installait des bronzes sur des selles, poussait vers la baie vitrée, car le jour baissait déjà, d'étranges et admirables figures qui me comblèrent d'étonnement et de joie. C'était la floraison inattendue d'un art jailli, pour la forme extérieure, des ateliers du *xvii^e* siècle, mais pénétré de la vie contemporaine dont il reflétait les sensations multiples, les angoisses, le côté grave et douloureux. Sur les lèvres de son *Charles I^{er} d'Angleterre*, de son *Chevalier casqué*, sur le merveilleux visage de sa mère morte, je vis errer le sourire dédaigneux qui plissait en un rictus

inouvable la bouche de l'artiste... La joie épanouie d'un *Frans Hals*, d'une *Tête de femme hollandaise*, d'un *Homme au chapeau* contrastait avec ces expressions d'une douleur morale contractée et muette. Et, en des bas-reliefs, médaillons, rondes-bosses, des grâces d'enfants délicats, des fragilités exquises de petits membres amoureux modelés apportaient une note spéciale : la tendresse, troisième face de l'art de Carriès.

Comme métier, une précision rare, une exécution minutieuse poussée à ses dernières limites, si parfaite que l'artiste dut subir, comme Rodin d'ailleurs, l'accusation de « surmouler » ses modèles. Ce qui donnait à chacune de ses créations, — bronze, terre-cuite ou plâtre, — l'aspect d'un bibelot précieux, d'un objet unique de la plus haute valeur, c'est la patine dont le sculpteur la revêtait. « Je passe des journées, parfois des semaines ou des mois à chercher la patine qui convient le mieux à telle de mes œuvres. Voyez. Rien n'est laissé au hasard. Et toutes mes patines sont différentes. J'ai, pour les faire, des secrets que personne ne connaîtra jamais. »

Le jour était tombé tout à fait. Et les statues avaient, dans l'ombre grandissante, des silhouettes fantastiques. Carriès me dit brusquement : « Aimez-vous la musique? — Certainement, répondis-je. — Et Wagner? Quel génie!... » Il me montra, au fond de l'atelier, enfoui sous des monceaux de paperasses et des paquets de terre glaise, un vieux piano qui portait, ouvert sur le pupitre, une partition de la *Valkyrie*. « Pourriez-vous me jouer quelques pages de cela? Vous me feriez tant de plaisir! » Je jouai les « Adieux de Wotan », la « Chevauchée », le dialogue de Siegmund et de Brunnhilde. La musique exerçait sur Carriès une excitation extraordinaire. Il avait les larmes aux yeux. Ses nerfs « vibraient » littéralement, comme les cordes sur lesquelles on passe l'archet. Un moment, je l'entendis sangloter dans l'ombre. Quand j'eus fini : « Je vous en prie, accordez-moi une grâce. Ce soir nous reviendrons ici. Vous me jouerez encore du Wagner. Cela me fait tant de bien!... »

Nous allâmes dîner à deux pas de là, dans une pension bourgeoise où Carriès avait l'habitude de prendre ses repas. Modeste table d'hôte d'employés, de fonctionnaires retraités, de petits rentiers économes. Au moment d'entrer, Carriès me dit : « Nous ne parlerons pas d'art. On ne sait pas que je suis sculpteur. J'aime mieux être inconnu. Et puis ces bonnes gens ne comprendraient pas... »

Très à l'aise parmi ces âmes simples qu'une commune médiocrité de ressources avait réunies, Carriès me présenta aux notables, à ceux qui, depuis combien d'années? s'asseyaient tous les soirs au haut bout et que la bonne servait avec le plus de déférence. On causa politique, et, le café pris, nous regagnâmes l'atelier où, à la lueur des bougies, je jouai à Carriès extasié tout ce qui me revint en mémoire de *Tristan*, des *Maîtres* et de *Parsifal*. Il en voulait encore, et toujours, et je sentais, malgré l'imperfection de l'exécution, l'influence mystérieuse et forte de la musique sur la pensée ardente de l'artiste. Ah! l'inoubliable soirée! Je revis fréquemment Carriès depuis, et souvent nous évoquâmes avec attendrissement ce début de nos relations.

Quelques mois après, il vint à Bruxelles et fit avec quelques artistes belges un voyage en Hollande. C'était à l'époque d'une des premières expositions des *XX*, où l'on put voir, on s'en souvient, une série des plus belles créations du sculpteur.

Ce voyage en Hollande était la réalisation d'un rêve longtemps caressé. Mais pour Carriès, la Hollande se résumait en Frans Hals,

qu'il vénérât à l'égal de quelque divinité et dont il avait constamment le nom à la bouche. Il n'admettait pas qu'il y eût eu, à aucune époque, un plus grand peintre que lui. Son exclusivisme critique était d'ailleurs d'une rare intransigeance. Ainsi de tous les sculpteurs modernes, le seul auquel il accordât son admiration entière, absolue, sans restriction, c'était Rude. « Jamais, me disait-il en me montrant la statue du maréchal Ney, je ne passe par ici sans m'arrêter et sans saluer d'un coup de chapeau cet épatant bonhomme. »

Quand il retourna à Paris, sa misanthropie s'accrut et son caractère devint de plus en plus ombrageux. Il lui arriva de se brouiller, pour des riens, avec ses meilleurs amis. L'atelier de la rue Boissonade fut plus impénétrable que jamais, et ses intimes mêmes perdirent Carriès de vue. Pendant deux ans, il vécut à la campagne, loin de Paris, en proie à une fièvre de travail qui eut pour résultat la prestigieuse exposition du Champ-de-Mars en 1892. A côté du sculpteur s'était révélé un potier de génie, dont les grès flammés rehaussés d'or, aux formes imprévues, au coloris sobre et harmonieux, déconcertèrent tous les hommes du métier. Son « œuvre de maîtrise », cette porte monumentale que lui avait généreusement commandée la princesse de Polignac, demeure inachevée. Ce sont, on le sait, des fragments de cette porte qui fournirent la grosse part de son envoi au Champ-de-Mars. Et l'on jugera de l'importance de la commande par le prix fixé : Carriès devait recevoir pour ce travail soixante mille francs; il en toucha d'avance quarante-six mille.

En quelques semaines, la mort a fait son œuvre. Du petit nombre de ceux qui ont connu l'artiste, j'ai cru devoir fixer ces quelques souvenirs, avant qu'ils ne soient effacés des tablettes de la mémoire fragile.

Au Pays de Namur.

La joie d'une villégiature s'accroît quand, se laissant vivre au jour le jour, comme dégagé de sa personnalité presque toujours en révolte contre le milieu citadin qu'on subit mais qu'on ne choisit pas, le rêve que font silencieusement les villages, les prés, les bois, les montagnes de la douce contrée où les vacances vous attendent, vous enveloppe et peu à peu vous domine. On songe à l'attitude de ces pierres, à la physionomie séculaire de ces paysages, à leur vie immobile et puissante en accord avec les lois énormes de la terre. Lentement s'éveille le passé qui dort en eux et l'on recrée leur histoire et l'on revit leurs légendes et bientôt il semble qu'on les connaît depuis toujours et que jadis, en un temps vague, on faisait partie de leur éternité. Cette illusion se fortifie surtout quand le pays est immémorial comme cette merveilleuse vallée de la Meuse dont, jusqu'à ce jour, ni les millions de coups de marteaux des carriers, ni les incessantes détonations des mines n'ont pu casser le charme. Elle est si claire et si tranquille et si reposante, malgré qu'elle sente la poudre, qu'on la désirerait uniquement peuplée d'ermitages et de retraites, où des hommes calmes et savants, revenus des longs et nécessaires voyages autour du monde et de leur âme, utiliseraient leurs jours désormais à parler tranquillement et bellement de la mort. Car toute cette vallée n'est grande et solennelle et vivante que par l'immense souvenir mortuaire qu'elle suscite et par le formidable tombeau qu'elle est.

Autour d'elle d'autres vallées se creusent dans le roc et dans l'évocatrice mémoire : ici, Samson; là-bas, Montaigne; plus loin,

Furfooz. Mais c'est elle qui en absorbe l'antiquité comme elle en boit les eaux dévalantes.

Depuis que les fleuves baissants ont laissé au sommet des rochers les cavernes apparaître, le pays de Namur s'est peuplé.

Le songe s'en va vers ces premiers humains comme alourdi par tant de siècles, mais assez net pourtant pour saisir leur vie et découvrir parmi eux le premier artiste. O celui-là, le si lointain et si doux inconnu, comme les quelques fragments d'art qu'il nous a laissés, nous émeuvent : un simple merrain de renne où quelques fleurs sont sculptées, et encore un dessin précis et miraculeux de poisson avec des écailles et des nageoires. Ces admirables attestations de l'éveil esthétique en un cerveau barbare furent recueillies à Goyet, tandis que là-bas, à Pont-à-Lesse, on trouvait des ébauches de figurines, peut-être quelque idole assise ou quelque amulette.

On sait les surprenantes entailles découvertes en France, à Eyzies et à la Madeleine. Vraisemblablement nos sculptures sont plus vieilles et rien au monde ne serait en art au-delà d'elles.

Plus tard, après des laps d'années innombrables, là-bas, à Sinsin, on fabriquera des bronzes de fine élégance et des bagues et des colliers, mais ces rares et délicats travaux ne seront pas d'une surprise aussi soudaine et aussi pénétrante que les bâtons de commandement de Goyet et les statuettes de Pont-à-Lesse. Dire que si l'on écrivait un jour une histoire complète de l'art en Belgique, il faudrait remonter aux temps qu'on ne sait compter !

Les Romains instruisirent les Belges méthodiquement. Ils les éblouirent au point qu'ils ne leur ont suggéré qu'une esthétique d'imitation. Cela est solide, net, parfait — mais sans inattendu.

Quant aux Francs de la conquête, si l'on étudie, non pas les Ripuaires, mais les Saliens, ils apparaissent avec un art sauvage peut-être, mais d'une violente originalité. Venus des Caucases, ayant passé par les Baltiques, ils ont drainé l'Orient et le Nord. Certes, eux seuls ont donné au style roman tout son caractère décoratif. Ce style, qui semble être le style byzantin assombri et adapté aux ciels fuligineux des septentrions, ne vit que par ses ornements fantastiques et fous. Dans un édifice roman les murailles sont mortes, mais les chapiteaux, les portails, les fonts baptismaux, les autels, les fenêtres où parfois, comme à Worms, sont couchées des bêtes ténébreuses, vivent de la vie des forêts et des plaines et de la mer ; ils remuent de la vie panthéistique totale. Cette vie, c'est l'art franc qui l'a propagée à travers toute la première renaissance, que Charlemagne fit venir de Byzance en Gaule, presque sur commande.

C'est le Musée de Namur qui fournit presque toutes ces preuves d'art, car ce Musée unique est au bout de toutes les pensées que suggère la vallée de la Meuse. Le rêve qui fouille les roches et le fleuve, qui escalade l'antique citadelle, qui parcourt les plateaux où même encore il y a cinquante ans se dressaient des dolmens, qui trouve le sol où s'entassaient des sépultures belges, romaines et franques, revient avec reconnaissance à cette salle, là-bas, au premier étage d'un vieux bâtiment reflété dans la Sambre, pour s'approvisionner d'authenticité et d'indiscutabilité. Puis il repart et peuple les bois, les montagnes, les rivières et l'air et les élargit de toute l'immensité de l'histoire.

L'art à Bruxelles suivant Bædeker.

Comme dernier aliment de ces vacances, finissantes, hélas ! et dernier document, un extrait du *Manuel du voyageur en Belgique et Hollande, y compris le Luxembourg*, par le syndicat d'anonymes sous la firme K. BÆDEKER. C'est la quinzième édition (1894), « revue, corrigée et augmentée ».

Voici comment un fallacieux et hilarant rédacteur s'explique sur l'art à Bruxelles, à la page 17, route 1. On se demande à quel crétin, ankylosé dans une de nos académies, la société s'est adressée pour avoir ce morecau. Et penser que c'est là-dessus que les voyageurs se forment une opinion de notre art !

« Dans les arts, Bruxelles est aujourd'hui en grande partie française et parisienne..... »

« Bruxelles a eu peu de part à la transformation qui s'est opérée en Belgique dans le goût et les arts depuis 1830 ; c'est Anvers qui a été à la tête du mouvement. Cependant l'importance politique de la ville, les richesses artistiques qu'elle possède, les débouchés qu'elle offre, y ont réuni la colonie la plus considérable d'artistes belges, entre lesquels il n'y a toutefois aucune relation d'école.

« Louis Gallait, de Tournai (1810-1887), et Edouard de Biefve, de Bruxelles (1809-1882), furent les peintres les plus en vue après 1840. Leurs œuvres, *L'Abdication de Charles-Quint* (p. 26) et *le Compromis des Nobles* (p. 27), ont été admirées dans l'Europe entière. Leur genre, surtout celui de Gallait, est un naturalisme soigneux, une grande application à rendre les détails, sans aspirer encore aux effets techniques des peintres de nos jours. Comme ils se sont attachés à rendre les idées nationales et en particulier à glorifier Egmont, cela n'a pas peu contribué à leur popularité. Gallait a dû aussi un grand attrait à une certaine sentimentalité, qui s'est habituellement maintenue dans de justes limites.

« Dans la nouvelle génération, on distingue surtout, comme peintres d'histoire et de genre, Slingencyer, Markelbach, Madou (1796-1877), Stallaert et de Vriendt (né en 1843). Le plus célèbre des peintres nationaux est peut-être actuellement Emile Wauters, né à Bruxelles en 1849, tandis que les principaux représentants du genre français en Belgique sont Alfred Stevens et Willems : le premier est même plus de Paris que de Bruxelles. — G. Guffens et J. Swerts, qui ont fait beaucoup ensemble pour introduire la peinture à fresque en Belgique (Ypres, p. 188 ; Courtrai, p. 193), appartiennent, au contraire, à une école qui soigne surtout le dessin et qui rappelle le genre allemand. — E. Verboeckhoven (1798-1881) s'est fait une spécialité dans la peinture des animaux, de même que Robbe, Verwée et Tschaggony. Pour le paysage, la Belgique a peu de noms qu'elle puisse mettre à côté de ceux de l'école hollandaise.

« Wiertz (1806-1865), dont les œuvres sont réunies dans un Musée spécial (p. 50), a occupé une place tout à fait à part. Il était réellement bien doué, et il a réussi jusqu'à un certain point à s'appropriier le genre de Rubens ; mais son humeur hypocondriaque et des querelles littéraires ont fini par l'égarer, et il a poussé quelquefois la bizarrerie jusqu'aux limites de la folie.

« Dans la sculpture, Bruxelles compte quelques noms marquants, comme ceux d'Eug. Simonis, Ch.-A. Fraikin (1817-1893), Jehotte, G. et J. Geefs, Lambeaux, Vinçotte, de Lalaing et de Vigne. Mais c'est surtout dans la sculpture religieuse et plus particulièrement dans la sculpture en bois que se distingue la Bel-

gique. C'est même une spécialité du pays depuis le XVII^e siècle. Elle se cultive notamment à Bruxelles et à Louvain, et les maîtres dans ce genre sont Geerts et les frères Goyers. Les œuvres de de l'école sont si nombreuses dans les églises qu'elles attirent déjà suffisamment l'attention. »

LA BARAQUE MICHEL et LE LIVRE DE FER

PAR ALBERT BONJEAN, illustrations de JULES BRECHET. Verviers, G. Naulet-Hans, petit in-8°, 97 p. et tab.

Une de ces monographies, de plus en plus nombreuses, qui décrivent le si varié paysage de Belgique, consacrée aux Hautes-Fagnes qui dominent Spa, et à la curieuse construction isolée qui en occupe le point culminant, l'altitude suprême de l'Ardenne belge (700 mètres environ), la Baraque Michel, qui a son pendant, mais plus bas, dans la même Ardenne, entre Vieil-Salm et Laroche, à la Baraque de Fraiture.

Ecritte d'un style où se sent l'enthousiasme un peu déclamatoire d'un départemental, fervent de ces sites sauvages, un des derniers déserts du sol natal. Pour trouver d'équivalentes solitudes, moins sévères il est vrai, plus divinement mélancoliques et harmonieuses et pacificatrices, il faut aller au centre du Limbourg retrouver la Bruyère du Coup de Tonnerre, la *Donderstagsche Heide*, formant avec ses tenants et aboutissants quatre vingts kilomètres carrés de vide. Mais, hélas! tout cela diminue sous le rongement incessant de l'agriculture.

L'opuscule de M. Albert Bonjean abonde en curieux détails, de ces minuties qui rendent la promenade plus intéressante et d'une sensation plus vibrante. Il reproduit notamment des feuilletés du Livre, à reliure de fer, où les voyageurs qui s'égarèrent dans la Lande sournoise et qui se retrouvèrent à l'appel d'une cloche célèbre tintant dans une chapelle voisine de la Baraque, ont inscrit leurs impressions de crainte et de reconnaissance. Ce précieux registre a été détruit par un incendie. Une copie faite peu avant, comme par miracle, en a sauvé sinon la matière au moins l'intellectuel contenu.

Tout cela fait aimer le Pays, non pas avec l'étroit cri du patriotisme, mais avec la joie de l'artiste heureux de savoir si près de soi de belles choses et de pouvoir les savourer d'un cœur aimant et convaincu.

Verviers a beaucoup de substance littéraire. Il en sortira tôt ou tard de vrais écrivains. Quel ennui de voir dévier ces forces artistiques dans le puéril et monotone labeur du *Caveau*! N'y aura-t-il pas un initiateur qui apprendra à ce group e intelligent et productif que la Littérature est désormais ailleurs que dans de telles niaiseries périodiques et que le devoir est d'aller à un champ nouveau?

Les Chroniqueurs de Salons.

La Revue blanche, de Paris, cette artistique publication dont nous fimes ici souvent l'éloge, publie une curieuse œuvre de GUSTAVE KAHN, sous le titre : *Le Roi fou*. Elle est quelque peu réminiscente, en sa manière, des *Moralités légendaires* de JULES LAFORGUE, un des plus séduisants livres de ce temps, plus âpre en son humour toutefois que celle de ce charmant poète et puissant réformateur de versification prématurément résorbé par la mort.

Aux pages 242 et 243 de la livraison de septembre, *le Roi fou* marque ce subtil portrait du chroniqueur de salons dont en Belgique l'espèce n'est pas inconnue. Vraiment il vaut d'être extrait et épinglé. C'est de la photographie à l'acide sulfurique :

« On y apercevait souvent, outre de médisants commis de chancellerie, Gouttegrass, l'adipeux chroniqueur, l'homme-cantate du Hummertanz, qui, après des pivotages dans les salons bien pensants, où seul il avait le droit d'émettre des aphorismes, flatteurs sur Paul Bourget qui lui avait une fois écrit une lettre polie, ou méprisants, sur bien d'autres qui aimaient ignorer son existence, venait parfois échouer là quelques instants. C'était là le petit point de licence permis à la littérature; Gouttegrass se revanchait par son loyalisme et son amour des vieux us; de plus Gouttegrass, un peu méprisé pour son métier, bien qu'il le fit fort mal, et y gagna de l'argent, était bavard comme une portière, et colportait mielleusement toutes anecdotes qui tombaient en sa servile possession. Ces petites nocivités l'excusaient à ses propres yeux d'être l'un peu trop humble convive des grands palais; de plus il en tirait un air babillard et un peu gamin, pensait-il, qui embellissait son âge très mûr... »

PETITE CHRONIQUE

M^{me} Fursch-Madier, qui obtint de si grands succès au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, où elle fut engagée plusieurs années à partir de 1876, vient de mourir à New-Jersey (Etats-Unis), où elle s'était retirée en ces derniers temps pour se consacrer au professorat.

Charles Rochussen, un des artistes les plus aimés et les plus populaires des Pays-Bas, vient de mourir à Rotterdam, sa ville natale. Il était né le 1^{er} août 1814 et venait de célébrer son 80^e anniversaire.

Aujourd'hui, dimanche, M. Antoine et sa troupe du Théâtre-Libre joueront en matinée, au Théâtre du Parc, à 1 heure 1/2, *les Tisserands*, pièce en 5 actes de Gerhart Hauptmann. Le soir, à 8 heures, *l'Ecole des Veufs*, comédie en 5 actes de Georges Ancy, et *la Nuit bergamasque*, tragi-comédie en 3 actes d'Emile Bergerat.

Demain soir, dernière représentation des *Tisserands*.

L'« Octuor vocal » vient de choisir comme directeur M. Soubre, le renommé compositeur et professeur au conservatoire. Prochainement il donnera à la Grande-Harmonie un concert qui promet d'être un vrai régal artistique. L'« Octuor » a, en outre, plusieurs engagements dans les salons bruxellois les plus en vue.

Différents artistes ont été remplacés. Telle qu'elle est actuellement, la jeune phalange ne peut manquer de voir grandir rapidement sa réputation.

Pour toutes les communications s'adresser à l'administrateur, M. J. Deneffe, rue Melsens, 14.

Il paraît que notre idée des « Balcons fleuris » fait son chemin. Il nous revient, dit *l'Indépendance*, qu'une application gigantesque de l'idée du concours des balcons fleuris formera un des clous de l'Exposition même. C'est-à-dire qu'en 1897 on s'efforcera de généraliser l'ornementation florale des façades, balcons et fenêtres de tout Bruxelles, de façon que l'ensemble de la ville donne l'illusion d'un immense jardin aux étrangers qui nous ren-

dront visiter cette année-là. Les concours seraient organisés de quartier en quartier, presque de rue en rue, pour que tout le monde, c'est-à-dire que tous les habitants qui en ont les moyens, y prennent part. Et quant à ceux qui sont trop pauvres pour fleurir leurs fenêtres, ils recevraient pour les garnir de plantes ou de fleurs, des subsides qui, naturellement, les excluraient du concours même, mais qui, d'autre part, assurerait à la ville une décoration intégrale et telle qu'on n'aurait jamais rien vu de semblable.

Une jolie idée dont la valeur, comme attraction, peut se mesurer à l'intérêt que le concours des balcons fleuris de 1894, même en ses proportions restreintes, a excité dans les pays étrangers, où mainte ville a décidé de l'imiter.

Les journaux ont raconté l'extraordinaire histoire de la condamnation infligée à l'illustre violoniste Eugène Ysaye : vingt-quatre jours de prison et 500 francs d'amende, pour avoir négligé d'enfermer dans sa niche un saint-bernard trop entreprenant et d'humeur acariâtre.

Voici en quels termes humoristiques l'artiste raconte, dans une lettre à l'un de nous, sa mésaventure :

« Cette ridicule affaire m'a été révélée dans une circonstance assez drôle. Vers 10 heures du matin, la bonne vient m'annoncer qu'un journaliste de *l'Indépendance* demande à me voir. Je descends. Le monsieur sourit et dit : « Je viens vous interviewer... — Avec plaisir; que voulez-vous savoir? — Dame! ce que vous comptez faire... »

« Moi, naïvement : « C'est bien simple. Je partirai le 3 novembre par Le Havre en destination de New-York. Je débiterai à la Philharmonie le 16 avec Bruch, Saint-Saëns et Bach, et je... — Mais non! ce n'est pas de cela qu'il s'agit. — Et de quoi donc? — Mais de votre condamnation. — De ma condamnation?... — Mais oui. Hier, pour votre chien. Vingt-quatre jours de prison et 500 francs d'amende!... »

« Tu vois ma tête. Je me rappelai alors qu'en effet j'avais reçu un jour une invitation à « comparoir », et je l'avais oubliée. Le quiproquo avait été amusant. Tous deux nous restions stupéfiés.

« Je lui demandai des détails et il me montra un journal qui relatait la chose et en tirait une colonne de gorges chaudes. Je m'en fus chez toi : absent. Chez P..., parti. Chez B..., au vert. Chez D..., au bleu. Chez d'autres, à la mer!!! Heureusement qu'une étoile en *ré majeur* (dans le haut du clavier) me fit rencontrer N..., auquel je m'accrochai comme à un jambon de mat de cocagne et qui, aimable, me promit de faire les formalités d'opposition... »

Souhaitons que ce jugement soit bien vite réformé et que le grand artiste, qui vient de signer, à de très brillantes conditions, un engagement pour quarante concerts à donner en trois mois et demi, dans le nouveau monde, ne soit pas obligé de faire à Saint-Gilles sa première escale!

Voici la liste des œuvres vendues à l'Exposition des Beaux-Arts d'Ostende :

Soir d'été, de W. Mesdag; *Fleurs rouges*, de G. Vanaise; *la Lettre*, d'Eugène Smits; *Bretagne en prière*, de Jacquesson de la Chevreuse; *Dans les dunes*, de Arm. Heins; tête d'étude, de Léon Herbo; *Vieux canot*, de Hamman; *Contre vent et marée et Claire matinée en Hollande*, d'Auguste Musin; *Sérénade à la lune et Colombine*, de Jules Chéret; *Tête d'étude*, de Josse Impens; *Mon Jardin*, de De Gouve de Nunques; *la Forge*, de Cézire; Nature

morte et eaux-fortes, de James Ensor; *Avant l'orage*, de Emile Spilliaert; *Vue sur l'Escaut et Tour de Broel*, de Henri Permeke; *Nature morte*, de F. Buelens; *Paysage*, de Marie Lévy; *Départ des hirondelles*, bronze, d'Alex. Charpentier; *Cendrillon*, terre cuite, de E. Lefèvre.

L'administration communale d'Anvers ouvre un concours pour l'érection d'un monument commémoratif du bourgmestre De Wael.

La plaine plantée d'arbres, quai Van Dyck, au côté droit du Steen, et qui déjà porte le nom de l'ancien magistrat, semble être la mieux appropriée pour servir d'emplacement; toutefois les concurrents auront la faculté de proposer au conseil communal tel autre emplacement qui leur paraîtrait plus favorable.

Le monument devra se présenter complètement isolé et visible de tous côtés. Il portera l'effigie de Léopold De Wael et devra être inspiré par les services que le défunt a rendus à la ville d'Anvers.

La forme du monument est laissée au choix des concurrents. Sont seuls exclus les projets de fontaines.

Tous les statuaires et architectes anversoïses pourront prendre part au concours. Le monument sera exécuté en pierre bleue d'Ecaussines ou de Soignies.

Les envois des concurrents comprendront : une maquette en plâtre au cinquième de la grandeur du projet et un devis détaillé des travaux; ces projets seront déposés avant le 1^{er} janvier 1895 au local de l'Académie royale des Beaux-Arts.

Un prix de 23,000 francs sera alloué à l'auteur du projet primé; l'auteur de ce projet devra exécuter le monument à ses frais. 500 francs seront accordés au projet classé second; les projets primés resteront la propriété de la ville.

Enfin, pour l'éventualité d'un résultat insuffisant, le conseil communal se réserve la faculté de recourir subsidiairement à un concours restreint.

Le Quatuor Cricboom, Angenot, Miry, Gillet donnera fin octobre à la Salle Ravenstein deux séances de musique de chambre avec le concours de M^{lle} Louise Merck, pianiste.

Au programme :

Les premier et treizième quatuors de Beethoven, le Quatuor (*la maj.*) de Schumann et le Quatuor de Grieg. Sonates de Beethoven, Bach, Saint-Saëns.

Il paraît que des comédiens chinois vont donner une série de représentations à Paris prochainement.

Le théâtre, composé d'une scène sur des tréteaux élevés de sept à huit pieds, et de bambous supportant la toiture de nattes, avec des toiles peintes comme cloisons et comme fond de scène, ressemble un peu à un théâtre de foire. Mais le répertoire et la troupe — trente-quatre sujets, dont cinq femmes, un tigre et quatre panthères — seront de la plus pure couleur locale.

Cependant, il y a dans la troupe cinq personnes que l'on ne rencontre point d'ordinaire dans les théâtres du Céleste-Empire. Ce ne sont pas le tigre et les panthères, mais les femmes. Un décret impérial a voulu empêcher qu'en Chine, comme sur certaines scènes européennes, les planches servent de refuge pour les dames de mœurs légères quand il fait trop froid sur les trottoirs — selon le mot de Dôjazzet — et les rôles de coquettes et d'amoureuses sont tenus par de jeunes garçons.

Mais, comme nous n'en sommes pas encore là, en France, M. Tay-Chom-Beng, directeur de la tournée, a cru devoir, par exception, emmener des artistes femmes.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine. Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FAHRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage coloré) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés. Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne. rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. VII. *Piero della Francesca* (second article). — LES TISSERANDS. — INSTANTANÉ. *Gerhart Hauptmann*. — LA ZÉLANDE. — A LA HAYE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les Paillasses*. — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs Italiens ⁽¹⁾.

VII

PIERO DELLA FRANCESCA

(Second article.)

... De tels maîtres (Domenico Veneziano, Andrea Castagno, Paolo Ucello), Piero della Francesca reçut les premières leçons. Avec eux, il étudia toutes les nouveautés qui passionnaient ce groupe laborieux et vaillant : l'anatomie, la perspective, la peinture à l'huile. Avec eux, il revint à cette source éternellement féconde pour l'art : l'observation directe de la nature ; il nota, avec une patience et une précision de sculpteur, l'aspect des formes dans l'atmosphère, avec

(1) Voyez dans *l'Art moderne* de 1894, n° 47, GIOTTO ; 49, MASOLINO DA PANICALE ; 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO ; de 1892, 31 et 32, PISANELLO ; 38, ORIOLLO ; 44, L'INCONNU DE FRANCFORT ; de 1894, 36, PIERO DELLA FRANCESCA (1^{er} article). — Prochainement : L'ANGELICO.

une érudition de chirurgien, la décomposition des mouvements, avec une sûreté de mathématicien, les lois de perspective. Il venait d'avoir trente ans et entra dans l'épanouissement de son talent, lorsque, en quelques années, Pisanello, Angelico et Castagno qui tous les trois avaient porté si magnifiquement leur art dans des directions opposées, disparurent successivement. Aux environs de 1460, Piero della Francesca fut la personnalité la plus éminente de la peinture en Italie. (N'oublions pas toutefois Fra Filippo Lippi dont s'achevait la carrière glorieuse et Benozzo Gozzoli qui venait de s'affirmer à Montefalco.)

Il avait été appelé à Rome par le pape Nicolas V, vers 1455, en même temps que Bramante, pour travailler à la décoration du Vatican. Il y peignit à fresque deux des murailles où s'étalent aujourd'hui les compositions insipides de Raphaël. Car — déplorable événement — quelques lustres plus tard, un autre pape (Jules II) ordonnait la destruction des peintures de Piero della Francesca en l'honneur du jeune Sanzio, et celui-ci, avec une suffisance tranquille, anéantissait sous son œuvre les fresques du vieux maître. Il essaya seulement, rapporte Vasari, de sauver de ce massacre indigne quelques portraits de Bramante. Cette aventure m'a toujours paru fâcheuse pour la mémoire de l'auteur de la *Messe de Bolsève*.

Piero quitta Rome pour revenir pendant quelque

temps à Borgo-san-Lepolero, sa ville natale. Ce fut alors, croit-on, qu'il y peignit sa *Résurrection du Christ*. Il se rendit ensuite dans diverses villes d'Italie ; on assure qu'il séjourna à Bologne, à Ferrare, à Urbino, à Pérouse. La plupart des témoignages qu'il laissa de son passage en ces différentes villes ont disparu : mais son œuvre capitale survit à Arezzo : la série de fresques qu'il exécuta dans l'église Saint-François pour glorifier l'*Histoire de la vraie croix*.

L'École des Beaux-Arts de Paris en a fait faire une copie pour sa chapelle et M. Müntz en a donné une description détaillée dans le *Tour du monde* (année 1883, t. I, p. 280). Nulle œuvre peut-être n'est plus intéressante pour l'histoire comme pour l'enseignement de l'art. Elle résume toute la transformation qui se fit dans la peinture du xv^e siècle sous l'impulsion des Ucello, des Castagno, de tous ces maîtres laborieux et chercheurs dont Piero avait appris la science. Le souvenir des *Batailles* d'Ucello est évident dans la *Bataille de Constantin*. Le souci des perspectives bien calculées, des mouvements bien observés, les recherches de combinaisons nouvelles de la lumière et de la couleur sont manifestes. L'impulsion réaliste, elle aussi, est significativement marquée ; il y a un effort certain pour se dégager de toute convention, pour serrer le plus possible la vérité, voire même — ce qui est tout à fait nouveau dans l'art et ce qui ne sera plus tenté que par les modernes — la vérité historique. Cette tendance naturaliste est si nette que ce qui frappe peut-être le plus, de toute la belle ordonnance de ces fresques, ce sont les quelques groupes de femmes qui sont incontestablement des portraits de contemporaines de Piero. Elles ont les modes extravagantes des Florentines du temps, et certes Piero les peignit telles qu'il les voyait avec leurs coiffures étranges, leurs fronts bornés, leurs longs cous gracieux. Et comme tous les grands peintres, il a su donner aux pires fantaisies du costume féminin ce style qui transforme en dignité le ridicule de certains accoutrements éphémères.

Après Arezzo, c'est à Londres qu'il faut aller admirer Piero della Francesca. Est-il nécessaire de dire que la National Gallery, pour ce maître comme pour tant d'autres, est sans égale ? Elle possède quatre œuvres de son pinceau, ces œuvres d'une si insigne rareté que pas un des grands musées du continent n'a pu en acquérir. Le Louvre n'en a aucune ; Berlin, Vienne, Saint-Petersbourg non plus ; à la Brera de Milan, on montre une grande *Sainte Conversation* longtemps attribuée à Fra Carnevale, un des élèves de Piero, mais que la critique récente tend à restituer au maître dont la gloire pourrait s'en passer, d'ailleurs.

Si l'on excepte les portraits de Piero, qui doivent être examinés à part, et qui sont au nombre de huit, au plus, ce qui nous est resté de son labeur se réduit aux

fresques d'Arezzo, à sa *Résurrection* de Borgo, à une *Flagellation du Christ* à Urbino, un panneau à quatre compartiments relatant des *Miracles d'un saint*, à Pérouse, et aux tableaux de Londres.

L'un est un *Baptême du Christ* qui rappelle, dans sa conception générale et dans quelques détails, celui de Masolino da Panicale. (J'ai déjà eu l'occasion de remarquer que les artistes du xv^e siècle ne pensaient point du tout comme ceux du nôtre à propos de la propriété des sujets ; ils ne se faisaient aucun scrupule de s'emprunter les uns aux autres des épisodes ou même des compositions entières. Nous voyons les plus grands, les plus personnels, les plus féconds agir ainsi, soit que certaines ordonnances fussent considérées comme banales, soit que cette question de mise en scène leur ait paru d'importance accessoire.)

Dans un ruisseau, où coule entre des rochers une eau rare, le Christ est debout, nu, mains jointes, incliné sous l'onde que verse de la rive gauche, saint Jean. Derrière celui-ci, un homme déshabillé qui enlève sa chemise ; derrière encore un groupe de personnages juifs aux barbes frisées et aux hautes toques trapézoïdales. Sur la rive droite, un tronc d'arbre raide et gris, près duquel sont trois anges qu'assez malheureusement le peintre fit à peu près de la même taille que le Christ et saint Jean. Ils ont des figures rondes et molles, indifférentes. En vérité, nous n'avons ici qu'une version affaiblie de l'œuvre de Masolino, peut-être plus habile, mais où l'originalité de Piero ne s'affirme que par des qualités de coloriste clair et délicat, par exemple dans le paysage de prairies et de sables alternant par taches vert-brun et grisâtres, onduleusement, vers un horizon où il y a quelque profondeur.

Pourquoi M. Müntz, qui s'emballait sur cette œuvre secondaire, ne dit-il rien de l'autre tableau : *La Nativité du Christ*, qui est bien supérieur ? M. Lafenestre, en son excellent précis d'*Histoire de la peinture italienne*, ne le mentionne pas non plus. Il est pourtant à Londres depuis 1874 et le catalogue donne sur sa provenance de péremptores renseignements, qui semblent écarter toute discussion sur son authenticité. C'est, en tous cas, une œuvre de premier ordre, où les dons de Piero della Francesca se trouvent réunis avec éclat. Il y a prouvé comment il savait allier, avec un sentiment élevé et fervent, le souci de l'exactitude des formes et des attitudes étudiées dans la vie. Mais c'est surtout dans le coloris qu'il a donné une note exceptionnellement savoureuse, sans équivalent. Je ne saurais dire l'étonnement, l'impression enchanteresse que fait cette peinture au milieu des autres. Elle est à la fois moelleuse et fluide, transparente et claire. Elle donne une sensation de lumière et d'air que ne suggère aucune œuvre de ce temps-là et dont seuls certains paysagistes modernes se sont approchés.

C'est sur un tertre élevé — dans le lointain on aperçoit de chaque côté le vaste paysage aux détails minuscules, là-bas, là-bas, les toits d'une ville avec ses murs, ses clochers et ses tours, et puis encore la course d'une rivière entre des montagnes, dans un pays de sable et de petits arbres roux — une chaumière faite de trois murs gris ruinés, et des piquets en soutiennent le toit, le toit jaunâtre tacheté de mousses rousses, le toit sur le coin duquel une pie s'est perchée. Le sol? de sable blanc, avec aussi des mousses rousses, et des fleurettes brunes presque noires, et trois chardonnerets. C'est comme un coin de bruyère ou de dune, d'un velouté qui fait penser à ces beaux tapis d'Orient aux bigarrures brunâtres sur des fonds crème.

Au centre, l'Enfant Jésus, sur un pan du manteau de sa mère, et vers elle agitant ses petits bras. La Vierge est à genoux devant lui, très jeune et blonde, à la peau très blanche. Elle n'a rien d'idéal ou de mystique, c'est une créature humaine, vivante et saine. Mais elle est exquise et charmante de grâce et de candeur : quelque jeune princesse que Piero aura surprise en prière. La simplicité du vêtement n'exclut point la somptuosité discrète des tons : des manches cramoisies font valoir le gris mauve de la robe, aux plis sévères, qu'enveloppe un manteau d'un bleu profond. Sur sa poitrine, un collier de perles pures retient un bijou où un grenat allume sa lueur sombre et passionnée ; et dans ses cheveux blonds, encore des grenats et des perles...

Derrière la Vierge, l'âne gris et le bœuf jaune aux yeux stupides. A gauche de ce groupe central, dans le soleil, un concert d'anges ; de l'autre côté, dans l'ombre légère que fait le toit de chaume, deux bergers debout, et devant eux, au premier plan, assis sur la selle de l'âne, saint Joseph, les jambes croisées, dans une attitude de repos. (Toute cette partie du tableau n'est pas terminée, volontairement peut-être, les mouvements et les couleurs ne sont qu'indiqués, comme dans une esquisse.) Les costumes sont humbles et sombres, dans une harmonie tranquille : saint Joseph porte une veste et un bonnet de nuance brune et s'enveloppe dans un manteau d'un rouge passé ; les deux bergers, en tons neutres, gris-jaune, gris-rose. Tous ont l'air grave et pensif, silencieux, songeur. Comme pour ordonner le recueillement et la prière, l'un des bergers montre le ciel de son bras levé.

Mais ce qui est merveilleux, c'est, dans le soleil, ce groupe d'anges musiciens. Ceux-là ne sont point de la terre terne et triste ; ils viennent de la lumière et de la splendeur. Ils sont trois à jouer de la cithare, et deux autres derrière eux, dont on ne voit que les bustes, chantent à pleine voix. Tous très jeunes et pareils, vaguement dissemblables comme des frères ou des sœurs, car leurs figures rondes, souriantes, épanouies ainsi que des fleurs, ont le charme insexuel des visages

enfants. De légères robes, un peu bouffantes vers la ceinture, les habillent de joyeuses couleurs claires ; la première est blanche comme un verger fleuri ; la seconde, mauve ; la troisième est d'un bleu pâle doux comme la turquoise. Les tons un peu plus accentués de celles des chanteurs : l'une d'azur foncé, l'autre de vermillon brodé de lacis de perles, achèvent de faire de ce bouquet d'adolescents un spectacle infiniment chatoyant et séducteur. Leurs fins pieds nus sont sur les fleurettes du sol, à peine appuyés, sans les fléchir ; on les sent immatériels, prêts à s'évanouir au premier souffle de l'air, à remonter vers les sphères supérieures, dès que seront dits leurs cantiques et célébré le concert extatique du divin Bambino !

JULES DESTRIÉE

LES TISSERANDS

PAR HAUPTMANN

GERHART HAUPTMANN a expliqué aux indiscrets qui venaient lui demander quoi et qu'est-ce sur sa pièce, désormais célèbre : « qu'il avait simplement voulu mettre à la scène un épisode de l'introduction des machines perfectionnées, en Silésie, vers 1840 ». Et là-dessus il a fermé sa porte.

Hauptmann nous semble un pince-sans-rire très bien organisé. Il garde pour lui le secret de son œuvre, convaincu, ainsi que le doit être tout artiste, que le mieux est de laisser celle-ci sortir sur la foule ses effets de mystère, en contradiction souvent même avec tout ce qu'a pensé celui qui l'a faite.

En Silésie ! Vers 1840 ! Allons donc ! Nous comprenons irrésistiblement autrement, et nous traduisons : Au temps présent, partout où règne la misère, dans les affreux quartiers de Londres, de Berlin, de Paris, de Vienne, de Moscou. C'est l'universelle tranche de vie ouvrière, dans les groupes affreusement sacrifiés et délaissés. La Silésie ! 1840 ! des tisserands ! ce n'est qu'un grimage fardant le formidable symbolisme de la pièce.

Le sujet ? l'éternelle et sombre histoire. Des êtres humains voués au travail manuel excessif dans sa durée, insuffisant dans sa rémunération. Comme conséquences courantes : la souffrance et la dénutrition. Comme effets faisant parfois explosion : l'émeute et les représailles terribles, s'attaquant aux choses de luxe et aux hommes de luxe qui incarnent l'inique distribution des biens.

Tout est pris dans sa réalité lugubre. Hauptmann ne nettoie pas ses personnages des tares inévitables qui les souillent. Ses travailleurs déprimés ont les vices de leur martyre permanent en même temps que les cris sublimes de détresse et les rages héroïques. Ses riches ont les vertus bourgeoises en même temps que les égoïsmes féroces et l'inconscience des iniquités abominables qu'ils concentrent. Il a plongé dans la cuve humaine la grande cuillère et en a extrait, sans épuration, une assiettée de l'horrible soupe sociale qui y chauffe croupissante. Il la présente telle quelle au spectateur, ou plutôt il la lui jette à la figure.

Et il respecte même le trait final par lequel le Destin souligne et clôturé tant d'événements : le détail dérisoire. Un bon ouvrier précheur circule dans l'œuvre (admirablement interprété par Antoine) : il recommande la patience, il croit en la résignation, il

accepte puérilement l'injustice, il se conduit de manière à mériter tous les éloges de messieurs les actionnaires et des gens bien pensants. Or, dans la fusillade destinée à ramener au chenil toutes ces bêtes affamées, c'est lui qui est tué : une balle égarée casse la vitre de son taudis et l'abat à son métier même où il est en train de ratiociner sur la convenance de se tenir tranquille.

Il y a un grand art de mise en scène violente et la troupe d'Antoine l'a fait saillir avec un brio saisissant. C'est bien la ménagerie ouvrière hurlante et dévastatrice qui erie, gesticule, frappe, tue, boît, massacre les mobiliers et s'acharne sur la piste de ses victimes. L'action générale est sobre dans son coloris furieux et désordonné. C'est une esquisse brossée à grands coups dans les tons d'une nuit rougoyante. Tous les mots sont des heurts, les phrases des bousculades, les situations des crises, les décors des drames. Les personnages ont les difformités redoutables du cauchemar. La marche générale tourmente et fait blêmir et fait frissonner.

Mais l'impression dominante n'est pas une impression d'art : on se sent trop proche de la réalité et l'angoisse ressentie sans interruption n'a pas la paix foncière qui est au fond de toute œuvre vraiment artistique et qui constitue sa saveur précieuse. Ce qu'on éprouve, c'est l'effroi et le malaise des assistants à une exécution capitale, à une vivisection cruelle, au ramassage des blessés sur un champ de bataille, au pansement des victimes d'un incendie.

L'effet sur les spectateurs est énorme. Un effet social, certes. Qui, voyant ce déroulement de navrants épisodes, n'a pas, comme adversaire ou comme admirateur, senti remuer en soi le travail de la justice imposant aux uns la sympathie des charités désormais insurmontables, aux autres l'hostilité contre les transformateurs qu'on sent arriver d'un pas terrible dans les couloirs de l'avenir ? Le trouble est si intense qu'à chaque représentation il y a des exodes de la salle (spécialement, ah ! l'incompressible sottise bourgeoise !) quand un des émeutiers casse à coups de marteau le superbe service de vieux saxe qui faisait l'orgueil de la famille Dreissiger, une des maisons industrielles que l'on saccage.

Les Tisserands sont défendus à Paris, ce qui est absolument normal sous le gouvernement benignement féroce de M. Casimir Périer. L'Empereur vient de les tolérer en Allemagne, mais le scandale a été énorme dans les sphères conservatrices qui considèrent les représentations comme une répétition pour les brûlements et les démolitions futures. En Belgique, on l'a jouée trois jours de suite, à la consternation de messieurs les membres du *Cercle artistique et littéraire*, fort dérangés dans leur quiète somnolence et leur digérante tranquillité. Il n'y a pas eu d'autre incident que des pluies de petits papiers rouges, fort sensés dans ce qui s'y trouvait imprimé, que de jeunes ouvriers (déjà convertis, hélas ! aux idées subversives ; pleurez, pleurez, ô muses doctrinaires) ont éparpillés par centaines sur les beaux messieurs et les belles madames des fauteuils d'orchestre.

INSTANTANÉ

GERHART HAUPTMANN. — Petit-fils de tisserand, naquit en 1862, à Salzbrunn, en Silésie ; paraît plus jeune encore que son âge avec sa figure rase, pâle, son corps maigre et long, l'allure que l'on voit à nos jeunes sulpiciens en promenade. A continué de vivre au pays natal, avec ses deux frères ; les trois ont épousé trois

sœurs. Etudia l'agronomie, s'adonna plusieurs années à la sculpture, puis entreprit des romans historiques, un *Tibère*, à la suite de voyages en Italie ; enfin, débuta, en 1889, au théâtre et s'affirma vite comme le plus remarquable des jeunes dramaturges allemands. Triompha avec *les Tisserands*. Joué à présent sur le théâtre de l'empereur, à Berlin, et les théâtres officiels de Dresde, Munich et Vienne, avec *Hannule Mattern*, qui obtient un énorme succès en Allemagne. Signe partienlier : L'horreur des villes. Ne vient à Berlin que le temps nécessaire à ses affaires ; n'a pu rester plus de vingt-quatre heures à Paris, où le Boulevard le rendait triste à pleurer.

(Gil Blas.)

LA ZÉLANDE

Willem Delsaux, en un cahier de texte et de dessins annoncé pour le 15 octobre, réalisa la vision d'une Zélande envoiante, de cette Zélande qui lui fut une sensation d'art inoubliable et durable à travers son œuvre. C'est, en fusains, en crayons Conté, en fluides pointes-sèches, en morsures après d'eau-forte, restitués lithographiquement, tout le charme des étés du bord des fleuves, les grandes mares tristes aux silhouettes de cigognes et de hérons dans les soirs, les estuaires et les canaux, des évocations de bourgades et de villettes sur des fonds tourmentés de couchant, et les phares, et les moulins, et les pilotis d'estacades dans le soleil, la bourrasque, au clair de lune, et Viane et Zierikzee, et toujours le cassement bourru, lourd, infatigable de la mer à toutes les pages, à toutes les plages. Tout cela en accents plutôt forts, gras, puissants, en touches et en pâtes d'esquisse simulées par l'écrasement du charbon, la flambée claire d'un blanc de papier réservé, les sabrures au canif, les libres manœuvres d'une main « peintre ». Et le texte est à l'avenant, imagé, tout en reliefs de couleur, en tons de soleil et de gloire, écriture de professionnel qui pense ce qu'il voit et pour qui le mirage ne s'arrête pas à la rétine, mais éveille de la sensation cérébrale, aide à nouer les rythmes et les pensées. On en pourra juger par ces quelques fragments :

« Du faite du *Lauge Jan*, dans la couronne de plomb, une sensation d'infini vous étreint.

Cette longue et périlleuse ascension à l'extérieur de la tour, sur les échelles de fer, qui permettent de voir, sous soi, les carrioles filer sur la grand'place, creuse un abîme. Et cet horizon de mers, au sud, à l'ouest, au nord, et les plaines encore liquides, à l'est, vers le marquisat de Berg-op-Zoom, ensuite agrandissent la vision au delà des choses déjà vues.

O les polders immenses, bigarrés de moissons, de foins, de villages et de mares, et les dunes et les schorres, les moulins et les bateaux comme des jouets, tout cela sous l'immense Noordzee, où dansent les paillettes de vermeil et les laves de métaux en fusion.

Sur le gris des eaux, les villettes se silhouettent. Vlissingen, avec son port vide obscurci de la fumée des steamers trimant à l'entrée du Hont ; Arnemuiden, ensablé, aux toits rouges, aux mats grêles des pêcheurs de crevettes, Veere, évocation de rêve et de sommeil avec son hôtel de ville, une merveille.

Les fleuves semblent remonter leurs cours, portant les grands voiliers : l'Escaut occidental, pareil à un gigantesque serpent, court lumineux vers Bath, s'enfonce sous l'horizon brouillé, vers la Flandre, après avoir laissé une partie de ses eaux dans les *Gat d'Axel* et de *Philippine*.

A l'occident, au-dessus des dunes d'Oostkapel, le Rompot, l'Escaut oriental, qui prend dans le Keeten les eaux de la Meuse; les îles de Noord-Beveland, de Schouwen-Duiveland, et plus loin Tholen, Sint-Philipsland, formés des estuaires des trois fleuves, des bras de cet immense delta.

Sur tout cela, une lumière vibrante, qui mange les contours, qui illumine les eaux et fait briller, là-bas, au loin, les sillages des paquebots. Quelques tours, Zierikzee la gothique, Goes, Tholen et des clochers, des clochers.....

Quelle joie et quel charme dans Middelbourg même, ces maisons qui semblent minuscules, les habitants pygmées, allant, venant dans les rues tournantes, autour de la place, les femmes coquettes, les hommes lourds et engoncés!

Dans les cours, des *meisjes*, en bras nus et rouges, le petit bonnet garni de plaques de métal en tête, passent actives; par échappées, dans les cours ombreuses ou éclairées, on devine la vie calme et méthodique des intérieurs, le long des vieux quais.

Au-dessous de nous, les places plantées d'arbres et les vieux murs de l'*Abdij* (abbaye) où règne le silence des hospices.

Sur la haute mer, le soleil, un instant caché, irradie derrière les grands vaisseaux et semble la puissante réalité de la devise : *Luctor et Emergo*.

Sur la table, couverte de toile bleue carrelée, chante la bouilloire de cuivre, le morceau de tourbe brasille, rubescent.

Couvertes de devises en lettres d'or, encadrées de guirlandes fleuries, rouge-brique et vert-pomme, les tasses et les assiettes, chargées de sucreries, font pétiller leurs blancs vifs, sous la fenêtre aux carreaux menus, sous les paravues métalliques où sont peintes de mirifiques marines.

Le torse grand, les épaules larges, bouchant la porte surbaissée, *baas Aubries* crie joyeusement aux filles toutes parées :

« Eh bien! avez-vous laissé des *babbeleers* (sucreries) pour moi? »

Et une bordée de rires frais secoue la maisonnée et trouve un écho près des gars, fumant la pipe, sur un banc, au soleil, près des grands tournesols.

C'est jour de joie, les grands carafons de *brandewijn* et de *citroenbitter* circulent, on fête la venue d'un fils et les matelots et les voisines sont invités par *baas Andries*.

Les têtes hâlées sont noires près des dentelles empesées, et s'élargissent d'un grand sourire, quand de l'alcôve aux rideaux violets, aux couvertures oranges, l'accouchée souhaite la bienvenue.

Et la fête continue dans la chambre peinte en vert, où les visages et les bonnets semblent des fleurs que piquent d'or les bijoux, et que dehors les banderoles flottent au mât du *Jonge Aubries*, le bon bateau.

Le soleil arde, intense, sur les chaumes et les emblavures; un grésillement de chaleur, une vibration de lumière inondent la cour de la vieille ferme de Clooten-Dyk et se glissent par les contrevents dans la grande salle fraîche, la chambre d'été, où le vieux fermier rêve en humant son bière.

Au long du haut lambris de faïence courent des reflets d'or et des ombres bleues et mauves qu'encadre superbement l'orme sombre des boiseries. Les grandes alcôves, aux portes amples, moulurées profondément, sont fermées et, sur la table, la Bible close; dans la

douce atmosphère dansent quelques mouches, s'irisant parfois d'un rayon vermeil.

Le vieux Kees s'endort en supputant le rapport de ses foins, et la servante, glissant sans bruit sur les nattes de jonc, vient fermer la fenêtre et le volet.

Dans la salle fraîche, la chambre d'été, le fermier dort, tandis qu'au dehors les grands bœufs se baignent dans l'abreuvoir miroitant et que les pores se coulent sous les anges, cherchant l'ombre. Sur la ferme règne une chaleur bouillonnante qui appelle le repos.

Lugubre, la mèche de la petite lampe grésille en un coin de la cabane, devant l'étroite ouverture de l'alcôve, où geint un homme.

Une vieille, la mère, va, vient, de la lumière, qu'elle moule, au brasier qui s'éteint sous la rafale.

La mer hurle, là, derrière la digue et le vent emporte, fêtu par fêtu, la couverture de chaume pourri.

L'odeur atroce de la lampe flotte, mêlée aux relents de l'étroite bande de lard qui se racornit sur la poêle.

« Hé! han! » sille le malade, dans une plainte; une toux horrible le secoue; la vieille, un moment interdite, s'arrête et hausse les épaules. Et la fièvre s'empare du malheureux qui raconte :

« L'eau! ah! l'eau profonde, où Jan est tombé et le vent, le sale vent qui roule les vagues, hé! han! je l'attrape, je nage, je nage, ah! plus de forces..... ma tête sur les pierres de la digue. « Al wey! al wey, la dwingedonday! Ah! »

A LA HAYE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Le *Nederlandsche Elsetub* vient d'ouvrir sa septième exposition de Blanc et Noir à La Haye. Cette exposition est la plus complète, la plus homogène de toutes celles qui ont eu lieu. Rien de médiocre n'y détonne, et le placement ne laisse rien à désirer.

Au lieu d'inviter au hasard des artistes en Blanc et Noir, la direction a choisi cette fois ceux qui travaillent pour le Livre. D'Angleterre sont venus les maîtres du genre : Walter Crane, William Morris, Gaskin, Sturge Moore, Lucien Pissarro, Ch. Ricketts, Savage, Shannon.

Cet ensemble d'œuvres, d'une saveur rare, d'une distinction toute britannique, d'une science consommée et d'un goût impeccable, tient la place d'honneur.

Khnopff est le seul artiste belge qui ait répondu aux invitations : il y a de lui un cadre avec d'exquises pages.

Les Hollandais, membres de la société, ont exposé avec soin : E. Bosch, des dessins en un style adéquat au sujet : *Pelléas et Mélisande*, un *Autel*, des zincographies; Bauer, sa suite pour *Abélyséril* et de grandes planches d'Égypte : *la Mosquée Hassan*, *la Mosquée El Achar*, d'une élégante écriture, facile et suggestive. Citons aussi des études de portraits, dessins, de Haverman, dont un portrait d'enfant d'un grand charme. Isaac Israëls débute comme membre à cette exposition avec une dizaine de dessins impressionnistes, vues d'Amsterdam pour la plupart, nerveux, donnant bien l'aspect des vieux quais de la capitale. De Karsen, une charmante petite eau-forte d'une rare pénétration. De van Looij et de van der Maarel de beaux fusains, paysages et figures. Thorn Prikker y expose ses dessins pour le *Moine épique*

et le *Moine sauvage* d'Emile Verhaeren, et un fragment de peinture murale : *Têtes d'apôtres*, où est exprimée toute sa délicatesse de lignes personnelles. De Van der Valk, des eaux-fortes légères, faciles, exécutées directement d'après nature. De Zilcken, le *Verlaine* d'après Toorop, et une suite de planches nouvelles, originales ou reproductions. Jan Veth s'y accentue portraitiste plein de caractère, aqua-fortiste d'une technique prodigieuse et lithographe hors ligne. Il a là un *Alberdingk Thym*, une *Jeune fille* et d'autres têtes encore des plus remarquables.

J'allais oublier, parmi les étrangers, des épreuves avant lettre de Steinlen, d'une âpreté superbe.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Paillasses.

Les représentations des *Paillasses*, de M. Leoncavallo, annoncées au Théâtre de la Monnaie, rencontrent des objections de la part de M. Catulle Mendès, auteur de *la Femme de Tabarin*, le drame que jouèrent, il y a quelques années, à Bruxelles, Antoine et M^{me} Defresnes, et qui vient d'être accueilli avec un très grand succès à la Comédie-Française. Voici la lettre que M. Catulle Mendès adresse, à ce propos, aux journaux :

MON CHER CONFRÈRE,

On a annoncé que je renonçais à toute réclamation contre *I Pagliaci* de M. Leoncavallo.

Il n'en est rien.

Tant que *I Pagliaci*, dont le sujet, en général, et la scène principale, en particulier, sont manifestement empruntés à ma petite parade *La Femme de Tabarin*, n'ont été représentés qu'en pays de langue étrangère, je me suis tenu coi, étant d'humeur endurante et peu processive. Mais *I Pagliaci* vont être joués à Bruxelles, puis à Paris, et la partition vient de paraître en France avec le texte français.

J'ai pensé qu'une plus longue tolérance serait pure niaiserie; et, le plus courtoisement qu'il m'a été possible, j'ai essayé d'entrer en accommodement avec M. Leoncavallo, auteur, et M. Sonzogno, éditeur; je désirais surtout que les couvertures des partitions et les affiches des théâtres portassent désormais cet avis : « D'après *la Femme de Tabarin* de M. Catulle Mendès. » Je n'ai pu obtenir satisfaction. M. Leoncavallo persiste à croire que ma pièce est de lui.

J'ai donc sollicité l'honneur d'être entendu par la Commission des auteurs dramatiques; elle a bien voulu prendre en considération la validité de mon grief; et cette petite affaire, dénuée d'ailleurs de toute importance, suivra son cours normal.

Bien cordialement à vous, cher confrère.

CATULLE MENDÈS

24 septembre 1894.

La Commission des auteurs dramatiques a offert son arbitrage à M. Leoncavallo et à M. Sonzogno, éditeur. Cette offre est faite à l'éditeur pour le cas où, par traité, il aurait acquis tous les droits et toutes les responsabilités de l'auteur. Si ces messieurs acceptent l'arbitrage proposé, — on sait que les sentences de la société sont sans appel, — l'affaire se terminera promptement et sans procès.

Ce n'est qu'en cas de refus d'arbitrage que l'affaire se dénouerait devant les tribunaux.

La Société des auteurs dramatiques, ne pouvant pas poursuivre en son nom, poursuivra au nom de M. Catulle Mendès; mais, considérant que l'affaire, outre un intérêt personnel à l'auteur français, offre un intérêt général, elle a fait savoir à M. Catulle Mendès qu'elle prendrait à sa charge tous les frais du procès.

Dans une lettre adressée à son éditeur, M. Leoncavallo affirme qu'il ne connaît ni la pièce de M. Mendès, ni un drame espagnol, sur le même sujet, de M. Estebanez, et qui date de 1830. Le compositeur ajoute, en outre, qu'on a joué à l'Opéra-Comique un ouvrage de M. Paul Ferrier, musique de M. Emile Pessard, intitulé *Tabarin*, et s'étonne que « M. Ferrier, parce qu'il est Français, ait eu le droit d'avoir la même idée que M. Mendès et que ce droit lui soit refusé, à lui, Italien. »

L'affaire viendra donc décidément devant les tribunaux.

PETITE CHRONIQUE

A MON ENTENDEUR. — J'ai été privé, par les vacances, du plaisir de vous lire plus tôt. La situation est simple. Lorsqu'un critique ne se borne plus à l'œuvre, mais attaque la personne, l'attaqué, par une juste réciprocité, peut s'en prendre à la personne du critique : c'est du talion élémentaire. Et il a le choix des moyens de correction. Mais dans l'espèce, l'ancienne affaire impose le devoir (et la charité) de s'abstenir. Quand on a frotté le nez d'un plumitif dans son cas et qu'on lui a cassé sur les reins son propre stick, sans compter quelques menues gifles, coups de poing mignons et coquets coups de pied à l'endroit réglementaire, le tout suivi d'une descente sur le pré pour liquider l'incident, si le critique est assez de son village pour ne pas contenir sa rancune et récidiver, le bon goût et une impossibilité matérielle empêchent de renouveler la petite opération : on ne châtre pas deux fois le même animal. — EDM. P.

M. Gevaert a inscrit au programme du premier concert du Conservatoire, fixé au 23 décembre, la *Neuvième symphonie* et le Concerto en *mi bémol* de Beethoven pour piano et orchestre (soliste : M. Gurickx).

Le deuxième concert se composera du *Rheingold* de Wagner, exécuté intégralement.

Le troisième, d'*Alceste* de Gluck, avec M^{me} Caron.

Aussitôt après la représentation des *Tisserands* au Théâtre du Parc, M. Schurmann, l'impresario du Théâtre-Libre, a fait transporter à la gare du Nord un chargement énorme de caisses, de malles et de paniers contenant les costumes et accessoires du théâtre. Dès le lendemain matin, à 5 heures, M. Antoine et ses camarades partaient pour une tournée qui doit durer huit mois. Cette tournée comprendra d'abord la Hollande : Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Utrecht, Arnhem, Groningue, puis les principales villes d'Allemagne : Berlin, où le Théâtre-Libre fera au Residenz-Theater un assez long séjour, Hambourg, Leipzig, Dresde, Francfort, Breslau, Varsovie, Prague. Après une courte apparition à Paris, où M. Antoine donnera le 10 janvier son premier spectacle d'abonnement, nouveau départ pour Berlin et de là pour Saint-Petersbourg, Moscou, Odessa, Bucharest, Pesth, Vienne, d'où le Théâtre-Libre passera en Italie, puis en Algérie, en Tunisie, pour terminer par l'Égypte cette longue tournée qui fera sensation dans les annales du Chariot de Thespis.

Le spectacle du 10 janvier (qu'on répétera en chemin de fer et

dans les gares sans doute!) se composera d'une pièce en trois actes de M. Joseph Caraguel, intitulée : *Après la fiancée, la flamme*.

Il est question aussi, pour l'une des prochaines soirées parisiennes (qui seront au nombre de trois cette année), de la *Jeunesse* de Max Halbe, qui vient d'obtenir à Berlin un succès que cent cinquante représentations n'ont pas épuisé. Mais la mise à l'étude de cette œuvre, que M. Antoine a fait traduire et adapter spécialement pour la scène française, n'est pas encore décidée.

Parmi les récentes nominations d'artistes étrangers dans l'ordre de Léopold, signalons celles de MM. Alexandre Charpentier, sculpteur, F. Thaulow et J.-F. Raffaelli, peintres, dont le talent s'est affirmé à Bruxelles aux expositions des *XX* et de la *Libre Esthétique*.

M. Fantin-Latour est promu au grade d'officier.

Nous avons annoncé que *Hulda*, l'opéra posthume de César Franck, allait être représenté à La Haye. M. Campo-Casso, directeur du Grand Théâtre de Lyon, vient de l'inscrire au programme de la saison qui s'ouvre. Allons-nous être obligés de faire un voyage en Hollande ou en France pour entendre l'œuvre d'un de nos compatriotes?

La Société pour l'encouragement de l'art musical dans les Pays-Bas fera exécuter cet hiver les *Béatitudes* de César Franck dans trois grandes villes : à La Haye, sous la direction de M. Willem Kes; à Amsterdam, sous celle de M. Röntgen, et à Utrecht, par M. Richard Hol. Il est question aussi de faire représenter un des opéras de M. Gevaert, *Quentin Durward* ou *le Capitaine Heuriot*, à Amsterdam, au Théâtre de l'Opéra néerlandais, dirigé par M. Van der Linden.

MAURICE MAETERLINCK A L'ÉTRANGER. — On lit dans *le Petit Bleu*, l'étonnant étalagiste des portraits défigurés d'un tas de notabilités infortunées transformées en caricatures, l'information suivante :

« Le théâtre de l'OEuvre vient de représenter, en la capitale danoise, devant une salle comble, *l'Araignée de cristal*, de M^{me} Rachilde, et *Pelléas et Mélisande*, le drame du poète gantois Maurice Maeterlinck. *L'Intruse* de Maeterlinck avait déjà été représentée à Copenhague, avec un très grand succès. *Pelléas et Mélisande* a été inieux accueillie encore, bien que pour un public étranger ce dernier drame fût plus difficile à présenter. La représentation avait été précédée, il est vrai, d'une conférence explicative de M. Hermann Bang, qui a longuement exposé les subtilités de l'œuvre de Maeterlinck. Ce matin, notre principal critique dramatique, M. Pierre Nansen, s'exprime ainsi, dans le *Politiken*, sur le compte de l'auteur de *Pelléas et Mélisande* : « C'est un grand et très personnel poète qui a inscrit son nom pour toujours dans l'histoire de la littérature. » Le drame de Maeterlinck va maintenant être représenté à Christiania et à Stockholm. »

Et dire que *la Réforme*, journal progressiste (oh! combien!), a qualifié Maeterlinck *ce guillard avide de réclame*. Les doux masurs!

Le Guide musical a publié, au cours des vacances (numéros des 19-26 août et 2 septembre) une étude biographique très complète sur Vincent d'Indy, par Hugues Imbert, l'auteur des *Profilés de musiciens* qui contiennent d'excellentes choses et de précieux renseignements sur les compositeurs contemporains.

Détachons de l'article ce portrait :

« Sous un aspect un peu sévère, Vincent d'Indy cache un sentiment intense, une profonde sensibilité. En public, une grande réserve; dans l'intimité, une grande affabilité. De haute stature, les cheveux longs et rejetés en arrière à la mode des artistes ou des philosophes à tempérament révolutionnaire, le front un peu étroit sur le devant mais s'épanouissant sur les tempes, les yeux très enfoncés sous l'arcade sourcilière, la figure allongée, les traits fins et arrêtés, la moustache et la bouche de petite dimension, tel est le détail d'un ensemble des plus caractéristiques. La tenue générale est d'une infinie correction : c'est une figure qui, une fois vue, ne s'oublie pas; elle reflète une grande puissance de volonté, une individualité bien marquée, des idées profondément enracinées.

Au fond, c'est un modeste qui paraît toujours avoir peur d'enluyer le public de sa personnalité. Mais cette personnalité, malgré toute sa réserve, a fini par se dégager hautement et passionner très vivement le monde musical. »

L'affluence des spectateurs à Bayreuth a été, cette année, exceptionnelle. Aux vingt représentations que comprenait la série complète ont assisté trente-cinq mille spectateurs, parmi lesquels huit mille Anglais et quatre mille Américains. Le nombre des spectateurs français et belges s'est élevé à un millier. A en juger par ces chiffres, les résultats financiers ont dû être brillants. Chaque représentation a réuni environ mille sept cent spectateurs, c'est-à-dire qu'il y a eu constamment salle comble. La place coûtant 25 francs, la recette totale a dû s'élever à environ 875,000 francs. De cette somme, il faut défalquer 350,000 francs qu'ont coûté les décors et les costumes de *Lohengrin* joué pour la première fois à Bayreuth, et les gages payés aux artistes du chant et de l'orchestre, qui s'élèvent à plus de 200,000 francs. Reste un boni d'environ 300,000 francs qui sera versé par la caisse du théâtre au « fonds de Bayreuth », pour assurer les représentations futures.

De *l'Avenir social*, ce cri d'alarme :

Est-il exact que les aquarelles du Musée vont être logées, ainsi que les gravures, dans deux des salles encore disponibles pour les expositions temporaires? C'est cela qui va faire la joie des organisateurs! Voyez-vous le Salon des Beaux-arts ou celui de *la Libre Esthétique* privés de ce qui fut le salon d'art appliqué et la salle Wauters? Où mettra-t-on les tableaux? De ce train-là, dans cinq ans, quand on voudra réunir six toiles et les soumettre au public, il faudra commencer par construire un baraquement! Il n'est toujours pas question d'un Palais des Beaux-arts. C'est honteux pour une capitale quelconque, doublement honteux pour Bruxelles, qui est presque le centre *international* de la vie artistique et qui vise à le devenir tout à fait.

Les dernières rimes de M. Théo Haunon :

Gentils soldats, gloire de notre armée,
Carabiniers, toujours, partout vainqueurs;
Votre présence en ces lieux acclamée
Fait vibrer l'âme à l'unisson des cœurs.
Combien Schaerbeek se trouve heureuse et fière,
Beaux officiers, de saluer en vous
Les nobles chefs de cette élite chère
Dont maint pays pourrait être jaloux!

Au refrain :

Comme un clairon sonne,
Que la voix résonne :
Hurrah! hurrah! Vivent les carabiniers,
Les brillants officiers!

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FAHRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage coloré) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés. Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONTEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 4, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100-pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA VOIX DES CLOCHES. — QUELQUES LIVRES. *Eriphyle*, par J. Moréas; *Chants de la pluie et du soleil*, par Hugues Rebell; *Pour l'anarchiste Moineau*. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART. — TRISTAN ET ISEULT. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les Paillasses*. — PETITE CHRONIQUE.

LA VOIX DES CLOCHES

La véritable musique de l'Église, c'est celle des cloches. J.-K. HUYSMANS.

Bientôt, dans un mois tout au plus, peut-être le jour même où l'Église célébrera solennellement la fête de ses saints ou celui où elle pleurera ses morts, le carillon qu'on installe dans la tour de la Maison du Roi s'égrènera en chapelet harmonique sur la ville, et son fluët cliquetis s'échappera comme un vol d'oiseaux par-dessus les toits. Un jeu de clochettes aux timbres argentins allumera dans les vieux quartiers des étincelles de joie. Autour des pignons à redans, le long des façades dorées et sculptées, dans l'enchevêtrement des ruelles tortueuses qui enlacent la Grand'Place, de frêles sonneries tombées du haut des airs en gouttes musicales rafraîchiront l'atmosphère, lourde des odeurs de la

citée. Elles évoqueront les heures de jadis, les heures très lointaines que dans les villes d'autrefois chantaient pieusement les clochers. Elles seront comme le battement de cœur de la capitale, la vie, la gaité publiques exprimées en un harmonieux symbole.

C'est M. Causard, le maître fondeur renommé, que la ville de Bruxelles a chargé d'exécuter le carillon de la Maison du Roi. M. Causard appartient à une ancienne famille originaire des Vosges qui, de père en fils, exerce depuis deux siècles l'art de fondre les cloches. Son père est venu, en 1823, planter sa bigorne dans le petit village ardennais de Tellin, célèbre par sa rebouteuse, M^{me} Piette, qui a, certes, depuis cinquante ans et plus qu'elle pratique le massage, redressé autant de jambes et de bras déformés par la fâcheuse entorse que M. Causard a fourni de sonneries aux paroisses. L'art de M^{me} Piette est, d'ailleurs, héréditaire, tout comme celui de dessiner avec pureté le gabarit d'une campane : M^{me} Piette ayant actuellement 85 ans, n'opère plus — tel le Chat botté retiré des affaires — que pour se distraire. Mais sa bru continue, par délégation spéciale, à assouplir de ses pouces robustes les muscles ankylosés, et cela pour le plus grand bien de l'humanité.

Il était impossible de parler de Tellin sans citer le nom de celle qui, par son habileté exceptionnelle et par son désintéressement, a transformé le village et y a

amené l'aisance. Ceci dit, retournons à la fonderie où, samedi passé, par une claire matinée, nous poussa la curiosité de nous initier aux mystères.

L'installation est simple. Sur l'aire battue, des moules en terre attendent le moment de la coulée. Quelques cloches, au métal gras, luisent dans l'ombre. En des rayons s'alignent, méthodiquement classés, les modèles des ornements qu'on applique sur les formes, moulés en cire imprégnée de poix et de colophane avant de recevoir la pérennité de l'étain et du cuivre. Dans un atelier proche, les accessoires en bois : claviers de carillons, charpentes de beffrois, sommiers, auvents, moutons qui, passés dans les anses, porteront les cloches. Ailleurs, les moules des couronnes, dans un petit bâtiment séparé. Un bureau pour les épures et la correspondance, et c'est tout. Une vingtaine d'ouvriers, tout au plus, suffit à la besogne. Et c'est de là, de ce coin perdu des Ardennes enfoui sous les genêts et les bruyères, que s'élancent les cloches à la voix grave qui vont sonner dans tout le pays, et même en Hollande, en Allemagne, en Espagne et dans les îles Baléares, dans l'île de Chypre et jusqu'en Amérique, en Cochinchine et sur les rives du lac Nianza, l'allégresse des baptêmes et la douleur des funérailles.

Tellin a déjà produit onze cent quatre-vingt-sept sonneries, la plupart composées de plusieurs cloches, parfois d'un carillon complet. Et l'art du fondeur, dans lequel excelle le Maître Wilhelm ardennais, consiste à donner aux cloches, sans les retoucher, non seulement leur intonation juste, mais aussi la pureté des harmoniques : la tierce, la quinte et l'octave supérieure. Il y a là un problème que seules l'expérience et des études approfondies peuvent résoudre et dans la réalisation duquel entrent, comme éléments, la courbe du gabarit, les proportions de la chambre et du cerveau, l'épaisseur des parois, la qualité du métal, etc. M. Causard est même arrivé, à force d'observations et en s'inspirant des cloches du XIII^e siècle, — les plus belles qui existent, (est-il vrai, comme l'affirme J.-K. Huysmans, que, semblables aux vieux vins, les cloches s'affinent en vieillissant?) — à faire rendre le même son à des cloches de dimensions différentes : découverte d'autant plus intéressante que c'est le poids des cloches qui détermine leur prix. Celui-ci est, communément, de fr. 3.50 le kilogramme. Une cloche moyenne de 1,000 kilogrammes vaut donc 3,500 francs. Mais ce poids de 1,000 kilogrammes est, faut-il le dire, fréquemment dépassé. La plus grosse cloche fondue à Tellin est celle de l'église Saint-Denis, à Liège, qui pèse 6,000 kilogrammes et qui a coûté, par conséquent, 21,000 francs. Viennent ensuite : le bourdon de Luxembourg (5,000 kilogrammes) et une cloche de 4,500 kilogrammes fondue pour la cathédrale de Liège. Ces cloches, qui comptent parmi les plus grosses du pays, sont toutefois de propor-

tions modestes quand on les compare au bourdon de la cathédrale de Cologne, fondu avec l'airain des canons pris à Sedan et à Metz, et qui ne pèse pas moins de 27,000 kilogrammes (le battant seul en pèse 800!) ou à la *Savoyarde*, récemment fondue à Annecy-le-Vieux pour l'église du Sacré-Cœur à Montmartre. Cette cloche superbe, d'un diamètre de 3 mètres, atteint le poids respectable de 18,000 kilogrammes. Parmi les anciennes cloches, on cite, en première ligne, le bourdon de Notre-Dame de Paris (21,000 kil.), celui d'Erfurt (13,750 kil.), qui date du milieu du XV^e siècle, celui de la cathédrale de Reims (12,500 kil.), du XIII^e siècle, et la cloche de l'abbaye des Bénédictines de Seckau, en Styrie, du XIII^e siècle également, qui pèse 6,000 kilogrammes et offre une résistance telle qu'elle a pu supporter, sans être fêlée, le poids de la tour qui s'est écroulée sur elle.

Le carillon que vient de fonder M. Causard pour la ville de Bruxelles se compose de quarante-neuf cloches et clochettes dont la plus grande pèse 600 kilogrammes et la plus petite un kilo seulement. Son étendue est de quatre octaves, partant du *la* entre les lignes en clef de *sol*. Le peu d'espace dont on dispose n'a pas permis de loger dans le beffroi des cloches aux vibrations plus graves. La sonorité sera donc cristalline, aérienne, — un frissonnement de timbres clairs et menus.

Ce carillon, dont le prix est de 14,000 francs, est à jeu intermittent, c'est-à-dire qu'il ne résonnera que lorsqu'un carillonneur en mettra le mécanisme en mouvement au moyen du clavier et des pédales. L'administration communale a-t-elle craint d'ennuyer les habitants en installant un carillon automatique qui, de quart d'heure en quart d'heure, martèle le rythme cadencé de son refrain? Il existe, dans les annales judiciaires, un procès fait aux cloches d'un couvent vouées à l'annonce des heures canonicales. Redoute-t-on des représailles contre les sonneries laïques... et non obligatoires de la ville? Existe-t-il quelque autre motif de condamnation? Nous ne savons. Mais les artistes regretteront, avec nous, que le carillon dû à l'heureuse initiative de la municipalité et en particulier du bourgmestre (ceci n'est pas une réclame électorale), ne remplisse pas régulièrement, comme dans les vieilles petites villes des Flandres et de la Hollande, son rôle d'avertisseur vigilant et de conseiller discret. Elle ne murmure que de bonnes paroles, cette chanson naïve qui rappelle la fuite des heures, excite au travail, et pénétrant dans la vie intime de tous, s'unit, comme le gazouillement d'un oiseau familier, aux détresses dont elle adoucit l'amertume, aux joies dont elle stimule l'expansion.

Si les cloches sont la musique de l'Eglise, la voix extérieure de ses liturgies, le carillon, c'est l'âme des villes. Ses monologues répercutent, en échos babillards, les conversations des carrefours, et il semble qu'on puisse démêler, au cassement des notes grêles ou graves, au

rythme plaintif ou guilleret des mélodies tintinnabulantes, la physionomie soucieuse ou réjouie, solennelle ou gamine, hospitalière ou revêche, des cités dont on franchit pour la première fois l'enceinte. C'est au haut des tours, par-dessus l'agitation factice des rues, que palpité leur vie secrète, qu'elles épandent un ruissellement de larmes aux sons mats, qu'elles dispersent dans les nuées les perles métalliques de frais éclats de rire. Invinciblement la pensée monte vers la chanson des carillons quand, le voyage achevé, on cherche, les yeux clos, à se remémorer l'aspect des villes parcourues. Le fin réseau de leurs scherzos précipités a retenu quelques-unes de nos sensations d'art. Et désormais l'accord est établi, de notre âme à la cité entrevue, par un lien mystérieux et doux.

QUELQUES LIVRES

Ériphyle, par J. MORÉAS. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.

M. Moréas rappelle les dieux qui étaient en exil, là-bas, loin de la poésie moderne française. Les romantiques les en avaient chassés jadis; Banville seul les avait honorés d'un culte net, depuis.

M. Moréas, qui est de Grèce, prétend remettre en honneur l'ancienne décoration mythologique, fleurs et pampres, que Ronsard et Du Bellay employaient exclusivement et dont ils suspendaient les guirlandes autour de leurs strophes et à travers leurs poèmes. Et les doux noms reviennent et les claires appellations et les syllabes lumineuses, et l'atmosphère joyeuse comme au temps du poète vendômois.

Que le talent de M. Moréas se serve exquisement de toutes ces délicieuses ressources, chacun l'affirmera, mais que ce retour systématique vers le passé soit opportun, personne, je crois, n'en sera convaincu. L'heure littéraire qui sonne, on l'entend devant soi, non derrière. Il faut laisser aux poètes de la Pléiade la grâce spéciale, la douceur et la beauté qu'ils ont mises en lumière et non point les leur dérober, avec adresse. L'habileté n'est qu'une qualité accessoire et la poésie est ailleurs que dans les livres.

M. Moréas et ses amis ont fondé en France l'école dite romaine, dont la tendance est hostile à tout ce qui vient du Nord. Ils ont voulu renouer une chaîne qui depuis un siècle environ était brisée et revenir aux auteurs qu'on nomme classiques. Et pour eux classiques veut dire Latins, Grecs, Italiens et Français.

En admettant et même en approuvant leur vouloir, — plus il y a de tendances diverses, plus la poésie fleurit, — nous nous demandons s'il nécessitait une imitation aussi stricte des anciens. M. Moréas écrit dans la langue du XVI^e siècle, se subordonne à la prosodie de ce temps, recherche les mêmes tournures et les mêmes accents lyriques. Son œuvre se présente comme une qui serait perdue et depuis quelques jours seulement retrouvée. S'il y avait moyen de la classer encore parmi celles de la première renaissance française, on le ferait volontiers. Mais l'admettre comme un témoignage d'art vivant et contemporain, comme une victoire sur demain, non.

Voici quelques lignes délicates et fraîches tirées d'*Ériphyle* :

PROSERPINÉ CUEILLANT DES VIOLETTES

Dans ce riant vallon, cependant que tu cueilles
La douce violette aux délicates feuilles,
O fille de Cérès, hélas! tu ne sais pas
Que le sombre Pluton poursuit partout tes pas.
Il ne supporte plus d'être nommé stérile,
Car Vénus l'a blessé soudain des mêmes traits
Dont elle abuse, au fond des antiques forêts,
La race des oiseaux et le beau cerf agile.
Entends les cris du dieu! sous son bras redouté
Se cabrent les chevaux qui craignent la clarté,
Rompant sous leurs sabots le roseau qui s'incline
Aux marais paresseux que nourrit Camarine.
Dans ses grottes gémit Henna, mère des fleurs,
Et Cyane ses eaux fait croître de ses pleurs
Parmi les pâles morts bientôt tu seras reine,
O fille de Cérès, et Junon souterraine.
Ainsi, toujours la vie et ses tristes travaux
Troubleront le Néant dans la paix des tombeaux,
Et désormais en vain les Ombres malheureuses
Puiseront du Léthé les ondes oubliées.

Chants de la pluie et du soleil, par HUGUES REBELL.
Paris, Librairie Charles.

M. Hugues Rebell est quelqu'un de talent qui dédie ses œuvres à l'exaltation de la vie. Il demeure étranger à bien des préoccupations de cette heure, mais sa prière à la vie, ses cris et ses projections d'âme vers la vie sont néanmoins ardentes et fortes. La vie pour lui c'est le monde: « Je voudrais que France la douce et la laborieuse Angleterre et les magnifiques golfes de l'Italie, et l'Amérique et toute la terre fussent un corps de femme qu'on peut enlacer et serrer contre son corps. » Et encore: « On me croit plein de haine et je suis plein d'amour. Que chacun fasse luire sa lumière, je l'aime, mais je veux voir une lumière. Ma lumière, mon idée, voilà ma seule force. Et sa vie m'intéresse plus que la mienne. Que des êtres ne viennent donc point en travers de ma route; j'ai la force et l'audace de la mère qui porte son enfant dans ses bras à travers la bataille. » Cette ferveur, passant en traits d'art remarquables à travers le livre, l'anime superbement.

Nous nous abstenons de rompre ce faisceau d'idées combattives qui est présenté avec une sorte de furie conquérante. Nous ne nous attardons qu'aux soins littéraires que M. Hugues Rebell a dépensés dans la présentation de ses poèmes. Proses lyriques, proses rythmées et scandées, poèmes sans rimes sont de claire et vivante allure, tous. L'auteur ouvre à deux battants la porte à ses convictions et les fouette au dehors pour qu'elles s'en aillent à travers les mille convictions contraires, se battre et luire dans la lumière. Il est heureux d'être celui qui affirme, qui tranche, qui se risque: sa sincérité est vive et chaude. Il n'admet aucuns atteroiements, aucunes feintes. Il veut que son livre soit celui de l'audace. Il est Latin profondément. Le pessimisme venu des nord, il ne semble pas même le comprendre. La réalité ne lui est point meurtrière au point de l'initier aux douceurs et aux charmes de la tristesse.

Voici ce qu'il écrit :

« Depuis cent ans que le monde cultive la tristesse comme son plus magnifique jardin, et qu'il se divertit à pleurer, dites-moi, ne sent-il point quelque fatigue? »

On a élevé les hommes pour la mélancolie, et ils ont arboré le chagrin avec orgueil, et ils ont mis des violettes de douleur à leur boutonnière.

Ah! quand me délivrera-t-on de ces visages de petites filles

fouettées, de ces allégres pleurnicheurs qui se croient géniaux parce qu'ils sont experts dans l'art du désespoir? »

Et s'il lui arrive de souffrir, il ajoute :

« Je m'enorgueilliss de souffrir, je me réjouis de souffrir : ma souffrance est ma noblesse, mon orgueil, ma couronne de roi.

Toute vie est un désir; tout désir est accompagné de souffrance. — Allons-nous avoir peur de la souffrance, puisque nous voulons vivre?

Je serai une pensée calme et sereine au milieu de la meute des désirs qui s'acharnent contre la vie; je serai semblable au général qui domine le champ de bataille de son visage impassible et regarde avec des yeux secs la mêlée et le carnage.

Je serai une pensée résignée au-dessus des ambitions, des triomphes et des défaites, tandis que toutes les activités de mon être sangloteront, pousseront des gémissements et des clameurs de colère pour s'exprimer et s'agrandir. »

Ce qui domine dans *Chants de la pluie et du soleil*, ce sont donc les hymnes à la beauté et à la vie, en un mot au grand Pan.

A preuve :

« J'entends la grande voix de Nature.

C'est comme un flot qui arrive de loin et se brise et s'étale en frange d'écume sur l'immense rivage.

C'est le chant d'un orchestre voilé, par un soir de Mai étincelant d'étoiles.

C'est une lamentation de veuve monotone et douloureuse ainsi que les pluies.

Ce sont les rires d'un peuple d'enfants, c'est une forêt vivante d'oiseaux en gaieté.

J'entends la grande voix de Nature.

Et je le dis : ceux-là se trompent qui voient en elle une petite soubrette au nez retroussé, ou une vieille dame à principes, ou telle courtisane s'offrant dans un retroussis impudique de jupes.

Elle est chaste, voluptueuse, cruelle, tragique, joyeuse, triste, infinie!

O Mère, Mère divine!

Créatrice infatigable des formes et des rythmes,

Je me ris d'un art qui va en des chemins étroits bordés de haies ou de murailles,

Et de ceux qui jouent sur des chalumeaux à trois notes leurs ritournelles.

J'entends la grande voix de Nature.

Et je vais avec ceux qui veulent voir le vaste monde et que tentent le bruit de la mer

Et les horizons qu'on découvre à l'aube du haut des monts.

O Mère, Mère divine!

Mère de beauté, mère de volupté douce et mélancolique,

Je te salue!

Car je sens la vie universelle,

La vie glorieuse des prairies sous le soleil,

La vie des forêts dont les cimes frémissent sous le vent,

Et celle des peuples qui s'agitent dans les cités; —

La vie des choses et des âmes!

Activité, complexité miraculeuse du monde! »

Pour l'anarchiste Moineau.

Tel est le titre donné à l'impression du plaidoyer de M^e Emile Royer, pour Moineau, en juillet 1892.

Plaquette de goût éditée par Edmond Deman et ornée d'une couverture par Théo Van Rysselberghe. Le plaidoyer est non pas

d'un avocat étroit et rusé qui escamote les torts de son client et présente devant le jury un accusé dont il a domestiqué et comme apprivoisé la nature abrupte et ardente. C'est un plaidoyer franc, sincère, fier et — comme toute œuvre qui se profère telle — haut.

Littérairement, la langue est claire et vivante et le morceau d'éloquence est bon. C'est à ce titre que nous le signalons dans *l'Art moderne*. M^e Emile Royer est un jeune de belle audace qui met son âme dans ses actes et dans ses paroles. Il dit dans son discours : « Quelles que soient ses idées, quand au milieu de tant de palinodies et d'intrigues, nous rencontrons sur notre chemin un homme convaincu, nous ne pouvons nous empêcher d'ôter notre chapeau. » Et nous aussi nous saluons volontiers celui qui s'affirma devant les juges en défendant un client que la prudence bourgeoise appelle dangereux; et nous lui appliquons cette phrase dite par lui à la louange d'un autre.

Enquête sur l'évolution des industries d'art.

Nous avons reçu la lettre suivante :

MESSIEURS,

Vous m'avez fait l'honneur de reproduire intégralement, dans votre numéro du 9 septembre dernier, l'article par lequel j'annonce mon *Enquête sur l'évolution des industries d'art*. Cette fraternelle hospitalité, dont je ne saurais assez vous remercier, m'engage à vous demander de me continuer votre bienveillance et, si vous le jugez bon, de collaborer avec moi à un travail que je crois d'intérêt général.

Mon enquête est le commencement d'études nombreuses sur les industries d'art; j'y donnerai tous mes soins et m'efforcerai de faire œuvre utile. De telles études pourront resserrer les liens de quelques sympathies, mais aussi exaspérer plusieurs adversaires qui se verront traiter avec la plus grande sévérité. Il m'est donc nécessaire, en commençant, de me savoir appuyé par des hommes de talent reconnu dont le nom fasse autorité.

Voilà pourquoi j'ai ouvert l'enquête. J'ai déjà reçu quelques réponses intéressantes des principaux artisans de Paris, de quelques critiques aussi, mais j'aimerais faire une large place dans « l'enquête » aux artistes belges. Donc je vous demande de vouloir bien insister auprès de vos amis et vos lecteurs, surtout les exposants d'objets d'art à *la Libre Esthétique* ou ailleurs, pour qu'ils m'envoient quelques lignes de réponse à mes questions; je serais heureux d'avoir aussi l'opinion de *l'Art moderne*.

Il serait bon que les Belges répondent à mon appel, ne fût-ce que pour prouver aux Français chauvins que les étrangers ne sont pas en retard sur nous, *bien au contraire*.

Et il est convenu, dès aujourd'hui, qu'en pareil cas, je me tiens entièrement à notre disposition, pour toute démarche auprès des artistes de Paris.

Veillez agréer, Messieurs, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments cordialement dévoués.

HENRY NOCQ,

Secrétaire de la rédaction du *Journal des artistes*,
33, rue du Dragon.

Nous nous empressons de donner l'hospitalité à cette lettre dans l'espoir qu'elle engagera quelques-uns de nos artistes à envoyer à

M. Henry Noëq leur avis sur l'important et très intéressante question qui leur est soumise.

Déjà bon nombre d'artistes et hommes de lettres français ont répondu. Citons, parmi ceux dont les communications (écrites et verbales) ont été publiées par le *Journal des Artistes*, MM. Arsène Alexandre, Roger Marx, Frantz Jourdain, Eugène Grasset, J.-F. Raffaëlli.

Pour M. Grasset, c'est l'imitation des styles d'autrefois qui a amené la décadence des industries d'art.

« Le mal, dit-il, c'est l'archéologie. On est trop savant, on a trop remué la cendre des siècles passés, trop étudié les musées. Les monceaux d'objets d'art, — des merveilles parfois, — entassés dans les collections, il est bon de les examiner au point de vue philosophique, mais c'est mauvais pour l'art. On est toujours trop disposé à imiter quelque chose qu'on a déjà vu : d'abord c'est si facile ! Cette recherche d'archaïsme ne date pas d'aujourd'hui, elle a commencé à la Renaissance. La Renaissance est une époque néfaste, et les premiers coupables (responsables du mal dont nous continuons à souffrir), sont les hommes qui ont favorisé son éclosion. Je pense quelquefois à nos admirables maîtres maçons qui, ayant couvert tout le territoire de prodigieux chefs-d'œuvre, durent tant souffrir quand les Italiens sont venus avec leurs plans, pour imposer une manière de construire et de décorer renouvelée des anciens. Nos artisans y mirent, cela se comprend, beaucoup de mauvais vouloir, firent semblant de ne pas comprendre, pour pouvoir appliquer encore, le plus longtemps possible, leur manière personnelle et traditionnelle. Enfin les Italiens triomphèrent hélas ! ils firent prévaloir leurs idées. Et depuis cette époque, nos édifices furent des superpositions d'ordres l'un sur l'autre, une embase, une colonne, un chapiteau, une frise, une base, une colonne, une autre frise, et toujours ainsi. Et c'est tout ce qu'on trouva pour remplacer le bâtiment gothique, qui poussa du sol, comme une plante, avec sa destination particulière, nettement écrite, logique de bas en haut. L'art gothique était beau, c'était un art. Les productions qui sont venues depuis sont des assemblages de clichés de l'antiquité ; cela ressemble à ce discours de l'avocat de Rabelais, uniquement composé de citations. Cela peut être habile, peut être tout ce qu'on voudra que ce soit, mais pas de l'art. La décadence de l'architecture a amené la décadence de tous les arts mobiliers.

Je crois qu'il faudrait renoncer à la science, qui n'a rien à voir dans la décoration, laisser retomber la poussière de bibliothèque et revenir au Moyen-Age, pas pour le copier, mais pour reprendre le mouvement là où la Renaissance l'a interrompu et continuer à relever dans l'art appliqué les joyaux des peintres préraphaélites. Étudier le Moyen-Age pour en tirer le bon sens qui est partout et se remettre à l'ouvrage avec le même bon sens et la même liberté. Mais encore une fois, copier et introduire l'art du Moyen-Age dans la vie moderne, c'est odieux. Comme les artisans des époques gothiques, on suivra servilement son imagination et non plus les livres d'archéologie.

On trouvera dans la nature tous les éléments de décoration qu'on pourra désirer. La nature, voilà le livre d'art ornemental qu'il faut consulter.

Si l'on a le respect de la matière employée, si l'on ne fait dire au fer que ce qu'il peut dire vraisemblablement ; si l'on emploie le bois comme il doit être employé ; si l'on tient compte du grain, du fil, de la couleur de chaque substance mise en œuvre, ce respect de la matière modifiera suffisamment les formes naturelles ;

cette modification logique, cette interprétation raisonnable est déjà du style.

Le producteur doit faire à sa tête. La fantaisie est limitée seulement par l'utilisation nécessaire de l'objet inventé. »

N'est-ce pas lumineusement pensé et lapidairement exprimé ? Pour M. Raffaëlli, il fallut des empereurs, des papes, des rois et des noblesses pour créer un goût, un idéal, car un style c'est aussi l'idéal d'un temps ; idéal que devaient épouser et faire triompher par leur travail les milliers d'artisans qui s'employaient à donner corps à ces hautains désirs.

Les styles magnifiques qui se sont rapidement succédés en France pèseront longtemps encore sur l'art d'aujourd'hui et l'empêcheront de se développer dans un sens nouveau. « Toutes les fois que l'un de nous présentera, encore pendant longtemps, quelque beau meuble de salle à manger ou de chambre à coucher, on lui répondra avec de petits airs entendus : « Vous semblez oublier qu'il existe un style Louis XIII pour les salles à manger, et un style Louis XV pour les chambres à coucher. » Le premier soin, du reste, d'un parvenu qui se meuble, est de commander à son tapissier une reproduction exacte du lit de Marie-Antoinette. »

En passant, ce joli coup de patte à l'Angleterre sportive : « Il en est de même chez nos voisins les Anglais, pour d'autres raisons ; la direction donnée au goût par la famille royale me semble peu indiquée, quoique la personne du prince de Galles soit toujours représentée portant sur le dos le plus nouveau costume de chasse, sur la tête le dernier genre de la casquette de voyage et sur les épaules la dernière mode des bretelles. »

M. Raffaëlli pense que, seuls, les Américains pourront créer un style nouveau. « Je suis certain qu'il auront bientôt, là-bas, l'imagination d'un style dans lequel peut-être se fonderont les idées du beau de tous les arts du passé, dans cette idée qui présidera à la formation de ce style : la liberté dans la simplicité et l'ordre. »

Et voici, pour terminer ce premier lot de citations, la conclusion d'une lettre pleine d'aperçus judicieux, de M. Frantz Jourdain : « A mon sens, l'évolution des Industries d'Art reste à l'état embryonnaire, mais elle existe, grâce à Dieu, et le jour approche où, délivrés des horreurs qui encombreront nos magasins, nous renouerons nos anciennes traditions d'ingéniosité, d'esprit, d'élégance, de clarté, de personnalité, de goût formant les qualités primordiales de la race française. Pour activer l'éclosion d'une transformation si ardemment désirée par tous les sincères amoureux d'art, il serait indispensable de chercher à grossir le nombre des amateurs en s'adressant non plus seulement aux raffinés, aux collectionneurs, aux dilettanti, mais aux ouvriers, aux naïfs, aux passants qui aimeront ce qu'il verront partout et souvent. La meilleure école est la rue : c'est dans la rue, aux vitrines des boutiques, les plus modestes comme les plus somptueuses, qu'il deviendrait nécessaire d'exposer de jolis objets usuels, des étoffes, des meubles, des bijoux, des bibelots. Les artistes du Décor ont jusqu'ici visé une clientèle riche et luxueuse, il est temps qu'ils regardent en bas, qu'ils descendent à la portée des petites bourses, qu'ils tendent la main aux humbles. La production est insuffisante ; elle se dissimule dans les collections privées, s'égare dans les Musées, tient une place insignifiante dans les expositions annuelles. Qu'elle se multiplie, au contraire, qu'elle s'exhibe maintenant au plein soleil, et elle s'infiltrera infailliblement dans toutes les couches sociales ; le terrain est préparé, il faut semer. »

TRISTAN ET ISEULT

Les vacances terminées, Tristan a ramené sur son bon vaisseau la fière princesse d'Irlande. La traversée s'est accomplie sans incidents, malgré la tempête déchainée dans l'orchestre. Mais en débarquant, Iseult a eu la surprise de trouver, pour l'accueillir, un roi Marke nouveau, infiniment supérieur à celui qui régnait naguère en Cornouailles et qu'on a bien fait de détrôner.

Ce Marke II se présente sous les traits de M. Dinard, dont la belle voix, sonore et claire, l'articulation nette et le jeu sobre ont éclairé subitement d'une vive lumière le rôle difficile du monarque aux héroïques pardons.

En revanche, on s'accorde à déplorer qu'Iseult ait congédié sa Juégne. La Brangaine dont elle se fait accompagner est loin de valoir celle qui la précéda dans les fonctions dont elle est investie. Elle n'a ni la voix ni l'autorité nécessaires, et malgré sa bonne volonté, le louable souci qui la porte à être toujours « en scène » et à dessiner des gestes pathétiques, M^{lle} Hendriks reste au-dessous du rôle. Son inexpérience du théâtre l'excuse, mais il y a, semble-t-il, de la part de la direction quelque témérité à confier à une jeune fille fraîchement échappée du Conservatoire une création de cette importance. En Allemagne, ce sont les premiers sujets qui remplissent le rôle. Et celui-ci offre assez de ressources pour que les plus célèbres cantatrices tiennent à honneur d'y figurer.

Les protagonistes principaux, M. Cossira (Tristan), M^{lle} Tanésy (Iseult) et M. Seguin (Kourwenal) restent titulaires de leur emploi. Ils entendent et jouent, comme au début, avec une belle vaillance. Il y a même, de la part des deux premiers, des efforts sensibles pour s'élever au style du drame lyrique. Après un début un peu théâtral et emphatique, M. Cossira a trouvé, au deuxième acte et surtout au troisième, des accents d'une pénétrante émotion qui lui ont valu des rappels enthousiastes. De son côté, M^{lle} Tanésy a creusé davantage son rôle, et ses intentions sont souvent récompensées. Quant à M. Seguin, il serait banal de répéter qu'il est, absolument, dans l'esprit des héros wagnériens. Il sent et comprend cet art superbe, dont il exprime, en chanteur de style et en acteur accompli, la passion, la vie et cette psychologie qui demeure lettre close pour les artistes faussés par les exigences du « répertoire ».

Telle quelle, avec ses imperfections, avec sa mise en scène départementale, mais aussi avec le vif désir de bien faire qui semble posséder les artistes, cette représentation de *Tristan et Iseult* demeure attachante, et l'œuvre est si belle et si pure que le charme s'opère, magiquement, à travers tout.

On en revient à ce que, dès la première soirée, nous avons dit : Mieux vaut un *Tristan et Iseult* imparfait que pas de *Tristan et Iseult* du tout. Ce n'est que peu à peu que l'éducation des artistes se fera, que l'impression vraie se dégagera des tâtonnements et des études.

Citons, à ce propos, l'appréciation de l'ami Intérim qui, dans *la Réforme*, corrobore notre avis :

« A croire certains dilettanti, il faudrait renoncer à donner les œuvres du maître plutôt que de les exécuter sans les splendeurs rêvées par celui-ci. C'est le vieux procès qui se plaide chaque année. Il y a chose jugée. Tout le monde n'a pas les moyens d'aller à Corinthe. Il n'est pas, d'ailleurs, de musicien qui, connaissant un peu les théâtres allemands, puisse sérieusement sou-

tenir que nos interprétations bruxelloises ne valent pas celles de la très grande moyenne des scènes germaniques. D'aucuns vous diront même qu'ils préfèrent les premières. Bayreuth est incomparable, soit, mais ce n'est pas un théâtre normal et, jusqu'aux vingt marks que la place s'y paie, il n'est rien qui n'y soit hors de mesure avec les conditions de vie de la Monnaie. Quant à ce que la France peut en fait de représentations wagnériennes, allez voir *la Walkyrie* à Paris, à l'Opéra. Non, mais allez-y voir « pour voir », question de décors à part, s'entend. »

Ceci dit, souhaitons que l'orchestre se modère. Il a déployé, jeudi, une véhémence intempestive. Souhaitons aussi que M. Flon revoie avec soin la partition au point de vue des mouvements qu'il précipite ou ralentit souvent de façon exagérée. Signalons, notamment, le mouvement trop rapide qu'il donne au prélude du 2^e acte et au final de la scène d'amour. Il dénature, de même, le *Liebstdt* dont certaines parties sont prises dans un mouvement de pas redoublé. En revanche, le solo de cor anglais annonçant l'arrivée du navire d'Iseult, au 3^e acte, a été joué avec trop de lenteur.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Paillasses (1).

Ce n'est pas M. Catulle Mendès seul qui revendique la paternité du sujet des *Paillasses* de M. Leoncavallo. Déjà, s'inspirant des célèbres *Farces* de Tabarin, M. Paul Ferrier écrivit le *Tabarin* en trois actes et en vers qu'il donna en 1874 à la Comédie-Française, avec Coquelin dans le rôle de Tabarin, d'où il tira plus tard le libretto de l'opéra comique mis en musique par M. Pessard. Il existe un troisième *Tabarin*, opéra comique en deux actes, paroles d'Alboise et André, musique de G. Bousquet, joué en 1852 au Théâtre-Lyrique.

Ajoutons qu'après la réclamation de MM. Paul Ferrier et Catulle Mendès, il vient d'en surgir une troisième, de M^{me} Pauline Thys, qui a écrit le poème et la musique d'un opéra en trois actes, *Tabarin*, dont le sujet offre beaucoup d'analogie avec la pièce du jeune compositeur italien. Ce qui rendrait très sérieuse la réclamation de M^{me} Pauline Thys, c'est que son ouvrage aurait été joué en Italie, sous le titre de *La Conspiration de Chevreuse*, bien avant qu'il ne fût question des *Paillasses* de M. Leoncavallo.

PETITE CHRONIQUE

Le peintre Camille Pissarro a passé la semaine dernière à Bruxelles, revenant de Knocke, où il a séjourné pendant les mois d'été. Il rapporte du littoral une douzaine de toiles d'une merveilleuse sincérité d'impression. M. Pissarro, qui visitait pour la première fois la Belgique, a exprimé avec une fraîcheur toute juvénile l'intimité des villages aux toits rouges, tapis dans la verdure, l'éclat des midis aveuglants, la paix des soirs dans le silence des dunes. La maîtrise de l'exécution et le choix des sites donnent à cette belle série d'œuvres un puissant attrait.

MM. Georges et Félix Pissarro, fils de l'éminent artiste, s'établissent à Bruxelles, où ils ont loué un atelier. L'un de ces deux jeunes peintres, M. Georges Pissarro, s'est fait connaître au Salon de *la Libre Esthétique* par un choix d'aquarelles et d'eaux-fortes qui ont été très remarquées.

(1) Voir notre dernier numéro.

Les Concerts populaires, sous la direction de M. Joseph Dupont, ne tarderont pas à rouvrir leur saison. La première matinée aura lieu le 25 novembre; la deuxième, fixée au 9 décembre, sera donnée avec le concours de M. J. Philipp, l'excellent pianiste parisien déjà vivement applaudi il y a deux ans aux Concerts populaires. M. Philipp exécutera la Symphonie pour orchestre et piano de Vincent d'Indy sur un thème montagnard français et les *Variations symphoniques* de César Franck. La troisième aura lieu le 13 ou le 20 janvier et la quatrième le 17 février. Il y aura, en outre, un concert extraordinaire fixé au 17 mars.

La Meuse annonce, en ces termes, une nouvelle assez inattendue :

« D'après un bruit qui circule depuis quelques jours à Bruxelles dans le monde artistique — et nous le reproduisons sous toutes réserves — il serait sérieusement question de la nomination de l'illustre directeur du Conservatoire de la capitale, M. Gevaert, en qualité d'inspecteur général des conservatoires et des écoles de musique de l'État et de son remplacement aux fonctions actuelles par M. Th. Radoux, directeur du Conservatoire de Liège.

Cette combinaison aurait pour but de permettre à M. Gevaert de se consacrer entièrement à l'achèvement des grands travaux qu'il a entrepris sur l'histoire du plain-chant et des ouvrages scientifiques destinés à l'enseignement des hautes études musicales. »

A propos du Conservatoire, disons que la commission des beaux-arts s'est occupée récemment de la question de l'agrandissement des locaux, devenus insuffisants par suite de l'accroissement de la population scolaire.

La commission a chargé M. l'architecte Van Ysendyck de dessiner les plans d'un complément de bâtisse, et ceux-ci viennent d'être soumis au gouvernement. Le coût serait de 220,000 francs. On empiéterait sur la cour fleurie fermée par la grille de la rue de la Régence et l'on relierait les deux ailes par un bâtiment à front de rue, mais plus élevé d'un étage que les deux ailes.

Un large fronton dominerait cette nouvelle construction centrale, où seraient installés de nouvelles classes et le Musée instrumental.

Par arrêté de M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, M. Alfred Wotquenne est nommé secrétaire adjoint au Conservatoire royal de Bruxelles, en remplacement du regretté Louis de Casembroot. M. Alfred Wotquenne est maître de chapelle à l'église Saint-Nicolas, élève de M. Alphonse Mailly et de M. Gevaert.

M. Emile Sigogne, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège, reprendra à partir du 13 octobre ses cours de diction, de technique vocale et d'art oratoire, 98, rue Souveraine.

Le dimanche 25 novembre, l'illustre violoniste Joachim viendra se faire entendre à Bruxelles, à la Grande Harmonie, dans un concert organisé par la maison Breitkopf et Härtel. Dans le même concert se feront entendre aussi l'excellent pianiste Max Pauer, de Cologne, et M^{lle} Julia Milcamps.

Un nouveau confrère : *L'Université Nouvelle*, sera l'organe de l'enseignement supérieur et de l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles.

L'Université Nouvelle annonce que la séance d'ouverture de celle-ci aura lieu le mardi 23 octobre.

A l'ordre du jour de cette séance, qui sera publique, un discours de M. Janson sur le but et les tendances de l'École nouvelle; le rapport du Secrétaire général M. Charles Dejongh sur l'organisation et sur les ressources matérielles du nouvel établissement; un discours du docteur Boulangier sur les nouveaux cours de science naturelle; enfin, un discours de M. Camille Lemonnier sur les cours relatifs à l'art.

Le 1^{er} grand prix de Rome (sculpture) a été décerné à M. Victor de Haene, de Schaerbeck; le 2^e a été partagé entre MM. Victor Rousseau, Kely et Boucquet.

Tous quatre sont élèves de l'Académie de Bruxelles.

La Société de musique de Tournai donnera son premier concert d'hiver le 17 novembre: elle y interprétera les deux premiers actes des *Pêcheurs de perles* et deux fragments de *l'Arlésienne* de Bizet.

Son second concert est fixé au 22 décembre. Il sera consacré aux œuvres de M. E. Pessard, professeur au Conservatoire de Paris.

Le grand concert annuel se fera le 27 janvier. C'est Augusta Holmès qui en aura les honneurs. On exécutera d'elle *Irlande*, symphonie, *Au pays bleu*, suite symphonique pour orchestre et voix, diverses mélodies, et son *Ludus pro patria*, pour chœurs et orchestre, dont Mounet-Sully a accepté la partie récitante.

M. Charles Lefebvre, l'auteur de *Judith*, travaille à une œuvre spécialement destinée à la Société de musique et dont la première audition aura lieu le 16 mars; on entendra de lui aussi ce soir-là *Milka* et différentes de ses autres compositions.

La Société royale des Mélanes de Gand organise pour l'hiver prochain un festival dramatique français.

Des primes importantes, dont une de 400 francs, seront tirées au sort entre les sociétés participantes.

Les cercles intéressés sont priés de s'adresser à M. De Keyser, secrétaire de la société organisatrice, place de la Calandre, à Gand.

M. Henri Van Cutsem, propriétaire à Bruxelles, a fait donation à l'État belge d'un capital nominal de 34,000 francs, consistant en trente-quatre titres de rente belge 3 p. c., à charge de fonder au Conservatoire royal de musique de Bruxelles un prix annuel de 1,000 francs sous le nom de « Prix Aline Van Cutsem », lequel sera attribué à une élève ou ancienne élève de la classe de piano pour jeunes filles qui, ayant obtenu le diplôme de capacité, satisfait aux épreuves imposées aux élèves qui se présentent pour l'obtention du diplôme de virtuosité.

Un concours est ouvert entre les artistes hollandais et étrangers pour l'érection, à Zwolle, dans l'église de Saint-Michel, d'un monument en l'honneur du vénérable Thomas à Kempis, auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*. S'adresser, pour renseignements, à M. W.-B.-G. Molkenboer, directeur de l'École normale de dessin, secrétaire du jury, à Amsterdam.

Un exemplaire du programme est à la disposition des intéressés dans les bureaux de *l'Art moderne*.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CANILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés. Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONTEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES INDUSTRIES D'ART. — LETTRES DE RICHARD WAGNER. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — LA QUESTION DES MÉDAILLES. — ALEXANDRE CHARPENTIER. — L'HIVER MUSICAL. — INVENTAIRE. *Verdi*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LES INDUSTRIES D'ART

De toutes parts sonne le réveil des industries d'art. L'Angleterre, qui jadis passait pour la citadelle du mauvais goût, a révélé, en ces dernières années, d'étonnantes aptitudes à la décoration du *home*. Ses progrès vers d'harmonieuses ornementsations, vers une architecture et un ameublement rationnels ont été si rapides et si imprévus qu'ils ont déterminé un engouement, peut-être excessif, pour tout ce qui porte une marque britannique. L'impulsion a été donnée par des artistes de premier ordre, qui n'ont pas craint de déchoir en mettant au service des « arts mineurs », selon la jolie expression de William Morris, les facultés créatrices qu'ils avaient, jusqu'alors, exclusivement réservées à la composition des tableaux. Et l'on a pu voir, au catalogue des *Arts and Crafts*, les noms de Burne-Jones, de Sir Frederic Leighton et d'Alma Tadema illustrer des

objets d'usage quotidien, tandis que l'imagerie enfantine, les papiers de tenture, les verrières s'honoraient des signatures de Walter Crane, de Charles Ricketts, de Selwyn Image et de vingt autres.

En France, même enthousiasme. Il y a quelques années, le Salon du Champ-de-Mars ouvrait à deux battants la porte aux industries d'art, réalisant ainsi le vœu dont MM. Roger Marx, Arsène Alexandre et Gustave Geffroy s'étaient fait, dans la presse, les promoteurs convaincus et opiniâtres. On se souvient du retentissement qu'eut l'événement. Du coup s'écroulaient tous les préjugés qui avaient, durant une suite de générations, ravalé au rang des besognes secondaires l'art d'embellir la vie par l'harmonie des formes et des couleurs. Lorsqu'on vit des artistes comme Jules Desbois, Jean Baffier, Alexandre Charpentier, Jean Carriès façonner des pots d'étain et des vases d'argile, on comprit enfin que la « hiérarchie » des arts est une mauvaise plaisanterie dont les Académies ont trop longtemps leurré l'humanité. On savait déjà qu'il y a autant d'art à peindre une vague déferlant sur l'argent des plages qu'à élaborer une *Abdication de Charles-Quint* ou une *Mort de César*. On apprit que l'impression artistique peut jaillir d'un bougeoir en fer forgé et qu'un artisan qui cisele une entrée de serrure ou fabrique avec goût un coffre à bois a le droit de prendre sa place dans la famille des créateurs.

Et voici que le public s'intéresse tout à coup aux tentatives nouvelles. La constante répétition des meubles de style, imposés par l'incurable routine des tapisseries, l'excède et il va, d'instinct, vers ceux qui réalisent des formes neuves. Il apprécie la séduction des grès flammés de Chapelet, de Delaherche et de Dalpayrat. Les reliures de Camille Martin, de Victor Prouvé et de René Wiener l'émerveillent. Et si son jugement est parfois en défaut, s'il est tenté de confondre les artisans de haute valeur qui sont à la tête de ce superbe mouvement avec les habiles qui confisquent à leur profit les découvertes des premiers, il ne faut en accuser qu'une éducation hâtive, forcément imparfaite. Le goût s'épurera, établira des comparaisons, classera chacun à son rang. Déjà, à cet égard, combien de choses excellentes, d'aperçus ingénieux, d'observations intéressantes dans cette « Enquête » du *Journal des Artistes* dont nous publions ci-après un résumé (1).

L'Exposition de la *Libre Esthétique*, qui fait la part large aux industries d'art, a joué, dans cette renaissance, un rôle important. Elle a, réunissant avec éclectisme les objets d'art proprement dits et les applications de l'art à l'industrie, affirmé péremptoirement que ces dernières sont dignes, au même titre que les toiles et les marbres, de fixer l'attention et d'exciter l'intérêt.

Il appartenait à la Belgique, qui, dans tous les domaines, marche résolument, depuis quelques années, à la tête des nations (est-il trop orgueilleux de l'affirmer ?) de faire un pas de plus, de créer pour tous les artistes que passionne l'évolution à laquelle nous assistons, un foyer qui pourra, s'il est entretenu avec zèle, exercer une influence décisive sur le goût public.

Une société constituée il y a quelques mois à Bruxelles en vue de favoriser le développement des arts industriels et qui, sans bruit, sans publicité, attendant pour s'affirmer qu'elle ait acquis l'expérience et l'autorité requises, a déjà pris, dans les sympathies des artistes et des amateurs, une place prépondérante, la *Société anonyme l'Art*, va entreprendre de concentrer les efforts épars, de canaliser les initiatives individuelles, d'instituer une sorte de coopération de tous ceux qui tentent d'échapper aux routines.

Elle installe dans le vaste hôtel où elle transfère son siège social, avenue de la Toison d'Or, des galeries d'exposition et des magasins de vente. Avec le concours d'artistes et d'artisans voués aux idées nouvelles, elle organise, pour le mois prochain, une exposition qui sera le point de départ d'une propagande en faveur des manifestations nouvelles de l'art appliqué aux besoins journaliers. Les industries du papier, du bois, de la terre, des tissus, de l'ivoire, du métal y seront représentées par des spécimens de choix. L'ameublement,

(1) Voir aussi notre dernier numéro.

le papier peint, la céramique, la verrerie, le Livre, la reliure, la ferronnerie, y trouveront place, dans leurs expressions diverses, y seront montrés dans leur cadre et non plus dans le décor banal d'une salle d'exposition. Pour la première fois, on exhibera les objets d'art dans leur atmosphère, sous le jour pour lequel ils ont été créés, avec leur destination spéciale. Au lieu d'un déballage de marchand ou d'une halle aux bibelots, une maison moderne, meublée, décorée et ornée comme il convient.

L'entreprise est hardie, mais elle est digne de notre époque audacieuse et de notre pays, jadis si décrié, aujourd'hui bien vivant et d'attaque. Et l'activité des artistes et l'empressement des esthètes sauront prouver, une fois de plus, que la Belgique n'est pas la terre de la contrefaçon.

Lettres de Richard Wagner.

Il y a des choses splendides dans les lettres de Wagner que publie en ce moment le *Guide musical*. La forme est peut-être un peu confuse, on dirait que « le poids de la révélation donne à cet esprit une ivresse un peu trouble », car les mortels les plus grands, nous dit le poète, ceux qui sont le plus sensibles au grand courant de réalité profonde qui nous emporte, se sentent traversés par des vagues plus hautes qu'eux, aveuglantes ; ils peuvent crier, mais pendant longtemps ils ne peuvent rien articuler clairement.

De ce que Wagner pensait il y a quarante ans avec la divination puissante du génie, quelques hommes aujourd'hui sont devenus les prophètes. Beaucoup ont essayé de prouver que *l'égoïsme, l'individualisme était le seul noyau possible, le seul centre dont puisse efficacement rayonner l'altruisme*. Mais ils n'ont pas encore pu, mieux que Wagner, donner la formule de cette réalité. Ils attendent, craintifs et respectueux. Pendant ce temps la vague fait son œuvre, elle se répand dans des milliers d'âmes. Et ce bouillonnement de protestations imprécises, de colères proférant de pauvres petites accusations immédiates parce qu'elles sont impuissantes à exprimer l'immense poussée qui les agite, ce soulèvement formidable des esprits contre la pensée maîtresse de toute une époque, comparable seulement aux phénomènes qui ont séparé les périodes géologiques, tout ce mouvement va se condenser en quelques paroles, qui traverseront le monde comme un éclair. Une vérité surgira, déchirant la paupière de nos yeux d'aveugles, crevant la mince couche d'ignorance qui nous sépare encore d'elle, par l'accumulation répétée de sa propre évidence. Et le moindre cerveau d'enfant comprendra ce que disait confusément Wagner, quand il énonçait de façon si pénible et si compliquée des choses si gigantesquement simples. Et on rassemblera alors en une histoire unique tout ce qui depuis que l'homme pense et souffre, depuis qu'il y eut des animaux vivants, depuis qu'il y eut des forces se repoussant, s'attirant, se combinant par la seule autorité de leur poids, tout ce qui s'est remué sous l'impulsion d'une seule religion on le rassemblera, et cet unique passé de tout ce qui fut sera la lumière de tout ce qui peut encore « devenir ».

Nous qui avons encore les lèvres scellées, nous pouvons crier déjà à tous ceux que la crainte empêche de regarder le présent en face : Hommes, réjouissez-vous de vivre ; femmes, soyez fières des enfants que vous avez donnés et de ceux qui naîtront d'eux, parce qu'ils verront une gerbe de lumière, faite des étincelles de beaucoup de chocs et de meurtrissures et qu'ils pourront croire à la possibilité du bonheur.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Enfant, pièce en trois actes, par GUSTAVE VAN ZYPE ; Bruxelles, A. Lefèvre. — *Sanctus Diabolus*, Märchen und Reime, von GEORG FUCHS ; München, P. Albert. — *Le Cœur et l'Esprit*, par GUSTAVE GEFFROY ; Paris, Charpentier et Fasquelle. — *Sonnettes d'Automne*, par CAMILLE MAUCLAIR ; Paris, Perrin et C^{ie}. — *Imogène*, par EDMOND PICARD ; tirage à petit nombre, Bruxelles, imprimerie M^{me} Veuve Larcier. — *Παλατι*, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN ; édition du *Mercur de France*, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, 15, Paris. — *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, par MAURICE BARRÈS ; Paris, Charpentier et Fasquelle. — *Déblaiement d'Art*, par HENRY VAN DE VELDE, orné de lettrines et de culs-de-lampe dessinés et gravés par lui ; tiré à 150 exemplaires numérotés ; des presses de M^{me} Veuve Monnom, à Bruxelles. — *Chronique Estudiantine*, première livraison d'un journal bi-mensuel publié par les étudiants de l'Université de Liège. Rédaction : rue Vinave-d'Ile, 46, Liège. Abonnement : fr. 3-50 par an (fr. 2-50 pour les étudiants liégeois). — *La Vaine Aventure*, par ALFRED MORTIER, avec une couverture en couleur par DE FEURE ; Paris, édition du *Mercur de France*.

Musique.

Apparition, par STÉPHANE MALLARMÉ ; adaptation musicale d'EDMOND BAILLY (couverture ornée d'une lithographie de PH.-CH. BLACHE) ; Paris, librairie de l'Art indépendant. — *L'Enfance de Roland* (Jung Roland), opéra en trois actes et six tableaux, paroles et musique d'EMILE MATHIEU (traduction allemande de Fr. Fremery). Partition pour piano et chant ; Bruxelles, Leipzig, Londres et New-York, Breitkopf et Härtel.

Enquête sur l'évolution des industries d'art (1).

Poursuivant son intéressante enquête, M. Henry Nocq publie, dans le *Journal des artistes*, l'opinion de M. Bracquemond, l'illustre graveur, des sculpteurs Jean Baffier et Alexandre Charpentier, tous deux fort préoccupés d'art appliqué à l'industrie, de notre compatriote Gustave Serrurier, dont l'ensemble d'architecture, de mobilier et de décoration eut un si grand succès à *la Libre Esthétique* ; enfin, de M. Niederkorn, qui exposa, au même Salon, des meubles d'une fabrication toute nouvelle.

M. BRACQUEMOND se montre pessimiste. « Il n'y a pas de style, dit-il entre autres, puisqu'il n'y a pas de volonté générale, pas de doctrine unique. Il n'y a pas de doctrine, parce qu'il n'y a plus de critique d'art. Il y a une littérature d'art charmante : M. de Goncourt, M. Geffroy font merveille de descriptions d'œuvres d'art ; mais il n'y a plus de critique technique et plus d'enseignement.

L'enseignement, voilà la chose qu'il faudrait réformer de fond

en comble. Il y a des écoles d'Art décoratif. Le mot est déjà... bien bizarre : il est inventé par... un amateur plein d'illusions... Quoi ! Michel-Ange a peint la chapelle Sixtine. Il l'a décorée. Voilà donc de l'art décoratif. Va-t-on dans les écoles en question apprendre aux apprentis à devenir Michel-Ange ? Cela ne signifie rien.

L'art ornemental, voilà un terme meilleur. Mais l'art ornemental est mort, il n'y a plus d'ornement. Depuis la raison sociale Percier et Fontaine, il n'y en a plus. »

Pour M. JEAN BAFFIER l'art n'est qu'une résultante, une conséquence de l'état d'âme d'un peuple et naturellement il n'est pas possible de séparer l'art de l'ordre social dans lequel il se développe.

« Ne trouvez-vous pas, écrit-il dans une lettre pleine d'aperçus ingénieux mais peut-être trop absolus, que les statues et monuments modernes qu'on voit dans nos salons ou sur nos places publiques, malgré leurs grandes prétentions, ont un petit air bête : c'est la conséquence de l'état d'esprit de nos générations scientifico-politiques, car, à l'heure actuelle, il n'y a pas en France un maître d'école qui ne se croit supérieur au plus grand penseur des temps passés et le dernier gamin pourvu d'un certificat d'études primaires se croit au moins aussi fort que Napoléon. Le progrès, Monsieur ! »

L'interview de M. ALEXANDRE CHARPENTIER est tout entière à citer :

« Je ne crois pas qu'il y ait un style moderne, dit-il. Les objets d'art du Champ-de-Mars et de *la Libre Esthétique* sont très intéressants, mais ne constituent pas un style. En tous cas pas encore. Et puis, il y aurait un style que nous n'en saurions rien, nous-mêmes, mêlés au mouvement que nous voudrions juger et expliquer. On le saura plus tard, quelques années peuvent suffire pour s'en rendre compte. Ainsi quand on a construit l'Opéra, personne n'a compris la donnée. On a vu des redites d'une chose et d'une autre et maintenant nous comprenons que l'Opéra a son caractère particulier. L'architecte de la Madeleine a cru de bonne foi édifier un temple grec, et tous ses contemporains l'ont cru avec lui ; mais pas du tout : ce n'est pas grec, c'est empire ; et cela porte merveilleusement le cachet de son époque.

Pour que nous puissions constater l'existence d'un style, il faudrait juger sur un ensemble de production ; et il n'y a pas d'ensemble. Il y a des cas isolés. Les objets d'art exposés au Champ-de-Mars et à *la Libre Esthétique* apparaissent seulement comme des fantaisies d'artistes, mais non des objets mobiliers. Pour ne parler que de l'étain, il est bien évident que mes vases ne sont pas des ustensiles de ménage ; les personnes qui les achètent les placent sur des dressoirs ou sur des tables où ils reposent en paix. Au contraire, les objets anciens dont on analyse les éléments caractéristiques en vue de déterminer le style d'une époque d'art mobilier sont des objets qui ont servi.

Il faudrait donc que les pots et les plats d'étain, au lieu d'être conçus comme des morceaux de sculpture et exécutés dans les conditions statuaire, soient faits comme de l'étain, c'est-à-dire qu'une fois le moule en cuivre établi, on puisse en tirer un nombre infini d'exemplaires et les vendre très bon marché.

Il faudrait que nous soyons, comme autrefois, des artisans dans leur échoppe. A Bruxelles, la Société *L'Art* le réalise presque : elle a une boutique, une vraie boutique de marchand.

..... Oui, il faut absolument que l'objet d'art soit non plus un objet de vitrine, mais un ustensile courant répandu dans le com-

(1) Voir notre dernier numéro.

mece. Pour le bien indiquer au public, j'aurais voulu, et Carabin l'avait compris comme moi, qu'on puisse, à notre section au Champ-de-Mars, placer sur chaque objet une étiquette avec le prix. »

M. GUSTAVE SERRIER prend la question de haut. Il ne suffit pas, d'après lui, que les meubles et les objets d'art qui nous entourent et au milieu desquels nous vivons, soient revêtus de formes inédites. Il faut que les architectes se décident enfin à nous construire des habitations qui ne soient plus des pastiches mesquins et prétentieux des architectures passées, des habitations d'où soit enfin bannie cette « insincérité » qui domine et caractérise l'art de notre époque.

C'est donc un mouvement général qui doit amener une rénovation artistique et aucune catégorie d'artistes ne peut ni ne doit s'en désintéresser.

« Le monde intellectuel et social dans lequel nous vivons est manifestement appelé à une transformation prochaine, écrit-il. Une évolution se prépare qui amènera vraisemblablement des modifications profondes à l'ordre de choses actuel et si les artistes commettaient la faute de mettre leur talent au service de la décadence du moment, ils verraient leurs œuvres fatalement condamnées à sombrer avec le régime qui finit. En un mot, ce n'est pas pour une société qui disparaît qu'il faut travailler et mettre en œuvre toutes nos facultés créatrices, mais plutôt pour un monde nouveau dont on peut prévoir l'avènement et à qui nous pourrions laisser les prémices d'un art vraiment jeune et fort.

Que sera ce style neuf? Voilà certes la chose dont, pour ma part, je me préoccuperais le moins. On ne peut penser à improviser ni à échafauder tout d'une pièce un style nouveau. Il faut avant toute chose que l'artiste, s'élevant au-dessus du chaos artistique où nous sommes, se forme quelque chose comme un *Credo* d'art; qu'il se débarrasse ensuite du bagage de choses surannées que nous trainons après nous et que, dans la pauvreté de notre imagination, nous exploitons impudemment depuis un siècle. Il ne me paraît pas douteux que, partant de convictions raisonnables, l'artiste n'arrive à la Forme nouvelle, Forme qui sera d'autant plus belle et plus pure qu'elle exprimera mieux les principes d'art vrai qui lui auront donné naissance. De l'ensemble des œuvres que l'art ainsi compris aura enfantées se dégagera alors ce style tant désiré, car le style est le caractère propre à une époque d'art. »

Enfin, à la question « Y a-t-il symptôme d'une renaissance des arts mobiliers en France », M. NIEDERKORN répond « Oui », sans hésiter. D'après lui, le meuble nouveau sera le triomphe de la grande ligne et de la proportion.

La Question des médailles.

Toute notre approbation aux lettres très fières que MM. J. de la Hoesse et Omer Dierickx viennent d'adresser à M. von Stieler, président de la Société des Beaux-Arts de Munich. Elles ont été publiées dans LA LIGUE ARTISTIQUE du 15 octobre.

Bruxelles, le 1^{er} octobre 1894.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Il est de mon devoir, en ma qualité de président de la Ligue des Artistes belges, de décliner l'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'octroyant une médaille de 2^e classe.

Vous comprendrez cette attitude quand vous saurez, Monsieur

le Président, que la suppression des médailles est un des principes fondamentaux de la Ligue.

Agrérez toutefois, Monsieur le Président, avec toute ma reconnaissance, l'assurance de ma plus haute considération.

OMER DIERICKX.

Bruxelles, le 5 octobre 1894.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Rentré de voyage, j'apprends, par votre très honorée lettre du 30 août dernier, que le jury de l'exposition des Beaux-Arts de Munich a bien voulu me décerner une médaille d'or de 2^e classe pour mon portrait de M^{me} A. D.

Comme membre du comité de la Ligue des Artistes belges, je ne puis accepter cette distinction. En effet, nous avons institué cette ligue dans le but de réorganiser les expositions en Belgique. Et nous avons inscrit en tête de son programme la « suppression des médailles », mesure qui, je n'en doute pas, a l'avenir pour elle.

Agrérez, Monsieur le Président, l'assurance de ma parfaite considération.

J. DE LA HOESE.

Excellent exemple à imiter. Quand serons-nous débarrassés des puérides chinoïseries des distinctions distribuées au hasard de la bêtise et de la vanité?

ALEXANDRE CHARPENTIER

M. Frantz Jourdain poursuit, dans divers journaux parisiens, sa curieuse série des *Décorés* et de *Ceux qui ne le sont pas*.

Parmi ces derniers, il consacre à M. Alexandre Charpentier, le statuaire que les expositions des XX et de la *Libre Esthétique* ont révélé en Belgique, un article vivant et spirituel.

M. Jourdain pourrait, s'il écrivait en Belgique, son pays d'origine, classer Charpentier parmi « ceux qui le sont » puisqu'il vient de recevoir la croix de l'ordre de Léopold. Mais c'est en France que l'excellent sculpteur « ne l'est pas ». Cette fois, notre gouvernement, en prenant les devants, a fait preuve d'une initiative louable et d'un flair particulier. Quoi qu'il en soit, voici l'article :

« Une figure des jours de barricade, — comme l'a finement silhouetté Ajalbert. Un gaillard maigre, musclé, leste, solide, un gars d'attaque capable de se faire casser la g... tête pour ses convictions, et aussi de détériorer celle des autres quand on l'embête. Par exemple, après la bataille, ramassera les blessés auxquels il distribuera le fond de sa gourde. La rondeur d'un ouvrier, la peau tannée d'un loup-de-mer, un parler brusque où la pensée a l'air de chasser les mots à coup de pied, le clignement d'œil narquois d'un gavroche, un sourire en tire-bouchon et un amusant foncement de tête en avant lorsqu'il exécute, d'un mot, un spéciale liste quelconque en idéal.

Extérieur négligé : feutre caboché, pantalon de haute fantaisie, maillot de laine, veston sans mode, le tout ne sortant pas de chez les fournisseurs attitrés de M. le prince de Sagan.

Charpentier ne pouvant arriver à solder son terme, s'était résigné, il y a quelques années, à s'enrôler dans les proprios. Sur un vieux bachot, — payé dans les prix doux, — il avait installé sa femme, ses enfants et son ménage, et, suivant les caprices de sa fantaisie, il visitait Mantes, jetait l'ancre à Vernon, villégiaturait

à Corbeil, ou hivernait au Pont-Royal. Une voie d'eau mit fin à cette existence imprévue et fastueuse de gentilhomme.

Descendant direct d'une des plus vieilles branches du prolétariat français, petit-fils et fils d'artisans, l'auteur de *Gommorhe* est venu au monde en plein faubourg Saint-Marceau. Décidé à ne pas rester à la charge de parents fort pauvres, il quitte, à quinze ans, la maison paternelle, et, sans un sou, sans un appui, sans un ami, sans un métier, se jette en pleine bataille de la vie.

— Ceux qui ont connu les couchers problématiques, les repas de hasard, les nuits hétéroclites, les hivers en espadrilles, les étés en pardessus ouatés, la fascination des flots d'encre de la Seine pendant les nuits neigeuses, ceux-là traduiront, *aperto libro*, le sens exact de ces mots, encore parés d'un vieux panache romantique : « La bataille de la vie. » — Passons.

Entraîné d'instinct vers l'Art, le gamin fréquente le Louvre, les bibliothèques, les cours. Il voit, s'émeut, s'interroge, s'oriente et entre à l'École des Beaux-Arts, dans un atelier de graveur en médailles, atelier choisi parce qu'on y est exempt du paiement de la masse et de la bienvenue. Les âneries pédantes débitées dans le lazaret de la rue Bonaparte s'émeuvent sur cet exceptionnel tempérament. De ce fumier académique où croupissent toutes les formules en putréfaction et d'où s'exhalent les pestilences qui empoisonnent tant de jeunes gens, la personnalité de Charpentier se dégage. Rapidement, en Parisien débrouillard, il comprend que l'automatique imitation des Grecs et des Romains, le sempiternel remâchonnement du passé, le fanatisme sectaire pour des religions mortes amènent fatalement à l'impuissance et au gâtisme. Poussé à la révolte par la saine logique de sa race, il se passionne pour les manifestations artistiques de notre terroir, préfère la cathédrale de Chartres au Temple de Jupiter Stator, reste sourd aux aguicheries de la Renaissance italienne et livre toutes ses tendresses au Gothique et au Louis XV, les plus belles, les plus nobles filles de l'Art français.

Quand la borne est franchie, il n'est pas de limite,

a dit Scribe. Charpentier prouve, d'une irréfutable façon, de quelle vérité brille l'aphorisme du subtil poète cher à M. Sarcéy : bientôt il aggrave son cas en trouvant, au nom de l'unité de l'Art, qu'un émail de Pierre Rémond, une buire de Benvenuto, une torchère de Gouthière valent toutes les figures sculptées du monde, que le premier des Arts est celui qui s'applique rationnellement à la vie et qu'il semble puéril de modeler une statue ne coopérant pas à un ensemble décoratif, uniquement dans le but de reproduire une Vénus ou un Apollon.

L'artiste affirme victorieusement ses théories par une suite d'œuvres admirables qui mettent leur auteur hors pair. Qui ne se rappelle l'extraordinaire bas-relief des *Boulangers*? — un mur sculpté, comme l'a appelé Rodin. — Et la *Mère allaitant son enfant*? Et *Gommorhe*? Et la *Femme à la baignoire*? Et les cinq cents médaillons? Et les superbes étains, si caressants, si souples, si larges, si adorables? Et les brocs, les serrures, les brosses, les corbeilles à pain, les bougeoirs, les programmes gaufrés du Théâtre Libre, les mille objets d'intimité magnifiés par le talent de cet exquis touche-à-tout, les merveilles de goût, de style, de délicatesse, d'ingéniosité, créées par ce maître original et puissant?

Et dire que si Charpentier avait suivi les conseils de M. Paul Dubois, l'illustre directeur de l'École des Beaux-Arts, peut-être,

aujourd'hui, aiderait-il les maçons ou vendrait-il des billets à la porte des théâtres!

« Quand on est aussi pauvre et aussi mal mis que vous — lui jeta un beau matin à la figure le célèbre académicien — on reste à sa place, on ne cherche pas à devenir artiste. »

Mais voilà, malgré ces délicates et paternelles remontrances, il s'est *ostiné*, l'entêté, il n'est pas « resté à sa place », et il se permet maintenant d'être une des gloires de la statuaire contemporaine. Du reste, s'il avait lâché l'ébauchoir, Charpentier, qui est excellent musicien, serait peut-être actuellement un compositeur de premier ordre, et c'est M. Ambroise Thomas qui, à son tour, n'aurait pas été ravi de compter un homme aussi « mal mis » parmi ses confrères.

Charpentier, mon ami, pondez force navets, si vous le voulez, mais, en grâce, prenez un tailleur *chic*; l'Institut a l'œil sur vous. »

L'HIVER MUSICAL

Une société vient de se constituer, sous le nom de *Société des Nouveaux Concerts*, pour l'organisation d'une série d'auditions symphoniques et vocales. Les concerts auront lieu à l'Alhambra sous la direction de chefs d'orchestre belges et étrangers : MM. Richard Strauss de Munich, Kcs d'Amsterdam, Joseph Dupont et Franz Servais de Bruxelles, Hans Richter de Vienne et Felix Mottl de Carlsruhe. Ils sont fixés aux 16 décembre, 27 janvier, 24 février, 31 mars, 21 avril et 5 mai. La deuxième audition sera consacrée à la chapelle vocale de Saint-Gervais, sous la direction de M. Charles Bordes, qui fera entendre des œuvres des grands maîtres italiens, français, flamands, espagnols du XVI^e siècle.

Nous publierons prochainement les programmes de cette nouvelle et très intéressante entreprise artistique, due à l'initiative de M. Georges Khnopff, et qui complètera utilement l'excellente institution des Concerts populaires.

Avec les quatre séances annoncées par M. Joseph Dupont, les quatre matinées du Conservatoire, nous aurons enfin un ensemble d'auditions symphoniques digne de la capitale et de la renommée dont jouit Bruxelles au point de vue musical.

Les deux séances de musique de chambre que donnera, avec le concours de M^{lle} Louisa Merck, le quatuor Crickboom. Angenot, P. Miry, Gillet avant son départ pour Paris où l'appelle un engagement aux Concerts d'Harcourt et de la Société Nationale, auront lieu à la Salle Ravenstein les mardi 23 et vendredi 26 octobre, à 8 1/2 heures.

La première séance sera consacrée à la musique moderne : Quatuor (1^{re} audition) de G. Lekeu; Sonate pour piano et violoncelle (1^{re} audition) de Saint-Saëns; Quatuor à cordes (1^{re} audition) de Grieg.

(Le quatuor inachevé de G. Lekeu est la dernière œuvre du jeune et regretté compositeur belge.)

La deuxième à la musique classique : 13^e Quatuor (*si b*) de Beethoven; Sonate (*mi b*) pour piano et violon de Beethoven; Quatuor à cordes de Schumann.

MM. Alfred Marehot, Ten Have, Van Hout et Joseph Jacob donneront, avec le concours de M. Théophile Ysaye, en décembre,

janvier et février, quatre séances de musique de chambre. Aux programmes : Beethoven, César Franck, G. Fauré, Debussy, Grieg, Sinding, etc.

La maison Schott frères organise, de son côté, trois séances de musique de chambre qui auront lieu à la Grande Harmonie les jeudi 8 novembre, samedi 24 novembre et samedi 15 décembre, à 8 heures du soir.

Le *Quatuor de Francfort* (MM. H. Heerman, F. Bassermann, N. Koning et H. Becker) feront les frais de la première séance.

La seconde soirée sera consacrée à l'audition du *Trio vocal des Dames hollandaises* (M^{mes} Annette de Jong, Anna Corver et Marie Snyders) M^{lle} Clotilde Kleeberg, pianiste, se fera entendre à cette séance.

Le troisième concert sera donné avec le concours de MM. Eugène d'Albert, pianiste, et Édouard Jacobs, violoncelliste.

Un concert par invitation sera donné le dimanche 4 novembre, à 8 heures du soir, chez M. Riesenburger, avec le concours de M^{me} Théroine-Mège, pianiste, de M^{lle} Edith Smith, violoniste, et de M. Louis Maes, organiste.

Le même soir sera proclamée la décision du jury, composé de MM. C. Gurickx, G. Kefer, M. Lazare, L. Soubre et Péjé Storek, pour le concours musical organisé par M. Riesenburger; les morceaux primés seront exécutés par leurs auteurs.

Un cercle choral de dames vient de se fonder à Bruxelles, sous le titre *Pro Arte*. Les répétitions auront lieu tous les jeudis à la Salle Erard, 4, rue Latérale.

Pour tous renseignements s'adresser soit aux directeurs, MM. Ch. Léonard, 48, rue des Drapiers, et E. Closson, 82, rue de la Croix, soit par écrit au local de la société.

INVENTAIRE

VERDI

1. Une vue de l'auberge de village dans laquelle est né l'illustre compositeur, le 12 octobre 1813.

2. Son pendant. Vue de Sant'Agata, la résidence du Maître depuis plus de quarante ans.

3. Un superbe portrait d'Ambroise Thomas, gravé à l'eau-forte et orné de cette dédicace : « Au vieux tronc, sa vieille branche. A. T. »

4. Un médaillier composé des pièces italiennes frappées à l'effigie du maestro et qui n'ont plus cours en France : *Jérusalem, il Corsaro, Nabucco, la Battaglia di Legnano, Don Carlos, Violetta, Macbeth*, etc.

5. Autre médaillier renfermant les pièces qui restent dans la circulation : *Il Trovatore, Rigoletto, la Traviata, Aida, Otello*.

6. Une messe pour musiques militaires.

7. Les œuvres complètes de M. Boïto.

8. Un beau terre-neuve répondant au nom de *Falstaff*, le même qui a sauvé M. Carvalho en 1893.

9. « La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf... » Bronze artistique. Charmante allégorie représentant, dans le même rôle, MM. Fugère et Maurel.

10. Grand choix de couronnes, de tous les formats et de toutes les époques.

11. Sac de voyage complet contenant, entre autres objets d'un grand usage, l'article de Milan dit *ricordi*, sans lequel le maestro ne se déplace jamais.

12. Le fauteuil, la table et la lampe, mis à la disposition de Verdi pour les répétitions d'*Otello*, prisés ensemble vingt-cinq louis par MM. Bertrand et Gailhard.

13. Lit de repos offert au Maître par les artistes et le personnel de l'Opéra.

14. « Verdi en France. » Collection d'articles de journaux ayant servi pour *Falstaff*, resservi pour *Otello* et pouvant encore servir, le cas échéant.

Dont acte, passé en l'étude de M^e L. D.

Memento des Expositions

ANGERS. — *Société des Amis des Arts*. 10 novembre-commencement de janvier. Beaux-Arts et Arts industriels. Gratuité de transport (petite vitesse) aux invités. Délais d'envoi : 20-25 octobre. Renseignements : *Président de la Société, place de Lorraine, Angers*.

BRUGES. — XVII^e exposition du *Cercle artistique*. 2 décembre-fin janvier. Délai d'envoi : 1^{er}-20 novembre. Renseignements : *M. Ch. De Schryver, avocat*.

CONSTANTINE. — Exposition de la *Société Les Amis des Arts*. Avril 1895. Se faire inscrire avant le 1^{er} février chez M. Potier, emballeur, rue Gaillon, 14, Paris, ou au siège de la Société, à Constantine, 1, rue de la Tour.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 1^{er} novembre-2 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Renseignements : *Président de la Société, salle Poirel, Nancy*.

NANTES. — 1^{er}-28 février 1895. Délai d'envoi : 3-10 janvier 1895, à M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : *M. Descamps de Lalanne, secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes*.

NICE. — *Société des Beaux-Arts*. — 15 janvier-15 mars 1895. Délai d'envoi : 3 décembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, palais du Crédit lyonnais, Nice*.

NICE. — *Société des Beaux-Arts*. 5 janvier 1895. Envois jusqu'au 25 novembre à MM. Denis et Robinot, passage des Deux-Nêthes, 16, Paris, et jusqu'au 3 décembre au siège de la Société, à Nice. Renseignements : *M. S. Olivetti, 53, boulevard Beauséjour, Paris*.

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts, avril 1895.

PETITE CHRONIQUE

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — ÉCOLE LIBRE D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DE BRUXELLES. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 13, rue des Minimes. La séance d'ouverture aura lieu *jeudi prochain 25 octobre, à 8 1/2 heures du soir, à l'Hôtel Continental* (entrée par le boulevard de la Senne). Les discours seront prononcés par MM. Paul Janson, Boulengier et Camille Lemonnier. Cette séance est publique.

Il n'est pas exact que M. Gevaert songe à quitter la direction du Conservatoire de Bruxelles. Le renseignement donné par *la Meuse* ne repose sur rien.

Nous apprenons à regret la mort du peintre Norbert Goeneutte qui a succombé aux suites d'une congestion pulmonaire.

Goeneutte, après un court passage à l'École des beaux-arts où

l'enseignement officiel ne convenait pas le moins du monde à son tempérament prime-sautier, se fit rapidement remarquer des curieux d'art par ses envois au Salon des Champs-Élysées et, plus tard, au Champ de Mars et aux expositions de gravures. Essentiellement « naturaliste », toujours, au fond, un peu faubourien, un peu gamin de Montmartre, Gœneutte conçut cependant des pages d'une profonde émotion, telles la *Soupe à la porte du restaurant Brébant*, l'*Appel des balayeurs*, la *Descente des ouvriers*, etc. ; tout dernièrement, *Au jardin* (une jeune femme caressant un chien dans le jardinet de quelque villa suburbaine) et toute une suite d'eaux-fortes d'une originalité et d'un charme indiscutables.

Gœneutte meurt à quarante ans, en pleine maturité de talent.

En attendant la réouverture prochaine des Chambres françaises, la Commission du budget a repris la semaine passée ses séances.

Dans une de ses prochaines séances, cette Commission examinera la proposition de loi tendant à la création de la Caisse des musées, dont nous avons parlé (1). Cette proposition, qui a été déposée par M. Joseph Reinach, porte les signatures de MM. Georges Berger, Aynard, le prince d'Arenberg, Trélat, Francis Charmer, Lebaudy, etc. Le gouvernement y est favorable.

On a inauguré le 7 octobre à l'Isle-Adam le monument que les amis et admirateurs de l'illustre paysagiste Jules Dupré lui ont élevé dans le jardin même de la maison qu'il habita un demi-siècle et où il s'est éteint en 1889.

Le monument se compose d'un élégant hémicycle au milieu duquel se dresse un édicule en forme de petit temple. Sous un fronton triangulaire, soutenu par deux colonnettes doriques, une stèle porte le buste de l'artiste, œuvre du statuaire Marqueste. A l'intérieur du fronton, entre deux palmes, les armes de la ville. Sur la frise, le nom du maître, *Jules Dupré*. Au-dessous, à droite et à gauche du buste, les dates de la naissance et de la mort, 1812-1889. Dans le soubassement carré qui porte l'édicule, une gueule de lion d'où s'échappe une eau de source qui remplit, à l'avant du monument, un bassin protégé par une grille légère. L'ensemble, dans sa simplicité, à cause de sa simplicité même, est de l'effet le plus heureux et vaut les félicitations les plus chaudes à l'auteur, M. Seellier de Gisors, architecte des palais nationaux, gendre de Jules Dupré.

On prépare une soirée de gala, à l'Opéra, pour honorer la mémoire de Gounod à l'occasion de la millième de *Faust*. Au chœur final « Christ est ressuscité » s'enchaînera l'apothéose du maître par l'apparition de son buste, entouré des principaux personnages de ses opéras : *Roméo et Juliette*, *Philémon et Baucis*, *Miraille*. M. Ambroise Thomas vient d'écrire la musique d'un chœur dont les vers sont de M. Jules Barbier, seul auteur survivant de la pièce. Ce chœur sera chanté par tous les artistes de l'Académie nationale de musique.

Sapristi ! ça n'est pas brillant comme invention, cette apothéose.

Les amateurs d'affiches sont en ce moment servis à souhait à l'Exposition du Livre, à Paris. Indépendamment de l'exposition spéciale de ces produits d'un art de plus en plus en faveur qui occupé la galerie du premier étage et où triomphent les Charles Terreau, les Bataille, dans l'industrie française, les Weiner, dans l'industrie anglaise, la Russie vient d'apporter un élément plein d'intérêt avec la collection des images populaires éditées par

(1) V. *L'Art moderne* du 8 juillet dernier.

Morosoff, de Moscou. Il est surtout curieux de constater les différences considérables qui distinguent l'imagerie russe des grossières impressions fabriquées en Allemagne qui, pour beaucoup, passaient pour des produits de l'industrie russe.

M. Guy Ropartz vient d'être nommé directeur du Conservatoire de musique de Nancy.

Elève de César Franck, il appartient avec MM. Albéric Magnard, Dukas, Bonheur, Savard, etc., à la plus jeune génération de l'École française. A peine âgé de trente ans, il a déjà à son actif une partition sur *Pêcheur d'Islande* de Loti, représentée l'an passé ; un opéra comique, *Le Diable couturier*, joué au Théâtre d'application ; un *Quatuor* pour instruments à cordes et une *Suite brève* pour orchestre joués à la *Société nationale de musique*, plusieurs poèmes symphoniques, etc.

Le *Guide musical* publie le récit d'une conversation qu'a eu récemment, à Londres, un de ses rédacteurs avec Hans Richter. Le célèbre *capellmeister* rappelle, entre autres, ce fait qui nous frappa en 1876, aux répétitions de *L'Anneau du Nibelung* à Bayreuth, et que nous eûmes plus d'une fois l'occasion de signaler : « Wagner ne s'occupait jamais des répétitions d'orchestre ; il ne s'intéressait qu'à la mise en scène et à la régie. Pour la musique, il s'en était remis complètement à moi. Lorsqu'il s'agissait d'exécuter des œuvres d'autres maîtres, il était extraordinairement rigoureux, n'épargnant aucune peine, allant quelquefois jusqu'à la minutie la plus pénible pour obtenir une exécution parfaite, tandis que pour ses propres œuvres il se disait satisfait dès que la chose marchait à peu près. Il ne faisait que de courtes observations et rarement demandait une seconde exécution. »

Richter en donne cette explication : « J'ai toujours eu l'impression qu'en ce qui concernait ses œuvres, la sonorité, la réalisation en soi lui suffisait ; il était indifférent pour lui-même à la façon dont l'orchestre interprétait ses compositions. »

Extrait des lettres de Richard Wagner à son ami Auguste Röckel au sujet des représentations du *L'Anneau du Nibelung* :

« Je crois avec quelque certitude que toute la partie purement matérielle de l'entreprise est réalisable : mais — les interprètes ! Quand j'y pense, je soupire profondément. Naturellement, je devrai m'adresser à de jeunes artistes, qui n'auront pas encore été « ruinés » complètement par nos scènes d'opéra : je ne songe pas un instant à m'adresser à des « célébrités ». Il faudra voir naturellement comment il sera possible de faire l'éducation de mon jeune monde ; ce que je préférerais, ce serait d'avoir ma troupe sous la main pendant une année, sans qu'elle paraisse en public ; je devrais être quotidiennement en communication avec mes artistes, les mettre à l'épreuve comme hommes et artistes, et les laisser ainsi mûrir peu à peu pour la tâche à accomplir. »

Le théâtre qui est actuellement en cours de construction à Buenos-Ayres sera sans contredit le plus grand du monde. Cinq mille personnes pourront s'y tenir commodément. Une rampe extérieure permettra aux voitures de monter jusqu'au couloir des loges, et des ascenseurs seront mis à la disposition des spectateurs des galeries.

Une autre curieuse innovation consistera dans la possibilité de transformer la salle en un cirque, en moins de trois heures de temps. La piste pourra à son tour être convertie en piscine. Les dimensions de la scène permettront un déploiement scénique de huit cents personnes.

MESSIEURS LES ARTISTES trouveront dans une des localités les plus pittoresques et les plus picturales des Ardennes la PENSION (dans un excellent hôtel) à des prix très modérés, soit par mois, soit par semaine.

Un VASTE ATELIER sera mis à leur disposition. Prendre adresse au bureau du journal.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufnage coloré) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés. Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffite, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES LUNDIS D'UN CHERCHEUR, par le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul. — SAMSON ET DALILA. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — BATAILLE DE DAMES AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — LA MAISON DES BATELIERS. — LE QUATUOR CRICKBOOM. — BRUXELLES SANS-GÈNE — NÉCROLOGIE. *La mère d'Octave Pirmez.* — PETITE CHRONIQUE.

LES LUNDIS D'UN CHERCHEUR

par le vicomte DE SPOELBERGH DE LOVENJOL. Paris, Calmann-Lévy.

Quel que soit le livre que M. de Spoelbergh publie, on est assuré d'avance que la curiosité littéraire sera tenue en éveil au cours des pages et satisfaite au bout. N'a-t-il pas des clefs introuvables, des lettres uniques, des inédits insoupçonnés, qui ouvrent les mille tiroirs de la vie des artistes les plus hauts de ce siècle, nous révèlent leurs pensées de derrière la tête, nous les montrent tels qu'ils furent, non pas extraordinaires toujours, mais quotidiens souvent, nous les dressent enfin dans l'attitude non pas d'une statue sur une place publique où il ne manque qu'une auréole, mais avec des allures simples, vivantes, humaines. Et c'est tant mieux : la pose n'étant plus admissible depuis que les romantiques s'en sont allés et que le marmoréen Leconte

de Lisle, qui l'incarnait encore, a disparu. Des mœurs plus simples vont régner dans le monde artiste qui se renouvelle et se recrée à cette heure; on ne se croira plus dès son vivant sur un hypothétique piédestal; on n'aura plus cure d'être un acteur, ni un prêtre, ni un pontife. Être homme comme les autres suffira. Les chefs-d'œuvre n'en écloront pas moins.

Chez les plus grands, ce côté humain et faible que leurs panégyristes et leurs biographes anciens cachaient, commence à apparaître aujourd'hui. Certes est-on en train de bousculer les dieux, mais — la question de sincérité et de vérité mise à part — compteront-ils moins de fervents? Aimerons-nous moins Balzac, Hugo, Baudelaire en les sachant hommes plutôt que dieux? Les célébrerons-nous moins pour les avoir dégagés d'un Olympe fabuleux ou d'une tour d'ivoire, minaret ou pagode, en toc ou en staff qui fait songer de plus en plus, grâce aux derniers parnassiens, à des quartiers du Caire littéraires.

A cette heure, l'humanité s'entraîne à s'aimer elle-même dans ses détresses et ses misères et ses luttes et son travail vers le mieux; l'immense amour désintéressé et universel descend des hauteurs pour se répandre vers les horizons de la terre; on sent que la vie telle qu'elle est passionne tous ceux qui la croient modifiable et perfectible.

Quoi d'étonnant alors que pour leur donner place

dans ce monde nouveau, on y instaure ceux dont l'existence fut la plus lumineuse et la plus belle d'après l'esprit? Ils restent les premiers des hommes, mais ils restent parmi nous et ce ne sont ni leurs travers, ni leurs défauts, ni même leurs vices par lesquels ils sont de notre chair et de notre sang qui nous les feront moins admirer ni moins glorifier.

M. de Spoelbergh, en des livres merveilleusement documentés sur Balzac, Gautier, Musset, travaille à cette rentrée des dieux dans notre humanité et son œuvre qui apparaît, à prime vue, simplement anecdotique, acquiert au contraire une sérieuse importance dès que l'on tient compte des grands déplacements d'idéal dont nous sommes, à cette heure, les témoins.

Son présent livre, *Les Lundis d'un chercheur*, est avant tout un recueil de notes littéraires. Il n'a point la décisive importance de ses précédents travaux. « Ces pages sont en quelque sorte des entr'actes », dit-il lui-même dans sa préface.

Ce qu'il y a de remarquable en ce récent écrit, c'est la manière dont l'authenticité des documents est affirmée. Elle va, oserais-je dire, au delà de la véracité normale. Voici comment. L'auteur ne se contente point de renseigner, il publie le renseignement tel qu'il l'a trouvé lui-même pendant ses recherches. La trouvaille est clichée, enserrée dans le livre telle qu'elle apparut sur la page originale. C'est la photographie de la découverte.

Ainsi, pour prouver qu'une telle œuvre restée inédite fut néanmoins annoncée et promise et que si jamais elle ne fut écrite, son titre néanmoins prit vie et lumière dans les préoccupations et les projets d'un écrivain, M. de Spoelbergh donne la reproduction en fac-similé d'une annonce de librairie, d'un bulletin de souscription, d'un avers ou d'un revers de couverture de livre.

C'est l'information et le renseignement poussés aussi loin que possible et lorsque l'on songe en combien d'erreurs on verse en bibliophilie, même après avoir consulté des séries de catalogues, on admettra qu'une telle minutie est excellente et peut-être nécessaire. En tout cas elle est originale.

Les Lundis d'un chercheur sont du reste abondants en surprises. Ainsi, peut-on croire que les livres annoncés de Théophile Gautier sont presque aussi nombreux que ses livres parus. Sait-on qu'il fut hanté par des contes ayant pour titre : *Le Rapin*, *Mademoiselle Zinzoline*, *la Famille du modèle*, *les Cachots du pont d'Austerlitz*, qu'il se déclara « l'auteur d'un traité : *De arte natali* qu'il aurait composé au collège », qu'il rêva, avant Villiers, deux volumes sur *le Vieux de la montagne*, qu'il ébaucha des *Scènes d'Afrique*, et qu'il promit la *Plastique de la civilisation*, destinée au peuple.

Connait-on la vraie genèse de *Salammbô*?

« Consulté par Flaubert, Gautier lui conseilla *Salammbô*, et s'il faut en croire les *Confessions* d'Arsène Houssaye, lui traça même à grandes lignes le plan de l'œuvre. Et quand *Salammbô* eut paru, Flaubert désira vivement en voir tirer par le poète un poème d'opéra pour leur ami commun M. Ernest Reyer. » Quel dommage que ce projet ne fût mené à fin et qu'il n'en restât que l'embryon que M. de Spoelbergh publie.

Après Gautier, Vigny. Les poésies de ce pur poète furent sans cesse remaniées par lui. Son premier livre parut en 1822 et contenait un poème en trois chants, intitulé *Helena*, qu'il a biffé de toutes les éditions subséquentes de ses œuvres. Même sort fut réservé à trois pièces : *Suzanne au bain*, *Sur la mort de Byron*, *Fatuité*, qui jamais ne parurent en ses œuvres complètes. Enfin, voici toute une série d'inédits, signés Alfred de Vigny et recueillis à travers les journaux, les revues et les livres émaillés de manuscrits.

Après de Vigny, Georges Sand. Un paquet de confidences et de lettres datées de 1847. Après Georges Sand, Musset. Suite de renseignements sur les œuvres complètes du poète. Et la légende des prétendues attaques de Musset contre Hugo, en 1831, mise à néant, preuves à l'appui. Enfin, après Musset, Baudelaire. Étude bibliographique sur ses œuvres et indications sur l'apparition de chacun de ses poèmes des *Fleurs du mal* dans les gazettes ou recueils périodiques du temps.

Voilà la moelle du livre.

Il témoigne d'une érudition très entendue. Ceux qui s'occupent de la période que M. de Spoelbergh a fait sienne, tant il l'a fouillée et inventoriée, ne pourront trouver ailleurs une documentation plus abondante ni plus sûre. De tous les chercheurs littéraires français modernes, il est le plus expert et le plus personnel. Mil huit cent trente est son domaine, sa mine et aussi sa ruche. Méthodiquement il recueille tout ce qui pourra aider et guider celui qui un jour fera l'histoire universelle du romantisme, non plus à la manière des vieux professeurs de lycée mis à la retraite, mais consciencieusement et scientifiquement. M. de Spoelbergh travaille à l'écart, loin de tout tapage de presse, dans l'indifférence de tous, ici, à Bruxelles, presque seul parmi les gens de son monde à n'être point un homme de courses ou d'écurie et à mettre ailleurs que sur la tête d'une bête que cravache un jockey affolé, la fortune que le sort lui départit.

SAMSON ET DALILA

Pour la seconde fois, le public vient de cingler d'importance l'ineurie des directeurs de théâtre qui, sous prétexte qu'une œuvre « ne fera pas recette », la laissent, durant vingt ans, moisir dans les cartons. On connaît la rengaine. Quand, à cor et à cris, nous réclamions *Orphée*, on nous répondait : « *Orphée!* Mais vous n'y

pensez pas ! C'est bon pour le Conservatoire, pour un public d'esthètes. Au théâtre, cela n'aurait pas trois représentations. » *Orphée* a fini par être joué à la Monnaie, et du coup ce drame radieux est entré au répertoire. Il a fallu continuer les représentations dès le début de l'année suivante, et voici qu'on ouvre la saison par une reprise du même ouvrage.

L'aventure d'*Orphée* a son pendant dans celle de *Samson et Dalila*. Il y a belle lurette que nous insistons pour qu'on nous fasse connaître cette œuvre superbe, acclamée à Weimar dès 1877. A Weimar ! Et il s'agit d'un compositeur français, d'un des plus illustres musiciens de notre époque ! « Ce n'est pas scénique, nous disait-on. Oratorio, opéra biblique, bon pour le concert, impossible à la scène. » Et voici que *Samson*, après avoir joué les chevaliers errants en province et à l'étranger, a trouvé un asile à l'Opéra, ce qui a déterminé nos impresarii bruxellois à lui faire accueil. L'oratorio, l'opéra biblique, la partition bonne pour les concerts, mauvaise pour la scène, a électrisé la foule. Dans sa forme sévère, avec sa grande allure de drame lyrique, en dépit des niaiseries d'un livret confectionné sur les patrons scribiens et d'une mise en scène départementale, elle a fait passer dans l'auditoire le frisson des émotions artistiques puissantes.

Quel triomphe, quelles acclamations pour le compositeur, qui n'a pas pu, malgré son horreur de la publicité, se dérober à l'ovation ! C'était beau et réconfortant. Et tous ceux qui aiment la musique pour les hautes satisfactions qu'elle fait éprouver se sont réjouis. Une œuvre d'art sincère finit toujours par avoir raison des résistances. Mais ce qui surprend, c'est qu'il faille renouveler l'expérience pour faire comprendre aux directeurs de spectacles quel est — non seulement leur devoir — mais leur intérêt. Ils sont sans excuse lorsqu'ils allèguent, pour écarter leurs rosignols, que le public est rebelle aux tentatives artistiques. Le seul moyen d'attirer et de retenir la foule est, au contraire — la représentation d'avant-hier l'a péremptoirement démontré — de s'engager sans hésiter dans les voies nouvelles et d'abandonner un répertoire suranné qui écœure jusqu'au vomissement les auditeurs les moins aptes à saisir les beautés de l'art lyrique.

Nous n'avons pas à initier les lecteurs de *L'Art moderne* aux détails d'une partition qu'il serait injurieux de leur supposer étrangère. Bornons-nous à constater l'impression profonde causée par les chœurs, les développements symphoniques et les larges récits du premier acte, par les scènes tragiques et voluptueuses qui font du deuxième la partie la plus émouvante de l'œuvre ; enfin par le douloureux récit de Samson et par le caractère des danses sacrées du troisième acte.

« Ce qui me charme, en ma qualité de musicien, nous disait un artiste de haute valeur, c'est d'écouter de la musique si bien écrite. » D'un bout à l'autre, *Samson et Dalila* décele la probité du compositeur soucieux de faire œuvre d'art et non de chercher le succès par des effets faciles. Si l'on constate, çà et là, l'influence de telle œuvre en vogue à l'époque où fut écrite la partition de M. Saint-Saëns, celle-ci n'en a pas moins, dans son ensemble, une remarquable unité de style et une noblesse qui la classent parmi les plus belles que nous ait données l'école française. Elle prend rang parmi les œuvres classiques, à côté de celles qui résistent aux engouements et aux écoles. Si son purgatoire a été long, son admission parmi les élus a été solennelle et retentissante.

Ajoutons que les interprètes ont largement contribué à ce triomphant succès. Bien qu'on remarquât dans la voix de M^{lle} Armand des traces de la maladie qui l'a, pendant quelque temps, éloignée

du théâtre, l'artiste a fait de Dalila une création remarquable. Elle a surtout chanté et mimé avec une grande séduction les passages de tendresse. Les parties du rôle qui exigent de la vigueur, un développement de sonorité ont été plus faibles, et cela se conçoit. M. Cossira, dans le rôle de Samson, a fait valoir le timbre charmant de sa voix, servi par une diction irréprochable. Orchestre et chœurs ont eu, sous la direction de M. Flon, une précision et une homogénéité qu'on souhaiterait constater plus souvent. Si la direction voulait consentir à rompre avec les traditions d'une mise en scène inadmissible de nos jours, l'impression artistique serait complète.

Enquête sur l'évolution des industries d'art (1).

Le *Journal des artistes* publie, en son dernier numéro, les interviews de MM. Edmond de Goncourt, Henry Havard, comte R. de Montesquiou-Fezensac, Jean Dampé, Henry Cros et H. de Toulouse-Lautrec.

Toutes sont curieuses et contiennent des idées à retenir. Si elles ne répondent pas directement aux questions posées, du moins donnent-elles nettement l'impression, dans leur ensemble, de l'intérêt primordial qui s'attache en ce moment aux industries d'art.

Résumons-en quelques-unes. D'après M. EDMOND DE GONCOURT, l'influence du Japon sur le mouvement d'art contemporain n'a pas été ce qu'il en attendait. Au lieu de s'en inspirer, d'en rechercher l'esprit, on a le tort de le copier servilement. Quant au retour d'un grand nombre d'artistes vers l'art mobilier, M. de Goncourt estime qu'une somme considérable d'efforts, d'hommes de talent ainsi groupés, ne peut pas rester stérile. Comme toutes choses, l'art est soumis à des lois de marche en avant : marche plus ou moins accentuée à certains moments, mais qui ne saurait s'arrêter, car l'immobilité n'existe pas. Quelque chose va surgir du mouvement actuel, mais quoi ?

La décadence des industries artistiques résulte, d'après M. HENRY HAVARD, de l'ignorance du *métier*. Ceux qui se destinent aux professions artistiques n'y sont pas préparés par leur éducation première. L'art décoratif nécessite, chez l'artiste, des connaissances techniques, une pratique professionnelle qui manquent souvent aux inventeurs de formes et de décorations nouvelles. De plus, il y a un certain nombre de règles qu'il est impossible d'éviter sans tomber dans de grossières erreurs et qui peuvent se résumer dans cette formule : *Le raisonnement doit primer le tempérament*. L'auteur de *L'Art dans la maison* développe en ces termes sa théorie :

« Nous subissons une sorte d'atavisme quand nous voulons composer un meuble, un vase ou un ustensile quelconque, et nous sommes obligés de nous plier si nous voulons faire un objet usuel en même temps qu'un objet d'art, à un certain nombre de conditions absolues. Les formes ne sont pas, ne peuvent pas être le produit d'une ingéniosité féconde, simplement guidée par des règles générales ou des calculs heureux, secondés par une aimable fantaisie. L'adoption de chacune d'elles est, le plus souvent, la résultante d'une longue suite d'expériences réalisées par un certain nombre de générations successives, et l'on pourrait citer tel galbe qui n'a été adopté d'une façon définitive qu'après un demi-siècle d'essais et de tâtonnements.

Pour ne citer que quelques exemples, constatons que l'usage

(1) Voir nos deux derniers numéros.

est généralement adopté de prendre le café, le thé, le chocolat, dans des tasses différentes.

Il a fallu près de cinquante ans pour qu'on se convainquit que le café, demandant à être pris brûlant, devait être servi dans une tasse haute et relativement étroite et pour reconnaître que le thé développe davantage son arôme dans une tasse évasée. Si, de la tasse à café et de la tasse à thé, nous passons à la cafetière et à la théière, nous trouverons des différences identiques. La première reçoit la boisson toute infusée, prête à être servie; la seconde, au contraire, la laisse infuser.

Par conséquent, ces deux récipients doivent forcément revêtir une forme différente, et cette forme est déterminée par le genre d'utilité propre à chacun d'eux. Et vous voyez combien il est difficile de modifier, même pour l'améliorer, la forme d'un de ces vases d'usage journalier, et comment nombre de tentatives, excessivement ingénieuses, ont avorté. Ainsi voilà, à la maison Christophe, M. Bouilhet imaginant une nouvelle cafetière. Il a pu remarquer, en passant dans son jardin, la beauté de formes de l'artichaut, et il a essayé d'en faire une cafetière. Mais à cette forme d'artichaut il a dû ajouter un col, un couvercle, un bec et une anse. L'obligation d'ajouter toutes ces parties montre bien qu'il était illogique de transformer une cafetière en artichaut, et, d'une façon générale, qu'il est difficile de vouloir adopter, pour nos ustensiles, des formes naturelles, la nature n'ayant pas pris soin de nous donner tout faits des soupières, des sucriers, des flambeaux, etc. »

Même observation pour ce qui concerne le mobilier :

« La transformation d'un objet mobilier ne dépend pas de l'imagination du créateur de cet objet, mais elle répond aux transformations qui se produisent dans nos besoins. La forme et les dimensions des ustensiles de toilette ont suivi le progrès des habitudes de propreté : tant que les appartements ont été mal clos et mal chauffés, on a été obligé de servir la soupe dans des écuelles profondes et couvertes. Dès que l'on a pu prendre les repas dans des pièces garanties du froid, on a remplacé l'écuelle par l'assiette creuse.

Jusqu'au règne de Louis XIV, les sièges à haut dossier, dont la hauteur variait suivant le rang des personnages, se sont conservés, mais à cette époque ils sont remplacés par des fauteuils à dossier bas.

Ce changement vient de la mode des grandes perruques que les dossiers élevés dérangeaient et dévoilaient.

En un mot, toutes les modifications apportées dans les meubles et les ustensiles doivent être commandées par des besoins.

Tout objet d'art mobilier doit être conçu d'abord en vue de son usage particulier, la forme pour l'usage et la décoration pour la forme.

Pour finir, cette remarque plaisante :

« La mode de la bicyclette, si elle continue à se propager, comme elle a fait en quelques années, pourrait bien modifier la forme de nos sièges. Il est clair qu'une génération de bicyclistes ne verra plus la nécessité des sièges confortables et doux qui nous sont indispensables, à nous, habitués à circuler en voitures bien capitonnées. »

La forme, M. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC la croit épuisée :

« Ce n'est sans doute pas par la forme, — variée jusqu'à l'épuisement, — écrit-il, que brilleront les meubles d'un nouveau style; la forme, qui pour citer ses dernières incarnations, dirons-nous, amplement pompeuse sous Louis XIV, capricante jusqu'à la convulsion dans le rocaille, maigrement distinguée sous Louis XVI, a

fini rigide sous l'Empire, avec le retour d'Égypte, ou mythologiquement maniérée avec les oiseaux des dormeuses de Pauline Borghèse. Les éléments d'innovation dans le meuble seraient la couleur, doucement dosée, — et surtout quelque chose de symbolique et de pensif, de par le décor variant et commentant un texte, une idée.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que la *quære mulierem*, l'éternel féminin sera la loi du nouveau style, comme il le fut des précédents, et que la Femme moderne, qui a su se créer des ajustements nouveaux, devra, dans l'avenir, être évoquée par l'aspect des meubles nouveaux que d'ingénieux artistes lui auront appropriés; tout comme l'image d'une Médicis ressort encore pour nous de son miroir gemmé, la fringance d'une Pompadour de sa chaise longue rococo, et le gracieux allongement d'une Récamier de sa méridienne à cols de cygnes. »

L'illustre artiste DAMPT, qui exposa au dernier Salon du Champ-de-Mars cette merveille de goût et d'exécution : *Raymondin et Mélusine*, se montre particulièrement pessimiste :

« Nous sommes, dit-il, sans passé, puisque nous nions le passé gothique; sans idéal, puisque nous n'aimons rien, sinon les plus stupides satisfactions sensuelles. Notre siècle est le triomphe de l'ingénieur : cours avec tes machines à vapeur, parle avec tes téléphones, parcours la terre comme un éclair, mais dans le ciel tu ne feras pas un pas; tu en oublieras jusqu'au désir : toi qui n'a pas même une espérance, tu veux un art!

Nous en sommes réduits à copier et recopier sans fin le passé, bien qu'il soit si peu en harmonie avec nos idées et notre façon de vivre. N'est-il pas plaisant de voir parfois une canne Louis XV à pomme finement ciselée entre les gros doigts velus d'un bourgeois ventru, habillé par la Belle Jardinière ou Old England. D'ailleurs, quelle décoration pourrait-on trouver s'harmonisant avec le costume moderne? Nous vivons vraiment à l'époque du tuyau : tuyau sur nos têtes, tuyau autour de nos bras, tuyau autour de nos jambes, tuyau blanc en forme de manchettes et toujours tuyaux les paysages de notre Paris.

Le style nouveau n'existe donc pas; pour le créer, il faudrait que les fils de bourgeois qui conquièrent hier la puissance devinssent des hommes de goût, de grands seigneurs capables de comprendre un art fait pour eux; ils verraient qu'on peut mieux appliquer les découvertes de notre époque. Sur ce fumier moderne peut-être poussera-t-il une génération meilleure; alors les machines serviront à soulager la misère; le télégraphe transmettra plus vite les plaintes de ceux qui souffrent, les chemins de fer renverseront les frontières où guette la force armée. La coupe de pitié répandue sur cette terre par le Crucifié n'est pas encore épuisée et ceux qui, comme lui, auront mis tout leur cœur dans une œuvre, alors seront compris et aimés. »

Terminons par l'appréciation — heureusement moins décevante — du verrier HENRY CROS, l'auteur de cette exquise fontaine qui éclaira d'un rayon d'art imprévu le morose Salon des Champs-Élysées :

« Oui, je pense qu'un heureux mouvement reporte la direction de nos industries d'art vers les vrais artistes, qui jamais n'auraient dû s'en désintéresser. En art, en effet, me semble-t-il, l'unité s'impose; il y a, veux-je dire, des œuvres qui, se manifestant sous une forme ou sous une autre, sont et demeurent des œuvres d'art. Toute délimitation entre elles ne peut se légitimer que par la différence du talent ou du génie des artistes qui les ont conçues.

Néanmoins, chaque outil, chaque matière employés offrant des ressources, imposent aussi des limites. Un poète écrit au haut de la page où il veut rythmer la pensée du moment : Rondeau, sonnet ou chanson ; ces formes différentes lui offriront des ressources particulières, mais le maintiendront dans des règles spéciales ; ainsi de l'artiste qui choisira la couleur, le marbre, le métal ou toute autre matière adéquate à la vision qu'il veut évoquer..... »

M. Félix de Breux a, dans le *Journal de Bruxelles*, signalé le grand intérêt que présente l'enquête poursuivie par M. Henri Nocq et a reproduit une grande partie des appréciations que nous avons publiées. Il y ajoute quelques considérations personnelles fort justes. Entre autres celle-ci :

« Ce qui est abominable, presque criminel, c'est de vendre aux ouvriers des choses industrielles sans goût, sans couleur, sans art.

Je citerai, par exemple, chez nous et en France, l'imagerie religieuse : n'est-ce pas une honte pour notre génération que le trafic scandaleux de certaines images destinées à entretenir dans l'âme des simples et des petits la flamme du vrai, du bien et du beau ? Débitées à vil prix, ces images devraient servir de moyen pour l'éducation esthétique des classes populaires, et elles corrompent le goût et ridiculisent parfois leurs croyances.

Des réflexions du même genre pourraient être adressées à la plupart des fournisseurs de la classe ouvrière pour l'habillement, le mobilier, les ustensiles de ménage, etc. »

Bataille de Dames au Théâtre de la Monnaie.

On lit dans la *Chronique* (d'autres journaux ont raconté et apprécié l'incident de façon analogue) :

« Dimanche, alors que la rue était calme, que les vainqueurs fêtaient leur triomphe électoral en silence et que les vaincus s'en retournaient chez eux, tristement, la représentation d'*Aïda*, à la Monnaie, était troublée par une manifestation aussi injuste qu'intempestive.

« Elle était dans l'air depuis le commencement de la saison. Voici à quel propos :

« Dans le but d'assurer la marche régulière du répertoire, la direction a engagé cet hiver M^{me} Cossira, qui a chanté jusqu'à présent, avec succès, le rôle d'Ortrude dans *Lohengrin*, et le rôle d'Amnérís dans *Aïda*. Il faut croire que ceux qui ont rendu hommage à la belle voix de cette artiste, à son sentiment personnel et à sa majestueuse prestance étaient dans le vrai, puisque la direction vient de lui confier une création importante dans l'*Enfance de Roland*, de Mathieu, et que M. Gevaert, qui ne s'intéresse pas à tout le monde, lui fait travailler, personnellement, le rôle de Dafila, de l'opéra de Saint-Saëns.

« Il paraît néanmoins que la présence de M^{me} Cossira à la Monnaie déplait à trois ou quatre habitués des fauteuils, qui ne peuvent souffrir qu'on l'applaudisse. Dimanche, Amnérís, qui était particulièrement bien en voix, fut chalcureusement rappelée après le quatrième acte ; aussitôt, des « chut » violents s'élevèrent du petit groupe en question et, naturellement, les protestations du public eurent vite fait de venger l'artiste de cette cabale.

« Celle-ci sera-t-elle calmée ? Il faut l'espérer, dans l'intérêt surtout de l'artiste qu'elle prétend servir, et qui est accusée, à tort sans doute, d'en être l'instigatrice. Pour notre part, nous avons peine à croire qu'une femme de talent, qui a goûté jadis les ivresses du triomphe, puisse jalouser les succès d'une autre.

« C'est égal, qui eût cru, dimanche, que l'émeute s'était réfugiée à la Monnaie ? »

La « femme de talent » à qui on prête cette campagne digne du théâtre de Carpentras serait M^{lle} Armand à qui sa voix faiblissante ferait craindre un remplacement. Voilà les bruits de couloir.

Il est bon que le public, assez ahuri de ces sottises, connaisse le dessous des cartes et fasse lui-même la police pour empêcher ces manifestations saugrenues. Si M^{lle} Armand est vraiment coupable de ces intrigues, ce dont nous doutons, nous qui fûmes de ses admirateurs enthousiastes lors de la création d'*Orphée* et qui l'avons applaudie, pour son intelligence scénique et son jeu expressif, dans *Samson et Dalila*, elle ferait mieux d'employer ses loisirs à éviter qu'on ne remette les représentations affichées où elle a un rôle, ce qui est arrivé un peu souvent en ces derniers temps, et à méditer l'apologue de la paille et de la poutre.

LA MAISON DES BATELIERS

M. Buls qui a tant contribué à la merveilleuse restauration de notre Grand'Place, n'avait-il aucun moyen d'empêcher l'affreux peinturlurage uniforme en blanc crème de la maison des Bateliers qui vient d'être stupidement effectué par un masuir à trente-six quartiers de masuirage sans mésalliance. Cela fait une tache abominable dans le merveilleux bouquet des maisons ouest de ce quadrilatère étonnant. Il eût fallu varier les tons, faire aussi saillir les détails et les reliefs, harmoniser avec les constructions contiguës, peindre comme le sont nos curieux bateaux d'intérieur ou comme l'étaient les galiotes du XVII^e siècle, sans toutefois tomber dans la crudité.

A Bruxelles on n'a guère le sentiment de cette nécessité de varier les tons suivant les détails de l'architecture. Le masuir chef qui préside à l'entretien des bâtiments civils, vient de commettre un nouvel acte de vandalisme analogue en faisant répandre un seul blanc ridicule sur toute la façade du ministère de la Justice, rue Ducale. De même la Ville, nous l'avons déjà fait remarquer, a peinturluré en un seul ton les piédestaux des groupes du Parc.

Les particuliers suivent naturellement ces beaux exemples administratifs : ils commissionnent des entrepreneurs pour rafraîchir leur façades et ceux-ci, après avoir trituré un seul baquet, badigeonnent du haut en bas avec la tranquillité et la conscience de l'imbécillité. Voir entre autres la maison Vanden Corput, avenue de la Toison d'or, et la maison du docteur Crocq, rue Royale, transformées en vomitifs.

M. Buls ne pourrait-il trouver dans Bruxelles quelques propriétaires qui consentiraient à se laisser diriger, et à qui on donnerait des croquis de nos façades où les encadrements des portes et des fenêtres, les pleintes, les consoles, les corniches seraient marqués de tons divers s'harmonisant. A Amsterdam notamment, et presque partout en Hollande, l'usage de cette variété est charmante pour l'œil du promeneur. C'est une façon spéciale de fleurir les maisons, toute l'année. L'art dans la rue ! l'art dans la rue ! l'art dans la rue, s'il vous plaît.

Le Quatuor Crickboom

Le Quatuor Crickboom, Angenot, Miry, Gillet a donné, dans la jolie salle de l'hôtel Ravenstein, deux séances de musique de chambre dont nous avons publié les très attrayants programmes. Trois œuvres exécutées en première audition le premier soir, trois œuvres classiques le second, et parmi ces trois dernières, le

prodigieux XIII^e quatuor de Beethoven, l'un des plus difficiles et des plus troublants. Exécution excellente, finement nuancée, soignée « dans les coins » par des artistes pleins de jeunesse, d'enthousiasme et d'ardeur. Compréhension juste, ensemble remarquable. Un quatuor d'artistes qui fera parler de lui à Paris, où il s'en va tenter la fortune, qui déjà lui sourit en leur ouvrant à deux battants les portes des Concerts d'Harcourt et de la Société Nationale de musique. *Farewell and go ahead!*

M^{lle} Louisa Merck a apporté à la première audition l'appoint de son talent sobre et mesuré. Bonne musicienne, interprète consciencieuse, elle joue du piano avec beaucoup de charme, ce qui n'est pas commun. Les sonorités un peu bruyantes de son Erard se sont adoucies dans l'exécution de la Sonate pour piano et violoncelle de Saint-Saëns, dont elle a donné une interprétation mouvementée et captivante. Son partenaire, M. Henri Gillet, a joué en véritable artiste cette œuvre raffinée, qui exige de solides qualités de virtuose et de musicien.

Mais le grand intérêt de ces deux concerts résidait surtout dans l'audition du Quatuor inachevé de Guillaume Leku. La mort a littéralement arraché la plume des mains au jeune compositeur qui donnait de si hautes espérances. De ce quatuor, sa dernière œuvre, il n'existe que deux parties : un mouvement *très animé*, d'une exubérance, d'un entrain, d'une vie surprenants, et un *lento* d'une inspiration élevée et d'un sentiment étrangement passionné. C'est dans la composition de ce *lento* que la mort l'a surpris, et pieusement Vincent d'Indy, qui avait pour le jeune musicien une estime particulière, a terminé ce morceau. L'exécution de ces fragments, dans lesquels se révèle nettement la personnalité de Guillaume Leku, avec ses mélodies d'un dessin spécial et ses harmonies imprévues et neuves, a augmenté les regrets qu'a fait naître la mort prématurée du compositeur, l'une des plus attachantes figures de la nouvelle école musicale.

BRUXELLES SANS-GÈNE

Devant le public bon enfant de l'Alcazar s'est déroulée, mardi dernier, l'année bruxelloise rimée, chansonnée et épiquée par M. Théodore Hannon, vêtue et même dévêtue par les costumiers habituels du théâtre, MM. Duyck et Crespin, et mise en scène avec faste par M. Malpertuis qui a, exceptionnellement, passé la plume à un complice en dialogues au gingembre et en couplets au kurry.

Constater que la Revue a été accueillie avec transport et que l'auteur a été « entraîné sur la scène » serait superflu. C'est de tradition. Toutes les Revues, même celles de la Basoche, réussissent à Bruxelles. Serait-ce un « genre éminemment bruxellois » ?

Il suffit de mettre en scène quelques personnalités connues : M. Buls, le marchand de journaux prohibés et le confrère Van Diest, de faire apparaître quelques demoiselles court vêtues qui confient au public qu'elles représentent le gaz, le téléphone ou la poste aux lettres et de saupoudrer le tout de très pur marollien pour être assuré de cent, de deux cents, de trois cents représentations consécutives. L'année théâtrale avait fini par être trop courte pour « écouler » la revue. C'est ce qui a obligé la direction de l'Alcazar à commencer dès le mois d'octobre son défilé d'actualités, quitte à le compléter à mesure que le dernier trimestre nous apportera ses ridicules, ses tristesses ou ses joies.

C'est aux revues surtout que s'applique le mot de La Bruyère :

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. *Bruxelles Sans-Gêne* rit de tout, avec malice mais sans grande méchanceté. Si le comique de M. Hannon est un peu lourd et si ses plaisanteries paraissent avoir déjà servi, du moins n'y a-t-il guère d'allusions blessantes en ces deux actes de couleur pittoresque. Les personnages visés seront les premiers à rire, comme a ri le public de la première, qui n'aime pas à être dérangé dans ses habitudes et s'amuse toujours, depuis dix ans et plus, des mêmes facéties. La mise en scène sauve tout, d'ailleurs, et au moment où l'action languit, un ballet joliment déshabillé rallie à temps les lognettes buissonnières.

La toile tombe sur l'obligé défilé des carabiniers, dans le tumulte des clairons, sous le jour ruisselant des lampes électriques.

NÉCROLOGIE

La mère d'Octave Pirmez

Les funérailles de M^{me} la douairière Benjamin Pirmez ont eu lieu, lundi, au milieu d'une grande affluence de monde.

C'est par une matinée ensoleillée de printemps qu'on emporta Octave Pirmez à sa dernière demeure. C'est par une sombre journée d'automne que sa mère tant aimée va le rejoindre en ce lieu de repos. Le vieux manoir hospitalier semblait plus mélancolique encore dans son parc solitaire.

A l'entrée de la chapelle du château, sous le péristyle, deux discours sont prononcés.

Le baron José de Coppin — l'ami d'Octave Pirmez — adresse un adieu suprême à sa mère. Le sort de cette femme d'élite, dit-il, fut tour à tour digne d'envie et de compassion, car elle eut la gloire de donner le jour à un génial écrivain et la douleur cruelle de lui survivre.

M. Ferdinand Loise, membre de l'Académie, prend à son tour la parole pour rendre hommage à la femme supérieure dont il s'honore d'avoir été l'un des meilleurs amis. Il restera le fervent de sa mémoire. Il retrace, à grands traits, sa vie si noblement remplie et met habilement en relief les mérites de ses principaux ouvrages. Il cite des extraits, de son livre le moins connu, mais non le moins remarquable, une sorte de missel, intitulé *Aspirations*, dans lequel l'auteur semble avoir exprimé ses plus intimes sentiments et ses plus chrétiennes espérances.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau sous le chœur de l'ancienne église de Villers-Potterie, transformée en chapelle sépulcrale. C'est là que repose également l'illustre auteur des *Jours de solitude*.

PETITE CHRONIQUE

La *Société anonyme L'Art*, fondée à Bruxelles pour favoriser le développement des industries d'art et qui compte parmi ses membres MM. Buls, Empain, Evrard, Xavier Mellery, Edouard Otlet, comte A. d'Oultremont, Ch. Van der Stappen, M. Van Mons, etc., organise dans l'hôtel où elle vient de transférer son siège social, avenue de la Toison d'or, 56, une Exposition d'art ornemental et industriel qui s'ouvrira dans le courant de novembre. Au lieu d'offrir aux objets qui lui seront confiés le cadre banal d'une salle dont les dimensions et l'ornementation sont généralement en désaccord avec les œuvres qu'on y expose, la *Société anonyme L'Art* les répartira dans les salons et galeries dont elle

dispose, en s'efforçant de donner à chaque objet l'emplacement auquel il est destiné. Le plan est neuf et vraiment intéressant. A l'époque où l'attention publique est si vivement fixée sur l'évolution des industries d'art, une exposition ainsi comprise ne peut manquer de réussir et d'avoir sur le goût public une heureuse influence.

La campagne que nous avons menée contre les acquisitions irréfléchies de tableaux par la Commission des Beaux-Arts, faudra-t-il la diriger contre les acquisitions faites par le cabinet des Estampes?

Voici un fait qu'on nous certifie rigoureux et exact. A une vente publique, le 15 juin dernier, le gouvernement a acquis un lot de gravures anglaises en couleur, à raison d'environ 40 francs la pièce.

Or, ces gravures, qui étaient d'incontestables réimpressions modernes, valaient 30 à 40 sous. L'achat a été fait au milieu des rires du public et des marchands clignant de l'œil.

Dernièrement on mit en vente à Bruxelles la *Caricature de Robida*. Le gouvernement l'acheta à 140 francs, c'est-à-dire presque au double de la valeur. L'achat parut d'autant plus malheureux que la série des publications était pleine d'hiatus et très largement incomplète.

Plusieurs personnes nous demandent où elles peuvent souscrire aux Nouveaux Concerts symphoniques, dont nous avons annoncé la création. Des circulaires précisant les dates et les programmes seront envoyées prochainement. D'ici là, on est prié de s'adresser, pour tous renseignements, à M. Georges Klnopff, rue Saint-Bernard, 1, à Saint-Gilles.

La classe des beaux-arts de l'Académie royale a accordé le prix de 1,000 francs pour le quatuor d'instruments à archets à M. Jongen, répétiteur au Conservatoire royal de Liège.

Le prix de 1,000 francs pour le plan d'un musée destiné aux œuvres de sculpture a été attribué à M. J. De Vroey, architecte à Anvers.

Les concerts du Conservatoire de Liège auront lieu les 17 novembre, 2 février et 30 mars.

Pour la première de ces séances, M. Th. Radoux s'est assuré le concours de M^{lle} Clotilde Kleeberg, pianiste; pour la seconde, celui du célèbre violoniste Pablo de Sarasate, et, enfin, au concert du mois de mars, figurera au programme *la Damnation de Faust*.

Le quatuor fondé à Liège par M. Geminich, entièrement renouvelé, reprendra ses instructives et intéressantes séances au cours de l'hiver. Geminich a choisi comme partenaires MM. Robert, deuxième violon, Gillard, violoncelliste, Englebert, altiste. S'adjoindront à ceux-ci : le ténor Demest, le baryton Henrotte et le professeur Haseneier, virtuose clarinetiste. M. César Thomson a promis sa participation à la dernière séance. Seront exécutées les œuvres suivantes : XV^e quatuor de Beethoven, quatuor de Stanford, quatuor de Tchaïkowsky, quintette avec clarinette de Brahms, quintette avec deux altos de Brahms, trio divertimento pour cordes, de Mozart.

Signalons aussi la fondation d'un second quatuor, composé également de lauréats du Conservatoire : MM. L. Charlier, violoniste; J. Harzé, violoniste; Falla, violoncelliste; Léop. Herremans, altiste, qui donneront quatre soirées consacrées aux classiques propre-

ment dits et aux principaux auteurs contemporains allemands, français et russes.

Le journal officiel de l'empire allemand, *Reichsanzeiger*, publie un rapport sur les fouilles qui se pratiquent depuis le commencement de l'année 1894 à Hissarlirk, la colline où le docteur Schliemann a fait ses remarquables découvertes sur l'ancienne Troie. L'empereur Guillaume a accordé une subvention de 30,000 marks aux archéologues qui ont entrepris le travail des fouilles. Dans le courant de l'année ils ont, dans la sixième couche des ruines, mis à découvert toute l'enceinte fortifiée de la ville; ils ont ensuite enlevé les débris qui se trouvaient dans les constructions comprises dans les parties est et ouest de la forteresse. Dans les portions mises à nu, les murs sont dans un remarquable état de conservation. De plus, ils ont exécuté, dans la citadelle intérieure, un grand nombre de portes, de tours et d'édifices, ainsi qu'un grand nombre de magasins, d'innombrables articles de poterie, entre autres une fontaine. De nombreux tombeaux grecs, appartenant à la période de l'ancienne Grèce, ont également été retrouvés. Le rapport termine en disant que, dans la majeure partie des cas, les constructions trouvées présentent un caractère de conservation tel que d'ores et déjà l'on peut classer les ruines de l'ancienne Troie parmi les antiquités architecturales les plus remarquables du monde.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, il est tout à fait décidé que la Tétralogie complète sera représentée au cours de la saison de 1896 sur la scène du théâtre de Bayreuth. Le *Journal des Débats* annonce, à ce propos, que M^{me} Cosima Wagner a, dès à présent, engagé MM. Jean et Edouard de Reszké pour ces représentations. Malgré les plaintes qui s'étaient élevées au sujet d'engagements d'artistes habitués au répertoire français, la veuve du maître a été obligée de prendre cette détermination en présence de la pénurie absolue de chanteurs allemands.

Les frères de Reszké se perfectionnent en ce moment dans la langue allemande, qu'ils ne parlaient jusqu'à présent qu'avec difficulté.

Ajoutons que Brunnhildé, ce sera plus que probablement M^{me} Sucher. Le chef d'orchestre n'est pas encore désigné. Mais ce sera très vraisemblablement Hans Richter, qui fut le collaborateur artistique de Wagner en 1876.

La troisième saison des concerts éclectiques populaires s'ouvrira à Paris le 11 novembre, salle d'Harcourt.

Un seul grand concert aura lieu chaque semaine : le dimanche après-midi, à 2 1/2 heures.

La répétition générale du samedi soir (9 heures) est maintenue, mais elle ne comportera pas d'abonnement.

L'orchestre et les chœurs ont été considérablement renforcés et, parmi les colistes habituels, nous pouvons dès à présent citer MM. Vergnet et Auguez, M^{lle} Eléonore Blanc.

La première audition sera consacrée à *Tannhäuser*; puis viendront *Genoveva* (opéra de Schumann, qui n'a jamais été donné en France et qui n'est même pas encore traduit en français), *Alceste* (Gluck), le *Déluge* (Saint-Saëns).

On reprendra *Fidelio*, *Faust* (Schumann), et les *Maîtres Chanteurs*.

Enfin, quatre concerts de la saison seront spécialement réservés à la jeune école française (Société nationale de musique).

EN VENTE
chez M. E. DEMAN, libraire-éditeur
rue d'Arenberg, 14-16, Bruxelles.

Catalogue descriptif et analytique

DE L'ŒUVRE GRAVÉ DE

FÉLICIEN ROPS

précédé d'une notice biographique et critique, par ERASTÈNE RAMIRO.

Deuxième édition, augmentée de diverses tables, d'un *errata*, de la liste numérotée des œuvres décrites, et illustrée d'eaux-fortes et de photogravures. Tirage à 200 exemplaires numérotés à 200, 120 et 50 francs.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. VII. *Piero della Francesca* (troisième et dernier article). — PREMIER NOVEMBRE. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — LE CATALOGUE ROPS. — LA MAISON DES BATELIERS. — LA SOCIÉTÉ PAN. — INSTANTANÉ. *Ossit.* — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs Italiens ⁽¹⁾.

VII

PIERO DELLA FRANCESCA

(Troisième et dernier article.)

Piero della Francesca a laissé, en outre, de superbes portraits. Nous en connaissons six ou sept : à Rimini, celui du duc Sigismond Malatesta représenté, selon son formel désir, avec ses chiens, en prière devant son patron ; aux Uffizi, ceux du duc et de la duchesse d'Urbin ; à la National Gallery, ceux d'Isotta de Rimini et de la comtesse Palma ; enfin, au Palais Pitti, celui d'une dame supposée Béatrice d'Aragon, et dans la collection Poldi Pezzoli (Milan) celui d'une jeune fille. Je sais que l'attri-

(1) Voyez dans *l'Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO ; 49, MASOLINO DA PANICALE ; 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO ; de 1892, 31 et 32, PISANELLO ; 38, ORIOLLO ; 44, L'INCONNU DE FRANCFORT ; de 1894, 36 et 40, PIERO DELLA FRANCESCA. — Prochainement : L'ANGELICO.

bution de ces derniers est contestée, mais la critique, spécialement la critique allemande, a de si biscornues fantaisies. D'ailleurs, pour ces vieux maîtres dont les œuvres authentiques sont si rares, le terrain de la discussion paraît si ondoyant, les arguments cherchés si loin semblent si spécieux et futiles que je préfère, jusqu'à démonstration péremptoire, faire honneur de ces deux portraits — qui sont vraiment très beaux — à Piero della Francesca.

Ils ont, au surplus, de bien frappantes similitudes avec ceux de Londres et je sais peu de peintres qui aient traité le portrait d'une manière plus caractéristique et plus uniforme. Dans tous les six, la pose est identique : le buste, coupé un peu au-dessous de l'épaule, rigoureusement de profil, se détache sur un fond uni sombre, sorte d'émail bleu ou vert. Pour ceux des seigneurs d'Urbin, Piero a remplacé ce fond par un plein air, avec, au loin, un paysage, et il a triomphé en étonnant virtuose de la difficulté extrême qu'il y avait à détacher ainsi sans sécheresse, sur un horizon clair, les profils pâles du duc et la duchesse. Pour tous les six, l'attitude est identique : d'attention, de calme, et il n'est pas possible de ne pas y voir la volonté de l'artiste, et sa pensée, sans doute que des lèvres closes, des traits immobiles, il saurait mieux faire sortir le caractère individuel du modèle. La toilette encore est la même dans les cinq portraits de femme, et doit se supposer voulue ainsi par

l'artiste : dans tous, le cou est découvert; dans tous, cette habileté d'accentuer la perfection de ces carnations délicates et transparentes, par l'opposition, sur l'épaule, de la somptuosité d'un vêtement de couleur intense, fastueuse et sonore. Dans tous enfin, des bijoux semblables, composés de la blancheur nacré des perles et du sang noir des grenats dont Piero affectionnait la réunion symbolique.

Tous ces portraits sont peints avec une fermeté qui ne tombe jamais dans la raideur, une précision qui ne va point jusqu'à la méticulosité, un souci de la perfection et du détail qui n'exclut point la grandeur. Ils sont dans la tradition magnifique des médailles de Pisanello; mais, conséquence naturelle de l'évolution esthétique accomplie, Piero della Francesca se montre plus préoccupé de faire intense qu'héroïque. La couleur est opulente et vigoureuse. Elle a un éclat et une souplesse aussi, incroyable en ces temps de peinture à fresque. Par là, les portraits de Piero rappellent un peu ceux de nos probes et consciencieux gothiques flamands et ne sont pas non plus sans analogie avec ceux qu'exécuta, plus d'un siècle plus tard, J. Holbein. Ils disent la sincérité de l'artiste, son émotion vraie et son effort volontaire, son opiniâtreté à dégager de l'éphémère la silhouette définitive, à exprimer l'essence de l'apparence extérieure jusqu'à faire sentir le dedans même, la nature mentale, l'obstination sublime à créer à nouveau, et pour des siècles, de la vie. Pour me servir d'une locution populaire, il ne leur manque que la parole. A les contempler, on dirait assurément que la jeune fille du palais Poldi Pizzoli va éclater d'un rire mutin et frais; qu'Isotta, la pauvre oie effarée, va nous conter l'effroi qui sous son front en œuf, l'affole quand approche son mari, le terrible Malatesta; que la blême duchesse d'Urbin, au type de bourgeoise hollandaise, va nous parler de soins vulgaires et de détails domestiques; tandis que son mari, au nez busqué, aux traits énergiques et sévères, nous entretiendra des affaires de l'État et de vastes projets. La supposée Béatrice d'Aragon, aux joues larges, attifée avec une si riche élégance, avec la feronnière retenue sur ses cheveux épais, et son collier de perles fines et ses pesants bijoux de grenats et de perles, apparaîtrait obstinée, suffisante, coquette, que sais-je encore : Oh ! la curieuse petite âme de ces temps si curieux ! et la comtesse Palma sur la manche de laquelle s'étaient en éventail si superbement, brodés sur l'étoffe de gaze jaune à pois d'or, trois sombres feuilles de chardon héraldique, mentirait, — c'est certain, tant elle paraît compliquée, fine, astucieuse, intrigante et perverse.

Mes préférences ? Je ne sais trop. Cette ambitieuse aux lèvres minces est bien inquiétante. L'insouciance et la candeur de la jeune fille de Milan sont adorables. Les joues lourdes de Béatrice permettent de conjecturer

d'étranges dessous de sensualité. Mais la laideur de la duchesse d'Urbin ? C'est peut-être celui-là qui est le plus extraordinaire. J'aime mieux ne point choisir; j'aime mieux songer à toutes les cinq à la fois, à les rapprocher dans mon rêve, si diverses et toutes requérant ma sympathie, au point que moi-même je m'étonne de voir mon âme s'épanouir avec tant de complaisance en ce monde imaginé, de la voir plus impressionnée et plus frissonnante parmi ces dames du xv^e siècle qu'en aucun cercle de réelles et tangibles contemporaines...

Longtemps avant sa mort, Piero della Francesca renonça à peindre, soit qu'il fut devenu aveugle, ainsi que le rapporte Vasari, soit que devant l'efflorescence déconcertante de la génération qui le suivit, il dédaigna de lutter, satisfait de l'heure de gloire qu'il avait connue, confiant dans les témoignages qu'il laissait de lui à l'avenir, et préférant ne plus s'occuper que de la rédaction de ses ouvrages de mathématiques et de perspective qu'il ne délaissa jamais.

Il n'eut pas d'imitateurs. La peinture en ce temps précipitait ses transformations. Mais son influence fut considérable. On cite parmi ses élèves : Pietro Perugino, Luca Signorelli, Melozzo da Forli, qui tous les trois développèrent à leur tour bellement leur originalité et terminèrent en sens divers ce cycle naturaliste ouvert par Castagno.

JULES DESTRIÉE

PREMIER NOVEMBRE

Au rond-point du cimetière, la statue d'un bourgeois en bronze domine du haut de son granit un cercle de caveaux massifs, du même style que les coffres-forts. L'homme se croit debout dans une assemblée d'actionnaires — redingote boutonnée, menton rasé de frais, bottes irréprochables — et garde jusque dans la mort l'impeccable tenue et la bienséance de la cravate blanche. Au bord des six allées qui aboutissent à sa pourriture, des tombes cossues s'alignent, avec la même surcharge de marbres et de pierres que les maisons qu'il construisit jadis en telles rues implacablement droites. On a, pour les bâtir, exproprié de vieilles demeures tombales, de vieilles impasses où des croix tremblaient au vent, où des grilles rouillées grinçaient.

Maintenant tout est en ordre : un symétrique quartier neuf s'élève sur l'emplacement des anciennes bicoques pour cercueils. Et la statue est satisfaite : elle a donné son nom au quartier mortuaire.

Ailleurs, voici le géométrique quadrilatère réservé aux humbles : sa misère même est prétentieuse. Grilles tordant du mauvais goût en fer, couronnes en zinc peinturluré, perles soufflées, céramiques de bazar et les mornes photographies jaunies, imbibées de pluie, déchirées de vent, si tristes, qu'après la mort elles semblent perpétuer un reste de vengeance exercé par la vie. Les pauvres gens ! Combien ces mille industries mornes, auxquelles ils travaillaient jadis quand l'habileté de leurs doigts, la force de leurs bras, la patience de leur vue étaient utilisées dans

les fabriques et les ateliers, les ridiculisent à cette heure. Toute la friperie du minuscule commerce installe son bric-à-brac sur leur cendre et là encore tient boutique avec parfois une réclame collée aux pieds d'une croix. Jusqu'aux inscriptions des tendresses et des adieux posthumes font sourire ceux qui passent, si bien que ce que ces défunts laissent de naïveté et de bonté après eux, git là, faux ou maladroit, à côté des fleurs et des couronnes bleues et roses qui se décollent ou se déplument. Et le vent souffle par à travers ces ironies.

Et l'on songe à ces hameaux de Bretagne où sous leurs plaques de granit, en des cimetières abolis, dorment, depuis quels temps, les corps de très vieux morts.

Certes, dans quelques coins déserts de nos nécropoles, quelques surannées monuments persistent aussi. La délabre les a rongés avec ses dents identiques, les lézardes soudaines ont crevé les torches et les colonnes de marbre, les métaux se sont effrités en rouille rouge qui à son tour a perforé les dalles. Quelques saules pleurent, quelques ifs se lèvent, taillés en urnes ou en fuseaux. Le sol s'est fendu avant le jour des jugements et les os et les vers apparaissent. La mort règne dans sa vieillesse et sa pourriture saintes, telle que l'Eglise la chante et la célèbre.

Mais de strictes mesures sont prises. On escompte déjà la prochaine épidémie pour débayer ces fatras funèbres. Allons, place aux jeunes. Les crânes séculaires seront expédiés au musée et allignés en des armoires, proprement. Les emblèmes et les sculptures, on les brocantera chez l'antiquaire ou dans les ventes publiques. Et le sort des sépulcres et des cadavres sera réglé à l'amiable.

Heureusement que la simple terre recouverte d'herbes tranquilles ou la flamme vivante des bûchers purificateurs restent toujours doux et hospitaliers aux morts, malgré l'entassement architectural de blocs et de rocs d'horreur et la fanfrelucherie pieuse et grotesque des cimetières modernes.

Enquête sur l'Évolution des Industries d'Art ⁽¹⁾

Le dernier numéro du *Journal des Artistes* publie, sur la question des industries d'art, les avis de MM. Buls, bourgmestre de Bruxelles, F.-R. Carabin, le maître luthier qui exposa à la *Libre Esthétique*, Régamey, Ph. Zilcken et Clément Massier, le céramiste du golfe Juan.

M. BULS se montre franchement moderniste. « Ceux qui établissent des comparaisons désavantageuses pour notre époque avec les époques précédentes, dit-il, le font par une erreur d'optique. Ils regardent en arrière et leur coup d'œil savant embrasse tout ce que l'art a produit de chefs-d'œuvre depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, puis ils déplorent la pauvreté de notre XIX^e siècle.

Ils ne tiennent pas compte de la sélection qui s'est faite pendant des siècles parmi les objets accumulés dans nos musées, alors que nous avons constamment sous les yeux tout ce qu'une production hâtive entasse de bon et de mauvais autour de nous. Qu'on visite un musée d'art ancien, en s'efforçant de n'être pas uniquement un *laudator temporis acti*, on devra bien reconnaître que parmi

(1) Voir nos trois derniers numéros.

les prétendus chefs-d'œuvre de l'art gothique et de la Renaissance, il en est de fort critiquables au point de vue de l'exécution, du goût, de l'emploi de la matière et de la destination.

Les meubles gothiques ne devaient pas tous être d'un usage fort commode et telle orfèvrerie de la Renaissance ne révèle pas toujours un ciseleur bien habile.

J'ai vu dans vos expositions universelles des bijoux, des émaux, des meubles qui dénotaient un goût parfait et une habileté manuelle qui aurait été prisée par les meilleurs artistes de Florence ou de Nuremberg.

Il faut savoir accepter son époque telle qu'elle est, et chercher à en tirer le meilleur parti possible pour donner à l'homme les sensations exquises que les créations de l'art peuvent lui procurer.

Il ne sert de rien de déplorer la Renaissance qu'on accuse d'avoir arrêté l'essor de l'art gothique. Les organisateurs de nos écoles de Saint-Luc ne soutiennent-ils pas qu'au XV^e siècle l'art gothique avait accompli son évolution, qu'il était en pleine décadence, que ses belles lignes verticales s'étaient tordues et qu'elles étouffaient sous une flore ornementale exubérante?

Pouvait-on éviter l'art de la Renaissance et faut-il accuser les seuls Italiens de son introduction en France? Ce retour aux styles antiques ne correspondait-il pas exactement à toute une évolution de l'esprit humain?

Les premiers architectes français qui s'inspirèrent du style italien ne se bornèrent pas à imiter les formes de l'architecture antique, comme on le fit au XVII^e et à la fin du XVIII^e siècle, mais eurent assez de puissance pour imprimer à ces éléments étrangers un caractère bien français et bien original. Comparez les châteaux de Blois, de Gaillon, de Madrid et de Chambord au Panthéon et à la Madeleine, et cela vous sera révélé sur l'heure.

S'imaginer que l'on peut rayer toute une période du développement artistique de l'Europe, déclarer non venus les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et reprendre la tradition au commencement du XV^e siècle, me paraît une utopie.

J'admire les préraphaélites Fra Angelico, Masaccio, Benozzo Gozzoli, notre doux Memling et nos mystiques Van Eyck; mais pouvons-nous demander aux artistes du XIX^e siècle de penser et de croire comme ces artistes naïfs et de s'isoler à ce point de leur milieu qu'ils paraîtraient des ressuscités ou des étrangers? Autant leur demander de s'habiller à la mode du XIII^e siècle.

Nos artistes doivent être de leur époque, avoir les aspirations de leur siècle, marcher avec lui vers le même idéal de science et de démocratie. La nature doit être leur inspiratrice première, c'est sa faune et sa flore qui leur fourniront toujours les premiers éléments décoratifs; mais c'est sur leur *stylisation*, leur interprétation et leur emploi décoratif que doit s'exercer l'imagination et s'appliquer l'invention de nos artistes industriels.

Loin de nuire à l'esprit inventif, l'étude bien comprise de tous les styles anciens, les recherches des lois esthétiques auxquelles ils ont inconsciemment obéi doit l'exciter et lui ouvrir des perspectives nouvelles. Et quand je dis les styles anciens, je les comprends tous et non pas seulement ceux de l'antiquité grecque et romaine, dans la copie desquels les Académies s'étaient trop exclusivement confinées. »

M. Henry Nocq épingle la lettre de M. Buls de cette très piquante observation: « J'ai demandé à quelques camarades belges s'il était jamais arrivé que M. Poubelle (préfet de la Seine) se fût jamais inquiété d'une discussion artistique dans une revue de Belgique. J'attends une réponse... Notre préfet, chacun sait cela, occupe ses

loisirs à faire monter des plantes grimpantes sur les toiles de M. Puvis de Chavannes. »

L'une des réponses les plus amusantes et les plus justes est celle de M. CARABIN :

« Autrefois les artisans étaient des artistes complets ; les artistes d'aujourd'hui ne sont plus des artisans. Quand Holbein peignait un tableau, il avait préparé lui-même son fond, il avait sans doute raboté la planche et broyé les couleurs ; allez donc demander à M. Béraud de peindre un panneau de voiture, mais Watteau en faisait ! Les artistes aujourd'hui sont de méchants artisans en tableaux inutiles et en sculptures sans but. Ils ont négligé la matière, et ils croiraient déroger s'ils s'en occupaient. Et cette classification monstrueuse s'est établie entre les différents ouvriers d'art, ceux de l'art pur (!) et ceux de l'art décoratif (!). Classification adoptée encore dans le public, qui place — pourquoi ? je vous le demande ? — ceux qui travaillent sur du bois ou de la pierre au-dessous de ceux qui travaillent sur de la toile apprêtée. Cette infériorité a fait délaisser le meuble, le vase, etc., par un grand nombre de gens bien doués, et maintenant, dans l'impossibilité de trouver des modèles intéressants et nouveaux, on se contente de recopier les anciens, ou bien, si quelque artisan trouve quelque chose, les marchands écartent de parti pris ce quelque chose du marché, de peur que cet objet nouveau ne fasse prime et ne les oblige ou à changer leur manière ou à s'adresser toujours au même producteur.

Les commerçants du faubourg, quand ils parlent de mes meubles, disent : « Pourquoi M. Carabin ne met-il pas des moulures ? » Et ils n'en veulent pas.

Il faut donc que les artistes aient le courage de continuer tout seuls, devant l'ignorance et la mauvaise volonté générales.

Je dois dire que les architectes sont de grands coupables. Ils n'ont pas d'initiative en art ; ils ne comprennent même pas le leur. Cependant ils dirigent le goût public. Les personnes riches n'achètent pas un buffet sans consulter leur architecte. L'architecte incapable de rien inventer, a construit une maison bizarre où une pièce Louis XV succède à une pièce moyen-âge ; il ne voit la possibilité dans de tels appartements que des meubles Louis XV ou moyen-âge ; et l'erreur archéologique s'éternise. On n'est plus chez soi, on est dans un musée, ou plutôt dans un magasin de bric-à-brac.

L'enseignement est mauvais, si mauvais, qu'en le reformant de fond en comble, il faudrait encore trente ans au moins, pour modifier le mauvais pli pris. Il faudrait qu'il soit professionnel, j'entends qu'il faudrait apprendre aux ouvriers des meubles le dessin et le modelage, spécialement en vue du meuble, sans détourner leur attention au profit de connaissances dont ils n'ont que faire. »

A la question : L'époque actuelle est-elle favorable à l'écllosion d'un style, le peintre RÉGAMÉY répond :

« Non, si l'on considère le peu de connaissance de ceux que l'argent a rendu maîtres de la production et leurs préoccupations uniquement mercantiles. Oui, si l'on tient compte de la possibilité qu'auraient les gens d'esprit large et de haute compétence d'associer leurs efforts.

Ils n'auraient qu'à vouloir... Sous ce rapport, l'exemple nous est fourni par l'Angleterre qui, grâce à l'effort passionné et soutenu d'un groupe d'hommes éminents dans tous les branches de l'art, marche aujourd'hui à la tête du mouvement. »

D'après M. PHILIPPE ZILCKEN, le peintre et aqua-fortiste de La

Haye, l'art est trop intimement lié à une époque et à une race pour qu'un vrai style nouveau puisse naître de si tôt.

« Les communications faciles, la rapidité des échanges amèneront à la longue une fusion de styles, et lorsque les peuples, inévitablement, se seront intimement fusionnés, un style nouveau pourra naître, mais alors seulement. Et ce style-là, je le crois destiné à être très simple, très pratique, et d'une grande distinction par sa simplicité même.

Aujourd'hui, le contraire arrive : chaque pays emprunte des objets ou des formes à ses ancêtres ou à ses voisins, et cela produit ce que les Goncourt ont si bien nommé « une julienne ».

De vrai style nouveau, je n'en vois poindre nulle part. Je ne vois que des inspirations précises ou vagues de peuples étrangers ou d'époques disparues, mais du vraiment nouveau..., je ne vois cela que dans les machines. De la part d'un artiste, cela peut sembler étrange, mais, pour moi, dans les machines, les vaisseaux modernes, perfectionnés au possible, je vois une concentration de forces amenées par une simplicité suprême de détails, et cette concentration même produit des lignes réduites, synthétiques, qui donnent des formes nouvelles, non sans style, et parfois très pures.

En général donc, il n'existe pas de style nouveau, et une des conditions pour qu'il puisse se manifester est d'abord de restreindre ou de beaucoup perfectionner l'enseignement artistique. Je crois que l'enseignement trop répandu superficiellement empêche toute éclosion personnelle. Jamais on n'a tant appris — jamais on n'a moins créé, plus pastiché !

Ensuite, il faudrait chez les consommateurs la notion du beau et du laid. Et cela est inné et rare. Évidemment que le producteur pourrait et devrait influencer le goût public, mais c'est ce qui n'arrive jamais ou presque jamais. Sans conteste, cela serait un grand moyen de développer le goût. Et joints à un effort de ce genre, des cours explicatifs, bien compris, donnés par des gens artistes, en même temps qu'érudits, contribueraient grandement à élever l'étiage du goût public.

En montrant et expliquant le beau et le laid, en faisant comprendre le pourquoi des choses, en stigmatisant les hideux produits modernes, à la longue cela devait amener des résultats. « Avec le temps et la patience la feuille de mûrier devient satin. »

Il n'y a que les vrais artistes qui peuvent donner le ton et guider tout cela, et le plus souvent c'est le contraire qui arrive. »

Terminons par l'observation de M. CLÉMENT MASSIER :

« Je ne sais pas s'il y a un style nouveau, c'est aux écrivains d'art de l'avenir à en décider. Mais il est intéressant de voir que nous sommes plusieurs qui cherchons, qui cherchons toujours quelque chose de nouveau. Il y a tant à faire. Croyez-vous que ces affreux piliers qui sont là, devant mon magasin, ne seraient pas plus agréables à voir, si on les revêtait de belles céramiques. Il est vrai qu'il vaudrait encore mieux que ces piliers affreux n'existent pas du tout, qu'il n'y ait pas ces rues droites à perte de vue, qu'il n'y ait pas sur des cheminées identiques, les mêmes paires de flambeaux à droite et à gauche des pendules ; qu'il n'y ait pas ces files de soldats alignés, tous uniformés. Si cela continue, vraiment nous faisons le possible pour mourir d'ennui chez nous ou dans la rue. En travaillant beaucoup tous, on pourrait peut-être réagir. Mais tout est à faire..... Pour le mobilier moderne, il faudrait aussi, n'est-ce pas, une maison moderne..... »

Le Catalogue Rops.

Le *Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravé de Félicien Rops* (2^e édition) vient de paraître à Bruxelles, chez Edmond Deman. Bien que tous les artistes s'intéressent à cet œuvre si divers et, quand on le suit étape par étape, si nombreux, ce présent volume s'adresse surtout aux passionnés et aux collectionneurs d'estampes. Mais qui n'y trouverait joie intellectuelle, ne fût-ce que par l'examen des dessins et aquarelles reproduits : *Tante Johanna*, *Pornocrates*, *La Tentation de Saint-Antoine*, *L'Attrapade*, *Le Médecin des fièvres en Dalécartie*, et les culs-de-lampe, frontispices, en-têtes y ajoutés par quelques amis du maître, éminemment par Louis Legrand, son élève. L'auteur du présent livre, Erastène Ramiro (pseudonyme d'un avocat parisien), a scrupuleusement et méticuleusement décrit l'immense série de planches en leur principaux états, indiquant presque trait par trait et variante après variante toute la progression de chaque travail, si bien que pour tel numéro — *La Maya*, par exemple — on assiste comme à une découverte lente ou mieux à une toilette de plus en plus ornée parfois, de plus en plus simplifiée souvent. On tâte pour ainsi dire le pouls qui bat sa fièvre, quand le maître parfait chaque œuvre, corrigeant par-ci, biffant par-là, anxieux de cette toujours fuyante perfection qu'on n'atteint jamais. La perfection est un absolu et comme tous les absolus elle est située au delà de l'homme.

Dans la première édition du présent livre, la liste numérotée des œuvres décrites au catalogue manquait. C'était un lent et compliqué travail que les premiers éditeurs avaient omis. Néanmoins, pour les iconophiles rien n'était plus précieux que de voir leurs recherches facilitées par une notation abondante et précise. De plus, dans les catalogues généraux qui font l'histoire des œuvres des maîtres dont l'iconographie est établie — telles les iconographies de Raffet par Giacomelli, de Daumier par Champfleury — on se contente d'indiquer par la première lettre le nom de l'auteur et par son simple numéro celui que la planche porte dans chaque catalogue spécial, supprimant ainsi sa description et son analyse au catalogue général. Il y a donc là une simplification importante réalisée et précieuse pour tous les critiques et bibliographes.

Dans la première édition quelques erreurs s'étaient glissées. La seconde les relève et les corrige.

Le livre est divisé comme suit : Une étude sur Rops et son œuvre ; un chapitre consacré aux croquis, études et compositions diverses, comprenant cent cinquante pages ; un autre aux planches d'étude, soit quatorze pages ; un autre aux pièces diverses attribuées au maître, soit quarante-trois pages ; un autre aux dessins pour menus, soit vingt pages ; un autre aux lettrines et adresses, soit seize pages ; un autre aux marques et adresses, soit douze pages ; un autre aux frontispices et illustrations diverses, soit cent onze pages, enfin, pour clore, un chapitre de quatre-vingts pages destiné à renseigner sur les œuvres dont la seule attribution est affirmée. Suivent les nombreuses tables : table des ouvrages ; table des auteurs, table des illustrations, table alphabétique. Puis la liste numérotée que nous avons décrite et enfin les errata.

Tel le livre dans son ensemble, utile et complet pour tous renseignements jusqu'en 1886.

LA MAISON DES BATELIERS⁽¹⁾

M. le bourgmestre Buis a bien voulu nous adresser, au sujet de notre article sur la « Maison des Bateliers », l'intéressante communication que voici :

L'Art moderne demande si je n'avais à ma disposition aucun moyen d'empêcher l'affreux peinturlurage uniforme en blanc crème de la « Maison des Bateliers ».

Hélas non, mon cher M. M..., je ne possède aucun moyen légal de m'opposer à cet acte de vandalisme, en ce moment. Mais je serai bientôt armé. Décidé à mettre la Grand'Place à l'abri de toute dégradation ultérieure, je me suis fait attribuer par le Conseil le droit d'expropriation contre les propriétaires récalcitrants, j'ai pris l'affaire en main sérieusement et l'année ne se passera pas sans que nous soyons maîtres de la Grand'Place.

Alors, la conservation de ce joyau architectural unique sera définitivement assurée.

Je ne suis pas d'avis que l'autorité communale doive intervenir pour régler la peinture des maisons privées. Je suis libéral en art comme en politique, et je défendrai toujours la liberté dans les deux domaines. Mais de même qu'il y a des associations politiques pour poursuivre des réformes sociales, de même il peut y avoir des associations artistiques pour réaliser des progrès esthétiques. C'est au Comité des arts de la rue à faire cette propagande. Mais je suis d'accord avec vous que pour les bâtiments publics les autorités devraient veiller. C'est bien ce que je compte faire.

Agréez, mon cher M. M..., l'assurance de mes meilleurs sentiments.

BUIS.

Ajoutons à cette intéressante communication les renseignements suivants :

Les restaurations les plus importantes qui restent à effectuer sont celles de la « Maison des Boulangers », située à l'angle de la rue au Beurre et divisée actuellement en deux installations, un estaminet et un magasin de quincaillerie, et de l'estaminet « Au Cygne » contre lequel on doit reconstruire la « Maison de l'Etoile », démolie jadis dans un mouvement d'aberration pour élargir la rue de l'Hôtel-de-Ville.

La « Maison des Boulangers » doit être surmontée d'un dôme rappelant un peu comme profil celui de l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg. La balustrade élevée sur la corniche sera ornée de statues. La « Maison de l'Etoile » n'aura pas de rez-de-chaussée ; elle reposera sur une arcature qui permettra de ne pas obstruer la rue ; les piétons seuls passeront sous cette maison.

Enfin, l'architecte de la ville s'occupe de la réfection de la maison si pittoresque du « Cheval marin », cette curieuse bâtisse du XVII^e siècle, située près des bassins. Les plans de ce travail sont achevés et on pourra se mettre à l'œuvre au printemps prochain. On sait que le « Cheval marin », devenu propriété de la ville, est destiné à loger l'officier du port et à abriter probablement un poste de police et de pompiers.

LA SOCIÉTÉ PAN

La Société *Pan* dont nous avons annoncé la constitution, — quelque peu analogue à celle de *la Libre Esthétique*, — vient de publier, sous la forme d'un élégant fascicule grand in-8^o de huit pages, tiré sur Hollande et sur Japon en nombre limité, l'exposé complet de ses projets artistiques. Orné d'une couverture de Franz Stuck, le prospectus est illustré par Hans Thomas et Joseph Satt-

(1) Voir notre dernier numéro.

ler. Dans la liste des membres fondateurs de la nouvelle association figure l'élite des artistes et des hommes de lettres de l'Allemagne : Arnold Böcklin, Reinhold Begas, Franz Skarbina, Fritz von Uhde, Max Liebermann, Max Klinger, Gotthardt Kuehl, Max Halbe, Otto Bierbaum, Meier-Graefe, Wilhelm Weigand, Richard Dehmel, Otto Hartleben, Martin Hildebrandt, etc., etc. Pour le moment, la société compte débiter, dès avril prochain, par la publication d'une revue illustrée, revue essentiellement artistique rédigée en dehors de toute préoccupation politique ou nationale. Le capital actuellement souscrit — 50,000 marks — lui permettra de faire face aux dépenses nécessitées par cette publication et de rester indépendante de tout souci mercantile. La revue paraîtra en livraisons mensuelles de vingt-quatre pages du format du prospectus, dont la moitié sera affectée à la reproduction d'œuvres d'art anciennes et modernes. Le texte se composera d'œuvres inédites, prose et vers, avec interprétations graphiques, estampes originales ou eaux-fortes. On aura soin de donner à chaque livraison une certaine unité, tant artistique que littéraire, en publiant chaque fois des œuvres similaires, appartenant aux mêmes courants d'art. Les préraphaélites anglais côtoieront les Primitifs italiens. Tour à tour seront mis en valeur les paysagistes norvégiens ou écossais, les impressionnistes ou les artistes du rêve, les Japonais ou les symbolistes français. Ainsi sera réalisée la publication d'art au sens le plus élevé du mot.

Pan organisera en outre des expositions de tableaux et d'œuvres d'art, des conférences et des représentations dramatiques. De toutes parts, d'Allemagne comme de France, d'Angleterre et de Belgique, la sympathie pour l'œuvre nouvelle s'est affirmée, ce qui permet d'espérer un groupement universel de forces artistiques et intellectuelles.

La cotisation de chacun des membres qui tiennent à honneur de participer à cette entreprise de propagande artistique est de cent marks (125 fr.). Les souscriptions de mille marks (1,250 fr.) donnent droit à l'envoi gratuit de la revue, dont l'abonnement annuel est, pour le public, de 75 francs, et pour les membres associés de 54 francs.

La Société a des sièges permanents à Paris, à Bruxelles, à Londres et à Munich. C'est, à Bruxelles, la Société anonyme *L'Art*, avenue de la Toison d'Or, 56, qui représente officiellement l'association et qui se charge des souscriptions, abonnements à la revue, etc. On est prié, pour tous renseignements, de s'y adresser par écrit.

INSTANTANÉ

Ossit.

Une des personnalités mondaines les plus en vue en ce moment. Baronne Madeleine Deslandes, hier encore comtesse Fleury. A signé Ossit un premier livre : *A quoi bon ?* puis tel article sur le peintre Burne-Jones, très remarqué dans ce journal même, puis enfin et surtout ce petit chef-d'œuvre, charmant et touchant comme un conte d'Andersen poussé en beauté : *Ilse*, ou l'histoire d'une petite fille allemande, qui a étonné et conquis les critiques les plus défiantes.

Non contente de ses brillants succès littéraires, Ossit se plaît à composer des toilettes, des chefs-d'œuvre qui font l'admiration de Burne-Jones et de La Gandara, ces raffinés entre tous. Enveloppée dans de longs fourreaux de soie tissée pour elle par Morris de

Londres, Ossit évoque le souvenir des séduisantes et pâles figures de Botticelli.

Son élégance fait loi, et depuis ses pieds, les plus petits de Paris, jusqu'à ses yeux mystérieux et tristes, tout en elle est exquis dans sa rare perfection.

Quoiqu'il n'y ait pas à Paris de femme connaissant aussi à fond la philosophie de Schopenhauer et de Nietzsche qu'elle a étudiée en allemand, Ossit ne dédaigne pas les plaisirs mondains : danseuse incomparable, elle est une des rares bicyclistes exquises à regarder.

Signe distinctif : est aussi bonne et charitable que brillante et jolie. Pour les humbles et les simples, est la plus gentille des providences.

(Figaro.)

Memento des Expositions

ANGERS. — *Société des Amis des Arts*. 10 novembre-commencement de janvier. Beaux-Arts et Arts industriels. Gratuité de transport (petite vitesse) aux invités. Renseignements : *Président de la Société, place de Lorraine, Angers*.

BRUGES. — XVII^e exposition du *Cercle artistique*. 2 décembre-fin janvier. Délai d'envoi : 1^{er}-20 novembre. Renseignements : *M. Ch. De Schryver, avocat*.

BRUXELLES. — Exposition d'art ornemental et industriel organisée par la *Société anonyme l'Art* pour inaugurer son nouvel hôtel. Ouverture fin novembre. Délai d'envoi : 15 novembre. Renseignements : au siège de la Société, avenue de la Toison d'Or, 56, Bruxelles.

CONSTANTINE. — Exposition de la Société *Les Amis des Arts*. Avril 1895. Se faire inscrire avant le 1^{er} février chez M. Potier, emballleur, rue Gaillon, 14, Paris, ou au siège de la Société, à Constantine, 1, rue de la Tour.

LE CAIRE (Égypte). Concours international ouvert par le Gouvernement égyptien pour l'érection d'un Musée des Antiquités égyptiennes au Caire. Délai : 1^{er} mars 1895. Prix accordé à l'auteur du projet classé premier : 600 livres égyptiennes (environ 10,000 francs). Quatre cents livres seront répartis entre les auteurs des quatre projets suivants. Renseignements : *M. H. Fakhry, ministre des Travaux publics, au Caire*. Un exemplaire du règlement est à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

ID. — Exposition internationale industrielle et artistique sous le patronage de la *Société scientifique européenne*. Décembre-mars. Renseignements : *Directeur de l'Exposition, Sharia Kamel, 3, au Caire (Égypte)*.

NANTES. — 1^{er}-28 février 1895. Délai d'envoi : 3-10 janvier 1895, à M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : *M. Descamps de Lalanne, secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes*.

NICE. — *Société des Beaux-Arts*. — 15 janvier-15 mars 1895. Délai d'envoi : 3 décembre. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, palais du Crédit lyonnais, Nice*. Correspondant à Paris : *M. S. Olivetti, 53, boulevard Beauséjour*.

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 22 avril-22 octobre 1895. Délais d'envoi : Notices, 1^{er} février ; œuvres, 1-15 mars. Renseignements : *M. A. Fradeletto, secrétaire de l'Exposition, Municipio di Venezia, Italie*.

PETITE CHRONIQUE

Nous remettons à huitaine, faute d'espace, le compte-rendu des deux pièces nouvelles de la semaine :

Famille, au Parc, et *Miss Dollur*, aux Galeries, qui ont, l'une et l'autre, été fort bien accueillies.

Le Cercle *La Chrysalide* vient d'ouvrir une Exposition intime

au local de la *Ville de Turin*, place de la Reine, 33, à Schaerbeck. Ce salonnet restera ouvert jusqu'à la fin du mois.

M. Eugène Ysaye s'est embarqué hier au Havre pour New-York, où il débutera à la Philharmonie le 16 courant. Il est engagé, ainsi que nous l'avons annoncé, pour quarante concerts à donner dans le Nouveau Monde. Son absence sera d'environ quatre mois.

M. Georges Knopff a adressé à la *Gazette* la lettre suivante :

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous remercie pour l'aimable article que vous consacrez à la Société des Nouveaux Concerts.

Permettez-moi de le rectifier quelque peu.

Vous me citez comme unique organisateur, tandis qu'il faudrait citer à côté de moi M. H. Taubert, associé de la maison Breitkopf et Härtel, et M. Motte, président de la Société Coopérative artistique.

Les dates et les engagements que vous mentionnez sont encore provisoires : nous voudrions, en effet, pouvoir engager parmi les nationaux, outre M. Franz Servais, M. Joseph Dupont, non seulement pour reconnaître sa haute capacité comme dirigeant, mais aussi pour montrer que la Société des Nouveaux Concerts n'est pas une « concurrence » au Concerts populaires, vis-à-vis desquels nous serons toujours la courtoisie même.

Des pourparlers sont engagés à cet effet avec l'espoir qu'ils aboutiront ; toutes les dispositions sont également prises pour que les séances des deux sociétés ne soient pas fixées aux mêmes dates.

Le but de chacune d'elles doit être celui-ci : organiser de beaux concerts.

Nous y travaillerons de notre mieux ; nul doute que les Concerts populaires n'aient la même préoccupation.

En vous remerciant pour l'insertion de ces quelques lignes qui peuvent intéresser le public musical de Bruxelles, je vous présente, Monsieur, mes salutations distinguées.

GEORGES KNOPFF »

Nous apprenons que les pourparlers engagés avec M. Joseph Dupont n'ont malheureusement pas abouti.

Une exposition d'œuvres de MM. Fernand Dubois, George Hobé et George Mouër s'ouvrira à Anvers, salle Verlat, du 8 au 18 décembre. Pour la première fois sera réunie à Anvers une sélection d'objets d'art appliqué : ébénisterie, étains, projets de décoration, etc.

Une œuvre nouvelle de Peter Benoit :

Le grand compositeur anversoise met, dit *l'Indépendance*, la dernière main à un nouveau drame lyrique en trois actes : *Les Derniers Jours de Pompéi*, dont le livret est tiré du célèbre roman anglais de sir Ed. Bulwer-Lytton : *The Last Days of Pompéi*.

Cet opéra, dont la traduction française sera donnée, paraît-il, à la Monnaie, demandera une mise en scène luxueuse et une nombreuse figuration. Les costumes et les décors seront exécutés d'après des dessins de M. D'Hondt, bibliothécaire-adjoint à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, qui s'est inspiré dans ce travail des documents les plus authentiques.

La ville d'Anvers compte, à l'occasion des fêtes de l'affranchissement de l'Escaut, donner des représentations populaires de cette œuvre nouvelle de Peter Benoit.

Rappelons à ce propos que le même sujet a inspiré, il y a vingt-

cinq ans, MM. Vintler et Beaumont, qui ont écrit un opéra en quatre actes et cinq tableaux : *Le Dernier Jour de Pompéi*, musique de M. Victorin Joncières, qui fut représenté sans grand succès, le 21 septembre 1869, au Théâtre lyrique de Paris.

Dans sa dernière livraison, la *Revue encyclopédique* publiée, sous la signature de M. Roger Marx, inspecteur des Beaux-Arts, une étude développée sur le Salon de la *Libre Esthétique* dont l'auteur loue grandement les tendances, l'esprit et l'organisation. « Pour le mode d'exposition, dit entre autres M. Marx, nul ne s'était encore révélé comme pareillement apte à démontrer l'unité de l'art : tableaux, statues, estampes, travaux des décorateurs s'alliaient intimement, et de certaines salles on eût dit un appartement ordonné par un esthète à la culture affinée. Dès le seuil l'agrément du dispositif saisissait, et chacun achevait d'être conquis par le souci d'art, en chaque accessoire affirmé, par les cartels gaufrés, désignateurs des noms, par le catalogue joliment imprimé en ocre et en bistre... »

D'excellentes reproductions des œuvres de G. Lemmen, T. Van Rysselberghe, P. Du Bois, J. Toorop, F. Dubois, G. Sérurier et H. Sumner accompagnent le texte.

Nous avons oublié de signaler, dans notre article de dimanche dernier sur *les Lundis d'un chercheur*, par M. de Spoelbergh de Lovenjoul, que seuls les exemplaires sur Hollande, dont M. Edmond Deman est l'éditeur, renferment les fac-similés des annonces et des prospectus des œuvres de Théophile Gautier.

Van Nu en Straks, la plus artistique des revues publiées en Belgique, donne, dans la livraison double qu'elle vient de mettre en vente, des articles, prose et vers, de MM. Gustave Vermeulen, Edmond Van Offel, Alfred Hegenscheidt, Emm. de Bom, Pr. Van Langendonck, etc., avec illustrations de MM. Lucien Pissarro, Georges Lemmen, Henry Van de Velde, Victor Hageman, Richard Baselder et Georges Morren.

Les tableaux nouvellement acquis par le Gouvernement pour les collections de l'État sont exposés à partir du 4^e novembre, et pour une durée de quinze jours, dans une des salles du Musée ancien (Palais des Beaux-Arts).

Ces tableaux sont : fragment du plafond de la chapelle de Whitehall, par P.-P. Rubens et *Route du cap Martin à Menton*, par M. Alfred Stevens.

M. Jules Lecocq, l'excellent chef d'orchestre des Concerts de l'Association artistique de Marseille et du Casino de Spa, va faire exécuter prochainement, pour la première fois, à Marseille, *la Mer* de Paul Gilson, et les *Sérènes rustiques* (suite d'orchestre) de Louis Van Dam.

Dès à présent, le Théâtre Royal de Munich annonce qu'il donnera, aux mois d'août et septembre de l'année prochaine, tous les opéras de Wagner dans leur ordre chronologique, excepté *Parsifal*, réservé par M^{me} Cosima Wagner au seul Théâtre de Bayreuth.

Il y aura deux séries de douze représentations chacune. Voici l'ordre des spectacles : *Les Fées*, *la Novice de Palerme*, *Rienzi*, *le Vaisseau-Fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *l'Or du Rhin*, *la Walkyrie*, *Stiefried*, *le Crépuscule des Dieux*, *Tristan et Iseult* et *les Maîtres-Chanteurs*.

L'intérêt principal de cette série, c'est la représentation de *la Novice de Palerme* qui, depuis l'unique représentation qui eut lieu naguère à Magdebourg, sous la direction de Wagner même, n'a plus été représentée.

La Novice de Palerme est antérieure, on le sait, aux *Fées*. On se rappelle que Wagner a lui-même raconté très plaisamment l'unique représentation de cette œuvre de jeunesse.

EN VENTE
chez M. E. DEMAN, libraire-éditeur
rue d'Arenberg, 14-16, Bruxelles.

Catalogue descriptif et analytique
DE L'ŒUVRE GRAVÉ DE
FÉLICIEN ROPS

précédé d'une notice biographique et critique, par ERASTÈNE RAMIRO.

Deuxième édition, augmentée de diverses tables, d'un errata, de la liste numérotée des œuvres décrites, et illustrée d'eaux-fortes et de photogravures. Tirage à 200 exemplaires numérotés à 200, 120 et 50 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLÜTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons.

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

6, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles

SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufrage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE THÉÂTRE CLASSIQUE. — L'ANDROGYNE. *Un bas-relief de M. Auguste Levéque.* — LE PAYSAGE URBAIN. — FAMILLE, par Auguste Germain. — A L'ACADÉMIE DE BELGIQUE. *Le concours triennal d'architecture.* — LE QUATUOR DE FRANCFORT. — UN BALLET AÉRIEN. — MEMENTO MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE.

LE THÉÂTRE CLASSIQUE

M^{lle} Dudlay est venue au Théâtre du Parc jouer le *Cid*. Elle l'a joué seule ou à peu près; car vraiment, comment se représenter les héros castillans sous les funambulesques apparences qui, l'autre soir, s'agitaient convulsivement sur la scène; le comte de Gormaz,

Grenade et l'Aragon tremblent quand son fer brille,

oh! le piteux et essoufflé lansquenet! Et ce déplorable don Diègue, et don Sanche, gentillet damoiseau, et les costumes! Oh! nous comprenons que la tragédie ainsi représentée soit ennuyeuse. Elle est plutôt réjouissante et c'est pire. De tels actes perpétrés en public devraient attirer quelque réprobation. Mais non, ils s'accomplissent et se voient dans une sorte de sérénité indifférente, qui prouve d'abord que les acteurs, osant figurer ces personnages, créés du souffle tragique, ne

savent guère ce qu'a pensé et voulu réaliser Corneille, et que les mœurs du public sont trop éloignées de celles où se meuvent les âmes des héros pour qu'il y ait véritable communion entre les spectateurs et le poète.

Il faut se figurer l'impression que produisait sur les hommes du temps une tragédie comme celle du *Cid*. Les âmes étaient plus rudes et plus hautes. A peine sortis des guerres de religion, c'est-à-dire du péril constant et des plus sanglantes péripéties, ces hommes avaient bronzé leurs cœurs au choc des luttes civiles. Quand ils n'avaient pas été acteurs eux-mêmes en ces réalités tragiques, ils en avaient écouté les récits; les souvenirs en étaient sans cesse présents et formaient l'atmosphère en laquelle baignaient les esprits. C'était le temps des Montluc et des d'Aubigné, ou du moins ce temps n'était pas loin; c'était aussi le temps où la littérature espagnole était à la mode. Tout était à l'espagnol, comme plus tard à l'italienne, comme maintenant à l'anglaise. Aussi cette boursofflure des caractères ne choquait pas et l'emphase semblait naturelle, l'hyperbole étant l'image préférée de la poésie espagnole.

On était donc aveugle aux défauts et l'âme s'ouvrait au souffle héroïque qui dresse d'une allure superbe, en passant à travers les œuvres du grand Corneille, les guerriers qui se plaisent autant à discourir qu'à combattre. Les gens qui assistaient à ces représentations

avaient aussi *passé des jours entiers et des nuits à cheval*; plusieurs savaient *ordonner des armées* et sur *de grands exploits bâtir leur renommée*. Les beaux coups d'épée étaient leur joie. Ils étaient romantiques avec sincérité, non pas comme on le fut en 1830. Le jeune Rodrigue, victorieux dans un premier duel, les enthousiasmait. Pensez que le duel était de chaque jour, que ces gentilshommes avaient des tempéraments d'hommes du peuple, prompts à l'attaque et à la riposte, que le mépris de la mort était si grand que pour les empêcher de s'entre-tuer pour de futiles motifs. Richelieu avait été obligé de les atteindre dans ce qu'ils avaient de plus fort, leur orgueil. Pensez aussi que l'honneur de la maison était si haut, que tout intérêt individuel disparaissait. C'étaient ces jeunes cavaliers qui applaudissaient les tirades du *Cid* et des *Horaces*.

Ils ne se haussaient pas toujours jusqu'à l'héroïsme absolu des personnages cornéliens, (ils n'ont pas compris *Polyeucte*), mais ils sympathisaient étroitement avec leur tempérament. Les mœurs de ce théâtre trouvaient un écho dans les cœurs, dans les souvenirs, ou dans les aspirations des spectateurs; mais, quel écho voulez-vous qu'elles trouvent parmi nos classes bourgeoises dont les aspirations ne s'élèvent guère plus haut que le confort quotidien de la vie? Que voulez-vous que dise le vieil Horace et son « Qu'il mourût », et Polyeucte assoiffé de martyre à des gens qui, fatigués d'une journée de labeur bureaucratique, viennent chercher au théâtre une distraction légère et un plaisir mesquin qui n'aille pas jusqu'à la jouissance. Il y a, il est vrai, les *lettrés* qui, sur les bancs du collège, ont appris par cœur et à coups de papiers les alexandrins et à qui la représentation d'une tragédie apporte de juvéniles réminiscences naissant dans leurs esprits à mesure que se déroulent les vers autrefois récités. Mentalement ils suivent l'acteur et mentalement le corrigent, quand il se trompe ou écorche un vers, ce qui fréquemment arrive. C'est là le plus vif de leur plaisir. Les autres avalent tout, quelquefois avec respect, souvent avec indifférence ou même avec ennui, à moins qu'ils ne s'intéressent au jeu d'un tragédien ou d'une tragédienne en renom.

Il n'y a guère que deux sortes de publics sur lesquels une tragédie puisse encore porter, le public absolument populaire, peu sensible à l'art de l'acteur, mais à cause d'un état d'âme relativement simple, plus près de l'âme des héros et capable d'enthousiasme pour les beaux dans, et le public des jeunes gens, qui par instinct sympathisent avec cette ardeur de passion et cette exubérance de vie dont ils sentent en eux la source inépuisée et qu'ils aiment à voir dans des fictions qui réveillent en leurs cœurs d'obscurs sentiments à demi éteints.

Le théâtre classique devrait rester classique, c'est-

à-dire, servir à l'éducation et n'en point sortir. Il exprime avec une admirable puissance les sentiments généraux de l'humanité et les présente dans une sorte de grossissement qui les rend palpables à des observateurs inexpérimentés. Loin de nous déjà, mais vivant encore d'une belle vie, il n'est ni à imiter, ni même à admirer sans restriction. Pour qu'il puisse accomplir son éducative fonction, il faudrait le représenter accompagné de causeries explicatives. Il faudrait le respecter, et pour cela le maintenir dans sa pose héroïque et non pas essayer de le moderniser en faisant de Phèdre une Parisienne comme M^{me} Sarah Bernhardt et de Rodrigue un simple personnage d'Emile Augier.

Il deviendrait une forte et noble école où la grandeur du passé revivrait. Il accomplirait la belle et utile tâche de faire vibrer aux fortes émotions de jeunes esprits, qui plus tard, à leur entrée dans la vie contemporaine, seraient d'autant plus aptes à goûter les vraies jouissances du grand art dramatique et à s'éloigner de la platitude ambiante.

Et nos scènes resteraient libres pour des pièces où paraîtrait l'âme moderne non pas rapetissée, mise au niveau de la plus basse moyenne du public, mais grandie au contraire, fouillée dans la complexité si attrayante de ses multiples sentiments, revêtue de la splendeur du maintien poétique, entrant en communion avec les sous-jacentes aspirations de cette société qui chaque jour se dégagent plus évidentes vers un idéal de charité et de justice.

En nous s'éveillaient ces pensées pendant que Chimène, en de très nobles attitudes, élevait ses beaux bras suppliants, car si ce rôle tout d'expansion ne convient guère au tempérament de l'actrice, elle rachète par la perfection du geste et la fierté simple du port ce qui manque à sa voix de tragique ampleur. Mais elle n'est pas plus Chimène que nous ne sommes d'anciens ligueurs. Et quelle rage avons-nous de ne voir que le passé? Cette soif de vengeance, belle parce qu'elle mène au mépris de la mort, ce préjugé de l'honneur chevaleresque, grand par les viriles actions qu'il engendre, ne sont pourtant pas entièrement admirables. Ne pourrions-nous, de la vie qui nous est faite, tirer, en lui fouillant profondément les entrailles, quelque héroïsme, et si le présent est à ce point vide que toute mâle passion y meure, serait-ce donc œuvre impossible que de projeter devant nos yeux l'image de l'homme futur, formé de nos rêves?

EMILE SIGOGNE

L'ANDROGYNE

UN BAS-RELIEF DE M. AUGUSTE LEVÊQUE

Certes, la combinaison des sexes fit rêver beaucoup d'artistes, mais combien tentèrent de réaliser, en art ou en littérature, les images vaguement aperçues en leur esprit tourmenté? Si ardu paraît le problème, si délicat et si profond à la fois semble le sujet à créer, que tous — ou presque tous — reculèrent devant les tentatives.

L'antiquité nous donna les Hermès aphrodités, produits de l'union d'Hermès et Aphrodite, mythes dont la signification est restée obscure pour nous.

Mais quelle banalité dans ces créations barbares et primitives où les sexes, brutalement, étaient mêlés et où le rêve n'avait aucune part! Ces puissants de l'art, issus en cette contrée heureuse, paisible et forte qu'était alors la Grèce, ne pouvaient voir ce rêve idéal et troublant, destiné à hanter les esprits seulement à notre époque : époque malade et de corruption folle où l'art doit s'alimenter, pour être neuf, de symboles, de chimères et de vols insensés vers le décevant et grandiose Inconnu!

D'après quelques-uns, l'antiquité aurait eu cependant un artiste hanté par l'idée de l'androgynie : Praxitèle l'aurait réalisée ou aurait tenté de la réaliser dans son *Apollon Saurochtone*. Le vouloir d'étayer un système et celui de faire respecter des chimères en les disant filles de pères sacrés et vénérés, se devinent trop dans cette appréciation que l'examen condamne. L'*Apollon Saurochtone* n'est qu'un bel éphèbe de treize à quatorze ans où le sexe féminin, nullement, ne se révèle.

Quoiqu'infinitement inférieure à celle de Phidias, nous pensons que l'époque de Praxitèle se serait refusée à la procréation de ces monstres charmeurs. Ces puristes, fils de la simplicité et de l'ordre, ces sages, dédaigneux, auraient chassé ces visions et les auraient renvoyées au temps d'Ovide.

C'est, en effet, à l'époque des *Métamorphoses* qu'ont dû être créées les peintures représentant Hermaphrodite, qui ont été retrouvées dans les ruines de Pompéi : il n'en existe point d'antérieures, si on exclut les symboles tout primitifs des peuples anciens, voulant signifier l'éternelle fécondité du monde, par la représentation des sexes humains adjoints ou réunis. De là aux Hermaphrodites Grecs ou Pompéiens, il y aurait un abîme trop difficile à combler. Nous ne pouvons fournir la preuve de cette théorie : ce n'est qu'une impression ressentie au contact du génie particulier à chaque époque.

Les temps subséquents ne produisent aucune tentative. L'on a voulu voir dans l'œuvre de Léonard de Vinci des types à la fois éphèbes et vierges et l'on a prétendu que le maître avait, comme Praxitèle, été poursuivi par l'idée de la combinaison des sexes. Erreur encore, qu'explique la prédisposition qu'avaient ceux qui l'ont commise, à voir chez l'artiste la réalisation de l'idée dont eux-mêmes étaient tourmentés. Il y a bien chez Léonard de Vinci des types d'archanges ou de vierges habillées qui ont parfois la coiffure peu féminine, mais ce n'est là qu'une manière que l'on retrouve chez d'autres artistes de la Renaissance. Le *Bacchus* du Louvre, que l'on cite comme exemple, n'est qu'un gamin chevelu, divinement beau, tel qu'il s'en trouve dans le pays radieux où naquit son créateur.

Il a fallu l'époque moderne pour que — en littérature du moins — le rêve prit corps et se réalisât.

De l'examen de l'œuvre de Peladan nous est résulté cette pensée que, pour symboliser le génie, l'amour, les grands états d'âme il fallait l'androgynie. Et, en effet, qui dira de quel sexe est l'Amour? Est-il plus chez l'homme que chez la femme? Est-ce la puissance à la fois dominatrice et productrice de jouissances du premier ou la folle et parfois hystérique passion de la seconde?

Le génie humain est-il plus rayonnant et plus solide chez l'homme... ne puise-t-il pas, chez la femme, plus d'intensité et d'acuité? De là, la nécessité de combiner les sexes pour tout ce qui est surhumain.

Peladan n'est pas le premier qui, à notre époque, ait eu cette pensée. Dans Balzac se trouvent, au cours de l'œuvre, des tableaux témoignant que le maître fut obsédé d'images chimériques où les sexes, mêlés, fluctuaient.

Était-ce la peinture de ce qu'il voyait, était-ce une préoccupation raisonnée de l'idée, était-ce l'intuition du rêve profond qui y reposait et de l'alimentation que, fatalement, il devait fournir aux cerveaux à venir? Qui résoudra ce problème? Mais le fait, en tous cas, est évident pour ceux qui, attentifs, lurent la *Comédie humaine*. Rappelez-vous Séréphita, Lucien de Rubempré et Camille Maupin : Balzac fait de la première le type de l'insexualité, il donne au second les hanches d'une femme et à la troisième une ombre de moustache et d'herculéennes épaules. Chaque fois qu'il doit faire le portrait d'un type merveilleux, il sait mêler, de façon presque inaperçue, les caractéristiques des deux sexes et de ces portraits, superbement tracés, sort une image, toujours nouvelle et toujours surhumaine.

Cette préoccupation de l'illustre auteur fut si vive que, de son vivant, elle irradija jusque dans d'autres cerveaux : Sand et Gautier, par exemple.

Voilà pour la littérature. Hélas! l'art, jusqu'ici, n'a pas suivi! Peintres et sculpteurs reculèrent.

Et l'on conçoit, en effet, que ce soient les littérateurs qui, les premiers, osèrent s'aventurer sur ce terrain déroutant.

Les mots savent quelque peu, nonobstant leur faiblesse, peindre l'idée : mais rendre cette idée visible et tangible, la réaliser sur la toile ou par le ciseau, la montrer vivante et palpitante, telle que la conçut le cerveau artiste, quelle œuvre difficileuse et de nature à faire sombrer les courages les plus vaillants!

Il s'agit ici de résumer le rêve, d'en prendre la quintessence et la synthèse et de lui donner forme : ne va-t-il pas s'édulcorer et se meurtrir dans la réalisation matérielle? La couleur et le marbre — ces choses — ne vont-ils point violer l'idée et la main de l'artiste sera-t-elle digne de son cerveau?

Malgré ces obstacles, l'un de nos jeunes ardents — Auguste Levêque — vient de tenter de combler la lacune existante. Il conçut un débris de marbre antique — comme si l'antiquité eut réalisé l'œuvre — trouvé au cours de quelque fouille et représentant l'androgynie, taillée dans du paros.

L'éclosion de l'œuvre — nous y assistâmes — fut lente et pénible. Caressant son rêve qui, dans la pensée et le cœur, avait pris de sublimes allures, l'artiste médita longtemps et, au cours du travail, eut à vaincre bien des découragements et à renouveler bien des essais.

Enfin, l'œuvre se termina, obtenue, après de longues semaines

de travail, dans le petit atelier où s'était enfermée, avec lui-même, la pensée de l'artiste et elle sera montrée, sous peu, aux critiques d'art, aux penseurs et aux chercheurs de rêve.

L'être, mi-homme, mi-femme, symbolisant le beau et le grand, est sorti, idéalisé, des mains de l'artiste. Ce n'est point la conjoncture, brutale et insignifiante, des sexes, — manière à laquelle se tint l'antiquité, — c'est la grâce féminine alliée à la force du mâle, c'est la fragilité alliée à la puissance, c'est, en tous les endroits du corps, la combinaison, la fusion plutôt, du mâle et de la femelle.

La tête rayonne, éclairée d'un sourire attirant et dominateur, entourée d'une chevelure courte mais faite de boucles fines : le cou est gracieux, mais on sent, sous la peau, le muscle puissant ; le buste, où pointent deux seins à peine naissants de vierge, a la robustesse du torse de l'homme et, en-dessous, se révèlent, idéalement ténus, les plis voluptueux d'un doux ventre de femme et se devine la rose sexuelle, enfouie sous la chair molle, mais, à côté, les hanches ont la vigueur des hanches du mâle.

Les jambes ont aussi cette vigueur et, avec elle, les gracieux contours et le velouté de chairs douces et la main — il n'en est qu'une qui soit visible — joint la forme longue et frêle des doigts féminins à la force des nerfs qui s'y montrent à fleur de peau.

Le tout est enveloppé d'un voile que l'androgynie, d'un geste caché, semble relever languissamment et qui fait une auréole à ce corps d'une éclatante blancheur, que des reflets d'un rose tendre semblent animer parfois, et, à côté, le plâtre est effrité, brisé, morelé presque et représente, à s'y méprendre, le marbre antique d'où l'artiste aurait fait, autrefois, surgir cette œuvre ébauchée ou détruite par les temps écoulés.

Levêqu' a-t-il été à hauteur du rêve poursuivi ? Recueillera-t-il les approbations des critiques ? Nous ne savons. Mais ce qui est certain, c'est que son œuvre — originale et neuve — requerra l'attention.

Celui qui sort des sentiers battus et qui, se renfermant en lui-même, s'efforce de donner une forme à ses rêves d'artiste a droit, d'avancer, au respect et à l'approbation.

La critique peut s'emparer de l'œuvre et la blâmer en certains points, elle ne peut lui enlever le mérite de l'originalité et du caractère artistique qui est son origine et son essence.

CHARLES GHEIDE

LE PAYSAGE URBAIN

L'honorable bourgmestre de Bruxelles nous fait l'honneur de nous adresser d'intéressantes observations sur l'un de nos articles :

Bruxelles, 3 novembre 1894.

CHER MONSIEUR,

Je me suis planté devant les aubettes du Parc et me suis demandé si nos peintres avaient vraiment mérité les railleries de *L'Art moderne*. J'ai constaté que ces aubettes sont peintes en trois tons : la base en brun de grès, l'édicule en ton gris jaunâtre, le groupe qui le couronne a conservé sa couleur naturelle de pierre blanche.

Cette gradation est rationnelle, c'est celle conseillée par tous les décorateurs : les tons doivent aller en s'éclaircissant de la base au sommet.

Pourrait-on pousser plus loin la polychromie de cette aubette ? J'en doute. Ces édicules sont en style Louis XVI. Or, ce style ne comporte pas un grand emploi de couleurs. Tous les salons de cette époque ne sont-ils pas en blanc et or et les palais en marbre ou en pierre blanche ?

Je crois que nous ferions une faute de goût si nous ne respections pas dans l'encadrement du Parc le sentiment qui a présidé à la décoration architecturale de ce quartier.

Quant à moi, je serais fort embarrassé d'indiquer une polychromie appropriée aux aubettes du Parc. Comment la distribuerez-vous ? Donneriez-vous une couleur spéciale aux guirlandes de fleurs ? Laquelle ?

Elles sont supposées taillées dans la même pierre que le petit édifice. Les dorer ? Mais ce serait donner à cet élément tout à fait secondaire une importance exagérée et vous seriez entraîné à dorer tout ou partie de la grille du Parc.

Teinteriez-vous les modillons qui soutiennent la corniche ? Mais ce serait trop les détacher du corps central.

Ne médions pas de l'habitude qu'ont nos compatriotes de peindre leur maison. L'excellent et regretté Beyaert disait que dans notre climat humide on ne pouvait se passer de la couleur.

N'est-ce pas elle qui donne à notre cher Bruxelles cet aspect gai, propre, coquet que tous les étrangers se plaisent à lui reconnaître ?

Je suis d'accord avec vous pour demander qu'on la varie. Mais remettons-nous-en pour cela au goût de chaque propriétaire. Il se chargera bien de faire en sorte qu'un blanc uniforme ne se répande pas sur toutes nos façades.

Gardons-nous d'aller chercher des exemples à Amsterdam ou ailleurs. Ce qui convient à la Hollande, ce qui s'harmonise avec ses maisons de briques, ne saurait être importé chez nous sans changer le caractère de notre ville et c'est là ce que nous devons préserver avant tout.

Je vous remercie néanmoins, cher Monsieur, d'avoir attiré mon attention sur ce point, car rien de ce qui peut contribuer à rendre notre ville digne d'être habitée par des gens de goût ne doit être négligé.

Bien à vous,
BULS.

Nous ne sommes pas loin de nous entendre avec l'excellent esthète qui préside aux destinées communales. Assurément, il faut conserver à Bruxelles son caractère propre, son originalité charmante. Il ne faut pas copier littéralement Amsterdam. Nous n'y avons jamais pensé. Mais la question de la mise en couleur des façades et nos constructions comporte à mi-chemin des modifications que nous croyons heureuses. C'est la plate uniformité bête contre laquelle nous nous gendarmons. Allez voir ce qu'on vient de faire encore à l'hôtel Finet, coin de l'avenue des Arts et de la rue Belliard : c'est odieux ; pas un relief accusé, pas un détail, pas un encadrement relevés ; tout du même ton stupide.

Notre idée trouve des modèles constants dans les bâtiments où les matériaux sont laissés à nu, brique rose, granit, pierre blanche ou jaune. Cela n'a pas la erudité des tons hollandais, mais réjouit la vue. C'est cela sur quoi il faudrait se guider pour les couleurs, puisque notre climat intempérieux ne permet pas, sous peine de trop de saleté et de tristesse, de maintenir les façades à nu. Ton sur ton devrait être la règle, chaque nuance relevée par des nuances plus foncées. C'est aussi ce que comporterait le peinturage des édicules du parc, sur lesquels déjà les oppositions de lumière

et d'ombre, les jours clairs, montrent où il faudrait forcer pour obtenir un relief plus énergique : consoles, cannelures, dentelles, corniches, etc. ; c'est une question d'à-propos et de goût.

Une ville propre c'est fort joli ; mais une ville bête par l'abus du blanc c'est fort laid.

FAMILLE

Comédie en trois actes par M. AUGUSTE GERMAIN

Elle est un peu « Théâtre-Libre », la famille que nous présente, en une comédie de mœurs épinglée de traits satiriques et de mots amusants, M. Auguste Germain. D'un Théâtre-Libre qui aurait bifurqué par *la Vie parisienne* avant d'arriver jusqu'à nous. De l'un, l'ironie amère, parfois outrée, la mise à nu de l'égoïsme jouisseur et féroce ; de l'autre, la mousse pétillante, la verve, l'esprit, l'actualité, et plus que l'actualité, les travers de demain : du surextrait de parisine. De cette mixture, amoureulement triturée par un écrivain dont les débuts comme critique d'art ont été très appréciés, est née une pièce jeune et pittoresque, d'un mouvement rapide, pleine de détails attachants, et qui serait tout à fait bien si l'auteur la débarrassait de quelques épisodes superflus, de certaines répétitions inutiles. L'inexpérience de l'auteur se traduit par une insistance parfois trop accentuée, par un abus de la pédale. La sourdine a un charme discret qui exerce son prestige sur l'auditeur, heureux de pouvoir suppléer mentalement à ce qu'on lui dit et reconnaissant de l'initiative qu'on lui abandonne.

Le chef de la famille mise en scène par M. Germain, homme d'affaires égoïste, endetté, qui couche avec l'artiste de la Grande Comédie chargée de donner des leçons de diction à sa fille, cherche pour son aîné un mariage riche qui lui permettra de sortir d'embarras. Ce fils aîné, destiné par son père à devenir son associé, — quand il aura trouvé l'héritière espérée. — est un ambitieux au cœur sec qui se décafe toutes les nuits au tripot et se sert de ses relations avec la femme d'un grand industriel pour boucher les trous que la dame de pique fait à sa caisse. Le cadet passe pour un débauché parce qu'il vit avec indépendance, se fiche des préjugés et des devoirs mondains, traverse la vie en sceptique bon enfant et joyeux, partage son existence entre un travail rémunérateur et des plaisirs franchement avoués.

C'est, on le devine, le contraste de ces caractères, nettement tranchés, qui forme le ressort dramatique de *Famille*. On morigène Lucien, qui se rebiffe. Poussé à bout par son frère, il finit par giller celui-ci en présence de l'héritière qu'il convoite. Et cette petite personne avisée, fûtée et fine, a bien vite démêlé ce que les vivacités, l'apparente insouciance et l'aimable scepticisme du cadet cachent de bon et de loyal. Elle repousse Maurice et attire gentiment à elle Lucien, au grand étonnement du père, qui, en homme pratique, et après s'être assuré qu'il trouvera chez son cadet l'assistance pécuniaire qu'il attendait de l'aîné, se réconcilie avec Lucien et oblige Maurice, — le gillé — à tendre la main à son frère.

Tout cela est vif, d'une canaillerie trop apparente et exagérée, mais développé avec tant d'adresse et de légèreté d'écriture que cette donnée un peu outrancière ne paraît pas invraisemblable.

Autour de ces trois figures de premier plan évoluent des personnages épisodiques qui animent l'action, lui donnent la couleur pittoresque dont nous parlions au début et servent de prétexte à

de spirituelles railleries sur les manies et les engouements du jour : un troisième fils, potache, qui fait faire ses versions anglaises par le valet de chambre et conquiert à la boxe, au rowing, à la bicyclette, une réputation qui lui vaut, dans la maison, le surnom de *l'Hercule* ; un ténor rastaquouère dont les roucoulements font pâmer toutes les femmes et qui fait chanter les jeunes filles... au moyen des lettres qu'imprudemment elles lui adressent ; une mondaine « dans le train » qui querelle son amant parce qu'il ne fait pas venir ses cravates de Londres, etc. À travers tout, comme la navette qui se glisse parmi les fils du métier à tisser, l'actrice fêtée et reçue, organisatrice des comédies de salon, diseuse de monologues, éducatrice de jeunes filles, entretenue par le duc, appréciée du prince, et la maîtresse, au rabais, du père de famille.

Tout cela, c'est l'élément *Vie Parisienne*, le côté Gyp ou Maurice Donnay, qui empapillote l'ironie éinglante de l'œuvre. Celle-ci domine ces enjolivements superficiels et fait présager en M. Auguste Germain un écrivain de théâtre dans le sens le plus élevé du terme. Avec moins de complications, avec plus de concentration dans la psychologie de ses personnages, l'auteur de *Famille* réalisera une œuvre d'une portée générale... et profonde. C'est un début sur lequel il importe d'attirer l'attention.

Ajoutons que la pièce est jouée avec soin, avec conviction et avec talent par la troupe du Parc, au premier rang de laquelle se détachent M^{mes} Parys et Revill, MM. L. Delorme, Félix Riche, Lecointe et Coquet.

A L'ACADÉMIE DE BELGIQUE

Le concours triennal d'architecture.

Dix concurrents s'essayant sur un programme de musée de sculpture, dans la note de la Glyptothèque de Munich, voilà ce qu'en de nombreux chassis, lavés et enlevés avec maestria, ont pu passer en revue de rares visiteurs, presque tous techniciens en l'art de bâtir.

Deux parts à faire dans ces compositions non sans mérite : du côté poncif, ceux qui visent à dérocher la timbale de 1,000 francs en ne heurtant pas de front les traditions traditionnellement assomantes des quatre colonnes et de l'inévitable fronton ; de l'autre, ceux qui, sans souci des récompenses, se lancent généreusement dans la bagarre, et, apporteurs d'art neuf, forcent les portes de la vétuste Académie en y faisant pénétrer, comme dans la demeure d'Handing de *la Walkyrie*, l'air vivifiant de la jeunesse et du printemps.

Que dire du *primus* et de son confrère mentionné honorablement : rien, dans les façades, qui ne sorte du banal et du convenu que l'on enseigne et que, malheur ! on retrouve dans les concours annuels des académies et des écoles de dessin : du médiocre sous-romain. Dans les plans, des naïvetés, trucs et ficelles habituels, notamment, pour le premier lauréat, l'adjonction de deux salles non demandées, et d'un immense hall à galeries, au centre, lourd et disgracieux.

Combien nous préférons à ceux-ci et à d'autres les projets *Minerve* et *Croissant* : là, au moins, nous trouvons, en plan, des dispositions neuves ; que les salles se présentent en ordre successif, comme dans le projet *Minerve*, ou rangées comme d'immenses boxes donnant sur une longue galerie, nous y voyons le besoin de l'antisymétrie et le souci de répondre au programme en faisant parcourir logiquement aux visiteurs les salles qui lui

doivent montrer les chefs-d'œuvre des grandes phases de l'histoire de l'art. Les façades sont l'expression adéquate du problème posé : impossible, surtout pour le projet *Minerve* (ne serait-il pas du godecharlien Lambot?), de se tromper sur la destination de l'édifice : dans cette nue muraille, à la simple silhouette, aux fermes lignes, rien qui vienne distraire l'œil hormis l'entrée et le long bas-relief de la crête : c'est simple et très artiste, et cela sans une colonne, sans un fronton. Les façades du projet *Croissant*, plus arrangées, se font pardonner leur complication par les réminiscences grecques, le sentiment élégant et le goût que l'auteur y a déployés : à noter surtout le couronnement des pavillons et les balustrades à gradins des rampes, heureuse trouvaille. Bien qu'un peu papillottantes, façades et coupes sont présentées en d'harmonieuses colorations.

Après cela que dire de certains autres projets banaux au delà de la permission : tel avec huit douzaines de colonnes rien qu'en son atrium, tel autre avec une énorme coupole (on n'en veut plus décidément), écrasant, inutile, comme en certains palais de l'Exposition de Chicago. Puis le déchet obligatoire de tout concours.

Donc : deux remarquables projets, non primés, *naturellement*. Dans trois ans, ils seront dix, à en juger par la belle poussée en avant et l'exemple qu'en de récentes habitations leur montrent les jeunes maîtres de l'architecture moderne.

LE QUATUOR DE FRANCFORT

Le Quatuor de Francfort a été applaudi avec enthousiasme, jeudi soir, par les fervents de la musique de chambre, conviés par la maison Schott à cette ouverture solennelle de la saison musicale.

Ce qui caractérise l'excellente association fondée par M. Hugo Heermann, c'est l'homogénéité d'interprétation et de sonorité, la perfection des détails, le souci d'une exécution respectueuse et correcte. Le Quatuor Heermann semble avoir pris pour modèle et pour inspirateur le Quatuor Joachim. S'il est permis de souhaiter plus d'abandon et de chaleur, du moins faut-il admirer les exceptionnelles qualités de cette phalange d'élite, qui a pris rang parmi les interprètes célèbres des œuvres classiques. L'exécution du Quatuor en *mi bémol* de Beethoven et du Quatuor en *la mineur* de Brahms a été presque religieuse. On n'imagine pas, vraiment, plus de conviction, de ferveur artistique.

M. Heermann, un violoniste issu du Conservatoire de Bruxelles, et distingué, à ses débuts, par Vieuxtemps, qui le produisit aux Concerts populaires, s'est fait entendre comme soliste. Il a charmé l'auditoire par la pureté de son jeu dans l'exécution d'un *Adagio* de Mozart et de deux danses hongroises de Brahms, transcrites par Joachim. Vif succès aussi pour M. Hugo Becker, la basse du Quatuor, qui s'est révélé artiste de sentiment profond et de mécanisme exercé dans l'interprétation d'une sonate de Locatelli.

UN BALLET AÉRIEN

Les Grigolatis? Un envollement de ballerines ailées, pailletées, souples et jolies, parmi des déploiements de gaze, sous la clarté lunaire des lampes électriques. Elles bondissent, s'élèvent vers les frises comme les « anges purs, anges radieux! » de Gounod, se cambrent, souriantes, s'assemblent, se dispersent, planent, virent, frôlent d'un pied léger des corbeilles de fleurs, se mêlent aux

battements d'ailes des colombes et disparaissent mystérieusement.

Le spectacle est si attachant et si neuf qu'on refoule au fond de soi-même l'hypothèse d'un fil de fer et d'un crochet enlevant les danseuses par la ceinture. Non! Il n'y a pas de tringle, ni de poulie grinçante, ni de machiniste en veston de travail suant sur un cabestan. Elles sont filles de l'air, les Grigolatis, et sœurs des oiseaux. Après les Floramyes, les danseuses ailées, en attendant que les serpentines, à leur tour, quittent la terre et s'élèvent vers le cintre dans des tourbillons versicolores.

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui, à 2 heures, distribution des prix aux lauréats du Conservatoire de Bruxelles.

M. Litta donnera les jeudis 29 novembre, 13 décembre et 10 janvier trois séances de musique de chambre. Les programmes, des plus intéressants, sont consacrés le premier à Schumann, le deuxième à Beethoven, le troisième aux œuvres modernes et romantiques (Chopin, Liszt, Brahms et Vincent d'Indy).

Ces trois concerts de haute attraction auront lieu à la salle Ravenstein, à 8 1/4 heures du soir.

Le Quatuor Crickboom, Angenot, Miry, Gillet, dont nous avons annoncé le départ pour Paris, débutera le 22 novembre aux Concerts d'Ilarcourt. Puisse sainte Cécile, dont on célèbre la fête ce jour-là, être propice à nos jeunes artistes! Au programme : le XIII^e quatuor de Beethoven et le III^e de Schumann.

Le Quatuor Crickboom interprétera à la Société Nationale, le 23 décembre, le quatuor de César Franck. Il est, en outre, engagé pour une série d'auditions chez la princesse de Polignac, qui se propose de faire spécialement entendre à un auditoire intime les derniers quatuors de Beethoven.

Les séances du *Quatuor liégeois*, que nous avons annoncées, commenceront le vendredi 23 courant au foyer du Conservatoire de Liège. Les quartettistes — MM. Géminick, Robert, Engelbert et Gillard — se sont adjoint, pour cette première séance, le pianiste Van Tyn. Au programme : le quatuor en *mi bémol majeur* (op. 74) de Beethoven, le quintette de César Franck, les Etudes symphoniques de Schumann et un menuet du siècle dernier.

La 2^e séance aura lieu avec le concours de M. Eug. Henrotte, professeur de chant, et comprendra le quatuor en *ré majeur* de Tchaïkowsky, le trio divertimento à cordes de Mozart et le Quintette à cordes de Brahms.

La 3^e séance avec le concours de M. D. Demest, professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles, et de M. G. Haseneier, clarinetiste, professeur au Conservatoire de Liège. Y seront exécutés : quatuor (op. 34) de Villiers Stanford, quintette avec clarinette de Brahms.

La 4^e séance sera réservée au quinzième quatuor de Beethoven et au quatuor du C^o de Stainlein-Saalenstein, avec le concours de César Thomson; celui-ci se fera également entendre dans la *Folia* de Corelli et le *Moto perpetuo* de Raff, exécuté en octaves

Trois séances de musique de chambre seront données à Tournai, le quatrième dimanche de novembre, décembre et jan-

vier, à midi précis, dans la salle des concerts, par M^{me} Félix Pardon, MM. Félix Pardon, Leenders et Paternoster. Les programmes embrasseront un choix d'œuvres françaises, allemandes et belges, et seront composés de façon à donner un aperçu de la littérature musicale classique et moderne. C'est là une initiative excellente qui décèle le goût et l'esprit de propagande artistique qui anime le directeur de l'Académie de musique, M. Maurice Leenders.

M. Demest, l'excellent professeur de chant au Conservatoire, vient d'être nommé, en la même qualité, à l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

C'est une acquisition précieuse, qui contribuera certainement à conserver à l'École de musique de Saint-Josse le prestige que feu Wainots avait su lui donner.

M^{me} Clara Janiszewska, une jeune artiste qui a fait au Conservatoire de Liège ses études élémentaires avant de se perfectionner à Paris avec Delaborde et à Vienne avec Leschetitzky, vient d'être nommée professeur de la classe supérieure de piano au Conservatoire de Genève.

PETITE CHRONIQUE

Le projet d'exposition de la *Société anonyme L'Art*, dont nous avons parlé, a été accueilli, dans le monde des artistes, par d'universelles sympathies. L'idée de pouvoir exposer, non dans une salle banale, mais dans un hôtel meublé et décoré avec goût, a séduit tout le monde. Le groupe des architectes choisis comme collaborateurs par la Société s'est réuni jeudi dernier. Il a été décidé qu'il disposerait d'un local spécial dans lequel seront réunis les dessins, photographies, plans, projets divers et devis, afin de créer un bureau permanent de renseignements et d'études. Toute personne pourra s'y adresser.

Dans la salle de lecture seront mis à la disposition du public les publications d'art, les revues nouvelles, les livres rares, sans oublier les estampes et les affiches. Une autre salle sera réservée aux auditions musicales intimes, aux lectures et aux conférences.

Nous ferons connaître prochainement la date d'ouverture, qui n'a pas encore pu être définitivement arrêtée, le projet de la *Société anonyme L'Art* présentant, par sa complexité et sa nouveauté, d'assez grandes difficultés de réalisation.

Le 1^{er} décembre paraîtra chez l'éditeur Dietrich, à Bruxelles, un calendrier dû à la collaboration du peintre Théo Van Rysselberghe et du poète Emile Verhaeren.

Ce calendrier, imprimé sur papier Ingres (ex. ord.), sur papier du Japon (ex. de luxe), contiendra douze pièces de vers, quatre estampes (les quatre saisons) et une vingtaine de euls-de-lampe et d'en-têtes.

C'est demain lundi que commence, rue de Sèze, galerie Georges Petit, la vente de l'atelier de Charles Jacque; ce sera la grande attraction de la semaine.

Ce qui donne à la vente un attrait particulier, c'est le grand nombre d'épreuves d'état ou de remarque, choisies par l'artiste et réservées par lui, qui seront disputées par les acheteurs.

C'est, aussi, la série de meubles d'art composés, dessinés et exécutés tant par Charles Jacque que sous sa direction. Le peintre, on

le voit, n'avait pas cru diminuer son prestige en faisant œuvre d'artisan.

C'est M. Georges Morren (une coquille typographique a travest son nom dans notre dernier numéro) qui exposera à Anvers, du 8 au 18 décembre, avec MM. Fernand Dubois et Georges Hobé.

Le Théâtre de la Monnaie annonce pour demain soir une représentation de *Tristan et Iseult*. Prochainement, la *Navarraise* (début de M^{me} Georgette Leblanc) et *le Portrait de Manon*. A l'étude, la reprise de *Carmen*. On répète aussi *l'Enfance de Roland*, avec M^{mes} Bellina et Cossira dans les rôles principaux.

Le Théâtre du Parc annonce pour jeudi la première de *Cabotins*. Demain, lundi, une seule représentation de M. Ligné-Poc et de la troupe de l'OEuvre : *Annabella*, de Ford, traduction de Maurice Maeterlinck.

Le deuxième spectacle de l'OEuvre aura lieu vers le 20 courant avec *la Vie muette* de Maurice Beaubourg. Conférence de M. Léopold Lacour.

Le troisième spectacle sera consacré au *Chariot de terre cuite*, pièce sanscrite adaptée par M. Victor Barrueand. Causerie de M. T. de Wyzewa.

Lorenzaccio, d'Alfred de Musset, est à l'étude pour la quatrième soirée.

Le grand bas-relief de M. Jef Lambeaux, *Les Passions humaines*, dont le « carton » a été exposé il y a quelques années au Salon de Gand, est enfin terminé en plâtre.

Avant d'être exécuté en marbre, il sera exposé, d'ici à quelques jours, dans le joli temple grec construit expressément pour lui par M. Horta, au parc du Cinquantenaire.

L'exécution en marbre commencera immédiatement. On compte qu'elle pourra être achevée dans trois ou quatre ans.

La Coopérative artistique, organise une grande tombola d'œuvres d'art au profit de la Caisse des artistes et de celle de leurs veuves et orphelins.

Cette tombola est composée exclusivement d'œuvres qui sont exposées, au local de la *Coopérative artistique*, 49, rue de la Banque, à Bruxelles, au nombre desquelles se trouvent des peintures de Léon Frédéric, Jean Delville, Jules du Jardin, Camille et Lucien Wolles, Broerman, Léon Herbo, André Hennebicq, M^{me} H. Calais, Fl. Crabeels, Franz Hens, Evariste Carpentier, etc.; et des sculptures de Julien Dillens, Samuel, M^{me} Berthe Van Tilt, Isidore De Rudder, etc., etc., et nombre d'autres dont la nomenclature serait trop longue et dont le catalogue paraîtra sous peu.

Prix du billet : 50 centimes, au siège de la Société, rue de la Banque, 49, et dans les principaux établissements.

La Société Nationale des Beaux-Arts vient de décider qu'elle fera frapper une médaille de chacun de ses présidents. Elle a confié au sculpteur Alexandre Charpentier l'exécution des deux premières, celles de Meissonier et de Puvis de Chavannes.

Le comité Baudelaire, qui était présidé par Leconte de Lisle, va être appelé à nommer un nouveau président.

Le comité reprendra aussitôt après ses travaux. Il espère, si la souscription se couvre rapidement, ériger le buste du poète vers février ou mars. Ce buste sera l'œuvre du sculpteur Rodin.

Le comité Murger, qui est présidé par M. Arsène Houssaye, va aussi être convoqué.

La souscription ouverte par ce comité n'a pas atteint un chiffre très élevé, mais grâce au désintéressement artistique du sculpteur Henri Bouillon, le buste de Henri Murger sera inauguré très prochainement.

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

56, avenue de la Toison d'or

SONATINES SENTIMENTALES

de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage coloré) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.

Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ANNABELLA. *Représentation du Théâtre de l'Œuvre au Théâtre du Parc.* — LA RESTAURATION DES MONUMENTS. — INSTANTANÉ. *Georgette Leblanc.* — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — CABOTINS! — LA SOCIÉTÉ DES NOUVEAUX CONCERTS. — EXPOSITION D'IVOIRES. — LES ABUS A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE. — PETITE CHRONIQUE.

ANNABELLA

Représentation du Théâtre de l'Œuvre au Théâtre du Parc.

Je me garde d'analyser et de discuter la question de savoir si l'on peut mettre au théâtre l'Inceste! Je ne veux pas me donner la satisfaction facile de discourir à ce sujet suffisamment pour me procurer la copie d'un article. Au reste, plusieurs critiques de carrière ont dit, ces jours derniers, là-dessus, toutes les subtilités, toutes les banalités, et, surabondamment, toutes les vérités.

On a rappelé que Richard Wagner ne s'était pas gêné pour faire évoluer en pleine scène la sororale et voluptueuse affection de Sieglinde et de Siegmund, se réalisant parfaitement dans la procréation et la mise au monde de l'enfant Siegfried. Ceux à qui était objecté cet argument solide, ont répondu, comme il fallait s'y

attendre, que l'inceste en musique n'est pas la même chose que l'inceste sans musique, et qu'en toutes choses, tout est permis quand on sauve les apparences et que les aventures risquées sont mises en loge grillée, le grillage ne fût-il que les lignes des portées sur lesquelles sont accrochées les dièzes, les bémols et les notes en général. Il en est d'autres qui ont remémoré que dès les temps qui suivirent l'expulsion administrative d'Adam et d'Ève du paradis terrestre, il a bien fallu, pour que le monde ne périt pas, que les enfants de ce couple célèbre forniquassent entre eux très cyniquement; qu'ainsi l'accouplement fraternel semble d'institution divine et ne dépare nullement l'Ancien Testament, livre très sacré dans lequel, au surplus, abondent les anecdotes croustillantes. Des érudits ont ajouté qu'en divers pays asiatiques et aussi dans l'antique Égypte, le mariage entre individus sortis du même ventre était licite et même obligatoire pour les familles de sang royal, et que les jeunes princesses l'acceptaient non seulement comme un devoir, mais même avec plaisir. Alors aussi est apparu, dans la controverse, l'inévitable histoire de Cléopâtre, épouse de son frère mignon, qui, sans doute, lui parut fort insuffisant puisqu'elle n'hésita pas à se galvauder avec Pompée, César et Antoine; d'où ce mot d'un philosophe résigné de l'époque: Cette femme est comme une arche triomphale, tous les grands hommes de ce temps y passent.

C'est fort intéressant cette hottée de bavardages, mais l'intérêt ne semble pas là. L'inceste étant tenu pour bon ou mauvais, propre ou malpropre, monstrueux ou normal, conforme aux convenances du beau monde ou non conforme, selon les temps, les lieux, les occasions et surtout la beauté des sœurs convoitées, il n'y a aucune espèce d'inconvénient ni scandale sérieux à en faire fruit dans le libre domaine de l'art et de la littérature. Et si un grand artiste, séduit par la beauté redoutable du phénomène, par le tragique des conflits que les mœurs et les conventions sociales y attachent, s'avise d'en faire la substance d'un drame, toute la question est de savoir s'il a réussi, et les esthètes y iront, et les esthètes applaudiront, et les esthètes ne se gêneront pas pour dire que c'est beau, et les esthètes hausseront les épaules quand les journalistes procréés par M. et M^{me} Joseph Prudhomme (en voilà un inceste abominable!) proclameront en des articles virulents et graves que c'est une indignité et que pas une FÂME HÔNÊTE ne peut, sans se perdre de réputation, aller écouter de pareilles horreurs!

ANNABELLA n'est certes pas un spectacle pour jeunes filles, étant admis, par une très singulière hypocrisie, que les jeunes filles, même celles sorties de pension et qui n'ignorent plus rien, sont censées ignorer tout. Pourtant, par ces jours de flirtage américain, jeu bizarre et, paraît-il, fort attrayant, roulette où la bille peut entrer dans tous les numéros sauf un seul réservé pour la grande partie du mariage, on ne sait vraiment pas pourquoi on persiste à se montrer si pudibond quand il s'agit des demi-vierges. La tragique et infortunée Annabella qui pressent qu'aller à son frère c'est aller à la mort prochaine et terrible, est autrement moralisatrice, par les terreurs qu'elle suscite et les grandes émotions artistiques qu'elle éveille, que les fleurettes infinies et les attouchements pervers accomplis dans les petits coins. Je ne puis admettre qu'une belle œuvre d'art soit jamais corruptrice; ou tout au moins, puisqu'il y a des sacrilèges que même le beau incite à la saleté, corruptrice sur ces gaillards-là au même degré que dix mille choses qui se voient et se font librement, par exemple, les décolletages hardis, ou même la promenade balançante et cadencée des jolies femmes à corsages suggestifs et à hanches éloquentes. Pourquoi donc, dès qu'il s'agit d'art, les imbéciles deviennent-ils si brusquement sévères et leur monte-t-il des bouffées de pudibonderie à l'épigastre? L'art est un vêtement qui couvre chastement toutes les nudités. Ces malpropres lui relèvent les jupes. Il faudrait les poursuivre pour attentat à la pudeur.

ANNABELLA! oh! la belle vieille pièce anglaise de Ford, dramaturge abondant, contemporain de Shakespeare et sujet d'Élisabeth, la reine vierge qui eut six-vingts amants et néanmoins marcha insolemment toute

sa vie la gorge nue, arborant la double beauté de son sein royal et opulent en signe de chasteté! Annabella! Maurice Maeterlinck nous disait, la nuit de la représentation, en une de ces causeries charmantes où, en faisant collation, on discourt sur l'événement artistique qui vient de s'accomplir, chacun dégrafant ses émotions et disant les rumeurs de son cerveau, que l'histoire d'Annabella, dans l'œuvre de Ford, se déroulait en trois drames touffus et enchevêtrés par des incidents scéniques interminables. Et lui le mystique Flamand, au visage arrondi et artistiquement rusé sous sa placidité, a taillé, coupé, cueilli là-dedans de quoi faire l'œuvre serrée que Lugné-Poe a jouée avec une témérité et une bravoure folles, car ce qu'il y éclate de mots d'une brutalité suprême mais héroïquement sonnants en leur cynisme, est inimaginable. Pourtant je dois dire, au comique honneur des Bruxelloises, qu'elles n'ont pas déserté les banquettes comme aux *Tisserands*, quand les émeutiers cassaient « le beau service en porcelaine de Saxe », ce qui vraiment était intolérable et exigeait, de la part des dames du bel air, la manifestation d'une retraite bruyante en plein acte.

ANNABELLA a des scènes sublimes que l'âme si profondément pointue et scalpélisante de l'auteur de *Pelléas* a dégagées et montées en bijoux avec une maîtrise déconcertante. L'aveu du frère à la sœur et le contre-aveu de celle-ci glissant au crime sollicité avec des paroles qui semblent une jonchée de roses et de mandragores. La nuit de noces, quand le mari la découvre déflorée, l'arraché de la couche nuptiale et la traîne par les cheveux comme un haillon, la secouant et la remuant dans les immondices de ses injures, et qu'elle répond en affirmant glorieusement sa faute, en s'en faisant une auréole, en chantant, sous les coups et le déversement des mots infâmes, une chanson d'amour plus arrogante en sa sarcastique douceur que des outrages au fer rouge. La dernière entrevue entre les amants, l'échange mystique des derniers douloureux adieux qui semblent avoir eu une répercussion dans le sonnet à jamais célèbre et pathétique et déchirant et enchanteur de Baudelaire :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Écloses pour nous sous des cieus plus beaux!

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux
Qui réfléchiront leur double lumière
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir plein de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot tout chargé d'adieux.

Et bientôt un ange entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

Oh! la force et la beauté et la bonté de l'art sanctificateur qui transforme même la boue en or pur, en pierreries, en boissons enivrantes, en philtres, en sorti-

lèges! Et dire qu'il y a des malheureux et des malheureuses qui, assistant à ces divines cérémonies, sont assez abandonnés des divinités pour rire. Car il y a eu là quelques animaux qui ont ri.

Quant au jeu, M^{lle} Bady a été saisissante : en Italienne parmesane du xv^e siècle, robe de velours incarnadin passé, à taille large, à plis amples, les cheveux en bandeaux ondulants retenus par l'étrange constellation d'une ferrennière à éclats verts la marquant comme une génisse destinée au sacrificateur. Une puissance de fatalité exprimée incomparable, sans bruit, sans cris, sans gestes, sans désordre. Étonnamment sainte en sa destinée dévergondée et cruelle. Héroïne vouée aux bouleversements d'un malheur inégalé. LUGNÉ-POE, concevant le rôle de Giovanni, le frère fatal et halluciné, non point comme un rôle de force, d'aventure, de brutalité, d'emportement par l'ouragan passionné (ce qui semble être la vraie norme de cet étalon furieux, indomptable, cavalant sa sœur avec des hennissements et les naseaux fumants), mais comme un rôle de rêve, allant aux inéluctables catastrophes avec le regard fixe et épouvanté du somnambule, fendant au dénouement la poitrine d'Annabella et lui arrachant le cœur pour le planter et le brandir au bout de son poignard, avec des clameurs sourdes de mélopée et non avec les hurlements désespérés perçant l'horizon, d'un amant forcené.

Ces pièces inattendues que le Théâtre de l'Œuvre renouvelle infatigablement, font la trouée pour un théâtre contemporain nouveau et rajeuni. En accoutumant aux hardiesses elles rendent la liberté aux écrivains que trop de règles, de préjugés, de conventions emprisonnent encore. Elles leur apprennent à RISQUER. Quand ils se sentiront, enfin, débarrassés des vieilles servitudes, nous verrons, n'en doutez pas, sortir d'eux ce qu'il nous faut. Mais que l'attente aura été longue et dure!

La Restauration des monuments.

Une remarque que j'ai faite depuis longtemps, c'est que, artistes, nous nous partageons, en matière de restauration de monuments, en deux clans bien tranchés. Nous partons de principes absolument opposés, d'où les protestations s'élevant à chaque travail de reconstitution ou de restauration entrepris.

L'architecte élevé dans des idées d'école ne voit que l'architecture, les principes, l'exactitude du style telle qu'on la lui enseigne à une époque où tous les styles sont morts, ou telle que la lui indique son idéal artistique, s'il a suivi en ses études ses aspirations personnelles. Il sera un savant peut-être; mais n'est-ce pas Victor Hugo qui disait que le monument a deux destructeurs : le temps et les hommes, et que parmi ceux-ci les savants sont ses pires ennemis. L'observation du poète reste vraie aujourd'hui. Nous n'avons pas fait le moindre progrès quant au respect dû au monument.

L'architecte demeure insensible, comme toujours, à la poésie que les siècles seuls donnent à l'édifice ancien, à l'intérêt que peuvent offrir à l'historien les mutilations imprimées par le temps et les événements, cicatrices glorieuses ou tristes, mais qui marquent la vie d'un peuple gravée sur ces murs, témoins éloquents de ses luttes; tout cela, il l'ignore ou le veut ignorer. Et c'est cela même qui fait le charme du monument aux yeux du peintre, du penseur, de l'historien, comme aussi son intérêt pour l'archéologue.

L'un ne voit qu'un décor d'une conventionnelle perfection, auquel l'autre reste insensible; et vraiment qui peut nous faire à nous cette mise à l'équerre et au compas qui donne invariablement à l'édifice un aspect faux, impersonnel? La vie disparaît, et trop souvent ce n'est plus que le produit plus ou moins réussi de l'imagination de l'architecte de notre siècle, avide de laisser sa griffe sur ces murs dénués dès lors d'intérêt : un décor, soit, un document, jamais plus!

De là la querelle renaissante aujourd'hui au sujet du château des Comtes, à Gand.

La Commission des monuments, où les architectes sont en majorité probablement, décide de toute restauration, et c'est surtout; reconnaissons-le, « lorsque le bâtiment ne va plus » que s'imposent les restaurateurs. Bientôt tous nos édifices y auront passé.

N'est-ce pas chose regrettable de voir ainsi l'historien et l'archéologue de l'avenir, à une époque où se récriera probablement l'histoire, privés de tout document vierge de retouches. Que seraient donc nos musées si les tableaux des maîtres d'autrefois étaient livrés avec aussi peu de circonspection aux pincesaux des retoucheurs, et nos antiquités, objets de panoplies, de fouille, meubles, etc., à un raccommodage féroce? Pourquoi ne pas mettre autant de prudence dans la restauration d'un monument que dans la retouche d'un tableau? Et pourquoi ne pas examiner tout d'abord en quoi réside l'intérêt de l'édifice : si c'est dans les détails de son architecture, dans le caractère de leur modelé délicat, qui pourrait se perdre par l'usure, j'admets la restauration, mais la restauration absolument et religieusement respectueuse de l'œuvre de l'artiste disparu, et non la réédification banale faite, avec trop souvent des modifications malheureuses inventées par un architecte peu scrupuleux en son art : telles les restaurations de tant d'édifices gothiques qu'il ne serait pas difficile de citer.

Si cet intérêt du monument réside au contraire dans son ensemble imposant, dans sa structure spéciale, dans l'aspect primitif et curieux de l'appareil, dans la poésie rare de sa vétusté, ou dans le *document*, comme je disais plus haut, alors ne restaurez pas : consolidez d'une manière peu apparente.

Ce sont là des principes qui toujours devraient être suivis, et qui, hélas! ne le sont jamais.

Et alors l'architecte moderne pourrait se consacrer davantage à l'édification d'œuvres personnelles : son esprit, son génie pourraient mieux donner naissance à ces chefs-d'œuvre que le siècle expirant attend encore.

L. ABRY

Ajoutons à ce cri d'alarme l'information suivante :

L'antique ville des Baux, qui est une merveille d'architecture, est démolie pierre à pierre par des industriels qui ne voient dans des fragments de colonnades et dans des pierres écussonnées que des matériaux de construction.

Le château des Baux lui-même, dont les ruines merveilleuses

font l'étonnement de tous les voyageurs, le château des Baux n'a pas trouvé grâce devant ces vandales.

Frédéric Mistral a protesté tout haut dans son journal *L'Asoli*; l'*Eclair*, de Montpellier; la *Cornemuse*, de Marseille; la *Dépêche*, de Toulouse, ont soutenu la protestation de l'auteur de *Mireille*. Le félibrige de Paris a joint ses doléances à celles du grand poète du félibrige méridional.

Une pétition va être envoyée aux Chambres, qui se couvre actuellement de milliers de signatures. Il s'agit de protéger la ville et le château des Baux qui, si l'on n'y met ordre, seraient démolis entièrement d'ici quelques mois.

On se souvient que le sâr Péladan avait rêvé d'acheter le château et de le reconstruire. Ses ressources ne lui permirent pas de réaliser ce rêve.

INSTANTANÉ

Georgette Leblanc.

Charles Cros l'a pressentie dans ces vers que Gabriel Fabre vient de mettre en musique pour elle :

Elle avait de beaux cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs.
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Elle avait une voix étrange,
Musicale, de fée ou d'ange,
Des yeux verts sous leur noire frange...

Son physique de très pur Botticelli est en harmonie avec son âme éprise de la beauté sereine des Primitifs. Converse, dans les jardins mystiques de sa pensée toujours inquiète, avec Emerson, Barrès, Maeterlinck, Maclair, dont la sensibilité aigüe avive la ferveur de sa foi d'artiste. Rattachée par de lointaines racines à-t-elles aux maîtres florentins, sa jeunesse s'amuse à troubler le décorum des cérémonies officielles par le préraphaélisme déconcertant de ses toilettes. Cantatrice, peintre, sculpteur, écluse à vingt ans à la vie après les révoltes nécessaires, se fourvoya durant quelques mois à l'Opéra-Comique où quarante représentations de *L'Attaque du Moulin* ne ridèrent même pas la surface du lac qui reflète les cimes altières de ses aspirations. Trouvera dans la détresse d'Iseult, dans l'orgueil de Brunnhilde l'expansion de sa nature véhémement et passionnée. Signe particulier : Ne se sépare jamais de la feronnière qui rive au milieu de son front, comme le cadenas mystérieux de ses rêves, un brillant qui luit symboliquement parmi les ondes indociles de sa chevelure d'or vierge.

Enquête sur l'évolution des industries d'art (1).

Répondant à la lettre adressée par M. le bourgmestre Buls au *Journal des artistes* et dont nous avons cité les passages essentiels, M. EUGÈNE GRASSET se défend vivement d'être un fanatique du moyen-âge et de rêver la reconstitution de cette époque reculée. « Il faut, dit-il en substance, reprendre la tradition d'art délaissée au xv^e siècle, s'inspirer des principes d'alors, mais nullement copier ce qu'on faisait à cette époque, pas plus qu'à aucune autre. » Et pour bien accentuer son opinion, qu'il croit avoir été mal comprise, M. Grasset ajoute : « Il faut abandonner le bric-à-brac archéologique inauguré depuis le xvi^e siècle et se replacer en

(1) Voir nos 41, 42, 43 et 44 de *l'Art moderne*.

plein bon sens comme au xv^e. C'est à l'indépendance, à l'absence d'inspiration archéologique que je veux que l'on revienne, ainsi que cela existait au xv^e siècle. Il ne faut reprendre aucune formule et c'est pour cela qu'il ne faut absolument rien enseigner en fait de styles anciens. Les musées d'art décoratif ne seront que boutiques inutiles en dehors du but scientifique. »

A noter aussi cette boutade sur l'art de la Renaissance : « On pouvait facilement éviter la Renaissance qui est venue d'une mode imposée par des rois. L'armée française rapporta d'Italie des maladies et des architectes, ces derniers nantis d'un certain nombre de poncis déjà usés dans leur pays... »

M. OCTAVE UZANNE précise quelques points importants :

« La peinture qui sévit inutile, comme la statuaire vaine de nos Salons encombrés, dit-il, est un des symptômes de notre décadence. Tout ce travail de peintres et de sculpteurs devrait être canalisé dans l'industrie décorative. Que ne décore-t-on nos portes, nos serrures, nos plafonds, nos papiers peints, nos lits, nos pianos, tous nos objets mobiliers? N'est-ce pas sottise d'accrocher sans suite sur nos murs des tableaux de toute origine, dimension et variété, en de grossiers cadres dorés? Pourquoi plus de trumeaux, de meubles peints, de frises et de fresques dans nos demeures? Pourquoi la statuaire ne se répand-elle pas sur des boutons de porte, des gonds, des bras de siège, des trépieds? Faudra-t-il écrire plus tard que les Japonais ont été les seuls artistes pratiques du xix^e siècle? »

Je crois que l'origine de la crise actuelle remonte à notre Révolution qui, en chambardant les vieilles corporations, en passant la charrue sur le terrain fertile des traditions, où germaient, poussaient et se succédaient les floraisons de style et les ramifications de l'art ornemental, a porté à notre industrie décorative un coup dont elle ne s'est point relevée.

Le fameux goût français, qui n'existe plus guère que dans l'entente et l'appât des costumes féminins, est — il est nécessaire de le constater — déplorablement nul et absent aujourd'hui en matière d'architecture et de mobilier.

Le mauvais goût est la marque distinctive de notre bourgeoisie, lentement domestiquée dans la servitude de ce qui se fait, incapable d'avoir une idée décorative, apeurée de toute originalité, béatement heureuse dans le néant de son confortable, incurieuse d'art étranger et vaniteusement convaincue que rien n'existe en dehors des mœurs et des manières de Paris.

De plus, nos institutions actuelles repoussent toute innovation dépassant la moyenne intellectuelle; elles favorisent les médiocres, les insinuants, les pasticheurs, et sont hostiles à tout ce qui relève de l'initiative des personnalités indépendantes, ou du témoignage des talents insoumis aux coteries; en un mot, elles s'opposent à tout ce qui porte la marque aristocratique d'un génie créateur et volontaire prêt à s'imposer par sa propre puissance et qui ne peut être jugé par des comités, des commissions et des réunions d'inspecteurs officiels d'esprit impotent et de caractère abruti par les plus basses besognes. »

Et voici sa conclusion :

« Je ne croirais donc au relèvement de l'art ornemental et mobilier, que s'il se trouvait créé de toutes pièces par des hommes de caractère inattaquable, incurieux de l'opinion d'autrui et des suffrages, faisant résolument une œuvre d'ensemble, chacun apportant sa personnalité et sa note spéciale, mais sans souci des encouragements des administrations. — Agir seul, sans appui, ni espoir d'appui de ce qu'on nomme les pouvoirs — créer des livres

nourris de démonstrations graphiques, fabriquer des meubles, des édifices particuliers, etc., voilà ce qu'il faudrait; le beau finit toujours par s'imposer; il porte en soi son triomphe tôt ou tard assuré. »

M. L.-O. ROTY, l'éminent médailleur, voit un danger très grand dans les *spécialités* qui divisent aujourd'hui les artistes. Il voudrait voir ceux-ci, comme aux bonnes époques, appliquer leur talent à toutes choses. Et c'est, selon lui, l'éducation des artistes et des artisans qu'il faut, avant tout, réformer.

« Si j'avais eu un élève, dit-il, j'aurais, sans le fatiguer, varié son travail. Tout en le faisant dessiner, modeler, graver, je l'aurais obligé, pour se reposer, à travailler comme ouvrier dans toutes les professions voisines de son art. Je l'aurais embauché successivement comme ciseleur, comme forgeron, comme fondeur. Ces expériences manuelles auraient été d'un bien grand profit, et je suis convaincu qu'en quelques années, un jeune homme ainsi mené aurait été plus fort que nous. Parce que l'éducation ainsi comprise aurait évité que mon élève soit étroitement enfermé dans une spécialité, et aussi pour développer son bon sens, car le développement du bon sens, c'est l'essentiel. »

M. HENRY RIVIÈRE :

« Le Salon du Champ-de-Mars et celui de la *Libre Esthétique* ont rendu un grand service en permettant de se montrer à des hommes jusque-là tenus à l'écart contre toute justice et contre tout bon sens.

Une belle table est tout aussi intéressante qu'une statue ou un tableau, et j'entends une table toute nue, mais heureuse de proportions, tirant sa qualité non d'une ornementation ajoutée, mais de son exécution simple et soignée... Un très bon menuisier est un artiste, c'est évident! »

Au cours de son interview, M. Rivière exprime cette idée, qui a donné naissance, en Angleterre, à la *Fitzroy school picture society* dont quelques beaux spécimens furent exposés au Salon de la *Libre Esthétique* (1) : « Ne serait-il pas intéressant, puisque tout le monde ne peut pas tendre son logement d'étoffes agréables ou l'ornement de peintures, de remplacer les infâmes papiers peints actuels par de grandes lithographies sobrement et intelligemment teintées? N'y aurait-il pas là un moyen, non seulement d'égayer la vue dans les intérieurs, mais encore d'éduquer l'œil des enfants en introduisant ces grandes affiches murales dans les écoles, au lieu des misérables tableaux qu'on y voit aujourd'hui? D'une façon générale, il est bien clair que l'exécution, dans les mêmes conditions industrielles, coûte le même prix pour un modèle laid et pour un modèle meilleur. Et ce qui est vrai pour l'impression et le décor du papier est également vrai dans toutes les industries. »

Telles sont les observations les plus intéressantes que publie le *Journal des artistes*. M. Nocq cite encore les avis de MM. MAUFRA, DUHEM, BOURGEOT DE TAVERA, LIBRON et un fragment de l'article de notre compatriote FÉLIX DE BREUX dans le *Journal de Bruxelles*, article dont nous avons donné le résumé dans notre avant-dernier numéro.

(1) V. *l'Art moderne* du 11 mars 1894.

CABOTINS!

Comédie en 4 actes par M. PAILLERON.

Oh! la « croix de ma mère », et l'orpheline persécutée, et la voix du sang, et toute la friperie des vestiaires scéniques de 1829! M. Pailleron est allé, avec une naïveté sereine, se fournir pour sa pièce nouvelle au décrochez-moi-ça abandonné par les pires écrivains aux entreprises commerciales des mélodramaturges. A la plus usée des intrigues, il a cousu quelques facéties sur les rapins, sur les politiciens, sur les gens de théâtre et les mondains, destinées à former l'élément comique de cette comédie hybride, mélange de gros frissons, de larmes, de plaisanteries et d'épigrammes, tissu de faits-divers et de nouvelles à la main, anthologie de tirades pour concours du Conservatoire, ressucée du *Monde où l'on s'ennuie*, dont le triomphant auteur ne s'est même pas donné la peine de démarquer les personnages.

Il est stupéfiant, vraiment, de voir un homme de talent et d'esprit s'attarder à pareilles sornettes. Et l'on ne peut se défendre de consulter avec inquiétude le programme, de s'assurer que cette niaise affabulation est bien de M. Pailleron, et non de M. Georges Ohnet. Il est plus extraordinaire encore de constater que le public s'intéresse aux péripéties du conte puéril qu'on lui sert et dont les invraisemblances, les énormités, le défaut d'observation et de logique éclateraient aux yeux d'un institut d'aveugles. Car la pièce a eu du succès à Paris; elle en a eu, paraît-il, à Bruxelles, le soir de la première, et certes, à en juger par les applaudissements qui accueillirent la chute du rideau hier, à la représentation à laquelle nous assistâmes et qui fut donnée « au profit du monument à ériger sur une place publique de Tournai, en mémoire des soldats français morts devant Anvers en 1832 (!) » notre public docile est loin de partager notre appréciation sur la valeur de cette œuvre aux intentions satiriques, sentimentales et passionnelles.

Il y a, il doit y avoir une « clef » dans *Cabotins*. On reconnaît aisément dans tels fantoches qui apparaissent, débitent leur morceau et s'éloignent, les travers de certaines figures contemporaines. Ceci pourrait justifier la curiosité de la badauderie parisienne. A Bruxelles, sur ce théâtre encore frémissant des épisodes tragiques qu'y déchaina en tempête la troupe de l'Oeuvre, c'est moins explicable. Quelle étape à accomplir avant de voir enfin déracinés les préjugés dans lesquels s'égarait notre génération, pervertie par la plus détestable littérature éclosée au théâtre. Et quelle illusion de croire que les efforts tentés, en ces dernières années, pour corriger son éducation aient abouti au résultat espéré. Si une élite intellectuelle se passionne pour le Théâtre de la Vie ou pour le Théâtre du Rêve, la foule demeure enlisée dans les conventions, se délecte aux expressions factices, aux plaisanteries de commis-voyageur, aux banalités cent fois ressassées, aux plus vulgaires effets de scène.

M. Pailleron connaît cette disposition du public et n'a aucunement cherché à se mettre en révolte contre elle. Il a fort adroitement exploité toutes les recettes en usage pour amuser, émouvoir et séduire. Telles scènes — celle par exemple où M. de Laversée, le futur académicien qui s'est laissé entraîner dans la politique en vue du fauteuil convoité, se désiste de sa candidature à la députation en faveur du Tartarin tumultueux qui a monté toute l'intrigue électorale à son profit personnel — sont écrites d'une plume légère et mordante. Les mots d'auteur, les saillies s'échap-

pent en nuées d'oiseaux jacasseurs. Telles silhouettes sont dessinées d'un trait fin et passent en caricatures amusantes dans la lanterne magique aux vingt-huit personnages de *Cabotins*. Le Cercle méridional et auto-admiratif de *la Tomate* est d'invention assez plaisante. Mais ce sont là assaisonnements et condiments qui ne peuvent suppléer à l'indigence du repas.

L'interprétation, très soignée, une mise en scène pittoresque, des toilettes élégantes ont contribué à la réussite de cette comédie, destinée à tenir longtemps l'affiche du Théâtre du Parc. Citons, parmi les protagonistes principaux, M^{mes} Parys, Révill et Wilhem, MM. Bréant, dont l'aisance et la sobriété ont été fort appréciées, Coquet, Bras, Loberty et Belorme.

La Société des Nouveaux Concerts.

La Société des Nouveaux Concerts met en distribution sa circulaire indiquant les conditions de l'abonnement et les dates de ses séances pour la saison 1894-1895. Il y aura cinq concerts d'abonnement et deux concerts extraordinaires pour lesquels les abonnés jouiront de certains avantages.

Le premier concert aura lieu le dimanche 30 décembre, à 2 heures (répétition générale, le samedi 29 décembre, à 2 heures), sous la direction de M. FRANZ SERVAIS, avec le concours de MARIE BREMA, du théâtre de Bayreuth. C'est elle qui si merveilleusement interpréta la Kundry aux *Festspiele* de l'été dernier et fit d'Ortrude une vraie révélation. M^{lle} BREMA paraîtra comme Brünnhilde dans le final de la *Götterdämmerung*.

Le deuxième concert aura lieu le dimanche 27 janvier, à 2 heures (pas de répétition générale), sous la direction de M. CHARLES BORDES (avec les chanteurs de Saint-Gervais). M^{lle} BLANC, des Concerts de la Société Nationale et des Concerts d'Harcourt, à Paris, et M. L. DIÉMER, claveciniste, de Paris, prêteront leur concours à cette séance. Au programme sont inscrites toutes œuvres anciennes : Palestrina, Vittoria, Josquin-De Près, Heirwich, Schütz, etc., etc.

Le troisième concert aura lieu le dimanche 31 mars, à 2 heures, sous la direction de M. WILLEM KES, avec le célèbre orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam (pas de répétition générale). Au programme figureront la *Symphonie en ré* (n° 2), de Glazounov, ou la *Symphonie en ré* de Christian Sinding; *Sigurd's Stenbe* de Svendsen, *Viviane* de E. Chausson, etc., etc.

Le quatrième concert aura lieu le dimanche 21 avril, à 2 heures (répétition générale, samedi 20 avril, à 2 heures), sous la direction de M. RICHARD STRAUSS, « hofcapellmeister » à Munich et chef d'orchestre au théâtre de Bayreuth. Le programme comprend la *Symphonie héroïque* de Beethoven; *Macbeth*, poème symphonique (R. Strauss); deux préludes de *Guntram* (R. Strauss); *Töd und Verklärung*, poème symphonique (R. Strauss).

Le cinquième concert aura lieu le dimanche 5 mai, à 2 heures, (répétition générale samedi 4, à 2 heures), sous la direction de M. FÉLIX MOTTE, « generalmusikdirector » à Carlsruhe et chef d'orchestre au théâtre de Bayreuth.

Au programme : *Symphonie en ut mineur*, Beethoven; prélude de *Lohengrin*, deux fragments de *Roméo et Juliette* de Berlioz; *Faust ouverture* de Wagner et *Mazeppa* de Liszt.

Les deux concerts en dehors de l'abonnement seront conduits par SIEGFRIED WAGNER de Bayreuth et HANS RICHTER, chef d'orchestre au théâtre impérial et royal de Vienne; les dates

fixées provisoirement sont le dimanche 10 février, à 2 heures, (répétition générale la veille, à 2 heures) et le dimanche 12 mai, (répétition générale la veille, à 2 heures). Aux programmes figureront : *Orphée et Méphisto Walzer* de Liszt, un *Poème symphonique* de Smetana; l'ouverture des *Meistersinger* et la *Symphonie pastorale* de Beethoven.

Bureau de location : Maison BREITKOPF ET HÆRTEL, 45, Montagne de la Cour.

Pour tous renseignements, s'adresser chez Breitkopf, chez M. Georges Khnopff, 1, rue Saint-Bernard (chaussée de Charleroi), et chez M. Motte, président de la *Coopérative artistique*, 17, rue de la Commune.

Les concerts se donneront dans la salle de l'Alhambra, boulevard de la Senne.

EXPOSITION D'IVOIRES

Au Cercle artistique, la première exposition qui s'ouvre est bien ordonnée et l'aspect de la salle d'exposition charme. Au mur, de grandes tapisseries, couleur fanée : des sujets de bataille, des lignes fongueuses. Les ivoires paraissent très calmes en ce milieu d'épiques combats.

La plupart, malgré leur mérite d'exécution, n'ont que la banalité pour eux. Même la *Psyché* de M. De Vigne semble la porter sur ses ailes frêles.

Quelques ivoiristes anversoises travaillent, dirait-on, pour les boutiques italiennes auxquelles les expositions universelles font un inévitable succès découpé en petits papiers et s'attachant aux statuettes comme une queue de cerf volant.

Pour remporter du Cercle une impression d'art, il faut s'arrêter devant la *Vision* de M. Craco. Seule devant elle on se sent en présence d'une authentique œuvre esthétique, simple et pure et avec au moins la préoccupation de ne point refaire indéfiniment ce que d'autres ont mieux fait, jadis.

LES ABUS A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Que de fois nous avons signalé les abus contre lesquels le *National* fait à son tour campagne par les très justes observations suivantes :

« Indétracinable abus. — Le mois de novembre est revenu : les plaintes des habitués de la Bibliothèque royale retentissent de nouveau. Pendant cinq mois, la dite Bibliothèque sera fermée à trois heures de l'après-midi. Il est vraiment incompréhensible qu'un établissement du gouvernement traite avec autant de désinvolture les contribuables qui le soutiennent.

« Combien d'étudiants, de savants, d'employés, ne peuvent consacrer à l'étude, à la lecture qu'une heure ou deux par jour, de trois à cinq... Ce sont ces heures-là qu'on leur prend, sans raison sérieuse. Ah! oui, il y a le prétexte : l'obscurité... Bel argument! D'abord, ce n'est que pendant le mois de décembre qu'il fait noir à quatre heures! et si l'on craint les dangers du gaz à la Bibliothèque, il y a du moins la salle des Périodiques, qui comporte toutes les installations éclairantes désirables.

Et puis, que fait-on de la lumière électrique? On l'établit au Palais de justice : la Bibliothèque mérite-t-elle moins de considération?

Allons, Messieurs du ministère, un bon mouvement, de promptes mesures de réforme qui viennent secouer un peu l'apathie de vos bibliothécaires employés et donner une juste satisfaction aux réclamations si légitimes du public. »

PETITE CHRONIQUE

Puisque Bruxelles, cet hiver, offrira généreusement au public épris d'art plusieurs séries de séances musicales hautement attractives, nous recommandons aux organisateurs de prendre exemple sur Londres où se donnent, en ce moment, une suite de « Wagner concerts » dans un cadre superbe, avec un orchestre de premier ordre et devant des auditeurs admirativement silencieux.

Les premiers de ces concerts ont été dirigés par H. Richter ; à la fin du mois viendra F. Mottl. Nous avons eu l'occasion d'assister au concert dirigé par Siegfried Wagner. L'accueil a été triomphal et la séance tout à fait remarquable : le jeune « conductor » s'est particulièrement distingué dans le finale de la *Götterdämmerung*, où Marie Brema représentait Brünnhilde. Nous avons revu avec plaisir au concert l'admirable interprète de Kundry et d'Ortrude à Bayreuth ; le public belge aura l'occasion de l'apprécier bientôt ici-même.

Le programme comprenait les *Préludes* et la *Méphisto Walzer* ; la *Siegfried Idyll*, le prélude de *Tristan et Isolde* ; l'ouverture du *Hollandais volant* et la scène de rédemption qui termine la merveilleuse Tétralogie attendue, en 1896, par tous les adorateurs du maître.

Siegfried Wagner, de plus en plus en progrès, a donné de la *Méphisto Walzer* une interprétation originalement colorée ; la *Siegfried Idyll*, le prélude de *Tristan* et l'ouverture du *Hollandais volant* ont témoigné hautement de sa science directrice. L'on se réjouit de voir marcher à pas de géants vers la maîtrise le jeune artiste qui met tout son bonheur à se donner corps et âme, naïvement et superbement.

Un bijou de typographie, le programme sorti de la fameuse Chiswick press : texte d'Ashton Ellis, le critique wagnérien anglais ; dessin exquis de Henry Holiday. Citons comme organisateur parfait M. Schulz Curtius qui a reçu le correspondant de *L'Art moderne* avec une attentive courtoisie. Parmi les auditeurs nous avons aperçu Wilhelmy avec sa tête beethovenienne.

L'inauguration des nouvelles orgues de l'église de Notre-Dame au Sablon aura lieu demain lundi, à 3 1/2 heures, par MM. Danneels, professeur au Conservatoire de Liège, et De Dcker, organiste titulaire de l'église.

Voici la distribution exacte de *l'Enfance de Roland*, l'opéra de M. Emile Mathieu, en répétition au Théâtre de la Monnaie : Le Roi Karl, Séguin ; Dame Berte, M^{me} Cossira ; Imma, M^{lle} Lejeune ; Roland, M^{me} Bylina ; Sigmar, M. Casset.

Le Portrait de Manon passera mercredi prochain. *La Navarraise*, pour les débuts de M^{me} Georgette Leblanc, probablement samedi.

Les quatre séances de musique de chambre données par MM. Marchot, Ten Have, Van Hout, Jacob et Th. Ysaye sont fixées aux jeudis 20 décembre, 12 janvier, 3 et 23 février. Elles auront lieu à la Bourse, dans la salle dite des Ingénieurs. En voici les très intéressants programmes :

I. — *Quatuor à cordes n° 2*, Beethoven. *Prélude, Choral et Fugue*, C. Franck. *Quintette pour piano et cordes*, C. Franck.

II. — *Quatuor à cordes* (op. 45), E. Lalo. *Sonate pour alto*, Tartini-Gevaert. *Quintette pour piano et cordes*, A. de Castillon.

III. — *Quatuor à cordes*, C.-A. Debussy. *Sonate pour piano et violon*, G. Fauré. *Quatuor n° 2 pour piano et cordes*, G. Fauré.

IV. — *Quatuor en sol mineur, pour piano et cordes*, J. Brahms. *Sonate pour piano et violoncelle*, Saint-Saëns. *Septuor pour trompette, piano et cordes*, Saint-Saëns.

MM. Albert Baertsoen, Jean Delvin, Alex. Marcette, Gustave Vanais et M^{me} C. Voortman ouvert aujourd'hui une exposition de leurs œuvres, au Cercle Artistique de Gand. Cette exposition durera huit jours.

La Ville d'Anvers a fait l'acquisition des superbes fresques de Leys, qui ornaient la maison habitée par l'artiste et dont, à plusieurs reprises, nous avons signalé le haut intérêt.

Ces fresques comprennent six compositions représentant les sujets suivants : 1° *Les invités allant à la fête de Noël* ; 2° *L'entrée dans la ville* ; 3° *Devant la porte de l'amphitryon* ; 4° *La réception (Leys et sa famille)* ; 5° *Le banquet* ; 6° *Saint Luc*.

Elles ont été acquises pour un prix global de 36,000 francs qui comprend le transport des peintures sur toiles et leurs placement à l'Hôtel de ville endéans les six mois.

Il se fait, par un heureux hasard, que la salle située entre la salle des Mariages et la salle Leys, et qui peut être considérée comme formant l'antichambre de cette dernière, a très approximativement les mêmes dimensions que la salle de l'hôtel Leys où se trouvent les fresques en question. De sorte que les murs de cette salle offrent un espace libre suffisant pour recevoir intégralement l'œuvre du grand maître anversois.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments en Belgique adresse à ses membres la circulaire suivante :

Comme suite à nos communications antérieures, nous avons l'honneur de vous remettre inclus deux bulletins d'adhésion à notre Société, en vous priant de faire ce qu'il vous sera possible pour recruter de nouveaux sociétaires.

Ainsi que vous l'avez pu voir, l'action de notre cercle a déjà trouvé à s'exercer utilement. Elle serait bien plus efficace encore si notre effectif et nos ressources pouvaient s'accroître.

Nous vous rappelons aussi que nous recevons avec reconnaissance toutes les indications et renseignements que vous serez en mesure de nous adresser touchant des atteintes, soit à la beauté de nos sites, soit au caractère de nos monuments.

Dans quelques jours la poste vous présentera quittance pour votre cotisation de 1894.

Agréez, etc.

Les signataires de cette circulaire, que nous recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs, sont M. Jules Carlier, M^{lle} Euphrosine Beernaert, MM. Emile Janlet, Fernand Delgouffre, Paul Saintenoy, G. Coosemans, A. Danse, Armand Heins et God. Vanden Kerchove.

Adresser les communications au secrétariat : 31, rue de Rome, Bruxelles.

SOUSCRIPTION POUR UNE TOMBE A LOUIS ARTAN. — La tombe du mariniste Artan se trouve dans le cimetière de La Panné, sans une pierre, sans une inscription qui puissent rappeler au passant que là se trouve inhumé le délicat et fin poète de la mer.

Nous savons que ce charmeur a laissé beaucoup d'amis parmi les artistes et parmi ses admirateurs. Nous mettons à la disposition du comité *les colonnes de la Ligue artistique* pour une souscription qui permettra de faire une sépulture digne de ce bel artiste que fut Louis Artan.

Nous soumettons l'idée à ses anciens amis de *l'Art libre* : Verwée, Van der Stappen, Meunier, etc.

Il est à espérer que notre appel sera entendu et que nous aurons l'occasion de constater cette fois que tout sentiment de solidarité et d'admiration n'est pas éteint parmi nous. W. D.

(*La Libre Critique*.)

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
56, avenue de la Toison d'or
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENGADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A MEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE BAS-RELIEF DE JEF LAMBEAUX. — UN BEAU POÈME, Πλάσι, par Viélé-Griffin. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — LA RESTAURATION DES MONUMENTS. — EXPOSITION VICTOR GILSOUL. — LE PORTRAIT DE MANON. — IMAGES À L'INSTAR D'ÉPINAL. M. Jules Massenet. — CONCERT DU CONSERVATOIRE DE LIÈGE. — MORT D'ANTOINE RUBINSTEIN. — QUINZE LETTRES DE WAGNER. — NOS ARTISTES À L'ÉTRANGER. — PETITE CHRONIQUE.

Le Bas-relief de Jef Lambeaux.

L'époque actuelle marquera pour la Belgique! Quel que soit le domaine (industriel, scientifique, social, artistique), où n'y constate-t-on pas un étonnant effort d'âme? Chez nous moins qu'ailleurs, comme toujours, cette opiniâtreté et cette vaillance frappent les esprits. Beaucoup nous croient encore tout au plus « d'une bonne moyenne », alors que nous gagnons la tête de la colonne. La bonne volonté est immense, la foi merveilleuse, les espérances sans bornes. Placés, comme souvent nous l'écrivîmes, au carrefour des nations de race européenne, il semble que les rayons et les courants qui viennent de partout, s'y concentrent pour former un foyer de lumière plus éclatant, un nœud plus profond d'eaux salutaires. Chaque année apporte sa poussée nouvelle, son alluvion faisant monter le niveau, exaltant

les robustes, convertissant les incrédules, brisant les hésitations des timorés et des indécis. Ah! l'allégresse permanente et invigorante, que répand cette vue dans les cœurs enthousiastes! Et combien, spécialement les hommes aujourd'hui mûrs, qui vécurent les temps moroses et découragés où les champs étaient encore sans moisson, ont de motifs de se réjouir à l'épanouissement de tant de talents, de tant d'aptitudes, eux qui purent craindre que jamais nous ne sortirions de la médiocrité bourgeoise et de la pourriture doctrinaire.

Parmi les élans artistiques qui nous glorifient, la Sculpture, certes, est un des plus brillants et des plus énergiques. Nous nous souvenons des jours où elle crouissait dans les marais des conceptions académiques, essayant misérablement de renouveler l'antique, et tuant toute originalité. Une heureuse fortune a défriché ces misères. Les entraves ont été rompues par des artistes d'une fière indépendance. Chacun sent désormais les impulsions fécondes de son instinct. L'étroit exclusivisme des écoles a été conspué et assailli : voici qu'il git abattu sur le sol, remplacé par la liberté saine des tendances individuelles. L'esprit de conformité, détestable, est à jamais détruit. Chacun s'affirme en ses qualités et ses défauts, satisfait dès qu'il s'est donné tel qu'il est, et comprenant que seule cette belle sincérité résignée et loyale a de la saveur. Ainsi s'est formé un groupe admirable de « modeleurs de glaise », de

« tailleurs de marbre », une équipe brutale de « fondeurs en bronze », honneur de notre pays, laissant loin derrière eux, humiliée et découragée, la patrouille des malheureux qui croient encore que pour l'artiste réussir auprès des bourgeois superficiels, des coquettes élégantes et des professoraux infirmes, par les relations et pour l'argent, est le but de la vie.

JEF LAMBEAUX est un de ces beaux sauvages qui se risquent aux témérités avec une bravoure de corsaire et des cris de joie, et qui semble goûter un spécial bonheur à bousculer et à violer, dans son art, les traditions saintes. Nul autant que lui n'a réussi en sculpture l'agitation et les violences du mouvement. Il ne conçoit la forme que dans la vie bruyante et remuante. Ce petit homme maigriot, à la parole timide et supplicatrice, à l'apparence décevante en sa réserve, enferme une âme d'Ajax ou de Diomède. Il suscite l'image d'un dompteur frêle, à gestes courts, à sifflements légers, excitant, presque sans bouger, les bonds et les rugissements des lions et des tigres. La dominante de son art singulier c'est LA MOUVANCE. Il en est épris, il en est possédé. Elle le mène plus qu'il ne la mène. Parfois, comme il nous arriva de l'écrire avec cette ingénuité de critique qu'on taxa, à plus d'une reprise, de cruauté ou d'injustice, cette ardeur indomptable vers le remuement des êtres et des choses, l'entraîna (mais qu'importe!) à d'excessives outrances où l'art nous apparut compromis. Le bel art qui veut l'harmonie et l'eurythmie, qui a horreur de l'approximatif et de la vulgarité, fût-ce dans le tapage et les hurlements.

Ces idées, ces souvenirs, ces élancements nous travaillaient le cerveau quand, il y a quelques jours, dans le hangar fruste de la Hollestraat, à Saint-Gilles, nous étions plantés devant la réalisation en plâtre du bas-relief gigantesque, depuis plusieurs ans en exécution, qui fut intitulé d'abord LES PASSIONS HUMAINES et qui portera, en sa conception dernière, cette dénomination symbolique : LE CALVAIRE DE L'HUMANITÉ. Son puissant désordre, la confusion turbulente des figures, les rappels étranges de notions antipodiques unies dans un ensemble très esthétique, philosophique et barbare, la vie tumultueuse et multitudinaire des figures, faisant penser aux grands nuages circulant par les jours de tempête et déroulant au ciel le drame des météores, nous réitéraient l'artiste tel que nous l'avons incessamment compris : Un producteur d'impétuosité. Et cette fois, l'impression s'intensifie par une force nouvelle résultant des extraordinaires reliefs de cette œuvre colossale qui, par le jeu des bosses et des creux exagérés jusqu'à la suprême audace, par le combat des lumières et des ombres qui en résulte, fait résonner dans l'âme une muette et formidable clameur, en accord avec la rumeur de bataille de la composition.

Assurément, à l'analyse, à côté de morceaux superbes

(tels les membres repliés, dans la moitié à droite de ce singulier diptyque, moitié réservée aux souffrances, aux passions farouches, ou douloureuses, ou cruelles) il reste un regret que la pénétration psychique des visages et des corps ne s'allie pas chez ce vivant pétrisseur à la magie de l'action, giroyante, allant et revenant, gesticulant, avec des extensions et des rétablissements de muscles et des craquements de tendons d'athlètes et de gladiateurs déployant la splendeur des attitudes réglées par la force et par l'agilité. Mais où vit-on jamais, en un seul artiste, tous les dons noués en un seul faisceau ? Jef Lambeaux a ses faiblesses ; parlons-en moins que de ses inégalées vigueurs. Qu'il aille en l'unité très grande de ses hauts et de ses bas. Comme son œuvre, sa personnalité a ses reliefs et ses creux, ses sombres et ses clartés. Comme pour son œuvre, c'est le secret du coloris de son rare et glorieux talent.

Jadis, à Gand, nous vîmes *le Calvaire de l'Humanité* sous la forme rudimentaire d'un carton. L'œuvre nous parut alors embrouillée et poncive. Nous craignîmes la disproportion entre le rêve et l'exécution. Telle qu'elle se révèle actuellement en sa forme réalisée, elle dissipe nos craintes. L'artiste a réussi, pendant le modelage, à éclaircir le sujet, à mieux dégager les groupes, à créer une plus solide ordonnance des figures, à faire saillir de subtiles beautés dans le détail. L'effort est magistral et dénonce une volonté tenace vers le but entrevu. Bientôt va commencer la traduction en marbre. Le champ s'ouvre à des améliorations nouvelles, à des tentatives pour serrer de plus près encore les lignes fuyantes, les plis heureux, les proportions calculées, les nuances sans nombre qui sont si peu et qui sont tout. Jef Lambeaux lutte avec un inconnu en un duel qui, apparemment, sera l'acte capital de sa vie. Il va concentrer toutes ses énergies, tous ses espoirs, tous ses orgueils, toutes ses colères d'artiste s'acharnant à la poursuite du beau, ce dieu goguenard qui se plaît aux ruses, aux embuscades et aux surprises, mais qui se laisse enchaîner par les forts. Ariné, comme il l'est, l'auteur du *Baiser* saura deviner et dompter le sphinx. L'Argonaute vaillant et aventureux reviendra maître de la toison d'or.

UN BEAU POÈME

ИЗДАТ, пар F. VIELÉ-GRIFFIN. Édition du « Mercure de France ».

Et ceci vient bien de Grèce, de la Grèce telle que nous la voyons sans jamais y avoir été, d'une Grèce de notre heure, qui n'est celle ni de Ronsard, ni de Racine, ni de Chénier, ni de Banville, d'une Grèce blanche et violette, claire et triste. M. Viélé-Griffin écrit : « La Muse choisit en pleurant qui doit l'êtreindre. » Nos poètes, même en célébrant les pays de la lucidité joyeuse, ne peuvent se dispenser de songer à ces pleurs. Et jamais un vrai Grec d'autrefois n'eût proféré : « Sois gai, car la vengeance est de paraître heureux. »

La Grèce décrite dans Πάλας est donc un exquis décor qui permet à des poètes très modernes de se raconter au pays des ancêtres où les échos tremblent toujours de sonances divines, où les fleuves et les montagnes et les villes et les hommes portent les noms les plus harmonieux. La belle lumière et l'ombre bleue baignent les choses qui s'y meuvent légèrement et les phrases se revêtent de cette lumière tissée d'or et de cette ombre frêle et se cadencent comme des danses aisées et gracieuses.

Je ne sache personne qui ait comme M. Vielé-Griffin le don du rythme. Sa poésie est au-delà de toute versification apprise et de toute prosodie démodée. Grâce à ses vers si clairs et si chantants, on peut rêver de liberté enfin conquise, malgré toutes les agitations des impuissants ou des taris. Lui du moins s'écoute soi-même et pense et écrit avec la seule angoisse de se traduire et de ne traduire que soi. Quand d'un côté on songe à la spontanéité, à la vivacité, à la personnalité qui seules constituent la vraie poésie et que l'on récapitule, d'un autre côté, toutes les théories fausses et tyranniques et passagères dont, depuis qu'il y a des « législateurs du Parnasse », on entrave la poussée simple et ardente des pensées esthétiques, on ne peut s'étonner que d'une chose, c'est qu'il y ait encore des poètes comme M. Vielé-Griffin. Il semblerait que la ligue de tous les nuls et de tous les incompréhensifs, qui raisonnent sur tout parce qu'ils ne sentent rien, aurait dû depuis longtemps avoir raison de toutes ces âmes profondes et instinctives, qui depuis des siècles font évoluer l'art d'après elles-mêmes. Heureusement que le contraire a lieu et que de toute compression aveugle sort une révolution ardente. Car les poètes nouveaux, qui sont peut-être en désaccord avec de pauvres petites théories consignées et refroidies en des opuscules, sont d'accord avec la nature et avec le mystère qui parlent en eux. Et c'est là leur force imployable, malgré tous les derrières des vieux et jeunes pions qui s'assoient dessus.

Le premier dialogue, *Corine de Tanagra*, pourrait se nouer de nos jours chez nous. Mais transporté au loin, il acquiert je ne sais quelle vérité plus grande et quelle douceur plus mélancolique. Tout le développement en est facile et clair; l'idée en est sinon neuve, au moins présentée avec des variantes heureuses.

Encore est-il délicieux le deuxième dialogue : *Myrtis d'Anthédon*. Un amour las qui se dénoue, avec de beaux bras de femme, du cou d'un poète. Myrtis est la grâce qui se charge d'années et qui pèse. Pindare est toute la joie nouvelle et jeune et d'avenir. Et Myrtis s'en va, docile à la fatalité, souriante, avec des larmes derrière son sourire, simplement. On ne meurt guère plus doucement et plus clairement. C'était une femme « éprise de la joie de féconder une âme » et « d'être l'amant de la Muse vierge » de Pindare et qui s'efface quand l'automne « à pas lents, sûrs et sourds, » vient « sur elle » comme une nuit.

Enfin le troisième se titre : *Lassos d'Hermione*. Il est plus grave. Pindare et son maître Lassos se retrouvent un soir, celui-ci aveugle, celui-là jeune encore. Tous les deux se racontent leur vie :

LASSOS.

... J'ai vécu lentement ma vieille vie
Assise entre mes années endormies
Qui rêvent dans l'ombre claire...
Vois : les fugaces formes :
Bercées à quelque chant
Des feuilles ou de la mer
Elles dorment;

PINDARE.

J'ai traversé des foules murmurantes
A pas lents, seul, comme un nom qui passe,
Avec un peu d'étonnement, en ombre, derrière moi;
Et devant moi, ainsi qu'une épouvante,
La gloire faisait signe qu'on fit place...

« Avec un peu d'étonnement », non pas en lumière, « mais en ombre »... N'est-ce pas que c'est un Français de notre temps et non pas un poète grec qui se raconte.

La fin du poème est admirable. Écoutez les dernières paroles du maître à son disciple :

LASSOS.

Et levant tes yeux vers le soleil ébloui
Aveugle-toi — et tu verras la Vie! (Un silence.)
Maintenant, Poète,
Que vois-tu?

PINDARE.

Seléné s'en est allée,
Derrière le Taygète;
Je vois Aphrodité voilée
De son bleu voile
Qu'elle agite, voluptueuse...
La belle étoile
Et le clair mythe!...
Autour de nous tout dort,
La mer est paresseuse,
La brise est des Cyclades...

LASSOS.

L'esprit déchoit;
Tu vois la chair;
C'est peu, regarde encore.

PINDARE, *perplexe*.

Je vois...
Je vois par au-dessus des terres et de la mer
Les astres de la nuit, par myriades!

LASSOS.

Et maintenant, c'est trop de choses
Et tu n'y vois plus clair;
Ferme les yeux, si tu l'oses;
Que vois-tu?

PINDARE, *souriant*.

Je vois ce tu vois, sans doute, maître!

LASSOS, *très grave*.

Non pas encore, enfant, peut-être :
Car moi.
Moi qui par maints chemins me suis rendu
Vers cette heure-ci, dont le pied pose
Plus sourdement, comme celle qui guette,
Moi qui suis près du seuil par où l'on sort
Fiévreux ou calme, selon l'âge, vers la mort;
Je vois, ô mon enfant, ô mon poète,
La route où tout retourne vers l'identité,
L'amour, l'espoir, la gloire, la beauté;
Enfant, je vois la Nuit d'Éternité...

La vision des choses que profère M. Vielé-Griffin a je ne sais quelle transparence, quelle beauté lucide et quelle frêle tristesse qui isolent le poète dans une personnalité très nette. Pour en goûter le charme prolongé, il faut lire et relire ces courts dialogues qui font songer à de légères et belles fêtes assombries.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Madeleines, par PIERRE SALES, in-8° de 361 pages et un avant-propos. Paris, Ernest Flammarion, éditeur. — *Ames modernes* (Henrik Ibsen, Pierre Loti, José-Maria de Hérédia, Jules Lemaitre, Edouard Rod, Villiers de l'Isle-Adam), par HENRI BORDEAUX; Paris, Perrin et Co. — *Scherzo*, par ERNESTINE-ANDRÉ VAN HASSELT; Bruxelles, Vander Ghinste et Co. — *Charles-Louis Hanssens. Sa vie et ses œuvres*, par LOUIS BARWOLF; Bruxelles, V° F. Larcier. — *L'Ironique Amour*, par CAMILLE LEMONNIER; Paris, E. Dentu.

LA RESTAURATION DES MONUMENTS

Voici qu'en cette même ville de Gand, où se perpète cette reconstruction du « Château des comtes » signalée par nous la semaine dernière, va se commettre un crime nouveau. C'est un système. Les siècles, lentement, ont revêtu d'une poésie rare l'œuvre belle de l'artiste d'autrefois. Une patine précieuse s'est longuement inerustée en ces pierres dont les arêtes trop vives se sont émoussées. L'œuvre en paraît plus belle, plus grande. Elle se recule en un lointain de gloire, au-dessus des mesquineries qui sont notre vie à nous. C'est un témoin des luttes du passé, muet, et cependant éloquent pour ceux qui pensent. C'est la gloire de la cité ; sa noblesse. Ces monuments-là sont ses « parchemins ».

Mais les barbares veillent : pour eux cela est laid parce que ce n'est pas banal comme tout ce que comprend et aime leur esprit. Autrefois ils faisaient badigeonner l'édifice. Maintenant ils le grattent, le restaurent, le reconstruisent. C'est pis. Je ne sais rien de déplaisant, de faux et d'absurde comme un édifice moyen-âge tout neuf, au milieu de nos rues modernes.

Un monument restait en la cité flamande, sans que la main brutale du maçon de notre siècle l'ait agrippé : Saint-Nicolas ! L'étrange et belle église ! Elle est condamnée ; un arrêté royal a paru, me dit-on. Il la leur fallait aussi, la moyen-âgeuse église ! Il ne leur suffisait pas d'avoir tant démoli autrefois, et tant « restauré » aujourd'hui ! Il leur faut encore gratter ces vieilles murailles, les remettre à neuf, leur donner ce bel aspect de cartonnage cher à leur bourgeois esprit de propreté. Et l'on trouve pour cette « belle ouvrage » des architectes qui se disent artistes et qui ne soupçonnent pas même l'âme du monument. Ils ne voient qu'un plan d'architecture aux lignes sèches, arrêtées, idéal de leur cerveau étroit de bon élève d'académie, et ils s'enorgueillissent, ô les maçons ! de la destruction de toute cette poésie accumulée !

Que peu suggestives sont nos églises modernes et combien mauvais chrétiens nous serions si nous n'avions les vénérables basiliques toutes imprégnées de l'encens et de la prière des générations lentement disparues, qui en ont usé les pierres en leurs agenouillements. Mais nos prêtres ne comprennent rien à cela : il leur faut des églises peinturlurées, aux briques roses alternant comme en des pâtisseries avec les tons blancs de la pierre : vanille et framboise.

Alexandre Deleqmmune, parlant de l'Amérique, disait : « Dans ce grand pays, aux villes peuplées de millions d'habitants, nous avons presque toujours ressenti comme une impression de vide. Le désert où nous voyions toute cette fourmillante animation ! C'est qu'il n'y a pas du tout là-bas de tradition. On dirait que tous ces énormes monuments ont été construits en une nuit. Cela n'a pas d'âge ni d'architecture ! Cela ne parle pas du passé. Tout cela est laid, vaste, écrasant, monotone, muet. Oh ! non, ce n'est pas pour moi la terre promise. » Est-ce là ce que l'on veut faire de nos villes ? Bel idéal, vraiment !

Je parlais la semaine dernière de deux catégories de monuments : ceux dont les détails ornementaux exigent un entretien sous peine d'être perdus, et ceux dont « l'intérêt réside au contraire dans leur ensemble imposant, dans la structure spéciale, dans l'aspect primitif et curieux de l'appareil, dans la poésie rare de leur vétusté, ou qui offrent un intérêt documentaire, et qui, eux, doivent uniquement être consolidés, s'ils menacent ruine. »

Saint-Nicolas, incontestablement, appartient à cette catégorie. Si l'on ne veut en détruire tout l'intérêt en en modifiant maladroitement l'aspect, que l'on revienne sur la décision prise : on regrettera comme toujours — trop tard — le travail effectué.

La commission des monuments, si empressée à toujours satisfaire les architectes, avides de restaurations, nous doit bien à nous, historiens, archéologues, ou artistes et amis des monuments, cette unique satisfaction sollicitée : qu'on nous laisse intacte notre vieille église !

L. A.

Exposition Victor Gilsoul

AU CERCLE ARTISTIQUE

Manifestation nouvelle du talent de M. Victor Gilsoul, cette exposition ne dénote de tendance nouvelle dans le faire de l'artiste qu'en la *Buée du soir*, œuvre où le vigoureux manieur de pâte qu'est M. Gilsoul s'affine en un poète cherchant la douceur des vesprées, quand le brouillard monte des étangs, sous les grands arbres, et que les maisonnettes s'endorment dans les bois. C'est dans cette toile qu'il y a le plus d'âme. Les autres ? De belles fanfares de couleur, dorées et bronzées, hautes en ton, avec des orgueils de brosse généreuse : ainsi la fougueuse *Harmonie automnale* et les *Incendies*, celles-ci rappelant des tonalités de vieux Hollandais, Pieter Molyn ou Van der Neer. M. Gilsoul — on le savait déjà — adore les nuits et les lueurs des lumières, les effets de lune au-dessus d'un canal, les ruelles aux fenêtres illuminées. C'est là qu'on trouve ses sujets préférés. Voyez *l'Express*, exécuté en trop grande dimension, mais où frissonne la navrance d'un crépuscule de banlieue, piqué des feux d'un train s'engouffrant sous un pont, le *Ciel lunaire*, large et vibrant décor de canal reflétant un ciel tourmenté à travers lequel s'affolent les nuées, et surtout la *Ruelle*. Celle-ci, une symphonie de lumières caressant les murs d'une ruelle brabançonne, pittoresque coin de boutiques basses et de bastringues où erre un peu de peuple aux éclats des réverbères et des vitrines. C'est d'un beau peintre ; la pâte est savoureuse, agile, transparente et le tableau flamboie comme un drapeau fortement coloré et transpercé de lumières.

M. Gilsoul, qui aime tant les ciels lunaires, les vesprées, où il étale dans l'ombre menaçante les colliers des lumières qui s'allument, sait pourtant aussi donner à ses toiles des tons éclatants de grand jour. A ce point de vue, le *Canal brabançon* a de la force dans ses gammes pléthoriques de rouges et de verts, et la *Gare* se voile d'une fine et aérienne lumière, tout en restant un morceau de faire solide et robuste. Le *Souvenir de Hollande* a des tons argentins et corsés qui séduisent, comme certains Maris. Nous ne pouvons citer tous les tableaux de l'exposition, mais nous finirons par ce conseil : Que M. Gilsoul, beau peintre réaliste, teinte ses toiles d'un peu plus de rêverie, comme il l'a fait dans sa *Buée du soir* et aussi dans son *Brouillard*, œuvre vaporeuse et douce. Qu'il pénètre mieux encore l'enveloppement des choses, la vie des maisons (comme dans *les Jardins* !), qu'il fouille davantage encore l'âme du paysage. Celle-ci a encore de subtils secrets à lui livrer et le beau coloriste, le solide brossier qu'il est, plus éveillé aux charmes poétiques de la nature, deviendra un très beau peintre.

LE PORTRAIT DE MANON

Les ménagères économes versent de l'eau bouillante sur le thé quand la théière est vide. Elles obtiennent ainsi un breuvage buvable.

M. Massenet a versé de l'eau sur *Manon*. La ressucée, le second brassin, la rincette, c'est le *Portrait de Manon*. Le procédé est ingénieux et nous permet d'espérer, dans un avenir prochain, la *Torche de Thais*, le *Coffre du Cid*, le *Plat d'or d'Hérodiade*, en attendant le *Figuier d'Ève*, la *Chevelure des Erynnies* et le *Fil de la Vierge*.

On a, d'ailleurs, assisté avec plaisir au défilé des motifs principaux de *Manon*, qui demeure l'œuvre la plus aimable et la plus personnelle du maître. Ingénieusement enchaînés, ces motifs servent de trame aux broderies légères que l'inspiration facile du compositeur a improvisées sur la blquette que lui a fournie M. Georges Boyer et dont voici en deux mots l'argument : Des Grioux, sa carrière amoureuse close, contrecarre les amours du jeune comte de Mortcerf, son élève, et de la gentille Aurore. Sur les conseils d'un poète bizarre nommé Tiberge, celle-ci revêt le bonnet et la mante gorge de pigeon que portait jadis la douce Manon, apparaît auréolée de lune aux yeux éblouis du chevalier et, grâce à cet artifice, conquiert son consentement. La ruse est d'autant plus facile qu'étant fille du sergent Lescaut, Aurore ressemble trait pour trait à sa jolie tante. Un portrait que pieusement Des Grioux garde en souvenir de son amie a inspiré à Tiberge le stratagème et à M. Massenet le petit acte que nous a servi avant-hier le Théâtre de la Monnaie.

Aux motifs favoris de *Manon*, le compositeur a ajouté un chœur dans la coulisse, une chanson et un petit duo qui fera la joie des distributions de prix dans les pensionnats de jeunes filles. Est-ce l'insignifiance de la musique, est-ce la médiocrité de l'interprétation qui ont déterminé les *chuts* par lesquels s'est terminée cette pâle représentation ? M. Gilibert, seul, a retiré son épingle du jeu en chantant de façon expressive et artiste le rôle du chevalier.

IMAGES A L'INSTAR D'ÉPINAL

M. JULES MASSENET

Ou : *Plumes et confetti*.

1. — Lorsqu'il était suspendu au sein de sa mère — il ne fallait faire à cet enfant — nulle peine, même légère... sinon, précoce, il la mettait immédiatement en musique.

2. — Frappés des étonnantes dispositions que montrait le petit Jules, ses parents le laissent entrer au Conservatoire.

3. — Il y est couronné en 1859 par son maître Ambroise Thomas, déjà octogénaire.

4. — La sérénade du *Passant* est sur tous les pianos, preuve que,

5. — devant le propagateur des plumes de paon, Jules, un des premiers, chatouilla l'oreille des auditeurs avec des plumes de tourterelles.

6. — Il vend aussi, sous les noms de *partitions* ou de *mélodies*, des paquets plus ou moins volumineux de confetti noirs et blancs, qu'on se jette avec animation dans les théâtres et les soirées.

7. — Il voyage beaucoup pour la maison Heugel.

8. — Lorsqu'il est à Paris, son bureau de représentant de commerce est fort fréquenté (l'après-midi, de 3 à 5).

9. — Sa nature aimable et flexible lui permet de passer avec aisance du religieux au profane, de la Vierge à Manon Lescaut.

10. — Il a un grand frère dans la gendarmerie.

11. — Jules exige de ses interprètes qu'ils l'appellent : Maître, cher Maître ou divin Maître.

12. — Il ne fait d'exception qu'en faveur de M^{lle} Sybil Sanderson.

13. — Lui et quelques compositeurs s'arrachent les cheveux devant les magasins de décors en flammes. « Sauvez les miens ! » crie Jules.

14. — Les décors de *Thais* ayant peu souffert, Jules, débordant de reconnaissance, envoie dix francs aux pompiers blessés.

15. — La première de *Thais* est donnée un vendredi, — pendant le Carême. Spectacle maigre.

16. — Après la représentation, Jules repart en voyage avec un nouveau carnet d'échantillons.

(Le Journal.)

L'IMAGIER : L. D.

CONCERT DU CONSERVATOIRE DE LIÈGE

C'est chaque année une joie nouvelle, après la privation de sérieuses auditions musicales durant les mois d'été, de reprendre au premier concert du Conservatoire, sa place accoutumée. Et cette fois, c'était vraiment aux plus grands maîtres qu'était consacré le premier concert. Beethoven, avec la *Symphonie héroïque* et le *Concerto en mi bémol*, Wagner, avec le prélude du troisième acte de *Tristan et Isolde* et la *Kaiser-Marsch*.

L'orchestre nous a donné de satisfaisantes exécutions, bien qu'un peu ternes, de la *Symphonie héroïque*, belle immuablement dans sa conception hautaine, et de la *Kaiser-Marsch*, éclatante de triomphale polyphonie. On lui souhaiterait plus d'ensemble et de docilité à l'action de son chef. L'interprétation du prélude du troisième acte de *Tristan et Isolde* nous a paru moins heureuse que celle que le même orchestre, sous la même direction, nous avait donnée précédemment.

M^{lle} Clotilde Kleeborg, de Paris, d'une belle correction, d'une technique parfaite, est une pianiste élégante, de beaucoup de charme et de grâce, mais sans ampleur ni puissance. Ce sont ces dernières qualités que réclame surtout le *Concerto en mi bémol* de Beethoven ; la distinction, l'observation délicate des nuances ne les peuvent suppléer. Son interprétation est d'un ensemble harmonieux, mais diminue l'œuvre.

M^{lle} Kleeborg a fait valoir par une exquise délicatesse le *Rêve angélique* de Rubinstein, un *Minuetto* de Raff, et *Myrtilles*, pièce détachée des *Poèmes sylvestres* de Th. Dubois. Je ne goûte point son interprétation un peu fantaisiste de la grande valse en la bémol de Chopin. Ajoutons qu'elle a été chaudement acclamée : beaucoup, sans doute, n'approuveraient pas mes réserves.

Des élèves de la classe de chant, sous la direction de M. Radoux, ont chanté deux chœurs *a capella* de Vittoria et de Roland de Latre, et l'on a pu constater par leur exécution soignée les incontestables progrès réalisés.

Mort d'Antoine Rubinstein.

La mort d'Antoine Rubinstein a douloureusement ému le monde musical. Bien que depuis plusieurs années sa santé fût chancelante, nul ne s'attendait à cette fin rapide, abattant prématurément le maître dont on était en droit d'espérer encore de belles œuvres.

Bruxelles a souvent applaudi le virtuose et le compositeur. Nous nous sommes fait ici l'écho de l'admiration profonde qu'il inspirait à tous les fervents de la musique. Il serait donc superflu de rappeler que Rubinstein fut le plus grand pianiste de notre époque, l'interprète le plus admirable de la littérature musicale classique comme des plus fougueuses compositions romantiques et modernes. Il occupait, dans le culte des musiciens, un rang un peu au-dessus de l'humanité, quelque chose comme une demi-déité. Au-dessous de lui s'agitaient les préséances et les hiérarchies que se disputent les pianistes. Compositeur, Rubinstein laisse un œuvre énorme, fruit d'un labeur incessant et qui eût gagné, peut-être, à être condensé. Une facilité d'inspiration et d'assimilation parfois excessives l'ont amené à publier des œuvres qu'un travail sévère de correction et de retouches eût rendu plus parfaites. *Néron*, la symphonie *L'Océan*, les ballets de *Féramors* et du *Démon*, sa musique de chambre et de piano, bon nombre de ses mélodies, notamment ses *Mélodies persanes*, comptent parmi les compositions les meilleures qui soient sorties de sa plume. Et l'influence qu'eut le maître sur le mouvement musical contemporain par sa propagande incessante en faveur des chefs-d'œuvre égale, si elle ne la dépasse pas, celle de Liszt. Avec lui disparaît la plus grande figure musicale contemporaine.

Quinze Lettres de Wagner.

M^{lle} Augusta Staps fera paraître dans le courant de décembre la traduction française de *Quinze lettres de Wagner*. Ces lettres ont été écrites de 1864 à 1870; elles datent donc de la période qui, au point de vue des événements extérieurs, fut la plus décisive de la vie de Wagner. Elles sont adressées à M^{me} Eliza Wille, femme de l'un des promoteurs de la Révolution de 1848, que la chute du libéralisme avait chassé comme Wagner sur la terre hospitalière de la Suisse. M^{lle} Wilde ne s'est pas contentée de rendre au monde de l'art les lettres de Wagner qui se rapportent à quelque fait caractéristique de sa vie, elle les a replacées dans leur cadre naturel : avec un soin pieux et une discrétion exquise, elle a recueilli tous ses souvenirs de 1852 à 1870, elle nous a montré l'hôte auguste et l'ami vénéré dans l'intimité de la vie de famille comme dans la crise douloureuse provoquée par l'aneantissement de toutes ses espérances; elle a reconstitué le cercle dans lequel il a vécu à Zurich de 1852 à 1858 et a jeté une fugitive et discrète lumière sur l'incident peu connu qui a contribué à interrompre la création des *Nibelungen* et a abouti à cette explosion de passion tragique, à cette « détresse d'amour » qui est le drame de *Tristan et Isolde*.

L'ouvrage formera un volume in-8° sur papier de Hollande. Prix : 3 francs.

S'adresser, pour les souscriptions, à M^{lle} Augusta Staps, 43, rue Saint-Bernard, à Bruxelles.

NOS ARTISTES A L'ÉTRANGER

Voici, extrait du *Dresdner Anzeiger*, l'un des principaux journaux allemands, un article qui concerne plusieurs artistes bien connus à Bruxelles. Il s'agit d'œuvres nouvellement acquises au Musée de Dresde.

« Dans la salle des nouvelles acquisitions sont exposées depuis quelques jours un certain nombre d'eaux-fortes d'artistes modernes hollandais et belges. Le plus connu d'entre eux est Storm van 's Gravesande, qui a fait don à la collection d'une trentaine d'épreuves de choix de ses spirituelles marines, dont les motifs sont pris sur les côtes hollandaises. à Flessingue, Dordrecht, etc. Ph. Zilcken nous montre une magnifique tête d'étude de vieux pêcheur. W. Finch a deux petites eaux-fortes. On ne connaissait pas jusqu'à présent en Allemagne les eaux-fortes et les pointes-sèches d'un remarquable artiste qui habite Ostende: James Ensor. Parmi les seize estampes de lui ici exposées, on remarque surtout la *Cathédrale*. Pour édifier cette construction fantastique, rappelant fortement l'église Sainte-Gudule de Bruxelles, l'artiste a pris les éléments de son œuvre dans un grand nombre d'églises belges. Devant l'imposante masse de pierres grises se meut une foule à mille têtes : militaires en rangs serrés, bannières de processions, figures carnavalesques, toute une masse innombrable qui s'agite. Un effet analogue est produit par le *Cortège triomphal romain* et par l'*Assaut donné à une ville extraordinaire*, ainsi que par la *Lutte des démons*, qui rappelle Jérôme Bosch. D'autres estampes encore, la *Rue à Bruxelles*, la gracieuse *Vue des dunes à Mariakerke*, pleine d'air et de lumière, les *Musiciens dans une rue d'Ostende*, plus quelques portraits prouvent que l'artiste sait voir aussi les manifestations de la réalité. Sa plus belle estampe est incontestablement le *Christ sur les flots*, un travail à la pointe sèche où la claire transparence des flots et de l'air marin éclairé principalement par l'auréole entourant la tête du Sauveur sont rendus avec une vérité étonnante et par les moyens les plus simples. Dans la bibliothèque du cabinet d'estampes, on peut consulter une biographie de cet original artiste par Eugène Demolder. »

PETITE CHRONIQUE

L'exposition annuelle de la *Société des Aquarellistes* s'est ouverte hier avec le cérémonial accoutumé, et en présence d'une affluence d'invités telle qu'il a été impossible d'apercevoir la moindre surface de whatman coloré. A huitaine le compte rendu.

Nous remettons également à dimanche prochain, faute d'espace, la suite de notre analyse de l'*Enquête sur l'évolution des industries d'art*.

C'est demain soir, lundi, que la Monnaie donnera pour la première fois la *Navarraise*, dont la répétition générale a valu hier à M^{me} Leblanc un véritable triomphe. On sait que le nouvel ouvrage de M. Massenet et Henri Cain n'a été représenté jusqu'ici qu'à Londres. La direction du théâtre a particulièrement soigné les études et la mise en scène de ce drame violent qui semble appelé à alterner, dans les préférences du public, avec la toujours applaudie *Cavalleria*.

Un très joli décor pyrénéen sert de cadre à la *Navarraise rusticana* de M. Massenet et contribuera, avec le pittoresque des

costumes, à un succès que l'art étrangement passionné de la protagoniste paraît devoir conquérir de haute lutte.

Le Musée ancien vient d'acquiescer un projet de plafond par Rubens, dont la qualité d'art nous séduit. On y reconnaît l'art puissant, quoique gros et toujours théâtral du maître, mieux que dans telle toile déclarée illustre. L'acquisition est donc heureuse.

Nous avons à maintes reprises attaqué assez violemment les choix de la commission pour ne pas les louer avec impartialité et même avec joie, dès qu'il y a lieu.

Les ouvrages présentés en 1894 au grand concours de sculpture pour le prix de Rome sont exposés dans l'une des salles du Musée moderne de peinture, au palais de l'ancienne cour.

Le public est admis à visiter cette exposition, à partir du 26 novembre prochain et jusqu'au 3 décembre suivant, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures de relevée.

SOCIÉTÉ DES NOUVEAUX CONCERTS. — Les dates que nous avons indiquées sont maintenues, à l'exception de celle du concert donné sous la direction de M. KES, qui aura lieu le 10 mars au lieu du 31 mars. Les demandes d'abonnement peuvent être adressées à MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour.

Les séances de musique classique pour instruments à vent et piano vont faire leur réapparition au Conservatoire. La première de ces séances, données annuellement par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu cette année le dimanche 2 décembre, à 2 heures précises, dans la grande salle du Conservatoire, avec le concours de M^{me} Lagneau-Nachtsheim, cantatrice.

Vincent d'Indy arrivera à Bruxelles au commencement de décembre pour assister, à la demande de M. Joseph Dupont, aux dernières répétitions de sa *Symphonie sur un thème montagnard français* qui sera jouée aux Concerts populaires.

LE MONUMENT ARTAN (1). — La *Ligue artistique* publie la lettre suivante :

Je crois qu'il vous sera agréable de posséder quelques renseignements sur le monument Artan.

L'architecte, M. Horta, s'occupe activement de pousser les travaux; la taille des pierres est terminée, dans quelques jours on va commencer, à Oostduinkerke, les fondations.

Le sculpteur Van der Stappen a terminé le médaillon du maître regretté.

Le Comité a été arrêté pendant longtemps par le manque de fonds. Grâce à un subside accordé par M. le ministre de Burlet, s'ajoutant à une encaisse provenant de souscriptions, d'un bénéfice de l'exposition Dubois, Artan, Boulenger, plus les intérêts composés, nous avons une somme qui sera, je pense, suffisante.

Veuillez agréer mes salutations cordiales.

Le trésorier du monument Artan,
L. VALKENAERE.

A PARIS. — Dimanche dernier, 18 novembre, s'est passé — sans bruit et comme chose toute naturelle — le petit incident suivant : un Français a chanté *en allemand* devant un public parisien qui n'a nullement songé à le lapider, qui l'a au contraire acclamé ! Combien loin déjà nous voilà de cette tumultueuse et historique répétition générale, sans lendemain, de *Lohengrin*.

Inutile de dire que seul, ici, l'admirablement audacieux chef Lamoureux pouvait prendre la responsabilité d'une aussi grave

(1) Voir notre dernier numéro.

audition !... C'est M. Gibert, l'artiste très remarquable, interprète habituel des œuvres exécutées chez Lamoureux (il y créa entre autres le Wilhem du *Chant de la cloche* de d'Indy), qui sortit ainsi de la banalité des chanteurs; il s'agissait d'ailleurs de donner la réplique dans la *Götterdämmerung* à la vaillante Materna. Celle-ci, toujours exubérante, débordante d'émotion, et semblant garder en elle — pieusement — la trace ineffaçable des conseils du Maître.

Puisque nous parlons des concerts du célèbre propagateur en France des œuvres wagnériennes (et qui projette, paraît-il, de plus vastes projets encore que de monter une œuvre à ses seuls frais comme il avait fait à l'Eden!), puisque nous parlons donc de ces concerts, signalons les œuvres nouvelles d'un jeune musicien, M. Chevillard, le gendre de M. Lamoureux : une orchestration en pleine et vive coloration, une richesse de thèmes d'un caractère nettement personnel, une habileté très grande dans leur déploiement; ce sont là les qualités prédominantes qui nous font reconnaître et saluer en M. Chevillard un maître symphoniste.

E. S.

Mardi 27, à 8 1/2 heures, au Nouveau Théâtre, 15, rue Blanche, à Paris, second spectacle de la saison du Théâtre de « l'Œuvre », avec la *Vie muette* de Maurice Beaubourg (décor du premier acte de M. Léon de la Quintinie). On commencera par une conférence de M. Léopold Lacour.

Distribution : M^{me} de Meyrueis, M^{me} B. Bady; Line, M^{lle} Elyam; M. de Meyrueis, M. A. Ligné-Poe; Tuinguy, M. Jablin; le petit Louis, M^{lle} Georgette Loyer; le petit Denis, le petit Paul Niverd.

On nous annonce de Paris la création d'une revue nouvelle, spéciale aux industries d'art, fondée par M. Henry Nocq, dont l'intéressante *Enquête* a eu un si grand retentissement.

A des intervalles le plus rapprochés possible, le *Mobilier nouveau* ira informer les amateurs de toutes les innovations de l'art ornemental. Il se tiendra au courant de ce qui se fait dans les ateliers des principaux artisans, notera les esquisses qui attendent la commande, les œuvres faites qui attendent l'acquéreur. A tout amateur désireux de posséder des objets d'art mobilier moderne, il indiquera les artistes ou les ouvriers capables de le satisfaire; il sera ainsi le bureau de renseignements d'art.

S'adresser, pour toutes les communications concernant le *Mobilier moderne*, à M. Henry Nocq, 233, Faubourg Saint-Honoré, à Paris.

On répète à l'Opéra Comique un petit acte de M. Armand Silvestre, dont Lalo avait commencé la partition et qui a été achevé par l'infatigable Massenet.

Répétition également au même théâtre de *Pris au piège*, ouvrage de M. Gedalge.



THE
FINE ART
& GENERAL
INSURANCE
COMPANY, L^d

ASSURANCES

de tableaux, gravures, livres, bijoux, sculptures, instruments de musique et de toutes œuvres d'art contre les risques d'incendie, de vol, de détériorations, et contre tous risques par polices *incontestables*.

DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE :
Bruxelles, 50, rue de Namur. (Téléphone 1421.)

En vente à la SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
56, avenue de la Toison d'or
SONATINES SENTIMENTALES
de GABRIEL FABRE

4 mélodies sur la *Chanson de Mélisande* de MAURICE MAETERLINCK
et trois petits poèmes de CAMILLE MAUCLAIR. Couverture (gaufage
colorié) d'ALEXANDRE CHARPENTIER.
Tirage restreint à 200 exemplaires, tous numérotés et signés.
Prix : 10 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GÜNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique, . . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

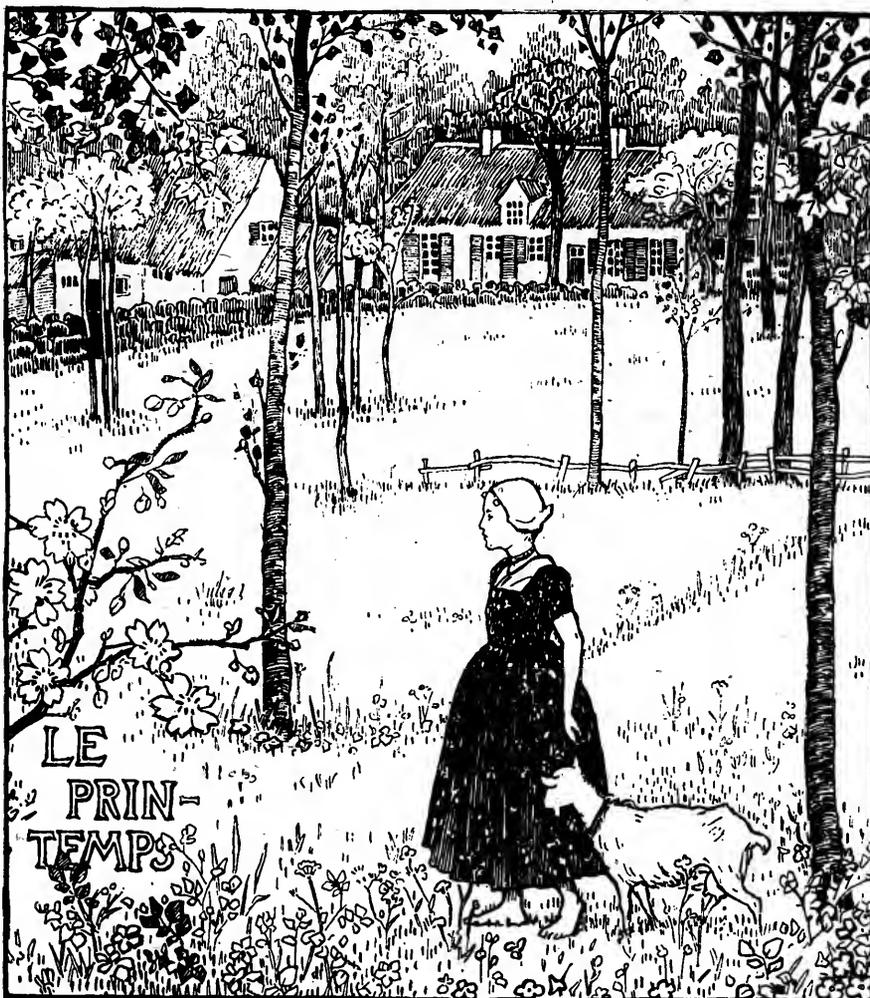
L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.



D'après un dessin de M. Théo Van Rysselberghe v. p. 385).

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER. *L'Ironique amour.*
— LA NAVARRAISE. — LE PRIX DE
ROME. — MUSIQUE ANCIENNE. — EN-
QUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES
D'ART. — NOTES DE MUSIQUE. — PETITE
CHRONIQUE.

CAMILLE LEMONNIER

L'Ironique Amour, E. Dentu, Paris.

Quelle est la fonction haute de cet art qu'on sent être rempli d'une moelle forte? Il n'est pas seulement l'art merveilleusement modulé et souple des mots, des attitudes, l'art du poète versant de la beauté sur des choses tristes, sur de caricaturales difformités vers lesquelles il force notre pitié ou notre rire à descendre. C'est un creusement continu -- allant toujours plus avant, -- des sensations les plus aigües, les plus inouïes, les plus rares, à la recherche desquelles s'acharne une race. C'est l'expression de toute

une époque « qui se veut réaliser en beauté intensément sensationnelle ». Camille Lemonnier est un des uniques manipulateurs d'impressions qui assouvissent ce désir caractéristique de notre temps.

Ce que j'aime le plus en ce dernier livre, recueil d'inspirations diverses reliées par une impression fondamentale, ce n'est ni l'ironie, fine et énorme, enserrant d'un cinglant coup de fouet, en de brèves anecdotes, la honteuse pauvreté d'âme de quelques contemporains, ni cet apitoiement de rabelaisienne et vaste bonté caressant les simplicités primitives, les rendant si joyeusement vivantes qu'on ne les oublie plus et que leur puissante image se superpose à une multitude de petits faits de la vie, humiliés de n'être plus que des répétitions amoindries de ces typiques jubilations. En lisant *la Petite Hyacinthe toute nue*, ou *le Symbole*, cette bienfaisante poésie de la nature vue à travers l'éclatante verrière d'un tempérament si surprenamment heureux m'envoie d'authentiques coups de soleil et me secoue d'un rire que je voudrais communiquer à tous les mortels qui sentent peser sur eux quelque noirceur de tristesse. Ce rire est bon, sacré; il éclaire au fond de moi de lourds problèmes que je croyais métaphysiques, et me rend la sérénité lucide et sournoisement profonde de la géniale enfance.

Mais ce que j'aime surtout en ce sensitif artiste, condensant prophétiquement en lui l'avenir de nos gloires encore éparpillées, ce sont ces notes effroyables qui sertissent de beauté quelques-unes de nos plus mystérieuses terreurs, comme en l'histoire de *la Belle Myosotis*, s'aimant elle-même et mourant de cette démence.

Elle emporte avec elle un de nos secrets, cette belle amoureuse de l'impossible, cherchant, comme tant d'actuels ou d'antiques assoiffés d'absolu, à « s'exprimer en sa totalité », impuissante à jouir de l'amour complet parce qu'elle n'avait pas d'âme sexuellement personnelle qui lui en révélât les éternellement variables réciprocités, spirales sans fin que les siècles vont toujours élargissant.

La sensation de l'aigu était pour elle la seule façon de connaître, de subir dans son entièreté, la *Force*. Fidèle à sa mission de créature tâtonnante, restée à mi-côte des réalisations de la volonté, elle s'obstinait à faire remonter l'eau à sa source, parce qu'elle n'eût pu l'aider à se frayer un chemin qui menât jusqu'aux océans.

Il surgit des profondeurs de nos êtres, de ces profondeurs où nous ne sommes plus nous, et où règne en souverain un souffle que nous sentons contemporain de la création du monde, une si dominante soif de Force, que sans savoir où nous allons, nous nous jetons sur tout ce qui en a le goût, fût-il pâle et effacé. Pendant toute une longue étape de l'histoire, peut-être déjà même avant l'histoire, une folie de souffrance s'est abattue sur l'ani-

mal humain. La souffrance éclairait l'infini de son désir, et il bénissait la souffrance qui lui donnait l'orgueil de ses profondeurs.

Pour des dieux, pour des patries, pour des mots à peine auréolés de cette bienheureuse lueur d'élasticité dérisoirement mystique qui donne un démenti aux formes concrètes, des héros, des saints, des femmes, des simples — orgueilleux tous, ivres de cette force qu'ils voulaient sentir et concentrer en eux — ont voulu la souffrance; la souffrance, seule chose aigüe qu'ils pussent rêver.

Il semble même, à bien considérer les forts à tous les âges, que la Joie fut une chose à laquelle ils se résignaient, souriants, comme à un repos, et, si haute qu'elle fût, une interruption, une détente de leur fière activité.

Et voici que, se redressant après des milliers d'années, la Joie, dans notre pauvre petit siècle étonné d'être choisi pour cette révolution gigantesque, la joie peu à peu s'est insinuée, et sa voix d'or a éclaté en un alléluia d'abord murmuré, puis répété à pleine voix par des millions de vivants.

C'est dans la joie maintenant que les plus orgueilleux essaient de boire en un coup la plus haute, la plus totale révélation de la Force qui les pousse, et que nous appelons enfin par son vrai nom.

C'est dans la joie que Myosotis l'avait cherchée cette Force, mais la joie de l'avenir était restée fermée pour elle comme pour nous, et sa volonté, aveugle comme la nôtre, demandait avec rage aux souvenirs obscurs de nos troubles origines le mystère dont elle n'avait pu ouvrir la porte devant elle, cette porte qui lui barrait le passage des incessantes évolutions : Presque androgyne elle-même, par une de ces dures réalités de régression dont la nature parsème ses œuvres, comme pour que nous n'oublions jamais sa lente marche progressive, Myosotis, en sa monstruosité, souligne et dénonce un côté de l'âme de notre époque, et c'est pour cela qu'elle nous frappe et nous émeut.

Sa folie touche à la nôtre, nous qui voudrions que la Joie ait un aiguillon aussi perçant que celui qu'eurent les pires douleurs, et qui ne savons pas devenir l'être double, l'être compliqué, rythmique, harmonisé, vers lequel nous pousse notre apparent destin. Comme Myosotis il nous faut « apprendre » à conduire notre propre bonheur de son centre immuable à une circonférence qui soit un perpétuel agrandissement. Comme elle nous sommes impuissants à nous deviner dans le présent, à voir les forces qui nous sculptent et nous appellent; et il faut que l'instinct des rares poètes qui sont parmi nous revête d'une beauté fatale et attendrie un des symboles de nos misères pour que nous nous réveillions et que nous comprenions dans un rayonnement d'art, cet art plus haut de sortir de nous-mêmes,

que la douleur ne nous a jamais suffisamment appris.

Une joie incomplète, une joie tragique, glorieusement enveloppée de la tunique si largement miséricordieuse et pitoyable de la Forme radieuse, nous révèle plus profondément notre voie, notre destinée et toutes nos possibilités que ne purent jamais le faire les pires affres des tortures; le nocturne et sourd écrasement de la souffrance ne détermine pas en nous de réaction aussi lucidement définie que ne peut le faire actuellement l'éblouissante aurore d'une joie, d'une beauté sur laquelle transparissent nettement les contours des moindres obstacles, des moindres oppositions, des moindres tares.

Que nous soyons ou non les enfants du Beau, c'est lui qui nous parle le plus éloquemment, c'est lui qui nous tient et nous retient.

Que longtemps encore sur notre petit coin de terre qui fit jadis rayonner si loin sa lumineuse sérénité, éveillée de tant d'échos sonores, fleurissent ces rares affirmateurs de joie, miroirs nés des grandeurs que nous rêvons sans le savoir.

LA NAVARRAISE

M^{me} Georgette Leblanc.

Le sac à malices de M. Massenet est sans fond. Après en avoir tiré, jadis, des articles de piété joliment colorés et finement dorés, puis de clinquantes garnitures de cheminée en simili-bronze, puis encore une collection de petits Saxe d'une mièvrerie exquise, voici que sa main de prestidigitateur déconcertant amène à la lumière, au lieu du lapin attendu, tout un régiment de soldats qui font un tapage d'enfer, emplissent la scène de fanfares et de fumée, jouent du tambour et se massacrent à coups de fusil. Belzébuth en personné jaillissant, les yeux sanglants et la chevelure hérissée, d'une boîte de dragées de baptême, causerait une surprise moindre.

— Ah! vous m'avez reproché l'orgeat de mes mélodies, le sucre et le miel qui formaient la base de mes préparations! Je vais vous servir des « cosaques » (1) sans pralines : vous n'y trouverez que le pétard. Et je triplerai la dose de poudre!

Dès le début de *la Navarraise*, le pétard éclate. Pif! Pan! Rata-plân! Taratata! L'odeur de la poudre prend les chanteurs à la gorge, et pour les dispenser de chanter, les tambours grondent, les trompettes sonnent, l'orchestre mugit. Haletant, le public apprend, tant bien que mal, dans les courtes éclaircies de la tempête, que les carlistes ont battu les troupes espagnoles, qu'Anita la Navarraise aime le sergent Araquil, qu'un père avare et inflexible exige de la pauvre fille une dot considérable, que pour conquérir celle-ci Anita n'hésite pas à aller assassiner le chef carliste, que le sergent, à la vue de la bourse gonflée de duros, soupçonne sa bien-aimée d'une trahison infâme. Et avant de s'être ressaisi, il assiste à la mort du sergent et à la folie de la Navarraise. Rideau.

Ce drame-express, le plus vertigineux de tous ceux que la scène

(1) *Crackers* en Angleterre, où la partition de M. Massenet a vu le jour.

lyrique ait vus célore, se double d'un élément panoramique alléchant : défilé de troupes, combats, scènes de campement, extinction des feux, lever du jour sur les cimes neigeuses des Pyrénées. Le pittoresque du décor et la rapidité de l'action ne laissent vraiment pas à l'esprit le temps de réfléchir aux invraisemblances du livret, aux vides et au défaut d'unité de la partition, sorte de marqueterie impersonnelle composée de pièces quelconques, reliées à la diable et où les réminiscences sont manifestes.

Et malgré tout, oui, malgré tout! malgré son américanisme et ses ficelles, l'œuvre a produit une forte impression d'angoisse et de tristesse. Par le prestige d'une artiste compréhensive, douée d'exceptionnelles qualités dramatiques et vocales, elle s'est subitement élevée au-dessus de la banalité anecdotique au point de donner l'illusion d'une conception de large envergure, émouvante et profonde. Avec une conscience et une pénétration rares, M^{me} Georgette Leblanc a reconstitué de toutes pièces la psychologie du personnage qui lui est dévolu dans le fait-divers raconté par MM. Claretie et Henri Cain. Elle lui a donné une âme, une âme véhémement, poussée au paroxysme de la sensualité mystique. Dès le début, elle fait pressentir la folie hystérique qui la ronge et dans laquelle sa pauvre raison chancelante va sombrer. Par des oppositions violentes dans lesquelles se dépense avec prodigalité sa nature impétueuse, par des contrastes de suprême exaltation et d'affaissement subit, par des heurts de luxure, de piété, de tendresse, elle amène avec une puissance tragique extraordinaire la scène finale, qui fait passer dans la salle le frisson des grandes émotions artistiques. Ainsi incarnée, dans sa guenille noire collée au corps, avec la flamme sombre de son regard, avec le timbre de sa voix mordante et souple qui se prête aux inflexions caressantes comme aux cris des passions exacerbées, Anita la Navarraise est apparue auréolée d'art et de mystère, grande à une figure de légende, au symbole de la folie et de la mort.

N'eût-elle eu pour effet que de mettre en vive lumière les dons de M^{me} Leblanc, la représentation de *la Navarraise*, terminée par un triple rappel, doit être inscrite parmi celles dont la direction du Théâtre de la Monnaie a le droit de s'enorgueillir. Une artiste de cette valeur nous donne le droit d'espérer encore, dans notre horizon lyrique assombri, de radieuses apparitions. Iscult et Brünnhilde trouveraient dans la créatrice de la Navarraise une interprète à leur hauteur. Et *la Vestale*, le chef-d'œuvre qui affola Berlioz, nous paraît mériter, mieux que la reprise projetée de *Carmen*, la sérieuse attention de la direction. M^{me} Leblanc aurait, dans ce rôle de concentration, une occasion de se produire sous un aspect tout différent de celui qu'elle a revêtu pour ses débuts à Bruxelles. Et nul doute qu'avec sa beauté étrange, le charme de sa voix, la liberté de sa mimique, qui n'emprunte rien aux conventions, elle donne à l'héroïne de Spontini un relief saisissant. Peut-être cette création serait-elle, bien mieux que la lascive espagnole de M. Massenet, en harmonie avec l'intellectualité de sa nature.

Une excellente interprétation d'ensemble a complété le triomphe de la soirée. Félicitons spécialement MM. Seguin, Bonnard et Gilibert qui se sont montrés chanteurs consommés et comédiens de sérieuse valeur. Félicitons aussi les directeurs du théâtre qui ont donné à l'œuvre un cadre d'un réalisme saisissant et d'un goût parfait. Décor, costumes, jeux de scène, effets de lumière, tout est de nature à satisfaire les plus impitoyables exigences. L'orchestre, malgré sa tendance à exagérer les sonorités, a droit aux éloges. Avec ces éléments, *la Navarraise* constitue le spectacle le plus attrayant qui ait été vu à Bruxelles.



D'après un dessin de M. Théo Van Rysselberghe (v. p. 385).

LE PRIX DE ROME

L'antique concours subsiste toujours. Il est vrai que la plupart des lauréats se contentent de prolonger le moins possible leur séjour à Rome. Le temps de faire apostiller leurs papiers par les consuls, et ils s'en vont vaguer par les villes tant italiennes que françaises pour aboutir à l'inévitable Paris. Là ils s'arrêtent; quelques-uns y font la noce.

Prix de Rome, concours de Rome : vieilles choses ! Toutes les merveilles de la ville des papes, les loges, la chapelle Sixtine, les chambres du Vatican, imposées à l'admiration comme au collège on impose les classiques. Que vous ayez n'importe quelle nature, qu'elle soit orientée vers les arts intimes du Nord ou vers les arts gracieux et clairs du Midi, on se sert de Michel-Ange et de Raphaël comme de deux grands pavés pour l'écraser. Ces deux noms suprêmes et justement glorieux deviennent des sortes de professeurs de l'académie, en recul au fond des siècles, qui sont sensés confirmer point par point ce que dans les classes on apprend. Et encore que de braves pions se défient de Michel-Ange et lui préfèrent les Bolonais. Le Guide et le Dominiquin, voilà leurs hommes et ils envoient les élèves se noyer en des bitumes.

Qu'il y ait des professeurs que ce vétuste concours de Rome ennue et qui n'y voient qu'un moyen d'ouvrir l'espace au rêve de leurs disciples, nous ne le nions guère. Mais il en est d'autres, les encrassés et les moisissés, les perclus d'idée et d'âme, qui trouvent que le concours n'est pas encore assez de Rome et voudraient que l'on enchaînât les jeunes au socle de l'Apollon du Belvédère et devant les Sybilles de la Pacc. Ceux-là, ils fleurissent en province et nous en avons connu à Gand et à Anvers qui se tuméfiaient de colère violette, parlât-on, ne fût-ce que timidement, d'un autre séjour — Florence par exemple — pour y développer une nature d'artiste.

Le sujet du concours fut cette année : « Enée s'enfuit de Troie en flammes, portant son père Anchise. » Ceux que le jury prima ont compris le sujet savamment. Casques, glaives, vêtements, tout paraît de l'époque, tel qu'on la décrit à l'académie. Schliemann eût protesté sans doute, mais M. Stallaert lui eût ri au nez. Les groupes sont suffisamment pathétiques, les yeux grandis à la mesure exacte d'une terreur feinte, les bras levés comme il sied à des moments d'affre imaginaire. Torses, jambes, cous, attaches sont sculptés d'après de bons patrons. Cela apparaît suffisamment correct et froid et les prix ont été décernés en conséquence. Rien à dire.

Pourtant, parmi ces blancs et crus rectangles de plâtre dont les signataires s'affirment bons élèves, un bloc légèrement teinté a

pris place, un bloc témoignant d'une folie soudaine. Comment est-il possible qu'il ait survécu, je ne dirai pas à l'examen, mais à la rage de certains pédagogues ? A quelle tolérance salvatrice doit-il l'honneur de figurer là, intact et vivant ?

Figurez-vous que dans ce sujet tout est absurde au point de vue du royal bon sens. Enée ne court pas, il est ployé contre le sol ; Anchise est écrasé sur le dos de son fils, comme un crapaud dans la fente d'une muraille et l'on devine à peine et son corps et sa tête. Un enfant les suit dans leur course volante et ses pieds ne touchent pas la terre. D'autres personnages sont passants comme un écroulement, comme des fragments de débâcle charriés dans une avalanche. Et par-dessus se gonflent et roulent des nuages énormes et bourrés d'ouragan, des nuages chargés de poix, des nuages qui semblent lourds d'un incendie d'empire.

Troie — on le sait aujourd'hui — était, somme toute, une ville petite, une sorte de bourgade fortifiée. Et sa guerre fut un simple combat entre pirates.

L'épopée en fit une lutte colossale, une lutte d'un monde contre un autre et de l'Europe contre l'Asie.

En examinant les six différents bas-reliefs exposés à notre Musée, on se dit que les cinq premiers relatent la guerre faite à la bourgade et que le sixième seul traduit un épisode de l'immense et affolé poème. L'œuvre du concurrent dédaigné au profit des cinq autres est donc la seule qui ait rendu tout le rêve que les siècles littéraires ont fait tourbillonner autour de Troie. Lui seul est resté au niveau du sujet, les autres sont descendus en ses sous-sols pour en exhumer des défroques et des poneifs. Nous admettons toutes les critiques qu'on peut lui adresser, nous déclarons l'œuvre incorrecte et, si l'on y tient, absurde, mais nous y découvrons une nature, une force artiste profonde, une imagination émue et violente qu'on a eu tort de doucher en n'accordant que la sixième place à celui qui les préféreraient.

L'auteur de ce très étonnant bas-relief est M. Joseph Kemmerich.

MUSIQUE ANCIENNE

L'*Octuor vocal* a été particulièrement heureux cette année — qui est la troisième de son existence — par le choix des morceaux de musique ancienne qu'il a fait exécuter mardi, dans la salle de la Grande Harmonie. Ces chœurs et madrigaux, chansons et ballades — tous de l'époque du XVI^e au XVIII^e siècle — étaient coupés, dans le programme, par des pièces pour clavecin de la même période, dont l'interprète brillant était M. Gustave Kefer. Il a retrouvé sur le clavecin d'Erard à double clavier, aux harmonies bizarres tenant à la fois de l'orgue et de l'épinette, le

succès qui l'accueille lorsqu'il tourmente un clavier moderne. L'intérêt de l'auditoire pouvait être plus excité encore par l'exécution de morceaux sur la viole d'amour, que M. Emile Agniesz a touchée impeccablement et avec un parfait sentiment de la musique qu'il interprétait. Son *Adagio* du grand Corelli, et le *Menuet* du gracieux Boccherini, que le clavecin accompagnait, ont été détaillés et compris par l'exécutant en artiste qui sait.

La partie vocale était de beaucoup la plus importante de la soirée: l'*Octuor* n'a pas chanté moins de onze morceaux; quelques-uns d'entre eux sont harmonisés par des musiciens contemporains, mais dont la science technique est sans défaut, MM. Alexandre Béon et Léon Soubre, le directeur même de l'*Octuor*.

Les chansons flamandes, italiennes, françaises, ont été délicatement comprises par les chœurs, et parmi celles-là, il m'a semblé que la naïve tendresse de la *Chanson de mai* de Van Duyse, la *Chanson florentine*, si élégante, comme il convenait alors à la ville des Médicis, le *Noël* français du XVI^e siècle, et la *Chanson comique* française de la même époque: *Quand le grill chante*, ont obtenu à peu près le succès que leur valeur et leur exécution méritaient. Je dis à peu près, ayant trouvé le public généralement froid. Je sais bien que c'est une triste habitude de la convention sociale qui empiète beaucoup trop sur les manifestations artistiques de ce qu'on est convenu d'appeler le monde. Mais à propos d'une audition de *musique ancienne*, je me suis demandé s'il n'y avait pas à cette froideur une autre raison, réelle celle-là, et non de convention et de formule. Et je crois l'avoir trouvée, en constatant qu'aujourd'hui l'éducation musicale du public — si progressante cependant — n'est pas arrivée encore au point voulu pour qu'il puisse goûter à loisir les charmes de ce langage archaïque, si pénétrant cependant, si rafraîchissant! Pourquoi il ne le goûte pas pleinement? Parce qu'il est ignorant de ce qu'il dit, ce langage.

Il est ignorant, en effet, de tout ce qui a entouré, inspiré, créé cette musique. Et cette musique-là, la nôtre en est pourtant faite, comme un chaînon est fait du chaînon qui le précède.

L'idée artistique, philosophique et humanitaire, qui guide aujourd'hui, dans un travail universel, les esthètes, les savants et les artistes de l'Europe entière, est particulièrement agissante et productive dans ce « demi-Nord » qui s'appelle la Belgique. En musique, Bruxelles a été jusqu'ici un carrefour bien éclairé, bien animé, bien alimenté. Le Belge a, comme l'Allemand, la naturelle aptitude musicale. Et en toutes choses artistiques, le renouveau qui épanouit le monde intellectuel, inquiet et hardi, trouve actuellement à Bruxelles terrains et semeurs. Pour la sculpture, la peinture, la gravure et les branches innombrables d'industrie reliées à l'art par mille liens, les plus rebelles et les plus indifférents doivent constater le travail et reconnaître les premiers résultats. Mais il ne faudrait pas que la divine harmonie ne prit pas sa place — celle qui convient au véritable langage universel — dans ce cortège de l'idéal. Il semble cependant qu'on piétinerait sur place, dans cette ville hospitalière à l'art, si le public — que des expositions merveilleuses instruisent et pacifient, que des représentations internationales et d'un intérêt passionnant attirent et retiennent — restait, en musique, par trop routinier et toujours ignorant.

L'idée qui a guidé M. Léon Soubre dans la composition de ses programmes de musique ancienne est excellente et significative; mais pour que les chefs-d'œuvre de tous les temps (car il y en a de tous les temps) soient compris et connus, il faudrait d'abord

que l'esprit de l'auditeur pût se les assimiler par la connaissance de l'histoire musicale et des époques où ces chefs-d'œuvre ont surgi. Le voyageur qui traverse les Alpes ne comprendra rien à l'effervescence artistique qui pendant quatre siècles couvrit de chefs-d'œuvre les terres grecques et latines, s'il n'a pas auparavant pénétré l'atmosphère ambiante où vécurent les créateurs, plus encore s'il ne sait rien des âmes de ces créateurs. Ainsi en est-il pour l'histoire de la musique et des musiciens. Ignorée au-delà de tout, même parmi les exécutants et les artistes les plus célèbres, elle est pourtant une partie de l'histoire générale de l'humanité; et quelle partie! Celle de l'art qui, au-dessus de tous, émane directement de l'âme, qui sonde les cœurs, qui dès les premiers âges du monde, à l'heure où chantaient les pierres des Pyramides, exprime la souffrance et la joie, la guerre et la paix, la colère et le pardon, l'espérance et le doute, la haine et l'amour!

Enquête sur l'Évolution des Industries d'Art (1).

Les Grands Magasins du Louvre ont pris une initiative intéressante en instituant des concours pour la composition de certains objets: l'an passé un prix de mille francs fut accordé à l'auteur du meilleur projet de lampe; cette année un lit, une armoire à glace et un voile de piano sont proposés au génie inventif des artistes (2).

C'est ce qui a décidé M. Henry Nocq, l'auteur de l'*Enquête sur l'évolution des industries d'art*, à aller consulter M. HONORÉ, directeur des *Grands Magasins*. Et celui-ci lui a répondu par ces très justes observations:

« L'extrême division du travail nous a joué un mauvais tour; et c'est encore une des conséquences de la fabrication mécanique qui a séparé l'artiste de l'ouvrier. L'artiste, dans son cabinet, compose des formes en oubliant, trop souvent, les conditions indispensables de l'exécution. La réforme nécessaire, c'est d'amalgamer le plus possible des hommes qui doivent être de la même espèce et qui sont actuellement monstrueusement divisés, et c'est là le but de mes concours où j'appelle tout le monde ensemble, pêle-mêle, car je suis ici pour des réalisations pratiques: je demande de l'art aux ouvriers et de la technique aux artistes; il faut que le mariage se fasse entre l'artiste et l'industrie mécanique... »

Après avoir constaté que les acheteurs s'attardent aux meubles de style, M. Honoré ajoute: « J'ai des moments de colère en pensant aux difficultés qu'il faut surmonter pour faire accepter du nouveau. La copie du passé est une passion malheureuse; tous les ans on refond les mêmes bronzes sur des modèles de plus en plus fatigués; assez de margotages. L'honneur de l'art français est en jeu, et aussi le souci de prouver notre bon sens... Les lampes électriques doivent renoncer à prendre la forme des quinquets, à se dresser sur des rocailles Louis XV... Louis XV n'en avait pas, des lampes électriques! On peut trouver des formes nouvelles; les artistes ont assez d'imagination, bien sûr! *Cherchons donc à canaliser les efforts des artistes et à les amener à l'industrie.* »

M. FALIZE pense que le défaut de direction rend impossible, à notre époque, l'unité du style. Il caractérise son avis par cette

(1) Suite. Voir nos nos 41, 42, 43, 44 et 46.

(2) Voir plus loin notre *Petite Chronique*.

comparaison pittoresque : « Il faut, pour une production d'œuvres bien d'accord entre elles, un chef d'orchestre qui donne le ton et batte la mesure. Mais actuellement, tous les exécutants se révoltent contre l'autorité des chefs d'orchestre quels qu'ils soient. »

Il déplore aussi, avec les artistes, l'absence de connaissances techniques et trouve que *ceux-ci devraient s'assurer la collaboration d'ouvriers*, de simples ouvriers sans prétentions mais rompus aux exigences particulières de chaque métier. On éviterait ainsi la composition d'objets plus originaux que pratiques à laquelle se livrent, en général, les artistes qui s'appliquent aux industries d'art.

Mêmes observations, sous une forme tout à fait amusante, émises par M. GEORGES AURIOL :

« On a beaucoup répété, ces temps-ci, qu'il était aussi honorable pour un artiste de faire un meuble, de modeler un vase ou d'établir un modèle de tapisserie que de perpétrer un tableau.

Là-dessus, bon nombre de peintres et sculpteurs se sont mis à l'œuvre et des douzaines de pichets ont soudainement été escaladés par des femmes aux croupes rebondies. Le même sort a été subi par une quantité d'amphores et autres récipients.

Précédemment, certains peintres s'étaient subitement voués au mysticisme, pensant qu'il y avait peut-être quelque chose à faire de ce côté-là.

Ces messieurs oublièrent que, s'il n'est pas nécessaire d'être dans une disposition d'esprit spéciale pour peindre une dame qui ôte son loup ou reboutonne ses bottines, — il faut pour faire un tableau religieux être un croyant.

Il faut être aussi un croyant, pour faire œuvre de décorateur. Il faut admirer la nature de toutes ses forces, l'étudier sans cesse, recueillir un à un, comme des trésors, les admirables conseils dont elle est si prodigue.

Il faut aussi aimer son métier passionnément. Il faut aimer les matières et les connaître à fond, savoir pourquoi elles sont belles et ne pas s'attarder à les vouloir modifier.

C'est un tort de s'imaginer qu'on peut créer une forme de vase ou concevoir un arrangement de meuble tous les matins en prenant son chocolat. De, puis six mille ans, on a trouvé une dizaine de jolies formes. Lorsqu'on les altère, en les encombrant de figures saillantes, on ne fait pas œuvre d'artiste. Et de plus, on rend un mauvais service à ses contemporains, en confectionnant ornés d'anses insaisissables des pots qui ne versent pas.

Les artisans d'autrefois aimaient leur métier, comme les gens d'aujourd'hui aiment la bicyclette. — Voilà pourquoi c'étaient des artistes.

Il y a en France un tout petit groupe d'artistes comprenant *l'art des objets*. Mais il est probable qu'il ne triomphera pas du mauvais goût national, — et j'ai bien peur qu'on ne refasse jamais de fer forgé ni de tapisserie dans le pays qui a vu naître le Bazar de l'Hôtel-de-Ville.

Ici on n'aime que la camelote. Personne n'a l'amour des choses robustes, simples et bien équilibrées. Les choses laides ne gênent personne. Jetez un objet laid parmi mille objets de goût, on le dénichera immédiatement. On vous rira au nez si vous prétendez qu'il n'en coûte pas plus de faire les choses proprement. — Pourquoi? vous dira-t-on, c'est assez bon comme cela.

... Si je fais un vase et que je le donne à mon ami, mon ami le mettra sur son étagère. Mais je le lui donne pour qu'il s'en serve et pour qu'il le casse au besoin...

On ne fera jamais entendre au peuple le plus spirituel de la terre que le moindre ustensile de cuisine doit être, autant que possible, élégant.

Les rentiers taillent leurs arbres en pains de sucre; si leurs géraniums s'écartent du droit chemin, ils sont rappelés à l'ordre par le buis, ce sergent de ville des jardins — et jamais ils n'admettront qu'un chardon soit plus beau qu'un fuchsia. En un mot, ils ne veulent rien savoir, et pour les modifier, il ne faut compter que sur un miracle.

Mais, dira-t-on, les peuples voisins sont donc bien artistes? Les Anglais ont beaucoup plus de goût que nous. Nous possédons beaucoup plus de grands sculpteurs et de grands peintres que nos voisins. Mais si un mouvement devait se produire, il se produirait beaucoup plus facilement en Belgique, en Hollande, en Allemagne qu'en France; car dans ces pays-là, on respecte encore certaines traditions d'art.

De même qu'on commande aux fidèles d'ôter leur chapeau en entrant à l'église, — sans leur donner aucune explication, il faut dire aux masses : Ceci est beau, respectez-le. A force de respecter le Beau, on arrivera à le comprendre et à l'aimer. »

Enfin, le *Journal des Artistes* publie le texte du projet présenté par MM. Hankar et Crespin au sujet de la construction, à l'une des prochaines Expositions universelles, d'un quartier de ville exclusivement moderne où tout chercheur de neuf aurait la liberté de réaliser son rêve. Nous avons, on s'en souvient, parlé déjà de cette artistique et féconde idée (1), et nous souhaitons vivement qu'elle soit mise à exécution.

NOTES DE MUSIQUE

Le « trio vocal des dames hollandaises » s'étant, au dernier moment, dérobé, l'administration des Concerts Schott a fait appel au jeune talent de M. Jean ten Have, le plus récent « grand succès » du Conservatoire de Bruxelles, le brillant élève d'Ysaye qui a, dans le célèbre quatuor du maître, remplacé M. Crickboom, enlevé à notre horizon musical par les fascinations de la Grande Ville.

M. ten Have a joué au pied levé — à main levée serait mieux en situation — le *Concerto* de Saint-Saëns, la *Fantaisie sur des thèmes populaires écossais* de Bruch et, avec M^{lle} Clotilde Kleeborg, la *Sonate en ut mineur* de Grieg. Il a mis dans l'interprétation de ces œuvres de styles divers tant de sûreté, de sentiment, de justesse d'expression et de charme, que le public lui a décerné une ovation spontanée et unanime. C'est un début qui promet et qui place d'emblée M. ten Have en belle posture parmi les virtuoses compréhensifs.

L'habileté technique, le mécanisme approfondi de M^{lle} Kleeborg ont été, ici même, appréciés la semaine dernière, et nous n'avons pas à y revenir. On souhaiterait à la jeune pianiste plus de chaleur et d'âme; on souhaiterait aussi qu'elle s'appliquât à nous faire entendre d'autre musique que ces *Poèmes sylvestres* de M. Théodore Dubois, pastichés de Schumann et sans nulle valeur artistique. M. Dubois est de l'Institut, et il en abuse. Il y a mieux à faire pour un artiste que de colporter ces articles-Paris, ces « nouveautés » douteuses et anonymes dont rien ne justifie la mise au jour.

M. P. Litta a donné vendredi, à la salle Ravenstein, son premier *recital*, consacré aux œuvres de Schumann. Le jeune pianiste a fait de grands progrès, principalement au point de vue de la compréhension des œuvres. Il s'est assagi, a perfectionné son mécanisme et prend rang, décidément, parmi les virtuoses de valeur. Son interprétation romantique des compositions de Schumann, notamment de la *Fantaisie* et du *Carnaval de Vienne*, est

(1) Voir *l'Art moderne* du 15 juillet dernier.

bien celle qui convient aux inspirations rêveuses, entrecoupées d'élan et de sanglots, du maître de Bonn. Servi par un excellent Steinway, aux sonorités moelleuses et puissantes, ce brillant début fait bien augurer des deux autres soirées annoncées par M. Litta, l'une réservée à Beethoven, la dernière aux œuvres modernes.

Pour rappel, la première séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano aura lieu au Conservatoire, aujourd'hui, à 2 heures. On y entendra des mélodies de Brahms, Grieg, Loti, C. Franck, chantées par M^{me} Lagneau-Nachtsheim, le quintette de Herzogenberg, le trio en *mi bémol* pour piano, violon et cor de Brahms, et l'excellent pianiste Arthur De Greef jouera les Études symphoniques en forme des variations de R. Schumann.

Le premier Concert populaire, sous la direction de M. Joseph Dupont, est fixé à dimanche prochain. Le programme est ainsi arrêté : Ouverture du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn; Symphonie sur un air montagnard français (piano et orchestre) de Vincent d'Indy, joué par M. I. Philipp; *Conte féerique* de Rimsky-Korsakoff (première exécution à Bruxelles); Fantaisie pour piano et orchestre de Charles Bernard (exécutant, M. Philipp); Introduction du deuxième acte de *Gwendoline* d'E. Chabier; enfin l'ouverture de *Tannhäuser*.

Comme nous l'avons annoncé, c'est le dimanche 30 décembre, à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra, qu'aura lieu la première des cinq auditions organisées par la Société des Nouveaux Concerts. Le samedi 29 décembre, dans la même salle et à la même heure, répétition générale.

Cette première séance a lieu avec le concours de M^{lle} MARIE BREMA, dont les débuts ont fait sensation à Bayreuth, cet été. M. Franz Servais conduira, cette fois, l'orchestre; il fera entendre deux importants fragments de son *Apollonide*.

Voici la composition intégrale du programme :

1^o Ouverture du *Barbier de Bagdad*, P. Cornelius. — 2^o *Die Ideale*, d'après Schiller, Liszt. — 3^o Deux poèmes : a) *Träume*, b) *Schmerzen*, chantés par M^{lle} Brema, (instrumentés par F. Mottl), R. Wagner. — 4^o Ouverture de *Léonore* (n^o 3), v. Beethoven. — 5^o Deux fragments de l'*Apollonide* : a) *Élégie*, b) *Scène sous la tente du festin*, hymne, danse sacrée, F. Servais. — 6^o Scène finale de la *Götterdämmerung*, Brünnhilde : M^{lle} Marie Brema, R. Wagner.

Pour le service des places et pour toute demande relative à l'abonnement s'adresser chez Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour, où se trouve déposé le plan de la salle.

PETITE CHRONIQUE

Paraîtra mercredi prochain chez Dietrich et C^{ie} un ALMANACH, cahier de vers par Emile Verhaeren, orné par Théo Van Rysseberghe. Les deux dessins que nous reproduisons ci-dessus sont extraits de cet ouvrage.

La séance annuelle de la Section d'art aura lieu mardi 4 décembre, à 8 1/2 heures du soir, à la *Maison du Peuple*.

L'ordre du jour est ainsi composé : 1^o Rapport du secrétaire sur la marche des travaux; 2^o rapport du trésorier; 3^o organisation des séances pendant l'hiver 1894-95.

A l'issue de cette séance, M. Henry Van de Velde, professeur aux Hautes Études, fera une conférence sur le *relèvement de l'art par l'activité, par l'industrie et par le peuple*.

M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros viennent d'ouvrir à la Galerie Georges Petit, à Paris, l'exposition annuelle de leurs magnifiques grès flammés. Cette exposition sera close le 31 décembre.

Les Grands Magasins du Louvre mettent au concours, entre arti-

sans et artistes français, la composition d'un voile de piano, d'une armoire à glace et d'un lit. Des prix de 1,500, 1,000 et 500 francs sont offerts aux lauréats, auxquels il est expressément recommandé de *faire du neuf, de se dégager de toute imitation des styles convenus*. Voilà qui est bien et d'un exemple salubre.

La livraison de novembre du *Magazine of art*, la première du XVII^e volume de cette publication de luxe, contient une étude de M. H. Sherard sur la *Vie du Christ* de James Tissot, qui fut le grand succès du dernier Salon du Champ-de-Mars. L'article est illustré de sept reproductions de tableaux et dessins de M. Tissot. On sait que l'œuvre énorme du peintre français, dont nous avons donné la description (1), a été acquise par la maison Mame, de Tours, au prix de un million cinq cent mille francs. Signalons aussi, dans la même livraison, une intéressante étude de M. C. Wilhelm sur l'*Art au théâtre*, illustrée par l'auteur, un article sur les *Femmes peintres* par Hélène-L. Postlethwaite, avec de nombreux portraits, une étude de Victor Champiez sur les industries d'art anglaises, une superbe composition de Charles Ricketts, deux photogravures d'après Francis Walker et C. Wünnenberg, etc.

Les œuvres de Charles Jacques, vendues chez M. Georges Petit, à Paris, les 12, 13, 14 et 15 novembre, ont atteint des enchères élevées. Le grand *Troupeau* a été adjugé 30,000 francs; le *Tertre*, 15,000; la *Sortie du village*, 13,950; la *Rentrée du troupeau*, 13,000; les *Chevaux à l'abreuvoir*, 12,800; les *Vaches à l'abreuvoir*, 12,000; la *Bergerie*, 12,000; l'*Intérieur de bergerie*, 12,000; l'*Abreuvoir aux moutons*, 10,000; la *Pastorale*, 10,000; le *Troupeau de moutons près d'une mare*, 9,500; les *Moutons sur les coteaux d'Annet*, 9,000; la *Plaine de Barbizon*, 8,050; la *Rentrée à la ferme*, 8,000; l'*Abreuvoir* (clair de lune), 7,500; la *Sieste*, 7,500; le *Troupeau fuyant devant l'orage*, 6,750; la *Bergerie*, 6,600; la *Provende*, 6,200; les *Chevaux de halage*, 6,000; la *Bergère*, 6,000, etc.

Les eaux-fortes et pointes-sèches ont été disputées à des prix variant de 40 à 960 francs. Les trois épreuves du *Pâturage* ont été vendues 900, 920 et 960 francs.

Dessins : *Raffourage*, 3,550; *Moutons à l'abreuvoir*, 2,350; *Sortie du troupeau*, 2,320; *Bergère faisant boire ses moutons*, 1,950; *Raffourage*, 2,900; *Abreuvoir au mouton*, 1,500; *Idem*, 1,200; etc.

La *Revue des Arts du Métal*, dirigée par M. Arthur Maillet, élargit son cadre en changeant de titre.

Elle s'appelle maintenant *L'Art décoratif moderne, Revue des Arts appliqués à l'Industrie*; ses bureaux demeurent 51, rue Vivienne, et le prix du numéro reste fixé à 1 franc.

Il sera désormais traité, toujours avec de jolies illustrations, des bronzes, de l'orfèvrerie, bijouterie, joaillerie, serrurerie, reliure, émaux, verrerie, ébénisterie, tapisserie, céramique, ciselure.

(1) Voir l'*Art moderne* du 6 mai dernier.



THE
FINE ART
& GENERAL
INSURANCE
COMPANY, L^d

ASSURANCES.

de tableaux, gravures, livres, bijoux, sculptures, instruments de musique et de toutes œuvres d'art contre les risques d'incendie, de vol, de détériorations, et contre tous risques par polices *incontestables*.

DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE :
Bruxelles, 50, rue de Namur. (Téléphone 1421.)

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
Avenue de la Tolson-d'Or, 56, Bruxelles

Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

INCESSAMMENT
OUVERTURE DES GALERIES D'EXPOSITION

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos **BECHSTEIN & BLUTHNER**

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPÉS, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

Collection de feu M. Jean **VANDER-DONCKT**

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON

FAIENCES DE DELFT ET AUTRES

BRONZES ET CUIVRES

ARGENTERIES, MONTRES

Tapisseries d'Audenaerde, Meubles, etc.

Vente à Bruxelles, Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances,

DU 4 AU 7 DÉCEMBRE 1894

Exposition particulière, le 1^{er} décembre.
Id. publique, le 2 décembre.

Notaire :

M^c **ELOY**

10, rue de la Chancellerie, 10.

Experts :

MM. J. & A. LEROY, FRÈRES

12, place du Musée, 12.

Chez lesquels se distribue le catalogue.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LOUIS DELATTRE *Les Miroirs de jeunesse*. — LETTRES DE RICHARD WAGNER. — EXPOSITION DES AQUARELLISTES. — QUELQUES LIVRES. *Sonnettes d'automne*, par Camille Mauclair; *Sur les Golfes; Vers la Vie*, par Richard Ledent. — « LE VAISSEAU-FANTÔME » AU THÉÂTRE LYRIQUE NÉERLANDAIS. — « LA FILLE DE MADAME ANGOT » — NOTES DE MUSIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

LOUIS DELATTRE

Les Miroirs de jeunesse. Bruxelles, Lacomblez.

Sonnez! Sonnez! les cloches des villages de Meuse! Sonnez par-dessus les toits d'ardoises de vos pays! Sonnez par-dessus vos vergers, vos coteaux, vos collines! Et vous, chantez, les sources de ces régions gaies, et les fontaines jolies! Brillez, les fleurs, et souriez, là-bas, les belles galantes de quinze ans! Un poète, né parmi vous, a recueilli vos sons, vos parfums, vos éclats, vos amours et en a fait une corbeille de contes.

Faire de la critique, ce beau livre fermé, Dieu m'en garde! Il m'a trop fleuri l'âme. Et j'entends encore bruire des sources, rire des fillettes, pépier des moineaux; j'entends les cris des grives dans les bosquets de Leernes et le vent qui passe dans les jardins de

l'Entre-Sambre-et-Meuse. Voilà les arondes qui gazouillent! Et voilà des filles blondes et roses et des fleurs de bruyères! J'entends encore le bruit des petites villes, le bruit des vallées, le bruit des ruelles et je vois des métairies blanchir derrière des prés tout fraîchement fauchés. Je vois des coudes de rivières dans des paysages clairs et tout celamurmure délicieusement en moi. Car lorsque Louis Delattre écrit, on dirait qu'il peint un pommier où il y aurait à la fois des fleurs et des reinettes croquantes, et il semble mêler, dans la vie âpre et caressante de sa littérature, l'été au printemps.

Ce jeune panthéiste, ce fringant poète de joie, qui aime tout ce qui vit, comme la douce Frémiée de ses contes, écoute si bien respirer les choses et s'émeut de toutes les palpitations, qu'elles soient d'une poitrine humaine ou qu'elles soient du ciel ou de la feuillée! A travers ses contes, il laisse courir son cœur, un jeune cœur sentimental, étourdi et aimant. Il fait des déclarations d'amour aux fontaines de son village, aux eaux naïves, chantantes ou mélancoliques. Et il en adresse d'autres à sa payse à la robe gris de perle : « J'ai pour toi un joli village tout entier, de pignons blancs, de poules picorant sous les haies et de treilles au soleil. » Les étoiles, ces blondes abeilles des nuits d'été, l'attendrissent, le voluptueux, et il s'attendrit plus encore pour les bons aoûtérons, qui fauchent, loin de la Campine, les blés d'or de la Wallonie. Comme il aime!

comme il aime! comme il aime! Il est pris de vertes fringales pour les frisquettes vachères, agiles comme des orvets, et qui sentent l'herbe et les bêtes. Il aime les sentiers, il aime les enfants et l'éclat des prairies mouillées. Que c'est bon, dans ces temps de littérature guindée et de poésie hermétique, de trouver un tel écrivain qui ouvre son cœur aussi franchement vers la joie! C'est la joie pure, la joie sereine, la joie du soleil, celle de vivre et d'aimer, de courir dans la lumière et d'écouter chanter son âme! C'est la joie blanche de la jeunesse! Il faut que tout se réjouisse avec la jeunesse, les clairières et les clochers, les ruisseaux sous les saules et les alouettes dans l'azur! Même pendant les ondées, le ciel sourit derrière les larmes d'avril. Même devant les hivers tristes, la neige est nuptiale et blanche, parle du bonheur. Et voilà ce que contient ce livre et voilà tout ce qu'il nous dit, consolant et amical, et venant, « mouchou » sans façon, chanter dans notre bibliothèque des refrains d'une rusticité attendrie et y apporter la bonne odeur des rives de la Sambre et la gaieté fière de certains ciels du Hainaut.

Ah! Mais on rencontre du scepticisme dans ces contes pimpants! La bouche qui souriait va donc un peu s'amertumer? Oh non! c'est un masque, n'est-ce pas? et ce petit carnaval ne dure guère plus de trois pages. Le masque est rejeté. Le sourire de bonté le transperçait d'ailleurs de ses rayons. Le livre est trop jeune pour prendre de ces airs-là et la tendresse revient bien vite à flot.

Et de la mélancolie? Oh oui! Tout n'est pas rose. Mais tant est grande l'ingénuité de l'auteur, et si débordant son cœur, qu'il se croit souvent bien gai quand il est triste. D'autres fois, en revanche, c'est d'une voix flûtée qui veut être mélancolique qu'il nous parle, comme Frémée quand elle chante :

J'ai bien nourri, sept ans, un joli geai
En ma gayole,
Et quand ce vint au premier jour de mai,
Mon joli geai s'envole!

Et puis, d'ailleurs, cette mélancolie est si bonne et si naïve, — tenez, comme cette prière d'enfant : « Ah! bon patron qui fis ressusciter les enfants tués et mis au sel par le méchant boucher, saint Nicolas, fais que Mélie regagne des places assez pour que sa tante Marie-Flipotte lui donne le chapeau à plumés frisées! »

Ce n'est pas là le premier livre de Louis Delattre. Avaient paru déjà les *Contes de mon village*. Ceux-ci annonçaient les *Miroirs de jeunesse*, mais ils étaient plus jeunes encore. L'oiseau sortait du nid. Il s'arrêtait à la première gouttière, au premier mur garni de clématites. Maintenant ses pennes sont bien garnies, il a de l'envergure; il affronte de plus grands ciels et plane bien plus haut dessus ces paysages wallons, dont il chante l'âme comme on ne l'a pas encore chantée, dans le prime-saut de ses refrains et à plein cœur.

Ces *Miroirs* sont-ils les adieux de l'écrivain à sa jeunesse si éveillée? Il paraît le dire, dans son alerte dédicace à Georges Eekhoud : « Il me semble que je tends, à mon bon maître, les lambeaux blancs et rouges de ma dernière robe prétexte. » Mais nenni! Pour qu'un pareil ruisseau, si frais près de sa source, si bellement babillard, si pur et si heureux, perde sa jeunesse luronne et tendre, il faut des cataclysmes qui ne peuvent arriver. Louis Delattre restera le conteur de la joie et, quoi qu'il fasse, sa philosophie s'amusera toujours des pigeons qui passent dans l'azur et des belles filles aux yeux d'aube. Il restera le psychologue étourdi et aimant qu'il est et il deviendra — on peut facilement le lire dans la main qui a écrit ces livres — un de nos grands conteurs.

Lettres de Richard Wagner.

On lira avec intérêt ces extraits, encore inédits, de l'ouvrage que prépare M^{lle} Augusta Staps et que nous avons annoncé dernièrement (1).

Je le vois encore assis sur le siège qui se trouve, aujourd'hui comme alors, dans l'embrasure de ma fenêtre, écoutant impatientement ce que je lui disais de la splendeur de l'avenir qui l'attendait.

Le soleil venait de se coucher dans toute sa beauté : le ciel et la terre n'étaient que lumière et que flamme.

Wagner me dit : « Que me parlez-vous d'avenir quand mes manuscrits sont encore au fond d'une armoire? Qui fera représenter l'œuvre d'art que je ne puis laisser venir au jour qu'avec la collaboration de démons propices, afin que le monde entier sache que c'est ainsi que le Maître a vu et voulu son œuvre? »

Dans sa surexcitation il allait et venait par la chambre. Tout à coup il s'arrêta devant moi et s'écria : « Je suis autrement organisé, j'ai des nerfs plus sensibles, il me faut la beauté, l'éclat et la lumière. Le monde me doit ce dont j'ai besoin. Je ne puis pas vivre d'une misérable place d'organiste comme votre Maître Sébastien Bach! Est-ce donc une exigence inouïe que de demander que le peu de luxe dont j'ai envie vienne à moi? Moi, qui prépare de la jouissance à des milliers et des milliers d'êtres! »

En parlant ainsi il relevait la tête comme s'il lançait un défi. Puis il retomba sur le siège dans l'embrasure de la fenêtre et regarda devant lui. Que lui faisaient la splendeur du paysage et la sérénité de la nature?

Non, ce n'était pas tout joie quand Wagner était à Mariafeld.

Munich, 4 mai 64

TRES CHÈRE AMIE,

Je serais le plus ingrat des hommes si je ne vous faisais part sur le champ de mon immense bonheur!

Vous savez que le jeune roi de Bavière m'a fait chercher, je lui ai été présenté aujourd'hui. Il est malheureusement si beau, si intelligent, si ardent et si grand que je crains que sa vie s'évanouisse dans ce monde vulgaire comme un rêve fugitif et divin. Il m'aime avec l'ardeur et la ferveur du premier amour, il sait et connaît tout ce qui me concerne. Il veut que je reste à jamais

(1) *Quinze lettres de Wagner, accompagnées de souvenirs et d'éclaircissements*, par ELISA WILLE, traduites et publiées par M^{lle} AUGUSTA STAPS. Voir *l'Art moderne* du 25 novembre dernier.

près de lui, que je travaille, que je me repose et que je fasse exécuter mes œuvres; il veut me donner tout ce dont j'ai besoin; il veut que je termine les *Nibelungen* et il les fera exécuter comme je le désire. Et tout cela il l'entend sérieusement et littéralement, comme vous et moi, quand nous parlions ensemble. Tout souci pécuniaire doit m'être enlevé; j'aurai ce dont j'ai besoin, à la seule condition que je reste auprès de lui.

Que dites-vous de cela? Qu'en dites-vous? N'est-ce pas inouï? Est-ce que cela peut être autre chose qu'un rêve?

Pensez comme je suis ému!

Mille amitiés sincères! Mon bonheur est si grand que j'en suis tout écrasé. Quant au charme de son œil, vous ne pouvez vous en faire une idée: pourvu qu'il vive! C'est un miracle par trop inouï!

Amitiés sincères à Wille et aux adolescents!

A jamais,

Votre reconnaissant
RICHARD WAGNER

Ne rien ébruiter! Rien dans les journaux! Tout est entre nous et doit y rester!

Starnberg en Bavière, 26 mai 1864.

CHÈRE, PRÉCIEUSE ET VÉNÉRÉE AMIE!

Je doute que cette lettre vous parvienne encore à Mariafeld, mais je suppose qu'on la fera suivre. A vrai dire je ne vous écris que pour ne pas laisser germer en vous l'idée que je pourrais être ingrat envers vous. Les horribles douleurs de l'enfantement de mon bonheur, c'est chez vous que je les ai ressenties et c'est vous qui m'avez aidé à l'enfanter; nous ne voyions et ne sentions que les maux et les angoisses de cet enfantement; peut-être est-ce chez les mères un cas mortel pendant lequel la pensée de ce qui doit être enfanté disparaît pour un temps, laissant les douleurs pour unique réalité. Mais je comprends à peine comment j'aurais surmonté tout cela et comment, finalement, j'aurais été en état de prendre congé de vous dans une disposition d'esprit qui, en somme, était calme et tolérable, si, au plus profond de mon être, je n'avais eu vaguement conscience que mes souffrances inouïes m'avaient acquis un droit de haute portée, un droit qui, quand bien même il n'aurait pu exercer son action sur le monde, m'aurait élevé d'autant plus au-dessus du monde et aurait fait de moi, dans mon for intérieur et même dans la plus profonde des misères, un homme consacré et sanctifié.

Que j'ai le droit de coter si haut mes souffrances, vous le savez, amie, vous pouvez en porter témoignage. Pensez jusqu'à quel point j'étais humilié. Je n'aurais pu l'être davantage, n'est-ce pas? Oui, j'en étais arrivé là! Voyez-vous, chère, précieuse amie, l'extrême humiliation a fini par m'élever, je sentais que, puisque cela était possible, puisque je pouvais supporter cela et pourtant rester doux et bon, c'est que cela devait avoir pour moi une signification plus haute. J'eus la perception rapide comme l'éclair que le rideau allait se lever soudain, et qu'un bonheur merveilleux devait m'apparaître. Et vous l'aviez aussi — vous me l'avez dit clairement. — Avouez-le: tous deux nous étions comme inspirés. Amie, voici ce que je veux dire: que le rideau se levât déjà pendant la vie ou seulement après la mort, en vérité, cela m'était égal, mais je savais qu'il se lèverait. — C'est pour cela que je ne m'effrayai point lorsque mon merveilleux bonheur m'apparut — j'en avais été sûr; seulement, ce qui m'étonna, c'est

qu'il vint avec une telle rapidité, justement alors, ce jour même, à cette heure!

Ne doutez point de cela, amie. C'est ce bonheur-là qui seul répond pleinement et entièrement aux souffrances que j'ai dû subir jusqu'à la plus profonde des misères. Je sens que même, s'il n'était jamais arrivé, j'en aurais été digne et cela me donne la certitude de sa durée. Mais si vous voulez avoir en outre la preuve de l'origine divine de ce bonheur, écoutez-moi...

L'année de la première exécution de mon *Tannhäuser* (de l'œuvre avec laquelle j'inaugurai ma voie nouvelle et pleine d'épines, au mois (août) où je me sentis une force créatrice si prodigieuse que je conçus en même temps le plan de *Lohengrin* et celui des *Maîtres Chanteurs*), une mère enfanta mon ange gardien.

Au temps où je terminais à Lucerne mon *Tristan* et où je me donnais une peine atroce pour qu'il me fût rendu possible de me fixer sur le sol allemand et où, désespéré, je finis par me tourner vers Paris, — alors l'adolescent de quinze ans assista pour la première fois à la représentation de mon *Lohengrin* et en fut si profondément empoigné que depuis lors c'est par l'étude de mes œuvres et de mes écrits qu'il a fait lui-même son éducation au point qu'il a avoué franchement à son entourage, comme il me l'avoue maintenant à moi, que j'ai été son unique éducateur et son unique professeur

RICHARD WAGNER

EXPOSITION DES AQUARELLISTES

Jamais cette exposition n'a été aussi insignifiante, comme ensemble. Voilà une Société qui a rudement besoin de se renouveler, de faire peau neuve. Les croûtes à l'eau qui sont exposées là forment certes, veuves de sel, de poivre et de piment, un des plus fades bouillons qu'on ait servis au public. Pouah! les Dell'Acqua, les De Vriendt et autres Van Severdonek! Et que d'autres « quelconqueries » encore! C'est de l'art de pensionnat! C'est de la relature d'académie! Certains coins ont l'air de l'arrière-boutique d'un débitant de chromos. Un peu d'aéragé, n'est-ce pas, pour l'an prochain? Un peu de neuf? Et surtout, un bon et solide nettoyage!

Les spécialistes de l'aquarelle restent les mêmes: MM. Uytterschaut, Siaquet, Cassiers, Binjé, tous gais comme des Portugais, amusants, du brio et de la roublardise au pinceau, mais peu variés. Quelques Italiens sont toujours les confitureux lécheurs qu'on sait. Quelques Hollandais fabriquent des têtes de Frisonnes pareilles à des figures de poupées en bois.

Voilà l'ensemble! Ça et là, quelques artistes. M. Constantin Meunier avec des têtes de mineurs et de hiercheuses, aquarelles énergiques. M. Eugène Smits et ses aristocratiques couleurs. M. Alexandre Marcette, un luministe « turnérien », dont les trois œuvres cherchent des effets de canal et de fleuve intéressants. M. Fernand Khnopff, dont l'art hermétique et savant arrête toujours, et qui dresse, en un de ses cadres, une figure blanchement étrange et d'allure magique et royale, noblement dessinée. M. Den Duyts, toujours mélancoliquement poétique. M. Emile Claus, avec deux pochades. M. Oyens, M. de Burlet, M. Hagemans et d'autres...

Parmi les étrangers, deux attirent et forment le véritable intérêt de l'exposition: MM. Carlos Schwabe et Jakob Smits.

M. Carlos Schwabe est un symbolique. Il s'apparente un peu à la race des Jan Toorop, des Thorn Prikker, des Doudelet. C'est de la peinture littéraire. Cet art n'a pas l'élégance ni le mystère fier de celui de M. Klnopff, mais il retient par son étrangeté doucement triste, par sa mélancolie un peu malade et ses couleurs déteintes.

Tout autre l'art de M. Jakob Smits. Vigueur, santé, plénitude de vie! voilà ce qu'il clame. C'est un robuste, ce peintre hollandais. C'est bon de voir, de temps en temps, de ses œuvres à quelque cimaise d'exposition, car il n'est guère prodigue de montre. Sa *Mater dolorosa* et sa *Mater amabilis* sont des œuvres bellement traitées, largement, avec une émotion poignante que l'artiste a su communiquer à son pinceau même et qui chante dans la couleur. *L'Été* se recommande par les mêmes qualités de couleur forte et de sentiment sain et vrai.

A l'an prochain, vous autres de l'aquarelle, une exposition plus solide, n'est-ce pas?

QUELQUES LIVRES

Sonatine d'automne, par CAMILLE MAUCLAIR. Librairie académique, Perrin, Paris.

M. Mauclair écrit au seuil de son livre :

« On trouvera dans ce recueil des notations sentimentales, des lieds, des historiettes violentes et étranges, et parfois, presque tout simplement, des sanglots : de petits poèmes n'ayant guère plus de raison d'être qu'un frisson ou qu'un sourire et s'en contentant pour exister. »

Puis il ajoute :

« Et je m'inquiéterais de voir chercher à tout ceci plus de cohésion qu'aux jeux mêmes et aux balbutiements du sentiment : car « de la littérature » ce sera dans d'autres livres... »

Il ne faut donc point faire un grief à M. Mauclair du décousu de son livre. Il a bien fait ce qu'il a voulu faire.

Ses vers, certes, ne sont pas intacts d'influences, mais que de surprises pourtant et que de vraie et intime poésie parfois. Voici :

Dans notre maison nous restons assis
Moi comme un pèlerin, toi comme une étrangère,
Vraiment, ma douce, comme si
Nous étions intrus sous ce toit solitaire.

Et c'est tellement, cependant,
La maison de la tristesse ici
Que nous sommes sûrement
Chez nous, ma chère voyageuse.

Nous restons tous les deux tremblants
Au fond de l'ombre douceuseuse,
Et vaguement tes voiles blancs
Indistinctement
Te font immatérielle et visible...

Allons! notre lampe! il n'est pas possible
Que nous ne soyons pas chez nous ici :
Mais, — as-tu peur de la lumière aussi...?
Je devine que tu deviens pâle...

Alors, si nous avons peur de tout,
Nous ne serons jamais chez nous!

Voici encore de la passion ardente et soudaine :

Tu as tant regardé les étoiles
Qu'ils en sont pleins, tes yeux :
C'est des sables, c'est des feux,
C'est de l'eau glacée et pâle
Avec des bijoux bleus.

C'est des paysages étranges,
Des voies lactées, des colliers, des symboles :
Et puis cela change,
Et puis c'est des pierreries folles.

Tu es bien heureuse
De prendre avec tes cils les étoiles du matin :
Tu en as plein tes prunelles,
Belles comme les prunelles des catins.

Donne-moi tes yeux sous mes lèvres,
Pour boire cette eau bonne pour ma fièvre,
Avec les reflets d'étoiles dedans :

Ah! puis, tiens, donne aussi tes lèvres
Et tes dents froides dedans.

Le peu de musique à la Schumann que M. Mauclair nous annonce est donc variée et vivante. Elle va de la douceur et de la tristesse de l'amour vers sa violence.

Suivent quelques petits poèmes que j'appellerais volontiers numériques parce que le nombre trois y joue un grand rôle et dans leur voisinage se sertit cette admirable piécette : *Minute*. Tout cela emprunté des airs de ballades et de refrains sur lesquels dansent comme follets nos mille soucis et nos mille regrets et nos mille pensées de tendresse ou de douleur de jeunes poètes modernes, qui veulent vivre.

Les *Sonatine d'automne* sont à relire.

Sur les Golfes (*Naples et Salerne*). Journal d'une Ignorante. — Bruxelles, Lacomblez, sans millésime. Petit in-8°, 30 p. et table.

Cette suggestive et douce chose est la continuation d'un *Voyage en Italie* (par une Ignorante), qui fut couronné par l'Académie française.

Un accent plus poétique et plus ému encore peut-être, lui donne un charme d'art féminin fait de grâce naturelle, de légèreté de touche, d'émotion vraie qui laisse cette rafraichissante sensation des jolies œuvres d'art sincères, discrètes et finement colorées.

« L'Ignorante » est artiste au point de laisser transformer son style par le pays qu'elle voit; aussi ces courtes pages sont-elles une vraie bouffée d'air d'Italie. Cela vous fait remonter à l'âme tout le charme si endormeur et si vivant de ce pays « où on croit se ressouvenir de ce qu'on a été dans les siècles passés, avant d'avoir été repoussé dans les contrées froides où on s'est fait une âme plus intérieure, plus frileusement repliée sur elle-même ».

J'ai eu la joie de voir exprimer une impression éprouvée là-bas très vivement; c'est à propos de la musique italienne, qui y résonne tout autrement qu'elle ne le fait ici. Est-ce le tempérament des exécutants, la pureté de l'air? Il m'a semblé que cette musique ne devrait s'entendre que là. Mais cette intuitive et raffinée « Ignorante » le dit mieux :

« Je songe au grand Verdi. J'entends une de ses plus sublimes inspirations et je me pénètre, avec le gratteur de mandoline pour tout exécutant, d'une impression autrement suggestive et complète de ce chef-d'œuvre qu'alors que je l'entends dans nos théâtres.

« Je ne sentis jamais mieux qu'à cette heure que rien ne vaut, dans l'art, l'harmonie ambiante particulière à chaque œuvre. J'ai compris tout à fait, en Italie, le vrai sens de cette musique, et l'enthousiasme que suscite en toute la nation, le maître, qui est l'expression même du génie de la race. »

Ces impressions de voyage paraissent courtes, chose rare dans ces récits, où la personne de l'auteur encombre souvent la scène sans donner pour cela la jouissance d'une personnalité.

Ici, au contraire, cette jouissance est complète et charmante.

Vers la vie, par RICHARD LEDENT. — Besnard, à Liège.

Oeuvre de début, ce livre mérite une attentive lecture.

L'auteur est de ces jeunes, compagnons de Gérardy et de Rasensfosse, qui se groupèrent autour de *Floréal*; de cette pléiade d'âmes wallonnes, avec au fond l'étrange mélancolie du Nord. Car c'est encore elle, cette mystérieuse mélodie, que nous retrouvons ici et M. Richard Ledent a su la conduire par les trois courts drames de son livre.

La Forêt, la Mer, la Ville! Évocation superbe d'âmes géantes, alliage altier de grandeur, d'inconnu et de menace!

Propos un peu confus, assez vagues parfois, mais parfois profonds.

Le premier des trois actes du drame est spécialement d'une conception sauvage et folle, bellement transposée sur le papier.

L'enfant malade, sentant la mort emplir son petit cœur d'agonie et de plainte, dit :

Quand je ferme les yeux je vois encore très bien
et la nuit dure-t-elle encore après minuit?
Mère, fera-t-il jour demain?

Et la mère répond :

Ferme tes yeux, ...
Le jour vient ou la nuit, l'heure passe, qu'importe.
La mère veille,
Sais-tu que mon amour est grand comme un soleil!

C'est le cri de vie et d'amour devant la mort qui passe, dévastatrice du bien et du mal, tueuse d'enfants blonds et de rêves.

Les deux autres drames de M. Ledent n'ont point la même allure farouche, échevelée dans la nuit.

Signalons de la *Mer*, ces paroles d'un chant de matelots :

Dès le soir lumineux, nous carguerons les voiles
pour saisir dans leurs plis les plus belles étoiles,
et quand les lendemains brilleront sur les eaux,
nous irons, conquérants des grands soleils nouveaux!

Ça et là, à certains carrefours du drame, nous trouvons quelque situation qui semble du Maeterlinck. Ceci n'est pas un reproche, c'est une très simple impression personnelle que nous notons, car les qualités propres de M. Ledent sont évidentes.

Elles marqueront mieux avec la force graduante du poète.

Quant à la forme, condition négligeable, du reste, ce sont des vers à volonté et des douze pieds avec rime libre.

P. S^{te}.B.

LE VAISSEAU-FANTÔME

au Théâtre Lyrique Néerlandais.

Ce qui caractérise les braves gens qui sont venus d'Anvers, hier, faire manœuvrer sur la petite scène du Théâtre Communal la nef aux « mâts noirs et voiles rouges », — et ce qui rend acceptable leur interprétation approximative de la tragique légende de Wagner, — c'est la conviction qui les anime, leur sincérité d'expression, leur ferveur artistique. La mise en scène est barbare, d'une indigence préshakespeareienne; qu'importe! L'orchestre est réduit à ses éléments rudimentaires; les musiciens n'en ont que plus d'ardeur! Les chœurs chantent au-dessous du ton, parfois au-dessus, et toujours hors de la mesure; ils sont d'autant plus « nature ». On dirait d'une suite d'imageries populaires, aux naïfs dessins taillés à coups de canif dans le bois et violemment enluminés. Et le public s'échauffe aux déclamations

du Hollandais, sympathise avec la bonhomie du patron Daland, s'apitoye sur l'infortune de la gentille Senta. Bon enfant et docile, accoutumé à la rhétorique emphatique de la scène flamande, il se soucie peu des invraisemblances du décor, des bafouillements de l'orchestre, du désarroi des chœurs, de l'émission gutturale des chanteurs. Le drame seul le passionne. Et il applaudit, il applaudit! ainsi que dans la cave de Toone la marmaille manifeste avec turbulence sa joie au récit des aventures merveilleuses de Liederk et de Geneviève de Brabant.

M. Henri Fontaine, le baryton anversois bien connu, et une chanteuse de talent, M^{lle} Levering, réalisent, en cette transposition vraiment digne d'intérêt, les personnages de Daland et de Senta. Ils y mettent toute leur ardeur, et il semble, à les voir si pénétrés, qu'ils accomplissent une mission vulgarisatrice et généreuse, la propagande de l'art dans les petites classes, l'appel des impressions de la foule vers les beautés sereines des chefs-d'œuvre.

La Fille de Madame Angot.

Les joyeux refrains qui prirent leur vol à l'Alcazar vers 1872 (hélas! nous fûmes de la première, et de la centième!) réveillent, depuis quelques jours, les échos des Galeries, et leur popularité soudain ressuscitée fait une concurrence redoutable à la gloire de *Daisy*, de *The Man who broke the Bank at Monte-Carlo* et du leit-motiv des sœurs Barrison : « Voulez-vous, Mesdames, un lapin, — pin, — pin? »

Infailliblement se mesure le succès des opérettes aux sifflements des mitrons, des écoliers, des porteurs de journaux et des télégraphistes. Si, depuis huit jours, vous entendez dans les rues les motifs « favoris » de la célèbre partition de Charles Lecocq, soyez sûr que *la Fille de Madame Angot* a fait sur la scène de M. Maugé une rentrée triomphale.

Depuis la reprise que donna de cet ouvrage, en juillet 1888, le Théâtre de la Bourse, on n'entendit plus parler à Bruxelles de M^{lle} Lange, ni du suave Larivaudière, non plus que des amours de Pomponnet et des succès galants d'Ange Pitou. L'idée de faire revivre, dans un cadre élégant et neuf, les plaisants épisodes qu'imaginait la fantaisie de MM. Clairville, Siraudin et Koning, ne pouvait manquer de plaire au public. Une bonne interprétation d'ensemble, une mise en scène réglée avec soin (la charge des Hussards, au premier acte, est d'une réalité saisissante), un ballet coquet et pimpant dans lequel est introduit un divertissement comique qui a valu à M^{lles} Linda Pastore et Aranka les honneurs du *bis*, ont achevé de conquérir les spectateurs.

Et le bruit des acclamations et des applaudissements a salué le retour, dans leur bonne ville de Bruxelles, du sémillant cortège qui, depuis plus de vingt ans, a promené à travers les deux mondes la célébrité du maestro Lecocq.

NOTES DE MUSIQUE

Pour rappel, la première matinée des Concerts populaires aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 1 heure 1/2, au Théâtre de la Monnaie, avec le concours de M. Philipp. On y entendra notamment la *Symphonie pour orchestre et piano sur un thème montagnard français* de Vincent d'Indy et le *Conte féerique* de Rimsky-Korsakoff, exécutés tous deux en première audition. M. Vincent d'Indy, arrivé à Bruxelles pour les dernières répétitions, assistera

au concert. La répétition générale a eu hier un très grand succès et fait présager une exécution remarquable des œuvres qui composent le programme.

Dimanche prochain, à 2 heures, deuxième concert de l'Association des professeurs d'instruments à vent au Conservatoire, avec le concours de M^{lle} Sidner. Au troisième, on entendra une cantatrice de Bordeaux, M^{me} Dierickx-Lammens, et au dernier M. Martapoura, notre compatriote, ex-baryton de l'Opéra.

La troisième séance musicale organisée par la Maison Schott sera donnée samedi prochain, à 8 heures du soir, dans la salle de la Grande Harmonie, avec le concours de MM. Eug. d'Albert, pianiste, et Ed. Jacobs, violoncelliste.

C'est le jeudi 20 décembre, à 8 1/2 heures, qu'aura lieu, au Palais de la Bourse (Salle des ingénieurs), la première des intéressantes séances de musique de chambre données par MM. Alfred Marchot, J. Ten Have, L. Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye. Le programme se compose du Quatuor n° 2 de Beethoven, du *Prélude, Choral* et *Fugue* de César Franck, et du Quintette pour piano et cordes du même compositeur.

Le prix d'abonnement est de 12 francs pour les quatre séances. L'entrée pour chacune d'elles est de 5 francs. S'adresser pour les billets et abonnements à M. Alfred Marchot, 61, rue du Nord, et chez les éditeurs de musique.

L'administration des « Nouveaux Concerts liégeois », qui inaugureront aujourd'hui leur septième année d'existence, vient de faire connaître le nom des artistes appelés à se produire à chacune des quatre séances de la présente saison : M. Ferruccio Busoni, pianiste-compositeur, dont l'apparition récente à Berlin fit sensation, — M. Franz Ondricek, le célèbre violoniste hongrois, émule de Sarasate, — M^{me} Fannie Bloomfield Zeisler, la pianiste américaine, que l'on compare à Sophie Menter, enfin M. Orelion, un baryton hollandais que Bayreuth, Berlin, Munich et Dresde disputent à Amsterdam.

Parmi les œuvres orchestrales que M. Dupuis compte faire entendre à ses abonnés, citons déjà celles de Arensky, *Un Rêve sur le Volga*; Brahms, une symphonie et une ouverture; Bruckner, seconde symphonie; D'Albert, ouverture de l'opéra *Le Rubis*; V. d'Indy, *la Forêt enchantée*; Dvorak, ouverture *Dans la nature*; C. Franck, ballets d'*Hulda*; Glazounow, ouverture sur des thèmes grecs; Goldmark, ouverture de *Sapho*; Götz, symphonie; Holmès, *Irlande*; Humperdinck, prélude et fragments de *Hänsel et Grätel*; Raff, *Léonore*, symphonie n° IV; Ritter, *Oloafs Hochzeitsreigen*, *Valse symphonique*; Guy Ropartz, *les Landes*; Saint-Saëns, *Suite algérienne*; Max Schillings, prélude de l'opéra *Inguelde*; Schubert, *Fantaisie orchestrée* par Mottl; Schumann, symphonie n° I; Smetana, *Ma Vlast*, poèmes symphoniques, fragments de la *Fiancée vendue*; Joh. Strauss, *Perpetuum mobile* (variations pour orchestre); Rich. Strauss, prélude de l'opéra *Guntram*; Svendsen, *Sigurd Slembe Zorahayda*.

L'audition de dimanche dernier, au Conservatoire de Liège, sous l'énergique direction de M. Jules Debeve, et consacrée exclusivement à Beethoven, nous a permis d'apprécier, dans des œuvres difficiles, l'artistique exécution des élèves du Conservatoire.

La classe d'orchestre fondée en 1872 par M. J.-Th. Radoux, l'érudite directeur, a fait d'année en année de surprenants progrès. Il faut ajouter aussi que M. Radoux, pendant le travail préparatoire des répétitions, initie les jeunes gens, en une causerie très attachante et très claire, à la compréhension des œuvres qui figurent au programme.

Egmont, musique composée pour la tragédie de Goethe, et *la Victoire de Wellington à la bataille de Vittoria* ont reçu une interprétation pleine de fougue et de grandeur.

Le public compact qui assistait à cette séance a frénétiquement applaudi les brillants lauréats de l'établissement, M. Max Maasz et M^{lle} Marthe Lignière. M. Maasz, a exécuté avec une grande sûreté d'archet la première partie du très difficile concerto pour violon. M^{lle} Lignière a su dire avec une émotion profonde et communicative les chansons de Claire (*Egmont*) et la célèbre élégie *Adélaïde*.

Les parties récitées de *Egmont* étaient dévolues à M. Emile Sigogne, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège. M. Sigogne, dont la diction est impeccable, a déclamé le poème, tout vibrant de *liberté*, avec le lyrisme qui déborde, selon — toujours — l'expression juste.

Et pour notre plaisir d'art, que M. Sigogne revienne souvent parmi nous. La Société littéraire *L'Emulation* ne pourrait-elle organiser encore une séance de lecture au cours de laquelle M. Sigogne dirait des vers berceurs de Viélé-Griffin ou de Henry de Régnier? Une semblable soirée aurait, nous en sommes certains, un vif succès auprès du public-lettré. R. L.

Le début de M. Eugène Ysaye aux États-Unis a été triomphal. Rappelé huit fois après l'exécution de la *Fantaisie écossaise* de Bruch, il a ajouté à son programme la sonate en ré mineur pour violon seul de J.-S. Bach qu'il a interprétée magistralement. Les journaux vantent à l'envi l'interprétation chaude et nuancée du grand violoniste, sa puissance et sa délicatesse. « Son violon parle, dit le *New-York Herald*. Ce n'est plus un instrument, c'est un être. » Et le *New-York World* ajoute : « Dès que M. Ysaye s'est mis à jouer, on a senti cette personnalité virile, cet admirable tempérament d'artiste qui sait s'imposer aux auditeurs et les emporte sur les ailes de sa divine interprétation dans le royaume de l'art infini. »

PETITE CHRONIQUE

M. Vincent d'Indy vient de diriger à Genève, aux Concerts d'abonnement, une exécution de deux de ses œuvres symphoniques : *Wallenstein* et *la Forêt enchantée*, qui ont remporté un très grand succès. Des séances de musique de chambre à Genève et à Zurich ont achevé de consacrer en Suisse la renommée du compositeur.

M. d'Indy est invité à se rendre à Copenhague pour y diriger un concert symphonique exclusivement réservé aux œuvres des membres de la Société nationale de musique. Il compte se rendre à cette invitation au mois de mars prochain, époque à laquelle il aura entièrement terminé et livré à l'éditeur Durand l'orchestration de son drame lyrique *Fervaal*.

Diverses propositions ont déjà été faites au compositeur pour la représentation de cette œuvre importante. Souhaitons que Bruxelles en ait la primeur. Le Théâtre de la Monnaie possédant actuellement en la personne de M^{lle} Georgette Leblanc une tragédienne lyrique dans le sens absolu du terme, il est à espérer que M. d'Indy songera à présenter sa partition à la direction.

Le gouvernement vient d'acquérir le tableau de M. Paul Kühstohs, intitulé : *Marée d'Equinoxe*.

Cette œuvre a figuré au Salon organisé l'an dernier au Cercle artistique par cet artiste.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *École libre d'enseignement supérieur de Bruxelles.* — Institut des Hautes Études. — 13, rue des Minimes.

I. — *École libre d'enseignement supérieur.* — M. Parmentier donnera sa 8^e leçon de comptabilité, cours annexé à la Candidature en droit, le vendredi, 14 décembre, à 9 heures du soir.

II. — *Institut des hautes études.* — Lundi, 10 décembre, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 7^e leçon.

Le même soir, à 9 heures, M. de Brouckère : La philosophie des sciences, 5^e leçon.

Mercredi, 12 décembre, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 6^e leçon.

Vendredi, 14 décembre, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 8^e leçon.

Samedi, 15 décembre, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 8^e leçon.

N. B. — 1. — Un bulletin analogue à celui-ci paraît tous les samedis soirs. Il est reproduit par *l'Art moderne*, le *Journal des Tribunaux*, la *Réforme*, la *Chronique*, le *Peuple*, la *Justice* et *l'Université Nouvelle*.

2. — Les personnes qui désirent prendre des inscriptions définitives voudront bien s'adresser à M. J. Octors, comptable, 13, rue des Minimes, l'après-midi, de 2 1/2 heures à 4 heures. Des conditions spéciales seront faites aux Étudiants inscrits à une Université quelconque, aux personnes appartenant à l'enseignement et à celles qui ne seraient pas en mesure de payer la totalité du minerval.

3. — On s'abonne au journal *L'Université Nouvelle* chez M^{me} V^e F. Larcier, 22, rue des Minimes. Le prix de l'abonnement est de 10 francs.

Récemment a été posée une plaque commémorative sur la maison où naquit P. Cornelius, le compositeur du *Barbier de Bagdad*, dont les *Nouveaux Concerts* ont inscrit l'ouverture au programme de leur séance du 30 décembre.

P. Cornelius est né au n^o 38 « Mittlere Bleiche », à Mayence, le 24 décembre 1824; il est mort le 26 octobre 1874. Il était musicien et poète.

M. Gabriel Fauré a reçu à Londres, où il vient de passer quelques jours, le plus sympathique accueil. Son *Quatuor en ut*, joué à l'un des *Popular Concerts* de Saint-James's Hall par MM. J. Wolff, Van Waefelghem, Stern et l'auteur, sa *Sonate pour piano et violon* (M. J. Wolff et l'auteur) et diverses compositions pour piano interprétées par M^{me} J. Remacle ont été chaleureusement applaudies. Dans une réunion dans l'atelier du peintre Sargeant, M. Fauré a été fêté par toute la haute société de Londres.

Le monument des Bourgeois de Calais, dû au ciseau de Rodin, sera érigé à Calais, sur la place des Postes, vers la fin de juin prochain.

M^{lle} Marie Brema vient de remporter aux concerts wagnériens, dirigés par Félix Mottl dans la Salle de Queen's hall, à Londres, un véritable triomphe. La scène finale de la *Götterdämmerung*, interprétée par elle est, au dire des critiques sérieux, une révélation.

Dans l'ouvrage qu'il vient de publier, *Le Congo et la Belgique*, le lieutenant Ch. Lemaire donne ce renseignement, qui intéressera les sculpteurs :

« Nous avons à signaler l'arrangement conclu par l'État indépendant du Congo avec la société anonyme *L'Art*, qui vient de se fonder à Bruxelles; son but : « l'application des arts à l'industrie en général et leur appropriation aux usages de la vie ».

L'État du Congo fournira l'ivoire à la société *L'Art*, qui aura la charge d'en tirer parti artistique. Grâce à cette combinaison, nous avons le droit d'espérer qu'avant peu sera assurée la réalisation de l'idée suggérée par l'Exposition d'Anvers : la rénovation en Belgique de la sculpture éburrine. »

Signalons aux curieux d'art l'*Allgemeine Kunst-Chronik*, revue illustrée publiée à Munich par P. Albert, sous la direction de Georges Fuchs. La dernière livraison est ornée d'une foule d'illustrations, lettrines, culs-de-lampe de notre compatriote Auguste Donnay, auquel M. Paul Gérardy consacre, ainsi qu'à un autre artiste liégeois, le sculpteur Joseph Rulot, une étude très documentée. Des vers de Stefan George, l'un des poètes les mieux doués de la jeune Allemagne, une mélodie de K. Hallwachs, des traductions de D.-G. Rossetti, Swinburne, Baudelaire, Verlaine, G. d'Annunzio, Jens-P. Jacobsen, etc., complètent ce curieux numéro, destiné en grande partie à faire apprécier en Germanie le mérite de nos artistes wallons.

On annonce une publication de grand luxe : *L'Épreuve*, journal-album d'art mensuel. Chaque fascicule, tiré sur grand papier, comprendra dix planches originales (lithos, eaux-fortes, pointes-sèches, bois, gypsographie, gravures estampées, procédés nouveaux, poèmes inédits illustrés) des maîtres novateurs. Le tirage est limité à 205 exemplaires. Abonnements : 100 et 250 francs; le numéro, 10 francs.

S'adresser à M. Maurice Dumont, 3bis, rue des Beaux-Arts, à Paris.

On célébrera l'année prochaine en Espagne le troisième centenaire de la naissance du peintre sévillan don Diego de Valasquez. L'Académie des Beaux-Arts de Séville a déjà arrêté le programme des fêtes qui auront lieu à cette occasion dans la cité andalouse. Un concours sera ouvert afin de récompenser la meilleure monographie sur le grand peintre, sa vie et ses œuvres. On frappera une médaille commémorative à l'effigie de Valasquez et portant la date du centenaire; il sera organisé un cortège auquel prendront part les corporations officielles et les sociétés littéraires et artistiques; et une plaque commémorative sera placée sur la façade de la maison du grand artiste.

Curieux exemple d'annonce de feuilleton dans un journal progressiste de Bruxelles. Quelle belle façon de former l'esprit littéraire!

« Nous commencerons demain la publication de notre feuilleton nouveau

LE SECRET DU SQUELETTE
émouvant roman de GEORGES PRADEL, l'un de nos auteurs modernes les mieux réputés

LE SECRET DU SQUELETTE
dévoile les mystères de l'espionnage international, auquel les récents événements parisiens donnent une si triste actualité.

LE SECRET DU SQUELETTE
à côté de situations palpitantes, faisant vibrer les passions humaines, contient des scènes d'une charmante gaieté tour à tour sentimentales ou comiques.

LE SECRET DU SQUELETTE
est un drame puissant exposé avec tout le brio et le talent que nos lecteurs connaissent à GEORGES PRADEL, l'auteur apprécié des **BAISERS DU MONSTRE.** »



THE
FINE ART
& GENERAL
INSURANCE
COMPANY, L^d

ASSURANCES
de tableaux, gravures, livres, bijoux, sculptures, instruments de musique et de toutes œuvres d'art contre les risques d'incendie, de vol, de détériorations, et contre tous risques par polices *incontestables*.

DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE :
Bruxelles, 50, rue de Namur. (Téléphone 1421.)

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

INCESSAMMENT
OUVERTURE DES GALERIES D'EXPOSITION

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

Collection de feu M. Jean VANDER DONCKT

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON

FAIENCES DE DELFT ET AUTRES

BRONZES ET CUIVRES

ARGENTERIES, MONTRES

Tapisseries d'Audenaerde, Meubles, etc.

Vente à Bruxelles, Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances,

DU 4 AU 7 DÉCEMBRE 1894

Exposition particulière, le 1^{er} décembre.

Id. publique, le 2 décembre.

Notaire :

M^e ELOY
10, rue de la Chancellerie, 10.

Experts :

MM. J. & A. LEROY, FRÈRES
12, place du Musée, 12.

Chez lesquels se distribue le catalogue.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

« A LA TOISON D'OR ». Une Maison d'art à Bruxelles. — EXPOSITION DE WALTER CRANE AU CERCLE ARTISTIQUE. — LE PAYSAGE URBAIN. — GEORGE MORREN. — PREMIER CONCERT POPULAIRE. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — NOTES DE MUSIQUE. — LE « PALAIS-NOËL ». — PETITE CHRONIQUE.

« A LA TOISON D'OR »

Une maison d'Art à Bruxelles.

IN 'T GULDEN VLIES! A LA TOISON D'OR! Tel est le nom, tel est le cri, telle est l'enseigne (pourquoi pas l'enseigne?) de ce foyer de choses rares et d'idées neuves, enchevêtrant le réel et le psychique, que la jeune société L'ART prépare actuellement en cet hôtel harmonieux dont un esthète avait rêvé de faire son définitif asile de travail et de méditation. *Ongesien han geschien!* proclame doucement en ses arabesques une des devises de Kats que Charvet, l'admirable décorateur, écrivit de sa souple écriture dessinée sur les parois de la cage d'escalier, peinte par lui avec la lenteur et les revenez-y de l'amour de la base au faite. La vie intime de l'esprit, plus féconde en aventures et revirements que l'extérieure existence, a bouleversé

cet individuel projet, et voici que l'ingénieuse et maternelle destinée, combinant un plus parfait accord, l'élargit aux proportions plus humaines d'une œuvre publique. Où l'homme seul eût vécu et joui, voici que la foule pourra jouir et vivre.

La conception, en son organisme et ses moyens, reste la même. De belles réalités accumulées dans une belle demeure, non pas monument, mais habitation au sens privé et familial. Un ensemble réunissant le bagage compliqué de meubles et d'objets d'art qui sont comme le prolongement où les âmes délicates et tourmentées d'harmonie s'extériorisent, les âmes en lesquelles s'agit surtout la cérébralité. Chaque chose à sa place, affichant sa destination usuelle, posée dans le jour inévitablement assourdi des appartements, à l'endroit familial, libérée de l'entassement misérable et des voisinages désastreux qui la déshonorent dans les magasins. Et pourtant tout s'offrant à l'acheteur, suscitant les envies esthétiques, remuant en chacun le désir de reproduire ces arrangements éveilleurs de sensations gracieuses, d'émotions aussi variées que les hasards de l'activité sociale, à la fois reposantes et excitantes comme la fumée des cigarettes ou les nimbées physionomies féminines. Un musée où tout peut être acquis par l'amateur au cours de longues flâneries par les salons, les chambres, les galeries, les recoins, sans tumulte et sans cohue, en s'abandonnant à la prise de possession

lente et infiniment voluptueuse dont nous enveloppe le Beau épars sur les inévitables et charmants compagnons matériels peuplant notre ambiance. Un musée, oui, mais qui est en même temps et surtout une maison, ce nécessaire refuge où il fait si bon être seul, où il fait si bon être plusieurs, tels qu'en une nef voguant sur une mer irisée et chantante. Et ce musée, et cette maison garnis de choses modernes, intimes et proches comme tout ce qui éclôt sous nos yeux avec des murmures et des bruissements qui tintent à nos oreilles. Les livres, les tableaux, les sculptures, les bibelots, les estampes, les étoffes, les ustensiles ici appendus aux murs, là sur des chevalets, des étagères, des tables, des buffets, des crédences, à portée de la main, à portée du regard, se livrant au toucher, maniés et admirés en une caresse aussi libre que celle du propriétaire, anticipant sur l'achat par l'essai et chassant à l'avance toute déception par l'objet vu et savouré sous la lumière où il baignera dans notre propre intérieur. Un *home* vaste et confortable, jalousement abrité contre la vulgarité et le mauvais goût, laissant pénétrer le neuf et l'original savoureux, concentrant, par un choix sévère, l'éparpillement des mille utilités, des mille futilités qui font la joie, la séduction et l'eurythmie de notre terrestre exil, si difficiles à découvrir, si aimées quand on les tient, si salutaires pour la paix et la bienveillance des âmes. Une accumulation, en leur ordre naturel et humain, en leur forme la plus pratique et la plus mélodieuse, des riens en nombre infini qui parent nos morosités, duvet multicolore sur la sèche membrane de l'aile des papillons.

Et d'autre part, au plein de ce décor familial et coloré, vouloir l'homme en sa familiarité et sa vie. Ne pas ouvrir la porte au flot de la curiosité banale, mais l'entr'ouvrir à la curiosité saine, sympathique et intelligente. Ne pas tenir boutique, mais tenir salon. Appeler et laisser circuler en invités les visiteurs comme si on leur faisait les honneurs de sa propre maison, leur signaler les raretés et les élégances, déplier pour eux le secret des choses visibles qu'on ne voit pas, leur faire entendre les harmonies intérieures, blotties sous la réalité mystérieuse, si délicates que d'ordinaire on passe tout près sans les entendre. Pratiquer une éducation du goût permanente et discrète, ayant les allures d'une réception entre gens du monde, guidée par un amateur heureux de montrer et d'expliquer ses trésors. Faire pénétrer peu à peu l'envie très noble de créer pour soi la même harmonie dans la quotidienneté courante; non pas la passion du collectionneur, âpre et étroite, mais le besoin de répandre autour de soi, chacun en son modeste domaine, cette patine de beauté qui peut revêtir de sa grâce la vie même la plus simple. Faire circuler dans une atmosphère artistique entretenue là à l'état de pureté parfaite et incessamment renouvelée; donner à quiconque entrera la certitude de pouvoir la

respirer durant les heures qu'il y passera à vaguer, à lire, à rêver, à causer, à muser, à regarder, à entendre.

Car ce sera un lieu de réunion d'élite, kiosque d'ivoire où l'on pourra se réunir, une demeure amie et bien ordonnée accueillant ses hôtes en souriant et leur offrant d'esthétiques distractions. On y sera chez soi, en une maison d'art qui serait, pour chacun, une maison de campagne, une retraite toujours abordable complétant le foyer domestique, un de ces asiles sur lesquels les Hollandais inscrivent ces devises ingénues : *Wel te vrede*, — *Buiten zorg*, — *Rust en lust*. Là quiconque voudra faire entendre à des amis de la musique, des lectures, du chant, des conférences, trouvera une installation toute prête, non pas dans la banalité et l'ennui d'une salle vulgivaque, mais dans l'intimité confortable et sûre de salons abondants en curiosités de tous genres. Ce sera un centre où les nouveautés littéraires et dramatiques pourront se produire devant un cénacle de lettrés choisis, sans avoir à supporter l'indifférence, la malveillance ou l'ignorance d'un public de hasard aux pieds lourds d'éléphants écrasant les paons et les fleurs. Quel charme de se trouver ainsi réunis dans la solitude d'un refuge tranquille, heureux de se sentir solitaires et solidaires par la volonté impartiale de juger gravement l'effort nouveau d'un artiste!

Et ce sera un renouvellement ininterrompu. Aux œuvres exposées, lues, jouées, chantées, succéderont la représentation, la lecture, l'exposition d'autres œuvres exprimant, chacune avec sa particulière clameur, cette effervescence étonnante de la patrie belge, bondissante à l'exemple des collines de l'Évangile qui sautaient comme des chevreux; pointant à l'aventure avec un si superbe élan vers tous les inconnus de l'art; prise, enfin, de la fièvre qui la réveille en sursaut et la secoue après tant d'années de comateux sommeil. Il faut que tout artiste sache que là il trouvera une hospitalière hôtellerie ouverte à toute heure pour les tentatives hardies, fière de les montrer, résolue à les aider, s'offrant, sans rien exiger en échange, à quiconque sera digne d'être accueilli et défendu. Ils pourront, ceux qu'on conteste et ceux qu'on marchande, choisir leur place, manifester leurs travaux, leurs témérités, leurs espérances. Le public s'accoutumera à les respecter en voyant en quel honneur on les tient et de quels égards on les entoure, en voyant surtout combien ces novateurs sont en accord avec leur temps quand loin de la nudité monotone, cruelle et froide des murs d'exposition, loin de la cohue hostile des salles de conférence et de cercle, leurs œuvres surgiront au milieu de l'appareil de tous les jours, faisant sonner leur note claire et forte dans le concert des visions coutumières.

Bruxelles aura ainsi un établissement en accord avec les nécessités artistiques modernes. « A LA TOISON D'OR » sera une maison où l'art s'épanouira non pas en une vie

factice et composée, par cela même déplaisante et fausse, mais telle que nous nous mouvons dans les journalières habitudes. Il ne s'agira plus de se dire : Allons voir de l'Art, allons faire de l'Art, — et de sortir à cet effet de son existence ordinaire, tel qu'un nageur qui se déshabille pour se mettre à l'eau. Dans les appartements successifs de ce club unique en son genre, à ses divers étages, au long de sa galerie, sur les planches de son théâtre, parmi les arbustes de son jardin, ce sera cette existence qu'on retrouvera en ses formes préférées, en mélange intense et continu avec l'Art ramené à cette dignité d'être partout présent et de ne plus apparaître en rareté détachée, reléguée à part ainsi qu'un butin, ainsi que des dépouilles arrachées aux lieux qu'elles ornaient, aux lieux avec lesquels elles faisaient corps. Cette idée saugrenue de l'objet d'art invariablement isolé du milieu qu'il est destiné à embellir, entassé avec d'autres objets d'art en ces magasins nommés musées publics qui semblent des marchés étalant leurs marchandises, s'effacera peu à peu de nos mœurs, et nous reviendrons à la belle et saine conception des siècles antérieurs où tout, dans les travaux des artistes, était ornement et devait servir à la décoration des lieux fréquentés par les hommes.

Qu'on songe au changement des routinières habitudes, lorsqu'on pourra inviter ses amis préférés, non plus chez soi, mais dans un pareil milieu ! Leur dire : « Venez jouir non pas seulement de ma compagnie mais de belles choses en tous les genres, réunies en si grand nombre et si précieuses que l'opulence seule pourrait les rêver avec un tel éclat et une telle abondance. Je vous reçois chez moi sans être chez moi. Ce sera la même intimité, le même cercle choisi, les mêmes causeries, la même musique. Mais dans le plus séducteur des décors. Il existe à « LA TOISON D'OR » des salons dont je puis me servir, plus magnifiquement ornés que tous ceux que je pourrais composer moi-même, variant sans cesse et corrigeant ainsi la maussade uniformité des intérieurs les plus riches où, durant des années, des objets toujours les mêmes apparaissent aux mêmes places, blasant les regards et les cerveaux. Venez non pas vous asseoir disciplinairement sur des rangées de chaises pour entendre en son ordre invariable un concert où les plaisirs de l'estrade sont fâcheusement compensés par les ennuis des voisinages de la salle. Ce n'est pas en un lieu public que je vous reçois, c'est en une maison particulière que prête à ma fantaisie et à ma cordialité le groupe d'hommes de goût qui l'ont organisée. »

Ah ! certes, il y aura là des fêtes charmantes ! Quelle personnalité de marque passant par notre capitale ne voudra y être reçue parmi l'assemblée de tout ce qui compte chez nous par le pinceau, la plume, le ciseau, l'instrument, la voix, la parole ! La maison IN 'T GULDEN VLIES deviendra apparemment la maison célèbre affir-

mant à l'étranger et chez nous, sous une forme imprévue, et notre ferveur artistique intarissable et notre hospitalité séculaire.

Exposition de Walter Crane au Cercle artistique.

Décidément, voici Walter Crane en pleine vogue. Il détermine cette sorte de mode esthétique qu'il est de bon ton d'adopter comme un vêtement d'idées. Son nom roule dans les conversations salonniers en même temps que celui de la tailleuse ou de la modiste en renom et l'on met belle ardeur à le prononcer à l'anglaise comme un nom de jockey. Tout cela est lugubre et fatal. Les grands maîtres seuls y échappent. Certes parle-t-on de leurs œuvres, mais ce n'est point d'abondance comme en cette occurrence-ci. Celles de Walter Crane sont accessibles à chacun et à chacune et les termes pour analyser ces imageries se trouvent aisément. Il n'est pas une dame qui ne croie les comprendre jusqu'à fond. Cette même dame vous parlera de Wagner ou Ibsen ou de Hugo avec une sorte de crainte : ceux-ci lui font peur. Qu'il s'agisse de Crane ou de Burne-Jones, elle ne tirera pas et par cela même, sans le vouloir, prouvera combien ces artistes sont, après tout, secondaires. Leur art d'assimilation et de goût, leur art pris au passé, leur art archéologique n'est qu'une variété de celui qu'elle a entendu louer à l'école et pour lequel les expressions toutes faites abondent. Ce sont des arts caducs, avec, comme elle, des maquillages de jeunesse sur la joue.

L'exposition actuellement ouverte au Cercle a grand succès parmi le public. Elle désillusionne la plupart des artistes. L'admiration vouée par ceux-ci au bel illustrateur baisse. La bonne et fière liqueur tarit dans le grand verre que certains veulent même renverser. Ce serait injuste.

Ceux qui aiment le décorateur anglais ne peuvent oublier, nous semble-t-il, la part qu'il prit à la renaissance d'art de son pays. Il fut et est resté un propagandiste vaillant et probe, dont l'ardeur se dirigea vers ce but : créer un art populaire et d'avenir. On connaît ses tendances démocratiques, son admiration pour les convulsions de Paris qu'il affirma dans une estampe et la planche célèbre où il exalta le 1^{er} mai, la fête du travail. Ses écrits ont défini combien il désire rapprocher les arts du peuple et lui donner la belle et éclatante couleur, les belles et gracieuses lignes pour réjouir ses yeux. Walter Crane est un rêveur dont l'âme vit dans le futur et s'envole vers des jours nettoyés des tristesses et des veuleries de notre heure. Il s'affirme éducateur ; il hèle de l'autre rive, où déjà il se trouve, les artistes banals et fourvoyés qu'il aperçoit encore sur la berge d'en face. Et certes composa-t-il le bouquin à estampes, le bouquin à bon marché pour susciter en des milieux modestes la bonne tendresse et la curiosité autour d'un art qu'il voudrait nouveau. Ses intentions sont donc propres et ses théories sympathiques. Néanmoins, quand il s'agit de juger un artiste, il ne faut guère tenir compte uniquement de ses bons vouloirs ni même de sa belle vie. Surtout si l'on appelle par une exposition quasi complète de son œuvre imprimée l'attention publique autour de lui.

Nous négligeons les tableaux. Comme peintre, Walter Crane est tout à fait incomplet. Le sens de la couleur lui manque autant qu'à Burne-Jones. Ses tons sont secs, maigres, sans charme. La composition de son sujet ne témoigne d'aucune trouvaille, d'aucune pensée ardente et neuve, d'aucun caractère spécial. Elle est froide et quelconque.

Il se trouve avant tout un décorateur, ou si l'on veut, un ouvrier artiste. Chose curieuse! ses estampes valent mieux que ses dessins. Les teintes en sont plus heureuses et plus agréables; les lignes mêmes parfois plus nettes et de plus définitive allure. Ceux qui ne connaissent *Barbe-Bleue*, *le Chat botté*, *les Trois Ours* que par l'impression n'ont pu retenir leur surprise devant les originaux. Jusques au tou de l'encre déplait. Ce qui charme dans le livre : la mise en pages curieuse, le groupement quelquefois touffu des personnages, l'étagement des plans, la manière nette et audacieuse de disposer en un petit espace un sujet encombré, la joyeuse fantaisie dans le détail, semble s'évanouir ou tout au moins nettement s'atténuer.

Une seule œuvre s'affirme remarquable, c'est *les Trois Sirènes*. L'artiste y a merveilleusement entremêlé son texte et ses dessins. Une audace de rinceaux et d'arabesques entoure les strophes, se continue du haut en bas des pages et fleurit en motifs imprévus et quelquefois inédits. Ici rien d'hésitant, ni de petit, ni d'étriqué. On sent l'abondance d'imagination, la trouvaille au bout du crayon, le laisser-aller propice et heureux à travers tout le travail. *La Reine-Été* ainsi que la *Fête des Fleurs* charment encore grâce à leurs tons clairs et à leur profusion décorative, non exempte toutefois de poncifs.

Mais ailleurs que de niaiseries, que d'essais tristes, que de babioles d'art. On rencontre des culs-de-lampe et des entêtes puérils avec gravité, gauches avec entêtement et labeur, mesquins et pauvres avec fatigue. Dès que Walter Crane oublie ses Italiens ou ses Grecs pour aborder des sujets modernes où il n'a point la ressource de draper de longs corps en des plis de robe chipés à des statues, il aboutit à des images que le premier venu réussirait mieux que lui. Son invention n'a plus rien d'artiste; on la dirait d'un patient bureaucrate. Cela sent le devoir fait proprement, la page remplie avec peine et le sujet imposé. Cela est banal et glacial.

Quelques spécimens de papiers peints — surtout celui des paons — arrêtent. Quant aux gaufrures, elles sont lourdes et quelconques et les frises exposées au fronton des portes feraient reculer le goût allemand lui-même dans sa plus profonde caverne.

Décidément, en ce temps de snobisme habillé à l'anglaise, il vaut mieux laisser les dieux chez eux, là-bas dans l'île; sinon il deviendra impossible de jurer encore par eux.

Le peintre Fernand Khnopff a fait au Cercle artistique une conférence très applaudie sur Walter Crane. Nous en publierons la semaine prochaine un fragment caractéristique que le défaut d'espace nous oblige à ajourner.

LE PAYSAGE URBAIN

Nous constatons avec infiniment de plaisir que les idées que nous avons émises dès l'origine de *l'Art moderne*, au sujet du Paysage urbain, sont enfin accueillies (cela n'a pas été sans insistance!) et qu'elles rallient définitivement les bonnes volontés. On comprend la nécessité de décorer et d'ornez les sites que, tous les jours, nous avons sous les yeux et qui ont une si grande influence sur nos pensées, sur notre caractère, sur notre âme. L'art appliqué à la rue! L'embellissement des places, des carrefours, des avenues, des boulevards. Les enseignes, les réverbères, les abreuvoirs, les bornes-poste revêtant un caractère artistique. Les

façades peintes en couleurs vives et contribuant, avec la joie des balcons fleuris, à égayer les regards, à faire de notre capitale une ville riante, claire, pimpanté, originale, unique en Europe. Tous ces projets, que depuis tantôt quatorze ans nous soumettons avec persistance à l'imagination créatrice des artistes, recevraient enfin une solution! On peut se laisser aller à l'espérance quand on voit l'entrain avec lequel, de toutes parts, on acclame les propositions et, ce qui est moins banal, surtout en Belgique, l'empressement avec lequel on vote les crédits sollicités.

« Le Brabant, lisons-nous dans les quotidiens, a voté 5,000 francs; Bruxelles 30,000 francs pour le concours spécial des façades, et 3,000 francs pour l'ensemble; Saint Gilles 3,000 francs; Molenbeek 3,000 francs. Ce qui, avec les 5,500 francs précédemment acquis à l'œuvre, porte son avoir actuel à 46,500 francs. Sont assurées, entre autres, les interventions d'Anderlecht, Ixelles, Saint-Josse-ten-Noode, Etterbeek, Gand, Liège, Anvers, Bruges, Louvain. »

Cela nous rappelle l'histoire du voyageur qui mange des cerises et en jette les noyaux dans un champ. Quand il repasse par là, il trouve une forêt de cerisiers. Rien n'est perdu, et la campagne obstinée de *l'Art moderne* a produit des résultats qui dépassent aujourd'hui ses plus hautes ambitions.

Toutefois est-ce avec quelque inquiétude que nous voyons la façon un peu trop « nationale » dont s'embranchent sur l'activité artistique de notre pays cette œuvre de renaissance si louable. Sera-t-il donc toujours vrai qu'en Belgique, suivant le mot de Baudelaire, on ne puisse « penser qu'en bande? » Il y a, semble-t-il, recrudescence dans le prurit de comités, de sociétés, de ligues, d'associations qui nous ronge. L'œuvre de *l'Art appliqué à la rue* en est un nouvel exemple.

A les voir s'agiter, faire la navette entre le ministère, l'hôtel de ville et les bureaux de rédaction, on ne peut s'empêcher de craindre que les artistes qui ont embouché la trompette de l'art populaire n'aient vraiment plus de temps à consacrer à leur atelier. Ils se dépensent en réunions, dont les journaux racontent les incidents, ils fondent des commissions et des sous-commissions, ils rédigent des circulaires, leur nom paraît tous les jours, non pas sur une œuvre nouvelle, mais dans les entrefilets des quotidiens. De grâce, Messieurs! modérez-vous. Gardez-vous pour les travaux que nous attendons de votre imagination et de vos études. Il y a tant à faire pour mener à bien le projet que vous poursuivez! Mais le temps est venu, peut-être, d'agir autrement qu'en groupes. Autrefois on ne songeait pas à former une société pour illustrer d'une ferronnerie d'art les balcons d'un hôtel, pour composer à l'usage des marchands des enseignes amusantes et jolies. Tâchons de ne pas ressembler plus longtemps aux choristes d'opéra qui chantent : « Marchons! Courons! Volons! » en agitant les bras, sans bouger de place. L'œuvre de l'art appliqué à la rue est si belle et si utile que nous la voudrions voir entrer immédiatement dans la période de réalisation pratique, sans la voir livrée davantage aux parades et aux boniments.

GEORGE MORREN

Du 8 au 18 de ce mois, à la Salle Verlat, rue des Douze-Mois, à Anvers, une exposition d'œuvres de FERNAND DUBOIS (le modéleur-graveur), de GEORGES HOBÉ (le mobiliériste-décorateur) et du jusqu'ici moins connu GEORGE MORREN, réunissant en lui, suivant le goût moderne sorti des incompressibles impulsions

artistiques travaillant les cervelles humaines, la peinture, la sculpture, la décoration, en un de ces types d'éclectique laborieux qui trouvent que ce n'est pas assez d'un art (ni même de tous, hélas !) pour verser en des yeux ou décanter en des oreilles tout ce que l'âme enferme et produit de sensations aux infinies nuances.

De Dubois (l'an dernier à la *Libre Esthétique*), de Hobé (le même an à la Nouvelle Société des Beaux-Arts) nous avons dit l'essentiel. Que ces deux ingénieux et vaillants permettent que ce soit le tour de leur jeune collaborateur, détaché quelques instants du charmant et suggestif ensemble que leur trio a organisé, curieux, léger, abondant, imprévu, harmonieux, en cette Salle Verlat jadis chargée de tant de très lourdes et très vieilles choses.

GEORGES MORREN se révèle de prime-saut nature artistique de race, venant on ne sait d'où à travers les mystérieux filtrages des hérédités. Il perflue l'art en cent choses dont aucune n'a la tare odieuse de la vulgarité. Partout un effort, partout une résonnance, une notation d'esprit délicat, de main adroite s'égarant en dehors des formules vers les jardins de goût et de rêve, en une douceur tranquille d'âme qui ne marchande pas avec les savoureuses surprises de ce que le bourgeois classé et bêtement correct qualifie sévèrement excentricités. Il flirte avec tous les genres et avec toutes les écoles, s'essayant, plein d'aisance, aux tentatives les plus diverses, y ajoutant le piment de sa cérébralité personnelle, avec la grâce, un peu molle, de celui qui cherche et ne sent pas encore en lui le tenaillement d'une volonté désormais arrêtée sur une voie impérieuse. Il peint comme un chanteur fredonne en attendant la maîtrise, pour lui-même, croirait-on, pour la joie de sa conscience, pour s'épancher selon l'occasion et le désir, sans préoccupation des autres, se laissant voir et écouter, par les voisins aux fenêtres du voisinage, pendant que lui, indifférent et heureux, se promène dans son jardin et lance des notes dans la douce atmosphère.

Il y a là, sorti de sa main, soixante-treize numéros, Art appliqué, Sculpture, Peinture, Dessins, Pastels, formant un étrange et séduisant musée qu'on croirait œuvre de dix artistes : il a, lui, réuni en faisceau, dans le giron de sa personnalité unique, ces modalités multiples, en une série douce et grave, sans tapage, sans éclat, mais très séductrice et d'une variété délicate. Jeune tout cela, oui ; approximatif encore ; mais combien gonflé de promesses et illuminé d'espérances.

Un projet de salle de bains, à réaliser en grandes plaques de fayence aux tons pâles, nous a surtout requis comme une des plus délicates réalisations décoratives de ces jours où la question du décor dans la vie courante escalade les préoccupations de tout le monde.

C'est d'un charme exquis, d'une invention pénétrante, ce mélange de jeunes figures féminines, à nudité grasse et élégante, et de nénuphars aux pétales blancs charnus autour desquels s'enroulent les pédoncules serpentins. N'y a-t-il donc pas dans ce riche Anvers, cité d'opulence et de prétentions à l'art, quelque raffiné qui s'écriera : « Ah ! je la veux moi, cette salle de bain ! or ça, qu'on se mette à m'en cuire les panneaux au four d'un Palissy moderne ! Je veux que ma dame y passe des heures au milieu de ces paysages aquatiques, pareille à une nymphe des eaux, dans la joie des tons déteints et des perspectives de féerie. »

Hélas ! les perspectives et les joies de l'Anversoise et de « sa dame » sont plutôt dans les cabarets du hicheliffe et, en fait de baignades, il aime mieux celles qu'on se coule à l'intérieur en

champagnisant. Et les Hespérides qui, au-dessus, regardent, (en des panneaux fort beaux), moitié branches, moitié fleurs, moitié fruits, attendront longtemps ce ténéraire libérateur.

Premier Concert populaire.

La Symphonie de Vincent d'Indy pour orchestre et piano — l'œuvre capitale du programme éclectique composé par Joseph Dupont pour l'ouverture de sa campagne — a déjà fait son tour de Belgique avant d'apparaître, radieuse de poésie agreste, parfumée des senteurs grisantes de la montagne, dans le cadre des Concerts populaires. Présentée aux Concerts des XX (soliste M^{me} Moriamé-Lefebvre) et aux fêtes du Jeune-Barreau (soliste M. Tonnelier) sous la forme d'une réduction pour deux pianos admirablement écrite par l'auteur, elle fut jouée à Liège en 1890 sous la direction de M. Dupuis (soliste M^{me} Bordes-Pène), à Gand en 1892 sous la direction de M. Samuel (soliste M. P. Litta). Mais il appartenait à l'orchestre de Joseph Dupont d'en fixer l'impression définitive. L'interprétation vivante, passionnée, haute en couleurs, tour à tour tendre et fouguese qu'il lui a donnée en a mis en relief le charme rustique et la saveur aiguë. Il n'existe pas, pensons-nous, dans la musique moderne, d'œuvre analogue à cette composition. Bâtie très classiquement sur un thème unique et développée polyphoniquement avec une étonnante sûreté d'écriture, elle passe par trois aspects qui en transforment le caractère et qui ont, chacun, leur tissu harmonique spécial. C'est à la fois intense et profond, classique dans la structure, débordant de modernisme, d'originalité, de nouveauté dans l'ornementation. Le piano, traité comme un instrument d'orchestre, se borne à jouer son rôle dans le grand ensemble concertant.

Son intervention, quoique modeste, n'en est pas moins épineuse, et peut-être eût-on pu souhaiter un pianiste plus sûr de lui-même que M. Philipp, qui paraît peu familiarisé avec les rythmes variables et les modulations imprévues de la musique de Vincent d'Indy. Nous l'entendimes jouer naguère une Fantaisie de Widor. Cette fois, c'est la Fantaisie d'Émile Bernard qu'il choisit, en vertu de la liberté laissée généreusement (trop généreusement) aux virtuoses engagés par la direction des Concerts populaires. En cette composition correctement écrite, mais de médiocre intérêt, M. Philipp affirma un mécanisme et une délicatesse de toucher que son interprétation de la symphonie n'avait fait entrevoir qu'imparfaitement.

Avec la symphonie de d'Indy, qui valut à son auteur une ovation unanime, une œuvre de Fimsky-Korsakoff sollicitait les musiciens. Il s'agissait de la première audition du *Conte féerique*, un poème symphonique écrit sur un étrange petit poème de Pouschkine qui montre, comme en une lanterne magique, des princes et des princesses, des animaux et des choses bizarres, telles qu'une auberge sur des pattes de poule, — le tout raconté par un gros chat dont le *leit-motiv* cauteleux, sournois et rampant relie tous les épisodes du morceau. La lucidité de l'instrumentation, le charme exotique des motifs, dont quelques-uns évidemment empruntés à l'âme populaire de la Petite-Russie, la diversité des rythmes et la saveur des harmonies font de cette composition une page musicale d'un attrait rare, d'un raffinement subtil qui a été très goûtée des artistes. La flûte de M. Anthoni, le violon de M. Marchot ont délicieusement rendu deux épisodes de l'œuvre, d'ailleurs magistralement exécutée par tout l'orchestre.

Citons encore, parmi les compositions les plus applaudies, le prélude du 2^e acte de *Gwendoline*, qui a inspiré à tout le monde le désir de voir reprendre au théâtre le drame si intense et si élevé de Chabrier, et enfin l'ouverture de *Tannhäuser*, qui a donné à Joseph Dupont l'occasion de faire admirer la sonorité moelleuse et puissante de ses nouveaux trombones, — une combinaison des plus ingénieuses des instruments à coulisses et à pistons.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Une heureuse inspiration a déterminé M. Sylvain Dupuis à ouvrir la série annuelle des *Nouveaux Concerts* par une seconde exécution de la Symphonie de Brahms, S'il nous était permis de ne considérer que notre désir, nous en souhaiterions une troisième audition à brève échéance. C'est une œuvre qui grandit à mesure qu'on la pénètre davantage. Elle a quelque chose de tragique et d'un peu solennel dans son hautaine austérité, sur laquelle se détachent quelques pâles sourires doucement mélancoliques, tel l'*Andante*.

M. Dupuis nous en a donné une remarquable interprétation; peut-être souhaiterait-on un peu plus de légèreté dans le trait et, d'une façon générale, plus de souplesse.

Nous pouvons demander beaucoup, car nous possédons aux *Nouveaux Concerts* un véritable orchestre. Il forme aujourd'hui un bel ensemble où se fondent en un tout homogène les divers instruments disciplinés, animés par une même impulsion et d'un égal désir de bien faire.

Avec cette excellente cohésion, l'orchestre a exécuté le prélude de *Haensel et Gretel* de Humperdinck et *Moldau*, poème symphonique de Smetana, encore inconnus à Liège.

Le prélude de *Haensel et Gretel* nous arrivait précédé de la considérable réputation que l'œuvre a acquise en Allemagne; est-ce à cette circonstance ou est-ce au dangereux voisinage de la maîtresse Symphonie de Brahms qu'il faut attribuer la légère désillusion qu'il nous a laissée? La couleur d'une orchestration solide et touffue ne nous a pas fait oublier la pauvreté de la trame mélodique. *Moldau* est également bien orchestré et d'un frais coloris; mais pourquoi la mélodie a-t-elle paru entachée de vulgarité?

M. Ferruccio Busoni est un pianiste d'une prodigieuse virtuosité; nul autre, croyons-nous, parmi ceux que nous avons entendus et malgré le nombre qu'il en est aujourd'hui, ne le dépasse à cet égard. Toutes difficultés s'évanouissent pour lui, tant elles sont vaincues avec aisance, avec négligence presque. Et pas une incorrection. On reste émerveillé d'une facilité à ce point prestigieuse. De plus, quelle variété, quel coloris! Des sons de la plus moelleuse douceur, d'autres retentissants, éclatant en vibrations métalliques, une infinité de nuances des plus délicates; il semble que M. Busoni se complaise dans une minutieuse étude des résonances les plus diverses, les plus fines et les plus puissantes. Invinciblement on est séduit, et on s'empporte en applaudissements, alors même que l'on regrette de n'avoir pu apprécier l'artiste-interprète dans une œuvre qui ne soit pas toute de virtuosité. Ainsi exécutés, la *Rapsodie espagnole* de Liszt, la *Campanella* de Paganini arrangée par Liszt, et même le *Concerto*, assez médiocre, de M. Busoni, sont impressionnants.

NOTES DE MUSIQUE

Aujourd'hui dimanche, à 4 1/2 heure, deuxième séance de musique de chambre au Conservatoire, donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, avec le concours de M^{lle} E. Sidner, cantatrice, de M^m. Lapon, Godenne, Danneels et Sisseneier.

M^{me} Marguerite Lallemand, pianiste, donnera mardi prochain, à 8 heures très précises, dans la salle de la Grande-Harmonie, un concert par invitations avec le concours de M^{me} Deneffe-Van Dacle, cantatrice, et de M. ten Have, violoniste.

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 1/2 heures, au Palais de la Bourse (salle des Ingénieurs), première séance de musique de chambre donnée par MM. A. Marchot, J. ten Have, L. Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye. Au programme : BEETHOVEN et CÉSAR FRANCK. Entrée : 5 francs. Abonnement aux quatre séances : 12 francs.

MM. Sevenants, pianiste, Deru, violoniste, et Bouserez, violoncelliste, donneront deux séances de musique de chambre dont la première aura lieu le vendredi 28 décembre, à 8 1/4 heures. Comme œuvres modernes, on entendra le 2^e trio d'Alexis de Castillon et la sonate pour piano et violon d'Emil Sjögren.

Pour rappel aussi, la première matinée de la *Société des Nouveaux Concerts* aura lieu, sous la direction de M. Franz Servais, dans la salle de l'Alhambra, le dimanche 30 décembre, à 2 heures. Répétition générale la veille, à la même heure. S'adresser pour les billets à MM. Breitkopf et Härtel, éditeurs.

LE PALAIS-NOËL

La Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles fera paraître samedi prochain son *Palais-Noël* annuel, élégant volume in-4^o grand méridien d'environ 140 pages, illustré de nombreuses gravures et vignettes et de cinq compositions hors texte. Le texte, les dessins, les caricatures, les photographies, la musique, tous absolument inédits, sont dus à la collaboration d'avocats et d'artistes, parmi lesquels, pour le texte, MM^{es} Emile De Mot, Edmond Picard, Jules Le Jeune, H. Brunard, O. Van Goidtsenoven, Eugène Robert, A. Simon, Octave Maus, L. André, M. Bauwens, U. Aelbrecht, F. Ninauve, P. Salkin, A. Marchant, H. Gedoelst, L. De Lantsheere, Albert Mélot, L. Courouble, H. Frick, Th. Hegener, D. Elias, Rahlenbeck, Georges De Ro, H. Carton de Wiart, Georges Garnir, Campion, H. Creten, G. Dubois, Vinck, Robyns de Schneidauer, G. Delacroix, G. de Leval, P. Duvivier, Charles Gheude, Léon Hennebicq, L. du Bus, H. Dumont, F. Kerrels, Alex. Bidart, G. Culus, Aug. Dupont, Charles Dumercy, M. Dullaert, Eugène Standaert, de Grodt, P. Gerard, François André, Frères, Léon Losseau, Albert Allard, Julio Le Jeune, lieutenant Ch. Lemaire; et, pour les illustrations et la musique, de MM^{es} Gisbert Combaz, Albert Delstanche, Marius Renard, Léon Hennebicq, Schwartz, René Vauthier et MM. Laermans, Ed. Duyck, Levêque, lieutenant Masui.

Le tirage est limité à 300 exemplaires sur papier vélin de qualité supérieure, à fr. 3-50; 50 exemplaires de luxe numérotés à

la presse, avec double état des planches hors texte sur papier du Japon, à 6 francs, et 8 exemplaires de grand luxe numérotés à la presse, sur papier du Japon, à 15 francs.

Ceux de ces numéros qui seront souscrits avant le 19 décembre seront, en outre, imprimés au nom du souscripteur.

Les souscriptions doivent être adressées à M. Émile Bruylant, éditeur, rue de la Régence, 67, ou à M. Alex. Bidart, délégué au Palais, rue de Suisse, 14, à Bruxelles.

PETITE CHRONIQUE

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *École libre d'enseignement supérieur de Bruxelles.* — Institut des Hautes Études. — 13, rue des Minimes.

I. — *École libre d'enseignement supérieur.* — M. Parmentier donnera sa 9^e leçon de comptabilité, cours annexé à la Candidature en droit, le vendredi, 21 décembre, à 9 heures du soir.

II. — *Institut des Hautes Études.* — Lundi, 17 décembre, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 8^e leçon.

Le même soir, à 9 heures, M. de Brouckere : La philosophie des sciences, 6^e leçon.

Mercredi, 19 décembre, à 8 heures du soir, M. Van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 7^e leçon.

Vendredi, 21 décembre, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 9^e leçon.

Samedi, 22 décembre, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 9^e leçon.

Le ministre des Beaux-Arts de France ayant appris qu'à la vente Garnier on avait adjugé la *Rentrée du bal*, cette « femme en jaune » d'Alfred Stevens, si admirée à l'exposition du Champ de Mars, s'est rendu chez les acquéreurs, MM. Boussod et Valadon.

Bien qu'on eût déjà offert un prix très avantageux de cette œuvre et qu'ils l'eussent refusé comme insuffisant, MM. Boussod et Valadon, sur la demande de M. G. Leygues et de M. H. Roujon, ont consenti à rétrocéder la *Rentrée du bal* pour le prix exact d'acquisition, soit 5,355 francs.

Cette œuvre va être placée au musée du Luxembourg.

Le cercle *Le Progrès* organise, au bénéfice de ses œuvres, pour le samedi 29 courant, une représentation de la *Navarraise*.

La Tombola de la Société coopérative artistique.

Les billets de cette tombola, exclusivement composée d'œuvres d'art, sont mis en vente, au local de la Société, 19, rue de la Banque, chez M. Danloy, horloger, rue de la Bourse, et chez M. Monero, marchand de cigares, boulevard Anspach.

De plus, des carnets de billets d'une valeur de cinq francs seront remis à domicile, à Bruxelles et dans les faubourgs.

Nous engageons vivement les personnes qui en recevront d'y faire bon accueil et de participer de la sorte à une œuvre essentiellement humanitaire, car, comme on le sait, le produit de la vente des billets est destiné à la caisse des artistes et à celle de leurs veuves et orphelins.

S. M. le Roi a déjà fait prendre deux cents billets.

L'Opéra de Paris donnera, l'année prochaine, au commencement de l'hiver, l'ouvrage en quatre actes d'Ernest Guiraud que M. Camille Saint-Saëns termine en ce moment et qui a pour titre *Brunnhilde*. La chose est absolument décidée. Les deux premiers actes étaient presque complètement achevés par Guiraud, et le travail d'orchestration en était très avancé.

A Dresde et à Munich, la surintendance royale des théâtres avait interdit aux artistes de répondre à toutes marques d'approbation, de saluer le public, de chanter ou de réciter en bis. Cette mesure, dont le but louable devait tendre à la suppression de ces interruptions qui nuisent tant à la compréhension des œuvres,

vient d'être rapportée à Dresde, pour n'avoir eu « d'autre résultat que de refroidir le zèle des artistes ».

Par contre, à l'avenir, les portes ne pourront plus être ouvertes pendant toute la durée du dernier acte; le public devra donc l'entendre en entier ou partir avant qu'il ne commence.

De la sorte, les sorties bruyantes et intempestives seront donc supprimées.

Goya, le grand peintre et aquafortiste espagnol, si célèbre de son temps par son habileté de bretteur, fut forcé, à la suite d'une algarade singulière, dans laquelle il avait failli tuer le duc de Wellington, de s'exiler à Bordeaux, où il mourut et fut enterré.

C'est là que reposaient ses restes, dans le cimetière de la Chartreuse, sans que jamais ses compatriotes eussent tenté de les ramener sur la terre espagnole. Mais, depuis trois quarts de siècle, la ville de Bordeaux s'est considérablement agrandie, et l'ancien cimetière des Chartreux, fermé depuis longtemps, est menacé d'être envahi bientôt par les constructions.

Saisissant cette occasion, M. Sagasta vient de demander au gouvernement français, par l'intermédiaire du consul espagnol à Bordeaux, la permission d'exhumer les restes de Goya et de les transporter à Madrid, où ils seront ensevelis de nouveau dans le Panthéon du cimetière de San-Isidoro.

Le héros des *Maitres-Chanteurs* de Richard Wagner, le poète-cordonnier Hans Sachs, qui eut une si grande part dans l'œuvre de la Réforme, a été solennellement fêté à Nuremberg, à l'occasion du quatrième centenaire de sa naissance.

Le 3 novembre, on a représenté une comédie inédite en trois actes, de M. R. Genée, traitant de différents épisodes de la vie de l'ouvrier-écrivain.

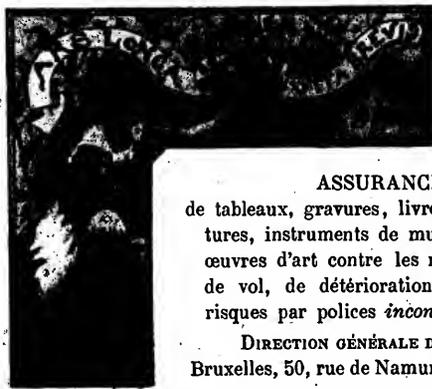
Le lendemain, après une cérémonie à l'hôtel de ville, un cortège a rappelé les principaux faits historiques auxquels fut mêlé Hans Sachs; puis, devant sa statue, qui se dresse sur une des places publiques de la vieille cité, on a joué deux farces de carnaval de sa composition.

Le tout s'est terminé, comme de juste, par une représentation des *Maitres Chanteurs*.

Nuremberg ne sera pas la seule ville d'Allemagne à célébrer la mémoire de Sachs. A Berlin, à Munich on a organisé également des fêtes.

Hans Sachs est une des figures les plus populaires de la vieille Allemagne. Durant ces dernières années, on a publié sur lui d'innombrables études, et il est le héros d'un grand nombre de pièces de théâtre.

De SAINT-POL-ROUX (dit le Magnifique) une ingénieuse imagination sur l'eau : « Touché-je de l'onde, je crois palper de l'air épais. Une profonde masse d'eau me semble un abîme moléculé d'une infinité d'échelons diaphanes, une manière de précipice où celui qui y tombe se sent immédiatement aux épaules des ailes. Le nageur n'est autre qu'un être ailé dans un espace plus solide que l'éther et moins dense que la glace. »



THE
FINE ART
& GENERAL
INSURANCE
COMPANY, Ltd

ASSURANCES

de tableaux, gravures, livres, bijoux, sculptures, instruments de musique et de toutes œuvres d'art contre les risques d'incendie, de vol, de détériorations, et contre tous risques par polices *incontestables*.

DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE :
Bruxelles, 50, rue de Namur. (Téléphone 1421.)

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
Avenue de la Tolson-d'Or, 56, Bruxelles

Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

INCESSAMMENT
OUVERTURE DES GALERIES D'EXPOSITION

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos **BECHSTEIN & BLUTHNER**

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, C

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

Collection de feu **M. Jean VANDER DONCKT**

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON

FAIENCES DE DELFT ET AUTRES

BRONZES ET CUIVRES

ARGENTERIES, MONTRES

Tapisseries d'Audenaerde, Meubles, etc.

Vente à Bruxelles, Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances

DU 4 AU 7 DÉCEMBRE 1894

Exposition particulière, le 1^{er} décembre.

Id. publique, le 2 décembre.

Notaire :

M^e ELOY
10, rue de la Chancellerie, 10.

Experts :

MM. J. & A. LEROY, FRÈRES
12, place du Musée, 12.

Chez lesquels se distribue le catalogue.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^o MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.



Composition de M. EUGÈNE LAERMANS pour le *Palais-Noël*, d'après un conte de M. OCTAVE MAUS (voir p. 406).

SOMMAIRE

MAURICE BARRÈS. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.* — JAMES ENSOR. *Exposition de ses œuvres.* — LE « PALAIS-NOËL ». — L'ART AU PALAIS. — LA FEMME DE TABARIN. — YVETTE GUILBERT. — PHYSIOLOGIE DES DÉCORATIONS. — NOTES DE MUSIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

MAURICE BARRÈS

Du Sang, de la Volupté et de la Mort. Charpentier, éd. Paris.

« Allons à Wahnfried, sur la tombe de Wagner, honorer les pressentiments d'une éthique nouvelle. »

C'est bien une éthique nouvelle que pressent aussi Maurice Barrès, une éthique dont il a par moments l'état d'âme. Mais la vieille éthique l'enserme encore (elle nousenserme tous bien davantage), elle l'attire; sa sensibilité dessine la loi nouvelle en des formes tentantes, mais on dirait que la force lui manque pour la vouloir orgueilleusement, et la réaliser entièrement.

Est-ce de l'impuissance, ce sentiment qui déconcerte pendant qu'on le lit? et — je me le demande bien naïvement, sans pouvoir répondre — de quel côté est cette impuissance, auteur ou lecteur?

Oh! se sentir transporté comme Moïse devant des possibilités chananéennes et ne pouvoir y entrer de plein pied et sans baisser la tête!

En jouissant de Barrès, j'ai toujours senti que, s'il me faisait passer par un tunnel assez bas, — par ce moi si voluptueusement égoïste, — c'est parce qu'il avait la conviction que ce tunnel conduisait à une clairière où l'air était plus pur que celui de notre atmosphère actuelle. Le commencement de son dernier livre me donne une sensation d'étouffement dans le tunnel même. Il m'emprisonne dans des sensations neuves dont je ne veux pas avoir peur, parce qu'elles m'impressionnent trop pour que je ne sois pas tenté par la réaction qu'elles pourront susciter en moi. Mais il faut que j'en sorte vite, pour prendre l'air du large dans les champs de ma vieille pensée qui m'apparaît plus belle tout à coup. Si je me laissais endormir par son charme, je sais que j'en arriverais à le détester.

Il a le génie féminin, cet homme, il se laisse faire. Peu d'êtres ont l'âme aussi profondément sensible, peu d'âmes sont artistes à ce point que les choses extérieures et toute la beauté répandue pénètrent aussi avant en elles et leur fasse produire une aussi souveraine philosophie. Mais cette philosophie, je voudrais sentir davantage qu'il la veut. Il est beau d'avoir l'âme ouverte. Mais n'est-ce pas une générosité plus grande encore d'y vouloir fortement faire entrer l'infini entrevu?

Ah! misère des désirs qui voudraient compléter les êtres et qui n'en feraient peut-être que des monstres!

Il doit me suffire qu'à travers ce « moi », seul centre connaissable d'où puisse partir notre tournoyante activité, Barrès nous conduise vers des choses très grandes.

Mais (à part cette profonde affirmation des « Deux femmes du bourgeois de Bruges ») de tout ce dernier livre, où règne surtout le désir d'obéir aux impulsions fortes, avec, comme apparente devise, ce mot d'Emerson: « Tout ce qui est profond est sacré », de tout ce livre, la fin seule est pour moi une marche haute ajoutée à celles qu'il m'a fait gravir autrefois; et je voudrais ne pas parler de toutes ces impressions d'Espagne, dont il ne tire qu'un parfum trop enivrant pour rester fortement sain; là, tous les germes de dégénérescence que nous portons en nous s'épanouissent; on y lit la condamnation d'une race; là résonne le chant des fatalités proches — la volupté et la mort — regardées en face tous les jours comme des fins dernières, sans qu'au milieu de leurs courtes réalités on entende d'autres appels que des cris d'effroi lancés vers un Dieu lointain.

C'était bien en ce pays que devait surgir, pour un esprit un peu septentrional, cette violente image de l'inceste, se dressant là comme un symbole avidement pressenti, de l'impossibilité d'aimer — de l'impossibilité des lentes fusions et des longues harmonies entre des êtres qui ont trop peu de sèves différentes à se communiquer. — En Espagne il semble que la passion étroitement resserrée en la chair par l'ardeur des températures ne puisse avoir d'autre issue grande que la mort. C'est dans ce cadre qu'il fallait la montrer, dépouillée d'une sensibilité morale qui lui eût donné l'élasticité de l'infini, et qui ne considère la volupté et la mort que comme d'humbles degrés du temple nouveau.

Mais que je vais relire souvent ces pages où il étudie l'évolution humaine à travers les musées de Toscane et où il nous fait presque toucher l'héroïsme de Michel-Ange « qui jette dans l'existence des êtres plus vainqueurs encore » que ceux du Vinci; ceux-ci symbolisent la compréhension, l'acceptation de ce qui est. Mais ceux de Michel-Ange, s'ils nous parurent tout d'abord méditer, s'ils sont, en effet, repliés sur eux-mêmes, c'est pour distinguer en leur conscience les êtres qui s'y sont obscurément formés et pour se réaliser dessus. (Se réaliser dessus, je trouve ce mot d'une fierté héroïque. Ils veulent DEVENIR. Le devoir qu'ils se sont imposé, c'est de se conformer malgré tout à leur destinée. « Que chacun sculpte sa propre statue. »

De Michel-Ange qui avait voulu se réaliser lui-même, Barrès nous mène à Wagner et à Parsifal, ce simple, en qui la Vie était assez forte pour « l'emporter vers sa propre perfection ».

« Le philosophe de Bayreuth glorifie l'impulsion naturelle, la force qui nous fait agir avant même que nous l'ayons critiquée. Il exalte la fière créature, supé-

rieure à toutes les formules, ne se pliant sur aucune, mais prenant sa loi en soi-même ».

Barrès est probablement un des rares voyants qui ouvriront les chemins de l'avenir à ceux qui portent en eux des volontés, des héroïsmes, et des convictions profondes. Ces convictions qui nous sautent au cœur quand on l'étudie, on est désespéré de ne les pas voir éclater en des mots qui les enveloppent du carillon des cloches et du claquement des drapeaux, des mots qui réveilleraient tant de forces endormies, n'attendant qu'un signe extérieur de beauté fière, pour agir.

Il faudra que sa pensée traverse encore une évolution en lui, ou en ceux qu'elle remplira, pour devenir la force dont nous avons besoin.

Rêve effrontément impatient de l'être humain, qui ne peut rien voir de grand sans désirer le faire sien, le faire passer par le prisme complet de ses sensations et par les sensations — répercutant la sienne — de toute sa race, — et qui en oublie d'être reconnaissant à celui qui lui annonce une lueur nouvelle.

JAMES ENSOR

Exposition de ses œuvres, Montagne aux Herbes Potagères, 6.

James Ensor est arrivé à un stade artiste où il peut dédaigner l'éreintement aussi bien que l'emballlement. Il est assez personnel et assez fort pour ne s'inquiéter que de son art seul et des transformations qu'il lui fait ou lui fera subir. Rares sont-ils ceux qui ont à son âge trouvé en eux-mêmes de telles ressources de changement, soit dans l'étude du réel (natures-mortes et intérieurs), soit dans l'imaginaire (caricatures, masques et diableries). Son milieu flamand lui conseilla la peinture objective, claire, colorée, savoureuse; sa nature anglo-saxonne le poussa vers un art subjectif — apparitions, fantaisies, grotesques, railleries, visions folles et chimériques. — Son œuvre entière tient à ces deux causes d'être intéressé et ému. Elles l'expliquent depuis son premier jusqu'à son dernier tableau.

On l'a nommé tour à tour le peintre des natures-mortes, des masques et des diableries. Mais ce ne sont là qu'appellations quelconques : si tels différents sujets ont été choisis par lui, c'est qu'ils servent tout simplement d'expression à ces façons de penser et de voir temporaires. Ils ne le caractérisent pas : d'autres scènes auraient pu être élues et traitées par lui avec autant de vic et de force.

Quand James Ensor regarde au dehors il voit des harmonies rares, délicates et sonores colorer les choses; quand il se regarde, quand il imagine il se surprend concevoir en ironiste. La vie est à ses yeux une constante et invariable satire, marquant les hommes de ses coups de fouet. De là à choisir le masque comme la vraie et authentique figure humaine, il n'y a pas loin. Son ironie dégénère même en farce et en farce grossière. Et l'on songe alors aux Grillay et aux Cruishank, les caricaturistes féroces de l'Angleterre, et aussi à ce formidable Swift qui parvient à traduire son énorme bon sens et son désir de justice à l'aide de monstruosité et de folies.

Toutes ces idées assaillent quiconque visite la présente exposition. Pour réjouir leurs yeux ils rencontrent des étalages merveilleux de fruits sur des nappes blanches, des dessertes de tons et de nuances fines et argentées, des assiettes de couleurs éclatantes et fraîches. Encore trouvent-ils en des tableaux représentant des « intérieurs » une notation d'atmosphère subtile, une atmosphère de chambre close, où la lumière tombe à travers les stores baissés (*Jeune fille en détresse*), ou bien une symphonie de noirs superbes d'où se détache comme un cri une note de cuivre (*Le Lampiste*).

Des dessins reliaussés de rouge ou de bleu, des eaux-fortes enluminées, aux titres étranges autant que leurs sujets, font défiler des cavalcades cuirassées, casquées, banderolées, en des villes imaginaires. Architectures fantasques, nuages décoratifs, fumées volutantes, tout indique le pays de l'absurde. Et des personnages grotesques représentant l'héroïsme et le courage, des cavaliers aux trognes réjouissantes et des varlets, les uns minces comme des harengs, les autres joufflus comme des vessies, transforment en parades grotesques ce que l'on appelle les manifestations civiques en l'honneur des patries. Suivent des diableries parfois un peu compactes de sens, mais pimentées toujours de curieuse hardiesse. L'une pivote autour d'un Christ en croix, livrant ainsi à Dieu lui-même l'assaut que subissait seul, au temps des peintres médiévaux, le placide et naïf saint Antoine. L'autre s'étale en une église dans un décor à la Rembrandt, haut et vague et comme ouvert sur le ciel. Le dessin en est spécial, je dirais volontiers matelassé : il semble que les reliefs soient obtenus au moyen de plis et de courbes ondulantes et insistantes. Les lignes droites sont quasi absentes. Tout se bombe, se complique et quelquefois se boursofle comme si le dessin lui-même prétendait se contourner et s'arrondir autant que le ventre de l'évêque officiant et l'allure matronesque de la Vierge. Seul le Christ jaillit sauvage et fou sur sa croix, au long d'une colonne dressant l'épouvante par au delà de ses monstruosité sacerdotales. Cette page est vraiment superbe.

Au reste, le trait et la facture de James Ensor ont constamment évolué. En ses premières toiles il peint au couteau; il beurre pour ainsi dire ses couleurs sur le fond. A cette première manière, une autre se substitue, plus précise, plus serrée, plus méticuleuse. Quelques petites natures-mortes en témoignent. En ses travaux au crayon et au fusain les mêmes changements s'opèrent. Telles planches proferent un dessin de sculpteur ou plutôt d'orfèvre, tellement les contours en sont fouillis et nets.

A voir ainsi réunie une large partie de l'œuvre d'un jeune, à la voir si variée et si touffue et si remarquable, on s'étonne de l'obstiné dédain dont on l'entoure. Depuis longtemps quelque tableau d'un tel artiste devrait figurer au Musée, ne fût-ce que pour prouver qu'il ne faut avoir peur chez nous ni d'être personnel ni d'être hardi. Jusqu'à ce jour aucun peintre vingtième n'a obtenu je ne dirai pas cet honneur, mais cette justice. Les commissions s'y opposent. Cela va-t-il durer jusqu'à ce que la mort ait étouffé dans les cercueils sourds le glapissement du dernier des mille-huit-cent-trenteux?

festations pittoresques et réconfortantes d'une activité toujours en éveil : la fête commémorative de la Conférence, terminée par cette joyeuse revue dont nous fredonnons encore les refrains railleurs, l'imposante solennité qui réunira aujourd'hui au Palais de Justice une assemblée innombrable et la publication périodique de ces *Palais-Noël*, salut confraternel adressé, en manière de souhaits de bon an, par ceux d'entre nous qui manient, en même temps que la parole, la plume, le crayon ou le burin, à tous ceux que groupe la confraternité de la robe et le souci de servir le Droit.

L'ART AU PALAIS

Les journaux sont pleins de la description des préparatifs de la grande fête qu'offriront aujourd'hui à leurs confrères de province et de l'étranger les membres bruxellois de la Fédération des Avocats belges. On nous permettra, en raison de la part directe qu'ont prise à l'organisation de cette fête plusieurs de nos collaborateurs, d'être sobres de détails. Mais nous ne pouvons passer sous silence le dévouement, l'esprit d'initiative et le talent de premier ordre qu'ont déployés, en cette circonstance où les proportions gigantesques de l'entreprise multipliaient les difficultés, les artistes qui ont bien voulu s'adjoindre à la commission organisatrice : M. l'architecte Engels, le peintre Mellery, les sculpteurs Van der Stappen, Julien Dillens, Paul Du Bois et Alexandre Charpentier. Ce dernier a orné le menu d'un bas-relief exquis, symbolisant la confraternité du Barreau. Arrivé hier de Paris, il prendra place, ainsi que les autres artistes cités ci-dessus, au banquet de 400 couverts qui sera servi dans la salle des Pas-perdus éclairée entièrement, et pour la première fois, à l'électricité.

L'estampe murale de Mellery, placardée à Bruxelles et dans tous les sièges judiciaires du pays, résume, par une composition symbolique d'un caractère superbe, ces trois belles devises : *La Justice sans la Bonté forfait à sa mission. — La vraie base du Droit est la Fraternité. — La plus noble des forces sociales, c'est le Droit.* Reproduite en phototypie par M. Malvaux d'après une grisaille à l'huile de grandeur naturelle, elle a été imprimée par M. Goossens. Et le travail n'était, certes, pas aisé ! On s'en rendra compte quand on saura que l'affiche se compose de neuf clichés juxtaposés et mesure 4^m,50 de hauteur (1).

MM. Van der Stappen, Dillens et Paul Du Bois ont établi, en quelques jours, les projets de lampadaires qui ont été modelés, sous la direction de M. Van der Stappen, par ses élèves MM. Sprimont et Marin. Les proportions et le dessin en sont si harmonieux, l'effet décoratif obtenu par le mélange des foyers lumineux à arc et des lampes à incandescence est si heureux qu'on a peine à se figurer qu'il s'agisse d'un essai, d'une ornementation provisoire : on souhaite ces douze torchères définitives. Ici encore les difficultés de réalisation ont été grandes, chacun des lampadaires se composant de trente-cinq pièces moulées séparément et mesurant environ 4 mètres et demi de hauteur.

Les mêmes artistes ont, en outre, peuplé de sculptures la salle des Pas-perdus et les galeries supérieures. La figure de *la Justice* de Van der Stappen, de grandeur colossale, domine toute la salle

(1) On nous saura gré de donner aux collectionneurs ce renseignement : l'estampe murale de Xavier Mellery est en vente, au prix de 5 francs, à la Société anonyme L'Art, avenue de la Toison d'or, 56, chez M. De Cock, gardien du vestiaire des avocats, chez MM. Dietrich et C^{ie}, Montagne de la Cour, 52, etc.

avec une souveraine majesté. Une tête de *Minerve*, en bronze, de Paul Du Bois, le groupe de *la Justice* de Dillens, des bustes de juristes, des moulages de statues antiques prêtés par le Musée du cinquantenaire et par l'Académie, complètent, dans un ensemble touffu de plantes ornementales, la très artistique décoration du Palais. Tous ceux qui ont pu voir les préparatifs de cette fête sans précédent ont reconnu unanimement combien cette décoration anime et complète l'architecture grandiose du Palais.

Pour la partie musicale, un orchestre de symphonie dirigé par M. Sennewald et les excellents chœurs des *Artisans réunis* se feront entendre alternativement pendant toute la fête du soir.

LA FEMME DE TABARIN

La Femme de Tabarin, tragi-parade de Catulle Mendès, fut jouée à Paris en novembre 1887 par la troupe du Théâtre-Libre, qui venait de quitter la butte Montmartre pour prendre position sur la butte Montparnasse.

Dès le commencement de janvier 1888, encadrée par *le Baiser* de Banville et *Jacques Damour* d'Henrique, le scénario burlesque et tragique du poète, animé par le jeu enflammé d'Antoine et de M^{me} Marie Defresnes, faisait passer parmi les spectateurs du Théâtre du Parc, peu accoutumés aux témérités de langage et de situation dont se compose l'œuvre, le frisson des grandes émotions artistiques. Qui ne se souvient de cette « première » du Théâtre-Libre à Bruxelles, de l'effarouchement des belles madames aux apostrophes foudroyantes de Francisquine, à l'horreur du sang inondant son corsage, tatonnant sa peau, éclaboussant les treteaux. On s'est habitué, depuis lors, aux audaces d'un théâtre affranchi, et les résistances ont cédé au point que le Théâtre Molière lui-même, l'asile des pièces pour familles, la citadelle du répertoire inoffensif, n'a pas reculé devant cette érudition : jouer bravement, sans excuses préliminaires, sans varier la couleur des affiches, le terrible drame qui violentait si brutalement les pudeurs d'il y a six ans.

Il est vrai que le Théâtre Molière a marché depuis cette époque lointaine ! Récemment on y représentait, avec un personnel de choix et une mise en scène artistique, *l'Arlésienne*, puis *Odette*. Et ce n'est plus la chaussée d'Ixelles seule qui fournit, comme naguère, le contingent bénévole des spectateurs. Vainement y chercherait-on le monsieur qui cause, dans les entr'actes, avec les musiciens de l'orchestre, et l'ouvreuse qui s'installe dans une baignoire avec les habitués de la maison. A voir la salle élégante, animée, peuplée d'artistes et d'hommes de lettres qui accueillit, samedi dernier, par de bruyantes acclamations l'œuvre intense de Catulle Mendès, on se serait cru, ma foi, en quelque théâtre important, et l'interprétation très satisfaisante de M. Montlouis et de M^{me} Munié-Bourgeois, les protagonistes de l'œuvre, complétaient l'illusion, malgré l'exigüité de la scène. M^{me} Munié surtout incarne avec un réalisme de bon aloi, en comédienne convaincue et artiste, le personnage de Francisquine. Elle aime goulument son mousquetaire, comme il convient, et elle meurt effroyablement après avoir lancé d'une voix rauque, à demi étouffée par l'agonie, l'épithète méprisante dans laquelle elle crache son mépris sur l'homme qui l'a tuée.

Toute la pièce, on le sait, tient en cet épisode rapide et véhément : la jalousie soudainement éveillée du bateleur qui achève dans le meurtre, aux yeux des spectateurs ébahis, la parade commencée.

Des polémiques de presse, des incidents divers, un procès même, actuellement en instance, ont surgi à propos de *la Femme de Tabarin*. Et sans doute l'apparition sur diverses scènes italiennes et allemandes des *Paillasses* de M. Leoncavallo, dont le sujet présente, paraît-il, des analogies frappantes avec celui de *la Femme de Tabarin* nous a-t-elle valu l'intéressante représentation à laquelle nous conviait, la semaine passée, M. Catulle Mendès. A Paris, c'est à la Comédie française qu'on peut aller se rendre compte de la ressemblance des deux pièces. A Bruxelles, faute de Théâtre français, la petite scène de M. Munié sert de champ d'expérience, et celle-ci est concluante, au dire de ceux qui ont vu la pièce italienne. (On sait que les pièces italiennes n'ont plus cours légal en Belgique!)

L'auteur des *Paillasses* objecte, on le sait, que M. Catulle Mendès s'est lui-même inspiré, pour la composition de son œuvre, d'une anecdote concernant [le célèbre Questionneur de la place Dauphine. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rappeler ici le renseignement que nous avons publié à ce sujet en 1888 (numéro du 1^{er} janvier) et que nous reproduisons textuellement :

« M. Catulle Mendès, que nous avons interrogé sur ce point, pense que c'est là une erreur complète. Il n'a rencontré et ne croit pas qu'il existe, dans aucune tradition ni dans aucun des livres tabariniques, aucune historiette ayant quelque rapport avec l'aventure qu'il a mise au théâtre. Il est bien évident qu'il n'a pas inventé Tabarin ni Francisquine, — laquelle, du reste, s'appelait Jeanne Bérut, et n'était la femme de Tabarin que dans les parades, — mais l'affabulation de son petit drame est totalement imaginaire, n'est tirée ni d'un fait réel ni d'une tradition fautive ou vraie. L'auteur ajoute : « Invention bien chétive et bien médiocre, d'ailleurs ! Mon tout petit drame, qui dure dix minutes, n'a ému le public que grâce à la belle verve sincère de M. Antoine, et à l'admirable talent de Marie Defresnes. »

D'autres critiques ont fait remarquer qu'il y avait une ressemblance frappante entre la donnée de *la Femme de Tabarin* et celle d'un autre *Tabarin*, joué à la Comédie française et plus tard transformé en opéra.

Ces critiques-là ont eu raison. Même ils auraient pu aller jusqu'à dire que cette ressemblance, en plus d'une scène, et surtout en ce qui concerne la disposition du décor, atteignait la similitude parfaite.

Mais ce n'est pas la faute de M. Catulle Mendès.

Car la pièce qui ressemble à la sienne n'avait pas encore été représentée quand M. Catulle Mendès a publié dans une revue le scénario complet de sa parade, avec les moindres détails de l'action, avec toutes les indications de mise en scène et de décor. »

YVETTE GUILBERT

« Avant de savoir ce qu'elle chante, on entend qu'elle chante bien et qu'elle dit bien. Son premier secret est là : elle prononce, elle articule, elle expédie les mots dans toute la salle, ou à travers le jardin des Champs-Élysées, elle perce le brouillard de fumée de tabac, la vapeur d'alcool, la buée des haleines. Chaque syllabe arrive en flèche, décochée par le gosier, par les dents, par la langue, portée sur la claire onde sonore, transparente, à la fois ferme et frêle comme un cristal vibrant. Son second secret, c'est son flair de chanteuse, son sûr odorat qui a subodoré l'arôme de la pourriture dite fin-de-siècle, l'odieux mot sans

signification et qui en acquiert une, et qu'il faut bien se résigner à écrire. Elle s'est trouvée là tout exprès pour dresser une statue gaie et macabre, en chair, en robe claire et en gants noirs, pour faire entendre une voix ennuyée et mordante qui chante la noce sur des airs d'enterrement. La bouche est ironique, le nez à le comique français, à l'évent, et la face blanche apparaît tout à coup funèbre, les paupières mortes. D'autres secrets, elle en a sans doute, mais qui sont les siens, des secrets d'instinct et de volonté. Et puis, elle a sa personne, qu'elle plie à toutes les gymnastiques, à toutes les contorsions, mais qui n'en reste pas moins une personne ondulante et gracieuse, d'une apparition inattendue lorsqu'elle jaillit des coulisses d'un pas délibéré, et qui se brise et s'évapore en lignes fuyantes lorsqu'elle disparaît dans un salut. »

Ainsi s'exprime, dans le très beau volume qu'il consacre à la divette et que si merveilleusement Toulouse-Lautrec illustra de lithographies tirées en vert, sa couleur favorite, M. Gustave Geffroy, le très avisé critique et subtil écrivain (1).

Et telle elle nous apparut sur la scène de l'Alcazar, devant la toile de fond quelconque qui sert à la revue du jour. Avec un art tragique intense, vraiment empoignant et superbe, elle détaille ces deux choses terribles : *la Soularde et Morphinée*, deux fleurs vénéneuses écloses en la plus récente serre chaude chansonnière. Et *le Protecteur* ! Plus terrible encore en son cynisme. Le bruit court qu'elle est l'auteur de cette macabre fantaisie, toute d'impudeur et de vice. Elle la dit, comme ses autres morceaux, comme *la Nourrice sèche*, comme *les Six potaches* de Xanrof, comme *la Chanson de grand'mère* de Béranger, avec une variété d'intonation, une souplesse de nuances, un mécanisme labial surprenants. Mais il y a plus en elle que cette virtuosité acquise : il y a le sens esthétique d'une artiste passionnée pour son art, qui étudie, se perfectionne, creuse sans cesse ses rôles, en tire des effets inattendus, et traverse, pure de cabotinage, emballée, souriante, le milieu périlleux du café-concert.

Et la note gaie d'un souvenir de chanson anglaise, étudiée sur place et singée avec malice, termine par un peu d'ironie cette succession rapide et serrée de sensations d'art.

Physiologie des décorations.

On a dit que les décorations sont le tatouage des gens civilisés. Cette définition est inexacte : pour le tatouage, il faut un épiderme qui soit sensible ; pour les décorations, il en faut un qui ne le soit pas.

Une décoration est un hochet attaché par une faveur.

Il y a des décorations qui s'achètent et des décorations qui ne s'achètent pas ; mais toutes se paient.

Il y a des décorations de toutes les couleurs. Comme pour les billes de billard, ce sont les rouges qui servent de points de mire.

Généralement, deux boutonnières ne peuvent se regarder sans rougir.

La première décoration a été une feuille de vigne. Aujourd'hui, elle serait trop verte.

(1) *Yvette Guilbert*, un volume de 22 pages in-folio, tiré à 100 exemplaires, texte par GUSTAVE GEFFROY, orné par H. DE TOULOUSE-LAUTREC, avec signature autographe d'Yvette Guilbert. Édité par l'Estampe originale. En vente à la Société anonyme L'Art, à Bruxelles. Prix : 50 francs.

Si quelqu'un a mérité d'être décoré, c'est bien l'inventeur des décorations.

Il y a deux sortes de gens qui attachent de l'importance aux décorations : ceux qui les demandent et ceux qui les refusent.

Pour être décoré, il faut un titre. Un titre nobiliaire suffit quelquefois.

Pour la décoration, deux titres, comme deux négations, se détruisent.

Le meilleur moyen d'obtenir une décoration, c'est de la demander. Le meilleur moyen de la demander, c'est de recourir à une personne interposée. La meilleure personne interposée, c'est un adversaire politique.

Il est plus facile de faire décorer un autre que de se faire décorer soi-même.

On est quelquefois décoré pour les services que l'on a rendus ; on l'est toujours pour ceux que l'on rendra.

Les décorations sont comme les carabiniers : elles arrivent toujours trop tard.

Il n'y a que la première décoration qui coûte.

Comme pour les furoncles, une décoration est souvent suivie de plusieurs autres.

Ne demandez jamais à quelqu'un pourquoi il est décoré ; faites en sorte que l'on vous demande pourquoi vous ne l'êtes pas.

Le meilleur moyen de montrer que l'on mérite sa décoration, c'est de ne pas la porter.

L'amour des décorations, comme celui des timbres-poste, ne s'avoue jamais.

Il en est des décorations comme des femmes : ceux qui en disent du mal sont ceux qui les aiment.

Pour conduire les hommes, il faut les petites ficelles et les grands cordons.

CHARLES DUMERCY

NOTES DE MUSIQUE

Le premier concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui dimanche, à une heure et demie, et non à deux heures, comme les trois derniers concerts.

On y exécutera, de Beethoven : l'Ouverture, op. 113, le Concerto en mi bémol pour piano et orchestre (soliste : M. Gurickx), et la 9^e Symphonie.

M. Adolphe Samuel fera exécuter au Conservatoire de Gand, aujourd'hui dimanche, à 11 heures, en comité intime, une œuvre nouvelle de sa composition : *Christus*, symphonie mystique pour orchestre, chœurs et orgue. Voici les subdivisions de cette importante partition : I. Nazareth ; Bethléem. — II. Au désert de Juda. — III. Scènes de l'apostolat (*Au lac de Tibériade ; Luites contre les Pharisiens ; Entrée triomphale à Jérusalem*). — IV. La Passion (*Au Jardin de Gethsémani ; Devant Ponce-Pilate ; Montée au Calvaire ; Crucifiquement*). — V. Advenit regnum tuum.

C'est dimanche prochain, à 2 heures précises, qu'aura lieu, au Théâtre de l'Alhambra, la première matinée de la *Société des Nouveaux Concerts* sous la direction de M. Franz Servais, avec le concours de M^{lle} Marie Brema, du Théâtre de Bayreuth.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à dimanche prochain le compte rendu des concerts de la semaine, l'extrait annoncé de la Conférence de M. Fernand Khnopff sur Walter Crane, une étude sur les livres à images que la Noël et le Nouvel-An font fleurir aux vitrines, etc., etc.

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, 29 courant, à 2 heures, qu'aura lieu, par invitations spéciales, l'ouverture des galeries d'exposition et de vente de la *Société anonyme L'Art*, avenue de la Toison-d'Or, 56. A partir du lendemain, l'entrée sera libre.

Une exposition des œuvres de M. Farasyn est ouverte à la Galerie du Congrès, rue du Congrès, 5, du 22 au 31 décembre inclus, de 10 à 4 heures.

MM. Paul Verdussen et Fernand Toussaint exposeront quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique, du 26 décembre au 3 janvier.

On nous écrit de Gand :

Une intéressante petite exposition de peinture vient d'être clôturée. Trois dames soumettaient leurs œuvres au public. Une d'elles surtout a su l'intéresser : M^{lle} Marie-Anne Thibaut, qui a abordé franchement la peinture sur porcelaine, sur carrelages, y obtenant des effets ravissants. En conformité avec les idées de *L'Art moderne*, elle a donné à son talent et à ses œuvres un caractère d'art industriel. Elle a eu des trouvailles charmantes. A citer entre autres : une collection de douze petites assiettes dont les sujets, finement exécutés, sont inspirés d'un vieux poème d'amour flamand « De Avondklok », dont ils représentent les principaux épisodes.

Nous souhaitons à la jeune artiste plein succès dans la voie où elle est entrée.

A. V. S.

Pour paraître en juillet prochain : *Croquis séländais*, texte et dessins de Willem Delsaux, avec carte et itinéraires ; un album de 40 pages, avec 40 planches sur papier teinté. Prix : 20 francs. Édition d'amateurs, avec forte couverture, sur papier de luxe : 40 francs. Tirage : 250 exemplaires numérotés. Adresser les souscriptions à M. Willem Delsaux, 202, rue des Coteaux, à Bruxelles.

Une bien jolie phrase éclore dans un de nos quotidiens :

« Il a plu à M. Crispi de trancher le *navet gordien* d'inextricables difficultés de toute nature qui entravent ses mouvements par une opération césarienne, en suspendant, à peine ouverte, la session législative. »

M. Ernest Reyer, qui est un disciple passionné de Berlioz, annonce dans son feuilletton du *Journal des Débats* que l'Opéra va monter la *Prise de Troie* de Berlioz. Cette partition est, on le sait, la première partie des *Troyens* qui comprennent deux partitions distinctes et qui devaient se jouer en deux soirées successives. La *Prise de Troie* n'a jamais été jouée intégralement en France. Lors de la première des *Troyens* au Théâtre-Lyrique de Paris en 1861, sous la direction de Carvalho, Berlioz avait réduit la *Prise de Troie* en un simple prologue. La partition originale telle qu'elle fut écrite par le maître n'a été exécutée pour la première fois qu'en décembre 1890 au théâtre grand-ducal de Carlsruhe, sous la direction de M. Félix Mottl.

Dans une des dernières séances du conseil des ministres à l'Élysée, le ministre des Beaux-Arts a entretenu le conseil d'un projet de loi qu'il élabore de concert avec son collègue des finances et qui a pour objet d'accorder la personnalité civile aux musées nationaux dans des conditions analogues à celles des corps de Facultés. De la sorte, les musées pourraient recevoir des dons et legs et s'assurer une dotation permettant en tout temps de faire les acquisitions susceptibles d'enrichir les collections nationales.

Il est question de l'érection, à Weimar, d'une statue à la mémoire de Franz Liszt. Un comité vient de se former à cet effet, à la tête duquel se trouvent M. Edouard Lassen, maître de chapelle du grand-duc de Saxe-Weimar, et le baron de Brassart, intendant du théâtre grand-ducal.

Les admirateurs du maître sont invités à lui envoyer leurs souscriptions, s'ils désirent participer à un témoignage d'admiration qu'on voudrait rendre, à Weimar, international.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Samedi prochain, 29 décembre
OUVERTURE DES GALERIES D'EXPOSITION

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos **BECHSTEIN & BLUTHNER**

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne. rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

IL N'Y A PAS DE THÉÂTRE EN BELGIQUE. — WALTER CRANE. *Conférence de M. Fernand Klnopff.* — LIVRES A IMAGES. *Publications Hetzel et Hachette.* — PETITE CHRONIQUE.

Il n'y a pas de théâtre en Belgique.

Les jurys littéraires s'étaient un peu réhabilités avec le dernier Prix quinquennal d'Eekhoud. Mais les voilà, à l'occasion du Prix triennal de littérature dramatique, retombés au marais. Maeterlinck présentait, ou ne présentait pas son théâtre : le jury a décidé de ne pas lui accorder le prix. On croit rêver : Maeterlinck, célèbre, élu à l'étranger, Maeterlinck, un des Esprits de ce temps, l'auteur de *la Princesse Maleine*, de *Pelléas et Mélisande*, de *l'Intruse*, des *Aveugles*, — tous ces titres comme les vagues, choc sur choc, d'un large fleuve, les remous des sensations les plus neuves et les plus profondes ! — Maeterlinck échouant devant un petit jury provincial composé d'un quarteron de professeurs âgés et d'un homme de lettres marron.

Ces gérontés, d'une température d'esprit au-dessous de zéro, ces ours blancs contemporains des polaires déserts de notre ancienne littérature, n'ont pas été dégelés par les larmes de Maleine, le charme délicieux de ce beau conte des Sept Princesses.

Au fond, faut-il s'en étonner ? N'est-ce pas toujours le même jury qui revient comme un conclave de grotesques petites marionnettes, comme Backmesser et son ridicule cortège ? Quelquefois, rarement, les noms changent, mais on reconnaît les mêmes petits airs de fêtes séniles, le même esprit fossile et exhumé. D'anciennes pauvres âmes ennuyées de ronds-de-cuir toutes moisies et éteintes, des demi-siècles de vieux cacatois éplumés, toussotant et crachotant aux crottes de leur perchoir, semblent ressusciter des ombres pour la circonstance et intégrer les conciliabules où se juge notre littérature. Sans doute on les garda au fond de petits cercueils, dans des boîtes entourées de lustrine noire, derrière un pupitre de troisième commis. Comme un apanage, comme un symbole, pieusement elles sont ensuite transmises aux jurés nouveaux, et l'endosmose s'accomplit, le vieux petit rouage rouillé se met à fonctionner comme il fonctionnait il y a trente ans. Rien ne semble être advenu, le souffle d'un monde nouveau, l'efflorescence d'un merveilleux jardin des âmes et des intelligences. Et sans doute les mêmes paroles mornes sont dites, les mêmes gestes résignés et morts battent l'air, d'un battement las de pendule automatiquement fauchant les heures ; toujours recommencer la même besogne mécanique ! toujours jeter des boules blanches ou noires ! toujours faire des cocottes en papier pour tuer le temps ! Puis les petites marionnettes défilent,

après trois petits tours s'en vont, si vieilles, si mortes ; et les pauvres anciennes âmes sont remisées en leurs boîtes, ensevelies de lustrine jusqu'à l'occasion prochaine.

Maeterlinck donc demeure non avenu pour ses juges de 1894, pour les juges qui assumèrent la tâche de se prononcer sur l'état actuel du théâtre en Belgique. Il ne lui a pas suffi de publier et de faire jouer le théâtre le plus passionnant et le plus personnel. C'est en vain qu'il créa les étranges et adorables et terrifiantes figures qui partent troublèrent les esprits. Maeterlinck discuté, proclamé, devenu l'un des noms autour desquels se fait le grand combat de l'art et de la pensée, ne leur représente qu'un douteux et négligeable auteur qu'on biffe d'un trait de plume. Son théâtre n'existe pas, les signes irrécusables qui le rattachent aux créateurs d'humanité, le mouvement admirable de sa douleur et de sa passion, ce sens inouï du mystère et de l'au-delà de la vie tangible qui tout à coup révéla le prédestiné d'un théâtre encore inconnu !

Au moins on s'imaginerait que, fermé aux redoutables lumières de cet art des âmes, les pauvres cornées malades auraient pu s'ouvrir pour des évidences plus tranquilles. On ne nie plus aujourd'hui ce délicat et raffiné manieur de légers esprits, ce souriant et doucement attristé regardeur de petites consciences mièvres, Henry Maubel. Et personne ne méconnaît plus non plus le sérieux et vigoureux effort de Van Zype. Mais Maubel et Van Zype, c'est encore trop pour ces prunelles de nyctalopes, pour ces rétines de chouettes qu'effare même le crépuscule, pour ces yeux scellés de taies qui sont les yeux de tous les jurys. Maubel et Van Zype et tant d'autres, néant ! Il n'y a pas de théâtre ! Il n'y a plus d'auteurs en Belgique ! Ainsi l'ont décidé MM. Fétis, Descamps, Discailles, Kurth et Doutrépont !

Pesez ces noms, retournez-les : la plupart sont vieux rouliers de jurys, jurés inamovibles, en garde contre toute surprise, paléontologues vénérables des modes prescrits de sentir et de penser, débris eux-mêmes d'un autre âge. Mais lequel fit œuvre littéraire au sens actuel du mot ? Lequel, dans ses rêves les plus vertigineux, espéra jamais réaliser l'apparence même lointaine d'un idéal dramatique ? (A moins que l'auteur d'*Africa*... ?) Lequel a une signification même approximative, même obscure dans le grand mouvement des esprits qui, chez nous, correspondit avec l'apparition d'une jeune et vivace littérature et transforma la condition intellectuelle du pays ? Ombres ! Petites marionnettes attardées quand le jour est là, crevant les yeux !

Nous avons dit à diverses reprises notre confiance dans le Ministre des beaux-arts. Ce n'est pas cette sottise nouvelle des jurys qui l'amointrira. Mais toutes les écuries d'Augias ne peuvent pas être déblayées en un coup ! Il est même bon, il est utile que cette fois encore le fonctionnement des jurys ait abouti au résultat

grotesque qui nous vaudra la risée de l'étranger. Il est profitable que cette démodée institution des Concours — qui nous reporte à notre âge d'enfance et nous ramène à l'école — ait été vue, une fois de plus, en son irréparable caducité. Fini le prestige des académies — sous le patronage — de qui elle opéra jusqu'à ce jour ! Qui des nôtres en est, de cette Académie des Sciences et des Lettres où jamais la littérature ne pénétra que par la petite porte ? Qui voudrait en être ? Vieux règnes ! Vieilles choses en poussière ! Une autre humanité est née, d'autres esprits, d'autres consciences. En attendant les réformes nécessaires, en attendant qu'une meilleure consécration publique concilie le talent et la dignité de l'écrivain, que du moins les jurys encombrés d'antiques déchets, expression peut-être historique d'un temps sans rapport avec le nôtre, soient ouverts aux hommes qui avec le plus d'autorité notifèrent l'avènement de la pensée nouvelle. N'hésitez pas, Monsieur le Ministre. Taillez en plein dans toute cette chair morte. Déblayez les champignons. La poussée est là générale, formidable, et devant qui il faudra bien que cèdent les résistances les plus rebelles.

WALTER CRANE

Conférence de M. Fernand Khnopff.

M. Fernand Khnopff a fait dernièrement au Cercle artistique une conférence très applaudie sur Walter Crane. En voici la conclusion :

..... Cette fête de Flore, ce cortège de fleurs du printemps à l'hiver, c'est le joyau le plus rare de ce trésor d'imaginations ; c'est de toutes ses œuvres, en un mot, celle où Walter Crane apparaît le plus subtil et comme poète et comme peintre.

Et c'est ainsi que procède cette marche des fleurs :

Jouant de la double flûte et s'inclinant en une gaie révérence, un jeune homme, parmi le vol des hirondelles et des pétales éparés, précède la reine Flore.

La Reine s'avance ; toute gracieuse, vêtue d'amples et transparentes draperies qui sont comme des ailes aux bras et des flots à ses pieds. D'un long sceptre vert, elle dirige le chœur.

Et des enfants la suivent, à peine éveillés encore, mais s'animant bien vite aux fanfares aiguës des Jonquilles casquées de cuivre.

Ensuite, dans un groupe plus paisible et d'allure un peu campagnarde, la Primevère et la Violette, aimables de grâce provinciale.

Puis, l'Aubépine ; un héraut d'armes, tout éperonné d'acier noir et empanaché de blanc. Il marche devant la Couronne impériale que portent des pages, sous les flamboyantes oriflammes des Tulipes, pendant que sonnent les cloches bleues des Jacinthes. A leurs côtés les Iris héraldiques ; des pennons altièrement tenus droits par de fiers cavaliers coiffés à la florentine. Et dans les chanfreins et les selles, il y a des aspects de la fleur-sceptre, de pourpre violette ou jaune d'or.

Après la douce Marguerite, les Muguet ; des jeunes filles pâles et délicates qui se drapent frileusement dans leur souple manteau vert, et d'un geste d'enfant courbent leur carillon minuscule.

D'autres passent encore. La Pivoine pompeuse, très Louis XIV^e, et l'Ancolie, chère à Pisanello. La Rose, reine d'amour, aux gestes descendants de femme trop grande, d'une lourde volupté. Le

Myosotis, frêle, et le Lis blanc, pur. Le gracieux enlacement du Liseron et la massive opulence du Tournesol.

Puis, paraissent des dames somptueusement vêtues de brocarts orangés que décorent les Chrysanthèmes de leurs cassures allongées de parafes.

Et, à la fin du cortège, vient une dernière fleur, la Rose de Noël, la plus exquise de toutes. Alanguie; longue et souple; la tête, aux traits affinés et aux grands yeux rêveurs; la tête penchée sous la coiffe ouverte de pétales nacrés; les bras languissamment étendus, gantés jusqu'au coude; le corps s'abandonnant, dans sa cambrure indifférente, sous le contact de la soyeuse robe verte. Un vert de plante d'eau, glauque, avec des bords brunis par la dissolution aqueuse.

Cette Rose de Noël est une des plus adorables créations de Walter Crane, ou plus exactement, c'est un des types le mieux exprimés de l'Anglaise esthétique, de l'Anglaise de la période du Paon, comme on dit à Kensington.

Walter Crane n'a que rarement tenté de représenter l'Anglaise actuelle; plus attentive à Chicago qu'à Florence; absolue impératrice de la Mode; impérieuse et exclusive dans son goût qu'elle n'inquiète pas d'érudition. Mais il a composé, d'autre part, quelques figures qui représentent parfaitement l'apparence et la psychologie de cette Anglaise esthétique.

Les Esthétiques avaient été la suite des Préraphaélites. Ceux-ci, réunis en un groupe exclusif, avaient vécu dans une atmosphère artistique presque artificielle, et c'est ce goût de l'artificiel qu'après eux avaient cultivé les esthétiques; mettant tout leur effort à « composer la vie d'impression d'art et de cela seulement ».

La mode s'en mêla. Il y eut des imitations obtuses et des affectations ridicules; c'est vrai. Mais qu'importe cela, si l'on a vécu, ne fût-ce qu'un instant, l'espoir et la vision d'un charme prolongé et d'une grâce infinie.

« Les songes sont des mensonges, dit un vieux proverbe; mais « lorsque la dernière heure arrive et qu'il reste seulement pour « de trop rares minutes de ce qui fut nous, d'obscures clartés « devant les yeux que l'ombre gagne, qui dira le signe qui vous « distingue, ô souvenirs de la vie vécue, ô mirages de la vie « rêvée. »

Cette phrase de P. Bourget pourrait être l'épigraphe de cette œuvre si belle, anglaise aussi, *The Golden Stairs*, (l'Escalier d'or), de sir Edward Burne-Jones.

Comme nos souvenirs, fragiles et précieux, au cours de l'existence, ces idéales créatures de jeunesse et de beauté descendent, toutes, les marches inévitables.

Au début, insouciantes et rieuses; puis, l'une d'elles, inquiète déjà, contient du doigt les sonorités possibles de la longue et fine trompette d'argent. Et les têtes s'inclinent ou se redressent, et les mouvements doux multiplient, encore, les plis des crêpes frissonnants.

Elles descendent; et, au tournant des marches, au milieu, la passion contenue qu'exprime un chant de violon.

Ensuite, un glissement métallique de fines cymbales de cuivre évoque les teintes d'or triste et de pourpre fanée des couchers du soleil en automne.

Elles se détournent déjà et s'éloignent peu à peu. Mais, avant de pénétrer dans la salle imposante où se prolonge une colonnade sombre et massive, la dernière jeune fille s'arrête; elle retourne la tête pour la dernière fois et donne un sourire d'adieu.

Les songes sont des mensonges, dit-on; mais lorsque passe l'heure dernière et qu'il ne reste, devant les yeux que l'ombre lentement dévore, que de vagues lueurs de ce qui fut notre existence; pour quoi vous séparer encore, ô souvenirs vécus, ô mirages rêvés?

LIVRES A IMAGES

Publications Hetzel et Hachette.

Derrière des stores en bambous légers, ventilés d'un air d'été, près de la mer, dans une île toujours bleue, des artistes doux, laborieux, tracent sur des papiers de riz des calligraphies ou d'un pinceau trempé aux godets des plus chatoyantes couleurs

suscitent de délicates images. C'est un peu le Japon, c'est un peu la Chine des jours d'éternes; il pleut sur les mains aux ongles pâles, sur les belles mains diligentes qui écrivent ou qui aquarellent, de la fleur de pêcher, des clartés d'illusion. Je me figure ainsi les aimables conteurs, les fins imagiers en ce Pays des jolis mensonges d'où nous viennent les livres à couvertures roses et bleues, ces bonbons glacés de la littérature qu'on mange avec les yeux. Est-ce que le Japon, lui aussi, ne fut pas le pays-joujou pour nos âmes de vieux enfants amusables?

On a ri de Zola disant que son œuvre pour les grands achevée, il écrirait des contes pour les petits! Il disait ce jour-là le grand désir, la soif qui est en nous de renaitre par le songe une humanité moins triste que l'autre. Le meilleur de nous dans nos livres, c'est encore par quoi nous n'avons pas vieilli et revenons aux sensations jeunes, à l'art de l'illusion... Je pense avec mélancolie qu'il ne se trouve pas chez nous un Hetzel. Quels contes exquises il eût fait avec Verhaeren, Demolder, Maeterlinck, Van Lerberghe, Delattre, Garnier et d'autres!

Admirez toutefois la constance des jeunes publics pour les vieux amuseurs d'enfance. Quand l'écrivain ailleurs sitôt se démodé, il semble qu'il ait le don d'une jeunesse toujours renouvelée au pays des Contes bleus. C'est peut-être qu'en touchant à la seule chose qui n'ait pas vieilli, il se rajoint lui-même. Voici revenir Verne avec *Maître Antifer* et Mayne-Reyd avec les *Aventures de chasses et de voyages*. Ah! ces Chasseurs de chevelures, ces Robinsons, ces Terre de feu. Un charme les prédestina à ne point décevoir aux mémoires. C'est la Légende, le retour aux Ages héroïques: l'âme obscure des peuples enfants s'y lève comme d'un lointain fabuleux. Un héros peut-être naquit de ces lectures, qui partit visiter l'inconnu du monde et toucher la chair sauvage avec des mains fraternelles. Ne méprisons pas les livres d'où se dégagent ces mystérieuses attirances et tout n'est pas que littérature.

L'aventure! N'est-ce pas toujours la clef d'or qui ouvre toujours la sensation rare et ingénue? Même le Conte de Fées, au temps où il partait encore de petites âmes voyageuses pour les ciels de la chimère et les palais des esprits, fut-il autre chose que la divine aventure par excellence, le vertigineux en-aller vers les songes et les frissons? On n'avait point trop d'esprit alors, on ne raisonnait pas le délice de s'es érer un peu surnaturel. Et les bons auteurs eux-mêmes peut-être croyaient à toutes les belles fables qu'ils contaient. Depuis, l'ingéniosité est venue, qui tempéra d'un peu de science sournoise l'enfantillage charmant des imaginations. Il y a une singulière malice dans cet autre genre d'aventure qu'est le *Jasmin Robba* de M. de Noussane. Un souci d'histoire s'y mêle à l'amusement de la fiction pour cette vie de château au moyen-âge qui devient en plein XIX^e siècle la vie même d'un aventurier du caprice, artisan d'une destinée merveilleuse. Quand c'est devenu la mode de pèleriner avec tant de sous-Verne aux hypothèses du globe, l'essai est imprévu de nous faire accomplir le tour des idées et des sensations d'un homme qui se paya l'étonnante fortune de voyager en lui-même.

Toutefois, le goût est si bien pris de la chose héroïque, que même la grave librairie Hachette y sacrifie à son tour. *Mabel*, la vaillante Américaine de M. Stany, qui s'en va délivrer son père aux glacières du pôle, connaît des épreuves non moins périlleuses que les trois explorateurs qui, dans *la Terre de fauves* de M. Maël, ont résolu de gravir la plus haute cime de l'Himalaya. Il semble que ce soient là des paralipomènes romanesques à *la Nouvelle-Zemble* de M. Nossiloff, aux *Trois semaines chez les Indiens Caypas* de M. Basurco, au *Voyage aux îles Seichelles* de M. Alliaud, à tant d'autres véridiques et captivantes relations qui font du *Tour du monde* un toujours nouveau périple pour les sédentaires intellectuels à qui la fortune n'attribua que les voyages en esprit. Mais toute l'aventure peut-être n'est pas d'aller chercher si loin l'homme inconnu et fraternel. M. G. Toudouze a pu faire dans *Enfant perdu*, qui pourrait tout aussi bien s'intituler *Un Episode de l'invasion de 1814*, un aventurieux et dramatique récit, et qui avec vigueur ressuscite une des formes de l'héroïsme historique.

Ce sont là, avec le *Journal de la jeunesse*, des œuvres recommandables et d'heureuses lectures. La librairie Hachette cependant

eût manqué à sa glorieuse tradition si cette année comme les autres elle ne nous avait donné quelques volumes de choix. Il faudrait louer plus longuement qu'il n'est permis ici cette iconographie napoléonienne que M. Armand Dayot intitula *Napoléon raconté par l'image*. Toute la prodigieuse épopée s'y déroule en vol d'aigles et en claquements de drapeaux autour de la petite capote grise : Fastes et apothéoses qui de page en page renaissent avec Gros, Houdon, Isabey, Charlet, Raffet, David, Ingres, Meissonier, tous les peintres et les sculpteurs et les imagiers de la grande légende...

Ce sont encore les *Chroniques de Froissart*, avec texte rapproché du français moderne par M^{me} de Witt-Guizot, et le troisième volume de *L'Histoire de l'Art pendant la Renaissance* par M. Eugène Muntz. Tous deux, comme le *Napoléon* de M. Dayot, portent la marque des belles éditions de la maison. Les *Chroniques de Froissart*, avec leurs enluminures, ont l'air d'un psautier fleuri par un miniaturiste. *L'Histoire de l'Art* ressemble à un musée des plus nobles images. M. Muntz y aborde la fin de la Renaissance, toute la période brillante qui va de la mort de Léon X à celle de Sixte-Quint et qui s'illustra des grandes créations de Michel-Ange, de Benvenuto Cellini, de Jean de Bologne, de Titien, de Tintoret, de Véronèse, du Sodoma, pour ne citer que les maîtres les plus célèbres.

Se conformant à la théorie de Taine, l'historien ne sépare pas les grands artistes des milieux qui les virent naître. Il nous montre un merveilleux siècle de grâce impétueuse et tendre, d'héroïsme et de volupté, aboutissant à ce prodige d'innombrables écoles d'art magnifiant un idéal de beauté sensuelle et morale. Toute l'évolution politique et religieuse, le personnalisme à outrance des caractères, le culte des hautes jouissances intellectuelles, l'orgueil et le faste des grands pontificats, l'extraordinaire fermentation des mœurs, tant de grandeur et de frivolité, une austérité farouche alliée au goût de la plus raffinée galanterie, un état d'esprit si particulier que le crime semble un exutoire pour le trop-plein des énergies, sont là rendus parlant et synthétisés dans les marbres, les fresques et les toiles où aussi apparut le mieux cette âme vertigineuse de la Renaissance.

On connaît, au surplus, la probité d'historien et de critique de M. Muntz. Il écrit quelque part ce mot dont on reste ému : « J'éprouverais des remords en pensant à tant de peintres de talent que j'ai dû négliger. » Et il regrette de s'être montré trop sévère pour d'autres. Dans son zèle un peu exclusif pour les rythmes classiques, peut-être, en effet, néglige-t-il trop l'étrange charme morbide de certains maîtres dits de la décadence. Le livre, dans son ensemble, n'en demeure pas moins un admirable décor d'art et l'un des plus beaux monuments élevés à la gloire des cinquièmes siècles.

PETITE CHRONIQUE

La Maison d'Art de la Toison d'or, ouverte hier par la Société anonyme *L'Art*, a été visitée, d'une à six heures, par la foule nombreuse et élégante des invités qui n'ont pas ménagé leurs éloges et leurs félicitations aux organisateurs, et spécialement au directeur, M. William Picard, qui a déployé dans cette entreprise difficile et complexe une activité incessante et un goût sûr. Des objets d'art de toute espèce : tableaux, sculptures, céramique, étains, ferronnerie, verrerie, ameublements d'art, affiches, estampes, livres, cuirs gaufrés, illustrations, papiers peints, lapis, etc., etc., remplissent le rez-de-chaussée, la galerie vitrée et les trois étages du vaste et luxueux hôtel de la Société, construit et décoré d'après les plans de M. l'architecte Van Humbeek.

L'architecture, — chose nouvelle dans les salons d'art, — loin d'être reléguée dans les salles les plus sacrifiées, occupe, d'ailleurs, à la Maison d'Art, des locaux bien éclairés et artistement aménagés, dans lesquels le groupe d'architectes collaborateurs de la Société a réuni une collection très séduisante de croquis, de photographies, de maquettes et de projets.

Les visiteurs ont particulièrement admiré les produits céramiques de la manufacture de Virginal, dont les riches émaux,

la vérité de décors et la forme artistique ont remporté auprès des amateurs un succès décisif. C'est, peut-on dire, le « clou » de cette curieuse et superbe exposition, la plus complète, la plus originale et la plus artistique de toutes celles qui, dans les arts industriels et d'ornementation, aient été tentées jusqu'ici.

Nous aurons l'occasion d'y revenir avec plus de détails et de citer les envois les plus importants. Bornons-nous, cette fois, à ce court bulletin de victoire.

À partir d'aujourd'hui, la Maison d'Art est ouverte librement au public, de dix à six heures.

La place nous fait défaut pour donner un compte rendu des dernières représentations les plus intéressantes de la Monnaie : *Lohengrin*, où se sont particulièrement distingués M et M^{me} Cosira et M^{lle} Tanésy, la reprise du *Rêve* et de *L'Attaque du moulin* qui ont valu à M^{lle} Simonnet, à MM. Sequin, Bonnard et Isouard un vif succès.

Aujourd'hui à 2 heures, dans la salle de l'Alhambra (Empire-Palace), boulevard de la Seine, première des cinq séances organisées par la Société des Nouveaux Concerts, avec le concours de M^{lle} Marie Brema.

L'orchestre, dont les solistes appartiennent au corps professionnel du Conservatoire, sera conduit par Franz Servais.

Billets au bureau de location de l'Alhambra.

Le peintre Théo Van Rysselberghe fera du 7 janvier à la fin du mois, à la Galerie Laffitte, 20, rue Laffitte, à Paris, une exposition de ses œuvres (peintures, eaux-fortes, lithographies, etc.).

À Mons, à l'hôtel de ville, intéressante exposition de tableaux et d'aquarelles de MM. Kühstohs et George de Burlet. M. Kühstohs y montre de belles toiles d'allure profonde et vive. Quant à M. George de Burlet, ses aquarelles, au nombre de vingt-cinq, forment un ensemble attachant dont l'impression très sentie s'ajoute à un coloris brillant et à une exécution forte et fine à la fois. Les deux jeunes artistes ont eu le succès et le résultat dû à leurs travaux.

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le samedi 12 janvier prochain, à 7 1/2 heures du soir, dans la salle de l'ancien Théâtre lyrique, place du Marché, à Schaerbeek.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert exécuté par 200 élèves du cours de chant d'ensemble, sous la direction de M. Huberti, directeur de l'École.

Le programme comprendra des airs et des duos interprétés par les principaux lauréats des derniers concours, les nouveaux *Poèmes d'amour* de Brahms, *Boerenkermislied* de Huberti et Hiel, la scène des Filuses, ballade et chœur du *Vaisseau-fantôme*, et la marche du *Tannhäuser* de Wagner.

M. Paderewski travaille à un opéra en 4 actes dont le livret, en langue polonaise, lui a été fourni par un jeune auteur dramatique bien connu dans son pays. Le sujet est moderne et l'action se déroule dans les Carpathes, à la frontière, entre la Galicie et la Hongrie, en ce pays de Zakopane sans doute dont le compositeur a recueilli et si joliment harmonisé les chants populaires. Sir Augustus Harris s'est assuré, par traité, le droit de jouer cet opéra au théâtre de Covent-Garden, en langue française. Une traduction en allemand est également préparée pour l'Opéra royal de Dresde et l'Opéra royal de Pesth va jouer cette œuvre en langue hongroise. MM. Grau et Abbey ont le droit exclusif de la jouer en Amérique.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA QUATORZIÈME ANNÉE (1894) DE *L'ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

L'Art en 1893	2
Polémique sémitico-biblique	41, 50, 59
« A la Toison d'or ». Une maison d'art à Bruxelles	395
Etude d'art décoratif (G. COMBAZ)	9
Première prédication d'art (H. VAN DE VELDE).	20, 27
La Voix des cloches	323
Camelote et Antiquailles	203
Pour les oreilles	215
En passant par la Lorraine	291
En Dauphiné	260, 295
La Zélande	318
Notes sur les Primitifs italiens. — VII. Piero della Fran- cesca (JULES DESTREE)	283, 315, 347
La Libre Esthétique	57, 65, 73, 84, 99
Un Guet-apens	164
<i>Akédysseril</i> (PH. ZILCKEN)	214
La Sculpture d'ivoire (EUGÈNE DEMOLDER)	173, 198
Le Bas-relief de Jef Lambeaux	371
<i>L'Androgyne</i> d'Aug. Levêque (CHARLES GHEUDE)	357
Inauguration du monument De Coster	220, 227, 235
<i>L'Arche</i>	107
<i>Eleusis</i> (MAURICE MAETERLINCK).	77
<i>Le Voyage d'Urien</i> (H. MAUBEL)	145
Le Théâtre classique (E. SIGOGNE)	355
Le Théâtre de l'Œuvre	195
Il n'y a pas de théâtre en Belgique	411
A propos d' <i>Ames solitaires</i>	41
A propos de <i>Solness le constructeur</i>	135
<i>Annabella</i>	363
<i>Babylone</i>	171
<i>Alladine et Palomides</i>	179
<i>Tristan et Iseult</i>	91
<i>L'Attaque du moulin</i>	33
<i>Madame Sans-Gêne</i>	187
Trois médailles de M ^{me} Caron (J. ROMMELAERE)	231
Pour la pantomime	299
<i>Le Mort</i>	123
Palestrina (J. HERMANN)	271, 279
VICTOR ARNOULD	17
JEAN CARRIÈS	213, 309
EMMANUEL CHABRIER	300
ALEXANDRE CHARPENTIER (F. JOURDAIN)	334
EUGÈNE GRASSET (G. COMBAZ)	49
HENRIK IBSEN (HUGUES LE ROUX)	303
GUSTAVE-HENRI JOSSOT	259
LECONTE DE LISLE	251
ALBERT MOCKEL	286
FRANCIS POICTEVIN (PAUL VERLAINE)	237
ODILON REDON	266

PEINTURE

La Question des musées	232
Le prochain Budget des Beaux-Arts.	36
Commissions et Conservateurs	142
Le Cabinet des estampes	345
La Caisse des musées	213, 337, 409
Notes de voyage (musées étrangers).	287
Une Coopérative artistique	61, 81, 193, 249, 361, 401
Les Coopératives artistiques à l'étranger	67
La Ligue artistique.	36, 153
Les Beaux-Arts à la Chambre.	133, 196
La Question des médailles.	334
L'Art à Bruxelles suivant Bædeker	311
Notes sur les Primitifs italiens. VII. Piero della Francesca (JULES DESTREE).	283, 315, 347
L'Impressionnisme. (G. GEFFROY)	293
Notules (CAMILLE MAUCLAIR)	249
Les Lithographies en couleur de la <i>Fitzroy picture Society</i>	121
Peints par eux-mêmes.	222
AUBREY BEARDSLEY.	101
WALTER CRANE (FERNAND KHNOFF).	248
HENRY DE GROUX (LÉON BLOY)	248
ERNEST HELLO (LÉON BLOY)	295
G.-H. JOSSOT.	200
ÉDOUARD MANET (CAMILLE MAUCLAIR)	268
<i>Confidences d'artistes</i> (ODILON REDON)	157
HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC (CHARLES SAUNIER)	312
Les Chroniqueurs de Salons (GUSTAVE KAHN).	57, 65, 73, 84, 94, 99, 108, 164
LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE	63, 70, 81, 99, 97, 105, 113
Acquisitions	7, 14, 23, 30, 39, 46, 63, 70, 81
Renseignements divers	89, 97, 105, 113, 121, 153, 161, 273, 353
Bordereau de clichés à l'usage de MM. les journa- listes	52
LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS.	153, 155, 160, 177
EXPOSITIONS DU CERCLE ARTISTIQUE. M. Franz Courtens.	111
Walter Crane.	397
MM. Franck et Impens.	71
M. Victor Gilsoul	374
M ^{lle} Héger. MM. Bellis, Philippet et Van der Meulen	88
EXPOSITION DES AQUARELLISTES	389
Exposition du <i>Cercle artistique de Schaerbeek</i>	129
« POUR L'ART »	19, 25
LE SILLON	125
Exposition de M. James Ensor	405
Id. des Beaux-Arts de Louvain.	23, 47
Id. des Beaux-Arts d'Ostende	225, 263, 313
Id. de M. George Morren à Anvers.	398
Id. de M. Hippolyte Le Roy à Liège	80
Id. de M ^{lle} Thibaut à Gand	409
LE SALON D'ANVERS	143
Le Cyclorama d'Anvers	208

PARIS. LE SALON DU CHAMP-DE-MARS	131, 139, 161, 225
Id. LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES	147, 225
Exposition des Néo-Impressionnistes	97
Id. Edouard Manet	137, 200
Id. Eugène Grasset (CHARLES SAUNIER)	128
Id. J.-F. Raffaëlli	201
LONDRES. Exposition des <i>Jolies femmes</i>	185
MUNICH. Les Expositions (PAUL GÉRARDY)	191
Une Exposition allemande (La Sécession)	267
GENÈVE. Exposition belge	281, 302
Exposition de dessins à La Haye	319
Les Peintures de l'escalier de l'hôtel de ville de Bruxelles	51
Décoration du Tribunal de commerce par X. Mellery	121
L'Art au Palais (Fête de la Fédération des Avocats)	407
Acquisition des fresques de Leys	369
Gravures de Le Nain d'après Rubens	192
Déplacements d'artistes	209, 217
Camille Pissarro à Bruxelles	328
Nos artistes à l'étranger	376
Turner au Louvre	193, 207, 233
La collection Grandidier au Louvre	281
Legs Caillebotte	105, 158
Une Enseigne de Millet	281
La Société Pan	273, 351
<i>Villes mortes. Bruges</i> , par A. HANNOTIAU et EMILE VERHAEREN	181
<i>Peintres hollandais modernes</i> , par PHILIPPE ZILCKEN	166
<i>La Vie de Monsieur Quelconque</i> , par HERMANN PAUL	87
Catalogue des œuvres de Rops, par E. RAMIRO	351
Revue nouvelle : <i>L'Escarmouche</i>	31
<i>L'Epreuve</i>	393
<i>Allgemeine Kunst-Chronik</i>	393
Conservation des tableaux dans le vide	249
La Tombe de Louis Artan	369, 377
Monument H. De Braekelcer	185, 193
Monument Jules Dupré	337
Vente Théodore Duret (Paris)	113
Id. Adrian Hope (Londres)	233
Id. de tableaux d'Ingres, etc.	161
Id. Charles Jacque (Paris)	385
Id. d'eaux-fortes et de tableaux de Millet	169, 185
Id. d'un tableau de Murillo (Londres)	297
Id. A. Nunès (Paris)	153
Id. Raffaëlli (Paris)	216
Id. d'une toile de J. Reynolds (Londres)	273
Id. de tableaux de Rousseau, Daubigny, Fromentin, etc. (Paris)	185
Id. de la collection Tavernier (Paris)	225
Nécrologie : GUSTAVE CAILLEBOTTE	89
NORBERT GOENEUTTE	337
CHARLES JACQUE	143
KARL MEUNIER	97
PIERRE OYENS	55
EMILE RENOUF	153
CHARLES ROCHUSSEN	312
ERNEST SLINGENEYER	149
CHARLES TSCHAGGENY	193
Memento des Expositions	6, 70, 96, 120, 161, 224, 304, 336, 352

SCULPTURE

JEAN CARRIÈS	212, 309
ALEXANDRE CHARPENTIER (F. JOURDAIN)	334
JEF LAMBEAUX. <i>Les Passions humaines</i>	371
AUGUSTE LEVÈQUE. <i>L'Androgyne</i> (CHARLES GHEUDE)	357
CHARLES SAMUEL. Le Monument De Coster	169, 184, 227, 235
CH. VAN DER STAPPEN. <i>Les Lutteurs</i>	129
La Sculpture au Salon de la <i>Libre Esthétique</i>	99
La Sculpture d'ivoire (EUGÈNE DEMOLDER)	173, 199

Exposition d'ivoires à Anvers	192
Id. au <i>Cercle artistique</i>	368
La Sculpture d'ivoire au temps préhistorique	273
Exposition Th. Vinçotte	81
Le Prix de Rome	382
Décoration sculpturale du Jardin botanique	217
Le Monument Anspach	200
Id. Barye	209
Id. De Wael à Anvers	313
Vente des œuvres de J. Carriès	153
Nécrologie : AUGUSTE CAIN	257
JEAN CARRIÈS	212, 309
JOSEPH CHÉRET	200

ART APPLIQUÉ

Étude d'art décoratif (G. COMBAZ)	9
Première prédication d'art (H. VAN DE VELDE)	20, 27
La Société anonyme L'Art	78
« A la Toison d'or ». Une Maison d'art à Bruxelles	395, 414
Renseignements divers	192, 217, 225, 344, 361, 409
Les Arts appliqués au Salon de la <i>Libre Esthétique</i>	84
Les Arts appliqués au Salon du Champ-de-Mars	161
LE PAYSAGE URBAIN. Ornementation des villes	12, 183, 232, 358
Les Balcons fleuris	127, 253, 312
Les Poteaux enguirlandés	296
L'Électricité au Parc	152
Bruxelles moderne	224
La Transformation de la Montagne de la Cour	144
La Rue Joseph Stevens	207
L'Art appliqué à la rue	398
<i>L'Esthétique des villes</i> , par CHARLES BULS	28, 37, 54
Le Congrès des arts décoratifs	136, 184
Les Industries d'art	331
Enquête sur l'évolution des Industries d'art (HENRI NOCO)	288, 326, 333, 341, 349, 366, 383
Les Grès flammés	150
Exposition de grès flammés	167
Id. d'affiches	44
Affiches artistiques	200, 225, 257, 337, 369
La <i>Fitzroy School Picture Society</i>	75
Essex and Co, Westminster Wallpapers (H. VAN DE VELDE)	254
La Fontaine d'Henri Cros (VICTORIEN MAUBRY)	296
P.-V. GILLAND	111
EUGÈNE GRASSET (G. COMBAZ)	49
REVUES NOUVELLES : <i>The Studio</i>	156
<i>Le Mobilier nouveau</i>	377
<i>L'Art décoratif moderne</i>	385

ARCHITECTURE ET ARCHÉOLOGIE

La Restauration des monuments (LÉON ABRY)	365, 374
L'Hôtel de Ravenstein	22
La Grand'Place de Bruxelles	272
La Maison des Bateliers	343, 351
L'Eglise de Mariakerke	263
Le Concours triennal d'architecture	359
Le Musée archéologique de Namur (P. H.)	109
Au Pays de Namur	310
Le futur Palais des Beaux-Arts	61
L'ancienne Troie	345
Nécrologie : M. l'architecte BEYAERT	30

LITTÉRATURE

L'Inauguration du monument De Coster	169, 184, 227, 235
L'Enseignement de la littérature à l'Université libre	126
L'Enseignement de l'art à la Nouvelle Université	125
Une faculté de philosophie, lettres et art	150
La Nouvelle Université et l'Institut des Hautes-Études	121, 329, 336, 393, 401

Polémique sémitico-biblique	41, 50, 59
Le Père Delattre, de la Compagnie de Jésus	50, 51, 59, 79
Bibliothèque royale. Vices d'organisation	23, 30, 35, 103, 368
Congrès de la propriété artistique et littéraire	253
MAURICE BARRÈS. <i>Du sang, de la volupté et de la mort.</i>	404
JULES BOIS. <i>La Porte héroïque du ciel.</i>	206
LÉON BLOY. <i>Léon Bloy devant les cochons</i>	230
ALBERT BONJEAN. <i>La Baraque Michel et le livre de fer</i>	312
CHARLES BULS. <i>Esthétique des villes</i>	28, 37, 54
ARTHUR DAXHELET. <i>Nouvelles de Wallonie</i>	142
JULES DECLIVE. <i>Roland de Lassus, sa vie et ses œuvres.</i>	22
ROGER DE GOEIJ. <i>Un Père de l'église</i>	119
LOUIS DELATTRE. <i>Les Miroirs de jeunesse.</i>	387
HENRI DE RÉGNIER. <i>Contes à soi-même</i>	3
JOSEPH DESGENÈTS. <i>Par les Routes.</i>	149
ANATOLE FRANCE. <i>Le Lys rouge</i>	307
L. FRANCK. <i>Le grand catéchisme de la femme.</i>	221
GUSTAVE GEFFROY. <i>La Vie artistique</i>	213
PAUL GERMAIN. <i>La Nonne</i>	213
ANDRÉ GIDE. <i>Le Voyage d'Urien</i> (HENRY MAUBEL)	115
EDMOND ET JULES DE GONCOURT. <i>Journal</i> (tome VII)	243
EMILE GREYSON. <i>Juffer Duadje et Juffer Doortje.</i>	189
JOSÉ HENNEBICQ. <i>Le Verbe auroral.</i>	213
J.-M. DE HÉRÉDIA. <i>La Nonne Alferes.</i>	425
FERDINAND HÉROLD. <i>La Légende de Sainte Liberata</i>	142
Id. <i>Floriane et Persigant.</i>	198
MAURICE KUFFERATH. <i>Tristan et Iseult.</i>	86
PAUL LECLERQ. <i>Ibis.</i>	197
RICHARD LEDENT. <i>Vers la vie</i>	391
CAMILLE LEMONNIER. <i>L'Arche, journal d'une maman</i>	107
Id. <i>L'Ironique Amour.</i>	379
PIERRE LOUIS. <i>Scènes de la vie des courtisanes</i>	198
MAURICE MAETERLINCK. <i>Alladine et Palomides</i>	179
THOMAS MALORY. <i>The Birth, Life and Acts of king Arthur, etc.</i>	223
CAMILLE MAUCLAIR. <i>Eleusis</i> (M. MAETERLINCK)	77
Id. <i>Sonnettes d'automne.</i>	390
CATULLE MENDÈS. <i>La Maison de la vieille.</i>	206
ALBERT MÖCKEL. <i>Propos de littérature</i>	286
JEAN MOREAS. <i>Erythyle.</i>	325
ALBERT NYSSENS. <i>Eulore Pirmez.</i>	22
OSSIT. <i>Ise.</i>	278
VITTORIO PIGA. <i>L'Arte dell' Estremo Oriente</i>	223
CHARLES PICARD. <i>Sémîtes et Aryens</i>	301
SANDER PIERRON. <i>Pages de Charité</i>	167
CHARLES POTVIN. <i>Ch. De Coster. Lettres à Elisa</i>	197
HUGUES REBELL. <i>Chants de la pluie et du soleil.</i>	325
MARY RENARD. <i>Gueule Rouge</i>	142
JACQUES ROMMELAERE. <i>Ma semaine</i>	246, 253
Id. <i>Etudes japonaises.</i>	44
J.-H. ROSNY. <i>L'Impérieuse Bonté</i>	275
EMILE ROYER. <i>Pour l'anarchiste Moineau</i>	326
A. SEGARD. <i>Georges Rodenbach.</i>	137
DE SOUZA. <i>Funérailles.</i>	142
V ^{te} DE SPOELBERGH DE LOVENJOU. <i>Les Lundis d'un chercheur</i>	339
J. DE TALLENAY. <i>L'Intermède lyrique de Heine</i>	175
JEAN DE TINAN. <i>Documents sur l'impuissance d'aimer</i>	198
HECTOR VAN DOORSLAER. <i>Sur l'Escaut</i>	213
F. VIÈLE-GRIFFIN. <i>Pazzi.</i>	372
ALPHONSE WAUTERS. <i>Bernard Van Orley</i>	68
WILLY. <i>Soirées perdues.</i>	119
Id. <i>Rythmes et Rives</i>	119
Id. <i>La Mouche des croches.</i>	206
YEBEL. <i>Les Préludes tristes.</i>	198
PH. ZILCKEN. <i>Peintres hollandais modernes.</i>	166
[Anonyme.] <i>Journal d'une ignorante</i>	177
Id. <i>Sur les Golfes.</i>	390
Le Palais-Noël	400, 406
Livres à images (publications Hetzel et Hachette)	443
REVUES NOUVELLES : <i>Revue-journal</i>	7
Id. <i>La Nouvelle Revue internationale.</i>	13

<i>Le Diable au corps.</i>	29
<i>Stella.</i>	209
<i>Thélème.</i>	233
<i>Le Magazine of Art.</i>	385
Conférences de la <i>Libre Esthétique</i> : Henri de Régnier	58
Id. H. Carton Wiart	66
Id. H. Van de Velde	76
Id. Papus	95
Id. Edmond Picard	105
Conférences du <i>Cercle artistique</i> : Georges Rodenbach	14
Id. Henry Maubel	94
Id. Fernand Khnopff	412
Conférence de M. Sigogne au Jenne Barreau	129
Id. du comte R. de Montesquiou-Fezensac sur M ^{me} Desbordes-Valmore (A. SEGARD)	29
Un referendum sur Emile Zola	152
Zola ca didat à l'Académie	238
Une lettre de Léon Bloy	53
Lettre de M. Henry de Blassant à Camille Lemonnier	100
Une lettre inédite de George Sand	285
Une lettre du comte Tolstoï	305
A la Maison du Peuple	136
Maurice Maeterlinck à l'étranger	321
Les Rancunes de M. Frédéric	13
Une âme d'artiste (GUSTAVE FLAUBERT)	248
La Littérature et l'empereur Guillaume	264
Dernières rimes de M. Théodore Hannon	321
Monument Baudelaire	361
Id. Münger	361
Id. Thomas a Kempis	329
DOCUMENTS A CONSERVER : Un poète belge jugé par un Allemand	176
Id. Appréciations sur <i>Ulenspiegel.</i>	237
<i>Instantané</i> : OSSIT (baronne Deslandes)	352
<i>Petit billet du matin</i> : A MAURICE BEAUBOURG	88
<i>Faire part</i> : CATULLE MENDÈS. <i>La Maison de la vieille.</i>	206
MAURICE MAETERLINCK. <i>Le Théâtre des Marionnettes</i>	470
<i>Extrait de naissance</i> : VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. <i>Morgane</i>	265
Vente de la bibliothèque d'Octave Uzanne	129
Vente de la bibliothèque de Napoléon I ^{er}	129
<i>Nécrologie</i> : VICTOR ARNOULD	17
Id. JEAN-LOUIS CARDON	97
Id. GUSTAVE FRÉDÉRIX	277, 289
Id. LUCONTE DE LISLE	241
Id. M ^{me} PIRMEZ	344
Accusés de réception. 4, 13, 68, 157, 176, 223, 264, 333, 373	

MUSIQUE

PALESTRINA (J. HERRMANN)	274, 279
EMMANUEL CHABRIER	300
SIEGFRIED WAGNER	28
<i>Lettres de Richard Wagner.</i>	332, 376, 388
L'Œuvre de César Franck	118
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Concert Beethoven	45
Id. Concert Gounod	69
Id. Association des professeurs d'instruments à vent	63, 136
Id. Concours	192, 199, 208, 216, 224
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1893-94. — Premier concert (Hermann Lévi)	12
Id. Deuxième concert (César Thomson)	63
Id. Troisième concert (<i>Rédemption</i> , de César Franck)	117
Id. Quatrième concert (<i>la Damnation de Faust</i> , d'H. Berlioz)	152
Saison 1894-95. — Premier concert (V. d'Indy, N. Rimsky-Korsakow)	390
CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Premier concert (Beethoven, d'Indy, Schubert)	58
Id. Deuxième concert (Claude-A. Debussy)	66
Id. Troisième concert (C. Franck, Bach, Beethoven)	87
Id. Quatrième concert (Beethoven, Pierre de Bréville, Ernest Chausson)	101
Id. Concert Siegfried Wagner	88

La Société des Nouveaux-Concerts	335, 353, 368, 377, 385, 393
	400, 409
Concert de musique ancienne	382
Concert de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode	15
Le Quatuor Crickboom	55, 63, 105, 343
Le Quatuor Neermann	360
Concerts du Waux-Hall	185, 217
Concerts Schott frères (Sarasate. — Ten Have, M ^{lle} Kleeberg)	38, 384
Concours de composition musicale Schott frères.	70, 121, 137
Concert de M ^{lle} Louise Derscheid	63
Id. de M ^{me} Marie Jaëll	127
Id. Jokisch	55
Id. Litta	129, 297, 385
Id. M ^{lle} Maria Michaux	38
Id. de M ^{lle} Poirson	177
Id. de M ^{me} Théroine-Mège	153
Id. Louis Van Dam	63
LIÈGE. Concerts du Conservatoire	80, 113, 375
Nouveaux Concerts liégeois	62, 192, 400
Le Chant de la Cloche, de V. d'Indy	45
A La Légia	54
MONS. Le troisième centenaire de Roland de Lassus.	176, 205
SPA. Concerts symphoniques.	297
VERVIERS. Concert de l'École de musique	136
Concerts du Casino de Blankenberghe	257
AIX-LA-CHAPELLE. 71 ^e Festival rhénan.	159
Concerts Lamoureux	377
Le Quatuor Ysaye à Paris.	5
Concert Guillaume Lekeu à Paris	144
Concerts Wagner à Londres	369
300 ^e Anniversaire de Roland de Lassus à Munich	209
Quatrième centenaire de Hans Sachs	401
Pro Memoriam de J. Vandermeulen	169
Sonates sentimentales de Gabriel Fabre.	200
Vincent d'Indy, par Hugues Imbert	321
Fervaal, par Vincent d'Indy.	233
Vincent d'Indy à Genève.	392
Eugène Ysaye en Ecosse	39
Théophile Ysaye à Lausanne.	39
Gabriel Fauré à Londres	393
Edward Grieg chez Raffaëlli	137
Exposition des souvenirs de Liszt	201
Monument F. Liszt à Weimar	409
Le Testament de Meyerbeer	233
Les compositeurs les plus féconds	273
Une anecdote sur Paganini.	305
Le Tombeau de César Franck.	39, 71
Le Monument de César Franck	129
Nécrologie : XAVIER CARLIER	39
EMMANUEL CHABRIER	297, 300
GUILLAUME LEKEU	30
ANTOINE RUBINSTEIN	376

THÉÂTRE

THÉÂTRE LE BAYREUTH. <i>Parsifal</i>	245
<i>Lohengrin</i>	256
<i>Tannhäuser</i>	261
A Bayreuth	247
Renseignements divers.	225, 321
THÉÂTRE LIBRE (Paris). <i>L'Assomption d'Hannele Matern</i> , de G. Hauptmann	45
Le Théâtre-Libre musical	153
THÉÂTRE DE L'ŒUVRE (Paris). <i>L'Araignée de Cristal</i> , de M ^{me} Rachilde (CAMILLE MAUCLAIR)	53
<i>Au-dessus des Forces humaines</i> , de Björnstjerne Björnson (id.)	53
<i>Nuit d'avril à Céos</i> , de M. E. Trarieux (id.)	69
<i>L'Image</i> , de M. Beaubourg (id.)	69
<i>Solness le constructeur</i> , d'Ibsen. (MAURICE BEAUBOURG)	110

Résumé de la Campagne	208
L'ŒUVRE à Liège. (Rosmersholm. <i>Pelléas et Mélisande</i>)	5
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. La campagne théâtrale	169
Tableau de la troupe	281
<i>L'Attaque du moulin</i> (A. Bruneau)	33
<i>Tristan et Iseult</i> (R. Wagner)	91, 328
<i>Samson et Dalila</i> (C. Saint-Saëns)	340
<i>Le Portrait de Manon</i> (J. Massenet)	375
<i>La Navarraise</i> (J. Massenet)	376, 381
M. Ernest Van Dyck	151
« L'Escrime à travers les âges »	168
A l'Orchestre	126
Bataille de dames	343
THÉÂTRE DU PARC. <i>Leurs Gigolettes</i>	20
<i>Cabotins!</i> (Ed. Pailleron)	367
<i>Babylone</i> (J. Péladan)	171
Représentation du THÉÂTRE LIBRE : <i>Les Tisserands</i> , de G. Hauptmann.	317
Représentations du Théâtre de l'Œuvre : <i>Ames solitaires</i> , de G. Hauptmann	11
<i>L'Araignée de cristal</i> , de M ^{me} Rachilde	88
<i>L'Image</i> , de Maurice Beaubourg	88
<i>Solness le Constructeur</i> , d'Ibsen.	134
<i>Annabella</i> , de Ford	363
Représentations de M ^{lle} Dudley	355
THÉÂTRE DES GALERIES : <i>Madame Sans-Gêne</i> (V. Sardou)	187
<i>Sainte Freya</i> (E. Audran)	62
<i>Madame Boniface</i>	120
<i>Le Petit Duc</i> (Ch. Lecocq)	128
<i>Cousin-Cousine</i> (Serpette)	153
<i>Gigolette</i> (P. Decourcelles)	207
Un ballet aérien.	360
THÉÂTRE MOIÈRE : <i>La Femme de Tabarin</i> (Catulle Mendès)	407
THÉÂTRE DE L'ALCAZAR : <i>Le Mort</i> (Camille Lemonnier).	119, 123
<i>La Gène</i> (G. Van Zype)	88
<i>Impure</i> (Fritz Lutens)	88
<i>Bruxelles Sans-Gêne</i> (Th. Hannon)	344
Le « Chat Noir »	177
Yvette Guilbert	408
THÉÂTRE FLAMAND. Tableau de la troupe	304
<i>Le Vaisseau-fantôme</i> (R. Wagner)	391
OPÉRA LYRIQUE NÉERLANDAIS (Anvers). <i>Le Vaisseau-fantôme</i>	62
OPÉRA DE PARIS. <i>Gwendoline</i> (E. Chabrier)	4
<i>Les Derniers jours de Pompéi</i> , par Peter Benoit.	353
<i>Hulda</i> (César Franck) à Monte-Carlo	79
<i>Lohengrin</i> à Munich	233
<i>Les Aveugles</i> de Maeterlinck en Amérique	38
L'Appartement de Talma	273
Monument Emile Augier	273
MAURICE KUFFERATH. <i>Tristan et Iseult</i>	86
HENRIK IBSEN (HUGUES LE ROUX).	303
<i>Instantanés</i> : GERHART HAUPTMANN	318
GEORGETTE LEBLANC	366
<i>Inventaire</i> : VERDI.	336
<i>Images à l'instar d'Epinal</i> : LES DEUX FÉES OU ANTOINE LE TÊTU	304
M. JULES MASSENET.	375
<i>Nécrologie</i> : M ^{me} MARIETTA ALBONY	209
M ^{me} FURSCH-MADIER	312

DIVERS

Le Cercle artistique et littéraire	141
Aimons les Belges	76, 95
Lettre d'un étranger	282
Nos bois, nos arbres	264
Respect aux arbres.	112
Nos arbres et le budget de l'agriculture	232

Société nationale pour la protection des sites et monuments	28, 47, 223, 369
1 ^{er} Novembre	348
De Senectute	232
Revendications féministes	221
Les Décorés d'avant-hier	211
La Décoration de Camille Lemonnier	222
Physiologie des décorations	408
Manifestation en l'honneur de Guillaume De Greef	190
Noces d'or	183
Les Juifs à l'hôtel Drouot	241
Société du « Bois blanc » de l'abbé Le Rebours	137
Energie de la Vision mentale, par Charles Henry	185
A bon entendeur (Edm.-P.)	320

Composition pour <i>The Studio</i> , par C.-F.-A. VOYSEY	155
Dessin au fusain de JACOB MARIS	163
Deux croquis de JOSEF ISRAËLS	166
Dessin de WILLEM MARIS	167
Cul de-lampe pour l'album de Bruges, par A. HANNOTIAU	181
Compositions d'AUBREY BEARDSLEY pour le <i>Morte D'Arthur</i>	219
<i>Dryad</i> , frise décorative (Westminster Wall papers)	251
<i>All the world over; Scroll frieze</i> (id.)	254
<i>Dahl; Bushey design; Elaine</i> (id.)	255
<i>Le Printemps</i> , par THÉO VAN RYSSELBERGHE	379
<i>Mars</i> , IDEM	382
<i>L'Auberge de Peyrabeille</i> , par EUGÈNE LAERMANS	406
Croquis de M. JULES LE JEUNE	403
Dessin attribué à SANDRO BOTTICELLI	201
<i>Catharina Testralzio</i> (Ferrare, 1497)	201

ILLUSTRATIONS

Frontispice, par GEORGES LEMMEN	1
SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE : <i>Saint Georges et le dragon</i> , par HEYWOOD SUMNER	3
<i>L'Hiver</i> , IDEM	76
<i>L'Annonciation</i> , par SELWYN IMAGE	75
<i>La Nativité</i> , par CHRISTOPHER WHALL	76
<i>La Vision</i> , par GEORGES FRAMPTON	83
Couverture du catalogue, par THÉO VAN RYSSELBERGHE	94
<i>Siegfried</i> , par AUBREY BEARDSLEY	102

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

<i>Les Paillasses</i> (Catulle Mendès c. Léoncavallo)	320, 328
Caricatures (Doës c. Mare)	128
Reproduction d'un article de revue (Oudin c. l' <i>Union agricole</i>)	289
Le privilège de <i>Parsifal</i>	201
Inapplicabilité de <i>Copyright art</i> à la musique	265
Le chien d'Eugène Ysaye	313
L'Arrestation de Félix Fénéon	134, 261



SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
Avenue de la Tolson-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS
de 10 à 6 heures.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

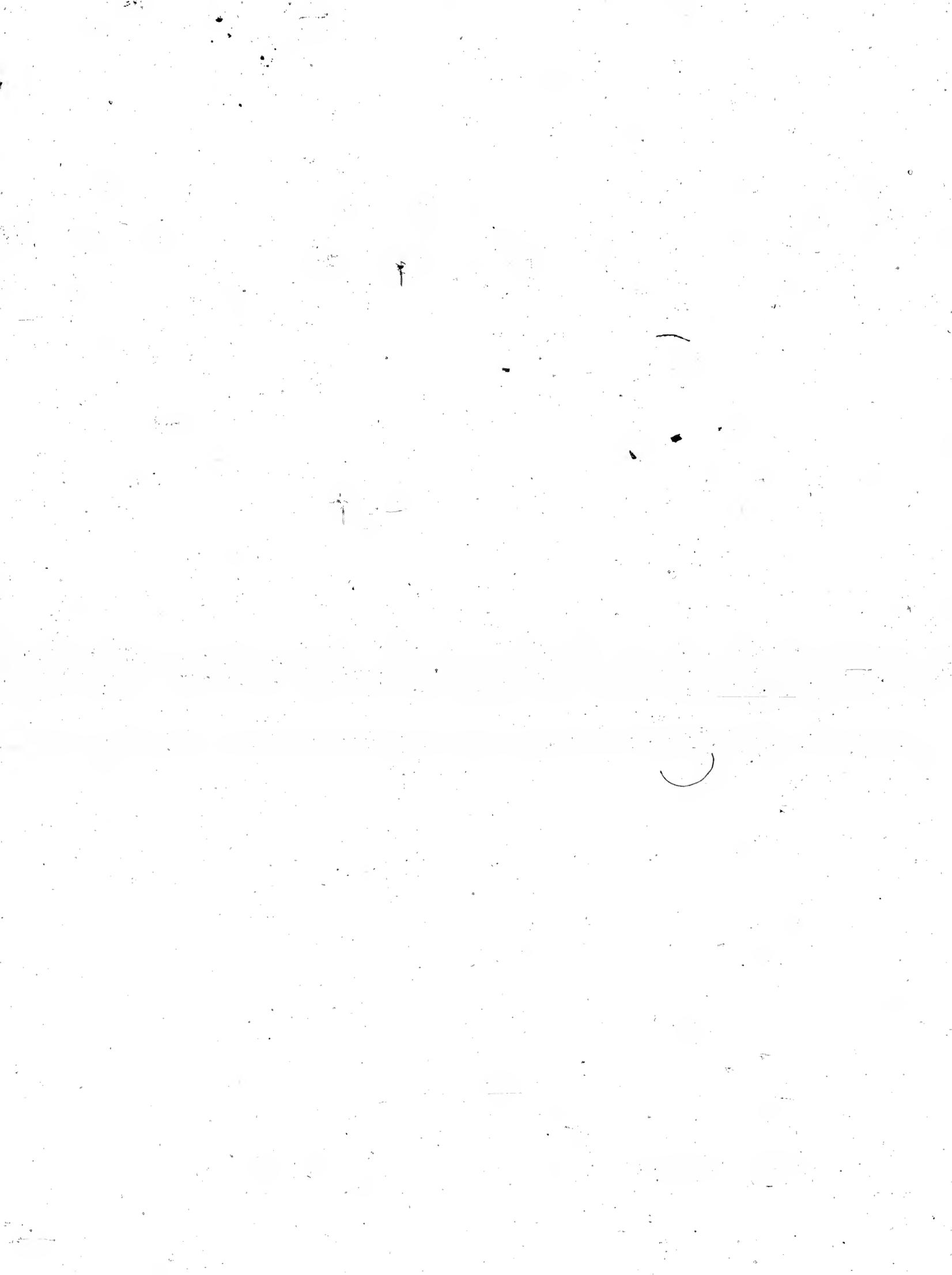
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART.



BIBLIOTHEQUE
ROYALE
91283
5^{ME} SÉRIE



L'ART MODERNE

1895





COMITÉ DE RÉDACTION :

Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

SOMMAIRE

PAGES INÉDITES D'OCTAVE PIRMEZ. — L'ART FRANÇAIS ET LE MONDE ANTIQUE. — J.-H. ROSNY. *L'Indomptée*. — NOTES DE MUSIQUE. — LE « JOURNAL DES GENS DE LETTRES » DU D^r VALENTIN. — PETITE CHRONIQUE.

PAGES INÉDITES D'OCTAVE PIRMEZ

MON CHER VAN ARENBERGH,

Vous m'avez demandé, pour *l'Art moderne*, les pages inédites d'Octave Pirmez consacrées à Victor Hugo. Très volontiers j'accède à votre désir, heureux de réveiller, une fois de plus, la douce mémoire du grand écrivain tant aimé et de contribuer ainsi à l'augmentation de sa gloire. Mais avant de transcrire ici, pieusement, ce fragment de lettre dont j'ai, me semble-t-il, le devoir de ne pas priver les lecteurs sympathiques, admirateurs de notre illustre ami disparu, il convient, je pense, d'évoquer certains souvenirs qui s'y rattachent et qui remontent à une époque déjà lointaine.

Si quelques-uns, au début, purent méconnaître le talent génial de l'auteur des *Jours de solitude*, nombreux furent les esprits d'élite qui l'apprécièrent hautement. En France, Sainte-Beuve, Saint-René Taillandier, Jules Janin, Henri Taine, Arsène Houssaye, Cu villier-Fleury, Michelet, Caro, Octave Feuillet, Henri Jouin, Ernest Havet, Emmanuel de Saint-Albin, Frédéric Passy, Édouard Charton, Stahl, Peladan et bien d'autres lui rendirent tour à tour les plus flatteurs hommages.

Victor Hugo lui-même encouragea, très particulièrement, le jeune écrivain belge et se plut à lui écrire des choses charmantes, telles que ces lignes :

« Votre livre des *Jours de solitude* est ému et inspiré. Par l'émotion, vous approfondissez l'homme, et, par l'inspiration, Dieu. Vous avez le sens profond de la nature. Il éclate en une belle page où mon nom est mêlé.

« Les bizarres reproches qu'on adresse à l'art, la nature les mérite et c'est pour cela que l'art a raison.

« Combien peu d'hommes pensent ! Combien peu d'intelligences comprennent : Vous, au contraire, vous pensez, et pourquoi ? Parce que vous aimez. Vous êtes une âme. De là cette lumière qui est en votre livre. »

Et encore une autre fois, à propos de *Rémo* :

« Votre frère était digne de vous, j'ai lu de ses pages excellentes, et il y avait en lui un rayon de votre noble esprit. Je vous plains de l'avoir perdu si jeune. Je sais le mal que font ces disparitions subites des êtres aimés, moi qui, depuis des années déjà, ne quitte plus le deuil.

« Votre livre des *Jours de solitude* est de ceux qui semblent écrits pour moi. Que de belles et profondes pages !

« Continuez vos nobles travaux, et aimez-moi toujours un peu » (1).

Malgré son amour de l'effacement, sa modestie excessive presque, Octave était très fier des éloges de l'illustre poète. Il lui en était très reconnaissant surtout, lui qui avait le cœur si grand, l'âme si haute, et toute de générosité débordante.

Bien des années après son entrevue avec l'auteur des *Contemplations*, à l'aide de notes précieusement gardées, il m'en fit en ces termes le récit, dans une *lettre inédite* des plus intéressantes :

« On avait organisé, à Bruxelles, un banquet en l'honneur de Victor Hugo. Je ne pus résister au désir de m'y rendre, pour voir de près le grand poète, alors dans tout le rayonnement de sa gloire.

Avant le dîner, l'on me présenta au héros de la fête qui, pendant quelques instants, tint ma main dans la sienne et voulut bien me parler élogieusement de mes écrits. Ensuite, plusieurs hommes de lettres, — poètes, artistes, publicistes, — visages inconnus pour moi, furent présentés au maître, qui les reçut en audience royale, avec une bonté sévère, où l'on voyait paraître ce qu'il y a de plus affectueux dans la force et ce qu'il y a de plus profond dans l'affection.

Au fond du salon, posée sur un chevalet, il y avait une toile représentant Jean Valjean sortant du bagne, couvert de haillons.

Cette image de misérable me faisait faire un triste retour sur tous ces habits noirs et toutes ces cravates blanches qui se tenaient droites devant moi, et c'est avec remords que je songeai au bel habit bleu à boutons d'or, que je portais en ce moment-là ! Quelques instants plus tard, dans l'éblouissement des bougies, des lustres, de la vaisselle, des argenteries et le va-et-vient important des garçons de table, j'eus une petite apparition : c'était l'évêque Myriel dinant, et la vieille Magloire le servant. Pourquoi tout ce luxe, et cette noirceur d'habits dans ce luxe ? Une façon d'assemblée d'ouvriers, en blouses, n'ayant d'autre distinction que celle de leur esprit et de leur cœur, et pour tous vivres, des mets simples et frugaux, ne serait-ce pas plus convenable aux avocats de la misère, pensais-je ? Mais une voix ricanait en moi, la voix du monde, et cette voix disait : « Sans doute le brouet noir ! Nous connaissons cela ! » Triste formule de l'ironie, cuirassée d'expérience, qui est toujours péremptoire, hélas !

Plusieurs toasts ont été successivement portés au poète républicain par MM. Lacroix, Fontainas, Neffter, Berardi, Eugène Pelletan, Théodore de Banville et

(1) Lettres de Victor Hugo à Octave Pirmez.

Louis Blanc. Le premier simple, modeste et bien dit; le second, celui du bon bourgmestre de la ville, plein de cœur et jetant, à travers les bravos, des paroles entrecoupées par l'enthousiasme; le troisième, circonspect et craintif; le quatrième, spirituel, ingénieux et souple; le cinquième, d'une noire énergie; le sixième, judicieux et littéraire, et le septième, tout rayonnant du soleil de la Corse.

Alors, à demi étouffé sous les couronnes spirituelles qu'on lui jetait, le grand homme s'est levé et a remercié, d'une voix lente et puissante, ces nombreux amis arrivés de partout et réunis autour de lui. Il a parlé de la Liberté, comme un général d'armée parlerait de la Gloire, en un style coloré, rapide et ferme; et lorsqu'il est arrivé à la tragique aventure du héros d'Aspremonte, il a eu des larmes qui ont gagné tous les cœurs simples. Il a fini par de touchantes paroles à ces amis qu'il ne faisait qu'entrevoir et qu'il saluait une première et une dernière fois avant d'aller se replonger dans les ombres de l'Océan.

Plus tard, si Dieu m'accorde de vieillir, je pourrai donc dire aux plus jeunes qui me parleront de l'Immortel, auteur de tant de chefs-d'œuvre : « Je l'ai vu, je l'ai entendu, il m'a écrit, il m'a serré la main. » Et je devine d'ici toutes les questions qui vont me pleuvoir. Bien peu seront satisfaits de ma réponse, chacun voulant qu'un grand génie soit revêtu d'un corps extraordinaire. Peut-être ai-je mal vu? Peut-être ai-je conclu de l'extérieur à l'intérieur; peut-être veux-je pénétrer plus que je ne le puis? Qui en est cause? Le Temps. Il me fallait saisir l'âme au vol, en faisant de la photographie instantanée.

Je trouve les notes suivantes, crayonnées dans mon calepin au sortir du banquet... De taille moyenne, mais paraissant plutôt petit que grand, épais, charnu, robuste, souple et grave comme le lion. L'œil est noir, profond, douloureux, moralement trouble, — sans le moindre azur. Le front, élevé et large, d'une forme parfaite, semble être d'un mathématicien autant que d'un poète. Fermeté et courage pour dompter des passions terribles, souffrance cruelle pour rentrer du Dehors au Dedans, orgueilleuse fierté, vaincue par l'expérience de la vie, âme mise à la cadène par le sentiment du devoir, sens maîtrisés mais toujours grondeurs, expérience infinie, haine amoureuse... Telles sont les qualités exprimées par cette tête formidable et sourde.

Le clair, le transparent, l'albâtre de l'âme, qui se formule en aspirations célestes, les lointaines perspectives de l'esprit candide, le détachement de soi ne se lisent pas sur ce visage où toutes les passions humaines se sont reflétées, aussi bien que l'Univers. On y découvre la compression et la fermentation intérieure, mais l'ordre est vainqueur, et si la fantaisie est parfois choyée, elle est du moins toujours l'esclave de la raison en vigie. Quand

il parle, sa voix semble arriver de loin; elle est grave, mâle et voilée. On devine que le corps tout entier est entrepris par la pensée; sa parole monte, descend, respire avec les mouvements d'une poitrine; on dirait d'un vaisseau ondulant sur les gouffres de l'Océan.

Et cependant, souvent le regard et le sourire sont pleins de finesse et d'expérience; parfois même la câlinerie s'y montre, câlinerie du lion jouant avec la noix.

En voyant cet homme extraordinaire, qui est pour les timorés l'Ange des Ténèbres, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de sa souplesse ou de sa force, de son énergie précise ou de sa fantaisie, de sa chaleur ou de sa gravité. Sa volonté est pourtant toujours maîtresse de son inspiration, et son esprit est trop bien organisé pour jamais se permettre des expressions qui le compromettent. Mais sous ces lenteurs du calcul, il y a la fournaise; un sang jeune et généreux bouillonne sous cette barbe grise, et les émotions violentes, dirigées au front, jaillissent facilement en larmes.

En conversation, si je puis en juger par un moment d'entretien, son style est mesuré, correct, irréprochable, et l'on y trouve des enfilades de parfaits définis. Il n'omet pas les détails et marque avec exactitude les endroits dont il parle : un sentier, une porte, une pierre, un buisson, entrevus il y a dix ans, il ne les a pas oubliés, tant il est vivement pénétré de la réalité. En public, ses paroles ont de la dignité, de la majesté, de l'âme; l'orateur a conscience de sa mission et ne veut émettre que des pensées mémorables. Elles sont chaleureuses, imagées, décousues par la fréquence même de l'image, souvent lumineuses, mais le jour qu'elles répandent a des teintes orageuses. Là se déploie la fougue et le sublime orgueil de son génie, qui contrastent avec la bienveillante bonhomie de son maintien habituel. Lorsqu'on l'observe de près, le regardant aller, venir et l'écoutant parler, il semble que cet immortel poète qui arrive au déclin de sa vie, après avoir été acclamé pendant près d'un demi-siècle, sente la vanité de la gloire terrestre, et qu'il se retranche en sa bonté et dans le sentiment du devoir. Il est simple, réservé, contenu et plein d'une bienveillance sévère, comme s'il voulait, ici-bas, réaliser le type de l'homme juste. Dans tout son extérieur, que je veux prendre pour l'expression sincère de son âme, il montre l'amour et l'indulgence, et il a quelque chose du gentilhomme propriétaire, placé dans un milieu confortable, après avoir essuyé les tempêtes de la vie. Mais hélas! beaucoup le voudraient autre encore, et planant dans les sphères célestes, pour pouvoir dire de lui : Son royaume n'est pas de ce monde!

« Ce portrait, tracé sous l'impression du moment, est-il vrai? Je ne le sais. Ceux qui liront ces pages et qui auront connu le Maître dont je parle, pourront le

dire. Aujourd'hui, le 16 septembre 1862 va s'éloignant dans le Passé, et les brillantes lumières du Banquet s'éteignent une à une au souffle des heures... et les auréoles de gloire elles-mêmes s'effaceront au rude passage des Siècles. Entre-temps, d'autres images et d'autres émotions surviennent qui voilent celles qui les ont précédées. Où sont les neiges de l'hiver? Où sont les violettes du printemps, les cerises de l'été et toutes ces vallées et toutes ces montagnes imaginaires, franchies en courant? Un peu dispersées par le vent d'automne et ne faisant déjà plus sous nos pieds que des tremblements d'ombre! Mais nous devons les aimer d'autant mieux, ces images de la vie, qu'elles seront plus tôt évanouies à nos yeux : C'est par l'Amour que le passager s'immortalise!... »

Hélas! pour notre grand écrivain national, il est trop tôt venu l'évanouissement inévitable dont il parlait souvent, avec tant de mélancolie. Mais son œuvre grandiose, enfantée par l'union de l'amour et du génie, apparaît maintenant rayonnante et lui assure une immortalité qui s'affirme et s'impose chaque jour davantage!

JOSÉ DE COPPIN

L'ART FRANÇAIS ET LE MONDE ANTIQUE

Chacun de nous éprouve, à la lecture d'une œuvre intellectuelle, un plaisir vil et bien connu à rencontrer, dardée d'un esprit sûr, la pensée qui rôdait jusqu'alors, timidement et sans écho, jusqu'au bord des lèvres. Il semble que sa résonance brusque y forge à grands coups nos idées incertaines. Une œuvre s'assied, brillante en son armure neuve, sur le trône éphémère de nos pensées. C'est une jouissance orgueilleuse, délicate, fraternelle.

J'en suis reconnaissant à M. Charles Sarolea qui, après les incidents universitaires auxquels son nom fut mêlé, a été nommé professeur à l'Université d'Édimbourg et vient de faire paraître le discours d'ouverture de son cours de littérature française, où il fait montre d'une incontestable largeur d'esprit.

On a fortement disserté sur l'hérédité morale du monde moderne et, en premier ordre, de la France. Les uns, comme M. Charles Sarolea, la rattachent tout entière au monde antique, d'autres accordent la prééminence aux influences germaniques ou celtiques.

« Athènes, Rome, Paris, dit M. Sarolea, sont les rameaux d'un même tronc. » L'unité historique transmet ininterrompue les traditions romanes dans la langue, dans le système administratif et fiscal, dans la conception juridique et sociale.

De cet ensemble il résulte que « chrétienne ou païenne, c'est toujours Rome qui domine le monde ».

Ainsi, dans la multiplicité des nations latines ou germaniques qui composent l'Europe intellectuelle d'aujourd'hui, l'une d'entre elles, héritière des idées antiques, représente la tendance d'esprit qui florissait il y a deux mille ans et qu'a rompu le flot destructeur des barbares. Elle essaie, dans la tourmente effrayante des idées modernes, d'élever au-dessus de toutes les tempêtes le spectre de cette beauté d'autrefois, purement harmonieuse. Elle en est la gardienne. L'épée des conquérants latins en ses mains encore

robustes, elle défend le tombeau de Socrate, la mémoire des chefs-d'œuvre et leur impérissable idéal. Elle n'est point isolée, abandonnée au milieu du flot des nouveaux barbares. Autour d'elle se groupent, Français de France ou d'ailleurs, tous les amoureux fervents dans la race enthousiaste desquels l'adoration muette de la beauté pure n'est point éteinte.

La France, à l'époque d'aujourd'hui, est plus grande qu'une nation, plus puissante qu'un peuple, aussi majestueuse qu'une religion. Elle remplit une des balances où l'avenir se pèse.

Elle est la personnification vivante de toute une tendance d'esprit. Avec une poignée d'esthètes admirables et de logiciens passionnés elle tient tête aux barbares. Elle barre à leur assaut le domaine futur qu'ils espèrent. Elle se découpe sur le ciel des nouveaux jours. Mais il faudra lui passer sur le ventre et la traîner comme Hypatia, entre les pavés de l'émeute, avant qu'elle cesse de combattre pour sa patrie, qui est toujours la Grèce, et pour ses dieux, qui n'ont point cessé d'être ceux d'Homère.

Telle est la portée gigantesque des luttes que nous soutenons, écrivains français, depuis le plus obscur jusqu'au plus illustre, à l'époque contemporaine. Et cette signification sublime de nos combats et de nos œuvres qui hantait depuis longtemps notre esprit, voilà que M. Sarolea l'a fait ressurgir aux paroles suivantes, qui retentirent en moi comme une marche de conquête :

« La Rome païenne donna à la France sa langue, ses idées politiques, ses institutions, la Rome chrétienne lui donna ses croyances et son idéal.... »

« Grâce à son importance politique et sociale, l'étude de la littérature française n'est plus seulement une merveilleuse école d'art, de goût exquis et de mesure, de délicatesse et de clarté, mais elle se hausse à la dignité d'une école des sciences morales et politiques. »

Certes, on peut croire avec Renan, en voyant dans Rome elle-même la manifestation juridique sociale et politique de l'idéal grec dégénéré, que la filiation intellectuelle de la France remonte à la Grèce et que l'idéal athénien est plus près de l'idéal français que les institutions et la foi du monde impérial romain. Peu importe. Que les affinités latines soient grecques ou romaines, que leur idéal soit celui d'Épicure ou de Platon, des stoïciens ou des sophistes, l'argumentation pressante, l'esprit large et sûr de ces trente pages de discours on fait lever en moi-même, avec une précision magique, ces idées depuis longtemps cachées et familières.

Il me semble avoir vu nettement, en une minute foudroyante, la vaine multitude des œuvres sous l'éternité des pensées. Il me semble — est-ce une illusion? — m'être terrifié moi-même de l'aveuglement opiniâtre des uns et de l'immensité magnifique des autres et j'ai fermé cette petite œuvre pleine de logique et d'émotion en me disant que le plus fier éloge que je puisse en faire c'était de dire : elle est grosse de nobles pensées.

LÉON HEXNEBICQ.

J.-H. ROSNY

L'Indomptée. Chailley, éditeur.

Chaque année les frères Rosny ajoutent un roman ou deux à l'œuvre épris de beauté et de justice dont l'aîné, dès 1887, posa en *Nell Horn* la première pierre. C'est à deux qu'ils poursuivent maintenant leur but, loyalement, sans désertier les régions supérieures de la raison où ils se complaisent, sans aduler par du

simple reportage littéraire cette conception généralisatrice et esthétique de tout phénomène, cette aptitude à mettre en valeur l'homme dans la nature, à mener la dissection psychologique jusqu'aux limites de la conscience, toutes particularités qui les classent hors les groupes, hors la mode, et ne leur vaut que des lecteurs lentement acquis, mais conquis définitivement. Ainsi leur beau talent est semblable à ces monuments de l'art où les visiteurs ne parviennent qu'un à un, mais où tous les intellectuels se rencontrent.

Le thème de *l'Indomptée* est simple. Une jeune fille, étudiante en médecine, bientôt doctoresse, garde sa vertu pour ses devoirs éventuels d'épouse, de mère, et cela malgré le péril des fréquentations quotidiennes, malgré sa vie libre et solitaire, malgré l'amour qu'elle conçoit — un amour impérieux, amalgamé de tendresse et de haine — pour un jeune camarade de clinique.

Cet ami, type concret du petit bourgeois des Écoles, encore que fort épris de la jeune fille, craindrait, en accédant prématurément au « bon motif », de compromettre sa situation, son avenir d'homme de science. Il incline pour de simples relations illégitimes, très conscient qu'il n'en acquerrait le bénéfice qu'au prix de la certaine et irréparable flétrissure de son amie. — Après d'atroces et vains débats, l'Indomptée s'exile dans un canton des Vosges où elle épuise sa douleur. Ses fonctions de doctoresse la mettent en rapport avec la famille d'un propriétaire terrien, sorte de philosophe farouche, qui s'éprend d'elle, le lui confesse, et vraisemblablement l'épousera.

On peut accorder que *l'Indomptée* n'offre ni l'intérêt, ni la somme de beauté, éparse dans *Nell Horn*, *le Bilatéral*, *Val-graive*, ou dans cette *Impérieuse Bonté* qui récemment fut ici le prétexte d'un article intuitif et disert.

Il semble que la figure de l'héroïne pêche par un manque de relation entre ses lignes générales et les nuances psychologiques que les auteurs lui attribuent; d'où une dangereuse alternative de romanesque et de vérisme, qui rompt l'unité de cette hautaine figure. Le personnage du jeune bourgeois Laborde est plus d'ensemble, celui du tuberculeux Gouria, parfait, mais on regrette que MM. Rosny, ordinairement si attirés par la diversité des types humains, ne nous aient pas offert un moderne défilé de ces jeunes gens des Écoles, avec leurs rivalités, leur sens pratique, et sous les apparences délibérées, zutistes, leurs insinuations, leur orientation vers le veau d'or ou la gloire universitaire. Ils ont préféré s'attarder à esquisser la silhouette, un peu mil huit cent trente, du sombre philosophe qui deviendra l'époux de l'Indomptée, à nous prouver la supériorité de la doctoresse sur un misérable rebouteux... « La Science triomphant de l'Ignorance », voilà un thème bien épuisé depuis les allégoristes contemporains de l'Encyclopédie.

Mais, pour ne pas goûter fort la composition du livre de MM. Rosny, nous n'en percevons que mieux ses qualités propres. Nul romancier ne sait comme eux agrandir la misère, toucher à la douleur humaine, faire gémir les cris de conscience qui précèdent les situations, mettre à son plan l'idée fixe, le désir inaccessible qui nous fait, dans la vie, nous tourner et nous retourner sur place, comme des moribonds entre leurs draps. Et toute leur humanité passe dans un scintillement d'images harmonieuses et puissantes, de comparaisons lointaines, d'épithètes térébrantes, paroxystes, et qui empreignent la phrase comme des morsures.

Enfin, de temps à autre, jaillit du contexte une pensée, belle en soi, qu'on admire comme un diamant nu. Et dans tout cela, n'y aurait-il pas de quoi anéantir toutes les restrictions, si selon notre credo relatif aux œuvres littéraires, c'est dans la seule beauté du style que réside le secret de leur durée ?

EDMOND COUSTURIER

NOTES DE MUSIQUE

La troisième séance des Concerts Schott était réservée à la virtuosité et au talent de deux exécutants : M. Jacobs, avec le charme de son archet qui soupire l'*Élégie* de Massenet ou se joue avec le délicieux *Moment musical* de Schubert, et M. Eugène D'Albert, dont les visites à Bruxelles sont inévitablement pour lui le

triomphe. M. D'Albert est assurément un grand pianiste. Il peut attaquer ce qu'il veut, et comme il le veut, mais il semble que son tempérament personnel le servira toujours mieux dans les œuvres de haute vertigineuse virtuosité que dans celles de sentiment pur. Et dans l'énergique et originale *Polonaise* de Chopin, comme dans la profonde inspiration de Brahms (*Rhapsodie*), il a su marquer deux esthétiques différentes, bien que la couleur slave laisse clairement sa trace dans l'œuvre romantique de Chopin et dans l'œuvre savante de Brahms.

M. D'Albert vaut cependant plus que la constatation critique d'une impeccable virtuosité. Je préfère avoir obtenu à la fin de sa séance ce que j'attendais depuis le commencement : quelque chose qui tranchât sur les trop connues impressions de ces sortes de récitals, un je ne sais quoi d'inégal et de nouveau, qui éveillât en moi une attention moins blasée. Je l'ai trouvé dans l'artistique différence avec laquelle il interpréta le grand impromptu (op. 90) de Schubert, où quelque souffle de l'auteur a passé sur les doigts de l'interprète, et la merveilleuse tarentelle de Liszt. Dès les premières notes de la *Serenata* qui précède le rythme de la danse napolitaine, je pus me croire étendu, dans une barque blanche, devant les murs roses de *Piedi Grotta*. On jurerait que M. D'Albert fut là quand Liszt vit danser au soleil les *ragazze* de Pausilippe; et voilà où il a été plus qu'un pianiste.

Et sous un jour neigeux, dans la longue salle du Conservatoire, comme il convient, pareille à un temple, au milieu du silence de la nef, les purs interprètes des séances de musique de chambre ont donné leur deuxième matinée. Le classique de Hummel y a succédé au plus moderne classique de Carl Reinecke, avec un grand succès pour le célèbre ami de Beethoven. L'élément nouveau de la séance était apporté par une cantatrice suédoise, M^{lle} Sidner, qui faisait ce jour ses débuts à Bruxelles. Le public l'a accueillie avec une faveur marquée. M^{lle} Sidner a une belle voix, et une plus belle diction, dont les qualités sont surtout appréciables dans le classique. Est-ce parce que le choix qu'elle avait fait d'œuvres modernes, une mélodie de Massenet et une autre de Grieg, étaient d'une valeur par trop inférieures? Au contraire, dans le noble *Aria* de Marcelllo, et dans ce vieux chant exquis de Martini, *Plaisir d'amour* (oh! la douce chose), M^{lle} Sidner a conquis ses lettres de créance. Elle a particulièrement rendu à la naïve complainte de Martini, le caractère profondément touchant, que les écoles de chant contemporaines, habituées à des complications de nuances, ont le tort de lui enlever.

M. Joseph Dupont, qui assistait à la séance, a engagé d'emblée M^{lle} Sidner pour créer, au prochain Concert populaire, le rôle principal de la *Francesca di Rimini* de Paul Gilson, actuellement à l'étude. Un autre engagement lui a été, nous dit-on, offert par le Cercle artistique pour l'une de ses prochaines auditions. Enfin M. Gevaert se propose de la faire entendre, l'an prochain, à l'un des concerts du Conservatoire. Voilà, certes, un début sensationnel.

La première séance de musique de chambre donnée au Palais de la Bourse par MM. Marchot, ten Have, Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye a été telle qu'on pouvait l'attendre des artistes de haute renommée et de sérieux talent qu'une communauté d'aspirations esthétiques a réunis. Programme de choix, portant ces deux seuls noms : Beethoven et César Franck. Exécution irréprochable, homogène, passionnée, finement nuancée, mettant en relief les beautés sévères des œuvres scrupuleusement interprétées, sans nul souci de personnelle virtuosité, et par là même souverainement artistique.

L'élément nouveau, l'attraction spéciale, c'était l'apparition sur l'estrade de Théophile Ysaye, le pianiste, frère d'Eugène Ysaye, revenu depuis peu de temps à Bruxelles après un long séjour à Paris, puis à Genève, et qu'on a rarement la bonne fortune d'entendre. Le public d'artistes et d'amateurs qui assistait à la séance a fait à M. Ysaye un accueil chaleureux et l'a rappelé avec enthousiasme à plusieurs reprises après son admirable exécution du *Prélude*, *Choral* et *Fugue* de César Franck, dont il s'est assimilé l'esprit, le style et la noble inspiration en artiste de grande

race que les difficultés de mécanisme n'empêchent jamais de donner à l'œuvre son sens esthétique et sa ligne harmonieuse.

Le Quintette, du même auteur, qu'on n'avait plus entendu à Bruxelles depuis les concerts des XX, a clos magistralement cette magnifique soirée, essentiellement artistique.

La première matinée des Nouveaux-Concerts a valu un succès considérable à cette artistique institution, à son orchestre et à son *Capellmeister* Franz Servais ainsi qu'à l'admirable tragédienne lyrique qui en était « l'attraction ».

Il faut connaître les innombrables tracasseries que nécessite à Bruxelles toute initiative vulgarisatrice, les embûches que lui tendent la malignité et l'envie, les méchancetés contre lesquelles elle doit lutter, pour apprécier à sa valeur le dévouement de ceux qui gravissent avec sérénité ce Golgotha. C'est avec une vive satisfaction que nous avons vu les efforts des organisateurs récompensés. Et certes, la séance inaugurale de dimanche est de nature, par l'intérêt de son programme et le caractère artistique de son interprétation, à nous rassurer sur la viabilité de la Société qui vient si heureusement compléter l'active propagande musicale des Concerts populaires et du Conservatoire.

Si le poème symphonique de Liszt, *Die Ideale*, a paru vide et démesurément long, en revanche le reste du programme a été unanimement apprécié : l'ouverture du *Barbier de Bagdad* de P. Cornélius, jouée pour la première fois à Bruxelles, est joliment écrite et d'un tour pimpant. L'exécution ferme et nuancée de l'ouverture de *Léonore* a produit une grande impression, et les deux fragments de l'*Apollonide* de M. Servais, « *Élégie* » et « *Scène sous la tente du festin* », ont déridé du succès du concert.

Il y a une grande élévation de pensées, beaucoup de distinction et de charme dans ces deux morceaux symphoniques, instrumentés avec goût par une main exercée aux distributions logiques, aux combinaisons de timbres raffinées.

L'émotion qui traverse « l'Élégie », le caractère archaïque des danses sacrées donnent à l'œuvre une saveur rare et ont inspiré à tous les auditeurs le désir d'entendre enfin l'œuvre dans son ensemble, — et dans le cadre pour lequel elle a été conçue.

M^{lle} Marie Brema, dont nous avons signalé le triomphal début à Bayreuth où elle incarnait avec autorité les rôles d'Ortrude et de Kundry, a merveilleusement clôturé ce très beau concert par la scène finale de la *Götterdämmerung* après avoir soulevé des tempêtes d'applaudissements dans l'exécution de deux poèmes de Wagner : *Trüme* et *Schmerzen*, — dont l'accompagnement, transcrit par Félix Mottl, a été, soit dit en passant, joué par l'orchestre avec une discrétion et une délicatesse exquises.

M^{lle} Brema s'est placée, du coup, au premier rang des tragédiennes lyriques. Sa voix puissante, vibrante et chaude, qui domine le déchainement de l'orchestre dans les scènes pathétiques de la *Götterdämmerung*, devient infiniment caressante et douce quand il convient. Ce superbe instrument est asservi à la plus exacte compréhension et à un sens esthétique sûr qui révèle immédiatement une artiste dans la plus haute acception du terme. Depuis la *Materna* — nous pensons à la *Materna* de 1876, dans l'efflorescence de son superbe talent — les drames de Wagner n'ont pas eu pareille interprète. Et c'est avec justice que le public lui a décerné une ovation unanime.

M^{lle} Brema reviendra, nous dit-on, en février à Bruxelles, où elle se fera entendre au Cercle artistique et au concert que dirigera, sous le patronage des Nouveaux-Concerts, M. Siegfried Wagner. Souhaitons que la direction de la Monnaie profite de sa présence pour nous la faire applaudir sur la scène. Dans *Lohengrin*, dans *Tristan et Iseult*, dans la *Valhalla* qu'il ne serait guère difficile de reprendre, M^{lle} Brema donnerait la mesure complète de son très grand talent.

Terminons ces notes rapides en constatant le très grand succès qui a accueilli au Conservatoire la séance consacrée à Beethoven par M. Gevaert. La coïncidence de ce concert avec l'assemblée générale de la Fédération des avocats belges ne nous a malheureusement pas permis d'y assister.

Le « Journal des Gens de Lettres » du D^r Valentin.

Vous vous en souvenez, n'est-ce pas? Vous vous l'imaginiez à l'état de momie, là-bas, au fond d'une dizaine d'années de silence. Eh bien, il reparait pour reprendre, dit-il, le bon combat.

Depuis qu'il faisait le mort, des noms littéraires belges se sont imposés : quelques-uns sont célèbres. Il les accepte et, avec eux, telles idées que ces noms représentent. Tout cela est parfait.

Seulement, les idées que le D^r Valentin n'accepte pas ont marché aussi, si bien que s'il combat ces dernières il se trouvera comme jadis dans la catégorie de ceux qui arrivent toujours trop tard, pourfendant ce qui est l'expression de la vie qui vient, défendant ce qui est déjà le passé. Si M. Frédéric revenait après quelque temps de mutisme forcé, il serait, croyons-nous, tout aussi content que le D^r Valentin et il admettrait, lui aussi, tels noms indiscutables. Et lui aussi défendrait, croyant mener le bon combat littéraire — ce qu'il appellerait « la clarté française et les lois essentielles du vers ».

Si M. le D^r Valentin est aujourd'hui d'accord avec la direction de la *Jeune Belgique*, c'est que celle-ci a fait juste le nombre qu'il fallait de pas en arrière pour se joindre à ses anciens adversaires (Pères Fouettard ou Statues du Commandeur) et leur permettre de lui donner le baiser de paix. Le programme publié par elle, il y a deux ans, est cause de ce baiser et lui en vaudra bien d'autres. Elle a déjà celui de la *Revue générale*; celui de la *Revue de Belgique* l'attend. Et cela doit être et cela est si normal qu'il ne faut plus même se donner la peine de se fâcher désormais, soit contre la *Jeune Belgique*, soit contre le D^r Valentin. Ce serait de la colère perdue.

PETITE CHRONIQUE

À la Maison d'Art de la Toison d'or s'ouvrira le lundi 14 courant, à 2 heures, une exposition d'eaux-fortes et d'aquarelles de M. Georges Pissarro, ainsi que d'une importante série de grès émaillés des céramistes de Bourg-la-Reine, M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros.

Cette exposition restera ouverte jusqu'à la fin du mois et sera accessible au public tous les jours, de 10 à 6 heures.

Des œuvres de M. Victor Moerenhout et de M^{lle} Alice Léotard sont exposées au Cercle artistique du 5 au 14 janvier.

Au prochain Salon de « Pour l'Art », qui s'ouvrira samedi prochain, prendront part : MM. Braecke, Bourdelle, Bussy, Colmant, Omer Coppens, H. Cushing, Cottet, Dabadie, W.-T. Dannat, Dardenne, Georges de Feure, Jean Delville, M. et M^{me} Is. De Rudder, Desvallières, Charles Dulac, Emile Fabry, Fernand Du Bois, Ant. Gandara, Fichet, Garnot, Emile Gallé, Guilloux, Hamesse, Hanotiaux, Haverman, Herain Jacques, Jelley, H. Ottevaere, Piot, A. Point, Ringel d'Ilshbach, Pierre Roche, Ronault, Victor Rousseau, G. Ryckers, Sattler, Séon, Taubman, H. Thys, M. et M^{me} Vallgren, Alfred Verhaeren, Viandier, René Wiener, Lucien Wolles et Wolfers.

Pour paraître le 15 janvier, dans la collection du *Réveil* :

Ames de couleur, par Henry Maubel. Un cahier de proses, in-16 royal. Impression en deux couleurs sur papier vergé de cuve. Prix : 2 francs.

Les Villages illusionnés, par Émile Verhaeren. Un cahier de vers, sur papier vélin, orné de quatre images par Georges Minne. Impression en deux couleurs. Prix : 3 francs.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — 13, rue des Minimes.

Les cours seront repris le lundi 7 janvier.

Lundi, 7 janvier, à 8 heures du soir, M. Élie Reclus : La philosophie des mythes, 9^e leçon.

Le même soir, à 9 heures, M. de Broeckere : La philosophie des sciences, 7^e leçon.

Mercredi, 9 janvier, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 8^e leçon.

Vendredi, 11 janvier, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 10^e leçon.

Samedi, 12 janvier, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 10^e leçon.

Le deuxième concert populaire de la saison aura lieu le dimanche 20 janvier, à 4 1/2 heure, au Théâtre de la Monnaie. On y entendra *Francesca du Rimini*, paroles de Jules Guillaume, musique de Paul Gilson. L'exécution de cet important ouvrage réunira 250 exécutants. Les rôles sont distribués comme suit : Francesca, M^{lle} Sidner; Paolo, M. Martapoura; un archange, M^{lle} Frielhet; Minos, M. Pieltain.

Pour les demandes de places s'adresser chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Dimanche 27 janvier 1895, à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra, deuxième concert organisé par la *Société des Nouveaux Concerts*. On y entendra la fameuse maîtrise de Saint-Gervais, sous la direction de M. Charles Bordes.

Entre les deux parties du programme réservées à la maîtrise, un intermède de chant, clavecin et accompagnement (M^{lle} Éléonore Blanc, soliste de la Société des Concerts du Conservatoire, et M. Louis Diémer, professeur au Conservatoire, tous deux de Paris). Voici le programme intégral :

1^{re} PARTIE.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

1. *O quam gloriosum*, à quatre voix; *O vos omnes*. VITTORIA.

ÉCOLE FRANCO-FLAMANDE.

a. Musique d'église :

2. *Ave Maria*, à quatre voix JOSQUIN DES PRÉS.
Tu es Petrus CLEMENS NON PAPA.

b. Musique de cour :

3. *Le Chant des oiseaux* C. JANNEQUIN.
4. Chansons : *Si vous n'êtes en bon point;*
Los, voulez-vous qu'une personne chante;
Sauter, danser, faire des tours ROLAND DE LASSUS.

ÉCOLE ITALIENNE.

5. *Hodie Christus natus est*, à quatre voix. NANINI.
Ave Maria PALESTRINA.

(Les chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Ch. Bordes.)

INTERMÈDE.

1. *Deux canzoni italiennes*. ARCH. DEL LENTO.
Chant et clavecin G. LEGRENZI.
(M^{lle} E. Blanc et M. L. Diémer.)

2. Pièces pour clavecin :

- a. *Le Carillon de Cythère*; b. *Les Papillons*; c. *Le Réveil-matin* COUPERIN.
d. *Musette* RAMEAU.
e. *Le Coucou*. DAQUIN.

(M. L. Diémer.)

3. *Cantate a Camera (Le Berger fidèle)*, pour soprano, clavecin, deux violons et basse. RAMEAU.
(M^{lle} E. Blanc et M. L. Diémer.)

2^e PARTIE.

- La Messe du Pape Marcel* PALESTRINA.

(Les chanteurs de Saint-Gervais; sous la direction de M. Ch. Bordes.)

Il n'y aura pas de répétition générale.

Billets et abonnements chez MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour.

M. Emile Claus fera du 11 au 23 janvier une exposition de quelques tableaux dans la salle Verlat, rue des Douze-Mois, à Anvers.

Les trois séances de musique de chambre que donne annuellement M^{lle} L. Derscheid, dans la salle de la société royale de la Grande Harmonie, avec le concours de MM. Colyns et Ed. Jacobs, auront lieu cet hiver avec le concours de MM. E. Agniesz et Poncet, professeurs au Conservatoire, aux dates suivantes :

Vendredi 25 janvier : séance Brahms : le *trio* op. 101, la sonate pour piano et violoncelle op. 38 en mi mineur, et le *quatuor* op. 26.

Jedi 21 février : séance Beethoven : les 5^e et 6^e *trios*, la dernière sonate pour piano et violon, et la dernière pour piano et violoncelle.

Jedi 22 mars : un *trio* d'Arensky; le *trio* de Smetana et le *trio* pour piano, clarinette et violoncelle de Vincent d'Indy.

Billets chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Le *Deutscher Gesang-Verein* (société allemande de chœur mixte), sous la direction de M. L. Wallner, donnera le 17 janvier, à la Grande Harmonie, un grand concert de charité avec le concours de MM. Antoine Sistermans, baryton, et Edouard Jacobs, violoncelliste. S'adresser pour les places (7, 5 et 3 francs), à MM. Schott frères, Montagne de la Cour, 82.

D'après la *Gazette de Francfort*, M. Catulle Mendès s'occupe actuellement de traduire en français le *Hensel et Gretel* de Humperdinck.

La nouvelle pièce de M. Mendès serait représentée probablement à l'Opéra-Comique de Paris; mais elle sera jouée d'abord à Bruxelles.

Le concert annuel de la Société de musique de Tournai est fixé au dimanche 27 janvier, à 7 heures du soir, en la salle de la Halle aux Draps.

Le programme se composera d'œuvres de M^{me} Augusta Holmès : *Lulus pro patria* (réécitant M. Silvain), *Au Pays bleu*, symphonie avec chœur et solo de ténor (M. Warubrodt), et diverses mélodies accompagnées par l'auteur.

A la dernière séance de l'Académie des inscriptions et belles lettres, il a été donné communication d'une lettre que M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, adresse à l'Académie au sujet de la récente découverte d'un nouveau fragment d'hymne à Apollon. Il résulte de cette lettre que l'inscription musicale découverte dans le Trésor des Athéniens porte des signes de notation instrumentale. L'hymne à Apollon antérieurement découvert et transcrit par M. Th. Reinach ne présentait pas cette particularité qui est du plus haut intérêt, aucun texte musical authentique ne nous ayant fait connaître jusqu'ici comment les Grecs accompagnaient leurs mélodies. Cette nouvelle inscription est gravée en deux colonnes sur une table de marbre, disposition qui en rendra la restitution assez facile. M. Homolle espère qu'elle ne diffèrera pas sensiblement du texte complet. Quant à la poésie, elle n'a pas grande originalité. C'est le développement d'un thème très connu, la naissance d'Apollon dans l'île de Délos, sa venue à Delphes, sa victoire sur le serpent. Le morceau finit par un couplet de circonstance, une prière pour la ville d'Athènes et pour les Romains, ce qui permet de fixer la date de cette inscription musicale à la fin du II^e siècle.

M. Homolle annonce, dans un *post-scriptum* de sa lettre, que les fouilles de Délos donnent de très bons résultats; M. Comte, qui les dirige, se trouvera bientôt à même de donner la « description exacte et complète de la maison grecque au II^e siècle ».

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étains. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS
de 10 à 6 heures.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs
Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE
Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estampes du XVIII^e siècle

DESSINS ET EAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

HENRIK IBSEN. *Le Petit Eyolf*. — IMPRESSIONS D'ARTILTES. — THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. *Père*. — LA MAÎTRISE DE SAINT-GERVAIS. — L'ART AU PALAIS. — NOTES DE MUSIQUE. — INSTANTANÉ. *Cooper*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

HENRIK IBSEN

Le *Petit Eyolf* (Klein Eyolf). — S. Fischer, Berlin.

A la première lecture de ces choses d'Ibsen on se replie en désordre sur soi-même, une foule de lueurs confuses surgissent. On relit passionnément, on croit tenir l'unité de l'œuvre, sa signification ; non ; à la page suivante, une autre pensée, qui semble flotter sur le tout, vous empoigne de nouveau, et ainsi jusqu'à la fin du livre. Serait-ce un entrelacement voulu des profondes questions que nous nous posons ? Car cet homme écrit des pièces avec la même intensité psychique que mettait saint Augustin à écrire ses œuvres d'amour et de foi.

Avant d'extraire la pensée principale qui ressortira pour moi du *Petit Eyolf*, — elle sera peut-être différente pour chaque être sensible qui le lira puisqu'Ibsen a

la personnalité centuple ou l'impersonnalité du génie, — je m'arrête à tout ce qui me frappe en passant.

Je vois Allmers dégoûté du livre où il a essayé de mettre toute sa vie. Il veut le vivre et non plus l'écrire ; il veut pratiquer cette « responsabilité humaine » à laquelle il ne fait que penser. Tout le désir de l'homme moderne de se réaliser plus entièrement est dans ce vœu Être là au milieu de vous tous, dire et entendre pendant l'action ce qui se passe de plus intime en vous et en moi m'attire plus que ce lent envoi d'une portion vaniteusement gonflée de ce que je suis. Écrire moins et échanger davantage, donner et recevoir plus directement. Des parloirs, des salons, des Bourses d'idées et de faits, où l'on puisse, par le choc des différences, mieux définir ses propres actions, au lieu de tant de journaux !

Et cette responsabilité humaine à laquelle on rêve seulement, puis qu'on incarne ensuite dans des devoirs immédiats, et qu'on voit enfin s'étendre démesurément jusqu'aux classes les plus étrangères et les plus éloignées de nous. Allmers veut vivre pour son fils ; l'enfant mort, il comprend que ses compagnons de jeu qui l'ont vu périr l'eussent peut-être sauvé s'ils n'avaient pas été les hostiles sauvages que les avait faits le dédain des raffinés.

Je vois ce caractère de Borgheim, l'ingénieur, attiré par les difficultés de son métier. Il est d'une race « éprise de force et de réalité » qui aime la vie comme

un jeu. « On ne peut rien faire de plus intelligent en ce splendide monde que de jouer », dit cet infatigable constructeur qui joue joyeusement avec les forces mécaniques, prêchant, de par le rayonnement de sa nature harmonisée, cette grande doctrine du monde marchant à la joie suprême par le travail coordonné, équilibré.

Puis ce problème vivant, l'attraction de la tueuse de rats qui hypnotise le petit Eyolf sans raison; il ne lui avait rien fait; il lui plaît, simplement; elle l'entraîne au fond de l'eau, « là où il fait aussi tranquille, aussi obscur qu'on peut le désirer ». « Dans les profondeurs, ils dorment si doucement et pour si longtemps les chers petits... tous ceux qui furent détestés et poursuivis par les hommes. » « Tous ceux qui rongent. » « Rien ne vous ronge-t-il? » avait été sa première et sinistre question aux parents. Elle extériorise d'une façon humainement terrible la fatalité qui s'attache à cet enfant dont la mère est jalouse. On dirait qu'elle l'a senti, cette maudite sorcière; l'enfant l'attire parce qu'elle le sent persécuté, et, comme à celui qu'elle a aimé jadis, elle lui donne la mort et le repos. Elle est l'instrument presque conscient des vengeances du sort, une sorte de mauvaise providence remplissant les désirs troubles des gens pour les punir.

Pendant une période de sa vie Allmers aime sa sœur. « La vie commune nous a marqués d'une même empreinte, nous nous sommes formés l'un à l'autre en esprit. » Dans l'antiquité et dans les temps modernes, l'art traduit cette tentation de l'inceste réapparaissant de temps en temps comme pour nous montrer une des exigences trop peu comprises de l'amour: une formation plus semblable; non pas la banale formation des préoccupations intellectuelles, mais celle de la vie, au temps où nous étions capables de subir fortement des empreintes qui nous modèlent ineffaçablement. Aux époques découragées où les natures n'ont pas la force de réaliser extérieurement leur impulsion intérieure et de s'adapter les unes aux autres par leurs réciprocitys, elles tendent à s'harmoniser moins laborieusement, par leurs similitudes extérieures, par la communauté des influences subies...

Et cette idée de la mort, si facile à accepter dans la solitude, sur les hauts sommets où Allmers la voit de si près; et si impossible à désirer même au milieu des plus lourdes peines, pour retrouver ceux que nous perdons, « car nous ne sommes que des enfants de la terre, et cette vie terrestre est notre patrie à nous vivants ». Encore ce même cri, l'humilité de Rita devant l'impuissance des êtres à se donner tout entiers, à se jeter dans n'importe quel gouffre, fût-ce pour sauver ceux qu'on aime: « Nous ne sommes que des enfants de la terre! »

Elle avait voulu, elle, qu'Allmers soit tout à elle, sans partage. Jalouse de l'œuvre commencée, jalouse de son fils, jalouse de l'affection fraternelle qu'Asta

dénoue si courageusement, elle veut absorber toutes les forces de l'homme qu'elle aime. « C'est mon droit », dit-elle. Hélas! il n'y a pas de droit qui tienne contre la loi de l'évolution des êtres, et contre la force éternelle qui empêche un être de se subordonner à un autre, fût-il le plus aimé. Allmers ne peut plus l'aimer comme au temps où « il avait peur de son éblouissante beauté ». Tous les obstacles renversés, ils sont plus séparés encore et la transformation s'accomplit, plus nettement et plus durement sentie.

C'est cette transformation, cette lente rotation des êtres sur eux-mêmes qui est pour moi l'impression dominante de ces trois actes si remplis de pensées qui se croisent et s'enchevêtrent comme les branches d'un arbre extraordinairement touffu.

Transformation de l'homme dont quelques semaines de solitude en pleine nature viennent décanter les incertitudes à une période de la vie où il ne se voyait plus lui-même et où toutes ses conceptions changeaient sans qu'il le sache. Les mirages qui l'avaient attiré vers cette œuvre qu'il croyait être une réalisation de lui-même, vers cette femme qu'il avait tant aimée, ces mirages se sont envolés. Il voit pourquoi ces choses l'attiraient. L'œuvre n'était que le titre, l'étiquette extérieure enveloppant l'action vivante dont avait soif sa virilité mûre et consciente. La beauté de cette femme n'était que le signe mystérieusement personnel de ce qu'ils eussent pu réaliser à eux deux, si leurs deux êtres s'étaient intensifiés chacun suivant les lois de sa propre expansion. Cette femme qui s'est moulée sur lui, il la fuit, il la désespère, jusqu'au moment où l'excès de la souffrance opère en elle aussi une transformation subite qui la replace vis-à-vis de lui dans les conditions primitives, presque.

Le vide causé entre les époux par la mort d'Eyolf prouve à Rita l'inanité de sa jalousie, la folie de son exclusivisme, et lui rend l'égoïsme nécessaire à la conservation de sa propre personnalité. Elle n'idolâtre plus cet homme: elle pense à ce qu'elle pourrait faire pour apaiser ces yeux qui la poursuivent, ces yeux d'enfants, pleins d'épouvante, qui sont la forme de son remords.

Cette transformation, il semble que le sorcier Ibsen la voie découler de la force des choses, par la réaction nécessaire d'une vivante nature qui se redresse alors justement qu'elle est arrivée aux limites de la souffrance.

Que ces transformations existent, nous en subissons les douloureuses ou bienfaites fatalités. Qu'elles arrivent à s'équilibrer, à se dérouler symétriquement et harmonieusement, c'est à quoi il nous faut travailler. C'est l'étude que peut faire, que fait peut-être notre génération, en ses passionnées études d'harmonie, ménageant quelques lueurs de joie à ceux qui la suivront.

IMPRESSIONS D'ARTISTES

L'Art moderne a sans nul doute reçu par douzaines des impressions de voyage en Angleterre, mon cher directeur ; mais, naïvement, c'est-à-dire sincèrement, ainsi qu'on doit le faire dans votre journal, je vous envoie, sans souci d'aucun métier, celles que fait naître en moi le trop court séjour que je fais à Londres, au milieu de la plus *select* vie anglaise. L'optique de chacun est sans doute une parcelle de la vérité générale, ou bien chacun observe un côté différent des mille aspects d'une grande ville. Et, telles quelles, ces sensations rapides surgissent à mon œil, à mon oreille, à mon esprit.

Je ne suis point ici le voyageur abandonné dans un hôtel, aux mains des guides, la proie du garçon de *luncheon rooms* ou du cocher de ces rapides *hansom*, si jolis, si brillants, une des gaités de la sombre Londres. J'ai la joie de pouvoir m'instruire de toutes choses dans le cœur même de cette vie anglaise si profondément différente de la vie latine ou gauloise ; même tout aussi profondément différente de la vôtre, Germains et Scandinaves.

Différente, et quelquefois contradictoire, expliquant me semble-t-il, dès les premiers jours, les deux mots agressifs avec lesquels sur le continent, on a coutume de juger les insulaires, les deux mots : égoïstes et hypocrites, qui ne sont pas une opinion, qui ne sont qu'une ignorance. Tous les Français, en particulier, ont été élevés dans l'idée de « la perfide Albion » et nos théâtres ont usé jusqu'à la corde les plaisanteries de l'Anglais personnel, arrogant et sans gêne.

Je retrouve ici, mais plus fortement, ce que j'ai trouvé en toutes mes rencontres de voyageur avec des Saxons : une impression plus juste et mieux observée, je le crois, du peuple au milieu de qui je vis. Il a le sentiment de l'individualité au plus haut degré, c'est vrai ; mais je ne vois pas là trace de personnalisme. Le respect qu'il a de sa volonté et de son indépendance, il l'a aussi à un égal degré de celle des autres. Et ce que l'on prend pour de l'hypocrisie, n'est qu'un excès de ce qui déjà chez nous est si excessif : l'abus de la tenue. En Angleterre, tout doit être caché, des élans, des sentiments, des vices, même des vertus. La forme, la correction à outrance, l'arrêt de l'élan de toute nature, extérieurement parlant, voilà le code de toute politesse, de toute éducation ! L'Anglais ne comprend pas, et cela sincèrement, qu'on puisse prendre cette retenue pour de la fausseté, et cette correction toujours semblable à elle-même, pour de l'hypocrisie. Et cela explique en même temps, que ce qui nous charme chez les peuples du Midi, le laisser-aller et l'expansion, la libre expression au dehors des impressions intimes, paraisse à l'Anglais une vulgarité choquante et un manque de dignité envers soi-même.

Lorsque vous êtes dans une maison, vous la jugez différemment que lorsque, vous promenant dans la rue, vous n'en voyez que la façade.

Depuis quinze jours, j'habite dans la maison, et je connais aujourd'hui un peu de ses recoins, un peu de ses passages, un peu de son architecture intérieure.

Il n'est pas de ville comme celle-ci, pour un œil de constateur. Dès les premiers jours, dans la rue comme dans le *home*, dans l'église comme au théâtre, dans l'ameublement comme dans la toilette, enfin dans la causerie comme dans l'attitude, on

démêle en même temps : la force, la réflexion, la solidarité ; une solidarité qui surgit en tout, indestructible et efficace. Vous comprenez cela, vous qui avez pour devise : « L'union fait la force. » Entre autres privilèges de mon premier séjour à Londres, dans une de ces hospitalités anglaises dont on ne dit pas encore assez de bien, le ciel gris a quitté ses vêtements de brumaire. Un climat doux et sans vent, et un jour clair, avec souvent du soleil (du vrai soleil) et rarement de la pluie, c'est la coquetterie de l'automne de cette année dans la vieille Angleterre. Je ne verrai peut-être même pas ce célèbre brouillard de Londres, d'un noir de suie, qui fait fuir vers les rives bleues tout ce qui, en Angleterre, n'est pas absolument misérable d'argent. Et, avec une surprise dont je jouis beaucoup, je puis connaître ce que j'appellerai, faute d'une expression plus précise, la lumière de Londres. Vous ne le croiriez pas ? C'est d'un ton charmant : Le matin d'un beau jour clair d'automne, vers 10 heures, le soleil pur, dans un ciel d'un bleu gris. Au lieu de venir, comme en France, d'un ciel limpide et léger, ou comme chez vous, par grosses taches, mélangées d'énormes nuages bas, il est ici encore uniformément adouci par quelque chose de si fluide, qui couvre son éther, que j'hésite à appeler de la gaze, cette mousseline impalpable, de peur de donner l'idée d'une chose trop épaisse. Londres s'éveille tard, mais telle est la poussée formidable que donne à ses cinq millions d'habitants leur admirable activité, qu'en un instant son vaste espace se trouve rempli.

Le spectacle est peut-être unique en Europe ; à coup sûr il arrête la pensée, intéressant et instructif ; il a un charme auquel je ne m'attendais pas, peut-être par le contraste qu'il offre avec la grandeur, la force, la puissance, qui forment le caractère propre de la ville immense. Oui, immense, c'est le mot dont il faut tout saluer ici. Immenses les palais royaux et princiers ; immenses les musées et leurs admirables trésors artistiques ; immenses les uniques et merveilleux Parks, les vrais bijoux de Londres ; immenses les monuments quels qu'ils soient ; immenses les clubs qui sont des palais, les banques qui sont des châteaux forts, les maisons privées qui sont des résidences seigneuriales. Et immenses ces magasins splendides dont le plus petit en formerait deux ou trois des nôtres. Immenses aussi les affaires, qui mettent en mouvement, de neuf heures du matin à sept heures du soir, cette fourmilière humaine dont la vivacité égale le silence, et qui, dévalant de cette curieuse *city*, spectacle inoubliable, s'en va jusqu'aux docks monumentaux animer l'active Tamise. La propreté riche, le brillant cossu, l'élégance majestueuse, une interminable suite de voitures, de cabs, d'affiches, de piétons, d'enseignes, de chars, et au fond de tout cela un calme, une mesure, un ordre presque solennel.

À côté, à quelques pas des rue commerçantes, surgit tout à coup un luxueux quartier d'hôtels particuliers, où l'on sent, où l'on voit la conception parfaite de la vie intérieure, réalisée par l'Anglais. Et poursuivant encore la flânerie, Green Park, Hyde Park, sous ce jour d'or pâle, frappant tendrement, de ses rayons tamisés, des pelouses interminables, d'un vert qu'on ne peut cesser de contempler, tant il est doux et suave. Les *landscape* plantés d'arbres si beaux, qu'ils le sont encore dépouillés de leurs vêtements, revêtent dans le beau jour une large poésie...

Sans doute les amazones blondes, les gentlemen immobiles, les grooms irréprochables, sont caractéristiques, nationaux, si je puis dire. Ce qui l'est plus encore, c'est la grandeur, l'espace, il faut le dire, la noblesse de ces parcs, où au milieu de la ville la

plus populeuse, à côté des artères où les *Bank limited* côtoient les gares de chemins de fer et les *Box offices*, l'air circule et ondoie, enveloppant à chaque pas la cité de vie et de santé.

Vers 4 heures, les équipages doublent et triplent, les piétons flânent devant les splendeurs de Regent Street, les élégantes entrent et sortent des beaux magasins d'Oxford Street, éclairés royalement et largement, comme tout ce qui se fait à Londres, cependant que sur les pelouses de Kensingtongardens et de Hyde Park le brouillard blanc descend. J'ai vu là parfois un véritable décor de féerie...

A travers l'interminable horizon, d'allées en allées, de gazons en gazons, de prairies en prairies cernées d'arbres centenaires à perte de vue, et à travers les lampes allumées, la brume qui s'épaissit prend, aux entours de la verdure, une teinte d'une transparence verte. Et pendant que les chevaux marchent au petit trot, parmi cette gaze à reflets de malachite, loin, très loin, il semble, dans un paysage de Corot, voir se dresser des nymphes en tunique vert pâle...

Je vis tout cela dans un crépuscule de novembre, à Londres, et la voiture tournant à Piccadilly et sur la royale place de Hyde Park Corner, mes yeux sont éblouis du gigantesque de tout, et de la suggestion puissante de force et de solidité qui me fait songer...

J. H.

THÉÂTRE DE " L'ŒUVRE "

Père, pièce en 3 actes d'AUGUSTE STRINDBERG

Le drame n'est pas de haute allure. La mystérieuse grandeur d'Ibsen n'y frôle point de son inquiétude souveraine la réalité des passions. Pourtant, malgré son manque d'équilibre, l'œuvre, dans la précipitation scénique de ses incertitudes et de ses défauts, attise violemment nos pensées. Derrière l'entrelacs des péripéties, elle fait entrevoir au pays d'ombre des cavernes problématiques où s'enferme l'humanité, des formes et des significations douloureuses et nous devons de la reconnaissance au théâtre de « l'Œuvre » en ce qu'il nous permet d'être émus.

Le théâtre de Strindberg ne participe point du Mystère. L'aveuglement des destinées, les interprétations multiples dont elles sont susceptibles ne dominent point de leur atmosphère incertaine et flottante la texture mécanique des événements. C'est un théâtre philosophique, au sens rationaliste du terme, et pour l'observateur un peu attentif, une filiation s'établit, très nette et très caractéristique, entre l'écrivain de *Père* et Alexandre Dumas fils. Il en a les qualités de pénétration et d'analyse, comme l'habileté et la concision scéniques. Mais lorsqu'il s'agit, dans la création de l'œuvre d'art, non plus de tirer de son être la discussion logique d'un cas intéressant, mais de jeter sur la scène, effarée, trouble et ériante, dans ses vagissements de vie et de mort, l'âme vivante de l'humanité, la finesse de l'observateur, l'éristique aisance des discours reculent devant cette puissante paternité.

C'est donc, comme celui d'Alexandre Dumas fils, du théâtre philosophique de second ordre.

Cependant, les affinités scandinaves de l'auteur se révèlent dans la compréhension multiple des événements qu'il expose.

Dans Alexandre Dumas fils, une seule action principale très claire : une seule *thèse* très nette. Dans Strindberg, plusieurs thèmes s'entrelaçant, les actions scéniques se superposent, et plusieurs interprétations sont possibles :

Drame de famille; deux personnages : le mari; la femme. Entre eux une lutte implacable de volonté pour la suprématie domestique. Depuis les premiers temps du mariage jusqu'au moment où la question de l'éducation à donner à l'enfant, éducation religieuse d'après la mère, laïque d'après le père, ouvre l'action scénique, cette guère intime s'est exaspérée aux moindres incidents.

Avec une ténacité terrible la femme ourdit une conspiration qui a pour but de représenter aux yeux de ses familiers eux-mêmes son mari comme un fou, et dès la fin du premier acte, on pressent l'inévitable dénouement. Un à un, tous les simples de la maison, l'ordonnance Pierre, la vieille nourrice, la fillette, délicieusement esquissée par M^{lle} Loyer, sont gagnés par les soupçons de cette folie, que rendent plausibles les écarts inattendus d'un caractère violent. Le docteur et le pasteur ont le sentiment d'une complicité morale, mais ils obéissent à cette femme volontaire. Quant à lui-même, elle jette en son esprit déjà fiévreux un doute horrible dont le travail intérieur doit rendre plausibles ses mensonges : « Es-tu vraiment le père de ton enfant? »

Le philtre opère puissamment. Il supplie en vain sa femme de faire cesser le doute et ses tortures. C'est en vain qu'il essaie de la dompter d'abord, de l'attendrir ensuite. Invulnérable dans ses desseins, elle demeure fidèle à sa vengeance. Incertitude de sa paternité, amour qu'il porte à sa fille, conviction de son impuissance, le heurt de tous ces sentiments le pousse à la folie réelle et à la mort.

A la première vision cette incertitude sur la paternité apparaît comme l'ossature même du drame. Quelqu'un faisait remarquer que derrière cette conception s'entrevoit une idée profonde et vivante : la lutte du mâle et de la femelle; c'est exact. Malheureusement ce dernier thème n'est point développé. Après deux actes superbes l'obsession du doute tue brusquement ce père affolé.

En réalité l'idée maîtresse de Strindberg semble n'être point celle-là. Une troisième interprétation est possible. Comme dans la plupart de ses écrits un sentiment, qui est le trait dominant de son caractère personnel, imprègne l'œuvre nouvelle d'aujourd'hui. C'est la haine de la Femme, de l'Ange du Mal et de la Domination. Elle doit triompher, la perfide, l'astucieuse! Les hommes sont des jouets entre ses volontés méchantes et cyniques. Vis-à-vis d'elle-même, elle a la force terrible de l'inconscience; le sourire aux lèvres et le front calme, elle tue, elle vend, elle empoisonne, avec une froide lucidité. Singulier mélange de férocité et d'attendrissement!

Parfois tout le vieil amour se réveille. Elle berce dans ses bras meurtriers avec de maternelles caresses ce pauvre fou éperdu qui crie grâce. Mais aussitôt qu'il croit à sa pitié, sa ruse la reprend, elle le frappe à nouveau.

Cette figuration de la femme est chère à Strindberg. Il suffit de rappeler l'héroïne des *Cranciers* joués au Parc l'été dernier pour voir se préciser le côté misogyne de son talent.

Au point de vue de la facture la pièce, d'une allure énergique et concise dans les deux premiers actes, tombe au troisième dans des procédés mélodramatiques d'une grande banalité.

C'est la scène de la folie classique, avec ses inattendus et ses attendrissements.

Il eût fallu des comédiens de génie pour en tirer des effets nouveaux. Mais tout en montrant beaucoup de talent, M^{lle} Loyer surtout, — une mince fillette dont le jeu est d'un naturel charmant, — l'interprétation n'a pu esquiver cette impression.

Il faut louer cependant le théâtre de « l'Œuvre » de cette nouvelle manifestation d'art. Elle aura fait voir tout au moins que des préoccupations plus nobles que celles des pièces réalistes du genre français peuvent inspirer des études d'une vérité saisissante. Si la pièce de Strindberg est d'une énergie farouche, elle n'a point la brutalité violente des sensualités contrariées. Elle est peut-être d'un rationalisme philosophique trop exclusif, mais ce sont là des critiques dont le détail doit céder devant la reconnaissance qu'on doit aux œuvres dont la sincérité profonde fit penser.

LEON HENNEBICQ.

La Maîtrise de Saint-Gervais

Quelques renseignements très succincts au sujet des compositeurs dont la Maîtrise de Saint-Gervais fera entendre des œuvres à la deuxième séance des *Nouveaux Concerts* (dimanche 27 janvier).

TOM. LUIS DA VITTORIA, dont on exécute deux admirables motets (*O quam gloriosum*; *O vos omnes*), est né vers 1540. Il fut prêtre du diocèse d'Avila, que l'on présume être son lieu de naissance; mais le savant musicologue allemand Haberl prétend, avec raison, croyons-nous, que Vittoria naquit dans les provinces basques espagnoles, à Vittoria, dans l'Alava. Il fut en 1573 maître de chapelle de l'église Saint-Apollinaire à Rome, sous Grégoire XIII. De là, il fut rappelé en Espagne où il devint vice-maître de chapelle du roi Philippe II. En 1602, il fut remplacé par le célèbre organiste Clavijo.

JOSQUIN DE PRÉS est représenté au programme par un *Ave Maria*, pièce remarquable par son allure toute populaire.

Il naquit dans le nord de la France, à Condé. Il habita quelque temps l'Italie, fixé tour à tour à Rome et à la cour du duc de Ferrare; mais la plus grande partie de sa vie se passa en France et l'on sait qu'il fut musicien du roi Louis XII. Né dans le milieu du *xv^e* siècle, vers 1445, il mourut à Condé en 1521. Sa renommée musicale fut universelle et lui survécut longtemps; tous les théoriciens de l'époque sont d'accord pour lui attribuer des inventions géniales dans l'art alors presque neuf du contrepoint vocal. Luther, dont les aptitudes musicales étaient rares, a dit: « Les musiciens font ce qu'ils peuvent des notes; Josquin seul en fait ce qu'il veut. »

De CLEMENS NON PAPA l'on entendra le célèbre motet *Tu es Petrus*. Ce maître naquit en Flandre (1475). Il fut maître de chapelle de Charles-Quint.

CLÉMENT JANNEQUIN, dont la maîtrise de Saint-Gervais interprétera le *Chant des oiseaux*, fut maître de chapelle de François I^{er}. L'on possède fort peu de renseignements biographiques sur lui.

ROLAND DE LASSUS est représenté par trois exquises « chansons ». Il naquit à Mons en 1520 et mourut à Munich en 1594. C'est un des plus renommés de l'école polyphonique de la fin du *xvi^e* siècle. Il voyagea en Italie, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne; tour à tour au service de divers seigneurs, maître de chapelle de Saint-Jean de Latran à Rome, enfin maître de chapelle du duc de Bavière, il occupa ce dernier emploi pendant plus de la moitié de sa vie. Il a produit une grande quantité de compositions vocales, tant profanes que religieuses. Sa renommée fut très grande de son vivant; ses contemporains le saluèrent du titre de « Prince des musiciens ».

L'école italienne est représentée par NANINI et PALESTRINA.

Né à Valerano en 1540, Nanini étudia le contrepoint à Rome;

il fut l'élève de Goudimel et le condisciple de Palestrina. Il fonda une école de contrepoint qui eut une grande célébrité. Il mourut à Rome le 14 mars 1607. Sans être l'égal de Palestrina dont la gloire éclipsa celle des plus grands compositeurs du temps, tels que A. Gabrieli, il est cependant un des maîtres les plus justement réputés de l'école romaine.

PALESTRINA (JEAN PIERLUIGI dit) est né à Palestrina dans la campagne romaine en 1524. Il fut d'abord maître des enfants de chœur de la chapelle Giulia à Rome jusqu'en 1553, puis de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie Majeure. En 1571, il entra à la chapelle Saint-Pierre du Vatican. Il mourut le 2 février 1594. La vie de Palestrina est un exemple de conscience et de noblesse artistiques. Son œuvre est immense; la plus grande partie en a été publiée aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles. De nos jours la maison Breitkopf et Härtel a réédité toutes ses œuvres; c'est le plus grand monument bibliographique élevé à la musique religieuse et à la gloire de l'art primitif.

La *Messe du pape Marcel* que la Maîtrise de Saint-Gervais interprétera, est un des sommets de l'intellectualité (1).

L'ART AU PALAIS

A voir la *Thémis* de Van der Stappen si noble et si harmonieuse dans la Salle des Pas-perdus du Palais de justice où elle présida dans la sérénité de sa calme splendeur aux agapes du 23 décembre, on se plaît à la souhaiter définitivement installée dans le cadre grandiose du monument.

Les proportions en sont si belles, l'éclairage discret du Palais la baigne d'une lumière si douce qu'on est saisi, dès l'entrée dans la salle, par la majesté qui s'en dégage. Il serait impossible d'imaginer une décoration plus justement appropriée au milieu dans lequel elle a été placée. Elle orne superbement l'immense hall de la Justice sans nuire en rien aux lignes de l'architecture. Et on la rêve, comme telles statues de jadis, exécutée partie en ivoire, partie en métal, fixée au cœur de l'édifice comme le symbole de cette Justice qu'on souhaite indulgente aux humbles, attirante, pitoyable et bonne.

En attendant que le gouvernement se décide à faire l'acquisition de cette œuvre et commande l'exécution définitive des candélabres qui ont été universellement admirés à la Fête des Avocats, il est question de faire, par souscription, une réduction de la *Thémis* en statuette. Cette réduction serait exécutée soit en ivoire et bronze, soit en bronze, soit en céramique. Elle aurait 50 à 60 centimètres de hauteur et constituerait, en même temps qu'un objet d'art de valeur, un souvenir pour ceux qui ont assisté à l'assemblée solennelle de la Fédération.

Il reste de l'estampe murale de Xavier Mellery un certain nombre d'exemplaires déposés à la Maison d'Art de la Toison d'or. Ces affiches, dont le succès a été unanime, sont en vente au prix de 5 francs pour les membres de la Fédération des Avocats, de 10 francs pour le public. La Société anonyme L'Art se charge de les faire entoiler et encadrer. (Prix : 9 francs.)

Il reste aussi, mais en nombre très restreint, des menus en japon gaufré d'Alexandre Charpentier, en vente au prix de 2 fr. l'exemplaire ordinaire, de 3 francs l'épreuve avant la lettre et de

(1) V. sur Palestrina l'étude que lui a consacrée notre collaborateur JACQUES HERMANN dans les nos des 25 août et 2 septembre 1894.

5 francs avec signature autographe de l'artiste. Celui-ci s'occupe de l'exécution d'une plaquette commémorative reproduisant, en réduction, le bas-relief symbolisant la Confraternité, qui ornaît le menu. Ce petit objet d'art, qui sera fondu en bronze et en étain, est mis en souscription au prix de 10 francs l'exemplaire.

S'adresser pour les demandes à la Société anonyme L'Art, avenue de la Toison d'or, 56, à Bruxelles.

D'autre part, le Comité organisateur des fêtes du 23 décembre a prié M. Paul Du Bois de composer une médaille qui sera frappée en mémoire de l'assemblée générale de la Fédération des Avocats.

M. Julien Dillens a reçu la commande du buste de M^e Jules Guillery, président d'honneur de la Fédération. Ce buste est destiné à orner une des galeries du Palais.

Le Conseil de l'Ordre des Avocats près de la Cour d'appel de Bruxelles met au concours un projet d'*ex-libris* destiné aux livres de la Bibliothèque du Barreau.

Cet *ex-libris* devra mesurer au maximum 5 centimètres de haut sur 3 1/2 centimètres de large et porter comme inscription : « Barreau de Bruxelles » avec un petit cartouche réservé au numéro de chaque volume.

Les projets seront adressés, au plus tard le 1^{er} mars 1895, à M. Moreau, secrétaire de l'Ordre, Palais de Justice, à Bruxelles. Ils resteront exposés pendant un mois dans le local de la Bibliothèque.

Une somme de 100 francs sera attribuée à l'auteur du projet préféré. Les projets non primés demeureront la propriété de leur auteur.

NOTES DE MUSIQUE

La deuxième séance de musique de chambre donnée jeudi dernier par MM. Alfred Marchot, J. Ten Have, L. Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye a été, comme la première, d'un très grand attrait artistique. Les quartettistes ont exécuté avec une sûreté, une délicatesse d'interprétation et un ensemble des plus remarquables le joli Quatuor de Lalo, inconnu à Bruxelles, et dont l'*andante*, écrit avec la distinction et la finesse qui caractérisent les œuvres de l'école française contemporaine, a été particulièrement applaudi.

M. Léon Van Hout, secondé par M. Ysaye, a mis en relief les beautés plus sévères de la Sonate de Locatelli, pour laquelle M. Gevaert a composé un accompagnement de piano. L'alto de M. Van Hout a des sonorités superbes, des flexions de nuances subtiles. Et l'artiste en joue en maître. Dédaigné autrefois, abandonné aux loisirs intermittents des violonistes, cet instrument n'avait jamais fait l'objet des études approfondies que lui a consacrées M. Van Hout. Aussi est-ce une bonne fortune pour le Conservatoire que l'entrée récente dans son corps professoral de l'éminent artiste qui s'est voué exclusivement à l'alto et qui lui a donné, dans le quatuor, la place à laquelle il a droit.

Le Quintette pour piano et cordes de Castillon, interprété avec un sentiment artistique très pur, a clôturé la séance.

On a réentendu avec plaisir cette composition d'un musicien enlevé trop jeune à l'art et qui a, on le sait, ouvert les voies à la musique de chambre en France. Alexis de Castillon a été, en effet, l'initiateur de la brillante pléiade dans laquelle se sont particulièrement distingués Vincent d'Indy et Gabriel Fauré. Son Quintette, son Quatuor, son Trio, qui portent tous la marque d'un

talent personnel et vigoureux, et n'étaient connus jusqu'ici que des musiciens, ont été mis en lumière par les concerts des XX et de la *Libre Esthétique*. C'est avec joie que nous les voyons entrer, décidément, au répertoire des quartettistes.

La prochaine séance est fixée au jeudi 7 février. On y entendra le Quatuor en sol mineur pour piano et cordes de Brahms, la Sonate de G. Fauré pour piano et violon et le Quatuor n^o 2 du même auteur.

Le Quatuor Heermann, de Francfort (MM Heermann, 1^{er} violon, Bassermann, 2^e violon, N. Koning, alto, et H. Becker, violoncelle, s'est fait entendre à Bruxelles, le jour de la Veillée des Rois, dans les salons de M^{me} Errera. Nous avons apprécié déjà les rares qualités d'interprétation et de compréhension artistique qui ont placé la célèbre phalange instrumentale parmi les meilleures associations analogues. Par l'homogénéité du son, le souci d'exprimer les moindres intentions du compositeur, la sobriété et la simplicité de l'exécution, le Quatuor Heermann arrive à une réalisation parfaite, vraiment impressionnante. Un programme de choix : 2^e Quatuor de Mozart, 44^e Quatuor de Beethoven, 3^e Quatuor de Schumann, a été applaudi comme il convient par l'auditoire de musiciens et d'amateurs convié à assister à cette très belle séance.

La répétition générale du prochain Concert populaire aura lieu samedi, à 2 heures, dans la salle du Théâtre de l'Alhambra (et non comme d'habitude, à 2 1/2 heures, dans la salle de la Grande-Harmonie).

Le prix des places est fixé comme suit : Loges, 5 francs ; stalles d'orchestre et balcons, fr. 3-50. Entrées à toutes places, fr. 2-50.

Pour les demandes, s'adresser à MM. Schott, frères, 82, Montagne de la Cour.

PROGRAMME

- 1^o *Dans la Nature*, ouverture (première exécution) ANTON DVORAK.
- 2^o *La Fuite de la Sainte Famille*, pour chœur mixte et orchestre (première exécution) MAX BRUCH.
- 3^o *Francesca da Rimini* (première exécution), paroles de M. Jules Guillaume PAUL GILSON.

Premier tableau : Dans les limbes. — Deuxième tableau : Le Deuxième Cercle de l'Enfer.

PERSONNAGES : Francesca (soprano), M^{me} ESTHER SIDNER ; Paolo (baryton), M. MARTAPOURA ; l'Ange Gabriel (contralto), M^{me} CLAIRE FRICHET ; Minos (basse), M. PIELTAIN.

1^{er} Chœur : Les Ames impénitentes. — 2^e Chœur : Les Ames charnelles. — 3^e Chœur : Les Démons. — 4^e Chœur : Les Séraphins.

La partie vocale est confiée au Choral mixte, sous la direction de MM. Léon Soubre et Carpay, augmenté d'un groupe important de chanteurs auxiliaires, notamment des membres de la Société *L'Orphéon* (150 chanteurs). L'orchestre, renforcé également pour ce concert, comprendra 100 exécutants.

INSTANTANÉ

Cooper.

Instantané de l'excellent acteur COOPER, le plus parisien de nos concitoyens, qui a troqué contre un pseudonyme à physionomie américaine son nom trop peu boulevardier de Van der Jeughd. Son apparition au *Cercle artistique* donne de l'actualité à ce portrait-express, publié dernièrement par le *Gil Blas* :

Semble, avec ses petites moustaches retroussées sous un nez narquois de Scapin, ses yeux qui pétillent de malice, sa figure épanouie et insoucieuse, sortir de quelque fantaisiste aquarelle de Van Beers. Un lanceur de modes que copient les gommeux en mal de chic et les allures du parfait boulevardier qui est au courant des moindres potins, ne s'étonne d'aucune aventure et prend la vie à la blague. A la ville, l'un des chauves les plus sympathiques et les plus parfaits que l'on connaisse ; au théâtre, a des moutures frisées d'un effet irrésistible. Comédien excellent, d'une extrême finesse, ajoute à ses moindres rôles des nuances inattendues, on ne sait quelle savoureuse fantaisie. A un peu tout joué, l'opérette, la comédie, le vaudeville, et se découvre naguère, dans la reprise du *Petit Faust*, quelques notes de tenorino dont il n'abuse d'ailleurs pas. Signe particulier : Aurait volontiers un faible pour la dame de pique et, quoique Belge, prit du service pendant le siège et se battit comme un vrai soldat.

Memento des Expositions

ANGERS. — Exposition nationale d'art moderne et d'art rétrospectif. 12 mai-1^{er} septembre 1893. Envois du 5 au 20 avril. Transport gratuit des œuvres admises. Renseignements : Commissaire général de l'exposition, Hôtel de Ville, Angers.

BORDEAUX. — *Société philomathique*. Treizième exposition de l'Industrie et des Beaux-Arts, des Arts industriels et de l'Art ancien. Du 1^{er} mai au 15 octobre 1893.

BRUXELLES. — Maison d'Art de la Toison d'Or. Exposition permanente d'art et d'art appliqué. Du 14 au 31 janvier, exposition spéciale d'eaux-fortes et d'aquarelles de M. Georges Pissarro, de grès flammés de M. Dalpayrat et de M^{me} Lesbros.

Id. — Salon annuel de la *Libre Esthétique* (par invitations). Ouverture en février. Dépôt à Paris chez M. Olivier, boulevard de Clichy, 128, les 17, 18 et 19 janvier. Dépôt à Londres, aux mêmes dates, chez MM. Bradley and Co, Charlotte street, 61, Fitzroy Square. Réception à Bruxelles les 7, 8 et 9 février (délai de rigueur), au Musée royal de peinture, place du Musée. Renseignements : M. Octave Maus, directeur de la *Libre Esthétique*, rue du Berger, 27, à Bruxelles.

PETITE CHRONIQUE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE ouvrira en février prochain son Salon annuel dans les Galeries du Musée de peinture de Bruxelles. Cette manifestation artistique réunira une centaine d'exposants choisis parmi ceux qui en Belgique, en France, en Angleterre, en Hollande, etc. représentent les tendances nouvelles de l'art et dépassera en importance et en intérêt le Salon inaugural dont le succès fut si vif l'an passé.

Selon le principe instauré par les XX, une large place sera faite aux arts industriels et d'ornementation.

Des conférences, des auditions de musique nouvelle compléteront l'active propagande qui a réussi à faire de la Belgique, dans tous les domaines de l'art, un véritable centre international.

C'est demain, à 2 heures, que s'ouvrira, à la Maison d'Art de la Toison d'Or, l'exposition des eaux-fortes et aquarelles de M. Georges Pissarro et d'une série de cent grès flammés nouveaux de M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros.

M. Georges Pissarro, fils de l'éminent paysagiste Pissarro, exposa pour la première fois l'an passé à la *Libre Esthétique* et s'y fit remarquer par la sûreté de son métier, mis au service d'une conception originale et d'un sentiment esthétique raffiné.

Quant aux grès flammés des céramistes de Bourg-la-Reine, on sait, pour en avoir vu des spécimens à la *Libre Esthétique* et à la *Société des Beaux-Arts*, le goût et l'harmonie de couleurs et de formes qui président à l'exécution des séduisantes pièces de collection composées par M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros. Le Musée des Arts décoratifs en a acquis plusieurs sur la proposition de M. de Haulleville. Le Musée du Luxembourg et la plupart des musées étrangers en possèdent également quelques beaux exemplaires. Ce

premier Salonnet de la Toison d'Or promet donc d'offrir un grand intérêt d'art.

La Ville de Bruxelles ouvre un concours entre tous les élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, de nationalité belge, pour la composition d'un nouveau diplôme à décerner aux lauréats du grand concours de peinture, de sculpture, d'architecture, etc. Des primes de 400, 200 et 100 francs seront allouées aux auteurs des projets classés premiers par le jury. Le programme est à la disposition des intéressés dans les bureaux de l'Art moderne.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — Institut des hautes études.

Lundi, 14 janvier, à 9 heures du soir, M. de Brouckere : La philosophie des sciences, 8^e leçon. — Mercredi, 16 janvier, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 9^e leçon. — Vendredi, 18 janvier, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 11^e leçon. — Samedi, 19 janvier, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 11^e leçon.

Un musicien belge, connu surtout comme pianiste-accompagnateur, directeur de chœurs et organisateur de concerts, M. Victor Massagé, vient de mourir à Bruxelles. Il devait célébrer en avril prochain son 25^{me} anniversaire de maître de chapelle à l'église Sainte-Catherine.

On annonce inopinément de Cannes la mort du compositeur français Benjamin Godard, dont le *Jocelyn* fut représenté à la Monnaie, sous la direction Dupont et Lapissida, avec M^{me} Caron et M. Engel dans les rôles principaux, et dont un autre opéra, *Pedre de Zalamea*, fut joué à Anvers.

Benjamin Godard, qui, à 28 ans, avait obtenu le prix de la ville de Paris, avec son *Tasse*, n'était âgé que de 45 ans. A citer encore parmi ses œuvres sa *Symphonie orientale*, son opéra *Le Dante*, de nombreuses sonates, mélodies, etc., un opéra comique, *La Vivandière*, qu'il achevait d'orchestrer, au moment où la phthisie l'a abattu à Cannes. Cette *Vivandière* doit être représentée à Paris dans quelques mois.

Le sculpteur Jean Turcan, né à Arles en 1846, vient de mourir à Paris. Son groupe *L'Aveugle et le Paralytique*, exposé en 1883, et qui valut à son auteur la médaille d'honneur au Salon de 1888, où il fut exposé en marbre, le tira de l'obscurité où végétait cet homme de grand talent, modeste et probe, incapable d'une intrigue, et qui s'astreignit, en faveur de son art, aux plus pénibles sacrifices. L'ataxie l'avait frappé et, récemment, des amis dévoués cherchèrent à le tirer de la misère en organisant une tombola qui réussit brillamment. Mais le pauvre artiste ne profita pas de la générosité de ses admirateurs. Il succomba le 3 janvier, après plusieurs mois du plus douloureux martyre.

M^{me} Materna a fait ses adieux à l'Opéra impérial de Vienne, dans le rôle de la Walkyrie du *Crépuscule des Dieux*. M^{me} Materna était, à Vienne, la doyenne de tous les artistes de chant et avait encore débuté dans la vieille bâtisse située près de la porte de Carinthie et qui est aujourd'hui remplacée par le splendide monument de l'Opéra actuel. Ses débuts remontent au 2 avril 1869, et son succès ne se dessina pas tout de suite d'une façon très remarquable. Richard Wagner, déjà à la recherche des artistes qui devaient chanter dans son théâtre de Bayreuth, fit sa connaissance en 1874, et la sacra Walkyrie.

M^{me} Materna fut une incomparable Brunehilde et même dans ces dernières années, où sa voix commençait déjà à la trahir, elle avait encore de superbes moments, pleins de fougue et d'effet, et par-dessus tout le grand style de l'œuvre.

La puissante main qui avait pétri cette figure de vierge guerrière la soutint toujours, même au delà du tombeau de Wahnfried, et c'est le plus grand mérite de M^{me} Materna d'avoir conservé dans le rôle de la Walkyrie, d'une façon immuable, les grandes lignes et tous les détails arrêtés par le maître. Avec elle s'en va la tradition primordiale de la Walkyrie. M^{me} Materna ne se retire pas complètement de la scène ; elle va faire les délices des Américains, si friands de toutes les gloires d'Europe. (Guide musical.)

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS
de 10 à 6 heures.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estampes du XVIII^e siècle

DESSINS ET EAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS

Directeur : A. GALLOIS

TARIF : fr. 0-30 par coupure.

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité.

Par 100 coupures,	25 francs.		Par 500 coupures,	105 francs.
" 250 "	55 "		" 1000 "	200 "

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ENFANCE DE ROLAND. — « POUR L'ART ». — IMPRESSIONS D'ARTISTES (suite et fin). — LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS. — LE PAYSAGE URBAIN. *L'Eglise Saint-Nicolas*. — ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

L'ENFANCE DE ROLAND

Il y a déjà pas mal d'années, — c'était vers 1884 ou 1886, — la figure souriante et sympathique d'Émile Mathieu nous apparut à l'improviste à l'une des étapes — Asschaffembourg, Wurzburg ou Bamberg — du pèlerinage d'art qu'avec ferveur nous accomplissions tous, les fidèles des premiers jours comme les initiés de fraîche date. Et joyeusement, sur le quai, dans le vacarme et la fumée des trains, nous saluâmes le bon musicien en tenue de route qui s'en allait vers le Graal la sacoche au dos, la canne ferrée à la main. « D'où venez-vous donc, marcheur incorrigible, et quelles énigmes avez-vous posées aux nains de la Forêt profonde, ô Voyageur? — J'arrive des montagnes du Taunus, mon cher, et je vous rapporte un opéra. — Dans votre sacoche? — Non pas; dans ma tête. Mais je tiens mon sujet. Il ne me reste qu'à l'écrire! »

Émile Mathieu a rempli sa promesse. L'œuvre qu'il rêvait lors de notre rencontre en terre bavaroise, il l'a mûrie, composée avec le soin et la probité que décèlent toutes ses partitions, il l'a caressée longuement, ornée d'épisodes et de développements séduisants, et la voici enfin présentée au public sur la scène de la Monnaie, peu accessible, on le sait, aux musiciens du crû.

Le sujet de *l'Enfance de Roland* — l'auteur a reculé devant le titre adopté d'abord : *Les Enfances Roland*, jugé de tournure démodée — est emprunté à deux ballades d'Uhland, *Klein Roland* et *Roland Schildtræger*. Choisisant les éléments essentiels à l'une et à l'autre des légendes naïves et un peu superficielles mises en œuvre par le poète allemand, M. Émile Mathieu a imaginé un Charlemagne fort désolé de ne pouvoir ravir au Géant de la Forêt des Ardennes l'escarboucle magique, symbole de souveraineté, qu'il convoite avec ardeur. Sa nièce Imma, dans un élan généreux, promet de donner sa main à celui, fût-il simple homme d'armes, qui calmera les tourments du roi en conquérant, au péril de sa vie, l'inestimable joyau. Et voici les paladins armés pour la dangereuse équipée. Un otage saxon, séduit par la beauté de la princesse, s'appête à tenter l'aventure. Le jeune Roland, fils de cette dame Berte, sœur de l'empereur, qu'exila Charlemagne pour la punir d'un mariage contracté malgré sa volonté, devine l'amour secret d'Imma pour le guerrier captif. Il favorise

sa fuite, le mène par les sentiers de la forêt dont il connaît tous les halliers jusqu'à l'ancre du Géant. Forcé dans son repaire, le monstre livre bataille. « Par le puissant Odin ! » s'écrie Sigmar en frappant d'estoc ; mais son épée se brise. « Par monseigneur Jésus ! » crie à son tour le vaillant enfant en levant à deux mains son glaive. Atteint au cœur, le Goliath ardennais tombe et Roland s'empare triomphalement de l'Escarboucle qu'il rapporte au roi. Comme récompense, il réclame la réhabilitation de sa mère et la main d'Imma pour Sigmar.

C'est, on le voit; d'une féerie qu'il s'agit, d'un *lied* sorti de l'imagination poétique des trouvères et dans lequel Émile Mathieu a vu, non sans raison, les données d'une œuvre prêtant à de jolis développements de musique et de mise en scène. Sans chercher aucune complication psychologique, sans entamer le redoutable problème du drame lyrique, il s'est borné à donner cours, littérairement et musicalement, aux impressions agrestes de son voyage dans les montagnes. Il en a transposé les sites, il en a noté les sensations rustiques, et son œil de poète a aperçu au bord des ruisseaux, sous la clarté de la lune, des rondes de Willis, des gambades de Kobolds, tandis que son oreille de musicien discernait, dans le frémissement de la brise à travers la futaie, le chœur mystérieux des esprits.

Toute cette partie descriptive, la mieux venue de la partition; décele le paysagiste qui est au fond de la nature d'Émile Mathieu. Qui ne se rappelle les harmonieux poèmes symphoniques et vocaux que lui inspira cet irrésistible entraînement vers les champs : *Le Hoyoux, Frehyr, le Sorbier*? Dans *l'Enfance de Roland*, le paysage domine tellement que le restant de son œuvre apparaît comme l'encadrement du panorama pittoresque dont il déploie les séductions. L'acte de la forêt, qui comporte trois tableaux et dont les transformations successives, avec leur variété d'éclairage et de décors, vaudront à l'œuvre un vif succès, est de beaucoup le plus important de la partition. L'acte d'exposition, qui paraît un peu long et d'inspiration laborieuse, n'est qu'une préparation à ce chatoiement pictural et harmonique. Et l'intérêt du troisième réside surtout dans les chœurs apothéotiques qui clôturent l'œuvre par une explosion de résonances d'un grand éclat.

L'écriture musicale de M. Mathieu est d'un artiste sincère et plaît par sa probité. On souhaiterait plus d'accent, plus de décision dans le trait. Le dessin mélodique est parfois indécis et manque par instants d'originalité. Mais on ne relève point de faute de goût ni de trivialités. Et si l'œuvre paraît un peu « grise » en certaines de ses parties, la faute en est, croyons-nous, à l'instrumentation qui ne met pas toujours en relief les thèmes essentiels. Il y a quelque confusion dans certains ensembles symphoniques, des lourdeurs qui semblent le

résultat d'une distribution inexacte des rôles, d'une connaissance imparfaite des ressources particulières de chaque instrument.

Mais ce sont là chicanes de musiciens et il y aurait mauvaise grâce à ne pas constater la somme d'efforts dépensés et l'heureux résultat obtenu malgré les difficultés d'une œuvre aussi touffue et aussi complexe. Créer de toutes pièces, poème et musique, une partition de cette importance, retenir l'attention d'un public blasé, concevoir des effets scéniques nouveaux et intéressants, mettre en mouvement une armée de chanteurs, de choristes, de musiciens, de ballerines, n'est pas à la portée du premier venu. Si *l'Enfance de Roland* n'est pas un chef-d'œuvre, si certaines analogies de situations avec des ouvrages célèbres évoquent des réminiscences difficiles à éviter, l'opéra de M. Émile Mathieu n'en constitue pas moins une partition de valeur qui classe honorablement son auteur et prend rang, à côté de l'œuvre précédente du compositeur, *Richilde*, parmi les productions les plus méritantes de la littérature lyrique.

Opéra? Féerie? Drame à spectacle? Qu'importe la forme si l'œuvre est artiste. M. Mathieu n'a pas cherché à rajeunir les moules classiques. Cela étonne un peu; de la part d'un wagnérien aussi convaincu. Peut-être est-ce la modestie seule qui l'a déterminé à côtoyer la cavatine et la romance au lieu de pousser au large vers les horizons nouveaux. On ne pourrait d'ailleurs, en aucun cas, en faire grief au musicien.

Si, à la répétition générale, l'interprétation, sauf M. Seguin, avait paru faible, il en fut autrement à la première représentation. Les artistes nous habituent à ces surprises, réservant volontiers leurs moyens pour le jour de bataille. Ils ont tous donné avec talent et bonne volonté. La voix de M. Seguin a paru plus imposante encore. M^{lle} Lejeune a, de l'avis unanime, chanté brillamment. M^{me} Emma Cossira a tiré un grand parti du rôle assez effacé de dame Berte. M. Casset s'est vaillamment comporté. Quant à M^{lle} Bellina, qui débutait sur la scène de la Monnaie, si son accent russe est un peu trop original, elle a une voix posée comme il est rare de le rencontrer, très claire, très sonore, un geste énergique et doux, une allure enfantine et fière qui convenait à son rôle. Elle a été très remarquée. Des rappels généraux après chaque tableau ont attesté la bienveillance du public qu'on habitue trop, peut-être, à Bruxelles, à des jugements absolus et rigoureux, sous prétexte de comparaison avec des interprétations modèles, impossibles à réaliser si ce n'est dans des temps et des lieux d'exception, avec des artistes triés sur le volet, à qui on ne demande que de passagers efforts.

« POUR L'ART »

Les tendances nouvelles des écoles jeunes se bousculent au Salon *Pour l'Art*. Immédiatement, on ne peut s'empêcher de louer le caractère anti-officiel de l'ensemble. Les expositions triennales, toujours les mêmes avec leurs toiles plates collées au mur comme des échantillons de couleur, ont fait leur temps. C'est la variété dans la présentation aussi bien que la diversité dans l'exécution et la compréhension qui marquent les Salons actuels.

En celui-ci la sculpture paraît plus intéressante que la peinture. Elle attire par des nouveautés plus réussies, des tentatives qui sont des victoires. M. Vallgren numérote au catalogue des bronzes souples, élégants et élancés, vêtus de patines exquises, dont les lignes ductiles séduisent, décisivement. Son relief *Douleur* fait songer quelque peu aux figurines de Bartholomé. M. Roche, en un quadrilatère de cuivre (une plaque pour serrure, croyons-nous), dessiné une tête (tigre ou chat) d'une exécution étonnante de caractère et de force. Ses glyptographies — le *Soulier* et le *Croquis de Loie Fuller* — indiquent, outre l'originalité du procédé, un art d'une belle liberté et d'une recherche attentive. M. Taubman, dont le *Projet pour réverbère* ne séduit en rien, a réussi à mettre une belle ardeur de tristesse et de peine dans son groupe *Après beaucoup de tribulations*. Le sentiment s'y prouve intense et authentique, sans fausse exagération, avec intimité et profondeur. Enfin, M. Rousseau s'impose d'abord grâce à ses exquis projets pour bas-reliefs en ivoire ou des corps grêles de femmes semblent se plier aux courbes d'une acanthe et s'assouplir aux feuilles et aux fleurs; ensuite et surtout, grâce à sa *Femme de trente ans*, morceau de bel art simple et grand, qu'on dirait presque d'un maître, tellement il est aisément sûr et vivant. C'est vers une grâce alanguie, vers parfois une exagération de cette grâce frêle et un peu malade que pousse M. Rousseau. Son séjour en Italie l'a retrempé au pays des sculpteurs délicats et parfaits qui faisaient œuvre jolie et vivante, lorsque les Donatello ou les Michel-Ange à côté d'eux instaurent la passion, la force et parfois la violence. Qu'il les admire, rien de mieux; mais, pour rester le personnel et l'original qu'il est, qu'il s'aime avant eux et beaucoup plus qu'eux.

L'art qu'on s'entête à appeler industriel ou appliqué (on ne sait vraiment pourquoi) étalage sous des cubes et des carrés de verre des reliures et des étains et des potiches. Recherches souvent heureuses. Mais pourquoi certains relieurs belges copient-ils ceux de Nancy? Nous ne sommes plus habitués en Belgique à de telles servilités. Nous avons assez d'art flottant en notre atmosphère, autour de nous, pour ne plus nous mettre à la remorque de n'importe qui, fût-il le très artiste relieur nancéen Wiener.

Venons-en aux peintres.

Le premier qui surgit c'est M. Fabry. L'effort ici est personnel. Les types qu'il choisit pour ses allégories sont à lui seul. Ses mises en pages maladroitement on ne sait quoi de naïf qui attire. M. Fabry est quelqu'un; il l'est, sans qu'il doive travailler à l'être; il l'est naturellement. D'où sa force indiscutable.

Son panneau décoratif *Le Poète* résume la vie des inspirés. En un dressement de corps vers le but, les yeux déjà fixés vers ce qui viendra, l'attitude écouteuse et dans l'attente, le poète, appuyé des pieds sur un chapiteau usé, voit autour de lui surgir la jeunesse belle et fleurie, le faste et la richesse, tandis que les tentations emplissent de promesses son oreille. Derrière, en robe

violette, la douce douleur se profile. Et le fond est rempli de navires sur la mer et de chevaucheurs ardents par à travers les routes du monde.

La tonalité de l'ensemble est claire.

Autour de cette œuvre, deux panneaux en rouge ardent fixent des visions fortes. Le type de femme que fréquemment profère M. Fabry est d'une hantise étrange. Si l'on remonte la série des peintres on ne trouve que Paris Bordone qui en ait dessiné dans un caractère voisin, mais plus énergique et plus mâle encore. La *Mater familias* a je ne sais quoi de romain dans l'allure.

M. Ottevaere inscrit en une bordure appropriée une tête de *Héros* volontaire, tranquille et certaine de sa destinée. Ses exquis paysages verts et inclinés vers des bassins nous séduisent également, mais son *Héros* bien plus que sa *Valkyrie* reste en mémoire longtemps.

Nous ne goûtons guère le portrait de Joséphin Peladan par M. Delville. Ses dessins précis et habiles, dans la manière italienne de Luini, nous attirent et nous charment. Mais à quoi bon recommencer, même avec talent, ces arts lointains? Le *Minnewater* de M. Hannotiau est d'un fané mouillé qui concorde et avec l'heure de la saison où la scène se passe et aussi avec la scène elle-même où le Bruges qui décline et qui vit depuis longtemps en l'automne de son histoire, semble se survivre. M. Alfred Verhaeren expose une nature-morte déjà ancienne d'un bel enveloppement sombre et un étalage de bibelots aux couleurs vives et claires et chantantes dont l'arrangement et les tonalités sont très heureux. M. Coppens, en des notations noires et bleues, donne la sensation de la nuit et des cieux nocturnes. *Le Quai aux Pêcheurs* à Ostende impressionne ainsi que l'énorme bloc du beffroi de Bruges, dans *Grand'Place*. M. Jelley tourne à droite, à gauche, sans jusqu'ici avoir pu orienter son art; M. Colmant subit dans *les Hommes de la glèbe* l'influence de Laermans; M. Léon Dardenne intéresse vivement par un dessin d'estampe — trop japonisé certes — qu'il intitule *La Navarraise*; M. Morren aligne à la rampe de nombreuses pages, surtout *Aux bassins, après midi* et *Aux bassins, soleil couchant*. Mais pourquoi, dans la *Toilette du coucher*, se souvenir d'une si précise manière des lithographies de Degas?

Le professorat de Gustave Moreau à l'école des Beaux-Arts déjà porte des fruits. Malheureusement, jusqu'à cette heure, parmi ses élèves, aucun artiste personnel ne se prouve. Un groupe seul est formé qui continuera l'art de ce très grand maître. Et nous croyons en partie le voir figurer au catalogue de *Pour l'Art*. M. Devallières en son *Narcisse* et son *Goliath*; M. Rouault-Champdavoine en son *Enfant Jésus au milieu des docteurs* (mélange de Moreau et Rembrandt); M. Piot en son *Adoration des Mages* et M. Bussy en son *Saint Georges* sont autant de peintres qui ont subi les Italiens, ainsi que l'auteur de *l'Hercule* et de *l'Hydre* et d'*Orphée*. Ci et là, une affiche réussie de de Feure ou de Beardsley; une série de lithographies d'un style parfois violent, parfois délicat et frêle, de Dulac; quelques dessins consciencieux et vivants de Wolles sollicitent encore.

Au total donc le Salon *Pour l'Art*, auquel la participation seule de M. Puvis de Chavannes, à défaut de toute autre, donnerait une valeur, inaugure heureusement la reconfortante et belle série des seules expositions esthétiques, celles d'hiver, en Belgique, — les officielles ne comptant plus.

IMPRESSIONS D'ARTISTES

II

Cette sensation de grandeur et de force, je l'ai tous les jours et partout : mais elle ne s'est jamais autant concentrée en mon esprit que l'autre soir où j'entrai, pour la première fois, dans la salle célèbre de l'« Albert Hall » pour y entendre un de ces oratorios allemands que l'Angleterre a fait siens par la conception haute qu'elle leur donne, et complètement adéquate avec son tempérament de nation protestante.

On exécutait avec mille artistes (chanteurs, choristes et instrumentistes) l'*Élie* de Mendelssohn.

L'Albert Hall contient 6,000 personnes ; sa hauteur est en proportion. Le silence de ces 6,000 personnes (il n'y avait pas une place inoccupée) est ce que j'ai vu de plus caractéristique.

Une exécution très pure de ces superbes harmonies à caractère biblique, des exécutants élevés dans la tradition même de l'oratorio anglais, bref, un temple et un office religieux, voilà l'impression. Dans la salle ? L'élégance et la richesse, (les Anglais n'admettent que la grande tenue, aussitôt que sonne l'heure des diners), les types saxons, les types gallois, les types germains, et presque tout ce monde en grand gala, suivant avec attention sur la partition, du même air dont ils lisent la Bible.

Ce soir là, en même temps que les accords de l'*Élie* retentissaient sous l'archet des 200 instrumentistes, Alexandre III expirait. Comment la nouvelle en parvint-elle dans la salle ? Entre les deux parties de l'œuvre, je vois tout à coup se lever en silence 6000 assistants ; c'est que le chef d'orchestre venait de faire attaquer la célèbre marche funèbre de l'oratorio de *Saül*, que l'on joue ici à beaucoup d'enterrements princiers. Et cela suffit pour faire comprendre à l'assemblée en fête que l'empereur de Russie venait de mourir. — Cette belle inspiration de Haendel fut jouée, pleurée, avec une intensité d'expression harmonieuse et profonde me poignant l'âme d'une de ces émotions artistiques qui sont la consolation de la vie ! — La beauté des accords se mariait à la beauté de la pensée qui en causait l'exécution. Elle fut écoutée religieusement, debout, par 6000 êtres humains, en l'honneur d'un seul qui venait de disparaître. Encore une fois, l'harmonie, la divine harmonie, au-dessus de l'égoïsme individuel, au-dessus des préjugés des nations, au-dessus des bas intérêts politiques, présidait un instant aux réunions humaines, elle tint réunie, par l'expression d'un langage universel, l'âme de celui qui parlait, aux âmes de ceux qui tout à l'heure lui étaient inconnus. Cet hommage était national, dans la pensée de ceux qui l'ordonnaient. Il devenait humain, par la philosophie profonde qui s'en dégagait. Et, la seconde partie du chef-d'œuvre de Mendelssohn, m'en parut encore mieux exécutée et plus belle.

The Lord Mayors' day. Par exemple, c'est une vraie fortune que de se trouver à Londres, à cette fête civique. Le brouillard a remplacé le soleil brillant de la veille, mais ce sont là les brumes de la Tamise, presque journalières au matin et au soir, et non le *Fog* classique et détestable. Le voile se déchirera vers midi, l'heure de l'entrée du Lord Mayor dans sa *city* au milieu des hurrahs britanniques et populaires. Je pars

(1) Voir notre dernier numéro.

pour la Mansion house même, d'où j'ai le rare privilège d'assister à la vieille cérémonie du XVII^e siècle, renouvelée ici tous les ans, à cette même date. Aujourd'hui, tous les drapeaux sont en berne, pour le deuil international qui nous vient de la Russie.

Cette fois j'ai vu la foule anglaise rompant le silence qui domine ici dans les assemblées les plus nombreuses. Le peuple de Londres, les ouvriers, les ouvrières, les employés, la petite bourgeoisie que ce jour met en joie, se massent sur le parcours de la procession. Elle est gaie cette foule, et beaucoup plus que je ne l'eusse supposé ! Le sardonique spirituel tempérament de l'Anglais y perce enfin. Je la cherchais, cette « *humour* britannique », dans les sociétés diverses que je voyais, dans les salons où j'étais présentée, si cordiaux et si hospitaliers ; dans les conversations, je la saisisais au vol, parfois dans certaines expressions de figures malicieuses et finement réfléchies, types si bien peints par Dickens, qu'il m'est arrivé, dix fois pour une, de relire en imagination ses délicieux romans, pendant mon séjour à Londres. Mais tout à l'heure, dans les visages attentifs, curieux, impatients ou indifférents, dans les exclamations et les enthousiasmes que soulèvent les beaux chars enguirlandés des corporations, je l'ai vu, le *good temper* anglais, sortir des rangs du peuple, comme toujours. La police, — la magnifique police anglaise, — à cheval, avec le grand manteau noir, le casque noir, les gants blancs, la foule la *blague*, en Angleterre comme en France ! Et aujourd'hui la correction britannique a cédé la place. C'est fête, en effet, dans le *Strand*, dans la *City*, dans le vieux Londres. Les régiments montés, les corporations dans leurs chars, les *Pipers and Drums* et les *Boys of the training ship* précèdent les bannières du XVII^e siècle, les laudais des *aldermen* et les voitures des *sheriffs*. Puis les *Companies* de l'*Honorable*, les musiques et les fifres, les *Scots guards* en grand costume, et enfin les carrosses superbes ! C'est l'escorte des *King's royal Irish Hussards*, accompagnant le lord-maire de l'année écoulée précédant son successeur. Celui-ci, en grand gala, voiture à panneaux de vernis Martin, à glaces biscautées, est en toge noire garnie d'hermine, entouré de ses cavaliers, *City trumpeters*, et des servants en livrée. Il vient de « *Guildhall* » et promène dans son domaine sa nouvelle et annuelle célébrité. C'est celui-là, quel qu'il soit, auquel la reine doit demander l'expression d'un consentement et d'une volonté.

Il est passé. Et chantant de patriotiques et populaires refrains, les *boys* et les *girls*, en casquettes de jockeys, en chapeaux de paille poussiéreuse et à plumes défrisées, loués à la semaine, s'en vont riant, fumant et tranquilles, retrouver le *porter* au fond du *home*. Pour quelques-uns, peut-être, le *home* sera le London Bridge, sous le brouillard qui tombe, décidément...

Poor men !

J. H.

Les Chanteurs de Saint-Gervais (1).

Le fondateur de l'Association des Chanteurs de Saint-Gervais, M. Charles Bordes, secondé par un clergé soucieux de restaurer en son antique dignité le chant liturgique, assumé, depuis quelques années, la lourde et glorieuse entreprise de remettre en leur

(1) On lira avec intérêt ces notes sur l'œuvre désintéressée et vraiment artistique de M. CHARLES BORDES, le maître de chapelle des chanteurs de Saint-Gervais qui se feront entendre dimanche prochain aux Nouveaux-Concerts. Elles ont paru dernièrement sous la signature RENZO, dans un supplément du *Journal*.

lustre primitif les grands artistes des ^{xv^e}, ^{xvi^e} et ^{xvii^e} siècles, depuis Jean Oekeghem, le Flamand argentier de Louis XI, qui consacrait son loisir à écrire des motets, jusqu'à Thomas Luis da Vittoria, le Zurbaran de la musique.

Avec la fermeté que donnent les nobles passions de l'intelligence, M. Bordes marcha vers son but, insoucieux des obstacles et noblement certain de ramener au Beau le goût du public, malgré l'abjecte sottise où si longtemps l'ineurie sacrilège des maîtres de chapelle emprisonna l'Art divin commis à leur fidélité. Enlever les croyants et les esthètes aux indécences coutumières dans la plupart des églises de Paris; supprimer les cafardeuses romances de Gounod, les borborygmes pieux de Massenet aussi bien que les jovialités répugnantes de Rossini, cet oublié fantoche dont le *Stabat* contamine encore, chaque vendredi saint, les orgues de Saint-Eustache; faire comprendre aux pasteurs comme à leurs ouailles que c'est manquer à la fois de respect au génie et au culte que d'insérer tel passage de Wagner ou de Schumann dans les offertoires ou les sorties, en guise de musique rituelle; former des choristes capables de rendre avec intelligence et précision les ouvrages des anciens maîtres catholiques, tel fut d'abord le soin des artistes de Saint-Gervais.

Cette palingénésie des arts plastiques du moyen âge, dont se magnifia, vers 1830, l'école romantique, nous semble l'exacte figuration des travaux auxquels s'adonnent présentement M. Bordes et ses chanteurs. La belle statue musicale, au visage patricien comme les vierges de Lucca della Robbia, la statue aux chastes draperies se dégage, sous leurs efforts, des empâtements ignobles et du grotesque badigeon sous quoi disparaissait naguère le surhumain de sa beauté. Réintégrée près de l'autel, voici qu'elle rayonne sans partage, tandis que s'effondrent en oubli les grotesques idoles qui la crurent supplanter.

Après une « semaine sainte » organisée vers 1889, avec M. Vincent d'Indy, Charles Bordes vit venir à lui tout ce qui montre, dans Paris, quelque curiosité pour les tentatives d'art que n'ont point encore déflorées le snobisme et l'admiration automatique des mondains. Dans l'humble nef de Saint-Gervais, les chaises d'abonnés portaient plus d'un nom illustre de poète ou d'écrivain. Stéphane Mallarmé, qui chanta le *plumage instrumental* des séraphins et les *musiques du silence*, y rencontre Catulle Mendès, dont l'agile et délicat esprit ne demeure étranger à aucune des manifestations d'art. Même, on y put voir le Sâr Joséphin, queue-rouge professionnel du Mont-Salvat, lequel atténuait de bamboulas préraphaélites la mélancolie des jours saints.

Après avoir fait connaître à son auditoire les œuvres de Palestrina et révélé cette pleiade qui gravite autour du grand compositeur romain comme, autour d'Homère, *poète souverain*, les aèdes antiques, M. Bordes n'estime pas avoir achevé sa tâche. Les messes d'Orland de Lassus, de Goudimel et de Josquin des Prés, les motets de Nanini, de Felice Anerio, de Clemens non Papa, forment, certes, une gerbe musicale dont plus d'un s'enorgueillissait, dans le repos. Mais, bien avant ces richesses et légué par les âges héroïques du christianisme, sinon par la civilisation hellénique, mère de tout art et de toute religion, un incomparable trésor s'amassait que mutilent, depuis des siècles, ses indignes héritiers.

C'est le plain-chant, ou chant grégorien, contemporain de cette autre création populaire : la Vie des Saints, que Michelet compare à une jeune végétation couvrant de feuilles et de fleurs la vieille mesure romaine convertie en monastère. A ceux qui ont entendu

ces touchantes et pures mélodies vociférées par les maîtrises diocésaines, l'enthousiasme paraîtra tout au moins superflu.

Les mugissements des chantres, les clameurs du serpent que l'orgue, dans les paroisses riches, supplée avec une excrable fidélité, ne peuvent, en effet, donner une idée, même confuse, des souples et libres harmonies que renferme le chant grégorien dûment exécuté. C'est la foi d'une race jeune et son âme héroïque chantant, comme elle bâtissait des cathédrales, pour gagner le paradis.

Dépositaires de la tradition grégorienne, les bénédictins de Solesmes et notamment les PP. Maugreux et Pottier ont pu reconstituer les chants de leurs offices premiers, que d'indignes mutilations avaient à jamais oblitérés, les neumes, tantôt élégiaques, tantôt gracieux, que supprimait l'impéritie des chantres, et le texte lui-même dont l'esprit semblait irréparablement perdu. Mais leur bréviaire, gravé pour leur seul usage, est écrit à la manière antique, en vieux caractères de plain-chant. Cette notation barbare, dont Lucien Descaves compare si justement les signes à des prunelles d'aveugle, est, pour le plus grand nombre des choristes, d'une lecture indéchiffrable. En attendant que M. Bordes réalise son idéal d'une école où se formeront des choristes modèles, il lui faut recruter au hasard sa chapelle, emprunter des exécutants aux professions les plus diverses : Employés de bureaux, choristes de théâtre, ouvriers même, tels sont les collaborateurs qu'il s'est donné. Il est évident que ces gens, longuement occupés à d'autres labeurs, ne peuvent s'informer d'un si étrange alphabet des sons et joindre cet apprentissage stérile à l'étude qui prend leurs heures de repos. C'est pourquoi M. Bordes et ses associés se proposent de graver en notes ordinaires et sur des portées de cinq lignes, avec les indications habituelles de mesure et d'expression, tous les textes du plain-chant.

LE PAYSAGE URBAIN

L'Église Saint-Nicolas.

La mise à l'ordre du jour de la démolition de l'église Saint-Nicolas nous remet en mémoire un article qu'un de nos amis publiait en 1887, dans le journal *Le Progrès*, pour prendre la défense du monument aujourd'hui conspué.

Voici un extrait de cet article :

« Que les amis de ce que *l'Art moderne* a si justement appelé le « paysage urbain » fassent donc bonne garde autour de la Grand'Place et en défendent les abords contre toute invasion d'architecture moderne. Les bons bourgeois ne soupçonnent pas — ce n'est point leur faute puisqu'on ne le leur a jamais dit — qu'en dehors de la Grand'Place il existe une quantité de maisons anciennes, de pignons aériens, de portes curieusement sculptées, de façades intéressantes, aussi dignes de conservation que les édifices compris dans l'enceinte sacrée. Toutes les rues qui avoisinent l'hôtel de ville, la rue de la Tête-d'Or, la rue des Chapeliers, la rue de la Colline en possèdent de nombreux spécimens. Modifier leur physionomie serait commettre un acte de vandalisme. Il faudrait que la statue de saint Michel, placée comme un paratonnerre artistique, protégé à la ronde tout un quartier qui serait le dernier vestige inviolé de l'antique cité brabançonne.

Dans le rayon de protection seraient comprises ces ruelles si caractéristiques qui entourent la Maison du Roi; la rue des Harengs et la rue Chair-et-Pain qui, avec le Manneken-Pis et la

rue d'Une Personne, font essentiellement partie des curiosités de Bruxelles; y seraient également comprises la rue du Poivre qui a si bien l'air moyen-âge et la grande boucherie, ce gros bâtiment bariolé d'affiches criardes, aux escaliers poisseux conduisant dans un intérieur de Rembrandt. De grâce, pas d'élargissements, pas d'alignements, s'il vous plaît.

Laissez intactes aussi la rue au Beurre et la petite rue au Beurre, où le vieux commerce bruxellois s'est réfugié dans des boutiques grandes comme des souris, tassées de la façon la plus étrange contre la petite église de Saint-Nicolas. Il n'y a presque plus de maisons comme celles-là et on n'en construira plus jamais de pareilles. Si vous les supprimez, les artistes ne vous le pardonneront pas.

Ne touchez pas non plus à cette église de Saint-Nicolas, qui tomberait certainement du premier coup. Singulier monument! C'est à peine si on le découvre de la rue, tant les maisons qui l'étouffent de leur végétation parasite sont montées hardiment à l'assaut de ses contreforts. Des portes, percées sur le côté, à une place quelconque, et par où entrent et sortent de bonnes âmes aux heures des offices, font seules deviner que la petite paroisse n'a pas cessé ses affaires.

Entrons. La nef étroite est pleine de monde, un monde de petits bourgeois de la rue du Marché-au-Charbon et de la rue Plattestein. Où donc est le chœur? On ne le voit pas d'abord, parce qu'il n'est pas dans l'axe de l'église, mais incliné à gauche. C'est une église qui a un torticolis. Sous cette bizarrerie se cache un symbole, comme on les aimait pendant le moyen-âge: la nef, c'est le corps du Christ en croix; le transept représente les bras; le chœur incliné à gauche, c'est la tête du Sauveur retombée sur l'épaule, après la mort.

Ce chœur, où nous entendons maintenant le prêtre chanter l'office, est fermé par une ravissante grille en fer forgé du XVIII^e siècle, dont les courbes capricieuses font un amusant contraste avec les ogives un peu lourdes de l'édifice. Le reste du mobilier, étonnant bric-à-brac, semble avoir été acheté dans des ventes publiques d'églises en faillite: les autels et les confessionnaux sont de tous les styles; un vieux christ en bois, suspendu à une colonne, en pleine lumière, est revêtu d'un manteau rouge sur lequel il y a vingt années de poussière tamisée. Des tableaux, des ex-voto encombrant les murs, empiétant les uns sur les autres. Un brave homme de suisse, promenant son vieil habit et sa hallebarde rouillée, se figure qu'il fait régner l'ordre par la majesté de sa tenue. On se croirait dans une de ces églises d'ancienne banlieue ou de petite ville, reflets exacts de la foi simple et un peu grossière du vieux temps, j'allais dire du bon vieux temps.

N'est-ce pas là, cependant, plutôt que dans les temples admirablement corrects, où règne un ordre presque administratif, que les artistes découvriront la poésie des choses religieuses et les âmes en détresse l'atmosphère calme et consolante des refuges? C'est pour cela qu'il ne faut pas qu'on touche à l'église de Saint-Nicolas. Il faut que le coin de cité auquel on veut conserver l'aspect du Bruxelles d'autrefois, soit l'expression complète de l'antique commune flamande et que l'on respecte à la fois ses vieux palais, ses vieilles maisons et sa vieille église. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Une Passade, par WILLY (Henry Gauthier-Villars); Paris, E. Flammarion. — *Chez les Allemands. L'Art et les Mœurs*, par TÉODOR DE WYZEWA; Paris, Perrin et C^o. — *La Vie Muette*, drame en quatre actes, par MAURICE BEAUBOURG; Paris, Tresse et Stock. — ALMANACH. Cahier de vers d'ÉMILE VERHAEREN, orné par THÉO VAN RYSELBERGHE; Bruxelles, Dietrich et C^o. — *Les Préraphaélites*. Notes sur l'art décoratif et la peinture en Angleterre, par OLIVIER-GEORGES DESTREE; Bruxelles, Dietrich et C^o. — *Paris-Almanach 1895*, par ÉMILE GOUDEAU; lithographies de DILLON; Paris, Ed. Sagot. — *Les Raisons de Pascal*, par LÉON RIOTOR (quatre volumes); Paris, édit. du «*Mercure de France*». — *Sur deux nomarques des lettres*, par LÉON RIOTOR; Paris, Bibliothèque de «*la Plume*». — ELIZA WILLE. *Quinze lettres de Richard Wagner*, traduites de l'allemand par AUGUSTA STAPS; Bruxelles, V^o Monnom. — *L'Annette*, poème de Berri, par HUGUES LAPAIRE; chez l'auteur, 49, boulevard de Port-Royal, Paris. — *Lettres de Richard Wagner à Auguste Rachel*, traduites par MAURICE KUFFERATH; Bruxelles, Breitkopf et Hærtel.

Musique.

Fantaisie tzigane, pour piano et orchestre, par P. LITTA. Liège, V^o L. Muraille; Paris, E. Baudoux et C^o. — *La Navarraise*, épisode lyrique en 2 actes, poème de JULES CLARETIE et HENRI GAIN, musique de J. MASSENET; Paris, Heugel et C^o, au *Ménestrel*.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui, à 1 h. 1/2, deuxième matinée des Concerts populaires au Théâtre de la Monnaie. Première audition de la *Francesca du Rimini* de M. Paul Gilson.

L'exposition des eaux-fortes et aquarelles de M. Georges Pisarro à la Maison d'Art de la Toison d'Or obtient un vif succès. Ses interprétations originales et vraiment artistes des *Serves chaudes* de Maeterlinck, de la *Princesse Maleine* du même auteur et de la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert sont particulièrement appréciées des artistes et du public.

La série nouvelle des grès flammés des céramistes Dalpayrat et Lesbros, qui comprend plus de cent pièces diverses, est d'une harmonie de couleurs et de formes charmante. Citons, à ce propos, un extrait de l'article que consacrait dernièrement à ces objets d'art raffiné, lorsqu'ils furent exposés à Paris, M. Gustave Geffroy :

« La joie des yeux, cette fois, c'est le délicieux apaisement d'un vert mat, un peu sourd, du vert pâle, argenté et bleuâtre de l'olivier au vert profond de la mousse d'automne, strié d'un fleurissement de violet ou d'un rouge de feuille morte. Ce même rouge apparaît, au flanc de vases gris, comme du feu sous la cendre, ou coule, depuis l'orifice, en ruisseaux de flammes. Il brille en étincelles ou envahit tout de son brasier. Ça et là, au flanc des vases, des gourdes, au fond des plats, des scintillements inattendus, des lueurs subites, des phosphorescences, des déchirements, des éruptions. La matière et le feu ont donné librement cette décoration qui semble venue du dedans au dehors, qui peut se passer de sujets, d'arabesques, de fleurs. C'est une beauté particulière, c'est l'objet d'art retourné à la nature, reprenant l'apparence des pierres colorées, veinées, des malachites et des porphyres.

Les mains aussi se réjouissent à saisir, à caresser ces formes polies qui sont, pour la plupart, des formes de nature, parentes des cailloux arrondis, des galets usés, ou des fruits, des courges, des gourdes. La matière employée, qui est un composé de grès et de diverses terres, se prête à merveille à exprimer ces duretés, ces solidités, ces pétrifications. La matité obtenue, à peine éclairée du doux reflet du jour, laisse intacte la forme.

Tout cela est dans une probe tradition céramiste, sans recherche d'apparences étranges, toute l'attention apportée à régler le feu, à lui laisser jouer son rôle de grand décorateur. Du grès,

de la terre, des oxydes de cuivre et de fer, et le feu, voilà les éléments des travaux exposés ici par M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros. »

L'éditeur Lyon-Claessen a fait paraître, le 1^{er} janvier, un calendrier joliment illustré par M. GIBERT COMBAZ, qui a adopté pour motif d'encadrement ornemental la fleur caractéristique de chaque mois : la jonquille en mars, l'iris en mai, la capucine en août, le cyclamen en novembre, etc. Tirées en différents tons sur bristol teinté, les douze feuilles de ce calendrier forment un ensemble artistique et coquet qui tranche violemment sur la banalité des publications confisurales habituelles. C'est, dans la meilleure acception du terme, de l'art appliqué, — et bien appliqué.

M^{lle} Eléonore Blanc, qui se fera entendre dimanche prochain à la deuxième matinée des Nouveaux Concerts, est soliste de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris. Elle a pris part à l'exécution de la *Grande messe en ré* de Beethoven, des *Béatitudes* de César Franck et de la Neuvième Symphonie. Aux Concerts d'Harcourt elle a collaboré aux interprétations de *Fidelio*, des *Meistersinger*, de *Tannhäuser* et de la *Genoëva* de Schumann.

Un jeune écrivain d'avenir, M. Paul Janssens, vient de mourir à Mongalla, district de l'Oubanghi-Ouelli (Haut-Congo). Il fut l'un des fondateurs de la vaillante *Revue rouge*, qui combattit à l'avant-garde avec une crânerie qui la mit en évidence parmi les périodiques littéraires. *La Justice* annonce la publication de quelques-uns des manuscrits de M. Janssens, débutant plein de promesses et d'une prohibé artistique à toute épreuve.

Pour paraître le 15 février 1895, chez Laçomblez : *En Symbole vers l'Apostolat*, par Max Elskamp, un volume in-8° grand médian. Il sera tiré 2 exemplaires sur papier de Chine, à 15 francs; 5 exemplaires sur papier du Japon, à 10 francs, et 200 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, à fr. 3-50, tous numérotés à la presse. Ornementation à la couverture par Henry van de Velde.

MM. Hubert Bellis, Auguste De Wever, Henri Vander Hecht et Edmond Van der Meulen exposent quelques-unes de leurs œuvres au Cercle Artistique (Waux-Hall du Parc), du 15 au 24 janvier inclus.

Le Courrier de la Presse, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. Gallois, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

La représentation de *Chusteeler-Revue*, au bénéfice de la Croix rouge du Congo, est définitivement fixée au samedi 26 janvier, à 8 heures du soir, au Théâtre communal. Une grande partie de la salle est dès à présent louée. Les répétitions sont poussées activement.

La musique de la revue a été arrangée par M. Nazy et les décors brossés par Devis et Lynen.

S'adresser pour les places à M. Henri Wauthoz, 9, rue du Marquis, à Bruxelles.

A la vente Henri Garnier, qui a eu lieu à Paris les 3 et 4 décembre, un tableau de David connu sous le nom de *Portrait des dames Bataillard* a été acheté par l'administration des Beaux-Arts pour être placé au Musée du Louvre. David peignit cette toile durant son exil à Bruxelles, c'est-à-dire entre 1815 et 1825. Ce sont trois bourgeoises cossues, du temps de Charles X, groupées très simplement et qui rivalisent de laidéur sous leurs grands costumes exubérants, avec capotes à fleurs et écharpes de cachemire. Les dames Bataillard sont loin de rappeler les trois Grâces; mais à ces figures épaisses et sans distinction, David a communiqué une vie mystérieuse et subtile qui en fait des types inoubliables.

On peut donc féliciter le Louvre de cette acquisition, d'autant plus qu'elle s'est faite dans des conditions excellentes, à 12,000 francs. M. Van Praet, à qui le tableau avait appartenu, l'avait payé le triple.

Toute la grande école du commencement du siècle était représentée à cette vente: David, Ingres, Delacroix, ainsi que les paysa-

gistes Daubigny, Corot, Dupré, Rousseau et Diaz. M. Petit a acquis *la Herse* pour 75,000 francs; *les Oies* se sont vendues 38,200 francs; et les *Moutons dans un sentier* 35,500 francs.

Rousseau, au contraire, n'a atteint que 6,000 francs avec *l'Automne*, un petit paysage aux teintes rousses, d'une légèreté de coloris et d'une grâce de dessin absolument délicieuses. Daubigny et Dupré conservent mieux leur rang. On a vendu du premier le fameux tableau: *Les Bords de l'Oise*, qui, il y a six mois à peine, faisait encore partie de la collection Tavernier et que l'on avait vu à l'Exposition centennale de 1889. Cette toile a été adjugée 20,000 francs. Les *Laveuses*, du même, ont atteint 50,000 francs. Troyon est allé très haut; les *Bords de la Touque* ont été payés 30,000 francs et son *Paysage normand* 27,000 francs. Les Corot ont varié de 8,400 francs à 17,500 francs.

On ne s'est guère passionné pour les tableaux de Meissonier. Le *Dante* (28 cent. sur 16 cent.) a été acheté 14,000 francs.

C'est mardi prochain que le Théâtre de l'OEuvre donnera au Nouveau Théâtre le *Chariot de terre cuite* de Victor Barrucand, d'après la Mric'chakatika.

M^{me} Sarah Bernhardt a gracieusement offert un décor d'*Izehl*; M. Toulouse-Lautrec s'est chargé du décor du cinquième acte, et MM. André et Valtat du deuxième acte. C'est donc une reconstitution hindoue artistique à laquelle nous assisterons. La foule sera composée de peintres, littérateurs, élèves des Beaux-Arts, amis de l'OEuvre. C'est dire — devant le dévouement qu'apporte cette jeunesse aux représentations comme aux répétitions — l'importance de l'OEuvre dans le mouvement jeune actuel.

Cette soirée sera précédée d'une conférence de M. Teodor de Wyzewa.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — I. *École libre d'enseignement supérieur*: M. Parmentier donnera sa 12^e leçon de comptabilité, cours annexé à la candidature en droit, le vendredi 25 janvier 1895, à 9 heures du soir.

II. *Institut des hautes études*: Lundi, 21 janvier, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus: La philosophie des mythes, 10^e leçon; à 9 heures, M. de Brouekere: La philosophie des sciences, 8^e leçon. — Mercredi, 23 janvier, à 8 heures du soir, M. van de Velde: Les arts industriels et d'ornementation, 10^e leçon. — Vendredi, 25 janvier, à 8 heures du soir, M. G. De Greef: Sociologie élémentaire, 12^e leçon. — Samedi, 26 janvier, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus: Géographie, 12^e leçon.

COURS NOUVEAUX: *Histoire de l'Art*, par MM. Edmond Picard et Emile Verhaeren. Ce cours se composera de dix leçons, qui se feront de quinze en quinze jours. Le droit d'inscription est de dix francs.

M. Verhaeren commencera le cours le lundi, 28 janvier, à 8 heures du soir. Il fera les cinq premières leçons, qui auront pour sujet: *Les Renaissances en Europe*: I. Nature de l'art oriental. Nature de l'art occidental. Influence de l'un sur l'autre. Renaissance dans l'espace, renaissance dans le temps; toute renaissance est-elle avantageuse? Conclusion. — II. Renaissance chrétienne. Style gothique, XII^e et XIII^e siècles. Cathédrales de Chartres, de Strasbourg, de Reims. — III. Renaissance en Allemagne. XV^e et XVI^e siècles. Albrecht Dürer. Mathias Grünewald. — IV. Renaissance en Italie. XV^e et XVI^e siècles. Michel-Ange. — V. Renaissance romantique. XIX^e siècle. Eugène Delacroix.

— *La Morale*, par M. E. de Roberty. Ce cours se composera de seize leçons et se fera durant les mois de mars et d'avril. Le droit d'inscription est de dix francs.

I. Le bien et le mal. — Les faits et les abstractions (1 leçon). — II. Vitalité, socialité. — Le psychisme social (2 leçons). — III. Constitution de l'éthique comme sociologie première ou abstraite (2 leçons). — IV. La prépondérance du mal (1 leçon). — V. La déception du bien et l'immoralité future (1 leçon). — VI. La loi de l'identité des contraires et la morale (2 leçons). — VII. Les grands problèmes de la morale. L'altruisme, le devoir, la sanction, etc. (2 leçons). — VIII. Genèse des acquêts moraux et phases de la moralité (1 leçon). — IX. Le progrès intellectuel et le progrès moral. — Les normes éthiques. — L'idéal (1 leçon). — X. Le droit, la justice, les institutions. — La morale, le socialisme et l'anarchie (3 leçons).

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Aménagements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS
de 10 à 6 heures.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estampes du XVIII^e siècle

DESSINS ET EAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS

Directeur : A. GALLOIS

TARIF : fr 0-30 par coupure.

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité.

Par 100 coupures,	25 francs.	Par 500 coupures,	105 francs.
" 250 "	55 "	" 1000 "	200 "

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE HORS DE FRANCE. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — QUELQUES LIVRES. *J.-M.-J. Bodson (L'Apostolat chez les civilisés)*, par le baron de Haulleville; *Hymnes profanes*, par Achille Segard; *Charles-Louis Hanssens. Sa vie et ses œuvres*, par Louis Barwolf. — A VERVIERS. *Concert de la Société d'Harmonie*. — PAYSAGE URBAIN. *Notre Hôtel de ville*. — LES CARILLONS FLAMANDS. — LE FUTUR CONGRÈS DES ARTISTES BELGES. — PETITE CHRONIQUE.

Histoire de la Littérature française hors de France

par VIRGILE ROSSEL. Un volume in 8°. Payot, éditeur, Lausanne.

M. Virgile Rossel traite de la littérature en Suisse, au Canada, en Hollande, en Suède et Danemark, en Allemagne, en Angleterre et en Orient, mais ce qu'il dit de notre littérature belge m'intéresse trop pour qu'il me reste l'envie de penser aux écrivains français disséminés dans ces autres pays. D'un style admirablement correct, où mon goût belge pour le « copieux » croit sentir une recherche toute particulière de simplicité et de clarté, — j'allais dire de propreté minutieuse, — M. Rossel dessine notre histoire littéraire, si courte encore, et rend à peu près justice à tous les talents qui

y brillèrent, depuis Eginhart et Froissard, jusqu'à nos vivants d'aujourd'hui.

Le sel abonde en cette étude sagace, critique fine et consciencieuse de races trop étrangères à l'auteur; mais la pensée n'y coule pas d'un seul grand jet aux multiples rebondissements, et je ne sais quelle soif me prend en la lisant. Il est peut-être difficile de nous définir, nous dont la personnalité littéraire n'a pas encore eu le temps de bien s'affirmer, et qui nous trouvons devant notre « moi » éternel comme ce personnage fantastique d'Al-drich qu'un fantôme rencontre dans « le royaume des âmes ». « Qui es-tu ? » demande le fantôme. « Je ne sais pas », répond l'autre en tremblant, « je ne suis mort que depuis hier. » — Nous ne sommes pas même tout à fait morts à notre vie de lutttes matérielles, on ne sait pas encore qui nous sommes, mais il me semble que pour juger de l'âme d'un peuple, pour savoir seulement jusqu'à quel point cette âme s'exteriorise dans la forme qu'il donne à sa pensée, il faut être très sensible aux principaux courants universels qui agitent les hommes et voir ensuite, dans cet aspect général, *les façons différentes de penser la même chose* qui caractérisent les nations comme les individus. Comparer quelques pays dans leurs rapports avec un autre pays, c'est s'exposer à devenir partial, c'est surtout risquer de juger sans base suffisamment une et large. Puis, pour juger les autres, il faut sortir de sa peau, entrer

dans la leur et regarder l'aspect, l'ensemble des choses du haut des fenêtres de cette temporaire prison. Or, M. Rossel n'entre pas d'un pouce dans notre peau et reste hermétiquement enfermé dans la sienne. Il en résulte que tout en nous souhaitant une personnalité, il ne nous découvre que quelques qualités de « couleur d'assimilation », etc., et nous traite en « satellites » de la France, nous conseillant de nous considérer comme tels, sous peine d'être « pétrifiés » par « l'amour propre » national. (!) La Belgique est condamnée, dit-il, « à recevoir de l'astre principal (la France) une lumière qu'elle devra rendre aussi brillante que possible ».

Puis, on nous accuse vaguement de vouloir remplacer le français par le belge et « d'avoir peut-être l'ambition de renouveler, en nous renouvelant, le patrimoine intellectuel de la France ». N'est-ce pas nous prêter des vanités enfantines pour pouvoir nous remettre à notre place? Et ne pourrait-il y avoir un caractère belge, une inspiration belge, sans que la France en fût révolutionnée?

Prendre la France, Paris surtout, pour arbitre de la Forme, de la Forme littéraire française, paraît tout naturel. La France a un tel don de MESURE que tout ce qui est art aspire à passer sous sa toise pour y apprendre ce qu'il contient de désordonné. Mais l'amour de la mesure a aussi ses dangers; il s'effraie de tout ce qui est inusité, de toutes les oscillations du génie humain dépassant les bornes connues. Avant d'avoir compris et équilibré ces nouvelles grandeurs qu'elle traite d'énormités, il arrive souvent que la France les nie.

C'est contre cette tendance bien marquée de M. Rossel qu'il nous faut vigoureusement réagir, et si les Suisses ne protestent pas, — à en juger par un article de Paul Seippel dans le *Journal de Genève*, — nous entendons, nous, protester, et vivement.

Puisque la personnalité belge est encore dans l'enfance, et par conséquent malaisée à découvrir, c'est bien à nous, qui en avons conscience, à affirmer le sens des tendances volontaires de ce marmot qui fut de tout temps dangereusement désireux de s'appartenir à lui-même.

M. Rossel nous trouve « l'esprit brillant sans profondeur ». Mais — je prends l'exemple qui me frappe le plus — il ne comprend pas, lui, Maeterlinck dont il traite une œuvre de « merveillette d'art décadent ». — *Pelléas et Mélisande* lui paraît plus « puénil et plus insignifiant encore » que les pièces précédentes.

M. Rossel, qui étudie avec tant de prudence les mouvements de l'esprit, ne me paraît pas avoir suffisamment vécu la vie de l'âme moderne; il n'a pas encore été tourmenté par cette passion de synthèses et de symboles qui secoue le monde pensant et sensitif, tout étourdi d'avoir perdu en trop peu de temps tous ses symboles et toutes ses synthèses. En Suisse, en France aussi peut-

être, la Réforme ou les révolutions ont amené peu à peu les esprits à leur transformation actuelle. — Pour nous, qui nous éveillons tout d'un coup, la crise est plus intense, plus sensible, le déchirement d'avec le passé plus douloureux. Si dans ces moments de souffrance aiguë, l'orgueil est exacerbé, la passion peut être plus forte aussi; et les bornes étroites du petit pays, des petites idées qui nous renferment peuvent devenir les obstacles contre lesquels s'aiguise avec plus d'obstination toute l'irritation trop longtemps étouffée.

Notre histoire a profondément retouché la personnalité qu'avait sculptée notre position de peuple intermédiaire, et c'est contre l'influence d'un très lourd et autoritaire passé qui nous luttons pour retrouver l'âme joyeuse de notre pays.

C'est ce sentiment qu'il faudrait vivre presque; pour deviner, sans autre initiation préalable, le symbolisme involontairement universel de Maeterlinck, qui devait éclore dans notre coin de terre tant tyrannisé, matériellement et moralement. C'est au milieu de ces populations rendues peureuses, timorées et sournoisement prudentes que devaient surgir tout naturellement, dans un cerveau imaginaire, les symboles vivants et dramatiques de nos impuissances qui furent religieusement affirmées, de nos terreurs indéfinies, de nos ignorances d'aveugles.

Si Camille Lemonnier, que beaucoup admirent sans le comprendre, peut personnifier notre essentielle joie et exubérance, Maeterlinck — que nous n'enfermons pas plus que lui dans les frontières de l'âme nationale — peut personnifier un autre côté de cette âme : la soif de se replier sur elle-même pour étudier les événements intérieurs dans leur inéluctable réalité et dans leur profondeur.

C'est l'héritage que nous ont légué nos ancêtres du Nord; et nous pouvons nous en glorifier, surtout en ce moment où la vrille intime de leur influence nous est si nécessaire pour retrouver le pivot qui manque au mouvement d'extériorisation générale où nous commençons à nous lancer, à la suite des autres nations, à la suite de la France surtout.

C'est peut-être par ce côté tout septentrional que nous pourrions apporter à la grande latinité dont nous faisons partie une note personnelle, une note neuve dont nous créerons toujours davantage le besoin.

M. Rossel, qui nous juge avec une si grande volonté d'indulgence et qui nous attribue « le sens et la passion du réel », le don de « créer de la vie », ne nous en voudra pas de lui avoir dit comment nous qualifions cette vie double dont nous nous sentons animés.

Enquête sur l'évolution des industries d'art⁽¹⁾.

L'enquête de M. Henry Noëq a donné lieu à une intéressante polémique entre MM. EUGÈNE GRASSET, BULS et FÉLIX DE BREUX. Nous en avons résumé les éléments. Voici, pour clôturer le débat, une dernière lettre de M. le bourgmestre Buls :

« La lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser a soulevé des réponses de MM. Grasset et de Breux. La discussion que vous avez fait naître me paraît trop intéressante pour ne point la continuer. Me permettez-vous de vous envoyer une courte réponse aux critiques provoquées par ma lettre ? »

Quand des hommes de bonne foi discutent une question controversée, il arrive souvent que leur désaccord ne s'accroît que parce qu'ils n'ont pas nettement établi le terrain de la discussion : chacun poursuit son idée dans sa direction favorite.

M. Félix de Breux prétend que je n'ai qu'effleuré la question fondamentale de l'enquête de M. Noëq : Dans quelles conditions croyez-vous que puisse se manifester le « style » destiné à mettre fin à l'anarchie esthétique actuelle ?

A ce point d'interrogation, M. de Breux répond :

« Pour créer un style, il faut simplement retourner vers les traditions de l'art gothique. »

Moi, je réponds : Votre recette sera efficace, mais à la condition que la société contemporaine se remette à penser comme pensait la société du XIII^e siècle, qu'elle ait les mêmes besoins, les mêmes aspirations.

Si, concurremment aux efforts de la société de Saint-Luc, efforts auxquels j'ai impartialement rendu hommage, les patrons de ce mouvement parviennent à rendre à l'Église catholique l'empire qu'elle possédait sur les esprits au XIII^e siècle, alors, je l'admets, surgira un style néo-gothique et nous pourrions assister à une Renaissance chrétienne, comme au XVI^e siècle l'on a vu apparaître une Renaissance païenne.

Je ne veux pas rechercher si cela est probable pour ne pas soulever la querelle clérical-libérale. Mais je suis trop tolérant et trop partisan de la liberté pour ne pas approuver des gens qui poursuivent sincèrement la réalisation de leur idéal, fût-il contraire au mien.

Il est permis de déplorer la Renaissance païenne ; mais se demander si elle aurait pu être évitée, me paraît aussi puéril que de rechercher ce qui serait arrivé si le nez de Cléopâtre avait eu un millimètre de plus.

On connaît toutes les conséquences qu'en a déduites un savant allemand : Antoine ne serait pas devenu amoureux de l'insidieuse Égyptienne, il n'aurait pas perdu la bataille d'Actium, Auguste ne serait pas devenu empereur, etc., etc.

M. de Breux m'a donc très bien compris quand il dit que je prêchais l'éclectisme ; j'ai simplement expliqué que notre art était éclectique, parce que notre société l'était, comme il est cosmopolite, parce que notre société voyage et s'intéresse à ce qui se passe dans le monde entier. Avant la découverte de l'Amérique, avant la vapeur, l'électricité et les journaux, les peuples vivaient dans un isolement favorable à leur originalité et conservaient leurs mœurs nationales comme leurs costumes nationaux ; aujourd'hui, Londres pour les hommes, Paris pour les femmes, règlent les modes des vêtements, et depuis le cap Nord jusqu'au

cap de Bonne-Espérance, on trouve des gens vêtus du veston et coiffés du chapeau boule. Ce ne sont que les peuples rebelles à ce que nous appelons le progrès, comme les Chinois et les Musulmans, qui conservent leur costume traditionnel. Je suis le premier à le déplorer au point de vue pittoresque ; mais cela est fatal.

Je ne crois donc à l'efficacité de la propagande d'un artiste ou d'une société qu'à la condition que celle-ci se fasse dans le sens du courant qui emporte l'humanité, et ceci répond à la question de M. Noëq : Y a-t-il lieu pour le producteur de chercher seulement à satisfaire le goût public ou, au contraire, à l'influencer et à le diriger ? Un producteur de talent peut provoquer une mode passagère, un engouement momentané pour un genre donné ; il ne créera pas un style, car celui-ci ne s'impose à une nation que s'il est le reflet de sa civilisation.

Il est donc difficile de distinguer entre la mode et le style quand il s'agit de l'époque contemporaine : la mode peut persister, s'accroître, prendre le caractère d'un style définitif qui durera autant que règnera l'esprit qui l'inspire ou peut s'étioler faute de correspondre à l'idéal de l'époque.

Les expéditions de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er} introduisirent les modes italiennes dans la noblesse française, et comme ces modes agissaient dans le même sens que les idées humanistes qui prenaient corps dans les esprits, elles se transformèrent peu à peu dans le style de la Renaissance. De nos jours, l'ouverture du Japon au trafic européen a mis le japonisme un moment à la mode ; mais, comme ce goût ne correspondait pas à nos mœurs, il s'est déjà éteint ; en ce moment, les inventions de quelques tapissiers anglais ont du succès ; nous croyons que cette mode passera comme le japonisme.

Ce sera le XX^e siècle qui pourra dire si les productions du XIX^e siècle portent une marque typique qui permette de les distinguer de celles des époques antérieures.

Telles sont donc les conditions dans lesquelles un style nouveau peut se manifester, et je crois avoir répondu ainsi à tout le questionnaire du *Journal des artistes*.

Veuillez agréer, etc.

Le bourgmestre,
BULS. »

Ce qui est consolant, c'est, s'il faut en croire M. VICTOR CHAMPIER, les progrès sensibles que font, d'année en année, dans les voies nouvelles, les élèves des écoles publiques ou privées dans lesquelles on enseigne l'art décoratif. « Le mouvement se manifeste, dit-il, avec une intensité qui doit nous donner les plus belles espérances. Qu'on regarde, par exemple, les travaux des élèves de Grasset. On y verra la pensée d'art affirmée ; on y reconnaîtra l'influence d'un maître obligeant ses élèves à respecter les matières et à suivre une méthode rigoureuse. Le public pourrait se convaincre qu'une génération se forme, qui apporte peut-être les éléments d'un style. »

M. Champier est d'avis, comme M. Falize, que la substitution de la fantaisie individuelle à l'unité de direction qui caractérisait les époques monarchiques est la cause la plus appréciable des modifications profondes que nous constatons dans la forme des objets usuels. L'art varie en raison de l'idéal social des générations au cours desquelles il se manifeste. Et la production mécanique, loin d'être un mal, contribuera surtout aux modifications des formes. *Les artistes seront obligés de travailler pour les machines, de*

(1) Voir nos 41, 42, 43, 44, 46 et 48 de *L'Art moderne* de 1894.

chercher des formes simples capables d'une reproduction nombreuse dont le bon goût ne sera pas exclu. « La production à bon marché est une loi de la démocratie moderne, ajoute l'éminent critique. Les formes et les décorations exécutables à la machine sont une des conséquences de cette loi et ont pour but de satisfaire les gens de goût de plus en plus nombreux, tandis que dans le passé on faisait des travaux minutieux et chers qui ne s'adressaient qu'à une élite. Nous avons besoin maintenant d'un art très répandu, pour la foule. Cet art aura recours aux machines et évitera les recherches de main-d'œuvre coûteuses. Enfin, il contribuera à répandre les pensées philosophiques qui seront les idées de la Société de demain. »

Le peintre DUEZ applique résolument les théories nouvelles. Le temps est passé, selon lui, des tableaux et des statues sans but déterminé et prétendant former à eux seuls un tout complet. A part quelques noms dont les œuvres font banque, bientôt les artistes qui s'obstineront à rester en dehors du mouvement moderne verront que le public ne désire plus rien d'eux.

« Les peintres et les sculpteurs doivent donc forcément diriger leurs efforts et leur talent vers l'embellissement de tous les objets au milieu desquels nous vivons. »

M. Duez constate l'influence heureuse qu'a eue l'Angleterre sur la rénovation du mobilier. Il se réjouit des progrès qu'elle a introduits dans l'ornementation des intérieurs, mais il craint l'abus, l'imitation trop servile, l'engouement excessif.

Le céramiste Dalpayrat exprime en ces termes son opinion :

« Ce que je pense du style dans les industries d'art, Monsieur? Je n'ai guère qualité, en vérité, pour parler sur telle matière qui est d'ordre plutôt littéraire, et littérateur, je ne le suis pas. Je me contente de pétrir des terres, de les enduire d'oxydes métalliques et, ceci fait, de les cuire à ma façon pour en obtenir des poteries qui ne sont point de style, apparemment, puisqu'on s'accorde à constater que dans un genre vieux comme celui de la céramique chinoise, je ne fais rien de pareil à ce que font les autres. Dans les arts industriels comme dans les autres, il me paraît qu'il n'y a pas de style à proprement parler, mais *des styles*; chacun a le sien : Puvis de Chavannes comme Bouguereau, Rodin comme Falguière, Dubois comme Charpentier, Dalpayrat, votre serviteur, comme Chapelet, Delaherche comme Lachenal, mes confrères fabricants de cérames flammés.

Quoi que l'on fasse, qu'on peigne ou qu'on sculpte, qu'on dresse des plans ou qu'on en grave, qu'on souffle du verre ou qu'on pétrisse des argiles pour les passer au feu, on n'est artiste qu'à la condition de ne copier personne. Sculpter comme les Grecs, bâtir comme les Romains, copier les architectes du moyen-âge, reproduire Bernard Palissy, imiter les Arabes ou les Persans, ce n'est pas être artiste, ce n'est pas avoir de style : le style naissant de l'affirmation de la personnalité. »

Et M. Fernand Thesmar ajoute : « Le style nouveau? Ils se résume pour moi en trois points qui sont, je crois : de s'inspirer de Dame Nature qui a été, est et sera toujours notre Grand Maître à tous, — du Génie de nos devanciers, qui ont fixé leurs sensations avec foi et amour de leur art, — et surtout de ne singer jamais personne! »

A citer aussi l'opinion de M. DAMPT, exprimée avec une noblesse et une élévation d'idées qui décèlent l'artiste délicat auquel nous devons cette merveille, *Le Chevalier Raymondin et la Fée Mélusine* :

« L'art décoratif d'une époque est le goût de cette époque adapté

à ses besoins, à ses désirs, à ses aspirations et appliqué même aux choses les plus intimes de la vie.

C'est ainsi que les gothiques, ces délicats penseurs, sculptaient sur leurs meubles, et même sur les objets les plus communs, les pensées religieuses, des rêves d'anges et d'amour chevaleresque. Les Égyptiens portaient comme agrafes des animaux sacrés, des images d'Isis et d'Osiris.

Les Grecs (si Pompéi est une pâle manifestation de leur goût) donnaient aux moindres objets des formes de divinités; à leurs oreilles, ils suspendaient de petits amours; sur leurs miroirs, ils gravaient des toilettes de Vénus; leurs coupes, leurs casseroles mêmes étaient ornées de bas-reliefs représentant les mystères de Bacchus.

Mais nous, modernes de 1900, où sont nos croyances? où sont nos inspirations? pour que nos artistes les divinisent et les plient à cette décoration qui doit charmer nos vies.

Nous sommes sans passé, puisque nous nions le passé gothique; sans idéal, puisque nous n'aimons rien, sinon les plus stupides satisfactions sensuelles. Notre siècle est le triomphe de l'ingénieur : cours avec tes machines à vapeur, parle avec tes téléphones, parcours la terre comme un éclair, mais, dans le ciel tu ne feras pas un pas; tu en oubieras jusqu'au désir : toi tu n'as pas même une espérance, tu veux un art!

Nous en sommes réduits à copier et recopier sans fin le passé, bien qu'il soit si peu en harmonie avec nos idées et notre façon de vivre. N'est-il pas plaisant de voir parfois une canne Louis XV, à pomme finement ciselée, entre les gros doigts velus d'un bourgeois ventru, habillé par la Belle Jardinière ou Old England. D'ailleurs, quelle décoration pourrait-on trouver s'harmonisant avec le costume moderne? Nous vivons vraiment à l'époque du tuyau : tuyau sur nos têtes, tuyau autour de nos bras, tuyau autour de nos jambes, tuyau blanc en forme de manchettes et toujours tuyaux les paysages de notre Paris.

Le style nouveau n'existe donc pas; pour le créer il faudrait que les fils de bourgeois qui conquièrent hier la puissance, dévissent des hommes de goût, de grands seigneurs capables de comprendre un art pour eux; ils verraient qu'on peut mieux appliquer les découvertes de notre époque. Sur ce fumier moderne peut-être poussera-t-il une génération meilleure; alors les machines serviront à soulager la misère; le télégraphe transmettra plus vite les plaintes de ceux qui souffrent, les chemins de fer renverseront les frontières où guette la force armée. La coupe de pitié répandue sur cette terre par le Crucifié n'est pas encore épuisée et ceux qui, comme lui, auront mis tout leur cœur dans une œuvre, alors seront compris et aimés.

L'artiste de son côté, dans un but de lucre, ne doit pas flatter le goût du moment : au lieu de s'abaisser lui-même, il doit élever le public jusqu'à lui. Puisque l'art décoratif a pour but d'apporter le charme du beau dans notre vie intime, il faut qu'il adapte aux objets usuels les éléments de beauté épars dans la nature, dédaignant les objets inutiles, qui deviendraient d'horribles bibelots. Qu'il fasse cette adaptation avec goût, intelligence et discernement; que l'objet soit agréable au toucher, que les ornements ne nuisent point à son usage et à sa solidité, enfin que la couleur et la richesse viennent y ajouter leurs charmes. Surtout qu'il sache bien adapter la matière à la composition et à la destination de l'œuvre; ne pas faire un bois d'une chose destinée au plâtre, ne pas forger du fer qui ressemble à de la fonte; il doit être d'abord ouvrier, puis artiste par le sentiment, enfin penseur par l'idée.

Tel doit être le but de l'artiste décorateur ; mais avant tout qu'il se souvienne que toujours et toujours l'Art est l'essence de la nature épurée, affinée, synthétisée à travers un tempérament d'artiste, qui doit, non la copier, mais la transformer, la styliser. »

QUELQUES LIVRES

J.-M.-J. Bodson (*l'Apostolat chez les civilisés*), par le BARON DE HAULLEVILLE. Brochure de 94 pages, in-12; 5 exemplaires numérotés sur papier de Japon, 100 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder.

Une belle âme, celle de ce philosophe aimant que fait entrevoir M. de Haulleville; une belle vie, celle de ce prêtre qui, devant son époque parce qu'il avait la double puissance de la foi religieuse et de la foi scientifique, s'est attaché aux jeunes gens de son temps pour en faire des hommes qui eussent un cœur fort.

Toute foi — débile ou robuste, superficielle ou profonde — repose en dernier ressort sur la sourde conscience qu'on a de sa propre intensité; et la foi sereine et ardente de l'abbé Bodson révélait une de ces belles natures confiantes parce qu'elles sont bonnes, audacieuses parce qu'elles se sentent obscurément un centre, un tourbillon de vie et de forces.

Le livre de M. de Haulleville est plutôt l'apologie que la biographie de ce prêtre, fondateur de l'institut qui porta son nom, « sorte de pédagogie universitaire où il recevait des pensionnaires, élèves de l'université de Liège », mais il est surtout l'expression du profond regret de tant d'hommes qui ont pu vivre avec cet apôtre pendant quelques années et qui ont assisté, impuissants, à cette tragédie d'une lumière qu'on met sous le boisseau parce qu'elle gêne l'ignorance.

C'était à travers son attraction naturelle vers le Beau qu'il allait à la science et à sa foi; c'est à ce titre d'artiste-né que nous pouvons en parler ici, et c'est aussi ce qui fit que ses supérieurs, hommes de combat, ne purent le comprendre.

M. Bodson, comme toutes les âmes à la fois souples et fortes, — quelle que soit d'ailleurs la direction de leur intellectualité, chose secondaire, — avait attiré à lui la fraction pensante, l'élite de la jeunesse religieuse de son temps et de son entourage en cette bonne ville de Liège.

Il la quitta pour une cure de village quand on l'obligea à cesser cet apostolat, et il mourut à Thimister, vingt-deux ans après, vaillant, triste et adoré des simples comme il avait été adoré des civilisés complexes.

L'influence d'artistique simplicité et d'élévation qu'il avait eue sur l'esprit de ses élèves se retrouve dans cette lettre de l'un d'eux, — contant l'enterrement de l'abbé, — où je retiens ces lignes :

« Tu aurais dû voir cela, cher ami. Tu saurais mieux que jamais jusqu'où un homme peut monter dans le cœur des foules, jusqu'où le cœur des foules peut porter sa reconnaissance. Ah! curé Bodson, si vous ignoriez ce dernier hommage, je vous plaindrais, même au ciel. Ce qu'on a pleuré, c'est inimaginable.

« A. D. a été superbe au cimetière. Il n'y avait plus moyen de penser que Bodson était mort, en écoutant ces envolées qui ne laissaient songer qu'à la vie, et quelle vie! Je ne savais pas, même à cinquante ans, qu'elle put ainsi mettre la mort sous ses pieds, dans le tombeau que nous regardions. Et voici, mon cher ami, ce qu'il y a eu de particulièrement étrange dans le grand départ de

l'abbé : on s'y sentait réconforté, et ma foi, oui, on y allait sans gêne avec la mort, tant on la sentait petite, microscopique. Il y a plus d'immortalité dans un pareil court moment que dans un million de têtes sans espérance. »

Hymnes profanes, par ACHILLE SEGARD. Paris, Bibliothèque de la Plume, 96 pages.

M. Achille Segard est un de ces artistes méritants dont la perspicacité a su discerner le rôle important que joue, dans la rénovation des lettres françaises, la jeune école belge. Il a déjà analysé la personnalité de M. Georges Rodenbach et le premier feuillet de son présent livre annonce une série d'études sur M.M. Edmond Picard, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck et sur les écrivains de la jeune Belgique.

Malgré certaines inexpériences de technique, les vers qu'il a réunis sous le titre de *Hymnes profanes* présentent mieux que des promesses. Des influences multiples : de Verlaine, de Stéphane Mallarmé, d'Alfred de Musset, donnent à l'ensemble l'aspect d'une bigarrure où se révèle maint archaïsme, et la personnalité inquiète, mélancolique, langoureuse de l'auteur se dégage encore mal de cette pesante hérédité littéraire.

Cependant, l'élégance et la finesse personnelles ne manquent point, et les vers suivants méritent qu'on s'en souvienne :

Vos yeux sont une émeraude filigranée,
Ils en ont la clarté vague et la transparence,
Et même cette douceur inaccoutumée
Où flotte comme une lointaine remembrance.

Vos yeux ont la limpidité de l'eau dormante.
Où les hauts peupliers et le ciel bleu se mirent,
Il s'y traîne parfois une langueur tremblante
Et nul ne vous comprend de ceux qui les admirent.

Charles-Louis Hanssens. — Sa vie et ses œuvres, par LOUIS BARWOLF, V^e F. Larcier, éditeur, Bruxelles.

M. L. Barwolf, chef d'orchestre à la Monnaie, a réuni avec une patience et une persévérance dignes d'un bénédictin, tous les renseignements, toutes les anecdotes, tous les documents qu'il a pu découvrir sur C.-L. Hanssens, dont il fut l'élève et l'ami. — Il met en relief le remarquable talent d'orchestration de ce compositeur qui fut en son temps aussi habile à manier l'orchestre que ses plus adroits contemporains. M. Barwolf voudrait qu'on élevât une statue à C.-L. Hanssens.

Il semble que ce travail minutieux sur l'œuvre et sur l'homme soit le vrai monument que mérite la mémoire de notre compatriote-musicien.

A VERVIERS

Concert de la Société d'Harmonie.

Entendu, à côté de ce tant féminin Sarasate, — une virile page de musique, un de ces rares morceaux d'art qui laissent les profanes dans un étonnement, une demi-admiration confuse, et qui révèlent à ceux que l'art fait penser, de nouvelles profondeurs. C'était une « étude symphonique » de Guillaume Lekeu, sur le second *Faust* de Goethe. Harmonies neuves, hardies, sans faux éclat pourtant, sûres, où se devine certes l'influence de Wagner, mais où la personnalité de l'auteur se détache bien définie et où une science et une technique modernes, serrées, sont les humbles servantes d'une conception haute. Une pensée, rien qu'une, semble se dégager de ces multiples enlacements de rythmes et de tona-

lités si solidement enchevêtrés. Une montée, — qui devient toujours plus confiante et plus intense sans cesser d'être grave. — voilà l'impression principale du morceau, impression forte, dont on ne peut oublier la caractéristique grandeur. — Œuvre de sérénité, mais aussi de passion, de passion haute, — le crescendo d'une volonté jeune allant grandissant et s'élargissant, puis s'épanouissant dans une paix très douce.

PAYSAGE URBAIN

Notre Hôtel de ville.

L'admirable restauration de l'hôtel de ville de Bruxelles va se continuer par l'aile de la rue de la Tête d'Or. Les lucarnes du vaste toit en pente aiguë seront renouvelées. A cet égard, et pour toutes les lucarnes, nous attirons l'attention de M. Buls sur la façon dont on décore les volets moyen-âge dans certaines villes étrangères. On les peint en tons vifs, de deux ou trois couleurs, soit en barres angulaires de blason, soit en clepsydres. Tel est le cas notamment à Ninègue et à Middelbourg. L'effet est très heureux et augmente singulièrement l'effet décoratif et la richesse joyeuse de l'aspect. Les tons employés sont le jaune, le noir, le rouge-brun.

Les Carillons flamands.

M. Edmond Vander Straeten a donné dernièrement, dans la *Fédération artistique*, d'intéressants renseignements sur les carillons des Flandres. La prochaine installation du carillon de la Maison du roi à Bruxelles, leur donne une actualité particulière :

Quand on parle des carillons de Flandre, on cite *ne varietur* les majestueux jeux de cloches de Bruges et de Gand, ceux d'une moindre envergure, mais aux timbres argentins, d'Ypres, d'Audenarde, de Sottegem, etc.

La plupart de ces sonneries artistiques avaient, pour l'heure et ses subdivisions, réglées mécaniquement, des figurines pittoresques, dont le groupe d'Adam, d'Ève et du serpent tentateur était le plus populaire. Rien de plus naïf que notre premier père, suivi de sa compagne, venant tour à tour battre l'heure, et le serpent descendant tortueusement de l'arbre emblématique, pour mêler son jeu sonore à celui de ses victimes.

Je voudrais vivement voir reconstituer un de ces carillons modèles du XVI^e siècle — époque de leur apogée — avec tout l'attirail de ses représentations emblématiques, de son clavier manuel et pédestre, et surtout avec ses cloches aux timbres fins et choisis. On ne la tentera pas, une pareille résurrection : le choc de comparaison serait réellement trop vif.

Je disais en commençant que les carillons de Bruges, de Gand et d'autres de la Flandre orientale étaient sans cesse cités, à propos des jeux de cloches aériens de nos beffrois. On oublie que la Flandre française en offre, sinon de meilleurs, du moins en nombre réellement supérieur que ceux de nos contrées. Celui de Dunkerque domine toute la kyrielle. Le motif spécial qu'il chantait existe encore. Chez nous, presque tous les airs particuliers ont disparu.

Lille en a possédé de nombreux et d'excellents. « A presque tous les clochers des paroisses, dit un historien local, il y des carillons avec quoi on pourrait donner bal à toute la ville en cas de besoin. »

Celui d'Armentières remonte au XVI^e siècle. Avesnes a échangé ses modestes cloches contre l'harmonieux orchestre aérien de Lessies. L'instrument de Bailleul comprend 31 cloches. Bouchin en compte 36, dont quelques-unes datent du XVI^e siècle.

Cambrai, où, dès le XVI^e siècle retentissait, à son hôtel de ville, un rudimentaire jeu de cloches, a pu exhiber, durant trois siècles, le célèbre jeu automatique de *Martin et Martine*. Pour les sonneries réglées de ses églises, une demi-douzaine d'airs se faisaient entendre quatre fois l'heure. Douai a le pas sur Cambrai pour l'ancienneté de ses timbres de cloches : « En 1391, dit un historien local, on renferma dans une *boîte les appiaux* de l'horloge, qui sonnaient la demie et les quarts d'heure. » En 1479, un maître horloger travailla « aux barres de fer qui faisaient mouvoir les marteaux. »

Le carillon de Gondecourt exécute mécaniquement, nuit et jour : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*. Hondsechoote, un simple village, avait, dès 1585, son jeu de cloches mécanique, et Roubaix, à partir de 1556.

Le carillon de Saint-Amand joue un air de la *Fille de Madame Angot*. Enfin Seclin, en 1610, et Toureoiing en 1823, eurent des cloches réglées musicalement.

En somme, on compte une trentaine de localités à carillons grands et petits, en Flandre française.

Il y a deux ans, un musicographe danois est venu inspecter les jeux de cloches de notre Flandre. Nul n'a songé à l'amener au delà des frontières du sud. Il eût eu là, vraisemblablement, beaucoup à annoter et peut-être à apprendre.

LE FUTUR CONGRÈS DES ARTISTES BELGES

La Coopération artistique prend l'initiative d'un mouvement de concentration des forces artistiques belges, dont l'influence sera grande, si le projet aboutit.

En effet, à l'heure présente, un besoin d'union se fait sentir dans toutes les branches de l'activité intellectuelle et la forme logique de cette union, au point de vue de l'art et des artistes, est la création de syndicats que la Coopération artistique poursuit. Donc, selon les besoins réels émanant de l'état de la société telle qu'elle est constituée, nous verrions à brève échéance les artistes et tous ceux qui s'occupent de métiers d'art unis dans un but artistique et humanitaire.

La Fédération syndicale des arts et métiers artistiques aurait pour but d'édifier à Bruxelles un Palais des Beaux-Arts, d'organiser des expositions générales, de groupes et particulières, d'assurer aux artistes syndiqués une pension de retraite, de créer à leur usage une Caisse de prévoyance, d'organiser une institution de secours mutuels, en un mot de développer le culte de l'art et de l'art appliqué et de poursuivre l'amélioration du sort des artistes.

Il y aurait un nombre assez grand de syndicats formant la Fédération syndicale; celui des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des hommes de lettres, des artistes dramatiques, etc.; et pour aboutir à leur constitution définitive la Coopération artistique convoquera vers la mi-janvier un congrès des artistes belges sans distinction d'école ou de métiers.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de LA LIBRE ESTHÉTIQUE qui s'ouvrira vers la fin du mois prochain, dans les galeries du Musée, promet d'avoir, en raison du nombre et du choix des artistes invités à y participer, une importance particulière.

L'exposition réunira plus de cent adhérents, parmi lesquels bon nombre d'artisans d'art. Les artistes les plus éminents de Belgique, de France et d'Angleterre se sont empressés de promettre à la direction leur concours. Nous en publierons prochainement la liste. Disons, en attendant, que LA LIBRE ESTHÉTIQUE, qui avait, l'an passé, accordé à Xavier Mellery les honneurs d'une exposition d'ensemble, consacrerait cette année une salle à Constantin Meunier. Outre son admirable bas-relief *L'Œuvre*, qui n'a pas encore été exposé en Belgique, l'éminent artiste réunira un choix de ses sculptures, pastels, dessins et tableaux les meilleurs, ce qui promet un envoi d'un puissant attrait.

La présence simultanée de deux des chefs de l'École préraphaélite, G.-F. Watts et Holman Hunt, sera l'une des grandes attractions du Salon. William Morris y sera représenté par ses plus récents volumes; Walter Crane par une importante série d'aquarelles, de dessins et d'illustrations. Parmi ces dernières, les originaux du superbe volume : *Faerie Queen* que vient de mettre en souscription le très-artiste éditeur George Allen.

Le concours des artistes anglais sera, cette fois, très important. Indépendamment des noms cités ci-dessus, signalons les envois des sculpteurs Onslow Ford et George Frampton, des peintres Lavery, Murray, Reynolds-Stephens, H. Sumner, Voysey, James Kay, Laurence Housman, de M. Arthur-J. Gaskin, directeur de l'École des arts décoratifs de Birmingham, de M. C.-R. Ashbee, directeur de la *Guild and School of Handicraft*, des éditeurs J.-M. Dent, John Lane, des relieurs Cobden-Sanderson et Zaehnsdorf, du verrier James Powell, etc.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Empire-Palace (Alhambra), deuxième matinée des Nouveaux Concerts, avec le concours des Chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Charles Bordes, qui chanteront notamment la *Messe du Pape Marcel* de Palestrina.

Une circonstance fortuite nous oblige à remettre à huitaine le compte rendu du Concert populaire. Nous parlerons alors avec les éloges qu'elle mérite de la *Francesca* de M. Gilson. Bornons-nous à constater pour le moment le succès unanime qui a accueilli l'œuvre et l'artiste.

L'Académie de Belgique vient de publier le programme de ses concours pour 1895.

Voici les diverses questions proposées :

LITTÉRATURE. — I. Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du xv^e siècle et au commencement du xvi^e, architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tels que halles, hôtels de ville, beffrois, sièges de corporations, de justice, etc.

Décrire le caractère, et l'origine de l'architecture de cette période, avec dessins et croquis à l'appui. (Prix 1.000 francs.)

II. Quel est le rôle réservé à la peinture dans son association avec l'architecture et la sculpture comme élément de la décoration des édifices ?

Déterminer l'influence de cette association sur le développement général des arts plastiques. (Prix 800 francs.)

III. Faire l'histoire, au point de vue artistique, de la sigillographie dans les anciens Pays-Bas. (Prix 800 francs.)

IV. Faire l'histoire de l'influence de l'école de David sur l'art belge. (Prix 600 francs.)

GRAVURE. — On demande le portrait en buste, gravé en taille-douce, d'un Belge contemporain, ayant une notoriété reconnue dans le domaine politique, administratif, scientifique, littéraire ou artistique. (Prix 800 francs.)

SCULPTURE. — On demande une figure représentant la « Justice », modelée en demi-grandeur naturelle. (Prix 800 francs.)

S'adresser, pour les renseignements et délais, à M. le chevalier Edm. Marchal, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

La silhouette de Benjamin Godard par Alfred Bruneau :

« Avec des qualités supérieures, Benjamin Godard avait le tort de se tenir systématiquement à l'écart du mouvement dramatique moderne. Il se faisait un point d'honneur d'ignorer totalement Wagner, et il se vantait à tout propos de n'avoir jamais ouvert une des partitions du maître contemporain. L'évolution du drame lyrique s'est donc accomplie sous ses yeux sans qu'il ait paru même s'en douter, et je crois bien que Godard est le seul de sa génération qui se soit ainsi confiné dans une parenthèse tour d'ivoire. Cette solitude volontaire, ce refus de participer à aucune communion intellectuelle l'avait rendu affreusement mélancolique et triste. Toujours vêtu d'une longue redingote noire, il passait dans la rue haussant sa grande taille, portant raide sa tête et dardant un regard fixe, ainsi que certains jeunes poètes douloureux et angoissés. Sa démarche automatique, ses gestes brefs, sa silhouette longue et maigre, sa figure osseuse à la barbe rare, ses cheveux drus s'échappant du chapeau faisaient se retourner les promeneurs, intéressés et un peu inquiétés par ce curieux homme sombre. »

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — I. *École libre d'enseignement supérieur* : M. Parmentier donnera sa 15^e leçon de comptabilité, cours annexé à la candidature en droit, le vendredi 8 février 1895, à 9 heures du soir.

II. *Institut des hautes études* : Lundi, 28 janvier, à 8 heures du soir, M. Emile Verhaeren : Les renaissances en Europe, 1^{re} leçon. — Mercredi, 30 janvier, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 10^e leçon; le même soir, M. de Paep : Chimie industrielle, 1^{re} leçon. — Jeudi, 31 janvier, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 13^e leçon. — Samedi, 2 février, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 13^e leçon.

COURS NOUVEAUX. — *La Morale*, par M. E. de Roberty.

— *Cours de langue espagnole et de langue portugaise*, par M. Tito Zanardelli.

CONFÉRENCES. — D'intéressantes conférences vont être faites à Bruxelles, sous les auspices de l'Université nouvelle, par MM. William Morris, Walter Crane, Paul Reclus, Edouard Bris-saud.

Les membres du corps professoral de l'Université nouvelle ont organisé, dans toute la Belgique, des conférences de propagande en faveur de l'œuvre.

Collection de feu M^{lle} Marie GOVAERTS.

(PREMIÈRE PARTIE)

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON

Argenteries,

MEUBLES, BIJOUX

Vente GALERIE SAINT-LUC, rue des Finances, 10, à Bruxelles, les 5, 6, 7 et 8 février 1895, à 2 heures précises de relevée, par le ministère de M^e ELOY, notaire, rue de la Chancellerie, 10, à Bruxelles.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, le 2 février | Publique, le 3 février
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS
de 10 à 6 heures.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE
Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estantpes du XVIII^e siècle.

DESSINS ET FAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS

Directeur : A. GALLOIS

TARIF : fr. 0-30 par coupure.

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité.

Par 100 coupures, 25 francs. | Par 500 coupures, 105 francs.
" 250 " 55 " | " 1000 " 200 "

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS. — LES THÉÂTRES A LONDRES. I. « King Arthur » au Lyceum. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES EN BELGIQUE. La Bibliothèque royale. — CONCERT POPULAIRE. Francesca da Rimini. — NOTES DE MUSIQUE. — LA MUSIQUE A LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

Les Chanteurs de Saint-Gervais.

Musique! Musique! Musique! C'est la saison, c'est la saison! comme chantait Jules Laforgue, l'immortel, tant oublié si ce n'est par les pieux. Musique! c'est la saison! Saison! c'est la musique! Et on y va, et on y court, et on s'y pousse, et on s'y entasse, dans les salles de concert, dans les salles de théâtre, pourvu que ce soit du neuf et de l'étranger. Car pour ce qui est du courant, n'en faut pas, vous savez, n'en faut pas, fût-il bon. N'en faut pas! n'en faut pas! pain quotidien, plat du jour, plat d'anguilles. Insuffisant, ennuyeux, à la portée de tous. Importe avoir l'air de s'y connaître, avoir l'air d'avoir entendu mieux, là-bas, très là-bas, en Allemagne, ou ailleurs, à Bayreuth surtout, avec des êtres d'élite, ayant voyagé exprès, ayant fait autrement que le *vulgum*. Sinon à quoi servirait de passer pour amateur? Même dédain que les soldats d'Auster-

litz et de Friedland pour ceux de Rivoli et de Castiglione.

Donc la vogue à l'exotique! Spécialement à l'exotique double, sorti du passé d'abord, sorti de l'étranger ensuite. Un concert historique, immigré chez nous du lointain des âges, exécuté par une phalange immigrée de Paris. Quel confluent! Et que de monde! Quelle splendeur s'il y avait eu une cantatrice allemande! Mais il faut laisser quelque chose aux archanges et nous ne sommes pas encore des archanges.

Un très érudit programme, presque un traité, très méthodique et détaillé, explique et confère sur les jouissances qu'on va savourer. Les sensations prochaines y sont analysées, préparées, imposées, commandées à l'auditeur civil, docile et obéissant, qui ne veut point paraître enmasuirdé. Des portées musicales, commentées par des phrases picturales, servent de guides dans ces méandres, ainsi qu'aux expositions compliquées. On y voit posés des écriteaux variés conduisant aux carrefours de l'admiration, aux squares de l'enthousiasme, par les venelles de la sensibilité et les avenues de l'attention patiente. Une caste musicale du tendre. Un monsieur fort savant s'est appliqué à ce minutieux devoir. Et vraiment son œuvre mérite le prix, le premier prix.

Voici que M. Ch. Bordes (au physique un double de Vincent d'Indy : je vis un jeune homme noir qui me

ressemblait comme un frère), très simple et très sérieux, escabeau le pupitre, et sans façon, en homme pressé, commande la manœuvre aux choristes de Saint-Gervais, troupe mélangée de personnes très mûres agrémentées de quelques rares fraîcheurs. De bonnes voix, très disciplinées, sortant de très attentifs visages où apparaît, en sa gravité respectable et touchante, le désir de bien faire, de faire le mieux possible, chantent, en cet Alhambra! de la musique religieuse qui palpite là comme respirait Fleur-de-Marie dans le tapis-franc de la Chouette. De beaux départs, de larges ondulations pieuses, des reprises eucharistiques.

C'est l'école espagnole, avec deux motets de Tomas-Luis da Vittoria, prêtre du diocèse d'Avila, aux temps tragiques de Philippe II, l'érotique ténébreux. C'est l'école franco-belge, avec deux autres motets, l'un de Josquin de Près, musicien du roi Louis XII, l'autre du Flamand Clémens non Papa, qui modula pour l'impérieux pensif Charles-Quint le prognathe. Et cette quadruple musique de chapelle, sérieusement rénovée et exprimée par ces habitués de jubé, semble monotone et nue, déstituée qu'elle est de son divin décor, le cloître ou l'église. Des tambours suspendus dans les cintres de la vaste salle clinquante, des lanternes, des oripeaux, laissés là et qui ce soir s'accorderont avec les gesticulations obscènes des danseuses, les patapons de l'orchestre cuivré, et les refrains des gourgandines, semblent fort contrariés d'entendre les invocations sévères qui débudent par ces paroles pompeuses et mystiques : *O quam gloriosum est regnum!... O vos omnes!... Ave Maria!... Tu es Petrus!...* Et on ferme les yeux pour ressaisir les enfilades des arceaux gothiques, et les flamboiements des vitraux, et le défilé des théories en surplus et en frocs.

Mais voici la musique de Cour! La scène change avec *le Chant des oiseaux* de Cl. Jannequin, dont le studieux auteur du Programme-Bædeker dit avec conviction : « Cette fantaisie vocale est une des œuvres les plus surprenantes du XVI^e siècle; l'auteur à qui nous devons la célèbre *Bataille de Marignan* et *les Cris de Paris* a voulu donner l'illusion d'un bocage sonore. » Il y réussit gentiment et les chanteurs de Saint-Gervais s'acquittent allègrement de ce nouveau devoir. Et fa-ri-ra-ri-ron et ron-fe-re-li-io-li et ki-ki-tu-tu-fiar-fiar sautillent sur leurs lèvres habiles et gargarisent leurs gosiers complaisants, donnant, nous voulons bien le croire, l'illusion de ce « bocage sonore » d'où, ajoute le cicerone du livret, « émergent de temps à autre des phrases humoristiques comme celle-ci :

Il est temps, il est temps, d'aller boire... au sermon! »

Brave jeune homme! Mais place à Roland de Lattre, Pardon! Rol. de Lassus! Le Montois, avec trois chansons, dont la poésie rend perplexe, rêveur, mais dont la

mélodie agréablement caresse. La première débute en ces termes :

Si vous n'êtes en bon point
Bien à point
Quelque jour e-graisserez
Et alors vous le serés
Serés à point.

Signé La Palisse. La seconde c'est : « Las voulez-vous qu'une personne chante, à qui le cœur ne fait que soupirer. » Et la troisième : « Sauter, danser, faire des tours. » Par ces trois petites compositions, fort originales, nous eûmes à juger du « Prince des musiciens ». Ainsi le saluaient libéralement ses contemporains.

Ensuite l'école italienne. Encore deux motets, illustrés de grands noms : Nanini et Palestrina. Latin et piété. Mais perfection, émotion, pénétration. Ah! quel malheur! quel malheur! de se sentir dans cet Alhambra et d'avoir pour unique perspective cette archi-connue multitude de concertinants amateurs bruxellois, vus et revus, pratiqués et coudoyés, depuis des siècles, dans les infinis concerts de la capitale!

Intermède! Des pièces pour clavecin de François Couperin, dit le grand, car ils furent dynastie ces Couperin de Paris, tout au long du XVII^e et du XVIII^e siècle. M. Louis Diémer, extrêmement suave et au sentimental sourire, détaille sur le vieil instrument touchant et nasillard, étrange mélange de harpe, de guitare, de mandoline, *le Carillon de Cythère*, — *les Papillons*, — *le Réveil-matin*. C'est prodigieusement délicat, suranné, mince, lointain. On dirait de la musique déteinte en musquette, de la mélodie d'herbier, très malade, élégamment anémique, la pleurnicherie très séduisante d'une princesse chlorotique égarée dans une cave où l'on force des lilas blancs. L'exécutant semble n'y vouloir toucher qu'avec d'exquises précautions, et son visage de cinquantenaire rêveur, qui sourit, si peu, si peu, mais si élégamment, si précieusement, semble chercher le diapason, le parfait accord, élimé et très doux, très doux, avec cette petite voix de reine Mab, la reine qui voyage dans une coquille de noisette traînée par une libellule qu'excite un fouet fait d'un long cheveu de Bérénice.

Cantate a Camera! Cette fois c'est un plus gros morceau. L'illusion se lève d'un concert chez la Pompadour ou à Trianon. Le clavecin est toujours là, mais on le renforce de deux violons et d'une basse, et une jeune personne s'avance, au visage pâle fortement encadré de lourds cheveux noirs dont un reflet provocateur estompe le dessous des narines : C'est M^{lle} Éléonore Blanc, escortée du même M. Diémer, plus MM. Marchot, Agniesz, Jacob.

Très bien, très noble, très élégante, M^{lle} Éléonore Blanc et sa mystérieuse et suggestive moustachette.

Un concert s'inaugure, charmant : *Le Berger Fidèle* de Rameau, l'illustre, presque aussi célèbre par son

neveu que par lui-même. M^{lle} Blanc phrase avec une clarté, une aisance parfaites. Les violons, le clavecin font à son chant un accompagnement discret ravissant. Il semble que ce soit le vrai fond pour la voix : de la grâce, mais combien légère, et sans appuyé brutal. Une sourdine mélodieuse, précautionneuse, maternelle, bienveillante, une brise soulevant les feuilles, sans les emporter. Succès très entraîné issu de sensations charmantes.

Aussi faut-il la MESSE DU PAPE MARCEL, la fameuse messe de Palestrina, pour faire grandir l'impression. Kyrie! Gloria! Credo! Sanctus! Agnus! L'auteur du catalogue s'en donne à cœur que veux-tu. Il se signe et genuflecte. Et assurément il n'exagère pas. Le chef-d'œuvre s'impose et décidément l'Alhambra perd contenance. Les tambours et les lanternes rétrogradent dans les ténèbres de l'invisible. Les colonnes en chrysocale, les loges rougeoyantes se muent en cathédrale. Le gros public se transforme en foule agenouillée. « Le ciel s'entrouvre », des souvenirs de Parsifal entrent par d'imaginaires crevasses. Et quand vient l'Amen, voici que je me surprends à répéter Amen! très dévotement, et à faire un grand signe de croix, tandis qu'en mon intellect purifié je vois défilier des anges!

LES THÉÂTRES A LONDRES

I. « King Arthur » au Lyceum.

Irving!... C'est le premier nom qui saute aux lèvres quand on revient et que les amis vous interrogent. C'est celui qui hante l'esprit et berce la rêverie, tandis qu'à toute vapeur les voitures du *London-Chatham-Dover* vous emportent sur leurs coussins bleus à travers le panorama de parcs, de pâturages et de bois (l'indicible mélancolie des sites cristallisés par le givre!) qui forme, coupé par le flot glauque de la Medway, le comté de Kent.

Si Irving se bornait à être un grand tragédien à la voix expressive, au geste sobre et juste, au masque mobile, déjà son nom s'implanterait victorieusement dans la mémoire. Son jeu impressionne plus que celui de Mounet-Sully parce qu'il sent moins le théâtre. C'est le comble de la simplicité. Les effets qu'obtient l'artiste sont d'autant plus saisissants qu'ils ne paraissent ni cherchés, ni préparés. Un regard, une inflexion de voix, un geste font frissonner l'auditoire parce que c'est ce regard, ce geste, cette note vocale qui, à cet instant précis, devait provoquer l'émotion. Irving ne se trompe jamais dans le choix de ces nuances d'expression. Et l'harmonie absolue de sa mimique et de sa parole avec les sentiments qu'il incarne crée la supériorité de son art. Seul, Rossi arrive à sa taille.

Mais le tragédien est doublé d'un metteur en scène incomparable, qui a fait du Lyceum un théâtre sans rival.

Rien ne peut donner une idée du goût, du luxe, de la vérité avec laquelle sont présentées les œuvres que monte l'artiste sur le théâtre qu'il dirige depuis dix-sept ans. Et jamais, croyons-nous, il n'a rien fait de plus beau que ce *King Arthur* qui ressuscite la légende de la Table ronde pour la plus grande joie

des yeux. Il est vrai qu'Irving a eu pour collaborateur Sir Edward Burne-Jones, qui a dessiné tous les costumes. On devine ce que l'auteur du *Roi Kophetua* a imaginé pour donner au Roi Arthur un cadre digne de lui. C'est, durant le prologue et les quatre actes du drame de M. J. Comyns Carr, une succession de tableaux d'une splendeur incomparable. Rien ne détonne : l'harmonie des couleurs est merveilleuse, et depuis les protagonistes principaux : Irving (King Arthur), la belle Miss Ellen Terry (Guinevere), M. Forbes Robertson (Lancelot), Mordred (M. Frank Cooper), Morgan Le Fay (Miss Geneviève Ward) jusqu'au dernier des figurants, tous les acteurs concourent avec une intelligence rare au plus admirable ensemble plastique que j'aie vu. On sent, dans la disposition des groupes, dans l'évolution des personnages, dans la distribution de l'éclairage, dans la plantation du décor, la main d'un artiste de premier ordre. Les costumes de Burne-Jones ont une splendeur extraordinaire : mais encore fallait-il les présenter de manière à les faire valoir.

Cette mise en scène inaccoutumée, qui n'emprunte rien au clinquant ni au tape-à-l'œil, rappelle, par le souci d'art qui l'inspire, celle du Théâtre de Meiningen que nous avons eu l'occasion d'apprécier à Bruxelles. Mais au Lyceum, le goût est plus sûr, le coloris plus discret et plus harmonieux, les détails des costumes plus soignés. Le Théâtre des Meiningen impressionnait surtout par les ensembles. Ici, l'on peut, sans craindre aucune déception, promener sa lorgnette d'un bout à l'autre de la scène, sur la plus humble « marcheuse », sur le dernier des cinquante hommes d'armes qui font passer sous les yeux l'éclair de leurs armures d'acier. Pas un accessoire n'est négligé; chaque personnage a son caractère, sa beauté particulière. Le tableau de la forêt fleurie d'aubépines, plantée d'arbres véritables, constellée de genêts, de narcisses et de mugets, est bien la chose la plus délicieuse qu'on puisse voir. Quand, foulant le gazon, la blanche théorie des suivantes de la Reine apparaît en souples tuniques brodées, des fleurs dans les mains, et que le lent cortège serpente tantôt dans l'ombre de la futaie, tantôt dans la lumière éblouissante de la clairière; on éprouve une ineffable impression de joie sereine, de quiétude et de paix. C'est divinement « Botticellien ». Et la grossièreté de notre mise en scène, le grotesque de ces demoiselles alignées du « côté Cour » et du « côté Jardin » en robes ridicules, sur nos plus grands théâtres, les gestes empaillés de nos chanteuses et leur bouche en cul-de-poule, la barbarie des décors et leur manque de perspective, les anachronismes stupéfiants de l'architecture et du vêtement, béatement acceptés par notre public docile, traversent tout à coup l'esprit, en souvenirs comiques et décevants. Le bras de mer qui sépare nos théâtres des scènes anglaises est-il donc, pour nos régisseurs, un infranchissable abîme? Et ce qui se fait quotidiennement à Londres, comme une chose toute naturelle, cette illusion de la Vie et de la Beauté (nous aurons l'occasion de constater que d'autres théâtres la réalisent, bien qu'avec moins de perfection que le Lyceum), devons-nous la considérer comme une insaisissable chimère?

King Arthur vaut surtout par l'art de la mise en scène et par le prestige des costumes. La pièce apparaît comme un prétexte à éveiller la fantaisie des décorateurs et des costumiers. Sans plonger bien avant dans le symbolisme de l'épopée légendaire, elle se borne à mettre en action, sous forme de drame agrémenté de chœurs et de musique symphonique, la trahison de la reine Geneviève, la colère et la mort du roi, le tout précédé d'un pro-

logue poétique qui montre Merlin menant Arthur de Bretagne au bord de la mer magique sur laquelle flotte le glaive Excalibur, et terminé par une apothéose assez nébuleuse : le voyage du roi, emporté par les reines de la Nuit vers l'île d'Avalon. On souhaiterait, pour compléter la jouissance artistique, une œuvre plus puissante et plus profonde. Certes, quand Irving applique son art de tragédien et de metteur en scène à la représentation du *Roi Lear* ou de *Macbeth*, l'impression est-elle différente. On souhaiterait aussi une partition plus intéressante que celle dont l'intermittent sir Arthur Sullivan a orné la pièce de M. Comyns Carr. Ces mélodies mendelssohniennes, ce démarquage incolore de musique connue jurant avec l'originalité et la nouveauté du spectacle. Mais il faudrait sortir d'Angleterre pour trouver un compositeur capable de donner musicalement l'impression des tableaux dont Henry Irving déploie la magnificence. Ce qui flotte dans la mémoire, ce qu'ardemment on aspire à entendre, c'est *Parsifal*, dont, en maintes scènes, *King Arthur* évoque avec intensité le souvenir. Et ce sont peut-être ces rapprochements écrasants qui font paraître si ternes les inspirations aimables d'Arthur Sullivan.

Les Bibliothèques publiques en Belgique.

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Les journaux quotidiens mènent, depuis quelques mois, une vigoureuse campagne contre l'organisation défectueuse de la Bibliothèque royale. Nous avons nous-même depuis longtemps bataillé pour obtenir la réformation des abus. A l'occasion du vote prochain du budget de l'intérieur nous signalons à ceux de nos honorables qui trouveront l'interpellation suffisamment importante, les faits et réflexions suivantes.

Et tout d'abord il importe de faire retomber les responsabilités sur ceux à qui elles incombent réellement. Le personnel de la Bibliothèque royale a été incriminé et c'est lui qui a été le premier en butte à toutes les attaques. Sans doute on peut lui reprocher un manque d'initiative et un esprit routinier, mais combien peu sa tâche délicate lui a été facilitée par les pouvoirs publics et par le gouvernement. Il suffit de lire les rapports présentés par le conservateur en chef au Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique pour se convaincre du peu d'intérêt qu'on porte en haut lieu à notre grand dépôt national. Parcourons rapidement ces rapports et citons textuellement.

Il y a plusieurs années que l'Administration des bâtiments civils a conçu le projet de substituer le fer au bois dans la construction des corps de bibliothèque. Ces travaux ont été menés avec une telle lenteur que le tiers à peine en est terminé. Et cependant les travaux ont cessé sans que les crédits votés au budget aient été épuisés. Pourquoi? « Lorsqu'on croyait tout terminé, dit le rapport de 1892 (p. 4), il a fallu corriger les dispositions défectueuses que les constructeurs n'avaient point aperçues mais qui ne pouvaient pas échapper aux bibliothécaires chargés de l'emménagement des livres. » Les ingénieurs des bâtiments civils, qui en principe savent tout et sans l'intervention desquels il n'est pas permis d'enfoncer un clou dans le moindre de nos bâtiments publics, n'avaient même pas consulté les bibliothécaires et n'avaient entre autres tenu aucun compte de la distribution des formats dans l'établissement des rayons!

Passons aux acquisitions. Tous les rapports du conservateur en chef signalent l'impossibilité d'alimenter la Bibliothèque au moyen des faibles sommes votées annuellement pour le département. Le prix des grands ouvrages augmente, des sciences nouvelles ont été constituées, le public a des besoins plus grands : qu'importe!

La dotation de la Bibliothèque n'a pas varié depuis des années et il est impossible d'établir un parallèle quelconque entre notre bibliothèque et les établissements nombreux de l'étranger. Il est vrai que l'équilibre du budget, que ne compromettent ni les dotations principales ni les subsides aux courses de chevaux, serait à jamais détruit si quelques milliers de francs étaient annuellement votés en faveur de la lecture.

Les conservateurs de la Bibliothèque qui sont dans l'impossibilité d'acquiescer sont-ils au moins à même de conserver? « Nous avons des collections d'ouvrages périodiques, dit M. Fétis, qui se détériorent en restant en feuilles... Par économie aussi on laisse se détériorer les collections de journaux qui nous viennent de la Chambre à peine brochés et qu'il faudrait préserver de la destruction ne fût-ce que par un simple cartonnage. » Les incunables qui ont coûté des sommes fantastiques se détériorent faute de quelques francs de reliure et de restauration. Tout crédit spécial a été refusé par le ministre.

Les catalogues? La Bibliothèque en possède plusieurs, mais aucun n'est complet. Feu M. Alvin avait institué un bureau du catalogue, il y a quelques années, et lui avait assigné comme tâche de fusionner tous les catalogues partiels. Faute de ressources le fonctionnement de ce bureau a dû être arrêté!

La Bibliographie de Belgique? L'élaboration d'une œuvre scientifique aussi importante a été confiée à... un industriel dont naturellement on ne devait attendre ni les connaissances spéciales ni le zèle de bibliophile qu'exige un tel travail. Aucune régularité dans la publication des fascicules, des lacunes considérables. Et pourtant cette bibliographie est largement subsidiée par le Trésor; et son auteur est récompensé des ordres de chevalerie.

Les périodiques? Le conservateur en chef signale toutes les plaintes qu'il a reçues à cet égard du public, et l'impossibilité où il s'est trouvé d'y satisfaire, étant donné que le gouvernement est lié par un contrat avec un libraire sur lequel l'administration de la Bibliothèque n'a aucune action directe.

Voilà les griefs avoués et puisés dans les seuls rapports du conservateur en chef.

Les griefs du public sont encore bien autres. Nous allons les résumer.

1^o Le public demande que le temps d'ouverture de la Bibliothèque royale soit plus long. Aujourd'hui les salles ne sont ouvertes que de 10 heures à 3 heures en hiver, à 4 heures en été, et la salle des périodiques seule est ouverte le soir de 7 à 10 heures. La Bibliothèque devrait être ouverte dès 9 heures du matin et ne pas se fermer avant une heure avancée de la soirée.

2^o Le public demande que des crédits plus élevés soient affectés à l'achat des livres (on dépense en Belgique 500 fois plus pour l'armée que pour la Bibliothèque!), que notamment sur les sciences nouvelles on puisse trouver les principaux ouvrages parus tant chez nous qu'à l'étranger, et qu'on puisse être assuré de trouver à la Bibliothèque royale tout ce qui paraît en Belgique, y compris la collection de nos grands journaux.

3° Le public demande qu'il lui soit enfin donné de savoir ce que renferme de richesses la Bibliothèque royale, qu'il soit aidé dans ses recherches soit par un catalogue imprimé, soit par un catalogue sur fiches qu'il puisse consulter tout à l'aise sans crainte de déranger des bibliothécaires qui paraissent avoir autre chose à faire actuellement que de servir de bibliographie vivante aux lecteurs.

4° Le public demande que tout au moins il soit promptement et facilement renseigné sur les publications qui paraissent en Belgique et que la bibliographie belge fasse l'objet d'un peu plus de soin.

5° Le public demande que les périodiques soient mis à sa disposition un peu plus promptement qu'actuellement. Il est telles revues en retard de deux ou trois ans. Le bureau des échanges fonctionne avec une lenteur désespérante.

6° Le public demande un local mieux éclairé et plus hygiéniquement aéré que la grande salle de lecture actuelle qui ne reçoit le jour qu'indirectement et où l'air respirable est presque continuellement vicié.

CONCERT POPULAIRE

Francesca da Rimini.

Tout l'intérêt de ce concert résidait dans l'audition de *Francesca da Rimini* de notre compatriote M. Paul Gilson. L'ouverture de Dvorak et le chœur de Max Bruch, *La Fuite en Egypte*, compositions intéressantes et correctes, mais sans beaucoup d'accent, ne figuraient au programme que comme hors-d'œuvres, pour exciter l'appétit.

« M. Jules Guillaume, auteur du poème, nous apprend le *Soir*, a naturellement emprunté son sujet à Dante. » — Cela nous semble, en effet, assez naturel et il lui eût été difficile de faire autrement. Mais il a commenté et allongé l'épisode si caractéristique et si rapide des enfers d'une manière qui nous paraît malheureuse. Les vers sublimes du grand Florentin ont pris dans la version nouvelle les allures d'une cantate officielle pour le prix de Rome; et l'on y retrouve les poncifs traditionnels : *Condannabile delirio!* — *Mort cruelle, mais digne d'envie!* et cet admirable distique :

A ceux qui sur terre ont aimé
Le ciel ne reste pas fermé.

Aussi bien, un journal nous en avertit, tout esprit littéraire qu'il soit, M. Jules Guillaume n'a pas visé à faire de la littérature en écrivant cette *Francesca da Rimini*. Dès lors, tout s'explique.

Nous comprenons moins que M. Gilson ait accepté la donnée fondamentale de cette nouvelle *Francesca*, qui nous semble d'une glaciale froideur. Que dans un moment de passion l'on s'écrie : « Plutôt l'enfer avec toi que le ciel sans toi ! », c'est une hyperbole un peu forte peut-être, mais admissible. Autre chose est de dramatiser cette figure de rhétorique, de la mettre en action, de faire intervenir le ciel et les démons et de faire prononcer ces mots, à la suite d'une délibération longuement préparée, par l'un des deux amants. Nous nous souvenons immédiatement de ce théâtre féerique rêvé par Flaubert dont le merveilleux consistait à réaliser objectivement et immédiatement sur la scène les métaphores du style.

M. Gilson a largement usé dans son œuvre nouvelle du système des *leitmotiv*. Nous ne lui en ferons pas querelle, bien que

l'emploi du *leitmotiv* en dehors de la musique théâtrale proprement dite puisse donner lieu aux objections les plus fondées. Le courant est en ce sens et il faudrait un grand courage pour essayer de le remonter. Le défaut des *leitmotiv* de M. Gilson, c'est qu'ils ne sont pas assez caractéristiques, ni assez personnels. Tels motifs de Wagner sont des peintures véritables, des dessins sonores; qui les a entendus ne les oublie plus et n'oublie plus leur signification. Ils sont tellement adéquats à l'idée qu'ils expriment qu'il nous semblerait contradictoire de les voir accolés à des idées différentes. Les motifs des continuateurs de Wagner n'ont pas cette originalité et ce pittoresque : de là la froideur et la monotonie de tant d'œuvres.

La froideur est pourtant le moindre défaut de M. Gilson. Tout ce qu'on peut apprendre, il le sait, mais il a en plus les choses qui ne s'apprennent pas, la vigueur de la conception d'ensemble, le sens du développement orchestral, le coloris musical intense, le sentiment très vif des oppositions. Ces qualités se dessinent surtout dans la longue plainte par laquelle débute le poème, dans le récit délicieux des amours de Paolo et de Francesca; dans l'effroyable ronde infernale qui ouvre la seconde partie, dans l'apparition des anges et la scène finale. Nous ne pensons pas qu'un auteur belge possède au même degré que M. Gilson l'instinct et la science des effets d'orchestre, des accouplements de timbres nouveaux, des sonorités originales et expressives.

L'exécution de cette œuvre, d'une extrême difficulté, a été bonne. L'orchestre, entraîné par son chef, s'est montré à la hauteur de sa brillante réputation. Les solistes M^{mes} Sidner et Decré, MM. Martapoura et Pieltain se sont acquittés avec vaillance d'une tâche souvent ardue; étant données les intonations périlleuses qui abondent dans leurs parties.

Si nous osions formuler un vœu, nous souhaiterions que M. Gilson abandonne pour quelque temps les grandes compositions dramatiques et consacre son remarquable talent à la musique pure, sans intention littéraire, telle qu'une symphonie, un quatuor. Nous savons bien que l'auteur ne recueillera pas dans cette voie des succès aussi brillants que ceux qui l'ont, à bon droit, accueilli jusqu'ici. Mais il est de force à renoncer momentanément aux applaudissements faciles. Une épreuve de cette nature grandirait et purifierait sa technique et le préparerait à nous donner une œuvre parfaite et définitive.

NOTES DE MUSIQUE

Citons parmi les meilleurs concerts de la semaine dernière la soirée donnée par le violoncelliste Cornélis Liégeois, un Belge fixé depuis plusieurs années à Paris, où il s'est fait une réputation bien méritée, et la séance consacrée à Brahms par M^{lle} Louise Derscheid, avec le concours de MM. Colyns, Agniez et Ed. Jacobs.

M. Liégeois s'est fait entendre à la Grande Harmonie, au retour d'une tournée en Allemagne et en Hollande. La sûreté de son mécanisme, le sentiment musical très pur que décele son interprétation du Concerto de Saint-Saëns, du *Kol Nubrei* de Max Bruch, de la Sonate de Boccherini et de diverses pièces de Popper, de Chopin et de lui-même, lui ont valu une longue et chaleureuse ovation.

M^{lle} Derscheid et ses excellents partenaires ont exécuté en musiciens de bonne école, convaincus et artistes, trois œuvres importantes de Brahms (op. 101, op. 38 et op. 26). Le Trio, la Sonate

pour piano et violoncelle et le Quatuor en *la*, toutes œuvres déjà connues, ont reçu une interprétation correcte et consciencieuse.

C'est jeudi prochain, 7 février, qu'aura lieu la troisième séance de musique de chambre organisée par MM. Alfred Marchot, ten Hove, Van Hout, J. Jacob et Théo Ysaye. Les réparations qu'on fait à la Bourse en ce moment ont obligé les artistes à émigrer à l'hôtel Ravenstein, où seront données les deux dernières séances.

Au programme : le Quatuor en *sol mineur* pour piano et cordes de Brahms, la Sonate pour piano et violon de G. Fauré et le Quatuor n° 2 pour piano et cordes du même auteur.

Le deuxième concert du Conservatoire aura lieu dimanche prochain, 10 février. M. Gevaert y fera entendre en entier le *Rheingold* de R. Wagner.

Notre concitoyenne M^{lle} Irma Sethe s'est fait entendre avec grand succès, au dire des journaux allemands, à Iserlohn. La *Gazette de Cologne* vante la technique éblouissante, la puissance et la beauté du son, le sentiment expressif de la jeune artiste, qui a remporté un vrai triomphe dans l'exécution de deux morceaux de J.-S. Bach et du *Caprice basque* de Sarasate.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La messe en *ré majeur* de Beethoven.

Sylvain Dupuis nous avait convié samedi à une solennité musicale. Exécuter la messe solennelle en *ré majeur* de Beethoven est une entreprise hardie qu'en dehors de l'Allemagne on ne tente guère. En Belgique il y avait eu jusqu'à ce jour des tentatives d'exécution, mais d'exécution, pas encore. A Sylvain Dupuis l'honneur d'avoir le premier réalisé le projet caressé. Et quelle réalisation nous a-t-il donnée? Certes on pouvait beaucoup espérer de lui et de ses éléments choraux après leur parfaite exécution, l'an dernier, du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy. Mais autres encore étaient les difficultés de la *Missa solennelle*, difficultés techniques, difficultés d'interprétation. Toutes ont été également et complètement vaincues. Ce qu'il a fallu pour cela d'efforts et de travail, M. Dupuis et ses dévoués partenaires le savent. Au moins ce labeur a-t-il été couronné de triomphales acclamations et pour M. Dupuis personnellement de la haute et profonde satisfaction qui est le privilège de tel qui fait œuvre d'art.

L'orchestre des *Nouveaux Concerts*, les chœurs de dames amateurs, les chœurs d'hommes (*la Légia*), les solistes ont tenu leur rôle avec une égale sûreté, une même puissance de conviction. Avec aisance s'effectuait l'emboîtement des parties, avec netteté se détachaient les attaques; et entre ces éléments divers, depuis peu rapprochés, circulait comme une solidarité artistique qui donnait à l'ensemble une parfaite homogénéité. Il faut nommer les solistes : M^{lles} Johanna Nathan, soprano, Anna Stephen, alto, MM. Frantz Litzinger, ténor, Anton Sistermans, basse, tous doués de belles voix, élevés à grande école, possédant ce respect rare de l'œuvre qui détermine le soliste à s'effacer dans les masses exécutantes.

Ce fut l'interprétation grandiose d'une œuvre colossale. Ana-

lyser la messe en *ré majeur*, ce serait noter au passage les impressions multiples, souvent imprécises et si complexes qu'invinciblement elle fait retentir en vous. Des pages n'y suffiraient. Tous sentiments, toutes pensées qu'évoque en l'âme l'infini religieux y trouvent un troublant écho. L'humaine misère, la foi, l'espérance, le besoin de croire, l'effroi, le doute même sont marqués d'accents déchirants ou d'extatiques transports. La conception est si vaste que le cadre même d'une messe semble étroit au génie de Beethoven, il édifie un gigantesque monument philosophique.

Dans toute l'œuvre coule une pénétrante inspiration que règlent un art prodigieux et une science particulière de mise en scène.

L'impression est de celles que précieusement on garde en soi, profonde, toujours latente et que l'on diminuerait à vouloir définir en de pâles expressions.

Au deuxième des *Nouveaux Concerts*, l'orchestre a particulièrement brillé. Il nous a donné de remarquables interprétations de l'ouverture du *Freyshütz*, de *la Forêt enchantée* de Vincent d'Indy, et de *les Landes*, paysage breton de M. Guy Ropartz. Définitivement il a conquis une parfaite homogénéité, une belle clarté; il s'est plié à une discipline rigoureuse à laquelle il doit son exacte observation des nuances. Mais ce que nous devons marquer cette fois d'un trait plus spécial, c'est la vie, la chaleur dont M. Dupuis et son orchestre ont animé leurs exécutions.

La Forêt enchantée possède les caractères habituels de distinction, de délicatesse du coloris et de science orchestrale de Vincent d'Indy, sans qu'elle atteigne l'intensité d'expression d'autres œuvres du jeune maître.

De nuances moins affinées, *les Landes* de M. Ropartz constituent également un tableau symphonique de belle facture et d'une réelle habileté mais de fugitive impression.

M. Franz Ondrček, un violoniste de grand talent, a joué le Concerto en *la mineur* de Dvorak, œuvre bien longue, et quelques piécettes. Il joint à une virtuosité brillante une remarquable richesse de son.

Samedi, des chœurs de dames, *les Disciples de Grétry* et un orchestre dirigés par M. Delsemme ont exécuté le *Faust* de Schumann.

Ce fut une fête mondaine d'une grande élégance. Mais il serait téméraire à celui qui ne connaît pas le *Faust* de Schumann de le juger sur cette seule exécution. L'interprétation manquait d'ensemble et de relief. Elle nous a paru d'autant plus terne que l'œuvre est par elle-même assez grise. Notons cependant la belle sonorité des chœurs d'hommes chantés par *les Disciples de Grétry*, les sérieuses qualités de M^{lle} Caroline Brun (premier soprano), les louables efforts de M. Henrotte dans une partie écrasante et la voix bien timbrée d'une basse amateur.

PETITE CHRONIQUE

Au Salon de *la Libre Esthétique* qui s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, dans le courant de février, prendront part, outre un choix d'artistes étrangers, bon nombre de peintres et de sculpteurs belges. Nous avons dit que Constantin Meunier y sera représenté par son grand bas-relief, *L'Œuvre*, exposé pour la première fois à Bruxelles, et par une série de sculptures, de pastels, de dessins, de tableaux. Les sculpteurs Charles Van der Stappen, Paul Du

Bois, Fernand Dubois, Guillaume Charlier, Victor Rousseau, Jean Gaspar et Arthur Craco feront également des envois importants. L'école belge de peinture aura pour délégués M^{lle} Anna Boeh, MM Xavier Mellery, A.-J. Heymans, Eugène Smits, Emile Claus, Léon Frédéricie, Fernand Khnopff, Henri De Groux, W. Degouve de Nuncques; Charles Doudelet, James Ensor, Eugène Laermans, Georges Lemmen, J. Van den Eekhoudt, Georges Morren, G. Vogels, Robert Picard. M. Gustave Serrurier exposera un ensemble de décoration et d'ameublement, M. Georges Hobé des spécimens de meubles nouveaux, M. Hector Thys un vitrail d'art, M. Omer Coppens une série de poteries lustrées et flammées, la *Société anonyme L'Art des céramiques de Virginal*, etc.

Nous ferons connaître prochainement la liste des invités étrangers, qui comprend les notabilités artistiques de France, d'Angleterre, des Pays-Bas et de l'Allemagne.

La Maison d'Art de la Toison d'or, qui vient de clore l'exposition des grès flammés de Dalpayrat et Lesbros et des eaux-fortes de Georges Pissarro, ouvrira dans quelques jours une nouvelle exposition d'un grand intérêt : elle réunira une collection de vitraux d'art, d'émaux, de mosaïques de verre et d'appareils d'éclairage de MM. Tiffany, de New-York. Cette série d'objets d'art appliqué n'a jamais été vue en Belgique et sera, croyons-nous, très appréciée.

L'ouverture de l'exposition, qui sera annoncée prochainement, aura lieu par invitations. A partir du lendemain, le public aura accès dans les galeries spéciales de l'exposition Tiffany moyennant 50 centimes. La visite des autres salles d'exposition et de vente de la Toison d'or restera gratuite.

Le Théâtre de la Monnaie a fait entendre jeudi et samedi derniers, en représentations, M^{lle} Marie Bréma qui a restitué à Ortrude son caractère de magicienne tour à tour féline et impérieuse. Avec quelle intelligence scénique, avec quel art et quel respect des intentions du maître l'artiste interprète ce rôle complexe ! Elle a mis son personnage au premier plan, l'éclairant d'un jour inusité, mettant en relief toutes les phases par lesquelles passe l'orgueilleuse princesse. Ce rôle a été, pour ceux qui n'ont pas vu jouer *Lohengrin* en Allemagne; et spécialement à Bayreuth, une vraie révélation. Et cela malgré les drôleries linguistiques auxquelles donnent lieu ces spectacles improvisés en l'honneur de quelque artiste de passage.

Wagner, si soucieux de la vraisemblance et de l'impression homogène, serait singulièrement surpris d'entendre son Frédéric répondre en français à une Ortrude allemande. Avec une Elsa italienne, cela serait complet.

Comme voix, l'épreuve des Nouveaux Concerts a paru plus favorable à M^{lle} Bréma que la scène de la Monnaie. Le rôle n'est pas toujours à sa portée et l'on sent, par instants, une gêne dans l'émission. Dans le médium, l'organe est superbe d'ampleur et de timbre. Et dans l'invocation à Odin, M^{lle} Bréma a fait frissonner toute la salle, qui ne lui a pas ménagé les applaudissements et les rappels.

La Société des Nouveaux Concerts nous prie d'annoncer que le concert Siegfried Wagner est ajourné, M. Gevaert ayant reculé l'exécution du *Rheingold* au 10 février, date choisie pour ce concert, et la concordance de toutes les répétitions (Conservatoire et Concerts populaires) rendant impossible la première séance extraordinaire de la Société.

Le prochain concert ordinaire est fixé au dimanche 31 mars. Il aura lieu sous la direction de Willem Kes, avec le concours de l'orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam. Au programme : La Symphonie en ré de Christian Sinding; l'ouverture *Sapko* de Goldmark; le poème symphonique *Visegrad* de Smetana; une œuvre symphonique du Hollandais Zweers; la *Forêt enchantée* de Vincent d'Indy ou la *Viviane* de Chausson, etc.

Pour le service des places et l'abonnement s'adresser chez MM. Breitkopf et Härtel, éditeurs, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

Paraîtra prochainement en livraisons mensuelles, format in-8°, de 32 à 48 pages : *Revue des Littératures étrangères et locales*,

publiée sous la direction de MM. Albert Robert, A. von Zigesar, Tito Zanardelli, Pol De Mont.

Prix : Belgique, un an, 5 francs, 6 mois, 3 francs; Union postale, un an, fr. 5,50, 6 mois, fr. 3,50. Le numéro, 1 franc.

Adresser les adhésions à M. Victor Orban, 87, rue Keyenveld, Bruxelles.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *Institut des hautes études* : Lundi, 4 février, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 11^e leçon; — Mercredi, 6 février, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 12^e leçon; le même soir, M. de Paeppe : Chimie industrielle, 2^e leçon. — Vendredi, 8 février, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 14^e leçon. — Samedi, 9 février, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : Géographie, 14^e leçon.

COURS NOUVEAUX. — *La Morale*, par M. E. de Roberty.

— *Cours de langue espagnole et de langue portugaise*, par M. Tito Zanardelli.

Dans son assemblée générale du 22 janvier, sous la présidence de M. Ant. Dujardin, le Cercle des Beaux-Arts d'Ostende a décidé que son deuxième Salon se ferait en juillet prochain. Il sera international et par invitations. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Em. Spilliaert, artiste-peintre, secrétaire du Cercle.

Pour l'organisation de cette exposition, l'Administration communale d'Ostende vient de lui allouer un subside de 2,500 francs.

Un jeune homme de lettres dont l'original et vigoureux talent n'aura été connu que de quelques-uns d'entre nous vient de succomber à Paris. Mario Varvara, dont l'excessive timidité n'était qu'une des formes de sa grande noblesse de caractère, ne dut qu'à sa modestie de n'avoir pu se faire un nom dans le grand public. Il a collaboré à *la Wallonie*, aux *Écrits pour l'Art*, à *la Revue Indépendante*, à *l'Avenir dramatique*, à *Art et Critique* et à *la Plume*. Ses trois petits romans inédits : *Intacte*, *Par tendresse* et *Modes*, dénoncent une acuité d'observation psychologique véritablement extraordinaire, et sa suite de *Motifs parisiens* mériteraient d'être illustrés par J.-F. Raffaëlli. Il songeait aussi au théâtre, qu'il comprenait merveilleusement, et Antoine a, de lui, dans ses cartons, trois actes des plus intéressants : *L'Attente*.

Varvara meurt à vingt-neuf ans.

Sous le titre : *Les Anonymistes*, une société est en formation à Londres dans le but, en exposant anonymement, d'empêcher que la personnalité de l'artiste influence l'opinion, ainsi que cela arrive trop souvent.

Très bien. Mais alors comment vont pouvoir « travailler » MM. les critiques ?

Jules Chéret, le maître affichiste, a quitté la maison Chaix pour se consacrer entièrement à la peinture.

M. le secrétaire perpétuel J. Bertrand a présenté à l'Académie de France, de la part de M. Charles Henry, une note sur un moyen d'augmenter la portée des signaux lumineux. La méthode consiste à adopter pour les éclats une loi particulière de successions qui, à égalité de nombre, d'intensité et de vitesse, a été reconnue comme excitant plus que toute autre la sensibilité lumineuse. Ces expériences, qui sont fécondes en applications pratiques, ont été exécutées au Dépôt des Phares avec un nouveau photoptomètre, imaginé par l'auteur et fondé sur la loi de dépendance lumineuse du sulfure de zinc phosphorescent.

POUR JOSÉPHIN PÉLADAN. — Le ministre de l'instruction publique d'Italie a prescrit que les objets d'art conservés dans les églises soient toujours laissés à la vue du public, lorsque ces églises sont ouvertes. Depuis lors, les voiles qui parfois recouvraient les tableaux ont été enlevés et les sacristies ne ferment plus leurs portes.

On devait bien, dit avec raison le *Matin*, prendre une pareille mesure chez nous, où les chefs-d'œuvre sont presque toujours voilés et paraissent être la propriété des sacristains. Et à Anvers ? Et à Bruxelles ? Et à Bruges ? Et à Gand ?

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estampes du XVIII^e siècle

DESSINS ET EAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or

(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MORT DE JEAN PORTAELS. — LES THÉÂTRES A LONDRES II. — *Hansel and Gretel* — au *Daly's Theatre*. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES EN BELGIQUE. *La Bibliothèque royale* (suite). — NOTES DE MUSIQUE. — THÉÂTRE DES GALERIES. *Les Brigands*. — PETITE CHRONIQUE.

MORT DE JEAN PORTAELS

Voici un vétéran que résorbe la Mort ! Une de ces gloires, encore vivante mais déjà souvenir, pareilles aux grands navires déclassés, ornements respectés des ports de guerre, témoignages de combats lointains, ne servant plus matériellement, mais gardiens solennels du passé, immobiles et pourtant agissant par leur influence sur les âmes, plus utiles peut-être, assurément plus sacrés qu'aux beaux jours de leurs lointaines croisières et de leurs triomphes.

Isolé, avec noblesse et grandeur, dans sa vieillesse et sa santé faiblissante, Jean Portaels, directeur de l'Académie de Bruxelles, avait pris l'attitude d'un patriarche nestorien, d'un lion apaisé et contemplateur, méditant l'accompli, regardant le présent, écoutant surtout venir cette inconnue, la Mort ! Un respect profond l'environ-

nait. Il était de ceux sur qui ne se prononcent plus que des paroles touchantes et vénérantes, de ceux qu'on ne cite plus qu'à demi-voix comme des êtres déjà à demi envahis par le fantôme des choses. On le sentait s'en aller vers les ténèbres, lentement et gravement, avec des gestes calmes et un rayonnement très doux, pâlisant. Aux esprits venaient, inconsciemment, des jugements sur sa belle et longue carrière d'artiste vaillant et d'admirable homme de cœur, ayant mis, eût-on dit, les harmonieuses forces que donne le goût au service des plus hauts sentiments humains, pour les rendre plus dévoués et plus paternels.

Il fut, en ses jeunes ans, un représentant d'art neuf, d'une témérité joyeuse, car, à cette époque, les luttes n'avaient pas encore pris leur allure farouche d'aujourd'hui, alors que, devant les résistances acharnées des écoles condamnées à l'abatage, il a fallu s'abandonner, sans remords, aux résolutions impitoyables. Les téméraires d'autrefois étaient salués pour leurs témérités mêmes. Leur indépendance s'épanouissait dans la sérénité d'un bienveillant accueil. C'était la curiosité et non la haine qu'ils trouvaient sur le seuil. La bourgeoisie doctrinaire ne voyait en eux que des compagnons vaillants et vibrants qui allaient lui donner un nouveau et savoureux spectacle. Elle ne se doutait pas qu'ils étaient les premiers arrivants de l'armée, plus tard innombrable, à qui le Destin obscur confiait la mission

de détruire les formes vieilles, de ravager les routines et de massacrer les préjugés artistiques.

Jean Portaels semble avoir conservé toute sa vie la souvenance de ces temps heureux d'espairs sans limites, nacrés des émotions d'une universelle bienveillance. Il resta bon, incomparablement bon, toute sa vie. Et cette qualité divine, la plus adorablement sentimentale, et la plus miraculeusement efficace, chez lui la vieillesse l'ennoblit et l'invigora encore. Jusqu'aux derniers jours, jusqu'aux dernières heures, il fut préoccupé de ces œuvres cachées, par lesquelles, semblable à un père inépuisable en son dévouement, il se privait du nécessaire pour aider ses enfants, les artistes. Rarement la charité et la solidarité, dans le sens chrétien le plus noble et le plus discret, furent exercées avec une telle candeur et une telle simplicité. C'était admirable, et ingénu à faire venir les larmes.

Qu'il nous soit permis d'avoir ainsi parlé de l'Homme, souverainement cordial, avant de résumer l'Artiste. Certes, l'un est plus rare et plus royal que l'autre. Les fées qui président aux dons qui font les grandes naissances s'occupent plus volontiers du cerveau que du cœur. Et pourtant, cette fois, elles furent généreuses aussi pour l'intelligence et Jean Portaels peut apparaître comme un de leurs privilégiés.

Certes, son œuvre n'a pas les allures radieuses et conquérantes des grands héros de l'art. Gendre de Navez, on eût dit qu'il avait trouvé, dans la corbeille de mariage, les bijoux froids de style empire qu'affectionnait l'élève de David. Sa peinture eut les allures restrictives et trop pondérées des écoles trop sages, et quand il fut appelé à la direction de l'Académie, l'accord souterrain entre le nom de l'établissement et l'homme fut sans doute une des forces qui, furtivement, créèrent l'assemblage.

Très fêté dans le monde, il tempérerait l'Antique, entendu au sens glacial du commencement de ce siècle, par une élégance qui le rapprochait des réalités sans cependant lui rendre l'ardeur de la vraie vie, de la vie bouillonnante. On est enclin à voir en lui un foyer de convergence, sans intensité il est vrai, des divines tendances qui agitent le temps au long duquel il dépensa son activité fonctionnant d'un mouvement continu, sans bruyance. Une harmonie tranquille les lui faisait comprendre toutes, et il les accueillait d'un souriant visage. Il avait avec elles une sorte de flirt qui n'allait jamais jusqu'aux accouplements passionnés et aux unions exclusives. En analysant ses productions, d'une étonnante fécondité, on pourrait dégager et marquer ces attentions galantes d'une politesse charmante. Pas d'explosion nouvelle d'Art qu'il n'ait saluée avec l'aménité ingénieuse d'un esprit éclectique qui comprend combien le beau est inépuisablement varié et déroutant en ses surprises.

Et parfois, il donnait de grands coups d'aile. C'est de lui cette belle phrase, formée devant les moulages du Parthénon : *TOUTE LA SCULPTURE EST DANS PHIDIAS ET LA NATURE!* C'est lui qui, à l'une des expositions les plus turbulentes des Vingtistes, répondit à un gros enfariné qui se moquait : *Malheureux, taisez-vous, c'est l'art que vous admirerez demain dont rit votre ignorance!*

Il fut, du reste, parmi cette bourgeoisie, que son veuvage longuement prolongé au point de lui refaire un célibat, le poussait à fréquenter pour le charme de son confortable chaud et épicurien, un propagandiste amène, et pourtant prodigieusement opiniâtre et persuasif, des idées nouvelles, ces intruses remuantes dont l'agitation le séduisait. Il y était connu pour sa bonhomie, tranquille et caressante, sa voix si singulièrement caverneuse de sphinx pas méchant, l'indéfinie multiplicité anecdotique de ses souvenirs, son crayon adroit, serviable, original, sa dialectique reposée discutant sans tapage, son autorité de vieux maréchal goutteux, souffrant de ses blessures, appelant les câlineries autour de son fauteuil et profitant de l'intimité tiède qu'elles faisaient naître pour répandre, sans en avoir l'air, les concepts hardis courant sur les horizons artistiques en légers et nuancés nuages. Ce fut un apôtre mondain, très influent, très efficace. Il avait l'habileté profonde des missionnaires qui ne s'irritent jamais.

Aussi les sympathies voltigeaient-elles autour de lui comme les passereaux autour de saint François d'Assise. Partout on l'aimait. Partout il était le bienvenu. Et il se plaisait à en faire l'épreuve : c'était un circulant, un juif-errant de l'amitié, entrant sans frapper et s'asseyant à des centaines de foyers où tout de suite on lui livrait la place d'honneur, comme au bon pasteur et au doyen de la tribu.

Pauvre cher Ami, très noble, très simple et très bon, *optimus, maximus*, le voilà parti pour le pays ténébreux et l'hospitalité de l'Inconnu. Il a accepté l'ordre apporté par l'exécuteur de la Mort, avec le stoïcisme d'Emin s'étendant sur le sol pour s'offrir au couteau de l'égorgeur envoyé par Kibouge. Il ne méprisait pas le terrestre monde et en portait le haillon sans récrimination amère. Mais presque octogénaire, il avait vraisemblablement ce goût héroïque de repos éternel auquel la flasque et molle vie achemine si bien et sans regrets les âmes éprises d'Idéal.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

II. - Hansel and Gretel - au Daly's Theatre.

« Humperdinck's Enormously Successful Fairy Opera », dit l'affiche, volontiers prodigue d'épithètes. La bande « Grand succès » qui, en Belgique et en France, agniche parfois les passants paraîtrait bien timide en Angleterre, où chaque spectacle est annoncé par un carillon de vocables tentateurs, par une théorie de réclames savamment graduées, sans compter les hectares de chromolithographies dont on décore les murailles, les palissades et les gares de chemins de fer.

La séduction prend souvent des formes ingénieuses. Après avoir énuméré tous les mérites de sa troupe et résumé l'impression de la critique sur le drame qu'il représente, le directeur d'un grand théâtre avise le public que sa salle est la mieux chauffée de toutes celles de Londres. La température que nous subissons donne à cette simple constatation une importance sur laquelle il est inutile d'insister !

Est-ce à l'habileté des directeurs, aux soins qu'ils apportent à la mise en scène de la moindre œuvrette dramatique et lyrique qu'il faut attribuer la faveur dont jouit le théâtre en Angleterre? Malgré le nombre énorme et la dimension des salles de spectacles, les bureaux sont assiégés dès l'ouverture des portes. Il n'est pas rare de voir, à huit heures, apparaître au fronton du théâtre la triomphante pancarte HOUSE FULL, qui évite aux retardataires la peine de descendre de voiture. Complet ! L'indication narquoise des omnibus parisiens appliquée aux temples du drame et de la musique ! Pour éviter le désagrément, fréquent pour les novices, de se casser le nez aux portes closes, il est prudent de retenir ses places dans la journée. Aucun supplément de prix n'est exigé pour la location, ce qui paraît plus logique que le système de surtaxe en usage chez nous.

Le plaisir du spectacle n'est d'ailleurs troublé en Angleterre par aucune des petites vexations qui nous sont infligées. Le vestiaire est facultatif et, dans bon nombre de théâtres, gratuit. L'accès en est facile. Il est superflu de connaître la boxe pour arriver à rentrer en possession de sa pelisse. Les dames ont partout leur *cloak room* distinct, installé avec luxe. Pas d'ouvreuses obséquieuses amenant des courants d'air dans la loge sous prétexte de vous glisser sous les pieds un petit bane, ou pénétrant chez vous avec effraction, au milieu du 3^e acte, pour vous encombrer de vos vêtements. Le programme même est, dans certaines salles, offert gratuitement aux spectateurs, et un avis placardé dans les couloirs avise avec courtoisie le public que tout employé du théâtre qui accepterait un pourboire serait immédiatement congédié.

L'impression qu'on ressent en pénétrant dans les somptueux théâtres de Londres, au Lyceum, à Drury Lane, au Daly's Theatre, à la Gaiety, au Savoy, au Princess's Theatre, à l'Adelphi comme à l'Empire, à l'Alhambra et au Palace, c'est qu'on se trouve non dans un lieu public, mais dans un hôtel particulier. Le hall d'entrée où brûle un grand feu de bois est orné de tableaux, d'armures, de tentures élégantes. Les couloirs sont tapissés d'étoffes, de cuir repoussé ou de papiers peints choisis avec goût. On marche sur des tapis moelleux. Le fumoir, le foyer sont décorés artistement. Les loges sont spacieuses, hermétiquement closes.

(1) Voir notre dernier numéro

On y est chez soi et l'on n'a pas à subir, comme dans nos théâtres, la conversation des voisins. Les stalles d'orchestre, les fauteuils de balcon sont de vrais fauteuils, des sièges confortables et non des chevalets de torture comme il s'en trouve dans la plupart de nos salles de spectacle.

Tout cela a été dit, sans doute, et nous n'avons pas la prétention d'avoir découvert des régions inexplorées. Mais il est bon d'attirer l'attention sur ces détails, trop négligés chez nous. Ils augmentent sensiblement la satisfaction artistique qu'on éprouve. Et l'agrément qu'ils procurent doit être considérable si nous en jugeons par le plaisir personnel que chacun de nos séjours à Londres a renouvelé.

Le Daly's Theatre, de dimensions relativement restreintes, est l'un des plus coquets de la métropole. En annonçant que le petit drame lyrique qu'il vient de monter avec beaucoup de goût est un « Enormously Successful Fairy Opera », le directeur n'exagère pas. Le public accueille tous les soirs avec chaleur la jolie partition d'Humperdinck et fait fête à ses interprètes.

Humperdinck est ce musicien allemand, modeste et plein de talent, que Wagner choisit pour lui confier l'éducation musicale de son fils Siegfried et auquel ce dernier rendit un hommage reconnaissant en inscrivant son nom, à côté de ceux de Wagner et de Liszt, au programme du concert qu'il dirigea l'an dernier à Bruxelles.

On se souvient du fragment symphonique de *Hänsel und Gretel* dans lequel l'inspiration, d'une grande fraîcheur mélodique, apparut servie par une rare habileté d'instrumentation et un sens subtil des timbres.

La partition, qui comprend trois actes, a, d'un bout à l'autre, les qualités que nous révéla le fragment applaudi à l'Alhambra. Sous l'enchevêtrement des combinaisons polyphoniques, les thèmes sont clairs, caractéristiques, développés avec une sûreté d'écriture qui place le compositeur parmi les meilleurs musiciens contemporains. Sans doute l'influence du Maître est-elle sensible. Humperdinck s'est assimilé les procédés de Wagner avec la ferveur d'un disciple enthousiaste. Mais l'analogie réside plutôt dans la couleur générale de l'œuvre, dans la sonorité de l'orchestre que dans le dessin mélodique.

Certaines pages, telles scènes de « la Forêt », par exemple, au 2^e acte, évoquent de lointains souvenirs de *Siegfried*. Le rapprochement est accidentel et ne diminue point la valeur d'une partition colorée, pleine de jeunesse et de vie, vraiment musicale, qui décèle une réelle nature artistique.

On a reproché à Humperdinck d'avoir traité en drame lyrique un conte de fée, d'avoir emboué un trombone au lieu de souffler doucement dans le flageolet qui eût suffi à accompagner la nouvelle de Grimm d'où M. Adelheid Wette a tiré son livret. Il y a, en effet, quelque disproportion entre la puérité du sujet et le développement musical que lui donne le compositeur. Il s'agit d'une histoire de petits enfants perdus dans les bois, saisis et garrottés par une méchante sorcière qui veut les manger. Hänsel et Gretel finissent par la jeter dans la marmite qu'elle a préparée pour les faire cuire, ce qui rend la vie à tous les chérubins qui ont fourni le menu des repas précédents de l'ogresse... Mais si, parfois, le compositeur s'embarque dans des développements de grand opéra, il assouplit en général merveilleusement son inspiration aux menus épisodes du récit. Et tels tableaux : la Veillée des Anges, par exemple, et la Ronde du Balai dansée par la sorcière sont tout à fait charmants.

Humperdinck a eu la bonne fortune de rencontrer en la personne de M^{lle} Jeanne Douste, pour incarner sa petite héroïne, une interprète tout à fait exquise. Les sœurs Douste ont jadis, dans les salons bruxellois, affirmé un précoce talent de pianistes et de cantatrices qui leur a valu d'universelles sympathies. L'une des deux sœurs a embrassé la carrière théâtrale, et ses débuts dans *Hansel and Gretel* ont eu le plus vif succès. M^{lle} Douste a une très jolie voix, bien timbrée, dont elle se sert avec infiniment d'intelligence. Elle joue son rôle avec une vivacité, une grâce, une espièglerie délicieuses et par sa mimique expressive et la séduction de son chant soutient jusqu'à la chute du rideau l'intérêt de l'action. On n'imagine pas de Gretel plus touchante et plus gentille. M^{lle} Douste est bien secondée par Miss Maria Elba (Hansel), par M. Charles Copland (Peter), M^{mes} Lennox (Gertrude) et Edith Miller (l'Ogresse), et l'ensemble du spectacle est fait pour plaire aux grands comme aux petits enfants.

Un petit acte, *Bastien et Bastienne*, écrit par Mozart à l'âge de douze ans, sert de lever de rideau à l'opéra d'Humperdinck et permet au maestro Arditì (oui, Arditì, l'auteur d'*Il bacio!*) de prouver qu'il est apte à conduire avec la même autorité, malgré le poids des ans, les complications de l'orchestre moderne et les naïves mélodies de jadis.

Les Bibliothèques publiques en Belgique (1).

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Il est intéressant de rechercher dans les chiffres les services que rend la Bibliothèque royale et ceux qu'elle ne rend pas. Nous avons deux sources à notre disposition pour y puiser les éléments de ce travail : les rapports du conservateur en chef qui, d'après les arrêtés royaux, devraient être publiés chaque année et ne le sont plus que de deux en deux ans, et l'*Annuaire statistique* qui consacre annuellement une page au mouvement des livres et des lecteurs de notre dépôt national.

Fréquentation. — L'importance du cabinet des périodiques est démontrée chaque jour davantage par l'accroissement du nombre des visiteurs et du nombre de visites. Il y a 512 visiteurs en 1883 et 8,184 visites; il y a en 1893, 1,468 visiteurs et 22,196 visites. Il faut comparer ces nombres à ceux qui représentent la fréquentation de la salle des imprimés : en 1887, 22,000 visites. En 1893, 29,530. Le nombre des lecteurs de revues est en croissance continue, celui des lecteurs de livres tend au contraire à décroître en ces dernières années. En trois ans, il a diminué de 3,000, soit environ d'un dixième.

La proportion du nombre des visiteurs du soir est très différente en ce qui concerne les livres et les périodiques. Voici les données de 1893 :

	Jour.	Soir.	Ensemble.
Livres	25,045	4,485	29,530
Périodiques	11,667	10,529	22,196

Cette différence s'explique par le seul fait que tous les périodiques sont, le soir, à la disposition des lecteurs, tandis que les livres doivent être demandés pendant le jour pour pouvoir être communiqués le soir. On voit par ces chiffres officiels toute l'influence d'un mauvais règlement.

Livres manquants. — Le nombre d'ouvrages demandés à la Bibliothèque et manquant aux collections est le suivant :

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

	1890.	1891.
Nombre de livres demandés	57,691	56,895
Nombre de livres manquants	3,928	3,946
Proportion : Environ 7 p. c.		

On trouvera ce chiffre peu élevé, mais les habitués savent bien ce qu'il est inutile de demander et s'abstiennent d'écrire des bulletins qui auraient fait élever considérablement cette proportion.

Nous ne trouvons pas dans les rapports entre quelles catégories ces livres sont répartis. Ce renseignement ne manquerait pourtant pas d'intérêt et devrait trouver place dans les rapports officiels. Ceux-ci, à partir de l'année 1892, ne signalent plus le nombre d'ouvrages manquants. Pourquoi? C'est peut-être qu'il est devenu démesurément considérable.

Budget. — Nous avons dressé un tableau d'ensemble avec les données éparses dans le rapport. Il est à regretter que l'absence de certains renseignements nous ait mis dans l'impossibilité de présenter un tableau complet. Bien plus. Il faut remonter à l'année 1891 pour trouver des données ayant quelque corrélation entre elles. A partir de cette date, les conservateurs des différents services se montrent de plus en plus réservés et leurs rapports se signalent par la pénurie des renseignements. Pourquoi?

	Personnes ayant fréquenté la section.	Nombre de pièces communiquées.	Accroissement par achat : Nombre de pièces. Sommes.	
Imprimés	30,940	56,895	1,948	12,676
Périodiques	19,888	?	1,450	?
Manuscrits	790	2,728	55	2,945
Estampes	507	1,061(1)	1,562(2)	4,326
Médailles	?	?	361	4,154

Il ressort de ces chiffres que les divers services de la Bibliothèque sont inégalement dotés, en égard au nombre de personnes qui doivent y recourir.

C'est l'arrêté royal du 12 juin 1837 qui a institué la Bibliothèque royale, au moment où le gouvernement faisait acquisition de la bibliothèque Van Hulthem. Le fonds fut accru en 1838 de la collection de manuscrits connue sous la dénomination de bibliothèque des ducs de Bourgogne qui faisait déjà partie du domaine. En 1843 il s'accrut encore du fonds de la bibliothèque de la ville de Bruxelles. Enfin, tous les ouvrages provenant du dépôt légal, à l'époque où ce dépôt était rendu obligatoire, y furent déposés. L'ensemble des livres imprimés non compris les doubles se montait à environ 224,000 volumes au 31 décembre 1860.

Du 1^{er} janvier 1861 au 31 décembre 1875, les accroissements se sont élevés à 35,818 ouvrages comportant 59,590 volumes, soit à cette date un ensemble de 284,000 volumes (3).

Voici les sommes dépensées par la Bibliothèque royale de 1861 à 1875. Elles n'ont guère varié dans la période quinquennale suivante :

Personnel	647,000	
Imprimés	Ordinaires	307,000
	Extraordinaires	226,000
Manuscrits	Ordinaires	8,000
	Extraordinaires	8,000

(1) Beaucoup de pièces communiquées constituaient des séries. Il faut donc décupler ce nombre.

(2) Il a été acquis en 1892 4,081 estampes et 3,080 en 1893. Les rapports n'indiquent pas les sommes affectées à ces achats.

(3) Voir *Exposé de la situation du royaume*, II, p. 280.

Estampes.	Ordinaires . . .	46,000
	Extraordinaires . . .	11,000
Monnaies, médailles	Ordinaires . . .	40,000
	Extraordinaires . . .	102,000
Matériel	Ordinaires . . .	180,000
	Extraordinaires . . .	73,000
	Ensemble. . .	4,648,000

Au budget de 1895 la Bibliothèque royale figure pour 183,600 francs, dont 96,900 francs pour le personnel de la rédaction du catalogue et 85,700 francs pour le matériel et les acquisitions. Ces données ne permettent pas d'induire quelle somme est affectée au catalogue et quelle somme aux acquisitions.

Statistique internationale des livres intellectuels.

Rien ne démontre plus manifestement l'insuffisance de nos bibliothèques, tout en expliquant les exigences croissantes du public, que les données de la statistique internationale des livres et des revues. Voici quelques données pour 1893. Elles résultent des éléments soigneusement recueillis par le Bureau international de Berne (1) :

ALLEMAGNE.

Thèses et dissertations académiques . . .	3,688
Ouvres de toute nature	22,946
Ouvres musicales	40,372
	47,006

ÉTATS-UNIS.

Production totale des livres :	
Nouvelles publications	4,281
Nouvelles éditions	853
	5,134

FRANCE.

Livres	13,423
Musique	5,126
Gravures, lithographies, photographies . . .	1,685
Nouvelles publications périodiques	889
	20,823

GRANDE-BRETAGNE.

Nouvelles publications	5,129
Nouvelles éditions	1,253
	6,382

ITALIE.

Publications de toute espèce	9,489
Nouvelles publications périodiques	508
	9,997
Total.	49,342

Soit une production annuelle de 50,000 ouvrages pour cinq pays seulement.

Cette statistique se précise lorsqu'on l'interroge sur la production relative à une branche spéciale des connaissances humaines, soit les sciences juridiques et sociales, par exemple :

ALLEMAGNE.

Sciences juridiques et politiques :

Dissertations académiques	220
Ouvres littéraires	2,243
	2,363

(1) V. *Droit d'auteur*, 1894, p. 94, la statistique internationale des œuvres intellectuelles.

ÉTATS-UNIS.

Droit :

Publications nouvelles	400
Nouvelles éditions	30
<i>Sciences sociales et politiques :</i>	
Publications nouvelles	199
Nouvelles éditions	13
	642

FRANCE.

Droit :

Publications nouvelles	394
Nouvelles éditions	18
<i>Sciences morales et politiques :</i>	
Publications nouvelles	532
Nouvelles éditions	21
	965

GRANDE-BRETAGNE.

Droit :

Publications nouvelles	27
Nouvelles éditions	23
<i>Économie politique et sociale :</i>	
Publications nouvelles	71
Nouvelles éditions	14
	135

ITALIE.

Droit	278
Sciences politiques et sociales	474
	752

Total. 4,857

Soit près de 5,000 ouvrages relatifs à une seule spécialité et pour cinq pays seulement; et ces statistiques sont évidemment incomplètes. Au surplus, il faut tenir compte des périodiques qui s'élèvent dans le monde entier, pour le droit, à environ 700 revues et à presque 400 pour les sciences politiques et sociales.

M. O. Roquette a calculé que pour acquérir la seule production littéraire de l'Allemagne en 1890, il fallait dépenser 86,797 marks, tandis qu'en 1870 il n'aurait fallu y consacrer que 36,000 marks, soit 136 p. e. fois moins. Cette progression est évidemment énorme.

Ces constatations ont l'irréfragabilité des chiffres. C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à les reproduire dans une étude destinée à éclairer la situation de notre Bibliothèque royale et sur les légitimes desiderata du public. La production littéraire monte, monte toujours et en même temps s'accroît le besoin de connaître. Comment s'en est-on tiré à l'étranger? Il serait peut-être intéressant de le connaître.

NOTES DE MUSIQUE

La troisième séance de musique de chambre donnée — dans la jolie salle de l'hôtel Ravenstein, cette fois — par M. Marchot et ses excellents partenaires, Léon Van Hout, Joseph Jacob et Théo Ysaye, a confirmé l'impression des deux premiers concerts. Programme de choix, supérieurement exécuté par des artistes convaincus, étroitement unis dans un même amour de l'art, et dénués de la plus légère envie de se tailler au détriment des œuvres interprétées un succès personnel. Rarement on rencontre pareille discrétion. Et le plaisir qu'on éprouve à applaudir des artistes de

ette valeur est d'autant plus vif qu'ils s'effacent davantage pour laisser, entière et en pleine lumière, apparaître l'inspiration des maîtres choisis.

Ces maîtres, c'étaient, en cette séance vraiment artistique, Johannès Brahms et Gabriel Fauré. Du premier, le Quatuor en sol, avec son final « à la hongroise », œuvre connue mais rajeunie par une interprétation nuancée, pleine de vie, d'une homogénéité parfaite. Du second, l'exquise Sonate pour piano et violon qu'Ysaye, jadis, révéla aux fervents d'art qui suivent les campagnes artistiques des XX, — aujourd'hui de la *Libre Esthétique*. Œuvre charmante, d'une distinction rare, d'une subtilité de contours et d'harmonies qui lui donne une séduction extrême. M. Marchot l'a « chantée » en violoniste de premier ordre, et M. Théo Ysaye a fait valoir avec un sentiment et un rythme parfaits la partie de piano. Pour finir, le Quatuor n° 2 du même maître, l'une des plus belles compositions de Gabriel Fauré, celle où il donne la mesure complète de son très original talent, fait de tendresse, de sensibilité, d'intimité parfois voilées de mélancolie, avec de subits élans pleins de noblesse et de fierté. Mais ces œuvres-là, il faut les pénétrer à fond pour en goûter la saveur. Joué il y a neuf ans aux XX par le quatuor Ysaye et l'auteur, le Quatuor n° 2 de Gabriel Fauré n'avait plus été entendu depuis lors à Bruxelles. Souhaitons qu'il entre décidément, avec le Quatuor n° 1, qui ne lui est pas inférieur, au répertoire des quartettistes.

Le pianiste Litta, dont les trois *recitals* donnés à l'Hôtel Ravenstein ont été très suivis, a été prié de redire au Cercle artistique de Gand les mêmes programmes. Ces trois séances ont eu lieu les 14, 21 et 31 janvier et ont obtenu un très grand succès. L'élite des musiciens et des amateurs de Gand a chaleureusement applaudi le jeune artiste, qui a fait valoir la sonorité et la délicatesse d'un excellent Steinway.

M. Litta se fera entendre le 17 courant au Conservatoire de Nancy, où il exécutera avec orchestre, sous la direction de M. Guy Ropartz, la *Symphonie sur un chant montagnard français* de Vincent d'Indy et, seul, le *Poème des montagnes* du même auteur. Le lendemain, M. Litta donnera dans la même ville un *recital* composé d'œuvres de Beethoven, de Schumann, de Brahms, de Chopin, etc. On sait que l'intelligente initiative de M. Guy Ropartz a, en quelques mois, fait de la jolie ville de Nancy un foyer d'art musical et que les concerts du Conservatoire, consacrés aux œuvres classiques et modernes, — et parmi ces dernières les plus nouvelles, — ont un intérêt artistique de premier ordre.

Enfin, M. Litta se fera apprécier comme compositeur et comme virtuose le 7 mars à Utrecht, où M. Huytschenruyter conduira deux parties de sa trilogie *Sémélé* : Le Prélude et la Mort. M. Litta jouera le Concerto en *mi bémol* de Beethoven pour piano et orchestre et le *Poème des montagnes*.

MM. Henri Thiébaud et Louis Flameng donneront vendredi prochain, à 8 heures du soir, à l'Hôtel Ravenstein, un concert dont la deuxième partie sera consacrée à l'audition d'œuvres de M. Thiébaud. On entendra notamment une série de chansons sur des poèmes de Richepin. Dans la première partie, des mélodies de Chabrier, P. Gilson, etc. Les interprètes seront M^{mes} Flameng, Lentrein, MM. Dalsen, Donaldson, Van Begin, Flameng, Gaillard et Mouru de Lacotte.

**

Dimanche prochain, à 1 1/2 heure, au Théâtre royal de la Monnaie, troisième concert populaire avec le concours de M. Ferruccio-B. Busoni, pianiste.

Programme : 1. Quatrième symphonie de J. Brahms (première exécution). — 2. Deuxième concerto pour piano et orchestre, F. Liszt. — 3. Poème lyrique (*andantino*) pour orchestre, Glazounow. — 4. Moreaux pour piano seul : *Toccata*, Bach-Tausig; *Impromptu* et *Barcarolle*, Fr. Chopin; *Légende de Saint François* et *Mephisto-Wals*, Fr. Liszt. — 5. *Le Vaisseau Fantôme*, Richard Wagner.

La quatrième et dernière séance de MM. Marchot, ten Have, Van Hout, J. Jacob et Théo Ysaye aura lieu, à l'Hôtel Ravenstein, le jeudi 21 février. Au programme : le Quatuor à cordes de C.-A. Debussy, la Sonate de Saint-Saëns pour piano et violoncelle et, du même auteur, le Septuor pour trompette, piano et cordes.

La *Société des Nouveaux Concerts* nous prie d'annoncer que les 4^{me} et 5^{me} de ses matinées auront lieu le 21 avril et 19 mai. La 4^{me} séance sera dirigée par M. Richard Strauss. On y entendra la Symphonie héroïque de Beethoven et, de Richard Strauss, *Macbeth*, des fragments de *Guntram* et *Totd und Verklärung*.

La 5^{me} matinée aura lieu sous la direction de M. Félix Mottl. En voici le programme : *Faust-Ouverture* (R. Wagner); fragments de *Roméo et Juliette* (H. Berlioz); prélude de *Lohengrin* (R. Wagner); *Mazepa*, poème symphonique (F. Liszt); Symphonie en *ut mineur* (Beethoven).

THÉÂTRE DES GALERIES

Les Brigands.

« J'entends un bruit de bottes, de bottes, de bottes, de bottes, de bottes... » Ceci, c'est de la bonne marque, de celle que vainement, depuis vingt-cinq ans, on cherche à contrefaire. Et victorieusement Meilhac et Halévy traverseront les âges, tant qu'il y aura des théâtres pour monter des opérettes et un public pour les applaudir. On n'a rien fait de plus joyeux, de plus vraiment comique que les fantasques livrets des deux complices.

Aujourd'hui, malgré les années écoulées (et c'est qu'elles vont d'un trait, les années!), la fantaisie, la bonne humeur, la drôlerie des scènes imaginées par eux éclatent encore et secouent la salle de rires sonores, rétrospectifs pour les uns, francs et à pleine volée pour les autres. C'est à eux qu'on revient, qu'il faut revenir après avoir épuisé la série des actualités. Il semble qu'ils aient trouvé la formule définitive de l'opéra bouffe, et que le secret de leur recette ait été perdu depuis le jour où ils ont cessé de collaborer.

Nous revoyons, inévitablement, *les Brigands* à travers les souvenirs du passé. Est-ce ce qui nous rend difficiles sur leur interprétation? Il y aurait, semble-t-il, une reconstitution plus fidèle à faire des spectacles d'autrefois. Malgré leur frivolité, ils caractérisent une époque, ils synthétisent la mascarade effrénée qui aboutit à 1870. *Orphée aux Enfers*, *la Belle Hélène*, *la Vie parisienne*, *la Grande-Duchesse*, *les Brigands* ont presque une importance historique. Il serait curieux de les voir joués comme jadis, avec le soin, l'entrain, la discrétion qu'y mettaient les créateurs.

Les artistes qui les interprètent aujourd'hui manquent de

conviction, et surtout de légèreté. Ils appuient trop, inclinent vers la farce et la caricature. Ce qui était plaisant devient grotesque, et la frêle architecture, pimpante et coquette, s'empâte, s'alourdit, apparaît tumulaire. Si quelque Gevaert de l'opérette s'appliquait à restituer à l'*Orphée* d'Offenbach l'archaïsme avec lequel on a, récemment, représenté son frère aîné, le grand *Orphée* du Chevalier, nul doute que le spectacle aurait, toutes proportions gardées (que Dieu nous pardonne le sacrilège !), même attrait pour la foule.

Les avalanches de neige, le vent de bise et les 18 degrés sous zéro qui préludent, en notre bonne contrée, au printemps imminent, avaient, d'ailleurs, exercé de tels ravages dans la troupe qu'il ne serait pas équitable de juger trop sévèrement la représentation des *Brigands*. Le public a ri, le public a applaudi, le public est sorti enchanté. Que pourrait souhaiter de mieux le très aimable directeur des Galeries, dont le souci artistique s'affirme par l'élégance du décor et des costumes ? Il y a d'ailleurs dans le personnel une artiste douée d'une jolie voix et qui mime son rôle avec vivacité et intelligence. C'est M^{me} Montbazon. Elle a décidé du succès de la soirée.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment des artistes belges, au nombre de trente, dont nous avons publié la liste, prendront part au prochain Salon de la *Libre Esthétique* : pour la France, les peintres Besnard, Louise Breslau, J. Chéret, H.-E. Cross, M. Denis, H. de Toulouse-Lautree, E. Grasset, A. Guillaumin, Ibels, Jeannot, Jossot, Lepère, H. Lerolle, M. Luce, A. Lunois, Hermann Paul, Camille Pissarro et ses fils Lucien, Georges et Félix, Ranson, Redon, Signac, Vallotton, etc. ; les sculpteurs et artisans d'art Carabin (bois et grès), Alexandre Charpentier (étains, cuirs gaufrés), Bigot (grès), Dammouse (id.), Dalpayrat et Lesbros (id.), Delaherche (id.), Daum (verres), Dampf (bijoux), Camille Martin (reliures), Victor Prouvé (id.), René Wiener (id.), Albert Servat (ferroserie), Henri Cros (pâte de verre), P. Roche (terres lustrées), Aubert (étoffes et tapis), Ch. Maurin (id.), prince de Polignac (meubles), F. Thesmar (émaux translucides), Debienne, Vallgren, M^{me} Besnard, etc.

Pour l'Angleterre : MM. Aubrey Beardsley, Walter Crane, A.-J. Gaskin, Laurence Housman, Holman Hunt, J. Kay, J. Lavery, Reid-Murray, Reynolds-Stephens, H. Sumner, Swan, Voysey, G.-F. Watts, peintres ; G. Frampton et Onslow Ford, sculpteurs. Des livres illustrés publiés par William Morris, Georges Allen, John Lane, J.-M. Dent, des reliures de Cobden-Sanderson, des joailleries de C.-R. Ashbee, des verres de James Powell, etc. compléteront l'important contingent anglais.

La Hollande sera représentée par MM. Deysselhof, Thys Maris, L. Moulyn, J. Toorop, Th. Van Hoytema et M^{me} S. de Swarte ; l'Allemagne, par MM. Max Klinger, L. von Hoffmann, Max Stremel ; l'Espagne, par M. Dario de Regoyos ; la Norvège, par M. F. Thaulow ; la Hongrie, par M. Rippl-Ronai ; les États-Unis, par M. J. Alexander.

Le Salon présentera, on le voit, un intérêt artistique de premier ordre.

Pailleasse, le drame lyrique en deux actes de M. Léonevallo que le Théâtre de la Monnaie représentera demain soir, vient de remporter un très vif succès à Rouen, où le Théâtre des Arts l'a joué pour la première fois sur une scène française. L'orchestre était dirigé par M. Ruhlmann, un ancien élève de la classe de

M. Guidé au Conservatoire de Bruxelles, à qui le public a offert une palme en témoignage de sympathie et d'admiration.

Des tableaux de M^{me} Zélie Klerx sont exposés du 9 au 18 février à la *Galerie du Congrès*, 5, rue du Congrès, à Bruxelles, de 10 à 5 heures.

Le gouvernement vient d'acquérir, pour le Musée de Bruxelles, le « Portrait de jeune fille » de M. Émile Motte, exposé au dernier Salon d'Anvers.

La ville de Mons vient d'acquérir pour son Musée le tableau *L'Océan* de M. Paul Kustols, récemment exposé en cette ville.

Pour les verriers : Un concours international est ouvert pour la composition des verrières de l'église Saint-Nicolas, à Fribourg (Suisse). Le style adopté est le gothique flamboyant. Le travail complet représente une surface d'environ 120 mètres carrés, distribués en huit chapelles éclairées chacune par deux fenêtres. Le concours est limité actuellement à la composition de cartons coloriés pour les deux fenêtres de la première chapelle de droite au dixième de l'exécution). La prime accordée au travail classé premier est de 1,000 francs. S'adresser pour tous renseignements à M. Max de Diesbach, président de la Commission des vitraux de Saint-Nicolas, à Villars-les-Jones, près Fribourg. Dépôt des projets avant le 15 juin.

Le peintre J.-F. Raffaëlli partira prochainement pour l'Amérique, où il doit faire une série de conférences sur l'art et organiser une exposition de ses œuvres.

Le concours préparatoire pour le prix de Rome commencera à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers le jeudi 4 avril 1895, à 11 heures du matin. Les demandes d'admission doivent être faites par écrit ou en personne au bureau de l'administration de l'Académie d'Anvers où elles seront reçues jusqu'au mardi 12 mars 1895, à 6 heures du soir.

Rappelons aux intéressés quelles sont les conditions d'admission et les épreuves du concours.

Tout artiste belge ou naturalisé peut être admis à concourir s'il n'a pas atteint l'âge de 31 ans le 31 décembre 1895.

Le nombre des concurrents pour le prix est limité à six. Ce chiffre pourra toutefois être plus élevé si, à la suite de l'épreuve préparatoire, deux ou plusieurs concurrents, ayant le même nombre de points, occupaient la 6^{me} place.

L'épreuve préparatoire consiste en une tête d'expression de grandeur naturelle, une esquisse, composition ou ébauche et une figure en pied de 1 mètre de hauteur.

Les concurrents auront deux jours pour la tête d'expression, quatre pour l'esquisse et dix pour la figure.

Dans leur demande d'inscription, les concurrents devront faire connaître leurs nom et prénoms, le lieu et la date de leur naissance, l'établissement ou l'atelier où ils ont fait leurs études artistiques. Ils doivent joindre à ces renseignements leur acte de naissance et, s'il y a lieu, l'acte de leur naturalisation.

Henry Mürger va enfin avoir son monument au Luxembourg. La questure du Sénat vient d'accorder l'emplacement nécessaire. La place que compte choisir le comité sera peu éloignée de l'Odéon, à quelques dizaines de mètres du monument de Théodore de Banville.

Le monument Mürger se composera d'une stèle en pierre surmontée d'un buste en bronze. Le projet primitif qui consistait à orner la stèle de deux femmes, *Mini* et *Musette*, a été abandonné.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

OUVRAGES D'ART ET DE BIBLIOPHILIE

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BUTIN PERIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16. à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

« MES COMMUNIONS », par G. Eekhoud. — ALBERT GIRAUD. *Hors du Siècle*. II. — GEORGES DWELSHAUVERS. *Les Classiques chrétiens et l'étude de la latinité*. — LES THÉÂTRES A LONDRES III. « *The Derby Winner* » au *Princess's Theatre*. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Paillasse*. — LE RHEINGOLD. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — NOTES DE MUSIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

MES COMMUNIONS

Par GEORGES EEKHOU. Bruxelles, Henry Kistemaekers, éditeur.

MES COMMUNIONS ! Je ne sais quelle inspiration propice a soufflé à Georges Eekhoud ce titre, mais il indique si précisément l'âme du recueil de nouvelles ainsi intitulé qu'il semble vraiment l'enseigne nécessaire et fatale de ce livre tout fraîchement né. Livre important et qui datera dans nos lettres. Car n'offre-t-il pas, volumineux d'ailleurs, tout le clavier de l'art passionné et vibrant d'Eekhoud, depuis la note la plus rustique jusqu'à la note la plus morbide, depuis l'accent le plus grave jusqu'à l'accent le plus exaspéré ? On y retrouve l'Eekhoud des *Kermesses* et l'Eekhoud du *Cycle patibulaire*. Mais l'artiste grandit toujours. Ses horizons s'élargissent. Les moulins qui tournent au cœur de ses plaines deviennent plus inquiétants, ses pays se montrent plus poignants et les poitrines de ses cieux aspirent à des

passions à la fois plus vastes et plus cruelles, plus dévorantes et plus aiguës.

Celui qu'on aurait dit le chantre des polders, l'exclusif ami des plèbes des bruyères et des villages campinois, le confesseur jaloux des rustres, le poète des clochers barbares et des contrées fanatiques, le voilà prenant à deux mains son cœur baigné du parfum sauvage des régions natales et l'offrant, imbibé de ces saintes et nostalgiques amours, à une humanité de souffrance et de malédiction. Il fait saigner ce cœur à des piqûres d'épines plus trempées de fiel et qui ne sont plus même entourées des fleurs avares du là-bas, dont les effluves lanciaient mais caressaient aussi son souvenir. Il le roule sans merci sur des plaies d'une vivacité étrange, le faisant bondir jusqu'aux secrets les plus diaboliques du mal mais aussi jusqu'aux sources les plus pures et les plus inexplorées de la charité et du pardon. Les énergiques sympathies pour le terroir aux champs frustes des Limbourgs, avérées en ses premiers livres, Eekhoud, par des afflux de tendresse jamais assouvie, par des recrudescences d'insatiable pitié et de cordialité curieuse, les a fait appareiller vers des océans de douleur et de péché, sur lesquels elles voguent parfois comme les blancs poètes des légendes dantesques sur les eaux de l'enfer.

Eekhoud restera le conteur campinois. Dans son récent livre, *l'Honneur de Luttrath, la Petite Ser-*

vante, le *Coq rouge* l'attestent encore. Où trouver plus symbolique et plus patril attachement au sol? *L'Honneur de Lutlérath* apparaît comme une fresque à la fois dramatique et plastique. Constantin Meunier seul pourrait, en son art, donner pareil sentiment des corps des gars luttant pour le *Korsbrood*, pourrait faire fléchir aussi passionnément des attitudes, enrouler de telles empoignades, magnifier des luttes aussi copieuses et aussi haletantes. C'est d'une truculence fiévreuse, mais d'un modelé ferme et sain. Quant au *Coq rouge* qui, après avoir fanfaronné dans des lueurs de meurtre et d'incendie, jette ses derniers cris à travers un Noël de pardon sublime, c'est un conte de noble tendresse qui édifie, dans la bruyère flamande, un village racheté par une bonté descendue sur lui comme un chant d'orgue sur des pénitents.

Oh! la bonté! Bat-elle d'ailleurs largement dans ce livre! Héroïque et dévouée, elle y va aux lépreux de la société, aux parias de l'humanité, aux maudits de la terre. Elle va, dans *Burch Mitsu*, avec des mains rédemptrices, comme pour porter un viatique suprême, aux pêcheurs ostendais massacrés par les lâches fusillades des armateurs et des muscadins d'une ville âpre au gain et pleine de mauvais riches. Elle écoute, dans la *Dernière Lettre du matelot*, le touchant testament du marin que la fièvre jaune va dévorer aux ports exotiques. Et ici combien se fait-elle devinatrice! Oh! oui! La COMMUNION est bien complète. L'artiste vit de la vie même du pauvre grimpeur de vergues décadé au pays irritant des vanilles et des cannelles. Fantastiquement, en une vision subtile, par une télépathie singulière, gagnée ainsi qu'une maladie étrange et extatique aux bords de navires amarrés qui lui parlaient du matelot, il revoit les amours plébéiens et affriolants de celui-ci, il se penche sur son agonie, souffre de ses spasmes et voit sombrer les espoirs de sa vie. Jamais nouvelle n'a été plus chimériquement ressentie; jamais plus de sang n'a coulé dans les verbes d'un conte bizarre et irréel qu'en ceux de cette *Dernière Lettre* si hallucinante et si saturée par d'extraordinaires facultés amatives.

Mais cette communion franchit bien d'autres bornes. La panthéiste sympathie d'Eekhoud, son artiste fraternité n'ont pas de code. Il n'y a pas, dans l'humanité, de déchet pour cet amour; il n'y a pas de limite à cette vibrante ferveur. Venez, les vagabonds des grand'routes, venez, après les rustres, les pêcheurs, les matelots, frapper au seuil de ce temple de révolté et venez vous chauffer à l'électrisante atmosphère de cet art nerveux et cordial! Venez! Les vendeurs ont été chassés à coups de triques vengeresses! Et venez aussi, vous, les plus misérables, les anormaux, les excentriques, qui avez comme des lueurs de crime dans vos yeux et qui vivez sous la constante menace du pilori ou de la geôle! Venez, vous, les forçats du vice et de la misère, faubou-

riens aux hanches équivoques, miséreux des banlieues louches, piliers des lupanars de la crapule, ô vous tous, claquedents inquiétants et penailleux pâles qui avez soutenu la « Madeleine des Voyous ». Voilà le maître sans crainte qui osera confesser vos âmes, dire la beauté hargneuse et mélancolique de vos maigres galantes et exalter vos vies douloureuses et poignantes! Venez avec votre « fumet de souffrance et d'aventure », vous l'Éperlan de la *Mauvaise Rencontre*, dont la tête a roulé sous l'échafaud pour avoir logé des pensers anarchistes, vous, *Appol et Broucard*, les criminels amis des préaux et des carrefours! Cet art généreux vous donne comme un baptême, et les malédictions s'arrêtent devant le bouclier dont il vous couvre, vous, les sinistres pénitenciers que des lois sans miséricorde ont rejetés dans les horribles cycles d'un mal sans rachat et d'une fatale corruption aux yeux des morales bourgeoises! Et viens aussi, malade *Chardonnerette*, dangereuse et captivante petite fée de banlieue, avec ton visage qui passe du sourire luron et ambigu d'un gavroche dépravé à l'extatique et langoureuse mélancolie d'un ange de maître gothique! Une lumière étrange et bienfaitrice, un peu du grand soleil de l'Art est tombé dans vos bas-fonds et vous appelle à quelque sublime et mystérieuse rédemption. C'est une messe à la fois douce et bizarre qui vous est chantée!

Tel, en son essence, ce livre d'altruisme inouï, d'une foncière originalité, d'un art exclusif et sans marchandage — œuvre de volonté ferme et de labeur prodigieux. Le style d'Eekhoud? On le sait rude et rare. Il scintille de joyaux noirs. On a dit que c'était comme des coulées de couleurs jordanesques. Mais il me semble qu'en certains contes, les plus miséricordieux pour les subversifs et les las-d'aller, la phrase a des déchirures cruelles, se vêt d'une douleur acerbe et saignante qui fait plutôt songer, s'il faut comparer le verbe à la plastique, à quelque écorché de Michel-Ange.

ALBERT GIRAUD

Hors du siècle. II. 122 pages. Bruxelles, P. Lacomblez, éditeur.

Voici que s'enrichit encore d'un nouveau fleuron la couronne poétique si somptueusement ornée de notre pays. Voici s'élever superbes un vol de poèmes en la deuxième série des *Hors du siècle* d'Albert Giraud.

Dans un récent article, lorsque nous eûmes à parler de la mort de Leconte de Lisle, *l'Art moderne* nommait Albert Giraud comme pouvant prétendre actuellement au titre de chef de l'École parnassienne. Son volume d'aujourd'hui ne nous fera pas déjuger.

Après *Pierrot Lunaire*, la première série de *Hors du siècle*, *Pierrot Narcisse*, les *Dernières Fêtes*, il s'affirme artiste encore plus sûr et plus grand en ce livre nouveau qui par l'ampleur, la noblesse et l'éclat des idées autant que par la précision, la clarté et l'harmonie de la forme est un des meilleurs recueils de vers de ce temps.

Le titre dit assez que le poète, mécontent du présent et inquiet de l'avenir, nous transporte dans le passé, et le livre s'ouvre sur des chants où revivent Charles IX, Catherine de Médicis, Henri III... toute cette cour fastueuse et cette époque de haines et de massacres terribles; quand les couronnes trop lourdes tombaient des mains de ces rois jouets et esclaves de ceux qui les entourent.

Charles II surtout, ce roi poète fleur de grâce et d'esprit si désireux de vivre, qui épuisait ses forces en jouant du cor jusqu'à en déchirer ses poumons et vomir son sang, ce roi esclave entouré habilement de tous ceux dont l'hypocrisie tramait sa perte, traqué de tous, *seul profondément* au milieu de sa cour, a tenté la plume de notre poète.

Cette vie d'adolescent où tout semblait s'offrir, plaisirs et jouissances sans nombre et devant qui tout fuyait pour ne laisser que rancœur et dégoût pour l'inutilité de tout effort, est bien l'image de ceux qui, écrasés par la fatalité, désespèrent, se résignent ou disparaissent, comprenant la vanité de leur rêve. Il semble qu'ainsi Albert Giraud ait voulu grandir son sujet et en faire une synthèse dans laquelle il embrasserait toutes les douleurs intellectuelles des broyés par l'existence que rien ne peut sauver :

Écoutez le poète en son *Panegyrique* :

Pour colorer mon rêve et fleurir ma rancœur
O beau roi Charles IX, penche vers moi ton cœur.

Pauvre roi chevalier captif des temps nouveaux,
Tu veux être Roland, Xaintrailles ou Lahire,
Et désespérément tu sens fondre la cire
Du flambeau de tes jours qui n'a rien éclairé.

Va! tout effort est vain : caresse ta chimère,
Laisse passer ton siècle et rends grâce à ta mère
Dont le viril esprit te fait des jours oisifs.
Cisèle des sonnets pleins de beaux vers pensifs
Et laisse au lieu d'agir la rime dérisoire
Jeter sur le velin d'un poème sans gloire
L'ironique reflet de tes gestes rêvés.
Car le jeu de Ronsard sied aux rois éternés.

Et quand dans son rêve le jeune roi voit ses désirs et ses projets s'accomplir, le poème chante :

Enfin il est roi, roi sans mère,
Enfin il est roi, roi sans roi.

Mais hélas, ce n'est qu'un malin rêve et il s'éveille voyant se dresser devant lui l'ombre despotique et sinistre de sa mère.

Après Charles IX, c'est Henri III, sa cour galante et son entourage parfumé. Du fils aîné de Catherine de Médicis, Albert Giraud fait une tragique et satanique figure et dans un poème d'un beau lyrisme lui prête une confession blasphématoire où Dieu paraît faiblir devant les raisonnements de sa menaçante créature.

Dans la dernière partie de son livre, l'auteur abandonne les Valois et leur cour pourrie et sous le titre de *Devant le Sphinx* cherche l'explication de sa vie inutile et se résigne; mais avec quelle soif de vivre, quelle âpreté à l'action, quelle joie à courir au devant des dangers, il regrette parfois sa résignation et son repos. En superbes ex-voto cependant il tend à son espoir, à son Dieu, à celui qui le consolera de l'inutilité de ses rêves, de la vanité de ses désirs, de magnifiques offrandes telles : *l'Adoration des Mages, la Blessure étoilée, le Glaive et la Rose*.

Mais quelqu'un m'a parlé, le soir dans les ténèbres
Tout bas : c'était quelqu'un du mystère et du sort
Et c'est depuis ce soir que mes lèvres célèbres
Ont le goût de la terre et l'odeur de la mort.

C'est pourquoi délivré des antiques chimères
Tu me vois attester le néant de mon Dieu
Et fouler sous le jour de mes pieds éphémères
Les pétales sanglants de la rose de feu.

Et dans la *Blessure étoilée* :

La douleur qui vient à ma rencontre est si belle
Avec sa bouche pâle et ses grands yeux cernés
Que mon étrange espoir à genoux devant elle
Lui dit : Béni soit le ciel dont vous m'illuminez.

Albert Giraud fut parfois comparé à José-Maria de Heredia. Si celui-ci se distingue par la sobriété de ses images, la précision de la ligne, notre poète est plus riche, plus puissant dans la coloration, l'ampleur de ses sujets et la psychologie de ses portraits qui font songer à Van Dyck; les qualités que nous venons de signaler correspondent davantage à notre tempérament et c'est là le secret de notre admiration pour ce classique si profond et si coloré.

GEORGES DWELSHAUVERS

Les Classiques chrétiens et l'étude de la latinité.

Brochure de 33 pages. Bruxelles, Lebdège et Cie.

Un plaidoyer chaleureux et vivant! Quand on défend des idées justes et nouvelles, il y a comme une joie qui se transmet au style, si bien qu'en des pages où il s'agit d'enseignement, de réglementation scolaire, de programmes à tracer, de réformes à préciser, l'ardeur colore les conseils précis et les avis nets.

La grammairerie des pédagogues, la routine des fabricants de bons élèves, la pionnerie des forts en thèmes sont attaquées à belles armes claires. M. Dwelshauvers montre combien il est absurde de limiter les humanités à l'enseignement des syntaxes, au contrôle, phrase par phrase, des primo, secundo et tertio alignés en de vagues Gantrelle et de surannés Broeckart, à l'examen non de la moelle d'un livre, de sa poésie et de sa beauté, mais de sa correction et presque de son orthographe. Ceux qui enseignent aujourd'hui n'ont jamais senti, s'il faut l'en croire, ce qu'était la vie en art, ils ne savent d'un mot autre chose que sa déclinaison, ils n'ont la notion ni de la couleur, ni du rythme, ni de l'harmonie, ils étouffent la floraison d'humanité épanouie à travers les pages, ils isolent, par exemple, Virgile de son temps et de son siècle, ils le dessèchent du milieu vivant où il s'aignait, ils font un cadavre de l'admirable poète des *Géorgiques* qui aujourd'hui existe plus indestructiblement qu'il y a dix-neuf siècles puisqu'il a le sang de la gloire pour sustenter son œuvre à jamais.

Au passage, signalons un original rapprochement entre l'auteur des *Géorgiques* et Flaubert avant d'aborder un autre faisceau d'idées que M. Dwelshauvers développe. Pour lui, tout autant que la littérature de Rome payenne, celle qui grandit à travers les cerveaux chrétiens du moyen-âge mérite respect. Tout comme l'abbé Guillaume et Léon Gautier il voudrait que l'on fit une étude comparée des deux latinités.

Opposer Adam de Saint-Victor à Horace serait un triomphe pour le premier. Il ne faut pas jurer exclusivement par Cicéron, un rhéteur, ni par Horace, un « podagre sournois », quand on peut admirer au long des siècles suivants tant de génies qui sont leurs antithèses. Saint-Hilaire de Poitiers et le poète Fortunat sont des

fronts autrement illuminés. Aujourd'hui surtout où les vieilles formes figées se détraquent en poésie, cette étude des classiques chrétiens montrerait comment autrefois, pour une langue qui a engendré la nôtre, on a procédé, afin de l'adapter à de nouvelles idées, à de nouvelles exaltations d'âme, à un nouveau lyrisme. On y pourrait étudier le rôle des assonances, l'omission, parfois, de la rime, la flexibilité de la phrase, la souplesse et la mélodie des vers. Si notre poésie actuelle se rapproche si souvent de la poésie populaire, la poésie latine du moyen-âge le fit également.

Le souci de la philologie préoccupe également M. Dwelshauvers. La comparaison des langues aryennes, leur filiation, leurs généalogies offrent une ressource énorme pour développer les idées et casser le parquage où l'on retient les esprits jeunes curieux de savoir. Étendre et ne jamais restreindre semble être sa devise d'enseignement.

Avant de clore, M. Dwelshauvers appuie sur la naissance du drame liturgique d'où sortit, d'après Léon Gautier, le drame moderne de Shakespeare, et sur la conception de la joie créatrice de la nature que les génies païen, chrétien et contemporain eurent à leurs époques.

Et maintenant, comment réussir à opérer de tels changements dans l'enseignement des humanités? Voici, en réponse, les dernières lignes de la brochure que nous avons analysée :

« Personnellement, je ne crois pas que semblable réforme puisse se faire *par une loi*, du jour au lendemain. Les lois ne sont souvent qu'un moyen d'enregistrement de faits accomplis, ou de tendances sociales. C'est dans l'âme même de ceux qui acceptent ce sacerdoce de l'enseignement (c'est ainsi qu'il devrait être compris), c'est dans leur âme même que doit se produire d'abord la transformation. Il faut qu'ils réalisent, dans la mesure de leur possible, le véritable enseignement de la philologie. Aussi parfaits que puissent devenir les programmes officiels, aussi sincères que soient les efforts de leurs auteurs, ce qu'il faut avant tout pour les appliquer, ces programmes, ce sont des intelligences ; même avec des programmes médiocres, les esprits qui ont la force de concevoir et de travailler, peuvent donner un bon enseignement. Donc il faut, si quelque réforme doit réussir, que tout ce qu'il y a d'intérêt pour les études humanitaires se réveille au cœur de chacun de nous. Il ne faut pas se laisser abattre soit par de passagères tristesses, soit même par le fait de conditions matérielles souvent peu enviables dans lesquelles on se trouve. Il faut avoir constamment présentes à l'esprit les créations admirables des purs génies de l'humanité, des seuls véritables humains, et songer que le but d'un enseignement humanitaire est précisément d'enthousiasmer à l'étude de leurs œuvres, et de pénétrer les cœurs du respect et de l'amour des choses justes, belles et grandes. »

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

III. « The Derby Winner » au Princess's Theatre.

C'est dans les pièces « sportives » que triomphe le metteur en scène anglais. Qu'il s'agisse de chevaux, de tennis, de *boxing*, de *hunting*, de *rowing* ou de *coaching*, les costumes sont dessinés avec des soins méticuleux, les accessoires rigoureusement exacts, les détails précisés, les décors calqués sur nature. On dirait que l'amour-propre national est en jeu et que toute l'Angleterre se

(1) Voir nos deux derniers numéros.

reflète dans le miroir que présentent à leurs habitués les directeurs de spectacles.

Dans nos théâtres du continent, quand on veut figurer un chasseur, on l'affuble d'un costume de velours, d'une carnaissière, d'une paire de guêtres quelconque et d'un fusil. Le « complet » a été acheté à la *Belle Jardinière* si la pièce est jouée à Paris, à la *Vierge Noire* si c'est sur une scène bruxelloise. L'attirail est fourni au rabais par un sellier, quelque armurier complaisant donne en location un Lefaucheux hors d'usage, et voilà notre héros équipé.

Il s'en faut qu'à Londres on se contente de pareille brocante. Le Princess's Theatre donne actuellement, sous la direction de Sir Augustus Harris, à qui Drury Lane et Covent Garden ne suffisent plus pour épuiser le succès de ses pièces, un « new and original sporting and spectacular drama » en quatre actes et treize tableaux intitulé *The Derby Winner* qui, depuis plus d'un an, passionne Londres et la province. Dans cette pièce à spectacle, qui met en scène, non sans quelque ironie, le monde du sport pris sur le vif au Tattersall et à Epsom, les détails de la mise en scène sont étudiés avec un raffinement vraiment prodigieux. La tenue des hommes, leurs bottes jaunes, leurs jambières, leurs sticks, leurs chapeaux, leurs vestons, l'habit de cheval des femmes, l'uniforme des officiers, — on assiste à un bal donné au mess du 43^e hussards, — tout est d'une correction irréprochable. Et les nuances sont si bien observées, les moindres éléments caractéristiques du costume si judicieusement soulignés qu'il est impossible de confondre, avant même qu'ils aient ouvert la bouche, entraîneurs et jockeys, gentlemen et marchands de chevaux, bookmakers, écuriers et garçons d'écurie.

Puérilité? Recherche superflue? Détails indignes d'une œuvre sérieuse, propres à masquer l'inanité du drame? Eh! mais, pour un art qui vit d'illusion, le système a du bon. Il complète, avec le grimace et la mimique des acteurs, l'impression de la réalité. Il contribue à éclairer l'action, à mettre d'emblée les personnages à leur place, à les classer dans l'esprit des spectateurs. Il donne la sensation de la vie.

Comme la plupart des productions scéniques anglaises d'aujourd'hui, *The Derby Winner* est, au surplus, un mélange de puérilités et de gros effets mélodramatiques. Le public anglais est non enfant. Il a pour ses auteurs une indulgence qui nous étonne, nous qui voyons journellement avec quelle sévérité on juge, sur le continent, les écrivains de talent. La pièce de MM. Augustus Harris, Cecil Raleigh et Henry Hamilton (ils se sont mis trois pour nouer les fils de cette intrigue compliquée dont la victoire du Derby forme l'unique ressort) ne soulèverait pas, dans notre public sceptique, les tonnerres de bravos qui l'accueillent chaque soir à Londres. Il faut se rappeler, pour expliquer ce succès, l'enthousiasme du peuple anglais pour les héros de la cravache, l'importance qu'il attribue aux batailles du turf, la célébrité qui récompense, après une victoire à Epsom, le propriétaire du cheval gagnant, son entraîneur et son jockey. M. Harris et ses collaborateurs ont touché à la fibre patriotique par excellence. Et dès lors, on comprend l'intérêt passionné avec lequel les spectateurs suivent les péripéties de la lutte sans merci engagée par le major Mostyn contre le due de Desborough pour lui ravir le Grand Prix. L'indignation d'un entraîneur qu'on cherche à corrompre, la colère d'un jockey qui lance ses « couleurs » à la figure du propriétaire qui tente de le séduire excitent jusqu'au délire le public des galeries. L'enlèvement de la duchesse de Desborough par

l'adversaire déloyal du duc produit moins d'effet que les enchères formidables qu'atteint au Tattersall le futur gagnant du Derby. Et c'est par des acclamations frénétiques que la victoire de Clipston est accueillie lorsque passe en tourbillon, par un truc renouvelé de la revue jouée il y a quelques années aux Variétés, le peloton lancé au triple galop sur une piste mobile.

La crédulité naïve du public anglais s'affirme par une confusion assez plaisante entre l'artiste et le personnage qu'il incarne. On siffle le traître avec rage, ainsi qu'aux temps légendaires du « Boulevard du crime ». Au Princess's theatre, au Daly's theatre et sur quelques autres scènes, il est d'usage de faire défiler un à un les acteurs devant le rideau, aussitôt l'acte terminé. Il existe même, dans plusieurs salles, des rideaux à « châtiments », si j'ose m'exprimer ainsi, comme on en voit en Italie, pour faciliter la promenade des artistes rappelés. Aussitôt qu'apparaît le personnage antipathique, le charivari commence, et on lui fait, je vous jure, une conduite soignée. J'en fus, la première fois que j'assistai à ces bruyantes démonstrations, un peu surpris. « Pourquoi siffle-t-on cet excellent Charles Dalton ? demandai-je à mon voisin. Il a supérieurement joué son rôle ». Mon interlocuteur me répondit en souriant : « Si le public l'applaudissait, ce serait désapprouver son interprétation. Puisqu'il incarne un personnage odieux, il faut le huer. C'est pour lui le plus flatteur des éloges. »

On comprend qu'un public qui à ces idées-là ne se montre pas difficile sur la valeur littéraire d'une œuvre. Pourvu que la pièce l'amuse, qu'elle soit bien jouée et élégamment encadrée, il se déclare satisfait et manifeste avec exubérance ses impressions. C'est à croire, parfois, qu'à force de monter, le Midi a traversé la Manche.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Paillasse.

Parallèlement au Vérisme littéraire surgit un Vérisme musical, précipité, fougueux, saccadé, violent, qui nous valut naguère une œuvre italienne et une pièce française, qui nous dote aujourd'hui d'une partition mixte, à cheval sur les frontières, et si mêlée d'éléments divers qu'elle a déjà fait naître un procès en contrefaçon.

Dieu nous garde d'entrer dans la querelle. Un poète s'est plaint. *Genus irritabile vatium*. Qu'ils décident, les experts de la Société des gens de lettres. A première vue, il est incontestable que la Nedda de M. Leonecavallo et la Francisquine de M. Catulle Mendès ont entre eux des liens de la plus étroite parenté, que Tabarin et Canio se ressemblent comme des frères. Il y a surtout à relever en faveur de M. Mendès cette situation, identique dans les deux œuvres, et qui est capitale : Paillasse tue sa femme en scène, et la parade commencée s'achève en drame sanglant tandis que nul ne se doute, parmi les spectateurs, de l'affreuse réalité. C'est, croyons-nous, sur ce point spécial que M. Catulle Mendès a attiré l'attention des juges et du public, abandonnant avec raison ce qu'il ne pouvait avoir la prétention de revendiquer : les amours de Tabarin et Jeanne Bérut, la jalousie du célèbre boteleur et le caractère volage de sa compagne. Ce sont là choses connues, tombées dans le domaine public, et qui ont, plus d'une fois, servi de canevas aux broderies fantaisistes des dramaturges et des musiciens.

Quoi qu'il en soit, les deux actes de M. Leonecavallo nous ont paru de moindre intensité et de pénétration moins aigüe que la

tragi-parade du poète, qui ne dure que dix minutes. Par excès de conscience, peut-être, et dans la crainte légitime d'être accusé de pastiche, l'auteur de *Paillasse* a donné au premier acte de sa partition, qui n'est qu'un exposé et une préparation, un développement assez étendu et, malheureusement, quelque peu languissant. La scène pathétique, celle vers laquelle convergent tous les épisodes du drame, la seule qui importe, après tout, et qui doit faire jaillir l'émotion, cette scène paraît écourtée, presque esca-motée, et la toile tombe avant qu'on ait eu le temps de la comprendre.

La partition de M. Leonecavallo n'en contient pas moins de jolis détails. Elle est, musicalement, supérieure à son illustre devancière, *Cavalleria rusticana*, dont certaines affinités de tendances et de procédés obligent à la rapprocher. Mais tandis que M. Mascagni bouche à coups de grosse caisse les vides de son inspiration, l'auteur de *Paillasse* révèle, à maintes reprises, un tempérament musical réel, une souplesse d'écriture qui se plie aux caractères de ses personnages et aux situations dramatiques, une recherche intéressante des timbres et des colorations. Le prologue, admirablement dit devant le manteau d'Arlequin par M. Seguin, le chœur initial, mouvementé et amusant, l'air de Canio à la fin du premier acte, et que M. Bonnard a chanté avec une chaleur et une émotion remarquables, comptent parmi les meilleurs morceaux de cette partition un peu disparate. Par malheur, des réminiscences évoquent avec trop d'évidence tels musiciens connus. Il eût pu y avoir, de ce côté encore, des revendications à exercer. Gounod, Bizet, Chabrier, s'ils vivaient encore, auraient peut-être le droit de se montrer aussi susceptibles que M. Catulle Mendès. On a salué au passage quelques-unes de leurs inspirations les plus populaires, non sans plaisir d'ailleurs. Adroitement encadrées, elles constituent un ensemble chatoyant qui a paru plaire infiniment au public. Le succès, constatons-le, a été très franc, et l'on a, traditionnellement, « trainé l'auteur sur la scène ».

L'interprétation excellente donnée à *Paillasse* par la troupe de la Monnaie, au premier rang de laquelle il faut placer MM. Seguin, Bonnard, Ghisne, Isouard et M^{lle} Simonnet, a d'ailleurs été d'un bon appoint pour le compositeur. Et une jolie mise en scène, vivante et mouvementée, dans un décor élégant, a prouvé ce que peut faire la direction de la Monnaie lorsqu'elle veut s'en donner la peine. *Paillasse*, avec ces éléments, constitue un spectacle attrayant qui attirera et retiendra la foule.

LE RHEINGOLD

Malgré leurs robes couleur d'eau du Rhin, les ondines qui weihawagèrent, fort agréablement d'ailleurs, sur l'estrade du Conservatoire, ne donnèrent qu'approximativement l'illusion du féerique prologue. On ne transforme pas en oratorio, en cantate de concert, sans la diminuer, une œuvre essentiellement scénique, dont tous les effets sont combinés en vue du théâtre et dans lequel le décor et jusqu'aux trucs imaginés pour les changements de tableaux jouent un rôle capital, minutieusement étudié par l'auteur.

Le temps n'est plus des initiations, des exposés préliminaires. C'est au théâtre qu'il faut voir la Tétralogie, et non dans une salle de Conservatoire, quel que soit l'intérêt d'une exécution nuancée, homogène et vraiment remarquable telle que nous en donna, dimanche dernier, M. Gevaert. Nous avouons, au surplus, avoir

gouté un très vif plaisir à entendre *le Rheingold*, qui réveillait en nous d'inoubliables souvenirs. Mais quelle doit être, au défilé des récits et des descriptions symphoniques, l'impression d'un auditeur qui ne peut ajouter, en puisant dans sa mémoire, le coloris du tableau dont on ne lui donne qu'une reproduction linéaire?

La musique du *Rheingold* est si étroitement unie au texte qu'elle commente, elle s'applique si merveilleusement aux situations du poème qu'on ne peut l'isoler sans atténuer l'impression à laquelle elle est appelée à concourir. Reconnaissons que la mise en scène de 1876 laissait, sous certains rapports, à désirer; que les divers avatars d'Albérich dus à la vertu de son heaume magique faisaient sourire, tels qu'ils furent incarnés à Bayreuth et, quelques années plus tard, à Bruxelles, sous l'impresarisme de M. Angelo Neumann. C'est à cette époque reculée que M. Gevaert conçut, paraît-il, le projet de dépouiller *le Rheingold* de toute puérilité en le réduisant à sa simple expression musicale. Il est fâcheux qu'en même temps une autre idée, plus utile à la diffusion d'un chef-d'œuvre et plus conforme à la conception de l'auteur, ne jaillit pas dans l'esprit de quelque directeur de théâtre entreprenant et artiste: celle de corriger les erreurs d'une première représentation et de monter avec le souci d'art qu'elle requiert cette très belle partition, si lucide et si pure qu'elle ne peut manquer d'enthousiasmer les auditeurs les plus rebelles. Depuis vingt ans, l'art de la scène a fait quelques progrès. Et ce qui paraissait jadis gros de difficultés est aujourd'hui d'une réalisation aisée.

En attendant, nous avons eu un *Rheingold* soigné dans les détails par M. Gevaert, un *Rheingold* purement musical, un peu plus solennel que ne l'a écrit Wagner, mais expressif, chantant, d'une interprétation orchestrale parfaite et, de la part des solistes, excellente pour quelques-uns, très honorable pour les autres.

Il convient, dans cette interprétation de choix, de placer en première ligne M. Seguin, qui a donné au personnage de Wotan une autorité et une ampleur admirables. Quel bel artiste, compréhensif, consciencieux, discret et modeste! Vraiment, on ne chanta jamais mieux à Bayreuth. C'est une joie d'entendre M. Seguin. On a, lorsqu'il ouvre la bouche, toute sécurité. On sait qu'il a le sentiment du rythme, de la mesure, qu'il phrase à merveille et que sa voix se prête à toutes les inspirations du maître. Il est bon de rappeler que M. Seguin est, de tous les artistes qui ont tenté de chanter les œuvres de Wagner, le seul qui en ait donné jusqu'ici à Bruxelles le sens exact, le seul qui en ait exprimé, avec une voix d'un timbre superbe, le côté intime, l'essence musicale et la philosophie.

Un débutant s'est fait, à côté de M. Seguin, une place très en vue. C'est, paraît-il, un élève. D'aucuns ajoutent: un garçon boulanger, qui méthodiquement cuit son pain tous les jours. Il s'agit de M. Dufranne, un baryton dont l'intelligence scénique et le goût se sont révélés au concert de dimanche. M. Dufranne peut être d'emblée classé parmi les artistes, sans qu'il soit besoin d'analyser ce que sa voix a de séduction, sa diction de netteté. C'est un artiste, et cela suffit. Qu'est-ce qui distingue les artistes des chanteurs de théâtre quelconques? Quelle est la limite qui les sépare? Il y aurait là tout un ensemble d'observations et de déductions à exposer. La vérité, c'est que cela se pressent plutôt que cela ne s'explique. Nous croyons pouvoir ranger M. Dufranne parmi les artistes, et attendre beaucoup de lui.

Les autres interprètes ont honorablement rempli leurs rôles. Citons spécialement M^{lles} Flament, Goulancourt et Merckx, MM. Maes et Pieltain, M. Duquenne, très bon dans le rôle de Mime, médiocre

dans celui de Froh, et — nous eussions pu commencer par lui, — M. Demest, qui a donné son véritable caractère, astucieux, espiègle et fripon, au dieu Loge. Il serait banal de répéter que M. Demest chante à ravir et qu'il articule avec une précision parfaite. Atteint dans ses moyens vocaux par une indisposition passagère, M. Demest n'en a pas moins donné aux récits de Loge une vie et une intensité qui ont mis en évidence l'excellent professeur.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Union des trois aristocraties, par HUGUES REBELL; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Ames de couleur*, par HENRY MAUBEL; collection du *Réveil*; Bruxelles, Edm. Deman. — *La Mise en scène du drame wagnérien*, par ADOLPHE APPIA; Paris, L. Chailley. — *Augustin Dupré*, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies, par CHARLES SÉNIER. Préface de M. O. Roty, membre de l'Institut; Paris, Société de propagation des livres d'art. — *Le Tréfle noir*, par HENRI DE RÉGNIER, orné par Alphonse Hérod; Paris, édition du *Mercur de France*. — *De l'importance du paysage dans l'art moderne*, par JEAN ROBIE; tiré à part du journal *L'Art* et orné d'illustrations. Paris, imprimerie de l'Art, 41, rue de la Victoire. — *Quelques aperçus sur l'Esthétique des formes*, par CHARLES HENRY, dessins et calculs de PAUL SIGNAC; publication de la *Revue blanche* Paris, librairie Nouy et C^{ie}, 47, rue des Écoles. — *Musée du soir aux quartiers ouvriers*, par GUSTAVE GEFFROY; brochure populaire à 10 centimes; illustration d'Eugène Carrière. Paris, André Marty, 17, rue de Rome. — *Le Victorieux*; drame en trois actes par A.-FERDINAND HÉROLD. Paris, Librairie de l'Art indépendant.

Musique.

Cinq mélodies, avec accompagnement de piano (poésies de J. Moréas, R. de Bonnières, Victor Hugo et Baudelaire), par XAVIER PERREAU; Paris, Librairie de l'Art indépendant. — *Promenades*, pièces pour le piano, par ALBÉRIC MAGNARD; Paris, Durand et fils. — *Sonate pour violon et piano*, par SYLVIO LAZZARI; Paris, Durand et fils. — « *Commune qui mundi nefas* », extrait de la Messe des pauvres d'ERIK SATIE, Parcier et Maître de chapelle de l'Église Métropolitaine d'Art de Jésus conducteur (avec une dédicace comminatoire et protestataire à Lugué-Poe qui s'est, paraît-il, « permis de profaner l'Art en abaissant des œuvres supérieures au contact de productions inférieures et malsaines, et qui est une des causes de la décadence esthétique et morale de notre époque. »)

NOTES DE MUSIQUE

La deuxième séance de musique de chambre donnée par M^{lle} Louise Derscheid, pianiste, avec le concours de MM. Colyns et Edouard Jacobs, professeurs au Conservatoire, aura lieu jeudi prochain, à 8 heures, à la Grande Harmonie. Elle sera exclusivement consacrée à Beethoven, dont on exécutera le 5^{me} trio (op. 70), la 10^{me} sonate pour piano et violon (op. 96), la 5^{me} sonate pour piano et violoncelle (op. 102) et le 6^{me} trio (op. 70, n^o 2).

C'est jeudi prochain, 21 février, qu'aura lieu à l'Hôtel Ravenstein, à 8 h. 1/2, la quatrième et dernière séance de musique de chambre donnée par MM. A. Marchot, J. ten Have, L. Van Hout, J. Jacob et Théo Ysaye. Le programme, des plus intéressants, promet une brillante clôture au cycle musical des quartettistes. Il porte le Quatuor à cordes de C.-A. Debussy, la Sonate pour piano et violoncelle de Saint-Saëns, et, du même auteur, le fameux Septuor de la Trompette qui demeure l'une des œuvres les plus séduisantes de la littérature musicale moderne. Billets à 5 francs chez les éditeurs de musique et chez M. Marchot, 61, rue du Nord.

Nous avons relaté dernièrement l'essor donné à la musique nouvelle par la ville de Nancy depuis que M. Guy Ropartz a été

appelé à diriger le Conservatoire de cette ville. Voici le très beau programme du Festival d'Indy qui sera donné aujourd'hui même à Nancy sous la direction du compositeur : *Saugefleurie*, légende pour orchestre ; *Symphonie pour orchestre et piano* (soliste M. Litta) ; *Suite en ré dans le style ancien* ; *Poème des montagnes* (M. Litta) ; *le Camp de Wallenstein*. Toutes ces œuvres seront jouées pour la première fois à Nancy.

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira, pour les membres de la *Libre Esthétique* et leurs invités, le Salon de 1895 dans les galeries du Musée royal de peinture. De même que l'an passé, les invitations seront strictement limitées aux artistes. Elles seront personnelles et devront être présentées au contrôle. A partir du lendemain, le public aura accès tous les jours dans les locaux de l'Exposition, de 10 à 5 heures, moyennant un franc d'entrée. Cartes permanentes, permettant d'assister à l'ouverture : 10 francs.

Quatre auditions de musique nouvelle et quatre conférences littéraires seront données dans le courant du mois de mars. Nous en précisons prochainement les dates. Le service des abonnements aux concerts est fait par les soins de MM. Breitkopf et Härtel, éditeurs, Montagne de la Cour, 45.

Les galeries de la Maison d'art de la Toison d'or, ouvertes tous les jours de 10 à 6 heures, seront désormais fermées le dimanche. L'exposition des vitraux, verres, émaux et appareils d'éclairage de MM. Tiffany et C^o de New-York sera ouverte prochainement. Elle occupera quelques-unes des salles du premier étage, qui seront, à titre exceptionnel, accessibles au public, aux mêmes heures le dimanche que les autres jours.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. *Institut des hautes études* : Lundi, 18 février, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 13^e leçon ; — Mardi, 19 février, à 8 heures du soir, M. Tito Zanardelli : Cours de langue espagnole. 2^e leçon ; — le même soir, à 9 heures, M. Tito Zanardelli : Cours de langue portugaise, 2^e leçon ; — Mercredi, 20 février, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 14^e leçon ; — le même soir, M. de Paepé : Chimie industrielle, 4^e leçon. — Vendredi, 22 février, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 16^e leçon. — Samedi, 23 février, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 16^e leçon.

M^{lle} Berthe Art, MM. Godefroid De Vreese, Henri Staquet et Victor Uytterschaut exposent quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique, du 14 au 24 février.

Quelques revues d'avant-garde, fraîchement écloses, auxquelles nous souhaitons cordialement la bienvenue :

L'Art jeune, mensuel de 16 pages. Au sommaire du premier numéro : Emile Verhaeren, H. Vandeputte, A. Ruijters, A. Stasart et A. Levéque. Ixelles, rue du Prince-Albert, 46. 5 francs par an.

Pages d'art et de science, mensuel de 16 pages. Les deux premières livraisons portent les signatures de MM. Cartuyvels, Val-dieu, J. Heenebicq, D. Elias, L. Ryex, E. de Belfry, N. Lekime, etc. Bruxelles, rue de la Limite, 21. 6 francs par an.

Le Magazine international, organe trimestriel de la « Société internationale artistique ». La première livraison contient un portrait de Karl Henckell, des proses et vers (traduction française) de Berthe de Suttner, Walt Whitman, A.-C. Swinburne, Karl Henckell, R.-M. de Stern, Ada Negri, A. Symons, O.-J. Bierbaum, L. Bazalgette, M.-G. Conrad, et un bulletin critique de H. Albert, Bernard Lazare et Otto Ackermann. Paris, place Wagram, 3. 8 francs par an (10 francs pour l'Union postale). Très intéressant recueil, dont nous reparlerons.

La Plume a consacré un superbe numéro à Puviss de Chavannes. Cette livraison exceptionnelle est ornée d'un portrait inédit

du maître, gravé à la pointe-sèche par Marcellin Desboutin, et de 46 reproductions d'œuvres diverses de Puviss de Chavannes. Il contient, outre une étude biographique de M. H. Durand-Tahier, des notices de MM. J. de Marthold, Alphonse Germain, Charles Saunier et le compte rendu détaillé du banquet avec le texte des discours et de nombreux extraits de l'*Album des poètes*.

Comme l'année dernière, la *Société des Artistes indépendants* tiendra son exposition au Champ-de-Mars, palais des Arts libéraux, pendant les mois d'avril et mai.

La troisième exposition internationale de la *Sécession* aura lieu dans les galeries de la Société, à Munich, 8, Printz-Regentenstrasse, du 1^{er} juin au 31 octobre 1895. Le règlement paraîtra en avril.

On a fait courir le bruit que le gouvernement aurait refusé la collection Caillebotte qui a donné lieu aux extraordinaires protestations que nous avons rapportées. Il n'y a rien de fondé dans ces bruits, si l'on en croit M. Martial Caillebotte, le frère du défunt, et le peintre Renoir, son exécuteur testamentaire, qu'un chroniqueur parisien est allé interviewer.

Le plus beau monument de l'architecture hispano-mauresque, l'Alhambra, menace ruine de tous les côtés en dépit des sommes importantes que le ministère des beaux-arts consacre tous les ans à sa réfection.

Le cri d'alarme a été poussé par nos confrères de Madrid, et le ministre de l'instruction publique, voulant donner satisfaction à l'opinion, a prescrit de faire une enquête minutieuse sur l'état de ce magnifique palais.

Si les dépenses annuelles pour la conservation et la restauration de l'Alhambra sont reconnues insuffisantes, il y aura lieu de voter de nouveaux crédits, et les Chambres espagnoles paraissent décidées à tous les sacrifices pour éviter la ruine de ce monument, qui serait une perte irréparable pour l'Espagne et pour l'Art.

Courte biographie de Suzanne Reichemberg, empruntée au journal *La Famille* :

« M^{lle} Suzanne Reichemberg est née à Paris. *L'époque exacte importe peu. L'étonnante artiste est toujours jeune et séduisante et depuis 1868 (aïe! aïe!) marque de pierres blanches les jours passés à la Comédie-Française. Blonde et fluette, des yeux perçants, le sourire élégant et rieur, petite, ténue, elle est bien la vivante incarnation de cette fée Urgèle mise à la scène par Théodore Banville; créature de rêve SÉRAPHIQUE autant que matérielle, elle réalise cette fiction des poètes demandant à la femme moderne un cerveau fort dans une tête gracieuse!* »

En reproduisant cette intéressante niaiserie, ROMAIN COOLUS, de la *Revue blanche*, ajoute : « Je ne troquerais pas ces huit lignes contre ma réception immédiate à l'Académie française. »

Collection de feu M^{lle} Marie GOVAERTS.
(DEUXIÈME PARTIE)

Porcelaines de Chine, du Japon, de Saxe, etc.

FAIENCES DE DELFT, ETC.

Bronzes, Cuivres, Meubles, Tableaux.

Vente à Bruxelles, GALERIE SAINT-LUC, rue des Finances, 10, les 19, 20, 21 et 22 février 1895, à 2 heures de relevée, par le notaire ELOY, rue de la Chancellerie, 10, à Bruxelles.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, le 16 février | Publique, le 17 février
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

OUVRAGES D'ART ET DE BIBLIOPHILIE

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

UNE FLORAISON LITTÉRAIRE. — ODILON REDON. — CONCERT POPULAIRE. — LES CONCERTS DU CONSERVATOIRE. — L'ÉGLISE DE TERNATI. — CURIEUX RAPPROCHEMENT. — PAUL GAUGUIN. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Une Floraison littéraire.

La belle et vivante floraison de beaux livres qui se lève tout à coup, depuis un mois, au long de cet immobile et glacial hiver ! Rarement une telle poussée claire s'est venue planter devant l'attention, même au temps des saisons littéraires les plus fertiles. Poètes et conteurs se succèdent avec, certes, cette fois, des chefs-d'œuvre nettement et bellement venus.

La presse sortirait de son rôle si elle les signalait. Il est convenu que ses colonnes sont exploitées par Zola, Daudet, Bourget, Lemaitre, et son rez-de-chaussée par les feuilletonistes. Ce sont les gros bouquins, les redites et les fonds du sac de ces producteurs alimentaires qui constituent aujourd'hui, aux yeux du public, la littérature française. L'abonné qui s'était attardé à *Lourdes* vient de se voir trimbalé vers la *Petite Paroisse*, et sa curiosité esthétique qui ne quitte jamais la banlieue, ira d'ici à peu de jours vers le cottage de M. Bourget pour

revenir ensuite au chef-lieu de M. Zola : *Rome* ou *Paris*. Qu'on prenne un journal quelconque, *le Figaro*, par exemple, on verra à quelles vieilles mains de poète médiocre on y confie le soin de feuilleter les livres nouveaux. Sa *Revue bibliographique* hebdomadaire est d'une quelconquerie chronique ; elle se traîne autour des œuvres, ne les analysant guère, ne les exposant point et accompagnant de commentaires nuls quelques rares citations pêchées ci et là, au petit bonheur. C'est pitoyable. En d'autres gazettes, même parcimonie de critique. On ne parle que de bouquins d'amis. En des phrases qui ne sont plus que des échanges de politesses, on écoule quelques banalités et de plus en plus un quelconque « petit bleu du matin » ou quelque « instantané » liquide un effort d'écrivain ou de poète. Le signataire termine par un calembour ou une remarque idiote, et l'affaire est bâclée. On se croit quitte vis-à-vis d'un livre, fût-il admirable, par une pirouette au bout d'une réclame.

Peut-être à Paris se soucie-t-on encore de la presse. Chez nous, voilà beau temps qu'on la dédaigne. Ici, elle s'est enfoncée si profondément dans la veulerie, elle a poussé de tels sons faux et rauques chaque fois qu'elle a jugé l'un de nous, il y a de telles grenouilles tuméfiées de sottises au fond de son marais, que laisser tomber une œuvre vers elle, c'est la laisser choir dans la boue. La critique belge est la plus morne qui soit. Ce

sont des rapés d'intelligence et des éculés de pensée qui l'exercent dans les journaux les plus graves ou les plus légers. Jadis quelques-uns d'entre eux ont fait ce qu'ils appellent de la littérature, mais leur art, qu'ils n'ont jamais su dégrader ni éduquer, leur a « pété dans la main » et ils en ont encore, quand ils analysent de vraies œuvres, la puanteur au bout des doigts. C'est à travers leurs opuscules de ratés qu'ils jugent notre mouvement jeune et violent; c'est à leur haleine de poussifs qu'ils veulent mesurer notre souffle et notre course, c'est avec leur petite lampe de bureau de rédaction qu'ils veulent suivre, dans le ciel, le passage de nos étoiles.

Aussi est-il à souhaiter que de plus en plus les écrivains se passent des journalistes et que le public d'art lâche le journal pour s'abonner aux revues. Les gazettes ne sont plus indispensables pour parvenir jusqu'aux lecteurs.

Il s'est formé dernièrement à Bruxelles un comité permanent pour la propagation de la littérature nationale d'expression française. MM. Buls, Janson, Decamps, Lejeune le composent. Ce comité, par des bulletins de souscription où les œuvres de tous les auteurs belges trouvent place, s'adresse directement soit à des Mécènes qui se proposeraient d'aider et de défendre les lettres belges, soit à n'importe quel curieux et attentif qui souscrirait d'avance, pendant trois ans, aux livres que certains poètes ou prosateurs, désignés par lui, écriraient. Une divulgation ample de nos efforts serait, grâce à ce moyen, acquise; les revues appuyeraient le mouvement, constitueraient la seule critique dont ceux qui lisent tiendraient compte et la presse serait destituée une fois de plus d'un de ses privilèges parce qu'elle est trop bête pour l'exercer.

En Belgique viennent de paraître des livres de haute valeur : Les *Miroirs de jeunesse* de Delattre, recueil de contes vivants et clairs qui fleurissent bon, sain et vif comme la lavande; les *Ames de couleur* de Henry Maubel, l'écrivain le plus subtil et nuancé que nous comptons parmi nous; *En symbole vers l'Apostolat* de Max Elskamp, le plus naïf et doux poème qu'on ait écrit en notre temps; enfin les *Communions* de Georges Eekhoud, dont la puissance d'émotion est telle que si un poing nouveau vous serrait la gorge et ne vous lâchait que haletant et éperdu, l'impression serait moins rouge et moins angoissée.

En France, après les *Petits poèmes d'automne* de Stuart Merrill, œuvre de précise perfection charmante, après les *Sonnettes* de Mauclair et l'admirable et très original *Πάλα* de Vielé-Griffin, voici l'*Archipel en fleurs* de Retté, le *Victorieux* de Hérold, et surtout le *Domaine de fée* de Gustave Kahn et l'*Aréthuse* de Henri de Régnier. Nous commenterons plus tard chacun de ces livres dont quelques-uns sont très beaux et très personnels. Pour l'instant, contentons-nous de les

grouper et de les présenter touffus, tels qu'ils sont nés.

Leur seule nomenclature suffit pour affirmer combien l'art littéraire s'éveille de tous côtés, bellement.

En poésie, le voici déjà définitivement dégagé des formules parnassiennes; en prose il est loin du naturalisme et même du psychologisme étroit de Bourget. Le vers libre contre lequel on mena si rude campagne s'est imposé vainqueur. Il ne lui a fallu que cinq ans pour être admis comme forme littéraire nouvelle. Les *Chansons d'amant*, la *Cherchaillée d'Yeldis*, les *Derniers poèmes de Laforgue*, *L'Homme et la Sirène* dans *Aréthuse*, certains poèmes de Van Lerberghe ou d'Albert Mockel le consacrent. Plus n'est possible d'expulser de tels témoignages d'art de la littérature française, d'autant que tous ceux qui montent s'orientent vers le nouveau pays conquis, délaissant avec joie les marais Pontins du naturalisme et la colonnade en ruines du Parnasse.

Le mouvement est admirable. On sent que l'époque de la reffloraison totale est proche.

De soudaines poussées littéraires, comme celles que nous signalons ici, l'attestent. Ce sont des bouffées de parfums soudains qui vous font ouvrir la fenêtre et crier malgré l'hiver que le printemps est là.

Ah! ce qu'il aura fallu de sève aux poètes et aux prosateurs de cette heure pour se dégager d'autrui, qui le dira? Il y a dix ans, d'un côté Hugo et Leconte de Lisle, de l'autre Zola emplissaient tout l'horizon. Ils étaient si grands et se haussaient si loin vers le soleil que presque personne ne parvenait à sortir de leur ombre.

Aujourd'hui les deux premiers ont été ensevelis dans l'admiration et s'y taisent; l'autre a été brutalement renversé. Il reste certes encore des maîtres, mais ceux qui les imitent sont, malgré leur habileté et leur mérite, rangés parmi les secondaires.

La personnalité, l'individualité, le mystérieux accord de l'écrivain et son temps produisant une harmonie inédite, voilà ce que l'on veut et ce que l'on recherche. Et c'est précisément ce que les poètes dont les noms se massent en cet article présentent à l'analyse et à l'admiration. C'est par eux que les lettres tant en Belgique qu'en France se renouvellent, bâtissant le palais d'art nouveau auquel on accole pour l'instant, comme enseigne, l'épithète de *Symboliste*, bien que toute épithète déplaise à la plupart des récents écrivains. Créer un art le plus personnel possible, se différencier les uns des autres, ne consulter que sa vision des choses, la produire en une forme à soi et se ficher des étiquettes, importe seul aujourd'hui.

ODILON REDON

Dans le *Courrier Français*, M. Frantz Jourdain continue la série : « Les Décorés, ceux qui ne le sont pas », par ce portrait d'Odilon Redon dont les dessins, pastels et lithographies comptent parmi les envois les plus intéressants du Salon de la *Libre Esthétique* :

« Si le public reste indifférent, les artistes (?) se montrent agressifs. Exaspérés de voir un homme faire de l'art uniquement pour le bonheur de produire, indemne de toute préoccupation pécuniaire, esclave de son propre idéal, ils souillent cette figure sereine du plus abominable outrage. « Odilon Redon — déclarent-ils négligemment — n'a aucune conviction, et son étrangeté ne formule, au fond, qu'un bas cabotinage. »

Ces plaisantins se trompent sciemment.

On ne risque pas toute une carrière, on ne renonce pas, volontairement, à sa part de fortune et de gloire pour la douteuse satisfaction de se mentir à soi-même et de poser devant une galerie qui vous couvre de huées. L'audacieux poète qui a essayé de matérialiser l'irréel, de corporiser le rêve, de formuler l'impossible, de fixer l'éphémère, de lutter contre le vertige de l'inconnu, celui-là est peut-être un halluciné, mais c'est à coup sûr un vaincu et un sincère.

A ses côtés, emporté par son imagination tourmentée et malade, on voyage dans un monde enténébré d'épouvante. Ces yeux sans orbite roulant éperdus dans l'infini, ces faces privées de crâne, figées dans une extase fantomatique, ces têtes chevelurées de flammes tournoyant dans l'éther, ces bouches sans lèvres crispées d'horreur, ces hippogriffes macabres se ruant vers quelque formidable cataclysme, ces théories de larves visqueuses, mutilées, grotesques et effroyables, ces monstres insexuels rampant dans la nuit, ces normes indécises et phosphorescentes grimaçant de muettes supplications, ces effarantes évocations de rêve, cet infernal grouillement de cauchemar, ces apparitions fantastiquement cruelles, ces dessins conçus dans une sorte de prurit de folie, captivent et passionnent, en vous enveloppant d'une lourde et impérative terreur.

Dans ces créations d'illuminé — échos d'un Au-delà menaçant — Odilon Redon ne se départit jamais d'une tenue, d'un style de maître. Ses lithographies, colorées et chaudes comme des Gustave Moreau, possèdent des noirs veloutés et caressants d'une admirable facture, les silhouettes effacées de ses êtres affectent des lignes délicatement harmonieuses, et certains profils de ses androgynes présentent la mystérieuse sérénité d'un Masaccio et d'un Botticelli.

L'artiste — qui n'a jamais obtenu la moindre récompense, le plus léger encouragement — vit très retiré dans un modeste appartement du faubourg Saint-Germain. Sa voix est douce, son regard sensible et son front garde la jeunesse des bons, sous les cheveux déjà grisonnants. Son âme, trop haute pour garder aucune des amertumes subies, oublie les basses attaques et les lâches méchancetés et se réchauffe à la compréhension enthousiaste de quelques esprits d'élite, tels que Mallarmé et Huysmans, qui respectent et aiment son talent.

Hé ! là-bas, les repus, les arrivés, les chamarrés, les bateleurs, les roublards et les fumistes, ohé, les souteneurs du boulevard de l'Olympe, arrêtez un moment la parade, descendez de vos tréteaux, ôtez vos casquettes à trois ponts... et saluez Odilon Redon qui passe. »

CONCERT POPULAIRE

La première audition, à Bruxelles, de la 4^e symphonie de Joh. Brahms (op. 97, *mi mineur*) et les exercices de virtuosité foudroyante de M. F. Busoni formaient les principaux attraits du troisième Concert populaire. Le charmant *Poème lyrique* de Glazounow et l'ouverture du *Vaisseau fantôme* complétaient le programme, très intelligemment composé.

La Symphonie de Brahms date de 1885. Il a donc fallu dix ans pour qu'on se résignât à la faire connaître aux Bruxellois. On se demande en vain pourquoi. Il paraît, au dire de quelques-uns, que c'est de la musique de pédagogue, sans inspiration ni chaleur, de la musique mathématique, rigide et glaciale comme un théorème de géométrie, de la musique à étudier dans les cours de composition et non à exécuter dans les concerts. Je ne sais si cette impression persiste après l'audition de dimanche. Il est difficile, en effet, de concevoir chose plus expressive et plus libre d'allures que l'*Allegro non troppo* qui sert de prologue à cette œuvre. C'est une sorte de *lied*, très doux et très chantant, d'un caractère mélancolique et pénétrant, coupé çà et là par les appels rustiques des cors et des bois, et se terminant par une explosion véhémente et passionnée, comme si le sentiment du début, concentré par la méditation et longtemps maîtrisé, ne parvenait plus à se contenir. Et l'on pense irrésistiblement à la solitude des bois et de l'automne, à l'obsession de pensées tristes et chères, à certains vers harmonieux de Verlaine :

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne
Faisait voler la grive à travers l'air alone...

L'*Andante moderato* est conçu dans une gamme analogue, avec une prédominance d'harmonies anciennes qui le colorent de teintes très particulières. L'*Allegro giocoso*, très vivant, très mouvementé, est d'une énergie rythmique et harmonique peu commune. Et tout à coup, aux premières mesures du final, l'œuvre s'agrandit, se sublime en quelque sorte et semble vouloir donner au sentiment élégiaque, qui domine l'œuvre, un caractère de grandeur et d'héroïsme. La construction de ce final a inspiré de nombreux commentaires. Au point de vue purement technique, c'est un chef-d'œuvre de science et d'invention. Brahms y a combiné la forme du rondo avec celle de la passacaille, employée par J.-S. Bach. Bornons-nous à dire, sans entrer dans d'autres détails, que le morceau tout entier est basé sur une mélodie, qui sert tantôt de basse continue, tantôt de *cantus firmus* et qui se maintient sans interruption pendant toute la durée de la composition. Malheureusement, le mouvement trop rapide pris par l'orchestre n'a pas permis d'apprécier à sa valeur l'allure grandiose de cette page maîtresse. Et notamment, le chant grave des trombones, qui, bien exécuté, produit un effet irrésistible, a manqué totalement d'ampleur et de gravité. — Un succès d'estime, plutôt modéré, a accueilli la Symphonie de Brahms. Qu'elle rentre dans les cartons pendant une nouvelle période de dix ans ! Elle peut attendre que les applaudissements viennent à elle, et son auteur, conscient de sa force, peut donner rendez-vous au public de l'avenir.

M. F. Busoni connaît tout ce qu'un pianiste peut savoir, et l'on sait ce que cela comprend aujourd'hui. Il appartient à l'école flamboyante. Mais il a plus que cela. On sent que sa virtuosité est guidée par une âme d'artiste, et telle interprétation de la *Berceuse* de Chopin, de la *Toccata en ré mineur* de Bach, par exemple, montre qu'on peut attendre de lui autre chose que de

la haute école pianistique. Mais alors pourquoi ce choix désastreux de morceaux? Liszt, Liszt et encore Liszt! Des gammes en tierces, qui montent et descendent, des accords jetés, avec des gestes ésotériques, d'un bout à l'autre du piano; des tonnerres dans les basses, des éclairs dans les notes élevées, tout l'attirail suranné de l'époque romantique! « Et c'est d'abord des trilles funambules, lancinants, spasmodiques, dévergondés, qui jappent, puis s'épuisent et expirent en un pieux rosaire de guéri. Alors s'élève une note isolée et tenue, calme comme un aérostat au-dessus de la foule des badauds. Et c'est le chant en kilomètres, pâle comme une romance de relevailles, soudain interrompu d'une lourde gamme comme une cloche dégringolant d'échafaudages trop bâtifs..., etc., etc. » Le succès de M. Busoni a été colossal. Ovation, rappels, cris d'enthousiasme, toute la lyre!

Le *Poème lyrique* de Glazounow est une des choses les plus séduisantes qui soient. L'orchestration est fluide, cristalline et d'une suprême distinction. Les idées sont gracieuses et harmonisées avec un art audacieux et consommé. Tout au plus le développement se répète-t-il un peu. Mais c'est chose étrange de constater combien ces compositeurs russes rappellent par moments certains de nos auteurs belges. A moins que ce ne soit le contraire?...

L. D.

Les Concerts du Conservatoire

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voulez-vous me permettre de profiter de la publicité de *L'Art moderne* pour signaler un abus dont se plaignent depuis longtemps nombre d'artistes et amateurs de musique bruxellois.

Il s'agit de l'organisation actuelle des concerts du Conservatoire de Bruxelles. Le Conservatoire donne tous les ans quatre grands concerts qui, grâce au talent des professeurs exécutants, grâce surtout à la haute intelligence et à la science musicale de M. Gevaert, auquel, comme tout le monde, je me plais à rendre hommage, — constituent de véritables événements en matière musicale.

Chacun de ces concerts est exécuté deux fois, la séance principale étant toujours précédée d'une répétition générale publique.

Quant je dis *publique*, je veux dire qu'elle l'est en principe, cette répétition générale. Elle ne l'est pas en fait, pas plus que le concert lui-même et c'est contre ce fait que je veux protester. Le Conservatoire étant en effet un établissement d'instruction à la charge du gouvernement, tout le monde contribué donc à son entretien, c'est pourquoi tout le monde, me semble-t-il, devrait, en payant sa place, pouvoir assister aux quatre grands concerts qui se donnent chaque année.

Il n'en est pas ainsi actuellement et dans l'organisation actuelle ne peuvent assister à ces concerts que les abonnés, des abonnés inamovibles promus à cette enviable dignité par M. Gevaert et l'administration des concerts du Conservatoire; abonnés inamovibles qui sont non pas des artistes, non pas non plus des fervents de musique qu'on rencontre toujours partout ailleurs où se donne de bonne musique, mais quelques rares privilégiés qui assistent à ces concerts par désœuvrement et par *genre* et qui, comme M. Gevaert l'a constaté publiquement lui-même à diverses reprises, troublent l'exécution des belles œuvres que l'on donne dans ce temple (privé) de la musique par des causeries vaines et déplacées.

L'administration du Conservatoire répondra sans doute à ma réclamation que les fervents de musique peuvent se procurer des troisièmes loges, ou des troisièmes galeries, les plus mauvaises places du théâtre, tout au moins pour la répétition. Cela n'est pas exact: l'on ne peut obtenir sa place d'avance en s'adressant à l'administration du Conservatoire et l'on ne peut, sinon par faveur spéciale et si l'on n'est pas leur client obtenir de places des marchands de musique établis aux portes du Conservatoire et qui délivrent exclusivement les billets qu'ils vendent eux sans aucun droit à leurs clients et amis. J'ai pour ma part vainement essayé de me procurer une place *quelconque* aux trois concerts qui ont été donnés cette année, et je crois qu'un grand nombre d'artistes et amateurs de musique sont dans le même cas.

Dans ces conditions, comme ma protestation n'est pas un fait isolé, mais qu'elle m'a été suggérée et qu'elle serait au besoin signée par un grand nombre d'artistes, privés comme moi du plaisir et de l'enseignement utile qu'ils pourraient retirer de ces concerts, je me permets d'espérer, Monsieur le Directeur, que vous voudrez bien vous joindre à moi pour demander *la suppression du système des abonnements annuels aux Concerts du Conservatoire, et l'attribution de la vente exclusive des billets donnant accès à ces concerts à l'administration du Conservatoire.*

C'est le seul moyen de donner à tous un droit égal à l'audition des chefs-d'œuvre que l'on y exécute; et si, par un scrupule difficile à justifier, et par cet amour pour la tradition que l'on rencontre dans toutes les administrations, celle du Conservatoire ne veut prendre qu'une demi-mesure comme remède à l'injustice que je signale, elle peut au moins prendre cette demi-mesure, en adoptant la réforme que je demande pour la répétition générale du concert, qui ainsi, et ainsi seulement, sera rendue publique.

J'espère que ma réclamation sera reconnue fondée et juste et que l'administration du Conservatoire voudra bien y faire droit. Je vous remercie d'avoir bien voulu l'accueillir dans *L'Art moderne*, et vous présente, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

OLIVIER-GEORGES DESTREE

L'ÉGLISE DE TERNATH

On restaure en ce moment l'église de Ternath. Ce monument, qui date du xv^e siècle, est une des curiosités artistiques les plus remarquables du pays. Sa tour ronde, contenant un escalier et surmontée d'une sorte de couverte muni d'un gros boulon, lui donne un aspect réellement original. La façade sud est formée de pignons surmontés de croix. Un porche, qui jadis était bombé et contenait les fonts baptismaux, y est adossé. Ce porche est une des curiosités de l'église et frappe le regard par sa position oblique.

L'intérieur de l'église a été remis dans son état primitif avec une exactitude scrupuleuse: les voûtes et les murs ont été débarrassés de l'épais badigeon qui les recouvrait; les fenêtres ont été reconstruites avec leurs réseaux très variés. Quelques-unes d'entre elles sont pourvues de vitraux d'une tonalité très douce et qui ne nuit en rien à l'ensemble architectural de l'intérieur.

Le vitrail de la fenêtre des fonts baptismaux est particulièrement remarquable. Il représente le baptême de Jésus. Le chœur est actuellement clôturé par une cloison en planches pour cause de grandes réparations, telles que le percement de nouvelles fenêtres gothiques, remplaçant les vilaines fenêtres actuellement

existantes, la construction d'un parement en pierres à toutes les faces du chœur, de nouvelles voûtes avec nervures et clés ornées.

De chaque côté du chœur, dans l'axe des bas côtés, on remarque un petit autel gothique en pierre blanche, curieusement fouillé. Au-dessus de ces autels, adossées au mur du transept, deux statues — à droite sainte Gertrude, la patronne de l'église, à gauche, la sainte Vierge — reposant sur des culs-de-lampe en pierre et surmontées de baldaquins également en pierre et sculptés avec richesse. Tous ces travaux sont exécutés sous la direction de M. l'architecte Van Ysendyck, qui restaure également l'église d'Anderlecht.

M. le curé de Ternath, qui est un connaisseur en matière d'art religieux, suit les travaux avec un soin assidu. Entièrement restaurée, l'église de Ternath sera assurément une des églises les plus enrichies du pays. (Journal de Bruxelles.)

Curieux rapprochement.

Se souvient-on encore du succès d'enthousiasme qui salua, à son inauguration, le monument d'Henri Regnault à l'École des Beaux-Arts de Paris, et la réputation d'originalité que l'on fit à la statue de la *Jeunesse* de Chapu, vue de dos et accrochant un rameau à la stèle du buste?

Ce fut le point de départ d'une mode et, depuis vingt ans, peu de piédestaux ont échappé, en France, à la figure de jeune fille palmant ou écrivant; c'était coté, dans le monde des sculpteurs, comme sujet éminemment français...

Or, ces jours-ci, feuilletant le Port-folio, nous retrouvâmes une photographie reproduisant le Lustgarten de Berlin avec la colonnade du vieux musée et le monument de Frédéric-Guillaume III, et nous nous remémorâmes la belle impression que nous fit cette jeune fille, vue de dos, et inscrivant un nom sur le piédestal du roi de Prusse.

Cette similitude d'attitude nous frappa et il nous parut intéressant de rechercher qui, de Chapu ou de Wolff, en avait eu le premier l'idée. — Or, le monument de Frédéric-Guillaume fut inauguré en 1874 : celui d'Henri Regnault date de 1876. — Tirez les conclusions vous-même.

PAUL GAUGUIN

Chaque fois qu'il exposa à Bruxelles, que ce fût aux XX ou à la *Libre Esthétique*, M. Paul Gauguin souleva, par ses hardiesses de peintre réfractaire aux formules, un joli tapage. On lira avec intérêt l'étude que lui consacra dernièrement M. Gustave Geffroy dans le *Journal* :

Paul Gauguin, — que j'ai peu rencontré, — que je cherche surtout à me définir à travers ses œuvres de périodes différentes, m'apparaît ainsi :

Une inquiétude et une volonté, — une recherche fébrile, une nostalgie de grand art, un désir violent d'échapper à l'art du passé, à l'art des originaux contemporains, — une pratique et un savoir qui le ramènent, comme malgré lui, en captif révolté, à cet art révolu qui l'obsède, — des évasions heureuses où il respire avec sauvagerie l'air de la liberté, — la main mise autoritairement sur ce qu'il entrevoit de nouveau, — une lassitude et une ambition.

Cela n'est pas commun dans le milieu d'art où sévissent les

imitations et les modes, et je me sens ému, pour ma part, par ces combats de l'esprit, par les contradictions naïvement et fortement révélées, par le spectacle d'un civilisé qui voudrait être heureux par l'instinct, malgré les traditions et les entraves sociales.

Paul Gauguin donne un de ces spectacles d'énergie, d'efforts pour se fuir et pour se trouver lui-même. Il sent en lui une force secrète qui voudrait se frayer passage et s'épanouir à travers l'amas de l'éducation, il secoue le fardeau, il s'acharne à vouloir vivre sa vie.

**

Une biographie rapide de lui, qui compléterait par des faits et des rappels de dates la tentative de caractérisation qui vient d'être faite, mentionnerait que Paul Gauguin a pris part aux dernières manifestations des impressionnistes, — qu'il exposait avec eux, en 1881, une étude de *Femme nue* qui est restée dans le souvenir pour sa hardiesse, sa tristesse, sa misère, et des paysages qui révélaient une parenté avec Cézanne, — qu'il a ensuite cherché des voies, changé sa manière, évolué. C'est la date de ses peintures de Bretagne où, tout en gardant des contacts avec les initiateurs rencontrés tout d'abord, Cézanne, Monet, Degas, Puvis de Chavannes, il s'est épris des frustes simplifications des artisans de calvaires et de vitraux.

On a vu, dans cette dernière formule, des toiles d'un ample dessin, d'un coloris éclatant, d'une humanité particulière, basse, lamentable, machinale. Par elles, l'artiste marquait sa décision d'échapper aux coutumes d'aujourd'hui, de remonter à l'art des naïfs, des enlumineurs, des tailleurs d'images, qui se satisfaisaient de colorations vives et d'à peu près de silhouettes. Il cherchait à réaliser, lui, homme d'aujourd'hui, un art semblable à l'art embryonnaire qui se révèle en durs coloriages, en lignes massives, aux devants d'autels, aux verrières, aux cimetières de villages que je sais bien.

J'avoue avoir souffert de ces recommencements voulus du pauvre art touchant et bégayant d'autrefois. Las de la Bretagne de romances montrée aux salons, j'eus une déception à voir Gauguin installer, en avant des champs d'or, des grèves pâles, des mers de saphir et d'émeraude, une Bretagne de visages à jamais condamnés, sans une lueur, pétrifiés, — morts. J'aurais voulu un art pénétrant les esprits, recueillant les pensées, discernant la grâce de résignation, la joie fine, l'expression mélancolique, touchante, — vivante.

**

Mais je crois que là encore, dans cette Bretagne, l'inquiétude était chez Gauguin, et qu'il rêvait autre chose dans le refuge du passé qu'il avait choisi, dans le parti pris de pensée et d'art où il vivait. Toujours est-il qu'il laissa tout là, qu'il voulut le voyage, le départ, et qu'il partit en bel aventurier de l'art, comme ces conquérants européens d'autrefois, qui s'en allaient vers le soleil, vers l'inconnu.

Il est, dit Charles Morice, son préfacier, — par son ascendance, un héritier tardif des Incas. Il a navigué longtemps, nous disait, il y a trois ans, Octave Mirbeau. Il voulut donc retourner au pays d'où il était venu, aux terres brûlantes où s'épanouit la flore des Tropiques. C'était là qu'il avait déjà trouvé les états de choses qui correspondent à l'intime de son être. C'est de là qu'il rapporte aujourd'hui ces peintures, ces sculptures.

Ce sont les paysages d'une terre de chaleur, des feuillages immobiles dans l'atmosphère, des eaux lourdes, des ciels pesants, des bords de mer, des entrées de bois, des champs familiaux, des

agglomérations de cahutes, — parmi lesquelles se dressent en vivantes statues les formes noires des êtres. « Des formes féminines noires, dit Morice. Le soleil les a brûlées, mais il les a pénétrées aussi. Il les habite, il rayonne d'elles, et ces formes de ténèbres recèlent la plus intense des chaleurs lumineuses. »

La nature de Gauguin s'affirme, règne, me semble-t-il, en ce pays qui m'est inconnu, que beaucoup de nous n'ont encore vu que par les descriptions du *Mariage de Loti* :

« Le soir, nous étions presque arrivés à la zone centrale de l'île tahitienne; — au-dessous de nous se dessinaient dans la transparence de l'air tous les effondrements volcaniques, tous les reliefs des montagnes, — de formidables arêtes de basalte partaient du cratère central et s'en allaient en rayonnant mourir sur les plages. Autour de tout cela, l'immense océan bleu; l'horizon monté si haut, que par une commune illusion d'optique, toute cette masse d'eau produisait à nos yeux un étrange effet concave. La ligne des mers passait au-dessus des plus hauts sommets; l'Oroena, le géant des montagnes tahitiennes, la dominait seul de sa majestueuse tête sombre. Tout autour de l'île, une ceinture blanche et vaporeuse se dessinait sur la nappe bleue du Pacifique : l'anneau des récifs, la ligne des éternels brisants de corail.

Çà et là, chez Gauguin, le regard hésite sur la nature du sol, sur le modelé d'une forme. Mais l'impression d'ensemble est forte et saisissante. Du centre de la salle, tout ce Tahiti aux murailles est du bel art de décoration. L'artiste assemble les couleurs violentes avec un sens certain de l'harmonie. Si l'on va aux œuvres, un mélange d'existence libre et de rêveries superstitieuses apparaît. Tout un côté de civilisation primitive, fruste, se révèle, dans les toiles, et dans les très beaux bois sculptés, façonnés en idoles. Mais j'ai surtout l'émotion de la certitude, lorsque j'ai la rencontre subite et sûre de l'humanité, — par tel visage aux yeux purs, où commence de poindre une malice de jeune animal, — par ces fillettes aux blouses roses fanées, — par ces femmes qui regardent, qui respirent, qui surgissent parmi nous avec leur grâce naturelle, celle-là surtout, en vêtement violet, un peu penchée, si réelle, barbare, somptueuse et fine.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'auteur sur les gravures.

Le tribunal de la Seine a dernièrement décidé que la reproduction par la gravure d'une œuvre d'art constitue elle-même une œuvre d'art, dont la propriété est indépendante de l'œuvre originale, et que les travaux préliminaires auxquels l'artiste s'est livré, dessins, esquisses ou copies, constituent également des créations personnelles qui ne se confondent pas avec l'œuvre définitive.

En conséquence l'artiste qui tient d'une convention le droit de reproduire par la gravure une œuvre d'art est propriétaire des copies qu'il a dû faire en vue de cette reproduction et il peut légitimement les transmettre à des tiers.

C'est en faveur du graveur Marcelin Desboutin que cette intéressante décision a été rendue. Desboutin avait été chargé par un M. Malvilan de reproduire par la gravure cinq panneaux décoratifs de Fragonard. Un contrat d'association prévoyait, pour l'artiste et pour le propriétaire des œuvres, une part égale de bénéfices dans la vente des épreuves, mais le premier se réservait le droit de

prendre librement, pour faciliter son travail, tous les renseignements et copies nécessaires : photographies, dessins, peintures à l'huile, aquarelles, etc.

Il fit entre autres cinq copies à l'huile, qu'il vendit à son profit. C'est au sujet de cette vente que M. Malvilan assigna l'artiste pour le voir condamner à lui restituer les cinq toiles en question et à lui payer en outre 25,000 francs à titre de dommages-intérêts.

Le tribunal a, pour les motifs énumérés ci-dessus, repoussé cette singulière prétention et condamné le demandeur aux dépens.

Memento des Expositions

ANGERS. — Exposition nationale d'art moderne et d'art retrospectif. 12 mai-1^{er} septembre 1895. Envois du 5 au 20 avril. Transport gratuit des œuvres admises. Renseignements : Commissaire général de l'exposition, Hôtel de Ville, Angers.

BORDEAUX. — *Société philomathique*. Treizième exposition de l'Industrie et des Beaux-Arts, des Arts industriels et de l'Art ancien. Du 1^{er} mai au 15 octobre 1895.

BRUXELLES. — Maison d'Art de la Toison d'Or. Exposition permanente d'art et d'art appliqué. Prochainement, exposition (pour la première fois en Belgique) de verres, vitraux, émaux et appareils d'éclairage de MM. Tiffany, de New-York.

PARIS. — Salon de 1895 (Champs-Élysées). 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars; sculpture, 1^{er}-5 avril; médailles, bustes, statuettes, objets d'art, etc., 1^{er}-3 avril; architecture, gravure, lithographie, 2-5 avril. Renseignements : Secrétaire de la *Société des artistes français*, Palais de l'Industrie, Paris.

Id. — Salon de 1895 (Champ-de-Mars). 25 avril-30 juin. Délais d'envoi : peinture, gravure, 18-20 mars; sculpture, 25-27 mars; architecture et objets d'art, 29-31 mars. Pour les sociétaires et associés : peinture et gravure, 2-4 avril; sculpture, 8-10 avril; architecture et objets d'art, 6-8 avril. Renseignements : M. le Président de la *Société nationale des Beaux-Arts*, Champ-de-Mars, Paris.

LA HAYE. — Exposition internationale de tableaux et aquarelles de fleurs et de fruits. 9-30 mai. S'adresser avant le 29 avril à M. le Directeur de la Société royale de zoologie et de botanique, à La Haye. Délai d'envoi : 1^{er} mai.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'est ouvert hier pour les membres et pour les artistes. De l'avis unanime, c'est la manifestation d'art neuf la plus importante qui ait jamais eu lieu en Belgique. La diversité et le choix des envois, le groupement des objets d'art, leur présentation originale, tout concourt à constituer une exposition de premier ordre, où se rencontrent les tendances les plus opposées.

La section des objets d'art, exceptionnellement fournie, a, d'emblée, remporté un très grand succès. On a particulièrement admiré les tasses et les bijoux en émail translucide de M. Thesmar, les verres intaillés et ciselés de MM. Daum, les grès flammés de MM. Delaherche, Dalpayrat et Lesbros, Bigot et Damouise, les spécimens de verres artistiques de MM. Powell, les reliures de MM. Cobden-Sanderson, Dent, R. Wiener, Camille Martin, etc., l'ensemble de décoration et d'ameublement, tout à fait charmant, de M. Gustave Serrurier, la décoration de portes en carreaux polychromés de M^{lle} Anna Boch, les tapis artistiques de M. F. Aubert et de la manufacture belge *La Royale*, les étains, médailles, bijoux, etc. de MM. Charpentier, Paul Du Bois, Victor Rousseau, les meubles de M. G. Hobé, les grès et bois de M. Carabin, les napperons en soie et lin exécutés sur des dessins spéciaux de Walter Crane, les illustrations de MM. Gaskin, W. Morris, A. Beardsley, etc., etc.

La Société anonyme *L'Art*, expose, pour ses débuts, outre un choix de vases revêtus d'émaux variés, tout un service de toilette d'un ton vert sombre d'une grande richesse.

Nous reviendrons sur ces envois, qui donnent à l'ensemble du Salon une gaieté charmante. Nous analyserons aussi en détail les œuvres de très sérieuse valeur qui s'alignent à la cimaise.

Bornons-nous aujourd'hui à signaler cette nouvelle victoire de l'art jeune. Au « private view » d'hier assistaient le dessus du panier des artistes belges et, parmi les étrangers, MM. Thesmar, Thaulow, Stremel, Alexandre Charpentier, Carabin, Aubert, Pierre Roche, J.-A. Daum, Delaherche, etc., etc.

Le Salon de la *Libre Esthétique* sera accessible au public aujourd'hui dès 10 heures du matin. La première conférence littéraire sera faite le mardi 5 mars prochain par M. Camille Maclair. Le premier concert, donné par MM. A. Marchot, ten Hlave, Van Hout, Jacob et Théo Ysaye, est fixé au jeudi 7 mars.

Il se prépare pour aujourd'hui dimanche, au Conservatoire, une séance de musique de chambre qui, paraît-il, comptera parmi les meilleures.

On y entendra, outre le Sextuor de Beethoven et une œuvre nouvelle de Reinecke, exécutés par des groupes d'instruments à vent, l'admirable Sonate en *ut mineur* pour piano et violon de Beethoven, interprétée avec le concours de M. Lerminiaux, et plusieurs compositions nouvelles, notamment *la Lyre et la Harpe* de Saint-Saëns, et *l'Absence* de Sarreau, que chantera M^{me} Lammers, une artiste bordelaise, inconnue encore à Bruxelles, et qui obtint récemment de grands succès à Paris, aux Concerts Lamoureux et Colonne.

On dit le plus grand bien de cette cantatrice, une des meilleures élèves de Sarreau, qui fut le maître de notre ténor Cossira.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — I. *École libre d'enseignement supérieur* : M. Parmentier donnera sa 16^e leçon de comptabilité, cours annexé à la candidature en droit, le vendredi 1^{er} mars 1895, à 9 heures du soir.

II. *Institut des hautes études* : Lundi, 25 février, à 8 heures du soir, M. Emile Verhaeren : Les Renaissances en Europe, 3^e leçon. — Mercredi, 27 février, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les Arts industriels et d'ornementation, 15^e leçon ; — le même soir, M. de Paepé : Chimie industrielle, 5^e leçon. — Vendredi, 1^{er} mars, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 17^e leçon. — Samedi, 2 mars, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 17^e leçon.

LA DÉCORATION DU JARDIN BOTANIQUE. — Par contrat du 30 juin 1893, MM. Ch. Vanderstappen et Const. Meunier se sont engagés à exécuter toutes les maquettes au quart de la grandeur d'exécution des groupes et des statues destinés à cette décoration. Ce travail est aujourd'hui terminé. Il comporte :

Quatre modèles de groupes de figures et animaux de 2 mètres de hauteur, par MM. Dillens, Mignon, Charlier et V. De Haen, 24,000 francs.

Deux modèles de statues de 2^m,20 de hauteur, par MM. De Mathelin et Van Hove, 6,000 francs.

Quatre modèles de motifs d'animaux, de 1^m,65 de largeur sur 0^m,80 de hauteur, par MM. Samuel, Hérain, Gaspar et Namur, 8,000 francs.

Quatre modèles de motifs d'oiseaux (1^m,50, ailes déployées), par MM. Bonquet, Crick, Weygers et Van Heffen, 8,000 francs.

Deux modèles de candélabres, par M. Rousseau, 3,000 francs.

Un autre travail collectif de sculpture ornementale d'une certaine importance, en cours d'exécution, celui de la décoration sculpturale extérieure du nouveau Musée des Beaux-Arts d'Anvers, est mentionné comme suit :

Ce travail comporte deux groupes en cuivre repoussé par M. Th. Vinçotte, 90,000 francs.

Sept statues allégoriques par MM. Ausoon, Dufurs, T. De Plyn, Duceaju, Joris, J. De Brackeleer, Pécher et Van Beurden, 40,000 francs.

Un bas-relief (armes de la ville d'Anvers), par M. G. Geefs, 10,000 francs.

Deux groupes au-dessus des deux piédestaux, par MM. Mignon et Fabri, 30,000 francs.

Une frise ornementale, 30,000 francs.

Onze bustes d'artistes, par MM. Braecke, Pollard, Van Rasbourgh, Dupon, Vander Linden, Duwaerts, De Plyn, Dupuis, Weyns et Pecters, 16,500 francs.

Soit, au total, une commande de 216,500 francs, dans laquelle l'Etat intervient à concurrence de 100,000 francs.

Un important musée local vient d'être fondé à Bâle, sous le titre de *Musée historique*. C'est le musée de l'histoire du canton de Bâle, et le musée de l'histoire suisse. Nous l'avons visité dernièrement. Il est installé dans l'ancienne église des Cordeliers. On y remarque un grand nombre d'objets curieux : des meubles, des céramiques, de la ferronnerie, des sculptures, un superbe retable d'autel placé dans le chœur de l'église, etc.

La Commission qui a institué ce musée s'est ingéniée à y établir, sur l'emplacement des anciennes chapelles, des reconstitutions de chambres et de pièces, garnies de leur mobilier archaïque.

L'ensemble est intéressant et varié. On y admire notamment les fragments de la célèbre fresque de Holbein, *La Danse des Morts*, une vingtaine de figures qui, seules, ont échappé aux ravages du temps.

André Theuriot, qui raconte dans un article publié ces jours-ci par *le Journal*, une visite qu'il fit au Musée de Bâle, souhaite avec raison voir ériger dans les provinces françaises des musées analogues d'art et d'ethnographie populaires. Il annonce à ce propos la fondation d'une société dont voici le programme :

« Répandre le goût des études traditionnelles françaises, réagir dans la mesure du possible contre l'unification chaque jour plus complète des mœurs et des modes, mettre en relief les industries d'art propres à chaque région, les légendes, les chants et les littératures populaires... Faire respecter les mille objets de la vie locale ayant un caractère d'originalité, faire connaître par des expositions, des représentations, des auditions et des conférences, le parler, la musique, les danses de chaque province... »

Il est grand temps, en effet, qu'on sauve ce qui reste des traditions locales. Et ce qui est tenté en France, il serait bien utile de le faire en Belgique où les mœurs pittoresques, les costumes, les chansons populaires disparaissent de nos provinces les plus caractéristiques.

ESSEX & COMPANY.



WALLPAPER PRINTERS.
116 & 114 VICTORIA ST. SW
& ESSEX MILLS BATTERSEA

LES
ÉCHANTILLONS
&
UN STOCK
IMPORTANT
— DE
NOS PAPIERS
SE
TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT
M. G. HOBÉ
47, Boulevard
de Waterloo
BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER
SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

OUVRAGES D'ART ET DE BIBLIOPHILIE

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et dessins de F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des encyclopedes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — UNE PREMIÈRE AU JEUNE BARREAU D'ANVERS. — LES THÉÂTRES A LONDRES. « *The Shop Girl* » au *Gaiety theatre*. — EXPOSITION DE M. ET M^{ME} RODOLPHE WYTSMAN. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Ames de couleur*, par Henry Maubel; *Scherzo*, par Ernestine van Hasselt. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — INSTANTANÉ. *Maria Legault*. — PETITE CHRONIQUE.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

(Premier article.)

L'annuelle promenade d'art, à la *Libre Esthétique*, s'interrompt cette année, dès les premiers pas, devant quelques œuvres de Meunier, de Heymans et de Guillaumin. C'est d'eux que nous allons écrire en ce premier article.

On a dit sur Meunier les choses essentielles. Il a donné à la pitié humaine une voie nouvelle, à l'idée de notre temps un appoint esthétique soudain, à la forme du mouvement et de la stature corporels une expression inédite. On sait de quelle classe sociale il est le poète et combien un artiste tel que lui se profère à cette heure de notre siècle — inévitable. Tous les grands peintres, tous les grands sculpteurs sont marqués de cette nécessité. C'est leur temps qui les réclame et pour

ainsi dire qui les fait. On songe, devant leurs œuvres, à tout autre chose qu'au monsieur qui dégrossit un bloc de marbre, qui moule un plâtre ou coule un bronzé. Le nom disparaît, l'individu s'évanouit. Le marbre on pourrait croire qu'il fut taillé par l'idée elle-même qu'il incarne, pour que cette idée se fasse visible, certaine et évidente à tous les yeux que désormais elle hantera.

L'art de Meunier arrive à cette généralisation aisément. De plus en plus l'accident en est banni; on n'est plus sollicité que par l'ensemble, par la simplification et pour ainsi dire par l'économie du sujet présenté. L'illusion naît que chaque bas-relief a été fait d'un coup, en une fois.

Les acteurs des scènes intitulées : *Le Feu, la Terre, l'Eau*, se fondent en un type, type que Meunier a trouvé comme tous les forts et les puissants trouvent le leur; type faisant songer à quelque tête romaine, — cheveux ras, front lisse, nez droit, arcade sourcilière nette, menton dur — type de volonté et d'endurance, avec de la fierté et de la décision dans les yeux et de la ténacité dans les plis de la bouche et le bloc de la mâchoire; type qu'il multiplie, qu'il prodigue, qu'il aime parce qu'il rêve peut-être un tel visage au peuple lui-même qui regarde sa vie monter. Tous les personnages, à moins qu'ils ne soient des vieillards, se rapprochent de cette synthèse. Non seulement les faucheurs et les débardeurs sont frères des chauffeurs et des marteleurs,

mais le *Père Damien* lui-même et l'*Enfant prodigue* né leur sont pas étrangers.

Quand Meunier attaque un sujet, ce n'est jamais la beauté, c'est toujours le caractère qui le préoccupe. Celui-ci règne en toute son œuvre. Il domine sa manière de traiter le corps : os, muscles, chair. La correction n'est guère son fait. Mais il n'est point dans toute cette série de sculptures un bras, un torse, un dos qui ne soit gonflé de vie, qui ne puisse agir, se mouvoir, qui ne soit une expression ou calme, ou le plus souvent violente, de la force. La force, Meunier la modèle comme personne.

La *Glèbe* est un morceau admirable où la nature elle-même, en un bourrelet de nuages, semble se muscler tout à coup; le cheval du débardeur d'Anvers est d'une vigueur et d'une solidité plus intense encore parce qu'elle est placide. Par contre, quand les sujets de déchéance et de ruine sollicitent Meunier, c'est un Christ vidé de force, une loque humaine qu'il nous présente, c'est un corps non pas moralement épuisé, mais physiquement déjeté et ravagé qu'il abat devant notre commisération.

Ses dessins rehaussés de couleurs et les fusains ne font que souligner cette impression de robustesse tragique et noire qui se dégage de l'œuvre entier. Ici, c'est vers les choses : estacades, échafaudages, cheminées énormes, hangars gigantesques qu'il mène son goût du pittoresque et du caractère. Et c'est encore la force du bois, du fer et de l'acier qu'il célèbre, sous des ciels de deuil et de fumée, en des atmosphères de tristesse opaque, s'entêtant en des mélancolies comme si toute la vie qu'il surprend au fond des êtres et des choses avait comme le regret d'être opprimée par les heures mauvaises que notre temps leur fait traverser.

L'*Hiver* de Joseph Heymans apparaît délicat, fin et puissant. L'atmosphère trouble, où quelques flocons de neige volettent, est d'une belle justesse d'observation. Ce peintre s'affranchit de plus en plus de son ancien procédé, un peu lourd, pour inaugurer une manière de rendre la nature avec ses mille nuances et ses mille délicatesses de tons. L'opacité a disparu. La facture devient de plus en plus menue et vibrante; les repoussoirs sont écartés, l'œil déjà si juste perfectionne encore la sensibilité de son regard.

Et ce métier, qui d'année en année s'assouplit, ne fait, chez M. Heymans, que se mettre humblement au service de l'émotion. On surprend chez lui l'amour de ce qu'il traduit. Les choses ne lui disent point leur mystère; elles le lui chantent. Et dans les *Fonds de Bertogne* on surprend la fraîcheur des pierres, la voix de l'eau et le charme du bois, de même que dans l'*Hiver* on sent le village, enseveli en des décembres ou des janviers, battu par le vent, visité par les givres et les neiges, et rien n'en donne plus nettement l'impression

que ce coin ouvert d'étable où la vie hivernale de la ferme se devine tout à coup.

Oh! la merveille en ce premier Salon que la *Vue de Paris* par Guillaumin. Quel franc, solide, hardi et puissant métier. Quelle spéciale et heureuse et claire harmonie de tons. En bien des tableaux de ce maître persiste cet adorable ton rose dont il imbibe son atmosphère. Parfois ce ton tourne vers une teinte vineuse, mais toujours cependant il marque, sinon de charme du moins de saveur, les larges aspects de quais et de ponts que Guillaumin a notés au long de la Seine. Avec Cézanne, dont le faire solide et ferme requiert àprement, il forme groupe dans l'impressionnisme. Ils tranchent par la brutalité et le côté fruste de leur faire sur la manière ouatée d'un Renoir ou la souplesse d'un Manet. Jusqu'à ce jour, Guillaumin n'a guère attiré vers son art. Mais il ne se peut que son isolement continue et déjà croyons-nous voir, dans quelques toiles de M. Georges Pissarro, son influence poindre. Guillaumin, dont il nous fut donné d'admirer plusieurs lots d'œuvres chez des amis, est un peintre de belle rusticité saine et violente. Les arbres, les fleurs, les moissons, les rivières, les berges, la campagne, la banlieue, il les a peints en tons chauds et vigoureux, il les a rendus à gros traits, amalgamant des jaunes cuivreux, des rouges et des roses violacés, des verts puissants, faisant vivre les choses d'une grosse vie chaude.

A noter encore la *Panthère* de M. Gaspar, contractée en un beau mouvement félin. Et les noms de M^{lle} Breslau, Morren, Baertsoen, Félix Pissarro et Besnard.

L'an dernier, l'entrée à la *Libre Esthétique* semblait un énorme vestiaire où l'on avait accroché à la hâte des dessins; cette année, un tas de belles œuvres alignées à la rampe en font un admirable Salon.

UNE PREMIÈRE AU JEUNE BARREAU D'ANVERS

Un besoin de théâtre nouveau se fait sentir en Belgique, au milieu des besoins nouveaux de tous genres qui tourmentent ce singulier pays devenu, tout à coup, par une explosion de tentatives et un étonnant concert d'efforts, le plus curieux foyer d'événements et le plus énigmatique, préparant, d'après les vraisemblances, d'étranges surprises dans tous les genres.

Et parmi ce groupe du Barreau, si remuant, si compliqué d'opinions diverses et contradictoires, microcosme de notre société entière, où l'on retrouve tous ses travers, toutes ses vertus, toutes ses faiblesses et toutes ses énergies, voici qu'à deux reprises une tentative se manifeste vers les œuvres de la scène. Il y a peu d'années, c'était la Conférence des jeunes avocats de Bruxelles qui jouait *Omnia Fraternali*, cette revue amusante, critiquant les hommes et les choses du jour, d'un esprit léger et piquant. Voici maintenant la Conférence d'Anvers qui produit une œuvre sortant du présent, envisageant avec pénétration l'avenir, mettant en relief ses espérances et ses déceptions possibles, dans un

ensemble à la fois amer et joyeux, sarcastique et incongru, avec cette séduction rare que l'auditeur ne sait jamais exactement démêler le fond de l'âme des auteurs, inconsciemment et tragiquement obscurs. Le titre : *Un Procès en l'an 2000*.

Nous avons assisté avec un étonnement et un intérêt croissants à cette production qui a captivé notre attention pendant plus de deux heures. L'imprévu était extraordinaire, aussi grand, peut-être, pour les acteurs devant le succès grandissant, que pour les spectateurs menés par des chemins inconnus, serpentant en laëis bizarres.

C'était, en apparence, d'une simplicité extrême. Point de décors, point de théâtre machiné. Une simple estrade comme au temps des mystères joués par la vieille Basoche sur la table de marbre en la grande salle du Palais à Paris. Onze personnages, en costume de ville, sauf trois en robe d'avocat. Une figuration rudimentaire : A la droite des regardants, LE MAGISTRAT, assis à une petite table. A gauche, L'AVOCAT et LE MINISTRE PUBLIC, côte à côte, presque la main dans la main, à même hauteur d'*impodium*, à une autre petite table. Dans l'intervalle, reliant ces deux actes, sept chaises et, sur ces chaises, en commençant par le côté du magistrat, sept individualités, entités mystiques réalisées en d'humaines individualités connues dans les couloirs judiciaires : LE PHYSIOLOGUE, LE GÉNÉALOGUE, LE PSYCHOLOGUE, LE SOCIOLOGUE, L'HYPNOTISTE, LE MAGE, L'ANANKISTE.

Enfin, un peu en arrière, un tableau noir, et debout, la craie à la main, un CALCULATEUR.

C'est ce personnel, à première vue extravagant, qui va procéder à l'instruction et au jugement du Procès de l'an 2000. Voici ce litige à la fois carnavalesque et profond.

En l'an 2000, quiconque viole les justes lois de l'époque n'est plus considéré comme un coupable mais comme un malade. Il a droit, non pas à la peine, mais au traitement. Aussi est-il devenu inutile de poursuivre les délinquants; ils se présentent eux-mêmes, se plaignant à la Justice de leurs prédispositions illicites comme aujourd'hui on se plaint au médecin de ses souffrances. On les juge, comme on ausculte, on les examine en les diagnostiquant. C'est de la clinique ingénieuse et compatissante au lieu de la procédure menaçante et impitoyable du code d'instruction criminelle sous lequel nous avons l'avantage de vivre.

En l'an 2000 la loi veut qu'à trente ans, au plus tard, tout citoyen ait satisfait au devoir de prendre femme et de créer une famille monogamique. Quiconque y manque commet un délit, c'est-à-dire qu'il est tenu pour malade et a droit au traitement. A cet effet, il adresse une requête au Magistrat, exposant son cas et demandant l'examen médical. A cet effet, on réunit la Cour du district de l'inculpé volontaire, composée des onze fonctionnaires énumérés tantôt.

Le Magistrat lit la requête. Oh! est-elle comique et grave celle de l'espèce, lue avec une solennité froide et hâtée, répondant bien à l'esprit de son ministère en ces temps futurs géométriques où tout homme a perdu son nom et n'est plus qu'un numéro sur le bel échiquier de l'organisation nouvelle et où le juge n'est plus qu'un AUTOMATE, montrant sa décision comme sur un cadran de dynamomètre l'aiguille dès que le coup de poing est donné. Dans l'espèce, il s'agit d'un célibataire atteint d'une INFIDÉLITE aiguë. Il n'a pu se marier parce qu'il aime toutes les femmes, parce qu'il se sent incapable de se contenter d'une seule. Il demande qu'on lui indique le remède, car il croit sa maladie curable, et il a grand intérêt à le croire puisque, si elle était incurable, ce serait la mort,

la peine capitale, en l'an 2000, étant établie pour tout ce qu'on ne peut guérir.

La requête lue, le Magistrat, « au nom de ce qui fut, de ce qui est et de ce qui sera » remplaçant le « au nom du peuple belge », les mortels de l'époque ayant une plus juste idée des puissances qui dirigent les événements, déclare les débats ouverts et fait porter au Calculateur, la main levée tenant la craie symbolique, emblème du blanc sur noir, c'est-à-dire de la lumière éclairant les ténèbres, du génie du bien Ormuz opposé au génie du mal Arriman, de calculer suivant les lois des nombres, ces agents muets du mystère, sans toutefois avoir peur de se contredire « attendu qu'il est expert ».

La parole est donnée à l'avocat du requérant. Il paraît que chacun des confrères qui jouèrent cette fantaisie pénétrante, après avoir reçu communication du thème général, avait été laissé libre de composer son rôle lui-même, et qu'ils y procédèrent avec une discrétion rigoureuse, nul n'ayant révélé, si ce n'est à la représentation même, le couplet dramatique qu'il avait imaginé. Aussi la variété et l'originalité ont-elles été extrêmes, alors pourtant que l'unité, si fortement établie par la conception générale de l'œuvre, se maintenait avec une solidité parfaite. Il eût fallu entendre l'ingénieur exposé des souffrances et des remords de cet Infidèle, accompagné des tentatives de justification de sa papillonne! Les aperçus ingénieux, le batifolage risqué, les sous-entendus ou le confidentiel de l'amour croustillait devant un public en grande partie composé d'Anversoises de tous les gabarits de beauté et d'âge fort émoustillées.

C'est le tour du ministère public. Un avocat général de l'avenir, absolument affranchi de morgue et de personnel gonflement, ne souffrant aucunement de se trouver, comme plancher, au même niveau que l'avocat, qu'il traite en copain et qui le lui rend en bon camarade, s'attelant avec lui à un but unique : non le succès notoire, non la condamnation d'un pauvre diable, mais tout simplement l'éclaircissement de la cause.

On a entendu le Réquisitoire et la Défense, si ça peut encore se nommer ainsi en l'an d'impartialité 2000. Les juges vont donner leur avis après un serment où il est fait invocation aux forces naturelles, arbitres des phénomènes, lois immuables et impassibles de l'univers. Chacun a autant de voix qu'il convient d'en accorder à l'entité qu'il incarne. Ainsi le Physiologue qui n'examine le patient qu'au point de vue des matérialités corporelles, de l'habitus physique, n'a qu'un vote, tandis que l'Anankiste, auquel on arrive en fin dernière, après avoir passé par l'échelle ascendante des cinq autres spécialistes, en a sept, le plus grand nombre, le nombre fatidique antique, parce qu'il personnifie le grand dieu, le dieu maître de tous les autres, le HASARD redoutable et aveugle, le DESTIN goguenard et terrible.

Et comme il faut que le Hasard reste entier dans l'imprévu de ses apparentes folies et de ses déraisons, on fait sortir l'Anankiste de l'audience pour qu'il puisse juger sans rien connaître, les yeux fermés et les oreilles bouchées.

Chacun des juges s'avance à son tour sur le devant de l'estrade, debout et découvert, pour exposer ses recherches et donner son avis. Il est difficile d'imaginer la fantaisie et l'amusant de ces déclarations saugrenues et profondes, où chaque plaisanterie laisse voir un dessous sérieux et triste, scrutateur de pensées. Difficile aussi d'imaginer la diversité du dessin et du coloris de ces morceaux humoristiques récités par des personnalités antipodiques avec un naturel incomparable. On assure que le Barreau

de Bruxelles va inviter cette troupe improvisée à venir renouveler dans la capitale cette satire aristophanesque. Nous n'exagérons donc pas en disant : l'événement prochain fera mieux que les rapides coups de crayon que nous pourrions donner ici.

Pendant une heure ont défilé, en réjouissant cortège, avec l'abondance des plaisanteries rabelaisiennes, les réflexions humoristiques, les mots profonds, les calembours, les choses sérieuses et les balivernes. L'endroit et l'envers de la médecine, de la procédure, de l'atavisme, ont été tournés et retournés. Chacun a eu sa voix, son geste, ses allures. Le kaléidoscope a fonctionné en des associations d'idées et de mots d'une richesse séduisante. Tous les avis sont donnés. Le Calculateur, qui a inscrit sur le tableau les chiffres représentatifs de chacun d'eux, fait une addition et une division. La peine apparaît en son exactitude authentique. Il est fait droit à la requête du célibataire malheureux, il obtient un traitement aux frais de l'État, on va l'enfermer, le soigner, le purger, le cataplasmer pendant trois cents jours.

La Cour se retire au milieu d'applaudissements interminables. Assurément les courtes lignes qui précèdent ne peuvent donner qu'une superficielle idée de cet échantillon d'un théâtre spontané où les auteurs ont cru ne faire qu'une plaisanterie, alors qu'en vérité ils ont réuni une œuvre qui rend songeurs ceux qui pensent à faire du neuf en ce difficile domaine.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

IV. « The Shop Girl » au Gaiety theatre.

C'est, plus qu'en aucun théâtre anglais, à la Gaiety que s'affirme l'humour britannique dans des pièces dont la fantaisie exubérante justifie le succès. Il y a là un genre de spectacle très particulier, sans analogie avec nos comédies de mœurs, avec nos drames, avec nos opérettes et nos ballets, et qui participe de toutes ces manifestations à la fois. On y chante, on y parle, on y danse, et les clowneries les plus folles alternent avec les scènes sentimentales et les épisodes dramatiques.

Vous souvenez-vous de ces deux conceptions extravagantes, *Carmen* et *Faust-up-to-date*, qui inoculèrent à Bruxelles, voici trois ans, le virus de l'inférial *Ta-ra-ra-boom-de-ay* et du « Pas de quatre » ? C'était (ah ! les jolies filles aux cuisses couvertes de brillants, aux souples vêtements couleur de feu, couleur d'eau, couleur de nuée !) c'était la troupe de M. George Edwardes, directeur du Théâtre de la Gaiety, en tournée d'initiation à travers le continent, qui nous les fit connaître. Elles nous laissèrent, avec quelque ahurissement, la joie des harmonies chatoyantes qui régalaient nos yeux et le souvenir des rythmes enlaçants auxquels s'abandonnaient les danseuses. Mais le spectacle nous parut d'une puerilité excessive et il y eut, parmi les Bruxellois au sens pratique, mûris aux répertoires du Théâtre du Parc et du Théâtre Molière, quelques belles explosions d'indignation.

C'est dans leur cadre, en ce ravissant Théâtre de la Gaiety qui est bien le plus séduisant de la métropole, qu'il faut voir les « musical farces », dont *Carmen-up-to-date* ne nous a donné qu'une idée imparfaite. Il y a dans les costumes, dans les décors, dans les accessoires, de tels raffinements d'élégance, les acteurs déploient un tel brio, une fantaisie si prodigieuse et le coq-à-l'âne est traité de façon si magistrale qu'il faudrait, ma foi, pour ne pas

(1) Voir nos nos des 3, 10 et 17 février derniers.

rire et s'amuser de tout cœur, être bâti en granit d'Écosse. J'avoue naïvement avoir, durant trois heures et demie, sans plus de repos qu'un entr'acte de quinze minutes, pris un très vif plaisir à écouter les invraisemblables histoires que raconte, sous le titre : *La Fille de boutique*, M. H.-J.-W. Dan, avec la complicité de M. Ivan Cargyl, musicien, installé en personne au pupitre du directeur, en gants blancs, selon l'invariable usage des chefs d'orchestre londoniens.

Il est question, en ce tissu d'inventions à la fois enfantines et enchevêtrées, d'innombrables millions suspendus sur la tête d'une demoiselle de magasin employée aux « Royal Stores », qui sont un *Bon Marché* ou un *Louvre* anglais. Mais il s'agit de découvrir parmi toutes ces dames — et le lot en est joli — l'authentique héritière. On pressent les compétitions, la chasse exaspérée, les fausses pistes, les erreurs, les complications de toutes sortes que fait naître, aux Royal Stores d'abord (1^{er} acte), puis au Bazar de charité de Kensington (2^e acte), la verve de l'auteur, merveilleusement servie par ses interprètes.

Il n'y a pas moins de vingt-sept personnages sur l'affiche, sans compter les choristes, les figurants et les danseuses. Car on danse tout le temps dans ces pièces anglaises, et l'on danse à ravir. Miss Topsy Sinden, dans le rôle de Violet Deveney, esquisse des pas d'une grâce adorable. Et le premier rôle lui-même, Miss Kate Cutler, la Fille de boutique à qui sourit la fortune, termine, à chaque instant, un couplet ou un monologue par une pirouette, un temps de gigue ou un entrechat. Si bien qu'il faut, pour réussir à Londres sur les scènes de genre, avoir autant d'agilité dans les mollets que de souplesse dans la gorge. Fréquemment, d'ailleurs, la perfection de l'une compense l'insuffisance de l'autre. Et cette habitude de la danse donne aux acteurs une vivacité, une aisance, un entrain extraordinaires. MM. Seymour Hicks, Arthur Williams, George Grossmith junior, Colin Coop, etc., sont d'excellents artistes, comparables aux Dupuis, aux Lassouche, aux Baron. Leur comique est très franc, très net, plaisant sans trivialité. Ils gardent, dans la bouffonnerie, une discrétion de bon ton, et la danse qu'à tout propos ils intercalent dans leur jeu finit par avoir sa raison d'être, quelque chose comme un sourire dont ils souligneraient leur mimique.

Oui, la gigue, c'est le rire des Anglais. Il éclate, dans ces pièces à bâtons rompus qui se prêtent à tous les intermèdes, en chorégraphies tantôt réservés et modestes, tantôt exubérantes. Il passe par tous les degrés de la gamme, du grave au suraigu, mais toujours avec une précision, une netteté impeccables. Les acteurs anglais dansent comme nous faisons de l'escrime. Les pas sont méthodiques, corrects, minutieusement réglés dans leurs détails, et n'ont rien de commun avec le chahut dont, parfois, en tels de nos vaudevilles folâtres, les interprètes agrémentent les situations comiques.

Si j'insiste, c'est qu'il y a là un élément très spécial, auquel on paraît attribuer, de l'autre côté du détroit, une importance considérable et que finissent par apprécier ceux que choque au premier abord cette licence imprévue.

En somme, voir danser un acteur n'est guère plus extraordinaire que l'entendre interrompre son récit par un couplet. Mais il faut s'y accoutumer. Et certes, le spectacle de très élégants personnages en habit noir, d'exquises jeunes femmes vêtues à la dernière mode achevant une scène quelconque en tricotant des jambes est fait pour étonner quelque peu les spectateurs non initiés aux gaietés du théâtre anglais.

Exposition de M. et Mme Rodolphe Wytzman.

En leur atelier M. et Mme Wytzman ont rassemblé leurs œuvres les plus récentes et ont invité les artistes et les esthètes à les visiter.

Exposition intéressante. M. Wytzman va de plus en plus vers les paysages clairs et sa palette s'imprègne des lueurs de l'aube et des premiers rayons du soleil matinal. Sa vision perd de la sécheresse qui la rendait jadis moins voluptueuse et elle s'épanouit maintenant comme une fleur à l'aurore.

Remarquables, vraiment, sa *Vanne*, à la verte fraîcheur, si mouillée, si vive, sa *Source*, si fine, et surtout, parmi tant d'autres, son *Matin* qui captive par sa légèreté souriante, sa grâce aérienne et pure, et ses *Cerisiers en fleurs*, petit chef-d'œuvre printanier, jolie mêlée où l'azur du ciel dispute le charme de la couleur aux pétales des fleurs, en un tournoi poétique et pimpant.

Mme Juliette Wytzman reste la fée des jardins rustiques. Elle nous conte le secret des fleurs, nous détaille la fraîcheur des tiges, et fait chanter dans une atmosphère vibrante les *Pommiers* étoilés par le printemps, les *Pavots* rouges comme des taches de sang, les mauves *Campanules*, les aristocratiques *Roses trémières*. Quel délicieux régal pour les yeux ! Tout pétille, tout séduit ! C'est le cœur même du printemps ou de l'été qui vous parle en ces cadres ! J'aime surtout les *Pivoines*, où est dite l'intimité d'un coin de jardin sauvage et où il semble qu'on entende dans les fleurs, sous un volet champêtre, chanter les grillons au milieu des verdure ensoleillées et fleuries.

CUEILLETTE DE LIVRES

Ames de couleur, par HENRY MAUBEL. Bruxelles, Edmond Deman. Collection du *Réveil*. Il a été tiré 350 exemplaires sur papier français de cuve; 8 exemplaires sur japon.

D'un poète, d'un vrai poète, pour qui toutes choses ne semblent exister qu'à la seule fin d'exprimer ce qui se passe en lui : « La nature entière lui sert de verbe et de substantif. » Mais, dans la nature, se sont surtout les *natures* qu'il regarde. Il en voit les nuances très fines, il joue avec les reflets prismatiques que la vie met sur elles.

De ces blocs durs, à contours arrêtés, que sont pour nous la plupart des hommes et des femmes, il fait jaillir tout un arc-en-ciel qui les dépasse, qui prolonge leur essence en un rayonnement coloré. — Effaçant les définitions courtes, suggérées par nos antagonismes, son livre fait germer en nous de la bonté; — une douceur s'en dégage qui pénètre et enveloppe la misère et la beauté des âmes et nous fait honte de nos brutalités de jugement. Il nous montre le chemin des appréciations patientes qui s'élaborent de façon si limpide dans l'âme de ceux qui rentrent beaucoup en eux-mêmes. Rentrer en soi-même est une force, — peut-être une des grandes forces; — Henry Maubel en joue en artiste, et je ne peux pas m'empêcher de croire qu'elle le mènera plus loin et plus haut qu'il ne le sait encore lui-même.

Comment dire le « sujet » de ces contes qui ne sont ni des anecdotes ni des observations extérieures? — Au moyen de quelques figures qui semblent être pour l'auteur des symboles préférés, — Niette, Mad, Christian et d'autres silhouettes qui ont le charme des êtres à moitié devinés déjà, — il fait revivre, avec

un art de grande simplicité, les minutes profondes qu'il a vécues.

En relisant, on s'aperçoit que les mots sont serrés, plus significatifs encore qu'ils ne le paraissent; — ils sont si tendrement, si prudemment exacts dans leur profondeur! — et on leur est reconnaissant d'avoir commencé par éveiller des impressions — heureuses ou tristes — bien avant d'avoir agité le mécanisme de l'esprit, qui pourtant y retrouve toute une moisson de travail et de découvertes.

Elles viennent à leur heure et à leur place, ces trouvailles du cerveau, qui s'efface humblement pour laisser dominer l'impression d'art. Mais elles sont bien là. A côté du poète qui sent, se tient l'être qui pense. Et la jouissance est rare en ces temps où les sensationnels et les intellectuels ne savent comment sortir de leur gaine respective, ni comment trouver la recette qui les fusionnerait.

Scherzo, par ERNESTINE-ANDRÉ VAN HASSELT. Bruxelles, Vander Ghinste et Cie. 133 pages.

Scherzo, titre bien approprié à tous ces légers contes qui mettent de petites fleurs bleues, un peu allemandes, mais simples et sincères, autour de tant de noms célèbres dont on a parlé gravement, doctement ou anecdotiquement. Un gracieux bouquet musical.

Et qui sait? Je connais bien des cerveaux où de grandes et solides admirations ne seraient jamais entrées si elles n'y avaient été éveillées par une de ces petites fleurs bleues si faciles à cueillir et dont la mémoire s'imprègne involontairement. Tel souvenir de Beethoven et de Haydn, simplement noté, aura ouvert plus de compréhensions et excité plus de sympathies humblement humaines pour ces grands êtres que l'effrayant appareil des *Essais* et des *Études* qu'on a faits sur eux.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

A travers l'Afrique australe, par JULES LECLERCQ, ouvrage accompagné de gravures et d'une carte; Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. — *Aréthuse*, par HENRI DE RÉGNIER; Paris, librairie de « l'Art indépendant ». — *En Symbole vers l'Apostolat*, par MAX ELSKAMP; ornementation à la couverture par HENRI VAN DE VELDE; tirage à 207 exemplaires; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Vingt-cinq lettres inédites du peintre Navex*, avec deux portraits et une introduction par H. DE NIMAL; Malines, L. et A. Godenne.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le portrait de Lady Eden.

La sixième chambre du tribunal civil de la Seine est saisie une assez curieuse affaire.

Les plaideurs étaient, d'une part, un baronnet anglais, sir William Eden, et, de l'autre, le peintre américain Whistler.

Le baronnet avait commandé au peintre le portrait de sa femme, Lady Eden. Le peintre exécuta la commande, et l'on a pu voir son œuvre figurer au dernier Salon du Champ-de-Mars sous le titre : *Brun et or*.

L'artiste avait mis de l'or sur sa toile. Au baronnet d'en mettre ailleurs! Et le porte-monnaie de l'artiste s'ouvrit avec l'aisance que donne au geste la conscience du talent.

Le baronnet fut-il trop chiche? Toujours est-il que l'artiste fut mécontent et les cent guinées du baronnet semblèrent légères à sa bourse. Une lettre aigre-douce, lue à la barre, tendrait, du moins, à le prouver. Cette lettre qui, très probablement, n'eut alors dans l'esprit des parties qu'une importance relative, est depuis devenue la pièce capitale, et c'est autour d'elle qu'on se bat. Quel en est le sens exact?

Le peintre plaide qu'elle le dégage de son obligation de livrer le portrait. Le baronnet plaide qu'elle a, au contraire, confirmé cette obligation.

A quoi le peintre réplique qu'il serait bien en peine de l'exécuter, du moins tout entière, par l'excellente raison que la chose n'est plus en son pouvoir.

Savez-vous le crime qu'il perpétra dans sa colère?

Il effaça du tableau la tête de Lady Eden, gardant le reste du corps pour y mettre dessus une autre figure.

O Genus irritabile!... Le vers ne s'applique pas seulement aux poètes : tout artiste peut en prendre sa part!...

A l'heure qu'il est, Lady Eden n'a plus de tête, et le mari en fait une!

Que jugera le tribunal?

Condamnera-t-il le peintre à refaire une autre tête à Lady Eden, ou, tout au moins, à lui allouer des dommages-intérêts?

Le baronnet estime à 40,000 francs la réparation du préjudice causé par l'absence de tête.

Le peintre, après avoir exposé le portrait, expose une jolie théorie qui sent son artiste d'une lieue : il déclare, dans ses conclusions, qu'il s'est considéré comme dégagé par les procédés peu délicats du baronnet.

Ces procédés consistent dans l'envoi, un peu parcimonieux, des cent guinées.

— Il n'y avait aucun prix convenu d'avance — insinue M. Whistler par l'organe de son avocat, M^e Beurdeley; je m'en suis remis (hélas!) à la libéralité du baronnet; j'ai conclu une sorte de contrat de bienfaisance; le baronnet s'est montré si peu bienfaisant que le contrat n'a plus de cause.

On a parlé, à l'audience, d'un précédent :

En 1860, un négociant lyonnais commandait son portrait à Rosa Bonheur. Rosa Bonheur accepta; puis, la frimousse lyonnaise ne lui disant probablement plus rien, elle oublia de la peindre.

Le tribunal la condamna à faire le tableau.

C'était peu juridique; en effet, aux termes du Code civil, l'obligation de faire, lorsqu'elle demeure inexécutée, se résout en dommages-intérêts. Aussi la Cour de Paris infirma-t-elle le jugement.

Ce qu'il y a de particulier, dans l'espèce actuelle, c'est que le tableau a été d'abord complètement fait, puis en partie défait par le peintre, de sorte qu'il reste à moitié fait.

La décision de la 6^e chambre, si elle donne gain de cause au peintre, jugera par cela même, qu'en estimant son tableau plus de cent guinées, il ne l'a pas surfait.

En ce cas, le baronnet serait refait...

Une nouvelle loi sur la propriété artistique.

La loi sur les fraudes en matière artistique en France vient d'être promulguée. En voici le texte :

ARTICLE PREMIER. — Seront punis d'un emprisonnement d'un an au moins et de cinq ans au plus, et d'une amende de 16 francs au moins et de 3,000 francs au plus, sans préjudice des dom-

mages-intérêts, s'il y a lieu : 1^o Ceux qui auront apposé ou fait apparaître frauduleusement un nom usurpé sur une œuvre de peinture, de sculpture, de dessin, de gravure ou de musique; 2^o ceux qui, sur les mêmes œuvres, auront frauduleusement, et dans le but de tromper l'acheteur sur la personnalité de l'auteur, imité sa signature ou un signe adopté par lui.

ART. 2. — Les mêmes peines seront applicables à tout marchand ou commissionnaire qui aura sciemment recélé, mis en vente ou en circulation les objets revêtus de ces noms, signatures ou signes.

ART. 3. — Les objets délictueux seront confisqués et remis au plaignant ou détruits, sur son refus de les recevoir.

ART. 4. — La présente loi est applicable aux œuvres non tombées dans le domaine public, sans préjudice pour les autres de l'application de l'art. 423 du Code pénal.

ART. 5. — L'art. 463 du Code pénal s'appliquera aux cas prévus par les art. 1 et 2.

L'ensemble de ces dispositions est, on le voit, calqué sur l'art. 25 de la loi belge du 22 mars 1886.

INSTANTANÉ

Maria Legault

Réalisaît à miracle le type de « Tête de Linotte » avec son apparence de continuelle nervosité, son regard qui ne se pose jamais sur rien, qui papillonne à l'étourdie, ses cheveux blonds qui s'envolent comme des cheveux de soie gonflés par un coup de vent; sa voix drôle, un peu chantante, aux inflexions imprévues. Charmante, toujours jeune, est faite pour les rôles de rires, les extravagantes pièces à quiproquos et à nombreuses portes plus que pour la vraie comédie de sentiment et d'émotion où il faut jouer vrai, vibrer de tout son être. A une note à elle et représente vraiment à l'étranger cette chose frêle, particulière, pimpante et toute artificielle qu'on appelle « l'artiste Paris ». Connut au Vau-deville et en Russie le ~~grand~~ succès, les rappels des salles emballées, et comme tant d'autres qui voyagent en lointains pays, se voit aujourd'hui tourmentée, harcelée de vilain papier timbré pour avoir probablement trouvé que la Perspective Newsky l'encadrerait moins bien que le boulevard. Signe particulier : A les palmes académiques. (*Gil Blas*.)

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Musée royal de peinture). — Quatre conférences littéraires seront faites au Salon de la *Libre Esthétique* dans l'ordre suivant :

Mardi 5 mars, M. CAMILLE MAUGLAIR (*L'Aristocratie intellectuelle*); mardi 12, M. HENRY MAUBEL (*Psychologie musicale*); mardi 19, M. LUGNÉ-POE (*Pour être un acteur d'aujourd'hui*); mardi 26, M. EDMOND PICARD (*La Socialisation de l'Art*). Le prix d'entrée est, pour chacune des conférences, de 2 francs. Elles commenceront à 2 1/2 heures précises.

Quatre concerts de musique nouvelle, dont les programmes comprendront un choix d'œuvres françaises, belges, italiennes et russes, exécutées pour la plupart en première audition, seront donnés par MM. A. MARCHOT, L. VAN HOUT, J. JACOB et TH. YSAYE. On y exécutera notamment la *Légende de Sainte-Cécile* d'ERNEST CHAUSSON pour soli, chœurs et orchestre, l'*Ode à la musique* d'EMMANUEL CHABRIER, le *Quintette pour piano et instruments à vent* (inédit) d'ALBÉRIC MAGNARD, la *Sonate pour piano et violon* de S. LAZZARI, les chœurs *Boeren Kermis* d'HUBERTI, *Nuit d'été* (inédit) de

TH. YSAÏE, etc., etc. Pour l'interprétation de ces œuvres, ont bien voulu promettre leur concours : M^{me} GEORGETTE LEBLANC, du Théâtre de la Monnaie, MM. DEMEST, ANTHONI, GUIDÉ, PONCELET, professeurs au Conservatoire, les chœurs de l'École de musique de Saint-Losse-ten-Noodde-Schaerbeeck sous la direction de M. HUBERTI, le cercle choral *Pro Arte*, dirigé par MM. LÉONARD et CLOSSON, etc.

Ces quatre concerts, d'une importance artistique exceptionnelle, sont fixés comme suit : premier concert, jeudi 14 mars ; deuxième concert (avec chœurs), jeudi 21 mars ; troisième concert (avec orchestre), jeudi 28 mars ; quatrième concert (avec chœurs), lundi 1^{er} avril, pour la clôture du Salon.

Les Concerts commenceront, de même que les Conférences, à 2 1/2 heures précises. L'abonnement est de 20 francs (place numérotée). Pour chaque concert : place réservée, 5 francs ; entrée, 3 francs. L'administration des concerts est confiée à MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 43.

Première liste d'acquisitions.

DAUM FRERES. *Le Deuil violet des Colchiques*, vase mauve. — *Aurore*, coupe d'orchidées. *Le Chevalier au Cygne*; *réve d'Elsa*.

ALEXANDRE CHARPENTIER. Portrait d'Edmond de Goncourt (étain). — Menu du Banquet de la *Fédération des avocats* (bronze).

— *Christ* pour l'ouvrage de James Tissot (bronze).

WILL-HENRY BRADLEY. Quatre affiches.

HENRY MC CARTER. Une affiche.

PAUL DU BOIS. Glace à trois faces.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Table à thé. — Divers vases en céramique de Virginal. — Cruchons à liqueurs.

OMER COPPENS. Poteries entières lustrées.

WALTER CRANE. Dix-huit napperons.

GEORGES MORREN. Écier (étain).

M. Gevaert a été obligé de renoncer à l'audition d'*Alceste* qu'il se proposait de porter au programme de son troisième concert. Celui-ci se composera de la Cinquième Symphonie de Beethoven, du Concerto de Haydn pour violoncelle et orchestre joué par M. Edouard Jacobs et de fragments de *l'Enfance du Christ*. Ce concert aura lieu dimanche prochain, à 2 heures.

Au quatrième concert, M. Gevaert fera redire le *Rheingold*, et il y en aura une troisième audition à la fin de la saison, au bénéfice de l'orchestre. Ainsi se trouve réalisé le vœu formulé ici-même par M. G.-O. Destrée.

Le quatrième Concert populaire aura lieu sous la direction de M. Joseph Dupont, le dimanche 17 courant, à une heure et demie, au théâtre de la Monnaie, avec le concours de M^{lle} Cécile Paimparé.

La jeune pianiste, qui vient de faire un brillant début aux Concerts de la Singakademie de Berlin, exécutera au Concert populaire le Concerto en *ré mineur* de J.-S. Bach et le Concerto en *sol* de Beethoven.

La Société de musique de Mons donnera en avril prochain son troisième concert intime. Il sera composé exclusivement d'œuvres de compositeurs français modernes, entre autres Chabrier, Chausson, Vincent d'Indy.

Alex. Marcette expose du 28 février au 11 mars une série de ses tableaux, études et aquarelles à la Galerie Clarenbaux, rue du Congrès, 5.

Les élèves de M. Blanc-Garin viennent d'ouvrir une exposition chez M. Manteaux, rue Royale.

Un cercle de jeunes artistes peintres et sculpteurs, fondé dernièrement à Bruxelles sous le titre *L'Esquisse*, ouvrira du 15 au 31 mars une exposition des œuvres de ses membres.

M. Vincent d'Indy vient d'être invité à diriger, en mars, un concert d'orchestre à Madrid et cinq concerts à Barcelone. Voici la classement, artistique et chronologique, adopté par M. d'Indy

pour ces derniers et qui promet aux Espagnols des séances vraiment intéressantes et instructives :

I. Les grands précurseurs : Rameau, Gluck, Händel, J.-S. Bach, Haydn, Mozart.

II. Beethoven.

III. Le XIX^e siècle : Mendelssohn, Schumann, Berlioz, Saint-Saëns, Massenet, Bizet.

IV. R. Wagner.

V. L'École française moderne : C. Franck, Castillon, Fauré, V. d'Indy, E. Chausson, Bordes, de Bréville, Chabrier, Debussy.

On nous écrit de Nancy que le festival de ses œuvres que M. Vincent d'Indy vient de diriger au Conservatoire de cette ville, a eu un très grand succès.

« La belle fête, et comme nous savons gré à M. Guy Ropartz de nous l'avoir donnée, dit M. Henri Carrouche dans *l'Est républicain*. Il n'y faisait pas figure, à cette fête, mais il l'avait préparée, il l'avait organisée avec une attention, un soin si généreux ! Son admiration passionnée et cent fois légitime envers l'un des plus glorieux représentants, le véritable chef de l'école musicale française d'aujourd'hui, a fait que nous avons eu dimanche la plus intéressante, la plus splendide séance à laquelle on ait assisté depuis que le Conservatoire est Conservatoire. M. Ropartz n'en sera jamais assez loué ni remercié.

L'artiste, illustre parmi tous ceux d'à présent, que nous avons eu hier la précieuse fortune de voir diriger quelques-unes de ses œuvres, a eu, il va sans dire, le plus triomphal accueil. Car si M. Vincent d'Indy passe à bon droit pour un « auteur difficile », il l'est beaucoup moins, en somme, à comprendre qu'à interpréter. Sa musique, ou une partie de sa musique, tout en exigeant évidemment une attention sérieuse, est parfaitement capable, malgré l'extraordinaire puissance d'originalité qui en est la caractéristique, de porter, et du premier coup, sur un grand public, quelque fâcheusement méritée que puisse être la réputation du grand public : celle qu'on lui attribue de ne point haïr la banalité. »

Nous avons donné le programme de ce concert, auquel le pianiste Litta a prêté son concours et a été unanimement applaudi.

Le comité du monument Charlet organise une grande fête avec bal, concert et tombola, sous les auspices de la Société des artistes lithographes, de la direction des Beaux-Arts, du Conseil municipal, etc.

C'est, comme nous l'avons annoncé, le sculpteur Alexandre Charpentier qui est chargé de l'exécution du monument qui sera placé au petit square de la gare de Sceaux, près du Lion de Belfort.

Le monument aura environ cinq mètres de haut. Il se composera d'une colonne à laquelle est adossé l'immortel grognard de l'âge héroïque avec ses moustaches conquérantes et son panache. Il regarde, en souriant, un gavroche qui essaie de toucher son fusil de munition, le vrai gavroche de 1830, celui qui dansa devant le tambour-major et qui est inévitablement mêlé à toute l'œuvre de Charlet. Dans la colonne est incrusté le médaillon du maître ; au sommet, le coq gaulois.

Pour le médaillon, M. Alexandre Charpentier s'est inspiré d'un portrait lithographique par Charlet lui-même.

A propos de M. Charpentier, annonçons que le gouvernement français vient de lui acheter, pour le Musée du Luxembourg, toute la série de ses récents bas-reliefs, médaillons et modèles de gaufres en bronze et en argent : la médaille commémorative de la Tour Eiffel, les portraits d'Edmond de Goncourt et de Camille Pissarro, le *Christ* destiné à la « Vie de N.-S. Jésus-Christ » par James Tissot, le timbre de l'imprimerie Lemercier, le modèle de la carte de membre de la *Libre Esthétique*, celui du menu du *Banquet de la Fédération des avocats*, etc. Ces œuvres sont placées dans une vitrine faisant le pendant à celle de M. L.-O. Roty, membre de l'Institut. Selon le désir formellement exprimé par l'artiste, à côté de chacun des modèles de gaufrage figure l'épreuve elle-même, en papier, afin que le public puisse se rendre compte de la destination de l'objet.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or. 56. Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE.
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc. payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ECOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

VILLE DE BRUXELLES

VENTES PUBLIQUES

Le lundi 4 et le mardi 5 mars, de la collection de

LIVRES D'ART

composant la Bibliothèque de feu M. BEYAERT, architecte.

Exposition générale, le dimanche 3 mars, de 10 heures à midi.

Le mercredi 6 mars et trois jours suivants, de la collection de

LIVRES, AUTOGRAPHES ET GRAVURES

de feu M. L. GARDET, ancien receveur municipal à Dunkerque.

Les ventes se feront à deux heures précises, au domicile et sous
la direction de M. Ed. Deman, libraire-expert, 16, rue d'Arenberg,
chez qui les catalogues sont en distribution.

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Deuxième article). — L'ARISTOCRATIE INTELLECTUELLE. *Conférence de M. Camille Maclair.* — EXPOSITION DE M. ALEXANDRE MARCETTE. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Reprise de Carmen.* — MORT DE M^{lle} BERTHE MORISOT. — PETITE CHRONIQUE.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (1)

(Deuxième article.)

La deuxième salle de l'exposition s'ouvre aux industries d'art, que très équitablement la *Libre Esthétique* favorise, au point de vue de l'emplacement et de la lumière, des mêmes avantages que les œuvres d'art proprement dites (2). C'est reconnaître l'importance qu'ont prise, dans l'évolution artistique contemporaine, les arts mineurs. Et la Société nationale des

(1) Voir notre dernier numéro.

(2) Les délégués au placement du Salon étaient, comme l'an passé, avec M. Octave Maus, MM. Fernand Khnopff et Paul Du Bois qui ont mis tout leur dévouement au service de la Société.



Le Règne pacifique de l'amour.
Lithographie en couleurs de la Fitzroy picture Society, par L. DAVIS.

Beaux-Arts pourrait imiter cet exemple (voilà bien la contrefaçon belge!) au lieu de reléguer dans les dépotoirs du Champ-de-Mars, hors des salles d'exposition, dans les vestibules et les galeries peu fréquentées, ce qui constitue la vie et la gaieté de ses Salons : la céramique, le verre, l'étain, le bois, le cuir, l'émail. La remarque, au surplus, a été faite par les artistes et écrivains français qui ont visité la *Libre Esthétique*, et en particulier par M. Roger Marx dans la *Revue encyclopédique*. Ceci soit dit en passant et pour répondre, s'il échet, à l'extraordinaire prétention des jeunes artistes qui pensent — et qui écrivent dans de très jeunes revues — que donner, dans les expositions, une place à l'art industriel, c'est « faire une concession condamnable au mauvais goût courant et aux idées qui trottent les rues (*sic*). » Il paraît, au dire de ces néophytes, que « l'art ne permet pas à ses fidèles de se mêler ainsi à la vulgarité ni de faire voisiner leurs œuvres de pensée avec des objets faits pour la satisfaction matérielle. »

Il y a, au Salon de la *Libre Esthétique*, pour la satisfaction matérielle — et surtout intellectuelle — des



Le Sermon sur la montagne.

Lithographie en couleurs de la Fitzroy picture Society, par S. IMAGE.

visiteurs, pas mal d'objets qui l'emportent, par la pureté des formes et l'harmonie des couleurs, sur telles œuvres classées « œuvres d'art » parce qu'elles sont bordées d'un cadre d'or ou montées sur un socle de marbre. Oh! l'attraction des verres aux tons de fleurs, aux reflets de perles, aux veloutés de beaux fruits mûris aux soleils de l'art. Verres intaillés et ciselés, dit le catalogue, exposés par MM. Daum, de Nancy; on les croirait taillés en des rayons de lune, pétris de pétales de violettes, sculptés dans des blocs de rubis et d'améthyste. Ils sont, ces verres aux gabarits capricieux, vraiment exquis en leur tonalité riche et harmonieuse. Le soleil qui les traverse les fait resplendir comme des bijoux, et c'est, peut-être, avec les très précieuses tasses cloisonnées à jour sur dentelles d'or du maître émailleur Fernand Thesmar, le « clou » de la section des objets d'art.

Les potiers nous requièrent, nombreux et divers. C'est, en cette deuxième salle et en la suivante, car les industries d'art débordent, envahissantes, le prestige des émaux puissants et raffinés de Delaherche, qui ajoute à la séduction de ses vases et de ses plats le charme de frises ornementales du plus gracieux effet; la joie des verts cendrés et des rouges feu de Dalpayrat

et Lesbros, dont l'envoi est une fête pour les yeux; la rusticité des pots jaunes à coulées d'azur d'Alexandre Bigot, un nouveau venu à la *Libre Esthétique*, très entier dans son art populaire; la robustesse d'Albert Dammouse, qui, en s'inspirant de ses aînés, arrive néanmoins à des conceptions nouvelles, reconnaissables du premier coup d'œil, et d'un réel intérêt; enfin, parmi les nôtres, Omer Coppens, dont les poteries lustrées et flambées obtiennent un légitime succès, et la céramique de Virginal exposée par la *Société anonyme L'Art*, qui unit à l'originalité des formes, à la beauté des émaux, l'attrait — appréciable de nos jours — d'une fabrication à bon marché, vraiment démocratique. Les spécimens qu'elle expose : service de toilette, carreaux, vases, table à thé, reproduction de Donatello, sont vraiment intéressants à ce double point de vue et méritent mieux que la mention sommaire à laquelle nous devons nous borner en cette rapide analyse.

M^{lle} Boch, que nous retrouverons dans la section des peintres, a composé une ornementation de porte en carreaux céramiques très décorative et fort artistement exécutée. M. Paul Du Bois aligne toute une série d'objets en étain à la fois artistiques et pratiques : veilleuse, plateau, salières, glace à trois faces, coffret, boîte à biscuits, etc., qui décèlent son sens très spécial de la décoration élégante. Et n'oublions pas; bien qu'il faille aller les chercher dans la cinquième salle, les boucles, la broche, la boîte à poudre de riz qui complètent, avec quelques œuvres de sculpture dont nous parlerons, l'envoi de l'artiste.

À côté de Paul Du Bois, Alexandre Charpentier se révèle médailleur de premier ordre dans les portraits de Camille Pissarro et d'Edmond de Goncourt; sa *Boîte à lettres d'encoignure*, son médaillon de Puvis de Chavannes, sa *Médaille commémorative de la Tour Eiffel* attestent, à côté de petites pièces exquisement modelées, un talent sûr de lui,



Dessin d'AUBREY BEARDSLEY pour « La Mort d'Arthur » de Sir Thomas Malory.

souple et fort, à placer très haut parmi les meilleurs artistes de l'époque.

Plus loin les *Effraies* et l'admirable *Araignée* de F.-R. Carabin; un petit bahut en marronnier incrusté d'ébène et de palissandre dessiné par le prince de Polignac; un choix de verres aux formes eurythmiques de MM. James Powell et fils; des spécimens d'ameublement de M. Georges Hobé; des tapis dessinés par M. Fernandubois pour *la Royale*, par M. Félix Aubert pour MM. Sallandrouze; un encrier en étain modelé par M. Georges Morren; une vitrine de joailleries et de bijoux composés par M. C.-R. Ashbee, le fondateur et le directeur de la *Guilde des Arts décoratifs de Whitechapel* (*Guild and School of Handicrafts*), constituent un ensemble varié vraiment charmant en sa diversité et son originalité.

Aux murs, les œuvres abondent : affiches avant la lettre d'Eugène Grasset; projets de papiers peints par Maurice Denis, par C.-F.-A. Voysey et par M^{lle} Diana White; estampes murales nouvelles de la *Fitzroy picture Society* dont nous reproduisons deux spécimens; dessins d'architecture d'Heywood Sumner et de Voysey; tapisseries de MM. Emile Berchmans et Paul Ranson (ce dernier expose en outre des projets de peintures décoratives fort attachants); spécimens des planches gravées à l'eau forte par Max Klinger pour ce superbe ouvrage : *Brahms Fantásien*; planches en couleurs détachées de *l'Épreuve* et de *l'Estampe originale*; esquisse du plafond de l'Hôtel de ville par Albert Besnard; pastel original (*La Pantomime*) de Jules Chéret... Et nous voici amenés devant les vitrines conquises par le Livre et la Reliure, dont une rapide revue terminera le présent article.

Il y a deux façons de relier un livre. Tels relieurs se servent des plats et du dos des volumes pour exécuter en mosaïques de cuir les variations brillantes que leur suggère leur fantaisie. Ils transposent des cartons décoratifs, incrustent parfois des médailles de bronze ou d'argent dans le derme, y coulent des émaux, poussent l'ornementation jusqu'au bas-relief, jusqu'à la ronde bosse. A ces reliures-là il faut une seconde reliure, préservatrice de la première. Et pour peu que les virtuoses de l'avenir imaginent de décorer cette seconde reliure comme la première, nous verrons peut-être s'imposer la nécessité d'une troisième couverture, en attendant qu'on l'ornementa à son tour... Malgré la perfection apportée par M. René Wiener à l'exécution des reliures dont il demande le dessin à des artistes connus, à Grasset, à Lepère, il faut reconnaître que cette application est irrationnelle. Ces couvertures ornées de figures et de paysages seraient à leur place dans un cadre. On ne peut se les figurer dans les rayons d'une bibliothèque. Combien nous leur préférons les reliures de M. Cobden Sanderson, de Londres, qui

sont le vêtement logique des livres sur lesquels elles s'ajustent. M. Cobden Sanderson, l'ami et le voisin de William Morris, a rajeuni les procédés de la dorure au



Dessin d'AUBREY BEARDSLEY pour « La Morte d'Arthur » de Sir Thomas Malory.

petit fer par des combinaisons nouvelles de dessins, d'entrelacs, de filets. Il demeure classique dans la forme et ne s'écarte pas, quant aux procédés, des maîtres de la reliure, des Derome, des Badier et des Padeloup. Mais il apporte dans son travail patient un goût, une sûreté, une perfection de détails qui ont, d'emblée, pour les connaisseurs, classé *The Doves bindery* au premier rang. Citons enfin les très artistes relieurs de J.-M. Dent, le célèbre éditeur d'*Aldine house*, qui revêt lui-même de reliures souples, élégantes, joliment décorées, les beaux volumes sortis de ses presses. Son *Temple of Shakespeare*, petite collection de poche aux frontispices variés, aux illustrations élégantes, est un véritable bijou.

M. Dent expose à la fois comme relieur et comme éditeur. Quelques volumes, entre autres sa magnifique édition, illustrée par Aubrey Beardsley, de la *Morte d'Arthur*, dont deux reproductions ornent cet article, décèlent la coquetterie que mettent les Anglais dans la toilette des livres. Les soins qu'apporte William Morris à l'impression et à la décoration des volumes revêtus de l'estampille de la *Kelmscott press* (les œuvres de Chaucer, en cours de publication, seront l'ouvrage le plus parfait sorti de ses mains), les raffinements dont se parent les éditions de M. John Lane (*Hero and Leander*, *The Sphinx*), illustrés par Ch. Ricketts et Ch. Shannon), la variété et le style des ouvrages

publiés par M. George Allen (à remarquer particulièrement *The Faerie Queene*, illustrée par Walter Crane), l'élégance archaïque du *Good King Wenceslas*, dessiné et imprimé par A.-J. Gaskin, directeur des Arts décoratifs de Birmingham, les fins et originaux commentaires graphiques de Laurence Housman et de C.-R. Ashbee achèvent de caractériser l'art typographique anglais. A citer encore les pages composées et imprimées par Lucien Pissarro pour sa *Queen of fishes*, l'œuvre la plus parfaite qu'ait produite l'habile artiste.

L'ARISTOCRATIE INTELLECTUELLE

Conférence de M. Camille Mauclair.

M. Camille Mauclair a ouvert mardi dernier la série des conférences de la *Libre Esthétique*. Sa causerie sur *l'Aristocratie intellectuelle*, pleine d'aperçus intéressants exprimés dans une langue extrêmement pure, a été très applaudie. Voici un fragment de cette conférence, que nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace suffisant, reproduire intégralement :

« Du fait seul d'une pensée spéciale, Messieurs, l'artiste s'évade du conventionnel, répudie le réglemeut, s'aristocratise.

Il y a dans la vie moderne un enseignement d'une beauté cachée. Et cet enseignement sortira du reproche même que votre désir de magnificence vous poussait à lui faire.

« La vie moderne se ternit et devient uniforme, disent certains. « L'utile y prédomine, le style s'y compromet, la couleur et « l'éclat décoratif s'y atténuent. Grise ou noire apparaît l'existence « des villes. Les palais et les costumes ne revêtent plus du luxe « primitif l'homme puissant ou supérieur. L'individu se confond « avec l'individu. Ils se coudoient, d'apparence identique, dans « les rues fourmillantes et hurlantes. Nous dont l'art avait pour « essence de représenter, que représenterons-nous, conformément « à la beauté de la chair et des étoffes, dans cette humanité « mécanique et monotone, qui semble abdiquer la richesse « plastique d'autrefois et montrer, par ses vêtements étroits et « sombres, une mélancolique déchéance, le deuil de quelque « chose de princier qui faisait notre raison d'être? »

Eh bien! C'est là même que s'atteste à une réflexion plus stricte, Messieurs, la conquête morale de la modernité. L'individu extérieur s'y confond en effet. La seule beauté, celle de l'âme, ne se distrait plus aux décors, ne s'abandonne plus aux fêtes de la chair et des pierreries. Elle se réfugie dans le visage, elle s'idéalise, elle transparait dans la simplicité même de l'allure. L'homme à la cervelle vide et à l'âme nulle ne peut plus recourir aux apparences du costume; il faut qu'il se trahisse, et Titien et Velasquez et Rubens eux-mêmes, avec leurs pourpres héroïques et leurs satins fleuris, ne pourraient plus parer la misère morale d'une magnificence véridique. Il ne peut plus être sauvé, il est laid; et cette laideur, il ne faut pas la chercher sur son vêtement universel et habituel, où nul détail ne peut nous récréer: c'est à son visage que vont les regards, c'est là que nous déchiffrons sans trouble l'hieroglyphe de sa nullité.

Une beauté plus intérieure est née avec l'effacement de la personne physique. L'homme moderne, vêtu de noir, avec ses yeux graves où meurent des orientes de méditation et de silence, ah! Messieurs, la belle forme d'humanité! A la païenne beauté plastique, réglant sur ses canons les perfections de la couleur et de la ligne, s'est substituée la beauté spécialement psychique que les

peintres ont précisée d'un admirable mot: ils voulaient désigner cet éclat qui jaillit de la physionomie des êtres, qui en révèle l'intimité et le sens vital, ils l'ont appelé la beauté de caractère, ils ont cherché le caractère. Ce jour-là ils se sont rapprochés de la vérité — et j'en vais témoigner ici de purs et complets exemples.

Il y a, Messieurs, quelque chose de mystérieux dans les mots, et ce mystère est tout l'art d'écrire. Ce n'est pas sans raison que ce mot de caractère s'est trouvé sur les lèvres des meilleurs d'entre vous pour désigner l'objet essentiel de leurs recherches d'art. Il fallait que ce mot, signifiant l'aspect et la pensée tout ensemble, devint le grand mot d'art dans une époque où, par l'uniformité du costume, l'aspect de l'homme et sa pensée se sont plus intimement unis.

Dans les rues où l'industrie tumultueusement triomphe et où le passant, qu'il soit génie ou tête banale, traîne en silence et sans majesté, le long des murs et des vitrines, sa gloire ou sa servitude insoupçonnables et secrètes, dans ces rues où l'homme n'est plus qu'une tache sombre, où le milliardaire et le bourgeois, le grand seigneur et l'employé sont matériellement presque indistincts, seule l'expression du visage et la beauté sincère est impossible à travestir de la face humaine, seul le caractère signifie et prévaut.

Les maîtres anciens peignaient dans la gloire de leurs bijoux et de leurs broderies les aristocraties de leur âge. Mais l'aristocratie est devenue intérieure, et c'est aux prunelles lucides, à l'attitude spéciale du songeur, qu'un Whistler, saisissant la vraie beauté du caractère et du moderne, demande le secret de la noblesse d'un Mallarmé ou d'un Carlyle!

Ces aristocrates intellectuels, que je n'hésite pas à mettre au-dessus de la loi — hors la loi, voulez-vous? — et à considérer sans ironie comme les maîtres légitimes de l'Europe et du monde moral, Messieurs, il en est quelques-uns parmi vous, et vous nommez en même temps que moi les autres.

Ne vous sont-ils point familiers? Et si mille hautaines raisons de sympathie et de désir de tout ce qui est noble ne vous en avaient point approchés, en ce pays d'art dévoué et libre par excellence, vos seules traditions d'hospitalité vous feraient souvenir que Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine furent vos hôtes. Ils l'étaient dès longtemps dans vos âmes, puisque vous les aviez lus. Ils sont tous deux, aujourd'hui, des aînés; ils sont comme les porte-oriflammes de cette croisade première du milieu du siècle, où Flaubert, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam révélèrent en face d'Emerson, de Carlyle et de Poe la renaissance au XIX^e siècle de l'aristocratie primitive. C'est près d'eux qu'il faut placer, avec notre Manet, votre génial et admirable Félicien Rops; et c'est aussi à leurs côtés que figureront, pour compléter nos juges d'honneur, un Gustave Moreau ou un Puvis de Chavannes.

Mais plus près encore de nous, Messieurs, le dénombrement de l'aristocratie intellectuelle n'est-il point multiple?

Je ne puis prononcer aucun nom avec plus de sincère admiration, avec une amitié plus profonde, que celui de Maurice Maeterlinck qui retrouva, pour l'honneur de votre race, l'âme nostalgique de Hans Memling au ciel de la métaphysique et du songe, et dota cette langue française, où vous comptez en lui un maître, des plus purs et éclatants préludes philosophiques qu'un grand poète ait voulu lui donner. Et c'est aussi un nom qui vous est cher, celui de ce mystérieux et parfait Henri de Régnier qui, l'an-

née dernière, vous décrivait ce *Bosquet de Psyché* où pénètrent seuls ceux qui atteignent comme lui à l'absolue pureté de l'esprit.

Vous avez su quelles facultés idéologiques, quel génie tourmenté et sagace tout ensemble se décèle aux écrits d'André Gide, ce frère en beauté de votre délicat, triste et exquis Henry Maubel. L'intelligence séduisante et complexément hautaine d'un Maurice Barrès ne vous a point échappé. La puissance tragique et l'inépuisable féerie des romans de Paul Adam vous ont frappés. Vous avez retrouvé en lui ces qualités prime-sautières et énergiques, ces passionnés et révoltés sursauts que nous savions à votre Georges Eekhoud. Et c'est simultanément, puisque son âpre et fécond talent se jouait d'enthousiasmer nos deux pays à la fois, que nous avons salué la maîtrise de Camille Lemonnier.

Deux pays ? Étaient-ce deux pays en vérité, et qu'est-ce que des frontières pour l'aristocratie du rêve ? Messieurs, elle possède tout ! Sont-ils, pour notre admiration, de là-bas ou d'ici, Constantin Meunier ou Henry De Groux, Eugène Demolder ou Marcel Schwob, Francis Vielé-Griffin l'hellénique ou cet ingénu, mélodieux et admirable Max Elskamp, ou Emile Verhaeren, le flamboyant et convulsé visionnaire des contrées fantomatiques ? Sont-ce pour nous deux pays ou un seul, ces régions intellectuelles où du milieu de l'art et des songes les voix éloquentes et grandes d'un Elisée Reclus ou d'un Edmond Picard, d'un Victor Arnould ou d'un Jean Grave se sont élevées pour nous parler de déshérités et de la justice universelle ? »

Exposition de M. Alexandre Marcette.

L'exposition des œuvres de M. Marcette, à la galerie du Congrès, décèle un peintre chercheur de lumière. De ses anciennes *Campagnes romaines* à la *Plage à marée basse* ou au *Pont de Bruges* il y a tout un chemin clair de franchi. En ses premières œuvres M. Marcette semble avoir été préoccupé par Artan. Actuellement son art cingle vers une sorte de « turnérisme » curieux. Cette *Plage à marée basse* rend bien nos plages aux sables mouillés où le soleil vient jeter les moires de ses reflets roses et orangés, à la grande joie des mouettes. La *Rafale* nous montre des jetées de rayons sur des pays verts. Les *Cabines à Blankenberghe* chantent des notes pimpantes et fraîches. *Uykerke* colore alertement tout un coin plat de Flandre, sous un grand ciel. *L'Eclaircie*, qui appartient au Musée de Gand, est une bonne toile. Le mouvement des vagues échevelées est plein de la vie boueuse et remuante de la mer, cette grande jeteuse d'écumes. Le bleu verdi du ciel, derrière les nuages qui se déchirent, est harmonieux — et tout cela est peint d'un métier facile et prime-sautier. D'autres toiles encore : *Anvers*, d'une gamme riche et somptueuse ; *L'Annienne*, ravissant tableau d'avril, empli du printemps d'Italie, un *Intérieur flamand*, des vues de canaux gantois complètent cette exposition.

THÉÂTRE-DE LA MONNAIE

Reprise de « Carmen ».

L'éveil des curiosités que provoque la personnalité un peu énigmatique de M^{me} Georgette Leblanc a donné à la reprise de *Carmen* l'attrait d'une vraie « première ». Il fallait s'attendre à voir l'artiste sortir des traditions, donner à l'héroïne de Mérimée une physionomie spéciale, la marquer de son originalité foncière.

C'était à la fois audacieux et malaisé : on ne bouscule pas impunément les habitudes du public, et la série des *Carmen* s'allonge déjà, depuis M^{mes} Derivis, Galli-Marié et Blanche Deschamps, de telle façon qu'il semble difficile de glaner du neuf dans un chaume si laborieusement ratissé.

M^{me} Leblanc a néanmoins réussi à s'imposer, d'emblée, parmi les *Carmen* qui resteront célèbres. Elle a joué, chanté et mimé son rôle avec une telle intensité d'expression, avec une vérité d'accents si saisissante, elle a mis en valeur, avec tant d'autorité, toute les situations du poème, que le reste de l'interprétation a paru s'effacer dans la pénombre. Les artistes qui entouraient *Carmen* avaient l'air d'assister, comme le public, à la représentation, bien que le souci d'art qui anime la protagoniste principale eût visiblement aimanté quelques-uns de ses camarades.

C'est, surtout, l'essence dramatique du poème qui devait séduire l'artiste. Par son interprétation vivante, tantôt enlaçante et câline, tantôt révoltée et vraiment « peuple », M^{me} Leblanc se sépare nettement de ses devancières, préoccupées avant tout de l'élément musical qui n'est qu'une des faces du rôle.

Elle a révélé, par ce seul fait, de réelles aptitudes pour le drame lyrique, déjà pressenties d'ailleurs dans sa création de *la Navarraise*. Imaginez les études de tous les interprètes d'une œuvre dirigées dans le même sens, et songez à l'émotion d'art qui en jaillirait.

Le pittoresque des costumes, le souci constant de la plastique et la mobilité d'un visage qui reflète toute la psychologie de l'héroïne ont complété cette curieuse et très artiste incarnation.

M. Isouard a donné la réplique à M^{me} Leblanc en artiste intelligent, en chanteur habile. M^{lle} Mery s'est fait unanimement applaudir dans l'air de *Micaëla*, qu'elle chante d'une jolie voix claire, avec un sentiment délicat. Et l'orchestre a supérieurement joué cette exquise partition, si fine, si pimpante, si jeune, véritable bijou ciselé avec une maîtrise peut-être inégalée.

Mort de M^{me} Berthe Morisot.

Une très triste nouvelle nous parvient : M^{me} Eugène Manet, plus connue dans le monde artiste sous son nom de jeune fille, Berthe Morisot, vient de mourir à Paris, âgée de 55 ans à peine. Élève de son beau-frère Edouard Manet, elle prit part à toutes les escarmouches des impressionnistes, et par son talent délicat, arriva à se hausser au premier rang. L'exposition qu'organisèrent de ses œuvres, en 1892, MM. Boussod et Valadon, et dont nous rendimes compte (1), montra M^{me} Morisot en pleine possession d'elle-même. A une technique sûre elle ajoutait la poésie d'une interprétation féminine d'une finesse et d'une sensibilité rares. Ce fut, pour quelques-uns, une révélation. Pour tous, la consécration d'un talent mûri au soleil des batailles, digne des artistes dans les rangs desquels elle combattait : Claude Monet, Renoir, Degas, Camille Pissarro.

L'an dernier elle fut des nôtres, en ce Salon de la *Libre Esthétique* où se coudoient tous ceux qu'anime le souci de l'indépendance et du hors des chemins, comme elle fut des nôtres, jadis, au temps belliqueux des XX. Elle y exposa quatre œuvres, parmi lesquelles une chose délicieuse : *Sous la Véranda*, acquise par M. Ernest Chaussou. Elle vint elle-même à Bruxelles, avec sa fille dont la beauté fit sensation, et assista à l'un des concerts du

(1) Voir l'Art moderne de 1892, page 180.

Quatuor Ysaye. Essentiellement artiste, elle ne bornait pas ses préférences aux manifestations plastiques et appréciait, autant qu'une toile de maître, une page de musique ou un beau poème. Quel deuil, là-bas, dans ce cénacle où nous fûmes parfois introduits, et qu'éclairait, parmi tant d'esprits distingués réunis à la table hospitalière de l'artiste, la haute intelligence de Stéphane Mallarmé!

Après avoir été longtemps méconnue (à voir quelques-unes de ses œuvres, prises au hasard, on se demande par quelle aberration), M^{me} Morisot était entrée dans la renommée, fièrement, sans concessions et sans faiblesses. L'État acquit récemment à la vente Duret sa *Jeune Femme en toilette de bal*, et cet achat mit fin aux dernières résistances.

Maintenant que la mort a passé sur elle, elle va grandir encore. Nous regrettons profondément la vaillante artiste, qui emporte avec elle le secret des fluidités de l'atmosphère, de la transparence de l'air, des caresses de la lumière que lui enseigna Manet. Et nous pleurons l'amie dévouée et bonne qui avait le don de grouper autour d'elle, par le prestige d'un tact particulier, des artistes de vues souvent divergentes qui s'aimaient en elle et, coalisés contre la brutalité ambiante, constituaient un vrai centre d'aristocratie.

Terminons par cette appréciation de l'artiste par Georges Lecomte, consignée dans son excellent volume *L'Art impressionniste* (1) :

« L'art délicat de M^{me} Berthe Morisot se complait à dire les grâces légères de l'enfance et l'ardente polychromie des corbeilles de fleurs. Sa vision perçoit la fraîche vivacité des choses, la joie des tons clairs, la gracilité des formes. Sa peinture a une âme. Comme Manet, son maître, M^{me} Morisot s'inquiète de l'au-delà des impressions : elle pénètre l'intimité des êtres et des choses.

Pour rendre l'enfance avec ce charme émouvant, il faut en bien connaître la joviale sérénité, la tendresse, les étonnements naïfs. Alors seulement on exprimera la franchise des grands yeux purs, les attitudes souples et mobiles, la fraîcheur rosée de chairs bien portantes, sans tomber dans les bouffissures poupines et l'excessive des gentillesses menues.

M^{me} Morisot encadre les jeux de ses bébés dans la luxuriance claire des frondaisons estivales. Les splendeurs éclatantes et les fêtes de la nature devaient émouvoir la vive sensibilité d'une telle artiste. Aussi avec quel charme exquis elle rend l'allégresse des jardins efflorescents!

La fraîcheur de sa vision la prédisposait à l'emploi de la technique impressionniste, seule susceptible de rendre la ténuité de ses sensations et la complexité des couleurs naturelles dans la lumière. Surtout, ce mode d'expression sincère, immédiat, était plus apte que tous autres à laisser transparaître ce délicat tempérament de femme qu'aucune influence corruptrice n'altéra.

M^{me} Morisot s'est en effet gardée de se créer, comme tant d'autres artistes de son sexe, une nature artificielle, une vision d'homme. Les plus appréciables qualités féminines caractérisent son art : les coquetteries chatoyantes, le charme gracieux et surtout l'émotion tendre, il ignore les mièvreries et les chlorotiques joliesseaux auxquelles vise le talent doucereux de la plupart des femmes peintres. »

(1) Durand-Ruel, éditeur.

PETITE CHRONIQUE

Une double exposition, des plus intéressantes, s'ouvrira par invitations demain lundi, à 2 heures, à la Maison d'Art de la Toison d'Or. D'une part, le peintre GUILLAUME VAN STRYDONCK initiera le public par un choix de tableaux et d'études tout fraîchement rapportés du pays des Rajahs, à la vie, aux mœurs et aux sites des Indes anglaises où il a fait un long séjour.

D'autre part, MM TIFFANY, de New-York, exposeront, pour la première fois en Belgique, une admirable série de verres, de vitraux et de mosaïques d'une richesse de coloration et d'une élégance rares.

L'exposition sera accessible au public à partir du lendemain, mardi, tous les jours, de 10 à 6 heures, jusqu'au 15 avril. Prix d'entrée : 1 franc ; le dimanche, 50 centimes.

L'entrée restera libre dans les galeries de la Toison d'Or, à l'exception des salles spécialement affectées à l'exposition.

Notre confrère Henry Maubel, l'écrivain délicat des *Ames de couleur*, de *Quelqu'un d'aujourd'hui*, etc., fera mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, une conférence au Salon de la *Libre Esthétique*. Titre : « Psychologie musicale. »

C'est jeudi prochain 14 mars, à 2 h. 1/2 précises, qu'aura lieu, au Salon de la *Libre Esthétique*, le premier concert donné par MM. A. Marchot, L. Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye. MM. Zimmer, Zinnen et Danneels prêteront leur concours à cette intéressante séance, dont le programme porte le 2^e Quatuor à cordes de Glazounow (première audition), la Sonate pour piano et violon de S. Lazzari (première audition) et le Septuor de Saint-Saëns pour trompette, piano et instruments à cordes (demandé) Prix d'entrée : 5 francs (places réservées) et 3 francs. Abonnement aux quatre concerts : 20 francs (place numérotée), chez MM. Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour.

Le Roi a visité hier le Salon de la *Libre Esthétique*, accompagné de M. de Burlet, ministre des Beaux-Arts, chef du cabinet, et du comte du Châtel, officier d'ordonnance. S. M. s'est fait présenter tous les exposants présents, parmi lesquels MM. Constantin Meunier, Emile Claus, Charles Van der Stappen, Paul Du Bois, Henry De Groux, Guillaume Charlier, Charles Dodelet, James Ensor, Jean Gaspar, Omer Coppens, Léon Frédéric, Arthur Craeo, avec lesquels le Roi s'est entretenu en particulier.

Le Gouvernement vient d'acquiescer la grande toile de M. Emile Claus *Le Givre* et le tableau de M^{me} Anna Boch *En Juin*, exposés tous deux au Salon de la *Libre Esthétique* et qui ont été unanimement appréciés. Il est en pourparlers au sujet de l'achat d'une toile de Vogels : *Un canal en Hollande*.

D'autre part, la Commission du Musée a acquis le *Lampiste* de James Ensor, jadis exposé aux XX. Voilà de bonnes acquisitions, qui rompent ouvertement avec les routines.

Mais quand donc cimaisera-t-on au Musée de Bruxelles quelques panneaux de Mellery? Meunier s'y affirme par une série de sculptures, tandis que le nom de Mellery n'y est même pas inscrit.

La Commission de la section des Industries d'art moderne du Musée des Arts décoratifs s'est réunie jeudi dernier au Salon de la *Libre Esthétique* et a fait choix d'une série d'œuvres dont elle soumettra la liste à l'approbation du ministre des Beaux-Arts. Elle a spécialement désigné à l'attention du Gouvernement des étains de MM. Paul Du Bois, Alexandre Charpentier et Morren, des grès flammés de Delaherche, des céramiques de Virginal, des poteries de MM. Bigot, Dammouse et Coppens, des verres de MM. Daum et J. Powell, des reliures artistiques de J.-M. Dent, la bague or et argent de Jean Dampf, etc.

Voici, d'autre part, la deuxième liste des acquisitions faites au Salon par des particuliers

H.-E. CROSS. *La Ferme; le soir*.

G. VOGELS. *Le Chenal de Nieuport; marée basse*. — *Fleurs*.

X. MELLERY. *Emotions d'art ; l'âme des choses.* (L'Antichambre. — L'Atelier).

PAUL DU BOIS. Boîte à poudre de riz (ivoire et argent). — Broche (argent et or).

WALTER CRANE. Douze napperons (soie et lin).

C.-R. ASHBE. Broche (argent et améthyste).

AGG. DELAHERGHE. Gobelet (grès flammé). — Rosace (id). Presse-papiers (id.).

CONSTANTIN MEUNIER. *Ecce homo* (bronze).

EUGENE SMITS. *Les Rajahs*.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Cruchons à liqueurs en céramique de Virginal.

F. AUBERT. Tapis (exécuté par MM. Sallandrouze).

M. Beernaert, président de la Chambre, vient d'être nommé membre de la Commission du Musée royal de peinture. L'éminent homme d'Etat céderait, dit-on, le fauteuil de la présidence législative à M. Constantin Meunier durant la discussion qui va s'ouvrir sur la reprise du Congo.

Tout le monde a remarqué le magistral effet produit à la *Libre Esthétique* par le grand bas-relief de Constantin Meunier, placé dans la salle où se trouvaient précédemment les fusains de M. Broerman.

On assure que ce dernier en a été si frappé qu'il est en instances auprès du Gouvernement pour que le bas-relief conserve définitivement l'emplacement qui lui a été assigné. Et pour éviter le déménagement annuel de ses hommes illustres, il demanderait leur transfert au Palais du Cinquantenaire.

MM. Georges de Burlet, Lucien Frank et Josse Impens exposent quelques-unes de leurs œuvres au Cerele artistique de Bruxelles, du 7 au 17 mars.

M. Francis Nys exposera du 16 au 24 mars quelques-unes de ses œuvres à la salle Verlat, à Anvers.

Le Quatrième Concert populaire aura lieu dimanche prochain, à une heure et demie, au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. J. Dupont, qui s'est assuré la collaboration de M^{me} Landouzy et de M^{lle} C. Painparé.

Dimanche 31 mars, dans la salle de l'Alhambra (Empire Palace), à 2 heures précises, aura lieu la troisième des séances organisées par la *Société des Nouveaux Concerts*. On y entendra, pour la première fois à Bruxelles, l'orchestre du *Concertgebouw*, un des plus réputés de l'étranger, sous la direction de Willem Kes. Au programme : l'ouverture de l'opéra comique *La Fiancée vendue* de F. Smetana; la Symphonie en ré mineur du jeune Danois Christian Sinding, et la deuxième partie de la symphonie *A ma patrie* du Hollandais Bernard Zweers. Brahms est représenté par ses *Variations sur un thème de Haydn* et la jeune école française par la *Viviane* de Chausson. Pour terminer le concert, la triomphante *Walkürenritt*.

Il n'y aura pas de répétition générale. — Pour le service des places, s'adresser chez Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *Institut des hautes études* : Lundi, 11 mars, à 8 heures du soir, M. Emile Verhaeren : Les Renaissances en Europe, 4^e leçon. — Mardi, 12 mars, à 8 heures du soir, M. Tito Zanardelli : Cours de langue espagnole, 4^e leçon. — Mercredi, 13 mars, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les Arts industriels et d'ornementation, 17^e leçon ; — le même soir, M. de Paepe : Chimie industrielle, 6^e leçon. — Samedi, 16 mars, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 19^e leçon.

Signalons le nouvel avatar de l'*Avenir social* qui, sous le titre : *La Justice sociale*, défend avec vivacité l'idéal des démocrates chrétiens. Hebdomadaire ; rédaction, rue Montagne-aux-Herbes-potagères, 16. 5 francs par an.

M. Joseph Cornélis, ancien professeur de chant au Conserva-

toire de Bruxelles, est mort le 26 février, âgé de 77 ans. Il était né à Namur et succéda à Géraldy, dont il était l'élève, en 1851. Parmi les élèves qu'il forma à son tour, citons M^{lle} Lauters, M^{me} Lemmens-Sherrington, MM. Warnots, Moriamé, Sylva, Fontaine, etc. Nous présentons à son fils, M. Alexandre Cornélis, professeur au Conservatoire et violoniste réputé, nos plus sincères condoléances.

Parmi les dernières attributions de la Commission des Musées de France au Musée du Luxembourg, citons *le Vieux canal flamand* d'A. Baertsoen et *le Retour de bal* d'Alfred Stevens.

On sait que Constantin Meunier est déjà représenté par plusieurs œuvres au même Musée.

M. Maurice Leenders, directeur de l'Académie de musique de Tournai, assisté de MM. Pardon et Paternoster, poursuit avec succès sa campagne de propagande artistique. Le dernier concert de musique de chambre donné par ces messieurs à Tournai avec le concours de M^{me} Pardon, cantatrice, a obtenu un succès mérité par l'intérêt du programme et l'interprétation consciencieuse des œuvres : Trio en ré de Raff, *lieder* de Schumann, Sonate en la mineur de Tartini, *Clair de lune* de Beethoven, Rhapsodie de Liszt, etc.

Le *Vooruit* de Gand annonce une édition populaire en flamand du chef-d'œuvre de Charles De Coster : *La Légende d'Uylen-spiegel*.

La publication comportera environ quarante livraisons de 16 pages grand in-8^o, à 10 centimes.

Chaque livraison sera ornée d'une illustration du peintre gantois Jules Gondry.

On sait que le soin de publier les œuvres inédites de Victor Hugo avait été assumé par Auguste Vacquerie et M. Paul Meurice. Celui-ci reste seul chargé, désormais, de ce travail.

Les œuvres posthumes de Victor Hugo formeront encore cinq volumes environ. Le premier : *Océan*, paraîtra au mois d'octobre prochain. Enfin, la correspondance du poète, laquelle représente trois volumes, couronnera cette publication.

Nous recevons de Milan les premières livraisons d'une nouvelle publication artistique-illustrée : *L'Arte illustrata*, éditée par l'imprimerie Verri, via San Simpliciano, 5. *L'Arte illustrata* paraît en fascicules mensuels de huit pages in-folio avec illustrations hors texte, couverture en couleurs, etc. Prix de l'abonnement : 10 francs par an en Italie, 12 francs dans l'union postale.

La Société des Artistes Indépendants rappelle à ses sociétaires que l'Exposition annuelle aura lieu dès les premiers jours d'avril.

Une convocation prochaine avertira du jour de l'assemblée générale.

Un comité vient de se constituer à Paris, sous la présidence d'honneur de M. Poincaré, ministre des Beaux-Arts, pour organiser une manifestation à l'occasion du centenaire de Corot, qu'on célébrera l'année prochaine.

On voudrait élever au grand artiste un monument que M. Henri Cros exécutera en pâtes de verre colorées, et qui serait placé dans un cadre congruent au génie de Corot : la colonnade antique du Parc Monceau.

Afin de réunir les fonds nécessaires à la réalisation de ce projet, une souscription publique sera ouverte, en même temps qu'une exposition de l'œuvre du Maître sera faite, à la galerie Georges Petit, au mois de juin de l'année courante.

D'autre part, la commune de Milly (Saône-et-Loire) en souvenir de Lamartine qui, comme on sait, l'habita, voudrait qu'on lui fournit les moyens de substituer un buste en bronze au buste en pierre qu'elle a, en 1874, érigé sur une petite place, après l'avoir reçu des mains de M^{me} Adam Salomon.

La pierre s'est effritée, l'illustre image tombe en ruine, il est devenu urgent d'aviser.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT À LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

OUVRAGES D'ART ET DE BIBLIOPHILIE

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et dessins de F. ROPS.

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or

(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6.50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

RÉVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Troisième article). — PSYCHOLOGIE MUSI-
CALE. Conférence de M. Henry Maubel. — PROMÉTHÉE. — LA LIBRE
ESTHÉTIQUE. Premier concert. — THÉÂTRE DU PARC. L'Age difficile.
— A LA TOISON D'OR. Exposition Van Strydonck et Tiffany.
Conférence du Sar Peladan. — THÉÂTRE DES GALERIES. Les Forains.
— PETITE CHRONIQUE.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE ⁽¹⁾

(Troisième article.)

M. Maurice Denis conquiert lentement l'attention qui passe. A premier examen, son œuvre rebute. Il cimente ses toiles ou ses panneaux avec des plaques de couleur uniforme, — à preuve les bleus de la robe de Madeleine et du tapis qui recouvre la table, — il tasse des personnages rugueux et lourds et gauches : on dirait des blocs ; il supprime le dessin du corps sous la robe ou le manteau ; il synthétise à outrance ; il simplifie obstinément ; il limite sa description des choses aux masses et aux linéaments. Ce par quoi il attire d'abord, c'est par la teinte rare et précieuse. Son art prend sa source dans le pays où Puvis de Chavannes relégua son *Pauvre pêcheur*. Des tons gris et verts

(1) Voir nos deux derniers numéros.

assourdis, des roses ou des violets étouffés, des bleus. Mais combien ces tons, quoique toujours voilés, amplifient leurs harmonies chez Maurice Denis. Dans le paysage que l'on aperçoit au fond de son tableau *La Pêcheresse*, il est des nuages roses juxtaposés à une large tache jaune dont l'effet est d'une exquise richesse calmée et sourde, tandis que des prés, où coule une rivière d'eaux lasses, où paissent des brebis, où s'attardent des bergers, imposent une série de tons neutres qui font voisiner les violets et les verts le plus délicatement et le plus bellement possible. Ces sites les plus doucement tristes semblent réalisés par le peintre pour souligner de leur signification mentale les scènes évangéliques. Car voici dans la chambre pieuse et presque cléricale, le Christ assis en un coin, avec la Madeleine à genoux devant lui. Sa figure est sereine et nimbée, il est l'idole charitable, le maître divin et bon qui visite ses servantes, en leur pays de candeur et de prière. Une atmosphère de dimanche, le soir, flotte sur les choses. Les servantes, visages lisses et ovales, chevelure plate, robe uniformément noire, accueillent l'ami en leur maison de silence dont la fenêtre s'ouvre sur une vallée évangélique. Et l'émotion de l'heure et la tranquillité de conscience des deux assistantes et l'adoration de Madeleine et l'immobilité et la gravité du Christ sont rendus visibles, admirablement.

A côté, sollicite l'*Esquisse des Pèlerins d'Emmaüs*.

Mêmes qualités pénétrantes, mêmes pensées mélancoliques et claires et lumineuses de charité et de bonté.

La lueur jaune-souffre qui transfigure la ville aperçue à travers les fenêtres est violemment surnaturelle. Aussi le vacillement des cierges sur la table près de laquelle le Christ s'assied. M. Denis, qui prolonge toujours au delà du commentaire du fait représenté l'éloquence de ses œuvres, nous paraît avoir réalisé en ces deux toiles, que nous tâchons de faire aimer, un idéal d'art très moderne. L'archéologie n'entre pour rien dans ses fables et ses légendes; ses figures évangéliques sont non pas exactes, elles sont transfigurées; elles représentent les pensées de notre heure; elles sont assez générales pour n'être spécialement d'aucun temps. Sa *Pêcheresse* et ses *Disciples* ne viennent point de Judée; ils sont de chez nous, ils peuplent notre imagination et n'importe quel milieu — Florence pour les *Disciples*, une vallée quelconque pour la *Pêcheresse* — fournit le décor.

En outre, M. Denis n'est-il pas désigné, grâce à la simplification de son style et à la miraculeuse harmonie que ses larges tons plats réalisent, à se prouver un jour le décorateur attendu qui succéderait à Puvis de Chavannes?

L'envoi de Walter Crane n'apprend rien de nouveau sur cet artiste régénérateur. *Dans les nuages* est une illustration en couleurs quelconque, dont un marchand de fleurs ou de parfums, suivant l'exemple de M. Pears, pourrait faire une réclame.

M. Reynolds-Stephens, qui copie Albert Moore, déconsidère, sans le vouloir, son maître. La banalité de ces scènes qu'Alma Tadema, un des premiers, a prises aux mœurs ou bien aux livres de l'antiquité pour les adapter au goût anglais moderne, éclate depuis longtemps. Toute cette archéologie pèse sur nous aussi lourde que les marbres qu'elle nous peint.

Les violentes caricatures d'Ensor et les types de Toulouse-Lautrec que les graves et gelés amateurs de peinture regardent à peine, témoignent d'un art qui, du moins, n'est en rien un décalque. *The fair miss May II.*, que signe Lautrec, impose un caractère complet, réalisé en une physionomie de froideur: méchanceté, élégance, perversité calme et obstinée. Il est écrit sommairement à gros traits sur un carton banal. L'artiste qui presque toujours nous présente son art, non pas endimanché d'une mise en scène étudiée, non pas en tenue ni en apparat, mais en simple déshabillé, sachant qu'une belle œuvre n'a pas besoin d'une toilette méticuleuse, a rarement atteint à une telle expression aiguë de vie plastique. Ses lithographies sont sommaires mais essentielles. Avec Ibels, il raconte le café-concert et c'est une fenêtre qu'il ouvre sur le vice moderne, cyniquement.

Lorsqu'on étudiera les artistes satiriques de notre temps, ceux qui sont descendus en sa réalité triste et caractéristique, les Degas, les Forain, les Rops et

d'autres, Lautrec prendra rang parmi les plus sincères et les plus personnels.

Les pastels de Camille Pissarro ne sont que tons clairs et vivants. Les deux éventails sont d'une belle vie et lumière. Ses eaux-fortes sont simples, rudes, un peu lourdes mais spéciales.

Nombreuses aquarelles de Paul Signac. Préoccupation de traiter les sites ornementalement, suivant des faisceaux ou plutôt des tresses de lignes. Vues de soir violettes, vues de matin ou de midi orangées et bleues. Rien que notations.

Une simplification extrême, ne procédant plus que par larges teintes encadrées d'une arabesque, fixe les scènes champêtres et naïves de M. Molijn. Couleurs apaisées et neutres, couleurs de silence et de légende. Clair et haut sonne au contraire la fanfare de M. Doudelet qui nous mène au pays des missels et des cartes. Carrousel en des prairies florissantes, cavaliers jaunes et bleus montés sur des étalons noirs, dames graciles menant en laisse des singes et des chiens et par-dessus tout la joie versicolore des verdure et des lointains, aussi frais que paradis.

Deux tranches de beaux marbres mats et puissants où l'on surprend des dessins de fleurs et de moisissures splendides semblent occuper les cadres de M. Deysselhof.

Reste dans la salle où nous nous attardons l'envoi toujours inquiétant et personnel d'Odilon Redon. La surprise, l'énigme, la grandeur, la mélancolie, l'expression inattendue de l'absurde sont tour à tour proférés par cet artiste de génie. Maintes fois nous avons insisté sur ses dons extraordinaires. Signalons à cette heure *Paysage* comme une des merveilles les plus récentes de sa pensée. Citons, en terminant, les aquarelles du peintre hollandais Van Hoytema et les harmonieuses lithographies en couleur d'Alexandre Lunois.

PSYCHOLOGIE MUSICALE

Conférence de M. Henry Maubel.

Au Salon de la *Libre Esthétique*, mardi dernier, devant un auditoire d'artistes qui a accueilli l'orateur par d'unanimes applaudissements, M. Henry Maubel a fait une conférence dont voici les passages essentiels :

En cette maison où chaque année, à pareille époque, on fête intimement la beauté, on a compris la nécessité d'en concerter les formes pour une expression de vie essentielle.

C'est ainsi qu'afin de prolonger les symboles plastiques qui nous entourent on leur cherchera des harmoniques dans le chant et dans la pensée.

L'art sous-entend la vie.

Quand nous parlons d'art, notre parole élide quelque chose.

L'art s'applique toujours à une réalité et ce serait une superfétation de parler d'*art appliqué* si cette résurrection de beauté dans les choses palpables n'attestait une augmentation d'énergie spirituelle.

Quand la matière autour de nous est ainsi bondée de rêve,

c'est que l'idée esthétique s'applique plus fortement à nos esprits.

C'est que l'art, reconnaissant son origine dans le désir humain, se rattache à la terre, y reprend racine pour une nouvelle croissance.

La germination sourde, et si harmonieuse déjà de la vie nouvelle, c'est la musique qui nous l'annonce.

Avec la sensibilité s'accumule la substance lyrique, le sang de la vie, ce qui fait qu'elle se colore et palpite.

La musique exprime immédiatement et infiniment la vie, et surtout, elle n'en exclut rien, elle n'en contredit rien. Elle attache ce qui féconde à ce qui éternise; elle dit simplement toute la vérité.

Vous avez senti de quelle foi la musique d'aujourd'hui s'anime. Elle est jeune et forte, malgré qu'elle ait beaucoup souffert. Voici le moment d'aller en aide à son héroïsme et, à la sollicitation de ces poètes qui se nomment Richard Wagner, Borodine, Glazounov, César Franck, d'Indy, de la dégager des conditions médiocres d'intellection où on l'a tenue pendant trop longtemps.

La musique est naturellement disciplinée; c'est pourquoi il faut qu'elle demeure très libre. Elle est dominée par un ordre primordial, une numération idéale qui prend forme dans le rythme. Cet ordre, ce rythme sont en nous; c'est ce qu'on appelait le calcul secret de notre âme. Ne demandons pas aux autres d'écouter en nous. Ils n'y entendraient rien. Écoutons-y nous-mêmes. Les doctrines sur la beauté sont vaines et fausses.

Qu'est-ce que la beauté? On répondait: Question d'aveugle!...

Spécialement, à ce propos-ci, on pourrait répondre: Question de sourd!

Il faut entendre profondément. L'acoustique est la base de la musique, mais ses effets se prolongent infiniment et il y a aussi une acoustique spirituelle. Tout le domaine vital, du sensoriel au spirituel, la musique le traverse. Les sensations sont des promesses de rêve. La vérité est en partie dans ce qui existe, mais elle est surtout dans ce qui est en train de devenir. Rêver c'est imaginer, au-delà de ce que nous sommes, ce que nous pourrions devenir de meilleur. On penche à imiter ce que l'on voit; il vaut donc mieux voir de belles choses. C'est la morale de l'art; elle est tout individuelle et chacun doit chercher l'espèce de beauté qui lui convient.

Aujourd'hui, où l'on s'occupe beaucoup de musique, quand nous voyons des personnes se plaire à en entendre qui nous semble mauvaise, nous nous demandons si elles ne sont pas les prisonnières d'une habitude et si, en s'écoutant profondément, elles ne percevraient pas la dissonnance.

On devrait inscrire au fronton des Conservatoires de musique ce précepte: « Écoute-toi toi-même! »

C'est la seule règle mais elle est souveraine. Il faut que la musique qui règne hors de nous s'accorde avec celle qui règne en nous.

Nos pensées obéissent à des rythmes qui s'incarnent. Le corps semble leur céder dans l'allure et dans le geste, mais ils s'arrêtent, s'affaiblissent au charme de la chair et les voici morts dans la stature.

La musique, toute de sonorité, pendant un temps, fut comme une fleur coupée. On l'avait isolée de la poésie et de la danse. La danse est du mouvement sculpté. Lorsqu'elle avait une valeur d'art, on la dénommait *l'orchestrique*. La seule danse qui ait conservé le caractère orchestrique, c'est la valse. Elle est le poème par geste de l'attraction du rythme et de la matière et de leur

lutte pour s'unir. La musique s'accomplit quand le rythme domine leur communion, de sorte que le mouvement se perpétue.

Le poète d'*Eleusis* a dit le symbolisme de l'écriture et il définit l'écriture du son *fixé*. En réalité, le son était au-delà; il s'est réfléchi, il s'est éteint dans la lettre; elle l'a résorbé. Mais l'écriture est aussi et d'abord du *rythme fixé*.

Le geste d'écrire comme celui de danser, comme aussi le geste du chef d'orchestre qui écrit vraiment l'œuvre en synthèse sont au plan de contact des arts musicaux et des arts plastiques, arts du mouvement, arts du repos. Et d'ici l'on peut apercevoir la genèse de cette musique intégrale partant d'un rythme interne, mystérieux, souvent insaisissable comme la pensée, traversant un corps, chose fixe et délimitée pour s'épanouir dans l'air mis en vibration où le mouvement se fait sonorité. Et le fluide lyrique voyageant ainsi d'être en être, se vérifie la définition, disons l'indéfinition d'André Gide: « La musique est ce qui propage l'ondulation de l'âme jusqu'à l'autre âme. »

Après nous avoir ainsi ramenés à une notion profonde de la musique et avoir montré par quelques allusions aux chants primitifs, à la musique grecque, à la musique classique du XVIII^e siècle comment elle s'assimile à la vie, M. Maubel conclut:

Les dernières œuvres de Beethoven sont au détour de cette époque vers la nôtre. La Neuvième Symphonie érigée au seuil de ce siècle, illumine toute la route jusqu'à Wagner. La notion de l'harmonie libérée de la doctrine redevient alors une notion d'art. On brise, pour la refondre, la pensée raide et stricte. La sensibilité accumulée en masses compactes se fluidifie, recrée aux forces une atmosphère où elles puissent librement se mouvoir et dans les limites restreintes de la formule mélodique se projettent pour l'infinir des reflets, des mirages, des enharmonies spirituelles et c'est la musique de l'orientation contemporaine des êtres.

Beethoven nous est contemporain. L'Ode à la joie qui couronne, tel un gigantesque chant populaire, la Neuvième Symphonie, se retrouve au cœur de la tétralogie dans le poème de *Siegfried*, quand le héros, après avoir brisé la lance de Wotan, s'élève à la sérénité de l'aube.

Ce passionné désir de la joie d'être libre n'est-ce pas ce qui se dégage impérieusement aujourd'hui du chaos social?

Il est remarquable que la musique oscille du doute à la certitude comme la vie et selon son rythme.

Le chant des peuples incultes manifestait l'être qui cherche toute satisfaction en dehors de soi; il s'ouvrait à la nature extérieure ainsi que les fleurs, puis, peu à peu, une lueur interne l'attirant, le chant s'est concentré.

C'est la force des hommes de ce temps-ci d'être devenus conscients de l'instinct, d'y avoir consenti, d'avoir rouvert les fenêtres afin que les plantes sauvages du jardin puissent rentrer avec le soleil dans les maisons.

Maintenant la lance où s'inscrivait l'ancien pacte est brisée. La conscience de Wotan est baignée du doute salutaire qui empêche un homme — si divinisé qu'il soit — de se limiter. Sous l'action de la souffrance, le cercle s'est rouvert. La musique n'est plus d'affirmation mais de compassion et d'attente.

Elle s'oriente au désir fervent. C'est pourquoi tout va vers elle lui demander l'ineffable, ce qu'on ne peut pas dire, ce qu'on pressent, ce qu'on devine, et les choses mêmes frémissent à ce qu'elle leur annonce. C'est l'émoi silencieux du feuillage aux environs de la mer.

Voyez autour de nous les théories de couleurs, les nuancements-

subtils, la mélodie des images et la ligne vivace dont les objets se rythment comme pour entrer en communion d'inquiétude avec nous et vivre humainement la minute durant laquelle ils évolueront vers un état nouveau.

La musique se réincarne; elle redescend à la terre et émeut comme un être de se retrouver sans orgueil parmi des êtres, elle exaspère sa sensibilité. Depuis Wagner, les plus belles œuvres nous sont venues des Russes et des Français. Elles attestent une crise de sensibilité qui transparait à leurs livres.

La musique est plus intense aux heures douloureuses et un peu plus tard, d'un plus loin, on pourra reconnaître au mouvement lyrique d'aujourd'hui comme au sillage vaporeux montant d'un fleuve caché dans les terres, le large courant passionnel qui traverse nos régions pour en modifier le climat.

MESDAMES, MESSIEURS.

Le théorème de la vie n'est sans doute qu'un théorème d'harmonie et ceux qui entendent intimement la musique entendent les accords de l'être.

Vous n'ignorez pas la sympathie qu'il y a entre la voix et le regard d'un être. Il faudrait toujours écouter la musique en songeant à un regard. Il faudrait l'écouter comme si c'était la voix de quelqu'un qui va apparaître.

PROMÉTHÉE

Trilogie d'ESCHYLE restituée par le SAR PELADAN.

Au mois de mars 1893, M. Jules Claretie faisait savoir au Sar Peladan que sa tragédie de *Babylone* ne pouvait être acceptée par la Comédie française. L'œuvre était, assurait-il, du « théâtre supra-impossible ».

Le Sar releva le défi. Au prix des plus grands sacrifices, il monte une scène au Dôme central du Champ-de-Mars et, secondé par de courageux interprètes, il parvient à mettre sur pied les quatre actes de sa tragédie. Cinq représentations en sont ainsi données. La presse unanimement s'abstient de s'y rendre.

L'année suivante, renouvelant son effort, Peladan convie la critique à deux auditions de son œuvre au Théâtre de l'Ambigu. Quelques rares journaux en parlent timidement, comme s'affranchissant avec crainte d'un mot d'ordre sévèrement donné. Le maître alors se transporte à Bruxelles et *l'Art moderne* a dit, il y a quelques mois, les remarquables qualités et les transcendants mérites de *Babylone*.

Mais voici qu'affirmant son noble désir de reconquérir le théâtre, au nom de la Pensée et de la Beauté, sur l'idiotie et la vulgarité, le Sar Peladan entreprend l'œuvre immense de reconstituer les deux volets qui manquent au triptyque du *Prométhée* d'Eschyle et que, voulant faire à son pays cet impérial présent d'une trilogie du premier des tragiques, merveilleusement restituée et ornée prestigieusement des somptuosités d'une langue incomparable, il apporte une fois encore au comité du Théâtre-Français son œuvre terminée. Cette œuvre s'appelle : *Le Prométhée d'Eschyle*, pieusement ressuscité par lui.

Le secrétaire du comité répond que « cette œuvre ne saurait convenir à la Comédie française ».

On jouait ce soir-là, à ce théâtre, *les Petits Oiseaux* d'un M. Labiche et l'affiche du lendemain annonçait *Cabotinis* d'un nommé Pailleron.

Il vient de nous être donné de lire le manuscrit du *Prométhée* et nous sortons de cette lecture ébloui, transporté d'un inoubliable sentiment d'admiration.

Je n'ai nullement la prétention de trancher la question de savoir si scientifiquement, philologiquement et archéologiquement la restitution vaut et s'impose.

Je laisse à l'illustre directeur de l'École d'Athènes, le savant hellénisant, M. Émile Burnouf, auquel l'auteur a soumis son travail, le soin de décider ce point.

Et M. Émile Burnouf écrit le 11 avril 1894 :

« Je n'ai rien trouvé dans votre composition qui ne soit conforme à la tradition et aux usages du théâtre grec du temps de Périclès. Il n'y a rien de superflu dans le développement que vous avez donné à l'idée antique et je ne vois pas non plus ce qu'on y pourrait ajouter... »

Mais il faudrait citer la lettre entière qui n'est qu'une consécration autorisée, une longue louange sans restriction.

Comment donc Peladan a-t-il imaginé son drame?

Jupiter, montant au trône de Saturne, a décidé la destruction de la race humaine dont il hait la grossière brutalité. Prométhée obtient la grâce des Éphémères et ce Dieu, prenant en pitié leur ignorance et leur misère, dérobe pour eux le feu du ciel, présent inestimable et d'où naîtront tous les arts. Bientôt le calme et la paix vont régner sur terre, mais Zeus épouvanté invente un stratagème pour se garer de l'homme et ruiner l'œuvre du Titan. A l'image des Immortelles, Vulcain a modelé une créature gracieuse et tous les Dieux ont doté l'être nouveau.

Vénus lui donna la beauté et Diane la pudeur, mais Mercure lui doit apprendre la ruse et la perfidie.

Cette créature charmante, a dit Zeus, me soumettra les hommes bien mieux que le tonnerre. Puis il met en ses mains un large vase d'or : « Apporte à ton époux ce témoignage de la bienveillance des Dieux. Garde-toi seulement de l'ouvrir. Le malheur y est enfermé et se répandra sur la terre! »

Et nous allons voir sans tarder l'effet de cette hypocrite défense.

Pandore a bientôt fait d'ouvrir l'urne et les passions mauvaises s'en échappent dans une épaisse fumée.

Mais Prométhée veut, lui aussi, apporter à la créature nouvelle un présent et un don. Il va éveiller son esprit à l'intelligence, la rendra consciente et nous assistons à la prestigieuse évocation du mythe éternellement jeune de la création de la femme.

Pandore ne sera pas pour l'homme une source de maux et de malheurs; sous son triple aspect de vierge, d'épouse et de mère, la femme est apparue radieuse aux cœurs souffrants, dispensatrice de réconfort et de foi.

Et maintenant va commencer pour Prométhée l'horrible expiation d'un châtiment tant de fois séculaire. Attaché par d'infrangibles liens aux rochers de Seythie, les dieux viendront insulter à son malheur et Zeus l'engloutira dix siècles dans les ténèbres du Tartare pour l'exposer ensuite, toujours rivé à son rocher, aux cimes neigeuses du Caucase. Là, l'aigle aux serres sanglantes rongera un foie sans cesse renaissant, jusqu'au jour où Hercule, le héros demi-dieu, ayant d'un trait assuré tué l'oiseau farouche, Zeus, pantocrate du monde, fasse grâce à sa victime.

Prométhée, enfin délivré, a glissé à terre. Ses pieds touchent le sol, il reste immobile, appuyé au roc, les bras en croix, comme en extase. Et un long, un interminable silence règne.

Nous touchons au sublime.

Alors le Titan, soudain, clame sa délivrance :

« Aither divin, rayonnante clarté, miroir étincelant de mes pensées désespérées, vents à l'aile rapide qui apportiez les doux arômes au supplicé du Caucase, sources de fleuves, larmes de la nature, épanouissement innombrable des flots, mère de tous les êtres, ô Terre, contemple ton enfant, victorieux de la souffrance; et toi aussi, soleil, conscience du monde, étincelle, flamboie, resplendis, auréole de tes rayons. ignés ma gloire renaissante! »

Accusez, si vous le voulez, l'insuffisance de cette courte analyse, mais n'accusez qu'elle seule. L'œuvre est haute et belle indiciblement. Les scènes se déroulent avec une simplicité, une grandeur, une clarté indéniables; la moralité en est pure et sublime et les personnages y parlent la langue somptueuse de l'Olympe.

« Quoi! dira-t-on en haussant les épaules avec le petit sourire moqueur d'une supériorité offensée, cette tragédie est de cet homme étrange, aux grands yeux profonds, à la samsonienne chevelure, à l'accoutrement bizarre; de ce charlatan, de ce fou? »

Pourquoi s'avise-t-il, cet intellectuel qui vit et pense hors de notre siècle, de conformer sa vêtue à une époque pour nous abolie, restituée et vivante en son esprit? Son âme se complait-elle en ces très raffinées analogies? Oui, et cela suffit à les faire comprendre, admettre et respecter. D'ailleurs, faut-il être imbécile et pauvre, irrémédiablement, pour ne point vouloir s'incliner devant la supériorité d'un homme, parce que celui-ci ne s'entoure pas le corps de l'ordinaire uniforme noir! Et c'est pourtant ce qui arrive tous les jours. Combien sont-ils ceux qui, en-dehors des lettrés, ont lu les œuvres de Peladan, ces œuvres d'une envolée superbement violente et vibrante, constituées par douze romans, quatre traités de métaphysique, dix volumes de critique et plusieurs tragédies?

Le talent de ce fou, de ce charlatan, de ce maître honore la France; son génie la glorifie.

Paris, qui applaudit par centaines chaque année des comédies malpropres, de stupides vaudevilles, de ridicules et honteuses pitreries, Paris n'a point voulu de *Babylone* et la Comédie française a refusé *Prométhée* et la Comédie française a refusé *Eschyle*.

Le mot d'infamie vient aux lèvres.

Tout cela n'est rien encore.

Vous souvient-il avoir lu que Wagner réduisait, afin de pouvoir exister, des sonates pour corne à piston, que Balzac, affamé, était harcelé par la misère?

Tout cela est vrai, une fois encore.

Prométhée ne peut être joué, quoique de grands comédiens, entre autres Garnier, aient gratuitement offert leur concours, parce que Peladan n'en peut faire les frais. Et cela coûterait quatre mille francs.

Le chef-d'œuvre d'Eschyle, magnifiquement restitué par le Sar Peladan, ne peut être joué faute de quatre mille francs!

Et chaque journée de courses engloutit un ou deux millions, des fortunes disparaissent en une nuit d'orgie et de jeu. Telle hétaïre de marque et dont la fréquentation distingue, porte pour dix mille francs de brillants ou de perles aux oreilles.

Oh! la haute et belle gloire si nous pouvions nous dire bientôt: « Paris a refusé Eschyle; Bruxelles va le ressusciter en une apothéose. »

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Premier concert.

Des trois œuvres exécutées jeudi au premier concert de la *Libre Esthétique*, une seule était connue: le pimpant Septuor pour trompette, piano et cordes de Camille Saint-Saëns, l'une des compositions les plus saines, les plus solides et les plus harmonieuses de la littérature musicale moderne. MM. Zinnen, Théo Ysaye, Marchot, Zimmer, Van Hout et J. Jacob en ont donné une interprétation vivante et homogène.

Deux nouveautés sollicitaient surtout l'attention: le deuxième Quatuor à cordes d'Alexandre Glazounow qui, bien qu'écris il y a une dizaine d'années, n'avait pas encore été publiquement exécuté à Bruxelles, et la Sonate pour piano et violon de Sylvio Lazzari, fraîchement éclose, tout récemment éditée chez Durand.

Le Quatuor porte l'empreinte de la musique slave, de cette musique influencée par les thèmes populaires et qui, tantôt douloureusement, tantôt avec des airs de fête, fait parler l'âme du pays. L'œuvre du jeune compositeur russe est à la fois pittoresque et savante. Elle dégage, en même temps qu'une nature puissante, ouverte à la poésie des rythmes nationaux, un musicien de race, très classique dans sa façon de bâtir les quatre parties d'un quatuor et de développer logiquement chacune des idées mises en œuvre. C'est de très bonne et très sérieuse musique, apparentée à Borodine par l'extériorité du dessin, personnelle quant à la façon de déduire les unes des autres les harmonies qui servent de vêtement aux très pures inspirations du compositeur.

La troisième partie, incontestablement la meilleure, a une allure dramatique superbe, qui a fait une profonde impression. D'une distinction rare, soutenue par un travail harmonique d'une exceptionnelle saveur, ce morceau s'élève à des hauteurs d'inspiration peu communes. Cette seule partie — n'était le charme du mouvement initial et le rythme original de la seconde — suffirait à classer le quatuor de Glazounow parmi les œuvres les plus distinguées de l'école russe.

La Sonate pour piano et violon de M. Lazzari, qui contient des passages pleins de passion et de vie, a paru plus tourmentée, moins équilibrée en ses trois parties, et d'une écriture uniformément compliquée. Elle donne moins l'impression d'une Sonate sérieusement échafaudée que d'une fantaisie où l'improvisation joue un rôle prépondérant. Ce sont, semble-t-il, des fragments d'une œuvre lyrique transcrite pour piano et violon, haute en couleurs, et que l'influence de César Franck, de Vincent d'Indy et de Gabriel Fauré a marquée de vibrantes obsessions.

A défaut de réelle originalité, la Sonate de M. Lazzari possède de la fougue et de la puissance. L'interprétation mouvementée et enthousiaste que lui ont donnée MM. Théo Ysaye et Alfred Marchot a été unanimement appréciée et a provoqué dans l'auditoire un rappel doublement justifié.

THÉÂTRE DU PARC

L'Age difficile, par M. JULES LEMAÎTRE.

L'Age difficile, c'est, paraît-il, ce tournant de la vie où, vers la soixantaine, l'homme qui a commis la faute lourde de ne pas se marier à vingt-cinq ans, comme tout le monde, et d'être grand père à cinquante, se trouve menacé de l'isolement ou des pires turpitudes.

Le vieux garçon tout à la fois maussade, égoïste et expansif que met en scène M. Jules Lemaitre cherche à placer dans le ménage de sa nièce, Jeanne de Martigny, le stock d'affections dont son cœur a gardé le dangereux dépôt. Mais cet oncle a les défauts d'une belle-mère, et son intervention maladroite désunit le ménage dont le bonheur excite, à son insu, sa jalousie. Le voici brouillant tout, révélant à sa nièce le flirtage de Martigny avec un demi-castor, excitant les époux l'un contre l'autre, jusqu'à ce que ceux-ci retrouvent la paix et l'union en se séparant de lui. Le voici seul, furieux de l'abandon où il végète, décidé à ne plus revoir les ingrats, qu'il aime néanmoins au point de se battre au lieu et place de son neveu contre un adversaire redoutable... Une vieille amie, qui devine ses souffrances, lui ramène doucement, avec des paroles câlines, Martigny et sa femme, au moment où il allait s'embourber, par désœuvrement, dans un humiliant collage.

Le défaut de la pièce, c'est qu'elle présente au public, au lieu d'une étude un peu large et de portée générale, un caractère d'exception. On sent, malgré l'esprit de son auteur et son habileté à se jouer des situations difficiles, le côté paradoxal de sa thèse et la peine infinie qu'il donne pour rendre son personnage acceptable. Dès lors, l'intérêt s'évanouit et les trois actes, malgré leur mouvement — j'entends le mouvement dans le vieux sens théâtral du mot — paraissent démesurément longs. Faire graviter une comédie autour des travers, subtilement analysés, d'un bonhomme, en donnant nettement aux spectateurs, malgré l'apparence synthétique du titre, l'impression qu'il s'agit d'une nature particulière (espérons-le!) peut être d'un écrivain ingénieux, mais non d'un homme de théâtre.

Seuls nous passionnent les caractères dans lesquels nous nous retrouvons nous-mêmes, soit qu'ils soient étudiés sur nature comme dans le théâtre vivant dont parle Jean Jullien et qu'il réalise avec intensité, soit que nous y retrouvions, sous la fiction des symboles, les sentiments qui nous agitent.

Le théâtre de M. Jules Lemaitre de Forges n'est inspiré ni par l'une ni par l'autre de ces conceptions de l'art dramatique. C'est, avec de l'à-propos, du brio et de la malice, avec, parfois, une analyse plus fine et une pointe de sentiment, la banalité du théâtre courant. Les petits trucs usités, les recettes connues, les effets en honneur depuis un demi-siècle et qui ont fait la fortune des comédies contemporaines, sont soigneusement colligés et mis en œuvre. Aucune nouveauté, — si ce n'est la psychologie un peu outrée du personnage d'avant-plan, — aucune observation inédite ne mettent *L'Age difficile* au-dessus d'une pièce quelconque du répertoire. Et ce ne sont pas les quelques mots d'argot introduits par l'auteur, les quelques grivoiseries, habilement escamotées au moment où le public s'attend à des témérités excessives, qui peuvent rajeunir un art vieillot, mûr pour les coupes prochaines.

L'Age difficile est bien monté par M. Allaiza et joué avec talent par MM. Coquet, Albert Bras, Lecoïnte et M^{mes} Anna Parys, Blanche Marcel et Lucy Wilhelm.

« A LA TOISON D'OR »

Exposition Van Strydonck et Tiffany.

La double exposition ouverte en ce moment par la Société anonyme *L'Art* obtient un légitime succès. Le séjour fait aux Indes anglaises par le peintre G. Van Strydonck nous vaut une série

de tableaux et d'études aux colorations chatoyantes; parmi lesquels quelques pages de réelle valeur, — abstraction faite de l'intérêt ethnographique que présentent toutes les toiles du jeune artiste, rivé pour l'instant aux sites, aux cortèges, aux mœurs et aux divertissements de l'extrême Orient. Il y a, dans ses paysages, une sincérité de bon aloi qui attire et retient; et le soleil qui illumine ses prairies aux tons smaragdins, ses pagodes, ses coteaux boisés, ses intérieurs et ses panoramas, reflète avec intensité la lumière éblouissante du pays des Rajahs.

A côté de M. Van Strydonck, M. Tiffany, de New-York, exposent une série de verres aux formes de tulipes, aux tons de pierres rares, d'agate et d'aigue-marine. Des vitraux, composés de verres d'une matière admirable, semés de cabochons aux nuances raffinées, des mosaïques de verre irisées, opalisées, inattendues en leurs colorations magiques, complètent cette curieuse exhibition, l'une des plus imprévues qu'on ait organisées en Belgique. Il y a, dans cette réunion de verres aux chatoyements de métal, un élément artistique de premier ordre qui n'échappera pas aux connaisseurs.

Conférence du Sar Peladan.

Samedi prochain, 23 mars, à 9 heures du soir très précises, aura lieu à LA TOISON D'OR, 56, avenue de la Toison d'Or, dans la maison d'Art que le public bruxellois s'est accoutumé à connaître et à apprécier, une conférence du SAR PELADAN sur les Femmes.

C'est la première solennité de ce genre que la nouvelle institution esthétique organise.

La conférence aura lieu à bureaux fermés, dans la salle d'audition du premier étage et la galerie qui la précède. Le nombre des places étant limité, elles seront réservées aux premiers souscripteurs. Le prix est de 3 francs. Les demandes doivent être adressées avant jeudi à la direction.

D'autres fêtes artistiques du même genre suivront, la Maison d'Art étant résolue à réaliser en dehors de ses expositions, cette partie importante de son programme : un centre permanent de réceptions, de lecture, de concerts pour l'élite des esthètes.

THÉÂTRE DES GALERIES

Les Forains.

Les Satimbanques ou Les femmes aiment à être battues, tel eût été le titre de cette « moralité » en trois actes si ses parrains, MM. Maxime Boucheron, Antony Mars et Louis Varney, eussent vécu à l'époque où toute pièce qui se respectait recevait, pour le moins, deux noms de baptême.

Le belle Olympia, la femme Hercule, a la nostalgie de la force. Le pauvre petit dompteur de fauves qu'elle vient d'épouser lui paraît pitoyable lorsqu'elle s'aperçoit que ses lions et ses tigres n'ont guère plus de férocité que s'ils étaient déjà tannés et apprêtés en descentes de lit. Survient un athlète amateur dont les muscles de fer, exercés aux jeux sportifs du Cirque Molier, triomphent des formidables biceps du père Toulouse. Enflammée, Olympia n'hésite pas à suivre le « tombeau des lutteurs » sur les champs de foire où il monte, avec des camarades du club, masqués comme lui, le « Théâtre des Apollons ». Mais la roulotte est vertueuse, et Olympia reste fidèle à ses devoirs. Le troisième acte la ramène à son mari qui a l'heureuse inspiration de la giller pour se faire adorer d'elle.

Ce vaudeville, agrémenté de quelques couplets et d'une réjouissante imitation de la musique foraine, est, avant tout, un prétexte à mise en scène. Les luttes, le bal de nocées chez le père Toulouse, la parade des « Apollons », etc. fournissent des épisodes pittoresques et animés qui font oublier les longueurs du livret.

Montée par M. Maugé avec des soins particuliers et un réalisme rarement atteint, la pièce est remarquablement jouée par la troupe des Galeries, au premier rang de laquelle se détachent M^{me} Montbazon, aussi agréable à lorgner qu'à entendre, MM. Riga, Leroux, Lespinasse, M^{mes} Lemaire et Landon.

PETITE CHRONIQUE

« Pour être un acteur d'aujourd'hui » : tel est le titre que donne M. Lugué-Poe, le directeur du Théâtre de l'Œuvre et le distingué comédien que Bruxelles a fréquemment applaudi, à la conférence qu'il fera mardi prochain, 19 courant, à 2 heures et demie précises, au Salon de la *Libre Esthétique*.

Le deuxième concert donné au Salon de la *Libre Esthétique* par MM. Marchot, Van Hout, Jacob et Ysaye aura lieu jeudi prochain, 21 courant, à 2 heures et demie précises, avec le concours de M. Zimmer, violoniste, et du Chœur choral « Pro Arte » (45 exécutants), dirigé par MM. Léonard et Closson. Au programme : le Quatuor à cordes d'Ed. Talo, le 1^{er} Quatuor pour piano et cordes de G. Fauré, l'ode *A la Musique* de Chabrier et des chœurs de Sokolow. M. J. Jacob se fera entendre comme soliste dans deux œuvres de sa composition. — Prix des places réservées : 5 francs. Entrée : 3 francs.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. 3^{me} liste d'acquisitions :

C. MEUNIER. *Cheval de mine* (aquarelle). — *Briqueterie* (id.).

G. VOGELS. *L'Inondation*.

X. MELLERY. *L'âme des choses : Béguinage de Bruges*.

C.-R. ASHBE. *Collier* (argent).

DAUM FRÈRES. *Clématites mauves* (verre intaillé et ciselé).

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Cruche (étain) 3 exemplaires. — Cafetière, tasse, bol (poterie). — Buste d'enfant d'après Donatello (céramique de Virginal). — Vase (id.). — Service de toilette émaux gros vert (14 pièces).

HERMANN PAUL. *La Vie de Madame Quelconque* (2 ex.).

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *Institut des hautes études* : Lundi, 18 mars, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 14^e leçon ; — Mardi, 19 mars, à 8 heures du soir, M. Tito Zanardelli : Cours de langue espagnole, 5^e leçon. — Mercredi, 20 mars, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les Arts industriels et d'ornementation, 18^e leçon ; — le même soir, M. de Paepé : Chimie industrielle, 7^e leçon. — Samedi, 23 mars, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 19^e leçon.

M. Henri La Fontaine fera mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir, à la Section d'art de la *Maison du Peuple*, une conférence sur les *Instruments à cordes pincées et frappées*.

M. Gustave Kefer exécutera au clavecin des œuvres de Raick, de Trazegnies, de Searlatti, de Mozart, et, au piano forte de l'époque, une Bagatelle et Rondo de Beethoven. M. Van Begin, ténor, chantera quelques vieilles chansons populaires flamandes et françaises recueillies par Van Wilder et Weckerlin.

La troisième séance de musique de chambre donnée par M^{me} Derscheid avec le concours de MM. Colyns, Ed. Jacobs et Poncelet, professeurs au Conservatoire, aura lieu jeudi prochain, 21 courant, à 8 heures, à la Grande Harmonie. Au programme : le *trio* (op. 15) de Smetana (1^{re} audition), le *trio* (op. 29) de Vincent d'Indy et le *trio* (op. 32) d'Arensky (1^{re} audition). Billets chez MM. Schott frères, 82, montagne de la Cour.

M^{me} Camille Van Mulders-Triest, MM. Emile Van Doren et Herman Riehir exposeront quelques-unes de leurs œuvres au Cercle

artistique du 18 au 27 mars. L'ouverture aura lieu demain, lundi, à 2 heures.

M^{me} Théroïne-Mège, pianiste, donnera une soirée musicale à la Grande Harmonie, le vendredi 29 courant, à 8 1/2 heures, avec le concours de M^{lle} Rachel Neyt, cantatrice, et de M. Zimmer, violoniste. On peut dès à présent se procurer des cartes chez les éditeurs de musique.

Sur l'initiative d'un comité composé d'artistes — MM. Auguste Donnay, Emile Berelmans, François Henrijean, Sylvain Dupuis, Armand Rassenfosse et Gustave Serrurier — une exposition fort intéressante s'ouvrira à Liège, sous le titre « L'Œuvre artistique », dans les premiers jours de mai.

On y admirera les plus récentes productions de l'art appliqué — car peinture et sculpture seront exclues — et chaque œuvre témoignera de la préoccupation généreuse de l'art d'aujourd'hui, qui est d'instaurer la beauté dans les choses de la vie.

Ouverte à tous, visible moyennant une entrée fort modique, cette exhibition sera une entreprise hautement louable et digne de tous les encouragements. Son but est de montrer à tous le réconfortant spectacle d'œuvres pures et logiques. Ce sera, à Liège, une façon de *Libre Esthétique*, restreinte aux industries d'art.

On cite, parmi les exposants, au nombre de quatre-vingts : Burne Jones, Walter Crane, William Morris, Selwyn Image, Puvion de Chavannes, Grasset, Charpentier, Carabin, Delaherche, H. de Toulouse-Lautree, Van der Stappen, Paul Du Bois, Georges Morren, Omer Coppens, Pierre Wolfers, etc.

Des conférences et des concerts seront organisés au cours de l'Exposition. Parmi les hommes de lettres qui occuperont la tribune, M. Maurice Barrès a dès à présent promis son concours. La partie musicale est confiée à M. Sylvain Dupuis qui fera entendre pour la première fois à « l'Œuvre artistique » le Choral mixte qu'il vient de former.

Bref, il y a là un excellent exemple de décentralisation et de propagande à encourager et à imiter.

Une nouvelle audition de la *Messe en ré* de Beethoven sera donnée à Liège le samedi 23 mars, à 8 heures du soir. La Messe solennelle sera, comme précédemment, exécutée par le remarquable ensemble choral et instrumental réuni et dirigé par M. Sylvain Dupuis et par un quatuor allemand composé de M^{les} Wilhelmy, soprano, Klopfenburg, alto, MM. Litzinger, ténor, et Fenten, basse.

Les sœurs Ruegger, toutes trois élèves du Conservatoire de Bruxelles, viennent de donner en Allemagne et en Suisse une série de concerts qui leur ont valu d'éclatants succès. Les journaux sont unanimes à louer l'intelligence musicale et le mécanisme déjà très développé de ces jeunes artistes. Ils citent spécialement la plus jeune, Elsa, qui, à 13 ans, est une violoncelliste de sérieuse valeur. On se souvient de la vive admiration que provoqua le concours qui l'a mise en lumière. Elle a fait grandement honneur, en cette tournée artistique qui comprenait Strasbourg, Lucerne, Saint-Gall, Berne, Soleure, etc., à son professeur, M. Edouard Jacobs.

Il est question d'élever un monument à André Van Hasselt. Le comité organisateur sera constitué mercredi prochain par l'assemblée préparatoire qui se réunira chez la fille du poète, M^{me} Ernestine Van Hasselt.

L'opéra de César Franck, *Hulda*, vient d'être représenté à l'Opéra français de La Haye avec un très grand succès.

Souhaitons que l'exemple de l'étranger stimule le zèle de notre Opéra et que la mémoire de César Franck obtienne enfin les satisfactions dues aux mérites de ce grand et puissant musicien.

Nous apprenons que MM. Stoumon et Calabresi sont partis hier pour La Haye, afin d'assister à la deuxième représentation de *Hulda*. Ceci est de bon augure.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY

Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année.

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6.50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^o MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Quatrième article). — POUR ÊTRE UN ACTEUR D'AUJOURD'HUI. — CONCERTS DE LA SEMAINE. — LES SALONNETS. Au Cercle Artistique. Au Diablotin. — THÉÂTRE MOLIÈRE. La Comtesse Wanda. — A LA TOISON D'OR. — A LA MAISON DU PEUPLE. — CORRESPONDANCE DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

La Libre Esthétique

(Quatrième article). (1)

L'Art moderne arrive, dans ses promenades à travers la *Libre Esthétique*, à la quatrième salle. Mais vraiment des tableaux qui « tiennent », accotés à une cimaise, se groupent plus difficilement en un article. Force nous est donc, parfois, en laissant certaines toiles à un prochain article, d'aller butiner dans d'autres salles que celle réservée à la présente étude.

(1) Voir nos trois derniers numéros.



Illustration pour les Contes d'Andersen, par A. J. GASKIN.

Xavier Mellery nous arrête avec *l'Âme des choses*. Avec Constantin Meunier, Mellery règne dans cette exposition. A côté du puissant sculpteur des prolétaires, voilà le peintre, délicat et robuste à la fois, de la mélancolie. Car c'est un psaume de tristesse qui résonne dans ces cadres alignés, c'est la confession du silence. Art austère, presque monacal. Art de recueillement. Les couleurs graves font chanter des gammes sombres. *L'Âme des choses?* La voilà, qui sort des

murailles, pensive et familière à la fois. Tantôt c'est un corridor encombré de plâtres et éclairé par une lampe. Mais cette lumière attend. Il y a quelque chose qui veille, il y a une voix mystérieuse dans ces ombres et dans ces clartés. Tantôt c'est un appartement aux portes ouvertes, caressées par le jour que les fenêtres tamisent. Mais il s'est passé quelque chose là. Il reste dans cette

atmosphère de chambre vide un peu d'âme humaine. On devine qu'on a vécu sous ces lambris des heures peut-être d'ennui et d'épreuve. Ces toiles ont la mélancolie des vieilles horloges dont le tic-tac berce nos rêves et les ramène vers des passés inconnus. Ou bien ce sont de somptueux intérieurs d'églises pleins d'or, de marbres et de bijoux, des fêtes d'architectures solennelles et luxueuses mais où l'on pressent aussi des événements de mystère, où l'atmosphère parle et chuchote le long des colonnades, autour des tabernacles. Derrière le féerique décor de temples pleins de magnificence, il est des âmes qui glissent, dans le silence des nefs et des chapelles, sous les voûtes muettes. Vraiment celui qui sait faire ainsi parler les choses est un grand artiste. Meillery, définitivement, se range à côté des Leys et des De Braekeleer. S'il n'a pas l'or et la pourpre triomphante de celui-ci, il possède un don de pensée grave, de poésie hautaine, de sentiment réfléchi, qui fait songer, s'il fallait symboliser ce don en une image, à la *Melancholia* de Dürer.

William Degouve de Nuncques est aussi un découvreur d'âmes de choses. Ce n'est pas un peintre de surface, satisfait de la seule couleur. Il scrute. Sa *Maison aux hiboux* n'est-elle pas l'illustration qui s'impose à quelque conte d'Edgard Poe? De même que sa *Mare de sang*? Les *Anges de la nuit* planent et glissent dans une extraordinaire atmosphère de nocturne mystique, dans un rêve d'enfant extatique, dans un paradis doux et prodigieux. Le *Bateau noir*, très beau, inquiète comme un fantôme et la *Forêt lépreuse* donne une épouvantable impression de la méchanceté venimeuse d'un sous-bois fantastique et terrible. Degouve est un artiste de rêve. Ne lui demandez pas le charme de la couleur. C'est pour lui chose matérielle et son art d'intellectualité s'envole au delà, dans les domaines troublants de l'irréalité et des songes. C'est un poète plus qu'un peintre. C'est pourquoi son art hermétique ne s'ouvre souvent qu'aux seuls lettrés.

Il en est de même de cet admirable artiste qui nous revient, après quelques ans d'absence: Henri De Groux. Il nous revient avec d'opulents bouquets de rêverie. Est-il bizarre et attirant ce *Charnier* fantastique, beau comme quelque songe macabre, plein de reflets d'Orient, et glissé dans le cerveau d'un Théophile Gautier. Ici les tons des cauales mortes, des hyènes, des hiboux, organisent une symphonie à la fois veloutée et tapageuse, dans un jour inquiétant. C'est une tuerie farouche, ambrée et dorée par un turbulent poète de la couleur. Les *Bohémiens* font songer à d'autres toiles de De Groux, vues aux XX. Mais les deux autres

tableaux donnent une note nouvelle et imprévue, d'une richesse abondante, d'une force somptueuse. Dans un paysage qui fait penser à des forêts vierges étranges, où croissent des iris, où fleurissent des roses, où des roseaux s'entrelacent au milieu de végétations de serres chaudes, voilà un jeune Moïse nu, abandonné parmi les



Frontispice des Contes d'Andersen (tome II), par A. J. GASKIN.

nénuphars et que de virginales Égyptiennes vont sauver des eaux. Oh! la beauté suggestive de ces bords de fleuve où s'entassent, dirait-on, les fiers trésors des jardins de fées! Mais ce qui l'emporte, dans l'exposition de De Groux, c'est son *Mont Salvat*. Un jour fantastique éclaire le fond de ce magnifique tableau, caressant les tours hautaines et énigmatiques d'un château colossal, d'un Alhambra sacré et fier d'où s'abat un vol de colombes. Devant cette ville énigmatique s'étend une

plaine sauvage où des pavots rouges, où des lys éclatants, où des marguerites prodigieuses montent à l'assaut de chapiteaux jonchant le sol, à l'abri de saules échevelés. Et au milieu de ces fleurs surnaturelles, entouré de cygnes et d'oiseaux qui sont comme les frères de ces floraisons merveilleuses auxquelles ils mêlent les charmes de leurs plumages, c'est le pur chevalier cuirassé d'or, la lance à la main, à genoux dans ces régions sublimes, son écu jeté à côté de lui dans les herbes ! C'est là œuvre saisissante et subtile, d'une foncière originalité, car quel coloriste eût trouvé cette harmonie nouvelle : le jaune citrin du voile attaché au casque du héros et le violet aigu de son manteau ?

Mais il ne nous est pas permis de nous attarder longuement devant ces œuvres. D'autres nous requièrent et si nous avons parlé d'artistes de rêve, d'autres sont aux prises, à côté d'eux, avec les réalités. Ainsi Jean Van den Eekhoudt qui met une vigueur flamande, rouge et verte, dans ce que des Georges Pissarro, des Maximilien Luce, des Henri-Edmond Cross ont d'aérien et de pur. Ainsi Guillaume Vogels, dont la brosse argentine assouplit la pâte picturale et la fait vibrer à l'unisson de ciels empourprés par le soir, d'horizons de tempête, de plages crépusculaires. Vogels a toujours le faire prime-sautier et savoureux qu'on lui sait et il garde une jeunesse fraîche aux vives couleurs. Puis voici Emile Claus, dont le *Givre* a, dirais-je, de vertes blancheurs ; Max Stremel, avec deux paysages aux sincères tendances luministes et surtout un *Intérieur hollandais*, d'une intimité chantante et claire, profondément fouillée et sentie, avec des joies presque familiales de rayons épanchus et se jouant le long des meubles, des murs, sur le plancher propre d'une bourgeoise chambre hollandaise. N'est-ce pas aussi la vie des choses qui est ainsi contée par un conteur délicat et charmant ? Fritz Thaulow donne trois spécimens de son faire gras, savoureux, aux tons puissants et forts et disant une fois de plus ses préférences pour les rivières coulant entre des rives de gel et de neige, tandis que James Kay expose des paysages écossais dont les tons brumeux sont piqués par des verts et des rouges de lanternes de bateaux, vrais bijoux des soirs grisâtres et brunâtres de ces vues marines. Enfin, pour clore cette série de paysagistes, M^{lle} Anna Boch dont le tableau *En Juin* déborde de lumière estivale et sent bon les fleurs des jardins épanouis, et dont la *Dune* pleine de caractère est un morceau de franche et saine peinture.

« POUR ÊTRE UN ACTEUR D'AUJOURD'HUI »

Conférence de M. Lugné-Poe.

Nous comptons, comme pour MAUCLAIR, comme pour MAUBEL, enregistrer ici un extrait authentique de la conférence de Lugné-Poe sur ce sujet mystérieux : *Pour être un acteur d'aujourd'hui !*

A notre demande de fragment documentaire, il a répondu :

CHER MONSIEUR ET AMI,

Vous me demandez tout ou partie de ma causerie, mais elle n'est pas écrite et je n'ai pas parlé dans le but de la publier.

J'ai dit qu'être acteur et parler c'est se livrer volontairement poitrine découverte aux assauts du panmouffisme, — que serait-ce s'il écrivait !

Pardonnez-moi donc de me récuser, merci de votre hospitalité si cordiale et croyez-moi tout acquis à la *Libre Esthétique* et à *l'Art moderne*.

Votre tout dévoué reconnaissant,
LUGNÉ-POE.

Une citation, que je vous rappelle simplement, dans ma causerie :

« Une parole prononcée sur le diapason ordinaire n'a pas plus de chance d'être entendue que la voix d'un poisson dans le fond du Niagara. » (E.-A. Poe.)

Donc rien pour nous de cet essaim de paroles rapidement envolées. L'impression reste, pourtant, de cet entretien presque intime devant une centaine de lettrés attentifs. Et sur ceci quelques notes fugitives.

D'abord le CAUSEUR. Non pas l'orateur. A l'exemple des conférenciers de France (pays de l'éloquence, suivant l'immémoriale et douteuse tradition), Lugné-Poe cause, avec quelque solennité néanmoins, invincible résidu de son habituel métier, avec une netteté de diction lapidaire, en parfait accord avec son visage de médaille, admirablement net et pur, se détachant en camée sur le buste coupé par la table à parler.

Cent pensées surgissent à l'aspect de cette linéaire figure, aux yeux veloutés, à la parole caressante, sonore et lente. Cent souvenirs ! On revoit les longues figures déclamatoires de l'Olympe scandinave d'Ibsen, de la théodicée ténébreuse et touchante de Maeterlinck. Elle défile la théorie murmurante et fantomatique où Rosmersholm coudoie Melisande, où Pelléas passe entraîné par Rebecca. Et en l'esprit se formule le résumé de l'artiste que l'un des nôtres essayait récemment de condenser en un sympathique journal voisin :

« Homme de théâtre ! Acteur-directeur comme Molière, Rossi, Irving, Antoine. Ne concevant pas, pour l'épanouissement de son original talent, qu'on puisse se soumettre au choix des pièces par un autre, au choix de la troupe collaboratrice par un autre. Voulant être le maître ! pour se mouvoir librement dans l'art qui lui plaît. Également, peut-être par une indépendance autoritaire native qui, doublant l'imprévu des rappels historiques, avec le nom à lucres du grand Américain fantastique, le grâtifia du masque rectiligne et pâle, et de la maigreur du Bonaparte taciturne de l'école de Brienne.

« Comme si le sang tourmenté par l'auteur du *Corbeau* frisselait dans ses artères, il alla au théâtre extraordinaire avec le même instinct fiévreux que l'autre aux Histoires extraordinaires. En fraternité mystique, il aima, tout de suite, Ibsen et Maeterlinck, mit en scène leur symbolisme inquiétant et se glissa, très circonspect, dans leurs personnages étranges. Il les comprit à sa manière : des inconscients en qui le Destin déclame ses mystérieux commandements. On l'entend, en scène, sobre de gestes comme la fatalité, parler d'un ton inspiré à la fois monotone, et doux et terrible, annonceur sentimental et résigné des événements inéluctables. A l'écouter, on souffre, pris dans l'ondulation d'un frisson caressant et glacé, triste, infiniment déplorable et triste.

« ANTOINE, dès ses premières hardiesses, avait pénétré dans les buissons du Réalisme, peuplé de bêtes sauvages et hurlantes, très curieuses. LUGNÉ-POE ne fréquenta que les forêts habitées par les féeries séduisantes ou redoutables. Ces féeries dont les enveloppent notre quotidienne existence, que, si faussement, nous croyons matérielle et disciplinée, alors que les sarcastiques fantaisies du Hasard l'agitent plus convulsivement que les pantins sur un théâtre de marionnettes. LUGNÉ-POE vit en un très exact sentiment de ces constants déséquilibres que désarticulent les très constants imprévus. D'une âme observatrice et calme, il assiste à ce spectacle sourd et effrayant, devenant ainsi brusquement, lui aussi, spectateur, et restant rêveur devant la lugubre et incompréhensible comédie humaine.

« C'est un être concentré, énigmatique en son ensemble, mal démêlable pour lui-même et pour les autres. Critiqué, blâmé aussi, parfois, le vulgaire aimant la gesticulation et le bruit chez l'acteur, qu'il croit tenu à plus d'extériorisation, s'accoutumant peu à ces attitudes d'Hamlet contemplatif, parlant à demi-voix comme s'il ne fallait pas inquiéter les ombres. Mais pour les amis des terrestres mystères et pour les voyants, pour ceux qui pensent qu'en toutes choses il sied, par une harmonie de divination, né jamais élever la voix, ne jamais ériger la fluctuante réalité en certitude, il séduit fortement par son perpétuel demi-silence et sa grave tranquillité de perpétuel réfléchissant. Il apparaît bien en unisson avec l'inconnu des choses : autour de lui tremble le halo sans transparence de la rêverie et des insondabilités. »

Tel le comédien, tel l'artiste scénique, créateur des plans de bataille dramatiques, et allant à la bataille, de sa personne, comme les généraux-chevaliers, au moyen âge.

Et maintenant le PENSEUR parlant au public :

Des idées récoltées et jetées au hasard, avec grâce et quelque amertume, réminiscences des blessures reçues et du repliement sur elle-même d'une âme parfois meurtrie, s'accoutumant à trouver en elle-même les satisfactions que le « panmufflisme » refuse brutalement aux novateurs, aux dérangeurs d'habitudes, aux bouseilleurs de certitudes. Des mots durs, pareils à des morsures, des comparaisons tenaillantes, d'heureuses assimilations auxquelles les raffinés reconnaissent leurs déceptions et leurs artistiques angoisses, quand, à la vue, à l'audition d'une belle œuvre qui les met en émoi, ils entendent à côté d'eux, dans les endroits funestes où se tasse le public, les grognements de la ménagerie humaine.

Quoi de plus vrai, en sa sincérité amère, que ce problème carrément posé : Au théâtre qui joue la vraie pièce, où est le vrai spectacle ? Est-ce sur la scène, est-ce dans la salle ? Les acteurs sont-ils les auditeurs, les auditeurs sont-ils les acteurs ? Des deux groupes quel est le plus curieux ? Et le penseur ne se sent-il point parfois disposé à croire que l'œuvre regardée n'est qu'un moyen de susciter chez ceux qui regardent des sensations et des réflexions saugrenues qui seules méritent l'attention et l'analyse ? Ah ! la peinture que le conférencier fit de cette basse-cour. Ah ! le rapprochement entre cette tourbe mondaine s'agitant sans but et presque sans conscience, applaudissant ou malmenant les artistes emprisonnés dans leur rôle, et une maison de fous où les pensionnaires se seraient rendus maîtres de leurs médecins et de leurs gardiens !

A en juger par les appréciations de la presse, celle-ci n'a pas été satisfaite du genre sarcastique adopté par le conférencier. Il semble qu'elle ait voulu lui appliquer le draconien préjugé qui

veut qu'un comédien ait toujours pour le public une déférence particulière qui remonte aux jours fabuleux où les gens de théâtre étaient hors l'église et presque hors la loi. Cette puéride attitude n'est qu'une des cent manières par lesquelles le journaliste qui se croit ridiculement le grand juge en toutes matières essaie de défendre l'armée des snobs sur laquelle il appuie volontiers sa tyrannie éroulante. D'ordinaire les comédiens n'osent rien dire, tant ils redoutent les mauvais procédés rétorsifs des chroniqueurs habitués aux lèchements de pied les plus obséquieux. Voici que s'offre une occasion de découvrir cette chose à la fois secrète et curieuse, les idées d'un acteur sur le théâtre. Et quelques-uns de nos manieurs de plume se sont plaints qu'on y ait mis trop de sincérité. Franchement, ils ne sont guère encourageants.

Quant à nous, nous y avons pris le même plaisir qu'à entendre un envoûté, subitement délivré, exposer les sensations de sa captivité. Ce confidentiel révélé nous a semblé d'une saveur des plus piquantes. C'était, en quelque sorte, des mémoires, non pas en anecdotes, mais en jugements d'âme, généraux et très pénétrants. Les vrais amateurs en auront su faire leur profit.

CONCERTS DE LA SEMAINE

Quatrième Concert populaire.

Pianiste mignonne, chanteuse mignonne, concert mignon. M. Joseph Dupont a remplacé par un programme réservé à la seule virtuosité des doigts et du gosier la séance de haute attraction dont il avait très artistement caressé l'espoir. On fait ce qu'on peut, et à défaut de réel intérêt musical, le dernier concert populaire de la saison a offert au public l'attrait d'un début qui promet et de la rentrée d'une artiste sympathique à tous.

M^{me} Céleste Painparé — la petite Painparé — a un joli mécanisme, et, mieux que cela, un sentiment exact du rythme. On présente en elle une artiste d'avenir, dont le goût esthétique se révèle au choix de son programme : Concerto de Bach, Concerto en *sol* de Beethoven, pièce de Scarlatti. Il n'y a certes là aucun dessein d'éblouir, de triompher autrement que par les moyens les plus honnêtes.

M^{me} Landouzy a chanté de sa jolie voix toujours pure un répertoire classique assez inattendu. Le public lui a témoigné, en bisant l'air des *Noce de Figaro*, le plaisir qu'il avait à la revoir et à l'écouter.

Le tout encastré dans deux ouvertures, l'une de Beethoven, l'autre de Weber.

Deuxième Concert de la « Libre Esthétique ».

L'éducation musicale du public se fait, décidément. Et je n'en veux pour preuve que le succès quasi triomphal qui a accueilli, jeudi dernier, à la *Libre Esthétique*, le Quatuor en *ut mineur* de Gabriel Fauré qui avait été jugé, il y a huit ans, aux XX, une composition tourmentée et confuse. L'inspiration abondante et élevée, la distinction des thèmes mis en œuvre, le métier sûr et personnel du compositeur, la flamme d'art qui échauffe les quatre parties du quatuor ont enfin été appréciées comme le mérite cette très belle œuvre qui suffirait à classer son auteur parmi les maîtres de l'école contemporaine.

MM. Théo Ysaye, Marchot, Van Hout et J. Jacob lui ont donné une interprétation absolument remarquable. Précision, ensemble, finesse de traits, observation la plus scrupuleuse des nuances, des

accents et des rythmes, tout concourait à rendre plus intense et plus profonde l'impression provoquée. Et c'était une joie de sentir avec quelle ferveur, avec quelle émotion les quatre partenaires faisaient pénétrer le public dans le temple musical dont ils sont, à la *Libre Esthétique*, les grands prêtres.

Ce quatuor clôturait une séance excellente, ouverte par le Quatuor à cordes de Lalo, composition écrite d'une main habile à varier les timbres et les effets, et supérieurement jouée par MM. Marehot, Zimmer, Van Hout et Jacob.

L'élément vocal était représenté par deux chœurs de N. Sokolow, *Deux Roses* et *la Fête de l'été*, et par l'ode *A la Musique* écrite par Emmanuel Chabrier « pour inaugurer la maison d'un ami », — toutes œuvres exécutées, en première audition, par un groupe de voix féminines récemment réunies sous le titre « Pro Arte » et disciplinées par MM. Léonard et Closson.

Les deux chœurs de Sokolow ont plu par leur couleur originale, par le caractère pittoresque des thèmes et leurs ingénieux développements. L'ode *A la Musique* est une composition exquise, pleine de détails délicats, d'harmonies imprévues telles que seul le regretté Chabrier en savait inventer. Le caractère tout intime de la poésie est exprimé merveilleusement par les lignes simples de la mélodie. Et cette invocation à la musique :

Verse sur nous, penchant les urnes
Des maîtres qui furent des dieux,
Les *andante* mélodieux
Et les délicieux nocturnes!

reçoit un vêtement musical si exactement ajusté qu'elle demeure invinciblement gravée dans la mémoire.

Ces diverses œuvres ont été exécutées avec une justesse irréprochable et un sentiment délicat des nuances.

En manière d'intermède, M. Joseph Jacob a joué deux morceaux de sa composition : un *Nocturne* et un *Cramignon*, le premier tendre et sentimental, le second joyeux et pittoresque. L'auteur et l'exécutant ont été confondus dans la même acclamation, qui a dû résonner bien agréablement aux oreilles du modeste et très méritant artiste, désormais en possession de la maîtrise et l'un des premiers violoncellistes de l'époque.

M^{me} L. Derscheid a clôturé jeudi dernier la série de ses auditions de musique de chambre par une séance fort intéressante dans laquelle elle a fait entendre, avec MM. Colyns et Ed. Jacobs, le trio en *sol mineur* de Smetana, le trio en *ré mineur* d'Arensky et, avec la collaboration de M. Poncelet, le superbe trio de Vincent d'Indy pour piano, clarinette et violoncelle.

« L'œuvre du compositeur tchèque, dit un de nos confrères, n'a rien de spécialement remarquable; assez laborieuse de facture, alourdie de développements touffus auxquels l'unité fait défaut, elle puise le meilleur de son mérite dans le caractère mélodieux des thèmes, imprégnés d'une saveur populaire et locale souvent caractéristique. Le premier mouvement a de la vigueur martiale, l'*Allegro* de la couleur et du rythme, et le *Finale*, traité en *moto perpetuo* coupé d'accents funèbres, évoque la pensée de quelque héroïque aventure.

Arensky, un des nouveaux venus de l'école russe, est fort apprécié en Allemagne et en Autriche, où son trio a eu grand succès.

Composition vigoureuse, solidement écrite, d'une inspiration

très élevée; timbres délicats, sonorité pleine et profonde; l'idée se développe et s'élargit avec rectitude et sûreté.

Le thème générateur est exposé largement dans l'*Allegro moderato*; il a de la noblesse et de l'élan; la forme très classique de cette première partie s'assouplit dans le *Scherzo*, spirituel et délicat, curieux de rythmes et de timbres; mais l'*Élégie* surtout a une grande élévation de pensée, un recueillement intime et profond. »

L'exécution du trio de Vincent d'Indy a valu un succès personnel à l'excellent professeur Poncelet, dont on a admiré le son distingué et le phrasé délicat.

LES SALONNETS

Au Cercle Artistique.

MM. JOSSE IMPENS, LUCIEN FRANK et GEORGES DE BURLET.

De M. Impens quelques toiles — toujours dans la même note noire — et toujours représentant les mêmes sujets : intérieurs flamands, têtes de paysans, coins d'atelier, etc.

Plus intéressant, M. Lucien Frank qui sait affiner un coucher de soleil sur la mer, rendre la poésie d'un effet de lune dans la neige, silhouetter des arbres au milieu des brouillards hollandais. C'est un paysagiste, si pas d'une originalité nette, tout au moins très délicat et de brosse argentine.

M. Georges de Burlet nous apporte une série d'aquarelles et de toiles qui fleurissent la jeunesse. Ses couleurs sont vives et gaies, qu'il nous conte la fraîche poésie d'un village wallon ou qu'il fasse pétiller un coin de jardin aux fleurs épanouies. On sent en beaucoup de toiles l'influence de tel ou tel maître. Les aquarelles font songer à M. Uytterschaut. Mais tout cela est lesté, de belle humeur picturale, bien enlevé dans le plein air; et on y sent l'amour des prés, des champs et des bosquets. *Le Dégel dans le Parc* dénote un effort vers la lumière qui promet un artiste chercheur et sensitif.

Au Diable au Corps.

M. HEINS.

M. Heins, l'illustrateur gantois, expose au *Diable au Corps*, dans la salle de l'artistique cabaret, un lot d'aquarelles, de dessins, d'eaux-fortes. Alerté, vif, habile, tel trotte son pinceau sur le papier. Trop facile souvent. Les eaux-fortes de cet artiste sont de belle couleur. Elles ont aussi de la souplesse et c'est ce procédé de l'eau-forte qui paraît le mieux convenir à M. Heins, ce croquiste verveux et rapide.

THÉÂTRE MOLIERE

La Comtesse Wanda.

Cette pièce est, paraît-il, un début, et l'auteur est une femme. Avec ses défauts (nous parlons de la pièce), ses inexpériences qui choquent si fort ceux qui voudraient que l'intrigue enroulée en feston tournât comme un rebus autour d'un mirilton, elle est intéressante et remarquable à plus d'un titre, cette *Comtesse Wanda*. D'abord la simplicité de l'intrigue. Une femme abandonne son mari, ses enfants; inutile de dire que c'est pour un chenapan. Entre elle et son mari, réconciliation après réparation solennelle, suivant les usages polonais. La pauvre femme en meurt.

Vous voyez que nous sommes loin des pièces à la Dumas, et que

l'intérêt tout entier doit porter dans le développement du caractère de la Comtesse. Ce développement est d'autant plus concordant à la nature de la femme qu'il paraît irrationnel et si l'auteur n'a pas su éviter quelques penchants au mélodrame, elle a su du moins révéler en son œuvre un sens tragique profond.

Le style, d'allure nette et farouche, n'a ni convention ni trop de retenue, de même qu'il n'a pas d'impudeur. L'auteur ne fait pas de volte-face, et l'œuvre en ses conséquences se déroule librement. Par cette absence de soucis de ce qui peut choquer le public, elle tient au théâtre libre; mais ce qui la caractérise, tout spécialement, c'est une chaleur d'émotion vraie manifestée fortement et simplement, peut-être avec certaines gaucheries, où ne tombent jamais les dramaturges habiles pour qui l'art du théâtre est un procédé.

La Comtesse Wanda est fort bien jouée.

« A LA TOISON D'OR »

La Société anonyme *L'Art* « A la Toison d'or » n'a pu faire droit à toutes les demandes qui lui ont été adressées pour la 1^{re} conférence du Sar Péladan « *Sur les Femmes* ». Ses locaux ne le lui ont pas permis. Elle a, en conséquence, organisé pour mercredi prochain, à 2 1/2 heures, une seconde réunion dans laquelle l'éminent artiste développera son autobiographie psychique sous le titre « *Les Etapes d'une intelligence* ».

Cette audition aura le même caractère privé que celle du samedi 23 mars. On n'y sera admis que sur présentation d'une carte personnelle que la société *L'Art* fera parvenir immédiatement à toute personne qui en adressera la demande à sa direction, 56, avenue de la Toison d'or. Le prix des cartes est de 3 francs.

A la Maison du Peuple

La Section d'art de la *Maison du Peuple* a ouvert, mardi soir, la série de ses conférences et auditions. Le programme comportait une causerie de M. Henri La Fontaine sur *l'Histoire des instruments à cordes pincés et frottés* dans laquelle il a initié un public attentif et recueilli à toute la lyre, depuis ses origines les plus lointaines, en passant par les psaltériens, les orchestrions, les épinettes, les clavecins, pour aboutir aux piano-forte, aux Erard, aux Pleyel, aux Gunther et aux Steinway. M. Kefer et M. Van Begin ont ensuite interprété un grand nombre de morceaux anciens, parmi lesquels certains chants populaires flamands, recueillis par Wilder tels le *Geuzenlied*. Des morceaux de Raïck et de Trazegnies, chantés en flamand par M. Van Begin, avec accompagnement de clavecin, ont été très goûtés. Un rondeau de Beethoven sur le piano forte, une fantaisie et la *Marche turque* de Mozart, deux pièces de Scarlatti sur le clavecin, enfin les quelques morceaux de piano (*Marche funèbre* de Chopin, *Fantaisie* de Schumann), joués par M. Kefer sur un Erard moderne, ont valu aux exécutants des applaudissements chaleureux.

CORRESPONDANCE DE LIÈGE

Pour la seconde fois, M. Jaspar, un peintre décorateur qui est un artiste délicat, nous émerveille par ses représentations de fantoches.

Sur une scène mignonne, dans le cadre de prestigieux décors, circulent d'ingénieuses marionnettes, tandis qu'est déclamé une

sorte de poème de prose rythmée que chante une musique assourdie.

Poème et musique sont des fragments de maîtres habilement adaptés par Jaspar et ses amis; décors et personnages sont l'œuvre exclusive de M. Jaspar.

Cette fois, la légende de saint Antoine était le sujet choisi; pour séduire le sage que fut saint Antoine glissaient dans son rêve les émerveillements des siècles passés pour nous, futurs pour lui.

Ainsi partis de la cabane d'Antoine, nous vîmes se dérouler des tableaux successivement évoquant la Thèbes égyptienne, Athènes, Rome, le Moyen-âge, la Renaissance, le xviii^e siècle.

Le moyen imaginé pour réduire la sage philosophie d'Antoine pouvait-il être efficace? J'en doute; tant d'humaines misères montent de l'obscur passé que bien fugitif pouvait être l'éblouissement.

Trop brève aussi fut pour nous cette rapide évocation de temps magnifiés par nos rêves, — une heure seulement durant laquelle, toutes préoccupations abolies, notre attention était la captive de nos yeux.

Ce sont d'abord les décors très lumineux brossés d'une main ferme et délicate, avec une si juste compréhension de la poésie de l'époque qui retiennent; ensuite, ces fantoches faits de carton plat qui gagnent, sous la couleur de M. Jaspar, un étonnant relief, et d'une telle variété de mouvements et d'allure; enfin, l'ensemble du tableau ordonné avec tant de goût, où personnages et décors sont en si parfaite harmonie.

M. Jaspar a dû produire, pour arriver à ce résultat, un considérable labeur, le travail de composition étant doublé d'études indispensables à la reconstitution historique d'époques si différentes. Chacune d'elles apparaissait avec sa décoration spéciale et ses personnages-types rappelant bien, par le choix, le vêtement et l'allure, la vie externe du temps.

L'amphithéâtre de Rome, qui s'étend grandiose en d'énormes proportions et où, sous un torride soleil, s'agit la foule animée, le sombre château médiéval qui domine le fleuve et la lande où de grêles arbres battus par le vent d'hiver et la lente promenade d'un moine, un coin de village au xviii^e siècle d'éjouissante fraîcheur dans sa claire lumière et la fluidité de sa douce atmosphère, sont autant de tableaux qui marquent en la mémoire.

PETITE CHRONIQUE

La quatrième et dernière Conférence de la *Libre Esthétique* aura lieu mardi prochain, 26 mars, à 2 h. 1/2 précises. Elle sera faite par M. Edmond Picard, qui a choisi pour sujet: *La Sociatisation de l'Art*. Prix d'entrée: 2 francs.

Le troisième concert donné à la *Libre Esthétique* par MM. Marchot, Van Hout, Jacob et Ysaye aura lieu jeudi prochain, 28 mars, à 2 1/2 heures. Le concours de M^{me} Georgette Leblanc, du Théâtre de la Monnaie, donnera à cette séance un intérêt exceptionnel. M^{me} Leblanc chantera le rôle de Sainte-Cécile dans le drame de Maurice Bouchor, mis en musique par Ernest Chausson et exécuté pour la première fois à Bruxelles; en outre, *l'Invitation au voyage* d'Henri Duparc, la *Chanson de Mélisande* (Maeterlinck) et la *Complainte* (Maclair) de Gabriel Fabre, également en première audition.

Au programme figurent encore le *Lied* pour alto (soliste M. Van Hout) et la *Fantaisie* pour hautbois (soliste M. Guidé) de Vincent d'Indy, et des chanteurs pour voix de femmes de MM. Huberti et Théo Ysaye, chantés par les élèves de l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Huberti.

M. Ernest Chansson assistera aux dernières répétitions et à l'exécution de la *Légende de Sainte-Cécile*.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Quatrième liste d'acquisitions :

G. VOGELS. — *Un canal en Hollande* (acquis par l'État).

C. MEUNIER. — *Juin* (bronze).

G. MORREN. — *Le Goûter*.

MAURICE DENIS. — *Apparition*.

ALEX. CHARPENTIER. — *Portrait de Camille Pissarro* (étain).

DELAHERCHE. — *Gobelet* (grès flammé).

DAUM FRÈRES. — *Ronces et épines* (flacon plat ciselé).

OMER COPPENS. — *Bouteille* (poterie flammée).

JOHN LANE. — *The Yellow Book* (4 vol.).

L. HOUSMAN. — *The End of Elpentown*.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. — Vase décor jaune (céramique de Virginal). — Vase décor bleu (idem). — Deux cruchons à liqueurs (idem). — Buste d'après Donatello (idem), 2^e ex.

C.-R. ASHBE. — *Broche* (argent et améthyste). — *Sucrier* (cuivre martelé).

P. DU BOIS. — *Agrafe* (argent).

J. POWELL. — Douze verres. — Deux cannettes. — Un vase.

— Un porte-bouquet. — Un verre.

G. SERRURIER. — *Chambre d'artisan*.

IBELS. — *Affiche de l'exposition d'Ibels* (avant lettre).

M^{me} J. Thénard, de la Comédie française, professeur de diction des cours de la Ville de Paris, fera mardi prochain, à 3 heures, à la Salle Erard, une causerie sur l'*Art de parler*.

Sa conférence, avant tout pratique, embrassera la prononciation dans la parole et le chant, la respiration, le geste, l'attitude, etc. La compétence spéciale de l'orateur donnera à ce cours une valeur exceptionnelle.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *Institut des hautes études* : Lundi, 25 mars, à 8 heures du soir, M. Emile Verhaeren : Les Renaissances en Europe, 5^e leçon. La suite du cours est reportée au mois d'octobre prochain; — Mardi, 26 mars, à 8 heures du soir, M. Tito Zanardelli : Cours de langue espagnole, 6^e leçon. — Mercredi, 27 mars, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les Arts industriels et d'ornementation, 19^e leçon; — le même soir, M. de Paep : Chimie industrielle, 8^e leçon. — Samedi, 30 mars, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 21^e leçon. La suite du cours est reportée au mois d'octobre prochain.

L'état de santé de M. de Roberty ne lui permettant pas de s'installer actuellement à Bruxelles, ses conférences, qui devaient avoir lieu après les vacances de Pâques, sont remises à une époque ultérieure.

M. Henry Maubel fera l'hiver prochain un cours, autrement dit une suite de conférences sur la musique. Il s'y occupera à dégager l'esprit des œuvres selon la tendance indiquée en de récents entretiens sur la *Psychologie de la musique*.

Nous annoncerons en temps utile les conditions d'abonnement ainsi que le programme et les dates de ces conférences.

La 4^{me} séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncellet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures, avec le concours de M. Théophile Ysaye, pianiste, du quatuor Marchot et de l'octuor vocal, sous la direction de M. L. Soubre.

On y entendra deux pièces de L. Dubois, le Quintette de César Franck et diverses pièces vocales anciennes de musique religieuse et profane.

Samedi prochain, à 8 heures du soir, aura lieu en la Salle de la Grande Harmonie, le concert organisé par MM. Léon Baize, pianiste, Van den Heuvel, violoniste, et De Bruyn, violoncelliste, avec le concours de M^{lle} Jeanne Goulancourt, cantatrice. Cette séance promet d'être des plus intéressantes.

On peut dès à présent se procurer des cartes chez les éditeurs de musique.

SOCIÉTÉ DES NOUVEAUX CONCERTS (Salle de l'Alhambra). Dimanche, 31 mars, pour la première fois à Bruxelles, le célèbre orchestre du *Concertgebouw*, sous la direction de W. Kes. Billets chez Breitkopf et Härtel.

M. Munié vient de mettre en répétition, au Molière, trois pièces d'auteurs belges : *L'Echelle* de M. G. Vanzype; *la Martingale* de M. F. Lutens et un lever de rideau de M. Deneffe. Ce spectacle succédera à *la Comtesse Wanda*.

On prépare très activement la reprise de *Manon* à la Monnaie. Le rôle de Manon sera confié à M^{lle} Simonnet et celui du chevalier des Grioux à M. Bonnard; M. Sentein reprendra le rôle du comte des Grioux; Lescaut sera chanté par M. Ghasne; Morfontaine par M. Gilibert; Brétigny par M. Danlée. Les trois rôles de Poussette, Javotte et Rosette seront tenus par M^{elles} Mileamps, Hendrikx et de Roskildé.

M^{me} Eleonora Duse, la célèbre artiste italienne, accompagnée de sa troupe, donnera au Théâtre du Parc quatre représentations dans l'ordre suivant:

Le 28 mars, *la Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas; le 30 mars, *Casa Paterna* (Magda); le 2 avril *Cavalleria* (Locandiera); le 4 avril, *la Femme de Claude* d'Alexandre Dumas.

Le prix des places est de 15 francs.

Pourquoi la troupe de « l'OEuvre » ne joue-t-elle plus son répertoire au Parc?

Pourquoi le Théâtre de « l'OEuvre » qui a traversé Bruxelles mercredi allant jouer à Amsterdam le *Chariot de terre cuite* et *Intérieur* de Maeterlinck ne s'est-il pas arrêté pour jouer son spectacle à Bruxelles? M. Alhaiza oublierait-il de faciliter les soirées de M. Lugné-Poe?

M. Lugné-Poe, qui vient de donner à Amsterdam trois représentations, est parti avec la troupe du Théâtre de l'OEuvre pour Londres où il donnera à partir de demain, lundi, une série de représentations comprenant *Pelléas et Mélisande*, *l'Intruse*, *Rosmersholm* et *Solness le Constructeur*. Ces représentations sont organisées par un groupe d'artistes et par *The Independent Theatre*. Elles auront lieu dans la salle de l'Opéra comique.

ESSEX & COMPANY. LONDRES (Angleterre).



WALLPAPER PRINTERS
116 & 114 VICTORIA ST. S.W.
& ESSEX MILLS BATTERSEA

LES
ÉCHANTILLONS

&

UN STOCK
IMPORTANT

DE
NOS PAPIERS

SE

TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT

M. G. HOBE

47, Boulevard
de Waterloo
BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY
Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT, DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampés en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Étude de M^e Albert POELAERT, notaire, rue Royale, 47,
à Bruxelles.

Le notaire Albert Poelaert vendra publiquement en la GALERIE
SAINT-LUC, rue des Finances, 10, à Bruxelles, les mardi 2, mercredi 3,
jeudi 4 et vendredi 5 avril 1895, à 2 heures de relevée, les

PORCELAINES, FAIENCES

BRONZES, CUIVRES, ARGENTERIE

Tableaux, Meubles, Tapisseries, etc.

formant la collection de

Mme V^e FRANÇOIS DELCOIGNE

Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, samedi 30 mars | Publique, dimanche 31 mars
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire et chez les experts.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LÉGENDE DE SAINTE CÉCILE. — LA SOCIALISATION DE L'ART. — LES CONFÉRENCES DU SAR PÉLADAN A LA MAISON D'ART « LA TOISON D'OR. — LIVRES NOUVEAUX. *Pages mystiques*, par Séverine; *Les Gavés et les Meurt-de-faim*, par Alice Bron; *Chez les Allemands*, par Théodore de Wyzewa. — AU CONSERVATOIRE. — CHAMBRES D'ÉTUDIANTS. — PETITE CHRONIQUE.

LA LÉGENDE DE SAINTE CÉCILE

Drame en trois actes de MAURICE BOUCHOR.
Musique d'ERNEST CHAUSSON.

La Légende de sainte Cécile est l'un des trois mystères qu'écrivit Maurice Bouchor pour le Théâtre des Marionnettes de M. Signoret. Bien que ne constituant pas avec *Tobie* et *Noël* une trilogie, il se rattache à ces deux drames, puisés l'un à la Bible, l'autre au Nouveau Testament, par le sentiment idéaliste qui le traverse. Avec plus d'humanité et de pathétique, la *Légende* clôt ce cycle d'œuvres archaïques qui, durant trois ou quatre ans, fixa sur le Petit Théâtre de la rue Vivienne la curiosité sympathique des artistes.

M. Bouchor a lui même précisé en ces termes les caractères essentiels de ses poèmes :

« On a épilogué sur la tendance religieuse de ces

trois pièces; on a même écrit, à leur sujet, le mot de « mysticisme », qui me paraît remarquablement impropre. Toutefois certains critiques se sont montrés, à cet égard, perspicaces et délicats. Il serait juste, je crois, de dire que l'esprit de ces petits drames est fortement idéaliste, et que l'on y sent une profonde sympathie pour la religion, juive ou chrétienne, en ce qu'elle a d'essentiel. Mais j'ai voulu faire, j'ai fait œuvre de poète, cherchant avant tout la vie, la grâce, l'émotion en des sujets où elles abondent. Aussi les ai-je traités librement, sans craindre d'y mêler le comique, la fantaisie ou la passion.

A vrai dire, un seul de mes sujets est proprement religieux; et je l'ai abordé avec un respect tout particulier. Pourquoi dissimulerais-je le tendre attachement que j'ai gardé à la religion de mon enfance, de mon père et de ma mère, de ma race et de ma patrie? En toute sincérité j'ai pu dire que j'avais pieusement écrit le Mystère de la Nativité. M. Jules Lemaitre ne nous expliquait-il pas à ce propos, avec autant de netteté que de finesse, ce qu'est la piété sans la foi?

Il était tout simple de placer *Noël* entre *Tobie* et la *Légende de sainte Cécile*; mais, dans ma pensée, ce Mystère forme un autre groupe ternaire avec deux pièces (encore à l'état de rêveries) dont l'inspiration ne sera pas moins religieuse, bien que puisée à des sources très différentes. Dans l'une — *les Mystères d'Eleusis*

— je voudrais qu'on sentit ce frisson de la vie immortelle, que communiquaient aux initiés les spectacles déroulés sous leurs yeux dans le plus pur sanctuaire de la Grèce. L'autre — *le Bouddha* — résumerait la vie et la parole de celui qui fut pour l'Orient une aussi haute bénédiction que le Christ pour l'Occident. »

Le commentaire musical donné à *la Légende de sainte Cécile* par M. Ernest Chausson exprime par des soli, par des chœurs de voix de femmes et par un accompagnement discret d'instruments à cordes auxquels se mêlent les sonorités argentines du célesta et de la harpe, l'émotion concentrée que dégage le poème.

La nature poétique et fine de M. Ernest Chausson, que nombre d'œuvres de sérieuse valeur : *la Tempête*, le *Concert* pour piano, violon et quatuor à cordes, le *Poème de l'Amour et de la Mer*, *Viviane*, etc. ont classé au premier rang de la jeune école musicale française, convenait tout particulièrement à la conception de M. Bouchor.

D'une réelle élévation de pensée, écrite avec une entente parfaite des ressources de la voix, la partition s'appuie sur quelques motifs typiques ingénieusement développés et soutenus par des harmonies neuves d'une saveur rare. Elle constitue le vêtement musical le plus exact qui pût s'adapter au poème.

Dans le cadre restreint pour lequel elle fut composée, *la Légende de sainte Cécile* ne devait être exécutée, dans les intentions de l'auteur, que par quelques voix, soutenues par un simple quatuor. M. Huberti, qui avait bien voulu se charger de mettre l'œuvre sur pied pour *la Libre Esthétique*, la trouva si attachante et si musicale qu'il n'hésita pas à la faire chanter par un choral nombreux accompagné par un orchestre d'instruments à cordes. Le succès unanime qui accueillit sa tentative l'incite à en agrandir le champ davantage. Il songe à ajouter aux fragments exécutés au troisième concert de *la Libre Esthétique* les parties pathétiques de *la Légende*, — celles qui révèlent plus spécialement le tempérament dramatique de M. Chausson, — en les reliant par la récitation d'un texte explicatif destiné à instruire le public des principaux épisodes du drame. Sous cette forme, qui est celle adoptée pour l'exécution d'*Egmont*, par exemple, et de *Manfred*, *la Légende de sainte Cécile* apparaîtrait plus saisissante encore. L'inspiration abondante et lucide qu'elle recèle gagnerait, semble-t-il, à cette transformation qui, à défaut d'une exécution intégrale du drame, donnerait de l'œuvre une idée suffisamment complète. Souhaitons que M. Huberti donne prochainement suite à cet artistique projet.

L'interprétation qui en a été donnée jeudi sous sa direction a, d'ailleurs été parfaite. M^{me} Georgette Leblanc, que les directeurs de la Monnaie avaient exceptionnellement autorisée à prêter à M. Chausson son concours dévoué, a donné à la figure de sainte

Cécile un relief extraordinaire. On ne pourrait imaginer ce rôle, d'une idéalité exquise, mieux chanté, avec plus de candeur et de pureté, que par cette artiste d'exception. Après ses deux apparitions dans *la Navarraise* et dans *Carmen* où la sollicitèrent plus spécialement la mimique, la plastique, l'expression de ces rôles d'extériorité, M^{me} Leblanc s'est affirmée dans *la Légende de sainte Cécile* chanteuse de style, en possession d'une voix timbrée et souple qu'elle conduit avec un art parfait. Elle a trouvé des nuances subtiles, des accents émouvants qui font pressentir l'interprète idéale du drame lyrique moderne.

Cette impression, qui a déterminé dans la salle d'enthousiastes ovations, a été confirmée par l'expression intense que M^{me} Georgette Leblanc a donnée à *l'Invitation au voyage* de Baudelaire, mise en musique par Henri Duparc, à *la Chanson de Mélisande* de Maeterlinck, à *la Complainte* de Camille Maclair, — ces deux dernières soulignées d'un frêle et charmant accompagnement musical de Gabriel Fabre. Le public a bissé *la Complainte*. Il a, de même, accueilli par de chaleureuses acclamations l'exécution magistrale donnée par M. Guidé à *la Fantaisie pour hautbois* de Vincent d'Indy, par M. Léon Van Hout au *Lied pour alto* du même auteur.

Un joli chœur de Théo Ysaye, *Nuit d'été*, d'une impression poétique pénétrante, et le joyeux *Boerenkermislied* d'Huberti, composition d'un rythme entraînant et d'une santé robuste, l'un et l'autre chantés avec précision par l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode, clôturaient cette séance de Libre Esthétique musicale dont le succès a été complet.

La Socialisation de l'Art.

Après sa Conférence de mardi dernier à la *Libre Esthétique*, EDMOND PICARD a distribué à ses auditeurs une plaquette contenant LE SYLLABUS (le sommaire, les idées directrices, l'aide-mémoire) de son entretien. Le voici :

Il est bon, si tu parles en public, de laisser à tes auditeurs quelques traces du discours ou de la leçon pour qu'ils puissent, par la méditation, refaire à leur manière, et plus librement, le même intellectuel voyage.

THÉORIE DU SYLLABUS.

I. — QUESTION

En présence de l'extraordinaire mouvement qui entraîne les sociétés de race européenne vers une transformation économique où les diverses classes qui les composent se trouveront, les unes à l'égard des autres, en des rapports nouveaux, on se demande ce que sera l'Art dans cette organisation profondément remaniée.

Considérant que c'est la classe ouvrière, pour laquelle l'Art actuellement ne fonctionne guère et dont l'éducation artistique est négligée depuis longtemps, qui semble devoir prendre le dessus, beaucoup d'artistes recherchent avec inquiétude ce que deviendra

L'Art si cette classe arrive à la domination politique. Ils craignent une Barbarie suivie d'un Nouveau Moyen-Age.

II. — DÉFINITION

L'Art (difficile à définir) est la satisfaction d'un incompressible besoin humain d'émotion (de toutes natures et à tous degrés d'intensité) produit par l'agencement de sons, de lignes, de couleurs, de mots, d'idées, de sentiments, de gestes combinés fictivement par un être humain. Cette émotion c'est la joie ou la douleur, le trouble ou la paix, la béatitude ou la terreur, la tristesse ou l'exaltation, la sympathie ou l'antipathie, la fureur ou la bonté, etc. Si l'événement est réel et non factice, s'il vient de la Nature et non de l'Homme, l'émotion qu'il produit, fût-elle du même ordre et de même énergie, n'est plus une émotion artistique! Elle est toute différente comme sensation : elle ne met pas « le sens esthétique » en vibration.

L'Art est donc essentiellement émotif et ses œuvres sont essentiellement d'origine humaine. Conçu dans toute son amplitude, il comporte deux applications nettement distinctes : LA VIE PRIVÉE et LA VIE PUBLIQUE des hommes en société.

Ces deux applications se manifestent rarement en même temps avec la même sonorité. Il y a presque toujours prédominance de l'une d'elles, sauf aux époques vraiment harmonieuses.

Quand cette harmonie se produit en un parfait équilibre, quand l'Art fonctionne au-dedans pour l'embellissement de la vie privée, au dehors pour l'embellissement de la vie publique, on peut dire qu'il y a SOCIALISATION DE L'ART, c'est-à-dire Eurythmie sociale esthétique. La Société entière est imprégnée d'art.

En effet, l'Art, alors, embrasse la vie sociale dans toutes ses ramifications, il accompagne l'existence humaine dans toutes ses manifestations pour produire cet effet salutaire d'élever les âmes par l'enthousiasme et de les pondérer par le goût : il exalte et il harmonise en excitant la jouissance esthétique par les moyens les plus divers, les plus changeants et les plus ingénieux.

III. — HISTOIRE

L'Art a incessamment accompagné l'activité humaine. A toute époque on en trouve des vestiges, même chez les peuplades les plus sauvages. Toujours on peut y dégager le double caractère d'art public et d'art privé, selon que l'artiste qui crée l'œuvre, ou l'être humain qui en jouit, recherche la satisfaction générale (Altruisme) ou la satisfaction individuelle (Égotisme).

L'Antiquité est surtout caractérisée par l'efflorescence de l'Art public. Les grands monuments de l'Égypte, de l'Inde, de la Chaldée, de la Grèce, de Rome en témoignent. C'est que la vie privée est alors très simple et rudimentaire. L'homme vit surtout au dehors. Il s'extériorise. Il a le sentiment que la vie n'est pas dans la maison, mais au grand air, dans le paysage urbain ou rural, sur le forum, ou aux champs, ou à la mer.

Toutefois, il ne dédaigne pas absolument l'art individuel. Les très petites maisons dégagées à Pompéi démontrent ce double fait : que le citoyen avait un intérieur très restreint mais qu'il s'efforçait de l'embellir artistiquement par un art intime, fait surtout de grâce et de joliesse. Les statuettes tanagrites indiquent la même tendance pour la Grèce.

Au Moyen-Age et à la Renaissance, le même mouvement se continue, mais avec une proportion plus grande donnée aux choses de la vie privée. Les grands monuments gothiques et leur admirable mobilier-esthétique prouvent que les préoccupations vont

toujours avec intensité vers l'art public, au profit de la Religion, ou de la Cité, dominantes psychiques de l'époque. Mais, en même temps; le luxe, qui est une des formes externes de l'art, se développe dans les habitations et dans la vie particulières, surtout en Italie, où se produit ainsi une harmonisation entre les deux facteurs et par conséquent une puissante Socialisation artistique.

A partir de cette époque d'équilibre, l'évolution va plutôt à une diminution de l'art public. La construction des grands monuments se raréfie et ceux qu'on construit sont moins beaux. Par contre l'art effloresce dans la vie privée d'une façon excessive.

Ainsi en Hollande, où la Réforme dénude les églises, naît la série des artistes dits « les Petits Hollandais ». En France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie, la peinture, la sculpture travaillent pour les particuliers. Cela s'accroît, surtout en France, pendant le XVI^e, le XVII^e et surtout le XVIII^e siècle (art Louis XV) jusqu'aux transformations sociales amenées par la Révolution française.

Celle-ci essaie de rendre à l'art sa fonction publique; mais les essais sont maladroits et l'époque révolutionnaire proprement dite trop courte. Les tentatives pour rendre aux peuples le caractère antique de participation de tous à la vie sociale avortent; la classe ouvrière reste sacrifiée, c'est la société capitaliste qui se dégage et qui reprend, avec l'étroitesse de vues d'un matérialisme exclusif, le luxe dans la vie bourgeoise égoïste et hicheliffeuse.

IV. — SITUATION ACTUELLE

La Bourgeoisie, fondée sur l'enrichissement individuel et le confortable que la richesse peut donner, reprend donc la tradition de l'art au point de vie privé, et l'amène à une dégénérescence non encore atteinte, par l'art de salon et le bibelot. C'est la situation actuelle.

Les artistes en ont subi l'influence. Les grandes œuvres sont devenues rares. Celles qu'on a tentées ont, en général, été médiocres. Il n'y a présentement de réussites esthétiques que dans l'art privé, et encore d'une façon relative, pour tout ce qui concerne l'embellissement somptueux des hôtels, des habitations, de la vie individuelle, égoïste et jouisseuse des riches.

Il en est résulté une dépression de l'âme artiste. Au point de vue matériel, l'artiste recherche l'argent, la richesse, pour se constituer à lui-même un analogue milieu de luxe et de bien-être matériel. Au point de vue intellectuel, il recherche les satisfactions de vanité. Il vit de la vie des bourgeois pour qui il travaille et qu'il fréquente, qu'il flatte et qui le flattent.

Pourtant, au point de vue technique, soit pour l'art public, soit pour l'art privé, jamais peut-être l'artiste n'a été mieux armé. Une érudition immense est mise à sa disposition, un admirable passé d'exemples, des procédés matériels d'une souplesse et d'une habileté incomparables.

V. — MOUVEMENT DE RÉNOVATION

Une réaction commence contre la place grandissante donnée depuis quatre siècles à l'art privé arrivé à un excès qui fait apparaître les inconvénients, les résultats funestes de cette mutilation de l'Art conçu dans son intégralité sociale.

Il est vrai que quelques-uns essaient de maintenir cette anomalie en affirmant que l'art est essentiellement aristocratique, en soutenant que l'élite seule peut le comprendre. Ils ne voient pas que cette localisation des aptitudes esthétiques dans de petits groupes est précisément le mal, et que ce mal a été causé par

cet autre mal : l'art exclusivement privé des petits groupes et des petites chapelles.

La lutte s'est engagée et de vives polémiques ont eu lieu sur le point de savoir s'il y a un art social, luttant où a régné ce malentendu : que les partisans de celui-ci soutenaient, en général, que l'art ne devait être que public, alors que la vérité est qu'il ne constitue qu'une des deux faces de l'art complet.

Actuellement, l'art privé, ce qu'on pourrait nommer « le petit art » domine encore. La présente exposition de la *Libre Esthétique*, sauf le bas-relief de Meunier, en témoigne. Mais ce qu'on a nommé « le grand art » recommence à préoccuper les âmes.

Les premiers indices se révèlent dans le mouvement de « l'art dans la rue », — dans la rénovation de l'architecture des façades et la construction de quelques monuments puissants, — dans l'importance qu'acquiert la sculpture. Mais ce sont encore des vagissements : il faudra, vraisemblablement, un temps très long avant que l'art public ait repris la place qu'il avait dans l'Antiquité, le Moyen-Age, la Renaissance.

« Petit art », « grand art » sont des expressions impropres en tant qu'elles feraient croire que l'un des deux vaut plus ou moins que l'autre. En quoi un portrait de Rembrandt (tableau intime) est-il inférieur à la *Ronde de nuit* (tableau de corporation)? Ces deux expressions artistiques accomplissent chacune un des grands offices de l'art : l'une, l'art privé, l'autre, l'art public. Il les faut toutes deux pour SOCIALISER L'ART.

(A suivre.)

LES CONFÉRENCES DU SAR PÉLADAN

A LA MAISON D'ART « LA TOISON D'OR »

Deux choses dans ces Conférences.

D'ABORD l'inauguration de ces réunions spéciales en cette demeure artistique, dont insensiblement le caractère se dégage : un centre, ou plutôt un foyer, où se réuniront, en une intimité grandissante, les Artistes et les Esthètes, fraternellement conviés pour donner à notre Capitale la belle auréole d'un art privé incessamment vivant et divers, appelant à lui les hommes et les œuvres mis en contact par la sympathie la plus simple et la plus sincère, sans aucune préoccupation d'orgueil personnel ou d'exaltation individuelle de n'importe qui. Une seule tendance, une seule vue, une seule foi : L'Art, sous toutes ses formes, pour les yeux et pour les oreilles, en ses manifestations essentiellement changeantes et toujours heureuses, essentiellement séduites et toujours éducatrices.

Donc des expositions de peinture, de sculpture, de dessin, d'aquarelles, de gravures, d'objets mobiliers en l'infinie variété des fantaisies et des besoins humains. Des livres aussi, les plus choisis et les plus rares. Des auditions musicales. Des lectures faisant connaître, en leur prime-saut, les œuvres nouvelles, spécialement celles de nos compatriotes. Des conférences. Des représentations théâtrales intimes. Tout l'art, tel qu'il peut se comporter sur le terrain restreint d'une « Maison d'art » hospitalière et discrète, avec l'accueil des hommes bienveillants et raffinés, s'oubliant eux-mêmes pour ne se consacrer qu'au but, très élevé et très salutaire. Et ces manifestations esthétiques, suivies de réceptions intimes, dans ces salons, cette galerie, cet escalier foisonnant de belles choses se mouvant en un courant sans cesse renouvelé, en des marées lentes remplaçant incessamment le

déjà vu par l'imprévu, en un panorama harmonieux inconnu ailleurs.

Ensuite, cet incident, venu s'ajouter comme une double fleur sur ce canevas à broderies qui en attend tant d'autres : les deux conférences étonnamment philosophiques et littéraires de l'auteur du *Vice suprême*, où les merveilles de son esprit d'exception se sont déroulées avec un charme, une convenance artistique, un goût, une caresse qui ont séduit son double auditoire et qui, certes, auraient permis de recommencer pour une troisième, une quatrième, peut-être une cinquième fois l'épreuve. Les sujets furent « *Sur les Femmes* » et « *Les Étapes d'une intelligence* ». Sur ces trames, l'artiste a travaillé avec une virtuosité contenue admirable, attachant à chaque idée banale une suspension d'idées profondes et ingénieuses qui ont tourmenté les cerveaux en les grevant d'impressions somptueuses, bizarres, pénétrantes, inflexiblement originales. Ce furent deux fêtes rares.

« La Maison d'Art » va poursuivre cette heureuse tentative. Dès jeudi prochain, KÉFER et AGNIEZ y donneront un concert-conférence destiné à faire l'histoire des instruments à cordes, *pincés et grattés*, comme disait le programme de la même solennité quand elle fut tenue récemment à « la Maison du Peuple », car c'est le Peuple qui en eut les savoureuses prémices. Les admissions ne se feront que sur invitations acceptées, car si « la Maison d'Art » est, en rêve, vaste comme l'Art, ses lieux ne comportent qu'un public restreint de cent auditeurs, ce qui vraiment est bien, les foules gâtant un peu l'impression des œuvres qui vivent surtout la vie intellectuelle privée, amie des petits comités, fraternels et familiaux.

D'autres fêtes du même caractère suivront. Cette fin de saison permettra donc à « la Toison d'Or » de se tâter et de tenter la future aventure. Pour l'hiver prochain, toutes les expériences utiles auront été faites, et la série des réceptions et des expositions sera vraisemblablement ininterrompue. Un vrai Club d'art sera institué, évitant la promiscuité et le bruit des trop grands conglomerats de membres et unissant, en un ensemble eurythmique, l'hôtel privé, comme le serait celui d'un grand amateur, et les splendeurs des belles collections particulières, offertes largement et sans interruption aux Esthètes qui éprouvent le besoin quotidien de se repaître d'artistiques effluves.

LIVRES NOUVEAUX

Pages mystiques, par SÉVERINE. Simonis-Empis, éditeur, Paris. Un volume de 320 pages. — **Les Gavés et les Meurt-de-faim**, par ALICÉ BRON. Lebdégué et Co, Bruxelles. Une brochure de 70 pages.

Deux œuvres de femmes, deux œuvres de pitié. Pour la Parisienne, pitié s'étendant à toutes les misères européennes, à toutes les misères humaines plutôt, à mesure que les événements extérieurs les lui révèlent; pour la Belge, pitié se resserrant tout entière autour d'une grande classe de miséreux vus et étudiés de près. (M^{me} Alice Bron est présidente du bureau de bienfaisance de Monceau-sur-Sambre.)

Séverine, artiste et fine jusque dans l'ardeur toujours décorative de ses revendications; Alice Bron, impétueuse, se souciant moins d'art que de se faire écouter en parlant aussi haut qu'elle peut.

Toutes les deux nous conduisent devant la misère, toutes deux nous la font toucher du doigt, dans tous ses détails. Elles ne pro-

posent pas de remède. Pourquoi le feraient-elles et comment réussiraient-elles si elles essayaient ?

Ne font-elles pas leur métier de femme en nous sortant des abstractions et des généralités où nous reléguons ces questions ? Et ne viennent-elles pas, l'une avec véhémence, l'autre avec un art senti et charmant, renouveler et sensibiliser nos émotions et tendre ainsi le ressort de notre volonté agissante ?

Ne semble-t-il qu'il vienne aux femmes, lentement, comme une intuition de leur véritable pouvoir ?

Parmi toutes celles qui voient de plus près la vie et qui sont jetées au milieu de l'universel champ de bataille et de ruse, parmi celles-là enfin qui ont eu l'occasion de se former un jugement personnel et humain, il en est quelques-unes dont l'œil a embrassé, outre les faits, quelques rapports : entre autres les rapports de leur cerveau avec la totalité, ou du moins avec l'immensité de la besogne à faire pour diminuer le malaise général ; elles ont acquis les premières notions de ce que l'esprit féminin seul peut apporter à cette tâche.

Faite aux résignations lentes et aux passives acceptations, c'est la femme qui le mieux poétise et adoucit par exemple, l'idée de la mort, que les siècles imprégnés de l'actif esprit masculin nous ont faite si terrible. Séverine qui l'appelle la Grande Amie et qui lui fait des bras si doux et si reposants, a accompli en cette courte page un des plus beaux actes d'amour et de pitié dont la femme puisse se glorifier. Dans la lutte de notre race avec la nature, il est des résignations qui sont des victoires, par la paix qu'elles nous donnent et par la fièvre qu'elles nous ôtent. Quand la lutte est finie c'est à la femme d'en éteindre les dernières rancœurs en montrant à l'homme, fût-il vaincu, tout le chemin parcouru et tout le bon grain semé par le sang et par les coups. C'était à la femme, à cette heure où les hommes, aveuglés par la perte des paradis, devenaient lâches devant la mort, c'était à elle à la montrer souriante, et à lui ôter cette enfantine auréole de terreur tressée le long des siècles par la peur de l'inconnu ; à elle d'apporter à l'esprit la philosophie du geste éternel de sécurité dont elle a essayé de bercer toutes les angoisses.

Et ce n'est là pourtant qu'une seule de ses attitudes.

Mais qu'il faudra longtemps avant qu'elle se devine tout entière elle-même !

Pourtant, en ces deux femmes tant d'autres points encore indiquent une marche sur une route nouvelle, nécessaire ; route s'ouvrant d'elle-même mais où les confiantes seules osent entrer.

Voyez tous ces faits isolés qui les arrêtent — comme les arrêtent les détails dans l'ensemble d'une œuvre d'art. Tous ces faits isolés qui les frappent et dont elles se font les multiples échos sont les matériaux indispensables à la reconstruction des nouvelles théories. Les femmes — celles qui vivent dans l'atmosphère de leur temps — en voient le reflet dans les *petites* choses. Et que pourraient des théories et des généralités si elles n'étaient appuyées par tous ces petits détails dramatisés, seules étincelles atteignant la masse, qui ne voit que les faits ? Quelles sont du reste les grandes pensées qui se sont incarnées dans l'humanité quand elles ne furent pas vulgarisées par de petits faits de tous les jours ? Pourquoi, quand nous lisons Platon, le trouvons-nous encore profond et neuf ? Mais il aurait eu le temps de devenir plus que banal et il le serait devenu s'il avait été canalisé dans l'esprit de la multitude par le cerveau émetteur de la femme.

En ces temps, où il est nécessaire, pour la justice, que la force et la pensée modernes se banalisent, s'universalisent, les femmes

ont tout un travail de termites à faire. Quelques-unes le font déjà, humblement penchées sur leur besogne, ne se lassant jamais, regardant sans mépris leurs sœurs oisives, ou trop ambitieuses, ou — et c'est, hélas ! le plus grand nombre — trop asservies à la sévère matière ; elles savent que toutes les imiteront quand elles auront compris. Peut-être faudra-il qu'un bout de laurier, comme le dit en souriant Séverine, vienne les éclairer sur la valeur de celles qui sont en avant.

Eh bien, que ce bout de laurier leur vienne de l'autre moitié de l'humanité — car pas plus que les grands hommes actuels, les vraies femmes ne veulent des lauriers officiels. — Et que les hommes, qui ont tant douté et tant médité des femmes en ce siècle, se lèvent et se découvrent devant celles qui se servent courageusement de leur faiblesse même et de tous les défauts qui les font femmes, pour lutter à côté d'eux et remplir les missions qu'ils ne pourraient peut-être pas accomplir.

Chez les Allemands. *L'Art et les Mœurs*, par TÉODOR DE WYZEWA. Un volume de 240 pages. Paris, Perrin et Cie, éd.

Voyage d'un spirituel et d'un raffiné qui jouit passionnément de tout l'art ancien, enfoui, en cette Allemagne, sous la lourde carapace du moderne esprit d'imitation, sévissant là plus qu'ailleurs.

Je voyage sans aucun ennui avec ce curieux qui jette quelques regards sagaces sur une foule de choses qui m'intéressent, — Augsbourg et son musée, Munich, Vienne, Berlin, le caractère allemand, les classes supérieures et les classes ouvrières à Berlin, etc., etc., — et qui voit toute la vieille Allemagne, honnête et méthodique, crouler sous l'influence néfaste de Berlin ; — Berlin, s'organisant grande ville en vingt ans, et introduisant l'instabilité des choses factices dans les mœurs patriarcales.

M. de Wyzewa comprend admirablement toute l'Allemagne ancienne, la naïve profondeur de ses vieux artistes. Ils lui appartiennent ; moralement, ils sont ses compatriotes ; par eux il retrouve le courant fraternel qui unissait les Germains de diverses nuances et quand il parle de Burgmayr, de Holbein, de Dürer, de Cranach, je me sens en pays ami.

Mais quand il parle des Allemands d'aujourd'hui je sens l'impuissance de peindre les choses devenues étrangères et je pense à cet Arabe qui voyait Rops dessiner des palmiers. — « Ne profane pas les arbres de ce pays en les dessinant, lui disait-il. D'ailleurs, ils ne te diront rien, tu n'es pas d'ici. Retourne dans ton pays et dessine les arbres qui y croissent, ceux-là *te parleront*. »

Nous ne comprenons pas les Allemands actuels et nous ne pouvons les définir parce que nous les voyons « à l'envers », en passant. — Dans toute la partie du livre qui traite d'actualité, — dans ce livre-là et dans tous ceux qui parlent de la même chose — on se sent perpétuellement « en voyage ».

Nul repos familial, et nulle figure hospitalière, aucune des intimités du foyer où l'on disserte dans une sécurité amicale et où le bon petit vin blanc qu'on n'a pas payé vous rend d'une humeur plus facile — et partant plus profonde.

Puis encore, dans un pays étranger, nous jugeons facilement le passé parce que nous tenons la clef de ses préoccupations, qui étaient les mêmes dans l'ensemble que celles de notre passé à nous. Nous réduisons aisément nos minuscules divergences à une grande unité, réelle ou imaginaire, et la fraternité apparaît. Pour le présent, cette ressemblance générale nous est plus difficile à dégager, — heurtés que nous sommes par tant de différences immédiates.

Et il faudrait monter très haut, jusqu'aux idées mères de notre temps, pour bien comprendre nos voisins et voir comment ils manient les circonstances, partout identiques, qui les ballottent comme nous.

Ne croyez-vous pas, par exemple, que cette influence dissolvante de Berlin n'est que l'accident nécessaire, l'instrument, l'occasion fortuite qui vient rapidement indiquer le peu de solidité réelle de toute cette sagesse hiérarchisée qui semblait personnifier l'Allemagne? Et ne fallait-il pas que toute cette lourde vertu ne fût qu'une graine déposée par les circonstances extérieures, s'il suffit de vingt ans pour la faire fondre?

Extérieurement, cette lente Allemagne vit une époque différente de celle que nous vivons et c'est ce qui fait que nous nous y sentons partout mal à l'aise.

C'est le côté que M. de Wyzewa a si bien noté — mais au fond, la tempête passionnée qui souffle sur l'Europe agit aussi ces faux tranquilles — et toutes les petites différences qui les séparent de nous, nous froisseraient moins si nous pouvions pénétrer jusqu'au grand fond semblable qui nous relie à eux. On l'atteint difficilement? Certes; et l'auteur, qui aime à creuser, fera peut-être de cette étude le sujet d'un second volume.

AU CONSERVATOIRE

La dernière séance donnée au Conservatoire par l'Association des professeurs d'instruments à vent a brillamment clôturé la série des concerts offerts par les excellents instrumentistes. On y a applaudi deux compositions de Léon Du Bois : une *Danse antique* et un *Menuet*, joliment écrites et bien instrumentées, la sonate pour piano et violoncelle de Saint-Saëns, à laquelle MM. Théo Ysaye et J. Jacobs ont donné une interprétation remarquable, et, pour finir, l'admirable *Quintette* de César Franck, qui semble grandir à chaque audition. M. Ysaye et le Quatuor Marehol l'ont exécuté avec une ferveur artistique émouvante.

Un intermède vocal composé de pièces anciennes, religieuses et profanes, chantées avec justesse et avec goût par l'Océteur fondé par M. Léon Soubre, a complété cet attrayant programme. On a surtout applaudi le madrigal de Clemens non Papa *Doux Rossignol* et la chanson de Mathieu le Maître *Les Tribulations conjugales*, qui a été bissée.

CHAMBRES D'ÉTUDIANTS

L'Escholier publie sous ce titre un article très intéressant qui montre combien l'attention de la jeunesse est fixée sur les efforts des artisans d'art :

« Il y a huit jours s'ouvrait à Bruxelles le Salon de la *Libre Esthétique* où, succédant aux œuvres diversement belles des peintres, sculpteurs, forgeurs, relieurs, me frappa l'exposition de M. G. Serrurier : *Une chambre d'artisan*. « On s'imagine généralement, dit-il dans une brochure explicative, qu'une habitation meublée et décorée avec goût constitue le privilège des seuls fortunés... Ainsi est exclue de la vie intellectuelle une classe de gens, et combien nombreuse, qui va de l'ouvrier au bourgeois aisé — « artisans » — faute d'un vocable plus précis... Tout fait prévoir une prochaine floraison d'art, et cependant rien ne sera instauré de durable si cette poussée ne doit profiter qu'à quelques-

uns. La popularisation du sens esthétique doit être considérée comme une nécessité absolue. »

Et de voir — en sa tonalité claire — cette pièce passagèrement aménagée, d'une manière à la fois simple, familiale et avenante — l'idée m'est venue d'une semblable installation à nos chambres d'étudiants.

Sans doute — il n'est point question de déménager nos meubles et d'orner nouvellement nos cabinets de travail. Mais je voudrais voir l'art appliqué aux objets usuels y remplacer le bric à brac pédant qui nous encombre. Que des papiers très unis et des frises sans recherche recouvrent quand elles seront usées les tapisseries à ramages qui nous offusquent la vue — il n'en coûtera pas plus cher. Qu'aux murs — les chromolithographies bruyantes fassent place aux gravures anglaises (telles les quatre saisons de Sumner) ou aux affiches de maîtres. Les Grasset — sans texte — sont de vraies peintures, et pour masquer les portes trop nombreuses rien ne vaut les double-colombier de Willette, dont la Zélandaise, par exemple, simule les panneaux décoratifs du théâtre Flamand. Au lieu d'orner les cheminées de bronzes branlants et de galvanoplasties écaillées, pourquoi ne prendre un large grès trapu et sauvagement coloré des manufactures de Virginal et en faire s'élever de hautes graminées à panaches? Si à côté de la bibliothèque ouverte et familière des livres aimés il en est une autre — celle des vieux bouquins d'humanités et des prix à filets d'or sur cartonnage grenat — que vous préférez abriter, pourquoi recourir aux tentures lourdes et tapageuses au lieu des courtines en tissu de coton très simples, ornées d'applications dont le dessin et la coloration font seules la valeur? Peu à peu, au courant des acquisitions nouvelles, entourez-vous de ces objets esthétiques, plus faciles et en communication plus directe avec l'âme. Des presse-papiers, des encriers d'étain, des grès flammés, des porcelaines d'Ostende très naïves, un jour peut-être, des reliures en cuir gaufré; à vos eaux-fortes, à vos photographies de vacances tout bonnement des cadres de bois blanc teint vieux rose ou vert pâle, des anneaux, des tringles, des penderies pour vos toques d'astrakan à insigne mieux ouvragée, en beau cuivre luisant : tout cet ensemble qui rend l'atmosphère harmonieuse et unie.

Et quand plus tard, étudiants, mes frères, vous serez pères de famille et bâtirez une demeure, réservez à votre fils étudiant une chambre donnant au midi. Faites établir, ayant vue sur les frondaisons du jardin, une fenêtre, dont voici les principes appliqués à la chambre d'artisan de la *Libre Esthétique* : « Toute fenêtre doit servir à deux buts : permettre aux habitants de voir au dehors et laisser entrer le plus largement possible la lumière extérieure.

Le regard peut ainsi se porter librement au dehors par la partie inférieure. La partie supérieure, par où pénètre la plus grande quantité de jour, est ornée de vitraux qui colorent la lumière et lui enlèvent ce qu'elle a de trop blafard. Ce traitement rationnel de l'éclairage diurne des habitations permet de supprimer les tentures et draperies — en même temps qu'il rend aux rideaux leur véritable rôle. »

Vous ferez aussi charpenter des meubles *pratiques*, exigeant aussi peu de main-d'œuvre que possible, mais exécutés d'après les véritables principes. Fortement agencés, ils seront solides et résisteront. Vos fils pourront les garder en leur installation définitive — et leurs clients viendront s'asseoir devant un bureau que la

chaleur sèche des calorifères n'aura pu faire jouer — sur des chaises de paille à large dossier.

« Pour les clients, dit M. Picard dans *Mon oncle le jurisculte*, deux chaises empaillées : qu'importe le confortable à ceux que ronge le souci des intérêts? »

Vous recouvrirez les planchers de tapis de « la Royale » dessinés par Lemmen — des emmêlements de faunes et de flores charmeront les regards — et j'allais dire que les objets d'art seraient superflus.

Th. B. »

PETITE CHRONIQUE

En raison du succès qu'il obtient, le Salon de la *Libre Esthétique* sera prolongé de huit jours. La clôture est fixée irrévocablement au dimanche 7 avril.

Mercredi prochain, 3 avril, à 2 1/2 heures précises, quatrième et dernier concert avec le concours de MM. Anthoni, Guidé, Poncellet, professeurs au Conservatoire, Zimmer, Bogaerts et d'un orchestre de symphonie sous la direction de MM. Paul Gilson et Guidé. Au programme : Les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre de César Franck, le prélude pour orchestre d'*Alva*, drame de P. Gilson et E. Hiel (première audition), le *Quintette* (inédit) pour piano et instruments à vent d'Albéric Magnard (première exécution), la *Suite basque* (inédite) pour flûte et quatuor à cordes de Charles Bordes. Prix d'entrée : 5 francs (places réservées) et 3 francs.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Cinquième liste d'acquisitions : HENRI DE GROUX. *Mont Salvat*; *les Bohémiens en voyage*. — EMILE BERCHMANS. *La Vie* (tapisserie décorative). — M. LUCE. *Un jardin aux Grésillons près Poissy*. — GEORGES MORBEX. *Encrier* (étain). — ALEX. CHARPENTIER. *Puits de Chavannes* (bronze); *Camille Pissarro* (étain); *Edmond de Goncourt* (étain); Modèles (bronze) de gaudrages : *Fédération des avocats*, *Libre Esthétique*, *Estampe originale*, *Imprimerie Lemercier*, *Christ*. — HERMANN PAUL. *La Vie de Madame Quelconque* (3^{me} et 4^{me} ex.) — PAUL DU BOIS. *Salière* (étain) (deux exemplaires). — DAUM. *Violettes coupées* (flacon à parfums); *Iris et sagittaire* (vasé verre). — DAMMOUSE. Vase carré (grès polychromé).

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra (Empire-Palace), aura lieu la troisième des séances organisées par la Société des Nouveaux Concerts. On y entendra, pour la première fois à Bruxelles, l'orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam, sous la direction de Willem Kes.

Au programme : *Lu Fiancée vendue* de F. Smetana; la symphonie en ré mineur de Christian Sinding; la deuxième partie de la symphonie *A ma patrie* de B. Zveers; les variations de Brahms sur un thème de J. Haydn; *Viviane* d'Ernest Chausson et *la Chevauchée des Valkyries*.

La seconde séance de musique de chambre donnée par MM. Sevenants, pianiste, Deru, violoniste, et Bouserez, violoncelliste, aura lieu le jeudi 4 avril, à 8 1/4 heures, à l'hôtel Ravenstein. Elle sera consacrée à Rubinstein et donnée avec le concours de M^{lle} Mathilde Cardon, cantatrice.

La Société des Aquafortistes belges, sous la présidence d'honneur de la comtesse de Flandre, organise actuellement son 6^{me} concours annuel. Les concours sont au nombre de deux : 1^o Concours général : Une gravure inédite d'un sujet au choix de l'artiste : les gravures à l'eau-forte (à l'exclusion de celles exécutées sur zinc), les gravures sur bois et les lithographies; 2^o la composition gravée d'un frontispice de livre au choix de l'artiste. Les œuvres ne pourront dépasser 36 x 25 centimètres et devront être remises à la Société avant le 15 septembre. Les meilleures seront publiées dans l'album de la Société.

La 9^e exposition internationale et triennale des Beaux-Arts organisée par le Cercle artistique et littéraire de Namur, sous les aus-

pièces de l'Etat, de la Province et de la Ville de Namur, s'ouvrira le 23 juin 1895.

Cette exposition inaugurera le Hall d'exposition du Kursaal de Meuse que vient d'élever la ville de Namur. Le salon de 1895 aura donc un attrait tout particulier et son ouverture fera l'objet d'une solennité exceptionnelle.

Pour tous renseignements s'adresser à M. J. Trepagne, secrétaire de la commission directrice de l'exposition.

La onzième exposition de la Société des Artistes indépendants s'ouvrira le 9 avril au Palais des Arts-Libéraux (Champ de Mars). Les dates fixées pour le dépôt des œuvres sont les 2 et 3 avril. Chaque artiste aura droit d'exposer dix œuvres groupées selon ses indications.

Le jury de peinture du Salon du Champ de Mars s'est réuni cette semaine.

Le nombre des envois à examiner dépasse cette année 2,500, en augmentation de 300 sur 1894 et de 500 sur 1893.

Il a été décidé que les caricatures seraient désormais exposées ensemble et figureraient au catalogue sous une rubrique spéciale.

Sous le titre *Art-Charité* (chorale de dames pour l'exécution d'œuvres nationales), une société nouvelle vient de se constituer sous la direction de M. Henri Thiebaut.

S. M. la Reine en a accepté le patronage, et le comité compte à sa tête, comme présidente d'honneur, M^{me} la comtesse Ed. de Liedekerke, et comme présidente effective, M^{lle} Euph. Beernaert. Ainsi que son nom l'indique, le but de l'œuvre est double : 1^o faire entendre des œuvres belges (tout en n'excluant pas la musique étrangère); 2^o organiser des fêtes de charité ou y participer.

M. Léon Jehin a donné à Monte-Carlo un concert symphonique consacré aux maîtres de l'école belge qui a obtenu un très grand succès. On a fait fête au violoniste Comte pour la façon dont il a joué la *Chanson de jeune fille* d'Auguste Dupont ainsi qu'au clarinettiste Prouven pour son interprétation de la *Berceuse* de Radoux. La suite tirée de *Milenka* de Jan Bloekx a beaucoup plu. Des œuvres choisies de Peter Benoit, Litolf (hum! parmi les Belges?), Waelput, Grétry, etc. terminaient dignement cette intéressante séance.

Le Conservatoire de Nancy, dirigé par M. Guy Ropartz, a clôturé la saison musicale par un attrayant concert au programme duquel figuraient une Symphonie de Haydn, le *Camp de Wallenstein* de V. d'Indy, l'*Enterrement d'Ophélie* de Bourgault-Ducoudray, la *Nuit de décembre* de P. de Bréville, la Romance pour violon de Wagner, jouée par notre compatriote M. Steveniers, et des fragments de *Pêcheur d'Islande* par M. Guy Ropartz.

On a chaudement applaudi ces diverses œuvres, et en particulier le drame de M. Ropartz. Dans le prélude pour le troisième acte : la *Mer d'Islande*, le motif de la *Mer* et celui de la *Menace de la mort par la mer* sont traités avec une incontestable maîtrise. La mer gémit et gronde, tandis que la nostalgie de la terre de Bretagne se traduit par le développement d'un thème populaire. Soit au point de vue du pittoresque, soit à celui du rôle prépondérant et fatal joué par la mer dans le drame, M. Guy Ropartz a eu là une vision extrêmement pénétrante.

Puis c'est la scène d'amour entre Yann et Gaud, scène adorable, empreinte d'une tendresse poignante. Enfin, les *Danses* sur des motifs populaires bretons, au curieux rythme, d'une belle et franche allure carrée.

La société de musique religieuse *Schola Cantorum*, nouvellement fondée à Paris, organise des concours mensuels de composition. Désireuse de réagir sur les empiétements du mauvais goût et d'amener les organistes à s'inspirer davantage de l'idée liturgique, elle a mis au concours des versets pour l'hymne *Ave Maria Stella* du plain-chant.

Les concurrents sont tenus de s'inspirer le plus possible de la mélodie et de la tonalité grégoriennes. Les manuscrits peuvent être envoyés jusqu'au 1^{er} avril à M. Charles Bordes, maître de chapelle de Saint-Gervais, 2, rue François Miron, à Paris.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
Avenue de la Toison d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY

Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos **BECHSTEIN & BLUTHNER**

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

— AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES —

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.



SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE 1895.

La Nuit, coupe en bronze, par M. VICTOR PROUVÉ.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (cinquième et dernier article). — LA SOCIALIZATION DE L'ART. — NOTES DE MUSIQUE. — ACTES DE FOI, *M. Jules Bois*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

La Libre Esthétique.

(Cinquième et dernier article (1)).

Les visiteurs qu'arrête, en cette dernière salle de la *Libre Esthétique* où sont réunies quelques œuvres de choix, la calme beauté du *Portrait de Lady Garvagh* et du *Dante-Gabriel Rossetti* de G.-F. Watts s'étonnent parfois de voir, parmi des toiles aux ténérités

(1) Voir nos nos des 3, 10, 17 et 24 mars derniers.



Portrait de D.-G.-Rossetti par G.-F. Watts, R. A.

batailleuses, ces manifestations d'un art déjà éloigné, apparenté aux maîtres anglais du XVIII^e siècle, à Reynolds, à Gainsborough. Ils ignorent que Watts fut classé, avec les porte-drapeau du mouvement préraphaélite, avec J.-E. Millais, avec Holman Hunt, avec Rossetti lui-même, parmi les indisciplinés et les irréguliers, qu'il lutta contre l'indifférence ou l'hostilité de ses contemporains et souffrit pour la cause sainte de l'émancipation de l'art. Aux côtés de son ami Ford-Madox Brown, Watts défendit énergiquement, à coups d'œuvres vaillantes, le principe d'un art intellectuel et pur, qu'il dressa de toute sa hauteur contre les formules alors en honneur. Il fut le précurseur de la confrérie dont le *Germ* précisa les

tendances et qui devait exercer sur l'art une influence que, de nos jours encore, les artistes anglais subissent profondément.

Il était juste, indépendamment de la valeur des deux toiles, si pénétrantes en leur expression concentrée, que Watts figurât au premier rang des invités de la *Libre Esthétique*. L'intérêt de son envoi se double de la personnalité de l'un de ses modèles, D.-G. Rossetti, que l'un des trois fondateurs de la confrérie, William-Holman Hunt, aujourd'hui chargé d'années, retiré des luttes, un peu oublié de ses compatriotes mais toujours alerte et âpre au travail, nous montre âgé de 25 ans. Ce Rossetti au visage émacié, souffreteux, aux yeux ardents, à l'expression amère et exaltée, est bien différent de celui que peignit, dix ans plus tard, dans une attitude de méditation calme; G.-F. Watts, et qu'une heureuse coïncidence a permis de placer côte à côte au Salon. L'œuvre paraît agressive, tracée par un sectaire à l'intransigeance méprisante. Elle est, à cet égard, d'un puissant intérêt et évoque, mieux que toute chronique, l'époque où la beauté de Miss Sidah révolutionna la peinture des P. R. B.

Le portrait que nous offre Watts présente de l'auteur de *Beata Beatrix* une image plus reposée et comme assagée par les années. La peinture en est belle, énergique sans brutalité, harmonieuse dans son coloris sobre et discret. De l'atelier de la Little Holland House, connu de ceux qui ne se contentent pas de l'étude superficielle que peut leur fournir le hasard des expositions, le portrait de D.-G. Rossetti entrera à la Galerie Nationale avec ceux de William Morris, de Burne Jones, de Walter Crane et de Watts lui-même, qui aura la gloire d'avoir résumé en quelques œuvres définitives toute une génération d'art.

Parmi les autres envois qui, dans la même salle, requièrent l'attention, citons l'aquarelle argentée et vraiment exquise de M. Thys Maris, l'un des trois frères qui se sont fait en Hollande un nom glorieux. Thys est moins connu que Jacob, le paysagiste, et Willem, l'animalier. Depuis longtemps établi à Londres où il vit dans un isolement farouche, dédaigneux de la popularité des expositions, il n'a guère gardé de relations dans son pays d'origine et n'en a point noué de nouvelles en Angleterre. Des trois Maris, Thys est incontestablement le mieux doué, le plus artiste et le plus personnel. Sa *Promenade* aux grâces florentines, au coloris de rêve, aux procédés de peinture indéchiffrables, a une poésie adorable en sa gamme de tons discrète. C'est, au sens absolu, une Œuvre d'art précieuse et raffinée, qui domine les écoles, les systèmes et les époques. Proche, un pastel de J.-M. Swan séduit par la félinité de ses *Tigres*, prestigieusement dessinés. Lerolle déshabille avec goût un modèle qui paraît avoir posé dans l'atelier de Besnard, John Lavery croque une

pochade insignifiante, Smits harmonise judicieusement, en ses *Rajahs*, les bleus-clairs, les jaunes d'or, les verts de cafetan et les rouges de corail. L'alanguissement d'une main d'ivoire d'Ophélie, par Arthur Craco, — une œuvre attachante en ses tendances intellectuelles, — fait pendant à une figurine d'étain, étrange en son geste à demi prostré, de Victor Rousseau. Et voici, en face, le jeune chef d'école vanté par les Allemands, Ludwig von Hofmann, qui paraît, en ses compositions à l'huile et au pastel, les unes violentes et tapageuses, d'autres frottées de tons légers, avoir traversé, avant d'imaginer ses sujets fantaisistes ou réels, les atmosphères dans lesquelles se meuvent Besnard, d'une part, Gauguin, de l'autre. Une *Ère* plait par l'expression sincère d'un art dénué de complications. D'autres essais font hésiter sur la valeur de l'artiste et attendre une manifestation plus complète de sa personnalité.

Nous attendrons, de même, pour juger M. Robert Picard, que nous ayons pu pénétrer les intentions et le but qui, dans les œuvres qu'il expose cette année, nous échappent. Un mot toutefois de la moins obscure d'entre elles, d'ailleurs la pièce capitale de son envoi. Épris de



Illustration pour *The Queen of the fishes*,
par M. LUCIEN PISSARRO.

colorations riches, poursuivant, en même-temps que la beauté du décor, l'expression poétique et symbolique, le jeune peintre a réalisé, dans sa *Décoration pour galerie*, un effort d'art énorme récompensé plutôt par le rare attrait des détails que par l'impression d'ensemble. Il y a, dans telles parties de la toile, prestigieusement exécutées, des fleurs au coloris voluptueux, des chatouillements de plumes de paon, des végétations prodigieuses aux scintillements de pierreries, des laçs aux

reflets métalliques sommeillant en des dédales de pagodes et de pavillons. Deux figures semblent évoquer, en ces enchevêtrements, l'idée du calme, du bonheur ou de l'amour. Peut-être l'effet serait-il mieux réalisé si la composition était dégagée des broussailles qui l'obscurcissent et réduite à une architecture méthodique. Il est difficile de concevoir au point de vue décoratif une œuvre peinte avec une minutie de primitif et qui demande à être regardée presque à la loupe. Les dimensions excessives de la toile ne permettent guère, d'autre part, une vue d'ensemble suggérant l'émotion artistique qui se dégage avec force des détails. La *Décoration pour galerie* demeure une tentative qui décèle une âme singulièrement affinée et une vision aiguë, mais, au demeurant, d'une complication et d'une difficulté d'exécution non proportionnées au résultat artistique atteint.

L'impression que nous a fait éprouver, au dernier Salon du Champ-de-Mars, et que nous avons consignée dans ces colonnes, le tableau de Léon Frédéric : *Tout est mort!* nous demeure même devant cette œuvre de décevant labeur. On peut se demander, comme pour le tableau précédemment analysé, si l'auteur n'eût pas obtenu avec infiniment plus d'intensité l'effet poursuivi en limitant sa vaste toile à quelques éléments caractéristiques. On n'éprouve nulle horreur devant les torrents de cadavres propres et lisses que roule, en des fleuves de sang et de flammes, M. Frédéric. Et peut-être une tête de cheval mort dessinée par Dario de Regoyos donne-t-elle, malgré sa gaucherie, une émotion plus dramatique que la fricassée de membres nus, de torsos et de têtes fendues cuisinée par M. Frédéric.

L'art caractéristique de M. Eugène Laermans, que nous avons analysé l'année dernière, a de sérieuses qualités d'expression un peu poussée à la charge, d'accent et de vigueur. Des quatre toiles nouvelles que l'artiste aligne à la cimaise, la *Prière du soir*, l'esquisse *Les Mendiants* sollicitent particulièrement par leur côté tragique.

• Non loin de là M. Fernand Khnopff se manifeste par deux paysages d'une impression pénétrante, véritables « portraits » de sites rustiques, et par une série d'illustrations imprégnées d'une aristocratie de belle allure.

Et voici, après un coup d'œil aux belles et fidèles reproductions de Rubens par le graveur Lenain, à l'attachante et très artiste série des gravures, cuirs ciselés et eaux-fortes d'Auguste Lepère, aux curieuses illustrations archaïques d'Aubrey Beardsley pour *Le Morte d'Arthur* de Malory, aux dessins, pastels et bois gravés d'Hermann Paul, H.-G. Ibels, Jossot et Vallotton dont nous avons précisé maintes fois l'art aigu, sans oublier ce petit livre parfait de Lucien Pissarro : *The Queen of the Fishes*, dont nous publions ci-dessus une planche caractéristique, voici accomplie notre promenade à la *Libre Esthétique* qui, ce soir, aura vécu.

Ne quittons pas ce foyer d'art si vif et si réconfortant sans signaler les quelques œuvres de sculpture que nous n'avons pas rencontrées jusqu'ici et qui nous paraissent dignes d'attention.

C'est, d'abord, la coupe de Victor Prouvé, *La Nuit*, dont la planche que nous publions hors texte donne une idée exacte. L'exécution serrée et nerveuse des figures, le modelé des nus, le caractère des personnages qui symbolisent, sous la chevelure éployée de la déesse nocturne, les passions qu'abritent les ténèbres, en font un très précieux objet d'art.

Le nom de Victor Prouvé appelle tout naturellement celui de son collaborateur habituel et ami Camille Martin. Nancéens tous deux, ils ont accompli de concert d'importants travaux de reliure d'un goût sûr et d'une exécution remarquable. Ils exposent cette fois isolément : M. Camille Martin a ciselé et martelé avec une rare maîtrise le buvard *Les Ronces*, dont notre phototypie offre l'image, Victor Prouvé a composé pour les *Symphonies de Beethoven* une couverture-mosaïquée d'un beau caractère.

M^{me} Besnard est représentée par un buste délicatement modelé. M. Georges Frampton, le sculpteur anglais, dont *Mysteriarch* et *la Vision* furent très admirés l'an passé, expose, outre des médailles d'un joli sentiment décoratif, un grand bas-relief en bronze : *My thoughts are my children*, habilement composé mais d'une exécution un peu froide.

Les deux envois de son compatriote et ami Onslow Ford, une étude pour le monument Gordon et un élégant buste de jeune fille, l'emportent cette fois sur les siens.

Ces qualités d'élégance et de sentiment intime, on les retrouve dans les œuvres de Vallgren, parmi lesquelles il faut signaler une *Urne funéraire* en bronze vraiment charmante.

Quelques statuaires belges groupés autour de Constantin Meunier, donc nous avons, tout au début de nos promenades, analysé la triomphante exposition, complètent la manifestation sculpturale de la *Libre Esthétique*. Bornons-nous à citer, afin de ne pas allonger outre mesure ces notes cursives, les noms de MM. Van der Stappen, Paul Du Bois, Guillaume Charlier, Victor Rousseau et Arthur Craco.

Le Salon de la *Libre Esthétique* fermera irrévocablement ses portes aujourd'hui, dimanche, à 5 heures, un grand nombre d'œuvres d'art qui y sont exposées devant être expédiées aux expositions du Champ-de-Mars, des Indépendants, de l'Œuvre artistique à Liège, etc.

Le succès artistique du Salon a été considérable. Il a affirmé l'intensité du mouvement artistique créé en Belgique depuis quel-



Les Ronces, buvard en cuir ciselé, par M. CAMILLE MARTIN.

ques années et dont le résultat a été de faire de Bruxelles un véritable centre d'art international.

A cet égard, l'importante manifestation de la *Libre Esthétique*, qui réunit dans une même pensée de diffusion désintéressée toutes les activités artistiques : arts graphiques et plastiques, musique, littérature, industries d'art, est sans précédent et constitue, pour notre pays, une originalité qui a vivement frappé toutes les personnalités artistiques étrangères qui ont fait, à cette occasion, le voyage de Bruxelles. Citons parmi elles M. Roger Marx, inspecteur des Musées de France et l'un des plus ardents défenseurs des industries d'art, MM. Jules Chéret, F. Thesmar, S. Bing, A. Charpentier, H. de Toulouse-Lautrec, F.-R. Carabin, Camille Martin, René Wiener, J.-A. Daum, P. Roche, A. Delaherche, F. Aubert, G. et F. Pissarro, Hermann Paul, Th. Van Hoytema, S. Moulijn, D. de Regoyos, F. Thaulow, Max Stremel, Camille Maclair, Lugué-Poe, Ernest Chausson, Albéric Magnard, Raymond Bonheur, etc., etc. Tous se sont exprimés au sujet des tendances de la *Libre Esthétique*, de son indépendance et de son organisation, en des termes particulièrement élogieux.

A un point de vue plus spécial, les exposants auront lieu d'être satisfaits de la campagne. Le nombre des acquisitions a été de plus du double du chiffre atteint l'an passé. Et quelques achats faits par le gouvernement : le *Givre* de M. Emile Claus, *Juin* de M^{lle} A. Boch, le *Canal en Hollande* de M. Guillaume Vogels, ont affirmé les sympathies que provoque, même dans les sphères offi-

cielles, le mouvement franchement moderniste résumé par la *Libre Esthétique*.

Voici que de toutes parts le branle est donné. Liège ouvrira, comme nous l'avons annoncé, au début de mai, sur l'initiative d'un groupe d'artistes dont M. Gustave Serrurier est l'âme, une importante exposition internationale consacrée exclusivement aux arts industriels et d'ornementation. Le Salon triennal de Gand lui-même emboîte le pas. La Commission organisatrice vient de décider la création d'une section d'objets d'art pour l'organisation de laquelle elle a spécialement désigné deux des membres de son Jury d'admission, MM. Octave Maus et Paul Du Bois. Nous voici loin des routines et des préjugés d'autrefois !

A Paris, une entreprise artistique analogue à celle de la *Libre Esthétique*, et plus particulièrement de la Maison d'Art de la Toison d'or, qui en est la conséquence logique, est sur le point d'être fondée. Cette fois encore, ce ne sera pas de Belgique que viendra la contrefaçon.

A tous égards, l'influence de la *Libre Esthétique* et de son aînée, l'Association des XX, aura été décisive sur l'évolution des idées et l'émancipation de l'art.

La Socialisation de l'Art⁽¹⁾

Conférence de M. Edmond Picard.

VI. — PRINCIPES D'ART SOCIALISÉ

Il est psychologiquement impossible qu'un art cessant d'être humain ait encore sur nous une influence émotive. L'Art, comme le Droit, la Religion, la Langue, est une grande force sociale destinée à intensifier les sentiments humains, surtout dans le sens noble.

Les œuvres d'art doivent montrer toutes les douleurs dont souffre l'humanité et toutes les joies qui pourraient l'effleurer afin d'hypertrophier notre pitié et nos espoirs. Les émotions chez les hommes sont devenues pour ainsi dire invisibles, toutes les fêtes et tous les drames se passent dans les cerveaux sans être manifestés extérieurement. Les hommes contemporains s'accoutument à ressentir les plus vives émotions en conservant un visage impassible.

Il est impossible et inutile de créer un art tout à fait neuf, les seules causes d'émotions élevées étant les sentiments humains; il faut donc simplement essayer de les exprimer plus intensément et en employant des moyens rares. L'Art sera alors plus émotif.

C'est le besoin orgueilleux de faire des choses tout à fait nouvelles qui a fait surgir dans ces derniers temps de si nombreuses productions ne correspondant en rien à notre âme et qui, par conséquent, sont impuissantes à l'émouvoir.

Les tendances artistiques nouvelles devraient être considérées, au moins au début, comme des expositions d'art technique. Ce sont de louables efforts, des perfectionnements qui permettront à certains artistes, en appliquant ces procédés nouveaux à un art élevé, de produire des œuvres grandioses. Mais jusqu'ici le résultat est insuffisant.

Le désir de faire un art social, actuellement délaissé pour l'art privé, fera naître chez les artistes des forces géniales, et cet art répandra parmi les hommes un enthousiasme héroïque constant.

Nous considérons l'art comme une chose en dehors de la vie réelle et croyons que les profondes émotions qu'il nous donne ne doivent produire aucun résultat social; que l'héroïsme qu'il nous inspire ne doit et ne peut être appliqué dans la réalité. Cette conception est fautive. La seule raison d'être de l'art étant de nous exalter et de nous faire désirer le bonheur général, il devrait être mêlé à toutes nos actions de façon à nous influencer dans toutes les circonstances.

Lorsque nous visitons une exposition ou assistons à un concert, y allant tout exprès pour ressentir certaines émotions et étant momentanément extraits de la vie ordinaire, ces impressions naissent et meurent en laissant peu de traces et sans avoir une influence importante sur nos actes; tandis que si ces émotions nous frappent, à tous les tournants de la vie, non point par les caresses du bibelot, mais par le choc des belles œuvres, au moment où nous faisons n'importe quoi, elles nous rendraient plus nobles en toutes choses. C'est pourquoi l'Art doit se trouver partout, et surtout dans la rue, de façon à servir à tous et on doit habituer les passants à le regarder, ce qu'il ne sait pas faire aujourd'hui.

Les jouissances directes que donne l'art ne sont que secon-

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

daire : sa grandeur réside dans l'ivresse que donnent la noblesse et la générosité qu'il engendre.

Quand l'art n'a pas un but socialisé il est secondaire et doit être jugé comme un luxe bourgeois assez méprisable.

(A suivre.)

NOTES DE MUSIQUE

Les Nouveaux Concerts

La Société des Nouveaux Concerts a fait entendre, pour la première fois en Belgique, l'orchestre symphonique du Concertgebouw d'Amsterdam, dirigé par Willem Kes, l'un des chefs les plus réputés de notre époque. Instrumentistes et directeur ont justifié leur célébrité et soulevé d'enthousiastes et sympathiques applaudissements.

Sans avoir la finesse et le brio de l'orchestre de Joseph Dupont, nerveusement conduit et spontané dans la compréhension des œuvres, la phalange instrumentale disciplinée par M. Kes possède des qualités de sonorité et de précision remarquables. Les attaques sont nettes, les nuances sont scrupuleusement réglées. L'interprétation donnée au poème symphonique d'Ernest Chausson, *Viviane*, d'une si jolie couleur légendaire et d'une inspiration si fraîche, a été absolument parfaite et a enchanté le compositeur, présent à l'exécution.

Viviane a d'ailleurs partagé avec la *Chevauchée des Valkyries*, admirablement jouée et bissée d'enthousiasme, les honneurs de la séance.

Les variations de Brahms sur un thème de Haydn ont paru, malgré l'ingéniosité déployée par l'auteur, d'un intérêt languissant. Une symphonie en quatre parties du danois Sinding, qui flotte entre Niels Gade et Grieg, sans avoir l'acquis du premier et la saveur du second, une étrange fantaisie de M. Zweers, intitulée : *A ma Patrie*, dans lequel une chansonnette s'enlace continuellement à un *lamento*, produisant un contraste plus comique qu'impressionnant, complétaient, avec l'ouverture de la *Fiancée vendue* de Smetana, déjà entendue aux Concerts populaires, ce programme « d'initiation », qui avait surtout pour objet de permettre à M. Kes de faire valoir, sous divers aspects, la virtuosité de l'excellent orchestre qu'il dirige.

La Libre Esthétique.

Le Quintette inédit d'Albéric Magnard pour flûte, hautbois, clarinette, basson et piano qui ouvrait la quatrième et dernière séance musicale de la Libre Esthétique décèle un tempérament musical de premier ordre. C'est, pensons-nous, l'une des compositions les plus fortes et les plus personnelles qu'ait produites la jeune école française. Comme toutes les œuvres de sérieuse valeur, elle ne livre pas, à première audition, le secret des pensées qui l'ont inspirée, et l'on conçoit que la nouveauté des timbres, la témérité des harmonies, l'originalité des rythmes surprennent quelque peu l'auditeur. Il faut avoir pénétré cette partition touffue, étudié de près les quatre parties qui la composent pour apprécier l'art avec lequel les idées fondamentales sur lesquelles elles reposent sont exposées, logiquement développées et résolues. Sous son extérieure complication, l'écriture de M. Magnard apparaît limpide, et le style de l'œuvre d'une absolue pureté. Variés d'aspect, de rythme et de couleur, les quatre morceaux (I. *Sombre*, II. *Tendre*, III. *Léger*, IV. *Joyeux*) constituent un ensemble d'une belle architecture sévère, dans laquelle s'enchaînent, comme des

motifs décoratifs heureusement choisis, les épisodes qui la fleurent : tel, dans la troisième partie, ce souvenir des mélodies arabes, exprimé par le hautbois et accompagné par des bourdonnements aux rythmes contrariés, martelés par le piano; tel encore, dans le final, ce récit plaintif, d'une émotion réelle, confié au basson.

Les difficultés d'exécution d'une œuvre de ce genre, dans laquelle chaque instrument joue un rôle de soliste, sont extrêmes et il convient de féliciter chaleureusement MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Boogaerts et Théo Ysaye d'avoir mené à bien cette périlleuse tentative. M. Boogaerts, qui débute par cette tâche que des instrumentistes réputés n'avaient pas osé assumer, a droit à un éloge spécial. Ecrite d'un bout à l'autre dans le registre élevé qui donne au basson, habituellement sacrifié dans les ensembles comme l'était jadis l'alto dans les quatuors à cordes, une sonorité et des accents nouveaux, sa partie offre des difficultés spéciales dont il a, malgré un accident survenu à son instrument au début de l'exécution, triomphé vaillamment.

Une composition pour violon, *Évocation*, de M. Alfred Marchot, fort habilement écrite et bien harmonisée, et les joyeuses *Valses romantiques* de Chabrier pour deux pianos complétaient la première partie du concert.

La seconde était réservée à deux œuvres symphoniques exécutées, en première audition, par un orchestre de cinquante musiciens avec un désintéressement et un dévouement à l'art qu'on ne trouve guère qu'en Belgique : le prélude composé par Paul-Gilson pour le drame *Alva* d'Emmanuel Hiel et les *Variations symphoniques* de César Franck pour piano et orchestre.

Le prélude de Gilson développe avec la science des effets d'orchestre qui lui est habituelle un très caractéristique *Minnelied* qui date du xv^e siècle et que la tradition attribue à Marguerite d'Autriche. Ce chant, confié au hautbois, a été joué avec un sentiment exquis par M. Guidé.

Celui-ci a reparu, pour l'exécution du second morceau, au pupitre du chef d'orchestre et a conduit avec autorité les merveilleuses *Variations* du « père Franck », resplendissantes de jeunesse, de clarté et de poésie. On s'étonne que cette belle partition n'ait pas encore été exécutée dans l'un ou l'autre de nos grands concerts symphoniques.

M. Théo Ysaye, fort bien accompagné par l'orchestre, en a donné une interprétation vivante et colorée qui lui a valu un succès enthousiaste.

La Maison d'Art « La Toison d'or ».

MM. Gustave Kéfer et Emile Agniez ont donné jeudi soir à la Maison d'art de la Toison d'Or une intéressante audition d'instruments anciens : clavecins aux sonorités grêles, évoquant un xviii^e siècle intime et charmant, piano-forte contrastant, par ses dimensions exigües, avec les majestueux Erard modernes, viole d'amour aux vibrations tour à tour plaintives et graves.

Au programme : J.-S. Bach, D. Scarlatti, Locatelli, Corelli, Milandre, Tartini, Bocherini, Mozart, Beethoven et quelques compositeurs contemporains qui ont permis à M. Gustave Kéfer de faire constater, en même temps que ses qualités de virtuose et de musicien, les progrès accomplis dans la fabrication des instruments à cordes frappées, et spécialement des pianos Erard.

Les deux artistes ont été unanimement applaudis.

Le lendemain, en cette même Maison d'Art, c'était Yvette Guilbert qui réunissait, en matinée, un public choisi d'esthètes, d'artistes et de mondains. Dans le cadre restreint de la salle d'auditions, joliment décorée et ornée de tableaux clairs, l'art raffiné d'Yvette, tout en nuances, en finesses de diction, en sourires, en accents expressifs, est apparu plus éloquent encore qu'au théâtre.

C'est décidément une grande artiste que cette Yvette, qui provoque, par le prestige de sa diction merveilleuse et la variété de ses intonations, les émotions les plus profondes.

En manière d'intermède M. Jean Janssens, qui l'accompagnait au piano, a fait applaudir le Final du *Carnaval de Vienne* de Schumann et trois compositions de Louis Van Dam, qu'il a exécutées en excellent musicien.

ACTES DE FOI

M. JULES BOIS

M. Jules Bois, comme M. Péladan, occupe une place à part dans la littérature. Il est, certes, permis de ne point aimer ses livres, mais il est impossible de leur refuser le respect et l'estime : ce sont des actes de foi. Heureuses les croyances, quelles qu'elles soient, dont la flamme haute ne vacille pas aux trente-deux souffles pestilentiels de l'heure présente... Cette rose des vents est autrement redoutable que la Rose \dagger Croix.

M. Jules Bois, qui consacrait récemment aux *Petites religions de Paris*, à leurs fervents, à leurs rites et à leurs temples, une étude approfondie, M. Bois a, lui aussi, sa chapelle où l'on enseigne l'ésotérisme, « science décriée », dit-il. C'est le *Cœur*, publication périodique à laquelle collaborent, à côté d'écrivains pour qui Eleusis n'a plus de mystères, des peintres et des écrivains déjà rencontrés au Salon de M. A. de La Rochefoucauld.

Mais ce recueil n'assouvit pas l'ardent prosélytisme de M. Bois, et deux livres qu'il vient de publier : *La Porte héroïque du Ciel* et *L'Eternelle poupée*, prophétisent encore le commencement d'une ère mystique, « des jours nouveaux dont l'espoir sera réalisé par l'union de la femme intuitive avec l'homme inspiré ».

J'ai peur que *la Porte héroïque du Ciel*, où je pique cette citation, ne s'ouvre que pour les initiés. Mais je ne fais pas, en ce qui concerne *L'Eternelle poupée*, les mêmes réserves. On peut pénétrer, sans Sésame introducteur, dans ce curieux livre. Le lecteur que ne rebuteront pas de parti pris quelques évocations symboliques, des maximes extraites du Zohar, la division de l'ouvrage en trois « Gestes » et les précieux ornements d'un style damassé; ce lecteur s'intéressera au juste procès que fait l'auteur à notre société, lamentable poupée qu'attifent nos lois, nos coutumes, nos préjugés, nos vices.

J'entre avec plus de peine dans les voies et dans les vues de M. J. Bois quand il annonce une humanité que le mysticisme relèvera, dans les siècles futurs, par « la foi savante et la chasteté ». Mais je n'imiterai pas du moins la sottise coutumière des gens dont l'incompétence se masque d'ironie et de pantalonnades. — L. D.

(Le Journal.)

Memento des Expositions

CHARLEVILLE. — V^e Exposition de l'Union artistique des Ardennes, 9 juin-14 juillet. Dépôt à Paris avant le 15 avril chez M. Guinchard et Fourniret, 76, rue Blanche; à Naney, chez

M. Perrin, 3, place Stanislas. Délai d'envoi : 15 mai. Renseignements : M. Racine, président de la Société à Charleville.

LYON. — VIII^e Exposition de la Société lyonnaise des Beaux-arts (Palais des Arts religieux. Parc de la Tête d'Or), 9 avril-9 juin. Deux œuvres par exposant. Commission : 10 p. c. sur les ventes. Renseignements : Secrétaire de la Société, rue de l'Hôpital, 6, Lyon.

MUNICH. — Société des Artistes (*Münchener Künstlergenossenschaft*), au Palais de Cristal. Envoi des adhésions : 15 avril; des œuvres, 10 avril-1^{er} mai. Commission : 10 p. c. sur les ventes. Renseignements : à Bruxelles, MM. Winand, de Haas et C^{ie}; à Anvers, MM. von der Beeke et Marsily; à Paris, MM. Michell et Kimbel, 31, place du Marché-Saint-Honoré; à Munich, au gérant de l'Exposition.

OSTENDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts! (Limitée du 14 juillet au 15 septembre, aux membres du Cercle des Beaux-Arts et des invités.) Trois œuvres par exposant. Délai : notice, 1^{er} mai; envoi des œuvres, 5-15 juin. Renseignements : M. Emile Spilliaert, artiste-peintre, Ostende. Règlement à consulter dans nos bureaux.

PETITE CHRONIQUE

Le quatrième concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui, à deux heures précises.

On y exécutera l'*Or du Rhin*, prologue de la tétralogie des *Nibelungen* de Richard Wagner.

A cause d'une indisposition persistante de M. Demest, le rôle de *Loge* sera chanté par M. Drouville.

L'*Or du Rhin*, qui dure deux heures vingt minutes, ne comportant aucune interruption, les portes seront fermées dès le commencement de l'exécution et resteront fermées jusqu'à la fin.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Sixième liste d'acquisitions : C. MEUNIER. *Le Père Damien* (bronze). — Ch. DOUDELET. *Dévotion*. — G. SERRURIER. Chambre d'artisan (deuxième ensemble d'ameublement). — J. POWELL. Divers vases et verres. — SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Service de toilette en céramique de Virginal (2^e et 3^e série).

L'Association des Artistes-musiciens de Bruxelles, en voie de réorganisation, n'a pu, cet hiver, donner ses concerts annuels. Mais grâce à l'appui bienveillant de la Direction du Théâtre de la Monnaie, elle organise une représentation extraordinaire qui aura lieu le 23 avril courant et dont le programme sera publié ultérieurement.

On peut, dès aujourd'hui, se faire inscrire au bureau de location du Théâtre de la Monnaie.

M. E. Reymond, violoniste, et M^{lle} Reymond, pianiste, donneront demain soir, à 8 1/2 heures, à la Salle Erard, rue Latérale, une audition avec le concours de M^{lle} Elisa Delhez, cantatrice. Au programme, la Sonate n^o 2 de Sjögren pour piano et violon, diverses œuvres de Schumann, Brahms, Liszt, Lalo, Moszkowski, Huberti et E. Reymond.

Un grand concert sera donné à la Salle Ravenstein, le samedi 20 avril, à 8 heures, avec le concours d'artistes du Théâtre de la Monnaie et du Parc au profit de l'Orphelinat de la rue des Champs.

M. Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire de Gand, a inscrit au programme de son deuxième concert d'abonnement (lundi 8 et mercredi 10 avril, à 4 1/2 heures) une nouvelle audition de sa symphonie mystique *Christus* pour orchestre, chœurs et orgue, dont la première exécution a obtenu un grand succès.

On nous écrit de Rotterdam : « M. Hutchenruyter et son excellent orchestre d'Utrecht ont donné quatre concerts sympho-

niques d'un très grand intérêt artistique. Le cycle a été clos le 25 mars par une exécution magistrale de la symphonie n^o 2 de Brahms, des ouvertures du *Freischütz* et de *Genoveva*, des Variations pour quatuor de Rudolf et d'une œuvre du vieux maître allemand Dittersdorff.

M. Hutchenruyter est classé en Hollande parmi les meilleurs chefs d'orchestre. Il a sur ses artistes une autorité égale à celle de Willem Kes et le groupe d'instrumentistes qu'il a formé rivalise par la finesse, la sûreté et le style de ses interprétations avec les orchestres les plus célèbres. »

M. P. Litta vient de donner à Paris, dans la salle des Agriculteurs de France, deux « récitals » de piano qui lui ont valu un succès flatteur. Le premier était consacré à Schumann, le second à Beethoven. Le public parisien a fait le meilleur accueil au jeune artiste.

M. Antoine donnera prochainement les deux derniers spectacles de l'abonnement 94-95 du Théâtre-Libre. Le premier aura lieu vers le 17 avril.

Les deux programmes seront composés de *L'Argent*, pièce de M. Fabre, interprétée par M^{lles} Henriot, Brienne; MM. Antoine, Arquillère, Laroche et Paul Edmond et de *La fumée*, puis la *flamme*, quatre actes de M. Joseph Caraguel, joués par M^{lles} Laurent-Ruault, Luce Colas, Garnieri, Zapolska, la petite Parfait; MM. Antoine, Gémier, Clerget et Paul Edmond.

Le Festival rhénan aura lieu cette année à Cologne, les 2, 3 et 4 juin (Pentecôte).

CONCERTS POPULAIRES. — Un concert extraordinaire aura lieu le samedi 4 mai, à 8 heures du soir, à la Monnaie.

Il sera dirigé par M. Hermann Lévi, maître de chapelle de la Cour royale de Bavière, directeur général de la musique au Théâtre Royal de Munich et chef d'orchestre au Théâtre de Bayreuth.

Le programme sera composé comme suit :

1. Symphonie en *la majeur* (première exécution), W.-A. Mozart. — 2. *Andante* de la septième symphonie (première exécution), A. Bruckner. — 3. Prélude de *Tristan et Mort d'Iséult*, R. Wagner. — 4. *Symphonie héroïque*, L. van Beethoven.

Vendredi 3, à 8 heures, répétition générale à la Monnaie.

Le bureau de location est ouvert dès à présent chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Les abonnés aux quatre concerts de la saison pourront y faire retenir les places dont ils sont titulaires jusqu'au 15 avril.

Étude du notaire DUBOST, rue Montoyer, n^o 2^a, à Bruxelles.

Le notaire Dubost vendra publiquement en la GALERIE SAINT-LUC, rue des Finances, 10, à Bruxelles, le mardi 23 avril 1895, à 2 heures précises de relevée, la

COLLECTION D'AQUARELLES

de

M. le comte J. DU VAL DE BEAULIEU

consistant notamment en œuvres des maîtres suivants : **Achenbach, Bles, Bossuet, Calame, Charlet, Dell'Acqua, Clays, Gaillet, Koekkoek, Lauten, Madou, Robert Fleury, Robie, Roelofs, Scheffer, Simonau, J. Stevens, Ten-Kate, Van Moer, Verhéeckhoven**, etc., etc.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, samedi 20 avril | *Publique*, dimanche 21 avril de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire et chez les experts.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY

Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et Dessins de F. Rops

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DES

TABLEAUX ET OBJETS D'ART

ayant garni l'hôtel de

M^{me} Louis MASKENS

Boulevard de Waterloo, Bruxelles.

Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances, à Bruxelles, le jeudi
18 avril 1895, à 2 heures précises de relevée.

Experts : MM. J. et A. LEROY frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

Œuvres importantes de : Achenbach (André), Clays (P.-J.), Diaz de
la Pena (Narcisse-Virgile), Gallait (Louis), Israëls (Joseph), Leys
(Henri), Madou (J.-B.), Roybet (Ferdinand), Stevens (Alfred), Ver-
boeckhoven (Eugène), Willems (Florent), etc.

EXPOSITIONS :

Particulière, mardi 16 avril. | Publique, mercredi, 17 avril,
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ELEONORA DUSE. — ARÉTHUSE, par Henry de Régnier. — LA SOCIA-
LISATION DE L'ART. — CHRISTUS. — UNE VENTE DE VAN DYCK. —
MUSIQUE NOUVELLE. — AU CONSERVATOIRE. *Quatrième concert.* —
DOCUMENTS A CONSERVER. — PETITE CHRONIQUE.

ELEONORA DUSE

A quarante-huit heures d'intervalle, la semaine passée, le hasard me gratifia d'une coïncidence, fertile en rapprochements curieux : voir et entendre Georgette LEBLANC dans *Carmen*, voir et entendre Éléonora DUSE dans la *Femme de Claude*.

Dans les deux œuvres, une idiosyncrasie féminine perverse à interpréter, se révélant par d'amoureux et cruels écarts ; la séduction, en ses artifices, ses ruses et son égoïsme ; l'abandon de la féminité aux instincts compliqués et sataniques du sexe ; la voluptueuse enlacée par l'intrigante, valsant, deux en une, le tourbillonnement des sensualités et des traîtrises. Ici la femme du monde, là la fille des rues. Une bohémienne de Séville et une bohème de Paris. La pièce sautillant, d'un côté sur la musique à gaité âpre et rêveuse de Bizet s'emparant des chants populaires espagnols comme La Fontaine

des fables d'Ésope, — d'un autre côté sur la musique à résonnance profonde de Dumas fils en sa meilleure œuvre de théâtre, mélodiosée par la traduction en italien.

A rendre les deux types s'appliquaient deux artistes, des artistes à vraies âmes d'artiste, chercheuses, tourmentées, projetées en dehors des clôtures vulgaires, courant dans les plaines et sur les monts sauvages à la recherche de l'émotif, du neuf troublant, en fuite agitée loin du banal méprisable et nauséux.

Et toutes deux réussissaient, quoique à degrés divers (mais par des procédés combien différents et d'impression combien différentes), par leurs incantations siréniennes sur le spectateur ouvrant vers elles, et tendant, en une double jouissance, les oreilles et les yeux.

Imprévue sensation ! Je vis lutter, en des miracles d'adresse et de charme, ces forces artistiques antipodiques et qu'on croirait ennemies : LE NATUREL et LE CONVENU !

Et voici que, perplexe, je sors de cette épreuve, méditant et cérébralement dérangé, ayant admiré l'une et l'autre (avec des préférences pourtant), comprenant une fois de plus que le magicien Art est inépuisable en ses sortilèges, et qu'il a la sardonique coquetterie de démentir toute règle par les belles œuvres.

Le Convenu ! Entendons-nous. Il ne s'agit pas du quotidien, du courant. Le vrai mot serait plutôt : le

VOULU, le Composé, l'Artificiel, le résultat esthétique atteint par une intelligence de haut goût, que l'instinct ne mène pas, mais qui s'efforce aux trouvailles, aux ingénieux arrangements, aux combinaisons gracieuses et subtiles, créant ainsi une originalité factice, d'une saveur montante; mais laissant, malgré son raffinement, et peut-être à cause de ce raffinement, une sensation en surface, un plaisir plutôt qu'une émotion passionnée, une volupté froide et réglée, le souvenir d'un geste, d'une attitude et non l'énerverment héroïque d'un trouble et d'un frisson. En d'autres termes, intéressant l'écorce et non les fibres souterraines, non les chanterelles aiguës des résonances pathétiques qui font jouir et souffrir.

Telle est M^{me} Georgette Leblanc. Et telle est aussi, vraisemblablement, la cause, jusqu'ici mal dégagée; des sympathies et des antipathies qu'elle suscite, fort admirée par les uns qui ont cent fois raison d'aimer son étonnante virtuosité dans *la composition* de ses rôles, fort dénigrée par les autres qui ont quelque raison de croire qu'elle se manie avec un certain excès et qu'elle cherche trop à *se distinguer*.

Sa création de Carmen participe largement de ces qualités exquises et de ces défauts un peu irritants. Elle semble avoir plus pensé à se singulariser qu'à rendre le type ardent et lascif, caressant et brutal, voluptueux, cruel et perfide de cette cigarière qui change d'amants comme de casaquin et qui s'emploie à séduire d'abord un simple brigadier, ensuite un torero, en dédaignant dans l'intervalle un officier qu'elle trouve trop chic pour la coureuse de rues qu'elle est. On se demande, avec un étonnement qu'apaise à peine la vue fort séduisante de l'actrice en transparent costume marquant les moindres détails du torse gras et des jambes moulées, à quel propos cette Carmen, fille à militaires et à contrebandiers, apparaît en robe de « Petite Grèce » ou de « Phrygie » familière aux courtisanes athéniennes de haute marque, ou en tunique de bayadère du temps de Cléopâtre, archi blonde et les yeux agrandis au kool, la triple bandelette d'or serpentant dans la chevelure, alors qu'il s'agit d'une cliente capiteuse, et peut-être d'une racoleuse du cabaret louche tenu par le très suspect Lilas Pastia, près des remparts de Séville, où l'on danse la séguedille, où l'on boit du mançanilla!

M^{me} Éléonora Duse ne connaît rien de ces raffinements qui l'auraient peut-être amenée, par un juste retour, si elle y avait obéi, à jouer la femme de Claude en accoutrement de suivante du temps d'Ysabeau de Bavière ou de Frédégonde. Elle se prend et se donne absolument telle qu'elle est. On dirait qu'elle joue telle qu'elle est sortie de chez elle, se rendant, sans plus de façon, de son appartement réel à l'appartement factice du théâtre, par une passerelle imaginaire, qu'elle franchira de nouveau tantôt, la représentation finie, pour

se rasseoir, songeuse, au coin de son feu. Sa coiffure, ses yeux, son teint, ses mains sont les siennes sans phrases, sans fard et sans artifices. Ses regards sont les siens, les habituels, et son sourire aussi. De même ses gestes. Pas de poses combinées, pas d'harmonies cherchées et préparées. Un dédain impérial pour l'affectation et la mièvrerie et l'imitation et l'emprunt. Me voulez-vous? Eh bien, me voilà! semble-t-elle dire incessamment en sa marche, en sa physionomie, en ses allées et venues, qu'elle assouplit merveilleusement à toutes les situations, en une adaptation ardente d'une équation prodigieuse et sans effort. Ce qu'elle fait de ses doigts, le langage muet et subtil qui en sort comme un fluide, le terrible de ses caresses essayées et interrompues, dépasse toute conception et toute vraisemblance. Sa voix, dans les coups de passion, est âpre, pas du tout « la voix d'or » dont on nous a fatigués, une voix de femme à maigre brulante; à orages cardiaques, à sensations tumultueuses, à psychologie turbulente et effrayante, un incomparable clavier pour les tourments et leurs nuances, et leurs surprises, mauvaises ou célestes.

L'artiste est absolument de premier ordre, fort au-dessus, comme pathétique, de Sarah Bernhardt au monotone débit charmeur d'actrice gâtée par la gloire, qui croit qu'elle n'a plus d'autre effort à faire qu'à roucouler la séductrice musique de son gosier et à montrer son profil classiquement cliché, que des milliers de modistes et de fleuristes imitèrent en bonnes guenons que sont ces jouvencelles.

La Duse se place à côté de Rossi et de Salvini comme l'élément femelle de cette superbe école italienne dont ils furent les mâles inégalés. Elle est une interprète marquée par le Destin pour les drames mystérieux d'Ibsen, parce qu'elle a le sens des gesticulations, à infinies nuances, qu'il faut pour rendre la subtilité des personnages énigmatiques qui y flottent. Dans *la Femme de Claude* la scène du fusil dont elle approche défiante; qu'elle sent instinctivement devoir être l'instrument de sa mort prochaine, qu'elle prend, qu'elle rend, qu'elle tâte, qu'elle regarde avec les effrois incertains du pressentiment, donne en une minute le sentiment impérieux de son étonnante aptitude de comédienne.

Elle vous entraîne comme vous entraîne la vie, mais la vie intensifiée laissant entrevoir ses dessous tragiques par les fissures qu'un tel art entr'ouvre et où il fouille d'une main d'avorteuse. On la suit en ses circulations fiévreuses et gauchissantes comme une figure farouche qui vous séduit et vous épouvante, dont on ne sait se détacher tout en la redoutant. Votre âme va, vient, revient, trébuche, s'inquiète, s'unit à la sienné, avec son visage pâle et mobile de femme maigre et vibrante dont les tendons, au cou, semblent des cordes de violon que l'archet mord et qu'il fait âprement grincer. Ses regards d'animal effrayé vous hantent et vous tour-

mentent. Puis ses poses, sa façon de s'asseoir, garçonnière et décidée, de s'allonger en chatte ou en reptile, de se relever en panthère qui va bondir, de s'approcher perfidement languissante, et de se retirer brusquement méprisante et menaçante. Ah! quel ensemble où l'on sent, où l'on entend sans interruption tourner les rouages et chauffer la vapeur de toutes les passions humaines avec le bruissement des machines actives et redoutables!

Et le côté cabotin, alors? la femme qui joue pour se faire lorgner? la jolie femme qui pense à sa taille et à son teint et à sa grâce? la femme cubulaire qui vous fait venir des idées de coucher avec elle! — Rien, Monsieur, rien, rien! La Nature et la Vie! Rien que la Vie et la Nature. Oui, Monsieur, oui, Monsieur! De tous vos viscères elle ne vous poigne que le cœur, cette coquine, cette gredine, cette mâtine, cette admirable, cette incomparable artiste. Sar Peladan dirait d'elle : C'est un DAÏMON! Et elle n'est pas jeune!

Unaniment la Presse a dit de cette personnalité rare ce qu'elle commandait d'éloges sans restriction. Et le public s'est laissé immédiatement saisir par la sorcière, au moins cet état-major d'esthètes très en éveil qui fit souvent triomphe aux grands artistes venus de n'importe où. Les places furent chères, très chères pour Bruxelles et au début il n'y avait que des dévôts, avertis. Mais voici qu'on va regretter son départ, car quiconque y alla une fois, y retournerait irrésistiblement! Qu'elle revienne, bon Destin, qu'elle revienne. Fais qu'elle revienne, ô bon Destin!

ARÉTHUSE

PAR HENRY DE RÉGNIER. Librairie de « l'Art indépendant ».

On connaît le mythe d'Alphée et d'Aréthuse. La nymphe devient, en abordant en Ortygie, la fontaine où son amant plonge et se noya dans l'amour. Ce mythe est voisin de celui d'Apollon et de Daphné.

Aréthuse était donc la fontaine où — dit M. de Régnier — quand les flûtes des pasteurs s'étaient tues, venaient boire les sirènes de la mer. La poésie de cette légende a dû hanter l'esprit du poète pendant qu'il imaginait *l'Homme et la Sirène*. Le pays où s'est illustrée la néréide est celui où il mena son rêve, souvent. D'où son titre heureusement et légitimement choisi.

Ses poèmes nous évoquent une antiquité dont les lignes sont plus belles encore que les couleurs, dont la lumière est transparente et triste, dont l'or semble pleurer au fond des crépuscules, là-bas. L'impression de passé et de lointain est continuellement maintenue. Toutes les scènes semblent se passer au bout de l'horizon, entre des personnages graves et soucieux, car le poète qui parle seul, suscite autour de lui, soit pour les aimer, soit pour les redouter, soit pour les interpeller, diverses figures amies ou hostiles. Les *Flûtes d'avril et de septembre* sont écrites en vers alexandrins libérés de toute servitude parnassienne. Des pluriels riment avec des singuliers; les rimes riches se mêlent à des finales

simplement assonnés. Les pièces procèdent à la suite les unes des autres en tenant compte surtout du rythme simple et grave que déterminent les idées émises.

L'Homme et la Sirène, le principal poème de ce merveilleux recueil, symbolise l'éternelle lutte de la pensée et de la chair, de l'idéal contre la vie, de l'homme contre la nature.

Les protagonistes?

D'une part, celui qui ne cherche que son image dans les choses, celui qui dit devant la femme :

A travers son visage une face effacée
Semble me sourire derrière son sourire,
D'autres lèvres derrière les siennes m'attirent
Et quand je la regarde en face, je crois voir
Quelqu'un debout en elle et qui est ma pensée
En manteau noir...

celui qui se sent destiné au livre et à la lampe, celui qui vit sa création à lui et qui veut s'assujétir l'autre, celui dont la grandeur est dans l'exception hautaine.

D'autre part, la femme, celle qui n'est que l'expression de la fatalité et de l'instinct et du charme de l'inconscience et de toute la clarté joyeuse et troublante des choses, la femme qui chante :

Si je pleurais de doux ramiers serait l'écho
Et des abeilles sont éparses dans mes rires
Et parmi la douceur de l'air où je m'étire
Je me semble plus grande et je me sens plus belle
Et magnifique de la vie universelle.

De leur antithèse naît le drame.

L'homme veut façonner la rencontre suivant la conception qu'il s'est faite de l'existence. « Elle était la nature; il a voulu la femme. »

Mais le changement ne s'est point accompli, la force universelle et profonde a soufflé sur le pauvre effort d'un solitaire, sur son rêve têtue et fier, et c'est la femme, la sirène, la victorieuse, qui tristement et quasi malgré elle conclut en présence de la ruine et de la mort :

Ami, ton âme, hélas, n'a pas compris ma chair
Et c'est en vain que j'ai déroulé mes cheveux
Et c'est en vain que j'ai marché nue à tes yeux.
Tu passes — et le soir, ami, t'ouvre sa porte
Et la vie à genoux baise tes lèvres mortes.

Tel la signification du poème qui se déroule en un site de grèves et de forêts, où apparaissent tour à tour, pour expliquer les mystères le *veilleur de proue* et les *tisseuses*. Le veilleur annonce et clôt de sa chanson la fable, les tisseuses la définissent. Le décor de cette action empruntée à l'idée se déroule au fond des pays légendaires où les conceptions marchent et vivent en des formes humaines. La matérialité du spectacle n'existe que pour évoquer des êtres qui se lèvent au fond de nous. Tous nous avons erré au loin, où passent les fileuses, où chante le veilleur. Et c'est en nous que nous retrouvons ainsi l'aube et le crépuscule qui virent naître et mourir celui et celle que M. Henry de Régnier suscita.

Le rythme de la pensée et de l'émotion commande seul la technique du poème. Le début en est surprenant d'évocation. Les paroles du veilleur de proue, la fin des strophes qu'il profère, semblent balayer toute la nuit sur l'aire immense des vagues aplanies pour y montrer les sirènes :

Et moi seul je veille et j'écoute
Debout à la proue et moi seul
A travers mes songes, j'y vois clair
Et moi seul
Je sais la mer
Toute la mer
Et qu'il y a des sirènes sur la mer!

Ce dernier vers, précédé de trois vers restreints, apparaît énorme et le mot « mer » répété trois fois à la rime l'allonge encore de toute sa monotonie.

Ailleurs, dans un brisement de phrase et une répétition du mot « las » au commencement du vers, soudain la fatigue est bellement traduite :

O triste frère aux yeux de science et de songe,
Toi qui veillais dans l'ombre
Du soir à l'aube lente,
Es-tu si las,
Si las, mon frère, que tu n'aies voulu vivre...

Voilà de très parfaites innovations. Il en est d'autres, nombreuses.

Au résumé, la valeur littéraire de M. de Régnier est trop consacrée déjà pour qu'un beau et noble poème, signé de son nom, étonne encore. Il n'y a plus que des cuistres ou des pions qui le nient. Ce qu'il écrit est d'un grand et prestigieux poète, invariablement.

La Socialisation de l'Art⁽¹⁾.

Conférence de M. Edmond Picard.

VII. — CE QUE DOIT ÊTRE L'ARTISTE

Les artistes (les jeunes surtout) possèdent de notre temps des qualités extraordinaires de ténacité, de volonté, de travail, d'austérité, qu'ils n'emploient malheureusement qu'à l'art privé, et, dans le domaine de cet art, le plus souvent à des puérités; il leur manque le but glorieux qu'offre l'art public. Il suffirait qu'ils y crussent et missent à son service les belles forces qu'ils ont en eux, pour créer de grandes œuvres.

Il serait beau de voir les artistes épris de ces idées sur la Socialisation de l'Art et les effets salutaires qu'on en peut attendre, parcourir le monde sans liens, sans autres affections que pour leur art et pour tout ce qui souffre, allant toujours en chantant, en peignant, en parlant, laissant derrière eux un radieux sillage de leçons de goût et d'enthousiasme, semant partout l'espoir et l'exaltation. Ils sont les plus aptes à cette admirable mission, parce que s'ils comprennent vraiment l'art et vivent par conséquent toujours dans un rêve grandiose, la Bonté naîtra plus aisément dans leur cœur et au lieu d'être (comme ils le sont souvent) une fraction mesquine et vaniteuse de l'Humanité, ils en deviendront forcément la plus généreuse.

Si les artistes au lieu de penser aux profits se contentaient d'une rétribution fraternellement fixée en rapport avec une vie matérielle très simple, les maisons, les monuments, les rues, les jardins pourraient être aussi aisément décorés par des hommes de talent que par de simples ouvriers comme ils le sont actuellement, et ces décorations pourraient se multiplier si ces hommes de talent ne gaspillant plus leur temps à faire des œuvres destinées à être caeliées dans des collections particulières ou entendues dans les réunions du « beau monde », l'employaient à créer des œuvres pour tous.

Les artistes, par leurs œuvres, doivent jouer le rôle des apôtres, et leur influence sera plus grande que celle des apôtres religieux car on peut représenter dans une création artistique tout ce qui

est humain dans tous les domaines de l'âme, en lui donnant une grandeur et une pénétration au-dessus de la réalité.

La vanité ne doit pas exister chez un artiste. S'il travaille par vanité il désirera plaire et se conformera instinctivement ou par raisonnement aux idées admises; tandis que s'il travaille par amour pur de l'art, compris comme une des grandes forces sociales, civilisatrices et ennoblissantes, ses œuvres seront peut-être moins vite admises, mais élèveront constamment l'esprit de ceux qui les contemplant.

Les artistes doivent aimer au travers leurs œuvres l'Humanité entière et comprendre que c'est Elle qu'ils ont à servir dans tous ses sentiments, dans tous ses désirs légitimes, dans toutes ses aspirations.

Les forces artistiques que nous possédons, ainsi que toutes les autres, ne nous appartiennent pas; elles viennent des efforts antérieurs de milliers d'êtres humains; elles en sont l'épargne et l'accumulation. Nous n'avons donc pas le droit de créer pour nous-mêmes ou pour quelques privilégiés: il faut créer pour la Communauté, pour la Collectivité.

VIII. — TABLEAU DE L'ART SOCIALISÉ

Dans son application à l'ARCHITECTURE, il visera la construction des monuments publics et des bâtiments privés dans leurs rapports visibles avec le public, en même temps que la décoration et la distribution intérieures de ces derniers bâtiments.

Dans son application à la PEINTURE, à la Gravure, au Dessin, à la Fresque, il ornera par la décoration les monuments publics, en même temps qu'il maintiendra le décor dans la vie intime.

Dans son application à la LITTÉRATURE (Poésie et Prose, Livre et Théâtre), il aura pour objet les œuvres exprimant les grands faits sociaux, légendaires, historiques, en même temps que les circonstances les plus familières de la vie privée et domestique.

Dans son application à la MUSIQUE, il éveillera les sentiments de grande humanité, aussi bien que les sensations individuelles, par les œuvres d'orchestre, de Chœurs, de Théâtre, d'Hymnes d'une part, par les chansons et les œuvres pour instruments isolés, d'autre part.

Dans son application à l'ELOQUENCE, il s'occupera tout autant du charme de la causerie que des élans du discours et de la harangue.

Dans son application à la DANSE, il règlera les grandes fêtes et cérémonies publiques semblables à celles de la Grèce antique, et les divertissements des bals privés.

En répandant l'Art partout, il développera l'Improvisation dans tous les genres, pour délivrer l'art de cette infériorité de n'être jamais qu'une jouissance voulue, cherchée, qu'on ne dispense que dans certains lieux, moyennant certaines conditions et par certains personnages attirés. Il deviendra une échelle ininterrompue de sensations depuis les choses et les actes les plus simples jusqu'aux conceptions les plus sublimes.

L'ART SOCIALISÉ fera surgir des cités et des sociétés fabuleuses, il fera de nos tristes villes des séjours de dieux, en même temps qu'il rendra la vie privée et la maison charmantes, douces et constamment vibrantes.

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

CHRISTUS

Symphonic mystique (n° 7), par M. ADOLPHE SAMUEL.

Ce qu'il faut admirer particulièrement, dans cette œuvre nouvelle d'un de nos compatriotes dont les nombreux succès à l'étranger ont consacré la renommée alors qu'il n'est connu en Belgique que par ses qualités de directeur de conservatoire consciencieux et savant, c'est la jeunesse, l'indépendance, le dédain des formules qu'elle respire d'un bout à l'autre. Vraiment, si l'on ignorait le nom de l'auteur de ce *Christus* mouvementé, dramatique, audacieux dans ses harmonies qui bravent les règles, on attribuerait l'œuvre à quelque jeune compositeur indocile. La présenter sans signature à l'un des concours de l'Académie royale dont M. Samuel est membre eût été amusant. Peut-être ses tendances trop libres l'eussent-elles fait repousser par la docte assemblée !

Sous son aspect batailleur, la symphonie du vénérable académicien est, faut-il le dire, d'une architecture logique, bien assise sur des bases solidement établies. Elle se compose de quatre parties et d'un couronnement apothéotique dans lequel d'imposantes masses chorales complètent et avivent l'impression produite par l'orchestre. Déjà dans la troisième (*Scènes de l'Apôtolat*) et dans la quatrième partie (*la Passion*) les voix interviennent, préparant l'effet du morceau final. La première partie (*Nazareth, Bethléem*) et la seconde (*Au Désert de Juda*) sont purement symphoniques.

On le voit, il ne s'agit nullement, en cette œuvre dont le Conservatoire de Gand a donné lundi avec grand succès la première audition publique, d'un oratorio ou d'une cantate, mais bien d'une symphonie dramatique dans laquelle l'élément vocal n'intervient que comme auxiliaire de l'armée instrumentale. Seul, le morceau final qui repose en partie sur le thème liturgique du *Magnificat* et met en œuvre un motif tiré du *Gloria*, s'écarte de la forme symphonique et commente littéralement le texte : *Ecce Nonem Domini venit de longinquo, et claritas ejus replet orbem terrarum, etc.*

Des motifs caractéristiques, évocatifs des personnages du drame sacré et variés de couleur et de rythme d'après les épisodes qu'ils traversent et les sentiments qui les animent, forment, selon la technique wagnérienne, la structure de la partition et relient l'une à l'autre ses différentes parties. Le thème caractéristique de la Puissance du Christ domine, naturellement, toutes les parties de l'œuvre, alternant avec le thème de Pitié qui, exposé dans le deuxième morceau, forme la trame de la « Montée au Calvaire », péroraison de la quatrième partie où il atteint sa plus grande intensité.

L'élément pathétique paraît convenir particulièrement au tempérament de M. Samuel. Les passages dramatiques l'emportent en intérêt et en valeur sur les autres. Il est singulier que l'auteur de *Christus* n'ait pas songé à aborder le théâtre, pour lequel il semble avoir des aptitudes spéciales. Cela se sent dans maintes pages de son œuvre, et notamment dans *la Passion*, plus proche de la scène que des concerts symphoniques. Son habileté à varier les effets, à utiliser les ressources de la voix et à les marier heureusement avec les timbres de l'orchestre trouverait un champ fertile dans le drame lyrique. La partition mixte qu'il vient d'écrire, compromis entre les formules classiques de la sonate d'orchestre et la musique scénique, serait-elle un acheminement vers un avatar nouveau ?

Regrettons, une fois de plus, l'installation vraiment déplorable

des Concerts du Conservatoire de Gand dans une salle où les sonorités sont écrasées, massacrées, rendues presque inintelligibles. Ce boyau dans lequel s'entassent pêle-mêle le public, les choristes et l'orchestre est indigne d'un établissement sérieux.

Une vente de Van Dyck.

Nous signalons une vente prochaine de deux portraits d'Antoine Van Dyck. L'un de ces portraits représente un gentilhomme, vêtu de noir. Il est d'une vie prodigieuse et d'un superbe caractère. Bellement peint, dans la manière la plus prestigieuse du maître, ce tableau est un de ceux qui marquent dans son œuvre, et il serait vraiment désolant de le voir quitter la Belgique pour rejoindre, par exemple, l'étonnante *Parabole des Aveugles* de Breughel, qui fait aujourd'hui une des gloires du Louvre. Il en est de même du second portrait, celui du président Pierre Roose, seigneur de Froidmont et Ham-sur-Sambre. La vente de ces tableaux se fait « pour sortir d'indivision ». Il est utile, quand un amateur belge ou une famille de chez nous se défait d'une belle toile d'un de nos vieux maîtres, que nos musées sachent la retenir. Cela les empêcherait de devoir recourir à nombre d'intermédiaires étrangers pour acquérir des tableaux flamands, quelquefois d'authenticité douteuse.

MUSIQUE NOUVELLE

La nouvelle maison d'édition musicale E. Baudoux et C^{ie}, boulevard Haussmann, 30, à Paris, se signale, dès sa fondation, par l'intérêt qu'elle porte aux jeunes compositeurs. Elle rompt ouvertement avec la routine des éditeurs qui n'acceptent un auteur que lorsqu'il porte un nom connu. Par sa bienveillance pour les artistes de la nouvelle école, par le choix intelligent des œuvres qu'elle publie en même temps que par les soins qu'elle apporte à la gravure et à l'impression musicales, la maison Baudoux a droit aux éloges, aux félicitations et aux encouragements de tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la musique. Grâce à elle, la jeune école française, dont seuls les représentants consacrés étaient édités jusqu'ici, verra bientôt ses œuvres répandues et appréciées comme elles le méritent. C'est, de toutes les œuvres vulgarisatrices entreprises en ces dernières années, la plus utile et la plus artistique. Déjà M. Bruneau, père de l'auteur du *Rêve*, avait tenté une œuvre analogue. Mais les ressources dont il disposait ne lui permirent pas de la poursuivre jusqu'au bout. Grâce à l'active collaboration de M. Bordier d'Angers, compositeur de talent et esprit largement ouvert à toutes les tentatives artistiques généreuses, la maison Baudoux a repris les traditions désintéressées de M. Bruneau. Et voici que la brillante pléiade des compositeurs français trouve une hospitalité imprévue chez des éditeurs soucieux d'art, prêts à seconder tout effort sincère.

N'eût-elle eu que l'honneur d'éditer pour la première fois les admirables mélodies d'HENRI DUPARC, les plus parfaits *lieder* de notre époque, la maison Baudoux eût bien mérité de l'art musical. *L'Invitation au voyage* (Baudelaire), *la Sénévade florentine* (Jean Lahor), *La Vague et la Cloche* (F. Coppée), *Extase* (J. Lahor), *Phidylé* (Lecote de Lisle), *Le Manoir de Rosemonde* (R. de Bonnières), *Lamento* (Th. Gautier) et le *Testament* d'Armand Silvestre étaient, on ne sait pourquoi, demeurés jusqu'ici inédits. Réunis dans un coquet album, ils font aujourd'hui la joie des

artistes qui se disputaient les rares copies manuscrites mises en circulation par les amis d'Henri Duparc.

Mais déjà s'allonge la liste des œuvres nouvelles publiées par MM. Baudoux et C^o. Citons, en attendant que nous analysons de près les plus intéressantes d'entre elles, les compositions suivantes :

J.-GUY ROPARTZ. *Quatuor en sol mineur* pour deux violons, alto et violoncelle. — *Sérénade* pour instruments à archet. — *Le Petit-Enfant* (L. Tiercélin) pour chant et piano.

FR. D'ERLANGER. *Quatuor* pour 2 violons, alto et violoncelle. — *Sonate* pour violon et piano.

PAUL DE WAILLY. *Quintette* pour piano, 2 violons alto et violoncelle (op. 15).

F. LEZZATO. *Sonate* pour violoncelle (op. 56).

P. DE BRÉVILLE. *Fantaisie* (introduction, fugue et finale) pour piano. — *Après la Mort* (G. Traïeux) et *Dormir* (F. Colonna) pour chant et piano.

ALBÉRIC MAGNARD. Première symphonie (réduction à 4 mains par l'auteur).

A. SAVARD. Symphonie en trois parties : *le Matin, Midi, le Soir* (réduction à 4 mains par l'auteur).

G. DORET. *Les Sept Paroles du Christ* pour chœur, soli et orchestre. — *Deux Sonnets païens* (A. Silvestre).

G. LEKEU. Trois poèmes pour chant et piano (*Sur une Tombe, Ronde, Nocturne*).

G. SANDRÉ. *La Chanson de l'Amoureuse* (A. Cros). — *Trois mélodies* (V. Hugo).

C. ANDRÉS. *Les Yeux de la Source* (L. Durocher).

E. LE GRAND. *Sirène d'or* (L. Durocher).

L. BOËLMANN. *Notre Amour* (A. Silvestre). — Rondel à 2 voix (J. Froissart). — *Les Roses* (L. Paté).

Plusieurs de ces œuvres ont été exécutées aux concerts de la *Libre Esthétique* et des XX, notamment *l'Invitation au voyage, La Vague et la Cloche*, d'Henri Duparc, la *Fantaisie pour piano* et *Après la Mort* de Pierre de Bréville, les *Trois poèmes* de G. Lekeu. On sait avec quelle sévérité les musiciens de la *Libre Esthétique* consignent à la porte du Salon tout ce qui ne leur paraît pas mériter l'attention spéciale des artistes.

AU CONSERVATOIRE

Quatrième concert.

La deuxième audition du *Rheingold* donnée au Conservatoire par M. Gevaert a provoqué le même enthousiasme que la première. Et malgré le peu de relief des éléments vocaux (il convient de mettre hors pair M. Seguin, l'interprète par excellence des héros wagnériens, et M. Dufranne, un jeune chanteur admirablement doué qui a imprimé au personnage d'Albéric une allure superbe), le public a été pris, subjugué, ému jusqu'aux larmes par le torrent mélodique ininterrompu de cette merveilleuse partition. Il est loin, le temps des discussions et des polémiques, l'époque bataillieuse où un malicieux architecte agrémentait d'un solo de clef forcée le final du deuxième acte des *Maîtres à la Monnaie*. Les architectes les plus invétérés ont remis leurs instruments, qu'ils réservent pour d'autres symphonies. Et les convertis sont si nombreux que l'église est devenue trop petite pour les contenir. Il a fallu organiser une troisième audition, fixée au 28 avril, qui étendra hors des régions limitées et privilégiées de

« l'abonnement » la bienfaisance rosée musicale et poétique du *Rheingold*. Bonne idée, à développer pour toutes les œuvres importantes que monte le Conservatoire avec les soins les plus scrupuleux.

Sait-on qu'il n'y a pas eu moins de vingt-quatre répétitions d'ensemble pour les deux auditions? On conçoit à quel ensemble, à quelle homogénéité de couleur et de rythme arrivent, par ce travail persévérant, les excellents artistes qui composent l'orchestre du Conservatoire. C'est vraiment fort beau et impressionnant. Bien que les mouvements pris par M. Gevaert nous paraissent ralentis et de nature à donner trop de solennité à des passages qui ne comportent point d'emphase (l'exécution, qui doit durer 2 h. 20, s'est allongée jusqu'à 2 h. 45), il n'y a que des éloges à adresser à cette belle et artistique exécution d'une des plus lumineuses partitions modernes.

DOCUMENTS A CONSERVER

L'an passé, les journaux, faisant trêve à leurs incoercibles rancunes contre tout ce qui sort de la banalité et de la médiocrité courantes, distribuèrent aux exposants de la *Libre Esthétique* des éloges inattendus. Ce fut pour ceux-ci une surprise et une crainte. Leur intransigence avait-elle tiédi au point de mériter la faveur des éminents critiques pour qui MM. Herbo et Broerman sont les gloires de l'École belge? Dure leçon, humiliation cruelle.

L'inquiétude se dissipe cette année, les dieux en soient loués! Le concert d'invectives qui accompagna si joyeusement, pendant dix ans, la triomphante campagne des XX — close par l'entrée dans les Musées, de l'Etat de leurs champions les plus malmenés — a retenti de nouveau. Les artistes de la *Libre Esthétique* ont entendu carillonner en musique de fête les sonneries qui bercèrent les XX, depuis leur baptême jusqu'à leurs fiançailles avec la célébrité. Bon signe et heureux augure. Ils se retrempent aux mêmes luttes, ils volent aux mêmes victoires.

Voici, dans le tas, un des plus radieux exemples de cette critique béotienne dont la moisson manqua l'an passé, on ne sait par quel affligeant phénomène. C'est extrait de la *Fédération artistique*, dont la sécrine et brabançonnarde incompetence a déjà fourni plus d'une page de prix à nos *Documents à conserver*.

« J'avoue que c'est avec peu d'enthousiasme, pour ne pas dire à contre cœur que j'entreprends (1) la tâche de dire, ne fût-ce que quelques mots, de cette foire aux prétentieuses banalités, qu'on décore faussement du nom de *Libre Esthétique*.

« Tout d'abord, sous prétexte d'*art décoratif* ou d'*art appliqué à l'industrie*, on y montre des meubles sans goût et sans style, banales importations étrangères (2), des reliures pauvrement exécutées (3) et tout aussi exotiques (4), des illustrations anglaises à la façon de Walter Crane et autres fumistes pasticheurs (*sic*), dont on veut faire des grands hommes; de soi-disant objets d'art qu'un apprenti de nos vieux maîtres n'avouerait pas; ou bien alors des grès ou étains, pâles contrefaçons des objets si artistiques et si amusants à la fois des anciens; puis des affiches abracadabrantes, des papiers de tenture qui donnent le cauchemar ou des nausées selon les dispositions cérébrales ou stomacales de celui qui les

(1) Le pauvre homme! Le métier a d'impitoyables exigences.

(2) Première Brabançonne.

(3) A vous, Coljden Sanderson! A vous, René Wiener! A vous, Camille Martin! A vous, Victor Prouvé!

(4) Deuxième Brabançonne.

regarde, et ainsi de suite pour un tas d'autres choses que beaucoup d'étrangers (1) étalent dans un local appartenant au Gouvernement comme un défilé porté au bon goût et au sens artistique de nos populations. Qu'on me cite dans ce bazar international (2) un seul objet qui soit véritablement un « objet d'art » révélant une idée neuve, une originalité franche, non basée sur une recherche ayant pour base l'excentricité, et je m'inclinerai. Pour moi, je n'y ai vu que des choses hybrides sans nom, sans forme déterminée, qui méritent tout au plus la dénomination « d'objets de haute fantaisie ».

« Si c'est ainsi qu'il faut transformer le goût, si ce sont là les ameublements qu'on nous propose comme modèles, si c'est au moyen de ces objets que l'on doit décorer à l'avenir nos demeures, eh bien, qu'on s'en tienne au *style tapissier* et n'en parlons plus.

« Voyons maintenant les tableaux. Ici également les envois étrangers (3) dominent et, naturellement, ceux des artistes non cotés dans leur pays, ou simplement mis au pinacle par une petite chapelle, mais que le grand public ignore. Comme jadis au XX c'est la crème des truqueurs, ce sont les tambours-majors des épateurs, les Mangin des systèmes et des recettes, qui sont ici mis en lumière; trouveront-ils encore quelques pauvres victimes à faire parmi nos jeunes artistes, créeront-ils quelques malheureux de plus? Peut-être bien; il faut voir cependant, car les Belges paraissent en avoir assez de ces fumisteries et les nouveaux adeptes artistiques se recrutent aussi difficilement que ceux de l'Armée du Salut.

« On se demande ce que viennent faire là-dedans les quelques artistes sérieux, tels que Mellery, Baertsoen, Frédéric, Charlier, Van der Stappen? Il est vrai que quelques-uns de ceux-ci sont depuis longtemps les invités de la maison — qui, comme celle des parapluies, ne se trouve sur aucun coin — sans que ces invitations aient eu la moindre influence sur leur talent; on ne peut donc les ranger dans la catégorie des peintres et sculpteurs nouveau genre. Mais ce clan, où on allie le catholicisme au socialisme, le symbolisme au paradoxisme, où l'on se sert avec dextérité de tous les tremplins, et avec légèreté de tous les tréteaux, faisant une insulte dans une révérence (*sic*), flattant et vilipendant les mêmes hommes dans un même boniment (??); où l'on joint la mondanité au cabotinage, où l'on caresse de la dextre pour frapper de la senestre (!), où l'on porte un masque suivant les circonstances (!), où l'on sait se ménager un pied dans les salons tandis que l'autre se remue dans les bouges (!!!); ce clan, dis-je, a par son jésuitisme artistique des alliances dans tous les milieux et bien sots seraient ceux qui n'en profiteraient pas si des avancées leur sont faites. »

Suit une série d'éloges décernés à Mellery, à Meunier, à Van der Stappen, à Baertsoen, à Claus, à Paul Du Bois, à Frédéric, à Smits, à Khnopff... Dans son lyrisme, le critique loue surtout la *Chimère* et les *Portraits* de Van der Stappen.

« Son buste *Mu Chimère* est ce qu'il a de plus complet comme style et comme exécution; si cette première qualité se rencontre dans le stèle (*sic*): *In memoriam*, la seconde y est moins visible. Très beaux et très réussies (*sic*) ses plaquettes *Portraits*. »

M. Van der Stappen doit avoir été d'autant plus flatté de ces éloges que la *Chimère* et les *Portraits*, qui figurent au catalogue, ne sont pas terminés et N'ONT PAS ÉTÉ EXPOSÉS.

L'auteur de l'article serait-il M. Sulzberger!

(1) Troisième Brabançonne.

(2) Quatrième Brabançonne.

(3) Cinquième Brabançonne.

PETITE CHRONIQUE

M. Richard Strauss ayant été empêché, au dernier moment, de se rendre à Bruxelles pour diriger le concert du 21 avril, l'administration des *Nouveaux Concerts* s'est assuré le concours de l'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, sous la direction de M. Willem Kes, dont on a pu apprécier les hautes qualités d'exécution.

Il se fera entendre dans une double séance (le samedi 20 avril, à 2 heures, et le dimanche 21 avril, à 2 heures), dans la salle de l'Alhambra, au profit de la caisse de pensions de l'Association des artistes musiciens de Bruxelles. Le concert aura donc à la fois un intérêt d'art et un intérêt philanthropique.

Au programme de la première séance (samedi 20 avril) figurent : la *Symphonie pastorale* de Beethoven; *Vysegrad*, poème symphonique de Smetana; le *Venusberg* et le *Vendredi-Saint (Parsifal)* de R. Wagner; le *Camp de Wallenstein* (1^{re} partie de la trilogie *Wallenstein*) de V. d'Indy.

Au programme de la deuxième séance (dimanche 21 avril) : la *Symphonie héroïque* de Beethoven; *Don Juan*, poème symphonique de R. Strauss; le prélude de *Parsifal*; la *Siegfried-Idyll* et l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* de R. Wagner.

Pour les places, s'adresser chez Breitkopf et Härtel, 43, Montagne de la Cour.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Septième liste d'acquisitions : JEAN VAN DEN EEKHOUDT. *Une route*. — G. VOGELS. *Hiver*. — W. DEGOUE DE NUNCQUES. *La Forêt lépreuse*; *le Bateau noir*. — H. DE GROUX. *Moïse*. — MAURICE DENIS. *Pêcheresse*; *Visitation n° 4*. — HERMANN PAUL. *Affiche*. — C.-R. ASHBE. *Sucrier* (cuivre martelé); *Cuiller à sucre* (argent). — A. DELAHERGHE. *Coupe* (grès flambé); *bonbonnière* (id.); *diverses rosaces et plaques d'ornementation* (id.). — SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. *Cruchons à liqueurs* (céramique de Virginal).

L'un des envois destinés à faire sensation au Champ-de-Mars sera, dit-on, la série de vitraux d'art exécutés par MM. Tiffany, de New-York, d'après les cartons de MM. Besnard, Bonnard, Ranson, Vuillard, Sérurier, H.-G. Ibels, R.-X. Roussel, Maurice Denis, H. de Toulouse-Lautrec, Vallotton, etc.

Le verre employé par MM. Tiffany a les colorations d'une richesse inouïe. L'Exposition ouverte en ce moment à la Maison d'Art de la Toison d'Or en offre de superbes spécimens. On regretterait toutefois la composition des vitraux confiée aux artistes américains ne fût pas toujours exempte de tout reproche. L'idée de confier la création des cartons aux jeunes artistes français qui se consacrent spécialement à l'art décoratif, à l'affiche, au papier de tenture, à la tapisserie, etc., est des plus heureuses et promet, par cette collaboration intelligente, une série d'œuvres du plus grand intérêt.

C'est le lundi 22 avril, à 8 heures du soir, qu'aura lieu, à l'Hôtel Ravenstein, la soirée musicale donnée par MM. Henri Thiébaud et Louis Flameng et consacrée en partie à l'audition d'œuvres de M. Thiébaud.

Interprètes principaux : M^{lles} Dalsen, Donaldson, Lentrein, M^{me} Flameng, MM. Chomé, Van Begin, Gaillard.

M. Alfred Bruneau termine en ces termes l'article qu'il consacre dans le *Gil Blas* à la *Vivandière*, l'ouvrage posthume de M. Godard représenté la semaine dernière à Paris : « Le directeur de l'Opéra-Comique a fait largement son devoir en montant l'ouvrage posthume de Godard. Il a donné de la sorte un gage au gros public, qui lui en sera sans doute reconnaissant, et il a obéi à un délicat sentiment en réservant une réparation à un musicien de valeur. Qu'il me permette donc de réclamer, pour un autre mort, illustre entre tous, celui-là, de génie authentique et souverain, pour une partition de noblesse, de beauté incomparables, la même justice attendrie. Le maître dont je parle s'appelait César Franck; l'œuvre s'appelle *Hulda*. »

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY

Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERMÉ FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

IMOGÈNE

PAR

Edmond PICARD

Édition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures, et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^o MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

HUBERT KRAINS. *Histoires lunatiques*. — AU CERCLE ARTISTIQUE.
 -- CUEILLETTE DE LIVRES. *En symbole vers l'Apostolat*, par Max Elskamp. *Romanesque*, par G. Van Zype. *Les Cheveux*, par L. Tricot. — " LE COQ ROUGE ". — THÉÂTRES. *Reprise de " Freischütz " à la Monnaie. Bruxelles-Printemps. Sabre au clair! L'Hôtel du Libre-Echange*. — LA MUSIQUE A L'ÉTRANGER. — DOCUMENTS A CONSERVER. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

HUBERT KRAINS

Histoires lunatiques. Bruxelles, Lacomblez.

Parmi les prosateurs belges, Hubert Krains — déjà remarqué par ses *Bons Parents* — se place aujourd'hui au premier rang avec ses *Histoires lunatiques*.

La *Société nouvelle*, où il publie mensuellement des chroniques, l'avait révélé critique pénétrant et érudit, jugeant de haut et net, et maniant une verte ironie dont beaucoup de plumitifs de mauvais aloi ont subi les atteintes. Juge impitoyable, il excelle aux démolitions des faux glorieux ou des pète-sec de lettres, mais, rencontre-t-il un vrai poète, il sait trouver la clef de son art pour l'ouvrir et en faire valoir toutes les mystérieuses beautés. Avec Francis Nautet et Ernest Verlant, il forme la critique littéraire belge qui compte.

Ces facultés de critique, Hubert Krains les apporte dans ses contes, et alors l'analyste qu'il est se double d'un poète mélancolique.

Cette mélancolie est teintée d'amertume. Hubert Krains va vers les simples, vers les tristes, vers les sauvages, les isolés et son art se teinte de leurs rancœurs et de leurs navrances. Beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui ont cette tendance. L'homme moderne, arrondi, raboté, rendu aussi inoffensif que le lion de la fable auquel on a coupé les griffes et les dents, les laisse indifférents. Ils sont las de la veulerie en redingote, et, s'ils ne se réfugient dans le rêve, dans les passés fabuleux, ils cherchent le vrai cœur humain et ils remontent à sa source chez les primitifs, chez les gueux, chez les vagabonds, chez les rustres. Ils veulent l'homme sans fard et les cœurs à nu. Cette civilisation qui rend tout uniforme, qui confectionne à la grosse, et suivant des règles et des lois, des cerveaux et des cœurs, cette socialisation de tout, le grand égoïsme du monde les poussent vers des horizons d'âme plus imprévus, plus libres, plus vivants. Krains est parmi ces écrivains. Qu'on le sent torturé par les petites ambiances, par les mesquineries de l'existence actuelle, lui, un épris de la nature, un amoureux de ciels! Car c'est là-bas qu'il place ses contes, dans une Wallonie sauvage et chérie, où il aime à écouter bruire les sources et les verdure, dont il confesse les nuits étoilées, qui couvrent les

champs et les forêts. Ce pays n'est pas clair, joyeux, illuminé et pimpant comme celui où Louis Delattre, un autre conteur wallon, fait chanter au soleil ses petites villes blanches — non, il est de ligne grave, comme un paysage de Dürer et les échos qui y résonnent sont souvent pleins d'angoisse. Ce sont des terres d'idylles attristées. Il y a comme un échange de mélancolie entre la nature et l'artiste, et lorsque apparaît un coin printanier, il se montre plutôt comme une consolation que comme une joie.

Les personnages des *Histoires lunatiques* sont des braconniers, des saltimbanques, des vagabonds, des mendiants, des misérables. Ah ! les misérables, comme Krains sait pitoyablement exprimer leurs âpres douleurs ! Comme il nous dit les souffrances obscures des humbles, des méprisés, de ceux qui ont été foulés par la vie des autres, et qu'on retrouve jouant de l'accordéon à une ducasse ou bien mourant dans la neige d'une nuit de Noël ou dans le délabrement d'une chaumière ! O les pauvres loques humaines ! Les existences en grisaille !

Krains nous les montre conspués par le féroce égoïsme, eux, les piteux martyrs de l'indifférence. Il fait sentir, en verbes cinglants, la cruauté qui borde le chemin de leur vie de haies où ils se piquent à chaque heure. Il narre leurs décès solitaires — et tout cela en observateur impitoyable qui n'a crainte de faire crier un cœur méchant en l'analysant, mais qui cache, sous son sourire méprisant et sa coupante ironie, une âme chaude, pleine de pitié et de sincérité.

Voilà, dans ce conte : *Dernière Lutte*, le vieux Lazare, errant, désespéré, la faim au ventre, dans la neige, et qui va, à travers la nuit de gel, mourir aux pieds du grand Christ du calvaire proche. Fervent chrétien, il murmure encore d'ardentes prières ; mais au moment où il va rendre l'âme, il se révolte contre son Dieu et lui lance son bâton en pleine poitrine. Le Christ s'effondre, dans un craquement sec, et de son torse de bois vermoulu s'éparpillent des pièces d'or. Quelque offrande ancienne, quelque trésor caché ! Lazare les ramasse fiévreusement. Le voilà riche ! Mais on recherche l'auteur du sacrilège et le pauvre vieux, transi de peur, meurt de faim et d'épuisement auprès du trésor que le ciel lui avait donné comme une diabolique et damnable aumône. Ironique application de ce vers fameux : Aide-toi, le ciel t'aidera !

Le *Vagabond* est une superbe étude de cet instinct dernière trace peut-être des antiques migrations des peuples — qui pousse certains hommes à errer par les pays. Le vagabond, tant honni, tant craint, c'est le poète des pauvres, pourrait-on dire. Il porte en lui la soif des horizons et l'amour des grand'routes. Il rappelle les mots de Baudelaire : « Mon plaisir serait d'aller toujours droit devant moi, sans savoir où, et de

voir toujours des pays nouveaux. » Krains raconte cette poésie et l'émotion des aventures passe en son style : « J'ai bu du cidre en Normandie, — dit le vagabond en ouvrant des yeux ravis, — du vin authentique dans le Midi, à l'époque des vendanges, comme vous n'en trouverez pas au ciel, et ces mains, ces mains que vous voyez, ont cueilli des oranges dans des bois parfumés. J'ai vu des aigles en Hongrie, des ours dans les montagnes de glace. J'ai trempé mes pieds dans la mer. » Un beau souffle passe dans ce conte, un souffle des grands ciels, des plaines, des montagnes et le vagabond qui dit ses souffrances, ses voyages passionnés, ses amours sauvages et sanglants apparaît le cerveau pavoisé d'une gloire étrange.

Mais Krains ne va pas seulement aux réprochés de la vie, il nous dévoile aussi le secret des réprochés de l'esprit. Je vise ici ce petit chef-d'œuvre : *L'Asile*, un conte d'austère grandeur et de mystérieuse philosophie, qui a une allure ibsénienne. Tout le vague d'une âme brisée, d'un idéal à vau-l'eau plane autour de ce récit dramatique d'un crime soupçonné et d'une nuit d'angoisse passée en une maison solitaire cachée parmi les fagnes. Un frisson psychique intense y fait frémir les phrases et l'intellectualité troublante de cet épisode laisse l'esprit dans un doute inquiétant. On sort avec des incertitudes de ces profondeurs d'âme tourmentée où l'écrivain nous a fait descendre comme en un puits où la lumière n'éclaire que quelques ondes lugubres et quelques murs désenchantés et au fond duquel dorment les souvenirs de Dieu sait quel drame. C'est là un très beau conte qui termine à merveille un livre de grand mérite et de haute probité littéraires.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Les années précédentes, on exposait, vers avril ou mai, au Cercle artistique, la tapée réglementaire de croûtes que produisent par habitude quelques vieux membres influents, les Numans, les Dell'Acqua, les Roffiaen et d'autres. Et d'aimables jeunes filles ou dames rangeaient à côté de ces cadres abusivement remplis par des toiles, quelques bouquets de fleurs peints avec la pomnade et les huiles de leur lavabo.

Et les rares amateurs de ces exhibitions continuaient à se croire les seuls qui, en Belgique, fissent profession de défendre encore la bonne et saine peinture !

Aujourd'hui, heureusement, il y a changement. Une exposition qui a de la tenue remplace le bazar ancien. Sculpture, peinture, tapisserie, céramique, ciselure y sont représentées.

M. De Rudder étale un choix abondant de bas-reliefs, de bustes, de statues. Ce qui attire l'attention surtout ? Ses groupes : le *Nid d'abondance* et un motif décoratif titré *Langouste*. Cette œuvre-ci est d'entente originale.

M^{me} De Rudder expose des tapisseries aux teintes heureusement appariées, teintes fanées souvent où chantent quelques tons clairs. Ces décors gracieux sont réalisés grâce à des appliques d'étoffes

où le dessin des plis de la robe et les lignes des visages, des mains et des bras sont indiqués par des reliefs en fils de soie.

M. Wolfers varie le plus possible ses motifs de buire, de coupes, de porté-bouquets, de vasques et de plats.

Nos orfèvres commencent enfin à se douter que le Louis XV, quelque élégant qu'il soit, n'est plus le style de notre temps. Et telles tentatives vers le neuf doivent être signalées. Ainsi le médaillon — étain et bronze, n° 17 — est déjà d'un art heureux. Aussi un *piéd en étain* (pavots). Ça et là de réussies patines.

M. Courtens nous semble de plus en plus lâché dans sa manière expéditive et commerciale.

Quant au grand tableau de M. De Kesel, il ne va point au delà d'un laborieux et méritant effort.

CUEILLETTE DE LIVRES

En symbole vers l'Apostolat, par MAX ELSKAMP. Ornementation à la couverture par HENRY VAN DE VELDE. Bruxelles, Lacomblez.

C'est un livre exquis où il fait dimanche, tout au long des poèmes. C'est la sanctification des cinq sens, c'est un Jésus doux et naïf et humble et clair pénétrant la chair de sa parole, c'est la bonne volonté en route vers autrui; c'est la preuve combien le cœur et l'esprit peuvent être tendres et hospitaliers, chez un poète vrai :

Car c'est fin de rêves à Thélème
à présent, et qu'une heure a sonné
d'être aux autres avant qu'à soi-même.

Et me voici vers vous, les hommes et les femmes,
avec mes plus beaux jours pour le cœur et pour l'âme
et la bonne parole où tous les mots qui s'aiment
semblent des enfants blancs en robes de baptême.

L'effusion chrétienne de telles pièces est, en ce présent recueil, d'une telle pénétrance que l'on croit lire un livre que François d'Assise aurait oublié d'écrire. Les mots se font naïfs ainsi que des couleurs de vieilles images, la phrase a des lignes simples et rares à la fois. Ici la strophe qui devient exultante dès le début par de simples exclamations (*Aux yeux* : III) régulières mais nouvelles. Ailleurs elle se mue en raisonnements et ce sont des « or » et des « car » qui l'ouvrent. Toujours elle est précise, exacte, à syllabes bien comptées, presque textuelle. Et néanmoins quelle saveur en cette langue spéciale, en l'arrangement de ces mots usuels mais si étrangement mis en relation les uns avec les autres, en la nouveauté et quelquefois la bizarrerie des tournures. Et puis combien tout cela est personnel et victorieux!

La partie du recueil qui se titre *Pour la Bonne Odeur* nous paraît éminer de l'ensemble. Choses plus naïves et quasi pieuses furent-elles écrites jamais?

Or, voici comme on met aux pages
des bons livres quand c'est leur fin :
des fleurons de fruits et feuillages :

les ornements de tout mon cœur
dits en le simple et vieux langage
qui nomme les Saints par leur fleur.

Mais Joseph lors dans ma serre,
soignant ses lys avec ma foi,
et Véronique, aux bonnes terres,

occupée à ses fleurs-de-croix,
plus, pour mes vieilles gens d'Empire,
Joséphine aux Hortensias.

Puis tout entier c'est vous, Saint Pierre,
patron, en Août, des nénuphars
dont les grains mûrs pour des rosaires

attardent les enfants, le soir,
à des jeux de fil et d'aiguilles
dans les bons coins des chambres noires.

Et ce sont ainsi mes corbeilles,
où chacun, à satiété,
trouve des joies ou des conseils :

les chasseurs le cerf souhaité,
les pêcheurs les poissons aux nasses,
et les femmes, pour leur beauté,

le parfum qui fait l'âme fraîche,
et les baisers doux à donner
sur le front des enfants aux crèches.

Avec *Dominical et Salutations*, ce récent volume forme « le triptyque de louange à la vie selon l'amour, l'espérance et la foi ».

Romanesque, par GUSTAVE VAN ZYPE. Bruxelles, Weissenbruch.

On connaît M. Van Zype dramaturge et les différentes pièces qu'il a données jusqu'ici à la scène affirment un tempérament qui a de la robustesse et qui est appelé à se développer. *Romanesque* nous montre M. Van Zype novelliste. Par sa manière il s'apparente quelque peu aux naturalistes. Il voit net, sans s'échauffer l'imagination. Vous ne le verrez jamais s'embarquer pour le pays des rêves. Mais il disséquera, à la façon du Flaubert de *Madame Bovary*, quelque tempérament féminin et il analysera tel milieu provincial en connaisseur de caractères humains. Le sujet de *Romanesque*? Une petite ville de province. Dans elle, M^{lle} Duffaut, jeune femme de trente ans, qui a mal digéré des lectures de poètes et dont l'imagination s'est enflammée pour les célébrités littéraires, M^{lle} Duffaut a un salon que fréquentent les lettrés de l'endroit, dont l'organiste et l'instituteur. Elle est si frappée par les livres que les lectures impressionnent jusqu'à sa toilette : « Les étrangers ne pouvaient guère juger de son allure de bonne santé et de femme forte, parce que le type et la physionomie de M^{lle} Julie variaient absolument selon les jours : de goûts singulièrement fantasques, on la voyait tantôt les cheveux dénoués sur le dos, ébouriffés et flottants, et les yeux légèrement hagards, tantôt le dos coupé de deux longues tresses, des bandeaux ceignant le front, les yeux calmes, pleins de langueur, tantôt encore le chignon relevé, des accroche-cœur sur les tempes et l'œil provocant. C'était selon qu'elle avait lu la veille Shakespeare, Goethe ou Mérimée ».

Revient de Paris un jeune citadin de la petite ville : Joséphin Rabacque. Celui-ci est un de ces poètes pleins de promesses jamais réalisées, comme il en pleut dans les petites chapelles littéraires, un prometteur de beaux romans, un stérile qui met de la vantardise devant son impuissance, pour la cacher. D'inconnues revues parisiennes ont fait un peu de gloriole autour de Joséphin et de ses livres futurs, — aussi son arrivée met-elle l'âme de M^{lle} Duffaut en émoi. Joséphin est un beau garçon roublard. M^{lle} Duffaut a quelque fortune. Un mariage s'accomplit. D'abord fière d'être la femme d'un homme de lettres, M^{lle} Duffaut s'aperçoit bientôt de la vanité de son époux, qui la trompe, repris par ses anciennes habitudes de brasserie, et qui dissipe une partie de sa fortune. Les illusions de la pauvre femme tombent une à une. Mais pas toutes. Car lorsque son mari meurt, épuisé, affaibli par sa vie inane, elle prend son enfant au berceau et dit : « Il achèvera ton œuvre plus tard. » Sujet très simple de nouvelle. Mais sur cette élémentaire donnée, M. Van Zype nous a fait de la très

belle psychologie. Ses personnages sont typiques, charpentés par un observateur, qui sait mettre au bon point toutes les nuances d'un caractère, toutes les subtilités d'un tempérament. Le talent de dramaturge de M. Van Zype l'aide à présenter ses personnages et à leur donner de la vie — une vie juste, d'une bonne réalité, d'une humanité bien sentie. Mais si l'on parle de réalité, il ne faudrait évidemment mêler M. Van Zype à la tourbe des écrivains qu'on dénomme, en groupe, « la queue de Zola ». Ce n'est pas un de ces impassibles et cyniques montreurs de vices et de saletés. Sa réalité est haute et saine. Si M^{lle} Duffaut, dans *Romanesque*, est ridicule, elle est aussi touchante et le sourire qui s'ébauche à sa vue se fond bientôt dans de la mélancolie. Si Joséphin Rabacque est méprisable, on se sent tout de même pris de pitié pour lui et il apparaît un être sans énergie plutôt qu'un être mauvais. M. Van Zype prend un intérêt de cœur pour ses personnages. Il ne les raille pas plus qu'il ne le faut et cherche plutôt ce qui est bon en eux, heureux alors de ses découvertes. C'est ce sentiment qui place *Romanesque* parmi les bonnes nouvelles écrites chez nous.

Les Cheveux, par LÉON TRICOT. Miot et Jamar, Liège.

Ce livre, écrit par un tout jeune homme, dénote un indisutable tempérament d'écrivain. Il y a dans le style de M. Tricot une sûreté de patte et un acquis extraordinaires. Il sait déjà son métier. Trop peut-être, car on sent chez lui l'influence des nouvelles amoureuses du *Gil Blas*. Ses contes sont tous des contes d'amour emballé, pleins de baisers rouges et de chaudes voluptés — ce qui convient à un écrivain de vingt ans — mais ils manquent de sincérité et d'étude. Cela sonne faux, souvent. Que M. Tricot raconte plus simplement des choses qui sont plus de vie, et nul doute qu'avec ses dons très réels il ne devienne un bon conteur, car il y a des promesses sérieuses dans ses débuts.

« LE COQ ROUGE »

Notre mouvement littéraire est arrivé à un large épanouissement : des talents multiples et variés se sont fait jour. La littérature belge est aujourd'hui vantée dans les revues étrangères.

Dans ces conditions une revue s'imposait, purement littéraire, qui fût l'organe libre de tous ces écrivains, une revue qui fit un faisceau de toutes ces forces et qui représentât réellement toutes les lettres belges.

Cette revue va paraître. C'est *Le Coq rouge*. Son comité de rédaction est composé de MM. Louis Delattre, Eugène Demolder, Georges Eekhoud, Hubert Krains, Maeterlinck, Francis Nautet et Emile Verhaeren.

La revue publiera des nouvelles, des contes, des romans, des vers, de la critique littéraire, artistique, musicale. Les noms de ses rédacteurs suffisent à indiquer sa tendance. Elle ne défendra d'autre théorie que celle de l'Art, au-dessus des formules, au-dessus des écoles. Elle s'efforcera surtout de grouper tous les écrivains belges de talent et de défendre avec une énergie nouvelle la cause des lettres belges. Il importe que dans la patrie belge les écrivains aient enfin la place qui leur est due. *Le Coq rouge* y veillera.

L'abonnement au *Coq rouge* est de 8 francs l'an. On peut envoyer sa souscription 61, quai du Hainaut, à Bruxelles.

Le Coq rouge paraîtra le 15 mai prochain.

THÉÂTRES

Reprise de « Freischütz » à la Monnaie.

Une reprise qui devait avoir pour notre public avide de sensations nouvelles la saveur d'une « première », la dernière exécution de l'opéra romantique de Weber au Théâtre de la Monnaie remontant à quinze années. Et pourtant les auditeurs sont restés froids, et la représentation a été morose.

C'est que le *Freischütz*, première manifestation du drame lyrique en Allemagne, d'une valeur musicale très supérieure au répertoire habituel, exige, comme les œuvres de Wagner avec lesquelles il a d'étroites affinités, une compréhension artistique qui échappe à la plupart des interprètes, quel que soit d'ailleurs leur talent de chanteur et de comédien. La voix agréable de M. Cossira et de M^{lle} Tanésy, leur incontestable mérite de chanteurs consciencieux et habiles, ne remplacent pas, dans des partitions d'une conception plus haute que l'opéra courant, les qualités spéciales d'expression qui leur manquent, et qui manqueront toujours aux artistes dont l'éducation a été orientée vers d'autres buts. Le rôle de Max ne paraît d'ailleurs guère convenir à M. Cossira, qui n'a même pas, dans les phrases musicales qui lui sont dévolues, son assurance habituelle. La bonne volonté de M^{lle} Lejeune, son exubérance d'intentions n'arrivent pas à donner à la poétique figure d'Annette sa physionomie caractéristique. Et le tragique de M. Sentein, qui personnifie le démoniaque Gaspard, apparaît trivial et convenu.

Malgré tout, la partition demeure un chef-d'œuvre de fraîcheur, d'inspiration mélodique, d'émotion sincère, avec des envolées tragiques superbés et des épisodes pittoresques, — la « Fonte des balles » par exemple, — d'une couleur orchestrale admirable.

Malgré les naïvetés du livret et les puérités de la mise en scène (quelle faute de goût que l'intercalation intempestive de l'*Invitation à la valse* dans les danses rustiques du troisième acte!) on éprouve une réelle jouissance artistique à voir évoqué un ouvrage de haute allure qui devrait, animé de la vie artistique que donne parfois aux œuvres nouvelles la direction de la Monnaie, rester au répertoire.

Bruxelles-Printemps

par MM. L. NUNÈS et V. LAGYE.

Au fait, pourquoi pas la « revue » en avril, aux premiers bourgeons, au lieu d'attendre l'époque des avalanches de neige et des frimas? C'est ce que se sont dit MM. Nunès et Lagye, et le succès leur a souri. *Bruxelles-Printemps*, revue semi-parigote, semi-bruxelloise, qui « blague » sans méchancetés les menus faits des dernières semaines, depuis le jour des confetti jusqu'aux soirées d'Yvette, a plu par ses allures bon enfant, le sel de ses couplets, la malice de ses dialogues. Le piment marollien, copieusement répandu, assaisonne le mets. Et l'on applaudit à toute volée les joyeuses saillies de M. Crommelynck, dont le naturel est parfait, la drôlerie de M. De Wit, les grimaces de M. Dussart, tandis que les artistes « en vedette », M. Ambreville, M^{mes} Emma George, Mary Myras et Noelly mènent rondement les deux actes de cette amusante fantaisie.

Sabre au clair!

par M. JULES MARY.

L'Alhambra est, depuis huit jours, rempli de militaires : militaires sur la scène, en tenue de parade, en tenue de corvée, en tenue de campagne; militaires dans la salle, en uniforme ou en costume civil, venant applaudir les copains. Il y a, sur la scène, des drapeaux, des chevaux, des fanfares de clairons, des défilés, des discours héroïques, des dévouements sublimes, un duel au pistolet, et comme tout spectateur a dans son cœur un clauvin qui sommeille, la salle s'électrise aux tirades patriotiques, à l'éclat des galons, au claquement des glorieux étendards troués de balles.

Quels applaudissements et quel succès! Les petits soldats de M. Munié portent d'ailleurs l'uniforme avec une aisance parfaite, et tous les tableaux de ce grand drame à spectacle sont réglés avec un réalisme qui suffirait à justifier l'accueil enthousiaste du public, n'était l'habileté de l'auteur à rajeunir et à concilier avec les exigences du théâtre moderne les trucs des mélés de jadis.

Ceux-ci ont des ressources d'un effet certain : parmi elles l'erreur judiciaire ne manque jamais son but. M. Jules Mary, un spécialiste en drames militaires (on se souvient du succès qui accueillit naguère *le Régiment*), a tiré un parti ingénieux de ce puissant ressort émotif en lui donnant pour cadre les épisodes pittoresques de la vie du troupier. Son nouveau Lesurqués, échappé du bagne, pourchassé par les argousins, réfugié (par une de ces coïncidences que bénissent les auteurs dramatiques) chez le brave colonel qui l'a fait condamner, a la magnanimité de sauver, par le sacrifice de sa vie, l'honneur du soldat qu'il place plus haut que son propre honneur. Jugez du délire de sympathie que provoquent ces facteurs combinés! Le coupable se dénonce, au dernier acte, et se fait justice, ainsi qu'il sied. Et n'était l'impression douloureuse que produit la mort d'un chevaleresque lieutenant tué en duel par un de ses camarades qui espère l'obliger de la sorte à révéler le secret du crime (le moyen paraît contestable), rien n'atténuerait l'impression de joie apaisée sous laquelle les spectateurs regagnent le vestiaire et la sortie.

Mais est-il mort, le lieutenant au mutisme héroïque? Nous avons entendu contester cette affligeante nouvelle. D'un mot, le major qui le reçoit dans ses bras, frappé d'une balle en pleine poitrine, eût pu dissiper un doute cruel. Mais ce mot, il ne le prononce pas. L'arrivée du général qui a dirigé les grandes manœuvres, suivi d'une brillante escorte d'attachés militaires, ne lui en donne pas le temps et le rideau tombe sur l'angoisse interrogative du public. N'importe! « Espérons encore » comme chantent plaintivement les Trois sœurs aveugles de Maeterlinck. M. Jules Mary ne pourrait-il fixer ce point d'histoire et dissiper l'incertitude qui étreindra, pendant toute la durée des représentations, les âmes sensibles de nos concitoyens?

L'interprétation et la mise en scène de *Sabre au clair* font honneur à l'initiative intelligente de M. Munié, dont toute la troupe, augmentée d'un contingent nouveau, bien choisi, paie comptant. Citons parmi les meilleurs acteurs M^{mes} Munié et De Backer, MM. Montlouis, Laty, Arnaud, Lebrey, Dorbel, Valot, Chatelain, Malavié, Claude, qui constituent un excellent ensemble.

« L'Hôtel du Libre Échange »

par MM. G. FEYDEAU et M. DESVALLIÈRES.

Tandis que les comédiens du Théâtre Molière jouent à l'Alhambra, que les artistes des Galeries se préparent à installer l'opérette à Ixelles, voici que M. Maugé ouvre ses portes aux joyeux imbro-

glios du Palais-Royal. Spectacle d'été, d'un comique si irrésistible qu'une dame, prise de fou rire, s'est mise à crier, à la deuxième représentation : « Arrêtez! arrêtez! Assez! Pitié! Je n'en peux plus! Je meurs! »

C'est à Paris que s'est passée cette petite scène, qui a augmenté encore l'hilarité des spectateurs, — à Paris où la pièce de MM. Feydeau et Desvallières, a eu deux cent cinquante représentations. A Bruxelles, l'effet est le même, et tous les soirs des éclats de rire inextinguibles secouent la salle depuis les fauteuils d'orchestre jusqu'aux troisièmes galeries. Les ouvreuses et le pompier de service en sont malades, car la contagion les atteint quotidiennement, — deux fois par jour les dimanches et fêtes carillonnées.

Elle est vraiment fort drôle, l'histoire de l'adultère de Pinglet et de M^{lle} Paillardin, et le deuxième acte, où s'accroissent les complications les plus inextricables dont l'escalier — le légendaire escalier de *Tête de Linotte* — forme le pivot, est bien l'enchevêtrement de clowneries le plus touffu qu'ait fait éclore le vaudeville moderne. Sarcy a dû en baver de joie. C'est plus inénarrablement « tordant » que du Gandillot.

L'Hôtel du Libre Échange, dont la grivoiserie attire, faut-il le dire, toutes nos bourgeoises et la fleur des mondaines, est joué avec entrain et bonne humeur par une troupe composée d'artistes appartenant à divers théâtres parisiens. Et la ronde joyeuse est conduite par M. Regnard, un excellent comique au jeu sobre, à la mimique expressive, auquel *L'Hôtel du Libre Échange* vaut tous les soirs un succès personnel de bon aloi. Mise en scène très soignée, selon la coutume de M. Maugé.

La Musique à l'Étranger

M. Joseph Wieniawski, l'excellent pianiste que Bruxelles n'a pas eu, depuis longtemps, la bonne fortune d'entendre (peut-être parce qu'il y a établi sa résidence), vient d'achever une tournée de concerts en Allemagne où il a remporté le plus vif succès comme virtuose et comme compositeur. Il a notamment donné à Berlin, au Concerthaus, deux auditions avec orchestre dont les programmes comprenaient, outre une série de pièces de Bach, Beethoven, Schumann, Chopin, Liszt exécutées par lui, trois œuvres importantes de sa composition : sa *Symphonie en ré majeur*, sa *Suite romantique* pour orchestre et son *Concerto* pour piano avec accompagnement d'orchestre. M. Wieniawski, qui dirigeait lui-même les deux premières et qui a pris part à l'exécution du *Concerto*, s'est fait chaleureusement applaudir et rappeler.

Son succès n'a pas été moins grand à Leipzig, où il a été invité à faire entendre à l'une des séances de musique de chambre données au Gewandhaus son *Trio* pour piano, violon et violoncelle (op. 40), et à Posen, où un récital consacré aux œuvres classiques et modernes lui a valu l'accueil le plus flatteur.

M^{lle} Elsa Ruegger, la jeune violoncelliste dont nous signalions dernièrement les succès, vient de se faire applaudir à Zurich, où elle a joué avec orchestre le concerto en *ré mineur* de J. De Swert et divers soli. Par son mécanisme solide, par le son chaud et plein qu'elle tire de son instrument, l'élève de M. Jacobs fait pressentir, au dire des critiques, une artiste de premier rang.

M. Vincent d'Indy vient de rentrer à Paris après avoir dirigé à

Madrid et à Barcelone une série de concerts historiques qui lui ont valu un succès enthousiaste.

Voici les très attrayants programmes des concerts de Barcelone :

Premier concert (14 mars).

LE XVIII^e SIÈCLE. 1^o Symphonie pastorale de l'*Oratorio de Noël*, Concerto en ré majeur pour clavecin (J.-S. Bach).

2^o L'OPÉRA FRANÇAIS. Deux airs à danser des *Éléments* (Destouches); a) Passe-pied de *Custor et Pollux*, b) Rigodon de *Dardanus* (Rameau); Ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, ballet des Scythies d'*Iphigénie en Tauride* (Gluck).

3^o LES SYMPHONISTES. Hymne autrichien (Haydn); Symphonie en sol mineur (Mozart).

Deuxième concert (17 mars).

BEETHOVEN. Ouverture de *Coriolan*; *Egmont* (en entier); Symphonie en la (7^o); Adagio de la Neuvième Symphonie; Ouverture de *Léonore* (n^o 3).

Troisième concert (21 mars).

LE MOUVEMENT ROMANTIQUE. 1^o EN ALLEMAGNE. Ouverture d'*Euryanthe* (Weber); Minuetto de la Symphonie italienne (Mendelssohn); Symphonie rhénane (Schumann).

2^o EN FRANCE (première moitié du XIX^e siècle). Fête chez Capulet de *Roméo et Juliette*; Trio des jeunes Israélites de l'*Enfance du Christ* (Berlioz).

3^o EN FRANCE (deuxième moitié du XIX^e siècle). Suite d'orchestre de l'*Artésienne* (Bizet); Danse macabre (Saint-Saëns).

Quatrième concert (24 mars).

WAGNER. Ouverture de *Tannhäuser*; Prélude du troisième acte de *Tristan et Iseult*; Fragments des *Maitres Chanteurs*: Ouverture, Prélude du troisième acte, Valse des apprentis, Entrée des Maitres; le Vendredi-saint de *Parsifal*, Entrée au Wallhal du *Rheingold*.

Cinquième concert (28 mars).

L'ÉCOLE FRANÇAISE MODERNE. *Viviane* (Chausson); Pavane, Berceuse (Fauré); Méditation (P. de Bréville); *Le Camp de Wallenstein* (V. d'Indy); *Les Landes* (Ropartz); Symphonie pour orchestre et piano (V. d'Indy); *Rédemption*, morceau symphonique (C. Franck); Sarabande et Menuet de la Suite pour trompette (V. d'Indy); Danse béarnaise (Ch. Bordes); Joyeuse marche (Chabrier).

DOCUMENTS A CONSERVER

Nous avons reproduit dimanche passé l'amusante critique publiée par la *Fédération artistique* sur le Salon de la *Libre Esthétique* qui vient d'être clos. Voici une autre perle, extraite, celle-ci, d'un journal qui ne nous avait pas habitués à ces joies, *La Ligue artistique*. Ce savoureux fragment exhale trop clairement le dépit d'un artiste omis sur la liste des invités :

« C'est attristé que l'on sort de semblables exhibitions dont le titre pompeux cache tant, non pas de médiocrité, mais de pauvreté et de vanité stupides. Cela me remémore certaine visite d'hôpital moderne. Bâtiments superbes du dehors, propres et confortables à l'intérieur, gais même avec la grande lumière venant de gracieux jardins. Mais aussitôt que les regards s'abaissent sur les lits rangés le long des cimaises, comme les tableaux de la *Libre Esthétique*, commence ce triste ennui provenant de la constatation de tant de misère, de tant de maladies pouvant ravager la même humanité. Et lorsqu'on sort de ce temple de la maladie on sent le grand air vous frapper le visage, le bruit de la rue résonner gaiement aux oreilles, que l'on voit le ciel si beau et si pur, il semble que l'on vient de quitter un lieu maudit et pestiféré »

et on respire à pleins poumons pour les purger de l'air méphitique qu'ils ont avalé.

Voilà la sensation que j'ai éprouvée à ma première visite à la *Libre Esthétique*. »

Il est vrai que le même journal, dans le numéro suivant, s'empresse d'excuser en ces termes l'incartade de son rédacteur :

« Nous avons eu le vrai bonheur d'assister aux concerts organisés dans les locaux du Musée, sous les auspices du cercle *La Libre Esthétique*.

« DIGNE COMPLÈMENT D'UNE DES EXPOSITIONS LES PLUS ARTISTES QUE NOUS AVONS VUES A BRUXELLES, cette suite de manifestations d'art musical a été un événement pour tous ceux dont la vie n'est pas uniquement faite de jouissances matérielles.

« Nous sommes loin d'être de l'avis de notre collaborateur qui a rendu compte de l'exposition; nous avons retrouvé dans les locaux du Musée des toiles et des sculptures éminemment intéressantes et ne rappelant nullement l'atmosphère d'un hôpital! ainsi que le prétendait notre correspondant, à qui nous laissons toute la responsabilité de ses écrits »

Memento des Expositions

BERLIN. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} mai-29 septembre. Commission sur les ventes : 7 %. Renseignements : Secrétaire de l'Exposition des Beaux-Arts, Landes Ausstellungs-Gebäude, Berlin N. W.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition internationale d'art photographique. Envois avant le 15 mai à M. le président de l'*Union artistique*, rue Négrier, 36^{er}, Lille.

MUNICH. — Troisième exposition internationale de la *Sécession*. (Union artistique de Munich). 1^{er} juin-31 octobre. Envois : Notices, 1^{er} mai; œuvres, 15 mai au Palais de l'Exposition, Prinz Regentenstrasse, 8, Munich. Commission de 10 % sur les ventes. Gratuité de transport pour les œuvres des membres correspondants et, en général, pour les envois admis par le jury.

PARIS. — Deuxième exposition des *Miniaturistes et enlumineurs de France* (Galerie Georges Petit, rue de Sèze). 15 mai-15 juin. Envois du 1^{er} au 4 mai. Droit d'exposition : 20 francs. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : M. Labitte, président de la société.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise*. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Envois : 27 mai-1^{er} juin à M. Bercy, secrétaire général de l'exposition, au Palais de Versailles.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, quatrième matinée de la *Société des Nouveaux Concerts* à l'Alhambra par l'orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam, dirigé par M. Willem Kes. Au programme : la *Symphonie héroïque* de Beethoven, le prélude de *Parsifal*, la *Siegfried Idyll*, l'ouverture des *Maitres Chanteurs* et *Don Juan* de R. Strauss.

Un concert d'un attrait exceptionnel, consacré à l'audition d'œuvres nouvelles, sera donné le mardi 7 mai, à 9 heures du soir, avec le concours de M^{me} GEORGETTE LEBLANC et de M. THÉO YSAÏE, dans les salons de la Maison d'Art de la Toison d'Or. Le programme, dont nous publierons ultérieurement les détails, comprendra un choix de compositions de César Franck, Henri Duparc, G. Fauré, E. Chausson, Ch. Bordes, G. Fabre, G. Flé, L. De Lantsheere, etc. Les places, au prix de 8 francs, strictement limitées aux cent premiers souscripteurs, seront envoyées à domi-

cile sur demande adressée à la direction de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'Or, 56.

La LIBRE ESTHÉTIQUE. — Huitième liste d'acquisitions : ARTHUR CHAGO. *Hamlet et Ophélie*. — LA ROYALE. Tapis d'escalier (dessin de Fernandubois, 2 ex. — ALEXANDRE BIGOT. Série de grès. — ALEXANDRE L'UNOIS. Cinq lithographies en couleurs. — G.-H. JOSSOT, *Bazouge; Joueur de billard*.

Le gouvernement vient d'accorder à la *Société des Nouveaux Concerts* un subside de 1500 francs.

MM. CRICKBOOM, ANGENOT, P. MIRY et H. GILLET, qui viennent d'obtenir à Paris, aux Concerts d'Harcourt et de la Société Nationale, de sérieux succès, donneront à l'hôtel Ravenstein, avec le concours de M^{lle} L. MERCK, trois séances consacrées à l'audition des six derniers quatuors de Beethoven. Ces séances de haute attraction auront lieu les mardi 23, vendredi 26 et mardi 30 avril, à 8 h. 1/2. Les programmes sont ainsi composés : Première séance, *XI^e Quatuor*, *X^e Sonate pour piano et violon*, *XI^e Quatuor*. — Deuxième séance, *XIV^e Quatuor*, *V^e Sonate pour piano et violoncelle*, *XIII^e Quatuor*. — Troisième séance, *XI^e Quatuor*, *Sonate de J.-S. Bach, pour violon seul*, *XVI^e Quatuor*.

S'adresser pour les abonnements (15 francs) et pour les places (5 francs par concert) à M. Crickboom, 47, rue de la Source, à Bruxelles.

L'Exposition de « l'Œuvre artistique » s'ouvrira à Liège le samedi 4 mai. Par le nombre et le choix des artistes invités à y participer, elle s'annonce comme devant être particulièrement attrayante.

Ainsi que nous l'avons annoncé, plusieurs séances musicales, littéraires et même dramatiques y seront organisées. M. Ligné-Poe donnera le 18 mai, avec sa troupe, une représentation de *Sobness le Constructeur*. Des conférences seront faites par MM. Maurice Barrès et Fernand Klnopff. Le jeune violoncelliste Gérardy, qui termine une tournée triomphale en Amérique, s'y fera entendre, ainsi que le violoniste Thomson, rentré en Europe depuis peu.

Le Cercle musical de Namur fêtera le 30 avril son dixième anniversaire par un concert de musique belge, avec le concours de M^{lles} Clémence Balthazar-Florence et Berthe Barré, MM. Piel-tain, Dotreppe et Cappelle et les Bardes de la Meuse.

Au programme : Le Concerto pour piano et orchestre, le Concerto pour flûte et une mélodie : *Ma langue maternelle*, de Peter Benoît ; *Polonaise héroïque* et le chœur *Pompéi* de Balthazar-Florence, et le *Démon* de Paul Gilson.

Le Théâtre de la Monnaie se propose de monter, l'hiver prochain, *Iphigénie en Tauride* de Gluck, avec M^{me} Georgette Leblanc dans le rôle principal. M. Cevaert, qui a entendu l'artiste dans cette œuvre, s'est montré si satisfait de son interprétation, qu'il compte exécuter *Iphigénie* au Conservatoire dans le cas où la Monnaie renoncerait à mettre cet ouvrage en scène.

La représentation organisée par « l'Association des Artistes musiciens » au Théâtre de la Monnaie, le mardi 23 courant, au bénéfice de la Caisse de retraite de cette Association, sera composée de *Carmen*, un des grands succès de la saison.

Presque tous les artistes musiciens de l'orchestre de la Monnaie font partie de cette Association, créée principalement en leur faveur, il y a quarante-neuf ans, par M. Ch. Hanssens, en vue de leur assurer une pension de retraite.

Le comité ose espérer qu'il suffira d'attirer l'attention du public sur l'utilité, la nécessité même, de cette fondation, aussi philanthropique que prévoyante, pour qu'ils puissent compter sur son appui bienveillant.

Sous le titre « L'Idée » un nouveau cercle vient d'être fondé en vue de représenter des pièces à thèses ou à idées, soit inédites, soit injouées depuis longtemps.

Respectueux de la pensée et du style des auteurs, il s'efforcera de rendre l'intégrale expression des œuvres, qu'elles soient de forme nouvelle ou de forme archaïque. La première représentation aura lieu le 28 avril, à 8 heures du soir, dans la salle de l'*Union*, rue des Fabriques, 4. Le spectacle sera composé de *Arquelin sauvage*, comédie en trois actes, du XVIII^e siècle, par Delisle de la Drevetière.

Le Théâtre du Capitole de Toulouse vient de donner la première représentation, en France, de l'opéra posthume de César Franck, *Hulda*, joué pour la première fois, l'année dernière, à Monte-Carlo, sous la direction de M. Léon Jehin, et depuis à La Haye, sous la direction de M. Joseph Mertens. L'œuvre a été acclamée avec enthousiasme par le public toulousain, bien que la mise en scène ait laissé beaucoup à désirer, au dire de la presse locale. En revanche, artistes du chant, orchestre et chœurs ont fait vaillamment leur devoir, sous la direction de M. Armand Raynaud.

MUSÉE GRÉTRY. — Depuis 1882 M. J.-Th. Radoux, le directeur du Conservatoire royal de musique de Liège, réunit les objets les plus divers et les plus intéressants ayant appartenu à Grétry ou se rattachant par quelque souvenir à l'illustre compositeur.

A l'heure actuelle, le Musée renferme près de 200 dons, au nombre desquels il en est plusieurs de très grande valeur. Le nom des donateurs figure sur chaque objet et M. Radoux, en réunissant les partitions, médaillons, lettres, portraits, etc., de Grétry, veut, par une délicate attention, conserver les noms des personnes généreuses qui contribuent à l'aider dans la tâche si belle et si difficile qu'il s'est imposée. Il espère que tous ceux qui aiment Grétry, guidés par une pensée hautement artistique, tiendront à voir grouper tous les souvenirs qu'il s'efforce de rassembler.

Le Festival rhénan aura lieu cette année à Cologne, les 2, 3 et 4 juin (Pentecôte). Il sera dirigé par l'excellent capellmeister Franz Wüllner et consacré à l'art allemand. Comme solistes, la célèbre cantatrice Marcella Sembrich, les barytons Sistermans et Perron, le ténor Birrenkoven, le pianiste d'Albert. On entendra le premier jour l'oratorio de Haydn, *Les Saisons*, une ouverture de Händel et le *Te Deum* de Wüllner.

Le programme de la deuxième journée comprend la cantate de Bach « Wir danken Dir, Gott », une symphonie de Mozart, la troisième partie du *Faust* de Schumann, la scène finale de *Parsifal* et la Symphonie héroïque. La troisième journée, réservée aux solistes, comporte la troisième symphonie de Brahms, des concertos de piano de Mendelssohn et de Liszt, le finale des *Maitres Chanteurs*, des lieder de Schubert et de Robert Franz, et des œuvres de Weber, Humperdinck et Max Bruch. L'abonnement aux trois séances coûte 25 francs.

Ecrire avant le 23 mai à M. Weber, 6, Schildergasse, à Cologne.

Elle est bien amusante, cette appréciation des *Maitres Chanteurs* par Albert Wolff, retrouvée par le *Guide musical*. Il s'agit de la première audition aux Concerts Padeloup, en 1868 :

« Rien n'est plus facile que de faire une pareille musique. Prenez quelques morceaux de vieux fer, coupez dix ou douze boutons de sonnettes en cuivre, procurez-vous sur un toit une certaine quantité de zine, ajoutez à tout cela de la porcelaine fêlée et ce que vous pourrez réunir de morceaux de verre, puis un filet de vinaigre et un peu de vitriol, jetez le tout dans une casserole, remuez ferme, et cette cacophonie pourra hardiment se placer à côté des fragments de Wagner que nous avons entendus hier.

Il me faut protester au nom de l'Allemagne outragée, de cette Allemagne qui a produit Beethoven, Mozart, Mendelssohn et Meyerbeer ; si vous croyez que de pareilles manifestations de Richard Wagner sont faites pour apaiser les esprits en France, vous vous trompez fort ; une seconde audition des *Maitres Chanteurs* deviendra assurément le signal de conflits graves. Quelque opinion politique que l'on professe, il faut avouer qu'un gouvernement fort ne peut pas tolérer l'invasion d'une pareille musique. »

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENTS DE MUSIQUE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Étude du notaire DUBOST, rue Montoyer, n° 2^a,
à Bruxelles.

Le notaire Dubost vendra publiquement en la GALERIE SAINT-LUC,
rue des Finances, 10, à Bruxelles; le mardi 23 avril 1895, à 2 heures
précises de relevée, la

COLLECTION D'AQUARELLES

de

M. le comte J. DU VAL DE BEAULIEU

consistant notamment en œuvres des maîtres suivants : Achenbach,
Bles, Bossuet, Calame, Charlet, Dell'Acqua, Clays, Gal-
lait, Koekkoek, Lauten, Madou, Robert Fleury, Robie,
Roelofs, Scheffer, Simonau, J. Stevens, Ten-Kate, Van
Moer, Verboeckhoven, etc., etc.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, samedi 20 avril | Publique, dimanche 21 avril
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire et chez les experts.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES MUSÉES ROYAUX DE PEINTURE A BRUXELLES. — RAY NYST. *Un Prophète*. — *Le Chariot de terre cuite*, par Victor Barrucand. — MORT DE XAVIER DE REUL. — MUSIQUE NOUVELLE. — REFUSÉES. — NOTES DE MUSIQUE. *Les Nouveaux Concerts*. *Le Quatuor Cricboom*. *Concert de Mme Théroine-Mège*. — LES SIOUX. — CONCERTS ANNONCÉS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Le Musée de peinture ancienne à Bruxelles.

NOUVELLES ACQUISITIONS

Quelle admirable lumière vendredi pour visiter notre Musée! Un soleil doux de printemps mettant sa jeune clarté dans la transparence de l'atmosphère humide encore. Par les grands lanterneaux une inondation joyeuse de sérénité. Les riches couleurs de nos vieux peintres, inaltérables en leur opulence, somptueuses comme pour une grande fête et la réception de personnages célèbres. Rubens éblouissant! Chacune de ses œuvres pareille à un ardent foyer de flammes versicolores. Partout de la gaieté et de la richesse, de cette richesse d'art dont tout le monde peut jouir sans qu'elle s'épuise, qui n'appauvrit personne, qui miraculeusement se multiple par les impressions qu'elle fait sur les âmes, par les transformations salutaires qu'elle y opère, par

l'exaltation dont elle les magnifie, par la pondération dont elle les ennoblit!

Et penser qu'en nos bourgeoises traditions stupides on va aux musées les jours de pluie, pour trouver un refuge, quand tout est gris et morne, quand les toiles s'attristent d'une lumière grisailleuse, et que les beaux minéraux des hauts coloris flamands et les rutilances de leur étalage sonore sont amortis et ternis comme si chacune des salles était un aquarium blafard!

Nous voulions voir les deux nouveaux Jordaens, arrivés là après l'acquisition récente de l'esquisse de Pierre-Paul et de la grappe des portraits de Van Dyck réunis en un seul tableau de famille. Nous y allions sans cette insécurité morose à laquelle avaient accoutumé tant d'achats maladroits paisiblement et naïvement accomplis par la Commission en ces dernières années. La campagne impitoyable qui fut faite par *l'Art moderne* a réveillé l'opinion publique et les membres de ce fameux collège qui semblaient n'avoir plus d'autre mission que d'accueillir avec une bénévolence de déprimés les toiles et les panneaux proposés par quelque marchand attiré et roublard.

Les Jordaens sont beaux. Nous connaissions l'un d'eux, *Suzanne et les Vieillards*, pour l'avoir vu chez Arthur Stevens qui, au milieu du galop d'œuvres de tout genre traversant son artistique demeure, le gardait ainsi qu'un bon placement destiné à rester en héritage.

Il est, puissamment peint, avec cette matérialité charnelle hardie et cette brutalité de réalité qui choque tant les esprits mystiques mais est savoureuse pour les goulus de peinture. Les deux vieux à lèvres charnues, se préparant à violenter la chaste baigneuse qui s'empoigne ses tétons de nourrice dans un solide mouvement de pudeur paysanne, ont d'admirables têtes de juifs pailards procédant méthodiquement à la dévêture de cette lourde et appétissante commère. Si cela ne vous plonge pas en des pensées de souterraine profondeur, cela fait plaisir à voir et réjouit la pensée.

L'autre a quelque idéalité. Une nymphe et deux satyres, groupés en un colloque mal défini, avec deux enfants joufflus bouchant les trous. Le visage de la divinité champêtre a une grâce caressante et alanguie qui spiritualise l'impression. Ses faunesques compagnons opposent leur peau couleur bois de marronnier à la laitance de ses chairs. La tonalité générale est très montée. Le tableau a subi une très soigneuse, trop soigneuse toilette : il est verni à en casser. Les préparateurs de ces choses comptent vraiment bien peu sur la sûreté du goût des juges, puisqu'ils croient devoir procéder à de pareils astiquages, nettoyages, maquillages et autres travestissements destinés à empaumer les gogos.

Ces deux Jordaens feront bien dans la série des œuvres du maître que le Musée possède. Il y a tendance louable à multiplier les spécimens des artistes nationaux de haute allure. C'est ainsi qu'une collection atteint la notoriété qui la classe à bon étage dans les préoccupations des vrais esthètes. La manie de diversifier et de compléter par des noms nouveaux est puérile. C'est par blocs d'œuvres qu'il faut procéder. Il importe qu'on sache où aller pour trouver le plus bel ensemble d'un même peintre. Aussi avons-nous déploré amèrement, alors que Breughel est une de nos gloires, qu'on ait laissé échapper sottement à la vente Leys les cinq tableaux qui y étaient réunis, et surtout les fameux *Aveugles*, aujourd'hui au Louvre. Nos bons experts ont trouvé que cela ne valait pas 18,000 francs, mais ils en ont jadis payé 75,000 pour le ridicule tableau, attribué à Rubens, *La Vierge et Jésus aux fleurs*, dont un bookmaker ne voudrait pas pour vingt louis.

Puisque nous voici à entretenir nos lecteurs des acquisitions pour notre Musée ancien, nous ne saurions nous taire au sujet de ce Memling, qui fait antichambre chez M^{lle} Euphrosine Beernaert, et dont ont ambouriné les merveilles depuis quatre ou cinq décades. Hier le *Soir* publiait à son sujet un article d'observations très judicieuses. Il annonçait aussi que la commission du Musée vient de se prononcer à l'unanimité pour l'achat et que sa décision est soumise au ministre de l'intérieur. Il s'agit, paraît-il, de 250,000 francs ! à étaler pour un

tableau découvert, on ne sait par qui, dans un obscur monastère d'Espagne, et promené par des marchands, durant plusieurs années, à travers l'Europe, proposé aux grands musées dont aucun n'en a voulu.

Nous n'avons pas vu le morceau. On le dit méritoire.

Mais ce que nous avons vu c'est l'extraordinaire procédé employé pour le faire valoir. M. Beernaert est membre de la Commission et voici que c'est chez sa sœur que l'œuvre est exhibée. Et voici que par des invitations multipliées on a fait défiler dans ce milieu quasi officiel, non le public, mais la cohue des mondains et des snobs qui gobent tout ce qu'on leur raconte comme les bornes-poste les lettres qu'on y jette. Pensez donc, une marchandise patronnée par la proche parente du président de la Chambre, chef du cabinet puisqu'un conservateur malicieux a dit que M. Beernaert avait déposé M. de Burlet à sa place ainsi qu'on met son gibus sur un siège pour le retenir. Que voulez-vous que fit la Commission après une manipulation, un pelotage et une trituration de cette envergure ? C'est à la fois habile et bête et peut prendre rang parmi « les gaucheries » du même acabit auxquelles on nous a habitués.

Par ces temps de Suffrage universel prenant, ces manœuvres de coterie sont particulièrement odieuses. Puisque l'on a jugé à propos d'envoyer le hochet dans un salon privé bafouiller ses admirations frivoles, ce serait bien le moins qu'on permit au public de formuler aussi ses impressions. *Le Soir* le réclame avec insistance, mais ajoute mélancoliquement : « Le gouvernement se rendra-t-il à ces bonnes raisons ? Tout porte à croire que non. Nous ne nous faisons aucune illusion à cet égard. La routine est trop enracinée pour que le ministre ose ne pas la respecter, cette fois comme toujours. Quoi qu'on dise et qu'on réclame, la proposition d'achat qui lui est faite sera approuvée, n'en doutez pas. »

Faut voir, pourtant, faut voir ! M. de Burlet, précisément parce qu'on le discute et qu'on lui impute de n'être qu'un chef de cabinet d'occasion et purement intérimaire, en attendant la rentrée du grand ministre, pourrait se piquer au jeu dans une affaire où le grand ministre et sa parente tiennent la queue de la poêle. Vous nous direz que M. de Burlet avait solennellement promis à la Chambre d'ordonner une enquête pour faire l'histoire de la commission du Musée en ces derniers dix ans et que cette enquête a été, dans les oubliettes, rejoindre les enfants morts sans baptême. Nous en convenons, mais cette fois il est plus directement question de son amour-propre et de son initiative qu'on a l'air de vouloir forcer. Eh ! eh ! ça pourrait faire tourner le vent. Et tant mieux pour le bien public qui n'a d'ordinaire d'autre garantie que ces infiniment petits.

RAY NYST

Un Prophète. Portrait par GEORGES-M. BALTUS.
Paris, Chamuel, éditeur.

Comment se fait-il que le torrent d'altruisme qui nous emporte soit traversé par une récrudescence très énergique du vieux courant individualiste? Comment se fait-il qu'en ce siècle où l'indifférence elle-même se fait généreuse, éclatent tout à coup les revendications indignées, âprement raisonnées, ardentes et religieuses — profondément religieuses — de l'expansion personnelle?

— Avons-nous été trop bons, trop pitoyables, solidaires et fraternels?

Je n'ai encore découvert que très peu d'excès sous ce rapport. Mais de toute la bonté répandue — tant par les philosophes optimistes que par les philanthropes agités — il doit se perdre beaucoup de grains en route, tant elle est fantastiquement, aveuglément semée, au plus vite, dans les terrains les moins propices. Ne nous viendra-t-il pas un jour à l'esprit que toutes ces revendications de l'individu pourraient avoir été amenées par les impétueuses maladresses de nos tâtonnements fraternels?

Cette opposition si prompt — bousculant impérieusement nos futiles clameurs de décadence et affirmant l'intensité de réaction et de vie de l'heure actuelle — ne serait-elle pas le signe précieux d'une erreur de tact et de précision dans la direction de notre élan?

La véhémence de Nietzsche, la brillante finesse de Barrès, la gravité raisonneuse d'Emerson, le respect de leur propre instinct par quelques artistes audacieux, tout comme le dégoût, très caractérisé à notre époque, des bontés qu'on nous impose, des pitiés masquées d'une fraternité qu'on ne peut éprouver, toutes ces choses sont autant d'avertissements donnés par les plus sensibles d'entre nous.

A la veille de condenser en réalités organisées l'altruisme que les siècles ont été impuissants à baser rationnellement, — et pour ne pas harmoniser dans le vague, — il nous faut l'appoint des hurlantes et positives réclamations, de la science de détails et de l'égoïsme précis des individualistes.

Le *Prophète* de Nyst est l'expression passionnée de ces revendications des êtres pris isolément. Il est épouvanté de l'universelle noyade que nous pourrions faire dans l'élément « Bonté, Sacrifice », élément qui pourrait devenir, et qui devient parfois, un cloaque de promiscuités, de faiblesses, de compromis, d'éparpillements, une entrave à la condensation de la force.

Ce prophète qui se dresse au sommet des escaliers de Sainte-Gudule prêche l'orgueil et l'égoïsme, parce qu'il veut la force. Il veut qu'avant de s'appuyer les uns sur les autres, les hommes essaient de voir combien ils peuvent déjà trouver d'énergie en eux-mêmes. En face de l'antique religion qui, pour la renforcer, affirmait la solidarité, il en bâtit une autre qui semble absolument opposée, et il affirme avec une saine et courageuse impudence, l'indépendance et la solitude de l'âme.

A ceux qui disaient avec Goethe : « Tout ce qui unit est divin », il répond : Tout ce qui isole ne l'est pas moins, et dans la balance il jette l'orgueil, pour servir de contrepois à nos erreurs d'unions.

Il appelle à son aide la perversité, afin qu'elle instruisse et dégoûte les générations des curiosités et des faims inférieures, afin qu'elle épuise en nous l'animal, l'animal mendiant et dépen-

dant que nous sommes; car, dans les instincts sociaux, la part d'animalité le confond et l'indigne.

Il faut que l'excès de la perversité amène la réaction de l'esprit, et il croit que ce n'est que par l'esprit qu'entrera dans l'humanité la notion religieuse du respect de la personnalité, du respect, par chacun, de l'unité qu'il possède.

Mais je ne veux pas essayer de nommer les moyens qu'il emploie pour arriver à son but ni analyser cette active pensée, encore enveloppée d'un tissage feutré d'impressions intellectuelles, tissage très personnel à l'auteur, et que la tourbillonnante vie aura tôt fait d'éclaircir.

Je ne voulais que vous dire l'action peut-être héroïque qu'est ce livre, car, prêchât-on le mal lui-même, tout apostolat est le sacrifice de soi, et le « Prophète » est un ardent apôtre.

Nyst croit nous voir pencher d'une façon dangereuse vers un débilitant extrême, et il se lance dans l'extrême opposé, sans être hanté par aucune des stérilisantes craintes des prudents; il réagit de tout son être; c'est l'homme entier, dédaigneux du juste milieu qu'il pourrait atteindre pour créer son propre bonheur, qui s'attelle au bonheur général, à l'équilibre général et ne croit pas que ce soit trop d'une vie d'homme sacrifiée pour tenter de refréner les excès de son temps. Vie sacrifiée. Tout être qui sent jusqu'à l'excès la vie de l'humanité avant la sienne propre, s'immole à l'humanité. A ceux qui sont sensibles aux oscillations énormes de cette grande inconsciente, l'intensité de la sensation est déjà « orgueilleuse récompense », et nulle autre ne peut valoir pour eux celle-là.

Mais pourquoi parler de vie sacrifiée à propos d'un individualiste? d'un apôtre d'égoïsme, comme disent les superficiels?

C'est qu'on sent que ses perceptions l'emportent au-dessus de lui-même, et que l'ardeur même de ce cerveau, où éclatent des vérités neuves, d'étonnantes affirmations et de géniales lueurs, est, dans son apreté, un des meilleurs gages d'altruisme qu'on puisse nous donner.

LE CHARIOT DE TERRE CUITE

par VICTOR BARRUCAND (d'après la pièce du théâtre indien attribuée au roi Soudraka). Chez Savine, à Paris.

M. Victor Barrucand vient de donner la traduction ou plutôt l'édification française d'un drame indien attribué au roi Soudraka. C'est une tentative belle dont l'entière réussite palme généreusement l'effort.

Le livre est beau, d'une belle langue, simple, claire, très douce, très musicale, avec des accords curieux, des expressions types étonnantes.

Et l'on sent dans ce drame antique une âme forte, vive, éclairée, d'une puissance nette, presque une âme d'aujourd'hui et l'on sent les mêmes amours, les haines identiques, les perversités, les inégalités sociales que l'on assiège en cette vie de nous, actuelle.

Donc, si le monde se perpétue, il évolue en le même cycle sur un axe identique; la musique a des accords différents, mais le style n'a point varié. Le tout mauvais du monde s'exaspère en s'exagérant, mais ce tout mauvais est séculaire.

Le caractère des personnages du *Chariot de terre cuite* est moderne. On retrouvera dans notre organisme social la courtisane Vasantasena, le brahmane ruiné Teharoudatta, le prince Samsthana et le voleur pillard, le sublime révolté Çarvilaka.

On est évidemment tenté d'assimiler les héros des sociétés d'alors aux héros de nos existences actuelles, héros multiples, beaux et mauvais génies, héros dans le bien et héros dans le mal. La comparaison est curieuse; elle s'indique dans le sens significatif plus haut et c'est là toute la philosophie du livre.

M. Victor Barrucand a trouvé utile — et il a eu raison — d'écrire une préface à son volume et d'insister sur le drame indien et sur sa découverte.

C'est en 1789, une date historique, que certain William Jones publia à Calcutta un drame *Sacotalá*, le plus universellement estimé dans l'Inde.

Dans le nord de l'Inde, il y avait des livres, nommés Nâtaes, qui contenaient, paraît-il, une large portion de l'ancienne histoire sans nul mélange de fable.

Certains brahmanes ont prétendu que les Nâtaes étaient des fables et non de l'histoire, des œuvres purement populaires, des dialogues en vers et en prose à réciter devant les anciens Râdjas en leurs assemblées publiques. Les sujets étaient variés et traités dans les divers dialectes de l'Inde. C'étaient des dialogues sur la morale, sur des lieux communs en littérature, des entretiens sur la danse, la musique et la poésie.

La poésie dramatique est très ancienne dans l'empire indien; l'invention en est attribuée à Behret, un sage que l'on considérait comme un inspiré et qui inventa un système de musique qui porte son nom.

La préface de M. Barrucand prouve qu'il y a dans l'Inde antique une intense civilisation que nous ignorons trop et d'où cependant nous pourrions peut-être retirer quelque utile enseignement.

Le livre de M. Barrucand, à ces divers points de vue indiqués est beau, intéressant et curieux et sincèrement nous engageons à le lire.

P.

MORT DE XAVIER DE REUL

Dans le numéro du 24 décembre 1893 de *l'Art moderne* nous rendions compte d'une œuvre charmante de XAVIER DE REUL, *Autour d'un chevalier*. Nous disions la finesse de l'écrivain et la modestie de l'homme. Nous rappelions son livre d'autrefois, *Le Roman d'un géologue*, amoureusement dessiné à une époque où vraiment on n'écrivait que pour soi, tant le public belge était indifférent à la littérature nationale. Nous parlions avec émotion de cet artiste presque inconnu, circulant comme une ombre aimable dans notre petit monde, satisfait d'être apprécié et aimé par quelques esprits rares, ne demandant à la vie que la sérénité, la bonté et l'élégance, non dans l'extérieur matériel des choses, mais dans la pensée et le commerce discret des intelligences.

Voici que la mort l'a frappé, et vraiment, songeant à cette personnalité toute en douceur grise et murmurante, en notre mémoire bourdonne l'épithète de Mathurin Regnier, mélancolique et consolante en son chant si bref et si précautionneusement triste :

Ainsi vécus-je constamment
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle.
Aussi vraiment ne sais pourquoi
Pensa la Mort un jour à moi
Qui ne pensais jamais à Elle.

En notre souvenir reposera, mollement ensevelie, cette nature charmante, en demi-teinte et taciturne. Elle mérite une place au panthéon de notre art, dans les plans à demi effacés du lointain où flottent les figures vagues et charmeuses, non définies et

pourtant attirantes. Avec quelle amertume grave et reconnaissante, en guise d'office des morts, nous avons relu quelques pages du *Roman d'un géologue*, si humoristiquement touchantes, si imprégnées d'émotion naïve et forte. Nous avons retrouvé les vibrations qu'il y a tant d'années nous ressentimes au bercement de cette œuvre gracieuse débordante d'humanité simple, et c'est avec le voile de ses sensations retrouvées que nous faisons à ce délicat esprit ces courtes funérailles littéraires.

MUSIQUE NOUVELLE

Vingt mélodies populaires des provinces de France, par JULIEN TIERSOT. Paris, Heugel et C^o (au *Ménestrel*). Prix : 8 francs.

La jolie édition, illustrée par une aquarelle de Boutet de Monvel, des *Mélodies populaires des provinces de France* recueillies et harmonisées par JULIEN TIERSOT vient de s'enrichir d'un nouveau recueil, le troisième de la série. L'auteur, musicien de talent et musicologue érudit dont nous avons maintes fois cité les compositions distinguées et les travaux attachants, a réuni vingt chansons caractéristiques dont quelques-unes fort anciennes. Abandonnant la classification par province qu'il avait adoptée pour ses premières recherches, il présente aujourd'hui au public, en bouquet, des refrains célèbres dans la France tout entière. « On a cru longtemps, dit-il dans son avant-propos, que les chansons populaires appartenaient en propre aux pays où on les avait recueillies. Entendues aux champs, entonnées par des voix rustiques, elles s'harmonisent si parfaitement avec le milieu qu'on n'imagine pas qu'elles en puissent être séparées, ni qu'elles aient pris naissance ailleurs que sur cette terre même dont elles semblent sortir. Si vive que soit cette impression, la conséquence en est inexacte. Il est démontré maintenant que les mêmes chansons se chantent partout où l'on parle français; que telle, considérée autrefois comme chanson normande, a été retrouvée en Berry et en Bourgogne; que telle autre, recueillie primitivement en Franche-Comté, existe aussi en Bretagne, ou dans le centre de la France, ou plus loin encore, jusqu'au Canada. Sans doute des cas particuliers ont pu être observés : certaine chanson a adopté une région déterminée, un groupe de provinces dont elle n'est pas sortie; une autre est surtout populaire dans les montagnes et n'est pas connue dans la plaine; les mélodies des marins ont un autre accent que les « chansons à grand vent » des laboureurs, mais l'observation n'en subsiste pas moins, au point de vue général. La France est une grande province sur les diverses parties de laquelle sont répandues les mêmes poésies naïves et frustes, les mêmes mélodies tour à tour vives, gracieuses ou mélancoliques. »

Parmi les mélodies patiemment recueillies, notées et harmonisées par M. Julien Tiersot, quelques-unes ont une notoriété de premier ordre. Citons entre autres la belle complainte du *Roy Loys*, signalée pour la première fois dans le Valois par Gérard de Nerval, la *Ronde du roi d'Angleterre*, la *Princesse mariée à un Anglais*, qui passe pour avoir pris naissance en Normandie.

M. Tiersot donne dans son intéressant recueil des versions nouvelles de très anciennes mélodies : la *Maumariée* est citée par Rabelais, les compositeurs du xv^e siècle composaient des chants d'église sur le motif du *Pont d'Avignon*, et l'*Anc de Marion* figure dans un recueil de chansons du xv^e siècle.

Avec une persévérance remarquable, M. Julien Tiersot complète peu à peu ses recherches. C'est aux sources de la mélodie

populaire que se retrempe l'art musical d'aujourd'hui. Rien n'est donc plus utile que les consciencieuses études dont le volume que vient de publier la maison Heugel est le couronnement.

Mémoires de Sylvio Lazzari.

Le nom de M. SYLVIO LAZZARI a été inscrit, pour la première fois en Belgique, sur un des programmes de la *Libre Esthétique* qui fit exécuter l'une des œuvres les plus récentes du jeune compositeur, une Sonate pour piano et violon. Autrichien d'origine, Français d'adoption, M. Lazzari a complété ses études musicales parmi les disciples de César Franck, où son talent affiné, la sûreté de son goût et la fermeté de ses convictions artistiques sont très appréciés. Il vient d'achever un drame lyrique, *Armor*, dont le prélude fut joué avec succès à la Société Nationale. Et déjà s'allonge la liste de ses œuvres : Trio pour piano et cordes, Quatuor à cordes, Octuor pour instruments à vent, Concertstück pour piano et orchestre, compositions symphoniques, pièces pour piano, musique vocale, etc. Parmi les compositions pour chant récemment parues, signalons spécialement : Trois duos pour soprano et baryton (op. 21), édités par MM. Heugel et Cie, Trois mélodies pour chant et piano (op. 19), publiés par M. Eugène Fromont, et Six mélodies (op. 23) sur des poésies de Paul Verlaine et Jean Lahor, parues chez M. Hamelle.

Complétons cette nomenclature par la mention des *Douze études-exercices* pour piano que vient de faire paraître chez MM. Breitkopf et Härtel notre compatriote M. JULES DEBEVE. Ces études, qui ont pour objet de donner aux doigts l'indépendance et l'agilité, d'assouplir et de fortifier les poignets, n'ont aucune aridité et constituent, en même temps que d'excellents exercices propres à développer le mécanisme des pianistes, des compositions attrayantes, bien harmonisées et d'une bonne écriture.

REFUSÉES

Notre excellent confrère *Le Journal des Artistes* publie sous ce titre une assez plaisante histoire :

Deux dames sculpteurs, appartenant à des milieux différents, toutes deux riches, viennent d'éprouver le cruel désagrément d'un refus — notoire — au Salon. C'est évidemment très regrettable, pour elles surtout. N'est-il pas logique que les amateurs recherchent la sanction (?) du Salon annuel lorsque déjà plusieurs artistes, et des meilleurs, croient plus sage de s'en passer. Le plaisant, c'est que ces deux dames pensaient acheter de leur bon argent le vote des jurés sculpteurs. Faut-il qu'elles aient une opinion avantageuse de la moralité des artistes ?

Voici les faits ; il est bon de les raconter ici, entre nous, tels qu'ils se sont passés, pour remettre chaque chose au point :

M^{me} Malvina Brach présentait l'année dernière au Salon un groupe en plâtre figurant la scène du lavoir dans l'*Assommoir* de Zola. Les parties... postérieures de Gervaise sous les jupons retroussées étaient modelées avec un soin réaliste qui choqua quelques jurés... Du moins ce fut le prétexte qu'on trouva le plus simple pour refuser le groupe ; au point de vue sculpture, il n'était pas inférieur à beaucoup d'autres maquettes (1) et son véritable auteur parfaitement connu de tous les jurés. Bref, le groupe fut refusé. M^{me} Brach l'exposa à l'Olympia. Eh ! voyez le danger

(1) La coquille « mouquettes » s'impose aux typographes (N. D. L. R.)

de la contagion, quelques élégantes habituées de cet établissement d'ennui prirent goût à la sculpture et l'on peut voir parfois, m'assure-t-on, chez certaines de nos belles de la rue Marbeuf ou de la rue Condorec, de petites obscénités en terre glaise — œuvres de ces aimables enfants.

Mais... Olympia, cela ne vaut pas le Salon tout de même... le groupe est donc revenu cette année ; pour séduire le jury, M^{me} Brach annonçait une donation à la Société de 100,000 francs en nue-propiété ; le derrière de Gervaise, par contre, n'était plus nu, un petit pantalon adroitement ajouté devait lever les scrupules du jury.

Or, le jury pensa sans doute que ce groupe, qui n'était même pas obscène, n'avait plus aucune raison d'être et malgré le pantalon et les 100,000 francs, on fut intraitable.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M^{me} Brach ; on la dit charmante ; un de mes oncles qui fut en son temps un joyeux fétard et un fidèle abonné de l'Opéra, m'en parlait autrefois comme d'une rare beauté. Les jurés auraient pu se montrer plus galants ; mais ils sont déjà assaillis de demandes et de réclamations féminines ; à la fin ils se lassent ; et vraiment, après la mention honorable donnée l'an passé au *Moïse* d'Elisa Bloch (pas celle de la Scala, celle qui n'est pas amusante), leur galanterie n'est plus à mettre en doute.

Le cas de M^{me} la duchesse d'Uzès diffère peu du précédent.

M^{me} d'Uzès vient de terminer le monument élevé à Emile Augier et destiné à la ville de Valence (2). D'abord pourquoi M^{me} d'Uzès s'est-elle chargée de ce monument ? Il y a là quelque chose d'ironique, de paradoxal presque... car enfin le sympathique beau-père Poirier aurait bien pu s'appeler Clicquot. Le monument achevé, et non pas un projet, comme on l'a dit dans plusieurs journaux, est envoyé au Salon des Champs-Élysées ; il est refusé à l'unanimité moins deux voix. M^{me} d'Uzès, prévenue, télégraphique qu'elle retire simplement son œuvre, de peur, dit-elle, de tenir au Palais de l'Industrie trop de place. Le jury ne tient pas compte de cette déclaration tardive et illégale, et confirme sa première décision en refusant de nouveau le monument, au deuxième scrutin dit de revision, ou de repêchage.

La duchesse d'Uzès a des relations, au moins des influences, même dans le monde officiel ; elle obtiendra facilement, si elle désire montrer aux Parisiens son œuvre avant de l'envoyer à Valence, l'emplacement nécessaire, fût-ce devant la porte du Palais ! Le monument aura eu une publicité considérable et cette publicité consolera la grande dame d'un échec qu'elle pouvait éviter. Cela est clair ; les artistes sont pauvres, elle est riche ; il lui était facile de trouver à les obliger plus ou moins indirectement et de leur faire oublier qu'elle leur avait soufflé une commande. Elle y a pensé, puisqu'elle a écrit à l'un de ses juges pour promettre... de se montrer reconnaissante envers ceux qui voteront pour elle. La voilà bien ! la gaffe ! Les artistes, à cette nouvelle, se sont fâchés tout rouge ; ensuite, ils ont bien ri, très heureux, au fond, les parvenus, d'envoyer faire lanlaire le premier due de France.

Or, l'erreur de M^{me} d'Uzès — elle doit le comprendre maintenant — n'est pas d'avoir pensé corrompre les artistes ; mon Dieu ! non ! c'est plutôt d'avoir voulu le faire elle-même, sans prendre aucun détour, sans ménager les susceptibilités. Il était si

(2) On se souvient qu'il fut inauguré il y a deux ans, avant même d'être ébauché. (Voir *l'Art moderne* du 27 août 1893.) Ah ! le Midi !... (Autre N. D. L. R.)

simple de faire engager par un tiers les négociations. Voyons, duchesse, pour les missions délicates, n'avez-vous pas Arthur Meyer?

H. N.

NOTES DE MUSIQUE

Les Nouveaux Concerts

M. Willem Kes et son excellent orchestre ont retrouvé la semaine passée, en une double audition dont le programme comprenait quelques œuvres de premier ordre : la Symphonie pastorale, la Symphonie héroïque, des fragments de *Tannhäuser*, de *Parsifal* et des *Maitres*, l'*Idylle*, le *Camp de Wallenstein*, l'accueil enthousiaste qui avait salué leur premier voyage à Bruxelles. Et ce second exode des musiciens bataves s'est terminé, comme il avait débuté, par une exécution solennelle, l'orchestre debout, de la *Brabançonne*, fraternisant avec le *Wilhelmuslied* néerlandais.

On a pu apprécier les qualités de rythme, de couleur et d'ensemble de la Chapelle du Concertgebouw, qui tient honorablement sa place parmi les orchestres en vue sans égaler — et il s'en faut de beaucoup — en finesse et en éclat l'orchestre de nos *Concerts populaires*.

Deux œuvres nouvelles figuraient au programme : un morceau incolore et sans intérêt de Smetana intitulé *Vysehrad* et le poème symphonique *Don Juan* de Richard Strauss.

Nous attendions du jeune musicien si renommé en Allemagne autre chose que cette composition emphatique et creuse. Il y a, certes, une certaine envolée dans ce poème, et quelques phrases, qui rappellent le style de Liszt, traversent de lueurs vives la composition. Mais que tout cela est épais, laborieux et impersonnel ! N'y aurait-il vraiment plus un musicien en Allemagne — Brahms excepté — depuis la mort de Wagner ?

Le Quatuor Crickboom.

Les séances que donnent en ce moment MM. Crickboom (de ay, comme dirait Willy), Angenot, P. Miry et Gillet ont une haute saveur et comptent parmi les plus belles auxquelles nous ayons assisté cette année. Le jeune Quatuor, qui s'est prodigué tout l'hiver aux Concerts d'Harcourt, à la Société Nationale et chez la Princesse de Polignac a acquis, grâce à ce travail obstiné, une cohésion, une homogénéité, une unité de compréhension tout à fait remarquables. Entendre interpréter par lui l'admirable série des derniers quatuors de Beethoven est un régal de premier ordre. Aussi le public, déjà nombreux à la première séance, s'est-il transformé en cohue à la deuxième audition. Pour la troisième, il faudra donner le concert dans la cour, — la jolie cour si pittoresque du vieil hôtel de Ravenstein où la température, en cette tiédeur d'avril, sera infiniment plus agréable que dans la salle.

La pureté et la justesse d'accent de M. Crickboom se sont manifestées éloquemment dans l'exécution des XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e quatuors. Son jeu paraît s'être affiné davantage, et c'est avec une fermeté et une autorité croissantes que le jeune artiste conduit ses partenaires, dont la compréhension artistique est si semblable à la sienne que le quatuor paraît n'avoir qu'une âme.

M. Angenot et M. Gillet, secondés par M^{lle} Louisa Merck, se sont fait chaleureusement applaudir et rappeler après l'exécution de la 10^e Sonate pour piano et violon et de la 5^e Sonate pour piano et violoncelle. M. Gillet est en sérieux progrès et a charmé

les auditeurs par la richesse et le velouté des sons qu'il tire de son instrument.

La dernière séance aura lieu mardi prochain et comprendra l'audition des XV^e et XVI^e quatuors. M. Crickboom se fera entendre dans la Sonate en *sol mineur* pour violon seul de J.-S. Bach.

Concert de M^{me} Théroine-Mège.

Parmi les derniers concerts de la saison, il nous reste à mentionner la soirée donnée à la Grande Harmonie par M^{me} Théroine-Mège.

M^{me} Théroine-Mège, qui a révélé au public un talent de pianiste déjà apprécié par les amateurs, a un mécanisme intéressant, une sonorité brillante et variée ; elle connaît le piano et son intelligence lui permet de se consacrer aux morceaux de style : elle a fait particulièrement plaisir dans la *Sonate* pour piano et violon de Saint-Saëns, des morceaux de Scarlatti, Rameau, Chopin, et un joli nocturne de P. Gilson.

M. Zimmer, un bon élève d'Ysaye, qui lui donnait la réplique dans la *Sonate*, a été également fort applaudi, ainsi que M^{me} Rachel Neyt qui a chanté d'une façon personnelle, avec des qualités de diction remarquables, deux mélodies de Hue et de Godard et l'air de *Psyché* d'A. Thomas.

LES SIOUX

Les Sioux sont, dans la pantomime que joue en ce moment, à l'Alcazar, la troupe de ce mime-acrobate extraordinaire : Charles Lauri, d'astucieux Peaux-Rouges aux prises avec les ruses, la malice, le dévouement et l'instinct de conservation d'un brave homme de singe, — oui, d'un brave homme des bois ! — dont l'inconcevable agilité tient le public haletant durant tout le spectacle. Charles Lauri a poussé l'observation jusqu'à ses dernières limites et il n'est pas un de ses gestes, pas une de ses cabrioles, pas une de ses attitudes qui décele, sous la fourrure et le masque du bon orang, la présence d'un être « réellement » humain.

L'humanité approximative du singe personnifié par le mime est touchante. M. Charles Lauri excelle à donner à son petit héros, qui concentre toutes les sympathies, une physionomie attachante et douce. Et il y a, dans la composition de ce rôle compliqué de gambades et de clowneries échevelées, une pensée d'art qui en précise la portée. La mort héroïque du singe, qui rappelle celle de Paul Martinetti dans *Robert Macaire*, est émouvante et a valu à l'artiste un triple rappel.

La pantomime, dans son cadre pittoresque, avec ses trucs de féerie parmi lesquels le célèbre *Pont vivant*, constitue un spectacle mouvementé qui termine brillamment la saison d'hiver de l'Alcazar.

CONCERTS ANNONCÉS

Concerts populaires. — Pour rappel, concert extraordinaire, samedi 4 mai 1895, à 8 heures précises du soir, sous la direction de M. Hermann Lévi, maître de chapelle de la Cour royale de Bavière. Répétition générale, vendredi 3 mai, à la même heure, au Théâtre royal de la Monnaie.

Dimanche 19 mai, à 2 heures, dans la salle de l'Alhambra (Empire Palace), 5^e matinée de la *Société des Nouveaux Concerts*, sous la direction de M. Félix Mottl, l'éminent chef d'orchestre de Carlsruhe et de Bayreuth. Samedi 18 mai, à 2 heures, également

à l'Alhambra, répétition générale. Au programme : la *Symphonie en ut mineur de Beethoven*; des fragments du *Roméo et Juliette* de Berlioz; des œuvres de Wagner et le poème symphonique *Mazepa* de Liszt.

Pour les billets s'adresser chez MM. Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour.

La première campagne artistique des *Nouveaux Concerts* sera close le dimanche suivant, 26 mai, par un concert exceptionnellement attrayant, digne couronnement d'une saison musicale bien remplie. M. VINCENT D'INDY, qui vient d'obtenir en Espagne, comme chef d'orchestre et comme compositeur, un succès triomphal, a consenti à venir diriger cette audition, entièrement consacrée à l'École française contemporaine : César Franck, Henri Duparc, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Charles Bordes, etc.

Le concours de M^{me} Georgette Leblanc et de M. Théo Ysaye ajoutera un intérêt particulier à cette très artistique séance dont le programme, arrêté dans ses grandes lignes, sera définitivement établi dans quelques jours.

Les inscriptions sont recues, dès à présent, chez MM. Breitkopf et Härtel.

Le Concert que donneront, le 7 mai, à 9 heures du soir, M^{me} Georgette Leblanc et M. Théo Ysaye dans les Salons de la Maison d'Art « La Toison d'or » promet d'avoir un intérêt artistique de premier ordre. Outre un choix de mélodies d'Henri Duparc, d'Albéric Magnard, de Gabriel Fabre, de Léon De Lantsheere et de Georges Flé, M^{me} Georgette Leblanc chantera, pour la première fois, la scène finale de *Tristan et Iseult*. M. Théo Ysaye jouera le *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck et diverses pièces de Fauré et de Chabrier. L'audition s'ouvrira par l'exécution de la *Suite basque* (inédite) de Charles Bordes pour flûte, deux violons, alto et violoncelle, jouée par MM. Anthoni, Marchot, Zimmer, Van Hout et J. Jacob.

Les billets, en nombre limité et uniformément fixés à 5 francs, seront envoyés sur demande adressée à la direction de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or, 56.

M. Henri Heuschling donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Salle Marugg, avec le concours de M^{me} Henriette Falkenstein, pianiste, son concert annuel. Au programme : des mélodies de Brahms, Lalo, Bruneau, de Kervéguen, Widor, Lacombe, etc. et des pièces pour piano de Chopin, Liszt, Béon, Dupont et Moszkowski. Billets à 6 et à 5 francs chez les principaux éditeurs de musique.

Le cercle choral *Pro Arte* donnera par invitations, le 2 mai, à 8 heures 1/2, à l'hôtel Ravenstein, avec le concours de MM. Baize, pianiste, et Gaillard, violoncelliste, un concert dans lequel on entendra, outre les chœurs de Sokolow et de Chabrier qui ont été exécutés par le Cercle à la *Libre Esthétique*, des œuvres de Beethoven, R. Wagner, Vincent d'Indy, G. Fauré, G. Pierné, Ed. Grieg, Borodine, A. De Greef, etc.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Raisons de Pascalin, par LÉON RIOTOR (6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e et 11^e cahiers); édition du *Mercur de France*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain. — *Les Disciples à Suis et les Fragments de Novalis*, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction par MAURICE MAETERLINCK; Bruxelles, Paul Lacomblez. — *Après amour*, par CHARLES DE ROUVRE; Paris, Bibliothèque de la Plume. — *Horizons*, par PAUL VÉROLA, avec un portrait de l'auteur; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, rue Bonaparte, 31. — *Rêves blancs*, par ADOLPHE BOSCHOT; Bruxelles, P. Lacomblez. — *De la Métamorphose des Fontaines*, poème suivi des odes, des sonnets et des hymnes, par R. DE LA TAILLIÈRE; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Le Théâtre et le Droit*, par FRANZ DESEURE, avec une préface par R. Guillery; Paris, Marchal et Billard; Bruxelles, V^e F. Larcier.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture du deuxième Salon annuel de la Société des Beaux-Arts aura lieu mercredi prochain 1^{er} mai, à 2 heures. L'accès en est réservé aux membres de la société, aux artistes exposants et à leur famille, aux personnes invitées et aux porteurs de cartes permanentes.

A partir du 2 mai, les salles seront ouvertes au public tous les jours de 10 à 5 heures. Prix d'entrée : 50 centimes; les samedis, 1 franc.

MM. A. Danse et G. Goemans exposeront quelques-unes de leurs œuvres au *Cercle artistique* du 1^{er} au 10 mai.

Le premier Salon de « l'Œuvre artistique » s'ouvrira à Liège samedi prochain, 4 mai.

Jeudi prochain 2 mai aura lieu, au Parc, une représentation par les sociétaires de la Comédie française : M^{me} Bartet, M^{me} Baretta et M. Worms. Le spectacle sera composé de *Le Pardon*, comédie nouvelle par M. Jules Lemaitre, et de poésies dites par ces artistes.

Sarah Bernhardt donnera, à partir du 10 mai, une série de représentations au Théâtre de la Monnaie.

La grande tragédienne interprétera deux rôles qui ont été au nombre de ses plus retentissants succès à Paris : *Gismonda*, de M. Victorien Sardou, et *Iseult*, de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand.

Sarah Bernhardt amène avec elle sa troupe complète du Théâtre de la Renaissance, ainsi que les décors et les costumes de ces deux pièces.

Ces œuvres de genres très différents, bien que dramatiques et passionnantes toutes deux, seront donc offertes au public dans leur cadre, avec tous les éléments d'attrait et d'intérêt qui ont fait leur succès à Paris.

Avec le printemps naît un théâtre nouveau, dont les représentations, d'un goût artistique, sont appelées à faire sensation. Les aèdes, musiciens, rhapsodes du *Cénacle* inaugureront très prochainement leur local privé de la galerie du Commerce; là défilent des tableaux symboliques en ombres chinoises, « lumineuses » et colorées, le tout agrémenté de chansons nouvelles. Parmi les auteurs : E. D'Arty, J.-H. Selae, J. Gondry, R. Serasquier, L. de Bussehere, Victor Crabbe, Toussaint, V. Mignot, Paul Verdussen, Armand Heins, Weyts, Oscar Roels, etc.

« Venise » s'édifie avec une rapidité étonnante dans les plaines de Tour et Taxis. Déjà la cloison, sur laquelle on étend le panorama, se dresse de toutes parts.

Les visiteurs seront étonnés des proportions de cette énorme conception. Pour couvrir la cloison panoramique, on emploiera 6,500 mètres carrés et plus de 13,000 pour décorer les étages supérieures des palais édifiés. Dans quelques jours, les installations de la lumière électrique seront achevées et l'on pourra ainsi travailler jour et nuit.

La vente de la collection Maskens avait attiré un nombreux public d'amateurs et de marchands du pays et de l'étranger.

Le clou de la collection, une réduction par Louis Gallait de son tableau : *Derniers hommages rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes*, généralement désigné sous le titre « Les têtes coupées », a été adjugé au prix de 20,000 francs au Musée d'Anvers.

Citons encore parmi les enchères les plus importantes : *Art et liberté*, du même artiste, 3,000 fr.; un Achenbach, 5,100 fr.; Clays, 3,000 fr.; Diaz, 16,000 fr.; un petit Israëls, 6,200 fr.; *Le cadeau de nocces* d'Alfred Stevens, 6,500 fr. et un Roybet, 8,000 fr.

Dans la vente des aquarelles appartenant à M. le comte du Val de Beaulieu, il y a à noter de Joseph Stevens *Sollicitude maternelle*, adjugé à 1,600 fr. et une autre composition, *Le Chien du prisonnier*, 1,000 fr.; de Louis Gallait, la *Prise d'Antioche*, 1,300 fr.; de Madou, l'*Arrestation*, 1,150 fr., et la *Rosière*, 1,000 fr.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

ESSEX & COMPANY. LONDRES (Angleterre).



LES ÉCHANTILLONS &

UN STOCK IMPORTANT

DE NOS PAPIERS

SE TROUVENT

CHEZ NOTRE AGENT

M. G. HOBE

WALLPAPER PRINTERS.
116 & 114 VICTORIA ST. SW
& ESSEX MILLS BATTERSEA

47, Boulevard de Waterloo
BRUXELLES

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. — POÈMES NOUVEAUX.
L'Archipel en fleurs, de A. Retté. *Domaine de fée*, par G. Kahn.
 — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES A L'ÉTRANGER. — PAYSAGES URBAINS.
 — NOTES DE MUSIQUE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

L'Exposition de la Société des Beaux-Arts.

Exposition non pas mauvaise, mais médiocre. A ce propos, est-ce parce qu'elle est médiocre comme toutes les triennales, qu'on l'intitule *Le Salon*.

On a invité des noms alors qu'on aurait dû uniquement réunir de belles toiles. Des peintres dont les signatures tintent dans une œuvre creuse sont présentés à la rampe comme ces gros diamants imités, mis en vedette récemment dans une vitrine d'orfèvre, Montagne de la Cour. On dit Bonnat, Roybet, comme on prononce Kohinor ou Sancy ou Régent, sans qu'il vienne à l'idée d'aucun homme de goût de prendre un instant au sérieux ces grosses pendeloques fausses, peintres ou pierres. Cela est quelconque, bien que sonore.

De même a-t-on extrait des catalogues hollandais les Mesdag et les Bakkerkorff et les Israëls. Résultat? Des pages veules, des marines couleur torchon séché, des

bibeloteries et des tableautins pour vieilles femmes collectionneuses, des sentimentalités niaises à faire se redresser tout à coup, en guise de protestation, le plus insoucieux des saules-pleureurs. Ni les Willem Maris, ni les Blommers, ni les Klinkenberg ne déterminent le moindre élan admiratif vers leur peinture. On dirait qu'ils ont choisi leurs pages les plus mornes. C'était, certes, une jolie idée que de consacrer une salle aux artistes d'Amsterdam et de La Haye. Malheureusement, au lieu de s'adresser à ceux qui luttent, on a préféré aller vers ceux qui croupissent. Si l'on excepte de ce jugement Bisschop, Haverman et Jacob Maris — et encore ces maîtres apparaissent-ils inférieurs à eux-mêmes — on se persuade que toutes ces toiles neutres, indifférentes, moyennes ont été rassemblées pour n'effaroucher en rien la *bonne société* bruxelloise, pour ne choquer aucune veulerie d'appréciation, pour n'ébrécher aucune bêtise. Et l'intérêt aussi bien que l'enthousiasme, aussi bien que l'emballement soit pour, soit contre, restant en rac, l'inutilité de semblables invitations demeure évidente.

En Belgique, on a mis en ligne Courtens et Alfred Stevens. Le premier connu grâce à une médaille; le second, peintre célèbre, aujourd'hui en pleine décadence. Le polissage de ses marines fait de la mer une énorme futilité. L'Océan devient article de Paris. Médiocrité ici comme ailleurs, médiocrité et quelcon-

querie chez M^{lle} Beernaert, chez M. Cluysenaer, chez M. Clays et même chez M. ter Linden. Quant au brave M. Dell'Aqua, qu'on n'est point parvenu à fourrer assez profondément dans un coin, sa peinture grotesque et ses scènes enfantines étonneraient jusqu'aux gosses les plus idiots des écoles primaires.

A l'avenir, si la Société des Beaux-arts s'entête dans sa déplorable manie de rendre hommage presque uniquement à des noms cotés comme une valeur de bourse ou bien usés par les admirations banales, elle pourra se borner à n'afficher que des cartels.

Il ne faut attendre d'elle rien d'audacieux, rien de spontané, rien de révélateur. Elle dormira et ronflera et la presse quotidienne tressera des couronnes d'articles faciles autour de son chef penché sur l'appui d'un fauteuil où la poussière académique s'apprête à descendre.

Voilà pour l'ensemble de l'exhibition. Quelques peintres et sculpteurs s'y égarent. Ce sont des artistes de mérite. Alfred Verhaeren, sur chevalet, étale un arrangement d'objets variés, très bellement peint, très scrupuleusement poussé, très vivement et heureusement éclairé. C'est une des meilleures œuvres que nous connaissons de ce vrai peintre. Léon Frédéric étend un paysage large, ample, aux belles lignes quoique de ton crayeux; Fernand Khnopff s'affirme en un portrait d'enfant déjà ancien, d'un faire lisse et précis; le *Portrait de la princesse de Chimay* par Gandara profère de l'allure; deux pastels de M. Desvallières, *Repos* et *Réverie*, sont de tonalité harmonieuse et les bruns, et les verts, et les jaunes, et les noirs s'y marient exquisement. Nous aimons moins l'effigie de M^{me} M. G. *Un fragment d'intérieur*, signé Jacques Blanche, sollicite et voisine avec un paysage amusant de couleur, paraphé Binjé. Un Allemand, Otto Scholderer, se prouve intéressant et consciencieux et caractéristique analyste dans le portrait de M. O. Sickers. De même M. Motte, dans son *Étude autopsychique*. Quant aux imposants cartons peints de M. de Lalaing, ils sont froids, austères, secs. De la dimension, oui; de la grandeur, non. Cela est rigide et morne. Il n'y a là rien qui tienne à la vie profonde et la sensation artiste n'y est jamais éveillée.

La sculpture ne compte comme œuvres notables qu'un fragment par Jef Lambeaux et l'*Impérieuse Chimère* de Charles Van der Stappen. Celle-ci s'impose. La tête est savamment et bellement traitée; l'allure est noble et puissante et fine. L'artiste suscite les idées autour de son travail. Il semblait jusqu'à ce jour se confiner dans l'exécution, spécialement, et le « morceau » le requérait avant tout.

L'*Impérieuse Chimère* lui indique une nouvelle route d'art à suivre et l'ouvre devant lui, avec autorité.

Le catalogue comprend 221 numéros.

Les salles sont aménagées par un ébéniste à la mode. Et voilà!

POÈMES NOUVEAUX

L'Archipel en fleurs, de ADOLPHE RETTÉ. — Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.

S'il est, parmi la jeunesse littéraire de Paris, une physionomie de poète intéressante et originale, c'est assurément celle de l'auteur exquis du poème *Une belle dame passa*, M. Adolphe Retté. M. Retté n'est plus un débutant; il en est à son sixième livre et cela suffit à un poète pour son orientation.

Je viens de relire la préface de *L'Archipel en fleurs*. Il s'agit du vers libre et l'auteur y livre quelques menus propos d'actualité toujours.

Il part de ce point: *Le rythme suffit à rendre l'émotion lyrique et peut obtenir son maximum d'intensité, au gré du poète délivré des influences et des règles*, pour éloigner de l'artiste les conventionnelles dispositions prosodiques dont le résultat inévitable est d'affaiblir la force même du poète en restreignant la puissance et la liberté rythmiques.

On se souvient que chez nous, à propos de livres parus en quarante-treize, des discussions surgirent, visant le vers libre et le vers officiellement mesuré. Cela n'aboutit à rien. Aussi sommes-nous d'avis que ces discussions sont presque toujours stériles, chacun s'isolant en son idée et chacun résistant à s'inculquer l'idée de l'adversaire.

M. Retté écrit à propos du vers libre de réelles théories. C'est peut-être intéressant, mais c'est inutile. N'est-ce pas un des nôtres qui répondait à un interviewer: « Les théories importent si peu. Il est dangereux de les émettre et stérilisant de les suivre dès qu'on les a formulées. Il n'y a que les livres, les livres! » Et celui-là nous avait dit: *Le rythme est la marche de l'idée*.

Et n'est-ce pas dans cette parole seule tout ce qu'il y a à dire pour défendre le vers libre? Cela ne suffit-il pas et est-il besoin d'écrire des théories?

Cela n'empêche que M. Retté donne d'excellentes raisons à l'appui de ses dires et que sa préface est toute d'intérêt.

Et le livre en lui-même est une suite de petits poèmes d'allures diverses, d'une musique très douce avec des accords étranges.

Cette pièce: *Sensation*, dédiée à Ivanhoë Rambosson:

N'est-ce pas, crois-tu pas, ce soir,
Que les choses semblent étranges?
Le vent, il vole comme un ange.
Et les lumières ont l'air d'être des reposoirs.

Nos idées, on dirait des bulles
D'une nuance qu'on ne pourrait plus languissante,
Nos idées suivent les belles passantes,
Pour leurs doux yeux dont l'âme est une libellule.

Sur nos lèvres la rosée a des fraîcheurs de fraises,
Les arbres vieux du vieux jardin
Essayent une toujours même cantilène
Et puis se taisent.
Et l'arôme qui flotte au parterre lointain
Nous apporte un enceus d'églises anciennes.

La cantilène commencée que nul n'achève,
L'air embaumé d'un parfum tremblotant,
Nous font, ce soir, doucement somnolents
Et ce battement d'aile autour de notre rêve!

Tout le livre est de cette marche d'âme vaporeuse, infiniment lente et douce, nourrie de visions et de songes en une croisade céleste par à travers les grandes prairies fleuries du rêve, car

Adolphe Retté est tout d'abord un rêveur, un intense et laborieux rêveur. Son dernier livre prouve à nouveau sa fière nature d'artiste et cela suffit à sacrer une fois de plus le poète. P.

Domaine de fée, par GUSTAVE KAHN. Edition de la *Société nouvelle*, Bruxelles.

Amour entier, profond, complet, le poète de *Domaine de fée* l'accepte tel et chante à la fée :

O reine de mes joies et douleurs,
O vous qui surpassez mon hymne de la hauteur
De quelqu'un qui seul est hymne,
Aimez-moi, car je vous aime,
Telle vous êtes
Telle vous serez,
Et mieux que moi qui ne sais
Ce que de moi vous ferez.

Et ce sont des abdications joyeuses, des conquêtes de parure, des offres de diadème, des souverainetés consenties sans réticences, presque avec l'orgueil d'être à ce point soumis. Certes, en un tel livre il y a l'essence de la tendresse agissante et c'est ce qui en fait la force.

Lutte abdiquée en face de la femme, mais reprise vis-à-vis des autres :

Je parerai tes bras de bracelets
Ton cou d'un collier
Tes lèvres de mes lèvres,
Tes cheveux les couronnerai
Des acclamations qu'arracherai
Aux trouvères surpassés.

Ensuite des hymnes et des odes toujours agenouillés devant celle qui les provoque, des trouvailles, des rythmes et des choix de mots fourbis et parfois la simplicité la plus pénétrante :

Je suis celui de ta beauté et rien d'autre,
Le reste des débris du monde n'étant rien
Que nomenclature et que mappemonde
Je suis celui de ta beauté et rien d'autre.

Une très grande préoccupation de musique parfois, d'une sonatine ou d'une romance sans parole. On songe à Schumann. On dirait que telles fins de strophes sont dictées par lui.

Toutes chansons au bois résonneront.
Tous les automnes pâles y béniront
Les idylles des pauvres bûcherons:
Par les lamentos des automnes vert-pâle
Tout le bois, tout le bois rira.

Ce dernier vers semble une directe transcription musicale.

Domaine de fée est donc d'un très authentique et très réel poète, que l'art de cette heure-ci acclame bellement et justement.

Les Bibliothèques publiques à l'étranger.

FAITS A RETENIR ET A MÉDITER
PAR LA COMMISSION DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Budgets et Inventaires.

L'Italie octroie annuellement 1,883,000 francs à vingt-huit bibliothèques. Le budget d'acquisition du British Museum est de 250,000 francs par an, non compris 62,500 francs pour les achats de manuscrits. Cette bibliothèque, qui fut créée au XVIII^e siècle, contient aujourd'hui environ quinze cent mille imprimés. Ce nombre augmente annuellement d'une trentaine de mille.

En la seule année 1893, la Bibliothèque s'est enrichie de 12,729 ouvrages provenant du dépôt légal qui y est effectué.

Aux subsides il faut ajouter les dons et ceux-ci en Angleterre sont d'une grande importance.

On annonçait récemment la vente de la fameuse bibliothèque Althorp, propriété de lord Spencer, ex-vice-roi d'Irlande. Déjà se réjouissaient tous les bibliophiles avides de ne pas manquer leur part au butin. Bien vainement. Un patriote s'est trouvé pour les acheter en bloc et en faire don à l'Etat, qui devra les réunir dans un bâtiment qu'il désignera plus tard. Ce généreux donateur — on estime à plus de six millions de francs la valeur de cette bibliothèque — a désiré conserver l'anonyme.

Sur la situation des bibliothèques en Allemagne voici quelques chiffres se rapportant à l'année 1893 (1).

	Nombre de bibliothèques.	Nombre de volumes.	Manuscrits	Budget annuel en francs.
Prusse	929	12,105,287	98,281	1,190,306
Bavière	491	4,440,705	66,334	288,505
Saxe	404	4,991,911	15,214	209,683
Empire allemand .	1,609	27,091,288	240,416	2,323,100

Voici les crédits annuels alloués en 1892 à quelques bibliothèques allemandes :

Bibliothèque royale, Berlin	fr. 175,000
Munich, Bibliothèque de l'Etat	87,500
Strasbourg, Bibliothèque universitaire	68,750
Hambourg, Bibliothèque de la ville	43,750
Darmstadt, Bibliothèque de la Cour	35,000
Berlin, Bibliothèque universitaire	13,250

L'Etat prussien seul donne annuellement (1892) 1,124,516 fr. à quinze bibliothèques. La Bibliothèque royale « Nutrimentum spiritus » de Berlin contient environ un million de volumes.

Voici maintenant quelques données sur une bibliothèque particulière, celle du Reichsgericht (Tribunal d'Empire) à Leipzig.

De 1870 à 1878, il a été acquis 20,000 volumes; de 1878 à 1880 : + 45,000 volumes; en 1890 + 75,000 (29,285 *Zugangsnummern*). Du 15 octobre 1879 au 30 septembre 1889 on y a consacré en achats 204,883 marks, soit environ 20,500 marks par an. Quant au mouvement des livres, on a communiqué 25,043 livres, dont 7,470 à domicile.

La Bibliothèque du Reichstag, dont la formation est de date toute récente, comprend déjà 82,000 volumes, dont un tiers environ concerne ce que les Allemands appellent les *Staatswissenschaften*, c'est-à-dire le droit, l'administration, les sciences politiques, économiques et sociales. Cette bibliothèque reçoit en outre 700 périodiques et les publications parlementaires et administratives du monde entier.

En France, les crédits annuels pour acquisitions sont pour la Bibliothèque nationale : 181,300 francs, dont 100,000 aux imprimés; pour la Bibliothèque de la Sorbonne, 23,000; pour celle de l'Ecole normale, 15,000.

Les bibliothèques universitaires sont elles-mêmes largement dotées par l'Etat. C'est ainsi que celle de Lille reçoit à elle seule 18,000 francs.

Des 1,000 volumes de 1680 la Bibliothèque nationale est passée en 1893 à 2,600,000; elle possède en outre 85,000 thèses de doc-

(1) Voir *Adressbuch der Deutschen Bibliotheken* du Dr SCHWENKE, année 1893.

torat en médecine, 200,000 morceaux de musique (romances etc.)

En 1868 la salle de travail recevait 23,675 lecteurs qui demandaient 77,713 volumes. Par une progression constante, ces chiffres sont arrivés en 1893 à 117,000 lecteurs et 430,000 volumes. Dans la salle publique, l'accroissement est arrêté depuis 15 ans à 62,000 lecteurs, 80,000 demandes.

Périodiques et journaux.

Au British Museum, s'il n'existe pas de salle de périodiques, par contre il existe une salle spéciale pour la consultation des journaux quotidiens. Des collections complètes sont faites de tout ce qui paraît en Angleterre et des principaux journaux étrangers. C'est, pourrait-on dire, le département de l'histoire contemporaine qui, hélas, ne deviendra que trop tôt celui de l'histoire ancienne.

Le cabinet des périodiques de la Bibliothèque royale de Berlin comprenait en 1892, date du dernier catalogue, 3,799 revues et journaux, tous mis librement à la disposition du public sans qu'il soit besoin de les demander aux conservateurs.

Salles de lecture et salles de travail.

Tout le monde indistinctement n'est pas admis dans les bibliothèques de Paris, Londres et Berlin. Une distinction y est faite entre la salle de lecture et la salle de travail. Cette dernière n'est accessible que sur présentation d'une carte délivrée par l'administration. Les formalités ne sont pas compliquées mais elles suffisent pour écarter les simples lecteurs qui n'ont pas à poursuivre des études particulières. La salle de travail est ainsi fréquentée par des habitués, des personnes connues, présentant certaines garanties de moralité. La conséquence avantageuse de cette sélection s'indique d'elle-même : de plus grandes facilités sont données pour la consultation des ouvrages. A la Bibliothèque royale de Bruxelles il faut demander par bulletin les ouvrages les plus élémentaires, un dictionnaire, un atlas, un annuaire de statistique, une encyclopédie; tout y est enfermé. Au British Museum 20,000 livres choisis parmi les plus usuels de toutes les sciences sont à la disposition des habitués sans qu'ils soient obligés de le demander par bulletins. Ils sont classés méthodiquement en un ordre facile à comprendre, et catalogués à part de manière à guider les moins expérimentés dans leur recherches; des plans coloriés affichés dans la salle indiquent leur classification. Les lecteurs jouissent ainsi d'un précieux avantage et le personnel de la bibliothèque est déchargé d'une grosse besogne. A la Bibliothèque nationale de Paris 9000 volumes sont mis maintenant à la disposition du public : les vols constatés depuis vingt-cinq ans sont insignifiants. A la Bibliothèque royale de Berlin également une dizaine de mille volumes sont rangés sur des rayons auxquels les lecteurs de la salle de travail ont libre accès.

Nous n'insisterons pas sur les progrès réalisés à l'étranger dans le mobilier et l'aménagement des salles de travail. L'éclairage électrique est installé à Londres et à Berlin. Au British Museum la place attribuée à chaque lecteur est spacieuse. Il est absolument isolé de ses voisins et de leurs regards indiscrets. La rotonde, qui a 43 mètres de diamètre et 32 de hauteur, peut contenir 360 personnes. La consultation des grands ouvrages ou des textes à recopier est facilitée grâce à des pupitres articulés. Pendant le jour la lumière vient d'en haut. Un épais linoléum

atténue le bruit des pas et les chaises sont à roulettes pour éviter tout grincement désagréable. Chaque place est munie de tout ce qu'il faut pour écrire. Détail typique : les conservateurs ne se sont pas bornés à prohiber les taches d'encre; ils ont mis les lecteurs à même de les éviter en leur procurant du papier buvard à discrétion. Quand on est fatigué de travailler assis, on peut continuer son travail sur des pupitres debout. C'est le souci permanent de rendre le travail aisé et agréable.

(A suivre.)

PAYSAGES URBAINS

On vient d'établir, au parvis du Palais de Justice, autour du premier grand socle des rampes qui descendent vers la rue des Minimes en si extraordinaire et si grandiose perspective, une palissade destinée à masquer les travaux de placement de la TRÈS BELLE ŒUVRE DE CHARLES VAN DER STAPPEN : *Arribial portant le corps d'Ompdrailles*, inspirée d'un des livres les plus célèbres de LÉON CLADEL, *Le Tombeau des Lutteurs*. Il est à croire qu'elle se détachera sur le grand vide de l'horizon avec autant d'éclat et de netteté imposante que la statue du général Belliard, ce chef-d'œuvre inconnu des Bruxellois indifférents.

Gare à NOS PAUVRES ORMES DU BOULEVARD DE WATERLOO, déjà rendus si malingres par le manque d'eau et l'imperméabilité de la croûte payée et damée de nos voies publiques. Avec la brutale inconscience de l'industrie on chauffe sous leur feuillage naissant d'énormes cuves d'asphalte d'où s'échappent en tourbillons bleuâtres d'affreuses fumées qui vont hâler, cancériser et détruire, vraisemblablement, leurs ombrages. *Caveat Carolus Bulsius consul!*

LES BALCONS FLEURIS (nos balcons fleuris : voir la première idée et les premières campagnes de *L'Art moderne*, ont conquis droit de cité immuable. Partout on s'en occupe *con amore* et ces efforts de la presse et du public nous promettent pour les trois beaux mois d'été une décoration urbaine ravissante, et pour octobre, la beauté de toutes ces fleurs, de toutes ces guirlandes fléchissantes et plus séduisantes peut-être quand elles sont fanées que lorsqu'elles splendent dans le rayonnement de leurs jeunes couleurs.

L'art dans la rue va son train, son bon train d'idée jeune. Rappelons à ce sujet les HARNAIS DES CHARIOTS, camions, tombereaux, véhicules de tous genres, si brillamment ornements à Vienne et en d'autres capitales. Pourquoi ne pas ouvrir un concours là aussi? Quelques-uns de nos grands (et gros) brasseurs s'appliquent déjà à ces raffinements en beaux cuivres et en beaux cuirs. Il serait aisé de transformer tant de hideuses voitures en chars de cortège somptueux en y ajoutant la coloration en tons vifs des roues et des caisses et des brancards.

Notre bon esthète M. Karel Buls a-t-il pensé à la PEINTURE DES VOLETS DES FENÊTRES en capuchon du toit de notre hôtel de ville, à l'instar de Middelbourg et de Nimègue? C'est un complément obligé du gothique de la dernière époque et cela produit un effet charmant, soit qu'on teinte, en deux tons obligés, noir et jaune, ocre et jaune, soit des clepsydres sur ces vilains bois, soit des équerres

superposées, soit d'autres détails héraldiques simples et bien visibles d'en bas. Petite dépense et grand effet décoratif.

Dans plusieurs villes hollandaises LES GRANDS CADRANS DES HORLOGES PUBLIQUES portent des devises qui font promptement penser et éveillent en l'esprit des passants des imaginations mélancoliques et douces. En ce même Middelbourg dont nous venons de parler, autour de la ronde des douze heures fatidiques, s'enroule cette devise grave : PRAETEREUNT ET IMPUTANTUR. A Zierikzee, la solitaire indécise cité insulaire, où l'épée du bon capitaine Mondragon sert de paratonnerre et où, dans le grenier de l'hôtel de ville à incomparable voûte en berceau charpenté, se dresse en son canot de peau de phoques un Esquimau empaillé depuis huit siècles, le carillon dont les clochettes pendent comme des raisins autour de la tour, crie joyeusement au voisinage : SIT TIBI TOTA HORA AUREA. A Groningue, là-bas dans le Nord, dans la septentrionale Frise, patrie des caniches noirs frisés et cordés, quelque Français exilé a laissé en souvenir, accroché aux aiguilles indéfiniment circulantes, ce poétique murmure se mêlant à la cascade des cloches égrenant leurs gazonillis périodiques : NOUS NE MARQUONS PAS LES HEURES, NOUS LES FAISONS OUBLIER.

Le badigeonnage, LE PEINTURLURAGE DES FAÇADES RECOMMENCE. C'est la saison ! c'est la saison ! avant les poussières tourbillonnantes qui gâteraient tout avec leur saupoudrure. Le blanc, le terrible blanc, le blanc cru, le blanc aveuglant, le blanc symbole de la propreté naïve, le blanc ennemi du pittoresque, le blanc fade, le blanc bourgeois, le blanc doctrinaire, le blanc blanc rataplan tambour battant et embêtant, règne, s'étale, s'allonge, se kilométrise impitoyable.

Nous avons souvent dit les joies pour l'œil des façades tons sur tons, où chaque relief, encadrement, linteau, rosace, corbeau, moulure, filet, châssis, chevron, chaperon, est relevé par une teinte plus foncée. Ainsi traité un mur plat prend une animation extraordinaire, se relève en saillies inaperçues, en détails où l'œil se repose. Pourquoi, ô Messieurs les peintres en bâtiments, qui en cela pouvez guider vos clients fort stupides, ne pas leur suggérer cette ornementation esthétique ?

Chose curieuse ! ce sont « les plus grosses légumes » bourgeois qui s'adonnent obstinément à ces débauches d'uniformité irritante. Voir l'hôtel coin de la rue de la Loi et du Boulevard, d'un beau style simple pourtant : il est enfariné de céruse du trottoir à la gouttière. Qui peut bien habiter là-dedans ? Il est probablement aveugle, cet homme !

NOTES DE MUSIQUE

M. Sylvio Lazzari a donné la semaine dernière, pour quelques artistes et critiques, une audition intime de son drame lyrique *Armor et Keld*, qu'il a présenté aux directeurs de la Monnaie.

Bien qu'il soit malaisé d'apprécier par une exécution au piano la valeur d'une œuvre de cette importance, l'impression a été très favorable au jeune compositeur. On pressent une partition d'un sérieux intérêt, fort bien écrite pour les voix, soutenue par un travail polyphonique varié et attachant. La légende poétique que le compositeur a mise en œuvre, teintée de mysticisme, prête aux développements passionnels et contient des pages qui ne peuvent manquer de « porter ».

C'est, avec *L'ervual* de Vincent d'Indy et le *Roi Arthur* d'Ernest Chausson, le troisième drame lyrique français achevé cette année et prêt à être représenté. On ne se plaindra pas du défaut de « nouveautés » intéressantes.

Par suite de l'indisposition d'un de ses membres, le quatuor Crikboom, Angenot, Miry, Gillet a été obligé de remettre sa troisième et dernière séance au 14 mai.

M^{me} Georgette Leblanc ayant été rappelée inopinément à Paris, le concert annoncé pour le 7 mai à la Maison d'Art de la Toison d'or est ajourné.

Ce soir, dimanche, réouverture des concerts du Waux-Hall. Au programme : la transcription du *Vaisseau-fantôme* de Richard Wagner par Léon Jehin ; une valse de Saint-Saëns ; l'ouverture de *Patrie*, de Bizet ; les airs de ballet de la *Reine de Saba* de Gounod ; *Scène alsacienne* de Massenet et *Au Village* de Benjamin Godard.

M^{me} Cousin, pianiste, donnera mardi prochain, à 8 heures du soir, avec le concours de MM. Enderlé, violoniste, et Schoofs, violoncelliste, une audition à la Salle Ravenstein.

Pour rappel, M. Félix Mottl, l'éminent chef d'orchestre de Carlsruhe et de Bayreuth, dirigera le 19 mai, à 2 heures, la quatrième matinée des *Nouveaux Concerts* au Théâtre de l'Alhambra.

Répétition générale la veille, à la même heure.

Billets chez MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 43.

Le programme du concert que dirigera à l'Alhambra, le 26 mai, M. Vincent d'Indy sous les auspices des *Nouveaux Concerts*, promet d'offrir, par la nouveauté et la variété des œuvres, un très grand intérêt artistique. On y entendra notamment, pour la première fois à Bruxelles, la Symphonie inédite d'Ernest Chausson qui remporta à Paris à la *Société nationale de Musique* un très vif succès.

M. Théo Ysaye exécutera les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre de César Franck, dont la première exécution à la *Libre Esthétique* donna à tous les auditeurs le désir de réentendre cette œuvre charmante. Première audition du *Clair de Lune* de Vincent d'Indy et de *Dansons la Gigue !* de Charles Bordes, deux compositions pour chant et orchestre interprétées par M^{me} Georgette Leblanc.

En première audition également, le poème symphonique *Les Landes* de Guy Ropartz, la *Pavane* et un fragment de *Caligula* de Gabriel Fauré, les *Danses béarnaises* de Charles Bordes, *Habanera* (inédite) de Chabrier, etc.

Le bureau de location pour ce concert extraordinaire est ouvert chez MM. Breitkopf et Härtel.

Nous avons annoncé dernièrement la formation d'un cercle qui sous le titre *Art et Charité* se propose de donner au profit d'œuvres de bienfaisance des auditions de musique vocale et autre, spécialement de nos compositeurs nationaux. Le premier concert de cette nouvelle association aura lieu, sous la direction de M. H. Thiébaud, le 23 ou le 24 courant, au bénéfice des victimes des accidents du travail. On y exécutera des chœurs pour voix de

femmes de César Franck, Emile Mathieu, Jan Blockx, etc. Divers solistes se feront entendre à cette intéressante séance.

Le Quatuor liégeois (MM. Gémnick, Robert, Engelbert et Gillard) donnera mercredi prochain, au foyer du Conservatoire de musique de Liège, sa quatrième séance de musique de chambre avec le concours de M. César Thomson. Au programme : le 2^{me} Quatuor à cordes du comte de Stainlein-Saarenstein, la *Folia* de Corelli et le XV^{me} Quatuor de Beethoven.

La distribution des prix à l'École de musique de Verviers aura lieu dimanche prochain, à 8 heures du soir. A cette occasion, M. L. Kefer organise un superbe concert avec le concours de M. Henri Seguin, du théâtre de la Monnaie. Au programme : la Symphonie pastorale, l'air d'Agamemnon d'*Iphigénie en Aulide*, le Concerto pour alto et orchestre de Mozart, l'*Adagio* pour quatuor et orchestre de G. Leken et, de Wagner, le Chœur des Fileuses et la Ballade du *Vaisseau-Fantôme*, les Adieux de Wodan à Brunnhilde, la scène finale du *Crépuscule des Dieux*.

M^{lle} Irma Sethe s'est fait entendre avec un très grand succès le 23 avril au sixième concert symphonique de Wiesbaden. Les journaux sont unanimes à louer, en même temps que son étincelante virtuosité, sa parfaite compréhension musicale et le goût avec lequel elle a interprété les œuvres inscrites au programme : Concerto de Bruch, *Sarabande* et *Gigue* de J.-S. Bach, *Abendlied* de Schumann et *Tarentelle* de Wieniawski.

Le succès de la jeune artiste est d'autant plus significatif que le public de Wiesbaden a vu défiler cet hiver quelques-uns des maîtres du violon : Joachim, Heermann, Sarasate, Halir, Burmester, etc. Wiesbaden est, on le sait, un des centres musicaux de l'Allemagne.

Memento des Expositions

BERLIN. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} mai-29 septembre. Commission sur les ventes : 7 %. Renseignements : Secrétaire de l'Exposition des Beaux-Arts, Landes Ausstellungs Gebäude, Berlin N. W.

CALAIS. — Société des Amis des arts. 1^{er} juin-1^{er} octobre. Envois : 25 avril-10 mai. Dépôt à Paris (même date) chez Pottier, rue Gaillon, 14. Gratuité de transport pour les invités. Commission sur les ventes, 5 %.

DOUAI. — Société des Amis des arts. 7 juillet-4 août. Envois : 20-30 juin. Dépôt à Paris (même date) chez Dupuy-Vildieu, 5-8, rue de l'Ecliquier. Gratuité de transport sur le réseau du Nord pour les invités.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet ; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition internationale d'art photographique. Envois avant le 15 mai à M. le président de l'Union artistique, rue Négrier, 36^{er}, Lille.

MUNICH. — Troisième exposition internationale de la Sécession. (Union artistique de Munich). 1^{er} juin-31 octobre. Envois : Notices, 1^{er} mai ; œuvres, 15 mai au Palais de l'Exposition, Prinz Regentenstrasse, 8, Munich. Commission de 10 % sur les ventes. Gratuité de transport pour les œuvres des membres correspondants et, en général, pour les envois admis par le jury.

PARIS. — Deuxième exposition des *Miniaturistes et entumi-*

neurs de France (Galerie Georges Petit, rue de Sèze). 15 mai-15 juin. Droit d'exposition : 20 francs. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : M. Labitte, président de la société.

STRASBOURG. — Exposition rétrospective d'Alsace-Lorraine. 1^{er} juillet — 15 octobre. Emballage, assurance et transport aux frais de l'Exposition. Renseignements : M.-A. Ritteng, président du Comité, à Strasbourg.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Envois : 27 mai-1^{er} juin à M. Bercy, secrétaire général de l'exposition, au Palais de Versailles.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir pour le Musée des Arts décoratifs les objets d'art suivants, exposés au Salon de la *Libre Esthétique* : BIGOT. Vase à coulées bleues et jaunes (grès flammé). — DAUM. *L'Âme du vin*, vase en verre ciselé, intaillé et gravé. — DAMMOUSE. *Iris* (grès flammé). — DELAHERCHE. Frise décorative (id.). — J.-M. DENT. Deux volumes de la collection *The Temple of Shakespeare* (impression et reliure de J.-M. Dent). — J.-J. COBDEN SANDERSON. *Utopia*, par Sir Thomas Moore (impression de William Morris, reliure au petit fer de Cobden Sanderson). — J. POWELL. *Charlton* (verre gravé). — *Marguerite* (id.). — *Fortuna sequatur* (id.). — O. COPPENS. Vase (poterie lustrée et flammée). — SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Grand vase (céramique de Virginal). — Vase à fleurs émaux verts (id.). — Cruchon à liqueurs émaux bleus et blancs (id.).

Mentionnons aussi, pour clore cette dernière liste, l'acquisition, par un particulier, du tableau d'HENRY DE GROUX, *Le Charnier*.

Il paraît que l'article de la *Fédération Artistique* (?) auquel nous avons donné une place d'honneur dans nos « Documents à conserver » était UNE BOMBE LANCÉE D'UNE MAIN VIRILE ET BELGE (sic).

C'est son auteur qui l'affirme, en cette langue macaco-marolienne dont il garde pieusement le secret.

Eh bien, vrai, Monsieur l'artificier, nous ne nous en étions pas doutés. La poudre devait être mouillée, et la mèche... éventée!

Puisque la *Fédération* aime les métaphores, disons que notre riposte a été UN COUP DE BISTOURI DANS UNE POCHE A FIEL et parlons d'autre chose.

Elle se plaint, la bonne dame, de n'avoir pas vu son article reproduit immédiatement et cherche dans ce retard de ténébreuses machinations.

Elle est bien impatiente et bien gouluée! Une autre fois, nous tâcherons de la servir plus tôt. Mais pour l'instant, malgré notre bonne volonté, nous avons dû donner le pas aux articles d'actualité immédiate, et notre « Document à conserver », composé au commencement de mars, est resté sur le marbre jusqu'en avril.

Il n'en a pas moins produit son effet, à en juger par la colère de la dominière.

L'indisposition persistante de M^{me} Armand a obligé la direction de la Monnaie à engager, pour quelques représentations, des contractants étrangers. C'est ainsi qu'elle a fait entendre, à deux reprises, dans le *Prophète*, M^{lle} De Cré, du Théâtre d'Anvers, dont la voix bien timbrée et l'intelligence artistique ont été très appréciées, puis, dans *Samson et Dalila*, une autre de nos compatriotes, M^{me} Héglon, de l'Opéra de Paris.

La plastique et la voix de M^{me} Héglon conviennent fort bien à l'héroïne de Saint Saëns. L'artiste a donné une belle allure à Dalila et son interprétation, bien qu'un peu froide, a été remarquable, au premier acte surtout. Le contralto de M^{me} Héglon est plus lyrique que dramatique. Si la ligne du rôle est correctement dessinée, la couleur paraît souvent un peu effacée. On retrouve dans l'expression la tradition constante de l'Opéra : plus d'acquis que de spontanéité, des préoccupations manifestes d'école dans le geste, dans l'attitude. L'articulation est excellente, ce qui, pour

nos compatriotes surtout, est une qualité assez rare pour mériter une mention particulière.

Le cercle dramatique *L'Idée*, dont nous avons annoncé la constitution récente, a donné, dimanche dernier, à la salle de l'*Union*, son premier spectacle. Au programme : *Arlequin sauvage*, une comédie humoristique du XVIII^e siècle qui raille avec quelque lourdeur, mais en traits satiriques parfois aigus, les hypocrisies et les injustices de notre civilisation. La bonne volonté des organisateurs est si louable qu'il serait cruel de critiquer la naïveté de l'interprétation. Ce Théâtre Libre embryonnaire avait réuni un auditoire nombreux et sympathique qui a souligné d'applaudissements enthousiastes les passages d'actualité qui fourmillent dans la pièce de Delisle de la Drevetière, justifiant le choix des fondateurs de *L'Idée*.

Les Imaigiers et Rhapsodes du *Cénacle* offriront demain, à 8 heures, leur première soirée à la Presse en leur local privé, 53, Galerie du Commerce.

Mercredi et jeudi prochains, M. Dieudonné, du Théâtre du Vaudeville, la petite Parfait, de la Comédie française, M. Ch. Baret et sa troupe donneront deux représentations au Théâtre du Père.

Le spectacle se composera de *l'Engrenage*, comédie nouvelle en 3 actes de M. Brieux, d'un intermède et de *la Fille bien gardée*, comédie en 1 acte. Prix ordinaire des places.

Voici l'ordre des spectacles que donnera M^{me} Sarah Bernhardt au Théâtre de la Monnaie : *Gismonda* de Victorien Sardou, jeudi 9 mai, vendredi 10, samedi 11, dimanche 12 et lundi 13 ; *la Femme de Claude* d'Alexandre Dumas, mardi 14 ; *la Dame aux Camélias*, le jeudi 16 ; *Iseult* d'Armand Sylvestre et Eugène Morand, vendredi 17, samedi 18 et dimanche 19.

Gismonda a reçu la distribution suivante :

Gismonda, duchesse d'Athènes, M^{me} Sarah Bernhardt ; Almerio, MM. Guitry ; Zacharia France, Deval ; l'évêque Sophron, de Max ; Stradella, Angelo ; Jacques de Lusignan, Deneubourg ; Gregoras, Montigny ; Dom Bridas, Chamerois ; Giustianiani, Laroche ; Léonard de Tocco, G. Monrose ; Jacques Crespo, Duluard ; Basilidès, Gérard ; Mataxas, Piron ; Christofano, Lacroix ; Simonetti, Castelli ; Pasquale, Girod ; Thibé, M^{mes} Marthold ; Dounata, Marie Grandet ; Léonarda, Valdey ; Agnello, Seylor ; Cypriella, Bellanger ; Andrioli, Berthilde ; Tiberio, Desvergers ; Epiphane, Berthier ; Perielès, Gournay ; une nonne, Boulanger ; id., Lacroix ; id., Resny ; Francesco, la petite Deschamps.

« Venise » annonce l'arrivée imminente de la Fanfare des bersagliers de Ferrare (40 instrumentistes), de 60 mandolinistes, guitaristes et accordéonistes napolitains, de 40 chanteurs et danseurs romains, de 30 choristes milanais, de 30 vendeuses, de 20 gondoliers, etc., qui donneront une singulière animation à la ville qui s'élève dans les plaines de Tour et Taxis.

Une mésaventure désagréable vient d'arriver à un de nos jeunes artistes, M. Julius Potvin, fils de l'écrivain connu. Il avait envoyé à Paris, au Champ de Mars, un grand tableau intitulé *Sans Travail* et à Berlin, à l'Exposition internationale, une nature-morte. Cette dernière toile a été admise à l'exposition, où elle est très favorablement appréciée. Mais son œuvre principale, qu'il avait réservée pour le Salon de Paris, s'est égarée. En vain a-t-on fait des recherches partout. L'avis d'envoi seul est parvenu au comité et le tableau n'a pu être retrouvé jusqu'ici.

Le Théâtre Libre donnera demain, lundi, son septième spectacle de la saison. Au programme : *L'Argent*, comédie en quatre actes, en prose, de M. E. Fabre.

Le prochain spectacle du Théâtre de l'Œuvre passera mercredi. Il se composera de : *L'École de l'Idéal*, trois actes, en vers, de Paul Verola et de *le Petit Eyolf*, trois actes, d'Ibsen, traduction de M. le comte Prozor.

Les plus récents *Hommes d'aujourd'hui* parus chez Vanier : Lucien Hubert, poète, écrivain, orateur ; dessin de F. Fau, texte de R. Barjean, et H. de Sta (Henri de Saint-Halary) dessinateur, peintre et caricaturiste, dessin de Luque, texte de Vanier.

La Coupe, un nouveau périodique universel, vient de paraître à Montpellier (Direction : M. Joseph Loubet, 11, rue Logis-Saint-Paul). Il s'annonce en ces termes :

« Quelques nouveau-venus s'affirmeront ici, groupés auprès des plus nobles artistes de ce temps.

La Coupe sera moins une Revue qu'un Recueil périodique d'art et d'éthique.

Elle paraîtra très régulièrement, durant onze mois ; le douzième fascicule d'illustrations (réservé aux seuls souscripteurs) clora la publication.

Nous attendons aide de tous nos amis et des jeunes surtout, à qui nous ferons ici très large place.

En exergue, chacun des numéros mensuels dira notre admiration profonde pour deux de nos Maîtres, non par de vides périodes laudatives, mais par l'unique et précieuse évocation d'art que suscitera leurs noms.

Au seuil, Frontispice des plus merveilleux, *Aurore et Fleurs*, voici : Henri de Régnier. — Albert Samain. »

Un des doyens de la littérature contemporaine allemande, Gustave Freytag, vient de mourir à Wiesbaden. Il était né le 13 juillet 1816. D'abord professeur d'université, il débuta dans la littérature par un volume de petits poèmes ; il dirigea pendant quelque temps une revue, ce qui ne l'empêcha pas de représenter la ville d'Erfurt au Reichstag jusqu'en 1870.

Les nombreux ouvrages de Freytag, peu connus du reste du public français, comprennent des romans, des pièces de théâtre et des récits historiques. Une comédie de mœurs, *Les Journalistes*, donnée en 1854, eut un énorme succès. Son roman *Soll und Haben (Doit et Avoir)*, publié l'année suivante, fut un des plus grands succès littéraires du siècle.

Lire dans *l'Ermitage* (livraison de mars) l'intéressante étude consacrée par M. Fernand Weyl au sculpteur Jean Dampt, dont la bague *La Chimère qui nous dévore le cœur* a été exposée au Salon de la *Libre Esthétique*. Dans la même livraison, un article très documenté sur le peintre Arnold Boecklin.

Samtiden, populaert tidsskrift for litteratur og samfunns sporgmaal, utgivet af GERHARD GRAN. Sous ce titre paraît à Berges (Norvège) une revue mensuelle dont nous recevons quelques livraisons. Elles révèlent un esprit progressiste que nous nous plaisons à constater. Citons parmi les articles principaux : une étude de Georges Brandès sur Shakespeare, une notice sur le poète suédois C.-J.-L. Almgvist par Ellen Key, une analyse de *Petit Eyolf* d'Ibsen par Thorval Klavenaes, la traduction d'une étude de Paul Berthon sur l'art décoratif en France, etc.

On sait qu'il existait à Vienne un « Musée Wagner », comprenant un grand nombre de curiosités, de pièces manuscrites, de souvenirs, de collections d'articles et de livres ayant trait au maître de Bayreuth. Cette curieuse collection avait été réunie par M. Oesterlein. Celui-ci n'ayant plus les moyens de continuer à administrer son musée, avait offert de le céder pour 125,000 francs à la ville de Bayreuth, puis à la ville de Leipzig, lieu de naissance du maître. Aucune offre sérieuse ne s'étant produite, M. Oesterlein était entré en négociations avec un syndicat américain. Finalement, la ville d'Eisenach a fait des offres qui ont été acceptées. Le « Musée Wagner » sera transporté prochainement dans la capitale de la Thuringe. L'administration municipale a offert le bâtiment et le Dr Kürschner remplira gratuitement les fonctions de conservateur. M. Oesterlein recevra 100,000 francs de sa curieuse collection.

Il est question aussi de fonder une société sous le nom de « Wagner Gesellschaft », qui fera connaître la valeur du musée wagnérien par la propagation d'écrits, de brochures et de catalogues.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 20 fr. — Edition ordinaire. France : 10 fr. — Union postale :
12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en
livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle
renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et
artistique.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 455, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ŒUVRE ARTISTIQUE. — LES REPOIRS DE LA PROCESSION, par Saint-Pol-Roux. — " TANNHEUSER " A L'OPÉRA. — THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. *Le Petit Eyolf*. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES A L'ÉTRANGER (*suite et fin*). — EXPOSITION A. DANSE ET G. GOEMANS. — LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS. — PETITE CHRONIQUE.

L'Œuvre artistique.

Les mouvements d'art semblent avoir une vie organique. Ils naissent, se développent, grandissent, se multiplient. Née d'hier, la renaissance des industries artistiques s'épanouit en fleurs de soleil et de joie. Elle enfonce partout ses racines, et tandis qu'en France, en Angleterre, la vie quotidienne s'illumine de son éclat, la Belgique en pénètre peu à peu la beauté. Les artistes comprennent la force qu'elle recèle, l'action sociale directe qu'elle est appelée à exercer. Et les meilleurs d'entre eux secondent de leurs efforts les artisans qui se consacrent à la magnifier.

Après Bruxelles, Liège s'associe à l'évolution. Liège, la ville indifférente à l'art neuf, hostile à ceux qui le profèrent, demeurée rivée jusqu'ici aux préjugés provinciaux, aux admirations de commande, aux formules immuables. Quel effort pour réaliser l'œuvre dont nous

avons salué samedi l'éclosion ! Quelle somme de bonnes volontés accumulées, quel persistant et patient labeur ! Il faut hautement louer le groupe d'artistes et d'esthètes désintéressés qui ont si courageusement entrepris de secouer la torpeur de leurs concitoyens. L'exposition d'objets d'art qu'ils ont ouverte au Casino Grétry et dont plusieurs conférenciers feront le commentaire pratique tandis que des auditions musicales compléteront cette audacieuse manifestation d'art jeune, est vivante, d'une extrême variété et demeure, dans son ensemble, homogène et attachante. Sans parti pris d'école ni de tendances, préoccupés uniquement de montrer les diverses applications de l'Art à la Vie, les organisateurs — parmi lesquels M. Gustave Serrurier s'est particulièrement dévoué — ont invité, en Belgique et à l'étranger, les artistes qui ont contribué à l'efflorescence des « arts mineurs ». Ils ont réuni une centaine d'exposants, dont chacun aligne un contingent notable. Constantin Meunier, Ch. Van der Stappen, Fernand Khnopff, Paul Du Bois, Léon Dardenne, J. De Rudder, Ph. Wolfers, Fernandubois, V. Rousseau, A. Craco, G. Combaz, P. Braecke, Omer Coppens, Edouard Duyck, Adolphe Crespin, Emile Fabry, Paul Hankar, L. Herremans, Georges Morren, M^{me} Elisa Beetz, la *Société anonyme L'Art* voisinent avec les Anglais Walter Crane, Anning Bell, Georges Frampton, C.-R. Ashbee, J. Guthrie, A.-J. Gaskin, Lewis Day, Chr. Wall,

R.-A. Briggs, L. Housman, Heywood Sumner, Ed. Ingram Taylor, Miss Diana White; avec les Français Alexandre Charpentier, Jules Chéret, Bourdelle, Delaherche, Dalpayrat, Desmait, Lachenal, R. Wiener, Vallotton, Daniel Vierge, Ringel d'Illzach, P. Roche, Paul Ranson, Hermann Paul, Alexandre Lunois, Maurice Heyman, Jossot, Jeannot, H. Guérard, Dulac, Delatre; avec M. et M^{me} Vallgren, les délicats sculpteurs suédois; avec les Hollandais Mouljn et Van Hoytema; avec cet étonnant Alsacien Joseph Sattler, dont les curieuses restitutions de vieux bois ont excité à Bruxelles une si vive curiosité. Les vitrines sont pleines des éditions de luxe de William Morris, de Georges Allen, de John Lane, des lithographies humoristiques d'Ibels et d'Henri de Toulouse-Lautrec, et les verres de James Powell disputent le pas aux verreries d'Ernest Léveillé, auxquels le Val-Saint-Lambert fait, en exposant pour la première fois un choix de pièces d'art, une concurrence sérieuse.

Nous nous abstenons d'entrer dans le détail de cette intéressante exposition, la majeure partie des objets qui la composent ayant été vus à Bruxelles, notamment au Salon de la *Libre Esthétique*. Mais il importe de mentionner spécialement le petit groupe d'artistes liégeois qui contribuent, par leurs œuvres autant que par l'organisation de ce Salon de choix, à l'initiation du public.

Ce sont, outre M. Gustave Serrurier, qui expose quelques meubles d'un dessin sobre et harmonieux, MM. Emile Berchmans, Armand Rassenfosse et Auguste Donnay.

On a admiré à la *Libre Esthétique*, du premier, une tapisserie décorative d'une jolie composition allégorique et quelques lavis destinés à la reproduction, comme le sont les lithographies en couleurs de la *Fitzroy picture Society*. M. Emile Berchmans complète cet envoi à l'*Œuvre artistique* par une série de dessins au trait qui le montrent en possession d'un métier sûr et d'une vision personnelle. Citons spécialement ses projets d'*Entrées de serrures* dont quelques-unes habilement modélées par son frère, M. Oscar Berchmans, qui expose, de son côté, un *Coffret* en bronze et argent, un *Cadre de miroir* en étain, un *Flambeau* en bronze et une *Frise décorative*.

M. Rassenfosse s'applique avec succès à l'illustration. Il a approfondi toutes les techniques des procédés de reproduction et acquis une expérience qui donne à ses vignettes, à ses croquis typographiques, à ses affiches, à ses *Ex-libris* une réelle valeur d'art. Parmi ses compositions les plus intéressantes, notons la couverture qu'il a dessinée pour le catalogue de Val-Saint-Lambert et les illustrations des œuvres du poète Defrecheux, actuellement sous presse.

Ces dernières sont complétées par M. Auguste

Donnay, chargé avec M. Rassenfosse de la décoration du petit livre auquel l'éditeur Bénard donne tous ses soins. Les deux artistes se sont si exactement assimilés le style adopté, ils ont eu une conception d'art si identique que l'ornementation aura une homogénéité parfaite.

L'exposition de M. Donnay est importante et variée. Elle montre, sous ses divers aspects, l'art délicat du jeune artiste, soucieux d'harmonies assourdies, de lignes pures, de sentiment intime. C'est bien l'âme wallonne qui chante en ces œuvres discrètes, au coloris paisible, aux formes simples, naïves et douces comme des mélodies populaires.

L'envoi des trois artistes liégeois donne au Salon de l'*Œuvre artistique* un intérêt spécial et inédit. Il convient de mentionner aussi l'École des Beaux-Arts de Glasgow, dirigée par M. F.-H. Newbery, qui révèle dans ses dessins d'architecture, de tissus, de papiers peints, de vitraux, de tapis, d'affiches, etc. et dans les objets en métal exécutés par les élèves, un esprit de progrès et d'initiative qu'il est rare de rencontrer dans les académies.

Cet envoi sera, souhaitons-le, comme d'ailleurs l'ensemble de l'Exposition, d'un exemple salubre. Il ouvrira à l'industrie artistique liégeoise, jadis si florissante, une ère nouvelle.

LES REPOSOIRS DE LA PROCESSION

PAR SAINT-POL-ROUX; tome I^{er}. Un volume de 225 pages, édition du *Mercur de France*, Paris.

Quand j'ouvre un livre, mon esprit assoupi, baignant dans un milieu moyen, ordinaire, se demande :

De quel linceul-prétexte, coloré d'artifice, cet auteur aura-t-il revêtu son absence d'âme? — car la grande majorité des gens et des livres n'ont pas d'âme — et c'est alors avec cette impertinente et laborieuse faculté qu'on nomme ingéniosité, qu'il me faut, en sommeillant le moins possible, leur découvrir un masque vivant.

En ouvrant *les Reposoirs de la Procession* j'aguissai donc mon ingéniosité.

Mais elle fut déroutée.

Pour commencer, elle ne vit rien, elle ne put s'accrocher à rien, à aucune particularité amoindrissante; elle était devant un bloc compact et véridique qu'il ne lui était pas donné d'entamer.

Il fallut bien qu'elle disparaisse et que je morde à pleines dents, avec une satisfaction de réveil actif, dans une réalité sensible.

Il y avait là quelqu'un; une âme, une âme qui se confessait profondément, à travers le cri, la couleur et le mouvement des choses.

On dirait que chacune des courtes peintures de ce livre représente l'auteur, s'arrêtant, dans sa vie, chaque fois que les choses ont parlé assez haut pour que leur voix lui ait paru « une voix qui crie dans le désert ».

Les Reposoirs de la Procession : Les livres, dit l'auteur, « relevant de ce titre collectif, réunissent les tablettes où sont consi-

gnées les variées impressions de la route étrange. Sorte de mémoires des sens, du cœur et de l'esprit, ces miscellanées sans date où j'ai commenté l'intimité de Dieu, les mobiles des spectacles inertes, et les drames de la chair et de l'âme. « Ma récompense serait que cette orchestration de litanies et de lamentations, d'heurs et de tourments, d'humilités et d'orgueil, de réticences et d'aveux, mit en clair relief mon âme, ma pauvre âme en quête de meilleur. »

Ces « moments de vie » sont comme une fable profonde dont la beauté serait déjà entière avant même qu'on en déduise le sens; car les poètes sont peut-être supérieurs seulement parce qu'ils voient que « les choses morales obéissent aux mêmes lois que les choses physiques ». Parce que, aussi, la séparation — presque enfantine de pédantisme — des choses en *choses morales* et *choses physiques* n'existe pas pour eux. Ils voient l'essence *une* des choses sous leurs apparences et ces lois qu'ils contemplent leur semblent aussi belles dans la cohésion des molécules d'une goutte d'eau que dans l'union forcée des esprits qui ont compris une même vérité.

Par un reste d'habitude qui fait que nous estimons « l'âme » et le sens spirituel des choses plus que les choses elles-mêmes, nous cherchons, trop vite, le symbole de ces notations. Mais des poètes comme Saint-Pol-Roux nous montrent la puérilité de nos prétentions, et que cette voix des choses belles suffit en elle-même; elle est plus morale que les symbolismes que nous y ajouterions.

Quoi de plus reposant que cette éclatante « carafe d'eau pure éclairant un bouge noir où l'on va boire du vin rouge »? et la sensation de cristalline pureté qu'elle nous donne, ainsi encadrée, n'est-elle pas suffisamment rafraîchissante et salutaire, sans que nous ruminions sur les possibilités de sa traduction en langue psychique?

Les choses suggèrent à Saint-Pol-Roux des comparaisons et des associations d'idées tellement spéciales et neuves que l'esprit a quelque peine à le suivre au premier moment, et l'on pénètre lentement cette originalité, pour la seule raison qu'il y a beaucoup à pénétrer.

Écoutez ces reproches du passant à la « soif » qui a tari un puits :

« Infâme, criai-je, qui pus tarir l'immense fleur miraculeuse, et te fis rabats et baudriers de joie avec les perles de son supplice lent!... »

— Sa vie n'était-elle pas de mourir perle à perle? objecta la Soif-de-ce-pays.

— Rouge étendard de l'égoïsme!

— Pas plus égoïste ne fus qu'il ne fut prodigue. Son orgueil était fait de gosiers éteints. Et si ce puits te semble chagrin, c'est des rares pistils laissés par mon respect final en son calice d'ombre. »

Le passant boit la dernière goutte que contenait le puits. — Alors un crapaud, crachat énorme où se conservent des syllabes, coassait :

« Assassin!

« Je compris!

« Follement je m'enfuis, n'osant me retourner vers le puits, grand œil aveugle désormais. En la forêt sombre où j'allai m'effacer, un oiseau rare chanta :

« Le puits est mort joyeux de t'avoir fait plaisir, et je viens t'offrir sa gratitude intarissable. »

N'est-il pas hautement et joyeusement glorieux ce *Trépas du Puits*, du puits dont l'orgueil était fait de gosiers éteints?

Dans « l'Âme insaisissable », quel beau rêve orgueilleux de poète, qui voit devant les simples son âme prendre forme et danser jusqu'à ce qu'ils l'aient tant admirée qu'ils désenchaînent leurs yeux pour les jeter dans sa sébille, ne voulant plus rien voir d'autre pour mieux enfermer en eux la mémoire de cette forme qui était une âme.

Effrayants, tragiques, ces « deux Serpents qui avaient bu trop de lait », et qui étaient les deux bras de l'amante emprisonnant le cou du poète.

Livre plein de choses à méditer, à relire, à laisser revivre, en images, dans l'esprit où il fait surgir un essaim de visions que nul n'avait encore évoquées.

Prose animée, colorée, sonore comme des vers, vraie poésie sans rime ni rythme, tant les mots ont l'air d'avoir été pris comme des verres de couleur qu'on regarde au soleil pour les mettre à l'angle où ils donnent le plus d'éclat et de rayons.

Tannhäuser à l'Opéra.

C'est demain que Paris réparera solennellement le meurtre artistique de 1861. Le voyage d'expiation a été long, mais la cérémonie sera d'autant plus imposante. Les bâtons des pèlerins reverdiront et le pardon s'étendra à tous ceux qui ont fustigé le chef-d'œuvre.

La répétition générale pour la critique, à laquelle nous avons assisté jeudi dernier, fait pressentir une allégresse générale. Déjà les alleluias ont retenti, montant pieusement en chœurs liturgiques. Jouvin, Albert Wolff, Pontmartin en ont dû tressaillir de joie. Leur purgatoire va prendre fin. L'heure de la délivrance est proche.

C'est aux grands prêtres de l'Opéra qu'on a confié la mission sacrée : à Ernest Van Dyck, à Rose Caron, à Renaud, à Delmas, à M^{lle} Bréval. Ils apportent à l'exercice de leur ministère une onction, une ferveur, une foi admirables. Dans aucune de ses créations précédentes, Van Dyck n'a eu une pareille autorité, et jamais sa voix n'a été plus belle et plus enveloppante. M^{me} Caron a composé une Elisabeth infiniment touchante. Très femme et très princesse au deuxième acte, elle porte en elle, au troisième, une douleur poignante exprimée en gestes lents d'une sobriété qui en double l'effet. Le rôle étant principalement écrit dans la demi-teinte, on devine ce que l'artiste a pu y mettre de charme et d'émotion. Renaud chante l'amour chaste de Wolfram d'Eschenbach d'une voix merveilleusement pure. Il phrase et articule avec un art si pénétrant qu'à la fin de chaque période les applaudissements éclatent spontanément, enthousiastes et unanimes. Delmas est un beau et aristocratique landgrave, à la voix pleine, à la diction nette; il complète une interprétation de premier ordre, très supérieure à celles de *la Valkyrie* et de *Lohengrin*, et qui assure à *Tannhäuser* un succès triomphal. M. Taffanel conduit avec quelque nervosité l'orchestre et précipite les mouvements du premier acte. Les chœurs chantent juste, les chœurs d'hommes surtout, qui ont donné aux pèlerins un beau caractère. Et n'était la puérilité de certains détails de la mise en scène, rivée aux pires traditions, l'ensemble du spectacle serait irréprochable.

Elle demeure vraiment belle et impressionnante, cette partition qui marque si clairement la transition des formules de jadis au drame lyrique moderne. Tout l'art de Wagner y est concentré, depuis l'italianisme de *Rienzi* jusqu'aux splendeurs mystiques de

Parsifal. En dehors des pages qui conservent, à travers l'évolution de nos idées, une beauté tragique que les œuvres postérieures du maître n'ont pas dépassée, elle a une sorte d'intérêt rétrospectif qui la rend attachante et justifie sa reprise. Dans son romantisme, dans l'ingénuité de telles de ses formules, dans son essence mélodique, elle apparaît auréolée d'une grâce exquise. Et l'admirable poème qui la porte soutient jusqu'au bout l'intérêt, même pour ceux que ne satisfait plus entièrement la trame musicale. Dans le cycle des ouvrages de Wagner, elle s'enchaîne si logiquement qu'elle paraît indispensable à la compréhension — j'allais dire à l'existence — des autres.

La reprise de *Tannhäuser* s'impose à Bruxelles pour la saison prochaine. Malgré l'initiation plus complète de nos compatriotes en matière musicale, l'œuvre ne peut manquer d'exciter le plus sympathique intérêt et de retrouver le succès qui l'accueillit en 1872. Si l'on peut, comme il en est sérieusement question, s'assurer le concours d'Ernest Van Dyck, le plus parfait *Tannhäuser* qui soit apparu sur la scène, nous aurons quelques représentations de haut intérêt qui rachèteront les erreurs passées et ramèneront au théâtre ceux qui s'en sont désintéressés.

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

Le Petit Eyolf, d'H. Ibsen.

La troupe de M. Lugné-Poe a représenté pour la première fois, au Théâtre des Menus-Plaisirs, vendredi passé, le poignant drame d'Ibsen que nous avons tout récemment analysé en détail. L'impression causée par cette belle œuvre a été profonde et l'interprétation que lui ont donnée les artistes, bien qu'un peu conventionnelle et imprégnée des traditions invétérées dans la Maison, a été remarquable. On s'obstine à voir dans le *Petit Eyolf* une conception inférieure aux *Revenants*, à *Rosmersholm*, au *Canard sauvage*. Œuvre de vieillesse, dit-on. Répétition d'effets déjà utilisés, action languissante, caractères d'exception succédant aux observations d'humanité si énergiquement condensées dans les drames précédents.

Il nous paraît, au contraire, que le *Petit Eyolf* mérite de prendre place à côté des plus belles créations du génie d'Ibsen. Les symboles en sont plus clairs que dans tels de ses autres ouvrages, l'action plus proche de la réalité, les caractères plus nettement établis. Et la lutte qui torture le cœur d'Allmers est une des plus passionnantes qui aient été décrites. Le premier acte, dominé par l'apparition tragique de la Femme aux Rats, qui incarne avec un si puissant relief les idées de Fatalité et de Providence, est, à lui seul, un parfait chef-d'œuvre. Il suffirait à classer le *Petit Eyolf* parmi les plus hautes créations de la littérature moderne. La jalousie farouche de Rita, sa passion charnelle pour son mari exhalée en cette phrase terrifiante : « Je ne suis pas née pour être mère mais pour devenir mère », son exclusivisme exaspéré qui va jusqu'à souhaiter la mort du petit Eyolf pour posséder plus entièrement Allmers, sont d'une observation vraie dans leur douloureuse expression. Et l'évolution lente de cet effroyable égoïsme, si humain dans les manifestations de l'amour sensuel, vers la pitié et la fraternité, vers un idéal de tendresse sociale et d'altruisme provoqué par le malheur, donne au dénouement du drame une grandeur imprévue. C'est, après les souffrances morales implacablement exposées dans leur atroce vérité, l'apaisement et le réconfort, la consolation et le pardon. Le

drame terrible qui se joue dans le cœur des deux époux, en leur solitude norvégienne, sans aucun incident émotif extérieur si ce n'est la mort de l'enfant sur lequel pivote l'action, se résout en un large amour de l'humanité qui sera pour ces deux cœurs torturés la rédemption prochaine. Et c'est sur cette impression sercine, inattendue dans la philosophie assombrie d'Ibsen, que se clôt cette œuvre poétique, pénétrante et forte, dénuée de l'ironie habituelle au dramaturge.

M^{lle} Berthe Mellot a été, dans le rôle de Rita, une amoureuse ardente, exaltée, superbe dans ses emportements. M. Lugné-Poe imprime au personnage d'Allmers une allure grave et réfléchie, en harmonie avec sa voix assourdie, avec ses gestes de pasteur. M^{lle} Suzanne Desprès, qui est presque une débutante, donne à la douce figure d'Asta une physionomie touchante. Et, avec quelque exagération de mimique, M^{me} Zapolska compose en artiste de talent la mystérieuse figure de la *Femme aux Rats*.

Les Bibliothèques publiques à l'étranger.

FAITS A RETENIR ET A MÉDITER

PAR LA COMMISSION DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE (1).

La Bibliothèque nationale de Paris a été pendant longtemps ouverte de 10 heures à 4 heures. Un arrêté ministériel du 14 avril 1883 a accordé la prolongation jusqu'à 6 heures, du 15 mai au 15 septembre, mesure depuis longtemps sollicitée.

La bibliothèque du British Museum est ouverte de 9 heures du matin à 8 heures du soir de septembre à avril inclusivement et jusqu'à 7 heures durant les autres mois.

La Bibliothèque royale de Berlin est ouverte de 9 heures du matin à 9 heures du soir.

Catalogues.

Nos voisins ont compris qu'une bibliothèque sans catalogue est un coffre plein d'or dont on aurait perdu la clé. Cette question de catalogue se rattache intimement à cette autre grande question, celle de la bibliographie, dont se préoccupent aujourd'hui les bibliothécaires, les hommes de science et libraires; elle exigerait à elle seule une étude approfondie. On ignore trop généralement les travaux considérables des Anglais, des Allemands et surtout des Américains en ces matières. Sans autre examen on déclare impossible en Belgique la réalisation d'œuvres qui depuis de longues années ont été menées à bonne fin à l'étranger. Bornons-nous à quelques faits.

Le catalogue du British Museum est à la disposition des lecteurs, en deux mille volumes imprimés, continuellement tenus à jour et fortement reliés en cuir. Les feuillets de ces livres sont en une sorte de parchemin qui défie toute usure. Outre ce catalogue, plusieurs centaines de bibliographies générales et spéciales sont rangées au centre de la salle de lecture et réalisent ainsi une merveilleuse topobibliographie. Certaines bibliothèques spéciales en Angleterre possèdent des catalogues idéologiques sur fiches. C'est ainsi par exemple que la Bibliothèque Redclive à Oxford, qui ne comprend que 15,000 livres, possède un répertoire de 200,000 fiches classées sous 12,000 rubriques alphabétiques différentes.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

La Bibliothèque nationale à Paris ne possède pas encore de catalogue imprimé complet. Mais l'impression d'un tel catalogue vient d'être décidée en volumes de 800 pages contenant chacun environ 32,000 notices. Ce catalogue sera le monument de ce qu'ont écrit et pensé les Français pendant quatre siècles. Il existe dès maintenant un bulletin périodique imprimé de tous les ouvrages qui entrent dans la bibliothèque. Ce bulletin sert à la confection des catalogues mis à la disposition du public. En effet, outre les catalogues imprimés de l'histoire de France et de la médecine, les catalogues autographiés du supplément de l'histoire de France et de l'histoire de la Grande-Bretagne et ceux de diverses autres séries historiques, deux séries de fiches sont placées dans la salle de travail. Elles comprennent tout ce qui a paru dans le bulletin périodique pour les livres étrangers depuis 1875, pour les livres français depuis 1882. Une collection est rangée suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs ou des premiers mots des titres pour les œuvres anonymes. Une seconde collection, comprenant les mêmes ouvrages, est rangée suivant l'ordre alphabétique des noms des matières. (Rapport de Picot.)

Que de progrès ainsi réalisés ! C'est une conception nouvelle du rôle des bibliothèques dans la vie moderne.

Avec la science qui s'impose partout le besoin de connaître s'accroît, et avec lui le besoin d'être renseigné sur les modes d'acquérir la science. Autrefois les bibliothécaires n'étaient que des conservateurs, les livres étaient pour eux et pour quelques rares privilégiés ! Aujourd'hui ils ne sont plus que les fonctionnaires chargés d'un service public.

Le règlement de la Bibliothèque nationale de 1833 portait : « Article 40. Il est interdit aux travailleurs de faire la recherche dans les catalogues, inventaires ou bulletins des objets qu'ils désirent avoir. » En 1839, défense de communiquer aucun catalogue au public. En 1868, on commence l'impression des catalogues : il faut une autorisation spéciale pour consulter les inventaires manuscrits !

C'est aux catalogues de la bibliothèque de Berlin que revient la palme. Ce catalogue est complet, il est tenu à jour, il est à la fois idéologique et alphabétique par noms d'auteurs. Deux salles y sont exclusivement réservées au catalogue. Dans la première sont rangés les registres du catalogue alphabétique. L'accès en est libre ; chacun poursuit ses recherches à sa guise. Dans la seconde salle se trouve le catalogue idéologique qui est consulté sous la direction de bibliothécaires spécialement chargés de renseigner le public.

Il suffit d'indiquer un sujet quelconque, la parfumerie, l'art de la renaissance, la confection des ponts tubulaires, les appréciations de ses contemporains sur Pascal, en quelques secondes la liste des livres que possède la Bibliothèque sur la matière est communiquée à l'intéressé. Celui-ci fait immédiatement son bulletin de demande et a soin d'y inscrire lui-même l'ordre numérique de classement des livres sur les rayons. Le travail des bibliothécaires est diminué d'autant. Le catalogue idéologique est double : sur fiches pour les bibliothécaires (système Priatko), sur registres pour les lecteurs. Les Allemands lui donnent cette importance qu'une vingtaine de personnes y collaborent. Il est vrai que le travail est fait à Berlin pour toute l'Allemagne. Chaque jour les notices bibliographiques relatives aux livres du dépôt légal et à ceux des livres étrangers acquis par la Bibliothèque royale sont imprimées et envoyées à toutes les bibliothèques de l'empire. Celles-ci découpent ce bulletin et le collent sur fiches ou sur registres, pour la confection de leurs catalogues particuliers. Ce

système, coûteux en apparence, est finalement très économique. D'une part il combine l'impression du catalogue avec celle de la bibliographie nationale ; d'autre part il dispense les bibliothèques particulières d'imprimer à grands frais des catalogues qui ne seront jamais à jour et qui constituent de grandes et inutiles charges pour leurs budgets.

Les Bibliothèques populaires.

En Angleterre la loi fondamentale qui régit les bibliothèques publiques date de 1855 (18 et 19 Vict. ch. 70). Elle a été souvent amendée depuis. En vertu d'une loi récente du 27 juin 1892 (55 et 56 Vict., ch. 53) tout district urbain et toute paroisse rurale constitue une circonscription distincte pour le service des bibliothèques publiques (*library district*) et une *library authority* est constituée par voie d'élection en personne morale avec capacité d'acquérir et de posséder. Plusieurs paroisses peuvent s'entendre pour former entre elles un seul *library district*.

La *library authority* peut fonder des bibliothèques ou musées publics, des écoles d'art ou de science, dont la fréquentation est essentiellement gratuite. Elle fait le règlement, organise le contrôle, les approvisionne de livres, journaux, cartes et instruments, nomme et révoque les employés et gens de service, règle les heures d'admission du public. Elle est placée sous le contrôle de l'administration locale (*local government board*).

Le gouvernement (ministère des sciences et arts) peut accorder aux *library authorities* des subventions pour la création ou le développement des bibliothèques ou des écoles d'art ou de science. Mais les ressources principales proviennent de l'impôt ou de taxes spéciales. Des emprunts peuvent être contractés par les *library authorities* avec l'assentiment du *local government board*. Et les commissaires des prêts pour travaux publics sont autorisés à effectuer des prêts pour le service des bibliothèques publiques. Chaque *library district* a ses comptes particuliers de recettes et de dépenses. Il appartient à tout contribuable de la circonscription d'en prendre connaissance et même copie.

Sur toutes questions relatives aux bibliothèques publiques la loi de 1892 sanctionne le vote individuel par écrit pour la consultation des électeurs.

EXPOSITION A. DANSE ET G. GOEMANS

M. Auguste Danse expose au *Cercle artistique* une centaine de gravures à l'eau-forte et à la pointe sèche, de dessins au crayon et à la sanguine qui le montrent artiste consciencieux et habile, maître de son art et infiniment varié dans l'expression des œuvres qu'il interprète. Qu'il reproduise la *Kermesse flamande* de Rubens, une Tête de Botticelli, de Van der Weyden, ou de Goya, un Portrait d'enfant de Van Dyck ou de Devos, qu'il s'applique à rendre, avec leur coloris et jusqu'à leur faire spécial, une œuvre de Bastien Lepage, de Wauters, de Vervée ou de Cluysenaer, il pénètre le sens intime du modèle, il en fait ressortir la beauté secrète, il assouplit son burin aux moindres intentions du peintre.

Son exposition présente, à cet égard, un réel intérêt d'art. Outre la sûreté de l'exécution, elle révèle une compréhension artistique qu'il est rare de trouver chez les graveurs, trop souvent préoccupés de l'extériorité des œuvres qu'ils traduisent.

Une série d'originaux, portraits, paysages, études diverses,

complètement et attrayant envoi, affirmant, à côté de l'interprète qui s'efface, un artiste à la vision personnelle et pénétrante.

M. Goemans expose, en même temps que les gravures de M. Danse, une série de toiles d'une facture un peu lourde et monotone mais qui respirent la sincérité et la joie de peindre. Les sites rustiques des environs de Bruxelles et des Flandres : chemins creux, lisières de bois, vergers, allées d'arbres, ruisseaux fuyant dans les campagnes sont les motifs favoris de l'artiste, préoccupé de les exprimer dans leur réalité et leur simplicité. Parmi eux, *l'Hiver à Uccle* et *Midi à la ferme* plaisent par la franchise et la vérité de leur coloris.

Les Chanteurs de Saint-Gervais ⁽¹⁾

Le fondateur de l'Association des Chanteurs de Saint-Gervais, M. Charles Bordes, secondé par un clergé soucieux de restaurer en son antique dignité le chant liturgique, assumé, depuis quelques années, la lourde et glorieuse entreprise de remettre en leur lustre primitif les grands artistes des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, depuis Jean Okeghem, le Flamand argentier de Louis XI, qui consacrait son loisir à écrire des motets, jusqu'à Thomas Luis da Vittoria, le Zurbaran de la musique.

Avec la fermeté que donnent les nobles passions de l'intelligence, M. Bordes marcha vers son but, insoucieux des obstacles et noblement certain de ramener au Beau le goût du public, malgré l'abjecte sottise où si longtemps l'incurie sacrilège des maîtres de chapelle emprisonna l'Art divin commis à leur fidélité. Enlever les croyants et les esthètes aux indécentes coutumières dans la plupart des églises de Paris; supprimer les cafardes romances de Saint-Eustache; faire comprendre aux pasteurs comme à leurs ouailles que c'est manquer à la fois de respect au génie et au culte que d'insérer tel passage de Wagner ou de Schumann dans les offertoires ou les sorties, en guise de musique rituelle; former des choristes capables de rendre avec intelligence et précision les ouvrages des anciens maîtres catholiques, tel fut d'abord le soin des artistes de Saint-Gervais.

Après une « semaine sainte » organisée vers 1889, avec M. Vincent d'Indy, Charles Bordes vit venir à lui tout ce qui montre, dans Paris, quelque curiosité pour les tentatives d'art que n'ont point encore déflorées le snobisme et l'admiration automatique des mondains. Dans l'humble nef de Saint-Gervais, les chaises d'abonnés portaient plus d'un nom illustre de poète ou d'écrivain.

Après avoir fait connaître à son auditoire les œuvres de Palestrina et révélé cette pléiade qui gravite autour du grand compositeur romain comme, autour d'Homère, *poète souverain*, les aèdes antiques, M. Bordes n'estime pas avoir achevé sa tâche. Les messes d'Orland de Lassus, de Goudimel et de Josquin des Prés, les motets de Nanini, de Felice Anerio, de Clemens non Papa, forment, certes, une gerbe musicale dont plus d'un s'enorgueillirait, dans le repos. Mais, bien avant ces richesses et légué par les âges héroïques du christianisme, sinon par la civilisation hellénique, mère de tout art et de toute religion, un incomparable trésor s'amassait que mutilent, depuis des siècles, ses indignes héritiers.

(1) On lira avec intérêt ces notes sur l'œuvre désintéressée et vraiment artistique de M. CHARLES BORDES, le maître de chapelle des chanteurs de Saint-Gervais qui se sont fait entendre dernièrement aux Nouveaux-Concerts. Elles ont paru sous la signature RENZO dans un supplément du *Journal*.

C'est le plain-chant, ou chant grégorien, contemporain de cette autre création populaire : la Vie des Saints, que Michelet compare à une jeune végétation couvrant de feuilles et de fleurs la vieille mesure romaine convertie en monastère. A ceux qui ont entendu ces touchantes et pures mélodies vociférées par les maîtrises diocésaines, l'enthousiasme paraîtra tout au moins superflu.

Les mugissements des chœurs, les clameurs du serpent que l'orgue, dans les paroisses riches, supplée avec une exécrable fidélité, ne peuvent, en effet, donner une idée, même confuse, des souples et libres harmonies que renferme le chant grégorien dûment exécuté. C'est la foi d'une race jeune et son âme héroïque chantant, comme elle bâtissait des cathédrales, pour gagner le paradis.

Dépositaires de la tradition grégorienne, les bénédictins de Solesmes et notamment les PP. Maugreux et Pottier ont pu reconstituer les chants de leurs offices premiers, que d'indignes mutilations avaient à jamais oblitérés, les neumes, tantôt élégiaques, tantôt gracieux, que supprimait l'impéritie des chœurs, et le texte lui-même dont l'esprit semblait irréparablement perdu. Mais leur bréviaire, gravé pour leur seul usage, est écrit à la manière antique, en vieux caractères de plain-chant. Cette notation barbare, dont Lucien Descaves compare si justement les signes à des prunelles d'aveugle, est, pour le plus grand nombre des choristes, d'une lecture indéchiffrable. En attendant que M. Bordes réalise son idéal d'une école où se formeront des choristes modèles, il lui faut recruter au hasard sa chapelle, emprunter des exécutants aux professions les plus diverses : Employés de bureaux, choristes de théâtre, ouvriers même, tels sont les collaborateurs qu'il s'est donnés. Il est évident que ces gens, longuement occupés à d'autres labeurs, ne peuvent s'informer d'un si étrange alphabet des sons et joindre cet apprentissage stérile à l'étude qui prend leurs heures de repos. C'est pourquoi M. Bordes et ses associés se proposent de graver en notes ordinaires et sur des portées de cinq lignes, avec les indications habituelles de mesure et d'expression, tous les textes du plain-chant.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons annoncé déjà qu'il n'y aurait pas de représentations à Bayreuth cette année, la direction du théâtre préparant une reprise intégrale de la Tétralogie pour l'été 1896, vingtième anniversaire de l'inauguration des *Bühnenfestspiele*. Les pèlerins pourront calmer leur impatience en faisant le voyage de Munich où on leur offrira, en août et septembre 1895, l'œuvre complet de Wagner à l'exception de la *Novice de Palerme* et de *Parsifal*. Voici les dates fixées pour ces représentations : *Les Fées*, le 8 août et 8 septembre; *Rienzi*, le 9 de chacun de ces deux mois; le *Vaisseau-Fantôme*, le 11; *Tannhäuser*, le 13; *Lohengrin*, le 15; *l'Or du Rhin*, le 17; *la Valkyrie*, le 18; *Siegfried*, le 20; *le Crépuscule des Dieux*, le 22; *Tristan*, les 25 et 29 août, 25 septembre; les *Maîtres Chanteurs*, les 27 août, 1^{er} et 27 septembre.

La direction musicale est confiée à MM. H. Lévi, Fischer et R. Strauss, et parmi les interprètes les plus connus nous remarquons : M^{mes} Bettaque, Bianchi, Klafsky, Maillac, Moran-Olden, Staudigl et Ternina; MM. Birrenkoven, Fuchs, Gerlachusser, Gura, Lieban, Mikorey, Perron, Scheidemandel, Schlosser, Siehr, Vogl et Wiegand.

M. Edouard Nevejans, professeur de chant néerlandais au Con-

servatoire de Gand et directeur de la section chorale du *Cercle artistique* de cette ville, est mort à Bruxelles la semaine dernière. Il appartenait depuis vingt-cinq ans au Conservatoire de Gand, où il a formé toute une pléiade d'excellents élèves. Son début dans le professorat avait été signalé par une importante réforme dans les classes de solfège.

M. Nevejans laisse quelques compositions musicales, entre autres de nombreux chants et romances; un opéra : *De Dubbele Jacht*; il a collaboré aussi avec Miry au choix de mélodies et de chants pour les conservatoires, écoles de musique, écoles normales.

La ville de Weimar va fêter le cinquantenaire artistique du compositeur Edouard Lassen, qui est, depuis de longues années, capellmeister du grand-duc de Saxe-Weimar.

M. Lassen débuta, en effet, à Bruxelles en 1845, au concert du Conservatoire. Il avait treize ans.

Appelé par Liszt à Weimar, il s'y fixa. Ami de Wagner, il monta toutes les œuvres du maître et fut ainsi l'un des premiers ouvriers de l'art wagnérien.

Dans ses *Notes de voyage*, M. Maurice Kufferath donne sur la situation des théâtres et des conservatoires de l'Allemagne d'intéressants renseignements :

« En réalité, théâtres et conservatoires ont, en Allemagne, une situation tout opposée à celle qu'ils ont en Belgique et en France. Ici, c'est l'enseignement qui est subsidié officiellement; là-bas, c'est le théâtre. Le roi de Saxe verse, en moyenne, 250 à 300,000 francs de sa caisse particulière pour l'Opéra de Dresde, A Munich, on fait des économies, mais le subside royal se monte toujours à 200,000 francs au moins. A Vienne, l'Opéra coûte annuellement à l'empereur la jolie somme de 300,000 florins, c'est-à-dire près de 700,000 francs. Les théâtres des petites principautés touchent des subsides énormes, toute proportion gardée. Ainsi le grand-duc de Bade paie annuellement 250 à 300,000 mares pour le théâtre de Carlsruhe. Il est vrai que cette scène est aujourd'hui l'une des premières de l'Allemagne, après Bayreuth, cela va sans dire. Les théâtres municipaux reçoivent, eux aussi, des subventions considérables : 250,000 mares à Francfort; 200,000 mares à Leipzig. Ces chiffres sont très élevés, il faut en convenir, en comparaison des subsides consacrés à l'enseignement de la musique. Je sais que les subsides royaux ou princiers sont des dépenses facultatives de la couronne, qui peut du jour au lendemain les retirer; on ne peut donc les comparer à une intervention de l'Etat, d'où résulte que les dépenses du Conservatoire sont inscrites régulièrement au budget chaque année. La disproportion entre le théâtre et l'école au regard de l'encouragement public n'en est pas moins étonnante. L'Allemagne, qui a de si belles universités et si bien dotées, n'a que de médiocres conservatoires, exception faite de quelques établissements sur lesquels j'aurai à revenir. Il y a de bons professeurs particuliers, mais l'organisation générale laisse énormément à désirer. Certaines branches de la théorie ou de la pratique musicale ne sont même pas représentées dans le programme des cours. »

Le poste, éminemment honorifique, de poète-lauréat, est vacant en Angleterre, et ce depuis le mois d'octobre 1892, date de la mort de Tennyson.

Cette vacance donne lieu, dans les salons littéraires de Londres, à des intrigues infiniment compliquées. Le poète Swinburne, qui

semblait tout d'abord réunir toutes les chances, a passé au second plan, et c'est actuellement M. William Morris qui tient la corde.

M^{me} Patti doit reparaitre cette année au théâtre, à Covent-Garden, où sir A. Harris l'a engagée pour six représentations à 400 livres (10,000 francs) l'une.

Parmi les autres artistes engagés pour la saison, qui commence cette semaine, citons M^{mes} Calvé, Melba, MM. Jean et Edouard de Reszké, Tamagno, Alvarez.

La vente des dessins du *Courrier français*, qui a eu lieu dernièrement à l'Hôtel Drouot, a produit 6,009 francs. La vente des peintures, dessins et lithographies, faite le même jour, par Paul Gauguin, a produit 22,000 francs.

Il paraît que nous ne sommes pas seuls à plaider la cause des ARBRES. Voici ce que renseignait, ces jours derniers, *le Journal* :

« Une société s'est fondée à Paris, il y a un an ou deux, sous ce titre : *Les Amis des arbres*, — titre qui a pu paraître bizarre à quelques-uns.

Nous croyons même que la Société naissante, dont on ne s'expliquait pas bien le but, fut, en son temps, l'objet de quelques plaisanteries faciles. Or, les ricurs avaient tort. Voici que les événements non seulement justifient sa création, mais démontrent que le besoin s'en faisait sentir.

On coupe, on mutile nos arbres un peu partout, on les arrache au petit bonheur, ou bien l'Etat aliène ou vend des hectares entiers d'arbres superbes qui, pris isolément, sans doute, ne sont que des arbres, mais, en bloc, constituent ces forêts aux merveilleux ombrages, ces pares touffus chers aux promeneurs et aux excursionnistes de notre banlieue.

Aux Invalides, les vieux arbres de l'Esplanade viennent d'être mis en coupe réglée sous prétexte de travaux de chemins de fer souterrains, — et il faut une interpellation au Conseil municipal et une intervention du ministre pour faire cesser ce vandalisme.

A Garches-Saint-Cloud, c'est l'admirable parc de Villeneuve-l'Étang tout entier dont le Domaine prépare la vente prochaine.

Vous pensez si la population du pays est en émoi, et comme trouverait à s'employer, aujourd'hui, cette mystérieuse Société des Amis des arbres qui a le tort de ne plus faire parler d'elle, si elle voulait bien se charger de porter devant les pouvoirs publics les nombreuses et légitimes protestations qui se trament. »

Le chansonnier Bruant, qui, durant quelques années, avait eu une de ces vogues que l'on est convenu d'appeler bien parisiennes, abandonne définitivement cabaret et chansons et se retire... après fortune faite.

Bruant se fixe à Courtenay, un modeste chef-lieu de canton du département du Loiret — dont il est originaire; il a acheté là, dans une très jolie vallée, un vieux moulin tout décrépit, dont la roue verdie par la végétation aquatique ne fonctionne plus depuis longtemps, et qu'il fait restaurer intérieurement, tout en conservant l'aspect lamentable de l'extérieur.

Bruant, qui n'abandonne ni son sombrero, ni sa chemise rouge, ni ses bottes, finit pêcheur à la ligne !

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire. France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

SARAH BERNHARDT. — LE SALON DU CHAMP-DE-MARS. — LA SAISON DES PEINTRES. — CONCERT DE L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS. — RENOIR ET RENOUD. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — CONSTANTIN GUYS. — PETITE CHRONIQUE.

SARAH BERNHARDT

Elle est revenue, en comète, avec sa renommée, ses séductions, ses qualités âprement prenantes, et ses défauts! Elle est revenue, commençant à laisser voir à la scène la charge des ans, invisible aussi longtemps que la jeunesse, ou la belle maturité plus glorieuse que la jeunesse, l'enveloppait de leur nimbe auréolé de sérénité, de joie et de reflets d'or. Et la curiosité s'est éveillée, intense, de savoir (à ce point toujours cruelles sont nos âmes) ce que tant de saisons de succès, accumulant leurs alluvions, ont mis de stratifications anodines ou limoneuses sur ce beau talent et ce souple corps faits d'originalité, de passion et de grâce.

C'est GISMONDA, la nouvelle incohérence historique de Sardou, qui a servi à l'expérience; expressément bâtie et combinée pour faire ressortir toutes les aptitudes célèbres de la tragédienne et faire saillir, en leur

intellectuelle musculature, ce qu'elle a de forces secrètes et de magies imprévues. Dans son cadre étrange pris à ce bizarre Orient latin qu'implanta au fond de la Méditerranée la radieuse folie des Croisades, *Gismonda* montre les descendants des premiers paladins aventuriers près de se dissoudre et de disparaître par la prise de Byzance sous l'assaut des musulmans de Mahomet II. Et dans leur cortège bizarre où les comtes d'Ascalon et de Jaffa coudoient les ducs de Sparte, les princes d'Antioche et les rois de Chypre, mêlant le casque au turban et la cuirasse à la simarre vénitienne, s'agite et vibre une jeune souveraine d'Athènes, mi-princesse de Bagdad et mi-patricienne de Florence.

C'est cette fée, cette sorcière, cette mondaine royale, cette détraquée féodale, assaillie de prétendants et d'aventures, chancelante en ses passions comme son trône grec, qui semble de comédie, chancelle sous les attaques approchantes de l'Islam, que M^{me} Sarah Bernhardt avait à révéler.

Elle l'a fait sinon puissamment, certes avec une désinvolture savoureuse. Languissamment maîtresse d'un duché languissant, où les prérogatives du pouvoir apparaissent mutilées et croulantes, pareilles aux chapiteaux des colonnes et aux frontons effeuillés des temples dont les silhouettes meublent le paysage lointain des décors; élégamment raffinée sous ses costumes de la

Renaissance italienne, si éblouissants en leur carnavalesque magnificence opulente de soie, d'or, de bijoux et de velours; fatiguée, dirait-on, de ce superfin de toutes choses, devenu monotone en ses recherches maladivement ingénieuses, et sa rouerie qui se sent à bout; assoiffée de complications qui la projettent, loin, au dehors des quotidiennes banalités de la domination et de la vie sans la grandeur des catastrophes; lente, d'ordinaire, en sa parole de suzeraine qui ne sait plus rien dire qui vaille et attend qu'un imprévu redoutable lui rende l'éloquence perdue; la retrouvant, tout à coup, cette éloquence, redescendue des cieux dans le tumulte d'une tempête amoureuse accourue en alligator du fond des abîmes passionnels; multiple donc et changeante; énigmatique en d'apparentes lassitudes ranimées brusquement par l'injection de philtres ardents et empoisonnés, telle l'artiste nous est apparue, aussi douce que le miel quand elle caresse, aussi chantante que la Mandragore; mais âpre, au gosier déchiré, aux cris rauques ou percants quand la colère ou l'effroi la secouent.

Le public l'a peu comprise. Il va trop, en ces grandes machines spectaculaires, à la splendeur des mises en scène, et ses oreilles n'écoutent qu'après ses yeux.

Il est, au surplus, une autre cause à cette froideur que seuls deux ou trois épisodes vraiment émouvants (tel l'abandon furieux aux appels de la chair et du cœur à la fin du troisième acte) ont passagèrement dégelée.

En son talent si parfaitement et si invinciblement classé, M^{me} Sarah Bernhardt a une imperfection qu'en de précédentes études sur sa personnalité parfois nous avons relevée. Elle apparaît toujours elle-même sous le déguisement des personnages toujours nouveaux qu'elle a charge esthétique d'incarner. Elle ne s'anéantit pas dans ses rôles. Elle se manifeste invariablement Sarah Bernhardt en son profil, en ses cheveux, en ses mains subtiles, sa taille, sa marche et surtout sa voix, en son débit, devenus classiquement monotones et paresseusement mélodique. Elle n'a point, parmi tous ses dons merveilleux, le don de disparaître sous l'effigie des héroïnes qu'elle doit faire revivre dans l'enchantement d'une œuvre. Elle agit comme si, échappant à la mort, elle avait vécu, à travers le temps, tantôt reine à Mycène avec Thésée, tantôt impératrice à Constantinople avec Justinien, tantôt princesse moscovite dans *Félora*, tantôt Parisienne dans la *Dame aux Camélias* ou la *Femme de Claude*. Elle ne fait pas dire: Voici Marguerite Gautier, voici Théodora, voici Phèdre, mais seulement: Voici Sarah! la voici sous un autre costume, la voici en d'autres lieux, la voici aux prises avec d'autres événements. Mais c'est Sarah!

Redoutable système! car alors on cherche avant tout la femme connue, la femme qui revient et à laquelle les ans infligent leur grimace impitoyable et irritant en sa fanure. Et la désillusion va grandissant. Qu'importe-

raient à la scène ces détériorations secondaires si l'on ne pensait pas à la reine de beauté, à l'enchanteresse aussi majestueuse et convoitée comme telle qu'en ses victoires de comédienne. Au cours de son existence privée, elle en pourrait souffrir, mais non en sa vie de théâtre où, dépouillant sa personnalité, elle revêtirait celle des tragiques figures qui n'ont pas d'âge et auxquelles on demande seulement le masque et les émotions sublimes du pathétique éternel.

L'École théâtrale française contemporaine ne connaît pas le secret des transformations de l'individualité à la scène. La coquetterie féminine y a trop de place. L'actrice y veut plaire surtout pour elle-même. Elle a répugnance à se transfigurer et semble priser plus les compliments qui vont à son visage et à sa plastique que les éloges à l'interprétation de ses rôles. Elle ne sait pas se résoudre à être simple, sauvage, débridée, brutale, vulgaire, difforme ou laide s'il le faut, surtout à se faire oublier, à passer derrière son personnage, se bornant à le faire mouvoir en sa réalité historique, en sa vérité obligatoirement estropiante des grâces habituelles de la personne naturelle.

La monotonie qui fatalement en résulte se fait sentir et insensibilise les auditoires quand une gloire persistante fait indéfiniment paraître et reparaitre la même individualité. Son talent n'est pas amoindri, mais il blase; il perd le piment excitateur de la nouveauté, et le péril d'indifférence grandit jusqu'au jour où il s'avilit en cette révoltante injustice de ne plus se souvenir des premiers jours où la divinité naissante a ému, a ravi et transporté.

De ces courtes méditations se dégage une fois de plus cette loi suprême de l'Art: qu'il est sans cesse évoluant, qu'il se plaît en des mues infatigables, qu'il a pour essence le neuf et qu'il répudie qui prétend le fixer. Cette jouvence de renouveau, nous l'avons tous en nous! Il suffit d'en laisser jaillir les eaux inépuisables, de nous abandonner aux instincts toujours vivaces qui nous tourmentent et nous rajeunissent. Le tort, le crime est de prétendre fixer le beau en des formes immuables et d'appliquer notre maladroite volonté à comprimer nos indocilités, alors qu'elles seules sont salutaires. C'est la Comédie française, aux académiques manies, aux mondaines prétentions, au snobisme agaçant qui a inventé et invétéré en France la stérilisante théorie des traditions. M^{me} Sarah Bernhardt a passé dans ce délétère milieu, et si elle en a secoué le convenu insupportable, elle en a emporté l'habitude du « toujours la même ». Quand il s'agit d'elle ce toujours la même est beau, très beau, elle reste infiniment intéressante; mais il n'a plus, au même degré que jadis, la puissance de bouleverser et d'enthousiasmer.

Le Salon du Champ-de-Mars.

Êtes-vous « Champ-de-Mars » ? Êtes-vous « Champs-Élysées » ? La distinction s'affirme, d'année en année, au point de créer deux sortes d'écoles rivales dont les disciples s'entêtent à perpétuer les traditions.

La tradition « Champ-de-Mars » est, on le sait, plus moderne et plus libre. Les pointus qui s'y conforment dédaignent l'olcéographie vulgaire, la polychromie anecdotique qu'abritent les serres chaudes du Palais de l'Industrie. Ils cherchent dans la vie contemporaine les éléments émotifs que la Maison d'en face puise dans les chroniques du passé, et leur palette s'éclaire, s'affine, s'irise, reflète de la lumière et de la joie.

Quelle sensation fraîche et gaie que les premières promenades, voici cinq ans révolus, dans ces halls emplis d'œuvres vibrantes, personnelles, fleurant le plein air et la nature ! Quelle poussée en avant et quel enthousiasme ! Mais voici que l'École apparaît, la terrible École qui tue l'originalité de l'artiste et enraie l'évolution de l'art. Le besoin de se conformer aux usages reçus, à l'enseignement donné par quelques maîtres écoutés se manifeste avec tant d'évidence que, dans certaines salles, la même main semble avoir couvert d'innombrables toiles dont les signatures seules diffèrent. Puviss de Chavannes, Whistler, Carrière, Cazin, Besnard ont une escorte d'imitateurs accourus des quatre points cardinaux, — car le Salon parisien pratique la plus large hospitalité aux artistes étrangers, — et de flagrantes analogies de vision et de facture donnent à l'ensemble du Salon une monotonie que chaque printemps accentue davantage.

L'envahissement est inquiétant. Il s'affirme non seulement dans la manière de peindre, mais dans le choix du sujet. Si une *Jeanne Darc écoutant les voix* a quelque succès, l'an d'après douze *Jeanne Darc* tonibent en extase sous des pommiers fleuris. Cette fois, les sujets tristes sont à la mode. Et la sentimentalité d'enfants malades (oh ! le sérum du croup !), de poètes en détresse, d'amoureuses abandonnées remplace les Cronstadt, les Rades de Toulon et l'Alliance franco-russe de naguère. Aux mêmes places, d'ailleurs, les mêmes noms, ce qui est commode pour les visiteurs pressés mais contribue à faire ressembler tous les Salons l'un à l'autre.

Deux œuvres dominent la présente exposition et s'imposent, triomphantes : le Panneau décoratif peint par Puviss de Chavannes pour l'escalier de la bibliothèque de Boston et le Projet d'un monument aux morts d'Albert Bartholomé.

La grande toile du maître est intitulée : *Les Muses inspiratrices acclamant le Génie, messenger de lumière*. C'est, dans un ciel clair, par-dessus la mer d'un bleu profond, un vol de blanches figures aux gestes nobles et calmes. L'œuvre saisit par le caractère sobre de la composition, par le rythme des lignes, par l'harmonie du coloris, réduit à quelques tons essentiels. Elle prend rang parmi les plus pures du grand peintre et c'est avec mélancolie qu'on songe à sa lointaine destination.

Le *Monument aux morts* est l'œuvre à laquelle travaille depuis dix ans M. Bartholomé. On a pu voir à Bruxelles, l'an passé, au Salon de la *Libre Esthétique*, quelques-unes des figures qui la composent : pleureuses, femmes prostrées, figure de l'Espérance soulevant la dalle sous laquelle reposent les morts. Ces fragments, de dimensions réduites, faisaient pressentir l'œuvre de haute

intellectualité et de poignante émotion qui vient d'être soumise dans son ensemble au jugement du public.

Elle partage avec *les Muses* de Puviss de Chavannes l'attention sympathique et mérite au même titre les éloges. Elle déceit une exceptionnelle nature d'artiste, repliée sur elle-même, sensible et douce, qui exprime des sentiments élevés en termes choisis, discrets, d'autant plus éloquents qu'ils cherchent moins la rhétorique et le bruit. L'art de M. Bartholomé est, avant tout, dans la pensée. Et ce qui frappe, c'est la sincérité avec laquelle, par des moyens très simples, cette pensée est rendue. Le *Monument aux morts*, en sa philosophie consolante, demeurera une des belles œuvres de ce temps.

Whistler n'est pas représenté cette année au Champ-de-Mars, mais voici Burne Jones, qu'on n'est guère accoutumé de voir prendre part aux batailles parisiennes. *L'Amour dans les ruines*, popularisé par la photographie, le montre, fidèle à son art de concentration et de symbole, reflété d'archaïsme. L'exécution méticuleuse, le coloris antipathique de ses toiles nuisent à l'intérêt de ses compositions, comme dans les œuvres de tels musiciens une instrumentation défectueuse alourdit l'inspiration. Et l'on se prend à préférer la reproduction à l'œuvre elle-même. Un portrait de femme, animé d'une vie intense, d'une beauté calme, d'une expression mystérieuse, l'emporte sur sa grande toile et atteste un talent plus original et plus souple.

Ce que nous aimions en M. Albert Besnard, c'est qu'il se renouvelle constamment. Nature inquiète et toujours inassouvie, soucieuse de neuf, modifiant sa vision et sa palette selon les pays qu'il explore, voici l'artiste épris des colorations chatoyantes de l'Algérie et rapportant d'un séjour sur la terre africaine toute une gerbe d'œuvres séduisantes : têtes de femmes aux voluptés perverses, *Marché aux chevaux* grouillant de vie, sites maritimes aux horizons profonds. Un vitrail exécuté par Tiffany, un autre commandé par l'État et réalisé par M. Carot le montrent préoccupé d'art décoratif, habile à combiner des harmonies de couleurs, à varier les rythmes, à tirer parti des matières mises à sa disposition.

Le *Théâtre populaire* de M. Eugène Carrière, vaste composition en grisaille dans laquelle s'affirme l'art expressif du peintre, requiert par l'originalité de la mise en page, par le caractère des figures qui s'y meuvent. Il y a, dans la pénombre de cette salle de spectacle, des gestes crispés, des poses d'attention inquiète, des physionomies recueillies et tendues vers la scène qui sont réellement impressionnantes. Mais l'effet ne paraît pas répondre à l'espoir de l'artiste et l'éclairage trop violent du Champ-de-Mars enlève le mystère de cette peinture discrète, justifiant cette définition comique imaginée par Ponchon : « Pour avoir un Carrière, on fume sa pipe et on met un cadre autour. »

M. Alexander a improvisé dans la gamme des gris, des mauves, des roses fanés et des verts tendres des variations exquis. Ses figures de jeunes femmes nonchalamment étendues sur des divans, lisant, sommeillant, rêvant, ont des souplesses d'attitude tout à fait séduisantes.

M. J.-E. Blanche reste fidèle à ses portraits d'allure et de couleur britanniques. M. Lerolle expose deux toiles, une *Promenade* et un *Portrait de femme*, de coloris harmonieux, de sentiment pénétrant, — deux œuvres qui déceit le goût et la sûreté de main de l'excellent artiste. M. Aman-Jean est représenté par une série de portraits parmi lesquels la *Jeune fille au paon* et le *Portrait de M. de Moncourt* plaisent particulièrement par la sobriété des

tons, par la sincérité de l'expression. M^{lle} Louise Breslau, une série de portraits qui attestent ses qualités habituelles. M. Cazin aligne quelques paysages semblables à ceux que nous connaissons de lui.

M. Cottet montre, à côté de marines artistement interprétées, des figures poussées au noir, d'un caractère impressionnant alourdi par une facture uniforme. M. Duez hausse aux proportions d'un tableau d'histoire le mince épisode de *l'Heure de la tête des enfants débiles*. M. de la Gandara répète, sous les traits de Sarah Bernhardt, le portrait de M^{lle} la princesse de Chimay qu'il exposa l'an passé. M. Lhermitte a composé pour l'hôtel de ville une toile gigantesque, *Les Halles*, brossée avec un incontestable talent mais de bien médiocre intérêt. Même observation pour *les Joies de la vie* de M. Roll, composition mi-symbolique, mi-réaliste devant laquelle, avec la meilleure volonté du monde, on passe indifférent.

A remarquer parmi les petites toiles intéressantes, les *Vues de Versailles* de M. Lobré, *l'Intérieur* de M^{lle} W. Singer, les paysages de MM. Sisley, Boudin, Cludant, les *Religieuses* et la *Prière du soir* de M. Blache qui, avec M. Maurice Denis, apporte une note nouvelle dans l'ensemble un peu uniforme du Salon.

Parmi les étrangers, signalons quelques portraits des peintres écossais J. Lavery et J. Guthrie, d'un style soutenu; un harmonieux paysage rapporté de Hollande par M. Cameron, dont la *Libre Esthétique* exhiba, l'an passé, un portrait d'homme très remarqué; de limpides paysages peints en Norvège et en Normandie par M. Thaulow; des paysanneries russes de M. Gari Melchers; un *Pêcheur* de M. Liebermann, qui représente l'Allemagne avec infiniment plus d'intérêt que M. Uhde, tombé, dans sa *Marche au tombeau*, aux pires imageries, et M. Max Klinger dont l'absence de goût, la lourdeur et la trivialité sont manifestes dans son gigantesque *Jugement de Paris*, supporté par un socle en sculpture polychromée d'un effet déplorable. Même banalité, même superficialité d'impression dans les compositions de M. Skarbina et dans *les Sirènes* de M. Schlittgen.

Les artistes belges gardent au Champ-de-Mars un rang honorable et leurs envois, connus pour la plupart à Bruxelles, sont remarquables. Citons, sans entrer dans le détail d'œuvres déjà analysées ou que nous aurons l'occasion de rencontrer dans les Salons belges, MM. Alfred Stevens, Emile Claus, Albert Baertsoen, Franz Courtens, Léon Frédéric, Charles Doudelet, fort mal placé, Georges Morren dont la *Décoration pour salle de bain* remporte un vif succès, M^{lle} d'Anethan, MM. Marcette, Charlet, Théodore Verstracte, Willaert, Buysse et Edmond Verstraeten.

Dans un prochain article, nous passerons en revue les œuvres qui, dans les sections de sculpture, de gravure et d'objets d'art nous paraissent dignes d'intérêt.

La Saison des peintres.

La floraison annuelle des six ou sept mille toiles qui, en même temps que les marronniers des avenues, les arbres de Judée et les lilas des jardins, animent Paris, a donné à un rédacteur de *l'Écho de Paris* l'idée d'interviewer quelques peintres sur l'art nouveau. On croyait la querelle vidée. Elle recommence, avec plus d'âpreté que jamais, et les âneries solennellement débitées par les pontifes de l'académie demeurent ineffables. Dans le tas, ces courts extraits :

« Croyez-en mon expérience, Monsieur, dit M. FRANÇAIS. Il n'y a pas trente-six façons de peindre. On regarde la nature et on tâche de la copier fidèlement, sans tricher; les petites différences qu'on peut trouver entre deux peintres sont celles de leurs tempéraments. Je sais bien qu'aujourd'hui on veut bouleverser tout cela; nous avons des Sisley, des Monet, qui font de la peinture de fou. C'est bien dangereux, Monsieur; ça mène à Charenton!

— Oh! mon cher maître, n'êtes-vous pas excessif?

— Non, non, on l'a vu! Tous ceux qui ont peint comme ça sont devenus fous... »

M. VIBERT, l'inventeur des couleurs inaltérables et des cardinaux indélébiles, déclare :

« Nous sommes envahis par le putlisme! Voyez ce qui se passe chez les marchands! On veut habituer le public à des choses impossibles! On vante les impressionnistes, les Monet et autres, qui ne sont que des ignorants!

— Des ignorants?

— Sans doute, ils brossent des études, des ébauches, et ils veulent nous faire avaler ça comme de la peinture sérieuse. Mais ce qui est difficile en peinture, Monsieur, c'est de finir! Tous les maîtres font aussi des ébauches, posent des effets larges sur leurs toiles, puis ils reviennent dessus patiemment, longuement; ils font de l'art, enfin, c'est-à-dire quelque chose de précieux et d'achevé! »

Et changeant brusquement de ton, avec une étonnante richesse d'effets comiques dans la voix, M. Vibert continue :

« Mais c'est comme un homme qui se promènerait en chemise dans les rues et qui voudrait faire croire qu'il a inventé un nouveau costume! Il nous dirait : « Admirez cette simplicité, cette élégance! » et nous ne lui ririons pas au nez?

Si quelqu'un était assez fou pour faire cela, est-ce que tout le monde ne lui crierait pas : « Vous n'avez rien inventé; nous aussi, nous avons une chemise; seulement elle est en dessous, on ne la voit pas! »

Et M. BOUGEREAU :

« Un art nouveau! mais pourquoi faire? L'art est éternel, il n'y en a qu'un! Le nôtre est le même que celui de tous les temps. Nous faisons le mieux que nous pouvons et quand nous égalons les maîtres nous sommes bien heureux!

— Mais on dit qu'ils ont épuisé la formule et qu'il faudrait chercher autre chose?

— Ah! voilà! Chercher autre chose! Ce sont les journalistes qui ont inventé ça, et il y a des espèces de détraqués qui les suivent pour avoir de la réclame! Avez-vous jamais vu des ombres bleues, vous? Croyez-vous que ça soit bien malin de faire des femmes qui suent des arcs-en-ciel? Oui! des femmes qui transpirent les couleurs du prisme! Il y a des gens qui sont atteints de daltonisme; ça n'est pas de ma faute, à moi! Il y en a d'autres qui prennent ça pour de la peinture. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

— Pourtant, mon cher maître, le public commence à s'y habituer. Les Monet se vendent bien.

— Ah! ah! se vendent bien! Il faudrait voir! Non, voyez-vous, mon cher Monsieur, il ne faut pas croire à toutes ces soi-disant innovations. Il n'y a qu'une nature et qu'une façon de la voir. Aujourd'hui, on veut arriver trop vite, on invente comme cela de nouvelles esthétiques, le pointillisme, le *pipisme*! Tout ça, c'est pour faire du bruit. Ça ne durera pas, soyez tranquille. Si nous avons quelques maîtres dans notre XIX^e siècle, soyez sûr qu'ils résisteront. Et, vraiment, il n'est pas nécessaire qu'il y en ait beau-

coup. Quand on parle de la Renaissance, on parle d'une longue période. Eh bien ! de nos jours, nous avons — sans parler des vivants — Ingres et Delacroix ; l'eau et le feu, n'est-ce pas ? Et cependant, des gens très forts qui ne faisaient pas d'ombres bleues ni de tapisseries et qui savaient dessiner !

Mais tous ces gens-là, continue M. Bouguereau, avec, dans la voix, une légère humeur tempérée de beaucoup de mépris, tous ces gens là n'ont aucun talent. Ils cachent leur insuffisance sous un étalage de procédés enfantins. Ils veulent mettre leurs modèles en plein soleil. On n'a jamais vu ça ! Qu'est-ce que vous faites, vous, en plein soleil ? Vous faites la grimace, moi aussi. On ne peut pas peindre le soleil ! »

La riposte de M. Gauguin est amusante par son intransigeance méprisante :

« Copier la nature, qu'est-ce que ça veut dire ? Suivre les maîtres ! Mais pourquoi donc les suivre ? Ils ne sont des maîtres que parce qu'ils n'ont suivi personne ! Bouguereau vous a parlé de femmes qui suent des ares-en-ciel, il nie les ombres bleues ; on peut nier ses ombres brunes, mais son œuvre à lui ne sue rien ; c'est lui qui a sué à la faire, qui a sué pour copier servilement l'aspect des choses, qui a sué pour obtenir un résultat où la photographie lui est bien supérieure, et quand on sue, on pue ; il pue la platitude et l'impuissance. D'ailleurs, qu'il y ait ou non des ombres bleues, peu importe : si un peintre voulait demain voir les ombres roses ou violettes, on n'aurait pas à lui en demander compte, pourvu que son œuvre fût harmonique et qu'elle donnât à penser.

La nature ! la vérité ! ça n'est pas plus Rembrandt que Raphaël, Botticelli que Bouguereau. Savez-vous ce qui sera le comble de la vérité bientôt ? C'est la photographie quand elle rendra les couleurs, ce qui ne tardera pas. Et vous voudriez qu'un homme intelligent suât pendant des mois pour donner l'illusion de faire aussi bien qu'une ingénieuse petite machine ! En sculpture, c'est la même chose ; on arrive à faire des moulages parfaits sur nature ; un mouleur adroit vous fera comme ça une statue de Falguère quand vous voudrez !

— Alors, vous n'acceptez pas l'épithète de révolutionnaire ?

— Je la trouve ridicule. M. Roujon me l'a appliquée ; je lui ai répondu que tous ceux qui en art ont fait autre chose que leurs devanciers la méritaient ; or, ce sont ceux-là seuls qui sont des maîtres. Manet est un maître, Delacroix est un maître. On a crié à l'abomination à leur début ; on se tordait devant le cheval violet de Delacroix ; je l'ai cherché vainement dans son œuvre ce cheval violet. Mais le public est ainsi fait. Je suis parfaitement résigné à demeurer longtemps incompris. En faisant ce qui a déjà été fait, je serais un plagiaire et me considérerais comme indigne ; en faisant autre chose, on me traite de misérable. J'aime mieux être un misérable qu'un plagiaire ? »

Les aménités continuent.

Concert de l'École de Musique de Verviers.

Le programme de ce concert est comme une profession de foi musicale. Écoutez : la *VI^e Symphonie* de Beethoven, le *Quatuor* de Lekeu, l'air d'*Agamemnon* de Gluck, la ballade de Senta (avec chœurs), les Adieux de Wotan et le chant final du *Crépuscule des dieux*.

Seguin a donné à ces deux choses si apparentées, les Adieux

d'*Agamemnon* et les Adieux de Wotan, une même intensité passionnée et grave qui rapproche encore les génies de Gluck et de Wagner et les montre étrangement frères, malgré les années qui les séparent et malgré leurs personnalités si marquées.

Je vous ai souvent parlé de la direction de L. Keter, de sa précision et de son ampleur de conception. Ces qualités, plus encore que d'habitude, semble-t-il, ressortaient brillamment dans l'exécution des Adieux de Wotan et du dernier chant de Brünnhilde où passait une fougue hypnotisante.

La musique profondément triste et pleine de fataliste résignation de Guillaume Lekeu était comprise (et rendue, à part les effets d'émotion d'un ou deux exécutants) de façon à évoquer tout ce qu'on a pu sentir de plus poignant en fait de tristesse.

Renoir et Renouard.

M. Frantz Jourdain, dans l'étude qu'il vient de publier sur les « Décorés », s'attachant de préférence à présenter ceux qui ne le sont pas, burine ces deux physionomies des plus attachantes :

« On les confond fréquemment, à cause de la consonnance du nom, quoique leur tempérament, leur facture ne soient guère semblables... ; et pourtant — je n'affirme rien — je soupçonne les deux artistes de se rencontrer dans la même cathédrale, dans l'église où l'un officie pompeusement au maître-autel, où l'autre, dans une chapelle latérale, dit la messe basse pour les loqueteux, les petits, les humbles, tous les malchanceux dissimulant, derrière un pilier de pierre aussi grise que leurs haillons, la honte de la souffrance et l'avilissement de la misère. Certainement ils s'estiment fort, les deux prêtres de l'art, et je serais bien surpris si leurs prières ne s'unissaient pas dans un culte commun.

Renoir est un maître, un très grand maître, un de ceux dont s'honore le plus l'école française ; la clarté de sa vision, la souplesse de son pinceau, la grâce de son dessin, la lumière de sa coloration, le charme de sa composition, l'ont porté à une place d'honneur qu'il n'a d'ailleurs pas conquise sans luttes âpres et amères. S'il avait eu l'ingéniosité de naître à l'étranger, il y a belle lurette qu'il dormirait sous des poutrelles en staf, qu'il collectionnerait des obligations multicolores, qu'il portaitureraient des dames suaves ou des boursiers véreux et qu'il posséderait assez de médailles pour organiser, entre intimes, une partie de tonneau dans le hall renaissance de son hôtel.

* * *

Sa nationalité malencontreuse ne lui suffisant pas, le malheureux aggrava son cas en affichant dès ses débuts une déplorable indépendance. Coude à coude avec Manet, Pissarro, Cals, Claude Monet, Lépine, Sisley, Sézanne et d'autres détraqués du même genre, il attaqua la vieille Bastille — si solide alors ! — dont les ruines jonchaient aujourd'hui le Salon des Champs-Élysées. A l'époque où florissait un prix de Rome de paysage exécuté — sans rire — entre quatre murs, où les figures étaient passées au jus de pipe, où l'on représentait un tas de braves gens très comme il faut déguisés en pompiers, en marquis Louis XV ou en ténors moyen âge, Renoir se lança à corps perdu dans le plein air et la modernité. Amant respectueux de la nature, il s'entêta à la copier telle qu'il la voyait, refusant de la déshonorer par des arrangements et des maquillages sacrilèges ; bravement il rendit la vie contemporaine, la campagne au saut du lit ; les fleurs en déshabillé, l'ivresse du soleil et des ciels infinis, brossant canotiers,

bourgeois, grisettes, saltimbanques, étudiants, nocueses et rentiers, fixant les êtres et les choses qui nous entourent, le milieu dans lequel nous aimons, nous souffrons, nous vivons, se grisant de la jouissance presque physique de créer un beau morceau de peinture, d'une pâte solide et d'un modèle délicat.

Encore plus que la foule, les artistes ressentent de la haine pour le révolté qui lâche le troupeau et marche à l'écart; aussi la docte cabale ne se gêna-t-elle pas et démontra-t-elle à l'insensé le danger de quitter les sentiers battus. Malpropétés inutiles. Renoir continua à fonder droit devant lui, loyalement, logiquement, l'œil rivé sur un point unique, l'esprit dominé par la passion de l'art, l'absorbante préoccupation de son existence, en somme.

Il y a deux ans, l'exposition de l'œuvre du peintre, chez Durand-Ruel, tourna à l'apothéose. M. Roujon, qui avait brillamment inauguré sa direction aux Beaux-Arts en accrochant, au Luxembourg, un Whistler, un Besnard et un Carrière, s'empressa de commander une toile à l'impressionniste, afin de consacrer officiellement l'éclatante valeur du dédaigné d'antan.

Maintenant qu'elle est enfin venue, la gloire administrative, Renoir est-il heureux? Mon Dieu, oui... et non. Le bonheur parfait n'existe pas sur terre; à présent, ce sont ses cheveux gris qui le chagrinent. Oh! il ne regrette pas les jours navrants d'autrefois, et sa robuste gaité nargue la vicillesse à l'affût, mais, ... voilà, comme il n'emploie jamais de modèles de profession, il avait l'habitude d'accoster dans la rue, pour les emmener à son atelier, les ouvrières dont la jeunesse et le type lui plaisaient. Ses allures rondes, un peu peuple, n'effrayaient pas, et l'affaire se concluait rapidement. Aujourd'hui — inexplicable anomalie! — la respectabilité de sa chevelure le rend suspect, et ses anciennes clientes lui rient au nez en l'appelant: « Vieux polisson! » — C'est dur. »

Memento des Expositions

BERLIN. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} mai-29 septembre.

CALAIS. — Société des Amis des arts. 1^{er} juin-1^{er} octobre.

CHARLEVILLE. — V^e Exposition de l'Union artistique des Ardennes, 9 juin-14 juillet.

DOUAI. — Société des Amis des arts. 7 juillet-4 août. Envois: 20-30 juin. Dépôt à Paris (même date) chez Dupuy-Vildieu, 5-8, rue de l'Echiquier. Gratuité de transport sur le réseau du Nord pour les invités.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi: Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes: 5%. Renseignements: M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition internationale d'art photographique.

LYON. — VIII^e Exposition de la Société lyonnaise des Beaux-arts (Palais des Arts religieux. Parc de la Tête d'or), 9 avril-9 juin.

MUNICH. — Troisième exposition internationale de la Sécession. (Union artistique de Munich). 1^{er} juin-31 octobre.

— Société des Artistes (Münchener Künstlergenossenschaft), au Palais de Cristal.

OSTENDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. (Limitée du 14 juillet au 15 septembre, aux membres du Cercle des Beaux-Arts et des invités.) Trois œuvres par exposant. Délai: envoi des œuvres, 5-15 juin. Renseignements: M. Emile Spilliaert, artiste-peintre, Ostende. Règlement à consulter dans nos bureaux.

PARIS. — Deuxième exposition des *Miniaturistes et enlumineurs de France* (Galerie Georges Petit, rue de Sèze). 15 mai-15 juin.

STRASBOURG. — Exposition rétrospective d'Alsace-Lorraine. 1^{er} juillet-15 octobre. Emballage, assurance et transport aux frais de l'Exposition. Renseignements: M.-A. Ritteng, président du Comité, à Strasbourg.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise*. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Envois: 27 mai-1^{er} juin à M. Berey, secrétaire général de l'exposition, au Palais de Versailles.

CONSTANTIN GUYS

L'artiste dont il est ici question n'est pas à découvrir, par la bonne raison qu'il est connu et apprécié depuis longtemps par les amateurs et les artistes, et qu'il a connu, de son vivant, un assez beau commentaire public de son œuvre. Ce commentaire n'est rien moins, en effet, que l'étude publiée par Charles Baudelaire dans les numéros du *Figaro* des 26, 28 novembre et 3 décembre 1863, et qui est devenue, depuis, l'un des chapitres les plus curieux et les plus beaux de l'*Art romantique*.

Mais s'il ne s'agit pas d'une découverte, il s'agit d'une nouvelle mise en honneur, d'une manifestation qui augmentera le nombre des admirateurs d'une œuvre unique, éparpillée en feuilles volantes, à tous les vents de la rue, sans signature, avec la seule marque à jamais reconnaissable d'un admirable talent d'observateur et de dessinateur. Cette mise en honneur se fait cette semaine par une exposition organisée par M. Moline dans un petit réduit de la rue Laffitte, que connaissent bien les chercheurs d'inédit. Et cette première exposition est comme la préface d'une autre promise par Nadar, préparée depuis un an, et qui sera sans doute un résumé définitif de l'existence et de la pensée de Constantin Guys. Toutefois, on peut déjà, par les deux cents dessins exposés rue Laffitte, se faire une très juste idée de la tournure d'esprit et de la manière d'art de l'artiste peu connu.

Il y a trois ans, lorsque Nadar annonça la mort de Constantin Guys et raconta les dernières années de la vie de l'artiste en un beau récit tout soulevé d'émotion, il faut bien dire qu'il y eut des interrogations. Guys? Constantin Guys? Le nom était dans le souvenir de certains, et, les œuvres, très disséminées, bien placées, chez ceux qui en goûtent l'âpre charme. Mais, tout de même, ces syllabes ne rappelaient rien, ne rappellent rien encore, au plus grand nombre, et l'on peut dire que le vieillard mort à la maison Dubois, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, après sept années d'immobilité et de solitude, est un artiste presque ignoré du public artistique, et absolument ignoré du public.

Il l'avait voulu ainsi, et c'est là, en dehors de la valeur d'art des feuilles qu'il a couvertes de traits et de tâches, l'extraordinaire, le rare de cette existence d'un homme qui pouvait vivre célèbre et qui s'est résolu au strict incognito.

L'œuvre qu'il a laissée ne pourra sans doute être jamais rassemblée tout entière. Son biographe Nadar a expliqué comment, certains jours, les étalages des marchands étaient tout enguirlandés de ces vivants croquis, dessins cernés, amples lavis, qui évoquaient de manière saisissante les spectacles de la rue, les scènes élégantes, les lieux de plaisir, les aspects des bouges, la vie des filles: Ces croquis, on pouvait les acheter pour 2 francs, pour

1 franc, pour 50 centimes; on pouvait les emporter pour presque rien, par douzaines. Où sont-ils dispersés dans les déménagements, sombrés dans les ventes? Il est bien sûr que la grande quantité est perdue. Mais, par ce qui reste encore en possession de quelques-uns, il est possible de révéler Guys à ceux qui ne le connaissent pas et de fournir les pièces à l'appui de l'étude de Baudelaire.

Cette étude, on le sait, a pour titre *Le Peintre de la vie moderne*, et Guys n'y est désigné que par la lettre initiale de son nom. Car, là encore, il ne voulut pas être nommé; il fit de cet anonymat persistant la condition de son consentement à la publication de ces pages, et le poète des *Fleurs du mal*, qui était l'ami du dessinateur, souscrivit à son désir.

Tout de même, l'artiste aura eu son heure d'exaltation intime, de gloire cachée, à se voir louer par un tel critique, et d'une manière si pénétrante, si complète, si définitive. Elles sont infiniment intelligentes, ces soixantes pages où Baudelaire a mêlé la description des dessins de Guys et la description de l'existence des grandes villes. On se souvient des divisions de l'étude : le beau, la mode et le bonheur, — le croquis de mœurs, — l'artiste, homme du monde, homme des foules et enfant, — la modernité, — l'art mnémorique, — les annales de la guerre, — pompes et solennités, — le militaire, — le dandy, — la femme, — éloge du maquillage, — les femmes et les filles, — les voitures. On a encore dans l'esprit les formules de présentation mystérieuse dont se servit l'écrivain : « Je veux entretenir aujourd'hui le public d'un homme singulier, originalité si puissante et si décidée, qu'elle se suffit à elle-même et ne recherche même pas l'approbation. Aucun de ses dessins n'est signé, si l'on appelle signature ces quelques lettres, faciles à contrefaire, qui figurent un nom, et que tant d'autres apposent fastueusement au bas de leurs plus insouciantes croquis. Mais tous ses ouvrages sont signés de son âme éclatante, et les amateurs qui les ont vus et appréciés les reconnaîtront facilement à la description que j'en veux faire... »

Et Baudelaire continuait, montrant l'Homme des foules avide de se jeter à travers les rues, les yeux ardents, la cervelle fiévreuse : « Quand M. G..., à son réveil, ouvre les yeux et qu'il voit le soleil tapageur, donnant l'assaut aux carreaux des fenêtres, il se dit avec remords, avec regrets : Quel ordre impérieux ! quelle fanfare de lumière ! Depuis plusieurs heures déjà, de la lumière partout ! de la lumière perdue par mon sommeil ! Que de choses éclairées j'aurais pu voir et que je n'ai pas vues ! Et il part, et il regarde couler le fleuve de la vitalité, si majestueux et si brillant... »

C'est là l'explication de l'œuvre et de la personnalité de Constantin Guys. Il a été un anonyme perdu dans la foule, anxieux de tout voir, de ne rien perdre de la rapide fantasmagorie de la vie, cherchant un refuge à son travail dans quelque obscure retraite, quelque humble chambre secrète choisie dans l'amas des maisons.

Alors, seul, muni de son papier blanc, de ses crayons, de son encre, il se souvenait et il forçait à surgir de nouveau la réalité qui l'avait attiré, passionné. Les résultats de ce travail, vous pouvez les voir rassemblés aujourd'hui et vous reconnaîtrez en Guys un artiste de forte lignée, qui touche, à ses débuts, aux nuances psychologiques de Gavarni; qui côtoie, à sa fin, les cauchemars de Goya. En plus, une profonde personnalité, une aptitude à voir les défilés de passants, les silhouettes des gens à la

mode juchés sur les voitures, les piaffements des fins chevaux bien vêtus, les attitudes des figurants du plaisir, les marchandages d'amour, et surtout une compréhension sensuelle de la fille, de la fille d'en haut, prétentieusement attifée, et de la fille d'en bas, toute proche l'animalité, tantôt épaisse, abrutie, accroupie bestialement, tantôt enrubannée, faisant craquer le corset, provocante, insolente, tenant fièrement le haut du trottoir.

Cette existence cachée de Constantin Guys ne fut-elle pas une existence étonnante, féconde en joies, en ivresses de voir et d'exprimer? Pourquoi faut-il, en effet, que l'art doive être étayé d'un métier, productif de gain, servi par le tapage? C'est une belle destinée, celle de l'homme qui n'a pas eu de nom, et que tout le monde reconnaît sur cette désignation trouvée par un poète : « Le peintre de la vie moderne. »

(*Le Journal*.)

GUSTAVE GEFFROY.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à deux heures, matinée des *Nouveaux Concerts* à l'Alhambra sous la direction de M. Mottl, chef d'orchestre à Carlsruhe et à Bayreuth.

Dimanche prochain, concert extraordinaire donné à l'Alhambra par les *Nouveaux Concerts* sous la direction de M. Vincent d'Indy, avec le concours de M^{me} Georgette Leblanc et de M. Théo Ysaye.

Au programme, entièrement consacré à l'École française contemporaine : la Symphonie (inédiée) en trois parties d'Ernest Chausson (première audition); *Phidylé* d'Henri Duparc (chant et orchestre); *Variations symphoniques* de César Franck (piano et orchestre); *Saugefleurie*, poème symphonique de Vincent d'Indy; *les Lantès*, poème symphonique de Guy Ropartz; *Madrigal* de Vincent d'Indy et *Dansons la gigue!* de Ch. Bordes (chant et orchestre); *Danses béarnaises* de Ch. Bordes.

M. Vincent d'Indy arrivera mardi à Bruxelles pour préparer les études de cette intéressante audition.

Le 5 du mois d'août prochain s'ouvrira à Tournai un Congrès archéologique organisé par la Société historique et littéraire de cette ville sous les auspices de la Fédération archéologique et historique de Belgique. Le Congrès, qui durera quatre jours, sera consacré à la visite des monuments et des musées de la ville.

Il y aura des séances générales et des assemblées de sections; une journée sera consacrée à une excursion à travers les grandes carrières de pierres, à Antoing (château fort), Fontenoy; Hollain, où se voit la pierre Brunchaut, le seul monument druidique encore debout en Belgique, au château de Belœil; un banquet aura lieu le jour de l'ouverture du Congrès et une fête sera offerte aux congressistes par l'administration communale.

Sous le titre *Donnons-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, M. Victor Barrucand, dans la *Revue blanche* du 15 mai, appelle l'attention sur les raisons morales et les causes économiques qui pourraient amener pour le pain la gratuité, comme on a la gratuité pour l'eau, l'éclairage et l'entretien des rues, etc.

« Le progrès des civilisations, dit-il, ne sera qu'un vain mot, s'il n'est pas orienté vers un certain communisme où l'association des individus se substitue aux bienfaits de l'État et de la Charité pour une économie plus équitable et conforme aux nouvelles exigences d'un idéal pratique. »

A signaler, dans le même numéro, un article de critique de M. Ch. Andler sur le troisième volume du *Capital* de Karl Marx, volume paru cet hiver en Allemagne et dont jusqu'ici aucun sociologue français n'avait rendu compte.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUES ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0.60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire. France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES ASSOCIATIONS ESTHÉTIQUES ET SCIENTIFIQUES. — LE SALON DU CHAMP-DE-MARS (Deuxième article). *La Sculpture*. — EXPOSITION DE CLAUDE MONET. — CUEILLETTE DE LIVRES. *L'Iris exaspéré*, par Adrien Milhouard. *L'Âme en exil*, par Georges Marlow. *Tannhäuser à l'Opéra en 1861*, par G. Servières. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CORRESPONDANCE DE LIÈGE. — NÉCROLOGIE. — HENRI DUPARC. — PETITE CHRONIQUE.

Les Associations esthétiques et scientifiques

Il est difficile, désormais, de tenter un effort efficace sur les masses, soit dans le domaine de la Science, soit dans le domaine de l'Art, sans un groupement d'individualités et de forces. Les tendances sont si multiples, les choses à accomplir si variées, les sympathies éparses si nécessaires, les ressources à recueillir si étendues, qu'à travailler seul, si ce n'est à quelque œuvre qui se plaît en la solitude du travail, on risque fort de ne pas aboutir et de promptement fléchir sous le découragement.

Mais si les Associations apparaissent ainsi de plus en plus la condition inévitable pour la réussite, on recule souvent devant la complication des vieilles formes, avec leur attirail de statuts, de présidence et de vice-présidence, d'assemblées, de votes, d'administrateurs à

renouveler, de luttes et de rivalités incessamment renaissantes. Et l'ennui de ces enchevêtrements est tel que beaucoup d'institutions salutaires ne s'organisent pas. Trop de broussailles ! Trop de broussailles ! Et trop d'épines !

Il ne paraîtra pas superflu ; à ce point de vue, de signaler une curieuse tendance qui élimine toute cette mathématique et qui, malgré le caractère à première vue paradoxal du système, a réussi, deux fois, à Bruxelles, en ces dernières années, grâce à l'initiative hardie des uns, à la bonne volonté et à la loyale modestie de quelques autres, attestant que vraiment, quand une idée élevée dirige les caractères et les actes, tous les habituels liens et toutes les coutumières contraintes deviennent inutiles.

Voici en quelques mots la combinaison : Un projet naît-il, de ceux que ne flétrit aucune préoccupation de spéculation ou de lucre (car dès que l'intérêt mord les hommes, le contrat, l'obligation, les clauses rigoureuses, prudentes, défiantes sont indispensables comme des muselières aux animaux féroces en appétit ou en rut) on dresse la liste de ceux que l'idée nouvelle séduit ou attire. On s'assure avant tout que ce qui les préoccupe c'est l'intellectualité de la chose, la vue perspective, pour ainsi parler, de ses influences morales, abstraction faite de tout profit. Car si dans nos sociétés tapageuses et avides, il y a des batailleurs que seul

l'appât du gain fait mouvoir et qui, en toute affaire, ne voient que dividendes ou raffles, il en est d'autres, les dévoués et les altruistes ceux-là, qui, dédaigneux de la Finance, éprouvent un égal besoin d'agir pour l'Art et pour les Sciences et de rendre à la communauté ce service suprême de magnifier les âmes et d'ennobler les pensées.

—Le recrutement fait, on réunit les adhérents en des assemblées où l'on ne procède nullement à la banale besogne de la discussion et de l'adoption d'un règlement, à des votes par lesquels une majorité bientôt odieuse impose ses volontés à une minorité qui s'irrite. Ce sont de calmes et fraternels convents où, sous la direction d'un président dont les pouvoirs ne dureront que le temps de la réunion, on cause librement, sans disputer, sans discuter sur toutes les questions que soulève le bien de l'œuvre. L'expérience a prouvé que promptement, sans qu'il soit opportun de recourir à un scrutin, il se forme une opinion commune, sans froissements, sans heurts, avec une extraordinaire souplesse de tous les esprits s'inclinant devant le mieux qui se dégage et qui soumet à lui toutes les dissidences.

L'exécution de cette décision, vraiment familiale, est confiée à un serviteur, à un mandataire, à une sorte de régisseur chargé de parler au public, dont l'unique préoccupation doit être, en s'oubliant soi-même, de ne faire valoir que le but commun. C'est lui qui collecte les tendances du groupe, qui les met en exercice, qui réalise les désirs et les croyances, avec une fidélité absolue, en mandataire scrupuleux et modeste, s'effaçant devant ceux dont les intelligences fonctionnant en commun l'inspirent, comme eux-mêmes s'effacent devant l'idée directrice de l'institution à laquelle ils se sont voués.

Et l'on fonctionne ainsi dans la paix, l'indépendance, le bon vouloir, l'absence de vanité et d'amour-propre, en une entente charmante et cordiale qui garantit à chacun sa foi dans le but et son intérêt pour l'œuvre qui s'accomplit.

Plaisanterie, dira-t-on. Rêve paradisiaque! Comment, pas la moindre autorité! Et ce qui est plus fort, jamais de vote! Mais c'est l'Anarchie, cela!

Anarchie, si l'on veut, mais réalité. Entre gens d'intellectualité supérieure, à qui l'expérience de la vie a enlevé ces prétentions enfantines de commandement et de direction dont on s'affuble volontiers aux débuts de la vie, qui ne pensent plus à être des chefs, ce miracle est possible, puisque, nous le répétons, il s'est réalisé deux fois à Bruxelles et qu'on peut y aller voir.

Deux fois! D'abord pour la Science, c'est l'UNIVERSITÉ NOUVELLE, cette conception ultratéméraire dont on avait si complaisamment prédit et l'insuccès et l'évaporation. Voici quatorze mois que ce projet prétendument saugrenu est né et la vitalité de l'institution s'affirme avec une intensité grandissante.

L'Idée qui a présidé à son éclosion était si vigoureuse, qu'en deux mois elle avait groupé cinquante professeurs et soixante mille francs; qu'aujourd'hui elle a quatre-vingt savants à son service et qu'elle va fonder les deux facultés complémentaires qui lui donneront rang d'Université complète.

Tout ce monde est admirable, ayant non seulement donné son argent, mais prodiguant son temps aux cours sans aucune rémunération. Jamais on n'a vu un tel élan de générosité et de dévouement au profit de la science vivante et libre destinée à remplacer l'enseignement suranné, neutre, nivelé et doctrinaire qui déprime les étudiants à la vieille Université de la rue des Sols.

Or, dans les assemblées sans nombre qu'il a fallu pour atteindre ce résultat, malgré les questions variées à l'infini qui y ont été agitées pour organiser ce vaste ensemble, jamais il n'y a eu un vote, jamais l'apparence d'une âpreté ou d'un conflit. Oh! la puissance bienfaisante des cœurs unis dans une seule foi et voulant fermement un seul but!

Celui qui exécute les résolutions ainsi délibérées et surgissant en quelque sorte d'elles-mêmes dans une belle maturité centrale, c'est Charles Dejongh. Et il le fait, avec une simplicité, une abnégation, une conscience à rechercher la volonté d'ensemble et à ne jamais permettre un empiètement de la sienne propre, qui ne sauraient être surpassées et sur lesquelles il convient de ne pas insister davantage pour éviter de blesser ce type de modestie laborieuse et très noble.

Mais arrivons à une application plus directement artistique.

Il s'agit cette fois de LA LIBRE ESTHÉTIQUE, cette association devenue si promptement notoire qui a remplacé les XX.

On se souvient des dix années de magnifiques efforts et de si grands résultats qui marquèrent la vie de ceux-ci à Bruxelles. Quand on pénétrait à l'intérieur de leur organisme, il y avait pourtant parfois quelques intestines querelles, quelques désaccords sans retentissement au dehors qui provenaient de ce qu'ils avaient adopté sinon en leur entièreté (ils n'avaient pas de Président, ce fameux président ailleurs indispensable), au moins en quelques-unes de leurs routines, les séculaires usages: on y votait.

Le procédé que nous venons d'esquisser fut appliqué à l'association lors de sa transformation, il y a deux ans. Cent esthètes, cent amis, rapidement recrutés. Pas d'artistes des arts du dessin puisque c'est d'eux qu'il fallait exposer les œuvres et qu'il importait de ne pas mêler les questions d'intérêt personnel à l'œuvre que l'on poursuivait. Nulle organisation dans les formes clichées. Un Trésorier et un mandataire chargé d'accomplir scrupuleusement les résolutions du groupe et d'en réaliser les tendances, par une information

constante des communs désirs, une préoccupation fidèle de s'alimenter d'idées auprès de ceux qui le composent. Encore une fois, le « Régisseur chargé de parler au public », gardien attentif de l'Idée poursuivie et plaçant la sauvegarde de celle-ci au-dessus de tout. Car c'est d'elle seule, bien comprise et jalousement respectée, que dépendent et le succès et l'avenir et, cette chose essentielle, l'influence sur le développement de l'art, de l'art neuf et incessamment progressif qui a donné à ce remarquable mouvement issu de Belgique son ampleur et sa salutaire influence, rayonnant si loin, rayonnant si puissamment.

Mais, objectera-t-on, malgré tout ce qu'il y a de séduisant dans cet organisme si souple et si malléable, ne craignez-vous pas un danger? Celui de voir l'Œuvre se résorber dans une personnalité? Les liens entre l'ensemble et les parties sont si ténus, si fragiles que rien n'est plus facile que de les briser, alors même qu'ils ne se rompraient pas d'eux-mêmes. Ces « régisseurs chargés de parler au public », comme vous dites, c'est fort bien quand ils ont l'exact sentiment de leur délicate et scrupuleuse mission. Mais s'ils étaient pris de quelque vanité personnelle excessive, s'ils exagéraient leur importance, s'ils oubliaient le groupe pour ne penser qu'à leurs succès et à leur autorité personnels, s'il leur venait le besoin de se produire comme les seuls metteurs en scène et d'attirer à eux tout le pouvoir avec ses avantages de relations et de petite gloire?

Ah! l'inconvénient serait énorme! Une institution qui s'incarne en un homme est invariablement destinée à s'amoinrir et à périr. Elle perd les sympathies publiques. Elle va à la coterie avec sa misère et ses déchéances. Le groupe alors se désaffectionne et se désagrège. Il perd en conséquence sa force d'ensemble et de propagande, cette propagande incessante mais constante que chacun fait à toute heure pour ce qu'il aime, pour ce à quoi il se sent attaché comme un soldat au drapeau.

Mais combien sont faciles à éviter ces écueils! D'abord il suffirait, sans doute, de rappeler la règle et l'esprit à qui pourrait l'oublier. Puis il y a les assemblées du groupe, aussi multiples qu'il est utile, où les amicales remontrances peuvent se produire et ont vite raison des inconvénients passagers.

La circonstance que toute fonction n'a aucune durée fixée et que les hommes sont toujours remplaçables suffira, au surplus, s'il y a vraiment crise. Mais comment une crise sérieuse pourrait-elle naître entre des personnalités qui n'ont qu'un phare : le bien désintéressé de la Science ou de l'Art?

Nous avons cru devoir attirer très particulièrement l'attention de nos lecteurs sur ce curieux phénomène, qui marque assurément une évolution dans les mœurs du Mécénisme. Nous en recommandons l'essai, spéciale-

ment à cette belle jeunesse esthétique qui reprend avec tant de vaillance le lourd labeur inauguré par ses aînés et à qui ceux-ci repassent, avec tant de joie, d'espérance et de sécurité, le FLAMBEAU SACRÉ!

Le Salon du Champ-de-Mars⁽¹⁾.

(Deuxième article)

La Sculpture.

Pour des causes diverses, — auxquelles, certes, est étrangère la préférence accordée, pour les commandes officielles, aux exposants des Champs-Élysées, — la collaboration des sculpteurs au Salon du Champ-de-Mars reste discrète. Tandis qu'au Palais de l'Industrie les massifs de verdure sont, en manière de gros cailloux blancs, bordés de bustes en marbre et que sur le gravier, obstruant à tous les carrefours la circulation des visiteurs qui s'empressent vers le buffet, se dressent les statues équestres, les groupes véhéments, les calmes académies, les fontaines, les monuments dont quelques-uns — tel le don ducal à la bonne ville de Valence — débordent à l'extérieur, au Champ-de-Mars la sculpture s'efface, se fait humble, orne avec modestie le hall vitré qui sert de fumoir à la Société Nationale.

Une centaine d'œuvres en tout, la plupart signées de noms étrangers, et sur quelques-unes desquelles passe le souffle inspirateur du maître de céans, Auguste Rodin.

Nous avons signalé dans un article précédent le morceau principal de cette sélection, le *Monument aux morts* d'Albert Bartholomé, vers lequel vont, spontanément, toutes les sympathies admiratives. Quelques autres morceaux requièrent l'attention. C'est, d'abord, l'envoi de notre grand Constantin Meunier, pour qui va s'ouvrir prochainement, dans les galeries de M. Bing, une exposition d'ensemble qui fera événement à Paris. Les deux bas-reliefs *La Moisson* et *le Port*, la jolie figure au geste las : *En Juin* et la réduction du *Père Damien*, vus tous quatre à la *Libre Esthétique*, constituent l'apport de l'artiste et commandent le respect. Autour de lui se groupent quelques-uns de nos artistes : G. Charlier, P. Braecke, dont une figure en bronze : *Abandonnée*, a un beau caractère, H. Le Roy, G. Morren, G. Devreese et E. Rombaux. Jef Lambeaux complète le contingent par l'envoi de son groupe *L'Ivresse* et par le buste de M^{me} X..., œuvres connues à Bruxelles.

Rodin, absorbé par des travaux importants, s'est borné cette année à exposer, avec un de ses *Bourgeois de Calais* dont l'inauguration est imminente, deux bustes, l'un d'Octave Mirbeau, l'autre de M^{me} Camille Claudel, — deux portraits caressés avec soin, poussés dans le détail à la plus stricte exactitude, et, par un procédé familier à l'artiste, à demi enfouis dans une gangue de marbre non dégrossi.

On a fait à M^{me} Camille Claudel, à sa *Petite Châtelaine* devenue cette année, on ne sait trop pour quelle cause, le *Portrait de Jeanne enfant* après avoir été baptisée *Inspiration* à la *Libre Esthétique*, un très vif et très légitime succès. Proclamer chef-d'œuvre, ainsi que l'a fait M. Octave Mirbeau, ses quatre petites bonnes femmes enveloppées d'un morceau de journal nous paraît toutefois excessif : ce *Croquis d'après nature* est une ouvrette spirituelle, joliment établie et d'une animation amusante, soit. Mais elle est

(1) Voir notre dernier numéro.

loin de mériter les épithètes supercoquettieuses dont on a versupidié ce petit groupe. L'intérêt qui s'y attache est mince et le talent de M^{lle} Claudel nous est apparu, dans *la Valse*, plus révélateur et plus profond.

A côté des artistes qui perpétuent les traditions d'un art distingué, correct, sans émotion mais d'un métier sûr et d'une habileté incontestable d'exécution, — les Injalbert, les Saint-Marcoux, les Lenoir, — voici l'effort nouveau des sculpteurs qui cherchent, dans des manifestations spéciales, appropriées à la vie journalière, et dans des procédés inédits, une voie non frayée. Bien qu'un peu lourde, mal dégagée encore des concepts d'école, la cheminée ornementale dont M. Jean Baffier nous montre des fragments est une œuvre sincère, d'un art robuste et sain. M. Baffier entend célébrer la gloire du travailleur de la terre, ses peines, ses travaux, ses joies, ses plaisirs. Son métier d'artisan probe, ennemi des mièvreries comme des concessions à la banalité, s'accorde avec le but élevé qu'il poursuit.

M. Dampy a trouvé, dans une combinaison de bois et d'ivoire, une réalisation délicate et neuve du portrait. Sa statuette de jeune fille, d'un sentiment pénétrant, est l'un des objets d'art les plus séduisants du Salon, comme l'était, l'an passé, le *Chevalier Raymondin et la Fée Mélusine*.

L'esquisse d'une fontaine : *Hercule détourne à travers les rochers le fleuve Alphée*, montre, sous un aspect nouveau, le talent original et souple de M. Pierre Roche. La figure est d'un beau mouvement et fait pressentir, pour l'exécution définitive, une œuvre puissante et personnelle.

Citons enfin les figures en céramique, fort attrayantes en leurs colorations métalliques, de M^{me} Besnard, de MM. Lenoir et Masseau.

L'importante exposition posthume de Jean Carriès, dont nous parlerons dans un prochain article, nous servira de transition pour aborder l'examen des œuvres exposées dans la section des objets d'art, l'une des plus intéressantes du Salon.

Exposition Claude Monet.

C'est, avec *Tannhäuser*, l'événement parisien. Et les silleurs de jadis rencontrent, dans une mêlée de qualificatifs enthousiastes, dans un choc d'épithètes dont la plus modérée est « admirable », ceux qui, naguère, traitaient le grand peintre de fou furieux.

Et ceci n'a rien pour nous étonner. C'est l'histoire connue, sans cesse recommencée, et qui jusqu'à la fin des siècles divertira ceux qui aiment à rire des bévues de l'humanité. Tel qui, voici vingt ans, refusait cinq louis à Claude Monet pour un paysage est heureux de pouvoir en acquérir un aujourd'hui à quinze mille francs. — Quinze mille? Parfaitement. C'est le prix de ses *Cathédrales*, et déjà presque toutes sont casées. Ouverte il y a quinze jours, l'exposition a eu un tel succès qu'il ne reste, pour ainsi dire, pas une toile à l'artiste. M. de Camondo s'en est, pour sa part, adjugé quatre.

Et c'est, en ces vingt aspects, infiniment variés, d'un portail gothique, une maîtrise étourdissante. Comme le dit très justement Gustave Geffroy, « il semble que tout obstacle matériel ait disparu. Toute idée de peinture, de moyens employés, de couleurs mélangées s'en va. Une mystérieuse opération s'est faite. L'art de

Monet, épuré, dépollué, purifié, pourrait-on dire, de tout alliage visible, conquiert un espace inconnu de lumière, et une nouvelle vérité nous apparaît. Je ne crois pas que l'on puisse réduire, cette fois, l'impressionnisme de Monet à l'observation instantanée d'un accident. Je crois que ces œuvres acheveront la démonstration, donneront à tous la même sensation de l'éternelle beauté de la vie, présente à toutes les heures, à tous les moments de la lumière.

« Le réel est présent, et il se transfigure. Ces clochetons, ces porches, ces contreforts, ces sculptures de Rouen, toute cette pierre vue à toute heure du jour, dans la douceur du matin, dans l'illumination de midi, vue par tous les aspects d'atmosphère, sous la caresse du soleil, à travers l'opacité du brouillard ou l'air chargé de pluie, c'est pourtant la réalité à la fois changeante et immuable. La matière est là, soumise à la fantasmagorie lumineuse. Ce que Monet peint, c'est l'espace qui existe entre lui et les choses. C'est son rêve de clarté qu'il fait se dresser devant lui par ces pierres de Rouen où il fixe toutes les poésies errantes résumées en ces ombres verdâtres, en ces lueurs phosphorescentes, en ces braisillements roses et ces pures flammes d'or. C'est son rêve qu'il déchiffre aux rives de la Seine parmi ces fantômes de maisons, d'arbres, à la surface de cette eau profonde. C'est son rêve qu'il poursuit en Norvège, au village de Sandviken, au flanc neigeux de la montagne de Kolsaas, dans cet espace frigide hanté pour nous de la pensée grave et de la parole profonde d'Ibsen. »

Aux vingt vues de la *Cathédrale de Rouen*, aux huit *Vernon vu du bord de l'eau*, à la série du *Kolsaas* et de *Sandviken*, l'artiste a joint une douzaine de toiles qui marquent les étapes, depuis dix ans, de son voyage à la conquête de la lumière : champs de tulipes éblouissants, bords de Seine aux eaux miroitantes ou glacées, hivers à Giverny, meules arc-en-cielées de lumière, penchiers des bords de l'Epte frissonnant dans la transparence de l'air. Chaque toile fixe un stade de cette lente et superbe évolution. Et c'est avec émotion qu'on passe en revue cette vie d'artiste probe et sincère, épris de beauté et de nature, obstiné dans ses études, fidèle à ses convictions malgré les sarcasmes et les résistances, aboutissant par sa persévérance et sa fermeté à un triomphe auquel tous sont contraints de se rallier.

CUEILLETTE DE LIVRES

L'Iris exaspéré, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, Lemerre.

M. Mithouard en est à son troisième livre et il n'a pu trouver encore sa voie. Il cherche, il tâtonne et peut-être s'armèra-t-il en ses prochains volumes.

Il porte en lui un certain excitant d'originalité dont nous ne prévoyons point la décisive expression. Mais qu'importe! La précieuse qualité de ce livre est évidemment le souci de recherche qui peut amener un talent personnel.

L'auteur reste fidèle à la vieille prosodie syllabique, qu'il manie facilement. Son poème de *Gabaël* est bien venu et la partie finale décèle, avec de réelles qualités d'artiste, un sens émotif et descriptif très étendu.

L'Iris exaspéré est un livre d'intérêt et de promesse; il est donc à noter avec l'espoir qu'il marquera dans l'évolution d'un talent.

L'Ame en Exil, par GEORGES MARLOW. — Collection du *Réveil*.

Ceci est un livre d'impression délicieuse. C'est une gamme chantée et les accents sont tristes pour la ville morte où l'âme s'exile et se complaint à languir. C'est toute la mélancolie de la Malines flamande avec ses venelles et ses coins de date ancienne, son bégainage fleuri d'ans et de solitude égarée, ses tintements de cloches frêles et juitaines, ses madones cloûées aux carrefours et ses vieilles mantes en prières. Et cet émoi, suscité et attendu, a fait frissonner le poète. La musique est douce, gracieuse, une musique lente de clochettes, épendant au loin le charme et l'extase.

Oh! nous préférons certes d'autres vers, d'autre lyre, plus forte, plus virile et plus vraie peut-être, mais *L'Ame en Exil* est si charmante qu'elle ne saurait nous lasser.

Ses yeux ont vu tant de choses frêles et captivantes de vie passée et de deuil, ses oreilles ont entendu tant de bruits mornes et tristes et l'âme elle-même a pris tant d'émotion d'exil, de solitude et d'ennui et le poète, lui aussi, a la voix si profonde et si lasse de toute vie matérielle, et brusque, qu'il s'attache à sa ville avec amour et abnégation.

Ecoutez-le chanter :

Mais elle mourra tout de même.
Un soir d'automne avec les fleurs,
Malgré l'offrande de son cœur,
La petite ville que j'aime!

Car elle est vieille et triste aussi,
Triste à ne pas vouloir le dire,
Et le soleil a beau sourire
Sur ses jolis clochers transis,

Toujours sa plainte désolée
Frissonne en la douceur du soir...
Ah! si j'avais un peu d'espoir
Pour la chère ville exilée!

Et cet espoir qu'il souhaite et qu'il ne saura jamais vouloir le crispé, et il se lamente, le poète, pour sa ville à lui, la ville vraie de sa vie et de ses rêves.

Car c'est tout le livre, cet amour de la vieille cité flamande où son enfance est éclosée et où brûle la veilleuse de son âme.

Il serait difficile de faire élection entre ces poèmes de la douceur, afin d'en citer ici. Quelques-uns sont quelque peu mièvres, mais si peu que l'ensemble n'en respire rien et que l'impression dernière l'oublie.

L'Ame en Exil de Georges Marlow constitue une œuvre charmante d'impression et d'émotion qui effleure avec grâce et candeur la frêle et sensible robe de nous-mêmes.

C'est une fleur de dentelle et de soie et quand elle mourra, on en conservera, dans le tabernacle de l'âme, le parfum et les feuilles fanées.

S. B.

Tannhäuser à l'Opéra en 1861, par GEORGES SERVIÈRES,
133 p. Paris, librairie Fischbacher.

Dans une brochure qui vient de paraître, M. Georges Servièrés nous montre, en un historique aussi attachant que sérieusement documenté, comment l'œuvre de Wagner fut mise à l'étude, présentée sur la scène, interprétée, accueillie par le public parisien et jugée par la presse de l'époque.

Ce récit anecdotique ne s'adresse pas seulement aux érudits du

wagnérisme, il intéressera tous les lecteurs comme un chapitre instructif de l'histoire musicale et dramatique de la France.

Il est suivi d'un appendice relatif aux représentations de *Tannhäuser* en province.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Paroles intimes, par LÉON PASCHAL. Collection du *Réveil*. Bruxelles, Edm. Deman. — *N'est pas sceptique qui veut*, comédie en deux actes et *Louissette*, comédie en deux actes, par le comte MAXIME DE BOUSIES. Bruxelles, Edm. Deman. — *Paludes*, par ANDRÉ GIDE. Paris, librairie de l'Art indépendant. — *Le Joyeux Sacrifice*, par JEAN THOREL. Paris, Léon Chailley.

CORRESPONDANCE DE LIÈGE

« Solness le Constructeur » à l'Œuvre artistique.

Je n'avais pas lu *Solness le Constructeur*; la représentation donnée samedi au Salon de « l'Œuvre artistique » me l'a fait connaître, me jetant brusquement dans ce drame de vertige, et si complètement que de longues heures après mon esprit ne pouvait encore s'en abstraire.

Comment fixer les impressions reçues, les pensées suscitées, en des mots précis exprimant des idées nettes? Souvent après, elles sont multiples et complexes.

Clairement expliquer ce qu'on peut avoir sûrement compris de ces symboles aux horizons infinis me semble presque impossible, et d'ailleurs très vain.

Expliquons-nous l'insondable mystère de la vie? Au dedans de nous, en dehors de nous que de choses troubles que nous ne saisissons qu'à demi et qui cependant nous émeuvent profondément!

Etrangement troublé par les âmes inquiètes du drame d'Ibsen, mon esprit fut transporté en une atmosphère de rêves sans fin, une puissante émotion m'étreignit. Qu'importe dès lors ce que j'ai peu ou point compris?

L'impression est si forte que le public — même ce mauvais public qui se targue de « bon sens » — n'y échappe pas entièrement.

Aussi — en dépit de ses critiques saugrenues et de ses observations puériles — revient-il à ces représentations; et beaucoup même oublient-ils la conforme tenue jusqu'à applaudir.

Le succès de Lugné-Poe et de M^{lle} Suzanne Deprès, remarquables tous deux dans les rôles de Solness et de Hilde Wangel, a été grand.

Il nous faut remercier le comité de « l'Œuvre artistique » de nous avoir valu cette joie intellectuelle.

NÉCROLOGIE

François Lintermans, professeur de chant et l'un des plus ardents propagateurs du chant choral en Belgique, vient de mourir à Bruxelles. Fr. Lintermans avait débuté modestement comme choriste à l'Opéra de Paris, où il était coryphée à l'époque de la première de *Robert le Diable*. Très recherché naguère comme professeur, il a formé quelques élèves distingués. Mais c'est surtout comme directeur d'orphéons qu'il eut des succès remarqua-

bles, notamment à la tête de la société qu'il avait fondée, *Les Artisans réunis*, qui fut longtemps, grâce à lui, la première société chorale de Belgique. En 1872, Lintermans conduisit à ses frais *les Artisans réunis* à Londres, où ses chanteurs furent très acclamés. De même en 1881, lors du mariage de la princesse Stéphanie, il fut à la tête des sociétés chorales qui allèrent à Vienne prendre part aux fêtes célébrées à cette occasion. Lintermans avait composé plusieurs chœurs parmi lesquels il faut citer *Le Réveil*, publié chez Katto. Il était né à Bruxelles en 1808.

HENRI DUPARC

Le concert d'aujourd'hui appelle l'attention sur la personnalité un peu mystérieuse d'Henri Duparc, un des disciples les mieux doués de César Franck, dont le programme des *Nouveaux Concerts* porte une mélodie exquise, *Phidylé*, écrite sur un poème de Lecomte de Lisle. On lira avec intérêt les détails biographiques que publiait récemment sur le compositeur M. Georges Servières dans le *Guide musical* :

« Ses premiers amis dans la carrière artistique furent Camille Saint-Saëns, — qui, par la suite, réduisit pour deux pianos son poème symphonique *Léonore* et lui dédia la *Jeunesse d'Hercule*, — R. Buséine, Fauré, A. de Castillon et le peintre Henri Regnault, qui était féru de musique et doué d'une voix de ténor magnifique.

En 1870, Saint-Saëns lui ouvrit de nouveaux horizons en lui communiquant les partitions du *Rheingold* et de la *Walküre* qui venaient de paraître, et l'entraîna à Munich au mois de juin, pour assister à la représentation de ce dernier drame de Wagner. Chassé brusquement d'Allemagne par la déclaration de guerre, Duparc rentra à Paris, où il prit part comme mobile aux premières opérations du siège.

« C'est là, m'écrivit M. Vincent d'Indy, — qui ayant fait la connaissance de Duparc un an avant la guerre, devint aussitôt et resta l'un de ses plus intimes amis, — que je le retrouvai, à cette bizarre époque où, lui venant de Bagnolet et moi du fort d'Issy, nous nous rencontrâmes le dimanche au Cirque d'Hiver. Pasdeloup, en garde national, y dirigeait un orchestre bariolé où se trouvaient des spécimens de tous les corps extraordinaires créés pendant la guerre : *moblots*, gardes nationaux, volontaires bruns, gris, verts, etc... ; en ces curieux concerts, la *Symphonie pastorale* était commentée par Sarcy (!) qui faisait sur Beethoven une longue conférence, et la *Réformations-Symphonie* par le pasteur Athanase Coquerel, le tout terminé par le couplet patriotique et la *Marseillaise* de Berlioz (1) !

« Puis Duparc, atteint d'un rhumatisme aigu à l'estomac, fut obligé de rester chez lui, et le service devint trop sérieux à partir du mois de décembre pour que nous pussions nous rencontrer autrement que par hasard. »

Ce fut lui qui, en 1872, présenta son camarade Vincent d'Indy à son maître César Franck et le décida à terminer sous la direction de celui-ci ses études de contrepoint, fugue et composition. De 1872 jusqu'au moment où Duparc quitta définitivement Paris, ce fut entre les deux jeunes gens une constante intimité. Ils habitaient la même maison, cette maison de l'avenue de Villars où demeurait aussi un autre ami de M. d'Indy, le littérateur Robert

(1) Engagé volontaire à dix-neuf ans, en septembre 1870, M. V. d'Indy a consigné ses souvenirs du siège dans une brochure publiée en 1872, chez Doubiol, et intitulée : *Histoire du 105^e bataillon de la garde nationale de Paris en l'année 1870-71.*

de Bonnières. Il ne se passait pas de jour qu'ils n'allassent l'un chez l'autre, sous prétexte de quelque renseignement littéraire ou artistique à se demander, d'un travail esquissé à se communiquer.

« Tous les mardis, ajoute mon aimable correspondant, et cela dura jusqu'en 1880 environ, Duparc réunissait chez lui des amis, ou des amis de ses amis, et nous lisions jusqu'à deux heures du matin des chefs-d'œuvre anciens ou des productions modernes.

« Là venaient assidument Fauré, Camille Benoit, Ghabrier, Alexis de Castillon, Robert de Bonnières, très souvent Saint-Saëns et les jeunes musiciens étrangers qui nous étaient signalés de passage à Paris, Svendsen, Taneew depuis, directeur du Conservatoire de Moscou, Friedheim, un extraordinaire élève de Liszt qui vient d'être condamné en Amérique pour assassinat : c'est de là enfin que sortit la Société Nationale, dont Duparc fut pendant plus de dix ans le zélé secrétaire. »

L'été, le jeune musicien allait passer six mois à Marnes, dans une maison de campagne appartenant à ses parents. Cette résidence régulière et la considération dont jouissait sa famille lui valurent l'honneur d'être élu maire de sa commune. Mais il n'était pas fait pour les tracassés administratifs et il attribua à tous les ennuis que lui causèrent ses fonctions la névrose dont il est atteint. Pour la soigner, il y a une dizaine d'années il se décida à fixer définitivement son séjour dans les Basses-Pyrénées. Il vit depuis dix ans à Monein, dans la solitude, travaillant à un drame lyrique, la *Roussalka* (d'après le poème de Pouchkine), écrivant peu, pour ménager son cerveau qui se fatigue aisément, raturant beaucoup, rarement satisfait de ce qu'il produit. »

PETITE CHRONIQUE

Voici le programme complet du concert extraordinaire qui sera donné aujourd'hui, à 2 heures, à l'Alhambra, par la Société des Nouveaux Concerts, sous la direction de M. Vincent d'Indy :

1^o Symphonie inédite, E. CHATSSON (première audition) ; 2^o *Pavane*, air de danse extrait de *Caligula*, G. FAURÉ (première audition) ; 3^o *Phidylé*, H. DUPARC (première audition) ; soliste : M^{me} Georgette Leblanc ; 4^o Variations symphoniques pour piano et orchestre, C. FRANCK ; soliste : M. Théo Ysaye ; 5^o *Sauvegarde*, légende-symphonique, V. D'INDY ; 6^o a) *Madrigal dans le style ancien*, V. D'INDY (première audition) ; b) *Dansons la gigue*, Cu. BORDES ; soliste : M^{me} Georgette Leblanc ; 7^o *Les Laudes*, paysage breton, J.-G. ROPARTZ (première audition) ; 8^o *Danses béarnaises*, Cu. BORDES (première audition).

La répétition générale à laquelle nous avons assisté hier a valu à M. Vincent d'Indy, aux œuvres interprétées et aux solistes un très grand succès.

Par suite de l'indisposition persistante de M. Angenot, le Quatuor Cricboom se voit forcé de remettre sa troisième séance au mois d'octobre prochain.

M^{me} C.-Th. Mège donnera aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à la salle Berden, 42, rue Keyenveld, par invitations, une audition de ses cours de piano et de chant.

La Société chorale *Art-Charité* a été créée il a peu de mois sous la présidence de M^{me} Beernaert, par l'initiative intelligente de M. Henri Thiébaud, son directeur. Elle réunit les jeunes amateurs de chant et donne à leur talent un but de charité qui stimule leur zèle. Les chœurs, composés seulement de dames et de jeunes

filles, ont aussi pour mobile la vulgarisation de la musique des auteurs belges.

S. M. la Reine, toujours prête à donner l'appui de son nom aux œuvres charitables, nationales et artistiques, a daigné accorder son auguste protectorat à cette nouvelle société, dont la comtesse Ed. de Liedekerke est présidente d'honneur, et qui compte parmi ses membres honoraires M. Gevaert, l'illustre directeur du Conservatoire royal.

Le premier concert de la chorale aura lieu le 29 mai, à 8 heures, salle de la Grande-Harmonie. Parmi les œuvres inscrites au programme nous distinguons le *Sorbier* d'Émile Mathieu, le *Chant de Paix* de Jan Bloekx, des fragments d'*Angelo* de César-Cui.

M^{lles} Julie Decré, contralto du Théâtre d'Anvers, Anna Parys, du Théâtre du Parc, et Irma Sethe, violoniste, ont bien voulu prêter le concours gracieux de leur talent à une audition dont le produit sera consacré aux victimes des accidents du travail.

— Nous espérons que le public tiendra à encourager la tentative de ces femmes dévouées qui mettent leur voix, leur temps à la disposition des malheureux, avec un désintéressement absolu, digne de leur belle devise : *Art-Charité*.

L'ouverture de « Venise à Bruxelles » a lieu au moment où nous mettons sous presse. Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de cette curieuse restitution, appelée à être la grande attraction de l'été. L'entrée, à partir d'aujourd'hui dimanche, est fixée à un franc, à cinquante centimes pour les enfants au-dessous de 7 ans. Abonnement personnel pour la durée de l'Exposition : 10 francs. Les personnes désireuses de s'abonner doivent envoyer leur « portrait-carte non collé » à l'administration de Venise, quai de Willebroeck.

C'est le 3 juin prochain que sera inauguré, à Calais, par MM. Leygues, Poincaré et Roujon, représentant le gouvernement, le beau groupe d'Auguste Rodin : *Les Bourgeois de Calais partant de la place du Marché*, dont un fragment figure précisément cette année au Salon du Champ de Mars. L'œuvre, dans son ensemble, est, d'ailleurs, connue de tous les admirateurs de Rodin qui l'ont pu voir, en 1889, à une exposition particulière des œuvres de l'artiste.

Les préparatifs de l'Exposition internationale du Centenaire de la Lithographie, dont l'ouverture aura lieu prochainement au Champ-de-Mars, sont poussés activement par le Comité, qui s'est notamment assuré, pour les sections étrangères, le patronage et le bienveillant concours des ambassades de Russie, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, d'Italie, d'Espagne, etc.

Grâce au chaleureux accueil fait partout à l'idée d'une Exposition internationale, les organisateurs sont dès maintenant certains de réunir dans le Palais des Beaux-Arts et la galerie Rapp, outre un admirable ensemble, différentes pièces d'un haut intérêt historique, telles que les premières presses lithographiques exécutées du temps de Senefelder.

D'autre part, le Kensington Museum, de Londres, est en pour-parlers avec le Comité pour l'expédition d'une collection lithographique.

M. de Camondo vient d'acheter, pour plus de 60,000 francs, le tableau de Manet, *Les Femmes de Boulogne*, que le peintre avait vendu 800 francs.

Le silence anglais. — C'est Alphonse Daudet qui, interviewé par

un rédacteur de l'*Écho de Paris*, fait cette observation intéressante : « Voulez-vous savoir l'impression première, la plus forte, la plus saisissante que j'aie ressentie en arrivant à Londres, celle qu'on reçoit, sans analyse, dans la chambre obscure du cerveau, comme un coup de soleil frappe la plaque photographique, qui ne s'efface jamais, et qu'on ne retrouve plus, même à la deuxième vision des choses? Cette impression pour moi ç'a été, malgré l'activité énorme et sans égale des rues, du mouvement fantastique des omnibus éclatant de couleurs éperdues, des voitures innombrables, des camions, des charrettes, malgré cette foule sans cesse renouvelée courant dans tous les sens — ç'a été le silence! Un silence absolu, — car le grondement sourd et monotone de la marée n'est pas le bruit, — un silence inquiétant, troublant, qui faisait de la vie monstrueuse au milieu de laquelle j'arrivais tout à coup comme le rêve réalisé de millions d'automates taciturnes se mouvant dans un décor de rêve sur un sol de caoutchouc! »

Autre remarque typique : « La caractéristique de Londres est l'abondance, une abondance exagérée, folle. Voyez leurs monuments : il y en a trop. On a la sensation d'une immense boîte de joujoux monumentaux renversée dans une plaine, au hasard, pêle-mêle. Tiens, voilà une tour, deux tours, dix tours. Vous aimez les obélisques? En voilà encore, encore, et des socles, et des palais, et des colonnades, et des coupoles, et des clochers, et jamais assez grands, jamais assez hauts, jamais assez fastueux!

« Avoir feuilleté toute une soirée des albums de Gustave Doré, moyenâgeux et fantastiques, manger ensuite de l'opium, s'endormir là-dessus, et rêver! Le rêve, ce sera Londres! »

Le nombre de 13 était décidément dans la destinée de Richard Wagner, dit le *Guide musical*.

Né en 1813, le maître est mort à Venise le 13 février 1888. L'inauguration du Théâtre de Bayreuth par le *Rheingold*, prologue de l'*Anneau du Niebelung*, eut lieu le 13 août 1876. Enfin, par une concordance singulière, *Tannhäuser*, joué à Paris pour la première fois le 13 mars 1861, y a été repris le 13 mai 1895.

ESSEX & COMPANY. LONDRES (Angleterre).



LES
ÉCHANTILLONS
&
UN STOCK
IMPORTANT
DE
NOS PAPIERS
SE
TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT

M. G. HOBÉ

WALLPAPER PRINTERS. 47, Boulevard de Waterloo
116 & 114 VICTORIA ST. SW. BRUXELLES
& ESSEX MILLS BATTERSEA

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUTS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et Dessins de F. Rops

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE VOLANT. — J. H. ROSNY. *L'Autre Femme*. — LE SALON DU CHAMP-DE-MARS (Troisième et dernier article.) — CONCERT FRANCRISTE AUX NOUVEAUX CONCERTS. — UNE COOPÉRATIVE INTELLECTUELLE. — PAYSAGES URBAINS. *Un Coin du vieux Bruxelles : Hôtel Ravenstein; Institut Dupuich*. — PETITE CHRONIQUE.

LE VOLANT

trois actes par JUDITH CLADEL; première représentation au THÉÂTRE DE L'ŒUVRE, le 29 mai 1895.

Le public du Théâtre de l'Œuvre est composé d'abonnés, souscripteurs à ces représentations, toujours originales, où M. Lugné-Poe s'efforce de produire soit *la Belle Œuvre*, soit *l'Œuvre Neuve*, puisque la devise de ses tendances, vaillantes et hardies, est : MENER LE THÉÂTRE EN PROFONDEUR, EN BEAUTÉ, EN NOUVEAUTÉ. Ce public spécial, formant masse de lettrés et de curieux fort indépendants, se complète, le jour des premières, par le bataillon de la presse chroniqueuse, arrivant serré et en bon ordre, avec ses partis pris, ses positions à défendre, son dépit bourgeois contre les novateurs, et par un contingent d'attentifs qui sollicitent des invitations. Le Théâtre de l'Œuvre ne joue pas à bureaux ouverts, car ce serait se soumettre à la Censure administrative française qui, en mutilant les œuvres,

déprimerait l'utilité de cette entreprise esthétique, et à des frais spéciaux la plupart du temps écrasants pour des entreprises qui vivent du bon vouloir des auteurs et des acteurs et du désintéressement de tous.

La nécessité d'admettre « la presse chroniqueuse » qu'on voit là, aux premiers rangs, en ses représentants les plus notoires et les plus autorisés, vétérans chevronnés du compte rendu dramatique (indégotables), centurions, dans la force de l'âge, orgueilleux de leur grade, cadets ayant déjà presque la morgue de leurs aînés, rend difficile au public en général l'appréciation de ce qui s'est passé dans la salle. Après chaque acte, en effet, ces messieurs de l'habit noir se joignent dans les couloirs, forment groupe de délibération comme des juges debout derrière leurs sièges, et, en une sorte de bourse littéraire, établissent la cote que, d'après eux, mérite la pièce qui se déroule. Avec une confraternité d'une solidarité touchante, ils forment les cours de compensation en lequel chacun d'eux va liquider son appréciation journalistique.

Derrière ce cordon faisant ainsi la police des opinions comme les sergents de ville les jours de publique liesse, moutonne, écoute, applaudit, murmure, s'agite le vrai public, contenu et refoulé, en ses intellectuelles rumeurs, par ces représentants bien disciplinés de l'autorité gazetière. Il importe peu à ceux-ci que dans cette masse vibrante on pense de telle ou telle façon.

Cela ne les regarde pas. Ils ne rendront pas même compte de l'allure des manifestations. Calmes et rigides, en factionnaires qui ne connaissent que la consigne et le mot d'ordre, ils traitent tout ce qui ne vient pas de leurs conciliabules en quantité négligeable, fort dédaigneux et inébranlables. Intéressant détail, même ce qu'ont pu dire, durant les jours précédents, leurs confrères du même bureau de rédaction, qui ne sont pas « les chroniqueurs attitrés », n'a pas, à leurs yeux, la moindre importance et ils les contrediront avec une désinvolture sereine. Ils planent !

Nous assistâmes à ces phénomènes, assurément du plus vif intérêt, ces jours-ci à l'occasion de la pièce de M^{lle} JUDITH CLADEL, *Le Volant*, admise à la scène par M. Lugné-Poe comme témoignage de sa méritoire bonne volonté de faire place en son répertoire à des œuvres de début, ces œuvres toujours placées en ce difficile et en apparence insoluble dilemme : « Nous les jouerons quand l'auteur sera connu. Mais l'auteur ne sera connu que lorsqu'on l'aura joué. » L'occasion était parfaite pour donner un symbolique exemple de magnanimité directoriale : la jeune fille porte un très grand nom, elle est sympathique, modeste et belle, son œuvre, grevée assurément des imperfections de la jeunesse et de l'inexpérience, dénote une surprenante entente des proportions dramatiques et de l'enchaînement rapide et fort que le théâtre commande.

Le public de la salle a admirablement compris ces conditions de la représentation, en ce qu'elles avaient de relatif et de transitoire quant au classement de l'œuvre qu'on lui soumettait, et de définitif et de rassurant quant aux espérances littéraires qu'elle faisait naître. Son attitude a été celle d'une bienveillance parfaite pour un tel début et d'un grand enthousiasme pour l'encouragement de la jeune autrice. Plus d'une fois des applaudissements ont éclaté pendant les actes, il y eut des rappels très francs après chaque baisser de rideau et finalement une ovation pour l'écrivain dont le nom a été proclamé au milieu de bravos prolongés. Les conversations de couloirs durant les entr'actes et à la sortie faisaient exactement la part de l'inexpérience charmante en certaines naïvetés et de la maturité ingénieuse et précoce. De minuit à trois heures du matin, dans le tranquille appartement de la rue Christine, il y eut un défilé d'admiration amicales qui firent certes de cette soirée, pour la débutante, une des plus heureuses de sa vie.

Les comptes rendus des journaux n'ont pas suffisamment reflété ce très net succès de la représentation, rare assurément dans l'existence de l'ŒUVRE. Ils ont parlé du bout des lèvres, en phrases pincées, en juges sévères se demandant si le *Volant* répond aux conditions cathédrales du Théâtre tel qu'on le comprend en 1895 dans les cafés des boulevards parisiens honorés de la quoti-

dienne présence des choryphées du journalisme taquinant leur absinthe. Ils ont été d'avis qu'assurément ce n'est pas équivalent aux magistralités de Dumas fils ou d'Augier. Ils ont, avec des gestes de paternité, piqués de quelque mauvaise humeur, complimenté sans élan cette jeune fille qui veut se faire une place et lui ont fait l'honneur de la traiter aussi rigoureusement qu'une grande personne arrivée.

Le *Volant* n'a, au surplus, pas été bien compris en général, par des esprits qui sont encore peu dégagés de la pièce parisienne usuelle, très claire en son unique préoccupation de la vie visible, et vont difficilement à l'accoutumance du ténébreux permanent des événements humains, même dans le quotidien domaine des anecdotes de notre existence. Le *Volant* expose l'effritement d'un ménage, très munitionné contre l'imprévu et le mauvais sort par toutes les précautions et les conventions auxquelles notre monde niais attache des garanties de sécurité. Et ce détraquement qui va avec l'impassibilité et la constance de l'inévitable, il l'explique, non par les complications connues et les malentendus courants, les désaccords qu'on pourrait nommer « classiques », mais par l'influence mystérieuse des petits riens, psychiques microbes, inaperçus et redoutables, qui mettent des maladies mortelles dans les affections les plus sûres et détruisent plus inévitablement les retentissantes catastrophes.

Ce drame de vie bourgeoise, où le lacis des événements puérils forme un filet plus indestructible que l'acier, va du mouvement lent et implacable du volant des machines qui, une fois en train, continue sa rotation par les impulsions les plus légères, entraînant irrésistiblement tous les organes en un fonctionnement rythmique et fatal. M^{lle} Judith Cladel l'expose en une langue simple, celle de la vie parisienne journalière, sans bruyance, sans affectation de style, en une sorte de contraste voulu entre le ténébreux tragique des faits et l'insignifiance des péripéties.

Dès qu'on saisit cette pensée directrice de sa pièce, celle-ci apparaît à son vrai point, en sa beauté calme et émotive. Si, au contraire, on y cherche l'habituel tapage d'une aventure conjugale, on doit la trouver insignifiante et fade, précisément par ce qui en fait le mérite, l'absence du cri et du désordonné qui eussent été à l'encontre du but poursuivi, savoir : Montrer que c'est par des murmures indistincts, de petites poussées presque insensibles, des « grains de sable » comme le dit la pièce, que nous sommes menés et bousculés par les sentiers de la Fatalité, dans ses défilés et par ses sombres carrefours.

M^{lle} Judith Cladel est entrée dans la vie littéraire avec l'éclat, sinon des éloges avérés, du moins d'une notoriété extraordinaire. Pendant quelques jours, son début a été l'événement parisien, ce feu de paille incessamment

allumé en cette ville étrange qui veut de perpétuels incendies et de perpétuels changements. La voici désormais connue et en évidence. Le but que ceux qui se sont intéressés si vivement à Elle souhaitaient, est atteint. Peut-être est-elle destinée à prendre place dans la série de ces beaux esprits féminins qui de tout temps ont ajouté à l'admirable phalange des hommes de lettres français, la grâce et le charme des fleurs féminines. Elle médite déjà sans doute une autre œuvre à laquelle sa brillante aventure récente ajoutera une maturité plus grande d'esprit et d'expérience. Le sang rustique et brûlant qui coule en Elle, fille d'un tel Père, va la mener en des tentatives plus vaillantes encore, plus originales et plus puissantes que sa remarquable œuvrette de début qui, ainsi que vient de l'écrire Paul Margueritte dans *l'Écho de Paris*, atteste « un talent ingénu, plein de promesses, avec de charmantes gaucheries et de sincères élans, objet de curiosité, d'intérêt et aussi de méfiances amusantes, chez certains, de légère envie inavouée, chez d'autres, cortège de son jeune talent à l'éclosion pleine de sève et de son gracieux succès ».

J.-H. ROSNY

L'Autre Femme, 1 vol. de 260 pages. Léon Challey, éd., à Paris.

L'« Autre Femme » ne paraît pas dans le roman des frères Rosny. Ils étudient l'envers de l'adultère, non l'anecdote passionnelle en elle-même, mais son contre-coup au foyer. Comme l'Arlésienne de Daudet, l'« Autre Femme » est le sujet invisible du drame qui se passe entre deux êtres, le mari et la femme, drame sans rejaillissements extérieurs, « sans événements », fait de la jalousie, des instinctives et merveilleuses divinations de la femme, de la passion, des mensonges, des raisonnements éperdus de l'homme inassouvi, cherchant au delà du calme présent un frisson plus intense.

Les Rosny apportent à cette étude toute la minutieuse sincérité de leur science, de leur art psychologique, et disent des choses que nous avions devinées sans pouvoir les exprimer. Mais leur œuvre n'est pas seulement l'étude d'un fait, d'une situation : « Sans être une thèse », dit la préface, « car en vérité on n'y ose conclure, — elle vise à dépasser les annales individuelles. » — Et en vérité elle les dépasse. A la lire, peu nous importe la querelle d'Hubert et d'Hélène, leurs angoisses et leurs jours de paix lourde; c'est l'histoire « commune à des myriades d'êtres » qui nous intéresse en ses hurlantes et contradictoires constatations; ce qui nous passionne c'est cette éternelle question : « L'homme est-il simple ou complexe, fidèle ou adultère. » de *par sa nature?*

C'est là que Rosny n'ose conclure. Il se contente d'exposer — œuvre de penseur — les termes du dilemme, et d'être moraliste de la seule façon qu'on puisse l'être en ce siècle, en nous forçant à désirer, à chercher nous-mêmes une solution.

Il met en présence dans la lutte la plus intime qui soit, toute l'énergie de la nature soufflant à travers l'orgueilleux désir individualiste, le besoin toujours renouvelé de sensations violentes affirmant la vie et la conservant, d'une part; et de l'autre, la formidable, la positive nécessité d'un groupement familial unique.

Hubert Briare est torturé par la lutte que ces deux rudes adversaires se livrent dans le petit espace de toute conscience humaine, — comme si chaque nouvel être devait résoudre la question pour son propre compte, — et il ne la résout pas. Qu'il soit fidèle ou qu'il trahisse, il est également malheureux. Quoi qu'il fasse, il doit mentir. Mentir à lui-même ou aux autres.

Dans les temps barbares où nous vivons, l'homme sent la nécessité de la double et persistante protection des enfants par les parents, et la nécessité d'intéresser la femme à un seul foyer. Il essaie d'ériger cette nécessité de conservation de la race en vertu, et les religions l'ont génialement suivi sur ce terrain utilitaire. L'homme pourtant se souvient au fond de lui-même de ses orgueilleuses conquêtes des temps primitifs, et des nombreuses vaines qui lui donnaient chacune une nouvelle affirmation de sa force, de sa valeur, de sa beauté, de sa *supériorité*; qui lui rendaient sa confiance en lui-même et le faisaient vivre.

Nous en sommes là à l'heure qu'il est, et le livre de Rosny vaut par cette rigoureuse constatation de notre doute actuel. Le Bien et le Mal ne se forment plus suivant les antiques affirmations et la rage qui nous prend de ne pouvoir les définir se traduit en nos vies par une inquiétude que rien ne distrait. — Pour être plus heureux, faut-il obéir au vœu de l'individu et à cette terrible nature qui va toujours aux moyens les plus immédiats et les plus sommaires pour nous nourrir de la joie qui nous fortifie? Faut-il écouter cette autre voix qui parle si haut de la conservation de la race, de sa puissance en face des autres races et des externes fatalités, faut-il être toujours bon pour ce grand ennemi intime, *l'autrui* dont nous avons besoin?

Ce livre est triste comme une suppliante interrogation, comme l'enfantine question que toute une époque adresse à l'avenir, à ceux qui entreront dans la terre de Chanaan d'une certitude.

Ecoutez cette dernière parole, navrante comme la défaite dernière d'un lutteur qui n'a plus foi en lui-même, et qui ne sait pas qu'il pourrait admirer son vainqueur; il n'a qu'un désir trouble, un instinct qu'il subit, et que nul ne vient magnifier pour lui.

« Véritablement elle n'a pas été gratuite, l'aventure! Chacune de ses faveurs a été payée; et de quelle force elle a meurtri le bonheur de trois êtres. Par delà l'océan, *l'autre* s'opiniâtre à souffrir, à pleurer, à espérer je ne sais quel lamentable miracle, à se forger une fiction mélancolique, tournée vers un anant fictif qui n'a, qui n'eut jamais rien d'Hubert, création absurde et pitoyable, chaque jour recommencée, et que ses pauvres lettres attestent. — Ici, l'épouse, depuis trois ans aux écoutes, à la chasse souterraine, dévorée et brûlée par l'odieux mystère. Et lui-même, à chaque heure, a redouté la débâcle: perte de ses enfants, gel de l'abandon... Ah! oui, l'usure a été lourde, l'hypothèque affreuse de l'équivoque amour... et toutefois, pantelant du péril, de la dispute dernière, que regarde-t-il dans l'avenir, sinon l'adultère encore, l'éclatant malheur d'aimer, comme le pauvre homme de Laghouat, soupirant dans les vallées tranquilles après le formidable Sahara, le sépulcre des sables où blanchissent les os de ses pères. »

Oui, « où blanchissent les os de ses pères » qui tous, tous ont eu soif, ne fût-ce qu'un jour, de ces horizons sans limites de la foi amoureuse, qui seule leur rendait l'éternité sensible et leur donnait la certitude de n'être pas enfermés tout entiers dans l'armure trop ajustée de leur personnalité.

Et devant cette fatalité dont les Rosny ont voulu prendre un exemple dans la vie ordinaire, — dans la vie de trois bourgeois

d'âme moyenné qu'aucune universelle espérance n'a jamais animés d'abnégation personnelle, — devant cette fatalité si bien étudiée dans ses grandes lignes, si bien fouillée qu'on peut enfin lui donner un nom, il vous monte une colère de l'impuissance, de la stupidité, de l'aveuglement de l'homme qui n'a pas su résoudre encore le problème de sa propre faim, de son propre désir et qui reste devant cet obstacle épais les bras croisés, passif, humilié comme un enfant battu, battu parce qu'il a trop demandé, et qui continue à demander encore à voix basse.

N'ont-elles pas mérité de souffrir, ces générations qui ne savent pas se rendre compte des nécessités à concilier; et qui ne savent pas monter assez haut dans la région des pensées-sciences — des pensées généralisantes — pour apprendre au moins de quel côté elles doivent diriger leurs recherches ou leurs efforts? Elles n'ont pas la force de concentration nécessaire pour découvrir ou créer une unité de bonheur ou même de personnalité; elles n'ont pas davantage l'héroïque humilité de se reconnaître ouvertement complexes et de vivre courageusement selon cette complexité, confiantes en l'unification à base plus large qui pourrait se réaliser au-dessus d'elles, malgré elles, dans l'univers éclairé par la généreuse franchise de leurs actes, fussent-ils erronés.

Il suffit qu'un psychologue nous montre l'énorme distance qui sépare les termes de ces problèmes gigantesques : individualisme-altruisme, unité-complexité, et l'impuissance haletante, timide, honteuse avec laquelle toute une époque les regarde, pour qu'il mérite d'être mis au nombre de ceux qui ont travaillé pour de larges classes d'hommes — peut-être pour toute l'humanité future.

Le Salon du Champ-de-Mars (1).

(Troisième et dernier article.)

Exposition Jean Carriès. — Les objets d'art.

On se souvient du retentissement qu'eut à Bruxelles, en 1886 ou 87, l'envoi de Jean Carriès au Salon des XX. Son art, tendu vers l'expression aiguë, révélait des abîmes d'amertume, de mystère, de poignante douleur. Et tandis que la surprenante habileté de métier faisait naître, chez quelques-uns, le soupçon d'un surmoulage que rendaient bien improbables la diversité des œuvres exhibées et leurs qualités expressives, d'autres exaltaient la pensée pénétrante que dégageait chacun des morceaux exposés, l'intensité du sentiment, l'originalité des dispositions ornementales. Dans tel de ses bustes — celui de *Charles I^{er} d'Angleterre*, par exemple — la souffrance et la résignation donnaient à l'œuvre une haute intellectualité. La bonhomie d'un *Franz Hals*, imaginé de toutes pièces par l'artiste, en gage d'enthousiaste admiration (Carriès nous disait : « J'ai fait un père Hals comme il devait être, sans me soucier de ses portraits »), la tendresse avec laquelle il modelait des têtes d'enfants, le respect extatique qui lui inspira le portrait de sa mère marquaient d'une griffe spéciale toutes ses créations. Cette sculpture instinctive, violente, tourmentée dans la forme comme l'était l'âme inquiète de Carriès, se rattachait parfois à certaines œuvres maîtresses de la Renaissance auxquelles elle empruntait la finesse, l'élégance, l'ordonnance décorative. Elle était, avant tout, le reflet d'un tempérament véhément, d'une nature fruste qui s'abandonnait sans réserve aux émotions et s'ingéniait à leur donner une réalité plastique.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

Une exposition particulière de l'œuvre de Carriès à Paris fortifia l'espoir qu'avaient fait naître ses débuts. Puis ce fut, après un exil de deux années à Montriveau où l'artiste, épris des chatoyements métalliques du grès flambé, s'efforça d'arracher à la flamme le secret de ses alchimies, un triomphe au Salon du Champ-de-Mars. On se rappelle l'éblouissement des vitrines où s'accumulaient, à côté des bustes et des fragments de sa *Porte monumentale*, l'innombrable théorie de ses vases, de ses coupes, de ses pots revêtus d'émaux de toutes nuances, rappelant les colorations somptueuses des vieilles céramiques de Nippon.

La mort a brisé cet effort. Et voici, pieusement réunie dans une salle spéciale empreinte de la tristesse des deuils, l'œuvre complète de Jean Carriès, ses bustes d'enfants, ses têtes de guerriers, de mendiants, d'évêques, les portraits de Franz Hals, de Velasquez, de Jules Breton, de Vacquerie, sa propre image, méditative et sombre, à laquelle l'artiste a joint, dans une pensée respectueuse d'amour filial, le médaillon de sa mère. Et, dominant tout, la *Porte* énorme, labeur de ses dernières années, monument compliqué dans lequel Carriès a cherché, par un effort mal récompensé, à mêler aux lignes de l'architecture gothique les caprices d'une imagination tumultueuse et désordonnée.

Carriès demeure, dans l'histoire de la sculpture contemporaine, une figure d'exception, apparentée aux artisans du moyen-âge bien plus qu'aux artistes de notre époque. Son art, mélange de vérité et de rêve, incomplètement dégagé des formules et des souvenirs, indique plutôt l'essai, l'aspiration, qu'une réalisation définitive. « C'est, comme l'a dit avec raison M. Gustave Geffroy, une intelligence en marche qui n'a pas touché le but. La sculpture de Carriès est seulement pittoresque, son architecture est un commencement, et ses masques, ses figurines, ses pots s'en vont de l'art gothique à l'art japonais; il n'a eu que ça et là la vision directe de la nature. Mais nous devons songer qu'il est mort à trente-neuf ans; que tout cela, en somme, est un énorme labeur, une immense étude d'où allait, sans doute, sortir un grand artiste. »

Dans la fermentation que subit l'art, Carriès n'est pas seul à donner cette impression de tentatives parfois heureuses, parfois vaines. L'évolution des industries artistiques représentées au Champ-de-Mars marque ce moment d'hésitation, cette incertitude sur les chemins à suivre. Depuis quelques années que l'attention des artistes se fixe sur les applications de l'art à la vie quotidienne, les essais sont nombreux et intéressants. Mais le style n'apparaît pas encore nettement. Si la *Vitrine* de M. Carabin est un robuste morceau de sculpture supportant ingénieusement la cage vitrée destinée à être peuplée de bibelots d'art, elle n'affirme qu'un travail d'artiste au métier sûr, à la probité foncière. La *Fontaine* de M. Alexandre Charpentier, l'un des objets d'art les plus attachants du Salon, donne l'impression d'une œuvre de maîtrise propre à révéler la parfaite habileté de l'ouvrier et servie par une intelligence artistique supérieure. La console en mosaïque de bois composée par M. Gall rappelle, par ses dispositions, les meubles de style, et n'était l'extrême perfection du travail et le choix des colorations, n'offrirait que peu d'intérêt. Ses merveilleux cristaux révélateurs, d'une technique approfondie et d'une imagination toujours en éveil, marquent un goût plus sûr, une création plus novatrice, encore que telles formes renouvelées de jadis, telles montures sans grâce imposent des réserves et inspirent des regrets. Le piano en marqueterie de M. Edme Couty

n'apporte aucun élément nouveau et le buffet composé par M^{me} de Frumerie pour les artistiques produits céramiques de Dalpayrat et Lesbros a des proportions massives déconcertantes.

La lourdeur paraît être le caractère distinctif des essais de cette année. La cheminée de M. Besnard, par exemple, est une erreur manifeste d'un homme de talent. Les pythons qui déroulent leurs anneaux devant le foyer, les flammes d'or qui se déploient sur un vitrail de verres opaques, tout est démesuré, barbare, en contradiction avec l'intimité qu'appelle la destination de l'œuvre.

Les étains de MM. Desbois et Charpentier ont, en revanche, des modelés souples et une grâce séduisante. Citons particulièrement, de ce dernier, une figurine formant, avec un plateau de Delaherche, un encrier d'une sobriété et d'un goût parfaits.

Delaherche a d'ailleurs un ensemble décoratif superbe, l'un des plus beaux et des plus complets qui soient au Salon. Les frises décoratives dont on a vu quelques spécimens à la *Libre Esthétique*, font, dans leurs cadres de boiseries claires, un effet merveilleux et reposent, par leur coloris harmonieux, par la distinction du dessin et la richesse des émaux, comparables aux plus beaux grès japonais, des tentatives malencontreuses qui l'environnent.

La céramique est honorablement représentée, en outre, par M. Bigot, dont les grès clairs, flammés et cristallisés, exécutés en partie sur des modèles de M. Pierre Roche, révèlent une recherche personnelle des plus attrayantes, par MM. Dammouse, Dalpayrat et Lesbros, Lachenal, Desmait, Rousseau, et par M. Emile Muller, qui a exécuté avec succès divers modèles de M^{me} Besnard, de MM. Grasset et Lenoir. La céramique est, au Champ-de-Mars, la volupté des yeux. N'oublions pas de mentionner, dans cette section, les poteries dues à M. Cazin, le paysagiste, qui s'éprit des charmes de la cuisson il y a vingt ans, et qui fut, peut-on dire, un initiateur.

D'autres objets requièrent l'attention. Voici les tasses et les vases en émail et or, de matière si rare et de coloris si précieux, de M. Thesmar. Voici la coupe en bronze, *La Nuit*, de M. Prouvé, le buvard en cuir, *Les Rouces*, de M. Camille Martin, l'encrier et l'amphore en bronze vert de M. Georges Morren, dont la *Salle de bain*, analysée ici même l'an passé, est fort admirée. Voici les figurines délicates de M. Vallgren et ses essais décoratifs : surtout de table, chenets, lustre pour lumière électrique, plus curieux que pratiques ; les cuirs teints et modelés à la main par M. Saint-André ; les broderies et tapisseries de MM. Rippl-Ronai, Ranson, Maillol ; les reliures d'art de MM. Marius-Michel et Charles Meunier ; les étoffes, avec réserves polychromes ou monochromes et décorations décolorées par les acides, de M. Isaac ; les éventails tapageurs de M. Guérard ; les vases en terre cuite du regretté Joseph Chéret ; les modèles de salières, de bougeoirs, de gobelets, de sucriers imaginés par M. Buffier ; les broderies de M^{me} Duez. L'ensemble dénote une somme considérable d'efforts dans les domaines les plus divers et montre l'importance grandissante qu'attachent désormais les artistes les plus renommés à l'art du décor, à la transformation de l'objet usuel.

Bien que mal exposés, les vitraux d'art exécutés par MM. Tiffany, de New-York, sur des cartons commandés à MM. Besnard, Ranson, Roussel, Ibels, Bonnard, Maurice Denis, Vallotton, de Toulouse-Lautrec, Vuillard, Isaac et Sérurier constituent le « clou » de la section des objets d'art. Les artistes choisis ont tous, on le sait, des aptitudes spéciales pour imaginer, en juxtaposant quelques tons plats, les plus ingénieuses harmonies. Dans

l'art de l'affiche, du papier peint, de la tapisserie, de l'illustration ils ont donné les preuves d'un talent original, simplificateur, imprévu et neuf.

L'idée de leur confier le soin de composer des cartons de verrières était des plus heureuses. M. Tiffany a, au moyen de ses verres aux colorations veloutées, si doux à l'œil, si chauds et si riches, réalisé un ensemble exquis. Et l'on rêve au prestige de ces verrières, traversées de soleil, dans l'intimité du *home*, apportant dans la monotonie de la vie quotidienne leur gaieté exubérante, la féerie de leurs chatoyements.

Concert franckiste aux Nouveaux-Concerts.

La dernière matinée des *Nouveaux-Concerts*, qui a clos définitivement, le 26 mai, la saison musicale, offrait, outre l'attrait d'un programme neuf, la séduction de deux solistes de choix : M^{me} Georgette Leblanc et M. Théo Ysaye, et la curiosité d'une direction sympathique entre toutes, celle de M. Vincent d'Indy, très populaire parmi les artistes et les amateurs bruxellois.

La renommée que vient d'acquérir en Espagne, comme chef d'orchestre, l'auteur de *Wallenstein* et du *Chant de la Cloche*, a reçu sa consécration à Bruxelles. En trois jours M. Vincent d'Indy est parvenu, grâce à la lucidité de sa direction ferme et compréhensive, à mettre sur pied tout un programme d'œuvres difficiles, exécutées pour la plupart en première audition, et parmi lesquelles deux compositions de longue haleine : la *Symphonie en si bémol* d'Ernest Chausson, divisée en trois parties, et l'exquise légende symphonique *Saugefleurie*, écrite par M. Vincent d'Indy sur un conte de Robert de Bonnières, et qui, depuis sa première apparition aux Concerts populaires, en 1886, était demeurée enfouie dans les cartons malgré l'impression de fraîcheur et de poésie intense qu'elle avait laissée dans la mémoire des auditeurs.

La symphonie d'Ernest Chausson, qui fut jouée deux fois avec succès à Paris, est une œuvre solidement bâtie sur quelques thèmes essentiels et polyphoniquement développée, en style très pur, avec une éloquence pittoresque. Le premier mouvement, le meilleur des trois, a de la puissance, de la vie, une couleur orchestrale charmante en ses timbres spéciaux, évocatifs du joli poème *Viviane*, qui fut si chaleureusement accueilli naguère à Bruxelles. L'*Adagio* qui le suit, largement conçu et plein de trouvailles harmoniques, a paru goûté particulièrement du public. Le final, dans lequel s'enchâssent, avec des modifications de rythme et d'instrumentation, quelques thèmes de la première partie et qui se termine par un choral d'une belle venue, complète le triptyque. L'œuvre de M. Chausson, inconnue à Bruxelles, a été très applaudie. Elle classe définitivement le compositeur parmi les musiciens les plus en vue de l'école française contemporaine.

Diverses compositions de moindre étendue, mais charmantes en leur inspiration délicate et portant nettement la marque de leur nationalité, ont affirmé la vie intense du groupe musical dont César Franck fut l'inspirateur et l'âme. C'étaient : du père Franck lui-même les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre, si jeunes, si fraîches, si radieuses, si dénuées de pédantisme, magistralement interprétées par M. Théo Ysaye ; de Gabriel Fauré, la jolie *Pavane* et l'un des airs de danse de *Caligula* qu'on eût volontiers bissé ; de Guy Ropartz, les *Landes*, morceau symphonique plein de jolis effets d'orchestre ; de Charles Bordes, deux *Danses béarnaises*, l'une au rythme alangui, teintée de

mélancolie, l'autre emportée, fougueuse, traversée des chauds rayons de soleil du Midi.

Nous avons gardé pour la fin le gros succès de la séance, les mélodies dites par M^{me} Leblanc avec le charme d'une voix pure et vibrante, mise au service d'une compréhension supérieure. Car chez cette artiste d'exception, les moyens vocaux demeurent soumis à l'expression poétique, lui sont docilement asservis. Dire la grâce qu'elle donne au poème de *Phidylé*, si royalement vêtu d'harmonie par Henri Duparc!... Tendre et souriante dans le *Madrigal* de Vincent d'Indy, elle a mis dans le poème de Verlaine *Dansons la gigue*, merveilleusement transcrit par Charles Bordes, une ironie et une amertume qui ont donné à l'œuvre un saisissant relief. On n'imagine pas cette évocation douloureuse rendue avec plus d'intensité.

Et voici, après ce concert sensationnel, qui demeurera l'un des souvenirs dominants de la saison, les violons dans leurs boîtes, et les housses sur les harpes jusqu'aux jours maussades de novembre...

Une Coopérative intellectuelle.

Sur l'initiative de MM. E. Deman, E. Monseur, P. Otlet, G. Tourret-Grignan et Emile Verhaeren, une entreprise nouvelle, vraiment intéressante, est en formation. Il s'agit de centraliser le commerce des livres, des revues, des journaux, en créant une agence où chacun puisse se procurer, sans devoir recourir à tous les intermédiaires habituels, la nourriture intellectuelle qui lui est nécessaire. Par le système de la coopérative, des réductions pourront être faites sur le prix des publications. Mais le véritable but de l'Association, c'est, à la faveur de ce souci d'économie, d'établir, dans l'intention d'élever le niveau général de la culture, une puissante association de tous ceux qui font dans notre pays œuvre sincère de science, d'art ou de morale, pour ne pas dire de politique, quelles que soient leurs tendances philosophiques ou religieuses. « Si notre projet de société se réalise, dit la circulaire adressée par le comité provisoire, la majorité des travailleurs intellectuels s'y trouvera groupée, et certainement ils donneront aux administrateurs de la Société le mandat impératif de soutenir toutes les entreprises de publicité qui en sont dignes, et spécialement tous les efforts qui peuvent se faire dans le pays même. Et rien ne sera plus aisé : les publications malhonnêtes ou absolument sans valeur ne figureront pas sur les listes de périodiques que le Conseil d'administration offrira aux membres à des prix de faveur. Un classement se fera d'ailleurs de lui-même : comme il faut nécessairement apporter à une publication un certain nombre d'abonnements pour obtenir une réduction importante, la Société devra demander à ses adhérents de se mettre d'accord pour choisir les journaux et les revues les plus dignes des souscriptions, autrement dit établir une sorte de referendum pour dresser la liste ; or, il n'est pas douteux que le suffrage général ne donne ses préférences aux meilleures productions dans chaque catégorie ; au surplus, indépendamment de toute intervention directe du Conseil de la société, les publications estimables retireront de grands avantages du système même des abonnements. Ceci ne peut se comprendre que par un exemple : beaucoup de personnes ne sont pas abonnées à la *Société nouvelle* et au *Réveil*, qui n'hésiteraient plus à se faire adresser ces revues, s'il leur suffisait de donner, le 2 décembre, quatre coups de crayon sur une circulaire et de payer, en une fois, à leur facteur, vers le

15 décembre, une somme de 43 francs, pour recevoir pendant un an la *Société nouvelle*, le *Réveil*, la *Réforme* et le *Peuple*, publications dont les quatre abonnements pris à part reviennent aujourd'hui à 48 francs, sans compter les ennuis de la poste. Nous engageons les lecteurs à faire eux-mêmes le calcul pour les publications qu'ils reçoivent ou désirent recevoir, par exemple pour le groupe : *Revue générale*, *Journal de Bruxelles*, *Durandal*, *Muséon*, *Justice sociale*, ou le groupe : *Revue de Belgique*, *Revue Universitaire*, *Indépendance*. Ils comprendront aisément combien l'association de toutes les forces intellectuelles du pays peut augmenter la vitalité des publications périodiques d'un ordre élevé. »

Pour jouir des avantages de la coopération, il faudra verser une cotisation minimale destinée à couvrir les frais d'un petit bulletin bibliographique indispensable tout au moins pour indiquer le chiffre des différents prix de faveur offerts aux membres de la Société.

Les coopérateurs payant leur cotisation auront droit :

A. — A des réductions de 10 à 45 p. c. sur la plupart des publications périodiques belges et étrangères ;

B. — A des réductions de 15 à 20 p. c. sur tout livre payé au comptant, sauf crédit de trois mois accordé par le gérant, sous sa responsabilité, aux personnes qu'il jugerait solvables ;

C. — A un tarif de faveur sur les annonces de la *Bourse aux livres* du Bulletin bibliographique de la Société ;

D. — Éventuellement à des réductions sur l'abonnement de lecture à des bibliothèques circulantes à déterminer.

E. — Éventuellement, la Société se chargerait du recouvrement des cotisations des sociétés poursuivant quelque but élevé de science, d'art ou de morale. Les titres de ces sociétés avec le chiffre de la cotisation seraient indiqués dans la circulaire de novembre et les coopérateurs qui n'en sont pas membres pourraient ainsi, dans le cas où un ballottage n'est pas nécessaire, adhérer à l'une ou l'autre d'entre elles sans autre formalité qu'un trait de plume.

Tel est, dans ses grandes lignes, le projet à la réalisation duquel travaillent nombre d'esprits distingués et qui pourra, s'il aboutit, rendre de réels services. On est prié de s'adresser, pour tous renseignements, à M. Tourret-Grignan, 54a, rue Fonsny, à Bruxelles.

La *Coopérative intellectuelle* a déjà réuni 150 adhérents.

PAYSAGES URBAINS

Un coin du vieux Bruxelles : Hôtel Ravenstein. Institut Dupuich.

Les transformations — enfin décidées et que ne retarderont certes pas les velléités d'opposition de quelques députés de province — les transformations de la Montagne de la Cour attirent l'attention sur un des coins les plus intéressants du vieux Bruxelles : les rues Villa-Hermosa, de Terareken et Ravenstein. Dans cet îlot qu'on ne pourrait désirer plus central mais où continuent à régner le silence et la paisible solitude, la pioche s'apprête à faire son œuvre. Qu'il soit permis aux archéologues, comme aux faiseurs de l'Art dans la rue et de l'Esthétique des villes, de souhaiter une intelligente et artistique direction aux escouades de démolisseurs. Mieux vaut conserver d'authentiques vieilles façades que les édifier plus tard en « simili » dans quelque parc d'exposition.

La ville de Bruxelles a obtenu que l'Hôtel Ravenstein, restauré depuis peu, fût compris dans la zone des expropriations. L'hôtel

sera maintenu intact et sa destination actuelle conservée : quelques sociétés savantes et artistiques continueront à y loger leurs foyers. Avec l'hôtel sera conservée aussi la petite maison du xvi^e siècle, qui lui fait suite du côté de la rue Ravenstein. Mais l'Institut Dupuich, plus connue dans le quartier sous le nom de « Synagogue », est appelé à disparaître et c'est bien grand dommage. Cet immeuble est contemporain de l'hôtel Ravenstein et forme son correspondant de l'autre côté de la rue. Sous les plâtras et la chaux se cachent les mêmes vieilles solives artistiquement découpées, les fenêtres heureuses, les claustrales colonnades. Il paraît qu'officiellement tout cela sera abattu pour faire place à un square bien inutile.

Mais depuis peu d'officieux projets sont dans l'air et c'est à eux que va notre sympathie. Les sociétés savantes de Bruxelles, — il y en a plus d'une trentaine et l'hôtel Ravenstein est fort insuffisant — expriment hautement le désir de posséder enfin un logis digne d'elles, digne de leurs collections et de leurs bibliothèques. Le baron de Selys-Longchamps, il y a plusieurs années déjà, exposait au Sénat de Belgique le projet de les doter d'un hôtel des sociétés savantes. L'idée est reprise aujourd'hui et paraît mûre pour la réalisation. Il s'agirait de faire un seul ensemble de l'hôtel Ravenstein et de l'Institut Dupuich et d'utiliser la cour de cet institut pour y édifier une grande salle de conférences et de congrès pouvant contenir un millier de personnes. Les vieux bâtiments seraient restaurés, tout entourés de verdure et la nouvelle rue courbe aurait vue sur ce petit béguinage scientifique.

Le projet, discuté cette semaine dans une réunion des délégués des sociétés savantes, y a rencontré de chaudes adhésions. Il est d'une exécution facile car le coût serait relativement peu élevé. Au surplus, ces messieurs de la science font chorus avec les littérateurs et se plaignent de ce que tous les encouragements sont pour la peinture, la sculpture et la musique. Ils réclament de nos administrations un peu plus de justice distributive. Le public leur donnera volontiers raison, car ils ne l'ont guère habitué à de grandes exigences. Le public saura gré aussi à qui lui conservera la plus grande partie du vieux Bruxelles. Assez comme cela de la monotonie des quartiers neufs.

PETITE CHRONIQUE

La représentation du *Volant* a été précédée d'une conférence de notre collaborateur Edmond Picard. Fidèle à une règle que nous avons respectée depuis quinze ans, *L'Art Moderne* n'en dira rien parce qu'il est des nôtres. M. Edmond Picard consacrerait des articles à l'exposé des idées sur le théâtre qu'il a proposées à son auditoire français comme moyen de sortir du marécage où ce bel art croupit trop longtemps parmi les moisissures de la comédie d'intrigue, de la comédie de caractère, du petit « morceau de vie » parisien, et du drame en vers genre *Pour la Couronne*.

La *Libre Esthétique* s'est réunie hier en assemblée générale à la Maison d'Art de la Toison d'Or. Le rapport présenté par le trésorier, M. Bernier, constate l'excellente situation de la Société, dont l'exercice étouffé élévore, tous frais payés, par un bon d'environ quinze cents francs.

Le succès artistique du Salon de 1895, de ses conférences littéraires et de ses concerts a dépassé, de beaucoup, celui de l'année précédente. Et les exposants ont été largement favorisés : le chiffre des ventes connues de l'administration dépasse 25,000 francs.

Le carillon de la Maison du Roi est enfin placé; on travaille à

l'installation du clavier qui doit le faire fonctionner. Tout sera terminé dans le courant du mois de juin.

La Maison d'Art de la Toison d'Or sera fermée pendant les mois d'été, du 4^{er} juillet au 30 septembre. A partir du 4^{er} octobre, la Société organisera une série nouvelle d'expositions, de conférences et de concerts. Elle s'est, dès à présent, assuré des concours d'artistes qui promettent une campagne exceptionnellement intéressante.

L'ouverture officielle de l'Exposition des Beaux-Arts de Namur est fixée au dimanche 23 juin, à 3 heures. L'envoi des œuvres destinées à l'Exposition doit se faire du 30 mai au 8 juin.

Les œuvres ayant figuré au Salon pourront être adressées en temps utile à l'Exposition de Gand. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jules Trepagne, secrétaire de l'Exposition, à Namur.

Le Salon organisé par le Cercle des Beaux-Arts d'Ostende, dont l'ouverture est fixée au 14 juillet, promet d'avoir une importance considérable. Voici les noms des artistes qui y prendront part :

M^{lle} E. Beernaert, MM. H. Bellis, M. Hagemans, A. Le Mayeur, W. Delsaux, E. Claus, M^{lle} G. Meunier, MM. J. Montigny, Asselbergs, H. Cassiers, E. Carpentier, J. Ensor, M^{me} Collaert, MM. Van der Ouderaa, G. de Burlet, E. Spilliaert, O. Dierickx, L. Dardenne, H. Permeke, M^{lle} L. de Hem, MM. V. Gilsoul, A. Heins, E. Laermans, F. Buelens, Madoux, Marçette, M. Leroy, M^{me} Ronner, MM. A. Rommer, Eng. Smits, A. Vlamincx, H. Staquet, Cytterschant, A. Musin, Ch. Van den Eycken, Jan Verhas, G. Vanaise, Stremel, Wytzman, André Hennebicq, E. Motte, Stóobant, Is. Verheyden, Degouve de Nuncques, O. Coppens, L. Herbo, Franz Charlet, Ed. Van der Meulen, Heyermans, F. Delgouffre, etc., etc.

Parmi les sculpteurs : MM. Jef Lambeaux, P. Braecke, A. Craëo, E. Lefever, P. Comein, Jean Hérain, H. Le Roy, etc., etc.

De l'étranger : MM. Jules Chéret, O. Redon, Tattegrain, Olive, P. Bergeret, Gaillard, W. Mesdag, etc.

C'est aujourd'hui, à 11 h. 1/2, qu'aura lieu l'ouverture de l'Exposition organisée à Gand, dans le péristyle de l'Université, par l'Association belge de photographie.

M. S. Bing, qui avait été très frappé, lors d'un récent voyage à Bruxelles, de l'organisation de la Maison d'Art de la Toison d'Or, vient de se décider à créer à Paris une entreprise artistique analogue. Un avis envoyé aux artistes et artisans, très élégamment tiré sur papier du Japon, annonce, pour le 4^{er} octobre prochain, l'ouverture dans les galeries de la rue de Provence d'une exposition permanente et internationale qui, sous le titre *L'Art Nouveau*, groupera sans distinction de catégories toutes les productions artistiques : sculpture, peinture, dessin, gravure, arts du décor, du mobilier et de l'objet utile. Seront admises « toutes les œuvres d'art qui manifesteront une conception personnelle en accord avec l'esprit moderne. »

Voilà, certes, une excellente innovation, destinée à rendre, à Paris, le même service que la Société anonyme L'Art en Belgique. Mais, cette fois encore, parlera-t-on de la contrefaçon belge?

Une exposition ouverte en ce moment rue Laffitte, dans l'ancienne « Boutique bleue » des néo-impresionnistes, devenue, sous la direction de M. Mouline, la « Galerie Laffitte », et où fréquentent tous les artistes et esthètes soucieux d'art neuf, montre, à côté des publications d'art de la *Revue blanche* et des épreuves de l'*Estampe originale*, une importante série de lithographies d'Henri de Toulouse-Lautrec : Marcelle Lender, Yvette Guilbert, May Belfort sont les héroïnes préférées de l'artiste qui, d'un crayon synthétique, merveilleusement souple, les campe de dos, de profil, de face, avec une variété d'attitudes, une sûreté d'expressions tout à fait intéressantes.

Des dessins de Vallotton : portraits poussés à la charge, compositions violentes, à l'emporte-pièce, complètent l'exhibition, qui montre remis les artistes les plus personnels et les plus audacieux du crayon et de la plume.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SÉUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,

Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.

Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. *La Situation actuelle du théâtre en France.* — VICTOR REMOUCHAMPS. *Vers l'âme.* — LES THÉÂTRES A LONDRES. *The Savoy Theatre.* — PUBLICATIONS D'ART. *Pain, The Evergreen, A Northern Seasonal.* — PAYSAGES URBAINS. *Le Sgraffite.* — CONCOURS POUR UNE BORDURE D'ENCADREMENT. — NÉCROLOGIE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE

(Premier article.)

La Situation actuelle du théâtre en France.

Le théâtre de langue française, dont le centre est à Paris (nombril du monde trop regardé par les Parisiens-fakirs), n'est assurément pas, à la présente heure, en belle condition de force et de santé. Depuis des ans et des ans (mettons un demi-siècle au moins) il bat l'estrade dans les mêmes champs très épuisés. Il s'attarde en des formes d'une usure devenue lamentable et si son public national, très patient, peu esthétique, bourgeois et facile à contenter, — parce qu'il ne demande à la scène que l'art distractif, art fort bas et en général de camelotte, — accepte avec bonhomie ce régime suranné, à l'étranger, où les choses ne vont pas aussi commodément, on trouve que vraiment la dramaturgie n'y est plus — à la

hauteur ». Rien n'est piteux, en n'importe quelle saison (fût-ce la brillante saison d'hiver en laquelle les spectacles battent leur plein), comme la lecture des affiches théâtrales sur les boulevards : les plats du jour les plus vulgaires, les pièces aux relents de gibier avancé, les légumes flétris, les pâtisseries rances y forment un très écœurant menu auquel aucun apéritif ne saurait restituer l'appétissance.

Inventorions, pour mieux mettre le fait en évidence, car nos voisins de là-bas, s'ils ont mille qualités aimables et des talents à foison, n'aiment pas à confesser leurs infirmités, spécialement celles du domaine de la Littérature dont ils se croient toujours les plus notables représentants humains, et, dès qu'on y conteste leur primauté, qu'on a l'air d'en savoir peut-être un peu plus qu'eux sur la matière de plume, ou qu'on risque, avec discrétion, de leur glisser un conseil, voici qu'une bande couraillante de chroniqueurs et de critiques clame avec ensemble et énergie : qu'ils savent tout cela, qu'ils le savent même depuis vingt-cinq ans et plus !

Soit. Ne chicanons pas là-dessus. Mais alors pourquoi cette brumeuse stagnation en plein dans les vieux marécages ?

Ces vieux marécages, en voici la topographie.

C'est d'abord la comédie dite de caractère ou d'intrigue, en laquelle excella jadis M. Alexandre Dumas fils, en laquelle triompha en des temps plus lointains

M. Émile Augier, en laquelle s'essaient imperturbablement, et, ma foi, avec succès auprès des muses et des belles, MM. Pailleron et Jules Lemaitre. Cela consiste à détacher de la vie parisienne, en ses superficialités les plus conventionnelles, quelques types mondains, de préférence aristocratiques, et à les faire mouvoir autour du sempiternel adultère, pivot obligé en France de toute affaire théâtrale sérieuse. C'est d'ordinaire bâti comme ça vient, sans réalité vraie, mais avec une très séduisante abondance de traits aiguisés, de rapprochements amusants dans les mots ou les idées, d'images originales et ingénieuses, avec lesquels se mettent en harmonie d'élégance les toilettes des dames de la troupe sur lesquelles l'auteur compte beaucoup pour amorcer l'auditoire et qui assurément ne lui font jamais banqueroute.

C'est ensuite la pièce « à grand spectacle » nouveau modèle, dont M. Victorien Sardou tient la spécialité avec une virtuosité inégalée. On connaît ces machines pompeuses et compliquées dont la base (assurément d'un choix heureux et noble) est quelque personnage historique ou quelque époque fameuse, dignes la plupart d'un Shakespeare. Mais, dans la mise en œuvre, quel amincissement et quel cabotinage ! Tout tourne invariablement autour d'une invraisemblable fable d'amour ou de débauche amoureuse introduite dans l'Histoire comme une gousse d'ail dans le gigot. Les événements, expliqués par cet art batifolant, apparaissent en des allures funambulesques qui leur enlèvent toute pénétration. On s'amuse de la beauté du décor et de la splendeur des costumes. Des péripéties, réglées suivant un programme inévitable (la scène de jalousie, la scène de séduction, la scène d'indignation, etc.), servent à faire valoir les qualités connues et les spécialités de quelque comédien ou comédienne célèbres. On s'émient à fleur de peau, juste ce qu'il faut pour ne rien déranger aux règles de la digestion. C'est de la kaléidoscopie scénique, une sorte de danse serpentine où la trame de l'œuvre fait l'office de l'étoffe voltigeante que colorent des appareils disposés dans les cintres. De-ci, de-là, un bel épisode, tel qu'une fleur orchidéenne entraînée par un ruisseau d'eaux ménagères. Ces compositions ont, d'ordinaire, trois cents représentations, tant à Paris qu'en province et aux Amériques.

Le vieux mélo (ah ! combien il a la vie dure, le vieux mélo !) se présente ensuite. On ne saurait mieux le résumer que ne le fit en son dernier numéro cette *Revue blanche* très artistique en laquelle toutefois nous lûmes, non sans étonnement, ces deux lignes, seul hommage rendu au dernier fort beau livre de Georges Eekhoud, *MES COMMUNIONS* : « Contes flamands, locaux et drus. De bonne Flandre est bonne, et Georges Eekhoud est de bonne Flandre. » Ah ! vraiment, la littérature belge commence à être supportée difficilement sur « les bords fleuris » et nos voisins s'impatientent. Mais

laissons. Voici comment la *Revue blanche* caricature à bon escient le patriarcal mélodrame en ses variétés classiques : « Il existe trois sortes de *mélos* qu'une intelligence même moyenne ne saurait confondre pour peu qu'elle possède le sens du spécifique : d'abord le grand, le seul, le vrai, le pur mélodrame, gloire de nos ères romantiques, le mélo de cape et d'épée illustré par Dumas le père, comme Dieu lui-même (et de fait, ce créole extraordinaire n'a-t-il pas *tonitrué* toutes ses œuvres ?) ; ensuite le mélo sinistre et judiciaire à la Rocambole, où la nuit descend à l'horizon avec des *allures*, où toute porte qui se respecte dissimule un aimable guépier de chourineurs en éveil, où des épaules de policiers hantent les ruelles, où le quatrième acte suscite la Cour d'assises et du rouge magistral, où le septième tableau évoque généralement la perspective de la Roquette et le petit jour bleu transi, bleu grelottant et une nuque ; enfin, très au-dessous, à des distances, le misérable et piètre mélo à la Dennery, le mélo pleurnichard et saugrenu, nous offrant l'éternel supplice des mères à qui l'on supprime un fruit d'entrailles, l'éternel supplice de filles dont quelque abominable individu lubrique convoite les appas et traque la vertu, fâcheux mélo qui nous valut ces geignantes et poussives compositions illustres : *LES DEUX ORPHELINES*, *L'AÏEULE*, *MARTYRE*, etc. »

Bien croqué, mais, que diable ! comment se fait-il que ces ridicules échafaudages aient encore crédit et profit chez le peuple le plus spirituel de la planète ?

Il y a encore la pièce en vers, à laquelle s'applique en sages alexandrins M. François Coppée, et que M. Armand Silvestre revêt parfois de draperies plus légères et plus gracieuses. C'est de l'ennui kilométriquement calibré, s'étalant en longues bandes solennelles et plates, d'un factice irréprochable, que les pieux de la prosodie admirent et auquel les pions font des succès pédantesques. Occasions pour les élèves du Conservatoire de rafraîchir en la mémoire, les us de la déclamation traditionnelle où l'on fait un sort à tous les *e* muets et où la pratique des liaisons (lites dangereuses) entre les moindres vocables s'en donne jusqu'à la débauche.

Il y a, enfin, le vaudeville élargi aux proportions des trois actes, en attendant les cinq : la bouffonnerie ininterrompue, compliquée parfois d'acrobatisme pour montrer les dessous fanfreluchés de la jeune première, le triomphe des quiproquos et des polissonneries. C'est là qu'on s'amuse ! Aussi y va-t-on de préférence et peu à peu ce genre, excitateur du rire et du rut, semble vouloir absorber tous les autres, à l'exception de la cavalcade machinerie Victorienne.

Tel le bilan, rapidement esquissé, du théâtre contemporain chez la grande nation. De temps en temps un effort pour rompre les mailles du réseau, un vaillant qui fend la presse, crie, gesticule, apporte une œuvre de

nouveauté, de profondeur ou de beauté. Ah ! ouïche. On le repousse, on le bouscule, on le renforce, on l'évacue. Il importe de ne déranger ni les certitudes, ni les habitudes. Va te coucher, gêneur ! Et la parade reprend avec ses paillasses valétudinaires et ses friperies de l'autre demi-siècle, jugée gravement et applaudie mathématiquement par messieurs les critiques.

Soumis à ce régime de table d'hôte, le goût du public se déprime et tourne à l'albuminurie. Toute aptitude à comprendre et à aimer le noble et le grand s'atrophie. On meurt d'ennui à Paris aux pièces d'Ibsen et on goguenarde Maeterlinck. Mounet-Sully seul fait avaler de temps en temps un peu d'Eschylé. Aux pièces de Victor Hugo ne vont que les lycées de jeunes filles. Le théâtre n'est plus qu'un restaurant de nuit où l'on cantharide les champagnes. L'art peu à peu glisse au bastringue et au chahut.

Récemment Catulle Mendès, découragé et pris de nausée, demandait si ça n'aurait pas de fin ? et quoi allait venir pour renouveler cet ameublement d'hôtel garni qu'on dirait acheté au Louvre.

Aucuns y pensent, aucuns y ont pensé, ailleurs qu'à Paris, et c'est cela que nous tâcherons d'exposer avec notre bonne volonté départementale.

Edouard Picard

VICTOR REMOUCHAMPS

Vers l'âme. (Collection du *Réveil*.) Bruxelles, chez Edmond Deman. Brochure de 113 pages sur hollandaise Van Gelder.

Effort d'un poète pour lire dans son âme, pour la deviner ; et tout son effroi devant ce gouffre qui se creuse toujours plus avant à mesure que sa pensée le scrute.

Quelques mots de la préface :

« J'ai tenté de me connaître. Je sais que l'œuvre est impossible. Nous autres, hommes, nous avons dû inventer les dieux pour qu'ils réalisent nos espoirs. Je n'ai pour toute science que l'angoisse infinie de moi et de tout. Je ne crois qu'au mystère... »

« J'aurais aimé me dire. J'aurais aimé me surprendre en ma clarté réelle. Mais vivre c'est changer sans cesse... Qu'on m'invente un miroir qui fixe le vertige ! Notre existence ne suffit pas à refléter notre âme. Quand je mourrai, je n'aurai pas vécu toute mon âme. Je ne puis donner d'elle ici que des lueurs, que des mirages, bien plutôt. Vous ne saurez pas qui je suis. Vous ne saurez même pas qui je crois être. Mais je me laisse être sincère... N'attendez pas la clarté vraie. Pourtant je veux dire ma vision, car elle est le songe loyal et documentaire d'une âme. »

Voilà bien le livre : songe loyal et documentaire d'une âme. Livre de religion, de cette religion du mystère qui nous emporte tous, tous ceux de nous qui vivons en nous-mêmes. Certains diront que cette « secte » ne contient que de rares oisifs préoccupés de leur « moi » et dépourvus de vitalité suffisante pour organiser entre eux et les choses une activité, une réciprocité vibrante d'inconscience. Mais n'est-ce pas aux siècles d'action forte où les croyances pesaient comme une indis-

table fatalité sur les déterminations et sur les vies des hommes, leur barrant d'inconscience tout un côté des choses, qu'écloront ces *Âmes intérieures*, qui nous ont laissé de si pénétrantes analyses d'une vie d'âme aussi combative, aussi énergique, aussi affirmative que la vie extérieure de leur siècle. Peut-être même ces analyses étaient elles aussi spontanées et inconscientes que les guerres des puissances ennemies : le domaine de la pensée n'est pas forcément un domaine conscient ; et se démener dans ce puits intérieur peut témoigner d'une vie plus intense, plus nécessairement, plus fatalement imposée que ne l'est la lutte pour le pain quotidien.

Les questions que se pose notre génération — presque aussi souvent agaçantes mais à coup sûr aussi significatives que les « pourquoi ? » enfantins — annoncent qu'un nouveau monde apparaît, dont nous ne connaissons ni les abords ni les routes, et vers lequel nous pousse notre naturelle soif d'espace. Déjà le nombre de ceux qui cherchent à s'y orienter est si grand qu'il s'y trouvera des prophètes avant qu'il soit longtemps. Mais à quoi bon des prophètes ? Puisque quelques disciples parlent une langue si haute qu'on peut les écouter et les juger comme on juge les poètes de *l'Imitation*, puisqu'on peut dire la profondeur de leur âme, leur désir d'infini, leur mépris du présent, ou du moins leur indifférence pour tout ce qui peut être connu, traversé de part en part.

On les accuse de vivre d'abstraction, de ne pas donner de corps à leur pensée, à cette pensée qui leur fut pourtant suggérée par des corps. Il serait d'un puissant artiste de nous imposer une abstraction nouvelle au moyen d'une image ou d'une suite d'images, certes.

Mais toute époque est-elle équilibrée, tout artiste est-il « l'homme » complet ? Voilà si longtemps qu'on ne nous donne que des images décoratives, que des racontars, que des faits si péniblement enveloppés de généralité : ne pourrions-nous souffrir que quelques-uns viennent nous parler de ce qu'on peut trouver dans ces images, sans les faire repasser devant nous ?

Dois-je aller jusqu'à injurier ceux qui ne comprennent pas ce langage décoloré de vie extérieure, cette confession sincère, profonde plutôt que circonstanciée ? Faut-il leur dire d'ouvrir les yeux et de regarder autour d'eux dans tous les arts, toute cette jeunesse d'aujourd'hui, cherchant sourdement la synthèse, se lançant dans l'abstraction pour se reposer de l'excès de faits qu'on lui a montrés, désireuse d'achever l'évolution actuelle par la condensation, la contraction qui suit toutes les expansions ? Le moment est-il venu de condenser ? Qu'en sait-on ? Quelques esprits, de plus en plus nombreux, le désirent : il semble que cela indique et légitimise un mouvement, fût-il partiel.

Pourquoi alors serait-il « prétentieux d'énoncer des pensées » (cela a été dit à propos de *Vers l'âme*) quand on en a ? Quand on vit de cette vie, aussi sincèrement que les gourmands vivent du plaisir de leur palais ?

On reprochait encore à Victor Remouchamps de prendre des vérités connues et de les habiller de formes neuves. Qu'est-ce qui est neuf ? « La matière demeure et la forme se perd », disait Ronsard ; la « forme », cette seule chose qui change. Quand un homme touche le fond, l'essence, la matière de notre vie, c'est qu'il a atteint à cette bonne et haute banalité qui fut connue de tous comme le pain, c'est qu'il a le sens de ce qui est ; et s'il a trouvé en lui-même une forme nouvelle pour dire ce que toutes les religions, toutes les affectueuses prudences et toutes les tremblotantes

philosophies ont dit avant lui, c'est que cet homme a de la moelle dans les os, et que c'est un poète-penseur.

Il voit distinctement les vieilles lois générales à travers une nouvelle série de choses et il les dit avec cette confiance et cette simplicité enfantines dont nous ne voyons pas la grandeur, parce qu'elle nous fait honte de notre précédent aveuglement. Il se peut que nous ayons pensé quelque chose de ce qu'il dit. Mais nous n'en savions rien, et nous n'en aurions jamais rien su, s'il n'avait pas parlé. Pour moi, je le remercie d'avoir condensé en quelques mots, en quelques secourables solidifications, ce que j'appréhendais vaguement du « Silence », de « l'Illusion et du Mensonge » et de plusieurs autres choses, et je ne peux pas disséquer critiquement une unité sincère comme celle de V. Remouchamps. Il est, de par son tempérament, un étudiant de l'histoire naturelle de l'âme, et son livre annonce que l'outil d'une intense, d'une opiniâtre loyauté vaut mieux pour creuser cette science que toutes nos empiriques dogmatisations.

Je vois qu'il n'est pas parfait et ma paresse lui demanderait parfois une image — et pourtant j'ai honte de ne pouvoir mieux parler de lui — car je sais que ceux qui désespèrent de trouver autour d'eux des lueurs profondes peuvent aller à lui comme à un frère qui leur dira les éternelles pensées de toute leur race, grandies par une angoisse religieuse qui enfle toutes nos pauvretés pour en faire des choses divines. C'est toute la joie de Dieu qui revient et nous hante, — sans la *personne* de Dieu. C'est un peu de la foi de plusieurs, de la foi de demain peut-être; c'est l'oubli des antiques symboles rendus inutiles par un sentiment qui éclate à notre époque et qui l'aurole de la clarté des beaux aboutissements : le sentiment, la notion, la sensibilité même du MYSTÈRE.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

V. The Savoy Theatre.

Avec ses fauteuils de velours turquoise, les rideaux vieux or qui encadrent, dans les loges, l'éblouissement des diamants et la grâce des toilettes de style; avec son architecture Renaissance, son foyer or et blanc, ses couloirs où d'épais tapis assourdissent les pas, le théâtre de M. D'Oyly Carte est d'une élégance suprême. On y respire, dès l'entrée, une atmosphère de luxe, — d'un luxe plus raffiné encore que dans la plupart des autres salles de spectacles de la Métropole. Ce petit espace où, par d'ingénieux artifices, s'élève sur un terrain décliné d'une superficie restreinte une scène assez profonde pour y déployer une figuration respectable et une salle qui contient quatre étages de spectateurs, semble concentrer toute la coquetterie de la haute vie anglaise.

C'est à l'opérette qu'est voué le Savoy Theatre, ou plutôt à ce genre mixte, spécial au goût britannique, qui tient de l'opéra comique, du vaudeville et du ballet, et dont nous avons cité un exemple caractéristique : *The Shop Girl* de MM. H.-J.-W. Dan et Ivan Caryll, jouée au Théâtre de la Gaïeté. Sir Arthur Sullivan, le compositeur le plus populaire en Angleterre, est le fournisseur attitré de cette jolie scène et il arrive parfois que telle de ses partitions, *le Mikado*, par exemple, y tient l'affiche cinq ou six cents soirées consécutives. Le goût des Anglais pour le théâtre, l'énorme population de Londres, le flot, sans cesse renouvelé, des étrangers qui y affluent expliquent ce phénomène. Grâce à la

(1) Voir nos numéros des 3, 10, 17 février et 3 mars derniers.

continuité des représentations, les *managers* peuvent engager dans la mise en scène un capital dont le chiffre ferait bondir les directeurs de nos plus grandes scènes. Il est vrai qu'en employant dans la confection des costumes, au lieu des lustrines et des satinettes vite fripées et usées, des étoffes sérieuses, des velours, des draps, des satins de prix, ils réalisent une économie en évitant le coûteux renouvellement du matériel.

Une administration ainsi comprise donne à la toilette extérieure des pièces représentées une rare magnificence. Et cette toilette entre, nous l'avons dit, pour une bonne part dans le succès des œuvres auprès d'un public infiniment moins difficile que le nôtre sur la qualité d'art qu'elles recèlent.

Nous ne pensons pas que la puérile affabulation imaginée, sous le titre *The Chieftain*, par M. F.-C. Burnand, et qui paraît issue en ligne directe des *Brigands* d'Offenbach, réussisse, en Belgique ou en France, malgré l'éclat des costumes et les splendeurs de la mise en scène, à intéresser les spectateurs. Et la musique incolore d'Arthur Sullivan n'ajoute guère d'attrait aux niaiseries d'un lyret languissant relevé de facéties plus voisines du cirque que du théâtre. Il y a entre le luxe de la salle, la richesse des costumes, l'attention soutenue d'un public aristocratique et la pauvreté du spectacle un disparate affligeant. Quelle somme d'efforts, de bonne volonté, d'argent, de talent vainement dépensée !

L'élément bouffon du *Chieftain* est, détail piquant, confié à un touriste anglais égaré dans une sierra des environs de Séville et sur lequel s'accroissent, avec les coups de pied au derrière, toutes les mésaventures. Peter-Adolphus Grigg est sorti de toutes pièces d'un vaudeville parisien. Il est grotesque dans son costume, dans ses gestes, dans ses discours, dans ses couplets, dans les entrecuats qu'en consciencieux acteur comique il est traditionnellement tenu d'exécuter, — tandis que la belle Juanita, personnifiée par Miss Owen, dessine avec une grâce nonchalante des pas voluptueux. C'est, dans toute sa fleur d'ironie, l'Anglais au voile vert, au veston à carreaux extravagants qui a fait la joie de nos débuts au spectacle.

Ce trait d'autoblaguisme est d'autant plus caractéristique que les Anglais n'en sont pas friands et préfèrent se moquer de leurs voisins. Nous avons vu dans *The Shop Girl* un certain comte de Saint-Vaurien malicieusement coiffé d'un chapeau à bords plats, décoré d'une rosette écarlatée, et dont le rôle était assez déplaisant. La méchanceté ne s'attaquait même pas uniquement au costume et au langage. En retrouvant à l'improviste, le lendemain, au cœur de Londres, sur la scène la plus *fashionable* de la capitale, le classique touriste britannique traité comme un clown, nous avons reconnu qu'une nation qui se moque avec tant de bonhomie d'elle-même a bien le droit de railler aussi les autres.

PUBLICATIONS D'ART

Pan. — AVRIL-MAI 1895.

La Société Pan, de Berlin, dont nous avons annoncé la constitution et exposé le but vulgarisateur, vient de faire paraître la première livraison de sa revue internationale : quarante-huit pages de texte grand in-4° et quatorze planches hors texte, gravures sur encre, eaux-fortes, lithographies, phototypies, glyptographies, etc. Une variété extrême de tendances et de procédés : Arnold Böcklin coudoie Vallotton et Albert Dürer voisine avec Félicien Rops. Texte allemand et français : Nietzsche, Novalis, Johannes

Schlaf, Théodor Fontane, W. von Seidlitz, Bierbaum, D. von Liliencron, R. Delmeil, G. Sheerbart, W. Bode, P. Verlaine, S. Mallarmé, etc. Parmi les illustrations, citons le *Persée* de Böecklin, *Cassandre* de Max Klinger, un *Jardin de brasserie* de Liebermann, le *Roi maure* de F. von Uhde, le *Christ* de J. Sattler, la *Poésie de Mallarmé* de F. Klopff, *Oude Kat* de F. Rops, *Suppho* de M. Dumont, un intérieur de Whistler, le *Schumann* de Vallotton, les reproductions de médailles de Chaplain, Dupuis, Chapu et Roty, les ornements et culs-de-lampe de J. von Hoffmann, Hans Thoma, Franz Stuck, Otto Eckmann, Axel Gallen, etc.

La revue *Pau* paraîtra par livraisons bimensuelles (40 pages de texte et 12 planches) et trimestrielles (60 pages de texte et 16 planches), de façon à former, chaque année, un volume d'au moins 240 pages de texte, avec 70 planches d'art.

Il sera publié trois éditions : l'une tirée à 1500 exemplaires, au prix annuel de 75 marks ; une édition de luxe, sur japon impérial, restreinte à 70 exemplaires, au prix de 160 marks ; enfin une édition d'artiste, à 30 exemplaires, hors commerce.

Le prix de chaque livraison est fixé à 20 marks pour la revue bimensuelle, à 30 marks pour la revue trimestrielle. Les exemplaires de l'édition de luxe ne pourront être vendus séparément.

La Société *Pau* a choisi pour la représenter à Bruxelles la Société anonyme *L'Art*, avenue de la Toison d'Or, 56.

The Evergreen. A. Northern Seasonal. 1895.
Part I. Spring.

En même temps que paraissait à Berlin la revue *Pau*, un groupe d'écrivains et de peintres inaugurerait à Edimbourg la première partie d'un curieux et artistique recueil, *The Evergreen*, qui comprendra quatre volumes correspondant aux quatre saisons et, dans la pensée des fondateurs, en harmonie avec chacune d'elles. Le *Printemps* (*Spring book*), qui ouvre la série, est un joli volume d'environ 150 pages, relié en cuir gaufré et illustré de dessins à la plume par C.-H. Mackie, W.-G. Burn-Murdoch, J. Duncan, W. Smith, J. Cadenhead, W. Walls, P. Macgillivray, P. Sérusier, Helen Hay, Alice Gray, etc. Le plan est neuf et ingénieux. Divisé en quatre parties, le *Spring book* chante le printemps dans la Nature, dans la Vie, dans le Monde et dans le Nord. C'est un réveil charmant de poèmes et de proses, dû à la collaboration enthousiaste de jeunes écrivains et d'hommes de science parmi lesquels, à côté des signatures de V. Branford, A. Carmichael, J. Geddie, W. Macdonald, W. Sharp, J.-A. Thomson, A. e. D. Herbertson, P. Geddes, J.-J. Henderson, H. Lambach, R. Stephens, F. Macleod, nous avons trouvé celle de notre compatriote Charles Sarolea, qui a accepté, à la suite des incidents dont on se souvient, une chaire à l'Université d'Edimbourg (1).

M. Sarolea publie dans *The Evergreen* un article dans lequel il exalte la renaissance de l'idéalisme dans la littérature française. « Même en tenant compte de ce qu'il peut y avoir, dit-il, de dilettantisme, de snobisme et d'insincérité dans cette invasion de tous les ésotérismes, comment, malgré tout, méconnaître ce que la jeune littérature a apporté dans son œuvre de sympathie plus large, de souffle plus pur, d'inspiration plus généreuse et en même temps d'originalité plus intime et moins extérieure, comment ne pas applaudir à la disposition de la littérature brutale et de la littérature hystérique, comment ne pas saluer avec une joie confiante l'art français qui va s'épanouir et le renouveau qui va fleurir ! »

(1) Voir *L'Art moderne* 1893, p. 361.

La seconde partie de *The Evergreen, the book of Autumn*, paraîtra en septembre. La troisième partie, *the book of Summer* sera mise en vente en mai 1896 et *the book of Winter* en novembre 1896. Le prix de souscription est de 5 shillings par volume, d'une Livre pour le recueil complet. Les souscriptions sont reçues à Edimbourg chez MM. Patrick Geddes, Lawnmarket ; à Londres, chez M. T. Fischer Unwin, Paternoster Square ; à Bruxelles, à la Maison d'Art de la Toison d'Or.

Supplément au catalogue de l'Œuvre gravé de Félicien Rops, par ERASTÈNE RAMIRO. Illustrations de FÉLICIEEN ROPS. Fleurons et culs-de-lampe par ARMAND RASSENFOSSÉ. Un volume grand in. 8° de 200 pages. Paris, librairie Floury. Tirage à 570 exemplaires numérotés, dont 20 sur japon, avec triple état des planches, à 100 francs, 50 sur hollande à 70 francs, 500 sur vélin à 35 francs.

On sait avec quelle ferveur M. Erastène Ramiro — pseudonyme de notre confrère du barreau de Paris Eugène Rodrigues — commente l'œuvre admirable, jadis à peine connue, actuellement au premier plan, du maître graveur Félicien Rops. En deux volumes dans lesquels le critique et l'érudit apparaissent nettement sous le biographe et le collectionneur, M. Ramiro a classé et décrit les innombrables planches — gravures et lithographies — que la verve inépuisable de l'artiste a éparpillées avec une royale prodigalité.

Le *Catalogue descriptif et analytique de l'Œuvre gravé de Félicien Rops*, paru chez Conquet en 1887 avec une notice biographique et critique de M. Ramiro (1), relevait plus de 600 pièces. *L'Œuvre lithographié*, qui le suivit en 1891 (2), en mentionnait plus de 250. Une seconde édition de *L'Œuvre gravé*, — la première avait été rapidement épuisée, — éditée par M. E. Deman en 1893 (3), complétait le premier tirage, en rectifiait quelques inexactitudes. Et voici que le *Supplément* auquel l'auteur vient de consacrer ses persévérants labeurs se présente sous l'aspect d'un fort volume de 185 pages. Il relève, pour la plus grande joie des admirateurs de Rops, toute une série de planches non cataloguées jusqu'ici et dont bon nombre, parmi les plus belles, sont reproduites dans l'ouvrage pour lequel l'artiste a, en outre, gravé cinq planches nouvelles. « Si le texte n'a d'autre prétention que de fournir un guide documentaire assez exact, dit modestement M. Ramiro, les trente-cinq croquis originaux de Rops, semés à travers la typographie, et les cinq compositions inédites qu'il a exécutées et gravées spécialement et *uniquement* pour ce livre, constituent une décoration précieuse dont il n'existe nul équivalent en librairie. »

Nous avons apprécié la méthode, l'intelligence et la conscience artistique avec lesquels M. Ramiro a mené à bonne fin le travail considérable qui a été pour le prestigieux artiste un précieux adjuvant. Les mêmes qualités se retrouvent dans le *Supplément*. Après un *Avant-propos* dans lequel l'auteur expose spirituellement la lente initiation des éditeurs à l'œuvre de Rops, sont analysés successivement : les compositions diverses, les planches d'étude, les pièces *attribuées* à Félicien Rops (oh ! le délicat euphémisme !), les menus, lettrines, adresses et marques, enfin les illustrations. Dans un appendice qui forme l'un des chapitres les plus attachants, M. Ramiro publie une série de lettres dans lesquelles Rops expose une série d'illustrations projetées et restées en souffrance. « Prose excellente, alerte, spirituelle, narquoise, ironique,

(1) Voir *L'Art moderne*, 1887, p. 117.

(2) Voir *L'Art moderne*, 1891, p. 206.

(3) Voir *L'Art moderne*, 1894, p. 351.

abondante en figures inattendues, en traits divergents, en digressions désordonnées, et surtout en formules ingénieusement propres à entretenir dans le cœur des hommes les plus chimériques dessins. Sans doute Rops eût consacré à son crayon le temps qu'il a donné à sa plume, il eût exécuté toutes les œuvres dont se languissent tant de ses admirateurs. Mais ses autographes valent bien qu'on s'attarde à les recevoir. Et à quiconque le chicanerait, Rops pourrait répondre que les dettes de peintre ont été acquittées par l'écrivain. »

Il était, certes, d'un rare intérêt de montrer avec quelle verve endiablée Rops manie la plume. Et le prétexte des *œuvres projetées* était un ingénieux artifice pour introduire dans son *Œuvre gravé* quelques-unes de ses œuvres écrites.

PAYSAGES URBAINS

Le Sgraffite.

Dans une notice qu'il vient de publier (1), M. Louis Cavens recommande avec raison, pour remplacer la peinture à l'huile qui donne à nos rues une si désolante uniformité, le procédé du sgraffite qui, après avoir été utilisé dans l'antiquité, repris au temps de la Renaissance, est tombé dans l'oubli jusqu'en ces dernières années où il a été remis en honneur dans diverses villes, notamment à Vienne, à Dresde, à Londres. Il y a quelques spécimens de sgraffites à Bruxelles : au n° 193 de la chaussée de Charleroi, rue Van Moer, rue Defacqz, rue Faider, avenues Louise et de la Toison d'or, etc.

Mais qu'est-ce que le sgraffite ?

« Sgraffito, en italien, signifie égratigné, gratté, gravé. Comme son nom l'indique, il s'agit d'une véritable gravure faite dans un mortier préparé à cet effet. Diverses couches très minces de ce mortier sont superposées ; chacune d'elles est enduite d'une couleur différente. Puis on grave. Il s'agit surtout d'avoir un artisan habile qui sache faire cette gravure adroitement, avec délicatesse et fermeté. »

Indépendamment de la variété infinie d'aspects qu'on peut donner par les sgraffites aux habitations, le procédé présente les avantages d'une solidité étonnante, d'un entretien aisé et d'un prix relativement modéré. « Ils sont, dit M. Cavens, incomparablement plus durables que la généralité des enduits adoptés aujourd'hui, peut-être plus solides que la pierre, et conviennent dans nos contrées humides où les matériaux se désagrègent rapidement.

« Comme effet décoratif, rien ne peut leur être comparé. Qu'on se représente, en effet, les façades de nos innombrables maisons recouvertes de sgraffites. Tous les styles peuvent être utilisés. Toutes les fantaisies peuvent se donner libre cours. Toutes les couleurs peuvent s'y rencontrer, rehaussées d'or et d'argent.

« Ceux qui ont vu, entr'autres, la nouvelle Pinacothèque, à Munich, ornée de fresques, le Vieux-Château, à Dresde, orné de sgraffites ; ceux qui ont vu dans la via Nuova, à Gènes, un antique palais orné de peintures à la détrempe qui, datant de plusieurs siècles, rappellent encore leur splendeur passée ; ceux qui ont vu aux environs de cette ville ainsi qu'aux environs de Florence et de Rome les nombreuses villas recouvertes de fresques dont une fut, à ce que l'on assure, dessinée et peinte par Raphaël, ceux-là peuvent se faire une idée de ce que notre ville deviendrait

(1) *Le Sgraffito*, 15 p. Bruxelles, Imprimerie Polleunis et Ceuterick.

par l'adoption et la généralisation du procédé qui nous occupe.

« A notre avis, l'emploi du sgraffite n'exclut en aucune manière le travail de l'architecte et du sculpteur. Tout au contraire. Il doit être utilisé en même temps que l'architecture et la sculpture pour former avec celles-ci un ensemble vraiment remarquable, plein de grâce et d'harmonie. Bien plus, il les ferait valoir dans une large mesure. Et puis, quel aspect riant, quelle gaieté cette polychromie donnerait à nos rues, dans nos climats brumeux ! »

M. Cavens sait-il que le gouvernement a, il y a quelques années, envoyé M. Mellery à Dresde pour étudier les sgraffites du Vieux-Château ? Il était question d'appliquer le procédé à certains monuments publics, notamment au Palais des Beaux-Arts. Il serait intéressant de savoir ce que ce projet artistique est devenu.

Concours pour une bordure d'encadrement.

Suivant l'exemple donné par le *Studio*, dont les concours obtiennent à Londres un si vif succès, le *Journal des Artistes* met au concours un modèle de bordure d'encadrement.

Les concurrents devront se conformer aux conditions d'exécution en usage chez les encadreurs, c'est-à-dire fournir un angle ou coin du cadre, et un morceau de frise, composé de telle sorte qu'il puisse former le milieu d'un côté et présenter à ses deux extrémités le raccord nécessaire (et autant que possible facilement dissimulé) avec les morceaux de frise suivants.

Les concurrents ont toute liberté comme largeur de leur ornementation, comme profils de cadres et comme disposition. Toutefois, ils sont avertis que les dimensions en largeur des bordures sont rarement supérieures à 30 centimètres et inférieures à 5 centimètres, que la longueur des raccords (pour la commodité du moulage) est en moyenne de 35 centimètres.

Le concours sera à deux degrés.

Les artistes devront d'abord fournir un croquis indiquant, par le procédé qu'il leur plaira (crayon, plume, aquarelle, etc.), leur idée d'une façon claire.

Ce croquis devra représenter un quart du cadre avec l'indication nette du raccord d'un morceau de la frise avec le morceau suivant et avec l'angle.

Les meilleurs croquis (dont le nombre n'excédera pas 10) seront publiés dans le *Journal des Artistes* et leurs auteurs recevront une prime de 25 francs.

Les dix concurrents primés pourront prendre part à la seconde épreuve du concours.

Pour cette seconde épreuve, ils devront fournir le morceau de frise et l'angle *exécutés en plâtre*. Trois projets seront choisis et seront payés 100 francs, 75 francs et 50 francs.

Les dessins pour la première épreuve du concours devront parvenir le 20 juin au *Journal des Artistes*, 33, rue du Dragon, dont l'administration donnera tous les renseignements techniques que pourraient désirer les artistes.

NÉCROLOGIE

Franz von Suppé, un des compositeurs les plus populaires de notre époque, vient de mourir à Vienne.

Il était, dit le *Guide musical*, né à Spalatro, en Dalmatie, en 1820. Sa grande réputation date de *Faloutsza*, opéra comique en

trois actes, qui fut joué pour la première fois à Vienne, en février 1876. La pièce passa rapidement sur la plupart des scènes allemandes et fut représentée également à Paris, en 1879, après avoir obtenu un succès considérable à l'Alcazar de Bruxelles, sous la direction Humbert. *Boccaccio*, opéra comique en trois actes, n'eut pas moins de succès deux ans plus tard, et s'est maintenu jusqu'aujourd'hui sur les scènes de province en France et en Belgique, ainsi qu'en Allemagne.

Franz von Suppé, qui avait d'abord étudié la médecine, et qui eut des commencements très difficiles, est le véritable créateur de l'opérette viennoise, un genre différant assez sensiblement de l'opérette française d'Offenbach et de Lecocq. Les grands ensembles de chœurs y ont une tout autre allure, les rythmes de valse et de polka se substituent aux rythmes binaires plus alertes de la marche et du couplet français. Suppé a donné aussi une plus grande importance à l'orchestre, et il y a, dans toutes ses partitions, des pages instrumentales et chorales largement conçues et développées avec infiniment de grâce et d'ingéniosité. Pendant longtemps, son ouverture *Poète et Paysan*, écrite pour un opéra qui n'a jamais été achevé, figura avec succès au programme des concerts symphoniques et elle y fait encore de temps à autre une apparition.

On doit également à Suppé nombre de compositions religieuses, entre autres un *Tantum ergo* qui est considéré comme un chef d'œuvre, ainsi que des symphonies et des lieder.

Suppé, qui était plus Italien qu'Allemand et qui avait d'ailleurs reçu des conseils de Donizetti, restera certainement l'une des figures intéressantes de ce siècle musical, à son rang, bien entendu, de petit maître de la musique récréative.

Depuis longtemps il était souffrant; et il avait presque complètement perdu la vue.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION.

Au Pays de Paul et Virginie, par JULES LECLERCQ: ouvrage accompagné de gravures et d'une carte: Paris, Plon, Nourrit et C^e. — *Souvenirs d'un artiste dramatique*, par HENRY BECQUE: Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, rue Bonaparte, 31. — *Nos Maîtres*, études et portraits littéraires, par TÉODOR DE WYZEWA: Paris, Librairie académique, Perrin et C^e. — *Le Chemin nuptial*, roman, par ROBERT SCHEFFER: Paris, A. Lemerre.

Musique.

Pilate liève le Christ échos de l'Orient judaïque, par le prince EDMOND DE POLIGNAC: Partition pour orchestre, solo et chœur. — *Les Laudes*, paysage breton pour orchestre par J.-GUY ROPARTZ: partition et parties d'orchestre. Paris, E. Baudoux et C^e, 30, boulevard Haussmann. — *Sonate* pour piano et violon par GUILAUME LEKEE (1870-1894): ornée d'une lithographie de Carlos Schwabe: Paris, E. Baudoux et C^e.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la Société des Beaux-Arts de Bruxelles, actuellement ouvert dans les salles du Musée moderne, sera définitivement fermé aujourd'hui dimanche, à 5 heures.

Le Gouvernement vient d'acquérir pour le cabinet des estampes une nouvelle série d'eaux-fortes de M. James Ensor. Cette série comprend entre autres quelques-unes des planches exposées aux

Salons des XX et de la *Libre Esthétique: les Mauvais juges, l'Ange exterminateur, le Combat des pouilleux* et des paysages.

Gaul-Attractions organise pour aujourd'hui, dimanche, à 4 h. 1/2, une audition de *Christus*, symphonie mystique d'Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire royal de Gand. La Société « Gaul-Attractions » croit ainsi satisfaire au désir unanimement exprimé de voir donner une audition de cette œuvre accessible à tous les amateurs de musique. Il s'agit, en effet, d'un véritable concert populaire, attendu que, outre des places à 3 francs et à 1 franc, il y en aura à 25 centimes. Le concert a lieu dans la grande salle du Casino.

L'œuvre sera exécutée par les professeurs et élèves du Conservatoire royal de Gand; de nombreux amateurs ont promis leur concours. L'auteur dirigera son œuvre.

On trouve les billets pour les places réservées, chez MM. Breitkopf et Härtel et chez MM. Schott frères, éditeurs de musique à Bruxelles.

L'orchestre de la Scala de Milan donne tous les soirs un concert symphonique à « Venise », dans la grande salle des auditions. En Italie, cet orchestre est considéré comme un des plus fameux du pays, et son chef, le chevalier Cimini, jouit d'une grande réputation artistique. Les quatre-vingts exécutants qui composent l'orchestre de la Scala interprètent des œuvres des écoles italienne, française, allemande, suédoise, russe, de toutes les époques. Prix d'entrée: galeries, 2 francs; parterre, 1 franc.

La grande salle des auditions peut contenir 3000 personnes.

Prix du Roi. — Le concours pour le prix du Roi (25,000 fr.) à décerner cette année sera attribué au meilleur ouvrage qui fera l'histoire de la fondation par les principaux peuples anciens et modernes de leurs dépendances d'outre-mer, en exposant surtout les avantages politiques et économiques qu'ils ont retirés directement ou indirectement des dites dépendances.

Nous apprenons que c'est M. Hans Richter qui dirigera à Bayreuth, l'an prochain, la série complète de *l'Anneau de Nibelung*.

Un célèbre tableau de Turner, représentant la place Saint-Marc à Venise, vient d'être acheté, chez un marchand de Londres, par un amateur de New-York, pour la modeste somme de 250,000 fr.

Le peintre Rallielli vient de rentrer à Paris, après un séjour de plusieurs mois en Amérique, où il a fait des conférences et organisé des expositions de ses œuvres. Interviewé par un rédacteur du *Gil Blas*, il a donné d'intéressants renseignements sur les mœurs artistiques des États-Unis. « Si j'en juge d'après les multiples manifestations auxquelles j'ai assisté, les Américains vont se passionner de jour en jour plus vivement pour les questions d'art. Des musées s'établissent dans toutes les villes; de nombreux élèves viennent étudier en France. Il existe dans les grands centres déjà de magnifiques collections particulières, et, dans les villes les plus nouvelles, il se passe des faits singulièrement suggestifs. Ainsi, par exemple, à Chicago, pendant que les hommes ont le culte des grandes entreprises, les Américaines ont créé quantité de clubs de femmes dans lesquels elles étudient les questions d'art du jour, et cela avec une passion, un respect du sujet tout à fait stupéfiants. »

« Je fus, lors de mon passage dans cette ville, à l'un de ces clubs. On discutait, ce soir-là, l'art dans l'affiche: or, les murs du club étaient tapissés des plus belles affiches de nos artistes français, et une charmante Américaine en faisait valoir le cachet et le goût parfait. Je vous assure que, si mon ami Chéret, si Grasset et si les plus jeunes, votre collaborateur Steinlen et Toulouse-Lautrec avaient été là, ils auraient eu de joyeuses surprises en se voyant discuter avec tant de clairvoyance et une admiration si consciente. »

M. Rallielli se propose de publier sous le titre: *Impressions d'un impressionniste en Amérique*, un récit de son voyage, illustré d'un grand nombre de croquis.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 153, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,600 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILÉ VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Deuxième article.) *Le Théâtre symbolique.* — ROBERT SCHEFFER. *Le Chemin nuptial.* — LÉON LOY. *Nouvelle désobligeante.* — LES THÉÂTRES A LONDRES. VI. *Drury Lane.* — ARCHITECTURE. — LE « CHRISTUS » DE M. AD. SAMUEL. — LA PROCHAINE CAMPAGNE DU THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PÉTITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Deuxième article.)

Le Théâtre symbolique.

L'intellect humain ne se contente pas de la réalité visible et tangible. En tous les temps, en tous les lieux, par une irrésistible inclination, il a été, il va, vers le halo qui enveloppe le calme, riant ou terrible spectacle de l'Univers. Il sent, il sait que d'immatériels rapports, plus vrais que la réalité, forment la trame qui unit par de multiples et puissants liens tout ce qui est, tout ce qui vit. Il sent, il sait que les forces les plus énergiques sont en même temps les plus mystérieuses. Que nul n'a jamais vu, que nul ne verra jamais, que nul n'a jamais touché, que nul ne touchera jamais, l'Attraction, par exemple, qui tient ensemble, qui unit et qui sépare, qui

(1) Voir notre dernier numéro.

rapproche et qui repousse, l'infini des atomes et des mondes; que seuls ses effets la révèlent, alors qu'elle demeure cachée en d'indésignables abîmes, partout présente et pourtant aussi inconnue en soi que Dieu. Qu'il en est de même de la Chaleur, du Mouvement, du Temps, de l'Espace. Que partout donc l'Incognoscible nous enserme, sans jamais se montrer, mais se révélant néanmoins par une activité, bonne ou méchante, railleuse ou dramatique, et une rumeur ininterrompues.

Prédisposé ainsi à l'influence et à la réalité de l'Invisible et de l'Intangible, en lesquels il baigne comme le fœtus dans les eaux de l'amnios, le cerveau humain se complait aux cogitations immatérielles, et quoi qu'il fasse, fût-il le plus positif des organes pensants, incessamment y revient, qu'il s'égaré au pays ingénieux des légendes, qu'il s'élève dans les aériennes et lointaines régions des mythes, qu'il parsème ses rêves ou ses discours d'images florescentes, qu'il crée des systèmes du monde et des théories explicatives de tout ce qu'il ignore, comme s'il écoutait aux portes condamnées du palais des mystères. Ces divagations, si séductrices en leurs obscurités, ont été le principal aliment de l'agitation intellectuelle de l'Humanité, la source de ses conceptions les plus harmonieusement singulières, le pays enchanté où elle a vécu de préférence, en des féeries, des théodicées, des paganismes, des philosophies attirantes, baroques et merveilleuses.

Richard Wagner a fait de cette poésie à la fois enfantine et profonde la substance même de son colossal théâtre. De parti pris, il a fixé en ses œuvres un lot puissant de ces imaginations dites « populaires » et méritant ce grand vocable si elles expriment ce qui sort directement et irrésistiblement d'un de ces fragments d'humanité qu'on nomme nation, ce qui en émane comme une évaporation incompressible, ce qui en suinte comme la sueur du corps. Le surextrait des légendes germaniques est à jamais cliché dans la prodigieuse série des drames lyriques du grand druide de Bayreuth.

Mais de cette vie cérébrale supra-sensible des grandes masses humaines, il n'a pris qu'une des expressions : LE SYMBOLE. Il n'a pas creusé les ténèbres plus souterraines des causes, des influences indéchiffrables, des riens insaisissables devenant directoires et décisifs pour les événements, de tout ce fantastique à la fois goguenard et redoutable qui, à petits coups d'ailes légers autant que le duvet, fait mouvoir la roue et fait dévier la machine du monde, par un jeu fantastique tantôt de la réalité vue, tantôt de l'irréalité transcendante.

Cette conception de l'art scénique, qu'il a si prodigieusement réalisée, a un caractère d'une netteté parfaite et constitue vraiment une des formes théâtrales les mieux déterminées. C'est le Mythe mis en action, l'événement présenté aux seules fins d'en susciter un autre dans l'esprit attentif des spectateurs, à qui l'on donne ainsi, outre le plaisir de voir et d'entendre, celui plus raffiné, mieux en accord avec l'imaginatif foncier de sa nature psychique, de passer du connu à l'inconnu, du vu à l'invu et d'avoir la sensation de ce travail intime d'intellectualité supérieure et ingénieuse.

Le phénomène est assurément bizarre et à première vue puéril. Pourquoi ne pas aller directement au but ? Pourquoi ce détour ? Pourquoi cette complication dans le mécanisme cérébral ? Le théâtre français contemporain n'a-t-il pas raison de dédaigner ces lacis et ces arabesques en présentant, sans intermédiaire, le fait tel qu'il est ? Cette clarté et cette simplicité ne sont-elles pas préférables aux brumes « allemandes », enveloppant l'action de leurs nuages ? celles-ci ne sont-elles pas un simple effet de psychologie nationale et racique ?

Eh bien, non ! Les cerveaux humains, spécialement ceux de la grande race aryenne, à laquelle appartiennent fraternellement tous les peuples européens, (les Latins aussi bien que les Germains, qui, vraiment, identiques sur toutes les catégories profondes, ne diffèrent que par des nuances), ne se parquent pas en des divisions aussi nettes. L'esprit français aime et a soif du symbole et de ses multiples applications autant que l'esprit teuton ou slave. On ne saurait lui faire ce tort de le tenir pour dénué de cette aptitude curieuse et si attirante à doubler les jouissances intellectuelles. Il suffit de parcourir sa littérature pour y trouver, à toutes les époques, des

œuvres où le Symbole se manifeste, tantôt ingénieux, tantôt puissant. Une des dernières et des plus rayonnantes incarnations du génie latin, Victor Hugo, n'a-t-il pas en ses différents âges, avec une égale beauté poétique, parcouru l'un et l'autre domaine ? Les œuvres de sa vie parvenue au zénith de la vieillesse, ne sont-elles pas revêtues, presque invariablement, des majestueuses draperies de ce supraterrestre énigmatique ?

Or, si cette forme de penser, d'exprimer et d'émettre est à ce point humaine, elle doit avoir place au théâtre, et récemment le Sar Peladan, dans sa superbe tragédie BABYLONE a, certes, montré quel parti peut être tiré de ce genre très noble, très élevé, très séducteur. Il y a réduit en symboles un des phénomènes les plus étonnants de l'histoire de notre race, les transformations évolutives de la force religieuse. Chaque scène, presque chaque vers, exprime un chaînon de cette chaîne des générations. Certes, on peut dire que pareille conception dépasse, au moins en son idée première, le symbolisme de la pure légende populaire et qu'à ce point de vue un théâtre qui viserait à traduire le développement millénaire de l'Humanité dépasserait en grandeur intellectuelle celui du wagnérisme en ses pompes de contes de fée.

Les champs ouverts au Symbole sont indéfinis. Il peut être introduit, comme expression de la vie, dans les choses les plus vastes et dans les plus quotidiennes. Ibsen, cet étrange génie que nous signalerons encore en d'autres expressions théâtrales, et qui, vraiment, semble avoir, sinon complètement réalisé, au moins entrevu, toutes les formes nouvelles propres à la scène, a bien montré dans quelques-unes de ses pièces les plus célèbres, que le Symbole peut être employé comme moyen d'expression pénétrante ailleurs que dans l'Histoire : Solness, Rosmersholm, la Dame de la mer. L'homme complique si volontiers les jeux de sa cérébralité, il se blase si aisément sur ce qui se voit en trop pleine lumière : il aime les pénombres, il aime à tâtonner et à découvrir. C'est ce besoin qu'il faut satisfaire, c'est cette aptitude qu'il faut éveiller. Le Théâtre symbolique, jusqu'ici presque inconnu en langue française, a pour destinée de remplir cette fonction et doit dès lors prendre place à côté du théâtre trop familièrement clair auquel s'adonnent exclusivement nos voisins et qui, si promptement, devient bourgeois et, phénomène contradictoire, très faux malgré sa prétention à la réalité, tant il est vrai que celle-ci n'est qu'un masque. Au début, le public éprouvera quelque déroutement : on l'a tant accoutumé à la banalité du plein jour. Mais, à n'en pas douter, il prendra vite goût à la métamorphose qui le sortira de son habituel régal et le mettra en plein paysage lunaire, fantastique et angoissé.

Edouard Peladan

ROBERT SCHEFFER

Le Chemin Nuptial. Un vol. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.

« L'Amour c'est ce qui me révèle à moi-même », dit quelque part André Mauvalle, le héros de ce beau livre. « Et tu en es encore à te chercher? » est sur le point de lui répondre sa femme, une très douce et noble créature, mais elle a peur des mots irréparables et elle n'ose rien dire. Oui, il en est encore à se chercher, parce que si douce et si noble qu'elle soit, elle n'a jamais été pour lui qu'une glace sans tain, et qu'en face de son âme il n'a rien découvert de la sienne. Pourquoi? Il n'y a pas de raison. Il en est ainsi : voilà tout. Nous approchons d'une âme que nous croyons aimer et qui est digne d'être aimée, et lorsque enfin nous sommes à portée de sa voix, nous nous apercevons qu'elle ne peut pas répondre. Il n'y a rien à faire. André Mauvalle supporté quelque temps cet horrible silence de deux âmes qui se taisent et s'éloignent, et cependant qu'il souffre, quelque chose d'admirable et de grave s'agit déjà dans l'avenir. Il faut dire en passant que cette agitation mystérieuse d'événements obscurs qui demandent à naître est reproduite ici avec un puissance qui n'est pas ordinaire, en sorte que tout le livre, effet assez étrange, semble vivre dans son propre avenir plutôt que dans son présent. Mauvalle pressent depuis longtemps, depuis toujours peut-être, l'approche d'une autre âme qui sera le miroir fidèle de la sienne. Il n'est pas probable que l'amour soit uniquement ce qui nous révèle à nous-même. Il est bien davantage; mais cette révélation n'en est pas moins l'un des signes certains de l'amour véritable. Quoi qu'il en soit, les deux êtres prédestinés se rencontrent et n'ont même pas besoin de se reconnaître. Et ici encore, le livre atteint sans peine et d'une manière tout à fait remarquable la vérité profonde et je ne sais quelle vraisemblance supérieure, selon la destinée. Cette rencontre a lieu sans efforts apparents, comme elle a lieu toujours dans la vie de quelques-uns des élus de l'amour. « A voir l'étrangère si connue, il lui semblait qu'il vint au devant de soi-même. » « J'ai su aussi, lorsque tu t'es trouvé devant moi, que désormais nous nous appartenions. » Et c'est ainsi que parlèrent toujours dans leur cœur les rares privilégiés qui se trouvèrent un moment dans les grandes clartés d'un amour prédestiné, unique et nécessaire.

Or, ceux qui n'ont pas connu un amour de ce genre ne savent pas ce que c'est que l'amour. Il n'y a aucune ressemblance entre les amours ordinaires les plus passionnées et l'amour de deux âmes qui bien avant de se retrouver s'appelèrent et se désirèrent à travers l'espace et le temps. Il ne faut pas que les amants qui n'ont pas senti la puissance du destin dans leur cœur, nous parlent de l'amour; ils n'en connaissent que les faubourgs et ne peuvent nous dire que les misères des faubourgs. Les autres seuls ont le droit de prendre la parole au nom de la passion mystérieuse et divine. André Mauvalle est de ceux-ci. « Derrière moi, lui déclare un soir son amante, je sentais l'impulsion d'une invisible main vers quelque but encore ignoré, et j'étais attirée doucement par quelque chose de connu que je ne savais pas retrouver. Quand je t'ai lu, c'est alors que je suis née. Quand je t'ai vu, j'ai su que je t'appartenais, et j'avais peur que tu ne voulusses pas de moi. Sentais-tu, à travers l'immensité vide, le souffle ardent de mon désir? »

Ils s'aiment ainsi jusqu'à ce que la mort, dont les pas semblent inévitablement hâtés par le bonheur, les sépare brusquement; et

celui qui semble survivre se laisse tristement retrouver par celle qui fut abandonnée. Rien n'est plus découragé ni plus doux que ce retour sans espoir et rien n'est plus conforme à la vie souterraine de la vie.

Voilà le livre. Il est de ceux qui vivent d'une vie très profonde; et encore qu'il ne soit pas toujours égal à la beauté intérieure qu'il laisse deviner et que ses sommets ne resplendissent que par moments; lorsqu'ils resplendent, ces sommets, leur clarté est d'une pureté et d'une puissance admirables. Et puis, il est écrit selon je ne sais quelle vérité supérieure qui dicte les beaux livres.

MAURICE MAETERLINCK

LÉON BLOY

Nouvelles désobligeantes, 1 vol. de 370 pages. Chez E. Dentu.

Avez-vous lu, ces temps-ci, quelque-une de ces vertueuses brochures émanant de gens effrayés par la perversité où nous vivons, gens prudents qui croient que les dissertations, les éclaircissements, les « Paroles de l'heure présente » et le récit de quelque vie exemplaire vont régénérer le monde?

Cette naïveté était possible autrefois, et plusieurs s'y sont taillé de bonnes petites réputations de sainteté. Mais il n'est plus permis de patauger dans ces marais fades avec les récommodeurs d'humanité, maintenant que nous commençons à épeler comme de grands garçons le chapitre de notre propre histoire naturelle. Ce n'est pas avec des paroles qu'on émeut le bipède humain, c'est avec des faits, — des faits derrière lesquels il peut pressentir des forces. L'homme est très respectueux des forces, et très craintif des écrasements possibles, et je crois bien que pour maintenir en activité ce somnolent animal, l'attrait du beau ne suffit pas, il faut lui faire sentir la pointe du fouet de l'horrible.

Et Léon Bloy, qui vitupère et crache, et assène coups de poings et coups de pieds à la bassesse, à la lâcheté, à la bêtise, accomplit merveilleusement cette besogne d'assainissement.

Son rire sardonique doit faire partie des grandes forces et des grands effrois naturels, et comme eux, comme la moqueuse rafale ou comme le sifflement aigu du vent, il doit cingler les peureuses inconsciences d'une grande partie de nos contemporains.

Sa virulente indignation est servie par une pénétration incroyable des intentions mauvaises, mesquines, honteuses, de ce couard de genre humain toujours pressé de mettre dans son jeu une crasseuse prudence immédiate.

Il égrase les dérisoires champignons de nos minuscules protectionnismes, et peut-être aucun des maladroits mensonges derrière lesquels nous nous retranchons pour refuser le don de nous-même n'a-t-il échappé à sa cuisante satire.

Malgré toute ma bonne volonté de désobliger, à son exemple, « le nombre infini des imbéciles », je ne puis leur traduire l'horreur de « la fin de Don Juan », de « Jocaste sur le trottoir », de « Soyons raisonnables », ni les épiques joyusetés du « Cabinet de lecture », de « Deux Fantômes », ni la pitié tragique contenue dans « l'Appel du Gouffre », « Un homme bien nourri », « Une Reerue », ni même l'ardente hypertrophie d'humilité de « l'Ami des bêtes » où Léon Bloy de toute sa géniale admiration suscite l'image d'un saint et fait revivre « ces temps défunts où la terre était comme un grand vaisseau dans les golfes du Paradis ».

Je l'aime mieux quand il parle des hommes que lorsqu'il gonfle

le sentiment du divin jusqu'à risquer de faire éclater la machine humaine. Je ne vous citerai que quelques mots qui prouvent la profondeur de cet esprit et sa haute conception de la valeur des grands hommes :

« Nous nous étions triés attentivement pour qu'il n'y eût pas au milieu de nous un seul de ces gens qui sont promis aux académies et qu'une dérisoire immortalité peut satisfaire.

« Il était solidement établi, dans nos conseils, *que nul n'admettrait jamais ni commencement ni fin à quoi que ce fût, et ne descendrait jusqu'à l'abjection de s'imaginer COMBLÉ d'un bonheur quelconque* (1).

« Nous étions les chanoines de l'Infini, les protonotaires de l'Absolu, les exécuteurs médicaux de toute opinion probable et de tout lieu commun respecté.

« De temps en temps, j'ose le dire, la foudre tombait sur nous. »

LES THÉÂTRES A LONDRES (2)

VI. Drury Lane.

L'un des spectacles les plus populaires du Théâtre anglais est ce mélange de féerie et de pantalonades, cette mixture de drame et de bouffonnerie que voit éclore chaque année la Noël et dont le succès se prolonge fréquemment, au régime de deux représentations par jour, jusqu'au cœur de l'été. C'est ce qu'à Londres on nomme une « Pantomime », expression qui n'a nullement le même sens que dans la langue française. Les grands théâtres montent annuellement leur Pantomime, à laquelle ils consacrent les plus grands frais de mise en scène. Les cortèges, les ballets, les formidables ensembles de figuration se succèdent sans cesse, à peine interrompus par les farces que débitent, devant une toile de manœuvre; les acteurs comiques chargés de divertir le public pendant le changement de décor et la préparation du spectacle.

L'an passé, ce fut *Cinderella* qui attira la foule, durant des mois, au *Lyceum* que la tournée d'Irving en Amérique avait mis en disponibilité. Montée avec un goût merveilleux d'après les dessins d'artistes de premier ordre, — Walter Crane ne dédaigna pas d'en composer les principaux costumes, — cette féerie, pleine d'inventions nouvelles, de trucs inédits, de trouvailles d'éclairage, fit pâlir la mise en scène de tous les théâtres rivaux.

Cette année, c'est *Dick Whittington*, la « new poetic, fantastic and funny pantomime » composée par Sir Augustus Harris, Cecil Raleigh et Henry Hamilton, les auteurs du célèbre *Derby Winner*, qui parut concentrer les prédilections du public. Durant tout l'hiver, le vaste théâtre de Drury Lane, l'un des plus spacieux de Londres, ne désemptait guère et le directeur-auteur dut s'en réjouir doublement.

La légende de Whittington parti avec son chat de l'humble boutique de M. Fitzwarren pour devenir trois fois maire de la Cité devait tout naturellement exciter l'enthousiasme des petits et grands enfants qui forment la clientèle ordinaire des pantomimes. Et comme il n'est pas difficile de greffer sur ce joli conte les plus exubérantes fantaisies chorégraphiques et pittoresques, on devine ce que la collaboration des maîtres de ballet, costumiers et décorateurs apporte de variété et d'imprévu au spectacle. Sir Augustus

(1) L'auteur ne met en italiques que le mot *comblé*.

(2) Voir nos numéros des 3, 10, 17 février et 3 mars et 9 juin.

Harris promène avec aisance son petit héros des hauteurs de Highgate et des docks de Londres aux pays barbaresques pour le ramener, triomphant, après les plus étranges aventures, à Westminster et au traditionnel banquet de Guildhall, dans une apothéose de roast-beefs et de plum-puddings qui accentue la note patriotique de ce nouveau « Tour du Monde ».

Le chat, le célèbre chat qui valut à Whittington sa fortune, joue, faut-il le dire? un rôle capital dans la pièce. Il y a en Angleterre des mimes d'une souplesse extraordinaire pour remplir les emplois d'animaux, très recherchés en ce moment. On se souvient du succès que valurent récemment à M. Charles Lauri, au Théâtre de l'Aleazar, ses imitations de chat et de singe dans *Puss-Puss* et dans les *Sioux*. A Drury Lane, ce sont les frères Griffiths qui exécutent, avec une prestigieuse vélocité, les gambades, les courses folles, les poursuites, les gymnastiques endiablées du Chat et du Rat dont l'agilité communique aux péripéties du livret une agitation perpétuelle.

Ces mêmes Griffiths terminent le spectacle, après une série de tableaux fondants composés sur le thème du *Christmas*, par une Harlequinade (avec un *h*, en anglais) entre Clown et Policeman dans laquelle pleuvent, selon l'usage, les coups de pied, les cartons à chapeaux, les paniers à linge, les briques, les tuiles, les animaux, dans le plus incohérent et alurissant imbroglio. De toutes les formules dramatiques, celle-ci est peut-être la plus purement britannique.

On remarque à Drury Lane, comme dans les théâtres d'Italie et dans certains autres théâtres de Londres dont nous avons parlé, le rideau « à chatière » qui permet aux artistes rappelés de venir saluer le public sans qu'il soit nécessaire de manœuvrer l'énorme toile.

Quant aux dimensions de la scène, on en jugera par ce seul détail : dans *Dick Whittington*, il y a, à la fois, à un moment donné, au milieu d'une armée de ballerines, de choristes et de figurants, trois orchestres sur le théâtre, mêlant l'éclat de leurs cuivres tonitruants aux sonneries des trompettes thébaines, au vacarme du carillon qui lance à toutes volées le « leitmotif » du héros :

Whittington, Whittington,
Thrice mayor of London.

C'est la seizième pantomime annuelle que monte Sir Augustus Harris. Et l'insatiable activité de ce directeur extraordinaire ne se borne pas à présider aux spectacles du plus grand théâtre de Londres. Il dirige à la fois Drury Lane, Princess's Theatre, Covent-Garden, menant de front la féerie, le drame et l'opéra, traverse constamment le Détroit ou l'Atlantique pour recruter son personnel, donne à Londres des auditions à toutes les « étoiles » qui montent à l'horizon et, dans ses moments de loisir, compose des pièces qui ont trois cents représentations.

ARCHITECTURE

M. Gustave Geffroy consigne dans le *Journal* ces observations intéressantes sur l'architecture moderne :

« Presque tous les architectes dessinent par lignes droites et non par surfaces.

J'ignore si cette simple constatation apparaîtra bien significative aux intéressés. Elle est, néanmoins, capitale. Elle indique une des raisons, sinon la raison essentielle, du marasme actuel de l'architecture; elle dit, au moins en partie, pourquoi cette

architecture est incertaine, pourquoi nos constructions sont sans modelé, sèches, vidées, mortes. Comparez, dans un monument restauré, la partie ancienne à la partie nouvelle, et vous serez surpris de voir la même pierre pesante ici, et là, frêle, signifiant ici le volume, et là, l'apparence. Ne croyez pas que c'est la couleur du temps qui joue seule un rôle dans ce bel aspect chaud et vivant de la pierre d'autrefois. Lorsque nos maisons, nos églises, nos écoles, nos hôtels de ville deviennent sombres par le fait du temps, ils n'en paraissent pas mieux modelés, ils gardent leur aspect inconsistant, leur matière mince.

On peut donc être fondé à croire que les architectes d'aujourd'hui fournissent par leurs dessins et leurs lavis un renseignement précieux sur leur conception d'art. Comment dessineraient-ils de cette façon sûr le papier et construiraient-ils d'une manière tout à fait opposée? Cela serait bien invraisemblable.

Ils affirment donc ici, pour la plupart, qu'ils imaginent un monument par les lignes et non par les surfaces, qu'ils le voient par ses faces successives et non par son volume.

Nos maisons ressemblent effectivement à ces froides images exécutées par la règle et l'équerre : c'est la même extériorité fragile, la même percée de portes et de fenêtres sur le vide. L'architecte a fixé les contours, les ouvertures, par le tire-ligne, et il croit avoir tout fait, parce qu'il a calculé quelques distances, voulu quelques proportions.

C'est la preuve qu'il méconnaît la loi d'unité, qui est la même pour l'architecture que pour la sculpture, la peinture, l'objet d'art. En quoi l'œuvre d'architecture peut-elle se différencier de l'œuvre du statuaire? A toutes les distances, de près comme de loin, toutes les parties qui composent un monument ne doivent-elles pas se relier les unes aux autres pour former un tout? Et la seule manière de créer cet ensemble n'est-elle pas dans une distribution logique de lumière et d'ombre, dans la création d'une grande forme enveloppante?

Cette forme générale ne peut être trouvée que dans le modelé des surfaces. Elle est absente des combinaisons dirigées par le seul tire-ligne.

La conception de l'œuvre d'architecture est tellement entrée ainsi dans l'esprit de l'architecte qu'il exécute les copies de monuments exactement de la même manière qu'il exécute un projet de maison de rapport. Quelques-uns rapportent de leurs voyages des notes intéressantes, des aquarelles qui prennent tout de suite un charme, parce que le lavis aura essayé de montrer la forme des surfaces, par quelques indications de lumière et d'ombre. Mais combien d'autres, devant les monuments du passé, n'ont encore pour unique préoccupation que de chercher par quelles droites lignes, par quels rigides encadrements peuvent se représenter sur le papier ces beaux blocs de pierre qui se présentent dans l'atmosphère avec une forme et non avec des contours.

Cela va si loin que certains de ces copistes que l'on voudrait au moins exacts de la plus ordinaire exactitude, ayant à figurer quelque vieille peinture murale, présente au milieu de détails d'architecture, commettent le plus étonnant des non-sens. Ils copient la peinture, ils l'intègrent au milieu d'un lavis de leur métier. Ils voient le modelé du peintre, ils ne veulent pas voir le modelé de l'architecte, leur confrère : ils le remplacent par quelques traits sans aucune espèce de signification.

Les architectes d'autrefois ne dessinaient pas de la même manière et leurs monuments se ressentaient de leur intelligence de dessinateurs. Il faudra revenir à la connaissance des ensem-

bles, à la recherche des effets généraux, à la répartition exacte et logique des effets particuliers. Sans cela, notre architecture restera muette. »

Le « Christus » de M. Ad. Samuel.

(Deuxième audition.)

La deuxième audition du *Christus* de M. Adolphe Samuel à Gand a confirmé l'impression causée par la première exécution de cette œuvre remarquable. Un auditoire de quatre mille personnes (le *Vooruit* seul avait retenu huit cents places), attentif et respectueux, a accueilli avec un très grand succès la symphonie mystique du directeur du Conservatoire, auquel on a offert des palmes et des couronnes. La maison Novello, de Londres, avait chargé un de ses critiques, M. Shedlock, d'assister à l'exécution et de la renseigner sur la valeur de la partition. Elle se propose d'éditer l'œuvre et de la faire jouer en Angleterre, où elle paraît appelée à un très grand succès, surtout si elle est interprétée par d'imposantes masses chorales. Elle sera exécutée l'hiver prochain à Cologne et peut-être à Liège.

Complétons l'analyse que nous avons publiée lors de la première audition (1), par les observations que nous adresse un de nos correspondants gantois : « C'est décidément, nous écrit-on, une très belle œuvre, qui gagne à être réentendue. La troisième partie (*Scènes de l'Apostolat*) et la cinquième (*Advenit Regnum Dei*) sont, à mon avis, les mieux traitées. La troisième est réellement charmante. Le thème syncopé de la foule ondoyante, largement développé par les violoncelles dans la sonorité de *la naturel*, sert de base à la composition. Il se mêle ingénieusement aux motifs du Christ prêchant au bord du lac. Toute la scène des disputes entre Jésus et les Pharisiens railleurs est écrite de main de maître et l'*Entrée triomphale à Jérusalem* qui termine cette partie est du plus prodigieux effet. C'a été le « clou ». Avec les chœurs du Palais de cristal de Londres, l'impression serait énorme.

« Quant à la cinquième partie, elle est hors de pair. Sobrement écrite pour l'orchestre, elle laisse dominer les chœurs, qui sont bien écrits et variés de coloris. La fin — un *Amen* succédant *pianissimo* au *Magnificat* — est d'un effet très heureux. L'un des thèmes principaux de ce final, évocatif de la parole du Christ se répandant sur la terre, est tiré de la liturgie. C'est celui dont Mendelssohn a fait son *Lobgesang*. M. Samuel s'en est servi à son tour d'une façon très heureuse. »

La prochaine campagne du Théâtre de la Monnaie.

Le *Roi Arthur* de M. Ernest Chausson, qu'il est question de monter au théâtre de la Monnaie, sera représenté l'hiver prochain à l'Opéra de Barcelone. Les Catalans marquent décidément leurs préférences pour la Jeune France musicale. Après avoir reçu avec enthousiasme M. Vincent d'Indy, qu'ils avaient prié de venir diriger cinq grands concerts historiques, voici qu'ils se préparent à accueillir l'auteur de *Sainte-Cécile* et de *la Tempête*.

Celui-ci nous écrivait spirituellement à ce propos : « Je vais donc débiter en catalan (pas en espagnol), loin de mes amis bruxellois. Je les regrette sincèrement beaucoup. Mais j'espère

(1) Voir l'*Art moderne* du 14 avril dernier.

que cela ne m'empêchera pas de réapparaître à la Monnaie. Je serai encore théâtralement demi-vierge. Et c'est très à la mode maintenant. »

Quant à *Fervaal*, le drame lyrique de M. Vincent d'Indy dont les journaux annoncent, pour cet hiver, l'exécution au théâtre de la Monnaie, il est à espérer que les directeurs ne laisseront pas échapper cette occasion de donner, en primeur, l'une des partitions les plus attachantes du théâtre lyrique moderne. M. Stoumon, à qui M. d'Indy a lu son œuvre lors de son dernier séjour à Bruxelles, s'est montré très disposé à mettre *Fervaal* en scène. Il a prié le compositeur de lui donner une seconde audition et de lui communiquer la partition d'orchestre, qui est en ce moment à la gravure chez l'éditeur Durand. La seule difficulté réside dans le choix du ténor, qui a, dans l'œuvre de M. d'Indy, un rôle capital, exigeant les plus sérieuses qualités vocales et dramatiques. La question est de savoir si la direction aura, dans son personnel, un artiste à la hauteur de sa tâche. C'est de cette question que dépend la décision à prendre.

Parmi les nouveaux engagements faits par MM. Stoumon et Calabrézi on cite ceux de M^{mes} Foedor, Paekary, Landouzy, de MM. Gibert, de l'Opéra, Jérôme, de l'Opéra-Comique, Frédéric Boyer, — toutes excellentes acquisitions. Le plan de la saison, qui n'est pas encore définitivement arrêté, comprendra dans tous les cas une reprise de *Fidelio* avec M^{me} Georgette Leblanc, et peut-être, pour la même artiste, des *Noces de Figaro*. Il est aussi sérieusement question d'*Iphigénie en Tauride*. L'éminent directeur du Conservatoire serait disposé à prêter à l'exécution de cet ouvrage la précieuse collaboration qu'il a donnée à *Orphée*, dont la réalisation a été, on s'en souvient, vraiment artistique.

La direction compte reprendre également un ouvrage de Wagner, soit *Tannhäuser*, soit *les Maîtres Chanteurs*. C'est, pensons-nous, cette dernière partition qui sera choisie.

Dans un horizon plus vague : *Thaïs*, de Massenet, *la Vivandière*, l'ouvrage posthume de Benjamin Godard, *Hänsel et Gretel* de Humperdinck.

La saison sera clôturée par une série de représentations données en avril par M. Ernest Van Dyck qui interprétera *Lohengrin*, *Werther*, *Manon* et, suivant l'œuvre mise au répertoire, *Tannhäuser* ou *les Maîtres-Chanteurs*.

Terminons ces renseignements par la liste, incomplète mais déjà respectable, que publie le *Ménestrel*, des œuvres lyriques françaises encore inédites :

Benjamin Godard, *les Guelfes*; Théodore Dubois, *Circé*; F. Poise, *Carmosine*; V. Joncières, *Lancelot*; Bourgault-Ducoudray, *Bretagne*; Ch.-M. Widor, *Nerto*; W. Chaumet, *Mauprat*; A. Coquard, *Jahel*; H. Maréchal, *Daphnis et Chloé*, *Ping Sing*; G. Marty, *le Duc de Ferrare*; Lucien Lambert, *le Spahi*, *la Pentecosta*; Ed. Audran, *Photis*; F. Leborne, *Moudarrak*; Salvayre, *Myrto*; Xavier Leroux, *Evangeline*, *William Rateliff*; Paul Puget, *Beaucoup de bruit pour rien*; Reynaldo Hahn, *l'Île des rêves*; H.-T. Ravera, *Estelle*; Charpentier, *Louise*; Pierné, *Pisardo*; S. Lazzari, *Armor*; E. Paladilhe, *Vanina*; Debussy, *Pelléas et Mélisande*; Vincent d'Indy, *Fervaal*; M^{me} de Grandval, *le Bouclier de diamant*; Ch. Lecocq, *Renza*.

Memento des Expositions

DOUAI. — *Société des Amis des arts*. 7 juillet-4 août. Envois : 20-30 juin. Dépôt à Paris (même date) chez Dupuy-Vildieu, 5-8, rue de l'Écliquier. Gratuité de transport sur le réseau du Nord pour les invités.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition internationale d'art photographique.

NAMUR. — Exposition internationale des Beaux-Arts. Ouverture : 23 Juin.

OSTENDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. Du 14 juillet au 15 septembre. (Limitée aux membres du Cercle des Beaux-Arts et aux invités.) Trois œuvres par exposant. Délai : envoi des œuvres, 5-15 juin. Renseignements : M. Emile Spilliaert, artiste-peintre, Ostende. Règlement à consulter dans nos bureaux.

SPA. — Exposition des Beaux-Arts : 7 juillet-30 septembre. Envois : 4-24 juin. Gratuité de transport pour les artistes belges invités. Gratuité de retour pour les étrangers invités. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Albin Body, président.

STRASBOURG. — Exposition rétrospective d'Alsace-Lorraine. 1^{er} juillet-15 octobre. Emballage, assurance et transport aux frais de l'Exposition. Renseignements : M.-A. Ritleng, président du Comité, à Strasbourg.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise*. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Renseignements : M. Bercy, secrétaire général de l'Exposition, au Palais de Versailles.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Confessions, notes autobiographiques par PAUL VERLAINE; portrait par Anquetin; Paris, publications du *Fin-de-Siècle*, 59, rue de Provence. — *Couronne de clarté*, par CAMILLE MAUGLAIR; couverture illustrée par G. Rochegrosse; Paris, P. Ollendorff. — *Passé le détroit*, par GABRIEL MOUREY; couverture illustrée par R.-A. Bell; Paris, P. Ollendorff.

Musique.

Lied (F. Coppée), *Nids d'oiseaux* (F. Coppée), *le Réveil* (Sully-Prudhomme), *Célestes* (A. Silvestre), *Novembre* (P. Bourget), mélodies pour chant et piano, par EDUARD TRÉMUSOT; Paris, Enoch et C^{ie}; Londres, Enoch and Sons.

PETITE CHRONIQUE

L'installation du groupe de Ch. Vanderstappen, *La mort d'Omphralles*, vient de révéler une utilisation excellente du magnifique horizon, vaste comme la mer, qui ouvre ses perspectives de brume et de ciel au fond de la place Poelaert. On sait combien la silhouette décorative des statues s'accorde difficilement des carrefours, de l'embarras des ruelles, des cheminées et des maisons. Il faut les tentures molles des grands ciels à leurs purs profils. L'art appliqué à la rue devrait tenir compte de cette heureuse disposition qui met l'horizon tout entier à la disposition de nos sculpteurs.

Pourquoi ne créerait-on pas au bord du ciel une exposition per-

manente de sculpture? On cherche une destination pour les terrains qui avoisinent les toits des quartiers populeux qui grouillent en contre-bas. Cela ne vaudrait-il pas mieux que l'éternel square anglais avec ses allées tournantes? Le souvenir de l'acropole des Propylées et du Parthénon où sur le ciel intensément lumineux de l'Attique ces chefs-d'œuvre prenaient l'allure eurythmique des divinités et de Pallas-Athéné qu'on apercevait de loin toute ivoire et or debout sur l'azur, nous fait désirer avidement de voir, sur cette terrasse du Palais de Justice où se dresse, là aussi, la figure de Thémis, se réaliser pour le peuple tout entier, un art décoratif qui puisse hausser toutes les âmes à la noblesse de cet art païen disparu.

Mariage d'artistes : le pianiste Théo Ysaye, qu'on a chaleureusement applaudi naguère à la *Libre Esthétique* et aux *Nouveaux Concerts*, sera uni demain à M^{me} Carry Mess, une jeune violoniste de beaucoup de talent, élevée à la forte école d'Eugène Ysaye. Les témoins des époux seront MM. Guidé, professeur au Conservatoire de Bruxelles, A. Marchot, violon solo des Concerts populaires, L. Van Hout, professeur au Conservatoire de Bruxelles, et J. Jacob, professeur au Conservatoire de Gand.

M. Emile Agniesz, professeur au Conservatoire, l'excellent virtuose et compositeur, vient d'être nommé chevalier de la Couronne d'Italie.

Les concours du Conservatoire ont été ouverts hier, à 10 1/2 h., par le concert traditionnel.

Voici l'ordre dans lequel ils auront lieu :

- Lundi 17 juin. — Instruments à embouchure.
9 heures. Saxophone, trompette.
3 heures. Cor, trombone.
- Mercredi 19. — Instruments à anche et flûte.
9 heures. Basson, clarinette.
3 heures. Hautbois, flûte.
- Samedi 22. — 10 heures. Alto.
2 heures. Violoncelle.
- Lundi 24. — 3 heures. Orgue.
- Mercredi 26. — 2 heures. Musique de chambre avec piano.
- Vendredi 28. — 2 heures. Piano (demoiselles).
Prix Laure Van Cutsem.
- Samedi 29. — 2 heures. Piano (hommes).
- Lundi 1^{er} juillet. — 8 1/2 et 2 heures. Violon.
- Mardi 2. — 9 et 2 heures. Violon.
- Vendredi 5. — 10 heures. Chant théâtral (hommes).
2 heures. Chant théâtral (demoiselles).
Duos de chambre.
- Samedi 13. — Tragédie et comédie.

Quelques nouvelles du *Guide musical* :

M. Humperdinck, dont le charmant opéra *Hansel et Gretel* a eu tant de succès, achève en ce moment un second opéra : *Der Wolf und die sieben Geiseln* (le Loup et les sept Chèvres), dont le livret, de même que celui de la première œuvre, a été écrit par sa sœur, M^{me} Wette.

— M. Charpentier, l'auteur des *Impressions d'Italie*, vient de terminer un « opéra moderne », *Louise*, dont l'action se déroule en pleine colline Montmartre. Les directeurs parisiens hésitant à monter cette œuvre, elle verra probablement le jour de la rampe, cet hiver, à Nantes, où M. Henri Jahyer, le nouveau directeur du théâtre Graslin, lui a offert l'hospitalité.

L'auteur semble disposé à abandonner le milieu contemporain pour se retremper dans les sujets classiques. M. Charpentier, après Gluck, prépare en effet un nouvel *Orphée*.

Que les eaux du Styx lui soient favorables !

— Un nouveau théâtre modèle, fait à l'image de celui de Bayreuth, va être construit en Allemagne, près de Dessau, dans le duché d'Anhalt. Ce fut la folie généreuse du roi de Bavière qui édifia le premier; c'est un prince qui va bâtir le second : les souverains allemands ont parfois de bonnes idées. Le prince dont il s'agit est l'héritier du duché d'Anhalt, admirateur enthousiaste de Wagner. Il compte faire représenter dans son théâtre, par des artistes de son choix et devant des invités également choisis par lui, les principales œuvres de Wagner.

Complétons cette dernière information. Pour n'être pas prince, on peut réaliser parfois des projets princiers. Un ingénieur belge établi à Paris, M. Mors, grand amateur de musique et admirateur passionné, lui aussi, de Wagner, a fait construire dans sa propriété, rue des Marronniers, à Passy, une salle de spectacle complète dans laquelle il fera jouer, dès l'hiver prochain, avec le concours des meilleurs chanteurs de Paris, et probablement sous la direction d'un éminent chef d'orchestre bruxellois, divers ouvrages classiques et modernes : Gluck, Beethoven, Weber, Wagner. Le théâtre est, nous dit-on, parfaitement aménagé. La scène, l'orchestre, les dégagements sont assez vastes pour l'exécution intégrale des grandes partitions que M. Mors se propose de faire entendre à ses amis.

Inutile d'ajouter que les invitations seront disputées pour l'inauguration du théâtre de Passy !

Le succès de « Venise à Bruxelles » dépasse les prévisions les plus optimistes. Dimanche dernier plus de 15,000 personnes l'ont visitée. Parmi les attractions nouvelles, citons le Théâtre des Marionnettes et le Théâtre des Variétés qui viennent de s'ouvrir.

Pour satisfaire à de nombreuses demandes, l'orchestre de la Scala de Milan, qui se fait entendre chaque soir, donnera aujourd'hui dimanche une matinée à 3 heures.

La collection de tableaux anciens de M. J.-L. Menke est exposée en ce moment au Cercle Artistique d'Anvers. Le catalogue, élégamment imprimé sur Hollande, mentionne cinq Rubens, trois Van Dyck, trois Terburg, deux Ostade, des toiles de Corneille Devos, Teniers, P. et J. Breughel, Craesbeeck, Hobbema, Van der Helst, N. Maes, Jan Steen, J.-D. de Heem, Weenix, S. Ruysdael, Brecklenkamp, Wouwermans, Bol, Van Goyen, etc.

Le comité de l'exposition entreprise à l'occasion de l'inauguration des nouveaux locaux de l'Académie des Beaux-Arts de Liège a fixé au 15 juillet prochain son ouverture.

Les principaux artistes liégeois qui ont passé par l'Académie de Liège depuis sa fondation, en 1765, jusqu'à nos jours y seront représentés par quelques-unes de leurs œuvres.

Dans ce but, trois sections ont été créées. La première recherche les œuvres d'art depuis 1765 jusqu'au jour du transfert de l'Académie dans les locaux de la rue Féronstrée; la seconde, depuis l'époque de cette installation jusqu'en ces derniers temps. La troisième s'occupera de l'exposition des travaux récents des membres du Cercle des Beaux-Arts.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS.

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Troisième article.) *Le Théâtre transcendantal.* — JULES LECLERQ. *A travers l'Afrique centrale et Au Pays de Paul et Virginie.* — LES THÉÂTRES A LONDRES. VII. *Alhambra. Empire. Palace.* — AUGUSTE RODIN. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Troisième article.)

Le Théâtre transcendantal.

Quand le théâtre à la sauce Augier ou suivant la recette Dumas fils met en scène un épisode de vie contemporaine, l'auteur apparaîtrait fort déshonoré s'il n'enchaînait pas tous les faits dans la logique vulgaire des caractères attribués aux personnages et n'attribuait pas toute l'affaire à des actes de volonté humaine bien déterminés et régulièrement déduits. Ce théâtre très pondéré a, en effet, comme base cette vieillie, affreusement démentie par les caprices de la Destinée et vraiment archi démodée pour quiconque observe la marche capricante des événements, les plus conséquents comme les moindres, que l'homme est un animal libre et res-

(1) Voir nos deux derniers numéros.

ponsable qui dirige lui-même sa vie, et peut, selon ses décisions, la rendre bonne ou mauvaise, pure ou vicieuse, ordonnée ou dévergondée.

Ces messieurs de la critique parisienne règlent là-dessus leurs jugements, et suivant que les personnages agissent ou n'agissent pas selon cette norme aussi enfantine que pédantesque, ils déclarent solennellement, avec l'aplomb des courtes vues, que les bonshommes mis en scène « tiennent ou ne tiennent pas ».

C'est absolument bête! et démenti par cette diablesse et cette chienne de vie qui se plaît à bousculer, à désorienter, à chicaner tous les programmes et toutes les résolutions, probablement avec de grands éclats de rire que nous n'entendons point parce qu'ils sont lâchés derrière les décors de l'existence et dans les coulisses du Sort par des êtres amorphes et fantomatiques.

Ici reparait cet inconnu qui enveloppe le monde, ce halo des choses, prolongement de leur organisme dans les ténèbres, cet indéfini qui continue dans le mystère le visible des matérialités que nous pouvons tâter et que nous croyons être toute la réalité, alors qu'elle n'en est, apparemment, que le petit noyau solide et un insignifiant dessous, point de départ et support des vrais et inquiétants phénomènes qui l'enserrent de leur atmosphère prodigieuse. C'est de ce dehors énorme et impalpable pour nos sens, limités comme nombre et comme projection, que viennent, on peut le croire,

toutes les décisives influences qui règlent l'imprévu et le compliqué formidables de l'Histoire, en ses infiniment grands et ses infiniment petits.

Nul peut-être ne sentit plus intensément ces obscurités inquiétantes, ne discerna davantage cette matrice chaotique, que notre Maurice Maeterlinck. Et de lui est venu ce mot destiné à exprimer, autant qu'il est possible à une langue non préparée pour qualifier les linéaments de ces brumes : LE TRANSCENDANTAL. Il le mit pour la première fois, avec ce sens spécial et ténébreux, dans son admirable préface à la traduction d'Emerson par Marie Mali.

Son œuvre dramatique, prise en ses culminances, semble n'être qu'une série de tentatives pour rendre, en la forme saisissante de la scène, cette domination du non-vu sur le visible, de l'impalpable sur le tangible, avec les plus ingénieux raffinements des rapprochements et des images. Avec un art inégalé, au moyen d'artifices singuliers, faits la plupart du temps de simplesses déroutantes, il suscite, dans les âmes, l'effroi de cette ambiance invisible, toujours vivante, tantôt présente, tantôt approchante, tantôt s'éloignant après avoir accompli son acte dérisoire ou terrible.

En chacun de ses personnages, en la moindre des scènes dont il déroule le panorama étrange, si souvent incompréhensible pour les esprits accoutumés aux quotidiennetés plates, ronfle ce bruit du mystère pareil au très lointain murmure d'une mer difficile et belliqueuse. Et si parfois il met ce tragique travail de la profonde Nature en des épisodes de vie ordinaire, plus souvent, entraîné par le fantastique de l'aventure, il préfère un monde et des régions féeriques et imaginaires, à première vue, mieux en accord avec l'apparent détraquement de ces grandes forces qui ne paraissent désordonnées que parce qu'elles violent les mesquins arrangements selon lesquels nous voudrions régler nos vies débiles et fragiles d'écoliers s'imaginant être de grands personnages.

Le champ ouvert au dramaturge par cette conception de l'existence est immense. Les événements s'y révèlent sous une formule nouvelle, mélancolique et terrifiante, bien faite pour émouvoir notre humanité jusqu'aux entrailles. C'est la Fatalité antique s'introduisant dans cette vie contemporaine affreusement multiple et qu'on croyait soumise à des lois si précises. L'homme misérable y reprend sa posture d'infirme et de petit rien. Il y apparaît repris dans le grand tourbillon de l'inconnaissable, luttant en vain pour échapper au souffle d'ouragan de la spirale universelle. Le tragique y retrouve sa redoutable puissance et sa fécondité d'émotion.

Récemment cette jeune fille dont quelques jours durant s'est occupée avec tant d'entrain la versatilité parisienne, Judith Cladel, en son *Volant*, a tenté

d'appriivoiser le monstre et de saisir, pour les mettre au théâtre, quelques-uns de ses mouvements et de ses cris rauques. Elle a eu, cette commençante, l'intuition du parti à tirer, pour l'art dramatique, de cette conception de la vie. Son Antoine dénonce, en mots agités auxquels la critique n'a rien compris, cette tendance vraiment neuve dans le théâtre parisien. Il dépeint cet état d'esprit qui semble anormal et qui vraiment est, au contraire, le sentiment d'une exacte correspondance avec l'envers inaperçu, et pourtant si vrai, de l'énigmatique création dans laquelle nous sommes plongés comme les animaux primitifs dans les limons d'une terre imparfaitement débrouillée. Écoutez ces paroles, d'autant plus saisissantes qu'elles émanent d'une âme féminine, d'une penseuse à peine née à la vie et à la littérature, vagissant, pour ainsi dire, encore, mais déjà prise par ces cogitations d'une si contemporaine inquiétude :

« Nous sommes dans une chambre bien claire; tu vois des meubles, des gens, des fleurs, et puis c'est tout, n'est-ce pas? Tu n'as que les yeux ordinaires, tes yeux de chair. Mais moi, ce ne sont pas ces meubles, ces gens qui m'entourent; c'est surtout ce que je ne vois pas, l'insaisissable, la vibration d'une flamme, le craquement des boiseries, la marche silencieuse des énéments, le souvenir des âmes qui palpitèrent entre ces murs. Le mystère existe! Les gens passent à travers l'existence avec un bandeau sur les yeux. Voyons, vous ne remarquez donc rien? ni le fantastique du hasard, ni les coïncidences? il faut être aveugle! Je pense près de vous. Vous parlez. Vous exprimez la pensée qui m'occupait. Hasard? Je songe à un ami absent. Au même instant, je reçois une lettre de lui, inattendue. La nuit, je rêve d'une personne pas vue depuis longtemps. Le lendemain elle arrive. Hasard? Non, c'est l'obscurité qui s'éclaire tout à coup pour redevenir plus épaisse ensuite. Nous vivons dans la nuit, vous dis-je. Il y a des couleurs que nos yeux ne voient pas, des parfums que nous ne sentons pas. UN MONDE IMPÉNÉTRABLE SE JOUE DE NOUS! »

Cet impénétrable, c'est le transcendental. C'est lui qu'il faut mettre en scène, comme cette jeune fille essaya de le faire en montrant la désagrégation par des riens d'un amour qui semblait indestructible, et comment ces riens sont projetés de l'Obscur, sans la volonté humaine, contrairement aux efforts désespérés de la volonté. Cette voie, si largement ouverte par Maeterlinck (et c'est là le secret de sa gloire, soyez-en certains, vous qui cherchez par quel miracle elle s'est en moins de rien répandue et affirmée dans les deux hémisphères), cette voie d'autres peuvent y entrer et la parcourir, car les applications en sont d'une variété infinie. Cela nous changera un peu des Augiérades et des Dumascopées, et certes, nous rafraîchira un peu. Fit-elle autre chose cette religion, perpétuel souci des

hommes depuis les plus profonds lointains de l'Histoire, demandant, avec des supplications, aux divinités inconnues, l'explication des mille incidents, des mille catastrophes de l'existence, du déroutement incessant de nos projets, de nos raisonnements et de nos espérances? Font-ils autre chose ces rêveurs qui parlent d'astralisme ou de quelque autre conception, admissible ou baroque, par laquelle ils essaient d'expliquer le perpétuel phénomène des arrangements bouleversés comme si quelque satanique apparition venait souffler la flamme claire de nos combinaisons?

Des cerveaux à parois étroites expliquent tout cela par quelque aphorisme bourgeois. Alphonse Karr disait :

Dans les projets humains et leurs folles visées
La Providence a su se garder une part :
C'est ce que le vulgaire appelle le Hasard!

Mais Ibsen, plus profond, écarte cette Providence qui serait en quelque point de l'invisible, surveillant le monde comme une cuisinière son pot-au-feu, pour lever le couvercle dès que le bouillon bouillonne trop. Il a restitué au mécanisme de l'Univers sa dignité farouche d'incompréhensible. De même qu'il sut être symboliste, il fut transcendantal. Son génie a ouvert cette issue comme il avait ouvert l'autre. Et c'est à nos modernes et néophiles dramaturges à arpenter la grand route dont il leur a aussi montré l'interminable et solennelle avenue.

JULES LECLERCQ

A travers l'Afrique australe et Au Pays de Paul et Virginie. Ouvrages accompagnés de gravures et d'une carte. Deux volumes de 312 pages, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, éd.

« On sent bien, quand on avance en âge, dit M. Jules Leclercq, qu'il y a trois saisons dans la vie : la première, celle où l'on espère voyager; la seconde, celle où l'on voyage; la troisième, celle où l'on se souvient d'avoir voyagé. La bonne saison est la seconde, l'été de la vie. » Et c'est dans cette deuxième période que se trouve l'auteur des deux ouvrages que vient de publier la librairie Plon.

Après avoir parcouru l'Europe, après avoir décrit, en de précieux volumes pleins d'observations inédites, les Pyrénées, le Tyrol, les villes du Nord, M. Jules Leclercq a étendu son champ d'investigations. Nous l'avons suivi en ses pérégrinations en Algérie et au Maroc, en ses expéditions aventureuses aux Montagnes Rocheuses et au Pic de Ténériffe, qu'il gravit en alpiniste de bonne école il y a quinze ans, en ses courses vagabondes en Islande, au Mexique, en Transcaspié et jusqu'au sommet du mystérieux Ararat. Voici qu'un récent voyage nous vaut ces deux volumes nouveaux : *A travers l'Afrique australe* et *Au Pays de Paul et Virginie*, parus coup sur coup et qui forment un diptyque de puissant intérêt.

Dans le premier, M. Leclercq décrit les impressions qu'il recueillit au cap de Bonne-Espérance, puis dans les golcondes du

Transvaal qui allument aujourd'hui de si ardentes convoitises. Il a parcouru l'Etat libre d'Orange, pénétré l'intimité des Boers, gravi le mont Amajuba, traversé le « fair Natal », ce paradis de l'Afrique, dont la configuration, sur les cartes, rappelle celle « d'un diamant taillé ». Et les cases du Zoulouland n'ont pour lui pas plus de secrets que n'en eurent, pour nous, les huttes des Congolais à l'Exposition d'Anvers.

Le second volume nous mène à l'île Maurice, qu'en souvenir de Bernardin de Saint-Pierre l'auteur baptise pittoresquement : le Pays de Paul et Virginie. En cette île de dix-huit cents kilomètres de superficie, quels souvenirs, quelle variété d'impressions, quel passé enthousiaste à opposer au scepticisme utilitaire des habitants actuels!

M. Leclercq s'abandonne aux berceuses réminiscentes du roman sentimental. Les plantations de cannes à sucre qui ont envahi, submergé l'ancienne île de France chère à nos premières lectures, ne lui font pas perdre de vue les forêts vierges de jadis, et le vivant souci littéraire qui traverse son récit anime d'un souffle poétique son dernier volume, le meilleur et le plus séduisant de tous ceux qu'il a écrits.

« J'ai vainement cherché, dit-il, la touffe de bambous où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, Virginie aimait à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appelait alors son frère. Je savais pourtant qu'on montrait aux Pamplemousses les deux tombes accouplées de Paul et Virginie; mais quand j'ai interrogé là-dessus les gens de village, j'ai appris que les tombes ont disparu récemment. Elles se trouvaient dans la propriété d'un planteur, et le vandale les a détruites pour faire place à ses cultures de cannes à sucre. Un Créole m'a conduit sur l'emplacement des sépultures, et m'a montré l'endroit précis où il y avait naguère deux grossières petites statues érigées en souvenir des deux amants : le site, envahi par les plantations, a perdu son primitif aspect de poétique solitude depuis que, à quelques pas de là, on a établi une station de chemin de fer où retentit le sifflet de la locomotive. »

Le touchant roman de Bernardin de Saint-Pierre n'est guère apprécié par les Mauriciens. « Quand ils parlent de cette œuvre qu'ils qualifient d'enfantine, ce n'est point pour en louer les beautés, mais pour en épilucher les imperfections, et ils trouvent plaisir à y relever les erreurs qui semblent témoigner des notions superficielles de l'écrivain sur les lieux et les distances. »

Il a fallu à M. Leclercq des recherches persévérantes pour découvrir au Port-Louis, capitale de l'île Maurice, un exemplaire de *Paul et Virginie*. « C'était, dit-il, l'édition populaire, qui se vend un franc à Paris et qui coûte ici cinq francs. On m'en eût demandé vingt, que je n'eusse pas cru payer trop cher le divin plaisir de lire cette idylle aux lieux mêmes où elle se passa. »

Le motif du dédain dans lequel le livre est tombé et des calomnies qu'on répand sur la mémoire de son auteur? C'est, ajoute M. Leclercq, que Bernardin de Saint-Pierre fut le précurseur de l'œuvre antieslavagiste. L'île de France ne le lui a pas encore pardonné!

Souhaitons que la consciencieuse et littéraire description de notre compatriote exerce sur les Mauriciens une influence salutaire et les ramène au respect d'un homme de lettres auquel M. Leclercq consacre une enthousiaste apologie. Les documents qu'il a réunis et contrôlés, le saisissant tableau qu'il trace de son séjour et de ses excursions, — parmi lesquelles l'émouvante ascension du Pieter-Booth mérite une mention spéciale, — les ren-

seignements précis et personnels qu'il a recueillis donnent dans tous les cas à son livre une valeur exceptionnelle, à la fois littéraire et scientifique.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

VII. — Alhambra. — Empire. — Palace.

Les « Théâtres de Variétés » — ainsi dénomme-t-on à Londres de luxueuses salles de spectacles vouées aux gymnastes, aux acrobates, aux danseurs, aux clowns, aux chanteurs comiques, aux virtuoses du cycle, et même aux chiens savants, — occupent une large place dans la vie nocturne. C'est là que se réunissent, indépendamment des Anglais qui préfèrent aux sévérités du drame la vue affriolante des maillots de soie, les innombrables étrangers qu'une connaissance imparfaite de la langue anglaise éloigne des théâtres de comédie.

Dès sept heures, le Leicester Square, la place la plus cosmopolite de Londres, s'illumine des feux multicolores de l'Alhambra. Des lanternes de couleurs dessinent les courbes de son architecture mauresque. Le croissant brille au sommet des coupoles, évoquant la féerie des nuits d'Orient.

En face, l'Empire, le plus sérieux concurrent du vaste *music-hall*, s'embrase à son tour. La lumière crue des foyers électriques éclaire la foule pressée aux guichets, l'uniforme galonné des valets de pied, le casque en feutre des flegmatiques *policemen*, le fracas des cabs déversant sous le porche des femmes en toilettes claires, des gentlemen aux revers fleuris. Proche, le Daly's theatre flamboie, tandis que resplendissent, dans un papillotement de gaz et de lampes à incandescence, les vitrines des magasins, les salles de restaurant où s'étouffent les consommateurs. C'est, de toutes parts, un éclaboussement de lumière réfléchi par les trottoirs moites, d'aureolantes clartés teintant le brouillard, autour des réverbères, de halos versicolores.

Toute la vie de l'immense cité semble s'être concentrée devant ces façades étincelantes, sur ces pavés luisants que foule tout un peuple impatient. Mais le spectacle se renouvelle dans tous les quartiers de Londres où s'érigent des salles de spectacles, et voici que le dernier venu des Théâtres de « Variétés », le Palace, installé dans le vaste monument en briques, flanqué de tours, qu'on destinait à l'Opéra, voit, comme l'Alhambra et l'Empire, ses bureaux assiégés tous les soirs; ce qui n'empêche pas les cafés-concerts proprement dits, le London Pavilion, le Tivoli, l'Oxford, etc., de regorger de spectateurs. Dans ceux-ci, l'élément populaire domine et l'enthousiasme est loin de s'en ressentir.

L'Alhambra est le plus célèbre des théâtres de ballets et de fantaisies. C'est là que l'excellent compositeur G. Jacobi, qui entretient avec nos compatriotes artistes les plus cordiales relations, dirige avec une autorité et une compétence hautement appréciées un orchestre de cinquante musiciens fort bien disciplinés. Une ouverture, une transcription d'opéra, un fragment symphonique conduits, selon l'usage britannique, face au public, d'une main soigneusement gantée de blanc, forme tous les soirs un des numéros les plus applaudis du programme. Deux grands ballets, outre un choix de chansons et de danses, d'excentricités, de jeux

gymniques, constituent le spectacle. Aucun théâtre de Londres ne rivalise avec l'Alhambra pour le luxe des costumes, le nombre des danseuses, le soin et le goût de la mise en scène.

Le dernier ballet monté à l'Alhambra (scénario de M. Coppi, musique de M. G. Jacobi) est une plaisante adaptation du conte d'Ali-Baba dans laquelle un artiste qui s'est fait applaudir jadis à Bruxelles dans le *Voyage en Suisse*, M. H. Agoust, l'émule et le collaborateur de ces souples et agiles mimes, les Haulon-Lees, se taille un double succès d'interprète et de metteur en scène. A ses côtés, deux de ses fils et sa charmante fille, M^{lle} Louise Agoust, qui débute dans la pantomime avec de surprenantes dispositions, perpétuent la tradition d'une famille vouée à l'art flexible du geste. Les danseuses aériennes naguère en représentations au Théâtre des Galeries, les Grigolatis, si élégantes dans leurs mystérieuses évolutions, terminent ce très joli spectacle, corsé par une série de tableaux vivants, la grande attraction de la saison, l'indispensable « numéro » de tout spectacle anglais comme l'était, l'an passé, la danse serpentine qu'ils ont remplacée.

Les tableaux que fait défiler la direction de l'Alhambra, fort coquettement présentés et musicalement commentés par M. Jacobi, sont, comme dit le programme, *domestic, humorous and heroic*. La note patriotique domine, et l'uniforme écarlate, chevaleresquement exhibé sur les champs de bataille de jadis et de naguère, chatouille le chauvinisme de l'auditoire.

A l'Empire, les tableaux vivants sont d'ordre moins héroïque. Ils reproduisent principalement des œuvres connues, parmi lesquelles quelque *Enfin seuls!* exerce un souverain prestige.

L'Empire, on le sait, partage avec l'Alhambra la faveur du public. C'est là qu'Yvette Guilbert soulève l'enthousiasme des populations. Sous la direction de M^{me} Katti Lanner, la maîtresse de ballet la plus réputée de Londres, une armée de danseuses déploie chaque jour, sur la vaste scène de M. Hitchins, la séduction d'un ensemble harmonieux, la grâce de quelque pas inédit. *La Frolique*, un ballet de M. Ernest Ford luxueusement mis en scène; et le *Pier de Brighton*, du même compositeur, l'un des divertissements les plus goûtés, repris chaque année avec succès, occupaient l'affiche lorsque nous visitâmes le superbe *music-hall* de Leicester Square. De nombreux chanteurs, comédiens, acteurs comiques et excentriques remplissaient l'intervalle de ces deux gros morceaux, qui avaient pour mission d'ouvrir et de clôturer le spectacle. Et de huit heures à minuit, la foule était copieusement servie de distractions de tous genres, de musique et de danse.

Le nouveau Palace-Theatre of Varieties, inauguré il y a quelques mois, a rapidement conquis la faveur publique. Ses fauteuils de velours jonquille, les panneaux bleu-de-ciel des loges, le style de la livrée à aiguillettes des laquais chargés du service de la salle donnent au théâtre de M. Charles Morton une coquetterie particulière. On se croirait revenu aux suprêmes élégances d'une salle de spectacle de la Régence, et dans le joli foyer blanc et or, d'une architecture pleine de goût, on souhaiterait voir, au lieu de l'inévitable *evening dress* et du nom d'artiste, la joie des habits de couleur, avec la fanfreluche des jabots de dentelles, la soie claire des bas, les plumes frissonnantes des tricorne et la sveltesse des fourreaux battant légèrement les mollets. Le « whisky and soda » de la *Bar-maid*, le sourire avec lequel elle le débite n'assemblent, hélas! qu'un moutonnement de smokings et de plastrons blancs aux découpures anguleuses, dignes d'inspirer la verve ironique d'Aubrey Beardsley.

(1) Voir nos numéros des 3, 10, 17 février, 3 mars, 9 et 16 juin.

Mais le spectacle ? Le spectacle est, au Palace comme à l'Empire, comme à l'Alhambra, composé de ballets et de chansons, de saynètes et de pantomimes, d'intermèdes comiques et de tableaux vivants. Ceux-ci l'emportent sur ceux des théâtres concurrents par la fidélité et le goût avec lesquels ils sont composés, par le choix des sujets et la richesse des costumes. Le Palace s'est fait, par ses tableaux vivants, une sorte de renommée, et depuis l'inévitable *Lady Godiva* jusqu'au *Blind Beggar* de J. Dyckman, jusqu'au *Spirit of the Summit* de Sir Frederick Leighton, tous les tableaux célèbres de Londres ont été reproduits et « personnifiés » au Palace, en séries sans cesse renouvelées qui ont attiré au théâtre une clientèle énorme et assuré le succès de l'entreprise.

Un ballet dansé en costumes Watteau sur une adaptation de mélodies de Mendelssohn et d'extraits de *Fleur d'Oranger* de l'ami Massager les Anglais seuls ont le génie de ces combinaisons ! complétait le programme, pour la plus vive satisfaction des yeux et même des oreilles.

AUGUSTE RODIN

L'inauguration des *Bourgeois de Calais* fait de Rodin « l'homme du jour ». Choisissons parmi les chroniques consacrées à l'artiste celle de M. Octave Mirbeau, la plus complète et la mieux documentée :

Auguste Rodin est né à Paris en 1840. C'est dire qu'il est, aujourd'hui, en pleine activité de sa force physique, en plein épanouissement de ses facultés intellectuelles. Très jeune, il entra chez Barye ; mais, comme la plupart des maîtres en qui s'agite le monstre créateur, Barye ne savait pas enseigner. Il était d'apparence timide, silencieux et triste. Et la jeunesse aime les gestes hardis, la parole sonore, la joie. Il ne semble pas que ce séjour chez Barye, depuis tant admiré, ait fait sur l'esprit de M. Auguste Rodin une impression autre que celle d'un prodigieux et invincible ennui. Aussi abandonna-t-il très vite cet atelier pour entrer chez Carrier-Belleuse. Aujourd'hui, encore, cette incompréhension de jeune homme est, pour lui, un sujet de mélancolie étonnante, et presque de remords. De chez Carrier-Belleuse, il alla en Belgique. Et, là, durant plusieurs années, il paya, talent comptant, l'hospitalité d'un sculpteur belge, dont le nom, je pense, est, depuis longtemps, retourné à l'oubli -- qui était chargé de décorer la Bourse de Bruxelles. Au nombre des figures dont se compose cette décoration, celles de Rodin sont facilement reconnaissables à leur différence. Un œil amoureux de la forme ne s'y trompe pas : il va vers elles, tout de suite, comme, dans une foule d'indifférents, on va vers l'ami aussitôt aperçu.

Durant qu'il travaillait obscurément pour les autres, Auguste Rodin ne perdait pas son temps. Il apprenait à vaincre les difficultés de son art, et il se fortifiait l'esprit. Curieux de tout ce qui vit, de tout ce qui pense, ayant de la nature et de ses harmonies un sens très pénétrant, il se donnait, tout seul, par des lectures abondantes et choisies, par des habitudes d'assidue réflexion et d'observation profonde, il se donnait une des plus fortes éducations que je sache. Ses amis savent quelle âme ardente, quelles énergies mentales, quel souple organisme cérébral se cachent sous la tranquillité douce et si fine, presque rusée, de son masque. Pour ma part, je ne connais pas de joie plus vive qu'une promenade dans la campagne, avec ce silencieux et admirable ami, en qui la nature semble s'être complue à déposer ses secrets les

mieux gardés. Car M. Auguste Rodin ne borne pas son action à la recherche de la vie plastique. De la ligne et du modèle, il remonte au mouvement, du mouvement à la volonté, et à tous les phénomènes passionnels ou psychiques qui en découlent. Cela devait être ainsi pour qu'il pût réaliser l'œuvre qu'il allait entreprendre. Et M. Rodin aura été non seulement le plus grand statuaire de son temps, il en aura été aussi un des penseurs les mieux avertis des souffrances de l'âme humaine et des mystères de la vie. Non seulement il exprimera, avec une puissance toujours renouvelée, la logique beauté des formes, mais avec de la glaise, de la cire, du bronze et du marbre, il modèlera de la passion et créera de la pensée.

La première figure qu'il envoie au Salon, c'est l'*Age d'airain*. Elle est belle. Quelques parties même en sont si admirables que le jury ne peut croire qu'il se trouve devant une œuvre d'art, et, stupidement, conclut à un moulage sur nature. Pourtant, s'accusent encore dans l'harmonie du corps, dans le modelé du torse et la levée du bras du ressouvenir de l'antique. Il n'importe. Le jury ne veut pas admettre qu'un statuaire, inconnu de lui, soit capable d'une telle œuvre. Et puis, aucun, parmi ces gens du métier, ne sait que le moulage sur nature ne donne qu'un ensemble de chairs mortes et de lignes affadies. Auguste Rodin n'a pas de peine à se justifier ; et l'affaire ébruitée attire l'attention sur son nom. Si les hostilités se montrent, se montrent aussi des défenseurs. Peu à peu, l'artiste sort de l'ombre où il avait vécu jusque-là.

Vient ensuite un *Saint Jean-Baptiste prêchant*. Ici, le statuaire rompt avec toute la tradition et son art, passionné de nature et d'humanité, son art initiateur de formes et d'attitudes, s'affirme éloquent. Son saint Jean est tel que l'avait conçu Gustave Flaubert : une sorte d'anachorète farouche, à la puissante ossature décharnée par les fatigues et les jeûnes. Les flancs se creusent, les reins s'évident, le torse de lutteur amaigri montre la carcasse tourmentée et douloureuse. Il marche à grandes enjambées, très droit sur des jambes nerveuses et des pieds secs que les cailloux et les brûlants sables de la route ont cuirassés de corne. Et prêchant comme on bataille, il fait un geste violent qui distribue l'anathème. Sa face est tout entière allumée de lueurs mystiques, sa bouche vomit les imprécations... A peine s'il est question de cette œuvre de maître. Paris la voit et ne la regarde pas ; à Londres, où elle est ensuite exposée, du moins, on la discute.

Mais voici que successivement paraissent d'admirables bustes, et le public est bien forcé de s'arrêter devant des figures connues ou populaires, recréées par l'artiste avec une intensité de vie surprenante, qui démasque l'âme.

C'est, d'abord, Victor Hugo, vieilli et déjà penché sur la mort. Visage profond où tout est revivant de cette Pensée, énorme et fulgurante, qui semble à l'étroit dans les limites d'un crâne humain, bossué de ses secousses et de ses formidables poussées : la seule image du poète où soit vraiment interprété ce qu'il y eut de force grondante et de rêve lumineux derrière ce front à la fois serein comme un ciel et houleux comme une mer d'orage ; et, ce qu'il y avait aussi d'étranglement funesque dans l'expression de cette bouche de vieillard, aux plans rétractés.

C'est M. Henri Rochefort, avec son beau crâne de César romain, qu'avilît un ricanant toupet de clown. Toute l'histoire de l'illustre pamphlétaire est racontée, en cet extraordinaire morceau

de plâtre, que la fantaisie bourgeoise du modèle laissa longtemps inachevé. La blague rit, grimacé, se tord sur des lèvres dont la double expression d'ironie et d'insouciance s'éteint parmi les lourdeurs molles des joues qui s'épaississent... C'est M. Dalou, masque impérieux, nerveux et trouble, où la ruse se mêle à la noblesse, et dont le profil hardi, fier, opiniâtre est coupant ainsi qu'une lame d'acier... C'est M. Jean-Paul Laurens, le digne pendant du Démosthène antique, et combien d'autres, jusqu'à M. Puvion de Chavannes, sûr ainsi d'une double immortalité! Et c'est toute la série des bustes de femmes, inoubliables figures, vivants poèmes, marqués dans leur modernité tentatrice du sceau de l'énigme éternelle, et qui vont, chantant, dans une symphonisation merveilleuse de la chair, le rêve qui gonfle les gorges naissantes ou épanouies, ou qui se lève de l'aromale beauté des nuques.

Cette fois, il faut bien que le public admire. S'il ne sait pas encore ce qu'il a vu, dans ces œuvres, il y a d'effort et d'art conquérant, du moins est-il étreint par un charme sensuel, par des secousses d'émotion physique qui, malgré lui, domptent et violentent son ordinaire inertie mentale.

En même temps, le public apprend qu'Auguste Rodin travaille à une porte colossale, qui lui a été commandée pour le Palais des Arts décoratifs. Cette porte, on la décrit, même avant que l'artiste en ait fixé la forme et déterminé l'arrangement. Chacun sait que les motifs qui s'y dérouleront lui sont inspirés par l'*Enfer* de Dante. Autour de cette entreprise grandiose se crée une véritable agitation, accrue encore par la connaissance de quelques fragments troublants. De temps à autre, dans des expositions libres, apparaissent de petits groupes, de petites figures d'une passion étrange et neuve, qui le déroutent dans ses goûts traditionnels du joli bête et de l'insignifiant; tout un monde de souffrance et de volupté, hurlant sous le fouet des luxures, se ruant désespérément au néant des possessions charnelles, aux étreintes farouches des amours damnées et des baisers infâmes. Les corps, marqués du mal originel, du mal de vivre en proie à la fatalité de la douleur, se cherchent, se poursuivent, s'enlacent, se pénètrent — spasmes et morsures — et retombent, épuisés, vaincus dans cette lutte éternelle de la bête humaine contre l'idéal inassouvisable et meurtrier.

Tout l'art de Rodin est dans ce petit bronze, plus douloureux que n'importe lequel des poèmes de Baudelaire. Le buste droit, la gorge en avant et fleurie de chair tentatrice, le corps horizontal et vibrant comme une flèche qui déchire l'air, la face éruelle; inexorable, la Femme est emportée à travers les espaces. Elle est belle de cette inéteignable beauté qu'ont les chimères que nous poursuivons et les rêves que nous n'atteignons jamais. Renversé sur ce corps horizontal, est le corps d'un adolescent, anatomie de souffrance. Les bras, repliés en arrière, cherchent à étreindre ce torse implacable; ses jambes, qui pendent, voudraient arrêter ce corps qui fuit. Nul enlacement de ces deux êtres: aucune partie de ces deux vies charnelles ne se joint. Et, cependant, tout, dans ce bel enfant, suppliant et vaincu, a soif d'amour, d'embrassement, d'idéal, toutes choses par quoi il meurt, qui sont là à portée de sa main, à portée de son âme, et que sa main ne saisira jamais et dont son âme jamais ne connaîtra la possession. La femme fuit: elle ne se détournera pas.

Ce qu'il y a de poignant dans les figures de Rodin, ce par quoi elles nous touchent si violemment, c'est que nous nous retrouvons

en elles. Suivant une belle expression de M. Stéphane Mallarmé, « elles sont nos douloureux camarades ».

Je n'ai pu donner qu'une notion bien incomplète, à peine intelligible, de l'œuvre déjà si considérable d'Auguste Rodin. Je terminerai par ces lignes que Stendhal écrivit en 1817, dans son *Histoire de la peinture en Italie*: « Si un Michel-Ange nous était donné dans nos jours de lumière, où ne parviendrait-il point? Quel torrent de sensations nouvelles et de jouissances ne répandrait-il pas dans un public si bien préparé par le théâtre et le roman? Peut-être créerait-il une sculpture moderne, peut-être forcerait-il cet art à exprimer des passions! Du moins, Michel-Ange lui ferait-il exprimer des états de l'âme!... »

C'était la venue d'Auguste Rodin que Stendhal annonçait ainsi. Mais l'eût-il aimé, lui qui n'aimait que Canova!

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Instruments à anche.

Jury : MM. GEVAERT, président; BENDER, L. DU BOIS, J. DUPONT, SENNEWALD, VAN HERZEELE.

Saxophone. — Professeur : M. BEECKMAN. Rappel avec distinction du 2^e prix obtenu en 1894, M. Lebert; 2^e prix, M. Bastin.

Moreau de concours : Solo de concert (Beeckman).

Instruments à embouchure.

Même jury.

Trompette. Professeur : M. GOEYENS. — 1^{er} prix avec distinction, M. Delcourt; 1^{er} prix, M. Van den Eynde; 1^{er} accessit, M. Jirondal.

Moreau de concours : Transcription d'un air d'*Enrico* (Galuppi). Épreuve supplémentaire pour les élèves aspirant au 1^{er} prix : exécution sur la petite trompette en *ré aigu* d'un morceau tiré de *Water and Fire music* de Handel (avec deux trompettes obligées).

Cor. Professeur : M. MERCK.

a) Cor basse : 1^{er} prix, M. Escaré; 2^e prix, M. Boon; 1^{er} accessit, M. Marchal.

b) Cor alto : 1^{er} prix avec distinction, M. Grégoire; 2^e prix avec distinction, M. Sodoyez; 2^e prix, M. Delhaye; 1^{er} accessit, M. Waerie; 2^e accessit, M. Capart.

Moreaux de concours : a) Cor basse : Transcription d'un air du *Siège de Corinthe* (Rossini); b) Cor alto : *Intermezzi-barcarolle* (Aug. Dubois). Moreau d'ensemble : Final de la suite pour huit cors (Léon Dubois).

Trombone. Professeur : M. SEHA. — 1^{er} prix avec distinction, M. Junion; 1^{er} prix, M. De Keyzer; 2^e prix avec distinction, M. Van der Kelen; 1^{er} accessit, MM. Maes et Ranwez.

Moreaux de concours : a) Trombone ténor : 2^e solo (Demersseman); b) Trombone basse : 1^{er} solo (Demersseman).

Épreuve supplémentaire pour le trombone-contre-basse : Fragments divers de R. Wagner.

Instruments en bois et flûte.

Jury : MM. GEVAERT, président; BENDER, LÉON DU BOIS, J. DUPONT, HERMAN, SENNEWALD, TURINE, VAN HERZEELE.

Basson. Professeur : M. NEUMANS. — 2^e prix, MM. Trineoni et Ereulisse; 1^{er} accessit, MM. Kucip et Smets.

Moreau de concours : *Impromptu* de Colyns. Moreau d'ensemble : *Sérénade* de Colyns.

Clarinette. Professeur : M. PONCELET. — 1^{er} prix, MM. Van Praet, Dufrasne, Michotte, Masure, Heynen; rappel avec distinction du 2^e prix, M. Meuret; 2^e prix, MM. Dujardin, Schenis, Bageard, Frédéricq; 1^{er} accessit, MM. Struckmann, Brodcom, Perrier, Vervae; 2^e accessit, MM. Vrelust, Gillion, Martin et Monigny.

Moreau de concours : 2^e solo de Klosé. Moreau d'ensemble : *Das Liebesmahl der Apostel* (final), transcription de L. Jehin.

Hautbois Professeur : M. GIDE. — 1^{er} prix, M. Vranckx ; 2^e prix, MM. Dejean et Hernette ; 1^{er} accessit, M. Randour.

Morceau de concours : *Concertino* de Vogt.

Flûte Professeur : M. ANTHONI. — 1^{er} prix (avec distinction) : MM. Boschmans et Vinek ; 2^e MM. Berg et Loots ; 1^{er} accessit : MM. Van Staeghem, Bury et Brabants ; 2^e accessit, M. Goffaux. Morceau de concours : Concerto en *sol majeur* de Mozart (1^{re} partie).

Instruments à cordes.

Jury : MM. GEVAERT, président ; J. DUPONT, KÉFER, MASSAU, VAN DER HEYDEN, WALLNER.

Alto Professeur : M. L. VAN HOET. — 1^{er} prix, M. Lempers ; rappel avec distinction du 2^e prix, M. Meses ; 2^e prix, MM. Liesenborghs et Lejeune ; 1^{er} accessit, MM. Betrancourt et Delnotte.

Morceau de concours : *Concertino* d'Ang. Kiesgen.

PETITE CHRONIQUE

M. Antoine vient d'adresser à ses abonnés une longue lettre dans laquelle il expose la situation du Théâtre Libre.

Il rappelle que l'entreprise, fondée en 1887, sans ressources fixes, n'a jamais pu combler entièrement son déficit.

« Il eût été possible d'accueillir les offres constamment faites par des auteurs dénués de talent et désireux de prendre, moyennant argent, leurs lettres de naturalisation littéraire dans une maison où l'on se piquait de n'accueillir que des artistes. Mais nous n'avons jamais, dans les heures les plus critiques, regretté d'avoir constamment repoussé ces offres, et nous nous en applaudissons aujourd'hui plus que jamais. Cependant, les embarras croissant, il fallut songer à constituer au budget du Théâtre Libre des ressources supplémentaires et honorables. »

M. Antoine, ayant accepté les offres de la direction du Gymnase comme artiste afin d'achever de payer les dettes qu'il avait faites comme directeur du Théâtre Libre, explique qu'il a cédé son exploitation, libre de tout passif, à M. Larochelle.

« Pour achever de dire toute sa pensée, M. Antoine n'est pas loin de croire que cette mutation, commandée par des circonstances purement pécuniaires, se serait cependant et inévitablement imposée à une date rapprochée. De nouveaux courants littéraires sont en formation, et il peut craindre de n'être pas le serviteur suffisamment compréhensible et zélé de jeunes gens d'une génération plus récente ; il passe donc la main, pour ne pas risquer de méconnaître des théories qui ont le droit de se faire jour et de s'affirmer comme celles qui les ont précédées. »

Le Théâtre Libre si courageusement fondé et si énergiquement dirigé, malgré des difficultés pour tout autre insurmontables, par M. Antoine, demeurera l'une des entreprises les plus artistiques de l'époque. Nombre d'écrivains et de comédiens lui doivent leur célébrité et son influence, en ces huit années de luttes, a été considérable.

M. Edgard Tinel travaille activement à son drame lyrique *Godelive*, ouvrage qui aura des proportions considérables. L'œuvre sera terminée avant le printemps prochain. La première exécution en sera donnée à Malines où ont été créées les autres œuvres du compositeur flamand.

Franciscus, l'oratorio de M. Tinel, vient d'être exécuté pour la centième fois en Allemagne. L'auteur vient d'être invité à diriger la prochaine exécution de son œuvre au festival de Cardiff.

Le concours pour le choix du carillonneur de la Maison du Roi aura lieu le 23 juillet, pendant les fêtes nationales.

Tous les spécialistes du pays y prendront part : ceux de Bruges, de Malines, d'Alost, de Lierre, d'Hérenthals, de Louvain, de Mespelaere, etc., ainsi que leurs élèves.

Le carillon sera joué tous les jours entre midi et deux heures.

On a retrouvé récemment les partitions des airs antiques qui servaient au carillonneur de l'ancien beffroi de l'église Saint-Nicolas. Tous feront partie du répertoire de notre carillon communal.

Les travaux ordonnés par le gouvernement pour la restauration de l'abbaye de Villers ont amené la découverte d'objets d'art du XIII^e siècle d'un grand intérêt.

Un comité vient d'être constitué pour procéder aux études et au classement. Ce comité se compose de MM. le chanoine Delvigne, Ch. Lagasse, de Locht, de Prella de la Nieppe, Ch. Licot, Beyaert et De Witte.

L'orchestre de l'opéra de Milan donnera aujourd'hui dimanche, à 4 heures, dans la salle des fêtes de « Venise » à Bruxelles, une matinée dont le programme comprend, entre autres, l'ouverture des *Vêpres siciliennes* de Verdi, l'*Hommage à Donizetti* de Ponchielli, l'ouverture de *Lohengrin* de Wagner et diverses œuvres de Bizet, de Rossini et de Boecherini.

Le concours de balcons fleuris a réuni cette année un grand nombre de concurrents. Les adhésions arrivant encore en grand nombre, le comité a décidé de les accepter encore jusqu'au 30 courant. Le jury fera sa première visite dans les premiers jours de juillet.

La répétition générale des chœurs qui seront exécutés demain au concours de Dinant, par le Cercle Tilman, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Théâtre Molière.

La troupe de M^{me} Aciana prêter son concours à cette audition et interprétera la *Belle Hélène*, opéra bouffe en 3 actes d'Offenbach.

Du Journal :

Le Conseil municipal de Paris vient de ratifier le choix fait par la quatrième commission, parmi les objets d'art exposés au Champ de Mars : il a décidé, l'achat de la fontaine en étain du sculpteur Alexandre Charpentier, cette œuvre de la plus originale fantaisie, devant laquelle s'était longuement arrêté le Président de la République quand il visita l'exposition du Champ de Mars.

Alexandre Charpentier apprendra cette bonne nouvelle à Bruxelles, où des travaux l'ont appelé. Le gouvernement belge profitera-t-il de sa présence pour lui confier l'exécution des nouvelles pièces de monnaie dont la modification a été résolue ? Nul choix ne serait plus heureux.

ESSEX & COMPANY. LONDRES
(Angleterre)



LES
ÉCHANTILLONS
&
UN STOCK
IMPORTANT
DE
NOS PAPIERS
SE
TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT

M. G. HOBÉ

WALLPAPER-PRINTERS. 47, Boulevard
116 & 114 VICTORIA ST. S.W. de Waterloo
& ESSEX MILLS BATTERSEA BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire. France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Quatrième article.) *Le Théâtre synthétique*. — LE THÉÂTRE DE L'ŒUVRE A BRUXELLES. — LES KAMTCHATKA, par Léon Daudet. — LES THÉÂTRES A LONDRES. VII. *Olympia*. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Quatrième article.)

Le Théâtre synthétique.

C'est Emile Verhaeren qui, récemment, à Paris, au sortir de l'exposition des œuvres de Corot, s'expliquait, en accumulant le pittoresque de son originalité abondante, sur cette conception théâtrale, non pas absolument neuve, soit, mais jamais conçue, croyons-nous, en une entité bien distincte formant concentration nette d'idées spéciales.

Le théâtre contemporain, surtout en France, met en scène des personnages isolés, constituant des types de caractères, de manies, de passions, de travers. Il ne voit les éternelles forces psychiques qui traversent l'Humanité en grands courants généraux, en fluides univer-

(1) Voir nos trois derniers numéros.

sels affectant les individus, que dans la réaction cérébrale qu'elles provoquent en des unités considérées à part.

Parfois, certes, ces passions furent, ailleurs, exprimées avec une intensité si puissante qu'elles s'élargirent aux proportions de lois naturelles, de phénomènes cosmiques, grandeur et beauté qu'elles revêtent quand on les abstrait de toute contingence. Les amants, les jaloux de Shakespeare, ses ambitieux, ses exaltés, ses juifs sont bien autre chose qu'un juif, un exalté, un ambitieux, un jaloux, un amant. Roméo, Othello, Macbeth, le roi Lear, Shylock évoquent moins des êtres humains déterminés que des fantômes gigantesques absorbant en eux l'amour, la jalousie, l'ambition, la folie, le sémitisme. Ce sont des symboles, des figures schématiques, des incarnations supra-réelles, conçues, concentrées et coulées en un indestructible métal par le génie.

Mais la pensée littéraire française contemporaine n'a pas cette expansion souveraine. Elle est avant tout anecdotique. Elle ne sait pas aller au delà de l'épisode dans l'expression des multiples agitations de l'âme et de la vie. Dumas, Augier que nous citons et recitons, non pas certes par quelque animosité artistique, mais parce qu'ils furent chefs de file et chefs d'école, distillateurs du surextrait des idées de leur temps sur le théâtre, n'ont pas frappé en médaille un seul type. Ils ont raconté, sur la scène, de petites histoires intéressantes,

localisées dans quelque salon, dans quelque château, dans quelque atelier, des faits divers bien choisis, bien ordonnancés et adroitement combinés. Ce sont des mondains faisant le récit de mondanités. Rien qui tient à l'éternel des choses et des événements, rien qui donne le coup de dent au profond pathétique de l'homme et y laisse la trace d'une incurable morsure. C'est toujours ce maudit « art distractif » qui n'a d'autre effet que de se faire regardécouter passagèrement en amusant et qui jamais ne laisse sur les âmes la rude et salutaire empreinte, la rude poigne, qui transforme en ennoblissant.

Mais il est encore une autre manière que la shakespearienne de concevoir la généralisation grandiose des types et des événements. L'historique et inépuisable agitation de l'Humanité turbulente et souffrante ne se manifeste pas seulement dans les individus, dépositaires transitoires de ses mystères passionnels, réceptacles étranges et conscients de ses forces inconscientes, où celles-ci, matérielles et aveugles, prennent tout à coup cette beauté de se muer en sentiments animés projetant des joies et des douleurs, tragique miracle de la transformation, cent fois plus émouvant et plus ténébreux en son mécanisme que celui du mouvement en chaleur avec rétraction de la chaleur en mouvement. IL Y A LES GROUPES ! Il y a l'être d'ensemble, l'agrégat d'humains, obéissant à une seule poussée, se mouvant sous l'influence d'une seule direction, concrétisant les mêmes désirs, les mêmes besoins, les mêmes appels de l'inconnu, et de cet inconnu suprême : l'Avenir, fondant en un seul magma les individus, les enrégimentant pour une œuvre commune, leur enlevant leur spécialité pour les reprendre à l'état de cellules enchâssées dans un tout et donnant alors le spectacle de ce groupement agissant, combattant, pensant, jouissant, peinant, travaillant comme un être à part, très visible, très inquiétant, très curieux, très dramatique.

Quand Hauptmann fit les « TISSERANDS », il réalisa cette conception de mettre en scène un des groupes en lesquels s'annihilent les individus. On ne trouve rien dans cette œuvre rumorante qui se localise dans un personnage devenant ce qu'on nomme « le héros de la pièce ». Tous s'effacent, tous semblent n'être que de très surbordonnés serviteurs d'une idée plus haute et de plus d'amplitude. On ne se souvient ni d'un homme, ni d'une femme. Ce qui passe et repasse dans le souvenir c'est la masse, c'est le groupe, LES TISSERANDS, avec leurs cortèges de misères, de brutalités, d'invocations à la justice, de désir violent de vengeance et de bouleversement d'un ordre social odieux qui les opprime. Le principal personnage, le héros de la pièce, le seul, le dominant, le culminant, le voilà !

Emile Verhaeren voudrait généraliser un tel exemple. Pour lui, il y a de par les sociétés, nombre de groupes

qui circulent ainsi, véhiculant leurs haines et leurs espérances, leurs infirmités et leurs douleurs, leurs aspirations mal comprises par eux-mêmes, leurs entraînements, le drame poignant et terrible de leurs passions et de leurs instincts. C'est cela qu'il voudrait mettre en action, mettre en scène, dans un théâtre nouveau, que, sous la pression de ses ardentes projections d'idées, nous avons nommé le THÉÂTRE SYNTHÉTIQUE, essayant d'éti-quer cette tendance où l'ensemble s'étage dominateur au-dessus des détails fourmillants.

Pensez à ce que serait une pièce intitulée Les Mendians. Pensez aux infinies ressources qu'elle offrirait au dramaturge, tourmenté du besoin de rendre avec le saisissant, le poignant de la scène cette existence de douleurs, de ruses, entremêlée de résignation et de révolte, alternant comme les battements d'un cœur tressautant. Pensez à ce que serait une pièce intitulée Les Soldats, où apparaîtrait en sa synthèse redoutable tout ce que la brutalité sans mesure et sans réflexion devient quand elle subit, dans le même alambic psychique, les effets chimiques de l'avidité pour la gloire. Et de même les Courtisans, et de même les Savants, et de même les Magistrats, et de même les Politiques ! Ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, et ce qu'ils pensent entre eux, ce qu'ils font entre eux, ce qui remue en eux, ce qui s'y glisse, ce qui y bataille, d'où ils viennent, où ils vont dans la grande mêlée sociale ténébreuse.

Certes, devant les proportions de tels sujets, on s'arrête effrayé. Nous sommes tant habitués à concentrer notre objectif sur des types isolés et mesquins que nous nous rendons difficilement compte des procédés par lesquels on pourra maintenir l'intérêt en ne visant que la masse. Conférer à celle-ci la visibilité de ses secrètes allures, donner le relief à ce qu'elle renferme de profondément mystérieux, montrer les souterrains commandements auxquels elle obéit sans le savoir, tout cela exige un art puissant auquel devront s'assouplir non seulement les auteurs pour créer l'œuvre, mais aussi les auditeurs pour la comprendre.

Mais ne suffit-il pas d'indiquer la voie ? Elle ouvre des échappées si séduisantes que certes des artistes s'y engageront. Le fait même qu'un esprit tel que celui d'Emile Verhaeren en est hanté n'est-il pas un pressentiment et une prophétie ? Notre jeune théâtre belge peut faire cette tentative. Les ouvriers ne manquent pas à la tâche, ceux qui ont tant fait déjà en d'autres domaines et que l'imprévu, le neuf, le hardi, surtout le téméraire attirent si irrésistiblement. Ah ! avec quelle joie on accueillera, on saluera, on acclamera sans doute ces essais rénovateurs !

Le Théâtre de l'Œuvre à Bruxelles.

Les journaux de Paris se sont beaucoup occupés ces jours derniers du projet que M. Lugné-Poe expose dans la lettre suivante. Assurément il réaliserait un désir devenu très fervent dans le jeune monde littéraire belge et donnerait une prompte réalisation pratique aux idées excellentes émises par M. Chomé et par M. de Haulleville, restées malheureusement en l'air à cause des frais. Nous serons heureux de recevoir toutes les communications que nos lecteurs voudront bien nous faire à ce sujet. Nous, aussi, pensons que l'espoir sérieux d'être joué fera éclore en Belgique une brillante phalange d'auteurs dramatiques. Quoi rêver de plus intéressant qu'un tel mouvement après tant d'autres qui ont donné à notre pays un rang si élevé dans la Littérature?

MON CHER MAÎTRE ET AMI,

Dernièrement, je me refusais à publier quoi que ce soit d'une causerie bâtive faite à la *Libre Esthétique*. Aujourd'hui, je sollicite une page dans *L'Art moderne* pour tirer une conclusion pratique de vos articles si littéraires et si incisifs sur le théâtre contemporain.

Je connais la généreuse hospitalité de votre revue, je me sais ici dans une maison amie. Je vais donc y exposer amicalement un projet dont nous nous sommes entretenus et qui pourrait inspirer dans un court délai, par la cohésion des efforts tentés d'une manière plus intense et plus éclatante, la puissance véritablement féconde du mouvement dramatique belge depuis quelque années.

Ce projet, vous le savez, consiste tout simplement dans l'installation du Théâtre de l'Œuvre en Belgique.

Grouper dans une tentative éclectique d'art dramatique des noms tels que ceux de Camille Lemonnier, Baudoux, G. Eckhoud, Max Elskamp, Giraud, Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck, H. Maubel, Nizet, etc., ne serait pas sans quelque élanerie, et sans doute sans quelque nouveauté pour les lettres belges, si les représentations du Théâtre de l'Œuvre chez vous incitaient la critique à se demander quel mouvement dramatique est depuis quelque temps le plus fécond, le nôtre ou celui de Belgique.

Qui sait même si les représentations de l'Œuvre, chez vous, ne nous révéleraient pas un maître? Qui sait si le coup de fouet qui doit réveiller les énergies engourdies de nos jeunes gens, ne serait pas donné par quelqu'un des vôtres?

Maeterlinck ne voit-il pas déjà une pléiade de nouveaux-venus l'imiter? Et cela ne prouve-t-il pas surabondamment qu'il a ouvert une voie nouvelle?

Ceci seul justifierait — si mon projet demandait une justification — l'installation du Théâtre de l'Œuvre en Belgique.

D'autre part, cette installation me donne le moyen de payer à votre pays une dette de reconnaissance.

L'Œuvre est issue directement d'une représentation de *Pelléas et Mélisande*, œuvre d'un écrivain belge, et c'est aussi la Belgique qui nous fit pour la première fois sortir de France.

Il y a donc, vous le voyez, de la reconnaissance dans la dette que je vais m'efforcer de payer auprès des vôtres, et c'est ce qui fait que je me suis aussi vivement attaché au projet que je viens vous soumettre : L'ŒUVRE A BRUXELLES.

Ce projet, vous le savez, cher Maître et ami, nous en avons causé longuement et plusieurs fois.

Ce qui manque à Bruxelles, c'est UN THÉÂTRE D'ESSAI, un théâtre de jeunes. On a dit parfois que les auteurs dramatiques, en Belgique, sont rares, et qu'à part Maurice Maeterlinck il ne sera produit que très peu.

Cela provient de ce que la Belgique ne possède pas de théâtre d'essai.

Il y a bien, à Bruxelles, un ou deux théâtres subventionnés, qui par leur cahier des charges sont tenus de monter chaque année des ouvrages dus à de jeunes auteurs. Mais les directeurs de ces théâtres n'ont pas confiance en ces ouvrages, aussi les montent-ils en dépit de tout bon sens, les sacrifient-ils.

Les jeunes auteurs, étant donc certains d'un insuccès, abandonnent le théâtre pour la poésie et le roman; aussi le mouvement dramatique belge est-il entravé dans son expansion, vos auteurs dramatiques sont-ils étouffés dans leur essor.

Et cependant le mouvement littéraire belge a acquis depuis quelques années une importance exceptionnelle. Vos journaux, vos revues sont alimentés par une foule de jeunes de talent. Pourquoi ne feraient-ils pas du théâtre? Certes, ils en feraient s'ils étaient certains d'être joués et d'être joués sérieusement.

C'est ce que nous venons leur offrir.

L'Œuvre va s'installer à Bruxelles. Elle y fonctionnera de même qu'à Paris, et en même temps qu'à Paris.

Comme organisation, l'Œuvre fonctionnera, à Bruxelles comme ici, par un système d'abonnement.

L'Œuvre, de cette tentative, ne prétend point tirer une source de bénéfices et ne demande qu'une chose: couvrir strictement ses frais. Nous procéderons donc comme suit. Notre programme une fois arrêté, nous calculerons par avance les frais totaux de la saison en faisant entrer dans ce compte: la location de la salle et les frais y afférant (1), la publicité et les affiches, le cachet des artistes, les voyages, le transport des décors s'il y a lieu et les autres menus frais.

Par avance nous prions ceux qu'intéresse notre tentative de bien vouloir s'inscrire comme abonnés et lorsque, à une époque déterminée, la liste sera close, le montant total des frais sera partagé entre tous les adhérents, et le résultat de cette opération donnera le prix annuel de l'adhésion, moyennant lequel l'abonné aura le droit d'assister, aux fauteuils d'orchestre ou en loges de rez-de-chaussée ou de première, à toutes les représentations (huit par année ainsi que je l'explique ci-dessous) sans autres frais. J'imagine qu'avec un nombre suffisant d'adhérents la place ne coûterait à chaque abonné que cinq francs.

Pour les autres places il sera constitué un autre tarif, mais ceci est une petite question d'organisation qui s'arrangera d'elle-même, si l'on accepte le procédé d'abonnement.

Comme programme, il serait téméraire, durant la première année, de ne jouer que des œuvres belges.

Il est nécessaire que vos jeunes sentent, voient le terrain, il est nécessaire qu'ils préparent leurs œuvres.

Nous donnerions donc l'hiver prochain, à Bruxelles, huit spectacles:

- 1° Six de nos représentations de Paris;
- 2° Deux autres et composées uniquement d'œuvres belges.

(1) Nous avons quelque espoir de disposer d'une salle sans autres frais que l'éclairage, le chauffage et une très minime location.

(NOTE DE LA RÉD.)

Par la suite, les résultats nous indiqueront ce qu'il faudra faire, et je ne doute pas que d'année en année la place à consacrer aux auteurs belges soit de plus en plus considérable.

Nous avons du reste agi de même à Paris, où nous avons, durant notre première année, consacré seulement un de nos spectacles à l'art dramatique français. Nous y avons consacré trois soirées cette année. Nous ferons probablement davantage l'an prochain, et ainsi de suite.

Donc, l'an prochain, nous donnerions à Bruxelles huit représentations.

Deux représentations belges, par exemple, et sauf à obtenir l'assentiment des auteurs :

Madame Lupa, C. Lemonnier; *L'Idée*, Henri Nizet; *Les Flai-reurs*, Van Lerberghe; *Intérieur*, Maeterlinck, etc.

Le programme de nos spectacles comprendra ensuite :

Le Petit Eyolf, *Solness le Constructeur*, Ibsen; *Ames soli-taires*, Hauptmann; *Au-dessus des Forces humaines*, Björnson; *le Volant*, Judith Cladel; *Curmosine*, Alfred de Musset.

Ainsi l'OEuvre sera fondée à Bruxelles.

Je suis heureux d'en proposer la bonne nouvelle à vos lecteurs et je les prie de m'encourager, de m'aider.

Les difficultés seront grandes. Je le reconnais. Mais, avec l'aide de tous, nous les vaincrons chez vous, de même que nous les avons vaincues à Paris.

Et l'OEuvre fondée à Bruxelles, nous songerons alors à la fonder à Amsterdam et à Londres, et ainsi se réalisera le projet dont nous nous sommes entretenus si souvent, avec vous, lors de la fondation du théâtre international de l'OEuvre, fondation qui s'appuie sur des bases d'autant plus sérieuses que nos tournées en Belgique, en Hollande et en Angleterre nous ont ancrés dans cette idée qu'en chacun de ces pays se trouve un public disposé à encourager et à aider un théâtre d'Essai international.

LUCIEN-POE

LES KAMTCHATKA

Par M. LÉON DAUDET. Paris, Charpentier.

Ce sont, dans l'esprit de M. Léon Daudet, « ces outranciers de la mode et des préjugés à rebours, ces bourgeois exaspérés, habitants de régions brumeuses, excessives et stériles qui, sur la foi de quelques farceurs, conviennent de certaines admirations, adoptent certains *génies*, certains mobiliers, certaines croyances, un certain ton, certains clichés, dénigreur ou laudatifs, et sabrent impitoyablement tout ce qui n'est pas en vue de leur burlesque presqu'île, tout ce qui sort de leurs théories mensongères et empruntées. »

Ce sont aussi les faux artistes, ratés hargneux qui, incapables de créations logiques et équilibrées, nient féroce-ment toutes les œuvres parées de précieux éléments de beauté, ne louent que les corruptions biscornues, rachitiques et nébuleuses, comme pour se venger de leur impuissance et aussi pour perturber le goût public, afin de bénéficier de son désarroi. Ce sont les mêmes qui, sans cesse, hissent des drapeaux, successifs et contradictoires, pour annoncer des livres ou des drames qui ne paraissent jamais : naguère, matérialistes et réalistes, avant-hier royalistes et catholiques, hier mages, catholiques toujours et anarchistes, aujourd'hui mystiques et sociologues, trop incertains et trop nomades pour qu'un artiste sincèrement fidèle à une de ces croyances puisse

avoir foi à leur zèle pour les idées qui lui sont chères. Il ne voit pas, dans l'étude de l'art d'autrefois, que les théories sont vaines, que les œuvres fortes sont toujours issues d'une émotion profonde en face de la nature et de la vie, jamais d'un embrigadement ni d'un système: que, dans toute création réaliste, il y a une part de rêve et d'idée, et que les hautes œuvres de pure pensée ont toujours la vie à leur base. Alors, pourquoi disputer à l'infini, pourquoi nier au nom d'une formule? Pourquoi ne reconnaître de talent qu'à ceux qui marchent en groupe et travaillent selon un codex?

Mais c'est si commode, une théorie! Avec la badauderie présente du reportage et des conférenciers aux aguets un manifeste vaut une série d'ouvrages. Et pour peu qu'on veuille se particulariser par une étrangeté de costume ou de maintien, on existe, on acquiert la réputation d'un artiste rare: rare, en effet, parce qu'on n'écrit jamais. Alors, on cherche à remplacer l'originalité de la pensée par la bizarrerie de l'attitude physique et morale. Si les huppelandes d'un autre âge et les uniformes de mage sont inoffensifs, vraiment fâcheuse est parfois la servilité à des admirations ou à des haines apprises, à un étroit cathéchisme d'art. Et les manières d'être morales, compliquées et artificielles, sont bien déplaisantes aussi. Puissent-elles même n'être jamais perfides!

Tels sont les fantoches que Léon Daudet fait très plaisamment vivre devant nous. La lecture attentive de son livre montre bien que c'est sur ceux-là seuls que porte sa colère et non sur les artistes, sincères en leurs audaces, respectables même quand ils s'égarant.

Esprit moderne et hardi, il n'a pas une minute songé à railler de leur bel effort les artistes qui cherchent, avec réflexion, de nouvelles formes d'art pour traduire la vie, l'humanité et les idées de leur temps, et qui parfois, dans cet élan vers autre chose, peuvent aboutir à l'étrange ou à l'obscur. Léon Daudet, au contraire, que ses livres et ses articles nous montrent préoccupé de demain, tout à fait hostile à la tradition et aux recommencements, a nettement différencié les chercheurs sincères, intéressants même quand ils se trompent, des comédiens et des banquistes. Paul Lermy, son personnage de premier plan, qui a toutes ses sympathies, n'est pas un routinier. Il cherche à s'exprimer librement lui-même, en dehors des théories d'autrefois et de maintenant. C'est un artiste moderne. Cette délimitation que l'auteur a faite entre les chercheurs et les... autres, ne doit point leur déplaire. Elle les délivre des voisinages fâcheux.

De même, quand Léon Daudet raille les « Norderies » et les romans russes, il n'entend pas nier la salutaire influence qu'eurent sur nous Ibsen et Tolstoï. Il sait bien que le premier a élargi notre vision dramatique, nous encourage à faire plus profond et plus général, sans rien sacrifier de la clarté nécessaire et, comme nous tous, il a reçu la leçon d'humanité, de pitié et de bonté que nous donna Tolstoï. Même si notre XVIII^e siècle français n'est pas étranger à son art et à sa philosophie, Tolstoï n'en a pas moins donné aux idées des Encyclopédistes une grande éloquence, une chaleur dans la tendance, grâce auxquelles ses idées nous ont émus davantage. Léon Daudet a simplement raillé l'exaltation intransigeante et borgne pour les choses du Nord, les suiveurs qui admirent même ce qui est mauvais et incompréhensible, qui s'affolent surtout de détails insignifiants et de goût déplorable et n'attachent plus de prix aux conceptions claires, mieux ordonnées de notre littérature.

Qu'on ne s'y trompe donc pas : ce sont seulement les enthousiasmes de commande pour l'absurde et l'incompréhensible que l'auteur a raillés et les pitres de l'art qu'il a voulu peindre. Et s'il l'a fait, c'est certainement par respect pour l'effort libre des chercheurs, pour ne plus que l'on confonde leur zèle et leur foi avec les grimaces racrocheuses des premiers, leurs tentatives audacieuses et parfois surprenantes avec les pantalonnières des autres.

Je ne vois point que l'artiste, personnel et probe, soit atteint par cette satire qui ne vise que d'astucieux bouffons. Telle est du moins l'impression que j'ai reçue de ce livre. C'est l'étude de l'âme kamtchatka qui m'intéresse, étude faite d'après des traits de caractère et des détails de mœurs çà et là observés.

Aussi me refusé-je à reconnaître, parmi les personnages, tels écrivains ou peintres vivants qu'on y prétend voir. Parmi ceux dont on cite les noms sous le manteau, il en est d'intéressants, de sincères, qui travaillent isolément et noblement. Depuis bien des années, ils sacrifient toute jouissance de la vie à leurs idées d'art. Ils ont droit au respect.

L'auteur a groupé ses observations autour d'une intrigue sentimentale qui leur donne la vie. On sent aisément que l'action ne l'a pas beaucoup préoccupé. Il l'a choisie quelconque. Ce n'est qu'un support à son étude d'un milieu, qu'un prétexte à un défilé de caractères et de silhouettes. Car Léon Daudet qui, dans ses romans antérieurs, a su nous prouver sa dextérité à établir, avec logique et art, de poignants drames humains, aurait pu donner à son action plus de complexité et plus d'ampleur. On voit qu'il a surtout été tenté, cette fois, par la peinture d'une atmosphère, par le désir de silhouetter une mascarade de grotesques. Pour notre part, nous le regrettons un peu, car le livre eût acquis plus de profondeur et le pamphlet plus de portée. Nous aimions beaucoup aussi, dans les livres précédents de Léon Daudet, des images expressives et neuves, une éloquence de mots que nous retrouvons moins fréquemment dans ce récit fiévreux. Mais, en revanche, quelles qualités de vigueur et d'âpreté !

Il est même bizarre qu'on ait reproché à l'auteur la violente franchise de son attaque, la frappe si nette de son ironie, la belle vigueur de son pamphlet. Autant lui reprocher alors d'avoir un tempérament et d'écrire, sincèrement, selon ce tempérament. Nous ne voyons vraiment pas pourquoi on ne pourrait, sans s'exposer à des critiques, se dispenser d'emprunter à Tackery, à Swift, à Sterne, à Paul-Louis leur accent d'ironie, et pourquoi on serait toujours astreint à reprendre la finesse pince-sans-rire de tel ou tel, l'insinuation nuancée de tel autre. Léon Daudet est un esprit clair et ardent. Il observe des ridicules qui l'exaspèrent. Il s'irrite contre les pitres qui se servent, pour parvenir, de leur impudente sottise. Il le dit, sans ménagement, avec vigueur et précision dans le trait, et un cinglant dans la moquerie qui lacère. Il reste fidèle à son tempérament. Et, pour violente qu'elle soit, cette forme de raillerie n'exclut ni la virtuosité ni la variété.

Léon Daudet montre bien les extases, les détraquements et le fiel de son peuple féroce. Comme il sait le mécanisme de ses admirations et de ses haines convenues !

Nous les connaissons aussi, les femmes, des bourgeoises à rebours qui, lassées des poses où se sont évertuées leurs mères, en ont adopté d'autres, et sont devenues des poseuses pour l'art, au lieu d'être des poseuses pour le chiffon, le savoir ou le cheval. Le genre de pose, seul, a changé. Mais c'est la même prétention bourgeoise qui les dirige. Elles ne comprennent pas que la seule belle allure, c'est la simplicité.

Quelques-unes, plus intelligemment maniées, l'ont senti. Mais alors, avec le même besoin d'affectation, elles se sont mises à jouer à la simplicité. Elles sont devenues des femmes simples, à force de complications et d'études. Simples dans leur geste, dans leur costume, dans la décoration de leur intérieur. Mais, à mille nuances, on s'aperçoit que cette simplicité est encore une attitude.

Et leurs admirations, leurs dédains ? Tout cela est appris, tout cela est selon la formule. Avec des voluptés dans la voix et dans le regard, elles exaltent le croque-notes et le barbouilleur à système, le versificateur bruneux qui, amalgamant dans ses poèmes les *ors* et les *gemmes*, les *chevaliers* et les *dames*, empruntés à d'autres, n'arrive pas à écarter le néant de sa pensée et de son émotion. Tout cela, elles le louent sans comprendre, sans le sentir, simplement parce que cela est momentanément de mise pour paraître des raffinées. Franchement, nous préférons les vieilles dames qui, dans la candeur de leur joie, louent Ohnet et autres du Terrail. Assurément leur plaisir est bas, mais au moins elles expriment leur goût avec sincérité. Comment nous débarrasser de l'affectation pour l'art ? Quel fouet ou quel glaive ?

O ces froideurs que crée la pose ! On se méfie des gens qu'on sent n'être pas eux-mêmes. Et l'effort perpétuel où ils se guident pour avoir une belle attitude, déconcerte et glace. Quel supplice de sentir qu'un être, homme ou femme, se compose pour vous, s'ingénie à vous montrer une âme compliquée, n'a plus un geste qui ne soit une attitude.

La notation de ces poses est faite à larges traits, violents, qui les précisent bien. Léon Daudet, après avoir montré ces Kamtchatka ridicules, les fait un peu trop noirs. Je ne pense pas que l'impuissance, la jalousie, l'aigreur de quelques-uns les poussent à tant de vilénies si astucieusement machinées. Scorpion n'est qu'exceptionnel.

Ce que nous retenons surtout, c'est la vigoureuse leçon de sincérité et de simplicité que l'auteur donne par ses « Kamtchatka ».

C'est un très intéressant livre de plus à l'actif de Léon Daudet qui, ayant créé, dans *Astre noir*, dans *Hæres*, des caractères de passion profonde, de vie ardente, appliqué son intelligence aux questions de philosophie et de morale qui préoccupent notre époque, a voulu, dans ses deux derniers romans, *Les Morticoles* et les *Kamtchatka*, montrer les audacieuses fourberies ou les ridicules d'une corporation et d'un milieu. Il l'a fait ici avec plus de fantaisie, là, avec plus d'observation, mais toujours avec un loyal désir de vérité et de justice, avec une égale vigueur dans l'ironie. Il se révèle ainsi un hardi satiriste, après s'être affirmé un observateur réfléchi et sagace.

GEORGES LECOMTE.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

VIII. Olympia.

Des affiches tapissant, par hectares, les palissades, le tablier des ponts, les remblais des chemins de fer, les quais de la Tamise, proclament que l'Olympia est *The grandest show on earth*, la plus vaste exhibition du globe. Avec une prodigalité qui, à elle seule, marque le développement colossal de l'entreprise, des chromolithographies auprès desquelles nos double-colombier

(1) Voir nos numéros des 3, 10, 17 février, 3 mars, 9, 16 et 23 juin.

feraient l'effet de timbres-poste agnichent les passants à tous les carrefours jusqu'aux faubourgs les plus excentriques, et gagnent, de proche en proche, les villes voisines pour se répandre aux extrémités de l'Angleterre. Elles déploient des panoramas au coloris violent, des danses de bayadères, des batailles navales, des cortèges innombrables défilant dans d'éblouissants décors de pagodes et de temples. Et le portrait de l'impresario, M. Bolossy Kiralfy, de proportions gigantesques, apparaît comme l'image du magicien évocateur de toute cette féerie.

Construit il y a quelques années, l'Olympia est devenu rapidement l'une des attractions principales de la métropole. La modicité du prix des places, qui varie de un à cinq shillings, permet à tous de prendre sa part du spectacle, et l'affluence des visiteurs est telle que la direction encaisse journellement une recette moyenne de vingt mille shillings (vingt-cinq mille francs).

Qu'on se figure un dédale de bâtiments et de jardins, de pièces d'eau et de bosquets, une salle de spectacle grande comme l'ancien Hippodrome de Paris, une salle de banquets pouvant contenir quatre cents convives, deux grandes salles de restaurant, une demi-douzaine de bars, un Café-divan, un fumoir, une salle de lecture, des halls énormes remplis de comptoirs où l'on débite toute la brimboterie des expositions, des galeries de tableaux, un panorama, un bureau de poste, plus toutes les dépendances réservées à l'administration, au service de la scène, au personnel, etc.

L'Olympia s'est ouvert par une exhibition de Venise, indubitablement plus complète et plus fidèle — ceci soit dit sans intention malveillante — que celle de l'entreprise récemment inaugurée à Bruxelles. Les six millions d'habitants que possède Londres justifient d'ailleurs la différence et notre modeste population de six cents mille âmes ne pourrait arriver à couvrir les frais d'une pareille entreprise.

Aux palais, aux ponts, aux canaux, à l'enchevêtrement des venelles de la cité des doges a succédé une curieuse restitution de Constantinople. Du haut de la Tour de Galata, le regard embrasse la Corne d'Or, la pointe du Sérail, les îles des Princes, la rive asiatique du Bosphore jusqu'à la mer Noire; à l'Est, les dômes, les coupoles, les minarets de Stamboul chevauchent dans une lumière étincelante, dominés par le mystérieux Château des Sept-tours. L'illusion est complète et l'ingénieuse disposition des ruelles aux maisons ornées de moucharabies, la multitude des cafés, des mosquées, des bazars peuplés d'une population pittoresque aux costumes bariolés, ajoute au panorama une intense impression de vie. Sur les eaux, des caïks authentiques promènent les visiteurs, les mènent au Temple de Vénus, aux jardins du Sérail, au Palais des mille colonnes.

Dans la grande salle de spectacle, sur une scène aux proportions gigantesques séparée des spectateurs par une nappe d'eau qui permet à une flotille d'évoluer, en même temps que se déploie la magnificence des ballets et des formidables ensembles de figuration, la direction fait représenter, deux fois par jour, une pantomime-féerie en deux actes et cinq tableaux qui réunit un personnel de deux mille acteurs, danseuses, choristes et figurants. Le corps de ballet comprend quatre cents ballerines. L'orchestre, cent cinquante musiciens, adroitement dissimulés sous l'eau dans « l'abîme mystique » imaginé par Wagner et dont l'éclairage des pupitres décèle seul la présence. Les choristes, militairement disciplinés, réunissent un contingent de trois cents exécutants. Je renonce à évaluer le nombre de che-

voux, de chameaux, d'éléphants et de tigres — oui, de tigres! — que fait défiler dans d'admirables décors M. Bolossy Kiralfy, parmi l'armée des figurants habillés avec une richesse et un goût incomparables.

Une Mission en Orient — tel est le titre de la pièce à spectacle composée par le directeur de l'Olympia — se divise en deux parties. L'une décrit les aventures d'un ambassadeur du roi Henri V à Constantinople, en Egypte et aux pays barbaresques, prétexte à ballets merveilleux. L'autre ramène le légat à Londres le jour du couronnement de la reine Catherine, et le scénario permet aux metteurs en scène de prodigier en des décors d'une fidélité archéologique parfaite le faste des costumes les plus somptueux, tandis qu'une flotte éblouissante débarque au pied de la Tour, dans une apothéose de bannières, d'écussons, de fleurs, d'armures, au bruit tonitruant des fanfares, le royal cortège.

Ce spectacle extraordinaire, interrompu par un entr'acte très court (le changement des décors se fait à vue), dure trois heures, et la variété des tableaux est telle qu'il ne présente aucune monotonie. Des scènes comiques, des exercices gymniques en corsent l'attrait: joutes sur l'eau avec culbutes, plongeurs, élaboussades joyeuses; jeux de force et d'adresse adroitement intercalés et exécutés par des gymnastes habiles. L'un des effets les plus applaudis est, sur un pont que d'invisibles automates jettent des deux côtés de la scène, à fleur d'eau, jusqu'aux premiers rangs des spectateurs, la mise en ligne des quatre cents danseuses, rangées de front, face au public, et lançant toutes à la fois, dans un galop endiablé, leurs jambes aux étoiles.

Tel est, dans son imprévu et ses dimensions inusitées, le colossal établissement londonien devant lequel s'effacent, sinon par la qualité d'art qui y règne, du moins par les proportions, les attractions diverses et le luxe de la mise en scène, toutes les entreprises de spectacles de la capitale. M. G. Spencer Edward, spécialement délégué aux relations du Théâtre avec la presse, nous en a fait les honneurs avec une bonne grâce charmante et nous avons cru ne pouvoir mieux clôturer notre revue des théâtres de Londres que par cette visite à l'Olympia.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE⁽¹⁾

Violoncelle. Professeur: M. ED. JACOBS.

Jury: MM. GEVAERT, président; J. DUPONT, KÉFER, MASSAU, VAN DER HEYDEN, WALLNER.

1^{er} prix (avec grande distinction), M. Loevensolm; 1^{er} prix (avec distinction), M. Gaillard; 1^{er} prix, M. Fohstrom; 2^e prix (avec distinction), M. Dochaerd; 2^e prix, M. Bonnin.

Morceau de concours: 1^{re} partie du 7^e Concerto de Romberg.

Orgue. Professeur: M. A. MAILLY.

Jury: MM. GEVAERT, président; abbé CRAS, abbé DUCLOS, L. DU BOIS, MESTDAGH et VAN REYSSCHOOT.

1^{er} prix (avec la plus grande distinction), M. Van Dyck; 1^{er} prix, M^{lle} Hoffmann; 2^e prix (avec distinction), MM. Reuchsel, Janssens, Guillaume.

Musique de chambre avec piano. Professeur: M^{me} DE ZAREMBSKA.

Jury: MM. GEVAERT, président; DU BOIS, ERNEL, HUBERTI, STORCK, WALLNER.

1^{er} prix (avec distinction), M^{lle} Raboux; 1^{er} prix, M^{lle} Deles-

(1) Voir notre dernier numéro.

senne; 2^e prix, M^{lle} Daplinecourt; 1^{er} accessit, M^{lles} Franck et Quinet.

Piano (jeunes filles). Professeurs : MM. C. GERICKX, Ad. Wouters.

Jury : MM. GEVAERT, président; RATEZ, directeur du Conservatoire de Lille, ERMEL, GHYMERS, LAZARE, WALLNER.

1^{er} prix (avec distinction), M^{lle} Pousset; 2^e prix (avec distinction), M^{lles} Doeleman et Laenen; 1^{er} accessit, M^{lle} Pardon.

Moreau de concours : 1^{re} partie du concerto en *fa majeur* de Hummel.

Memento des Expositions

DOUAI. — *Société des Amis des arts*. 7 juillet-4 août. Envois : 20-30 juin. Dépôt à Paris (même date) chez Dupuy-Vildieu, 5-8, rue de l'Écliquier. Gratuité de transport sur le réseau du Nord pour les invités.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

OSTENDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. Du 14 juillet au 15 septembre. (Limitée aux membres du Cercle des Beaux-Arts et aux invités.) Trois œuvres par exposant. Délai : envoi des œuvres, 5-15 juin. Renseignements : M. Emile Spilliaert, artiste-peintre, Ostende. Règlement à consulter dans nos bureaux.

SPA. — Exposition des Beaux-Arts : 7 juillet-30 septembre. Gratuité de transport pour les artistes belges invités. Gratuité de retour pour les étrangers invités. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Albin Body, président.

STRASBOURG. — Exposition rétrospective d'Alsace-Lorraine. 1^{er} juillet-15 octobre. Emballage, assurance et transport aux frais de l'Exposition. Renseignements : M.-A. Ritleng, président du Comité, à Strasbourg.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise*. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Renseignements : M. Bery, secrétaire général de l'Exposition, au Palais de Versailles.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon triennal des beaux-arts, qui devait s'ouvrir à Bruxelles en 1896, sera remis à 1897, afin qu'il coïncide avec l'exposition de Bruxelles.

Les Salons de Gand et d'Anvers, qui devaient suivre celui de Bruxelles, en 1897 et 1898, seront reportés à 1898 et 1899.

C'est le mardi 23 juillet, à 10 heures du matin, qu'aura lieu le concours pour l'obtention de la place de carillonneur de la ville de Bruxelles.

Ce concours consistera dans l'exécution d'un morceau au choix du récipiendaire et d'un morceau imposé.

Les postulants devront envoyer leur demande à l'administration communale, au plus tard le 13 juillet prochain.

Un grand concours de sculpture sera ouvert cette année entre les élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, âgés de 30 ans, et qui ont obtenu une distinction, prix ou accessit, dans les concours des classes supérieures.

Le prix consiste en une somme de 1,000 francs.

Le concours commencera le 8 juillet prochain et sera clôturé le 21 août suivant.

Les inscriptions seront reçues au secrétariat de l'Académie, rue du Midi, le lundi 1^{er} juillet, de 8 à 10 heures du matin.

Le 2 juillet paraîtra à Bruxelles un journal anglais quotidien, *The Belgian Times*, dont le rédacteur en chef est M. Lloyd Williams, ancien rédacteur du *Bangkok Times* à Siam.

Le nouveau journal fera une place importante à l'art, nouvelles de théâtres, articles de critique, etc.

L'orchestre de la Scala de Milan continue à attirer tous les soirs à « Venise » une foule d'auditeurs, charmés par l'interprétation précise et nuancée que donnent les artistes italiens des œuvres classiques et modernes de leur répertoire.

La circulaire ci-après vient d'être envoyée aux artistes :

CHER CONFRÈRE,

Un groupe d'artistes nous a chargés d'organiser une manifestation de sympathie à l'adresse de M. le ministre de Burllet. Il a été décidé que nous réunirions en un album qui sera offert à M. le ministre les œuvres qui nous seront adressées à cet effet et nous espérons que vous voudrez bien être des nôtres.

Les dimensions suivantes ont été arrêtées : 32 sur 43 centimètres.

La remise de cet album se fera à une date très rapprochée et nous vous prions de nous faire parvenir votre œuvre au plus tard fin juillet prochain.

Veuillez agréer, Cher confrère, nos salutations bien cordiales.

Le comité : F. COURTENS, I. DE RUDDER, L. FRANK, P. KUHS-TOHS, C. MEUNIER, C. SAMUEL, J. VERHEYDEN, P. WOLFERS.

Les œuvres doivent être adressées à M. P. Wolfers, 4, square Marie-Louise.

La dernière livraison parue des *Hommes d'aujourd'hui* (Vanier, éditeur) publie un portrait de notre collaborateur Emile Verhaeren : dessin de Théo Van Rysselberghe, texte de F. Vielé-Griffin.

La *Petite Revue documentaire*, dont le premier numéro vient de paraître (Paris, Eugène Baillet, directeur, 19, passage des Princes, abonnement annuel 3 francs) publie une intéressante étude biographique de M. Rodolphe Darzens sur le maître huchier F.-R. Carabin.

Sous le titre *La Renaissance idéaliste* paraît depuis quelques mois une revue mensuelle de littérature et d'art sous la direction de M. Albert Fleury. Au sommaire de la livraison de juin, les noms de MM. Albert Fleury, comte L. de Larmandie, Cyprien Godebski, Grillot, de Givry, etc. Abonnements : 5 francs par an. En vente à la librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la chaussée d'Antin, Paris.

Une nouvelle revue mensuelle, *L'Enclous*, publie, en son n^o 3, une très intéressante étude de Jean Baffier sur l'*Art et la Vie*, des vers de René Ghil, la réponse de F. Pelloutier à Gabriel Deville sur la *Grève générale*, *Madopolis* de M. Franck Vincent. Au même numéro, *Sensations d'Art* (Claude Monet), par Louis Lumet, *Politique*, Charles Aehard, *Musique*, J.-G. Prod'homme, etc. Rédaction et administration : 7, rue l'Annonciation, Paris.

Dans la *Revue blanche* du 15 juin, nouvel article de M. Victor Barrucand sur le *Pain Gratuit*. L'auteur y indique les moyens pratiques de réaliser, sans le concours de l'État, la réforme qu'il propose. Une question de cette nature soulève de nombreuses objections. M. Victor Barrucand en a prévu quelques-unes et les résout dans un sens favorable. La nouveauté des idées qu'il émet à ce sujet sollicite l'attention des économistes.

Le Cercle artistique de La Haye, fondé par un groupe d'artistes jeunes, pleins d'initiative et de talent, ouvrira du 15 au 20 juillet une exposition internationale de peinture et de sculpture. Une section sera consacrée aux industries d'art. Cette exposition, sévèrement triée, est réservée aux artistes invités et ne comprend que trente à quarante exposants. Les artistes choisis pour représenter la Belgique sont : MM. C. Meunier, Ch. Vander Stappen, Paul Du Bois et Théo Van Rysselberghe.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laflitte, Paris.

Un numéro : fr. 0.60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Cinquième article.) *La forme littéraire dans les œuvres dramatiques.* — " BRAND ". — J. DE TALLEMAY *Treize douleurs.* Préface du Sar Péladan. — ÉDOUARD DEBUS. — LE MONUMENT HENRI MURGER. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS: — CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Cinquième article.)

La Forme littéraire dans les œuvres dramatiques.

En dehors du sautillant vaudeville, qui admettait le mélange de la prose et des vers, ceux-ci servant à la confection des couplets chantés, avec le trait final obligatoire (Scribe fut le culminant fabricant de ces machines : il agrandit même le couplet jusqu'à la tirade), il est de règle, pour le théâtre, en France, d'aller invariablement jusqu'au bout soit en vers, soit en prose, selon la ligne posée en commençant. C'est cette première ligne qui fait la loi ! Libre de ne pas lui donner la forme prosodique et versificatoire. Mais une fois parti, il y aurait sacrilège académique à se départir, et scandale.

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

Cela amène les plus ridicules excès. Que le héros déclame son morceau de bravoure, que l'héroïne roucoule son amplification d'amour, ou qu'un valet apporte une lettre, que n'importe quel seigneur dise soit de fermer la porte, soit d'ouvrir la fenêtre, c'est à l'alexandrin majestueux, chevronné de ses rimes plates et au pas lourd, que l'on a recours.

Et ainsi la pièce marche en une démarche solennelle pesante dont le classique ennui est irrémisiblement proverbial. Oh ! la tragédie ! Oh ! la diction pompeuse des conservatoires ! Oh ! les traditions !

Shakéspere (un de ces réservoirs géniaux, un de ces viviers où remue une poissonnerie d'idées et de nouveautés miraculeuse) avait compris en son goût tout-puissant que la forme poétique ne s'accommode que de situations, de personnages, d'épisodes et de pensées poétiques, et avec sa hardiesse, ou plutôt sa simplicité granitique, son originalité indomptable de cerveau natif libéré des misères scolastiques, il écrivit selon ce que lui inspira son instinct, faisant parler en prose les gens de prose, donnant l'essor au vers quand vraiment il sentait monter en lui le flot des émotions héroïques ou tendres. En certaines de ses œuvres cette admirable variété se révèle avec un goût olympien, une adresse merveilleuse. De la lourdeur terne des banalités inévitables, il passe, souple, séducteur et fort aux paroles ailées du poète. Un accord divin s'établit entre les pensées et les

discours. La transition est d'une habileté magnifique. Les soudures, presque invisibles. L'alternance, d'une harmonie superbe. Il se joue vraiment comme un équilibriste et un jongleur sublime de toutes les difficultés. La prosodie n'est pas pour lui une fournisseuse de béquilles pour donner à des idées quelconques une apparence de solidité et de maintien. Elle est une auxiliaire jamais en défaut qu'il appelle, renvoie, prend, abandonne, reprend selon l'occasion et la nécessité, avec une désinvolture élégante et un étonnant maniement d'escrime.

C'est cette liberté, cette souplesse d'adaptation qu'il faudrait introduire dans le théâtre. Il ne faudrait plus, suivant la vieille méthode, pousser le vers, le derrière assis sur une chaise, devant un bureau de normalien, un dictionnaire des rimes à portée, proche lui-même d'un dictionnaire analogique et d'un dictionnaire des synonymes (piteux arsenal des demi-castors de la littérature), mais laisser surgir en soi la forme adéquate, fidèle compagne de la pensée qui harmonieusement l'évoque et la commande, suivant le sentiment à exprimer, suivant la pensée à décrire. Il y a là un accord préétabli, un despotisme du goût, que l'accoutumance à suivre les intérieures suggestions fait discerner avec une sûreté singulière, dès qu'abandonnant la pédagogie littéraire on se livre aux bons conseils, aux chuchotements et aux salutaires entraînements de l'instinct.

Ah! combien vite, quand on adopte cette hygiène cérébrale nouvelle, ces habitudes de l'indépendance intellectuelle révoltée contre les clichés, on sent germer et monter des aptitudes inconnues, un savoir-faire naturel fécond comme toutes les forces primitives, en même temps qu'une allégresse dans les mouvements, dégagés enfin de toute callisthénie rhétorique! Combien ample le souffle, combien largement ouverte la poitrine, combien sereine la tête et émotif le cœur! Et comme d'eux-mêmes les mots, les images, la cadence, le rythme fonctionnent en rouages parfaitement alésés et huilés!

A cet assouplissement de la forme d'après le fond, à cet ajustage constant et incessamment varié, se rattache, avec évidence, la question de la prose rythmée et du vers libre. Le Sar Péladan, dans cette pompeuse et tant méconnue *Babylone* que nous entendimes à Bruxelles, a donné une manifestation décisive de la beauté du style où le puéil artifice de la rime est remplacé par une préoccupation constante de la musicalité des phrases, obtenue par le choix des sonorités, la mesure prosodique, l'enchaînement heureux des assonances et des dissonances, toutes ces ressources inépuisables qu'une langue belle et raffinée garde pour qui sait s'en servir et n'y voit pas seulement un vulgaire instrument composé de sons quelconques destiné à la désignation mécanique des choses et des êtres.

Cette grande et permanente musique, si intimement

imprégnée de vie, où tout peut devenir harmonie de douceur, de brutalité, de caresse, d'énergie, où le sang se mêle au lait et au miel, où la couleur voisine le son, où les parfums émanent du parterre des mots, où le verbe se fait chair et matière, devrait être la préoccupation constante de l'écrivain. Spécialement au théâtre, elle apparaît comme le grand instrument pour dompter les cerveaux par l'oreille. Ah! qu'on serait promptement loin, en comprenant ainsi la langue, des somnifères platinés des « pièces en cinq actes et en vers » suivant la formule qui fait fuir le spectateur quand il la découvre menagante sur les affiches. On se reposerait du vers par la prose, et de la prose par le vers, leur alternante séduction conquerrait si charmeusement le capricieux intellect; de l'un à l'autre la surprise, renaissante à chaque changement de registre, serait si savoureuse; le voyage dans les méandres d'une œuvre aurait une variété si ondulante et d'un si doux massage cérébral!

Libérez-vous, libérez-vous, écrivains néophyles de l'orthopédie surannée qui vous inflige gêne et raideur et guindisme. Retrouvez la belle pensée en la grâce de sa nativité dansant sur les prés au grand air, loin de toute pédantise et sans que pèse sur elle la discipline des magisters. Qu'elle se drape suivant sa fantaisie et que sa fantaisie ne soit que la poussée de l'instinct artistique. Qu'il n'y ait plus des recettes pour fabriquer permettant aux médiocres de se croire et de se dire poètes parce qu'ils cultivent la rime riche, comptent arithmétiquement les pieds et respectent la césure; plus de *Gradus ad Parnassum*, d'art poétique enregistré, de traités de versification donnant la série des dispositions réglementaires exposant à des procès-verbaux prosodiques quiconque les enfreint. Pégase n'eut jamais ni selle, ni bride, ni mors. Les neuf muses courraient nues comme les nymphes, les driades et les océanides. L'art est un révolté dont on avait fait un très obéissant domestique. Sur nos théâtres rancis, on manœuvre comme des soldats à la parade, sous l'œil des caporaux de lettres, menacé de la salle de police ou de la schlague des critiques attitrés. Le théâtre doit redevenir un pays libre où l'on ne jugera plus les œuvres en leur prenant mesure, en les plaçant sous la toise, en les pesant à la balance Roberval des professeurs, mais en se demandant si elles sont conformes à la vie par le fond, à l'harmonie par la forme!

Edouard Brand

—

“ BRAND ”

Pièce en 5 actes, d'IBSEN. Première représentation au Théâtre de l'Œuvre.

L'œuvre la plus précieuse est-elle celle qui promène la pensée à travers de larges avenues, puis en des sentiers, au long des grèves, devant un gouffre, parfois, mais toujours avec précision

et certitude, ou celle qui la lance en plein pays étranger, inconnu, lui montre à la fois le sol crevassé et le ciel prêt à crouler, l'entraîne vers des forêts insondables, l'y abandonne un moment, toute frissonnante au souffle du mystère pour l'y ressaisir et la bourseuler encore entre des défilés et des détroits dont elle sort enfin, épuisée, non lassée, heureuse de son vertigineux voyage? *Brand* est cette œuvre et le formidable prologue de l'ensemble des drames d'Ibsen. Dans ces cinq actes, le philosophe, jeune et sûr, déjà, de la richesse de son génie, n'a pas redouté comme une prodigalité de réunir en faisceau les problèmes qu'il a depuis lors repris un à un.

Vrai père de Rosmer, d'Almers, de Stockmann, de Solness, Brand, ce pasteur norvégien qui devient la proie de son propre idéal et la victime de sa volonté. Le voici, par une aube brumeuse, descendant la montagne, se risquant au bord des précipices, sans souci des cris de ses guides, pour aller là où l'envoie Dieu, où l'appelle sa vocation, colonne de feu que jamais ne lui dérobe aucun nuage.

Le voici sur la rive d'un fjord, parmi une population noyée dans la misère physique et morale. La commune est sans prêtre. « C'est là celui qu'il nous faut », acclame le peuple, nommant l'étranger que ses actes de volonté et de courage ont désigné à leur enthousiasme. Son rêve, pourtant, s'échappait loin de cette vallée obscure, tapie au pied des fjælls, vers les villes nombreuses et les campagnes claires, où il voulait partir régénérer les âmes. C'est l'orgueil qui l'y poussait, le devoir est de demeurer là, près du troupeau perdu. Alors, il lui sacrifie tout, son propre enfant, tué par l'atmosphère mortelle du pays où son vouloir l'enracina, le bonheur de sa femme, cette créature adorée qui elle-même a préféré aux joies faciles l'austère félicité de vivre près de lui, l'homme à l'amour solide mais flagellant; abattue, elle tombe aussi dans la lutte surhumaine entreprise pour suivre son époux jusqu'aux « célestes hauteurs » qu'il veut atteindre.

Ces hauteurs, il croit les entrevoir, mais toujours une cime plus élancée se dresse derrière l'autre : il rebâtit l'église de la paroisse, espérant qu'elle sera la maison où les vrais fidèles, sincères et purs, trouveront le vrai Dieu; puis, au jour même de l'inauguration, il comprend son erreur, le nouveau temple est aussi petit que l'ancien; le seul assez grand pour une grande âme, c'est celui qui a le ciel pour coupole, les arbres pour piliers, les rochers pour autels, c'est la Nature. Il le dit à son peuple qui l'acclame et marche derrière lui à la montagne déserte, où ils planteront l'étendard du Seigneur. Là, le prêtre parle encore de sacrifices et de souffrances, la foule, enfant, elle, réclame un miracle, des champs couverts de blé sur ces terres froides et nues, murmure, erie à la trahison et lapide son pasteur avant de retourner au clocher.

Abandonné, égaré, il n'en sera que plus fort. Par son immuable volonté, il arrivera, il s'élancera aux pieds de Dieu; cependant le calvaire fut rude : Alf, son fils, Agnès, son épouse... « Je suis là, » dit la voix inoubliée tandis qu'apparaît l'image radieuse de la morte; est-ce une consolation venant vers le martyr, est-ce un décevant fantôme, vêtu d'une apparence si chère pour mieux l'entraîner vers le piège du doute? Brand s'est toujours trompé, affirme-t-il, il eut la folie de vouloir tout ou rien et par là de se croire pareil à l'esprit divin, auquel « il ne sera jamais semblable, puisqu'il fut créé dans la chair ». Souviens-toi de celui qui, le glaive de feu à la main, chassa l'homme du Paradis. Devant la porte il a creusé un abîme. Tu ne le franchiras pas. Il a laissé

ouvert le chemin du désir éternel, clame le désespéré. La vision s'évanouit, le pic neigeux qui semble être son nid se détache et roule dans la vallée. L'avalanche est déclenchée, elle va engloutir Brand qui implore une parole de pitié et de lumière, à l'heure de sa mort. Elle résonne enfin : « Dieu est clarité! »

Ainsi, ce drame d'un début si humain, si intime, s'étend en poème philosophique et s'achève en fœrie; par cela même il fut composé pour la lecture bien plus que pour le théâtre. Il est difficile d'admettre à la scène ces longs raisonnements, ces discussions qui réclament la réflexion et le calme et ne peuvent être fixés et compris en un passage si rapide; l'esprit a beau tourner à l'entour des souvenirs qu'il en garde, les lacunes mettent des trous noirs dans le tableau et rendent inexplicable la singulière figure de Brand, sa noblesse, sa démenée, son orgueil qui le conduit à tout offrir en holocauste, incessamment, bien que ses doutes soient horribles, parfois, et qu'il ne sache si le sacrifice consommé ne fut pas inutile.

Il est homme, cependant, ce bourreau de lui-même, et c'est cela, c'est l'invincible tendresse qu'il s'acharne à arracher de lui, avec une opiniâtreté, une rigidité toutes protestantes.

Je te frapperai sans colère
Et sans haine, comme un boucher,
Comme Moïse le rocher!

Il est homme et pousse des cris plus déchirants qu'aucun autre en perdant sa mère, son fils, sa femme « Tu souffres, Brand? lui demande celle-ci après lui avoir fait pressentir sa mort prochaine. — Je t'aime, dit-il. » Et, elle partie, la douleur la plus terrestre reste en lui. L'avouer? Sa fierté ne s'y résignera jamais. Prier? L'offrande doit être faite volontiers. Sa misère s'exprime, malgré lui, par les tristes chants dont son orgue emplit le vaisseau de la nouvelle église. Sa puissance le trahit : aux jours trop cruels, il est sur le point de céder à la vie, à l'affection; il faut que les événements extérieurs consolident la gaine de glace où il se mure; à chaque tentation il voit surgir devant lui une bohémienne, sorte d'Erinnye, être bizarre, à demi fou, qui vient inconsciemment, violent et féroce, le traquer et le forcer dans le terrible chemin du devoir.

Ce sont les liens de la souffrance et de l'amour qui ont fortement attaché notre âme à l'âme de ce prêtre, assez pour que nous l'accompagnions aux régions fantastiques où il s'égaré, en ces mystiques contrées que seule, jusqu'ici, sillonnées l'aile angélique de Séraphitus-Séraphita. Mais il paraît alors que la véritable tragédie n'est pas l'action tangible jouée sur les planches. Brand ne nous occupe plus, ses angoisses nous laissent froids devant celles que nous devinons : L'AVENTURE RÉELLE SE DÉROULE DANS LE CERVEAU D'IBSEN! c'est la même qui tourmenta tant d'autres poètes, le désir de s'exhausser dans un effort prodigieux vers l'inconnu, l'espoir de franchir l'abîme creusé devant le Paradis, ne fût-ce que pour y risquer un regard pendant l'éclair d'une seconde, le dire et mourir après « d'avoir vu Jehovah ».

Il est surprenant qu'en dépit de l'altitude où volent les pensées de l'écrivain, les impressions qu'elles soulèvent ne soient pas d'une intense poésie. Serait-ce que les personnages demeurent quand même trop nos semblables, que le pasteur protestant, marié, ne possède pas le prestige du prêtre catholique isolé sur le piédestal de son sacerdoce, que la vérité d'un Brand n'éblouit pas comme la chasuble d'un abbé de la Croix-Jugan? D'ailleurs, les différentes œuvres d'Ibsen suscitent aussi cette réflexion : l'invisible mais réel halo que les artistes nomment l'atmosphère ne

les environne point tout entières; c'est son absence seule qui les empêche, malgré leur grandeur, d'être aussi belles que « le tremblant et résigné théâtre antique, que le flottant et énigmatique Hamlet ».

C'est, du moins, ce qu'a cru saisir un très fervent auditeur du poème de rêve prométhéen interprété l'autre soir par les vaillants acteurs de l'Œuvre.

J. DE TALLENAY

Treize Douleurs. Préface du Sar Péladan Grand in-18 de 300 pages. Paris, P. Ollendorff, éditeur.

Treize contes-enveloppés d'une très douce atmosphère d'attendrissement féminin, — non de cet attendrissement ou plutôt de cette sensibilité un peu animale dont on louait les femmes du commencement de ce siècle si prompts aux pleurs faciles, — mais de la sensibilité plus intérieure et plus profonde d'une intellectuelle de notre temps scrutant sous les masques apparents la psychologie compliquée des souffrances contemporaines. « L'intérêt de ces douleurs, dit M. Péladan dans la préface, vient de la qualité des souffrants; chaque aventure se prisme aux réflexions d'un personnage pensant, réfléchi, parfois même philosophe. »

Philosophe, et hautement, généreusement, le savant qui devine l'âme serein de la pauvre Xénia Pawlownia. Un cerveau incomplet avait empêché toutes ces facultés féminines de se condenser, et cet être, oublié par l'impérieuse et bienfaisante nécessité qui concentre malgré nous les forces humaines en une unité d'effort, cet être était resté enfant, éparpillé, inutile, impuissant malgré la grande beauté de sa nature.

« Elle était gracieuse et douce, impétueuse, généreuse et fine; elle était bonne, elle était ardente au Grand, au Bien, au Beau. Ses dix-huit ans réunissaient, condensaient d'une façon puissante des instincts, souvenirs superbes d'une autre vie, qui formaient pour celle-ci un bel espoir d'évolution réalisatrice, et qui faisait dire autour d'elle: « C'est quelqu'un! » Puis, au long des années, Xénia Pawlownia était demeurée, ainsi que tant d'autres, l'être instinctif, vivant d'impulsions, oubliant de faire manœuvrer à son profit le cerveau, l'instrument à l'aide duquel l'âme incarnée doit marcher en avant, toujours en avant. Elle n'avait pas fait un pas. Elle était à cinquante-sept ans exactement la même qu'à dix-huit, et son cas présentait cette anomalie curieuse, c'est qu'aucun de ses instincts n'avait subi le banal et restreint développement ordinaire et qu'elle gardait maintenant encore un arrêt subit et inexplicable de toutes ses facultés, l'innocence, la gaieté, la confiance, toute la spontanéité charmante de l'enfant. »

Qui n'a rencontré au moins quelque une de ces créatures fragiles, restées fleurs trop longtemps, et qu'aucun fruit n'est venu faner?

Mais rarement furent-elles mieux esquissées qu'en cette courte histoire, où par un contraste nécessaire, organique presque, jaillit une philosophie de la vieillesse ou de l'âge mûr, réalisant rationnellement, bien qu'exceptionnellement, hélas! ce fruit dont une grande partie des hommes apportent le germe en naissant:

« Les médiocres, les non-évolués qui en vieillissant ne vont pas au progrès, deviennent, selon leur nature, les mécontents, les sceptiques, les insoucians, les dévôts. Seuls, les êtres supérieurs ont la sérénité, et c'est à celle-ci qu'on les reconnaît; seule-

ment, comme les médiocres forment la masse dominante, ils font croire à l'impuissance de l'âge avancé. » Impuissance de la masse à se réaliser « dans ses idées, ses goûts, ses sensations, ses élans », — mais impuissance qui n'est pas la règle pourtant, « puisqu'elle ne contrarie pas, malgré sa force et sa généralité, l'harmonieuse loi du progrès, loi si absolue que la torpeur morale des trois quarts de l'humanité n'a pu triompher de quelques beaux efforts individuels qui la poussent de siècle en siècle aux larges horizons des lumières nouvelles ».

Ici me reviennent ces mots de Daniel Harcoland: « Héros, celui qui, sans jamais s'abandonner, consent à vivre son intégrité. Être soi, c'est agir. » Et je me retrouve bien dans le courant le plus vivant de la pensée actuelle, formulée par l'homme en axiome, pressentie par la femme en la finesse spontanée de ses études psychologiques, creusant toujours plus avant.

Dans les autres pages originales ou touchantes de ces treize tableaux charmeurs et profonds, je note des descriptions rapides, enthousiastes de paysages où quelques curieuses touches de couleur locale apportent de l'intensité à des scènes de l'Amérique méridionale, à des épisodes de traversée transatlantique ou à des souvenirs de l'Abbaye de Villers. C'est dans ces ruines que se passe « un des épisodes les plus caractéristiques du livre », dit encore Péladan, la rencontre de ces deux pauvres mortels qui se sont aimés dans leur jeunesse et qui tremblent de tant de joie et de tant de peine en se retrouvant. Là aussi nous assistons à cette étonnante « Vision astrale » qui nous transporte en pleine évocation des esprits.

Analysant la douleur, dans la préface, Péladan trouve quelques-unes de ces lueurs qui donnent à ses paroles de poète des reflets apostoliques. A lui, comme à l'auteur des *Treize Douleurs*, l'occultisme est un puissant appui. Que cet appui soit réel ou que seulement il leur paraisse tel, il leur prête ce pivot nécessaire à tout esprit passionné de généralisations, et il leur communique une habitude et une facilité de concentration dont nous, misérables incroyants, ne pouvons pas user. C'est une concentration analogue qui donna à tous les anciens écrivains religieux leur force et leur rayonnement. Nous attendons qu'une synthèse, se déduisant d'elle-même de la multiplicité des évidences, vienne nous rendre ce pouvoir; et peut-être sommes-nous près de la saisir. Mais combien de nous mourront sans l'avoir devinée? Et ne sont-ils pas sages, ceux qui, sans attendre, s'ancrent comme ils peuvent dans la belle sérénité d'âme?

Édouard Dubus.

Le poète Édouard Dubus vient de mourir à Paris, à l'hôpital de la Charité. Collaborateur au *Mercur de France* et à la *Plume*, très aimé dans les cénacles de la jeune littérature, Dubus laisse un volume de poésies: *Quand les violons sont partis...* et une brochure écrite en collaboration avec Georges Darrien: *Les Vrais Sous-Offs*. Il n'avait que trente et un ans.

Paul Verlaine a consacré au poète un article ému dont nous détachons ce fragment:

« Dubus, très difficile, car très lettré, pour lui-même, a peu produit relativement à son activité cérébrale, qui était prodigieuse. Outre ses travaux de journalisme, qui lui furent un gagne-pain non moins qu'un dérivatif, pour ainsi parler, à son exubérance intellectuelle, il n'a produit avec une brochurette en com-

pagnie de Darien, l'auteur de cet âpre *Biribi*, les *Vrais Sous-Offs*, qui eurent un succès d'énorme mystification où se prirent de très gros et des plus huppés personnages en vue sur les cimes bourgeoises, et que, seul cette fois et bien original en tout respect de la tradition, et, un peu, pour être complet en opposition, sinon en contradiction avec les partisans — ses camarades et ses pairs — du « vers libre », il n'a produit, disais-je, que : *Quand les violons sont partis*, titre étrange et charmant livre, qui tient bien cette double promesse.

En mes rêves, où règne une magicienne,
Cent violons mignons d'une grâce ancienne,
Vêtus de bleu, de rose et de noir plus souvent,
Viennent jouer parfois, on dirait pour le vent,
Des musiques de la couleur de leur costume.

Et dont je garde souvenir pour lui complaire
En maint joyau voilé d'ombre cr-pusculaire
Qu'orfèvre symbolique et pieux je sertis
A sa gloire,

QUAND LES VIOLONS SONT PARTIS.

Je suis un piano brisé
Parce qu'il a trop amusé.

Au clavier tout neuf, des menottes
A plaisir ont cassé des notes

J'ai roucoulé très gentiment
Des morceaux pleins de sentiment.

Histoire de rire, des femmes
Ont tapoté des airs infâmes.

D'autres, des traderideras
Et des laitous d'opéras.

Quand ce fut assez odieux,
Elles me firent leurs adieux.

A coup de pied dans la carcasse.
Un joujou déplaît : on le casse.

Je suis un piano brisé
Parce qu'il a trop amusé.

Si petit que soit le bagage littéraire de Dubus, on peut dire qu'il restera de son œuvre, avec les trois quarts de ses vers dans nos mémoires et dans les mémoires de ceux de nos congénères qui viendront après nous, le souvenir exquis d'une âme légère et délicate, susceptible de tous les enthousiasmes, et capable de toutes les belles et nobles, mais finalement funestes, imprudences, d'un cœur certes haut placé, d'un esprit qui eût pu être cruel et ne voulut que demeurer sympathique quand même.

Sa mort fut bien triste, exceptionnellement triste et dure à l'excès. Mais sa figure planera, douce et pure, sur un moment de ce siècle où il sut vivre, aimé de tous ceux qui le connaissaient, estimé et apprécié des plus difficiles entre les fervents de l'art d'écrire délicieusement. »

Le Monument Henri Murger.

On vient d'inaugurer à Paris, dans les jardins du Luxembourg, non loin du buste de Banville, le monument du modeste et charmant auteur de la *Vie de bohème*.

Ce monument, d'une grande simplicité, est dû au ciseau de M. Bouillon. Il porte, gravé sur le socle : « A Henri Murger,

1822-1861, la jeunesse, ses amis, 1895 », et se détache sur les feuillages et les fleurs.

A l'inauguration, faite en présence d'un grand nombre d'écrivains et d'artistes, M. Poincaré, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, a prononcé un discours très heureux dans la forme et d'un sentiment juste. « L'œuvre d'Henri Murger, a-t-il dit entre autres, est tout entière, peut-être, dans le parfum qu'elle exhale. On garde de ses livres comme un souvenir délicieux et incertain de lecture ancienne et d'impressions assourdies, et, bien que le pays latin que nous avons connu n'ait pas toujours ressemblé à celui qu'il nous a décrit, Murger a plus que tout autre, par le je ne sais quoi de tendre et de rêveur qui est en lui, le don d'éveiller en notre âme la nostalgie des années passées.

« S'il n'est pas un artiste chercheur de formes rares, il est, par l'esprit et la verve, un Gaulois de bonne race; il est, par le sentiment, par le naturel, par le charme parfois un peu maladif de ses créations, un poète exquis et enchanteur.

« Vous avez eu raison, Messieurs, de vous concerter pour lui élever ce buste; vous avez eu raison de confier le soin de reproduire ses traits à un sculpteur qui a compris son modèle parce qu'il en a aimé la grâce légère et le sourire attristé; vous avez eu raison de placer cette image dans la verdure de ce jardin, où vient mourir sous les arbres l'écho joyeux du quartier que Murger a chanté.

« Devant le cadavre de sa maîtresse, Rodolphe pousse, Messieurs, ce cri d'un touchant égoïsme : « Oh ! ma jeunesse, c'est vous qu'on enterre ! » C'est elle aussi, notre jeunesse, que nous fêtons aujourd'hui. Pour ceux d'entre nous qui n'en sont pas encore séparés par une longue distance, l'évocation a déjà quelque chose de doucement amer.

« Pour ceux qui ont parcouru plus de chemin, puisse cette résurrection d'une heure avoir la secrète et pénétrante volupté des vieilles illusions momentanément réchauffées. »

Le soir, un banquet a réuni, sous la présidence de M. Jean Aicard, les admirateurs de l'écrivain et les organisateurs de la cérémonie. La réunion a été des plus joyeuses. Des allocutions ont été prononcées par MM. Jean Aicard et Tiranti, qui a déclaré qu'en ce jardin du Luxembourg, où aimait à se promener l'auteur des *Scènes de la vie de bohème*, Murger sera entouré non seulement de l'admiration et du culte dus au talent, mais aussi de cette amitié plus douce et plus chaude qui ne se gagne pas à force de génie, que l'on s'attire au contraire, insensiblement, par le charme profond qui s'attache aux œuvres que nous croyons vivre.

On a chanté et récité des poésies de Murger, on a bu à Mimi Pinson et à Musette, on a évoqué la mémoire de leur tant joyeuses amours, et chacun a emporté de cette délicieuse fête intime le plus délicat souvenir.

A la fin du repas, un ami de M. Paul Verlaine a apporté, avec une lettre d'excuses du poète, retenu par la maladie, un bouquet destiné à orner le buste de Murger.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Piano. (Hommes.) Professeur : M. DE GREEF.

Jury : M. GEVAERT, président; MM. RATEZ, DE HARTOG, ERMEL, GHYMERS, LAZARE, WALLNER.

1^{er} prix (avec la plus grande distinction), M. Bosquet; 1^{er} prix,

(1) Voir nos deux derniers numéros.

MM. Barat et Putzeys; 2^e prix (avec distinction), M. Lenaerts; 1^{er} accessit, MM. Steenebruggen, Hennuyer, Moulart et Tuytjens.

Violon. Professeurs : MM. J.-B. COLYNS, A. CORNÉLIS,

Jury : MM. GEVAERT, président; M. BEYER, LEENDERS, R. MASSART, THOMSON, VAN WAEFFELGHEM.

1^{er} prix (avec distinction), MM. Muller et Moins; 1^{er} prix, M^{lles} Coryn et Heureux; rappel du 2^e prix (avec distinction), M. Goffin-Prume; 2^e prix (avec distinction), M. Hannot et M^{lle} Paternostre; 2^e prix, MM. Burton et Mainil, M^{lles} Lebleu et Bernard; 1^{er} accessit, MM. Baroen, Delvaux, de Idiaquez, Bosquet et Notorange.

Morceau de concours : 1^{er} solo du 8^e concerto de Rode.

Chant monodique (jeunes gens).

Jury : M. GEVAERT, président; M^{me} MARCHESI, MM. EECKHAUTTE, FONTAINE, L. JOURET, MICHOTTE, VAN DEN HEUVEL.

Professeur : M. DEMEST. — 1^{re} mention : MM. Desmet et Wauquier.

Morceaux de concours : Ténor : Air du *Jugement de Midas* : « Doux charme de la vie » (Grétry).

Basse : Air d'Ulysse dans *Pénélope* : « Tout a péri » (Piccini). *Chant monodique* (jeunes filles). — Même jury.

Professeurs : M^{me} CORNÉLIS-SERVAIS, M^{lle} ELLY WARNOTS.

Première mention : M^{lles} Naechtsheim, Collet, Lemmens, Whitehead, Bury, Vindevogel, Vanden Steene, Renson, Destrebecq, Lermigneau et Gouy.

Seconde mention : M^{lles} Abeloos, Pinget, Bayer, Brusselaers, Lemoine et Russinger.

Morceaux de concours : Soprano dramatique. — Air des *Bayadères* : « Du doute où je vous vois » (Catel); air du *Messie* : « Je sais que mon Sauveur existe » (Hændel).

Soprano de demi-caractère. — Air de la *Prise de Jéricho* : « D'une fausse pitié » (attribué à Mozart).

Soprano léger. — Air d'*Hippolyte et Aricie* : « Rossignols amoureux » (Rameau).

Soprano gracieux. — Air de l'*Ami de la maison* : « Je ne fais semblant de rien » (Grétry).

Contralto. — Cavatine d'*Alceste* : « Je n'ai jamais chéri la vie » (Gluck).

Chant théâtral (hommes). — Professeur : M. DEMEST.

Jury : M. GEVAERT, président; M^{me} MARCHESI, MM. EECKHAUTTE, FONTAINE, L. JOURET, MICHOTTE, STOUXON, VAN DEN HEUVEL.

1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Dufranne; 1^{er} prix, M. Dequesne; 2^e prix avec distinction, M. De Clynsen; 2^e prix, M. Soyez.

Morceaux de concours : Ténor : Prière et air d'Huon dans *Obéron* : « Toi qui règles mon destin » (Weber).

Baryton : Air de Lucifer dans la *Résurrection* : « Moi, je tremble » (Hændel).

Basse : Air d'Ulysse dans *Pénélope* : « Tout a péri » (Piccini).

Chant théâtral (jeunes filles). — Professeurs : M^{me} CORNÉLIS-SERVAIS, M^{lle} ELLY WARNOTS.

Même jury. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Merek; 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Duchâtelet, Dutill et Delmée; 1^{er} prix, M^{lles} Schouten, Friche, Coomans, Packbiers et Vindevogel; 2^e prix (rappel), M^{lles} Starquet et Charton; 2^e prix avec distinction, M^{me} Nau, M^{lles} Oesombre et Maton; 2^e prix, M^{lles} de Guevara, Barat, Ascleer, Schiltmyzen, Cloetens et Spaak.

Morceaux de concours : Soprano dramatique; Air des *Bayadères* : « Du doute où je vous vois » (Catel).

Soprano de demi-caractère : Air de la *Prise de Jéricho* : « D'une fausse pitié » (attribué à Mozart).

Soprano léger : Air d'*Hippolyte et Aricie* : « Rossignols amoureux » (Rameau).

Contralto : Cavatine d'*Alceste* : « Je n'ai jamais chéri la vie » (Gluck).

Duos pour voix de femmes (prix de la Reine). Même jury.

Concurrentes : M^{lles} Barat et Dutill. Duo du *Jugement de Midas* (Grétry). M^{lles} Merek et Delmée. *Jeunesse!* (Michotte).

Prix décerné à M^{lles} Barat et Dutill.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Paillasses (1).

Nous avons rendu compte du procès intenté par M. Catulle Mendès à M. Leoneavallo, auteur des *Paillasses*, au sujet de la ressemblance que présente le livret de cet opéra avec la *Femme de Tabarin*.

Ce procès a été inopinément terminé par M. Catulle Mendès qui, dans une lettre qu'il adresse au *Figaro*, expose les scrupules qui le déterminent à abandonner son action :

Paris, 25 juin.

MON CHER CONFÈRE,

Ce matin, M. Paul Ferrier m'a mis sous les yeux (et je l'en remercie vivement) le livret d'un opéra comique intitulé *Tabarin*, paroles d'Alboise et André, musique de Georges Bousquet, représenté sur le Théâtre-Lyrique en décembre 1832.

Au deuxième acte de ce *Tabarin*, une scène — sans montrer le triple décor de ma parade et sans s'achever tragiquement — offre quelque ressemblance avec la scène principale de la *Femme de Tabarin*.

J'ignorais complètement cet opéra comique.

Cependant, je ne me reconnais pas le droit de réclamer à quelqu'un ce que je n'ai pas emprunté, mais ce que j'aurais pu emprunter, en une très faible mesure d'ailleurs, à un autre.

Je vous prie donc de bien vouloir annoncer, mon cher confrère, que je me désiste de toute action judiciaire contre MM. Leoneavallo, Sonzognò, Choudens et Crosti.

Cordialement à vous.

CATULLE MENDÈS.

Il ne reste plus qu'à rayer l'affaire du rôle.

CONCOURS

Un concours est ouvert aux artistes belges pour une affiche illustrée annonçant les manifestations de l'Œuvre de l'art appliqué à la rue.

Les projets devront être exécutés en deux ou trois couleurs, y compris la couleur du texte. L'affiche doit avoir 1^m,20 de haut sur 0^m,85 de large. La moitié de l'affiche, au moins, doit être réservée au texte.

Les projets seront envoyés en grandeur d'exécution avant le 14 juillet au local de l'Œuvre. Le jugement aura lieu à cette date. Chaque envoi sera accompagné d'un pli cacheté contenant les nom, prénom et adresse de l'auteur. Le pli portera une devise ou une marque reproduite sur l'œuvre. Les projets comprendront ces mots : « Belgique. Œuvre nationale de l'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique. » Le jury est nommé par les pouvoirs publics participant à l'Œuvre et le conseil général de celle-ci. Il ne réduira les primes que si les projets lui paraissent absolument insuffisants.

Une somme de 1,000 francs est affectée à ce concours. Le premier prix sera de 500 francs. L'auteur du projet primé devra veiller à la bonne exécution de son œuvre; une maison de

(1) Voir l'*Art moderne*, 1891, pp. 320 et 328.

confiance s'est engagée à exécuter l'affiche dans les 8 jours qui suivront le jugement.

La somme de 500 francs pourra être répartie par le jury selon le mérite qu'il reconnaîtra aux projets qui seront distingués. L'Œuvre se réserve le droit de reproduction et d'exposition des projets primés.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments de Belgique organise, entre les artistes du pays, un concours pour les quatre meilleures esquisses peintes destinées à orner les panneaux du grand escalier de la gare du Luxembourg à Bruxelles (côté des 1^{res} classes) et reproduisant les quatre sites suivants :

1° La Meuse en amont de Freyr, avec la vue du Waulsort dans le fond.

2° La Lesse et le château de Walzin ;

3° La Lesse sortant de la grotte de Han ;

4° Le château de Crupet.

Quatre prix de 150 francs chacun seront décernés aux quatre meilleures esquisses.

Si les quatre esquisses primées sont l'œuvre d'un même artiste, celui-ci recevra en outre une prime de 150 francs.

Les œuvres seront jugées par un jury formé de cinq membres, dont deux artistes à désigner par les concurrents et deux artistes à désigner par la société, sous la présidence du président de cette société.

L'exposition des œuvres aura lieu au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, du 15 août au 15 septembre.

Les envois devront être adressés au Cercle avant le 10 août. Chaque envoi devra être accompagné d'un bulletin portant le nom des deux artistes que l'auteur choisit comme jurés, ainsi que d'une note indiquant le nom et l'adresse du peintre, avec le prix de l'esquisse pour le cas où celle-ci trouverait amateur.

PETITE CHRONIQUE

La direction des Concerts du Waux-Hall, qui multiplie cette année les concerts extraordinaires et les auditions d'artistes, prépare en ce moment trois séances musicales d'un intérêt exceptionnel. Elle organise pour le 14 juillet un concert consacré à l'école française, qui comprendra un choix d'œuvres de C. Saint-Saëns, E. Lalo, V. d'Indy, G. Fauré, E. Chausson, E. Chabrier, Ch. Bordes et Guy Ropartz.

Le 18, concert réservé aux œuvres de Richard Wagner.

Le 25, programme de compositions nationales : plusieurs fragments importants de Guillaume Demol, un musicien de réelle valeur, enlevé trop jeune à l'art et un peu oublié, et diverses œuvres de Paul Gilson, Simar, J. Bloekx, Mortelmans et De Greef.

M. Léon Du Bois fait preuve, on le voit, d'une activité et d'une initiative artistique qui méritent d'être encouragées.

Samedi dernier, à la salle Erard, M^{lle} Marie Poirson, accompagnée au piano par M^{lle} Nora Berg, nous faisait braver l'orage. M^{lle} Poirson s'est spécialisée sur les sommets de l'art mélodique. Elle a répandu ici le goût d'un Bach qui n'est pas celui de l'orgue et du clavecin, mais qui, avec son universel génie, est un chanteur exquis de lieder tendres et familiers : *Pensées d'un funèbre de tabac*, — *Rappelle-toi*, — *Toi près de moi*, — *Pourquoi courber ta force?* — *Prudence* — *Hymne religieux*. Tout cela étudié et compris par deux interprètes semblant n'en faire qu'une seule, et gardant cependant chacune leur autorité particulière de race artistique.

Elles sont ensuite entrées de plein pied dans l'art le plus contemporain et le plus divers, avec quatre nouveaux chants de Brahms, traduits par Maurice Kufferath, et deux des pures inspirations du pur César Franck. Il faut louer M^{lle} Poirson de se maintenir dans un goût d'aristocratie musicale et du soin qu'elle met à rehausser la haute valeur des œuvres par une esthétique juste et un respect enviablé. Elle a, dans M^{lle} Nora Berg, plus et mieux qu'une accom-

pagnatrice. La grande valeur personnelle de l'artiste a donné au recital de M^{lle} Poirson le complément nécessaire qui en fait une œuvre d'art.

Le comité Portaels s'est réuni lundi dernier à l'hôtel de ville de Bruxelles et a chargé M^l. Emile Namur, sculpteur, et Jean Hauwaert, architecte, de l'exécution du monument à élever à Jean Portaels.

A ce propos, nous avons vu ces jours-ci dans l'atelier de M. Ch. Van der Stappen un buste de Portaels d'une ressemblance frappante et d'une vie intense. L'artiste, qui avait gardé à son ancien maître la plus grande affection et un respect presque filial, l'a exécuté de mémoire, au lendemain de sa mort, avec une fidélité réellement extraordinaire.

La revue *Pan*, dont nous avons annoncé la fondation, publie, à partir de son deuxième fascicule, un supplément français contenant des œuvres inédites d'écrivains français et des traductions d'études et de poèmes publiés en langue allemande par la revue *Pan*. Des extraits caractéristiques de livres nouveaux compléteront les livraisons, au nombre de cinq par année. Ce supplément, dont l'abonnement est de 3 francs, est envoyé gratuitement aux Sociétaires et aux abonnés français de la Revue. S'adresser pour les abonnements à Bruxelles à la Maison d'Art 56, avenue de la Toison d'or, à Paris, rue des Beaux-Arts, 9. L'abonnement à la Revue est de 95 francs par an. Au sommaire du supplément numéro 2 (juin-juillet) : H. de Régnier, F. Nietzsche, M. Maeterlinck, O. Eisenmann, J.-K. Huysmans, H. Albert, A. Gide. Extraits de livres récents d'Emile Verhaeren, M. Maeterlinck, A. Gide, R. Scheffer, Camille Maclair, Max Elskamp.

Du *Gil Blas*, cet instantané de CAMILLE MACLAIR, connu en Belgique par ses conférences à la *Libre Esthétique* et dans divers cercles littéraires :

« Un homme de lettres dans la pure et belle acception du mot.

De ceux de la jeune génération qui donnent le plus d'espoir. Publia déjà deux volumes : *Eleusis, causeries sur la Cité intérieure*, qui fut très remarqué ; *Somnitudes d'automne*, qui contient des pièces exquises. Vient d'éditer chez Ollendorff *Couronne de clarté*, dont l'on s'est beaucoup occupé ces temps-ci.

Grand, blond, l'air assez dédaigneux et fermé, étend volontiers ce dédain à ceux de ses confrères qui se lancèrent dans les réclames et les tapages de mauvais aloi. D'une grande bonne foi artistique et tendant à la simplicité, préférera rester dans sa maison close que de transiger.

« S'il ne se décide à en sortir, le succès saura bien l'y aller trouver. »

La renaissance des carillons est générale. Tandis qu'à Bruxelles on se prépare à inaugurer le carillon de la Maison du Roi, Londres vient d'installer à la Bourse, en présence du lord-maire, un carillon dont la construction a exigé trois années de travail et une dépense de 200,000 francs.

Ce carillon se fera entendre à neuf heures du matin, à une heure et à cinq heures après midi, c'est-à-dire au moment de l'ouverture des bureaux, du lunch et de la cessation du travail. Il ne jouera que de vieux airs nationaux.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes ; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri ; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens ; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan ; entre les deux parties de ce concert, chœurs ; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes ; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE
RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-80.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5.000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e Monnom 32, rue de l'Industrie.

160

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Sixième article.) *La Renaissance du Chœur antique*. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Souvenirs d'un auteur dramatique*, par Henry Becque; *Passé le détroit*, par Gabriel Mourey; *Les Veber's*; *Chansons d'amour*, par Maurice Boukay, préface de Paul Verlaine; *Entre deux airs*, par Willy. — SOLENNITÉS ARTISTIQUES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PIERRE ET JEAN. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Sixième article.)

La Renaissance du Chœur antique.

Récemment j'ai relu Eschyle, tout Eschyle. Hélas! seulement tout l'Eschyle qui est venu jusqu'à nous, non les tragédies perdues au cours du voyage, à combien de naufrages, à travers l'océan des siècles. J'ai relu les *Perses*, j'ai relu *Prométhée enchaîné*, j'ai relu les *Suppliantes*, les *Sept Chefs devant Thèbes*, les *Atrides*, *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Erynnies*, les *Euménides*! Et pour concentrer et résumer les impressions de ces chefs-d'œuvre, pour voir clair dans ces eaux immenses et en extraire les vérités essentielles, pour

(1) Voir nos cinq derniers numéros.

échapper au bourdonnement et au tourbillonnement de ces abîmes, j'ai relu le premier volume de ce livre incomparable : les *Deux Masques*, par Paul de Saint-Victor; le premier volume consacré tout entier « à celui qui, avec le génie, eut la vaillance; à celui qui a agi et qui a chanté; au héros né à Eleusis, dans l'aire des deux grandes déesses; à celui qui, lorsqu'il dansait sur le théâtre, en tête de ses Chœurs, aurait pu frapper sa lyre de l'épée, comme les Curètes frappaient de leur glaive sur le bouclier ».

J'étais tourmenté du rôle de ces Chœurs, si amples et si mystérieux, dans la tragédie grecque. De cette persistance à les faire intervenir. De leur destination impérieuse admise par ce peuple d'artistes et invariablement respectée. De la place émouvante qui leur fut maintenue comme s'ils apparaissaient en organes essentiels, inévitables et indestructibles.

Je me demandais anxieusement pourquoi? Et je me demandais encore si, pénétrant le secret de leur institution, il n'y aurait rien dans le théâtre contemporain, végétant et désormais si pauvre, qui pût justifier, imposer peut-être, leur retour et leur résurrection sur la scène. Car est-il facilement admissible que cette forme énigmatique admise et consacrée par cette Grèce immortellement esthétique, put être tenue pour définitivement perdue et irrémisiblement superfétatoire?

Les *Fidèles*, le graye divan des vieillards chargés

par le Grand Roi de gouverner la Perse pendant son absence alors qu'il allait inconscient aux désastres de Marathon et de Salamine. Les *Océanides*, ces trois mille filles de Thétis et d'Océanos, déesses des sources, des fontaines, des lacs, des rivières, salutaires et douces comme les eaux qu'elles épanchent, qui pleurent autour de Prométhée, le titan enchaîné. Les *Danaïdes* échappées aux vaisseaux de leurs poursuivants, débarquant au rivage d'Argos et saluant éperdument la terre abordée. Les *Erynnies* se réveillant et s'élançant tumultueusement hors du temple hurlant de rage contre le dieu qui a délivré Oreste et « aboiant au soleil ». Toutes ces conceptions de groupes parlant, priant, raisonnant, criant, persécutant, animant de leurs mélodies et de leurs psalmodies le théâtre antique, sont-elles à jamais disparues et stérilisées ?

Ils exprimaient ces Chœurs, quand on les médite, la grande voix des foules, muette et pourtant incessamment résonnante, comme le murmure des flots sur les rivages sonores. Le passé et ses traditions et ses préjugés. Le présent et ses joies et ses inquiétudes. L'avenir et ses pressentiments et ses prophéties. Ils planaient sur la scène ainsi que de grands nuages passant en laissant tomber la pluie des paroles révélatrices, mêlée d'éclats de soleil et d'éclats de tonnerre. Ils expliquaient et résumaient. Ils posaient les problèmes humains et en indiquaient les solutions presque toujours tristes ou terribles. A côté de l'événement individuel ou plutôt au-dessus dans le ciel, ou au-dessous dans les profondeurs souterraines, enveloppant l'anecdote individuelle des ténèbres de la vie, montrant la solidarité qui lie tout épisode à l'universelle action des forces en lesquelles se meut inflexiblement la Nature, ils posaient les larges plans du Cosmos, la toile d'araignée immense où se débattent les individualités moucheronnantes. Ils étaient aussi la voix du grand Tout, incessamment en fonction, incessamment observateur, incessamment cruel ou pitoyable, allant à son but sans s'inquiéter des écrasements ou des exaltations.

Ils étaient enfin l'interprète compatissant des pensées des héros misérables, fléchissant sous les heurts de la Fatalité, monologuant en eux-mêmes sur l'infléchissibilité du Sort, se laissant aller aux rêveries douloureuses de quiconque se sent pris dans l'enchevêtrement des choses et se laisse aller résigné à leur cahotement, sans plus se tendre pour la lutte, sans plus croire que la volonté est une arme suffisante pour triompher de la Destinée.

La scène moderne serait-elle déstituée des mêmes situations tragiques, et devrait-elle se confiner amoindrie dans le simple mouvement des individus et dans les illusions de la prétendue liberté humaine ? N'aurait-elle plus pour rendre les angoisses du cerveau méditant que le soliloque classique mettant sur les planches la

ridicule image de l'acteur se parlant à soi-même au grand dam de toute vraisemblance ?

Pourquoi, sinon sur les parties visibles du théâtre au moins dans les coulisses, peut-être dans les cintres, ne pourrait-on de nouveau faire gémir, chanter, prédire, paraphraser le chœur ? Pourquoi ne pourrait-il comme jadis remplir son grand rôle d'interprète des mystères, d'orateur chargé d'exprimer l'âme du peuple et l'âme des choses, en leur collectivité pathétique ? Pourquoi toute l'obscurité de la subconscience et de la subhistoire ne trouverait-elle pas en lui son instinctive narratrice, généralisant les détails de la vie et leur restituant l'ampleur cosmique ?

Tant d'aperçus profonds, tant de réflexions tourmentantes viennent à la vue et à l'audition des œuvres. Enchevêtrés ils remuent dans l'âme des spectateurs. Ils restent là inexplicables et indéchiffrables. C'est au Chœur à accoucher ces angoisses, à faire la clarté dans ces ombres, soit qu'il accompagne l'action en s'y intercalant, soit qu'il remplisse les entr'actes, ces poses en lesquelles l'auditeur attentif et saisi par l'œuvre se replie sur lui-même en un essai de mise en ordre de ses sensations.

Quelle beauté aurait une pièce dans laquelle ces « voix » mêleraient aux visibilités du présent, les antécédents du passé, révélant l'atavisme intellectuel et les prévisions du futur, montrant la vie universelle en ses racines et ses prolongements, totalisant ce qui fut et faisant entrevoir ce qui sera ! Quelle beauté dans les réflexions multitudinaires des foules disant ce qui s'agite dans les entrailles des masses à chaque coup frappé par l'Histoire et faisant parler ces groupes si impressionnables et si devinateurs, si muets aussi d'ordinaire, car qui les écoute avec l'attentive terreur de ceux qui savent que les foules sont les vrais et définitifs dépositaires de tout ce qui fait la majesté du monde et l'impériale domination de l'Obscur !

A ceux qui sentent en eux les agitations du dramaturge, nous livrons ces courtes réflexions sur un sujet si séducteur et si étrange. Certes la mise en œuvre de ces moyens renouvelés, à l'encontre des habitudes et des préjugés d'un public déprimé ou hésitant, semble enveloppée de difficultés énormes. Mais, courage, courage ! Il faut oser ! C'est une joie si intime de parcourir, ne fût-ce que pour soi, des terres inconnues et de retrouver les îles et les continents jadis explorés. Si la mappemonde terrestre n'a plus guère de terres inabordées, il en est autrement de la mappemonde cérébrale. Là, pas de limites ! Là, pas de retour sur soi-même dans les périples ! On peut aller, aller toujours. L'aventure et l'imprévu y sont inépuisables. Oui il faut oser, oui il faut essayer, il faut recommencer les voyages pour conquérir les toisons d'or, car là abondent les Colchides... Seuls les Argonautes manqueront-ils au rêve ?

Edm. Hicard

CUEILLETTE DE LIVRES

Souvenirs d'un auteur dramatique, par HENRY BECQUE. — Un volume in-8° de 230 pages. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.

Quand il raconte l'histoire de ses démêlés avec les directeurs de théâtre, M. Henry Becque a la dent dure. Gare à ceux qui ont trahi leur parole ! L'auteur des *Corbeaux* n'a pas vidé dans cette pièce son arsenal de mots cruels. Et parmi les hommes qu'il fustige, Sarcy et Claretie sont ses « sujets » préférés. Il leur réserve ses coups d'étrivière les plus énergiques, qu'il applique avec une joie féroce et tranquille. « Esprit borné et paresseux, incapable d'un effort intellectuel, écrit-il, Sarcy depuis bien longtemps ne vit plus que sur quelques rengaines qu'il reproduit invariablement. Nature vulgaire, irréfléchie et joviale, qu'Ibsen l'embête, comme il le dit, et que Labiche le transporte, c'est tout naturel. Scatologue distingué, sans avoir la grande envergure de Zola, il trouve tout naturellement avec le pétomane des jouissances artistiques qui sont à sa portée et qui lui suffisent ; la scatologie fait partie de cette figure littéraire et la complète. Enfin et bien que son passage dans l'université ait été fort insignifiant, Sarcy se vante très justement d'avoir été professeur. Nous lui avons toujours vu, avec les talents indépendants, cette attitude si réjouissante du cuisinier qui croit sérieusement à sa fêrûle et à sa direction. »

Cet extrait donne le ton du volume, incisif et éinglant, impitoyable à ceux qu'il juge mériter le châtimeut.

En revanche, quelle bonne et cordiale camaraderie pour les esprits loyaux, pour les artistes dignes de sympathie et d'estime ! Écoutez, par exemple, ce que dit M. Becque du fondateur du Théâtre Libre : « Tout le mouvement dramatique de ces dix dernières années, c'est Antoine qui l'a créé. Tous les auteurs dramatiques d'aujourd'hui et de demain, c'est Antoine qui les a mis en vue. Antoine nous a fait connaître les chefs-d'œuvre étrangers. Si Ibsen est célèbre parmi nous, si Dumas a connu cette joie d'aimer et d'admirer son grand confrère norvégien, c'est à Antoine qu'il le doit. Les services d'Antoine ne se sont pas bornés là. Il nous en a rendu un autre et bien inattendu.

Chimène qui l'eût cru ?

Rodrigue qui l'eût dit ?

C'est Antoine, c'est le Théâtre Libre qui fournit aujourd'hui au Théâtre-Français ses plus remarquables tragédies.

J'ai hâte de dire que le gouvernement a largement récompensé Antoine et que celui-ci serait bien mal venu de se plaindre. On lui a donné cinq cents francs. »

L'ironie glaciale qui termine ce passage est bien de la même plume qui écrivit la *Parisienne*. On retrouve, dans maints chapitres de ces attachants *Souvenirs*, cette verve caustique. Elle donne au volume une saveur piquante, un Cayenne qui relève les mets, en rehausse le goût. Et l'histoire des pièces de Becque, avec ses aperçus personnels, avec ses coups de fouet aux directeurs déloyaux et aux critiques imbéciles, prendra place tout naturellement dans les bibliothèques, à côté de son Théâtre.

Passé le détroit, par GABRIEL MOUREY. Un volume de 342 pages, couverture par R. Anning Bell. Paris, P. Ollendorff.

Ce livre aurait pu s'appeler, dit l'auteur, *Du Strand à la Maison de vie*. « Mon désir fut de simplement noter, en toute sincérité de cœur et d'esprit, et les aspects extérieurs de la vie anglaise, et l'efflorescence miraculeuse de la lignée d'artistes à la tête de qui les noms de Rossetti, de Burne-Jones, de Madox Brown, de William Morris, etc. brillent d'un si puissant éclat. »

Alors que s'éveille l'attention sur la Renaissance de l'art britannique et que déjà les polémiques surgissent, les consciencieuses études de M. Gabriel Mourey, résumé de six mois d'observations, apportent à la discussion, avec la séduction d'une langue flexible et musicale, un réel intérêt documentaire, guidées par un sens critique délié. Encadrées en des « motifs londoniens » d'un impressionisme subtil, dont tous ceux qui ont pénétré la beauté des nostalgiques paysages de la Métropole apprécieront la vérité, ses notes sur les Préraphaélites et sur leurs continuateurs révèlent le même souci d'exactitude. Mais les détails historiques ou biographiques qu'il mêle à son récit n'ont aucune sécheresse. L'écrivain fait vivre les artistes dont il parle. Il en scrute les pensées, il en dévoile l'âme. Et sa vive admiration pour eux trouve sans peine l'expression juste, le mot qui peint. On devine le charme d'un ouvrage ainsi compris, « senti et écrit, confesse son auteur, avec amour ».

Au hasard, cette citation. Il s'agit d'un artiste que tout récemment, au Salon de la *Libre Esthétique*, on a pu apprécier à Bruxelles :

« L'étrange talent que celui de cet Aubrey Beardsley, de ce jeune homme de vingt ans dont le succès s'affirme déjà, s'impose à la curiosité des amateurs, des artistes, de la critique, par sa bizarre compréhension des choses, un peu macabre, comme retouchée par un Edgar Poe du crayon et d'un parti pris avoué de procédé si caractéristique. En ses affiches, comme en ses couvertures de livres, comme en ses illustrations à travers cette curieuse revue trimestrielle dont il est l'âme : *The Yellow Book*, de l'éditeur John Lane, où se produisent les manifestations les plus avancées de l'art du dessin, comme en ses lettres ornées et ses titres de chapitres pour *Le Morte Darthur* de Malory, si somptueusement édité par J.-M. Dent, il réalise son idée par d'incohérentes taches, des indications sommaires de Japonais exilé dans les brouillards londoniens. Cependant l'acuité de sa manière de sentir, avec une espèce de fougue contenue qui s'épanche malgré lui et une cruauté intensesment décorative dans sa manière de s'exprimer, le dénote septentrional. Comme presque tous les artistes de cette fin de siècle que séduit le mirage de la réalité — mais qui n'ont pas assez de puissance imaginative pour transfigurer en rêves d'art pur cette réalité — il se plaît à transformer, à déformer, à enlaidir les formes vraies, à en exagérer le sens bestial, un peu à la manière de notre Toulouse-Lautrec. Chez Aubrey Beardsley, cela se complique en outre des éléments particuliers d'une race chez qui tout raffinement devient maladif, obsédé de visions funèbres, excentrique et anormal. Il côtoie les limites du fantastique, de l'impossible, tout en s'asservissant à ne pas franchir celles de la vérité, et l'impression demeure dans la mémoire de ces planches tachées — blanc sur noir — de visages déprimés, de gestes disloqués qui appartiennent encore à la vie et pénètrent déjà dans le domaine des hallucinations comme dans ses pages : *Les Wagnérites*, *L'Éducation sentimentale*, *Effet de nuit*, *L'Escorte de Lady Gold*, etc. Il ne va pas jusqu'à la caricature en exagérant la lai-

deur des êtres et des choses, il parvient quand même à créer la sensation de la vérité et l'on assiste au spectacle d'un étrange sadisme du crayon, d'une joie dans la souffrance, dans une crise de névrose, que la sincérité de l'artiste rend poignants, et que l'on aime comme par pitié : rêveries de malade pour qui le monde extérieur n'existe qu'au travers de sa fièvre et qui impressionnent comme si l'on assistait à un accès de délire. »

Les Veber's. — Un vol. illustré gr. in-8° de 182 p. — Paris, Em. Testard, éd. Tirage de luxe : 25 ex. sur japon impérial ; 25 ex. sur chine.

Cette signature collective : LES VEBER'S, apparue depuis quelques mois dans le *Gil Blas* au bas d'articles d'une irrésistible drôlerie semés d'ironiques dessins, fleuronne, en six ou sept langues, la couverture colorée d'un fort beau volume tout fraîchement mis en vente par l'éditeur Testard.

Les frères Veber's, ces Zénganos de la littérature et du crayon, passent joyeusement la revue des événements et des hommes. Ils sont les historiographes gais de l'année, et leur verve narquoise s'exerce sur les menus et triviaux incidents qui ont occupé la chronique. Leur raillerie, qui a des dehors de parole foraine, est, au fond, de fine et spirituelle essence. Les Veber's rient en dedans, à la façon des conteurs américains et sous des propos en apparence sérieux débitent les plus invraisemblables paradoxes, les plus cuisantes satires. Lisez *les Visites de M. Jules Lemaitre* (rien n'est plus actuel, au lendemain de l'élection qui a admis sous la coupole le critique des *Débats*), lisez *le Voyage du jeune Francisque en Grèce*, lisez *le Journal des Goncourt*, *le Conte de fées*, *les Mystères de la graphologie*, *Un Chapitre de Lourdes*, *les Concours du Conservatoire*. Lisez au hasard un des vingt-cinq ou trente morceaux de ce savoureux recueil. Vous y trouverez, tracés de main de maître, avec tant d'humour et de jovialité que les victimes auraient bien mauvaise grâce de s'en irriter; de mordantes critiques, de malicieuses aperçus, de vives attaques contre les travers de chacun. Les hommes y sont déshabillés avec prestesse, et la cravache que manient les auteurs n'épargne ni les vanités ni les ridicules.

Et tandis que le texte va son train, hérissé de méchancetés, d'innombrables illustrations, exécutées d'un trait sûr, pimentent le récit, accentuent les ressemblances, précisent les points visés.

Pour n'en pas perdre l'habitude, les Veber's font, en manière de salut final, à la fin de chaque chapitre, leur propre caricature, et cette auto-charge, variée à l'infini, n'est pas un des moindres attraits de cet hilarant panorama.

Les Veber's nous paraissent être, de tous les auteurs gais, les plus sérieux empêcheurs de s'empessimiser en rond.

Pour finir, le portrait en pied que dessine des deux frères M. Gustave Guiches : « Par son élégance volontairement surannée, ses redingotes à longs pans flottants, ses manteaux romantiques, ses cravates à triple tour et ses escarpins vernis, Pierre Veber évoque le souvenir de quelqu'un de ces poètes délicats et fashionables qui firent « les beaux jours » de la monarchie de Juillet. Les traits eux-mêmes, — sans que se trouve altérée leur sympathique expression de jeunesse, — les cheveux, disposés avec une intention de toupet, et la barbe, en fine jugulaire, aussi l'exquise politesse du langage et des manières justifient cette comparaison.

Ce qui est bien moderne chez lui, par exemple, c'est le tour d'esprit. Passionné de littérature et d'art, les aspects de la vie

intellectuelle l'intéressent de préférence aux événements d'une plus simple humanité. Mais il perçoit surtout le comique essentiel des êtres et des choses. Il le pressent, il le recherche, il le poursuit et lui fait rendre sa gaieté entière au risque d'y mêler les quelques gouttes acides nécessairement obtenues par ces épreuves au presse-citron. D'une voix confidentielle, avec des euphémismes timides et qui seraient ingénus s'ils étaient moins spirituels, il conte de pittoresques anecdotes, d'une verve jaillissante, dispersant les trouvailles d'idées, d'images, de définitions et de mots. Et cette impression de comique dégagée par lui de tout spectacle, il l'exprime avec un impeccable tact d'artiste, une variété de formules qui va de l'à-peu-près de la chronique fantaisiste à l'allusion la plus subtile et la plus précieusement ouvragée.

Très brun, la barbe et les cheveux noirs, d'un noir espagnol, plus grand de taille que son frère, grand d'Espagne, dirait celui-ci, Jean Veber conserve à sa mise la très élégante et très pratique désinvolture du peintre amoureux des longues séances d'atelier et du travail en plein air. Moins exclusivement humoriste que son collaborateur habituel, il s'est préoccupé à un égal degré des aspects de nature et des scènes de la vie. Certains de ses paysages, des jardins aux fleurs multicolores où des géraniums ardents mettent comme des étangs de flammes dans les verdure assombries par la tombée du soir, des parcs, des sous-bois, des éclats de soleil sur de profonds herbages imposent de particulières et pénétrantes sensations d'art. Une vision légendaire, le Stylite hissé sur la colonne d'extase, avec un grouillement de foule inquiète et en adoration, les coteaux, les vallées, les villes et les hameaux disséminés dans les lointains, affirme avec une rare puissance d'apothéose la domination du rêve sur la réalité. Mais, si l'humoriste n'exclut pas, chez Jean Veber, le peintre des charmes du paysage et l'évocat des récits mystiques, il se retrouve singulièrement personnel dans les croquis d'une conception si originale qui ajoutent à la verve de la plume fraternelle la verve d'un prestigieux crayon. »

Chansons d'amour. par MAURICE BUKAY. Préface de PAUL VERLAINE. Dessins de Steinlen, Bouillerot, Echalié. — Paris, E. Dentu.

« Voici donc enfin retrouvée la « bonne chanson », si j'ose m'exprimer ainsi, dit le Pauvre Lélian dans sa préface; non plus celle si piquante de Désaugiers, si correcte de Béranger, si bourgeoise, dans le bon sens, de Nadaud, mais plutôt, à mon avis, la chanson simple et vivante, dans le goût de Pierre Dupont, avec je ne sais quoi de la grâce du XVIII^e siècle et la poésie vraie.

« Oh! la simplicité! l'amour sincère et sans nulle crainte d'être ingénu, l'expression de cet amour franc, net, chaste, — parce qu'il est sincère, et pur, puisqu'il est ingénu; l'accent juste sans plus; le cri, en quelque sorte, de la passion, le cri non pas tout à fait, le chant vibrant, la note vraie du cœur, — et des sens aussi.

« Dans le recueil que nous donne aujourd'hui le nouveau poète que j'ai le plaisir de vous présenter, vous trouverez l'émotion, la belle candeur, tour à tour forte et charmante de la jeunesse — la jeunesse! cette fête grandiose et si courte, mais immense.

Immense, mais si courte! Et quelque mélancolie ne peut que se mêler à ce jeu. Et vous serez, je ne dis pas frappés, ni surpris, ni étonnés, — mais charmés du ton du livre. »

La vogue étant revenue aux naïves chansons d'autrefois et les chanteuses en renom : Yvette Guilbert, Eugénie Buffet, Mévisto, ayant provoqué une sorte de renaissance de ces refrains sans prétention, voici un recueil qui aura un joli succès : chansons

d'amour, chansons de jeunesse, d'un tour libre, d'un sentiment sincère, les unes gaies et rieuses, les autres teintées de mélancolie. Et déjà quelques-unes des frêles compositions de Maurice Boukay sont-elles, comme telles inspirations de Paul Delmet, de Xanrof et de Mac Nab, devenues populaires.

Entre deux airs, par WILLY. Paris, E. Flammarion.

Un trombone (à coulisses, naturellement) et un tuba criblent de croches, de noires, de blanches, de points d'orgue, de dièzes, de bémols et de soupirs le bonnet de l'Ouvreuse par-dessus la bedonnante silhouette du Patron qui conduit d'un geste autoritaire son orchestre. Telle est la composition dont Jacques Onfroy de Bréville décore, en manière de couverture, le nouveau volume de son ami Willy : *Entre deux airs*.

Ce volume est, faut-il le dire? la suite et le complément des exilarantes fantaisies précédemment réunies sous des étiquettes suggestives : *La Mouche des croches*, *Bains de sons*, *Rythmes et Rires*, etc. Willy y passe joyeusement en revue les concerts de l'année, et sa verve ironique s'exerce avec malice sur les maîtres de la musique et sur leurs interprètes. Les calembours dont chaque page est bourrée, les à-peu-près qui émaillent drôlement le récit n'empêchent pas la critique de M. Gauthier-Villars d'être judicieuse. Sous les clowneries, les parades et le rire, il y a une pensée droite et une compréhension d'artiste.

Solennités artistiques ⁽¹⁾.

Ils étaient tous là, avec leur rétrospective et incertaine jeunesse; tous, embourgeoisés dans le chapeau haut de forme et l'habit; une inauguration solennelle réunissait les sénateurs de l'art.

Vaguement paternels, avec un souvenir du désintéressement des débuts, ils étaient venus, quelques-uns par désœuvrement, la plupart pour la concurrence. Car il y avait des personnages officiels, et de même que les requins suivent les navires, il y a des tas de voraces dans les sillages ministériels. Il s'agit de se pousser, car pour ces gens qui tiennent dans leurs mains caduques un traditionnel et mouvant flambeau, l'art, ce tortionnaire des âmes, ce furieux et invisible démon, n'est qu'un des petits moyens de parvenir, d'être décoré et d'avoir des pantoufles.

Malgré les déchéances de l'âge et les avilissements de leur vie, on retrouvait en eux quelque chose du bon bougre d'autrefois. Ils se regardaient, vieilliss et tout blancs, les yeux incertains, les mains tremblantes. Ils semblaient des grognards vieilliss et votés, se traînant dans leurs uniformes trop larges. Les uns, aimés des femmes, avaient des moustaches de cavaliers cambrés à la parade; d'autres, joyeux et poussifs, agitaient des toisons neigeuses; des crânes bossués et difformes s'accroissaient sous les calvities; des yeux craintifs de bête en cage luisaient dans les bouffissures jaunes des fiers visages d'antan. Quelques-uns se traînaient, accrochés à des monstres femelles, modèles quelconques épousés dans une faiblesse de rut. Des professionnels, en bonne posture académique, avec des décorations cliquetantes, soutenaient des thèses avec des gestes de pantins, et quelques-uns, mal placés à leur sens, erraient, solitaires et rageurs, comme des affamés. Ils étaient tous là, petits et grands, gros et maigres,

(1) Nous avons trouvé dans la boîte de l'Art moderne cette cinglante satire qui vise, pensons-nous, une inauguration de Salon officiel récente, mais qui peut s'appliquer à bon nombre de cérémonies du même genre.

longs cheveux et faces rasées, crânes tout nus et grosses moustaches, trop élégants ou trop défaits, celui qui refait tous les tableaux avec des haussements d'épaules, et l'homme illustre qui désigne bienveillamment à son cortège femelle les œuvres qu'elles seront, par bon goût, tenues d'admirer.

Il se glissait partout une odeur d'obséquiosités, à la fois vanité et faiblesse, et la sarabande autour de quelques cocos éminents, dont la fortune était susceptible de largesses, allait son train. Le besoin d'être coté à la Bourse des réputations, entre un bicycliste et un maniaque, leur faisait tirer les journalistes par la manche et leur glisser leurs maigres désirs avec des sous-entendus.

Puis inévitablement des êtres officiels et saugrenus osèrent, misérables gladiateurs parés des armes d'Hercule, jeter au nom de l'art, par des bouches pourries et veules, l'affirmation de leur propre importance. Mais bien qu'ils fussent cachés dans leurs discours comme des lâches sous la peau du lion, on sentait au-dessus des âmes une étrange révolte. Un académicien qui caressait ses favoris d'un air diplomatique eut beau s'incliner vers ces pétophores avec une réponse qui retombait en cadence sur ses pattes, et des femmes peintres, les cheveux en nattes, plus hardies que des amazones de cirque, et qui avaient exposé leur inévitable douzaine d'huitres, battre une acclamation à l'art avec une choquante familiarité, une surnaturelle puissance, énervant ces niaiseries sacerdotales, laissait leurs efforts sans écho. L'ironie sinistre de tous ces officiels osant mêler à leur cuisine de valets le nom radieux de l'art, fait pour les hommes libres et pour les dieux, amassait une atmosphère de vengeance et d'orage, et faisait souhaiter — par un désir enfantin d'intervention miraculeuse — que sur ce ramassis de menteurs et de sacrilèges le plafond s'écroulât, ensevelissant leur impiété.

Les grandes idées, belles et pures, trainées comme par les cheveux, dans cette mascarade, devaient certes tenir conseil là-haut, hautaines et furieuses comme des Euménides. Leur puissance mystérieuse et leur volonté contraire arrêtaient déjà l'effet des discours. Les applaudissements sonnaient dans le vide. Les compliments grimaçaient et les âmes encore vulnérables, sans cuirasse, doctrinaire, sur lesquelles les flèches d'idéal et d'amour entraînent en tremblant jusqu'au cœur, franches et nues, sentaient peu à peu le désaccord secret, la disharmonie, l'à-côté monstrueux de tous ces officiels aimables qui osaient parler de l'art divin avec un sourire, pressés d'avoir une décoration ou un honneur de plus.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE ⁽¹⁾

Minique théâtrale (à huis-clos). Professeur : M. VERMANDELE.

Jury : MM. GEVAERT, président; MM. EUG. DEVAUX, L. JOURET, REY, SIGOGNE, STALLAERT, STOUJON, VANDER STAPPEN.

1^{er} prix (avec distinction), M. Thirionet; 1^{er} prix, M. Staquet et M^{lle} Renson; 2^e prix (avec distinction), MM. Dufranne, Carton et M^{lle} Vindevogel; 2^e prix, M. Wauquier, M^{lles} Hasselmans et de Guevara.

Déclamation (à huis-clos) (jeunes filles). Professeur : M^{me} NEURY-MAHIEU.

Jury : M. GEVAERT, président; MM. L. JOURET, MONROSE, REY, SIGOGNE, STOUJON.

Première mention : M^{lles} Barat, Derboven, De Capper, Dutilh, Schouten, Nachtsheim.

(1) Voir nos trois derniers numéros.

Seconde mention : M^{lles} Hofman, Grégoire, Dauchot.

Jeunes gens. Professeurs : MM. CHOMÉ et VERMANDELE. —

Même jury.

Seconde mention : MM. Dufranne, Mouricks, Thirionet, Wauquier.

Le concours de tragédie et de comédie qui devait avoir lieu hier, est fixé à demain, lundi, à 9 et à 2 heures.

PIERRE ET JEAN

Deux écrivains qui signent dans *l'Echo de Paris* Pierre et Jean publient depuis quelque temps, sous forme de correspondance, de fort jolies chroniques dans lesquelles ils défendent les idées nouvelles et les artistes indépendants. Voici la plus récente :

9 juillet. — Nous nous sommes promis, mon cher Jean, ne l'oublions pas, de n'appeler l'attention du pouvoir que sur les indépendants, tranchons le mot : les sauvages. Peut-être l'es-tu un peu écarté du programme, hier, en demandant la croix pour un ou deux romanciers qui font leurs commissions eux-mêmes, sans intermédiaires. Ton excuse est dans leur talent qui les rend dignes après tout de la distinction à laquelle ils prétendent.

Mais comme je me sens peu enclin au rôle de cheval côté, c'est un vrai bouquet de chardons que je t'offrirai aujourd'hui, avec les peintres Degas et Claude Monet, le dessinateur Willette et le sculpteur Alexandre Charpentier.

Avec quatre-là, tu peux être tranquille. Tu ne les rencontreras pas dans les antichambres, quêtant l'apostille. Deux d'entre eux au moins, Degas et Monet, ont déserté les salons annuels, travaillent à l'écart, l'un, le premier, insociable, épineux, mais grand artiste tout de même ; l'autre, solitaire aussi, mais tendre, exquis, assoupli par le spectacle continu de la nature, les confidences de l'air, des arbres, de l'eau, des champs, des vieilles cathédrales, celle de Rouen, le joyau de son admirable exposition particulière du mois de mai dernier.

Deux fois seulement dans ma vie, devant une toile de Degas, chez un marchand de tableaux, et devant un paysage de Monet, j'ai regretté de n'être pas assez riche pour me payer sur l'heure ces merveilles et les emporter jalousement pour en délecter mes yeux à loisir.

Avec Willette et Alexandre Charpentier, deux jeunes, c'est encore l'art en sabots, l'horreur du tailleur chic, des simagrées mondaines, la joie dans le travail et la sécurité dans l'isolement. Je connais à peine Willette, mais il suffit de le rencontrer deux fois pour le ranger parmi ces sauvages dont la vie et le caractère me rendent le talent plus estimable et plus cher.

Quant à Charpentier, je l'ai vu lutter, je l'ai vu, sans commandes pour vivre et faire vivre les siens, entreprendre néanmoins des travaux considérables comme ses *Boulangers*, *Gomorrhe*, la *Femme au bain*, sûr d'avance qu'il ne les placerait pas, que personne n'en voudrait... Et c'est alors que j'eusse désiré connaître le ministre des beaux-arts pour le conduire, un soir, dans cet atelier de Billancourt, ouvert à tous les vents et où l'on apercevait, au milieu de sa famille assemblée, le sculpteur se délassant de l'ébauchoir avec l'archet et faisant pleurer son violoncelle sous un chant comme d'actions de grâces, qui montait du violon de sa jeune fille.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Un artiste connu à Bruxelles, où il a fait partie de la troupe du Théâtre de la Monnaie, M. Bérardi, baryton, a soutenu et gagné devant la Cour d'appel de Nîmes un procès qui soulevait une question de droit assez intéressante.

M. Bérardi avait été engagé, en novembre 1894, par M. Barret, directeur du Théâtre d'Avignon, pour remplir les fonctions de baryton de grand opéra « jusqu'à la fin de la saison théâtrale, celle-ci ne pouvant finir avant le 31 mars 1895 », aux appointements de 1,500 francs par mois. Le 1^{er} avril 1895, M. Barret signifiâ à l'artiste que son engagement était expiré et qu'il ne faisait plus partie de la troupe.

Dans l'intervalle M. Barret avait cédé son exploitation à M. Chambard, et celui-ci, assigné conjointement avec le premier par l'artiste, déclarait n'être pas tenu de respecter un engagement conclu par son prédécesseur.

Le tribunal de commerce d'Avignon, puis la Cour d'appel de Nîmes, donnèrent gain de cause à M. Bérardi en décidant que, par saison théâtrale, on doit entendre la période pendant laquelle la ville confie à un directeur, sous certaines conditions imposées par un cahier des charges, l'entreprise et l'exploitation du théâtre municipal ; que, dès lors, l'engagement d'un artiste jusqu'à la fin d'une saison théâtrale comprend toute la période pendant laquelle la ville a confié à un directeur l'entreprise du théâtre (dans l'espace jusqu'au 1^{er} mai 1895) ; qu'il en est ainsi quand même ce directeur aurait cédé, après quelques mois d'exploitation, la continuation de l'entreprise à un tiers ; que cette cession n'opère ni arrêt dans l'entreprise, ni liquidation, et que le cessionnaire se trouve lié par tous les engagements pris par son cédant ; les charges de la direction précédente lui incombent, de même qu'il profite des avantages qui lui avaient été concédés.

En conséquence les directeurs ont été condamnés à payer à l'artiste le solde de ses appointements et à le replacer dans les quarante-huit heures dans la troupe, aux clauses et conditions de l'engagement. M. Bérardi a été autorisé à insérer dans un journal de la ville la décision intervenue, aux frais des directeurs.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Fleurs de lis de l'ancienne monarchie française ; leur origine, leur nature, leur symbolisme, par JEAN VAN MALDERGHEM, archiviste adjoint de la ville de Bruxelles. Bruxelles, H. Lamertin ; Paris, Alph. Picard et fils. — *Décors*, par CHARLES DELCHEVALERIE (couverture d'Aug. Donnay) ; Liège, A. Miot et Jamar. — *Les Évocations*, par ALBERT FLEURY ; Paris, Bibliothèque de la Renaissance idéaliste, 11, rue de la Chaussée d'Antin. — *Le Voile de Flamme*, par MADELEINE LÉPINE, avec un portrait de l'auteur et une composition hors texte de Victor Koos ; Paris, Bibliothèque de l'Association, rue Mayet, 5. — *La Construction des villes ; règles pratiques et esthétiques à suivre pour l'élaboration des plans de villes*. Rapport présenté au Congrès international des ingénieurs de Chicago, 1893, par J. Stübgen, conseiller royal d'architecture à Cologne ; traduction de Ch. Buis, bourgmestre de Bruxelles. Bruxelles, E. Lyon-Claesen. — *La Vie artistique*, par GUSTAVE GEFFROY ; dédicace à Michelet ; pointe sèche de J.-F. Raffaelli. Quatrième série. (Le Musée du Soir. — Salon de 1894 et de 1895.) Paris, E. Dentu. — *L'art grec d'après les découvertes et les études modernes*, par CH. POTVIN. (Polychromie, sculpture, vases peints, figurines, musique.) Bruxelles, P. Weissenbruch.

Musique.

Proses lyriques, par CLAUDE DEBUSSY. a) De Rêve... b) De Grève... c) De Fleurs... d) De Soir... Paris, Eugène Fromont, boulevard Malesherbes.

PETITE CHRONIQUE

Le festival de musique française que donnera ce soir l'orchestre du Waux-Hall à l'occasion de la fête du 14 juillet offrira un programme exceptionnellement intéressant. Il comprendra entre autres la *Rhapsodie d'Auvergne*, pour piano et orchestre, de Camille Saint-Saëns et le *Poème des Montagnes* de Vincent d'Indy, joués par M. P. Litta; le *Camp de Wallenstein* de V. d'Indy, la *Pavane* et les airs de danse de *Caligula* de Gabriel Faure, les *Danses béarnaises* de Charles Bordes, *Joyeuse Marche* de Chabrier, les *Lundes* de Guy Ropartz, etc.

Ce soir, à 8 1/2 heures, le concert de l'orchestre de la Scala de Milan à « Venise » sera donné au bénéfice de la société chorale de dames *Art-Charité*, et avec le concours de cette association artistique et philanthropique.

Le programme comprendra notamment diverses compositions d'auteurs belges : MM. Henri Thiébaud, directeur d'*Art-Charité*, Emile Mathieu, Jan Blockx, etc. Cette audition sera donnée avec le concours de M^{lles} Rachel Neyt et Wirix et de M. Louis Flameng.

Revue nouvelle ou ressuscitée : la *Revue indépendante*, d'abord, si vivante et si littéraire du temps d'Edouard Dujardin, un peu languissante ensuite, et qui paraît décidée, à en juger par un avant-propos de bon augure, à reprendre vaillamment son poste de combat : « Fidèle à son passé, elle entend être à l'avant-garde dans la bataille littéraire, marcher avec les jeunes troupes, c'est-à-dire combattre pour tout ce qui est noble, généreux, viril. La haine du bourgeois, l'horreur du convenu et du lieu commun, le dégoût du snobisme, du poncif et de l'opportunisme, voilà quelle sera à peu près sa devise. » La *Revue indépendante* paraît tous les mois à Paris, chez Albert Savine, 42, rue des Pyramides, avec une collaboration qui groupe toutes les forces vives de la jeune littérature : Abonnement : 40 francs par an pour la France, 44 francs pour l'étranger.

Puis : la *Critique*, paraissant le 5 et le 20 de chaque mois, sous la direction de M. Georges Bans. Dans le numéro que nous recevons (5 juillet 1895) est encadrée une gravure sur bois par M. Désiré Fortoul. Abonnement : 5 francs par an pour la France, fr. 5-75 pour l'étranger. Administration : 50, boulevard Latour-Maubourg, Paris.

La *Critique* a pris place à côté du *Mercury de France*, de la *Plume*, de la *Revue blanche*, parmi les meilleurs périodiques français qui défendent les idées nouvelles.

Enfin, voici la *Revue Franco-Américaine*, une grande revue mondaine, littéraire, politique, publiée sous la direction du prince André Poniatowski avec la collaboration de tous les hommes de lettres en vue, depuis Edmond de Goncourt et Léon Tolstoï jusqu'au joyeux Courteline, à l'ineffable Jules Renard.

De nombreuses illustrations dans le texte et des planches hors texte décorent cet intéressant magazine, le plus important et le plus varié de tous ceux qui ont été fondés en France. Parmi elles, les encadrements, frontispices, culs-de-lampe et dessins de Félix Vallotton méritent une mention spéciale.

Signalons, dans le numéro de juillet, un article sur le *Silence* de Maurice Maeterlinck, des Notes littéraires sur la Belgique par Mareel L'Heureux, la première partie d'un roman : *L'Essai de Vivre*, par Paul Adau, des fantaisies d'Alphonse Allais, Tristan Bernard, Mareel Schwob, des chroniques de Camille Mauclair, Gabriel Mourey, Pierre Louys, etc., etc.

Le prix d'abonnement est de 50 francs par an. Chaque livraison est en vente à 5 francs. Rédaction et administration : Paris, 28, rue de Richelieu; New-York, 63, 5th Avenue.

LE *JOURNAL* EN BELGIQUE. — A la suite d'une idée suggérée au *Journal* par notre éminent confrère et excellent ami, Camille Lemonnier, le *Journal*, d'accord avec M. Louis Delmer, a pris l'initiative d'une entente qui, tout en assurant les intérêts de la littérature française, contribuerait à la diffusion des œuvres des écrivains belges.

On a pu voir récemment, lors de la discussion du budget des

Beaux-Arts à la Chambre belge, que ses écrivains ne sont pas toujours assurés de rencontrer, chez eux, l'estime et l'admiration qu'ils méritent.

Le *Journal* ayant décidé de créer prochainement, à Bruxelles, une Salle des dépêches, annexera, à cette salle, une librairie représentant l'une de nos premières maisons d'édition. Le *Journal* s'entremettrait auprès de celle-ci pour faciliter aux auteurs belges la publication de leurs œuvres en sauvegardant leurs intérêts matériels.

M. Jean Baes vient de livrer une série de vingt-cinq aquarelles, représentant des cottages construits par lui en Belgique, en Hollande et en Angleterre, à la maison Lyon-Claesen qui a entrepris d'édition cet ouvrage dans lequel quiconque aime le séjour à la campagne trouvera de quoi satisfaire ses projets.

Le succès de ce recueil sera d'autant plus vif que les constructions qui y figurent sont conçues avec une simplicité qui n'exclut pas le bon goût.

M^{me} Miolan-Carvalho, la célèbre cantatrice, la créatrice de Marguerite, de *Faust*, est morte à Puy, près de Dieppe.

M^{me} Caroline Miolan était née à Marseille le 31 décembre 1827. Elle suivit la classe de Duprez au Conservatoire de Paris et y remporta un premier prix de chant. Elle débuta en 1849 à l'Opéra-Comique, où elle reprit et créa avec succès divers rôles dans la *Giralda*, les *Noces de Jeannette*, etc.

En 1853 elle épousa M. Léon Cavaille, dit Carvalho, qui appartenait, lui aussi, à l'Opéra-Comique. Elle chanta ensuite au Théâtre-Lyrique, dont son mari devint le directeur.

Là elle joua les *Noces de Figaro*, la *Reine Topaze*, etc., mais surtout *Faust*, dont la création du rôle de Marguerite la rendit célèbre.

Elle créa ensuite d'autres œuvres de Gounod, telles que *Mireille* et *Roméo et Juliette*, avec le même succès.

Elle passa ensuite avec son mari à l'Opéra-Comique, puis à l'Opéra, où elle acheva sa brillante carrière, semée de triomphes dus à des qualités artistiques hors ligne. Puis elle se retira du théâtre et se consacra au professorat.

C'était une artiste dans le sens le plus élevé du mot. Elle porta l'art du chant, et surtout l'art de bien dire, à une perfection que bien peu de cantatrices ont atteinte; elle personnifiait, pourrait-on dire, l'art du chant français, dans sa distinction la plus exquise.

La Société royale pour l'Encouragement des beaux-arts porte à la connaissance des artistes de Gand qu'elle ouvre un concours pour le dessin d'une affiche destinée à annoncer sa 36^e exposition; des primes de 200 et de 100 francs seront attribuées aux projets classés respectivement premier et second.

Les dessins devront être adressés à M. le secrétaire de la Société, au local de la Bibliothèque, fossé d'Onhon, avant le 15 juillet; ils ne seront pas signés, mais porteront une marque distinctive reproduite dans une enveloppe cachetée renfermant le nom de l'auteur.

Le format de l'affiche est laissé au choix des concurrents, mais sa surface devra être équivalente à celle du rectangle de soixante centimètres sur quatre-vingts; les projets seront de préférence traités en une ou deux teintes, et la composition sera agencée de manière à mettre en vedette l'inscription:

XXXVI^e Exposition triennale des Beaux-Arts à Gand — 1895 — Du 1^{er} septembre au 28 octobre.

Les projets primés resteront la propriété de la Société.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan; entre les deux parties de ce concert, chœurs; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE
RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE

de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Édition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Édition ordinaire. France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Septième article.) *Le Théâtre hiératique.* — RICHARD WAGNER. *La Tétralogie de l'Anneau du Nibelung.* — EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A OSTENDE. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Le Joyeux sacrifice*, par Jean Thorel; *Le Journal des Goncourt*; *Augustin Dupré*, par Charles Saurier. — CONFÉRENCES PÉRI-PATÉTICIENNES. — LE KINÉTOPHONE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — LE GLAS DU BIBELOT ANCIEN. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Septième article.)

Le Théâtre hiératique.

Le théâtre grec antique connaissait peu « l'action ». L'action, vous savez, cette agitation sur la scène, tantôt des personnages isolés, tantôt des masses, de « la figuration », qui paraît indispensable aux dramaturges modernes pour captiver le public et l'empêcher de s'endormir. Il faut qu'on se remue, il faut qu'on « brûle les planches » ! Le spectateur doit incessamment être tenu en haleine par des mouvements, des incidents, des surprises. On le traite comme un malade atteint d'ataxie locomotrice qu'on fait sursauter par des décharges électriques dans le dos.

(1) Voir nos six derniers numéros.

Eschyle, Sophocle, Euripide ne procédaient pas ainsi. Au point de vue des trémoussements physiques leur théâtre est très inférieur. Leurs personnages parlaient mais s'agitaient peu. C'était plutôt des tableaux vivants. Les acteurs, le visage couvert du masque figé en une physionomie et une expression immobiles, déclamant à travers un porte-voix, vêtus des costumes typiques de leur rôle, juchés sur les hauts patins des cothurnes, ne pouvaient guère aller et venir, changer d'expression, varier leurs gestes, leurs attitudes, leurs allures. Ils étaient statuaires. ILS ÉTAIENT HIÉRATIQUES.

Et leurs discours participaient de la même gravité solennelle. Leur dominante, ce n'est pas la conversation vive, courte, animée, dialoguée à outrance, du théâtre contemporain, considérée, elle aussi, comme une condition de vie et d'intérêt pour la pièce, c'est la tirade, oui la tirade tenue aujourd'hui pour odieuse. Et, qui pire est, la tirade philosophique, abondante en maximes, en aphorismes, en vers qu'on peut détacher pour en faire une règle, un conseil, un proverbe, un lapidaire souvenir.

Eschyle, Sophocle, Euripide traitent ainsi les plus hauts problèmes concernant les hommes, les dieux, le monde, l'existence, l'âme. Leurs tragédies ont un aspect grandiose de leçons morales, divines et humaines. Ce sont de profonds historiens, des philosophes méditatifs, des croyants et des apôtres. Ah ! que leurs exposés religieux, politiques, métaphysiques sont loin des caque-

tages de ces pièces à thèse auxquelles l'ingéniosité de Dumas fils a donné un temps quelque faveur et qui sont désormais si complètement coulées à fond, ayant entraîné avec elles, dans les abîmes, le système lui-même que l'antiquité avait autrement compris et qui peut être renouvelé, nous le croyons.

La tragédie selon Corneille et Racine avait essayé de reprendre cette tradition quasi-sacerdotale. Mais au lieu d'appliquer sa conception aux grands mystères de l'existence, elle l'avait, en général, concentrée sur l'examen des passions individuelles. Certes, un tel sujet a de la beauté, du pathétique, de l'ampleur et a conservé pour les hommes un intérêt puissant. Mais il est, certes, un rapetissement des proportions primitives et souvent apparaît un peu court pour les cinq actes qu'on croyait devoir invariablement lui octroyer.

La vie moderne, pour nous nations de descendance aryenne, a pris une complication que la Grèce ignorait quoiqu'elle fût notre directe ancêtre, motif pour lequel elle demeurait notre inspiratrice de prédilection et nous incline à retourner à ses merveilleux souvenirs avec un entêtement indestructible. Tous les problèmes que les grands tragiques traitaient devant le peuple existent encore pour nous et existeront toujours, mais en des proportions et sous des aspects bien différents. Les cerveaux de notre race, qui alors apparaissaient en une si belle simplicité marmoréenne, coupés à larges pans et dessinés en quelques fermes lignes, sont aujourd'hui des organes à mille facettes et effraient par le laciné et l'enchevêtrement de leur dessin. Comme les Grecs nous avons besoin que le génie vienne mettre de l'ordre dans ce fouillis en extrayant du chaos des ombres les vérités primordiales et en nous les montrant dans leur force, leur majesté en pleine clarté. Les foules modernes vaguent, bourdonnantes, dans la multitude immense des petits faits, des petites notions tumultueuses, presque désintéressées du soin de grouper les détails et de généraliser. Elles fourmillent sans comprendre les lois d'ensemble qui les mènent et dont la conscience est la source de la beauté morale, du bonheur et de la paix intellectuels. On ne ramène pas assez, pour le vulgaire, ses vibrations à l'unité et il en résulte une dépression et un désordre psychiques déplorables. L'anecdote règne en maîtresse dans tous nos actes et dans leurs directions. On ne synthétise pas, on n'entend plus les hauts et salutaires commandements de la Destinée envisagée avec la force péremptoire de l'éternelle harmonie. Ces vues pénétrantes n'existent que pour les esprits d'élite qui les trouvent dans quelques œuvres rares ne descendant pas jusqu'aux masses.

Le Théâtre est indiqué pour reprendre cette propagande des hautes et directrices idées. Sa destination dominante est l'apostolat des foules. Ce qu'ont fait si éloquemment et avec une portée si dominatrice les tra-

giques grecs, les tragiques contemporains, leurs vrais descendants, peuvent le refaire en l'adaptant à nos nouvelles conceptions du monde, de l'âme et de la vie.

C'est un préjugé que de croire que ni le théâtre, ni la forme poétique ne s'appliquent aux pensées abstraites et aux généralisations puissantes et qu'il a l'horreur de toute théorie. Quand on leur conserve la forme professorale, quand on cathédrise, oui. Mais il en est autrement lorsqu'on enclasse les généralités dans la mise en œuvre de quelque événement humain qui forme l'armature à laquelle ces pensées peuvent être appendues en ornements, comme des bijoux ou des fleurs brillantes ou funèbres. Alors on a comme modèles les tragédies antiques si belles en leur leçon millénaire. Elles démontrent avec quelle simplicité pieuse l'essentiel des épisodes peut être extrait et frappé en phrases nettes comme des exergues de médailles, le profond des choses surgissant constamment à côté du quotidien détail pour lui donner une grandeur impérieuse.

Cette *Babylone* du Sar Péladan, dont deux fois déjà, en ces rapides études, le souvenir nous est revenu, est un exemple de ce renouveau théâtral spécial. Jamais peut-être la conception grecque n'a été mieux ressuscitée. Et il vient d'affirmer de nouveau cette puissante aptitude dans sa restitution des deux *Prométhée* perdus d'Eschylé, témoignage d'un si extraordinaire effort de ce très noble esprit.

L'œuvre de Péladan, en ses harmonieux et crépusculaires méandres, où se retrouvent sans peine les esprits attentifs, explique, avec une incomparable magnificence de langage, la transsubstantiation d'une idée religieuse quand, au hasard des aventures historiques, deux races devenant contiguës, il se fait un passage de dogme de l'une à l'autre. En un panorama ennobli de grandes lignes et à personnages rares, il concentre l'immense phénomène du Christianisme s'emparant des rites asiatiques pour les purifier et les diviniser en douceur et en mansuétude. C'est Mérodak Baladan qui le symbolise : il fut roi, despote, Sar, César, Tzar, Kaiser, à Babylone, arrogant, batailleur, destructeur, massacreur, faisant fonctionner le Tau crucificateur comme fonctionne la guillotine, le Tau, obscène objet de parure que les femmes portaient en collier ou sur la poitrine, comme aujourd'hui les chrétiennes la Croix. Car le miracle est qu'il devint la croix, par la vertu d'un inégalable martyr, et que son horreur se transmuta en bonté, en foi, en charité, en espérance, en compassion, en amour (les mystérieux appels des contrastes opérant cette magie), quand une autre race, l'aryenne, la nôtre, venant en contact avec ces traditions abominables, en ressentirent l'intolérable émoi et, par une réaction indignée de son âme fraternelle, culbuta et transfigura la psychologie de ce mythe de cannibales et de son redoutable symbole. Voici

Mérodak tout à coup mage aryan au désert, ébranlé, apaisé, métamorphosé, pauvre et humble, en robe blanche, affranchi de toute contingence, méditant, subjugué par le vague avenir, implorant, ne portant plus la tiare qu'en signe de royauté sur les cœurs.

Cette œuvre est hiératique, sentencieuse à la grecque, calme, toute en grands gestes et en sacerdotales paroles. Elle eût pu être jouée avec le masque et le cothurne. Et pourtant elle est moderne, contemporaine au possible, car elle correspond à nos visions et à nos besoins d'aujourd'hui. Elle est un exemple!

Ici, comme toujours, il s'agira de surmonter les habitudes du public qu'a émasculé, déprimé, gâté ce détestable théâtre « distractif » dans le marécage duquel les directeurs, et les auteurs après les directeurs, l'ont peu à peu fait descendre. Le théâtre hiératique (que nous nommons ainsi à défaut d'un meilleur vocable exprimant son caractère de solennité grave et philosophique) apparaîtra d'abord, sans doute, ennuyeux et polaire. Mais rapidement nos âmes reviendront au besoin de sensations élevées des âmes athéniennes dont elles sont les filles et dont elles attestent la survivance.

Edmond Barthélémy

RICHARD WAGNER

La Tétralogie de l'Anneau du Nibelung, publiée avec l'autorisation spéciale de la maison B. Schott's Söhne, éditeur, par LOUIS-PILATE DE BRINN GAUBAST et EDMOND BARTHÉLÉMY. Paris, E. Dentu.

La bibliothèque wagnérienne vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage qui, logiquement, eût dû être publié le premier de tous les volumes français qui traitent, avec plus ou moins de compétence, d'érudition, voire de bonne foi, des drames de Wagner. La traduction que donne M. L.-P. de Brinn' Gaubast, il la qualifie lui-même de *traduction de propagande*. Son mérite principal est la fidélité. Malgré les difficultés considérables que présente la traduction en français de l'allemand très spécial de Richard Wagner, dont quelques expressions sont presque intraduisibles, l'auteur s'est efforcé de serrer de si près le texte qu'il en exprime l'essence, l'esprit, en même temps que le sens littéral. Soutenu par une foi robuste et un enthousiasme ardent, M. de Brinn' Gaubast a merveilleusement réalisé son but, qui est de faire connaître dans leur beauté et leur simplicité les quatre drames admirables qui forment l'Anneau du Nibelung. C'est, sans contredit, la meilleure traduction qui ait été tentée, et l'on pourrait dire la seule, la plupart des traducteurs ayant cherché à adapter sur les notes musicales des paroles françaises exprimant tant bien que mal, et plutôt mal, le sens du poème, alors qu'il eût été raisonnable de commencer par donner au public une idée exacte et complète des drames, quitté à les laisser déformer ensuite par les exigences des rythmes musicaux.

A toute personne désireuse de s'initier sérieusement à la Tétralogie nous conseillerons donc *au préalable* la lecture attentive de l'excellente traduction que vient d'éditer la maison Dentu. Elle y trouvera, dans toute leur pureté, l'Or du Rhin, la Valkyrie, Siegfried et le Crépuscule des Dieux, *si dramatiquement* recréés en vue de communiquer à des Français ignorant l'allemand l'impres-

sion de beauté *dramatique*, dramaturgique et phonétique qu'ils produisent à la lecture, à l'audition, à la représentation, sur des Français connaissant l'allemand ». Cette phrase, que nous empruntons à l'avant-propos du traducteur, résume très exactement le mérite du livre et le sentiment qu'il dégage.

Des notes philologiques complètent le travail, et aussi, après une attachante étude critique de M. Edmond Barthélémy sur les cycles germaniques et scandinaves, un commentaire musicographique du même auteur, sorte de fil conducteur qui mène le lecteur à travers les partitions tandis que le traducteur l'initie aux splendeurs des poèmes. « Nous serions satisfait si cet essai de commentaire musical donnait une certaine esquisse de la polyphonie, dit M. Barthélémy. Nécessité, d'abord, de ne nous point lancer dans des développements incompatibles avec le cadre tout littéraire de cet ouvrage, et, surtout, — nous n'avons point de fausse honte à l'avouer, — méfiance de nos pauvres forces en présence de cet océan polyphonique, si un et si multiple, si compact et si multiforme, que bien peu, — un Hans de Wolzogen, par exemple, un Alfred Ernst, l'un muni du vivant souvenir de la parole du Maître, l'autre d'une science longuement acquise, — peuvent affronter d'un bord à l'autre; nécessité, donc, quant au présent ouvrage, méfiance quant à nous-même, nous avons dû nous borner à noter les thèmes qui importent le plus, ceux qui constituent comme la charpente musicale de l'œuvre. Satisfait serions-nous encore si ces intermittentes évocations de musique pouvaient, soulignant le texte comme l'orchestre souligne la scène, servir, çà et là, l'effet dramatique, augmenter un geste, prolonger un cri. Mais heureux serions-nous surtout si, à suivre attentivement ces notes, le lecteur se faisait une idée de la musique wagnérienne, non pas en elle-même, mais au point de vue de sa connexité avec le drame; s'il découvrait que, de ce point de vue considérée, elle apparaît instantanément comme une garantie d'unité, — de cette unité qui nous importe tellement, à nous, Français, dès qu'il s'agit d'une œuvre intellectuellement allemande. »

M. Barthélémy aurait pu, comme dans les *Leitfaden* de M. Hans de Wolzogen et les excellentes études de M. Maurice Kufferath, donner dans ses notes la représentation graphique des thèmes qu'il décrit. Cela eût précisé davantage son commentaire et favorisé le but qu'il expose si bien. Il est vrai qu'il a soin de renvoyer méthodiquement aux pages de la partition où le lecteur attentif et désireux de s'instruire pourra, sans peine, retrouver le motif décrit par le commentateur.

Exposition des Beaux-Arts à Ostende.

Beaucoup moins intéressante que celle de l'an dernier. L'élément jeune, malgré les efforts de M. James Ensor, a été écarté au profit d'une bande d'amateurs et de croûtarde. Quelques artistes, çà et là, surnagent dans la mélasse immonde dont on a inondé la cimaise; c'est ainsi qu'on rencontre avec plaisir les envois de MM. Laermans, Stremel, Gilsoul, Degouve, Wytsman, Baertsoen, Chéret, Braecke, Lambeaux, Stevens, Redon, Coppens, de Burlet, et surtout celui de M. Jakob Smits, absolument remarquable. Mais les bons tableaux perdent de leur charme à côté des œuvres équivoques et des toiles gluantes avec lesquelles on les oblige à voisiner. On n'invite pas des artistes pour les mettre en aussi mauvaise compagnie. On ne met pas en vedette les ridicules

poésies historiques d'un Van den Busche. Si le cercle d'Ostende n'adopte pas pour l'an prochain une discipline plus respectueuse du beau, nous lui prédisons qu'il ne fera pas longue vie. On ne se compromet pas impunément avec les amateurs, les femmes qui peignent des fleurs, les marinistes boueux ou les vieilles ganaches. Prenez garde, n'est-ce pas!

A huitaine le compte rendu du Salon de Charleroi.

CUEILLETTE DE LIVRES

Le Joyeux Sacrifice par JEAN THOREL. Paris, L. Chailley.

Bien avant qu'il nous ait donné ses précises et éloquentes traductions des *Tisserands* et d'*Hannele Matern*, M. Jean Thorel était connu des lettrés par deux livres d'émotion délicate et de noble écriture : *La Complainte humaine* et *Promenades sentimentales*.

Au cours de récits finement nuancés, très attachants, une âme grave, une intelligence active se révélaient. En même temps, M. Jean Thorel donnait à toutes nos revues françaises, les solennelles comme les modernistes, des articles de pensée haute, de discussion claire, qui le montraient critique d'érudition vaste et de goût très sûr. Spécialement, il nous renseigne avec méthode sur les lettres allemandes.

Il vient de publier un nouveau recueil de contes qu'il intitule : *Le Joyeux Sacrifice*. Comme il ne s'agit pas d'anecdotes grivoises ou d'un pittoresque facile, comme M. Jean Thorel ne signe pas deux chroniques par jour dans les grands quotidiens et n'est incorporé dans aucun troupeau, il a été peu parlé de ce livre, qui vaut pourtant par des qualités d'émotion discrète, de réflexion et de sobre éloquence.

Des aspects de vie et de passion y sont étudiés avec une pénétrante analyse et dans leur développement normal. Les scènes se déroulent sans fracas ni astucieux coups de théâtre, mais, ce qui vaut mieux, avec l'émotion d'idées et de sentiments qu'elles comportent ; c'est peut-être un peu gris, mais, par contre, nuancé et complet.

Jean Thorel ne fait aucun sacrifice à la mode et aux théories qui règnent durant un trimestre. Avec tranquillité, il dit ses émois et ses rêves. C'est la même âme qui s'exprime. Tel il était dans la *Complainte humaine* et les *Promenades sentimentales*, tel il nous apparaît dans le *Joyeux Sacrifice*, avec cette sûreté plus grande de pensée et de style que chaque année de travail réfléchi apporte à l'écrivain.

Le Journal des Goncourt, VIII^e volume. Paris, Charpentier et Fasquelle.

Quel évocateur de silhouettes et de physionomies est resté M. Edmond de Goncourt, quel peintre des spectacles de la ville et de la nature!

Ce dernier volume du *Journal des Goncourt* est vraiment une jolie série d'aquarelles éclatantes, fraîches, rapides, qui donnent bien la sensation de la vie. En quelques touches, les personnages se dressent, parlent, agissent, selon leur caractère, et les aspects essentiels d'un paysage apparaissent:

Malgré le hâti du croquis, c'est toujours une phrase de grand écrivain, non seulement expressive, riche, mais d'un équilibre, d'une beauté d'agencement et de rythme qui reconfortent en ces

temps d'improvisations journalistiques. Ce volume a un attrait de plus : il nous révèle les impressions du plus raffiné des artistes devant le carton-pâte et les colures de l'exposition. Il en est de très neuves, de très surprenantes. Toutes sont d'une vision artiste et sincère. La sincérité, c'est le charme de ce Journal. On « blague » aisément, dans les chroniques facétieuses, ce désir de vérité, nous dirons plus : ce besoin de vérité. Mais il est l'essence même de l'art des Goncourt, et il ne semble pas que ce soit une vertu méprisable.

M. de Goncourt ne se borne pas à décrire et à relater, il note au jour le jour des réflexions sur la vie, sur les hommes, esquisse en quelques lignes des motifs de nouvelles et de romans, accumule les observations et les traits qui fixent l'atmosphère et l'état moral d'une époque.

La vie de cet écrivain, toujours aussi fiévreusement passionné de vérité et d'art, est vraiment une admirable vie.

GEORGES LECOMTE

Augustin Dupré, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies, par CHARLES SAUNIER. Préface par M. O. Roty, membre de l'Institut. Paris, Société de propagation des livres d'art.

En rendant hommage au maître graveur auquel la France doit nombre d'œuvres remarquables et ce chef-d'œuvre : le sou de l'an IV, M. Charles Saunier appelle en même temps l'attention sur la renaissance de l'art de la médaille à laquelle nous assistons depuis quelque temps avec joie.

C'est ce que constate, dans sa préface, M. L.-O. Roty, l'éminent artiste dont on peut admirer au Musée de Bruxelles le talent distingué et le goût sûr : « Il y a vingt ans, dit-il, l'État était le seul protecteur des graveurs. Aujourd'hui le particulier désire posséder, sous la forme d'une plaquette, l'image de ceux qu'il aime. »

De là cette résurrection d'un art charmant dans lequel, après Chapu et Degeorge qui, les premiers, restituèrent à la médaille ses qualités sculpturales et décoratives, excellent aujourd'hui Alexandre Charpentier et l'auteur lui-même de la préface. « Avec Chapu et Degeorge la médaille n'est plus l'objet de curiosité banal, que l'on ne regardait que la loupe à la main. C'est désormais un bas-relief de métal. Les maîtres d'autrefois l'avaient compris : ainsi aucun souci d'étonner par le métier ; parfois même ils sont mallables ; leur préoccupation unique est l'effet décoratif. »

Augustin Dupré, en plusieurs de ses œuvres, semble avoir pré-ludé aux audaces des médailleurs du XIX^e siècle. « Ses mérites de maîtrise et de composition mis à part, dit M. Charles Saunier, on pourrait réclamer pour lui le titre de précurseur, titre dont le saluait, dès 1808, Joachim Lebreton dans son beau et si juste rapport sur les Beaux-arts. »

Mettre en lumière la vie et l'œuvre d'un artiste de cette valeur devait séduire l'esprit investigateur, passionné d'art et de justice, de M. Saunier. Son livre, documenté et précis, renferme, outre une étude détaillée et un commentaire fidèle de l'œuvre de Dupré, une cinquantaine de reproductions en héliogravure et en similitravure, des lettres inédites, une nomenclature de ses travaux, etc. La monographie est fort intéressante et l'édition en est luxueuse.

Conférences péripatéticiennes.

Une intéressante innovation : M. Maurice Griveau, qui s'est fait connaître par divers travaux importants sur l'Esthétique, organise à Paris des conférences-promenades sur la science de l'Expressif et du Beau. Il a fait la première sur l'esthétique de la Nature au cours d'une promenade aux environs de Paris. Les suivantes auront lieu dans Paris même. L'orateur se servira, pour ses démonstrations, des monuments, des musées, des curiosités. Jeudi passé, par exemple, il a donné rendez-vous à ses auditeurs à Notre-Dame, non pour leur refaire un historique cent fois exposé, mais pour leur donner des aperçus inédits sur la manière dont les pierres agencées de telle et telle façon, et solidaires dans une forme, impressionnent notre esprit; comment certaines lois naturelles de convenance statique ou psychique, observées par l'architecte à son insu, dans son génie inconscient des moyens, conscient seulement du but à réaliser, influencent le visiteur dans son appréciation après avoir influencé l'architecte dans son œuvre.

La Cathédrale, synthèse des arts, selon le conférencier, comme le Paysage est la synthèse des faits esthétiques naturels, lui a donné l'occasion d'étendre à la sculpture — considérée comme annexe à l'architecture et dans sa personnalité indépendante — à la peinture et à la musique, ses observations sur les harmonies entre la matière et la forme, sur les éléments d'un tableau et les lois de polarité, sur les complémentaires dans la couleur et dans la ligne, sur l'harmonie des couleurs avec les directions, sur l'assimilation des impressions visuelles aux sensations auditives, sur l'analogie du coloris et du timbre, etc., etc.

L'orateur s'est même occupé de l'affiche, de son rythme typographique, des artifices de la réclame qui utilise l'hypnose visuelle; enfin de la toilette et de son évolution, des persistances et des variations dans l'ajustement féminin, du rôle protecteur, puis distinctif, enfin esthétique des diversés pièces de l'uniforme militaire et de cette œuvre d'art composée par le Hasard, si belle en ses attitudes, en son laisser-aller populaire, en ses groupes tragiques, véhéments, héroïques, enthousiastes, compatissants ou désolés : la Foule.

LE KINÉTOPHONE

Dans son attachant récit d'une visite à Edison (1), M. Octave Uzanne décrit le très intéressant appareil qui vient d'être livré à la curiosité publique.

« ... L'extraordinaire propriétaire d'Orange Park m'expose ceci :

— Vous me demandiez quelle était ma dernière, c'est-à-dire ma prochaine invention; la voici : c'est le... Il me lance un mot que je ne saisis point; je lui passe mon carnet et il y écrit : KINETOGRAPH. Sous le mot *Kine* il crayonne : *motion*; sous le mot *graph* : *record*. J'interprète : *Enregistrement du mouvement*.

— Le *kinetograph* sera pour l'œil, continue-t-il, — vous allez le comprendre ou plutôt le voir, — ce que le phonographe est pour l'oreille. C'est la complémentaire de mon invention pour l'enregistrement du son. Grâce à ce nouveau système, on verra un opéra, une comédie, une personne en même temps qu'on l'enten-

(1) *Vingt jours dans le Nouveau Monde* Paris, May et Motteroz, 1893.

dra, et l'on pourra désormais fixer les gestes des acteurs et les empêcher de disparaître tout à fait pour la postérité.

Alors, avec un obligeant sourire : — Talma, Rachel, Sarah Bernhardt, Mounet-Sully... tous vivront.

— Mais, lui dis-je, l'interrompant, n'est-ce pas la même chose que le *téléphote*?

Edison sourit :

— Le *téléphote* n'a jamais existé que dans l'imagination des *news-paper men*; je ne m'en suis jamais occupé, car je ne m'occupe que de *choses utiles*; le KINETOGRAPH est et sera indispensable comme le *phonographe*. J'ai beaucoup travaillé avant de trouver la reproduction de la vie sous le regard, et ce n'est pas avant deux ans que mon œuvre sera au point.

L'excellent démonstrateur me sort alors diverses petites photographies graduées, prises à raison de 24 poses à la seconde; il me montre des acrobates dont les moindres mouvements sont notés, me conduit à son atelier spécial de photographie où la silhouette d'un homme est prise en plein mouvement par clichés successifs de *quatre côtés différents*, dans la proportion de 2,760 poses à la minute; ce sont ces épreuves qui, mises sur un cylindre merveilleusement articulé, actionné à peu près comme celui du phonographe, reproduisent avec toute l'expression de la vie et de l'accélération du mouvement le geste humain méthodiquement enregistré. La boîte mystérieuse est prête et va fonctionner. Je m'approche.

L'ouvrier qui la dirige me prie de m'incliner sur une lentille de verre qui est à son sommet; je regarde : un déclanchement se fait dans l'appareil, et je vois, ébloui, émerveillé, un paysan tyrolien danser devant sa cabane et ses montagnes (avec le vent agitant la cime des arbres) un pas vraiment épileptique qui dure de vingt-cinq à trente-cinq secondes. Rien ne manque à cette apparition extravagante; l'homme se démène et pivote sur les quatre faces avec une vitesse supérieure à celle de la gigue; on suit la désarticulation de ses genoux, le redressement de ses chaussures, le jeu des hanches, l'arrondissement des bras, la voltige du chapeau, puis, lorsque cette danse échevelée prend fin, le petit Tyrolien sourit, salue et puis rentre dans sa chaumière. Le cylindre cesse de tourner.

Je regarde Edison qui épie mes sensations d'un œil magnétiseur et malin, avec un sourire jovial emprunté à Coquelin cadet. Je lui fais signe que je suis sans voix, sans expression possible, presque sans croyance. Il fait un signe, me prie de regarder encore, et je revois le petit Tyrolien recommencer sa gigue aussi frénétiquement, d'un mouvement extraordinairement précis, parfait et prodigieux.

Je m'écrie, transporté : — La découverte est complète, quand allez-vous la lancer?

— Il me faut encore dix-huit mois à deux ans, me répond paisiblement ce modeste et patient travailleur. D'ici là, je ne veux ni bruit ni réclame. »

Edison, on le voit, a tenu parole. La visite de M. Octave Uzanne date du 26 avril 1893. Dix-huit mois après, le kinétographe émerveillait New-York, Londres, Paris, Bruxelles, et le voici, par l'adjonction d'un phonographe, perfectionné encore, complet et réalisé dans sa forme quasi définitive.

Nous disons *quasi* définitive, car lorsqu'on aura découvert la photographie des couleurs, l'illusion sera plus parfaite encore.

Tel qu'il est, le *kinétophone* est d'un intérêt réellement extraordinaire et rendra aux arts de sérieux services. Une première expé-

rience, toute intime, au Théâtre de l'Alcazar, en a démontré l'excellent fonctionnement. Aujourd'hui le kinéphone est visible à la Foire, dans une élégante baraque installée par M. Luc Malpertuis qui en faisait, le jour de l'inauguration, lui-même les honneurs avec sa bonne grâce et sa cordialité habituelles.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Tragédie et comédie. Professeur : M. CHOMÉ.

Jury : MM. GEVAERT, président; L. JOURET, MONROSE, REY, SIGOGNE et STOUON.

1^{er} prix, MM. Artot et De Groef; 2^e prix, MM. Versluys, Staquet et Sermon.

Professeur : M^{lle} J. TORDEUS. Même jury.

1^{er} prix (avec distinction), M. Soyez; 4^{er} prix, M. Tilmont; 2^e prix (avec distinction), M^{lles} Segers et Polyte; 2^e prix, M^{lles} Amiable et Raemaekers.

Les œuvres interprétées par les concurrents ont été, pour les élèves de M. CHOMÉ : des fragments d'*Athalie* (M. Artot), le premier acte de *Misanthrope* (MM. Versluys et Staquet) et *Gringoire* (MM. De Groef et Sermon). Pour les élèves de M^{lle} TORDEUS : des scènes d'*Horace* (M^{lle} Segers), de *l'École des Mères* de Marivaux (M^{lle} Polyte), de *Dalila* d'Octave Feuillet (M^{lle} Amiable), de la *Petite Fadette* de George Sand (M^{lle} Raemaekers), de *Ruy Blas* (M. Tilmont) et de *l'Avare* (M. Soyez).

Le glas du bibelot ancien.

La vente des armes et armures de la collection Spitzer a produit, pour les deux premières vacations, la somme de 804,535 fr. Certains numéros sont montés à 27,500, 33,000, 51,000 et 61,000 francs.

A ce propos, M. Arsène Alexandre publie dans *l'Éclair* un spirituel article, dont voici l'essentiel :

«... Spitzer avait compris le travers de son temps, il avait constaté le goût, le respect de ses contemporains pour le bric-à-brac. La mode, très particulière à notre époque, des entassements d'objets hétéroclites, armures et épées à deux mains chez des gens éreintés; chappes, or frais, missels, vierges d'ivoire chez des libres-penseurs; couronnes royales, mains de justice, souvenirs de la monarchie chez des démocrates; œuvres pures de maîtres désintéressés chez des accapareurs; et ainsi de suite, dans le plus comique et le plus prétentieux des fouillis. Voilà la passion qu'il avait deviné qu'on pouvait servir en faisant, par ce moyen, une grosse fortune.

On voulait de l'ancien, n'en fût-il plus au monde : il en donna; quand il n'y en avait pas tout à fait assez pour la consommation, il en fit — ou il en fit faire. Ce fut un beau spectacle, dont on fit de fameuses gorges-chaudes dans les coulisses de la bibeloterie.

Les trucs étaient des plus réjouissants, en effet, et ces armures elles-mêmes, que d'histoires elles ont enfermées dans leurs flans discrets, profonds comme des tombeaux! Spitzer, par exemple, achetait des armures du XVI^e siècle, du temps, c'est vrai, mais des armures de soldats, tout ce qu'il y avait de moins luxueux. Il les faisait couvrir d'ornements en damasquiné d'or par tel ou tel artisan à ses gages — maigres gages même, disait-on, et difficilement obtenus — et la roulière cuirasse devenait l'historique compagne de batailles, au moins d'un prince de sang.

Puisque l'un des meilleurs artistes qu'employa Spitzer est mort, on peut bien le nommer : ce que le pauvre Gauvinen a orné, de ces armures où il prodiguait son incépisable fantaisie et le travail prestigieux de sa main!

Et les flambeaux authentiques aussi! La *paire* fabriquée avec

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

un flambeau d'une bonne époque, cassé en deux, et dont chaque moitié, *légèrement restaurée*, devenait un objet indiscutable, puisque chacun contenait une part de vrai.

Il y en a bien d'autres que nous serions heureux de raconter si on nous en fournissait l'occasion en nous donnant le plus léger démenti.

Mais laissons en paix Spitzer et ses cendres et ses collections qui sont maintenant l'orgueil des musées et des galeries particulières. Cela n'est qu'un chapitre inédit et un peu plus corsé que Balzac lui-même ne l'aurait imaginé du *Cousin Pons*.

Ce que nous souhaiterions, à l'occasion de cette vente, et ce qui pourrait bien devenir une réalité au lieu d'un simple désir, ce serait que cette petite solennité, cette danse des armures et cette danse des écus, marquât la fin du bric-à-brac. On peut lui souhaiter beaucoup de mal car il en a fait beaucoup. Il a perverti les idées et le goût du public, faussé le concept et détruit la loyauté des ouvriers d'art. Ils sont devenus, par sa faute, d'inconscients faussaires, des copistes invétérés, des pasticheurs incurables. Et certes, il faudra beaucoup de temps pour que ce mal se guérisse. En faudra-t-il, des destructions, grand Dieu!

Certes, le renouveau de l'art dit appliqué (ou décoratif, ou tout autre mot qu'on voudra, car ils sont tous mauvais) a engendré à son tour bien des snobismes et bien des prétentions, bien des avortements, bien des insuffisances, bien des erreurs. Le Champ-de-Mars, à côté d'une quinzaine d'artistes vrais, d'inventeurs, de beaux ouvriers, révèle déjà des imitateurs rusés, des faiseurs médiocres et encombrants. Les Champs-Élysées, qui ont suivi le mouvement, à la fin, avec la rapidité de l'animal qui fournit l'écaillé, n'ont pas montré, pour leur début, grand'chose de remarquable, à part Théodore Rivière et deux ou trois autres. Il y a des animaux de bronze d'un Américain qui sont des imitations roublardes de Carriès, un meuble qui est une détestable imitation de Carabin, etc., etc. Mais, enfin, de tout cela, il sortira un jour quelque chose.

Il est préférable de voir quantité de gens patauger un instant que de travailler à coup sûr en copiant, car la copie c'est la mort, et l'invention, c'est la vie. Et si mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré, mieux vaut objet moderne, même critiquable, que bibelot truqué, même estampillé Spitzer.

Tout cela est très clair. Le commerce du vieux-neuf en a dans l'aile, et la vente Spitzer aura été le bouquet qui termine brillamment, mais sans retour, les meilleures têtes. »

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale d'œuvres d'artistes contemporains. 14 septembre-17 octobre. Délai d'envoi : 14-20 août. Gratuité de port. Retour aux frais des exposants. Renseignements : *Secrétaire du Comité de l'Exposition communale des Beaux-Arts, Amsterdam.*

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Délais : dépôt chez M. Pottier, emballleur, rue Gaillon, 14, à Paris, du 20 septembre au 5 octobre; envois directs à Nancy, du 5 au 12 octobre. Notices avant le 1^{er} octobre. Trois œuvres par exposant. Renseignements : M. Adam, président de la *Société des Amis des Arts*, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

ROUBAIX-TOURCOING. Exposition des Beaux-Arts. 14 septembre-21 octobre. Envoi : 20 août-1^{er} septembre. Commission : 10 p. c. sur les ventes. Renseignements : M. P. Devillars, président de la *Société artistique, Tourcoing.*

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — V^e Exposition annuelle des Beaux-Arts. 1^{er} août-6 octobre. Délai d'envoi : 23 juillet. Droit d'emplacement : 5 francs par exposant. Maximum d'envoi : deux œuvres. Emballage à Paris chez MM. Guinehard et Fourniret, 76 rue Blanche. Renseignements : M. le Secrétaire de l'Exposition, *Saint-Germain-en-Laye.*

PÉTITE CHRONIQUE

Le jury de l'Exposition triennale des beaux-arts de Gand vient d'être constitué définitivement. Il se compose, pour la peinture, de MM. A. Baertsoen, Gand; Th. Baron, Namur; Em. Claus, Astené; L. Frédéric, Bruxelles; F. Knopff, Bruxelles; Mellery, Bruxelles; J. Mertens, Anvers; Is. Verheyden, Bruxelles; Th. Verstraete, Anvers; A. Struys, Malines; L. Tytgat, Gand; Ein. Wauters, Paris. Membres étrangers: A. Roll, Paris; F. Thaulow, Norwège.

Sculpture: MM. C. Meunier, Louvain; Van der Stappen, Bruxelles; Louis Mast, Gand; Julien Dillens, Bruxelles.

Architecture: MM. De Waele, Gand, et Licot, Bruxelles.

Objets d'art: MM. Octave Maus et Paul Du Bois, Bruxelles.

Quelques amateurs de musique, désireux de faire connaître à l'étranger l'œuvre de M. Paul Gilson, *Francesca da Rimini*, exécutée cet hiver aux Concerts populaires, ont résolu de la publier par souscription.

Celle-ci, fixée à 25 francs, donne droit à un exemplaire de la partition d'orchestre de *Francesca* et à la réduction pour piano. Cette somme représente le prix coûtant de chaque exemplaire.

L'Art moderne transmettra au Comité les demandes qu'on voudra bien lui adresser.

C'est demain, lundi, à 10 heures du matin, qu'aura lieu à Bruxelles le concours de carillon qui préoccupe vivement l'opinion. Les candidats sont: MM. Joseph Bernard, d'Anvers; Auguste Bernard, de Liège; Van Boeckxsel et Poulet, tous deux de Gand; Blondeel et Dupan, de Bruges; Vandeplass, de Louvain; Loret, de Termonde; De Keyser, de Dixmude; Deschietere, de Nieupoort; Denyn, de Malines; Michla, de Pont-Fabrique par Stavelot; Bassette, de Cottignies, canton de Rœulx; Tonglet, de Schaerbeek; Donnay, de Waterloo; Piérart, de Couillet; Coutelier et Vanderloo, de Molenbeek-Saint-Jean.

Le jury sera composé de MM. Geyaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, Joseph Dupont et Léon Joret, professeurs au même Conservatoire, Van Duyse, auditeur militaire à Gand, et Mahillon, fabricant d'instruments de musique, à Bruxelles. Les concurrents devront exécuter un prélude et un morceau rythmé d'un caractère populaire, le tout au choix. Il n'y a pas de morceau imposé. On tirera au sort l'ordre dans lequel les carillonneurs se feront entendre. Chacun d'eux pourra jouer pendant un quart d'heure au plus.

L'emploi de carillonneur qu'il s'agit de conférer au plus méritant comporte les obligations suivantes: jouer tous les jours de midi à une heure de relevée ainsi que les jeudis, samedis et dimanches soir, les veilles au soir et jours de fêtes communales et nationales. Le collège aura de plus le droit de réquisitionner le concours du carillonneur pour toutes les circonstances extraordinaires où il le jugera convenable. Le carillonneur sera obligé de remplir son office en personne: il ne pourra se faire remplacer qu'avec l'assentiment du collège échevinal.

M. Ed. Vanden Busche vient de terminer le dernier des quatre panneaux qui lui ont été commandés en 1892 pour décorer le vestibule du nouvel Hôtel des Postes de Bruxelles.

Cette décoration se composera de deux grands panneaux, de deux panneaux plus petits et d'une grande toile pour le plafond.

Les deux grands panneaux représentent: *Les moyens de transport postaux chez les différents peuples de l'univers* et la *Décharge des colis postaux par la maille-poste*.

Le sujet des deux autres sont: *Charlemagne instituant les postes de son Empire* et *Charles-Quint recevant le serment de J.-B. Tour et Taxis en qualité de grand maître des postes de l'Empire*.

Le plafond représentera *Pégase* ainsi que le *Commerce* et l'*Industrie*.

Les deux grands panneaux ont environ 4^m,50 sur 4 mètres; les autres 4 mètres sur 3 mètres.

L'humour liégeois ne perd jamais ses droits, dit l'*Express*:

Eugène Ysaye, qui vient de rentrer à Bruxelles, après une

tournée à travers le Nouveau Monde, y a été, naturellement, la proie des intervieweurs.

— Que pensez-vous de César Thomson, qui vient d'avoir tant de succès ici, lui demanda l'un de ces derniers.

— Thomson est un ami d'enfance et un grand artiste, son mécanisme est merveilleux.

— Et vous, avez-vous aussi un beau mécanisme?

— Moi, fit Ysaye, d'abord un peu interloqué... non pas! C'est même ce qui me distingue de mes confrères: je n'ai absolument pas de mécanisme.

Et le lendemain, l'un des principaux organes de la presse américaine relatait le grand succès d'Eugène Ysaye, le seul et unique parmi les grands violonistes qui sache se jouer des plus grandes difficultés techniques « sans avoir de mécanisme!!! »

Le ministre des postes et télégraphes de France vient de confier à M. Eugène Grasset la commande de la nouvelle vignette du timbre-poste. On se souvient que le concours ouvert en 1894 pour la création d'un type nouveau avait donné un résultat négatif.

Le tableau d'Eugène Carrière, *Théâtre populaire*, qui vient d'obtenir un si grand succès au Champ-de-Mars, va prendre place dans la galerie de M. Paul Galimard.

Un comité d'initiative s'est formé dans le but de faire élever à Paris, au parc Monceau, un monument à la mémoire de Frédéric Chopin. Le siège du comité est au Grand-Hôtel.

Prochainement sera ouverte au Crédit Lyonnais et dans toutes ses succursales la souscription qui permettra à chacun d'adresser son offrande.

L'idée de faire du théâtre antique d'Orange ce que la scène de Bayreuth est à l'Allemagne, c'est-à-dire un théâtre national où l'on représenterait chaque année plusieurs chefs-d'œuvre dramatiques de l'antiquité, est en voie de réalisation. Un groupe de députés à la tête duquel était M. Maurice Faure avait demandé un crédit de soixante-dix mille francs pour la restauration partielle de la scène, conservée en son état actuel, avec ses ruines et ses décors de plantes et d'arbres sauvages.

C'est actuellement chose faite, et le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts vient, par arrêté, de constituer la commission chargée d'organiser ces représentations qui, de tous les points du Midi, attireront un énorme concours de population.

On s'occupe déjà de la composition des spectacles. Chaque année, il serait donné dix spectacles par l'Opéra, la Comédie française, l'Odéon, l'Opéra-Comique. On pense donner en 1896: *Herculanum*, de Félicien David; les *Troyens*, de Berlioz; *Œdipe-Roi* et *Antigone*, de Sophocle; *Andromaque*, de Racine. On parle aussi des *Burgraves*, de Cromwell d'Hugo et, naturellement, de la *Reine Jeanne* de Frédéric Mistral.

A l'Opéra de Paris, on a définitivement renoncé à mettre à la scène la *Damnation de Faust* de Berlioz que M. Gunsbourg avait fait représenter à Monte-Carlo. La *Damnation de Faust* restera donc une œuvre de concert. En revanche, les directeurs monteront *Orphée*, avec M^{me} Héglon dans le rôle principal. La *Prise de Troie* sera représentée ensuite.

La direction du Musée des Offices, à Florence, vient de commander à M. Eugène Carrière son portrait pour la célèbre Galerie des Peintres.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée: 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts: de 4 à 14 h. 1/2, mandolinistes; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan; entre les deux parties de ce concert, chœurs; de 10 à 14 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres: à partir de 4 heures, les Marionnettes; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE

RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE

de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LITTÉRATURE BELGE A LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS. — LA VIE ARTISTIQUE, par Gustave Geffroy. — DANS LA RUE. — LE SALON DE CHARLEROI. — LA STATUE DE GODEFROID DE BOUILLON. — L'EXPOSITION DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS, A LIÈGE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PAPIER MURAL. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LA LITTÉRATURE BELGE

à la Chambre des Représentants.

Jules Destrée, le jeune député de Charleroi et l'écrivain délicat qu'on sait, vient de signaler à l'attention de la Chambre belge le mouvement littéraire qui, depuis quelques années, vaut tant de gloire à notre pays.

Il a dit, entre autres considérations intéressantes :

Il est utile d'indiquer les deux raisons spéciales pour lesquelles l'Etat doit aux artistes une protection qu'il ne doit, par exemple, ni aux cordonniers ni aux pharmaciens. La valeur des produits artistiques est autrement considérable que celle des produits des autres professions.

Les souliers s'usent à l'usage et les pilules passent, mais les produits artistiques perdurent à travers les âges et continuent à procurer à tous les jouissances et les consolations les plus nobles. Qui dira tout ce qu'ont

produit les cathédrales gothiques et les œuvres artistiques innombrables enfantées par le génie? C'est une source toujours fraîche à laquelle peuvent boire successivement les générations assoiffées. Ne confondez donc pas l'agriculture et la voirie vicinale avec les beaux-arts et les belles-lettres.

D'autre part, l'œuvre de l'artiste, surtout quand c'est un chef-d'œuvre, n'est pas immédiatement productive comme celle du cordonnier et du pharmacien : on ne peut sur-le-champ la négocier en espèces. C'est pourquoi l'Etat doit intervenir.

Qui ne connaît la valeur considérable des tableaux de Millet, dont *l'Angelus* s'est vendu naguère un million? Cependant, toute la vie de l'artiste fut misérable. Il écrivait un jour à un ami qu'il n'avait pas quarante sous chez lui, et voilà vingt ans, ajoutait-il, que je mène cette misérable existence! Aussi, des idées de suicide le hantaient. Ses besoins étaient si urgents qu'il échangea un jour six de ses principaux dessins contre une paire de souliers!

On peut donc dire que, quelque travailleur qu'il soit, l'artiste ne retire pas de son travail la rémunération immédiate à laquelle il aurait droit : d'où la nécessité pour l'Etat de protéger les artistes en leur permettant tout d'abord de vivre.

Mais faut-il qu'il aille plus loin, en décernant des couronnes à ceux qui ont ses préférences? Je crois que

non : l'Etat doit protéger, il n'a pas à juger et à récompenser. C'est là de l'art officiel, de celui dont on a pu dire que ce n'était plus de l'art, mais un bon métier. »

Parmi les moyens que M. Destrée a prônés pour l'encouragement des lettres belges, il a notamment réclamé la création d'une librairie belge à Paris :

« M. Slingeneyer, a-t-il dit, un des rares députés qui aient su rendre un juste tribut d'hommages à nos jeunes littérateurs, proposa au gouvernement, il y a quelques années, de rédiger un catalogue général des productions belges et d'y puiser les livres destinés aux distributions des prix et aux bibliothèques populaires. Je signale cette idée généreuse à M. le ministre de l'intérieur.

Je le prie d'examiner aussi si l'on ne pourrait créer une librairie belge à Paris : nos auteurs se plaignent surtout de ne pas avoir de débouchés. On lit beaucoup en Belgique, mais on n'achète guère de livres : on les loue au cabinet de lecture... quand on ne les demande pas à l'auteur ! Il est impossible à un auteur en Belgique de vivre de son art.

Si nos livres étaient mieux connus en France, dans ce grand pays de langue française, avec une librairie et des réclames soutenues, peut-être la situation changerait-elle. Je ne sais si cet essai réussirait, étant donnée la forte solidarité des libraires parisiens ; cependant, la mesure me sourit, car ce serait une protection accordée non à tel ou tel artiste, mais à l'art lui-même. Cette librairie belge recevrait indistinctement les œuvres de tous nos littérateurs. »

Le discours de Jules Destrée a fait coasser tous les grenouillards de la doctrine. La vieille ganacherie parlementaire a sué de la bêtise et du fiel. Des énormités ont été débitées. M. Woeste a, entre autres, proféré que « Wagner était un jouisseur ». Il a ajouté que l'auteur de *Parçifal* avait « passé sa vie dans des palais dorés ! » Dès lors, d'après lui, on a tort de jouer ses œuvres à la Maison du Peuple ! Wagner y doit être odieux. Mais M. Woeste s'annexe le maître de Bayreuth. Celui-ci doit faire partie de la bourgeoisie à laquelle on doit M. Malander et M. Helleputte. Wagner est un bourgeois ! Et le député d'Alost apporte ainsi aux discussions des Chambres des longueurs de vue et d'amples aperçus qui feraient rougir un écolier. Un artiste, M. Woeste, n'est pas plus un bourgeois qu'un socialiste. On n'enrégimente pas les artistes comme on classe des électeurs. Il est, au-dessus des partis, un domaine de l'intellectualité qui vous reste étranger, et d'où l'on vous renverrait, si vous tentiez d'y pénétrer, aux légitimes tripotées que les rustauds d'Alost vous ont naguère infligées, inconscients vengeurs de l'Art qu'outrage si souvent votre esprit mesquin.

M. Woeste n'a pas été le seul à débiter de sereines sottises. Célestin Demblon ayant lu un sonnet d'un de nos poètes — un sonnet sonore à la Heredia — tous les

droitiers ont ri, déclarant qu'ils ne comprenaient pas ! M. Coremans a essayé quelques plaisanteries provinciales, a tenté de se moquer de Maeterlinck, — mon Dieu ! ce que Maeterlinck les gêne, ces tristes sires, par sa gloire légitime ! — et puis, cela a été fini. Un nouveau ministre des beaux-arts s'est déclaré l'ami des lettres et, après cette eau bénite ministérielle négligemment lancée, la Chambre a passé à d'autres exercices.

La Belgique est, pensons-nous, le seul pays d'Europe où le mépris des lettres soit aussi profond. En fait d'art, on ne protège ici que quelques peintres, visiteurs assis des antichambres ministérielles, et quelques cancre d'académies. Les lettres ? Ah ? bien oui ! Elles sont accueillies aux Chambres par des éclats de rire ! M. Woeste déclare qu'il n'y comprend rien, M. Coremans les piétine lourdement et un sieur Hoyois brandit par-dessus elles l'éteignoir de sa vulgaire éloquence.

Et alors, Emile Verhaeren, faites donc surgir dans vos vers panthéistes, en flambantes rusticités, les plaines désolées, les marais noirs, les ciels et les horizons inquiets de votre terre ! Et vous, Georges Eekhoud, faites-vous le chantre superbe et enfiévré de nos plèbes et confiez à vos livres les secrets cuisants de votre large cœur, fait d'or et de tendresse. Et vous, Maurice Maeterlinck, créez des drames qui sortent de la vieille âme dolente et mourante des Flandres et qui sont comme cueillis dans les rêves lointains de nos pays. Que Louis Delattre conte, avec des accents frais comme la rosée et pétillants comme la mousse d'un vin joyeux, toutes les idylles de l'Entre-Sambre-et-Meuse et qu'Eugène Demolder ressuscite dans l'or de ses proses les vieilles légendes de nos contrées opulentes et pieuses ! Tout ce gigantesque effort passe inaperçu du monde officiel et les législateurs se détournent avec mépris pour ne considérer que les intérêts des boursiers et pour ne s'inquiéter que des prochaines campagnes électorales, singulièrement modifiées depuis qu'un ennemi nouveau a brandi dans les mêlées politiques un glaive de justice qui fait des blessures vengeresses.

Oui ! Toute cette levée généreuse du génie de notre race, toute cette poussée de la poésie de notre patrie laisse inattentifs ces marchands de discours électoraux et toutes ces gloires d'associations politiques ! Allez ! Fernand Séverin, faites des vers qui chantent comme des plaintes de violoncelles ! Et vous, doux chantre de lieds, Max Elskamp, ouvrez les cassolettes du passé de nos petites villes pour en laisser échapper les parfums fanés de leurs souvenirs et les plaintes sentimentales de leurs carillons morts ! Et vous, Hubert Krains, écrivez-nous les histoires âpres et mélancoliques de cette Wallonie que nous révèlent aussi Hubert Stiernet, Georges Garnir et Maurice des Ombiaux ! Forgez-nous de beaux vers, Grégoire Le Roy et Charles Van

Lerberghe! Écrivez de belles pages de critique, Francis Nautet et Ernest Verlant! Démontrez-nous de subtiles psychologies, exquis prosateur Henry Maubel! Tous, tous originaux et forts, affirmez, comme le proclamait cette nouvelle revue, *Le Coq Rouge*, « un art vraiment patrial et antipatriotard! » Lutte contre toutes les basses jalousies! Méprisez les propos rancuniers! Secouez les dénigrements et les moqueries des politiciens et des ratés! C'est vous qui êtes le cœur de la patrie! Et les rires de la Chambre, et les moqueries des plaisantins qui y règnent — pour quelques ans encore — passent sur vous comme un vent malsain qui glisserait sur des fleurs sans leur ôter leur parfum. Que ces manifestations des grotesques de notre Parlement augmentent encore votre mépris pour eux. La gloire est lente à venir. Le chemin par vous suivi est un calvaire, dans ce fangeux royaume. Mais elle viendra pour vous, la gloire, quand les Coremans et les Woeste auront fait dans l'ombre de l'oubli leur dernière pirouette électorale et que toutes les grenouilles parlementaires auront replongé dans le marais d'où elles n'eussent dû jamais sortir!

LA VIE ARTISTIQUE

PAR GUSTAVE GEFFROY. Quatrième série. Dédicace à Michelet.
Pointe-sèche de J.-F. Raffaëlli. Paris, E. Dentu.

Nous avons signalé les premiers volumes de cette attachante *Vie artistique* dans laquelle M. Gustave Geffroy, qui a pris une si grande place dans la critique parisienne, passe en revue les artistes et leurs œuvres. La quatrième série qu'il vient de publier résume la courageuse et fructueuse campagne menée par l'écrivain en faveur du Musée du soir. Elle réunit en outre les études critiques suggérées à M. Gustave Geffroy par les Salons de 1894 et 1895. On retrouve dans ces pages, que fleuronne une pointe-sèche de Raffaëlli, la compréhension artistique, l'impartialité, le bon sens et l'écriture élégante qui ont valu aux précédents recueils un succès de bon aloi. Epris de beauté et d'harmonie sans parti pris d'école, ouvert à toutes les manifestations d'art sincère, agrandissant sans cesse son champ d'observations, M. Geffroy a le don de faire vivre les œuvres dans la description qu'il en fait. Il les explique, il les commente, il expose les raisons de l'ascendant qu'elles exercent, et, de plus en plus, sa critique se hausse à une philosophie de l'art, à une esthétique supérieure développée en judicieux aperçus. A titre d'exemple, ce fragment emprunté à la belle dédicace du livre à Michelet :

« Je crois que l'art est destiné de plus en plus à jouer dans l'avenir un grand rôle, que c'est la force que nous avons à notre disposition pour créer une harmonie sociale, une entente humaine, qui n'ont jamais existé. Il y a des exemples de sociétés hiérarchisées, maintenues en factice équilibre, mais au prix de quel silence, de quelle mort des foules. Aujourd'hui la masse humaine peut vivre d'une vie personnelle et non représentative, elle sort déjà de l'ombre, elle s'avance, vient occuper la scène de l'histoire. Il lui faut se reconnaître, parler un même langage, achever de créer la conscience universelle, la vie harmonieuse de l'esprit.

L'art est le signe visible de cette vie de l'esprit. C'est la représentation du monde par des images réfléchies en nous, c'est la rencontre de l'homme avec tout ce qui existe, la preuve de l'éveil de l'inconscient. Tout ce qui a mené les troupes humaines, régi les sociétés, a été l'affirmation plus ou moins sensible de cette éternelle évolution. Les religions et les politiques sont les pressentiments et les bégaiements de l'humanité à la recherche d'elle-même. Nous avons à continuer l'œuvre de compréhension, à nous hâter toujours vers la prise de possession plus complète.

Cette assimilation nécessaire des masses à la vie de l'idée fut commencée, sera achevée par l'art. Les destructions forcées, assainissantes, qui ont été une des besognes d'hier, et qui seront aussi une des besognes de demain, ouvrent l'espace, marquent le départ d'étapes nouvelles. Ce qui doit être aperçu nettement, c'est qu'il faut enseigner à l'humanité qu'elle est maîtresse de son bonheur, qu'elle doit trouver sa joie, sa fin, en elle-même, sur place. Cette philosophie qui n'a été que le lot de quelques esprits, qui est maintenant en partage à un plus grand nombre, doit devenir créatrice de la beauté, du sort de tous.

Or, une préparation aura été faite, lorsqu'il aura été démontré au plus humble, au plus obscur, au plus ignoré, qu'il est maître de créer de la vie, que le moindre objet façonné par ses mains est aussi animé par la faculté individuelle qui est en lui, qu'il est à la marque particulière de sa sensation et de son esprit. C'est ici que le travail confine à l'art, que dis-je? C'est ici qu'ils se confondent, et que tout labeur s'éclaire. Donnez cet étonnement et ce bonheur à tout homme de lui révéler qu'il possède une parcelle du pouvoir créateur et vous aurez provoqué en lui le sursaut qui le sauvera de tout ennui et de tout désespoir.

Appeler à la vie des forces qui s'ignorent, affirmer l'art d'aujourd'hui, c'est annoncer la vie de demain, c'est rêver la réalité de l'avenir. »

DANS LA RUE

On sait que le triomphateur du concours de carillonneurs qui passionna Bruxelles la semaine dernière est un jeune artiste d'Alost, M. Demette, arrivé par hasard dans la capitale, inscrit à la dernière minute, et que la clameur populaire proclama vainqueur, unanimement, avant même que le jury eût délibéré. Ce nouveau Walter de Stolzing battit avec une aisance rare les Beckmesser qui l'avaient précédé dans le campanile. Et vraiment, dans ce décor du xv^e siècle, l'enthousiasme de la foule qui porta en triomphe son carillonneur élu, évoqua un instant les joutes musicales de jadis. Il y avait, dans l'air, une joie débordante. Des balcons de l'Hôtel de Ville, des fenêtres des antiques maisons de corporations, de la place encombrée d'auditeurs partaient, à la volée, les applaudissements, les bravos, les *bans* répétés. Le spectacle était superbe et contrastait avec l'allure guindée de nos concerts où l'esprit critique tue l'émotion, où le « bon ton » et le « decorum » commandent l'impassibilité.

Le succès du concours de carillonneurs, qui a tenu debout, sous la pluie, deux heures durant, une foule innombrable, a démontré le vif intérêt que porte le peuple aux manifestations artistiques. Ceux qui ont assisté aux concerts et aux séances littéraires de la Maison du Peuple savent depuis longtemps combien le peuple est attentif aux beautés de la musique et de la poésie; ils savent aussi qu'il n'est point de public plus compréhensif ni plus respectueux des œuvres qu'on lui fait connaître.

Alors que de toutes parts on associe le peuple aux expressions de l'art, que l'enseigne et l'affiche se font artistiques, que des artistes en renom chantent dans les carrefours, qu'on s'efforce de rendre esthétiques les rues et les places publiques, que les peintres ne dédaignent pas de dessiner les costumes et les chars des cortèges, que les sculpteurs autorisent l'exposition en plein vent de leurs œuvres, ne pourrait-on pas restituer les joutes lyriques et poétiques d'autrefois? Un concours de chant, dans un parc ou sur une place publique, serait-il difficile à organiser? Moins compliqué, assurément, qu'un festival de fanfares, d'harmonies ou de chœurs. Un cours de poésie, ouvert à tous, ne stimulerait-il pas la verve populaire, source d'inspirations prime-sautières, pittoresques et charmantes? Qu'est-ce qui empêcherait, si ce n'est un puéril respect humain dont l'usage aura vite raison, les poètes de réciter publiquement leurs vers, les prosateurs de lire des contes, les chansonniers de chanter leurs chansons? Pourquoi ne pas faire fleurir « dans la rue » l'art poétique et l'art lyrique au même titre que les arts du décor et du modelage? D'universelles sympathies accueillerait cette innovation, ou plutôt ce retour aux traditions.

Le Salon de Charleroi.

Grâce à l'initiative de M. Valère Mabille, président de la Société française de bienfaisance de Charleroi, cette cité industrielle qui semblait jusqu'ici assez rétive aux entreprises artistiques possède son Salon triennal des Beaux-Arts. On se souvient du succès inattendu qu'eut, il y a trois ans, la première exposition; celle-ci n'est pas moins réussie et ne reçoit point du public une faveur moindre. On peut donc considérer l'institution comme définitivement établie; l'habile et disert maître de forges qui en fut le promoteur a du reste eu soin, lors de l'ouverture, de faire prendre aux personnalités officielles qui assistaient au raout d'usage des engagements précis. D'une part, le bourgmestre de Charleroi a déclaré adopter l'œuvre et d'autre part le Ministre des Beaux-arts a promis l'aide financière de l'Etat. Il paraît donc assuré que Charleroi aura désormais son salonnet triennal.

C'est une excellente et louable décision.

On peut certes trouver fades et sans intérêt les exhibitions d'œuvres connues et secondaires que sont généralement ces réunions de province; on peut, au point de vue artiste, en déplorer le goût attardé, la banalité fréquente, la médiocre saveur, un certain côté commercial trop marqué, l'absence de tout imprévu. Mais il serait injuste de méconnaître l'utilité très grande qui en résulte, quand même, pour l'éducation du public. Bien des gens à qui toute notion esthétique resterait étrangère viennent, en ces salonnets, éveiller leur sensibilité, apprendre le respect du tableau ou de la sculpture, et souvent, après avoir été séduits d'abord par des nullités mercantiles, finissent par apprécier des œuvres d'art véritable.

L'exposition de Charleroi remplira cette mission et à ce titre elle mérite l'encouragement et la sympathie. Elle ne nous apporte aucune révélation de talent nouveau, mais offre des aspects assez nombreux et assez variés du talent de la plupart de nos artistes.

Nous y trouvons des œuvres de CONSTANTIN MEUNIER et de X. MELLERY; du premier, des pastels et un beau bas-relief; du second, l'aquarelle: *La Sagesse glane*; des paysages de COURTEUX et de GILSOUL, de VAN RYSSSELBERGHE et d'HEYMANS, de MARCETTE et

de M. et M^{me} WYTSMAN; et encore, parmi ceux-ci, des œuvres des dames qui prirent le salon sous leur patronage: MM^{mes} BEERNAERT, BOCH, COLLART, HÉGER et ROSSER; des fleurs de M^{lles} ART et G^{de} MEUNIER; une *Symphonie en vert* de M^{me} MOMMEN; un *Intérieur* de VANSAISE; quelques portraits de MOTTE, RICHIR, LABOULAYE, HERRO; une *Étable* de STOBBAERTS; l'habituel cortège des talentueux aquarellistes: CASSIERS, STACQUET, UYTERSCHAÛT, BINJÉ, DE BURLET, THÉMON; des dessins notables de F. KINOPEF et STEVENS; des gravures de DANSE, *Kermesse flamande* d'après Rubens et les portraits de ses deux filles qui exposent aussi: M^{lle} L. DANSE, des paysages, M^{me} DESTREE, une épreuve d'état de son eau-forte d'après De Braeckeleer. Des sculpteurs enfin, et non des moindres: JEF LAMBEAUX, avec sa *Folle chanson*, VINÇOTTE avec une *Tête de Méduse* en ivoire, LAGAE, DU BOIS, SAMEEL.

D'autres encore, beaucoup d'autres, trop même, car cette exposition compte près de trois cent cinquante œuvres et eût gagné à être un peu moins nombreuse et un peu plus choisie. On y a trop facilement admis maintes platitudes déconcertantes qui encombrèrent inutilement les locaux disponibles. Si l'on veut que l'institution vive, c'est un point auquel il faudra veiller.

La Statue de Godefroid de Bouillon.

C'est un véritable événement bruxellois, dit *l'Indépendance*, que l'érection de l'échafaudage annonçant le prochain placement des bas-reliefs qui complètent le monument élevé par Simonis au héros de la première croisade.

Songez donc qu'on les attend depuis quarante-sept ans! Le 9 août 1848, le ministre de l'intérieur faisait connaître à la classe des lettres de l'Académie qu'il avait ménagé sur le piédestal de la statue quatre emplacements destinés à recevoir des tables de bronze, dont deux représenteraient en bas-reliefs des faits de la vie de Godefroid, tandis que les deux autres porteraient des inscriptions. Et le ministre invitait la classe à lui proposer le sujet des bas-reliefs, le texte des inscriptions.

Cette dépêche ministérielle ouvrit, entre érudits, une des discussions les plus longues, les plus passionnées... et les plus confuses dont on ait gardé le souvenir. Elle durait encore, à l'Académie même, entre le chanoine de Rans, le baron de Reiffenberg et Louis Gachard, en l'année 1852!

Les seuls triomphateurs, au reste, dans cette discussion, furent les flamingants — les premiers flamingants. — L'inscription principale proposée par l'Académie fut tripatouillée, mais le vœu qu'avaient émis quelques-uns de ses membres de la voir traduite en flamand sur l'autre face du piédestal fut exaucé. Comme s'il n'avait pas mieux valu reproduire, du côté de l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, les premiers vers de *Il Giosfredò, ovvero Gerusalemme liberata* (restituons donc au poème de Torquato Tasso son titre exact, où figure le nom du grand croisé belge):

Canto l'armi pictose e 'l capitane
Che 'l gran Sepolcro libero di Cristo,
Molto egli opro col senno e con la mano,
Molto soffri nel glorioso acquisto.

Quant aux bas-reliefs, la classe proposa au ministre d'y célébrer Godefroid guerrier et Godefroid législateur, en représentant, d'un côté, la prise de Jérusalem, de l'autre, la promulgation des Assises de Jérusalem. Ces sujets sont-ils définitivement main-

tenus? A la vérité, on sait aujourd'hui que Godefroid ne monta point le premier à l'assaut de la Ville Sainte et qu'il ne donna point à ses sujets un Code créé de toutes pièces. Mais cette statue de Godefroid de Bouillon présente de tels anachronismes archéologiques, consacre de telles erreurs historiques, que ces sujets ne la dépareraient pas — au contraire!

Exposition de l'Académie des Beaux-Arts à Liège.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE).

L'ouverture officielle des nouveaux locaux de notre Académie, faite avec quelque pompe, est l'occasion d'une exposition. Dans des salles claires aux murs blancs s'étalent, assez nombreuses, des œuvres d'artistes liégeois. Il en est qui datent de cinquante ans et plus, il en est d'actuelles, toutes dues à des professeurs ou élèves de notre Académie.

L'école de peinture de Liège n'est point de celles qui marquent dans l'histoire de l'art; ni la richesse de la couleur, ni la beauté de la ligne, ni la vigueur du dessin ou l'intensité de l'expression ne la caractérisent. Elle n'a produit jusqu'en ces temps derniers que d'assez froides médiocrités.

Dans le nombre des toiles appendues en ces halls neufs je ne vois dignes d'arrêter un peu l'attention parmi les anciens que quelques portraits de Vieilvoie et un portrait bien vivant du musicien feu Toussaint Radoux, signé par Visen; parmi les contemporains nos seules sympathies vont aux efforts d'Emile Berchmans et de Marnette.

La place que prend Emile Berchmans en cette exposition est considérable. Il n'est point de genre dans lequel il ne se soit essayé et le plus souvent avec succès.

Ses pastels — et l'un particulièrement : le portrait de M^{me} Berchmans — ont d'harmonieuses délicatesses de couleur et de dessin. Ses imitations d'anciennes tapisseries, ses projets de peintures décoratives sont d'élégantes compositions allégoriques qui révèlent une vision personnelle.

Auguste Donnay expose des panneaux décoratifs déjà vus à « l'Œuvre artistique ». La pureté de la ligne, un sens pénétrant d'intimité, la finesse de couleurs assourdies sont de maîtresses qualités d'Auguste Donnay; elles le classent au premier rang de nos artistes.

Ses illustrations pour les *Poésies et Chansons* de V. Defrecheux édités chez Bénard sont particulièrement précieuses par l'élégance du dessin, la justesse du sentiment, la discrétion de l'expression; pures synthèses de l'âme wallonne un peu grêle, un peu triste, elles chantent une poésie de douce originalité.

Les eaux-fortes de de Witte, d'une belle sûreté, celles de Marnette, bien observées et très variées d'impression, retiennent.

Ainsi les jeunes encore, ceux qui écartent les formules toutes préparées, triomphent; on peut affirmer qu'eux seuls marquent en cette exposition.

A la sculpture: très remarqué un projet de rampe de Mignon, très beau de mouvement; à mentionner au passage *Cain* d'Alphonse Bouhon, une œuvre de Leroy bien venue, des scènes comiques de Léopold Harzé, de gaieté communicative bien qu'un peu banale.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La traduction des œuvres de Richard Wagner.

MM. les fils de B. Schott, éditeurs de musique à Mayence, sont propriétaires du droit d'édition des œuvres de Wagner. En 1885, un traité est intervenu entre eux et M. Victor Wilder. Aux termes de ce traité, M. Wilder traduisit en français, moyennant des conditions pécuniaires fixées par acte sous seing-privé, les *Maîtres Chanteurs*, *l'Or du Rhin*, la *Walkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des dieux* et *Parsifal*.

MM. Schott s'étaient-ils interdit le droit de faire faire par d'autres que par M. Victor Wilder de nouvelles traductions de ses œuvres?

Les héritiers de M. Wilder l'affirment. MM. Schott le contestent.

D'où procès à la suite de la traduction par M. Alfred Ernst des *Maîtres Chanteurs*, traduction que la maison de Mayence a imposée à M. Eugène d'Harcourt lorsque celui-ci a fait exécuter dans ses concerts des fragments des *Maîtres Chanteurs*.

Les héritiers Wilder réclament à MM. Schott : 1° 10,000 francs pour le préjudice déjà causé; 2° 25,000 francs éventuellement pour toute publication d'une nouvelle traduction des *Maîtres Chanteurs*.

M. Raoul Roussel s'est présenté à l'audience du tribunal de la Seine pour les héritiers Wilder. M. Pouillet, le nouveau bâtonnier, a soutenu la thèse de MM. Schott.

A huitaine pour continuation des plaidoiries et conclusions de M. le substitut Tronard-Riolle.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Sous les brumes et les clartés des Flandres, par ÉMILE GREYSON. (Eefje; le Calvaire; Mélodie Idyllique). Bruxelles, A. Castaigne. — *Éphémères*, par le Vicomte DE COLLEVILLE. Préface de PAUL VERLAINE; avant-propos de LÉON DESCHAMPS. Paris, Bibliothèque de la Plume. — *Une Campagne électorale au Pays noir*, par JULES DESTREE. Bruxelles, P. Lacomblez.

Papier mural.

On a admiré au dernier Salon de la *Libre Esthétique* les très intéressants projets de papier peint exposés par M. Maurice Denis. Par une heureuse combinaison de tons clairs, de lignes flexibles disposées en judicieux décors, ils réalisaient une innovation importante et réellement artistique sans pasticher la manière des artistes anglais qui, en ces derniers temps, ont renoué l'industrie du papier de tenture: les Walter Crane, les Lewis Day, les Voysey, les Sumner, les Image.

M. André Marty, directeur de l'*Estampe originale*, a eu l'idée de faire imprimer l'un des projets de M. Denis, *Les Bateaux*, par le procédé lithographique. Il a obtenu ainsi une reproduction absolument fidèle de l'original, chaque feuille se repérant parfaitement avec la suivante. C'est le premier essai de ce genre qui ait été tenté en France. A ce titre, nous croyons intéressant de le signaler à nos lecteurs, inquiets de nouveauté et de tentatives originales.

Le papier mural édité par M. Marty est tiré en deux tons sur papier blanc. Chaque feuille a une dimension de 90 centimètres sur 50 et est mise en vente à 2 francs. Nous en publions ci-contre une exacte reproduction.

Signalons, en outre, dans le même esprit de vulgarisation, les objets d'utilité : classe-musique, porte-aiguilles, etc. pour lesquels M. Marty se sert de nouveaux gaufrages d'Alexandre Charpentier en papier complètement durci. C'est, dans la meilleure acception du terme, de l'art appliqué aux usages de la vie.



PAPIER MURAL LITHOGRAPHIÉ

Composition de M MAURICE DENIS.

PETITE CHRONIQUE

Les membres de la Société des Aquarellistes se sont réunis jeudi soir au ministère des affaires étrangères, pour offrir à M. Jules de Burlet, ancien ministre des Beaux-Arts, un album en témoignage de reconnaissance et de sympathie.

M. A. de Vriendt, président de la Société, a remercié le ministre de la bienveillance qu'il a témoignée aux artistes, et spécialement aux aquarellistes, auxquels il a ouvert au Musée une section spéciale. L'album qui consacre le souvenir de cette manifestation contient, sous une élégante reliure à fermoir d'argent, une quarantaine d'aquarelles signées de Beeckman, Cluysemaer, Emile Claus, Binjé, H. Cassiers, Léon Abry, Becker, De Mol, Dell'Acqua, W. Roelofs, Emile Delpérée, M. Hagemans, A. et J. De Vriendt, Den Duyts, major Hubert, Emile Hoeterickx, A. Hennebicq, Théo Hannon, David Oyens, Alex. Marquette, Constantin Memier, Lanneau, Paul Thénon, Fernand Knapff, Stroobants, Smits, Henriette Romer, W. Roelofs fils, G. Puttaert, Jan Verhas, Van Seben, V. Cytterschaut, Van Severdonek, Franz Van Leemputten, Staquet, Louis Titz, Isidore Verheyden.

M. de Burlet a chaleureusement remercié les Aquarellistes de leur délicate attention.

« Ma maison reste la vôtre, a-t-il dit. Vous y trouverez toujours le même accueil affectueux et cordial.

J'accepte de grand cœur l'album que vous venez de me remettre. Il sera conservé dans ma famille au même titre qu'un précieux souvenir, comme témoignage de l'affection qui m'unit aux artistes. Quoique éloigné des Beaux-arts, j'y reste attaché d'âme. Dans ma nouvelle situation, je suivrai avec la plus grande sollicitude tout ce qui touche au domaine des arts et des aquarellistes. »

M. et M^{me} de Burlet ont fait ensuite à leurs hôtes avec leur bonne grâce et leur affabilité habituelles les honneurs du ministère.

L'ouverture de l'Exposition de l'enseignement artistique dans les galeries du Musée est remise à mardi prochain, à trois heures.

La merveilleuse reconstitution de la Maison du Roi sera complétée, sous peu, par les portes en chêne sculpté que la ville de Bruxelles a commandées à MM. Goyers et C^{ie}.

L'entreprise comprend une porte principale à deux vantaux et quatre portes latérales au rez-de-chaussée; une double porte au premier étage, une autre au second et quatre portes de cave, soit au total quatorze panneaux, d'un prix global de seize mille francs.

Les portes du rez-de-chaussée sont entièrement terminées. Elles ont été exécutées en trois mois par une équipe de huit menuisiers et de douze sculpteurs. Par la finesse du travail, exempt de pièces rapportées, de surcharges et de frottés au papier de verre, cet important ouvrage d'art décoratif rivalise avec les belles menuiseries du moyen-âge. Le style en est, naturellement, conforme à celui du monument, qui date du XVI^e siècle. L'ornementation est d'un goût sobre et harmonieux. La porte principale, surtout, présente, avec ses entrelacs variés, ses pinacles fleuronés, sa frise ajourée, un ensemble vraiment séducteur. Les nervures, les arêtes, les saillies sont taillées d'un ciseau précis dans un bois aux colorations blondes, et par une disposition ingénieuse toutes les parties sont ajustées l'une dans l'autre sans être collées ou clouées.

Exposées dans l'atelier de MM. Goyers et C^{ie}, les

portes de la Maison du Roi ont reçu l'approbation de M. le bourgmestre Buls et des artistes invités à les apprécier.

L'ensemble du travail sera achevé dans un mois et le placement pourra être fait aussitôt après.

Rodolphe Salis, directeur du *Chat noir*, viendra donner, avec sa troupe, à partir de mardi prochain, quatre représentations à Bruxelles, au théâtre des Galeries.

Le spectacle comprendra : *Pierrot peintre*, de L. Morin; *l'Épopée*, de Caran d'Ache; *l'Enfant prodigue* et la *Marche à l'Étoile*, de G. Fragerolle et Henri Rivière; *le Roi débarque*, de Rim-Onau.

Les poètes J. Gondezki, Montoya, Bonnaud, Brun et Portejoie se feront entendre dans leurs œuvres caractéristiques.

Nous nous joignons à la *Réforme* pour demander en faveur des artistes qui prennent part au concours organisé par la Commission des sites et monuments (décoration de la gare du Luxembourg), une prolongation de huit ou quinze jours pour le dépôt des esquisses.

La date actuellement fixée est le 10 août. Or, les artistes n'ont été avisés officiellement de l'ouverture du concours qu'il y a une douzaine de jours et il s'est fait que depuis ce moment jusqu'aujourd'hui les pluies et les orages n'ont pas cessé dans les Ardennes, où se trouvent les quatre sites dont la reproduction est imposée. Maintenir la date du 10 août malgré ce cas fortuit, serait une rigueur inutile et obliger les concurrents à exécuter leurs esquisses en chambre au lieu de pouvoir les brosser sur nature, condition essentielle d'un travail sérieux et d'un concours fructueux.

L'institut Dupuich va célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation. A cette occasion il organisera, dimanche prochain, à 3 heures, à l'hôtel Ravenstein, un concert et une fête d'escrime.

M. Théodore Verstraete, le peintre anversois, serait, nous dit-on, absolument perdu pour l'art. Le pauvre artiste souffre d'une maladie mentale qui ne laisse guère d'espoir de guérison.

L'École de musique d'Anvers, dirigée par M. Peter Benoit, vient de recevoir le titre de Conservatoire royal. Elle se trouve désormais sur le même rang que les établissements similaires de Bruxelles, de Gand, de Liège et de Mons.

Le théâtre des Galeries fera sa réouverture dans la seconde quinzaine d'août avec une brillante reprise de *P. Ali-Baba* de Ch. Lecocq, créé en 1887 à l'Alhambra, où il n'eut pas moins de 112 représentations consécutives.

En vue de cette reprise, dont les études sont commencées, les auteurs ont apporté au livret primitif d'importantes modifications et le maestro Lecocq a écrit de la musique nouvelle. Le directeur des Galeries, M. Mangé, a engagé pour chanter le rôle de Morgiane M^{me} Moreau-Armelin, qui s'est fait tout dernièrement remarquer au théâtre de la République dans les *Mousquetaires de la Reine*, et, pour celui de Zobéide, M^{me} Théry, applaudie aux Bouffes-Parisiens et aux Variétés.

M. Carvalho montera l'hiver prochain *Hansel et Gretel* de M. Humperdinck, traduction de M. Catulle Mendès.

M^{lle} Jeannie Douste, qui vient de le chanter plus de deux cents fois à Londres, au Drury-Lane, est engagée pour créer le principal rôle en français.

Nous avons, dans nos études sur les théâtres à Londres, dit avec quelle grâce et quelle intelligence M^{lle} Douste incarne la petite héroïne du compositeur allemand.

Le Théâtre royal de Munich prépare pour les mois d'août et de septembre, comme nous l'avons annoncé, un double cycle complet de représentations wagnériennes sous la direction de MM. H. Lévi, Fischer et R. Strauss. Rappelons, pour ceux de nos lecteurs que tenterait une excursion en Bavière au cours des vacances, les dates exactes.

Août et septembre : le 8, les *Fées* et *Rienzi*; le 11, le *Vaisseau-Fantôme*; le 13, *Tannhäuser*; le 15, *Lohengrin*; le 17, *l'Or du Rhin*; le 18, la *Valkyrie*; le 20, *Siegfried*; le 22, le *Crépuscule des Dieux*; le 25, *Tristan et Iseult*; le 27, les *Maîtres Chanteurs*.

Il y aura une représentation supplémentaire de *Tristan et Iseult* le 29 août et une des *Maîtres Chanteurs* le 1^{er} septembre.

On peut s'adresser pour les places à M. Jos. Seiling, éditeur de la Cour, Perusastrasse, Munich.

A l'occasion du 14 juillet, les promotions et nominations suivantes ont eu lieu dans la Légion d'honneur :

Commandeur : M. Victorien Sardou.

Officiers : MM. Paul Bourget, André Theuriot, Anatole France.

Chevaliers : MM. Fabrice Carré, René Doumic, Paul-Gustave Guiches, Catulle Mendès, Maurice Rollinat, Emile Desbeaux, directeur de l'Odéon; Eugène Gigout, compositeur de musique, organiste de Saint-Augustin; Georges Gauné, inspecteur des théâtres.

Wagner à la foire de Neuilly! Si invraisemblable que cela soit, Carle des Perrières nous affirme l'authenticité du fait : *Lohengrin* a été joué et chanté sur une scène foraine à Neuilly, alternant sur l'affiche avec les *Mousquetaires au couvent* et *l'Ami des femmes*!!!

Nul n'ignore que Guillaume II est l'auteur d'un *Hymne à Ægir* qui figure aujourd'hui au répertoire de tous les orchestres d'outre-Rhin. Ægir, le dieu scandinave qui excita la verve musicale de l'empereur d'Allemagne, en a acquis une popularité qu'il n'eut probablement jamais avant ce jour. Le dernier en date de ses adorateurs est un peintre de Dresde, M. Ehrenberg, qui vient d'achever un immense tableau dont Ægir est le personnage principal. Cette œuvre sera prochainement exposée à Berlin. M. Ehrenberg est allé chercher des documents dans la patrie même d'Ægir, à Copenhague. Voici le sujet de sa toile : Un prince scandinave, entouré de ses rudes guerriers, brave les flots de la mer du Nord dans une frêle barque. Des nixes cherchent à faire chavirer l'embarcation. Elles sont sur le point d'y parvenir quand Ægir paraît à l'horizon. Devant lui les vagues s'apaisent; les nixes s'enfuient terrifiées et Ægir sauve le prince scandinave.

ESSEX & COMPANY. LONDRES (Angleterre).



LES
ÉCHANTILLONS
&
UN STOCK
IMPORTANT
DE
NOS PAPIERS
SE
TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT

M. G. HOBE

WALLPAPER PRINTERS. 47, Boulevard de Waterloo
116 & 114 VICTORIA ST. SW. BRUXELLES
& ESSEX MILLS BATTERSEA

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE
RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire. France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

GASPARD DE LA NUIT. *Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot.* — L'ART POPULAIRE. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Les Personnages de l'Individu*, par Daniel Harcoland; *Dialogue entre nous*, par Jean Delville; *Paroles intimes*, par Léon Paschal. — LA MUSIQUE DES CLOCHES. — A PROPOS D'UN TABLEAU DE CONSTANTIN MEUNIER. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE

GASPARD DE LA NUIT

Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot
PAR LOUIS BERTRAND.

Ce titre seul est évocatif de fantastique et de macabre. *Gaspard de la Nuit!* De quelle vieille gravure bizarre ce personnage s'est-il échappé, dans quel diabolique clair-obscur a-t-il pris corps, pour, chevauchant quelque balai de sabbat ou quelque méphistophélique cavale soufflant du feu, s'élancer, au milieu des chauves-souris et des hiboux, à travers les cieus nocturnes? *Gaspard de la Nuit!* Il a des frères, là-bas, dans les vieilles tavernes berlinoises, parmi les buveurs de bière d'Hoffmann, et il a vraisemblablement connu les sorcières de Macbeth.

Il y a déjà longtemps qu'il a été créé, d'ailleurs, *Gaspard de la Nuit*. C'est un fils du romantisme. Il a vu le jour en 1836 et plus tard Rops l'a gratifié d'un

ténébreux frontispice. Et il était devenu une rareté bibliographique. On en parlait comme d'un trésor caché. Quelques fureteurs et quelques lettrés le possédaient seuls. Mais voilà qu'une revue française, le *Mercur de France*, vient de le réimprimer, en belle édition, ma foi! et tous les curieux pourront lire enfin les fameuses fantaisies de Louis Bertrand!

Vraiment, elles constituent un des plus délicieux repas qu'on puisse servir à un lettré. Ce livre est un très beau livre et il est déplorable que la mort en ait fauché l'auteur tout jeune avant qu'il ait pu donner de nouvelles preuves de son immense talent.

Après une préface d'une satanique philosophie et d'un verbe accentué que ne désavouerait pas Diderot, c'est un recueil de poèmes en prose. Louis Bertrand est-il l'inventeur du poème en prose? pour quels motifs a-t-il adopté ce genre au milieu de la révolte du vers romantique alors battant son plein? Gustave Kahn, dans le numéro de mai de la *Société nouvelle*, disserte ingénieusement sur ce sujet. Voici ce qu'il dit: « Pourquoi Bertrand adapta-t-il sa vision à cette sorte de courts poèmes, ou plutôt de courtes visions en quelques phrases burinées; par dégoût du vers de son temps trop cadencé et strict; c'est peu probable. L'aurore du romantisme apportait, en contraste de la poésie de l'empire, tant de si belles trouvailles que peu d'esprits durent se rebeller et la trouver dès lors insuffisante; ce ne fut

point non plus comme Baudelaire, pour trouver une forme musicale intermédiaire entre la prose et la poésie. Bertrand n'a pas de musique en sa phrase, purement plastique. On pourrait chercher, et dire que le mélange de grotesque et de tragique que voulait réaliser Bertrand ne convenait point au vers de son temps; on trouverait immédiatement chez Victor Hugo la preuve du contraire. Il est probable que Bertrand, que nous ne pouvons juger comme poète du vers, faute de pièces, se chercha en ce temps où la première nécessité de la littérature était (marque heureuse des temps vraiment classiques) l'originalité, se chercha un coin de terroir. Sainte-Beuve écrivait de son ton de précieuse, que Baudelaire s'était construit aux confins de la littérature un kiosque ou plutôt une yourte, indiquant ainsi fort nettement combien lui et ceux de sa filière, ceux de la muse pédestre, comprennent peu la poésie fondamentale, pure et complète. On pourrait un peu continuer sa phrase en l'appliquant à Bertrand qui se construisit, lui, pour lui l'errant des quais et des bibliothèques, comme un musée plein de rares estampes disposées dans des salles parées de riches vitraux. *Le Gaspard de la Nuit* est d'un lettré antiquaire, aussi d'un amateur de gravures se passionnant non pour la beauté du trait, mais pour la suggestion qu'apportent, par le remuage des cartons, les anecdotes brusquement rapprochées de milieux et de temps disparates; c'est d'un amateur d'art, non pour la beauté des lignes, mais pour leur imprévu et leur caractère; c'est un amateur par curiosité, et par ennui de la même place trop connue. »

Les courts poèmes en prose de Louis Bertrand sont d'un trait précis et décisif. En dix mots il évoque une ville gothique. En une phrase il faisait surgir une foule de loqueteux et de béquillards, comme on en voit dans les gravures de Callot. Il possède une couleur sûre et franche, d'un charme inexprimable. Tels de ses petits récits romantiques s'enjoaillent soudain ainsi que des tableaux de vieux intimistes hollandais. D'autres rappellent des drôleries de Bosch. D'autres ont des saveurs d'anciennes peintures allemandes. Les traits sont d'une spiritualité exquise, et ces poèmes se déroulent, variés, colorés comme des arlequins ou noirs comme des diables, parfumés comme des muscadins ou sentant le roussi. Choisissons-en deux, dans le tas.

LE MAÇON

Le maçon Abraham Knupfer chante, la truëlle à la main, dans les airs échafaudé, si haut que, lisant les vers gothiques du bourdon, il nivelle de ses pieds et l'église aux trente arcs-boutants, et la ville aux trente églises.

Il voit les tarasques de pierre vomir l'eau des ardoises dans l'abîme confus des galeries, des fenêtres, des pendentifs, des clochetons, des tourelles, des toits et des

charpentes, que tache d'un point gris l'aile échancrée et immobile du tiercelet.

Il voit les fortifications qui se découpent en étoile, la citadelle qui se rengorge comme une géline dans un tourteau, les cours des palais où le soleil tarit les fontaines, et les cloîtres des monastères où l'ombre tourne autour des piliers.

Les troupes impériales se sont logées dans le faubourg. Voilà qu'un cavalier tambourine là-bas. Abraham Knupfer distingue son chapeau à trois cornes, ses aiguillettes de laine rouge, sa cocarde traversée d'une ganse, et sa queue nouée d'un ruban.

Ce qu'il voit encore, ce sont des soudards qui, dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude, criblent de coups d'arquebuse un oiseau de bois fiché à la pointe d'un mai.

Et le soir, quand la nef harmonieuse de la cathédrale s'endormit couchée les bras en croix, il aperçut de l'échelle, à l'horizon, un village incendié par des gens de guerre, qui flamboyait comme une comète dans l'azur.

PADRE PUGNACCIO

Padre Pugnaccio, le crâne hors du capuce, montait les escaliers du dôme Saint-Pierre, entre deux dévotes enveloppées de mantilles, et l'on entendait les clochies et les anges se quereller dans la nue.

L'une des dévotes — c'était la tante — récitait un *ave* sur chaque grain de son rosaire; et l'autre — c'était la nièce — lorgnait du coin de l'œil un joli officier des gardes du pape.

Le moine marmottait à la vieille femme: « Dotez mon couvent. » Et l'officier glissait à la jeune fille un billet doux musqué.

La pécheresse essayait quelques larmes; l'ingénue rougissait de plaisir; le moine calculait mille piastres à douze pour cent d'intérêt, et l'officier retroussait sa moustache dans un miroir de poche.

Et le diable, tapi dans la grande manche de Padre Pugnaccio, ricana comme Polichinelle!

L'ART POPULAIRE

Dimanche dernier, sans aucun encombrement, les trains ont débarqué à Bruxelles quarante mille provinciaux. Il y en avait de toutes les parties de la Belgique: de Namur, de Liège, de Gand, de Saint-Hubert, d'Anvers, du littoral de la Campine et des Ardennes. Spontanément, sans intervention officielle, tout ce monde s'est organisé en un cortège dont le pittoresque improvisé a dû remplir de joie les auteurs de l'Art dans la rue.

Les costumes, les bannières, les cartels, les chants, la musique des fanfares, tout cela était d'une variété très grande, et pour ceux-là mêmes qui oubliaient la politique, impressionnés du spectacle de Vie que donnait ce défilé monstre de deux heures il n'y a pas eu un seul instant de fatigue ni de lassitude.

La Vie est le partage des foules, peu importe le mobile qui les

assemble. C'est pourquoi dans le peuple il y a d'inépuisables ressources d'art.

A ceux qui sentent et comprennent ces choses d'unir leurs efforts pour en intensifier les causes.

Les fêtes nationales chez nous sont devenues d'une indicible banalité. La rédaction du programme est abandonnée au rondceuirisme des bureaux. Quand Ricard a eu tiré ses plus belles « chandelles romaines » et qu'on a eu réuni les petits bourgeois au Parc Léopold en une « fête de nuit monstre » annuellement recommençante et monstrueuse d'inanité, l'imagination de nos administrateurs est épuisée. Les mécontents n'ont qu'à se réunir au Tir national et les amateurs d'éloquence à se consoler aux distributions de croix civiques.

C'est piètre. Aussi la foule, avide de spectacles d'où l'idée ou le sentiment ne sont pas totalement absents, et qui créent entre tous ceux qui y assistent un lien de sympathie, d'émotion commune, de pensée unique, la foule réclame bien haut la revue des troupes, le défilé de l'armée, symbole de son unité, de sa force et de sa solidarité.

Ce qu'il faudrait ?

Eh bien, il faudrait qu'après avoir fait des rues de Bruxelles un décor merveilleux, qu'après avoir amené les particuliers à orner et embellir extérieurement leurs demeures, les administrations donnent à tout objet d'usage public un cachet d'art et de bon goût, il faudrait organiser dans ce décor des spectacles dignes de lui, dignes d'une démocratie consciente de sa puissance civilisatrice. Les fêtes publiques, les fêtes nationales surtout, devraient être l'occasion de ces grands spectacles auxquels présiderait l'Art dans toutes ses manifestations.

Se figure-t-on ce que serait chaque année, au mois de juillet, l'afflux dans notre capitale de trente ou quarante mille Belges invités aux frais de l'État, maître des chemins de fer, à venir participer à de grandes réjouissances esthétiques pour les yeux, pour les oreilles, pour l'intelligence ?

En ces journées de fêtes, il y aurait des concours de chant, de poésie, de musique, et le jury serait la foule, souverain dispensatrice de gloire par ses acclamations et ses bravos. Pour lors aussi seraient ouvertes les grandes expositions de peinture et de sculpture, les inaugurations des architectures nouvelles, des nouveaux parcs, des nouvelles rues, des grands travaux d'utilité publique; dans nos musées seraient données des conférences par nos plus illustres savants, sur nos théâtres seraient jouées non plus les œuvres insignifiantes et sans portée qu'on y représente aux matinées gratuites, mais les chefs-d'œuvre de l'art dramatique national et universel. La science elle-même aurait sa part aux fêtes: toutes les inventions de l'année seraient exposées et expliquées, afin que chacun, après ces jours de fête, pût s'en retourner dans sa ville ou dans son village, le souvenir plein de choses harmonieuses, belles, neuves, incitatrices au progrès, au beau et au bien, qu'il aurait vues et entendues.

Ces fêtes nationales, aujourd'hui si banales, si bêtement administratives, seraient, appropriées à notre époque, ce qu'étaient les jeux de la Grèce et de Rome. Les grands concours de monde donnent seuls une réalité tangible à l'âme d'un peuple. C'est alors que la fraternité et la solidarité sont senties et reconnues. Quelles occasions le peuple a-t-il aujourd'hui de se réunir en dehors des meetings politiques qui divisent, ou des distractions ineptes qu'on lui offre sur les champs de foire ou les champs de courses ?

Ministère des Beaux-Arts, ministère de l'Instruction publique, ils sont désormais séparés et leur action, jamais concertée, est nulle sur les foules à l'âge adulte. Aucun de nos politiciens ne songe à ce Ministère du Progrès et de l'Éducation nationale, le plus nécessaire de tous. De ce ministère dépendrait notamment l'organisation de ces fêtes vraiment nationales auxquelles chaque année seraient appelés à participer une partie des Belges. C'est lui aussi qui aurait pour mission d'aider et d'épurer toutes les manifestations d'art et de curiosité scientifique populaire. Il veillerait à la conservation des coutumes locales, des jeux, des chansons, des costumes, des traditions populaires, non pas comme un archéologue veille à la conservation d'un passé mort et impossible à ressusciter, mais parce que toutes ces choses sont des manifestations de l'âme vivante du peuple et qu'elles portent en elles le germe de développements ultérieurs.

Pour instruire les masses, pour élever le niveau de leur moralité, de leur science et de leur esthétique, il se servirait de tout ce que le peuple a créé spontanément sous l'incompressible besoin d'échapper aux matérialités économiques.

Il ne se désintéresserait ni de ce qui se passe dans les baraques de nos foires, ni du but que poursuivent les sociétés d'amusement populaire. Les orchestrons qui se font entendre dans les villages, les chromolithographies qu'on vend dans nos bazars, les almanachs populaires qui se colportent dans les campagnes, comme aussi les musées anatomiques et les ménageries des kermesses, toutes ces choses que le peuple aime, auxquelles il va instinctivement et sans y être contraint, sont susceptibles d'amélioration et peuvent aider ainsi à son éducation.

CUEILLETTE DE LIVRES

Les Personnages de l'Individu, par DANIEL HARCOLAND. Monodrame traduit de l'anglais par ARTHUR-THOMAS SHEFFIELD. — Petite brochure de 70 pages. Paris, L. Sauvaire.

Un vieillard et un jeune homme se rencontrent au bord de l'abîme où ils veulent se précipiter, le vieillard parce qu'il a trop souffert, le jeune homme parce qu'il a trop joui. « La femme aime trop », dit le jeune homme. « La femme trahit trop », dit le vieillard. Puis, tous deux se souviennent d'une rencontre antérieure sur ce même pont tragique, rencontre où ils avaient échangé leur sort, et où le blasé des heures de joie les a données pour savourer l'apreté des peines, tandis que le vieillard évoquait le repos des joies. Tous deux ont maintenant tenté l'épreuve en sens inverse. Dans l'angoisse de leur commune impuissance à trouver le bonheur, ils se demandent si leurs misérables vies partiales et partielles « ne relèvent pas d'une Idée » unique qui serait la perfection, l'équilibre de leur infécond et désespérant contraste. Le Fantôme de l'Idée, de la Conscience ou de la Vie intérieure leur apparaît alors et leur révèle qu'ils sont le reflet extérieur, les deux extrémités du balancier d'une pensée absolue, l'extériorisation douloureusement divisée de la divinité.

Pourquoi nous as-tu réalisés? demande le jeune homme, puisque tu pouvais nous garder en toi, et puisque tu nous rappelles aujourd'hui à notre centre? Le Fantôme, confus, est obligé d'avouer que la Nécessité le poussa, que l'Idée ne fut pas libre de ne pas s'intégrer dans la Forme. Elle eut la faiblesse, « l'infériorité » de vouloir paraître; peut-être seulement pour que soit dite toute sa beauté. Mais elle se repent: le Fantôme, l'Âme du

mortel, « divisé contre lui-même », tire toute la couverture à elle et prouve à ceux qui ont vécu que la seule vie est la vie de l'Idée, dégagée des contingences. Repoussant les heures de peine et les heures de joie qui les appelaient, la Jeunesse et l'Age se précipitent dans le torrent de l'abstrait. Les Heures, en ricanant, leur annoncent qu'ils y trouveront la mort. Mais le Fantôme illuminé s'écrie :

La mort, non pas ! c'est la vie ! Plus de joie, plus de douleur, — jamais personne n'y pleure, jamais personne n'y sourit ; on y savoure l'immarcescible beauté
C'est la vie ! Tout est en soi, soi est dans tout, au royaume des idées. C'est la vie, vous dis-je, la vie des vies ! »

Cette courte scène philosophique contient des pages profondes et des images neuves.

Mais pourquoi l'auteur qui a mis dans la bouche du Fantôme le splendide aveu de l'indestructible mariage de la Forme et de l'Idée, veut-il réduire toute vie à l'abstraction !

Puisqu'il reconnaît que la conscience des choses a déjà libéré l'homme de l'influence des Heures et des contingences, pourquoi cette folie de se plonger dans la pensée pure, aussi impuissante à elle toute seule que le serait la Forme abandonnée à elle-même ?

Daniel Harcoland est un spiritualiste féroce, rempli de mépris pour la matière, et nommant Fragilité ses Transformations, aussi éternelles, aussi infinies que la pensée qui les condense.

Mais son œuvre n'en est pas moins une audacieuse et dramatique réalisation des luttes les plus intimes, les plus tragiques, dont l'âme de l'homme est le théâtre.

Dialogue entre nous. *Argumentation kabbalistique, occultiste, Idéaliste*, par JEAN DELVILLE. — Brochure de 100 pages. Imp. Daveluy frères, Bruges.

La préoccupation très noble de toute cette magie semble être de rendre la Foi tangible, désirable, belle en ses mystères et humaine.

Pour y arriver, elle cueille des fleurs à beaucoup d'anciennes philosophies. Je ne sais si d'autres mages se sont expliqués aussi ouvertement que M. Delville, mais sa vulgarisation de la science kabbalistique fixe le panthéisme et rentre assez facilement dans les théories de ces matérialistes qu'il déteste tant, et ce, précisément au moment où il les accuse de ne pas comprendre les « phénomènes magnétiques » de la foi, puis encore quand il fait de Dieu le centre de la gravitation des mondes. Ce centre-là ne me paraît pas devoir être nécessairement mystique, encore qu'il soit inconnu de nous, pauvres ignorants. Flammarion n'avait pas eu besoin de magie pour échafauder — légèrement — une personnalité à Dieu au moyen de l'astronomie.

Ce doit être sincèrement que quelques hommes essaient de donner ainsi une extériorisation systématique du mystère qui les entoure. Ils ne veulent pas regarder les rapports des choses entre elles, ils ne regardent toutes les choses que par rapport à un point central qu'ils sont par conséquent forcés de définir plus ou moins, quoiqu'ils l'affirment inconnaissable.

Le monde est pour eux une série de règles de trois où les rapports des nombres connus ne sont déterminés que par les suppositions que l'on forme sur l'X.

Toutes ces suppositions ont leur beauté et leur attrait pour ceux à qui il faut un guide et un entraîneur pour sortir des notions exclusivement positives et pour se maintenir dans un état d'esprit quelque peu « comparant » ou religieux.

Mais pour ceux qui vivent de la pensée de ce siècle, scrutant dans la matière, dans la conscience, dans les faits sociaux et dans les surprises et les combinaisons des personnalités, cet Inconnu, gonflé de révélations étonnantes, pour ceux-là, la Magie est sans objet et la mystérieuse réalité contient plus de libre Infini que toutes les condensations prématurées de l'intuition, fût-elle doublée de l'esotérisme le plus lointain, le plus ancien.

Paroles intimes, par LÉON PASCHAL. (Collection du *Réveil*). Bruxelles, chez Edmond Deman. Brochure in-16 de 70 pages.

Ces *Paroles Intimes* (suivies de *Paroles d'un Athée mystique* et de *la Naissance des Héros*) racontent la vie d'esprit d'un moderne, trempé des tendances investigatrices de son temps. L'auteur dit très sincèrement, et décorativement, ce qu'il a pensé, et comment cela lui advint. Sa volonté, manifestement et courageusement chercheuse, n'est encore qu'au commencement de ses recherches ; il faut attendre, pour la juger mieux, que le temps ait condensé tout ce qu'il y a de personnel dans cette nature intéressante et loyale.

LA MUSIQUE DES CLOCHES

En restituant à la maison du roi son carillon, a-t-on voulu seulement doter Bruxelles d'une curiosité archéologique, et les passants vont-ils écouter les jeux de cloches du *Broodhuis* restauré avec le sourire mêlé d'indulgence et d'étonnement qu'on a pour les choses surannées?...

Ou bien voudra-t-on réellement voir dans cette restauration du vieil orchestre campanaire un exemple donné par notre petite capitale aux villes d'alentour, un signal pour la réfection de ces carillons qui sont une des originalités admirables de ce pays ?

Dans la plupart des autres villes de Belgique, le carillon vit encore, bien qu'il ait de détestables mœurs et qu'on l'ait amené à l'oubli complet de son caractère et de son rôle. L'instrument qu'on offre ici aux carillonneurs est modeste. Le manque d'espace n'a pas permis qu'on le montât dans les meilleures conditions, et je crois que sa basse fondamentale ne pèse que six cents kilos Celle de Saint-Rombaut, à Malines, en pèse neuf mille.

N'importe, et on pourrait dire : tant mieux ! Car c'est un peu la richesse de l'instrument et le perfectionnement de son mécanisme qui ont incité les carillonneurs à la virtuosité et, partant, à l'oubli de ce qui fait vraiment la beauté du jeu de carillon. Les carillonneurs les plus habiles se grisent du mauvais goût des foules qui applaudissent à l'exécution de valse, de romances et de chansonnettes tirées des pires flonfloneux, de sorte que la musique des carillons proteste contre les carillons. Dans ce genre, en effet, les pianos napolitains de Schaeerbeek devaient suffire.

Les carillons ne furent pas inventés pour servir ces mélodies à manivelle, et leur mission est plus haute. Ils le savent, ils le sentent, dirait-on, et leur voix en exil se lamente de ne rien jouer de plus pur.

Si le carillon de Bruxelles a moins de puissance matérielle, moins de roublardise technique que tel carillon réputé du pays, il faut qu'il cherche sa raison d'être dans le style de son répertoire et qu'il revienne, pour nous charmer, à son esprit originel.

Autrefois, le plus souvent, les carillonneurs étaient organistes. On sait tout ce que comporte d'étude approfondie de cette profession, approfondie en pensée surtout, car c'est l'esprit qui doit prévaloir. L'esprit de la vie du peuple en ses heures gaies ou tristes, en ses

jours de liesse, de kermesse; en ses jours de deuil, en ses heures de trouble, de crainte, de détresse, de défaite; en ses jours de triomphe, voilà ce que chantaient les carillons, et leur histoire participe largement à la glorieuse histoire de la musique aux Pays-Bas; elle compose, avec la musique des ménestrels qui jouaient aux fêtes de cours et aux ommevangen, l'art lyrique appliqué, à côté de l'art absolu des polyphonistes flamands et wallons.

Les carillonneurs composaient leur répertoire en adaptant soit des thèmes liturgiques, soit des thèmes de chansons de race, — thèmes ethniques, — soit des morceaux de clavecin ou d'orgue, au double clavier du carillon. On a perdu presque tous ces « répertoires ». Il en reste un du fameux carillonneur bruxellois Théodore de Sany aux archives de la ville. Feu le chevalier van Elewyck a publié également les œuvres de Mathias Vander Gheyn, célèbre carillonneur de Louvain. Mais le fonds ne manque pas pour la reconstitution d'un répertoire coloré, vivant, caractéristique, en harmonie avec l'endroit historique d'où les merveilleuses sonorités d'un jeu de cloches vont retentir; tout dépend du génie — plus encore que du talent — de l'artiste à choisir et aussi de l'intelligente attention de ceux qui se piquent d'esthétiser nos villes.

On ne songe plus assez à ce que peut cette musique des cloches sur l'âme des foules, à l'intuition qu'elle leur apporte d'une vie supérieure. Quand les orateurs sur les places publiques se sont tus et que la foule autour d'eux se fait houleuse, divisée par les opinions adverses, faites sonner les cloches impérieuses et bonnes. Leur oraison venue de plus haut éveillera dans le cœur des hommes ce qu'ils ne peuvent pas dire pour arriver à s'entendre et à s'aimer, et l'émotion d'un immense désir de paix les étreindra. Faites sonner les cloches à toutes les heures, pour rappeler aux hommes que l'esprit les mène et que le bonheur n'est pas de se satisfaire de ce qu'on mange et de ce qu'on boit. Faites sonner les cloches, pour que leur joie s'élève et rayonne et qu'ils retrouvent enfin le sens de la *joie de vivre*; car ceux qui ont ressenti la beauté de la voix des cloches pensent volontiers que quand les cloches sonnent, il se fait un miracle.

Et tandis que les monodies solennelles de l'église scandent les phases de la vie mystique, quelle musique quotidienne pourrait-on préférer à celle de nos carillons pour rendre un peu d'âme à ce qu'on appelle « la vie civile » ?...

(Guilde musical.)

HENRY MAUBEL.

A propos d'un tableau de Constantin Meunier.

M. Nyssens, ministre de l'Industrie et du Travail, vient d'acquérir le tableau de Constantin Meunier : *Ouvriers borains revenant du travail*. A ce propos, l'*Express* de Liège adresse au ministre le « Petit billet » que voici :

A Monsieur ALBERT NYSENS,

Ministre de l'Industrie et du Travail,
à Bruxelles.

Le *Journal de Bruxelles* nous annonçait hier, Monsieur, que vous avez récemment acheté, pour orner votre ministériel cabinet, un tableau de Constantin Meunier dont le sujet, dans la note chère à ce grand artiste, représente des *Ouvriers borains revenant du travail*.

En faisant cette acquisition, vous avez été bien inspiré, Monsieur le Ministre. Elle prouve que vous avez des goûts sûrs en ma-

tière d'art, et cette préoccupation d'égayer par la présence d'une œuvre esthétique la sévérité d'une muraille garnie de cartons verts est plutôt d'un favorable augure. Le besoin de voir des choses belles est la marque d'un esprit large.

Mais, si j'ose me permettre de pénétrer votre psychologie, j'imagine que l'idée qui motiva cet achat fut plus sérieuse et plus profonde qu'une simple fantaisie d'amateur. Et finalement j'en arrive à déterminer quelle fut votre intention en choisissant précisément ce tableau, et point un autre, et pourquoi, l'ayant choisi, vous l'avez fait accrocher en face de votre table officielle.

En effet, vous êtes mondain, vous aimez le luxe, nous ont dit vos biographes. Vous auriez donc pu, sans étonner personne, vous entourer d'aquarelles décentes et bien cotées ou de bustes de Vanderstraeten. Ni la couleur timide des unes ni le sourire des autres ne vous ont troublé dans vos cogitations ardues.

Vous avez préféré à ces amusettes ornementales un tableau de vie rude et douloureuse. En votre cabinet confortable, il y a maintenant comme une trouée dans la muraille, par où l'on voit passer, sous leurs vêtements de baigne, le teint hâve et l'œil atone, quelques-uns des tristes servants de la mine. Ils sont harassés et portent leurs outils sur l'épaule, sous un ciel sans joie, ils rentrent aux sombres coronas; ils vont dormir un lourd sommeil de quelques heures et se réveilleront demain pour le même labeur et la même amertume.

Il va vous obséder, ce drame social dont un noble artiste a peint à votre intention la sombre angoisse : dans votre ministériel cabinet, à moins d'entasser jusqu'au plafond les paperasses, on ne verra que lui.

Si j'ai bien deviné, Monsieur, c'est là ce que vous avez voulu, et je traduis votre soliloque intérieur à peu près en ces termes :

« Elevé dans l'aisance, instruit dans les préceptes d'un droit trop formel et byzantin, j'ignore en somme ce peuple dont la misère émeut mes désirs de justice. Et dans ce poste de ministre du travail qu'on m'a confié, si je veux faire mon devoir et empêcher qu'une palidonie de plus s'ajoute à tous les méfaits qu'ont commis les anciens partis, il faut que l'âme douloureuse des petits me hante à chaque instant. Il faut que leur cri retentisse sans cesse à mon oreille, que j'aie devant les yeux le spectacle de l'état d'abrutissement intellectuel et physique, d'isolement moral, d'appétits inapaisés et de danger permanent dans lequel ils vivent. Pour que mon œuvre soit féconde, il faut qu'elle soit pénétrée d'humanité. »

Voilà ce que vous voulez paraître vous être dit, M. le Ministre.

Et le jour où le hasard propice vous conduisit devant les dantesques borains de Meunier, vous vous êtes écrié en vous-même : « J'ai trouvé... »

A présent, Monsieur le Ministre, nous attendons, sans grande confiance, hélas ! les résultats de cette confrontation par laquelle veut sembler se manifester votre bonne volonté — de l'œuvre d'art tragique et de votre esprit d'initiative.

PIERRE STELLAN

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale d'œuvres d'artistes contemporains. 14 septembre-17 octobre. Délai d'envoi : 14-20 août. Gratuité de port. Retour aux frais des exposants. Renseignements : *Secrétaire du Comité de l'Exposition communale des Beaux-Arts, Amsterdam.*

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet ; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Délais : dépôt chez M. Pottier, emballer, rue Gaillon, 14, à Paris, du 20 septembre au 5 octobre ; envois directs à Nancy, du 5 au 12 octobre. Notices avant le 1^{er} octobre. Trois œuvres par exposant. Renseignements : M. Adam, président de la Société des Amis des Arts, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

ROUBAIX-TOURCOING. Exposition des Beaux-Arts. 14 septembre-21 octobre. Envoi : 20 août-1^{er} septembre. Commission : 10 p. c. sur les ventes. Renseignements : M. P. Devillars, président de la Société artistique, Tourcoing.

PETITE CHRONIQUE

Le gentilhomme-cabaretier de Montmartre, Rodolphe Salis, qu'on croyait rétiré dans ses terres, vient, tout comme la Patti, de reparaitre sur les planches. Et sa verve marquoise, sa parole grasse et trainante, son à-propos de gavroche parisien agrémentent le joli théâtre d'ombres créé par Caran d'Ache et Henri Rivière, qui valut au *Chat Noir* une popularité durable.

Quatre soirs consécutifs on a applaudi d'enthousiasme, au Théâtre des Galeries. *L'Épopée*, *L'Enfant prodigue*, les *Oies de Javotte*, *Pierrot peintre*, fantaisies aimables, ironiques, sentimentales ou héroïques, qui font défiler dans un cadre minuscule les facéties les plus imprévues dans de jolis décors peints et découpés avec art.

Des poètes-chansonniers : Bonnaud, Brun, Montoya, Gondeski, Portejoie ont fleuri le spectacle d'un répertoire nouveau, truffé de calembours et d'allusions satiriques, selon les vénérables traditions du célèbre établissement de la rue Victor Massé.

La question des « Industries d'art » entre décidément partout dans le domaine pratique. A l'exemple de la Maison d'Art de la Toison d'Or, on va construire à Paris, à l'angle de la rue Mansart et de la rue Notre-Dame de Lorette, une Maison d'Art avec salle de spectacle, salle de conférences, salle d'exposition. Le foyer du théâtre, spécialement aménagé à cet effet, sera réservé à l'Exposition permanente, renouvelée tous les trois mois, de la *Fédération des ouvriers d'art*, une association nouvelle qui vient d'être constituée dans ce but précis : Représenter corporativement tous les ouvriers d'art, créer une exposition permanente, défendre leurs intérêts auprès des pouvoirs publics, permettre aux différentes branches de s'affirmer d'une façon éclatante et de s'affranchir des intermédiaires.

La *Revue Franco-Américaine*, qui nous apporte cette nouvelle, ajoute, sous la signature de M. Gabriel Mourey : « Le groupement de ces hommes me semble promettre des résultats féconds. Ce qu'ils veulent, en somme, au-dessus de tout, c'est la liberté absolue, l'indépendance franche de leur art, l'exclusion définitive des amateurs ; pour être des leurs, il s'agit de savoir concevoir et exécuter soi-même son œuvre : l'élan solidaire, commun vers de nouvelles formes d'art décoratif. Tous ils savent à fond les secrets de leur métier, — j'emploie ce mot à dessein ; — enserrés jusqu'à ce jour dans les liens étroits, dans les nécessités obligatoires que leur imposent les industriels, les fabricants, ils veulent faire œuvre individuelle et produire comme créateurs et comme exécutants. Ils sont des artisans dans le sens le plus noble du mot et

c'est un de leurs titres de gloire. De là peut naître un mouvement nouveau, un élan imprévu vers la synthèse moderne tant souhaitée. Et qui sait si, grâce à leurs efforts mis en vue de cette conquête si hautaine, qui sait s'il ne surgira pas parmi eux l'homme de génie capable de créer enfin cet art nouveau que nous désirons tous de toutes nos forces. »

D'autre part M. Mayer Graefe, président de la société *Pau*, dont nous avons reçu ces jours-ci la visite, va ouvrir à Berlin, au siège de la Société, une Maison d'Art pour l'établissement de laquelle il vient de faire le voyage de Paris, de Londres et de Bruxelles afin de s'entendre avec les différents artistes qui ont le souci de l'art « appliqué ». M. Mayer Graefe s'est mis en relations avec la Maison d'Art, qui représente officiellement la société *Pau*, et, à Paris, avec M. S. Bing qui ouvrira, ainsi que nous l'avons annoncé, une maison analogue à Paris, dans son somptueux hôtel de la rue de Provence.

Le Conseil communal de Mons vient de décider l'organisation, dans les salons de l'hôtel de ville, d'une exposition des Beaux-arts à l'époque de la kermesse de l'année 1896, c'est-à-dire vers la fin du mois de mai prochain.

L'Administration communale espère donner au Salon de Mons une sérieuse valeur artistique, et elle compte que les artistes belges et étrangers répondront avec empressement à l'appel qui leur sera adressé incessamment.

M. Pietro Lanciani, l'auteur de *Pierrot macabre*, vient d'être engagé par M. Munié, au Théâtre Molière, en qualité de chef d'orchestre.

Le nouveau règlement de l'Académie des Beaux-Arts supprimant la direction et instituant le rectorat de trois ans, sera voté, sans doute, à la séance de lundi du Conseil communal.

C'est M. Stallaert qui sera nommé recteur pour la première période. Le cours supérieur de peinture que donnait feu Portaels lui sera dévolu également.

Mais ce sera là, sans doute, du provisoire. On songe à supprimer ce cours et à créer pour les jeunes peintres deux ou trois ateliers libres. On donnerait aux élèves le local et les modèles. C'est tout ce qu'ils demandent et c'est tout ce dont ils ont besoin. On les laissera suivre librement leur tempérament. C'est ce que désirent la plupart des artistes.

M. Mellery, que l'on avait présenté pour le cours supérieur de peinture, a refusé, en recommandant ce système.

Les autres cours de l'Académie seraient spécialement orientés vers l'art décoratif. C'est ainsi que l'on va transformer le cours de paysage de feu Quinaut en un cours de paysage décoratif.

(Gazette.)

A citer dans les revues d'août : *La Société nouvelle* (Bruxelles), une remarquable étude de M. Georges Eekhoud sur deux écrivains de la pléiade shakespearienne, John Fletcher et Francis Beaumont, des poèmes de F. Vielé-Griffin et Emile Verhaeren, un conte de Louis Delattre ; *De Vlaamsche School* (Anvers), un article biographique et critique de M. Pol De Mont sur James Ensor, avec un portrait de l'artiste et deux dessins ; *la Revue blanche* (Paris), une correspondance inédite de Jules Laforgue, des articles de Stéphane Mallarmé, Georges Lecomte, Paul Hamelle, Victor Barucand ; *la Revue Franco-américaine* (Paris et New-York), une nouvelle inédite de Dostoïewsky, des vers d'Henri de Régnier, des articles de Bernard Lazare, Jean Ajalbert, Gabriel Mourey,

Camille Maclair, Marcel L'Heureux, Pierre Louijs, etc.; dans *The Magazine of art* (Londres), une étude de M. Spielmann sur feu Henry Moore et une intéressante notice de M. Edouard Gosse sur « la Place de la sculpture dans la vie contemporaine »; dans *Samtiden* (Bergen, Norvège) un article de M. H. Balr sur Ernest Hello.

D'ART : Une nouvelle revue mensuelle imprimée à Issoudun et qui monte avec le midi. Quatre fascicules parus, déjà, sous des couvertures diversement colorées. Dans la dernière livraison un éloge de M. Henri Mazel par M. Edmond Pilon, des vers et proses diverses d'écrivains jeunes, parmi lesquels M. Eutrope Mapioulis qui, dans une ballade, appelle chat un chat et Armand Silvestre « le roy des péteurs ». Rédaction : 7, cité Jarry, Paris. Abonnements : 5 et 7 francs.

D'une lettre que nous adressa, en 1884, M. le bourgmestre Buls et qu'un hasard nous a fait retrouver dans de vieilles archives, nous extrayons ce passage :

« Je suis d'avis que la ville ne doit rien faire exécuter : bâtiments publics, seaux, cachets, médailles, jetons, ameublements, sans demander le concours de l'Art; de même, je voudrais que dans chaque manifestation publique on appelât la participation des Beaux-arts. Ce n'est qu'en alliant l'art à tout ce qui constitue la vie populaire qu'on le rendra national et vivant. C'est la seule façon, à mon avis, d'encourager les artistes que puissent employer l'Etat et les municipalités. »

M. Buls ne nous en voudra pas de publier cette communication toute personnelle puisqu'elle montre, à son honneur, quelle était déjà, il y a onze ans, la préoccupation artistique qui l'a guidé constamment et qui a eu une si heureuse influence dans son administration.

Les fêtes organisées à Venise sont multiples et originales. Les spectacles nautiques alternent avec les scènes comiques. Après le défilé du cortège humoristique de *Piedigrotta* a lieu le bal *Piattaformo*. La retraite des *Bersaglieri* provoque ensuite son enthousiasme habituel. Et pour les amateurs de musique, l'orchestre de Milan organise chaque soir un concert attrayant.

Faisant droit aux réclamations dont nous nous sommes fait l'écho, la Société nationale pour la protection des sites et des Monuments a prorogé jusqu'au 25 août le dépôt des esquisses à présenter au concours pour un projet de décoration de la gare du Luxembourg.

Les panneaux à décorer sont ceux qui se trouvent de chaque côté des deux escaliers menant aux salles d'attente de la gare. Ils ont chacun 3^m,75 de largeur sur 3^m,50 de longueur.

La dimension des esquisses est laissée à l'appréciation des concurrents. L'exposition de celles-ci aura lieu l'Hôtel Ravenstein, du 1^{er} au 30 septembre prochain.

Ce qu'on dépense d'ingéniosité, de patience, de talent même, pour arriver à « faire de l'ancien » est chose incroyable, dit la *Métropole* à propos de l'article de M. Arsène Alexandre sur la vente Spitzer que nous avons reproduit. N'a-t-on pas vu, il y a quelques années, lors de la transformation intérieure de notre Hôtel-de-ville, des antiquaires se disputer à prix d'or les vieilles poutres vermoulues en bois de chêne qui en provenaient, et en fabriquer des bahuts, des crédences, voire des boiseries « authentiques du xv^e siècle ». Récemment, à Bruxelles, j'ai

visité un véritable « atelier » de meubles et de bronzes de l'époque de l'Empire. L'architecte qui le dirigeait avait une série de documents anciens, parmi lesquels des cuivres fort intéressants. Il les reproduisait par la galvanoplastie, puis les faisait ciseler et dorer au feu, absolument comme on opérait il y a un siècle et les appliquait enfin sur des meubles fabriqués de vieux bois, piqués de vers et plaqués de thuya!

Le moyen après cela de discuter l'authenticité d'une pièce qui porte

Des ans l'irréparable outrage.

On vient de fonder en Russie une société par actions dont le but est d'exploiter un théâtre flottant sur le Volga. Le bâtiment de construction américaine, comprendra une grande scène et un parterre où mille spectateurs pourront prendre place. On y trouvera encore une grande salle de restaurant, un vestiaire et les appartements des artistes.

Ce curieux théâtre naviguera sur le Volga et s'arrêtera de préférence dans les villes privées de salles de spectacle. L'impresario a engagé une troupe russe pour la comédie et le drame et une troupe française pour l'opérette. Il y aura de quoi satisfaire tout le monde sur le « navire de Thespis ».

Il n'est bruit à Londres que de la vente que se propose de faire la corporation des Barbiers : elle a résolu de mettre aux enchères un Holbein offert à la guilde des chirurgiens-barbiers de la Cité en 1537 par Henri VIII et représentant ce souverain au moment où il confère à cette corporation ses chartes et franchises.

Tous les seigneurs et citoyens qui l'entourent sont des portraits historiques de grandeur naturelle. On demande de ce précieux ouvrage 15,000 livres sterling, soit 375.000 francs.

Les autres corporations de la Cité organisent une souscription afin de pouvoir acheter la toile et l'offrir au musée de Guildhall. Déjà des offres ont été faites par dépêches au nom d'acquéreurs américains.

Dans la *Revue blanche* du 15 juillet, M. Victor Barrucand commence la publication des *Mémoires inédits du général hébertiste Jean Rossignol*, un des vainqueurs de la Bastille, qui commanda en chef les armées réunies de la République dans la guerre vendéenne.

La première partie de ces mémoires frustes, et qui valent par la sensation directe, sans apprêt littéraire, nous apporte les intéressantes révélations d'un soldat notant les incidents de sa vie militaire sous l'ancien régime, en même temps que des documents sur le caractère spécial de ce peuple de Paris qui fit la Révolution. Il est facile de suivre là les modifications de l'esprit populaire se développant de lui-même sous l'influence des événements : c'est un des attrails inattendus de cette actualité rétrospective.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan; entre les deux parties de ce concert, chœurs; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE

RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DÈS

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

EN VOULEZ-VOUS, DES... ENSEIGNES? — LES ÉCRIVAINS BELGES. — CUEILLETTE DE LIVRES. *La Construction des villes*, par J. Stubben (traduct. de Ch. Buls); *De l'importance du paysage dans l'art moderne*, par Jean Robie. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — TOILES DE MAÎTRES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *L'Horloger peint malgré lui*; *La traduction des œuvres de Wagner*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE

EN VOULEZ-VOUS, DES... ENSEIGNES?

« Les anciens avaient la coquetterie des rues : fontaines, réverbères, enseignes, marteaux de porte, horloges, puits ouvragés, tout était prétexte à décoration, tout était œuvre d'art; et l'on peut juger, par les quelques villes qui n'ont pas secoué le manteau de vétusté qui sied si admirablement à celles qui le portent : Nuremberg, Prague, Vérone, Sienne, de ce que devait produire cette unanimité d'aspirations vers le beau.

La décoration des places publiques constitue le caractère et l'originalité des villes. Mieux que les constructions, qui ne sont souvent que des éditions différentes, tirées à un nombre infini d'exemplaires, du même ouvrage, elle donne d'une cité la note dominante. Judicieusement comprise, elle exerce cette séduction qui s'échappe de la conversation d'un homme dont le langage est pur,

la parole choisie, la tenue distinguée. Et la décoration ne comprend pas uniquement les fontaines dites monumentales et les statues : il y a mille choses, insignifiantes en apparence, qui contribueraient dans une large mesure à former le goût si l'on voulait s'en donner la peine. »

Il y a tout juste quatorze ans que l'auteur du présent article écrivait ces lignes au début de cet *Art moderne* qui devait — l'événement l'a décidé — lancer dans le monde quelques idées nouvelles (1). Art municipal, ainsi classifiait-il cette manifestation spéciale du génie artiste. Et aussitôt après, généralisant : Paysage urbain.

Nous ne nous doutions guère, alors, en nos timides revendications, heureusement accueillies par des hommes de goût et de bon sens parmi lesquels, en premier lieu, notre bourgmestre-esthète M. Buls, de la moisson que feraient lever, bientôt après, ces idées semées au hasard des terrains, à la volée, sans souci de savoir où tomberait la graine. Semez! Semez! Il en restera toujours quelque chose, pourrait-on dire. En l'occurrence, comme en bien d'autres, nous avons constaté que rien n'est perdu de ce qui peut amener quelque progrès dans l'évolution des choses. Toute semence fructifie dans le domaine de l'intellectualité, et ce qui paraît, au

(1) Voir l'*Art moderne*, 1881, p. 277.

premier énoncé, le plus contraire aux usages, aux traditions, à la commune opinion, a le plus de chance d'être bientôt universellement adopté.

Qui oserait contester aujourd'hui le puissant intérêt qui s'attache au décor de la rue, reconnu enfin sinon d'utilité, du moins de délectation publique? D'une voix, tout le monde acclame les artistes qui ont fait entrer dans le domaine des réalisations pratiques ce qui demeurait le désir patient ou secret de certains. L'art à la rue! c'est-à-dire l'agrément des yeux, la joie artistique offerte aux promeneurs par l'harmonieuse composition des enseignes, par l'élégance des façades enluminées, par le coloris chatoyant des affiches, par le goût des ornements extérieurs : balcons, grilles, bretèques, marquises, et des objets qui peuplent les places et les carrefours : aubettes, kiosques, boîtes aux lettres, plaques commémoratives, réverbères, fontaines, abreuvoirs...

Avec un louable entrain tout le monde encourage cet art populaire. Les marchands de la rue de la Madeleine ouvrent généreusement leur bourse à l'occasion du concours d'enseignes. Quelques-uns font des folies d'ornementation et de peinture murale. Le gouvernement prête son musée aux organisateurs de l'Exposition d'enseignes modernes et anciennes, — une jolie idée. Les administrations communales ouvrent des crédits, les particuliers souscrivent à qui mieux mieux, les journaux publient chaque jour des colonnes de reportage et le roi descend de voiture pour contempler de plus près une façade décorée.

En voulez-vous, des enseignes? Il y en a en fer forgé, en verre, en plâtre, en céramique, en tôle émaillée. Le fer forgé surtout est très demandé. (Forgé? Hum! Entendons-nous. L'estampage domine en ces travaux hâtifs.) La peinture à fresques et le sgraffite renaissent. Et tout le monde s'extasie. Nous allons avoir la plus belle ville du monde. Il y aura de l'art partout. Les rues seront des musées, et les carrefours des salons d'exposition permanente.

L'enthousiasme est tel, et le principe si respectable, qu'il semble y avoir mauvaise grâce à crier casse-cou. Et pourtant l'intérêt même de ce paysage urbain que nous avons été les premiers à défendre le commande.

Soyons donc francs et constatons que le résultat atteint est fort laid. A part quelques exceptions, — le cabaret « à la Rose » par exemple, dont la décoration dans le style de la Renaissance s'allie harmonieusement à la construction et exprime par des allégories discrètes le commerce du débitant, — les enseignes prétentieuses, boursoufflées, lourdes et vulgaires appendues aux façades ne s'accordent ni avec les maisons qu'elles sont appelées à décorer, ni avec le négoce qu'elles symbolisent. Elles apparaissent — toutes — comme des verrues énormes sur un visage, et la conséquence la plus immédiate est d'attirer l'attention sur la laideur et le défaut

de style d'habitations qui, jadis, passaient inaperçues.

Tel chasseur gaulois de dimensions absurdes écrase de tout son poids le modeste étalage d'un marchand de gibier. Telle naïade sortie d'un faisceau de roseaux menace les passants du poids d'un gigantesque éventail en fer alourdi de cabochons. Tel marchand de denrées coloniales parseme sa façade de légumes et de fruits en fonte accrochés dans les trumeaux comme les plants de tabac qu'on fait sécher aux murs dans les villages de la Semois. Tel autre symbolise son commerce de fleurs artificielles par des panneaux de tournesols et de lys qui font ressortir la lourdeur des cartouches que personne n'avait remarqués jusqu'ici. Et la décoration se complète par une débauche de fleurs qui semble annoncer le passage imminent d'une procession. Ailleurs, les frères bijouteries, les orfèvreries délicates sont allégorisées par des rinceaux de fer gros comme le poing, tordus en spirales échevelées. Partout, défaut de style, manque de goût, déséquilibre entre l'enseigne et la maison, entre l'emblème et l'article offert au public.

Ah! ce n'est pas ainsi que les anciens comprenaient l'enseigne, et il suffit de jeter un coup d'œil sur les exquises ornements allégoriques de la Grand'Place pour avoir une idée nette de ce que peut être, quand il est bien compris, le motif décoratif destiné à aiguïcher le passant, à caractériser la maison, à donner au magasin son allure et son nom. Voyez avec quelle grâce *le Cygne* se déploie dans un cartouche harmonisé avec la façade qu'il décore. Voyez *la Louve*, *le Renard*, *le Paon*, *la Rose blanche*, *le Pot d'étain*, *la Roue de la Fortune*, *la Corne d'Abondance*, *les Trois Couleurs*. Ils n'allaient pas chercher midi à quatorze heures, les modestes artisans qui imaginèrent ces motifs d'ornementation naïfs et charmants. Et c'est encore, dans l'exposition actuellement ouverte au Musée, la section rétrospective qui seule sollicite.

On y voit, outre les photographies des enseignes que nous venons de citer, de beaux spécimens — photographiés également — d'enseignes brugeoises des *xvi^e* et *xvii^e* siècles, quelques échantillons empruntés au Musée communal, les artistiques restitutions de M. Van Cuyek pour le Vieil Anvers, quelques vénérables et artistiques enseignes que nous avons tous connues jadis à Bruxelles : *les Trois Perdrix*, *le Gourmet*, ou que les organisateurs ont été décrocher à Liège, à Mons, à Namur, à Ypres, à Furnes et ailleurs.

La section moderne ne présente, il faut le reconnaître, que des conceptions médiocres, des compositions d'un dessin vulgaire ou prétentieux, sans aucun rapport avec la destination de l'objet.

C'est que l'art de décorer intelligemment un immeuble ne s'improvise pas à coups de cortèges, de souscriptions et de banquets. Il ne suffit pas de crier : « Appliquons l'Art à la rue! » et subsidiairement : « La main à la

poche, Messieurs! Vous verrez des merveilles! » Il faut, pour réussir même une enseigne, une série de tâtonnements, d'essais, une génération laborieuse qui perfectionne l'œuvre de la génération précédente jusqu'à l'épanouissement définitif.

Croyez-vous que la forme de la soupière ait été trouvée du premier coup? Et que pour façonner une louche, il n'y ait pas eu une foule de tentatives plus ou moins malheureuses? Un peintre de nos amis, garçon de talent mais un peu snob, cherchait dernièrement une forme nouvelle de soupière. Il la voulait élégante en même temps que pratique, et se désespérait de retomber, après vingt essais infructueux, dans le moule traditionnel, le seul qui réunit toutes les qualités qu'on est en droit d'exiger d'une soupière. La vérité est que la forme de ce récipient est le résultat des trouvailles consécutives de plusieurs générations de potiers. Chacune d'elles l'a perfectionnée, et l'on ne conçoit plus — à part la décoration extérieure — une soupière plus soupière que la soupière actuelle.

L'histoire des enseignes est analogue. Imaginer qu'un peintre médiocre de portraits, capable tout au plus d'exprimer photographiquement au fusain cette chose banale : la ressemblance, arrivera du premier coup à composer une enseigne qui ait le style, les proportions, l'originalité, la forme voulus, c'est souhaiter l'impossible. De même que la nature, l'art *non fecit saltus*. Et dans ses expressions les plus modestes comme dans ses élans les plus grandioses, il exige de persévérantes recherches. Faire une belle enseigne requiert autant de réflexion, d'études, de goût, que la composition d'un tableau. En « condescendant » à faire des enseignes (en voulez-vous? ..), en s'installant sur des échafaudages d'où ils sont descendus pour porter des toasts, les artistes ont démontré tout bonnement qu'on ne crée pas un modèle artistique d'enseigne comme une pochade d'atelier. A cet égard, le concours aura eu un excellent résultat : celui de mettre en garde le public contre cette fièvre « d'art à la rue » qui balance actuellement, dans les préoccupations de nos concitoyens, la cyclomanie elle-même.

Ils ne faisaient pas de concours, les artisans qui modélaient, à Nuremberg, la Belle Fontaine, la Fontaine de la Vertu et celle de l'Homme aux Oies. Et il n'est pas plus logique d'œuvrer en groupe que de « penser en bande », comme l'écrivait Baudelaire.

Si l'on veut sérieusement donner à la question des industries d'art une réalité tangible, qu'on s'occupe d'inculquer aux artisans des idées artistiques. Qu'on perfectionne leur enseignement. Qu'à côté des études techniques et purement professionnelles on développe chez eux le goût, l'imagination, le sentiment de l'art. Qu'on les rappelle aux traditions de leurs prédécesseurs. Qu'on leur indique les champs nouveaux ouverts à leur acti-

tivité. C'est eux, et non la fanfare des artistes banqueteurs, bavards et écrivassiers, qui créeront un mouvement fécond et généreux.

LES ÉCRIVAINS BELGES

Le discours de Jules Destrée à la Chambre a ramené l'attention sur notre littérature nationale, naguère ignorée et décriée, et qui, désormais, s'impose — n'en déplaise à quelques esprits énervés de préjugés ou de mauvaise foi — par l'originalité et la variété des talents.

Il est intéressant de mettre en regard des observations saugrenues proférées par MM. Woeste et Coremans l'analyse sérieuse et documentée que lui consacrait dernièrement un des écrivains français les plus en vue, M. Maurice Barrès :

« Si les écrivains belges tiennent vivement à garder comme moyen d'expression le français, ils prétendent avec la même énergie mettre sous des mots français leur âme belge.

Et ils y parviennent. Camille Lemonnier et Joris-Karl Huysmans, pour prendre les deux écrivains les plus célèbres de race belge, ont avec des différences de tempérament une manière commune qui est caractérisée par des qualités merveilleuses de couleur et de relief qui excluent, comme il va de soi, l'esprit et la nuance. Je me rappelle un article de M. de Wyzewa sur une exposition de peinture à Bruxelles, où il insistait très sérieusement sur ceci : que les grands peintres belges de jadis étaient avant tout d'excellents ouvriers peintres, assez mal organisés pour trouver des choses nouvelles, mal doués du sentiment des nuances et d'intellectualisme. Mais ils traduisaient ce qu'ils voyaient avec une prodigieuse conscience, et ils voyaient avec une justesse et une vivacité telles que c'était de la puissance. Par là, nul ne les a égalés.

N'est-ce pas cette même conscience de rendu et cette puissance de vision que nous admirons chez Huysmans et chez Lemonnier, alors que se plaçant successivement devant les modèles les plus différents, ils nous peignent de jour en jour et avec une égale sincérité les objets que, pour notre part, nous ne saurions pas associer dans notre sympathie.

Sur ce sol de peintre, tous les écrivains peignent, les romanciers comme les poètes et Lemonnier et Huysmans comme les Verhaeren et les Rodenbach.

Mais ce n'est point seulement de cette façon générale que s'impose la marque autochtone sur la littérature belge; le sol, le climat, les mœurs, les traditions locales influent si fort sur elle, qu'on peut aisément y distinguer les caractères de diverses provinces...

Je n'essayerai pas de mener le lecteur parmi ces nuances. Elles ne sont pas des inventions de critique; mais pour y prendre de l'intérêt, il faudrait que ceux qui me lisent fussent, par ailleurs, familiarisés avec les très nombreux et très distingués écrivains de la littérature belge. A défaut d'une connaissance directe des œuvres, les curieux profiteront du travail de M. Francis Nautet : *Histoire des Lettres belges d'expression française*. Pour notre but, qui est d'affirmer la fécondité artistique dans ce pays, il nous suffira de noter quatre groupes particularistes :

a) Au midi de la Belgique, la race indépendante et protestante n'est pas pure; il y a une population mixte qui parle le français : ce sont les Wallons. Leur sol est plus riche, partant la vie plus aisée, l'énergie moindre. Les écrivains y sont plus nuancés, plus

déliés, moins gens de Kermesse, dans ce délicat brouillard de Meuse, que nous ne les verrons au Nord. Pour ces raisons de tempérament et parce qu'ils sont plus récemment entrés dans le mouvement avec un organe spécial. *La Wallonie*, et qu'ils semblent avoir goûté particulièrement l'influence des poètes récents, tels Gustave Kahn et Henri de Régnier, tandis que les autres groupements, moins jeunes, témoignent de Baudelaire et de Zola.

b) *Les Flamands purs*, avec Eekhoud, le romancier d'Anvers, dont la rude et abondante manière célèbre toutes les vieilles mœurs.

c) *Le Groupe gaulois*, composé de Maeterlinck, de Van Lerberghe et de Grégoire Le Roy. Cette petite trinité, qui vivait à Gand, et qui, très amicalement, dans un effort commun, semble avoir créé la manière illustrée par le succès de Maeterlinck, témoigne dans son œuvre de la tristesse de Gand et des canaux rectilignes de la plaine.

d) Enfin, j'aimerais à signaler comme un groupe particulier tels écrivains, entre autres M. Verhaeren, bien connu en France qui, par culture et éducation, ne sont plus ni Wallons, ni Flamands, mais plutôt des *Français du Nord*.

Tous ces écrivains — et par cet essai de classification on entrevoit s'ils sont nombreux — sont en communication avec le mouvement parisien. Ils en reçoivent beaucoup; ce que l'on sait chez nous et sur quoi l'on insiste trop; mais ce qu'on ne répète pas assez, c'est combien nous leur devons.

J'insiste sur ce point qui est vérité essentielle: ces écrivains prennent chez nous une certaine mode, le ton des choses du jour; mais leur fonds, leurs qualités essentielles, ils les ont trouvés chez eux — et leur plus grand écrivain, De Coster, l'auteur de ce vrai chef-d'œuvre, *Uilenspiegel*, n'a en rien subi l'influence française. En outre, très souvent, ils nous devancent, préparent nos modes, nous en fournissent les matériaux.

C'est qu'ils sont de culture moins étroitement française que nous autres Parisiens. Le Belge, par nécessité de commerce, est souvent international. Eekhoud, très justement, appelle Anvers la Nouvelle Carthage. (Le port d'Anvers, dans ses sublimes brouillards rouges, ne vous rappelle-t-il pas, en outre, telle Carthage de Turner?) L'âme belge, dans l'œuvre de Maeterlinck, est mêlée de préraphaélisme anglais et de romantisme allemand. Ce poète est le frère très noble de Burne-Jones et de Novalis. Mais ils ne se contentent point de bénéficier des arts étrangers dont ils prennent contact; ils nous en transmettent le bénéfice. »

CUEILLETTE DE LIVRES

La Construction des villes. Règles pratiques et artistiques à suivre pour l'élaboration de plans de villes. Rapport présenté au Congrès international des ingénieurs de Chicago (1893) par M. J. STUBBEN, conseiller royal d'architecture à Cologne. Traduction de M. CH. BULS, bourgmestre de Bruxelles. Bruxelles, E. Lyon-Claesen.

Préoccupé à juste titre de tout ce qui peut contribuer à l'embellissement, à l'hygiène, à l'agrément des cités, — en particulier de notre bonne capitale brabançonne, — M. Charles Buls vient d'ajouter un nouveau chapitre à son *Esthétique des Villes*, dont nous avons, ici même, vanté les idées ingénieuses et pratiques. Ce chapitre, c'est la traduction d'un rapport présenté au Congrès de Chicago par un architecte allemand, M. Stubben, et qui renferme des conseils utiles à suivre et des observations bonnes à méditer.

M. Stubben détermine les règles à appliquer dans l'élaboration des plans de villes quant à la circulation, aux constructions, à l'hygiène. Il a le souci de composer harmonieusement ce que nous avons baptisé *le Paysage urbain*. « De même, dit-il, que la recherche du beau est le but principal de tous les arts, de même *la beauté dans l'aspect des villes est une condition essentielle de leur existence*.... La culture de l'art a toujours une action civilisatrice sur le cœur et l'esprit. Aussi peut-on attendre du caractère esthétique d'une ville une heureuse influence sur la grossièreté des classes inférieures de la population. Pour la partie cultivée des habitants et principalement pour les gens sensibles au beau, elle est en même temps une source de jouissance et de satisfaction. »

De l'importance du paysage dans l'art moderne, par JEAN ROBIE. Brochure extraite du journal *L'Art*. Paris.

A peine dix pages grand format (entourées de dessins), mais valant un volume d'argumentation.

Toute l'évolution de la compréhension de la nature y est indiquée. Depuis les fresques de Pompéi qui ne contiennent pas de paysages, et les admirations d'Horace pour les ruisseaux « distribués avec art » et les terreurs de Benvenuto Cellini à la vue de « l'affreux pays des Alpes » et les assertions du *naturaliste* Buffon qui dit la nature « hideuse et mourante » sans l'homme, jusqu'aux modernes, Robie note toutes les sympathies grandissantes qui se manifestent pour la nature et le plein air.

Il dit comment ce réveil se marqua d'abord dans les écrivains — Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamartine, Victor Jacquemont — et il semble croire que ce furent eux qui le déterminèrent. Pour la dignité de l'émotion artistique, j'aime mieux croire que peintres et poètes subirent ensemble l'impression de la nature, à mesure que l'homme désorbitait son imagination des cataclysmes lointains dont le menaçaient toujours la politique ou la métaphysique. Il se peut qu'à certaines heures les écrivains furent plus tôt avertis de l'impulsion générale...

Quoi qu'il en soit, depuis David « qui assomma l'antique claustrisme avec tout son brie-à-brac de casques, de boucliers et d'accessoires emblématiques, en voulant lui tendre la perche », les genres que l'on nommait dédaigneusement secondaires prirent une importance capitale, grâce à l'ascendant de l'école anglaise qui de son côté dérivait des Flamands. Et, « le plein air est désormais le domaine de toute une légion de travailleurs enthousiastes, infatigables, toujours aux prises avec la nature, bravant les intempéries pour l'amour de l'art et jetant sur la toile le nuage qui passe ou les rayons de soleil inondant la feuillée ».

Cette vie au grand air est l'hygiène de l'âme; comme un souffle mystérieux, les effluves vivifiants qui se dégagent de la terre révèlent les harmonies (ou du moins les possibilités d'harmonies) de la création; les peintres qui les perçoivent sont les plus ardents, les plus féconds, car les manifestations de la nature sont illimitées.

Dans cette contemplation de chaque jour la personnalité se développe et s'affirme suivant le tempérament individuel; chacun se choisit pour ainsi dire lui-même dans ce vaste champ livré à son attention et « le paysage prend une physionomie, s'anime, se personnifie et offre en somme autant d'intérêt dans son apparente simplicité qu'une figure humaine quelconque ».

Il faut croire que pour être initiées, les masses avaient besoin de « voir la nature à travers un tempérament » selon une expression

déjà vieille. On peut s'en convaincre en entendant ces voyageurs dire d'un paysage : « C'est un Courbet! c'est aussi beau qu'un Corot! » Ils ne peuvent pas nier que les peintres ne leur aient appris à voir.

Je ne sais trop si Robie admet que quelques « audacieux novateurs » sortent de « l'interprétation respectueuse » de la Nature.

J'imagine pourtant que ceux-là servent aussi bien la Vérité, qui déforment le spectacle qu'ils ont sous les yeux pour lui faire exprimer leurs angoisses, leurs ironies.

Si l'imagination rend le paysage ou la forme humaine plus grandiloquents, ou plus mesquins et ridicules ou plus tourmentés qu'on ne les voit, n'est-ce pas encore un « état d'âme » qu'elle interprète et n'est-ce pas encore une chose *naturelle*? Les cauchemars, la satire, les folles apothéoses, les apitoiements déformateurs n'ont-ils pas la réalité des rêves, réalité presque tangible, quand ils sont universels?

Ils expliquent sournoisement les secrètes préoccupations, les pensées, les sensations non formulées de toute une génération, de toute une classe, peut-être. Il amènent les plus sceptiques à soupçonner dans leur nature même tout un côté très positif dont ils ignoraient la très réelle existence.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Cabotinage d'amour, par MARCEL L'HEUREUX; Paris, P. Ollendorff. — *La Femme compositeur*, par EUGÈNE DE SOLENIÈRE, avec quatre portraits hors texte; Paris, bibliothèque de *La Critique*. — *Atlantique Idylle*, par LÉOPOLD COUROUBLE; Bruxelles, P. La-comblez.

Toiles de maîtres.

Sous le titre « Petits métiers de Paris », l'*Echo de Paris* publie cet article, qu'il est utile de faire connaître à nos lecteurs :

Tout comme le crime et le vol, la « fausse peinture » a ses annales. Des procès retentissants nous ont fait savoir qu'à Paris comme à Londres, et qu'à Pétersbourg comme à Vienne, telle toile acquise sous le feu des enchères, à coup de billets de mille et signée d'un illustre nom, ne valait pas cent francs.

Ce sont là des coups savamment organisés par un syndicat de marchands s'entendant comme larrons en foire pour fourrer dedans cet être ridicule et chéri, tour à tour berné comme Gogo, louangé comme Mécène et qui s'appelle : l'AMATEUR. Généralement, en effet, l'amateur n'y entend rien. Lorsque par hasard il a quelque compétence, elle est gâtée par des crédulités étranges, une superstition stupide et noire, qui font comprendre le mot génial adressé par un marchand à M. de Goucourt au sujet d'un bibelot considéré par l'écrivain comme *invendable* :

— Ah! je suis tranquille sur le sort de ce machin-là... *il trouvera son malade!*...

Mais le gros coup est toujours dangereux à risquer. Un peintre belge qui l'avait tenté plusieurs fois et avec succès, possédé de la rage du faux, résolut de laisser après lui des imitateurs. Il réunit dans son atelier une dizaine de rapins, pauvres d'argent et de scrupules, les associa. Sous sa direction, ils eurent tôt fait de composer des vernis spéciaux qui en cinq minutes donnaient à un tableau neuf une patine aussi chaude, aussi veloutée, que si elle eut été déposée par une lente succession de mois et d'années.

C'étaient d'ailleurs des copistes extraordinaires. Un collectionneur ayant confié au vieux Belge un Rembrandt qu'il s'agissait de rentoiler, l'un des rapins en fit une copie si merveilleuse d'exactitude qu'après avoir été patinée avec tous les soins désirables elle fut livrée au collectionneur, dans la galerie duquel elle figure encore à la place de l'original.

Le vieux faussaire est mort en Hollande il y a quelques années. C'est d'un de ses élèves, établi à Montmartre, que je tiens tous ces renseignements. Aujourd'hui, par l'effet de la concurrence, la « toile de maître » nourrit encore son homme, mais médiocrement. Devant la baisse des prix, une diminution de risques s'imposait. Les marchands n'exigent plus de signatures sur le faux tableau. Et bon an mal an il se pratique à Montmartre une centaine de Ziem et de Monticelli. Les meilleurs sont vendus à Paris, le fretin passe en Amérique.

Un autre peintre de ma connaissance excelle dans les Teniers, les Van Ostade. Il copie à s'y méprendre tous les peintres de l'école hollandaise. Cela lui a coûté dix années d'études au Louvre, une année de manipulations chez un chimiste. Afin de donner à ses tableaux un aspect plus complet d'authenticité, l'avisé truqueur achète et fait acheter où il s'en trouve de vieux tableaux sans valeur. Les toiles sont soigneusement grattées, puis repeintes, et une fois glissées dans un cadre ancien, piqué des taretts, à demi dédoré, elles constituent des bijoux que des amateurs aveugles se disputent avec frénésie. Mais à dupeur, dupeur et demi. Les marchands se réservent la plus grosse part des bénéfices. Les peintres en faux vieux ne font pas fortune.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'Horloger peint malgré lui.

La question de savoir s'il est permis de reproduire, dans un tableau, sans autorisation, les traits de quelqu'un, a été de nouveau débattue en France, devant la justice de Paix du canton d'Anduze d'abord, puis devant le tribunal civil d'Alais. Les deux degrés de juridiction ont décidé que toute personne a le droit d'interdire l'exhibition publique de son portrait.

Était-ce bien d'un portrait qu'il s'agissait? Le cas était particulièrement curieux et la décision n'en est que plus significative. Sur une toile de petite dimension, M. S... avait peint la rue Neuve d'Anduze, avec sa fontaine, ses magasins. A la porte d'un de ces derniers figurait une minuscule figure vêtue d'une blouse blanche et d'une calotte. Sur l'enseigné on pouvait lire : T..., horloger. Le tableau fut exposé à la vitrine d'un libraire de la ville.

Il paraît que les horlogers, tout comme les poètes, constituent une *genus irritabile*. M. T... vit, à tort ou à raison, une intention malicieuse dans l'exhibition susdite et assigna le peintre en dommages-intérêts. Ce dernier eut beau plaider qu'il était matériellement impossible de reconnaître dans la tache de couleur étoffant le tableau la personne du demandeur, la justice n'en donna pas moins raison à l'horloger :

« Attendu que personne ne s'est mépris à Anduze sur l'intention malicieuse qu'a eue S... de représenter l'horloger T... devant son magasin sur le tableau qu'il a exposé dans la vitrine de P...; que des constatations en fait retenues par le premier juge, après l'examen même du tableau, il résulte que tout, dans la tournure, les vêtements, la coiffure, la position, concourt à désigner T...; que de plus, afin d'enlever tout doute sur la personne qu'il a

voulu reproduire, le peintre a eu soin de rappeler l'enseigne qui porte le nom de ce négociant :

« Attendu qu'il est vainement objecté que, dans le personnage reproduit, les traits du visage ne sont ni formés, ni reconnaissables; qu'il importe peu que l'image de la personne qu'on a voulu rappeler au public soit rigoureusement exacte, s'il est impossible de se méprendre sur la ressemblance par les signes distinctifs qui la caractérisent, sa manière spéciale de se vêtir, son attitude générale, la pose habituelle de son corps et le rappel de ses habitudes quotidiennes :

« Attendu qu'il est certain, au vu du tableau qui a été soumis au Tribunal, qu'en représentant T... sur la porte même de son magasin, dans sa pose habituelle, avec ses vêtements de travail, S... a obéi à une pensée de dénigrement et a agi sous l'impulsion de sa haine, à raison de leurs dissentiments antérieurs, dans le but de ridiculiser son adversaire aux yeux de ses concitoyens. »

En conséquence, le tribunal confirme la décision qui avait condamné le libraire à faire disparaître le tableau de la vitrine, sans accorder à l'horloger de dommages-intérêts, aucun préjudice n'étant établi. En outre, il condamne les défendeurs à payer cinq francs pour chaque contravention qui serait constatée à l'avenir aux dispositions de la décision intervenue.

Cette solution est conforme à la jurisprudence. Les *Pandectes belges* (v° *Caricature*, nos 41 et 42) se prononcent dans le même sens et nous avons rapporté plus d'une décision qui consacre les mêmes principes. Rappelons notamment le procès intenté par M^{lle} Bonnet, artiste dramatique, à la société des biscuits Olibet qui s'était servie d'une de ses photographies pour composer une affiche-réclame, d'ailleurs charmante (v. *l'Art moderne*, 1892, p. 271) et l'instance dirigée par le comédien Romain contre le photographe Chalot qui avait exposé le portrait de l'artiste à sa vitrine sans l'autorisation de celui-ci (v. *l'Art moderne*, 1887, p. 263). La question a été discutée à la Conférence du Jeune Barreau de Paris et résolue dans le même sens (v. *l'Art moderne*, 1890, p. 214).

La traduction des œuvres de Wagner (1).

La troisième chambre du tribunal de la Seine vient de rendre son jugement dans le procès intenté, à propos de la traduction en français des œuvres de Wagner, par les héritiers de M. Victor Wilder contre la maison Schott, de Mayence, et que nous avons exposé en détail.

Le tribunal décide que l'éditeur n'avait conféré à M. Wilder aucun monopole; que, par suite, en publiant une traduction concurrente, il avait usé de son droit; qu'il n'avait pas agi d'ailleurs avec déloyauté, mais sous la contrainte de M^{me} Wagner, qui, en repoussant de la scène la traduction Wilder, plaçait la maison Schott dans la situation ou de renoncer au bénéfice de son contrat d'édition avec Richard Wagner ou d'accepter le concours obligatoire de M. Ernst.

La demande des héritiers Wilder a donc été complètement repoussée.

(1) Voir notre numéro du 28 juillet dernier, p. 237.

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale d'œuvres d'artistes contemporains. 14 septembre-17 octobre. Délai d'envoi : 14-20 août. Gratuité de port. Retour aux frais des exposants. Renseignements : *Secrétaire du Comité de l'Exposition communale des Beaux-Arts, Amsterdam.*

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Délais : dépôt chez M. Pottier, emballer, rue Gaillon, 14, à Paris, du 20 septembre au 5 octobre; envois directs à Nancy, du 5 au 12 octobre. Notices avant le 1^{er} octobre. Trois œuvres par exposant. Renseignements : M. Adam, président de la Société des Amis des Arts, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

ROUBAIX-TOURCOING. Exposition des Beaux-Arts. 14 septembre-21 octobre. Envoi : 20 août-1^{er} septembre. Commission : 10 p. c. sur les ventes. Renseignements : M. P. Devillars, président de la Société artistique, Tourcoing.

ROUEN. — Exposition municipale des Beaux-Arts. 4^{er} octobre-30 novembre. Deux œuvres par-exposant (maximum : 2^m, 50). Délai d'envoi : 24 août. Dépôts à Paris : MM. Guinehard et Fourniret, rue Duperré, 9. Renseignements : M. Edmond Lebel, conservateur du Musée.

PETITE CHRONIQUE

L'inauguration du monument Artan élevé au cimetière d'Oostduinkerke, près Nieupoort, aura lieu dimanche prochain, à 11 1/2 h. du matin.

Le comité fait un pressant appel aux souscripteurs et aux artistes pour qu'ils assistent nombreux à cette manifestation artistique. Le départ pour Nieupoort-Oostduinkerke aura lieu à 7 h. 45 à la gare du Nord.

On nous écrit de Blankenberghe : « Nous sommes gratifiés d'un temps assez beau et la foule est déjà considérable. Dès la première heure la plage et la digue présentent une animation extraordinaire. Le soir le Casino ne désemplit pas. Les concerts y sont d'ailleurs fort brillants cette année. Les auditions symphoniques et les matinées classiques ont valu à l'orchestre des succès du meilleur aloi. Nous avons applaudi M. Désirant, un ténor remarquable, M. Laoureux, violoniste, et M. Godenne, violoncelliste, deux artistes de haut mérite que l'on peut placer au premier rang des virtuoses belges, M. Deporre, autre violoniste très remarqué, M^{lle} Chainaye et M^{lle} Goulancourt, cantatrices dont la réputation n'est plus à faire et enfin M. Bonnard, de la Monnaie.

On annonce M^{mes} Chrétien, de l'Opéra de Paris, Flament, des Concerts du Conservatoire, et Kufferath, la jeune violoncelliste, ainsi que M. Chomé, professeur de déclamation au Conservatoire de Bruxelles, et le baryton Dufranne, le jeune et brillant créateur de *l'Or du Rhin*.

Nous aurons enfin des séances consacrées aux jeunes auteurs belges et étrangers.

Un confrère proteste avec raison contre l'emploi qu'on veut faire des terrains bordant la place Poelaert, à droite du Palais de Justice. On sait la vue magnifique que réserve le vide existant actuellement à cet endroit, permettant la vue de s'étendre sur le bas Bruxelles et sur toute la vallée de la Senne. Il est incontestable

ble que c'est bien là un des plus beaux panoramas dont on puisse jouir à Bruxelles.

Or, si l'on en croit des écriteaux nouvellement installés le long des palissades bordant les terrains vides de l'endroit, quelques financiers seraient disposés à faire bâtir, à couper net la vue, dont nous pouvons être fiers. La phrase « terrains à bâtir à vendre » ne laisse aucun doute à ce sujet. Bientôt les seules façades banales de maisons bourgeoises, à l'architecture moderne, seront le rideau sur lequel viendront s'arrêter les regards des passants.

Comme le constate notre confrère, c'est grâce à une rare fortune que l'on a trouvé, dans l'axe même de l'avenue, à ménager le magnifique tableau existant actuellement. Nous espérons que la municipalité bruxelloise va, au plus vite, faire enlever les tristes écriteaux qui annoncent la mort du plus beau panorama de Bruxelles. (L'Emulation.)

Les monuments ont, dit le *Moniteur des Arts*, des ennemis terribles, qui parfois se coalisent en « société des amis des monuments ». Le moindre mal qu'ils aient à subir, c'est quelque replâtrage, quelque blanchissage à la chaux ou quelque barbouillage de ciment. Mais quand la rage prend ces amis dangereux de restaurer, de « reconstituer », comme ils disent, les désastres commencent.

Tous les voyageurs qui ont visité les « villes mortes » de Belgique connaissent le château des Comtes, le *Gravenkasteel*, de Gand. Ils se rappellent avec admiration le tableau que formaient ces vieilles et sombres ruines, dans l'ombre desquelles les petites maisons à pignons gothiques dormaient, leur reflet bercé par l'annulation lente des canaux. Et les érudits savent l'importance du lourd donjon du *Gravenkasteel* pour l'histoire de l'architecture romane féodale.

Or, un architecte a senti le besoin de bâtir. Il a persuadé, chacun pris à part, les membres de la « commission des monuments » de Gand qu'il était bien sûr de pouvoir « reconstituer », d'après les plans primitifs, le vieux château des Comtes, et qu'ainsi il remplacerait par un monument d'affreuses ruines prêtes à s'écrouler. Une bonne moitié de la « reconstruction » est déjà faite. Tout a été remis à neuf, du pied des tours aux créneaux. Le *Gravenkasteel* a pris des airs de château d'opéra comique ou de mur de jardin pour villa anglaise. Les artistes de Gand, d'ailleurs, se désolent de voir leur vieille ville livrée à une « commission des monuments » qui « reconstitue », et ils se sentent devenir indulgents à ceux qui voudraient démolir.

Nous avons déjà, on s'en souvient, protesté contre la « restauration » intempestive dont s'occupent avec raison notre confrère parisien et plusieurs autres journaux français.

Le magnifique monument funéraire de M. Albert Bartholomé, qu'on a admiré au Salon du Champ-de-Mars, va être placé au Père-Lachaise, à l'extrémité de la grande allée centrale. Il surmontera le caveau provisoire que se propose de faire construire la Ville et qui servira aux funérailles des personnages de marque dont l'inhumation définitive doit avoir lieu, hors de Paris. L'achat et l'installation du monument de M. Bartholomé monteront à 150,000 fr., dont 100,000 fr. payés par l'Etat et 50,000 fr. par le Conseil municipal.

Les légendes s'en vont une à une. Voici qu'on conteste à Gutenberg l'invention de l'imprimerie. S'il faut en croire une note envoyée aux journaux par notre confrère de Hongrie la *Foia*

dăcesana, Adrian Diaconu, architecte et archéologue, a trouvé dans les ruines de l'ancien château-fort romain Bersovia, aux environs de Temesvár, des preuves infaillibles que la gloire d'avoir inventé l'imprimerie est due aux Romains. Des recherches de Diaconu il résulte que la IV^e légion Flavia Felix, qui stationnait dans la province florissante de Dacia ripensis, s'entendait à la pratique de la typographie avec des types mobiles.

Deux membres de l'Académie scientifique de Bucarest ont examiné la trouvaille de Diaconu et l'ont déclarée « sensationnelle et d'une importance étendue ».

M. Walter Crane vient d'être appelé à la direction de l'Ecole municipale d'art de Manchester.

Le British Museum va devenir acquéreur, pour 625,000 francs, de la collection de dessins, gravures et eaux-fortes appartenant au colonel J.-W. Malcolm et représentant une valeur marchande d'un million au moins. Elle renferme, entre autres merveilles, 160 dessins de Raphaël, autant de Michel-Ange et de Rubens, 200 ouvrages de Rembrandt et des études sans prix de Botticelli (études pour une figure de l'Abondance) et de Léonard de Vinci (tête de guerrier).

A la vente des tableaux composant la collection Huth, qui vient d'avoir lieu à Londres, un paysage de Constable a atteint le chiffre de 223,125 francs. Il avait été payé jadis à son auteur, en 1820, 2,625 francs seulement.

Une des plus grandes ventes de tableaux de l'année aura été celle qui vient d'avoir lieu à Londres. La recette totale s'est élevée à 87,144 livres sterling, soit exactement 2,178,600 francs. La vente, qui avait attiré une élite nombreuse, a été, paraît-il, très mouvementée. Les tableaux appartenaient pour la plupart à l'école anglaise primitive.

La *Lady Musgrave*, de Gainsborough, a été achetée deux cent cinquante mille francs. Il y a quinze ans le même tableau était vendu, dans la même salle, 26,000 francs. Cinq Turner ont atteint : *Helvoetsluys*, 160,000 francs ; la *Vallée d'Aoste*, 104,000 francs ; *En allant au bal*, 66,800 francs ; *En revenant du bal*, le même prix, et enfin le *Mostlake*, 135,200 francs. La *Lady Melbourne*, de sir Joshua Reynolds, a été vendue 59,800 francs.

Lugné-Poe n'est pas en odeur de sainteté à « l'Eglise métropolitaine de Jésus Conducteur » dont M. Erik Satie est le Parcier. Voici l'avis que fait paraître ce dernier dans un *Cartulaire* dont le premier numéro vient de paraître :

« Les Chrétiens qui ont à énoncer des revendications d'ordre esthétique touchant M. Lugné-Poe, le théâtre de « l'OEuvre » qu'il dirige et la presse détestable qui l'inspire et le glorifie, doivent les faire connaître au siège de Notre Abbaye, 6, rue Cortot. Nos Frères trouveront en nous un rempart contre les œuvres sataniques, manifestées dans le *Mercure de France*, la *Revue blanche* et la *Plume*, en même temps que la force nécessaire pour assurer le respect dû à Dieu, à l'Eglise et à l'Art. »

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes ; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri ; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens ; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan ; entre les deux parties de ce concert, chœurs ; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes ; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **3, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. *Huitième article.* — CERCLES, par R.-W. EMERSON (traduction inédite). — NOTES SUR LES OUVRIERS D'ART. *Rupert Carabin.* — L'AMATEUR.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(*Huitième article.*)

LE SILENCE a, dans l'activité humaine, une part énorme! Nous nous taisons infiniment plus que nous ne parlons. Maurice Maeterlinck a écrit sur cette tendance et sur l'importance fatidique et prodigieuse du silence quelques pages incomparables, en lesquelles cet étonnant esprit de prophète et de révélateur a, peut-être plus que n'importe où ailleurs, donné la jauge de son volume intellectuel et l'étiage de sa profondeur. Il a marqué tout ce que dit le silence et l'éloquence de son mutisme. Il a déterminé de combien son imprécision dépasse, comme intensité d'élocution, l'insuffisance des paroles, et quelle grâce de vague ou de tragique cette imprécision maintient autour des tremblantes pensées,

(1) Voir les nos des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14 et 21 juillet derniers.

si séduisantes précisément parce qu'elles flottent dans l'ambrosie des choses qui ne sont pas encore nées. Il a dit, en des images inoubliables et par des aperçus sublimes d'émotion ténébreuse, comment, en dédaignant l'amointrissant à-peu-près du langage, fût-il le plus souple et le plus riche des instruments peu à peu agglomérés par l'ingéniosité humaine au cours des temps patients et féconds, deux âmes peuvent, sans ouvrir les lèvres, se mieux comprendre et descendre de concert, frémissantes et ravies, dans les abîmes du cœur et les labyrinthes du cerveau.

Cela c'est le Silence absolu, protégé par l'immobilité du geste et la mise au repos de la physionomie. Son magique effet est alors préparé par les circonstances, par la concordance des événements, par les mots antérieurement dits, par ceux qui vont éclore. Mais il y a aussi une condition intermédiaire, une demi-révélation, prenant place entre le mystère cataleptique de l'esprit quand rien du corps ne bouge, ni expression du visage, ni attitude ou mouvement des membres, et la pleine explosion, ou plutôt la tentative d'éruption des pensées au dehors, toujours insuffisante, lorsque la voix entre en travail et s'efforce par le mécanisme des sons divers ou des vibrations, de traduire les murmures et les agitations intérieures de nos âmes incommensurablement plus merveilleuses, plus compliquées, plus rayonnantes.

Cette région intercalaire, c'est le royaume du Geste,

ou plus exactement c'est la Pantomime, l'art qui met en œuvre *tout* ce qu'en leurs complications et leurs combinaisons infinies, nos nerfs, nos muscles, nos artères, nos fibres, peuvent réaliser de phénomènes expressifs aux mille nuances, aux dix mille finesses, utilisant un alphabet de courbes, d'allures, de mouvements, de plissements, de sinuosités, d'attitudes auprès duquel n'est rien le classique alphabet scolaire des voyelles et des consonnes.

L'antiquité avait connu et réalisé cet art avec une intensité dont le souvenir est resté puissant. Les rivalités, à Rome, de Bathylle et de Pilade, les engouements et les admirations qui les enveloppèrent de leur tumulte, sont demeurées légendaires. Mais il a subi une longue éclipse dont à peine quelques tentatives modernes ont essayé de libérer l'astre autrefois si brillant. Dans un genre et avec des figurations limitées, Debureau, prisonnier volontaire du classique personnage de Pierrot, a, s'il faut en croire ceux qui assistèrent à son étrange spécialité, manifesté les ressources émotionnantes d'un visage humain malléable travaillé par une volonté s'appliquant à en faire le constant et changeant miroir des sensations, des transformations et des tourments intimes. Plus récemment, en une forme moins psychique, mais d'une beauté réaliste brutale, serpentante et poignante, les frères Martinetti, particulièrement par leur tragique *Robert Macaire*, drame de rire et d'épouvante, ont coloré de teintes éclatantes en leur crudité, cette région du geste qu'on croit, à priori, si terne et si muette. A son tour, Félicia Mallet, dans *l'Enfant prodigue*, a matérialisé la grâce légère et volante du corps féminin quand il veut parler, troubler et impressionner sans la voix.

Et si ainsi des acteurs, repris de l'antique besoin de mimer, ont attesté le caractère impérissable de cette fantaisie humaine et de cette faculté rare, quelques artistes auteurs ont essayé de bâtir des pièces nouvelles destinées à lui donner carrière. Parmi elles, il faut avant tout citer la mise à la scène par Camille Lemonnier de son beau, court et nerveux poème en prose *Le Mort*, grevé, il est vrai, par les Martinetti faisant ses interprètes, de quelques intermèdes faisant trop sentir qu'en eux les mimes parfaits voisinaient avec les clowns incurables amateurs de drôleries, de sauts et de cabrioles.

La vigoureuse poussée donnée par Lemonnier pour enfoncer et rouvrir des portes depuis trop longtemps condamnées, devrait trouver des imitateurs. Tout au moins, faudrait-il que dans les pièces parlées une part plus large fut accordée aux scènes muettes et aux beautés d'effroi et de mystère de la Pantomime. Ici, comme ailleurs, le théâtre contemporain est pris de la manie d'unité quand même, ayant perdu le sens qu'en une même œuvre, les ressources scéniques peuvent s'entremêler, ou plutôt qu'elles doivent être entremêlées

en un harmonieux et souple enchevêtrement. Pourquoi faudrait-il que les personnages parlassent toujours, ne laissant jamais la scène sans un bruit de paroles? Pourquoi pas des scènes muettes, partant d'autant plus émouvantes puisqu'elles traînent avec elles le mystère de cette imprécision redoutable dont tantôt je rappelais l'immanquable et frissonnante action sur les auditoires?

Les grands comédiens ont compris les ressources des épisodes où, ne disant rien, retardant l'envolée des mots de leur rôle, usant de la liberté de se taire, qu'à l'encontre des pièces lyriques soumises à la mesure et à la continuité musicale, leur permettent les œuvres simplement parlées, ils aboutissent à des effets plus puissants que ceux du langage. Mon père m'a souvent parlé de Talma, jouant Oreste, entrant en scène à reculons, muet et terrifié, battant en retraite devant le spectre des Erynnies, exprimant par ses bras projetés en avant, en un simulacre d'horreur, l'épouvante de se sentir menacé par les déesses infernales impitoyables. Moi-même, j'ai vu Rossi dans *Macbeth*, assis à sa table royale, entouré de convives, rendre par la physionomie, par une bouche entr'ouverte plus bruyante que si les lèvres y eussent composé des mots, par des regards plus éloquents que des harangues, l'affreuse peur et la déchirante surprise de l'apparition de Banco sanglant, surgissant blafard et vengeur à la porte de la salle du festin. Et Mounet-Sully, dans *Œdipe-Roi*, assis pendant un des intervalles que remplissent les chœurs, exprimant par son affaissement, par ses yeux désespérés, par ses mains lourdement pendantes, qu'il sent l'ombre de la Fatalité gagner sa vie et la vouer à l'horreur.

Il faudrait multiplier ces effets de silence. Il faudrait multiplier ces effets de geste. Rendre à ce geste impérieux, touchant et multiple, sa dignité curieuse et grave. Pousser l'extension jusqu'à la Pantomime complète. Choisir les sujets auxquels cette forme ingénieuse convient le mieux. Essayer sur le public l'impression singulière de ce mouvement sans bruit, de ce silence tumultueux, inquiétant et charmeur. Ici encore son éducation d'auditeur est à faire. Mais comme bientôt il serait converti quand on songe au besoin qu'ont les âmes de demeurer dans les brumes et de ne pas avoir trop à subir la détermination absolue amoindrissante de tout. L'homme baigne volontiers dans les effluves de l'indécis, l'homme est un amant de l'incertitude, l'homme est reconnaissant à la Science de lui faire quelquefois banqueroute et de ne pas matérialiser tous ses rêves.

J. M. Picaud

CERCLES

PAR R. W. EMERSON

(Traduction inédite.)

La nature se concentre en balles
Et ses façons orgueilleusement éphémères,
Promptes aux extériorisations,
Sculptent le profil de la Sphère.
Si on savait ce que cela signifie
Une nouvelle genèse surgirait.

L'œil est le premier cercle — l'horizon qu'il forme est le second — et dans toute la nature cette figure primaire se répète à l'infini. C'est le plus haut emblème que contienne l'hiéroglyphe du monde. Saint Augustin décrivait ainsi la nature de Dieu : Un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Nous déchiffrons toute notre vie le sens copieux de cette première de toutes les formes. Nous en avons déjà déduit une morale en constatant le caractère circulaire ou compensatoire de toute action humaine. Nous en signalerons une nouvelle application, une nouvelle analogie : c'est que toute action peut être surpassée. Toute notre vie est un apprentissage de cette vérité : qu'autour de tout cercle on peut en tracer un autre ; qu'il n'y a dans la nature ni fin ni borne, mais que toute fin est un commencement, qu'un nouveau crépuscule recouvre chaque midi, et que sous chaque profondeur s'ouvre une profondeur nouvelle.

Ce fait, pour autant qu'il symbolise le fait moral de l'Insaississable, de la fuyante Perfection que les mains de l'homme ne peuvent enfermer, ce fait qui inspire et condamne à la fois tout succès, tout achèvement, toute réalisation, peut très commodément nous servir pour rassembler plusieurs illustrations de la force humaine dans ses divers départements.

Il n'y a pas de bornes dans la nature. L'univers est fluide et volatil. La permanence n'est qu'un mot fait pour indiquer des degrés. Notre globe, vu par Dieu, est une loi transparente, et non une masse compacte de faits. La loi dissout le fait et le garde fluide. Notre civilisation est la prédominance d'une idée qui attire après elle tout notre cortège de villes et d'institutions. Montons à une autre idée, tout cela disparaîtra. La sculpture grecque est fondue, comme si toutes ces statues avaient été faites de glace ; çà et là reste un fragment ou une forme solitaire, pareils à ces tous petits tas de neige qu'on trouve en juin et juillet dans les crevasses les plus froides des hautes montagnes. Car le génie qui les créa crée aujourd'hui des choses différentes. Les lettres grecques durent plus longtemps, mais elles subissent la même condamnation, et elles tombent dans l'inévitable puits que la création d'une nouvelle pensée ouvre à tout ce qui est vieux. Les nouveaux continents sont bâtis avec les ruines de tout ce qui fut la vieille planète ; les nouvelles races se nourrissent de la décomposition de l'ancienne. Les arts nouveaux détruisent l'ancien. Voyez l'inutilité de tous ces capitaux investis dans la construction des aqueducs depuis les découvertes des lois physiques ; l'inutilité des forteresses depuis les canons, des routes et des canaux depuis le chemin de fer, des voiles depuis la vapeur, de la vapeur depuis l'électricité.

Vous admirez cette tour de granit résistant aux injures de tant de siècles. Cependant une petite main tremblante éleva ces immenses murs, et ce qui bâtit vaut mieux que ce qui est bâti. Meilleure que la main et plus subtile était la pensée qui se réalisa par la main ; et ainsi toujours, derrière l'effet grossier est une belle cause qui, attentivement étudiée, est elle-même l'effet d'une

cause plus belle encore. Toute chose a un aspect permanent jusqu'à ce qu'on connaisse son secret. A la femme, une grande fortune semble un fait permanent et durable ; à un commerçant elle paraît chose facilement obtenue avec n'importe quels matériaux, et facilement perdue. Un verger, des terres labourées, un sol fertile paraissent à un citadin choses aussi « solides » et positives qu'une mine d'or ou un fleuve. Mais à un grand fermier ces choses ne paraîtront pas plus sûres ni plus fixes que le résultat de la moisson.

La Nature a un aspect agaçant de stabilité séculaire, mais elle a une cause comme tout le reste ; et quand je pourrai comprendre cela, ces champs auront-ils toujours leur immuable étendue, ces feuilles continueront-elles à pendre avec cette même et innombrable individualité ? La permanence est un mot fait pour indiquer des degrés. Toute chose est médiane, centrale. Les lunes ne bornent pas plus le pouvoir de l'esprit que les balles qui nous servent de jouet.

La clef de chaque homme est sa pensée. Si fort, si hardi, si indépendant qu'il paraisse, quel que soit le défi qu'il jette à ceux qui veulent le comprendre, il obéit à un gouvernail, qui est l'idée d'après laquelle il classifie tous les faits. On ne peut le changer qu'en lui montrant une nouvelle idée qui commande la sienne. La vie de l'homme est un cercle évoluant sur lui-même et qui d'un anneau presque imperceptible s'élançait de toutes parts vers de nouveaux et de plus grands cercles, et sa poursuite n'a pas de fin. La portée de cette génération de cercles — roue sans roue — dépendra de la force de vérité, de la sincérité de l'âme individuelle. Car l'effort d'inertie de toute pensée qui s'est transformée en le remous circulaire d'une circonstance, — comme un empire, par exemple, ou les règles d'un art, un usage local, un rite religieux, — c'est de se cramponner à cette fugitive circonférence, de s'y solidifier et d'y confiner la vie. Mais si l'âme est vive et forte, elle fait éclater les bornes de tous côtés et s'épand, dans l'espace profond, en un autre orbite, qui, lui aussi, a sa plus haute marée où il essaie de s'arrêter et de se terminer. Mais le cœur refuse de se laisser emprisonner ; dans ses premières, dans ses plus étroites pulsations, il tend déjà, avec une grande force, vers l'extérieur, vers d'immenses et innombrables expansions.

Chaque conclusion n'est que le premier fait d'une nouvelle série. Chaque loi générale n'est que le fait particulier d'une loi plus générale qu'on pourra découvrir. Il n'y a pas d'« extérieur », pas de mur d'enceinte, pas de circonférence autour de nous. Un homme finit son histoire, — quelle est belle, qu'elle est concluante ! quel nouvel aspect elle donne à toutes choses ! Il remplit tout l'horizon. Quand d'un autre côté se lève un autre homme qui dessine un cercle autour de celui que nous venions de confondre avec les bornes de notre sphère — alors le premier orateur n'est plus « l'homme », il n'est plus qu'un « premier orateur ». La seule correction qu'on fasse à son discours c'est de tracer un cercle qui soit plus large que cette première pensée et qui la renferme.

C'est ainsi que les hommes en agissent aussi envers eux-mêmes. Le résultat de la pensée actuelle qui hante votre esprit, et à laquelle vous ne pouvez échapper sera résumée par un mot et le principe qui semblait expliquer la nature sera compris et englobé lui-même dans les nombreux exemples qui serviront à une généralisation plus hardie. Dans la pensée de demain git le pouvoir qui soulèvera tous les crédos, tous les crédos, toutes les litté-

ratures des nations, et qui s'introduira dans un ciel qu'aucun rêve épique n'a pu encore décrire. Tout homme en ce monde n'est pas tant un travailleur qu'il n'est une suggestion du travailleur qu'il pourrait être. Les hommes sont les prophéties ambulantes des âges futurs.

Nous montons pas à pas cette mystérieuse échelle : les pas sont les actes; la nouvelle perspective c'est du Pouvoir. Tout résultat est menacé et jugé par celui qui le suit. Chacun d'eux semble être contredit par celui qu'on élève au-dessus de lui, il n'en est que limité. La nouvelle affirmation est toujours détestée par l'ancienne, et à ceux qui vivent de l'ancienne, la nouvelle semble un abîme de scepticisme. Mais l'œil bientôt s'y habitue, car l'œil et l'affirmation sont les effets d'une même cause; et bientôt l'œil perçoit toute l'innocence et toute la bonté de la nouvelle aurore, qui elle aussi, quand toute son intensité sera épuisée, pâlera et s'évanouira devant celle qui la suit.

Ne crains pas la nouvelle généralisation. Le fait a-t-il l'air crasseux, matériel, menaçant d'avilir ta théorie de l'esprit? Ne lui résiste pas; il relèvera et raffindra juste d'autant ta théorie de la matière.

Il n'y a pas de borne dans l'homme si on en appelle à son état conscient. Tout homme croit qu'il n'est pas entièrement compris; et s'il est doué de quelque sincérité, s'il s'abandonne en dernier ressort à l'âme universelle, à l'âme divine, je ne vois pas comment il peut en être autrement. Il doit sentir qu'on n'a jamais ouvert la dernière chambre, la dernière cachette; il y a toujours un résidu inconnaissable, inanalysable. C'est-à-dire, tout homme croit qu'il a devant lui une plus grande possibilité, une toujours plus grande possibilité.

Nos humeurs ne croient pas l'une à l'autre. Aujourd'hui je suis plein de pensées et je peux écrire ce que je veux. Je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas les mêmes pensées, le même pouvoir d'expression demain. Pendant que j'écris, ce que j'écris me semble la chose la plus naturelle du monde; mais hier, je voyais un vide triste dans la direction où je trouve maintenant tant de choses; et, dans un mois, je suis sûr que je me demanderai qui était celui qui a écrit tant de pages consécutives sur un tel sujet. Hélas! ma foi infirme, ma volonté trop peu tendue, ce grand reflux d'un plus grand courant! Je suis Dieu dans la nature, je suis un brin d'herbe au pied d'un mur!

L'effort continu qu'il fait pour s'élever au-dessus de lui-même, pour atteindre un degré supérieur à sa hauteur précédente, se trahit dans les relations de l'homme. Nous avons soif d'approbation et cependant nous ne pouvons pas pardonner à l'approuvateur. La douceur de la nature est l'amour; pourtant, quand j'ai un ami je suis tourmenté par mes imperfections. L'amour que j'ai pour moi-même accuse l'ami. S'il était assez haut pour me mépriser, alors je pourrais l'aimer et m'élever par mon affection à de nouvelles hauteurs (1). La croissance d'un homme peut se mesurer à la succession de ses amis. A chaque ami qu'il perd pour la vérité, il en gagne un meilleur. Pendant que je me promenais dans les bois, pensant à mes amis, je me suis demandé pourquoi je jouerais avec eux ce jeu d'idolâtrie. Je connais, je vois trop bien, quand je ne m'aveugle pas volontairement, les courtes limites de ceux qu'on appelle nobles et dignes. Généreux, nobles, ils le sont, nos discours au moins l'attestent libéralement,

(1) Il faut que chaque ami soit plus grand que l'autre; c'est-à-dire, qu'ils soient égaux mais différents.

mais la vérité est triste. O, bienheureux Esprit que j'abandonne pour eux, ils ne sont pas toi. Toutes les considérations personnelles que nous nous permettons nous coûtent des provinces célestes. Nous vendons le trône des anges pour un plaisir court et turbulent (1).

Combien de fois devons-nous apprendre cette leçon? Les hommes cessent de nous intéresser quand nous avons trouvé leurs limites. Le seul mal, le seul péché, est cette limitation. Aussitôt que vous rencontrez les limites de quelqu'un, tout est dit sur lui. A-t-il du talent, de l'audace, de la science? Cela ne sert à rien. Il était hier, pour vous, attirant et captivant — une grande espérance, un océan où on pouvait se jeter.

Maintenant vous en avez trouvé les rives, ce n'était qu'un étang, et peu vous chaut de le revoir ou de ne plus le revoir.

Tout nouveau pas que nous faisons dans le domaine de la pensée réconcilie vingt faits qui semblaient discordants et les relie pour en faire des expressions différentes d'une même loi. Aristote et Platon sont considérés comme étant chacun à la tête d'une école différente. Un sage verra qu'Aristote platonise. Un pas de plus dans la pensée, les opinions divergentes se concilient, elles deviennent les deux extrêmes d'un principe, et nous ne pouvons jamais aller assez loin pour exclure une vision plus haute encore.

Gare! quand le grand dieu déchaîne un penseur sur cette planète! Tout court des risques. C'est comme quand une conflagration éclate dans une grande ville; personne ne sait où on sera en sûreté ni où tout cela finira. Il n'y a pas de parcelle de science qui ne puisse être retournée sur le flanc demain; il n'y a aucune réputation littéraire, — pas même les « gloires éternelles », — qui ne puisse être suspectée et condamnée. Les espérances les plus chères à l'homme, les croyances de son cœur, la religion des nations, les mœurs et les morales de l'humanité, tout cela est à la merci d'une nouvelle généralisation. Une généralisation est toujours un nouvel influx de la divinité dans l'esprit. C'est la cause du tressaillement qui l'accompagne.

La valeur consiste dans le pouvoir de se retrouver soi-même, qui fait qu'un homme ne peut pas être mis sur le flanc, qu'on ne peut le soustraire à aucune généralisation, mais qu'il reste debout, où qu'on le mette. Ceci ne peut s'obtenir qu'en préférant la vérité à notre précédente compréhension de la vérité; qu'en l'acceptant vivement de quelque côté qu'elle vienne; qu'en gardant l'intrépide conviction que nos lois, nos relations avec la société humaine, notre chrétienté, notre monde peuvent à tout instant être renversés et mourir.

Il y a des degrés dans l'idéalisme. Nous apprenons d'abord à jouer avec lui, académiquement; l'aimant aussi fut jadis un jouet.

Ensuite, dans le tourbillon de la jeunesse et de la poésie nous voyons qu'il peut être vrai par fragments, qu'il a la réalité des étincelles. Puis son apparence devient peu à peu sévère et grande et nous voyons qu'il faut qu'il soit vrai. Il se montre moral et pratique.

Nous apprenons que *Dieu est*; qu'il est en nous; et que toute chose est son ombre.

(1) Il y a pourtant des êtres qui n'ont pas de limites et qu'on peut aimer toujours, ce sont ceux qui ne se cramponnent pas à eux-mêmes ni à vous, et qui, « se confiant à l'âme universelle » qui les traverse, vivent de sa vie dont le courant les porte, et non du souci d'accorder l'univers à leurs particularités par de prudentes couardises. Mais pour pouvoir aimer ces êtres, il faut être sans limite comme eux, et se fier, du même courage héroïque, à la même sagesse inconnue.

L'idéalisme de Berkeley n'est qu'un exposé imparfait de l'idéalisme de Jésus, et celui-ci, à son tour, n'est que l'exposé imparfait de ce fait que toute la nature n'est que la rapide expansion de la bonté s'exécutant et s'organisant elle-même. Il est encore plus évident que l'histoire et l'état du monde à une période donnée dépend étroitement de la classification intellectuelle qui existait alors dans l'esprit des hommes. Les choses qui sont aujourd'hui chères aux hommes le sont à cause des idées qui ont émergé à leur horizon mental, et ces pensées amènent l'état de choses actuel, comme un pommier porte ses pommes. Un nouveau degré de civilisation ou de culture révolutionnerait instantanément tout le système des occupations humaines.

(A suivre.)

NOTES SUR LES OUVRIERS D'ART

RUPERT CARABIN

Dans la *Petite Revue documentaire* que publie à Paris M. Eugène Baillet, notre confrère Rodolphe Darzens inaugure une très intéressante série d'études sur les ouvriers d'art qui requièrent désormais si vivement l'attention. Sa première chronique est consacrée à l'un des exposants de la *Libre Esthétique* et des XX, M. F.-R. Carabin, que sa cordialité et son inaltérable bonne humeur, non moins que son talent, ont vite rendu populaire en Belgique parmi les artistes :

« Petit mais trapu et muselé, les épaules larges sous sa veste de velours et la poitrine bombée sous le tricot, la face rose, mobile extrêmement, tantôt grave et illuminée de pensées, tantôt joyeuse et sillonnée d'éclats de rire, les lèvres et les narines sensuelles, les yeux pétillants de malice, une chevelure inculte et flottante, tel m'apparut, par un midi d'été brûlant, courant nu-pieds dans les plates-bandes du jardin de Willette, à l'Isle-Adam, Rupert Carabin, alors inconnu, aujourd'hui déjà célèbre.

C'était la première fois que je le rencontrais; mais j'avais remarqué et aimé aux Salons des *Indépendants* ses statuettes et ses médaillons de cire ou de plâtre patiné, d'un art voluptueux, d'un dessin harmonieusement souple et d'une réalité bientôt absolue. Et comme m'avait plu l'œuvre, me plut l'ouvrier, avec sa franchise ouverte, sa brutale gaieté, son intensité de vie et de travail.

Depuis cette époque déjà lointaine, j'ai revu de temps à autre l'artiste qui devait réveiller le bois et y évoquer de palpitantes figures charnelles. Et chaque fois j'ai eu la joie de voir progresser ce travailleur opiniâtre, toujours à la recherche du mieux, du nouveau, et qui a conquis enfin une belle et puissante originalité.

Car l'œuvre de Rupert Carabin est unique: aucun tailleur « d'images » moderne ne se peut comparer à cet artisan, dont les mains expertes ont modelé dans le bois d'innombrables compositions, réalités ou symboles, chairs savoureuses ou masques énigmatiques, humanités ou bestialités, plantes, fleurs, — exacte et impressionnante interprétation de la nature et de la pensée. Et l'œil frissonne d'intime plaisir au contact de ces contours délicats ou massifs, mais toujours d'une vibrante réalité, qui surgissent de l'inerte matière, touchée par le génie.

Oui, le génie: le mot, ici, n'est pas une outrance d'expression trop fréquente aujourd'hui. Car, Rupert Carabin est certainement un de ces artistes en qui luit la flamme dévoratrice des ténèbres et des ignorances et qui nous éclaire l'avenir vers lequel nous

marchons. Comme Baudelaire, dotant, suivant le mot de Victor Hugo, le Ciel de l'Art d'un frisson nouveau, Rupert Carabin évoque avec ses bois sculptés, qui doivent pourtant servir à un usage journalier, de rares sensations esthétiques qui font de lui l'égal des plus merveilleux poètes. Peut-être lui reprochera-t-on de se détacher quelque peu de son siècle pour vivre de tous les âges: et j'en suis chagrin pour ma part; mais il n'en est pas moins certain qu'il a fait œuvre durable et de cela je ne puis que m'en réjouir.

Quelques lignes biographiques ne messieront pas dans ces notes rapides qui n'ont d'autre but que de pouvoir servir à une plus sérieuse étude.

François-Rupert Carabin est né à Saverne, en Alsace, en 1862. Son père, garde forestier, demeurant à six kilomètres de Saverne, à Staubach, le petit Carabin fut, jusqu'à dix ans, élevé en plein bois, où il apprit à aimer cette artiste divine, la Nature. Et chaque jour, pour se rendre à l'école, Rupert Carabin s'en allait à travers les arbres amis, dont plus tard peut-être les troncs devaient s'ébaucher en formes quasi-humaines sous son ciseau.

Or, comme pour aller de Staubach à Saverne, où était l'instituteur, Rupert Carabin parcourait six kilomètres de forêt, il avait le temps de faire vraiment l'école buissonnière parmi buissons et ronces, se barbouillant le visage de mûres et de mûres, et braconnant avec passion.

Ce beau temps ne devait pas durer, malheureusement; car, lorsqu'il eut dix ans, son père et sa mère vinrent à Paris, et il fut bien obligé de troquer l'instituteur svernois contre le maître d'école communal parisien, pour bien peu de temps d'ailleurs. En effet, on l'envoie à onze ans et demi en apprentissage chez un graveur en camées.

Le métier était encore bon. L'enfant ne se contenta pas de graver, il voulut apprendre à dessiner et à modeler, fréquenta le soir l'école Lequein, rue des Petits-Hôtels (devenue depuis l'école Bernard Palissy). Mais le graveur en camées voyait périliter peu à peu son commerce: en sorte qu'à dix-sept ans, au moment où il gagnait trois francs par jour, Carabin fut obligé de chercher ailleurs sa vie. Heureusement pour lui, sans doute: car s'étant mis pour vivre à faire trente-six métiers, — réparant des marbres anciens, exécutant pendant trois ans des moulages après décès pour une agence de pompes funèbres, dessinant et lithographiant des catalogues industriels, — il s'adonnait entre-temps à la joie de créer et débutait en 1884 à la première exposition des *Indépendants*, société dont il fut, avec Dubois-Pillet, un des membres fondateurs. Il exposa des médaillons (son père et sa mère), des cires, des plâtres patinés, d'un modelage délicat et parfois déjà charnel. Il fut d'ailleurs très remarqué des artistes, connu ainsi Adolphe Willette et Charles Maurin, qui lui acheta — oui, lui acheta! — ses premières œuvres, et fit mieux encore, le présenta à un amateur intelligent, M. Montandon, lequel offrit au jeune sculpteur de mettre quatre mille francs à sa disposition pour faire ce qu'il voudrait. Si vous réussissez, dit-il à l'artiste, tant mieux pour moi; sinon, tant pis pour vous.

Carabin fit une bibliothèque sculptée en plein noyer, et ce fut là sa première œuvre d'art.

Il me faut maintenant terminer cette rapide esquisse où je n'ai pu qu'indiquer le caractère de l'Art nouveau du « tailleur d'images moderne », par une sorte de catalogue de l'Œuvre de Carabin, ou

du moins par la nomenclature aussi complète que possible de tout ce que je connais de lui. De ce travail aride, quelques amis de l'art me sauront gré peut-être et cela sera ma suffisante récompense.

BIBLIOTHÈQUE. — 1890 (appartient à M. Montandon). — Ce meuble, par une disposition originale, comporte pour les deux tiers inférieurs un vaste panneau qui figure le carton dont se servent les artistes pour collectionner des estampes : deux femmes sculptées décelent en leur nudité élastique que c'est bien là l'usage de cette partie de la bibliothèque : l'une, en effet, met en mouvement une presse lithographique ; l'autre, assise sur un escabeau, feuillette des estampes en un cartable posé sur un X. Le pied de droite du meuble se modèle massivement en un être accroupi, la face sans pensée et presque sans contours : c'est l'ignorance. A gauche, un monceau de masques l'un sur l'autre jetés, ceux des vices bas et déprimants. Je reconnais la *Vanité*, l'*Avarice*, la *Colère*, l'*Intempérance*, l'*Imbecillité*, l'*Hypocrisie*. Sur le haut de la bibliothèque, trois femmes sont différemment assises. C'est à gauche, buste renversé, tête jetée en arrière, la *Lecture badine*. A droite, songe, physionomie et gestes aux lignes pensives, la *Lecture sérieuse*. Enfin, presque au centre, trônant sur des livres entassés, la *Vérité* se mire. Maintenant des ferrures, roseaux délicats, palmes égales, et une souris rongeuse qui sert de loquet, se détachent, martelés par le bon ouvrier Servat, sur la patine du bois.

TABLE. — 1890 appartient à M. Montandon. D'une grande simplicité, la première table sculptée par Carabin est remarquable par la grâce voluptueuse des quatre corps de femmes nues qui portent un livre fermé. Et l'artiste les a voulu placées ainsi : deux à chaque extrémité d'un des grands côtés de la table ; les deux autres ensemble, au centre du côté opposé. Chacune a son charme spécial et elles sont bien diverses par le maintien, le port des coiffures, le geste ; mais, toutes sont pareilles dans la perfection du modelage qui atteint la vérité de la vie.

SIÈGE. — 1891 (appartient à M. Montandon). — Une femme accroupie, le bras gauche soutenant, par la main posée à terre, le corps ployé sous le poids d'folios larges et lourds qui chargent la nuque et que le bras droit replié aide à maintenir en équilibre. Des contours admirablement musclés, d'une chair savoureuse et qui palpète.

SECRETARE. — 1891 (appartient à M. Montandon). — D'une structure moins composite que sa première bibliothèque, mais d'un art non moins raffiné, ce petit meuble est un des chefs-d'œuvre de Carabin. Les panneaux du bas sont d'une grande simplicité : des ferrures de Servat, une grenouille, des rossaux et un iris s'y appliquent. A gauche, tout contre le meuble, un corps grêle de fillette dont les doigts de la main droite sont mordus par les dents d'un masque grimaçant : c'est la *Curiosité punie*. Sous ses pieds s'épanouissent des lotus, tandis qu'à droite un lierre prend racine, monte et va s'enguirlander sous le panneau supérieur qui forme une sorte de coffret. Une figure de femme, l'*Indiscrétion*, se penche sur ce panneau où sont représentées : à droite, fuyant vers l'arrière-plan sur sa roue mobile, la *Fortune* qui sème des pièces d'or tombant d'un sac crevé, richesse d'où naît la joie et la discorde : deux femmes en effet, à gauche, au premier plan, se prennent aux cheveux, tandis qu'au fond des flammes d'incendie se développent. Et Carabin a voulu aussi symboliser ce qu'une lettre peut apporter de nouvelles plaisantes ou pénibles.

TABLE. — 1892 (appartient à M. Galimard). — Bien plus banale certes que celle dont Carabin apporta d'abord la maquette — tou-

jours inexécutée — à M. Galimard qui n'en put supporter l'intense originalité. Quatre figures de femmes représentant les quatre éléments forment les pieds. Même disposition que pour la table de M. Montandon. L'eau s'écoule par la bouche d'une des femmes et forme, constituant l'entablement, une nappe liquide que reçoit la Terre dans son sein tendu. Une vierge ailée, la chevelure s'envolant, symbolise le *Vent* et le *Feu* lui brûle les ailes.

SIÈGE. — 1892 (appartient à M. Galimard). — Sur son échine courbée en sorte que la tête touche presque aux genoux, une femme porte une moitié de sphère céleste évidée. L'accablement du corps accroupi est total : les bras sur lesquels il s'arreboute ploient sous la charge et la tête, tournée vers la gauche, semble chercher de l'air.

FAUTEUIL. — 1893 appartient à M. Montandon). — Un des meubles les plus originaux que conçut Carabin. Dos à dos deux femmes agenouillées : l'une penchée en avant, les mains à terre, porte le siège, une planche large et forte ; l'autre dressée, souriante, les seins saillants, la main gauche au-dessus de la tête, soutient le dossier très haut sur lequel s'éparpille sa rayonnante chevelure. Deux chats aux attitudes calines, aux poils longs et soyeux, forment les bras du fauteuil : l'un regarde vers des lointains chimériques, tandis que l'autre, placé en sens contraire, plus positif, lève sa tête vers le haut du dossier, où deux souris — forgées par Servat — rongent de leurs dents minces les rubans qui soutiennent un coussin de soie historiée.

ECRAN. — 1893 (appartient à M. Montandon). — Un chat encore, dressé le long du cadre qui contient une étoffe brodée de fleurs légères, joue de ses pattes agiles avec le feu. En haut, à gauche, une branche de volubilis forgée par Servat.

COFFRE À BIJOUX. — 1893 (appartient à Arsène Alexandre). — Ce coffre est posé sur un tronc d'arbre contre lequel une femme, la *Tentation*, se lie les bras et les mains avec ses propres cheveux : figure d'un art troublant et d'exécution impeccable, une des plus belles peut-être qu'ait évoquées Carabin. Le panneau du coffre comporte une composition curieuse dont le sens sera : *L'art refusant la richesse*. C'est au premier plan une femme assise tenant en main une statuette, tandis qu'apparaît derrière elle la *Fortune* qui apporte de l'or ainsi que toutes les joies qui en résultent : et voici une table servie où se dresse un faisan ; voici une voiture avec le cocher et le groom en livrées luxueuses ; voici le château princier.... Mais la femme à la statuette, d'un signe de tête refuse, tandis que devant elle, un homme — le sien — sculpte la porte d'une demeure rustique. Une limace qui forme la serrure, et une branche de lierre placée sur le côté gauche du coffre, sont en fer forgé par Carabin lui-même.

COFFRET À SECRETS. — 1894 (appartient à M. K...). — Je ne saurais le décrire mieux que ne l'a fait l'artiste lui-même dans le catalogue du Salon du Champ de Mars de l'année dernière :

« Ce meuble, écrit-il, destiné à recevoir des papiers confidentiels, symbolise « *La garde du Secret* ».

« Les deux grandes figures placées de chaque côté représentent la communication du « *Secret* ».

« Dans le bas-relief supérieur une figure de femme tient sur ses genoux un coffret renfermant le « *Secret* » que l'aident à garder trois autres personnifications :

« *L'Oisiveté*, qui empêche la plupart des hommes à pénétrer les arcanes ;

« *L'Écriture*, qui transmet les secrets d'âge en âge, et

« *La Mort*, qui les ensevelit à jamais.

« Cette idée de la Mort est plastiquement figurée par un fluide fantomatique qui, peu à peu, se dégage des cheveux que peigne et lisse la femme assise.

« Le bas-relief inférieur montre en une forêt « *Le Passé* » qui s'enfonce dans l'ombre.

« *Le Présent*, qui est la gaieté et la folie.

« *L'Avenir*, qui arrive avec le soleil levant et qui apporte la fleur, promesse du fruit.

« La décoration générale se complète par un cep de vigne vierge exprimant le mystère de la « culture »; un pied de bardane, le mystère de la « médecine »; les ferrures sont un serpent qui se dépouille, symbole du « renouveau »; et une branche de violette, symbole de « discrétion et de modestie »; « la clef, une chenille, symbole du mystère de la « transformation animale. »

VITRINE. — 1895 (appartient à la Ville de Paris). — Voici l'œuvre la plus considérable de Carabin, celle qui représente jusqu'ici son plus long effort et où se sont affirmées ses qualités maîtresses : hardiesse et ingéniosité de l'invention, que dénotent l'architecture générale du meuble et les symboles choisis pour son ornementation; sûreté et harmonie de l'exécution, qui donnent aux figures évoquées dans le bois le relief des sensations neuves et inépuisées.

Cette vaste vitrine, destinée au musée Galliera, est faite pour être vue de tous côtés : elle est heptagone, ayant trois pans sur l'une de ses faces et deux sur l'autre, ces deux faces étant réunies par deux larges montants sculptés dont les motifs sont : *le Métal* et *la Céramique*.

Les deux figures qui supportent la face à trois pans de la vitrine représentent, l'une le *bois dur*, l'autre le *bois tendre*; et deux branches, la première de chêne, la seconde de bouleau, s'étendent le long des portants.

A la partie inférieure de la face opposée, une figure massive, vue de dos, au bras écarté, dont la tête disparaît dans la masse du bois, symbolise la *PIERRE*.

Et c'est ainsi que cette vitrine, destinée à contenir des objets d'art, de bois, de pierre, de métal ou de grès, incarne dans de belles formes pour l'œil du passant-amateur, les matières premières que l'artisan façonnera selon son goût et son plaisir. »

M. Darzens termine cette attachante description par la nomenclature des menus objets d'art : cires, étains, bois, grès, plâtres, bronzes que la fantaisie de l'artiste a semés le long de sa vie. Plusieurs d'entre eux, notamment le *Vide-poches à l'araignée*, les *Chouettes*, la *Chauve-Souris*, la *Femme au bilboquet*, le *Masque de Carabin*, etc. ont été exposés à Bruxelles.

L'AMATEUR

Notre spirituel confrère Arsène Alexandre trace dans le *Figaro* ce portrait (ressemblance garantie) de l'« Amateur », l'un des fléaux actuels de l'art :

L'amateur est un microbe. Il peut être défini ainsi : un personnage qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, et qui est sans excuse de le faire, possédant d'autres moyens d'existence. L'amateur s'est occupé de tout, il est partout. Sa multiplication est d'assez fraîche date, mais il a eu le temps de causer les plus grands et les plus irréparables ravages. Il est le produit du développement des gens riches et de la nonchalance et du manque de dignité des artistes professionnels.

Son ridicule, pour ne pas dire son crime, est d'avoir cru et d'avoir maintenant fait croire à toute la foule que toute œuvre d'art et de pensée est facile à accomplir, et qu'il suffit de s'y mettre un matin, en s'éveillant. Il a tâté timidement le terrain, s'est faufilé humblement, se frottant avec bonheur aux gloires qui voulaient bien permettre quelques familiarités. Puis, après quelques essais, encouragés par les sceptiques, les vaniteux ou les intéressés, lorsqu'il a vu que les artistes et les écrivains, « ce n'était que cela » — et comme il avait raison ! — il s'est dit : « Qu'est-ce qui m'empêche d'en être, mais en plus chic ? »

Et il s'est peu à peu étalé; il a loué des salles de théâtre, payé des imprimeurs, obtenu des admissions aux Salons après avoir fait antichambre dans les Cercles. Mais il régent maintenant; il critique et morigène, fait des pactes de réputation, occupe des places, encombre le livre, l'exposition de ses faciles niaiseries. Ses enfants s'y mettent et seront à leur tour des amateurs. Il sera professeur demain, et il réalisera son rêve, qui est de devenir riche — une fois de plus — en vendant ce qu'il appelle ses œuvres.

Car l'amateur ne donne pas ce qu'il fait : où serait la sanction, et ne dirait-on pas que cela n'a point de valeur? Les artistes de profession s'en plaignent maintenant; ils rient jaune; ils ont compris trop tard, c'est fort bien fait.

Or, l'amateur a créé le cabotinage, que l'on croyait depuis longtemps arrivé au paroxysme, alors que ce n'était que jeux d'enfants. Au près des extraordinaires cabotins qui sont les amateurs, les pauvres mentons-bleus, les sympathiques « mastuvu » sont de pures violettes. L'amateur se fait annoncer frénétiquement, pas une ligne de lui ne doit passer inaperçue; il est malade tant qu'il n'a pas sa photographie rue de Rivoli ou son instantané dans une revue à images.

L'amateur envahissant et despotique ne sait pas ce qui est beau. Il ne l'a jamais su. Il a pris le jargon des ateliers pour de la pensée, et l'excentricité facile pour du génie. N'était-ce pas, d'ailleurs, pour ce cabotin du monde, le moyen le plus sûr d'être vite remarqué? En tout il manque de goût et de tact. Affolé, il a couru d'école en école, et d'imitation en imitation. Son instinct ne l'a jamais trompé, et partout il a su exhumer les affectations et les choses malsaines pour en faire son culte d'un moment.

Il regarde comme une marque d'infériorité de s'enthousiasmer comme une bonne vieille bête pour les forts esprits et les belles œuvres consacrées. C'est lui qui a honni, au profit de l'hortensia bleu qui est fait avec de la chimie, la rose qui est faite avec de l'air, du soleil et du bon Dieu, toutes choses irrespirables pour ses narines subtiles.

Toutes les folies, toutes les cocasseries, il les a tentées ou les tentera bravement, car il est incapable d'être simple et de revenir à la santé. Il faudrait revenir à la modestie et au silence. L'envahissement de sottise, l'océan de prétention qu'il a créés, ne peuvent être endigués.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 14 h. 1/2, mandolinistes; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan; entre les deux parties de ce concert, chœurs; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail :
 2, rue de la Croix de Fer.
 1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES MOULAGES. — CERCLES, par R.-W. Emerson (traduction inédite), (suite). — CONFESSIONS. Notes autobiographiques, par Paul Verlaine. — CATULLE MENDÈS — PETITE CHRONIQUE.

Les Moulages.

Le Musée du Cinquantenaire à Bruxelles est celui des musées belges où de temps à autre on arrange et l'on classe quelque chose. Si telle section — celle de l'art japonais — est déplorablement tenue, telle autre prouve qu'on travaille. Le hall des moulages profère des œuvres belles et l'idée d'édifier le fronton du Parthénon et de le meubler de ses statues est peut-être la meilleure qu'un conservateur brabançon ait eue depuis 1830.

Toutefois, on est loin de compte, si même dans le département des plâtres on croit ne pas avoir commis d'erreurs grossières. La principale c'est de n'avoir point patiné les monuments et les statues. L'ensemble fait mal à l'œil et hurle de blancheur. On se suppose en un chantier de construction; on cherche à terre des râpes et des truelles. De la craie et du plâtre faisant suite à du plâtre et de la craie. Si encore on avait quelque beau ton bleu de ciel pour servir de fond à ces

crudités, mais on ne voit partout que barres de fer, rosaces de verre, cloisons en bois, étiquettes veules et mal fichues. Si l'on n'avait constaté, en entrant, que l'on se trouve dans un musée, on pourrait se croire en un débarras gigantesque.

Le principe devrait être : reproduire le plus exactement l'original, non pas seulement dans son dessin mais dans sa couleur. Toutes les œuvres où le temps a passé arrivent à une teinte cendreuse délicate, tantôt tirant sur le noir, tantôt sur le brun. Deux monuments antiques juxtaposés ne se nuisent jamais, à cause de leur nuance. Les siècles les uniformisent. Ils ont presque même robe et même manteau. Que la coupe en soit romane, gothique ou renaissance, qu'importe : ils peuvent voisiner.

À Paris, les deux ailes du Trocadéro ont été converties en musée. D'abord on les avait affectées à la sculpture comparée (égyptienne, assyrienne, grecque, byzantine, romaine, gothique et renaissance); peu à peu on les destine à l'unique sculpture française depuis Charlemagne jusqu'à la période moderne.

Dans la première aile, les objets sont montrés — à part quelques portiques d'église (Avalon, Autun, Dijon) — en leur crayeuse et poudreuse blancheur; dans la seconde, statues et monuments teintés de gris ou de bistre, réalisent des ensembles illusionnants au point que l'on se croit transporté en des cours de cloître, ou des

parvis de cathédrales. Le morceau de monument renseigne sur l'œuvre entière; il participe à sa longue vie de siècles; on se l'imagine vraiment usé. Grâce à sa couleur vieille, on admet les cassures et les meurtrissures, tandis que rien n'est plus illogique que de présenter une œuvre toute neuve et toute fraîche et de teinte immaculée, avec des bras coupés, des balafres dans le visage et des vêtements rongés. Au Cinquantenaire, une statue de l'Acropole a même dehors que des stalles en bois, ou des lutrins en cuivre, ou des fonts baptismaux en bronze ou en étain. L'important en toute œuvre d'art c'est la matière dont elle est faite: une belle forme sort différente du marbre ou de l'airain. Il faut donc que dans les reproductions on se puisse rendre compte de la matière d'où l'œuvre est tirée.

Mais n'y eût-il que la seule raison de la diversité, elle suffirait à faire admettre par tout homme de goût, le principe de la patine et de la coloration des moulages. L'expérience tentée au Trocadéro semble décisive. Le plâtre nu et cru ne s'excuse que pour telle ou telle statue grecque de l'époque de Praxitèle ou de Scopas. Il est nuisible soit pour les reproductions des frises médiévales, des frontons byzantins, des balustres renaissance et des hauts ou bas-reliefs romans ou gothiques.

Un point sur lequel il nous plaît encore d'insister, c'est sur le manque ou l'insuffisance de renseignements confiés aux cartouches. Le catalogue du Musée n'existant pas, les inscriptions et les indications devraient être d'autant plus nombreuses et nettes. Or, à chaque pas elles font défaut. On se demande pour quelle occasion le préposé aux étiquettes ménage sa science et si vraiment la peur qu'il a de dater ou de commenter d'un nom ou d'une notice une œuvre d'art, n'est point l'indéniable preuve d'une incompétence foncière. Nous avons déjà signalé, en parlant de la collection japonaise, l'année affichée au bas de quasi chaque estampe. Cette ignorance empiétrait-elle et s'étendrait-elle aussi aux moulages!

Et qu'on ne nous accuse pas d'exagérer: même lorsqu'en Belgique une commission de Musée semble se remuer un peu, elle reste si en retard quand même sur ce qui s'accomplit chez nos voisins, que le devoir des journaux d'art est de la talonner sans cesse. L'inertie nationale, la marche hannetonnière, on ne les constate nulle part avec une telle flagrance, qu'au Cinquantenaire et dans la rue de la Régence.

CERCLES (1)

PAR R. W. EMERSON

(Traduction inédite.)

La conversation est un jeu de cercles. En conversation nous déracinons les *termini* qui bornaient de tous côtés les terrains vagues du silence.

On ne peut pas juger les interlocuteurs par l'esprit général qui domina les discours, même lorsqu'ils l'exprimèrent sous l'impression de cette pentecôte. Demain ils seront redescendus de ces sommets. Demain vous les trouverez courbés sous le vieux bât. Pourtant il faut jouir de la flamme aiguë tant qu'elle éclaire nos murailles.

Quand chaque nouvel orateur fait surgir une nouvelle lumière, et nous délivre de l'oppression du précédent, pour nous dominer à son tour par la grandeur et la forme exclusive de sa pensée, et nous abandonner enfin à un autre libérateur, nous croyons retrouver nos droits, nous nous sentons devenir des hommes. O combien de vérités profondes, que les siècles et les espaces immenses seuls peuvent réaliser sont indiquées par le simple énoncé de chaque vérité!

Aux heures ordinaires la société repose froide et statuaire. Nous sommes tous à attendre, l'esprit vide, — sachant peut être qu'il pourrait se remplir, — entouré de puissants symboles qui ne nous apprennent rien et ne nous sont pas des symboles mais des jouets et une prose triviale. Alors vient le dieu qui convertit les statues en hommes ardents, qui d'un éclair de ses yeux réduit en cendres le voile qui cachait toutes choses; et le sens des meubles eux-mêmes, des tasses et des plats, des chaises des horloges et du ciel de lit, devient manifeste. Les faits qui se dressaient si gigantesques dans le brouillard d'hier — propriété, climat, éducation, beauté personnelle et d'autres semblables — ont étrangement changé de proportion. Tout ce que nous avons cru stable tremble et vacille: littérature, villes, climats, religion quittent ce qui leur servait de base et sous nos yeux entrent en danse. Et pourtant, ici encore, se glisse la rapide prudence qui nous fait faire un retour demi-circulaire sur les choses et nous dit que si le verbe est excellent, meilleur encore est le silence, qui lui fait honte.

La longueur du discours indique la distance intellectuelle qui existe entre l'orateur et l'auditeur. S'ils se comprenaient parfaitement sur un sujet quelconque, il serait inutile de traiter ce sujet entre eux. S'ils étaient d'accord en tous points, aucune parole ne serait supportable.

La littérature est un point situé en dehors de notre cercle quotidien, et autour de ce point nous pouvons décrire un nouveau cercle. La littérature nous sert à atteindre un sommet d'où nous puissions dominer notre vie actuelle, et la diriger. Nous ne nous remplissons la tête de sagesse ancienne, nous ne nous installons, du mieux que nous pouvons, en des maisons grecques, puniques, romaines, que pour mieux voir nos maisons et nos coutumes françaises, anglaises et américaines.

De même nous jugeons mieux la littérature quand nous sommes au milieu d'une nature sauvage, ou dans le tumulte des affaires, ou quand nous la regardons du haut d'un beau sentiment religieux. On ne voit pas bien un champ quand on est au milieu. Il

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

faut à l'astronome la base de son diamètre de l'orbite terrestre pour qu'il puisse calculer la parallaxe d'une étoile.

C'est pour cela que nous aimons le poète. Tous les arguments, toute la sagesse ne se trouvent pas dans l'Encyclopédie, ou dans les traités de métaphysique ou dans les corps de doctrine, mais bien dans les sonnets et dans les pièces de théâtre.

Attaché à ma besogne journalière, je suis enclin à continuer mes vieilles habitudes et je ne crois pas aux forces réparatrices, au pouvoir qui change et qui réforme. Mais voilà que quelque Pétrarque ou Arioste, grisé du vin de son imagination, m'écrit une ode ou un roman vigoureux, animé, plein d'action et de pensée hardie. Ses notes aiguës m'enflamment et m'éveillent, elles brisent la chaîne de mes habitudes, j'ouvre les yeux sur mes propres possibilités. Il flanque des ailes à tous les vieux babuts de la terre, contenant la fragile verroterie de nos précédentes combinaisons, — et une fois de plus je me trouve capable de choisir un chemin plus droit entre la théorie et la pratique.

Il nous est tout aussi nécessaire de pouvoir regarder de haut la religion des sociétés. Nous ne voyons jamais bien le christianisme si nous nous mettons au point de vue du catholicisme : mais peut-être le verrons-nous beaucoup mieux si nous le regardons du milieu d'une prairie, d'une barque sur un étang, ou en écoutant chanter les oiseaux dans les bois. Purifiés par les éléments, par la lumière et par le vent, baignés dans la mer des belles formes que les champs nous offrent, nous aurons peut-être la chance de jeter un coup d'œil juste derrière nous sur les biographies.

Il est légitime que l'histoire du Christ soit chère au meilleur de l'humanité; pourtant, n'y eût-il jamais parmi les jeunes philosophes élevés dans le christianisme, des âmes que réjouissent ce courageux mot de saint Paul : « Alors le Fils aussi sera soumis à Celui qui tient toute chose en dessous de lui, afin que Dieu puisse être tout dans tout. » Si grands et si bienvenus que soient les mérites et les vertus personnelles, l'instinct de l'homme se précipite avidement vers l'impersonnel et l'illimitable — et il s'arme joyeusement de cette généreuse parole de leur propre livre pour secouer le dogmatisme des bigots.

On peut concevoir le monde naturel comme un système de cercles concentriques, et de temps en temps nous apercevons dans la nature de petites dislocations qui nous avertissent que la surface où nous sommes n'est pas un plan ferme et fixé, mais bien un plan glissant. La multiple ténacité des propriétés de tous ces corps, travaillés par la chimie, par la végétation, les lois qui traversent les métaux, les animaux, et qui semblent en faire des choses éternelles, existant pour elles-mêmes, — tout cela ne sont que des moyens, tout cela ne sont que des mots divins, aussi fugitifs que d'autres mots.

Le naturaliste, le savant qui a étudié le poids des atomes ou les affinités chimiques, a-t-il exploré toute sa science s'il n'a pas découvert la loi profonde dont ces faits ne sont qu'une constatation partielle et approximative : la loi en vertu de laquelle les semblables s'attirent; cette loi qui fait que le bien qui vous appartient gravite de lui-même vers vous et n'a pas besoin d'être péniblement poursuivi. Et pourtant, cette constatation n'est qu'approximative à son tour, elle n'est pas absolue. L'omniprésence d'une loi plus haute encore est un fait supérieur. Il n'est pas nécessaire que les amis et les faits soient attirés les uns vers les autres à travers des canaux souterrains, subtilement creusés, car à les biens considérer, ces choses procèdent d'un même enfantement

de l'âme universelle. La cause et l'effet ne sont que les côtés différents d'un fait.

Le même et éternel procédé aligne tout ce que nous appelons vertu et éteint chacune d'elles à la lumière d'une vertu meilleure. Le grand homme ne sera pas prudent dans le sens populaire du mot; toute sa prudence sera autant de pris sur sa grandeur. Mais il faut que chacun, quand il sacrifie la prudence, sache à quel dieu il la sacrifie: si c'est au plaisir ou à la paresse, il vaudrait mieux pour lui qu'il continue à être encore prudent; mais si c'est à une grande confiance — alors celui-là peut bien sacrifier ses mules et ses paniers qui peut les remplacer par un chariot ailé. Geoffrey met ses bottes pour traverser les bois afin d'être préservé de la morsure des serpents. Aaron ne pense jamais au péril. Depuis de longues années, aucun d'eux ne rencontre d'accident. Et pourtant, il me semble que chaque précaution que vous prenez contre un péril semblable vous rend sujet à ce péril. Je suppose que la plus haute prudence est en fin de compte la plus minime des prudences. Ceci est-il un saut trop rapide du centre à la circonférence? Pensez à toutes les occasions où vous retombez dans de pitoyables calculs avant de vous reposer dans un grand sentiment, avant de faire de la limite atteinte aujourd'hui un nouveau centre. Pensez encore que la plus généreuse bravoure que vous puissiez avoir en ce sens est familière aux plus humbles. Les petits et les pauvres ont leur façon d'exprimer aussi bien que vous les derniers sommets de la philosophie. *Blessed be nothing* (Bienheureux rien) et « pires sont les choses mieux ça vaut » sont des proverbes qui expriment le transcendantalisme de la vie ordinaire.

La justice d'un homme est injustice pour un autre, la beauté pour l'un est laideur pour l'autre, la sagesse de l'un est la folie de l'autre, cela dépend de l'élévation à laquelle chacun se place. L'un croit que la justice consiste à payer ses dettes et abhorre sans mesure celui qui néglige ce devoir et qui fait attendre ses créanciers de façon gênante. Mais celui-ci a sa propre méthode de juger les choses et il se demande : Quelle est la dette que je dois payer la première? la dette au riche ou la dette au pauvre? la dette d'argent ou la dette de pensée à l'humanité, la dette de génie à la nature? Pour vous, ô changeur! il n'y a pas d'autre principe que ceux de l'arithmétique. Pour moi, le commerce est d'une importance relative; l'amour, la confiance, la sincérité de caractère, les aspirations de l'homme, tout cela est sacré; et je ne peux pas comme vous détacher un devoir de tous les autres et consacrer mécaniquement mes forces aux paiements en argent. Laissez-moi marcher, aller en avant; vous verrez que, lentement, le progrès que fera mon caractère liquidera toutes ces dettes sans faire d'injustice à des réclamations plus hautes. Si un homme dévouait sa vie à payer ses notes, cela ne deviendrait-il pas une injustice? N'a-t-il que des dettes d'argent? Et toutes les autres réclamations, tous les droits que la généralité a sur cet homme doivent-ils être abandonnés jusqu'à ce qu'il ait payé son propriétaire et son banquier?

Aucune vertu n'est finale; toutes sont initiales. Les vertus d'une société deviennent des vices pour un saint. Ce qui effraie dans les réformes, c'est qu'on découvre qu'il faudra jeter ses vertus ou ce qu'on a cru vertueux, dans le même puits où moisissent déjà nos vices plus grossiers.

Pardonnez ses crimes, pardonnez aussi ses vertus,
Ces fautes mineures à moitié couvertes en bien.

La plus haute influence des minutes divines c'est d'abolir aussi

notre contrition avec tout le reste. Je m'accuse tous les jours de négligence et d'inutilité ; mais quand ces vagues de Dieu me traversent, je ne compte plus le temps perdu. Je ne proportionne plus mon perfectionnement possible au temps qu'il me reste du mois ou de l'année ; car ces moments confèrent une espèce d'omniprésence ou d'omnipotence qui n'a rien à faire avec la durée et qui nous pénètrent du sentiment que l'énergie de l'esprit se mesure à l'œuvre à créer, sans condition de temps, au-dessus du temps.

Et c'est ainsi, s'écrie certainement un de mes lecteurs, c'est ainsi, ô philosophe des cècles ! que vous arrivez à un magnifique Pyrrhonisme, à l'équivalence et à l'indifférence des actions, et que vous voudriez nous enseigner que *si nous sommes vrais*, nos crimes pourraient devenir les pierres vivantes avec lesquelles nous pourrions construire le temple du vrai dieu.

(La fin au prochain numéro.)

CONFESSIONS

(Notes autobiographiques), par PAUL VERLAINE. — Portrait par Anquetin. — Paris, Publications du *Fin de Siècle*.

Dans son dernier livre, le pauvre Lélian ouvre son âme et, non sans mélancolie, en cette langue flexible et douce faite de nuances et, de demi-teintes, il raconte son enfance, ses tristesses d'écolier, les déboires de son adolescence. Et consciencieux en ces « notes » jusqu'à ne vouloir omettre aucun détail, il s'excuse sur ses erreurs et ses faiblesses de jadis — et de naguère ! — qu'ingénuement il confesse. Il nous initie même à la vie troublée que lui valut une courte union, si impatientement désirée, et dont l'idyllique épisode se déroule sur le fond tragique des événements de 1870. Le volume est passionnant comme un roman et, pour tous ceux qui aiment et qui admirent le poète auquel, tout récemment, dans l'enquête ouverte après la mort de Leconte de Lisle, nombre d'écrivains consultés attribuaient la première place parmi les ciseleurs de vers d'aujourd'hui, il offre un intérêt touchant et séducteur.

Les aveux du poète sont semés d'anecdotes attachantes, de renseignements littéraires inédits. Détachons ce joli portrait d'après nature de Sainte-Beuve, qui donna en raccourci une idée de ce curieux volume de souvenirs dans lequel la personnalité de l'autobiographe s'efface constamment pour laisser passer les événements — et les hommes : « Je le vois encore, avec sa tête d'où l'embonpoint de l'âge avait chassé la laideur initiale ; chauve, rasé, aux petits yeux un peu à la chinoise, au rictus fin encore plus que malin, quoique bien malin déjà. Calotté de noir velours, tout de flanelle blanche habillé, en raison de rhumatismes (hélas ! je devais connaître cela par la suite), il avait l'air d'un pape hétéroclite dans son immense fauteuil. Avec cela une réelle très latente mélancolie de séminariste plutôt janséniste et d'un amoureux rétrospectif et plein de souvenirs soigneusement cachés... C'était à mes yeux plutôt encore l'homme de *Volupté* que l'écrivain, si savoureux encore, mais non sans des dessous bien étranges, des derniers *Lundis*, et je me prenais, en contemplant cette figure mi-voltairienne, mi-cléricale et par-dessus tout, et en dépit de tout, poétique à sa manière bien sienne, intime et pénétrante entre toutes, à me redire mentalement, à la face de celui qui les avait faits, ces vers « libres » attribués à un petit garçon

dans l'extase d'un prompt destin d'exilé deux fois et par la politique d'un père et par sa propre chancelante pauvre santé :

Mon Dieu, rendez-nous la mer
Et la montagne Saint-Pierre
Et notre petit jardin
Et grand'maman le jasmin.

Il parlait d'une voix dont l'intonation m'échappe aujourd'hui, mais autant qu'il pourrait m'en souvenir de si loin, après une seule audition, notez le bien, claire plutôt que haute, mesurée, pesée plutôt que lente positivement. Il nous dit des choses charmantes dans une langue courante avec du pittoresque, tel un ruisseau sur des herbes et des cailloux, des souvenirs sans trop d'anecdotes. Il parlait de Victor Hugo avec une réserve admirative que l'auteur des *Châtiments* plus que celui des *Rayons et les Ombres* ne professait guère à l'égard de celui des *Consolations* comme je pouvais dès lors et pus depuis m'en convaincre dans maintes conversations tenues entre le grand homme et ce moi chétif...

Quant à nous et à nos débuts, il nous félicita gentiment, point trop paternellement, plutôt avunculièrement (le mot n'est pas de moi). Ses critiques bienveillantes s'exerçaient de préférence sur mon abus des grands mots en K et en Y et en Ç, vestige de lectures trop juvénilement convaincues de Leconte de Lisle. Pourtant, en dépit des Tchandra et des Çurya qui s'y trouvaient de trop à son avis, et au mien... d'aujourd'hui, il aimait la pièce « Cavity » :

Ainsi que Cavity faisons nous impassibles
Mais, comme elle, dans l'âme ayant un haut dessein !

L'entretien ayant dérivé légèrement vers la vie privée (comment pouvait-il en être autrement avec Joseph Delorme ?) et comme je lui parlais de mes projets de mariage, sans enthousiasme ni, je le crois, sans causticité, il « conclut » par ces mots, — ou ce mot :

— C'est à voir, c'est à voir ! »

N'est-ce pas charmant d'ironie fine et de précision dans le trait ?

CATULLE MENDÈS

Catulle Mendès, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, ce qui a fait dire à tout le monde : « Comment ! il ne l'était pas encore ? » racontait dernièrement ses débuts dans la vie littéraire. L'histoire est touchante et doublement intéressante, puisqu'elle met en scène, outre l'auteur de *Philomela*, du *Roi Vièrgè* et des *Mères ennemies*, un écrivain dont il a été beaucoup parlé ces derniers temps : Henry Murger.

« J'arrivais de ma province. Les gens qui exagèrent mon grand âge apprendront avec déplaisir que je n'avais guère que seize ou dix-sept ans. Ex-rédacteur en chef de deux journaux littéraires, j'avais déjà fait jouer un vaudeville sur le théâtre de Toulouse ; mais à Paris, je n'étais pas célèbre du tout, (cela m'étonna un peu, me souvenant de l'attention que j'éveillai le long des allées Lafayette), et je n'y connaissais personne. Tout petit, perdu parmi tant de gens qui passent, j'avais pour seul moyen vers la gloire une lettre d'introduction auprès d'Henry Murger. Elle m'avait été donnée par un de ses très vieux amis, compagnon de jeunesse au Quartier Latin, qui avait exilé en province le regret de ses rêves déçus. Il s'appelait Rivet. (C'est l'an dernier qu'il est mort, très vieux, très vieux. Un intelligent et excellent homme. Ma meilleure joie, quand je traversais Toulouse, c'était d'aller lui serrer la

main.) Sa lettre dans ma poche, mêlée à des manuscrits, je m'enquis tout de suite de la demeure d'Henry Murger. Il n'était pas facile à trouver. Lui, qu'à cause de sa renommée je m'imaginai triomphant, heureux, riche, — de loin on a de ces illusions ! — lui que je rêvais logé dans un appartement somptueux, il allait de domicile en domicile, fuyant la meute acharnée des huissiers. Enfin, — ce fut, je pense, Albert Glatigny qui me fournit ce renseignement, — j'appris que je pourrais le voir, les matins, vers neuf ou dix heures, à l'entresol d'une maison de la rue Neuve-Bossuet. Elle n'existe plus, cette rue. Elle était tout proche de la rue des Martyrs. Je vis au delà d'une grille, une cour ; et, dans la maison, un escalier grimpa tout droit jusqu'à l'entresol. Je tremblais d'émotion en montant les marches. J'allais voir cet homme célèbre ! Comment me recevrait-il ? Que dirait-il de mes poèmes, de mes contes ? Et, mes illusions persistant, j'étais à peu près persuadé que j'allais le trouver dans du luxe et de la joie, au lendemain peut-être de quelque fête d'amour et de poésie ! Une petite porte. Pas de sonnette. Je frappai, timidement. On ne vint pas ouvrir. Comme j'avais envie de m'en retourner ! Mais il faut avoir du courage. Je frappai plus fort. « Hein ? quoi ? qui est là ? » Je balbutiai je ne sais quelles paroles. Il y eut un bruit de clé dans une serrure : « Attendez, je me reconche. » Puis, de plus loin : « Entrez ! » J'ouvris la porte, j'entrai. D'abord, je ne vis rien du tout, les volets étant clos ; puis, dans une demi-obscurité, ce fut, vaguement, une pièce assez vaste, au plafond bas, quelques chaises éparses, des gravures aux murs gris, et tout au fond, dans un coin, non pas sur un lit, mais sur quelque chose qui ressemblait à une banquette d'antichambre, une tête barbue qui se levait d'entre un désordre de draps pâles. Oh ! est-ce que c'était Murger ! Il me dit : « Ouvrez la fenêtre. » J'obéis, tout frissonnant ; le plein jour entra. Je vis toute la grande chambre presque vide, et un homme, assis, les draps repoussés, en manches de chemise et en pantalon noir, sur le damas de laine rouge d'une banquette à clous de cuivre. Sans doute il avait dormi là, pas tout à fait déshabillé. Je me rappelle un visage un peu gras, très doux et très désolé, avec des lèvres pâles sous le grisonnement de la moustache, et des yeux gros, mouillés, sans lueurs, pleins du vague du sommeil, ou de choses éteintes. Il me regardait, l'air un peu surpris. Je lui tendis, d'une main vacillante, la lettre de Rivet. Il la prit, me fit signe de m'asseoir, la décacheta, la lut. Puis, l'ayant jetée sur les draps, il me regarda encore, très longtemps, sans parler. Je sentais son regard plutôt que je ne le voyais, car je tenais ma tête baissée, n'osant ni remuer, ni dire une parole. Enfin :

— Alors, me demanda-t-il, vous venez à Paris pour faire de la littérature ?

Il y avait dans sa voix un peu rauque, douce pourtant, je ne sais quelle méchanceté ironique et, à la fois, une grande, grande, profonde désolation. Je répondis, mon cœur si serré que je ne le sentais pas battre :

— Oui, Monsieur... oui... et si vous pouviez... si vous aviez la complaisance de...

Je lui tendais mes manuscrits, noués d'une faveur rose, comme des lettres d'amour.

Il se dressa brusquement, saisit les papiers, les déchira, les jeta par la fenêtre ; puis, allant et venant par la chambre, l'allure et la voix brutales :

— Voulez-vous foutre le camp dans votre pays, tout de suite, gamin ! et ne jamais revenir !

Epouvanté, je m'étais enfui vers la porte. Je disais : « Oui,

oui... je vous demande pardon... Monsieur... je ne savais pas, je m'en vais... » Mais il me prit par l'épaule, sans rudesse, m'amena vers la banquette, s'assit, me fit asseoir à côté de lui, d'une lente pesée, et, mélancoliquement, après un silence :

— Enfant, enfant, pauvre petit ! C'est un fou, Rivet, s'il vous a mis ces chimères dans la tête. Avec ça que ça lui a servi, à lui, d'en avoir le cœur et l'esprit pleins ! Pourtant je vous demande pardon tout de même. Restez là un moment, causons. J'aime beaucoup Rivet. Je me suis couché très tard, vous m'avez réveillé, j'étais de mauvaise humeur. Ainsi, vous faites des vers ?

— Oui, Monsieur.

— Et vous voulez faire des romans ?

— Oui, Monsieur.

— Et des pièces ?

— Oui, Monsieur.

Il croisa les bras, la tête penchée :

— J'ai quarante-quatre ans ! j'ai beaucoup travaillé ! j'ai beaucoup de talent ! je suis célèbre ! Vous êtes venu à moi parce que vous me trouvez beaucoup de talent et parce que je suis célèbre. Regardez ! cette chambre où j'ai couché n'est pas ma chambre à moi, c'est une chambre qu'un ami me prête ; il dort chez sa maîtresse, à l'étage au-dessus. D'ailleurs, pas de lit, comme vous voyez. J'ai un chez moi ; j'aime mieux ne pas y rentrer à cause des coups de sonnette qui éveillent le matin : ce sont les créanciers qui viennent. Il y a le boucher, il y a le fruitier, il y a le charbonnier. Ils demandent leur argent. Ils ont raison. Ils ne sont pas riches, ils ont besoin de leur argent. On a honte de ne pas pouvoir les payer. Vous avez lu les *Scènes de la vie de bohème* ? Merci. Que voulez-vous, il faut bien rire des choses tristes. Et il y a la vieille maîtresse qui se lève avant vous, qui vous dit : « Allons, allons ! dépêche-toi, remue-toi, occupe-toi de quelque chose. » Elle a raison. Elle sait qu'il n'y a pas trois francs sur la cheminée, et qu'on aura envie de déjeuner tout à l'heure, quoiqu'on ait soupé la veille à la Brasserie des Martyrs, ou à la Belle-Poule. C'est pour ne pas l'entendre me parler, le matin, que je couche chez un ami. Ah ! oui, mes pièces ? mes livres ? j'en gagne de l'argent ! J'ai vendu la *Vie de bohème* pour cinq cents francs. A la Société des auteurs dramatiques, pas moyen de toucher un sou à cause des oppositions. Car j'ai des dettes. Comment aurais-je vécu ? Et la *Revue des Deux-Mondes*, pour chaque roman, ne me donne guère que trois mille francs. Avouez que vous pensiez me trouver logé comme un prince et vêtu d'étoffes orientales ? Je dors sur une banquette comme un domestique qui attend son maître attardé au cercle, et je dois au concierge de la maison en face le raccommodage de la redingote que j'endosserai tout à l'heure pour aller déjeuner à crédit à la Brasserie des Martyrs. Ah ! je sais bien ce que vous pensez. Qu'importe la détresse, si on a la gloire ! La gloire, mon enfant, ça n'existe pas. On est connu, oui ; on est fameux, si voulez ; des gens, quand vous passez, vous nomment, et sous les galeries de l'Odéon, de jeunes hommes qui n'ont pas de quoi acheter vos livres, les feuilletent à l'étalage. Ça ne fait pas le plaisir que l'on croyait que ça ferait. Puis, on est si haï, à cause de cette renommée dont on ne tire point de joie ! Vous ne pouvez pas savoir ce qu'il y a de méchanceté et de rage, et de désir de vous sauter au cou pour vous étrangler, dans la flagorneuse humilité de ceux qui vous appellent « cher maître ». Cette méchanceté, on la devine, on la voit, on la sent ! et, à moins d'être méchant soi-même, on en reste très triste. Ah ! oui ! les hommes de génie, peut-être, sont contents et triomphants ! Êtes-

vous Dante, ou Shakespeare, ou Hugo? (Je n'osais pas lui dire que je l'étais parce que, vraiment, je ne le croyais pas.) En ce cas, soit, vous pouvez tenter la fortune littéraire; car, contre la vie atroce, et l'atroce envie, vous aurez un sûr et peut-être heureux refuge en la conscience de votre génie. Mais nous, les moindres, nous, les à-peu-près, nous, les presque, nous avons, même dans les meilleurs moments de notre vie, les moments où nous érçons, la crainte abominable de notre insuffisance, l'angoisse de l'imperfection! Il y a des heures où, célèbres, nous nous demandons si nous n'usurpons pas cette célébrité, et si, en effet, nous valons mieux que la misère et que le mépris dont s'exécute l'envie! Parbleu! si vous m'aviez rencontré au café Véron, avec Scholl, ou avec Lambert Thiboust, ou avec Barrière, je vous aurais tenu, jeune homme, un tout autre langage. Quand on a déjeuné (car, on ne sait comment on déjeune), lorsqu'on a touché quelque avance dans quelque journal, et qu'on est sûr de diner, et qu'on assistera, ce soir, à une première représentation dans un fauteuil qu'un millionnaire aurait voulu payer dix louis, on est gai, bien portant, spirituel, et devant les gens qui passent en disant votre nom, on a la gloriole de sa gloire! Mais à présent, c'est le matin. Le matin se souvient des tristesses d'hier et ne croit pas encore aux vanités de ce soir. Et nous ne sommes que nous deux, et je ne vous invite pas à déjeuner parce que j'ai crédit pour moi, non pour un autre convive, et je vous dis la vérité, et je vous conseille de partir et de rester toujours très loin de nous. Savez-vous pourquoi j'ai déchiré vos manuscrits? parce que vous avez peut-être du talent: je n'aurais pu m'empêcher de vous le dire, et j'aurais été la cause d'une vie affreuse, — et inutile. Car, à quoi servons-nous, sinon à notre propre désespoir? Allons, allons, repartez aujourd'hui même, si c'est possible. D'ailleurs, j'ai à travailler. Vous voyez, sur cette table, ces papiers? Ce sont des épreuves, il faut que je les corrige. Les épreuves! ce mot, mon pauvre petit, c'est toute l'allégorie de la vie d'un homme de lettres. Allez-vous-en. Vous ne m'en voulez pas? Oh! je sais bien que ce que je vous ai dit ne servira à rien. Si vous avez du talent, quelqu'un, un autre, non pas moins triste, car tous nous sommes aussi tristes les uns que les autres, mais moins convaincu de la nécessité d'accomplir le devoir que j'accomplis, vous dira: « Mais c'est très bien! mais c'est très bien! Il faut travailler, jeune homme. » Oh! les criminels! N'avez pas de talent du tout, c'est la grâce que je vous soulaite!

Il me poussait vers la porte. Je descendis l'escalier, affolé.

Depuis, ce fut très rarement que je le revis. Quand il me rencontra, il me parlait volontiers des nouvelles que j'avais publiées. de mes vers qu'on lisait déjà; même il se montrait très indulgent à mon commencement d'œuvre. Aucune allusion à la matinée dans la chambre, dans la chambre presque vide, aux discours qu'il m'avait tenus le jour où il n'avait pas de quoi m'inviter à déjeuner. Il tomba malade. On dut le transporter à la Maison Dubois. Je fus un des visiteurs de son agonie. Au moins, maintenant, maintenant qu'il était moribond, c'était dans un vrai lit qu'il était couché. Je vis cette chose épouvantable, l'avant veille, je crois, de sa mort: un peu de la chair de sa lèvre restée, avec de la moustache, aux doigts de l'ami qui en avait voulu retirer de la confiture. Bien que les hasards ou les stratégies de la vie littéraire nous eussent placés en deux camps divers et en apparence hostiles, sa mort m'attrista plus que je ne saurais dire, et son souvenir m'est resté mélancoliquement cher, à cause des cruelles paroles qu'il m'avait dites, en un matin sinistre, et qui, si j'en avais suivi le conseil, m'eussent épargné tant de peine. »

PETITE CHRONIQUE

Les efforts que les artistes belges font actuellement dans le domaine de l'art appliqué viennent d'avoir un résultat sérieux à l'étranger. La principale maison de tapis de Silésie organise un concours pour dessins de tapis exécutés exclusivement par des artistes belges. Quatre prix seront décernés par un jury composé de professeurs d'académies berlinoises. Ces prix seront respectivement de 750 francs, 560 francs, 375 francs et 250 francs. Parmi les dessins non primés, la manufacture de Silésie se réserve d'en acheter encore quelques-uns. L'envoi des dessins doit être fait avant le 1^{er} octobre. Pour tous renseignements s'adresser à M. Eugène Demolder, 6, rue Montagne-aux-Herbes-potagères, à Bruxelles.

Le jury d'admission du Salon de Gand a, dit la *Métropole*, terminé ses travaux vendredi.

C'est la première fois qu'un jury composé exclusivement d'artistes fonctionnait en Belgique. Il s'est montré d'une grande sévérité.

Sur plus de onze cents œuvres qui ont été soumises au jury d'admission, neuf cents sont admises, cent ont obtenu la cote un, et sont ainsi désignées pour la cimaise; deux cents ont été reçues avec la cote deux.

Les opérations du jury se sont accomplies avec célérité, sans donner lieu à aucun incident. La Commission directrice de la Société des Beaux-Arts doit se féliciter de son innovation.

On sait que c'est le 1^{er} septembre que s'ouvrira le Salon de Gand, qui promet d'offrir, grâce aux invitations faites et aux mesures prises par la Commission directrice, un véritable intérêt artistique.

Le Salon de Gand affirmera des tendances franchement modernistes. Qu'on en juge par ces quelques noms, pris au hasard parmi les exposants: Claude Monet, Camille Pissarro, Henri Martin, Renoir, Sisley, Charles Doudelet, Laermans, Verheyden, Van den Eeckhoudt, F. Klnopff, Lavery, Guthrie, Stevenson, Thaulow, etc.

Une innovation importante consiste dans la création d'une section spéciale des industries d'art pour laquelle un choix a été fait parmi les artisans de la céramique, de l'étain, de l'ameublement, etc. Les objets d'art occuperont, au centre de l'Exposition, une salle qui leur sera exclusivement consacrée.

Parmi les exposants de cette section figurent MM. Paul Du Bois, H. Van de Velde, G. Lemmen, W.-A. Finck, G. Hobé, G. Serrurier, O. Coppens, Emile Berelmans, Rassenfosse, la Société anonyme *L'Art*; MM. Alexandre Charpentier, Delaherche, Dalpayrat et Lesbros, Bigot, Vallgren, Carabin, P. Roche, Tiffany, William Morris, Walter Granc, Ashbee, la *Fitzroy picture Society*, etc.

C'est la première fois que les industries d'art sont accueillies dans un Salon officiel belge. A la suite des expositions de la *Libre Esthétique*, il était d'ailleurs difficile de les tenir plus longtemps à l'écart. Leur « début » paraît être appelé à un vif succès.

Dimanche dernier a eu lieu, au cimetière d'Oostduinkerke, près Nieupoort, l'inauguration du monument élevé à la mémoire du peintre Artan. Ce monument est dû au sculpteur Van der Stappen, qui fut l'ami intime de l'artiste. Le *Journal de Liège* avait dit dernièrement à ce propos:

« Artan dort là-bas, à côté de cette mer immense qu'il se plaît à rendre avec tant de fougue, de vérité et de virtuosité.

Il a été le premier de nos marinistes ayant su, comme Courbet, rendre la puissance de la vague, avec, en plus, la pénétration du sentiment. Ses plages, l'hiver, quand la tempête se brise contre les dunes, en emplissant la mer de clameurs farouches, sont d'une émotion profonde, communicative.

Rien de petit, de mesquin, dans sa manière; tout y est large et d'un trait il indique tout un horizon immense. Coloriste, il est resté fidèle aux traditions flamandes et ses tonalités ont autant d'éclat que de solidité.

Artan, comme tous les artistes, a connu les succès et le revers et l'on ne peut dire que sa vie prise dans l'engrenage de la lutte quotidienne, ait été heureuse. Il semble en vérité que tout ce qui se fait de grand sur cette terre s'accomplisse au milieu des meurtrissures du chemin, parmi les ronces et les épines. Ceux qui inaugureront le 18 août le monument d'Artan évoqueront bien des pages de sa vie, trempées de larmes.

Mais il eut toutefois la consolation de voir son œuvre acceptée par tous, ce qui n'a pas toujours été la récompense d'autres peintres talentueux morts ignorés. »

On donnera cet hiver de grands concerts symphoniques à l'Opéra de Paris. Le premier aura lieu le premier dimanche de novembre.

En dehors des concerts, il y aura trois festivals : un festival Saint-Saëns, un festival Massenet et un festival Vincent d'Indy. Les compositeurs dirigeront eux-mêmes leurs œuvres.

Le Casino de Royan donnera le 3 septembre prochain la première représentation de *Le Fiancé de la Mer*, drame lyrique en un acte, paroles de M. E. de Mouël, musique M. J. Bordier d'Angers.

M^{lle} Marguerite Lavigne et le ténor Jean Rondeau sont engagés spécialement pour créer l'ouvrage.

M. Flon, premier chef d'orchestre du Théâtre royal de la Monnaie, dirigera l'exécution.

Le Cercle des beaux-arts, à Rotterdam, ouvrira le 1^{er} septembre une exposition de tableaux d'Anton Mauve, le grand peintre regretté, mort il y a six ans.

Notre confrère Maurevert fait en ce moment dans le *Gil Blas* une enquête sur l'*Emotion au théâtre*. Il a interrogé les sommités de l'art lyrique et dramatique qui lui ont communiqué d'intéressantes observations. Citons entre autres cette courte lettre du chanteur Dubulle, qui se distingua à Bruxelles lors de la création des *Templiers* :

« MON CHER MONSIEUR,

Comme moi, n'avez-vous pas remarqué que les artistes, au début de leur carrière, *vivaient* davantage leurs rôles à la scène et les *jouaient* moins bien — et que, plus tard, ils les *vivaient* moins et les *jouaient* mieux?...

Je n'ose pas espérer que cette simple réflexion d'un artiste lyrique puisse jeter une lumière éclatante sur la question que vous vous proposez de traiter...

Agréé, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

DUBULLE. »

A ce propos, M. Maurevert rapporte une curieuse anecdote sur

le ténor Merli, qui jouit d'une grande vogue sous le second Empire. Pour des motifs politiques ou privés, ce chanteur exérait l'empereur.

La présence seule du souverain avait à ce point le don de l'exaspérer qu'il ne manquait jamais, lorsqu'il y avait dans son rôle une scène d'imprécations, de se diriger vers la loge de Napoléon III, et, là, en pleine avant-scène, point tendu, œil mauvais, narines palpitantes, il débitait au « tyran » toutes les abominations qu'il avait à déverser sur la tête (par exemple) de Gessler, de *Guil-laume Tell!*

Jamais il ne se montrait plus fougueux, plus admirable que les soirs d'impériale présence. Il se montrait tellement *naturel* qu'on fut obligé, après maintes observations, de lui donner son congé.

M. William Mitchell vient d'offrir au British Museum son incomparable collection d'estampes bien connue de tous les amis de l'art. On y remarque, en épreuves de choix, l'œuvre d'Albert Dürer et de ses élèves, le plan de Venise de Jacopo de Barbari, les meilleurs morceaux en clair-obscur des Italiens du XVI^e et du XVII^e siècle; d'excellentes gravures d'après Raphaël, d'autres d'après Holbein, etc. Signalons encore un grand nombre d'estampes françaises et de xylographes allemands de toute rareté.

Le trésor artistique des Etats-Unis vient de s'accroître d'une importante collection de tableaux de l'école anglaise, récemment acquise par M. J. Pierrepont Morgan, de New-York. Cette collection ne comprend que six œuvres, mais de premier ordre : un Constable, le *Cheval blanc*, deux portraits de Gainsborough, un Romney et un Lawrence. Le tableau de Reynolds est le délicieux portrait de Mistress Pagné Galwey et de son enfant, qui fut gravé par J.-R. Smith en 1780.

Depuis un mois environ on a établi derrière le nouveau Musée, à Vienne (Autriche), sur une pelouse dépendant des écuries de l'empereur, une sorte de hangar installé sur une plaque tournante. Ce hangar, qui intrigue considérablement les passants, a d'assez vastes proportions. Il présente, à l'un des bouts, une ouverture avec un système de vitrage inclinable.

Les tableaux à reproduire sont fixés sur des chevalets à demeure, ou, quand ils sont très grands, on les appuie contre un bâti vertical. Quand le temps est sec et stable, on expose hors du hangar. Comme tout le système, malgré ses proportions colossales, tourne sur des rails circulaires, il est facile d'orienter l'atelier mouvant selon l'heure de la journée ou selon l'effet lumineux propice au tableau à reproduire. Une petite annexe, bien fermée de toutes parts, sert de laboratoire pour charger les châssis. On se propose, durant la belle saison, de terminer sur place les clichés; l'administration impériale, grâce à l'installation de cet important service, pourra obtenir, sans grande dépense, d'excellentes reproductions des nombreux chefs-d'œuvre réunis dans les splendides galeries du nouveau Musée.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan; entre les deux parties de ce concert, chœurs; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS.

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE.

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10,00; Union postale, fr. 13,00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA FAUTE DE M^{me} CHARVET, par Camille Lemonnier. — L'ŒUVRE DE CAMILLE LEMONNIER. — CERCLES, par R.-W. Emerson (traduction inédite), (suite et fin). — FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — LE « PAYS DE LA MUSIQUE ». — PETITE CHRONIQUE.

LA FAUTE DE M^{me} CHARVET

par CAMILLE LEMONNIER. In-8°, 293 pages. Paris, E. Dentu.

C'est dans le sentiment d'une grande admiration que je viens d'achever la lecture de cette nouvelle œuvre de Camille Lemonnier.

Ah! comme notre public sait peu la grandeur et les proportions d'un tel artiste! Non pas que je veuille désormais dédaigner ce public belge, jadis occasion et objet de tant de colères. Le temps des découragements et des irritations est passé. De telles salutaires transformations se sont opérées en lui, il apparaît maintenant, du moins en grande partie, avec de telles bonnes volontés prometteuses de réparations, de telles poussées le travaillent dans tous les domaines de la pensée et de la foi esthétique, qu'on se sent repris de sympathies et de larges espérances. Il a subi, en ses tendances originaires, peut-être malgré lui, malgré l'effort obstiné des mauvais

conseillers et des directions odieuses d'une critique officielle ou mondaine arriérée et envieuse, une si puissante attraction vers un art élevé, désintéressé et sain, qu'on peut le croire proche d'une radieuse délivrance. Oui il semble libre enfin de suivre ses instincts héréditaires, vers le vrai beau, vers l'originalité savoureuse, et disposé à enfin comprendre, à chanter, à exalter ce que ses artistes nationaux lui apportent, à pleines brassées, de fleurs cueillies aux champs diaprés et odorants de sa propre nature.

Dans ce livre d'environ 300 pages, écrit d'une affilée, en un déroulement continu de psychologie analytique calme, prodigieusement ingénieuse et forte, Camille Lemonnier, l'ardent descriptif, le rutilant coloriste qui a dans les veines un sang puisé aux sources brûlantes dont le rouge flot bouillonnait en Rubens (étymologie fatidique, *rubens*) et en Jordaens, refrène sa coutumière ardeur, relève, épingle, étiquette avec une minutie déconcertante, heure par heure, suivant les procédés de notation acharnée d'un moderne physiologiste travaillant au microscope, à la loupe, patiemment, opiniâtement, tous les moments d'une crise d'âme féminine, banale en soi, usuelle certes pourrait-on dire et quotidienne.

Voici en sa vulgarité voulue, le thème : Une modeste bourgeoise quelconque, très convenablement mariée à un laborieux au physique sympathique, bon époux, bon

père, travailleur irréprochable, dans un joli petit ménage qui va bien, où on ne dépense pas trop, où tout est normalement réglé, avec, à la clef, un enfant, une fillette gentille, s'avise de nouer un adultère, quelconque comme tout le reste, dont le partenaire est un amant vague qui reste à la cantonade, nullement entraînée par la perversité, obéissant sans résistance au besoin de mettre un peu d'aventure en sa vie plane, comme on met des pickles dans l'assiette au gigot. Cela ne dérange rien au début dans la monotone vie conjugale qui en est, au contraire, aimablement relevée; puis les ennuis viennent, surgit le tragique, et l'anecdote finit par une accommodation, non point méprisante, mais admissible, opportuniste et touchante, qui réconcilie, ou plutôt concilie les époux dans la paix d'un doute, mélancolique et charitable, où le mari contient ses soupçons et ses tristesses à demi apaisées qui s'useront avec le temps au bain lenifiant des habitudes domestiques.

Mais voici la merveille! L'artiste, le très grand artiste, a fait de cette simple histoire une universalité, une synthèse résumant, à jamais croirait-on, cette éternelle aventure, en l'élargissant aux proportions du pathétique humain le plus curieux et le plus émouvant. Et il semble qu'il s'est plu à augmenter les difficultés, à reculer la limite du saut auquel il se préparait. Avec obstination il accumule les détails puérils, réduit ses personnages aux dimensions fongibles, applicables à des milliers d'analogues personnages, voulant la vie telle qu'elle est pour le commun des êtres, écartant le facile stratagème des embellissements et des situations d'exception, s'acharnant en un schéma qui puisse s'adapter fraternellement à la multitude des âmes. Et il dédaigne tout extérieur décor, car le livre est écrit sans paysage, sans description matérielle, sans tous ces accessoires au charme facile, comme s'il avait été conçu et lentement produit dans l'air étouffé d'une chambre de malade, close, emprisonnante, sans bruit, sans murmure.

Sur ce canevas d'étoffe courante, Lemonnier a mis les broderies incomparables de sa haute et pénétrante pensée qui va fouiller au fond et au tréfond de la fragile humanité, qui pénètre agile, vrillante, impitoyable, et aussi consolatrice, dans les souterrains psychiques les plus obscurs et les plus enchevêtrés. Le déliement perpétuel auquel il procède, l'adresse à anatomiser, à dégager et à séparer les fibres, à disséquer avec une intensité, un entêtement de chirurgien émérite, les sentiments, les craintes, les hésitations, les douleurs, les crises, les apaisements, la dialectique amoureuse, les regrets, les remords, les espoirs, la vie en zig-zag et en chicane de M^{me} Charvet, le compliqué du phénomène qui se réalise en elle avec la fatalité cruellement paisible de la Destinée, laissent une impression violente d'admiration et d'étonnement. On se demande où le cerveau de l'écrivain a trouvé les ressources et les adresses pour

deviner ainsi toutes les phases de l'événement et révéler ce cœur de femme dans les moindres atomes de ses secrètes agitations bourgeoises, ennoblies parce qu'elles apparaissent en leur faiblesse, et leur décousu et leur fatalité originels.

Une pareille prescience, une aussi rare pénétration est caractéristique du génie, surtout quand elle s'ajoute à l'abondance, autre don que notre grand compatriote a obtenu du Sort et dont j'aime à donner la preuve écrasante et déroutante en défilant à la suite de cet article la liste des œuvres dont Camille Lemonnier a glorifié notre pays, sans interruption, sans achoppement, sans lassitude, depuis plus de trente ans. Quel admirable exemple et quelle prodigieuse libéralité esthétique! Sans compter l'avenir, car il est dans la force de l'âge, dans la belle maturité du talent, au chaud midi de la vie. En décembre prochain cet infatigable, cet inépuisable ne va-t-il pas nous donner *La Légende de Vie*, déjà remise à l'éditeur, grandiose composition d'ensemble, philosophique et vivante, embrassant toutes les grandes forces qui mènent l'Humanité?

Que ceux qui voudront lire *la Faute de M^{me} Charvet* n'espèrent pas y trouver le facile plaisir des romans d'action à péripéties turbulentes. C'est, je le répète, une étude de psychologie et un inventaire d'intimité cérébrale. C'est un tissu miraculeusement solide, mais fait de mailles au petit point. La séduction de l'œuvre est dans cette patience et cette exactitude. Elle est aussi dans le sentiment irrésistible qu'on se trouve devant une expression définitive et, peut-on dire, rigoureusement scientifique, d'un de ces ordinaires phénomènes d'âme dont le plus souvent nous ne faisons qu'effleurer la surface sans en pénétrer la mystérieuse et émouvante mobilité.

L'ŒUVRE DE CAMILLE LEMONNIER

ROMANS ET NOUVELLES

Nos Flamands, Bruxelles, 1869. — *Croquis d'Automne*, Bruxelles, 1869. — *Contes flamands et wallons*, 1^{re} édition, Bruxelles, 1873. — *Les Gras et les Maigres*, Bruxelles, 1874. — *Derrière le Rideau*, Paris, 1875. — *Un Coin de Village*, Paris, 1879. — *Un Mâle*, 1^{re} édition, Bruxelles, 1881. — *Le Mort*, 1^{re} édition, Bruxelles, 1881. — *Thérèse Monique*, 1^{re} édition, Paris, 1882. — *Ni Chair ni Poisson*, Bruxelles, 1884. — *L'Hystérique*, 1^{re} édition, Paris, 1885. — *Les Concubins*, 1^{re} édition, Paris, 1886. — *Happe-Chair*, 1^{re} édition, Paris, 1886. — *Ceux de la Glèbe* (édition revue et augmentée des *Concubins*), Paris, 1887. — *Noëls flamands* (édition revue et augmentée des *Contes flamands et wallons*), Paris, 1887. — *Madame Lupar*, 1^{re} édition, Paris, 1888. — *Le Possédé*, 1^{re} édition, Paris, 1890. — *Dames de Volupté*, 1^{re} édition, Paris, 1892. — *La Fin des Bourgeois*, 1^{re} édition, Paris, 1892. — *Claudine Lamour*, 1^{re} édition, Paris, 1893. — *Le Bestiaire*, 1^{re} édition, Paris, 1893. — *L'Arche*, 1^{re} édition, Paris, 1893. — *L'Arche*, 1^{re} édition,

Paris, 1894. — *L'Ironique Amour*, 1^{re} édition, Paris, 1894. — *La Faute de M^{me} Charvet*, Paris, 1895.

CONTES POUR LES ENFANTS

Bébés et Joujoux, Paris, 1879. — *Les Petits Contes*, Bruxelles, 1882. — *Histoire de Huit Bêtes et d'une Poupée*, Paris, 1884. — *La Comédie des Jouets*, Paris, 1888. — *Les Jouets parlants*, Paris, 1892.

CRITIQUES D'ART

Salon de Bruxelles, Bruxelles, 1863. — *Salon de Bruxelles*, Bruxelles, 1866. — *Salon de Paris*, Paris, 1870. — *Gustave Courbet et son œuvre*, Paris, 1878. — *Mes Médailles*, Paris, 1878. — *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, Bruxelles, 1887. — *Les Peintres de la Vie*, Paris, 1888.

DIVERS

Paris-Berlin (anonyme), Bruxelles, 1870. — *Sedan*, 1^{re} édition, Bruxelles, 1871. — *Les Charniers* (édition revue de *Sedan*), Paris, 1881. — *La Belgique*, Paris, 1887. — *En Allemagne*, Paris, 1888. — *Paroles pour Georges Eekhoud*, Bruxelles, 1894. — *Paroles pour Charles De Coster*, Bruxelles, 1894.

THÉÂTRE

Un Mâle, drame en quatre actes, Paris, 1891. — *Le Mort*, mimodrame, Bruxelles, 1894.

JOURNAUX

L'Art Universel, Bruxelles, 1871-1874. — *L'Actualité*, Bruxelles, 1876-1877. — *Le Journal du Dimanche*, Bruxelles, 1881-1882.

COLLABORATIONS

Le Figaro, *Le Bien public* de Paris, *Le Musée des Deux-Mondes*, *L'Art moderne*, *La Revue de Belgique*, *Le Progrès*, etc. Environ deux cent cinquante contes et nouvelles au *Gil Blas*.

SOUS PRESSE

La Légende de Vie. — *L'Éternel Pèlerin*.

Entre l'humble petit Salon de 1863 et la *Faute de M^{me} Charvet*, quarante-trois volumes par conséquent, sans compter de nombreuses rééditions, les réimpressions Gilon, etc. *Un Mâle*, paru d'abord chez Kistemaeckers, puis chez Savine, enfin chez Dentu, atteint actuellement le chiffre de 25,000 exemplaires de tirage.

CERCLES ⁽¹⁾

PAR R. W. EMERSON

(Traduction inédite.)

Je ne tiens pas à me justifier. J'avoue que je suis content d'observer la prédominance du principe de la saccharine dans toute la nature végétale, et que je ne le suis pas moins en voyant dans la nature morale le principe du bien, de la vie, inonder sans limite tous les pores, toutes les crevasses que l'égoïsme a laissées ouvertes, inonder même l'égoïsme et le mal eux-mêmes; de sorte qu'aucun mal ne me paraît dépourvu de cette bénédiction et je ne peux m'imaginer aucun enfer qui n'en contienne quelques grains. Mais de peur d'induire quelqu'un en erreur quand je suis ma fan-

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

tuisie et quand je n'en fais qu'à ma tête, il faut que je rappelle au lecteur que je ne suis qu'un expérimentateur. N'appréciez ni ne dépréciez ce que je fais; ne croyez pas que je veuille décider de ce qui est bien et de ce qui est faux. Je déränge tout. Rien ne m'est sacré, rien ne m'est profane non plus, j'expérimente simplement, éternel chercheur, sans passé derrière moi.

Et cependant ce mouvement incessant, cette progression de toutes choses ne pourraient jamais nous devenir sensibles s'ils ne formaient pas un contraste avec un principe stable ou fixe dont le reflet est en notre nature. Tandis que se poursuit l'éternelle génération des cercles, l'éternel générateur demeure. Cette vie centrale est supérieure à la création, supérieure à la connaissance et à la pensée, elle contient tous les cercles. Éternellement elle agit pour créer une vie et une pensée semblables à elle, suggérant à notre pensée un certain développement, comme si ce qui *était* apprenait à ce qui *sera* à devenir meilleur.

Ainsi il n'existe dans les choses ni sommeil, ni pause, et elles ne sont pas imprégnées de conservation, mais de rénovation, de germination et d'élan. Pourquoi importer de vieux lambeaux et de vieilles reliques au pays de l'heure actuelle? La nature a horreur de l'ancien et la décrépitude semble la seule maladie; toutes les autres se résument en celle-là. Nous leur donnons beaucoup de noms, fièvre, intempérance, insanité, stupidité et crime; elles sont toutes des formes de la dégénérescence et d'une décrépitude: elles peuvent s'appeler repos, conservatisme, appropriation, inertie, et non nouveauté; elles ne sont pas la voie en avant.

Nous grisonnons tous les jours. Je n'en vois pas la nécessité. Quand nous nous occupons de ce qui nous est supérieur nous ne vieillissons pas, nous rajeunissons. L'enfance, la jeunesse, réceptives, aspirant toujours, regardant toujours devant elles, d'un regard que cette confiance rend religieux, ne se comptent pour rien; elles s'abandonnent à l'instruction qui les envahit de toutes parts. Au lieu de cela l'homme et la femme de soixante-dix ans croient tout savoir, ils ont vécu plus longtemps que l'objet de leur espoir, ils renoncent à aspirer, ils acceptent comme nécessaires les choses actuelles, et ils parlent de haut à la jeunesse. Mais qu'ils deviennent les organes de l'esprit saint; qu'ils deviennent des amants; qu'ils étudient la vérité; et leurs yeux se relèveront, leurs rides s'effaceront, ils seront encore parfumés d'espérance et de force. Il ne faudrait pas que l'âge rampe et plane sur l'esprit. Dans la nature chaque moment est nouveau; le passé est toujours avalé et oublié, l'avenir seul est sacré. Rien n'est certain que la vie, la transition, l'énergie du principe qui fait de la vie avec toutes les morts. Aucun amour ne peut être assuré par serment ni par contrat l'envahissement d'un amour plus haut. Aucune vérité si sublime qu'elle soit n'est certaine de n'être pas un jour chose triviale, vue à la lumière d'une nouvelle pensée. Les gens désirent être fixés, établis; il n'y a pourtant d'espoir pour eux que pour autant qu'ils sont bouleversés, ou tout au moins qu'ils ne sont pas fixés.

La vie est une série de surprises. Quand nous voulons nous juger en entier, nous ne pouvons deviner l'humeur, le plaisir, le pouvoir de demain. Nous savons quelque chose de notre manière d'être inférieure, nous pouvons parler de nos actes de routine, de nos sens, mais Dieu nous cache ses chefs-d'œuvre; nous n'apercevons pas la croissance totale et les mouvements universels de l'âme; ils sont incalculables. Je puis savoir qu'une vérité est salutaire, mais je ne peux pas deviner comment elle m'aidera, car être une chose est le seul moyen de connaître cette chose.

L'homme qui avance a tous les pouvoirs qu'il avait auparavant, mais il les a comme s'ils étaient nouveaux. Il porte dans son sein toutes les énergies du passé, et cependant il est lui-même une émanation du matin. Je rejette en cet instant de renouvellement toute la sagesse amassée jadis, désormais vide et vaine. Il me semble qu'aujourd'hui, pour la première fois, je sais quelque chose en toute vérité. Nous ne savons la valeur des mots les plus simples que quand nous aimons et que nous désirons.

Où les affections changent et montent — extérieures dans l'enfance, intéressées même — et à mesure qu'on avance elles deviennent plus hautes et plus fortes. Mais pourquoi faut-il que les objets de ces affections changent; ne peuvent-ils grandir eux aussi? L'affection qu'on a pour ses enfants reste la même — tout ce qu'ils ont en eux de force et de talent ne vient pas de nous — mais *tout cela a passé à travers nous*. Et l'homme ou la femme qui à travers nous ont vécu une seconde vie morale, sont soudés à nous d'une affection nouvelle. Pour avoir la force de changer d'opinion, il faut sentir en soi une entièresité, une santé qu'on n'a pas si on est mutilé. Comment sauter si on n'a plus de jambes? Et l'homme n'est pas un, il n'est pas entier, s'il n'a soudé à lui — au point de ne plus sentir leur présence — et des enfants, et un être de sexe différent croissant avec lui, faisant partie de lui. L'être est seul et libre et fluide dans l'univers, mais il n'est pas séparable de ses membres, et le tout qu'il forme avec cette famille immédiate est bien semblable à un tronc pourvu de branches, puisque ces êtres lui sont nécessaires. Ce tout est une unité sociale; n'est-il que cela? ne fait-il pas souffrir, indiquant ainsi son insuffisance, quand il n'est pas aussi une *unité morale*? chaque membre accomplissant sa fonction et grandissant en même temps?

Nous nous transformons constamment nous-mêmes et pourtant nous ne sortons pas de nous. L'unité de la famille allant se transformant ne peut-elle aussi rester la même?

La différence entre le talent et le caractère, c'est que l'un suit avec adresse la vieille route connue, et que l'autre a le pouvoir et le courage de tracer une nouvelle route vers des buts nouveaux et meilleurs. Le caractère fait dominer le présent; il rend l'heure actuelle gaie, sûre, elle fortifie toute l'assemblée en lui montrant que tant de choses auxquelles on n'avait pas pensé sont excellentes et possibles. Le caractère affaiblit l'impression des événements particuliers. Quand nous voyons le conquérant, nous ne pensons guère à telle bataille ou à tel succès. Nous voyons que nous avons exagéré la difficulté. Cela lui était facile à lui. Le grand homme ne peut guère être tourmenté ni convulsé; les événements passent sur lui sans beaucoup l'impressionner. Les gens disent parfois: Voyez ce que j'ai surmonté; voyez comme je suis gai; voyez comme j'ai triomphé de ces noirs obstacles! Ils n'ont pas triomphé s'ils me rappellent ces noirs obstacles. La vraie conquête c'est de faire disparaître la calamité, comme un nuage insignifiant devant une aube énorme.

La seule chose que nous cherchions avec un désir insatiable c'est de nous oublier nous-mêmes, de sortir de notre décorum par surprise, de perdre notre sempiternelle mémoire et de faire quelque chose sans savoir comment ni pourquoi, bref, de tracer un nouveau cercle. Rien de grand ne fut jamais accompli sans enthousiasme. Le chemin de la vie est merveilleux, c'est un continu abandon. Les grands moments de l'histoire sont les actions rendues faciles par la force des idées, comme les œuvres du génie et les œuvres religieuses. « Un homme, dit Cromwell, ne monte jamais si haut que quand il ne sait pas où il va. » Les rêves

et l'ivresse, l'opium et l'alcool ne sont que des contrefaçons de ce génie révélateur, et de là vient leur dangereuse attraction pour les hommes. C'est pour la même raison qu'ils appellent à leur aide des passions sauvages comme la chasse, le jeu, la guerre, pour singer de loin ces flammes et ces générosités du cœur.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Il faut saluer en Francis Viélé-Griffin, Américain à la fois nordiste et sudiste, un de nos plus purs poètes français.

Ce ne sont pas ses aînés qui l'eussent contesté. On sait qu'il n'y eut guère dans ce siècle en France que trois poètes français: Lamartine, Musset, Vigny. Hugo fut le grand Espagnol, père, grand-père et arrière-grand-père d'une nombreuse descendance non moins espagnole. Qu'on suive la lignée: Gautier, le Castillan fier et magnifique; Banville, l'Andaloux sémillant et flamboyant; Baudelaire, l'Aragonais concentré, taciturne, cruel. Puis les coloniaux: Leconte de Lisle, de souche castillane comme Gautier, mais plus solennel et d'une fierté qu'on sait orgueilleuse d'avoir passé la « ligne »; Léon Dierx, de souche murcienne, c'est-à-dire indolent et le rêve amolli par la chaleur du Capricorne; enfin, José-Maria de Heredia, qui, pour mieux affirmer cette intellectuelle descendance, a tenu d'abord à être Espagnol de chair et de sang, et qui, en conquistador de la famille, représente le triomphe de l'Espagne tropicale.

Ce ne sont pas non plus ceux de sa génération qui contesteront à Francis Viélé-Griffin la qualité de Français. Ce ne sera ni Emile Verhaeren, qui est un Espagnol des Flandres, ni Henri de Régnier, qui, bien que natif de cette contrée éminemment française dénommée jadis la Thiérache, est, avant tout, un Anglo-Espagnol des îles Barbades, se souvenant des côtes de Cuba aux bords du lac de Windermere. Ce ne sera pas non plus, comme on le verra, Saint-Pol-Roux, qui n'est plus Espagnol, mais Mexicain; Papadiamantopoulo et ses fidèles de la ligue « moréatique », qui sont Grecs et font de la Grèce une Macédoine; Stuart Merrill, le poète joaillier, évidemment Newyorkais; Gustave Kahn, Oriental germanisé; Albert Moekel, Adolphe Retté, A.-Ferdinand Hérold, dont les imaginations habitent différents points de la frontière allemande.

Tous — et j'en oublie — constateront, sans que cet aveu soit le moins du monde un blâme pour la nationalité de leur esprit, que Francis Viélé-Griffin est, entre tous, le plus pur, le seul poète français.

La preuve s'en manifeste à la première page ouverte au hasard d'un de ses livres: *Joies*, les *Cygnés*, la *Chevauchée d'Yeldis*, *Palai*.

Gâté par la plastique, qu'on a aujourd'hui le tort de ne plus séparer du lyrisme, si on lit cette page d'un regard tant soit peu distrait (comme souvent il arrive dans ces moments de paresse où l'on attend que les choses vous réveillent), il semble que rien ne ressort et qu'on glisse au fil d'une eau pâle entre deux rives unies. C'est qu'en effet la langue, les images et les rythmes ne nous soulèvent pas d'une vague violente; mais ils nous portent, nous bercent délicatement comme dans une brume de lumière; peu à peu, l'on jouit de nuances infinies, et l'eau transparente est profonde.

L'on s'aperçoit alors que cette page sublimise les vertus pre-

mières de la langue d'oïl, toutes de fraîcheur et de jeunesse rapide. Elle ne stagnait point sous le soleil comme un miroir implacable, jadis, avant qu'un renforcement nullement national du génie latin fût venu l'endiguer de toutes parts. Le génie celte lui faisait des pentes douces où elle prenait la vie avec d'imprévues fantaisies, avec les enveloppements d'une grâce courante et prime-sautière.

Aussi Francis Vielé-Griffin ne se lie-t-il pas par ce côté à Lamartine, à Musset, à Vigny. Ceux-ci ont subi, dans une partie de leur œuvre, cette sorte de contrainte où la tyrannie latine tenait la langue et qui aboutit à ces vers en zinc, premier-Empire et dessus-de-pendule auxquels nul n'échappa des poètes français. Ils sont très nombreux dans Vigny, nombreux dans Lamartine et, dans Musset, beaucoup plus fréquents que n'a permis de le remarquer la vive allure de son impertinence. Voyez comme, de nos jours, à travers de pensives et pénétrantes « solitudes », la tradition en a été gardée par Sully-Prudhomme et comme M. Coppée a su la retrouver dans les ruisseaux de la rive gauche.

Notre poète échappe à cette sujétion non seulement en redevenant le vrai trouvère des bords de Loire, mais en creusant le vieux sol gaulois jusqu'aux jaillissantes sources de l'inspiration populaire.

Ce sont ces sources qui ont le plus vivifié la rénovation actuelle. Les inspireurs anonymes de la poésie rustique furent les maîtres qu'on écouta. « Ce sont eux nos classiques ! » disait un jour Verhaeren. Mais on ne les honora pas pour les imiter avec des préoccupations réalistes et non lyriques, comme le font MM. André Theuriot et Gabriel Vicaire. On leur ravit seulement ce je ne sais quoi de leur ton à la fois juste et lointain, comme réticent, et cette union parfaite avec la nature qui ne peut être naturaliste, mais psychique — partant symbolique, comme beaucoup de ces refrains de pastourelles aux apparences obscures où les choses des champs disent les paroles de l'âme.

Francis Vielé-Griffin doit à ces anonymes la verdure ingénue si particulière de son lyrisme et cette spontanéité alerte et fluente qui s'allie avec bonheur aux jeunes vertus de la langue d'oïl.

Mais le point capital où se marque dans son œuvre la pureté du sens français est donné par l'extériorité de ses poèmes, qui, sans cesser d'être des poèmes, sont des « contes ».

Le « conte » n'est pas le récit épique. Quelle que soit la noblesse de son lyrisme, il reste intime, avec même des détours familiers, et sans que cette intimité joue les tableaux de genre ! (Voir nos Espagnols romantiques et parnassiens.) Car il s'éloigne de la plastique, dont l'énergie, en arrêtant le mouvement, souvent le fausse.

Le vrai conte ne circonscrit point des groupes et des scènes : il se développe plutôt en longueur, insinuant et disert.

Telle est, en effet, la caractéristique de la parole gauloise. Le pur Celte est bavard sans que l'emphase enflé sa conversation narrative. Il ne tient pas à étonner, mais à séduire. Ce sont les Méridionaux et leur ancestralité beaucoup moins latine que sarrasine qui ont corrompu la nature originelle du tempérament français.

Cependant le conte-poème de Francis Vielé-Griffin, en répondant à ces traits, s'apparierait à *Sylvia*, *Simone*, *Une bonne Fortune*, de Musset, ou à maintes pages de *Jocelyn*, s'il n'était tout à fait autre chose.

Chez Musset, une grande part du conte a mangé le poème. Le

fait anecdotique domine, et le bavardage, accort de grâce et pointillé d'esprit. Avant tout, c'est une histoire, avec des entre-deux lyriques non tramés dans l'étoffe. En passant par Sainte-Beuve et Coppée, le conte est devenu tout extérieur, et, descendant l'échelle de l'art, on atteint ainsi au monologue, au mot pour le mot, au geste pour le geste.

Or, c'est par l'action intérieure que le conte de Francis Vielé-Griffin reste un poème, par le double sens prolongé qui enveloppe comme d'un halo l'événement, les personnages et leurs paroles simples et cursives. Tantôt, ainsi que dans la *Chevauchée d'Yeldis*, ce sont des héros-types au nom impersonnel, représentatifs d'entités morales dont l'aventure évolue et se dénoue, objective selon les mille et un incidents de nos quotidiennes émotions, sans que l'intensité vivante soit un instant diminuée par l'abstraction cachée. Tantôt, ce sont, comme dans *l'Ours et l'Abbesse*, les héros précis d'une légende que le poète transfigure et moralise suivant son rêve. Dans ses œuvres dramatiques, *Anceus Swanhilde* et, sans doute, ce *Phocas le jardinier* encore inédit, la même action latente anime une humanité proche vraiment humaine, et cela nous permet d'espérer que Francis Vielé-Griffin créera, parallèlement aux drames germaniques de Maeterlinck, cette nouvelle tragédie française dont l'aube point. Mais, tragiques ou lyriques, ce sont toujours des évocations de l'âme, c'est-à-dire plutôt de la conscience que de l'imagination, qui revêtent la forme humaine, s'enchantent au rayonnement des choses, font corps avec l'atmosphère d'harmonie et de beauté qui émane d'elles et dont elles participent.

L'atmosphère ! tel est le mot charmeur qui doit le plus servir à caractériser l'art de Francis Vielé-Griffin. Il n'y a pas désunion entre l'être ou la pensée qu'il vivifie et l'atmosphère. Tout est fondu dans l'unité qui fait qu'une figure ne se détache point de la lumière enveloppante. Rien chez notre poète ne vient en avant. Il ne ressort point de ses compositions des morceaux qui prennent une valeur aux dépens de l'ensemble, ces airs de bravoure que gardent nos meilleurs lyriques. Ni l'expression, ni l'image ne forment de ces petits nœuds dorés qui bossellent le poème. Le poème est tout de souplesse et d'ondoyance rythmique, musicale, non uniment berceuse à la manière lamartinienne, mais comme la langue même, diversement courante et changeante, libre, avec des fuites menues et des retours bouillonneux, et des ruisselets qui se cherchent et se contrarient, pour enfin converger vers de clairs bassins étales.

Aussi est-il presque impossible de donner par des extraits quelque idée de l'art de Francis Vielé-Griffin ; on est tenu d'habiter dans la pleine atmosphère de l'œuvre : le charme alors vous gagne et vous ravit. Je voudrais le tenter cependant pour montrer combien, dans la poésie contemporaine, la tonalité de cette œuvre est particulière, riche de nuances neuves.

Soit d'abord cette strophe d'alexandrins, qu'on a accusé notre poète de ne pas savoir faire :

Ta main posée est comme un fruit sur cette branche.
Ainsi que d'un fruit clair, j'ai soif de ta main blanche.
La forêt d'ombre fleurit, et la nuit s'effarouche
Du mois des lis fleuris et des lèvres offertes,
— O sourire posé parmi les feuilles vertes ! —
Reine, j'ai faim d'un baiser de ta bouche...

Soit cet exemple de forme populaire transfigurée :

O grands doux frères qui souriez,
Nulle âme au bois, dès mainte année,
N'est venu cueillir les lauriers,
Et nulle âme, dès mainte année,
Prairie, au gué! ne t'a moissonnée.
Dès mainte et mainte et mainte année,
La Vie à la belle Mort s'est donnée
Dans le jeune baiser du renouveau,
Si que la Parque hésite, étonnée,
Avant de couper l'écheveau.

Soit ce début de « causerie » émue :

Arrête-toi,
Ecoute moi, mon frère qui passes;
Tais-toi!
Je sais notre âme tendre et lasse,
Que tu marchais sans regarder ni voir,
Vers quelque espoir
Ancien et cher — ou jeune, à peine aimé,
Comme un rire entrevu qu'on suit, moqueur,
Ou comme un long regard perdu qu'on va cherchant,
Marchant,
Marchant — d'octobre en mai;
Je sais ton cœur, mon cœur.

Soit, enfin, ce ton narratif du poème « conté » :

Claude était pâle, avec un sourire,
Gai d'une gaieté étrange comme un songe,
De voix si douce dans le rire
Qu'elle démentait sa raillerie;
Un gai mensonge
Voilait son âme d'effronterie,
Faisant rêver de ses paroles :
Il portait à l'épaule sa viole
Et jouait — se jouant — des airs
Si clairs
Avec leurs songes entonnés
Qui se mêlaient si bien aux rêves de nos cœurs
Qu'au second refrain nous nous joignons tous,
A demi-voix, faisant le chœur;
Il aimait Yeldis d'un amour étonné.

Francis Vielé-Griffin, plus peut-être que les autres poètes novateurs, fait de la parole une musique fluide. Les rythmes ne doivent point arrêter ses enlacements, atténuer les imprévus de passion qui les surprennent et les renouvellent. Pour cette liberté, pour toute liberté renouvratrice, il fut de ceux qui combattirent le bon combat avec le plus de conviction et une ardeur sans cesse éveillée.

C'est qu'il semble que notre poète, pour mieux affirmer sa vraie patrie, ait tenu à montrer toutes les faces du caractère celtique.

Le Celte, doux, imaginaire, qui retient son rêve pour le bavarder, l'arrête aussi pour combattre. La rouge petite revue *Les Entretiens politiques et littéraires*, que Francis Vielé-Griffin dirigea pendant trois ans, porta le fer dans les camps rétrogrades. Il apparut là un nervo-sanguin admirable, prompt, souple, ingénieux et joyeux dans l'attaque, la plume ombrageuse, d'une susceptibilité qui surexcitait parfois les coups de pointe un peu à l'aveugle — le type absolu enfin du Français qui charge.

Il est physiquement de même, un grand dépensier d'énergie, presque un gaspilleur. Epris de tous les sports, il connaît le vice de sa force : le record. Les roues de sa bicyclette ont dévoré les provinces de France, et ce n'est pas, sans doute, sans quelque ironique mélancolie que, parcourant les routes du Maconnais, il tint à traverser du sillage de sa course les empreintes toujours visibles du cheval de Lamartine.

Santé, espérance et lumière sont donc les trois mots synthétiques qui disent l'œuvre et l'esprit de Francis Vielé-Griffin, comme ils disent les paysages de la Touraine qu'il habite et la

philosophie qui éclaire ses poèmes. Il est curieux de se souvenir qu'on l'appela aussi « décadent », alors que toute son œuvre est une rébellion contre les génies pervers et que son rêve idyllique de beauté unit sans cesse la Vie, l'Amour et la Mort (dont la vanité humaine suscite plus que toute autre cause les conflits) dans une ronde harmonieuse qui résout l'intellectuel problème de vivre.

(Gil Blas.)

ROBERT DE SOUZA

Le « Pays de la Musique ».

Les *Notes de voyage* publiées par M. Maurice Kufferath dans le *Guide musical* sont pleines de détails intéressants sur les institutions musicales et sur le mouvement artistique de l'Allemagne. M. Kufferath loue beaucoup les premières mais constate que la production est plus que médiocre.

Après avoir vanté l'organisation des ateliers de gravure et des maisons d'édition de Leipzig, notre confrère donne ces renseignements, qui concordent avec nos propres observations :

« L'esprit qui règne dans ces établissements n'est, malheureusement, pas très large. Leipzig est demeuré la citadelle du classicisme. On y a l'horreur de l'art nouveau. Berlioz et Wagner y sont encore traités en révolutionnaires, qu'il faut abominer. Défense de prononcer le nom de Liszt; il fait hausser les épaules. Jugez par là en quelle estime on doit tenir les jeunes gens qui se réclament de Bayreuth! Brahms est le seul maître contemporain qui soit reconnu et admis. Quant à la musique étrangère, on l'ignore; César Cui, Glazounow, Rimsky-Korsakoff, Napravnik sont dédaignés. La musique russe commence pour Leipzig à Rubinstein et finit à Tchaïkowsky. Le nom de César Franck est inconnu totalement. Saint-Saëns est tout juste toléré; Lalo, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré ne comptent pas. C'est M. Gouvy qui représente à Leipzig toute la musique française. Pour la musique scandinave, elle se résume en Edouard Grieg, dont les moindres fadaïses harmoniques sont accueillies avec des transports d'enthousiasme. Bref, Leipzig est un milieu artistique très arriéré et qui s'en fait accroire sur sa renommée et son passé. Mais son classicisme est de qualité telle qu'il ne l'a pas empêché d'acclamer Mascagni follement.

C'est, du reste, une chose curieuse que l'Allemagne musicale d'aujourd'hui. Du nord au sud, elle est divisée en petites chapelles, j'allais dire en garnisons musicales. On n'a pas d'opinion indépendante, on obéit à un mot d'ordre. Si vous êtes wagnérien, défense de rien admirer en dehors du maître de Bayreuth. Si vous êtes brahmsiste, il vous est interdit de trouver aucune idée musicale dans les partitions de Wagner. J'ai entendu un illustre chef d'orchestre wagnérien me dire avec un accent de sincérité absolue que Brahms n'était pas un musicien et que Schumann n'avait pas laissé une œuvre. De l'autre côté, un distingué violoniste, professeur de musique dans une université, m'a déclaré, un jour, que dans la moindre danse hongroise de Brahms il y avait plus de musique que dans tout *Parsifal*! Je n'exagère rien, je vous prie de le croire, et je ne rapporte pas là des propos de table : ce sont des opinions que j'ai entendu émettre à jeun, et le plus sérieusement du monde. Si des artistes parlent ainsi, que doit être l'âme musicale d'un simple amateur!

Avec cela, ils produisent énormément. On a fait récemment la statistique des morceaux de musique et des partitions qui se sont publiés, l'année dernière, de l'autre côté du Rhin. Leur chiffre

s'élevait à plus de 6,000. Mais quelle musique! Que de platitudes! Les moins mauvaises de ces compositions, si elles sont convenablement écrites, sont vides de sentiment et d'idées. C'est ce qu'on appelle, en Allemagne, une œuvre solide, *Gediegenes Werk!* Méfiez-vous de ces choses *gediegen*. Elles sont généralement assommantes. Bien entendu, je mets hors de cause le grand et admirable maître Johannes Brahms, comme aussi quelques talents saillants, tels que Brückner, Goldmark et le jeune Richard Strauss. Ce dernier est le seul, avec Brückner et Engelbert Humperdinck, l'auteur de *Hänsel et Gretel*, qui ait donné une impression de personnalité. Tous les autres copient ou bien Brahms, ou bien Wagner, à moins qu'ils ne réassent Grieg, Chopin et Schumann.

Combien plus originaux, plus libres dans leurs mouvements, plus dégagés de préoccupations d'écoles et de partis, les symphonistes français Saint-Saëns, César Franck, Fauré, d'Indy, Lalo, Chabrier, Delibes, Duparc, Chausson et nos compositeurs belges, si savoureux en leur robustesse un peu massive mais saine, Peter Benoit, Gustave Huberti, Jan Blockx, Emile Mathieu, Gilson, etc. C'est à peine si, en Allemagne, on en connaît les noms et les partitions! Quelques chefs d'orchestre ont lu peut-être ces dernières, mais tout de travers, en y cherchant inconsciemment la facture allemande, car ils sont très étroits, ces bons chefs d'orchestre, et ne saisissent pas aisément le sens de ce qui n'est pas écrit selon leurs conventions et leurs traditions. Il ne faut pas chercher ailleurs l'explication du succès en Allemagne du *Franciscus* de Tinel, qui est, certes, l'œuvre la moins nationale que la Belgique ait produite depuis trente ans. Mais elle est écrite correctement dans le style convenu de l'oratorio allemand; et cela a suffi pour lui ouvrir toutes les portes, alors que des ouvrages d'une portée artistique plus profonde, d'une puissance incomparablement supérieure, comme le *Schelde* ou le *Lucifer* de Benoit, n'ont pu jusqu'ici se frayer un chemin de l'autre côté du Rhin. Autrefois, on y montrait une curiosité universelle; aujourd'hui, on y affecte, pour les écoles française et belge, un dédain d'autant plus déplacé que la production actuelle est d'une insignifiance rare et que la décadence est, en somme, manifeste, en dépit des quelques maîtres qui sauvent la réputation du « pays de la musique ». Les circonstances qui ont, pendant si longtemps, éloigné d'Allemagne les artistes français, sont sans doute pour beaucoup dans cette méconnaissance de leur art de l'autre côté du Rhin. Le jour où un quatuor français bien composé se mettrait en peine d'aller initier les Allemands aux belles œuvres de Franck, de Fauré et de Saint-Saëns, la situation changerait sans doute; et si nos chanteurs belges disaient là-bas nos *Lieder* et les airs des oratorios de Benoit, d'Huberti, de Mathieu, bien des préventions tomberaient. En Belgique, nous avons, du reste, ce très vilain défaut de nous débiter les uns les autres, même vis-à-vis de l'étranger, et de nous tenir à un rang modeste qui semble convenir à notre neutralité politique. Si nous y mettions un peu de l'entregent actif des Français et de l'impudence réclamière des Allemands, nous arriverions vite plus loin que nous ne sommes. »

PETITE CHRONIQUE

On va commencer cette semaine les travaux de terrassement et de nivellement de la place de l'Odéon, à Paris, où doit être érigé le monument d'Émile Augier, par Barrias.

L'inauguration de ce monument aura lieu au mois d'octobre

prochain, sous la présidence de M. Poincaré, ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

M. Claretie prononcera à cette occasion un discours. Les artistes de la Comédie française d'autre part chargeront, dit-on, M. Got de prendre la parole en leur nom.

L'œuvre de M. Barrias est chez le fondeur. Elle se compose d'une stèle de granit à arêtes vives, entourée de deux figures féminines et d'une statue d'enfant symbolisant le génie de la comédie. Elle est surmontée du buste d'Émile Augier, fort simple.

Pas de grille, point de marches. L'ensemble du monument est d'une faible hauteur.

La *Revue blanche* continue la publication des *Mémoires inédits de Jean Rossignol*. Cette fois le général hébertiste raconte les journées de juillet à octobre 1789. Il y a là des documents singulièrement expressifs sur la psychologie des foules.

Au surplus, voici le sommaire du dernier numéro :

X. : *Brevets et Jeunes filles*. — *Monsieur François Coppée essentiel*. — Paul Adam : *Du Bonheur* (d'après MM. Maizeroy, Vandérem et Maclair). — Emile Tardieu : *Psychologie du faible*. — Romain Coolus : *Poire pour la soif*. — *Mémoires inédits du général Rossignol*. — Lucien Muhlfeld : *Le Petit Symbolard*. — Louis-N. Baragnon : *Histoire et Mémoires*. — Louis-Pilate de Brinn'Gaubast : *Les Lettres portugaises* (avec un portrait d'Eugenio de Castro, par Vallotton). — Georges Dalbert : *Qui s'intéresse aux Conseils généraux?* — Paul Pascal : *Fédéralisme et Assainissement*.

A l'occasion du treizième Congrès eucharistique qui aura lieu du 1^{er} au 16 septembre à l'archevêché de Milan, s'ouvrira une Exposition d'objets se rapportant au culte, depuis les vêtements sacerdotaux et les ornements liturgiques de toutes sortes jusqu'à l'encens et aux hosties, et qui comprendra en outre une importante section artistique, rétrospective et moderne, où seront admis non seulement les trésors des églises, mais encore les collections privées.

On connaissait Victor Hugo dessinateur et peintre. Le *Journal des Artistes* nous révèle un Victor Hugo sculpteur, et, paraît-il, un sculpteur possédant son métier comme un professionnel. Le poète sculptait comme il dessinait, dit-il, c'est-à-dire comme personne. Son ciseau endiablé se promenait indifféremment sur le chêne, le sapin, les dossiers des chaises, les panneaux des portes, les manteaux des cheminées, et toujours avec la même formidable et fantastique allure. Ce sont des fleurs étranges, d'apocalyptiques animaux, d'insensées arabesques, le tout s'enchevêtrant, se heurtant, s'amalgamant, et réalisant, en fin de compte, la plus puissante harmonie. C'est bien lui, lui tout entier; il est là ce qu'il est partout, en littérature comme en dessin, en poésie comme en prose, l'homme énorme et l'artiste plein de grâce, le géant sans égal qui sait tour à tour mettre Orsa sur Pélion, et sertir divinement les plus exquises fleurs:

Tout cela — monstres héraldiques, végétaux bizarres et riantes figurines — a été peint et doré par la même main qui l'a sculptée. Et l'on ne sait vraiment laquelle des deux harmonies, celle des tons ou celle des formes, est la plus enchanteresse.

La gouge et l'ébauchoir du sculpteur étaient parfois remplacés par le fer à remuer le coke rougi au feu, comme nous l'apprend Richard Lesclide, dans son beau livre sur les *Propos de table de Victor Hugo*. Dans ce cas, l'outil du maître creuse le bois de « lignes flamboyantes, carbonisées. Il arrive ainsi à des effets prodigieux. Cette gravure incendiaire se colore de teintes polychromes et des fleurs merveilleuses s'épanouissent, sorties vivantes de l'imagination du poète ».

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ATLANTIQUE IDYLLE, par Léopold Courouble. — A PROPOS DE "LA FAUTE DE M^{me} CHARVET" de Camille Lemonnier. — JULES BOIS. — L'ÉCOLE ESTHÉTIQUE ANGLAISE. — MARCELLIN DESJOUTIN. — PETITE CHRONIQUE.

ATLANTIQUE IDYLLE

par LÉOPOLD COUROUBLE, Bruxelles, Lacomblez.

Ce livre apporte à la littérature belge une note spirituelle, fraîche et pimpante, d'une ironie bonne enfant et d'une sentimentalité malicieuse. Il se compose de trois nouvelles : *Atlantique Idylle*, *les Fiançailles de Joseph Kackebrouck* et *Ferdinand Mosselman*. Les deux dernières surtout intéressent par une prime-sautière originalité et un ton neuf, d'une *localité* savoureuse et joyeuse.

M. Léopold Courouble est un conteur vif et preste, un « croqueur » subtil de types et de paysages. Sa plume pétille. Ses traits sont brefs. Il y a du vif-argent dans son style, et son esprit mousse capiteusement. *Atlantique Idylle*, c'est, narrée, une traversée d'Anvers à New-York. Ah! c'est joliment aquarellé! Toute la vie du steamer est contée là avec un charme rare, et l'on retient surtout ces émigrants et la délicieuse figure,

entrevue sous un voile de douce poésie, d'une jeune Luxembourgeoise. Lisez plutôt ce fragment :

« Cependant l'ombre densissait et les premières étoiles s'allumèrent dans le ciel. La nuit s'éveillait.

Les émigrants s'étaient rassemblés au milieu du navire; femmes et jeunes filles s'assirent sur les bâches, sur les rouleaux de câbles. Les hommes restèrent debout adossés contre les cabines.

Il se fit un grand silence. Soudain un harmonica hoqueta une courte ritournelle et les émigrants entonnèrent un lied populaire de la vieille Allemagne. C'était un chant doux et plaintif, comme une floraison des mélancolies qu'ils avaient portées pendant le jour.

J'écoutais avec émotion. Le chœur s'éteignit bientôt avec une note grave. Alors une voix pure, vibrante, s'élança dans la nuit magnifique. Mon cœur se prit à cogner à coups précipités.

Doucement, retenant mon souffle, je m'avançai vers les chanteurs. Je percevais les formes indécises des misses et des gentlemen qui écoutaient pressés contre le garde-fou le concert imprévu.

Enfin je distinguai la chanteuse. Elle était assise sur les cordages. Je ne pouvais voir ses traits, mais je reconnus le châle de pâle laine qui recouvrait ses cheveux et dégageait dans l'ombre une douce lueur.»

Tout le récit s'imprègne ainsi d'une mélancolie discrète. Cela sent le bon air marin, apporté par les vents

du large pleins de soleil. Des figures drôles surgissent aux coins des pages — le docteur Pimley ou le cuisinier anglais du steamer — mais de petites fleurs bleues, tendrement nostalgiques, s'épanouissent constamment au courant de cette idylle passagère.

Dans les deux autres nouvelles, on retrouve ce tempérament à la fois moqueur et attendri de l'auteur, mais il se manifeste en des gammes absolument différentes, et qui sont d'un intérêt très spécial.

C'est la veille bourgeoisie bruxelloise que M. Courouble nous raconte. Il nous introduit chez elle, un bon sourire aux lèvres et l'œil plein d'ironie. Oh ! non ! Il ne la flagellera pas des fouets de la satire, car au fond il a des hottes d'indulgence pour ces bonshommes simples, ces familles aux allures patriarcales, ces marchands enrichis, ces matrones bourgeoises. Mais il nous les montre avec une vérité amusante, une vie intense, avec un art sûr et curieux. C'est prodigieux de couleur locale. Et vraiment, ces diners de « première communion », ces bals de « la Grande Harmonie », ces déjeuners bourgeois, ces intérieurs de boutiquiers évoquent les toiles où Jan Steen, avec une verve railleuse et plaisante, bouffonne et sans méchanceté, peignait les scènes pareilles de son temps.

Dans ces descriptions des mœurs bruxelloises, M. Courouble, par un art adroit, par la seule noblesse de son style et la fine distinction de son esprit, encadre la trivialité des scènes d'une bonhomie exquise et d'un charme esthétique. Ce qu'il a recueilli d'expressions « bruxelloises », dans cette langue maternelle et bête des bons bourgeois du « bas de la ville », il les épingle en son récit avec une malice suave, qui en fait valoir tout le grotesque et qui incite au rire. Car rien n'est hilarant comme les *Fiançailles de Joseph Kaekebrouck* ou comme l'histoire de *Ferdinand Mosselman* ! On parle beaucoup des âmes, depuis quelque temps, dans le monde des lettres. On en découvre partout. Eh bien ! M. Courouble nous a découvert la vieille âme bruxelloise, une vieille âme cossue, de belle humeur, et qui sommeillait là-bas, dans le magasin de cordes du père Verhaegen ou dans le vieil hôtel, rue de Flandre, de M. Van Poppel.

Dans les drôleries que ces nouvelles révèlent, citons quelques mots typiques, que les Bruxellois savoureront :

« Pendant ce temps, les dames, plus recueillies, assises sur des chaises disposées en rond sous le lustre, s'entretenaient, en sirotant leur tasse, de la grosseur de M^{me} Théodore Van Poppel qu'elles félicitaient sur son courage et sa bonne santé. Pour une première fois, elle portait très bien... »

— Hein, insinua M^{me} Rampelberg, hein, on dirait, où est-ce qu'elle a appris ça donc ? »

Une conversation à un dîner de « première communion » :

« Vous conviendrez, fit M^{me} Platbrood, en cherchant un assentiment chez la majestueuse M^{me} Kaekebrouck, que le coup d'œil était rudement joli à l'église. Toutes ces petites filles sous leurs voiles, c'était très impressionnant. On peut rire de moi si on veut, mais ça m'a émue. »

— Ça je veux croire, approuva M^{me} Timmermans, tandis qu'une vieille larme dégoulinait par saccades sur ses grasses joues de veuve. Oh, moi je ne sais qu'à même pas voir quelqu'un en blanc sans pleurer ! »

Au bal de la Grande Harmonie :

« Une jeune fille décolletée qu'ils suivaient depuis un instant s'arrêta tout à coup, renversa la tête et d'un mouvement énervé, frotta sa nuque sur ses épaules. »

— Aïe, s'écria-t-elle, j'ai une démangeaison !

— C'est une puce, dit son cavalier finement.

— Oeie mon Dieu, taisez vous, quand il y a une puce quelque part elle est sûr pour moi... »

Ces traits de conversation locale fourmillent dans la nouvelle, bien entendus toujours, et bien retenus. Mais ces grosses fleurs de « bruxelloisie » s'épanouissent dans des parterres de beau style de conte qui dénotent en M. Courouble un indiscutable artiste.

A PROPOS DE LA « FAUTE DE M^{me} CHARVET »

de CAMILLE LEMONNIER.

Comme vous, j'ai admiré « d'une si violente admiration » ce poème vibrant d'intimité, qu'il m'est impossible de ne pas vous la dire, à ma façon secondaire et reflexe.

Pour me consoler moi-même et pour consoler plusieurs autres, de la misérable bourgeoisie et mesquinerie d'âme qu'on sent à certaines heures pénétrer en soi, je voudrais pouvoir souligner quelques lignes de ce livre RELIGIEUX au sens le plus naturel et le plus profond du mot.

Dans « la vie en zig-zag » de cette âme qui s'ignorait, pénètre, par la faute, une soif de se voir une et nue, de se connaître et de se laisser vivre dans le sens de sa propre impulsion ; toute la casuistique désordonnée et décousue avec laquelle les médiocres construisent leur vie et leur vertu en un assemblage hétéroclite de combinaisons et de petits calculs, eroule devant la révélation d'un fait intérieur ignoré, inaperçu et tout-puissant.

« Si à ce moment, ayant tant de motifs pour continuer à être lâche, la controverse intérieure se fut élevée, peut-être elle n'aurait pas eu le courage d'arriver au bout de sa résolution. Mais elle se trouva dans une heure où il semble qu'un peu d'exaltation nous est envoyé exprès pour nous rendre moins clairvoyants à ce qu'il nous faut perdre dans les débats de la vie. »

Emmeline ne se sentit plus le besoin de se chercher des raisons pour avoir raison. Elle alla tout d'une fois au bout de son âme qui fut sa meilleure raison. Elle n'écoula pas d'autre voix que celle qui lui parlait de l'accomplissement de sa beauté », de la beauté de cette âme « qui pensait et agissait pour elle, très droite et ferme dans cette déroute de l'esprit. Son âme, à présent, *voulait* contre sa volonté même ». Devant l'admirable et lente évolution de cette

créature ordinaire, conduite à une sorte de sainteté, à une intuition claire de la souillure par l'impossibilité de vivre en beauté devant elle-même, devant ce phénomène que le poète nous fait toucher du doigt, nous sentons qu'une forte affirmation de plus est venue nous trouver qui nous tire des ombres et des scepticismes résignés. Sans philosophie et sans métaphysique nous ouvrons les yeux sur un des latents secrets que nous portons tous en nous, nous comprenons la nécessité tragique, absolue et heureuse de nous vivre nous-mêmes, d'écouter ces voix graves et simples qui parlent en nous et dont nul autre que nous ne peut suivre toutes les inflexions; nous sentons que cette unité intime de notre nature, enfin découverte, nous rend faciles tous les renoncements — si durement exigés jadis — et que le bonheur qu'elle nous fait entrevoir est plus vrai que les orgueilleux héroïsmes des fois mortes et forcées. Nous sommes plus près du divin en étant près de notre âme, en la réalisant, en la connaissant.

Elle seule, gonflée de toute la beauté que les hasards de sa nature et de sa vie lui ont permis de refléter, elle seule peut témoigner, aux jours où elle prend possession d'elle-même, de la réalité positive et sacrée des courants invisibles qui nous emportent vers une sagesse sans prévisions, vers un acquiescement confiant et vers une joie qui ne peut se comparer qu'aux rêves désormais dépassés des anciennes religions.

JULES BOIS

Le partiel mysticisme et l'idéalisme de l'art comme de la littérature contemporaine ont été la proie d'une raillerie vraiment trop facile. Qu'elle soit venue d'écrivains supérieurs qui y ont vu une atteinte à leur culte panthéistique de la Beauté ou à celui de la Raison, de savants et de philosophes qui y ont vu une phase nouvelle du découragement humain dans la recherche de la Vérité, il semble bien que leur raillerie fut un peu le rire de l'oubli. Pour eux, le mystique nouveau n'est qu'un rejeton catholique, un faible qui ne peut pas se débarrasser de son atavisme chrétien, et le souvenir ne leur évoque point ces grands mystiques qu'étaient non seulement l'ineffable Jésus, mais les rislis de l'Inde et les pharaons, et ces admirables philosophes hellènes, Pythagore, Platon et les néo-platoniciens Plotin, Proclus, auxquels, leur métaphysique mise à part, l'homme doit, sans conteste, un élargissement merveilleux de sa conscience et, par conséquent, de sa personnalité. Les railleurs ne se sont pas rappelés que la méthode expérimentale a simplement ouvert parfois l'œuf symbolique de ces intuitifs; que la seule division des savants en partisans de l'inconnu et ceux de l'incompréhensible entrebâillait une porte à toutes les spéculations de l'hypothèse: que les récentes révélations d'agents ou de forces psychiques (dont les manifestations connues des anciens ont donné naissance au magnétisme, au somnambulisme, à la télépathie, etc.) amenaient science et philosophie à revenir sur de sommaires conclusions; qu'enfin, pour rester dans le domaine littéraire, tout vrai poète était un mystique, car, s'il est exact, comme l'a dit M. Jules Soury, que « connaître les rapports des choses et les conditions de ces rapports est toute la science », faire sentir l'infini dans ces rapports est toute la poésie!

Il est vrai — et il faut se hâter de le dire — que nos mystiques paraissent former un pandémonium bien propre à entretenir la raillerie et une juste incompréhension. Car ils ne se sont pas

contentés de l'ésotérisme de la pensée: ils ont repris, mêlé tous les appareils objectifs, toutes les phraséologies des psychurgies et théurgies anciennes: théosophisme hindou, hermétisme égyptien, magie khaldeenne, initiation pythagoricienne, kabbale judaïque, etc. Ces appareils étaient, en ces temps, inévitables: la science, alors entièrement intuitive, devait, pour expliquer la nature, l'interpréter, et, comme l'homme avait une impatience fiévreuse d'arriver tout de suite à la Cause et à l'Unité, chacune de ces interprétations était une synthèse que le sage matérialisait dans un symbole et dans les rites. Or le sage, hiérophante ou mage, ne possédait pas tous les éléments constitutifs de cette synthèse que la science moderne commence seulement à découvrir; son intuition avait trop souvent ainsi une base empirique et, si quelques-unes de ses interprétations furent justifiées ou sont passibles de l'être, la plupart sont, comme leurs symboles, et depuis longtemps, caduques.

Ce qui achève de dérouter de bons esprits, c'est que, tout en ayant la prétention de nous délivrer des liens étroits de l'orthodoxie romaine, nos littérateurs mystiques étayaient leur mode de l'obédience pompeuse de M. de Vogüé comme de la déchéance philosophique de M. Bourget. Le sar Peladan entend marier la plus stricte et la plus humble fidélité au dogme avec son orgueil et ses pratiques de grand-maître. Et il n'est pas jusqu'au naturalisme religieux exaspéré de M. Huysmans, à la maladie de son sensualisme impuissant, étroit et inquiet qu'on ne prenne pour du mysticisme.

Mais ce qui complète la confusion est la manière dont certains de nos mystiques se servent des décors occultes pour extérioriser avec ambiguïté les questions morales, pour dédoubler, multiplier la transcendence du moi en une sorte de ronde mythologique. Et, tandis que, suivant les uns, le vrai mystique est celui, comme dit Villiers de l'Isle-Adam dans *Axel*, pour qui « l'univers n'est qu'un prétexte au développement de sa conscience », une illusion toujours dépassée par l'idéal, « le pâle reflet d'un monde qui n'est pas hors de sa pensée, mais en lui-même », a écrit Schelling, — celui dont le moi s'agrandit du détachement de toutes les contingences tend sans cesse à une unité plus parfaite par l'extase soit religieuse, soit esthétique; le vrai mystique est, suivant d'autres, celui qui se sait, qui se voit environné de vies et de volontés invisibles, mais personnelles, conscientes (servantes du bien ou du mal, que toutes les formes créées peuvent incarner), celui dont le moi, plus apostolique, est, selon son abjection ou sa perfection, l'esclave ou le maître de ces puissances occultes se partageant l'univers qui attend toujours, depuis Zoroastre, le définitif triomphe du Mage Blanc.

C'est plus spécialement ce dernier mysticisme qui, depuis quelques années, a tenté nombre d'esthètes et de romanciers nouveaux. Il attira par l'étrangeté et le surnaturel de sa rhétorique, qui permettait de renouveler l'invention extérieure, d'agiter l'inquiétude de notre pensée et de nos nerfs; il attira par les relations qu'il pouvait établir avec les récentes découvertes psychiques comme avec nos préoccupations sociales.

C'est de ce mysticisme-là que relève Jules Bois.

J'ai dû prendre par le plus long pour atteindre ses œuvres: il importait de dégager tout de suite dans la question les points généraux obscurs qui l'approchent et l'écartent de notre esprit.

* *

Le mysticisme de Jules Bois est, en effet, plus social qu'ésoté-

rique, c'est-à-dire plus humain et agissant que spéculatif et absorbé. Deux idées principales le soutiennent : la rédemption du mal par la spiritualisation intérieure et par l'amour purifié, d'où le relèvement de la femme, et même son exaltation jusqu'au rôle de créature salvatrice, parce que, dans son abaissement, elle n'a pas « péché contre l'esprit », parce qu'elle est restée l'être de l'instinct, de l'intuition, du cœur.

En attendant cette rédemption et cette exaltation, le mal moderne est effroyable : la femme est son agent le plus meurtrier.

On voit se dessiner la tâche de Jules Bois : dévoiler le mal, le poursuivre jusqu'en ses arcanes, montrer la femme au fond de son abjecte luxure et de la nôtre, puis sortir l'Amour des chairs corrompues qui le pourrissent pour qu'il nous régénère, eroisse, s'affirme et chevauche enfin à travers l'humanité en blanc héraut annonciateur de la victoire du Bien.

Divers écrivains dans tous les pays vont au même but. La première originalité de Jules Bois aura été de pénétrer des maux souterrains et de saisir leur filiation à travers les âges. De là son dernier livre : *Le Satanisme et la Magie*.

Il n'y a pas, en effet, de vices plus ignobles que ceux qui se greffent sur les membres mêmes de l'idole divine dressée par la foi, et qui les couvrent de moisissures. C'est avec une perverse puissance de vie que notre poète mystagogue arrache de l'ombre ces purulences et qu'il classe dans son rouge herbier leurs putrescentes floraisons. Son style a tantôt la fièvre, une fièvre comme moite des rondes impures, tantôt une grâce balancée et étreignante, molle de tous les charmes orientaux qui disent les traîtresses séductions dont le Monstre pare ses desseins.

Et voici la « sorcière », le « sorcier », les avaricieux et luxurieux, en révolte contre la chasteté, contre la charité évangéliques, ou simplement contre la nature, et qui retournent le culte normal au profit de leur assouvissement ; hypocondriaques qui se plaisent aux mystifications rémunératrices et qui se consolent avec les bêtes de leur haine de l'humanité ; hystériques qui excitent leurs sens en des noctambulismes crapuleux. Et voici le « mage », l'orgueilleux, celui qui veut régner, et qui, ne pouvant asservir les forces humaines, en crée à son service d'imaginaires à l'aide d'une fausse science et de faciles et fallacieuses analogies. Et voici le « sabbat », où se déchainait le rut des humbles, qui, avec l'ombre, recouvraient la liberté, la jouissance crue de la terre, le droit à tout, fût-ce au sacrilège, à l'inceste, au meurtre, au sacrifice humain, à tout ce qui était le contraire du commandement religieux oppresseur. Et voici la « messe noire », parodie horrible et sanglante, qui sera célébrée tant qu'il y aura des prêtres enragés contre ce Dieu qu'ils consacrent et qui veut arrêter leur forcenée concupiscence ; la « messe noire » qui emplit de crimes sadiques le XVII^e siècle, ce XVII^e siècle au masque officiel si prude, si calme, si noble. Et voici la troupe « des vampires, des incubes, des succubes, des larves », rêves malsains, voletant et soufflant autour des « envoûtés de haine ou d'amour » qui languissent sur les degrés du trône où s'érige et règne l'inéluctable Contre-Dieu, Satan !

Satan existe-t-il donc ? Je me plaisais à croire qu'en relatant les turpitudes infâmes de son culte Jules Bois étalait les misères de l'éternelle superstition, de cette manie de déification anthropomorphe dont s'exalte le vice comme la vertu. Je louais l'enchantement de son art, qui arrivait à animer d'un fluide satanique nos désirs les plus quotidiens ; mais, en croyant au « satanisme », j'en niais d'autant plus « Satan ».

Or, Jules Bois a tenu, l'autre jour, à professer ici même « que Satan existe bien réellement, qu'il est au fond du cœur de l'homme l'hydre indéniable et éternelle, que sa force peut s'objectiver, s'extérioriser, se mesurer comme toute force, qu'il peut apparaître, qu'il est à la fois panthéistique et « individuel ». Conclusion du satanisme à Satan, la plume m'en tombe ! Que le satanisme existe, on ne l'a jamais nié ; nous n'en aurions aucune preuve que j'affirmerais son existence. Toute foi crée la foi contraire. La croyance en une divinité juste et bonne, mais difficile et peu serviable amène fatalement la croyance en une divinité inférieure utile aux besoins journaliers. Du moment, et tant qu'on reste dans l'absolu en morale, qu'on coupe l'homme en deux parties, la basse et la haute, on tire à l'infini, c'est-à-dire jusqu'au déisme, deux lignes parallèles qui ne se rejoindront jamais et perpétuent l'initial principe de toute imperfection : l'antagonisme humain.

Mais depuis quand un culte prouve-t-il son dieu ?

M. Huysmans, dans la préface qu'il a insérée en tête du livre de Jules Bois, fait grand cas de cette jeune fille de Gif qui, folle, au dire des médecins, devait être enfermée ; mais, reconnue possédée par le prêtre, fut guérie par l'exorcisme. Est-ce que cela ne prouve pas simplement l'éducation religieuse de la jeune fille, sur qui l'influence du prêtre devait être toute-puissante ou, plus simplement encore, la puissance de volonté du prêtre ? Car c'est vraiment trop facile de transformer la suggestion en agent diabolique parce que des nécromants en usèrent — force neutre au service de toute énergie consciente. Tous les crimes des démoniaques ne sont en effet que « des phénomènes psychologiques sociaux » et ne font pas qu'on les puisse croire des œuvres de Satan : un culte ne prouve que la foi qu'il sert.

Et puis Jules Bois me laissera lui dire que son objectivation satanique continue d'une façon trop primitive l'antique et simpliste manichéisme. Elle a ceci de plus grave qu'elle le met en contradiction avec lui-même, avec cette loi d'amour dont il espère l'humaine régénération. Le nouvel altruisme, tolstoïste ou autre, se garde de toute extériorité du Bien ou du Mal — fût-elle divine ! Il y a des actes bons et des actes mauvais ; mais ils ne sont pas toujours ceux qu'on pense ; ils échappent presque à toute classification. L'Amour qui nous permet d'espérer encore dans la Vie n'est plus un juge ; il ne considère plus l'acte, mais l'homme, l'homme tout entier, dont les faiblesses même concourent à une harmonie supérieure ! La conséquence de cette conception veut que nous soyons débarrassés de toute fantasmagorie représentative de ce matérialisme à rebours entretenant la barbarie, la maladie fétichiste, extériorisant une lutte d'entités qui, de toute manière, ne peut exister sans nous, et qui, même au point de vue mystique, empêche l'esprit d'atteindre à ce pur désintéressement où il se doit parfaire. C'est par cette conception vraiment idéaliste que notre perfectionnement religieux social s'accorde avec la science la plus élevée, qui reconnaît de plus en plus l'unité des phénomènes, et que sera peut-être réalisée la parole de Claude Bernard quand il disait : « Je suis persuadé qu'un jour viendra où le physiologiste, le poète et le philosophe parleront la même langue et s'entendront tous. »

* *

Je regrette que Jules Bois m'ait obligé à discuter cette question, qui me prive d'écrire comme je l'aurais voulu sur le poète, le dramaturge et le conteur. J'aurais voulu aussi m'étendre sur son idée du « rôle fatidique de la femme », qui est un des

liens de presque toutes ses œuvres, et qui lui a fait suivre la belle voie sociale si grandement élargie par Léopold Lacour, duquel nous attendons avec impatience le prophétique livre *La Révolution féministe*.

Dans son premier « drame ésotérique », *Les Noces de Sathan*, notre mystagogue reprend l'Éloa d'Alfred de Vigny pour l'arrêter au bord de la chute et lui donner la force de sauver Lucifer. Dans son second drame, *La Porte héroïque du Ciel*, il montre dans le poète le prêtre du nouvel amour de qui la multitude attend la bonne parole. Dans *Prier*, ses vers disent l'attrait et le dégoût de la chair, puis la renaissance du cœur qui s'épure en la lumière du ciel limpide. Dans *l'Éternelle Poupée*, qui reste pour moi son œuvre la plus ingénieuse, la plus complète au point de vue de l'art, il transcrit les « trois gestes contemporains de cette « Éternelle Poupée » que sont notre société et ses femmes : le geste de flétrissure morale, le geste de cérébrale perversion, le geste d'homicide ». Dans toutes ses œuvres, Jules Bois témoigne d'une préoccupation haute qui va toujours au delà de la petite chose tangible immédiate, et il sait prolonger l'étendue du songe, sans perdre le sens de la vie, que même il entraîne et fouette, sous le voile mystique, en un échevellement de danse exacerbée.

(Gil Blas.)

ROBERT DE SOUZA

L'ÉCOLE ESTHÉTIQUE ANGLAISE

Dans le très intéressant volume qu'il vient de publier sous le titre *Passé le Déroit* et dont nous avons rendu compte (1), M. Gabriel Mourey se montre fervent admirateur de l'école préraphaélite et du mouvement d'art qu'elle a créé. On sait que l'influence considérable exercée par les artistes anglais sur le continent rencontre, d'autre part, des adversaires convaincus. L'article de M. Octave Mirbeau, *Des lys!* a provoqué contre les partisans de Burne-Jones, qui incarne actuellement les idées préraphaélites, une levée de piques dont la violence semble avoir dépassé la réaction que devait nécessairement amener l'exclusivisme de certains.

Nous croyons intéressant de reproduire, à titre de document dans le débat, un fragment de l'étude consciencieuse, précise et très littéraire de M. Gabriel Mourey.

« La plupart des esprits graves s'obstinent à fréquemment déplorer la complaisante faiblesse du caractère français devant les influences étrangères, aussi bien en matière d'art que de littérature, ou simplement de modes, à traiter de dangereuses fredaines ses enthousiasmes exotiques, presque de folie son besoin de chercher hors de soi de quoi se satisfaire... comme si la pénétration des races ne constituait pas le plus fécond agent de civilisation et d'enrichissement. Sans doute, dans un pays comme le nôtre, il se peut que l'on atteigne trop vite l'au-delà des bornes, mais cela ne prouve-t-il pas à l'honneur de notre sang vif, de notre insatiable imagination, de notre puissance compréhensive, de notre impétuosité d'élans! Et puis avec un peu d'ironie, on a bientôt raison chez nous de tels excès, et, une fois assagis, il ne nous en demeure pas moins un nouveau thème à vibrations, si frêle soit-il.

(1) Voir *l'Art moderne* du 14 juillet dernier, p. 219.

De toutes les influences extérieures que nous subimes depuis vingt-cinq ans, celle de l'Angleterre apparaît la plus manifeste. Longtemps elle se réduisit à de simples fantaisies de mode : toilette et hygiène, sport et confortable; nous lui devons une sage et précieuse éducation physique, l'estime des exercices corporels, une manière de vie plus saine, mieux équilibrée, le goût de la campagne et des voyages, le tennis et le polo, le yachting et le flirting. Mais il restait mieux à faire.

Un mouvement s'était produit en Angleterre, une vraie renaissance qui devait rajeunir l'art tout entier de ce pays et dont le contre-coup commence à peine à se faire sentir en France : je veux parler de cette prodigieuse école préraphaélite qui rénova non seulement la poésie et la peinture anglaises, mais encore l'art industriel, l'art de la décoration et de l'ameublement, l'art du costume féminin. Sera-t-elle aussi féconde chez nous que de l'autre côté du détroit? Il y a tout lieu de l'espérer. Nulle esthétique, en effet, ne semble actuellement convenir mieux à l'état général des esprits cultivés et artistes.

Parlant de Dante-Gabriel Rossetti qui fut, on le sait, le fondateur de la Confrérie préraphaélite, M. Edouard Rod a excellemment noté l'essentiel de cet idéal : « Il comprit, écrivit-il dans son étude sur les *Préraphaélites anglais*, que l'époque plastique de la peinture était passée; que le corps humain, sa vigueur et sa beauté, ne jouissant plus de la même estime qu'autrefois, la simple représentation du corps ne pouvait être l'unique objet de l'art; qu'en une époque tout intellectuelle, la peinture elle-même devait obéir au courant général et poursuivre un autre idéal que celui de la forme pure et que cet idéal ne pouvait être que *l'expression*. » C'est, en effet, par l'expression, par la rareté, la profondeur, la sincérité, la chaleur émue de l'expression, si l'on peut dire, et surtout l'intellectualité selon laquelle ils sont conçus, que valent les peintures et les poèmes des préraphaélites. Tandis que la plupart des artistes français se contentent de produire le plaisir sensible, prenant la vérité pour but au lieu de ne s'en servir que comme d'un moyen, les préraphaélites se révèlent uniquement soucieux de fixer (et c'est ici Taine qui parle, Taine ennemi lui-même de cette Ecole qu'il a si bien compromise!) « les impressions de la personne morale, le dialogue silencieux de l'âme et de la nature, le retentissement sourd d'un moi profond plein de cordes vibrantes, d'une grande harpe intime qui répond par des sonorités imprévues à tous les choes du dehors. Pour eux ce moi puissant est le principal personnage du monde. Invisible, il se subordonne et il se rallie toutes choses visibles. L'être spirituel est le centre auquel le reste aboutit. »

On comprend, après cela, l'accueil que réservait le grand public anglais aux premières manifestations de telles œuvres d'art. Durant des années, malgré la noblesse hautaine de leurs idées, malgré la radieuse beauté de leurs conceptions, les esthètes servirent de cible aux ironies les plus cruelles, aux attaques les plus injustes. La presse satirique les déchira; le théâtre parodia leurs manières d'être; les critiques d'art eux-mêmes les bafouèrent et le *Punch* les caricaturait impitoyablement. Raffinés et subtils comme ils l'étaient, pratiquant par-dessus tout le culte de l'idéal et de la beauté, nourris dans l'étude passionnée des Primitifs, considérant comme un sacerdoce l'exercice de leur art, cet art pur de cœur, libre de toute sensualité intellectuelle, l'ignorance grossière de la masse éclatait de rire devant leurs tableaux. On inventa toutes les fantaisies pour les ridiculiser.

Citerai-je ce

MENU ESTHÉTIQUE POUR LES FAUX DÉVOTS DE LA SUAVITÉ
ET DE LA LUMIÈRE

Lis en branches au naturel
Fleurs de Tournesol à l'oriflamme
Poissons louches à la dado
Cuisse de cigogne tout au long
Tête d'épouvantail à la Boticelli
Compote de fruit défendu à la Baudelaire fortement sucrée.

Pourtant ils triomphèrent par la seule puissance de leurs efforts et leur abnégation presque religieuse. L'heure de la gloire, de la fortune même sonna pour eux. Nul aujourd'hui n'oserait plus contester la valeur de poètes comme Rossetti, Swinburne et William Morris, de peintres comme Rossetti, Burne Jones, Bohuan Hunt, Watts, Walter Crane. Ils sont non seulement de grands et profonds artistes, mais aussi d'extraordinaires ouvriers d'art. William Morris, lui, a renouvelé toute l'esthétique de la décoration et du mobilier : il dessine des papiers peints et des étoffes d'un goût rare, qui font la joie des yeux. Il combine de savantes harmonies de couleurs, d'une simplicité touchante, de séduisants motifs ornementaux de la plus délicieuse originalité. Un archaïsme délicat s'y allie à un sentiment de modernité tout particulier, et cela contient la douceur fraîche, la vérité charmante, l'infinie apaisée que mettent les artistes japonais dans la moindre de leurs créations.

A côté de William Morris, Walter Crane, le miraculeux illustrateur des contes de fées, Walter Crane qui fait de ces *Toy books*, de ces livres d'enfants, *La Princesse Belle Etoile*, *La Biche au Bois*, *La Beauté endormie*, de purs petits chefs-d'œuvre et qui vient, en renouvelant et éclaircissant sa manière, de se révéler comme un délicat poète, dans cet album floral : *Le Tournoi du Lis et de la Rose*. Walter Crane se plaît aussi à composer des frises ornementales, des papiers décoratifs d'une féerie pâle.

L'art industriel en fut rajeuni : la mode vint des bois laqués, des meubles clairs à étagères et à miroirs, des cheminées à tablettes multiples, à colonnettes grêles, à compartiments garnis de petites portes avec des panneaux de joyeux émail ; les murailles furent recouvertes des *artistic wallpapers* si joliment ordonnés pour la fête du regard ; les plafonds et les boiseries s'ornèrent de cuirs japonais frappés d'or à la splendeur morte ; au lieu des vitraux éclatants, on drapa devant les fenêtres la transparence fleurie de ces mousselines d'Ecosse qui évoquent l'imagination de tissus de fleurs diaphanes ; sur les sièges recouverts de velours harmonieux s'étaient les somptueux coussins de soies indiennes dont l'éclat flambe comme des rayons d'automne ; et ce fut partout, aux pieds des tables et des chaises, habillant la frêle architecture des crédences et des bibliothèques, le joyeux luisant des laques pour lesquelles on créa une infinité de subtiles nuances : primerose, vert de mer, vert de figue, brun noisette, œillet fané, vert de houx, œuf de moineau, etc., etc. L'iris, le tournesol, le chrysanthème, l'orchidée, la tulipe, le lotus, le glaïeul fournirent une nouvelle flore ornementale dont on décora les cretonnes et les soies.

Cette renaissance s'étendit bientôt à l'art typographique, à l'art du livre ; les reliures et les cartonnages se magnifièrent de fantaisistes décors recouvrant la belle ordonnance de mise en page, un luxe de caractères spéciaux qui invitent à la lecture et séduisent l'œil avant l'esprit. L'Angleterre a créé le livre moderne, tandis que nous nous attardons encore à reproduire l'aspect des anciennes éditions, tandis que nous gardons encore trop fréquemment cette faiblesse d'imprimer en types archaïques les œuvres contemporaines.

Mais tout ceci n'est que de vains mots pour exprimer le charme infini de cet art et en susciter l'amour. Le nombre augmente chaque jour, à Paris, des artistes et des curieux qui se passionnent pour lui ; notre ven est que son influence s'affirme de plus en plus chez nous : notre art industriel, si appauvri, ne pourra qu'y gagner. Le souvenir des époques précédentes, au lieu d'être, ce qu'il aurait dû être, simplement éducateur, a stérilisé tous les efforts, tous les talents, et nos ouvriers ne sont plus que des copistes. On se contente de calquer les vieux modèles et rien de plus ; toute originalité créatrice semble morte.

Le siècle de la lumière électrique et du téléphone vit des intérieurs du plus douteux moyenâgeisme, en un brie-à-brac de brasserie montmartroise, derrière d'épais vitraux, parmi des meubles jus de chicque, au coin de cheminées de stuc à gargouilles. Que le meuble et le bibelot se libèrent donc enfin ! Que l'art ornemental s'éclaire et se transforme ! Et que nous possédions enfin une forme de style mobilier adaptée à l'esprit de ce temps, à ses aspirations, à ses besoins, à son âme, à sa vie. »

MARCELLIN DESBOUTIN

Le bon graveur Desboutin, dont les traits ont été popularisés par son « Homme à la pipe », est vivement portraituré par M. Franz Jourdain dans son intéressante série des *Décorés* et de *Ceux qui ne le sont pas* :

Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,
Drapant sa gueuserie avec son arrogance...

Desboutin ne rappelle en aucune façon une gravure de mode ; mais, tudein ! messeigneurs, quelle allure ! Quand ce superbe vieillard, coiffé d'un feutre cabossé, vêtu d'un veston et d'un pantalon découragés, chaussé de bottes épuisées, le ventre barré d'une ceinture de flanelle, passe — la pipe de terre aux dents — sur les boulevards et coudoie les rachitiques spécimens de la mondanité parisienne, eh bien, je vous le jure, l'avantage ne reste pas aux gélatineux palefreniers qui donnent le *la* de l'élégance suprême à l'Europe attentive.

Oh ! évidemment, il est mal nippé, ce trainard de la bohème disparue, mais regardez cette tête puissante, pensive et fière dont l'expression dédaigneuse rappelle celle de Barbey d'Aurevilly, et, ma foi ! vous oublierez tailleur, chemisier, bottier, coiffeur et chapelier, et vous remercirez la nature de vous avoir laissé des mâles de cette trempe pour nous consoler des nombreux Aztèques qui à Trouville, à Dieppe, et... ailleurs, se promènent sous des casquettes d'invalides.

Il a été riche, Desboutin ! longtemps il a mené grand train : palais à Florence, chevaux, voitures, table toujours dressée, hospitalité fastueuse, bourse ouverte, amis, obligés, pique-assiettes. Malheureusement il y a des gens qui méprisent si profondément l'argent, qu'ils tentent l'impossible afin de le forcer à déguerpir. Vexé de cette façon inattendue et désagréable d'être traité, l'argent un beau soir est parti, mais le talent, lui, est resté.

Et quel talent !

Voilà un quart de siècle que les planches du graveur excitent l'admiration des artistes, des amateurs, des gens de goût, des passants indifférents et même de ses adversaires. Avec Braquemond, cet audacieux a révolutionné, galvanisé la gravure française qui s'enlizaît dans une correction impersonnelle et morne. Il manie le burin comme un pinceau et certaines de ses eaux-fortes

— aux noirs veloutés et transparents — évoquent le souvenir, cependant si écrasant, du dieu Rembrandt. Dans la pointe sèche, où il a presque créé un genre, tellement il a bouleversé les vieux moules, sa taille reste incisive, vivante, audacieuse, colorée, grasse, et la collection de ses portraits si fâcheusement dispersée — entre autres ceux de Manet, de Goncourt, de Puvion de Chavannes, de lui-même, présentera à nos descendants un superbe morceau de l'art moderne. Impossible de saisir avec plus d'intensité la caractéristique, la silhouette morale d'un être.

Il y a vingt-trois ans, Desboutin, qui est un lettré délicat, fit représenter à la Comédie française un drame en vers, *Maurice de Saxe*, dont le succès, arrêté par le canon de Reischoffen, aurait rapporté à tout autre qu'à lui le ruban rouge. Seulement l'auteur est un irrégulier, un indépendant, un original ne fréquentant aucun salon officiel, un monsieur insupportable dont l'épine dorsale doit être ankylosée et dont le chapeau semble collé sur une chevelure hirsute. En outre, le Montmartrois ignore le chemin des ministères; il préfère ergoter sur l'art dans une brasserie quelconque ou copier quelque Fragonard inconnu plutôt que de passer fructueusement son temps dans les antichambres dont la teinte des tentures et la dorure des lambris flanqueraient le tétanos à l'obélisque.

Le talent! le talent!... c'est quelque chose pour un artiste; à la rigueur, ça ne peut pas nuire... Evidemment on le lui pardonnerait encore; il faut se montrer indulgent avec ces gens-là, en somme. Mais... mais pourquoi ne s'adresse-t-il pas à un bon tailleur?

PETITE CHRONIQUE

ERRATA. — Dans *l'Art moderne* de dimanche dernier, 1^{er} septembre (page 276, première colonne) une note s'est glissée par mégarde dans la traduction d'Emerson. Elle commence par ces mots: « Oui, les affections changent », et se termine par ceux-ci: « L'unité de la famille... ne peut-elle aussi rester la même? »

Ces réflexions, qui viennent profaner l'unité de l'œuvre, ont été égarées par une erreur très regrettée dans les feuillets livrés à l'imprimerie: (N. du traducteur.)

La prochaine campagne des Concerts populaires promet d'être très brillante.

Dès maintenant M. Joseph Dupont a traité avec M. Ferruccio Busoni, le pianiste merveilleux qui fit sensation l'hiver dernier au troisième concert, et avec M. Willy Burmeister, un jeune violoniste hambourgeois dont la technique extraordinaire a soulevé l'enthousiasme dans toutes les grandes villes d'Allemagne où il s'est fait entendre.

Des pourparlers ont été engagés également avec Hans Richter et il a accepté de venir diriger un concert extraordinaire cet hiver; la date n'en est pas encore fixée.

On parle aussi d'une œuvre chorale très importante, la *Sainte Godelieve* d'Edgar Tincl, pour la fin de la saison.

Il y aura, comme les autres années, quatre concerts ordinaires dont les dates sont dès à présent fixées aux dimanches 23 novembre, 8 décembre, 49 janvier et 9 février.

Quant aux concerts extraordinaires, ils auront lieu en mars et le lendemain de la clôture de l'année théâtrale.

Le concours organisé par la Société nationale pour la protection des sites a donné lieu à de nombreux envois. L'exposition en est

ouverte au Cercle artistique jusqu'au 15 septembre, de 10 à 5 heures. Entrée gratuite.

L'Hôtel de Ville de Bruxelles ne contenait aucune œuvre de notre compatriote, le peintre Alfred Stevens. Cette lacune va être comblée car le Collège lui a commandé, pour la somme de 40,000 francs, une toile qui est destinée au cabinet de l'échevin de l'état-civil.

Le Théâtre Libre, à Paris, jouera cet hiver le *Roi Lear*. Cette représentation sera fort curieuse. Shakespeare sera en effet joué en France pour la première fois *intégralement* et *sans adaptation*. Les scènes se suivront dans l'ordre indiqué et le décor changera avec chaque scène. Or, il y a vingt-six scènes dans le *Roi Lear*. C'est grâce à un procédé nouveau de machinerie, dont les essais ont déjà été faits par M. Laroche, que l'on pourra obtenir la rapidité nécessaire à ces changements.

Il y aura cet hiver cinquante ans que le célèbre tragédien Ernesto Rossi exerce le sacerdoce dramatique. Afin de célébrer dignement ce jubilé, il se propose de faire une dernière tournée en Allemagne et en Autriche.

On vient de découvrir à Prague un important tableau de Lucas Cranach, représentant le *Christ et la Samaritaine*, et, au revers, des scènes bibliques. Provenant de la succession d'une dame de Clar, née comtesse de Mitrowitz, il fut mis en restauration, et c'est alors qu'on découvrit dans un angle la marque particulière de l'artiste allemand; mais aucune date n'y est jointe. Quoique le tableau soit un peu endommagé, aucune figure n'a souffert.

Une vente d'autographes vient d'avoir lieu à Liverpool.

Plusieurs manuscrits de Mozart, de Beethoven, de Chopin ont donné un certain intérêt à cette vacacion.

Une variation pour violon et piano de la *Belle Célimène*, de Mozart, a été vendue 840 francs; un rondeau en la mineur, pour piano, de Mozart, 700 francs; une fugue pour piano, de Mozart, 400 francs; un autographe de Beethoven, 925 francs; un quartette de Spohr, 200 francs; un manuscrit de Schubert, 262 francs; un manuscrit de Chopin, 262 francs.

Un admirateur de Shakespeare fait ériger à Londres, en mémoire du grand dramaturge, deux monuments de granit aux deux compagnons de Shakespeare, les acteurs John Hemming et Henry Condell.

Hemming fut le créateur des rôles comiques de Shakespeare, de *Falstaff* entre autres, et, avec Condell, il travailla à la première édition des drames de leur ami commun.

Dédié aux jeunes filles nerveuses. — Le docteur Waetzold vient de publier un mémoire dans lequel il soutient que les maladies de nerfs dont souffrent tant de jeunes filles doivent, en grande partie, être attribuées à l'étude du piano. Il demande qu'on défende cet exercice aux adolescentes jusqu'à l'âge de seize ans, et même au delà pour celles qui sont délicates de constitution.

Dans un tableau de statistique, cet éminent médecin montre que sur 4,000 fillettes qui étudient le piano avant douze ans, 600 sont affectées de désordres nerveux tandis que 200 seulement sont malades sur 4,000 qui commencent plus tard; enfin, il ne compte que 100 névropathes sur 4,000 parmi les fillettes qui n'ont jamais « taquiné l'ivoire ».

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée: 4 francs, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^o MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Neuvième article.) *L'Enchevêtrement des formes*. — IMPRESSIONS D'ARTISTE. — EUGÈNE GRASSET. — PALUDES, par André Gide. — EXPOSITIONS A LA HAYE. — A LA MONNAIE. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Neuvième article.)

L'Enchevêtrement des formes.

C'est un préjugé fortement établi que celui qui impose au dramaturge, pour une œuvre théâtrale, l'UNITÉ !

Il semble que la fameuse et arbitraire règle des trois unités, mises en loi par Boileau, ce reviseur du cadastre littéraire, ait conquis peu à peu d'autres provinces que celles portant les étiquettes classiques : Temps, Lieu, Action. Vraiment, on croirait l'écrivain transformé en aiguilleur de la gare d'une grande ville d'où rayonnent multiples les voies ferrées : une œuvre s'engage-t-elle dans une direction, on lui donne le rail et il faut qu'elle n'en sorte plus ; la voilà partie, qu'elle aille ainsi jusqu'au terminus. Tout écart sera pris pour un déraillement.

(1) Voir les nos des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21 juillet et 18 août derniers.

imputé à faiblesse, négligence, ignorance, impuissance, défaut de goût, absence de correction. Messieurs les critiques seront sévères et parleront des « modèles du grand siècle ». Ils auront pour eux tous les professeurs de rhétorique et les académiciens.

C'est, pourtant, une manie d'un conventionnel grotesque, qui procède, croirait-on, des mêmes poussées secrètes qui si longtemps ont mis et conservé en honneur, comme principes du Beau, ces fadaïses niaises : la symétrie, la pondération, la ligne régulière (spécialement la droite), le nivellement, la propreté (spécialement en son symbole le blanc), l'alignement et autres expressions de la planitude et du bon ordre qui sont les caractéristiques avérées des médiocres et des infirmes incapables de marcher sans béquilles ou sans cordeaux. Pas un pli, pas un renflement, pas un écart, pas une déviation, pas une tache, est encore, pour certains esprits départementaux, la consigne d'un art qui se respecte ; et s'il est exact que beaucoup d'indépendance et d'originalité commence à s'infiltrer dans l'Esthétisme, il faudra, néanmoins, que le moissonneur Saturne fasse manœuvrer sa grande faux dans plus d'une savane de préjugés à haute tige avant que les espaces soient suffisamment ouverts au pittoresque, à la liberté, à l'imprévu, à l'étrange, dont les enchevêtrements, pareils à la confuse végétation des jungles, forme le curieux et séduisant tohu-bohu de la vie en sa vérité.

Cette vie, que l'artiste a pour mission d'exprimer en ce qu'elle a de perpétuellement inaccessible pour les cerveaux ordinaires impuissants quand ils sont laissés à leurs propres forces; cette vie devenant alors si intense en son secret et brûlant mécanisme, ne comporte pas la régularité logique et disciplinaire que les grammairiens du Parnasse prétendent imposer, comme une convenance académique, à ceux qui se mêlent de la dépeindre par le jeu merveilleux des mots, et des images que ces mots, en cela plus merveilleux encore, suscitent dans les âmes. Cette régularité, elle aime à la bousculer. C'est une grande dérangeuse de programmes, devoir qu'elle accomplit avec une ironie constante. Elle n'est guère au dehors, cette vie capricieuse et tragique; elle bourdonne surtout en nous, dans le fond de notre intellectuel incessamment fonctionnant en la série bizarre de ses conceptions kaléidoscopiques; plus encore dans le tréfond de nos instincts souterrains, plus énergiques en leurs poussées et plus ténébreux que cette intellectualité qui s'agite au-dessus avec l'illusion de notre volonté libre et de notre imputabilité. L'extérieur spectacle de la Nature, soumis, croirait-on, à une plus dure et plus conséquente logique, n'est que le décor du drame, (presque immobile quand on le compare à notre agitation intérieure) de notre turbulence psychique et de son désordonné tumulte.

C'est de la vie ainsi conçue, trépidante et multisonore, que le théâtre doit, sur la scène, faire apparaître des lambeaux, « des tranches » ainsi que l'a dit avec quelque brutalité un contemporain. Or, si l'une des plus évidentes règles d'un art sain est l'adéquation de la forme au fond, la première s'assouplissant avec une docilité incessante au caractère de l'idée, à la nature de l'épisode, aux fluctuations intarissables des événements, comment admettre qu'il importe, au contraire, de la maintenir, d'un bout à l'autre de l'œuvre, en une uniformité réglementaire chargée d'accomplir ce miracle : rendre par un procédé unique toutes les variations multiformes et versicolores du déroulement vital ?

La réflexion, dès qu'elle s'intensifie, ne démontre-t-elle pas le mensonge d'une telle école ? Certes, l'œuvre alors atteindra parfois une beauté architecturale spéciale, correcte, grandiose, cérémonieuse et froide, pouvant plaire par ses proportions, son équilibre symétrique, sa netteté lapidaire. Mais cet avantage particulier et local n'a qu'une valeur en sous-ordre alors qu'on pressent l'abondance, la variété, la chaleur, l'émotion, l'effervescence, le mouvement, LA VIE en un mot décisif, en un monosyllabe péremptoire, que l'abandon de cette discipline de caserne littéraire va répandre par la fécondité de l'âme délivrée des liens scolastiques du caporalisme des maîtres et de leurs traités de rhétorique.

Toutes les tendances, toutes les formes, tous les moyens, tous les procédés doivent, croyons-nous, s'en-

chevêtrer, s'enlacer, se suppléer, s'entraider, pour extérioriser une conception théâtrale, soumis à cette seule loi, qui est plutôt une affirmation d'indépendance : que l'expression doit étroitement s'emboîter sur le fond, serpentant en une ligne ondulante, voltigeant au moindre souffle du changement psychique, s'acharnant à un accord persistant et harmonieux.

Ainsi, étant donnée la variabilité infinie des situations et des personnages, des impressions, des entraînements, des valets mêlés aux maîtres, des jeunes gens aux vieillards, des sexes, des lieux-communs aux sublimités, du calme à l'angoisse, de l'indifférence à la passion, du comique au sentimental, pourquoi, ainsi que Shakespeare en donna déjà le mémorable exemple, ne pas, suivant l'occurrence, alterner du vers à la prose et de la prose au vers, librement ? Pourquoi, si ce qu'il faut dire le comporte, par l'instinctive action des lois de l'harmonie, du rythme, de la cadence, ne point passer du vers libre au vers prosodique ? car ce serait une hérésie nouvelle que de prétendre absolument proscrire les formes anciennes alors qu'elles aussi peuvent apparaître, en de déterminées circonstances, comme le meilleur cri, le plus convenant et le plus vibrant langage ?

Les autres modernes conceptions qui furent indiquées au cours de cette rapide étude, dont le but sera suffisamment atteint si elle sert de point de départ à de plus ingénieuses visées, cet art symbolique, cet art transcendantal, ou synthétique, ou hiératique, pourquoi les cantonner chacun en un exclusif territoire et les imposer à l'œuvre du début à la fin ? Pourquoi rien que le romantisme, ou le réalisme, ou le classique, en une invariable coulée, alors que le Destin ricanant et farceur nous fait, dans la réalité, si gaillardement sautiller de l'un à l'autre, bon gré mal gré ? Eux aussi, chacun en ce qui le concerne, sont des forces et des artifices destinés à rendre visible la variabilité des phénomènes qui se succèdent en nous, perpétuels. Nous ne sommes point, nul au monde n'est constamment dans un seul de ces cercles. Nous n'analysons pas, nous ne soignons pas suffisamment nos ondulantes sensations : Le Sort nous fait, sans trêve, passer de l'une à l'autre, nous balançant, comme suspendus à un fil, dans leur concentrique emmèlement. Notre âme est essentiellement protéiforme et dès lors les sons que l'artiste lui fait rendre doivent être versatiles, nuancés, zigzaguant comme elle.

Les chœurs, la pantomime, la musique, le chant doivent aussi venir comme adjuvants. Ah ! ce n'est pas trop de toutes les ressources esthétiques humaines pour faire entendre aux foules l'infinie complication de nos intimes énigmes. Ce n'est pas séparément qu'il faut faire jouer tous ces instruments, c'est en orchestre, en clavier, en carillon. Certes, de gauches applications ont pu faire douter de la légitimité de ces mélanges. Le mélodrame, le vaudeville, je sais, je sais ! inutile de les

objecter, je pourrais vous répondre *l'Arlésienne*. C'est au goût à sentir comment on évite les fautes et, entre autres, on se demande en vertu de quel absolu précepte, alors que la musique accompagnatrice surexcite si miraculeusement le sens des paroles même non chantées, il faudrait la proscrire de toute œuvre, ou plus exactement de toute situation scénique où l'on ne chante pas? Quelles ressources offre la sourdine, murmurant indistincte à côté des événements comme, dans la nature, les météores jamais apaisés, jamais tout à fait silencieux! Quelle admirable transposition des mélodies grégoriennes, si un art nouveau, reprenant leurs règles et les adaptant à la contemporanéité, les appliquait à ces chœurs, voix de la foule, dont précédemment je demandais la rénovation!

Oui, cette mosaïque de l'art correspondrait à l'émouvante mosaïque de la Vie!

Impressions d'artiste.

Orléans, une ville ecclésiastique et blanche, toute poudreuse comme un va-nu-pieds au bord d'une route. Le grand ciel clair endôme le miroir du fleuve dont un frissoulis jette des éclairs de soleil. Très basses sur les dignes de gazon entre des peupliers d'Italie, les maisons dorment, grises et sentant déjà le Midi. Dans les rues, noirs comme des clercs, de rares passants incrustent durement leur silhouette dans la grisaille crayeuse. Volets fermés, petites maisons. Hautes murailles d'où s'échappent les arbustes touffus et prisonniers. Et c'est un caquet exaspérant et gentil tourbillonnant comme la poussière que soulèvent coups de vent au coin des rues, un caquet de sous-officiers et de grisettes, fou, saccadé, nerveux, charmant.

De l'absinthe. La jolie liqueur rose et soyeuse du vin du Cher dans des carafons de cristal. Les déjeuners interminables dans cet air sec et clair que fouette l'appétit. Des gens gais. Des gens un peu négligés, mais heureux. Pionniers, par groupes comme des bouquets de pivouines. — Garçon, une absinthe! garçon! une fine.

Puis, mêlés à cet entrain, (politesses naïves, confidences spontanées, sourires, aussi, mais avec des airs d'hommes indulgents et supérieurs, qui devisagent avec des yeux perçants sous leurs grands chapeaux bretonnants), les ecclésiastiques, défilé vif et coquet aussi, forment un dessous mystérieux et solide à ces dehors de légèreté française. Entre les enclos où dégingolent vers des chemins de velours blanc les vignobles accrochés à leurs échelons, ils apparaissent comme les esprits familiers de la région. Fins, très fins, bénisseurs, et d'une politesse dont l'indulgence est presque sensuelle.

L'Évêché regarde l'Hôtel de ville; il est là, non loin, avec un petit air sage de rien du tout. En réalité c'est l'administratif qui fait décor, l'autre est l'essentiel. C'est lui qui est l'âme; le pouvoir civil est fait de vaines agitations. Celui-ci change avec les drapeaux, les robes et les amants. L'autre est ce qui reste.

Sous une chaleur d'orage, à travers les rues poudreuses et délabrées, le Musée et l'Hôtel de ville nous attendent écornés et meurtris. Une foule enlimanchée et taciturne remplit les couloirs où

pendent, au hasard, des collections de cadres flétris. Tohu-bohu d'antiquailles! Le long des lambris dans la poussière gisent des gothiques, Vierges penchées sur fonds d'or, Italiens primitifs, Orcagnas de rencontre, avec des tours babyloniennes, des processions et des armées. Puis des Bol bitumeux brutalisant des pastels en grandes perruques, des Largillière voisinant des classiques, l'école de David et d'Ingres et fronçant le sourcil devant de tout petits Corot, etc., etc; tout cela dort fraternellement dans la poussière.

A chaque pas, entendre les mêmes réflexions de bourgeois français, vides, étrangères, ricaneuses, papotement veule qui semble le ronron de cette grande horloge administrative: la France de province. Et l'incurie dans laquelle s'écaillent les splendeurs poussiéreuses d'un tas d'oubliés est significative. On y découvre par hasard des coins charmants, notamment cette chambre perdue au sommet d'un introuvable escalier où, entre des soldats en sueur qui tuaient l'enlui de leur permission, je vis accrochées un tas d'études de Léon Coigniet; merveilleuses, certaines, une tête de Bonaparte, premier consul, des charges de cuirassiers héroïques de tumulte, puis des riens savoureux, des profils, des ébauches. Il est vrai que, par compensation, le conseil municipal, qui doit être crétinisé au dernier chef, a gâché par des restaurations intempestives son hôtel de ville charmant. L'École Saint-Luc, dont l'abominable peste envahit déjà nos églises, y a répandu ses horreurs avec générosité. On a tout colorié, bariolé, peinturluré. Et quand on pénètre dans la salle des séances où doivent se prélasser sur des cuirs gaufrés une trentaine d'imbéciles élus, on les imagine tapant du couteau à papier sur des tables anciennes, lorgnant d'un œil d'orfèvre l'or assoupi des vieux cadres, passant des mains d'expert sur le drap pesant des tentures et pour le reste se souciant de l'art qui baigna leur race on devine combien.

En cette France provinciale, douloureux sentiment, rien n'est donc intellectuel et vivant? Tous ces gens aimables circulent sans bruit, sans frottement, sans inquiétude, avec des béatitudes de sacristains. L'Église domine les âmes de son idéal immobile. L'Administration souveraine emmaillote leur vie courante. Pris entre ces deux forces ils ne sont plus que des machines dociles. Rien n'y cultive la force des révoltes, ils n'ont plus d'âme, plus de sang. Quand on erre entre ces groupes dansant sous une invisible tutelle la farandole continue de leur joyeuse existence, on regrette que le charme exquis de leur société ne se complète point d'un bruit lointain de bataille. On tend l'oreille, espérant que l'alerte sonne, que les faiseaux se rompent et qu'au lieu de s'amuser aux vètilles des ambitieux et des charlatans tout ce peuple, dans la fierté de ses souvenirs, va se porter en avant. Mais un bavardage général couvre le rare appel des lutteurs. Au pays de Jeanne d'Arc et de Napoléon, aucun effort ne groupe les espoirs. Un ciel bleu sans orage? Assez! L'horizon est inquiet pourtant. Que signifie?

On demande des Barbares.

LÉON HENNEBICQ

EUGÈNE GRASSET

M. Eugène Grasset, que les expositions de la *Libre Esthétique* ont fait connaître à Bruxelles, vient d'être décoré. Le gouvernement français lui a, en outre, conféré une distinction particulière en le chargeant de créer le type du nouveau timbre-poste qu'il se propose d'émettre. Aucun des projets proposés au concours institué à cet effet, n'avait pu être adopté.

A ce propos, on lira avec intérêt l'étude que consacrait dernièrement à l'artiste Camille Lemonnier dans le *Gil Blas*, et qui complète les notices que nous avons publiées précédemment (1).

Les temps sont proches où il apparaîtra que la personnalité ne consiste pas à appliquer un tempérament forcément borné, limité par ses aptitudes à la représentation d'un aspect de la nature et de la vie adéquat à ses impulsions secrètes. Ce fut la loi des devanciers : enfermés aux orbes que leur traçait une sorte de spécialisation de la cérébralité, ils demeurent, dans l'évolution spirituelle, particularisés par un exclusif attachement à des manières et des sujets immuables, en sorte que leur angle visuel aussi bien qu'intellectuel semble s'être volontairement rétréci pour n'embrasser qu'un champ restreint et toujours le même.

La personnalité, avec l'extension toujours plus reculée des éléments d'observation et de conjecture, a perdu le caractère rigoureux; elle participe actuellement de l'étendue même des sujets qui sollicitent le rêve et la conjecture; elle s'est élargie dans l'infini en s'universalisant et, si l'on peut dire, elle s'est faite impersonnelle en se répandant en dehors d'elle-même et se soustrayant aux compressions qui bornaient son essor. L'artiste ne se satisfait plus à exprimer uniquement l'homme que le fit son instinct ou l'aventure de la vie; il répugne au parquemet en des cantons d'art mesurés par le sens des réalités immédiates. Ce qui l'attire, c'est le phénomène, les latitudes de sensations et d'idées inexplorées, l'accession aux terres vierges où l'image s'avère une combinaison du songe intérieur plutôt que la résultante de la vision physique. L'idiosyncrasie a changé; elle se complique d'endosmose infinies qui sont comme les incarnations successives d'un être perpétuellement évolutif et, par de larges bonds, touchant à des horizons opposés. Mais ce n'est point assez que la spéculation se soit libérée des redites et des routines et s'égale à l'immensité des manifestations de l'être : la main-d'œuvre, par une logique admirable, se conforme à cet état nouveau de l'esprit d'invention en se variant selon ces muables psychologies, en s'attribuant tout le domaine des formes.

Je crois l'avoir affirmé un des premiers, tout livre, toute œuvre d'art est un organisme dont le principe vital s'atteste par l'équation de l'expression et de l'idée. A chaque œuvre une âme nouvelle et une forme nouvelle, comme, dans la vie, l'apparence semble résulter des intimités psychiques, comme au visage grave l'âme et, par des signes irrécusables, la porte au dehors. L'artiste supérieur se dénonce celui qui, d'une plus profonde et subtile compréhension, embrasse une plus large part de choses, en les exprimant dans leurs relations de forme et de fond.

Cette vérité d'art éclate en Grasset et lui donne son rang d'artiste d'avant-plan. Elle le classe et le défère à l'esthétique de demain dans l'incertitude des lois de l'œuvre d'art qui fait prévaloir encore de machinaux et trop ponctuels ouvriers. Son don d'invention est jaillissant : il tire des réservoirs de sa pensée le flot inépuisable des images. Je le tiens pour le plus considérable « imagier » de ce temps. Doré, qui assumait le renom d'un intarissable inventeur, n'inventa qu'un linéament et le répéta avec une indigence laborieuse. Vierge, plus flexible, créa une école et ne cessa pas d'être l'ouvrier d'une même main, admirable et souple, où l'âme ne descendit pas. Mais Grasset trouva l'arabesque infinie et, comme par un sortilège, y fit entrer des âmes multiples, engen-

(1) Voir nos numéros des 18 février et 21 avril 1894.

drées d'une merveilleuse et unique ressuscitée des âges et des races. Il en varia les orbes, il en proliféra le caprice, il la dressa comme une haute lambrusque aux sarments séveux, aux fibres tortillées en tous sens et dont les pieds plongent aux plus généreux terreaux, si la cime s'en perd dans les vents fous du rêve et de la fantaisie. Je n'en vois pas à lui comparer pour la fertilité, pour le moût vivace et capiteux, pour la constante floraison épanouie. La nature se communique à lui par des pénétrations profondes; il est le plus savant et le plus courtois des linéistes. Nulle page qui ne révèle la présence durable de l'étalon à qui, dans la réalisation, se rapporte toute conception plastique. Mais il ne copie pas : il interprète avec une liberté admirable; les formes, pour lui, sont l'apparence du réel, plus que le réel même; il en exprime les significations latentes et le mystérieux symbolisme. Et le phénomène naît; il se manifeste comme la part de conjecture qui double toute réalité, comme la prolongation du réel dans les zones spirituelles. La forme, en son œuvre innombrable, se décèle le mouvement de l'âme et comme l'âme même en action, s'arrogeant le geste extérieur, le mécanisme physique qui l'associe au rythme de la vie universelle.

Enviable gloire, son invention ingresse tous les domaines, embrasse les expressions les plus variées. C'est qu'il sent bien que tous les arts ne sont au fond qu'un même art, qu'il n'y a qu'un art à travers la dissemblance des moyens d'expression. S'il était permis d'en douter, l'exquise unité qui se fait jour parmi ses apparentes divergences serait là pour en fournir la preuve. Peintre, affichier, ornemaniste, verrier, chercheur d'aspects nouveaux pour les métaux et le bois, il ductilise la matière, utilise ses propriétés à exprimer telles sensations idéales qu'il entend dégager et par lesquelles s'accomplit l'accord entre l'œuvre et les ambiances. Vous ne verrez pas, à l'exposition de la *Plume*, ses touffus et arborescents Landiers sans pressentir qu'ils furent faits pour une maison d'art où le goût japonais multiplia l'art fleuri des artistes du Nippon. Un dessein d'harmonie s'y concerta : la volonté d'associer à la demeure qui la sertit cette ferronnerie qui mêle la flore à la faune. Jamais d'ailleurs il ne s'épuise; il semble s'oublier à chaque invention nouvelle et se recommencer. Le meuble, cette « maison en diminutif », selon la jolie expression d'Arsène Alexandre, il le recrée, comme il recrée l'estampe; il combine des émaux, il compose des mosaïques, il assortit les soies des tapisseries; il est l'artisan d'art aux mains de qui les métiers se disciplinent et obéissent. Il semble travailler dans une ivresse continue d'invention, dans un vertige sacré de forme et d'idées. S'il n'éveille pas au même degré qu'un Gallé la sensation presque mystique du bonheur, il induit en des joies de curiosité et d'intense intérêt, il stimule l'esprit et le retient par le jeu expressif des lignes, le délié caprice de l'imagination, l'étrange et expressive beauté des figures dont il anime toute matière.

On peut dire de Grasset qu'il ne fit rien inférieurement. Si, comme les qualifia Morris, certains arts, comparés aux autres, se dénoncent mineurs, encore ne les jugea-t-il pas subalternes. Il les pratiqua, au contraire, avec dévotion, en artiste sensible et qui se voue à sensibiliser tout ce qu'il touche. Vignettes, estampes, affiches, letrines, dessins pour ameublements sous l'outil alerte se parent d'une beauté à laquelle concourt un sens émouvant de la vie à travers les âges. Le présent se marie au passé dans ce

large et synthétique esprit ; il se meut dans l'espace et le temps ; la vie se suscite chez lui éternelle, seulement régie par des facteurs différents. Arrêtez-vous devant le *Duel mérovingien*, le *Mystère*, la *Chasse sous Charlemagne*, le *Combat des lances*, l'*Orphée*, cet adorable *Printemps de jadis*, aux neiges roses, aux fleurs de pommier effeuillées parmi les musiques. La résurrection est absolue : aucun détail qui n'ait été contrôlé, et pourtant on dirait la vision immédiate et comme l'instantané d'un homme qui exprime ce qu'il a sous les yeux.

* * *

L'impression est bien plus forte encore dans les vitraux. C'est l'âme et la main d'un artiste des époques de la prière et de la foi élucidant à travers de terrestres images l'approche des paradis, exprimant les recours en Dieu au bout de toutes les actions humaines. La couleur mirailée et splendide magnifie les Providences ; elle se prismetise d'un éclat de gemmes et d'arc-en-ciel ; elle exerce sur nous un charme liturgique, comme les mysticités des vieux chants d'église. Je pense à cet *Arbre de Jessé*, à cette vigne du Seigneur, aux vrilles figurées par les meneaux et spirant jusqu'aux parvis célestes. Je pense aussi à cette *Légende de Jeanne d'Arc*, un pur joyau, une des expressions les plus hautes de l'art de ce temps et qui, sans doute pour cela, subit, on se le rappelle, de la part d'ignares contempliers, le déni de n'avoir point été exécutée. L'exquise polychromie évoque les tons fleuris et emparadisés, les airs de tête graves, les nobles et simples attitudes des plus beaux missels. Chaque vitrail encadre un des fastes de l'héroïne, et les ajours symbolisent les vertus, les périls, les trahisons, les dominations, comme le commentaire de cette vie miraculée. Ensuite, au vitrail terminal, il n'y a plus que le ciel et l'éternité des béatitudes.

Grasset, en fondant les époques et les arts au creuset de sa vision, en intensifiant celle-ci jusqu'à l'hyperesthésie, mérite donc bien le nom d'artiste universel, que je lui donne ici glorieusement.

PALUDES

par ANDRÉ GIDE. Paris, librairie de l'Art Indépendant.

ANDRÉ GIDE écrivit ce charmant et si profond livre, *Le Voyage d'Urien*, dont nous rendions compte dans l'*Art moderne* du 15 avril 1894.

Voici une nouvelle œuvre : Un de ces petits volumés qui vous laissent, après lecture, pour quelques instants une profonde détresse. Si pareille misère allait vous arriver ? Si le Destin, un jour de très méchante humeur, s'amusa à plonger votre âme dans le marais où gémissent ces autres, fiévreuses et falotes, pour ne l'en retirer que toute grise et toute ternie, à jamais incapable de refléter, en son miroir plombé, le vrai ciel, la pure lumière, les beaux paysages exaltants et consolateurs. Quel effroi ! Ressembler, aussi passagèrement soit-il, aux piètres malheureux dont le cœur sonne le vide, répété en écho par le cerveau lassé de n'enregistrer rien que menues impressions, chétives sensations, maigres tristesses, ignorantes mélancolies.

Paludes, c'est l'absence d'histoire d'un être qui n'a pas la force d'en désirer une. Il se lamente sur la rongante médiocrité de sa vie, il la décrit, il en pleurniche, mais en sort-il ? Il va et vient entre les murailles de ses pâles pensées, s'y cogne à peine et très peu meurtri, froissé seulement, se remet à tournoyer sur lui-même

avec deux ou trois compagnons de spleen, puis une ombre de femme insipide et atone que ne retiennent là ni sympathie, ni affection, mais une égale incapacité de s'en échapper.

Qui donc, quels héros ont accaparé toute volonté en atrophiant ceux-ci, en les laissant si déplorablement empêtrés dans le brouillard de la monotonie ? Leur liberté est entière, cependant ; ailleurs et tout près sont des pays merveilleux dont la vue provoque les héroïques décisions et tant de désirs de grandeur et de bonté ; partout agissent des hommes dont la noblesse jette autour d'eux un éclat contagieux ; le petit éclair d'énergie qu'exige la découverte des uns ou la rencontre des autres ne lui jamais pour ces pauvres animaux qui ne voient pas plus loin que leur carapace ; seules les attirent des inutilités semblables à la leur, ne les blessant point par un trop rude contact ou des panoramas de banlieue aux maisons en construction parmi la laideur incolore des gravois et des décombres. Sans doute, lancés par hasard ou par miséricorde hors de cette morne mesquinerie, retirés de la lumière d'aquarium où ils vaguent, secoués de temps en temps par un petit tressaut : l'idée fugitive qu'ils eussent pu être des vaillants, eux aussi, — ils criaient, aveuglés par trop de clartés et suppliaient qu'on les ramène à leurs grisailles.

« Les événements arrivent à chacun selon ses affinités appropriatives ; chacun trouve ce qui lui convient », affirme le personnage de *Paludes* exprimant en ces mots la vague raison de son inertie et s'abandonnant au courant des choses sans plus d'effort réel pour une transformation de sa nature qui, embellie, solliciterait alors (selon ses idées) les belles aventures.

L'égoïsme seul n'a pu produire pareille dessiccation des âmes ; il existe trop d'égoïstes intelligents qui, bien que plongés en une perpétuelle contemplation du moi et dédaignant toute tentative d'analyse autre que celle de leur individu, ont su intéresser puissamment par la photographie minutieuse de leur personnalité, mais eux les verseurs d'ennui et d'amertume s'essoufflent ou n'y parviennent pas. Elles sont nombreuses aujourd'hui, les volontés malades qui ne comprennent point que la vie se complait à enrouler autour de tous le lacs des banalités quotidiennes, des vaines obligations, des recommencements fastidieux : là est l'épreuve ; les forts rompent le filet et d'un large vol s'enfuient loin des ridicules attaches, vers les buts que renouvellent sans cesse leurs esprits voyageurs. Ils ont eux-mêmes créé l'aventure. Docile et fidèle, elle suit leur sillage en pleine atmosphère, sans condescendre à ramper près des toiles d'araignées où se crispent risiblement et agonisent les mouches. Leur marasme donnerait pitié, peut-être, si leur vanité ne l'égalait ; mais ces souffrances, révélées avec un soin qui les feraient croire titaniques, et tant de clameurs nous laissent froids envers des prétentieux tels que nous les montre cette alerte, incisive et pimpante satire : *Paludes*.

EXPOSITIONS A LA HAYE

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Organisée sur le plan des Salons des XX et de la *Libre Esthétique*, l'exposition que vient d'ouvrir à La Haye le *Kunstkring* est remarquable pour cette ville.

Les maîtres Israëls, Jacob et Thys Maris y sont représentés par des toiles de choix. La majestueuse et puissante *Vue de Dordrecht* de Jacob Maris est particulièrement admirée. Citons aussi les œuvres de MM. Roelofs, Gabriel, de Boek, Karsen, Zilleken, Witsen,

Bauer, de Zwart, Verster, Bastert, Josselin de Jong, Sieben Cate, van Hoytema, Jan Veth et Tholen.

Les invités : Van Rysselberghe, Pissarro, Thaulow, Jacques-E. Blanche, Brangwyn, Omer Coppens, Doudélet, Degouve de Nuncquès, Frédéric, Mancini, Peppercorn, Robert Picard, Segantini, forment un ensemble *select* des plus séduisants.

Dans la section des gravures, aquarelles et dessins, signalons particulièrement l'envoi de M. Dijsselhof, le si artiste décorateur hollandais, ceux de MM. Ensor, Gaskin, Holst, dont la lithographie *Helga* est charmante; Klnopff, exquis comme toujours; Liebermann, Redon, Dario de Regoyos, Swan et Toorop. Ce dernier expose de merveilleux dessins à la mine de plomb, dont deux portraits incisés, délicats, subtils.

Parmi les sculpteurs : Alexandre Charpentier, Paul Du Bois, Constantin Meunier, Vander Stappen, Mendes da Costa et quelques autres.

Pour la première fois en Hollande les objets d'art ont eu au *Kunstkring* les honneurs d'une section spéciale. On y remarque de beaux tapis dessinés par Colenbrander, un élégant écran de M^{me} Derkinderen, des grès de Dammouse, quelques cuivres et meubles. L'ensemble est très intéressant et la présentation en est faite avec beaucoup de goût.

En même temps s'est ouverte l'Exposition des Aquarellistes hollandais. Ici encore, Jacob Maris s'affirme magistralement. M. Bauer, l'artiste fécond et laborieux, a rapporté d'Orient sept dessins d'une facture large, élégante, expressive. Parmi les envois les plus appréciés, citons une *Vue de Tanger*, d'Israëls père; des aquarelles d'une incomparable fraîcheur unie à une profonde impression de Gabriel et de Weissenbruch, ces vétérans toujours jeunes; un remarquable *Puddeleur* de Josselin de Jong, que le puissant réalisme de ses illustrations paraît désigner pour commenter l'œuvre de Zola.

Des Mesdag, Bastert, Bilders van Bosse, Bisschop, Blommers, Breitner, Duchattel, van Essen, Isaac Israëls, Willem Maris, Oyens, Pecquereau, Poggenbeek, Offermans, Roelofs, Thérèse Schwartz, Tholen, van Leben, Zileken complètent cette remarquable Exposition. Bornons-nous à cette nomenclature de noms : tous sont connus et indiquent suffisamment le caractère artistique du Salon.

A LA MONNAIE

Les débuts des artistes nouvellement engagés au Théâtre de la Monnaie ont été, en général, très favorablement accueillis; et bien que la salle ne présente pas encore, en raison des tardives villégiatures, son aspect accoutumé, que les loges des abonnés restent vides et que les vestons gris des touristes soient plus nombreux que les habits noirs, les spectacles d'ouverture ont été suivis par un contingent honorable d'auditeurs.

On a commencé, selon la coutume, par les ouvrages du répertoire qui permettent d'aligner les recrues nouvelles et d'engager la bataille : pour l'opéra, l'*Africaine*, *Aïda*, *Samson et Dalila*; pour l'opéra comique, *Mirville*, le *Maitre de Chapelle*, le *Barbier de Séville*.

Dans l'*Africaine* et dans *Aïda*, M. Gibert a conquis d'emblée la sympathie du public par sa voix généreuse, d'un beau timbre, et par la netteté de son articulation. C'est un artiste dont il y a

beaucoup à espérer et qui se fera rapidement une situation importante.

M^{me} Pacary a une jolie voix, étendue et souple, harmonieuse dans les registres graves comme dans l'aigu. Elle promet également — quand elle aura plus d'habitude de la scène, car à ce point de vue la nouvelle pensionnaire a beaucoup à apprendre — une cantatrice de valeur.

M^{me} Fædor paraît plus embarrassée encore de ses mouvements et de ses jeux de scène (l'émotion inséparable, sans doute...) mais sa voix est agréable et l'épreuve lui a été, somme toute, favorable. Le médium est un peu faible, mais les notes élevées sont claires et paraissent émises sans effort.

Quant à M. Frédéric Boyer, c'est non pas d'un début, mais d'une rentrée qu'il s'agit, car l'excellent artiste fit partie naguère, on s'en souvient, sous la direction Verdhurt, du personnel de la Monnaie, où il remporta de triomphants succès. La voix de M. Boyer est demeurée merveilleusement fraîche et belle, et l'aisance avec laquelle il vocalise les amusantes et spirituelles broderies musicales du *Maitre de Chapelle* lui a valu le plus chaleureux accueil. L'engagement de M. Boyer et celui de la semillante M^{me} Landouzy assurent à l'opéra comique de fructueuses soirées.

Le *Barbier de Séville*, qui les réunissait hier, a reçu des deux artistes une interprétation vivante, animée, et les jolis gazouillements de M^{me} Landouzy, applaudie et rappelée d'enthousiasme après la « leçon de chant », ont paru plaire beaucoup au public, amusé comme à une première. Signalons particulièrement M. Gilibert, qui fait un Bartolo excellent, d'une verve et d'une drôlerie irrésistiblement comique, MM. Bonnard et Sentein.

Le nouveau baryton, M. Cadio, a plu également, dans *Mirville*, par le charme d'une voix étoffée, conduite avec art, et par l'expression, parfois exagérée il est vrai, de la mimique. La sonorité de l'organe n'est malheureusement pas ce qui distingue le trial, M. Caisso, mais l'artiste se tire adroitement d'affaire et supplée par l'habileté du jeu, de la diction et du geste à la parcimonie de l'ingrate nature.

M^{me} Korsoff, qui débutait avec lui dans le *Maitre de Chapelle*, n'a, comme son camarade, que peu de voix. Mais sa bonne volonté, son espièglerie et ses petites mines drôles ont donné à la figurine de Paër un aspect assez satisfaisant. Pourquoi donc, à ce propos, ne joue-t-on jamais le second acte du *Maitre de Chapelle* et comment admet-on qu'un opéra comique reste ainsi sans conclusion?

Quand nous aurons dit que M. Casset s'est fait applaudir dans *Samson et Dalila*, que la voix de M^{me} Armand s'affaiblit de plus en plus, hélas! et que M. Seguin demeure le superbe et consciencieux artiste, toujours en scène, sobre et tragique que nous connaissons, nous aurons terminé le rapide aperçu des débuts de la campagne théâtrale.

PETITE CHRONIQUE

M. Vincent d'Indy et ses éditeurs, MM. Durand père et fils, viennent de passer quelques jours à Bruxelles pour s'entendre avec les directeurs de la Monnaie au sujet de la distribution et de la mise en scène de *Ferréal*, le drame lyrique de M. d'Indy que MM. Stoumon et Calabresi se proposent de monter cet hiver.

C'est M. Gibert, le nouveau ténor applaudi dans l'*Africaine* et dans *Aïda*, qui créera le rôle principal. M. Seguin sera chargé du personnage, très important également, d'Arfagard. Le drame comporte en outre un rôle de femme qui exige à la fois des quali-

lités vocales et dramatiques et dont la titulaire n'est pas encore désignée.

Les études de *Fervaal* commenceront incessamment sous la direction de M. Flon. La première représentation, qui sera l'événement artistique de la saison, aura lieu vraisemblablement à la fin de janvier ou au début de février.

La campagne du Théâtre de la Monnaie promet d'ailleurs d'être fort intéressante. Outre une reprise de *Fidelio* avec M^{me} Georgette Leblanc et une reprise de *Tannhäuser*, la direction prépare la première représentation de *Thaïs* de Massenet et d'*Évangéline* de Xavier Le Roux, une partition en trois actes dont on dit beaucoup de bien. On répète en ce moment *Sigurd*, dont la reprise aura lieu prochainement pour le second début de M^{me} Pacary.

VILLÉGIATURES D'ARTISTES. — Le sculpteur Alexandre Charpentier vient de faire en Hollande, avec sa famille et un équipage composé de trois matelots, une croisière de six semaines. Parti en juillet de Tamise dans un *botter* battant le pavillon français et celui du Yacht-Club d'Amsterdam, dont l'artiste est membre, M. Charpentier a visité successivement la Zélande, Gouda, Rotterdam, Harlem, Amsterdam. Puis il s'est embarqué sur le Zuiderzée dont il a effectué le tour complet, faisant escale aux « villes mortes » décrites par Henri Havard et dans les îles de Marken, d'Urk et de Schokland. Il a visité la Frise, l'Overijssel, la Gueldre et a regagné par Dordrecht son port d'attache, enchanté de la navigation, des sites de la Hollande et de l'accueil qu'il a reçu partout.

C'est là un joli mode, et point banal, de voyager.

Un incident curieux à noter. En détresse dans l'île de Schokland où il avait dû aborder par suite du gros temps, M. Charpentier est resté cinq jours sans vivres. La chair de mouettes dont l'artiste a essayé de se nourrir est, paraît-il, d'un goût détestable. Heureusement des pêcheurs ont été forcés de mouiller devant l'île et ont ramené quotidiennement dans leurs filets des plies qui ont, durant le séjour forcé à Schokland, assuré la subsistance de la colonie.

Le peintre Van Rysselberghe est parti le 5 septembre pour Constantinople où il est chargé par la Compagnie des Wagons-lits d'exécuter d'après nature des études devant servir à la composition d'une affiche artistique.

La prochaine campagne des Concerts populaires :

M. Joseph Dupont a traité avec M. Ferruccio Busoni, le pianiste qui fit sensation l'hiver dernier au troisième concert, et avec M. Willy Burmeister, un violoniste hambourgeois d'une technique extraordinaire.

Hans Richter a accepté de venir diriger un concert extraordinaire cet hiver.

On parle aussi d'une œuvre chorale très importante, la *Sainte Godelieve* d'Edgar Tinel, pour la fin de la saison.

Les quatre concerts ordinaires sont fixés aux dimanches 25 novembre, 8 décembre, 19 janvier et 9 février.

L'un des plus brillants élèves d'Ysaye, M. Aigenot, engagé comme violon solo à Spa, s'est fait entendre à plusieurs reprises dans les concerts de cette ville et y a obtenu des succès qui le classent parmi les meilleurs instrumentistes actuels.

L'ESCRIME BELGE A L'EXPOSITION D'AMSTERDAM. — Qu'il nous soit permis de donner dans notre journal quelques nouvelles d'une matière qui n'est pas artistique, mais qui, étant relative à un cercle fréquenté par beaucoup d'esthètes, intéressera, nous n'en doutons pas, nombre de nos lecteurs, d'autant plus qu'il y a assurément un bel art du geste dans l'escrime, une mimique alerte et noble, de la pantomime élégante et harmonieuse.

La presse rend compte des brillants succès remportés par l'Escrime belge à l'Exposition d'Amsterdam. Le maître Raymond Delhaize, du Cercle bruxellois *Arte et Marte*, dont la salle admirablement aménagée est installée dans un local dépendant du Bain royal, rue de l'Enseignement, a emporté le 1^{er} prix international (coupe d'argent et médaille d'or) et le 1^{er} prix de perfec-

tionnement (médaille d'or pour l'escrime la plus correcte, la plus nettement classique, comme précision, attitude, allure, tenue, académie, finesse et promptitude du jeu).

Le maître Van Humbeek, de Liège, professeur à l'École normale d'escrime au 14^e de ligne, a remporté le 2^e prix international, le 2^e prix de perfectionnement et le 3^e prix de sabre. Le 4^{er} prix de sabre est échu au maître Petit, de Gand.

Enfin, le moniteur Bailly, prévôt du Cercle *Arte et Marte*, a obtenu le 4^e prix international.

A noter, pour donner à ce bouquet de succès toute son importance, qu'il y avait plus de 400 tireurs. Aussi a-t-on fait à nos compatriotes des ovations méritées.

La coupe d'argent, 1^{er} prix international, attribuée à Raymond Delhaize, peut être vue tous les jours, de 4 à 7 heures, au local du Cercle *Arte et Marte*. Elle consacre la valeur de l'éducation technique qu'y reçoivent les élèves de l'excellent professeur.

On annonce que le monde de l'escrime aura le plaisir de recevoir cet hiver à Bruxelles quelques-uns des champions hollandais avec lesquels nos tireurs viennent de croiser le fer à Amsterdam. Ils recevront, qu'ils en soient assurés, le plus chaleureux et le plus cordial accueil.

La commission de la Société des Beaux-Arts de Mons vient de décider que l'exposition triennale statutaire s'ouvrira vers la mi-mai 1896. Les personnes qui en feront la demande au secrétaire recevront vers les premiers jours de janvier prochain le règlement et le programme de cette exposition.

Conclusion d'un joli article d'Henry Maubel publié par le *Guide musical* et intitulé : *Comment nous entendons la musique* :

« Le jeu mystérieux et sublime de la musique vaudrait d'être abordé avec un peu plus de piété. Les hommes vont souvent vers la musique avec leur instinct tout court ; ils ont pour elle des effusions de chien qui retrouve sa maîtresse, et le bruit dont ils l'accueillent n'est pas si loin de ressembler au bruit des aboiements.

On peut les remettre en état d'attention et, pour employer un mot dont le sens mystique convient à l'art comme à la religion, en état de grâce. On le pourrait surtout en conditionnant mieux les auditions de musique. Ma proposition se préciserait d'elle-même quand j'aurai cité, comme des inconvénients majeurs au bon effet de la musique, l'aspect de la cuisine orchestrale, toute cette instrumentation de gestes techniques qui empêche l'auditeur de se spiritualiser, l'éclairage excessif des salles qui rend pénible la concentration de l'être, aussi la surcharge des programmes disparates, où s'entassent bout à bout des œuvres sans intervalles pour qu'on y songe et qu'on se les assimile ; on ne se dit pas non plus qu'un titre et le nom d'un auteur peut-être inconnu préviennent insuffisamment la sensibilité des auditeurs. C'est comme si on les introduisait dans une forêt en pleine nuit. »

Décidément, dit la *Justice*, voilà la *Coopérative intellectuelle* officiellement constituée.

Parmi les administrateurs et les commissaires, citons : Eugène Monseur, Edmond Deman, Henri La Fontaine, Dr Pol Demade, Emile Verhaeren, Léon Paschal, Georges Dwelshauwers, Dr Godard, etc.

Quelques prix intéressants concernant l'école française de paysage, relevés au cours d'une vente récente à Londres :

Corot, *Biarritz*, 11,500 francs ; *Entrée d'Arras*, 8,400 francs ; les *Saules*, 13,750 francs ; *Judith*, 4,200 francs ; Courbet, *Femme au perroquet*, 4,200 francs ; Daubigny, *Plage de Villerville, effet de soir*, 7,875 francs ; Diaz, *Femme orientale avec un enfant*, 4,725 francs, *Gorges de Franchard*, 7,175 francs ; J. Dupré, *Paysage*, 6,025 francs ; Millet, *L'Hiver, femme portant des fugots*, 28,875 francs ; Rousseau, *Fontainebleau*, 8,925 francs ; Troyon, *Charrette attelée*, 21,000 francs.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **3, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums **ESTEY**

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

 L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

 ALFRED VERWÉE. — LE SALON DE GAND. — VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PIERRE DE BRÉVILLE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. « Lourdes »; *Un Rubens inconnu*. — PETITE CHRONIQUE.

Alfred Verwée.

Fermés, à jamais fermés par les poings de la mort, ces admirables yeux où se joua le prisme, qui burent les rosées de la terre, ces yeux si passionnément amoureux de vie et de lumière... O la fête de tels yeux! L'incomparable volupté des visions qui caressèrent leurs miroirs! Et toute la joie des matins, la fixe et dure splendeur des midis, l'or poudroyé des heures à leur déclin! Yeux magiciens en qui s'alchimisèrent jusqu'au radieux orient des gemmes, jusqu'à l'exaspération des métaux, les ardentes et fortuites conjonctions des tons, les moelleuses et splendides réfractions de l'arc-en-ciel! Yeux ivres de la beauté fleurie des prairies, des satins moirés de l'horizon, de la courbe balancée des grands nuages passant comme des gabares d'argent au large des ciels de Flandre!

Sans doute un mystérieux pressentiment agitait le Mattrequad, déjà si proche de la fin, il se fit porter devant

la mer. Une dernière fois il voulut s'éblouir d'harmonie et de clarté. Tout l'espace entra dans ces prunelles qui allaient se fermer; il but la suprême ivresse d'une âme qui, peut-être, rêva de s'éterniser en la magnificence extasiée d'un tel moment! C'était, il y a quinze jours, à Knocke; et Alfred Verwée n'est plus, un des grands peintres de la nature s'en est allé à travers l'ombre qui pour jamais éteignit la source de son génie, — ces yeux merveilleux où, comme une eau joaillée, un très pur et sensible cristal, filtra la lumière et qui la reconstituèrent en rutilants et profonds émaux.

Verwée fut dans toute sa puissance un peintre optique. Il le fut avec tous les prestiges qui résultent de ce don incomparable: spontanéité et abondance de l'afflux nerveux, sensibilité de la fibre oculaire, exaltation du sens de la couleur et de la perception lumineuse. L'image retentissait en lui, vibrante et sonore, animée de la vie mobile que lui prête l'ondoiement de la lumière. A peine ressentie, elle se formulait dans sa forme coloriste avec une densité matérielle et une plénitude du ton qui étaient comme les rythmes essentiels de cet art sain et vigoureux, épargné par les visées trop subtiles. Presque toujours c'était, parmi le vert intense et lustré de la grasse savane flamande, rafraîchie du constant emperlement des vapeurs, la large tache massive du taureau aux rousseurs dorées, aux flancs couleur de l'ardent automne, ou les blancs hâlés de la génisse, les noirs

bleutés de la vache pesamment traînant ses mamelles. Une sève grasse, les sucs d'une terre plus que nulle autre généreuse en chyles, par de secrètes et profondes décanations, aboutissaient à cette chair fleurie, à ces cœurs et à ces pétales d'une flore animale qui, au hasard des errances, s'effeuillait ainsi que des bouquets dans des jardins de lumière et de vie. De fluides, d'humides atmosphères les baignaient, échauffées d'une clarté moelleuse et brillante, de cette clarté entre deux nuages où le soleil semble se dissoudre en des argents liquides, en des blancs gras de barytes et qui était la prédilection de ce grand peintre si pénétré des intimes et mystérieuses vertus de la glèbe natale. Par une analogie émouvante avec le caractère mi-voilé de ces contrées où même l'été demeure brumeux, Verwée alla rarement jusqu'à l'insolite éclat des midis caniculaires. Après avoir séjourné un peu de temps, à la période des débuts, dans les sourdines du gris qui réglait alors la commune recherche des artistes, il trouva le mode qui s'accordait le mieux avec son expansif tempérament de coloriste et ne cessa presque plus de peindre des paysages qu'enveloppait une large coulée de lumière tempérée, merveilleusement suggestive des graves et tranquilles magies du ciel flamand. Elle passa sur ses toiles comme un fleuve d'or et d'azur, aspiré de ces étendues marines qu'on sent toujours à la limite de ses pâturages. Elle lui procura à la fois la force et la finesse du ton, des valeurs puissantes et veloutées, le somptueux accord de la forme animale avec le décor prairial. Quelquefois, lignant les rives d'une bande vermeille, un long rais s'étend et soleille, réveillant le vermillon léger des toits d'un hameau, allumant de coruscations furtives le vert chantant des herbages. L'étain froid d'une eau fluviale aussi s'éclaire au bas d'une architecture de nuages. C'est l'habituelle symétrie de ses campagnes : elle lui a suffi à exprimer les Forces de la nature ; une pensée d'éternité se dégage des inépuisables réservoirs de vie auxquels s'alimente le troupeau. Nous sommes dans la genèse primordiale et infinie.

Personne plus qu'Alfred Verwée, à travers ces sensations de puissance et de durée, ne communiqua l'émotion de la Flandre rurale. Il la peignit d'une âme enivrée et panthéiste, pour qui la terre était l'universelle matrice, l'alambic sacré des formes et l'image sensible de toute éternité. Il la peignit surtout d'une âme flamande, inexprimablement ouverte aux impressions spéciales que fait naître un pays de grand vent et de grandes eaux sous des ciels spacieux où la lumière est concentrée comme un regard entre des paupières doucement songeuses. Le souffle large de la mer est l'hôte de ces paysages dont il tonifie les atmosphères, auxquels il imprime une vie mouvante et sonore. Sous sa brusque haleine, l'onduleuse plaine verte remue comme une soie mirailée, comme une golconde de prases et d'éme-

raudes. C'est le charme de cette maîtrise opulente de ne pas séparer la poésie de la réalité et de les fondre plutôt dans une expression magnifique et définitive. Verwée dans l'histoire du naturisme restera le poète de la Force et de la Joie. Je rapproche intentionnellement ces deux mots qui me paraissent résumer l'intime caractéristique de son mâle et original talent.

Il eut la volupté de peindre. On s'aperçoit qu'en cédant à la nécessité d'exprimer cette joie des choses qu'il était dans son tempérament de ressentir si vivement, il rechercha lui-même la joie à la fois matérielle et idéale du beau morceau bien venu, des riches pâtes estampées par le coup de brosse, de la toile retentissant aux heurts pressés de l'exécution comme une voile dans le vent. Il s'égalait dans la manœuvre aux plus beaux maîtres ; il les dépasse quelquefois par la trouvaille spontanée de l'effet et les grâces libres, la hardiesse et la décision d'une main qui ne laissait pas à l'émotion nerveuse le temps de se refroidir. Il s'apparentait à la technique des peintres de cette période glorieuse que signala le retour aux origines, aux qualités fondamentales de la race et qui s'illustra des noms d'Alfred et Joseph Stevens, de de Braekeleer, d'Artan, de Dubois, de Smits, de Boulenger. Il fut comme eux un impeccable et splendide ouvrier gardant dans son intégrité la religion de la belle couleur luxuriante et chaude qui, à travers le temps, avait été le trait dominant des peintres flamands. Sa vision se matérialisait sur la toile en des aspects de joailleries et d'émaux qui étaient comme la magnificence naturelle de son faste de peintre. Sa peinture par moments prenait une densité riche et minérale.

Alfred Verwée avait débuté en 1863 par des *Animaux en prairie* qui furent remarqués. Un *Verger* qu'il exposa en 1866 confirma ces généreuses prémices. En 1869, toute la riche fleur de son tempérament éclata dans l'*Étalon*. Dès ce moment son rang est marqué, il va par ses voies, avec certitude. Et la *Récolte dans le nord de la Flandre* (1872), l'*Attelage zélandais*, les *Bords de l'Escaut*, la *Prairie aux coquelicots* (1875), les *Chevaux*, environs d'Ostende (1878) l'acheminèrent par une définitive étape à cette œuvre maîtresse, *L'Embouchure de l'Escaut*, qui, au Salon de Paris de 1879, impressionna si vivement les artistes français et fut à Bruxelles l'une des grandes séductions de l'exposition rétrospective.

C'est que, comme l'écrit l'auteur de l'*Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, l'artiste avait su fixer, dans sa représentation de la contrée flamande, la sensation de matérialité plantureuse et de robuste animalité qui se dégage de cette terre maintenue par les humidités de l'atmosphère dans un verdolement perpétuel. Il en avait exprimé la fécondité, les sèves généreuses, l'effervescence concentrée au moyen de colorations d'une intensité étonnante, où s'accordaient les lumières du ciel,

les robes chatoyantes des bestiaux, la tache sombrement reluisante du sol. Ce qui dominait, c'était la santé prodiguée jusqu'à l'exubérance, le goût et la recherche de la puissance, l'aptitude à peindre la grasse existence sommeillante de la bête, un riche instinct à l'aise dans une peinture solide et nourrie, puis encore la sensibilité de l'œil reflétant comme un miroir l'infinie variété des tons, la faculté d'exprimer la réalité sous un angle spécial, à travers le mirage coloré du cerveau, enfin la sensualité d'un praticien mettant à son exécution cette caresse qui donne aux objets représentés la vibration et l'électricité de la vie.

Verwée meurt à peu près vers le temps où avant lui s'en étaient allés Dubois et Artan. Il meurt dans la force de l'âge, dans la pleine maturité de son art — si toutefois c'est mourir que de laisser après soi une œuvre considérable dont la beauté et l'ampleur n'ont rien à redouter du temps.

Le Salon de Gand.

Voici le moins mauvais des salons triennaux. Bruxelles, Anvers nous ont habitué à de l'horreur classée et numérotée sur tous les murs, invariablement; ici, des panneaux entiers demeurent sans provocation au sens esthétique. C'est énorme.

Nous ne savons qui a présidé au placement. En tout cas, quel qu'il soit, mérite-t-il d'être remercié. Ranger la plupart des bonnes toiles uniquement à la cimaise, créer des « groupes sympathiques », rejeter au premier étage l'art flasque et veule des salonniers en titre, ne point donner le pas même à M^{lle} Bcernaert sont des actes de courage artistique. Si l'on n'avait point exilé « au grenier » les Coppens, les Gilsoul et quelques autres jeunes de marque, toute critique s'évanouirait.

Toutefois ne faut-il encore crier victoire. Les innovations et les audaces affichées à Gand rencontrent de nombreux contradicteurs. Les patrons de l'œuvre, autrement nommés membres souscripteurs, trouvent que cette année le local du Casino a l'air morne, que cela manque de cadres et de bordures d'or, que les toiles ne grimpent point assez les unes sur les autres, que les tons et la décoration ne sont point suffisamment criards. Elle a peine à admettre la simplicité, la province tape-à-l'œil!

Il faudra bien pourtant qu'on s'habitue à un goût meilleur. Car il est d'évidence entière que des expositions comme le Champ-de-Mars, à Paris, et les XX, à Bruxelles, ont créé un nouveau modèle d'exhibition que l'on adoptait l'an dernier à Munich, que l'on suit cette année à Gand et qui se généralisera d'ici à dix ans. L'art qu'on a appelé industriel et qui est l'art tout court, prendra rang à côté de la peinture et de la sculpture et s'étalera sous le même toit. Le tableau ne s'utilisera plus uniquement pour composer des arrangements symétriques sur des cloisons rouges, ni comme prétexte à des encadrements vermeils. Tout se présentera d'une manière plus rationnelle et plus sincère et les concours où l'on tassait les œuvres comme des bestiaux en des boîtes, seront définitivement choses d'antan.

Au cours de la promenade que nous avons faite au Salon gantois, nous avons été sollicités par les envois suivants :

Sculpture. — Le *Saint Michel* de Vanderstappen. L'art en est savant et la diversité de matière — ange en ivoire blanc, Satan en bronze sombre — souligne la pensée de lutte, heureusement. Il n'y a que ceux qui se sont mis en tête que « les dents d'éléphants » doivent nécessairement servir à des signolages et à des chiffonnages en sculpture, qui blâment l'exécution simple et franche de ce groupe parfait. Meunier a agrandi son *Enfant prodigue*, un chef-d'œuvre. Ses envois sont, comme toujours, superbes. La plupart ont déjà été analysés ici. M. Taubman s'affirme sculpteur personnel. M. Rousseau nous sollicite grâce à son buste: *Heureuse!* dont le sentiment de joie humble et chrétienne — on dirait une communiant — souligne un état d'âme ravie.

Peinture. — Parmi les Belges, deux envois immédiatement remarqués : celui de M. van den Eeckhout: *Portrait*, et celui de M. Charles Mertens: *A la Renommée, friture*. Le *Portrait*, d'une facture spéciale et d'une couleur profonde et riche, impose au souvenir une musicienne, assise le dos tourné vers son piano, le visage vers le spectateur. La pose aisée, la pénétrante étude de la physiognomie, l'intimité incluse dans les meubles, l'impeccable calage des objets assignent à cette toile des éloges nécessaires. M. Charles Mertens aime les colorations rares et assourdies. *A la Renommée, friture* est avant tout charmant à l'œil et très artiste.

MM. Baertsoen, Marcette, Coppens, Gilsoul se continuent en précisant chacun sa manière. Leurs envois marquent. *Deurle*, par M. Claus, est un pastel exquis. Les grandes toiles de MM. Delville et Frédéric étonnent plus qu'elles ne conquièrent. Les sujets qu'ils ont choisis semblent être trop vastes; ils n'en triomphent pas.

La plupart des Anglais qui exposent sont des Anglais de Paris. Ils prennent aux peintres impressionnistes français leur facture et souvent leur palette et les assagissent. Leurs envois sont distingués. Les Écossais se prouvent frustes et sommaires. Leurs tons sont ardents et hardis. Mais néanmoins, parmi eux l'influence romantique sévit encore et telles ébauches de Rousseau et tels Dupré et tels Diaz semblent les hanter trop continuellement. Quant à M. Macaulay Stevenson, il ne regarde la nature qu'à travers Corot.

Les envois de Lavery font preuve d'habileté et de « chic ». Les portraits de Guthrie ont belle sévérité et rare allure. Il est beau peintre dans l'ancien sens du mot.

La Lecture, par Fantin-Latour, domine l'envoi parisien. Peinture sobre, consciencieuse, magistrale. Le fond et les parties d'ombre ne sont point comparables, quant à la facture et au ton, au visage de la lectrice, ni surtout aux mains qui tiennent le livre. Celles-ci sont vraiment admirables. Quelques études de Roll peuvent intéresser. Les maîtres impressionnistes sont mal représentés. Aucun ne peut être jugé d'après les numéros du catalogue gantois. C'est rendre un mauvais service à ces artistes que de les présenter ainsi. Seule, la *Paysanne assise* de Camille Pissarro requiert l'attention. Elle est vraiment la rustaude et la serve.

Deux tableaux d'un nouveau venu: Cottet. *Le Deuil* (scène bretonne) se présente avec des qualités frustes, profondes et sombres. Trois femmes en noir causent — les deux vieilles consolant la plus jeune — sur un banc, tandis qu'on aperçoit le village en contrebas. Facture et coloration très spéciales. Art qui s'apparente à celui des calvaires, art presque local, art rugueux et funèbre, dont le mérite essentiel est de vous transporter du coup, là-bas, parmi les roches du Finistère, près de la mer. M. Cottet affirme des qualités d'artiste indiscutables. Non loin de lui, le mélancolique et sobre talent de M. Pointelin se prouve en des sites sylvestres :

lisières de bois et terrains à sapinières infinies. Talent très fin, mais monotone.

M. Zorn, qui s'essaie à la peinture lumineuse, ne réalise souvent que la peinture blanche et crayeuse. Les types de M. Kroyer sont de vie réelle, mais banale. Cela sent l'illustration.

Art décoratif. — Rares, intéressants, — mais déjà examinés ici, à propos des Salons de la *Libre Esthétique* et de *Pour l'Art*, — seules à signaler, les nouvelles poteries de M. Finch, très réussies.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

C'était en 1869, le Théâtre royal de Munich, sous la direction du maître de chapelle Richter, devait jouer pour la première fois le *Rheingold*; les wagnériens en foule s'étaient donné, à cette occasion, rendez-vous dans la capitale de la Bavière : Liszt, Janssens, Franz Servais, des notabilités de toutes nationalités attendaient impatiemment cette solennité musicale. Entre tous, se faisait remarquer la colonie française : Saint-Saëns, M^{lle} Holmès, Judith Gautier (alors dans toute sa beauté), Villiers de l'Isle-Adam, Catulle Mendès. Munich ruisselant de soleil, avec ses temples grecs en carton peint, avait pris l'aspect d'une petite Athènes moderne.

Les jours se passaient, et, pour une raison ou pour une autre, la répétition générale si attendue était constamment remise. Pour s'aider à patienter, on visitait les bibliothèques, les clyptothèques, les pinacothèques et les autres « thèques » en tous genres; on faisait des excursions dans les environs et, le soir, on se réunissait pour dîner et finir ensemble la soirée au café de l'Opéra, espèce de Bouillon Duval servi par des femmes. Après le dîner, en vidant force chopes, on s'entretenait de musique.

Au nombre des notabilités étrangères se trouvant alors à Munich, se distinguait une grande dame — je pourrais dire la dernière des grandes dames — M^{me} de Mouchanoff, femme de l'intendant impérial des théâtres de Varsovie, encore très belle malgré ses cinquante ans sonnés, et qui, durant sa jeunesse, avait, sous le nom de princesse Kaleszi, mis la tête à l'envers à plus d'un à Paris; musicienne remarquable, grande amie de Chopin, de Liszt, de Wagner, etc., c'est en son honneur que Théophile Gautier écrivit la « Symphonie en blanc majeur ».

Très curieuse de voir de près la fille du grand Théo, et voulant par la même occasion faire connaissance avec la colonie française, elle me chargea de transmettre à tous une invitation à l'hôtel des « Quatre Saisons ».

Lui ayant parlé tout particulièrement de Villiers de l'Isle-Adam et de la façon remarquable dont il lisait ses œuvres, il fut convenu que ce dernier lirait à cette réunion un petit drame intitulé *La Révolte* dont il avait le manuscrit avec lui. Au jour fixé, nous nous rendîmes à l'invitation; le grand salon de l'hôtel, mis à la disposition de M^{me} de Mouchanoff, était déjà rempli aux trois quarts par des notabilités de toutes sortes. Après les présentations d'usage, Saint-Saëns, je crois, se mit au piano, joua sa *Danse macabre*, puis d'autres se succédèrent, puis enfin vint le tour de Villiers de l'Isle-Adam. Décoré de sa plaque de chevalier de Malte, correctement vêtu de noir, il alla s'asseoir sur le tabouret du piano. Au milieu d'un grand silence, il commença la lecture de son œuvre; tout semblait marcher à souhait quand, tout à coup, les yeux hagards, il se souleva de son siège, déboutonna son pan-

alon, retira ses bottes et s'avachit les pieds pendants sur les touches du piano resté ouvert, qui gémirent lamentablement sous son poids, à la stupefaction de l'auditoire qui semblait assister à une attaque de folie : les dames abritées derrière leurs éventails, les hommes ahuris, chacun se demandait ce que cela voulait dire lorsqu'une voix de femme se fit entendre : c'était cette bonne M^{me} Judith Gautier qui expliquait à M^{me} de Mouchanoff que c'était le résultat d'une maladie, et quand ça le prenait, Villiers devait être libre de tout lien et s'asseoir les jambes pendantes. Au bout d'un moment, la crise étant passée, comme si de rien n'était, Villiers chaussa ses bottes, reboutonna son indispensable et se remit comme devant à lire son drame. C'était pour la première fois, je l'avoue, que j'assistais à pareil spectacle, et ma qualité d'introducteur ne me laissait pas sans une certaine inquiétude. Le lendemain Munich était plein de cette burlesque aventure, lorsque heureusement, quelques jours après, la répétition générale du *Rheingold* mit fin à tous ces bavardages, et il ne fut plus question que de Wagner et de son œuvre.

A quelque temps de là, me trouvant à Weimar, Son Altesse Royale le grand-duc me fit l'insigne honneur de m'inviter à une soirée de la cour. Je m'y rendis d'autant plus volontiers que je savais y rencontrer la plupart de mes compagnons de Munich. J'y retrouvai en effet Judith Gautier, Franz Servais, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc.

Au courant de la soirée, Judith Gautier, désireuse d'entendre jouer la marche du *Tannhäuser* par Liszt, s'adressa au grand-duc pour le prier d'obtenir cette faveur. Se rendant à sa prière, Son Altesse en fit la demande en ces termes :

— « Cher maître, jouez-nous donc cette superbe marche du *Tannhäuser* que vous interprétez si magistralement. »

Mais Liszt, peu disposé à se mettre au piano, lui répondit :

— « Monseigneur, ne faisons pas de blagues ! »

Le grand-duc n'insista pas.

Du reste, les honneurs de la soirée devaient être exclusivement consacrés à Villiers de l'Isle-Adam qui s'était engagé à lire son drame.

Donc, sur l'invitation du grand-duc, chacun prit place : les dames d'abord, puis les invités et les hauts fonctionnaires de la cour en grand uniforme, faisant cercle; le grand-duc en occupait le centre avec Villiers assis en face de lui. Quand le silence fut complet la lecture commença. A un moment donné, Son Altesse, à l'énoncé d'un mot très drôle et très parisien, partit d'un éclat de rire. Villiers de l'Isle-Adam, stupéfié sans doute qu'un étranger comprit si bien les subtilités de sa langue et voulant probablement en exprimer sa satisfaction, tapa sur le ventre du grand-duc en s'écriant : « Ah ! il a compris ! » Aussitôt tous les dignitaires se lèvent comme un seul homme, prêts au premier signal à flanquer par la fenêtre le malencontreux poète; le grand-duc, pouvant difficilement se remettre de sa surprise, dit enfin à Villiers, un peu ahuri de son inconsciente inconvenance : « Mais, oui... Monsieur, j'ai compris ! » Les choses semblaient devoir tourner au tragique, lorsque Son Altesse, avec sa bienveillance habituelle, jeta un regard circulaire autour de lui; chacun se rassit et Villiers reprit sa lecture sans autre incident.

Tout est bien qui finit bien.

C'est ainsi que le chevalier de Malte Villiers de l'Isle-Adam, par deux reprises, fit son entrée dans le monde en Allemagne.

(*La Renaissance idéaliste.*)

CYPRIEN GODEBSKI

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Art de parler. Diction, technique et hygiène vocales, art oratoire, par EMILE SIGOGNE, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège; Bruxelles, P. Lacomblez. — *A la gloire de Böcklin*, par PAUL GÉRARDY; Liège, Gmusé.

Musique.

Le Fiancé de la mer, petit drame lyrique en un acte, poème de E. Le Monél, musique de J. Bordier d'Angers; partition, chant et piano; Paris, E. Baudoux et C^{ie}.

PIERRE DE BRÉVILLE

Le *Guide musical* inaugure une série de portraits de musiciens d'avant-garde intitulée « Ceux de demain ». Le premier médaillon est celui d'un compositeur dont les concerts des XX et la *Libre Esthétique* ont fait apprécier quelques œuvres caractéristiques : *Sainte Rose de Lima*, *Fantaisie* pour piano, *Portraits de musiciens*, *Après la Mort*, etc.

Profil de mousquetaire, où l'arête droite et ferme du nez et le retroussis de la moustache accentuent l'allure combative, allure soudainement adoucie, estompée, quand, de face, l'expression rêveuse du regard, auquel l'arc un peu surélevé des sourcils ajoute de l'indécision, montre l'aspect double de cette sympathique figure de musicien-poète.

Pierre Onfroy de Bréville, — plus juvénile encore que ses trente-quatre ans, — issu de vieille famille normande, a étudié le rudiment musical, harmonie comprise, au Conservatoire de Paris. Au trouble du premier frisson créateur, il va chez le docteur des âmes artistes, César Franck, dont, jusqu'à la dernière heure, il resta un des fidèles.

Sa production, cependant marquante, ne compte qu'un nombre d'œuvres assez limité jusqu'à présent. « J'ai perdu beaucoup de temps à d'inutiles études », dit-il. Façon négligemment ironique de qualifier les années consacrées à faire son droit et à se préparer aux affaires étrangères.

S'est présenté au concours de Rome; à l'inscription, étonnement, difficulté. « Mais vous ne sortez pas du Conservatoire ! » lui objecte-t-on. — « Qu'importe, je suis Français, âgé de moins de trente ans, je remplis les conditions exigées par la loi : voici des pièces probantes. » Force fut d'insérer au concours cet intrus qui osait attenter au fief de la « nursery » Ambroise Thomas et C^e. Ces velléités présomptueuses furent vite réduites à néant : au concours préparatoire, le fâcheux obtint deux voix seulement, malgré les concessions consenties d'une fugue « centre gauche », comme il le dit lui-même. Bréville n'insista point; et échec. — prévu — le confirmait dans l'opinion qu'il était plutôt nuisible, pour une carrière musicale officielle, d'avoir reçu les conseils de César Franck, « ce Monsieur qui se permet de donner des leçons de composition » (ainsi s'exprimait l'un des chers Maîtres du Conservatoire).

Et le voici maintenant un des plus purs et des plus distingués dans cette pléiade d'élite formée autour du vieux père Franck.

Ses œuvres (une simple énumération, ceci n'étant ni étude ni analyse) :

A l'orchestre : la *Nuit de Décembre*, poème symphonique d'après Musset; *Ouverture pour la Princesse Maléine*; *Prélude et Musique de Scène* pour les *Sept Princesses* de Maeterlinck.

Chœurs de femmes et orchestre : *Medeia* et *Sainte Rose de Lima*.

Chœur mixte, baryton et orchestre : la *Tête de Kenmarc'h*.

Une *Messe*; plusieurs motets pour voix seules ou chœurs de femmes ou chœurs mixtes.

Pour piano : une *Grande Fantaisie*; ensuite des portraits de musiciens (pastiche curieux).

Une *Suite* pour orgue. — Nombre de mélodies, etc.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Lourdes. »

Emile Zola vient de gagner le procès qu'il avait intenté au *Gil Blas*, au sujet du règlement des 50,000 francs fixés de commun accord pour la publication de son dernier roman, *Lourdes*.

Le *Gil Blas* alléguait que Zola avait contrevenu à ses obligations en soutenant dans un autre journal une polémique très vive dont son ouvrage sur *Lourdes* était précisément le sujet, puis en laissant paraître, simultanément avec le feuilleton du *Gil Blas*, diverses traductions de l'ouvrage que publiaient des journaux américains, russes, espagnols, portugais, anglais, allemands et italiens; enfin et surtout, en faisant paraître l'ouvrage en librairie dès le 25 juillet 1894, alors que le *Gil Blas* était loin d'avoir terminé sa publication, puisque le dernier feuilleton n'a paru que dans le numéro du 14 août.

De tous ces faits le *Gil Blas* prétendait avoir éprouvé un préjudice au moins égal à la somme qui lui était réclamée et dont il refusait le paiement.

Le tribunal de commerce de la Seine a donné raison à l'écrivain. Le jugement, qui contient d'intéressantes solutions juridiques, décide qu'aux termes du contrat, Zola a uniquement concédé le droit de faire paraître le roman dans le journal sans aliéner la propriété de l'œuvre pendant la durée de sa publication; qu'il n'a pas été accepté par Zola de stipulation prohibitive au sujet de la publication en langue étrangère; qu'il n'en a même pas été question et que cette publication a eu lieu à la connaissance du *Gil Blas* et sans protestation, comme pour les autres romans de Zola publiés par ce journal dans les mêmes conditions; que les journaux en langue étrangère ne peuvent être lus que par une clientèle spéciale, essentiellement différente de celle du *Gil Blas*; que leurs traductions, quelle que soit leur valeur, ne peuvent revêtir le caractère d'une concurrence à l'encontre du livre traduit et qu'on ne peut comparer l'œuvre que des idiomes divers s'assimilent, chacun suivant son génie propre, au texte même donné par l'écrivain et qui représente seul sa création personnelle, la forme littéraire donnée à sa pensée; que, pas plus ces journaux étrangers qu'un article du *Figaro* discutant le thème du roman, que la polémique soutenue par Zola, seul juge de l'attitude à prendre pour défendre son livre, seul maître de la tribune à choisir quant à ce, n'ont pu diminuer le nombre des lecteurs désireux de chercher dans le *Gil Blas* l'affabulation de *Lourdes*; qu'on peut se demander même si la polémique incriminée n'a pas eu la valeur d'une large et gratuite publicité dont le *Gil Blas* a été le premier à profiter; qu'en tous cas, le tribunal ne relève pas sur ces points des faits préjudiciables imputables à Zola et qu'il n'y a lieu de s'y arrêter.

Quant à l'apparition en librairie de l'ouvrage avant que le *Gil*

Blas eût terminé sa publication en feuilleton, le tribunal estime que ce fait engagerait la responsabilité du romancier si les renseignements fournis ne démontraient la bonne foi de celui-ci et l'existence d'une autorisation donnée par le représentant du *Gil Blas*, quant à la mise en vente du livre à la date reprochée.

La publication de *Lourdes* en feuilletons n'ayant pas été continue et ayant été remplacée plusieurs fois par diverses chroniques, Zola, craignant que la fin du roman ne coïncidât pas avec la date fixée pour la mise en vente en librairie, prévint l'administration du *Gil Blas* qu'il condenserait sa copie et augmenterait la quantité des lignes quotidiennes pour que le roman fût terminé en temps utile. Un accord intervint alors entre les parties et l'auteur fut autorisé à faire paraître son livre, à charge par lui de porter le nombre de ses feuilletons de cent à cent dix, obligation qui fut scrupuleusement observée. Dans ces conditions, aucun grief n'est imputable à Zola et le *Gil Blas* est condamné à lui payer les 50,000 francs formant l'objet du contrat.

Un Rubens inconnu.

Il y a environ quinze mois, un peintre expert de Reims, M. Alvin-Beaumont, échangeait, contre deux fauteuils Louis XV et un coffret François I^{er}, un tableau sur cuivre appartenant à une marchande de curiosités, M^{me} Lapersonne.

Quarante-huit heures après, ayant procédé au nettoyage de son tableau, M. Alvin-Beaumont voyait apparaître, sous l'épaisse couche de poussière incrustée qui le recouvrait, une ravissante *Visitation* de Rubens.

M^{me} Lapersonne, mise au courant de cette découverte qui fit grand bruit à Reims, demanda aussitôt l'annulation du marché.

M^e Duval, son avocat, exposait au tribunal qu'elle ne pouvait se douter de la valeur de l'œuvre, et demandait tout au moins que le prix du Rubens fût partagé entre elle et son acquéreur : tel le partage de la moitié d'un trésor entre le propriétaire du sol et l'ouvrier qui l'a découvert.

M^e Brissard, au nom de M. Alvin-Beaumont, répondait que M^{me} Lapersonne est, par profession, fort experte en toiles de maîtres, et qu'elle ne pouvait prétendre à la résolution d'un contrat d'ordre purement aléatoire.

M. le procureur de la République Herboux estime, comme lui, qu'il n'y aucune analogie à établir entre le manœuvre dont la pioche inconsciente heurte accidentellement un trésor et le chercheur qui retrouve des chefs-d'œuvre à jamais perdus pour l'art. Il conclut donc à la validité du marché.

Le tribunal a jugé, en effet, que M^{me} Lapersonne ayant vendu son tableau comme « peinture religieuse », sans spécification d'auteur, M. Alvin-Beaumont pouvait tout aussi bien, en le nettoyant, se trouver en présence d'une vieille croûte que d'un chef-d'œuvre de la peinture flamande; il courait risque de perdre. Il a gagné, tant mieux pour lui.

Et le tribunal décide que M^{me} Lapersonne n'a droit ni à l'annulation de la vente, ni au partage du prix, ni à un centime d'indemnité.

PETITE CHRONIQUE

La réouverture des cours de l'École de musique de Saint-Josseten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. G. Huberti, est fixée au lundi 7 octobre.

Le programme d'enseignement comprend le solfège, l'harmo-

nie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits.

L'inscription des élèves aura lieu :

Pour les jeunes filles et les demoiselles, le jeudi 3 octobre, de 2 à 5 heures, et le dimanche suivant, de 9 heures à midi, rue Royale-Sainte-Marie, 152;

Pour les garçons, à partir du 1^{er} octobre, tous les jours, de 6 à 7 heures du soir, rue Traversière, 15;

Pour les hommes, à partir de la même date, tous les jours, de 8 à 9 heures du soir, dans le même local.

Le conflit qui avait surgi entre la fabrique de l'église d'Anderlecht et l'administration communale, au sujet de l'aliénation de plusieurs tableaux de valeur du peintre De Craeyer, est en voie d'apaisement. A la suite d'une enquête faite par la Commission des Beaux-Arts au sujet de la valeur de ces œuvres, le gouvernement s'est déclaré disposé à acheter ces toiles pour une somme de 15,000 francs, mais en laissant à l'église la charge de les faire restaurer.

Nous lisons à ce sujet dans la *Ligue artistique* :

« Nos sincères compliments au département des Beaux-Arts qui achète, et paie rubis sur l'ongle à l'église d'Anderlecht des tableaux qui appartiennent à l'Etat et n'ont été confiés à la dite église qu'à simple titre de dépôt!... »

« A la rigueur on comprend que pour ne pas irriter les populations catholiques, criant à la spoliation, l'Etat, quels que soient ses chefs, n'enlève point de vive force aux églises de province les chefs-d'œuvre d'art ancien dont elles se font gloire et profit. De même, il nous paraît de bonne administration, au point de vue de l'art, que le gouvernement se prête à toutes les transactions raisonnables lorsque les fabriques d'église expriment spontanément le vœu de se dessaisir, contre finances, de leurs trésors d'art religieux, arguant de besoins vrais ou faux... »

« Au bout du compte, le gouvernement, investi de la mission de compléter nos collections publiques fait, en somme, une bonne affaire en achetant pour 15,000 francs des tableaux estimés, au bas mot, 40,000 francs et que, sans les propositions de la fabrique d'église d'Anderlecht, il n'eût pas osé réclamer comme étant sa propriété de droit. »

« Le mal et le danger résident dans l'obligation, imposée à la dite fabrique d'église, de faire restaurer à ses frais les toiles souffrantes... »

« Comme les marguilliers d'Anderlecht se f...ichent d'art ancien comme d'une guigne — puisqu'ils ont pendant si longtemps laissé se détériorer leurs De Craeyer dans un coin humide de sacristie — ils feront raccommoquer au rabais les tableaux *cédés*, par le premier rebouteur venu. Et ces malheureux De Craeyer, déjà hypothéqués, mais qu'il est encore possible de débarrasser de leur lèpre, n'auront plus aucune valeur. »

« N'eût-il pas mieux valu offrir des tableaux d'Anderlecht une somme moindre et de les faire restaurer, sous un contrôle rigoureux, par un spécialiste compétent, dont l'expérience, la science et la probité artistique ne laissât aucun doute? »

Enregistrons cet aveu de Champal à propos des peintres d'avant-garde qui exposent au Salon de Gand :

« Ce salonnet est le plus original de l'exposition. On y a groupé des tableaux d'impressionnistes, de luministes français. C'est la première fois qu'un Salon officiel dans notre pays fait une place aussi large, aussi décente, aux œuvres de ces peintres nova-

teurs. Et la commission organisatrice ne doit point regretter cet acte d'équité : le panneau formé des tableaux de MM. Claude Monet, Sisley, Pissarro et Maufra constitue un heureux ensemble de hautes qualités picturales. On y admire, mariées en une symphonie, les éblouissantes notations de ces subtils coloristes. On ne pouvait exposer avec plus d'art, pensons-nous, ce lot d'œuvres curieuses. Ce groupement aide, en effet, à la démonstration de leur supériorité. Ces toiles se font mutuellement valoir par la diversité de leurs harmonies toutes neuves, toutes délicatement picturales. Et quel éclat, quelle gaieté se dégagent de ces paysages irradiants ! *Belle-Isle*, de M. Claude Monet, est une féérique impression de récifs qui semblent formés d'une lave de pierres précieuses... Ces roches qui se mirent dans les flots-émeraude reflètent l'or du soleil. Et à côté de ce brasier de coloris merveilleux s'estompe avec des douceurs infinies un effet de neige chatoyant de dessous précieux : des gris, des roses exquis. Et quelle radieuse étude aussi que cette *Vue de Moret* de M. Alfred Sisley ! La *Paysanne assise* de M. Pissarro s'impose à la curiosité des connaisseurs, de tous les visiteurs « réceptifs », et enfin le paysage de M. Maufra, qui unit dans une caresse d'atmosphère l'océan, la falaise et le ciel, suscitera des émerveillements. »

Voici la liste des tableaux et aquarelles vendus à l'Exposition de Spa :

Roses, M. De Nayer ; *Cerises*, M^{lle} Perrignon ; *Sainte Marie-Madeleine*, M. Van Severdonek ; *Prunes*, M^{lle} Perrignon ; *Tourbière aux environs de Spa*, M. X. Janne ; *Automne*, M. Malfilatre ; *L'Amblève à Remouchamps*, M^{lle} Cambresy ; *Printemps*, M. Malfilatre ; *Cadidja*, M. Wathélet ; *la Moisson*, M. Schermer ; *Bruyères*, M. Van Leemputten ; *Environs de Rotterdam*, M. P. Bayart ; *Dessin au fusain*, M^{me} Werlemann ; *Chevaux bateliers*, M. Schermer ; *Roses*, M. De Nayer ; *Tête italienne*, M. Halkett ; *Siphon*, M. Ruytinx ; *Paysage*, M. Bronfort ; *Myosotis et giroflées*, M^{lle} Lahaye ; *Fleurs*, M. Paquay ; *Moulin à eau de Berthem*, M. De Schietere ; *Un Remorqueur*, M. Van der Straeten ; *Exposition de chiens*, M^{me} Zelia Klerx ; *Fleurs*, M^{lle} Henrard ; *Paysage*, M. G. Crehay père ; *Clair de lune*, M. Malfilatre.

On annonce de Saint-Petersbourg la mort du sculpteur Alexandre de Bock, ancien professeur de sculpture à l'Académie impériale des beaux-arts, décédé à l'âge de 66 ans.

Parmi ses œuvres les plus remarquables, il faut citer le beau bas-relief du *Jugement de Salomon* qui décore la façade du Palais de Justice de Saint-Petersbourg, et la colossale statue de *Minerve* qui couronne le dôme de l'Académie russe des beaux-arts.

LES VANDALES DU NORD. — Les vieux monuments des villes du Nord de la France sont partout menacés de destruction. La commission des monuments historiques du département ayant examiné l'enceinte de Cambrai avant le démantèlement, avait conclu à la conservation de la porte Notre-Dame, « arc de triomphe de l'époque de la Renaissance, d'une originalité extrême et d'une grande richesse de décoration ». Or, voici que, sur un rapport de l'architecte-voyer, déclarant que la porte doit être réparée et sous le prétexte qu'il faudra continuer à l'entretenir, le conseil municipal de Cambrai se montre favorable à la démolition pure et simple. — A Douai, tandis qu'on se décide à restaurer la vieille église de Saint-Pierre, le conseil vote la destruction de la Tour Saint-Eloi, un curieux monument du XIV^e siècle, parce que cette tour empêche de vingt-cinq centimètres sur l'alignement du boule-

vard qui doit remplacer les remparts. De tous côtés, les artistes et les archéologues protestent contre ces destructions.

La souscription organisée, en Allemagne, pour la conservation du Musée Richard Wagner, que M. Oesterlein avait installé à Vienne, et que des Américains se proposaient d'acquérir à coups de dollars pour le transporter chez eux, a produit plus de 94,000 marks. Parmi les donateurs se trouve le compositeur impérial de l'*Hymne à Ægir*, qui a souscrit pour 1,000 marks. Après avoir tout payé, le comité aura encore un reliquat. Rappelons que le Musée Richard Wagner se trouve déjà transporté à Eisenach, où une société spéciale s'est organisée pour qu'il y soit conservé.

Le *Ménestrel* publie d'intéressantes anecdotes au sujet des superstitions anglaises :

« A l'ouverture du Prince of Wales Theatre, plusieurs personnes se trouvèrent mal. C'était la faute au tapissier qui avait recouvert les fauteuils d'une étoffe avec dessins de plumes de paon. Aussitôt, le directeur fit arracher l'étoffe, et le sort fut conjuré. Un acteur qui dépose son parapluie sur la table du régisseur pendant la répétition porte malheur à la pièce. Une pièce qui exigerait qu'un acteur montât avec son parapluie sur la scène deviendrait absolument impossible, et aucun artiste consciencieux ne se prêterait jamais à ce rôle. Celui qui siffle pendant la répétition souhaite au directeur une salle vide. Celui qui siffle dans sa loge attire une maladie à son voisin. Un acteur qui chausserait des souliers neufs pour son rôle gâte tous ses effets de scène, à moins qu'il ne mette le soulier gauche au pied droit et *vice versa*, auquel cas il peut être assuré d'un succès « colossal ». C'est, du reste, toujours d'un bon présage si l'on s'est trompé de la sorte en s'habillant, et, quand pareille chose arrivait à l'acteur Brooks, pour rien au monde il n'aurait réparé son erreur pendant tout le premier acte. Un musicien qui joue d'une clarinette jaune fait échouer l'opéra qu'on joue. Une superstition très répandue est celle qui touche les souliers dans lesquels l'artiste a fait son premier début. Il garde cette chaussure comme un talisman et, pour un nouvel engagement ou dans une nouvelle pièce, il ne manquera assurément pas de les mettre. M^{me} Adelina Patti partagea pendant de longues années cette superstition et, dans chaque nouveau rôle, elle mettait les vieux petits souliers de son premier début. »

Les souliers, on le voit, jouent un grand rôle dans toutes ces historiettes.

Voici le sommaire complet du dernier numéro (15 septembre) de la *Revue blanche* :

Un réserviste aux manœuvres d'armée (I. La Caserne). — Camille Ronce, *Quelque sapeurs de l'idée de parenté*. — *Nouvelles Conversations avec Eckermann*. — Louis N. Baragnon, *Pour l'intégrité du parler de France*. — Lucien Muhlfeld, *Consultation*. — *Mémoires du général Rossignol*. — Gustave Kahn, *Vers*. — Charles Saunier, *Tableaux, tapis, papiers de Charles Maurin*. — Georges Dalbert, *Simulacres et anniversaires*. — Victor Barrucand, *Les Lettres italiennes*, avec un portrait de Leopardi, par Félix Vallotton. — Paris, rue Laffitte, 1. — Le numéro : fr. 0-60 — L'abonnement : 12 francs (France); 15 francs (extérieur).

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Dixième article.) *Le Monodrame*.
— UN CHANT DANS L'OMBRE, par Fernand Severin. — JAMES TISSOT.
— MEMENTO DES EXPOSITIONS. — FRANÇOIS SERVAIS. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Dixième article.)

Le Monodrame.

Vous en avez eu assez, parfois, n'est-ce pas, des Conférences, ce genre bâtard de la leçon et du discours, où l'orateur disserte sur un sujet le plus souvent dogmatique, parlant un article de revue?

Vous en avez eu assez, parfois, du Monologue, passé à l'état de persécution mondaine, saynète puérile, chansonnette récitée, d'une monotonie de procédé agaçante, à la portée des petits jeunes gens impuissants à se produire autrement?

Vous en avez eu assez, parfois, de la Lecture, par laquelle un auteur révèle, en un débit fort terne, et dans l'immobilité de la posture assise, ce que vous pourriez mieux déguster vous-même au coin du feu?

(1) Voir les nos des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21 juillet, 18 août et 15 septembre derniers.

En avez-vous eu assez?

Oui, n'est-ce pas, depuis que cela dure; lecteurs, monologuistes, conférenciers diminuent en qualités s'ils augmentent en nombre, et la curiosité va s'énoissant.

Et pourtant l'universalité du phénomène ne vous a-t-elle pas donné à penser qu'il correspondait à un besoin, et que cette façon d'entretenir le public à *haute voix* dans les lieux qui ne sont pas le Théâtre, moins pour l'instruire que pour tenter de le charmer artistiquement, pourrait, mieux comprise et mieux réalisée, aboutir à un genre plus distrayant?

D'autre part, avez-vous réfléchi aux difficultés énormes de faire arriver une œuvre dramatique à la représentation; de telle sorte qu'on ne saurait dire s'il est plus aisé de la créer que de la jouer. D'où stérilité désolante pour une des formes les plus attachantes de la Littérature, surtout en Belgique, où avoir une pièce sur l'affiche est une bonne fortune exceptionnelle, et une pièce qui réussit, un prodige.

N'est-il pas possible de combiner ces éléments en apparence disparates et d'en faire un mélange qui nous sauverait de l'ennui des Conférences en même temps qu'il délivrerait la littérature dramatique des entraves qui la paralysent?

Quand on lit la première partie du *Faust* de Goethe, on est frappé à la fois du puissant intérêt dramatique de l'œuvre et de l'impossibilité de la mettre au théâtre.

Des épisodes multipliés, souvent très courts, des descriptions mises dans la bouche des personnages pour suppléer au décor absent. On se figure vivement les lieux, on sent que l'action indiquée par le dialogue serait très belle, mais pour en faire une représentation sur la scène, il faudrait des remaniements considérables.

Les pièces de Shakespeare laissent une impression analogue et ceux qui, de notre temps, ont essayé de les jouer telles quelles, ont mal réussi; d'excellents critiques déclarèrent, après l'épreuve, qu'elles n'étaient pas faites pour le théâtre contemporain. Là aussi des épisodes variant incessamment, et des descriptions parlées fréquentes. Les décors n'existaient pas au temps du grand tragique, ou ils étaient rudimentaires. La scène et la salle étaient disposées comme celles où ont lieu les conférences modernes.

Assurément, voilà des observations qui rendent perplexes: elles ne tendent à rien moins qu'à proclamer injouables, à moins d'une mutilation sacrilège, des chefs-d'œuvre d'art dramatique incomparablement au-dessus de tout ce qu'on représente aujourd'hui.

Je m'y résigne difficilement.

C'est la question des décors, des changements et de la figuration qui cause l'embarras. Notre public admet difficilement des transformations si répétées et nos machinistes non plus. Ces derniers sont pourtant infiniment plus habiles et ont à leur disposition des moyens d'action insoupçonnés au temps d'Élisabeth.

Singulière contradiction!

Qu'y a-t-il donc qui nous empêche d'interpréter et surtout de goûter ces œuvres admirables qu'exécutaient les ancêtres de manière à enthousiasmer?

Était-on plus facile à contenter? Faible raison, car les représentations avaient lieu devant une cour raffinée et fastueuse. De plus, les pièces du grand Will étaient comprises, admirées sans réserve: or, cela n'aurait pas été possible avec une mise en scène qui eût été nécessaire et qu'on eût absolument négligée.

L'explication n'est-elle pas ailleurs?

Dans la conception shakespearienne, le décor matériel, irréalisable alors, n'était-il pas un accessoire inutile? Pour le grand poète et pour tout son temps, la règle n'était-elle pas de le faire surgir fortement dans l'imagination des spectateurs par ces descriptions à grandes touches, souvent violentes, qui nous choquent quelque peu dans le dialogue des personnages en scène?

Cette observation a une grande portée. Elle explique deux choses obscures: la multiplicité des changements de lieux et les tirades descriptives. Elle est aussi d'accord avec l'idée qu'on se fait de l'art du décorateur et du machiniste à cette époque primitive ainsi qu'avec la tradition historique; les décors étaient dédaignés. Elle fait évanouir l'étonnement de ceux qui, voulant jouer actuellement ces drames puissants, n'y obtiennent que

des effets médiocres parce qu'ils ne réussissent pas à adapter à l'œuvre des moyens matériels la suivant dans son développement rapide et changeant.

Mais s'il en est ainsi, s'il a existé un genre de littérature dramatique *sans décors*, y suppléant par des artifices de style, comportant toutefois le débit à haute voix et la mimique, pourquoi n'essaierait-on pas de le rénover, ne fût-ce que pour rendre Shakespeare autrement que par la lecture des yeux, dans un fauteuil? N'y a-t-il point parmi nos ressources contemporaines ce qu'il faut pour le pratiquer? Et si, allant au delà, on cherche à réaliser un art analogue, quelles modifications seraient à introduire dans les procédés dont il a laissé d'immortels vestiges?

Certes, on aurait peu de chances de réussir en jouant *Hamlet* ou *Macbeth* sur l'estrade d'une salle de conférences, avec autant d'acteurs qu'il y a de personnages dans la pièce... et sans décors. Nous sommes si accoutumés aux merveilles de la mise en scène, que nous ne nous accommoderions pas d'une troupe entière évoluant dans le vide.

Mais imaginez qu'une seule personne, comme dans les Conférences, les Monologues, les Lectures, tienne la redoutable estrade. L'absence du décor ne choque plus. Imaginez que, déclamant un drame, au lieu de dire seulement: *le théâtre représente une forêt*, — *le théâtre représente la salle du trône*, elle lise, avant de commencer le dialogue, une description vraiment littéraire, mais à l'emporte-pièce, faisant *tableau* dans l'esprit des auditeurs, avec une intensité qui les transporte au lieu où il faut être. Imaginez qu'alors le livret à la main, debout, avec une mimique sobre mais saisissante, avec une accentuation pénétrante on rende la scène. Est-ce qu'il n'y aura pas là un genre littéraire nouveau, masquant la banalité des Lectures, des Monologues, des Conférences, sous l'action se développant dans le décor évoqué par l'imagination, genre tenant à la fois de l'œuvre écrite et de l'œuvre jouée, du Livre et du Théâtre; évitant les inconvénients du premier, — l'apparence terne, et les inconvénients du second: la complication des moyens; utilisant, en lui donnant une expression inattendue, ce besoin *d'entendre parler autrui*; reprenant la tradition shakespearienne mais l'adaptant à notre temps.

Je précise, car la chose en vaut la peine.

Un auteur veut écrire pour le théâtre. Il hésite, car sera-t-il jamais représenté? Pourtant le sujet, tel qu'il le conçoit, s'accommode mal du roman. Mieux que cela: son tempérament est celui d'un dramaturge. Faire sa pièce quand même? Que vaut une pièce non jouée? Courte par essence, nécessairement composée de mots expressifs, de phrases brèves, d'intentions, de sous-entendus à exprimer par le jeu des acteurs, elle risque de paraître une chose morte et de rester incomprise.

Pour citer une fois de plus Shakespeare, n'est-ce pas le sort que lui font, en ce siècle, beaucoup de ceux qui le lisent : Très beau, sans doute, mais hors de notre portée? — Ecrire dans ces conditions n'est guère tentant. Aussi le fait-on peu et, chez nous, ne le fait-on pas du tout. Qui doutera pourtant que, chez tant d'écrivains qui éclosent en Belgique, il y ait des aptitudes pour le théâtre?

Mais qu'un artiste se dise : « Ne pensons plus à la scène proprement dite, avec loges, banquettes, rampe, décors, directeur, machinistes, actrices et acteurs. Ce sont là de bons instruments, mais on peut s'en passer. Je vais écrire ma pièce pour qu'elle soit lue, à haute voix, devant un public comme celui des conférences. Les décors, je les remplacerai par des descriptions, qu'il faudra faire aussi évocatrices que possible, qui ne seront pas des hors-d'œuvre, mais des morceaux de style se rattachant intimement à l'ensemble. Pas de troupe : ce sera le rôle du lecteur de varier juste assez le ton, l'accentuation, et de mimer autant qu'il le faudra pour donner l'illusion du jeu. Pas s'asseoir, pas se masquer à moitié derrière une table : debout, le manuscrit à la main, la face bien visible, le geste modéré, un va-et-vient circoscrit, rien d'excessif, une action constante et concentrée. L'œuvre sera divisée en actes et en scènes; les épisodes pourront être aussi sommaires et aussi multipliés que le sujet le comportera, puisque tout ce qui est matériel est peint par les mots. La longueur sera celle des drames, des comédies, et la lecture aura la durée d'une représentation, moins les entr'actes, remplacés par de courtes pauses. Le style pourra être le style intensif et sobre du théâtre, car l'accent et le jeu serviront à souligner, à éclaircir, à renforcer. L'ensemble devra se dérouler avec des liaisons plus visibles et plus fréquentes, mais le mouvement général, le dialogue seront ceux d'une œuvre dramatique. Les scènes muettes sur les planches seront rendues par la parole. Il en sera de même des personnages : une esquisse rapide, vigoureuse.

Si l'artiste se charge de reproduire lui-même ce qu'il aura ainsi fait, quelle vérité dans l'expression et pour lui quelle jouissance! Dans l'art, la période d'enfantement est assurément la plus délicieuse. Combien pâles, après elle, les satisfactions de la publicité ou du succès! Mais communiquer ce qu'on a créé, rendre tout ce qu'on a voulu y mettre, dévoiler les secrets des moindres recoins, à chaque nouvelle interprétation mieux comprendre, découvrir quelque effet, d'abord inaperçu, avoir la joie d'un imprévu constant, éprouver le sentiment que les liens avec l'auditoire se serrent et que la pensée pénètre davantage, quelle joie, quelle ivresse, quelle récompense!

Et quelle source féconde aussi de corrections et d'améliorations pour l'œuvre, vue chaque fois en meilleure lumière.

Conférences! Monologues! Lectures!

Si, au lieu de ces simagrées artistiques et de ces procédés démodés, nos écrivains inauguraient *le Théâtre pour lecture à haute voix* que je viens d'esquisser : *le Monodrame* (on dit bien Monologue), ils donneraient à la situation un renouveau dont elle a besoin, et ouvriraient à notre littérature dramatique un genre qui lui rendrait la vie.

Je confesse que c'est ce que j'ai tenté, il y a quelque dix ans, en écrivant le *Juré* et en allant le lire, ou plus exactement le jouer un peu partout en Belgique.

UN CHANT DANS L'OMBRE

PAR FERNAND SEVERIN. — Bruxelles, Lacomblez.

Un Chant dans l'ombre! Quel titre suggestif pour un volume de vers! Il possède la douceur d'un chant de violoncelle et, sous un ciel étoilé, parmi des bois profonds, au loin, dans un nocturne mystérieux, on entend des chants pleins du rêve des choses plongées dans la nuit.....

Mais ce titre a été choisi avec art. On ne pouvait, semble-t-il, en cueillir un plus adéquat aux poèmes de M. Fernand Severin. Car ses vers ne sont-ils pas tissés de rêve, de mélancolie, de tendresse et de nuit?

M. Severin s'enfonce de plus en plus dans ce pays idéal où il avait déjà chanté son *Don d'Enfance* et où s'était épanoui, dans une noble pureté, son *Lys*. C'est dans son âme qu'il trouve ses visions, et c'est son cœur, mieux que son œil, qui lui fait voir les idylliques paysages de ses ingénues églogues. N'a-t-il pas dit :

Je ne vois plus le monde, et la vie, et toi-même
Qu'au loin, tels qu'en un songe et combien vaguement!

Et puis :

Un rêve, et rien de plus, tu le sais, toi, mon frère,
Ornait ces horizons d'un mirage éphémère.

Et ailleurs :

Le plus beau songe encore est sous les yeux fermés,
Il n'est rien au dehors qui vaille qu'on s'éveille.

Il vit ainsi au fond du rêve, comme en un sommeil magique, touché par la baguette d'une muse, entr'ouvrant de temps en temps la paupière à quelque vague et caressant rayon. Il y a du lointain dans ses poèmes. Il parle comme du fond d'un bois, comme du fond de la nuit, dans des temps incertains et propices aux rêveries. C'est, sans cesse, la tendre extase, l'émoi candide d'un poète adolescent dont la poitrine est gonflée d'amour et de tendresse. Et l'on pense que si l'on devait illustrer ces livres, un peintre classique et virgilien, le Girodet des liliales mythologies seul le pourrait, avec sa lumière blanche sur des corps chastes et beaux, parmi des paysages d'ombre pâlement lumineuse.

Mais au fond de ce rêve, comme un trésor parfumé et chantant, M. Severin a gardé un amour fervent pour la nature. C'est un panthéiste qui confesse les douceurs du ciel et des choses. Comme le faisait très bien remarquer M. Hubert Stiernet, en une étude parue dans le *Coq rouge*, toutes ses sensations les plus chères s'expriment par des comparaisons prises aux bois, aux fleurs, aux plaines. Son amante est

Une fleur des grands bois que flétrirait le jour.

Il lui demande de lui rendre

Le souvenir obscur de ces grands bois qu'il aime.

Il trouve que

La nature elle-même est belle comme un songe.

Il rêve

D'un chant souple et nouveau comme le chant des feuilles.

Mais que chante-t-il, en ses poèmes? Un amour chaste, naïf et plein de mélancolie. Il recueille des vers pour une idéale aimée comme si, avec des mains tremblantes et pleines de caresses, il lui tressait des couronnes de fleurs champêtres, écloses à l'aube. Son verbe s'imprègne de toute l'ingénuité d'un premier amour :

Or, tandis que la nuit pare de tous ses pleurs
Mon trésor ignoré qui s'endort sous ses ailes,
Je veux faire à sa grâce un vêtement de fleurs,
Un beau manteau vivant de fleurs pâles et frêles.

Ainsi, dans leur exil, dorment les anges las!
Où sont les fleurs-enfants, innocentes comme elle,
Qui n'offenseront pas ses membres délicats?
Quelle ombre les pâlit? Quel vallon les recèle?

Cette poésie se vêt ainsi d'une grâce candide et émue. Les brillants dont elle est semée, on ne sait au juste si c'est des gouttes de rosée ou des larmes. Les aveux troublants y sont murmurés comme des prières. Le triomphe et la volupté, eux-mêmes, sont voilés et se chantent avec des câlineries de haut-bois :

Tu voilais le jaloux secret de ta beauté :
Mais, ô chère, tes mains ne m'ont point résisté,
Et j'épèle tout bas ton frissonnant mystère.

Douces rébellions! O combats enfantins!
Je sens bien dans mes mains se dénouer tes mains
Et, sous mes longs baisers, fléchir ta tête fière.

Je te vois bien sourire, enfant, parmi tes pleurs.
Folle qui me défends de respirer tes fleurs!
Ce sourire ignoré te livre tout entière.

Mais cet amour adolescent est plein d'inquiétude et d'étranges morbidesse viennent l'effleurer :

Je t'aime... En cette nuit, toute claire d'opales,
Où monte en frissonnant la lune à son lever,
Les fleurs qui font mourir, adorables et pâles,
Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

Une tristesse discrète plane dans l'adorable musique de ces poèmes. Le poète redoute, à certaines heures, les désillusions et les blessures de l'amour :

Nous nous croyons unis, et l'amour a des ailes!

Mais cette mélancolie ne souffle que par instants dans les bois sacrés, les pays calmes, les jardins hantés; où le jeune poète, dans son heureuse enfance, adore sa dame de grâce et épure son cœur à la flamme de cette noble et virgine adoration. Les fléaux de la haine et de la colère passent loin de ces oasis de candeur, où il écoute, pieux et ravi, l'amour et la tendresse couler de son cœur comme d'une source claire et chantante.

La forme de ces poèmes est élégante et fine. Le vers est racinien. Mais ne nous attardons pas à vanter les ciselures d'un vase dont l'intérieur déborde d'une sincère poésie. Si la musique est dans le verbe, c'est que le verbe jaillit d'un instinct rare et d'une émotion forte. La musique est dans l'âme d'un poète avant d'être dans une forme pronée. Malheureux ceux qui ne possèdent que celle-ci! Ils s'esquintent, s'essouffent et finissent par crever sur les plus piteux des Pégases, et les arbres qu'ils s'imaginent faire fleurir n'arborescent que des fruits secs et de mesquines floraisons.

JAMES TISSOT

Quelques intéressants détails biographiques empruntés à un *Courrier de Paris* de M. Carle des Perrières sur l'auteur de la *Vie de Jésus*, ce prodigieux labeur qui coûta à l'artiste dix ans d'efforts et qui a été acheté un million par les éditeurs Mame, de Tours :

Peintre élégant, artiste heureux, également courtisé par la fortune et par la mode, il a aujourd'hui cinquante-cinq ans, peut-être un peu plus; ses cheveux longs sont très grisonnants depuis ces cinq dernières années, quoique la moustache soit restée brune et les yeux d'une rare énergie.

Déjà célèbre sous l'Empire, Tissot habitait un hôtel de l'avenue de l'Impératrice, qu'il avait installé avec le luxe que lui permettaient sa fortune personnelle et le produit, considérable, de ses tableaux. D'une activité étonnante, d'un labeur incessant, James Tissot grave lui-même ses tableaux; un certain nombre de gravures tirées, il brise la planche. De là une extrême rareté et une grande valeur pour ces gravures, dont le nombre est très limité.

Une des premières choses que l'on admira de Tissot, c'étaient douze panneaux exposés chez Sedlmeyer; cela s'appelait *La Femme à Paris*. Ces esquisses admirables étaient d'une facture aussi rare que les meilleurs Heilbuth et aussi parisiennes que des Béraud.

Après la guerre et la Commune, James Tissot alla s'établir en Angleterre; il y vécut dix années et y gagna une réelle fortune. C'est là qu'il fit ces quatre délicieuses toiles, *L'Enfant prodigue*, compositions d'une finesse adorable.

Tissot est d'une famille essentiellement religieuse; son frère mourut après avoir consacré sa vie à l'étude du spiritualisme religieux. Lui-même devint très fervent catholique pendant son séjour à Londres; sa religion prit un caractère mystique, et je me souviens qu'il y a quelques années, lorsque j'eus l'occasion de le voir avant son départ pour la Palestine, tout le monde disait sur le boulevard que Tissot quittait la France pour toujours et qu'il s'en allait fonder un couvent à Marsaba, au bord de la mer Morte, et s'y retirer.

* * *

Chose étrange, les brouillards anglais jettent fréquemment dans le mysticisme l'âme de nos grands artistes. Gounod n'a pas échappé à cette loi. C'est pendant son séjour en Angleterre que Tissot rencontra une personne qui fut la véritable femme de sa vie. Nul ne la connut jamais sous un autre nom que celui de Kitty; elle était veuve et mère de trois délicieux bébés. Souffrante, chétive, la délicieuse créature fut, pendant des années, l'objet des soins incessants de l'artiste; mais, étreinte par ce mal effroyable qui s'appelle la phtisie, elle s'éteignit dans les bras de James Tissot. Avant de mourir, elle avait embrassé la religion catholique, gagnée par l'ardente foi de son ami, et elle rendit l'âme dans ses bras, douce, sereine, comme en extase.

Cette mort, venant après celle de son frère, plongea Tissot dans une profonde douleur. C'est après ces deux grands chagrins que l'artiste se mit en relations avec les médiums anglais les plus célèbres et qu'il n'épargna ni argent, ni recherches, ni travaux pour se rendre compte de ce qui avait été tenté et trouvé en spiritisme.

Il s'adonna à cette étude avec l'ardeur qu'il apporte à toutes ses recherches, s'empara de tous les livres spéciaux, groupa tout ce

qui avait été écrit sur la matière et en forma une des bibliothèques les plus rares qui existent. Suivant la théorie des médiums, il prétend que les âmes, encore en proie à l'attraction terrestre avant de s'envoler pour l'éternité dans des mondes plus élevés, subissent diverses transformations, traversent une sorte d'état transitoire pendant lequel on peut être en communication avec elles.

Un soir, un médium anglais lui fit voir Ketty; ce médium avait un esprit, son correspondant ordinaire dans le monde surnaturel; l'esprit amena Ketty. James Tissot la vit, peu éclairée d'abord, puis plus lumineuse et, enfin, tout le buste en pleine lumière; il sentit ses lèvres sur son front et la caresse hâtive d'un baiser. Puis plus rien : tout rentra dans l'ombre.

Tissot, pâle, livide, brisé d'émotion, se retira en toute hâte dans son atelier et jeta sur la toile ce qu'il venait de voir. Cela s'appelle *L'Apparition*. Je n'ai jamais rien vu, pour ma part, qui ressemble, de près ou de loin, à cette toile; je ne connais rien d'aussi saisissant.

L'esprit et Ketty sont près l'un de l'autre; la tête de l'esprit est brune; d'un ton rougeâtre, elle contraste singulièrement avec la tête délicieuse de Ketty, éclairée d'une lumière blanche et vaporeuse, comme un rayon électrique qui semble s'échapper de leurs mains.

Les mains ont l'air de tenir une sorte de morceau de glace lumineuse qui se reflète sur le visage pâle et souriant de la jolie Anglaise. Tout le reste disparaît dans l'ombre, et l'on pressent même, devant cette étrange peinture, qu'ils vont, eux aussi, disparaître, et ne sont fixés sur la toile que pour quelques secondes.

Cette apparition fut-elle réelle? Fut-elle l'effet de l'imagination exaltée, surchauffée du peintre, imagination incessamment tendue vers le même objet?

C'est là ce qu'il nous serait absolument impossible d'établir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a donné lieu à l'un des tableaux les plus saisissants que l'on puisse voir.

Rentré en France, James Tissot s'installa dans un hôtel ravissant, tout près du Bois, plein de choses artistiques, de merveilles japonaises de la plus grande valeur. Dans le sous-sol, il s'est amusé à établir des fours et, aidé d'un praticien anglais, il fabrique des cloisonnés de la plus grande beauté.

Après l'apparition de Ketty, le spiritisme devient l'étude et la préoccupation de sa vie, surtout le spiritisme religieux. Fervent catholique, le peintre mondain a laissé ses pinceaux; son talent est devenu plus étoffé, plus vigoureux : il en a donné la note dans un tableau longtemps caché, connu depuis, qui s'appelle *La Rédemption*. Un paysan et une paysanne en loques, leur paquet devant eux, noué dans un mouchoir bleu, sont assis sur des ruines. Le paysan est blessé à la tête et à la jambe; la femme, la figure dans ses deux mains, a un mouchoir noué autour du visage. Tous deux sont misérables, malheureux, souffrants. Les deux figures de paysan sont d'un tel réalisme, d'une telle sincérité qu'elles pourraient être signées Bastien Lepage. A côté de l'homme, la tête sur son épaule, s'appuie un Christ, le Christ pâle et blond, à la barbe longue, aux grands yeux bleus déchirants. Ce Christ montre ses bras décharnés et ses mains sanglantes, qui sortent d'une riche chasuble couverte de pierreries, aux deux misérables et semble vouloir les consoler.

L'homme se retourne et, du coin de l'œil, regarde.

Lorsque James Tissot s'est décidé à produire les deux toiles

que je viens de vous dépeindre, on a été stupéfait de la transformation de son immense talent. En proie à ses idées spirites, Tissot lut un ouvrage de la sœur Emmerich, ouvrage excessivement curieux et tout à fait inconnu, la *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, six volumes traduits de l'allemand par l'abbé Cazalès.

La sœur Emmerich, religieuse illettrée, vivait à Duhlmen, en Bavière, vers 1820. Accablée par une maladie de langueur, elle ne quitta jamais Duhlmen, et, vers les quatre dernières années de sa vie, de son lit de douleur, elle était en proie à de constantes visions. En communication quotidienne avec N.-S., elle reconstitua, jour par jour, presque heure par heure, l'existence du Christ jusqu'au crucifiement. Elle dictait à un protestant allemand, nommé Brentano, qui, depuis, se convertit au catholicisme, et ses visions étaient d'une exactitude si précise qu'elle indiquait, à tel ou tel endroit de la Palestine, tel vallonn, telle montagne, tel accident de terrain qui s'y trouvent encore aujourd'hui. D'après ses ouvrages, on a pu arriver à dresser une carte de Palestine.

C'est la lecture des ouvrages de la sœur Emmerich qui donna à James Tissot l'idée de son superbe voyage en Palestine; c'est elle qui lui donna le désir de reconstituer toute l'existence du Christ dans son véritable cadre. Il y réussit en rapportant de ce pieux pèlerinage des documents extraordinaires et toute une série de dessins qui sont la reconstitution de la vérité en matière religieuse. Il est arrivé à nous représenter un Christ vrai, réel, tel qu'il a existé, tel qu'il a vécu, tel qu'il est mort.

Dans ce cadre mystique, par une nuit d'argent, comme sont les nuits d'Orient, sur la montagne des Oliviers ou sous les sycomores de Malta-Riche, le peintre mondain et parisien, avec sa foi exaltée, eût pu, à son tour, se croire l'objet de visions surnaturelles et désertier pour toujours l'atelier.

Dieu merci, il n'en a rien été. James Tissot nous est revenu avec quelques chimères de moins et un chef-d'œuvre de plus, qui est sa *Vie de Jésus*.

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale d'œuvres d'artistes contemporains. 14 septembre-17 octobre.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire.

MONS. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts*. Mai 1896. Renseignements : M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Délais : dépôt chez M. Pottier, emballer, rue Gaillon, 14, à Paris, du 20 septembre au 3 octobre; envois directs à Nancy, du 3 au 12 octobre. Notices avant le 1^{er} octobre. Trois œuvres par exposant. Renseignements : M. Adam, président de la *Société des Amis des Arts*, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

ROUBAIX-TOURCOING. Exposition des Beaux-Arts. 14 septembre-21 octobre. Renseignements : M. P. Devillars, président de la *Société artistique, Tourcoing*.

ROUEN. — Exposition municipale des Beaux-Arts. 1^{er} octobre-30 novembre. Deux œuvres par exposant (maximum : 2^m,50). Renseignements : M. Edmond Lebel, conservateur du Musée.

FRANÇOIS SERVAIS

Constater que les arts subissent des transformations n'est pas chose neuve, qu'elles soient dues aux effets du temps ou aux caprices du goût. Il faut cependant remarquer que celles qui s'attachent à la musique sont les plus fréquentes, en même temps qu'elles en modifient le caractère et l'impression d'une façon plus particulière.

L'invention d'un instrument, citons le saxophone par exemple, apporte dans les formules de composition des modifications telles que le caractère et la texture en sont changés considérablement; de plus elles obligent le compositeur à une écriture nouvelle en corrélation avec les autres instruments. Un des effets les plus sensibles de ces innovations a atteint principalement les modes d'exécution.

L'exécution qui, il n'y a pas encore longtemps, conservait, n'est-il pas vrai, chez l'instrumentiste un caractère plus personnel, même dans l'orchestre, tend aujourd'hui à se fondre et à se généraliser dans l'ensemble. Il s'en suit que cette catégorie de musiciens, que l'on appelle des virtuoses, disparaît de plus en plus, et qu'elle nous semble actuellement une expression vieillie et surannée de l'art musical.

Dans les autres arts les vieilles formules ne font pas naître en nous cette sensation de délaissement et d'ironique mépris. Les naïvetés même d'exécution et d'interprétation des vieux maîtres, en peinture, en sculpture, en gravure, ne nous choquent pas au même sens, ni au même degré; non seulement elles nous charment autant qu'elles nous intéressent, mais ces formules, pour nous vieillies de ces arts, restent encore et resteront toujours des sources où les artistes intelligents savent et sauront puiser avec fruit.

Au contraire, nous nous refusons à avoir recours aux moyens périmés qu'employaient les musiciens exécutants, nos prédécesseurs. Non contents d'abandonner complètement leurs façons de faire, nous ne pouvons nous empêcher de sourire en nous demandant comment un Paganini pouvait faire pleurer et pâmer son auditoire en exécutant des variations sur le *Carnaval de Venise*, et, pour n'en pas citer de multiples exemples et venir à l'homme qui nous occupe, comment François Servais, avec son violoncelle, faisait passer du rire aux larmes ceux qui l'écoutaient en jouant simplement une fantaisie sur l'air de *Maitre Corbeau*, où il avait trouvé moyen d'introduire une marche funèbre et toutes sortes d'excentricités.

Est-ce à dire cependant que nos ascendants nous étaient inférieurs en intelligence? Absolument non; mais le goût de l'époque était là. Il faut donc en conclure que les transitions de l'art musical sont celles qui retiennent le moins le goût et l'admiration des hommes.

Ce François Servais, que l'on nommait *roi des violoncellistes*, *violoncelliste des rois*, et dont la renommée égalait le talent, fut à la vérité un artiste des plus admirables dans son art. Et pourtant les premières années de son enfance ne présageaient rien de semblable.

Son père, bourrelier de la petite ville de Hal, en Brabant, joignait à son métier les fonctions d'organiste, et, contrairement aux habituelles idées paternelles, voulait pousser son fils vers la musique au lieu de se conserver un successeur comme artisan du cuir. Laissons de côté, momentanément, le développement de la

carrière musicale du jeune Servais pour placer ici une anecdote qui marqua fortement dans sa jeunesse, où son père joua le plus grand rôle, mais que Servais lui-même, plus tard, se plaisait à raconter souvent.

C'était à la veille de la bataille de Waterloo; soudain, dans la petite ville de Hal, le bruit se répand que les Cosaques viennent d'arriver. Des racontars étranges circulent aussitôt sur le compte de ces farouches soldats: ils volent comme le vent sur leurs chevaux, dit-on, dansent comme des damnés et ne répugnent pas à manger de la chandelle. Aussi les habitants effrayés prennent-ils les précautions les plus sérieuses pour se mettre à l'abri de ces terribles hommes; ils ferment et barricadent leurs portes, se tapissent avec femmes et enfants dans les caves, et là, tremblant de peur, attendent que la ville redevienne libre.

Le petit Servais, en compagnie de sa sœur, du fond de la cave paternelle, regarde par le soupirail, et, plein d'émotion, n'aperçoit que les pieds des chevaux qui passent d'un pas lourd. Les chevaux sont passés. Tout à coup des coups violents retentissent contre la porte. La mère fait faire silence et ordonne de ne pas bouger. Mais les coups redoublent et une voix commande d'ouvrir. Le père Servais ose entrebâiller sa porte et se trouve nez à nez avec une ordonnance qui lui enjoint, au nom du colonel, de venir de suite remettre en état les lanières de l'étrier rompues. Le bourrelier semble rechigner à l'ordre. Aussitôt il est empoigné et conduit au lieu voulu. Quelques moments après, sa famille désolée est bien stupéfaite de le voir revenir sain et sauf, et, qui plus est, payé de sa peine.

Vingt ans plus tard, le jeune Servais, devenu alors une véritable illustration, se rend en Russie où déjà il avait fait plusieurs apparitions et où il était fort goûté. Le grand-duc Constantin, qui lui-même jouait du violoncelle, le tenait en grande affection et l'avait souvent à sa table.

Cette fois, à l'un des dîners du grand-duc, le voisin de Servais se trouve être un gros général ventripotent, que sa prééminence abdominale tient un peu écarté de la table. Depuis le début du repas il n'a guère quitté Servais des yeux, quand, s'adressant à lui avec une sorte d'expression de curiosité dans la voix:

— Pardon, Monsieur Servais, n'êtes-vous pas d'origine flamande?

— Mais, justement, Excellence.

— Et, par hasard, ne connaissez-vous pas la petite ville de Hal?

— J'y suis même né, général.

— Ah, ah... Eh bien, Monsieur Servais, ce qui vous étonnera, c'est que je connais particulièrement votre ville natale. J'y trouvais à la veille de Waterloo, et je me rappelle encore la mine effarée et renfrognée d'un brave bourrelier que j'envoyai quérir pour remettre en état mes étriers rompus. Ce coquin de bourrelier avait fait la sourde oreille pour venir et on avait dû l'emmener entre deux de mes hommes; son travail fut bien fait, mais sa...

Servais se levant et interrompant son voisin:

— Pardon, Excellence, si je vous coupe la parole; *ce coquin*, c'était mon père! — Tableau! ne manquait jamais d'ajouter Servais avec sa franche et joyale bonhomie, en terminant cette anecdote.

(*La Renaissance idéaliste.*)

CYPRIEN CODEBSKI

PETITE CHRONIQUE

Le jury pour le grand concours de composition musicale de 1895, composé de MM. Gevaert, président, Joseph Dupont, Huberti, Mathieu, Radoux, Samuel et Van den Eeden, membres, vient de procéder au jugement de ce concours.

De premier prix a été décerné, à l'unanimité, à M. M. Lunsens, de Molenbeek-Saint-Jean.

Un premier second prix a été accordé, également à l'unanimité, à M. Dancau, de Binche.

Un deuxième second prix a été obtenu à la majorité de cinq voix par M. J. Jongen, de Liège.

Les répétitions d'*Evangeline*, légende canadienne, drame lyrique en quatre actes, avec prologue et épilogue, paroles d'après le poème de Longfellow, par MM. Louis de Grammont, George Hartmann et André Alexandre, musique de M. Xavier Leroux, ont commencé à la Monnaie. La première représentation aura lieu dans la première quinzaine de novembre.

Les rôles de cet ouvrage sont distribués de la façon suivante :

Evangeline, M^{me} Mercy; Dahra, M^{me} Armand; un pâtre, M^{me} Milcamps; Gabriel, M. Bonnard; Basile, M. Gilibert; Benedict, M. Cadio; un officier anglais, M. Journet.

Les six tableaux de l'ouvrage de M. Leroux sont répartis comme suit :

Prologue, la Forêt primitive; acte I, la Ferme de Benedict; acte II, une Place publique devant l'église; acte III, les Bords de la Tèche dans la Louisiane; acte IV, une Maison de refuge dans la Pensylvanie; Epilogue, Retour à la forêt primitive.

Aujourd'hui dimanche, le Théâtre Flamand rouvre ses portes. Le spectacle d'ouverture est composé de *Hildegarde*, un nouveau drame-légende en six tableaux de M. Auguste Hendriks, musique de M. Oscar Roels. Cette pièce servira de début à M^{me} Smits-Grader.

Au cours de la campagne qui commence, les directeurs du théâtre, MM. Edmond Hendriks et Albert Rans, monteront les pièces suivantes : *Hun Paradijs*, par Nestor De Tière; *Heideboeren*, par P. Kints; *Vorst en Volk*, par R. Verhulst; *Boudewijn Hapken*, par Is. Albert; *Kerlenbloed* et *De Zwarte Koning*, par C. De Visschere; *De Veertiende*, par Edm. Roeland; *Pier-la-la*, par Aug. Hendriks; *Alvar*, par E. Bède, traduction de Em. Hiel, musique de Paul Gilson; *Sint-Niklaas*, par Th. Hannon, musique de Jan Blockx; *Bij de Kolonel*, par K. Versnaeyen; *Het Meilief*, comédie lyrique champêtre, paroles de Jules De Meester, musique de P. Benoit.

La troisième exposition du *Sillon* s'ouvrira le 5 octobre prochain au Musée moderne. Le public y trouvera plusieurs œuvres du peintre anglais Sir Edward Burne-Jones.

Au cours de l'exposition des conférences seront données par MM. Iwan Gilkin, Albert Giraud et Valère Gille!

Afin de faire connaître aux non-initiés les meilleures productions de la littérature néerlandaise en Belgique, M. J. Verbeeck a entrepris la traduction de quelques œuvres des principaux écrivains flamands.

Il commence par l'édition d'une trilogie du poète Emmanuel Hiel: *Au Peuple de Flandre*, et une nouvelle du romancier Raymond Stijns : *Fantaisie rouge*. — Prix : 1 franc pour les deux ouvrages.

Adresser les souscriptions à M. Verbeeck, 41, chaussée de Ninove, Molenbeek-Saint-Jean.

Une jeune violoncelliste de 13 ans, M^{lle} Elsa Rüegger, élève de M. Ed. Jacobs, professeur au Conservatoire de Bruxelles, vient d'obtenir beaucoup de succès au Kursaal de Scheveningue, la station balnéaire hollandaise.

Le *Courrier de Scheveningue* dit à ce sujet : « Le talent de M^{lle} Elsa Rüegger est incontestable et tout le monde s'est plu à reconnaître la méthode, la technique et la virtuosité de cette enfant prodige, dans toute l'acception du mot. Il ne lui manque que la force qui vient avec l'âge. »

On écrit de Montpellier au *Temps* qu'une assez vive agitation est provoquée en ce moment dans cette ville : Deux grands industriels, MM. Giraud, ont fait construire un passage couvert. Au sommet du portique devant donner accès à ce passage, ils ont fait sculpter par M. Injalbert un haut relief qui vient d'être terminé et débarrassé de ses voiles.

Un journal de Montpellier, *L'Éclair*, a protesté aussitôt contre cette œuvre qu'il a qualifiée d'*inconcevable exhibition*. Le *Petit Méridional* et la *Dépêche* ont, au contraire, pris la défense de l'œuvre incriminée.

L'Éclair est aussitôt revenu à la charge, appuyé cette fois par un groupe de pères de famille qui ont protesté avec lui et qui viennent de faire apposer sur les murs de la ville une immense affiche écarlate, où la démolition de la sculpture est réclamée par mesure de salubrité publique et de vulgaire morale.

M. Injalbert, interviewé à ce sujet, a déclaré : « Le haut-relief dont il s'agit a été exposé au Salon du Champ-de-Mars en 1894; les journaux en ont parlé; et personne, ni dans la presse, ni dans le public, n'a songé à protester. Il faut croire que la pudeur est plus délicate à Montpellier qu'à Paris. Mon œuvre n'est nullement licencieuse; j'ai représenté des figures nues, comme l'ont fait les artistes de toutes les époques, voilà tout; et ceux qui m'attaquent, s'ils sont logiques, doivent proscrire absolument la nudité dans l'art.

« Déjà, en 1882, le même journal avait essayé de soulever l'indignation de ses lecteurs contre deux groupes représentant des lions domptés par des Amours qui m'avaient été commandés par la municipalité et qui ont été placés sur la promenade du Peyrou. On me reprocha amèrement de n'avoir pas habillé mes Amours. Puis l'agitation s'apaisa, sans avoir eu d'effet, et personne n'y pense plus aujourd'hui à Montpellier. J'imagine que la polémique actuelle aura le même sort, d'autant plus que le groupe de pères de familles protestataires se réduit à quatre. »

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Onzième et dernier article.) *Épilogue.*
 — A PROPOS DU MONODRAME — HENRY DE GROUX A SPA. — CAMILLE MAUCLAIR. *Couronne de clarté.* — *Dans l'île des yeux clos.*
 — CHARLES MAURIN. — MORALE MONDAINE. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Onzième et dernier article.)

Épilogue.

Et maintenant que de façon sommaire certes (mais, en ces temps de hâte, quelle chance as-tu d'être lu, écrivain, si tu es long?), suffisante, du moins l'espéré-je, pour être compris et éveiller l'attention cette perpétuelle indifférente, j'ai dit, en un rapide décalogue, ce qu'une méditation de gravité et de fantaisie m'a fait voir aux horizons panoramiques de ce si vaste et si beau pays de l'art dramatique, maintenant je voudrais, en ces ultimes lignes, insister sur le désir et sur l'espoir qui me décidèrent à cette tournée, rapide comme une excursion sur bicyclette.

Car ce ne fut pas seulement l'appétit d'écrire et le

(1) Voir les nos des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21 juillet, 18 août, 15 et 29 septembre derniers.

besoin cérébral si humain d'extérioriser les muettes girations intérieures des pensées irritées de ne pas avoir de son.

Ce fut encore (le titre adopté ne le disait-il pas en son enseigne?) l'envie, oh! très ardente, de libérer le théâtre du gérontisme qui le dessèche et l'enride, lui soutirant peu à peu jusqu'aux dernières gouttes de suc, ne lui laissant que les teintes pâlies et l'odeur fade des plantes d'herbier. « Renouveler » c'est-à-dire raviver, rendre le mouvement et la fraîcheur du coloris. Ou, plus exactement, faire pousser d'autres fleurs, semer à nouveau, faire éclore d'autres corolles. Dans l'Art, comme ailleurs, plus qu'ailleurs, les recommencements sont des tentatives de redresser les morts couchés, les morts tombés; dans l'Art, comme ailleurs, plus qu'ailleurs, le passé ne doit jamais être un modèle, mais un enseignement.

Ce fut ensuite, et surtout, l'envie, oh! très ardente, de pousser vers le théâtre cet immense travail littéraire qui s'attarde au roman comme celui des chercheurs d'or sur les placers épuisés; vers des terrains vierges, car vraiment si peu de théâtre fut extrait en ce siècle des terres dramaturgiques, du moins au point de vue de la réussite des récoltes, que le sol contient encore les substances les plus précieuses et que les plus belles végétations y trouveront intacts les éléments nécessaires à leur croissance.

Peut-on expliquer autrement que par l'ennui et le

sentiment que les formes sont épuisées, cette abstention des uns loin d'un art si vivant et si beau, cette impuissance des autres à faire œuvre qui vaille? Dans le cirque de la Littérature contemporaine tant d'ouvriers tournent indéfiniment et s'amointrissent en d'identiques exercices. Qui prend encore un intérêt sérieux à l'obsédante, à la sempiternelle affabulation romancière, aux gestes fatigués, à l'odeur rance des choses mille fois revues et accablées par l'infirmité d'être trop connues, banales et tristes et agaçantes à l'égal des airs qui achèvent de s'éliminer dans la mouture des orgues comme les vieux habits aux clous des friperies? Autre chose! autre chose! Et alors pourquoi, en une vaillante ruée, en un brusque et ardent changement de front, ne pas aller à l'art dramatique, et concentrer là toutes les forces en un vigoureux assaut?

Il est si grand, si impressionnant, si décisif en ses impressions ravageuses, salutaires et rénovatrices des âmes, cet art qui va non plus aux cerveaux isolés des lecteurs, par la calme communication des yeux marchant leur tranquille cheminement sur les pages, transfusant l'œuvre par un silencieux et solitaire écoulement, mais a comme objectif, redoutable et turbulent, la Foule! La foule, ce monstre tentaculaire, cette entité en laquelle les individualités s'absorbent, unies violemment et cimentées par des fluides invisibles et puissants qui brassent et massent en un seul tout des centaines d'êtres, destitués tout à coup de leur direction personnelle et de leurs sensations propres pour ne plus ressentir que les chocs bousculants d'impressions d'ensemble, instinctives, irrésistibles, brutales, attendries, latentes à l'égal des forces inconnues.

Il y a, dans cette conception récente des multitudes, dans le mystère qui les régit, les lois singulières qui les font penser, vibrer et mouvoir, une étrange séduction pour l'artiste, pareil alors, en ses tentatives de les interroger et de leur livrer son œuvre, à Œdipe devant le Sphinx dévorateur de quiconque ne résolvait pas ses énigmes. Il ne s'agit plus de conquérir les individuels suffrages de quelques-uns, de faire acte d'art pour les lettrés et les esthètes, d'épancher en une production qui, à la rigueur, pourrait demeurer discrète et méconnue, le psychique phénomène d'une âme en mouvement. L'entreprise grandit à des proportions imposantes, périlleuses, pathétiques et grandioses comme l'être total et informe, à taille de géant, auquel il s'adresse. C'est cet être géant, sans défini visage, sans figure d'homme et, comme la Divinité, invisible quoique présent, que l'auteur doit impressionner et séduire, au péril immédiat de sa vie littéraire. Certes mille têtes sont là, douées d'yeux et d'oreilles, qui regardent et qui écoutent: mais point pour chacune en particulier, point pour elles-mêmes, point pour les pensées qui gisent derrière leur matérielle apparence: pour plus grand qu'elles toutes,

pour le foyer inaperçu dont toutes ces oreilles et tous ces yeux ne sont que les communications, les soupiraux, les sabords extérieurs, pour le public spectateur, pour la Foule! oui la foule, Briarée broyant en sa titanique structure tous ces matériaux humains, soudainement soudés l'un à l'autre, soudainement comprimés et réunis par des liens psychiques plus forts que s'ils étaient en dur métal d'acier ou d'or.

La mise à la scène des événements du dehors ou du dedans de l'Homme, ces deux mondes spéciaux et tragiques, n'est que la figuration de ces événements en images. Les Foules, écrivait récemment un profond observateur, ne pensent que par images, ne se laissent impressionner que par des images; seules les images les terrifient ou les saisissent et deviennent des mobiles d'actions ou d'impressions. Et allant irrésistiblement au Théâtre, quoique son livre purement philosophique et sociologique en parut si loin, il ajoutait: Aussi, les représentations théâtrales qui donnent l'image sous sa forme la plus nettement visible, ont-elles toujours eu une énorme influence sur les foules. Rien ne frappe davantage l'imagination des foules de toutes catégories que les représentations théâtrales. Toute la salle éprouve en même temps les mêmes émotions, et si ces émotions ne se transforment pas aussitôt en actes, c'est que le spectateur le plus inconscient ne peut ignorer qu'il subit des illusions et qu'il a ri ou pleuré à d'imaginaires aventures. Parfois, cependant, les sentiments suggérés par les images sont si forts qu'ils tendent, comme les suggestions habituelles, à se transformer en actes. C'est là un des indices les plus remarquables de l'état mental des foules. L'irréel a presque autant d'action sur elles que le réel.

Ah! l'admirable rôle, la séductrice mission de l'auteur dramatique, si vraiment (et comment en douter devant l'évidence des phénomènes?) son œuvre a cette portée et cette magie! Combien belle sa mission sociale, à la condition qu'elle sorte des niaiseries, des fadaises et des fastidieux recommencements qui importunent les esprits depuis tant d'années et, par exemple, font du stupide et nauséux adultère entre bourgeois le piton central sur lequel pivotent, en France, les neuf dixièmes et demi des œuvres de théâtre.

L'heure est venue de tenter, sur d'autres vaisseaux, le voyage et l'aventure. Il semble qu'on ait le pressentiment que l'expérience sera heureuse et que des équipages vont surgir prêts à s'embarquer pour cette navigation lointaine à la découverte d'îles superbes. Chez nous, notamment, en cette petite Belgique désormais si remuante et si féconde, des écrivains sont déjà nés, vont, circulent, là, près de nous, autour de nous, inconnus encore mais prédestinés, à qui ne manque que le définitif coup d'instinct qui, ainsi que dans un lâcher de pigeons, pousse l'être hésitant en ses tournolements, dans la

droite direction vers le but assigné au retour fatal. Le public attend, les encouragements sauront éclore avec l'abondance et la sympathie des longues attentes enfin satisfaites. On veut, on veut du Théâtre, du théâtre neuf, rajeuni, original, hardi, audacieux, téméraire, mené par des insurgés de la pensée. Allons, en route ! En avant ! Sabre en main !

A propos du Monodrame.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *L'Art moderne*.

En lisant la série d'articles que *L'Art moderne* publie sur le RENOUVEAU AU THÉÂTRE, je suis si frappé de la justesse des observations qui y sont contenues, et le sujet a tant d'importance par lui-même, que je cède à l'envie de vous exposer mon sentiment à cet égard.

Certes, s'il est un corps animé qui réclame l'infusion d'un sang nouveau, c'est le théâtre. Ceci était une fois de plus évident à la sortie d'une représentation de *l'Ami des Femmes*, de Dumas, au Théâtre du Parc. Que de fantoches, gentils, élégants, spirituels, mais... fantoches. Pas d'humanité, ou si peu ! Et dire que ces pièces sont parmi les meilleures. Je réfléchissais aux tentatives de rénovation possibles, à ce « monodrame » qui a fait le sujet de votre dernière analyse, à ce qui pourrait prendre la place de genres surannés et réveiller l'attention d'un public qui commence à s'apercevoir qu'on le joue.

La conférence s'en va, non pas tant par ses défauts que par l'ignorance technique de ses habituels auteurs. Le monologue est d'habitude tellement idiot que lorsqu'il ne disparaît pas entièrement sous le talent personnel des diseurs ou la coquetterie des diseuses, il fatigue même les mamans chaperonnes et les jeunes mirliflors de salon. On attend du neuf, et un genre nouveau qui s'adapterait à ce nouvel état d'esprit qui, à l'heure actuelle, se forme, d'emblée réussirait.

Sera-ce le monodrame tel que vous le décrivez ? La théorie que vous en faites est de tous points séduisante et offre un idéal dont la réalisation est tentante. De plus, vous avez à l'appui une expérience. Je me souviens avoir entendu M. Edmond Picard lire *LE JURE* et avec quelle intensité d'impression, quel extraordinaire relief ! Cette lecture, qui, certes, ne semblait pas longue, durait sans arrêt deux heures et demie. Il faisait là, sans s'en douter, une chose extraordinaire. On est si facilement porté à croire possible pour les autres ce à quoi nous arrivons sans efforts. Quel est le comédien ou le tragédien qui pourrait, à lui seul, soutenir les cinq actes d'une pièce, encore augmentée par les descriptions nécessaires à la parfaite compréhension du sujet. Je parle d'une lecture telle que vous l'entendez, avec toute la puissance de l'expression dramatique.

Jouer un rôle, et il y en a d'écrasants, nécessite une dépense de forces beaucoup moindre. L'acteur trouve justement un repos dans la variété des mouvements, des attitudes, des gestes, de la marche, de la mimique complète ; le jeu musculaire fait équilibre à la très grande déperdition nerveuse que produit la voix à un fort diapason. Un va-et-vient circonscrit, une action constante et concentrée, une œuvre où les scènes muettes sur les planches seront rendues par les paroles, tout cela accompli par un seul, pendant

plusieurs heures, sous les regards convergents d'un nombreux auditoire, ne sera pas de facile exécution pour un artiste rompu à toutes les difficultés du bien dire. Et voyez en face de cette tâche un jeune auteur, non habitué à la parole en public. L'insuccès serait certain.

M. Edmond Picard a prouvé que cela était possible pour lui, mais non pour les autres. Voilà vingt ans déjà que j'exerce cet art de lire ou de parler en public, et il m'est arrivé plusieurs fois de lire *la Princesse Maleine* ou *Pelléas et Mélisande* devant des auditoires hostiles à cette littérature et qui, au théâtre, ne l'eussent pas goûtée ; cette lecture, que je faisais à peu près dans les conditions indiquées par vous, émotionnait puissamment. Mais je sais ce qu'elle me coûtait, et je fus obligé de renoncer à lire une pièce dans une seule séance. Pour que ce genre nouveau réussit, il faudrait d'abord une véritable préparation technique. Et quel est l'auteur qui ne se figure pas devoir lire admirablement ce qu'il a écrit, parce qu'il l'a écrit. Il faudrait aussi que la pièce, devant être lue à haute voix par un seul, n'excédât pas la durée de deux ou trois actes.

Il y a d'ailleurs dans le public une somme d'attention qu'il ne faut pas dépasser. On peut évidemment tenir en haleine des auditeurs pendant plusieurs heures consécutives, mais cette attention n'est maintenue que par une dépense de force nerveuse beaucoup plus grande pour la seconde heure que pour la première et augmentant ainsi dans une proportion géométrique. Or, tous les tempéraments ne sont pas vigoureux, et il serait imprudent de fixer comme règle habituelle une exception.

Ces réflexions que je vous expose, bien loin d'être des objections, proviennent au contraire du désir de voir réaliser cette originale manifestation d'un art dramatique affranchi de toutes les servitudes de la mise en scène. Les accessoires au théâtre sont devenus tout ; ce serait un juste retour qu'ils devinssent rien. Puis, il y aurait là un admirable et propice champ d'action pour l'exercice de la parole expressive, et peut-être la meilleure occasion de renaissance.

Votre bien dévoué,

EMILE SIGOGNE

HENRY DE GROUX A SPA

Dans la charmante et riante cité où il semblerait que seules les préoccupations des plaisirs mondains, de la toilette élégante, des sports du bel-air et des jeux de hasard doivent occuper la place, voici que l'administration communale a pris une mesure qui démontre combien l'Art, en sa mystérieuse puissance, habite au fond des âmes et, quoi qu'il arrive, finit par obtenir son rang.

A voir ce dont il s'agit (un local public inoccupé accordé à un peintre pour y vivre, y méditer, y travailler en liberté), on croirait que c'est peu de chose. Mais étant donné l'habituel dédain et la secrète haine de beaucoup de foules bourgeoises pour tout ce qui n'est pas l'immédiat profit et le quotidien bénéfice, l'incident mérite vraiment d'être signalé à l'honneur de ceux qui l'ont accompli (M. De Damseaux, bourgmestre de Spa, et ses collègues du collège échevinal) et pour l'exemple des dépositaires de l'autorité publique qui, en d'autres lieux et pour d'autres artistes, auraient le moyen d'imiter ces magistrats qui se sont laissés inspirer par un si juste, si rare et si élevé sentiment de ce qui est dû à l'Art.

L'Art, certes, est une des grandes forces sociales. Il marche de

pair, comme ressort civilisateur, organe de paix, de félicité, de progrès et de prospérité, avec le Droit, la Religion, la Morale, le Commerce, l'Industrie. Un peuple sans art est un peuple déshérité; il apparaît inférieur et abandonné des dieux; il lui manque la beauté et la grâce, l'allure noble et sereine qui accompagne la vraie grandeur et la vraie dignité. Et pourtant, chez le vulgaire, quelle inconscience de sa vertu régénératrice et de son utilité suprême qui font que les nations qui ont rayonné par l'Art restent au-dessus de toutes les autres dans la mémoire des hommes, et que leurs chefs-d'œuvre, prétendument superflus en comparaison des avantages du négoce et des intérêts pécuniaires, font pâlir tous les autres événements, toutes les expéditions, toutes les victoires, toutes les richesses, les noms des grands artistes resplendissant seuls au-dessus des noms oubliés de l'opulence submergés dans les marécages de l'indifférence.

Il y a à Spa, sur cette admirable route en pente ombragée qui mène à la Sauvenière par un fastueux berceau de verdure, un vaste bâtiment élevé au siècle dernier par un traitant du nom de Levoz pour y abriter les jeux de l'époque : le Pharaon et le Biribi. Depuis longtemps il est vide, l'agitation villégiaturante s'étant concentrée plus bas, au cœur même de la coquette villette, à la Redoute, aujourd'hui le Casino. Le « Salon Levoz » est un grand cube, aux hautes et spacieuses fenêtres, laissant entrer le jour à profusion. Un large escalier, jadis gémissant sous la montée et la descente bruyantes des joueurs, mène à une salle de dimensions magnifiques et d'une architecture hardie. A côté, d'autres pièces, aux mêmes proportions solennelles. Toutes superbement disposées pour l'atelier d'un grand peintre.

Henry De Groux, l'artiste aux conceptions mythiques et étranges, au coloris somptueux répandant sur la toile des coulées de métaux rares et de bijoux précieux broyés sur la palette, vit ces locaux déserts dont la solitude et le silence n'étaient rompus que par quelque distribution de prix ou quelque bal populaire. L'idée lui vint que ce serait une retraite inespérée pour l'ermite, le simple et le méditatif qu'il est. Il se risqua, sans grand espoir, à solliciter la jouissance de ces appartements où semblait pleurer le regret de ne plus servir à rien. Il eut la surprise et la joie de voir accueillir sa demande par des hommes en qui souffla la haute inspiration de favoriser l'Art et de donner ainsi à la cité qu'ils administrent la gloire d'être la première en Belgique à inaugurer un système spécial d'aide généreuse à ceux qui, plus que tous autres, contribuent à la renommée de notre petit pays, si actif, si allant, si facile désormais à l'enthousiasme et aux tentatives vers les nobles entreprises.

On ne saurait trop louer cette initiative, vraiment téméraire quand on songe aux précédents et aux routines, et qui, pourtant, sera si fructueuse dans ses résultats, tant elle honore la ville et ses magistrats. Henry De Groux est, assurément, un de nos plus beaux peintres. Son originalité, la profondeur de sa cérébralité, la hardiesse de ses innovations, l'harmonie suprême de son coloris, la turbulence de ses rêves le mettent, sans conteste, au premier rang de ceux qui marqueront dans la génération nouvelle de nos artistes. Les œuvres qu'il a dans son nouvel atelier du « Salon Levoz », quelques-unes sorties à Spa même de ses merveilleux pinceaux, sont là pour l'attester; sans compter celles que nous vîmes en tant d'expositions où toujours il fit sensation et qui lui valurent cette renommée parisienne brillante si difficile à obtenir, fût-ce par les plus laborieux et les plus talentueux. Avoir donné à un tel homme le moyen de travailler en paix dans des conditions

qu'enverraient les meilleurs artistes, c'est avoir accompli un acte digne des plus grandes louanges et qui certes n'est pas au-dessous de celles que nous lui donnons ici sans réserve et du meilleur de notre cœur.

CAMILLE MAUCLAIR

Couronne de Clarté, roman féérique, 200 pages in-16, couverture dessinée par Rochegrosse. Paris, P. Ollendorf.

« Le poète aime une femme qu'il appelle Maïa; « ses cheveux étaient tout mon couchant, ses mains cueillaient dans le vide toutes les fleurs que j'avais élues, et sa présence charmait à la fois mon désir d'être loin et mon désir de demeurer ».

Avec elle il veut explorer toutes les profondeurs, tous les inconnus, aller jusqu'au bout de tout pour se connaître lui-même, et parce que Maïa est triste d'aimer sans savoir où ils sont et où leurs pas les portent.

Et ils vont, avertis par trois prophétiques et enfantines figures, que le chemin sera semé de fleurs, de larmes et d'étoiles.

Ils traversent l'île de la Connaissance inquiète, qu'ils nomment l'île de la Fièvre, puis l'île du Doute, qu'ils appellent le Mal inconnu, l'île des Certitudes trop courtes ou du dégoût, qui est aussi l'île des Rides, la cité de Volupté, le pays triste de l'Amnésie, l'île des Yeux clos, — royaume de l'Art, — le ciel intérieur de la foi religieuse; mais rien ne les révèle à eux-mêmes.

Leur espoir se tend vers la Mort, fontaine qu'on dit être le miroir suprême de tout ce qui fut. Haletants, ils en attendent le jour, et quand ils peuvent enfin se pencher sur elle, ils voient que ses eaux non plus « N'ONT PAS DE REFLETS ».

Alors éclate le chant de triomphe et d'orgueil de la Pensée qui a tout créé, qui a revêtu du manteau de l'Apparence toute la sensibilité humaine :

« Il n'y a pas, Maïa, un sens de la vie. Il n'y a pas de sens dans la mer. Nous sommes venus pour gravir une montagne imaginaire dont la plus haute cime nous révélerait avec ordre l'horizon de notre existence : mais l'horizon, la montagne étaient déjà dans nos songes et nous n'avons atteint aucun but, car le seul but était de n'en point avoir, d'en chercher un en souriant pour la seule joie de s'animer et d'espérer! » L'esprit existe et suffit. » « Narcisse n'a pas besoin de son double, *il est* et les formes innombrables du firmament ne feront pas qu'ils ne soient plus. » « Viens, matérialise-toi, miracle, sors du fond de l'inconnaissable, prouve qu'un homme n'a pas menti à sa propre puissance, mais a regardé l'univers en souverain, l'a serré dans ses mains crispées, comme un aigle, et le précipitera avec son dernier geste dans l'Oubli et la Nullité. »

« Mais je le sens ! Il vient ! Serre-toi contre moi, rentre en moi, disparais en moi, Maïa, cher fantôme ! Il vient ; quelque chose de sublime approche, et le ciel torride nous salue majestueusement, car la Vérité connue ébranle l'univers jusque dans ses plus ténébreuses ossatures, et le vieil Hadès lui-même a froid de peur, et la considère avec un ressentiment farouche ! Nous ne pouvons plus accepter que le suprême et le paroxysme de toutes choses, nous sommes nés pour le royaume de la Clarté ! »

Tout le livre est la réalisation, par l'image vivante, colorée, féérique, d'une philosophie que d'aucuns ont pris pour une philosophie de négation. N'entend-on pas, cependant, à l'accent seul de ces dernières phrases, que le jeune penseur se sent en possession d'une grande affirmation ! Qu'importe ! s'il n'a pas trouvé de

dieux, si aucun rayon n'est venu pour lui d'une sphère inconnue lui montrer l'ordonnance des choses et ce qu'il était; il a trouvé une certitude dans le fait même que rien ne lui répondait; car Maïa, ce premier et fragmentaire miroir, Maïa elle-même s'est fondue en lui, complétant cette unité humaine qu'on ne voit pas, qu'on ne sent pas, et qui est pourtant la seule réalité dont on cherche le reflet dans la création tout entière. Maïa qu'il avait crue un but, un centre, un miroir universel, ne peut refléter que lui. Mais à deux seulement ils sentent complètement...

« Ce que je cherchais dans l'univers avec méthode, en raidissant contre la nuit et le caché ma raison adolescente, elle le cherchait avec passion, et sans savoir, en heurtant sa chère sensibilité vivante aux angles immuables des lois et des géométries qui sont le fond des événements.

« Je l'accusais d'être inconsciente, d'être mon reflet, d'être la déformation, grandie et dansante devant moi, de mes raisonnements: mais combien j'étais injuste de l'en accuser! Savais-je si la passion et l'illusion ne vont pas plus près du bonheur avec leurs ailes défaites, que l'organisme robuste et borné de la raison? Elle se préparait une déroute pleine de splendeur, et moi je n'étais même pas sûr d'une petite victoire... »

C'est à deux qu'ils interrogent la dernière des fontaines révélatrices et sa muette réponse se répercute en ces « miroirs jumeaux » qui se vérifient l'un par l'autre.

L'affirmation ne leur est pas apportée par un fait nouveau, par l'annonce d'aucune ajoute au trésor des révélations intérieures. C'est la négation même, le manque de signification de tout ce qui n'est pas eux qui leur enseigne la sainteté et la profondeur de leur être.

C'est dans la belle certitude qu'ils existent et que tout se colore de cette Vie qui est au fond d'eux-mêmes, qu'ils trouvent la couronne de clarté qui dore pour eux tout l'horizon.

Pour ceux de nous qui n'ont pas pu, comme les simples, vivre sans se regarder vivre, et qui ont tristement cherché dans la pensée cette unité qui nous rapprocherait de l'heureuse inconscience, c'est une joie de voir naître une génération d'affirmateurs, de croyants, d'orgueilleux, qui pendant que la sève bouillonne en eux se sont emparé de toutes les armes de la vicille et savante Pensée. Ils les ont dérouillées et dans les trouvailles qu'elle annonçait timidement, ils ont découvert le joyau dont elle ignorait la valeur, ayant toujours été trop vieillotte pour soupçonner la Vie. Depuis longtemps elle avait hasardé l'assertion qu'en la conscience humaine était le fait divin qui peut sanctifier et unifier tous les autres faits. Mais combien sèche en ses mains était restée cette conception! L'heure semble venue aujourd'hui de l'épanouissement poétique audacieux, glorieusement affirmateur, de cette réalisation.

Et Camille Maclair est un de ceux qui, escaladant les premiers le bastillage de nos vieux vaisseaux, le mieux nous réjouit par son chant confiant qui prédit une Terre Nouvelle.

Dans l'île des yeux clos. (*L'île des artistes*). (Fragment du livre de C. MACLAIR : *Couronne de clarté*).

Nous n'avions pas prévu l'art jusqu'aujourd'hui, et nous voyions les choses alterner leurs aspects comme les phalènes autour des lampes, en les admirant: mais elles n'entraient point dans nos esprits. Nous ne songions point à les retenir, et il nous paraissait même prudent de les laisser se développer puis s'en aller. Nos âmes passaient sur la vie comme des brises, elles goûtaient des

arômes fugitifs et oubliaient les haumes d'hier pour les encens futurs. Nous avions vécu devant la vie, et rien n'en était devenu notre chair et notre pensée. Mais ici nous avons commencé à comprendre autre chose: et nous sommes comme à l'entrée d'une grande avenue. Dans l'île de la Volupté nous jouissions bien des formes diverses de la sensation, mais nous en étions les serviteurs, et nous obéissions à la sensualité en tremblant: plus tard nous avons sondé le secret du temps gardé par les sirènes et ce secret consenti et craint par de multiples flots d'hommes n'a légué à notre insistance que le sentiment soudain de son vide. Le monde nous est apparu comme un amas de vapeurs brillantes et colorées, nous avons passé au travers, mais voici que la vérité transparait plus réelle. Cette vérité, poursuivie avec fièvre, je l'avais déjà pressentie; elle est en nous, et il nous faut regarder en nous-mêmes pour la saisir.

Débarrassée des détails inutiles, elle dort au fond du cristal calme de nos pensées. Il semble que les événements se transforment pour venir à nous. Ils tiennent à nous par mille liens invisibles, ils nous pénètrent comme des baumes qui transsudent le verre d'un flacon, en apparence impénétrable. Ils s'assoupissent dans notre âme, et elle devient somptueuse de cet apport continu. C'est comme la fiancée universelle, tout lui revient en caravanes de méditations, et elle sourit avec tranquillité.

L'art est le philtre qui accomplit ces alliances incessantes. Il élabore la nature; il apparaît comme un jeune dieu aux yeux violents, il plane et s'insinue. Entre la pitié et la mort il se tient debout comme entre deux sœurs. Les êtres qui vivent ici sont des maîtres de l'art et leurs yeux sont clos. Ils regardent leur propre sérénité et ne voient la vie que pour pénétrer ce qui est derrière la vie. Ils se promènent sans jamais considérer rien en soi-même, et leurs prudences sont, véritablement, tournées au dedans. Ils thésaurisent des formes et des couleurs avec une avarice subtile, et ils jouissent de ce qui a lieu sans y participer.

Cette nation des artistes est inusitée et singulière. Leur morale se borne à la beauté, et ils ne demandent à tout qu'une attitude conforme aux destinations évidentes. Ce qu'ils nomment la vertu peut souvent n'être aux yeux des autres peuples qu'un vice, mais complet et logique, et ils ne mesurent l'élégance d'un geste qu'à son appropriation. Ils admettent seulement ce qui est composé et harmonisé.

Ils vivent cependant au milieu de l'excessif, car ils vont au bout de toutes les idées, exigent la plénitude des bons instincts comme des mauvais, et trouvent plus d'avantage à protéger tous les développements, en quelque sens qu'ils s'orientent, qu'à restreindre tout à une morale moyenne et partout transportable. Leur tribunal essentiel, c'est leur œuvre; ils ne respectent les autres hommes qu'au degré de leur compréhension.

Ils ne connaissent point les inégalités de condition et ne possèdent que leurs songes: le reste leur semble accessoire, ils mettent en commun les choses nécessaires à la subsistance, souffrent et jouissent extrêmement. Pour eux l'équilibre n'est pas la demi-mesure, mais l'exercice absolu de tous les sentiments, en allant du mal au bien; et les crimes ne sont pas plus fréquents dans cette société que dans les autres, car le droit à la colère balance le droit à la charité comme se balancent, dans d'autres contrées, la défense et la permission. Ils admirent l'initiative et haïssent la conformité. Ces caractères les ont rapprochés comme des élus d'entre la foule cosmopolite; et, en effet, ils mettent au second plan la parenté et ont établi en prééminence la sympathie intellec-

tuelle. L'affinité est leur guide, et ils ne s'enquière jamais de la naissance, mais ils n'admettent au milieu d'eux que les passionnés qui désirent se survivre en une œuvre. Une extrême solitude les environne parce qu'ils n'ont jamais cherché à se rapprocher des autres nations. Ils voyagent au milieu d'elles et les observent sans s'y mêler : leur langage et leur vision sont particuliers et ne viennent pas toujours de la terre. Ils ne s'inquiètent que de l'essentiel et sont incompréhensibles aux négociants et aux soldats. Le terme de la vie ne leur paraît pas ce qu'il paraît à autrui, et leur signe de reconnaissance est qu'ils sont dissemblables, partout où ils s'égarent. Ils arrivent, énoncent des choses spéciales, auxquelles on n'a jamais le temps de penser, insufflent aux assistants le trouble ou l'enthousiasme, la douceur ou l'énergie, la haine parfois, l'incompréhension presque toujours, l'ennui jamais, car leurs yeux sont beaux et significatifs; puis ils s'en vont, et l'homme placide des transactions, qui les méprise comme des désintéressés inutiles, est un instant ébranlé, n'adresse qu'à la poussière de leurs pas qui s'éloignent l'ironie de son sourire.

La vie de ces hommes s'oriente probablement dans une parabole contraire à celle des autres. Ils sont des passants éternels, ils touchent un instant leurs frères en humanité, puis semblent entraînés autre part. Leur ivresse d'art ne s'explique pas, elle paraît superflue et même choquante à l'immense majorité des foules. Elles s'en passeraient, et ce sentiment d'anormalité des artistes est universel. Souvent leurs parents même les délaissent avec tristesse, ne les comprennent plus, s'étonnent de cette bizarrerie subite de leur descendance. Ils sont des phénomènes et des dangers pour l'entente des sociétés, leur silence est protestataire et leur effort inutilisable. On dirait qu'ils s'épuisent à dresser vers le firmament une Babel jamais terminée : ils sont comme l'honneur orgueilleux et impie de l'humanité, des monuments exceptionnels, et ils se servent des langues pour un usage restreint et différent des usages ordinaires. Leur tentative est en dehors du raisonnement et du consentement public; et la sourde jalousie des hommes actifs la tolère avec déplaisir, attend qu'elle s'abolisse, l'enseigne dans l'isolement et le dédain. Mais eux sont occupés de leur passion et ne songent qu'à eux-mêmes. Nous les avons tout de suite aimés avec une grande ferveur, parce qu'ils nous ouvraient, par leur exemple, un monde nouveau, riche et savoureux, et que leurs soucis s'accordaient aux nôtres. Ils sont venus à nous, simplement, et en quelques paroles ont éveillé dans nos esprits des échos amplifiés et progressifs. La notion du temps s'est enfuie, nous nous étions connus depuis toujours, et l'aspect inattendu d'un objet amenait sur nos lèvres des phrases semblables. Ils voyaient en tout le caractère différentiel, ce par quoi une chose contraste vraiment avec l'autre. Et le monde vu ainsi apparaissait renouvelable indéfiniment.

Charles Maurin.

Voici, d'après le *Journal des Artistes*, une étude sur Charles Maurin, à propos de quelques œuvres de cet artiste exposées chez Vollard, à Paris :

Charles Maurin : voilà un des artistes les plus intéressants de notre génération; et c'est un bon ouvrier; d'une technique nouvelle et déjà parfaite, il possède tous les secrets, sauf celui d'en tirer cinquante mille francs de rente. Je lui crois de nos vieux

maîtres-jurés, la foi, la patience et la haute fierté. Je lis cela sur sa bonne figure d'homme du peuple, incapable des grimaces et des sourires aujourd'hui nécessaires. Si Maurin savait faire anti-chambre, il serait déjà célèbre.

Son procédé n'a rien de mystérieux, c'est la peinture au vaporisateur. Projetée sur des étoffes, la couleur pénètre complètement les tissus (aux endroits où l'artiste le lui permet — bien entendu), mais les tons se fondant les uns dans les autres produisent des effets très nuancés que l'impression sur étoffe avec ses couleurs pâteuses ne saurait donner : ceci n'est pas pour débiner l'impression parfois très intéressante; il n'y a aucune comparaison possible, c'est tout autre chose. Ceux d'entre nous qui ont vu représenter la *Belle au Bois dormant* à l'« Œuvre », se souviennent sans doute d'une certaine robe au dernier acte... une merveille! et Sarah Bernhardt a souvent recours, pour ses costumes, aux gazes féeriques de Maurin...

Maurin se plaît aux indigos profonds, aux violets, aux pourpres et aux chromes magnifiques, surtout aux chromes. Sans doute, il s'est rendu compte de l'importance de cet artifice : l'exaltation des tons jaunes, pour nos yeux habitués, dans nos climats tempérés et humides, aux bleus fanés, aux mauves gris et prédominants; je le crois; car son dessin atteste d'une vigoureuse volonté, il n'attend rien de la réussite ou de la bonne volonté du spectateur; du reste, assez savant pour se réduire en quelque sorte à l'essentiel et au caractéristique.

Charles Maurin est un dessinateur. Mais, attachant au terme dessinateur un sens plus large qu'on ne fait ordinairement, j'ouvre ici une courte parenthèse : On entend dire parfois devant une toile : « Voilà d'un bon peintre, quel dommage qu'il ne sache pas mieux dessiner. » Au Louvre, par contre, devant un portrait d'Ingres, — ce géant, — certains artistes émettront cet avis : « Quel merveilleux dessin ! Pourquoi a-t-il cherché à le peindre ? » D'où l'on pourrait conclure que le dessin et la couleur sont deux éléments distincts ou deux fonctions différentes de l'œil artiste dont la réunion serait enviable, mais dont la division n'est pas impossible. A la réflexion, je crois comprendre l'idée des peintres qui cherchent à établir une telle division, mais je me refuse à l'admettre pour autre chose qu'une erreur dans l'éducation technique et si je veux expliquer comme mon sentiment répugne à cette vieille convention, sans m'attarder à des développements indéterminés, j'aurai recours à un exemple : Parmi les peintres anciens, je crois qu'il y a au-dessus d'Ingres un grand maître dessinateur : Vélasquez. Et ainsi le dessin ne se réduit pas à une manière donnée d'indiquer exclusivement le volume que tel objet occupe dans l'espace par sa projection sur un plan droit et la seule définition que j'accepte est celle de M. Braquemond parce qu'elle confond les deux notions que je m'étonnais plus haut de trouver divisées : *Le dessin, c'est la juste distribution des valeurs.*

Maurin en est un nouvel exemple. Et qu'importent les formules ! Que m'importe s'il juge à propos de laisser telle apparence plus vague ou si, dans un autre cadre, il cherche à souligner d'un trait net certaines formes; il fait comme il lui plaît; du moment qu'il nous montre vraisemblables, logiques, les rapports nécessaires.

Là où il veut indiquer un changement de valeur, il ne se contente pas d'une sorte de transposition du ton local, il fait intervenir une coloration nouvelle, en apparence bizarre, mais comme la valeur de cette coloration étrange reste juste; l'œil le plus prévenu ne saurait en être choqué, les modèles s'affirment, se

composent, les couleurs s'harmonisent. Malgré les surprises, on doit reconnaître « que cela fait bien » et tout est là. Charles Maurin est un bon dessinateur suivant la définition de M. Braque-mond, donc il est un bon décorateur.

Que l'administration des Beaux-Arts s'inquiète de Maurin, c'est assez peu probable, mais que les fabricants de papiers peints viennent lui demander des conseils c'est tout à fait invraisemblable. Et pourtant ils y trouveraient leur compte. Malheureusement il y a tout une éducation à faire, ils ne possèdent pas le plus simple élément de décoration. Ceux d'entre eux qui sont de bonne foi disent : Trouvez-moi du nouveau, si vous en connaissez ; on leur en montre : ils n'y comprennent rien. Alors ? Alors il faut se tourner vers le public et s'armer de courage....

HENRY NOCQ

MORALE MONDAINE

Les revues bien pensantes se donnent évidemment la mission de prêcher la vertu, même au moyen des romans anodins qu'elles servent à leurs lecteurs.

Mais quelle idée se fait-on donc de la vie dans ce monde où les inconséquences cascades les unes sur les autres et où aucun noyau solide ne vient forcer les esprits à comparer sainement les droits et les devoirs humains ?

Lisez le *Mari de Simone* dans le *Correspondant* de cet été. L'auteur, évidemment bien intentionné, fait admirer l'héroïsme d'un « parfait honnête homme » qui épouse une riche idiote pour payer les dettes de son père. Reconnaissant de ce service, il lui est « plus fidèle qu'il ne l'eût été à une autre », mais il gémit toute sa vie de ne point avoir d'enfants, car il était « aimant et dévoué ».

La religion qui admettrait ou admirerait cette prostitution, pourrait-elle revendiquer un ensemble logique de croyances réglant la sainteté de la vie humaine ? l'entière de l'amour qui seul légitimise l'union de l'homme et de la femme, et dont l'intimité continue, réelle ou mensongère, imprime, pour la grande moyenne des gens et des conjoints ordinaires, sa caractéristique sur toute la vie des époux, quoi qu'ils fassent, cette entière peut-elle être détruite, supprimée pour un autre devoir — pour un devoir d'argent ? — Les pères, comme au temps des Romains, possèdent-ils leurs enfants au point de substituer la conscience paternelle à la leur, et faut-il que le fils oublie sa dette d'amour, et la nie, pour que son père satisfasse ses créanciers ?

Si j'étais l'évêque laïc qui dirige cette revue, je mettrais à l'index ces monstrueuses et hérésiarques histoires, ou j'excommunierais celui qui a eu la maladresse de dévoiler l'insuffisance de l'éducation morale inculquée dans les sociétés orthodoxes.

PETITE CHRONIQUE

M^{lle} Virginie Loveling, de Gand, vient de remporter avec son roman *Een Dure Ied* le prix quinquennal de littérature néerlandaise.

Nous apprenons que M. Jan Blockx, le compositeur anversoïse, verra cet hiver son ballet *Milenka* applaudi à l'Opéra de Berlin. Blockx aura donc pendant cette saison son *Milenka* à l'Opéra

de Berlin et au théâtre d'Anvers, son *Saint-Nicolas* à Bruxelles, au théâtre Flamand, et son opéra *De Herbergprinces* à l'Opéra flamand d'Anvers.

Un Salon d'Art idéaliste s'ouvrira à Bruxelles, au mois de février 1896. Cette exposition aura un caractère tout spécial.

Les artistes désireux de prendre part à cette nouvelle manifestation artistique sont priés de bien vouloir s'adresser à M. Jean Delville, avenue des Sept-Bonnières, 92, à Forest. Comme on le sait, les Salons d'Art idéaliste proserivent rigoureusement : la peinture d'histoire, à moins qu'elle soit *synthétique*, la peinture militaire ; toute représentation de la vie contemporaine privée ou publique ; le portrait, s'il n'est pas iconique ; les paysanneries, les marines, les paysages ; l'humorisme, l'orientalisme pittoresque ; l'animal domestique ou de sport ; les fleurs, les fruits et les accessoires.

Voici le sommaire du dernier numéro (octobre) de la *Revue blanche*, à laquelle vient de se réunir la *Revue franco-américaine*, récemment fondée par le prince André Poniatowski :

TEXTE. — Jules Laforgue, *l'Art moderne en Allemagne*. — Zo d'Axa, *Si tu m'aimes...* — *Un réserviste aux manœuvres d'armée*. — Robert d'Humières, « *Les Temps Nouveaux* », *du marquis de Castellane*. — Tristan Bernard, *l'Heureux amant d'Alemène*. — *Mémoires du général Rossignol (année 1793)*. — *Fragments imprévus du duc de Saint-Simon (Mgr Fuzet)*. — Stéphane Mallarmé, *Variations sur un Sujet*. — Coolus, *Notes dramatiques automnales*. — Alfred Ernst, *les Représentations de Munich*. — Charles Sluys, *A propos du Salon de Gand*.

ILLUSTRATIONS. — Deux bois de Charles Maurin.

Paris, rue Laffitte, 1. — 60 cent. par numéro ; 12 francs (France) et 15 francs (extérieur) par an.

On a fait beaucoup de bruit autour du *Chant à Ægir*, de Guillaume II, empereur d'Allemagne.

Guillaume II n'est pas le premier souverain qui ait fait de la musique. Henri VIII, roi d'Angleterre, se piquait d'être un des plus habiles musiciens de son royaume. Il chantait avec goût, jouait du clavecin et de la flûte, et composait des motets et des messes.

Fétis fit exécuter, vers 1850, à Bruxelles, dans un de ses concerts historiques, une antienne à quatre voix de Henri VIII (*O Lord, the maker of all things*).

Dans le second volume de son histoire générale de la musique, Hawkins a publié un motet latin à trois voix de Henri VIII, daté de 1519 (*Quam pulchra es !*).

Au reste, Henri VIII ne fut pas un innovateur ; il y eut avant lui un autre souverain compositeur : Henri III, duc de Brabant, surnommé *le Débonnaire*, l'époux d'Alix de Bourgogne, fut un compositeur fort goûté en son temps. La Bibliothèque nationale de Paris possède quatre chansons notées de sa composition et datées de 1240 à 1250.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16; à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.
Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.
ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE
Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS
ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ORIGINALITÉ BELGE. — LE SILLON. — TRUQUAGE. — CUEILLETTE DE LIVRES. *L'Art de parler*, par Emile Sigogne. — *Une campagne au pays noir*, par Jules Destrée. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

L'Originalité belge.

« Ne voilà-t-il pas, dit M. Jean Ajalbert dans le *Gil Blas*, que le roi Léopold va regagner les parages de la rue de la Montagne-aux-Herbes-Potagères, convaincu qu'il existe des « sujets belges », une « littérature belge », des « vins belges » aussi, peut-être! »

Et, parce que « la survivance de notre flamand ne tend nulle part à s'affirmer », tout ce que nous écrivions en français serait français, rien que français, sans le plus petit grain de caractéristique belge puisque les littératures françaises et belges *n'en feraient qu'une*, de par la langue.

La langue! mais l'Océan seul aurait-il le privilège de partager en deux littératures bien distinctes tout ce qui est écrit dans une même langue, comme il le fait pour l'Anglais et l'Américain?

Ces deux nations ont beau être sœurs, le sang saxon

a beau se trahir dans tout ce qu'elles font, le temps, le milieu, l'histoire en ont fait deux peuples dont les manifestations artistiques portent une empreinte particulière à chacun d'eux. Il n'est pas surprenant qu'on ne nous accorde pas encore une personnalité bien marquée. Tandis que par d'autres arts nous avons affirmé déjà notre bonhomie mi-fruste, mi-rêveuse et chatouilleusement indépendante, nous n'avions pas depuis assez longtemps témoigné de notre existence en littérature pour qu'on puisse empiler les écrivains les uns sur les autres et en déduire facilement un caractère général. Et pourtant, plus que la ténacité du Breton, plus que l'imagination du Français méridional, notre ombrageuse rusticité peut être cantonnée dans les minuscules provinces qui l'ont vue s'épanouir.

Combien de fois a-t-on dit que la couleur fine et intense de nos vieux peintres, cette amoureuse et matérielle et enveloppante couleur, était devenue l'héritage de nos écrivains, et que la Flandre les grisait d'un reflet de sa lourde richesse, de sa puissante bonté. — Combien de fois n'a-t-on pas comparé Eekhoud à Jordaens, et Lemonnier à un Rubens spiritualisé? A lire, par exemple, les récentes et admirables pages de Lemonnier sur Verwée, ne se demande-t-on pas lequel est le plus merveilleusement peintre des deux?

Mais sans parler de la terre, qui dans les moindres recoins du globe tamise et réverbère d'une façon diffé-

rente les rayons du soleil et trempe ses habitants jusqu'à l'âme dans les nuances de son atmosphère, on trouve d'autres sources à l'originalité belge, car sur l'écrivain pèsent d'autres influences encore que celles des yeux et des sens.

Si nous ne représentons dans l'ensemble de la race aryenne qu'une nuance, nous la représentons depuis si longtemps qu'elle a fini par nous marquer d'une teinte indélébile.

Aussi loin que nous puissions remonter dans l'histoire, notre petit coin de terre a été habité par des tribus *différentes*. Les grandes familles humaines qui nous environnent semblent avoir abandonné de petits morceaux d'elles-mêmes aux confins des pays qu'elles ont envahis, et le temps, puis on ne sait quelle mystérieuse puissance d'agrégation ont fait un tout de cet utile carrefour qui les relie — ou les sépare.

L'instinct de la conservation donnait aux grandes nations une cohésion qui jusqu'ici n'avait pas encore perdu toute raison d'être. Mais la cohésion impose des sacrifices. Elle noie les nuances individuelles dans une couleur moyenne et générale, elle discipline, elle enrégimente — on est Français, Allemand ou Anglais avant d'être soi-même, presque — et ce faisant, on ne peut guère sortir des règles, des syntaxes, des académies, de la tenue qu'une collectivité adopte pour se concentrer; quelques institutions-arbitres résumant tant bien que mal l'idéal commun; et l'instinct d'unité de la famille nationale, pour quelque obscure raison cachée dans les cauchemars du passé ou les craintes de l'avenir, domine celui des revendications isolées. Un Malherbe, un Boileau tyrannisent des générations et il faut être presque des géants pour leur résister.

La multiplicité de nos origines fait au contraire que nous, « gens de frontières », nous avons la sourde crainte de nous fragmenter à l'excès si nous essayons de réduire en une norme, en une forme quelque peu définitive les tendances si diverses qui nous mènent. Comment unir, sans les charcuter, ces codes d'art contradictoires en leur belle et nécessaire variété? La seule unité qui nous renferme c'est cette prudence taciturne qui nous a tenus dans un salutaire éloignement des grammaires, des conventions, des manuels, qui eussent dû tailler dans toutes et chacune de nos particularités pour en faire un tout possible. La conservation de l'individu — ou du moins d'un petit groupe d'individus — l'a emporté sur l'instinct de cohésion ou de concentration du pays.

En art nous sommes furieusement anarchistes; quand nous nous servons correctement — cela nous arrive — de cette langue française que nous aimons, on reconnaît toujours cette maudite psychologie subversive du Belge, qui forge des mots, qui les emploie à sa guise, qui fait serpenter sa prose à travers toutes les prairies

ou tous les chemins, sans demander s'ils sont bien les lits consacrés de ces ruisseaux capricants. Personne ne fait école, ou si ce malheur involontairement arrive, quelque cataclysme de susceptibilité dénoue prestement le faisceau des imitateurs.

Tous nos défauts comme nos qualités transparissent dans notre art et le font bien nôtre. Tandis qu'on rencontre en France tant de cerveaux policés, « usés par le frottement incessant des autres » comme dit Mauclair, nous regorgeons d'esprits bourrus, pressés d'atteindre leur but, maladroits aux harmonies extérieures et momentanées, dédaigneux de cacher leurs sensualités ou leurs brutalités, pelotonnés sur eux-mêmes. Il se peut que nous ayons encore, de loin, l'aspect un peu rude des choses qui ne sont qu'à demi définies — aspects que d'aucuns assimileraient à celui d'ours mal léchés. Mais l'attitude infiniment, absolument belge de ces plantigrades qui auraient l'honneur de nous symboliser vaguement, est un petit, très petit haussement d'épaules quand on les force à constater ce manque de raffinement. Ils admettent le reproche; mais ils n'acceptent aucun des cosmétiques brevetés qui pourraient donner à leur poil le lustre d'un uniforme. Vous les entendez d'ici, dire, la langue au bout des lèvres et l'œil à moitié fermé : « Nous aimons mieux nous lécher nous-mêmes » ! Et ils attendent tranquillement que « la bonne nourriture » communique à leurs apparences les luisants nécessaires.

J'entends résonner dans l'air la musique de cette objection : « Est-ce par ce qu'il y a trente-six manières d'être mal léché que les Belges sont originaux ? »

La réponse surgit toute seule, très paisible : Mais non; regardez ceux que leur propre intensité a fait grandir, par un développement rapide et harmonieux, jusqu'à un raffinement minutieux : le fini de Lemonnier ressemble-t-il à celui de Maeterlinck, celui de Verhaeren à celui de Giraud?

Il est l'épanouissement pleinement extériorisé de leur pensée, de leur nature, de leur essence; et pourtant, malgré les différences qui séparent ces talents, ils restent bien belges, parce qu'il n'y a peut-être encore que dans ce petit pays d'entêtés qu'on puisse aussi énergiquement secouer le joug de la masse et former une ligue contre les réglementations arbitraires.

Entre tous ces esprits il y a des fraternités, pas de fusion. C'est l'individualité primant la collectivité et allant rejoindre l'altruisme au tournant de ce qu'on pourrait appeler l'égoïste originalité, par le désir de fédération. Seule, du reste, la fusion des complémentaires serait enviable. Mais on connaît trop peu la chimie de ces mélanges pour risquer de s'annihiler en faisant à la patrie le sacrifice de tant de dons personnels qui l'enrichissent; on aime mieux se servir comme on est, — un peu cru, — et que la patrie fasse le mé-

lange elle-même ! on ne lui sert pas de plats composés. Et la patrie prouve qu'elle a une âme, une vraie âme collective, en faisant bon accueil aux plus opposés, aux plus différents, aux plus variés de ces matériaux bruts et naturels. En chacun d'eux — le mystique, l'intellectuel, le sensuel, le raffiné, le rustique — elle se reconnaît en sa diversité. Son manque d'harmonie déterminée, codifiée, lui permet même d'admettre l'excessif, qui n'est le plus souvent que le nouveau.

C'est ainsi que, la première souvent, elle fait ce dont M. Ajalbert la loue très généreusement, — elle ouvre sa porte aux inconnus, aux incompris, aux exacerbés. Le petit piédestal qu'elle leur offre suffit à prouver au monde qu'ils ont droit à une place dans l'harmonie générale où la France les fait entrer définitivement en les rabotant et les polissant.

Les rôles ne sont-ils pas différents ? et ne pouvons nous pas dire que les morceaux si divers dont est faite notre personnalité nous prédisposaient à cette mission : élargir le rythme des oscillations dont peut vivre notre race en sa marche ascendante ?

Et qu'importe si nos habitudes peu mesurées, peu limées et frottées nous font donner aux oscillations des longueurs parfois disparates — puisque d'autres sont là pour les égaliser ?

LE SILLON

Le Sillon — un cercle de très jeunes peintres, une « Chrysalide » qui porte de sérieuses espérances, — débuta en février 1893 à la Galerie Moderne par une exposition indécise, impersonnelle, qui passa quelque peu inaperçue dans la bagarre annuelle des Salons. Puis ce fut, en avril 1894, une nouvelle tentative dans la baraque en planches de la place Lebeau d'où venait d'émigrer, après la déroute triennale du Salon officiel, quelque exposition de produits alimentaires.

Cette fois *le Sillon* s'affirme au Musée en un salonnet de choix, trié sur chevalet, et qui paraît être le point de départ d'une campagne de quelque durée. *L'Essor*, le *Voorwaarts*, *Pour l'Art* ayant clos leur cycle, les XX mués en cette triomphante *Libre Esthétique* dont l'organisation, le plan et jusqu'aux modes d'exhibition sont désormais calqués en tous pays, il se pourrait que *le Sillon* drainât le mouvement moderniste à Bruxelles et devint, à côté de sa sœur aînée, la citadelle des aspirations nouvelles. Qu'importe le nom ? Qu'importe l'étiquette ? L'essentiel, c'est que la bataille s'engage, c'est que la vague succède à la vague, et que toujours, en ce renouvellement perpétuel sans lequel il n'y a que misère et mort, les conceptions neuves, les expressions inédites se fassent jour.

Le Sillon, le moins intransigeant des salonnetts d'avant-garde, gagnerait, semble-t-il, à ne point s'assagir en de périlleux décalques. *Le Sillage*, disions-nous l'an passé, serait peut-être une plus exacte appellation, puisque chacun des artistes qui y exposent paraît prendre la remorque d'une personnalité en vue.

Les choses n'ont guère changé, si ce n'est que certains membres du *Sillon* ont changé de remorqueur. M. Georges Bernier,

qui imitait Stobbaert, s'inspire cette année, résolument, d'Alfred Verwée. M. Gustave Stevens, le plus Jacques Blanche du groupe, et non le moins talentueux, s'oriente, en son curieux *Roi Harfalgar*, vers l'archaïsme de Burne-Jones et les joailleries de Gustave Moreau. M. Emile-Antoine Coulon n'aurait vraiment pas besoin de déclarer, à côté de sa signature, qu'il est élève de Félicien Rops pour que ses œuvres, à part leur trivialité et leur incorrection de dessin, évoquassent le souvenir du maître graveur. Fernand Khnopff a, parmi les jeunes exposants, au moins deux adeptes convaincus qui se sont assimilés jusqu'à l'habitude qu'il a prise de couper la tête à ses modèles, et qui ont poussé la ferveur jusqu'à contrefaire son très spécial monogramme. M. Maurice Blicq est-il l'élève de Gilsoul ? Ses paysages, d'ailleurs de belle allure décorative, témoignent de son ardente admiration pour cet artiste. M. Fernand Toussaint a-t-il passé par l'atelier d'Alfred Stevens ? L'un de ses portraits de femmes et son *Clavecin* (à part l'harmonie perroquet — rouge, vert et jaune — de l'avant-plan que désavouerait avec véhémence l'illustre peintre) l'affirment énergiquement. Quant à M. Alfred Crick, nul ne nierait, en voyant ses *Liserons* et sa *Pauvrette*, qu'il ait travaillé sous la direction de Charles Van der Stappen.

Mais n'oublions pas qu'il s'agit de débutants. L'impression inévitable du « déjà vu » dissipée, examinons de plus près les œuvres. La plupart méritent qu'on s'y arrête, et forment, dans l'ensemble, une exhibition de bonne tenue, homogène et attrayante.

Le *Portrait du sculpteur Weygers*, de M. René Janssens, est, peut-être, le meilleur morceau de peinture du *Sillon*. Il rappelle, par ses tonalités assourdies, par la sobriété du dessin, par le style de la silhouette et l'expression méditative du modèle, certaines toiles de Fantin-Latour. Bon ! Encore un nom de peintre que fait surgir en notre pensée l'une des œuvres capitales de l'exposition. Qu'on veuille bien ne voir en ce rapprochement que le désir, non de critiquer, mais de faire saisir, par un exemple, l'aspect d'une toile qui marque parmi les meilleures productions de l'année. Car si le *Portrait* de M. Janssens rappelle, par sa tenue générale, les œuvres du célèbre peintre, il diffère complètement de celles-ci par la facture, et ici au moins ne s'agit-il pas d'influences mais d'une simple affinité de vision, d'une parenté intellectuelle.

Dans des données analogues, un *Portrait* de femme catalogué *L'Étude* enferme, à dose plus restreinte, des qualités identiques. Mais qu'est-ce donc que cette malencontreuse bibliothèque que le modèle porte sur le dos ? Ce rayon chargé de volumes gagnerait à être remis à son plan, ou tout simplement reculé sous la draperie héliotrope qui en dissimule la moitié.

De consciencieuses études — intérieurs d'églises amoureusement détaillés — complètent l'envoi du jeune artiste, dans lequel il est aisé de démêler un portraitiste d'avenir.

M. Gustave Stevens partage avec M. René Janssens l'intérêt principal du Salon. Le portrait de fillette qu'il intitule *Fleur de lys*, et qui s'appelait au Champ de Mars, l'an passé, *Sœur d'infante* — les deux titres n'ont d'ailleurs rien d'incompatible — est d'une grâce et d'une joliesse un peu mièvre. Son *Roi Harald Harfalgar*, qui « depuis deux cents ans, fasciné par une ondine au fond de l'Océan, ne peut ni vivre ni mourir », démontre que le sortilège des incantations n'atteint pas seulement les monarques légendaires et qu'il est, de l'autre côté de la Manche, une dangereuse naïade blottie sous les ombrages de *The Grange*, au bord d'une longue avenue bien connue de ceux qui ne bornent pas

leurs pèlerinages esthétiques à la visite annuelle des deux Champs parisiens.

L'artiste ne manque, d'ailleurs, ni de goût ni de savoir faire. Et sa maîtresse toile, n'étaient d'écrasants souvenirs, plairait par l'harmonie des tons, en leur gamme conventionnelle, par la disposition décorative des accessoires, par l'incontestable habileté du métier.

Quand M. Stevens se contente d'être lui-même et d'exprimer naïvement une impression reçue, il séduit davantage. Et de son copieux envoi, nos préférences vont aux simples études de clochers où, dans l'enchevêtrement des madriers, on sent frissonner l'âme des carillons....

M. Fernand Toussaint s'attache aux élégances féminines, et il est assez naturel que sa palette ait été influencée directement par le maître qui les exprime avec une virtuosité que nul n'a égalée. Débarrassé d'obsédantes réminiscences, revenu à plus de simplicité et — oserions-nous dire? — de candeur, M. Toussaint prendra sa place au bon rang.

C'est, semble-t-il, un défaut général au *Sillon* que cette habileté de main prématurée. Il y a un âge où il sied d'être gauche. Et en ce salonnet de débutants, point de gaucherie, ou si peu! Juste ce qu'il faut pour n'avoir pas l'air trop roublard, et encore!

Voyez les dessins au fusain de M. Léon Bartholomé : *La Fileuse, Couturières à Daoulas, Intérieur à Gouézec*. C'est fait de main experte, en manière d'illustrations, avec un incontestable talent d'exprimer d'un trait sûr les moindres détails du costume, de l'ameublement. On souhaiterait une vision plus synthétique, le caractère de la Bretagne exprimé avec plus de sobriété, en ses éléments essentiels. Une étude de femme couchée déceit une tendance vers ces recherches, et cette étude marque peut-être, dans l'évolution d'un des artistes les mieux doués du *Sillon*, un point de départ.

Nous avons signalé la parenté d'art qui unit M. Maurice Blicck à Victor Gilsoul. C'est, sur des ciels d'un bleu profond, même déploiement de verts intenses et, en certains crépuscules tombant sur le miroir des eaux, identité presque complète de vision et d'expression. La *Paix vespérale*, qui montre une haie de peupliers rangés en bataille sous le vol de légères nuées, a néanmoins, nous l'avons dit, une belle allure décorative qui déceit un paysagiste de l'école des anciens maîtres. Mais que M. Blicck demeure paysagiste et se garde d'attaquer la figure! Son Portrait de femme en noir détonne étrangement dans l'ensemble de son envoi.

Le plus vigoureux des coloristes du *Sillon*, c'est M. Paul Mathieu qui en ses quartiers de viande crue, en ses rougets, en ses pommes, ses oranges, ses poteries, sonne les plus joyeuses fanfares qu'on puisse ouïr. Les airs en avaient été, il est vrai, notés avant lui par Alfred Verhaeren et par Hubert Bellis. Mais le jeune artiste les rajeunit en les transposant dans un ton plus élevé encore. Et sa musique éclate tumultueusement. Tant pis pour les voisins!

A citer, dans l'envoi de M. Jean Gouweloos, un *Automne* qui montre, renversée dans un fauteuil, une figure de femme âgée, les maintes jointes, perdue dans la contemplation d'un paysage nocturne. A citer aussi l'*Orchidée* et quelques autres dessins, d'un sentiment très pur, de M. Louis Cuvelier. Enfin, les paysages de MM. Delgouffre et Verdussen, les dessins de MM. Henri Meunier et Amand De Vleeschouwer, les sculptures de MM. Crick et Weygers, le meuble de hall dessiné par l'architecte Paul Hankar.

Sir Edward Burne-Jones ajoute au Salonnet du *Sillon* l'intérêt

de quelques dessins à la mine de plomb et à la sanguine, menue monnaie d'un talent qu'il serait téméraire de juger sur ces incomplètes données.

TRUQUAGE

A propos de l'acquisition faite par Eugène Ysaye du célèbre Stradivarius connu en lutherie sous le nom d'*Hercule* et qu'il paya 26,000 francs, un des maîtres de l'archet nous racontait hier, au *Cercle Arte et Marte*, entre deux assauts, une amusante histoire :

« J'avais quatorze ans, je piochais ferme Kreutzer et Fiorillo, et mon ambition était de posséder un Stradivarius. Justement on m'en présenta un, une occasion unique : un joli violon de forme pure, de sonorité moelleuse, au vernis ambré, d'apparence authentique.

« Le prix? — Deux mille francs. »

J'allongeai mes billets et emportai mon trésor. Un luthier, auquel je montrai l'instrument, l'examina, le retourna, le flaira. « Le dos est bien de Stradivarius, prononça l'expert. Mais la table est moderne. »

Me voici fort contrarié. N'avoir qu'un demi-Stradivarius quand j'en rêvais un tout entier!... Mon illustre maître Vieuxtemps, à qui je contai ma mésaventure, me consola paternellement. « Confie-moi ton violon, me dit-il, je l'emporterai à Paris et je te ferai faire une nouvelle table par Vuillaume. Elle sera aussi parfaite qu'une ancienne. »

Vieuxtemps partit avec mon violon, le porta chez le célèbre luthier, qui s'écria aussitôt : « Mais je connais ce dos-là! J'ai été chargé de le copier pour compléter un Stradivarius dont la table seule subsistait! »

Mon vendeur avait ingénieusement divisé l'instrument, et d'un seul Stradivarius en avait fait deux. J'appris plus tard que ce Stradivarius avait fait partie, dans une vente publique, d'un lot de trois violons, payé en bloc six cents francs.

Le plus drôle de l'histoire, continua notre ami, c'est l'épilogue. Avec sa table nouvelle, merveilleusement construite par Vuillaume, mon violon avait, à la vérité, fort bon air, mais je cherchais l'occasion de l'échanger contre un Stradivarius « bon teint ». Un luthier anglais vint m'en offrir trois mille francs, et je le lui cédai avec empressement. Quelque temps après, me trouvant à Londres où je donnais une série de concerts, un amateur m'invita à visiter sa collection. « Je viens d'acheter, me dit-il pour m'allécher, un Stradivarius que j'ai payé dix mille francs et dont vous me direz des nouvelles. »

J'acceptai l'invitation. Dans une vitrine, à la place d'honneur, parmi d'autres instruments de prix, était exposé un violon que je reconnus du premier coup d'œil, — et vous aussi, n'est-ce pas? Je maîtrisai mon envie de rire et dis très gravement à l'amateur : « Vous avez là, en effet, Monsieur, un superbe instrument, et vous l'avez acquis à bon compte! »

Et, reprenant son fleuret et son masque : « A quoi bon désabuser ce brave homme? » ajouta philosophiquement l'artiste.

CUEILLETTE DE LIVRES

L'Art de parler, par EMILE SIGOGNE. (Un volume, chez Paul Lacomblez.)

Je n'aurais jamais cru qu'il fut possible de faire tenir dans un aussi petit volume tant de choses écrites qu'en contient le livre de M. Emile Sigogne.

L'Art de parler! Cela ne vous dit pas grand'chose ce titre-là? Il est cependant étonnamment suggestif, pour dire comme dit aujourd'hui tout le monde. *L'Art de parler!* Cela n'a l'air de rien du tout, n'est-ce pas? Quand vous aurez lu le travail que M. Sigogne vient d'en écrire, vous conviendrez qu'il n'était pas de sujet plus vaste, ni de plus complexe.

En effet, l'Art de parler, l'Art oratoire et tous ses dérivés, l'*Éloquence* en un mot, s'attache à tous les degrés de l'échelle intellectuelle. Si les Grecs trouvaient que l'*Éloquence* « est une vertu », ainsi que le rappelle M. Sigogne, si les Latins, et aujourd'hui encore les Français, le nomment le premier de tous les Arts, c'est que l'homme qui la possède — dans quelque genre que ce soit — doit par cela même posséder en lui une singulière réunion de dons naturels, d'études acquises, d'aptitudes prime-sautières, puis perfectionnées; et au-dessus de tout cela, une élévation d'intelligence et de caractère très réelle, car il n'est pas possible d'agir bien, sans tout cela, sur ses semblables. Même dans l'*Éloquence* privée, même dans l'intimité du conseil ou de la leçon, comme au milieu d'une foule réunie, l'on prend de l'orateur tout ce qu'il doit donner. Et tout ce qu'il doit donner, c'est le meilleur, c'est l'*Éloquence*.

Et de plus, l'Art de parler tient aussi à la physiologie, à l'hygiène, à la médecine, puisque toute la partie physique, extérieure — pour ainsi parler — d'un éloquent langage est l'ensemble des plus ou moins bonnes conditions où vivent les organes essentiels de la respiration, c'est-à-dire de la vie. Il est ainsi aisé de concevoir quelle science est nécessaire pour écrire sur un tel objet.

M. Emile Sigogne l'a fait à la fois en théoricien possédant imperturbablement son sujet, et en praticien rompu par l'expérience et le talent, à ses multiples difficultés.

Car *l'Art de parler* a, de la première à la dernière page, la noble émulation de former un livre utile, et l'on peut affirmer, après l'avoir lu, qu'il a la rare fortune d'avoir réalisé son but. D'autant plus utile — et je dis nécessaire — que l'auteur s'élève avec raison contre l'abandon dans lequel est tombé l'Art oratoire, pendant qu'au contraire, dans les autres domaines intellectuels, une véritable effervescence s'est emparée de tous les esprits. Et très judicieusement, dans sa préface, il fait cette remarque : « L'indifférence pour l'Art de la parole a en soi quelque chose d'essentiellement illogique. Nous avons, pour charmer nos oreilles, inventé nombre d'instruments, et les plus beaux de ces instruments sont ceux qui se rapprochent le plus de la voix humaine; cette voix humaine, nous la cultivons pour d'exceptionnelles occasions : le chant; mais pour le langage ordinaire, c'est-à-dire, en somme, pour l'exercice le plus fréquent, le plus important, le plus coutumier, et après celui de respirer, vital par excellence, nous n'en tenons pas le moindre compte. . . . »

Notre indifférence pour ces choses provient aussi de notre ignorance, et de ce morcellement indéfini de nos aptitudes, introduit par un esprit d'analyse à outrance. Que nous sommes loin de cette eurythmie que voulaient les Grecs, de ce

besoin d'harmonie et de concordance entre les objets, de ce désir que toute action soit non seulement utile, mais belle ! Nous avons fait deux parts de la vie : d'un côté l'utile, qui trop souvent est le laid; de l'autre le beau, qui trop souvent n'est que le joli. En faisant cela, nous avons faussé la vie. Reléguant le beau dans une sphère spéciale où un petit nombre est admis à le contempler, nous l'avons amoindri et en avons tari les sources. De l'utile, nous avons fait le banal ou le vulgaire, tandis qu'au contraire les deux choses sont inséparables. Le beau doit se mêler aux plus humbles objets de la vie pratique. L'Art rehaussant tout, rien n'est nécessairement vulgaire. Pensez que ces admirables statuettes de Tanagra étaient les poupées des enfants, des jouets, et faites la comparaison. Pensez que les marchandes de poissons à Athènes sifflaient un orateur qui émettait des sons discordants, et pensez aux nôtres, — et faites aussi la comparaison. »

En citant tout entier ce passage de l'introduction du livre, je veux en marquer la tendance hautement artistique.

Même dans les chapitres d'une ingénieuse précision de détails, où l'auteur passe en revue la physiologie de la voix, des poumons, des organes vocaux, etc.; même dans ceux où il entre en pleine anatomie, en pleine hygiène, n'oubliant rien de tout ce qui dans l'organisme humain contribue à la fonction de l'orateur, de l'acteur, du lecteur, du causeur, même enfin dans les parties les plus matérielles pour ainsi dire de son travail, M. Sigogne prouve au lecteur quelque peu attentif, que s'il est un savant dans l'enseignement de son art, il est aussi un penseur et un artiste, dans le sens aujourd'hui délaissé de philosophe et d'éducateur du Beau.

Dans ce volume, qui sait exposer en peu de mots tout l'enseignement complet de l'*Éloquence*, depuis la simple conférence familière jusqu'aux grands discours judiciaires et politiques, en passant par l'art dramatique, M. E. Sigogne mélange habilement les règles immuables et les conseils particuliers. Il joint toujours de larges considérations sur la mission de l'Art, son but et ses résultats, aux règles classiques et fondamentales du bien dire. Préceptes spéciaux et des plus minutieux à ceux qui doivent parler en public — scène, tribunal, chaire sacrée et profane — et préceptes généraux et universels autant qu'ignorés, dont nous tous devons faire notre profit, car, tous, nous ignorons ce qu'est bien parler. Nous dirons, avec l'auteur lui-même, que préjudiciable est cette insouciance à tout instant de la vie privée. Nous passons sans cesse, et cela en tous pays, à côté de vulgarités, de bassesses du langage familier, sans même nous en apercevoir, tant l'idéale forme que devraient revêtir nos idées nous est devenue indifférente.

À ce titre et à quelques autres, faits d'une expérience de professeur consommé, ce livre sera serviable, car il vient à son heure. Je veux dire à cette heure où l'*éloquence* a besoin de rentrer activement dans la vie intellectuelle contemporaine.

Par tous les côtés de la vie publique et sociale, l'art de parler aura de plus en plus besoin de tout son prestige. Par tous les côtés de la vie artistique, il instruira et ennoblira cette classe d'individus auxquels l'on sent désormais le besoin de donner le pain de l'esprit avec celui du corps, et il est inutile d'ajouter que dans la vie morale et sentimentale, par conséquent aussi dans la vie de la famille et les devoirs de l'éducation, l'*Éloquence* persuasive peut étendre immensément son pouvoir. Car le père et la mère, avec un mot juste et choisi, — moins encore, — avec une inflexion

heureuse, émue, indignée dans la voix, peuvent arrêter leurs enfants au seuil de l'erreur ou les lancer plus avant sur la route vraie!

Aussi, dans le livre que nous donne M. Émile Sigogne, le langage familier et la causerie journalière trouvent tout à apprendre et à méditer.

Aussi bien, voilà pour le théoricien érudit, et voici que le praticien n'avait, pour bien parler de son art, qu'à se rappeler les principes qu'il applique lui-même, car M. Sigogne n'a pas parlé publiquement qu'en Belgique, où ses cours et ses conférences sont connues; mais il a, pendant plusieurs années, fait des conférences publiques à Florence, à l'Institut des Hautes Études, où je les sais avoir été fort goûtées.

Le style de M. Sigogne est simple, comme il convient à un livre d'enseignement; mais un autre plaisir à le lire est dans son extrême pureté française, qui repose vraiment. Au milieu d'un amas de productions à parfums variés et composés, en tous genres, (cliché-réclame), la modeste du titre, la beauté du sujet, la réelle érudition et la consciencieuse noblesse du point de vue, font de ce livre, parmi les ouvrages spéciaux, un travail de la plus sérieuse valeur artistique.

JACQUES HERMANN

Une Campagne au pays noir, par JULES DESTREE. — Petit volume à fr. 1-50. Bruxelles, Lacomblez, éditeur.

Un récit vif, alerte, animé, plein de mouvement et de vie, d'une bataille électorale acharnée qui mettait aux prises dans un des coins les plus industriels de la Belgique les rancunes accumulées et jusque là comprimées des petits et la puissance de l'argent des patrons et des oppresseurs.

Mais il y a dans ce livre autre chose qu'une annotation d'une vie politique de quelques semaines enfiévrées, et ceux qui s'attendraient à voir en ce petit volume un récit politique seraient bien trompés. A côté de l'homme public qu'est M. Jules Destree il y a l'écrivain artiste, le critique hardi qui nous donna souvent de compréhensives études et c'est en artiste violemment épris d'un mouvement grandiose de revendications qu'il nous raconte la campagne que menèrent lui et ses camarades de lutte dans le pays de Charleroi.

Il ne faut pas chercher en ce livre une narration de faits politiques ou un chant de victoire poussé par un élu d'hier, mais un récit d'une étape en sa vie où l'auteur et les siens, pénétrés par l'âme du peuple, comprirent les aspirations, les désirs, les mépris et les dégoûts des opprimés et souffrant alors de leurs souffrances, firent entendre les plaintes de ceux qui ne savent pas se plaindre de la vie misérable qui leur est donnée.

Signalons parmi les meilleures pages quelques paysages nocturnes et ce meeting aux allumettes d'une impression si grande en sa simplicité.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Musique à Paris (1894-1895), par GUSTAVE ROBERT. Études critiques sur les concerts, etc. Paris, librairie Fischbacher. — *Le Sceptique loyal*, complément du *Parabolaïn*, par LÉON RIOTOR. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Douze petits nocturnes*, par ANDRÉ RUIJTERS. Collection de l'Art Jeune. Bruxelles P. Lacomblez. — *Propos d'un peintre*, par HENRY DETOUCHE. Frontispice et préface de Félicien Rops. Trois compositions de l'auteur. Paris, librairie de l'Art indépendant.

Memento des Expositions

MONS. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts*. Mai 1896. Renseignements : M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Délais expirés. Renseignements : M. Adam, président de la *Société des Amis des Arts*, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

NANTES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon, du 3 au 10 janvier. Envois directs avant le 8 janvier à l'Exposition, rue Lekain, 10, Nantes. Notices avant le 4 janvier. Commission sur les ventes : 10 %. Secrétaire général : M. Des Camps de Lalanne.

PETITE CHRONIQUE

Quelques revues nouvelles, marbrant de leurs couvertures multicolores, au retour des vacances, notre table de rédaction :

L'Art Wallon, qui poursuit la tâche commencée par la *Wallonie et Floréal*, — « grouper les forces intellectuelles et artistiques de la terre wallonne, affirmer et défendre les aspirations des Jeunes ». *L'Art Wallon*, qui paraît tous les mois à Verviers, rue du Palais, 129, aligne une belle rédaction dans laquelle nous relevons les noms de Paul Gérardy, Albert Mockel, Arnold Goffin, Hubert Krains, Auguste Donnay, Léon Paschal, Fernand Séverin, Hubert Stiernet, I. Will, etc. et, hors Wallonie, ceux de MM. Georges Rodenbach, Émile Verhaeren et Francis Vielé-Griffin.

En terre wallonne également, le *Vieux-Liège*, journal hebdomadaire du format de feu *Caprice-Revue* fondée naguère et spirituellement rédigée par Maurice Siville. Le *Vieux-Liège* paraît tous les samedis sous la direction de M. Ch.-J. Comhaire-Brunay, rue de la Sauvenière, 116. Abonnement : 5 francs par an (8 fr. pour l'Union postale).

En France : *Le Livre des Légendes*, publication mensuelle illustrée, — et fort joliment illustrée, — paraissant à Paris, en fascicules de vingt-quatre pages contenant chacun une aquarelle hors texte et de nombreuses images dans le texte, têtes de pages, lettres ornées et culs-de-lampe originaux, — sous la direction de M. Jacques des Gachons. Bureaux : rue de Buci, 40. Abonnement : 60 francs par an pour les exemplaires de luxe sur japon impérial (10 exemplaires), 20 francs pour les exemplaires sur papier vergé à la forme (40 exemplaires), 12 francs sur simili-japon (50 exemplaires), 6 francs sur papier teinté. Union postale : un franc de plus par année.

Enfin l'*Idée Moderne*, revue mensuelle littéraire, artistique et philosophique publiée à Paris, 85, rue Notre-Dame des Champs, sous la direction de M. Nicole Chambellan. Au sommaire du dernier fascicule (15 septembre) nous relevons entre autres les signatures de Paul Verlaine, Gustave Kahn, F. Vielé-Griffin, Maurice Maeterlinck, Camille Mauclair, Robert de Souza, Henri Mazel, etc. Abonnement : 10 francs par an.

A toutes, succès et longue vie.

Le premier concert de la saison aura lieu samedi prochain, à la Grande Harmonie. Il est organisé par la maison Breitkopf et Härtel avec le concours de M. Ben Davies, premier ténor de l'Opéra Royal de Londres, de M. Tivadar Nachez, violoniste de S. M. la reine d'Angleterre, et de Miss Mary Wurm, pianiste.

Les concerts organisés par la maison Schott frères seront donnés dans la salle de la Grande Harmonie les 26 octobre, 16 et 30 novembre avec le concours de M^{lle} Chaminade, pianiste-compositeur, du célèbre Quatuor de Prague et du Quatuor des Concerts du Gewandhaus à Leipzig, qui se feront entendre tous deux pour la première fois à Bruxelles.

On nous prie d'annoncer l'ouverture des cours de musique ci-après : M. Gustave Kefer, le pianiste et compositeur bien connu, vient d'organiser, à la salle Erard, rue Latérale, un ensemble de leçons comprenant le piano (professeur : M. Gustave Kefer), le chant (professeur : M^{lle} Rachel Neyt), l'histoire de la musique (professeur : M. Erasme Raway) et le solfège (professeur : M. Hoyois).

M^{me} A. Cousin donne, à partir du 1^{er} octobre, les mardis et vendredis, à 3 heures, chez les éditeurs Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 43, des cours de piano, d'harmonie et de solfège.

Enfin, M^{lle} Dresse vient d'inaugurer un enseignement intuitif du solfège et d'ouvrir un cours élémentaire de piano. Les leçons sont données le mardi, de 4 h. 1/2 à 6 heures, rue de la Croix-de-Fer, 28, et le jeudi, de 2 heures à 3 h. 1/2, à la salle Berden, rue Keyenveld, 42.

Le Quatuor Crickboom, Angenot, Miry, Gillet, des Concerts d'Harcourt et de la Société Nationale, vient d'être engagé par la Société Catalane des Concerts de Barcelone pour une série de cinq auditions qui auront lieu les 13, 17, 20, 24 et 27 octobre.

Les programmes, composés d'œuvres classiques et modernes, portent les noms de Bach, Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Zepolli, Borodine, Grieg, Svendsen, César Franck, Guillaume Lekeu, Vincent d'Indy, G. Fauré, E. Chausson et C.-A. Debussy.

Nous souhaitons bon succès à nos compatriotes.

Tandis que le Théâtre de la Monnaie se prépare à monter *Fervaal* de Vincent d'Indy, le *Chant de la Cloche* du même auteur va entrer en répétitions à Haarlem (Pays-Bas), à Genève sous la direction de M. Ketten et à Liège sous la direction de M. Sylvain Dupuis.

D'autre part, un fragment important de *Fervaal*, la troisième scène du 2^e acte, figure au programme du premier festival de musique organisé à Paris par les directeurs de l'Opéra.

COMITÉ ALFRED VERWÉE. — Les artistes, esthètes et journalistes qui se sont constitués en comité pour honorer le grand artiste que la Belgique vient de perdre, donner à son art si national et si beau la place qu'il doit occuper dans l'histoire et mettre dans tout son relief sa personnalité et sa vie, ont décidé, comme première mesure d'exécution, de dresser le CATALOGUE DE SON ŒUVRE.

Le Comité prie, en conséquence, instamment quiconque possède un tableau, un dessin, une aquarelle, une esquisse ou une ébauche du Maître, de l'indiquer dans le plus bref délai possible à M. ERNEST VAN NECK, secrétaire du Comité, 27, rue de la Fontaine, à Bruxelles, avec les renseignements suivants :

Dimensions dans le cadre, — sujet, — si l'œuvre est signée ou non, — si elle est datée, — les indications intéressantes sur son origine (achetée à l'artiste, ou à un intermédiaire, ou en vente publique, et quand).

Adresse complète du propriétaire ou détenteur.

Le Comité se propose de déléguer ses membres pour aller voir l'œuvre sur place.

Aux termes du règlement des Grands Concours institués par le Gouvernement, on vient d'exposer, dans une des salles vacantes du Musée moderne de peinture (rue du Musée, 1) les envois réglementaires de M. Rombaux, lauréat du Grand Concours de sculpture, en 1891, en même temps que ceux de MM. Verhelle et Vereecken, lauréats des Grands Concours d'architecture de 1890 et 1893.

Ces œuvres sont exposées publiquement jusqu'au 15 courant, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

Liste des œuvres acquises pour la tombola au Salon de Gand (1^{re} liste) : H. Bellis, *Azalées et Cinéraires*; Denduyts, *Sous bois (hiver)*; Pointelin, *Plateau de Saint-Laurent (Jura)*; Art, *Fleurs et gibier*; Binjé, *Brumes d'automne*; Van Biesbroeck, *Etude*; Wytzman, *Vieux murs*; Marcette, *Canal de Slykens*; Douglas Robinson, *Devant le miroir*; Koldewey, *Marée basse*; Lhermite, *A la Fontaine*; L. De Hem, *Bibelots*; Garrido, *Un sonnet*; Heins, *Coin de Capri*; Cassiers, *Les bords de la Durme*; Binet, *Taches de soleil*; Johnston, *Tête de rousse*; Metdepenningen, *Etude*; Hens, *La place du Steen (Anvers)*; Rull, *Déclin du jour*; Paterson, *Paysage*; H. Leroy, *Souvenir d'Anderlues*; Taubman, *La nuit*; Horenbant, *Coin de ferme*; Willaert, *Vieux canal*.

La clôture irrévocable du Salon est fixée au 28 courant.

Les journaux d'outre-Manche nous apportent le récit circonstancié du grand festival triennal qui vient d'avoir lieu à Cardiff (pays de Galles). Les pièces de résistance étaient le *Messie* de Hændel et le *Dernier jugement*, le *Saint-Paul* de Mendelssohn, la *Damnation de Faust* de Berlioz, le *Requiem* de Verdi et le *Franciscus* d'Edgard Tinel. Ce dernier ouvrage a été, à cette occasion, exécuté pour la première fois en Angleterre. L'auteur dirigeait en personne et il a été, de la part du public britannique, l'objet de l'accueil le plus chaleureux. On l'a acclamé aux répétitions et au concert, on l'a interviewé, portraituré, choyé de toutes les manières. Son œuvre paraît avoir fait une grande impression, à en juger tout au moins par le langage de la presse de Londres et de la province, qui en fait grand éloge, sans restriction. La *Free Library*, de Cardiff, a demandé à M. Tinel de lui faire l'honneur d'apposer sa signature sur une partition de son œuvre qui serait conservée dans les archives de la ville, en souvenir de sa visite. M. Tinel s'est naturellement empressé de déférer à ce vœu.

L'exécution de son ouvrage paraît, du reste, l'avoir grandement satisfait; il a déclaré à un rédacteur du *Western Mail* qu'après Berlin, c'était la meilleure exécution à laquelle il eût assisté.

Les autres journées du festival ont obtenu leur succès traditionnel : chœur excellent, solistes de choix, parmi lesquels le ténor Davies et M^{me} Albani, orchestre remarquable, rien n'y a manqué. La direction générale de la fête était aux mains de Sir Joseph Barnby. (Guide musical.)

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 4 francs, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA GRANDE MER DES IDÉES. — L'ÂME FÉMININE. *La Ligue des Femmes. Blanche Rousseau.* — UNE PRÉFACE DE FÉLICIEN ROPS.
— THÉÂTRES. — ŒUVRES DRAMATIQUES INÉDITES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les Dépêches télégraphiques de l'Agence Havas.*
— PETITE CHRONIQUE.

La Grande Mer des Idées.

Artistes, subissant l'instinctif phénomène de la production qu'en notre naïveté ou notre orgueil nous croyons un acte de notre volonté consciente et libre alors qu'il sort de nous comme la verdure au printemps sort de la terre, comme l'image réfléchie surgit aux profondeurs aquatiques des miroirs, nous rêvons pour nos œuvres la durée, nous les souhaitons flottant aux horizons de l'avenir, sur la vaste mer des idées, inscrites à notre nom, battant notre pavillon telles que de beaux vaisseaux pavoisés dont au passage on cite la qualification glorieuse. La Gloire, oui la gloire, l'enfantin désir de se survivre dans la mémoire des hommes, enfantin et âpre et maladif et cruel, formé de si mystérieux et si injustifiables facteurs au plus profond de nos abîmes psychiques plus souterrains que ceux des géologies et des telluriques, la gloire dont Baudelaire forgea la sché-

matique et vibrante image en ces mots d'airain et d'or :

Je te donne ces vers afin que si mon nom
Arrive heureusement aux époques lointaines,
Et, navire poussé par un grand aiglon,
Fasse un jour travailler les cervelles humaines.

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
Tourmente le lecteur ainsi qu'un tympanon;
Et par un fraternel et mystique chaînon
Reste comme pendue à mes rimes hautaines.

Hélas! de combien peu le Sort comble cet orgueilleux désir! Que de milliers et de milliers d'œuvres à jamais submergées dans les naufrages de l'histoire, gisantes au fond des mers de l'Idée ou dissoutes dans ses flots toujours rumorants! Et pour ceux dont le nom, le nom, le nom, ce vain assemblage de quelques lettres qu'un souffle exprime dans l'effort d'un instant, semble devoir survivre, quel désastre, quel anéantissement de presque tout ce qui sortit de leurs âmes, ne laissant comme résidu qu'un minime bagage, qu'un débris, qu'un lambeau qu'eux-mêmes eussent pris en dédain, et qui, dans l'appréciation qu'ils faisaient de leur long labeur vital, n'a guère compté.

Ah! quel prompt effacement, quelle évaporation décourageante, quelle indifférence presque immédiate pour la plupart de ces fleurs d'intellectualité qui coûtent tant d'efforts à qui les a fait éclore et pour lesquelles il espérait l'admiration persistante! Un livre! cette efflorescence dernière de pensées sans nombre, d'émotions,

de parfums travaillés par l'ouvrier intellectuel au laboratoire du cerveau dans le trouble silencieux de la méditation. Voyez son destin : il semble que la Nature le soumet aux lois de cette surabondance de production qu'elle exagère à des proportions délirantes pour être sûre qu'au moins quelques œufs viendront à éclore du frai immense des poissons et des chenilles et des mouches. Incessamment fonctionne la ponte des esprits, incessamment paraissent les œuvres, incessamment elles disparaissent dans l'avortement de l'attention publique vite lassée, vite blasée. Quelques regards distraits, une lecture rapide, quand ce n'est pas un simple parcours, et l'abandon dans la mare, le rejet au tas, le fini pour toujours, la fleur cueillie, regardée, respirée et qu'on laisse tomber sur la route dans la poussière et les piétinements.

A Paris mille romans par année! cent volumes de vers! dix mille articles de revues! une parturition intarissable, la pensée sans cesse en érection dans d'innombrables cerveaux, une jeunesse ardente active aux ateliers intellectuels partout ronflant, des vétérans menant cette immense spiritufactory, plus bruyante que le Creusot ou Essen, que Sheffield ou Manchester. Et, au bout de l'an, rien ou presque rien qui subsiste. Un stock énorme de choses délaissées pareil aux amas d'écaillés d'huitres, à l'aube, dans le bac aux exitures des restaurants et des tavernes.

Et du passé que subsiste-t-il? Quelques très rares insubmersibles, semblables à des épaves sur la surface où tous les autres ont coulé à fond : Homère, Eschyle, Dante, Shakespeare, parmi d'autres, rares aussi, à demi chavirés et que la postérité engloutira peut-être définitivement. Et même pour les grands qui semblent inchavirables, quelques pièces seulement, le reste déjà disparu, comme sucé, résorbé par l'abîme. Le dérision s'en mêle : rien qu'une parcelle surnage, opiniâtrement, de tout un grand naufrage; ce sera, des vingt volumes de Diderot, le *Neveu de Rameau* ou le *Paradoxe sur le Comédien*; ce sera, des quatre vingts volumes de Voltaire, *Candide* ou *Zadig*. Parfois l'œuvre isolée d'un fantaisiste qui écrit en se jouant, pensant ne rien satisfaire qu'un caprice, et que l'Humanité tenace et contradictoire se met à préférer et à doter du don divin de la durée : telle *Manon Lescaut*.

Ah! vraiment, si l'on écrit et si l'on pense pour la Gloire, la tricherie du Destin est abominable et la duperie dépasse les limites supportables! L'entêtement à risquer à ce jeu sa cervicale substance serait égal à celui des imbéciles qui mettent leurs épargnes dans les filouteries financières. L'œuvre ne naît que pour mourir en bas âge.

Et pourtant on persiste. Obstinement, aveuglement, on persiste. L'Art ne chôme pas. En vain quotidiennement l'expérience se renouvelle, sarcastique et inique.

Les déçus sont remplacés par d'autres déçus, et les déçus eux-mêmes s'acharnent à de nouvelles déceptions. Incorrigible est l'humanité artiste, incorrigible comme on l'est quand ce qui pousse et détermine n'est pas ce fantôme qu'on nomme la volonté libre mais la redoutable et écrasante réalité des forces incompressibles.

Qu'importe à la Nature que l'œuvre sorte de celui-ci ou de celui-là? Qu'importe que l'œuvre vive en son entité particulière? Qu'importe qu'elle conserve ou perde la fragile étiquette d'un nom? La Nature ne travaille pas pour la gloire d'une personnalité! Elle travaille pour des buts majestueux en leur socialisation tragique. Il semble qu'elle aime à affirmer son besoin de généralisation grandiose en jetant les individus dans la fournaise où elle prépare ses vastes desseins, comme une cuisinière jette des poireaux et des panés dans sa marmite. Elle n'admet pas qu'un de ces ingrédients prétende à l'honneur de rester à jamais lui-même au-dessus de l'universelle et formidable bouillie. De sa gigantesque cuillère elle l'enfonce et le retourne et aide à sa dissolution. Ah! tu parles de gloire! ah! tu rêves d'immortalité! ah! tu te crois important et guignes la célébrité! tiens, tiens, tourne, roule, tourbillonne dans la soupe avec le reste.

Mais alors? Alors, il faut non pas s'arrêter, révolté et imprécateur, mais s'oublier soi-même. Ne plus penser à la gloire dérisoire. Non, n'y penses plus et tu retrouveras, dans ton artistique labeur, le repos et la sérénité. Ne crois pas que tu fais œuvre inutile, ô toi qui vois si promptement disparaître dans le torrent ce que la patiente giration de ton esprit avait créé avec amour. Ta pensée n'est point perdue; elle est indestructible, elle va, avec des myriades d'autres pensées, accomplir sa destinée. Elle sera l'un des facteurs, plus multiples que les poussières de la voie lactée, qui aideront à la merveilleuse et irrésistible poussée de la vie universelle vers l'Harmonie. Tout artisan peut être sûr que le produit de son labeur devient une parcelle de l'édifice immense. Pourquoi se préoccuperait-il de savoir si son nom sera inscrit sur l'un des matériaux, l'une des pierres, l'une des poutres de la construction cyclopéenne à laquelle l'Humanité labore sans relâche, Babel dont aucune confusion des langues ne saurait arrêter la montée triomphale vers les cieux.

C'est un mirage de croire que tant de livres qu'on ne lit plus, que tant d'autres dont on ne se souvient plus, tant de pensées qui furent jaillissantes, et semblent tombées flasques et molles, n'ont pas accompli leur mission. C'est un mirage de croire que l'artiste doit se désespérer quand son œuvre s'absorbe dans l'indifférence ou l'oubli. C'est une présomptueuse et ridicule manie que de vouloir la notoriété! La vie se charge de donner des démentis brutaux et meurtrissants à ceux qui comprennent ainsi la consigne de l'artiste. La multi

tude elle-même, par ses larges dédains et sa spacieuse ingratitude, corrobore cette loi d'airain. Mais le penseur prend promptement sa revanche quand il ressent la joie mystique de discerner nettement où va le monde et comment il faut comprendre l'agitation et l'impitoyance de ses flots tourmentés. Les innombrables productions des hommes tombent dans cette mer et, y subissent la désagrégation inévitable. Elles deviennent un des sels de cet océan sans bornes et toujours mouvant dont les vagues murmurantes sont le chant de la vie. Nulle de ces productions ne disparaît, nulle n'est superflue. Elles sont indispensables au puissant magma de l'universel progrès.

De plus en plus ces grandes clartés se dégagent des ténèbres. Ainsi s'explique l'impossibilité d'arrêter, malgré les déceptions, cette multitude artiste toujours en action, toujours bruyante, toujours enthousiaste. Ainsi s'explique le pâlissement et le discrédit augmentant de ces besoins de gloire qui, encore au commencement de ce siècle, semblaient le principal moteur des efforts, bourgeoise récompense proposée par les éducateurs comme appât aux néophytes. Plus grave et plus profonde est devenue la préoccupation de ceux qui subissent la souffrance et la jouissance de produire. C'est en eux-mêmes, aux heures passionnées du travail, qu'ils trouvent la fin et le bonheur. Ils dédaignent la renommée en tant que but. Il leur suffit de savoir désormais qu'ils ont fait, fût-ce le plus humble d'entre eux, contribuent au séculaire devoir d'aider à la marche de la pensée et que ce n'est pas le petit navire qu'aurait freté chacun d'eux, yacht de plaisance fait pour le cabotage et le cabotinage, qu'il faut conduire et faire aborder « aux époques lointaines » que chante Baudelaire, mais l'énorme vaisseau, Léviathan des mers dont ils ne sont que l'équipage et qui, à sa poulaine refoulant les flots, montre en lettres d'or ce nom : L'HUMANITÉ !

L'ÂME FÉMININE

LA LIGUE DES FEMMES. — BLANCHE ROUSSEAU.

A lire ces bulletins de la Ligue des Femmes, il me vient une envie de dire à ces probes fourmis ce que je pense qu'elles font. Je ne vois pas bien qu'elles en aient une idée claire.

Et pourtant j'en sais qui seraient fières de l'œuvre humaine qu'elles essaient d'échafauder, si elles la connaissaient. Peut-être même ce qui les rend si timorées n'est-il autre chose que ce manque de notion d'un but universel, social, religieux qu'elles pressentent sans oser le formuler. Si mes rêves les font protester, tant mieux.

Les hommes et les femmes se regardent encore comme ils regardaient les os des animaux dépecés crus au temps où on n'avait pas à en manger tous les jours. On ne savait pas ce que c'était qu'un estomac régulier, on mourait de faim ou d'indigestion, tout comme maintenant on meurt, on moisit, on se rabougrit d'avoir aimé trop, trop ou peu, ou de travers. L'amour est en

retard sur la nutrition. Que voulez-vous ? Comme conservation il ne vient qu'en seconde ligne, et nous allons toujours, paraît-il, au plus pressé d'abord. C'est avec le plus grand désordre que nous avons toujours vaqué jusqu'ici à cette obligation naturelle. Quelques malins découvrirent bien qu'il fallait régler ce torrent, donner une forme à ce qu'il y avait de plus simple dans la hiérarchie des groupements, et besoin de protection d'une part, orgueil de possession de l'autre y aidant, des lois furent forgées au petit bonheur qui arrangeaient tout pour la tranquillité extérieure de l'univers. En dedans le calme était moins intense. Mais on bourrait les crevasses internes avec force considérations souvent religieuses, philosophiques parfois, mais plus rarement.

Il y eut des moments où la charpie morale qui remplissait ainsi charitablement les vides, devenait cotonneuse ou nauséabonde, ou simplement insuffisante. A ces moments-là, qui correspondaient généralement à l'entr'acte qui sépare une foi mourante d'une foi nouvelle, à ces moments-là l'amour reprenait ses allures entières, et on assistait sur une partie petite ou grande du monde au spectacle difficile à qualifier qu'on a appelé l'immoralité déchainée. De nos jours, comme voilà longtemps que l'entr'acte dure, on commence à rencontrer beaucoup de gens qui ont des indigestions. On en trouve d'autres qui expliquent plus bêtement encore comment ils font pour mourir de faim. Et ça semble très agaçant à tout le monde.

Et puisque les nouvelles pièces se font attendre, il y a même des gens qui redemandent les anciennes. Si elles contenaient un bon lot de poncifs, au moins c'étaient des pièces, celles-là ! Elles faisaient un sort à tous les personnages.

Eh ! mais, dites donc, braves gens, ne croyez-vous pas que de ces morticoles, pieux ou laïques, qui tripatouillent nos viscères et nos consciences depuis tant de siècles, il y aurait un empilage suffisant à faire pour que, en les pressant bien, nous en soutirions quelque petites notions qui nous mettraient à l'abri de nos ennemis !

Il paraît, d'après les dits morticoles, que l'homme et la femme ont l'un sur l'autre une action que j'appellerai pour satisfaire votre besoin d'érudition, proportionnelle à leur nature. Du moins j'imagine qu'elle est proportionnelle. Que serait-elle bien sans cela ?

Il est donc nuisible de se laisser influencer par un être trop petit ou trop grand ou en quelque façon non adaptable à nous.

Sur les êtres complexes que nous sommes devenus, en entassant les réflexions de nos grands-pères, descendues en sens inverse sur les nôtres, une impression fugitive ne suffit plus pour déterminer des entraînements énormes et persistants.

Pour que nous ramassions en une seule flambée toutes les parties de nous-mêmes, sens, imagination, inquiétudes et soucis d'idéal et de vie pratique, défauts et vertus, il faut que nous rencontrions des êtres rares. Si rares, qu'ils font souvent l'effet d'être introuvables, défalcation faite de tous les faux départs qui agitent les gens.

Se pourrait-il que nous ayons enfin un jour la virilité de ralentir notre allure d'enfants pressés courant aux certitudes immédiates tout en surface, et que nous pensions que pour construire cette humaine unité faite de l'homme et de la femme il faut *du temps* ?

L'individualisation toujours croissante dans laquelle nous embobine dame Nature, après avoir séparé et spécifié les sexes, les races, les familles, les cerveaux, et le plus ou moins de vitesse d'élan de chacun, nous laisse à nonner pendant des siècles pour trouver les lois des reconstituantes fraternités.

De spécification en spécification, nous en arrivons à spécifier le groupe formé par un homme et une femme. Au moins commençons-nous, depuis quelques civilisations, à croire que ce soit possible. Nous croyons même que cette chose est salutaire et plutôt désirable, et selon notre habitude invariable nous attendons que ça se fasse tout seul, comme se sont faits les autres bouleversements. Mais voilà que par les femmes dont elle est plus près, la Nature, sans qu'elles le sachent, leur faisant trouver mille petits moyens de rapprochement, nous mène tout doucement à des reconstitutions d'unité un peu moins hasardées. Elles sentent, elles toutes les premières, que la race s'anémie et, sans le savoir, elles mijotent vigoureusement dans de sournois petits congrès, — ou à part elles tout simplement, — la façon de modifier les moyens de sélection qui sont décidément défectueux. Elles savent très bien que quand on veut arranger une armoire très en désordre il faut d'abord tirer tout dehors pour retrouver tout ce qui pourrait s'appareiller. Et leur inexplicable habitude de brouiller toutes les cartes depuis le commencement du monde va peut-être devenir compréhensible. Dans tous les travaux et dans tous les arts, dans la pensée comme dans l'action elles veulent se mêler aux hommes, se mesurer, — pour se connaître elles-mêmes certes, — mais aussi pour connaître mieux l'homme et pour qu'il les connaisse. Elles ne le savent pas, les bienheureuses, et telles qui veulent tâter du barreau, de la médecine ou de la littérature ne se croient nullement poussées par des instincts qui leur feraient horreur si elles les savaient aussi sexuels.

Les impulsions primordiales échappent heureusement au domaine de la volonté et des petits calculs de chacun. Au-dessus, bien au-dessus de ce qu'elles appellent la revendication de leurs droits, au-dessus de leurs petits orgueils et de leur besoin de bruit, souffle quelque chose de cette éperdue Bonté qui rapproche, qui nivelle ce qu'une autre Force avait séparé. J'ai regardé longtemps une marguerite double égarée dans une gerbe de ses pareilles, sur ma table. Peut-être les femmes sont-elles occupées à reconquérir l'intimité de l'être unique, l'intimité consciente, agissante; peut-être en remuant leurs cervelles finiront-elles par savoir qu'elles ont une âme, une âme personnelle, une âme à laquelle un besoin vital, que des pédagogues peuvent appeler besoin de vérité, de loyauté, de dignité, de respect de soi-même, si ça les amuse, les pousse à rester fidèles. Dès que sera née, en toutes, la conscience de l'âme féminine encore insaisissable malgré toutes les descriptions, naîtra aussi de lui-même le désir de donner aux autres, de répandre un peu, toujours un peu plus de cette âme. C'est cette âme-là qui manque, qui a manqué jusqu'ici à l'équilibre de notre monde social où les femmes ont mis de l'affectuosité et quelques instinctives lueurs, mais pas beaucoup de petits grains d'âme. Peut-être maintenant vont-elles pressentir les courants impérieux qui unissent en des impulsions gigantesques les efforts minuscules de nos tâtonnements, peut-être un jour apprendront-elles à tous l'énigme de cet étrange éternel désir qui voudrait confondre la prière et l'amour.

Les doctes ligues des femmes protesteront contre ces interprétations. Aussi bien, à côté de leurs inconscients trémoussements surgissent çà et là, isolées, mais de plus en plus nombreuses, de vraies âmes féminines et je veux vous parler de l'une d'elles.

Avez-vous lu la *Maisonnnette* de Blanche Rousseau dans le *Coq rouge* d'octobre?

Le passé et l'avenir, l'espoir de ceux qui commencent, et les efforts de ceux qui vont sans savoir, obscurément devant eux, coura-

geusement, d'un courage dont ils ignorent la raison, tiennent dans ce récit consciemment profond. Les faits d'aujourd'hui, enveloppés par les hommes dans d'interminables ratiocinations, sont dans ces six pages comme bercés dans des bras de femme.

Ce vieux « qu'on avait fait partir, bien petit encore » loin de sa maisonnnette, et « qui se retournait toujours pour regarder derrière lui », ce vieux qui meurt, les prunelles agrandies par le rêve de cette maisonnnette qu'il n'avait pas su retrouver et que ses souvenirs faisaient si bonne, ce grand-père qui n'a encore que de la curiosité pour ce qui entraîne l'effort de tous les petits-fils, et qui meurt si doucement, il nous émeut parce que Blanche Rousseau l'a peint de si simple façon qu'on le voit vivre, en son villageois et printanier mirage, et parce que aussi quelque chose de nous tous est en ce vieux. Ce n'est pas du symbole cette histoire, c'est plus et mieux, c'est une petite histoire vivante, une chose de tous les jours dont l'instinct de la femme a découvert les côtés profonds, une petite paille emportée par le même ouragan et dans la même direction que celui qui fait tourner le monde. C'est la pitié et l'attendrissement descendant par la femme sur l'aridité des chemins intellectuels, et unifiant en une lueur de chaude bonté et de naturel des choses que l'esprit seul n'eût pas généralisées.

Je vous parlerai probablement encore de Blanche Rousseau. Je voulais seulement dire aujourd'hui que la *Maisonnnette* me fait croire à la belle réalité de l'âme féminine cent fois plus que toutes les ligues de femmes.

Une préface de Félicien Rops.

Félicien Rops fleuronne de cette jolie préface les *Propos d'un peintre* humoristiques et charmants que vient de faire paraître à Paris M. Henry Detouche :

« Ces quelques lignes ne sont ni une préface, ni une introduction, ni un avant-propos, c'est une présentation rapide entre deux shake hands comme il s'en fait tant les jours de vernissage, par le temps qui court de grands et de petits salons.

« *Henry Detouche* », tout le monde le connaît ce nom-là; on l'a vu à ces mêmes expositions, partout où l'on parle, où l'on voit, partout où l'on glose, partout où l'on écoute, partout où l'on cérébralise! Quand vous aurez lu son livre, vous serez son ami, toute présentation deviendra inutile. Je ne suis donc à l'heure présente qu'une interposition momentanée, dont vous me remercierez plus tard, après besogne faite.

Les peintres, je parle de ceux qui ne veulent pas admettre que, lorsqu'on veut faire œuvre de bon peintre, un navet bien peint vaut mieux qu'une jolie idée, ont toujours désiré montrer que leur boîte crânienne valait celles de la plupart des littérateurs courants, et pouvait servir à autre chose qu'à mettre les vieux tubes de couleurs et les pinceaux hors d'usage; — ce qui était, peut-être, d'une vanité audacieuse. Beaucoup se sont donc rués sur les lettres, et les institutaires leur ont été doux, et protecteurs ainsi qu'il convenait.

Le siècle commençait à peine, et sans provocation, sans être en état de légitime défense, un académicien pervers, Girodet, dit Trioson, publiait un poème en six chants : *Le Peintre*, en même temps qu'il exposait son *Déluge*, un tableau dans lequel il unissait, disaient les critiques, (pardon, je voulais écrire : « les Aristarques ») de l'époque, « la Fierté de Michel-Ange à la Pureté de Raphaël ». — Heureusement, ce monsieur digne peignait mal. Il ne fit pas d'élèves, et cela arrêta dans leurs premiers vagisse-

ments un tas de Chactas et d'Atala et quelques autres poèmes en six chants pour lesquels ce grand coupable accordait son luth.

Je n'ai guère autorité pour vous présenter mon ami Detouche, à ce propos je serai forcé de vous parler de moi. Le moi est haïssable, surtout « le moi » d'autrui, mais cela sera bref, rassurez-vous.

Je l'ai connu à cette curieuse époque, vers 1876 et 1877 où Manet sortait de Vélasquez et de Goya et massait autour de lui tout « un mouvement » qui se réunissait au café Guerbois dans l'avenue de Clichy à côté du vieux cabaret du Père Lathuile. Là se trouvaient chaque soir, autour du bock traditionnel, un gros de militants, dont certains, les « Certains » d'Huysmans, étaient déjà chevronnés : le spirituel et admirable artiste qui s'appelle Degas, — Forain qui cherchait déjà ce qu'il a trouvé, Duranty, l'écrivain exquis, à qui l'on devait déjà : *Le Malheur d'Henriette Gérard*, un succès, Desboutin, retour de Florence, et tant d'autres ! Un beau soir je vis à côté de moi s'asseoir un jeune homme assez étrange, dans l'aspect duquel il y avait du Don Pablo de Ségovie, du chasseur d'Afrique, et du Gringoire bien tenu. C'était Henry Detouche. D'emblée nous causâmes presque intimement « de omni re scibili, et quibusdam aliis ». L'aurore de juillet devrait les coteaux de Fontenay-aux-Roses et de la Tour de Croÿ où j'habitais, et notre conversation durait toujours. Elle n'a pas cessé depuis. C'est à vous, ami lecteur, à prendre ma place. Je vous la cède à regret. Vous me saurez bientôt gré de ma complaisance. »

THÉÂTRES

Galleries : **La Périchole** (reprise). — Molière : **Les Danicheff** (reprise). — Mounaie : **Lakmé** (reprise).

« Si *Peau d'âne* m'était contée, j'y prendrais un plaisir extrême.... » C'est ce plaisir rétrospectif qu'ont goûté, jeudi, la plupart d'entre nous en assistant au joyeux défilé des pupazzi confectionnés pour l'amusement des grands et petits enfants par Henri Meilhae, Ludovic Halévy et le maestro Offenbach. Et comme — à part une courte apparition provoquée, voici deux ans, à l'Alcazar, par une troupe de province — la *Périchole* était restée dans les cartons depuis un temps immémorial, elle a paru toute neuve à la génération nouvelle. Pimpante et fraîche, vraiment gaie sans trivialité, spirituelle et ironique, la partition a d'ailleurs gardé toute sa jeunesse. Elle demeure un type d'opéra bouffe, un modèle que d'innombrables contrefaçons n'ont même pas entamé. Et le livret imaginé par les maîtres du genre, mélange de comique alourissant, de satire, de bonne comédie et même de sentiment, a l'air d'avoir été écrit hier, tant les auteurs y ont synthétisé et caricaturé, en une exubérante fantaisie, d'éternelles vérités.

Pour produire l'effet qu'on est en droit d'en espérer, même après vingt ans, les railleuses inventions de cette célèbre collaboration exigent une interprétation de choix : des chanteurs assez artistes pour ne pas exagérer le comique des rôles, assez discrets pour en exprimer les effets avec légèreté, sans forcer la note.

La *Périchole* a trouvé en M^{me} Clary, en MM. Dambrinne, Poggi, Poudrier, Jouanne, etc. les fidèles dépositaires des traditions d'autrefois. Offenbach, s'il revivait, serait ravi de la finesse, de la verve et de la grâce de sa Périchole, et le Piquillo incarné par M. Dambrinne, un comédien doublé d'un chanteur, lui plairait assurément.

Le faste habituel de M. Maugé a donné à cette reprise à sensa-

tion un cadre somptueux qui lui assure les plus fructueuses recettes. Le décor du premier acte, notamment, est l'un des plus jolis qu'on ait vus à Bruxelles. Deux ballets complètent le spectacle. Mais les costumes chatoyants et le charme des ballerines n'empêchent pas de regretter qu'Offenbach soit mort avant d'avoir songé à en écrire la musique.

Le Théâtre Molière avait, la veille, fait avec *les Danicheff* un début également heureux. On connaît de longue date ces *Danicheff*, dont l'exotisme a permis aux auteurs de faire « passer » les situations les moins vraisemblables et de mettre en scène des personnages auxquels M. Ohnet lui-même n'eût peut-être pas osé rêver. On sait qu'à côté de l'écrivain masqué qui, sous le pseudonyme de Pierre Newski, s'affirma l'inventeur de cette affabulation bizarre, le brio, l'esprit et le tour de main d'Alexandre Dumas assurèrent à la pièce une fortune durable. Aujourd'hui encore, et malgré le recul des années, elle demeure vivante, animée, d'un effet certain sur le public épris de conventions, d'exagérations, de complications extérieures, de paradoxes spirituels et de monologues anecdotiques.

Ce public-là a manifesté avec véhémence sa satisfaction et souligné d'applaudissements « essentiellement parisiens » les indices d'une éventuelle alliance franco-russe qui (déjà !) donnent aux *Danicheff* une actualité particulière.

La pièce est d'ailleurs jouée avec conviction et avec talent par une troupe habilement composée par M. Munié et dans laquelle se distinguent, au premier rang, M^{mes} Cogé, Bade et Munié, MM. Hattier, Lefrançais, Châtelain et Arnaud.

La reprise de *Lakmé* au théâtre de la Monnaie a donné à M^{me} Landouzy l'occasion d'égrener son joli chapelet de notes cristallines et à M. Bonnard de s'affirmer, malgré quelques défaillances au dernier acte, chanteur consciencieux et acteur de bonne école.

M^{me} Landouzy chante délicieusement les mélodies aimables dont Léo Delibes a composé sa partition, en particulier cet air des « Clochettes », d'inspiration médiocre, auquel elle donne une si rare variété de nuances et d'intentions qu'elle en fait oublier la banalité. On souhaiterait une comédienne plus spontanée, de jeu plus accentué et de mimique plus expressive. Mais la cantatrice est si gracieuse, la voix si fraîche, l'émission si pure que les regrets s'effacent, presque, et qu'on applaudit d'enthousiasme, comme au concert.

Œuvres dramatiques inédites.

Dans une petite enquête qu'il vient d'ouvrir sur les auteurs dramatiques français, le *Gil Blas* donne d'intéressants renseignements sur les œuvres inédites de M. Jean Jullien, l'un des écrivains les mieux doués de la génération nouvelle, dont nous avons applaudi, grâce à l'initiative d'Antoine, *la Sérénade* et *le Maître*, sur celles de M. Henry Céard, l'auteur applaudi de *Renée Mauperin*, de *Tout pour l'honneur*, *des Résignés*, de *la Pêche*, ainsi que sur les pièces en portefeuille de MM. Georges Lecomte, Gaston Salandri et quelques autres :

Après des mois d'attente, Jean Jullien a pris une vigoureuse détermination. Des scènes étrangères lui demandent un ouvrage ; il vient d'accepter cette curieuse combinaison. Trois actes de lui,

Intimités, vont être joués à Vienne et à Munich. Une autre pièce, en cinq actes celle-ci, *L'Oasis*, suivra de près sur une autre scène allemande. C'est une pièce très philosophique, très théâtre, avec beaucoup de rêve. La mise en scène en est assez compliquée, il y a de somptueux défilés et le drame pivote autour d'un très beau rôle de femme.

Avec *Intimités* et *L'Oasis*, on trouve dans les cartons de Jean Jullien un beau stock d'œuvres entièrement achevées. La *Loi*, cinq actes, que l'auteur considère comme trop catégoriquement concluante pour voir le jour en ce moment, *Un homme du monde*, trois actes, comédie quelque peu rosse; enfin, *Savoir*, cinq actes, première partie d'une trilogie déjà toute préparée. *Savoir* est une pièce austère; un de nos grands directeurs l'a même trouvée « trop uniformément désolante » pour être montée sur une scène du boulevard.

Quant aux pièces en un acte, elles sont légion dans le « cercueil » du quai du Louvre, comme Jullien appelle sa casse aux ours. Les titres sont provisoires; citons seulement *Nouvelle lune*, *Un Trésor*, *Le Consentement*, etc.

Les revues françaises n'étant pas plus ouvertes à notre si loyal critique que les théâtres, il vient de publier, dans *Die Zeit (le Temps)*, de Vienne, un article sur *L'influence des littératures étrangères sur les jeunes écoles françaises*. Le sujet lui avait été proposé par le directeur du périodique autrichien qui avait sans doute trouvé piquant de publier l'aveu public du chef de la jeune École dramatique française, — aveu de cette influence subie qu'on lui reproche tant. Or, Jean Jullien, au contraire, a constaté dans son article que la renaissance dramatique datait du Théâtre-Libre et des Escholiers, fondés bien avant qu'Ibsen et les Allemands pénétrassent sur nos planches. Et il a démontré que c'était justement cette soudaine effervescence qui avait créé notre mouvement de curiosité vers les littératures exotiques.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Dépêches télégraphiques de l'Agence Havas.

Le Tribunal de Commerce de la Seine a tranché, le mois dernier, une question assez intéressante en matière de droit d'auteur.

La Société de l'Agence Havas avait remarqué que, bien que le journal *Le Voltaire* eût cessé d'être abonné à son service d'informations depuis le 20 janvier 1892, ce journal n'en continuait pas moins de publier ses dépêches télégraphiques au moment même où elles paraissent dans les journaux abonnés. Estimant qu'une reproduction faite dans ces conditions lui portait préjudice, l'Agence Havas a assigné M. Alcan-Lévy, propriétaire du *Voltaire*, en paiement d'une somme de fr. 21,933-38 à titre de dommages-intérêts, somme précisément égale au montant de l'abonnement que M. Alcan-Lévy aurait eu à payer pour cette même période.

M. Alcan-Lévy repoussait cette demande, alléguant que des dépêches télégraphiques portant à la connaissance du public de simples nouvelles politiques, ou autres, ne pouvaient être assimilées à un produit du travail de l'écrivain donnant lieu à un droit de propriété littéraire. Il ajoutait, au surplus, qu'il imprimait le *Voltaire* plus tard que certains autres journaux abonnés à l'Agence Havas.

Contrairement à un arrêt de la Cour de Cassation qui avait, le

8 août 1861, repoussé une demande analogue de l'Agence Havas en se fondant sur ce que la reproduction de dépêches télégraphiques dans un journal après leur insertion dans un autre journal ne constituait pas une atteinte au droit de propriété littéraire, ni aux principes qui régissent la propriété en général, le tribunal a accueilli les conclusions de la demanderesse et condamné le *Voltaire* à payer à l'Agence Havas la somme de fr. 21,933-38 réclamée.

Le jugement décide que si un fait en lui-même, un événement advenu, ne peut être l'objet d'un droit de propriété, il en est autrement de la priorité de la connaissance de ce fait ou de cet événement, que s'assure une agence au moyen d'un service spécial de correspondants et de télégrammes; et que le journal qui, sans être abonné à cette agence, se procure chaque jour d'une façon quelconque ses dépêches et les reproduit, alors qu'elles n'ont pas encore été publiées et qu'elles sont par conséquent encore la propriété de l'agence, commet un acte qui le rend passible de dommages-intérêts.

PETITE CHRONIQUE

La réouverture de la Maison d'Art de la Toison d'or, dans laquelle on achève en ce moment d'importants travaux d'agrandissement, aura lieu vers le milieu de novembre. La première exposition sera exclusivement consacrée aux œuvres d'Alfred Stevens. L'éminent artiste réunira, pour la première fois en Belgique, un ensemble de ses œuvres anciennes et récentes en un Salon de choix destiné à faire sensation.

La section des arts appliqués s'ouvrira, à la même époque, par une exposition des œuvres de MM. Daum frères, les verriers de Nancy qui ont remporté un si vif succès au dernier Salon de la *Libre Esthétique*, et des céramiques à reflets métalliques de M. Clément Massier, du Golfe Juan, qui débitera à Bruxelles par cette exhibition.

Une exposition de certaines œuvres de Jean Portaels ainsi que de celles des élèves de l'ancien atelier Portaels, organisée en vue d'honorer la mémoire du maître, succédera à ces expositions particulières. Le concours de tous les anciens élèves de Portaels est dès à présent assuré, ce qui promet une exposition d'un puissant intérêt. Un comité vient d'être constitué pour choisir les œuvres et s'occuper de leur placement à la « Maison d'art ». Ce comité est composé de MM. A. Hennebicq, président, Léon Frédéric, Is. Verheyden, A. Meurice et William Picard.

La Société Nationale pour la protection des sites et monuments de Belgique avait, on s'en souvient, mis au concours un projet de décoration artistique de la gare du Luxembourg à Bruxelles. Le rapport du jury, signé par M^{lle} E. Beernaert, MM. G. Van den Kerkhoven, Is. Verheyden et Th. Baron, constate que la plupart des esquisses présentées offrent de sérieuses qualités artistiques, mais qu'aucun des concurrents n'ayant rempli exactement les conditions du programme, il n'y a pas lieu de décerner de primes.

Les œuvres envoyées au jury ne répondaient pas, paraît-il, au caractère décoratif imposé. Beaucoup d'entre elles n'avaient même pas les proportions des panneaux à décorer.

Quatorze concurrents ont pris part au concours entier, qui comprenait quatre projets. D'autres se sont limités à une partie des sites désignés.

C'est samedi prochain, à 8 heures du soir, qu'aura lieu, dans

la salle de la Grande Harmonie, le premier concert de la maison Schott. Il sera donné par le célèbre Quatuor de Prague composé de MM. C. Hoffmann, J. Suk, O. Nedbal et H. Wihan.

Les deux autres séances sont, comme nous l'avons dit, fixées aux 16 et 30 novembre. Au concert du 16 on entendra M^{lle} Chaminade, pianiste-compositeur. L'audition du 30 aura lieu avec le concours du Quatuor de Leipzig (MM. C. Prill, M. Rother, B. Unkenstein et G. Wille).

L'abonnement aux trois concerts est de 15 francs (places numérotées), 10 francs (places non numérotées) et fr. 7-50 (galerie). Par concert : 6, 4 et 3 francs.

Le Conservatoire donnera à son premier concert la grande messe en *si mineur*, de J.-S. Bach.

Deux soirées d'art sont annoncées pour le 28 novembre et le 17 décembre à la Salle Ravenstein : Interprétations de Schumann par M^{lle} Eugénie Dietz, que le public parisien a applaudie l'hiver dernier au Théâtre d'Application, et conférence par M. Henry Maubel.

M^{lle} Irma Sethe, la brillante élève d'Eugène Ysaye, vient d'être engagée à Londres où elle donnera en novembre une série de *recitals* avec orchestre à Saint-James's Hall. M^{lle} Sethe se rendra de là à Munich où l'appellent également plusieurs engagements importants.

En dépit des attaques que les Bénédictins ont dirigées contre l'ouvrage de Gevaert : *La Mélodie antique dans le chant de l'Église latine*, Léon XIII vient de décorer l'éminent directeur du Conservatoire de l'Ordre de Grégoire le Grand.

On nous prie de démentir le bruit que « Venise » a fermé ses portes. La date de la clôture n'a pas été changée. Le quartier italien restera accessible au public jusqu'au 1^{er} novembre. L'entrée, dont le produit est abandonné au personnel, est fixé, à partir de ce jour, à fr. 0-25.

Afin de mieux étendre l'influence et la valeur artistique du *Studio* (5, Henrietta street, Covent Garden, Londres), la direction de cette revue va augmenter en permanence le nombre de ses pages, dès le prochain numéro, actuellement sous presse. Parmi d'autres matières d'un intérêt spécial se trouvera dans ce numéro un article sur la célèbre école d'art du professeur Herkomer à Bushey, copieusement illustré de reproductions des œuvres de ses élèves.

Ce numéro du *Studio* comprendra, en outre, plusieurs illustrations supplémentaires, parmi lesquelles un dessin en couleurs par Aubrey Beardsley.

Une revue nouvelle, *La Cote artistique*, publiée à Paris sous la direction de M. R. de Saint-Albin, a principalement pour but de renseigner les artistes et les amateurs sur les prix atteints par les œuvres d'art dans les ventes publiques. Elle donnera le compte-rendu de toutes les ventes artistiques de France et de l'étranger, une revue des expositions, etc. Bureaux : 39, rue de Chateaudun. Abonnement : 30 francs par an.

Le comité des *Bühnenfestspiele* de Bayreuth vient de fixer les dates des représentations de l'*Anneau du Nibelung*, qui sera repris l'année prochaine à Bayreuth, vingt ans après la première exécution (août 1876).

Il y eut, à cette époque, trois séries de représentations. Il y en aura cinq en 1896, du 10 juillet au 19 août.

Comme en 1876, la Tétralogie sera donnée en quatre journées successives. C'est dire que, contrairement à certains bruits, il n'est pas question d'interrompre la Tétralogie par des relâches entre la *Walküre* et *Siegfried*, entre *Siegfried* et la *Götterdämmerung*.

Voici comment s'échelonnent les représentations du Ring :

Première série : 19 juillet, *Rheingold* ; 21 juillet, *Walküre* ; 21 juillet, *Siegfried* ; 22 juillet, *Götterdämmerung*.

Et ainsi de suite pour les quatre séries : la seconde, du 26 au 29 juillet ; la troisième, du 2 au 5 août ; la quatrième, du 9 au 12 août ; la cinquième et dernière, du 16 au 19 août.

Les dispositions relatives à la répartition des rôles ne sont pas encore définitivement arrêtées ; et ce qui a pu être publié à ce sujet n'a aucun caractère officiel.

Le personnel de l'orchestre, à part quelques modifications inévitables, sera celui qui a participé aux précédentes représentations modèles de Bayreuth.

Il est probable que nous connaîtrons d'ici à un mois la distribution des rôles.

La petite ville de Meiningen, célèbre par l'admirable troupe de tragédiens et de comédiens, aujourd'hui dispersée, qui conquiert naguère une réputation universelle, vient de se signaler par une nouvelle initiative artistique. Elle donna, dans les derniers jours de septembre, un festival en trois journées exclusivement consacré aux œuvres de Bach, de Beethoven et de Brahms, — les trois grands B, comme on dit en Allemagne.

Le programme, artistement composé et qui reçut une interprétation irréprochable, comprenait :

De Bach : la grande *Passion selon saint Mathieu*, le concerto n° 6 de la série des *Concerts avec musique* qu'il écrivit vers 1721 pour le margrave de Brandebourg, et la cantate pour double chœur, orgue et orchestre sur le verset 10 du chapitre XII de l'Évangile de saint Jean.

De Beethoven : les quatuors en *si* (op. 130), en *ut* (op. 59, n° 3) et en *fa* mineur (op. 95), interprétés par le quatuor Joachim ; le concerto en *mi* bémol pour piano, joué par d'Albert ; enfin la *Missa solennis*.

De Brahms : la *Chant de triomphe* ; la symphonie en *ut* mineur ; les *Variations sur un thème de Hændel* pour piano ; trois quatuors pour voix mixtes avec accompagnement de piano ; le *Double concerto* pour violon et violoncelle, joué par Joachim et Robert Haussmann ; la sonate en *fa* mineur pour piano et clarinette (d'Albert et M. Muehlfeld), le quintette en *sol* pour cordes et le quintette pour clarinette et cordes.

« Je ne sais si ces festivals de Thuringe sont destinés à vivre et à se renouveler, dit notre confrère Maurice Kufferath, qui consacre aux fêtes de Meiningen une relation détaillée. Quel que soit leur avenir, ce que je sais bien, c'est que ce festival initial a été l'une des fêtes musicales les plus parfaites auxquelles il m'ait été donné d'assister. »

Comme tant d'autres fresques, les peintures du XIV^e siècle qui décoraient les voûtes de l'église San-Michele, à Florence, avaient été recouvertes d'un badigeon.

Après trois ans de travail, l'habile restaurateur Dario Chini a pu les débarrasser de cet enduit et désormais elles apparaissent en entier, mais un peu pâlies ; la même opération va être faite sur les piliers.

Le superbe tabernacle d'Oreagna, de la même église, est aussi l'objet de réparations.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : } 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^o MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

DIVIDENDES INTELLECTUELS. — J.-H. ROSNY. *Résurrection*. — LES LAURÉATS DU PRIX DE ROME. *Les Sujets imposés au concours de Rome*, par A. HENNEBICQ. — LA MUSIQUE POUR TOUS. — PAUL GILSON. — CONCERT BREITKOPF ET HERTTEL. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Dividendes intellectuels.

Est-ce que vraiment il n'y a que l'espoir de faire produire à l'Argent des intérêts et bénéfices, des « fruits civils » comme disent les juristes par une désagréable prostitution du joli mot à relents automnaux, racine charmante de cette sonorité chaude « Fructidor », qui doit inspirer et guider qui le met dans une « entreprise » ? N'y a-t-il en ce monde d'humaine agitation à la fois matérielle et mystique, d'autre placement qui soit avisé et digne de promouvoir les désirs des capitalistes que celui qui semble devoir rapporter des dividendes pécuniaires, de la monnaie, des espèces sonnantes et trébuchantes, ainsi nommées peut-être par anticipation prophétique des inévitables déchéances en lesquelles l'Argent, le terrible et infernal argent, fait trébucher les âmes ? L'emploi matériel avec un guichet au bout du sentier, un comptage de rondelles métalliques, un portemonnaie ou un portefeuille qui s'ouvrent et qui se

ferment et, *ad infinitum*, un recommencement de ces cérémonies vulgaires et plates, mérite-t-il seul de mettre en branle l'Homme, cette entité multiface, « cette image de Dieu », faite d'esprit plus que de chair, de sentiment plus que de calcul, et cet homme devra-t-il incessamment apparaître en la réduction de relative noblesse figurant « l'homme d'affaires » ?

Il semblerait ou puéril ou grotesque de s'adresser aux possesseurs heureux, ou crus tels, de la fortune, en leur tenant l'étrange discours que voici : Messieurs les heureux, Messieurs les riches, Messieurs les financiers, nous vous demandons de mettre de l'argent dans une entreprise. Mais nous tenons à vous déclarer que cet argent ne vous rapportera jamais d'autre argent et qu'il faudra renoncer cette fois à voir se réaliser ce miracle, qualifié satanique par les Pères de l'Église : une chose inerte et insexuelle se multipliant elle-même par une génération monstrueuse d'intérêts. Bien plus, tenez d'avance votre mise pour perdue. Nous sommes, en effet, des gens bizarres qui ne vous annoncent que des DIVIDENDES INTELLECTUELS !

Ah ! quel étonnement chez l'interpellé, et bientôt quel esclaffement ou quel encolèrement ! Des Dividendes intellectuels ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce qu'on les palpe vos dividendes intellectuels ? Est-ce qu'on peut les empiler ou les serrer en liasse ? Est-ce qu'ils sont susceptibles d'être mis en dépôt ou en compte courant dans

une banque de tout repos? Est-ce qu'on ouvre des comptes pour ces intellectuels dividendes? Adressez-vous à côté, Monsieur le mystificateur, il y a un dispensaire pour les aliénés; sonnez fort et parlez en maître, un bon cabanon vous y attend.

Et l'agile et subtil « homme d'affaires » retournera à ses digitales numérations d'espèces et à ses cérébrales combinaisons boursières. Il volera, de nouveau, à ras de terre dans les brouillardieux territoires argentifères, habités par ces fantômes : l'Inquiétude, l'Aprété, l'Egoïsme, planant muets et cruels au-dessus de la foule grouillante des prédateurs et des victimes, avec la seule joie morne, ou la seule douleur, après la chasse, après la course, du Profit ou de la Perte.

Est-ce que vraiment, comme vie, c'est là tout, et cela vaudrait-il la peine de vivre? N'est-il pas, pour l'Argent, une forme d'utilisation qui puisse le sanctifier en donnant, à qui le manie, l'éblouissement d'une belle et noble chose accomplie? Faut-il, avec Banville, crier ce rauque cri de dégoût et de désespérance :

Quittons nos lyres, Erato,
On n'entend plus que le râteau
De la roulette et de la banque.

Ne vient-il pas l'envie haletante de crier avec lui ce cri clair d'alouette et d'atmosphère :

Plus haut, plus loin, de l'air, du bleu,
Des ailes, des ailes, des ailes!

La Vie a besoin d'Idéal, et de sacrifices à l'idéal, dont les autels sont toujours dressés et attendent les offrandes. Le secret des ennuis, des souffrances, du spleen têtue en ses retours, des déceptions de ceux qui ne pensent qu'aux matériels profits est dans la non-satisfaction de cette force intime, toujours présente, qui incessamment travaille et tourmente l'organisme qui la recèle, sans obtenir le normal épanchement qu'elle exige et pour lequel, obstinée, elle se démène. Pareils à qui dédaigne ou néglige l'exercice physique, ils subissent un constant malaise, attristant leur vie et rendant inefficaces, dans la sensation et la jouissance, tout ce que cet argent, mal utilisé, leur permet d'acheter. Ils cherchent et ne trouvent pas. Ils assistent à la désagrégation de tous leurs plaisirs, à la dislocation ou à l'étalement en mare nauséuse de tous leurs programmes. Leur âme n'a pas d'appétit, leur âme digère mal : ils ont une gastrite psychique.

Le remède est dans l'alimentation de cette âme qu'ils peuvent, avec leur argent, leur passif, servile et fort argent, se procurer aussi aisément que les mets cuisinés, que les sensualités bourgeoises du rut, du ventre et de la vanité. Ils ne connaissent qu'une moitié d'eux-mêmes et c'est cette hémiplegie de leur individualité, si bellement organisée pourtant par la Nature en une prodigieuse harmonie d'élégance pour le bonheur, qui les rend mal-

heureux et les laisse malades, infirmes, blasés et découragés. Qu'ils cultivent l'immatériel du personnel mystère de leur être, qu'ils deviennent « hommes d'affaires » pour ces entreprises de l'esprit; qu'ils y risquent libéralement leurs capitaux; qu'ils emploient autant d'ingéniosité, d'ardeur, d'opiniâtreté à y réussir que dans leurs entreprises à dividendes pécuniaires; qu'ils s'acharnent à leur faire produire ces dividendes intellectuels dont la vertu, la valeur, les bienfaits, les profits commencent à apparaître, n'est-ce pas? au cours de ce discours, en leur réalité émouvante? La guérison, la paix, l'ennoblissement, la satisfaction intime, la sérénité, le sentiment divin de la dignité sont à ce prix.

Oui, financiers, Crésus, richards, millionnaires, milliardaires, titans détenteurs de fortunes mondiales, vous tous qui formez ce hiche-liffe cosmopolite et redoutable de l'Argent, que guignent pourtant, comme Enée guettait le Cyclope, les catastrophes et les représailles, et qui, ayant tout ce qui peut faire heureux, n'êtes pas heureux, il faudrait qu'on vous vit à la tête d'autres usines que vos usines ronflantes et fumantes; occupés d'autres mines que vos mines de pétrole, de phosphate, de charbon ou de cuivre ou d'or; en d'autres spéculations que vos spéculations sur les valeurs d'agiotage. L'âme, l'esprit, le Beau, l'Art sont, eux aussi, susceptibles de donner des produits en abondance, de merveilleux produits pour l'épanouissement de notre fragile et sentimentale personnalité, pour ces joies humaines, toujours fuyantes, que vous poursuivez vainement. La moitié des horizons terrestres et célestes leur appartient et c'est la moitié la plus radieuse, celle des grandes lumières et des puissants soleils. Vous n'êtes que du côté des ombres, vous n'êtes que dans la nuit, vous êtes des noctambules fourvoyés et tristes, réfléchissant à la dérision d'être si riches et d'avoir si peu de félicité.

Dividendes intellectuels! Dividendes intellectuels! Salutaire devise! Formule saine et péremptoire en sa simplicité suggestive et forte! Elle retourne brusquement la question. Elle dégage les insuffisances anciennes. Elle donne la clef et montre le chemin. Elle révèle la richesse ignorée, la richesse délaissée, la vraie, la pure, et souffle la rafraîchissante notion d'une activité enfin rationnelle et harmonique. Ce n'est pas l'Argent, ce magicien, qui est mauvais, c'est l'emploi qu'on en fait, mesquin, toujours intéressé, toujours avide, et par conséquent irritant et bête. On veut que toujours, toujours, toujours il engendre d'autre argent. On l'avilit dans une ponte odieuse, vermiforme et solitaire, où le cordon des ronds s'allonge indéfiniment en un téniat monétaire. Il faut le régénérer et le réhabiliter. Il faut lui rendre sa productivité noble et vraiment sociale. Il faut le sauver des ignobles fricotages où on le tient exilé et prisonnier comme un dieu enchaîné, comme

Samson réduit à tourner la meule chez les Philistins.

Et voilà donc pourquoi, Messieurs les heureux, ou crus tels, Messieurs les riches, Messieurs les financiers, on vous demande de mettre votre argent dans des entreprises d'Art, en vous déclarant que cet argent ne vous rapportera jamais d'argent, en vous déclarant qu'il faut même le tenir d'avance pour à jamais perdu; dans des entreprises dont la force, la vertu, l'avenir seront précisément ce sentiment incessamment proclamé et profondément ressenti, d'un désintéressement absolu; dans des entreprises dont les dividendes pécuniaires seront zéro, mais dont les dividendes intellectuels seront plus somptueux et plus féconds en jouissances que ceux de vos spéculations les plus ébouriffantes.

J.-H. ROSNY

Résurrections. Un volume de 280 pages. Librairie Plon, Paris.

Une vingtaine de tableaux rapides; des faits, mettant de la chair vivante autour d'une pensée, d'une sensation neuves, ou laissant au cerveau l'impression de l'illumination soudaine de quelque coin du domaine de l'inconscient.

Ainsi, dans les premières nouvelles, quelques formes bien modernes de la solidarité familiale: Un homme trouve dans le testament de son frère l'aveu d'une faute. Le mort abandonna jadis une fiancée pauvre pour faire un mariage riche et pour réparer son tort il laisse à l'abandonnée une somme importante; quelques papiers disent la courte histoire, banale et froide sous la plume d'un homme « dénué de romanesque ». Les lettres de la fiancée sont là aussi, « vécues, frémissantes, douloureuses, d'admirables lettres d'amour ».

« Quand j'en eus fini la lecture », écrit l'héritier, « je demeurai sous la désolation et la détresse, la frénésie de pitié, la colère de cet admirable amour gaspillé, perdu salement par un être de ma race. »

Il voudrait réparer, réparer moralement, entièrement s'il le peut. Mais dans son désir de ressusciter la vie morne de l'oubliée passe beaucoup plus qu'une ordinaire générosité et volonté de réparation. Il veut consoler la pauvre créature dont le chagrin a terni les yeux; non pas seulement parce que ses lettres l'ont ému, mais parce que quelque chose de lui était si près de l'offenseur qu'à certaines heures ils ne faisaient plus qu'un et la faute semblait coller un peu à sa peau, à lui aussi. Autour de la responsabilité personnelle s'agglutine peu à peu une responsabilité collective dont une grande partie des hommes de notre temps ont très clairement et très positivement conscience. Étrange agrandissement de ce qu'on croit être l'unité centrale, le moi, qui semble pour un temps peuplé d'autres êtres tout aussi soi que soi-même; on se sent un fragment, fragment de son propre destin, fragment de la volonté qui nous pousse en avant. La sensation de solidarité qui presque toujours eut quelque chose de mystique quand on voulait l'étendre d'un bond à l'humanité tout entière, reprend pour nous sa réalité absolue quand nous la rencontrons dans ces sentiments qui relient de petits groupes humains. Presque tous nous sommes en mesure d'en être conscients dans les liens du sang; quelques-uns en connaissent la force quand elle rassemble des cerveaux, des parties de cerveau, des âmes; mais ceux qui,

comme les Rosny, font toucher le côté irrésistible et sensationnel de ces multiplications du moi apportent une pierre à l'édifice de la fraternité humaine qui se bâtit de petites fraternités ajoutées les unes aux autres, se fondant peu à peu les unes dans les autres.

Dans *Compensations* la solidarité des différentes générations est marquée d'un trait de vie.

Un homme rencontre la femme qui lui inspire « cet amour absolu résultant d'une conjonction plus rare que les éclipses complètes »; elle est à la veille d'en épouser un autre! Il voyage, il se marie sans l'oublier, menant intérieurement la vie anémique de ceux qui ne peuvent plus jouir fortement de rien, jusqu'au jour où son fils aime la fille de cette femme qui eût dû être la sienne. Les races sont reliées. « Délices incomparables », écrit-il, « d'avoir d'eux ce fruit de mon sang que je n'avais pu avoir d'Elle; voir de leur union germer des êtres qui seraient les petits-enfants d'Hélène et mes propres enfants. » A cette pensée, « il se transpose tout entier dans son fils ». « J'aimais comme lui, mais pour lui et moi ensemble », dit-il.

De loin, il assiste à l'aveu d'amour des jeunes gens. « Ils étaient mon Destin, la Vie jeune, la réparation encore possible... j'étouffais, j'avais une fièvre ardente. Quand il se pencha, quand il parla bas, je sentis que je parlais d'amour pour la première fois de ma vie, que je faisais l'aveu que je n'avais pu faire. Quand elle rougit, c'est Hélène qui rougissait; et quand elle pâlit et se mit à répondre avec tremblement, oh! ce fut la réponse et le tremblement que j'avais été sur le point de voir et d'entendre, il y a plus de vingt-deux ans!... Et j'eus le contentement et l'amour qui m'avaient manqué comme la source au désert, je fus l'aimé de la morte adorable. »

A-t-on jamais aussi intimement donné l'impression de l'unité qui peut relier deux générations, a-t-on aussi bien préparé pour nos heures de rêve de petites étincelles qui vont des morts aux vivants, — de quelques morts à quelques vivants, — rendant possibles, prochaines, faciles, les conceptions et les sensations de tous les morts unis à tous les vivants.

Et ce mandrin se battant jusqu'au sang, jusqu'à la défiguration complète, pour une fille, qui accepte « le rude baiser de la victoire, le baiser de sang et de boue, le contact des joues sanglantes et des paupières hideusement enflées... », tout comme « la dame au grand hennin, l'altière, moyen-âgeuse prenait le baiser du lourd chevalier aux mains de tuerie et à la face de boucher ». Sentez-vous ces deux siècles qui se rapprochent, et la seule transposition de milieu qu'a subi leur commune rudesse, encore si imprégnée du brutal instinct de la lutte, de la sélection à main armée, visible, tangible sous toutes les couches de douceur dont on a badigeonné nos mouvements?

Dans la *Mangeuse d'hommes*, de l'ordinaire et banale chasse au tigre tant de fois contée, Rosny encore une fois élargit le sens. La bravoure fanfaronne du tueur devient le besoin d'humilier la race si longtemps toute-puissante du fauve. Il voit la tigresse tenir un homme entre ses griffes, le laisser échapper, le ressaisir, lui donner plusieurs fois la terreur et l'espoir: « Elle joue, la damnée brute! » « Des ténèbres étaient sur son âme. Il vit grandir, dans une apothéose lugubre, la bête qui, en notre ère encore, domine l'antique Hindoustan qui, plus que dévoratrice de l'homme, ose s'en amuser comme d'une bestiole.

« Dans l'épouvante du moment, il entrevit, par quelques forces subtilement déplacées, par un peu plus de ruse encore,

jointe à la terrifiante vitesse et à la musculature des tigres, par un rien d'esprit d'association, que le règne du félin eût été possible. En même temps monta en lui un esprit de vengeance... » Son fusil brise les pattes de la tigresse, qu'il n'a pas voulu tuer afin qu'elle *sentit* son pouvoir, et il l'emmène captive. « La bête gémit, débilitée par la souffrance, et les Hindous erurent que dans sa substance obscure, dans sa cervelle étroite et féroce elle reconnaissait la suprématie de l'homme. » Jusqu'au fond de nous-mêmes, et cette fois d'une façon consciente, nous sentons s'agiter les instincts primordiaux de terreur et de domination qui remuaient toute notre race et qui lui donnèrent ses premières fraternités, ses dieux et le trésor immense de ses Russes contre l'ennemi qu'on appelle Sciences.

Une série d'observations faites en Angleterre et le *Déjà amoureux* sont d'un sarcasme profond, sanglant, triste, où l'on soupçonne toujours cet éternel point d'interrogation du penseur devant des faits déconcertants et pourtant universels, saisis en quelqu'une de leurs plus grotesques manifestations.

Il est plus que vraisemblable, que ce sous-genre de l'espèce humaine, à tête de moulin à vent, qu'on appelle le lecteur ordinaire, confonde ces courtes histoires avec les « nouvelles » dont sont remplis les journaux à feuillets. Rosny peint ce qu'il voit avec une si naturelle simplicité, une absence si fière de recherche, si peu de préparation des « effets » que le public s'y trompe. On ne lui hurle pas qu'il y a là quelque chose. Aucun agrandissement emporté et vibrant ne vient réveiller le sauvage qui dort en lui, et le public ne sait pas deviner l'herbe fine et saine dont il pourrait se repaître quand on ne la lui frotte pas sous le nez. La grande masse des hommes à l'heure présente est lasse du beau travail de démolition auquel elle s'emploie depuis si longtemps.

Elle aime les reconstruteurs, les affirmateurs, — mais elle les veut forts, et quand ils ne sont pas audacieux ou sauvages elle les croit timides, et passe outre. Les Rosny sont des affirmateurs; ils appartiennent décidément, courageusement, à cette petite armée qui va toujours croissant, d'esprits qui veulent apporter *quelque chose* à cette masse affamée, en quête de choses positives à se mettre sous la dent. L'intensité, qui moule la pensée dans une forme d'art spontané, la férocité des affamés se communiquera sûrement, quelque jour, tout entière à eux.

Alors ils seront compris. Les fraternités qu'ils entrevoient étincelleront. Dans le grand atelier rempli de décombres où nous travaillons tous, on ne verra plus seulement quelques pierres paisiblement rejointes avec un ciment nouveau par des mains qui se cachent, on verra le maçon se dresser de toute sa hauteur, unissant tant de bons matériaux épars et se démenant. Alors seulement la masse applaudira, comme elle est forcée d'applaudir tous ceux qu'elle voit travailler à quelque reconstruction, si minime qu'elle soit. Elle les aime; elle sait qu'une cohésion plus grande qu'eux tous peut, en un jour, comme en le temps que dure un soleil, donner un sens à ces partiels et patients essais d'union.

Les Lauréats des Prix de Rome.

On lisait cette semaine dans les journaux fait-diveristes :

« Un grand cortège aux lumières a célébré, lundi soir, à Molenbeek, le triomphe de M. Martin Lunssens, premier prix de Rome pour la musique. Une cinquantaine de sociétés y ont pris

part avec transparents, cartels et drapeaux, éclairés de feux de Bengale. Le défilé a duré une demi-heure. Devant la demeure du lauréat, qui a paru sur le seuil de sa porte en compagnie de son père, les manifestants se sont arrêtés et le musicien et son père ont pris place dans un landau. Le cortège s'est rendu à la maison communale au milieu d'une foule formidable qui acclamait le lauréat avec enthousiasme. M. Hollevoet, bourgmestre, entouré de son collège au complet et du Conseil communal, a remis à M. Lunssens une médaille d'or massif de grand module. Puis M. Clempoel, président du Comité et président du Cercle royal Grétry, lui a remis, au nom de la Fédération des sociétés de la commune, un encrier de vieux bronze, œuvre du sculpteur De Wever. »

!!!

D'où procède cette étonnante, cette abracadabrante coutume de faire aux jeunes gens qui obtiennent la victoire, en général assez ridicule, et désormais fort démodée, dont la palme porte le nom suranné et grandiloque de « Prix de Rome », des ovations analogues au Triomphe romain, décerné à Scipion revenant du sac de Carthage ou à Jules César conquérant des Gaules et vainqueur de Vercingétorix; victoire d'autant plus puérile que trop souvent ces futurs grands hommes font une horrible banqueroute à la Destinée?

Il y a là-dedans probablement plus de mysticisme qu'on ne pense. La foule instinctive célèbre-t-elle le bonhomme ou l'Idée dont le bonhomme est le passager et insuffisant support? Cette Idée, fort belle et presque divine, c'est l'Espoir uni à la Jeunesse, l'Espoir d'un grand avenir fécond en grandes choses, ayant devant lui le Temps pour accomplir, et servi par les forces, l'énergie, l'enthousiasme, la confiance qui semblent l'apanage de ceux qui entrent dans la vie par une première action empreinte de beauté et de promesses. Un tel ensemble, un tel concours de ces fluides psychiques, mystérieux et séduisants, explique l'élan populaire, l'entraînement, le besoin d'acclamer, de s'épancher en grandes manifestations, car où trouver un plus éblouissant bouquet de fleurs d'âmes épanouies et magnifiques.

Le triomphateur, ce n'est donc pas Toi, adolescent, et le fait glorifié ce n'est pas ta caudate. Tiens-toi tranquille et sois modeste, Toi seul devrais être soucieux et triste au milieu de ces fanfares, de ces harangues et de ces feux de Bengale, dans ton landau bourgeois à côté de ton père qui t'en pourrait conter sur les déceptions de la vie s'il n'était pas ébloui par sa paternité facile à aveugler. Tiens-toi tranquille et sois modeste, car toutes ces divinités mystiques qui volent autour de toi et t'éventent de leurs grandes ailes caressantes, l'Espérance, la Jeunesse, la Beauté, l'Énergie, la Force, la Réussite, les Victoires, sont versatiles et trahisonnantes: elles te quitteront comme les papillons, voltigeant autour d'une fleur, quittent la fleur pour une autre fleur. Oui, oui, tiens-toi tranquille, éphémère que l'orgueil de cette cérémonie départementale gonfle encore, et sois modeste. Crains de n'avoir été en tout cela que l'âne portant des reliques.

Les sujets imposés aux concours de Rome, par A. HENNEBICO, membre de l'Académie royale de Belgique (classe des beaux-arts).

Eh! quoi: voici les prêtres eux-mêmes qui blasphèment le sanctuaire, les vieux rites et les cérémonies traditionnelles! Lisez ces excellentes paroles d'un académicien orthodoxe que les sirènes entraînent vers les gouffres enchantés du neuf:

« Je me permets d'attirer l'attention de la Classe sur un point essentiel dans la réforme des concours de Rome.

Dans une des séances préparatoires du jury des concours de Rome, auxquelles j'assistais, il avait été proposé de donner des sujets plus généraux, afin de laisser aux jeunes artistes plus de liberté dans la conception de leur sujet.

Il est nécessaire, dans l'intérêt de ces concours, de rajeunir leurs tendances et leur art.

Le concours de Rome ne peut être qu'une occasion de permettre aux natures d'artistes d'épanouir leurs personnalités; là devrait s'arrêter leur mission. Il n'en est malheureusement pas ainsi. On prolonge, par un déplorable système, les procédés de l'école dans le domaine supérieur des libres activités; on leur impose un sujet.

Il est indispensable de porter, dans une juste et opportune mesure, remède à cette situation. Le seul moyen, c'est de choisir des sujets d'une généralité si grande, qu'ils ne constituent plus une entrave au libre développement de l'artiste. Si l'on se bornait par exemple à donner : la Douleur, le Désespoir, la Ruine, l'Ensevelissement, comme sujets, nul doute que chacun des concurrents, choisissant l'époque, le lieu et les circonstances qui répondent à son tempérament, ne puisse ainsi faire une œuvre qui ne soit la pleine expression de son sentiment personnel. Ainsi se trouverait en grande partie écarté le despotisme du sujet.

Ce despotisme est actuellement d'autant plus importun pour les concurrents, qu'on se restreint à prendre des sujets dans la Bible, la Grèce ou Rome.

La Grèce et Rome ne forment plus qu'une époque admirable au milieu des chefs-d'œuvre de tous les temps. C'est de l'ensemble même de ceux-ci que se dégage le sens de l'Art.

L'Art subit à notre époque une transformation. Des tendances nouvelles apparaissent. Il est évident qu'il faut permettre aux concurrents qui s'en réclament de pouvoir exprimer librement la tendance qui leur plaît. Nous n'avons pas à combattre dans les concours l'opportunité de certaines écoles, mais seulement à les apprécier à ce point de vue vraiment classique et supérieur du sentiment de l'Art. Les anciens n'ont obéi qu'aux impulsions de leur tempérament. Les jeunes artistes d'aujourd'hui font de même, mais vivant dans une autre société, à une autre époque, leur interprétation en diffère par un autre sentiment de la nature.

Ce sentiment peut leur inspirer des chefs-d'œuvre comme celui d'où sortaient les chefs-d'œuvre des anciens. L'Art de toutes les époques, l'Art de toutes les écoles a un droit égal à notre respect. Comme ses aînés, l'Art contemporain a ses raisons d'être et son mérite. Tâchons, en nous efforçant de mettre en pratique dans l'institution des concours de Rome ces idées de tolérance envers la jeunesse, et en leur rendant la vie qu'ils ont perdue, d'être des hommes de notre temps. »

LA MUSIQUE POUR TOUS

Il faudrait qu'au moins en musique TOUT LE MONDE parlât la même langue et comprit les mêmes signes. C'est ce que ne comprennent pas, ni l'auteur de la musique modale, M. Guyot, qui prêche une simplification des signes musicaux applicable seulement à quelques chants annotés selon sa méthode, ni M. Tinel qui applique la méthode modale dans son Ecole des chantres et qui la proscrit dans son Ecole de musique. Les chantres n'ont pas

besoin d'en savoir davantage, pense-t-il, et pourvu qu'on sache chanter et lire un certain nombre restreint de choses simples, qu'importe si le domaine entier de la musique soit fermé? Pour les chantres, c'est leur affaire. Ils peuvent choisir. Mais les enfants des écoles! Ils apprendront à lire les chants populaires, qui auront été notés suivant la méthode modale, et plus tard s'ils veulent faire partie d'une société chorale, d'une fanfare, ils ne connaîtront aucun des signes musicaux employés dans les sociétés où ils entreront! Les peines qu'ils se seront données seront perdues, car l'immense trésor de la musique ancienne et moderne ne peut être transposé dans la langue simpliste de la méthode modale. Voyez-vous la musique, qui devrait unir tous ceux qui l'aiment, se partager en *musique des petits*, des ouvriers qu'on cantonne, qu'on enferme dans un domaine étroit, et en *musique de ceux qui ont bien le temps!*

On cherche depuis longtemps à faciliter l'étude de la musique et cette année Camille Seghin, dans une *Méthode* adoptée par la Ville de Bruxelles, a formulé en termes clairs la façon très simple d'enseigner les premiers éléments musicaux aux enfants. C'est la musique rationnelle, tonale, la musique de tous les temps et de tous les tons, inculquée peu à peu par tous les moyens qu'ont pu rassembler l'observation et l'expérience d'un professeur passionnément épris des choses et des natures simples.

Au moment où les moyens d'apprendre à lire la musique se renouvellent comme se sont renouvelés les moyens d'apprendre à lire la lettre imprimée, à quoi bon introniser en notre pays des simplifications factices comme celles de M. Guyot, qui ne tendent rien moins qu'à faire deux classes, deux castes de musiciens qui ne pourront jamais comprendre les mêmes signes. A quoi bon apprendre à lire les enseignes de tout un village par un procédé qui ne permet pas de lire d'autres enseignes ni tout le trésor de livres de l'humanité?

PAUL GILSON

Dans sa série : *Ceux de demain*, le *Guide musical* donne ce portrait-interview d'un de nos compositeurs les plus en vue :

Contraste frappant entre l'homme et l'œuvre. Un mince garçon indécis, parlant peu, riant moins, toujours ailleurs. Réfléchissant? Sans doute, mais il ne nous fait point part de ses réflexions. Plutôt long que grand, il s'avance la tête inclinée de côté souvent, l'œil un peu noyé dans les brides des paupières. Ironique? Peut-être, car il garde pour lui ses traits topiques. Bref, on ne peut rien savoir, on ne peut fixer par une ligne caractéristique l'aspect fuyant, insaisissable de cet étrange artiste.

Dans l'estaminet bruxellois où nous dégustons de la bière *geuzelambic* d'une marque historique (le profane que je suis éprouve la sensation d'avaler des vilebrequins), essai d'interview auquel le compositeur oppose une force fabuleuse d'inertie. Cette bière (oserais-je dire qu'elle est son violon d'Ingres?) ne délire pas les langues, elle accentue la contemplation.

Allons, essayons les réactifs; et plusieurs sujets sont effleurés. Peine inutile. Cependant, il est à retenir que ce silence couve des idées bien arrêtées; car, à certaines tentatives pour deviner si Gilson est un respectueux, si des clichés dévots aux hommes et aux œuvres consacrés sont de mise avec lui, il vous a, dans les yeux clairs, de ces regards froids et commentateurs, comme quoi il se soucie... parfaitement de ceci ou de cela. Est-il un timide, un taciturne ou un concentré méprisant?

Ne serait-il pas en droit, celui qui ne connaîtrait que la personne de Paul Gilson, de s'attendre à un œuvre musical vague, ténébreux, d'enfancement pénible, d'expression tourmentée?

Ne serait-ce pas logique?

Et sa Muse est simple et forte, vermeille et souple. Nul plus que Gilson ne fut moderne avec autant de naturel, savant avec autant de désinvolture. Cet irrésolu nébuleux dompte le bronze pur avec une maîtrise calme, ce jeune homme de trente ans a la plume experte d'un routier.

Et quelle nature musicale fleurie, sereine; quelle facilité étonnante de savoir être simple sans allégerie! Se souvient-on de ces phrases mélodiques aux contours aisés et amples, d'un souffle égal, atteignant sans peine au paroxysme expressif? Cette harmonie large, pleine et pourtant sertie finement, mosaïque sans heurts. Et surtout, cette orchestration innée, cette faculté merveilleuse de colorier la pensée musicale dès qu'elle se présente à son esprit, de l'estamper en sa forme définitive.

O cet équilibre heureux des sonorités dans la *Symphonie de la Mer*, ces accords miroitants, ces timbres clairs, mêlés sans se ternir!

Voilà certes un beau musicien, ayant produit beaucoup et armé solidement pour le voyage vers la gloire.

Que le pli de son front s'aggrave, et, demain, nous aurons un grand maître!

M. R.

OEUVRES PRINCIPALES DE PAUL GILSON.

Soli, chœurs et orchestre : *Sinai* (qui lui valut le prix de Rome en 1889), les *Suppliantes*, *Daphné*, le *Démon* et *Francesca da Rimini*.

Orchestre seul : *Rapsodie*, *Danses écossaises*, *Andante et Scherzo sur un thème brabançon*, *Suite pastorale*, *Marche inaugurale*, *Fantaisie-Scherzo*, *Fantaisie sur des Thèmes canadiens*, musique de scène pour la *Princesse Maleine*, la *Mer*, poème symphonique.

Un oratorio : *David*; une *Élégie* pour quatuor d'archets; *Humoresque* pour instruments à vent, une *Pièce* pour sept flûtes, une autre pour quatre cors, une fantaisie pour la famille des *tuben*, quantité de mélodies, etc., etc.

Concert Breitkopf et Härtel.

La saison musicale s'est ouverte — disons entr'ouverte — à Bruxelles samedi dernier par un petit concert de solistes engagés par la maison d'édition Breitkopf et Härtel : MM. Ben Davies, ténor, et Tivadar Nachéz, violoniste, M^{lle} Mary Wurm, pianiste, tous trois de Londres, d'après le programme, et en tournée de concerts sous les auspices de l'*Impresa Cavour*.

Tivadar Nachéz? Ce nom évoque bien plus les steppes de la Puzta, les brandebourgs et les éperons des Tziganes, que les brouillards britanniques. Il figure, croyons-nous, sur la couverture d'innombrables *czardas* publiés à Pesth, si bien que nous nous figurions un Nachéz hirsute, au jeu déhanché, aux coups d'archet pittoresques, menant de la voix et du geste un petit orchestre sauvage, cabré en d'impétueuses marches de Racoczy...

L'apparition d'un violoniste correct, sanglé dans un habit de coupe impeccable sur lequel scintille une brochette de décorations, a trompé notre attente. Et le talent sage, apaisé de l'artiste nous a, de même, surpris. M. Tivadar Nachéz a joué sans grand éclat

du Vieuxtemps, du Max Bruch. Son interprétation de la sonate en *sol mineur* de Bach est si éloignée de celles que nous en ont données la plupart des violonistes qu'elle a inspiré aux auditeurs un vif désir d'entendre l'artiste dans une œuvre plus conforme à son tempérament et à ses aptitudes. C'est en jouant une *Rhapsodie hongroise* de sa composition que l'artiste s'est enfin révélé et qu'il a obtenu son vrai succès.

M. Ben Davies possède une jolie voix, un peu gutturale comme toutes les voix anglaises, mais d'un timbre agréable. Il a chanté en diverses langues, passant avec la plus grande aisance « du grave au doux, du plaisant au sévère » et mêlant, dans une macédoine qui a été goûtée des pensionnats anglais qui occupaient la salle, Haendel, Chaminade, Gounod et Frédéric Clay.

La pianiste, M^{lle} Mary Wurm, s'est prodiguée en accompagnant ses partenaires et en occupant l'attention du public pendant qu'ils reprenaient haleine dans la salle d'accord.

Memento des Expositions

BRUGES. — XVIII^e salon d'hiver du *Cercle artistique brugeois* (réservé aux artistes invités). 8 décembre 1895-février 1896. Envois : 29 octobre-28 novembre. Trois œuvres au maximum. Transport gratuit. Renseignements : M. G. Claeys, président de la *Commission*.

MONS. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts*. Mai 1896. Renseignements : M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Renseignements : M. Adam, président de la *Société des Amis des Arts*, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

NANTES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon, du 3 au 10 janvier. Envois directs avant le 8 janvier à l'Exposition, rue Lekain, 10, Nantes. Notices avant le 4 janvier. Commission sur les ventes : 10 %. Secrétaire général : M. Des Camps de Lalanne.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition des anciens élèves de l'atelier Portaels qui aura lieu cet hiver à la Maison d'Art de la Toison d'or s'annonce comme devant offrir un ensemble de haut intérêt. Indépendamment d'une partie rétrospective qui comprendra un choix d'œuvres des artistes décédés : Agneessens, Pierre Oyens, T'Schaggeny, Coppieters, Charles Lefèvre, Ravez et de Portaels lui-même, le Salon se composera d'œuvres de MM. Wauters, Cormon, Van der Stappen, Verheyden, David Oyens, Van der Hecht, Van Hammée, Verdeyen, Meerts, Frédéric, Van Gelder, Impens, Emile Charlet, Mayné, Licot et Van Humbeek.

COMITÉ ALFRED WERWÉE. — Le Comité, dans sa dernière séance, a été définitivement constitué comme suit : MM. Alfred Stevens, président; Ch. Cardon, Omer Dierickx, Dutoiet, Hèle, Camille Lemonnier, E. Marlier, C. Marlier, Constantin Meunier, Edmond Picard, Félicien Rops, Eug. Smits, Art. Vanden Nest, Ch. Vanderstappen, Viminet, membres; William Picard, trésorier; Ernest Vanneck, secrétaire.

Comité de la Presse : MM. Ch. Tardieu, Gust. Lagye, Théo Hannon, Ach. Chainaye, Lucien Solvay, Systemans et Verlant.

Le Comité a reçu environ une centaine de lettres de possesseurs d'œuvres d'Alfred Verwée. Il remercie les amateurs qui ont ainsi répondu à sa circulaire. Mais comme assurément cette correspondance n'épuise pas la série des tableaux du Maître, il croit utile de renouveler sa demande.

En conséquence, le Comité prie instamment quiconque possède un tableau, un dessin, une aquarelle, une esquisse ou une ébauche du Maître, de l'indiquer dans le plus bref délai possible à M. Ernest Van Neck, secrétaire du Comité, 27, rue de la Fontaine, à Bruxelles, avec les renseignements suivants :

Dimensions dans le cadre, — sujet, — si l'œuvre est signée ou non, — si elle est datée, — les indications intéressantes sur son origine (achetée à l'artiste, ou à un intermédiaire, ou en vente publique, et quand).

Adresse complète du propriétaire ou détenteur.

Le Comité se propose de déléguer ses membres pour aller voir l'œuvre sur place.

L'État vient d'acquérir, pour le Musée de Bruxelles, le tableau d'Alfred Stevens, intitulé *L'Atelier du peintre De Knyff*, actuellement exposé au Salon de Gand.

Le ministre des Beaux-Arts a également décidé, dit-on, l'acquisition des tableaux suivants : *Les Cordiers*, effet de neige de Baertsoen ; les *Portraits de financiers*, de Kroyer ; *L'Automne*, de Tholen ; la *Chapelle en Campine*, de Verheyden ; les *Vêpres à Sainte-Gulule*, de Vanden Eeden ; le *Canal à Gand*, de Willaert, et le *Bain*, de Zorn.

Pour la sculpture, M. Constantin Meunier a reçu la commande du *Pardon de l'Enfant prodigue* en bronze.

Au début de novembre aura lieu, sous la direction du libraire-expert Deman, la vente des livres provenant de la bibliothèque de M. G. Eekhoud. Le catalogue, qui note des ouvrages littéraires et artistiques rares et de haut goût, paraît faire entrevoir, sur plusieurs d'entre eux, certaines dédicaces curieusement documentaires.

Le résultat du concours de Rome, pour la peinture, a été proclamé lundi dernier à Anvers.

C'est M. Jean Delville, de Louvain, élève de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, qui a été nommé lauréat. Le deuxième prix est échu à M. Van Biesbroeck, élève de l'Académie des beaux-arts de Gand. M. Émile Gloors, élève de l'Académie d'Anvers, a été classé troisième.

Le sujet imposé était : *Le Christ glorifié par les enfants*.

LES DESSOUS D'UN CONCOURS DE ROME. — Une anecdote à propos du dernier concours de Rome. On s' imagine les répugnances qui ont dû être vaincues pour que le prix fût attribué à Delville. Il règne en effet dans tous ces jurys une telle étroitesse d'esprit que l'esprit de clocher fait encore la base de leurs décisions. Il est entendu par exemple que les membres anversoïis ne peuvent donner le prix qu'à un Anversoïis, n'ait-il aucun talent. C'est ce qui est arrivé. Au début de la délibération, ces messieurs s'occupèrent exclusivement à rechercher l'origine des tableaux. Deux d'entre eux, MM. Ooms et Max Rooses, Anversoïis, prirent le tableau du Gantoïis Van Biesbroeck pour une œuvre anversoïise et s'efforcèrent d'entraîner le jury. La majorité était obtenue et on allait voter quand ils s'aperçurent que c'était le tableau voisin qui était anversoïis et avec un bel ensemble ils changèrent d'avis. Ce déplacement de voix rendit courage aux partisans de Delville et après

un ballottage, les Anversoïis restant seuls de leur avis, il l'emporta sur Van Biesbroeck.

Tel est le niveau intellectuel des discussions de ces messieurs, et les hasards grâce auxquels a été obtenu un résultat dont ceux-là mêmes qui y ont fait la plus mesquine opposition se laisseront féliciter.

Dans ce soir d'octobre aux ciels piqués de lucurs, au milieu de la Grand'Place, blême de clarté électrique, se dresse depuis quelques jours sur le ciel transparent une silhouette d'audace et d'étrangeté. C'est la flèche de l'hôtel de ville enchevêtrée d'échafaudages. Les poutres, les étais, les solives accrochés dans un singulier désordre se hérissent et mordent de leurs dents noires la luminosité phosphorescente des astres. C'est un spectacle d'une merveilleuse beauté. Rien des architectures académiques, une fantaisie accidentelle a travesti l'édifice. C'est oriental et beau comme une pagode siamoïse ou cambodgienne. Mais ce hasard admirable reste comme inutile pour les passants indifférents. Il importait que l'attention y fut attirée. De plus pour les constructeurs d'art elle révèle la possibilité, par un entrecroisement de solives et poutrelles ornées et forgées, de construire des tours incomparablement aériennes, plus fines et plus audacieuses encore que les cathédrales gothiques et trouées de tous côtés par les vents et les clartés du ciel.

La maison Schott frères nous prie d'annoncer que des trois concerts qu'elle se proposait de donner, un seul aura lieu : celui de M^{me} Chaminade qui reste fixé au samedi 16 novembre et pour lequel viennent d'être engagés M^{me} Ronchini, cantatrice, et M. J. Smit, violoniste, professeur au Conservatoire de Gand.

La musique ne chômera pas cet hiver, à Bruxelles. dit l'*Indépendance*. Il n'est bruit, depuis quelques jours, dans le monde musical, que de la fondation d'une nouvelle société de concerts symphoniques, qui donnerait quatre matinées d'orchestre dans la salle du Cirque, aménagée à cet effet avec l'autorisation de la Ville.

Ces concerts auraient lieu sous la direction de M. Eugène Ysaye, qui, à l'exemple de Spohr, de Viouxtemps et de Joachim, a la noble ambition de cumuler la virtuosité de l'archet avec celle du bâton de commandement. On se rappellera qu'il y a deux ans M. Ysaye s'est déjà révélé chef d'orchestre aux concerts du Waux-Hall, où il dirigea quelques concerts extraordinaires. On dit aussi qu'outre les quatre concerts symphoniques qu'il dirigera, M. Eugène Ysaye donnera, avec son quatuor, quatre séances de musique de chambre à la *Maison d'Art*.

Nous aurions ainsi, outre les concerts populaires et les concerts du Conservatoire, les Nouveaux-Concerts dirigés par M. Franz Servais et les concerts symphoniques de M. Eugène Ysaye.

Les amateurs de musique n'auront vraiment pas à se plaindre.

Le *Conservatoire Africain* organise, pour le 16 novembre prochain, une représentation au Théâtre de la Monnaie, au bénéfice des Crèches qu'il patronne. On donnera *la Navarraise*, *le Maître de Chapelle* et *Sylvia*. Prix des places ordinaire.

Le peintre Maximilien Luce a réuni quelques-unes de ses études et les expose à Paris jusqu'au 5 novembre, passage des Princes, à la *Petite Revue documentaire*.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

JUDIC. — REPRISE DE « LOHENGRIN ». — LE CAVEAU VERVÉTOIS. — THÉÂTRE MOLIERE. *Margot*. — LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. *Le Théâtre de l'Œuvre* et « *Venise sauvée* ». — A PROPOS DU RENOUVEAU AU THÉÂTRE. *A M. Joseph Caraguel*. — EXPOSITION MAXIMILIEN LUCE. — LA GRAVURE SUR BOIS. — CONCOURS DE L'ACADÉMIE. — PETITE CHRONIQUE.

JUDIC

Certes, ce n'est pas un considérable événement que Judic venant jouer-chanter, au Théâtre du Parc, la *Femme à Papa* de Billaud (pas Millaud qui fut intime ami de la divette, ce qui valut à celle-ci le sobriquet triomphal de *Vénus de Millaud*) et Hennequin, le créateur de la pièce-à-portes, naturelle évolution de la pièce-à-tiroirs; ou *Divorçons*, ou *Lili*, ou toute autre funambule remplaçant le goût par le ragoût pour aboutir au dégoût.

Dans une salle surchauffée, où l'on n'était admis qu'à des prix surtaxés, au milieu des relents de camphre et de naphthaline exhalés par des fourrures trop récemment revenues de leur pension d'été chez les pelletiers, M^{me} Anna Judic a exhibé ses beaux yeux inaltérables, ténébreux, caressants et doux, sa grâce cruellement épaisse et sa voix tristement amincie, dans des rôles sveltes où

elle se mouvait comme une ourse avenante (bien léchée assurément) dansant la pavane. Car elle aussi ne parvient pas à réparer des ans l'irréparable outrage, et, pour des motifs que nous n'avons pas à pénétrer (matérielles nécessités ou soit inextinguible de bravos) recommence l'odyssée de la vieille Déjazet s'accrochant désespérément à la rampe.

C'est dur d'écrire cela, je le sais, et le chevalier français qui, aussi bien que le compagnon de saint Antoine, sommeille en chacun de nous, en souffre. Mais le théâtre est un service public, non un outil à galanterie, et de même qu'un homme politique est mal venu à exiger la gratitude de ses électeurs et à leur présenter facture de son mandat, les comédiens éreintés n'ont pas à compter sur l'indulgente reconnaissance de leurs spectateurs. L'Art avant tout, et, pour le service de l'Art, de bonnes équipes vaillantes, jeunes, novatrices, voilà ce qu'il faut. Il y a une mise à la retraite pour les vieux généraux et les vieux magistrats: il en faut une pour les vieux acteurs et les vieilles actrices. Voilà!

Je sais bien que la presse, « cet arbitre du goût », a généralement trouvé que la sémillante et gracieuse prima-donna de jadis était encore « ravissante » quoique quinquagénaire et pouvait, sans anachronisme de fraîcheur et pléonasme d'embonpoint, jouer les fillettes et les innocentes. La presse nous permettra de ne point partager son indulgence et de détourner notre public

d'admiration et de tolérances ridicules. Assurément on retrouve dans les dits, chants et gestes de l'actuelle M^{me} Judic des échos et souvenirs de ses talents charmants d'autrefois; mais ses présents accents les rappellent comme le phonographe la voix humaine : en émincés.

Notre public a droit désormais à ce qu'on lui évite les mystifications. Il a subi, malgré tous les mauvais conseils des quotidiens, courtisans par état des directions théâtrales et des personnalités artistiques en vue, une éducation sérieuse et impartiale, dont les bons effets se font puissamment sentir. Il est hors tutelle et il ne faut pas que messieurs les chroniqueurs la lui fassent encore à la tomate. Il sait remettre les choses au point et on l'a bien vu, entre autres, à la représentation de début de cette extraordinaire tournée où la *Femme à Papa* s'est montrée entourée de médiocrités plastiques et scéniques destinées à ne pas écraser ses talents fléchissants. Une claqué, habilement dispersée, fonctionnait suivant un bon dressage et essayait (parfois avec succès grâce à la bonne volonté du machiniste) de faire remonter le rideau; des bouquets de chrysanthèmes défilèrent à un moment en un nombre trop considérable et en un ordre trop bien réglé pour qu'on ne soupçonnât pas l'administration d'en avoir fixé la série et d'en avoir payé les frais. Rien n'y fit : l'allumage rata et le public demeura d'un calme morne et indifférent qui fut « une grande leçon ». Ainsi au moins s'exprima un parent de M. Prudhomme qui me fit l'honneur de m'adresser la parole à la sortie.

Nous sommes menacés de voir se renouveler ces injustifiables agressions au public dans le courant de cet hiver. N'annonce-t-on pas que la Patti va, à son tour, nous rendre juges de la façon dont elle se défend contre les impolitesse de l'homme à la faux, de ce malotru de Saturne qui va, va, va, en renversant toutes les bouteilles d'eau de Jouvence dont les divinités de théâtre garnissent les tablettes de marbre de leurs cabinets de toilette, j'allais dire de leurs ateliers de réparations. Il faut empêcher cela, dans l'intérêt de ces dames et dans celui de l'Art. Il importe de ne pas se survivre et de ne pas nous épouvanter par des apparitions de revenants et de fantômes. L'Art n'a jamais eu un goût plus vif qu'aujourd'hui pour le neuf et le frais. Un jour ou l'autre, si on continue à abuser de la complaisance de nos auditoires, ils pourraient bien se souvenir que les pommes cuites n'ont pas disparu de la terre et que nos ancêtres en faisaient un usage qui pour brutal qu'il fût n'en était pas moins fort efficace.

Vieilles pièces, comédiens fanés, rentrez dans les coulisses et jouissez en des lieux discrets de vos gloires passées; sinon on vous enverra au diable. C'est se ficher de nous que de nous imposer vos exhumations, où il semble qu'on nous fait assister au débandelette-

ment des momies : poussière, parfums rances, étoffes déteintes, visages ridés. Puis cela vexé de se conduire envers nous comme si le présent était tellement stérile, qu'il faut recourir à M. Hennequin, à M. Billaud, à leurs antiques interprètes, et à tutti quanti pour nous émouvoir. C'est détourner notre goût ardent pour l'art de ses véritables satisfactions : celles-ci doivent être modernes, vivantes, vraies; les fantoches, les calembredaines, les pasquinades commencent à nous faire horreur. Qu'on remise tout cela, œuvres et personnel, et passons, sapristi, à d'autres numéros!

REPRISE DE LOHENGRIN

A Cologne, en un théâtre provincial à peine coté, nous assistâmes le mois dernier à une représentation de *Lohengrin*. Malgré l'insuffisance des chanteurs et les drôleries d'une mise en scène rudimentaire, — la sonnerie de la fanfare d'Henri l'Oiseleur par quatre cornets à pistons n'en était pas le moindre élément comique, — il y avait parmi les interprètes, depuis le chevalier au cygne jusqu'au plus humble choriste, une telle conviction, une si belle ardeur, un si évident désir de contribuer à la fidèle restitution d'un chef-d'œuvre, que la détresse d'Elsa provoquait parmi les auditeurs attentifs et recueillis une émotion réelle. Le sens intime du drame se dégagait nettement de cet ensemble de bonnes volontés ardemment unies et la pensée du maître souffrait peu, somme toute, de la médiocrité des voix.

La reprise que nous donna cette semaine de *Lohengrin* le Théâtre de la Monnaie, nous laisse une impression tout autre, et la comparaison n'est pas en faveur de notre « première scène ». Avec des éléments incontestablement supérieurs à ceux dont dispose le Théâtre de Cologne, avec des chanteurs doués d'agréables qualités vocales, avec des chœurs plus nombreux, un orchestre excellent, des décors passables, la direction n'a réussi à produire qu'un *Lohengrin* glacé, sans relief et sans accent. Ainsi compris, le drame poétique d'une si pénétrante psychologie apparaît l'opéra le plus banal et le plus vide qui soit. Mieux vaudrait, certes, limiter le répertoire aux œuvres courantes que de donner d'un chef-d'œuvre une si piètre idée.

Des artistes choisis pour incarner les héros du poème, seul M. Seguin s'est montré, dans le rôle de Telramund qu'il joue magistralement, interprète compréhensif et fidèle. La bonne volonté de M^{lle} Fœdor, chargée du personnage d'Elsa, ne peut compenser l'insuffisance de ses moyens vocaux et son inexpérience de la scène. M^{lle} Pacary, dont la voix, qui ne manque pas d'éclat ni de timbre, est malheureusement fort inégale, n'a pas l'autorité nécessaire pour donner le caractère voulu à la farouche Ortrude. Elle fait de louables efforts pour dramatiser son geste. Mais son visage impassible semble contredire constamment l'animation de sa mimique. M. Gibert, coiffé d'une malencontreuse perruque tenant le milieu entre celle de Louis XIV et la blonde toison des sœurs Barrison, a chanté de sa voix tonnante, à gorge déployée, toutes les scènes du drame, qu'elles fussent héroïques, tendres ou contenues, qu'il s'adressât au félon chevalier, à la maléficiieuse Frisonne ou à la frêle Elsa. Jamais on n'entendit un *Lohengrin* aussi bruyant. Il en eût fallu beaucoup moins dans la vie extra-théâtrale, pour que sa douce compagne,

épouvantée; désertât sur l'heure la chambre nuptiale et se réfugiait chez sa mère. Il y a pourtant, incontestablement, en M. Gibert l'étoffe d'un artiste. Nous lui entendîmes chanter jadis à Paris, au Cirque d'hiver, avec infiniment de talent et de goût, le rôle de Wilhelm du *Chant de la Cloche*. Souhaitons que *Fervaal* le retrouve l'interprète ému et compréhensif de la musique de Vincent d'Indy.

M. Dinard, indisposé, ne donna au personnage du Roi qu'une physionomie effacée, et M. Danlée, chargé du rôle du Héraut, dut se faire remplacer, au dernier moment, par M. Gilibert qui se tira d'affaire, selon sa coutume, en artiste intelligent et bon musicien.

Les chœurs chantèrent imperturbablement faux et l'orchestre, qui luttait énergiquement au début, finit par se laisser entraîner par la débandade générale.

Le public, provoqué par les maladresses de la claqué, s'est montré sévère et protesta vigoureusement contre d'intempestifs applaudissements. C'est que *Lohengrin* est du petit nombre des œuvres qu'il importe de ne pas livrer aux hasards d'une interprétation médiocre. Si la direction n'est pas en état de lui donner le cadre qu'elle mérite, qu'elle attende des temps meilleurs. Il existe au répertoire assez de banalités pour l'interprétation desquelles le public a mis en réserve des trésors d'indulgence.

LE CAVEAU VERVIÉTOIS

Depuis de très longues années ils se rassemblaient, parlaient, contaient, riaient, et étendaient sur leur pain, comme s'ils l'avaient baratté eux-mêmes, le beurre de tout ce qui s'était dit de bon et de mauvais sur l'art littéraire d'antan. Boileau était prophète et j'imagine que La Harpe était vaguement divinisé, dans ce cénacle où tout le monde attendait le saint Esprit en bavardant.

Le saint Esprit n'aime pas les bavards. Voilà ce qu'une jeune génération a découvert, et n'eût-elle découvert que cela, elle eût déjà assez vécu.

Au milieu de ces égreneurs du chapelet local s'est soudain produit une réaction. L'art véritable a ému quelques-uns d'entre eux. Les livres ont circulé, les discussions se sont envenimées; il n'y a pas longtemps, on représentait les *Aveugles* de Maeterlinck, on lisait tout haut des articles de la *Société nouvelle*, — on en arrivait à admirer, à détester; un peu de passion, de vraie passion artistique entraînait en cette petite église fermée où le jeu littéraire n'avait été jusqu'alors qu'un remplacement inoffensif du dominical jeu de quilles.

Aujourd'hui au lieu des jacassements à petits bruits de source gazouillant sur les cailloux locaux, grondent les vrais enthousiasmes tenaces pour les choses qu'on sent plus grandes que soi, les querelles féroces de ceux qui se découvrent tout à coup défenseurs d'une arche dont les adversaires leur révèlent l'existence, mieux encore que ne l'avait fait leur propre admiration.

Au milieu des coups il se pourrait que quelques leurs jaillissent. En attendant le silence gagne, le silence des luttés, où l'intellectualité disparaît avec son cortège oiseux de raisonnements, de racontars et de calculs pour faire place à la muette et puissante passion qui ne sait que crier, qui ne « s'explique » jamais, qui ne joue que « le drame des forces qui entraînent et des forces qui résistent », foyer de chocs, de coups, d'où partent des étin-

celles de vie sans lesquelles « aucune œuvre ne se développe ».

Car dans notre ensemble, nous ne sommes encore que des êtres de passion et, du haut en bas de l'échelle des esprits qui formulèrent la vérité, on ne trouve personne qui servit l'humanité s'il ne la passionnait.

Il se pourrait même que la passion devint très noble et très impersonnelle en ces petites villes, éloignées du centre où se meuvent les penseurs, les poètes, les artistes pour lesquels on se bat; on n'y sait bien qu'une chose, c'est qu'on n'est pas un centre; nul n'oserait s'y affirmer pontife pour son propre compte, à moins d'être inspiré par une impulsion très forte. Il faut une conviction bien nourrie pour émettre des admirations neuves, parce qu'il est encore très mal porté, là, d'être enthousiaste de quoi que ce soit. Le snobisme littéraire n'y peut pas plus sévir que ne pourrait s'y introniser une aristocratie de vidangeurs.

Dans ces citadelles avancées de la barbarie, tout artiste est suspect. De deux choses l'une : ou il va lutter sur le marché où on *gagne de l'argent*, par des moyens qui ne sont pas à la portée de tout le monde, il va se battre, dans la mêlée pour la vie, avec des armes plus ou moins inconnues, on ne pourra pas faire le coup de poing avec lui comme on le fait entre commerçants, et il faudra bien le laisser passer, quitte à flairer avec défiance tous les buissons où il accrochera sa laine. Ou bien, cet être fantastique ne luttera que faiblement pour l'argent, — il cherchera autre chose, peut être la gloire, peut être même, chose inouïe, la satisfaction de sa passion du beau.

Dans les deux cas cet être est, pour la province, un *déclassé*, un déséquilibré; la passion du beau n'ayant pas encore eu le temps de se développer, (on n'en est encore qu'à l'instinct de conservation sous toutes ses formes), le beau est une denrée absolument égarée sur ce marché et ceux qui la demandent ne peuvent être que les détenteurs d'une nature spéciale, tellement affamés qu'ils bravent le mépris public pour se repaître de ce qu'ils aiment.

Il y a donc des chances pour que le mouvement jeune qui se produit dans ce brave Caveau Verviétois soit un remous du mouvement universel de la pensée qui va s'intensifiant, et qui de ville en village va lentement désorbiter les esprits de leurs minuscules pivots de banlieue, pour les faire entrer dans le tourbillon général où ils ont conscience de vivre d'une vie plus intense, plus large, plus digne du sens humain qu'ils portent en eux.

Un des rédacteurs de la très jeune revue *L'Art Wallon* me disait : « Si quelques-uns de nous sont encore bien nouveaux ou bien jeunes pour produire, au moins voulons nous *SERVIR* l'art autant qu'il sera en nous.

Rares sont les vrais producteurs, les vrais mâles qui affolent toute l'humanité, parce qu'ils ont quelque chose à lui donner. Nous ne créons pas une revue pour qu'il en naisse, ils poussent bien tout seuls. — Mais toutes les bonnes semences qu'ils ont jetées à tous les vents, nous voulons les empêcher de s'éparpiller. Nous sommes petits, nous voulons tirer des grandes choses tout ce qu'elles n'ont pas encore donné, tout ce qu'on en laisse perdre. — Ce ne sera pas *nous* que nous servirons au public, ce sera, à travers nos plus chaudes admirations et nos plus acerbes mépris, dans les études les plus personnelles que nous pourrons faire, le reflet des plus grandes choses que nous aurons vues. S'il nous naît des maîtres, tant mieux. — Du reste la Wallonie a une âme, et il faudra bien qu'elle s'extériorise en productions originales; elle l'a déjà fait; elle finira par prendre couleur et rang

parmi les autres âmes, et tout en contemplant l'art universel, nous verrons bien comment mûrira l'art wallon. »

Ce rédacteur-là sort du Caveau. Il y pousse donc de la bonne graine dans ce terrain qui fut de longues années si consciencieusement et si enfantinement remué. Quelques rares modernes ont passé par là, l'étincelle a pris dans les jeunes taillis — et vraiment je crois qu'on peut dire que maintenant le feu y est, un bon, un courageux, un modeste feu de province, capable de réveiller des cantons entiers de hibous ou de marmottes.

THÉÂTRE MOLIÈRE

Margot, de M. LUDOVIC HALÉVY.

Il se trouve en ce moment à Bruxelles un théâtre où une troupe homogène, composée d'artistes consciencieux et méritants, joue admirablement la comédie. *Res miranda!* Ne cherchez pas aux alentours de la zone neutre. C'est à Ixelles, sur la scène du théâtre Molière jadis vouée à d'insipides répertoires et transformée par l'active et intelligente initiative de M. Munié que s'accomplit, tous les soirs, de 8 heures à minuit, le phénomène.

Déjà nous avons signalé l'excellente interprétation qu'a reçue sur cette petite scène traversée par un frisson d'art les *Danicheff* de M. Pierre Newsky. La façon dont la compagnie de M. Munié joue actuellement la scintillante *Margot* de M. Ludovic Halévy a dépassé, de beaucoup, ce que nous étions désormais en droit d'espérer d'un théâtre qui ne peut manquer de concentrer d'ici peu l'attention et la sympathie des esthètes.

On connaît la thèse un peu paradoxale de cette *Margot*, dans laquelle M. Halévy a mis, à défaut d'une psychologie bien approfondie, une verve et un esprit étourdissants. Sur le point de « déteiler », après une vie de clubman brûlée aux deux bouts, Boisvilette imagine de faire une honnête femme de la petite Margot, la gardeuse de poules que la mort de sa mère a jetée dans le galant régiment où sa marraine, la belle Carline, a conquis ses galons. Et l'épreuve réussit. Elle réussit même si bien que Margot, complètement dégagee des poules et des cocottes, refuse la main qu'il lui offre — la droite — pour épouser un simple garde-chasse. Honnête, plus qu'honnête ! dirait ce pauvre Arthur James.

Vaille que vaille, la comédie de M. Ludovic Halévy retient par la finesse du trait, par la vivacité du dialogue, par la séduction d'une forme très littéraire, berceuse et musicale. Avec une habileté d'homme de théâtre rompu au métier, le malin académicien ménage ses effets et arrive à des « crescendo » vraiment amusants. Tel, au deuxième acte, le dépit de Margot qui accable d'invectives son bienfaiteur en apprenant que son neveu Georges vient de se fiancer à Valentine d'Arcy. Il y a là une scène de très bon théâtre, vivant et ému, qui suffirait à classer *Margot*, malgré ses invraisemblances et son extériorité, parmi les œuvres marquantes du répertoire moderne.

M. Montlouis a fait sa rentrée dans la pièce d'Halévy. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler le mérite de cet artiste de talent, toujours en scène, dont l'art souple et divers donne au Tabarin de Catulle Mendès, au Boisvilette de Ludovic Halévy leur caractère et leur accent. Margot, c'est M^{lle} Dalbieu, une élève du Conservatoire de Paris qui n'avait joué jusqu'ici qu'un petit rôle de *Cabotins* avec Coquelin et l'un des personnages de la *Comtesse Sarah* au Molière. M^{lle} Dalbieu promet beaucoup. Elle a une aisance peu commune, une simplicité de moyens, un naturel qui

lui assurent une place distinguée parmi les comédiennes de la nouvelle génération. Citons en outre MM. Lefrançais, Leitner, Fleury, M^{mes} Munié, Bade, De Baeker, Gibeau et De Cerny, qui tous ont droit à une mention élogieuse.

Le spectacle commence par la *Martingale*, de M. Fritz Lutens, qui a retrouvé le succès de bon aloi qui l'accueillit l'an passé.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE ⁽¹⁾

Le Théâtre de « l'Œuvre » et « Venise sauvée ».

Je vous ai maintes fois parlé du théâtre de « l'Œuvre » qui doit son existence et sa vitalité au labeur, à l'énergie, à la persévérance, à la ténacité de mon ami Lugné-Poe. C'est sur cette scène unique, dans ce cénacle d'art pur et de littérature, que s'est manifesté le génie d'Ibsen; sans « l'Œuvre », nous n'aurions connu ni *Rosmersholm*, ni *l'Ennemi du peuple*, ni *Brand*, ni *Père* de Strindberg, ni d'autres ouvrages encore dignes d'être admis aux honneurs de la République des lettres aussi bien que de retenir l'attention de spectateurs lettrés.

Les tribus de Béotie, les peuplades de Philistins, les escouades de parvenus, les *Beati possidentes* du naturalisme poussèrent une clameur de haro contre l'invasion des Scandinaves; ils firent appel au sentiment national contre l'étranger, invoquant le patriotisme des gros tirages et les traditions de clarté, d'ingéniosité sur la scène française dont Scribe avait été l'Apollon; ils dressèrent contre les intrus du Nord toutes les objections puériles par lesquelles les conservateurs essaient de maintenir leur tarte à la crème et d'arrêter l'essor d'un nouvel esprit et d'un théâtre original.

Ibsen a poursuivi sa carrière victorieuse, triomphant des préjugés, de l'opposition intéressée et de l'obstruction systématique. De ces drames s'épandait la force du génie conquérant. La planche de la scène française était vouée aux actions de faits divers, aux contingences pornocratiques, à la casuistique sentimentale ou tout bonnement à la copie servile et grossière de la réalité. Henrik le Northman inaugura le théâtre des idées; par lui nous assistâmes au conflit supérieur du personnage humain avec les institutions sociales; nous fûmes initiés à la lutte des libres caractères et du tempérament contre l'hypocrisie, le pharisaïsme, les conventions des lois, contre l'iniquité, la férocité et la stupidité des hommes réunis en troupeau.

Voici le théâtre de l'« Œuvre » fondé: les pièces d'Ibsen ont gagné la partie et la conquête morale s'est achevée. Le passé engage l'avenir: l'œuvre devient l'asile des chefs-d'œuvre de la littérature de tous les peuples, en choisissant de préférence les pièces qui n'ont pas été représentées en France ou celles que les raisons d'hypocrisie écartent de la scène de leur pays d'origine. Ainsi est fondée, prélude de l'autre, la fédération intellectuelle. Le *Chariot de terre cuite* vient de l'Inde; *Annabella*, de Ford, appartient au xvi^e siècle de l'Angleterre. Toutes les productions originales de l'art dramatique, d'où qu'elles soient issues, comparaitront sur la plate-forme du théâtre de l'« Œuvre ».

Il existe un chef-d'œuvre peu connu en France, le dernier drame de la période héroïque de l'Angleterre, la *Venise sauvée* d'Otway. Dès longtemps, j'ai été frappé d'admiration par sa lecture, par le mélange d'idéal et de réalité, de naturel et de sublime.

(1) Voir *l'Art moderne* des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21 juillet, 18 août, 15, 29 septembre et 6 octobre derniers.

particulier aux contemporains de Shakespeare et aux poètes qui suivirent. Il me parut toujours qu'il se trouvait dans *Venise sauvée* la scène la plus audacieuse qui ait jamais été vue sur aucun théâtre, celle du sénateur Antonio et de la courtisane Aquilina. Pour ce qui est du sublime, jamais, soit dans la tragédie antique, soit dans le drame moderne, il n'a été atteint au point de la scène de Pierre et de Jaffier. Toute seule, elle égalerait Otway aux plus grands tragiques de tous les temps.

A la fin de la saison dernière, je parlai de *Venise sauvée* à Lugné-Poe et lui conseillai de connaître la pièce. Il la lut et s'enthousiasma comme moi ; il résolut aussitôt de la jouer et m'annonça son projet. J'y applaudis.

Au mois de septembre dernier, il vint me voir et m'apporter le programme de sa saison, en tête duquel figurait le drame d'Otway. « Je ferai tous mes efforts, dit-il, pour assurer à *Venise sauvée* une interprétation d'éclat et, comme on fait la guerre à « l'OEuvre » sur ma personnalité d'artiste, je renonce désormais à jouer dans les représentations. »

Le brave garçon usait vraiment d'abnégation, car quel comédien consent, lorsqu'il est le maître, à faire abstraction de son amour-propre ? *Venise sauvée* sera servie par des interprètes d'élite qui ont assumé des rôles ardués avec un beau dévouement, un complet désintéressement. A la fameuse scène du sénateur et de la courtisane, Lina Munte prête à Aquilina sa fatale et impérieuse beauté, sa ligne svelte et élégante, sa manière caline et fougueuse. Philippe Garnier n'est pas seulement l'acteur superbe, doué du plus puissant tempérament dramatique qu'il y ait : c'est un artiste qui s'éprend des belles œuvres et leur sacrifie son intérêt. Quand Lugné le pria de participer à la représentation, il allait partir pour une lucrative tournée. Il y renonça pour le rôle de Pierre, en faveur de *Venise sauvée*, et ne demanda que le plus modeste appointement, juste de quoi vivre durant un mois de travail. Si à ces bonnes volontés d'art, à ces talents, vous ajoutez Gémier, Dupont et la gracieuse M^{lle} Melly, je vous promets pour la prochaine séance de « l'OEuvre » un spectacle incomparable, d'une grandeur et d'une beauté tragique supérieures. Venez-y voir et vous remercierez votre très convaincu et enthousiaste avertisseur :

(*L'Écho de Paris.*)

HENRY BAUER

A propos du Renouveau au Théâtre.

A M. JOSEPH CARAGUEL

Ah ! ah ! jeune homme, vous voulez être un auteur dramatique pas comme les autres, vous croyez que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des théâtres, vous dédaignez les vieux clichés, les cadres usés, et la scène à faire, vous pensez qu'il est bon de créer des personnages un peu humains, et non des fantoches, vous supposez que la psychologie, réservée au roman, a quelque droit à monter sur les tréteaux ; et vous appelez une pièce la *Fumée*, puis la *Flamme*, un titre qui, selon feu Koning, n'aurait pas rendu quatre représentations, et vous invitez les spectateurs que Sarcey, ce malhonnête homme de lettres, a depuis longtemps dégoûtés de tout ce qui ne ressemble pas à du vaudeville, à écouter des gens qui pensent tout tout haut, et qui récitent des monologues que Coquelin cadet ne reconnaîtrait pas pour siens. A ce jeu-là, vous vous casserez les reins, jeune homme, c'est moi qui vous le dis ; l'adjudant-major Claretie pas-

sera sur le trottoir opposé quand il vous apercevra ; et les snobs des premières représentations décréteront que vous n'avez pas le sens du théâtre. Relisez donc Scribe, étudiez les drames de Georges Ohnet, et fouillez les tiroirs de Sardou : c'est là que vous trouverez le sens du théâtre.

(*Gil Blas.*)

HENRY BECQUE

Exposition Maximilien Luce.

Les œuvres de Maximilien Luce exposées en ce moment à la *Petite Revue documentaire*, à Paris, obtiennent un très grand succès qui classe définitivement l'artiste parmi les peintres les plus sincères de la génération nouvelle. On a vu à Bruxelles, aux *XX* et à la *Libre Esthétique*, quelques toiles de M. Luce décelant, à côté d'intéressantes recherches de lumière et de couleur, une âme sympathique aux humbles, emplie de tendresse pour les déshérités et les malchanceux.

Les journaux d'art sont unanimes à louer l'art sobre, précis et ému du peintre néo-impresionniste. *Le Moniteur des Arts*, peu enclin, en général, à faire l'éloge des artistes néophiles, parle de M. Luce en ces termes : « L'Exposition, qui vient d'ouvrir, se compose d'une trentaine de toiles, d'une cinquantaine de dessins et de quelques aquarelles, lithographies, etc. »

Les toiles, pour le plus grand nombre, sont tout simplement superbes et quelques-unes attirent plus particulièrement. Ce sont des impressions d'une absolue sincérité, rapportées des environs de Poissy où Maximilien Luce a passé une partie de son été. Il y a aussi des vues prises du haut de Montmartre, des vues de Jardins aux environs de la rue des Saules, des visions larges, rendues fortement, des pages harmonieuses d'une couleur superbe.

Et, dans ses dessins, des ouvriers au travail pris sur le vif, des logements d'ouvriers, des tableaux de la vie des humbles et des miséreux pour lesquels il éprouve une tendresse infinie et dont il rend la misère avec toute son âme.

« Elle vibre bien, cette âme-là, a écrit M. Georges Darien, elle vibre bien dans cet homme d'un grand talent, simple et courageux, consciencieux et convaincu, dans ce révolté aux lèvres railleuses et aux yeux bons qui doit s'imposer et qui s'imposera, soyez-en sûrs, dans Maximilien Luce, — peintre ordinaire du Pauvre. »

Écrites il y a cinq ans, ces lignes n'étaient que prophétiques. Elles sont aujourd'hui une réalité. Maximilien Luce a conquis sa place parmi les premiers de ceux qui cherchent après des luttes vaillantes, s'imposent à l'attention du vrai public ; il y a en lui une âme d'artiste, qui attire et retient tous ceux qui prêtent quelque peu attention à son œuvre pleine d'une émotion communicative. »

La Gravure sur bois.

Sous ce titre : *Le Krach de la gravure sur bois*, un collaborateur du *Figaro*, qui signe du pseudonyme Jean Burin, jette un cri d'alarme en faveur de la gravure sur bois, fortement menacée par les procédés mécaniques et photographiques.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que l'art de la gravure sur bois est mort ; mais il est bien certain qu'il est très malade.

Oui, l'art de la gravure sur bois, qui rendit célèbres les noms d'artistes tels que les Pannemaker, les Baude, les Bong, les Bren-

danour, les Taylor, les Rousseau, les Bellenger, les Thiriat, les Huyot, les Riou, les Méaulle, les Froment, les Langeval, les Lemaire, les Gusman, les Tinayre, les Florian, cet art, qui demande tant de personnalité, tant de sens artistique, est sur le point d'être tué par ces deux grands triomphateurs de notre fin de siècle, par la science et par la machine.

Ce n'est point qu'il soit possible de graver mécaniquement sur bois; mais les procédés mécaniques permettent de se passer de la gravure. Le jour où la photogravure a été découverte et rendue pratique, le premier coup a été porté à la gravure sur bois.

On sait ce que c'est que la photogravure : c'est un procédé photographique qui permet d'obtenir d'un dessin un cliché en zinc, en reproduisant parfaitement les moindres détails.

Au début, la photogravure arrivait seulement à reproduire les dessins au trait ou à larges hachures. C'était déjà tout un champ d'action enlevé à la gravure sur bois; mais il lui restait encore les dessins au lavis, présentant des noirs purs, des demi-teintes, des blancs, des dégradés que seuls le burin et l'échoppe étaient capables d'interpréter.

Aujourd'hui, il n'en va plus de même. La photogravure s'est perfectionnée tous les jours. Elle est en mesure, actuellement, de donner des clichés de zinc reproduisant fidèlement les lavis les plus subtils, les plus délicatement nuancés : c'est ce que, dans le métier, on appelle le *simili*.

Au point de vue artistique, il est bien évident que les clichés obtenus au moyen de la photogravure ne donneront jamais des résultats équivalents à ceux que peut obtenir la gravure sur bois, même médiocre. L'interprétation de l'artiste, tout ce qui donne à l'œuvre d'art son cachet et sa personnalité leur feront toujours défaut. C'est la machine, avec sa régularité mathématique, mais aussi avec sa froideur, sa banalité, son défaut de caractère.

Mais la gravure sur bois coûte beaucoup plus cher que la photogravure. On obtient d'excellents *similis* à 15 centimes le centimètre carré. Une gravure sur bois ordinaire ne se paie pas moins de 30 à 35 centimes le centimètre carré.

Ces chiffres sont éloquents.

Pour les reproductions de tableaux, pour les épreuves à encadrer, la gravure sur bois ne saurait être remplacée par d'autres gravures. Le public actuel n'a plus d'yeux et de goût que pour le journal illustré ou le livre à images, et c'est là que la photogravure triomphe, à l'exclusion aujourd'hui presque complète de la gravure sur bois, qui, il y a quelques années encore, n'avait à redouter aucune concurrence.

Déjà les journaux illustrés anglais : le *Graphic*, l'*Illustrated London News*, le *Pictorial World*, le *Sint-James Budget*, etc., ont presque absolument renoncé à la gravure sur bois. Un autre, le *Sketch*, emploie exclusivement la photogravure. Les journaux illustrés et les éditeurs français suivent cet exemple. Partout la photogravure triomphe — au détriment de la gravure sur bois.

Les graveurs, qui voient de jour en jour leurs travaux décroître, sont forcés de diminuer le nombre de leurs aides. Certains ont même été obligés de licencier entièrement leurs ateliers. Bref, la situation est très critique pour eux, car la lutte leur est bien malaisée, sinon impossible.

Ils en sont réduits, pour se défendre, à s'efforcer presque d'attenter à la liberté du travail. Les maîtres imprimeurs se sont, en effet, engagés, les uns vis-à-vis des autres, à ne point prendre de nouveaux apprentis pendant une période de cinq années. Cette mesure a évidemment pour but de limiter, pour l'avenir, la

concurrence, et de répartir entre le moins de mains possible ce qui pourra survenir de futurs travaux. Mais ce n'est là qu'un expédient, et l'on sait ce que valent les expédients.

Allons, la science n'a pas tellement fait banqueroute qu'on a bien voulu nous le faire croire! Nous serons peut-être bientôt forcés de déplorer la banqueroute de l'art.

Concours de l'Académie.

L'Académie royale de Belgique (classe des Beaux-arts) met au concours pour l'année 1896 les questions suivantes :

PARTIE LITTÉRAIRE

1^{re} Question : Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le xv^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

2^e Question : Quelle influence ont exercée en France, du xiv^e au xvi^e siècle, les sculpteurs nés dans les provinces belges et dans la principauté de Liège? Citez les œuvres nées de cette influence et les maîtres qui la caractérisent.

Les mots « provinces belgiques » sont pris ici dans l'acception qu'ils avaient au xvi^e siècle.

3^e Question : Déterminer les origines et les caractères de l'architecture flamande du xv^e siècle. Indiquer les principaux édifices dans lesquels ces caractères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices en y joignant au besoin des croquis.

La valeur des médailles d'or, présentées comme prix, sera de huit cents francs pour la première question et de mille francs pour la deuxième et pour la troisième.

Les mémoires envoyés en réponse à ces questions doivent être lisiblement écrits et peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} juin 1896, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

ART APPLIQUÉ. — Peinture.

On demande une frise destinée à décorer un « asile de nuit ».

Les cartons pourront être faits en dessin ou en grisaille; ils devront avoir 1^m,60 de longueur sur 0^m,80 de hauteur. Un prix de mille francs sera attribué à l'auteur du projet couronné.

Gravure en médailles.

On demande un projet de médaille pour les lauréats des concours de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

Les modèles en cire ou en plâtre devront avoir 0^m,45 de diamètre. Un prix de six cents francs est attribué à l'auteur du médaillon couronné. Les cartons et les projets de médailles devront être remis, francs de port, au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} octobre 1896. L'Académie n'accepte que des travaux complètement terminés; les cartons (sur châssis) et les modèles (en plâtre ou en cire) devront être soigneusement achevés. Les auteurs couronnés sont tenus de donner une reproduction photographique de leur œuvre, pour être conservée dans les archives de l'Académie.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui dimanche qu'aura lieu la séance publique annuelle de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique. Le programme est ainsi composé :

1^o Discours par M. Gevaert, président de la classe et président de l'Académie, sur l'état présent et l'avenir de la musique;

2^o Proclamation des résultats des concours de la classe et des grands concours du gouvernement;

3^o Exécution de la cantate *Calirrhoe*, poème couronné de M. Lucien Solvay; musique de M. Martin Lunssens, premier prix du grand concours de composition musicale de 1893.

M. Joseph Dupont vient d'annoncer, par circulaire, que les Concerts populaires, au nombre de quatre, seront donnés, comme les années précédentes, au Théâtre royal de la Monnaie.

Le bureau d'abonnement sera ouvert en faveur des anciens abonnés jusqu'au 5 novembre: Passé ce délai, il sera disposé des places non réclamées.

En outre des quatre séances habituelles, M. Dupont compte organiser un ou plusieurs concerts extraordinaires pour lesquels les abonnés auront également droit de préférence dans le choix des places. Les dates de ces concerts seront fixées ultérieurement.

Les bureaux et l'administration sont transférés 82, Montagne de la Cour, chez MM. Schott frères. Toute demande quelconque relative au service des places doit y être adressée.

Le premier concert du Conservatoire est fixé au 22 décembre. M. Gevaert y fera exécuter, comme nous l'avons annoncé, la *Messe en si mineur* de J.-S. Bach (première audition intégrale à Bruxelles).

Les trois autres concerts auront lieu le 2 février, le 2 et le 30 mars.

C'est par erreur que les œuvres de feu T'Schaggeny ont été citées parmi ceux qui doivent composer l'Exposition de l'Atelier Portaels à la Maison d'Art. Il s'agit des toiles de M. Frédéric T'Schaggeny, qui fut l'un des fidèles disciples du maître.

Déplacements d'artistes. — Le peintre Van Rysselberghe, qui vient de revenir d'un voyage à Constantinople et à Athènes, part dans quelques jours pour la Roumanie et la Hongrie où il est chargé d'exécuter divers travaux artistiques.

L'Orient paraît séduire particulièrement nos artistes cette année. Au cours du mois de septembre, les sculpteurs J. Dillens et Ch. Samuel ont fait également un séjour à Constantinople et en Grèce. Ils sont revenus enthousiastes de leur voyage.

Le peintre Maximilien Luce est depuis quelques jours en Belgique. Il compte étudier particulièrement le port d'Anvers et le bassin de Charleroi.

M. Francis Vielé-Griffin vient de rentrer à Paris après avoir passé quelque temps à Bruxelles, où M. Van Rysselberghe a mis la dernière main au portrait de la charmante M^{me} Vielé-Griffin.

Rencontre, enfin, la semaine dernière, en tournée de musées, M. Stuart-Merrill et le peintre A. Point.

Dans le dernier numéro de *L'Art moderne* une erreur nous a fait écrire que M. Guyot était l'auteur de la musique modale. C'est

propagateur qu'il faut lire. Rousseau, Galin, Paris et Chevé pourraient protester et se plaindre de ce qu'on leur enlève la paternité divisée de ce tant aristocratique moutard.

L'*Apollonide* de M. Franz Servais va être représentée au Théâtre de Carlsruhe sous la direction de M. Félix Mottl.

Il est vraiment extraordinaire que ce très beau drame lyrique d'un de nos compositeurs belges les plus distingués n'ait pas trouvé auprès de nos directions théâtrales l'accueil auquel il avait droit.

D'autre part, on annonce que le ballet de M. Jan Blockx, *Milenka*, va être monté cet hiver à l'Opéra de Berlin.

La très artistique revue illustrée *Van Nu en Straks*, qui avait interrompu sa publication, va renaître en décembre et groupera toutes les forces vives de la jeune littérature néerlandaise. Les bureaux sont établis à Anvers, Beeldekensstraat, 57. L'abonnement est, pour la Belgique, de 8 francs par an.

Une application vraiment intéressante des arts à l'industrie. — Un esthète parisien, le baron V..., vient de commander à un groupe d'artistes une salle de billard. Jules Chéret est chargé de la décoration des murs. Braquemond a dessiné le modèle de la cheminée, qui sera exécutée en grès flammé par le céramiste Chaplet. Le billard, les chaises, les queues, porte-queues, etc. seront faits sur les modèles et sous la direction du sculpteur Alexandre Charpentier.

Dans les premiers jours de novembre s'ouvrira à la Galerie Laffitte, 20, rue Laffitte, à Paris, une exposition des œuvres du peintre Hervier.

M. Moline, directeur de cette galerie qui concentre actuellement le mouvement moderniste, vient de publier un catalogue des estampes qu'il met en vente. Il s'y trouve nombre de pièces rares (eaux-fortes, lithographies, gravures sur bois, affiches, etc.) signées Anquetin, Bonnard, Maurice Denis, Ibels, Jossot, Hermann Paul, Camille Pissarro, Lucien Pissarro, Odilon Redon, F. Rops, H. de Toulouse-Lautrec, F. Vallotton, Th. Van Rysselberghe, Whistler, Willette, Chéret, A. Charpentier, Vuillard, etc.

Le catalogue est envoyé gratis sur demande.

En ce moment, à l'Opéra de Paris, dit le *Guide musical*, on est tout aux études des grands concerts qui doivent être un des événements de la saison musicale. On sait que l'administration a engagé pour ces concerts un cadre de chœurs de quatre-vingts voix et un orchestre de cent instrumentistes complètement indépendant du personnel de l'Opéra.

Les chœurs travaillent sous la direction de M. Marty et l'orchestre sous celle de M. Vidal. Pour l'instant, on s'occupe spécialement de l'important fragment de *Fervaal* (troisième scène du deuxième acte), qui sera une des pièces de résistance du concert d'ouverture. Les premières lectures ont eu lieu avec un entrain qui est d'un bon augure pour le résultat final.

Voici la distribution des principaux rôles : Fervaal, M. Affre; Arfagard, M. Noté; un messager, M. Bartet.

Dès lundi, M. V. d'Indy viendra surveiller les répétitions; c'est lui qui dirigera l'exécution devant le public.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : } 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

BEAUX LIVRES ANCIENS ET MODERNES

(Beaux-Arts, Littérature),

ESTAMPES en noir et en couleur, GRAVURES NAPOLEONIENNES, etc.,
provenant de la collection de M. G. ECKHOUD,
homme de lettres:

La vente aura lieu du jeudi 7 au samedi 9 novembre, à 2 1/2 heures
précises, au domicile et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-
expert, rue d'Arenberg, 16, chez qui on peut se procurer le catalogue.
Exposition chaque jour de vente, de 9 heures à midi.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE ROMAN EN FRANCE AU XIX^e SIÈCLE — *La Morale*, PAR M^{me} DE BEAUVOIR. — UN DISCOURS ACADEMIQUE. — LES AUVENTS. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Maître Wolfram*. — CERCLE DES BEAUX-ARTS DE TERMONDE. — PETITE CHRONIQUE.

LE ROMAN EN FRANCE AU XIX^e SIÈCLE

PAR M. EUG. GILBERT (1).

Notre mouvement littéraire n'a pas été moins remarquable par la diversité que par la qualité des talents qu'il a révélés. Dans toutes les provinces de la Littérature, nos écrivains ont fait trouée, jalonnant d'œuvres de valeur leurs étapes divergentes. A la suite de Camille Lemonnier, l'instaurateur de nos Lettres françaises avec De Coster, Van Hasselt et Pirmez, ils nous ont reconquis une nationalité littéraire, ils ont relevé devant l'étranger lettré le drapeau tombé des mains flamandes des Ledeganck et des Conscience. La Critique, le Roman, la Poésie, le Théâtre ont soudain et comme à la fois, dans une explosion de renom-

(1) Paris, Plon, 1895, in-8°, 460 pages.

mée littéraire, répandu le nom belge La Critique! jadis genre inférieur, vétilleux épluchage de pédant, dédaigneusement défini par Lamartine : « La puissance des impuissants », — mais rehaussé depuis, par ses rénovateurs français, à la dignité d'une Magistrature de Lettres, tutélaire ou vengeresse, rendant les arrêts d'une définitive Justice.

Chez nous, — nous l'avons déjà dit (1), — Francis Nautet et Ernest Verlant ont rempli, avec l'autorité du talent, cette difficile mission. Doués de ce que Taine appelle justement « l'imagination sympathique », ils ont eu l'intuition subtile des tempéraments, se sont assimilés avec souplesse les plus divers états d'âme et ont ainsi pénétré sûrement et à fond la psychie des auteurs qu'ils jugeaient. Déjà, dans ses comptes rendus littéraires de la *Revue générale*, M. Gilbert a marché sur leurs traces : sans doute, il n'a pas, comme ses brillants devanciers, la forme personnelle et de vif relief, l'ingénieuse nouveauté d'aperçus, les généralisations embrassant de haut la perspective des idées, mais il a, comme eux, le culte fervent des lettres, la rectitude compréhensive de jugement, une vaste lecture et cette impartiale sincérité, qui est la probité du critique.

Si, d'après l'aphorisme de Bonald, la littérature est

(1) Voy. *L'Art moderne*, 1893, n° 3 : *Deux maîtres critiques belges*.

l'expression de la société, c'est le roman qui en est la preuve la plus évidente. Nul genre littéraire n'a plus directement subi, en ses multiples transformations, la vicissitude des mœurs, des idées et des tendances modernes : il a gardé, de chaque période du siècle, l'image des hommes et des choses aussi nette que les empreintes des faunes et des flores dans les pétrifications et il constitue ainsi un exact et complet document de reconstitution historique.

A l'origine, aux âges aristocratiques, le Roman apparaît, à côté de la solennelle Tragédie, avec la même cour de rois, de chevaliers et de princesses, sur les hauteurs épiques : il ne raconte que de nobles aventures, il ne s'apitoye que sur d'illustres infortunes ; puis, à mesure que s'approchent les temps nouveaux, il descend vers les classes inférieures, il se démocratise. *Gil Blas*, la *Nouvelle Héloïse*, *Manon Lescaut* marquent l'entrée en scène littéraire de ce tiers-état, qui va bientôt surgir dans la politique. Après la Révolution, au lendemain de la crise terrible, la société française a perdu sa légèreté joyeuse et sceptique du siècle dernier ; épuisée de sang et de larmes sur d'énormes décombres, encore incertaine de revivre, elle a le retour religieux et la mélancolie de la mort vue de près : elle s'écoute en Châteaubriand, se reconnaît en René et, toute chancelante, pleure et s'agenouille avec lui. En 1830, une nouvelle génération se lève, qui n'a pas souffert et n'est pas désabusée de l'Idéal : c'est l'heure du sentimentalisme romantique, de l'envolée éperdue de tous les rêves, — de George Sand. Mais la réaction ne tarde pas ; dégrisés de cette soûlerie d'imagination, les esprits ont hâte de se ressaisir, de reprendre conscience d'eux-mêmes dans la réalité ; — et, satisfaisant à ce besoin du Vrai, Balzac écrit sa *Comédie humaine*, Flaubert, *Madame Bovary*. Depuis, la France a de nouveau senti peser sur elle les pieds d'airain des tragiques destinées : à son âme assombrie par le malheur, Zola apporte son pessimisme fataliste, en même temps que dans son œuvre, notamment dans *Germinal*, monte déjà la grondante rumeur des foules misérables.

Enfin, — par cette loi de perpétuelle oscillation, de flux et de reflux qui, sans cesse, roule les hommes comme les vagues d'un bord à l'autre, — un courant nouveau succède à la débâcle du naturalisme. L'aspiration mystique naît du désenchantement de la vie ; les âmes, s'évadant de la tyrannie des forces aveugles qui les oppriment, se rejettent vers un surnaturel espoir. Coup sur coup, Bourget dans *Terre promise* et *Cosmopolis*, Loti dans *Jérusalem*, Alph. Daudet dans *Une Petite Paroisse* subissent déjà cette tendance spiritualiste ; et voici qu'à son tour J.-K. Huysmans, avec la confiance d'une foi retrouvée, se met en route vers l'Etoile annonciatrice des rédemptions.

Comme on le voit assez par ces traits rapides et som-

maires, le roman en notre siècle, dans l'orageuse fluctuation des idées et des événements, n'a cessé de se transformer comme ces rivages continuellement travaillés et modifiés par une mer tourmentée.

Evidente, intime, constante se manifeste ainsi la connexité entre le mouvement littéraire et l'évolution sociale. En dégageant ce rapport invariable comme une loi, en y subordonnant le développement de son œuvre, M. Gilbert eût imprimé à celle-ci un caractère d'unité qui lui fait défaut. Des hauteurs d'un principe, il eût mieux fait apparaître, dans la cohésion d'une vaste synthèse, tout le cycle des métamorphoses du roman, les expliquant dans leurs origines, les coordonnant dans leur succession, reliant leur disparate variété par le lien d'une cause unique : l'incessante versatilité de l'esprit humain, dont elles sont la non moins changeante expression.

M. Gilbert s'est contenté de faire de son livre une sorte de Musée littéraire, divisé en compartiments spéciaux à chaque genre de roman, isolant chaque groupe d'école. Certes, les curieux de littérature, désireux de s'initier, parcourront avec intérêt et profit cette galerie de portraits d'une ressemblance exacte, mais, trop souvent, superficielle et inachevée. Si les raffinés d'art ne reconnaîtront peut-être pas dans l'effort laborieux de M. Gilbert la pénétration d'une critique fouillée et révélatrice, le charme neuf d'idées personnelles et la séduction d'un style original, ils en apprécieront du moins le large éclectisme, qui, douant l'auteur du don essentiel de tout comprendre, l'a préservé d'erreurs capitales d'appréciation. De plus, l'ouvrage atteste une vaste recherche : c'est un inventaire complet, minutieux, dénombrant jusqu'aux infiniments petits du Roman. Toutefois, pour renseigner entièrement le lecteur sur l'histoire de ce genre littéraire en France, M. Gilbert eût dû élargir son plan et n'en pas arrêter l'arbitraire limite aux frontières de ce pays. Ecarté, à raison de leur nationalité étrangère, des écrivains qui ont contribué au progrès des lettres françaises, est une raison d'état-civil qui nous paraît insuffisante. Il est certain que les littératures suisse et belge ont au moins autant d'affinité avec l'âme française que l'exotisme de Loti. D'ailleurs, M. Gilbert l'a senti par endroits et n'a pu notamment s'empêcher de consacrer à Rousseau quelques sommaires alinéas.

Mais est-ce assez pour l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* qui, comme M. Gilbert le reconnaît, « introduisit en France le roman-passion », et fut l'une des sources d'où s'épancha le vaste fleuve romantique ? Ne méritait-il pas dans l'œuvre du critique la même large place qu'il occupe dans la littérature ? De même, Töppfer avait droit à une étude plus approfondie. Sans doute M. Gilbert rend justice à son naturel pittoresque, à sa grâce rustique, à sa narquoise honnêteté, mais la valeur d'art qu'il importait surtout de mettre en relief et d'analyser en lui, à l'exemple de Sainte-Beuve, c'était l'expressive

et riche couleur de sa langue archaïque : « Il me semble, dit à ce sujet le maître critique, dût la proposition d'abord étonner un peu, que, maintenant que l'Académie française entreprend un dictionnaire *historique* de la langue, ce dépôt de vieux parler cantonal, rassemblé dans le *Présbytère*, pourrait devenir un des fonds à consulter; on en tirerait à coup sûr des remarques utiles sur la fortune et les aventures de certains mots. »

Quant à nos romanciers et conteurs M. Gilbert les a négligemment rejetés en tas, dans une note. Et cependant peut-il prétendre avoir décrit la Cité des Lettres françaises, s'il en retranche le quartier déjà si vaste, les fiers monuments qu'y ont bâti les nôtres? Dès lors, pourquoi, sinon en exclure, du moins n'y signaler qu'à peine et comme incidemment Camille Lemonnier, le puissant Mâle, Georges Eekhoud, l'âpre amant de la rude Campine, Eugène Demolder, dont les évangéliques récits, illuminés de fastueuses images, ressemblent à un vitrail ensoleillé, où resplendissent les pieuses légendes?

Du reste, même à des écrivains français de haut renom, M. Gilbert a mesuré la place avec non moins d'injustifiable parcimonie. Alors que son œuvre volumineuse apparaît, par endroits, comme une vaste nécropole encombrée de littérateurs morts-nés, d'écrivailleurs « qui n'ont pas eu lieu », comme dit de Banville, des maîtres romanciers, qui se survivent dans une grande mémoire, n'y obtiennent qu'une lapidaire et insuffisante épitaphe. Et, pourtant, c'étaient des sujets de curieuse analyse, de féconde étude que des écrivains tels, notamment, que Léon Cladel, l'expert ciseleur de style, joignant comme Cellini le souci patient du fini à la fougue de l'inspiration, — tels que Barbey d'Aurevilly, ce grand seigneur de lettres, égaré dans notre siècle et vivant, avec l'illusion de ses rêves aristocratiques, dans le somptueux Versailles de son imagination.

En concluant, M. Gilbert se demande quelle sera la formule du roman de l'avenir. Sera-t-elle la somme des progrès réalisés par les modernes écrivains? Se dégagera-t-elle à la fois du roman réaliste et du roman psychologique, empruntant à l'un son observation exacte des influences ambiantes, à l'autre sa pénétration d'analyse interne? M. Gilbert, avec raison, ne se hasarde pas à le prédire : la conjecture serait téméraire. *Spiritus flat ubi vult!* Il suffit, en effet, d'un esprit de vitalité supérieure pour dérouter les prévisions, dévier le cours d'une littérature et changer son orientation esthétique. On ne prescrit pas sa voie au génie : seul, il la sait et, d'un impérieux et sûr instinct, il la suit. Il apparaît tout à coup, dans le firmament bien réglé de l'Art, au milieu de la régulière gravitation des talents, comme la comète qui surgit à l'improviste, obéissant, dans le désordre apparent de ses orbites, à sa loi particulière et projetant, à travers les pâles scintillations d'étoiles, sa grande traînée lumineuse.

LA MORALE

PAR M^{me} DE BEAUVOIR. Liège, 1829. Imprimerie de J. Desoer.

Un vieux bouquin retrouvé. Et curieux!

Savez-vous pourquoi, au lieu d'avoir des grand'mères qui nous attendrissent sur la vieillesse comme on s'attendrit sur l'enfance, nous retrouvons si souvent cette morfondante vieille femme qui s'est fait une religion de « l'air qu'on aura en faisant telle chose », qui n'est plus occupée qu'à des calculs de probabilités sur le retentissement possible des faits et gestes d'un chacun? Savez-vous pourquoi tant de femmes qui vivent trois cents jours de l'année entre leurs quatre murs ont remplacé la peur du diable, — dont elles se moquent toutes, sans exception — par la terreur lourde, permanente, envahissante, cataleptique de l'opinion publique?

Car le ciel, qui aimait plus longtemps que l'enfer leurs gestes vers un nombre restreint d'actions louables, disparaît avec une étonnante rapidité de l'horizon bourgeois, voire de l'horizon des âmes qui se croient religieuses. On se sait toujours dépendant, on a le sentiment vague mais toujours grandissant que la force suprême qui soutient, qui console, qui punit, qui encourage, qui se venge et qui récompense, c'est cette masse humaine tout entière qui peu à peu découvre les moyens de s'expliquer, de s'équilibrer et de dicter des lois générales. L'humanité fait sa police elle-même, et les vieilles femmes continuent à avoir peur du gendarme, qu'il s'appelle Lucifer ou Collectivité.

Du côté religieux, une violente réaction a tenté de remplacer par l'amour divin les mesquines terreurs dont les forts se gaussent; et il a ancanti l'enfer, ce saint qui a dit : « Donnez-moi l'enfer, Seigneur! pourvu que je conserve votre amour; il me suffit », prouvant qu'un homme pouvait contenir un amour assez généreux pour surpasser la conception que les anciens se faisaient de l'amour divin lui-même. L'amour par ce seul mot avait vaincu la crainte, et désormais, s'il eut été vrai, le mythe d'une divinité personnelle eût dû grandir et s'épanouir en toute noblesse.

Mais il ne sut pas prendre l'homme tout entier, et au lieu de s'épanouir, il se racornit.

Dans la religion de l'humanité, les petits, les faibles, et, disons-le leur féroce, la plupart des femmes, sont aussi honteusement craintifs, aussi lâchement superstitieux que le furent les paysans du plus obscur moyen âge.

Dans cette religion de l'humanité où par le cœur, par le génie, quelques-uns montrent que nous touchons au règne de l'amour, il faut traîner derrière soi le poids mort de ceux qui ne marchent qu'au fouet, qui ne croient qu'au diable, qui n'ont d'autre vertu que la peur du gendarme, du gendarme gigantesque qu'ils nomment la Réprobation de l'opinion publique.

Servantes, âmes d'esclaves, d'hétaïres, que rien n'attire en dehors du cercle des intérêts immédiats; qui dans le ciel lui-même n'auriez vu qu'un repos confortable en compagnie de ceux qui connaissaient vos défauts; âmes abjectes qui donnez à la vieillesse les relents nauséabonds d'une enfance mal soignée, frottée de coups plus que de savon; ne méritez-vous pas qu'on vous traduise devant ce tribunal que vous redoutez tant et qu'on vous montre ce que vous êtes, en votre microbienne petitesse?

La bourgeoisie féminine de la moitié de ce pays fut pendant longtemps comprimée dans les fromageuses et identiques formes en bois de ce qu'on appelait l'éducation, par quelques femmes

dont la psychologie devrait être connue, et devrait occuper une large place dans l'histoire des idées de ce temps. J'ai pu constater les dégâts prolongés commis par quelques-unes d'entre elles et notamment par l'imposante M^{me} de Beauvoir.

Celle-ci a pris la peine de condenser en un opuscule la quintessence des avis dont elle badigeonnait l'âme de ses élèves, et il se trouve, par une bonne fortune dont je voudrais vous faire apprécier tout le prix, qu'elle nous a légué le code le plus scrupuleusement prudhommeque de la morale bourgeoise, morale si symboliquement représentée par la ratatouille que les Allemands appellent *Himmel und Erde*, « Ciel et Terre! » pommes et pommes de terre fusionnées par une même sauce au lard.

La piété y est recommandée, parce que « la religion assure le bonheur dans l'une et l'autre vie »; cependant « une demoiselle ne doit pas *agrandir* ses devoirs religieux et sociaux, pas plus que les abrégés ». J'ai de la religion, me disait une grand'mère qui avait « réglé sa conduite sur ces enseignements », « mais je n'en abuse pas! »

Toutes les vertus d'ailleurs y sont recommandées. Ecoutez plutôt : « Pratiquez *souvent* la modestie.

Les *avantages* de la douceur sont considérables.

Souvenez-vous qu'une personne paresseuse *donne aux autres une mauvaise idée de son caractère et de son esprit.*

Ne négligez jamais de pratiquer la politesse : cette qualité contribue à donner une *idée avantageuse* du cœur et de l'éducation.

Il faut défendre ses amis quand ils sont attaqués... Dans ce cas, se taire *serait donner une mauvaise opinion de soi.*

Mais comme le profit de toutes ces vertus pourrait sembler éloigné à la jeunesse légère, il n'est pas mauvais de le rendre plus sensible encore. Il faut plaire, être docile, soumise, *parce que les hommes aiment les femmes complaisantes.*

« Un homme craint toujours de s'unir à une demoiselle qui n'est pas complaisante. » Le dernier mot du chapitre sur la complaisance est cette réflexion finale, sanction ultime, aussi réelle qu'inconsciente de toute cette prédication : « Plus une femme est complaisante pour son mari, plus elle goûte les douceurs de l'union conjugale. »

Encore un conseil : « Une demoiselle ne doit jamais *paraître* désirer d'attirer l'attention des hommes. »

Je passe toutes les recommandations vertueuses dont le but en partie double est d'attirer les bénédictions célestes et les hommages masculins. « Les hommes n'aiment pas ceci, détestent les femmes qui... » etc.

De la fierté, de la grâce chevaleresque, de la loyauté religieuse et humaine qu'une caste avait amenuisée jusqu'à en faire ce vernis écaillé qu'on appelait la vieille politesse, une génération de bourgeois a fait l'évangile cauteleux, factice et égoïste des rapports *avantageux* que les hommes peuvent avoir entre eux. Comment s'étonner que les fils des femmes élevées de cette façon soient devenus les académiciens, les médiocres, les indécrassables doctrinaires de toutes tailles pour qui les plus grandes choses sont des moyens de parvenir? Voyez-vous d'ici le règne des housses s'introduisant dans les cervelles comme dans les salons? On mettait la liberté et toutes les vertus, comme les pendules, sous globe, pour qu'elles reluisent mieux les jours extraordinaires où elles *serviraient* à quelque chose, pour le ciel ou, chose plus fréquente, pour la terre. Faute d'un idéal de passion et d'enthousiasme, on glissait dans le plus sémité des utilitarismes. — gluante mare où il y a encore tant de gens à repêcher.

Faudra-t-il donc toujours que l'humanité redevienne mesquine et trainarde pendant une longue suite d'années, quand elle s'est dépensée en un effort de construction ou de destruction? Voidet de Beauvoir avait voté la mort de Louis XVI; il ne restait rien à sa veuve des passions ni des héroïsmes qui avaient agité l'époque de son enfance; plaire, — aller pour cela, puisqu'il le faut bien, jusqu'à la bonté, — se garantir des coups de langue et des coups du sort, puis se reposer éternellement d'un si noble labeur, voilà tout l'horizon de cette femme d'un conventionnel.

Elle avait la préoccupation assez vive, semble-t-il, d'établir entre les deux sexes la meilleure entente, et elle rêvait d'atteindre ce but en prêchant aux femmes la soumission, la patience, la passivité sous toutes ses formes.

Jamais il ne lui vint à l'esprit d'observer, elle qui continuait à vivre dans « le monde », ce que pouvait être dans le destin d'une famille, d'une société, le poids, la nature, la valeur positive ou négative de la femme. Cette question n'était pas dans l'air et la bourgeoisie n'avait ni le cœur ni l'esprit assez haut pour s'en occuper. Aujourd'hui ces mêmes poupées qui apprirent de M^{me} de Beauvoir tous les bénéfices de la prévenance et de l'amabilité pourraient lire dans les études de vie ou dans les simples romans qu'elles ont sous la main des mots dont la profondeur les forcerait à réfléchir, comme cette parole de *L'Astre noir*, de Léon Daudet : « Les *idées* de Malauve se *prolongeaient en elle en sensibilités.* » Et tant d'autres qui témoignent de cette étude constante, acharnée, bien qu'inconsciente souvent, des rapports existant entre les hommes et les femmes, comme si l'humanité commençait à comprendre ce que cette âme de cuisinière devinait à sa façon aux premiers jours du siècle, à savoir que, si l'amour de l'humanité doit régner sur la terre, il faut d'abord qu'on connaisse un peu mieux la partie la plus facile de la besogne : il faut que les hommes et les femmes commencent par découvrir le moyen de s'entendre; ce qui, malgré des fleuves de « complaisance », est toujours le problème le plus mystérieusement traçassant de tous ceux qui pourchassent ces deux moitiés ennemies de la race humaine, en menaçant de les avaler. Les femmes peuvent trouver dans la littérature et la pensée moderne, quand elles savent lire, tout au moins l'indication d'un domaine de labeur qui ferait d'elles plus tard des vieilles femmes moins tremblotantes et encombrantes que les élèves de M^{me} de Beauvoir. Elles y verraient que notre recherche du bonheur pour tous, à mesure qu'elle devient plus passionnée, plus haletante, et qu'elle donne à notre œil une plus ardente fixité, nous fait sentir avec plus de précision que la première pierre de l'édifice de ce vaste amour de tous, où nous voudrions nous perdre, est celle de nos sentiments les plus intimes. Parmi les femmes qui, au commencement du xx^e siècle, porteront des cheveux blancs, il s'en trouvera peut-être qui auront assez aimé et pensé pour que quelques phosphorescences s'accumulent en leur esprit; qui auront vécu d'affirmations assez fortes pour en garder le parfum adouci et la confiance souriante. Alors sera marquée la distance qui sépare deux siècles, qui sépare la fin prudente et peureuse d'une aristocratie bourgeoise, égoïste, de la forte aristocratie plébienne, plus fière de ses puissantes et vaillantes fraternités que des mérites personnels de qui que ce soit; plus fière et plus généreuse parce qu'elle se sent assez grande pour baser les « cours de morale » et autres « manuels de conduite » qu'elle léguera à l'avenir, sur l'amour et non plus sur la crainte.

Un discours académique.

A la séance publique annuelle de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie, M. Gevaert, directeur de la Classe et président de l'Académie pour l'année courante, a prononcé un fort intéressant discours sur l'importance qu'a prise la musique au XIX^e siècle, sur l'évolution du goût musical, sur l'influence sociale de la musique et son avenir.

Parlant du développement de la musique dans la société contemporaine, M. Gevaert a fait remarquer que ce phénomène n'est pas absolument nouveau dans l'histoire de la civilisation. C'est que la musique n'est pas seulement un art, mais une faculté primordiale, un besoin inné de l'être humain. Pour s'adresser à ses semblables, l'homme se sert du langage articulé; pour se parler à lui-même, il emploie le langage modulé. A toutes les époques, sous toutes les latitudes, la mélodie exprime la joie de vivre, la terreur de l'inconnu, l'angoisse de l'inconnaissable. Les Hébreux et les Arabes ont pu se passer d'arts plastiques, mais il n'est pas de peuplade qui ne possède une musique rudimentaire, caractérisée au moins par quelques rythmes de danse.

Les préférences du public vont aujourd'hui aux formes musicales qui exigent une initiation technique. On ne se contente plus, comme autrefois, d'un solo de chant ou d'instrument; les auditeurs de concert se plaisent aux complexités de la polyphonie, aux curiosités des timbres, aux hardiesses de l'harmonie chromatique.

Faut-il voir dans ce revirement une vogue passagère, une simple question de mode, d'affectation, de vaine prétention à la science? Le directeur du Conservatoire lui attribue, à tort ou à raison, une cause plus profonde. La vraie explication se trouve, d'après lui, dans la psychologie des foules, éclairée d'une vive et peut-être inquiétante lumière par les récents et remarquables travaux de plusieurs philosophes et sociologues. Ceux-ci nous apprennent qu'une agglomération d'individus est un être collectif, dominé par l'Inconscient, où un même sentiment se communique à tous par une sorte de contagion, où l'individu cultivé devient lui-même un instinctif, et qu'une telle agglomération est impulsive, mobile, prompte à la suggestion et à l'exaltation.

Cette théorie paraît résoudre le problème. Si la musique est l'art des foules, c'est qu'elle leur apporte la révélation esthétique de ce qui se dérobe au raisonnement. C'est ainsi qu'on voit parfois se révéler à la foule une œuvre demeurée incomprise du musicien compétent mais isolé. Il y a là une justification nouvelle du vieil adage : *Vox populi, vox Dei*.

Malgré la puissance d'intuition esthétique de la foule, c'est l'action latente d'une minorité d'élite qui a fait monter le niveau des sensations collectives. Ce mouvement vers les sensations les plus hautes s'est accompli avec une promptitude étonnante. Comparez les répertoires des auditions publiques ou privées : hier, quelques romances, ou des solos de virtuosité instrumentale; aujourd'hui, les classiques et les archaïques aussi goûtés que les maîtres les plus récents. Il y a là une contradiction apparente qui inspire des doutes sur l'équilibre moral du public musical. Toujours est-il que cette double tendance existe. La réhabilitation des anciens maîtres a coïncidé avec la popularité croissante de l'art wagnérien; elle a frappé les adversaires les plus intransigeants du maître de Bayreuth.

Ce grand mouvement musical exercera-t-il une influence effi-

cace et bienfaisante sur les relations des diverses classes? La musique peut-elle être considérée comme une force sociale?

Pour l'orateur, cela n'est pas douteux. Sans remonter aux mythes antiques qui attestent l'influence sociale de la musique dans le passé, il emprunte à deux penseurs contemporains des appréciations toutes en faveur du développement de cette influence dans l'avenir : en Angleterre, Herbert Spencer classant la musique à la tête des beaux-arts comme étant celui qui fait le plus pour le bonheur de l'humanité; en France, Emile Montégut qui lui attribue plus qu'à tout autre le pouvoir d'exercer une influence bienfaisante sur la démocratie moderne. Cette opinion qu'il partage, M. Gevaert la motive : Les arts de la forme n'ont pas d'action instantanée sur les foules; mais la musique rappelle au sentiment de la solidarité ceux qu'a désunis la lutte pour l'existence. Ce n'est pas sans raison que toutes les religions ont utilisé le chant, qui aujourd'hui encore ramène dans les temples les sceptiques en rupture de ritualité religieuse.

Cette remarquable allocution, qui tranche sur la banalité des harangues académiques traditionnelles, a été écoutée avec la plus grande attention et saluée d'une triple salve d'applaudissements.

L'exécution de la cantate couronnée, *Callirhoë*, écrite par M. Martin Lunsens sur un texte de M. Lucien Solvay, a terminé la séance. Le jeune prix de Rome a révélé dans cette œuvre de réelles qualités de métier et, à défaut d'une inspiration que ne provoque guère le travail « sur commande » et hâtif imposé aux malheureux concurrents en loge, une connaissance approfondie de la technique orchestrale. D'inévitables reminiscences wagnériennes se font jour, çà et là, dans la trame serrée de sa partition. Mais l'ensemble est homogène et fait espérer un musicien d'avenir.

LES AUVENTS

Par nos temps de pluie obstinée ou de dégel abominable, la traversée des rues devient, pour les gens soucieux des élaboursures, un difficile problème. La surélévation des trottoirs, idée féconde mais primitive, avait pu faire croire à la possibilité de circuler dans nos villes sans se croter de la tête aux pieds. Mais au bout de quelques heures de pluie ou de dégel, le cloaque où s'ébattent à grands flaccs les camions et les voitures s'est transporté sur les endroits que la sollicitude officielle « réservait aux piétons ». Et des envies vous prennent, pour une simple visite au coiffeur, de s'équiper comme pour les grandes chasses des marécages.

Parfois cependant, après avoir pendant des éternités sauté patiemment de pavé en pavé avec des gestes d'équilibriste, un auvent sauveur où la lumière entre des dessins de fer forgé filtre jusqu'aux magasins vous permet d'interrompre momentanément cet importun exercice.

On s'en éloigne avec regret pour rentrer dans l'eau gluante. On se demande pourquoi en ce siècle dont on vante — dans les gazettes bénévoles — les triomphantes conquêtes du confortable, on n'a point encore obligé les propriétaires desservant les rues principales à protéger par un abri continu la circulation des trottoirs. Les administrations communales ont dans leurs attributions d'imposer à leurs contribuables ces charges d'utilité publique; on oblige à enlever la neige et tout ce qui pourrait gêner les communications. Pourquoi, par une mesure un peu nette,

n'irait-on pas cette fois plus loin? Pourquoi ne pas rendre l'aveugle obligatoire?

Ce n'est pas seulement une question d'utilité pratique, c'est aussi une question d'esthétique. On voit suffisamment le parti que les manipulateurs du fer, fondeurs ou forgerons, pourraient tirer de ces constructions légères et protectrices. Il y a là, pour les sociétés d'art appliqué à la rue, tout une série de motifs ornementaux de grand intérêt. L'été, lorsque dans les grandes rues rectilignes comme des canaux montant de l'horizon la lumière tombe éblouissante et criarde, les grandes fleurs grimpantes, capucines, glycines, vignes et lianes, entortillant de leur souplesse les ornements rigides du fer et courant sur les vitrines, masqueraient d'ombre fraîche les grands boulevards exténués de soleil.

Dans la société en l'an 2000 de l'Américain Bellamy, les rues sont transformées en serres immenses. Espérons que sans attendre jusqu'à cette date éloignée l'idée que nous offrons aux sociétés d'art appliqué et qui est, pensons-nous, tout à fait neuve, pourra se réaliser à Bruxelles et nous débarrassera définitivement des pataugeades hivernales.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Maitre Wolfram (reprise).

On s'est demandé, non sans surprise, ce qui avait bien pu déterminer la direction du Théâtre de la Monnaie à reprendre cette chose vieillotte et falote, aussi dénuée d'intérêt scénique que de réel attrait musical.

Maitre Wolfram dormait paisiblement dans les cartons et l'on ne gardait de cette partition ingénue que le souvenir d'un air de baryton agréablement écrit autour duquel s'exhalaient quelques banalités du vieux répertoire d'opéra comique. S'il fallait juger d'après cela l'auteur de *Sigurd* et de *Salumbó* !...

C'est sans doute pour donner à M. Boyer l'occasion de chanter l'air en question que les directeurs ont secoué la poussière accumulée sur cette relique d'un passé respectable mais dangereux à évoquer.

La reprise de vendredi a détruit les illusions qu'entretenaient d'incertains souvenirs et le crédit de la génération précédente. Avec la meilleure intention du monde, avec le désir d'accorder à un musicien éminent et sympathique le tribut d'attention auquel il a droit, le public s'est visiblement désintéressé de cette insignifiante historiette, et les invraisemblances sur lesquelles la bienveillance de jadis fermait les yeux sont apparues si flagrantes que le sourire, le terrible sourire a arrêté net toute impression d'art.

Applaudissements aux interprètes : MM. Boyer, Isouard, Gilbert et M^{lle} Milcamps, qui ont tiré tout le parti possible d'une situation difficile et peu enviable.

Un *lapsus calami* nous a fait attribuer, dans notre dernier numéro, à Ludovic Halévy la comédie que joue en ce moment, avec un grand succès, le théâtre Molière. *Margot* est d'Henri Meilhac, et non d'Halévy. L'association des deux noms a été si fréquente et la collaboration des deux écrivains si féconde que la méprise s'explique.

Que ceux qui n'ont jamais péché par distraction (nos bons confrères de la *Chronique* par exemple) nous jettent la première pierre.

Cercle des Beaux-Arts de Termonde.

Une exposition d'œuvres d'art vient d'avoir lieu à Termonde. Limitée aux artistes qui habitent la ville ou qui en sont originaires, elle comprenait 133 tableaux, aquarelles, dessins et sculptures. Ce Salonnet, par lequel débutait le Cercle artistique récemment fondé par M. Oscar Schellekens, son président, a eu un vif succès.

La liste des acquisitions que nous publions ci-après prouve que le public s'est sincèrement intéressé à cette artistique initiative.

César Beeckman. *Sur l'Escaut*. — Théo Bogaert. *Dans les Dunes*; *Mariaherke*. — Aug. Cambier. *Après la Pluie*; *L'Allée*. — Henri Cassiers. *En Zélande*; *Près de Dordrecht*; *Un Canal à Bruges*; *Béguinage de Bruges*. — Franz de Beul. *Retour à la Ferme*; *Troupeau de moutons*. *Soir*. — Jules Delespaul. *Hiver sur la Dendre*; *Rue à Vlussenbroeck*; *Bateau sur la Dendre*; *Rue Saint-Michel à Gand*. — V. Ducaju. *Quentin Metsys*. — Louis Jacobs. *Acht*; *Après la Pluie*. — Fernand Klnopff. *A Fosset*; *Une Fin de jour*; *Quatre dessins*. — Pr. Lenssens. *Un mobilier de salle d'Étude*. — Aug. Loret. *Matin à Vlussenbroeck*. — Ad. Maes. *Hâleurs sur l'Escaut*. — L. Spanoghe. *L'Escaut*. — R. Wytzman. *La Banlieue*. *Bruxelles*. — Ad. Willems. *L'Aube sur l'Escaut*; *Fleurs de Jardin*; *Fleurs des Champs*; *Centaure dans les Vignes*.

Soit au total 31 numéros. — Il est à remarquer qu'un bon nombre des 133 œuvres exposées n'étaient pas à vendre, entre autres les toiles de M. Franz Courtens.

L'année prochaine, le Cercle organisera une exposition par invitations. Il ouvrira en même temps une exposition de l'œuvre de Jacques Rosseels, directeur de l'Académie de peinture de Termonde.

PETITE CHRONIQUE

La date de la prochaine Exposition générale des Beaux-Arts de Bruxelles vient d'être officiellement reportée à 1897, ainsi que nous l'avions fait pressentir.

L'ouverture de l'Exposition annuelle organisée par la Société royale Belge des Aquarellistes aura lieu samedi prochain, à 10 1/2 heures du matin, au Musée moderne, place du Musée.

La direction de la Maison d'Art de la Toison d'or pousse activement les préparatifs de l'exposition des œuvres d'Alfred Stevens qui aura lieu à la fin du mois dans ses galeries. La plupart des collectionneurs bruxellois qui possèdent des toiles de l'éminent artiste ont mis gracieusement celles-ci à la disposition des organisateurs, ce qui promet de constituer, avec les tableaux récents que se propose d'exposer M. Alfred Stevens, un ensemble du plus grand intérêt. Citons, entre autres, parmi les heureux possesseurs de maîtres œuvres du peintre, MM. Viminet, Edouard Odlet, Léon Lequime, Emile Clarembaux, Du Toit, de Hèle, Gérard, Cardon, Leroy, etc.

Le comité de l'exposition de l'atelier Portacels s'est réuni lundi dernier à la Maison d'Art. Il a décidé que l'exposition s'ouvrirait le 1^{er} février 1896 dans la grande salle que vient de construire la société *L'Art* et dans ses dépendances.

Le premier des Salons d'art idéaliste dont nous avons annoncé la fondation, s'ouvrira à Bruxelles, à la Salle Saint-Luc, rue des Finances, 10, du 9 janvier au 16 février 1896.

« Analogues, si pas identiques aux Salons de la Rose † Croix créés à Paris par le Sar Joséphin Péladan et au mouvement préra-

phaélite de Londres, dit la circulaire qui vient d'être distribuée, les Salons d'art idéaliste prétendent vouloir continuer, à travers les évolutions modernes, la grande tradition de l'art idéaliste, depuis les maîtres anciens jusqu'aux maîtres contemporains.

Ils bannissent rigoureusement : la peinture d'histoire à moins qu'elle soit *synthétique*, la peinture militaire ; toute représentation de la vie contemporaine privée ou publique ; le portrait, s'il n'est pas iconique, les paysanneries, les marines, les paysages, l'humorisme, l'orientalisme pittoresque ; l'animal domestique ou de sport ; les tableaux de fleurs, de fruits et d'accessoires. »

Sont admis à adhérer aux Salons d'art idéaliste à titres de membres protecteurs — exposants ou non — ceux qui verseront une cotisation annuelle dont le minimum sera de 5 francs.

Cette cotisation donnera droit à l'entrée du Salon pendant toute la durée de l'exposition. Les membres protecteurs pourront assister personnellement aux conférences, concerts, enfin à toutes les gestes d'art des Salons d'art idéaliste.

Adresser toute communication à M. Jean Delville, avenue des Sept-Bonniers, 93, à Forest, lez-Bruxelles.

Contrairement à ce qui nous avait été annoncé, le Cercle *Pour l'Art* continuera cet hiver son intéressante campagne artistique. Il organise pour le mois de janvier son quatrième Salon annuel. Une salle y sera spécialement réservée à l'œuvre d'un de ses membres, le peintre Antoine Lacroix, décédé en janvier dernier.

C'est au Cirque royal, mis par la ville à la disposition de la nouvelle société, que se donneront les concerts symphoniques de M. Ysaye, qui a réussi à recruter un orchestre de quatre-vingt-dix musiciens, indépendant de ceux des théâtres et du Conservatoire.

Les concerts symphoniques commenceront en janvier et se poursuivront en février et mars, le dimanche après-midi. Une entente interviendra avec l'administration des Concerts populaires et le Conservatoire pour la fixation des dates des quatre matinées.

Quant aux séances de musique de chambre, qui seront données par le beau quatuor formé par M. Ysaye (MM. Marehot, Van Hout et Jacob), elles auront lieu le soir, à 8 1/2 heures, dans la nouvelle salle de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or.

M. Ysaye se propose, dans les programmes de ses concerts de symphonie et de chambre, de faire une large place à la musique de nos auteurs nationaux. Il y aura une œuvre belge à chaque programme. Mais chaque concert débutera par une grande œuvre classique, et le reste du programme sera consacré aux modernes français, allemands, suédois et russes. Il sera fait une part également à la virtuosité, par l'engagement d'artistes en renom, instrumentistes ou chanteurs.

M. Eugène Ysaye se fera entendre probablement au dernier des quatre concerts, dans le concerto de Beethoven.

Bref, la nouvelle société paraît disposée à faire les choses allègrement et à imprimer une activité nouvelle au culte de l'art musical à Bruxelles.

CONCERTS POPULAIRES. — Dimanche 24 novembre 1895, à 1 1/2 heure, au Théâtre Royal de la Monnaie, 1^{er} concert d'abonnement, avec le concours de M. Ferruccio B. Busoni.

Le programme comprend entre autres : Ouverture d'*Egmont* (Beethoven). — Symphonie en *fa*, première exécution (H. Goetz). — *Chant du Printemps*, première exécution (Lod. Mortelmans). — *Concertstück*, de Weber (soliste : M. Busoni). — *Carnaval à Paris* (Svendsen). — Pièces pour piano seul (M. Busoni). — Marche hongroise de la *Damnation de Faust* (Berlioz).

MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumanns et De Greef, professeurs au Conservatoire, donneront cet hiver quatre séances de musique de chambre pour instruments à vent et piano.

La première, qui sera consacrée à Schumann, aura lieu le 1^{er} décembre, à 2 heures, dans la grande salle des concerts du Conservatoire, avec le concours de M^{lle} Käthe Triebel, cantatrice.

On peut se faire inscrire pour les abonnements chez M. Florent, au Conservatoire.

A l'occasion du 25^e anniversaire de sa fondation, l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode donnera un grand concert avec

chœurs et orchestre, dont le programme comprendra notamment la 3^e partie de *Faust*, drame lyrique de Schumann, et *Verlichting*, poème dramatique de G. Huberti et Hiel.

La Commission administrative et la Direction font appel au concours des anciens élèves des classes de chant individuel possédant les connaissances musicales voulues, et les prie de contribuer par leur adhésion à l'éclat de cette manifestation artistique.

Les répétitions préparatoires ont lieu les mardis et vendredis, à 9 1/2 heures du soir, à l'École moyenne, rue Traversière, 15, où les inscriptions sont reçues.

Notre excellent ami et collaborateur Philippe Zilcken, le distingué peintre et aquafortiste de La Haye, vient d'être cruellement éprouvé par la mort de sa femme, M^{me} Hélène Zilcken, née Hauzeur, prématurément enlevée à son affection. Nous adressons à l'artiste l'expression la plus sincère de nos condoléances.

Le Théâtre Libre vient de faire sa réouverture avec *l'Innée*, puis *la Flamme*, quatre actes de M. Joseph Caraguel.

Le deuxième spectacle se composera du *Cuivre*, pièce nouvelle, de MM. Paul Adam et André Picard.

Plus tard, on donnera *Mademoiselle Fifi*, un acte de M. Oscar Méténier tiré de la célèbre nouvelle de Guy de Maupassant.

M. Laroche, directeur du Théâtre Libre, vient de faire un voyage à Londres d'où il a rapporté les maquettes des décors et les dessins des costumes du *Roi Lear*, qui sera joué dans la traduction intégrale, avec Taillade dans le rôle principal.

Pour la partie lyrique des spectacles, outre les pièces déjà reçues, M. Laroche a entre les mains les manuscrits suivants : *Saint Julien l'Hospitalier*, tiré du roman de Flaubert par M. Camille Erlanger ; le *Roi Arthus*, opéra en quatre actes de M. E. Chausson ; l'*Épave*, livret de M. Louis de Gramont, partition de M. Navier Leroux, l'auteur d'*Évangéline* qu'on répète à la Monnaie.

La saison du Théâtre de l'Œuvre à Paris s'ouvrira par *Venise sauvée*, d'Otway. M. Lugné-Poë jouera ensuite l'œuvre maîtresse de l'Inde, *L'Anneau de Sakountala*, adaptation de A.-F. Hérold, puis une traduction de *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane, par Tristan Bernard.

Le directeur de l'Œuvre compte reconstituer certains mystères du moyen-âge. Il mettra en scène, notamment, le mystère du *Mari qui a vendu sa femme au diable* et le *Jeu d'Adam*.

Sir Charles Hallé, le plus célèbre virtuose de l'Angleterre et certainement l'un des plus remarquables pianistes contemporains de Liszt, Thalberg et M^{me} Schumann, vient de mourir à Manchester. Charles Hallé était Allemand d'origine, mais son long séjour en Angleterre, où il était établi depuis 1848, l'avait complètement britannisé. Charles Hallé a fait naguère de fréquentes apparitions sur le continent, et plusieurs fois il figura comme virtuose aux festivals rhénans. Il eut aussi de vifs succès à Paris. Mais c'est à Manchester plus particulièrement que se concentra son activité artistique. Il y fonda en 1857 des concerts symphoniques qui prospérèrent étonnamment et qu'il continua de diriger avec succès jusqu'en ces dernières années.

En 1888, la reine Victoria, en récompense de ses services et de son talent, lui décerna le titre de *Sir*. L'année dernière, Charles Hallé avait encore entrepris une tournée de concerts en Australie et dans l'Afrique du Sud, en compagnie de sa femme, la violoniste bien connue Normann-Neruda. Sir Charles Hallé était né en 1819.

Le *Magazine of art*, dont la livraison de novembre ouvre une année nouvelle, se maintient à la tête des publications artistiques illustrées. Cette livraison contient, entre autres, trois planches hors texte : *The Silver Thames*, gravure de M. F.-S. Walker, *Country Cousins* d'après Jean Aubert et un fac-simile en couleur d'une étude de Baudry. Comme texte, — semé d'illustrations : les portraits de Walter Scott, par M. F.-G. Kitton, la *Place de la sculpture dans la vie quotidienne*, par Edm. Gosse, une étude sur le peintre Burton Barber, par M. H. Furniss, *l'Art au théâtre* par M. H. Spielmann, une notice sur les cartons de F. Madox-Brown, etc.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION.

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

QUELQUES POÈTES RÉCENTS. — LE CARNAVAL DU PRIX DE ROME. — THÉÂTRE DE L'ŒUVRE A PARIS. *Venise sauvée* et *Crise conjugale*. — AU CONSERVATOIRE. — THÉÂTRES. Théâtre du Parc : *Monsieur le Directeur*. Théâtre de l'Alcazar : *Mam'zelle Nitouche*. — LES MUSÉES. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Quelques poètes récents.

Certes faut-il être aveugle pour ne point voir qu'à cette heure déjà, la poésie à laquelle on a donné la dénomination assez vague de symboliste, d'individualiste, de verslibriste, s'est imposée victorieuse. Un groupe de noms, désormais connu de tous, représente cette récente et nécessaire évolution ; en France il est accepté, comme méritant et novateur, par ses adversaires mêmes ; les revues graves et durables, sans exercer le moindre contrôle, s'ouvrent devant lui ; les quotidiens de la « grande presse » lui prêtent leurs colonnes ; les théâtres de tradition romantique ou classique lui sourient, même les recueils étrangers l'accueillent et, ne se contentant plus de l'étudier, sollicitent sa collaboration.

Ses œuvres qui, disait-on, ne comptaient qu'une douzaine de lecteurs, se rééditent aujourd'hui et des écrivains les traduisent en Angleterre et en Allemagne.

On sent en lui la force et déjà la maîtrise. Il représente, seul, à cette heure, la littérature française en veine d'invention. Cela se prouve, mais cela se sent bien plus encore, autant par les appoints qui lui viennent de tous côtés que par les attaques réactionnaires qui le visent.

Certes, il suffit de constater ces résultats, obtenus sans réclames, pour les proclamer superbes, mais encore seraient-ils quasi stériles s'ils n'entraînaient une toujours plus large et libre entente de l'art et si les jeunes de vingt ans ne les acceptaient. Or, — et ceci seul importe, — il ne se fait guère aujourd'hui de début marquant en littérature, sans que les conquêtes faites il y a dix ans n'y soient affirmées et élargies.

Plus rien n'y subsiste de la forme parnassienne, ni son angulosité, ni sa froideur, ni sa monotonie, ni surtout son fétichisme de la rime. Au contraire, une liberté toujours plus grande, un continuel souci de faire prédominer la poésie sur la versification, l'âme sur le décor, la vie sur le procédé. La sève abonde, tandis que la stérilité et la vieillesse s'affirment ailleurs.

Quand on songe à l'agonie du parnasse, on ne peut se défendre de la comparer à celle du classicisme au début de ce siècle. En avons-nous connu des pasticheurs qui taillaient dans le marbre de Leconte de Lisle et ciselaient dans le métal de José de Hérédia, tout comme les Vienet, les Arnault, les Andrieux, les Lemercier se cou-

paient des vêtements dans les toges tragiques de Corneille et de Racine. Même pauvreté d'élan, même indigence d'originalité, même servilité envers le « déjà fait », mêmes raisonnements usés, mêmes conseils, mêmes rengaines, même impuissance et même pionnerie.

Aujourd'hui, ce sont les strophes carrées et régulières, les sonnets proclamés impeccables, les quatrains à la neige et au gel, les rimes inévitables que les attardés prônent encore au nom de la raison et de la sagesse. C'est l'art qui ressemble au toc égyptien, grec, persan, indou, renaissance, fabriqué de nos jours en Allemagne et qui sert à berner des bourgeois chez les antiquaires des deux mondes. Plus n'est question de flamme, ni d'ardeur, ni de profonde beauté; tout est métier facile et sec. Hors des règles et des cordeaux, que chercher? Dans les mains levées d'Apollon, au lieu de la grande et simple lyre, voici les gaufriers grotesques de Théophile Gautier. Des critiques parlent de la « cuisine des vers » et tout se précise en recettes comme chez M. Cauderlier. On veut sauver, dit-on, l'art de l'ignorance, du désordre, de la révolution et, en réalité, on ne vise que la spontanéité, la vie, la jeunesse que l'on hait parce qu'on ne les a plus.

Mais ceux qui débutent sont bien trempés. Ils ont la joie de se sentir autres que ceux qui les obsèdent de conseils et qui n'existeront dans le pays de poésie que comme de vieilles bornes renversées au long des routes. Celui qui se sent élu méprise les admonestations et prend en pitié ceux qui les lui administrent. Qu'ils le laissent tranquille et se contentent de perdurer à l'état de vieux durillons têtus sur la chair désormais renouvelée et lumineuse de la poésie libre.

Voici toute une série de livres d'écrivains jeunes que ce début d'automne apporte : *La Chambre blanche*, de Henri Bataille, *Les Paroles vers elle*, d'Albert Fleury, *Un Jour*, de Francis Jammes, *Le Sang des crépuscules*, de Charles Guérin. Aucun d'eux ne songe encore aux préceptes de Banville. Ils se consultent eux-mêmes avant de consulter les prosodies, ils se donnent tels qu'ils sont, en toute saveur d'originalité, en toute franchise de nature. Tous charment et étonnent et deux d'entre eux profèrent de l'inattendu.

Écoutez ces vers de Henry Bataille :

Le cri du coq est plein de gouttes de rosée,
Il est le même depuis vingt ans que je vis,
Le même sur les champs, les routes, et les villes.
Quand je suis triste il est derrière ma croisée
Et je voudrais parfois l'entendre sur la mer...

Et ceux-ci encore :

O Marie, soyez-moi Marie et mon cœur vivra.
Qui me séparera de l'amour de Marie?
Les ténèbres ne m'empêcheraient pas
De sentir sa douceur. — Ô Marie,

Vous m'avez fait perdre la paix et pourtant
Je vous ai aimée d'une charité éternelle...
Peut-être si Dieu qui nous entend certainement
M'avait créé selon elle
On aurait été bien heureux!
Mais ce n'est pas pour être heureux,
Ce n'est pas pour cela que je l'ai attirée...
Qu'elle vive sur mes volontés comme elle veut,
Je n'en demande pas tant, et, s'il vous agree
Simplement, douce ou tendre ou pas,
Soyez-moi Marie et mon cœur vivra.

Et puis enfin :

Par les vitres grises de la lavanderie
J'ai vu tomber la nuit d'automne que voilà...
Quelqu'un marche le long des fossés pleins de pluie...
Voyageur, voyageur de jadis, qui t'en vas,
A l'heure où les bergers descendent des montagnes,
Hâte-toi. — Les foyers sont éteints où tu vas,
Closes les portes aux pays que tu regagnes...
La grande route est vide et le bruit des luzernes
Vient de si loin qu'il ferait peur... Dépêche-toi :
Les vieilles carrioles ont soufflé leurs lanternes...
C'est l'automne : elle s'est assise et dort de froid
Sur la chaise de paille au fond de la cuisine...

De Francis Jammes :

Nous nous aimerons tant que nous ne respirerons plus,
En nous pressant sur le banc noir et vermoulu
Aux pieds en bûches. Puis nous reviendrons, le soir.
Les génisses douces tendront le cou vers toi, à l'abreuvoir...
Puis nous irons voir Caügt dont le nom me plaît
Comme une flûte et comme des violettes,
Caügt qui dit : Salut! qui a quatre-vingts ans,
Des joues rouges ridées, maigres, des yeux luisants,
Qui regarde, méfiant, par les haies d'églantiers
Et qui porte de jolis coqs en son panier.

Et encore :

La vallée d'Almeria. La vallée d'Almeria
doit être une vallée en tubéreuse aux eaux d'argent
et aux montagnes claires et bleues et aux torrents
pleins de fleurs claires, de grenadiers rouges et luisants.

La vallée d'Almeria. La vallée d'Almeria
doit être une vallée où est un château clair,
des histoires d'amour pleines de sernigats,
de jardins en sommeil et de belladones.

MM. Albert Fleury et Charles Guérin ne sont guère aussi spéciaux en leur art, mais certes s'affirment-ils très émancipés des entraves et se présentent-ils en vrais et clairs poètes.

La toute jeune génération française dont les prosateurs merveilleux s'appellent André Gide, Camille Mauclair, Saint-Georges de Bouhélier, Pierre Louys se fortifie par ce nouvel appoint de poètes, tandis qu'en Belgique s'affirment André Ruyters, Henri Vande Putte, Arthur Toisoul et Georges Rency.

Vraiment l'art, en ce moment, brille en des mains vaillantes et l'on ne doit guère être inquiet de son

avenir. Et les pauvres cris d'alarme que poussent certains écrivains taris ou desséchés et passés au petit journalisme ne doivent apparaître que comme encouragements à rebours. C'est l'éternelle histoire mesquine et désolante.

Le Carnaval du Prix de Rome.

Décidément ça n'en finit pas !

Toute la presse réclamière a célébré à peu près dans ces termes le véridique programme de cette comédie :

« La réception du lauréat du prix de Rome a été faite, lundi soir, avec apparat. Ce sont les élèves de l'Académie des Beaux-Arts qui ont pris l'initiative d'une « entrée » solennelle. Le cortège s'est formé rue du Midi, sous les fenêtres illuminées de l'Académie qui flamboyaient de mille feux. Deux hérauts d'armes à cheval, porteurs de lourdes bannières, ouvraient la marche. Derrière eux les élèves de l'Académie et des écoles des beaux-arts des faubourgs agitaient des lanternes vénitienes multicolores. Une cinquantaine de drapeaux de différentes nations représentaient l'universalité de l'Art. Les principales sociétés chorales et instrumentales prenaient part au défilé. Plusieurs chars étaient éclairés à la lumière électrique, notamment celui qui représentait la ville de Bruxelles protégeant les Arts et sur lequel étaient groupés les plus jolis modèles de l'Académie. A la gare du Nord, M. Jean Delville, congratulé par les organisateurs de la fête, est monté dans un landau orné de couronnes et de fleurs, qui l'a conduit à l'Académie. Ici réception officielle avec les discours par le corps professoral et les membres du collège échevinal, compliments, vin d'honneur et fête. »

Ainsi, de cette lutte entre un artiste d'une indépendance gênante et la troupe édentée des vieillards officiels, — combat que Jean Delville avait entamé au nom d'une opinion philosophique dont l'esthétisme souverainement dédaigneux heurtait audacieusement le conventionnalisme orthodoxe des académiciens bourgeois, — les gérontes ont eu le dessus, la médiocrité a triomphé ? Jean Delville rentrant pour un soir son art en lui-même comme un limaçon rentre ses cornes, s'est laissé caresser, choyer, acclamer par la gloire des fonctionnaires en chapeau claqué et des gardes civiques qui, dans leurs esprits, l'ont célébré lundi dernier tout au plus comme émule des Pietstecker, des Smausbeek et des Vanrattendern.

Depuis quinze ans, un groupe, audacieux et fervent, lutte contre les Académies officielles, pourrissoirs du haut enseignement. C'est là qu'une poignée de bonzes momifiés dans un romantisme de keepsake tournent devant de jeunes âmes enthousiastes et vaillantes leurs insidieux moulins à doctrines. C'est là qu'on étouffe, qu'on déforme, qu'on empoisonne. Parmi les plus vaillants adversaires de cette décrépitude malsaine, Jean Delville jouait un rôle hautain. Il y avait été soumis juste assez pour l'indignation et le mépris. Il le disait dans des livres, dans des articles, dans des conversations, dans des œuvres. L'originalité de son talent leur faisait exécuter son nom. Son attitude était intransigeante, irréductible, invulnérable.

C'est alors qu'il s'embarque dans la galère du prix de Rome. Qu'il conquiert cette Toison d'or gardée par un dragon académique et s'en allât avec l'or qui lui permettait des études plus vastes.

C'était bien. Qu'il eût une attitude hautaine vis-à-vis de ces professeurs, ses ennemis, c'était son devoir. Mais voilà qu'on apprend que le radical adversaire se prêtait à la glorification de cet enseignement malsain, et qu'il rentrerait au bruit des cuivres et de l'éclat des fleurs pour glorifier cette académie.

Et par quelle mascarade !

Oripeaux de cortège, exhumés des magasins dormants, cuirasses de carton, casques de fer blanc, Grecs et Romains funambulesques, cartels d'élection, chars de bœuf gras, dans un orchestre de comice agricole ! Et lui, Delville, se prêtant à ce point à cette farce digne de la raillerie caricaturale de Rowlandson ou d'Ensor, partant en simulacre pour revenir se faire recevoir à la gare du Nord ! Ce n'est pas tout. Pendant le cortège, acclamations, bouquets, couronnes de papier doré, compliments des petites filles. Et enfin, la rentrée à l'Académie, vinculé, vaincu, terrassé d'hommages, au milieu du chœur dansant des docteurs en triomphe ! Vous ne les avez donc pas entendus, se frottant les mains, se chuchoter à l'oreille des paroles dignes du roi Midas et vous montrer du doigt comme un gibier conquis ? Le bruit de leurs applaudissements et leurs trépignements d'exultations n'a point frappé votre cœur comme une insulte ?

Vous avez, paraît-il, souri. Et lorsqu'ils se sont, devant vous, proclamés vos Pères, vous ne leur avez pas crié : « Je vous renie ! » Mais vous avez, dans une réplique destinée à corriger plus ou moins l'affaire et à pallier les reproches que, sans doute, vous sentiez venir, accouplé ces Messieurs à l'art divin comme les larrons au Christ.

En vous faisant pareil accueil l'Académie a songé à faire une bonne affaire ; c'est comme un noble usé et ruiné qui a vu en vous une occasion de redorer son blason par un mariage riche. Vous êtes l'homme-sandwich qui portiez lundi dernier la réclame de cet enseignement que vous avez toujours combattu. Pour vous, franchement, ô vaillant, ce fut un singulier rôle !

Quant à la ville de Bruxelles et à sa participation officielle qui, s'il faut en croire les journaux, « a jeté un lustre considérable sur la cérémonie », vous faites partie de ses manœuvres électorales de la dernière heure. On avait, quinze jours auparavant, englué le monde universitaire en lui payant 30,000 francs de truffes, de champagne et de représentations gratuites, on avait gagné le commerce par les plantureux festins de Bruxelles Port de mer. Il fallait agir sur le monde artistique et on a pensé à vous, l'artiste digne de respect, comme à un mannequin indispensable et qui ne coûtait rien.

Vous n'avez donc pas vu que vous aviez au milieu du dos une affiche doctrinaire ? Vous avez été pendant une soirée un inconscient agent électoral, qui souriait, saluait et sortait. Vous ou un autre, peu importe, du reste, pourvu que vous les serviez.

D'autre part, et comme continuation de ce système, on peut lire dans les journaux la nouvelle suivante :

« Un comité composé de délégués de diverses sociétés organise une manifestation en l'honneur de M. Alexis Craps, qui vient de remporter le premier prix au concours organisé à Bruxelles par l'Œuvre nationale de l'Art appliqué à la rue. »

Hier c'était vous, aujourd'hui c'est Craps. Soyez certain que si c'était le lendemain des élections ce ne serait ni vous, ni Craps, ni personne.

Ah ! si l'aventure, au lieu d'être une mixture confectionnée par des marmitons politiques, avait été vraiment faite pour l'art ! Si vous aviez été acclamé par vos pairs, par les jeunes, par ceux qui mettent

leur ambition dans le mépris des hommages que peuvent dispenser les marchands de déconsidérations civiques, nous vous saluerions avec autant de joie que nous mettons aujourd'hui de douleur et de regrets dans nos plaintes. Mais aujourd'hui, les déesses sont irritées. Vous êtes sorti de leur route. L. H.

Théâtre de l'Œuvre à Paris.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Venise sauvée, tragédie en cinq actes de THOMAS OTWAY, et
Crise conjugale, comédie en trois actes de M. BERR DE
TURIQUE.

Deux pièces représentées à une soirée d'intervalle : l'une, vieille tragédie forte, inégale, solide muraille aux lézardes vénérables noblement dressée dans le champ de l'art dramatique, l'autre, comédie moderne, mondaine, habilement conduite, gentil, frère paravent vu cent fois en n'importe quel salon parisien, un peu soucieux de la mode ; la première déclamée sur un théâtre irrégulier et vaillant, par de bons et de mauvais acteurs, tous enthousiastes en leur œuvre de résurrection, la seconde sur une scène subventionnée et bien sage, par de consciencieux ou de charmantes artistes.

Venise sauvée, c'est la glorification de l'amitié survivant à la tromperie, à la lâcheté, à la folie humaines, c'est la touchante histoire d'amis, Pierre et Jaffier, soldats de fortune révoltés, conspirateurs contre l'autorité du Sénat. Jaffier, être doux et toujours vacillant, subissant l'ascendant d'une femme adorée, dénonce par faiblesse celui qu'il aime, cette « seconde moitié de lui-même », le laisse saisir, emprisonner, condamner à la torture, puis, labouré de remords, reçoit avec des pleurs, des sanglots, des supplications, des cris de souffrance mortelle, les injures et les soufflets du trahi, obtient enfin son pardon, encore sa tendresse en échange du coup de poignard que, sur parole jurée à Pierre, il lui plantera au cœur, le délivrant ainsi du supplice auquel il le voua, quand le bourreau liera ce fidèle à la roue infâme où ses os doivent être brisés. C'est aussi la toute-puissance de l'amour qui mène l'homme au crime et revêt parfois la courtisane de beauté morale, mais c'est surtout le cri de vengeance d'Otway contre les grands qui, pouvant le tirer de sa détresse, en faisaient le bouffon, le fou de leurs orgies pour l'abandonner le lendemain à sa misère, à la honte, à la faim dont il mourut. Ah ! qu'il dut tressaillir de joie farouche ce cœur douloureux lorsque fut jouée *Venise* avec la scène inouïe où Aquilina, l'hétaïre belle, âpre, assoiffée d'or, douce dans ses amours, féroce dans sa colère, repousse l'ignoble vieillard amoureux d'elle, le sénateur, le puissant, le riche, le débauché ; elle se repait du spectacle hideusement grotesque de ce fantoche sénile qui se roule à ses pieds, mugit comme un bœuf, saute comme le crapaud, aboie comme un chien, implore les caresses, les coups même dont elle le roue ; elle le piétine, elle le fustige de sa cravache à toute volée, le pourchasse à travers la chambre, le fait jeter dehors, rampant, suant, soufflant, râlant, hurlant, sous la cinglée d'étrivières de ses valets, lance par la porte la pesante toge de pourpre et la toque sénatoriales, ouvre les fenêtres béantes et, tandis qu'il ne cesse d'aboyer sur le seuil fermé, respire enfin l'air pur, toute palpitante encore de son implacable et grandiose sauvagerie. Aquilina, c'est l'âme vivante du poète, faible, tendre, mendiant, plagiaire, repu de haine et de malheur.

Ce court drame inséré dans la tragédie anglaise et qui, avant la représentation sur les planches de l'Œuvre, n'avait jamais été donné en France, fut supérieurement interprété par M. Génier et par M^{me} Lina Munte, lui, effrayant en sa bestialité, elle, superbe en sa violence.

Après de pareils tableaux, à la fois d'un si furieux naturalisme et d'une envergure romantique jusqu'ici inégalée (on dit que M. Zola y a songé pour un chapitre de *Nana*, et, probablement, Théophile Gautier se les rappela en composant un épisode du *Capitaine Fracasse*, la mort d'Agostin, le bandit), le vaudeville, soigneusement monté par la direction de l'Odéon eût eu fort à faire pour dominer de tels souvenirs. Aussi, ne l'a-t-il pas tenté. Il s'est contenté d'être, par ses mignardises libertines, autrement immoral que les brutalités susdites ! L'Anglais célèbre à grandes cloches le vainqueur, l'irréductible amour ; le Parisien aussi parle d'amour, naturellement, mais de quel amour !

Un jeune homme, absolument quelconque, Henri de Lançay, épouse une mignonne petite femme qui l'adore, mais, au bout de deux mois de joli ménage, la trompe, un jour, par hasard, avec une Georgette connue avant le mariage et inopinément rencontrée. M^{me} de Lançay a surpris l'aventure et, très digne, dicté ses volontés : pour le monde et la tranquillité des parents ils seront toujours un couple de parfaits époux, mais l'un à l'autre des étrangers. Cette énervante situation dure depuis un an, malgré le repentir, et même les maladroitesses exaspérées de Monsieur, inutiles devant la fermeté de Madame qui préfère le suicide au moindre baiser, jusqu'à l'arrivée d'un ami, de retour d'Amérique ; il y prit sans doute chez les Iroquois l'usage des moyens qu'il rapporte ; il persuade le mari transi de monter l'imagination à la pauvre offensée en l'exposant aux déclarations ardentes d'un bellâtre, danseur de cotillons qui déjà lui fait la cour, et de profiter du moment où cette malheureuse petite âme, affolée par les protestations passionnées, « mise au point », ne saura plus à qui se vouer pour intervenir à temps et rentrer dans ses bonnes grâces. Et les choses arrivent telles qu'il les ordonne.

De la noble affection née d'une communion de pensées, du désir de n'importe quel idéal, il n'est point question, pas plus chez la femme que chez l'homme, cela est vieux jeu ; le seul émoi à soulever dans ce gracieux cœur, trop plein de bourgeoises illusions sur la fierté et la fidélité, c'est uniquement celui que peut donner le vertige de la valse où vous entraîne un audacieux cavalier, un soir de musique, de fleurs, de flirt, de toilette et de champagne. Bien que souvent spirituels, trois actes pour cela c'est beaucoup. Ils prirent cependant un grand charme, grâce à l'interprétation d'une toute jeune débutante qui sut atténuer, par l'harmonie de sa voix fraîche et l'élégance attendrissante de ses attitudes désolées, le caractère finement dessiné, mais irritant à la longue, de Marie de Lançay : M^{lle} Lara a remporté là un très réel succès vraiment dû à la justesse de son jeu, presque entièrement affranchi des formules du convenu. Dès qu'elle aura pris un peu plus possession d'elle-même, il est certain que son talent, si délicat dans les scènes de tendresse et d'émotion et fort énergique déjà, s'épanouira encore et s'emparera de l'ampleur et de la quiétude qu'une sincère artiste comme elle doit désirer.

J. C.

AU CONSERVATOIRE

L'audition traditionnelle des lauréats a suivi, dimanche, au Conservatoire, la lecture du palmarès et la harangue de M. Edouard Fétis. On a applaudi particulièrement M^{lle} Jeanne Merek, premier prix (avec la plus grande distinction) de chant théâtral, qui a dit d'une jolie voix claire et en bonne musicienne l'air de la folie d'*Hamlet*, son morceau de concours. Grand succès aussi pour le jeune Joseph Müller, qui a affirmé d'exceptionnelles qualités dans l'exécution de l'*Introduction* et de l'*Adagio* du quatrième Concerto pour violon de Vieuxtemps, pour M^{lles} Barat et Duthil qui ont chanté le duo du *Jugement de Midas*, de Grétry.

Des morceaux d'ensemble : une symphonie de Haydn et les airs de ballet de Sacchini, sous la direction de MM. Emile Agniez et Colyns, ont montré la bonne tenue et la discipline de la classe d'orchestre. M. Soubre a, de son côté, fait valoir, dans l'audition d'un madrigal à cinq voix de femmes, de Scarlatti, les soins avec lesquels il conduit sa classe d'ensemble vocal. L'octeur pour cors, de Léon Dubois, exécuté avec justesse, complétait le programme.

Aujourd'hui, à 2 heures, suite de l'audition des lauréats.

THÉÂTRES

THÉÂTRE DU PARC. — *Monsieur le Directeur*, par ALEX. BISSON.

Une de ces pièces à quiproquos incessamment renaissantes, à malentendus ahurissants, à confusions baroques, qui semblent la joie des familles et de leurs délégations de vieilles mamans poussées en graisse, de jeunes filles poussées en graine, de fiancées demi-vierges, de futurs gendres frôleurs et diseurs de riens.

Cette fois le procédé va jusqu'à l'éreintement complet de l'auditoire. Il s'agit de deux femmes, une mariée, une veuve, qu'on prend l'une pour l'autre en un tournoiement continu : on rit parfois ; en effet, c'est parfois drôle. Et voilà tout !

La troupe s'en tire pas mal, bourgeoisement.

Mais, bon Sort ! que tout cela est loin du théâtre émotionnant les foules, faisant surgir ce grand frisson où les foules se sentent solidaires, ce grand frisson qui est leur vraie joie dès qu'elles l'ont ressenti, le vrai secret de leur goût pour l'art dramatique et de leur mystérieux emballement pour l'acteur. Chacun, écoutant-regardant ces machines kaléidoscopiques, fonctionne pour son compte particulier, dans l'isolement des sensations personnelles, sans la miraculeuse transformation des individus coagulant leurs impressions en masse totale, instinctive et puissante, aux vibrations géantes, aux sursauts surhumains. La Foule, la foule, la foule n'apparaît pas, ne surgit pas, ne se forme pas dans l'auditoire qui reste une collection et ne devient pas un organisme n'ayant plus qu'un seul caveau et qu'un même paquet d'entrailles. Le tragique phénomène, but de cet art superbe du théâtre, demeure au repos.

Quand donc viendront les vrais dramaturges rendre à cet art superbe du théâtre ses proportions imposantes que connurent et l'antiquité et quelques époques modernes ? Quand sortira-t-il de ces limbes où il s'agit infirme et amoindri ? Ibsen, Maeterlinck ont montré les directions. Voilà les moniteurs et les apôtres. Voyons, jeunesse littéraire belge, passez donc à votre tour les portes qu'ils ont ouvertes.

THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. — *Mam'zelle Nitouche* (reprise).

L'Alcazar a repris *Mam'zelle Nitouche*. Et tandis que s'alignaient les yeux de velours de M^{lle} Lardinois, la verve de MM. Ambreville, Lespinasse et Crommelynek secoue la salle d'une gaieté communicative. Ce n'est pas, certes, la finesse de trait, la légèreté de touche du joyeux quatuor Judic, Baron, Dupuis, Cooper, qui assura à cette bouffonnerie, lorsqu'elle apparut sur la scène des Variétés, un succès de fou rire. La troupe de l'Alcazar conserve, malgré la transformation du théâtre, quelques-unes des traditions de la revue bruxelloise, triomphe de la maison. Et l'uniforme du 27^e dragons déguise imparfaitement les héros populaires, quantes fois acclamés sous la tenue du garde-civique immortalisé par le légendaire Van Copernolle ou sanglés dans la tunique sévère du « garde-ville ». Mais le sel un peu gros dont les interprètes saupoudrent l'action assaisonne au goût des habitués un mets dont ceux-ci paraissent être demeurés friands. Et les amours de Champlâtreux, et les aventures incohérentes de la jolie pensionnaire des Hirondelles, et les saillies du commandant, et les sautillants couplets dont Hervé a illustré ces folies ont, tous les soirs, leurs admirateurs enthousiastes.

LES MUSÉES

En réponse aux articles de M. Gustave Geffroy sur le *Musée du Soir* et la *Force créatrice de l'art*, le sculpteur Jean Baffier adresse au critique une lettre ouverte dont nous extrayons cet intéressant fragment :

« Je vous affirme, en mon âme et conscience, que je considère les Musées, en tant qu'utilité au point de vue de l'émulation créatrice, comme absolument inutiles ; je dirai même plus, ils sont nuisibles, car ils ne présentent, en somme, que des fragments dépareillés, n'ayant entre eux aucune corrélation.

N'étant pas, de ce fait, dans leur ambiance rationnelle, ils ne peuvent dégager ce que j'appellerai l'effet d'ensemble, c'est-à-dire la caractéristique du concept initial qui a déterminé leur création.

Tout bien considéré, le Musée, comme nous l'entendons dans les temps modernes, ne peut être utile qu'au point de vue d'une reconstitution historique, pouvant permettre de comparer les différents aspects de civilisations et de leurs aspirations selon leurs tempéraments et leurs climats.

Je crois que dans toutes les branches de l'activité humaine, aussi bien que dans les arts, ce que je viens de dire est juste, car je ne vois pas du tout, par exemple, notre armée entraînée à la victoire par la contemplation constante des glorieux moignons qui sont aux Invalides.

Les Musées modernes ne sont que les « Hôtels des Invalides » de l'art, que nous devons visiter de temps en temps, comme philosophes, comme penseurs : il faut y passer, méditer quelque temps, saluer avec respect et se retirer.

Pour créer, il faut être dans le mouvement et la vie, c'est-à-dire au centre de tout ce qui vibre. Il faut prosterner son front devant la grande œuvre de Dieu : la Nature, l'adorer dans son infinie grandeur, en embrassant la terre et le ciel ; il faut se mettre à genoux devant le petit brin d'herbe et contempler longuement et tendrement la plus petite fleur. Alors, si l'on est pénétré des splendeurs de la création, si l'on est ému par le mystérieux rap-

port des êtres et des choses, on peut chercher à réaliser l'œuvre d'art.

Mais pour grouper les forces créatrices, mon cher Maître, pour les utiliser, les féconder, il faut autre chose que des Musées, des Ecoles et des Salons annuels; il faut ce que nous appelons, nous autres, gens du peuple, le grain de sel, c'est-à-dire une croyance! C'est donc dans l'âme d'une nation que doit se trouver le courant d'émulation qui détermine l'impulsion créatrice, et non dans la contemplation de débris provenant de civilisations antérieures, pas plus que dans des théories de professeurs et des règlements d'exposition. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poèmes et Poésies, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. Cueilte d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la Route. La Chevauchée d'Yeldis. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie*, par A.-FERDINAND HÉROLD. Lettres ornées de Paul Ranson. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *Emile Verhaeren*, par ALBERT MOCKEL, avec note biographique par F. Vielé-Griffin. Paris, édition du *Mercur de France*. — *L'Œuvre de mort*, par MAURICE LEBLANC. Paris, Ollendorff. — *Le Pain qu'on pleure*, par MICHEL ABADIE. Paris, Bibliothèque de l'Association. 17, rue Guénégaud. — *Un jour*, par FRANCIS JAMMES. Paris, édition du *Mercur de France*. — *L'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique*, par EUGÈNE BROERMAN. Brochure de 48 pages illustrée de nombreuses phototypies. Bruxelles, Alfred Castaigne. — *Le Sang des Crépuscules*, par CHARLES GUÉRIN; prélude musical de PERCY PITT. Paris, édition du *Mercur de France*. — *Les Évangiles*, par le comte LÉON TOLSTOÏ. Traduit du russe par T. DE WYZEWA et G. ART. Paris, librairie académique Perrin et C^{ie}. — *The Evergreen; A Northern Seasonal. The book of Autumn*. Edinburgh, Patrick Geddes; London, T. Fischer-Unwin; America, J.-B. Lippincott C^o. — *Épisodes de la Vie d'A. Rubinstein*, d'après M. Wladimir Baskine, par IVAN MARTINOFF. Avec portrait et notice biographique. Bruxelles, imp. Lombaerts. — *Contes chimériques*, par JEHAN MAILLART. Bruxelles, Lacomblez.

Musique.

Album russe de P. Tschalkowsky, pour violon et piano, par AD. HERMAN. Six pièces choisies. Paris, Mackar et Noël. — *Fer-vaal*, action musicale en trois actes et un prologue, poème et musique de VINCENT D'INDY. Partition chant et piano, réduite par l'auteur. Dessin de Carlos Schwabe. Paris, A. Durand et fils.

Memento des Expositions

BARCELONE. — III^e exposition générale des Beaux-Arts et d'Art industriel. 23 avril-23 juin 1896. Quatre œuvres par exposant au maximum, sauf agrément du jury. Délais d'envoi : 20 mars-1^{er} avril. Retour gratuit des œuvres récompensées. Renseignements : M. J.-M. Rius y Badia, maire de Barcelone, président de la Commission organisatrice.

BRUGES. — XVIII^e salon d'hiver du Cercle artistique brugeois (réservé aux artistes invités). 8 décembre 1895-février 1896. Envois : 29 octobre-28 novembre. Trois œuvres au maximum.

Transport gratuit. Renseignements : M. G. Cluys, président de la Commission.

BRUXELLES. — Inauguration des galeries de la Maison d'Art. Exposition d'œuvres d'Alfred Stevens. 30 novembre-fin décembre.

MONS. — Exposition de la Société des Beaux-Arts. Mai 1896. Renseignements : M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.

NANTES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon, du 3 au 10 janvier. Envois directs avant le 8 janvier à l'Exposition, rue Lekain, 10, Nantes. Notices avant le 4 janvier. Commission sur les ventes : 10 %. Secrétaire général : M. Des Camps de Lalanne.

PAU. — XXXII^e exposition annuelle de la Société des Amis des Arts. 15 janvier-15 mars 1896. Délais d'envoi : Notices, 8 décembre; œuvres, 20 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris avant le 8 décembre chez M. Pottier, 44, rue Gail-lon. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : M. Gaston Tardieu, secrétaire général.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Aquarellistes a ouvert hier, avec le cérémonial traditionnel, son trente-sixième Salon annuel. Malgré l'heure matinale, imposée parait-il par de royaux désirs, il y avait foule, et, selon la coutume, on s'est occupé beaucoup plus des toilettes nouvelles et des chapeaux à sensation que des œuvres exposées.

Celles-ci sont moins nombreuses que précédemment : cent quatre-vingt-deux numéros seulement, répartis dans deux salles du Musée. Nous en passerons la revue dans notre prochain numéro.

À l'exposition des œuvres d'Alfred Stevens, qui s'ouvrira à la fin du mois, succédera, en janvier, dans la nouvelle salle de la Maison d'Art de la Toison d'Or, une exposition des œuvres d'Henry De Groux.

M. De Groux, outre ses peintures récentes, qu'il n'a pas encore exposées, compte réunir un ensemble important des œuvres qu'il a exécutées en ces dix dernières années, parmi lesquelles, notamment, le *Christ aux outrages*, sa toile capitale, et la *Procession des Archers de Furnes*, panneau décoratif de 14 mètres de longueur.

Un choix des plus belles lithographies de l'artiste complétera cette très intéressante exposition.

À l'exemple de ce qui a été fait en peinture par les expositions des XX et de la *Libre Esthétique*, quelques adeptes de la photographie, en dehors de toute influence officielle de société établie, ont organisé un Salon photographique qui s'ouvrira samedi prochain, au Cercle artistique et littéraire. Il n'y a que des invités, donc pas de jury d'admission et le seul but poursuivi est une exposition des œuvres de ceux qui pensent que la photographie peut recevoir une autre application que celle de la reproduction mécanique des choses. Le public pourra juger si la photographie peut réellement prétendre au rang auquel elle aspire, c'est-à-dire entre la peinture et le dessin. Considérée uniquement comme moyen d'expression artistique, la photographie nouvelle veut ne s'inspirer que de cette maxime de Whistler : « Une œuvre ne peut être considérée comme finie que lorsque toute trace de la méthode employée a disparu. »

La tentative est intéressante, surtout par la qualité des exposants qui viennent d'Angleterre, d'Amérique, d'Autriche, d'Allemagne, de France, même des Indes et de Belgique.

Le peintre André Sinet ouvrira le 25 courant, par invitations, une exposition de ses œuvres à la Galerie Clarembaux, 5, rue du

Congrès. Cette exposition comprendra une soixantaine de pastels, croquis, notes d'atelier, etc.

Nous recevons de la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts de la ville de Gand la liste officielle des acquisitions faites au Salon de 1895 par l'intermédiaire de la Commission directrice.

Le Gouvernement belge s'est rendu acquéreur des œuvres suivantes : H. Lhermitte, *Les baigneuses* (pastel). — J.-P. Laurens, *Cadre d'études* (toile). — Alfred Stevens, *L'Atelier de de Knuyff*. — H.-W. Mesdag, *Après l'orage* (marine). — Macaulay Stevenson, *Rêve de crépuscule*. — Le Liepvre, *Journée d'automne*. — Mac Ewen, *Une famille hollandaise*.

On remarquera que, pour la première fois, l'Etat choisit pour ses Musées, en même temps que des tableaux d'artistes belges, quelques toiles étrangères. C'est là une excellente initiative qui fait honneur à M. De Bruyn, ministre des Beaux-Arts, et rompt avec les traditions d'un nationalisme mesquin. Tous les Musées d'Europe ont le souci de montrer, à côté des œuvres nationales, ce que l'art étranger produit de plus intéressant. Seul, le Musée de peinture moderne de Bruxelles ne contenait, jusqu'ici, aucune œuvre étrangère. On se demandait vainement le motif de cet exclusivisme, auquel M. De Bruyn vient, avec raison, de mettre un terme.

Signalons une autre innovation louable : les acquisitions de l'Etat seraient désormais, avant d'être définitivement placées, exposées à l'examen du public et de la critique dans une des salles du Musée. Cette décision vient d'être prise par le Ministre et sera appliquée, pour la première fois, aux œuvres qu'il vient d'acquérir pour le Gouvernement au Salon de Gand.

Les achats faits pour le Musée de la ville de Gand sont : Baertsoen, *Matin de neige en Flandre*. — Kröyer, *Étude de portraits*. — Tholen, *Automne*. — Vanden Eeden, *Les vêpres à Sainte-Gudule*. — Is. Verheyden, *Chapelle en Campine*. — Wilhaert, *Le quai Saint-Antoine à Gand*. — Lorn, *Avec sa mère*. — Constantin Meunier, *Le pardon* (groupe en bronze).

Soixante-quatre œuvres, indépendamment d'un certain nombre d'objets d'art, ont été acquises pour la tombola offerte aux membres de la Société ou achetées par des particuliers.

Outre le *Concertstück* de Weber, M. Busoni jouera au Concert populaire de dimanche prochain une fugue de Bach, la *Barcarolle* de Chopin et la *Méphisto-Valse* de Liszt.

Au deuxième concert, M. J. Dupont fera entendre en première audition *Psyché* (avec chœurs) de César Franck, la *Nuit persane* de Saint-Saëns et des fragments du *Prince Igor* de Borodine : marche, chœur *a capella*, ballet avec chœur, cavatine.

Le troisième concert sera principalement consacré à l'audition de M. Willy Burmeister, le célèbre violoniste américain.

La saison sera close le 6 mai par un concert extraordinaire sous la direction de M. Hans Richter.

M^{me} Marguerite Lallemand, pianiste, donnera une séance musicale à la Grande Harmonie le mercredi 4 décembre, à 8 heures du soir, avec le concours de M^{me} Fichet, cantatrice, et de M. Miry, violoncelliste.

Billets chez MM. Schott frères, éditeurs, 82, Montagne de la Cour, et chez M. Lallemand, 20, rue du Nord.

Le Conservatoire de Liège inaugurera samedi prochain, à 8 heures du soir, la saison d'hiver par un concert donné sous la direction de M. Radoux, avec le concours de M. Diémer, professeur au Conservatoire de Paris. Au programme : la 2^{me} symphonie de Borodine, le 4^{me} Concerto pour piano et orchestre de Saint-Saëns, l'*Élégie* de Sokolow, le *Caprice espagnol* de Rimsky-Korsakoff et des pièces pour piano seul.

Les Nouveaux-Concerts sont fixés aux 15 décembre, 19 janvier, 15 mars et 12 avril. M. Sylvain Dupuis compte faire exécuter, entre autres, la Symphonie d'E. Chausson, le prélude à l'*Après-midi d'un faune* de C.-A. Debussy, la suite bretonne de *Pêcheurs d'Islande* de Guy Ropartz, l'ouverture d'*Armor et Kel* de S. Lazzari, la *Belle au bois dormant* d'A. Bruneau, des fragments de *Guntram* de R. Strauss, la 7^{me} symphonie de Brückner, le

prélude d'*Ingwelde* de Shilling, *Thamar* de Balakireff et diverses œuvres de Glazounow, Rimsky-Korsakoff, Glinka, Dvorak, Smetana, Svendsen, Reznicek, etc.

M. Moline, directeur de la Galerie Laffitte, expose en ce moment à Paris, jusqu'au 7 décembre, un choix d'œuvres — aquarelles, sépias et dessins — du paysagiste A. Hervier, un nom un peu oublié qui eut jadis de grands succès aux Salons et qui eut l'honneur d'être vivement loué par Th. Gautier et Ph. Burty.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments adresse au public un pressant appel en vue d'augmenter le nombre de ses adhérents. Les dommages qu'il s'agit d'empêcher sont si regrettables et la nécessité de s'y opposer si urgente qu'elle espère rencontrer parmi les amateurs éclairés des beautés de notre pays un écho qui lui permettra de réaliser ses patriotiques et artistiques désirs.

Adresser les demandes d'inscription (membres protecteurs : 10 francs ; membres effectifs : 5 francs par an) au secrétariat de la société, 31, rue de Rome, Bruxelles.

M. Lugné-Poe, directeur du Théâtre de l'Œuvre, vient de recevoir un acte en prose tiré des romans de la « Table ronde », *Le Cimetière périlleux*, par Fernand Hauser.

Le sculpteur Falguière met en ce moment la dernière main au monument de Georges Bizet.

C'est une énorme masse de marbre blanc, d'une hauteur de trois mètres. Le bronze est absolument exclu de ce monument, qui se compose d'un rocher brut où courent des branches de laurier et que surmonte le buste du compositeur ; d'une Muse jeune et mièvre élevant des palmes, et d'une Carmen assise au pied de la montagne et consultant les tarots de la bohémienne.

Le soubassement a été exécuté sur les dessins de M. Charles Garnier. Le monument de Bizet, qui sera érigé au parc Monceau à Paris, sera inauguré sans doute cet hiver.

Une nouvelle revue internationale, *Arte*, vient d'être fondée à Lisbonne sous la direction de MM. E. de Castro et M. da Silva Gayo (représentant français : L.-P. de Brinn' Gaubast). Elle comprendra deux parties : l'une consacrée à des poésies, contes, romans, études esthétiques et critiques, etc. publiés en portugais, en français et en espagnol ; l'autre formant un bulletin bibliographique et artistique international. « Le but que nous poursuivons étant surtout un large cosmopolitisme, dit la circulaire par laquelle les directeurs annoncent cette intéressante publication, nous prenons à cœur de faire connaître en Portugal et les choses d'art et les littératures étrangères, en même temps que nous tâcherons d'intéresser tous les pays à l'art et à la littérature portugaise, en ayant recours — pour mener à bien ce fécond échange de sentiments et d'idées — à des versions littérales bien que soigneusement littéraires. »

L'*Arte* paraîtra en livraisons mensuelles de 52 à 64 pages. Chaque volume annuel comprendra huit livraisons qui seront publiés le 15 de chaque mois, de novembre à juin inclus.

Prix de la livraison : fr. 1-25. Abonnement annuel : 10 francs. S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction, à M. E. de Castro, 11 rua do Cosme, Coimbra (Portugal).

Le peintre Carrière entreprendra cet hiver le grand panneau décoratif qui lui a été commandé pour l'amphithéâtre de l'enseignement libre à la Sorbonne.

Interprétant en un sens très large ce mot d'enseignement libre, l'auteur de *Maternité* se propose d'exprimer dans son œuvre la grande éducation de la Nature et de l'Histoire. La toile est remplie, presque tout entière, par une vision énorme et vague de Paris, tel qu'il apparaît sur les hauteurs de Belleville. A gauche, un groupe composé d'une femme allaitant son enfant, d'une jeune fille à la physionomie attentive, d'un homme regardant au loin et la main droite posée sur une table de bronze où sont tracés des caractères. Cette œuvre, qui promet d'avoir un caractère décoratif saisissant, sera exposée au prochain Salon.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail :
 2, rue de la Croix de Fer.
 1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MADAME LA MAISON D'ART. — L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES. — LA MORALE. — JACQUES ROMMELAERE. *Ma semaine*. — AU CONSERVATOIRE. — THÉÂTRES. Théâtre de la Monnaie: *Don Pasquale*. Théâtre de l'Alhambra: *La Dame de Monsoreau*. Théâtre Molière: *Belle Maman*. — DOCUMENTS A CONSERVER. — PETITE CHRONIQUE.

Madame la Maison d'Art.

Elle va donc se rouvrir, la Maison d'Art « A la Toison d'Or », en une direction nouvelle, rectifiée, sans les préoccupations mercantiles, sans les espoirs de profits matériels dont, au début, l'an dernier, on s'y était de bonne foi inspiré, espoirs dérouteurs des finalités par lesquelles elle sera efficace et vivante. Elle va se rouvrir, voulant l'Art en ses expressions vraiment nobles, surélevées; prête à se fermer momentanément chaque fois que rien de tel n'y sera possible, comme à Rome on fermait le temple de Janus quand s'interrompait le drame, tantôt destructeur, tantôt fécond, de la Guerre.

Car si, par de persistants et d'acharnés efforts, répétés depuis six lustres, des entêtés et d'imperturbables exaltés sont parvenus à galvaniser esthétiquement cette Belgique, depuis des ans et des ans jadis Belle-aubois-dormant dans les régions de l'Art, devenue maintenant, par une épidémie imprévue, enjouée et saine; s'ils

sont parvenus à donner à tous cette fièvre du Beau qui présentement agite et fait vibrer chez nous universellement les âmes; si, à ce point de vue, le but est atteint en des proportions inespérées; il s'en faut que ces forces tout à coup excitées et bruyantes, se révèlent par des manifestations rassurantes. La Vulgarité, la terrible et odieuse vulgarité semble profiter de ces impulsions généreuses et les détourner au bénéfice de ses maléfices pires que le néant. D'innombrables applications empreintes de hâte et de platitude surgissent, inutiles et nauséuses. Des milliers d'improvisateurs, artistes de contrebande, amateurs superficiels, esthètes de pacotille, vont, viennent, parlent, dissertent, discutent, décident, se bousculent dans le vide de leurs insuffisants et prétentieux instincts.

L'« Art dans la Rue », d'une si fraternelle et si émouvante conception, devient le symbole et le tremplin de ceux qui croient que l'on peut, sans l'inévitable aide du temps, sans l'alluvion lente de générations insensiblement préparées, improviser dans la vie entière cette chose rare et divine: la vraie Beauté! On croirait assister à une invasion de larbins et de femmes de chambre se travestissant, comme dans la *Vie parisienne*, en gens du monde et jouant la comédie de la grande existence artistique.

L'heure est venue, sans rien détruire de l'admirable effervescence qui fait bourdonner et rayonner notre

Belgique, de rappeler cette turbulence au sentiment des difficultés et de la réserve sans lesquelles son activité tournerait en carnaval. Quelques hommes veulent s'y dévouer et comptent sur l'aide de tous ceux qui, comme eux, pensent que l'Art doit avoir incessamment des expressions hautes et choisies; qu'il faut, tout au moins, qu'il y ait quelque part un foyer qui, dédaignant l'habituel galvaudage des forces, rappelle, par une sélection sévère, que l'Art est un dieu difficile qui ne se laisse pas adorer par un culte banal de carrefour.

Ce sont eux qui, après les inévitables tâtonnements des choses qui commencent, veulent empreindre la Maison d'Art de la forme, de l'allure, de la dignité en lesquelles elle va s'ouvrir plus esthétique et plus vaillante. Ce sont eux qui ont chassé de leur groupe toute idée de tirer d'une entreprise artistique autre chose que des « Dividendes intellectuels », persuadés que toute inclination vers le matériel profit est, en ce domaine sacré, déprimante et destructive. L'un a donné à l'Œuvre l'édifice en lequel elle s'abritera et vivra sa belle vie désintéressée et pure. Un autre a voulu, sans aucune arrière-pensée de restitution, donner l'argent nécessaire à la construction d'une salle en rapport avec les expositions, les conférences, les concerts, les lectures, les représentations théâtrales choisies, originales, remuantes en lesquels l'Art robuste aime à faire éclore ses tendances évolutrices et les incessantes expressions de sa marche vers l'avenir. D'autres ont donné les ressources nécessaires pour l'alimentation de cet organisme, de manière à chasser, comme un vent malfaisant, les inquiétudes pécuniaires qui ternissent le miroir pur des résolutions esthétiques. D'autres, enfin, donnent leur temps, leurs aptitudes, leur bonne volonté, leur expérience, se constituant tuteurs, protecteurs, administrateurs non rémunérés de cette maison de Corporation qu'ils veulent belle, animée, habitée comme le furent autrefois ses sœurs, les demeures corporatives du XVII^e siècle.

Mais ce qui grandit encore ce projet, d'abord cru si singulier, mais qui déjà subit la bienfaisante familiarité de l'accoutumance, c'est la résolution prise par tous de s'effacer dans cette œuvre, de ne penser à aucun personnel orgueil comme ils ne pensent à aucun personnel profit. De n'être pas, avec suffisance, les metteurs en scène de cette entreprise sans précédent, mais ses serviteurs très humbles, ne voulant que pour elle, ou plutôt pour la haute Idée qu'elle incarne, la gloire, les honneurs et la durée. Il faut qu'elle demeure seule visible, symbolique et réginale, dominant en son abstraction morale et quasi-mystique, en hiératique figure revêtue de tout l'ornement dont la conception juste de son but et de l'influence sociale qu'elle aura peut la revêtir, comme d'un manteau pompeux et fier.

Quel beau rôle et quelle chevaleresque attitude! Ah!

vraiment, on croit trop aisément qu'en notre temps on ne peut faire mouvoir les hommes qu'en leur montrant de matériels avantages! Au fond des âmes sont des trésors de fidélité aux grandes divinités. Combien apparaîtraient plus fréquemment ces nobles fantômes, si on montrait qu'on a foi en la générosité de ses semblables et si on faisait à ceux-ci de sonores appels! La Maison d'Art en est un radieux et pathétique exemple. Aussi les mystérieuses puissances qui inspirent les institutions et règlent leur sort, vont-elles sans doute conspirer avec ceux qui, pris de tant d'enthousiasme et de tant de dévouement, lui font cortège en sa tentative hardie.

Et c'est pourquoi ils la nomment humblement et pieusement « Madame la Maison d'Art », ainsi que des croyants disent Notre-Dame. C'est pour elle seule que va s'inaugurer le culte dans l'universel effacement des officiants. Trop souvent, chez nous comme ailleurs, ceux qui fondent quelque chose ont la sottise vanité d'en vouloir ramener à eux la notoriété et la puissance, ne s'apercevant pas que l'œuvre la meilleure chancelle et s'amointrit quand elle se personnifie dans une individualité. L'Idée seule est incorruptible, l'Idée seule est souveraine. Autour d'elle il faut l'anonymat des hommes, récompensés, du reste, en leur cœur, par la joie très limpide de voir prospérer et s'invigorer l'institution à laquelle ils se dévouent. Ah! qu'elle est savoureuse la paix sereine, la jouissance intime et si profonde de quiconque s'anéantit en quelque grand dessein, en quelque œuvre élevée dont il devient une molécule, frissonnant de la vie féconde ou tumultueuse de l'ensemble.

Salut donc à Madame la Maison d'Art! Qu'elle soit sainte et vénérée. Qu'à Elle on aille en pèlerinage. Qu'à Elle on porte les ex-voto et les dons. Qu'Elle devienne en ce Bruxelles brillant, désormais si intellectuellement fécond, un sanctuaire. Non pas le sanctuaire d'un groupe, d'une coterie, non pas une « petite chapelle », mais un monument commun à tous ceux qui, fuyant la vulgarité, ont la soif des grands vins de l'Art. Tant de piquettes nous sont servies par les incurables médiocres, tant de boissons frelatées, de mélanges écœurants ou fades? Qu'on puisse là trouver les philtres dont ont besoin les âmes, sans lesquels, toujours flasques et amoindris, nous vaguons en infirmes dans la vie, pourtant si aisément héroïque, fraternelle et vaillante quand elle trouve ses véritables aliments.

L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES

A défaut de Xavier Mellery, dont l'art pensif, exprimé en des symboles discrets ou puisant sa force au mystère de la vie des choses, dominait de haut les Salons précédents, l'Exposition actuelle s'honore de l'envoi d'un artiste que certaines affinités de vision rattachent au maître des *Heures* et de la *Justice*. M. Jakob Smits pénètre, sous la rustique enveloppe de ses modèles, la tristesse résignée de l'humanité. Il exalte les humbles, les pauvres, les petits, dans lesquels il découvre la divine étincelle. Et sous la magie de son regard d'artiste, voici que s'ennoblissent et s'héroïsent les misérables au milieu desquels il vit, en un bourg de Campine perdu dans un océan de bruyères. Ce paysan à la face douloureuse, c'est Jésus trahi par le baiser de Judas. Tel profil de Campinoise s'aurole de lumière et évoque la bienheureuse Vierge Marie dans la joie seraine de sa divine maternité. Teinté de mysticisme, profond et réfléchi, l'art de M. Smits s'oriente, définitivement, en ces pages de grande allure, vers un idéal élevé, digne des efforts persévérants et de la probité du peintre. Une palette riche et harmonieuse malgré certaine tendance à abuser des couleurs sombres, une vision synthétique, une facture ample servent l'artiste dans ses moyens d'expression et le classent au rang des meilleurs exécutants.

Avec la *Tête de vieille* de Constantin Meunier, superbe étude incisive et éloquente, les trois aquarelles de M. Jakob Smits donnent au Salon des Aquarellistes une note d'art qu'on cherche en vain dans la plupart des envois. L'habileté de mains, la joliesse des couleurs, le brio de l'exécution sont incontestables et presque toutes les œuvrettes qui composent le Salon témoignent, chez nos spécialistes, de la plus aimable facilité à manier prestement la goutte d'eau colorée. Il y a même une supériorité évidente du groupe belge sur les aquarellistes étrangers, relégués aux arrières-plans depuis que les Staquet, les Binjé, les Uytterschaut, les Cassiers ont pris la tête du cortège. Mais combien cet art léger, à fleur de peau, paraît petit à côté d'une œuvre mûrie et émouvante comme le *Baiser de Judas* ou le *Symbole de la Campina*! La facture seule intéresse, et le site choisi, l'adresse du virtuose à jongler avec les pinceaux, à croquer un paysage, à saisir un effet de lumière.

M. Cassiers s'attache à rendre, dans leur vérité, les sites de la Zélande et de la Hollande. Quelques-unes des œuvres qu'il expose cette année témoignent de la sincérité de ses efforts, notamment sa *Vieille église de Katwyck*, dans laquelle il élargit et simplifie sa manière, son *Dimanche de novembre en Zélande*, son *Jour de pluie à l'Écluse*. Ces trois pages affirment un progrès considérable et marquent parmi les aquarelles les plus appréciées du Salon. MM. Binjé, Uytterschaut, Staquet, Thémon, de Burlet, Marcette, Hagemans — ce dernier traitant le paysage d'une manière plus décorative — poursuivent, avec des tempéraments divers, la recherche d'une réalité d'expression que les moyens restreints de l'aquarelle rendent toujours approximative. C'est, cette fois, M. Binjé qui aligne le contingent le plus varié et le plus intéressant. M. Verheyden s'improvise aquarelliste dans un petit *Hiver* agréablement croqué.

Parmi les étrangers, — invités ou membres honoraires, — M. Havermans, dont le faire s'apparente au style de M. Mari Bauer, a rapporté d'Algérie deux croquis : *L'Abreuvoir d'El-Kantara* et *Un fondouk à Biskra* d'un dessin ferme et caractéristique. Sa

Paysanne d'Over-Maas compte parmi les meilleurs morceaux du Salon. M. W.-E. Roelofs, fils du paysagiste hollandais bien connu, révèle, dans ses trois natures-mortes, un tempérament de coloriste. Une Allemande, M^{me} Dora Hitz, débute par deux portraits de facture souple, de coloris harmonieux.

A côté de cela, quelle salade de choses niaises, bêtes à faire pleurer, triviales à donner la nausée! La *Vie de la sainte Vierge* et le *Bain* de M. Dubufe paraissent empruntés à la vitrine d'un confiseur. M^{me} la baronne Nathaniel de Rothschild, M. Schmidt-Michelsen et les invraisemblables Cipriani, Joris, Tarengghi, Bartolini, Bucciarelli nous vengent, hélas! de nos Dell'Acqua, de nos Becker et de nos Van Severdonck.

LA MORALE (1)

Correspondance.

Liège, le 21 novembre 1895.

Monsieur le Directeur de L'ART MODERNE,

Lisant ce que vous avez dit de cette étonnante M^{me} de Beauvoir, rédactrice d'un code si parfait du savoir-vivre, du cérémonial, des belles manières et de tout ce qui constitue vraiment les usages du monde « distingué », je me suis écrié :

Mais elle est à nous, cette femme! C'est à Liège qu'elle a pratiqué son petit métier légal d'avorteuse d'âmes. C'est à Liège que règne encore son esprit et le souvenir de ses belles maximes! Si les femmes de notre province avaient la moindre initiative elles auraient depuis longtemps fait élever une statue à cette géniale personne qui a si bien défini, résumé, codifié leurs aspirations, qui les a faites si complaisantes, si séduisantes, et qui les a dispensées des traces d'une pensée, d'une conscience, où il pourrait entrer quelques grains d'inconnu.

Plaire à Dieu par un certain nombre d'opérations fixes — et aux hommes par tous les moyens qui restent — voilà un idéal clair, net, positif, apaisant. Il donne même tant de paix qu'encore aujourd'hui, nous, Liégeois, qui sommes assez vivants de notre nature, nous n'avons l'esprit doucement endormi dans des doctrines si confortablement définies et limitées, qu'uniquement, peut-être, parce que nos femmes nous ont imprégnés de cette sagesse pouponne, berceuse, solidement acrochée à des choses qu'on peut toucher, voir, autour desquelles on peut tourner et qui sont si distinguées!

Elles n'ont peur de rien nos valeureuses Liégeoises « de la bonne bourgeoisie »; elles tranchent, décident, régissent l'art, la mode et les mœurs avec l'aplomb des gens sérieux qui ont un Code derrière eux et qui connaissent tous les gendarmes du qu'en dira-t-on par leur petit nom (le grand *On* et tous les petits *on*).

Il doit en revenir quelque bribe de gloire à M^{me} de Beauvoir, car si Anvers et Gand sont infestés dans leurs parties bourgeoises d'une part de somnolence égale à la nôtre, il me semble de loin qu'ils en sont moins fiers et qu'ils ne l'ont pas encore symbolisée en aucun monument d'art ou de littérature. Aucune image condensant leurs impressions n'est venue leur donner ainsi confiance en eux-mêmes et les rendre absolument sûrs de tout ce qu'il faut faire dans toutes les circonstances de la vie pour être en mesure d'affirmer qu'on est infailliblement distingué.

(1) Voir l'Art moderne du 10 novembre.

Nous, nous sommes assis avec une glorieuse assurance sur un tas de certitudes pourvues d'angles droits.

Il y eut peut-être des M^{me} de Beauvoir dans le clan maseulin; je ne veux pas les chercher; mais quand on en tient une, une femme qui a résumé toute une classe de ses pareilles pendant plusieurs générations, et qui vit encore en esprit, quoique morte, on ne la lâche pas, on ne l'oublie pas, on y va d'un petit monument, quand on n'est pas ingrat.

C'est à Liège qu'il faut élever une statue à M^{me} de Beauvoir!

UN STATUAIRE LIÉGEOIS.

JACQUES ROMMELAERE

Ma Semaine. — Hors commerce, sans nom d'auteur ni millésime, in 8°.

L'Art moderne a déjà parlé de ces notes d'artiste (1), fines, sincères, élégantes, peignant au hasard des voyages et de la vie quotidienne les sites, les pensées et les impressions très personnelles d'un poète qui porte la poésie comme un noble, pourvu de nombreux quartiers, eût-jadis porté sa noblesse : avec la facilité, le naturel et la grâce aisée des choses qui sont en notre race depuis plus d'une génération.

Mais il importe de reparler de Jacques Rommelaere parce que les promesses de ses débuts s'accroissent et qu'il pourrait bien prendre rang parmi l'élite de nos écrivains, s'il les réalise, ce qui paraît imminent.

Ce jeune penseur-sensitif est en même temps, et jusques au fond des moelles, un musicien; il est bien l'être multiple de notre époque affamée de fortes et toujours fuyantes synthèses; toute harmonie de lignes ou de couleurs se traduit involontairement pour lui par un accord musical, un point d'orgue, une « tenue ». Nos impressions se confondent parce qu'aujourd'hui plus qu'autrefois nous les laissons s'approfondir en nous et qu'à l'intérieur de nous elles vont frapper une sorte de dénominateur commun inconnu, mystérieux, qui les réduit à une même résultante, à un même effet indéfinissable en lui-même, qu'on ne peut décrire que par la similitude de plusieurs de ses extériorisations.

Les dernières notes de J. Rommelaere sur l'Italie font penser à ce poète encore trop peu connu, l'Américain Thoreau, qui donna la plus artistique et la plus originale description qui soit de son pays, en écrivant son journal. Non que ces deux écrivains se ressemblent; une seule chose, mais elle en vaut beaucoup d'autres, les rapproche dans ma pensée, c'est la grâce que donne à tout ce qu'ils font leur laisser-aller absolu.

Pour Jacques Rommelaere, l'art n'est encore que le beau décor de la vie. La note humaine, chaude, fraternelle, ne vibre pas, ou vibre seulement d'une façon réflexe. Le penseur est solitaire et on sent que les hommes lui paraissent éloignés de lui. Si l'âme que parent cet esprit et cette sensibilité pouvait être emportée dans le courant qui trempe la vie des plus grands remueurs d'hommes et les unit à tous les autres humains par des choses dont ils sont toujours les premiers à découvrir la profondeur; si cette âme était traversée un jour, comme le fait prévoir le don spécial de l'artiste, par un rayon d'énergique et lucide Bonté, sensibilisant les responsabilités de notre unité de race au milieu d'un univers hostile ou indifférent, elle pourrait devenir l'âme d'un de nos plus grands poètes.

(1) Voir l'Art moderne des 5 et 12 août 1894.

AU CONSERVATOIRE

L'auditoire réuni dimanche dernier au Conservatoire a eu successivement l'agrément d'un aimable concert de lauréats et les émotions d'un concours public. Oui! d'un concours. Concours d'arrière-saison, complément et couronnement des épreuves estivales qui font battre tant de cœurs et tremper de si nombreux mouchoirs. Il s'agit du diplôme de « virtuosité », auquel seules peuvent prétendre les jeunes filles qui ont, dans la classe de piano, décroché le prix de « capacité ». Ainsi en a décidé le généreux esthète qui a fleurnonné d'un annuel billet de mille francs le rouleau de parchemin offert, avec de paternelles accolades, par le Conservatoire à ses lauréats.

Ce prix de virtuosité, d'invention toute récente, a été remporté « haut les mains » par une jeune pianiste qui a révélé des dons exceptionnels, M^{lle} Voué, élève de M. Wouters. Il est peut-être sans exemple au Conservatoire qu'une artiste se présente au concours avec un pareil ensemble de qualités : le sentiment juste des œuvres à interpréter, la délicatesse et l'égalité du toucher, un mécanisme sûr, du goût et de la discrétion. Aussi le public a-t-il fait à cet enfant prodige un succès étourdissant. Le concerto en *mi bémol* de Beethoven, le *Coucou* de Daquin, trois pièces de Scarlatti, la Valse en *mi* de Moszkowski, la Ballade en *la bémol* de Chopin et la Tarentelle de Liszt (extraite de *Venezia e Napoli*) ont tour à tour donné à M^{lle} Voué l'occasion de mettre en lumière, sous leurs aspects divers, les faces multiples d'un talent qui promet à l'artiste un avenir brillant, — prophétisé avec quelque solennité par la voix du président du jury, M. Gevaert.

Parallèlement à ce concours officiel, qui a été l'attrait principal de la séance, se poursuivait, officieusement, un petit concours privé entre chefs d'orchestre, ou aspirants. Voici M. Van Dam au pupitre, ouvrant le feu, et conduisant par cœur, d'un geste soigneusement étudié, une symphonie de Mozart exécutée par la classe préparatoire d'orchestre. M. Van Dam paraît s'ingénier à prendre pour modèle le directeur du Conservatoire, et certes ne peut-on lui en faire grief. Il arrondit le bras, cambre la taille, étend avec onction la main gauche. Et sa jeunesse s'irrite brusquement d'une fausse note lâchée par un cor. Il tance d'un regard courroucé le « préparatoire » en défaut, prêt à lui jeter son bâton à la tête.

Voici M. Jouret, à la fois majestueux et bonhomme, à la tête d'un essaim non moins « préparatoire » qu'il dirige « au doigt et à l'œil ». L'excellent professeur se sort, en effet, rarement de la baguette blanche et bat, avec fermeté, la mesure d'un index pointé vers le grand orgue ou d'une main fermée sur un imaginaire bâton. Exécution nuancée et précise de deux *Cantiques spirituels* de Bach et de deux *Noëls français du XVII^e siècle*, le tout disposé à quatre voix mixtes par M. Gevaert.

A M. Jouret succède M. Colyns, préoccupé avant tout de suivre avec la plus scrupuleuse attention son élève, M. Moins, chargé d'exécuter l'*Adagio* et le *Final* du 3^{me} concerto de Vieuxtemps et qui s'acquitte d'ailleurs de sa tâche avec une correction irréprochable. M. Colyns, tout entier à son affaire, ne se soucie ni de l'élégance de ses gestes, ni de la « posture » qu'il échet de donner au dirigeant. On dirait de quelque *capellmeister* d'outre-Rhin conduisant amoureusement une œuvre qu'il connaît « dans les coins », qu'il aime à entendre, et qu'il se fait jouer pour lui-même, complètement étranger au public.

M. Wouters, lorsqu'il monte au pupitre, paraît extraordinairement intimidé. Et son embarras augmente à mesure que se déroulent les périodes mélodiques du Concerto, dont il ralentit les mouvements et énerve l'allure décidée. A l'*Adagio*, M. Gevaert s'impatiente et, de sa baignoire, scande la mesure sur le bourrelet, sans arriver à dégeler le chef d'orchestre. La pianiste profite d'un solo pour reprendre à peu près le mouvement, et l'équilibre s'établit au Final.

Le jury ne prononce aucun verdict quant aux chefs d'orchestre, mais le public décerne *in petto* la palme à M. Van Dam, qui paraît avoir les plus sérieuses qualités.

THÉÂTRES

THÉÂTRE DE LA MONNAIE : **Don Pasquale**, de Donizetti (reprise).

Pas plus que celle de *Maitre Wolfram*, la reprise de *Don Pasquale* n'était commandée par l'impatiente curiosité du public. Ecrite en 1843, cette insignifiante bouffonnerie italienne avait fait, deux ou trois fois, une courte apparition au répertoire et, depuis dix-sept ans, dormait paisiblement du sommeil des partitions fatiguées. On l'a réveillée trop tôt — ou trop tard. Car *Don Pasquale* n'a pas encore la saveur archaïque des œuvres anciennes, et elle porte déjà les rides d'une vieillesse prématurée.

Il était aisé de prévoir que la génération actuelle, avide de neuf, habituée aux formules de l'art lyrique moderne, ne pourrait guère s'intéresser aux vocalises, aux rosolies, aux fioritures et aux cocottes qu'une détestable éducation musicale avait mises à la mode il y a un demi-siècle. Mais voilà. Nous possédons à la Monnaie deux chanteurs dont le talent réside précisément dans l'expression de ces formules surannées, et il s'agit d'employer ces deux gosiers merveilleusement souples et harmonieux. De là l'obligation de remettre à la scène des vieilleries que personne ne songerait à exhumer. C'est fâcheux, car l'art n'a rien à gagner à cet assaut de virtuosité.

Reconnaissons d'ailleurs que M. Boyer et M^{me} Landouzy chantent l'un et l'autre avec infiniment de talent les mélodies « célèbres » dont se compose *Don Pasquale*, que M. Gilibert a tiré le meilleur parti possible d'un rôle ingrat, que M. Bonnard dit de son mieux la sérénade, le seul morceau qui lui soit dévolu bien qu'il ne soit guère dans sa voix, et que la Direction de la Monnaie n'a rien négligé pour intéresser le public à cette reprise, dont l'interprétation vivante, homogène et gaie égale celle du *Barbier de Séville*.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA : **La Dame de Monsoreau**, par MM. ALEX. DUMAS et MAQUET.

Un excellent comédien applaudi naguère à Bruxelles, M. Eugène Garraud, vient d'installer à l'Alhambra le drame de cape et d'épée à grand spectacle, et le succès quasi-triomphe qui a accueilli sa tentative démontre, une fois de plus, que ce genre de littérature garde — et gardera toujours — son prestige. La poignée de sceptiques que nous sommes (et encore !) ne balancera jamais la foule impressionnable et naïve, prompte à s'enflammer, à maudire le traître, à pleurer sur les infortunes de la victime. Les invraisemblances de l'action, les incohérences du livret ne la choquent point. Au contraire ! Elles ajoutent à l'humanité entrevue un élément de féerie et de légende qui corse l'attrait du spectacle. Et plus la « loyale épée » du héros accumulera de

cadavres, plus les applaudissements éclateront, frénétiques et unanimes.

La nouvelle direction de l'Alhambra n'a pas lésiné à cet égard. C'est sur une véritable Saint-Barthélemy que tombe le rideau, aux acclamations du petit public, après une copieuse série de tableaux où le Vice et la Vertu se livrent bataille sans merci à travers un inextricable fouillis d'épisodes divers.

La Dame de Monsoreau est, on le sait, l'une des pièces les plus caractéristiques du genre, et l'idée d'inaugurer par ce feuilleton historique la série de représentations que se propose de donner M. Garraud est vraiment heureuse.

Si le public s'y amuse comme à l'audition d'une œuvre nouvelle, s'il découvre Henri III et ses mignons, tremble pour le brave Bussy et la tendre Diane de Méridor, s'aimante à la bravoure de l'héroïque Chicot, méprise le duc de Guise et cette canaille de Monsoreau, nous ne pouvons nous défendre, nous, d'admirer l'ingéniosité (et dans *ingéniosité* il y a *génie*) de cet extraordinaire Alexandre Dumas qui sait si exactement ce qu'il faut écrire pour exalter l'imagination des spectateurs et leur arracher tour à tour les larmes, les rires et les applaudissements.

Une interprétation excellente, une mise en scène élégante concourent au succès de *La Dame de Monsoreau*. M. Eugène Garraud personnifie en comédien sobre et de bonne école le roi de France. Et dans sa troupe, fort bien composée, citons particulièrement M. Krauss (Chicot), qui mène toute la pièce avec un réel talent, et M^{lle} Depoix, gracieuse et touchante dans le personnage de Diane.

THÉÂTRE MOLIERE : **Belle-Maman**, comédie en trois actes de Victorien Sardou.

Il fut un temps où la belle-mère jouait dans la littérature, spécialement au théâtre, un rôle capital. Sacrifiant à la mode (ce que cette condescendance a dû lui coûter !...) M. Sardou a mis la belle-mère en pièce (ou en pièces) à son tour. Et la Belle-Maman qu'il offrit aux curiosités parisiennes et rastaquouères réunies en 1889 par la World's Fair du Champ-de-Mars n'est qu'une ingénieuse broderie sur la trame, quelque peu usée, de l'influence néfaste du Monstre dans le ménage du Gendre. Pour faire accepter cette donnée rabattue, l'auteur, avec l'habileté qu'on lui connaît, a imaginé un type de belle-mère qui bouleverse les notions traditionnelles. Au lieu de la peindre acariâtre, haineuse et insupportable, il en fait un modèle de gentillesse, de dévouement, d'affection, un vrai amour de belle-maman à laquelle il est impossible de ne pas pardonner ses étourderies et ses inconséquences.

Mais le résultat est le même, ce qui n'est pas encourageant. Et après avoir à demi ruiné l'excellent Thévenot par une série de bévues accomplies avec les plus louables désirs, M^{me} Noirel le mène sans s'en douter à un duel, au divorce, à l'effondrement de ses espérances et de son bonheur. Heureusement, tout finit par s'arranger, *Belle-Maman* étant une comédie du genre gai — et même parfois du genre vaudeville. Les choses s'embrouillent, dès le deuxième acte, à la manière d'Hennequin. Et l'on claque des portes avec autant d'agitation que dans le *Chapeau de paille d'Italie*.

Jouée avec entrain — avec trop d'entrain — par la troupe du Théâtre Molière, dans laquelle, au premier rang, MM. Arnaud, Fleury et Lefrançais, M^{mes} Munié et Dalbieu, *Belle-Maman* a été applaudie avec conviction et fait passer « une bien agréable soirée » aux heureux Ixellois, de plus en plus fiers de leur « Bonbonnière ».

DOCUMENTS A CONSERVER

Nous recevons du triomphateur du Prix de Rome la lettre qu'on va lire, d'une petite écriture agitée qui donnerait beaucoup à penser à un graphologue.

Décidément le cas de M. Jean Delville est plus grave qu'on le pouvait supposer. Ce qu'il répond, et la façon dont il répond, aux observations que sa malheureuse faiblesse a fait surgir en des milliers d'âmes et qu'un de nos collaborateurs, Léon Hennebicq, a formulées si vaillamment, ouvre un horizon peu rassurant sur la psychologie de « l'homme au chapeau Rembrandt ».

Nous eussions pu, d'après une règle qu'ont établie les devoirs de la courtoisie et qu'a consacrée la jurisprudence, refuser l'insertion de cette cahotante et souvent inconvenante épître qui semble se ressentir de la griserie du soir fameux où le jeune vainqueur fut promené aux flambeaux, cymbales retentissant, comme un bœuf gras de la peinture. Mieux vaut l'afficher au musée des Documents à conserver, parmi nos *Curiosa*.

Le prix de Rome porte rarement bonheur à qui le décroche, on le savait de reste. En voici un nouvel exemple. D'ordinaire ce fut l'avenir qui se chargea de démontrer cette fâcheuse guigne. Il y a progrès : c'est maintenant le présent.

Mais l'un n'empêche pas l'autre. Nous surveillerons le bonhomme et l'attendrons à ses œuvres futures pour diagnostiquer définitivement ce qu'il a dans la peau. Souhaitons qu'il ne fasse point banqueroute à l'Art comme la plupart de ses prédécesseurs qui eurent, du moins, le mérite de ne pas gonfler d'orgueil au point d'en péter comme la grenouille du Fabuliste.

Voici la pièce! Et dire que son auteur, dans un discours (qu'on s'est accordé à trouver un peu longuet et margarineux) a fait la leçon à M. Gevaert en proclamant, contre la Musique, « qu'il n'y a que la ligne! » que le tout est « d'avoir de la ligne! » Et ben, merci! T'as de la ligne, mon gentilhomme, comme les z'homards y-z-ont des poils aux pattes.

Forest, 19 novembre 1895.

MONSIEUR L. H.

Souffrez que le coupable de lèse-personnalité, contre lequel vous avez fait retentir la ferblanterie justicière de votre courroux, s'explique un peu et laissez-moi vous dire, tout en tremblant — car j'ai très peur! — combien je trouve votre terrible réquisitoire plus ridicule encore que le « carnaval du Prix de Rome ». Le geste vainement stigmatisé de vos phrases n'est-il pas un peu un geste de dépit? Au fond, n'auriez-vous pas envié un moment ma place dans ce bon landau triomphal? Et n'auriez-vous pas préféré que ce fût vous le chevalier fleuri par ces jolies jeunes filles? Vous n'êtes pas le seul, allez! Quoique je me suis senti très heureux d'une fois pouvoir, enfin, me « promener en voiture », chose qui ne m'arrive jamais, n'étant pas avocat et n'ayant pas eu la chance d'être un fils à papa, je vous avoue que je ne souhaite ni à vous ni à personne un siège aussi douillettement véhiculatoire et aussi délicieusement orné de fleurs, de couronnes et de palmes! Pensez donc! A chaque minute, le long du parcours de ma joyeuse entrée, je m'attendais, Carnot illusoire, à voir surgir de la clameur des acclamations un Caserio subit et vengeur, le poignard de la jalousie au poing. Car, vous devez savoir cela, la jalousie a des fantaisies qui s'expriment aussi tragiquement par des coups de couteau que bêtement par des coups de plume.

Vous le voyez, loin d'appeler ce joyeux et naïf cortège un « carnaval » vous eussiez fait mieux de le qualifier : Le calvaire du Prix de Rome. En effet, et tous les gens un peu lucides que le parti-pris n'a pas fait toucher seront de cet avis; que j'étais là bien plus en *résigné* qu'en triomphateur enivré de carillons, de fleurs et de fanfares. Ceux là auront de suite compris que si je n'ai pas lancé à la face enthousiasmée de mes acclamateurs populaires ou officiels l'invisible rictus de ma souffrance intime, c'est que j'avais jugé qu'il valait mieux savoir souffrir *tout cela*, le sourire aux lèvres, que de prendre comme vous l'auriez souhaité, une ridicule attitude de matamore outré et d'opposer à cette explosion de touchante sympathie un orgueil aussi méchant qu'imbécile. J'ai préféré redevenir un moment le très humble *élève* de l'Académie accédant, après de multiples refus, aux désirs enthousiastes de mes nouveaux et anciens condisciples. Et c'est cela seul, Monsieur L. H., qui m'a ému, parce que, malgré tout, j'avais senti que dans leur acte de pure et admirative exaltation c'est le « hautain » et « l'intransigeant » qu'ils fêtaient et non le *lauréat du concours de Rome*. En me laissant faire, j'étais conscient, absolument, mon bon petit Monsieur, et si vous avez cru voir sur mon dos une affiche de l'hôtel de ville, c'est que vous avez regardé mon postérieur du haut de la tribune rouge de la rue de Bavière. J'ai accompli un acte de volonté dont la secrète raison vous échappe. Mais vous saviez, comme beaucoup d'autres le savaient, qu'il faudrait être un enfant ou un gaga pour se laisser éblouir par quelques lampions et se laisser griser par quelques coups de battoirs et que mon devoir était de continuer cette martyrisante *épreuve* du concours de Rome jusqu'au bout! Au lieu de faire un silence intelligent et compréhensif sur cette popularité d'un soir, vous avez jugé nécessaire d'ajouter à cette « comédie » le cabotinage chicancier de votre réquisitoire malveillant. A vrai dire, vous avez été plus ébloui que moi de ces fleurs et de ces lumières, sinon vous n'y auriez jamais donné assez d'importance au point d'étaler dans ce journal la preuve de votre manque de tact et de votre conduite intempestive. Mais, avant de finir, je veux relever votre méchante insinuation, but caché de votre diatribe : celle d'essayer de me donner la posture à double face d'un Janus. J'aurais chanté sur tous les tons des cocoricos de coq rouge : dans « mes livres (*sic*), dans mes articles, dans mes conversations, dans mes œuvres (*sic*) » j'ai proclamé qu'à l'Académie « on étouffe, on déforme, on empoisonne »!!! Eh bien, ma petite « déesse irritée », vous mentez, ni plus ni moins! Jamais et nulle part, je n'ai dit ni écrit de pareilles sottises, car j'ai toujours affirmé que celui qui sort de l'Académie émasculé, c'est qu'il n'était pas un mâle. L'Académie, je l'ai répété souvent, aide au développement préliminaire des véritables vocations et j'ajoute ici : beaucoup de nos petites gloires à deux sous qui, sous prétexte d'esthétique libre, dissimulent mal leur impuissance et vomissent sur les Olympes, feraient bien de retourner de temps à autre rue du Midi. L'Académie, souvenez-vous en, Monsieur L. H., est instituée avant tout pour les jeunes artistes pauvres. Vous connaissez aussi bien et mieux que moi des artistes à rentes et à pignon sur rue qui se rappellent avec gratitude l'hospitalité de l'Académie à leur indigence passée. L'Académie facilite l'étude et le travail des commençants et, malgré ses inconvénients accidentels, je la défends contre des attaques puériles et irréfléchies. Maintenant il ne vous reste plus qu'à me qualifier de « vieille-perruque » ou de « vieux-jeune » en attendant ma nomination de membre de l'Académie de Belgique, de France ou de Navarre et

en attendant que je sois devenu Ministre des Beaux-Arts en Belgique, choses auxquelles j'aspire, je ne le cache pas, avec autant d'illusions que certains champions d'esthétique libre!

Je crois inutile de vous dire combien je désire la publication de ma présente justification dans le prochain numéro de *L'Art moderne*.

JEAN DELVILLE

Eh bien, c'est fait. La voilà LA JUSTIFICATION! Elle est péremptoire, évidemment. Jean Delville fut ce jour-là un martyr. Pitié pour le martyr! Maintenant il s'agit de faire des miracles, ce qui est le premier devoir d'un martyr. Nous les attendons.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui, à 1 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, premier Concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont, avec le concours de M. Ferruccio-B. Busoni, pianiste.

C'est le 8 décembre que la Maison d'Art inaugurera ses nouvelles galeries de la « Toison d'Or » par l'exposition des œuvres d'Alfred Stevens, que nous avons annoncée. La section des Arts appliqués débutera en même temps par une exposition des verres artistiques de MM. Daum frères, de Nancy, et des faïences à reflets métalliques de M. Clément Massier, du Golfe Juan.

La veille de l'inauguration, les galeries de la Maison d'Art s'ouvriront aux membres de la Société *L'Art*, à leurs invités et à la Presse. Des invitations spéciales seront adressées prochainement pour ce *private view* de haute attraction.

Le Théâtre de la Maison d'Art sera inauguré à la fin de décembre par M. Lagné-Poc et la troupe du Théâtre de l'OEuvre.

La Section d'Art et d'Enseignement populaires de la Maison du Peuple, fondée il y a cinq ans en vue d'initier la classe ouvrière aux choses artistiques, projette pour l'hiver 1895-96 les séances ci-après :

1^{re} Séance, organisée par M. Gustave Kéfer. Audition d'œuvres de Brahms, dont la Sonate pour piano et clarinette (première exécution en Belgique).

2^{me} Séance. Conférence par M. Emile Verbaeren sur la chanson populaire. Audition de chants populaires de tous les pays.

3^{me} Séance. Conférence par Ed. Picard sur la Socialisation de l'art. Partie musicale avec le concours de M. Henri Weyts.

4^{me} Séance. Conférence par M. Jules Destrée sur Georges Eekhoud.

5^{me} Séance. Conférence par M. Georges Eekhoud sur Francis Baumont et Fletcher. Représentation de *Philaster*, pièce en cinq actes.

Plusieurs séances, dont les sujets seront annoncés ultérieurement, sont en préparation.

Rappelons que c'est jeudi, à 8 h. 3/4, à la salle Ravenstein, que M^{me} Eugénie Dietz donnera une audition d'œuvres de Schumann, précédée d'une conférence par M. Henry Maubel.

Le peintre Théodore Verstraete, rétabli de l'indisposition qui avait inquiété ses amis, a ouvert hier, à la salle Verlat, à Anvers, une exposition de ses œuvres. Cette exposition, visible tous les jours de 10 à 4 heures, sera close le 2 décembre.

M. Eugène Ysaye est parti pour la Russie, où l'appellent de brillants engagements. Il jouera à Saint-Petersbourg, à Moscou et à Odessa, aux concerts de la Société musicale russe.

Le célèbre violoniste belge sera rentré à Bruxelles dans les premiers jours de décembre. Il jouera, en février, le concerto de Beethoven aux concerts du Conservatoire.

Un joli magasin vient de s'ouvrir Montagne de la Cour, n° 20, tranchant sur la banalité des vitrines voisines. M. Georges Hobé y a fait une heureuse application « d'art à la rue », et sa formule, basée sur une étude rationnelle des besoins commerciaux, est à

la fois élégante et sobre. Une disposition ingénieuse, en retrait, permet au public de contempler l'étalage sans interrompre la circulation du trottoir, fort étroit à cet endroit. Et la foule profite largement de la faculté qui lui est offerte.

Les ouvrages présentés cette année au grand concours de peinture pour le prix de Rome sont exposés au Musée moderne, où le public est admis à les visiter jusqu'à samedi prochain, de 10 à 4 heures.

La *Revue féministe* dont nous venons de recevoir les premières livraisons (le titre précise, n'est-ce pas, son programme), paraît à Paris, 34, avenue Daumesnil, le 5 et le 20 de chaque mois. « Sa seule ambition, annonce-t-elle, est de devenir un organe de haute culture intellectuelle, artistique et morale ». Abonnements : France, 14 francs par an ; Union postale, 18 francs. La livraison : 60 centimes.

Ajoutons à la série des revues nouvelles récemment écloses *L'Art international*, paraissant à Paris le 10 et le 25 de chaque mois sous la direction de M. Julien de Laek et vouée à tout ce qui peut intéresser les artistes : critique, articles techniques, chronique des ventes, etc. Bureaux : rue de Châteaudun, 36. Abonnement : 12 francs par an.

M. Guy Ropartz, qui a brillamment inauguré, l'an dernier, sa direction au Conservatoire de Nancy, vient de faire paraître le programme de sa prochaine campagne, qui promet d'être aussi intéressante et aussi féconde que celle de ses débuts.

M. Ropartz compte donner huit concerts, dont le premier a eu lieu le 17 novembre. Outre les œuvres du répertoire classique et moderne, il fera entendre, en première audition, *Orphée* de Gluck, le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, le *Fiancé de la Mer* de J. Bordier d'Angers, *Narcisse* de Massenet, le *Chasseur maudit* de César Franck, *Max et Thécla* de Vincent d'Indy, le prélude d'*Armor* de S. Lazzari, la deuxième symphonie d'Albéric Magnard, le prélude à la *Dame de la Mer* de Savard, la *Belle au bois dormant* d'Alfred Bruneau, etc.

Parmi les artistes engagés pour les concerts de Nancy figure notre compatriote M^{me} Jeanne Flament, premier prix du Conservatoire de Bruxelles.

Ce que coûtent les virtuoses.

De tous les virtuoses contemporains, c'est M. Paderewsky qui touche les honoraires les plus élevés : il vient de recevoir un cachet de 35,000 francs pour une seule audition à Chicago. Son dernier concert à Londres lui a rapporté plus de 25,000 francs. Enfin, il vient de signer un engagement pour l'Amérique : il donnera cent concerts et recevra 1,250,000 francs. Les auditions d'artistes dans une réunion privée constituent, en Angleterre, pour certains acteurs et actrices, une source d'abondants revenus ; seul, M. Jean de Reszké dédaigne de se produire dans les salons. Dernièrement encore, il a refusé 18,000 francs pour deux chansons. M^{me} Melba, par contre, est très demandée et accepte toujours. Elle a touché dernièrement 6,250 francs pour une soirée. M. Plançon reçoit 3,000 francs. M. Edouard de Reszké exige jusqu'à 8,000 francs pour trois chansons ; il a gagné, de ce chef, l'année dernière, 250,000 francs.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail :
 2, rue de la Croix de Fer.
 1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais, et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
18, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ALEXANDRE DUMAS FILS. — LES CRIMINELS DANS L'ART ET ENRICO FERRI. — EXPOSITION ANDRÉ SINET. — LE SALON PHOTOGRAPHIQUE. — PREMIER CONCERT POPULAIRE. — THÉÂTRES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Alexandre Dumas fils

J'écris « fils », invinciblement, parce que dès qu'on pense à ce mort d'hier, derrière sa silhouette de mondain, préoccupé de style académique même en ses plus turbulentes agitations littéraires, surgit plus puissante et shakespearienne la figure athlétique et plus humaine du « père », réclamant, avec une jovialité triste de grand aventurier de lettres, une place, que sa paternelle bonté veut petite, mais que la postérité veut large, avec un instinctif besoin de l'opposer en sa robuste carrure (plus sympathique parce que plus expressivement vivante et remuante) à la personnalité guindée, boulevardière et calculatrice de sa progéniture. Ah! combien celui-là représente la tumultueuse, généreuse, éloquente, romantique génération du commencement du siècle, non déshabituée des allures héroïques et tapa-

geuses du premier Empire! Et combien celui-ci a les prétentions correctes, calculées, voluptueuses, hichelifeuses, dédaigneuses et ambitieuses du second Empire, alors que les âmes étaient tourmentées non plus de gloire militaire mais de gloire salonnaire.

Toute la littérature de ce descendant si peu analogue à cet ancêtre se ressentit de l'opposition des époques et des milieux, subissant le rétrécissement de l'histoire. L'œuvre entière du Fils sent l'homme rongé par la préoccupation de se trouver en équation avec le monde « distingué » de son temps, considéré par lui comme le centre de la vie sociale et comme la seule partie de l'humanité valant la peine qu'on s'en occupe. Et vu qu'en ces temps impériaux finissant et en ces temps républicains commençant, la courtisane, l'amour et l'adultère étaient la malade et constante affaire de tout ce Bel-Air, il n'écrivit pas une ligne qui ne fût un écho de ce personnel avarié et de ses passions de décadence. Toutes ses thèses, rendues fameuses par les courriéristes et jugées sociales par les paranoïdes de l'aristocratie éreintée et de la bourgeoisie corrompue, tournent autour de ce Lilliput et n'ont servi que d'amusettes à cette poignée de polichinelles, de poupées et de cabotins, titrés de vrais noms historiques à particule ou de noms de guerre aussi ronflants. Lui, pauvre byzantin, confiné sur ces radeaux ou dans ces Cythères, croyait remuer l'Humanité!

Sur ces trames, égales en valeur à des charades, il exerça un très remarquable talent de mise en scène, adroite et pittoresque; ses constructions étaient mica-cées d'esprit, de paradoxes subtils, de mots à contre-pétrie, tels qu'on les aime dans les dîners priés, les five-o'clock, les cabinets particuliers et les enceintes de pesage. Cela cliquetait et tintinnabulait « de façon piquante ». On s'amusait! Et ses pièces, si elles paraissaient simplement distractives aux cerveaux, n'ennuyaient jamais les yeux et les oreilles. C'était un joli défilé de cocodès et de cydalises, jouant au drame de l'amour et empapillotant de l'élégance en des turpitudes. Au cours de ce déballage, un jour Offenbach mit le tout en caricature, et peut-être en vérité, dans son opérette célèbre et typique : *La Vie parisienne*.

Ces édifications laborieuses, où manquait la vraie vie, où résonnaient uniquement le factice, le mensonge des existences qui ont pour maître ressort l'actrice, la prostituée de haut étage et la femme du monde qui ne pense qu'au couchage en de luxueuses alcoves ou sur les divans des cabarets à la mode, eurent le succès d'érotisme qui ne manque jamais aux peintures libertines qu'une main experte maintient sur les limites d'un déshabillage savant et excitateur. Décrire d'élégantes saletés. Irriter la muqueuse intellectuelle comme on irrite la muqueuse physique. Donner la sensation du plaisir approchant sans la brutalité du plaisir réalisé. Le chatouillement et non la pâmoison, le frôlement et non la ruée du rut. Grandir de petits orages intimes aux proportions des tempêtes. Faire un événement du cocuage d'un prince ou d'un duc. S'imaginer que ces petits crins-crins comptent dans l'évolution d'un peuple et que celui qui pose et résout « ces cas » est un puissant esprit. L'admirable histoire du *Capitaine Pamphile* par le Père a vraisemblablement plus de chance de durée que tous ces grandiloquents échafaudages dont aucun ne valait la peine de dépasser l'acte unique et violemment concentré de la *Visite de nocces*, la meilleure œuvre, peut être, de tout cet encombrant théâtre.

Ah! combien lointain déjà tous ces personnages, infiniment petite cohorte de blasés, d'artificiels, de mannequins, de viveurs et de polissons corrects! Combien lointaines et démodées toutes ces aventures de carton où se posaient, croyait-on, de profonds et hardis problèmes, tels que la réhabilitation de quelque mijaurée séduite par un bellâtre, le sort prétendument malheureux du bâtard, le droit pour la femme de tromper un mari fêtard et négligent, le droit pour le mari trompé d'envoyer un bon coup de fusil à son infidèle, les inconvénients du mariage sans le correctif judiciaire du divorce. Que signifient toutes ces balivernes en comparaison des formidables mystères qui maintenant surgissent? Qué valent ces aventures de coulisses, de bou-

doirs, de restaurants, d'ateliers, de tribunaux mises en regard des inquiétudes que l'envers des choses, enfin aperçu, en son effroi et son ténébreux, enfonce rongeantes au cœur des multitudes d'aujourd'hui et dont Ibsen a montré les grimaçants profils. Vraiment, ce ne sont plus qu'anecdotes pour bonnetiers!

L'écrivain célèbre qui vient d'être résorbé par la mort au moment où, hésitant lui-même devant la vanité de son labeur, il ne parvenait pas à achever une œuvre où se continuaient ses tentatives tout en surface, brillantes mais creuses, ne mérite pas d'après nous les encens qu'en vertu de la maxime *De mortuis nil nisi bene* on brûle à sa mémoire en épais nuages. Il ne fut pas de son temps, il fut d'une coterie, il fut d'un faubourg. Il n'eut jamais le sens que le théâtre, dont il se croyait un rénovateur, est fait non point pour la misérable et dédaignable poignée des mirliflors, mais doit aller à la Foule, doit remuer la foule, doit la prendre aux entrailles, et que, s'il n'y vise point, il n'est en vérité « qu'un théâtre de société » un peu plus grand que celui qu'en des châteaux divers montent ces héros des échos parisiens pour y jouer des pièces écrites par le fils de la maison et jouées par les invités mâles et femelles en commerce réglé de flirtage. En quoi M^{me} Aubray, cette bécasse, en quoi la princesse Georges, cette hystérique, en quoi Denise, cette dinde, en quoi l'Ami des Femmes, ce prétentieux dénoueur de catastrophes pour rire, dépassent-ils beaucoup les plus ordinaires figurants de la vie quotidienne? En quoi nous émeuvent-ils profondément? En quoi sont-ils autre chose que des personnages de faits divers délayés en cinq actes, en cinq robes pour la jeune première, en cinq pantalons pour le jeune premier?

Il amusa son temps, certes. Il eut du succès, indubitablement. Il fut le favori d'un beau monde inutile, oui. Il fut académicien, pourquoi le contester? On le consultait sur les théorèmes variés de la fornication vers laquelle tend et en laquelle se résume toute aventure parisienne. Il donnait des formules, des recettes et des remèdes. Il était oracle, expert, prophète. Il corrigeait les pièces téméraires et les émasculait. Il tient et tiendra un rang dans la Littérature, mais aux secondes loges. On ne le lit plus guère; et quand on le représente il fait l'effet des tapisseries déteintes. Pire que cela, il grimace et choque.

Il importe de le dire devant l'avalanche d'oraisons funèbres qui s'abat sur nous depuis quatre jours et qui pourrait donner le change aux nouveaux venus cherchant quelque direction et un modèle. Il a déjà influé sur des milliers d'imitateurs. Il ne faut pas qu'on le sacre définitivement. Il suffit de l'embaumer dans ses triomphes éteints. Il en eut large ration depuis 1852 où rayonna en son nimbe pâle sa *Dame aux Camélias*, cette séduisante transfiguration de la catin en victime sentimentale, jusqu'aux jours moroses où la disparition

du carnaval napoléonien rendit moins ardents ses admirateurs et où il sentit venir l'indifférence.

Ce fut un étonnant virtuose, ce ne fut pas un humain. Quand il jouait de son violon littéraire, ce n'était pas la sonate qu'on écoutait, c'était le coup d'archet et la main aux doigts nerveux et agiles qu'on regardait!

Les Criminels dans l'Art et Enrico Ferri.

La pensée contemporaine, basée sur le positivisme abstrait et poussée vers les déductions logiques, s'est attachée à l'étude du crime. Au lieu de se restreindre exclusivement à l'examen de l'acte extérieur, au fait matériel accompli par l'être humain, la science, scalpant le cerveau et pesant la conscience, a porté son souci vers le crime *intérieur*, dû à quelles cogitations provocatrices, à quelles prédispositions naturelles, à quels rouages anormaux, à quelle tare atavique? Et voici déjà les funambulesques superficialités d'une routine valétudinaire frappées d'un coup mortel par ces incursions dans ce qu'un passé avait appelé incognoscible ou avait dédaigné dans sa vanité égoïste, cruelle et inféconde!

Pour corroborer ses conclusions acquises par l'examen et les recherches patientes, la Science avait, son œuvre accomplie, à se retourner vers l'Art et à contrôler ses propres affirmations avec les presciences des hommes de génie.

Au cours des siècles, nombreux ils furent, en effet, les grands, aux yeux de clairvoyance, qui virent par au-delà de la vie et devancèrent les temps à venir. Ils sentirent, dans une sorte de vertige spirituel et de palpitation surhumaine d'âme, les rouages de cette force mouvementée et mystérieuse agitant l'universalité des êtres, et ils eurent la divination des choses cachées et obscures, enfouies dans l'énigme des destins.

Tel, le divin Shakespeare, découvrant et cristallisant en d'immortelles figures les trois types criminels affirmés aujourd'hui par la science : né, passionné, aliéné = Macbeth, Othello et Hamlet!

Jepudi dernier, à la Loge des Amis philanthropes, Enrico Ferri nous donna, sur ce sujet, une admirable conférence. Il montra l'Art — sculptural, pictural et littéraire — exerçant au cours des temps cette divination subconsciente des vérités aujourd'hui affirmées... Wiertz, Hugo, Tolstoï, Dostoïewski, Ibsen, Zola, d'autres encore... défilèrent tour à tour, et l'orateur, de sa parole chaude, vibrante et imagée, fit tressaillir nos âmes de grandes idées et de choses belles.

Il revient au conférencier un tribut d'hommage et d'admiration que nous ne lui marchandons pas et que lui témoigna, du reste, avec enthousiasme, le public nombreux qui, jeudi soir, l'applaudit.

Nous voulons cependant relever dans la conférence que nous entendîmes une contradiction qui ne laissa point de nous étonner et qu'à l'heure présente nous ne pouvons encore nous expliquer.

Ferri attaqua les écoles nouvelles — en peinture — et il eut pour les symboliques, les impressionnistes et autres néophiles des paroles dures et ridiculisantes; disons plus : la critique pionnesque et la schlagne prétentieuse du bourgeoisisme impuissant et blagueur.

Chose étonnante, disons-nous, car n'est-il pas étrange de voir celui qui, en science, accorda toute prédominance à l'examen cervical et à l'abstraite pensée, débattre ceux qui, épris du mystérieux des choses, s'efforcent vers le pourquoi et le sens de tout, et, ayant la passion de la vue, veulent percer l'atmosphère englobant de son énigme l'universalité du mouvement?

Je me rappelle la pensée développée par celui qu'ici je contredis : « Au lieu des arbres tordus de convulsion cherchée, dit-il, « pourquoi pas les arbres beaux et vigoureux, droits et fiers, « dominateurs et puissants, tels qu'en nature vraie? » et, en même temps, par une action réflexe, il était amené à montrer la source insoupçonnée de cette vigueur tangible : les racines enfouies, productrices de sève, étendant dans les profondeurs de la terre féconde leurs tentacules puisant la force. C'était là la vraie source de vie, la vraie chose belle, active et digne d'admiration — comme, en la Société, seul est digne d'admiration le Peuple, unique force et source de fécondité, et non les apparents sommets sociaux, brillants mais vains, attirants mais vides et inutiles.

Eh bien! c'est du symbolisme, cela! C'est la fixation d'une réalité, non apparente, mais plus vraie, plus profonde que les réalités matérielles et visibles!

Ainsi donc, même par ses propres paroles comme par son système scientifique, Ferri se contredisait et, au sujet de la criminologie, dont il a fait la passion de sa vie, combien il serait important qu'il n'errât point et ne continuât à combattre, au profit des reproducteurs des apparences, les chercheurs avides de sortir du sommeil latéscence des fausses certitudes environnantes.

Car errer de la sorte, c'est fermer, *a priori*, le chemin à ceux qui poursuivront la route tracée et, par les décisions prétendues irréductibles d'une science positive, imposer des limites à ceux qui voudront scruter plus encore, approfondir plus avant les mystères; c'est défendre à Aladine de dire à Palomides : « Il faut bien qu'il y ait des lois plus puissantes que celles de nos âmes dont nous parlons toujours! »

Quand Rita tue le petit Eyolf, qu'est-elle, sinon la jalouse et passionnée aimante, qui, *presque* consciemment, obéit aux destins vengeurs, en supprimant le fruit de sa chair? Qu'est-elle sinon la *presque aveugle* obéissante aux lois ténébreuses des événements humains?

C'est qu'il est au delà de tout des ténèbres profondes et lourdes où notre raisonnement ne peut pénétrer et où, pourtant, nous sentons les forces inconnues mais évidentes auxquelles nous sommes soumis. Nous sommes les lueurs falotes subissant les souffles dont la partie intime de notre moi sent impérieusement la sardonique impulsion — incomprise et par cela même combien terrible!

CH. GHEUDE.

Exposition André Sinet.

Ce qui frappe, en ces quelque cent pastels cimbaisés chez Clarembaux par un nouveau venu, M. André Sinet, c'est le double courant qui porte l'artiste vers des réalisations en apparence contradictoires. Paysan du Perche, — hé! oui! paysan! cultivateur et fermier, capable de conduire avec fermeté la charrue et d'engranger une pleine charretée du blé qu'il a semé lui-même, — l'artiste saisit et exprime dans leur réalité presque animale les mouvements, les attitudes, les gestes las ou tendus à la besogne

des rustres qu'il a sous les yeux. Et ce sont, en des plaines mornes, des efforts archoutés, des flexions de muscles observés d'un coup d'œil synthétique et sain, sans mièvrerie.

Mais voici qu'à côté de l'artiste épris du charme pittoresque de la vie des champs apparaît un Parisien sensible aux élégances, aux raffinements, aux séductions de l'existence luxueuse; son crayon souple est aussi habile à croquer, dans leur atmosphère, les personnalités en vue, à les faire défiler sur les verres de sa lanterne magique animée et joyeuse, qu'à poétiser des coins de nature fruste peuplés de sarraus et de cottes de laine. Les acteurs engagés par le Hasard sur la scène de la Vie parisienne sont typés sur le vil, avec une pénétration et une acuité qui en fixent définitivement la physionomie. On ne pourrait être plus prince de Sagan que le prince de Sagan griffé au pastel par M. Sinet. Et son Yvette Guilbert, et sa Berthe Cerny, et son Maurice Donnay, et son Henry Bauer, et son Léon Gandillot, et son Hugues le Roux, et son Georges Feydeau portent en eux plus qu'une ressemblance de traits et de silhouette. Ils concrétisent leur ressemblance morale, ils ouvrent un aperçu sur leur psychologie.

Le saisissant portrait que vient de faire M. Sinet du sculpteur Van der Stappen, surpris dans l'intimité de l'atelier, et celui de M^{me} Van der Stappen, élégamment drapée dans un manteau aux colorations délicates, révèlent, mieux encore que tout autre, puisque les modèles nous sont plus connus, la pénétrante vision de l'artiste.

Des scènes d'intérieur, des études finement modelées, des sites londoniens aux lucres indécises, aux horizons vaporeux, complètent cette intéressante exposition, qui classe, de prime abord, M. André Sinet parmi les peintres sincères et personnels.

Si tous les pastels réunis à la galerie Clarembaux n'ont pas même valeur d'art, il n'en est aucun qui ne déceale un effort consciencieux. L'art de M. Sinet est discret et sobre. Il exprime avec justesse ce qu'il a à dire, en des harmonies tranquilles, parfois un peu sourdes, mais toujours distinguées. Il s'apparente, par le coloris et la souplesse de la ligne, aux petits maîtres du XVIII^e siècle dont il rappelle, parfois, l'afféterie. Au demeurant, un ensemble de réel intérêt, affirmatif d'une personnalité qui prendra rang.

Le Salon photographique.

Discutée récemment dans le décor solennel d'une séance de rentrée à la Cour d'appel d'Aix, — et résolue affirmativement par le magistrat qui en fit l'objet de sa mercuriale (1) — la question de savoir si la photographie peut être rangée parmi les arts ou doit être reléguée parmi les procédés mécaniques vient d'être posée à nouveau, pratiquement cette fois, à Bruxelles. Quelques amateurs, à la tête desquels M. Hector Colard, ont réuni, en un Salon international, soigneusement trié, un ensemble d'épreuves du plus grand intérêt qui plaident éloquemment la cause de l'Art photographique. Et pour mieux appuyer la démonstration, M. Colard a publié dans un journal spécial l'*Hélios*, un petit manifeste qui précise la portée de l'exposition dont il a groupé les éléments avec des soins minutieux et un goût sûr.

« Depuis quelques années il s'est créé dans le monde photographique, dit-il, un mouvement qui n'a fait que croître et se développer. Il a paru nécessaire de délimiter bien nettement les

(1) *Des œuvres photographiques et de leur protection légale.* (Journal des Tribunaux du 17 novembre 1895.)

deux voies dans lesquelles la photographie s'est engagée : d'une part, le côté scientifique, documentaire, c'est-à-dire les procédés, les applications diverses aux sciences, à l'industrie, etc. ; d'autre part, le côté artistique.

« Le moment est venu pour chacun de choisir sa voie. Il n'est plus possible que sous le nom générique de photographie on continue à confondre deux manifestations aussi opposées.

« Nous n'avons pas à nous occuper du côté scientifique, mécanique, qui a rendu et rendra encore de grands services, où la photographie est la partie principale, l'unique but à atteindre.

« Nous ne voulons considérer la photographie que comme moyen d'expression d'art.

« Si l'on veut bien réfléchir, qu'est-ce en somme que la photographie? Ne peut-on pas la comparer à la gravure à l'eau-forte, où pour commencer on obtient une épreuve négative d'où sort, au moyen des épreuves et de l'impression, une épreuve positive? Les moyens employés dans les deux cas sont mécaniques. Il est vrai que la main de l'artiste dans l'eau-forte a produit presque tout, tandis que, dans la photographie, la lumière a tout fait en apparence. »

Et plus loin, développant ce dernier point, M. Colard ajoute :

« La chambre noire n'est pas un instrument aussi mécanique qu'on veut bien le penser : elle agit, dans une certaine mesure, d'après ce que veut lui faire faire celui qui s'en sert.

« Ce n'est que l'*outil* qui doit être manié par la main d'un homme doué d'un goût et de sens artistes.

« Est-ce à dire pour cela que tout le monde est à même de faire produire à un instrument mécanique une œuvre d'art? Ce serait presque aussi ridicule que de supposer qu'un instrument de musique, un violon, par exemple, mis dans les mains d'une personne quelconque, donnera la même sensation d'art que celle qu'en tire un Joachim.

« Il faut tout d'abord une connaissance technique du métier, mais surtout un sens, une éducation artistiques. Il faut avoir à dire quelque chose, à exprimer une sensation que l'on a éprouvée. Ce n'est pas *parce que* la photographie est un procédé qu'elle doit donner des résultats artistiques, c'est *quoique* procédé qu'elle peut arriver à être un moyen d'expression d'art. »

Un moyen d'expression d'art : le terme nous paraît exact, et la visite du Salon photographique qui vient de s'ouvrir confirme la thèse si énergiquement défendue par M. Colard.

Parmi les trois cents épreuves groupées au Cercle artistique, il n'en est pas une à laquelle puisse s'appliquer la dédaigneuse définition de Lamartine : « La réverbération d'un verre sur du papier, un coup de soleil pris sur le fait par un manœuvre. » Toutes, au contraire, ou presque toutes, décealent dans le choix du site ou dans la pose du modèle, dans l'éclairage, dans la mise en page et jusque dans les éléments matériels d'expression : papier, précision ou *flou* du cliché, etc., une intention arrêtée, une volonté d'artiste dirigeant vers un but déterminé les moyens mécaniques dont elle dispose. Les tempéraments divers se font jour, nettement : les uns s'attachant, ainsi que tels peintres méticuleux et patients, à la perfection des détails ; d'autres s'efforçant de synthétiser la nature, de résumer une impression vivement éprouvée.

Il y a, parmi ces virtuoses de la plaque sensible, des portraitistes comme feu M^{me} Cameron, qui fut l'initiatrice de l'évolution, comme MM. Frédéric Hollyer et W. Crooke ; des paysagistes comme MM. Henry-E. Davis, H.-P. Robinson, B. Alfieri, J.-H.

Anderson, Karl Greger, Rowland Briant, Tom-J. Bright, George Davison, F.-C. Lambert, James-A. Sinclair, Franck M. Sutcliffe, J.-J.-B. Wellington, etc. D'autres composent des « tableaux de genre » (mais oui, pourquoi pas?). C'est la France, principalement, qui nous en offre des exemples : MM. Robert Demachy, dont telle épreuve à la sanguine, d'après nature, évoque un portrait de Chaplin, René Le Bègue, le capitaine C. Puyo, etc. Certains exposants arrivent à donner à leurs épreuves la beauté sévère des tableaux anciens : tel ce *Mayeur* de M. Robert Pauli, qui semble être la reproduction d'un Holbein.

Les plus forts abordent avec un égal bonheur les genres les plus divers. La palme revient sans conteste, parmi ceux-ci, à M. J. Craig Annan, de Glasgow, qui expose une vingtaine d'œuvres réellement superbes : portraits qu'aristocratise des élégances de pose à la Whistler, coins de paysage traités avec la séduction d'une gravure à l'eau-forte ou d'une aqua-tinte, compositions variées d'où toute trace de procédé mécanique a disparu. L'envoi est présenté avec un goût, une sobriété et une distinction remarquables. Ainsi comprise, la photographie s'élève assurément au rang des expressions les plus artistiques.

La Hollande paraît réfractaire aux idées nouvelles, dont l'Angleterre est le foyer. L'Allemagne n'est représentée que par M. Meyer, de Dresde. En revanche, l'Autriche a quelques artistes-photographes de marque, parmi lesquels nous citerons le baron Von Liebig, Ch. Scolik, H. Kuhn (dont le « Stilleben » aurait pu être traduit plus exactement par « Nature-morte » que par « Vie calme ! »), Dr Henneberg, Ludwig David, J.-S. Bergheim, etc. Un Américain marque parmi les meilleurs paysagistes : M. Alfred Stieglitz, de New-York, dont l'*Eglise de Katwyk* vaut, ma foi ! pas mal d'aquarelles connues reproduisant le même site.

Nos compatriotes font bonne figure à côté de ces nombreuses illustrations étrangères. Et bien que le groupe des exposants belges soit restreint, toutes les œuvres qu'ils alignent sont intéressantes et révélatrices de cette intention d'art qui est la raison d'être de la présente manifestation. L'étude de nu, les souvenirs de manœuvres, la *Forge* de M. Alexandre; les *Marines*, le *Westminster*, la *Briqueterie* de M. Jules Rigaux; les portraits, compositions, études et paysages de M. Hector Colard; la *Bergerie*, les portraits et paysages de M. Edouard Hannon; l'*Etude de cygne* et le *Vésuve* de M. Gaston T'Serstevens; les études diverses de MM. Alfred Gêruzet, René De Man, de M^{mes} Dansaert, Poelaert et Lourtie démontrent que la Belgique tient, dans cet art nouveau, honorablement son rang. Et sans doute le Salon actuel sera-t-il pour notre pays un encouragement et un excitant.

PREMIER CONCERT POPULAIRE

Lorsqu'il vint pour la première fois à Bruxelles, l'an passé, M. Ferruccio Busoni, totalement inconnu, excita d'emblée la sympathie du public qui discerna aussitôt, dans cet étranger au visage doux, au maintien modeste, un artiste de premier ordre. L'impression produite dimanche dernier par sa deuxième audition a confirmé et accentué encore le succès qui l'avait accueilli à son premier voyage.

Acclamé par toute la salle, M. Busoni a dû paraître plusieurs fois sur l'estrade après l'exécution de chacun des numéros de son copieux programme. Et le voici définitivement classé dans l'opinion publique parmi les plus grands pianistes de l'époque. Quand

il aura reçu la consécration de Paris ou de Londres, où il ne s'est pas encore fait entendre, M. Busoni égalera en célébrité les Paderewsky et les D'Albert qu'il dépasse peut-être par la précision du mécanisme, par l'ampleur du son et la variété du coloris.

La technique de l'artiste est réellement prodigieuse. Il se joue avec une aisance rare des difficultés les plus épineuses et apporte dans l'exécution des œuvres de tous styles une diversité de timbres et d'effets déconcertante. A l'écouter, on oublie le piano, dont il est parvenu à vaincre la sécheresse malgré la netteté presque miraculeuse de l'articulation digitale. Le mécanisme du pianiste n'a heureusement pas étouffé l'artiste qui sent profondément et exprime par d'infinies nuances la musique des maîtres qu'il interprète.

Le *Concertstück* pour piano et orchestre de Weber, retouché mais non défiguré par Liszt, une admirable fugue de Bach pour orgue, transcrite par M. Busoni, la *Barcarolle* de Chopin et l'étourdissante *Méphisto-Valse* de Liszt, ont tour à tour mis en lumière les qualités exceptionnelles de l'artiste. Dans la fugue, le Steinway de M. Busoni avait, positivement, des résonances d'orgue et le martèlement du pédalier, transformé en octaves basses, acquérait une grandeur magnifique.

Le programme symphonique de la séance offrait, outre l'ouverture d'*Égmont* et la *Marche hongroise* de Berlioz, brillamment joués par l'orchestre, deux œuvres nouvelles : une Symphonie en la majeur de Herman Goetz et un *Chant du printemps* de L. Mortelmans.

La symphonie du jeune compositeur allemand, mort à vingt-sept ans, a de la fraîcheur et de la grâce. Le premier mouvement (*allegro moderato*) est d'une écriture élégante, sur laquelle le style de Weber paraît avoir exercé son influence. L'*Intermezzo* qui le suit a de piquants effets de timbre et de rythme. Un *Adagio* un peu languet et un *Final* qui réunit avec trop d'évidence des reminiscences d'*Euryanthe* et de *Freischütz* complètent l'œuvre, qu'on s'est accordé à trouver agréable, mais superficielle et peu originale.

Dans le *Chant du printemps*, de M. Mortelmans, c'est l'influence de Wagner qui apparaît. Dès les premières notes, l'esprit évoque à la fois la *Chevauchée des Walkyries* et la *Siegfried-Idyll*, et malgré l'introduction d'un thème caractéristique flamand (analogue à celui sur lequel Jan Blockx a bâti sa « Kermesse » de *Milenska*), d'obsédants souvenirs persistent jusqu'à l'accord final. On salue au passage des phrases de *Tristan et Iseult*, de *Siegfried*, de la *Valkyrie*, si bien qu'en ce poème « allégorique », la classe que décrit, avec de retentissantes fanfares, le jeune compositeur anversois, ressemble quelque peu au braconnage. De la patte, d'ailleurs, en cette page mouvementée et sonore, de l'acquis et une connaissance non superficielle des ressources orchestrales.

Le bijou de la séance, — presque une révélation! — a été l'adorable *Carnaval à Paris* de Svendsen, qui avait passé jadis presque inaperçu et qui a eu, dimanche, tous les honneurs du concert. Il est vrai que M. Joseph Dupont en a particulièrement soigné l'exécution, qui, malgré ses difficultés, a été superbe de précision, de couleur et de vie. Le compositeur suédois ne fut jamais mieux inspiré qu'en ce tableau à la fois tendre et joyeux, si sain, si haut en couleurs. Supérieur au *Carnaval romain*, de Berlioz, dont M. Svendsen semble s'être inspiré, le *Carnaval à Paris* combine l'exubérante gaieté d'une mascarade chevelée avec la mélancolie voilée d'un épisode idyllique dont le thème est emprunté à une mélodie du Nord. Le contraste est exquis et

développé, d'un bout à l'autre, avec une rare délicatesse de touché. Une nouvelle audition de cette œuvre charmante serait, certes, accueillie avec faveur.

THÉÂTRES

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — La reprise de *Fidelio*, qui aura lieu dans le courant de la semaine, a reçu la distribution suivante : Léonore, M^{me} Leblanc; Florestan, M. Casset; Pizarro, M. Seguin; Rocco, M. Gournet; Jaquino, M. Isoyard; Fernando, M. Cadio; Marceline, M^{me} Mileamps.

A l'étude: *la Tentation de saint Antoine*, ballet de MM. Hannon et Lanciani.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Le succès de *la Dame de Monsoreau* grandit tous les jours et l'on peut affirmer, dès à présent, que le théâtre du boulevard de la Seine a repris son rang parmi les grandes scènes de la capitale.

Ce n'est pas seulement le public populaire qui accourt en foule, mais le monde élégant, non moins friand des drames de cape et d'épée, quand ceux-ci sont montés avec les soins d'interprétation et de mise en scène qu'y a apportés M. Eugène Garrand.

A *la Dame de Monsoreau* succédera, dans le courant de la semaine, *la Fille des Chiffonniers*, de MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué.

THÉÂTRE DU PARC. — Le succès de *Monsieur le Directeur* ne fait entrevoir aucun changement d'affiche.

THÉÂTRE FLAMAND. — Reprise, aujourd'hui, de *Rose Kate*, la célèbre tragédie de Nestor de Tière, qui a eu plus de cent représentations en Hollande. L'auteur vient de retoucher son œuvre et de transformer le cinquième acte.

THÉÂTRE DES GALERIES. — Mardi et mercredi, répétition générale; jeudi, irrévocablement, première représentation du *Voyage de Suzette*, opérette à grand spectacle.

THÉÂTRE MOÏÈRE. — La première représentation de *l'Étrangère*, qui devait avoir lieu samedi, est reculée de quelques jours pour ne pas coïncider avec les funérailles d'Alexandre Dumas.

Le 21 décembre, les *Demi-Vierges* de Marcel Prévost.

THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. — En attendant la revue annuelle, reprise des *Petites Brebis* et de *Me-Na-Ka*.

A partir de mercredi, le *Lever d'une Parisienne* par M^{me} de Presles.

Memento des Expositions

BARCELONE. — III^e exposition générale des Beaux-Arts et d'Art industriel. 23 avril-23 juin 1896. Quatre œuvres par exposant au maximum, sauf agrément du jury. Délais d'envoi : 20 mars-1^{er} avril. Retour gratuit des œuvres récompensées. Renseignements : M. J.-M. Riús y Badia, maire de Barcelone, président de la Commission organisatrice.

BRUGES. — XVIII^e salon d'hiver du Cercle artistique brugeois (réservé aux artistes invités). 8 décembre 1895-février 1896. Trois œuvres au maximum. Transport gratuit. Renseignements : M. G. Claeys, président de la Commission.

BRUXELLES. — Inauguration des galeries de la Maison d'Art. Exposition d'œuvres d'Alfred Stevens, de verres artistiques de MM. Daum frères, de faïences à reflets métalliques de M. Clément

Massier. 10 décembre-10 janvier. Renseignements : Direction de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or, 56, Bruxelles.

MONACO. — IV^e Exposition internationale (Palais des Beaux-Arts de Monte-Carlo). Par invitations spéciales. Janvier-avril 1896. 10 % sur les ventes. Envois du 15 novembre au 15 décembre, à M. André, emballer, rue Chaptal, 28, Paris. Renseignements : M. F. Custot, administrateur délégué de la Société des Bains de mer, à Monte-Carlo.

MONS. — Exposition de la Société des Beaux-Arts. Mai 1896. Renseignements : M. Léon Losséau, secrétaire, rue de Niniv.

NANTES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon, du 3 au 10 janvier. Envois directs avant le 8 janvier à l'Exposition, rue Lokain, 10, Nantes. Notices avant le 4 janvier. Commission sur les ventes : 10 %. Secrétaire général : M. Des Camps de Lalanne.

PARIS. — Union des femmes peintres, sculpteurs, etc. (Palais des Champs-Élysées). — 1^{er}-20 février 1896. Envois : 12 et 13 janvier, à l'adresse de M. Toussaint, emballer, au Palais des Champs-Élysées. Droit : 5 francs par œuvre (maximum 20 francs, quel que soit le nombre des œuvres).

PAU. — XXXII^e exposition annuelle de la Société des Amis des Arts. 15 janvier-15 mars 1896. Délais d'envoi : Notices, 8 décembre; œuvres, 20 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris avant le 8 décembre chez M. Pottier, 14, rue Gail-lon. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : M. Gaston Tardieu, secrétaire général.

PÉTITE CHRONIQUE

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine l'analyse de l'intéressante causerie faite jeudi dernier par M. Henry Maubel sur Robert Schumann et qui ouvrait l'audition des œuvres de ce maître par M^{me} Eugénie Dietz.

CONSERVATOIRE ROYAL. — C'est aujourd'hui, à 2 heures, qu'aura lieu la première séance de musique classique pour instruments à vent et piano donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, avec le concours de M^{me} Käthe Triebel, cantatrice; de M. Achille Lermiaux, violoniste; de MM. Heirwegh, Mahy, Sissen-neir et Bogaerts. On y entendra des fragments de *l'Otello* de Gouvy, des mélodies de Schumann, une sonate pour piano et violon du même maître, ainsi que sa fantaisie pour piano et clarinette.

CONCERTS POPULAIRES. — Le deuxième concert d'abonnement aura lieu dimanche prochain, avec le concours de M^{les} Anna Parys et Claire Friche, de M. E. Engel et du « Choral mixte » (directeur : M. Léon Soubre).

Le programme comprend : *Psyché*, poème symphonique pour orchestre et chœurs (première exécution) (César Franck). — *Nuit persane*, poème d'Armand Renaud (soli, chœurs et orchestre) (C. Saint Saëns). — Fragments de l'opéra *Le Prince Igor* (A. Borodine).

Répétition générale, samedi 7 décembre, 2 1/2 heures, à la Grande Harmonie.

Indépendamment des collectionneurs dont nous avons publié la liste, ont mis gracieusement à la disposition de la MAISON D'ART

les œuvres d'Alfred Stevens qu'ils possèdent : MM. Ad. Sainetelette, Ph. de Buck, baron Goethals, Eugène Marlier, Maurice Delfosse, Lucien Guinotte, J. Godefroy, Ch. Seidelmeyer, Eugène Pécher, Boëyé, Piron, V. Laveine, M^{mes} E. Stevens, baronne du Mesnil, V^e Cardon, etc. L'exposition, qui s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, le 10 décembre, promet donc d'offrir un intérêt de premier ordre.

M. Lugué-Poe et la troupe du Théâtre de l'Œuvre, spécialement engagés pour cette unique représentation, inaugureront le Théâtre de la Maison d'Art le mercredi 18 décembre. Le spectacle se composera du *Petit Eyolf* de H. Ibsen (première audition à Bruxelles) et des *Flâieurs* de Ch. Van Lerberghe (première audition).

On peut s'inscrire dès à présent à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'or, pour cette représentation.

L'inauguration des séances de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir. Le programme porte, entre autres, en première audition, la sonate (op. 120) de Brahms pour clarinette et piano, exécutée par MM. J. Hublart et G. Kefer ; les *Contes de fée* de Schumann pour piano, alto et clarinette, joués par MM. G. Kefer, P. Lefèvre et J. Hublart ; deux mélodies de G. Kefer et la Romance de l'Étoile de *Tänhauser* chantées par M. G. Wauquier ; le « Walhall » de l'*Or du Rhin* joué par M. G. Kefer, etc.

Les concerts de la nouvelle *Société symphonique* fondée par M. Eugène Ysaye sont fixés aux dates ci-après :

Dimanche 5 janvier, premier concert d'orchestre.

Judi 9 janvier, première séance de musique de chambre.

Dimanche 26 janvier, deuxième concert d'orchestre.

Judi 6 février, deuxième séance de musique de chambre.

Dimanche 16-février, troisième concert d'orchestre.

Judi 20 février, troisième séance de musique de chambre.

Dimanche 4^{er} mars, quatrième concert d'orchestre.

Judi 5 mars, quatrième séance de musique de chambre.

Comme nous l'avons annoncé, les concerts d'orchestre auront lieu au Cirque royal, rue de l'Enseignement, à 2 heures ; les concerts de musique de chambre seront donnés, à 8 1/2 heures du soir, dans la nouvelle salle de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'Or.

Les Fondateurs, dont la souscription est fixée à cent francs, auront droit à une place de patronat spécialement réservée. Indépendamment des huit auditions musicales, ils pourront assister à toutes les répétitions d'orchestre et de quatuor.

Le prix des abonnements est, pour les concerts symphoniques, de 20 et de 10 francs. Pour les séances de musique de chambre, de 16, 10 et 8 francs. S'adresser à M. Katto, rue de l'Écuver, 52.

M. Vincent d'Indy dirigera aujourd'hui aux Concerts populaires d'Anvers l'exécution de sa trilogie *Wallenstein*.

Le *Cercle des XIII* a ouvert hier, à Anvers, dans les salles de l'Ancien Musée de peinture, sa quatrième exposition.

Artistes invités : *Belgique* : MM. A. Baertsoen, R. Baseleer, J. Delvin, L. Frédéric, A. Marcette, F. Nys, N. Van Leemputten, A. Verwée. — *Angleterre* : J. Guthrie, A. Harrison, H. Johnston, C.-R. Murray, D. Robinson, W. Stott of Oldham. — *Hollande* : B.-M. Koldewey, H. Breitner. — *France* : A. Binet, J.-P. Laurens, J.-P. Meslé. — *Norvège* : Fritz Thaulow. — *Suède* : A. Zorn.

— *Danemark* : P. Kroyer. — *Allemagne* : M. Liebermann, J. Kallmorgen.

Membres du *Cercle des XIII* : Emile Claus, Henri De Smeth, Edg. Farasyn, Franz Hons, Ev. Laroek, Romain Looymans, Charles Mertens, Henry Rul, Léo Van Aken, Piet, Verhaert, Théod. Verstraete.

Le Salon restera ouvert jusqu'au 15 décembre.

Le prochain spectacle du Théâtre de l'Œuvre à Paris se composera de l'*Anneau de Çakountala*, de Kalidasa, adaptation de A.-F. Hérold. La musique de scène est de M. Pierre de Bréville.

Il est intéressant de reproduire ici l'opinion de Goethe sur le vieux drame hindou : « Veux-tu nommer d'un seul nom les fleurs du printemps et le fruit de l'automne ? Veux-tu nommer ce qui charme et enivre ? Veux-tu nommer ce qui nourrit et rassasie ? Veux-tu nommer le ciel et la terre ? Je te nomme « Çakountala » et j'ai dit tout cela. »

Le troisième spectacle de l'Œuvre comprendra exclusivement des œuvres françaises, modernes et jeunes.

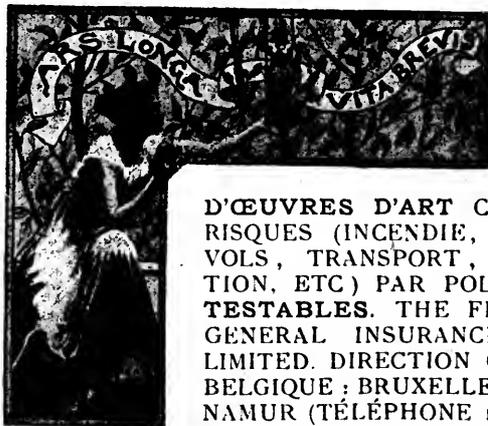
M^{lle} Jeanne Flament chantera aujourd'hui au Conservatoire de Nancy *Orphée* de Gluck. Elle aura pour partenaire M^{lle} Marie Geneau dans le rôle d'Euridice et M^{lle} Stella Delamar dans celui de l'Amour. M. Guy Ropartz, directeur du Conservatoire, a préparé avec le plus grand soin cette exécution, qui réunira un ensemble de cent cinquante exécutants.

M^{lle} Irma Sethe a fait le plus brillant début aux concerts de Saint-James's hall, à Londres, les 19 et 29 novembre. Les critiques les plus autorisés vantent à l'envi les rares qualités de son, de sentiment, de mécanisme et de style de la jeune violoniste, qui a été rappelée trois ou quatre fois par un auditoire enthousiaste.

M. Edmond Van der Straeten, le musicologue bien connu, auteur d'une précieuse histoire en six volumes de la *Musique aux Pays-Bas avant le XIX^e siècle*, vient de mourir à Audenarde, à l'âge de 69 ans. Il avait été jadis critique musical à l'*Echo du Parlement*.

Les céramistes Dalpayrat et Lesbros, dont on a vu à la Maison d'Art les superbes grès flammés, ouvrent chez Georges Petit, à Paris, du 1^{er} au 31 décembre, une exposition générale de leurs œuvres récentes.

La nouvelle et élégante revue internationale, *Arte*, dont nous avons annoncé la fondation à Coïmbre, vient de faire paraître sa première livraison. On y remarque une étude (en français) de M. da Sylva-Gayo sur la jeune littérature portugaise, un conte de Paul Verlaine, des vers de Gustave Kahn, Abel Pelletier, L. P. de Brinn'Gaubast, O.-J. Bierbaum, une étude sur la jeune littérature norvégienne, etc.



ASSU-
RANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE ; BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

RÉOUVERTURE : Mardi 10 Décembre

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

COMMENT VIVRA LA MAISON D'ART. — CONFÉRENCE DE M. HENRY MAUBEL SUR ROBERT SCHUMANN. — L'ART FLAMAND. — LES CONCERTS POPULAIRES ANVERSOIS. — LE CAS DE JEAN DELVILLE. — NOTES DE MUSIQUE. — THÉÂTRES. — PETITE CHRONIQUE.

Comment vivra la Maison d'Art.

Il faut insister, opiniâtement, sur cette Maison d'Art, empanachée de sa belle dénomination en oriflamme « A la Toison d'Or », plantée sur elle par la coïncidence du lieu, et pourtant présageante, dirait-on, de succès et de renommée. Il faut y insister parce que dans son but et dans son organisation tant d'imprévu se glisse, tant de règles heurtant les routines, les habitudes indurées par la longue paix d'une pratique longuement acceptée, qu'avec peine et sous hostilité ces nouveautés poursuivent leur pénétration laborieuse.

Nous avons en des écrits précédents, destinés comme celui-ci à s'éparpiller en feuilles volantes pour féconder les bonnes volontés, pareilles aux cotonneux débris des fleurs rustiques qu'emporte le vent pour de hasardeuses semailles, raconté l'occasion qui amena la fondation de cette institution et ses origines dues plus au Hasard et

à l'Instinct qu'à quelque projet syllogistiquement préconçu et par cela même, peut-être, artificiel et précaire. Nous avons dit aussi son But de haut Esthétisme, le désir obstiné de ceux qui la créèrent et qui doit devenir le même obstiné désir de ceux qui se joindront à eux : rechercher et exprimer, au-dessus de la vie commune et quotidienne de l'Art, respectable certes mais toujours encline à quelque vulgarité, les conceptions, les œuvres et les hommes qui, s'élevant plus haut que la rotation quotidienne, indiquent les voies à suivre et les explorations à tenter au lieu de marcher dans les chemins déjà frayés et de vivre dans les contrées déjà explorées. Nous avons dit encore la vue large et circulaire sur laquelle devaient planer les préoccupations de ceux qui se dévoueront à cette entreprise, vraiment éclectique, non pas en ce sens d'admettre quiconque se présentera, par une sorte de charité artistique allant de préférence aux faibles et aux infirmes, mais en cette pensée, vraiment noble et humaine, que, sans distinction d'écoles, de tendances, d'époques, LA BELLE ŒUVRE doit être accueillie! Oui, la belle œuvre, recherchée, admirée, fêtée, comme une manifestation sacrée de l'âme incessamment versatile, féconde inépuisablement en réalisations imprévues, et à ce point aventurière heureuse dans le domaine de l'Art, qu'on a pu cliquer sa puissance en cette formule hardie : *Il n'est point de règle qui n'ait été démentie par un chef-d'œuvre!*

Mais, en dehors de l'Origine et du But de la Maison d'Art, pris du souci d'en dépeindre le phénomène, espérant aussi qu'en d'autres lieux, en d'autres pays, sa conception se réalisera, et voulant, devant cette vue d'avenir, assurer la netteté de son schéma, chasser les malentendus et figurer en linéaments clairs comme ceux d'une gravure au trait, les préceptes de son Dogme, nous avons parlé de ses Ressources et de leur emploi. C'est ici que nous avons posé en principe LE DIVIDENDE INTELLECTUEL, comme unique rémunération des esthètes qui lui donneront le secours de leur argent et de leur activité, rappelant cette chose si constamment oubliée et méconnue, que, pour les psychiques que nous sommes, c'est une aberration que de tout ramener au gain pécuniaire et qu'il nous faut prendre l'habitude de se croire suffisamment payés quand, sans encaisser la monnaie sonnante, nous recueillons en jouissances cérébrales, en sensations artistiques ennoblissantes, des intérêts cent fois plus plantureux que le pourcentage banal, vulgaire et matériel des coupons, des rentes et des dividendes en écus. Nous avons, audacieusement certes à première audition d'un tel propos, mais persuadés que cette vérité deviendra familière et gracieuse, proféré un aphorisme bizarre pour ceux dont nous sollicitons l'aide : Vous ne reverrez jamais l'argent que vous nous apportez, jamais il ne vous rendra un sou de revenu ; mais, en joies intellectuelles, vous aurez un revenu au centuple !

C'est qu'une Maison d'Art telle que nous la concevons n'est jamais au bout de ses rêves et de son Idéal. Vraie maison de corporation, symbolisant une grande Idée, elle doit, comme une église, être incessamment embellie par son contenu et par ce qu'elle est elle-même comme contenant. Tout ce qu'elle demandera à ceux qui la fréquenteront, abonnements, entrées, perceptions quelconques, restera pour elle, pour elle seule, être mystique et pourtant vivant en sa destination esthétique (pourquoi nous l'avons saluée du titre : Madame la Maison d'Art), sans subir l'amoin-drissement de « la répartition des bénéfices », annuel partage de dépouilles, normal là où tout se meut dans le sous-sol des matérialités, mais certes mal venu et choquant là où l'on plane dans l'Intellectualité pure. Tout doit être reversé en elle et y demeurer pour accomplir une mission fécondante, élargissant sans cesse le but et l'action par des alluvions jamais terminées.

Il ne faut pas non plus qu'en cet édifice que nous voudrions un sanctuaire, l'admission soit libre et vulgaire à ce point que le premier curieux venu, le premier badaud, pût s'immiscer, sans autre formalité que le léger débours de l'entrée, pénétrant non point pour faire acte d'âme ressentant le besoin de communier avec le Beau, de prendre un morceau de ce pain sacré

de l'Art, hostie qui devrait toujours être réconfortante et purificatrice comme celle de la sainte Table, mais poussé par le bas désir de se distraire quelques instants, de se montrer aux lieux où va le bel-air, ou même de trouver passagèrement un abri contre la pluie dans un local vulgivaque. La Maison d'Art n'est pas un lieu ouvert au public. elle est une maison privée, une maison fermée. Son But, l'influence grave et forte qu'elle veut poursuivre sur l'expansion sociale du Beau, ne saurait être atteint que par une association de Fervents, pris de la même foi, échauffés de la même ardeur, formant non pas un simple total, une simple collection d'individus assis où circulant côte à côte, mais unis entre eux par des liens plus profonds, formant un véritable organisme de pensées, de sentiments, d'espoirs communs, enserrés dans ces réseaux de solidarité morale que nul n'a jamais vus en forme matérielle et qui pourtant sont plus solides et plus nouants que la tangible réalité. Oui, un Organisme, où toutes les molécules existent non pour elles-mêmes mais pour le corps que leur agrégation forme et qui fonctionne en son intégralité, utilisant tous ses atomes pour un but général dont la dignité très haute fait la joie et la dignité de chacune des parties, heureuse de se sentir participante comme rouage à la vibrante activité du Tout.

Il faut quelque chose, un obstacle s'opposant à l'envahissement, pour réaliser cette conception. Quelque chose qui pourtant ne soit pas de l'exclusivisme aboutissant à une sorte de sélection aristocratique odieuse, à une entrave limitant les efforts salutaires de la vie de la Maison d'Art à une coterie, ce qui serait aller à l'encontre de sa destination essentiellement fraternelle. Ses organisateurs ont cru trouver la juste et simple formule en subordonnant l'entrée du corporatif édifice, qui n'est pas seulement une salle d'exposition, de spectacle, de concert ou de conférence, mais une maison entière, multiple et variée en ses locaux et ses appartements, à une autorisation qui sera libéralement accordée à quiconque, par le seul fait qu'il la demandera par écrit, permettra de croire qu'il n'est pas mû uniquement par un mobile superficiel, transitoire et vulgaire, mais qu'il veut s'associer à la pensée commune des fondateurs, des organisateurs et des fidèles et qu'il a, fût-ce à un degré minime, la ferveur désirable pour apporter un effort auxiliaire efficace.

Quelque insignifiant qu'il puisse paraître, un tel acte de foi a déjà sa signification. Il écartera, qu'on en soit assuré, la plupart des inutiles, des indifférents et des flâneurs. Il opérera un triage qui rendra plus confiants les uns à l'égard des autres ceux qui l'auront accompli. Il sera entre eux un premier lien, car, expliqué comme nous venons de le faire, il n'apparaîtra pas seulement en formalité vide, mais en attestation de pensée com-

mune. Il aboutira, sans doute, dans un temps très court, à la formation d'une compagnie esthétique compacte, imprégnée d'un suc de vraie solidarité, qui donnera à « Madame la Maison d'Art », l'être invisible, une cour assidue digne de l'Idée qu'elle représente et formant la phalange vaillante avec laquelle elle ira, sereine et aimée, progressivement à l'accomplissement et au complet épanouissement de son But.

CONFÉRENCE DE M. HENRY MAUBEL

sur ROBERT SCHUMANN

Pour servir de prélude à une fort attachante séance de musique consacrée par Mme Eugénie Dietz à Schumann, M. Henry Maubel a fait, à l'hôtel Ravenstein, une conférence dans laquelle il a révélé, dans une forme très littéraire, le sens subtil et juste qu'il a des œuvres musicales. Voici le début de cette causerie très applaudie :

« En marge de son œuvre de musicien, œuvre si spontané qu'il semble une autobiographie lyrique, Schumann a laissé des fragments littéraires qui composent le journal de sa vie de poète.

Ce sont des articles d'esthétique et des lettres où éclatent en couleurs intellectuelles ces caprices d'émotion et de rêve qu'il a cristallisés dans sa musique.

Dès son adolescence Robert Schumann écouta son âme et devina qu'un monde d'harmonies était là source et le but de sa sensibilité.

Jusqu'alors il avait été espiègle; mais voici que sa nature s'arrête, hésite à la sensation d'un événement mystérieux : l'âme jeune qui dormait insouciant en lui s'est éveillée; elle va vivre. L'enfant s'est mis à penser; quelque chose de nouveau l'a frôlé; il a senti la caresse du rêve.

Les sons dont le coloris l'amusait s'animent, retentissent en paroles qui montent du fond de son être et qui l'étonnent; des figures vivantes s'en dégagent et des voix qui l'interrogent sur sa destinée.

Il est remarquable que la vocation du musicien se déclare à cet instant de puberté spirituelle, à ce tournant du chemin d'où l'on aperçoit, dans la brume blanche du matin, l'horizon.

C'est que, pour lui, la musique devait être autre chose qu'un art de sensations.

La délicieuse *Suite* où il a esquissé des souvenirs d'enfance s'arrête à une pièce qu'il intitule : *Le Poète parle*. C'est, dans un registre plus grave, dans une tonalité plus robuste et en quelque sorte plus réelle une phrase, une phrase insistante qui se répète et s'élève sur un flot d'arpèges calmes vers sa pensée, et cette phrase douce, d'une douceur maternelle, semble lui dire : « Ecoute! Il y a autre chose que l'île heureuse de l'enfance où l'on joue au cheval de bois, où l'on a peur des revenants, où l'on voit le paradis en songe... »

Cette phrase, en parenté avec un thème de la *Kreislariana*, les intimes de Schumann l'entendront : elle note un instant décisif de crise et de modulation.

Du replis de terrain qui l'abritait l'enfant a couru, en jouant, sur la dune et il a vu la mer. Dès cet instant il se ferme à l'existence. Ceux qui l'entourent s'étonnent de sa passivité et de son silence. Ils ne savent pas que ses yeux se voilent parce qu'il a vu en

lui; ils ne comprennent pas que, désormais, c'est la vie intérieure qui le sollicite et que, sous cette immobilité apparente, il tend de toute son ardeur à la saisir et à la dégager.

On ne peut poursuivre assez silencieusement son but, dit Schumann, et cette parole est un portrait moral. Elle caractérise un esprit où toute la vie se recueille et se concentre en rêves que la musique réalisera.

Déjà qu'il a reconnu comme les mouvements de l'âme se fixent naturellement en formes lyriques, il écoute la voix secrète qui lui enseigne à parler son langage. Aucune âme n'est plus active que la sienne. Lisez la sonate en sol mineur, les *Novellettes*, la *Kreislariana*, vous entendrez la vie intense qui s'agit. L'enfant turbulent de jadis est devenu un passionné à la façon de Werther; mais, sur ce passionné qui erre, veille un contemplatif dont l'œuvre est de transposer toute cette passion dans l'atmosphère spirituelle où elle s'affine et se purifie.

C'est lui qui, d'une cueillette de fleurs vivaces, fait un lâcher de papillons aux ailes transparentes sur le ciel; c'est lui qui tisse avec des fils ténus et subtils le filet qui ramènera les papillons à terre sans qu'ils se sentent captifs; c'est lui qui construit à force de volonté cette courbe harmonieuse de rapports dont les deux termes sont l'âme humaine et l'œuvre humaine de Schumann.

Ces deux êtres de sa dualité psychique, ceux qui ont lu le *Carnaval* les connaissent : il les a nommés *Florestan* et *Eusebius*.

Avec le Schumann critique apparaît entre eux, pour les accorder, une figure d'intelligence calme et de mesure : M^e Raro.

M^e Raro est le légendaire professeur de vérité, dont il fallait bien souligner d'un trait d'ironie le bon sens, bien que ce fût un sens large fait de la pensée traditionnelle de la race. Quand Florestan et Eusebius publient dans leur Journal des opinions contradictoires, c'est M^e Raro qui intervient pour décider entre eux. Il rassemble et sème dans la bonne terre allemande la graine qui s'envolerait à tous les vents de leur fantaisie. Il est celui qui maintient en équilibre la passion et le rêve et les deux autres, malgré qu'ils s'en moquent un peu, l'aiment bien, parce qu'il est généreux et que sa vigueur est douce; parce que son jugement n'a rien de doctrinal et que sa sagesse consent à n'être faite que de reflets de vie dans la raison.

Lorsque Schumann arriva à l'école de M^e Raro, il se sentit un instant immobilisé entre la nature et l'art, paralysé par le travail patient qu'on exigeait de l'artiste pour mettre en œuvre les élans fougueux du poète. Pourtant il apprit vite à discipliner sa personnalité sans la briser. C'est au sortir de cette école, où il n'a pas désappris l'enthousiasme, qu'il recommande aux musiciens de se construire une écriture solide pour ne pas créer des ombres aux heures de solitude et de songe où le charme d'improviser les entrainera dans les cercles magiques de la vie intérieure. Et ce précepte indique les dispositions et le régime esthétique du musicien qui faisait de la lecture des œuvres de J.-S. Bach son réconfort et sa consolation. »

Après avoir montré cette faculté qu'a Schumann d'extérioriser ses impressions et de les incarner en des personnages à l'existence desquels il croit et qu'il mêle familièrement à ceux de la vie extérieure, l'orateur a analysé les *Davidsbündler* inventés pour symboliser cette conception « idéo-réaliste » propre à tous ceux qui vivent pour l'art. Il a rappelé le rôle joué par la *Nouvelle Gazette musicale*, précisé la situation historique et l'esthétique générale des compositions du maître en ce qu'elles renferment de plastique et d'idéal.

M^{me} Eugénie Dietz a joué ensuite le *Carnaval*, la romance en fa dièze, quatre pièces de la *Kreiseriana*, des *Intermezzi*, des *Bunte Blätter* et le *Soir*, tout cela avec non seulement le charme et la ligne que peut y apporter une artiste au jeu à la fois vigoureux et souple et nuancé, mais avec un sentiment profond de la poésie schumanienne.

Nous aurons l'occasion de la réentendre le 17 décembre. A cette seconde audition, elle jouera la sonate en sol mineur et les *Papillons*.

L'ART FLAMAND

Les artistes anciens, leur vie et leurs œuvres, par JULES DU JARDIN ; illustrations dans le texte par JOSEPH MIDDELEER. — Bruxelles, A. BOITTE, éditeur, 11, rue du Magistrat.

A voir la belle témérité d'un éditeur assez artiste pour entreprendre la publication d'une œuvre aussi vaste que celle qui nous est annoncée dans le prospectus encarté dans le présent numéro, on ne peut se défendre d'une sympathie admirative. Les ouvrages de cette importance ne sont, en notre pays, guère rémunérateurs. M. Boitte, avec son expérience d'homme du métier, n'a pu se méprendre à cet égard. Cela ne l'a pas empêché de concevoir un plan devant lequel les plus hardis eussent reculé et qu'il résume en ces termes : « Réunir en un livre immense les œuvres les plus importantes et les plus caractéristiques de nos peintres, de nos sculpteurs et de nos graveurs anciens et modernes ; vulgariser leurs conceptions ; biographier nos artistes afin de pouvoir apprécier plus facilement leur talent ; faire l'histoire, et non essentiellement la critique ; montrer la grande lutte artistique à travers les siècles ; édifier en quelque sorte un Panthéon de nos Beaux-Arts, tel est l'objectif et le but de cette publication. »

C'est M. Du Jardin, le peintre-écrivain connu, qui s'est chargé du texte, et son étude embrasse l'histoire et l'analyse de notre art national depuis les précurseurs jusqu'aux contemporains, jusqu'aux peintres de demain. Convaincu que chaque individu procède de la série de ses ascendants, l'auteur s'est efforcé de montrer la filiation qui rattache les uns aux autres les artistes qui ont illustré notre école. « Après qu'Orphée, ayant perdu son idéal, eut été mis en pièces par les Ménades, dit-il, sa lyre ne savait que murmurer toujours : « Eurydice ! Eurydice ! » Et notre âme, vibrant à l'unisson de celle de nos pères, chuchote leurs amours anéanties, leurs haines passées, leurs joies mortes et leurs tristesses défuntes. Echo fidèle de leur moi envolé, elle remémore ce qui fut et ce qui sera. C'est la cellule de naître où un petit génie pervers est toujours occupé à broyer sa perle intérieure ; la cellule de naître dont parle Renan. Mais ce n'est pas, cependant, la mère-perle dont parle saint François de Sales ; la mère-perle « qui vit emmy la mer, sans prendre aucune goutte d'eau marine ». Car nous baignons dans une atmosphère psychique. Une cristallisation lente s'opère autour de notre moi. Savons-nous de quelle nature ? Oh ! si peu. Toutefois, qu'importe ? Un rôle nous incombe ici-bas. Nous le remplissons. Résultante des hommes passés, notre individualité s'augmente de celle des hommes présents.

Déterminé, notre vouloir est aussi déterminant. Pourquoi donc ? Afin que les prédestinations soient réalisées ! Et c'est une consolation suprême de songer que nous continuons l'œuvre des sept jours ; c'est une jouissance adamique de savoir que la volonté personnelle, pas plus que la volonté collective, n'est une entité indépendante ! »

On voit, par cet extrait de l'introduction, quelle est la philosophie et l'intérêt de l'*Art flamand*. Au lieu de se borner à composer un dictionnaire biographique des peintres belges, M. Du Jardin a voulu faire œuvre de penseur et de critique, au sens large du mot.

Les neuf premières livraisons, que nous avons sous les yeux, promettent de réaliser le but élevé que poursuivent l'auteur et l'éditeur. Indépendamment des planches hors texte, tirées avec un scrupule d'exactitude qui va jusqu'à donner aux encres d'impression une coloration choisie selon la tonalité générale de l'œuvre reproduite, l'ouvrage contient une foule d'illustrations dans le texte dues à la consciencieuse habileté de M. Joseph Middleleer. Elles complètent l'exposé fait par l'auteur et le font vivre. Publication de vulgarisation et de propagande, l'*Art flamand* est donc en même temps, par lui-même, un ouvrage d'art qui sera recherché par les artistes et par les amateurs.

LES CONCERTS POPULAIRES ANVERSOIS

Une association de musiciens donne à Anvers, depuis cinq ou six ans, d'excellents concerts symphoniques sous la direction ferme, intelligente et compréhensive de M. Constant Lenaerts. Étroitement unis dans une commune aspiration vers l'Art, ces musiciens qu'aucun appui officiel ne soutient, qu'aucun Mécène ne patronne, qu'aucun impresario ne dirige, arrivent par leur persévérance et leur désintéressement à faire éclore en terre rebelle et ingrate la fleur divine.

Ils campèrent successivement dans diverses salles, reconnues l'une après l'autre défectueuses. Les voici enfin, après des vicissitudes qui n'entamèrent point leur énergie, installés au Théâtre Royal.

Les dix-huit concerts qu'ils organisèrent l'année de leurs débuts leur laissèrent un sérieux déficit. Qu'importe ! Le but élevé qu'ils poursuivent vaut bien un sacrifice. Et peu à peu le noyau des abonnés se forma, grandit, applaudit aux efforts de ces braves gens. Ainsi qu'il était aisé de constater, dimanche dernier, le public qu'ils ont conquis n'est pas la foule banale des mondains et des snobs. L'attention rigoureuse qu'il prête aux œuvres interprétées, les manifestations judicieuses d'approbation par lesquelles il accueille les morceaux qui en sont dignes, la réserve qu'il garde à l'égard des partitions médiocres établit nettement sa qualité spéciale. On se sent là entre artistes, et l'exécution en reçoit une salutaire influence.

Tous les membres — même les administrateurs de cette généreuse institution — sont exécutants. Ainsi le veulent les statuts. Et qu'on ne s'étonne point de voir, par exemple, un des brasseurs les plus occupés d'Anvers installé à la batterie et maniant la mailloche de la grosse-caisse afin de pouvoir mettre son activité d'organisation et son dévouement au service à l'association.

Après cinq ans de lutttes, les membres de l'*Orkestvereniging* ont reçu chacun la moitié du cachet attribué habituellement aux instrumentistes. Et voici les artistes ravis, repartis en campagne avec une joie sereine et une entente admirable. Quant à leur chef, il se contente du plaisir de les diriger et de contribuer, en touchant ce dividende purement intellectuel, à l'œuvre de propagande à laquelle ils se sont consacrés.

Mis au courant de cette organisation sans précédent et vraiment exemplaire, Vincent d'Indy n'a pas hésité à venir tout

exprès de Paris leur tendre une main fraternelle. A la grande joie de tous, il conduisit avec sa précision et son autorité habituelles la trilogie de *Wallenstein* qui reçut de l'auditoire et de l'orchestre l'accueil le plus enthousiaste, ponctué par d'héroïques fanfares. L'exécution avait d'ailleurs été remarquable, malgré les difficultés de l'œuvre qui exige un travail préparatoire de longue haleine.

On entendit, à ce même concert qui nous laisse une impression radieuse, le *Carnaval romain* de Berlioz, joué avec un brio peu ordinaire, l'Ouverture — médiocre, celle-ci, et combien le public en remarqua le peu d'originalité! — de *Fritjhof*, par Théodore Dubois; enfin, la *Joyeuse marche* de Chabrier, dont un mouvement plus rapide eût fait scintiller davantage l'orchestration. Une chanteuse brugeoise douée d'une généreuse voix de contralto, M^{me} Ernestine Raïek, compléta le programme par l'audition de fragments de *Samson et Dalila* et de *Gallia*. Au concert précédent (premier de la saison) on avait entendu la symphonie *Jupiter* de Mozart, le ballet de *Prométhée*, la Bacchanalé de *Tannhäuser* et le Concerto pour piano et orchestre de Schumann. On le voit, il s'agit de bonne et sérieuse musique, et l'éclectisme des programmes s'accommode de la combinaison des diverses littératures.

Les Concerts populaires donneront prochainement leur cinquantième séance. Nous attirons très particulièrement sur eux l'attention de tous ceux qu'enflamme l'amour de l'art musical et nous souhaitons à leurs promoteurs un succès digne de leur dévouement.

LE CAS DE JEAN DELVILLE

Ce pauvre Jean Delville a fait paraître dans le dernier numéro de la *Ligue artistique* (mercredi 4 décembre, p. 3), sous le titre qu'il nous emprunte : DOCUMENTS A CONSERVER, une nouvelle lettre étrange (et sans alinéas, malgré sa longueur démesurée) où l'incohérence dispute le record à la grossièreté et qui relève plus de la pathologie que de l'art épistolaire. C'est fantástico-brouillardieux-enragé et vraiment inquiétant.

Il y expose ses griefs avec des miaulements et des cris qui semblent sortir d'un cabanon.

1° *L'Art moderne* n'a pas suffisamment parlé de lui dans le passé, et pourtant lui, Jean Delville, peignait de belles choses;

2° *L'Art moderne* n'a pas répondu à des articles que lui, Jean Delville, a publiés dans la *Ligue artistique*, et pourtant ils valaient la peine qu'on s'aperçût de leur existence;

3° *L'Art moderne* a eu le tort d'ignorer que si lui, Jean Delville, a consenti à monter le Calvaire du prix de Rome, c'est que des raisons d'ordre privé l'y contraignaient.

Tout cela est débité tantôt avec des larmes, tantôt avec des mugissements et des grincements de dents qui donnent d'irrésistibles envies de *descampar*.

Une seule remarque, car il ne faut pas agacer ceux qui sont dans un pareil état. Si nous avons mis le nez de ce colérique dans son triomphe, c'est du carnaval grotesque auquel il pouvait si aisément se soustraire qu'il s'agissait et non du concours de Rome, dont il pouvait honorablement cueillir les subsides sans galvauder la dignité de l'Art dans une ridicule parade.

Jean Delville termine ses vociférations en promettant de faire en Italie des chefs-d'œuvre! Ceci part d'un bon naturel et excusera

tout s'il tient parole. Acceptons-en l'augure et souhaitons-lui bon voyage. Le séjour en pays étranger est sédatif et ramènera, il faut l'espérer, un peu d'ordre dans ses esprits trop visiblement troublés.

Voilà, hélas! ce que c'est que l'ivresse de la gloire! Même quand c'est une gloire de gros sous.

NOTES DE MUSIQUE

La Maison du Peuple a inauguré mardi dernier sa nouvelle campagne d'initiation et de propagande artistiques. En attendant le palais qu'elle fait construire rue Joseph Stevens sur les plans de M. Horta, il faut bien se contenter de la salle exigüe de la rue de Bavière, trop restreinte pour contenir la foule, de plus en plus nombreuse, qu'attirent ces solennités. Mais l'attention de l'auditoire est si scrupuleuse, le silence si absolu que, malgré la cohue, les artistes — conférenciers et musiciens — qui mettent leur talent au service de cette œuvre désintéressée et généreuse se trouvent dans les conditions d'expression les plus favorables. On ne peut imaginer à quel point ce public de cœurs simples est compréhensif, avec quel respect il écoute la bonne parole, de quelle sympathie il entoure ceux qui ont pris à tâche de l'élever aux pures beautés de l'art. La communication s'établit, de prime abord, entre exécutants et auditeurs, avec une telle spontanéité et une intensité si vive que l'artiste, compris et soutenu, hausse son interprétation aux plus émouvantes expressions. Tous ceux qui ont gravi l'estrade de la Maison du Peuple aux séances de la Section d'art confirmeront cette observation.

Ce furent, cette fois, MM. Gustave Kefer, en sa double qualité de pianiste et de compositeur, M. Georges Wauequier, un chanteur de style sobre et soutenu, M. Lefèvre, altiste, et M. Hublart, un jeune clarinettiste digne des leçons de son excellent professeur Gustave Poncelet, qui se chargèrent de faire entendre quelques belles œuvres choisies dans le répertoire classique et moderne.

Programme intéressant et exécution vraiment irréprochable. Le succès de la séance est allé principalement à la *Sonate pour piano et clarinette* de Brahms, exécutée en première audition, aux caractéristiques mélodies de M. Kefer : *Chanson des oliviers* et *Chanson des matelots*, ainsi qu'à la prestigieuse « Marche des dieux » du *Rheingold*, pour laquelle, électrisé par l'enthousiasme de son auditoire, M. Kefer a trouvé des sonorités d'orchestre.

Les jolis *Contes de fées (Märchenbilder)* de Schumann pour piano, alto et clarinette, ont clôturé cette artistique soirée inaugurale.

* * *

M^{me} Marguerite Lallemand s'est affirmée, mercredi dernier, à la Grande Harmonie, pianiste consciencieuse et musicienne de bonne école. Elle a exécuté avec une grande sûreté de mécanisme et avec de jolies finesses de toucher diverses pièces de Scarlatti, Mendelssohn, Chopin, Liszt, Théodore Dubois et Chaminade. Pour ouvrir la séance, elle avait brillamment interprété avec M. Miry la sonate en *ré majeur* de Rubinstein pour piano et violoncelle.

On connaît le coup d'archet ample, la belle sonorité et les qualités de fervent artiste que possède M. Miry. Il les a fait valoir, aux applaudissements du public, dans l'*Aria* de Bach et la *Réverie* de Schumann.

M^{me} Fichetef a ajouté au charme des deux instrumentistes la

grâce d'une voix légère qui se joue des vocalises les plus acrobatiques.

Un bonne nouvelle musicale : M. Gevaert portera la symphonie de César Franck au programme de son deuxième concert, fixé au 9 février. On entendra, à ce même concert, M. Eugène Ysaÿe, qui interprétera le Concerto de Beethoven. La Symphonie n° VIII (en fa) de Beethoven complétera ce magnifique programme.

M^{lle} Céleste Painparé donnera, le 19 décembre, à la Grande-Harmonie, un récital de piano dont le programme porte, entre autres, le Capriccio de J.-S. Bach sur le départ d'un ami, la sonate op. 110 de Beethoven et le Caprice en si mineur de Brahms.

Les chœurs de l'Émulation, sous la direction de M. Voneken, et l'orchestre de l'École de musique préparent pour le 21 courant, à Verviers, une exécution du Chant de la Cloche de M. Vincent d'Indy. L'auteur assistera à cette audition.

Le *Christus* d'Adolphe Samuel sera exécuté à Cologne le 21 janvier 1896 sous la direction de Franz Wullner, à l'occasion de l'inauguration du nouvel orgue du Gürzenich. L'œuvre du directeur du Conservatoire de Gand remplira la seconde partie du concert. Les chœurs du Gürzenich sont renforcés pour la circonstance.

Le succès de M^{lle} Irma Sethe, à Londres, a dépassé encore, à son deuxième récital, celui qui avait accueilli ses débuts. Le *Times*, le *Morning Advertiser*, le *Morning Leader*, le *Musical Courier*, etc. sont unanimes à vanter les qualités exceptionnelles de la jeune artiste, « la violoniste la plus accomplie qui se soit fait entendre à Londres depuis la Néruda ».

THÉÂTRES

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — La direction vient d'engager pour créer le rôle de Guilhen, l'héroïne de *Fervaal* de M. Vincent d'Indy, M^{me} Jeanne Raunay, qui débute à Bruxelles dans *Tannhäuser*.

M^{me} Raunay chantera aujourd'hui et dimanche prochain la *Lyre et la Harpe* de Saint-Saëns au Conservatoire de Paris et se mettra aussitôt après à la disposition de MM. Stoumon et Calabrési.

Elève d'Obin, M^{me} Raunay fut applaudie à maintes reprises aux Concerts Lamoureux. Engagée à l'Opéra, elle n'y fit qu'une courte apparition, son mariage avec le Dr Filleau ayant interrompu la carrière que, veuve, elle reprend aujourd'hui.

Excellente musicienne et cantatrice remarquable, M^{me} Raunay, fille d'un peintre de talent, a vécu à Paris dans un milieu des plus intellectuels. Elle a, dit-on, fort bien compris le rôle complexe de Guilhen dont elle est enthousiaste et dont elle fera, selon toutes vraisemblances, une création vraiment artistique.

M. Vincent d'Indy a passé deux jours à Bruxelles la semaine dernière et s'est définitivement entendu avec la direction au sujet de *Fervaal*, qui passera à la fin de février. Les décorateurs se mettront à l'ouvrage aussitôt qu'ils auront terminé les décors de *Tannhäuser*, auxquels ils travaillent actuellement.

Outre M^{me} Raunay, les interprètes principaux de *Tannhäuser*

seront M^{lle} Pacary-Venus, MM. Seguin (Wolfram) et Dinard (le Landgrave).

Évangéline, l'opéra en quatre actes et six tableaux de M. Xavier Leroux, est en répétitions sur la scène et passera du 15 au 20 décembre. MM. Devis et Lynen ont brossé pour cette œuvre nouvelle des décors charmants. Nous avons eu l'occasion de voir celui du dernier acte, une cour de couvent, dont la plantation originale et l'harmonie de couleurs sont d'un effet très heureux.

THÉÂTRE MOLIERE. *L'Étrangère* reprise). — *L'Étrangère* est l'un des plus étonnants phénomènes de ce théâtre de pantins et de fantoches dont Alexandre Dumas tirait les ficelles avec une virtuosité magistrale. Il n'y a, dans cette invraisemblable histoire, pas un personnage possible, pas une situation réelle. Les acteurs sont des conférenciers, et leurs tirades ont l'air d'avoir été expressément composés pour les élèves du Conservatoire en mal de premier prix. Et malgré tout la pièce intéresse, et l'entrée en scène de Clarkson au troisième acte ne fait pas trop présager qu'il n'a été créé que pour fournir un dénouement au cinquième. Les mots d'auteur de *L'Étrangère* resteront peut-être, comme ces souvenirs anecdotiques que gardent les dictionnaires biographiques. Mais du drame, des sentiments qu'il exprime, de la soi-disant satire des mœurs contemporaines à laquelle il croit se hausser, que retiendra, sinon le vague souvenir d'un art aboli, la génération qui nous suit?

Et pourtant, Dumas est tout entier dans *L'Étrangère*. C'est l'une des pièces qui décèlent le mieux l'à-côté de son observation en même temps que ses malices d'homme de théâtre rompu au métier, expert à ménager ses effets, à entremêler les scènes dramatiques qui font pleurer et les épisodes de comédie qui font rire.

Allez voir *L'Étrangère* et pénétrez-vous de cette vision factice, de ce parler de banalités dissimulé sous des touffes de traits d'esprit, de paradoxes et d'inventions ingénieuses. La pièce est d'ailleurs fort bien jouée par la compagnie de M. Munié et mise en scène avec goût.

M^{me} Renée Cagé, vouée depuis les *Danicheff* au rastaquouérisme, incarne l'Étrangère avec une élégance hautaine. Clarkson a trouvé en M. Montlouis le meilleur des interprètes et M. Arnaud donne à Septmonts une assez grande allure. M^{lle} Dalbieu, en duchesse de Septmonts, plus heureuse dans les emplois d'ingénue que dans celui des premiers rôles, a néanmoins dit avec chaleur la célèbre tirade du « quatre ».

THÉÂTRE DES GALERIES. — *Le Voyage de Suzette* (reprise). — A l'exemple des directeurs de théâtre londonniens, M. Maugé a voulu nous offrir une *Christmas-Pantomime* (prononcez, pour être dans le train, *pentomaïme*). En Angleterre ce terme s'applique, on le sait, à une sorte de féerie à grand spectacle coupée de ballets, de cortèges et de clowneries. Et le public manifeste pour cette très spéciale formule dramatique une préférence si marquée que les *phantomimes* représentées en décembre poursuivent souvent jusqu'à la *season* une carrière des plus fructueuses.

L'essentiel, c'est que les yeux soient éblouis par le chatouement des costumes, par l'élégance des décors, par la splendeur des défilés. M. Maugé s'est dit avec raison qu'aucune pièce ne lui offrirait plus belle occasion d'affirmer son génie inventif de metteur en scène. Et voilà pourquoi Suzette, qui nous fut présentée en avril 1891 par M. Durieux, a repris avant-hier le cours de ses aventureuses pérégrinations.

On l'a revue et applaudie avec plaisir sous les traits de

M^{me} Clary, qui apporte à l'interprétation de son rôle à travestissements incessants une cranerie, une verve, une espièglerie endiablées. Son apparition en clown dans l'ahurissante bouffonnerie du Cirque Blackson and C^o a été saluée d'acclamations unanimes. MM. Poudrier, Devenne, Théry, Dambinne, Montaubry et M^{me} Demoulin mènent alertement l'action enchevêtrée que MM. Chivot et Duru ont mise autour des ballets, des transformations, des exhibitions et attractions multiples qui composent le spectacle.

Celui-ci est tellement copieux que la représentation de jeudi, commencée à 7 1/2 heures, ne s'est terminée que le lendemain. Il était une heure du matin quand le grand cortège, qui forme le « clou » de la pièce, a commencé à défiler. Mais le public, charmé par la splendeur de la mise en scène, a accueilli, malgré l'heure insolite, les graves délégués du Jardin zoologique d'Anvers : chameaux, dromadaires, lamas, rennes, autruches, ânes et poneys, avec la même allégresse que les sveltes ballerines aux souples vêtements couleur d'escarboucle et de saphir, d'émeraude et de topaze.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Demain, lundi, première représentation de la *Fille des Chiffonniers*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué, pour les représentations de M^{me} Lina Munte.

THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. *Le Lever d'une Parisienne*. — En une chambre à coucher tendue de peluche, hélas ! et de pur style tapissier, M^{me} de Presle ouvre un œil, s'étire, risque une jambe nue hors de la tiédeur du couvre-lit, minaudé, déjeune, enfle ses bas et ses jarrettières, se lève, change tranquillement de chemise, lace son corset, passe de froufrouants pantalons de batiste, essaie des chapeaux, se vêt d'une jupe et d'un peignoir et se jette dans les bras du bon comique Crommelynek, qui fait son entrée au moment où la toile tombe.

Musique de Ganne.

Il y avait, mercredi, à l'Alcazar, pour lorgner ce spectacle dans lequel, avec la meilleure volonté du monde, il serait impossible de découvrir le soupçon d'une idée artistique, la fleur de la Banque et de la Magistrature, des mondaines que choquent les héroïques audaces du Théâtre de l'OEuvre, des messieurs graves qui ne se dérangent jamais pour assister à un spectacle d'art, rués avec une touchante unanimité à la curée de ce gibier de haute saveur : une *Professional beauty* s'exhibant en public dans l'appareil réservé jusqu'ici aux intimités du *home*.

La race des Voyants abolie, voici naître celle des Voyeurs.

PETITE CHRONIQUE

CONCERTS POPULAIRES. — Rappelons que le deuxième concert d'abonnement aura lieu aujourd'hui dimanche, à 4 h. 1/2, au Théâtre royal de la Monnaie, sous la direction de M. J. Dupont, avec le concours de M^{les} Anna Parys et Claire Friche, de M. E. Engel et du « Choral mixte » (directeur M. Léon Soubre).

La Maison d'Art, dont nous avons annoncé la réouverture pour mardi prochain, ayant désormais un caractère privé, ne pourra être visitée que moyennant une autorisation délivrée par la Direction. Il sera perçu un droit d'entrée de 1 franc par personne (les dimanches, 50 centimes). Toutes les recettes seront exclusivement consacrées à l'amélioration et au développement de l'œuvre.

S'adresser pour les demandes d'autorisation à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

L'ouverture du Théâtre aura lieu le mercredi 18 courant par

une représentation donnée par M. Lugné-Poe et la troupe du Théâtre de l'OEuvre.

L'exposition à Anvers d'une quarantaine de toiles de Théodore Verstraete, qu'une maladie nerveuse a malheureusement arraché à son chevalet, a eu beaucoup de succès. Tout Anvers a passé par la salle Verlat, où se trouvaient réunis les tableaux et études de l'artiste et la plupart des meilleurs morceaux ont trouvé des acquéreurs. MM. De Bruyn et de Burlet ont fait chacun l'acquisition d'une œuvre pour leur galerie particulière et le gouvernement est, dit-on, en pourparlers au sujet de l'achat, pour le Musée, du tableau le plus important de l'exposition : *Retour du cimetière*, qui fut récemment exposé au Salon de Gand.

Le Cercle des *XIII*, dont l'organisation est analogue à l'Association des *XX* qui ouvrit à Bruxelles une si énergique campagne en faveur de l'art jeune, a ouvert à Anvers, la semaine dernière, une exposition qui contient quelques œuvres intéressantes. Le défaut d'espace nous oblige à en ajourner à dimanche prochain le compte rendu.

Quatre esquisses de N. De Keyzer pour les panneaux décoratifs du vestibule du Musée d'Anvers ont été vendues aux enchères en cette ville. Elles ont été adjugées pour la somme globale de 16,800 francs à M. De Beukelaer, l'ancien bourgmestre du « Vieil-Anvers ».

La semaine dernière a eu lieu à la Maison du Peuple la lecture de *Philaster*, un drame merveilleux de Beaumont et Fletcher, les dramaturges contemporains de Shakespeare, transposé et traduit par Georges Eekhoud.

Les répétitions de cette œuvre commenceront d'ici quelques jours à la Section d'art de la Maison du Peuple. La représentation aura lieu au Théâtre Flamand vers la fin du mois de février.

Les statuts de la Société pour l'encouragement des Beaux-Arts de Liège ont été révisés en vue du Salon de 1896.

Le nombre des membres du jury de placement a été porté de six à huit. Ce jury se compose de six membres du jury d'admission et de deux artistes choisis parmi les exposants n'appartenant pas à la ville de Liège.

Le comité directeur est composé de MM. Ed. Brahy, Desoer de Solière, P. Drion, V. Fassin, J. Frésart, G. Halbart, E. Nagelmaekers, Neef-de Rossius et Edm. Van Zuylen.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu à Paris, au Théâtre de l'OEuvre, la première représentation de *L'Anneau de Cakountala*, drame indou adapté pour la scène française par M. A.-F. Hérold, musique de scène par M. Pierre de Bréville.

M. Lugné-Poe jouera prochainement deux pièces nouvelles : *Joujou* de M. Romain Coolus, et *Les Mas-tu-vo!* de M. Pierre Veber.

Il inaugurera bientôt un guignol d'un nouveau genre : le guignol humain. Les personnages ordinaires du guignol seront, en effet, des artistes qui gesticuleront à la manière des fantoches dans le cadre classique ; le texte sera de M. Pierre Veber ; les costumes et les décors seront demandés à l'imagination de M. Jean Veber.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : } 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOMÉ D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM 32, rue de l'Industrie.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ALFRED STEVENS. — FIDELIO. — CONCERTS POPULAIRES. *Deuxième matinée.* — L'ANNEAU DE ÇAKUNTALA. — NOTES DE MUSIQUE. *Concerts populaires de Charlevoi; Conservatoire de Liège.* — « SOLNESS LE CONSTRUCTEUR » A VERVIERS. — THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. *La Fille des Chiffonniers.* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *L'engagement de M^{lle} Simonnet.* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Alfred Stevens.

Dans le cadre somptueux que leur a donné la Maison d'Art en ce Salon inaugural vraiment digne du noble but qu'elle poursuit, les quelque soixante toiles d'Alfred Stevens, choisies aux étapes diverses de sa longue et glorieuse carrière, proclament la libre personnalité et l'incomparable maîtrise de l'artiste.

Alfred Stevens est de la famille des grands peintres. Comme eux, il est préoccupé prodigieusement de son exécution : il a l'amour des belles pâtes et des belles couleurs et dans chaque coup de pinceau il frappe son empreinte, ainsi que dans une médaille. La bonne peinture, il l'a prouvé, est le résultat d'un organisme sensible ; les nerfs communiquent à la touche une vibration ; l'œil, la main, le cerveau sont à ce point tendus pour l'élaboration mystérieuse des tons qu'il y a un tableau dans un centimètre carré : c'est que partout

l'effort recommence, que la moindre touche est une opération de l'esprit et qu'une œuvre d'art se cisèle morceau par morceau, comme une orfèvrerie délicate et compliquée.

Mais la rareté de l'œuvre d'Alfred Stevens n'est pas uniquement dans l'exécution : il est du petit nombre de ceux qui serviront dans l'avenir à l'intelligence de la société actuelle. Alors que la plupart des toiles de ce temps seront muettes sur nous-mêmes, son art dira notre faiblesse et notre passion. Toujours, chez lui, vous sentirez le coup de pouce de l'artiste humain : il raconte son temps en moraliste et en historien, et ses conceptions sont en accord direct avec l'esprit moderne. Il a la concision, la netteté du livre ; il enseigne ; il avertit ; il est l'idéalité greffée sur la réalité ; il est surtout la vie.

Arthur Stevens, son frère, a formulé sur lui ce jugement : « Il comprend que l'originalité ne réside pas dans une farce, une bizarrerie, un sujet de vingt figures, mais dans l'expression d'un sentiment humain et vrai... Il sait que la forme doit exprimer les mouvements de l'âme bien plus que les grimaces d'une figure. »

Le peintre du *Sphinx* a eu constamment, en effet, l'horreur de la sensiblerie. L'idylle et l'élégie chez lui sont discrètes ; il tire ses effets moins du sujet que de la justesse de l'expression et de la tonalité : c'est à travers le coloris et dans l'exécution qu'il faut chercher son émotion. Comme les délicats, il garde une pudeur dans

les larmes et les rires ; ce n'est pas un poète en surface, mais en profondeur. Tantôt il égratigne la fibre nerveuse et tourmente la chair jusqu'à l'âme ; tantôt il évoque les joies recueillies, les mélancolies, les aspirations du cœur, et ces réalisations ne dépassent jamais la mesure d'un idéal fin, concentré, vraiment humain et sensible. Il n'a pas moins horreur de la mise en scène et du remplissage.

Un personnage occupe presque seul son théâtre : c'est la femme ; mais il n'en est pas de plus ondoyant sous le ciel, ni qui tienne par plus de liens à la destinée des hommes. Elle est comme le cœur de l'humanité, plongeant partout ses fibres profondes, à la fois greffes par la haine et guirlandes par l'amour.

Il l'a exprimée sous tous ses aspects ; il l'a suivie dans toutes ses métamorphoses ; il l'a peinte maternelle ou amoureuse, alanguie ou irritée, superbe ou déchuë, tombée de haut ou montée de bas ; on peut dire qu'il ne l'a point calomniée. C'est par elle que nous autres nous rentrons nous-mêmes dans son œuvre, et la postérité n'aura pas de peine à dire qui nous étions, devant ces êtres maladifs et nerveux, notre plaie et notre amour.

Un monde de choses exquisés l'accompagne ; comme le soleil attire les fleurs des entrailles de la terre, son sourire fait naître autour d'elle des joyaux, des parures, des étoffes, tout un épanouissement de riens merveilleux où se complaisent ses sens. Et tantôt son rêve demande à la Chine, au Japon, aux pays lointains de la chimère, les futilités éblouissantes de ses boudoirs et de ses salons ; tantôt elle impose aux ouvrières de l'Occident la tâche de contourner en formes rares l'or et les métaux pour servir d'accompagnement à sa beauté. Elle est la fée d'un paradis mouvant, dont les splendeurs la laissent troublée, en quête de caprices sans cesse nouveaux ; et cette inquiétude se reflète dans l'art auquel elle est mêlée.

Longtemps Stevens la peignit avec son goût du bibelot exotique, parmi les étagères chargées de dieux d'ivoire et de bronze, sur les fonds de laque des paravents, estampés d'animalités fabuleuses. Son art est donc bien complet, puisque, dans un mode plastique admirable, il a su exprimer le beau permanent et le beau transitoire, la variabilité de l'esprit à travers l'éternité de la chair. La femme ne l'a pas féminisé, d'ailleurs : comme les cerveaux mâles, il a résisté à ses charmes et lui a imposé sa virilité. Ses créations, en effet, sont fines avec solidité ; en les taillant dans le marbre de la vie, ses mains robustes ont laissé à leurs contours un peu de la puissance qui les anime ; instinctivement il les modèle sur sa santé, sa belle santé d'artiste demeuré Flamand au milieu des séductions parisiennes ; et elles ont tout à la fois la force et la grâce, comme une race une et double, de sang riche et de névrose infinie.

Alfred Stevens a véritablement créé une école ; personne, avant lui, n'avait fait de la personne féminine le fond et l'intention d'un art à part, tout d'expression fine et mordante, de sensualité émue, de chaude passion qui ne va pas jusqu'à griser l'esprit. Le premier, il a formulé le sexe dans ses rapports avec le siècle, dominateur impérieux et fragile, tel que l'ont voulu la nature et notre adoration. Et une notion nouvelle de l'art s'appuya sur cette nouveauté, pour défendre le principe de la modernité contre les abus de la peinture archaïque.

En ces dernières années, Alfred Stevens orienta vers les splendeurs de la mer sa très spéciale vision d'artiste. Il en fixa les irisations, les moires, les chatoiements, les réfractions de lumière, les plus fugitifs reflets. Et l'insaisissable mirage des flots aux scintillements de pierreries lui fournit l'occasion de démontrer que pour un peintre de son envergure il n'est point de genre particulier dans lequel il faille se cantonner. Mariniste, Alfred Stevens a donné à l'océan un éclat, une transparence, une variété d'aspects admirables. C'est, dans l'œuvre touffu du peintre, une floraison imprévue à laquelle préside une jeunesse toujours nouvelle.

En honorant comme elle l'a fait le grand nom auquel elle a voué sa première manifestation esthétique, la Maison d'Art a marqué clairement la voie dans laquelle elle entend marcher. Et voici que, dans un autre domaine, elle inscrit en tête de son programme le premier dramaturge de l'époque, H. Ibsen. C'est comprendre la haute mission qui lui est dévolue et certes pareilles initiatives lui rallieront d'universelles sympathies.

FIDELIO

« Il n'est pas un cœur de musicien qui n'ait battu un peu plus vite que de coutume quand se sont élevées des profondeurs de l'orchestre les premières notes de l'admirable ouverture de *Fidelio*. L'émotion que tous nous ressentions était faite de respect, de joie, de reconnaissance, et l'agrément d'écouter une belle œuvre n'était pas seul en jeu.

Beethoven, pour notre génération musicale, c'est la Bible et le Coran, c'est le Livre dans lequel nous avons appris à épeler l'alphabet-mélodique, c'est l'Exemple qu'on nous a mis sans cesse sous les yeux, c'est LA MUSIQUE dans ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé. Nous avons sondé depuis lors les prodigieuses combinaisons harmoniques de Jean-Sébastien Bach, nous avons pénétré le génie de Gluck, nous nous sommes délectés au pittoresque de Weber, nous nous sommes — surtout — enthousiasmés aux splendeurs des drames lyriques de Wagner. Aucune des admirations que nous avons ressenties, et qu'une période étonnamment fertile en vigoureux efforts de divulgation artistique a développées depuis vingt ans, n'a affaibli dans nos âmes l'écho des premières sensations d'art qu'harmonieusement y fit chanter le maître. Son œuvre est le fond même de nos émotions musicales. Nous sommes imprégnés de ses Sonates, de ses Quatuors, de ses

Symphonies, dont l'évocation fait vibrer en nous des cordes toujours prêtes à résonner. Il y a en elle une sensualité qui s'accorde si parfaitement avec notre nature qu'elle s'est logée en nous, irrésistiblement. Pour la comprendre, nul effort. Pour en subir le charme, il suffit d'ouvrir son cœur. »

Qu'on nous permette de rappeler, après six ans, l'impression que nous cherchions à résumer en ces termes au sortir de la première représentation de *Fidelio* et que la reprise de ce pur chef-d'œuvre a ravivée en nous. (1).

C'est avec la même ferveur, avec la même foi que nous avons communiqué la semaine dernière en cette religion de l'Art qui exalte nos cœurs et leur verse généreusement le réconfort et la paix distribués en rosée bienfaisante aux croyants par l'exercice du culte. Les années n'affaiblissent pas les sensations de haute intellectualité que dispense avec prodigalité une œuvre tendre, émouvante ou tragique. Il semble même qu'en se dégageant des controverses critiques qui voilent parfois la sérénité des jouissances artistiques, l'esprit subit avec plus de spontanéité et de netteté l'impression synthétique qu'elle provoque.

C'est, on le sait, à M. Gevaert, qui compléta avec une rare discrétion la partition de Beethoven en lui donnant une forme lyrique définitive en harmonie avec son caractère, que nous devons l'heureuse fortune de voir le Théâtre de la Monnaie reprendre rang parmi les premières scènes artistiques de l'époque. Il lui fallait, pour restituer dans sa symbolique signification le drame d'inaltérable fidélité et de dévouement surhumain que Beethoven a imprégné d'une divine essence musicale, un artiste compréhensive, ouverte à toutes les émotions de l'amour, de la crainte, de l'espoir, de la pitié, de la haine, et capable de les exprimer tantôt avec une concentration résignée, tantôt avec véhémence. Il jugea M^{me} Georgette Leblanc digne de porter ce fardeau, et la façon dont elle s'acquitta de sa lourde tâche récompensa la confiance que le maître avait placée en elle.

M^{me} Leblanc s'est affirmée dans le rôle d'Éléonore — l'un des plus vastes et des plus complexes de la littérature scénique — artiste lyrique au sens absolu du terme. Aux extériorités, aux turbulences d'attitudes et de gestes qu'appelaient ses créations antérieures, elle a opposé dans *Fidelio* la simplicité, la sobriété et la réserve qu'exige le drame essentiellement psychique auquel sert de cadre l'action mise en scène. C'est dans le cœur de Léonore seul que se déroulent les épisodes de la lutte acharnée dont l'amour sortira vainqueur. Jusqu'à l'issue du troisième acte, jusqu'à la brusque apparition du pistolet braqué sur l'ignoble Pizarre, la tempête des sentiments notés de si admirable façon musicale se déchaine exclusivement dans ce cœur, dont aucun des personnages qui s'agitent autour de l'héroïne n'a reçu les confidences ni soupçonné le torturant secret. Ces alternatives d'espérance et d'effroi, de joie dissimulée et de découragement aussitôt réprimé, l'artiste les a pathétiquement accentuées, en en graduant successivement les effets jusqu'à l'explosion finale. On peut regretter que l'organe de M^{me} Leblanc n'ait pas l'éclat et la sonorité de telle cantatrice en renom. Mais si, comme on l'a justement observé, il est en notre pays latin peu de chanteuses capables de soutenir musicalement sans défaillance le rôle écrasant de *Fidelio*, laquelle provoquera avec plus d'intensité les vibrantes émotions d'art que son interprétation a éveillées?

L'ensemble de l'exécution a d'ailleurs été irréprochable.

(1) V. l'Art Moderne, 1889, p. 81.

M. Seguin a repris, avec son autorité habituelle, possession du rôle de Pizarre. M. Journet a fait une excellente création du rôle de Rocco. Dans les rôles secondaires, M^{lle} Milcamps, MM. Isouard et Gilbert ont contribué à la belle harmonie de l'ensemble. Seul M. Casset, chargé du rôle de Florestan dans lequel s'était, jadis, si inopinément distingué M. Chevalier, a paru médiocre. Les chœurs ont chanté avec justesse et le public a fait une longue ovation à l'orchestre et à son chef, M. Flon, après une superbe exécution de l'ouverture en *ut*, intercalée entre le premier et le deuxième acte.

VERRES ET FAIENCES

En même temps que l'exposition des tableaux d'Alfred Stevens s'est ouverte, à la Maison d'Art, une exhibition de verreries artistiques de MM. Daum frères, de Nancy, et des faïences à reflets métalliques de M. Clément Massier, du Golfe Juan.

On a admiré au dernier Salon de la *Libre Esthétique* quelques-unes des belles pièces d'art de MM. Daum, dans lesquelles l'admirable matière de la pâte de verre est, par la eisclure et la gravure au touret, asservie aux formes rigoureuses, aux décorations florales, aux ornements diversément colorés imaginés par les artistes. La présente exposition renferme, à côté de quelques œuvres uniques d'une difficulté et superbe réalisation, bon nombre d'objets moins précieux qui apportent dans l'industrie du verre une note d'art nouvelle et charmante. Vases aux reflets d'opales, bonbonnières fleuronées de devises, coupes enguirlandées de feuillage, buires étincelantes comme des gemmes rares, bouteilles au col effilé sur lequel s'épanouit l'élégance des cyclamens, des pensées ou des tulipes s'alignant en lumineux cortège, radieux au regard, voluptueux au toucher.

Sobres de forme, les poteries du Golfe Juan, exposées pour la première fois à Bruxelles, charment par la richesse et l'harmonie de leur coloris qu'illuminent de fulgurants reflets.

Dans le bronze, le vieil or, le marbre vert et les coulées purpurines de leur émail, la flamme a gravé un décor ingénieux emprunté à la faune et à la flore, estompé sur des fonds savamment dégradés. Dans la famille des céramiques, les faïences de M. Clément Massier gardent une originalité nette.

CONCERTS POPULAIRES

Deuxième matinée.

« Est-ce César Frank qui conduit l'orchestre ? » demandait gravement un diplomate en entrant dans sa loge après la deuxième partie de *Psyché*.

Cette douloureuse ignorance est caractéristique. Il semble que la modestie sous laquelle le vieux maître de Sainte-Clotilde cachait l'une des plus radieuses natures musicales du siècle l'ait suivi jusque dans la mort. La pureté de son art a éclairé toute une génération de musiciens sans que la foule ait levé les yeux vers lui. Inconnu, effacé, composant pour la seule joie d'écrire, ignorant les intrigues par lesquelles on achète le succès, il a traversé doucement la vie entouré d'un cortège de disciples sur lesquels il épandait généreusement les trésors inépuisables de son cœur d'artiste. Les années passent sur sa tombe et le public, renseigné avec précision sur le nombre de jours qu'il faut à Massenet pour

composer une partition, et d'heures à Mascagni, en est encore à découvrir l'auteur des *Béatitudes*, de *Rédemption*, de *Ruth et Boos*, de *Psyché*, de vingt autres chefs-d'œuvre.

Grâce à l'initiative d'Éugène Ysaye et de son frère, la musique de chambre de César Franck a pénétré dans le répertoire des concerts intimes. M. Joseph Dupont, en inscrivant *Psyché* au programme de ses séances symphoniques après nous avoir fait connaître *Rédemption*, a prouvé, une fois de plus, l'esprit hautement artistique qui l'inspire dans le choix des œuvres à exécuter. Et l'on annonce que la Symphonie du maître recevra prochainement une interprétation digne d'elle au Conservatoire. M. Gevaert se doit à lui-même, doit à la mission qu'il remplit et aux désirs des artistes de mettre également à l'étude les *Béatitudes* que la France et l'Allemagne ont proclamé l'une des plus belles œuvres modernes. Ce sera, en même temps qu'une manifestation artistique, un hommage légitime au maître liégeois et un acte de justice.

Le « Sommeil de Psyché », troublé par les zéphirs symbolisés par un thème délicieusement évocateur des *Éolides* a été joué avec un sentiment délicat par l'orchestre de M. Dupont. Rien ne peut exprimer le charme berceur de cette musique aérienne aux contours imprécis, d'essence si fine et de forme si rare qu'elle éveille le souvenir de quelque Fra Angelico au coloris céleste.

Dans « les Jardins d'Eros » la voix des chœurs (qu'il eût été préférable d'éloigner) se mêle aux harmonies graves de l'orchestre et l'inspiration mélodique s'élargit, s'élève de plus en plus jusqu'à l'épanouissement qui met fin aux « Souffrances et plaintes de Psyché » et emporte triomphalement l'épouse régénérée vers l'idéal amour.

Chaste jusque dans la volupté, la musique de César Franck garde, d'un bout à l'autre de cette partition, — la dernière qu'il ait composée, — une fraîcheur d'inspiration, une lucidité, une distinction qui en font un chef-d'œuvre exquis. Et le raffinement de l'instrumentation la revêt du tissu harmonique le plus rare.

La *Nuit persane*, suite de « scènes orientales » chantées et déclamées, a donné au public l'occasion d'applaudir M^{lle} Anna Parys, M^{lle} Friche et M. Engel, le diseur délicat et séducteur. Mais après la sereine beauté de *Psyché*, la musique purement descriptive de Saint-Saëns, d'un orientalisme conventionnel et d'une originalité contestable, a ramené sur la terre, un peu brusquement, les esprits que César Franck avait attirés vers les hautes régions. Il est permis de ne point ranger parmi les œuvres les plus heureuses de l'auteur d'*Henri VIII* cette partition de jeunesse qui n'est qu'un recueil de romances, un candide *keepsake* musical.

Dans le *Prince Igor*, dont M. Dupont a fait exécuter, pour terminer ce copieux programme, quelques fragments caractéristiques, Borodine s'est servi également de la note orientale, mais d'un orientalisme « bon teint » qui a fait pâlir davantage celui de Saint-Saëns. Dès les premières notes, la *Marche polovtsienne* évoque une civilisation barbare, un grouillement de soldats à demi sauvages dont l'ardeur guerrière s'exhale avec une intensité, une passion, une fougue extraordinaires. Et si la *Cavatine*, chantée avec beaucoup de goût par M. Engel, a un tour mélodique gracieux et doux, les *Danses*, qui clôturaient l'audition, emportent l'auditeur dans un tourbillon vertigineux, d'une complication polyphonique inusitée et dont les thèmes enchevêtrés sont néanmoins demeurés clairs grâce à une exécution remarquable.

L'Anneau de Çakuntala.

Comédie héroïque de KALIDASA; adaptation de M. A.-F. HÉROLD.

La première représentation, depuis longtemps annoncée, de cette œuvre curieuse du théâtre hindou primitif, vient d'avoir lieu à Paris, à l'initiative hardie de M. Lugné-Poe dont Bruxelles aura le plaisir d'entendre la troupe mercredi soir à la « Maison d'Art ». Les journaux parisiens en donnent des comptes rendus étendus.

Voici celui du correspondant particulier de *l'Art moderne* :

Le roi Duchanta chassait. Il s'est égaré dans la forêt et le voici abordant à l'ermitage de Kanva, doux îlot de fleurs perdu parmi l'océan de verdure; caché derrière un rideau de lianes, il surprend le virginal babillage de Çakuntala (fille adoptive de l'ermite, mais de naissance divine par sa mère, une belle Aspara) et de ses amies aux noms mélodieux : Prijamvada et Annusuya; elles parlent aux plantes, aux oiseaux, s'effraient des abeilles voltigeant autour d'elles, s'égaient de leur mutuelle et printanière beauté, de leurs espérances amoureuses. Charmé, le guetteur se montre et dès que ses regards croisent ceux de la gracieuse sylvaine, il devient le roi de ses rêves, elle devient « la souveraine de ses désirs ». Seuls à présent sous le berceau de jasmins, elle heureuse et peureuse, lui ravi et tremblant, ils échangent leurs paroles où les fraîches et simples expressions des matérialités prestigieuses : rayons de lune, chansons des sources, corolles parfumées, dévoilent naïvement et gracieusement le trouble délicieux de leurs âmes qui s'ignorent. Le père est absent, mais — dans la pureté de sa passion — Çakuntala n'hésite pas à épouser son seigneur. Forcé de rentrer en son palais, il s'en sépare après lui avoir glissé au doigt l'anneau royal; elle le rejoindra bientôt, et sa pensée le suit au point que sous l'empire de ses songeries elle n'a pas entendu l'appel d'un ascète voyageur qui traverse l'ermitage. Elle a failli à la loi d'hospitalité; le passant, furieux, lance sur elle l'imprécation qui amène les désastres.

L'ermite est de retour; c'est l'époque où l'épouse doit se rendre auprès de son maître; certes, elle en est joyeuse, mais triste aussi d'abandonner les siens, ses compagnes rieuses, son jardin, son faon, les grands bois sacrés étendant sur elle leurs branches murmurantes et bénissantes, toutes chargées de célestes musiciens qui lui gazouillent le chant de l'adieu.

Suivie de son escorte, elle atteint la ville, paraît devant Duchanta, mais la malédiction pèse sur eux, l'époux a perdu la mémoire, renie sa bien-aimée, juré qu'il ne l'a jamais connue, et celle qui apportait glorieusement l'annonce de sa maternité prochaine s'enfuit honteuse et misérable.

L'anneau, le signe de reconnaissance, elle le laisse tomber en se baignant et ne peut prouver la vérité de ses serments. Le temps s'écoule. Cette bague, miraculeusement retrouvée, rend au roi le souvenir et le chagrin; il cherche en vain la fugitive injustement accusée d'imposture, et ne rencontre qu'un fier petit garçon qui, malgré les cris de sa gardienne, veut jouer avec un lionceau.

— Ah! l'enfant a perdu l'amulette protectrice qu'il portait au bras, dit cette femme.

— La voici, répond le prince en ramassant l'objet.

— Oh! par grâce, n'y touche pas, n'y touche pas; si un autre que la mère ou le père la prend, elle se transforme en serpent.

— Dis-tu vrai?

Et il contemple, ému, le bijou qui, posé sur sa main, reste intact.

La mère du petit Bharair survient; l'oubliieux revoit en elle la toujours aimée, la serre enfin entre ses bras, avec son fils, tandis que paraît le père des dieux pour leur promettre à tous le bonheur et la gloire.

Rien de plus en cet harmonieux mélodrame. La Fatalité qui y règne, bien étrangère à la déesse terrible et sereinement implacable des Grecs, ne semble ici qu'un correctif de la félicité humaine accentuée par de passagers malheurs; les dieux y sont paternellement tutélaires et traitent les mortels, non pas en jouets méprisables bons à l'amusement de leurs caprices, mais en grands enfants qu'une légère leçon doit corriger parfois de trop d'insouciance ou de témérité et rendre reconnaissants à la toute-puissante bonté de l'Eden merveilleux où coule le cours à peine tourmenté de leurs jours.

M^{lles} Méry, Suzanne Auclère et Marcelle Rouvier furent charmantes, la première hiératique et langoureuse à souhait, la seconde d'une fine espièglerie; la musique de scène de M. de Bréville prolongea fort délicatement la cadence des jolies phrases et l'auditoire parisien a paru — après les violentes et vulgaires épiques qu'on lui servit ces temps-ci — se rafraîchir avec plaisir en ces ondes d'eau de senteur.

NOTES DE MUSIQUE

Concerts populaires de Charleroi.

M. Daneau, prix de Rome, vient de fonder à Charleroi avec M. Lenoir, avocat, une société de Concerts populaires. L'orchestre est composé de 60 musiciens, choisis en majeure partie parmi les premiers prix du Conservatoire de Bruxelles, et le premier concert qui a eu lieu dimanche passé a remporté un grand succès.

Le programme comprenait l'*Élégie* de Sokolow entendue l'an dernier aux Concerts populaires de Bruxelles, la suite *Peer Gynt* de Grieg, la *Rhapsodie dahoméenne* d'A. De Boeck, le prélude d'*Alvar* de Gilson, applaudi aux concerts de la *Libre Esthétique*, et la *Marche-Cortège* de Daneau. Le succès de ce concert a décidé la société à mettre à l'étude la trilogie de *Wallenstein* de Vincent d'Indy, dont les répétitions commenceront la semaine prochaine. On espère que l'auteur consentira à venir conduire son œuvre en personne. Comme soliste, le pianiste Litta a exécuté des œuvres de Bach (*Tocatta et fugue* pour orgue), de Chopin et de Liszt et, pour finir, sa *Fantaisie tzigane* avec accompagnement d'orchestre. Les rythmes endiablés et l'orchestration de ce morceau lui ont valu de chaleureux applaudissements. M. Litta est engagé au second concert pour y jouer le *Poème des Montagnes* de Vincent d'Indy.

Conservatoire de Liège.

Programme de musique russe au premier concert du Conservatoire. Cela nous valut de réentendre la deuxième symphonie, en si mineur, de Borodine, l'une des plus marquantes d'entre les œuvres de l'école. Elle conserve son prestige d'originalité, de richesse, de poésie. Et cependant la vive impression de jadis s'éteint; quelque confusion, de la lourdeur, l'absence de développement et de fusionnement des thèmes la contrarient.

Mélodique, mais longuement monotone et sans originalité,

l'*Élégie* pour orchestre de Sokolow. Tintamarresque et tapageur, cru de couleur et cru de sonorité, le *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakow, bien que savamment conduit, est si excessif qu'il laisse l'auditeur ahuri et indifférent.

M. Diémer, professeur au Conservatoire de Paris, après tant d'autres et grands pianistes applaudis, réussit à se distinguer par de très particulières qualités de correction, de clarté, d'élégance. Il n'a pour lui ni la puissante sonorité, ni la grandeur, et n'affecte à cet égard aucune prétention. Maître d'une impeccable technique; il sait avec une grande pureté de son et un goût parfait faire valoir ses qualités d'exquise délicatesse.

Son jeu un peu grêle, très fin avec des nuances de mièvrerie, s'adaptait particulièrement à ces vieilles très jolies choses, les *Papillons* de Couperin, le *Concou* de Daquin, un *Rigodon* de Rameau, qu'il joue en artiste.

" SOLNESS LE CONSTRUCTEUR " A VERVIERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Il avait fallu user de tous les stratagèmes d'un preneur de moineaux pour attirer les Verviétois à ce spectacle. Ibsen est inconnu ici, Maeterlinck y est détesté — ce qui est déjà beaucoup — et le nom de Lugné-Poe n'était même pas parvenu aux oreilles des bonnes gens de notre ville. Braves gens tout de même. Comme les Américains devant Wagner, n'ayant pas de préjugés parce qu'ils n'avaient aucune notion préalable, les voilà qui se laissent aller au charme étrange du dompteur norvégien. Ils écoutent, le cou tendu, ils applaudissent à tout rompre, sans savoir qu'ils le font. Puis, la jugeotte reprend ses droits un instant piétinés par Ibsen. Les voilà, dans les entr'actes, qui discutent, qui font de la morale et de la philosophie (oh! pas transcendante!) à propos de ce qu'ils viennent d'entendre. On s'explique, on ne se comprend pas, on se regarde de travers, on découvre chez son voisin des gouffres insoupçonnés de stupidité ou de perversité, selon les cas; tout est remis en question; on proteste, on se carre dans ses vieilles idées. Mais, rien à faire. Le clou est enfoncé. Désormais on sait que ce sont « de vieilles idées », qu'il se dresse en face d'elles un corps visible de doctrines, d'idées nouvelles. « L'esprit du temps » n'est plus seulement un vague « esprit de révolte ». Non, il y a quelque chose à la place des choses démolies. Au lieu de la purification de l'homme par la souffrance, il y a cette bonne, cette fraternelle, cette puissante idée de l'amélioration de l'homme par le bonheur. Les braves gens, tant à Verviers qu'ailleurs, ne saisissent pas encore l'immense portée de ce renversement complet de toute l'humaine conception de la vie. Ils ne la comprennent pas, mais ils la sentent. Ils sont ahuris, ils protestent, ils argumentent — ils sont atteints — et le bouleversement universel fera son œuvre en eux, lentement, sûrement. Les Verviétois, de récalcitrance moins vive que les Liégeois, ont laissé entrer en eux ces choses singulières.

Je ne puis m'empêcher de penser que leur naïveté, leur manque de préparation raisonneuse leur a profité. Cette fois, arrivés comme le peuple devant une chose inconnue, neuve, comme le peuple ils se sont laissé aller sans défense, et des choses plus grandes qu'eux leur sont apparues. Beaucoup d'entre eux, vous n'en doutez pas, se firent plus bêtes qu'ils n'étaient, plus bêtes que nature, et fermèrent à clef leur esprit — disant : « Ce sont

des fous, tous ces gens d'Ibsen. » — Haussements d'épaules, expressions spirituellement sceptiques, vous voyez cela d'ici. Il y a du reste, dit un philosophe, des gens qui ne se réveillent émus que quand on erie au feu.

Il n'est peut-être pas si malheureux que les esprits vieillis dorment. Laissons-les dormir pour qu'ils nous laissent tranquilles. Ça n'empêche pas que les Verviétois ont été emballés, qu'ils ont crié, applaudi, redemandé Ibsen et Lugué, et que la malice pourrait bien leur venir sans qu'ils le sachent.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

La Fille des Chiffonniers.

Morte et vivante! La Souricière! La Revanche de Bamboche! A bas les masques! Le Duel à la lanterne! etc., etc. Les titres seuls des tableaux dont se compose le drame de MM. Bourgeois et Dugué en marquent l'esprit et le caractère. Cette littérature spéciale, à la Ponson du Terrail, manque rarement son effet sur les foules. Après avoir fait les beaux soirs de l'Ambigu, la voici définitivement dans ses meubles à l'Alhambra. Les vicissitudes que traverse la touchante Mariette, la bonhomie de ses 333 chiffonniers de pères, la loyauté incoercible de Paul Verdier, la bonté et la malice de la mère Moscou excitent chaque jour l'enthousiasme d'un auditoire expansif qui applaudit, trépigne et s'anime avec véhémence aux coups de théâtre précipités dont l'action, vivement conduite, est semée.

Ecrite avec une adresse incontestable, la pièce est montée avec beaucoup de soins et remarquablement jouée par la compagnie de M. Garraud, au premier rang de laquelle il faut citer M^{lle} Lina Munte, une artiste expressive et intelligente qu'on revoit à Bruxelles avec infiniment d'agrément, M^{me} Réal, charmante dans son rôle d'ingénue, et M. Mondet, qui fait de la mère Moscou un type vraiment caractéristique. C'est assurément, dans son ensemble, la meilleure troupe de drame que nous ayons eu l'occasion d'applaudir à Bruxelles et les emplois épisodiques même sont tenus, comme les premiers rôles, par des artistes de talent.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'engagement de M^{lle} Simonnet.

Pendant l'hiver de 1894, MM. Stoumon et Calabresi engagèrent, par l'intermédiaire de l'agence Ambroselli, M^{lle} Simonnet, de l'Opéra-Comique, à raison de trois mille francs pour trois représentations.

M^{lle} Simonnet joua *Manon*, *Carmen*, *Roméo et Juliette*. A la demande de MM. Stoumon et Calabresi, M. Silvestre, directeur de l'agence Ambroselli, offrit ensuite à M^{lle} Simonnet un engagement de huit mois, moyennant six mille francs par mois. Mais celle-ci exigeait huit mille francs et l'on ne put se mettre d'accord.

En 1895, M^{lle} Simonnet rencontra à Aix-les-Bains M. Calabresi, qui renouvela ses propositions d'engagement. Un contrat intervint entre lui et l'artiste. Aux termes de ce contrat, M^{lle} Simonnet s'engageait à jouer à Bruxelles pendant six mois à raison de six mille francs par mois et d'une indemnité pour ses costumes.

M. Silvestre, apprenant l'existence de ce contrat, réclama aussitôt à l'artiste 1,200 francs de commission. Celle-ci répondit que

l'engagement ne s'était pas opéré par l'intermédiaire de M. Silvestre et refusa tout paiement.

Un procès s'engagea. L'affaire vint d'être plaidée à la sixième chambre du tribunal de la Seine, qui donna complètement gain de cause à l'artiste. M. Silvestre fut débouté de sa demande et condamné aux dépens.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Marylka, par MARGUERITE PORADOWSKA. Paris, Hachette et Cie. — *Les Marges d'un carnet d'ouvrier; objections à Gustave Geffroy sur le Musée du Soir et la Force créatrice*, par JEAN BAFFIER. Paris, chez l'auteur, rue Lobouis, 6. — *L'Almanach des Poètes* pour l'année 1896. Texte de R. DE SOUZA, A. FONTAINAS, ANDRÉ GIDE, A. FERDINAND HÉROLD, ALBERT MOCKEL, F. VIELÉ-GRIFFIN, GUSTAVE KAHN, SAINT-POI-ROUX, H. DE RÉGNIER, A. RÊTÉ, CH. VAN LERBERGHE, EMILE VERHAEREN. Dessins d'Auguste Donnay. Paris, édition du *Mercur de France*. — *Le Verger Doré*, par YVANOË RAMBOSSE. Paris, édition du *Mercur de France*. — *Cours sur les écrivains belges contemporains*, par JULES DESTREE. Extension universitaire de Bruxelles. Bruxelles, Impr. J.-H. Moreau.

Musique.

L'Étoile des Mages, Noël, solo et chœur *ad lib.*, paroles d'Aug. Le Pas, musique d'Étienne Soubre. Couverture d'Auguste Donnay. Liège, V^e L. Muraille; Paris, E. Baudoux et Cie; Leipzig, Hug et Cie.

PETITE CHRONIQUE

Pour inaugurer son théâtre, la Maison d'Art a engagé M. Lugué-Poe et la troupe du Théâtre de l'OEuvre qui donneront mercredi prochain, 18 courant, à 8 heures du soir, une seule représentation de : *Le Petit Eyolf*, drame d'H. Ibsen, traduction du comte Prozor, et de : *Les Fleureurs*, drame de Ch. Van Lerberghe.

Ces deux œuvres n'ont jamais été représentées à Bruxelles.

S'adresser pour les places (prix : 5 francs) à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'Or. Le prix des places prises au bureau le soir de la représentation est fixé à 6 francs.

M. Stoumon s'est rendu la semaine dernière à Paris où il a eu un entretien avec les éditeurs Durand au sujet des études de *Fervaal*. Il a été décidé que les chœurs entreraient immédiatement en répétitions. Les rôles principaux ont été distribués, comme nous l'avons annoncé, à MM. Gibert et Seguin et à M^{me} Filleau.

La Chorale de dames *Art-Charité* organise pour ses membres des cours gratuits de musique et de déclamation qui seront donnés chez MM. Breitkopf et Haertel le jeudi après-midi et le dimanche matin. Professeurs : M^{mes} Eug. Devaux, Thelen, Flameng, Goossens, M^{les} Gérard, Wirix, de Le Cœuillier, Soetens et M. H. Thiébaud.

M. Émile Sigogne reprendra en janvier son cours de littérature contemporaine. Ce cours en est à sa huitième année et forme déjà une longue galerie de portraits d'écrivains. Cette année il traitera du roman contemporain. On s'inscrit dès maintenant 98, rue Souveraine.

Le peintre anversois Francis Nys exposera à la Galerie Clarembaux, rue du Congrès, 5, du 16 au 23 décembre inclus, ses œuvres les plus récentes.

Le Petit Belge donne cette inquiétante nouvelle : « A la suite d'une décision prise de créer un musée communal des beaux-arts, la ville d'Ostende a fait restaurer par le peintre M. H. Permeke

toute une série de tableaux lui appartenant. Ce même artiste vient d'être chargé de la restauration de sept toiles déposées depuis 1884 à l'église primaire des Saints-Pierre-et-Paul, et qui seront transférées au nouveau musée, à la suite d'un accord entre l'administration et la fabrique d'église. Ces tableaux sont dus respectivement aux pinceaux de Jacques Van Oost, Virginie Bonne, Gilles, Backereel et de Maes, et représentent une valeur d'au delà cinquante mille francs. »

Après le massacre qui a été fait, sous prétexte de restauration, des tableaux de l'église Saint-Bavon à Gand, de ceux de Notre-Dame et de Saint-Jacques à Bruges, on ne peut s'empêcher de redouter les restaurations que la ville d'Ostende veut infliger aux toiles de valeur qu'elle possède.

Paraîtra prochainement chez J.-E. Buschmann, à Anvers : *Natuurindrukken en Stemmingen*, un volume de poésies et de prose par Edw.-B. Koster; illustrations et couverture en couleurs par Hannel. Prix de souscription : fr. 3-50.

M^{lle} Irma Sethe a confirmé, dans le troisième et dernier récital qu'elle a donné à Saint-James's hall, l'excellente impression de ses débuts. Au dire des critiques londonniens, notre jeune compatriote s'est classée parmi les premiers violonistes de l'époque. L'exécution du Trio de Beethoven op. 97 (avec le concours de MM. A. Reisenauer et Paul Ludwig), de la Sonate pour piano et violon de César Franck, de la *Légende* de Wieniawsky, de la *Mazurka* de Zarzicki, de la *Sarabande* et *Gigue* de J.-S. Bach et de l'une des *Danses hongroises* de Brahms transcrites par Wilhelmy lui ont valu un succès unanime.

On termine en ce moment à Washington, aux Etats-Unis, un édifice aux dimensions colossales, la *Congressional Library* ou Bibliothèque du Congrès qui peut déjà contenir 1,600,000 volumes et qui, avec ses annexes, en contiendra bientôt cinq millions. Ce sera alors la plus vaste bibliothèque du monde.

Immédiatement après viendra la bibliothèque nationale de Paris, actuellement encore la plus riche puisqu'elle ne compte pas moins de 2,300,000 volumes, auxquels il convient d'ajouter environ 80,000 manuscrits.

Citons encore le *British Museum* avec ses 1,600,000 volumes et manuscrits, collection d'un prix inestimable et peut-être la plus intéressante qui existe : — la bibliothèque publique de Munich, qui contient un million de volumes et 26,000 manuscrits ; — la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, d'une richesse à peu près égale à celle de Munich ; — la bibliothèque royale de Berlin, qui comprend 750,000 volumes.

De l'autre côté de l'Atlantique, on agrandit depuis peu la *Newberry Library* de Chicago, dont la contenance atteindra trois millions de volumes et de manuscrits. On l'appellera le Palais du Livre.

Enfin, on vient d'inaugurer la bibliothèque publique dont M. Andrew Carnegie, le propriétaire des fameuses usines métallurgiques de Pittsburg, fait don à cette ville. Cette bibliothèque, à laquelle sont annexés une salle de concert, un musée, des galeries artistiques etc., a coûté cinq millions de francs.

M. Carnegie, à l'occasion de cette inauguration, a exposé ses idées sur l'emploi de la richesse par les millionnaires de leur vivant et il a déclaré qu'il plaçait au-dessus de la simple charité matérielle une initiative tendant à adoucir moralement le sort et à éclairer les esprits des travailleurs de Pittsburg.

La vingtième édition de la *Faute de Madame Charvet* est mise en vente chez Dentu. Le succès considérable que rencontre la nouvelle œuvre de Camille Lemonnier va grandissant.

M. Doumer, ministre des finances de France, vient de décider la création d'un nouveau type de monnaie. Depuis longtemps, des écrivains à la tête desquels se trouvait M. Roger Marx insistaient pour que la pièce de monnaie — cet éducateur d'art au premier chef — reçût une empreinte artistique digne de la noble préoccupation qui possède actuellement les esprits.

Déférant à ce désir, M. Doumer a choisi, pour composer un type artistique, trois graveurs en médailles connus par la sûreté de leur goût : M. Chaplain est chargé d'exécuter le modèle des

pièces d'or, M. Roty a reçu la commande des pièces d'argent et M. Dupuis celle du billon.

Il n'y aurait vraiment pas de mal qu'on songeât à prendre en Belgique une mesure analogue.

La saison théâtrale de Monte-Carlo commencera le 21 décembre pour finir le 16 avril. Elle comprendra quarante-deux représentations d'opéra, d'opéra comique et de ballet dont l'ordre et les dates sont dès à présent arrêtés. La troupe d'opéra comprend : M^{mes} Adelina Patti, Eames, Bréval, Adiny, Deschamps-Jehin, Bréjean, Glavière, de Nuovina, d'Alba, Tanácsy, Martiny, Elvau, Montmain, Brinda, Syrbaïn. Les rôles de ténors seront tenus par MM. Van Dyck, Tamagno, Duc, Cossira, Masin, Dabreu, Queyla. Sont désignés comme barytons : MM. Caméra (Scala), Melchisedec, Albert (Covent-Garden), Stamler, Narici, Tâlien. Les basses sont : MM. Fournets, Vinche (Monnaie), Isnardon, Acogli, Dari, Fenneci.

Parmi les œuvres qui seront interprétées citons *La Damnation de Faust*, *Tristan et Yseult*, *Maitre Wolfram*, *Samson et Dalila*, *Othello*, *Amy Robart*, de J. de Lara, *Les Pêcheurs de perles*, *Il Barbiere*, *Mara*, de Hummel, et *Ghiselle*, œuvre posthume de César Franck, qui promet d'avoir un très gros succès, et dont la distribution sera tout exceptionnelle.

On a ouvert dernièrement à Londres une souscription nationale dans le but d'acheter la maison où Turner passa les dernières années de sa vie.

Cette maison est située dans le quartier de Chelsea, quartier découvert pour ainsi dire par Turner, et qui est devenu aujourd'hui le lieu de résidence préféré de ceux qui se piquent de toucher de près ou de loin à la vie artistique londonnienne.

Dans l'intention du comité, l'ancienne demeure du maître servira de maison de retraite aux peintres malheureux.

Nos voisins d'outre-Manche semblent ne jamais perdre l'occasion de rendre ce genre d'hommage à leurs grands hommes. Depuis longtemps, un comité cherchait les fonds nécessaires pour acheter la maison de Carlyle, l'illustre écrivain. Sir Christopher Furness ayant complété généreusement la somme souscrite, l'humble logis de l'homme de lettres est désormais à l'abri des démolisseurs. L'inauguration aura lieu très prochainement par une exposition des objets ayant appartenu à Carlyle.

Depuis cent ans que le Conservatoire de Paris a été fondé, il n'a eu que quatre directeurs : Sarrette, Chérubini, Auber, Ambroise Thomas. Par les temps troublés où nous vivons, une pareille inamovibilité fait rêver.

Ambroise Thomas, Auber et Chérubini sont bien connus de nos contemporains. Quant à Sarrette, c'est lui qui eut l'honneur de faire le discours pour la cérémonie d'inauguration, le 20 octobre 1796. Sarrette, qui avait été le promoteur infatigable de la fondation du Conservatoire, en avait été nommé directeur — et c'était justice !

Il le dirigea jusqu'en 1815, année où le gouvernement de la Restauration le remplaça. Il vécut dès lors dans la retraite et mourut en 1858, âgé de quatre-vingt-douze ans.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Fernon-
nerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. —
Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

Exposition ALFRED STEVENS

Verreries de MM. DAUM frères. — Faïences de M. CLÉMENT MASSIER.
De 10 à 5 heures.

INAUGURATION DU THÉÂTRE

Mercredi 18 décembre 1895, à 8 heures du soir.

Première représentation de :

Le Petit Eyolf, drame d'H. INSEN (traduction du comte Prozor).

Première représentation de :

Les Flaireurs, drame de CH. VAN LERBERGHE.

par M. LUGNÉ-POE et la troupe du THÉÂTRE DE L'ŒUVRE.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES, LETTRES

France et Belgique, . . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Édredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM 32, rue de l'Industrie.

160

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE LIVRE DE LA NAISSANCE, DE LA VIE ET DE LA MORT DE LA BIEN-HEUREUSE VIERGE MARIE, légende de A.-F. Hérold. — IMPRESSIONS D'ARTISTE. — VOLUMES NOUVEAUX. *L'Almanach des Poètes. Poèmes*, par Henry de Régnier. *Poèmes et poésies*, par F. Vielé-Griffin. *Le Verger doré*, par Yvanhoë Rambosson. *Les Maîtres de l'affiche. The Evergreen*. — SALONNETS. Exposition Ch. Hermans et Maurice Romberg. Exposition Francis Nys. — THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. — JEAN BAFFIER. — PETITE CHRONIQUE.

Le livre de la naissance, de la vie et de la mort de la bienheureuse vierge Marie.

Légende de A.-FERDINAND HÉROLD. Lettrines ornées de PAUL RANSON. Paris, édition du *Mercur de France*.

D'après les quelques livres, publiés par Tischendorf, des *Evangelia apocrypha* ou des *Apocalyses apocryphae* et des fragments d'Évangiles de saint Luc et de saint Jean, M. A.-F. Hérold reconstitue une légende de la Vierge telle que durent la comprendre ses contemporains.

Elle n'a plus cette grandeur mystérieuse dont l'entoure le silence des livres orthodoxes. Voici le bavardage de la superstition et les mesquins fourmillements de miracles dont les simples durent rehausser les faits obscurs de cette vie héroïque. M. Hérold leur a laissé

toute leur enfantine pureté et il les enveloppe d'un style limpide, naïf, doux, où se retrouve l'impression de la forme extérieure des Évangiles.

Mais les Évangiles ont été dépouillés de tout ce qui pourrait leur laisser une couleur, une note qui peint trop exclusivement le temps où ils furent écrits. Tandis que la saveur de ces vieux récits, si scrupuleusement écoutés et si sincèrement rendus par l'écrivain, est précisément cette couleur, cette teinte quasi-géographique et documentaire d'une époque d'ignorance fervente.

Les jeûnes et le découragement d'Anne et de Joachim devant « l'opprobre de la stérilité » ; la vie de Marie enfant dans le temple où « un ange la servait » ; son mariage avec le veuf Joseph, arrangé par les prêtres « dans la crainte que cette vierge ne souille un jour le sanctuaire » ; la fierté sûre et muette de Marie devant le soupçon ; l'incrédulité de Salomé, — étonnamment parallèle à celle de saint Thomas — qui vérifie en femme curieuse et positive la virginité de Marie après la naissance du Christ ; les « dragons » rencontrés dans la fuite en Egypte et terrorisés à la vue de l'enfant divin ; toutes les guérisons que Marie opère en donnant les langes de son fils, ou l'eau qui servit à le laver ; le glaive qui lui perce le cœur pendant la Passion ; tous les apôtres enlevés en des nuages aux lieux où ils prêchaient, pour venir assister à la mort de Marie ; le corps de la Vierge brillant comme de l'argent, répandant un

parfum très doux et disparaissant mystérieusement du sépulcre où les apôtres l'avaient enseveli ; toutes ces choses accumulent autour de Marie l'atmosphère de merveilleux qui seule pouvait symboliser la grandeur pour ces âmes d'enfants que furent les humbles de la Judée ou du moyen-âge.

Une partie de ces légendes, en effet, répond si visiblement aux objections peu fardées et peu raffinées des premiers hérésiarques qu'elles pourraient avoir surgi dans l'imagination affectueusement croyante des Européens autant que dans l'esprit des juifs. Elles caractérisent mieux, dans leur ensemble, une étape de l'esprit populaire de tous les pays que des nations spéciales, et c'est surtout comme telles qu'elles sont historiquement intéressantes.

Mais le point n'est pas de savoir où et quand elles furent composées. Ce qu'il faut constater avec une orgueilleuse joie, c'est que notre siècle si compliqué et si alourdi d'intellectualités tourmentées possède des artistes qui sachent sentir et rendre ces productions presque directes de l'instinct des foules, poétisant puérilement de grandes adorations.

Il est très curieux de trouver, condensé en une œuvre d'art, tout cet antique attendrissement qui mit au front de la femme l'auréole encore factice d'une prodigieuse vertu. Il est curieux de voir toute cette époque recourant au miracle pour exprimer son idéal, et magnifiant, presque jusqu'à la diviniser, la créature qui l'incarnait.

Pour n'être plus aussi naïfs que nos ancêtres, avons-nous mieux compris et formulé cet éternel souci de l'humanité, de plus en plus humiliée lorsqu'elle profane l'amour, à mesure qu'elle devient plus consciente, et de plus en plus désireuse pourtant de faire rayonner d'une gloire complète et pure la Maternité ?

Les premiers qui furent à la fois conscients et honteux d'eux-mêmes puisèrent plus hardiment que nous dans le domaine de l'inconnu pour y trouver une réhabilitation. Dès que des sentiments leur apparurent plus hauts, plus forts que l'amour des corps, ils se forgèrent des dieux et des héros capables de le mépriser.

Avons-nous réalisé à l'heure qu'il est et dans les proportions de notre culture d'esprit, un type féminin que l'amour lui-même mette au-dessus de l'amour ? Avons-nous retrouvé cette Vierge-Mère chez qui l'intensité saine des sensations animales soit dominée et commandée par une émotion quasi-religieuse en sa profondeur ?

Sans anéantir aucune joie, avons-nous conçu une image égale à celle de cette aimante femme qui mourut avec son secret malgré toute la honte qui en découla sur elle ; avons-nous réalisé dans la vie ou dans l'art une statue aussi haute que celle de cette intense humaine, qui ne laissa peut-être à côté de son fils un si grand souvenir que par la silencieuse et grave piété où elle enferma l'amour ?

En vérité, cette accumulation de légendes profanant et exaltant à la fois une si symbolique figure, est bonne et vient à son heure, — à l'heure où nous pouvons comprendre et nommer le sentiment profond qui les fit éclore à la surface de l'histoire : le désir âpre, incessant — instigateur de toutes nos fièvres et de tous nos élans, — de vivre d'une seule coulée de sang, d'un seul don sans arrêt, fait à une chose immense qui nous prenne tout entier, nous ballote et nous berce, joyeux ou tragiques, mais toujours intensément vivants. Et ce que la légende donne à Marie, c'est bien cette âme toujours saignante d'une adoration dont elle vivait, s'extériorisant en une foi tranquille, miraculante, et en douleurs. En douleurs, car elle fut, dans l'esprit des primitifs, celle qui, bien avant tous les amants héroïques, mourut « de la terrible peine et gloire d'amour ».

Paul Ranson a donné aux lettrines dont l'ouvrage d'Héroid est orné un caractère d'archaïque simplicité — lignes rares expressives, à la fois vagues et hardies, dessin admirablement synthétique — qui renforce encore et complète l'émotion communiquée par le texte qu'elles illustrent. Le dessinateur s'est étroitement, intimement associé à la pensée du livre, et ce sont bien les personnages de rêve, d'un rêve presque prosaïque en sa naïveté, qu'il incarne en ses rapides et suggestifs dessins.

IMPRESSIONS D'ARTISTE (1)

A Tours, la ville est aristocratique et fine, dormante aussi dans la poussière d'été, couchée sur les berges de la Loire élargie le long du rideau tremblant des saules, des bouleaux effrangés sur le ciel, des peupliers en flèche, et de toutes ces échappées de parcs mythologiques où se promène le souvenir de Watteau. Les coteaux bas s'étendent, pleins de rêves et de soleil. Dans le rideau frisouillant des arbres, des défilés de charmillles et de blanes visages de châteaux sous des sombreroes d'ardoise. Le ciel est couleur de zéphyr. Il nuage un peu vers l'est, là-bas, du côté où dans les ormeaux s'éveilleront les rossignols. De grands bœufs bavent dans le courant avec des bouviers nus. De place en place dans des bocages un aboi de chiens décele des fermes. Au fond, entre les bras du fleuve, c'est le pré Catelan avec son vieux pont suspendu et dès deux côtés la ville dans une enceinte de jardins.

Dans le wagon qui n'emportait à travers la Vendée, je revoyais les rues, des allées closes de murailles, d'interminables couloirs tournant sans cesse autour des parcs, çà et là des poternes, des maisons timides, et enfin des entrées de quartiers. De grandes places lépreuses aux murs s'écaillant de pisé, des casernes, lignards crasseux, blouses de corvée, maisons de bordelage puantes avec des filles en jupons de soie sur les portes. Et aussitôt, au cœur de la ville, des ruelles minces et méandreuses, comme des ruisselets, encombrées de baraques se donnant des coudes, enjambant sur leurs ardoises et leurs poutrelles pour cacher le soleil au pavé.

(1) Suite. Voir notre n° du 17 septembre dernier.

Dieu ! est-ce assez la ville de Balzac ?

Cet abbé un peu lourd, qui passe au milieu du jasement des servantes, c'est cet égoïste pauvre de César Birotteau, sortant de chez Mme de Listomère. M. de Bourbonne, ce vieux monsieur correct, va chez son notaire et La Gamard est sur le seuil de toutes les portes.

Ville ensoleillée, poussiéreuse et légitimiste, tu portes, dans les classes soi-disant supérieures, à un haut degré cet air archaïque et mesquin, cérémonieux et collet monté qu'on voit sur de vieilles images et la curiosité du peuple qui y fait pendant, malgré des dehors brave homme, est aimable et cupide, servile et maligne comme il sied à une légion d'honnêtes valets.

Certes, tout ne respirait plus l'exalté loyalisme d'autrefois. Un drapeau tricolore en zinc sur la gendarmerie nationale remplaçait le drapeau du roi. Mais si tout ce monde prétentieux et pourri sous les révérences, s'était rallié à la république, c'est bien plutôt parce qu'en réalité la république opportuniste s'était ralliée à eux-mêmes. Un réactionnaire ne change jamais. L'hérésie socialiste, à peine visible, remplaçait l'hérésie libérale du temps de Balzac. Comme elle, elle ne se composait que d'une poignée d'individus qui n'avaient rien à perdre et qui, le plus grand nombre par désespoir, quelques-uns par conviction, s'étaient nettement opposés au gouvernement dispensateur des prébendes administratives.

Comme alors elle avait en face d'elle la noblesse tenace des châteaux voisins, un clergé voluptueux, fin et diplomatique, et la masse des parvenus républicains, fils des Libéraux de Balzac, ayant oublié leur origine, et en face du péril de classe que l'effort socialiste promettait, mettant leur bourse au-dessus de leur conscience et leur égoïsme au-dessus de leurs promesses.

Mais, à côté de ce pèlerinage aux vieilles choses, de ces ruelles encombrées de maisons empignonnées et de tous ces portraits fumeux descendus de leur cadre et que je voyais aller, venir et parler comme il y a cent ans, je sentais qu'il y avait déjà autre chose qu'un paradis de la réaction.

Je me souvins qu'après quelque temps de séjour à Blois, des affiches socialistes me choquèrent comme un anachronisme. Le subversisme de leur violence était autrement formidable que celui qu'avaient étalé autrefois, à la même place sans doute, les Libéraux de Balzac. Elles représentaient, collées sur un coin de muraille, au pied de ce grand escalier bizarre qui relie la ville haute, administrative et religieuse, à la ville basse et populaire des bords de la Loire, bien autre chose qu'une lutte électorale. Derrière elle, comme derrière l'avant-garde d'une armée, marchait un monde symbolique et idéal d'idées guerrières. Toute la fièvre morale du temps présent pointait dans ce symptôme banal de compétitions pour un mandat. Elle se manifestait comme la sève montante en feuilles et bourgeons et acquérait une intensité singulière dans cette cité grise et provinciale, où l'administration combinée des évêques et des gouverneurs et des préfets avait depuis des siècles engourdi les âmes dans un terne sommeil d'adorations vis-à-vis du mirage endormant d'une ambition sans idéal et d'une divinité lâche et déjà morte.

Je me rappelai les paroles du grand homme de Tours dans l'*Illustre Gaudissart* :

« La Touraine est la véritable abbaye de Thélème si vantée dans le livre de Gargantua ; il s'y trouve comme dans l'œuvre du poète de complaisantes religieuses et la bonne chère tant célébrée par Rabelais y prône. Quant à la fainéantise, elle est sublime et

admirablement exprimée par ce dicton populaire : — « Tourangeau, veux-tu de la soupe ? — Oui. — Apporte ton écuelle.

— Je n'ai plus faim. »

Et j'admirai aussitôt ceux qui dans cet orientalisme illusoire et stérile d'une vie trop douce, jetaient au nom d'un idéal sans frontières des avis de guerre sociale contre tous ces nobles, ces parvenus, ces ecclésiastiques et même contre les renégats ouvriers asservis à cette sensualité universelle, forçaient tous ces lâches à courir aux armes et plantaient comme les dents de dragon de la fable, dans cette terre amollie la haine créatrice.

Ils ne préparaient pas seulement des institutions nouvelles mais une âme, une religion, un art nouveau. Dans leurs paroles de batailles palpait tout l'avenir et je ressuscitai en moi la sublime parole d'Héraclite qui, appelant la vie entière vers un universel combat et montrant les hommes et les dieux forgeant l'avenir au choc des épées, s'écriait : La Guerre est la Fécondité du monde : πόλεμος μήτηρ πάντων !

LÉON HENNEBICQ

VOLUMES NOUVEAUX

L'Almanach des Poètes.

Une douzaine de poètes ont réuni, pour célébrer le douzain des mois, quelques-uns de leurs vers. C'est Robert de Souza qui eut l'idée de ce petit livre et qui, depuis juillet dernier, s'occupa à dresser la liste des collaborateurs. Henri de Régnier a signé Septembre; Francis Vielé-Griffin, Juin; Gustave Kahn, Juillet; Charles Van Lerberghe, Novembre. Il faut mentionner aussi l'exquis poème sur Mars par André Gide.

L'illustration a été confiée à Maurice Donnay. Dessins au trait, simples et facilement compréhensibles et doux, la plupart, de rêve et de mélancolie, se succèdent en frontispices mensuels. Celui de Mai donne l'exquise impression de pureté et de fraîcheur d'un matin clair. Tous, par la variété des fonds et la signification du visage de femme, de faune ou de statue qui les résume, intéressent et prédisposent à lire le poème, en un paysage approprié, qu'une statue décorerait. C'est ce qu'il fallait.

Ce calendrier a été édité par le *Mercure de France*.

Poèmes, par HENRY DE RÉGNIER; **Poèmes et poésies**, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — Édition du *Mercure de France*.

Les deux poètes qui représentent, surtout en France, la jeunesse et la vie en art, viennent de réunir chacun, en un volume compact, leur œuvre. Fascicule par fascicule nous l'avons examinée ici au fur et à mesure qu'elle se développait. La caractéristique des deux poètes, qui sont en même temps deux amis, a été dégagée souvent et même tels critiques en profiteront pour les opposer l'un à l'autre, peut-être avec l'arrière-pensée de les désunir. Mais rien n'y fera. A eux deux, l'un par la solennité encore traditionnelle et la gravité de son vers, l'autre par la vivacité et la spontanéité du sien, ils sont deux facteurs importants de l'évolution sûre et incessante de la forme poétique. Ils se font contrepoids; ils apparaissent nécessaires l'un à l'autre et l'art — ce qui seul importe — en profite. D'autres iront plus lentement que l'un, plus vite que l'autre, emportés ou retardés par leur individualité, que ces deux poètes s'imposeront néanmoins comme les marcheurs les plus en vue.

Les volumes qu'ils publient aujourd'hui détruiront, espérons-le,

une erreur sans cesse renouvelée dans la presse, affirmant aux passants que les jeunes ne font que théories et ne représentent que stérilité et impuissance.

Le Verger doré, par YVANNIÈRE RAMBOSSON. — Édition du *Mercur de France*.

Le poète dit en son avant-propos :

« Les poèmes du *Verger doré* furent écrits à des dates diverses ; quelques-uns lorsque l'auteur était dans sa quinzième année. A cette époque il apprenait son métier et s'astreignait aux lois des prosodies. Peu à peu, s'étant dégagé des règles, il est arrivé à l'alexandrin glorieux des entraves rompues et au vers libre. »

Que de poètes de ce temps-ci pourraient écrire la même chose. A cette abolition des vieilles formes usées et sèches, tous ceux qui en ces derniers temps se sont senti poètes ont travaillé. Et presque tous ont parcouru la route indiquée par M. Rambosson. Quand on pense comme les autres, on écrit d'après leurs formules, quand on pense et que l'on sent soi-même, on brise ou l'on modifie les formules courantes. C'est fatal et l'on s'étonne qu'on ait tardé si longtemps à s'en apercevoir. Voici des siècles que l'esclavage est aboli ailleurs. En poésie il y a eu atténuation, grâce à Hugo et à Chénier, au commencement de ce siècle, mais l'abolition n'a eu lieu qu'aujourd'hui. Heureusement elle est totale.

Voici des vers de belle allure, tirés du *Verger doré* :

Je parcourrai les champs et les villes
Comme un conquérant méprisant les lois.
J'irai vers l'horizon d'où vient le bruit des mers,
Aux clarités d'ouragans, transmués en éclairs,
Et, mon vouloir tourbillonnaire
Dressé face aux éléments,
J'attendrai la mort follement
En me créant de la lumière
Aux entrechocs des glaives qui luisent
La nuit comme des lampes.

Les Maîtres de l'Affiche, publication mensuelle contenant la reproduction en couleurs des affiches illustrées des grands artistes français et étrangers, éditée par l'imprimerie Chaix. Prix de la livraison : fr. 2-50. Abonnement à 12 livraisons : 27 francs (étranger, 30 francs). Exemplaires de luxe sur Japon : 80 francs.

Grâce à l'heureuse initiative de la maison Chaix, voici enfin l'affiche, la radieuse affiche, qui a rénové l'art décoratif moderne, sauvée de l'inévitable destruction. Réduite à un format maniable, reproduite avec la plus rigoureuse exactitude par des procédés chromolithographiques qui en expriment jusqu'aux moindres nuances, la voici pénétrant sous forme d'albums élégants dans les collections d'amateurs. « Il suffisait à un pareil recueil pour s'imposer, dit avec raison M. Roger Marx dans la préface qui orne cette artistique publication, de constater au jour le jour le progrès d'un art spécial, en continuelle évolution, en pleine efflorescence. Mais une autre portée lui est dévolue, plus générale et plus haute : sur ces feuilles, ravies à leur éphémère destin, revivent les mœurs et les usages, les modes et les goûts, les mille spectacles de la vie publique ou privée ; en même temps leur réunion constitue pour l'étude des écoles modernes un répertoire unique, essentiel, une source d'informations telle que l'avenir ne la pourra omettre sans se condamner à d'inexactes conclusions sur les aspirations décoratives et sur les tendances complexes de l'esthétique contemporaine. »

Chaque livraison contient quatre reproductions en couleurs

d'artistes différents. La première comprend le *Papier à cigarette Job*, de J. Chéret, le *Divan Japonais*, d'H. de Toulouse-Lautrec, *An Artist's model*, de J. Price et *A quiety Girl*, de Dudley Hardy.

Comme prime aux abonnés, un dessin original de J. Chéret pour la couverture des *Maîtres de l'Affiche*, épreuve d'amateur, sanguine et teinte, sans texte.

The Evergreen. Part. II. The book of Autumn. — Edinburgh, Geddes and colleagues.

L'automne a fait éclore le deuxième volume de l'artistique recueil *The Evergreen* dont nous avons signalé la publication (1). Par l'intérêt du texte, l'originalité et le goût des illustrations, l'élégance de l'impression typographique, ce volume ne le cède en rien au premier. Divisé, comme celui-ci, en quatre parties, il chante l'automne dans la Nature, dans la Vie, dans le Monde et dans le Nord, et sa chanson est tantôt douce et mélancolique, tantôt énergique et virile.

Parmi les pièces capitales du recueil, citons un admirable morceau d'Élisée Reclus intitulé *La Cité du Bon accord* et une traduction des *Flaieurs* (*The Nightcomers*) de Charles Van Lerbeghe.

Des illustrations, les unes archaïques, conçues dans le style des ornements celtiques, les autres de tendances modernes et généralement exécutées avec un sens très exact de la décoration, commentent les textes, en vers et en prose, du recueil. Les compositions les plus caractéristiques sont signées Charles H. Mackie, Robert Burns, John Duncan, E.-A. Hornel, Nellie Baxter, Marion A. Mason et Annie Mackie.

SALONNETS

Exposition Ch. Hermans et Maurice Romberg.

Le peintre de *L'Aube* et du *Bal masqué*, demeuré en ces dernières années étranger au mouvement salonnier, reparait en champ-clos, bien armé et, en preux chevalier, oriflamme déployée. Une vingtaine de ses œuvres, les unes déjà patinées par le temps, d'autres fraîchement peintes, témoignent d'un labeur persévérant et d'une maîtrise d'exécution arrivée à son apogée. Charles Hermans est séduit par d'aristocratiques élégances : portraits de mondaines parées pour les réceptions et toutes chatoyantes de satin et de soie, intérieurs luxueux, loges d'opéra aux lourdes tentures de velours cramoisi, aux girandoles irradiantes. Le décor fastueux exerce sur lui sa fascination et extériorise son art, qu'on souhaiterait plus concentré et plus profond. Dans le rythme des lignes, ondoyantes et souples, dans l'harmonie de la mise en pages, ses toiles ont une volupté captivante. Mais sous le masque aimable de ses modèles on ne sent point le mystère troublant de l'humanité. Charles Hermans n'a pas — j'excepte certains portraits, parmi lesquels celui de M. Frédéric Toussaint, la meilleure des œuvres exposées actuellement au *Cercle artistique* et peut-être la plus belle qu'il ait produite — résolu le problème de la vie. « Ce sont, a dit de ses toiles Camille Lemonnier, des morceaux de peinture plus que des morceaux d'humanité. » Et cette observation, formulée il y a quelque dix années, vient encore aux lèvres aujourd'hui, en présence des tableaux récents de l'artiste. Ses compositions — tel son *Dernier Chapitre* — se ressen-

(1) Voir *l'Art moderne* du 9 juin dernier.

tent d'un romantisme contre lequel proteste le scrupule de sa notation documentaire. Peintre de l'existence moderne, presque de l'actualité quotidienne, et le premier qui ait osé, en Belgique, styler comme un tableau d'histoire la vision d'un épisode contemporain, Charles Hermans garde un pied dans le passé qu'il a combattu avec énergie. Et son émancipation, si fièrement affirmée dans l'*Aube* qui marqua un point de départ dans l'histoire de l'art belge, est demeurée incomplète. Il y a du second Empire dans sa façon d'exprimer nos contemporains. Mais son exécution veloutée, son coloris harmonieux et chaud, la sûreté de sa main et l'ampleur de sa facture en font un peintre de valeur, qui retrouve au Cerele le succès qui accueillit ses débuts.

À côté de Charles Hermans, M. Maurice Romberg s'affirme surtout illustrateur, et illustrateur habile. Il excelle à exprimer en notations vivement croquées la turbulence des foules, l'animation des marchés, la vie des rues, et son crayon saisit avec une justesse surprenante les mouvements les plus fugitifs. C'est principalement le Maroc qui séduit l'artiste. De ses longs séjours à Tanger, de ses voyages à Méquinez, à Fez, au cœur du mystérieux Mohgreb dont il a pénétré les secrètes intimités, il a rapporté des dessins, des aquarelles, des tableaux dont le lumineux cortège égale la salle mélancolique qu'il traverse. Quelques pastels, portraits de femmes un peu mièvres et d'un dessin hésitant, complètent l'envoi.

Mal à l'aise dans le maniement des pâtes à l'huile, M. Romberg révèle au contraire dans ses aquarelles, dans ses layis à l'encre de Chine, dans ses dessins à la plume, une dextérité et une facilité remarquables. Quelques-uns de ses « Documents » sont tout à fait charmants et tous offrent un réel intérêt. Par le groupement bien ordonné de ses personnages, par l'établissement rigoureux des plans et l'observation des valeurs, les scènes les plus touffues demeurent claires, d'une réalité expressive. C'est la nature vivante et grouillante vue d'un œil sain et décriée avec esprit et bonne humeur.

Exposition Francis Nys.

Le jeune peintre anversois Francis Nys aligne en la salle Clarambaux une trentaine de toiles qui témoignent d'un effort sincère vers la réalisation picturale du « coin de nature ». Si la main est lourde et la facture antipathique, la vision, du moins, est nette. Elle inspire à l'artiste l'amour de la lumière, des harmonies claires, des accords sonores et frappés sans hésitation, au risque de paraître bruyants. Potagers aux choux rubescents, pommiers en fleurs, cours de fermes inondées de soleil, parterres de coquelicots, le peintre affectionne les intensités de la vie rustique et cherche à les exprimer avec vérité.

Trois de ses toiles figuraient, la semaine dernière, au Salon des XIII, à Anvers, où leur coloris franc et décidé nous avait arrêté : *De par ma fenêtre*, *le Potager*, *Choux rouges et sarrasin*. Mais voici une petite toile, une simple esquisse qui nous semble marquer une orientation nouvelle et que nous préférons, de beaucoup, aux études fatiguées qui l'environnent : un croquis à l'huile de Las Palmas, dessiné avec fermeté et sommairement enluminé de quelques tons adoucis que fait valoir la note éclatante d'un prestigieux coucher du soleil. Il y a dans cette petite toile un sentiment juste et une impression vive qui révèlent en M. Nys une nature d'artiste que bon nombre de ses tableaux, et surtout ses affiches, ne laissent pas soupçonner.

Théâtre de la Maison d'Art.

Le Petit Eyolf, d'HENRIK IBSEN (première représentation). — **Les Fleureurs**, de CH. VAN LERBERGHE (première représentation).

En improvisant sur le coquet Théâtre qu'elle vient de faire édifier une représentation du *Petit Eyolf*, d'Henrik Ibsen, et des *Fleureurs* de Charles Van Lerberghe, — joués tous deux pour la première fois à Bruxelles, — la direction de la Maison d'Art a prouvé nettement qu'elle entend, en tous domaines, même sur ce périlleux terrain dramatique nouveau dont la conquête est encore si vivement disputée, prendre l'initiative d'un voyage d'exploration hardi et énergique.

Le choix des œuvres destinées à former le spectacle d'ouverture et de leurs interprètes, — cette très artiste compagnie du Théâtre de l'OEuvre qui, sous la conduite de son chef Ligné-Poe, a, depuis deux ans, livré et gagné tant de batailles, — marque la volonté de créer à Bruxelles un foyer d'art intense, réunissant autour de sa flamme sans cesse avivée ceux que ne satisfait pas le train-train des spectacles quotidiens.

C'est ce qu'ont fort bien compris les spectateurs, accourus avec empressement à ce début sensationnel. Et si l'épreuve a montré certaines imperfections que la hâte d'une organisation compliquée et vraiment épineuse dans la multiplicité de ses détails rendait inévitables, du moins a-t-on unanimement rendu justice à l'initiative de la Maison d'Art qui permet d'espérer à bref délai une série de soirées de haut goût et de réelle émotion.

Nous n'entrerons pas dans le détail des deux œuvres représentées. La première a été longuement analysée ici-même, lors de l'apparition en volume de cet admirable drame de passion et de charité qu'est le *Petit Eyolf*, puis à sa première exécution à Paris, par la même troupe de l'OEuvre qui l'a jouée à la Maison d'Art mercredi dernier (1).

Bornons-nous à dire que la pièce d'Ibsen, si touchante en ses épisodes initiaux, si vaste et si troublante dans sa haute portée morale, a produit une impression profonde. En dépit d'une interprétation moins parfaite qu'on l'eût souhaitée, en dépit d'une mise en scène « shakespearienne » qui laissait libre carrière à l'imagination, l'œuvre est sortie grande et belle, comme un diamant encore enfermé dans sa gangue. Signalons particulièrement, parmi les interprètes, M^{lle} Suzanne Desprès, qui s'est montrée dans le rôle d'Asta artiste sensible, concentrée et émouvante, M^{lle} Barbieri, qui a joué avec un sens tragique sûr l'épisode de la Femme aux rats, M^{lle} Norman, tout à fait séduisante dans le rôle d'Eyolf, et M. Ligné-Poe.

L'autre œuvre, les *Fleureurs* de Ch. Van Lerberghe, est connue et aimée des lettrés. A l'exception du critique dramatique du *Soir*, tout le monde sait que cette courte et terrible évocation de la mort a été le point de départ et, en quelque sorte, l'initiatrice du théâtre émotionnel de Maeterlinck. En ces trois petits actes, que de nombreuses traductions ont rendus célèbres à l'étranger, Charles Van Lerberghe provoque, par une constante gradation d'effets tragiques exprimés avec sobriété par deux personnages, seuls protagonistes du drame, une impression de terreur qui atteint les dernières limites de l'épouvante. On y trouve en germe l'idée que Maurice Maeterlinck développa plus tard dans *l'Intruse*. La représentation des *Fleureurs*, indépendamment de son puissant

(1) Voir l'*Art Moderne* du 12 mai dernier.

intérêt d'art, paraît avoir été dictée par le désir de rendre au précurseur de *Pelléas et Mélisande*, de la *Princesse Maleine*, des *Sept Princesses*, d'*Intérieur*, d'*Alladine et Palomides*, de la *Mort de Tintagiles*, un légitime et admiratif hommage.

Mal secondées par des bruits de coulisses qui exigeraient, pour corroborer l'impression horrifique du texte, une mise au point minutieuse et sobre, M^{lles} Suzanne Desprès et Barbieri ont néanmoins donné un grand caractère tragique à la prose haletante de M. Van Lerberghe, commentée sur un orgue lointain, par une partition écrite tout exprès pour cette représentation par M. Gustave Charpentier.

JEAN BAFFIER

Nous avons reproduit dernièrement (1) un extrait de la remarquable étude publiée par le sculpteur Jean Baffier sous ce titre : *Les Marges d'un carnet d'ouvrier; objections à Gustave Gessroy sur le Musée du Soir et la Force créatrice*. M. Baffier est connu à Bruxelles par les belles œuvres qu'il a exposées aux Salons des XX et de la *Libre Esthétique*, notamment par les deux étains : une Cruche à vin et une Corbeille à fruits, qui furent très admirées, en 1894, dans la Section des objets d'art. Voici l'attachant portrait que trace de l'artiste M. Armand Silvestre dans la *Revue des Beaux-Arts* :

« Jean Baffier a été un ouvrier de la pierre, humble tailleur de granit chez un patron, en son pays du Berry, quand pour s'instruire, la nuit, en dessinant d'après nature, il allait sous le ciel et dans les bois, une façon de lanterne accrochée à son large chapeau, pour projeter de la lumière sur son carton. C'est un paysan demeuré volontairement paysan, aimant la terre natale comme un enfant sa mère, et travaillant, depuis trente ans, à y maintenir les vieilles coutumes et les costumes anciens dans leur saveur pittoresque. C'est un éperlu de la Nature et, en même temps, un apôtre de la tradition.

En art, c'est le même sentiment complexe qu'il apporte. Il appartient à la tradition par sa volonté de remonter, à l'exemple des ouvriers d'autrefois, à son culte de la nature par la persistance avec laquelle il lui demande uniquement ses modèles. Aucun souci de l'antiquité ne le hante. Il ne croit qu'à la pérennité des choses dans la Beauté. Je le laisse parler d'ailleurs lui-même, dans un langage éloquent que n'aurait pas désavoué sa grande compatriote George Sand : « Pour créer, il faut être dans le mouvement et la vie, c'est-à-dire au centre de tout ce qui vibre. Il faut prosterner son front devant la grande œuvre de Dieu : la Nature, l'adorer dans son infinie grandeur, en embrassant la terre et le ciel; il faut se mettre à genoux devant le petit brin d'herbe et contempler longuement et tendrement la plus petite fleur. Alors, si l'on est pénétré des splendeurs de la création, si l'on est ému par le mystérieux rapport des êtres et des choses, on peut chercher à réaliser l'œuvre d'art. »

La profession de foi est d'un panthéiste, bien plutôt qu'un déiste. Elle est singulièrement noble et fière. L'artiste y est fidèle. Dans la cheminée monumentale que l'État lui a commandée et qui l'occupe depuis trois ans, admirée par fragments déjà au Champ-de-Mars, dans ses étains que tous les amateurs admirent, toutes les formes sont empruntées à la vie réelle; pas un souvenir

(1) *Les Musées*. Voir l'*Art moderne* du 17 novembre.

mythologique : le paysan comme Millet seul a osé le peindre, les fleurs et les fruits mystérieusement appropriés aux ornements ou aux utilités pratiques, comme dans les plus beaux échantillons de l'art japonais.

Certes, l'opinion d'un homme dont l'esthétique est aussi ferme, dont les principes s'affirment avec une telle crânerie, qui, de plus, a entre les mains l'outil réalisant sans trêve sa pensée sur la question qui nous occupe, mérite d'être méditée. »

PETITE CHRONIQUE

M. Gevaert a-t-il, à la première répétition générale de la Messe en *si mineur* de J.-S. Bach qui sera exécutée aujourd'hui au Conservatoire, prié les auditeurs de s'abstenir des claquements de mains intempestifs qui, sous prétexte d'applaudissements, détruisent l'impression et ramènent brusquement l'esprit à la réalité. Toutes nos félicitations. Il y a longtemps que nous nous plaignons de la coutume barbare des applaudissements et que nous réclamons énergiquement leur suppression. Rien n'est, en effet, plus irritant et plus inharmonique que le tapage digne des tribus sauvages du centre de l'Afrique auquel se livrent les auditeurs après l'exécution d'une œuvre de choix, d'un morceau émouvant. Souhaitons que l'exemple de M. Gevaert soit suivi et que, peu à peu, on arrive à interdire les applaudissements comme le fit, dès 1876, Richard Wagner au Théâtre de Bayreuth.

Le *Soir*, qui ne manque jamais une occasion de dire une sottise, critique naturellement la mesure vraiment artistique prise par M. Gevaert. Et voici les réflexions que celle-ci lui suggère :

« Nous nous permettrons de regretter timidement que M. Gevaert, étant données ses idées particulières sur la manière dont il faut écouter la musique de Bach, n'ait pas appliqué sa théorie d'une façon logique jusqu'au bout.

Il eût été très simple, par exemple, de faire remplacer, dans la salle du Conservatoire, les stalles par des prie-Dieu et de recommander aux auditeurs d'apporter leur chapelet ou leur livre de prières. Les professeurs du Conservatoire auraient été vêtus de surplis; les choristes se seraient habillés en enfants de chœur, et l'on aurait prié M. Léon Joret de passer au-dessus de sa houppelande des vêtements sacerdotaux.

Les ouvreuses, dans les couloirs, se seraient munies de goupillons; les sonneries électriques annonçant la fin des entr'actes auraient pu être remplacées par des sonnettes agitées en cadence; enfin, au lieu des sun-burners à l'électricité, on aurait allumé des cierges symétriquement disposés autour de l'autel, — c'est-à-dire de l'estrade, — laissant le reste de la salle plongé dans une mystérieuse pénombre.

De cette manière au moins la messe de Bach eût été entendue comme elle doit l'être, et M. Gevaert aurait pu se dire le plus heureux des hommes. »

Cela suffit à révéler l'esprit (?) de la maison.

M. Henri Duparc, l'auteur de *Léonore* que M. Ysaye a inscrit au programme de son premier concert symphonique, est arrivé à Bruxelles hier soir pour assister à l'audition de la Messe de Bach au Conservatoire.

Le Roi s'est rendu vendredi, à 9 heures du matin, à la Maison d'Art pour visiter l'exposition des œuvres d'Alfred Stevens. « J'ai voulu bien commencer ma journée en regardant de belles œuvres, a-t-il dit à M. Stevens en entrant dans le hall de la Maison d'Art. — Je regrette que le soleil ne soit pas aussi matinal que Votre Majesté, a répondu l'artiste. — Vos tableaux sont si lumineux qu'ils le remplacent », a riposté gracieusement le Roi.

La visite a duré plus d'une heure. Le Roi a paru s'intéresser vivement à l'exposition. Il a examiné une à une, avec la plus grande attention, chacune des toiles du maître, qu'il a félicité chaleureusement en l'assurant de toute son admiration.

La Société symphonique que vient de fonder M. Eugène Ysaÿe donnera son premier concert le 5 janvier, au Cirque royal, avec le concours de M^{lle} Clotilde Kleeborg, pianiste, qui jouera le concerto de Schumann. L'orchestre, sous la direction de M. Eugène Ysaÿe, exécutera la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, *Lénore*, poème symphonique d'Henri Duparc, une œuvre symphonique de M. Gustave Huberti, et la *Joyeuse Marche* de Chabrier.

Revenu de Russie vendredi matin, M. Eugène Ysaÿe s'est attelé immédiatement au travail des répétitions, qui avait été préparé en son absence par M. Guidé. L'exécution promet d'être excellente.

Le deuxième concert, fixé au 28 janvier, aura lieu avec le concours de M^{lle} Marcella Pregi, cantatrice. M. Ysaÿe se propose de faire entendre dans ce concert le nouveau poème symphonique de Richard Strauss, *Les Equipées de Tiel Ulenspiegel*.

Au troisième concert, le 16 février, M. Ysaÿe jouera le concerto de Beethoven.

Enfin, au quatrième, 4^{er} mars, on entendra, pour la première fois à Bruxelles, M^{me} Félix Mottl, cantatrice.

La Société symphonique organise, en outre, un concert spirituel, qui aura lieu au Cirque royal le jeudi ou le samedi saint, et dans lequel seront exécutés pour la première fois à Bruxelles le *Christus* de M. Adolphe Samuel et la Symphonie avec orgue de Camille Saint-Saëns, dont M. Vincent d'Indy viendrait, dit-on, tenir la partie d'orgue.

Le troisième concert populaire, fixé au 19 janvier, aura lieu avec le concours de M. Willy Burmeister, le jeune violoniste américain dont l'apparition en Allemagne a fait une si vive sensation.

L'École de musique de Louvain donnera demain soir, à 7 h. 1/2, au Théâtre Communal, sous la direction de M. Emile Mathieu, un concert avec le concours de M^{lles} Irma Sethe, violoniste, J. Merck et H. Abrassart, cantatrices, de MM. Dufranne, baryton, Thomas, ténor, du Cercle choral des dames et du Cercle choral d'hommes (250 exécutants). Au programme : *Elie*, de Mendelssohn (première partie), le Concerto en *ut* mineur de Mendelssohn pour violon et orchestre, le prélude de *Lohengrin*, la Marche et Chœur de *Tannhäuser* et divers soli de Gluck, Grétry, J.-S. Bach, G. Fauré et Zarzicky.

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu jeudi prochain, à 7 1/2 heures du soir, dans la salle des fêtes du Marché couvert, place Saint-Josse.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert dont le programme se composera d'airs et de duos interprétés par les lauréats des derniers concours et de chœurs, notamment *Boerenkermislied* de Hiel et Huberti, et la *Vierge à la Crèche* de César Franck, exécutés par 200 élèves du cours de chant d'ensemble sous la direction de M. Huberti, directeur de l'École.

La fête organisée par la même école de musique pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation aura lieu au Cirque Royal le samedi 15 février 1896, à 8 heures du soir.

Le programme comprendra notamment la 3^{me} partie de *Faust*, de Schumann, poème dramatique pour soli, chœurs et orchestre; *Verlichting*, drame lyrique de Hiel et Huberti, pour soli, chœurs et orchestre, et le final de la *Valkyrie*, de Richard Wagner (*Adieux de Wotan*).

Le concert sera exécuté par trois cents chanteurs et instrumentistes sous la direction de M. G. Huberti, avec le concours d'artistes distingués appartenant au personnel de l'École. Prix des places : 6, 4 et 3 francs.

Le succès de la *Fille des Chiffonniers* à l'Alhambra s'est accentué de jour en jour.

La représentation du 15 a eu lieu à bureaux fermés; toutes les places, y compris les chaises qu'on s'est vu forcé d'installer dans l'orchestre, étaient louées dès 4 heures de l'après-midi. Le fait est sans précédent dans les théâtres bruxellois.

M. Amédée Lynen a ouvert hier, au *Diable au Corps*, rue aux Choux, 12, une exposition de ses tableaux, dessins et croquis, visible tous les jours de 10 à 4 heures jusqu'au 9 janvier.

M. Emile Claus ouvrira mardi prochain, au Cercle artistique de Bruxelles, une exposition de quelques-uns de ses tableaux récents.

La 35^e Exposition de l'Institut des Beaux-Arts de Glasgow s'ouvrira lundi 3 février prochain. MM. Van Baerle frères, de Glasgow, arriveront à Bruxelles le 30 décembre, chargés par l'Institut de fournir tous renseignements et de s'entendre avec les artistes belges pour l'envoi de leurs tableaux. On pourra les voir au bureau du *Belgian News*, 36, rue du Pépin, du 30 décembre au 4 janvier, et on peut se procurer le programme de l'Exposition chez M. Julien Tavernier, 147, rue Jourdan, Saint-Gilles. Le conseil de l'Institut a tout lieu de croire que la Corporation de Glasgow, qui possède un fonds de réserve destiné à cet objet, fera, comme l'année passée, de nombreux achats pour le Musée de cette ville.

Le 5^{me} Salon annuel de la Rose-Croix sera ouvert au public, avenue de l'Opéra, 28, à Paris, du 20 mars au 20 avril.

Une amusante boutade de Henri Rochefort recueillie par Aurélien Scholl dans le *Nain jaune* de 1863, qui publia le premier compte rendu salonnier du célèbre pamphlétaire :

« La durée moyenne du talent d'un peintre est, comme celle d'un ténor, d'une dizaine d'années. Vers la fin du second lustre, la voix s'éraïlle chez celui-ci et la vue se brouille chez celui-là, après quoi ils s'en vont ensemble — ou séparément — rejoindre les Gueymard et les Picot de la décadence. Eh bien! effet bizarre de l'inconséquence humaine, ceux qui n'ont plus de talent, et qui, à peu d'exceptions près, ne peuvent plus en avoir, jouissent précisément du privilège d'encombrer pendant des quarts de siècle le Salon dont Jules Dupré et Théodore Rousseau ont mis quinze ans à forcer les portes.

Cette vieille mesure de l'exemption n'a guère produit, jusqu'à présent, que la conversation suivante :

« Dieu! que c'est mauvais! Est-il possible qu'un jury qui se respecte reçoive des atrocités pareilles! — Voyons donc dans le livret... Ah! c'est un exempté; tout s'explique! »

La *Revue Rouge, de littérature et d'art*, tel est le titre d'un très intéressant recueil mensuel nouveau.

Des proses et des vers de Laurent Tailhade, Henry Bauër, Paul Verlaine, Stuart Merrill, Adolphe Retté, Francis Norgelet, Gustave Langlet, Jules Heyne, Manuel Devaldès, Solness, Henry Paillette, Jules Germain figureront au sommaire.

Une superbe estampe originale de Steinlen, sur papier de luxe et sans lettre, sera encartée dans ce numéro dont le prix est fixé à 4 fr. 25. Abonnement : 12 francs pour la France, 15 francs pour l'étranger. Bureaux : 90, rue d'Assas, Paris.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE: BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

JOURNAL DES GONCOURT. *Mémoires de la vie littéraire.* — LA MESSE DE J.-S. BACH. — QUELQUES LIVRES. (HACHETTE ET C^{ie}). — ÉMILE CLAUS AU CERCLE ARTISTIQUE. — AMÉDÉE LYNEN AU DIABLE AU CORPS. — THÉÂTRES. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — DOCUMENTS A CONSERVER. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE. — TABLE DES MATIÈRES.

Journal des Goncourt.

Mémoires de la vie littéraire.

Troisième série, deuxième volume, tome VIII. — Paris, Charpentier.

« J'ai de temps en temps une fatigue à continuer ce journal, mais les jours lâches où cette fatigue se produit, je me dis : Il faut avoir l'énergie de ceux qui écrivent mourants, dans les glaces, ou sous les tropiques, car cette histoire de la vie littéraire de la fin du XIX^e siècle sera vraiment curieuse pour les autres siècles » (p. 166).

Cette « histoire de la vie littéraire au XIX^e siècle » ! Faut-il être dur pour ce vieil artiste dont l'art féminin vieillit comme vieillissent les choses faites surtout de finesse ? Faut-il dire que ces petites notes courtes

résumant les conversations auxquelles participa ce charmant marquis de lettres font penser à du potinage de salon littéraire bien plus qu'à l'histoire de ce formidable XIX^e siècle ? Et que les siècles futurs en parlant de notre époque se souviendront d'autres géants que ceux dont M. de Goncourt conte de fugitives anecdotes ?

Du temps où sa vigueur lui permettait de dessiner de belles silhouettes synthétiques avec l'admirable aiguille de brodeur qui lui fit enchâsser tant de menus faits révélateurs dans les grandes lignes d'une œuvre, il a peut-être pris l'habitude ou la manie de collectionner surtout ces menus faits. Mais la notation un peu sèche de ce qu'il entend aujourd'hui autour de lui semble un amas de coquilles assez vides, une multiplicité de petites lignes qui ne dessinent aucun grand ensemble. J'ai peur qu'au lieu de voir dans ce journal l'image d'une époque, on n'y retrouve que celle d'un vieil homme de lettres, artiste encore, entouré d'anciens amis et admirateurs de son talent, qui lui épargnent le spectacle trop sauvage des âpres luttes de la pensée actuelle. Il la voit, mais il ne la pénètre pas, — elle passe à côté de lui comme une chose accessoire, et sa plus haute préoccupation est celle des variations de la forme :

« Ils sont bons les jeunes ! ils sont tout à la bataille des mots et ne se doutent guère qu'à l'heure présente il s'agit de bien autre chose : Il s'agit d'un renouvellement complet de la forme pour les œuvres d'imagination ;

d'une forme autre que le roman, qui est une forme vieille, poncive, éculée » (p. 50).

C'est très juste, et pourtant que m'importe encore la forme, — roman, allégorie, lettre, dissertation, discours, — culotte, jupe, draperie, maillot, si elle n'est la gaine bien ajustée d'une pensée vivante, neuve, forte? Et le roman ne tombe-t-il pas en discrédit parce qu'il ne fait que délayer les racontars ornés de réflexions et d'attendrissements qu'on peut entendre dans la société la plus ordinaire? On les entend débiter tout haut, pour rien, tous les jours autour de soi, avec commentaires suffisamment palpitants.

Et on demande autre chose! J'imagine que ceux qui savent penser et sentir plus fortement, d'une façon plus aiguë et pénétrante que le commun des mortels, ceux-là peuvent prendre la forme qu'ils veulent.

Ce n'est pas le changement de gaine qui est le plus nécessaire, c'est le changement de matière première. Celle-là, en se renouvelant, se bâtit, presque sans le savoir, sa coquille, qu'il semble futile de vouloir ébaucher sans elle.

Quand un aérolithe tombé d'une autre planète, comme Ibsen, nous apporte tout un monde de questions à remuer, d'horizons à explorer, voulez-vous savoir l'effet qu'il produit dans le kaléidoscope de M. de Goncourt?

« Ce soir, au Théâtre Libre, le *Canard sauvage*, d'Ibsen. Vraiment, les étrangers, la distance les sert trop. Ah! il fait bon être Scandinave! Si la pièce était d'un Parisien...

« Oui, oui, c'est entendu, du dramatique bourgeois qui n'est pas mal... (!) mais de l'esprit à l'instar de l'esprit français fabriqué sous le pôle arctique... et un langage parlé, quand il s'élève un peu, toujours fait avec des mots livresques » (p. 235).

Puis, une autre fois :

« C'est typique, ces femmes scandinaves, ces femmes d'Ibsen, c'est un mélange de naïveté de nature, de sophistication de l'esprit et de perversité de cœur. »

Et c'est tout.

De l'humide et peureuse atmosphère pensante que traverse notre génération, et sur laquelle les drames d'Ibsen font un bruit de tison rougi plongé dans l'eau, cet exclusif littéraire semble n'avoir rien senti.

Est-il l'écho de son milieu, où on aurait vu passer ces choses sans leur accorder d'importance? Le Paris littéraire que voit M. de Goncourt aurait-il été en 1890 « province » à ce point d'ignorer tout ce qui ne faisait pas un peu de bruit dans ses murs? J'aime mieux penser que ce collectionneur a replié toutes les activités de son esprit sur un autre temps et qu'il est arrivé au moment où l'esprit seul n'a plus la force de suivre tout ce qui se passe autour de lui.

Peut-être que vieillir, tout aussi bien qu'être poète, « c'est très facile ou c'est impossible ». Chez M. de Gon-

court ce n'est ni l'esprit, ni la plume, ni le cœur, c'est l'âme qui vieillit. L'âme invalide qui fut, un temps, emportée par les courants actifs de la pensée, et qui maintenant se répand sur une multitude de choses éparses dont elle s'exagère la valeur. S'il fut toujours artiste, il n'eut jamais, à lui tout seul, l'âme bien profonde, et c'est cette profondeur-là qui empêche de vieillir.

Ah! ne pas vieillir! garder une enfantine confiance en l'Humanité, s'arrêter devant tout ce qui commence et non devant tout ce qui finit, vivre intensément d'une autre vie que la sienne, de la vie d'une chose qu'on voit grandir toujours, et devant la croissance de laquelle tous les âges et tous les hommes sont oubliés, c'est garder au fond des yeux un éclair de jeunesse et au fond de l'âme la sensibilité qui fait deviner les temps et les hommes nouveaux, et la puissance qui fait qu'on les admire.

Encore une fois, c'est très facile ou c'est impossible, et M. de Goncourt est de ceux auxquels c'était impossible; soit qu'il n'ait pas vécu d'une chose assez universelle pour qu'elle le relie jusqu'à la fin à la vie de tous, soit que — car la moindre chose peut nous mettre en contact avec la sensibilité générale — il n'ait pas cherché cette sensibilité générale, latente, omniprésente, au fond des époques qu'il étudiait.

La Messe de J.-S. Bach.

Cette *Hohe-Messe* est décidément l'un des sommets de l'art musical. En son admirable architecture de cathédrale gothique, austère sans sécheresse, émouvante par la seule pureté des lignes, elle affirme une noblesse d'inspiration, une sûreté de style, une puissance d'écriture qui n'ont été égalées à aucune époque. Plus on en pénètre les détails, d'une richesse et d'une variété déconcertantes, plus on est subjugué par la sereine beauté qu'elle exhale. Elle domine tous les autres monuments édifiés, dans la simplicité de son âme fervente, par ce génie incomparable qui pressentit, devança et résuma en son œuvre complexe toute la musique moderne. La littérature sacrée ne possède, croyons-nous, rien de plus impressionnant que le merveilleux *Credo* dont les strophes se déroulent en chœurs et en soli d'une structure impeccable et dont le *Resurrexit* triomphal, après le *Crucifixus* tragique et sombre, est le point culminant.

Ce *Credo*, avec le *Sanctus* qui le suit, M. Gevaert nous le fit entendre pour la première fois il y a sept ans (1). Les solistes d'alors étaient MM. Seguin et Gandubert, M^{mes} Cornélis-Servais et Flament. On se souvient encore de l'impression profonde qu'il provoqua. Cette fois, le directeur du Conservatoire y a ajouté le *Kyrie Eleison*, qui ne le cède guère, pour la profondeur de sentiments qu'il exprime et la beauté des développements du thème liturgique sur lequel il est construit, aux fragments exécutés naguère. Il a complété l'audition par le *Gloria in excelsis*,

(1) Voir l'Art moderne, 1888, p. 418.

explosion de sonorités dont l'effet est prodigieux. Ainsi se trouve achevée, sinon dans son intégralité, du moins dans ses parties essentielles, l'exécution de cette partition superbe, dont la mise au jour marque une date glorieuse pour le Conservatoire de Bruxelles.

L'interprétation a été digne de ce chef-d'œuvre. L'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. Gevaert, ont montré une souplesse, une précision, une compréhension des nuances les plus délicates dignes de tout éloge. Les solistes du chant, choisis parmi les élèves et anciens élèves du Conservatoire, MM. Disy et Dufranne, M^{lles} Goulancourt, Charton, Duchâtelet et Flament, ont été tous à la hauteur de leur tâche difficile. Et l'on eût volontiers, plus d'une fois, enfreint la consigne donnée par M. Gevaert tant était vif le désir d'applaudir les virtuoses de l'orchestre qui ont, par une exécution irréprochable, contribué à l'impression de l'œuvre : MM. Colyns, Anthoni, Guidé, Coyens, Mahy et Mailly. Ce dernier mérite une mention spéciale pour son interprétation émouvante du choral varié pour orgue *Vor deinem Thron trete ich*, la dernière composition de Bach, intercalée entre les deux dernières parties de la Messe.

QUELQUES LIVRES

Hachette et C^{ie}.

C'est encore la grande Légende de l'Aigle que met à contribution la maison Hachette pour deux de ses publications de fin d'année. Une première édition des *Cahiers du capitaine Coignet* avait révélé cet art d'un conteur naturel qui, en écrivant ses mémoires, ne pensait pas à écrire pour la gloire. Il la trouva pour lui et à la fois, de sa plume alerte et simple, ajouta quelque chose à la gloire du plus glorieux des héros. Un instant, dans la nouveauté de ce cas d'un historien sans le savoir, on douta : ce dernier des grognards retiré à Auxerre dans une boutique d'épicerie et chaque soir, la caisse faite, dépouillant le volumineux dossier de ses souvenirs parut apocryphe. Mais M. Lorédan Larcher, son éditeur, donna de bonnes raisons : il l'avait découvert, il produisit des pièces authentiques. Le bonhomme Coignet n'est plus une fiction : Bourguignon de l'Yonne, forcé de fuir à 8 ans le logis paternel, pris ensuite par la conscription, décoré après Marengo et admis dans la Garde, caporal à 33 ans après Tilsitt, soldat longtemps obscur de la fabuleuse épopée et qu'un jour, en l'appelant capitaine, son général embrasse avec cette familiarité fraternelle des grands hommes de ce temps, le voilà que, avec son livre, ses *Cahiers* comme il les baptise lui-même, il entre à son tour dans la Légende et ressuscite à ce soleil d'Austerlitz qui est le soleil de l'histoire du siècle naissant.

On se figure, dans son comptoir d'Auxerre, ce petit épicier que ne connut pas Coppée, troué partout par les balles, reniflant à la fois la poudre et la mélasse. Le soir, à la chandelle, en manches de lustrine, une visière sur les yeux, il écrit, il érase son vieux bec de plume sur les pages héroïques, il passe avec son empereur toutes les revues, il passe surtout celle de la mort. Il avait 72 ans, la Restauration l'avait mis à la demi-solde ; et les cahiers s'ajoutaient aux cahiers. Quand il y en eut vingt, ce fut toute l'Iliade et Homère se remit à moudre du café pour la pratique. Je ne crois pas qu'on trouve en dehors de ce cycle de Centaures et de Thésées une pareille émotion. Elle nous met avant dans le batte-

ment de cœur d'une humanité qui vivait et palpitait à coups de canons. Le petit soldat avait des pas de géant pour suivre ses capitaines ; il se sentait un peu la France et l'univers. Quelquefois, après cent campagnes, il redevenait laboureur ou épicier comme Coignet ; et c'était encore, cela, le devoir, la vie acceptée et renoncée, la grandeur dans l'obscurité ; car, en ce temps, tous étaient hommes de bonne volonté. Grand exemple et fortifiante lecture, ces humbles cahiers du trouper que l'héroïsme fit écrivain et qui, l'âge où l'on est ancêtre venu, s'appliquait à débiter de la gloire comme il débitait ses épiceries... Un artiste, à ses côtés, allume la lanterne : les grandes ombres, les merveilleuses images passent, défilent sur le mur. Et les canons roulent, la mitraille ruisselle, le sang est rouge comme une floraison d'œillets. Il faut louer M. Le Blant d'avoir si bien compris et si bien rendu les simples et véhéments récits du petit épicier d'Auxerre.

L'Image a une force admirable. Quand c'est un Raffet qui la burine, elle surpasse toutes les autres écritures ; elle devient la grande écriture populaire. En dressant l'iconographie napoléonienne, la librairie Hachette a du coup rapproché de nous le Héros et toute la gloire d'un siècle. Peintres, sculpteurs, graveurs sont les collaborateurs de cet album de 80 planches et de 500 gravures, et c'est David, Gras, Gérard, Prud'hon, Debret, Girodet, Charlet, Bellangé, Meissonier, c'est surtout l'immense Raffet, le plus extraordinaire peintre de batailles et d'épopées qui soit. On croit ouvrir la légende des âges ; on est dans le mythe, on est chez les dieux. Et peut-être c'est là la vraie illustration des cahiers de Coignet, encore qu'elle en apparaisse la transposition grandiose, comme si les éditeurs, en les publiant en même temps, avaient prémédité de les compléter les uns par les autres.

Nous voici, après ces Iliades, redescendus, avec la *Sicile* de M. G. Vuillier, chez les hommes, et il faudrait lire chez les plus malheureux des hommes s'il n'y avait, dans ce beau livre, que les effroyables peintures de la misère des « pittonieri ». Je ne crois pas qu'on ait mieux écrit sur cette vieille terre des Sicanes, et quand, comme c'est ici le cas, le descripteur se double du plus subtil artiste, c'est vraiment une fortune rare que le miroir d'une âme double et une reflétant les spectacles d'une nature entre toutes ensorcelante. L'écrivain a des ressources verbales non moins étendues que son compagnon, le fidèle dessinateur chargé de commenter à mesure ses sensations. Ensemble ils rivalisent pour fixer la brûlante lumière, la silhouette et le détail des choses, la merveille des grands cataclysmes. C'est Agrigente et ses ruines, Palerme et sa *Conça*, l'antique Etna, berceau de Cérès, Syracuse, Taormine, Catane et les paysages étnéens. Une flamme de soleil les calcine ; la colline des feux intérieurs bout ici partout comme la fermentation d'une cuve prodigieuse. Je note une série vraiment émouvante de cônes en éruption, d'admirables et furieux paysages qui sont comme une préparation à ce travail des mines, à ces géhennes des solfatares dont rien ne peut exprimer l'horreur. « Les enfants de la mine leur baisent les mains (aux aînés, aux lamentables pittonieri) au moment où ils s'en vont au travail. » Connaissez-vous quelque chose de plus tragique ? N'est-ce pas l'adieu aux ombres qui passent la rive du Styx ? Tout le livre est cette vision éblouissante et dramatique. Quand, après l'avoir lu, on se reporte aux images par lesquelles il s'ouvre, à cette dantesque et macabre exhumation des hypogées de Palerme, avec leurs grimacements de têtes de morts et leurs pandiculations de squelettes sous la bure des frocs que la rôderie des rats fait

bouger d'une illusion de vie revenue, il semble que ce soit comme le frontispice des charniers où M. Vuillier, avec ses calcaroni et ses mineurs, nous fait descendre.

Cette *Sicile* à elle seule suffirait cette année au renom de la maison Hachette, si un monument classique, un large et synthétique tableau du *Graul Siècle*, par M. Emile Bourgeois, ne venait témoigner de sa dilection constante pour les grandes études historiques présentées en de fastueuses éditions. Ce n'est pas assez d'admirer l'ordonnance extérieure d'un règne et le décor d'une cour, il faut les saisir dans leur intimité. L'auteur de ce remarquable livre l'a recherchée surtout dans l'art, dans les significations suggestives que dégagent les meubles du temps, ses costumes, ses portraits, ses fêtes. Il a fouillé les collections; il a demandé aux chroniques, aux estampes, à la glyptique, le secret des âmes et des esprits. Et ses collaborateurs sont M^{me} de Sévigné, M^{me} de Motteville, Dangeau, Choisy, Saint-Simon, La Bruyère, Voltaire, tous les graveurs, tous les sculpteurs et jusqu'aux collectionneurs d'anas, jusqu'aux obscurs scribes des almanachs. C'est bien un siècle entier qui se lève d'une telle peinture et d'une si tourmentée psychologie encore qu'on puisse regretter qu'elle se limite à des aspects déjà révélés et qu'en nous montrant le fond des mœurs de la cour et ce qu'en cachait l'éclat factice de sa politesse et de ses élégances, elle ne nous découvre aussi les bas-fonds d'une société fermentée de décomposition.

On sait quelle transformation récente a subi le *Tour du Monde*. A la division par colonnes s'est substituée la pleine page de texte : il en résulte un plus libre encadrement pour la gravure. Celle-ci, xylographique si longtemps, s'est aussi assouplie en utilisant les soyeuses et chatoyantes mollesités du procédé. La première année de la nouvelle série que nous avons sous les yeux se feuillette avec un charme délicat. Telles restitutions, celles notamment qu'illustrent le très intéressant *Voyage aux Sept églises de l'Apocalypse*, par M. l'abbé Le Camus, sont de petites merveilles. Une *Écosse*, de M^{me} de Bovet, n'a pas de moindres bonheurs avec ses commémoratifs paysages. Mais ce n'est encore là qu'un renouvellement de la forme matérielle en l'œuvre immense à laquelle se vouèrent ces hommes admirables, MM. Charton et Templier. Aux relations de voyages se sont ajoutés une Chronique du monde, un Courrier géographique et des tableaux graphiques d'itinéraires en forme de devis. C'est comme une âme plus moderne, une vie active et courante qui ainsi a rajeuni le grand recueil. Elle signale l'esprit nouveau de la maison. Même le *Journal de la jeunesse* commencé à s'en ressentir, le magazine français par excellence, où il nous est donné de lire des récits de conteurs charmants et qui chaque année fait une part plus large aux modes légers et lumineux du procédé.

Émile Claus au Cercle artistique.

Parmi ces trente-six œuvres quelques-unes marquent. M. Claus nous habitue à ces expositions victorieuses et quasi annuelles qui clôturent chacune de ses campagnes d'art, à travers son pays de Flandre. Il nous a montré son coin de prairies et de rivières sous presque tous ses aspects. Dans la mobilité des saisons, la Lys lui a confié des sensations, des visions et des tendresses successives que scrupuleusement et bellement il divulgue en tableaux.

Cette fois, ce sont les printemps et les étés qu'il célèbre surtout. Voici *l'Ecluse d'Astene* et *Février*, pages encore frileuses et légèrement embuées d'hiver, quoique claires déjà et chantantes de l'avril qui se présage; voici les *Marronniers en fleurs*, le *Retour du marché* et surtout *Lueur de couchant* où les verdure et les sèves s'affirment. Ces toiles sont toutes de belle et délicate et exacte peinture. L'œil de M. Claus s'est très affiné. Il est devenu subtil aux lumières et aux finesses de l'atmosphère. Il saisit des harmonies inédites, des accords frais de tons et l'impression joyeuse des choses. Les rouges et les verts lui plaisent surtout mêlés à des fonds bleus et des terrains jaunes. Ses œuvres semblent traduire un joyeux et continuel dimanche.

M. Claus nous plaît beaucoup moins quand il étoffe ses paysages de personnages. On dirait alors qu'il poursuit le joli et le plaisant et son art devient petit. Ce qui ne l'empêche point de se prouver des fois robuste et fort, par exemple dans *Pêcheurs*, et de faire sentir le vent et le froid sur les rivières et sur leurs berges.

Au résumé, salon de belle tenue et de frane et bel art.

Amédée Lynen au « Diable au corps. »

Des crayons assez banals : coins de routes, bois, rivières. Mais deux peintures curieuses dont la préparation sur toile blanche est faite à la plume et dont les couleurs sont bellement harmonisées. M. Lynen est de la lignée des artistes qui comptent comme maîtres De Braekeleer et Mellery parmi les modernes et les Hooghe, les Vermeer, les Teniers parmi les anciens. C'est dire que nous voici en face d'un Flamand ou plutôt d'un Brabançon que les vieilles mœurs, les rues surannées, les quartiers mélancoliques séduisent presque uniquement. Les deux peintures de M. Lynen sont à la fois naïves par le sujet et habiles par l'exécution. Les tons sont maintenus dans les bruns et ocre et les roux, d'où se détachent les rouges et les verts. C'est la donnée ancienne, mais bien comprise.

Quelques lithographies renseignent sur Bruxelles. Elles seront réunies en album avec une préface d'Eugène Demolder.

THÉÂTRES

La place nous fait défaut pour rendre compte des premières représentations de la semaine. Bornons-nous à constater le succès qui a accueilli à l'Alcazar la revue annuelle : *Brucell's au vol*, montée avec un grand luxe et alertement jouée, et mentionnons particulièrement l'émouvante interprétation de *Kean* par M. Krauss à l'Alhambra. Ce terrible rôle, véritable « concerto » composé par Alexandre Dumas pour mettre en valeur toutes les ressources du comédien a été, on le sait, le triomphe de Frédéric Lemaître. M. Ernesto Rossi y a puisé l'un de ses plus grands succès. Le jeune artiste qui a conquis de si vives sympathies à l'Alhambra dans *la Dame de Monsoreau* n'a pas craint d'affronter à son tour l'épreuve, et son audace a été récompensée par d'unanimes applaudissements. Il apporte dans la création difficile du légendaire acteur anglais, avec une surprenante variété d'effets, une intelligence et une conscience remarquables. La jeunesse se trahit encore sous la véhémence du geste, à travers l'agitation des mouvements de scène. Mais on peut, dès à présent, présager en M. Krauss un artiste qui prendra rang parmi les illustrations de

la scène. Les représentations de *Kean* ont un réel attrait d'art. Nous appelons sur elles l'attention de ceux qui vont au théâtre non par désœuvrement mais pour les fortes impressions qu'il fait ressentir.

Détail curieux : Les représentations données à Bruxelles par le célèbre tragédien Rossi avaient été interrompues, dit-on, à la suite de démarelles diplomatiques, provoquées par la scène fameuse qui se passe en partie dans la salle et dans laquelle le génial acteur prend à partie le prince de Galles.

Aujourd'hui dimanche, en matinée, à 2 heures, irrévocablement dernière représentation de la *Fille des Chiffonniers* :

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Vaillamment, quoique privé de son collaborateur, quoique l'entreprise soit lourde et nullement lucrative, luttant seul contre les volontés mauvaises, les indifférences et les coupables apathies, Sylvain Dupuis a repris le cours de ses Nouveaux Concerts.

C'est par la Symphonie n° 7 (en *mi majeur*) d'Anton Bruckner qu'il a ouvert la série annuelle de ses concerts. Encore inentendue à Liège, cette symphonie s'impose par le faste d'une orchestration tout étincelante de couleurs qui encadre de sa richesse le développement de thèmes de belle envolée mélodique. Une inspiration élevée s'unit à beaucoup de science et l'œuvre qui en résulte a pour elle la beauté de la ligne et la sincérité de l'émotion. Elle exigerait une complète analyse que ne me permettent pas les étroites limites d'une rapide correspondance.

Le prélude d'*Armor*, drame lyrique de M. Sylvio Lazzari, ne marque point par de spéciales qualités dans l'œuvre de la jeune École française. Des réminiscences de *Wallenstein* lui enlèvent le mérite de l'originalité. Ce prélude fait assez mince figure, écrasé entre la Symphonie de Bruckner et les pathétiques accents de la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*. Exécutions soignées; de l'animation et de l'ensemble; étude quelque peu hâtive cependant des dernières parties de la symphonie.

M. Alexandre Petschnikoff a vingt ans. Il est maître déjà d'une solide technique, possède d'entraînantes qualités de séduction. C'est une personnalité. Son violon chante à ravir; le son n'est pas ample, mais d'une pureté et d'une délicatesse exquis; le jeu très précis, d'une irréprochable justesse.

On a applaudi unanimement son exécution du *Concerto* de Wieniawski. L'interprétation de la *Chaconne* de Bach, très détaillée, avait du charme. Sans doute, certains le lui reprocheront. Ils voudraient plus d'austerité. N'est-il pas convenu que pour toute œuvre du Maître le style grave s'impose? Et cependant la finesse, la grâce, simples sans préciosité, qui caractérisent l'exécution nuancée, un peu nerveuse de M. Petschnikoff, ne paraissent point un contre-sens. Acclamé, M. Petschnikoff a joué supplémenta-
ment l'*Aria* de Bach, qu'il chante à l'excès, peut-être.

DOCUMENTS A CONSERVER

PROSPER MÉRIMÉE, de l'Académie française. *Lettres à une inconnue*. T. II, p. 151. (Les grands hommes jugés par leurs opinions.)

21 mars 1861.

Un dernier ennui, mais colossal, a été *Tannhäuser*. Les uns disent que la représentation à Paris a été une des conventions secrètes du traité de Villafranca; d'autres, qu'on nous a envoyé Wagner pour nous forcer d'admirer Berlioz. Le fait est que c'est prodigieux. Il me semble que je pourrais écrire demain quelque chose de semblable, en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. La représentation était très curieuse. La princesse de Metternich se donnait un mouvement terrible pour faire semblant de comprendre, et pour faire commencer des applaudissements qui n'arrivaient pas. Tout le monde bâillait, mais, d'abord, tout le monde voulait avoir l'air de comprendre cette énigme sans mot. On disait sous la loge de M^{me} de Metternich que les Autrichiens prenaient la revanche de Solferino. On a dit encore qu'on s'ennuie aux récitatifs, et qu'on se *tanne aux airs*. Tâchez de comprendre. Je m'imagine que votre musique arabe est une bonne préparation pour cet infernal vacarme. Le fiasco est énorme! Auber dit que c'est du Berlioz sans mélodie.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Parties d'orchestre manuscrites.

La question de savoir s'il est permis de tirer d'une partition gravée des parties d'orchestre manuscrites afin d'éviter le paiement du droit de location qu'exigent les éditeurs a fait l'objet de fréquents débats judiciaires (1).

La Cour de cassation de France, saisie d'un pourvoi dirigé par M. Fabre contre l'arrêt rendu le 22 décembre 1894 par la Cour d'appel de Rouen au profit des éditeurs Heugel et C^{ie}, vient de statuer comme suit :

« La loi du 13 juillet 1793 a entendu réserver à l'auteur, avec la propriété de son œuvre, le droit exclusif de l'exploiter, de la vendre et de la distribuer sous toutes les formes et par tous les modèles et procédés de reproduction.

Si donc les juges du fait constatent que le propriétaire (ou son cessionnaire) « a édité d'un opéra bouffe une partition piano et « chant avec indication d'orchestre dite partition conductrice, la « seule d'ailleurs qu'il soit d'usage de graver et imprimer pour « ces sortes d'ouvrages, et que le dépôt en a été fait conformément à la loi », ce dépôt garantit tous les droits de l'auteur et l'autorise à poursuivre toute personne qui, se servant des indications d'orchestre jointes à la partition déposée, fait, dans un but commercial, une orchestration de l'œuvre dont il s'agit, et en tire à part des parties instrumentales manuscrites.

Au surplus, l'art. 4 de la loi du 29 juillet 1881 ne soumettant au dépôt que les reproductions d'œuvres destinées à être publiées, le prévenu soutiendrait vainement que le propriétaire eût dû, pour exercer valablement la poursuite, déposer le manuscrit complet des parties d'orchestre, alors que le dit prévenu n'allègue

(1) V. notamment *l'Art Moderne* 1890, p. 230; 1891, p. 32; 1892, p. 326; 1893, p. 271.

même pas que le propriétaire ait publié ou se soit proposé de publier des parties d'orchestre autres que celles dont il a effectué le dépôt. »

La solution contraire avait été adoptée par la même Cour le 22 juin 1893 en cause des éditeurs Maquet et consorts contre MM. Delporte, directeur du théâtre de Besançon, et Goud, son chef d'orchestre (V. *l'Art Moderne* du 20 août 1893).

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition des œuvres d'Alfred Stevens, qui obtient un si grand succès à la Maison d'Art, sera irrévocablement close le mercredi 15 janvier.

Le samedi suivant s'ouvrira, dans la même salle, une exposition des sculptures de M. Paul Du Bois, des peintures de M. Alfred Verhaeren et des céramiques d'art de M. E. Lachenal.

L'exposition de Jean Portaels et des anciens élèves de son Atelier sera inaugurée le 15 février.

C'est le vendredi 10 janvier, à 8 h. 1/2, que M. Camille Lemonnier inaugurera à la Maison d'Art la série des conférences annoncées. Il a choisi pour sujet : ALFRED STEVENS (*la Femme et l'Amour*). Le prix d'entrée est fixé à 2 francs.

CONSERVATOIRE ROYAL. — Aujourd'hui, à 2 heures, deuxième séance de musique classique pour instruments à vent et piano, donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, avec le concours de M^{lle} Jeanne Merck, de MM. Schoofs, Picard, Heirwegh, Hannon, Mahy, Boogaerts et Trinconni. Au programme : la Sérénade n° 1 de Mozart, le Grand Octuor de Beethoven pour instruments à vent, et la Suite pour flûte et piano de Ch. Widor.

C'est, comme nous l'avons annoncé, dimanche prochain qu'aura lieu, au Cirque royal, le premier concert de la nouvelle *Société symphonique* sous la direction de M. Eugène Ysaye M^{lle} Clotilde Kleberg, qui inaugurera la série des solistes, jouera le *Concerto* de Schumann avec orchestre, l'Impromptu en *la bémol* de Schubert et le Caprice de Saint-Saëns sur les airs du ballet d'*Alceste*.

La première séance de musique de chambre est fixée au jeudi 9 janvier. Afin de pouvoir mettre un plus grand nombre de places à la disposition du public, — les demandes d'abonnement étant exceptionnellement nombreuses, — la *Société symphonique* s'est vue dans l'obligation de transporter ses séances dans une salle plus vaste que celle de la Maison d'Art, qu'elle avait choisie d'abord.

Ces séances auront lieu à la Grande Harmonie. Voici le programme de la première : VII^e Quatuor à cordes (*fa majeur*) de Beethoven; Quatuor à cordes de Vincent d'Indy; Quintette pour piano et cordes (*la bémol*) de Schumann. Exécutants : MM. E. Ysaye, A. Marchot, L. Van Hout, J. Jacob et Théo Ysaye.

La maison Schott frères organise pour le dimanche 12 janvier 1896, à 2 heures, à la Grande-Harmonie, un grand concert de symphonie sous la direction de M. Gaston Borch, chef d'orchestre de la Société Philharmonique de Christiania (Norvège).

Le programme se composera exclusivement d'œuvres de compositeurs norvégiens non encore exécutées à Bruxelles : *Suite de Holberg*, de Grieg; *Andante funèbre*, de Svendsen; les *Boyards*, de Halvorsen; *Concerto pour piano et orchestre*, de Gaston Borch, etc.

Cartes d'entrée à 5 et 3 francs.

« Pour l'Art » ouvrira sa quatrième exposition annuelle le samedi 11 janvier prochain dans les locaux du Musée moderne.

Les œuvres lui destinées devront parvenir à Bruxelles au plus tard le 6 janvier. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Omer Coppens, secrétaire, 10, rue des Coteaux, à Bruxelles.

Afin d'éviter toute confusion, l'excellent paysagiste Adrien-Joseph Heymans nous prie d'informer le public qu'il n'est pas

l'auteur des tableaux signés Joseph Heymans que quelques amateurs lui attribuent à tort. Seules les toiles signées A.-J. HEYMANS sont de lui.

Les Concerts populaires anversois, dont nous avons exposé récemment le caractère désintéressé et les tendances vraiment artistiques, donnent aujourd'hui leur 50^e séance. Le programme est exclusivement composé d'œuvres nationales : *L'Ouverture jubilaire* (c'était indiqué) de Ch. Haussens, le *Soir d'été* de J. Huybrechts, le *Chant du Printemps* de L. Mortelmans, les trois fragments symphoniques de *Polyeucte* d'E. Tinel et le prélude de *Charlotte Corday* de P. Benoit.

La société *L'Émulation*, de Verviers, a donné la semaine dernière, au Théâtre de cette ville, sous la direction de M. Voncken, une excellente audition du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy. Les chœurs, nombreux et admirablement disciplinés, ont interprété avec une rare justesse d'intonation et une précision remarquable cette œuvre touffue et difficile. *L'Incendie*, le tableau le plus épineux à « mettre au point », a reçu une exécution irréprochable et a valu au compositeur, qui assistait au concert, une ovation chaleureuse. Citons, parmi les solistes, M^{lle} Henrotay, qui a chanté en excellente musicienne et d'une jolie voix claire le rôle de Lenore, MM. Lange (Wilhelm) et Grisart (le Doyen des Maitres). Les « Esprits du rêve », qui avaient pour chef d'attaque M^{lle} Jeanne Herman, ont donné à la *Vision* un très grand charme poétique. La sonorité chaude du quatuor à cordes a contribué à l'impression harmonieuse de cet ensemble exceptionnel, manifestée par d'enthousiastes applaudissements et de nombreux rappels.

MARIAGES D'ARTISTES. — Notre collaborateur Eugène Demolder, l'auteur des *Contes de Nazareth* et de la *Légende de saint Nicolas*, s'est uni, samedi dernier, à M^{lle} Claire Rops, fille du maître aquafortiste. Nos félicitations et nos vœux de bonheur.

La *Société nationale de musique* donne aujourd'hui, à la salle d'Harcourt, à Paris, sous la direction de M. G. Doret et des auteurs, sept premières auditions. Citons entre autres une Symphonie en trois parties sur un choral breton de M. Guy Ropartz, une mélodie avec accompagnement d'orchestre de Ch. Bordes (texte de P. Verlaine) et l'introduction symphonique aux *Sept Princesses* de Maurice Maeterlinck par P. de Bréville.

Le Théâtre Libre donnera, pour son spectacle de janvier, *Mademoiselle Fifi*, d'Oscar Méténier, d'après Maupassant.

On vient de vendre à Londres, pour la jolie somme de 5,256 livres sterling, soit 131,400 francs, un exemplaire du livre de psaumes à l'usage des bénédictins de l'abbaye de Saint-Jacques, à Metz.

L'ouvrage n'a été tiré qu'à trois exemplaires et date de l'année 1459. Il est beaucoup plus rare que la bible Mazarine, imprimée en 1455.

Jusqu'à présent, aucun livre n'avait atteint un prix aussi élevé.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA QUINZIÈME ANNÉE (1895) DE *L'ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

L'Originalité belge	321
Les Associations esthétiques et scientifiques	161
La Socialisation de l'Art	98, 109, 116
La Grande mer des Idées	329
Dividendes intellectuels	337
« Madame la Maison d'Art »	369
Comment vivra la Maison d'Art	383
LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. La Situation actuelle du	
Théâtre en France	177
Le Théâtre symbolique	185
Le Théâtre transcendantal	193
Le Théâtre synthétique	201
La Forme littéraire dans les œuvres dramatiques	209
La Renaissance du Chœur antique	217
Le Théâtre hiératique	225
Le Silence	237
L'Enchevêtrement des formes	289
Le Monodrame	305
Epilogue	313
R.-W. EMERSON. <i>Cercles</i> (traduction inédite)	259, 266, 275
Morale mondaine	319, 371
Les Moulages	265
L'« Oeuvre artistique »	145
L'Art français et le monde antique (LÉON HENNEBICQ)	4
L'École Esthétique anglaise (GABRIEL MOUTREY)	285
Les Criminels dans l'Art et Enrico Ferri (CH. GHEUDE)	379
Pages inédites d'Octave Pirmez (JOSÉ DE COPPIN)	2
En voulez-vous, des... enseignes?	249
Impressions d'artiste. Londres (J. H.)	11, 20
Id. Orléans (L. HENNEBICQ)	291
Id. Tours (ID.)	402
SARAH BERNHARDT	153
JULES BOIS (R. DE SOUZA)	283
PIERRE DE BRÉVILLE	301
F.-R. CARABIN (R. DARZENS)	261
MARCELLIN DESBOUTIN (F. JOURDAIN)	285
ALEXANDRE DUMAS FILS	377
HENRI DUPARC (GEORGES SERVIÈRES)	163
ELEONORA DUSE	113
PAUL GAUGUIN (G. GEFFROY)	61
PAUL GILSON (M. R.)	341
EUGÈNE GRASSET (CAMILLE LEMONNIER)	291
CONSTANTIN GUYS (G. GEFFROY)	158
JUDIC	345
CHARLES MAURIN (HENRY NOCQ)	318
HENRY MURGER (CATULLE MENDÈS)	268
JEAN PORTAELS	41
ODILON REDON (F. JOURDAIN)	59
AUGUSTE RODIN (OCTAVE MIRBEAU)	197
ALFRED STEVENS	393
JAMES TISSOT (C. DES PERRIÈRES)	308

ALFRED VERWÉE	297
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (R. DE SOUZA)	276
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (C. GODEBSKY)	300

PEINTURE

Le Musée de peinture ancienne à Bruxelles	129
Les Musées (JEAN BAFFIER)	365
La Saison des peintres	156
La Gravure sur bois (JEAN BURIN)	349
Une préface de Félicien Rops	332
Supplément au catalogue de l'œuvre gravé de Félicien Rops	181
<i>La Vie artistique</i> de Gustave Geffroy (4 ^{me} série)	235
<i>L'Art flamand</i> de Jules Du Jardin	388
<i>Les Maîtres de l'affiche</i>	404
Concours de l'Académie	350
Les Sujets imposés au concours de Rome (A. HENNEBICQ)	340
Un tableau de Constantin Meunier (P. STELLAN)	245
Curieux rapprochement	61
Henry de Groux à Spa	315
Le Legs Caillebotte	55
Hommage des artistes à M. Jules de Burlet	238
Le Musée historique de Bâle	63
MARCELLIN DESBOUTIN (F. JOURDAIN)	285
PAUL GAUGUIN (G. GEFFROY)	61
EUGÈNE GRASSET (CAMILLE LEMONNIER)	291
CONSTANTIN GUYS (G. GEFFROY)	158
CHARLES MAURIN (HENRY NOCQ)	318
JEAN PORTAELS	41
ODILON REDON (F. JOURDAIN)	59
RENOIR ET RENOUARD (ID.)	157
JAMES TISSOT (C. DES PERRIÈRES)	308
ALFRED VERWÉE	297
SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE	65, 73, 81, 89, 97
Acquisitions	71, 78, 87, 93, 102, 111, 119, 142
Documents à conserver	118, 126
Exposition de la <i>Société des Beaux-Arts</i>	137
Id. <i>Pour l'Art</i>	19
Id. des Aquarellistes	371
Id. du <i>Sillon</i>	323
Le Salon photographique	380
MAISON D'ART. Exposition de M. G. Pissarro	22
Id. de M. G. Van Strydonck	86
Id. de M. Alfred Stevens	393
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de MM. Danse et Goe-mans	149
Id. de MM. de Rudder et Wolfers	122
Id. de MM. Impens, L. Franck et G. de Burlet	93
Id. de MM. Ch. Hermans et Maurice Romberg	404
Id. de M. Emile Claus	412
Exposition de M. Heins au <i>Diable au Corps</i>	93

Exposition de M. Amédée Lynen	77
Id. de M. Alexandre Marcette	403
Id. de M. Francis Nys	379
Id. de M. André Sinet	69
Id. de M. et M ^{me} Rodolphe Wytsman	270, 299
LE SALON DE GAND	236
LE SALON DE CHARLEROI	237
Exposition de l'Académie des Beaux-Arts à Liège	227
Exposition des Beaux-Arts à Ostende	338
Cercle des Beaux-Arts de Termonde	155, 163, 175
PARIS. LE SALON DU CHAMPS-DE-MARS	264
Exposition de M. Claude Monet	349
Id. de M. Maximilien Luce	293
LA HAYE. Exposition du <i>Kunstkring</i>	294
Exposition des <i>Aquarellistes</i>	135
Vente Maskens (Bruxelles)	23
Id. Henri Garnier (Paris)	255
Id. à Londres	117
Id. de tableaux de Van Dyck (Bruxelles)	77
Nécrologie : M ^{me} BERTHE MORISOT	41
JEAN PORTAELS	297
ALFRED VERWÉE	15, 62, 141, 126, 142, 138
Memento des Expositions	194, 207, 230, 245, 254, 309, 326, 342, 366, 382

SCULPTURE

Les Moulages	265
La Décoration du Jardin botanique	63
La Statue de Godefroid de Bouillon	236
La <i>Mort d'Ompdrailles</i> , de Ch. Vander Stappen	190
M. Alex. Charpentier au Luxembourg	71
Victor Hugo sculpteur	279
Un haut-relief de M. Injalbert à Montpellier	314
Refusées. (M ^{mes} M. Brach et d'Uzès)	133
AUGUSTE RODIN (OCTAVE MIRBEAU)	197
JEAN BAFFIER (ARMAND SILVESTRE)	406
Le monument Louis Artan	270
Id. Emile Augier	279
Id. Gorges Bizet	367
Id. Charlet	71
Id. Corot	79
Id. Lamartine	79
Id. Henri Mürger	47, 212
Id. A. Van Hasselt	87
Nécrologie : ALEX. DE BOCK	303
Id. JEAN TURCAN	45

INDUSTRIES D'ART

Enquête sur l'évolution des Industries d'art	27
Les Industries d'art à la <i>Libre Esthétique</i>	62, 78
Acquisitions par l'État	142
Chambres d'étudiants (Th. B.)	102
Les Portes de la Maison du Roi	238
Papier mural de M. Maurice Denis	237
Calendrier de M. G. Combaz	23
Le Glas du bibelot ancien (ARSENE ALEXANDRE)	230
La Fédération des ouvriers d'art	246
F.-R. CARABIN (R. DARZENS)	261
Expositions de la MAISON D'ART. Grès flammés de Dalpayrat et Lesbros	25
Verreries et vitraux de MM. Tiffany	86
Verreries de MM. Daum frères. — Faïences à reflets métalliques de M. Clément Massier	393
Exposition de L'ŒUVRE ARTISTIQUE à Liège	87, 145
CONCOURS : Affiche de « l'Art appliqué à la rue »	142
Bordure d'encadrement	182
A l'Académie	350
Décoration de la gare du Luxembourg	245, 334

ARCHITECTURE

L'Architecture moderne (G. GEFFROY)	188
<i>La Construction des villes</i> , par J. STUBBEN (traduction de M. Ch. Buls)	252
Restaurations des monuments	253
LE PAYSAGE URBAIN : En voulez-vous, des... enseignes ?	249
Notre Hôtel de ville	30
La Flèche de l'Hôtel de ville	343
Un coin du vieux Bruxelles. L'Hôtel Ravenstein	174
Ornementation des villes	140
Les Auvents	357
Le Sgraffite	182
L'Eglise Saint-Nicolas	21
L'Eglise de Ternath	61

LITTÉRATURE

R.-W. EMERSON. <i>Cercles</i> (traduction inédite)	259, 266, 275
Une Floraison littéraire	57
Quelques poètes récents	361
La Littérature belge à la Chambre des représentants	233
Les Ecrivains belges (MAURICE BARRÈS)	251
L'Âme féminine. — Blanche Rousseau	331
Les Bibliothèques publiques en Belgique	36, 44
Les Bibliothèques publiques à l'étranger	139, 148
L'Œuvre de Camille Lemonnier	274
Le Caveau verviétois	347
JULES BOIS (R. DE SOUZA)	283
HENRY MURGER (CATULLE MENDES)	268
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (R. DE SOUZA)	276
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (C. GODEBSKY)	300
L'Almanach des poètes	403
VICTOR BARRUCAND. <i>Le Chariot de terre cuite</i>	131
LOUIS BARWOLF. <i>Charles-Louis Hanssens, sa vie et ses œuvres</i>	29
HENRY BATAILLE. <i>La Chambre blanche</i>	362
M ^{me} DE BEAUVOIR. <i>La Morale</i>	353
HENRY BECQUE. <i>Souvenirs d'un auteur dramatique</i>	218
LOUIS BERTRAND. <i>Gaspard de la Nuit</i>	241
LÉON BLOY. <i>Nouvelles désobligeantes</i>	187
MAURICE BOUKAY. <i>Chansons d'amour</i>	220
L.-P. DE BRINN'GAUBAST et ED. BARTHÉLEMY. <i>L'Anneau du Nibelung</i>	227
M ^{me} ALICE BRON. <i>Les Gavés et les Meurt-de-faim</i>	92
LÉOPOLD COUROUBLE. <i>Atlantique-idylle</i>	281
LÉON DAUDET. <i>Les Kamtchatka</i> (GEORGES LECOMTE)	204
JEAN DELVILLE. <i>Dialogue entre nous</i>	244
JULES DESTREE. <i>Une campagne au pays noir</i>	326
JULES DU JARDIN. <i>L'Art flamand</i>	388
G. DWELSHAUWERS. <i>Les Classiques chrétiens et l'étude de la latinité</i>	51
GEORGES EERHOUD. <i>Mes Communions</i>	49
MAX ELSKAMP. <i>En symbole vers l'Apostolat</i>	123
ALBERT FLEURY. <i>Paroles vers Elle</i>	362
GUSTAVE GEFFROY. <i>La Vie artistique</i> (4 ^e série)	235
ANDRÉ GIDE. <i>Paludes</i>	293
EUG. GILBERT. <i>Le Roman en France au XIX^e siècle</i>	353
ALBERT GIRAUD. <i>Hors du siècle</i>	50
EDM. DE GONCOURT. <i>Le Journal des Goncourt</i> (VIII ^e volume)	228, 409
CHARLES GUÉRIN. <i>Le Song des crépuscules</i>	362
D. HARCOLAND. <i>Les Personnages de l'individu</i>	243
B ^{on} DE HAULLEVILLE. J.-M.-J. Bodson. <i>L'apostolat chez les civilisés</i>	29
A.-F. HÉROLD. <i>Le Livre de la naissance, de la vie et de la mort de la bienheureuse Vierge Marie</i>	401
HENRIK IBSEN. <i>Le Petit Eyolf</i>	9
FRANCIS JAMMES. <i>Un Jour</i>	362
GUSTAVE KAHN. <i>Domaine de fée</i>	139
HUBERT KRAINS. <i>Histoires lunatiques</i>	121

JULES LECLERQ. <i>A travers l'Afrique australe</i>	493
Id. <i>Au pays de Paul et de Virginie</i>	495
CAMILLE LEMONNIER. <i>La Faute de Mme Charvet</i>	273, 282
GEORGES MARLOW. <i>L'Âme en exil</i>	165
HENRY MAUREL. <i>Ames de couleur</i>	69
CAMILLE MAUCLAIR. <i>Couronne de clarté</i>	316
Id. <i>Dans l'île des yeux clos</i>	317
ADRIEN MITHOUARD. <i>L'Iris exaspéré</i>	164
GABRIEL MOUREY. <i>Passé le détroit</i>	249, 285
RAY NYST. <i>Un prophète</i>	131
LÉON PASCHAL. <i>Paroles intimes</i>	244
YVANOË RAMBOSSON. <i>Le Verger doré</i>	404
HENRI DE RÉGNIER. <i>Aréthuse</i>	415
Id. <i>Poèmes</i>	403
VICTOR REMOUCHAMPS. <i>Vers l'âme</i>	179
ADOLPHE RETTÉ. <i>L'Archipel en fleurs</i>	138
JEAN ROBIE. <i>De l'importance du paysage</i>	252
JACQUES ROMMELAERE. <i>Ma Semaine</i>	372
J.-H. ROSNY. <i>L'Indomptée</i>	4
Id. <i>L'Autre femme</i>	171
Id. <i>Résurrection</i>	339
VIRGILE ROSSEL. <i>Histoire de la Littérature française hors de France</i>	25
SAINT-POL-ROUX. <i>Les Reposoirs de la procession</i>	146
CHARLES SAUNIER. <i>Augustin-Dupré, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies</i>	228
ROBERT SCHEFFER. <i>Le Chemin nuptial</i> (M. MAETER-LINCK)	187
ACHILLE SEGARD. <i>Hymnes profanes</i>	29
GEORGES SERVIÈRES. <i>Tamhäuser à l'Opéra en 1861</i>	165
FERNAND SEVERIN. <i>Un chant dans l'ombre</i>	307
M ^{me} SÉVERINE. <i>Pages mystiques</i>	92
EMILE SIGOGNE. <i>L'Art de parler</i>	325
J. STUBBÈN. <i>La Construction des villes</i>	252
J. DE-TALLENAY. <i>Treize douleurs</i>	212
JEAN THOREL. <i>Le Joyeux Sacrifice</i>	228
LÉON TRICOT. <i>Les Cheveux</i>	124
M ^{me} ERNESTINE-A. VAN HASSELT. <i>Scherzo</i>	69
GUSTAVE VAN ZYPE. <i>Romanesque</i>	123
P. et J. VEBER. <i>Les Vèber's</i>	220
PAUL VERLAINE. <i>Confessions</i>	268
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. <i>Poèmes et Poésies</i>	403
WILLY. <i>Entre deux airs</i>	221
TÉODOR DE WYZEWA. <i>Chez les Allemands. L'Art et les mœurs</i>	93
<i>The Evergreen. A Northern Seasonal</i>	181, 404
Quelques livres (Hachette et C ^{ie})	411
PÉRIODIQUES NOUVEAUX : <i>Arte</i> (Lisbonne)	367
<i>D'art</i> (Paris)	247
<i>La Cote artistique</i> (Paris)	335
<i>La Coupe</i> (Montpellier)	143
<i>La Critique</i> (Paris)	223
<i>La Petite Revue documentaire</i> (Paris)	207
<i>La Renaissance idéaliste</i> (Paris)	207
<i>La Revue féministe</i> (Paris)	375
<i>La Revue franco-américaine</i> (Paris, New-York)	223
<i>La Revue indépendante</i> (Paris)	223
<i>La Revue rouge</i> (Paris)	407
<i>L'Arte illustrata</i> (Milan)	79
<i>L'Art international</i> (Paris)	375
<i>L'Art jeune</i> (Bruxelles)	53
<i>L'Art wallon</i> (Verviers)	326
<i>Le Coq rouge</i> (Bruxelles)	124
<i>L'Enclos</i> (Paris)	207
<i>Le Journal des Gens de lettres</i> (Bruxelles)	6
<i>Le Livre des légendes</i> (Paris)	326
<i>Le Magazine international</i> (Paris)	55
<i>Le Vieux Liège</i> (Liège)	326
<i>Pages d'art et de science</i> (Bruxelles)	55
<i>Pan</i> (Berlin)	479, 215
<i>Samliden, populaer tidsskrift</i> (Bergen)	143
Conférence de M. HENRY MAUREL (<i>Psychologie musicale</i>)	82

Conférence de M. HENRY MAUREL (<i>R. Schumann</i>)	387
Id. de M. CAMILLE MAUCLAIR (<i>L'Aristocratie intellectuelle</i>)	76
Id. de M. LUGNÉ-POE (<i>Pour être un acteur d'aujourd'hui</i>)	91
Id. de M. EDMOND PICARD (<i>La Socialisation de l'Art</i>)	98, 109, 116
Id. du SAR PÉLADAN (<i>La Femme. Les Étapes d'une intelligence</i>)	92, 94
Conférences péripatéticiennes de M. GRIVEAU	229
Actes de foi. JULES BOIS. L. D.	110
Instantané. CAMILLE MAUCLAIR	215
<i>Nécrologie</i> . XAVIER DE REUL	132
EDOUARD DUBUS	212
GUSTAVE FREYTAG	143
PAUL JANSSENS	23
MARIO VARVARA	39
Accusés de réception	22, 54, 69, 135, 165, 183, 190, 222, 237, 253, 301, 326, 366, 393

MUSIQUE

La Musique au XIX ^e siècle, discours de M. F.-A. Gevaert	357
Psychologie musicale. Conférence de M. HENRY MAUREL	83
Robert Schumann. Id.	387
L'histoire des instruments à cordes pincées et frottées. Conférence par M. H. LA FONTAINE	94
Le Pays de la musique (M. KUFFERATH)	151, 278
La Musique des cloches (H. MAUREL)	244
Les Carillons flamands (EDM. VAN DER STRAETEN)	30
Concours de carillonneurs	235
La Maîtrise de Saint-Gervais	13
Les Chanteurs de Saint-Gervais (RENZO)	20, 150
La Musique pour tous	341
Contre les applaudissements	406
L'Hymne à Apollon	7
Le Musée Grétry à Liège	127
Le Musée Wagner à Eisenach	143
Le Kinétophone (OCTAVE UZANNE)	229
Musique nouvelle (Publications de MM. Baudoux et C ^{ie})	117
JULIEN TIERSOT. — <i>Vingt mélodies populaires des provinces de France</i>	132
SYLVIO LAZZARI. — <i>Mélodies</i>	133
PIERRE DE BRÉVILLE	301
HENRI DUPARC (GEORGES SERVIÈRES)	166
PAUL GILSON (M. R.)	341
FRANÇOIS SERVAIS (C. GODERSKY)	310
CONCERTS DU CONSERVATOIRE. <i>Le Rheingold</i>	53, 118
Lettre de M. O.-G. DESTREE	60
La messe de J.-S. Bach	410
Association des professeurs d'instruments à vent	5, 102
Concours	198, 206, 213, 221, 230
Distribution des prix	365, 372
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1894-95. — Premier concert (<i>Francesca da Rimini</i> , de P. Gilson)	37
Deuxième concert (4 ^e symphonie de Brahms. — M. F. Busoni)	59
Quatrième concert (M ^{lle} Paimparé, M ^{me} Landouzy)	92
Saison 1895-96. — Premier concert (H. Goetz, L. Mortelmans, F. Busoni)	381
Deuxième concert (<i>Psyché</i> , de C. Franck. <i>Nuit persane</i> , de Saint-Saëns. <i>Le Prince Igor</i> , de Borodine)	395
NOUVEAUX CONCERTS. Premier concert (Franz Servais, M ^{me} Brema)	6
Deuxième concert (Les Chanteurs de Saint-Gervais)	33
Troisième concert (L'orchestre de W. Kes)	109
Quatrième concert (Smetana, R. Strauss)	134
Cinquième concert (Vincent d'Indy, M ^{me} G. Leblanc)	173
CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Premier concert (Glazounow, S. Lazzari, Saint-Saëns)	85

Deuxième concert (Lalo, Sokolow, Chabrier, Fauré)	93
Troisième concert (<i>La Légende de Sainte-Cécile</i> d'E. Chausson. — H. Duparc, G. Fabre, G. Huberti, Th. Ysaye, V. d'Indy)	97
Quatrième concert (A. Magnard, A. Marchot, P. Gilson, César Franck)	109
Concerts de la MAISON D'ART (MM. G. Kéfer et Emile Agniez)	110
Concerts de la MAISON DU PEUPLE	94, 389
Concert Breitkopf et Härtel (Ben Davies, Tivadar Nachéz, Mary Wurm)	342
Concert Schott (E. d'Albert, E. Jacobs)	5
Le Quatuor Heerman	14
Le Quatuor Cricboom	134
Concerts de MM. Marchot, Ten Have, Van Hout, Jacob et Th. Ysaye	5, 14, 45
Concert de M. C. Liégeois	37
Concert de M ^{me} Lallemand	389
Concert de M ^{me} Poirson	215
Concert de M ^{me} Théroine-Mège	134
CONSERVATOIRE DE GAND. <i>Christus</i> , symphonie mystique de M. A. Samuel	117, 189
CONSERVATOIRE DE LIÈGE	397
NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEAIS. La Messe en ré de Beethoven	38
Premier concert 1893-96	413
CONCERTS POPULAIRES ANVERSOIS	388
CONCERTS POPULAIRES DE CHARLEROI	397
ÉCOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS	157
Le <i>Chant de la Cloche</i> à Verviers	414
Concert de la <i>Société d'Harmonie</i> de Verviers	29
Concert Leenders à Tournai	79
Concerts de Blankenberghe	254
Festival de Cardiff	327
Festival de Meiningen	335
Concert du Conservatoire de Nancy	103
Concerts V. d'Indy à Nancy, à Madrid et à Barcelone	71, 126
Concerts Litta à Paris	111
Concerts J. Wieniawski en Allemagne	125
Concerts Huyschenruyter à Rotterdam	111
Concerts de M ^{lle} Ruegger en Allemagne et en Suisse	87, 125
Concerts de M ^{lle} Irma Sethe à Wiesbaden et à Londres	142, 383, 390, 399
Nécrologie : JOSEPH CORNÉLIS	79
SIR CHARLES HALLÉ	359
FRANÇOIS LINTERMANS	165
EDMOND NEVEJANS	151
EDMOND VANDER STRAETEN	383
Accusés de réception	117, 183, 190, 222, 301, 366, 398

THÉÂTRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. 169, 177, 193, 201, 209, 217, 225	257, 289, 303, 313
A propos du monodrame (E. SIGOGNE)	313
A M. Joseph Caraguel	349
Œuvres dramatiques inédites	333
« Pour être un acteur d'aujourd'hui. » Conférence de M. Lugué-Poe	91
<i>Prométhée</i> , trilogie d'Eschyle restituée par le Sar Péladan	84
<i>L'Anneau du Nibelung</i> , traduction nouvelle de Brinn'Gaubast et Barthélémy	227
<i>Le Petit Eyolf</i> d'H. Ibsen	9
<i>Tannhäuser</i> à l'Opéra en 1861, par Georges Servières	165
LES THÉÂTRES A LONDRES. I. Lyceum. <i>King Arthur</i>	35
II. Daly's Theatre. <i>Hansel and Gretel</i>	43
III. Princess's Theatre. <i>The Derby Winner</i>	52
IV. Gaiety Theatre. <i>The Shop Girl</i>	68
V. Savoy Theatre. <i>The Chieftain</i>	180
VI. Drury Lane. <i>Dick Wittington</i>	188

VII. Alhambra. — Empire. — Palace	196
VIII. Olympia	205
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. <i>L'Enfance de Roland</i> , d'Emile Mathieu	17
<i>Paillasse</i> , de M. Léoncavallo	53
<i>Carmen</i> (reprise)	77
<i>Freischütz</i> (reprise)	124
<i>L'Africaine</i> (reprise)	294
<i>Mireille</i> (reprise)	294
<i>Aïda</i> (reprise)	294
<i>Le Maître de chapelle</i> (reprise)	294
<i>Samson et Dalila</i> (reprise)	294
<i>Le Barbier de Séville</i> (reprise)	294
<i>Lakmé</i> (reprise)	333
<i>Lohengrin</i> (reprise)	346
<i>Maître Wolfram</i> (reprise)	358
<i>Don Pasquale</i> (reprise)	373
<i>Fidelio</i> (reprise)	394
Représentations de M ^{me} Brema	39
Id. M ^{lle} De Cré	142
Id. M ^{me} Héglon	142
Id. M ^{me} Sarah Bernhardt	153
Renseignements divers	187, 294, 382, 390
THÉÂTRE DU PARC. <i>L'Age difficile</i> , par J. Lemaitre	85
<i>Monsieur le Directeur</i> , par A. Bisson	365
Représentations de M ^{me} Eléonora Duse	113
Id. M ^{me} Judic	345
THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. <i>Sabre au clair!</i> de Jules Mary	125
<i>La Dame de Monsoreau</i> , d'A. Dumas	373, 382
<i>La Fille des Chiffonniers</i> , d'A. Bourgeois et F. Dugué	398
<i>Kean</i> , d'A. Dumas	412
THÉÂTRE MOULIERE. <i>La Comtesse Wanda</i>	93
<i>Les Dancheff</i> , de P. Newski	333
<i>Margot</i> , d'H. Meilhac	348
<i>Belle-Maman</i> , de V. Sardou	373
<i>L'Etrangère</i> , d'A. Dumas	390
THÉÂTRE DES GALERIES. <i>Les Brigands</i>	46
<i>Les Forains</i>	86
<i>L'Hôtel du Libre-Echange</i>	125
<i>La Périchole</i>	332
<i>Le Voyage de Suzette</i>	390
THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. <i>Bruxelles-Printemps</i>	124
<i>Lés Sioux</i>	134
<i>Mam'zelle Nitouche</i>	365
<i>Le Lever d'une Parisienne</i>	391
<i>Bruxelles au Vol</i>	412
Représentations du <i>Chat Noir</i>	246
THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. <i>Le Petit Eyolf</i> , d'H. Ibsen	405
<i>Les Fleureurs</i> , de Ch. Van Lerberghe	405
THÉÂTRE DE L'IDÉE. <i>Arlequin sauvage</i> , de Delisle de la Drevetière	143
OPÉRA (Paris) <i>Tannhäuser</i>	147
THÉÂTRE DE L'ŒUVRE (Paris) <i>Père</i> , d'Auguste Strindberg	12
<i>Le Petit Eyolf</i> , d'H. Ibsen	148
<i>Le Volant</i> , de Judith Gladel	169
<i>Brand</i> , d'H. Ibsen	210
<i>Venise sauvée</i> , de Th. Otway	348, 364
<i>Crise conjugale</i> , de M. Berr de Turique	364
<i>L'Anneau de Çakuntala</i> , adaptation d'A. F. Hérold	396
Le Théâtre de l'Œuvre à Bruxelles	203
<i>Solness le Constructeur</i> à Liège	165
<i>Solness le Constructeur</i> à Verviers	397
Une première au Jeune Barreau d'Anvers	67
Les Marionnettes de M. Jaspard à Liège	94
<i>Hulda</i> de C. Franck à La Haye	87
<i>Paillasse</i> de M. Léoncavallo à Rouen	47
Audition d' <i>Armor</i> , de M. Sylvio Lazzari	141
<i>Tannhäuser</i> , d'après P. Mérimée (1861)	413
<i>Les Maîtres chanteurs</i> , d'après Albert Wolff (1868)	127
Adieux de M ^{me} Materna au Théâtre	15

<i>Instantanés.</i> COOPER	14	Dessins d'AUBREY BEARDSLEY pour la <i>Morte d'Arthur</i> , de Sir THOMAS MALORY	74, 75
BENJAMIN GODARD	31	Illustration pour les <i>Contes d'Andersen</i> , par A.-J. GASKIN.	89
M ^{me} MARIA LEGAULT	70	Frontispice des <i>Contes d'Andersen</i> , (tome II), par A.-J. GASKIN	90
M ^{me} SUZANNE REICHEMBERG	55	Portrait de D.-G. Rossetti, par G.-F. WATTS.	103
<i>Nécrologie.</i> ALEXANDRE DUMAS	377	Illustration pour <i>The Queen of the fishes</i> , par LUCIEN PISSARRO	106
Id. BENJAMIN GODARD	15	<i>Les Ronces</i> , buvard en cuir ciselé, par CAMILLE MAR- TIN	108
Id. M ^{me} MIOLAN-CARVALHO	223	<i>La Nuit</i> , coupe en bronze, par M. VICTOR PROUVÉ (planche hors texte)	108-109
Id. FRANZ VON SUPPÉ.	182	Papier mural lithographié, par MAURICE DENIS.	238
ARTICLES DIVERS			
L'Art populaire.	242	CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS	
L'Art au Palais de Justice.	13	Nouvelle loi française sur le Droit d'auteur.	70
Dans la rue.	235	Droit d'auteur sur les gravures (Malvilan c. Desboutin).	62
Solennités artistiques	221	Le portrait de Lady Eden (W. Eden c. Whistler)	69
Les Lauréats des prix de Rome.	340	<i>Les Paillasses</i> (Catulle Mendès c. Léoneavallo)	214
Le Carnaval du prix de Rome (L. II.)	363	Durée de « la saison théâtrale » (Bérardi c. Barret et Chambard)	222
Lettre de Jean Delville.	374	La traduction des œuvres de Wagner (héritiers Wilder c. Schott)	237, 254
Le Cas de Jean Delville.	389	L'Horloger peint malgré lui (T... c. S...)	253
Le futur Congrès des artistes belges.	30	<i>Lourdes</i> (E. Zola c. le <i>Gil Blas</i>)	301
Toiles de maîtres	253	Un Rubens inconnu (M ^{me} Lapersonne c. Alvin-Beau- mont).	302
L'Amateur (A. ALEXANDRE)	262	Les dépêches télégraphiques de l'Agence Havas (Agence Havas c. Alcan-Lévy)	334
Truquage.	324	L'engagement de M ^{lle} Simonnet (Silvestre c. M ^{lle} Simon- net)	398
Pierre et Jean	222	Partitions d'orchestre manuscrites (Fabre, C. Heugel et G ^{ie})	413
Les Amis des arbres	151		
ILLUSTRATIONS			
Frontispice, par G. LEMMEN.	1		
<i>Le Règne pacifique de l'Amour</i> , par L. DAVIS	73		
<i>Le Sermon sur la montagne</i> , par S. IMAGE	74		



MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

Exposition ALFRED STEVENS

Verreries de MM. DAUM frères. — Faïences de M. CLÉMENT MASSIER.

De 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoires belges et étrangères

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE.

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART